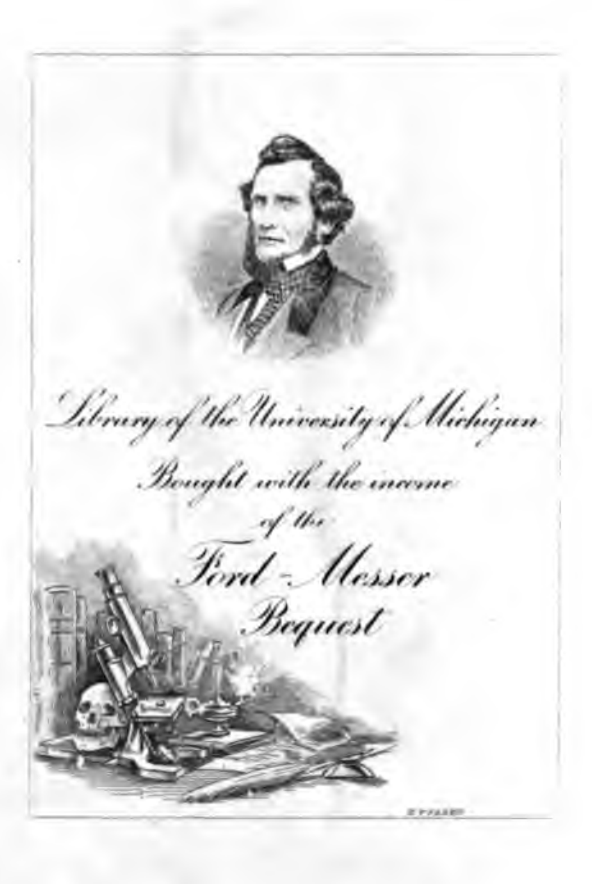
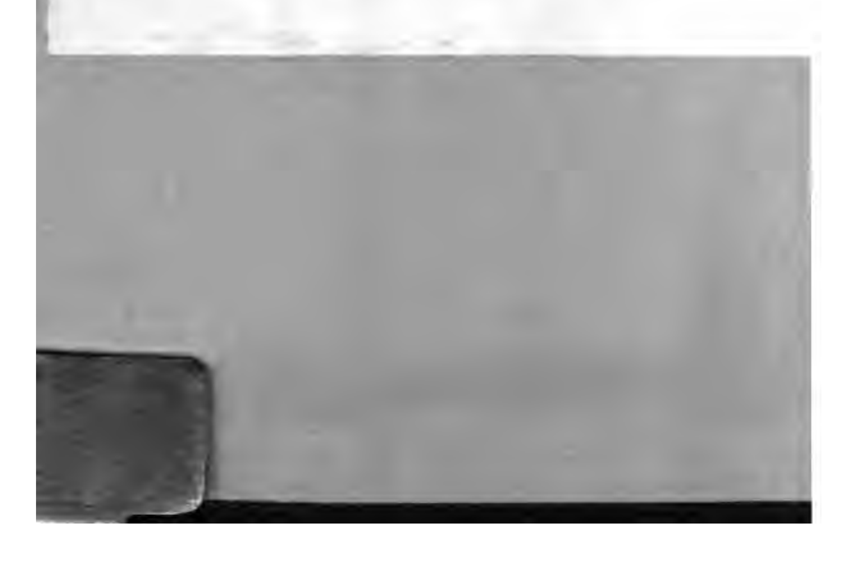



Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest







NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME PREMIER.

—

Aa. — Alfez.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JA

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Premier.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LVII.

AVIS DES ÉDITEURS.

Neminem lædere, et suum cuique tribuere.
(CICERO, *de Officiis.*)

L'ouvrage que nous publions sous le titre de *Nouvelle Biographie générale* est le complément indispensable de notre *Encyclopédie moderne* en trente volumes qui vient d'être achevée.

D'après le plan adopté pour la rédaction des articles, la *Nouvelle Biographie générale* sera, nous croyons pouvoir l'affirmer, supérieure aux divers dictionnaires biographiques qui jusqu'à ce jour ont paru en France et à l'étranger.

On reproche avec raison à ces dictionnaires, quel que soit du reste leur mérite, de consacrer souvent des articles trop longs à des hommes obscurs, dérobant ainsi aux célébrités réelles l'espace qui leur appartient de droit. Cette disproportion choquante, véritable tache dans un ouvrage sérieux, nous la ferons disparaître en *proportionnant, aussi exactement que possible, la longueur des articles à l'importance des personnages.*

C'est ce qui nous permettra de donner des détails très-circonstanciés sur les personnes les plus remarquables par leurs actes et leurs travaux. Ces détails, qui seraient fastidieux dans la biographie de gens obscurs, offrent ici un véritable charme; car tout intéresse dans la vie des grands hommes : leurs portraits personnifient l'histoire.

Chaque article commence par *le nom, les prénoms, l'état* ou *profession, les dates* de la *naissance* et de la *mort*, et se termine invariablement par l'indication des *sources* à consulter. C'est à cette innovation heureuse que nous devrons le précieux avantage d'être concis et complets à la fois. Aussi le nombre des articles nouveaux, omis dans la plupart des dictionnaires biographiques, est-il très-considérable

dans notre ouvrage; et les détails qui y manqueraient pourront être facilement suppléés à l'aide des sources indiquées. Les dates, ainsi mises en évidence, faciliteront singulièrement la recherche des *homonymes*.

Depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle, tous les homonymes ont été rangés par ordre chronologique et par ordre de pays (pour les souverains). A partir de cette époque, c'est l'ordre alphabétique des prénoms que l'on a suivi pour les homonymes contemporains. Par ce moyen, nous évitons la confusion qui existait dans les publications antérieures.

La partie bibliographique a été l'objet d'un soin particulier : les titres des ouvrages sont donnés dans leurs langues respectives, avec l'indication précise du format des éditions, de la date et du lieu de leur publication.

En jetant un coup d'œil sur les sources indiquées au bas de chaque article, on pourra se convaincre de la quantité prodigieuse et, ce qui vaut mieux encore, de la qualité des documents dont nous avons dû nous entourer. Dans ce choix de matériaux de toute nature, qu'il a fallu analyser ou traduire des diverses langues anciennes et modernes, nous avons donné la préférence non pas aux travaux de seconde main, mais aux documents primitifs, originaux, auxquels devront puiser tous les biographes et travailleurs consciencieux.

Parmi les documents spéciaux de chaque pays nous citerons, par exemple, pour la GRANDE-BRETAGNE : *Biographia Britannica;* Watt, *Bibliotheca Britannica;* Tanner, *Bibliotheca Britanno-Hibernica*, *British Biography;* Wood, *Athenæ Oxonienses; English Cyclopædia* (*Biography*). — Pour l'ALLEMAGNE : Joerdens, *Lexicon Deutscher Dichter und Prosaïsten;* Henning, *Deutscher Ehrentempel;* Meusel, *Gelehrtes Deutschland;* Bermann, *Oesterreichisches Biographisches Lexicon.* — Pour la FRANCE : La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françoises* (édit. de Rig. de Juvigny); *Histoire littéraire de la France*, commencée par les Bénédictins en 1733, et continuée par les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Goujet, *Bibliothèque françoise; la Galerie française;* d'Auvigny, Turpin, etc. *Vies des hommes illustres de la France.* — Pour l'ITALIE : Tiraboschi,

Storia della Letteratura italiana; Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia;* Ughelli, *Italia sacra;* Fabroni, *vitæ Italorum doctrina excellentium*, 14 vol. in-8°; Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri; Biografia degli uomini illustri di Napoli*, 13 vol. in-4°. — Pour l'ESPAGNE : Schott, *Hispania illustrata;* Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus et nova;* Alvarez y Baena, *Higos de Madrid;* Ticknor, *History of spanish litterature.* — Pour le PORTUGAL : Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — Pour le DANEMARK, la NORWÉGE et l'ISLANDE : Neyrup et Krafft, *Dansk-Norsk Literatur Lexicon;* Ersleur, *Forfatter-Lexicon.* — Pour l'AMÉRIQUE : Allen, *American Biographical Dictionary; Encyclopedia americana.* — Pour la RUSSIE et la POLOGNE : *Entsiklopedechesky Lexikon.* — Pour la SUÈDE : Gezelius, *Biographiskt Lexicon öfver Svenske Män;* nouvelle édition, augmentée; 10 vol. in-8°. — Pour la BELGIQUE : Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Pour la HOLLANDE : Kok, *Vaderlandsch Woordenboek.* Enfin, parmi les documents généraux : Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, dont 104 vol. in-4° ont déjà paru; Jœcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung; Chalmers, *Biographical Dictionary;* Aikin, *General Biography;* les *Mémoires* de Nicéron; les *Dictionnaires historiques* de Bayle, de Chauffepié, de Marchand, de Moréri (l'édit. de 10 vol. in-folio).

Une foule d'éloges, de notices, de renseignements en tout genre ont paru, soit en France, soit dans les divers pays étrangers. Chaque ville, chaque village a voulu compter au nombre de ses concitoyens, sinon des grands hommes, du moins des hommes remarquables. Des prix ont été proposés pour leur éloge; les mémoires des Académies des villes de province ont été remplis de ces biographies, et dans le grand nombre d'ouvrages réimprimés depuis le commencement de ce siècle, il en est peu qui n'aient été enrichis d'une vie, ou d'une notice biographique sur l'auteur; enfin des travaux tout spéciaux, formant souvent plusieurs volumes, ont été publiés sur tel ou tel savant, littérateur, artiste, guerrier, administrateur, agronome, etc.

Tous ces documents ont été recueillis autant qu'il nous a été possible; leur nombre est tellement considérable que cette richesse même est souvent un embarras pour savoir choisir et se borner.

Pour conduire ce vaste travail, pour tenir la balance égale entre les hommes célèbres de toutes les nations, pour justifier, en un mot, le titre de *Nouvelle Biographie* GÉNÉRALE, donné à cette publication, il fallait un homme qui fût à la fois initié aux lettres, aux sciences, ainsi qu'aux principales langues anciennes et modernes. Tous ceux qui connaissent M. le docteur Hoefer approuveront notre choix pour la direction d'une pareille entreprise.

Dans l'accomplissement de notre tâche difficile, nous resterons fidèles à cette belle et antique devise, placée au frontispice de l'ouvrage : *Neminem lædere, et suum cuique tribuere :* « Ne léser personne, et rendre justice à chacun. » Tenant compte des faiblesses humaines, et étrangers à tout esprit de parti, nous serons, dans nos appréciations, plutôt indulgents que sévères.

Si la perfection absolue est impossible, c'est du moins avec la conscience de nos bonnes intentions et avec l'amour de la vérité que nous nous sommes chargés de la mission de passer en revue les vivants et les morts, et que nous avons assumé sur nous cette grave responsabilité. Heureux si, comme nous osons l'espérer, cette œuvre immense obtient l'estime et l'approbation de tous les gens de bien.

FIRMIN DIDOT FRÈRES.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.

Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

A

(1). Nom patronymique d'une famille néer-se, dont l'origine remonte au onzième , et qui est souvent citée dans les annales Hollande. *Léon* Van der *AA*, seigneur de , était en 1230 châtelain de Bruxelles. Van der AA était au nombre des nobles ;nèrent le procès-verbal de l'assemblée des de Brabant, tenue à Cotemberg en 1372. e famille ou à des branches collatérales iennent, dans l'ordre chronologique, les nages suivants :

(*Pierre* Van der), connu aussi sous le ; de *Petrus Vanderanus*, jurisconsu . né à Louvain, vers 1535, mort ourg. 1594. Il succéda, en 1562, à la chaire de droit romain à l'u- ue Louvain. En 1565 il devint assesseur il suprême de Brabant à Mechlin (Ma- en 1574 président de la haute cour de à Luxembourg. On a de lui : *Prochiron* *nchiridion judiciarium, libri IV, cum s et utilissima præfatione de Ordine ario apud veteres usitato*; Louvain me Valerius), in-8°, 1558 (ouvrage très- ; — *Commentarium de privilegiis credi- i*; Anvers (Jean Beller), 1560, in-8°.

Meermann, *Novus Thesaurus Juris civilis et ci*, tom. II, 6. — Valerius Andrea, *Fasti aca- studii generalis Lovaniensis*; Louv., 1635. — *Bi- ca belgica*; Lov., 1643. — Jacques Le Roy, *le Théâtre profane du duché de Brabant*; La 1730.

(*Pierre* Van der), libraire-éditeur, né la seconde moitié du dix-septième siècle ore l'année précise de sa naissance); mort 730. Vers 1682 il s'établit à Leyde, et as- ses entreprises ses deux frères, Hildebrand, graveur, et Baudoin, imprimeur. Son catalogue, publié à Amsterdam en 1729, est un des plus riches en ouvrages de géographie et de relations de voyages. Les principaux ouvrages dont Pierre Van der AA fut l'éditeur ont pour titre : *Versameling der gedenkwaardigste Zee en Land Reysen na Oost en West Indien* (Recueil des voyages les plus mémorables dans les Indes orientales et occidentales); Leyde, 1707, 28 vol. in-12; ouvrage réimprimé à Leyde en 1727, 8 vol. in-fol. La plupart des matériaux de ce recueil, accompagné d'un atlas de deux cents cartes, assez inexactes, ont été puisés dans la collection de Bry; — *la Galerie agréable du Monde, où l'on voit un grand nombre de cartes et de figures, les principaux empires, royaumes, républiques, provinces, villes*, etc. (sans date); Leyde, 66 vol., reliés ordinairement en 33 ou 22 vol. in-fol.; — *Icones arborum, fruticum et herbarum exoticarum* (sans date); *voy.* Haller, *Biblioth. botanica*, t. II, p. 33; — *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*; Leyde, 1729, 2 vol. in-4°. Ce recueil a été à tort attribué à Bergeron, qui est mort en 1637; — *Botanicon Parisiense* de Le Vaillant; Leyde, 1723, vol. in-fol. (avec des gravures d'Aubriet); — *Grævii Thesaurus Antiquitatum romanarum*; Utrecht, 1694-99, 12 vol. in-fol.; — *Gronovii Thesaurus Antiquitatum græcarum*; Leyde, 1697-1702, 13 vol. in-fol.; — *Thesaurus Antiquitatum Italiæ Grævii*; Leyde, 1704-23, 30 vol. in-fol.; — ejusd. *Thesaurus Antiquitatum et Historiæ Siciliæ*, etc.; Leyde, 1723-25, 15 vol. in-fol.; — *Erasmi Opera*; Leyde, 1703-06, 11 vol. in-fol.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, 4. — Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques*, p. 1. — Chalmot, *Biographisch Woordenbœk*.

mot *aa* signifie *eau*; il est d'origine romane (Indo- enne), comme *aha*, *ach*, *aach*, *ogue*, *ai*, *aigue*, qui ont la même signification.

AA (*Hildebrand* VAN DER), graveur hollandais, natif de Leyde, vivait entre le dix-septième et le dix-huitième siècle. Il était frère de Pierre Van der AA, qui l'employait pour l'exécution des gravures de ses ouvrages. Parmi les œuvres qui portent son nom, on remarque les portraits de la famille Visconti et la gravure de la statue d'Érasme. Son style est rude et lourd.

Heinecken, *Dictionnaire des artistes.* — Strutt, *Dictionary of engravers.*

AA (*Christian-Charles-Henri* [en hollandais, *Hendrik*] VAN DER), pasteur hollandais, né à Zwolle, le 25 août 1718, mort à Harlem en 1793. Il étudia la théologie à Leyde et à Jena, et fut le premier secrétaire perpétuel de la Société hollandaise des sciences (*Maatschappij der Wetenschappen*), qu'il avait contribué à fonder à Harlem, en 1752. Il remplit pendant cinquante-un ans les fonctions de pasteur à l'église luthérienne de cette ville. Ses mémoires sur les sciences naturelles sont imprimés dans un recueil périodique hollandais intitulé *Algemeene Vaderlandsche Latterœfeningen*, premier cah., année 1798, p. 636.

Son fils (*Pierre-Jean-Baptiste-Charles*) fut un jurisconsulte distingué, et son petit-fils, *Christian-Pierre-Robidé*, né à Amsterdam le 7 octobre 1791, mort le 14 mai 1851, s'est fait connaître comme littérateur : on cite de lui, entre autres, un poëme sur les cendres de Napoléon (*Napoleons Assche;* Amsterd., 1841), et les légendes populaires du Rhin (*Volksverhalen en Legenden;* Arnheim, 1839).

Konst en Letter Bode, vol. X. — Van Der Aa, *Biographisch Woordenbœk*, 1851.

* AA (*Jean* VAN DER), membre de la Société des lettres de Leyde, est l'auteur d'un excellent dictionnaire biographique, comprenant la vie des principaux personnages néerlandais (*Biographisch Woordenbœk der Nederlanden*). Cet ouvrage, source précieuse pour les biographes, se publie par livraisons ; il en est actuellement (octobre 1854) à la fin de la lettre B.

*AACS ou ACS (*Michel*), philosophe et théologien hongrois, né à Saint-Martin, le 9 juillet 1631 ; mort à Rosenau le 23 décembre, 1708. Il fit ses études en Allemagne, et remplit successivement les fonctions de pasteur à Hemégyes-Ala, à Raab et à Rosenau. On a de lui, en latin et en hongrois : *Fontes calvinismi obstructi;* Tubingue, 1669, in-8° ; — *Boldog halalnak szekere;* Strasbourg, 1700, in-8°.

Oesterreichisches biographisches Lexicon (Dictionnaire biographique de l'empire autrichien) ; Vienne, 1851, 1re livraison, p. 37.

*AACS ou ACS (*Michel*), théologien hongrois, fils du précédent, naquit à Raab, le 28 février 1672, et mourut à Bartfeld, le 2 février 1711. Il étudia la théologie à Wittenberg et à Tubingue, et devint aumônier d'un régiment hongrois. On a de lui, en latin et en hongrois : *Dissertatio historico-theologica de catechumenis;* Strasbourg, 1700, in-8° ; — *Magyar theologia;* Bartfeld, 1709, in-8° ; — *Currus Mortis ex pestilentia, in quo hominibus salutarem mortem cupientibus gratiam ipsemet Dominus Jesus præparat;* Strasbourg, 1702, in-12.

Svittinger, *Specimen Hungariæ litteratæ.*

*AAGAARD (*Kund*), pasteur danois, a publié en danois une *Description du bailliage de Torning, dans le Slesvig;* Copenhague, 1815, in-8°.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

AAGARD (*Christian*), poëte latin danois, né à Wiborg, le 27 janvier 1616, mort le 5 février 1664. Il étudia à Copenhague de 1635 à 1639 ; il devint en 1647 professeur de poésie à l'université de cette ville, et en 1658 recteur du collége de Ripen. On a de lui quelques poésies latines, distinguées par la pureté et l'élégance du style. On cite surtout les *Threni hyperborei*, sur la mort de Christian IV, roi de Danemark ; Copenhague, 1648 ; et son éloge de Frédéric III : *De Homagio Frederici III, Daniæ et Norvegiæ regis;* Copenhague, 1660. Ces productions ont été réimprimées dans *Rostgaard*, *Deliciæ quorumdam poetarum danorum;* Leyde, 1693, in-12 ; t. I.

Moller, *Cimbria literata*, t. II, p. 1. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, p. 13.

AAGARD (*Niels* ou *Nicolas*), érudit danois, frère aîné du précédent, né à Wiborg, en 1612, mort le 23 janvier 1657. D'abord ministre protestant à Faxoe, il fut, depuis 1647, professeur d'éloquence et bibliothécaire à Soroe. Outre plusieurs poésies en grec et en latin, on a de lui quelques opuscules critiques et philologiques : *Animadversiones in Ammianum Marcellinum, contra Boxhorn;* Soroe, 1654 ; *De optimo genere oratorum; De stylo Novi Testamenti; De usu Syllogismi in theologia; Prolusiones in Tacitum;* Soroe, 1655, in-4° ; Divers mémoires (*de digamma; de ignibus subterraneis*, etc.) ; ibid. 1655.

Worm, *Forsög til et Lexicon over Danske, Norske og Islanke lærde Mænd*, t. II, 8. — *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, p. 102-337. — Möller, *Cimbria litterata*, t. I.

AAGESON ou AAGESEN (*Svend*), le pl[...] ancien historien danois, connu aussi sous le n[...] latin de *Sueno*, *Agonis filius*. Il vivait ent[...] douzième et le treizième siècle, et était à peu contemporain de Snorro-Sturleson. Il écrivi[...] ordre d'Absalon, archevêque de Lund, un[...] toire abrégée des rois de Danemark, depu[...] née 300 jusqu'en 1187 de l'ère chrétienne *pendiosa Historia regum Daniæ*, a[...] *ad Canutum VI*. On a aussi de lui une[...] tion latine de la loi dite de *Witherlag*, so[...] tre de *Historia legum Castrensium* r[...] *nuti Magni*. On trouve ces deux ou[...] bliés ensemble dans *Suenonis Ag[...] Christierni nepotis, primi Daniæ* [...] *torici, quæ exstant Opuscula; Joh[...] phanius, ex vetustissimo codice* r[...] *Ms. regiæ Bibliothecæ Hafnien[...] publici juris fecit;* Soroe, 1642,[...]

ges). C'est une source indispensable à quiconque voudrait écrire l'histoire du Danemark. Le latin d'Aageson est rempli de barbarismes, et beaucoup moins pur que celui de Saxo Grammaticus, son contemporain.

Langebeck, *Scriptores Rerum Danicarum*, I, 42.

* **AALI** ou **ALI** (*Mustapha Ben-Achmed-Ben-Abdul-Mola*), historien turc, mort en 1006 de l'hégire (1597 de J.-C.). Il a écrit une histoire universelle sous le titre *Kunhol akbar* (Trésor des archives), en IV parties, dont la dernière comprend l'histoire des Ottomans depuis la fondation de leur empire jusqu'au commencement du onzième siècle de l'hégire (seizième siècle de l'ère chrétienne). Il existe aussi un abrégé de ce grand ouvrage, continué par les archives impériales de Naïma.

Hammer, dans *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, p. 17.

AALST. *Voy*. AELST.

AARE (*Dirk* ou *Thierry*, VAN DER), évêque d'Utrecht, mort le 5 décembre 1212; on ignore la date de sa naissance. Prince temporel, il se fit remarquer par ses démêlés sanglants avec les comtes de Hollande. Dans la bataille de Heusden, qu'il gagna, le 4 septembre 1202, il eut pour auxiliaire Henri, duc de Lorraine.

Beka et Heda, *de Episcopis Ultrajectinis*, p. 62-68, édit. 1643. — Wagenaar, *Vaderlandsche Hist.*, t. II, p. 288. — Bilderdyk, *Geschiedenis des Vaderlands*, t. II, p. 72.

AARON (אהרון, *Aharon*), premier grand-prêtre des Juifs, frère aîné de Moïse, fils d'Amram et de Jochabed, de la tribu de Lévi, naquit en Égypte, vers 1574 avant J.-C., et mourut dans le désert sur la montagne de Thor, à l'âge de 122 ans, en 1452 avant J.-C. Il seconda Moïse dans toutes ses entreprises pour délivrer le peuple hébreu, et reçut le titre de grand-prêtre au pied du mont Sinaï, peu de temps après la sortie d'Égypte. Il porta le premier l'*ephod*, espèce de robe courte sans manches, symbole de l'union des vertus sacerdotales. Son élévation fit beaucoup de jaloux, et excita une révolte, qui ne put être apaisée que par un miracle. Pendant que Moïse était sur le mont Sinaï, Aaron céda aux instances des Israélites, qui demandaient un veau d'or pour l'adorer. Dans le désert de Gadès, il douta de la toute-puissance de Dieu et de l'exécution du miracle promis à Moïse. En punition de son incrédulité, il fut condamné à ne point voir la terre promise. La dignité de grand-prêtre passa à son fils Éléazar, puis à ses descendants en ligne directe. Les juifs modernes croient qu'il existe encore des descendants d'Aaron : ils les nomment, en hébreu, *Kohanim* (כהנים), c'est-à-dire prêtres.

Exod., chap. 4, 6, 7, 8, 29 et 32. — *Levitic.*, 9.— Josèphe, *Antiq.*, I, 2, 3 et 4. — Lactance, *de vera Sapient.*, lib. IV. - Seldenus, *de Diis Syris*.

AARON (Saints). Il y a deux saints de ce nom : l'un souffrit le martyre à l'époque de la persécution de Domitien; son corps est enterré à Caer-Léon, métropole du pays de Galles; l'autre vivait au commencement du sixième siècle, en Bretagne, où il fonda le premier monastère, qui devint l'origine de la ville de Saint-Malo. Une église du diocèse de Saint-Brieuc est sous l'invocation de saint Aaron.

Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti, d'Achery et de Mabillon.

AARON (*d'Alexandrie*), médecin et philosophe, florissait au commencement du septième siècle, sous le règne de l'empereur Héraclius. Il écrivit, en langue syriaque, un ouvrage de médecine divisé en trente traités, sous le nom de *Pandectæ*. Ce n'est qu'une compilation faite d'après les travaux des médecins grecs. Dans cet ouvrage, traduit en arabe par Maserdjouïah, en 683 de J.-C., on trouve la première mention de la petite vérole, maladie qui prit naissance en Égypte. C'est de là que les Arabes la répandirent dans les pays où ils portèrent leurs armes.

Pocock, *Hist. Orient.* — Haller, *Bibliotheca medic. pract.*, I, 335. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, II, 287. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, XIII, 18. — Freind, *History of physic.* — Russell's, *Nat. hist. of Aleppo*, vol. II. Append., p. IV. — G. Kühn, *Additam. ad Ind. med. Arab. a Fabric. exhib.* — Wüstenfeld, *Geschichte der Arab. Aerzte*.

* **AARON-ABIOB** ou **AVIOB**, rabbin, de Thessalonique, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui un commentaire littéral du livre d'*Esther*, sous le titre *Oleum myrrhæ* (Schemen Hamor), *ex rabbinorum commentariis*, etc.; Salonique, 1601, in-4° (en hébreu).

Wolf, *Bibl. Hebr.*, t. I, p. 113. — Lelong, *Bibliotheca Sacra*, t. II, p. 596.

AARON-ACHARON (AARON *le jeune*), rabbin, natif de Nicomédie, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il était de la secte des karaïtes. On a de lui plusieurs livres de théologie mystique (*l'Arbre de la Vie; le Gardien de la Foi, le Jardin d'Éden*), et un *Commentaire littéral sur le Pentateuque*, sous le titre de *Cether Torah* (couronne de la loi).

Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. I, p. 115. — Mardochæus, *Notitia Karæorum*.

AARON-ARISCON ou **HARISCHON**, célèbre rabbin karaïte, exerçait la médecine à Constantinople vers la fin du treizième siècle. Il avait la réputation d'un grand philosophe, et, ce qui vaut mieux encore, celle d'un honnête homme. On lui doit : un *Commentaire sur le Pentateuque*, sous ce titre : *Hammuchbar* (l'Élu). Cet ouvrage est encore inédit; il en existe des manuscrits dans la bibliothèque de Leyde et dans la Bibliothèque nationale de Paris. Le manuscrit de cette dernière bibliothèque porte, au frontispice, que l'ouvrage a été composé en 5054 de la création du monde (1294 après J.-C.); — un *Commentaire sur les premiers prophètes*, c'est-à-dire sur les *Livres de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois*, traduit de l'arabe en hébreu; manuscrit de la bibliothèque de Leyde; — un *Commentaire sur Isaïe et sur les Psaumes*, mss. de la même bibliothèque; — un *Commentaire sur Job*; — un *Traité de grammaire et de critique hébraïque* (*Kelil Iophi*, c'est-à-dire *perfection de la beauté*), ouvrage très-rare, imprimé à Constantinople, en 1581; — un ou-

vrage écrit en hébreu (*Sepher-tephiloth*), comme les précédents, et dont le titre latin est : *Ordo precum juxta ritum synagogæ karaïtarum;* Venise, 1528-29, 2 vol. in-4°. Ces deux volumes sont fort rares.

Simon, *Bibliothèque critique*, vol. II. — Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. III, p. 74. — Mardochæus, *Notitia Karæorum*, p. 141 de l'édition de Wolf.

*AARON BEN-ASER, ou AARON BAR MOISE, célèbre rabbin juif, vivait dans la première moitié du onzième siècle. On a de lui un Traité des accents de la langue hébraïque, imprimé en 1517, et des Variantes du texte hébreu de la Bible. Aaron recueillit ces variantes dans les manuscrits des bibliothèques de l'Occident, pendant que son collaborateur, Ben-Nephtali, cherchait d'autres variantes dans les manuscrits des bibliothèques de l'Orient. Ces différences de texte, presque purement grammaticales, ont donné naissance à deux sectes célèbres parmi les juifs : celle des Occidentaux, qui suit Ben-Aser, et celle des Orientaux, qui admet exclusivement l'autorité de Ben-Nephtali. Leurs éditions de la Bible donnent pour la première fois les points-voyelles; c'est pourquoi on leur en a attribué l'invention. Les écrits d'Aaron-ben-Aser sont imprimés avec ceux de Moïse ben-David à la fin de la *Biblia Rabbinica* de Venise.

Wolf, *Biblioth. hebræa*, I, 127; III, 79. — Bartolocci, *Bibl. mag. rab.*, I, 98. — *Biblia hebræa, cum comm. rabbin.*, IV, ad finem.

*AARON BERAKIAH, rabbin, fils de Moïse Berabbi Nachmiah, né à Modène, en 1715, mort à Togaras, en 1783, a laissé l'ouvrage suivant : *Maavar Jabbok* (le Passage de Jabbok); Mantuæ (Judas Samuel Perusinus), 1626, in-4°. Ce livre, divisé en cinq parties, traite des devoirs de charité, du jeûne des Israélites, de leur manière d'ensevelir les morts, etc. E. D.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabbin.*, I. 89. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 117; III, 73.

AARON BEN-CHAIM, célèbre rabbin, né à Fez, dans le milieu du seizième siècle. Il fut chef des synagogues de Fez et de Maroc. Pour veiller lui-même à l'impression de ses ouvrages, il fit, en 1609, un voyage à Venise, où il mourut, peu de temps après. On a de lui *le Cœur d'Aaron*, contenant deux commentaires sur Josué et sur les Juges; imprimé avec le texte sacré, à Venise, en 1609, in-fol.; — *l'Offrande d'Aaron, ou remarques sur le livre Siphra*, qui est un ancien commentaire sur le *Lévitique*; Venise, 1609, in-fol.; — *les Manières d'Aaron*, c'est-à-dire *Traité de treize manières d'expliquer la loi*.

Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. I, p. 118; t. III, p. 74. — Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. I, p. 90.

*AARON BEN-ÉLÉAZAR, rabbin, président de la synagogue de Zemphelbourg en Pologne, vivait à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Korban Aharon* (offre d'Aaron), ouvrage sur les cérémonies juives; Amsterdam, 1692, in-8°.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 116.

*AARON BEN-JOSEPH SASON (SCHASCON dans quelques biographes), rabbin de Thessalonique, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il s'est fait un nom par ses écrits, parmi lesquels on remarque *Torath Emeth* (la Loi de la vérité), recueil de *deux cent trente-deux décisions sur des questions relatives aux ventes, louages, etc.*; imprimé à Venise en l'an du monde 5386 (1616 de J.-C.), in-fol.; — *Sephath Emeth* (le Livre de la vérité), explication du Josephoth de la Ghomara; Amsterdam, 1706, in-8°.

Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. I, p. 122; t. III, p. 75. — Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. I, p. 91.

*AARON KOHEN, rabbin italien, à tort confondu avec Aaron de Pesaro, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. Il a composé un livre intitulé *Archoth Khagin Héruk* (les longs Sentiers de la vie), qui est un recueil de sentences morales.

Wolf, *Bibliotheca Hebr.*, t. I, p. 122; t. III, p. 76. — Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. I, p. 22.

*AARON DE PESARO (*Pisaurensis*), rabbin italien, vivait vers la fin du seizième siècle. Il a donné, sous le titre de *Générations d'Aaron*, un index général de tous les passages de l'Écriture cités et expliqués dans le Talmud babylonien. Cet index (*Toldoth Aharon*) fut imprimé en hébreu, à Bâle (Am. Froben), en 1581, et souvent réimprimé.

Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 129; III, 81. — Buxtorfius, *Bibl. rabbinica*, p. 369. — Bartolocci, *Bibl. mag. rab.*, I, Appendix, 739. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 590.

AARON (*Pietro*), moine de l'ordre des Crosachieri (Porte-Croix), et chanoine de Rimini, né à Florence, vers 1480, mort vers le milieu du seizième siècle. Il s'appliqua à l'étude de l'harmonie; on a de lui les ouvrages suivants : *de institutione harmonica, libri tres*; Bologne, 1516, in-4°; — *il Toscanello, della Musica, libri tres*; Venise, 1523, in-fol.; — *Trattato della natura e cognizione di tutti gli tuoni di canto fermo e figurato*; ibid., 1525, in-fol; — *Lucidario in musica di alcune opinioni antiche e moderne*; ibid., 1545, in-4°; — *Compendiolo di molti dubbi, e sentenze intorno al canto fermo et figurato*; Milan, 1547

Baini, *Vita di Palestrina*. — Hawkins, *History of m sic*. — Marley, *Pratical music*. — Burney, *Hist. of mu*

*AARON DE RAGUSE, rabbin, né en 1 mort en 1654. Il est auteur de *Remarques le Pentateuque, et sur plusieurs livres l'Écriture Sainte*. Ces remarques ont ét bliées en hébreu, sous le titre de *Barbe ron*; Venise, 1547, in-fol. E. !

AARON RASCHID. *Voy.* HAROUN AL-

*AARON *le Vieux*, célèbre cabaliste, nous reste un seul écrit, intitulé *Epist tionum, in qua compendiose contine balæ divinæ fundamenta* (texte commenté, en hébreu, dans l'ouvrage Schabti, intitulé *Sepher Schepha ta* 1602, in-fol.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

*AARON ZALAHA, rabbin esp vers 1293. Il est auteur d'un comm

sous ce titre : *Sepher Hachinuk, id est Liber Institutionis; Recensio* 613 *legis Mosaicæ præceptorum*, etc. (texte hébreu); Venise (Dan Bomberg), 1523, in-fol. Un manuscrit de cet ouvrage, écrit en 1313, par Abraham ben-Mosis, existe à la bibliothèque du Vatican. E. D.

Bartoloeci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. I, p. 90. — Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. I, p. 123; t. III, p. 77.

AARON (*Isaac*), Juif d'origine, vivait vers la fin du douzième siècle. Il était interprète de l'empereur Manuel Comnène pour les langues occidentales. Il trahit ce prince, et fut condamné à avoir les yeux crevés. Andronic Comnène ayant usurpé le trône, Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, organe bien plus malfaisant. Ce conseil fut bientôt pratiqué sur Aaron lui-même par Isaac l'Ange, le successeur d'Andronic Comnène (en 1203).

Nicetas, *Hist. de Manuel Comnène*, I, IV.

AARONEWITZ (*Isaac*), juif polonais, plus connu sous le nom d'*Isaac ben-Aaron-Paostytz*, mort en 1629. Il a publié divers ouvrages hébreux, entre autres le *Talmud de Babylone*, 13 vol. in-fol., et le *Talmud de Jérusalem*, 1609.

Jobst, *Geschichte der Israëliten*.

***AARSCHOT** (*Philippe de* Croï, duc d'), diplomate belge, mort à Venise, en 1595. Il représenta Philippe II, roi d'Espagne, à la diète de Francfort, convoquée en 1563, pour l'élection d'un empereur. Après quelques hésitations, il entra dans la ligue des comtes de Mansfeld et des princes d'Orange, mécontents du gouvernement espagnol. Outré de l'intolérance religieuse et de la férocité des commandants espagnols, il quitta sa patrie, et se retira à Venise, « afin d'avoir, disait-il, au moins une place pour mourir tranquille ». — Son fils Charles, prince de Chimay, mourut sans postérité.

Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, t. VIII, p. 410. — Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, t. I, p. 52 et suiv. — Pinedo, *Historia de la orden del Toyson de Oro*, t. I, p. 221. — Dewez, *Hist. gén. de la Belgique*.

AARSENS ou **ÆRSEN** (*Corneille* Van), seigneur de Spijck, homme d'État hollandais, né à Anvers, en 1543, mort en 1624. Secrétaire du conseil de Bruxelles en 1574, il fut nommé pensionnaire en 1584 et greffier des états généraux, fonctions qu'il exerça pendant quarante ans. D'abord lié avec Olden-Barnevelt, il passa ensuite dans le parti de Maurice de Nassau.

Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, IX, 273.—Aubery *Mémoires pour servir à l'hist. de la Hollande*, p. 376.

AARSENS ou **ÆRSEN** (*François* Van), diplomate hollandais, né à La Haye, en 1572, mort en 1641, fils de Corneille d'Aarsens. La part qu'il eut au meurtre judiciaire d'Olden-Barnevelt a imprimé à son nom une tache ineffaçable. Nommé en 1599 résident à la cour de France, Aarsens concourut aux longues et difficiles négociations de la trêve de douze ans conclue, en 1609, entre les états généraux et l'Espagne, sous la garantie de la France. Il remplit ensuite une mission à Venise; puis il revint en France avec le titre d'ambassadeur, et jouit d'un grand crédit auprès de Louis XIII, jusqu'au moment de son rappel, en 1613. On lui attribua en Hollande quelques pamphlets qui provoquèrent des réclamations de la part du gouvernement français; et il acheva de se démasquer dans le fameux procès du grand-pensionnaire. La mort de Barnevelt rendit Aarsens odieux à tous les partisans de cette noble victime. Cependant il remplit encore deux ambassades importantes en Angleterre et en France. Il laissa une fortune considérable et une réputation fort équivoque. Le cardinal de Richelieu disait n'avoir connu de son temps que trois grands politiques : Oxenstiern, chancelier de Suède, Viscardi, chancelier de Montferrat, et François d'Aarsens. — Son fils, *Corneille* Aarsens (né en 1602 et mort en 1662), passait pour le plus riche particulier de la Hollande. Son petit-fils, *François* Aarsens, est connu par les voyages qu'il fit dans diverses contrées de l'Europe. On a de lui un *Voyage d'Espagne, historique et politique*, fait en l'an 1655, publié par de Sercy; Paris, 1666, in-4°.

Wicquefort, *Traité de l'Ambassadeur*, t. II, p. 435, 436. — Aubéry, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, p. 264, 376, 378 et suiv. — Amelot de la Houssaye, *Hist. du concile de Trente*.

AART VAN DER GOES. *Voy.* Goes.

AARTGEN ou **AERTGEN**, connu aussi sous le nom d'*Arthus Claessoon*, peintre hollandais, né à Leyde, en 1498, mort en 1564. Il fut d'abord cardeur de laine; puis il se mit à peindre avec un tel succès, que Franck Floris, excellent peintre d'Anvers, fit le voyage de Leyde exprès pour voir les ouvrages d'Aartgens : il lui proposa une pension pour améliorer son sort, s'il voulait s'établir à Anvers; mais Aartgens refusa cette offre généreuse. Quelque temps après il eut le malheur de se noyer, à l'âge de soixante-six ans, dans une promenade sur l'eau.

Sandrart, *Maler-Acad.*, t. III, p. 260. — Descamps, *Vie des peintres flamands*, t. I, p. 60.

AARTSBERGEN (*Alexandre* Van der Capellen, seigneur d'), homme d'État hollandais, né vers la fin du seizième siècle, et mort en 1656. Issu d'une ancienne famille équestre du comté de Zutphen, il joua un rôle distingué dans l'histoire des sept Provinces-Unies. Pour justifier en partie les actes de son trisaïeul Robert-Gaspard Van der Capellen, il publia ses *Gedenkschriften*, ou *Mémoires*, Utrecht, 1777, 2 vol. in-8°, qui s'étendent depuis 1611 jusqu'en 1632, époque importante dans les annales de la Belgique. Aartsbergen y est représenté comme un partisan éclairé du stathouder, mais nullement, ainsi qu'on l'avait cru, comme un vil complaisant de Guillaume II, auquel, dans plusieurs occasions, il avait dit la vérité avec une noble franchise. Son éducation, ses voyages, son expérience, relevaient son mérite personnel. Ses principes respiraient une sage tolérance et l'amour de la paix. Gérard-Jean Vossius, dans son

oraison funèbre de Thomas Erpenius, prononcée à Leyde, en 1624, parle avec éloge d'Aartsbergen.

Ferwerda, *Nederlandsch Geslacht-Stam-en-Wapen-Boek*, article **Van der Capellen**. — Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, XII, 74, etc. — Van der Aa, *Biographisch Woordenbœk*.

Aartsen ou **Aertsen** (*Pierre*), peintre hollandais, surnommé *Lange Peter* (Long Pierre), né à Amsterdam en 1507, mort en 1573. Élève d'Aert Claesson, de Leyde, il fut admis, en 1533, dans la maîtrise des peintres anversois. On a de lui des tableaux estimés, représentant l'intérieur d'une cuisine, des mets, des fruits, des animaux, etc. Il peignit aussi quelques sujets religieux pour les églises d'Amsterdam, de Louvain, etc.

Vanmander, *Het leven der Neterlandsche Schilders* (Vie des peintres hollandais). — Descamps, *Vie des peintres flamands*.

* **Aascow** (*Urbain-Bruan*), médecin danois, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut médecin des armées navales, et attaché au service de la marine royale du Danemark. Il a publié à Copenhague, en 1774, un *Journal d'observations* sur les maladies qui régnèrent sur la flotte danoise que l'on avait équipée pour bombarder Alger en 1770.

Erslew, *Forfatter-Lexicon*.

* **Aassim** ou **Assim** (*Ben-Abderrahman effendi*), écrivain turc, mort en 1086 de l'hégire (1675 de J.-C.). Il continua jusqu'à son époque l'anthologie turque (*Subdetol-esshaar*) du célèbre Kafsade.

Hammer, dans *Allgemeine Encyclopædie*, t. I, 24.

* **Aassim** (*Ismael effendi*), mufti, mort en 1172 de l'hégire (1758 de J.-C.). Il laissa quelques livres d'histoire et un recueil de lettres, dont Wassif fait un très-grand cas. Sa bibliothèque se montait à plus de mille volumes.

Hammer, dans *Allgemeine Encyclopædie*.

Aba ou **Owon** (*Samuel*), roi de Hongrie, né le 5 février 1010, mort en 1044. Il fut le beau-frère de saint Étienne et le premier roi chrétien de la Hongrie, élu en 1041, après avoir été chassé du pays. Il vainquit Pierre, surnommé *l'Allemand*, neveu de saint Étienne, et détesté des grands du royaume. Il ravagea l'Autriche et la Bavière, où Pierre s'était retiré. Mais il fut défait par l'empereur Henri III, dit *le Noir*, et massacré le 4 juillet 1044, par ses propres sujets.

Bonfin, *Rerum Hungar. Decad.*, lib. II. — Schwarz, *Tractatus de Samuele rege Hungariæ, qui vulgo Aba audit*; Lemgo, 1761, in-4°. — Thwrocz, *Chron. Hungarorum*. — Ranzanus, *Epitome Rerum Hungaricarum*. — Mailath, *Geschichte der Magyaren*.

Abaca-Kan. *Voy.* Abagakan.

* **Abacco** ou **L'Abacco** (*Antonio*), architecte et graveur italien, vivait à Rome dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était élève d'Antonio di San-Gallo. Il a gravé les planches de son ouvrage intitulé *Libro d'Antonio Abacco, appartenente all' architectura, nel quale si figurano alcune nobili antichita di Roma*; Venise, 1558; *ibid.*, 1576. Abbaco grava aussi les plans de l'église de Saint-Pierre de Rome, d'après les dessins de San-Gallo. On ignor[e l'é]poque de sa mort.

Heincken, *Dictionnaire des artistes*.

* **Abaco** (*Paolo* dall'), mathématici[en et] poëte florentin, mort en 1365. Son vér[itable] nom était *Paul Dagomari*. On a de lui [quel]ques écrits (inédits) sur l'arithmétique e[t l'al]gèbre. Selon Villani, il publia en Italie le pr[emier] almanach.

Libri, *Histoire des sciences mathématiques en* [Italie], t. II, p. 293.

Abacuc. *Voy.* Habacuc.

Abad Ier (*Abou'l-Cacem-Mohammed*), [pre]mier roi maure de Séville, fondateur de l[a dy]nastie des Abadytes, mort le 24 janvier [1042] (le 29 djoumadi 1er, an 433 de l'hégire). [Son] père, Ismael ben-Abad, était originaire d'É[mèse] en Syrie. Un de ses ancêtres vint en Espag[ne au] deuxième siècle de l'hégire, et se fixa da[ns les] environs de Séville, à Tocina, près du Guad[alqui]vir. Par son opulence et son habileté, I[smael] acquit beaucoup de considération et d'aut[orité à] Séville : sa maison devint l'asile des ban[nis de] Cordoue pendant les dissensions civiles [. Son] fils Abou'l-Cacem-Mohammed marcha s[ur ses] traces, gagna la confiance du roi de C[ordoue] Al-Cacem-Al-Mamoun, et obtint la cha[rge de] grand-cadi de Séville, avec le gouvernem[ent de] la province. Lorsque ce dernier perdit p[our la] seconde fois le trône de Cordoue, Abad s[e ren]dit indépendant, l'an 413 de l'hégire (1[022 de] J.-C.), par le secours des cheiks et des [...] que ses largesses avaient gagnés. La déf[aite et] la mort d'Yahia-Al-Motaly, prince de Co[rdoue,] l'an 417 (1026 de J.-C.), déterminèrent [le pre]mier acte de révolte d'Abad, et consolidè[rent sa] souveraineté. Après l'extinction des Om[miades] il prit le titre de roi, et ne laissa échap[per au]cune occasion d'agrandir sa puissance. Il [tourna] ses armes contre Mohammed ben-Abdalla[h Al-]Boracely (*Barzeli* ou *Barozila de* quelque[s his]toriens), maître absolu de Carmone et d'[Écija,] lui enleva plusieurs places, et l'assiégea da[ns sa] capitale. Serré de près et manquant de p[rovi]sions, Al-Boracely s'évada de Carmone, en[voya] son fils solliciter les secours du roi de Gre[nade,] et alla lui-même implorer l'assistance du r[oi de] Malaga. Ismael, fils d'Abad, surprit d'a[bord] isolément les troupes de ces souverains, [et les] défit; mais, après leur jonction, il succo[mba,] et perdit la vie, dans une bataille sangl[ante.] Le roi de Séville, craignant d'être acca[blé si] le roi de Cordoue se déclarait contre lui [, eut] recours à un stratagème. Il fit annoncer q[ue le] kalife Hescham II Al-Mowaïad, dont on [igno]rait depuis longtemps le sort, avait rep[aru à] Calatrava, et était venu se mettre sous sa [pro]tection. Afin d'accréditer le bruit de l['exis]tence de ce prince, il voulut que le no[m d']Hescham fût proclamé dans la Khotb[ah et] gravé sur les monnaies, au mois de moh[arrem] 427 (novembre 1035); en même temps i[l]

nonça à tous les cheiks de l'Andalousie, à tous les walis de l'Espagne et de l'Afrique, qu'il n'avait pris les armes que pour rétablir Hescham sur le trône de ses aïeux. A l'aide de ce stratagème il réussit à raffermir la royauté de Séville, et déconcerta les projets pacifiques du souverain de Cordoue. L'émir de Carmone, étant rentré dans sa capitale, se joignit à ses alliés pour se venger du roi de Séville et ravager ses États. Mais ce dernier, par ses richesses, par les ressources de son esprit et la valeur de son général Ayoub ben-Amer, remporta divers avantages sur les coalisés, sema parmi eux la discorde, et les força à la retraite. Alors, pour tirer un dernier parti du nom de Hescham, il fit répandre le bruit que ce prince venait de mourir, après lui avoir légué son héritage et sa vengeance. Le testament supposé qu'il publia séduisit les Al-Améris, qui, regrettant les Omeyades, s'attachèrent jusqu'à l'ombre de leur puissance. Abad vit alors presque tout le midi de l'Espagne se déclarer pour lui, ou rechercher son alliance. Il se disposait à marcher contre ses ennemis, lorsqu'il mourut subitement, après un règne de vingt ans.

Masdeu. *Historia critica de Espana*, t. XII, p. 344 et suiv.; Madrid, 1793, in-4°. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. II, p. 167; Paris, 1765, in-8°. — Conde, *Hist. de la domination des Arabes*, etc.

* **ABAD II** (*Abou-Amrou Al-Motadhed-Billah*), roi maure de Séville, fils et successeur du précédent, naquit en 1012 de J.-C., et mourut le 2 ou le 6 djoumadi II, l'an 461 de l'hégire (29 mars ou 2 avril 1069). Il fut proclamé le II[e] djoumadi (27 janvier) 1042 de J.-C., sous le titre d'*Al-Mothadhed-Billah*, qu'il prit, à l'exemple des khalifes Omeyades, Abassides et Fathimides. Il passait pour un musulman peu orthodoxe, parce que dans les vingt-cinq villes qui formaient ses États il n'avait fondé qu'une seule mosquée. Dans une des salles de son palais de Séville, il conservait plusieurs coupes ornées d'or et de pierreries, et faites avec les crânes de ses principaux ennemis. Il continua la guerre contre le roi de Carmone et contre les souverains alliés de Grenade et de Malaga. Cette guerre acharnée lui servit d'excuse pour différer de secourir le roi de Cordoue contre celui de Tolède. Mais, par l'entremise du roi de Badajoz, il se tint à Séville une junte à laquelle assistèrent plusieurs cheiks de l'Andalousie occidentale, qui demandaient à être compris dans l'alliance conclue en rabi I[er] 443 (juillet 1051). Le roi de Séville refusa de les y admettre, alléguant qu'ils n'étaient que ses vassaux; et, arbitre souverain de toutes les délibérations, il renvoya les députés, plus satisfaits de sa magnificence et de sa libéralité que de sa bonne foi. Cependant il se décida à fournir quinze cents cavaliers au roi de Cordoue; mais tandis que ces troupes, réunies à celles des émirs de l'Andalousie, combattaient pour la même cause, l'ambitieux Abad, pour se venger de ces derniers, les attaqua les uns après les autres, les dépouilla de leurs États, incorpora successivement aux siens Niébla, Huelva, Saltis, Oksonoba, Sainte-Marie et Silves, en un mot toute l'Andalousie occidentale et l'Al-Garb méridional. Il donna néanmoins le fief de Niébla, à titre de récompense, à Abdallah, fils d'Abd-el-Aziz, qui, dépossédé et persécuté par son implacable suzerain, s'était réfugié à Carmone, d'où il avait été se jeter entre les bras du roi de Cordoue. Abdallah se montra reconnaissant des faveurs du roi Abad. A la tête des troupes de ce prince, il fit la guerre au roi de Carmone et l'assiégea dans sa capitale, qui peu auparavant avait servi d'asile à son père fugitif. Il pressa si vivement le siége que les habitants capitulèrent et se soumirent au roi de Séville. Avant la reddition de la place, Mohammed Al-Boracely en sortit secrètement, et alla implorer de nouveau le secours du roi de Malaga. Ces deux princes tentèrent inutilement de reprendre Carmone; et après divers combats sans résultats décisifs ils retournèrent, l'un à Malaga, l'autre à Ecija. Le roi de Séville, s'étant rendu maître de Cordoue par trahison, sut accoutumer les habitants à sa domination, en prodiguant aux grands l'or et les honneurs, et donnant du pain et des spectacles au peuple, qui oublia bientôt son ancien souverain. Le roi Abad continua la guerre avec succès contre les princes coalisés, et acheva de dépouiller celui d'Ecija. Le chagrin d'avoir perdu sa fille, d'une incomparable beauté, conduisit au tombeau ce prince, à la fois magnifique et ambitieux, timide et superstitieux, voluptueux et cruel. Il était âgé de cinquante-sept ans, et en avait régné vingt-huit. En mourant, il recommanda à son fils de se défier des Al-Moravides, de conserver avec soin les deux clefs de l'Andalousie, Algéziras et Gibraltar, et de ne rien négliger pour réunir sous sa domination toute la Péninsule, qui devait appartenir au maître de Cordoue et de Séville.

Masdeu. — Conde. — Cardonne, *loc. cit.*

ABAD III (*Abou'l-Cacem-Mohammed Al-Motamed-Billah*), fils du précédent, né en 1039, mort en mars 1095. Il fut proclamé roi de Séville en 1069, sous les titres d'*Al-Motamed*, d'*Al-Djafer* et d'*Al-Mowaïad*, surnoms qui l'ont fait souvent confondre avec d'autres princes. Valeureux et prudent, et sachant par sa libéralité enflammer le zèle de ses serviteurs et s'assurer leur fidélité, Abad-Al-Motamed, aussi magnifique, aussi ambitieux que son père, ne fut ni cruel ni sanguinaire, et abusa rarement de la victoire. Il rendit les biens à ceux qui s'étaient dérobés par la fuite à la tyrannie du dernier règne. Il excellait dans la poésie, et rivalisait avec le roi d'Alméria, son ami : tous deux protégeaient les arts et les lettres. L'an 472 de l'hégire (1079 de J.-C.), après une guerre longue et cruelle, Abad reprit Cordoue, acheva la conquête du royaume de Malaga par la prise

Algéziras, et mit fin à la dynastie des Hamouites. Cependant il s'inquiétait des progrès d'Alfonse, roi de Castille, qui depuis la prise de Tolède étendait ses conquêtes sur les plaines arrosées par le Tage, et s'était emparé de Maglit, de Maquela et Guadalajara : il lui écrivit pour l'inviter à se contenter de sa capitale, et à se conformer aux clauses de leur traité d'alliance. Le Castillan répondit que les pays qu'il avait soumis appartenaient à ceux qui étaient maintenant ses vassaux. Afin de prouver en même temps qu'il était fidèle au traité, il envoya au roi de Séville 1500 hommes, armés de toutes pièces, pour le seconder dans ses guerres contre le roi de Grenade. Abad-Motamed fit la paix avec ce dernier, et se hâta de congédier ses dangereux auxiliaires. A la nouvelle qu'Alfonse venait d'envahir les États d'Al-Garb et de Saragosse, il invita les rois d'Alméria, de Grenade, de Badajoz, de Valence, à se joindre à lui, pour s'opposer aux progrès des chrétiens.

Une junte, composée des oulémas et des cadhis attachés aux mosquées métropolitaines de l'Espagne, se tint à Cordoue, l'an 478 de l'hégire (en 1085 de J.-C.); et le résultat de ses délibérations fut de proclamer l'*Al-Djehad* (la guerre sainte), et d'en confier le commandement à Yousouf ben-Taschfyn, second roi de Maroc. Celui-ci débarqua, pendant la nuit du mois de rabi II[e], 479 de l'hégire (août 1086 de J.-C.), à Algéziras, et y fut reçu par tous les émirs de la péninsule. Séville était le rendez-vous général des troupes musulmanes. A la première nouvelle de l'arrivée du monarque africain, Alfonse avait levé le siége de Saragosse, et réclamé le secours de tous les princes chrétiens de l'Espagne et de la France méridionale. A la tête de cent mille hommes, il s'était avancé dans les plaines de Zallaka, entre Badajoz et Mérida. Là se rencontrèrent les deux armées, le 12 redjeb 479 de l'hégire (23 octobre 1086). Attaqués par une troupe de chrétiens, sous les ordres d'*Al-Barhanis* ou Bérenger-Raimond II, comte de Barcelone, les musulmans d'Espagne plièrent après une assez courte résistance; bientôt leurs chefs prirent la fuite, et gagnèrent Badajoz. Le roi de Séville seul demeura à son poste avec ses fidèles Andalous, et donna le temps au roi de Maroc de lui envoyer des renforts, qui l'aidèrent à combattre avec avantage. L'issue de la bataille était encore incertaine, lorsque Yousouf, débouchant de la montagne derrière laquelle sa réserve était cachée, assaillit le camp du roi de Castille, égorgea les troupes qui le gardaient, s'empara de tous les bagages, mit l'armée chrétienne en déroute, et décida la victoire. Alfonse parvint à se sauver avec cinq cents cavaliers, et n'arriva à Tolède qu'après avoir vu périr la plus grande partie de son escorte. Les musulmans eurent trois mille hommes tués, au rapport des historiens arabes, qui paraissent avoir exagéré la perte des chrétiens. Le roi de Séville, malgré les blessures qu'il reçut dans cette journée, s'empressa d'en envoyer la nouvelle à son fils aîné, par une lettre qu'il attacha sous l'aile d'un pigeon. Après le partage du butin, le roi de Maroc retourna en Afrique, laissant des troupes en Espagne, sous le commandement de son parent Schyr ou Sayr-ben-Abou-Bekr. Les hostilités continuelles entre les chrétiens et les musulmans, la discorde de ceux-ci, les lettres pressantes de Schyr-ben-Abou-Bekr, éveillèrent l'ambition du roi de Maroc, et le déterminèrent à une nouvelle expédition. Cette fois il vint sans être appelé par ses alliés, qu[i] malheureusement avaient compris trop tard se[s] secrètes intentions. Yousouf assiége d'abor[d] Tolède, où le roi de Castille s'était renfermé; i[l] saccage les environs de cette capitale, fait péri[r] ou réduit en servitude un grand nombre de chré[-] tiens; puis, sous le prétexte que les émir[s] avaient refusé de se joindre à lui, il lève l[e] siége, et va détrôner Abdallah, dernier roi d[e] Grenade. Charmé du climat de cette ville, il [y] séjourne quelque temps, renvoie, sans leur don[-] ner audience, les ambassadeurs des rois de Sé[-] ville et de Badajoz, et laissant entrevoir se[s] projets ultérieurs, il retourne à Maroc en Ra[-] madhan 483 (novembre 1090). Abad, prévoyan[t] le sort qui le menace, se repent alors d'avoi[r] attiré les Maures en Espagne : il fortifie à l[a] hâte les murs et le pont de Séville, et met tout[es] ses places en état de défense. Schyr, général [de] Yousouf, après avoir vainement employé [la] ruse et les promesses pour engager le roi [de] Séville à se soumettre, le somme de livrer [ses] places, et de venir jurer obéissance à Yousо[uf,] émir suprême des musulmans. Abad entre[prend] une lutte inégale, perdit successivement [les] places les plus importantes de ses États, e[t] réduit à implorer le secours d'Alfonse, r[oi] de Castille. Celui-ci, moins par générosité [peut-] être que pour arrêter les progrès alarman[ts des] Africains, envoya, sous les ordres du [...] Gomez, une armée de soixante mille ho[mmes,] qui fut complétement battue. Schyr prit [posses-] sion de Séville le 19 ou 22 redjeb 48[4] [...] septembre 1091), et fit embarquer [pour l'A-] frique le roi Abad avec ses femmes e[t ses en-] fants. Yousouf reçut ces malheureux [...] et les envoya prisonniers à Aghmat. [...] dans une tour, Abad y vécut quatre a[ns, nourri] par ses propres filles, qui étaient rédui[tes à filer] de la laine pour vivre. Il composa [...] vers une élégie, pleine de sensibi[lité; la] poésie, qui avait fait ses délices dan[s sa prospé-] rité, le consola dans le malheur. S[es vers] devinrent populaires. Abad mourut [...] son, à l'âge de cinquante-six ans. [...] teignit la dynastie des Abadides, [...] avoir eu un règne de plus de soixant[e ...] se termina par une catastrophe [...] celle dont son père et lui-même [...] victime le dernier roi de Cordou[e].

ben Djahwar. Les fils d'Abad finirent leurs jours en Afrique, dans l'indigence et l'obscurité.

Masdeu, *Historia critica de España*, t. XII, p. 350. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. II, p. 200. — Conde, *Histoire de la domination des Arabes*.

* **ABADIA** (*François-Xavier*), général espagnol, né à Valence (Espagne), en 1774, mort vers 1830. Chef d'état-major de l'armée insurrectionnelle de la Manche lors de l'occupation française, il se retira avec les débris de ce corps à Cadix, où il obtint le grade de maréchal de camp, après avoir tenu pendant quelques jours le portefeuille du ministère de la guerre. En 1812 Abadia fut investi du commandement de l'armée de Galice, qu'il avait organisée. Après le rétablissement de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne, il fut nommé lieutenant général, et chargé de l'inspection des troupes réunies à Cadix pour l'expédition de l'Amérique espagnole.

Biographie universelle portative des contemporains.

***ABAD Y QUEYPEO** (*Manuel*), évêque espagnol, né dans les Asturies; vers 1775, on ignore l'époque précise de sa mort. Il passa au Mexique, après avoir embrassé l'état ecclésiastique. Il était juge des testaments à Valladolid de Méchoacan, lorsqu'en 1808 il fut envoyé en Espagne, avec la mission de solliciter l'abrogation ou du moins la suspension du décret qui affectait les revenus des *capellanias* au trésor de l'État. Ayant obtenu ce qu'il demandait, il retourna en Amérique; et là, vers la fin de 1809, il fut nommé évêque de Méchoacan. Bientôt après éclata l'insurrection de la Nouvelle-Espagne. Abad fut du parti de la résistance. Réduit à quitter son diocèse, il se réfugia à Mexico; et lorsque ensuite les événements lui permirent de rentrer à Méchoacan, on ne le vit occupé qu'à ramener les esprits à la modération. Les royalistes ne lui pardonnèrent pas cette conduite, et l'accusèrent de déserter leur parti. A peine la restauration de Ferdinand VII eut-elle été proclamée, qu'Abad y Queypeo, qui s'était prononcé ouvertement contre l'inquisition, fut révoqué de son siége, embarqué pour l'Espagne, et retenu captif à Madrid. Pendant qu'on instruisait son procès, il trouva le moyen de pénétrer auprès du roi, l'entretint quelques instants, et non-seulement rentra en grâce, mais fut presque aussitôt nommé ministre de la justice. Cependant, la nuit même qui suivit cette nomination, Abad fut arrêté de nouveau sur un ordre du grand-inquisiteur, et enfermé dans un couvent. Il y attendait sa sentence, lorsque les événements de 1820 le rendirent à la liberté. Il fut élu membre de la junte provisoire de gouvernement créée jusqu'à l'installation des cortès, et plus tard il fut nommé évêque de Tortose. La révolution de 1823 le trouva dans cette situation. Arrêté une troisième fois comme justiciable de l'inquisition, il fut alors condamné à six ans de réclusion. Il mourut dans sa captivité. (*Enc. des g. du m.*)

ABAFFI ou **APAFI** (*Michel I*), prince de Transylvanie, né le 25 septembre 1632, mort à Weissembourg, le 15 avril 1690. Il fut élu, en 1661, sur le choix d'Ali-Pacha, chef des armées du sultan Mohammed IV. Pendant la trêve conclue avec l'Autriche, il régna paisiblement, sous la protection de la Porte, et acquit même les villes de Clausenbourg et de Zathmar. Il demeura fidèle à la puissance ottomane jusqu'au siége de Vienne en 1683. La fortune étant changée, Abaffi fit un traité avec l'empereur en 1687, qui devait lui assurer l'autorité précédemment garantie par le grand-seigneur; c'était un traité d'alliance défensive entre les Impériaux et les Transylvains. — Son fils *Michel* (né le 14 août 1682, mort à Vienne, le 1[er] février 1713) lui succéda, et fut reconnu par l'empereur comme prince de Transylvanie. Le comte Tékéli, aidé des Turcs, lui disputa cette principauté; il s'empara de plusieurs places en 1690. Pendant la même campagne, le grand-vizir Cuprigli battit l'armée impériale et reprit plusieurs places, telles que Nissa, Widdin, Semendria, Belgrade, etc. Les troubles intérieurs de l'empire turc empêchèrent le comte Tékéli de conserver sa domination en Transylvanie, et les Impériaux reprirent tout ce qu'ils avaient perdu dans cette principauté, qui leur demeura définitivement acquise par la paix de 1698. L'empereur d'Autriche ayant trouvé le moyen d'attirer à sa cour le jeune prince Michel Abaffi, l'obligea de renoncer à ses droits de souveraineté et de vivre à Vienne avec une pension de quinze mille florins.

Buday Esaias, *Magyard Orszag historiaja a mostani idökig Harmadik kiadas*, t. III, 8, etc. — *Vollständiges Universal-Lexicon*, I, 41. — *Oesterreichische-National-Encyclopædie*, I, 95.

ABAGA ou **ABAKA-KHAN**, deuxième empereur mogol de Perse, de la race de Djenghis-Khan, succéda à son père Holakou-Khan, en 1265. Il envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon, en 1274; il acheva d'enlever aux Perses toutes leurs provinces, et releva Bagdad de ses ruines. Il mourut, dit-on, empoisonné, à Hamadan (en 1282), parce qu'il s'était montré favorable aux chrétiens. Il réunissait sous son empire presque toute l'Asie occidentale. Il eut pour successeur son frère Ahmed-Khan.

Hammer, *Histoire des khans mogols de Perse*. — Price, *Mohammedan History*.

ABAILARD (1), célèbre philosophe et théologien français, naquit en 1079, au Palais (du latin *Palatium*, Palais), village situé à vingt kilomètres au sud-est de Nantes, et mourut à Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, le 21

(1) Ce nom s'écrit indifféremment *Abelard*, *Abeilard* et *Abailard*. La dernière orthographe, qui est celle que donnent les manuscrits les plus anciens, nous paraît préférable. Selon quelques étymologistes, c'est un sobriquet qui lui fut donné par Tirric, son maître de mathématiques, et qui signifie *lèche-lard*, de *baiolardus* (*bajo*, i. e. *lingo*, et *lardus*). Voy. M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 13.

avril 1142. Breton de race et de caractère, Abailard s'éprit d'une passion vive pour l'étude; et, renonçant à la gloire militaire, il se livra tout entier à la science de la dialectique, cet art de la guerre intellectuelle, dont il préférait les combats et les trophées. Selon la coutume des *scholastici*, chevaliers errants de la philosophie, il parcourait les provinces, et cherchait à la fois des maîtres et des adversaires. Les troubadours visitaient les châteaux, et les philosophes les écoles. Dans cette vie de péripatéticien, Abailard, fort jeune encore, eut l'occasion d'entendre Jean Roscelin, qu'il appelle lui-même son maître (*Dialect.*, ouvrage inédit, p. 471). Jean Roscelin était l'auteur de la fameuse doctrine du *nominalisme*. D'après cette doctrine, les noms abstraits, tels que vertu, humanité, liberté, etc., n'ont aucune existence réelle, matérielle : ce sont de simples sons, des souffles de la voix, *flatus vocis*. La doctrine de Roscelin, combattue par saint Anselme, qui soutenait la *réalité* (de là la doctrine du *réalisme*) des noms abstraits, ou de ce qu'on appelait alors les *universaux*, avait été condamnée en 1092, par le concile de Soissons, comme fausse en elle-même, et incompatible avec le dogme de la Trinité. Abailard n'avait guère que vingt ans lorsqu'il vint à Paris, alors le centre de cette philosophie du moyen âge qu'on a nommée la *scolastique*. Les écoles épiscopales ou claustrales, qui avaient succédé aux écoles palatines de Charlemagne, et qui se tenaient dans un cloître, sous la surveillance immédiate, souvent dans la maison même des évêques, remplaçaient à cette époque (vers 1100) les universités ou académies. L'école épiscopale de Paris était alors la plus fréquentée et la plus célèbre. Son chef était Guillaume de Champeaux, archidiacre, surnommé la *Colonne des docteurs*. Abailard alla entendre ses leçons, et, de disciple, il ne tarda pas à devenir rival. Après avoir appris le *trivium* (la rhétorique, la grammaire et la dialectique), il s'instruisit dans le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique); c'était là toute l'encyclopédie des sciences au moyen âge. Sûr de son savoir, il chercha un lieu où il pût lui-même ouvrir un cours : son choix tomba sur Melun, ville alors fort importante, et il y fonda, en 1102, une école qu'il transporta bientôt à Corbeil, pour être plus à portée de donner l'assaut à la citadelle, l'école de Notre-Dame de Paris. Il pousuivit Guillaume de Champeaux, partisan du réalisme, dans sa retraite, qui devint plus tard l'abbaye de Saint-Victor, et le força, par la puissance de sa dialectique, à modifier cette doctrine. Dès ce moment sa réputation fut assurée. Abailard résolut alors d'établir une école sur la montagne de Sainte-Geneviève. Après que son adversaire fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne, Abailard devint, en 1113, chef de l'école de Paris; il avait fermé le cercle de ses études, et était alors à l'apogée de sa renommée. « Partout on parlait de lui; des lieux les plus éloignés, de la Bretagne, de l'Angleterre, du pays des Suèves et des Teutons, on accourait pour l'entendre; Rome même lui envoyait des auditeurs. La foule des rues, jalouse de le contempler, s'arrêtait sur son passage; pour le voir, les habitants des maisons descendaient sur le seuil de leurs portes, et les femmes écartaient leurs rideaux, derrière les petits vitraux de leur étroite fenêtre. Paris l'avait adopté comme son enfant, comme son ornement et son flambeau; Paris était fier d'Abailard, et célébrait tout entier ce nom, dont, après sept siècles, la ville de toutes les gloires et de tous les oublis a conservé le populaire souvenir. Il attira une si grande multitude d'auditeurs de toute la France et même de l'Europe, que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir et la terre à les nourrir. Par tout où il allait, il semblait porter avec lui le bruit et la foule. Mais il ne brilla pas seulement dans l'école; il émut l'Église et l'État, et il occupa deux grands conciles; il eut pour adversaire saint Bernard, et un de ses disciples et de ses amis fut Arnauld de Brescia. Enfin, pour que rien ne manquât à la singularité de sa vie et à la popularité de son nom, ce dialecticien, qui avait éclipsé Guillaume de Champeaux, ce théologien contre lequel se leva le Bossuet du douzième siècle, était beau, poëte et musicien; il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les écoliers et les dames; et chanoine de la cathédrale, professeur du cloître, il fut aimé jusqu'au plus absolu dévouement par cette noble créature qui aima comme sainte Thérèse, écrivit quelquefois comme Sénèque, et dont la grâce devait être irrésistible, puisqu'elle charma saint Bernard lui-même (1). »

Des passions tardives éclatèrent dans l'âme de celui qui se disait alors le seul philosophe qu'il y eût sur la terre, et lui préparèrent une destinée nouvelle et tragique, qui est devenue presque toute son histoire. Il y avait alors à Paris une jeune orpheline pleine d'esprit et de charmes, nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame. Abailard trouva dans les dispositions de l'oncle et de la nièce un moyen de satisfaire la passion qu'Héloïse lui avait inspirée. Il proposa à Fulbert de la prendre en pension, sous prétexte qu'il aurait plus de temps pour l'instruction de son élève. L'attachement mutuel du maître et de l'écolière fixant l'attention du public, Fulbert voulut les séparer; mais il n'était plus temps : Héloïse portait dans son sein le fruit de ses faiblesses. Abailard l'enleva, et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma *Astrolabe*. Il fit alors proposer à Fulbert d'épouser Héloïse, pourvu que leur mariage demeurât secret. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale; mais l'oncle ne crut pas devoir faire un mystère d'une chose

(1) M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 44, et M. Cousin, *Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard.*

qui réparait l'honneur de sa nièce. Héloïse, à qui la gloire d'Abailard était plus précieuse que la sienne, nia leur union avec serment. Fulbert, irrité de cette conduite, la traita avec une rigueur extrême. Son époux la mit à l'abri de son ressentiment dans le monastère d'Argenteuil, où elle avait été élevée. Fulbert, s'imaginant qu'Abailard voulait faire Héloïse religieuse pour s'en débarrasser, aposta des gens qui entrèrent dans la chambre d'Abailard pendant la nuit et le privèrent de ce qui avait été la source de quelques plaisirs passagers et de longues souffrances. Cet époux infortuné alla cacher son chagrin dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil, moins en chrétienne qui se repent qu'en amante désespérée. Dans le moment où elle allait recevoir l'habit religieux, elle récita ces vers, que Lucain (*Pharsal.*, VIII, 94) met dans la bouche de Cornélie :

> O maxime conjux,
> O thalamis indigne meis, hoc juris habebit
> In tantum fortuna caput! Cur impia nupsi,
> Si miserum factura fui? Nunc accipe pœnas,
> Sed quas sponte luam.

Cependant les disciples d'Abailard priaient leur maître de reprendre ses leçons publiques : il céda à leurs instances, et ouvrit d'abord son école à Saint-Denis, et ensuite à Saint-Ayoul près de Provins. L'affluence des étudiants y fut si grande, que plusieurs auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Les succès d'Abailard réveillèrent la jalousie des autres maîtres. Soit zèle, soit vengeance, ils se déclarèrent unanimement contre les doctrines développées dans son *Introduction à la théologie*, et obtinrent de l'évêque de Préneste, légat du pape en France, la convocation du concile de Soissons en 1121. Accusé d'avoir établi trois dieux, au lieu d'un, dans le dogme de la Trinité, il remit son livre entre les mains de ses adversaires, en les sommant de lui indiquer le passage qui pourrait justifier une pareille hérésie. A cette interpellation, tout le monde garda d'abord le silence; enfin, l'un des assistants se hasarda de dire qu'il résultait d'un passage qu'une seule des trois personnes était toute-puissante dans la sainte Trinité. A ces mots, il s'éleva dans l'assemblée une immense clameur, qui empêcha l'accusé de se faire entendre. Pour toute réponse, il se mit à réciter le *Credo* de saint Athanase; mais le tumulte augmenta au point d'étouffer la voix de ce dialecticien redouté. Abailard pleura d'indignation et de rage, et, sans avoir pu se défendre, il fut condamné à passer quelques jours en prison et à jeter lui-même son livre au feu. Après sa mise en liberté, il reprit son ensei- [illegible] il [illegible] ientôt de nouveaux démêlés [illegible] rants. Ceux- [illegible] de [illegible] ab- [illegible] citation de Bède le Vénérable, l'impossibilité de la chose. La querelle s'échauffait de part et d'autre, lorsque, sur un avis charitable qu'on le menaçait de le dénoncer au roi comme portant atteinte à l'illustration de l'abbaye de Saint-Denis, Abailard jugea prudent de s'éloigner. Il se réfugia dans les États du comte de Champagne, et vint, en 1122, construire lui-même, près de Nogent-sur-Seine, dans un lieu désert, aux bords de l'Ardusson, un oratoire de chaume et de roseaux, et lui donna le nom de *Paraclet*, ou *Consolateur* (de παράκλητος, épithète du Saint-Esprit). Il s'y cacha seul avec un clerc, et répétant ces mots du psaume : « Voilà que j'ai fui au loin, et j'ai demeuré dans la solitude. » Mais on connut bientôt sa retraite : le maître Pierre (c'est le nom par lequel on désignait communément Abailard) vit accourir une nouvelle génération d'écoliers. « Les cités et les châteaux furent désertés pour cette Thébaïde de la science. Des tentes se dressèrent autour de lui; des murs de terre couverts de mousse s'élevèrent pour abriter de nombreux disciples qui couchaient sur l'herbe, et se nourrissaient de mets agrestes et de pain grossier. Comme saint Jérôme au milieu des déserts de Bethléem, il se plaisait à ce contraste d'une vie rude et champêtre, unie aux délicatesses de l'esprit et aux raffinements de la science (1). »

On a peu de détails sur cette école du Paraclet, sur cette académie de scolastique au milieu des champs. L'enseignement du philosophe n'avait sans doute point changé de caractère; le soupçon et la défiance ne cessèrent de poursuivre ses succès. Ainsi on lui fit un crime de ce nom du Saint-Esprit gravé au fronton de la chapelle qu'il avait élevée, la coutume étant de vouer les églises à la Trinité entière, ou au Fils seul entre les personnes divines. On voulut voir dans ce choix inusité une arrière-pensée, et l'aveu détourné d'une doctrine particulière sur la Trinité. En tous cas, c'était une nouveauté; et elle venait d'un homme de qui toute nouveauté était suspecte. Avec les progrès de son établissement, les préjugés hostiles se ranimaient contre lui. Parmi les nouveaux adversaires d'Abailard, le plus formidable était saint Norbert, qui fonda en 1120, dans la solitude de Prémontré, près de Laon, l'ordre des chanoines réguliers, et surtout saint Bernard, abbé de Clairvaux. Clairvaux n'était pas à une grande distance du Paraclet. « Il n'y avait pas dix ans que saint Bernard, quittant Cîteaux par l'ordre de son abbé, était descendu avec quelques religieux dans ce vallon sauvage, pour y fonder un monastère. En peu de temps il avait réuni dans ce lieu, nommé d'abord la vallée d'Absinthe, et sous la loi d'une vie sévère et d'une piété ardente, de sombres cénobites, qui tremblaient devant lui de vénération, de crainte et d'amour. Il avait créé là une ins-

(1) Abailard, *Epist.* I, p. 28. — M. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 106.

avril 1142. Breton de race et de caractère, Abailard s'éprit d'une passion vive pour l'étude; et, renonçant à la gloire militaire, il se livra tout entier à la science de la dialectique, cet art de la guerre intellectuelle, dont il préférait les combats et les trophées. Selon la coutume des *scholastici*, chevaliers errants de la philosophie, il parcourait les provinces, et cherchait à la fois des maîtres et des adversaires. Les troubadours visitaient les châteaux, et les philosophes les écoles. Dans cette vie de péripatéticien, Abailard, fort jeune encore, eut l'occasion d'entendre Jean Roscelin, qu'il appelle lui-même son maître (*Dialect.*, ouvrage inédit, p. 471). Jean Roscelin était l'auteur de la fameuse doctrine du *nominalisme*. D'après cette doctrine, les noms abstraits, tels que vertu, humanité, liberté, etc., n'ont aucune existence réelle, matérielle : ce sont de simples sons, des souffles de la voix, *flatus vocis*. La doctrine de Roscelin, combattue par saint Anselme, qui soutenait la *réalité* (de là la doctrine du *réalisme*) des noms abstraits, ou de ce qu'on appelait alors les *universaux*, avait été condamnée en 1092, par le concile de Soissons, comme fausse en elle-même, et incompatible avec le dogme de la Trinité. Abailard n'avait guère que vingt ans lorsqu'il vint à Paris, alors le centre de cette philosophie du moyen âge qu'on a nommée la *scolastique*. Les écoles épiscopales ou claustrales, qui avaient succédé aux écoles palatines de Charlemagne, et qui se tenaient dans un cloître, sous la surveillance immédiate, souvent dans la maison même des évêques, remplaçaient à cette époque (vers 1100) les universités ou académies. L'école épiscopale de Paris était alors la plus fréquentée et la plus célèbre. Son chef était Guillaume de Champeaux, archidiacre, surnommé la *Colonne des docteurs*. Abailard alla entendre ses leçons, et, de disciple, il ne tarda pas à devenir rival. Après avoir appris le *trivium* (la rhétorique, la grammaire et la dialectique), il s'instruisit dans le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique) ; c'était là toute l'encyclopédie des sciences au moyen âge. Sûr de son savoir, il chercha un lieu où il pût lui-même ouvrir un cours : son choix tomba sur Melun, ville alors fort importante, et il y fonda, en 1102, une école qu'il transporta bientôt à Corbeil, pour être plus à portée de donner l'assaut à la citadelle, l'école de Notre-Dame de Paris. Il pousuivit Guillaume de Champeaux, partisan du réalisme, dans sa retraite, qui devint plus tard l'abbaye de Saint-Victor, et le força, par la puissance de sa dialectique, à modifier cette doctrine. Dès ce moment sa réputation fut assurée. Abailard résolut alors d'établir une école sur la montagne de Sainte-Geneviève. Après que son adversaire fut nommé évêque de Châlons-sur-Marne, Abailard devint, en 1113, chef de l'école de Paris ; il avait fermé le cercle de ses études, et était alors à l'apogée de sa renommée. « Partout on parlait de lui; des lieux les plus éloignés, de la Bretagne, de l'Angleterre, du pays des Suèves et des Teutons, on accourait pour l'entendre; Rome même lui envoyait des auditeurs. La foule des rues, jalouse de le contempler, s'arrêtait sur son passage; pour le voir, les habitants des maisons descendaient sur le seuil de leurs portes, et les femmes écartaient leurs rideaux, derrière les petits vitraux de leur étroite fenêtre. Paris l'avait adopté comme son enfant, comme son ornement et son flambeau; Paris était fier d'Abailard, et célébrait tout entier ce nom, dont, après sept siècles, la ville de toutes les gloires et de tous les oublis a conservé le populaire souvenir. Il attira une si grande multitude d'auditeurs de toute la France et même de l'Europe, que, comme il le dit lui-même, les hôtelleries ne suffisaient plus à les contenir et la terre à les nourrir. Par tout où il allait, il semblait porter avec lui le bruit et la foule. Mais il ne brilla pas seulement dans l'école; il émut l'Église et l'État, et il occupa deux grands conciles; il eut pour adversaire saint Bernard, et un de ses disciples et de ses amis fut Arnauld de Brescia. Enfin, pour que rien ne manquât à la singularité de sa vie et à la popularité de son nom, ce dialecticien, qui avait éclipsé Guillaume de Champeaux, ce théologien contre lequel se leva le Bossuet du douzième siècle, était beau, poëte et musicien; il faisait en langue vulgaire des chansons qui amusaient les écoliers et les dames; et chanoine de la cathédrale, professeur du cloître, il fut aimé jusqu'au plus absolu dévouement par cette noble créature qui aima comme sainte Thérèse, écrivit quelquefois comme Sénèque, et dont la grâce devait être irrésistible, puisqu'elle charma saint Bernard lui-même (1). »

Des passions tardives éclatèrent dans l'âme de celui qui se disait alors le seul philosophe qu'il y eût sur la terre, et lui préparèrent une destinée nouvelle et tragique, qui est devenue presque toute son histoire. Il y avait alors à Paris une jeune orpheline pleine d'esprit et de charmes, nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame. Abailard trouva dans les dispositions de l'oncle et de la nièce un moyen de satisfaire la passion qu'Héloïse lui avait inspirée. Il proposa à Fulbert de la prendre en pension, sous prétexte qu'il aurait plus de temps pour l'instruction de son élève. L'attachement mutuel du maître et de l'écolière fixant l'attention du public, Fulbert voulut les séparer; mais il n'était plus temps : Héloïse portait dans son sein le fruit de ses faiblesses. Abailard l'enleva, et la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils qu'on nomma *Astrolabe*. Il fit alors proposer à Fulbert d'épouser Héloïse, pourvu que leur mariage demeurât secret. Les deux époux reçurent la bénédiction nuptiale; mais l'oncle ne crut pas devoir faire un mystère d'une chose

(1) M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 44, et M. Cousin, *Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard*.

qui réparait l'honneur de sa nièce. Héloïse, à qui la gloire d'Abailard était plus précieuse que la sienne, nia leur union avec serment. Fulbert, irrité de cette conduite, la traita avec une rigueur extrême. Son époux la mit à l'abri de son ressentiment dans le monastère d'Argenteuil, où elle avait été élevée. Fulbert, s'imaginant qu'Abailard voulait faire Héloïse religieuse pour s'en débarrasser, aposta des gens qui entrèrent dans la chambre d'Abailard pendant la nuit et le privèrent de ce qui avait été la source de quelques plaisirs passagers et de longues souffrances. Cet époux infortuné alla cacher son chagrin dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil, moins en chrétienne qui se repent qu'en amante désespérée. Dans le moment où elle allait recevoir l'habit religieux, elle récita ces vers, que Lucain (*Pharsal.*, VIII, 94) met dans la bouche de Cornélie :

> O maxime conjux,
> O thalamis indigne meis, hoc juris habebit
> In tantum fortuna caput! Cur impia nupsi,
> Si miserum factura fui? Nunc accipe pœnas,
> Sed quas sponte luam.

Cependant les disciples d'Abailard priaient leur maître de reprendre ses leçons publiques : il céda à leurs instances, et ouvrit d'abord son école à Saint-Denis, et ensuite à Saint-Ayoul près de Provins. L'affluence des étudiants y fut si grande, que plusieurs auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Les succès d'Abailard réveillèrent la jalousie des autres maîtres. Soit zèle, soit vengeance, ils se déclarèrent unanimement contre les doctrines développées dans son *Introduction à la théologie*, et obtinrent de l'évêque de Préneste, légat du pape en France, la convocation du concile de Soissons en 1121. Accusé d'avoir établi trois dieux, au lieu d'un, dans le dogme de la Trinité, il remit son livre entre les mains de ses adversaires, en les sommant de lui indiquer le passage qui pourrait justifier une pareille hérésie. A cette interpellation, tout le monde garda d'abord le silence; enfin, l'un des assistants se hasarda de dire qu'il résultait d'un passage qu'une seule des trois personnes était toute-puissante dans la sainte Trinité. A ces mots, il s'éleva dans l'assemblée une immense clameur, qui empêcha l'accusé de se faire entendre. Pour toute réponse, il se mit à réciter le *Credo* de saint Athanase; mais le tumulte augmenta au point d'étouffer la voix de ce dialecticien redouté. Abailard pleura d'indignation et de rage, et, sans avoir pu se défendre, il fut condamné à passer quelques jours en prison et à jeter lui-même son livre au feu. Après sa mise en liberté, il reprit son enseignement; mais il eut bientôt de nouveaux démêlés avec des moines vindicatifs et ignorants. Ceux-ci voulaient faire remonter l'origine de leur abbaye au célèbre Denis l'Aréopagite : Abailard leur prouva par les témoignages historiques, par une citation de Bède le Vénérable, l'impossibilité de la chose. La querelle s'échauffait de part et d'autre, lorsque, sur un avis charitable qu'on le menaçait de le dénoncer au roi comme portant atteinte à l'illustration de l'abbaye de Saint-Denis, Abailard jugea prudent de s'éloigner. Il se réfugia dans les États du comte de Champagne, et vint, en 1122, construire lui-même, près de Nogent-sur-Seine, dans un lieu désert, aux bords de l'Ardusson, un oratoire de chaume et de roseaux, et lui donna le nom de *Paraclet*, ou *Consolateur* (de παράκλητος, épithète du Saint-Esprit). Il s'y cacha seul avec un clerc, et répétant ces mots du psaume : « Voilà que j'ai fui au loin, et j'ai demeuré dans la solitude. » Mais on connut bientôt sa retraite : le maître Pierre (c'est le nom par lequel on désignait communément Abailard) vit accourir une nouvelle génération d'écoliers. « Les cités et les châteaux furent désertés pour cette Thébaïde de la science. Des tentes se dressèrent autour de lui; des murs de terre couverts de mousse s'élevèrent pour abriter de nombreux disciples qui couchaient sur l'herbe, et se nourrissaient de mets agrestes et de pain grossier. Comme saint Jérôme au milieu des déserts de Bethléem, il se plaisait à ce contraste d'une vie rude et champêtre, unie aux délicatesses de l'esprit et aux raffinements de la science (1). »

On a peu de détails sur cette école du Paraclet, sur cette académie de scolastique au milieu des champs. L'enseignement du philosophe n'avait sans doute point changé de caractère; le soupçon et la défiance ne cessèrent de poursuivre ses succès. Ainsi on lui fit un crime de ce nom du Saint-Esprit gravé au fronton de la chapelle qu'il avait élevée, la coutume étant de vouer les églises à la Trinité entière, ou au Fils seul entre les personnes divines. On voulut voir dans ce choix inusité une arrière-pensée, et l'aveu détourné d'une doctrine particulière sur la Trinité. En tous cas, c'était une nouveauté; et elle venait d'un homme de qui toute nouveauté était suspecte. Avec les progrès de son établissement, les préjugés hostiles se ranimaient contre lui. Parmi les nouveaux adversaires d'Abailard, le plus formidable était saint Norbert, qui fonda en 1120, dans la solitude de Prémontré, près de Laon, l'ordre des chanoines réguliers, et surtout saint Bernard, abbé de Clairvaux. Clairvaux n'était pas à une grande distance du Paraclet. « Il n'y avait pas dix ans que saint Bernard, quittant Cîteaux par l'ordre de son abbé, était descendu avec quelques religieux dans ce vallon sauvage, pour y fonder un monastère. En peu de temps il avait réuni dans ce lieu, nommé d'abord la vallée d'Absinthe, et sous la loi d'une vie sévère et d'une piété ardente, de sombres cénobites, qui tremblaient devant lui de vénération, de crainte et d'amour. Il avait créé là une ins-

(1) Abailard, *Epist.* I, p. 28. -- M. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 108.

titution qui, sans être illettrée ni grossière, contrastait singulièrement avec l'esprit indépendant et raisonneur du Paraclet. Clairvaux renfermait une milice active et docile, dont les membres sacrifiaient toute passion individuelle à l'intérêt de l'Église et à l'œuvre du salut. C'étaient des jésuites austères et altiers. Le Paraclet était comme une tribu libre, qui campait dans les champs, retenue par le seul lien du plaisir d'apprendre et d'admirer, de chercher la vérité au spectacle de la nature, voyant dans la religion une science et un sentiment, non une institution et une cause. C'était quelque chose comme les solitaires de Port-Royal, moins l'esprit de secte et les doctrines du stoïcisme (1). »

Deux institutions aussi opposées et aussi voisines ne devaient pas manquer d'être rivales ou même ennemies. Ce qui est certain, c'est qu'Abailard se sentit menacé. De tout temps enclin à l'inquiétude, ses malheurs l'avaient rendu craintif. Pendant les derniers jours qu'il passa au Paraclet, il s'attendait incessamment à être traîné devant un concile comme hérétique. Tout était pour lui l'éclair annonçant la foudre. Quelquefois il tombait dans un désespoir si violent, qu'il formait le projet de fuir les pays catholiques, de se retirer chez les idolâtres, et d'aller vivre en chrétien parmi les ennemis du Christ. Il espérait là plus de charité ou plus d'oubli (2). Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il quitta le Paraclet, pour se réfugier au fond de la Bretagne. Là il choisit pour lieu de retraite l'antique monastère de Saint-Guildas de Rhuys, dont on voit encore les ruines sur un promontoire qui s'étend le long de la baie et des lagunes du Morbihan, au sommet de rochers battus à leur pied par les flots de l'Océan. Abailard devint abbé de ce monastère. C'est là probablement qu'il écrivit son *Sic et Non* (le Oui et le Non), livre singulier, publié pour la première fois par M. Cousin, sur deux manuscrits du quatorzième siècle (découverts l'un à Tours, et l'autre à Avranches), que nous fûmes, en 1835, chargé de collationner. C'est un recueil de passages extraits des Pères de l'Église, et qui disent le pour et le contre sur les principales questions de la foi. Abailard n'y ajoute lui-même aucune réflexion : c'est un débat à vider entre les docteurs reconnus de l'Église. Ce livre et la *Théologie chrétienne* le ramenèrent dans la lice. Saint Bernard, « qui faisait sous la bure la police des trônes et des sanctuaires, » le dénonça au saint-siége. « L'esprit humain, dit-il dans son premier appel aux cardinaux, l'esprit humain usurpe tout, ne laissant plus rien à la foi. Il touche à ce qui est plus fort que lui ; il se jette sur les choses divines, il force plutôt qu'il n'ouvre les lieux saints... Lisez, s'il vous plaît, le livre de Pierre Abailard, qu'il

(1) M. de Rémusat, *Abélard*, t. I, p. 118.
(2) Abail., *Epist.* I, p. 32.

appelle *Théologie* (1). » Ici saint Bernard dénonce l'esprit humain : dans son épître à Innocent II, qu'il avait fait reconnaître pape par les rois de la chrétienté, il dénonce l'homme : « La peste la plus dangereuse, une inimitié domestique a éclaté dans le sein de l'Église ; une nouvelle foi se forge en France. Le maître Pierre et Arnauld de Bresce, ce fléau dont Rome vient de délivrer l'Italie, se sont ligués et conspirent contre le Seigneur et son Christ. Ces deux serpents rapprochent leurs écailles (*squamma squammæ conjungitur*) ; ils corrompent la foi des simples, ils troublent l'ordre des mœurs... L'un était le lion rugissant, l'autre (Abailard) est le dragon qui guette sa proie dans les ténèbres ; mais le pape écrasera le lion et le dragon... Père bien aimé, n'éloigne pas de l'Église, épouse du Christ, ton bras secourable ; songe à sa défense, et ceins ton glaive (2). » Dans sa circulaire à tous les évêques et cardinaux de la cour de Rome, saint Bernard tient le même langage. Il leur rappelle que leur oreille doit être ouverte aux gémissements de l'épouse ; qu'ils doivent reconnaître leur mère, et ne pas l'abandonner dans ses tribulations ; il leur dénonce la témérité de cet Abailard, persécuteur de la foi, ennemi de la croix, moine au dehors, hérétique au dedans, religieux sans règle, abbé sans discipline, couleuvre tortueuse qui sort de sa caverne, hydre nouvelle à qui, pour une tête coupée à Soissons, il en repousse sept autres.

La cour de Rome ne pouvait rester sourde à la voix de celui que les rois et les papes invoquaient comme l'arbitre de leurs différends. Un concile fut convoqué, le dimanche 2 juin 1140, à Sens, cité tout ecclésiastique, alors métropole de Paris. Il y eut un grand concours d'archevêques, d'évêques et d'abbés ; le roi Louis VII, dit le Jeune, assista avec toute sa cour à ce concile solennel. L'éloquent et puissant saint Bernard hésita un moment à se mesurer avec le géant de la dialectique (3). Abailard parut au milieu de l'assemblée. En face de lui, dans une chaire qu'on montrait encore avant la révolution, saint Bernard était debout, acceptant le rôle de promoteur, c'est-à-dire d'accusateur devant le concile, qu'il semblait présider. Il tenait à la main les livres incriminés. On en avait extrait dix-sept propositions, qui devaient renfermer les hérésies d'Arius, de Sabellius, de Nestorius et de Pélage, concernant la Trinité et la grâce. On reprochait aussi à Abailard d'avoir enseigné que ce n'est pas dans l'acte que réside le péché, mais dans la volonté, ou plutôt dans l'intention ou le consentement donné sciemment au mal. Saint Bernard ordonna qu'on lût ces propositions à haute voix. Mais à peine cette lecture était-elle commencée, qu'Abailard l'interrompit, s'écriant qu'il

(1) Saint Bernard, *Epist.* CLXXXVIII.
(2) Saint Bernard, *Epist.* CCCXXX.
(3) « Abnui, tum quia puer sum, et ille vir bellator ab adolescentia. » S. Bern., *Epist.* CLXXXIX.

ne voulait rien entendre, et qu'il ne reconnaissait pour juge que le pontife de Rome; et il sortit. Cette conduite, qui a donné lieu à bien des interprétations, s'explique tout naturellement : Abailard en appelant au saint-siége, et en déclinant la compétence d'un tribunal composé de juges prévenus contre lui, se ménageait au moins quelque chance se succès; car il avait quelques amis à Rome, et le cardinal Gui de Castello avait été son élève. Mais tout espoir fut déçu. Innocent II approuva le concile de Sens : il ordonna que les livres incriminés fussent brûlés, et imposa à leur auteur, *tanquam hæretico*, un perpétuel silence. (*Rescrit de Latran*, le 16 juillet 1120.) Abailard publia son apologie, et, convaincu de son innocence, il voulut poursuivre son appel au saint-siége, et partit pour Rome. En passant à Cluny, Pierre le Vénérable, abbé de ce monastère, le retint dans sa solitude, obtint du pape son pardon, et parvint à le réconcilier avec saint Bernard. Quoique Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à y vivre dans une sainte résignation. Cette tendre amante était alors au Paraclet; elle y vivait saintement, avec plusieurs autres religieuses (*Voy.* Héloïse) : c'est là qu'Abailard lui adressa ces paroles mémorables : « Héloïse, ma sœur, toi jadis si chère dans le siècle, aujourd'hui plus chère encore en Jésus-Christ, la logique m'a rendu odieux au monde. Ils disent en effet, ces pervers, qui pervertissent tout et dont la sagesse est perdition, que je suis éminent dans la logique, mais que j'ai failli grandement dans la science de Paul. En louant en moi la trempe de l'esprit, ils m'enlèvent la pureté de la foi. C'est, ce me semble, la prévention plutôt que la sagesse qui me juge ainsi. » Suivant l'exemple de celle qu'il appelait *son épouse en Jésus-Christ*, Abailard trouva un moment dans le monastère de Cluny la paix de l'âme, que les plaisirs et la gloire n'avaient pu lui procurer. Cependant ses forces déclinaient rapidement, et une maladie de peau très-douloureuse lui laissait peu de tranquillité. On lui fit changer d'air, en l'envoyant près de Châlons, dans le prieuré de Saint-Marcel. Cette maison s'élevait non loin des bords de la Saône, dans une des situations les plus agréables et les plus salubres de la Bourgogne. Là il continua sa vie studieuse: malgré ses souffrances et sa faiblesse, il ne passait pas un moment sans prier ou lire, sans écrire ou dicter. Mais tout à coup ses maux prirent un caractère alarmant, et il mourut en chrétien, à l'âge de soixante-trois ans. Héloïse demanda les cendres de son époux, et les obtint. Abailard les lui avait promises de son vivant, afin qu'Héloïse et ses religieuses se crussent plus obligées, en recevant ses dépouilles mortelles, à prier pour le repos de son âme. « Alors (disait-il à Héloïse dans une de ses lettres), vous me verrez, non pour répandre des larmes, il n'en sera plus temps : versez-en aujourd'hui pour éteindre des feux criminels; vous me verrez alors pour fortifier votre piété par l'horreur d'un cadavre, et ma mort, plus éloquente que moi, vous dira ce qu'on aime quand on aime un homme. » Héloïse fit enterrer au Paraclet le corps d'Abailard, immortalisé par elle autant que par ses écrits. Pierre le Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. En 1792 le Paraclet fut supprimé, et vendu au profit de l'État; la révolution y respecta le double cercueil contenant les restes présumés d'Abailard et d'Héloïse, qui se trouvent aujourd'hui à Paris, au cimetière du Père Lachaise, grâce à l'intervention d'Alexandre Lenoir, auteur du *Musée des monuments français*.

Tout le monde connaît le côté dramatique de la vie d'Abailard. Voici comment M. Cousin a, le premier, fait ressortir la valeur philosophique de ce personnage : « Héros de roman dans l'Église, bel esprit dans un temps barbare, chef d'école et presque martyr d'une opinion, tout concourut à faire d'Abailard un personnage extraordinaire. Mais de tous ses titres, celui qui se rapporte à notre objet et qui lui donne une place à part dans l'histoire de l'esprit humain, c'est l'invention d'un nouveau système philosophique, et l'application de ce système, et en général de la philosophie, à la théologie. Sans doute avant Abailard on trouverait quelques rares exemples de cette application périlleuse, mais utile, dans ses écarts même, aux progrès de la raison; mais c'est Abailard qui l'érigea en principe : c'est donc lui qui contribua le plus à fonder la scolastique, car la scolastique n'est pas autre chose. Depuis Charlemagne, et même auparavant, on enseignait dans beaucoup de lieux un peu de grammaire et de logique; en même temps un enseignement religieux ne manquait pas, mais cet enseignement se réduisait à une exposition plus ou moins régulière des dogmes sacrés : il pouvait suffire à la foi, il ne fécondait pas l'intelligence. L'introduction de la dialectique dans la théologie pouvait seule amener cet esprit de controverse qui est le vice et l'honneur de la scolastique. Abailard est le principal auteur de cette introduction; il est donc le principal fondateur de la philosophie du moyen âge : de sorte que la France a donné à la fois à l'Europe la scolastique du douzième siècle par Abailard, et au commencement du dix-septième, dans Descartes, le destructeur de cette même scolastique et le père de la philosophie moderne. Et il n'y a point là d'inconséquence; car le même esprit qui avait élevé l'enseignement religieux ordinaire à cette forme systématique et rationnelle qu'on appelle la scolastique, pouvait seul surpasser cette forme même et produire la philosophie proprement dite. Le même pays a donc bien pu porter à quelques siècles de distance Abailard et Descartes : aussi remarque-t-on

entre ces deux hommes une similitude frappante, à travers bien des différences. Abailard a cherché à se rendre compte de la seule chose qu'on pût étudier de son temps, la théologie; Descartes s'est rendu compte de ce qu'il était enfin permis d'étudier du sien, l'homme et la nature. Celui-ci n'a reconnu d'autre autorité que celle de la raison; celui-là a entrepris de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux ils doutent, et ils cherchent; ils veulent comprendre le plus possible, et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là l'esprit commun qu'ils empruntent de l'esprit français. Et ce trait fondamental de ressemblance en amène beaucoup d'autres : par exemple, cette clarté de langage qui naît spontanément de la netteté et de la précision des idées. Ajoutez qu'Abailard et Descartes ne sont pas seulement Français, mais qu'ils appartiennent à la même province, à cette Bretagne dont les habitants se distinguent par un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité. De là dans les deux illustres compatriotes, avec leur originalité naturelle, avec certaines dispositions à médiocrement admirer ce qui s'était fait avant eux et ce qui se faisait de leur temps, l'indépendance poussée souvent jusqu'à l'esprit de querelle, la confiance de leurs forces et le mépris de leurs adversaires, plus de conséquence que de solidité dans leurs opinions, plus de sagacité que d'étendue, plus de vigueur dans la trempe de l'esprit et du caractère que d'élévation et de profondeur dans la pensée, plus d'invention que de sens commun; abondants dans leur sens propre plutôt que s'élevant à la raison universelle, opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires (1). »

Les ouvrages d'Abailard concernent tous la théologie ou la philosophie, sauf sa correspondance avec Héloïse et son *Historia calamitatum*. Les principales éditions ont pour titre :

Petri Abailardi, philosofi, abbatis Ruyensis, et Heloissæ, conjugis ejus, primæ Paracletensis abbatissæ, Opera, nunc primum edita, ex mss. codd. Francisci Amboesii; cum ejusdem Præfatione apologetica, et censura doctorum Parisiensium; Paris (Buon), 1616, in-4°.

Petri Abailardi, abbatis Ruyensis, et Heloissæ, abbatissæ Paracletensis, Opera, a prioris editionis erroribus purgata, et codd. mss. collata, cura Richardi Rawlinson; Londres, 1718, in-8°; Oxfort, 1728, in-8°.

Magistri Petri Abailardi Epistola, quæ est historia calamitatum suarum, ad amicum scripta. Heloissæ et Abælardi Epistolæ quæ feruntur quatuor priores, additis codd. Amboesii et Rawlinsonii variis lectionibus; edidit J. Gaspar Orellius; Turin, 1841, in-4°.

Ancienne Héloïse, manuscrit nouvellement retrouvé des lettres inédites d'Abailard et d'Héloïse, trad. par de Lonchamps, et publ. avec des notes historiques par A. de Puyberland (P. R. Auguis); Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

Lettres d'Abailard et d'Héloïse, trad. du latin sur le manuscrit n° 2923 de la Bibliothèque royale, par M. Ed. Oddoul; précédées d'un essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse jusqu'au concile de Sens, par madame Guizot, et continuées par M. Guizot; Paris, 1837, 2 vol. gr. in-8°.

Ouvrages inédits d'Abailard, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France; publiés par M. Victor Cousin; Paris, de l'Impr. royale, 1836, gr. in-4°. On y trouve le *Sic et Non*.

La meilleure édition (encore inachevée) est celle de M. Cousin; elle a pour titre :

Petri Abælardi Opera, hactenus seorsim edita, nunc primum in unum collegit textum, ad fidem librorum editorum scriptorumque recensuit, notas, argumenta, indices adjecit Victor Cousin; Paris, 1850, in-4°. F. H.

Dom Gervaise, *Vie d'Abeilard et d'Héloïse*; 1720, 2 vol. in-12. — Berington, *History of Abaillard and Heloïse*; Lond., 1787. — Fessler, *Abailard und Heloïse*; Berlin, 2 vol. in-8°, 1806. — O. Guizot, *Essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse*; Paris, 1839. — Cousin, *Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard*; Paris, 1836. — Ch. de Rémusat, *Abélard*, 2 vol. in-8°; Paris, 1845.

(1) *Voy.* Cousin, *Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard*.

* **ABAISI** (*Thomas*), sculpteur de Modène, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il fit en 1451 plusieurs statues en bois pour la cathédrale de Ferrare.

Cicognara, *Storia della scultura*.

* **ABAMONTI** ou **ABBAMONTE** (*Joseph*), homme d'État napolitain, né vers 1759, mort le 8 août 1818. Il se distingua d'abord dans la profession d'avocat, et prit une part active au mouvement révolutionnaire de l'Italie. A l'arrivée des Français, il fut nommé, en 1798, secrétaire général de la république cisalpine et membre de la commission exécutive à Naples. Le roi, qui avait été forcé de fuir, étant revenu en 1799, Abamonti fut arrêté, et condamné à être pendu; mais on le comprit presque aussitôt dans la liste de ceux qui, au nombre de douze, furent amnistiés. Il revint alors à Milan, où il fut rétabli dans les mêmes fonctions qu'il y avait remplies précédemment. Il les exerça tant que ce pays demeura en république. Au commencement de 1805 il donna sa démission, retourna à Naples, et disparut de la scène politique.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. II, p. 445.

ABANCOURT (*Charles-Xavier-Joseph* FRANQUEVILLE D'), ministre de Louis XVI, né à Douai, le 4 juillet 1758, mort le 9 septembre 1792. Neveu de Calonne, et ayant adopté les principes de la révolution, il obtint un avancement rapide dans la carrière militaire. Après la journée du 20 juin 1792, il devint ministre de la guerre. Il fit en cette qualité à l'Assemblée législative, dans la séance du 27 juillet, un rapport sur l'état

des frontières du nord, et lui annonça le choix qu'il avait fait des généraux Servan, Custine, Charton et Beauharnais, pour commander le camp de Soissons. Il fit en même temps connaître la fermentation qui s'était élevée dans ce camp, à l'occasion de morceaux de verre trouvés dans le pain des soldats. Ce fait, présenté d'abord sous l'apparence d'un crime, se réduisit à la chute accidentelle, dans la pâte, de quelques parcelles de vitraux d'une vieille église où la boulangerie était établie. Dénoncé par Thuriot, Abancourt fut décrété d'accusation à la séance du 10 août, arrêté le même jour avec Berthier, son premier commis, envoyé dans la prison de la Force, et de là transféré à Orléans. Il fut tué à Versailles, le 9 septembre 1792, avec les autres prisonniers de la haute cour qu'on ramenait à Paris.

Biographie nouvelle des Contemporains, t. I, p. 26.

ABANCOURT (*François-Jean* Villemain d'), littérateur français, né à Paris, le 22 juillet 1745, mort le 10 juin 1803. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres une *Ode sur l'anniversaire du Dauphin* et *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France;* Paris, 1767, in-8° (concours pour les prix de l'Académie française). On a encore de lui : *la Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, imitée de l'allemand de Klopstock; *la Bienfaisance de Voltaire*, comédie en un acte et en vers, 1791; *Voltaire à Romilly; la Convalescence de Molière;* plusieurs *drames*, quelques *proverbes*, des *contes* et des *pièces de poésie*, dont la plupart sont insérées dans le *Mercure* et autres recueils littéraires.

Sabatier de Castres, *les trois Siècles de la littérature française*, t. I, p. 109. — *Biogr. des contemporains.*

ABANCOURT (*Charles-Frérot* d'), ingénieur français, né à Paris, vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Munich, en 1801. Il résida longtemps en Turquie. De retour en France, il fut employé par l'Assemblée constituante en qualité d'ingénieur-géographe; puis il obtint la direction du dépôt des cartes et plans de la commission des travaux publics. Nommé chef du bureau topographique de l'armée du Danube, il leva une carte générale de la Suisse. Il a publié, en collaboration avec Dupain-Triel, un opuscule intitulé : *Recherches géographiques sur les hauteurs des plaines du royaume, sur les mers et leurs côtes, etc.;* Paris (J. B. Hérault), 1791, in-4°.

Biographie nouvelle des Contemporains.

ABANO (*Pierre* d'), en latin *Petrus de Apono*, médecin et alchimiste italien, né à Abano, près de Padoue, en 1246, mort vers 1320 (d'après Facciolati, *Fasti gymnasii Patavini*, p. 15). On le nomme aussi *Petrus de Padua*. Sa vie, comme celle de tous les astrologues et alchimistes, est un mélange de contes et de réalités. Il étudia, dit-on, le grec à Constantinople, les mathématiques à Padoue, et fut reçu à Paris docteur en médecine et en philosophie. Il revint ensuite à Padoue, où il professa avec éclat la médecine, d'après la doctrine des Arabes, dont il fut un admirateur enthousiaste. Il s'acquit une grande réputation de praticien, et en abusa : on raconte qu'il refusait de voir des malades hors de la ville, à moins de cinquante écus par visite; et qu'il ne se rendit auprès du pape Honorius IV, qui l'avait fait appeler, qu'après qu'on lui eut promis quatre cents ducats par jour. Ses ennemis, jaloux de sa renommée et de ses richesses, le dénoncèrent à l'inquisition comme magicien. Ils l'accusèrent de posséder la pierre philosophale, de faire revenir dans sa bourse, avec l'aide du diable, l'argent qu'il dépensait. Sa pierre philosophale, c'était de savoir se faire payer de ses clients; le diable, c'était son économie. Ils l'accusaient aussi d'avoir appris les sept arts libéraux, par le moyen de sept lutins qui tenaient leur académie dans une fiole. Les inquisiteurs instruisirent son procès. D'Abano eût été condamné au supplice du feu, si la mort naturelle ne l'eût frappé dans cet intervalle. Le tribunal n'en prononça pas moins l'arrêt de condamnation : il ordonna que le corps fût exhumé, et livré au bûcher. Un ami enleva le cadavre secrètement, et le cacha dans une église. Les inquisiteurs s'en prirent au portrait d'Abano, et le firent brûler en place publique par le bourreau. En 1560, Pierre de Lignamine fit une épitaphe latine très-simple en mémoire d'Abano, à l'entrée de l'église de Saint-Augustin. Frédéric, duc d'Urbin, plaça parmi les statues des hommes illustres celle de ce médecin alchimiste. Le sénat de Padoue la fit mettre sur la porte de son palais, parmi celles de Tite-Live, d'Albert et de Junius Paulus. On a signalé comme une particularité d'Abano son aversion extrême pour le lait et le fromage : il n'en pouvait voir même, dit-on, sans tomber en syncope.

On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'astrologie et sur l'alchimie. Le plus connu est son *Conciliator differentiarum quæ inter philosophos et medicos versantur;* Mantoue, 1472, et Venise, 1476, in-fol. : ouvrage rare, quoique imprimé plusieurs fois (Florence, 1520; Venise, 1483, 1496, 1548, in-fol.; Pavie, 1490; Bâle, 1535, in-fol.). L'auteur y cherche à concilier les opinions des philosophes avec celles des médecins, et cite souvent les médecins arabes, particulièrement Averroès. — Ses autres ouvrages sont : *de Venenis eorumque remediis liber*; Mantoue, 1472, in-4°; réimprimé à Rome, par Ph. de Lignamine, 1475; trad. en français par L. Boet, Lyon, 1593, in-12. La bibliothèque de Bâle possède un beau manuscrit latin (in-fol.) de ce traité des Poisons; — *Geomantia;* Venise, 1505 et 1556, in-8°; — *Expositio problematum Aristotelis;* Mantoue, 1475, in-fol; — *Hippocratis De medicorum astrologia libellus*, en gr. et lat.; Venise, 1485, in-4°; — *Astrola-*

bium planum in tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuta æquationes domorum cœli, etc.; Venise, 1502, in-4°; — *Dioscorides, digestus alphabetico ordine;* Lyon, 1512, in-4°; — *Heptameron;* Paris, 1474, in-4°; — *Textus Mesues noviter emendatus*, etc.; Venise, 1505, in-8°; — *Decisiones physionomicæ;* 1548, in-8° (la Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit (n° 2598) de cet ouvrage, sous le titre *Liber compilationis physionomiæ a Petro de Padua*); — *Quæstiones de febribus;* Padoue, 1482, ms. n° 4872 de la Bibliothèque nationale; — *Galeni Tractatus varii a Petro Paduano latinitate donati*, manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise; — *les Éléments pour opérer dans les sciences magiques*, manuscrit français de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine*, article Apono. — L. Hain, *Repertorium bibliographicum*, art. Abano. — Mazzuchelli, *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*; Venise, 1741. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ latinitatis*, t. V, p. 241. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V, p. 172. — Sprengel, dans *Allgemeine Encyclopædie*. — F. Hoefer, *Histoire de la chimie*, t. I.

ABANTIDAS, fils de Paséas, usurpa le souverain pouvoir à Sicyone, sa patrie, vers l'an 267 avant J.-C. Les citoyens assemblés avaient déféré le gouvernement à Clinias, le plus brave des Sicyoniens. Abantidas le fit assassiner, et poursuivit tous les parents et les amis de sa victime. Clinias avait un fils, âgé de sept ans, nommé Aratus, qui échappa au massacre de tous ses proches en se réfugiant, au milieu du tumulte, dans la maison de Sozo, sœur du tyran. Bientôt Abantidas fut assassiné à son tour par les vengeurs de Clinias.

Plutarque, *Aratus*, 2, 3. — Pausanias, II, 8.

ABAQUA ou **ABALA**, mère de l'empereur Maximin, successeur d'Alexandre Sévère, était Alaine de nation; elle épousa le Goth Mecca. C'est dans un village de la Thrace qu'elle donna le jour à Maximin, qui fut longtemps simple berger (*Voy.* Maximin).

ABARBANEL (Ababanel, Abrabanel, *Isaac* Barbanella), docteur célèbre de la seconde école rabbinique en Espagne, né à Lisbonne, en 1437, mort à Venise, en 1508. Il égala Maïmonide et Aben-Ezra en savoir et en réputation; mais la fortune fut pour lui moins avare de ses faveurs. Alfonse V, roi de Portugal, lui facilita par sa protection l'accès des emplois et des honneurs. Cette bienveillance accordée à un savant juif par un prince chrétien devait blesser l'opinion dans cet âge d'intolérance; aussi attira-t-elle sur Abarbanel les persécutions de l'envie. Haï depuis longtemps de Jean II, il perdit tous ses emplois, et courut même risque de la vie, lorsque ce dernier succéda au roi Alfonse. Forcé de fuir en Castille, il y fut d'abord très-bien accueilli par Ferdinand et Isabelle, qui eurent recours à ses talents pour rétablir leurs finances délabrées. Mais l'on touchait, en Espagne, à l'époque fatale du triomphe de l'inquisition. Le fanatisme ayant prononcé l'expulsion des juifs, ni les services ni le mérite et la renommée d'Abarbanel ne purent le soustraire à la proscription générale. Il se retira d'abord à Naples, où il obtint la confiance du roi Ferdinand Ier. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé du royaume de Naples à la mort de Ferdinand, Abarbanel s'enfuit en Sicile avec le successeur légitime de ce prince, Alfonse II, à qui il demeura fidèle. La mort d'Alfonse le contraignit encore à se réfugier à Corfou, de là dans la Pouille, et enfin à Venise; il s'y concilia la faveur publique en terminant les contestations qui s'étaient élevées entre les Vénitiens et les Portugais, au sujet du commerce des épiceries. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, à l'âge de soixante et onze ans. Au milieu des travaux et des soucis d'une vie si agitée, il avait toujours su trouver du temps pour l'étude de sa religion, de la philosophie et des lettres. Il a laissé de nombreux écrits, qui ont presque tous pour objet l'interprétation de la Bible, l'histoire du peuple juif, et la défense de ses croyances. On lui doit un récit historique des persécutions que les Juifs avaient éprouvées jusqu'au temps où il a vécu; des dissertations sur le monde, le ciel et l'enfer; une explication du livre d'Ézéchiel; enfin des commentaires sur tous les livres historiques de l'Ancien Testament. On a remarqué que, dans l'un de ses livres, Abarbanel, bien qu'il ait joui souvent de la faveur des rois, avait manifesté des opinions très-républicaines. Les ouvrages de ce savant Israélite sont écrits en hébreu; presque tous ont été traduits en latin par Buxtorf. Le *Perosch al Hattorah* (Commentaire du Pentateuque) fut imprimé à Venise, en 1579; le *Perosch al Nebim Rishomim* (Commentaire sur les derniers prophètes) et le *Perosch Nebim Acheroxim* (Commentaire sur les premiers prophètes) parurent dans la collection de Soncini; Venise, 1520, in-fol.; le *Mushmia Jeshuala* (le Prédicateur du salut), recueil des prophéties concernant le Messie, fut imprimé à Amsterdam, en 1644, in-4°; le *Rosch Amana* (Tête de la foi), expliquant les principes de la religion juive, parut à Venise, 1545, in-4°. — Abarbanel était fortement attaché à la foi de ses pères; mais, quoiqu'il ne fût exempt ni d'aigreur ni d'irritation dans ses écrits, il se montra cependant toujours bienveillant dans ses relations personnelles avec les chrétiens. Les juifs comptent Abarbanel au nombre de leurs hommes les plus illustres. Il laissa deux fils, dont l'un se distingua à la fois comme médecin et comme littérateur par un poëme italien intitulé *Dialogi d'Amore;* l'autre embrassa la religion chrétienne : le fils de ce dernier publia à Venise, en 1552, un recueil de lettres hébraïques. (*Encl. des g. du m.*, avec add.)

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, III, 874. 888. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 627-640; III, 540-544, IV; 877.

— Lelong, *Biblioth. sacra*, II, 802. — Antonio, *Biblioth. hispana*, I, 627; III, 665. — Bayle, *Dict. historique et critique*. — Étienne Souciet, *Dissertations de critique et de chronologie*, t. I, p. 343, éd. 1715. — Johann-Heinrich Mai, *Dissertatio historico-philologica de origine, vita et scriptis Isaaci Abrabanielis*; Altorf, 1708, in-4°.

* **ABARCA** (*Don Joaquin*), évêque de Léon, né en 1780, dans l'Aragon, mort en 1844. Il fut un des chefs du parti de don Carlos en Espagne. En 1836 il fut arrêté près de Bordeaux par le gouvernement français, et exilé à Francfort, d'où il alla rejoindre le prétendant dans les provinces basques, avec des secours d'argent considérables, que lui avait avancés le parti tory. Il tomba bientôt en disgrâce, et mourut dans un couvent de carmes à Lanzo, près de Turin.

Biographie des contemporains.

ABARCA DE BOLEA Y PORTUGAL (Don *Jérôme* DE), seigneur aragonais du seizième siècle, composa, en latin, une *Histoire du royaume d'Aragon*, à laquelle l'historien Zurita a emprunté beaucoup de documents. Cette histoire est restée inédite.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 566. — Latassa, *Bibliol. nueva de los escritores aragon.*; I, 119.

ABARCA (*Pierre*), jésuite espagnol, né à Jaca, en 1619, mort à Valencia, le 1er octobre 1693. Il fut professeur de théologie à Salamanque, et maître de la corporation (*maestro del gremio*) de cette université. On a de lui quelques traités de théologie, et une histoire d'Aragon, sous le titre de *los Reyes de Aragon en annales historicos distribuidos*; Madrid et Salamanque, 1682 et 1684, 2 vol. in-fol. : ouvrage fort rare.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, t. II, 164. — Latassa, *Bibliotheca nueva de los escritores aragoneses*, t. III, 575. — Uztarroz et Dormer, *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, p. 302.

ABARIS, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, était Scythe, et vécut, suivant les uns, avant la guerre de Troie, et, suivant les autres, du temps de Pythagore. Il avait reçu, dit-on, de Dieu, outre l'esprit de divination, une flèche volante, qui était d'or, selon Jamblique, et sur laquelle il traversait les airs. Il fit un voyage à Athènes en qualité d'ambassadeur de sa nation, dans un temps où une peste et une famine cruelle désolaient les nations. On lui attribua de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

Hérodot., lib. IV, c. XXXVI. — Pausanias, in *Laconic.* — Suidas, in *Abar.* — Eusèbe, in *Cronic.* — Scholiast. Aristophan., in *Equit.* — Jul. Firmic. Maternus, lib. III, c. II. — Gottfried Zapf, *Dissertatio de Abaride*; Lips., 1706. — Olaus Celsius, *Abaris Hyperboreus exercitio academico delineatus*; Upsal, 1710.

ABAS, douzième roi des Argiens, fils de Lyncée et d'Hypermnestre. Il fut père de Prœtus et d'Acrisius, et aïeul de Persée. C'est de lui que les rois ses successeurs furent appelés Abantiades.

Eusèbe, in *Chron.* — Pausanias; lib II.

ABASA ou **ABAZA**, général ottoman, mort le 24 août 1634. Pacha d'Erzeroum lors de la déposition et de la mort d'Osman, en 1622, il refusa de reconnaître le nouveau sultan Mustapha, s'empara d'une partie de l'Anatolie, et fit périr dans les supplices tous les janissaires qui lui tombèrent entre les mains. Ce fut seulement en 1628, sous le règne de Murad, qu'il fit sa soumission, et reçut le pachalik de Bosnie en échange de celui d'Erzeroum. Les rigueurs qu'il exerça contre les janissaires lui valurent un nouveau déplacement. Nommé gouverneur de Widdin, il prit le commandement des troupes rassemblées à Oczakow et à Silistrie pour la guerre de Pologne. La faveur dont il jouissait auprès de Murad excita la jalousie du caïmacan Bïeram-Pacha, du mufti Yahïa-Effendi et de Mustapha, l'un des favoris du sultan; ils se liguèrent en secret contre Abasa, et parvinrent à éveiller les soupçons de Murad. Celui-ci ordonna de le mettre à mort. Abasa en recevant la sentence se contenta de dire : « C'est la volonté de mon padichâh ! » et il tendit sa tête au bourreau.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.*

ABASCAL (Don *José Fernando*), vice-roi du Pérou, né à Oviedo, en 1743, et mort à Madrid, le 30 juin 1821. Entré au service militaire en 1762, il resta vingt ans dans les grades inférieurs, fut promu colonel en 1793, puis brigadier pendant la guerre avec la France. En 1796 il fut envoyé comme lieutenant de roi à l'île de Cuba, et eut part à la défense de la Havane contre les Anglais. Appelé peu de temps après au commandement général et à l'intendance du royaume de la Nouvelle-Galice, Abascal déploya dans ce poste tant de talents et d'activité, qu'il mérita d'être nommé vice-roi du Pérou. Le temps approchait où, par suite des événements survenus en Espagne, une vaste insurrection allait changer la face de l'Amérique du Sud. Abascal, qui, dans la traversée pour aller prendre possession de sa nouvelle charge, était tombé aux mains des Anglais, eut encore, après s'en être échappé, les plus grands obstacles à vaincre pour se rendre au Pérou. Les observations qu'il eut l'occasion de faire dans ce voyage lui furent plus tard d'un grand avantage. Joignant la fermeté à la prudence, il réussit à se concilier la confiance générale en même temps qu'il parvint à donner une direction utile à l'activité d'une foule de partisans. La ville de Lima, constamment florissante malgré les troubles qui agitèrent le Pérou, vit s'élever dans son sein beaucoup d'établissements d'utilité publique, des écoles gratuites d'enseignement élémentaire, une académie de dessin, et des chaires de médecine et de chirurgie. De nombreuses améliorations furent également opérées par Abascal dans l'organisation administrative et judiciaire, et surtout dans celle de la police intérieure. Ces soins toutefois ne détournèrent pas son attention des affaires du dehors. Il forma, sous le nom de volontaires de l'Union espagnole du Pérou, un corps militaire

entre ces deux hommes une similitude frappante, à travers bien des différences. Abailard a cherché à se rendre compte de la seule chose qu'on pût étudier de son temps, la théologie; Descartes s'est rendu compte de ce qu'il était enfin permis d'étudier du sien, l'homme et la nature. Celui-ci n'a reconnu d'autre autorité que celle de la raison; celui-là a entrepris de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux ils doutent, et ils cherchent; ils veulent comprendre le plus possible, et ne se reposer que dans l'évidence : c'est là l'esprit commun qu'ils empruntent de l'esprit français. Et ce trait fondamental de ressemblance en amène beaucoup d'autres : par exemple, cette clarté de langage qui naît spontanément de la netteté et de la précision des idées. Ajoutez qu'Abailard et Descartes ne sont pas seulement Français, mais qu'ils appartiennent à la même province, à cette Bretagne dont les habitants se distinguent par un si vif sentiment d'indépendance et une si forte personnalité. De là dans les deux illustres compatriotes, avec leur originalité naturelle, avec certaines dispositions à médiocrement admirer ce qui s'était fait avant eux et ce qui se faisait de leur temps, l'indépendance poussée souvent jusqu'à l'esprit de querelle, la confiance de leurs forces et le mépris de leurs adversaires, plus de conséquence que de solidité dans leurs opinions, plus de sagacité que d'étendue, plus de vigueur dans la trempe de l'esprit et du caractère que d'élévation et de profondeur dans la pensée, plus d'invention que de sens commun; abondants dans leur sens propre plutôt que s'élevant à la raison universelle, opiniâtres, aventureux, novateurs, révolutionnaires (1). »

Les ouvrages d'Abailard concernent tous la théologie ou la philosophie, sauf sa correspondance avec Héloïse et son *Historia calamitatum*. Les principales éditions ont pour titre :

Petri Abailardi, philosofi, abbatis Ruyensis, et Heloissæ, conjugis ejus, primæ Paracletensis abbatissæ, Opera, nunc primum edita, ex mss. codd. Francisci Amboesii; cum ejusdem Præfatione apologetica, et censura doctorum Parisiensium; Paris (Buon), 1616, in-4°.

Petri Abailardi, abbatis Ruyensis, et Heloissæ, abbatissæ Paracletensis, Opera, a prioris editionis erroribus purgata, et codd. mss. collata, cura Richardi Rawlinson; Londres, 1718, in-8°; Oxfort, 1728, in-8°.

Magistri Petri Abailardi Epistola, quæ est historia calamitatum suarum, ad amicum scripta. Heloissæ et Abælardi Epistolæ quæ feruntur quatuor priores, additis codd. Amboesii et Rawlinsonii variis lectionibus; edidit J. Gaspar Orellius; Turin, 1841, in-4°.

Ancienne Héloïse, manuscrit nouvellement retrouvé des lettres inédites d'Abailard et d'Héloïse, trad. par de Lonchamps, et publ. avec des notes historiques par A. de Puyberland (P. R. Auguis); Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

Lettres d'Abailard et d'Héloïse, trad. du latin sur le manuscrit n° 2923 de la Bibliothèque royale, par M. Ed. Oddoul; précédées d'un essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse jusqu'au concile de Sens, par madame Guizot, et continuées par M. Guizot; Paris, 1837, 2 vol. gr. in-8°.

Ouvrages inédits d'Abailard, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France; publiés par M. Victor Cousin; Paris, de l'Impr. royale, 1836, gr. in-4°. On y trouve le *Sic et Non*.

La meilleure édition (encore inachevée) est celle de M. Cousin; elle a pour titre :

Petri Abælardi Opera, hactenus seorsim edita, nunc primum in unum collegit textum, ad fidem librorum editorum scriptorumque recensuit, notas, argumenta, indices adjecit Victor Cousin; Paris, 1850, in-4°. F. H.

Dom Gervaise, *Vie d'Abeilard et d'Héloïse;* 1720, 2 vol. in-12. — Berington, *History of Abailard and Heloise;* Lond., 1787. — Fessler, *Abailard und Heloise;* Berlin, 2 vol. in-8°, 1806. — O. Guizot, *Essai sur la vie et les écrits d'Abailard et d'Héloïse;* Paris, 1839. — Cousin, *Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard;* Paris, 1836. — Ch. de Rémusat, *Abélard,* 2 vol. in-8°; Paris, 1845.

*ABAISI (*Thomas*), sculpteur de Modène, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il fit en 1451 plusieurs statues en bois pour la cathédrale de Ferrare.

Cicognara, *Storia della scultura.*

*ABAMONTI ou ABBAMONTE (*Joseph*), homme d'État napolitain, né vers 1759, mort le 8 août 1818. Il se distingua d'abord dans la profession d'avocat, et prit une part active au mouvement révolutionnaire de l'Italie. A l'arrivée des Français, il fut nommé, en 1798, secrétaire général de la république cisalpine et membre de la commission exécutive à Naples. Le roi, qui avait été forcé de fuir, étant revenu en 1799, Abamonti fut arrêté, et condamné à être pendu; mais on le comprit presque aussitôt dans la liste de ceux qui, au nombre de douze, furent amnistiés. Il revint alors à Milan, où il fut rétabli dans les mêmes fonctions qu'il y avait remplies précédemment. Il les exerça tant que ce pays demeura en république. Au commencement de 1805 il donna sa démission, retourna à Naples, et disparut de la scène politique.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, vol. II, p. 445.

ABANCOURT (*Charles-Xavier-Joseph* FRANQUEVILLE D'), ministre de Louis XVI, né à Douai, le 4 juillet 1758, mort le 9 septembre 1792. Neveu de Calonne, et ayant adopté les principes de la révolution, il obtint un avancement rapide dans la carrière militaire. Après la journée du 20 juin 1792, il devint ministre de la guerre. Il fit en cette qualité à l'Assemblée législative, dans la séance du 27 juillet, un rapport sur l'état

(1) *Voy.* Cousin, *Introduction aux Œuvres inédites d'Abailard.*

des frontières du nord, et lui annonça le choix qu'il avait fait des généraux Servan, Custine, Charton et Beauharnais, pour commander le camp de Soissons. Il fit en même temps connaître la fermentation qui s'était élevée dans ce camp, à l'occasion de morceaux de verre trouvés dans le pain des soldats. Ce fait, présenté d'abord sous l'apparence d'un crime, se réduisit à la chute accidentelle, dans la pâte, de quelques parcelles de vitraux d'une vieille église où la boulangerie était établie. Dénoncé par Thuriot, Abancourt fut décrété d'accusation à la séance du 10 août, arrêté le même jour avec Berthier, son premier commis, envoyé dans la prison de la Force, et de là transféré à Orléans. Il fut tué à Versailles, le 9 septembre 1792, avec les autres prisonniers de la haute cour qu'on ramenait à Paris.

Biographie nouvelle des Contemporains, t. I, p. 26.

ABANCOURT (*François-Jean* VILLEMAIN D'), littérateur français, né à Paris, le 22 juillet 1745, mort le 10 juin 1803. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres une *Ode sur l'anniversaire du Dauphin* et *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France;* Paris, 1767, in-8° (concours pour les prix de l'Académie française). On a encore de lui : *la Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, imitée de l'allemand de Klopstock; *la Bienfaisance de Voltaire*, comédie en un acte et en vers, 1791; *Voltaire à Romilly; la Convalescence de Molière;* plusieurs *drames*, quelques *proverbes*, des *contes* et des *pièces de poésie*, dont la plupart sont insérées dans le *Mercure* et autres recueils littéraires.

Sabatier de Castres, *les trois Siècles de la littérature française*, t. I, p. 109. — *Biogr. des contemporains.*

ABANCOURT (*Charles-Frérot* D'), ingénieur français, né à Paris, vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Munich, en 1801. Il résida longtemps en Turquie. De retour en France, il fut employé par l'Assemblée constituante en qualité d'ingénieur-géographe; puis il obtint la direction du dépôt des cartes et plans de la commission des travaux publics. Nommé chef du bureau topographique de l'armée du Danube, il leva une carte générale de la Suisse. Il a publié, en collaboration avec Dupain-Triel, un opuscule intitulé : *Recherches géographiques sur les hauteurs des plaines du royaume, sur les mers et leurs côtes, etc.;* Paris (J. B. Hérault), 1791, in-4°.

Biographie nouvelle des Contemporains.

ABANO (*Pierre* D'), en latin *Petrus de Apono*, médecin et alchimiste italien, né à Abano, près de Padoue, en 1246, mort vers 1320 (d'après Facciolati, *Fasti gymnasii Patavini*, p. 15). On le nomme aussi *Petrus de Padua*. Sa vie, comme celle de tous les astrologues et alchimistes, est un mélange de contes et de réalités. Il étudia, dit-on, le grec à Constantinople, les mathématiques à Padoue, et fut reçu à Paris docteur en médecine et en philosophie. Il revint ensuite à Padoue, où il professa avec éclat la médecine, d'après la doctrine des Arabes, dont il fut un admirateur enthousiaste. Il s'acquit une grande réputation de praticien, et en abusa : on raconte qu'il refusait de voir des malades hors de la ville, à moins de cinquante écus par visite; et qu'il ne se rendit auprès du pape Honorius IV, qui l'avait fait appeler, qu'après qu'on lui eut promis quatre cents ducats par jour. Ses ennemis, jaloux de sa renommée et de ses richesses, le dénoncèrent à l'inquisition comme magicien. Ils l'accusèrent de posséder la pierre philosophale, de faire revenir dans sa bourse, avec l'aide du diable, l'argent qu'il dépensait. Sa pierre philosophale, c'était de savoir se faire payer de ses clients; le diable, c'était son économie. Ils l'accusaient aussi d'avoir appris les sept arts libéraux, par le moyen de sept lutins qui tenaient leur académie dans une fiole. Les inquisiteurs instruisirent son procès. D'Abano eût été condamné au supplice du feu, si la mort naturelle ne l'eût frappé dans cet intervalle. Le tribunal n'en prononça pas moins l'arrêt de condamnation : il ordonna que le corps fût exhumé, et livré au bûcher. Un ami enleva le cadavre secrètement, et le cacha dans une église. Les inquisiteurs s'en prirent au portrait d'Abano, et le firent brûler en place publique par le bourreau. En 1560, Pierre de Lignamine fit une épitaphe latine très-simple en mémoire d'Abano, à l'entrée de l'église de Saint-Augustin. Frédéric, duc d'Urbin, plaça parmi les statues des hommes illustres celle de ce médecin alchimiste. Le sénat de Padoue la fit mettre sur la porte de son palais, parmi celles de Tite-Live, d'Albert et de Junius Paulus. On a signalé comme une particularité d'Abano son aversion extrême pour le lait et le fromage : il n'en pouvait voir même, dit-on, sans tomber en syncope.

On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'astrologie et sur l'alchimie. Le plus connu est son *Conciliator differentiarum quæ inter philosophos et medicos versantur;* Mantoue, 1472, et Venise, 1476, in-fol. : ouvrage rare, quoique imprimé plusieurs fois (Florence, 1520; Venise, 1483, 1496, 1548, in-fol.; Pavie, 1490; Bâle, 1535, in-fol.). L'auteur y cherche à concilier les opinions des philosophes avec celles des médecins, et cite souvent les médecins arabes, particulièrement Averroès. — Ses autres ouvrages sont : *de Venenis eorumque remediis liber*; Mantoue, 1472, in-4°; réimprimé à Rome, par Ph. de Lignamine, 1475; trad. en français par L. Boet, Lyon, 1593, in-12. La bibliothèque de Bâle possède un beau manuscrit latin (in-fol.) de ce traité des Poisons; — *Geomantia;* Venise, 1505 et 1556, in-8°; — *Expositio problematum Aristotelis;* Mantoue, 1475, in-fol; — *Hippocratis De medicorum astrologia libellus*, en gr. et lat.; Venise, 1485, in-4°; — *Astrola-*

bium planum in tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuta æquationes domorum cœli, etc.; Venise, 1502, in-4°; — *Dioscorides, digestus alphabetico ordine;* Lyon, 1512, in-4°; — *Heptameron;* Paris, 1474, in-4°; — *Textus Mesues noviter emendatus*, etc.; Venise, 1505, in-8°; — *Decisiones physionomicæ;* 1548, in-8° (la Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit (n° 2598) de cet ouvrage, sous le titre *Liber compilationis physionomiæ a Petro de Padua*); — *Quæstiones de febribus;* Padoue, 1482, ms. n° 4872 de la Bibliothèque nationale; — *Galeni Tractatus varii a Petro Paduano latinitate donati*, manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise; — *les Éléments pour opérer dans les sciences magiques*, manuscrit français de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine*, article Apono. — L. Hain, *Repertorium bibliographicum*, art. Abano. — Mazzuchelli, *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*; Venise, 1741. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ latinitatis*, t. V, p. 241. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V, p. 172. — Sprengel, dans *Allgemeine Encyclopædie*. — F. Hoefer, *Histoire de la chimie*, t. I.

ABANTIDAS, fils de Paséas, usurpa le souverain pouvoir à Sicyone, sa patrie, vers l'an 267 avant J.-C. Les citoyens assemblés avaient déféré le gouvernement à Clinias, le plus brave des Sicyoniens. Abantidas le fit assassiner, et poursuivit tous les parents et les amis de sa victime. Clinias avait un fils, âgé de sept ans, nommé Aratus, qui échappa au massacre de tous ses proches en se réfugiant, au milieu du tumulte, dans la maison de Sozo, sœur du tyran. Bientôt Abantidas fut assassiné à son tour par les vengeurs de Clinias.

Plutarque, *Aratus*, 2, 3. — Pausanias, II, 8.

ABAQUA ou **ABALA**, mère de l'empereur Maximin, successeur d'Alexandre Sévère, était Alaine de nation; elle épousa le Goth Mecca. C'est dans un village de la Thrace qu'elle donna le jour à Maximin, qui fut longtemps simple berger (*Voy.* Maximin).

ABARBANEL (Ababanel, Abrabanel, *Isaac* Barbanella), docteur célèbre de la seconde école rabbinique en Espagne, né à Lisbonne, en 1437, mort à Venise, en 1508. Il égala Maïmonide et Aben-Ezra en savoir et en réputation; mais la fortune fut pour lui moins avare de ses faveurs. Alfonse V, roi de Portugal, lui facilita par sa protection l'accès des emplois et des honneurs. Cette bienveillance accordée à un savant juif par un prince chrétien devait blesser l'opinion dans cet âge d'intolérance; aussi attira-t-elle sur Abarbanel les persécutions de l'envie. Haï depuis longtemps de Jean II, il perdit tous ses emplois, et courut même risque de la vie, lorsque ce dernier succéda au roi Alfonse. Forcé de fuir en Castille, il y fut d'abord très-bien accueilli par Ferdinand et Isabelle, qui eurent recours à ses talents pour rétablir leurs finances délabrées. Mais l'on touchait, en Espagne, à l'époque fatale du triomphe de l'inquisition. Le fanatisme ayant prononcé l'expulsion des juifs, ni les services ni le mérite et la renommée d'Abarbanel ne purent le soustraire à la proscription générale. Il se retira d'abord à Naples, où il obtint la confiance du roi Ferdinand I[er]. Charles VIII, roi de France, s'étant emparé du royaume de Naples à la mort de Ferdinand, Abarbanel s'enfuit en Sicile avec le successeur légitime de ce prince, Alfonse II, à qui il demeura fidèle. La mort d'Alfonse le contraignit encore à se réfugier à Corfou, de là dans la Pouille, et enfin à Venise; il s'y concilia la faveur publique en terminant les contestations qui s'étaient élevées entre les Vénitiens et les Portugais, au sujet du commerce des épiceries. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, à l'âge de soixante et onze ans. Au milieu des travaux et des soucis d'une vie si agitée, il avait toujours su trouver du temps pour l'étude de sa religion, de la philosophie et des lettres. Il a laissé de nombreux écrits, qui ont presque tous pour objet l'interprétation de la Bible, l'histoire du peuple juif, et la défense de ses croyances. On lui doit un récit historique des persécutions que les Juifs avaient éprouvées jusqu'au temps où il a vécu; des dissertations sur le monde, le ciel et l'enfer; une explication du livre d'Ézéchiel; enfin des commentaires sur tous les livres historiques de l'Ancien Testament. On a remarqué que, dans l'un de ses livres, Abarbanel, bien qu'il ait joui souvent de la faveur des rois, avait manifesté des opinions très-républicaines. Les ouvrages de ce savant Israélite sont écrits en hébreu; presque tous ont été traduits en latin par Buxtorf. Le *Perosch al Hattorah* (Commentaire du Pentateuque) fut imprimé à Venise, en 1579; le *Perosch al Nebim Rishomim* (Commentaire sur les derniers prophètes) et le *Perosch Nebim Acheroxim* (Commentaire sur les premiers prophètes) parurent dans la collection de Soncini; Venise, 1520, in-fol.; le *Mushmia Jeshuala* (le Prédicateur du salut), recueil des prophéties concernant le Messie, fut imprimé à Amsterdam, en 1644, in-4°; le *Rosch Amana* (Tête de la foi), expliquant les principes de la religion juive, parut à Venise, 1545, in-4°. — Abarbanel était fortement attaché à la foi de ses pères; mais, quoiqu'il ne fût exempt ni d'aigreur ni d'irritation dans ses écrits, il se montra cependant toujours bienveillant dans ses relations personnelles avec les chrétiens. Les juifs comptent Abarbanel au nombre de leurs hommes les plus illustres. Il laissa deux fils, dont l'un se distingua à la fois comme médecin et comme littérateur par un poëme italien intitulé *Dialogi d'Amore;* l'autre embrassa la religion chrétienne : le fils de ce dernier publia à Venise, en 1552, un recueil de lettres hébraïques. (*Encl. des g. du m.*, avec add.)

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, III, 874. 888. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 627-640; III, 540-544, IV; 877.

— Lelong, *Biblioth. sacra*, II, 802. — Antonio, *Biblioth. hispana*, I, 627; III, 665. — Bayle, *Dict. historique et critique*. — Étienne Souciet, *Dissertations de critique et de chronologie*, t. I, p. 343, éd. 1715. — Johann-Heinrich Mai, *Dissertatio historico-philologica de origine, vita et scriptis Isaaci Abrabanielis*; Altorf, 1708, in-4°.

* **ABARCA** (*Don Joaquin*), évêque de Léon, né en 1780, dans l'Aragon, mort en 1844. Il fut un des chefs du parti de don Carlos en Espagne. En 1836 il fut arrêté près de Bordeaux par le gouvernement français, et exilé à Francfort, d'où il alla rejoindre le prétendant dans les provinces basques, avec des secours d'argent considérables, que lui avait avancés le parti tory. Il tomba bientôt en disgrâce, et mourut dans un couvent de carmes à Lanzo, près de Turin.

Biographie des contemporains.

ABARCA DE BOLEA Y PORTUGAL (Don *Jérôme* DE), seigneur aragonais du seizième siècle, composa, en latin, une *Histoire du royaume d'Aragon*, à laquelle l'historien Zurita a emprunté beaucoup de documents. Cette histoire est restée inédite.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 566. — Latassa, *Bibliot. nueva de los escritores aragon.*; I, 119.

ABARCA (*Pierre*), jésuite espagnol, né à Jaca, en 1619, mort à Valencia, le 1er octobre 1693. Il fut professeur de théologie à Salamanque, et maître de la corporation (*maestro del gremio*) de cette université. On a de lui quelques traités de théologie, et une histoire d'Aragon, sous le titre de *los Reyes de Aragon en annales historicos distribuidos*; Madrid et Salamanque, 1682 et 1684, 2 vol. in-fol. : ouvrage fort rare.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, t. II, 164. — Latassa, *Bibliotheca nueva de los escritores aragoneses*, t. III, 575. — Uztarroz et Dormer, *Progressos de la historia en el reyno de Aragon*, p. 302.

ABARIS, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, était Scythe, et vécut, suivant les uns, avant la guerre de Troie, et, suivant les autres, du temps de Pythagore. Il avait reçu, dit-on, de Dieu, outre l'esprit de divination, une flèche volante, qui était d'or, selon Jamblique, et sur laquelle il traversait les airs. Il fit un voyage à Athènes en qualité d'ambassadeur de sa nation, dans un temps où une peste et une famine cruelle désolaient les nations. On lui attribua de très-grandes connaissances en médecine, et Platon le regarde comme un grand maître dans l'art des incantations.

Hérodot., lib. IV, c. XXXVI. — Pausanias, in *Laconic.* — Suidas, in *Abar.* — Eusèbe, in *Cronic.* — Scholiast. Aristophan., in *Equit.* — Jul. Firmic. Maternus, lib. III, c. II. — Gottfried Zapf, *Dissertatio de Abaride*; Lips., 1706. — Olaus Celsius, *Abaris Hyperboreus exercitio academico delineatus*; Upsal, 1710.

ABAS, douzième roi des Argiens, fils de Lyncée et d'Hypermnestre. Il fut père de Prœtus et d'Acrisius, et aïeul de Persée. C'est de lui que les rois ses successeurs furent appelés Abantiades.

Eusèbe, in *Chron.* — Pausanias; lib II.

ABASA ou **ABAZA**, général ottoman, mort le 24 août 1634. Pacha d'Erzeroum lors de la déposition et de la mort d'Osman, en 1622, il refusa de reconnaître le nouveau sultan Mustapha, s'empara d'une partie de l'Anatolie, et fit périr dans les supplices tous les janissaires qui lui tombèrent entre les mains. Ce fut seulement en 1628, sous le règne de Murad, qu'il fit sa soumission, et reçut le pachalik de Bosnie en échange de celui d'Erzeroum. Les rigueurs qu'il exerça contre les janissaires lui valurent un nouveau déplacement. Nommé gouverneur de Widdin, il prit le commandement des troupes rassemblées à Oczakow et à Silistrie pour la guerre de Pologne. La faveur dont il jouissait auprès de Murad excita la jalousie du caïmacan Bïeram-Pacha, du mufti Yahïa-Effendi et de Mustapha, l'un des favoris du sultan; ils se liguèrent en secret contre Abasa, et parvinrent à éveiller les soupçons de Murad. Celui-ci ordonna de le mettre à mort. Abasa en recevant la sentence se contenta de dire : « C'est la volonté de mon padichâh! » et il tendit sa tête au bourreau.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman.*

ABASCAL (Don *José Fernando*), vice-roi du Pérou, né à Oviedo, en 1743, et mort à Madrid, le 30 juin 1821. Entré au service militaire en 1762, il resta vingt ans dans les grades inférieurs, fut promu colonel en 1793, puis brigadier pendant la guerre avec la France. En 1796 il fut envoyé comme lieutenant de roi à l'île de Cuba, et eut part à la défense de la Havane contre les Anglais. Appelé peu de temps après au commandement général et à l'intendance du royaume de la Nouvelle-Galice, Abascal déploya dans ce poste tant de talents et d'activité, qu'il mérita d'être nommé vice-roi du Pérou. Le temps approchait où, par suite des événements survenus en Espagne, une vaste insurrection allait changer la face de l'Amérique du Sud. Abascal, qui, dans la traversée pour aller prendre possession de sa nouvelle charge, était tombé aux mains des Anglais, eut encore, après s'en être échappé, les plus grands obstacles à vaincre pour se rendre au Pérou. Les observations qu'il eut l'occasion de faire dans ce voyage lui furent plus tard d'un grand avantage. Joignant la fermeté à la prudence, il réussit à se concilier la confiance générale en même temps qu'il parvint à donner une direction utile à l'activité d'une foule de partisans. La ville de Lima, constamment florissante malgré les troubles qui agitèrent le Pérou, vit s'élever dans son sein beaucoup d'établissements d'utilité publique, des écoles gratuites d'enseignement élémentaire, une académie de dessin, et des chaires de médecine et de chirurgie. De nombreuses améliorations furent également opérées par Abascal dans l'organisation administrative et judiciaire, et surtout dans celle de la police intérieure. Ces soins toutefois ne détournèrent pas son attention des affaires du dehors. Il forma, sous le nom de volontaires de l'Union espagnole du Pérou, un corps militaire

destiné à maintenir l'esprit de concorde entre les Espagnols et les Américains.

L'invasion de l'Espagne par Napoléon, en 1808, avait fait naître dans les colonies de l'Amérique deux partis rivaux, celui de Napoléon, qui voulait s'affranchir de toute soumission à la métropole, et celui de l'ancienne dynastie représenté par les cortès. Abascal traçait lui-même les plans de toutes les expéditions militaires, lorsqu'il ne les dirigeait pas en personne; et des ateliers qu'il forma pour la fabrication des munitions de guerre sortit une partie des approvisionnements qui servirent aux Espagnols dans leur mémorable lutte contre Napoléon. En reconnaissance de tant de services, les cortès, par un décret du 30 mai 1812, conférèrent à Abascal le titre de marquis de la *Concordia española del Peru*. Plus tard, par suite de quelques revers éprouvés par la trop grande dispersion de ses forces (il avait été obligé de défendre à la fois Buenos-Ayres attaqué par les Anglais, et de réprimer une insurrection à Cusco et à Lima), il fut, en 1816, révoqué par Ferdinand VII, et remplacé par le général Pazuela, qui avait servi sous ses ordres. Un titre également flatteur pour lui fut celui de *député général*, que lui décerna la junte des Asturies, par reconnaissance de ce qu'il avait consacré en partie les émoluments de ses places au soulagement des veuves et des orphelins des patriotes de cette contrée morts en combattant pour l'indépendance nationale. [*Enc. d. g. du m.*, avec addit.]

Biographie des contemporains, t. I, 27. — *Art. de vérifier les dates* (dernière série), t. III, 219. — W. B. Stevenson, *Twenty years residence in South America*, t. III, 129. — Torrente, *Historia de la revolution hispano-americana*, t. II, 221.

ABASCANTUS (Ἀβάσκαντος), médecin, natif de Lyon, où il exerçait son art vers le premier siècle de notre ère. C'était un affranchi de l'empereur Auguste, si ce personnage est le même que celui qu'on lit dans les inscriptions grecques et latines recueillies par Gruter et Meursius. Galien (*De Antidot.*, II, c. 12) loue l'antidote d'Abascantus contre la morsure des serpents. On ne connaît pas d'écrits de ce médecin.

C. G. Kühn, *Additam. ad Elench. med. vet., a J. A. Fabricio exhib.*

ABASSA ou **ABBASSA**, sœur d'Haroun-al-Raschid, fut mariée (810 de J.-C.) par son frère à Djafar le Barmécide, à condition qu'ils ne goûteraient pas les plaisirs du mariage. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils eurent bientôt un fils, qu'ils envoyèrent secrètement élever à La Mecque. Le kalife en ayant eu connaissance, Djafar perdit la faveur de son maître, et peu après la vie. Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Quelque temps après, une femme de sa connaissance la rencontra, et lui demanda la cause de son malheur; Abassa répondit : « J'avais autrefois quatre cents esclaves, et maintenant « deux peaux de mouton me servent, l'une de « chemise, l'autre de robe. J'attribue ma disgrâce à mon peu de reconnaissance pour les « bienfaits que j'ai reçus de Dieu : j'avoue ma « faute, j'en fais pénitence, et vis contente. » Abassa a laissé quelques poésies, reproduites en partie par Ibn-Abou-Hadjelah, dans son livre intitulé *Sababeth*.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

ABATI (*Antoine*), poëte italien, né à Gubbio le 9 septembre 1614, mort à Sinigaglia en 1667. Il fut d'abord, pendant quatre ans, attaché en qualité de poëte à l'archiduc Léopold d'Autriche; puis il parcourut les Pays-Bas et la France. De retour dans sa patrie, il devint, par la protection du cardinal Chigi, gouverneur de plusieurs villes des États du pape. L'empereur Ferdinand III, au lieu d'une pension dont le poëte avait besoin, lui fit un acrostiche, rapporté par Mazzuchelli. On a d'Abati : *Immeneo per le nozze de Sig. G. di Torres*; Rome, 1681, in-4°; — *Ragguaglio di Parnaso contra poetastri e partigiani delle nazioni*; Milan, 1638, in-8°; — *le Frascherie, fasci tre*; Venise, 1651, in-8°, et Francfort, 1673, in-8°; — *il consilio degli Dei, dramma per musica, nella pace fra le due corone e nelle nozze, etc*; Bologne, 1671, in-8° : à l'occasion du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, infante d'Espagne; — *Poésie postume*; Bologne, 1671 et 1676, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **ABATI** ou **ABATTI** (*Niccolo*), peintre italien, né à Modène, en 1512, mort à Paris, en 1571. Il est principalement connu par ses fresques exécutées au château de Fontainebleau, sur les dessins de Primaticcio. Tous ses ouvrages, à l'exception des tableaux représentant l'histoire d'Alexandre le Grand, furent détruits en 1738, sur l'avis d'un architecte qui devait agrandir ce château. Abatti peignit aussi, avec Pellegrino Tibaldi, les salles et les plafonds de l'institut de Bologne; P. Zanetti en a publié les gravures avec un texte explicatif; Venise, 1756, in-fol.

Vedriani, *Vite de' pittori modenesi*. — Tiraboschi, *Notizie de' pittori*, etc. — Algarotti, *Lettere sopra la pittura*. — Fiorillo, *Geschichte der Malerey* (Histoire de la peinture).

ABATIA ou **ABBATIA** (*Bernard*), médecin et astrologue français, né à Toulouse, en 1530, mort à Paris, vers 1590. Suivant la Croix du Maine, Abatia vint à Paris pour y professer la médecine, les mathématiques, l'astrologie, et publia une *Pronostication sur le mariage de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite de France, son épouse*; Paris, 1572 : opuscule si rare, que l'on peut douter de son existence. Il avait fait aussi une description générale des plantes, sous le titre de *Grand Herbier*. Cet ouvrage n'a pas été imprimé, et on ignore ce que le manuscrit est devenu.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. françaises*.

ABATIA ou **ABATTI** (*Jean-Antoine*), alchimiste, natif de Pavie, vivait vers le milieu du

dix-septième siècle. On a de lui deux lettres sur la transmutation des métaux : *Epistolæ duæ scrutatoribus artis chemicæ mandatæ*, trad. en allemand ; Hambourg, 1670, in-8° ; réimpr. en 1692.

Biographie médicale.

ABATINI (*Guido-Ubaldo*), peintre italien, né à Città-di-Castello, en 1600, mort à Rome, en 1656. On a de lui à Rome plusieurs fresques estimées.

Baglione, *Vite de' Pittori*. — Passeri, *Vite de' Pittori*.

ABAUNZA (*Pierre*), savant espagnol, né à Séville, en 1599, mort en 1649. Il a publié un commentaire des décrétales, sous le titre : *Ad titulum XV, de Sagittariis, lib. V decretalium, prælectio*, inséré dans le *Novus thesaurus juris civilis et canonici* de Ger. Meerman, 7 vol. in-fol.; La Haye, 1751-1754. On a aussi de lui un commentaire (manuscrit) de quelques livres de Martial, dirigé contre les critiques que Th. de Marcilly (sous le pseudonyme de *Musambert*) avait faites des commentaires de Laur. Remirez de Prado sur Martial.

Meerman, *Thesaurus juris*, t. II, 6. — Nicol. Antonio, *Bibliotheca hispana*; Rom., 1672.

ABAUZIT (*Firmin*), savant français, né à Uzès, le 11 novembre 1679, mort à Genève, le 20 mars 1767. Il était versé dans presque toutes les sciences. Pendant un voyage qu'il fit en Hollande en 1698, il se lia avec Bayle, Basnage et Jurieu. Newton lui envoya son *Commercium epistolicum*, avec ces mots : « Vous êtes bien digne de juger entre Leibniz et moi. » Enfin, la réputation d'Abauzit parvint jusqu'au roi Guillaume, qui lui fit des offres avantageuses pour le retenir en Angleterre ; mais la tendresse maternelle le rappela à Genève. Abauzit était protestant, et vivait en Suisse depuis la révocation de l'édit de Nantes. — On a de lui quelques écrits, qui l'ont fait soupçonner d'être peu attaché à l'orthodoxie de sa communion. Ils consistent dans des explications de divers passages de l'Écriture Sainte, dans des réflexions sur l'eucharistie, sur l'idolâtrie, sur la controverse, etc.; dans de petits traités archéologiques, physiques, chronologiques. Guillaume Burnet, gouverneur de New-York, avait appliqué les prédictions de saint Jean à l'Église romaine; Abauzit les appliqua à la ruine de Jérusalem. Recueillies d'abord par Végobre à Genève, en 1770, 1 vol. in-8°, les Œuvres d'Abauzit (*Œuvres diverses de M. Firmin Abauzit, contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie*) l'ont été ensuite par Bérenger, en 2 volumes, à Amsterdam, 1773, et ces deux recueils sont assez différents l'un de l'autre. Abauzit a rendu de grands services pour la traduction française du Nouveau Testament, publiée à Genève en 1726. Il a aussi éclairci plusieurs points de l'histoire ancienne de Genève (notes, plans, carte des environs du lac Léman), dont il s'était soigneusement occupé dans la nouvelle édition de l'*Histoire de la ville et de l'État de Genève*, par Jacques Spon, qui parut sous ses auspices, en 1730, en 2 vol. in-4° et en 4 vol. in-12. Outre un certain nombre d'articles archéologiques ou théologiques, insérés dans le *Journal helvétique*, année 1743, et dans l'*Année littéraire*, Abauzit a laissé des dissertations manuscrites *Sur les éclipses de lune*, *Sur la pesanteur*, *Sur l'antiquité des Assyriens*, etc.; mais la plupart ont été brûlées à Uzès, par le zèle religieux de ses héritiers, convertis au catholicisme. — Abauzit était lié avec Jean-Jacques Rousseau, auquel il avait fourni plusieurs articles pour son *Dictionnaire de musique*. L'éloge qu'en fait Jean-Jacques, dans sa *Nouvelle Héloïse*, mérite d'être cité : « Non, ce siècle de la philosophie ne passera pas sans avoir produit un vrai philosophe ! J'en connais un, un seul, j'en conviens ; mais c'est beaucoup encore, et pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu ? Savant et modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour objet ! Non, ce n'est pas vous que je veux faire connaître à ce siècle indigne de vous admirer ; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour, ce sont nos concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent... Vous avez vécu comme Socrate ; mais il mourut par la main de ses concitoyens, et vous êtes chéri des vôtres. » C'est le seul panégyrique que Rousseau ait fait d'un homme vivant.

Bérenger, *Éloge d'Abauzit*, dans l'édition de ses œuvres; Londres, 1770-72, 2 vol. in-8°. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, tom. III, 63 et suiv. — *Œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, t. III, p. 409, édit. de 1788. — Sabatier de Castres, *les trois Siècles de la littérature française*, t. I, 110.

***ABAYAM** (*José-Pereira*), prêtre et historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Chronica del rey D. Pedro I°, cognominado o Justiceiro*; Lisbonne (P. Ferreira), 1760, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ABAZA. *Voy.* ABASSA.

ABBADIE (*Jacques*), célèbre théologien protestant, né à Nay, dans le Béarn, en 1658, mort le 6 novembre (selon d'autres le 25 septembre) 1727. L'indigence de ses parents fit d'abord négliger son éducation; mais les secours de ses coreligionnaires mirent bientôt le jeune Abbadie en état de faire de bonnes études, et il reçut à Sedan le grade de docteur en théologie. Après un voyage en Hollande et à Berlin, où il fut nommé pasteur de l'église française, il accepta les propositions qui lui furent faites d'accompagner le maréchal de Schomberg en Angleterre et en Irlande. Après la mort de son patron, qui lui avait procuré le doyenné de Killaloe, il revint à Londres, et y devint, en 1690, ministre de l'église de Savoie ; après quel-

ques années d'exercice, il mourut dans la retraite, à Saint-Marie-le-Bone, à son retour d'un voyage en Hollande. Abbadie avait la mémoire la plus heureuse. Il composait ses ouvrages sans effort, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les faisait imprimer. La pureté de ses mœurs et l'éloquence de ses sermons lui avaient fait beaucoup d'amis. Il était versé dans les langues anciennes, dans l'Écriture Sainte et dans les Pères de l'Église. Ses principaux ouvrages, qui eurent un grand succès, ont pour titres : *Traité de la vérité de la religion chrétienne,* 2 vol. in-8°; Rotterdam, 1684 ; — *de la Divinité de Jésus-Christ*, 4 vol. in-12; ibid., 1695 : cet ouvrage a reçu un grand nombre d'éditions en France, en Allemagne et en Angleterre; — *l'Art de se connaître soi-même ;* Lyon, 1693, in-12 ; — *la Vérité de la religion chrétienne réformée :* le 1er volume, publié à Rotterdam, en 1717, in-8°, renferme la table des chapitres du 2e volume, qui n'a point paru ; — *le Triomphe de la Providence et de la religion, ou l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu ;* 1723, 4 vol. in-12, Amsterdam : l'auteur essaye de prouver que l'Apocalypse bien entendue est une démonstration invincible de la vérité de la religion chrétienne; — un volume de *Sermons*, 1680, in-8° ; — *la Défense de la nation britannique,* où les droits de Dieu, de la nature et de la société sont établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle); Londres, 1692, in-12 ; — *les Caractères du chrétien et du christianisme ;* La Haye, 1695, in-12 ; — *Réflexions sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ;* La Haye, 1685, in-12 ; — *Panégyrique de Marie, reine d'Angleterre :* cet ouvrage, dont on ignore la date, est, dit-on, si rare, que peu d'érudits le connaissent ; — *Histoire de la grande conspiration d'Angleterre, avec le détail des diverses entreprises contre le roi et la nation, qui ont précédé le dernier attentat ;* Londres, 1696, in-8° : ouvrage très-rare et très-curieux, composé par ordre du roi Guillaume, sur des documents originaux.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tom. XXXIII, 381. — *Biographia britannica*, t. I. p. 31. — Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 2.

ABBADIE (*Vincent*), chirurgien français, né le 26 mai 1737, à Pujo, dans le Bigorre, mort à Paris, vers 1800. Il fut chirurgien de l'hôpital de Bicêtre et du duc de Penthièvre. Il a traduit de l'anglais les *Essais de Macbride* (sur la fermentation, la nature et les propriétés de l'air fixe, le scorbut, etc.) ; Paris, 1766, in-12.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.*

* **ABBADIE** (*Antoine* et *Arnould Michel* D'), deux frères d'origine irlandaise, naturalisés français, célèbres par leurs voyages en Abyssinie. Ils arrivèrent dans ce pays vers la fin de mars 1838. L'année suivante, ils se retrouvèrent au Caire, d'où Arnould ne tarda pas à retourner en Abyssinie, et son frère l'y suivit en 1840. Ils firent un long séjour à Axum, qu'ils quittèrent en 1845, et furent retenus quelques temps à Gondar par le chef des Gallas. Ils ont communiqué les résultats ethnographiques et linguistiques de leur voyage à la Société géographique de Paris. En Angleterre on a contesté l'exactitude de leurs renseignements concernant les sources du Nil. F. D.

ABBAMONTE. *Voy.* ABAMONTI.

ABBAS Ier, dit le Grand, né en 1557, mort le 28 janvier 1628, septième schah de Perse, de la dynastie des Sophis ou Séféwiès. Il était le troisième et le dernier des fils de Mohammed-Khoda-Bendeh; et quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans lors de la mort de son père, il administrait déjà comme gouverneur l'importante province du Khoraçan. Pendant que son frère Ismaïl III s'élevait au trône de Perse par l'assassinat d'Hamsâh, fils aîné et successeur de Khoda-Bendeh, Abbas se fit lui-même proclamer souverain indépendant à Hérat, le 3 moharrem 996 de l'hégire (5 décembre 1587). Bientôt Ismaïl tomba à son tour victime d'une conspiration, à la tête de laquelle figurait le précepteur d'Abbas, et ce prince saisit le sceptre teint du sang de ses deux frères, l'an 998 de l'hégire (1589 de notre ère). Abbas commença par transférer sa résidence de Kaswin à Ispahan, puis il chercha à contenir ses redoutables voisins par un traité de paix conclu avec la Porte ottomane, en garantissant aux Turcs les conquêtes qu'ils avaient faites sur la Perse pendant les précédents règnes. Après avoir châtié les Uzbeks révoltés, il fit en dix années (de 1590 à 1600) successivement la conquête du Ghilan, du Mazenderan, de plusieurs places de la Tartarie, et obtint la soumission de presque tout l'Afghanistan ottoman. Enfin, il déclara la guerre à la Porte pour les troubles qu'elle n'avait cessé de susciter dans les provinces occidentales de la Perse; et bientôt, maître de tout le territoire de l'ancienne domination des Sophis, par suite de la fameuse victoire de Bassorah, qu'il remporta sur les Turcs, en l'année 1605, il conquit encore sur eux, dans les années suivantes, une vaste étendue de pays, à l'occident du Tigre et de l'Euphrate. En 1611, il dicta à Achmet Ier les conditions d'un traité de paix qui garantit à la Perse la possession du Schyrvân et du Khourdistan; et un peu plus tard il mit à profit les troubles qui agitèrent l'empire ottoman sous les règnes, si courts, de Mustapha Ier et d'Othman II. La Porte, qui la première avait violé les conditions de la dernière paix, en fomentant des révoltes dans la Géorgie, fut trop heureuse de signer, en 1617, un nouveau traité avec Schah-Abbas, dont la renommée retentissait alors jusqu'en Europe.

Dans un accès de méfiance ou de jalousie, Schah-Abbas avait prononcé la sentence de mort de l'aîné de ses fils, Ssèfy-Mirza, jeune

homme de la plus haute espérance. Pour digne récompense de son zèle, le courtisan qu'il avait chargé du meurtre de Sséfy-Mirza reçut bientôt de lui l'injonction de faire rouler à ses pieds la tête de son propre fils; puis, insultant à la douleur de ce misérable esclave : « Eh bien! dit-il, ne te reste-t-il pas la consolation de penser que tu n'es pas plus à plaindre que ton roi? » Peu après, Abbas fit crever les yeux à ses deux autres fils; et vers le même temps, ayant convoqué à Kaswin plusieurs khans dont il suspectait la fidélité, il leur fit servir des breuvages empoisonnés, et se réjouit du hideux spectacle de leur agonie. Voilà quelques traits du caractère de ce Schah-Abbas que l'on a surnommé *le Grand*, et dont la magnificence fut si vantée par des voyageurs, par des envoyés de cour, par des moines, dont il tolérait dans ses États les prédications. Il témoignait aussi beaucoup d'amitié au pape, parce qu'il le regardait comme le plus grand ennemi des Turcs. Abbas ressentit, dit-on, une si profonde douleur après le meurtre de Sséfy-Mirza, que pendant dix jours il ne voulut point voir la lumière, et qu'il se condamna lui-même à souffrir les horreurs de la faim durant le même espace de temps; enfin, le costume singulier qu'il porta le reste de sa vie n'était qu'un habillement de deuil.

Qui ne sait quel parti un tel monarque devait tirer de la dissidence religieuse de ses peuples, dont les uns sont *schyites* et les autres *sunnites*, c'est-à-dire hérétiques aux yeux des Persans? Ce fut au profit de ses vues politiques qu'Abbas étendit et régularisa le code schyite, et qu'il saisit toutes les occasions d'exciter le zèle de ses adhérents. — Tout ce qu'il était capable d'éprouver de sentiments affectueux s'était porté sur Aboul-Nazr-Sâm-Mirza, fils de Sséfy, et il le déclara son héritier. Mais l'éducation qu'il fit donner à ce jeune prince dans le sérail ne lui promettait pas un successeur capable de faire pâlir sa gloire et de soutenir longtemps l'éclat qu'il avait rendu au trône de Perse, devant lequel s'inclinaient les ambassadeurs des plus grandes puissances du monde. Les envoyés du Grand-Monghol Akbar, ceux du Dekebar et de Golconde, se rencontrèrent avec les négociateurs de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Portugal et des états de Hollande, à la cour de Schah-Abbas. Tous furent éblouis de sa splendeur; aucun peut-être ne surprit un seul secret à sa politique; et tandis qu'il les amusait par des fêtes somptueuses, il poursuivait avec sécurité les plans les plus contraires aux intérêts qu'ils avaient à défendre. Les Portugais possédaient depuis plus d'un siècle l'île d'Ormuz, qui était devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde. Abbas, voyant d'un œil d'envie cette prospérité, dont il comprenait mal la source, s'imagina que la conquête d'Ormuz ajouterait un lustre à la fortune de son royaume. Par de riches présents et de brillantes promesses, il décida les agents de la Compagnie anglaise des Indes à se rendre les instruments de la destruction de ce magnifique établissement. Ormuz fut prise en 1622 par les forces anglo-persanes. Mais les résultats de cette conquête furent nuls pour les deux nations. Ormuz perdit toute son importance en passant sous la domination de la Perse, et les ministres de Schah-Abbas firent avorter toutes les tentatives des Anglais pour se substituer aux Portugais et s'emparer du commerce du golfe Persique.

Les crimes qui remplirent les dernières années d'Abbas et les remords qui en furent la suite hâtèrent sa fin. Il mourut dans son palais favori, à Ferahabad, dans la quarante-et-unième année de son règne. Le voyageur Herbert a fait de Schah-Abbas le portrait suivant : « Sa taille était petite, ses yeux animés, mais petits, et sans aucun cil, le nez gros et aquilin, le menton pointu et épilé, à la manière des Persans. Il portait des moustaches excessivement longues, épaisses et frisées. »

Malgré les taches qui ont terni sa gloire, ce monarque peut être encore regardé par les Persans comme leur plus grand prince; leur admiration va jusqu'à lui attribuer des miracles. — En effet, s'il suffisait pour mériter le nom de Grand d'avoir fourni une carrière brillante, exercé une influence prodigieuse sur toute une nation et laissé des monuments d'un haut génie, peu de princes le mériteraient mieux que Schah-Abbas. Plus heureux ou plus habile que plusieurs empereurs ottomans, qui payèrent de leur vie la tentative de détruire le corps des janissaires, il réussit, dès le commencement de son règne, à dissoudre les *kourtchis*, milice prétorienne, également audacieuse et turbulente, qui tenait le trône de Perse en tutelle, sous le prétexte d'en être l'unique garde et le principal appui. Passant sous silence les autres titres d'Abbas à la reconnaissance ou à l'admiration de la Perse, et surtout d'Ispahan sa nouvelle capitale, qui lui doit ses plus magnifiques monuments, entre autres le *Méidan*, place publique avec un portique et de beaux édifices, nous ne mentionnerons que les grands travaux de la chaussée du Mazenderan, qui porte son nom. Cette chaussée subsiste en partie aujourd'hui, et, par son utilité pour les transports et le commerce, elle fait du Mazenderan la plus florissante province de la Perse; elle s'étendait dans toute la largeur de la mer Caspienne, et avait 100 lieues de long, sur 17 toises de large. De distance en distance elle était coupée par des ponts, d'une architecture si solide, qu'ils n'ont pas encore eu besoin de réparations. — L'histoire la plus détaillée et la plus exacte de Schah-Abbas et de ses prédécesseurs (les Sophis) se trouve dans le *Tarykh-Aalem-A'rai-Abbacy* (manuscrits orient. de la Bibliothèque impériale et de la Bibl. de l'Arsenal. [*Enc. des g. du m.* — *Conversations-Lexicon.*]

Malcolm, *History of Persia*, in-8°, 189. — Tavernier,

Voyage en Perse, etc. — *Travels of the brothers Shirley*; London, 1825, in-12.

ABBAS II, schah de Perse, né en 1631, mort en 1666. Il succéda à son père, Schah-Sséfy, en 1641, à l'âge de dix ans. Son règne, qui dura vingt-cinq ans, fut sinon brillant, du moins prospère et tranquille. Il contracta de bonne heure des habitudes de débauche qui souillèrent ses bonnes qualités naturelles. Dans ses heures de sobriété il était généreux et hospitalier, mais pendant ses orgies il commettait les actes les plus atroces. Il se montra toujours bienveillant pour les voyageurs européens et pour les chrétiens en général. « C'est à Dieu, disait-il, et non à moi, de juger la conscience des hommes, et je ne me mêlerai jamais de ce qui appartient au tribunal du grand créateur et seigneur de l'univers. » Abbas recouvra le Candahar, et sut conserver la paix avec la Porte. Presque tous les souverains de l'Europe, ainsi que ceux de l'Inde et de la Tartarie, lui envoyèrent des ambassadeurs. Il mourut d'un abcès syphilitique, communiqué par une femme qui l'avait vainement prévenu de la maladie dont elle était atteinte. Il fut enseveli à Khom, dans un magnifique tombeau dont on peut voir dans Chardin la description et le plan.

Malcolm, *History of Persia*; 1829, Lond., in-8°. — *Voyages* de Chardin et de Tavernier.

ABBAS III, dernier schah de Perse de la dynastie des Sophis, né en 1731, mort en 1736. Il fut le souverain nominal de la Perse pendant les premières années de l'usurpation de Nadir-Schah, qui avait détrôné Schah-Tahmasp, au mois d'août 1732. Le fils de Thamasp, que les historiens comptent parmi les rois de Perse, sous le nom d'Abbas III, était alors un enfant de huit mois. Nadir, pensant que le temps n'était pas encore venu de s'emparer de la couronne de Perse, plaça cet enfant sur le trône, et prit le titre de régent de l'empire. Au bout de quatre ans la mort d'Abbas III mit fin à cet état de choses : d'après quelques historiens, elle fut naturelle; d'après les autres, Nadir-Schah n'hésita pas à détruire le dernier et frêle obstacle qui s'opposait à son usurpation.

Malcolm, *History of Persia*. — *Travels of the brothers Shirley*; London, 1825, in-12.

ABBAS-MIRZA, prince persan, né en 1785, mort en 1833. Il était le troisième fils de Feth-Ali, et non pas l'aîné, ainsi que son titre d'héritier présomptif l'avait quelquefois fait supposer. Comme il eut pour mère une princesse de la tribu royale des Khadjars, il fut préféré par son père à ses aînés, et ses droits furent, en 1814, garantis par la Russie dans le traité de Gulistan. Abbas avait un rival dangereux dans la personne de Mohammed-Ali-Mirza, l'aîné des fils de Feth-Ali : du vivant de ce prince, on s'attendait à une guerre civile entre les deux frères, guerre qui aurait pu éclater au moment du décès de leur père, et dans laquelle l'Angleterre et la Russie n'auraient pas peut-être embrassé le même parti. Mais, en 1820, la mort de Mohammed-Ali prévint ces embarras. Abbas n'était point étranger aux mœurs de l'Europe, et nos voyageurs trouvaient chez lui un bon accueil. Guerrier depuis son enfance, il a souvent commandé les armées de son père, surtout dans les guerres, presque toujours malheureuses, contre les Russes, en 1803, en 1813 et en 1826. Dans cette dernière campagne, les Russes lui arrachèrent l'Arménie persane, qui faisait partie de sa vice-royauté de Tébris ou Tauris, et l'Adzerbaïdjan; le 25 octobre 1827, ils entrèrent même dans Tébris, la résidence du prince, où il exerçait une autorité presque absolue. Un traité de paix s'ensuivit, et, en signe de réconciliation, la cour de Russie envoya à Téhéran une nouvelle ambassade. Le chef de cette mission, M. Griboïédof, et plusieurs personnes de sa chancellerie, entre autres Charles Adelung, y furent assassinés en 1829, par la populace, qui, provoquée peut-être par une conduite imprudente, avait envahi l'hôtel de la légation. Sur le désir du schah, Abbas-Mirza alla lui-même à Pétersbourg pour prévenir les hostilités de la Russie : il se livra en quelque sorte comme otage pour expier le crime. L'empereur lui fit un accueil distingué, et le renvoya avec des présents. Abbas-Mirza, qui s'est fait remarquer par ses manières aimables et par un certain degré d'instruction, continua de vivre en bon accord avec la Russie jusqu'à sa mort, arrivée un an avant celle de son père, Feth-Ali. Mohammed-Mirza, fils d'Abbas-Mirza, fut déclaré héritier du trône, avec le consentement de la Russie et de l'Angleterre. [*Enc. desg. du m.* — *Conversations-Lexicon.*]

Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse.* — Fonton, *la Russie dans l'Asie Mineure.* — Drouville, *Voyage en Perse.* — Nedjif-Couly- Abdurrizzak, *les Annales du règne de Feth-Ali* (en persan). Il en existe une traduction anglaise. — *Journal of the Royal asiatic society*, 1834.

ABBAS BEN-ABDELMOTTALIB, oncle et disciple de Mahomet, né à La Mecque, vers l'an de J.-C. 566, mort en 652. Abbas est célèbre dans l'histoire musulmane par ses vertus privées, par l'appui qu'il accorda à son neveu Mahomet, et par la gloire de compter parmi ses descendants l'illustre dynastie des Abbassides. Il naquit quatre ans seulement avant la naissance du législateur des Arabes. Ce fut l'avant-dernier des nombreux enfants d'Abd-el-Mottalib, qui l'avait eu de Notayla, fille de Djanâb; aussi n'avait-il que treize ou quatorze ans lorsqu'il perdit son père, qui mourut plein de jours; et cependant, malgré sa grande jeunesse, il fut choisi pour lui succéder dans la charge importante nommée *sicaya*, charge qui consistait à distribuer aux pèlerins l'eau sainte tirée du puits de Zemzem. Les biographies dans lesquelles il a figuré jusqu'à présent l'ont représenté comme ayant été pendant de longues années l'ennemi de Mahomet : cela n'est point. Il se convertit tard, sans doute, à la religion du nouveau prophète; mais bien longtemps

avant d'être son disciple il était son ami, et le servit secrètement de son influence, alors même qu'il marchait dans les rangs de ses adversaires. Dès l'époque où Mahomet, ne songeant pas encore au rôle qu'il devait jouer plus tard, voulut venir au secours de son oncle Abou-Taleb, peu fortuné et chargé d'une famille nombreuse, ce fut Abbas qu'il choisit pour partager avec lui le plaisir et le mérite d'obliger un parent. Chacun d'eux prit auprès de lui l'un des fils d'Abou-Taleb : Mahomet se chargea d'Ali, et Abbas de Djabar, qui ne le quitta plus.

Plus tard, lorsque le prophète avait déjà commencé sa prédication, et qu'il devait recevoir le serment de fidélité de quelques habitants de Médine qui avaient cru les premiers à sa mission, ce fut Abbas, bien qu'encore infidèle, qui harangua ces nouveaux convertis dans une entrevue nocturne, et leur dit : « Vous savez tous, ô enfants de Khazradj, ce qu'est Mahomet parmi nous. Nous l'avons défendu contre nos propres compatriotes, et il trouve dans son pays estime et protection. Cependant il veut absolument se réunir à vous et devenir un des vôtres. Si vous devez être fidèles aux promesses que vous lui faites et le défendre contre ceux qui l'attaqueront, c'est vous que cela regarde; mais si vous deviez un jour le trahir et l'abandonner, renoncez plutôt à lui dès à présent. » Cette sollicitude pour les intérêts de son neveu annonçait bien que si Abbas, redoutant la vengeance des Koréischites, et craignant de perdre l'influence ou les richesses qu'il avait acquises à La Mecque, n'osait pas encore se déclarer sectateur avoué du futur législateur des Arabes, il n'en avait pas moins pour lui l'affection d'un tendre parent, et était bien loin de partager la haine des Mecquois, qui forçaient Mahomet à s'expatrier. En effet, il continua à entretenir avec le prophète une correspondance secrète, dans laquelle il l'informait des projets de ses ennemis; et s'il combattit sous leurs drapeaux à Bedr, c'était probablement la crainte ou la ruse qui lui avaient fait prendre ce parti.

Dès les commencements de la campagne, il répandait parmi les habitants de La Mecque de prétendues versions prophétiques qui annonçaient la défaite des Mecquois; et cette manœuvre, qui avait probablement pour but de jeter le découragement parmi les Koréischites, fut l'occasion d'une violente querelle entre un de leurs chefs, Abou-Djahl, et Abbas. Aussi Mahomet, en voyant approcher ses ennemis du puits de Bedr, où eut lieu le combat, adressait-il aux musulmans cette recommandation : « Je sais que parmi les Koréischites il y en a plusieurs qui ont pris les armes contre nous malgré eux et à contre-cœur, tels que les enfants de Haschem et quelques autres. Que ceux d'entre vous qui rencontreront des enfants de Haschem ne les tuent pas : épargnez surtout mon oncle Abbas ! » La victoire des musulmans fut complète : soixante-dix Koréischites furent tués, soixante-dix furent faits prisonniers, et de ce nombre était Abbas, qui d'abord fut garrotté comme les autres. Mais Mahomet, ne pouvant s'endormir au milieu de la nuit, répondait à ceux qui lui demandaient la cause de cette agitation : « C'est qu'il me semble entendre mon oncle Abbas gémir dans ses liens. » Puis il le fit délier, et s'endormit. Quelques jours après, Abbas se racheta moyennant rançon; et comme il était très-riche, sa rançon fut la plus élevée de toutes celles qu'on exigea des captifs. Il retourna à La Mecque, où, quoique dévoué de cœur à la cause de son neveu, il continua à y résider, remplissant les fonctions de sa charge jusqu'au jour où les Koréischites rompirent le traité de paix qu'à la suite de divers combats ils avaient conclu avec le prophète; occasion qui parut favorable à Abbas pour manifester enfin ses sentiments et se joindre à son neveu. En conséquence, il sortit de la ville, et alla avec toute sa famille grossir l'armée du prophète, qui, à la tête de dix mille hommes, marchait contre La Mecque. On n'était plus qu'à quelques milles des remparts, lorsque Abbas résolut d'épargner le sang des Koréischites, en leur démontrant l'impossibilité de la résistance. En conséquence, il sortit du camp musulman monté sur la mule du prophète; et ayant entendu la voix d'Abou-Sofian, le chef de la tribu de Koréisch, qui de son côté faisait une reconnaissance, il l'appela près de lui.

Abbas a raconté lui-même cette singulière conversion, dont Aboulféda nous a conservé le récit en ces termes : « Je dis à Abou-Sofian : « Le prophète marche contre vous, et cette « fois il est à la tête de dix mille musulmans. « — Que dois-je donc faire ? dit Abou-Sofian. — « Monter sur ma mule, répondis-je, et j'irai « demander ta grâce au prophète; autrement, il « te fera trancher la tête. — En effet, il monta « en croupe derrière moi, et nous nous dirigeâmes vers le camp. En chemin nous rencontrâmes Omar, fils de Khattab, qui s'écria, en « apercevant mon compagnon de route : Grâce « à Dieu, je te rencontre sans que tu aies de « sauf-conduit; louanges au Très-Haut, qui te « livre à moi ! Puis il courut auprès du prophète, « lui demandant la permission de trancher la tête « au nouvel arrivant. Mahomet répondit : Je le « prends sous ma protection. Puis, s'adressant à « moi, il ajouta : Demain, Abbas, tu l'amèneras « sous ma tente. En effet, le lendemain je l'accompagnai près du prophète, qui lui dit : Ne « sais-tu donc pas, Abou-Sofian, qu'il n'y a pas « d'autre Dieu que Dieu ? — Je le sais, répondit-« il. — Comment alors as-tu donc tant tardé à me « reconnaître pour le prophète de Dieu ? — C'est « que quant à cette seconde proposition je conserve encore quelque doute. — Je lui dis « alors : Malheureux, rends donc bien vite té-« moignage avant que ta tête tombe ! Et Abou-« Sofian rendit témoignage. »

On conçoit parfaitement que le chef des Koréischites ait vu si promptement se dissiper ses doutes devant la terrible alternative qu'on lui présentait; mais Abbas chercha du moins à adoucir ce que sa conversion avait d'un peu forcé, en sollicitant pour lui divers priviléges qui pussent rattacher d'une manière plus intime lui et sa puissante famille à la cause de son neveu. La Mecque était tombée au pouvoir de Mahomet; il abolit toutes les institutions païennes qui se rattachaient au culte du temple, ne conservant que la charge de *sicaya*, ou de distributeur des eaux du puits de Zemzem, qu'il confirma à son oncle. Depuis lors Abbas continua à servir le prophète de sa tête dans les conseils, de son bras sur les champs de bataille. Ce fut lui qui, à Honéin, rappela les Ansariens près de fuir, et les ramena au combat. Aussi Mahomet lui témoignait-il toute la vénération qu'un fils peut avoir pour son père. Lorsque le prophète mourut, ce fut Abbas qui présida à ses funérailles : il composa des vers à la louange de son neveu, et continua à jouir près de ses successeurs de la plus haute estime. Omar en fournit un exemple lorsque, dans la dix-huitième année de l'hégire, le Hedjaz se trouvant la proie d'une telle sècheresse qu'elle tarissait tous les puits et faisait périr hommes et bestiaux, le khalife prononça des prières publiques, tenant Abbas par la main, et suppliant le Seigneur, par les mérites de ce vieillard, d'avoir pitié de son peuple. On dit aussi que lorsque Othman était à cheval et rencontrait Abbas marchant à pied, il descendait à l'instant de sa monture, et le conduisait jusqu'à sa demeure. Ce fut ce même khalife qui présida aux funérailles d'Abbas, mort en l'an 32 de l'hégire, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Abbas laissait en mourant quatre fils : Abdallah, d'où descendirent les Abbassides, Fadhl, Obéidallah, et Katham. NOEL DES VERGERS.

Al-Makin, *Hist. Saracen.*; Lugd., 1625, p, 32, — Aboulféda, *Vie de Mahomet*, traduction de M. Noël des Vergers; Paris, 1837. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*. — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie*, dans la Collection de l'*Univers. pitt.*

* **ABBAS-PACHA**, vice-roi d'Égypte, naquit en 1813, à Yedda, en Arabie, et fut élevé au Caire. Fils de Yousouf-Bey (mort en 1818), l'aîné des enfants du célèbre Méhémet-Ali, il succéda, en novembre 1848, à Ibrahim-Pacha, son oncle, qui avait été désigné et reconnu comme vice-roi par la Porte ottomane (*voyez* IBRAHIM-PACHA). Abbas était gouverneur du Caire, et se trouvait en pèlerinage à La Mecque, quand il apprit la mort de son oncle, qui n'avait régné que quatre mois (depuis le mois de juin 1848 jusqu'au 10 novembre de la même année). Il vint débarquer le 19 décembre 1848 à Alexandrie, et fut reconnu sans obstacle comme successeur d'Ibrahim-Pacha. En janvier 1849 il se rendit à Constantinople, et reçut solennellement des mains du sultan l'investiture de la vice-royauté d'Égypte. Abbas-Pacha n'a pas été élevé, comme les autres membres de la famille Méhémet-Ali, dans nos écoles, et, musulman de conviction, il se montre peu disposé à l'introduction des réformes européennes. De là des ferments de discorde apaisés pour le moment, mais capables d'amener un jour une rupture grave entre le vice-roi et le sultan, digne continuateur de l'œuvre de Mahmoud. [*Conversations-Lexicon.*]

L'Égypte moderne, dans la collection de l'*Univers.*

ABBAS, médecin. *Voy.* HALI-ABBAS.

ABBASSA. *Voy.* ABASSA.

* **ABBATE** (*D. Étienne*), théologien italien, natif de Palerme, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il était chanoine de l'église cathédrale de Catane, examinateur synodal, assesseur, et vicaire général du même diocèse. On a de lui un ouvrage intitulé *Theologus principis, seu politia moralis principum, ducum, comitum, marchionum*, etc.; Catanæ (Bisagni), 1700, in-fol. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque Impériale.

ABBATE ou **ABBATI** (*Balde-Angelo* D'), médecin italien, natif de Gubbio, vivait vers la fin du seizième siècle. Il exerça sa profession d'abord dans sa ville natale, puis à Pesaro, où il eut le titre de premier médecin du duc d'Urbin. On a de lui : l'*Opus præclarum concertationum discussarum de rebus, verbis et sententiis controversis ex omnibus fere scriptoribus*, libri XV; Pesaro, 1594, in-4° : l'auteur s'y élève contre les préjugés de son siècle; — *de Admirabili viperæ natura, et de mirificis ejusdem facultatibus*; Raguse, 1589, in-4°, et 1591, in-4°; Nuremberg, 1603; La Haye, 1660, in-12 : ouvrage remarquable et très-rare :

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, tom. I.

ABBA-THULLE, chef de l'archipel des îles Pelew, vers la fin du dix-huitième siècle. Il se distingua par son hospitalité envers les Anglais après le nauvrage du navire *l'Antilope*, commandé par le capitaine Wilson (en 1783). Abba-Thulle envoya un de ses fils en Angleterre, pour lui faire acquérir des connaissances utiles. Ce jeune homme mourut à Londres, de la petite vérole, le 27 décembre 1784.

Keate, *Account of the Pelew Islands, from the Journals of captain Wilson*, p. 84 et suiv.

* **ABBATIA** (*Antoine* D'), poëte, et avocat au parlement de Toulouse, naquit dans cette ville, vers le milieu du dix-septième siècle; on ignore l'époque précise de sa mort. Couronné plusieurs fois aux Jeux Floraux, il prit le titre de *maître*, que les anciens statuts accordaient à ceux qui avaient remporté trois prix. Ses poésies, oubliées aujourd'hui, ont été publiées sous ces titres : *le Triomphe de l'églantine*; Toulouse, 1682, in-4°; — *le Triomphe de la violette*; Toulouse, 1684, in-4°; — *le Triomphe du soucy*; Toulouse, 1689. Ces trois opuscules sont fort rares. E. D.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux; Toulouse, 1812.

* **ABBATINI** (*Antonio-Maria*), compositeur de musique italien, né vers 1605, mort en 1675. Il fut directeur de musique de l'église de Saint-Jean de Latran, à Rome. On a de lui un grand nombre de motets et d'autres compositions de musique d'église, qui parurent successivement de 1630 à 1670.

Kircher, *Musurgia*, p. 600.

ABBATUCCI (*Jacques-Pierre*), général français, né en 1726, mort en 1812. Il figura d'abord sur la scène politique comme antagoniste de Paoli, dont il balança quelque temps l'influence; mais l'intérêt de l'État l'ayant bientôt décidé à se rallier à son rival, il se contenta d'occuper sous lui le second rang. Victorieux dans leur lutte prolongée contre Gênes, les Corses furent moins heureux contre les armes françaises. Le comte de Vaux les réduisit à la soumission, après une courte campagne. Toujours fidèle à ses principes d'indépendance, Abbatucci fut le dernier à passer sous le joug de la conquête, quoique le gouvernement français lui conservât le grade de lieutenant-colonel. Il fut compris des premiers dans la procédure criminelle que fit instruire le comte de Marbœuf contre les patriotes corses. Une peine infamante fut portée contre Abbatucci; mais les états de la Corse, dont il faisait partie, ayant protesté par d'énergiques réclamations, la cour de France révoqua la sentence; et, renvoyé au parlement de Provence, Abbatucci fut pleinement acquitté. Louis XVI le réintégra dans son grade, le créa chevalier de Saint-Louis, et l'éleva peu après au rang de maréchal de camp. C'est en cette qualité qu'Abbatucci se trouva chargé, en 1793, de la défense de l'île de Corse contre les Anglais et Paoli, chef des mécontents. L'ascendant que ce dernier conservait sur ses concitoyens, plus encore que la supériorité des forces auxquelles il fallait faire face, contraignit Abbatucci à s'éloigner et à rentrer en France, où il fut nommé général de division et employé à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte. Mais celui-ci en avait si mauvaise opinion, qu'il écrivit au Directoire, le 13 août 1796: « Abbatucci n'est pas bon à commander cinquante hommes. » En 1799, les Anglais ayant été forcés d'évacuer la Corse, Abbatucci vint y vivre dans une paisible retraite. Il voyait dès lors sa réputation militaire égalée par celle de ses fils, dont trois, auxquels il survécut, trouvèrent la mort sur le champ de bataille. Il finit lui-même sa longue carrière à l'âge de quatre-vingt-six ans. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie nouvelle des contemporains, I, 8. — Renucci, *Storia di Corsica*, I, 161. — Jacobi, *Hist. de la Corse*, II, 348.

ABBATUCCI (*Charles*), général français, le plus célèbre des fils du précédent, naquit en 1771, et mourut le 2 décembre 1796. A seize ans il sortit, comme lieutenant d'artillerie, de l'École militaire de Metz. Promu au grade de lieutenant-colonel pendant la campagne de 1792, qu'il avait commencée comme capitaine d'artillerie à l'armée du Rhin, il se signala par des traits de bravoure, et devint, en 1794, aide de camp du général Pichegru. Sa brillante conduite au premier passage du Rhin lui valut le grade de général de brigade, et plus tard l'honneur d'être chargé par Moreau de préparer le passage du Rhin à Kehl, le 24 juin 1796. Le passage du Lech, qu'il effectua le 27 juin de la même année, fut un de ses plus beaux titres de gloire. Un premier bataillon avait été englouti en voulant franchir ce fleuve; Abbatucci, sans laisser aux siens le temps de la réflexion, s'y précipite à la tête d'un autre bataillon, atteint heureusement la rive opposée, redescend le fleuve à la nage pour sauver les soldats qu'entraîne la violence du torrent, et, après avoir électrisé sa troupe par cet exemple d'intrépidité, le 20 octobre suivant, il protégea la retraite des Français près de Neubourg. Dans cette même journée il refoula le corps du prince de Condé. Savary rapporte, dans ses *Mémoires*, qu'Abbatucci traita les émigrés en ennemi généreux. Cette action d'éclat lui valut le grade de général de division. Il fut tué peu de temps après, le 2 décembre 1796, dans une sortie devant Huningue, place qu'il était chargé de défendre contre les Autrichiens. Le général Moreau lui fit ériger, au lieu où il avait succombé, un modeste monument, que fit disparaître le passage des alliés en 1815, mais qui a été relevé depuis la révolution de juillet par une souscription patriotique.

Biographie nouvelle des contemporains.

* **ABBATUCCI** (*J.-P. Charles*), magistrat français, neveu du précédent, naquit en 1791, à Zicavo (Corse). Il étudia le droit à Pise, et entra de bonne heure dans la magistrature. Conseiller de la cour royale de Bastia, il fut, en juin 1830, élu député de la Corse, et devint, après la révolution de juillet, président de chambre à la cour d'Orléans. Élu député du Loiret en 1839, il siégea parmi les membres de l'opposition; après la révolution de 1848, il fit partie de la Constituante et de l'Assemblée législative. Depuis l'inauguration de l'empire, M. Abbatucci est ministre de la justice.

Dictionnaire de la conversation.

* **ABBAUD** (L'abbé), théologien du douzième siècle, était contemporain de Bérenger et d'Abailard. On n'a aucun renseignement sur sa vie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tractatus de fractione corporis Christi in Eucharistia*, inséré dans le III[e] volume des *Analectes* de Mabillon : c'est un traité contre ceux qui prétendaient que la fraction du corps de J.-C. dans l'Eucharistie ne se faisait qu'en apparence. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

* **ABBES** (*Guillaume*), théologien, natif de Bédarieux (Hérault), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. D'abord chanoine de Saint-Sébastien à Narbonne, puis de l'église de Saint-Paul, il prononça l'oraison funèbre de

Claude de Rebé, archevêque de Narbonne. On a de lui *le Parfait Orateur;* Narbonne (J. Martel), 1648, in-8°, livre rare. E. D.

Gallia christiana nova, t. VI, col. 121.

***ABBES** (D') **DE CABREROLLES**, parent du précédent, né à Bédarieux (Hérault), au commencement du dix-huitième siècle, mort dans la même ville, vers 1785. On a de lui une *Relation des inondations arrivées à la ville de Bédarieux en* 1745, brochure in-8°, réimprimée en 1838. L'auteur ne se borne pas seulement à décrire les ravages causés par les inondations; il indique aussi les moyens d'y remédier. En 1758, D'Abbes publia un volume in-12, intitulé *Voyage dans les espaces imaginaires;* cet opuscule paraît n'avoir été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, car il est entièrement inconnu, et la Bibliothèque impériale n'en possède pas même un exemplaire. Quérard seul le mentionne, dans *la France littéraire.* RIVEZ (de Bédarieux).

ABBEVILLE (Le P. *Claude* D'). *Voy.* CLAUDE.

***ABBIATI** (*Joseph*), graveur italien, vivait à Milan vers le commencement du dix-huitième siècle. On a de lui des gravures estimées, représentant surtout des batailles.

Gandellini, *Notizie istoriche degli intagliatori.*

ABBON, surnommé *le Courbe*, en latin *Abbo Cernuus*, moine de Saint-Germain des Prés, né vers le milieu du neuvième siècle, mort en 923. Il fit en vers latins, qui se ressentent de la barbarie de son temps, la relation du siége de Paris par les Normands, vers la fin du neuvième siècle. Ce versificateur, qui lui-même était Normand, fut témoin de ce siége, qui dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'à celui de février 887; et s'il n'est pas bon poëte, il est au moins historien exact. Sa piété attribua les succès de l'armée des Parisiens aux reliques de saint Vincent, de saint Germain et de sainte Geneviève. Son poëme épique *de Bello Parisiacæ urbis* contient plus de douze cents vers, en trois livres; il a été imprimé, sur le manuscrit n° 1633 de la Bibliothèque impériale, par le P. Pithou, en 1588, dans le *Recueil de divers chroniqueurs de France*, et par Jacques Dubreuil, en 1603. On le trouve aussi dans le tome II de la collection de Duchesne; enfin, il a été réimprimé beaucoup plus correctement, avec des notes, dans les *Nouvelles Annales de Paris*, publiées par dom Toussaint Duplessis, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, en 1753, vol. in-4°. M. Guizot, dans sa *Collection des documents relatifs à l'histoire de France*, a donné la traduction française du poëme du *Siége de Paris*. On a du même Abbon : *Sermones V selecti*, publiés dans le tome VI du *Spicilegium* d'Achery; et *Abbonis Epistola ad Desiderium episcopum*, dans le tome V de la *Bibliotheca Patrum;* Colonn., 1618.

Pithou, Duchesne, Dubreuil, *in præf. Oper. Abbon.* — Vossius, *Hist. lat.*, lib. II, c. XXXVIII. — Dom Mabillon, *in Act. SS. ordinis Bened.*, etc. — D. Luc d'Achery, *Spicileg.*, tom. VI.

ABBON, de Fleury, en latin *Abbo Floriacensis*, théologien et chroniqueur, né aux environs d'Orléans, vers l'an 945, mort le 13 août 1004. Il étudia toutes les sciences de son temps, et se distingua dans les écoles de Paris et de Reims; en 970 il fut élu abbé du monastère de Fleury, dont il avait été moine. Il eut des démêlés avec plusieurs évêques, contre lesquels il défendait les droits de son ordre. On lui reprocha sa violence. Il écrivit, pour s'en justifier, une apologie, qu'il adressa aux rois Hugues et Robert; quelque temps après il dédia aux mêmes princes un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois et de leurs sujets. Le roi Robert l'envoya deux fois à Rome pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit; le pape lui accorda ce qu'il sollicitait. De retour de ce voyage, Abbon s'occupa de la réforme de l'abbaye de la Réole en Gascogne, qui dépendait de celle de Fleury. Il fut tué dans une querelle élevée entre les Français et les Gascons. Fulbert de Chartres le nomme, dans une de ses épîtres, *summæ philosophiæ abbas, et omni divina et sæculari auctoritate totius Franciæ magister famosissimus.* — On a d'Abbon : *Epitome de vitis Romanorum Pontificum*, *desinens in Gregorio I;* Mayence, 1602, in-4°; — *Apologeticus adversus Arnulphum, episc. Aurelianensem, ad Hugonem et Robertum, reges; cum codice canonum a Pithœis restituto et edito;* Paris, 1697, in-fol., pag. 391. (Voy. Aimoin in *Vita Abbonis*, cap. VIII et IX; — *Epistola ad L. abbatem Fuldensem*, impr. dans Baluzius, *Miscellan.*, tom. I, p. 409; Paris, 1678, in-8°; — *Epistola encyclica monachorum Floriacensium, de cæde Abbonis abbatis;* ibidem. — Tous ces écrits ont été recueillis dans le tome VIII des *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti.*

La Vie d'Abbon écrite par Aimoin, son disciple. — Fulbert de Chartres, in *Epist.* Sigebert, *de Vir. illust.*, c. CXL. — Trithème, in *Chron.* — De Saussais, Vossius, dom Mabillon, in *Analectis.*

***ABBONDANTI** (*Antoine*), ou *Abundantius d'Imola*, historien et poëte italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Sous le titre d'*Ercole cristiano*, il publia en 1630 un éloge en vers du comte Jean de Tilly, l'un des plus célèbres généraux de la guerre de trente ans. Ce panégyrique, fort curieux à consulter, est assez rare aujourd'hui. Nous avons encore du même écrivain : *Viaggio di Colonia, e un' altro a Treviri;* Venise, 1627, in-12; — *il Breviario delle guerre de' Paesi Bassi, dal* 1559 *fin' al* 1609; Cologne (Binghio), 1641, in-12. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

***ABBONDANZA** (*Vincent*), historien italien du dix-huitième siècle, n'est connu que par son ouvrage intitulé : *Dizionario storico delle vite di tutti i monarchi Ottomani, fino al re-*

gnante gran signore Achmet IV, et delle più riguardevoli cose appartenenti a quella monarchia; Roma (Luigi Vescovi), 1786, in-4°. — Cet auteur n'est pas mentionné dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ABBOT (*Robert*), théologien anglais, né à Guildford, en 1560, mort le 2 mars 1617, frère aîné de l'archevêque de Cantorbery, George Abbot; il fut élevé avec son frère dans la même école. Le roi Jacques le nomma son chapelain, et fut si content du livre d'Abbot *de Antichristo*, qu'il en ordonna la réimpression avec son propre ouvrage sur la *Révélation*. En 1609 Abbot fut élu principal du collége de Baliol à Oxford, et deux ans après membre du collége royal de Chelsea, fondé pour l'encouragement des études théologiques. En 1612 il fut nommé professeur de théologie à l'université d'Oxford, où il publia son ouvrage sur la *Suprématie des rois*, contre Bellarmin et Suarès, ce qui lui valut, en 1615, l'évêché de Salisbury. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, et fut enterré dans la cathédrale de Salisbury. Ses ouvrages ont pour titre : *the Miror of popish subtilities* (le Miroir des subtilités papales); Lond., 1594, in-4°; — *the Exaltation of the kingdom and priesthood of Christ* (L'Exaltation du royaume et du sacerdoce du Christ), sermon sur le cent dixième psaume; Lond., 1601, in-4°; — *Antichristi demonstratio*; Lond., 1603, in-4°; — *Defence of the reformed catholic of M. W. Perkins*, etc. (Défense du catholique réformé de M. G. Perkins), 1re part., in-4°, Lond., 1606; 2e part., 1607; 3e part., 1609; — *the Old way* (l'Ancienne voie), sermon; Lond., 1610, in-4°; — *the True ancient roman catholic* (le Véritable ancien catholique romain); Lond., 1611, in-4°; — *Antilogia*; Lond., 1613, in-4° : réponse à l'ouvrage du jésuite L'Heureux, intitulé : *Apologia pro Henrico Garneto*; — *de Gratia et perseverantia sanctorum, exercitationes habitæ in Academia Oxoniensi*; Lond., 1618, in-4° (ouvrage posthume); — *in Ricardi Thomsoni Diatribam, de amissione et intercessione justificationis et gratiæ animadversio brevis*; Lond., 1618, in-4°; — *de Suprema potestate regia, exercitationes habitæ in Academia Oxoniensi*; Lond., 1619, in-4° (publié par le fils de l'auteur).

Biographical dictionary. — *Mémoires de Nicéron*, tom. XV. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia britannica*, — Jardine, *Criminal trials*, t. II, 264-267.

ABBOT (*George*), archevêque de Cantorbery, né le 29 octobre 1562, à Guildford, mort le 5 août 1633. Fils d'un tisserand, dans le comté de Surrey, il fut élevé à l'école latine du même lieu, d'où il passa au collége d'Oxford. En 159 n le choisit pour remplir une chaire à l'université. En 1599 il fut nommé doyen de Winchester, et l'année suivante vice-chancelier d'Oxford; il remplit ce poste jusqu'en 1605. On l'employa alors à la nouvelle traduction de la Bible. En 1609 il fut nommé évêque de Lichtfield et Coventry, et la même année évêque de Londres; en 1610 il fut promu à l'archevêché de Cantorbery. Il eut le courage de s'opposer aux tendances de la cour en plusieurs occasions, et entre autres dans la fameuse affaire du divorce de lady Essex. Un malheur l'attendait à la fin de sa vie. Abbot se trouva un jour au château du lord Zouch, et, s'exerçant dans le parc avec une arbalète, il tira par mégarde sur le concierge, au lieu de tirer sur le gibier. On nomma une commission pour examiner si, d'après un tel événement, l'archevêque ne devait pas être déclaré incapable de remplir la dignité de primat. La décision de ce procès fut laissée au roi, qui prononça en faveur de l'archevêque de Cantorbéry. Abbot se condamna lui-même à un jeûne d'un mois, et fit une pension viagère de vingt livres sterling à la veuve du concierge. Il assista Jacques Ier à son lit de mort, et fut présent au couronnement de Charles Ier, en 1627. Un sermon du docteur Sibthorp, prononcé aux assises de Northampton, lui fut adressé par la cour pour obtenir son approbation; mais il la refusa, parce qu'il y trouva des principes hétérodoxes. Ce refus lui fit perdre son crédit; il fut exilé à sa maison près de Cantorbéry, et l'archevêché fut administré par une commission. Mais à la rentrée du parlement il fut réintégré dans ses fonctions, sans cependant recouvrer les bonnes grâces du roi. Abbot mourut à Guildford, lieu de sa naissance, où il avait fondé un hôpital. Outre quelques écrits de politique et des sermons sur Jonas. On a de lui : *Brief description of the whole world* (Description abrégée de l'univers), Lond., 1634, in-8°; et *History of the massacre of the Valteline*, ouvrage inséré dans le troisième volume de Fox, *Acts and monuments*, 1631, in-fol. Abbot, quoique anglican, partageait vivement les doctrines des puritains; les zélés l'accusaient de trop d'indulgence pour les nonconformistes.

Biographia britannica, — William Russel, *Life of George Abbot*; Oxford, 1777, in-8°, — Wood, *Athenæ Oxonienses*, II, 565.

ABBOT (*Maurice* ou *Morris*), frère cadet du précédent, directeur de la Compagnie des Indes orientales, né à Guilford, mort à Londres, le 10 janvier 1638. En 1618 il prit une part active à la conclusion du traité avec les Hollandais, concernant le commerce des îles Moluques; en 1628 il devint fermier des douanes, et l'année suivante membre du conseil pour l'établissement de la Virginie. Ce fut le premier chevalier du règne de Charles Ier. En 1625 il fut nommé représentant de la cité de Londres, et lord-maire en 1638.

Biographia brittanica. — *biographical dictionary*.

ABBOT (*George*), fils du précédent, né en

1604, mort le 4 février 1648. Il étudia la théologie au collége de Morton. On a de lui une *Paraphrase du livre de Job;* Lond., 1640, in-4°; *Vindiciæ sabbati;* Lond., 1641, in-4°; des notes *sur le Livre des Psaumes;* Lond., 1651, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, I, 585. — Nichol, *History of Leicestershire*, IV, 602.

ABBOT (*Charles*, baron DE COLCHESTER), homme d'État anglais, naquit le 14 octobre 1757, à Abingdon, où son père était prédicateur, et mourut à Londres, le 8 mai 1829. Après avoir reçu sa première éducation à l'école de Westminster, il fréquenta, en 1775, le collége d'Oxford, et y remporta, après quelques années d'étude, le prix de poésie latine, pour un poëme en l'honneur de Pierre le Grand, qui lui valut plus tard de la part de Catherine II une médaille d'or. Il étudia ensuite pendant quelque temps à Genève, où il se lia d'amitié avec le célèbre historien Jean de Müller. Élu membre de la chambre des communes en 1795, il profita de ses connaissances en droit pour introduire plus d'ordre et de régularité dans l'impression et l'expédition des actes du parlement. Il s'attacha aussi, suivant l'exemple du congrès des États-Unis, à mettre plus de clarté dans la rédaction des lois du parlement (*statutes*). Il prit avec ardeur la défense du fameux *riot bill* de Pitt contre les assemblées tumultueuses, et fut presque toujours du parti ministériel. En 1799 il appuya la proposition de l'*income taxe*, ou taxe sur les rentes; en 1800 il fit adopter une loi d'après laquelle les receveurs des revenus publics sont tenus de payer les intérêts des deniers non perçus par eux ou plutôt non livrés, pour empêcher toute fraude de leur part. Il vota aussi pour le maintien jusqu'en 1807 du bill contre les menées par lesquelles on cherchait à mécontenter l'armée et la marine. Il remplit consécutivement les charges de premier secrétaire du lord-lieutenant d'Irlande (1801) et de lord-commissaire du trésor. Nommé conseiller privé, il fut élu, en 1802, président (*speaker*) de la chambre des communes, charge qui exige une connaissance parfaite des actes parlementaires, pour empêcher tout ce qui serait contraire aux usages et aux traditions de la chambre. En 1805, l'opposition dans la chambre des communes ayant fait la motion de mettre lord Melville (Dundas) en état d'accusation, les voix furent partagées : celle de l'orateur décida la majorité, et les raisons qu'il produisit firent renvoyer le ministre devant la chambre des pairs. La faiblesse de sa vue le força, en 1817, à se démettre de la présidence. Abbot fut alors nommé pair du royaume, avec le titre de baron de Colchester. Le collége de Christ-Church, à Oxford, fut si fier de voir son ancien élève président de la chambre des communes, qu'il fit placer le portrait en pied de lord Colchester parmi ceux de ses élèves de mérite. — Son fils Charles Abbot, titulaire actuel de la pairie, est né en 1798; il sert dans la marine royale. [*Enc. des g. du m.; Conversations-Lexicon.*]

Edinburgh magazine, vol. VII. — *Annual obituary*, an. 1830, vol. XIV, p. 154. — *Parliamentary history and debates*.

***ABBOT** (*Abiel*), ecclésiastique américain, né le 17 août 1770, à Andover, dans le Massachusetts, mort le 7 juin 1828. Il fut le premier pasteur de la commune de Beverly (Massachusetts), alla visiter en 1828 l'île de Cuba pour rétablir sa santé délabrée, et expira le jour même de son retour. Outre plusieurs sermons, on a de lui des lettres (posthumes) intéressantes sur l'état physique de l'île de Cuba : *Letters written in the interior of Cuba, between the mountains of Arcana to the east, and of Cusco to the west, in the months of february, march, april and may* 1828, 1 vol. in-8°; Boston, 1829.

American biographical dictionary, 3e édit.

***ABBOT** (*Lemuel*), peintre anglais, né en 1762, mort en 1803. Il s'appliqua presque exclusivement à la peinture de portraits. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on distingue les portraits de Nelson et de Cowper.

Edwards, *Anecdotes of Painters who have resided or been born in England*.

ABBOTT (*Charles*, lord TENTERDEN), jurisconsulte anglais, né d'une famille obscure, le 7 octobre 1762, mort le 4 novembre 1832. Dans le cours de ses études de jurisprudence il se lia d'amitié avec Law, plus connu sous le nom de lord Ellenborough. C'est à cette amitié qu'il dut en partie son rapide avancement dans la magistrature. En 1818 il fut nommé lord chef de justice à la cour du Banc du roi. En 1827 il devint pair, avec le titre de *baron de Tenterden*. Abbott a publié un traité fort estimé sur les lois relatives à la marine marchande, sous le titre de *Treatise of the Law of marchant ships and Seamen;* Lond., 1802, in-8°.

Biographical dictionary. — *Law magazine*, volumes XXVI, p. 51, et IX, p. 234. — *Edinburgh review*, vol. LXXXIX, p. 14 et suiv.

ABBT (*Thomas*), littérateur allemand, né à Ulm, le 25 novembre 1738, mort à Bückebourg, le 3 nov. 1766. Il étudia d'abord la théologie à l'université de Halle, puis il s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques. En 1760 il fut nommé professeur suppléant de philosophie à Francfort-sur-l'Oder ; l'année suivante il accepta une chaire de mathématiques à Rinteln. Dégoûté de l'enseignement des sciences, il se voua à l'étude du droit, et profita de quelques mois de vacances pour visiter la Suisse et la France. Protégé du comte Guillaume de Schauenbourg-Lippe, il fut nommé, en 1765, conseiller aulique et consistorial à Bückebourg. Il contribua avec Lessing au perfectionnement de la langue et de la littérature allemandes, et mourut à la fleur de l'âge. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *vom Verdienste* (du Mérite); Berlin et Stettin, 1765, 1767, 1772, 1790, in-8°; — *vom Tode fürs Vaterland* (De la Mort pour la pa-

trie); Berlin, 1761, in-8°; — *Briefe die neueste Litteratur betreffend* (Lettre concernant la littérature moderne). Ces écrits et quelques autres ont été réunis et publiés par F. Nicolaï, sous le titre : *Vermischte Schriften* (Mélanges); Berlin, 1768-1781; 2e édition, 1790, 6 vol. in-8° (contrefaçon à Reutlingen, 1782, et à Francf., 1783).

Nicolaï, *Ehrengedächtniss des Hern Thomas Abbt* (Souvenirs de M. Thomas Abbt); Berlin et Stettin, 1767: opuscule adressé sous forme de lettre à J.-G. Zimmermann. — Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National Litteratur*, t. V. — Meusel, *Dictionnaire des littérateurs d'Allemagne*, 1750 à 1800, t. I, p. 1, avec les additions. — *Gazette de Leipzig*, 1806.

ABDALLAH, quatrième et dernier chérif des Wahabites, né en 1740, exécuté à Constantinople, le 16 décembre 1818. Fils aîné de Schoud, il débuta par quelques entreprises malheureuses contre les villes d'Imam-Ali, de Semaouat, de Zobaïr, et contre quelques autres places du gouvernement de Bagdad. Le 17 avril 1814, il succéda à son père dans les circonstances les plus difficiles. Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, s'était chargé d'exterminer les Wahabites et de soumettre toutes leurs places à son pouvoir. Après avoir défait une armée de trente mille hommes, commandée par Faïcal, frère d'Abdallah, il s'empara de Tarabé, et se rendit maître de toute la partie occidentale de l'Arabie. Cependant Abdallah, après une feinte soumission, se prépara à une résistance opiniâtre, en concentrant toutes ses forces à Dereyeh, sa capitale. Towsoun-Pacha, fils de Méhémet-Ali, fut remplacé dans le commandement des troupes ottomanes par son frère Ibrahim-Pacha. Celui-ci traversa le désert, assiégea vainement Rass pendant trois mois, prit Khatra, Aneysch, Chakra, Dorama, et vint investir Dereyeh, où Abdallah se tenait renfermé avec ses frères et ses meilleurs guerriers. Pendant sept mois le chérif des Wahabites s'y défendit avec bravoure; Ibrahim ne réussit à s'en saisir que par la ruse, dans une entrevue où l'on devait traiter des conditions de la paix. Abdallah, fait prisonnier par trahison (le 9 septembre 1818), fut dirigé sur le Caire, où il arriva le 9 novembre, sous une escorte de quatre cents hommes. Méhémet-Ali lui fit un accueil distingué, et l'envoya à Constantinople. Abdallah fut outrageusement promené dans les murs de cette capitale, et décapité par ordre du sultan Mahmoud. Dereyeh fut rasé, et la secte des Wahabites disparut pour quelque temps de l'Arabie.

Mengin, *Hist. de l'Égypte sous Méhémet-Ali*; Paris, 1823, p. 378. — *Voyages d'Aly-Bey*; Paris, 1814.

ABDALLAH, fils d'Ali, oncle des deux premiers khalifes abbassides, mourut en 755 de J.-C. Il peut être regardé comme le véritable fondateur de cette dynastie. A la bataille de Zab, il défit le khalife Merwan II, et par cette victoire détruisit sans retour la puissance des Omeyyades. Il exerça des cruautés inouïes sur les vaincus, et poussa la fureur jusqu'à faire déterrer, mettre en croix les cadavres, les brûler, et jeter au vent les cendres de la dynastie déchue. Après la mort d'Aboul-Abbas Al-Saffah, son neveu, à qui il avait assuré l'empire, Abdallah se fit proclamer khalife. Mais Almansour, son autre neveu, le prévint, et envoya contre lui Abou-Moslem, qui le battit dans plusieurs rencontres. Abdallah se réfugia à Bassora, où son frère Soliman, qui commandait pour Almansour, le tint caché quelque temps. Enfin, il fut découvert et mis à mort, l'an 138 de l'hégire. On lui infligea les mêmes tortures qu'il avait si atrocement fait subir à ceux que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — M. Weil, *Geschichte der Khalifen*.

ABDALLAH-BEN-ABDELMOTTALIB, père de Mahomet, né à La Mecque, vers l'an de J.-C. 545, mort en 570. Abdelmottalib, l'un des habitants les plus influents de La Mecque, eut de son union avec Fatima, fille d'Amr-el-Makhzoumi, un fils nommé Abdallah, dont toute l'illustration, dans l'histoire orientale, consiste à être devenu le père de Mahomet. Parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, Abdallah courut un grand danger, par l'effet d'un vœu téméraire fait par son père dans un moment de dépit. Abdelmottalib, qui eut plus tard une nombreuse postérité, n'avait eu pendant longtemps qu'un seul fils; or, on sait combien les Arabes attachaient d'importance à être chefs d'une nombreuse famille. Dans une contestation avec quelques-uns de ses compatriotes, Abdelmottalib fut signalé comme frappé de la malédiction divine, puisqu'il n'avait qu'un seul enfant après de longues années de mariage. Ce reproche le blessa profondément, et dans sa douleur il fit vœu, s'il avait un jour dix enfants, d'en immoler un au Seigneur. Quelques années après, il était devenu le père d'une des plus nombreuses familles de sa tribu : il avait douze fils et six filles. Ce fut l'heure du repentir; mais le vœu était formel, il fallait l'accomplir. Abdelmottalib assembla ses enfants, et leur déclara l'engagement solennel qu'il avait pris. Tous s'offrirent pour expier sa fatale promesse; mais ne pouvant se décider à faire un choix, il les conduisit dans le temple de la Caaba, et les fit tirer au sort devant l'idole appelée *Hobal*. Ce fut Abdallah qui fut désigné, et c'était justement celui de tous ses fils qu'Abdelmottalib chérissait le plus. Cependant, décidé à ce terrible sacrifice, Abdelmottalib avait saisi le couteau lorsque des Koréischites accoururent à lui, l'engageant à ne pas donner au peuple un si funeste exemple, et à ne pas réveiller ainsi chez les Arabes des instincts sanguinaires.

Abdelmottalib se laissa persuader, et consentit à consulter sur l'accomplissement de ce vœu fatal une femme du Hedjaz à laquelle ses connaissances surnaturelles avaient valu le nom d'*El Kahineh*, ou la Devineresse. Cette femme s'in-

forma d'abord de la loi pratiquée chez les habitants de La Mecque pour le rachat du sang. On lui apprit que le prix du sang était de dix chameaux. Alors elle donna l'ordre de placer dix chameaux d'un côté, de l'autre le jeune Abdallah; de tirer au sort, et d'ajouter dix chameaux de plus autant de fois que le sort se montrerait contraire au fils d'Abdelmottalib. Ce fut à la dixième fois seulement que la chance lui devint favorable; en sorte qu'Abdelmottalib dut immoler cent chameaux à la place de son fils, et que ce nombre devint depuis lors, chez les Koréischites, le prix ou l'expiation du sang. Comme Abdallah sortait du temple, une femme qui se trouvait sur son passage, remarquant sur sa figure un éclat particulier, s'approcha, et lui dit à l'oreille: « Je suis prête à te donner autant de chameaux qu'on vient d'en sacrifier pour toi, si tu veux m'accorder un tête-à-tête. » Cette femme avait pour frère un certain docteur auquel elle avait entendu dire qu'un prophète devait bientôt naître parmi les Arabes. L'éclat extraordinaire dont brillait le visage d'Abdallah lui avait fait supposer qu'il pouvait être destiné à devenir le père de ce messie, et telle était la cause de la proposition si vive qu'elle lui avait faite; mais Abdallah avait d'autres engagements. Il épousa dès le soir même Amina, fille de Wahb, chef de la tribu des Benou-Zahra; et le lendemain la même femme lui montrant un air de réserve tout différent de l'empressement de la veille, Abdallah lui demanda si elle n'était plus dans les mêmes dispositions à son égard: « Non, lui dit-elle; car la lumière qui brillait en toi s'est éteinte. » En effet, Mahomet venait d'être conçu.

Quelques mois plus tard, et à la suite de cette expédition des Abyssins contre La Mecque appelée la guerre de l'Éléphant, Abdallah fut chargé par son père d'aller à Médine, qui portait alors le nom d'Yathreb, pour y acheter une provision de dattes. Il mourut dans cette ville, à l'âge de vingt-cinq ans, et y fut enterré, chez les Benou-Adi, ses oncles maternels.

NOEL DES VERGERS.

El-Makin, *Hist. Saracen.*, dans Erpenius, p. 82. — Aboulféda, *Annal. Mosl.*, I. — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie* (dans l'*Univers*, Firmin Didot, 1846) M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, souverain de La Mecque, né à Médine, dans la première année de l'hégire, mort à La Mecque, en l'an de J.-C. 692. L'un des personnages les plus éminents des premiers temps de l'islamisme fut sans contredit Abdallah, fils de Zobaïr, compagnon de Mahomet, et d'Asma, fille d'Aboubekr. Né quelques mois après la fuite des Mohadjériens à Médine, il fut accueilli par tous les disciples du nouveau législateur avec une joie extrême; car sa naissance démentait le bruit qu'on avait fait courir que les sectateurs de l'Islam devaient mourir sans postérité. Élevé près du prophète par Aïescha, sa tante, qui le regardait comme un fils, il accompagna son père dès les premières expéditions des Arabes contre les Grecs, prit part à la conquête de l'Égypte, à celle de l'Afrique, et y acquit une belle réputation militaire. Toutefois, ce ne fut qu'à l'avénement d'Ali au khalifat que commença le rôle politique d'Abdallah-ben-Zobaïr, qui, par attachement pour sa tante Aïescha, devint l'un des ennemis les plus acharnés du khalife. Dangereusement blessé dans la célèbre bataille connue chez les Arabes sous le nom de combat du Chameau, Abdallah dut se soumettre; mais son ambition n'était pas éteinte, et quand Ali succomba sous le poignard d'un fanatique, la haine d'Abdallah, changeant d'objet, se porta tout entière sur l'heureux compétiteur d'Ali, Moawiah, chef de la dynastie des Omeyyades. Ce prince, universellement reconnu pour maître de l'empire musulman, ne craignit pas personnellement les efforts d'Abdallah; il prévoyait, toutefois, que le projet qu'il avait formé de transmettre le khalifat à ses fils aurait pour antagoniste redoutable le fils de Zobaïr: aussi chercha-t-il à le gagner à sa cause en lui offrant pour gendre son fils aîné Iézid, auquel il destinait la couronne. Abdallah, prévenu de ce dessein, se hâta de marier sa fille à un de ses parents, pauvre et sans influence: de telle sorte que Moawiah, voyant tout espoir d'accommodement perdu, donnait à son fils, sur son lit de mort, le conseil de se méfier, par-dessus tous les autres compétiteurs, d'Abdallah-ben-Zobaïr, qui, brave jusqu'à la témérité et rusé jusqu'à la perfidie, disait-il, deviendrait le plus dangereux ennemi de la maison d'Omeyyah. Sa prédiction ne tarda pas à se réaliser.

Abdallah, qui redoutait l'influence des Alides, auxquels il reconnaissait sans doute, au fond de sa conscience, des droits supérieurs aux siens, commença par les engager à combattre en leur propre nom les prétentions d'Iézid; puis, quand il eut appris la mort de Hoçaïn et l'anéantissement de son parti à la journée de Kerbela, il annonça hautement à La Mecque ses prétentions à être reconnu comme seul khalife ou successeur du prophète. Instruit de ce fait par le gouverneur de la ville, Iézid espéra qu'un simple appel de sa part suffirait pour ramener le rebelle. Il envoya vers lui dix habitants de la Syrie chargés de le conduire à la cour de Damas. Mais arrivés à La Mecque, les députés trouvèrent toute la ville déclarée en faveur du nouveau khalife, et n'obtinrent la permission de retourner à Damas qu'après un mois de prison. Irrité au plus haut point, Iézid eut recours aux armes, et deux mille hommes envoyés contre le Hedjaz furent complétement défaits. Dès que ce premier succès fut connu à Médine, alors gouvernée par Merwan, parent d'Iézid, tous les partisans de la maison d'Omeyyah furent chassés de la ville à la suite d'un mouvement populaire, et bientôt le khalife apprit à Damas que les deux cités saintes obéissaient au fils de Zobaïr. L'obstacle le plus grand pour parvenir à réprimer

la révolte était peut-être de pouvoir déterminer les Arabes à marcher en ennemis contre les saints lieux. En effet, le premier général auquel Iézid s'adressa refusa d'obéir. Un second accepta : c'était Moslem, surnommé *Mousrif*, ou le Prodigue, par allusion au sang qu'il avait fait verser. Il s'empara de Médine; mais, comme si la Providence eût voulu venger la profanation de la ville sainte, le vainqueur mourut de maladie, sur la route de Médine à La Mecque. Cependant son successeur vint mettre le siége devant les murs de La Mecque, et déjà la ville se trouvait réduite à la dernière extrémité; déjà la Caaba avait été brûlée par les torches lancées sur ce saint temple, lorsqu'on apprit qu'Iézid, à peine âgé de trente-trois ans, venait de mourir, nouvelle qui détermina la retraite des assiégeants, effrayés de leur propre audace. La mort d'Iézid ouvrit aux prétentions d'Abdallah une ère nouvelle. Il prit plus hautement encore le titre de khalife, et tous les hommes influents qui se trouvaient à La Mecque vinrent lui prêter serment de fidélité, le saluant du titre de commandeur des croyants. Bientôt Médine suivit une seconde fois l'exemple de La Mecque. Merwan-ben-Hakim, qui la gouvernait au nom des khalifes de Damas, fut obligé de s'enfuir en Syrie avec son fils Abdel-Mélik et tous les hommes qui, de loin ou de près, tenaient aux Omeyyades. Les Arabes du désert, ceux de l'Irak, du Yémen, l'Égypte, une partie de la Syrie, se tournèrent du côté du nouveau khalife, et la dynastie d'Omeyyah, qui n'avait encore donné que deux souverains à l'Arabie, fut alors sur le point de périr.

A Iézid avait succédé son fils Moawiah : jeune, timide, sans ambition personnelle, il s'effraya des efforts à faire pour conserver la couronne, et abdiqua en faveur de son parent Merwan, le même qui venait d'être obligé d'abandonner Médine aux partisans d'Abdallah. La guerre se ralluma donc, et il est probable qu'elle n'eût pas duré longtemps, si Abdallah, marchant en personne contre la Syrie, fût venu ranimer par sa présence ses nombreux partisans; mais cet homme, dont la brillante valeur s'était déployée sur tant de champs de bataille, les abandonnait maintenant, et semblait n'avoir eu pour but que de régner sur les villes saintes. Maître de La Mecque et de Médine, il ne les quitta plus, et ne sut pas comprendre que si l'empire tout entier ne lui appartenait pas, on saurait plus tard lui en arracher jusqu'à la dernière province. Dès qu'il s'était vu possesseur paisible de La Mecque, il avait voulu réédifier le temple de la Caaba, presque entièrement détruit pendant le dernier siége. La première proposition qu'il en fit aux Mecquois fut fort mal accueillie : il fallait raser ce qui restait de murailles ébranlées par l'incendie, et l'idée de porter sur ces murs sacrés une main sacrilége effrayait les plus hardis. Telle était en effet la terreur superstitieuse éveillée par ce projet, qu'Abdallah ayant annoncé qu'il assumait sur lui toute la responsabilité et porterait le premier coup, tous les habitants sortirent de la ville, et allèrent attendre dans une vallée voisine la catastrophe qui devait punir l'audacieux. Rassurés enfin par l'absence de tout prodige, ils vinrent aider leur souverain, et reconstruisirent l'édifice avec un luxe et une magnificence jusque alors inconnus. La reconstruction du temple de la Caaba par Abdallah, événement célèbre dans les annales de l'Arabie, fut achevée dans la soixante-sixième année de l'hégire (685 de J.-C.), et cette même année mourut le khalife de Syrie, Merwan-ben-Hakim, laissant l'empire à son fils Abd-el-Mélik. Trois rivaux se partageaient alors le vaste territoire islamique : Abd-el-Mélik régnait sur la Syrie, l'Égypte et l'Afrique; Abdallah, sur l'Arabie. Quant à l'Irak, sur lequel il avait d'abord exercé sa puissance, un chef nommé Mokhtar venait de le soulever au nom des Alides. Cet homme habile et énergique résista à toutes les forces d'Ab-el-Mélik; mais il ne put résister à Abdallah, et la ville de Coufah fut prise par Mosab-ben-Zobaïr, son frère, qui devint gouverneur de l'Irak, une seconde fois soumis. Abd-el-Mélik n'apprit pas sans une vive inquiétude que son redoutable antagoniste avait réussi là où il avait échoué lui-même : pressé tout à la fois par le désir qu'il avait de rétablir à son profit l'unité de l'empire, et par les sollicitations des habitants de Coufah et de Bassorah, qui se plaignaient des exactions de Mosab, il rassembla une armée aussi nombreuse que purent la lui fournir l'Égypte et la Syrie; puis, profitant des intelligences qu'il avait chez l'ennemi, il reconquit l'Irak en quelques semaines, et résolut ensuite d'aller attaquer Abdallah au centre de sa puissance.

En effet, la possession de La Mecque était pour le fils de Zobaïr, aux yeux des musulmans, un titre dont son rival comprenait toute la valeur. Si ses sujets allaient, à l'époque du pèlerinage, accomplir autour de la Caaba les rites sacrés, ils y entendaient les imprécations prononcées du haut de la chaire par Abdallah contre celui qu'il appelait l'usurpateur de la Syrie; et ces protestations solennelles, partant de cette tribune d'où Mahomet avait enseigné son peuple, ébranlaient les plus dévoués partisans d'Abd-el-Mélik. Aussi ce prince avait-il tenté d'élever autel contre autel, en faisant bâtir à Jérusalem une mosquée, vers laquelle il dirigeait les Syriens lorsque venait le temps du pèlerinage; mais il n'en sentait pas moins combien la possession des villes saintes était nécessaire à sa puissance. Ce fut Hadjadj-ben-Ioucef qui prit le commandement de l'armée d'invasion. Ses progrès furent rapides : Médine, Taïef se rendirent sans résistance. Bientôt Abdallah se trouva renfermé dans La Mecque avec deux mille hommes de garnison. Malgré ce petit nombre de défenseurs, la ville résista plusieurs mois; déjà elle était en partie détruite par les décharges continuelles des machines de guerre, les provisions étaient épuisées, la famine faisait chaque jour des victimes,

et Abdallah, alors âgé de soixante-douze ans, résistait encore. Il semblait avoir retrouvé, à cette heure suprême, toute l'énergie de la jeunesse. Retiré dans la Caaba lorsque tout le reste de la ville était pris, il fut enfin renversé par une tuile qui lui fracassa le crâne, et eut la tête coupée par un Arabe de la tribu de Morad. On était alors au quatorzième jour du mois de djoumada Ier, de l'an de l'hégire 73 (692 de J.-C.). A la nouvelle de la mort d'Abdallah, toute l'armée syrienne s'écria : *Alla Akbar!* Dieu est grand. Abdallah-ben-Omar, alors vieux et aveugle, entendant tout ce bruit, en demanda la cause ; on la lui apprit : « Hélas ! dit-il, comment se fait-il que ce même peuple qui a accueilli par de longs cris de joie la naissance d'Abdallah-ben-Zobaïr célèbre par les mêmes cris de joie son martyre? »

NOEL DES VERGERS.

Mémoire de M. Étienne Quatremère sur Abdallah-ben-Zobaïr, dans le *Journal Asiatique*, nouvelle série, tomes IX et X. — Makin, *Hist. Saracen.* — Aboulféda, *Annal. Mosl.*, I. — M. Noël des Vergers, *l'Arabie* (dans la Collection de l'*Univers*; Firmin Didot, Paris, 1846).

* **ABDALLAH-EBN-BALKIN**, quatrième et dernier souverain de Grenade, succéda, en 1073, à Badis, son grand-père, et mourut dans la captivité, à Aghmat, en Afrique. Il cultiva les lettres, écrivit des commentaires sur le Koran, et orna Grenade de plusieurs beaux édifices, dont on voit encore aujourd'hui des débris. Ses États tombèrent, en 1090, au pouvoir de l'ambitieux Youssouf-Tachefyn, roi de Maroc.

Echevarria, *Paseos por Granada;* Grenade, 1814; t. II, p. 30. — Ebn-Khaldoun, *Histoire des Berbères.* — Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. Escur.*, II, 98.

* **ABDALLAH-EBN-MOHAMMED-AL-AZDI** (*Aboul-Walis*), historien arabe, né à Cordoue, en 962 de J.-C., mort en 1013. Il a écrit un *Dictionnaire biographique des plus célèbres théologiens maures*, et une *Histoire des poëtes d'Andalousie*, dont on trouve des fragments dans Al-Makkari, dans Ebn-Saïd et Ebn-el-Khattib.

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique* (en arabe). — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, t. II, p. 142.

* **ABDALLAH-EBN-MOSLEM-EBN-KOTEYBAH** (*Mohammed-Addinawari*), historien arabe, né à Bagdad, en 828 de J.-C., mort en 890. Parmi ses ouvrages nombreux, on remarque : une *Histoire généalogique des Arabes*, dont Eichhorn a publié des extraits dans *Monumenta antiquis. hist. Arab.;* Gotha, 1775, in-8°, et dont M. Wüstenfeld vient de donner une édition lithographiée; Leipzig, 1850; — la *Source de l'Histoire* (manusc. n° 7525 du Musée britannique); les *Règles du Scribe* (manusc. n° 570 de la Biblioth. de l'Escurial et n° 348 de la Biblioth. impériale, Supplément des manuscrits arabes, rédigé par M. Reinaud).

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.* (La vie d'Abdallah-ebn-Moslem a été traduite de l'arabe par Hamacker; Leyde, 1820.)

* **ABDALLAH-EBN-HIDJARI**, historien arabe, né à Cangera, sur les bords du Guadalaxara, en 1116 de J.-C., mort en 1195. Il avait écrit une *Histoire de l'Espagne*, ouvrage considérable, dont Al-Makkari, dans son *Histoire des Mahométans en Espagne*, nous a conservé des fragments.

Casiri, *Biblioth. arab. Escur.*, t. II, p. 120.

* **ABDALLAH-EBN-TAÏB-ABOUL-FARADJ**, natif de l'Irak, médecin chrétien, de la secte des Nestoriens, mort vers 1043 de J.-C. Il a écrit des commentaires sur Aristote et sur Galien. En outre, on a de lui un grand nombre d'ouvrages, encore inédits, sur la médecine et la théologie.

Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte.*

ABDALLATIF (*Movaffik-Eddin-abd-el-lathyf*), philosophe et médecin arabe, naquit à Bagdad, au mois de février ou mars de l'an 557 de l'hégire (1162 de J.-C.), et mourut le 12 de moharrem 629 de l'hégire (8 novemb. 1231 de J.-C.). Il étudia les sciences dans sa ville natale, et y exerça la médecine jusqu'en 1185 (581 de l'hégire). Dès ce moment il quitta Bagdad, et visita successivement Mossoul, Damas et Jérusalem. Là il se lia intimement avec le vizir Bohadin, l'un des principaux favoris du sultan Saladin. Il profita de cette liaison pour obtenir tous les moyens nécessaires pour parcourir fructueusement l'Égypte, contrée qu'il désirait voir depuis longtemps. Au Caire, il fit connaissance avec le célèbre Maïmonide. Au retour de ce voyage, il obtint du fameux sultan Saladin la place de professeur de la grande mosquée à Damas, avec une pension considérable, qui lui fut continuée après la mort de ce prince (en 1193). Il se trouvait de nouveau en Égypte pendant la peste, dont il donne la description. Il séjourna quelque temps à Alep, parcourut l'Asie Mineure, s'acquit une grande réputation comme praticien, et mourut à Bagdad, au moment où il allait entreprendre le pèlerinage de La Mecque. — Abdallatif est particulièrement connu comme auteur de deux ouvrages très-importants pour l'histoire, les antiquités et la géographie de l'Égypte. L'un de ces ouvrages, dont les biographes arabes ne nous ont conservé que le titre, est une description de l'Égypte, divisée en treize livres; l'autre est intitulé, dans l'original arabe, *Relation abrégée de l'Égypte*, et dans un manuscrit d'Oxford (bibliothèque Bodléienne), apporté de l'Orient par Poocke, et le seul que l'on connaisse en Europe : *Considérations utiles et instructives, tirées des choses que l'auteur a vues et des événements dont il a été témoin en Égypte ;* il a été publié en arabe et en latin par M. Joseph White (*Adallatiphi Historiæ Ægypti compendium, arabice et latine*, à Oxford, 1800, vol. in-4°). Ce second ouvrage d'Abdallatif n'est qu'un extrait du premier, ainsi qu'il l'assure lui-même dans une préface omise par M. White, et rétablie par M. Sylvestre de Sacy à la suite de la traduction française que cet illustre savant a donnée du livre du médecin de Bagdad, sous ce titre : *Relation de l'Égypte par Abdallatif, mé-*

decin arabe de Bagdad, suivie de divers extraits d'écrivains orientaux, et d'un état des provinces et des villages de l'Égypte dans le quatorzième siècle, etc.; Paris, 1810, 752 pages in-4°. Cet ouvrage se divise en deux parties : la première traite de la situation et du climat de l'Égypte, de ses plantes et des animaux, des monuments antiques, des édifices, des navires et des différentes espèces de nourritures; la seconde traite du Nil et de ses particularités, et enfin de la peste qui affligea l'Égypte en 1200 et 1201. Le professeur Wahl en a publié une traduction allemande (Halle, 1790, in-8°), bien inférieure à la traduction française, qui est surtout estimée à cause des nombreuses notes botaniques et zoologiques qui l'accompagnent. Ibn-Abou-Ossaybieh cite les titres de cent trente-six écrits d'Abdallatif, dont le quart concerne les sciences médicales.

Ibn-Abou-Ossaybieh, *Vie d'Abdallatif* en arabe et latin, publiée par Mousley; Oxford, 1808, in-4°; trad. en français par Sylvestre de Sacy. — Wüstenfeld, *Histoire des médecins arabes* (en allemand). — Schnurrer, *Bibliotheca arabica*.

ABDALONYME (1), établi roi de Tyr par Alexandre le Grand. Diodore le nomme *Ballonymus*, Plutarque *Alynomus*, et Arrien *Azelmicus*. Voici comment Diodore raconte cette histoire : « L'ancien roi Straton perdit le trône par son amitié pour Darius. Alexandre laissa Héphestion maître de choisir parmi ses hôtes celui qu'il voudrait pour roi de Tyr. Voulant du bien à l'hôte chez lequel il était logé, Héphestion avait d'abord songé à le proclamer souverain de la ville; mais celui-ci, quoiqu'un des citoyens les plus riches et les plus considérés, refusa cette offre, comme n'ayant aucune parenté avec la famille royale. Héphestion lui demanda alors de désigner à son choix un descendant de race royale; son hôte lui répondit qu'il en existait un, homme sage et vertueux, mais extrêmement pauvre. Héphestion lui ayant répliqué qu'il le ferait nommer roi, l'hôte se chargea de la négociation. Il se rendit donc auprès de celui qui venait d'être désigné comme roi de Tyr, et lui apporta le manteau royal. Il trouva ce pauvre homme couvert de haillons, et occupé dans un jardin à puiser de l'eau pour un faible salaire; après lui avoir appris l'événement, il le revêtit des ornements royaux, le conduisit sur la place publique, et le proclama roi des Tyriens. La multitude accueillit ce nouveau roi avec des démonstrations de joie, et admira elle-même ce caprice de la fortune. Ballonymus resta attaché à Alexandre; et sa royauté peut servir d'exemple à ceux qui ignorent les vicissitudes du sort. »

Diodore, tom. III, p. 227 de la traduction de Ferd. Hoefer. — Quinte-Curce, IV; Justin, XI, 10.

ABD-AL-RAHMAN, **ABD-EL-RAHMAN**, ou **ABDÉRAME**. *Voy.* ABD-ER-RAHMAN.

(1) Ce nom, d'origine phénicienne ou sémitique, signifie *esclave de Dieu* (de *abad* ou *abd*, עבד, esclave, et *Elohim*, אלהים, Dieu); il est synonyme de l'arabe *Abd-Allah*.

ABDAS ou **AUDAS**, martyr, évêque de Suse, vivait au commencement du cinquième siècle, sous le règne de Yezdedjerd Ier, de la dynastie des Sassanides. Dans son zèle pour le christianisme, il brûla un temple de Feu, ce qui irrita beaucoup les Guèbres (adorateurs du feu). Le roi lui ordonna de rebâtir le temple; l'évêque aima mieux souffrir le martyre (vers 430 de J.-C.) qu'obéir à cet ordre. A la suite de cet événement, les chrétiens furent persécutés dans toute la Perse pendant trente ans. La fête de ce martyr se célèbre le 16 mai.

Théodoret, *Hist. ecclés.*, V, 39. — Socrate, *Hist. ecclés.*, VII, 8. — Nicéphore, IV, 9.

ABD-EL-AZYZ, chef de Wahabis, fils de Mohammed-Ibn-Sehoud, mourut assassiné, le 13 novembre 1803. Par son courage et son adresse, il acheva de soumettre les tribus jusqu'alors réfractaires au wahabisme, et se vit bientôt à la tête d'une armée formidable. La puissance des nouveaux sectaires troubla une partie de l'empire ottoman. Le pacha de Bagdad reçut ordre de marcher contre Abd-el-Azyz. Celui-ci entra en négociation, et obtint une trêve. Il en profita pour réunir des troupes nombreuses, avec lesquelles il s'empara à l'improviste de la ville d'Iman-Hussaïn, qui renferme le tombeau d'Ali; et peu de temps après il se signala par la prise de La Mecque. Mais il fut poignardé, au milieu de ses triomphes, par un Persan fanatique. La puissance des Wahabis fut ensuite détruite par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, qui s'acquit par là des titres impérissables à la reconnaissance des vrais musulmans. *Voy.* ABDALLAH.

Corancez, *Histoire des Wahabys*. — Burckhardt, *Materials for a history of the Wahabys*; Lond., 1830.

ABD-EL-AZYZ, second vice-roi arabe d'Espagne, mis à mort en 717 de J.-C. Il seconda son père Mouça, lieutenant du khalife Walid Ier, dans la conquête de l'Espagne, et s'empara, en 713, des provinces de Jaen, de Murcie et de Grenade. Il défit Théodomire, prince goth, dans les plaines de Carthagène, et prit Tarragone, ce qui acheva en partie la conquête de la péninsule ibérique. Après le rappel de son père, Abd-el-Azyz ne voulut plus reconnaître l'autorité du khalife Soliman. Celui-ci le traita en rebelle, et le fit assassiner, au milieu de la prière, dans une mosquée. Selon d'autres, Abd-el-Azyz périt par la main de ses officiers, parce qu'il s'était laissé proclamer roi, en cédant à sa passion pour la reine Égilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths en Espagne.

Al-Makhari, *Maham. Dynast.*, I, 261, et suiv. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, II, 105, 235. — Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France*, etc.

ABD-EL-AZYZ. *Voy.* ALCHABITIUS.

* **ABD-EL-HAKK-EBN-GHALIB**, théologien et poëte arabe, né à Calsena (province de Grenade), en 1088 de J.-C., mort à Lorca, en 1152. Ses dix volumes de commentaires sur le Koran

étaient très-estimés des Arabes de l'Occident; le huitième volume se conserve en manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial, sous le n° 1275. Le vizir Ibn-Al-Khatib, qui a publié, au quatorzième siècle, un *Dictionnaire biographique des musulmans célèbres*, cite de lui quelques fragments de poésie.

Casiri, *Biblioth. arab. Escur.*

* **ABD-EL-KADER** (*Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin*), célèbre émir arabe, né aux environs de Mascara, vers le commencement de 1807, actuellement détenu au château d'Amboise (1). Jugé au point de vue historique, en dehors de tous les préjugés de notre civilisation, c'est un des hommes les plus extraordinaires de notre époque. Jugurtha moderne, il a pendant quatorze ans tenu en échec les forces d'une des plus puissantes nations de la terre. Sa biographie, c'est l'histoire même de nos succès et de nos revers sur la terre d'Afrique. Aussi mérite-t-elle ici une large place.

Lorsque le gouvernement du roi Charles X entreprit, en 1830, l'expédition d'Alger, il n'était préoccupé que de l'idée d'exercer, par une victoire éclatante, une influence morale sur l'accomplissement de ses projets politiques; il déclara au ministère anglais, dans une dépêche de M. de Polignac, que l'expédition n'avait pour but que de détruire la piraterie, et que ce résultat obtenu, le sort de l'Afrique serait réglé par un congrès européen. Un territoire de deux cent cinquante lieues de côtes entre le Maroc et Tunis, sur une largeur de soixante à quatre-vingts lieues, bornée par le désert, territoire où les villes, peu nombreuses, sont peuplées en majorité de Maures et de Juifs, deux races également faibles et déchues, tandis que les plaines, les vallées et les montagnes sont partagées entre deux races énergiques, divisées en nombreuses tribus agricoles et guerrières, la race arabe, issue des conquérants du septième siècle, et la race des Kalybes, peuples opiniâtres, indomptables, descendants des Numides, qui diffèrent des Arabes par la physionomie et le langage, et qui combattent en général à pied, tandis que ceux-ci combattent à cheval, mais qui sont unis à eux par le lien religieux : tel était le pays régi au moment de notre conquête par quelques milliers de Turcs, dernier reste de cette redoutable république militaire qui s'établit à Alger dans le cours du seizième siècle. La conquête de ce pays fut d'abord un fardeau embarrassant pour le nouveau gouvernement du roi Louis-Philippe. Celui-ci s'en serait volontiers débarrassé, pour ne pas déplaire à l'Angleterre et en face des éventualités d'une guerre européenne. Mais l'opinion publique, cette Égérie souveraine, que les hommes d'État devraient toujours consulter dans les conjonctures difficiles, se prononça formellement contre tout projet d'abandon : la France, avec son admirable instinct, sentit qu'il y avait là pour elle non-seulement une question d'honneur, mais une mission civilisatrice à remplir. Le gouvernement de Juillet, n'osant pas abandonner l'Algérie, se décida pour l'ajournement de la question, et envoya en Afrique le maréchal Clausel, en lui recommandant « d'agir le moins possible ».

Cependant les indigènes, voyant que nous nous renfermions dans Alger, commençaient à douter que la fatalité nous eût destinés à les soumettre; et ce doute une fois entré dans leur esprit, ils ne tardèrent pas à se persuader que la fatalité les destinait, au contraire, à nous chasser. Des trois beys relevant d'Alger, un seul, celui d'Oran, s'offrait à nous. Les deux autres beys étaient loin de nourrir des intentions aussi pacifiques; Achmet-Bey se maintenait à Constantine, et défiait les chrétiens de venir l'y joindre; quant au bey de la province de Tittery, se trouvant plus rapproché d'Alger, il pensa que c'était à lui qu'il appartenait de nous porter les premiers coups : il prêcha la guerre sainte, et vint nous bloquer dans notre conquête. Il n'y avait pas moyen de se dispenser d'agir. Après avoir pourvu aux premiers besoins de l'administration, le maréchal Clausel passa, pour la première fois, le fameux col du Téniah, battit les Arabes, occupa Médéah, la capitale du beylick, et destitua le bey; mais là se borna son entreprise, qui dépassait déjà les limites de ses instructionns. Le général Berthezène fut envoyé pour remplacer ce chef compromettant, avec l'ordre d'arranger les choses de manière à ce qu'il fût bien constaté que nous ne savions pas si nous garderions Alger. Il s'en acquitta à merveille, et on lui laissa neuf mille hommes, uniquement pour empêcher les Arabes de lui couper la tête.

Le premier résultat d'une conquête ainsi entendue avait été de livrer les indigènes à la plus complète anarchie. Parmi les tribus, les unes nous priaient de vouloir bien les gouverner, les autres se disputaient le pouvoir à main armée, d'autres, enfin, cherchaient à s'organiser sous l'autorité d'un marabout vénéré, de la tribu des Hachems, nommé *Sidi-el-Hadji-Mahiddin*. Il leur fit entendre qu'au lieu de s'entre-égorger, elles feraient mieux de se réunir contre les chrétiens enfermés derrière les murailles d'Oran, et de profiter de la chute des Turcs pour rétablir la nation arabe dans le pouvoir qu'elle possédait avant eux. Les prédictions du vieux marabout eurent un plein succès; les tribus qui avoisinent Mascara voulaient le reconnaître pour chef suprême : il refusa cet honneur, en alléguant son grand âge; mais en refusant pour lui il offrit à sa place le troisième de ses quatre fils, et l'annonça comme réunissant seul toutes les qualités d'intelligence, d'activité, de valeur et de piété nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise;

(1) Cet article a été revu et accompagné de notes par M. Boissonnet, commandant supérieur du château d'Amboise, l'un des officiers qui connaissent le mieux toute l'histoire d'Abd-el-Kader.

il raconta de plus que, dans son voyage à La Mecque, un vieux fakir avait prédit à son fils qu'il deviendrait sultan des Arabes. Ce fils, c'était Abd-el-Kader, né à la *guetna* de son père, à une douzaine de kilomètres à l'ouest de Mascara.

La guetna de Mahiddin est une espèce de séminaire, où les marabouts réunissaient des jeunes gens pour les instruire dans les lettres, dans la théologie et la jurisprudence. Abd-el-Kader devint ainsi de bonne heure très-versé dans la lecture du Koran; ses explications devançaient celles des plus habiles commentateurs. Il se livra aussi avec zèle à l'étude de l'éloquence et de l'histoire, et il apprit parfaitement l'histoire de sa nation. La réputation d'un *thaleb* (savant) distingué ne lui fit pas négliger les exercices du corps, qui font une partie essentielle de l'éducation d'un Arabe. Quoique petit de taille et médiocrement vigoureux, il se fit remarquer par son habileté à manier le cheval, le yatagan et la lance. Pour acquérir le titre de *hadji* (saint), il fit deux fois le pèlerinage de La Mecque en compagnie de son père, une première fois tout enfant, et plus tard, en 1828, déjà jeune homme. Au retour, il se maria avec une femme qu'il aime tendrement, et qui lui donna deux fils. Il vécut dans l'obscurité, se distinguant par la sévérité de ses mœurs, sa piété religieuse et son zèle à observer tous les préceptes du Koran, jusqu'au moment où son vieux père le fit proclamer émir par les habitants de Mascara. Il se mit alors à prêcher la guerre sainte (*djehâd*); et tous deux, le père et le fils, ayant rassemblé dix mille cavaliers, vinrent, au mois de mai 1832, donner l'assaut à la ville d'Oran. Ils renouvelèrent leurs attaques pendant trois jours avec un grand acharnement; mais ils furent repoussés avec perte. Pour son coup d'essai comme soldat, Abd-el-Kader se montra, dit-on, fort valeureux. Les Arabes se laissaient encore à cette époque facilement intimider par le feu de l'artillerie; pour leur apprendre à le mépriser, le jeune émir lança plusieurs fois son cheval contre les boulets et les obus qu'il voyait ricocher, et saluait de ses plaisanteries ceux qu'il entendait siffler à ses oreilles.

Le général Desmichels parut d'abord vouloir sortir du système d'inaction auquel avaient été condamnés ses prédécesseurs, et il se porta à la rencontre des Arabes. Après une *razzia* faite chez les Gharbas, il résolut de surprendre Abd-el-Kader dans son camp par une marche de nuit. Dissuadé de ce projet, il se contenta de le repousser le lendemain, et étendit le cercle de l'occupation française en mettant garnison sur deux points importants de la côte, à Arzew et à Mostaganem (3 et 29 juillet 1833). Cependant Abd-el-Kader, de son côté, cherchait à centraliser les forces des Arabes. Son pouvoir n'était encore reconnu que dans un rayon de quinze lieues autour de Mascara; il résolut de le porter jusqu'à l'extrémité de la province, et il marcha sur Tlemsen. Cette ville était alors divisée en deux partis : les Turcs et les Coulouglis qui occupaient la citadelle, et les Hadars ou Maures, qui étaient maîtres de la ville. Abd-el-Kader commença par livrer combat aux Maures, et n'eut pas de peine à les vaincre; leur chef prit la fuite. Une fois vaincus, il les traita avec douceur, leur choisit un nouveau *kaïd* (chef), et leur fit reconnaître son autorité; mais il ne put obtenir le même résultat auprès des Turcs qui occupaient la citadelle : ceux-ci refusèrent de le recevoir; et n'ayant pas d'artillerie pour les forcer, il reprit le chemin de Mascara, où il apprit avec une profonde affliction la mort de son vieux père.

Dès le commencement on avait cru de bonne politique de nous décharger sur les indigènes de tous les embarras de l'occupation. Ce fut conformément à cette politique fatale que le général Desmichels accorda à Abd-el-Kader un traité qui le constituait de fait souverain de la province d'Oran, avec le droit d'en monopoliser tout le commerce à la manière de Méhémet-Ali, dont l'émir avait étudié l'administration en Égypte. Aux termes de ce traité, tous les échanges devaient se faire exclusivement dans le port d'Arzew; il était interdit aux Arabes de traiter directement avec les Européens : ils devaient vendre à l'agent de l'émir à des prix fixés par lui-même, et ce dernier revendait à sa fantaisie aux marchands européens. Ce traité avait été divisé en deux parties, contenant : la première, les conditions des Arabes; la seconde, les conditions des Français. Le général Desmichel ne communiqua d'abord au gouvernement que la seconde, et ce ne fut qu'à la suite des réclamations que soulevait l'exécution du traité telle que l'entendait Abd-el-Kader, que l'on connut enfin la première. Il en résulta entre le gouverneur général Voirol et le général Desmichels une mésintelligence qu'Abd-el-Kader sut attiser avec l'habileté la plus raffinée.

Tout chef ambitieux n'a pas seulement à combattre l'ennemi en rase campagne, il lui faut encore faire face aux sourdes menées des siens, qui, jaloux de son élévation, ne cherchent qu'à le renverser, fût-il même le défenseur de la foi. C'est ce qui arriva aussi à Abd-el-Kader. Plusieurs kaïds se déclarèrent contre lui. Mustapha-ben-Ismael, chef des Douaires, arbora le premier l'étendard de la révolte, surprit l'émir dans la nuit du 12 avril 1834, le mit en pleine déroute, malgré sa valeureuse résistance; et il l'eût tué ou pris, si l'un de ses compagnons fidèles ne l'eût enlevé de la mêlée et remis à cheval. A la première nouvelle de cette défaite, quelques autres chefs mécontents se levèrent contre lui, et ce fut encore le général Desmichels qui se chargea de lui venir en aide en repoussant l'alliance du vieux Mustapha-ben-Ismael, qui devait être notre plus fidèle ami, en envoyant à Abd-el-Kader des fusils et de la

poudre, et en se mettant lui-même en campagne pour lui faciliter les moyens de prendre sa revanche. Notre occupation ne comprenait encore qu'Alger, Bone, Bougie, Oran, Mostaganem, Arzew, et partout nous étions bloqués par l'ennemi. Mis par le traité Desmichels en possession de toute la province d'Oran, Abd-el-Kader conçut le projet de soumettre la province d'Alger et celle de Tittery. Il traverse le Chéliff, entre en triomphateur à Médéah, destitue et nomme les autorités, déplace des tribus soumises, et rentre dans ses limites. Le général Trézel, qui avait remplacé le général Desmichels à Oran, marche sur l'émir (1); il le joint à la Macta et l'attaque, quoique l'armée ennemie fût six fois plus nombreuse que la sienne. Malheureusement, la journée, brillamment commencée, se termina par une défaite (28 juin 1835) : surprise dans un défilé de la Macta, la ligne des blessés et des bagages fut rompue, et ce ne fut qu'en faisant des prodiges de valeur, et après avoir laissé cinq cents têtes à l'ennemi, que le général Trézel parvint à opérer sa retraite.

La nouvelle de ce premier revers souleva en France l'opinion publique contre le système d'hésitation suivi jusque alors, et fit adopter au gouvernement une ligne de conduite plus ferme. Le maréchal Clausel fut envoyé pour prendre une éclatante revanche sur Abd-el-Kader. Il marcha (3 décembre 1836) sans coup férir sur la capitale de l'émir, Mascara, qu'il trouva ruinée et abandonnée; et, après avoir achevé de détruire cette ville, il revint à Oran pour se remettre en campagne le 8 janvier 1836, en se dirigeant sur Tlemsen, qu'il occupa. Là il frappa sur ceux-là mêmes qui nous avaient appelés, sur nos amis les Coulouglis, cette fameuse contribution qui a donné lieu à tant de commentaires injurieux; et après ces deux promenades, durant lesquelles Abd-el-Kader n'avait cessé de l'accompagner de loin, sans s'engager sérieusement, le maréchal rentre à Alger, persuadé, à en juger par ses bulletins, qu'il avait exterminé Abd-el-Kader. Quelque temps après, le général d'Arlanges partit d'Oran pour conduire un convoi de ravitaillement à Tlemsen, où devaient s'exécuter des travaux de communication avec la mer. Pendant sa marche il rencontra l'émir, qui revenait de la frontière de Maroc avec des forces considérables. Le combat fut des plus vifs, et les troupes françaises furent repoussées avec perte (24 et 25 avril 1836).

(1) D'après l'opinion généralement admise, le général Trézel marcha contre l'émir, pour le châtier d'avoir le premier violé le traité Desmichels. Le fait est inexact. « L'émir n'était point sorti des limites du territoire que le traité lui assignait : il se préparait sans doute à nous combattre, ne croyant pas à la durée de la paix, mais c'est le général Trézel qui est allé l'attaquer sur son territoire : le nôtre demeurait pleinement respecté. Pour la question de domination sur telle ou telle catégorie de musulmans, l'émir avait encore le traité pour lui, quoique là ait été la véritable cause de l'agression du général Trézel. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

Cet échec, ajouté à celui de la première expédition sur Constantine, provoqua une manière d'agir un peu plus énergique. Le général Bugeaud fut chargé de mettre Abd-el-Kader dans l'inaction, soit par un traité de paix, soit par les armes, pendant que le général Damrémont dirigeait une nouvelle expédition sur Constantine, qui cette fois fut enlevée d'assaut, mais avec des pertes vivement regrettées (*voyez* Combes et Damrémont). Repoussé dans ses ouvertures pacifiques, le général Bugeaud attaque son ennemi au passage de la Sikak (6 juillet 1836); il le bat à outrance. Douze à quinze cents Arabes furent tués ou blessés; et, au lieu de presser les conséquences de cette victoire, il laisse l'émir reprendre haleine, se rétablir dans son autorité, et quelques mois après il traite avec lui sur le même pied, comme s'il avait été battu lui-même. Pendant l'entrevue qui eut lieu entre Abd-el-Kader et le général Bugeaud, celui-ci montra une brusquerie (il enleva de terre son interlocuteur) et une fierté qui contrastaient singulièrement avec les clauses du traité. Ce traité de la Tafna, si vivement critiqué de part et d'autre, livrait à Abd-el-Kader presque les trois quarts de l'Algérie (les provinces d'Oran, de Tittery, et une partie de celle d'Alger), et lui réservait la faculté d'acheter en France la poudre, le soufre et les armes dont il aurait besoin (article 7 du traité).

Cependant l'exécution de ce traité suscita de nombreuses difficultés. La question des limites était très-importante : Abd-el-Kader exploita l'obscurité du texte pour s'étendre dans l'est, et éluda sans cesse nos propositions de règlement. Au mois de décembre 1837, il plaça son camp dans le voisinage de Hamza, où il reçut la soumission de toutes les tribus, de ces contrées. Les progrès d'Abd-el-Kader jetèrent l'alarme jusqu'à l'extrémité de la Mitidja, et le maréchal Vallée se vit dans l'obligation, pour rassurer les esprits, d'établir un camp de deux mille cinq cents hommes sur le haut Khamis. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver à nous les débris de la tribu des Ouled-Zéitoun, que l'émir venait de surprendre et de massacrer, sous prétexte qu'ils avaient méconnu son autorité. En même temps il institua un kaïd pour le Sebaou, pays situé entre l'Oued-Kadara et les montagnes. Ces deux actes parurent alors une violation flagrante du traité de la Tafna (1). Ils déterminèrent de la

(1) Ces deux actes ont été souvent reprochés à Abd-el-Kader, comme étant une violation flagrante du traité de la Tafna. Mais ce reproche n'est pas plus fondé que celui pour le traité Desmichels. « Il est de la dernière évidence que nous n'avions aucun droit de juridiction au delà de l'Oued-Khadara : l'émir y était chez lui. Le texte arabe du traité était formel à cet égard. Il n'est pas vrai d'ailleurs que l'émir ait fait massacrer la tribu des Ouled-Zéitoun. Cette tribu, toute militaire, avait refusé l'impôt et combattu l'émir. Elle n'eut de tués que cinquante-deux hommes dans le combat; un seul perdit la vie après la lutte. On ne peut appeler ce châtiment un massacre. Voir la *Grande Kabylie* de M. le général

part du gouverneur général des protestations si énergiques, qu'Abd-el-Kader consentit enfin à nommer un agent pour discuter les bases de la convention interprétative de l'article 2 du traité du 30 mai 1837. Mouloud-ben-Arach, qui s'était rendu à Paris pour offrir au roi des présents envoyés par son maître, fut chargé des négociations. A son retour à Alger il signa, le 14 juillet 1838, en vertu des pouvoirs dont il était investi, une convention complémentaire et modificative de trois articles du traité. L'émir profita de la paix pour régulariser l'administration des tribus soumises à son commandement. Mohammed-el-Berkani fut rétabli à Médéah comme khalifat; dans l'est, sur les pentes sud du Jurjura, il confia le pouvoir à Ben-Salem; à Ben-Allat, pour le pays de Miliana; à Ben-Arach, dans le bas Chéliff; Mascara obéissait à son beau-frère Ben-Tarmi; à Tlemsem, l'autorité était aux mains de Bou-Hamedi : tous ces personnages appartenaient à de grandes familles de marabouts, et jouissaient déjà à ce titre d'une influence considérable sur les populations. Chacune de ces vastes circonscriptions de commandement était subdivisée en arrondissements moins étendus, à la tête desquels il plaça des chefs qui exerçaient, avec le titre d'*agha*, une autorité administrative et militaire. Toute l'organisation adoptée par l'émir semblait inspirée par ces deux pensées principales : 1° entretenir la ferveur religieuse dans les tribus, en la faisant servir à fortifier l'administration; 2° donner à la population une constitution militaire vigoureuse, afin de la préparer à chasser, par un effort unanime et énergique, les chrétiens de la terre d'Afrique.

Dans la prévision de la reprise des hostilités, Ab-el-Kader s'était créé une seconde ligne de défense en arrière des villes de l'intérieur, sur la limite du petit désert. Ainsi, au sud de Médéah il avait établi un poste, et des magasins à Boghar; au sud de Mostaganem, il avait relevé les ruines de Tekendempt; plus à l'ouest, Saïda correspondait à Mascara; enfin, au sud de Tlemsen il créa le poste de Sebdou. Il fit servir ces établissements à augmenter ses moyens d'action sur les tribus du sud. Il nomma un khalifat pour toute cette population nomade qui venait annuellement faire ses approvisionnements de grains dans le Tell. Son influence s'étendit jusque dans les oasis sahariennes, qui relevaient autrefois de Constantine, et où notre cheik-el arab n'avait pu faire reconnaître son autorité. Le passage d'une armée française à travers les Portes-de-Fer causa une immense impression parmi les indigènes : cet acte hardi frappa nos ennemis de stupeur. Abd-el-Kader profita habilement de cette occasion pour déclarer la guerre sur toute la ligne, et arriver à la réalisation des projets que le traité de la Tafna lui avait donné le temps et le moyen de mûrir. Il écrivit au gouverneur général la lettre dont voici la traduction : « Je vous ai déjà écrit que tous les Arabes de la régence sont d'accord, et qu'il ne leur reste d'autres paroles que la guerre sainte. J'ai employé mes efforts pour changer leur idée; mais personne n'a voulu de la durée de la paix : ils ont tous été d'accord pour faire la guerre sainte, et je ne trouve pas d'autre moyen que de les écouter, pour être fidèle à notre chère loi, qui le commande. Ainsi, je ne vous trahis pas, et vous avertis de ce qui est. Renvoyez mon oukil d'Oran, pour qu'il rentre dans sa famille. Tenez-vous prêts à ce que tous les musulmans vous fassent la guerre sainte. »

Enhardi par l'imprudente sécurité du maréchal Vallée, qui lui avait permis de tout préparer pour une insurrection générale, Abd-el-Kader donne (14 décembre 1839) le signal d'une lutte à mort. Nos colons, surpris dans la Mitidja, sont massacrés par les Hadjoutes, nos établissements brûlés et pillés; les coureurs de l'ennemi pénètrent jusque dans le massif d'Alger; enfin, nous ne possédons plus que les territoires compris dans les enceintes fortifiées (1).

A la nouvelle de cette levée générale de boucliers, le duc d'Orléans avait démandé de venir prendre une part active à la guerre. Il débarqua à Alger avec le duc d'Aumale le 13 avril 1840. Mais les opérations du vaste plan suivi par le général Vallée n'amenèrent aucun résultat décisif, bien que dans vingt actions de guerre meurtrières, parmi lesquelles on compte l'héroïque défense de Mazagran par un poignée de braves, l'armée française eût donné aux indigènes une haute idée de sa bravoure. Le général Bugeaud fut appelé (décembre 1840) à remplacer le

Daumas, p. 175. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

M. le commandant Boissonnet accompagne cette note de ces réflexions généreuses : « Aujourd'hui nous devons plus que jamais être justes envers notre ennemi. Ma conviction est que nous n'avons aucun acte de mauvaise foi à reprocher à l'émir, et que c'est à tort que nous l'accusons de la rupture des deux traités Desmichels et Bugeaud. Ces deux traités, dans l'esprit même de ceux qui les contractèrent, n'étaient pas faits pour durer; mais leur violation formelle vient de nos généraux, qui les trouvaient impolitiques. Vos preuves, me demanderez-vous? Elles sont dans le texte même des traités. »

(1) « M. le maréchal Vallée ne pouvait empêcher les mouvements de l'émir, qui était maître chez lui. C'est bien malgré lui que les colons s'étaient éparpillés dans la plaine. Le maréchal avait déclaré la guerre en violant le traité, et traversant par la force des armes le territoire de l'émir dans son retour de Constantine. Bien plus de quinze jours avant d'attaquer nos colons dans la Mitidja, l'émir avait annoncé l'époque où il commencerait les hostilités, se conformant par là aux vieilles traditions de la chevalerie, dont j'ai moi-même vu les Arabes se souvenir plus d'une fois. Du reste, nos désastres dans la Mitidja ont été fort peu de chose. Je ne crois pas qu'on y ait alors massacré dix colons; et quant aux pertes matérielles, elles ont été presque nulles, couvertes depuis par des indemnités fort supérieures aux pertes. Nos établissements étaient de la plus grande insignifiance, au delà même des enceintes que la *sage prévoyance* de M. le maréchal Vallée avait fait exécuter avec tant d'ardeur dans l'hiver de 1839 à 1840. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

poudre, et en se mettant lui-même en campagne pour lui faciliter les moyens de prendre sa revanche. Notre occupation ne comprenait encore qu'Alger, Bone, Bougie, Oran, Mostaganem, Arzew, et partout nous étions bloqués par l'ennemi. Mis par le traité Desmichels en possession de toute la province d'Oran, Abd-el-Kader conçut le projet de soumettre la province d'Alger et celle de Tittery. Il traverse le Chéliff, entre en triomphateur à Médéah, destitue et nomme les autorités, déplace des tribus soumises, et rentre dans ses limites. Le général Trézel, qui avait remplacé le général Desmichels à Oran, marche sur l'émir (1); il le joint à la Macta et l'attaque, quoique l'armée ennemie fût six fois plus nombreuse que la sienne. Malheureusement, la journée, brillamment commencée, se termina par une défaite (28 juin 1835) : surprise dans un défilé de la Macta, la ligne des blessés et des bagages fut rompue, et ce ne fut qu'en faisant des prodiges de valeur, et après avoir laissé cinq cents têtes à l'ennemi, que le général Trézel parvint à opérer sa retraite.

La nouvelle de ce premier revers souleva en France l'opinion publique contre le système d'hésitation suivi jusque alors, et fit adopter au gouvernement une ligne de conduite plus ferme. Le maréchal Clausel fut envoyé pour prendre une éclatante revanche sur Abd-el-Kader. Il marcha (3 décembre 1836) sans coup férir sur la capitale de l'émir, Mascara, qu'il trouva ruinée et abandonnée; et, après avoir achevé de détruire cette ville, il revint à Oran pour se remettre en campagne le 8 janvier 1836, en se dirigeant sur Tlemsen, qu'il occupa. Là il frappa sur ceux-là mêmes qui nous avaient appelés, sur nos amis les Coulouglis, cette fameuse contribution qui a donné lieu à tant de commentaires injurieux; et après ces deux promenades, durant lesquelles Abd-el-Kader n'avait cessé de l'accompagner de loin, sans s'engager sérieusement, le maréchal rentre à Alger, persuadé, à en juger par ses bulletins, qu'il avait exterminé Abd-el-Kader. Quelque temps après, le général d'Arlanges partit d'Oran pour conduire un convoi de ravitaillement à Tlemsen, où devaient s'exécuter des travaux de communication avec la mer. Pendant sa marche il rencontra l'émir, qui revenait de la frontière de Maroc avec des forces considérables. Le combat fut des plus vifs, et les troupes françaises furent repoussées avec perte (24 et 25 avril 1836).

(1) D'après l'opinion généralement admise, le général Trézel marcha contre l'émir, pour le châtier d'avoir le premier violé le traité Desmichels. Le fait est inexact. « L'émir n'était point sorti des limites du territoire que le traité lui assignait : il se préparait sans doute à nous combattre, ne croyant pas à la durée de la paix, mais c'est le général Trézel qui est allé l'attaquer sur son territoire : le nôtre demeurait pleinement respecté. Pour la question de domination sur telle ou telle catégorie de musulmans, l'émir avait encore le traité pour lui, quoique là ait été la véritable cause de l'agression du général Trézel. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

Cet échec, ajouté à celui de la première expédition sur Constantine, provoqua une manière d'agir un peu plus énergique. Le général Bugeaud fut chargé de mettre Abd-el-Kader dans l'inaction, soit par un traité de paix, soit par les armes, pendant que le général Damrémont dirigeait une nouvelle expédition sur Constantine, qui cette fois fut enlevée d'assaut, mais avec des pertes vivement regrettées (*voyez* COMBES et DAMRÉMONT). Repoussé dans ses ouvertures pacifiques, le général Bugeaud attaque son ennemi au passage de la Sikak (6 juillet 1836); il le bat à outrance. Douze à quinze cents Arabes furent tués ou blessés; et, au lieu de presser les conséquences de cette victoire, il laisse l'émir reprendre haleine, se rétablir dans son autorité, et quelques mois après il traite avec lui sur le même pied, comme s'il avait été battu lui-même. Pendant l'entrevue qui eut lieu entre Abd-el-Kader et le général Bugeaud, celui-ci montra une brusquerie (il enleva de terre son interlocuteur) et une fierté qui contrastaient singulièrement avec les clauses du traité. Ce traité de la Tafna, si vivement critiqué de part et d'autre, livrait à Abd-el-Kader presque les trois quarts de l'Algérie (les provinces d'Oran, de Tittery, et une partie de celle d'Alger), et lui réservait la faculté d'acheter en France la poudre, le soufre et les armes dont il aurait besoin (article 7 du traité).

Cependant l'exécution de ce traité suscita de nombreuses difficultés. La question des limites était très-importante : Abd-el-Kader exploita l'obscurité du texte pour s'étendre dans l'est, et éluda sans cesse nos propositions de règlement. Au mois de décembre 1837, il plaça son camp dans le voisinage de Hamza, où il reçut la soumission de toutes les tribus, de ces contrées. Les progrès d'Abd-el-Kader jetèrent l'alarme jusqu'à l'extrémité de la Mitidja, et le maréchal Vallée se vit dans l'obligation, pour rassurer les esprits, d'établir un camp de deux mille cinq cents hommes sur le haut Khamis. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver à nous les débris de la tribu des Ouled-Zéitoun, que l'émir venait de surprendre et de massacrer, sous prétexte qu'ils avaient méconnu son autorité. En même temps il institua un kaïd pour le Sebaou, pays situé entre l'Oued-Kadara et les montagnes. Ces deux actes parurent alors une violation flagrante du traité de la Tafna (1). Ils déterminèrent de la

(1) Ces deux actes ont été souvent reprochés à Abd-el-Kader, comme étant une violation flagrante du traité de la Tafna. Mais ce reproche n'est pas plus fondé que celui pour le traité Desmichels. « Il est de la dernière évidence que nous n'avions aucun droit de juridiction au delà de l'Oued-Khadara : l'émir y était chez lui. Le texte arabe du traité était formel à cet égard. Il n'est pas vrai d'ailleurs que l'émir ait fait massacrer la tribu des Ouled-Zéitoun. Cette tribu, toute militaire, avait refusé l'impôt et combattu l'émir. Elle n'eut de tués que cinquante-deux hommes dans le combat ; un seul perdit la vie après la lutte. On ne peut appeler ce châtiment un massacre. Voir la *Grande Kabylie* de M. le général

part du gouverneur général des protestations si énergiques, qu'Abd-el-Kader consentit enfin à nommer un agent pour discuter les bases de la convention interprétative de l'article 2 du traité du 30 mai 1837. Mouloud-ben-Arach, qui s'était rendu à Paris pour offrir au roi des présents envoyés par son maître, fut chargé des négociations. A son retour à Alger il signa, le 14 juillet 1838, en vertu des pouvoirs dont il était investi, une convention complémentaire et modificative de trois articles du traité. L'émir profita de la paix pour régulariser l'administration des tribus soumises à son commandement. Mohammed-el-Berkani fut rétabli à Médéah comme khalifat; dans l'est, sur les pentes sud du Jurjura, il confia le pouvoir à Ben-Salem; à Ben-Allal, pour le pays de Miliana; à Ben-Arach, dans le bas Chéliff; Mascara obéissait à son beau-frère Ben-Tarmi; à Tlemsem, l'autorité était aux mains de Bou-Hamedi : tous ces personnages appartenaient à de grandes familles de marabouts, et jouissaient déjà à ce titre d'une influence considérable sur les populations. Chacune de ces vastes circonscriptions de commandement était subdivisée en arrondissements moins étendus, à la tête desquels il plaça des chefs qui exerçaient, avec le titre d'*agha*, une autorité administrative et militaire. Toute l'organisation adoptée par l'émir semblait inspirée par ces deux pensées principales : 1° entretenir la ferveur religieuse dans les tribus, en la faisant servir à fortifier l'administration; 2° donner à la population une constitution militaire vigoureuse, afin de la préparer à chasser, par un effort unanime et énergique, les chrétiens de la terre d'Afrique.

Dans la prévision de la reprise des hostilités, Ab-el-Kader s'était créé une seconde ligne de défense en arrière des villes de l'intérieur, sur la limite du petit désert. Ainsi, au sud de Médéah il avait établi un poste, et des magasins à Boghar; au sud de Mostaganem, il avait relevé les ruines de Tekendempt; plus à l'ouest, Saïda correspondait à Mascara; enfin, au sud de Tlemsen il créa le poste de Sebdou. Il fit servir ces établissements à augmenter ses moyens d'action sur les tribus du sud. Il nomma un khalifat pour toute cette population nomade qui venait annuellement faire ses approvisionnements de grains dans le Tell. Son influence s'étendit jusque dans les oasis sahariennes, qui relevaient autrefois de Constantine, et où notre cheik-el arab n'avait pu faire reconnaître son autorité. Le passage d'une armée française à travers les Portes-de-Fer causa une immense impression parmi les indigènes : cet acte hardi frappa nos ennemis de stupeur. Abd-el-Kader profita habilement de cette occasion pour déclarer la guerre sur toute la ligne, et arriver à la réalisation des projets que le traité de la Tafna lui avait donné le temps et le moyen de mûrir. Il écrivit au gouverneur général la lettre dont voici la traduction : « Je vous ai déjà écrit que tous les Arabes de la régence sont d'accord, et qu'il ne leur reste d'autres paroles que la guerre sainte. J'ai employé mes efforts pour changer leur idée; mais personne n'a voulu de la durée de la paix : ils ont tous été d'accord pour faire la guerre sainte, et je ne trouve pas d'autre moyen que de les écouter, pour être fidèle à notre chère loi, qui le commande. Ainsi, je ne vous trahis pas, et vous avertis de ce qui est. Renvoyez mon oukil d'Oran, pour qu'il rentre dans sa famille. Tenez-vous prêts à ce que tous les musulmans vous fassent la guerre sainte. »

Enhardi par l'imprudente sécurité du maréchal Vallée, qui lui avait permis de tout préparer pour une insurrection générale, Abd-el-Kader donne (14 décembre 1839) le signal d'une lutte à mort. Nos colons, surpris dans la Mitidja, sont massacrés par les Hadjoutes, nos établissements brûlés et pillés; les coureurs de l'ennemi pénètrent jusque dans le massif d'Alger; enfin, nous ne possédons plus que les territoires compris dans les enceintes fortifiées (1).

A la nouvelle de cette levée générale de boucliers, le duc d'Orléans avait démandé de venir prendre une part active à la guerre. Il débarqua à Alger avec le duc d'Aumale le 13 avril 1840. Mais les opérations du vaste plan suivi par le général Vallée n'amenèrent aucun résultat décisif, bien que dans vingt actions de guerre meurtrières, parmi lesquelles on compte l'héroïque défense de Mazagran par un poignée de braves, l'armée française eût donné aux indigènes une haute idée de sa bravoure. Le général Bugeaud fut appelé (décembre 1840) à remplacer le

Daumas, p. 175. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

M. le commandant Boissonnet accompagne cette note de ces réflexions généreuses : « Aujourd'hui nous devons plus que jamais être justes envers notre ennemi. Ma conviction est que nous n'avons aucun acte de mauvaise foi à reprocher à l'émir, et que c'est à tort que nous l'accusons de la rupture des deux traités Desmichels et Bugeaud. Ces deux traités, dans l'esprit même de ceux qui les contractèrent, n'étaient pas faits pour durer; mais leur violation formelle vient de nos généraux, qui les trouvaient impolitiques. Vos preuves, me demanderez-vous? Elles sont dans le texte même des traités. »

(1) « M. le maréchal Vallée ne pouvait empêcher les mouvements de l'émir, qui était maître chez lui. C'est bien malgré lui que les colons s'étaient éparpillés dans la plaine. Le maréchal avait déclaré la guerre en violant le traité, et traversant par la force des armes le territoire de l'émir dans son retour de Constantine. Bien plus de quinze jours avant d'attaquer nos colons dans la Mitidja, l'émir avait annoncé l'époque où il commencerait les hostilités, se conformant par là aux vieilles traditions de la chevalerie, dont j'ai moi-même vu les Arabes se souvenir plus d'une fois. Du reste, nos désastres dans la Mitidja ont été fort peu de chose. Je ne crois pas qu'on y ait alors massacré dix colons; et quant aux pertes matérielles, elles ont été presque nulles, couvertes depuis par des indemnités fort supérieures aux pertes. Nos établissements étaient de la plus grande insignifiance, au delà même des enceintes que la *sage prévoyance* de M. le maréchal Vallée avait fait exécuter avec tant d'ardeur dans l'hiver de 1839 à 1840. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

maréchal Vallée, avec la mission expresse de détruire la puissance d'Abd-el-Kader et de soumettre toute l'Algérie. Après quelques mois d'entrée en campagne, il avait déjà détruit Tekendempt, Boghar, Thaza, nouvelles forteresses bâties par Abd-el-Keder; il avait pris Mascara, enlevé les troupeaux, détruit les moissons des tribus ennemies, et occasionné dans les rangs de l'émir un grand nombre de défections. Dans la campagne suivante (au commencement de 1842), il avait fait occuper Mascara à demeure par le général de Lamoricière, qui de là rayonnait dans toutes les directions. L'ennemi était réduit à la défensive, et la France déclarait enfin, par la bouche du roi, la terre d'Afrique « une terre désormais et pour toujours française » (*discours de la couronne*, 1842).

Dès ce moment Abd-el-Kader fut traité non plus comme un prince souverain, mais comme un rebelle. On ne saurait s'imaginer combien il dépensa de génie et d'activité dans cette lutte suprême. Vers le milieu de l'année 1842, Abd-el-Kader, après une vigoureuse résistance, avait perdu les cinq sixièmes de ses États, tous ses forts ou dépôts de guerre, son armée régulière et le prestige de sa situation antérieure. Le théâtre de la guerre était concentré entre le Chéliff et la Mina, dans un carré d'environ vingt-cinq lieues. Cependant l'indomptable émir ne se décourageait pas : suivi de quelques milliers de chevaux, il allait de tribu en tribu, détruisant l'effet de chacune de nos expéditions, et rallumant sur chaque point l'incendie que nous venions d'éteindre. « Vous abandonnez donc, écrivait-il aux tribus incertaines, la foi de vos pères, et vous vous livrez lâchement aux chrétiens! N'avez-vous donc pas assez de courage et assez de persévérance pour supporter encore pendant quelque temps les maux de la guerre? Encore quelques mois de résistance, et vous lasserez les infidèles qui souillent votre sol. Mais si vous n'êtes plus de vrais croyants, si vous faites un honteux abandon de votre religion et de tous les biens que Dieu vous a promis, ne croyez pas que vous obtiendrez le repos par cette faiblesse indigne. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ferai la guerre aux chrétiens, et je vous suivrai comme votre ombre. Je vous reprocherai en face votre honte : pour vous punir de votre lâcheté, je troublerai votre sommeil par des coups de fusil qui retentiront autour de vos douars devenus chrétiens. » (*Moniteur Algérien* du 5 juillet 1842.)

L'émir se multipliait, pour ainsi dire, par la rapidité de ses mouvements, ce qui nécessitait la dispersion des troupes françaises. On le croyait dans le sud, quand on apprit tout à coup qu'il avait surpris et décimé les tribus établies dans le bas de la vallée du Chéliff. De là, franchissant quatre-vingts kilomètres en une seule marche, il tombe à l'improviste sur les Ouled-Khouïdem; puis, par une course tout aussi rapide, il se porte chez les Idama, auxquels il enlève un butin considérable. Après avoir déposé ses prises chez les Beni-Ouragh, il s'avance jusqu'à vingt kilomètres de Mascara. L'épouvante se répand parmi toutes les tribus soumises : elles vont supplier le général de Lamoricière de les protéger. Celui-ci leur répond qu'elles aient à se défendre elles-mêmes, et que pour le moment il croyait plus important d'achever la dispersion des partisans d'Abd-el-Kader, réunis encore dans le désert. En effet, sans se préoccuper autrement des mouvements de l'émir, la colonne s'avance dans le sud jusqu'aux sources du Taguin, mais sans atteindre l'émigration, qui fuyait devant elle. A son retour, pendant que nos troupes étaient occupées à vider les silos des ennemis, sur les rives du Riou, Abd-el-Kader va piller nos alliés du voisinage. Un combat très-vif s'engage à Isna; l'ennemi est dispersé, et Abd-el-Kader lui-même est sur le point d'être fait prisonnier, son cheval s'étant abattu parmi les rochers. Après cette défaite, l'émir se retira, et nos troupes rentrèrent à Mascara (fin de novembre 1842). Cependant Abd-el-Kader, qui nous avait laissé ravager et soumettre tranquillement les tribus de l'Ouarsenis, reparut tout à coup au milieu du pays que nous venions de parcourir.

Il avait trouvé un nouvel élément de résistance dans le secours des Kabyles de Bougie, poussés par lui à une démonstration contre Cherchell. Cette dernière tentative fut déjouée par le général Bugeaud, qui n'hésita point à venir au cœur de l'hiver, dans les régions escarpées du Jurjura, dissoudre le rassemblement ennemi. Pendant les mois de mars et d'avril 1843, des razzias incessantes exercées sur tout ce qui restait de tribus rebelles, et bientôt couronnées par le brillant coup de main du duc d'Aumale, enlevant au galop la *zmalah* d'Abd-el-Kader, précipitèrent sa ruine (16 mai 1843. Le dernier combat livré sur l'Oued-Malah, le 11 octobre 1843, l'acheva. L'émir perdit dans cette rencontre les restes de son infanterie régulière et son plus brave lieutenant, le borgne Sidi-Embarek. Traqué à la fois par les troupes françaises et par les tribus arabes, qui ne s'inclinaient que devant le courage victorieux, Abd-el-Kader se décida à se réfugier sur la frontière de l'empire du Maroc. Ses prédications soulevèrent les populations marocaines; et bientôt, malgré les hésitations de l'empereur, il parvint à entraîner ces populations dans la querelle. La guerre de la France avec le Maroc fut l'œuvre de l'émir infatigable. On sait comment le maréchal Bugeaud a su calmer à Isly l'ardeur des Marocains, tandis que le prince de Joinville opérait dans le même but à Tanger et à Mogador.

Après la bataille d'Isly il y avait deux partis à prendre : ou profiter de la victoire en forçant immédiatement l'empereur à livrer Abd-el-Kader, ou laisser ce soin aux événements, faciles à prévoir. On crut devoir adopter ce der-

nier parti. Pour juger sainement de l'état des choses, il faut se mettre un moment à la place des hommes mêmes qui étaient en présence : Abd-er-Rhaman et Abd-el-Kader devaient avoir au fond du cœur l'un pour l'autre des sentiments de haine de crainte ou de défiance. Sans doute la religion impose à tous les musulmans de combattre pour la loi du prophète, qui exige l'extermination, sinon la conversion, de tous les chrétiens; mais l'un et l'autre n'avaient nullement les mêmes intérêts à se constituer les champions de l'islamisme : Abd-er-Rhaman avait un empire à conserver, tandis qu'Abd-el-Kader en avait un à conquérir. Et supposé même que l'empereur du Maroc se fût sincèrement joint à l'émir pour combattre les infidèles, qui des deux en aurait recueilli la gloire? En toute occasion, les troupes marocaines se seraient empressées d'accourir à la voix du chef pieux; les montagnards berbères, dont la fidélité envers l'empereur est loin d'être inébranlable, se seraient les premiers rangés sous l'étendard du nouveau chérif; car Abd-el-Kader se dit également issu de la famille du prophète. Abd-el-Kader, depuis qu'il avait été refoulé dans le Maroc avec les débris des tribus qui avaient suivi sa fortune, était placé dans l'alternative ou de détrôner Abd-er-Rhaman, ou d'abdiquer toute action sur les affaires d'Algérie. Il tenta, d'abord par la voie des négociations, puis par la force, une de ces révolutions si fréquentes dans les annales de l'islamisme.

Sans ressources au milieu de populations irritées, en lutte ouverte avec le chef reconnu de sa religion, errant comme un lion traqué par des chasseurs, n'ayant d'autre patrie que son cheval, d'autre abri que sa tente, d'autre royaume que le désert, le grand émir inspirait encore la terreur, et obligeait ses ennemis à tenir sur pied une armée de quatre-vingt mille hommes pour se garder de lui. Dans le mois de novembre 1847, étant campé à Zalin dans le Rif, Abd-el-Kader envoya auprès de l'empereur son khalifat Bou-Hamédi pour faire des propositions d'accommodement. Inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de Bou-Hamédi, et présumant qu'il allait avoir un engagement avec les Marocains, il quitta la position de Zalin, et vint camper sur la rive gauche de la Malouina, dans un endroit appelé Enerma. Appuyé d'un côté à la rivière, de l'autre aux montagnes de Kedbana, dont les habitants voulaient rester neutres, sa déira se trouvait dans une position facile à défendre avec une poignée de guerriers. Dans la journée du 9 décembre, deux cavaliers de l'empereur, accompagnés d'un serviteur de Bou-Hamédi, lui apportèrent une lettre de Mouley-Abd-er-Rhaman et une autre de son khalifat. L'empereur lui disait en substance qu'il ne pouvait écouter de lui aucune proposition tant qu'il resterait dans le pays qu'il occupait; que s'il voulait venir à Fez, il serait traité aussi bien qu'il pourrait le désirer; que ses cavaliers et ses fantassins seraient admis dans les troupes marocaines; que la population de la déira recevrait des terres, etc.; que s'il refusait ces propositions, le chemin du désert était libre, et qu'il pouvait le prendre, s'il n'acceptait aucun de ces deux partis. Abd-el-Kader prit immédiatement sa résolution : il renvoya les cavaliers marocains sans réponse, et réunit toute la population de la déira, ainsi que ses réguliers. Il leur exposa quelle était sa situation, sans rien dissimuler; leur dit qu'il était résolu à tenter la fortune; qu'il allait essayer de prendre un des fils de l'empereur, pour se faire rendre son khalifat; que s'il était vainqueur, il continuerait sa marche vers l'ouest, où la déira aurait à le rejoindre; que s'il était vaincu, la déira serait probablement pillée, mais qu'il serait toujours temps d'aller demander un asile aux Français.

Voici maintenant quel était son plan d'opérations : il fit partir son infanterie dans la direction du camp marocain, qui était, suivant les uns, à Aïoun-Keart, suivant d'autres, à Aïn-Tigaout. Les camps marocains, d'après les mêmes renseignements, paraissaient s'être concentrés vers l'un ou l'autre de ces deux points, sans s'être complétement réunis pour n'en former qu'un seul. Abd-el-Kader rejoignit son infanterie le 10 décembre, au soir; il avait avec lui mille à douze cents chevaux, et de huit cents à mille hommes à pied; il avait laissé ses canons à la déira. Son intention était de surprendre les Marocains par une attaque de nuit. Pour la faciliter, il inventa le stratagème suivant : Quatre chevaux entièrement enduits de goudron furent chargés d'herbes sèches, broyées avec les mains et réduites en étoupes. Ce chargement fut aussi enduit de goudron. Quatre fantassins, qui reçurent chacun cent douras à l'avance, conduisaient ces animaux : ils devaient, en arrivant près du camp marocain, mettre le feu aux matières inflammables dont ils étaient revêtus. Grâce à ce stratagème, aussi hardi qu'ingénieux, l'émir surprit, dans la nuit du 11 au 12 novembre, les camps marocains. Cette attaque soudaine causa de grandes pertes au maghzen de l'empereur; mais Abd-el-Kader avait affaire à un ennemi si nombreux, qu'il dut s'arrêter devant une masse compacte plutôt que devant une défense à peu près nulle. Il rallia donc sa déira, et concentra tout son monde vers l'embouchure de la Malouina, entre la rive gauche de cette rivière et la mer. Les camps marocains continuèrent de resserrer le cercle qui enveloppait l'ennemi. Acculé aux bords de la rivière, et dans l'impossibilité de résister à la supériorité du nombre, l'émir, songeant moins à lui qu'aux siens, résolut de faire passer les bagages, les femmes et les enfants de ses compagnons d'armes dans la plaine de la Triffa, afin de les soustraire aux attaques de l'ennemi. Le commencement du passage de la rivière fut le signal du combat que les Kabyles marocains, excités par l'appât du butin, engagèrent avec

furie; mais les cavaliers de l'émir soutinrent jusqu'au bout leur vieille réputation, et accomplirent leur mission généreuse : ils résistèrent tout le jour; pas un mulet, pas un bagage ne fut enlevé. Après avoir ainsi fait passer sa déira sur le territoire français, pour la mettre à l'abri du pillage des Marocains, l'émir la quitta, et, suivi d'un petit nombre des siens, se retira chez une fraction des Béni-Snassen, qui était restée fidèle à sa cause. C'est par là qu'il espérait gagner le sud; mais la vigilance du général de Lamoricière prévint l'exécution de ce projet.

« J'avais été prévenu, dit ce général dans son rapport, que l'émir devait avoir gagné le pays des Béni-Snassen; mais il s'agissait d'en sortir. Or, la seule fraction la mieux disposée pour lui est précisément la plus rapprochée de notre territoire. Le col qui débouche dans la plaine par le pays de ces Béni-Snassen a son issue à une lieue et demie environ de la frontière. Je me décidai à garder ce passage, attendu que le frère du kaïd d'Ouchda nous avait écrit le soir même pour nous engager à surveiller cette direction, par laquelle l'émir devait sans doute passer. Mais il fallait prendre cette mesure sans donner l'éveil aux tribus qui sont campées sur la route. Dans ce but, deux détachements de vingt spahis choisis, revêtus de bournous blancs, commandés, le premier par le lieutenant Bou-Krauïa, l'autre par le sous-lieutenant Brahim, furent chargés de cette mission. La cavalerie sella ses chevaux, et le reste de la colonne se tint aussi prêt à partir au premier ordre. Enfin, pour être préparé à tout événement, après avoir calculé la marche probable de l'émir, je fis prendre les armes à deux heures du matin, pour porter ma colonne sur la frontière. Chemin faisant, je reçus les députés de la déira qui venaient se soumettre, et auxquels je donnait l'aman. Enfin, quelques instants après, je rencontrai le lieutenant Bou-Krauïa, qui revenait avec deux hommes des plus dévoués de l'émir, et qui étaient chargés de me dire qu'Abd-el-Kader, voyant qu'il ne pouvait déboucher dans la plaine et suivre son projet, demandait à se soumettre. Bou-Krauïa avait causé lui-même avec l'émir, qui lui avait remis une feuille de papier sur laquelle il avait apposé son cachet, et sur laquelle le vent, la pluie et la nuit l'avaient empêché de rien écrire. Il me demandait une lettre d'aman pour lui et ceux qui l'accompagnaient. Il m'était impossible d'écrire, par la même raison qui s'était opposée à ce que l'émir pût le faire, et, de plus, je n'avais point mon cachet. Les hommes voulaient absolument quelque chose qui prouvât qu'ils m'avaient parlé. Je leur remis mon sabre et le cachet du commandant Bazaine, en leur donnant verbalement la promesse d'aman la plus solennelle. Les deux envoyés de l'émir me demandèrent de les faire accompagner par Bou-Krauïa, que je fis partir avec quatre spahis. Parvenu au col de Kerbous vers cinq heures et demie, j'y restai jusqu'à onze heures et demie. Je ne recevais aucune réponse; mais j'étais bien convaincu que la présence de la cavalerie avait fait renoncer l'émir à traverser la plaine. A ce moment, j'ai dû prendre des dispositions différentes. Nos coureurs avaient rencontré et m'avaient amené plusieurs cavaliers réguliers, qui erraient à l'aventure dans le pays, peut-être dans le dessein de rejoindre Abd-el-Kader. Je sus par eux que la déira qui m'avait envoyé l'aman, mais qui ne l'avait pas encore reçu, était fort inquiète chez les Mésirdas, qui avaient commencé à la troubler par des brigandages pendant la nuit précédente, et qui se disposaient à continuer. J'envoyai alors le colonel Montauban, avec cinq cents chevaux, bivouaquer près de la déira. Je fis partir le colonel Mac-Mahon pour aller camper sur les puits de Sidi-Bon-Djenan, avec les zouaves et un bataillon du 9e de ligne; et je regagnai mon camp avec le reste de mes troupes. La venue de tous les hommes avec lesquels j'ai causé ce soir me montrait l'abandon dans lequel était l'émir, et m'indiquait encore l'embarras très-réel dans lequel l'avaient mis nos quelques coups de fusil de cette nuit. J'étais sous cette impression lorsque me sont revenus Bou-Krauïa et les deux émissaires d'Abd-el-Kader. Il me rapportait mon sabre et le cachet du commandant Bazaine, et, en outre, une lettre de l'émir, qui est de l'écriture de Mustapha-ben-Thami..... Bou-Krauïa et ses deux compagnons sont repartis ce soir; les quatre spahis étaient restés avec l'émir, qui avait été bien aise de garder ce renfort pour la sûreté de sa famille chez les Béni-Snassen. J'ai donné à Bou-Krauïa quatre autres spahis choisis, et avec ces huit hommes il sera aussi fort que toute l'escorte de celui contre lequel l'empire de Maroc se ruait avant-hier avec trente-huit mille hommes. » (*Moniteur* du 2 janvier 1848 .)

Tel est le récit détaillé du général de Lamoricière, qui a pris une part si active à la reddition d'Abd-el-Kader. Dans la journée du 23 décembre, l'émir vint lui-même se confier avec sa famille à la générosité de la France. Le 24 janvier, dans l'après-midi, il fut reçu au marabout de Sidi-Brahim par le colonel de Montauban, que rejoignirent bientôt les généraux de Lamoricière et Cavaignac. Une heure après, amené à Djemma-Gazouat, il fut présenté au gouverneur général, duc d'Aumale, qui y était arrivé le matin même, et auquel il remit son cheval de soumission. Le gouverneur général ratifia la parole donnée par le général de Lamoricière, qu'Abd-el-Kader serait conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre, « avec le ferme espoir que le gouvernement du roi lui donnera sa sanction ». Le 25 janvier, Abd-el-Kader s'embarqua pour Oran; et d'Oran, *l'Asmodée* le conduisit à Toulon, où il arriva le 29, avec sa famille et sa suite. Après avoir passé au lazaret le temps exigé par la quarantaine, il fut transféré au fort Lamalgue. Depuis la révolution de Février, l'émir a rappelé au gouvernement français les conditions auxquelles il s'était

soumis, et demandé l'exécution de la promesse formelle que lui avaient donnée le général de Lamoricière et le duc d'Aumale. Mais tout ce que l'on a pu faire jusqu'à présent, ç'a été de rendre sa captivité aussi douce que possible. De Toulon, l'émir fut d'abord transféré avec sa suite au château de Pau, puis de là (en novembre 1848) au château d'Amboise, près de Blois, où il est encore actuellement.

Abd-el-Kader est aujourd'hui âgé de quarante-quatre ans. Son visage est pâle et d'une beauté régulière, pleine de gravité et de mélancolie. Le tour de ses paupières, peint en noir, donne à ses yeux une expression de fatigue et de souffrance. De petites moustaches, peu fournies, et une barbe noire, ornent sa figure, qu'encadrent les plis d'un voile de soie fixé autour de sa tête par un large cordon roulé à triple tour. Tout cet ajustement est recouvert d'un kaïk de serge brune, qui laisse voir l'extrémité de ses bras nus. Son langage abonde en expressions métaphoriques : « Vous devez souffrir du froid, » lui disait le préfet, venu pour le recevoir. « Oh non ! répondit-il, la chaleur de votre amitié fait fondre pour moi la glace de l'air. » La zmala (famille et suite) de l'émir, à son arrivée en France, comptait quatre-vingt-seize personnes, savoir, trente-quatre hommes, trente-deux femmes et trente enfants). Elle se trouve maintenant réduite de plus d'un quart (1). Toute la zmala est d'une grande frugalité : aucun de ses membres n'a de fortune que quelques vêtements et des livres : l'émir seul a rapporté en France quelques milliers de francs, produit de la vente de ses chevaux. C'est dans cette modique réserve qu'il puise pour satisfaire ses goûts de bienfaisance (en quittant Pau, il a fait remettre 309 fr. aux pauvres). Chaque jour, à trois heures du soir, la prière a lieu en commun; elle est suivie de la lecture du Koran. L'émir passe le reste de son temps à lire ou en méditation. — En 1853 Abd-el-Kader a été mis en liberté par un acte généreux de l'empereur Napoléon III. Le gouvernement français, d'accord avec le gouvernement ottoman, lui a assigné Brousse pour résidence.

Annales Algériennes, par M. Pellissier. — M. de Loménie, *Galerie des contemporains illustres*. — *Algérie*, dans la collection de l'*Univers*.

ABD-EL-KADIR-BEN-MOHAMMED, écrivain arabe, originaire de Médina et natif de la ville de Djézireh, sur les bords du Tigre, florissait vers la fin du dixième siècle de l'hégire (seizième siècle de J.-C.). Il a composé, en arabe, un traité sur le café, dont Sylvestre de Sacy a publié un extrait curieux dans sa *Chrestomathie arabe*, vol. 1.

Conde, *Hist de la domination des Arabes en Espagne*. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escurial.*, II, 106, 204, 223.

(1) Notre zmala a été réduite par la mort, et par quelques évacuations sur l'Algérie, à soixante-dix personnes, savoir, y compris l'émir, vingt-trois hommes, et vingt-trois femmes et vingt-quatre enfants. » (*Note de M. le commandant Boissonnet.*)

* **ABD-EL-KADIR-GHILANI**, docteur musulman, natif de Ghilan, en Perse, mort à Bagdad, en 1165. Il composa les statuts de la secte des Sufites, sous le titre de *Mulfuzat i Kadiri*, livre trouvé dans la bibliothèque de Tipou-Saïb.

Stewart, *Descriptive catalogue of Tipu's library*.

* **ABD-EL-MÉLEK**, sultan du Maroc, mort en 1578. Il usurpa le trône au préjudice de son neveu Mouley-Mahomed, qui vint à Lisbonne implorer le secours du roi de Portugal. Il périt, ainsi que son adversaire don Sébastien, dans la fameuse bataille d'Alcassar, livrée le 4 août 1576. *Voyez* SÉBASTIEN (Don).

Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*; Paris, vol. III, p. 329. — Graberg de Hemso, *Specchio geografico e statistico dell' imperio di Marocco*; Gênes, 1834, vol. in-8°, p. 263. — Mesa, *Jornada de don Sebastien em Africa*. — F. Hoefer, *Histoire du Maroc* (dans la collection de l'*Univers*).

ABD-EL-MÉLEK Ier, fils de Nouh, avant-dernier sultan du Khoraçan, de la race des Samanides. Il monta sur le trône en 954 de J.-C. (343 de l'hégire), et eut à soutenir de grandes guerres contre Rokn-Eddaulah, de la dynastie des Bouides, qu'il obligea à lui payer un tribut de 200,000 drachmes d'or. Il mourut d'une chute de cheval, après sept ans de règne, pendant lesquels il se fit remarquer par sa bravoure et sa justice.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Aboulféda, *Annal. Moslem.*, II.

ABD-EL-MÉLEK II, sultan du Khoraçan, fils de Nouh, neuvième et dernier prince de la dynastie des Samanides, succéda, en 389 de l'hégire (998 de J.-C.), à son frère Mansour II. Élevé sur le trône par la faction de Bektouzoun et de Faic, il n'eut que l'ombre d'un pouvoir qui était dans les mains de ces deux rebelles. C'est par leurs instances, et malgré l'opposition vive de Mahmoud le Gaznevite, qu'Eylek-Khan, roi du Turkestan, fut appelé sous prétexte de secourir Abd-el-Mélek, mais en réalité pour le faire prisonnier et s'emparer de Bokhara. Le jeune prince fut enfermé dans une forteresse après un règne de huit mois dix-sept jours, et Eylek-Khan fit son entrée à Bokhara, le 10 de dzoulcaadah 389 de l'hégire (24 octobre 999 de J.-C.).

Aboulféda, *Annal. Molsem.*, II, 603. — Weil, *Geschichte der Khalifen*.

ABD-EL-MÉLEK-BEN-MÉROUAN, cinquième khalife omeyyade de Damas, surnommé *l'Écorcheur de pierres*, à cause de son avarice, succéda à Mérouan Ier, son père, l'an 65 de l'hégire (685 de J.-C.). Il fit la guerre à Abdallab-ben-Zobaïr, maître de l'Arabie, qui troublait les pèlerinages de La Mecque. En 691 il défit Mossab, frère d'Abdallah, sur les bords du Tigre, et s'empara de tout l'Irac. Mais il ne fut pas aussi heureux contre l'empereur Justinien II. Celui-ci crut devoir profiter des dissensions des Arabes pour rompre la paix que son père leur avait accordée. Il envoya le général Léonce avec une armée qui, portant le fer et la flamme au sein des provinces d'Abd-el-Mélek, revint chargée

de riches dépouilles. Abd-el-Mélek, effrayé, promit, pour avoir la paix, de donner par jour à Justinien un esclave, un cheval arabe, et mille pièces d'or. L'empereur grec, de son côté, s'engagea à mettre fin aux incursions des Maronites. Léonce massacra au milieu d'un repas Jean, chef des Maronites. Les musulmans, débarrassés de leur ennemi, revinrent désoler les provinces de l'Asie Mineure. La paix, qui était signée pour dix ans, n'en dura pas quatre. Justinien fut forcé de reprendre les armes, et perdit, avec le tribut stipulé, une grande partie de la petite Arménie. Déjà maîtres de l'Égypte, de la Cyrénaïque et de la Libye, les Arabes tentèrent de subjuguer toute l'Afrique. Après le détrônement de Justinien II, Hassan, général d'Abd-el-Mélek, se chargea de cette grande entreprise. Il s'empara d'abord de Carthage, reprise bientôt par les Grecs et reconquise enfin par les Arabes, qui y mirent le feu, environ huit cent cinquante ans depuis que Scipion-Émilien avait renversé la première. Abd-el-Mélek mourut peu de temps après, à Damas, en 705. — Les premières années de son règne furent signalées par quelques actes de barbarie. Ce fut, dit-on, le conte d'un de ses bouffons qui lui fit changer de conduite. Voici ce conte : « Il y eut une chouette à Bassora et une autre à Mossoul. La chouette de Mossoul ayant demandé à celle de Bassora sa fille en mariage pour son fils, la chouette de Bassora répondit qu'elle ne l'accorderait pas à moins qu'on ne lui donnât cent maisons en ruines. La chouette de Mossoul répondit : « Il me sera impossible de te satisfaire avec l'aide de Dieu; mais si notre prince vit encore un an, je te promets de donner à mon fils ce que tu lui demandes. » Abd-el-Mélek passe pour avoir le premier fait frapper de la monnaie arabe.

Aboulféda, *Annal. Moslem.*, I, 387. — Assouyouti, *Histoire des khalifes*, manusc. du Musée britannique, n° 7324. — Al-Makin, *Histor. Saracen.*, trad. par *Erpenius*, p. 59. — Price, *Chronological retrospect of Mohamedan history*; Lond., 1811-1821, I, p. 429.

ABD-EL-MÉLEK-EBN-HALIB-ASSOLAMI, célèbre écrivain arabe, né à Cordoue, en 801 de J.-C., mort en 854. Il introduisit en Espagne la secte des malékites. Parmi ses nombreux ouvrages on cite : l'*Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes*; — l'*Histoire des sultans de Cordoue* (manusc. n° 288 de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford); — l'*Histoire des Koréischites*; — la *Vie de Mahommed*; — des écrits sur la médecine, l'astrologie, la jurisprudence, etc.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. esc.*, t. II, p. 107.

* **ABD-EL-MÉLEK-EBN-HISCHAM-EL-HIMYARI**, poëte et historien arabe, natif du Caire, mort en 833 de J.-C. Son principal ouvrage a pour titre : *Seyrat Rasoul-illah* (la Vie du messager de Dieu), qui est une histoire (inédite) complète de Mahomet (manusc. n° 1904 de la Bibliothèque de Leyde).

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique* (en arabe)

* **ABD-EL-MÉLEK-EBN-KOREYB-ALBAHELI** (*Al-Asmaï*), savant arabe, né à Basrah, en 740, mort à Bagdad, en 822. Il vécut à la cour du célèbre khalife Haroum-al-Raschid, et composa plus de trente volumes sur les mœurs des Arabes, sur les chameaux, les chevaux, les moutons, les tentes, etc. On lui attribue le fameux roman *Antar*, qui donne la meilleure peinture de la vie arabe.

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.*

* **ABD-EL-MÉLEK-EBN-MOHAMMED** (*Abou-Mansour-Ath-Thalebi*), écrivain persan, né à Nissapour, en 961, mort en 1037. On a de lui : 1° une *Collection des Proverbes*, imprimée et traduite en allemand par M. Flügel; Vienne, 1829, in-4°; — 2° des notices biographiques et des extraits des poëtes les plus célèbres de l'Orient (manuscrits conservés au Musée britannique, à la bibliothèque de l'Escurial, et manuscrit n° 1406 de la Bibliothèque impériale). « Une notice particulière est consacrée à chaque poëte, et chaque notice est accompagnée d'un échantillon des vers du poëte. L'ouvrage est divisé en quatre parties : la première est consacrée aux poëtes de la Syrie, particulièrement à ceux qui florissaient à la cour des princes hamdenites, et à ceux de l'Égypte; la deuxième, aux poëtes de l'Irac et à ceux qui florissaient à la cour des princes déilémites; la troisième, aux poëtes du Djébal, du Fars, du Djordjan et du Thabaristan; enfin, la quatrième, aux poëtes du Khoraçan et de la Transoxiane. M. Dieterici a publié la liste de tous les poëtes dont il est parlé dans l'ouvrage *Mutan abbi nud Seif-Addaula;* Leipzig, 1847, in-8°. » (Extrait du Catalogue du supplément des manuscrits arabes de la Biblioth. imp., rédigé par M. Reinaud.)

Ebn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.*

***ABD-EL-MÉLEK-EBN-MOHAMMED**, historien arabe, vivait à Séville dans la seconde moitié du douzième siècle. On cite de lui une *Histoire de l'établissement des Almohades en Espagne*, en plusieurs volumes, dont le second, contenant le récit des événements arrivés de 1159 à 1172 de J.-C., se conserve, en manuscrit, à la bibliothèque d'Oxford.

ABD-EL-MÉLIK-BEN-OMAR (le *Marsille* des chroniques et des romans de chevalerie), un des principaux vizirs d'Abd-er-Rahman I[er], naquit en 718, et mourut en 788. Lorsque ce prince fut appelé en Espagne par les restes du parti des Omeyyades, Abd-el-Mélik accourut de l'Orient, où il vivait en exil, pour lui offrir ses services, et il en reçut le gouvernement de Séville. Chargé presque aussitôt de réduire par les armes Ioussouf-el-Fehry, il lui enleva successivement toutes les places fortes, et lui livra un combat dans lequel périt cet ancien émir d'Espagne, dont il fit suspendre la tête à l'une des portes de la ville (an de l'hégire 142, de J.-C. 759). L'année suivante, Abd-el-Mélik concourut à réprimer les révoltes fomentées sur divers points par les fils de Ioussouf ou les chéiks de leur parti;

deux ans après, il eut également une part glorieuse à la défaite des Africains qui abordèrent en Espagne avec le dessein d'y rétablir l'autorité spirituelle du khalife d'Orient et de détruire la puissance du sage et vaillant Abd-er-Rahman Ier. Lorsque après la dispersion de ces Africains leur auxiliaire, le chef des bandits d'Espagne armés pour la même cause religieuse, osa tenter un coup de main sur Séville, Abd-el-Mélik fondit sur lui, tailla en pièces sa troupe, et, l'ayant fait prisonnier, lui fit trancher la tête avec quelques autres chefs rebelles. Bientôt Abd-er-Rahman eut à combattre un nouveau rival dans Abd-el-Ghafy, gouverneur de Mequinez, qui se disait issu de Fatimé, fille du prophète. Abd-el-Mélik envoie contre lui son plus jeune fils Khosym, à la tête d'un simple détachement. Peu habitué encore aux dangers de la guerre, le jeune homme se replie sans coup férir sur la ville, où il paraît devant son père dans une agitation telle, que celui-ci croit y voir un indice de lâche épouvante. A cette vue, Abd-el-Mélik n'est plus maître de lui-même : « Meurs, lâche ! lui crie-t-il en le frappant au cœur avec sa lance; tu n'es pas mon fils, tu n'es pas de la noble race de Mérouân ! » Un poignant remords succéda bientôt à cet accès de frénésie. Abd-el-Mélik chercha plutôt à mourir qu'à vaincre dans le combat qui allait s'engager. L'action fut vive et le succès douteux; elle recommença le lendemain, et continua avec le même acharnement, jusqu'à ce qu'Abd-el-Mélik ayant été atteint d'une grave blessure, l'ennemi prit le dessus et entra vainqueur dans la place, d'où néanmoins il fut délogé la nuit d'après. Dans les mœurs chevaleresques et barbares de cette époque, la conduite d'Abd-el-Mélik n'excita que de l'admiration : s'il s'y mêlait quelque commisération, le père en était seul l'objet. Le roi lui donna le gouvernement de Saragosse et de toute l'Espagne orientale (156 de l'hégire, de J.-C. 772). C'est dans cette charge éminente qu'Abd-el-Mélik passa le reste de sa vie. Il l'occupait encore à l'époque de l'invasion de l'Espagne par Charlemagne. [*Enc. des g. du m.*]

Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France et dans les contrées voisines*, vol. in-8° ; Paris, 1836.

ABD-EL-MOTTALIB, grand-père et tuteur de Mahomet, né vers l'an de J.-C. 497, mort à La Mecque, vers l'an 579. Abd-el-Mottalib, fils de Haschem, portait primitivement le nom d'*Amer*, ou, selon d'autres auteurs, de *Scheyba*. Son père, qui s'était marié, à Yathreb, avec Salma, fille d'Amer, de la tribu des Benou-Nadjar, étant mort dans un voyage qu'il fit à Ghazza, Amer resta près de sa mère à Yathreb, où ils vivaient tous deux dans un état voisin de l'indigence. Mottalib, frère de Haschem et par conséquent oncle paternel d'Amer, résidait à La Mecque. Ayant appris la triste position à laquelle son neveu était réduit, il résolut de l'élever près de lui, alla le prendre à Yathreb, et le ramena en croupe sur son cheval. Comme il rentrait dans sa maison, quelques Koréischites lui demandèrent quel était cet enfant qu'il avait avec lui. Honteux du costume misérable d'Amer, il n'osa pas répondre : C'est mon neveu ; il dit : C'est mon esclave. A dater de ce moment, Amer ne fut plus connu que sous le nom d'*esclave de Mottalib* (Abd-el-Mottalib). Ainsi élevé près de son oncle, Abd-el-Mottalib lui succéda, vers l'âge de vingt-trois ans dans les charges importantes de *sicâya* et de *rifâda*, charges qui consistaient à distribuer des vivres aux pèlerins pendant l'époque de pèlerinage, et à veiller à l'administration des eaux. Dès le début de ses fonctions, il rendit un grand service aux Koréischites, en leur faisant retrouver plusieurs objets sacrés qui servaient au culte des dieux dans la Caaba, et qui avaient été enfouis par les Djorhomites, à l'époque où ces Arabes avaient été dépossédés de la garde du temple par la tribu de Kozaa. Ces objets se trouvaient cachés au fond du puits de Zemzem, qui avait été comblé, et dont on ne reconnaissait plus l'emplacement ; en sorte que la découverte d'Abd-el-Mottalib eut le double avantage de rendre à La Mecque des trésors qu'elle croyait perdus, et de faire jaillir de nouveau une source dont la perte était restée irréparable. Ce fut l'honneur que valut à Abd-el-Mottalib cet heureux événement qui lui attira la jalousie de plusieurs de ses concitoyens, et occasionna la querelle dans laquelle, à l'occasion du reproche qu'on lui adressa de n'avoir qu'un seul fils, il dévoua l'un de ses enfants à la mort, dans le cas où Dieu, le regardant favorablement, lui accorderait enfin une nombreuse progéniture. (*Voy.* ABDALLAH-BEN-ABD-EL-MOTTALIB.)

Nous avons dit dans quelles angoisses ce vœu fatal jeta Abd-el-Mottalib, et comment son fils Abdallah, qui devait être le père de Mahomet, échappa au sort qui le menaçait. Vers l'époque où ces faits venaient de s'accomplir, La Mecque et son temple se virent menacés d'une complète destruction par l'approche du roi abyssin Abraha et de son armée. Sans entrer dans les détails de cette célèbre expédition, connue chez les Arabes sous le nom de Guerre de l'Éléphant, nous dirons seulement qu'à cette époque Abd-el-Mottalib, devenu le véritable chef de La Mecque, par l'importance de ses charges, ses richesses, ses talents, son influence, se rendit auprès du monarque abyssin, qui le traita avec la plus grande considération, lui fit rendre tout ce qui lui appartenait en propre dans le butin pris par ses soldats, mais refusa de se désister de ses projets violents contre la Caaba. Lorsque le ciel, d'après les traditions arabes, eut sauvé la Caaba par un miracle, ou plutôt lorsqu'une épidémie eut anéanti l'armée abyssine, Abd-el-Mottalib, qui avait abandonné la ville à la tête de la population pour se retirer sur les montagnes voisines, songea à réparer les dégâts causés par l'ennemi, et envoya pour chercher des provisions

à Yathreb son fils Abdallah, qui mourut dans le voyage. Peu de mois après, Amina, femme d'Abdallah, mit au monde un fils auquel Abd-el-Mottalib donna le nom de Mohammed ou Mahomet, en déclarant aux principaux chefs koréischites, rassemblés à cet effet, qu'il n'avait choisi pour son petit-fils aucun des noms usités dans la tribu, mais qu'il l'avait appelé *Mohammed*, ou *le Glorifié*, afin qu'il fût glorifié par Dieu dans le ciel et par les créatures de Dieu sur la terre. A la mort d'Amina, qui laissait son fils, âgé de six ans, complétement orphelin, Mahomet fut recueilli par son aïeul Abd-el-Mottalib, qui avait pour lui la plus vive affection. Ainsi, lorsque le vieillard, entouré de sa nombreuse famille, venait s'asseoir auprès de la Caaba, il laissait son petit-fils venir familièrement se mettre à côté de lui sur le tapis réservé à son seul usage; et quand les oncles du jeune enfant, choqués de sa hardiesse, voulaient le faire retirer : « Laissez-le, leur répondait Abd-el-Mottalib, car il a le pressentiment de sa grandeur future. » Abd-el-Mottalib, déjà très-âgé, fut envoyé par ses compatriotes pour féliciter Madicârib, roi du Yémen, quand la puissance des Abyssins eut été renversée dans ce pays : ce fut lui qui porta la parole. Telle était la considération dont il jouissait, que le prince ayant donné à chacun des envoyés de riches présents, en décupla la valeur pour offrir à Abd-el-Mottalib un don qui fût digne de lui. Ce fut trois ans après cette ambassade qu'Abd-el-Mottalib mourut, à La Mecque, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Il avait eu de son union avec Samrâ, fille de Djondab, son fils aîné, Harith, qui fut longtemps son unique enfant. De Lombna, de la tribu des Kosaïtes, il eut Aboulahab; de Fatima, fille d'Amer, de la tribu de Makhzoum, il eut Aboutaleb, qui devint père d'Ali; Zobéir, Abdallah, père de Mahomet, et cinq filles. Noteyla, fille de Djanâb, lui donna Dhirâr et Abbâs, dont les Abbassides tirèrent leur origine; de Hâla, fille d'Ohayb, il avait eu Moucawwim, Djahl, Hamsa, et une fille nommé Safiya. Si l'on joint à cette postérité deux fils dont les noms sont restés incertains, on trouvera que cet homme, qui avait craint si longtemps de n'être pas représenté par un assez grand nombre de descendants, a eu, de cinq femmes, treize fils et six filles, dont les enfants devaient jeter sur l'Orient le plus grand éclat. NOEL DES VERGERS.

Aboulféda, *Annal. Moslem.* — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie* (dans la collection de l'*Univers*). — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*, 3 vol. in-8°; Paris, 1849.

ABD-EL-MOUMEN (*Abou-Mohammed*), né en 495 de l'hégire (1101 de J.-C.), mort le 8 djoumadj, an 558 (de J.-C. 1163), premier khalife et deuxième imam de la secte et dynastie africaine des *Al-Movahédoûn*, ou *unitaires*, communément dits *Almohades*. Il avait été le disciple et le compagnon du fameux Mahdy-ben-Toumert, auquel il succéda, l'an de l'hégire 524 (1130 de J.-C.), après l'avoir aidé à fonder sa puissance. Fils d'un potier de terre, Abd-el-Moumen se distinguait déjà par son savoir et ses talents, lorsque, à peine âgé de dix-huit ans, il devint le confident des projets de son maître, qu'il suivit à Fez et à Maroc. Leurs audacieuses prédications les ayant fait proscrire de ces villes, les deux novateurs se réfugièrent à Tinmâl, sur les confins du Sahara : c'est là que, par la provocation d'Abd-el-Moumen, les adhérents de la nouvelle secte proclamèrent en qualité de *mahdy*, ou messie, et d'*imam* (grand prêtre), Ben-Toumert, qui aussitôt nomma l'adroit séide son *hadib*, ou lieutenant. Abd-el-Moumen mérita par son intrépidité et par sa prudence d'enchaîner la victoire à ses drapeaux : chaque jour il obtint un nouveau triomphe contre les troupes du roi almoravide Ali-Aboul-Hacem. Cependant un seul échec que les Almohades essuyèrent devant Maroc (1125 de J.-C.) mit leur parti dans le plus grand péril; mais par la bravoure et l'habileté qu'il déploya pour en sauver les débris, Abd-el-Moumen justifia l'exclamation prophétique de son maître : « Notre empire est sauvé, puisque Abd-el-Moumen vit encore! » En effet, une diversion causée au profit du prince almoravide par l'expédition d'Alphonse *le Batailleur* sur l'Andalousie, laissa aux Almohades le temps de réparer leurs pertes. En 1130, une armée de 30,000 hommes bien exercés sortit du Tinmâl, sous les ordres d'Abd-el-Moumen, alors imam, et non loin d'Agmat une déroute complète des Almoravides vengea la défaite des Almohades à Maroc. Ils se seraient alors emparés de cette place, si d'autres vues n'avaient pas rappelé Abd-el-Moumen à Tinmâl. Bientôt le mahdy Ben-Toumert, qui sentait approcher sa fin, abdiqua l'autorité suprême. Les chéiks prirent l'avis du peuple, dans une assemblée générale de ses représentants, et Abd-el-Moumen fut proclamé sans opposition khalife des Almohades. En moins de cinq années il avait soumis à sa loi toutes les tribus guerrières des montagnes de Darah jusqu'à Saléh, tout le pays de Fez et celui de Teza à l'intérieur; des lois nouvelles avaient réglé les formes et l'action du pouvoir administratif. Mettant à profit les embarras toujours plus pressants qui entouraient le trône de Maroc, Abd-el-Moumen vint menacer à la fois Fez et Tlemsen. Alors s'engagea aux environs de Tlemsen une action générale, qui décida du sort des Almoravides. L'iman almohade, dont les forces étaient inférieures en nombre à celles de son adversaire, l'avait emporté sur lui par l'habileté des manœuvres.

A cette occasion Abd-el-Moumen employa des moyens de tactique dont l'application est généralement regardée comme une découverte moderne : nous voulons parler de la disposition des troupes en carré. Le premier rang de chacune des lignes présentait un front hérissé de lances; le second se composait d'hommes armés d'épées et de boucliers; et derrière ce rempart

vivant se tenaient, sur deux rangs, des arbalétriers et des frondeurs; enfin, à un signal donné, les quatre angles présentaient, à la cavalerie que renfermait cette vaste enceinte, des issues pour opérer ses charges. Ce combat fut suivi de la prise d'Oran, et bientôt après de celles de Tlemsen et de Fez : cent mille personnes périrent, dit-on, dans le massacre des habitants de cette dernière ville. La nouvelle de ces événements porta les gouverneurs des provinces musulmanes d'Espagne à embrasser les doctrines religieuses du mahdy et à se détacher par conséquent de l'obéissance du jeune Ibrahim, nouveau roi de Maroc, dont l'empire se trouva réduit à l'enceinte de cette cité. Pendant qu'Abd-el-Moumen en faisait le siége, ses lieutenants préludèrent à la conquête de la Péninsule par l'occupation d'Algésiras et de Gibraltar. Proclamé roi de Maroc dès que le sort des armes l'eut rendu maître d'Ibrahim et de la ville fidèle, qui pour sa défense avait supporté les horreurs d'une famine affreuse, le farouche Almohade en acheva la dévastation : enfin, ce vaste tombeau, purifié selon le rit du mahdy, fut repeuplé par des nomades, appelés du désert. Ce fut par de semblables cruautés qu'il soumit, en assez peu de temps, Saléh, Ceuta, Segilmesse, les pays de Zanhaga et de Doukela, Kaïrouan et Tunis, et enfin toute la Mauritanie jusqu'au désert de Barcah. Cependant, déjà maîtres de Séville et de Cordoue, les Almohades pressaient dans Grenade les derniers soutiens du parti Almoravide. Alarmé de leurs succès, Alfonse de Léon vint leur faire la guerre. Elle traîna en longueur, jusqu'au moment où Abd-el-Moumen se décida à s'embarquer lui-même pour Gibraltar. La mort d'Alfonse de Léon avait apporté de grands changements dans la politique des princes chrétiens, qui alors étaient entièrement divisés de vues et d'intérêts. Rappelé à Maroc par les soins de l'administration, Abd-el-Moumen ne songeait qu'au moyen d'achever par un coup de main la conquête de la Péninsule hispanique; mais au moment même où le *djéhad*, ou publication de la guerre sainte, rassemblait sous ses drapeaux une armée que l'on évalue à cent mille fantassins et trois cent mille chevaux, il mourut subitement, dans la soixante-troisième année de son âge et la trente-quatrième de son règne.

Ainsi qu'il l'avait ordonné, Abd-el-Moumen fut enseveli dans le même tombeau que le mahdy, à Tinmâl, lieu qui était pour sa secte un objet de vénération. Quoique constamment occupé des soins de la guerre, Abd-el-Moumen n'avait pas entièrement négligé ce qui pouvait concourir au bien-être de ses sujets. Il encouragea la publication des ouvrages littéraires, précédemment prohibés par les austères Almoravides. C'eût été à la vérité ne faire que peu de chose pour les lettres, s'il s'était borné à remettre en honneur les romans de chevalerie; mais les Maures et les Arabes d'Espagne lui devaient réellement de la reconnaissance pour les établissements d'instruction publique qu'il fonda, et au nombre desquels on cite l'école des *hâfites*. Sous ce nom étaient désignés trois mille enfants que le souverain faisait élever gratuitement, sans distinction de rang ni de fortune. Ils étaient instruits dans la religion et les sciences, et avaient des maîtres pour tous les exercices du corps. Afin d'honorer cet établissement, Abd-el-Moumen avait voulu que ses propres enfants fussent du nombre des hâfites. [*Enc. des g. du m.*]

Cartas, *Histoire du Maroc*. — Ebn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*. — Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, II, 249. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, II, 140. — Ebn-Sahibi-Salat, *Histoire des Almohades*, manusc. n° 434 de la Bibliothèque Bodléienne. — F. Hoefer, *Histoire du Maroc* (dans la collection de l'*Univers*).

ABD-EL-REZZAK, ou plutôt *Abd-er-Rezzak* (par assimilation de la lettre *r*), fondateur de la dynastie des Sarbédariens, né à Bashteyn, dépendant de Sebbuzwar, mort vers 1340 de J.-C. Il fut d'abord huissier (*yéçaoul*) du sultan Abou-Saïd-Khan, et percepteur des impôts dans le Kirman. Il s'acquit ensuite une grande popularité en délivrant sa ville natale d'un gouverneur tyrannique, et défit les troupes du vizir Ala-Édyn, qui avaient été envoyées contre lui. Il attacha à une potence des bonnets, contre lesquels tous ses partisans devaient lancer des pierres. C'est de là que la dynastie prit le nom de *Sarbédar*, qui signifie *tête sur une potence*. Ala-Édyn, tombé entre les mains du vainqueur, fut mis à mort, l'an 737 de l'hégire (1336-7 de J.-C.). Abd-el-Rezzak se rendit maître de Sebbuzwar, et se fit proclamer souverain. Il se tua quelque temps après en sautant par une fenêtre, sur une menace de son frère Maçoud, qui lui succéda.

S. de Sacy, dans *Notices et Extraits des manuscrits*, vol. IV, p. 252. — D'Herbelot, *Biblioth. Orient.* — *Kholassatou-Akhbar*, *Histoire générale*, par Khondemir, (manusc. du Musée britannique).

ABD-EL-WAHAB, fondateur de la secte des *Wahabis* ou Wahabites, naquit en 1692, dans les environs de Hillah (l'ancienne Babylone), sur les bords de l'Euphrate, et mourut le 14 juin 1787. D'une famille pauvre, il fut adopté par Ibrahim, riche Arabe, étudia à Ispahan sous des maîtres habiles, parcourut le Khoraçan, et vint séjourner à Bagdad et à Bassora. Là, il enseigna des doctrines religieuses qui se rapprochaient de celles du célèbre Abou-Hanifah. Plusieurs chéiks du Nedjd les adoptèrent, et se rangèrent sous la bannière du nouveau prophète. Ce fut une cause de discorde parmi les petits princes ou chefs des tribus arabes : les deux partis s'accusèrent réciproquement d'hérésie, et il y eut des rencontres sanglantes. Les sectaires n'admettaient pas que le Koran fût l'œuvre de l'inspiration divine et de l'ange Gabriel; rejetant les saints, ils n'adressaient leurs prières qu'à Dieu; ils permettaient de tuer un agresseur sans attendre que la justice eût prononcé sur son sort; enfin, ils regardaient comme un crime les vœux

que l'on faisait dans un péril imminent. — Le parti le plus faible appela à son secours Arar, chéik d'Al-Ahsa, dont les États étaient situés près du golfe Persique. Les troupes de cet auxiliaire furent mises en déroute par Abd-el-Wahab, retranché dans une forteresse de la province Dereyeh. Mekhramy, chéik de Nedjéran, se joignit par la suite aux Wahabis, qui attaquèrent, en 1763, la puissante tribu des Beni-Khaled, dans le pays d'Al-Ahsa, et se rendirent redoutables dans toute la contrée par leur intolérance et leurs brigandages. Les Wahabis sont les calvinistes de l'islamisme. Niebuhr (*Voyage en Arabie*) a donné des détails précieux sur Wahab et sa secte.

Burckhardt, *Materials for a history of the Wahabys*; Lond., 1830. — *Voyages d'Ali-Bey*; Paris, 1814.

ABDÉRAHMAN ou **ABDÉRAME**. *Voy.* ABD-ER-RAHMAN.

* **ABD-ER-RAHMAN** (1), empereur actuel du Maroc, naquit en 1778. Il succéda en 1823 à son oncle Muley-Soliman, qui occupa le trône depuis 1794, époque de la mort du père d'Abd-er-Rahman. Les quatre premières années de son règne étaient troublées par des révoltes de tribus qui furent enfin obligées de se soumettre. La plupart des puissances maritimes de l'Europe payaient autrefois à l'empereur du Maroc ainsi qu'aux États Barbaresques un tribut annuel pour se garantir contre la piraterie. L'Autriche, une des premières, refusa de payer ce tribut, ce qui amena un conflit. Les Marocains capturèrent, en 1828, un navire vénitien dans le port de Rabat, et chargèrent de chaînes tout l'équipage. L'apparition d'une flotte autrichienne, sous les ordres de l'amiral Bandiera, fit rendre le navire avec l'équipage, et renoncer au payement d'un tribut honteux. En 1844, Abd-er-Rhaman se vit menacé d'une rupture avec l'Espagne, à l'occasion de la mise à mort d'un agent consulaire, Victor Darmon; mais ce différend fut aplani par la médiation du gouvernement anglais. Cependant les menaces de guerre de la part d'une puissance chrétienne avaient surexcité le fanatisme des Marocains. Abd-el-Kader sut habilement exploiter ce fanatisme musulman, en forçant l'empereur à s'allier avec lui contre les Français, dans une guerre sainte. La bataille de l'Isly (13 août 1844) et les démonstrations de la flotte française sous les ordres de l'amiral de Joinville détruisirent cette coalition, et mirent l'empire du Maroc à deux doigts de sa perte. Ici encore l'Angleterre intervint pour amener la conclusion d'un traité très-médiocrement avantageux pour la France : on n'exigea d'Abd-er-Rahman vaincu que la diminution de la garnison marocaine sur les frontières algériennes et l'exil d'Abd-el-Kader dans la partie centrale du Maroc. L'héritier présomptif, Sidi-Mahommed, est né en 1803.

F. Hoefer, *Histoire du Maroc* (dans la collection de l'*Univers*).

(1) Nom arabe, qui signifie *esclave du Miséricordieux*.

ABD-ER-RAHMAN, ABD-EL-RAHMAN ou **ABD-AL-RAHMAN**, prince africain, né à Tombouctou, vers le milieu du dix-huitième siècle. Chargé du commandement d'une expédition contre les Hébohs, il fut fait prisonnier et vendu comme esclave. Après plusieurs années de dur esclavage à Natchez, il fut reconnu par le docteur Cox (des États-Unis) pour l'ami qui lui avait donné jadis une généreuse hospitalité à la capitale du Foutah-Djallao, dans l'intérieur de l'Afrique. Touché de compassion et pénétré de reconnaissance, Cox lui procura la liberté; mais le malheureux Abd-er-Rahman mourut le 6 juillet 1829, au moment où il allait rentrer dans son pays natal et y établir des relations commerciales avec les États-Unis.

ABD-ER-RAHMAN-BEN-HOSSAÏN, historien arabe moderne, né au Caire, vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Constantinople, vers 1820. Il fut surnommé *Djebarti*, de Djebaret, village de la haute Égypte, d'où sa famille tirait son origine. A l'époque de l'expédition française, il jouissait d'une grande réputation de savant dans toute l'Égypte, et sous l'administration du général Kléber il fit partie du divan au Caire. Après l'évacuation des Français, il rédigea une histoire sous le titre : *Fatihet al-nasr fy khelasset Misr* (Annonce de la victoire qui a délivré l'Égypte, et en fit hommage au sultan Moustapha IV en 1807. Cet ouvrage fut traduit en turc, et de là en français par M. Cardin (version manuscrite). Abd-er-Rahman a en outre composé en arabe un livre intitulé *Ketab Adjayb alatsar fyl taradjem ou alakhbar* (Livre des souvenirs les plus merveilleux en fait d'explications et de récits); c'est une Histoire générale de l'Égypte moderne, en 3 vol. in-4°, commençant à l'an 1100 de l'hégire (1988 de J.-C.), et finissant en 1220 (1806 de J.-C.). — Le père d'Abd-er-Rahman, Hossaïn-Djebarti, a composé un traité *Des poids et des mesures*, dont le manuscrit arabe existe à la Bibliothèque impériale.

Zenker, *Bibliotheca orientalis*.

ABD-ER-RAHAMAN-EBN-KHALDOUN. *Voy.* EBN-KHALDOUN.

ABD-ED-RAHMAN Ier (BEN-MOAVIAH-BEN-HISSEM), surnommé *Abou-Motrif-el-Safir*, le fondateur de la puissance des Omeyyades d'Espagne, naquit à Damas, l'an 113 de l'hégire (de J.-C. 731), et mourut le 24 rabi II, 172 de l'hégire (40 sept. 787 de l'ère chrétienne). Témoin du meurtre de sa famille, Abd-er-Rahman n'échappa que par miracle à son arrêt de mort. Après avoir habité tour à tour plusieurs retraites, il passa dans la Mauritanie, certain de trouver un dernier refuge à Tahort, parmi la tribu de Zénètes, à laquelle appartenait sa mère. C'est là que le dernier rejeton des Omeyyades reçut l'offre de la couronne d'Espagne que lui vint faire une députation des chefs des tribus arabes, syriennes et égyptiennes qui y étaient établies, et à qui les convulsions de leur patrie adoptive, depuis la révolution qui avait

donné un nouveau maître à l'Orient, faisaient regretter la domination plus ferme des Omeyyades, dont eux-mêmes étaient les délégués ou les créatures. Une seule circonstance semblait promettre quelque chance de succès à cette tentative audacieuse : c'était la lutte engagée entre Ioussouf-el-Fehry, émir d'Espagne, et l'émir de la mer, Ahmer-ben-Amrham. Mais le premier, vainqueur de son rival, le traînait captif à sa suite avec son fils en rentrant dans Cordoue, au moment où, à la tête d'une poignée de Zénètes, sa seule escorte, le jeune Abd-er-Rahman aborda à Almunecar (août 755). Il y était attendu par environ vingt mille hommes; et à Séville il fut accueilli en souverain. En peu de temps il y reçut la soumission et le serment d'obéissance de toutes les places voisines; et, marchant contre Cordoue, il défait d'abord le fils de Ioussouf, envoyé pour lui disputer le passage; et dans les champs de Musarah il se trouve en présence de l'armée, quatre fois plus nombreuse, de l'émir lui-même, qu'il taille en pièces malgré sa résistance assez vive, et qu'il force enfin à se replier en déroute sur l'Algarve. Cordoue ouvrit ses portes au vainqueur, à qui une série d'autres victoires assura décidément la possession de l'Espagne. Secondé par la bravoure et l'habileté des lieutenants qu'il avait su choisir, Abd-er-Rahman réduisit totalement les restes du parti de Ioussouf.

Pendant qu'au milieu de ses incroyables succès s'établissait la puissance des Omeyyades en Espagne, les Arabes perdirent avec Narbonne tout espoir d'établissement au delà des Pyrénées (143 de l'hégire, 760 de J.-C.). Cependant la cour d'Orient, qu'occupaient incessamment les révoltes des chéiks, ne laissa pas de faire quelques tentatives pour briser la puissance indépendante qui s'était formée en Espagne. Les anathèmes religieux avaient été sans effet. On fit partir successivement d'Afrique deux expéditions précédées de manifestes où Abd-er-Rahman était traité de rebelle, de proscrit, d'*aldakhel* (intrus). Ces armées africaines furent battues et dispersées : la seule réponse que l'*aldakhel* voulut faire aux invectives dont il était l'objet, fut d'envoyer la tête du chef d'une de ces expéditions à Kairouan, où ses émissaires la clouèrent de nuit à une colonne, avec cette inscription : « C'est « ainsi qu'Abd-er-Rahman, le successeur des « Omeyyades, traite les téméraires et les super- « bes. » Cependant le parti fanatique ou ambitieux qui luttait en Espagne contre l'autorité d'Abd-er-Rahman en faveur de la suprématie du khalife d'Orient, continua d'agiter plusieurs provinces; mais il paraît qu'une paix profonde s'établit enfin dans le royaume de Cordoue à l'époque où Charlemagne s'avançait en vainqueur jusqu'aux rives de l'Èbre. Quatre ans après cette invasion extraordinaire, et pendant que l'aigle d'Occident était à Roncevaux aux prises avec les Navarrais et les Basques, les dernières traces des conquêtes de Charlemagne en Espagne disparurent par le rétablissement de l'autorité d'Abd-er-Rahman dans Saragosse (162 de l'hégire, 778 de J.-C.). Cinq ans plus tard, le feu de la révolte fut rallumé dans les Alpuxaras. Bien du sang coula encore dans cette guerre civile, mais non sans produire en même temps un heureux résultat en purgeant le pays des bandits dont il était infesté. Le calme enfin se rétablit, et Abd-er-Rahman s'occupa activement du soin d'améliorer l'organisation intérieure de l'État, dont il avait déjà embelli les principales cités. Sa situation à l'égard du khalife d'Orient lui imposait l'obligation de faire justice et la tolérance. Il encourageait et donnait lui-même l'exemple d'une haute estime pour les travaux de l'esprit, en s'entourant de savants et en cultivant la poésie. Il avait fondé en Espagne un nombre considérable de mosquées, dont la plus belle est celle de Cordoue : il en avait lui-même fourni le plan, et il y travaillait de ses mains une heure chaque jour jusqu'à l'achèvement de cet édifice. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que ce fut lui qui planta, dans ses magnifiques jardins de Cordoue, le premier palmier que vit le sol espagnol; et c'est de là que viennent, dit-on, tous les palmiers de l'Espagne. Quelque temps avant sa mort, Abd-er-Rahman, justement surnommé *le Sage*, avait associé à sa couronne son plus jeune fils Hakem-al-Rhadi, qui lui succéda, à l'exclusion de ses aînés, Suleiman et Abdallah. Abd-er-Rahman l'affectionnait pour ses précieuses qualités, et parce qu'il l'avait eu de la sultane Hovara, dont toute sa vie il avait été l'amant idolâtre. Son autorité passa sans obstacle à son fils Hakem. [*Enc. des g. du m.*]

Mariana. *Hist. de reb. Hisp.* — Marmol, lib. II, c. XX. — Roderic de Tolède, *Historia Arabum.* — Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. II. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, vol. III, p. 30, 198. — Al-Homaydi, manusc. de la biblioth. Bodléienne, n° 464. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France*, etc.

ABD-ER-RAHMAN II (*El-Mouzaffer*), quatrième émir omeyyade de Cordoue, fils et successeur d'Alhakem Ier, né en 788, mort en 852, monta sur le trône à l'âge de trente-quatre ans, l'an 206 de l'hégire (822 de J.-C.). Des guerres continuelles, tant étrangères qu'intestines, agitèrent son règne. Souverain d'un peuple remuant, que des membres de sa propre famille excitaient à la révolte, et entouré de voisins avides de conquêtes, Abd-er-Rahman eut beaucoup de peine à résister aux tentatives des uns et des autres. Il fit successivement et quelquefois simultanément la guerre aux Asturiens, aux Français conduits par le fils de Charlemagne, et au khalife de Bagdad. Cependant les sujets d'Abd-er-Rahman furent moins malheureux qu'ils auraient pu l'être sous un autre prince. Celui-ci se montra empressé de soulager la misère du peuple; il favorisa l'industrie, le commerce, les sciences et les arts; ses efforts furent constamment dirigés vers des objets d'utilité publique.

Aussi, lorsqu'il mourut, après trente années d'un règne plus brillant qu'heureux, ses sujets le regrettèrent comme le meilleur des pères. Pour continuer ses bienfaits après lui, il s'était attaché à faire donner à son fils aîné, qui lui succéda, sous le nom de Mohammed I[er], une excellente éducation, et ce prince honora la couronne par ses grandes qualités. Il avait de ses différentes femmes quarante-cinq fils et quarante-et-une filles. Abd-er-Rahman a composé en arabe des *Annales de l'Espagne*. Il faisait traduire en arabe les ouvrages des philosophes grecs, qu'il avait fait acheter à grands frais en Orient. Sa cour de Cordoue était la plus brillante de l'Europe, et le rendez-vous des poëtes et des savants de tout l'Orient. Ce prince si éclairé, et de mœurs si douces, avait cependant permis aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Koran et de Mahomet.

Condé, *Histoire de la domination des Arabes*, t. I. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, vol. II, p. 199. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France*, etc.

ABD-ER-RAHMAN III (*Émir-Al-Moumenyn*, c'est-à-dire prince des croyants), surnommé *An-Nassir-Ledyn-Allah* (protecteur du culte de Dieu), huitième roi omeyyade de Cordoue, et le premier qui porte le titre de khalife en Espagne, naquit en 891, et mourut en 961. Il succéda, en 912 de notre ère (300 de l'hégire), à son grand-père Abdallah-ben-Mohammed, qui l'avait fait reconnaître *vali alhadi*, à l'exclusion de son fils Almudafar. Abd-er-Rahman avait vingt-et-un ans lorsqu'il ceignit le baudrier royal. La douceur et l'aménité de son caractère, autant que l'agrément de son esprit et les avantages extérieurs dont la nature l'avait doué, lui conquirent de bonne heure l'affection des grands et la prédilection de son aïeul. Après avoir donné ses soins à assurer la tranquillité dans Cordoue, il s'apprêta à combattre le rebelle Kalib-ben-Hassùn, qui, usurpateur de la moitié du royaume des premiers khalifes d'Espagne, régnait à Tolède. S'avançant contre lui, à la tête de quarante mille soldats d'élite, il le joignit aux environs de Cuença, et remporta sur lui une victoire longtemps disputée, mais décisive (301 de l'hégire, 913 de J.-C.) Les rebelles laissèrent sept mille morts sur le champ de bataille; il y en eut trois mille du côté d'Abd-er-Rahman. En peu de temps deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent au jeune roi. De retour dans sa capitale, Abd-er-Rahman fit équiper, avec une incroyable diligence, une flotte destinée à protéger les côtes du royaume contre les corsaires africains et arabes qui infestaient la Méditerranée et venaient exercer d'horribles ravages en Sicile et en Calabre; puis il acheva de soumettre Kalib, et réprima l'insurrection qui éclata en même temps dans les Alpuxaras. Il surprit les rebelles, et les dispersa.

Cependant Djaffar, l'un des fils de Kalib, était allé mendier chez les chrétiens des secours contre le khalife de Cordoue; et à son instigation le jeune roi de Léon, Ramire II, avait franchi le Duero, à la tête d'une armée nombreuse, saccagé la province de Tolède, et pris Talaveyra. Pour punir cette agression téméraire, Abd-er-Rahman fit envahir à son tour la Galice par le prince Almudafar, qui extermina l'armée de Ramire (an de l'hég. 318, de J.-C. 930). C'est à cette même époque qu'Abd-er-Rahman, sollicité par les chéiks zénètes, envoya une armée en Afrique pour disputer la suzeraineté de Fez au fondateur de la dynastie des Fatimites, à Obéid-Allah-al-Mahdy, qui avait mis fin au règne des Édrisites. Le massacre de sept mille Fatimites marqua le premier établissement de la puissance d'Abd-er-Rahman, dont le nom fut dès ce moment proclamé dans les mosquées de Fez. Mais, moins d'un an après, cette ville fut reprise par le général fatimite Maïssoud, qui exerça de sanglantes représailles sur les soldats d'Abd-er-Rahman.

Tandis que l'Afrique dévorait ses trésors et ses meilleurs soldats, Abd-er-Rahman fit face à une nouvelle agression de Ramire dans la Lusitanie. A la vérité, ce prince fut encore repoussé par le brave Almudafar; mais ce fut au prix de sacrifices que l'épuisement du royaume ne permettait pas de continuer. Rassemblant une armée de cent mille hommes, Abd-er-Rahman franchit le Duero, et vint mettre le siége devant Zamora. Sous les murs de cette ville, il s'engagea entre Abd-er-Rahman et Ramire une bataille des plus meurtrières. Ramire effectua sa retraite sans avoir pu secourir Zamora, que les Arabes prirent d'assaut. Abd-er-Rahman voulait alors tenter de nouveaux efforts pour établir plus solidement sa domination en Afrique, quand on vint lui dénoncer un complot que son propre fils avait tramé contre son pouvoir à Cordoue. Abd-er-Rahman, sacrifiant au repos de ses peuples un fils dont les qualités éminentes avaient mérité sa tendresse, fit saisir Abdallah, et le condamna au supplice de la corde au palais de Medina-Azhara. Mais ce meurtre empoisonna la vie du père. La gloire et la magnificence dont il était entouré allégeaient peu le poids des chagrins du khalife; toutefois, sa force d'âme ne se trahit jamais, et dans maintes occasions on eût pu croire que son cœur n'était agité que par ce qui touchait aux intérêts de sa puissance. C'est ainsi qu'à l'occasion de l'ambassade qu'il reçut la même année de l'empereur d'Orient Constantin Porphyrogénète, il s'entoura dans son palais de Médina-Azhara d'une pompe capable d'éblouir les envoyés grecs, et de faire envier à leur maître la splendeur d'un trône que couvrait pourtant le deuil le plus profond. La paix dont jouit Cordoue pendant les dernières années d'Abd-er-Rahman ne fut guère troublée que par une courte révolution qui éclata en Afrique : le succès inopiné d'une expédition qu'avait envoyée le soudan d'Égypte pour en faire la conquête enleva un

moment Fez et les principaux forts de la côte africaine à la domination du khalife d'Espagne. Celui-ci retrouva aussitôt toute son énergie; il n'avait pas seulement à reconquérir Almagreb sur les Égyptiens, mais il devait encore faire face, du côté de la Catalogne, aux chrétiens, pour qui la nouvelle de son désastre à Fez était devenue le signal d'une révolte; enfin, des secours lui étaient demandés par un prince malheureux, jadis son hôte, par le roi de Léon, Sanche le Gros, qu'il aida efficacement à reconquérir son trône. Peu de mois suffirent à Abd-er-Rahman pour faire disparaître jusqu'aux traces de l'invasion.

Ce prince avait atteint la soixante-douzième année de son âge lorsqu'il s'éteignit doucement, après un règne de quarante-neuf ans, qui sans contredit forme l'époque la plus brillante de la domination des Maures en Espagne. Protecteur des lettres et des arts, il n'était lui-même étranger à aucune branche des sciences. Il fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe. A trois lieues de Cordoue, il fit élever une ville et un palais magnifique, sous le nom de Zhéra, que portait une de ses plus belles favorites. Il eut pour successeur son fils aîné, Al-Hakem II. A sa mort, on trouva parmi ses papiers cet écrit, tracé de sa main : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife. Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes désirent m'a été prodigué du ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé heureux; ce nombre monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie! » [*Enc. des g. du m.*, avec correct.]

Conde, *Hist. de la domination des Arabes*, t. I. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. escur.*, vol., II. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, I, 309. — Sampirus Astoricencis, *Chronicon*, dans Flores, *España sagrada*, vol. XIVI. — Nowairi, *Histoire des Omeyyades d'Espagne*, ms. du Musée britannique.

***ABD-ER-RAHMAN** (*Ibn-Mohammed, Ibn-al-Aschat*), général arabe, mort vers 702 de J.-C. Il se distingua dans toutes les guerres de l'islamisme, sous les khalifats de Moawiah Ier et de Yézid Ier. Envoyé à la conquête du Kaboulistan par Hedjadj, gouverneur de Koufah, il se révolta contre ce dernier, soutenu par le khalife Abd-el-Mélek, et lui livra à Daïr-el-Djamaïem, près de Basra (juillet 701), une bataille sanglante, qui, disent les historiens arabes, dura cinq jours et cinq nuits sans interruption. Hedjadj, vaincu, se renferma dans Basra, et Abd-er-Rahman s'empara de Koufah. Mais le khalife envoya contre le rebelle une forte armée, et le défit complétement. Abd-er-Rahman se réfugia auprès du roi de Kaboul, qui livra la tête du fugitif contre une exemption de tribut pendant sept ans.

Abouiféda, *Annal. moslem.*

ABD-ER-RAHMAN-BEN-ABDALLAH-AL-GAFAKI, septième émir ou gouverneur arabe d'Espagne, né vers le milieu du huitième siècle, mort l'an de l'hégire 114 (732 de J.-C). Il employa les deux premières années de son administration à visiter les provinces d'Espagne, pour réparer les injustices commises par Al-Haïtan, son prédécesseur. Il destitua les caïds prévaricateurs, et les remplaça par des hommes probes. Il augmenta la force de son armée par des recrues et des volontaires, qu'il tirait d'Égypte et d'Afrique, et qu'il dirigeait vers les Pyrénées, dans l'intention d'entreprendre une grande expédition contre la France. La province limitrophe de la France était alors gouvernée par Othman-ben-Abou-Neza, qui, dans une de ses incursions, avait enlevé la fille d'Eudes, duc d'Aquitaine (nommée par nos historiens tantôt *Laimpagie*, tantôt *Numérance* ou *Menine*), et avait, par amour pour sa belle captive, conclu un traité avec le père de cette princesse. Informé des projets d'Abd-er-Rahman, il tâcha de l'en détourner, ne voulant pas, disait-il, qu'on violât la trêve qu'il venait d'accorder aux chrétiens. Abd-er-Rahman, ainsi contrarié par Othman, et instruit du véritable motif de ses liaisons avec le duc d'Aquitaine, lui répondit qu'il n'approuvait point un traité fait à son insu, et qu'il n'y avait d'autre arbitre que l'épée entre les chrétiens et les musulmans. A cette réponse, Othman sentit redoubler sa haine contre l'émir. Il resserra son alliance avec Eudes, le prévint de l'orage qui le menaçait, et promit de ne point porter les armes contre lui. Assuré de la trahison d'Othman, l'émir envoya aussitôt des troupes qui le surprirent dans Puycerda, et lui laissèrent à peine le temps de se sauver avec sa femme et ses trésors. Mais il fut atteint et massacré; sa femme fut envoyée à Damas, pour y orner le sérail du khalife.

A la nouvelle de la mort d'Othman, Eudes se prépare à la guerre et fortifie ses places. Abd-er-Rahman entre en France, au commencement de l'an de l'hégire 114 (au printemps de l'an 732 de J.-C., à la tête de la plus belle armée musulmane qui eût paru dans l'Occident. Il passe la Garonne, pille et ravage tout le pays jusqu'à Bordeaux, s'empare de cette ville, dont il fait brûler les églises, et va, sur les bords de la Dordogne, mettre en déroute les troupes que le duc d'Aquitaine y avait rassemblées. Dans cette extrémité, Eudes s'enfuit, et va lui-même implorer le secours de Charles Martel. Sa fuite laisse le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou en proie aux Arabes. Abd-er-Rahman poursuit sa marche victorieuse; il s'empare de Poitiers, y brûle l'église Saint-Hilaire, et s'avance par Loudun jusqu'aux portes de Tours. La France et peut-être l'Europe entière eût subi le joug de l'islamisme, sans le bras victorieux de Charles Martel. Ce héros accourt à la tête d'une multitude de guerriers francs et germains, et paraît tout à coup sur les bords de la Loire. La vue de l'armée française redoubla la fureur

des Arabes, qui emportèrent la ville de vive force. Ce fut leur dernier exploit dans cette campagne. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la Loire. Abb-er-Rahman engagea l'action par une charge de sa cavalerie : on se battit tout le jour avec une égale fureur de part et d'autre; la nuit seule sépara les combattants. Le lendemain, dès l'aurore, l'action recommença avec le même acharnement; et déjà les plus braves capitaines arabes avaient enfoncé les escadrons ennemis, lorsque le duc d'Aquitaine, puissamment secondé par Charles Martel, attaqua le camp des musulmans : aussitôt une partie de leur cavalerie abandonne le champ de bataille, pour voler à la défense du butin. Ce mouvement met le désordre dans le reste de l'armée. En vain l'émir, suivi de quelques braves, s'efforce-t-il de résister au torrent et de reprendre ses avantages : il tombe couvert de blessures, et sa mort achève la défaite des Arabes. Cette fameuse bataille, qui préserva peut-être l'Europe entière de l'influence prépondérante de l'islamisme, se livra le 7 octobre 732, deux ans et sept mois depuis qu'Abd-er-Rahman avait été nommé émir d'Espagne. Les vaincus reprirent en désordre le chemin de leurs frontières par le Limousin, le Quercy, l'Albigeois et le Toulousain, laissant partout des traces de leur barbarie.

Condé, *Histoire de la domination des Maures en Espagne*, I, 74-88. — Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. escur.*, II, 325. — Dom Bouquet, *Historiens des Gaules*, III, 310. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France et dans les contrées voisines*.

ABD-ER-REZZAK (*Kemal-Eddin*), historien et voyageur persan, né à Hérat, le 12 chaban 816 de l'hégire (17 nov. 1413), mort vers 876 (1471). Il remplit, comme son père, les fonctions de lecteur, d'iman et de cadi à la cour du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, et fut, en 1442, envoyé en ambassade auprès du roi de Bisnagor. En 1459, il s'acquitta d'une négociation difficile auprès du sultan Houçaïn-Mirza, qui venait de s'emparer du Djordjan et du Mazenderan. Abd-er-Rezzak a composé une histoire intéressante des descendants de Tamerlan, sous le titre de *Mathlaa Saad-aïn* (l'Ascendant des deux heureuses planètes) ou de *Djema Bahr-aïn* (la Jonction des deux mers). Ce double titre fait allusion au nom d'*Abou-Saïd* (père heureux) que portait Schah-Rokh, et à *Saheb-Keran* (maître des conjonctions) épithète héréditaire dans la famille de Tamerlan. La Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit persan de cette histoire, qui s'étend depuis la mort de Tamerlan (en 1405) jusqu'à la sixième année du règne du sultan Houçaïn (en 1470). Galland l'a traduite en français; mais cette traduction, dont il existe des exemplaires manuscrits à la même bibliothèque, n'a jamais été imprimée. Langlès en a profité pour la petite relation qu'il a publiée d'*Abd-Ourlrizoq* (Voyage dans l'Inde); Paris, 1788, in-8°.

Zenker, *Bibliotheca orientalis*, p. 126, Leipz., 1846.

ABDIAS, ou **OBADIA**, le quatrième des douze petits prophètes, vivait sous le règne d'Ézéchias, 626 ans avant J.-C. On n'a de lui qu'un seul chapitre, où il prédit la ruine des Iduméens, qui devaient faire la guerre aux Israélites. On l'a mal à propos confondu avec un autre Abdias, intendant de la maison du roi Achab, et qui sauva cent prophètes de la fureur de Jésabel. Il existe aussi sous le nom d'Abdias un écrit intitulé *Historia certaminis apostolici* (publié à Bâle, par Lazius, en 1551), dont l'auteur se donne pour contemporain de J.-C. et des apôtres, qui l'auraient nommé évêque de Babylone. Cet écrit, évidemment apocryphe, est déclaré tel par le pape Paul IV; il fut traduit, dit-on, de l'hébreu en grec, puis du grec en latin, par Jules l'Africain. C'est en cette langue que nous le possédons.

Baronius, *Annales eccles.*, *ad annum* 44. — Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*. — Cave, *Scriptor, eccles. hist. lit.*

* **ABDIAS-BEN-SCHALOM**, célèbre rabbin du septième siècle de notre ère. Il fut au nombre des docteurs juifs qui se rendirent, dit-on, en Arabie pour discuter avec Mahomet sur les lois de Moïse. Le résultat de cette discussion, qui est d'une grande autorité pour les musulmans, se trouve à la fin du Koran, imprimé à Zurich, 1543, in-fol.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*.

* **ABDIESUS**, martyr, mourut pour la nouvelle foi, vers le milieu du quatrième siècle, pendant la persécution des chrétiens en Perse, sous le règne de Sapor II. Sa mémoire se célèbre le 22 avril.

Socrate, *Hist. ecclés.*

ABDOLONYME. *Voy.* **ABDALONYME.**

* **ABDON**, martyr, d'origine persane, périt pour la foi chrétienne. l'an 290 de notre ère, à Rome, sous le règne de Dioclétien. On célèbre sa mémoire le 30 juillet.

Socrate, *Hist. ecclés.*

ABDON, dixième juge des Israélites, de la tribu d'Éphraïm, succéda à Ahialon, en 1164 avant J.-C. Il mourut en 1144, et fut enterré à Pharaton, dans la terre d'Éphraïm. Il laissa quarante fils que la Bible représente montés sur autant d'ânons, monture des personnages de distinction. — Un autre Abdon était fils de Micha, et contemporain de Josias.

Juges, XII, 13-15. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, V, VII, 15.

ABDOUL-HAMID, empereur ottoman, né le 20 mai 1725, mort le 7 avril 1789, succéda, le 21 janvier 1774, à son frère Mustapha III, vingt-septième sultan de Constantinople. Il avait passé quarante-quatre ans enfermé au vieux sérail, lorsqu'on vint le saluer empereur. Cinquième et dernier fils d'Achmet III, Abdoul-Hamid avait des qualités plus propres à embellir un règne paisible qu'à relever un empire menacé par les Russes sur le Danube, et affaibli par la rébellion des pachas de Syrie, de Géorgie et d'Égypte. Cependant, il fit rassembler en Bulgarie une

armée de quatre cent mille hommes, dont le commandement fut confié au grand-vizir Moussom-Oglou, qui s'était illustré par quelques avantages remportés sur le général russe Romanow. Battues au premier choc, les milices ottomanes se laissèrent entamer de toutes parts. Le principal corps d'armée, cerné dans son camp à Schoumla, se mutina, et cette révolte contraignit Abdoul-Hamid à souscrire au traité de Koutchouk-Kaïnardji (21 juillet 1774), qui affranchit les Tatars de Krimée et prépara leur réunion à l'empire de Russie. La paix si chèrement payée ne fut pourtant qu'illusoire; le cabinet de Saint-Pétersbourg continuait sourdement son système d'empiétements. Abdoul-Hamid ne pouvait opposer aucun moyen de répression aux violations faites à la foi jurée par son ennemi. La nouvelle ville de Kherson s'élevait sur les bords du Dniester; son port devait contenir les flottes russes construites sur la mer Noire. Les apprêts d'envahissement de la part de l'impératrice Catherine, qui associait l'Autriche à ses desseins, excitèrent heureusement l'attention des puissances maritimes. La Prusse s'entremit pour porter le divan à recommencer la guerre. Des succès obtenus par Hassan-Pacha contre les beys d'Égypte, enfin réduits à la soumission, avaient relevé le courage des Ottomans. Abdoul-Hamid, confiant dans les promesses de la Prusse et comptant sur l'habileté d'Hassan-Pacha, ordonna le blocus de l'embouchure du Dniester. La campagne de 1788 s'ouvrit par la bataille de Kinburn, dont l'avantage, chèrement payé, demeura à Souvarof. Dans le même temps, les Autrichiens, alliés des Russes, franchissaient la Moldavie. Une brusque attaque des Turcs, sous la conduite du grand-vizir Ioussouf, contraignit Joseph II à se replier sur Larsgoth, et son vainqueur réduisit en cendres le bannat de Temeswar. Mais la journée d'Otschakof (6 décembre 1788), qui termina cette campagne, rétablit les affaires des alliés, et coûta la vie à vingt-cinq mille Turcs. Otschakof et Choczim tombèrent au pouvoir des Russes, et l'empire turc parut menacé de ruine. Ce fut le dernier événement du règne d'Abdoul-Hamid, qui ne put en supporter la nouvelle. Ce prince mourut à l'âge de soixante-quatre ans, et eut pour successeur son neveu Sélim III. [*Enc. des g. du m.* et *Conversations-Lexicon.*]

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — D'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman*.

ABDOUL ou **ABDUL-MÉLEK**. *Voyez* ABD-EL-MÉLEK.

ABDOUL-HAMID-BEY, voyageur français, dont le véritable nom est *Du Couret*, naquit à Huningue, en 1812. Il partit, en 1834, pour l'Égypte, d'où il remonta le Nil jusqu'en Abyssinie, et revint en Égypte le long de la côte occidentale de la mer Rouge. Il adopta l'islamisme, fit le pèlerinage de La Mecque, qui lui valut le titre de *hadji*, traversa une grande partie de l'Arabie, et aborda, épuisé de fatigue et de maladie, à l'île de Bourbon. De là il se rendit en Perse, où il fut accusé d'intrigues politiques et mis en prison. Délivré de sa captivité à prix d'argent, il rentra en France vers le milieu de 1847. Quelque temps après, il quitta de nouveau sa patrie pour pénétrer à Tombouctou, dans l'intérieur de l'Afrique.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABDOUL-KERYM, fils de Kliodjah, historien persan, originaire de Kachemyr, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il quitta la Perse pour venir s'établir dans l'Inde, et il se trouvait à Delhi lorsque cette ville fut prise par Nadir-Shah, en 1738. Il échappa heureusement au massacre, et ne tarda pas à gagner la faveur de Nadir-Shah. Lorsque ce prince quitta l'Inde, qu'il avait plutôt pillée que conquise, Abdoul-Kerym le suivit en Perse. Mais après un séjour de près de deux ans à la cour de Nadir-Shah, il obtint la permission de faire le pèlerinage de La Mecque. Il partit de Kazwyn le 4 juin 1741, avec son compatriote et ami A'lawy-Khan, médecin favori de Nadir-Shah. Ce voyage assez long n'offrit aucun incident remarquable. Après avoir fait ses dévotions à Médine et à La Mecque, Abdoul-Kerym s'embarqua à Djeddah, aborda à Mascate, et, passant par Pondichéry, se rendit à Delhi, où il arriva en juillet 1743. Abdoul-Kerym a écrit l'histoire de sa vie sous le titre de *Beyoni Ouaq'i* (Éclaircissement nécessaire). Ces mémoires, très-curieux, comprennent les règnes de Mohammed-Shah et d'Ahmed-Shah, ainsi que la conquête de Delhi par Nadir-Shah; ils ont été traduits en anglais par Gladwin, Calcuta, 1788, in-8°; le traducteur a retranché tout ce qui concernait la conquête de Delhi, ces événements ayant été racontés dans l'*Histoire de Nadir-Shah*, du Mirza Mehdy, traduite par Jones. Langlès, dans le premier volume de sa *Collection portative des voyages*, a donné une partie des mémoires d'Aboul-Kerym sous le titre de : *Voyage de l'Inde à La Mekke per Abdoul-Kerym, favori de Thamas-Kouli-Kham, extrait et traduit de la version anglaise de ses mémoires;* Paris, 1798, in-18; ibid., 1725, in-8°.

Abdoul-Kerym, *Mémoires*, trad. en anglais par Gladwin

* **ABDOUL-MEDJID-EBN-ABDOUN**, plus connu sous le nom d'*Abdoun*, poëte arabe, vivait en Espagne vers la fin du onzième siècle de notre ère. Il fut vizir du dernier roi de Badajoz, assassiné en 1094. Outre son commentaire sur un poëme intitulé *Ab-besameh* (mss. des biblioth. de l'Escurial, d'Oxford et de Paris), on a de lui une *élégie* sur la prospérité et la décadence de la dynastie des Aphtassides (rois de Badajoz), publiée avec une traduction latine dans le *Specimen ex Litteris orientalibus, exhibens diversos scriptorum locos de regia Aphtassidarum familia et de Ibn-Abduno poeta;* Leyde, 1839, in-4°.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.* — D'Herbelot, *Biblioth. orientale*.

des Arabes, qui emportèrent la ville de vive force. Ce fut leur dernier exploit dans cette campagne. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la Loire. Abb-er-Rahman engagea l'action par une charge de sa cavalerie : on se battit tout le jour avec une égale fureur de part et d'autre; la nuit seule sépara les combattants. Le lendemain, dès l'aurore, l'action recommença avec le même acharnement; et déjà les plus braves capitaines arabes avaient enfoncé les escadrons ennemis, lorsque le duc d'Aquitaine, puissamment secondé par Charles Martel, attaqua le camp des musulmans : aussitôt une partie de leur cavalerie abandonne le champ de bataille, pour voler à la défense du butin. Ce mouvement met le désordre dans le reste de l'armée. En vain l'émir, suivi de quelques braves, s'efforce-t-il de résister au torrent et de reprendre ses avantages : il tombe couvert de blessures, et sa mort achève la défaite des Arabes. Cette fameuse bataille, qui préserva peut-être l'Europe entière de l'influence prépondérante de l'islamisme, se livra le 7 octobre 732, deux ans et sept mois depuis qu'Abd-er-Rahman avait été nommé émir d'Espagne. Les vaincus reprirent en désordre le chemin de leurs frontières par le Limousin, le Quercy, l'Albigeois et le Toulousain, laissant partout des traces de leur barbarie.

Condé, *Histoire de la domination des Maures en Espagne*, I, 74-88. — Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. escur.*, II, 325. — Dom Bouquet, *Historiens des Gaules*, III, 310. — M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France et dans les contrées voisines.*

ABD-ER-REZZAK (*Kemal-Eddin*), historien et voyageur persan, né à Hérat, le 12 chaban 816 de l'hégire (17 nov. 1413), mort vers 876 (1471). Il remplit, comme son père, les fonctions de lecteur, d'iman et de cadi à la cour du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, et fut, en 1442, envoyé en ambassade auprès du roi de Bisnagor. En 1459, il s'acquitta d'une négociation difficile auprès du sultan Houçaïn-Mirza, qui venait de s'emparer du Djordjan et du Mazenderan. Abd-er-Rezzak a composé une histoire intéressante des descendants de Tamerlan, sous le titre de *Mathlaa Saad-aïn* (l'Ascendant des deux heureuses planètes) ou de *Djema Bahr-aïn* (la Jonction des deux mers). Ce double titre fait allusion au nom d'*Abou-Saïd* (père heureux) que portait Schah-Rokh, et à *Saheb-Keran* (maître des conjonctions) épithète héréditaire dans la famille de Tamerlan. La Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit persan de cette histoire, qui s'étend depuis la mort de Tamerlan (en 1405) jusqu'à la sixième année du règne du sultan Houçaïn (en 1470). Galland l'a traduite en français; mais cette traduction, dont il existe des exemplaires manuscrits à la même bibliothèque, n'a jamais été imprimée. Langlès en a profité pour la petite relation qu'il a publiée d'*Abd-Ourlrizoq* (Voyage dans l'Inde); Paris, 1788, in-8°.

Zenker, *Bibliotheca orientalis*, p. 126, Leipz., 1846.

ABDIAS, ou OBADIA, le quatrième des douze petits prophètes, vivait sous le règne d'Ézéchias, 626 ans avant J.-C. On n'a de lui qu'un seul chapitre, où il prédit la ruine des Iduméens, qui devaient faire la guerre aux Israélites. On l'a mal à propos confondu avec un autre Abdias, intendant de la maison du roi Achab, et qui sauva cent prophètes de la fureur de Jésabel. Il existe aussi sous le nom d'Abdias un écrit intitulé *Historia certaminis apostolici* (publié à Bâle, par Lazius, en 1551), dont l'auteur se donne pour contemporain de J.-C. et des apôtres, qui l'auraient nommé évêque de Babylone. Cet écrit, évidemment apocryphe, est déclaré tel par le pape Paul IV; il fut traduit, dit-on, de l'hébreu en grec, puis du grec en latin, par Jules l'Africain. C'est en cette langue que nous le possédons.

Baronius, *Annales eccles.*, *ad annum* 44. — Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*. — Cave, *Scriptor, eccles. hist. lit.*

* **ABDIAS-BEN-SCHALOM**, célèbre rabbin du septième siècle de notre ère. Il fut au nombre des docteurs juifs qui se rendirent, dit-on, en Arabie pour discuter avec Mahomet sur les lois de Moïse. Le résultat de cette discussion, qui est d'une grande autorité pour les musulmans, se trouve à la fin du Koran, imprimé à Zurich, 1543, in-fol.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica.*

* **ABDIESUS**, martyr, mourut pour la nouvelle foi, vers le milieu du quatrième siècle, pendant la persécution des chrétiens en Perse, sous le règne de Sapor II. Sa mémoire se célèbre le 22 avril.

Socrate, *Hist. ecclés.*

ABDOLONYME. *Voy.* ABDALONYME.

* **ABDON**, martyr, d'origine persane, périt pour la foi chrétienne. l'an 290 de notre ère, à Rome, sous le règne de Dioclétien. On célèbre sa mémoire le 30 juillet.

Socrate, *Hist. ecclés.*

ABDON, dixième juge des Israélites, de la tribu d'Éphraïm, succéda à Ahialon, en 1164 avant J.-C. Il mourut en 1144, et fut enterré à Pharaton, dans la terre d'Éphraïm. Il laissa quarante fils que la Bible représente montés sur autant d'ânons, monture des personnages de distinction. — Un autre Abdon était fils de Micha, et contemporain de Josias.

Juges, XII, 13-15. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, V, VII, 15.

ABDOUL-HAMID, empereur ottoman, né le 20 mai 1725, mort le 7 avril 1789, succéda, le 21 janvier 1774, à son frère Mustapha III, vingt-septième sultan de Constantinople. Il avait passé quarante-quatre ans enfermé au vieux sérail, lorsqu'on vint le saluer empereur. Cinquième et dernier fils d'Achmet III, Abdoul-Hamid avait des qualités plus propres à embellir un règne paisible qu'à relever un empire menacé par les Russes sur le Danube, et affaibli par la rébellion des pachas de Syrie, de Géorgie et d'Égypte. Cependant, il fit rassembler en Bulgarie une

armée de quatre cent mille hommes, dont le commandement fut confié au grand-vizir Moussom-Oglou, qui s'était illustré par quelques avantages remportés sur le général russe Romanow. Battues au premier choc, les milices ottomanes se laissèrent entamer de toutes parts. Le principal corps d'armée, cerné dans son camp à Schoumla, se mutina, et cette révolte contraignit Abdoul-Hamid à souscrire au traité de Koutchouk-Kaïnardji (21 juillet 1774), qui affranchit les Tatars de Krimée et prépara leur réunion à l'empire de Russie. La paix si chèrement payée ne fut pourtant qu'illusoire; le cabinet de Saint-Pétersbourg continuait sourdement son système d'empiétements. Abdoul-Hamid ne pouvait opposer aucun moyen de répression aux violations faites à la foi jurée par son ennemi. La nouvelle ville de Kherson s'élevait sur les bords du Dniester; son port devait contenir les flottes russes construites sur la mer Noire. Les apprêts d'envahissement de la part de l'impératrice Catherine, qui associait l'Autriche à ses desseins, excitèrent heureusement l'attention des puissances maritimes. La Prusse s'entremit pour porter le divan à recommencer la guerre. Des succès obtenus par Hassan-Pacha contre les beys d'Égypte, enfin réduits à la soumission, avaient relevé le courage des Ottomans. Abdoul-Hamid, confiant dans les promesses de la Prusse et comptant sur l'habileté d'Hassan-Pacha, ordonna le blocus de l'embouchure du Dniester. La campagne de 1788 s'ouvrit par la bataille de Kinburn, dont l'avantage, chèrement payé, demeura à Souvarof. Dans le même temps, les Autrichiens, alliés des Russes, franchissaient la Moldavie. Une brusque attaque des Turcs, sous la conduite du grand-vizir Ioussouf, contraignit Joseph II à se replier sur Larsgoth, et son vainqueur réduisit en cendres le bannat de Temeswar. Mais la journée d'Otschakof (6 décembre 1788), qui termina cette campagne, rétablit les affaires des alliés, et coûta la vie à vingt-cinq mille Turcs. Otschakof et Choczim tombèrent au pouvoir des Russes, et l'empire turc parut menacé de ruine. Ce fut le dernier événement du règne d'Abdoul-Hamid, qui ne put en supporter la nouvelle. Ce prince mourut à l'âge de soixante-quatre ans, et eut pour successeur son neveu Sélim III. [*Enc. des g. du m.* et *Conversations-Lexicon.*]

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.* — D'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Ottoman.*

ABDOUL ou **ABDUL-MÉLEK.** *Voyez* ABD-EL-MÉLEK.

ABDOUL-HAMID-BEY, voyageur français, dont le véritable nom est *Du Couret*, naquit à Huningue, en 1812. Il partit, en 1834, pour l'Égypte, d'où il remonta le Nil jusqu'en Abyssinie, et revint en Égypte le long de la côte occidentale de la mer Rouge. Il adopta l'islamisme, fit le pèlerinage de La Mecque, qui lui valut le titre de *hadji*, traversa une grande partie de l'Arabie, et aborda, épuisé de fatigue et de maladie, à l'île de Bourbon. De là il se rendit en Perse, où il fut accusé d'intrigues politiques et mis en prison. Délivré de sa captivité à prix d'argent, il rentra en France vers le milieu de 1847. Quelque temps après, il quitta de nouveau sa patrie pour pénétrer à Tombouctou, dans l'intérieur de l'Afrique.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABDOUL-KERYM, fils de Kliodjah, historien persan, originaire de Kachemyr, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il quitta la Perse pour venir s'établir dans l'Inde, et il se trouvait à Delhi lorsque cette ville fut prise par Nadir-Shah, en 1738. Il échappa heureusement au massacre, et ne tarda pas à gagner la faveur de Nadir-Shah. Lorsque ce prince quitta l'Inde, qu'il avait plutôt pillée que conquise, Abdoul-Kerym le suivit en Perse. Mais après un séjour de près de deux ans à la cour de Nadir-Shah, il obtint la permission de faire le pèlerinage de La Mecque. Il partit de Kazwyn le 4 juin 1741, avec son compatriote et ami A'lawy-Khan, médecin favori de Nadir-Shah. Ce voyage assez long n'offrit aucun incident remarquable. Après avoir fait ses dévotions à Médine et à La Mecque, Abdoul-Kerym s'embarqua à Djeddah, aborda à Mascate, et, passant par Pondichéry, se rendit à Delhi, où il arriva en juillet 1743. Abdoul-Kerym a écrit l'histoire de sa vie sous le titre de *Beyoni Ouaq'i* (Éclaircissement nécessaire). Ces mémoires, très-curieux, comprennent les règnes de Mohammed-Shah et d'Ahmed-Shah, ainsi que la conquête de Delhi par Nadir-Shah; ils ont été traduits en anglais par Gladwin, Calcuta, 1788, in-8°; le traducteur a retranché tout ce qui concernait la conquête de Delhi, ces événements ayant été racontés dans l'*Histoire de Nadir-Shah*, du Mirza Mehdy, traduite par Jones. Langlès, dans le premier volume de sa *Collection portative des voyages*, a donné une partie des mémoires d'Aboul-Kerym sous le titre de : *Voyage de l'Inde à La Mekke per Abdoul-Kerym, favori de Thamas-Kouli-Kham, extrait et traduit de la version anglaise de ses mémoires;* Paris, 1798, in-18; ibid., 1725, in-8°.

Abdoul-Kerym, *Mémoires*, trad. en anglais par Gladwin

* **ABDOUL-MEDJID-EBN-ABDOUN**, plus connu sous le nom d'*Abdoun*, poëte arabe, vivait en Espagne vers la fin du onzième siècle de notre ère. Il fut vizir du dernier roi de Badajoz, assassiné en 1094. Outre son commentaire sur un poëme intitulé *Ab-besameh* (mss. des biblioth. de l'Escurial, d'Oxford et de Paris), on a de lui une *élégie* sur la prospérité et la décadence de la dynastie des Aphtassides (rois de Badajoz), publiée avec une traduction latine dans le *Specimen ex Litteris orientalibus, exhibens diversos scriptorum locos de regia Aphtassidarum familia et de Ibn-Abduno poeta;* Leyde, 1839, in-4°.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.* — D'Herbelot, *Biblioth. orientale.*

* **ABDOUL-MEDJID**, empereur ottoman actuel (le 28e depuis la conquête de Constantinople par Mahomed II), naquit le 14 schaban an 1237 de l'hégire (6 mai 1822 de J.-C.). Fils de Mahmoud II, il succéda à son père le 1er juillet 1839. A cette époque l'Empire Ottoman se trouvait dans une situation fort critique. L'armée du sultan venait de subir un grave échec à la bataille de Nisib (24 juin 1839), et rien ne semblait devoir arrêter la marche victorieuse d'Ibrahim-Pacha sur Constantinople, où l'appelait un parti puissant. Ce parti, favorisé secrètement par la Russie, se composait de tous les fanatiques, mécontents des réformes de Mahmoud II (*voyez* MAHMOUD II). Ces fanatiques, regardant Méhémet-Ali comme l'unique défenseur de l'ancienne foi musulmane, ne cachaient pas leurs préférences, et n'attendaient que l'arrivée d'Ibrahim-Pacha pour proclamer le vice-roi d'Égypte « *Makan* des deux mers » (ancien titre des sultans), et renverser le trône des successeurs d'Othman. Mais le traité du 15 juillet 1840, conclu sans la participation de la France, sauva l'antique dynastie des padischahs. Méhémet-Ali, traité de rebelle, fit sa soumission le 27 novembre 1840, et les rapports de l'Égypte avec la Porte suzeraine furent réglés par un nouveau traité (le 13 juillet 1841), auquel la France donna aussi son adhésion. Abdoul-Medjid, puissamment secondé par son premier ministre, Reschid-Pacha, un des hommes les plus éclairés et les plus honorables de notre époque (*voy.* RESCHID-PACHA), continue avec fermeté l'œuvre des grandes réformes commencées par son illustre père. Tous les actes du jeune empereur, depuis le hattischérif de Gulhané (3 novembre 1839) jusqu'au décret du 12 mai 1850, qui proclame l'égalité des croyances devant la loi, sont empreints de cet esprit de justice et de tolérance dont on n'avait encore vu que de très-rares exemples. L'accueil libéral qu'il fit, après les événements de 1848, aux réfugiés polonais et hongrois, et la fermeté digne avec laquelle il refusa leur extradition, lui font le plus grand honneur auprès de toutes les nations civilisées. — Abdoul-Medjid encourage les arts et l'industrie, et sous sa protection puissante plusieurs fabriques se sont élevées, et ont envoyé des produits très-remarquables à l'Exposition universelle de Londres en 1851. D'après le droit de succession établi, ce n'est pas le fils aîné (né le 22 septembre 1840), mais le frère du sultan, Abdoul-Aziz, âgé de vingt-deux ans, qui est l'héritier présomptif de l'Empire Ottoman.

Documents inédits.

ABDOUL-RAHHYM (*Kham Khanan*), écrivain mogol, né en 1555, mort en 1627, à Delhi. Il vivait à la cour de l'empereur Akbar, qui lui confia diverses missions. On n'a rien imprimé de lui; mais on trouve à la Bibliothèque impériale de Paris le manuscrit d'un ouvrage intitulé *Ouaqa'ti Babour* (Actions de Babour); c'est la traduction persane qu'Abdoul-Rakhim a faite des mémoires du sultan Babour, écrites en langue tatare ou oigoure.

Zenker, *Bibliotheca orientalis.*

ABEDECHALAS, martyr, vicaire de Siméon, évêque de Séleucie, mourut pour la nouvelle foi, vers le milieu du quatrième siècle, pendant la persécution des chrétiens en Perse, sous le règne de Sapor II. Sa mémoire se célèbre le 21 avril.

Socrate, *Hist. eccles.*

* **ABEGG** (*Jules-Frédéric-Henri*), jurisconsulte allemand, naquit à Erlangen, en 1796. Il étudia la jurisprudence à Erlangen, à Heidelberg, à Landshut et à Berlin. En 1824 il fut nommé professeur de droit à l'université de Kœnigsberg, et permuta, en 1826, cette chaire avec celle de Breslau. En 1846 il fut député à la diète de Prusse. Abegg a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Lehrbuch des Criminal-Processes* (Manuel de procédure criminelle); Kœnigsberg, 1825, in-8°; 2e édit., 1833; — *Versuch einer Geschichte der Strafgesetzgebung und des Strafrechts der Brandenb. Preuss. Lande* (Essai historique de la législation pénale en Prusse); Berlin, 1835, in-8°; — *Versuch einer Geschichte der Preuss. Civilgesetzgebung* (Essai historique de la législation civile en Prusse); Breslau, 1848, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

* **ABEGG** (*Bruno-Erhard*), jurisconsulte allemand, cousin du précédent, naquit à Elbing, le 17 janvier 1803, et mourut à Berlin, le 16 décembre 1848. Il étudia le droit à Kœnigsberg, et occupa pendant quelque temps un emploi au ministère des finances à Berlin. En mars 1848 il fit partie de la députation de Breslau envoyée auprès du roi de Prusse pour lui faire des représentations. Il fut ensuite nommé membre du parlement de Francfort, et vice-président du comité des cinquante. Abegg était un partisan déclaré de l'unité de l'Allemagne.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEILLE (*Gaspard*), abbé-poëte, né en 1648 à Riez, en Provence, mort à Paris, le 22 mai 1718. Il vint très-jeune à Paris, et s'y fit remarquer par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha en qualité de secrétaire. Le poëte suivit le héros dans ses campagnes. Celui-ci lui donna toute sa confiance, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. En vivant avec les grands, il sut se faire respecter par un mélange heureux de liberté et de prudence. C'est ce qu'il disait lui-même, en ajoutant qu'il n'avait pas été réduit à s'écrier, comme le bourgeois de Molière qui avait voulu s'allier à la gentilhommerie : « Ah, George Dandin ! où t'es-tu fourré? » Le prince de Conti et le duc de Vendôme l'avaient admis dans leur intimité : il leur plaisait par sa conversation vive et enjouée. « Les bons mots, dit l'abbé Chaudon, qui auraient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendait piquants par le tour qu'il leur donnait et la

manière dont il les débitait. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de différents masques, Quand il lisait un conte ou une comédie, il se servait fort plaisamment de cette mimique pour faire mieux ressortir les personnages de la pièce qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré, et un fauteuil à l'Académie française. » On a de lui : *Odes sur la Constance, ou fermeté de courage ;* 1708 ; — *sur la Valeur ;* 1714 ; — *sur les Sciences ;* 1714 ; — *sur la Prudence ; — sur les Stoïciens ;* 1715 ; — des épîtres *sur l'Amitié ;* 1704 ; — *sur l'Espérance ;* 1707 ; — *sur le Bonheur ;* 1713 ; plusieurs *tragédies : Argélie, Coriolan, Soliman*, joué en 1680, *Hercule en* 1681, qu'il donna sous le nom du comédien La Thuillerie ; une comédie, *Crispin bel esprit ;* et deux opéras, *Hésione* et *Ariane*. On disait de sa tragédie de *Caton*, que « si Caton d'Utique ressuscitait, il ne serait pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. » Suivant Goujet (Supplément de Moréri, de 1735), Abeille aida Louis Ferrier de La Martinière dans sa traduction de l'*Histoire universelle de Trogue-Pompée, réduite en abrégé par Justin*. Le privilége de l'édition est signé N. D. L. M., initiales du prieuré (Notre-Dame de la Merci) que possédait le traducteur.

Le style d'Abeille est lâche et manque de vigueur. L'auteur ne mettait point dans sa versification la souplesse qu'il avait dans son caractère. La première représentation, en 1678, de la tragédie d'*Argélie, reine de Thessalie*, rappelle une anecdote souvent racontée. La scène commence par le dialogue suivant, entre deux princesses :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père ?

l'interrogée hésitant à répondre, un plaisant du parterre s'écria :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

C'est ce que le public disait aussi des ouvrages de l'abbé Abeille un mois après leur impression, si l'on excepte sa comédie de *Crispin bel esprit*, qui est gaie et semée de traits vifs et plaisants.

Lettres de Voltaire. — Chaudon et Delandine, *Diction. universel ;* Paris, 1810.

ABEILLE (*Scipion*), chirurgien de la communauté de Saint-Côme, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Paris, le 9 décembre 1697. Ses talents lui méritèrent la place de chirurgien-major du régiment de Picardie, et en cette qualité il fit deux campagnes en Allemagne ; mais la paix générale, conclue à Risvick en 1697, le ramena à Paris, où il mourut, dans la même année. — Son frère, Gaspard, lui avait inspiré le goût de la poésie. Scipion Abeille mit en vers des traités d'anatomie et de chirurgie, sujets bien arides pour un poëte. Voici les titres de ses ouvrages : *Nouvelle histoire des os, selon les anciens et les modernes ;* Paris, 1685, in-12 : ce livre montre que l'auteur était meilleur poëte qu'anatomiste ; — *Traité des plaies d'arquebusade ;* Paris, 1696, in-12 : on n'y trouve qu'un vain étalage d'érudition pour prouver que les plaies d'arquebusade ne sont point envenimées ; — *Chapitre singulier tiré de Guidon ;* Paris, 1696, in-12 ; c'est une sorte de *vade-mecum* tiré des écrits de Gui de Chauliac ; — *le Parfait Chirurgien d'armée ;* Paris, 1696, in-12 ; c'est un livre destiné à l'instruction des jeunes chirurgiens employés dans les hôpitaux ; — *Anatomie de la tête et de ses parties ;* Paris, 1696, in-12.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.*

ABEILLE (*Louis-Paul*), économiste français, né à Toulouse, le 2 juin 1719, mort à Paris, le 28 juillet 1807. Il appartient à l'école des *physiocrates*, et occupa les postes d'inspecteur général des manufactures de France et de secrétaire général du conseil du bureau de commerce. On a de lui : *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne ;* Rennes, 1761, 2 vol. in-12 ; — *Principes sur la liberté du commerce des grains ;* Paris, 1768, in-8° ; — *Réflexions sur la police des grains en Angleterre et en France ;* Paris, 1764, in-8° ; — *Faits qui ont influé sur la cherté des grains en France et en Angleterre ;* Paris, 1768, br. in-8° ; — *Observations de la Société royale d'agriculture sur l'uniformité des poids et mesures ;* ibid., 1790, in-8°. — *Observations de la Société royale d'agriculture sur la question suivante, qui lui a été proposée par le comité d'agriculture et de commerce de l'Assemblée nationale :* l'usage des domaines congéables est-il utile ou non aux progrès de l'agriculture ? Paris, 1791, in-8°.

Guillaumin, *Dictionnaire de l'économie politique.*

ABEL (1), second fils d'Adam et d'Ève, et frère jumeau de Caïn. Celui-ci était agriculteur, tandis qu'Abel menait la vie pastorale. Tous deux firent hommage de leurs offrandes au Dieu créateur du ciel et de la terre : « Caïn, dit la Genèse, offrit les prémices de ses fruits ; Abel, les premiers-nés de son troupeau. Dieu donna à connaître que le sacrifice d'Abel lui était agréable, mais que celui de Caïn lui déplaisait. » Celui-ci, dévoré de jalousie, tua son frère. Ainsi s'accomplit, selon la Bible, le premier meurtre qui ait souillé la terre. Beaucoup de Pères de l'Église ont dit qu'Abel était mort sans avoir été marié. Cette opinion a donné lieu à une secte qui prit naissance en Afrique, sous Arcadius et Honorius, et qui s'appelait la secte des *Abélites* ou *Abélonites ;* ils n'admettaient pas le mariage. L'Église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, agréable à Dieu.

La poésie et les beaux-arts ont souvent exploité le sujet de la mort d'Abel ; le poëme de Gessner (*Abel's Tod*), la tragédie de Legouvé, sont entre les mains de tous les amis des lettres.

(1) Ce nom est d'origine hébraïque (הבל), et signifie *esprit, émanation.*

Dans le dernier siècle, il se forma à Greifswalde une société secrète sous le nom d'*Ordre d'Abel*, et dont le but était essentiellement moral : la douceur et la piété du fils d'Adam étaient présentées comme modèle à ceux qui faisaient partie de cette association.

Genèse, IV, 1-8. — S. Épiphane. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, V, 8. — Calmet, *Dictionnaire de la Bible.*

ABEL, roi de Danemark, fils puîné de Waldemar le Victorieux, mourut le 29 juin 1252. Son père avait partagé le royaume entre ses quatre enfants, sous la suzeraineté d'Éric, l'aîné; ce partage, véritable pomme de discorde, fit éclater une longue guerre entre les frères. Une paix apparente fut conclue en 1248. A son retour d'une expédition victorieuse contre l'Esthonie et le Holstein, en 1250, Éric accepta sans méfiance l'invitation de son frère Abel, qui résidait à Slesvig. L'accueil fut assez amical; après le repas, on joua aux échecs, et Éric proposa à son frère une réconciliation définitive et sincère. Mais aussitôt Abel lui rappela l'outrage fait à sa fille, qui quelque temps auparavant avait été obligée de se sauver nu-pieds devant les troupes d'Éric saccageant la ville de Slesvig; et, à un signal convenu, Éric fut jeté dans une barque, chargé de chaînes et livré à Gudmundson, exilé danois et ennemi irréconciliable d'Éric. Abel avait eu soin de lui faire dire qu'il lui donnait droit de vie et de mort sur le malheureux captif. Après avoir obtenu à grand'peine l'assistance d'un prêtre, Éric, sur un ordre de Gudmundson, eut la tête tranchée, et son corps fut jeté dans la Slie. On fit d'abord répandre le bruit que cette mort était due à un accident; mais deux mois après le cadavre fut retrouvé sur le rivage, et le crime dévoilé. Cependant Abel, dont vingt-quatre chevaliers affirmèrent par serment l'innocence, fut proclamé roi de Danemark et couronné à Roskild, par l'archevêque de Lund. Pour gagner le peuple il rétablit les corporations municipales. En 1252, sur un refus d'impôt qu'avaient fait les Frisons, Abel pénétra avec une armée dans les marais de la Frise; là il fut tué par un paysan, et son armée mise en déroute. Il s'opéra des miracles sur la tombe d'Éric; et une légende, qui nous a été transmise, représente Abel le fratricide monté sur un coursier noir, chassant dans les airs, au son des cors et suivi d'une meute en furie. Cette lugubre histoire des deux princes danois est le sujet d'un drame d'Œhlenschlæger, *Érik et Abel*. P. L. M.

Allen, *Danemark's History*.

* ABEL (*Léonard*), de Malte, historien, mort à Rome, vers l'an 1605. On conservait de lui, à la bibliothèque du cardinal Colonna, un manuscrit intitulé *de Christianorum orientalium statu*. E. D.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ABEL (*Charles-Frédéric*), musicien allemand, né à Cœthen, en 1725, mort à Londres, en 1787. Il fut élève de Séb. Bach, et un virtuose accompli. Son instrument, la *viola di gamba*, ou basse de viole, ne fut joué par personne avec autant de perfection. Après avoir fait partie pendant quelque temps du fameux orchestre de l'électeur de Saxe à Dresde, il passa, en 1738, en Angleterre. Admis dans la maison de la reine, femme de George III, il devint musicien de la chambre, et plus tard directeur de la chapelle de la cour. Son intempérance abrégea sa vie.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler*. — Burney, *History of music*.

ABEL (*Clarke*), chirurgien et naturaliste anglais, né vers 1780, mort le 26 décembre 1826, accompagna lord Amherst dans son ambassade en Chine, en 1816 et 1817. Il publia une relation de son voyage (*a Narrative of a journey in the interior of China;* Lond., 1818, in-4°, avec cartes et planches), où il fait connaître les événements les plus importants de cette ambassade. A la suite de son ouvrage se trouvent des appendices concernant l'histoire naturelle, et particulièrement un travail de M. R. Brown sur quelques plantes remarquables de la Chine. On y trouve aussi un *Essai sur la géologie du cap de Bonne-Espérance*, et des détails intéressants sur les environs de Batavia, Sainte-Hélène, l'Ascension, la description du boa de Java, de l'orang-outang de Bornéo et de plusieurs plantes de la Chine. Cette dernière partie de l'ouvrage d'Abel n'est pas aussi complète qu'on l'avait espéré, la plupart des collections ayant été perdues dans le naufrage de *l'Alceste*, sur lequel l'auteur s'était embarqué. Après la mission de lord Amherst, Abel fut nommé chirurgien en chef de la compagnie des Indes, et, en cette qualité, il passa plusieurs années à Calcutta, où il mourut à un âge peu avancé. M. Robert Brown a donné le nom d'*Abelia* à un genre de plantes de la famille des caprifoliacées, dont l'espèce primitive vient de la Chine.

Gentleman's magazine, décemb. 1827. — *Asiatic journal*, mai 1827.

*ABEL (*Jacques-Frédéric* D'), philosophe allemand, né le 9 mai 1751, à Vaihingen-sur-l'Ens (Wurtemberg), mort le 7 juillet 1829, à Schorndorf. Il fut professeur de philosophie à l'université de Tubingue, et sur-intendant général (archevêque) de l'Église protestante de Wurtemberg. Parmi ses écrits nombreux, on remarque : *Sammelung und Erklarung merkwürdiger Erscheinungen aus dem menschlichen Leben* (Recueil et explication des événements remarquables de la vie), 3 vol. in-8°; Francfort et Leipzig, 1789-90. La philosophie d'Abel est empreinte des doctrines de Kant.

Conversations-Lexicon édit. de 1831.

*ABEL (*Jean-Joseph*), peintre d'histoire, né en 1768, à Aschach, en Autriche, mort à Vienne, en 1818. Il eut pour maître Füger, de l'Académie des peintres de Vienne, et resta six ans à Rome (de 1802 à 1808), pour se perfectionner dans son art. De retour dans son pays,

il fit une série de tableaux d'histoire, qui sont exposés dans l'Académie impériale et dans la galerie du Belvédère à Vienne. Ce peintre, ou un de ses parents, a publié, en allemand, un ouvrage intitulé *Tableau historique de la condition des femmes chez tous les peuples de la terre;* Leipzig, 1703, in-12.

Poisson, dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc.* — *Conversations-Lexicon;* 2° édit. de 1851.

ABEL (*Nicolas-Henri*), mathématicien suédois, né le 25 août 1802, à Frindoë, en Norvège, mort le 6 avril 1829, à Frolande-Vare. Il montra, dans une si courte existence, un talent extraordinaire pour les mathématiques, et se plaça au rang des hommes les plus distingués dans cette science. Il témoigna d'abord peu de goût pour les études classiques; mais à l'âge de seize ans il se livra aux mathématiques avec une ardeur et un succès qui attirèrent sur lui l'attention et les secours de son gouvernement, secours que le peu d'aisance de sa famille lui rendait nécessaires. Il apprit avec rapidité tout ce que ses maîtres lui enseignèrent, et fut bientôt en état de les devancer. Ce fut alors qu'il composa plusieurs mémoires sur différentes parties de la science à laquelle il s'était voué. Pour se perfectionner dans ses études, il obtint du gouvernement suédois les moyens de voyager, pendant deux ans, en Allemagne, en France et en *Italie*. En 1825, il quitta la Suède avec plusieurs de ses camarades d'université, et se rendit d'abord à Berlin, où il se lia avec M. Crelle, qui s'occupait déjà de la publication de son *Journal de mathématiques*. Après un séjour de six mois, il quitta Berlin et parcourut l'Allemagne méridionale, la Suisse et une partie de l'Italie, mais ne s'y lia avec aucun géomètre. De là il vint à Paris, où il passa dix mois, et eut la douleur, comme tant d'autres savants, de voir ses travaux d'abord dédaignés de l'Académie. Celle-ci lui rendit plus tard justice d'une manière éclatante; mais alors Abel était déjà mort, dans un état voisin de la misère. De retour dans sa patrie, après un voyage de vingt mois, il ne put obtenir aucune place, aucun secours. Une lettre que les géomètres les plus illustres de la France, Legendre, Poisson et Lacroix, écrivirent au roi de Suède pour lui recommander le jeune mathématicien n'eut pas l'effet désiré. Abel unissait au savoir les qualités qui font l'homme estimable. La noblesse de son caractère, son amabilité et sa modestie lui avaient fait des amis de tous ceux qui le connaissaient. Les mathématiciens les plus célèbres s'accordent à considérer Abel comme un de ces hommes dont la carrière, si elle eût été plus longue, aurait fait époque dans la science. Ses principaux travaux sont: *Méthode générale pour trouver une fonction d'une variable lorsqu'une propriété de cette fonction est exprimée par une équation entre deux variables*, mémoire inséré dans le *Magasin pour les sciences naturelles de Christiania*, année 1820; — *Mémoire sur l'impossibilité de résoudre les équations de degrés supérieurs au quatrième;* Christiania, 1824 (en français); — *Recherches sur les fonctions elliptiques;* — *Mémoires sur quelques propriétés générales d'une certaine espèce de fonctions transcendantes*. On a aussi de lui quelques articles dans le *Journal de mathématiques* de M. Crelle, à Berlin, et dans les *Nouvelles astronomiques* de M. Schumacher. M. Poisson a émis le jugement suivant sur les travaux d'Abel: « Les recherches qu'Abel a publiées en moins de deux ans dans les journaux de M. Crelle et de M. Schumacher prouvent, par leur nombre considérable, l'activité de son esprit et l'ardeur qu'il mettait à cultiver les sciences. Elles sont toutes remarquables par la généralité des considérations que l'auteur y expose et par les vues nouvelles qu'il se proposait de développer. La mort a arrêté ses travaux avant qu'il eût achevé sa vingt-septième année; mais pendant une vie si courte il s'est placé au premier rang parmi les géomètres, et dans ce qu'il a fait la postérité saura reconnaître tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût vécu davantage. » Les écrits d'Abel ont été publiés en français par Holmboe, son maître; 2 vol. in-8°, Christinia, 1839.

Journal de Crelle, 1829. — Poisson, *Rapport à l'Académie des sciences*. — *Conversations-Lexicon.*

*ABEL (*Charles* D'), homme d'État bavarois, naquit à Wetzlar, le 17 septembre 1788. Il étudia la jurisprudence à Giessen, et fut nommé, en 1827, conseiller du ministère de l'intérieur à Munich. En 1834 il devint membre du conseil de régence du roi Othon, et en 1838 il remplaça comme ministre de l'intérieur le prince d'Œttingen-Wallerstein, avec lequel il eut un duel, à la suite de quelques paroles blessantes prononcées contre ce dernier à la chambre des représentants. Dévoué au parti ultramontain, il refusa de signer les lettres de noblesse de la fameuse Lola-Montès, maîtresse du roi de Bavière, et quitta avec ses collègues le ministère (le 13 février 1847. Abel fut peu de temps après envoyé comme ambassadeur à Turin. En 1849 il reparut dans la chambre des représentants; mais ses discours antilibéraux ne lui acquirent aucune sympathie.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEL DE PUJOL. *Voy.* PUJOL.

ABEL (*Gaspard*), prédicateur allemand, né à Hindenbourg, le 14 juillet 1676, mort à Westdorf, près d'Aschersleben, le 10 janvier 1763. Il fit ses études à l'université de Halberstadt, et devint successivement recteur à Osterbourg et à Halberstadt. Outre quelques dissertations théologiques et la traduction en vers allemands des *Héroïdes* d'Ovide et des *Satires* de Boileau, on a de lui: *Historia monarchiarum orbis antiqui;* in-8°, Leipsig, 1718; — *Preussische und Brandenburgische Staatshistorie;* Leipzig, 2 vol. in-8°, 1710 et 1735; — *Preussische and*

Dans le dernier siècle, il se forma à Greifswalde une société secrète sous le nom d'*Ordre d'Abel*, et dont le but était essentiellement moral : la douceur et la piété du fils d'Adam étaient présentées comme modèle à ceux qui faisaient partie de cette association.

Genèse, IV, 1-8. — S. Épiphane. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, V, 8. — Calmet, *Dictionnaire de la Bible*.

ABEL, roi de Danemark, fils puîné de Waldemar le Victorieux, mourut le 29 juin 1252. Son père avait partagé le royaume entre ses quatre enfants, sous la suzeraineté d'Éric, l'aîné; ce partage, véritable pomme de discorde, fit éclater une longue guerre entre les frères. Une paix apparente fut conclue en 1248. A son retour d'une expédition victorieuse contre l'Esthonie et le Holstein, en 1250, Éric accepta sans méfiance l'invitation de son frère Abel, qui résidait à Slesvig. L'accueil fut assez amical; après le repas, on joua aux échecs, et Éric proposa à son frère une réconciliation définitive et sincère. Mais aussitôt Abel lui rappela l'outrage fait à sa fille, qui quelque temps auparavant avait été obligée de se sauver nu-pieds devant les troupes d'Éric saccageant la ville de Slesvig; et, à un signal convenu, Éric fut jeté dans une barque, chargé de chaînes et livré à Gudmundson, exilé danois et ennemi irréconciliable d'Éric. Abel avait eu soin de lui faire dire qu'il lui donnait droit de vie et de mort sur le malheureux captif. Après avoir obtenu à grand'peine l'assistance d'un prêtre, Éric, sur un ordre de Gudmundson, eut la tête tranchée, et son corps fut jeté dans la Slie. On fit d'abord répandre le bruit que cette mort était due à un accident; mais deux mois après le cadavre fut retrouvé sur le rivage, et le crime dévoilé. Cependant Abel, dont vingt-quatre chevaliers affirmèrent par serment l'innocence, fut proclamé roi de Danemark et couronné à Roskild, par l'archevêque de Lund. Pour gagner le peuple il rétablit les corporations municipales. En 1252, sur un refus d'impôt qu'avaient fait les Frisons, Abel pénétra avec une armée dans les marais de la Frise; là il fut tué par un paysan, et son armée mise en déroute. Il s'opéra des miracles sur la tombe d'Éric; et une légende, qui nous a été transmise, représente Abel le fratricide monté sur un coursier noir, chassant dans les airs, au son des cors et suivi d'une meute en furie. Cette lugubre histoire des deux princes danois est le sujet d'un drame d'Œhlenschlæger, *Érik et Abel*. P. L. M.

Allen, *Danemark's History*.

* **ABEL** (*Léonard*), de Malte, historien, mort à Rome, vers l'an 1605. On conservait de lui, à la bibliothèque du cardinal Colonna, un manuscrit intitulé *de Christianorum orientalium statu*. E. D.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ABEL (*Charles-Frédéric*), musicien allemand, né à Cœthen, en 1725, mort à Londres, en 1787. Il fut élève de Séb. Bach, et un virtuose accompli. Son instrument, la *viola di gamba*, ou basse de viole, ne fut joué par personne avec autant de perfection. Après avoir fait partie pendant quelque temps du fameux orchestre de l'électeur de Saxe à Dresde, il passa, en 1738, en Angleterre. Admis dans la maison de la reine, femme de George III, il devint musicien de la chambre, et plus tard directeur de la chapelle de la cour. Son intempérance abrégea sa vie.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler*. — Burney, *History of music*.

ABEL (*Clarke*), chirurgien et naturaliste anglais, né vers 1780, mort le 26 décembre 1826, accompagna lord Amherst dans son ambassade en Chine, en 1816 et 1817. Il publia une relation de son voyage (*a Narrative of a journey in the interior of China;* Lond., 1818, in-4°, avec cartes et planches), où il fait connaître les événements les plus importants de cette ambassade. A la suite de son ouvrage se trouvent des appendices concernant l'histoire naturelle, et particulièrement un travail de M. R. Brown sur quelques plantes remarquables de la Chine. On y trouve aussi un *Essai sur la géologie du cap de Bonne-Espérance*, et des détails intéressants sur les environs de Batavia, Sainte-Hélène, l'Ascension, la description du boa de Java, de l'orang-outang de Bornéo et de plusieurs plantes de la Chine. Cette dernière partie de l'ouvrage d'Abel n'est pas aussi complète qu'on l'avait espéré, la plupart des collections ayant été perdues dans le naufrage de *l'Alceste*, sur lequel l'auteur s'était embarqué. Après la mission de lord Amherst, Abel fut nommé chirurgien en chef de la compagnie des Indes, et, en cette qualité, il passa plusieurs années à Calcutta, où il mourut à un âge peu avancé. M. Robert Brown a donné le nom d'*Abelia* à un genre de plantes de la famille des caprifoliacées, dont l'espèce primitive vient de la Chine.

Gentleman's magazine, décemb. 1827. — *Asiatic journal*, mai 1827.

* **ABEL** (*Jacques-Frédéric* D'), philosophe allemand, né le 9 mai 1751, à Vaihingen-sur-l'Ens (Wurtemberg), mort le 7 juillet 1829, à Schorndorf. Il fut professeur de philosophie à l'université de Tubingue, et sur-intendant général (archevêque) de l'Église protestante de Wurtemberg. Parmi ses écrits nombreux, on remarque : *Sammelung und Erklarung merkwürdiger Erscheinungen aus dem menschlichen Leben* (Recueil et explication des événements remarquables de la vie), 3 vol. in-8°; Francfort et Leipzig, 1789-90. La philosophie d'Abel est empreinte des doctrines de Kant.

Conversations-Lexicon édit. de 1831.

* **ABEL** (*Jean-Joseph*), peintre d'histoire, né en 1768, à Aschach, en Autriche, mort à Vienne, en 1818. Il eut pour maître Füger, de l'Académie des peintres de Vienne, et resta six ans à Rome (de 1802 à 1808), pour se perfectionner dans son art. De retour dans son pays,

il fit une série de tableaux d'histoire, qui sont exposés dans l'Académie impériale et dans la galerie du Belvédère à Vienne. Ce peintre, ou un de ses parents, a publié, en allemand, un ouvrage intitulé *Tableau historique de la condition des femmes chez tous les peuples de la terre;* Leipzig, 1703, in-12.

Poisson, dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc.* — *Conversations-Lexicon*; 2° édit. de 1851.

ABEL (*Nicolas-Henri*), mathématicien suédois, né le 25 août 1802, à Frindoë, en Norvège, mort le 6 avril 1829, à Frolande-Vare. Il montra, dans une si courte existence, un talent extraordinaire pour les mathématiques, et se plaça au rang des hommes les plus distingués dans cette science. Il témoigna d'abord peu de goût pour les études classiques; mais à l'âge de seize ans il se livra aux mathématiques avec une ardeur et un succès qui attirèrent sur lui l'attention et les secours de son gouvernement, secours que le peu d'aisance de sa famille lui rendait nécessaires. Il apprit avec rapidité tout ce que ses maîtres lui enseignèrent, et fut bientôt en état de les devancer. Ce fut alors qu'il composa plusieurs mémoires sur différentes parties de la science à laquelle il s'était voué. Pour se perfectionner dans ses études, il obtint du gouvernement suédois les moyens de voyager, pendant deux ans, en Allemagne, en France et en *Italie*. En 1825, il quitta la Suède avec plusieurs de ses camarades d'université, et se rendit d'abord à Berlin, où il se lia avec M. Crelle, qui s'occupait déjà de la publication de son *Journal de mathématiques*. Après un séjour de six mois, il quitta Berlin et parcourut l'Allemagne méridionale, la Suisse et une partie de l'Italie, mais ne s'y lia avec aucun géomètre. De là il vint à Paris, où il passa dix mois, et eut la douleur, comme tant d'autres savants, de voir ses travaux d'abord dédaignés de l'Académie. Celle-ci lui rendit plus tard justice d'une manière éclatante; mais alors Abel était déjà mort, dans un état voisin de la misère. De retour dans sa patrie, après un voyage de vingt mois, il ne put obtenir aucune place, aucun secours. Une lettre que les géomètres les plus illustres de la France, Legendre, Poisson et Lacroix, écrivirent au roi de Suède pour lui recommander le jeune mathématicien n'eut pas l'effet désiré. Abel unissait au savoir les qualités qui font l'homme estimable. La noblesse de son caractère, son amabilité et sa modestie lui avaient fait des amis de tous ceux qui le connaissaient. Les mathématiciens les plus célèbres s'accordent à considérer Abel comme un de ces hommes dont la carrière, si elle eût été plus longue, aurait fait époque dans la science. Ses principaux travaux sont: *Méthode générale pour trouver une fonction d'une variable lorsqu'une propriété de cette fonction est exprimée par une équation entre deux variables*, mémoire inséré dans le *Magasin pour les sciences naturelles de Christiania*, année 1820; — *Mémoire sur l'impossibilité de résoudre les équations de degrés supérieurs au quatrième;* Christiania, 1824 (en français); — *Recherches sur les fonctions elliptiques;* — *Mémoires sur quelques propriétés générales d'une certaine espèce de fonctions transcendantes*. On a aussi de lui quelques articles dans le *Journal de mathématiques* de M. Crelle, à Berlin, et dans les *Nouvelles astronomiques* de M. Schumacher. M. Poisson a émis le jugement suivant sur les travaux d'Abel: « Les recherches qu'Abel a publiées en moins de deux ans dans les journaux de M. Crelle et de M. Schumacher prouvent, par leur nombre considérable, l'activité de son esprit et l'ardeur qu'il mettait à cultiver les sciences. Elles sont toutes remarquables par la généralité des considérations que l'auteur y expose et par les vues nouvelles qu'il se proposait de développer. La mort a arrêté ses travaux avant qu'il eût achevé sa vingt-septième année; mais pendant une vie si courte il s'est placé au premier rang parmi les géomètres, et dans ce qu'il a fait la postérité saura reconnaître tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût vécu davantage. » Les écrits d'Abel ont été publiés en français par Holmboe, son maître; 2 vol. in-8°, Christinia, 1839.

Journal de Crelle, 1829. — Poisson, *Rapport à l'Académie des sciences*. — *Conversations-Lexicon*.

*ABEL (*Charles* D'), homme d'État bavarois, naquit à Wetzlar, le 17 septembre 1788. Il étudia la jurisprudence à Giessen, et fut nommé, en 1827, conseiller du ministère de l'intérieur à Munich. En 1834 il devint membre du conseil de régence du roi Othon, et en 1838 il remplaça comme ministre de l'intérieur le prince d'Œttingen-Wallerstein, avec lequel il eut un duel, à la suite de quelques paroles blessantes prononcées contre ce dernier à la chambre des représentants. Dévoué au parti ultramontain, il refusa de signer les lettres de noblesse de la fameuse Lola-Montès, maîtresse du roi de Bavière, et quitta avec ses collègues le ministère (le 13 février 1847. Abel fut peu de temps après envoyé comme ambassadeur à Turin. En 1849 il reparut dans la chambre des représentants; mais ses discours antilibéraux ne lui acquirent aucune sympathie.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEL DE PUJOL. *Voy.* PUJOL.

ABEL (*Gaspard*), prédicateur allemand, né à Hindenbourg, le 14 juillet 1676, mort à Westdorf, près d'Aschersleben, le 10 janvier 1763. Il fit ses études à l'université de Halberstadt, et devint successivement recteur à Osterbourg et à Halberstadt. Outre quelques dissertations théologiques et la traduction en vers allemands des *Héroïdes* d'Ovide et des *Satires* de Boileau, on a de lui: *Historia monarchiarum orbis antiqui;* in-8°, Leipsig, 1718; — *Preussische und Brandenburgische Staatshistorie;* Leipzig, 2 vol. in-8°, 1710 et 1735; — *Preussische und*

Brandenburgische Staatsgeographie; 2 vol. in-8°, Leipzig, 1711, 1735, 1747; — *Deutsche Alterthümer* (Antiquités allemandes); Brunswick, 1729; — *Sächsische Alterthümer*; ibid., 1730; — *Hebræische Alterthümer*; ibid., 1730; — *Griechische Alterthümer*; 2 vol. in-8°; ibid., 1738.

Le *Supplément* d'Adelung au *Dictionnaire* de Jöcher, — Döring, *Allgemeine Deutsche Biographie*, I, 5. — Hirsching, *Historisch-litterarisches Handbuch*, I, 4. — *Vollständiges Universal Lexicon*, supp., I, 118.

ABEL (*Frédéric-Godefroi*), médecin, fils de Gaspard Abel, né le 8 juillet 1714, mort le 23 novembre 1794. Il étudia d'abord la théologie sous le célèbre Mosheim à Halberstadt, et sous Wolf et Baumgarten à Halle. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, pour embrasser la carrière médicale. Abel était un praticien éclairé, qui ne cessait de répéter que « la médecine manque de principes solides, et que l'organisation humaine varie tellement d'un individu à l'autre, que l'on n'est jamais sûr de l'effet des remèdes. » Outre une traduction allemande de Juvénal en vers métriques, il a publié une *Dissertatio de stimulantium mechanica operandi ratione*; Halle, 1745.

Schlichtegroll, *Necrolog*, année 1794, p. 246.

ABEL RÉMUSAT. *Voy.* RÉMUSAT.

ABELA (*Jean-François*), savant archéologue, né à Malte, en 1582, mort le 4 mai 1655. Il fut nommé, vers 1625, vice-chancelier et commandeur des chevaliers de Malte. Il avait voyagé dans une grande partie de l'Europe, et était en correspondance avec les principaux savants de son époque. Abela s'est fait principalement connaître par un ouvrage curieux, devenu rare, intitulé : *Malta illustrata, ovvero della descrizione di Malta, con le sue antichità, ed altre notizie*; Malte, 1647, in-fol. Seiner l'a traduit en latin, et cette traduction, précédée d'une courte préface, a été insérée dans le quinzième volume du *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*, de J.-G. Grævius; Leyde, in-fol.

Ciantar, dans *Malta illustrata*, I, 7 (édit. de 1782). — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 21 22.

ABELIN (*Jean-Philippe*), historien, né à Strasbourg, vers la fin du seizième siècle, et mort en 1646. Il est connu surtout pour avoir fondé le *Theatrum europæum*, immense compilation, comprenant l'histoire contemporaine, en 21 vol. in-fol. Il a publié sous son véritable nom (*Jean-Louis Gottfried*) le 1er volume de cet ouvrage, écrit en allemand, et contenant l'histoire de l'Europe depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628. La meilleure édition du *Theatrum europæum* est celle de Francfort, 1662-1738, 12 vol. in-folio. Abelin est aussi l'auteur des tom. XVII, XVIII, XIX et XX du *Mercurius gallo-belgicus*, ouvrage commencé par Gothard Arthus, et qui renferme le récit des événements arrivés en Europe et surtout en France depuis 1628 jusqu'en 1636. Il publia (1619), une explication des *Métamorphoses* d'Ovide, sous ce titre : *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis* Ἔκφρασις, Francf., in-8°; livre rédigé pour accompagner les jolies gravures de Jean-Théodore de Bry, représentant quelques-unes des fables d'Ovide. L'auteur ne se nomme que dans la dédicace (*Ludovicus Gottofridus*). On a encore de lui : *Historiarum orientalis Indiæ tomus duodecimus, ex anglico et belgico sermone in latinum transtulit*, etc.; Francf., in-12, 1628 : ce volume, qui est le douzième et dernier de l'*Histoire des Indes orientales*, est extrêmement rare; — *Description du royaume de Suède* (en allemand); 1632, in-8°, Francf.; — *Chronique historique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1619* (en allemand); Francf., 1633, avec un grand nombre de figures gravées par Matthieu de Mérian; — *Historia antipodum*, ou le *Nouveau Monde*; Francof., 1655, in-fol.

Abelin se distingua plus par sa grande assiduité au travail et par son érudition que par de véritables talents; cependant ses ouvrages méritent encore d'être consultés pour l'histoire du dix-septième siècle.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, I, 19. — Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, I, 41. — *Vollständiges Universal Lexicon*, supp., I, 123. — Gryphius, *de Scriptoribus historiam seculi* XVII *illustrantibus*, p. 18. — Struvius, *Bibliotheca historica, a* Meusello *amplificata*, I, 108, etc. — Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et petits voyages*, p. 31, 188, etc.

ABELL (*Jean*), musicien anglais, mort vers 1710. Exilé de l'Angleterre comme papiste, après la révolution de 1688, il se mit à parcourir l'Europe, en donnant des concerts. Doué d'une belle voix de ténor, il fut, entre autres, invité à se faire entendre à Varsovie devant le roi de Pologne, Jean III Sobiesky. Il s'excusa d'abord, sous prétexte d'un rhume. L'ordre fut alors donné de le hisser dans un fauteuil au haut d'une salle autour de laquelle régnait une galerie où était assis le roi avec sa suite. On fit ensuite entrer des ours dans la salle, et on donna au musicien le choix ou de chanter ou d'être dévoré par eux. Aussitôt son rhume disparut, et il se mit à chanter de sa plus belle voix. En 1701 il revint en Angleterre, et publia à Londres une collection d'airs.

Hawkins, *History of music*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

ABELLI (*Antoine*), religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, abbé de Livry, né à Paris, en 1527, mort vers l'année 1600. Il fut prédicateur du roi Henri II, et confesseur de Catherine de Médécis. Suivant les PP. Quétif et Échard (*Scriptores ordin. Prædicat.*, t. II, in-fol.), il était *vir morum integritate et eruditione clarus*. Ses ouvrages sont : La *Manière de bien prier*, etc.; Paris, 1564, in-8°; — *Sermon sur les Lamentations du saint prophète Hiérémie*; Paris, 1582, in-8°; — *Lettre de la royne Catherine de Médicis*; 1564, in-8°.

Josse Échard, *Lettre critique sur le Dict. de Bayle*, p. 318-325. — Le P. Lelong, *Bibliot. sacra*, t. II, p. 591.

ABELLI (*Louis*), théologien français, né en

1603, dans le Vexin, mort à Paris, le 4 octobre 1691. Il fut d'abord curé de Saint-Josse à Paris, puis évêque de Rhodez. En 1664 il se démit de son évêché, et vint à Paris vivre dans la retraite. Abelli était un grand adversaire de Port-Royal. Ses principaux ouvrages sont : *Medulla theologica;* 1650, souvent réimprimée depuis : Boileau (*Lutrin*, ch. IV) y fait allusion quand il appelle l'auteur *le moelleux Abelli;* — *Tradition de l'Église touchant la dévotion des chrétiens envers la sainte Vierge;* in-8°, 1652, 1662, 1672; — la *Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul;* in-4°, 1664; — *la Couronne de l'année chrétienne, ou méditations sur les plus importantes vérités de l'Évangile;* 4 vol. in-12 : il a été traduit en latin en 1732; — *Considérations sur l'éternité*, 1 vol. in-12; — la *Vie de saint Josse de Bretagne;* Abbeville, in-18; — *Défense de la hiérarchie de l'Église et de l'autorité du pape;* Paris, 1659, in-4°; — *Traité des hérésies;* in-4°, 1661.

Nicéron, *Mémoires*, t. XLI.

ABEN-BÉITHAR (*Abdallah-ben-Ahmed*), plus connu sous le nom d'*Ebn-Béithar*, c'est-à-dire *fils du vétérinaire*, botaniste et médecin arabe, naquit vers la fin du douzième siècle, à Benana, village près de Malaga, et mourut à Damas, en 1248 de J.-C. Il voyagea longtemps, surtout en Égypte, pour étudier les plantes, et fut nommé intendant général des jardins de Damas par Mélek-al-Khamil. Il a écrit en arabe un ouvrage fort intéressant, intitulé *Recueil de médicaments simples* (*voy.* Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. I, p. 278). Cet ouvrage, divisé en quatre parties, traite des plantes, pierres, métaux et animaux qui fournissent des produits à la matière médicale. Il complète et corrige même, dans beaucoup de points, Dioscoride, Galien et Oribase. La traduction latine d'une partie de cet ouvrage a été publiée à Paris en 1602. F. D.

Haller, *Bibl. botanica.*

ABENDROTH (*Amédée-Auguste*), magistrat allemand, né à Hambourg, le 16 octobre 1767, mort dans sa ville natale, le 17 décembre 1842. En 1810, il fut maire de Hambourg pendant l'occupation française, et se dévoua au service de son pays. Il fonda à Kuxhaven, sur le littoral de la mer du Nord, un établissement de bains de mer, le premier de ce genre. De 1821 à 1835, année où il se retira des affaires, il fut successivement directeur de la police et bourgmestre de Hambourg.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ABEN-EZRA ou **EZRA**, savant rabbin, né à Tolède, vers 1119, mort à Rhodes, en 1174; son véritable nom était Rabi-Abraham, fils du rabbin Mayer-ben-Ezra. L'interprétation de la Bible était l'objet principal des méditations et des écrits de cette homme de génie; il était en même temps médecin, poëte, grammairien et astronome : en cette dernière qualité, il prit une part active aux travaux des savants qui les premiers divisèrent le globe terrestre en deux parties égales au moyen de l'équateur. Brûlant du désir de s'instruire, il voyagea presque toute sa vie, visita l'Angleterre, la France, l'Italie, la Grèce, et mourut dans l'île de Rhodes, à l'âge de cinquante-cinq ans. Un ouvrage relatif à l'astronomie, et intitulé *Bréchit Chokhma* (*Initium sapientiæ*), en partie traduit de l'arabe et en partie composé par lui, contribua beaucoup à étendre sa réputation; il a été depuis traduit en latin dans Wolf, *Biblioth. hebræa*, t. III. On cite encore de lui : *Commentaires sur le Talmud;* — un autre ouvrage sur l'importance du Talmud, intitulé *Isoud Mara*, c'est-à-dire *Base de l'enseignement;* — *Commentaires sur l'Ancien Testament*, le plus important de ses écrits : ce sont des commentaires pleins d'érudition, dont Bomberg et Buxtorf ont enrichi les éditions qu'ils ont données du texte hébreu de la Bible (Venise, 1526). Ar. Pontanus publia une traduction latine des Commentaires d'Aben-Ezra sur *Abdias*, *Jonas* et *Sophonias;* Paris, 1559, in-4°. — Heusden en publia une autre, à Utrecht, 1657. Le texte hébreu d'Aben-Ezra sur Joël fut imprimé à Paris, en 1663. Rob. Estienne publia le commentaire d'Aben-Ezra sur Osias avec celui de deux autres rabbins; Paris, 1556, 1 vol. in-4°. — Le *Cantique des cantiques* fut imprimé séparément, à Paris, en 1570. Son Commentaire sur le Pentateuque. Naples, 1488, est très-rare. — On a encore d'Aben-Ezra un ouvrage moral, intitulé *Chai-ben-Megir*, c'est-à-dire *Vive le fils qui ressuscite!* — le *Livre des êtres animés*, où l'auteur prouve l'existence de Dieu par la merveilleuse structure des êtres qui peuplent l'univers; livre écrit en arabe, et traduit en hébreu par Jacob Ben-Alphander; — un commentaire sur Josèphe (*de Bello judaïco*); Bâle, 1599, in-8° (hébreu et latin); — un livre de géométrie et d'algèbre; — un traité d'astronomie, intitulé *Porte des cieux;* — un poëme, publié en hébreu et en latin par Th. Layde, Oxford, 1694, et un livre d'astrologie, dont la bibliothèque de l'Escurial possède deux traductions manuscrites en limousin.

Aben-Ezra écrivait habituellement en hébreu corrompu ou juif : cependant la connaissance de l'hébreu primitif ne lui était pas non plus étrangère, comme il l'a prouvé dans plusieurs petits morceaux de poésie, énigmes, pensées et inscriptions qui se trouvent dans la préface de ses Commentaires. Les opinions d'Aben-Ezra contrastent singulièrement avec l'esprit du moyen âge : elles sont fondées sur le libre examen, sur la philosophie rationnelle, et même sur les sciences physiques et naturelles. Ses coréligionnaires l'ont surnommé *le Sage*, *l'admirable*, et son nom a conservé jusqu'à présent la même estime dans toutes les synagogues du monde. [*Enc. des g. du m.* et *Biographical dictionary.*]

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica.* — Wolf, *Bibl. hebr.*, tom. III. — De Rossi, *Dizionnario storico.* — *Juchasin*, 98 : édit. d'Amster. — *Allgemeine Encyclopædie.*

* **ABEN-HAMIN**, Maure de Grenade, auteur probablement supposé d'un livre arabe traduit en espagnol, sous le titre : *Historia de los Vandos, de los Zegries y Abencerrages, cavalleros moros de Granada, de las Civiles guerras que huvo en ella, traduzida en castellano por Gines Perez de Hita ;* Saragosse (Mig. Xim. Lauchez), 1595, in-8°. Perez de Hita paraît en être non pas le traducteur, mais le véritable auteur. C'est un livre bien écrit et fort curieux, surtout par le grand nombre de romances moresques qu'on y trouve. Il a été plusieurs fois traduit ou imité. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ABEN-HUMEYA, dernier roi de Grenade, d'origine espagnole, né vers 1520, mort en 1568. En embrassant la religion mahométane, il changea son nom de *Ferdinand de Valor* contre celui d'*Aben-Humeya*. Les maures révoltés contre Philippe II l'élurent roi de Grenade et de Cordoue, et le mirent en état de faire beaucoup de mal à l'Espagne, sa patrie, et à Philippe II, contre lequel il nourrissait une haine profonde. Trahi par un des siens, il fut étranglé; mais sa mort ne mit pas fin à l'insurrection des Maures. Ce sujet a été traité pour la scène par Martinez de la Rosa, homme d'État et poëte espagnol, qui fit jouer en 1830 sa pièce *Aben-Humeya* au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris.

Art. de vérifier les dates.

ABEN-PACE. *Voy.* **EBN-BADJEH.**

ABEN-RAGEL (*Ali*), astrologue arabe, vivait vers le commencement du onzième siècle de J.-C., sous le khalife Mamoun. Son livre, très-rare, *de Judiciis seu fatis stellarum*, a été traduit en latin et publié à Bâle par Henri Petri, et à Venise, en 1485, par Erhard Radelez. On a du même auteur un autre ouvrage, intitulé *De revolutionibus nativitatum, seu de fredariis ;* Venise, 1524. La bibliothèque de l'Escurial possède quelques manuscrits arabes inédits d'Aben-Ragel.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. escur.*

* **ABEN-SALERO** (*Pascal de*), savant espagnol, d'origine mauresque, natif d'Urrea de Xalon, bourg de la province de Saragosse, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il a publié sur les poids et mesures de l'Aragon un ouvrage intitulé : *Libro de almutaçafes, en el qual se trata de las dificultades y advertencias tocantes a los pesos y medidas, el precio de los commercios ordinarios*, etc.; Saragosso (Lor. de Robles), 1609, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ABEN-ZOHAR. *Voy.* AVENZOAR.

* **ABERCROMBY** (*John*), horticulteur et agronome écossais, né en 1726, aux environs d'Édimbourg, mort en 1806. Fils d'un jardinier, il se livra de bonne heure à l'étude pratique de l'horticulture. Longtemps sollicité à publier ses observations, il se décida à faire imprimer, en 1767, un manuscrit intitulé *Que chacun soit son propre jardinier, ou almanach du jardinier.* Ce livre eut successivement jusqu'à neuf éditions, et fut suivi de la publication d'un *Dictionnaire universel de jardinage et de botanique ;* in-4°; — de *l'Art de soigner les jardins fruitiers* (*the British-fruit gardener*); Londres, 1779, in-12; — *Principes de la taille des arbres à fruits ;* 1783, in-12; — *Manière de hâter la maturité des fruits et des fleurs ;* 1781, in-12; — *le Jardin potager.* Tous ces ouvrages ont été traduits en plusieurs langues. — L'art horticole doit une partie de ses progrès à John Abercromby. F. D.

Biographical Dictionnary of the Society for the diffusion of Useful Knowledge, t. I.

ABERCROMBY (*David*), médecin écossais, né vers 1520, mort en 1595. On a de lui les ouvrages suivants : *Tuta ac efficax luis venereæ, sæpe absque mercurio et semper absque salivatione mercuriali, curandæ methodus ;* Londres, 1684, in-12. Il y parle de la salivation mercurielle comme d'un remède dangereux dans la cure des maux vénériens; — *de Variatione et varietate pulsus observationes ;* Londres, 1685, in-12; — *Novæ medicinæ, tum speculativa tum practica, clavis ;* Londres, 1685, in-12, avec l'ouvrage précédent. L'auteur prétend que la saveur suffit pour décider de la vertu des médicaments. L'amer, le doux, le piquant et l'aigre sont les saveurs sur lesquelles il veut qu'on décide de la propriété des simples; — *Fur academicus, sive satyra de insignioribus inter eruditos furtis ;* Amstelodami, 1689, in-12.

Biographical dictionary. — *Acta Erudit. Lips.*, an. 1688.

* **ABERCROMBY** (*Patrick*), historien écossais, né à Farfar (Angus-Shin) en 1656, mort vers 1716. Il s'est fait connaître par son histoire militaire de l'Écosse, publiée sous le titre : *Martial achievements of the Scotch Nation;* Edimbourg, 1711, in-fol.; nouvelle édition avec fig., ibid., 1762, 2 vol. in-8°.

Al. Chalmer, *General biographical dictionary.*

ABERCROMBY (sir RALPH), général anglais, né à Monstry (Écosse), en 1734, mort en Égypte, le 28 mars 1801. Il entra fort jeune au service, et parvint rapidement aux premiers grades. Il déploya beaucoup d'habileté et de bravoure dans les campagnes des armées anglaises en Flandre et en Hollande, pendant les années 1794, 1795, 1796 et 1799; mais il ne put prévenir les échecs reçus par les troupes britanniques aux attaques du camp de Famars et de Valenciennes, et dans les deux batailles de Castricum et de Berghem, gagnées sur le duc d'York par les Français sous les ordres du maréchal Brune. Abercromby ne fut pás plus heureux en Irlande, où il avait été appelé comme général de l'armée anglaise. Sa modération et

sa capacité y échouèrent contre les obstacles que lui opposaient l'acharnement des partis et l'indiscipline des troupes. Enfin, il ne fut pas moins malheureux en Égypte : il y débarqua à la tête d'une armée de seize mille hommes, et s'empara d'abord du fort d'Aboukir, malgré la résistance héroïque d'une garnison trop faible contre d'aussi nombreux assaillants. L'armée française s'étant repliée sur Alexandrie, Abercromby s'avança contre elle, en couvrant son camp par des lignes de défense; il fut attaqué par les Français sous les ordres du général Menou, le 21 mars 1801. Sans être arrêtés par la grande infériorité du nombre, les Français, perçant les deux lignes de l'infanterie anglaise, pénétrèrent jusqu'à la réserve. Abercromby, avec son état-major, fit en vain des prodiges de valeur : la plupart de ses officiers furent tués, et lui-même, blessé mortellement, expira sept jours après, sur le bâtiment qui le transportait à Malte, où il fut enterré. Abercromby avait siégé au parlement en 1794 et 1796, comme député du comté de Kindros. On peut citer cet officier général, d'un mérite reconnu, au nombre des hommes que la fortune s'est plu en quelque sorte à persécuter. Le gouvernement anglais, rendant justice à son mérite, lui a érigé un monument dans la cathédrale de Saint-Paul à Londres. [*Enc. des g. du m.* et *Biographical dictionary.*]

Records of the british army. — Wilson, *History of the british expedition to Egypte.*

*ABERCROMBY (*James*), homme d'État anglais, fils du précédent, naquit le 7 novembre 1776. Il entra au parlement en 1832, comme représentant de la ville d'Édimbourg; il fut membre du ministère de lord Melbourne, et *speecher* de la chambre des communes. En 1839 il entra à la chambre des lords, avec le titre de baron de Dunfermlane.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

*ABERDEEN (*Georges Gordon*, comte D'), né vers 1780, homme d'État anglais, vicomte de Formarine, un des seize pairs écossais. Il se fit d'abord connaître en 1813 par une mission diplomatique auprès de la cour de Vienne, qu'il décida à entrer dans la nouvelle coalition formée contre la France; il signa, le 30 octobre, à Tœplitz, les préliminaires de cette coalition. Nommé ambassadeur extraordinaire près de l'empereur François I[er], il devait concourir, pour l'Angleterre, aux arrangements entre l'Autriche et Joachim Murat, alors roi de Naples, dans le but d'échanger ce royaume contre d'autres États, et de le restituer à l'ancien roi Ferdinand; mais le retour de Napoléon en France et la déclaration de guerre de Murat à l'Autriche laissèrent cette mission sans résultat. Le comte d'Aberdeen avait fondé, en 1804, sous le nom de *Société des voyageurs athéniens*, une association savante, avec la singulière condition que, pour y être admis il fallait avoir voyagé en Grèce. En 1828 lord Aberdeen fut nommé ministre des affaires étrangères, par l'influence du duc de Wellington. Intimement lié avec M. de Metternich, il s'éloigna tout à fait du système de Canning, et se rapprocha de la politique de l'Autriche. Ce fut pendant son administration qu'eut lieu la bataille de Navarin, qu'il qualifia de *catastrophe inattendue*. Cependant il signa avec les plénipotentiaires de France et de Russie les premiers protocoles relatifs à la Grèce, et se distingua encore par l'énergie de ses paroles au sujet de don Miguel, qu'il n'hésitait pas à signaler au parlement britannique comme un *monstre d'un nouveau genre*, bien qu'il le favorisât par sa politique. Le 16 novembre 1830, il suivit le duc de Wellington dans la retraite du ministère, et figura depuis avec lui à la tête des plus ardents tories, combattant avec passion les mesures libérales du ministère Grey. C'est ainsi qu'il changea subitement de langage relativement au prince portugais : celui qu'il avait traité de monstre devint tout à coup pour lui un objet de sympathie. Ces revirements et d'autres particularités de sa conduite parlementaire ne font pas honneur à ses principes politiques. Un des derniers actes de son premier ministère fut la reconnaissance de Louis-Philippe comme roi des Français; elle suivit de très-près la notification qui fut faite au roi d'Angleterre de l'avénement du nouveau roi. Depuis sa retraite il se montra l'un des adversaires les plus décidés du nouveau ministère whig, et défendit avec ardeur la cause de don Carlos en Espagne. Dans le court ministère Peel-Wellington, qui dura depuis le 14 novembre 1834 jusqu'au 8 avril 1835, il eut le portefeuille de ministre des colonies. En 1841, après la chute du ministère Melbourne, il fit partie du cabinet Peel comme ministre des affaires étrangères, et en 1846 il céda de nouveau la place à lord Palmerston, l'un des membres les plus éminents du ministère actuel de la Grande-Bretagne. [*Enc. des g. du m.* et *Conversations-Lexicon*, édit. de 1851.]

ABERLI (*Jean-Louis*), peintre de paysage, né en 1723, mort en 1786, à Winterthur. Ses œuvres gravées et coloriées furent remarquées à l'époque où elles parurent, et sont encore estimées des amateurs. Les plus grandes et les plus belles de ses gravures représentent les vues de Cerlier, d'Yverdun, de Muri et de Vimmis.

Journal helvétique des arts et de la littérature, cah. 1 à 3; Zurich, 1808. — Füssli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweitz.* — Heineken, *Dictionnaire des artistes*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ABERNETHY (*Jean*), théologien irlandais, né à Coleraine, dans le comté de Kerry, le 19 octobre 1680, mort au commencement de décembre 1740. A l'exemple de son père, ministre presbytérien d'un grand mérite, il embrassa la carrière ecclésiastique, après avoir fait ses études en Écosse, aux écoles de Glasgow et d'Édimbourg. A son retour en Irlande, il débuta, à l'âge

de vingt-et-un ans à peine, comme prédicateur, avec tant de succès, que les trois paroisses presbytériennes de Dublin, de Coleraine et d'Antrim, le voulurent avoir pour ministre. Au mois d'août 1703 il fut envoyé à Antrim, en vertu d'une décision synodale, et il s'y fit tout d'abord remarquer par la pratique des vertus de son état et par son talent comme prédicateur. Le chagrin que lui causa, en 1712, la mort de sa femme, le porta à chercher des consolations dans la culture des lettres. Ce fut alors qu'il rédigea un journal de sa vie; la publication de ce journal, encore en manuscrit, répandrait certainement beaucoup de lumière sur l'histoire du protestantisme en Irlande dans la première moitié du dernier siècle. Parmi ses autres écrits nous ne citerons que : *Discourses concerning the being and natural perfections of God* (Discours concernant l'essence et les perfections naturelles de Dieu); Londres, 2 volum., in-8°, publiés, le premier en 1740, le second, après la mort de l'auteur, en 1743; cet ouvrage a aussi pour titre : *Sermons on the divine attributs* : c'est, au rapport même de ses adversaires, le plus beau titre littéraire et théologique d'Abernethy; — *Sermons on various subjects*; Londres, 4 volumes in-8°, imprimés, les deux premiers en 1748, les deux autres en 1757. En tête de ce recueil de sermons on trouve une notice biographique sur l'auteur, par le docteur Duchal. Comme tout ce qu'écrivit Abernethy, ses sermons portent sur les controverses religieuses, si animées à cette époque, et dans lesquelles les *dissenters* jouaient le principal rôle. On signale surtout ceux qui traitent *de la Persécution contraire au christianisme*, et de l'*Obéissance fondée sur la persuasion religieuse*.

Bennet et Bogue, *History of dissenters*. — *Biographia britannica*. — John Mears, *Sermon on death of Abernethy*; Dublin, 1741, in-8°. — Rose, *New biographical dictionary*.

ABERNETHY (*Jean*), médecin et chirurgien anglais, né vers 1763, à Derby, en Angleterre, mort le 20 avril 1831. Il fit ses études à Londres, sous le célèbre Hunter. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, il attira à ses leçons de nombreux élèves, et fut un des principaux partisans de l'école physiologique. Abernethy regardait l'estomac comme le foyer de presque toutes les maladies. « L'estomac est tout, disait-il; nous en usons mal avec lui quand nous sommes jeunes, et il en use mal avec nous quand nous sommes vieux. » Il s'acquit autant de réputation par sa science et son habileté que par son caractère original. Un homme riche, tourmenté de la goutte, lui demanda un jour un moyen de se débarrasser de ce mal. « Vivez, lui dit-il, avec un demi-schelling par jour, et gagnez-le. » Quoique opérateur très-habile, il enseignait comme un axiome chirurgical : « Empêcher que l'opération ne devienne nécessaire, et guérir le malade sans recourir au bistouri. » Abernethy a le premier conçu et exécuté la ligature de l'artère iliaque externe, dans les anévrismes siégeant à l'origine de l'artère crurale. Il a publié un *Traité de physiologie*; 1 vol. in-8°, Londres, 1821; — un *Traité théorique et pratique de chirurgie*; Londres, in-8°, 1830; — et un grand nombre de mémoires qui ont été réunis et publiés sous le titre de *Surgical and phisiological works* (Œuvres chirurgicales et physiologiques); 4 vol. in-8°, Londres, 1831.

Parmi ces mémoires, on remarque : *Sur deux cas de formation anormale des intestins*; — *Sur une affection particulière du sinus maxilliaire inférieur*. — *Sur la nature de la matière secrétée et absorbée par la peau*. Abernethy s'attacha, dans ses cours et dans ses ouvrages, à propager les doctrines de son maître, J. Hunter.

Biographical dictionary.

* **ABESCH** (*Anna-Barbara*), fameux peintre sur verre, mort en Suisse, vers 1750. Le célèbre monastère de Muri (canton d'Argovie) renferme plusieurs échantillons de ses talents.

Füssli, *Künstler-Lexicon*.

ABGAR, nom patronymique d'une suite de princes qui régnèrent sur la ville d'Édesse en Mésopotamie, depuis le deuxième siècle avant J.-C. jusqu'au troisième siècle de notre ère. L'un des plus connus est *Abgar Mannus* ou *Abarus*, l'*Ariamne* de quelques historiens. Il régnait vers l'an 58 avant J.-C., époque à laquelle l'Osrhoène (district dont Édesse était la capitale) appartenait aux Romains. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Abgar Mannus s'offrit pour lui servir de guide, le conduisit à travers des déserts privés d'eau, et fit tomber l'armée romaine entre les mains des Parthes. — Les princes d'Édesse comptaient beaucoup de Juifs parmi leurs sujets. Ils connurent de bonne heure le christianisme; quelques-uns même, après avoir embrassé le judaïsme, se firent chrétiens. C'est sans doute ce qui a donné naissance à la correspondance entre un de ces Abgar et Jésus-Christ, correspondance qui a été rapportée par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, et qu'on a généralement regardée comme apocryphe. Il existe une histoire particulière de cette dynastie par Bayer (*Historia osrhoena et edessena ex nummis illustrata*; Saint-Pétersbourg, 1734, in-4°). Il y a encore là bien des points obscurs à éclaircir, malgré les renseignements que nous donnent les médailles et les autres monuments historiques découverts depuis un siècle. [*Enc. des g. du m.* et *Conv. Lexicon*.]

Eusèbe, *Hist. eccles.*, 13. — Dion Cassius, XI, 20. — Plutarque, *Crassus*, c. XXI.

ABIA ou **ABIAM**, roi de Juda, mort en 955 avant J.-C. Il succéda en 957 à son père Roboam (Rehabeam), et défit Jéroboam, roi d'Israel, dans une bataille sanglante. Il laissa vingt-deux fils et seize filles.

III *Rois*, 15. — II *Paralipomènes*, 13. — Josèphe, *Antiq.*, liv. VIII, chap. II.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père Abimélek. Comme Abiathar voulut dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon le fit arrêter, et le relégua à Anatho, vers l'an 1014 avant J.-C.

I *Rois*, 2. — I *Chronic.*, 24. — Josèphe, liv. VII et VIII, *Antiq.* — Usser, *Annales.*

ABIBO, martyr, mourut pour la foi nouvelle, vers la fin du quatrième siècle, sous le règne d'Honorius. Sa mémoire se célèbre le 15 novembre.

Socrate, *Hist. eccles.*

ABICHT (*Jean-George*), orientaliste allemand, né le 21 mars 1672, à Kœnigsée, dans la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, mort le 5 juin 1740, à Wittenberg. Il était professeur à l'université de Wittenberg, et remplissait les fonctions de pasteur dans la même ville. Abicht fut un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig, et se distingua par sa polémique avec Jean Franke sur l'usage grammatical, prosodique et musical des accents hébreux. Parmi ses nombreux écrits, dont la liste a été donnée par Michel Ranft (*Vies des théologiens saxons*, t. I, p. 1) et par les auteurs des *Acta hist. eccles.*, t. V, p. 289, on remarque : *Selecta rabbinico-philologica* (3e édition, augmentée du *Trifolium orientale* de Scherzer); — *Accentus Hebræorum ex antiquissimo usu lectori explicati*; — *Usus accentuum hebræorum musicus et oratorius*; — *de Mendacii bonitate et malitia*; — *de Limitibus humani intellectus*. — La plupart de ces écrits ont été insérés dans le *Trésor* d'Ikenius.

Ern. Chr. Schrœder, *Programma academicum in exequias Joh. Geo Abichti*; Witteb., 1740. — J. Wilh. Berger, *Oratio funebris in exequiis Joh. Geo. Abichti*; Witteb., 1740. — Christoph-Ludwig Crell, *Programma academicum : Memoria Joh. Geo. Abichti*; Witteb., 1741. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lex.*, I. 23. — Ranft, *Leben Sæchsischer Gottesgelehrten*, I. — *Acta histor. eccles.*, V, 289.

ABIDENUS. *Voy.* ABYDENUS.

ABIGAÏL, personnage biblique, épouse de Nabal, dont les riches possessions s'étendaient sur le Carmel. Voici le récit de la *Bible* : Nabal était fou, brutal et sordide. En plus d'une occasion, David, sacré roi par Samuel, et qu'alors Saül persécutait, avait donné à cet homme des marques de bienveillance et d'amitié. Poursuivi, mourant de soif et de faim, il arriva un jour au pied du mont Carmel, et dépêcha l'un de ses gens vers Nabal, pour lui exposer sa détresse et solliciter quelques secours : il n'obtint qu'un refus formel et des paroles outrageantes. Transporté de colère, David résolut d'exterminer l'impitoyable avare, lui, sa maison et tous les siens. Il allait se venger quand Abigaïl parut devant lui, accompagnée de nombreux esclaves qui portaient des fruits, du vin, des vivres de toutes espèces; elle l'implora comme seigneur et maître, le conjurant d'accepter les présents de sa servante indigne. Ses charmes, sa générosité modeste touchèrent le cœur de David : Nabal fut sauvé; et plus tard le roi de Judée se souvint d'Abigaïl, et la mit au rang de ses épouses.

I *Samuel*, XXIV.

ABILDGAARD (*Pierre-Christian*), médecin et naturaliste danois, né à Copenhague, vers 1740, mort le 21 janvier 1801. On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine, la minéralogie et la zoologie; différents mémoires imprimés dans les recueils de la Société d'histoire naturelle et de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il fut le secrétaire. Il donna la description du fameux *megatherium* en même temps que Cuvier. Il se voua de bonne heure à l'étude de la médecine humaine et vétérinaire; il visita la France, et il passa deux ans à Lyon pour suivre les cours de l'école vétérinaire. Il contribua beaucoup à faire établir dans sa patrie une école semblable, dont il fut nommé directeur, et dans laquelle il professa longtemps. Il fut aussi l'un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle de Copenhague.

Historia brevis regii instituti veterinarii Hafniensis; Copen. 1788. — Cuvier, *Sur les ossements fossiles*, tom. V, part. I, p. 176.

ABILDGAARD (*Nicolas-Abraham*), peintre d'histoire du roi de Danemark, né à Copenhague, en 1744, mort dans cette même ville, le 4 juin 1809, professeur et directeur de l'Académie des beaux-arts. C'est le plus grand peintre que le Danemark ait possédé; ses ouvrages annoncent à la fois de profondes études, une grande richesse d'imagination, et une remarquable force d'expression. Il peignit la plupart des tableaux qui décorent le palais du roi à Christianbourg : plusieurs ont été reproduits par l'art du burin. Parmi ces différents tableaux, on remarque : un *Philoctète blessé*, un *Cupidon*, un *Socrate*, remarquable par la correction du dessin et la vigueur du coloris; *Jupiter pesant la destinée des hommes*; *l'Ombre de Culmin apparaissant à sa mère* (d'après Ossian); *l'Europe personnifiée aux quatre principales époques de son histoire* (au palais de Christianbourg, à Copenhague); enfin, quatre tableaux de grande dimension, représentant des sujets tirés des comédies de Térence. Malheureusement les plus beaux ouvrages d'Abildgaard ont péri dans l'incendie du palais de Christianbourg, en 1794. Ses admirateurs lui ont donné le surnom de *Raphael du Nord*, à cause de la perfection de son talent. La carrière du professeur ne fut pas moins distinguée que celle de l'artiste : il a formé des peintres et des sculpteurs qui honorent à la fois leur maître et leur pays, parmi lesquels se distingue le célèbre Thorwaldsen. Abildgaard s'est aussi acquis de la réputation par des écrits ayant pour but de corriger le mauvais goût dans les arts, par la description des chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie der Wissenschaften und Künste*. — Weinwich, *Kunst-historie in Dænemark*. — Füssli, *Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

de vingt-et-un ans à peine, comme prédicateur, avec tant de succès, que les trois paroisses presbytériennes de Dublin, de Coleraine et d'Antrim, le voulurent avoir pour ministre. Au mois d'août 1703 il fut envoyé à Antrim, en vertu d'une décision synodale, et il s'y fit tout d'abord remarquer par la pratique des vertus de son état et par son talent comme prédicateur. Le chagrin que lui causa, en 1712, la mort de sa femme, le porta à chercher des consolations dans la culture des lettres. Ce fut alors qu'il rédigea un journal de sa vie; la publication de ce journal, encore en manuscrit, répandrait certainement beaucoup de lumière sur l'histoire du protestantisme en Irlande dans la première moitié du dernier siècle. Parmi ses autres écrits nous ne citerons que : *Discourses concerning the being and natural perfections of God* (Discours concernant l'essence et les perfections naturelles de Dieu); Londres, 2 volum., in-8°, publiés, le premier en 1740, le second, après la mort de l'auteur, en 1743; cet ouvrage a aussi pour titre : *Sermons on the divine attributs* : c'est, au rapport même de ses adversaires, le plus beau titre littéraire et théologique d'Abernethy; — *Sermons on various subjects*; Londres, 4 volumes in-8°, imprimés, les deux premiers en 1748, les deux autres en 1757. En tête de ce recueil de sermons on trouve une notice biographique sur l'auteur, par le docteur Duchal. Comme tout ce qu'écrivit Abernethy, ses sermons portent sur les controverses religieuses, si animées à cette époque, et dans lesquelles les *dissenters* jouaient le principal rôle. On signale surtout ceux qui traitent *de la Persécution contraire au christianisme*, et de l'*Obéissance fondée sur la persuasion religieuse*.

Bennet et Bogue, *History of dissenters*. — *Biographia britannica*. — John Mears, *Sermon on death of Abernethy*; Dublin, 1741, in-8°. — Rose, *New biographical dictionary*.

ABERNETHY (*Jean*), médecin et chirurgien anglais, né vers 1763, à Derby, en Angleterre, mort le 20 avril 1831. Il fit ses études à Londres, sous le célèbre Hunter. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, il attira à ses leçons de nombreux élèves, et fut un des principaux partisans de l'école physiologique. Abernethy regardait l'estomac comme le foyer de presque toutes les maladies. « L'estomac est tout, disait-il; nous en usons mal avec lui quand nous sommes jeunes, et il en use mal avec nous quand nous sommes vieux. » Il s'acquit autant de réputation par sa science et son habileté que par son caractère original. Un homme riche, tourmenté de la goutte, lui demanda un jour un moyen de se débarrasser de ce mal. « Vivez, lui dit-il, avec un demi-schelling par jour, et gagnez-le. » Quoique opérateur très-habile, il enseignait comme un axiome chirurgical : « Empêcher que l'opération ne devienne nécessaire, et guérir le malade sans recourir au bistouri. » Abernethy a le premier conçu et exécuté la ligature de l'artère iliaque externe, dans les anévrismes siégeant à l'origine de l'artère crurale. Il a publié un *Traité de physiologie*; 1 vol. in-8°, Londres, 1821; — un *Traité théorique et pratique de chirurgie*; Londres, in-8°, 1830; — et un grand nombre de mémoires qui ont été réunis et publiés sous le titre de *Surgical and phisiological works* (Œuvres chirurgicales et physiologiques); 4 vol. in-8°, Londres, 1831.

Parmi ces mémoires, on remarque : *Sur deux cas de formation anormale des intestins*; — *Sur une affection particulière du sinus maxilliaire inférieur*. — *Sur la nature de la matière secrétée et absorbée par la peau*. Abernethy s'attacha, dans ses cours et dans ses ouvrages, à propager les doctrines de son maître, J. Hunter.

Biographical dictionary.

* **ABESCH** (*Anna-Barbara*), fameux peintre sur verre, mort en Suisse, vers 1750. Le célèbre monastère de Muri (canton d'Argovie) renferme plusieurs échantillons de ses talents.

Füssli, *Künstler-Lexicon*.

ABGAR, nom patronymique d'une suite de princes qui régnèrent sur la ville d'Édesse en Mésopotamie, depuis le deuxième siècle avant J.-C. jusqu'au troisième siècle de notre ère. L'un des plus connus est *Abgar Mannus* ou *Abarus*, l'*Ariamne* de quelques historiens. Il régnait vers l'an 58 avant J.-C., époque à laquelle l'Osrhoène (district dont Édesse était la capitale) appartenait aux Romains. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Abgar Mannus s'offrit pour lui servir de guide, le conduisit à travers des déserts privés d'eau, et fit tomber l'armée romaine entre les mains des Parthes. — Les princes d'Édesse comptaient beaucoup de Juifs parmi leurs sujets. Ils connurent de bonne heure le christianisme; quelques-uns même, après avoir embrassé le judaïsme, se firent chrétiens. C'est sans doute ce qui a donné naissance à la correspondance entre un de ces Abgar et Jésus-Christ, correspondance qui a été rapportée par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique*, et qu'on a généralement regardée comme apocryphe. Il existe une histoire particulière de cette dynastie par Bayer (*Historia osrhoena et edessena ex nummis illustrata*; Saint-Pétersbourg, 1734, in-4°). Il y a encore là bien des points obscurs à éclaircir, malgré les renseignements que nous donnent les médailles et les autres monuments historiques découverts depuis un siècle. [*Enc. des g. du m.* et *Conv. Lexicon*.]

Eusèbe, *Hist. eccles.*, 13. — Dion Cassius, XI, 20. — Plutarque, *Crassus*, c. XXI.

ABIA ou **ABIAM**, roi de Juda, mort en 955 avant J.-C. Il succéda en 957 à son père Roboam (Rehabeam), et défit Jéroboam, roi d'Israel, dans une bataille sanglante. Il laissa vingt-deux fils et seize filles.

III *Rois*, 15. — II *Paralipomènes*, 13. — Josèphe, *Antiq.*, liv. VIII, chap. II.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père Abimélek. Comme Abiathar voulut dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon le fit arrêter, et le relégua à Anatho, vers l'an 1014 avant J.-C.

I *Rois*, 2. — I *Chronic.*, 24. — Josèphe, liv. VII et VIII, *Antiq.* — Usser, *Annales*.

ABIBO, martyr, mourut pour la foi nouvelle, vers la fin du quatrième siècle, sous le règne d'Honorius. Sa mémoire se célèbre le 15 novembre.

Socrate, *Hist. eccles.*

ABICHT (*Jean-George*), orientaliste allemand, né le 21 mars 1672, à Kœnigsée, dans la principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt, mort le 5 juin 1740, à Wittenberg. Il était professeur à l'université de Wittenberg, et remplissait les fonctions de pasteur dans la même ville. Abicht fut un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig, et se distingua par sa polémique avec Jean Franke sur l'usage grammatical, prosodique et musical des accents hébreux. Parmi ses nombreux écrits, dont la liste a été donnée par Michel Ranft (*Vies des théologiens saxons*, t. I, p. 1) et par les auteurs des *Acta hist. eccles.*, t. V, p. 289, on remarque : *Selecta rabbinico-philologica* (3e édition, augmentée du *Trifolium orientale* de Scherzer); — *Accentus Hebræorum ex antiquissimo usu lectori explicati*; — *Usus accentuum hebræorum musicus et oratorius*; — *de Mendacii bonitate et malitia*; — *de Limitibus humani intellectus*. — La plupart de ces écrits ont été insérés dans le *Trésor* d'Ikenius.

Ern. Chr. Schrœder, *Programma academicum in exequias Joh. Geo Abichti*; Witteb., 1740. — J. Wilh. Berger, *Oratio funebris in exequiis Joh. Geo. Abichti*; Witteb., 1740. — Christoph-Ludwig Crell, *Programma academicum : Memoria Joh. Geo. Abichti*; Witteb., 1741. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lex.*, I. 23. — Ranft, *Leben Sæchsischer Gottesgelehrten*, I. — *Acta histor. eccles.*, V, 289.

ABIDENUS. *Voy.* ABYDENUS.

ABIGAÏL, personnage biblique, épouse de Nabal, dont les riches possessions s'étendaient sur le Carmel. Voici le récit de la *Bible* : Nabal était fou, brutal et sordide. En plus d'une occasion, David, sacré roi par Samuel, et qu'alors Saül persécutait, avait donné à cet homme des marques de bienveillance et d'amitié. Poursuivi, mourant de soif et de faim, il arriva un jour au pied du mont Carmel, et dépêcha l'un de ses gens vers Nabal, pour lui exposer sa détresse et solliciter quelques secours : il n'obtint qu'un refus formel et des paroles outrageantes. Transporté de colère, David résolut d'exterminer l'impitoyable avare, lui, sa maison et tous les siens. Il allait se venger quand Abigaïl parut devant lui, accompagnée de nombreux esclaves qui portaient des fruits, du vin, des vivres de toutes espèces; elle l'implora comme seigneur et maître, le conjurant d'accepter les présents de sa servante indigne. Ses charmes, sa générosité modeste touchèrent le cœur de David : Nabal fut sauvé; et plus tard le roi de Judée se souvint d'Abigaïl, et la mit au rang de ses épouses.

I *Samuel*, XXIV.

ABILDGAARD (*Pierre-Christian*), médecin et naturaliste danois, né à Copenhague, vers 1740, mort le 21 janvier 1801. On a de lui plusieurs ouvrages sur la médecine, la minéralogie et la zoologie; différents mémoires imprimés dans les recueils de la Société d'histoire naturelle et de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il fut le secrétaire. Il donna la description du fameux *megatherium* en même temps que Cuvier. Il se voua de bonne heure à l'étude de la médecine humaine et vétérinaire; il visita la France, et il passa deux ans à Lyon pour suivre les cours de l'école vétérinaire. Il contribua beaucoup à faire établir dans sa patrie une école semblable, dont il fut nommé directeur, et dans laquelle il professa longtemps. Il fut aussi l'un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle de Copenhague.

Historia brevis regii instituti veterinarii Hafniensis; Copen. 1788. — Cuvier, *Sur les ossements fossiles*, tom. V, part. I, p. 176.

ABILDGAARD (*Nicolas-Abraham*), peintre d'histoire du roi de Danemark, né à Copenhague, en 1744, mort dans cette même ville, le 4 juin 1809, professeur et directeur de l'Académie des beaux-arts. C'est le plus grand peintre que le Danemark ait possédé; ses ouvrages annoncent à la fois de profondes études, une grande richesse d'imagination, et une remarquable force d'expression. Il peignit la plupart des tableaux qui décorent le palais du roi à Christianbourg : plusieurs ont été reproduits par l'art du burin. Parmi ces différents tableaux, on remarque : un *Philoctète blessé*, un *Cupidon*, un *Socrate*, remarquable par la correction du dessin et la vigueur du coloris; *Jupiter pesant la destinée des hommes*; *l'Ombre de Culmin apparaissant à sa mère* (d'après Ossian); *l'Europe personnifiée aux quatre principales époques de son histoire* (au palais de Christianbourg, à Copenhague); enfin, quatre tableaux de grande dimension, représentant des sujets tirés des comédies de Térence. Malheureusement les plus beaux ouvrages d'Abildgaard ont péri dans l'incendie du palais de Christianbourg, en 1794. Ses admirateurs lui ont donné le surnom de *Raphael du Nord*, à cause de la perfection de son talent. La carrière du professeur ne fut pas moins distinguée que celle de l'artiste : il a formé des peintres et des sculpteurs qui honorent à la fois leur maître et leur pays, parmi lesquels se distingue le célèbre Thorwaldsen. Abildgaard s'est aussi acquis de la réputation par des écrits ayant pour but de corriger le mauvais goût dans les arts, par la description des chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie der Wissenschaften und Künste*. — Weinwich, *Kunst-historie in Dænemark*. — Füssli, *Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **ABILDGAARD** (*Sören*), naturaliste danois, né vers 1725, mort en 1791. Il a écrit en danois des ouvrages de topographie minéralogique, sous les titres : *Beskrivelse over Stevens Klink, og dens naturlige Maerkwerdigheder;* Copenhague, 1759, in-4°, avec pl. (description du rocher de Steven en Seeland et de ses singularités); — *Physik mineralogisk Beskrivelse over Moens Klint* (description physique et minéralogique du cap Moen); Copenhague, 1781, in-8°. — Outre ces ouvrages, qui ont été traduits en allemand (Copenhague et Leipzig, 1764, in-8°), on a du même auteur une dissertation intéressante *sur la tourbe*, publiée d'abord dans le *Magasin d'agriculture du Danemark*, puis traduite en allemand et imprimée à part sous le titre : *Abhandlung vom Torf;* Copenhague, 1765. — Soeren Abildgaard a été confondu par Watt (*Bibliotheca britannica*) avec Pierre-Christian Abildgaard.

Ersch, *Handbuch der Deutchen Literatur*, t. II, p. 38.

* **ABILLON** (*André* D'), théologien français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Morale des bons esprits;* Paris, Piquet, 1643, in-8°; — *Nouveau cours de philosophie;* Paris, Piquet, 1633, in-8°; — *le Concile de la grâce, ou réflexions théologiques sur le deuxième concile d'Orange;* ibid., 1645, in-4°; — *la Métaphysique des bons esprits;* ibid., 1642, in-8°. E. D.

ABIMÉLECH. La Bible cite plusieurs personnages de ce nom, qui signifie *père du roi* (אבימלך), et paraît avoir été commun à tous les rois philistins de Gerar (pays dont il est question dans la Genèse), et d'un usage assez général dans l'antiquité parmi les rois de l'Orient. — Le premier Abimélech dont parle l'Écriture était contemporain d'Abraham et de Sara; le second vivait du temps d'Isaac et de Rebecca. La Bible leur attribue à tous les deux une aventure à peu près semblable : le premier Abimélech, d'après le récit biblique, emprunté sans doute à une ancienne tradition, enleva Sara, épouse d'Abraham, et que ce patriarche faisait passer pour sa sœur. Dieu apparut en songe au ravisseur, et le menaça de le faire mourir s'il ne rendait pas Sara à son mari. Abimélech la renvoya en lui faisant un présent de milles pièces d'argent. Dans la suite, à l'occasion d'une dispute qui s'étant élevée entre ses pasteurs et ceux d'Abraham pour la possession d'un puits, Abimélech contracta une alliance solennelle. Le lieu où cette alliance fut jurée s'appela *Ber-Sabée* (puits du serment). Ce récit rappelle tout à fait les relations du second Abimélech avec Isaac et Rebecca. L'Écriture ajoute qu'après avoir reconnu que Rebecca était femme d'Isaac, Abimélech prononça la peine de mort contre celui qui ferait violence à l'étrangère. Devenu dans la suite jaloux de la prospérité d'Isaac, il l'éloigna de son pays; mais quelque temps après, reconnaissant que le Seigneur était avec lui, il vint le trouver à *Ber-Sabée*, et renouvela avec lui l'alliance déjà formée dans ce lieu entre leurs pères. Cette alliance, célébrée par un festin, eut lieu vers l'an 1804 avant J.-C.

Le troisième et dernier Abimélech dont parle la Bible vivait en Palestine du temps des Juges, et mourut en 1235 avant J.-C. Il était fils de Gédéon et d'une concubine de ce général des Hébreux. Son activité le fit réussir dans ses vues ambitieuses. Il remplaça son père comme chef d'Israel, au détriment de ses frères légitimes, affaiblis par leur discorde; il s'attira la haine de ses sujets, par des actes fréquents de violence et de cruauté, particulièrement envers les habitants de Sichem, et périt au siége d'une ville : une femme lança sur lui, du haut d'une tour fortifiée, un éclat de meule de moulin qui lui fracassa la tête. Près d'expirer, il appela son écuyer, et lui commanda de le percer de son épée, afin que l'on ne pût dire qu'il avait été tué par une femme [*Enc. des g. du m.*].

Genèse, chap. XX, XXI, XXVI. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, lib. I. — *Juges*, IX.

ABINGTON (*Thomas*), antiquaire anglais, né à Thorpe, dans le Surrey, le 23 août 1560, mort le 8 octobre 1647. Il était fils du trésorier de la reine Élisabeth. Il fit ses études à Oxford, à Reims et à Paris. Accusé, avec son frère Édouard, d'avoir trempé dans la conspiration de Babington pour délivrer la reine Marie d'Écosse, il fut enfermé pendant six ans à la Tour de Londres. A sa sortie de prison, il se retira à Henlip, dans le comté de Lancastre, où il donna asile aux deux jésuites Garnet et Oldcorn, accusés de complicité dans la conspiration des poudres. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort. Grâce à la protection de lord Monteagle, son beau-frère, la peine capitale fut commuée en celle d'un exil de Londres. On a d'Abington une *Histoire d'Édouard IV*, publiée par son fils après la mort de l'auteur, et une traduction anglaise de l'historien Gildas; Londres, 1638, in-8°. On conserve en manuscrit des *Recherches sur les antiquités de la province de Worcester* et l'*Histoire de la cathédrale de Worcester*.

Biographia britannica.

ABINGTON (*Guillaume*), fils du précédent, né en 1605, mort en 1659, a publié une tragi-comédie intitulée *la Reine d'Aragon*, qui fut représentée à la cour de Charles Ier; — des poésies sous le titre de *Castora;* Londres, 1635, in-8°; — des *Observations sur l'histoire;* Londres, 1641, in-8°.

Biographical dictionary.

ABINGTON (*Françoise*), célèbre comédienne anglaise, née en 1731, morte le 4 mars 1815, débuta au théâtre de Hay-Market en 1759, sous la direction du poëte Théophile Cibber. Elle jouit pendant plus de trente ans de la faveur du public.

Davies, *Life of Garrick*, t. II, p. 178. — *Biographical dictionary.*

* **ABIOSI** ou **ABIOSUS** (*Jean*), médecin et mathématicien, né à Bagnuolo dans le royaume

de Naples, florissait vers 1494. On a de lui : *Dialogus in astrologiæ defensionem, item vaticinium a diluvio usque ad Christi annos* 1702; Venetiis, 1494, in-4°, ouvrage rare.

Biographical dictionary. — Hain, *Repert. bibl.*, n° 24.

ABIOU, fils d'Aaron, grand-prêtre, fut dévoré par les flammes, l'an 1490 avant J.-C., avec son frère Nadab.

Exod., XXIV. — *Levitic.*, X. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. III, c. 9.

ABIRAM, fils aîné d'Hilel, qui rebâtit la ville de Jéricho, vers l'an 1313 avant J.-C., cent trente-sept ans après sa destruction par Josué. Il périt subitement : Josué avait prononcé une malédiction contre celui qui rétablirait cette ville. (*Deutéronome*, XXXIV, 3.)

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conspira contre Moïse et Aaron, avec Nathan et Coré. Ils furent engloutis par la terre entr'ouverte, l'an 1489 avant J.-C.

ABISAI (אבישי), général juif, se rendit célèbre sous le règne de David par sa valeur et son attachement à ce prince; il massacra trois cents hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, et tua un géant philistin, armé d'une lance dont le fer seul pesait trois cents sicles (douze livres et demi).

II *Reg.*, XXIII. — Josèphe, liv. VII, c. 7.

* **ABLABIUS** (Ἀβλάβιος), poëte grec, surnommé *l'Illustre*, vivait vers la fin du quatrième siècle de notre ère. Il ne nous reste de lui qu'une épigramme, conservée dans l'*Anthologia græca*, t. IV, 763, édit. Jacobs.

Un autre Ablabius, médecin, était postérieur à Galien. Une épigramme de l'anthologie (VII, 559) le déclare inférieur seulement à Hippocrate et à Galien.

Fabricius, *Biblioth. græca*, t. IV, 487. — Brunck, *Analecta*, t. II, 8.

ABLANCOURT (*Nicolas* PERROT D'), traducteur célèbre, né le 5 avril 1606, à Châlons-sur-Marne, mort le 17 novembre 1664. Il étudia à Sedan, fut reçu avocat, puis renonça à toute espèce de fonctions publiques pour se livrer aux lettres. Il passa quelque temps à Leyde et en Angleterre, où lord Perrot, son parent, voulut le fixer, par l'espérance d'une grande fortune; mais D'Ablancourt revint à Paris, où il partagea son temps entre l'éducation de ses neveux, l'étude et les soins de l'amitié. Il fut reçu membre de l'Académie en 1637. Colbert désigna, en 1662, D'Ablancourt comme historiographe de Louis XIV; mais le roi le refusa, comme protestant. A sa mort, causée par la gravelle, on répandit le bruit que, s'étant abstenu de prendre de la nourriture pendant quelques jours, pour diminuer ses douleurs, il avait, à l'exemple d'Atticus, fini par se laisser mourir de faim. Sa carrière littéraire est à peu près renfermée dans ses traductions d'écrivains célèbres de l'antiquité. Celles qu'il a publiées de Tacite, de César, de Lucien, de Thucydide, des *Stratagèmes* de Frontin, etc., étaient surnommées de son temps *les belles infidèles*, le traducteur s'étant plus attaché à se rendre agréable aux lecteurs français qu'à reproduire la manière et même le sens littéral des auteurs originaux. Le *Combat des voyelles* est un chef-d'œuvre d'esprit, imité et non traduit de Lucien; il mérite d'être étudié de tous les linguistes et placé à la fin de toutes les éditions de Vaugelas. On lui doit aussi une traduction de Marmol, *Description de l'Afrique*; Paris, 1667, 3 vol. in-4°. Cette traduction, laissée inachevée par D'Ablancourt, fut terminée par Patru, son ami, et publiée par Richelet. On ne saurait contester à D'Ablancourt une sorte d'élégance de style; mais c'est là un mérite trop mince pour qu'on lui pardonne d'avoir travesti les auteurs qu'il prétendait interpréter.

OEuvres de Patru. — *Mémoires* de Nicéron, tom. VI et X. — *Dictionnaire* de Bayle, avec les remarques de Joly.

ABLAVIUS ou **ABLABIUS**, préfet du prétoire, mort en 350 de J.-C. Constantin le Grand le désigna en mourant pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder à la voix de l'armée. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, pour y vivre en philosophe. Constance, redoutant le pouvoir de son ancien conseiller, lui fit porter une lettre dans laquelle il feignit de l'associer à l'empire; mais comme Ablavius demandait où était la pourpre qu'on lui envoyait, des officiers entrèrent et le mirent à mort. — Un historien du même nom est mentionné par Jornandès.

Jornandes, *de Rebus Geticis*, XIV.

** **ABLÉCIMOF** (*Alexandre*), écrivain russe, né à Moscou, en 1784, est l'auteur du premier vaudeville national en langue russe. Il suivit d'abord la carrière militaire, et il obtint le grade d'officier d'état-major. Ses écrits, assez nombreux, sont en général peu répandus; mais on joue souvent et avec succès, sur tous les théâtres de la Russie, *le Meunier*, petite pièce charmante, dans laquelle on a reconnu un tableau fidèle des mœurs du peuple russe. C'est un opéra-comique vraiment national, où règne la plus franche gaieté.

Yazikov, dans le *Dictionnaire encyclopédique russe*, t. I, p. 36.

ABNER, personnage biblique, fils de Ner, fut d'abord général des armées de Saül, puis il servit Isboseth pendant sept années contre David; blessé de l'ingratitude du fils de Saül, il se rangea du côté de son compétiteur, à qui il ramena sa femme Michol, que Saül lui avait enlevée. David conçut dès lors pour Abner une amitié qui excita contre lui la jalousie et la haine d'un autre général de ce prince, Joab, dont Abner avait tué un frère nommé Azael, et dont il devint aussi le meurtrier. David fut profondément attristé de cet événement; il exprima sa douleur par une complainte consignée dans le livre des *Psaumes* : cette complainte (psaume 38) et celle du même roi sur la mort

de Jonatham, fils de son rival Saül, sont regardées avec raison comme les plus anciens modèles de poésie élégiaque.

I *Samuel*, 14, 17, 26. — Josèphe, *Antiq.*, VII, 1.

ABNER, rabbin, né à Burgos, vers 1270, mort en 1346. Il se convertit au christianisme à Valladolid, où il exerçait la profession médicale. Il prit dès lors le nom d'Alphonse de Burgos (*Alfonso el Burgales*), et se signala par son zèle pour la religion chrétienne. On a de lui un *Traité sur la peste* (en espagnol); Cordoue, 1551, in-4°. Abner, avant sa conversion, avait publié un ouvrage sur la concordance des lois, et accompagné de gloses marginales le Commentaire d'Aben-Ezra sur les dix préceptes de la *Thorah* (loi). Après avoir abjuré le judaïsme, il rédigea, en hébreu, une réfutation du livre du rabbin Quinchi, intitulé *Milchamoth Hasem* (Guerres du Seigneur), livre dirigé contre le christianisme.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica.*

***ABOD-AZTAI** (*Michel*), savant Hongrois, mort le 16 novembre 1776. Il étudia la philologie à Franeker en Hollande, et fut jusqu'à sa mort professeur au gymnase de Nagy-Engyed, en Transylvanie. On a de lui : *Systema antiquitatum græcarum; — Grammatica latina;* 1744; — *de Mora Dei;* 1733.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon, p. 10; Vienne, 1851.

ABOS (*Maximilien-François et Gabriel* D'), deux frères, nés dans le Béarn, vers la fin du dix-septième siècle, marins intrépides, vaillants chevaliers de Malte, se défendirent, en 1698, dans le port de Nio (l'ancienne *Ios*), avec quatre navires contre la flotte du capitan-pacha, composée de cinquante galères, et remportèrent la victoire. Maximilien mourut peu de jours après cet exploit. Son frère retournait à Malte avec un immense butin, lorsqu'il fut pris par des pirates tunisiens et envoyé à Constantinople. Mahomet IV ayant vainement essayé d'attacher à son service un guerrier aussi brave, lui fit trancher la tête.

Histoire des chevaliers de Malte.

ABOU, par abréviation BOU, et en chaldéen AB, nom sémitique qui signifie *père*, et précède beaucoup de noms propres hébreux, syriaques et arabes. Ainsi, *Abou-Bekr* veut dire *père de la vierge; Abou'-l-Faradj*, père de la joie; *Bou-Maza*, père de la chèvre, etc.

ABOU-BEKR, premier khalife, né à La Mecque, vers l'an de J.-C. 573, mort à Médine, le 24 août 634. Abou-Bekr, surnommé El-Siddik, ou le Sincère, avait porté d'abord le nom d'Abd-el-Caaba, et était fils d'Abou-Kohafa-ben-Amer, de la tribu des Benou-Taïm. Il jouissait à La Mecque d'une grande influence, due à sa vaste instruction, à sa parfaite connaissance des traditions koréischites, à la réputation qu'il avait de savoir interpréter les songes, à l'affabilité de ses manières. Juge criminel, il prononçait sur les amendes dues pour les meurtres, et s'occupait en outre du commerce, qui lui avait fait acquérir une assez grande aisance. Lorsque Mahomet, se portant comme prophète et législateur des Arabes, eut commencé sa prédication, Abd-el-Caaba devint un de ses premiers disciples, et changea son nom contre celui d'Abdallah ou serviteur de Dieu; car ce ne fut qu'après que le prophète eut épousé sa jeune fille, Aïescha, qu'il fut appelé *Abou-Bekr*, le père de la vierge, nom sous lequel nous le désignerons cependant dès à présent. Employant son crédit et son influence à faire de nouveaux prosélytes à la religion qu'il venait d'embrasser. Abou-Bekr amena à Mahomet plusieurs disciples, personnages importants chez les Koréischites, tels que Othman, devenu plus tard le troisième des khalifes; Abd-er-Rahman, fils d'Auf; Zobayr, père d'Abdallah, qui fut khalife de La Mecque, et d'autres encore. Mais bientôt les succès mêmes de Mahomet attirèrent sur lui la persécution, et Abou-Bekr, que son rang et la considération dont il jouissait mettaient à l'abri des mauvais traitements dont on accablait les nouveaux convertis, prit constamment leur défense, tantôt s'exposant de sa personne pour défendre Mahomet de toute violence, tantôt rachetant de ses deniers les esclaves qui avaient embrassé l'islamisme pour les rendre à la liberté. Sa foi était si profonde, que seul, parmi tous les disciples du prophète, il ne douta pas du récit que Mahomet se mit à faire de son merveilleux voyage au ciel; et cette confiance parfaite lui valut le surnom d'*El-Siddik*, ou l'homme à la foi sincère. Aussi, lorsque Mahomet se vit contraint de quitter La Mecque, ses premiers pas se tournèrent vers la demeure de son fidèle Abou-Bekr : il lui fit connaître que Dieu avait ordonné sa fuite : « Vous accompagnerai-je? » lui dit Abou-Bekr. — « Vous m'accompagnerez, » répondit Mahomet; et le disciple pleura de joie. Dès lors il ne quitta plus le prophète. Il était près de lui dans la caverne où pendant trois jours ils se dérobèrent aux poursuites des Koréischites; près de lui au combat de Bedr, où, retirés tous deux sous une cabane de branchages, Abou-Bekr semblait être pour Mahomet invoquant le secours du ciel ce qu'Aaron avait été pour Moïse : au combat d'Ohod, il était blessé à ses côtés; à Khaïbar, c'était lui qui le premier commandait l'assaut; il entrait en vainqueur à La Mecque, marchant à la droite du prophète; et lorsqu'il s'agit de porter la guerre jusque dans la contrée de Balcâ, il fit l'abandon de tous ses biens pour les frais de l'expédition.

Un dévouement si complet, un zèle qui ne s'était jamais démenti méritaient la plus haute récompense : Mahomet la lui accorda; et lorsque la maladie qui devait l'enlever l'eut mis dans l'impossibilité de faire la prière au peuple, ce fut Abou-Bekr qu'il chargea de ce sacerdoce, le désignant ainsi comme son successeur. Abou-Bekr fut élu dès le soir du jour où le prophète était mort. Le lendemain il monta dans la chaire d'où Mahomet parlait au peuple, et, après avoir reçu

le serment de fidélité des musulmans, il leur dit : « Me voici chargé du soin de vous conduire; si je reste dans la bonne voie, suivez-moi; si je m'en écarte, redressez-moi. Être sincère pour celui qui gouverne, c'est le servir; le flatter, c'est le trahir. A mes yeux le faible et le puissant seront égaux; justice pour tous sera ma devise. A peine Abou-Bekr était-il en possession de l'autorité souveraine, qu'il eut à réprimer parmi les tribus du Hedjaz et du Nedjd une insurrection pour ainsi dire générale, les uns abjurant l'islamisme, les autres se refusant à payer l'impôt, tandis que des imposteurs, séduits par l'exemple de Mahomet, élevaient autel contre autel, et cherchaient à se faire passer pour des envoyés du Seigneur. Bien que l'esprit de révolte gagnât de proche en proche, et que Médine elle-même fût bientôt menacée, Abou-Bekr, plein de respect pour la volonté du prophète, fit partir pour le Balcâ l'armée destinée par Mahomet à cette expédition; et comme Omar faisait observer au khalife que les musulmans auraient désiré un chef moins jeune qu'Oçama-ben-Zéid, qui les commandait, Abou-Bekr, sortant du caractère de douceur qui lui était naturel, le saisit par la barbe, le secoua fortement, et lui dit : « Quoi donc! fils de Khattab, faut-il que je souhaite la mort du fils de ta mère? Oses-tu bien me proposer d'ôter le commandement à celui que le prophète lui-même a placé à la tête de ses armées? » Tel était alors le respect qu'inspirait le nom de Mahomet, qu'Omar, malgré son humeur violente, reçut sans murmurer cette dure réprimande.

A peine l'armée était-elle partie, que les Benou-Ghatafan et les Benou-Kenana, se flattant d'un pillage facile, vinrent attaquer Médine; mais le khalife, privé de ses troupes, fit armer tout ce qui se trouvait en état de combattre, sortit au-devant de l'ennemi, l'assaillit pendant la nuit, le surprit et le mit dans une déroute complète. Cependant l'armée commandée par Oçama revint bientôt chargée de butin, et le khalife put diriger contre les rebelles du Nedjd et du Yemâma des forces considérables, à la tête desquelles il mit Khaled, fils de Walid. Ce chef, qui fut appelé plus tard l'Épée de Dieu, *Séif-Allah*, soumit les Benou-Açad, les Ghatafan, les Hawazin, les Soulaym, les Handhala; mais la victoire la plus profitable à l'islamisme fut celle qu'il remporta sur un imposteur nommé Moçaïlama, qui, séduit par la facilité avec laquelle les hommes doués de quelque talent pouvaient alors jouer le rôle de prophète, avait profité de l'agitation qui régnait dans les esprits pour prendre à son tour le titre d'Envoyé du Seigneur et étendre son influence dans le Yemâma tout entier. Le lieutenant d'Abou-Bekr le combattit dans un lieu nommé Acraba, près du Hedjr, où Moçaïlama avait concentré toutes ses forces. Au premier choc les musulmans furent repoussés, et peut-être, sans la valeur de Khaled, Moçaïlama devenait-il le législateur des Arabes; mais le général de l'islam ranima le courage de ses soldats, les ramena sur le champ de bataille, et par sa valeur personnelle changea la face du combat. Les hérétiques plièrent à leur tour, l'imposteur fut tué dans la déroute, et le Yemâma fut soumis.

Ce fut alors qu'Abou-Bekr, en apprenant combien de compagnons du prophète étaient restés sur le champ de bataille, prévit que tous ceux qui avaient eu le bonheur d'entendre Mahomet allaient bientôt disparaître, emportant avec eux la tradition véritable des doctrines révélées par le législateur. Il ordonna aussitôt, dit Aboulféda, qu'on recueillît de la bouche des compagnons de Mahomet toutes les paroles qu'il avait prononcées du haut de la chaire, et qu'on y joignît ceux des chapitres du Koran qui avaient été transcrits par ses secrétaires sur des feuilles de palmier ou des peaux de brebis. Le recueil de ces précieux documents fut déposé chez Hafsa, fille d'Omar, qui avait été l'une des femmes du prophète; et ce fut là que plus tard on alla chercher le texte véritable du code des Arabes, lorsque des dissensions commencèrent à s'élever sur les différentes leçons qui devaient être adoptées par les vrais croyants. Abou-Bekr acheva ensuite, mais par ses lieutenants, la conquête de l'Arabie. El-Ala s'empara du Bahréin; Acrama, fils d'Abou-Djahl, battit les rebelles de l'Oman et du Mahra. Quant au Yémen, il était resté en partie fidèle à l'islamisme. Nedjran, Sanâ et les autres villes principales avaient reconnu sans opposition l'élection d'Abou-Bekr : à Nedjran la population était moitié chrétienne, moitié musulmane; les chrétiens qui avaient conclu un pacte avec Mahomet quelques mois avant sa mort, pacte par lequel ils s'étaient soumis au tribut, sous la condition d'exercer librement leur religion, obtinrent du khalife le renouvellement de ce traité, bien que Mahomet, au lit de mort, eût prescrit à ses successeurs de ne pas souffrir en Arabie d'autre religion que l'islamisme. Cette infraction aux dernières volontés du prophète, si respectées d'ailleurs par Abou-Bekr, venaient de la position difficile où il se trouvait dans un moment où les tribus semblaient de toutes parts vouloir rompre le lien qui les attachait à leur nouvelle croyance. Au Yémen, les villes seules s'étaient montrées fidèles, et encore Sanâ fut-elle bientôt au pouvoir des révoltés. A cette nouvelle, Abou-Bekr fit partir El-Mahadjir avec ce qu'il put rassembler d'hommes en état de porter les armes à La Mecque, à Taïef et dans tout le Téhama, d'où il se dirigea vers les rebelles, qui ne purent tenir contre lui, et complétèrent par leur soumission la conquête de l'Arabie.

N'ayant plus d'oppositon intérieure à craindre, Abou-Bekr résolut de reprendre les projets de conquête que le prophète se préparait à mettre à exécution quand la mort l'avait arrêté. Il dirigea Khaled, fils de Walid, contre l'Irak persan, qui fut conquis en une seule campagne; et ce général, envoyé au secours d'un autre Khaled, fils de

Saïd, et d'Abou-Obaïda, qui avaient été chargés de combattre les Grecs en Syrie, les battit à Yarmouk, et s'empara de Damas le jour même où Abou-Bekr mourait à Médine. « Les historiens, dit Aboulféda, diffèrent sur la cause de sa mort. Les uns prétendent qu'il fut empoisonné par les Juifs; les autres, s'appuyant sur une tradition qui remonte à sa fille Aïescha, attribuent sa mort à un bain qu'il aurait pris un jour où le froid était très-vif. Cette imprudence lui occasionna une fièvre violente, à laquelle il succomba, le 22 de djoumadi second, dans la treizième année de l'hégire (23 août 634), après quinze jours de maladie. Dès le jour où il ne put faire la prière au peuple, il désigna Omar pour remplir ces augustes fonctions, montrant ainsi qu'il le choisissait pour lui succéder dans les honneurs du khalifat. Il avait alors soixante-trois ans, et avait régné pendant deux ans trois mois et dix jours. Sa femme, Asima, fille de Omaïça, lava son corps; on le porta ensuite sur le même lit qui avait servi au prophète, et il fut enterré près de lui, sa tête placée à la hauteur des épaules de l'apôtre de l'islamisme. »

Les traditions s'accordent pour représenter Abou-Bekr comme un de ces hommes d'une foi vive et d'une profonde moralité, dont l'enthousiasme ne fait que rendre les vertus plus saillantes. Laissé par le sort dans un rang obscur, il aurait été un de ces Arabes des anciens jours, dont la parole était sacrée, dont la tente devenait l'asile inviolable de l'ennemi qui venait s'y asseoir. Parvenu au rang suprême, s'il ne déploya pas de grands talents comme général ou législateur, il montra pourtant beaucoup de fermeté, de l'équité, de la clémence, et justifia ces paroles de Mahomet : « Il n'y a pas dans tout mon peuple un homme plus charitable qu'Abou-Bekr. » Pendant les six premiers mois qui avaient suivi son avénement, il avait continué de se livrer au commerce; mais, s'apercevant bientôt que les soins du khalifat exigeaient l'emploi de tous ses moments, il prit dans le trésor public six mille dirhems par an, et cette somme, si petite pour une si haute dignité, non-seulement défrayait toute sa maison, mais lui permettait encore de faire des aumônes. Quelques instants avant de mourir, il fit faire le calcul de ce qu'il avait coûté à l'État depuis qu'il était parvenu au rang suprême; et comme il se trouva que pour lui et les siens il avait pris dans le trésor public huit mille dirhems, il légua ses terres aux musulmans comme indemnité. En sorte que l'habit qu'il portait, le chameau dont il se servait, l'esclave qui en prenait soin, voilà tout ce qu'il laissa à ses héritiers naturels. Il leur laissa aussi l'exemple des vertus qui avaient fait dire à Mahomet : « Celui qui ressuscitera le premier, au jour de la résurrection, c'est Abou-Bekr. » Il avait eu, de plusieurs femmes, des filles, au nombre desquelles était Aïescha, la femme que le prophète avait le plus aimée, et des fils, dont le plus connu est Abd-er-Rahman, qui se trouvait alors à l'armée de Syrie.

Aboulféda, *Annales moslemici*, t. I. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*; Paris, 1847. — L'Univers, *Histoire de l'Arabie*; Paris, Firmin Didot, 1847.

NOEL DES VERGERS.

ABOU-EL-AASI. *Voy.* AL-HAKEM.

ABOU-HAMID-AL-GHAZHALI. *Voy.* AL-GHAZHALI.

ABOU-HANIFAH-BEN-THABET (*El-Nouman*), chef des hanéfites, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, naquit à Koufah, l'an 80 de l'hégire (699 de J.-C.), et mourut en 767 de J.-C. D'abord destiné à l'état de tisserand, il se livra ensuite à l'étude du droit, refusa la place de juge, et devint l'un des principaux docteurs musulmans. Partisan et défenseur ardent des prérogatives de la maison d'Ali contre l'usurpation des Abbassides, il se distingua par sa haute raison et par ses efforts pour assurer la pureté de la foi, à une époque où s'était conservée encore l'impulsion morale et religieuse qui donna naissance à l'islamisme. Importuné par les remontrances qu'Abou-Hanifah opposait à son désir de se venger des habitants de Mosoul, Abdallah II le fit jeter dans les prisons de Bagdad, et empoisonner peu de temps après. Abou-Hanifah avait déjà été persécuté par le khalife Almansor, au sujet du dogme de la prédestination, et on peut le regarder comme le martyr de sa foi et des principes universels de la morale. Il exposa sa doctrine dans un livre auquel, selon l'usage de tout l'Orient, il donna un titre allégorique : *Mosnad*, ou *le Traditionnel*. Il y établit tous les préceptes de l'islamisme sur l'autorité du Khoran et de la tradition. Trois cents ans après sa mort, on lui éleva un mausolée, et l'on fonda un collége pour ses disciples, parmi lesquels se fit remarquer Abou-Joseph. Hanifah passe pour le Socrate des musulmans. Un homme lui ayant un jour donné un soufflet, il se contenta de dire : « Vindicatif, je vous rendrais outrage pour outrage; délateur, je vous accuserais devant le khalife; mais j'aime mieux demander à Dieu qu'au jour du jugement il me fasse entrer au ciel avec vous. »

Le rit d'Abou-Hanifah est maintenant suivi dans tout l'empire ottoman. L'ouvrage qui en renferme la doctrine a été traduit librement de l'arabe en français par Mouradja d'Ohsson. [*Enc. des g. du m.*, avec corr. et add.]

Pococke, *Specimen hist. Arab.*, édit. nouv., p. 26-27. — Sale, *Koran*, prelim. disc., p. 155.

ABOU-MANSOUR (*Yaya-ben-Ali-ben-Aby-Mansour*, surnommé *Mouneddjem*, c'est-à-dire l'Astronome), astronome arabe, naquit en 241 de l'hégire (855 de J.-C.). Le khalife Mamoun le nomma président du collége des astronomes, et directeur des observatoires de Bagdad et de Damas. On attribue à ce célèbre astronome la *Table vérifiée*, résultat des observations faites à Bagdad et à Damas. Abou-Mansour laissa, entre autres ouvrages, un *Recueil des vies des*

poëtes arabes, qui commence à Bachar-ben-Berd et finit à Mérouan-ben-Aby-Hafasah.

Hadje-Khalfah, *Dictionnaire bibl.* — Aboulfaradje, *Hist. dyn.*, p. 161.

ABOU-MASCHER. *Voy.* ALBUMAZER.

ABOU-OBAÏD-AL-BEKRI, géographe et historien arabe, né à Onoba (Espagne), en 1040 de J.-C., mort en 1094. Il vivait à la cour du roi d'Almeria, qui le nomma son vizir. Son principal ouvrage a pour titre : *les Routes et les royaumes ;* c'est une description du monde, divisée en quatre parties, dont celle qui traite de l'Afrique septentrionale a été traduite en français par M. Étienne Quatremère (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XII).

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escurialis.*

ABOU-OBAÏD-AL-CACEM-BEN-SALLAM, littérateur arabe, né à Hérat, vers le milieu du deuxième siècle de l'hégire, mort à La Mecque, en 224 de l'hégire (838-839 de J.-C.). Il remplit pendant douze ans les fonctions de cadi à Tarse. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque *Al-Amtsal-al-Sayreh*, recueil de proverbes ou d'apologues. C'est de là que Scaliger tira en grande partie ses deux *Centuries de proverbes arabes*, publiées par Erpenius; Leyde, 1614 et 1623; *Gharybel-Hadyts*, ou traité des traditions prophétiques peu connues. L'auteur mit, dit-on, quarante ans à le composer, et pendant ce temps Abdallah, fils de Taher, lui faisait un revenu de 10,000 dirhem. La bibliothèque de Leyde possède un manuscrit de cet ouvrage.

Catalogue de la Bibl. impériale de Paris (mss. arabes).

ABOU-OSAÏBAH (*Aboul-Abbas-Muwaffec-Eddyn-Ahmed*), médecin arabe, né vers la fin du douzième siècle, mort en 1269 de J.-C. Il était disciple d'Aben-Béithar. Il a écrit une *Histoire des médecins*, divisée en quinze chapitres, dont le premier traite de l'*Origine de la médecine*, et le dernier, des *Médecins de la Syrie*. L'ouvrage manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale. Suivant J.-J. Reiske (*Opuscula medica ex Arabum monumentis*), cet ouvrage renferme beaucoup de curieux traits historiques sur les médecins arabes, et des remarques intéressantes sur leur pratique.

Wüstenfeld, *Geschichte per Arabischen Aerzte.* — Reiske, *Opuscula medica ex Arabum monumentis.*

ABOU-RYHAN (*Mohamed-ben-Ahmed*), astronome et philosophe arabe, né à Byroun, en 360 de l'hégire (971 de J.-C.), mort en 430 de l'hégire (1039 de J.-C.). Il mérita, par son esprit de controverse le surnom d'*Al-Mohacca* (*très-subtil*). Il passa quarante années dans l'Inde, pour se perfectionner dans l'astronomie. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de chronologie*, manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris; — une *Géographie*, souvent citée par Aboulféda; — une *Table astronomique ;* — une *Introduction à l'astrologie judiciaire.* Tous ces ouvrages sont encore inédits.

D'Herbelot, *Bibl. orient.* - Casiri, *Bib. arab. hisp. Esc.*, I, 321 — Aboulfaradje, *Hist. dyn.*, 229. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I (Introduction).

ABOU-SAÏD-MIRZA, dernier souverain de l'empire de Tamerlan, dont il était l'arrière-petit-fils, né en 1427, mort en 1469. Vainqueur d'Abdallah et des fils d'Abdallatif, il se rendit maître de la Transoxane, du Turkostan et du Khoraçan. Il voulut ensuite s'emparer de l'Irak et de l'Azerbaïdjan; mais il fut pris par Ussun-Cassan et mis à mort. Abou-Saïd avait régné vingt ans. Son empire, démembré par ses onze enfants, s'étendait depuis Kachghar jusqu'à Tauris, et depuis l'Inde jusqu'à la mer Caspienne.

Reschid-Eddin, *Hist. des Mogols de la Perse*, traduit en français par M. Quatremère ; Paris, 1836.

ABOU-TACHEFYN (*Abd-el-Rahaçan-ben-Mouça*), dernier membre de la dynastie des Zyany, monta sur le trône de Tlemsen en 718 de l'hégire (1318 de J.-C). D'un caractère cruel et ambitieux, il s'empara, sous des prétextes frivoles, de presque tous les États du roi de Tunis. Celui-ci appela à son secours Aboul-Haçan, roi de Fez, qui vengea son allié. La ville de Tlemsen fut prise après trois ans de siége, et Abou-Tachefyn et son fils eurent la tête tranchée.

Cartas, *Histoire du Maroc.* — Hoefer, *Histoire du Maroc*, dans la Collection de l'*Univers.*

ABOU-TALEB-AL-HOCÉINY, écrivain persan, vivait vers la fin du seizième siècle. Il traduisit en persan les *Mémoires de la vie de Timour* (*Tamerlan*) *depuis son enfance jusqu'à sa mort.* Ces mémoires avaient été écrits par Timour lui-même ou sous sa direction. Ils étaient en langue turque; il en resta une copie entre les mains de ses enfants, jusqu'à ce que le désordre s'étant mis parmi eux, l'ouvrage disparut. Ce ne fut que vers l'an 1047 de l'hégire qu'Abou-Taleb, originaire du Khoraçan, en trouva un exemplaire dans la bibliothèque de Djafar, pacha de l'Yemen, et en offrit une version persane à Shah-Djéhan. On trouve à la fin les *Institutes politiques de Timour*, également traduites en persan. Cet ouvrage fut publié en persan et en anglais par Davy; Langlès en donna une traduction française, Paris, 1787, in-8°.

M. Reinaud, *Catalogue des manuscrits arabes* (Supplément), de la Bibliothèque nationale.

ABOU-TALEB-KHAN (*Mirza*), voyageur indien, né en 1752, à Lucknaw, dans l'Indoustan, mort à Calcutta, en 1806. Après avoir servi pendant quelque temps dans l'armée du Nabab d'Aoude, il s'embarqua pour l'Europe, le 16 février 1799, avec son ami le capitaine David Richardson. Après une halte de trois mois au Cap, il aborda à Cork, en Irlande, le 9 décembre de la même année. Il séjourna plus de deux ans à Londres, et vint, en 1802, visiter Paris. Il retourna dans son pays par Constantinople, Mossoul, Bagdad et Bassora. Les *Voyages de Mirza Abou-Taleb-Khan en Asie, en Afrique et en Europe*, écrits en persan, ont été traduits en

anglais (probablement d'après le manuscrit même de l'auteur) par Ch. Stewart; Londres, 1810, 2 vol. in-8°. Il en existe aussi deux traductions françaises : l'une par J.-C. Jansen, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; l'autre, par Ch. Malo, Paris, 1819, in-8°. — Abou-Taleb a laissé quelques autres ouvrages : *Lebb-al-tewarikh* (Cœur ou moelle des histoires), abrégé de la géographie et de l'histoire de l'Europe; — *Mesnewy,* recueil de chansons consacrées à célébrer le vin et les femmes; — un poëme en douze cents vers, donnant une description de l'Empire Britannique.

Voyages d'Abou-Taleb-Khan.

ABOU-TEMAM-HABIB-BEN-AWS, surnommé *Al-Thayy,* poëte arabe, né à Djacem, village situé entre Tibériade et Damas, en 190 de l'hégire (805-806 de J.-C.), mort à Mossoul, en 231 de l'hégire (845-6 de J.-C.). Il fut élevé en Égypte, et chanta la générosité des khalifes, qui le comblèrent de bienfaits. On a de lui trois recueils de poésies extraites des diwans des meilleurs poëtes arabes avant et depuis Mahomet. Ces recueils ont pour titres : *Hamaçah, Fohoul-al-Choara*, et *Ketab-alikh-tyar-min-chaar-al-Choara.* Schultens en a publié quelques fragments dans ses *Monumenta antiquissima historiæ Arabum*, en 1740, et à la suite de la grammaire d'Erpenius; Leyde, 1748. On en trouve aussi quelques pièces dans Hirt, *Anthologia arabica;* Jéna, 1774; dans Carlyle, *Essais,* 1796, et à la suite du poëme de *Zobéir,* publié par Lette. L'ouvrage entier (texte exclu) a été publié par M. Freytag; Bonn, 1828, in-4°; la traduction latine y a paru en 1851, 2 vol. in-4°.

De Sacy, *Chrest. arab.*, I, 88; III, 38. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Aboulféda, *Ann. moslem.*

ABOUL-ALA, poëte arabe, né à Maarah, en 363 de l'hégire (975 de J.-C.), mort en 1057 de J.-C. Il fut aveugle dès l'âge de quatre ans, à la suite de la petite vérole. Ses poésies, du genre satirique, portent sur les ridicules des hommes, sur l'insuffisance de notre intelligence, et sur le peu de fondement de la plupart des religions. Golius et Fabricius en ont publié quelques extraits en 1638 et en 1656. De nouveaux fragments ont été publiés par M. Freytag.

Ch. Rieu, *de Abul-Alæ pœtæ arabici vita et carminibus;* Bonn, 1843, in-8°.

ABOUL-CACEM (l'*Apelchasem* des historiens grecs), général turc, vivait au milieu du onzième siècle. Il s'empara de Nicée après la bataille où périt Soliman I[er], sultan seldjoucide d'Iconium, pénétra jusqu'à la Propontide, et fit trembler Alexis Comnène sur le trône de Constantinople. Mais il fut refoulé dans Nicée par le général grec Taticius. Harcelé par deux ennemis à la fois, par Alexis Comnène et par Mélik-Schah, souverain de Perse, Aboul-Cacem se jeta entre les bras du dernier, qui le fit périr. La mort de ce général et celle de Mélik-Schah rendirent le trône et la liberté à Kilidj-Arslan, fils de Soleiman.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

ABOU'L-CACIM-KHALEFF-IBN-ABBAS. *Voy.* ALBUCASIS.

ABOUL-CACIM (*Tarif-Ibn-Tarik*), auteur supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes.* Ce livre, qui a été souvent cité comme une autorité, est l'œuvre de Michel de Luna, interprète d'arabe de Philippe III, roi d'Espagne. Il a été traduit en français par Leroux, Paris, 1680, 2 vol. in-12, et par Lobineau, 1708, in-12.

M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France* (Préface).

ABOULFARADJE (*Gregorius Abulfaragius*), nommé aussi BARHEBRÆUS, célèbre historien et médecin de la secte des chrétiens jacobites, naquit en 1226, à Malatia, et mourut près des sources de l'Euphrate, en 1286. Il étudia d'abord l'art de guérir, sous son père Aaron, médecin juif, et s'adonna ensuite à l'étude des langues arabe et syriaque, de la philosophie, de l'histoire naturelle et de la théologie. En 1244 il se rendit à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Gouba, n'ayant encore que vingt ans. Il occupa ensuite le siége épiscopal d'Alep, et devint à quarante ans *mafrian* ou primat des jacobites d'Orient. Il mourut revêtu de cette dignité, à Mraghah, dans l'Adzerbidjan. Aboulfaradje composa deux *Chroniques ou histoires universelles,* commençant à la création du monde, et écrites, l'une en arabe, allant jusqu'à l'an 1284 de J.-C., l'autre en syriaque, allant jusqu'en 1297 (la fin est d'un autre auteur). Il avait débuté par sa chronique syriaque, pour être utile aux chrétiens syriens, ses compatriotes. Ce ne fut que plus tard que, pour répondre au désir de quelques-uns de ses amis, il se décida à en publier une version arabe. Mais il paraît qu'à cette occasion il puisa à de nouvelles sources; car souvent le récit offre de notables différences. Enfin, l'une et l'autre chronique renferment des détails peu connus sur les guerres des Mogols et des Tatars. La version arabe est divisée en dix parties ou dynasties; Pococke publia d'abord un extrait de la dixième dynastie, sous le titre : *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°; puis une traduction latine de la chronique arabe, sous le titre : *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens a mundo condito usque ad auctoris tempora;* Oxford, 1663, 2 vol. in-4°. Il en existe aussi une traduction allemande par Bauer, Leyde, 1783-5, 2 vol. in-8°. P.-F. Bruns publia, en 1780, un extrait d'Aboulfaradje, sous le titre : *de Rebus gestis Richardi Angliæ regis in Palæstina;* Oxford, in-4°. Le même Bruns et F.-W. Kirsch ont donné le texte syriaque et arabe avec une version latine, sous le titre : *Abulpharagii Chronicon syriacum, arabicum et latinum, e codicibus bodleianis descriptum;* 2 vol. in-4°, Leipzig, 1789. A cet ouvrage A.-J. Arnolds joignit un volume de corrections et d'additions : *Chronici*

syriaci, Abulpharagiani e scriptoribus græcis emendati, illustrati, specimen; in-4°, 1805, Marbourg. Aboulfaradje écrivit lui-même sa vie, et laissa aussi beaucoup d'ouvrages de philosophie et de théologie, énumérés dans la *Bibliotheca orientalis* d'Assemani, tom. II, p. 244 et suiv. Parmi ces derniers on remarque une *Histoire ecclésiastique*, dont Asseman a donné de nombreux fragments d'après le manuscrit unique de la bibliothèque du Vatican. M. Tullberg, à Upsal, s'occupe, dans ce moment (octobre 1851), de la publication de cet ouvrage important.

Pococke, *Specimen hist. Arab.* — D'Herbelot, *Biblioth. orientale.* — M. Reinaud, *Extrait des historiens arabes relatif aux guerres des croisades*; Paris, 1829.

ABOULFAZL, vizir et historiographe de l'empereur Akbar, naquit dans la deuxième moitié du seizième siècle, et mourut assassiné, en 1608, deux ans avant la mort d'Akbar. Aboulfazl remplit pendant trente-huit ans les fonctions de premier ministre; il eut toute sa vie à lutter contre les intrigues des courtisans, qui cherchaient à le perdre dans l'esprit de son maître. Ils parvinrent enfin à irriter contre le grand-vizir le fils d'Akbar, Sélim, qui le fit périr dans un guet-apens. Le principal ouvrage d'Aboulfazl a pour titre : *Akbar Nameh*, ou le Livre d'Akbar : la première partie traite de l'histoire de ce prince depuis son avénement jusqu'à l'avant-dernière année de son règne, et renferme de plus une introduction pour les temps qui ont précédé; la seconde partie, qui porte le titre particulier d'*Ayin Akberi*, c'est-à-dire de Miroir d'Akbar, et qui forme un ouvrage complet dans son genre, est un tableau général de la maison des empereurs indiens, telle qu'elle était organisée sous Akbar; des forces militaires à pied et à cheval, des productions naturelles du sol, de la population de chaque province, et des événements qui s'y étaient passés. On trouve à la fin un tableau des croyances et des pratiques religieuses des Indous, de leur littérature et de leurs sciences. Ce tableau est d'autant plus authentique que les meilleurs ouvrages sanscrits avaient été traduits pour cet objet en persan. Le principal traducteur lui-même était un frère d'Akbar, appelé Feyzi, qui pour cet effet avait consenti à se soumettre à toutes les exigences des brahmanes. L'ouvrage en général est tellement estimé des Orientaux, qu'ils lui ont donné le titre de *Chegref nameh*, ou de bon livre par excellence. L'éloquence de style d'Aboulfazl avait donné lieu à ce dicton : « Les monarques de la terre redoutent encore plus la plume d'Aboulfazl que l'épée d'Akbar. » Malheureusement l'auteur a dans quelques endroits affecté le style des anciens écrivains persans, de manière qu'on a beaucoup de peine à l'entendre. Une traduction anglaise du *Miroir d'Akbar* a été faite dans l'Inde par F. Gladwin : *Ayeen Akberi*, etc.; Calcutta, 1783-1786, 3 vol. in-4°. Les réimpressions faites à Londres, in-4° et in-8°, sont très-incorrectes; et cette traduction, qui offrait de grandes difficultés, est fort estimée et très-rare; seulement elle est abrégée en quelques parties. A l'égard de la version persane, on conservait jadis dans la bibliothèque des empereurs à Dehli l'exemplaire même qui fut présenté par l'auteur à Akbar. Cet exemplaire, d'une rare beauté, tomba dans les mains du colonel Polier, lorsque les Anglais entrèrent dans Dehli, et passa plus tard dans la bibliothèque de Langlès. Après la mort de ce savant, il fut acquis par M. Jonathan Scott, orientaliste anglais. [M. Reinaud, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Biographical dictionary. — *Histoire abrégée de l'Inde* (en persan), d'après les meilleures sources, publiée par le comité de l'Instruction publique; Calcutta, 1828, in-4°. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda* (Introduction).

ABOULFÉDA (*Edmadeddin-Ismael*), historien et géographe arabe, était issu du même sang que le grand Saladin, et appartenait à la branche des Ayoubites qui régnait sur la ville de Hamah, en Syrie. Né en 1273, il est mort le 26 octobre 1331. Dès l'âge de douze ans, il prit part aux guerres qui eurent pour résultat l'entière destruction des colonies fondées en Orient par les croisés. Il se distingua plus tard dans les guerres des sultans d'Égypte et de Syrie contre les Mongols, alors maîtres de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure. Après diverses vicissitudes, il fut investi par le sultan d'Égypte de la principauté de Hamah. Aboulféda est principalement connu en Europe par sa *Chronique universelle* et sa *Géographie*. La chronique est intitulée *Ketab almokhtasser fy akbar albacher*, c'est-à-dire *Abrégé de l'histoire du genre humain*. Cet ouvrage, composé dans un temps où les livres étaient rares, et où il fallait qu'un livre tînt lieu de tous les autres, commence à la création du monde, et se termine au temps où vivait l'auteur. La partie qui précède Mahomet est traitée d'une manière très-succincte; ce n'est qu'en avançant que les détails se multiplient, jusqu'à ce que l'auteur, arrivant à son époque, se livre à de longs développements. Il résulte d'un plan aussi bizarre, commun du reste aux chroniqueurs chrétiens du moyen âge, que les derniers siècles occupent une place hors de proportion avec celle des premiers. Cette histoire est une compilation des principaux ouvrages historiques publiés antérieurement, et il serait difficile de déterminer ce qui appartient en propre à l'auteur. Elle passe cependant, et avec raison, pour le monument historique des Arabes le plus important qui ait été publié en Europe. Dobelius, professeur d'arabe à Palerme, fit le premier connaître l'ouvrage d'Aboulféda en Europe, en donnant, en 1610, une traduction latine de la partie relative à l'histoire des conquêtes des Arabes en Sicile; on la trouve dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. I. Le même orientaliste traduisit aussi en espagnol la partie qui concerne l'histoire des dynasties arabes en Espagne; cette dernière traduction est

anglais (probablement d'après le manuscrit même de l'auteur) par Ch. Stewart; Londres, 1810, 2 vol. in-8°. Il en existe aussi deux traductions françaises : l'une par J.-C. Jansen, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; l'autre, par Ch. Malo, Paris, 1819, in-8°. — Abou-Taleb a laissé quelques autres ouvrages : *Lebb-al-tewarikh* (Cœur ou moelle des histoires), abrégé de la géographie et de l'histoire de l'Europe; — *Mesnewy*, recueil de chansons consacrées à célébrer le vin et les femmes; — un poëme en douze cents vers, donnant une description de l'Empire Britannique.

Voyages d'Abou-Taleb-Khan.

ABOU-TEMAM-HABIB-BEN-AWS, surnommé *Al-Thayy*, poëte arabe, né à Djacem, village situé entre Tibériade et Damas, en 190 de l'hégire (805-806 de J.-C.), mort à Mossoul, en 231 de l'hégire (845-6 de J.-C.). Il fut élevé en Égypte, et chanta la générosité des khalifes, qui le comblèrent de bienfaits. On a de lui trois recueils de poésies extraites des diwans des meilleurs poëtes arabes avant et depuis Mahomet. Ces recueils ont pour titres : *Hamaçah*, *Fohoul-al-Choara*, et *Ketab-alikh-tyar-min-chaar-al-Choara*. Schultens en a publié quelques fragments dans ses *Monumenta antiquissima historiæ Arabum*, en 1740, et à la suite de la grammaire d'Erpenius; Leyde, 1748. On en trouve aussi quelques pièces dans Hirt, *Anthologia arabica;* Jéna, 1774; dans Carlyle, *Essais*, 1796, et à la suite du poëme de *Zobéir*, publié par Lette. L'ouvrage entier (texte exclu) a été publié par M. Freytag; Bonn, 1828, in-4°; la traduction latine y a paru en 1851, 2 vol. in-4°.

De Sacy, *Chrest. arab.*, I, 88; III, 38. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Aboulféda, *Ann. moslem.*

ABOUL-ALA, poëte arabe, né à Maarah, en 363 de l'hégire (975 de J.-C.), mort en 1057 de J.-C. Il fut aveugle dès l'âge de quatre ans, à la suite de la petite vérole. Ses poésies, du genre satirique, portent sur les ridicules des hommes, sur l'insuffisance de notre intelligence, et sur le peu de fondement de la plupart des religions. Golius et Fabricius en ont publié quelques extraits en 1638 et en 1656. De nouveaux fragments ont été publiés par M. Freytag.

Ch. Rieu, *de Abul-Alæ poetæ arabici vita et carminibus;* Bonn, 1843, in-8°.

ABOUL-CACEM (l'*Apelchasem* des historiens grecs), général turc, vivait au milieu du onzième siècle. Il s'empara de Nicée après la bataille où périt Soliman Ier, sultan seldjoucide d'Iconium, pénétra jusqu'à la Propontide, et fit trembler Alexis Comnène sur le trône de Constantinople. Mais il fut refoulé dans Nicée par le général grec Taticius. Harcelé par deux ennemis à la fois, par Alexis Comnène et par Mélik-Schah, souverain de Perse, Aboul-Cacem se jeta entre les bras du dernier, qui le fit périr. La mort de ce général et celle de Mélik-Schah rendirent le trône et la liberté à Kilidj-Arslan, fils de Soleiman.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

ABOU'L-CACIM-KHALEFF-IBN-ABBAS. *Voy.* ALBUCASIS.

ABOUL-CACIM (*Tarif-Ibn-Tarik*), auteur supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*. Ce livre, qui a été souvent cité comme une autorité, est l'œuvre de Michel de Luna, interprète d'arabe de Philippe III, roi d'Espagne. Il a été traduit en français par Leroux, Paris, 1680, 2 vol. in-12, et par Lobineau, 1708, in-12.

M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France* (Préface).

ABOULFARADJE (*Gregorius Abulfaragius*), nommé aussi BARHEBRÆUS, célèbre historien et médecin de la secte des chrétiens jacobites, naquit en 1226, à Malatia, et mourut près des sources de l'Euphrate, en 1286. Il étudia d'abord l'art de guérir, sous son père Aaron, médecin juif, et s'adonna ensuite à l'étude des langues arabe et syriaque, de la philosophie, de l'histoire naturelle et de la théologie. En 1244 il se rendit à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Gouba, n'ayant encore que vingt ans. Il occupa ensuite le siége épiscopal d'Alep, et devint à quarante ans *mafrian* ou primat des jacobites d'Orient. Il mourut revêtu de cette dignité, à Mraghah, dans l'Adzerbidjan. Aboulfaradje composa deux *Chroniques ou histoires universelles*, commençant à la création du monde, et écrites, l'une en arabe, allant jusqu'à l'an 1284 de J.-C., l'autre en syriaque, allant jusqu'en 1297 (la fin est d'un autre auteur). Il avait débuté par sa chronique syriaque, pour être utile aux chrétiens syriens, ses compatriotes. Ce ne fut que plus tard que, pour répondre au désir de quelques-uns de ses amis, il se décida à en publier une version arabe. Mais il paraît qu'à cette occasion il puisa à de nouvelles sources; car souvent le récit offre de notables différences. Enfin, l'une et l'autre chronique renferment des détails peu connus sur les guerres des Mogols et des Tatars. La version arabe est divisée en dix parties ou dynasties; Pococke publia d'abord un extrait de la dixième dynastie, sous le titre : *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°; puis une traduction latine de la chronique arabe, sous le titre : *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens a mundo condito usque ad auctoris tempora;* Oxford, 1663, 2 vol. in-4°. Il en existe aussi une traduction allemande par Bauer, Leyde, 1783-5, 2 vol. in-8°. P.-F. Bruns publia, en 1780, un extrait d'Aboulfaradje, sous le titre : *de Rebus gestis Richardi Angliæ regis in Palæstina;* Oxford, in-4°. Le même Bruns et F.-W. Kirsch ont donné le texte syriaque et arabe avec une version latine, sous le titre : *Abulpharagii Chronicon syriacum, arabicum et latinum, e codicibus bodleianis descriptum;* 2 vol. in-4°, Leipzig, 1789. A cet ouvrage A.-J. Arnolds joignit un volume de corrections et d'additions : *Chronici*

syriaci, Abulpharagiani e scriptoribus græcis emendati, illustrati, specimen; in-4°, 1805, Marbourg. Aboulfaradje écrivit lui-même sa vie, et laissa aussi beaucoup d'ouvrages de philosophie et de théologie, énumérés dans la *Bibliotheca orientalis* d'Assemani, tom. II, p. 244 et suiv. Parmi ces derniers on remarque une *Histoire ecclésiastique*, dont Asseman a donné de nombreux fragments d'après le manuscrit unique de la bibliothèque du Vatican. M. Tullberg, à Upsal, s'occupe, dans ce moment (octobre 1851), de la publication de cet ouvrage important.

Pococke, *Specimen hist. Arab.* — D'Herbelot, *Biblioth. orientale.* — M. Reinaud, *Extrait des historiens arabes relatif aux guerres des croisades*; Paris, 1829.

ABOULFAZL, vizir et historiographe de l'empereur Akbar, naquit dans la deuxième moitié du seizième siècle, et mourut assassiné, en 1608, deux ans avant la mort d'Akbar. Aboulfazl remplit pendant trente-huit ans les fonctions de premier ministre; il eut toute sa vie à lutter contre les intrigues des courtisans, qui cherchaient à le perdre dans l'esprit de son maître. Ils parvinrent enfin à irriter contre le grand-vizir le fils d'Akbar, Sélim, qui le fit périr dans un guet-apens. Le principal ouvrage d'Aboulfazl a pour titre : *Akbar Nameh*, ou le Livre d'Akbar : la première partie traite de l'histoire de ce prince depuis son avénement jusqu'à l'avant-dernière année de son règne, et renferme de plus une introduction pour les temps qui ont précédé; la seconde partie, qui porte le titre particulier d'*Ayin Akberi*, c'est-à-dire de Miroir d'Akbar, et qui forme un ouvrage complet dans son genre, est un tableau général de la maison des empereurs indiens, telle qu'elle était organisée sous Akbar; des forces militaires à pied et à cheval, des productions naturelles du sol, de la population de chaque province, et des événements qui s'y étaient passés. On trouve à la fin un tableau des croyances et des pratiques religieuses des Indous, de leur littérature et de leurs sciences. Ce tableau est d'autant plus authentique que les meilleurs ouvrages sanscrits avaient été traduits pour cet objet en persan. Le principal traducteur lui-même était un frère d'Akbar, appelé Feyzi, qui pour cet effet avait consenti à se soumettre à toutes les exigences des brahmanes. L'ouvrage en général est tellement estimé des Orientaux, qu'ils lui ont donné le titre de *Chegref nameh*, ou de bon livre par excellence. L'éloquence de style d'Aboulfazl avait donné lieu à ce dicton : « Les monarques de la terre redoutent encore plus la plume d'Aboulfazl que l'épée d'Akbar. » Malheureusement l'auteur a dans quelques endroits affecté le style des anciens écrivains persans, de manière qu'on a beaucoup de peine à l'entendre. Une traduction anglaise du *Miroir d'Akbar* a été faite dans l'Inde par F. Gladwin : *Ayeen Akberi*, etc.; Calcutta, 1783-1786, 3 vol. in-4°. Les réimpressions faites à Londres, in-4° et in-8°, sont très-incorrectes; et cette traduction, qui offrait de grandes difficultés, est fort estimée et très-rare; seulement elle est abrégée en quelques parties. A l'égard de la version persane, on conservait jadis dans la bibliothèque des empereurs à Dehli l'exemplaire même qui fut présenté par l'auteur à Akbar. Cet exemplaire, d'une rare beauté, tomba dans les mains du colonel Polier, lorsque les Anglais entrèrent dans Dehli, et passa plus tard dans la bibliothèque de Langlès. Après la mort de ce savant, il fut acquis par M. Jonathan Scott, orientaliste anglais. [M. Reinaud, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Biographical dictionary. — *Histoire abrégée de l'Inde* (en persan), d'après les meilleures sources, publiée par le comité de l'Instruction publique; Calcutta, 1828, in-4°. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda* (Introduction).

ABOULFÉDA (*Edmadeddin-Ismael*), historien et géographe arabe, était issu du même sang que le grand Saladin, et appartenait à la branche des Ayoubites qui régnait sur la ville de Hamah, en Syrie. Né en 1273, il est mort le 26 octobre 1331. Dès l'âge de douze ans, il prit part aux guerres qui eurent pour résultat l'entière destruction des colonies fondées en Orient par les croisés. Il se distingua plus tard dans les guerres des sultans d'Égypte et de Syrie contre les Mongols, alors maîtres de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure. Après diverses vicissitudes, il fut investi par le sultan d'Égypte de la principauté de Hamah. Aboulféda est principalement connu en Europe par sa *Chronique universelle* et sa *Géographie*. La chronique est intitulée *Ketab almokhtasser fy akbar albacher*, c'est-à-dire *Abrégé de l'histoire du genre humain*. Cet ouvrage, composé dans un temps où les livres étaient rares, et où il fallait qu'un livre tînt lieu de tous les autres, commence à la création du monde, et se termine au temps où vivait l'auteur. La partie qui précède Mahomet est traitée d'une manière très-succincte; ce n'est qu'en avançant que les détails se multiplient, jusqu'à ce que l'auteur, arrivant à son époque, se livre à de longs développements. Il résulte d'un plan aussi bizarre, commun du reste aux chroniqueurs chrétiens du moyen âge, que les derniers siècles occupent une place hors de proportion avec celle des premiers. Cette histoire est une compilation des principaux ouvrages historiques publiés antérieurement, et il serait difficile de déterminer ce qui appartient en propre à l'auteur. Elle passe cependant, et avec raison, pour le monument historique des Arabes le plus important qui ait été publié en Europe. Dobelius, professeur d'arabe à Palerme, fit le premier connaître l'ouvrage d'Aboulféda en Europe, en donnant, en 1610, une traduction latine de la partie relative à l'histoire des conquêtes des Arabes en Sicile; on la trouve dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. I. Le même orientaliste traduisit aussi en espagnol la partie qui concerne l'histoire des dynasties arabes en Espagne; cette dernière traduction est

inédite ; on en trouve des copies à la bibliothèque de l'Escurial et au Musée britannique. — M. Noël des Vergers a donné le texte arabe, avec la traduction française, de la *Vie de Mahomet* (extr. du grand ouvrage d'Aboulféda). Toute la partie qui est postérieure à Mahomet a été imprimée avec une traduction latine et des notes par Reiske, en 5 vol. in-4°, sous le titre : *Annales moslemici;* Copenhague, de 1789 à 1794. Quant à la partie qui précède Mahomet, elle a été publiée en arabe et en latin par M. Fleischer, *Abulfedæ Historia ante-islamitica;* Leipzig, 1831, in-4°. Le succès qu'a obtenu l'ouvrage d'Aboulféda n'est pas seulement fondé sur la longue série des siècles qu'il embrasse; il faut aussi accorder à l'auteur le mérite de nous avoir conservé, sur bien des points, des faits que nous ne connaissons que par lui. — A l'égard de la géographie, elle porte le titre de *Ketab tequouym alboldan*, c'est-à-dire Livre de la position des pays Outre l'ensemble du système géographique des Orientaux qu'elle présente, ainsi que la division de la terre en climats, et les tables de latitudes et de longitudes, on y trouve une description détaillée des mers, des lacs, des fleuves, des montagnes, des royaumes et des villes. Il y est également question des cités qui ont anciennement figuré sur la scène du monde, des productions naturelles de chaque pays, des mœurs de ses habitants. On peut seulement regretter que l'état des sciences mathématiques à cette époque n'ait pas permis à l'auteur de donner plus d'exactitude à la détermination des degrés de longitude et de latitude, détermination qui est indispensable pour la fixation des lieux, et qui n'a été perfectionnée que dans les temps modernes. La première édition complète du texte arabe a été publiée par MM. Reinaud et de Slane; Paris, 1840, in-4°. M. Reinaud a donné ensuite de ce grand ouvrage une traduction française complète, travail monumental, qui a pour titre : *Géographie d'Aboulféda*, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements, t. I et II, in-4°; Paris, 1848 (Imprimerie nationale). [*Enc. des gens du monde*, avec addit.]

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda* (Introduction).

ABOUL-GHAZY-BEHADER, khan du Khawarisme, né l'an 1014 de l'hégire (1605-1606 de l'ère chrétienne), mort en 1074 de l'hégire (1663-1664). Il est moins connu pour avoir occupé quelques années le trône du Khawarisme que pour avoir composé une histoire généalogique des Tatars. Cet ouvrage, écrit en tatar, fut d'abord traduit en russe, puis en allemand, par des officiers suédois exilés en Sibérie après la bataille de Pultawa, et enfin en français par Bentinck, sous le titre de *Histoire généalogique des Tatars, traduite du manuscrit tatare d'Abulgasi-Bayadur-Chan et enrichie d'un grand nombre de remarques authentiques et très-curieuses sur le véritable estat présent de l'Asie septentrionale, avec les cartes géographiques nécessaires ;* Leyde, 1726, in-12°. Le docteur D.-G Messerschmidt en donna une nouvelle traduction allemande, Gœttingue, 1780 ; le texte tatar a été publié par C. M. Frähn ; — *Abulghasi Bathadür Chani Historia Mongolorum et Tatarorum ; nunc primum tataríce edita auctoritate et munificentia illustrissimi comitis Nicolaï de Romanzoff, imperii russici cancellarii supremi ;* Casan, 1825, grand in-fol.

Langlès, *Notice sur les Khans de Crimée*, insérée à la suite du *Voyage de Froster*, t. III, p. 237 et 328.

ABOUL-HAÇAN (*Ali*), astronome de Maroc, vivait vers le commencement du treizième siècle. Il voyagea dans les vastes États des khalifes, et résida longtemps au Caire. Il releva la hauteur du pôle (latitude) dans quarante et une villes, sur un espace de plus de neuf cents lieues de l'ouest à l'est ; il rapporte les longitudes à la coupole d'Arine. On a de lui un important traité d'astronomie, sous le titre : *des Commencements et des fins ;* la première partie, traduite en 1808, par J.-J. Sédillot, a été publiée, en 1834 et 1835, sous le titre : *Traité des instruments astronomiques des Arabes*. C'est, suivant Hadj-Khalfah, l'ouvrage le plus complet qu'aient les Arabes sur les instruments astronomiques. On y trouve toute la gnomonique, que l'on croyait perdue, et des tables précieuses, dont l'une a été dressée pour l'époque astronomique du commencement de l'hégire (le jeudi 15 juillet 622 de J.-C., à midi).

Hadj-Khalfah, *Dictionnaire bibliographique* (en arabe). — L.-Am. Sédillot, dans le *Dictionnaire de la conversation*.

ABOUL-HAÇAN-KHAN (*Mirza*), diplomate et voyageur persan, né à Chiraz, vers 1774, mort vers 1828, à Téhéran. Fils d'un des secrétaires du fameux Nadir-Schah, il quitta la Perse à la suite de plusieurs intrigues de cour, et se rendit d'abord à Bassora, puis à La Mecque et à Médine. De retour à Bassora, il s'embarqua sur un navire anglais qui le transporta à Calcutta. Après avoir séjourné deux ans dans l'Inde, il fut rappelé dans sa patrie, et nommé en 1809 envoyé extraordinaire du schah de Perse auprès de la Porte ottomane et de l'Angleterre. Au bout de deux ans, il revint dans son pays, et fut chargé encore de plusieurs missions diplomatiques auprès de la Russie et de l'Autriche. En 1819, il vint à Paris, où il demeura pendant un mois et demi. Il retourna en Perse, en passant par Varsovie et Moscou, et arriva à la cour de Téhéran en 1820, où il remplit jusqu'à sa mort les fonctions de ministre des affaires étrangères.

Myr-Davond-Jadour, *État actuel de la Perse*.

ABOUL-MAHAÇEN (*Ben-Taghry-Berdy*), historien arabe, né à Alep, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il habita quelque temps le Caire, et fut élevé au rang d'émir par les sultans circassiens. Le principal de ses ouvrages a pour titre : *Nodjoum elzahereh* (les

Étoiles brillantes). C'est l'histoire de l'Égypte et du Caire depuis la conquête du pays par les Arabes jusqu'à l'an 857 de l'hégire (1453 de J.-C.). L'auteur en a fait un abrégé sous le titre : *Maured Alletafeh*, qui a été en partie traduit en latin et publié par Carlyle, à Cambridge, en 1792. La Bibliothèque impériale de Paris possède un exemplaire du grand ouvrage, et M. Juynboll, de Leyde, a entrepris une édition du texte accompagné d'une version latine. C'est une des sources historiques arabes les plus utiles à consulter. Aboul-Mahaçen a composé aussi un *Dictionnaire biographique*, sous le titre : *Menhel-el-Safy*, qui devait faire suite à celui de Khalil-ben-Ibeck-Safady. Cet ouvrage commence par la biographie d'Ibeck, premier sultan des Mameluks Baharites, mort en 1258 de J.-C.; puis il suit l'ordre alphabétique. Il ne paraît pas avoir été achevé. L'exemplaire de la Bibliothèque impériale (cinq volumes manuscrits) finit à la lettre *Mym*. Il en existe une traduction turque. L'ouvrage renferme des renseignements qui ne se trouvent pas ailleurs. C'est une espèce de continuation du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallekan.

Catalogue de la Bibl. imp. de Paris (Mss. arabes).

ABOUL-WÉFA-AL-BOUZDJANI, mathématicien et astronome arabe, né à Bouzdjan, en 939 de J.-C., mort à Bagdad, en 998. L'*Almageste* qui porte son nom n'est point un abrégé de l'Almageste de Ptolémée, mais un ouvrage original, dont les premiers chapitres ont été traduits par J.-J. Sédillot. On y trouve déjà l'usage des tangentes dans le calcul trigonométrique, dont l'introduction avait été généralement attribuée à Regiomontanus.

Am. Sédillot, dans le *Dictionn. de la Conversation*.

ABOVILLE (D'), nom porté par trois généraux d'artillerie, du temps de l'empire et de la Restauration. Le premier, père des deux autres, *François-Marie*, comte D'ABOVILLE, né à Brest, le 23 janvier 1730, mort en 1817, entra, en 1744, en qualité de surnuméraire, dans l'artillerie. Il prit, comme colonel, part aux succès glorieux des troupes françaises dans la guerre de l'indépendance américaine. Promu au grade de maréchal de camp en 1789, il fit en 1791 acte de dévouement à l'Assemblée nationale, ainsi que d'autres officiers généraux, lors de la fuite de Louis XVI. Quand Dumouriez, en 1793, tenta de soulever l'armée contre la Convention, le général d'Aboville, qui commandait comme lieutenant général l'armée du Nord et des Ardennes, se déclara contre lui. Successivement nommé premier inspecteur général d'artillerie après le 18 brumaire, sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur, titulaire de la sénatorerie de Besançon en 1804, commandant des gardes nationales du Doubs et du Jura en 1805, il fut appelé à Brest, comme gouverneur, en 1809. Ayant adhéré, dès le 3 avril 1814, au gouvernement des Bourbons, il fut nommé pair le 4 juin, et ensuite commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Au mois de mars 1815, se faisant l'organe de l'association fraternelle des chevaliers de l'ordre, il offrit à Louis XVIII l'hommage de leur commun dévouement. Nommé le 2 juin suivant à la pairie par Napoléon, il lui adressa l'hommage de sa gratitude, ne rejetant que sur ses infirmités l'incapacité qui ne lui permettait pas d'en remplir les devoirs. Aussi ne lui fut-il tenu aucun compte de ce subterfuge lors du retour du roi. Compris dans l'ordonnance du 4 juillet, et exclu de la chambre, il n'y fut rappelé que par une décision postérieure. On doit au comte d'Aboville une utile invention, celle des *roues à voussoir*, avec des moyeux de métal. L'Institut a loué cette invention, qui fut exposée en 1802 parmi les produits de l'industrie française, et dont on s'est servi pour les vélocifères.

Aboville eut deux fils, l'un et l'autre officiers généraux dans l'armée française. L'aîné (*Auguste-Gabriel*), né à La Fère, en 1773, mort le 10 août 1820, fit ses premières armes en Espagne, et devint, après la Restauration, commissaire du roi près l'administration des poudres et salpêtres. Le cadet (*Auguste-Marie*) naquit en 1776, et entra dès 1790 dans le corps de l'artillerie. Il prit une part honorable aux guerres de la république et de l'empire, et perdit un bras à la bataille de Wagram; il fut promu au grade de général de brigade et au commandement de l'école d'artillerie de La Fère. Ce fut en cette qualité qu'il fit échouer par ses dispositions, en mars 1815, la tentative des généraux Lefebvre-Desnouettes et Lallemand pour s'emparer de cette place. Ce général siégeait au conseil de guerre devant lequel furent traduits, en 1816, le contre-amiral Linois et le colonel Boyer, comme prévenus d'avoir méconnu l'autorité du roi, à la Guadeloupe, en 1815. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des contemporains, I, 31. — *Moniteur universel*, 1817, p. 1269-1279.

***ABRA DE RACONIS** ou **RACONISIUS** (*Charles-François* DE), théologien français, né en 1580, au château de Raconis, près de Chartres, mort le 16 juillet 1646. Il professa depuis 1609 la philosophie dans plusieurs colléges de Paris. En 1615 il obtint la chaire de théologie au collége de Navarre, et presqu'en même temps la place d'aumônier du roi Louis XIII, qui le nomma en 1637 à l'évêché de Lavaur. On a d'Abra : *Réponse à l'épître de quatre ministres de Charenton*; Paris, 1617, in-8°; — *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*; Paris, 1618, in-12; — *la Vie et la mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*; Paris, 1625, in-12; — *Riches et excellents parallèles entre Dieu et l'âme, le prototype et son image*; Paris, 1625, in-8°; — *Totius philosophiæ, hoc est logicæ, moralis, physicæ et metaphysicæ brevis tractatio*; 5e édit., Paris, 1631, 2 vol., in-8°; — *Lettre sur la mort du maré-*

chal de Schomberg; Paris, 1633, in-8°; — *Traité contre le livre De la fréquente communion*, Paris, 1644 et 1645, 3 vol. in-4°; — *Continuation des examens de la doctrine du feu abbé de Saint-Cyran et de sa cabale*; Paris, 1645, in-4°. On cite encore de lui (sans date) quelques autres ouvrages, et on lui attribue faussement une lettre au pape Innocent X, lettre désavouée par Abra lui-même.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

ABRABANEL. *Voy.* ABARBANEL.

ABRADATE, satrape de la Susiane, mort en 548 avant J.-C. A la persuasion de sa femme, Panthée, il abandonna le roi des Assyriens pour embrasser le parti de Cyrus. Il fut tué à la bataille de Thymbrée. Panthée ne voulut pas lui survivre, se tua, et son exemple fut suivi par ses trois eunuques. On trouve dans la *Cyropédie* un récit détaillé de cette histoire tragique, qui paraît n'être qu'une fiction de Xénophon.

Xénophon, *Cyropædia*, V, 1, 3; VI, 45, etc. — Lucien, *Imag.*, 20.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, du sixième siècle, est le sujet de la 105e surate du *Koran*, intitulée *Surate de l'Éléphant*. En voici le récit : « Abrahah bâtit à Ssanaa une église, pour y attirer les pèlerins qui avaient coutume d'aller à La Mecque. Un homme de la nation des Kananiens vint, par mépris, déposer des ordures devant la porte de cet édifice. Abrahah jura de détruire la Kaabah, et marcha vers La Mecque avec son armée, montée sur des éléphants. Le sien, nommé Mahmoud, marchait en avant. Les écrivains arabes rapportent qu'au moment où l'on allait procéder à la démolition de la Kaabah, Dieu envoya contre cette armée des bandes nombreuses d'oiseaux gros comme des hirondelles, et venus du côté de la mer, qui lancèrent des pierres de terre cuite, qu'ils portaient à leur bec et dans chaque patte; le Très-Haut anéantit chacun des soldats avec une pierre qui portait son nom : elles étaient plus grosses qu'une lentille, et moindres qu'un pois; elles brûlaient les casques, les hommes et les éléphants. Dieu lança un torrent qui emporta les cadavres dans la mer... Lorsque Abrahah s'approchait de La Mecque, et voulait y entrer, l'éléphant qu'il montait se jetait à terre et s'endormait; quand il essayait de marcher d'un autre côté, aussitôt l'éléphant se levait, et y courait. Enfin, ce souverain retourna en Yémen, où il fut frappé de la main de Dieu; ses membres se détachèrent. C'est dans ce triste état qu'il parvint jusqu'à Ssanaa, où il mourut. » Cette expédition d'Abrahah, plus ou moins fabuleuse, a donné naissance à une époque connue parmi les chronologistes arabes sous le nom de *Tarykh-el-Fyl*, époque de l'Éléphant. La 1re année de cette ère correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire, à la 41e du règne de Khosrou-Nouchyrvan en Perse, à la 43e de l'empire des Éthiopiens en Arabie, à l'an 882 de l'ère d'Alexandre, et à l'an 1316 de celle de Bakht-Nassar ou Nabuchodonosor. C'est l'année de la naissance de Mahomet.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Abouléda, *Hist. Arab. ante Mahammed*. — Sale, *Koran*, p. 501. — *Maracci refutationes in Alcoranum*, p. 824; et *Prodromus*, pars II, c. IV, p. 14.

ABRAHAM (1), patriarche hébreu, né à Ur en Chaldée, vers l'an 2000 avant J.-C. C'est à lui que se rattachent les annales du peuple juif, l'alliance divine et les miracles consacrés par l'Écriture. Il descendait, à la huitième génération, de Sem, fils aîné de Noé. Il passa ses premières années dans la maison de son père Tareh; il y fut préservé de l'idolâtrie à laquelle était adonné le reste de sa famille. Obéissant à la voix de Dieu, il se dirigea vers Chanaan, et s'établit à Haran, dans la Mésopotamie. Après la mort de son père, il mena une vie errante, cherchant pour ses nombreux troupeaux de vastes et commodes pâturages. Il visita Sichem, Béthel et le pays de Gérar, d'où il retourna à Béthel. De fréquentes disputes entre ses serviteurs et ceux de Loth, son neveu, amenèrent enfin leur séparation. Abraham resta à Mambré; Loth s'arrêta à Gomorrhe. Abraham, quelque temps après, informé que plusieurs chefs arabes avaient surpris Gomorrhe et enlevé Loth avec toute sa famille, les poursuivit à la tête de ses trois cent dix-huit serviteurs, et remporta une victoire complète en délivrant son neveu. Comme il revenait de cette expédition, Melchisédech, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, alla à sa rencontre, lui offrit du pain et du vin, le bénit au nom du Seigneur, et en reçut la dixième partie des dépouilles enlevées aux rois vaincus. — Suivant la tradition biblique, Dieu révéla l'avenir à Abraham, et mit le sceau, par le commandement de la circoncision, à l'alliance qu'il forma avec lui et ses descendants jusqu'à la dernière génération. Mais Abraham n'avait eu encore aucun enfant de son mariage avec Sara, et l'âge avancé de son épouse semblait rendre incertain l'accomplissement des promesses divines. Pour éviter l'espèce d'opprobre attaché alors à ceux qui mouraient sans postérité, Sara engagea ce patriarche à épouser sa servante Agar, dont il eut Ismael. Cet enfant, né d'une esclave, ne pouvait être le dépositaire des magnifiques promesses que Dieu avait faites à Abraham, et qui se rattachaient à la destinée d'un fils qui devait naître d'une épouse légitime. Ces promesses lui annonçaient qu'il serait le père d'un grand peuple (ce que désignait son nom d'Abram et celui d'Abraham), et que toutes les nations seraient bénies en son nom. Enfin, Dieu ne lui avait pas laissé ignorer les diverses épreuves par lesquelles ses descendants seraient soumis; leur servitude en Égypte, leur délivrance miraculeuse, leurs longues courses dans le désert

(1) Le mot *Abraham* signifie, en hébreu, *père de la hauteur*.

avant d'arriver dans la terre de Chanaan. Ce fut alors, dit la *Genèse*, que trois anges entrèrent chez eux sous la figure de voyageurs. Ils étaient envoyés du ciel pour porter un dernier avertissement à Sodome et à Gomorrhe, où régnaient tous les vices et dont la destruction aurait été détournée par les prières d'Abraham, s'il se fût seulement trouvé dix justes dans ces villes criminelles. Celui des trois anges dont les deux autres ne paraissaient être que les serviteurs, et que les anciens pères ont regardé comme étant le fils de Dieu, annonça à Abraham qu'à leur retour Sara serait devenue mère. En effet, quoique âgée de quatre-vingt-dix ans, elle devint enceinte; et au temps marqué par les anges elle mit au monde un fils nommé Isaac. Lorsque celui-ci eut atteint sa vingt-cinquième année, Dieu, pour mettre la foi d'Abraham à de grandes épreuves, lui ordonna d'aller lui immoler ce fils unique sur le mont Moria. Le patriarche, convaincu que celui qui avait fait naître Isaac, contre le cours ordinaire de la nature, serait assez puissant pour le rappeler à la vie, ou pour lui donner de nouveaux fils, crut, dans sa fervente piété, devoir donner à Dieu une preuve éclatante de sa soumission en lui faisant le sacrifice de ses plus chères affections, de cet Isaac, son fils unique. L'infortuné vieillard allait obéir avec résignation au Maître suprême de la vie et de la mort, déjà la victime était sur le bûcher et prête à recevoir le coup fatal, lorsque Dieu, satisfait de l'obéissance de son serviteur, arrêta son bras, déjà levé pour l'affreux sacrifice. Sara mourut bientôt après, et Abraham épousa Céthura (Kétoura), qui lui donna encore six enfants. Il mourut âgé de cent soixante-quinze ans, et fut enterré à côté de Sara. — Les Juifs et les Arabes voient dans Abraham le fondateur de leur race; c'est d'Ismael, fils de sa servante Agar, dont la Bible raconte les touchantes aventures au désert, que les nations ismaélites ont tiré leur origine et leur nom. Ces deux peuples en portent l'empreinte et la marque dans la circoncision. Si les Églises grecque et romaine ont placé le nom d'Abraham dans leurs légendes, le Koran en parle également avec respect. Quelques écrivains mahométans soutiennent qu'Abraham avait fait le voyage de La Mecque, et qu'il avait même commencé la construction du lieu saint de cette ville. — Dans l'histoire d'Abraham la fiction se trouve mêlée à la vérité, et les récits des rabbins l'ont rendue encore plus merveilleuse. Flave Josèphe en avait donné l'exemple : il fait d'Abraham un sage, qui, né au milieu des idolâtres, serait arrivé par la réflexion et la contemplation des merveilles de la nature à l'idée d'un seul créateur, digne de notre adoration. D'un autre côté, les théologiens protestants ont soutenu que le monothéisme des Juifs ne date que de la législation religieuse, politique et civile de Moïse. Le livre *Iézira*, ou de la Création, que lui ont attribué des rabbins modernes, est revendiqué par d'autres, avec un peu plus de fondement, pour le célèbre Akiba.

Genèse, 11, 12, 14, 22, 25. — Joseph., *Antiq. Jud.*, l. I, c. VI, VII et suiv. — Eusèbe, *Præparat. evangel.*, l. IX, c. XVII. — Augusti *Dissertatio de fatis et factis Abrahami*; Goth., 1730. — Withof, *Programma de Abrahamo, amico Dei*; Duisch., 1743. — Henry Hebbing, *History of Abraham*; Lond., 1746. — William Gilbank, *History of Abraham*; Lond., 1773.

* **ABRAHAM** ou **ABRAMÈS** (Saint), moine de Syrie et apôtre du mont Liban, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il fut ensuite élu évêque de Carres en Mésopotamie. Il ne mangeait que des herbes crues, ne buvait que de l'eau, et ne s'approchait jamais du feu. Cet ascète mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le fit venir, vers l'an 439.

Calliste Nicéphore, *Hist. eccles.*

ABRAHAM (Saint), solitaire de Syrie, mort en 472 de J.-C. Il fut pris par les Sarrasins, comme il allait en Égypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains, et vint fonder en Auvergne un monastère, dont il fut abbé et où il mourut.

Calliste Nicéphore, *Hist. eccles.*

ABRAHAM, ou *Ibrahim*, natif d'Antioche, fut, dans le neuvième siècle, le chef des hérétiques abrahamites, branche de la secte des paulianistes. Il niait la divinité de Jésus-Christ. Cyriaque, patriarche d'Antioche, lui résista puissamment, mais sans pouvoir le ramener à l'orthodoxie.

Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles.*

ABRAHAM (*Ben-Chaila* ou *Haja*), rabbin espagnol du douzième siècle. Livré à l'astrologie, il prédit la venue d'un messie pour l'an 1158. Ce Nostradamus hébreu mourut en 1105, plus de cinquante ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son messie. On a de lui : *Tractatus de nativitatibus*; Romæ, 1545, in-4°; — *Sphæra mundi*, hebr. et lat.; Bâle, 1546, in-4°.

Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. III.

ABRAHAM (*Usque* ou *Oshkis*), juif portugais du seizième siècle, se joignit à Tobie Athia pour traduire la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lengua española, traducida de la verdadera origen hebrayca, por mui excelentes letrados*; Ferrara, 1553, in-fol. (caractères gothiques). Quoique les noms et les verbes y soient traduits selon l'exactitude grammaticale, cette traduction n'est regardée que comme une compilation de Kimchi, de Rasci, d'Aben-Ezra, de la *Paraphrase chaldaïque*, et de quelques anciennes gloses espagnoles. Elle est aujourd'hui très-rare et très-recherchée. On en a fait une autre édition, à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare ni moins recherchée. Malgré leur conformité apparente, on y reconnaît quelques différences d'interprétation. La version à l'usage des juifs, qui est la plus estimée, est adressée à señora Gratia Naci, et signée : *Athias* et *Usque*;

l'autre est dédiée à Hercule d'Est, et signée : *Jérôme de Vargas* et *Duarte Pinel*.

De Rossi, *de Typographia hebr. ferrariensi*, p. 28-46. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*. — Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, liv. V, ch. XIX.

ABRAHAM, empereur des Maures d'Afrique, vivait dans le douzième siècle. Sa fin fut tragique. Un maître d'école, nommé Abdalla, Bérébère, forma le dessein de le détrôner. Abraham méprisa d'abord un tel compétiteur; mais le voyant soutenu par un grand nombre de rebelles, il fut obligé de lui livrer bataille. Le sort se déclara contre Abraham, qui prit la fuite, et se précipita avec sa femme dans la mer, laissant son empire à Abdel-Moumen, général du parti d'Abdalla.

Conde, *Hist. de la dom. des Arabes*.

ABRAHAM (*Judæus Tortuosensis*), médecin juif du treizième siècle. On a de lui une traduction de l'ouvrage suivant : *Liber Serapionis De medicinis simplicibus, interprete Abraham Judæo Tortuosensi de arabico in latinum;* Milan (Anton. Zarotus), 1473, in-fol., ed. princeps, sur deux colonnes. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ABRAHAM A SANCTA-CLARA, célèbre prédicateur allemand, né à Krähen-Heimstetten, près de Möskirch, en Souade, le 4 juin 1642, mort le 1er décembre 1709. Il composa des sermons dans un genre populaire, pleins d'énergie, d'esprit et d'imagination. Son vrai nom était *Ulric Megerle*. En 1662 il entra dans l'ordre des Augustins déchaussés, étudia à Ingolstadt la théologie et la philosophie; il se fit en peu de temps une telle réputation que dès 1669 il fut appelé à Vienne comme prédicateur de la cour impériale. Il y mourut, à l'âge de soixante-sept ans, et laissa, outre ses discours, divers écrits dont la singularité est poussée quelquefois jusqu'au burlesque, mais qui néanmoins renferment des idées fort saines et des réflexions puisées dans une grande connaissance du cœur humain. Voici les titres de plusieurs de ses écrits et sermons : *Ks! Ks! cagot*, ou *Pèlerinage de Maria Stern à Taxa; — Foin et fi du monde! — Deo gratias autrichien; — Charabia salutaire; — Judas archicoquin, — Attention, soldat! — Cave bien remplie, où l'âme peut boire des bénédictions; — Épicerie spirituelle; — Chapelle de mort bien meublée* (Wurzbourg, 1710 — 4). Plus tard on lui a supposé beaucoup de sermons et opuscules, qui sont de quelques prédicateurs plus récents. Un choix de ses œuvres a été publié à Blaubeuren, 4 vol. in-8°, 1840-1842. Dans les locutions proverbiales dont ses écrits sont parsemés, et dans ses observations empruntées à la vie commune, même en ce qu'elle a de plus vulgaire, on peut étudier avec fruit l'état de la civilisation du temps où il vivait, de même qu'on y apprend à connaître le développement qu'avait pris à cette époque la langue allemande mise en honneur par Luther.

Oesterreichisches biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

* **ABRAHAM** ou **SEBA SABAA**, rabbin portugais, mort, suivant Nic. Antonio (*Biblioth. hispana*), en 1509. Il vivait à Lisbonne en 1499, époque à laquelle les juifs furent chassés du Portugal. On a de lui un commentaire très-estimé sur le Pentateuque, qui fut publié sous ce titre : *Tzeror Hammor* (Bouquet de myrrhe); Venise, 1523 et 1546, in-fol. E. D.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 48. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 94, et III, 87. — Lelong, *Biblioth. sacra*, II, 698. — N. Antonio, *Bibl. hisp.*, II, 313. — Imbonatus, *Biblioth. lat. hebr.*, p. 84.

* **ABRAHAM-BEN-CHANANIA-JAGHEL**, rabbin italien, de la famille Galiki, naquit à Monfelice (royaume Lombardo-Vénitien), vers la fin du seizième siècle, et mourut vers 1625. Il abjura le judaïsme sous le pontificat de Paul V, et prit alors le nom de Camille Jaghel. Avant sa conversion, il avait composé un livre intitulé *Sepher Leckach Tob* (le Livre de la grande doctrine), espèce de catéchisme, imprimé à Venise, 1695, in-8°; Amsterdam, 1658; Londres, 1679 (avec une traduction latine); Leipzig, 1687, in-fol.; Helmstaedt, 1704, in-8°. On a encore de lui : *Esheth Chajil* (les Femmes vertueuses); Venise, 1611; — *Moshiah Chosim* (le Salut des croyants), traitement de la peste par la prière; Venise, 1587 et 1604, in-4°. Il écrivit en 1595 un catéchisme hébreux, dont le style est remarquable de pureté et d'élégance. En 1619 et 1620 il exerçait les fonctions de réviseur des livres hébreux dans la Marche d'Ancône. E. D.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, I, 26. — Wolf, *Bibliotheca hebr.*, I, 85; III, 34, 35; IV, 763. — De Rossi, *Dizionario degli autori ebrai*. — Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

* **ABRAHAM-BEN-ASSER**, rabbin natif de Saphath en Galilée. On ignore l'époque à laquelle il vivait. Outre quelques ouvrages restés manuscrits, on a de lui : *Or Hassekel* (Lumière de l'intelligence); — Venise, 1567, in-fol.; — un Commentaire hébreu avec des gloses marginales sur la Genèse (*Midrash rabba*), imprimé à Venise, 1567, in-fol. E. D.

Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 88; III, 22. — Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 16. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 593.

***ABRAHAM, BAR-CHASDAÏ, HALLEVI**, rabbin, vivait à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle à Barcelone, où il était président de la synagogue. Outre quelques ouvrages manuscrits, on a de lui : une lettre adressée au rabbin Judas Alphacare de Tolède, pour l'engager à renoncer au dessein de défendre les rabbins de Montpellier contre le *More Nevochin* de Maïmonide; elle a été imprimée avec les lettres de Maïmonide; Venise, 1544, in-8°; — *Sephar Hatthapuah* (Livre de la pomme), recueil d'aphorismes et de sentences morales, traduit de l'arabe en hébreu, et publié par Bomberg; Venise, 1519, in-4°; Francfort-

sur-l'Oder, 1693, in-8°; Giessen, 1706, in-4°, avec la traduction latine de Justus Losius; — *Sepher Hanephesch* (le Livre de l'âme), dialogue entre Galien et son disciple Maurias; Venise, 1519. E. D.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 24, 28; 32. — Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 57, 59; III, 34; IV, 762.-1292. — Hottinger, *Thesaurus philologicus*, p. 48.

* **ABRAHAM-BEN-DIOR** ou **DAUD** le Lévite, surnommé *Harishon* (l'aîné), rabbin, mort en 1166 ou en 1180. Il était natif de Tolède et prévôt de la synagogue de Pesquera, cité de la Vieille-Castille. On a de lui un sommaire chronologique et généalogique des patriarches, princes et docteurs de la nation juive, depuis Adam jusqu'au temps du rabbin Joseph Ben-Megas-Hal-levi, mort en 1141. Ce livre, très-estimé des Israélites, porte le titre de *Sepher Makkabbala ou le livre de la tradition*; Venise (Ant. Justiniani), 1545, in-4°. Il a été traduit en latin par Gilles Genebrard, et imprimé à Paris en 1572; Bâle (Froben), 1586, in-8°, texte hébreu avec la traduction latine en regard. D'autres ouvrages se conservent en manuscrits à la bibliothèque du Vatican et dans les bibliothèques de l'Espagne. E. D.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 18-21. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I. 39-46; III, 29. — Buxtorf, *de Abbreviaturis hebraicis*, p. 154. — *Juchasin*, fol. 132 et 182. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 808.

***ABRAHAM-BEN-DIOR** ou **DAUD** le Lévite, rabbin, surnommé *Haschent* (le jeune), pour le distinguer du précédent, mourut à Pesquera, en 1199 ou 1198. Il était contemporain d'Ebbyra et de Maimonide, contre lesquels il écrivit ses *Hassagoth* (*Animadversiones*), qu'on attribue à Abraham-ben-Dior l'aîné. Il a en outre laissé : *Sepher Baale Hannephesh* (Livres des âmes aériennes), recueil de décisions juridiques, imprimé à Venise par Jo. de Gara, 1605, in-8°; — *Peroushal sepher Jetzira* (Commentaire sur le livre Jetzira), ouvrage cabalistique, imprimé à Mantoue, 1540, in-4°; — *Chidushins Leghemaroth* (Explication de quelques livres du Talmud), dans le Talmud babylonien imprimé à Venise en 1530 (an du monde 5290), in-fol.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, I, 22, 23. — Wolf, *Bibl. hebr.*, I. 46-49; III, 29, 30; IV, 780. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 593. — Buxtorf, *de Abbreviat. hebraic.*, p. 154. — Juchasin, fol. 132.

ABRAHAM-AKRA (*Ben-Salomon*), rabbin du quatorzième siècle. On a de lui : un commentaire du Pentateuque, sous le titre : *Kille Midrash Rabba* (Règles de la grande exposition). On trouve ce commentaire à la suite du livre appelé *Arze Lebanon* (Cèdre du Liban); imprimé à Venise, en 1601, et à Cracovie, en 1648; — un commentaire du Talmud, intitulé *Meharre Nemarim* (Des montagnes de léopards); imprimé à Venise, en 1631, in-4°.

Plantavitius, *Biblioth. rabbinica*, n° 165. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 4. — Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 96; III, 28.

ABRAHAM (*Ben-Méir de Balmis*), rabbin italien, né à Lecce (royaume de Naples), vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1522 ou 1523. Il étudia la médecine à Padoue, et exerça sa profession à Venise. On a de lui : une grammaire hébraïque, connue sous le nom de *Mikne Abram*; elle a été traduite en latin et publiée à Venise, en 1523, par Daniel Bomberg; d'autres éditions parurent à Anvers en 1564, in-4°, et à Hanau, en 1594, in-4°; — *Sepher Higgaion Aristo Bekitzur* (abrégé du livre de la Logique d'Aristote); — *Maamar al Etzem Haolam* (Discours sur la structure intime du monde); — *Iggeret Rashadbeko* (Épîtres de Rashadète ou Averroès). Ces trois ouvrages sont imprimés dans les Œuvres d'Aristote et d'Averroès; Venise (Juntes), 1542; — *Arabum nonnullorum quæsita et epistolæ, et Paraphrasis Averrois in tertium librum Rhetoricor. Aristotelis*; Venise, 1552. Quelques autres ouvrages (traduction et commentaires) sont restés manuscrits.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 24 et 35. — Wolf, *Bibl. hebraica*, I, 69, 71; III, 45 et 46. — R. Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, p. 586. — Lelong, *Bibl. sacra*, II, 1169. — Bayle, *Dict. critique*. — Kircher, *Œdip. Ægypt.*, I, 19, 27; II, 43.

ABRAHAM ECHELLENSIS. *Voyez* **ECHELLENSIS**.

ABRAM (*Nicolas*), savant jésuite, né en 1589, à Xaronval, village de la Lorraine, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson, le 7 septembre 1655. On a de lui : *Commentaires sur l'Énéide*, imprimés à Pont-à-Mousson, en 1632, in-8°; — *Commentaire sur le troisième volume des Oraisons de Cicéron*; Paris, 1631, 2 vol. in-fol. — *Pharus Veteris Testamenti, sive sacrarum quæstionum libri XV*; Paris, 1648, in-fol. : cet ouvrage, dédié à Dieu, est l'un des plus estimés de l'auteur; — *Nonni Neapolitani Paraphrasis sancti secundum Joannem Evangelii; accesserunt notæ P. N. A., soc. Jes.*; Paris, 1623, in-8°. On a longtemps ignoré que le père Nicolas Abram fût auteur des notes de cet ouvrage, parce qu'il ne s'est désigné que par ses initiales au frontispice du livre. Il a encore composé plusieurs autres ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque des Jésuites*, de Sottewell, p. 622, dans Bayle et dans la grande *Bibliothèque ecclésiastique*, tom. I, pag. 33.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

ABRANTÈS (dom *José*, marquis D'), seigneur portugais, né le 7 février 1784, au château d'Abrantès, mort à Londres, le 11 février 1827. Il entra fort jeune dans un des régiments de la garde, et devint le confident intime du prince régent : envoyé en 1807 en France, pour y traiter directement avec Bonaparte des intérêts politiques du Portugal, il y fut retenu comme otage jusqu'en 1814. Bonaparte employa tour à tour les caresses et les menaces pour se l'attacher; mais d'Abrantès refusa constamment les offres les plus séduisantes. Inébranlable dans ses principes pendant sept années

d'exil, on ne le vit pas une seule fois paraître à la cour. Il se consola par la culture des sciences, et écrivit, en portugais, plusieurs traités d'agriculture et de botanique. Il tenta à diverses reprises de s'échapper de la France; mais l'active surveillance de la police de Napoléon fit échouer ses efforts. Abrantès ne retourna dans son pays qu'en 1814. En 1824, il prit une part active aux intrigues politiques qui amenèrent l'assassinat du marquis de Loulé, ami dévoué de Jean VI, et il fut de nouveau exilé. Il se rendit en Italie, d'où il se crut rappelé, en 1826, par un décret d'amnistie générale émané de don Pedro; mais le ministère lui ayant défendu de débarquer, il alla en Angleterre, où il mourut, peu de temps après.

Historia de Portugal ate nossos dias, I, 150; III, 166, etc. — *Resenha das familias titulares do reino de Portugal.*

ABRANTÈS (Duc et duchesse D'). *Voy.* JUNOT.

***ABREK** (*Nicolas*), poëte polonais, panégyriste, né à Léopol, vers 1540, mort vers 1600. Après avoir fait ses études à Léopol et plus tard à l'Académie de Zamosc, il adressa au fondateur de cette académie, Jean Zamoyski, grand-général et grand-chancelier de Pologne, une ode intitulée *Euphrosine*, imprimée à Cracovie, en 1590. L. CH.

Dykcyonarz Poetow Polskich (Dictionnaire des poëtes polonais), par J. Juszynski; Cracovie, 1820, t. I, p. 1.

ABRESCH (*Frédéric-Louis*), philologue allemand, né à Hesse-Hombourg, le 29 décembre 1699, mort en 1782. Il étudia la littérature ancienne à l'université d'Utrecht, sous les célèbres professeurs Drakenborg et Duker. En 1725 il fut nommé recteur du collége de Middelbourg, et en 1741 il passa au rectorat de Zwolle, où il mourut, à un âge très-avancé. Abresch doit être compté au nombre des bons philologues et des plus recommandables hellénistes de son temps. On a de lui : deux livres d'Observations sur Eschyle (*Animadversionum ad Æschylum libri duo; accedunt adnotationes ad quædam loca Novi Testamenti*); Middelbourg, 1743, in-8°; — une nouvelle édition des *Lettres d'Aristénète*, suivie de *Lectiones Aristenetex*; Zwolle, 1744, in-8°; — de nouvelles *Observations sur cet auteur*, réunies à celles de plusieurs autres savants; Amsterdam, 1752, in-8°; — des *Éclaircissements sur Thucydide*; Utrecht : la première partie parut en 1753, la deuxième en 1755, in-8°; — une nouvelle édition du *Gazophylacium Græcorum* de Philippe Gattier, enrichie de *notes étymologiques* très-étendues; Utrecht, 1757, in-12; — un troisième livre d'*Observations sur Eschyle* (elles ont été jugées trop sévèrement par Brunck, *Ad Sept. contra Theb.*, 617), et un supplément aux Éclaircissements sur Thucydide (*Dilucidat Thucydidi dear auct.*; Zwolle, 1763), in-8°; c'est à leur sujet que Ruhnkenius écrivait à Ernesti, avec plus d'enjouement que d'équité, *Abreschius a græcis scriptoribus obscurandis se ad latinos convertit.* Abresch songeait alors à donner une édition de Nonnius Marcellus. Il a aussi inséré plusieurs bons articles dans les *Miscellan. observat. vet. et nov.*, t. I, II et III.

Strodtmann, *Das neue Gelehrte Europa*, III, 674, etc.; XIII, 255, etc. — Saxius, *Onomast. lit.*, VII, 89.

ABREU (*Alexis*), médecin portugais, d'Alcacovas, mort en 1630. Il demeura pendant neuf ans à Angola en Afrique, comme médecin militaire. En 1622 Abreu publia à Lisbonne un ouvrage intitulé *de Septem infirmitatibus*, où il traite des maladies les plus communes aux gens de cour.

Biographie medicale. — Éloi, *Dictionnaire historique de la médecine.*

ABREU (*Jean Manuel* DE), géomètre portugais, né en 1754, mort aux îles Açores en 1815. Élève d'Anastasio D'Acunha, il suivit d'abord la carrière militaire, fut persécuté pour ses opinions religieuses sous le règne de Maria I[re], et condamné à une réclusion temporaire. Après sa mise en liberté, il quitta le service, et se consacra exclusivement à l'enseignement des mathématiques. Il passa quelque temps en France, où il fit paraître la traduction des *Principes mathématiques de D'Acunha*, précédés d'une notice biographique, 1 vol. in-8°; Bordeaux, 1806; réimprimé à Paris, en 1816. On a encore de lui : *Supplément à la traduction de la Géométrie d'Euclide* de Peyrard, publié en 1804, et à la *Géométrie* de Legendre, suivi d'un *Essai sur la vraie théorie des parallèles*, in-8°, 1808.

J. Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibliotheca de los mejores escritores del reynado de Carlos III.*

ABREU Y BERTODANO (*Joseph-Antonio* DE), jurisconsulte espagnol, mort en 1775. Il s'appliqua à l'étude du droit international, et publia un *Recueil de traités*, 12 vol. in-folio; 1740-1752. Les deux premiers comprennent le règne du roi Philippe III; les sept suivants, le règne de Philippe IV, et les trois derniers, le règne de Charles II. Tout le recueil embrasse une période de cent deux ans.

J. Sempere y Guarinos, *Ensayo de una biblioteca*, etc.

ABRIAL (*André-Joseph*, comte), magistrat français, né à Annonay, le 19 mars 1750, mort à Paris, le 14 novembre 1828. Il fut d'abord avocat, puis directeur d'un comptoir au Sénégal. Après la réorganisation de l'administration judiciaire en 1791, il fut nommé commissaire du roi au tribunal du sixième arrondissement de Paris; et peu temps après il obtint la même place près la cour de cassation. Il sut échapper à tous les orages de la révolution et conserver sa place jusqu'en 1799. L'année suivante, il fut chargé par Bonaparte d'organiser la république Parthénopéenne, et laissa à Naples les souvenirs d'une bonne administration. A son retour, il fut nommé ministre de la justice, puis il reçut de Napoléon la sénatorerie de Grenoble avec le titre de comte. Il prit une large part à la discussion du Code Napoléon.

Abrial, membre fidèle de la majorité muette du sénat, vota l'un des premiers la déchéance de

Napoléon. Éloigné de la chambre durant les cent jours, il fut rappelé par Louis XVIII, et y siégea jusqu'à l'époque de sa mort. — Son fils, né en 1783, mort le 26 décembre 1840, fut d'abord auditeur au conseil d'État, puis chargé par l'empereur de diverses missions dans les pays de Venise et de Dalmatie. Il fut ensuite nommé successivement à la préfecture du Finistère et à celle du Gers. Devenu pair de France par voie héréditaire, il vota, après 1830, contre l'hérédité de la pairie.

Locré, *la Législation de la France*, tom. I.

ABRIANI (*Paul*), poëte italien, né à Vicence en 1607, mort à Venise en 1699. En entrant dans l'ordre des Carmes, il prit le nom de *François*, et dirigea plusieurs couvents; mais il se dégoûta bientôt de la vie monastique et se fit maître d'école. La poésie occupa tous ses loisirs. On a de lui : *Vita di Santa Rosalia;* Padoue, 1647, in-4°; — *I fonghi, discorsi accademici;* Venise, 1657, in-12 : il intitula ces discours *fonghi* (Champignons), « parce que, disait-il, ils sont, comme les champignons, nés au hasard dans le sol inculte de mon ingrat esprit »; — *il Vaglio* (le Crible), *Risposte apologetiche alle osservazioni del P. Veglia sopra il Goffredo di Torquato Tasso;* Venise, 1662 et 1687, in-4°; — *Poesie;* Venise, 1663, 1665, in-12; — *l'Arte poetica di Orazio, tradotta;* Venise, 1663; — *la Guerra civile, ovvero la Farsaglia di M. Anneo Lucano;* Venise, 1668, in-8°; — *Ode di Orazio tradotte;* Venise, 1680; — une édition du *Memoriale della Lingua* de Pergamini; Venise, 1656, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **ABRIL** (*Juan-Alfonso*), peintre espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi ses œuvres on remarque un *Saint Paul*, qui orne la sacristie du couvent des Dominicains à Valladolid, ville natale de ce peintre.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las bellas artes en España*, etc. — Ponz, *Viage de España*.

* **ABRIL** (*Bartholomé*), sculpteur espagnol, vivait à Tolède au commencement du dix-septième siècle. Ses marbres se voient dans la chapelle de Sagrario de la cathédrale de Tolède, et au monastère de Guadalupe.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las bellas artes en España*.

ABRIL (*Pierre-Simon*), en latin *Aprilus*, grammairien espagnol, né vers 1530 à Alcoraz, près de Tolède. Il enseigna les humanités et la philosophie à l'université de Saragosse, et contribua beaucoup, par sa méthode, à répandre en Espagne le goût des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Latini idiomatis docendi ac discendi methodus*, in-8°; Saragosse, 1561; — 2° *De lingua latina vel de arte grammatica libri IV*, 3e édition; Tudela, 1573, in-8°; — 3° une *Grammaire grecque;* Saragosse, 1586; Madrid, 1587, in-8°; — 4° un *Traité de Logique;* Alcala, 1587, in-4°; — 5° des traductions espagnoles des *Fables d'Ésope*, des *Comédies de Térence*, des *Lettres familières de Cicéron*, de la *Politique d'Aristote*, et du premier *Discours de Cicéron contre Verrès*.

Grég. Maysans, *Specim. Biblioth.* — Pellicer, *Ensayo da una bibl. de traductores.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. I. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, t. V.

ABSALON, fils de David et de Maacha, vivait dans le onzième siècle avant J.-C. C'était, selon l'Écriture, l'homme le plus accompli d'Israël pour la taille et la figure; mais son caractère et sa conduite ne répondaient pas à ces avantages physiques. Il se révolta plusieurs fois contre son père. Dans l'une de ses rébellions, il entra à Jérusalem; et si, suivant le conseil d'Achitophel, il eût marché sans délai à la poursuite du malheureux roi fugitif, c'en était fait de ce dernier; mais Absalon n'ayant pas su profiter de sa victoire, David réunit autour de lui ses fidèles serviteurs, et battit ce fils rebelle dans la forêt d'Éphraïm. Absalon, en fuyant, eut ses cheveux embarrassés dans les branches d'un arbre auquel il resta suspendu. Joab, lieutenant de David, le perça de trois dards, malgré l'ordre donné par le roi de l'épargner après le combat. La mort de ce fils coupable fut le sujet d'une longue tristesse pour le roi David. Cet événement eut lieu à peu près 1025 ans avant J.-C.

Theod. Dunt., *Imperium Absalonis charactere politico expressum;* Witteb., 1667, in-4°. — J. Andr. Schmid, *Dissertatio de Monumento Absalonis;* Helmst., 1702, in-4°. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, VII, VIII, IX.

ABSALON, septième abbé de Saint-Victor à Paris, né vers le milieu du douzième siècle, mort en 1203. Suivant Césaire d'Heisterbach, contemporain de l'abbé Absalon, ce dernier fut appelé à Springkirsbach, au diocèse de Trèves, pour réformer la discipline de cette communauté d'après la règle de saint Augustin. — On a de cet abbé, renommé par la sainteté de sa vie et par ses lumières, cinquante et un sermons latins, composés sur le modèle de ceux de saint Bernard. Ils ont été imprimés sous le nom de l'abbé de Springkirsbach, à Cologne, par Daniel Schilling, 1534, in-fol.; et sous le nom d'Absalon, à Milan, 1605, in-8°.

Le Mire, *Bibliotheca Ecclesiastica*.

ABSALON, archevêque du Lund, primat des îles Scandinaves, né en 1128 à Finnestoë dans l'île de Zélande, mort en 1201. Il s'est signalé, non-seulement dans l'Église, mais dans les affaires d'État, et même à la guerre. Parent du roi Valdémar, il fut élevé avec le jeune prince qui, étant monté au trône, fut désigné par le nom de Valdémar Ier. A son retour de l'université de Paris, où il avait achevé ses études, il fut appelé à l'évêché de Roskilde et dans le conseil de Valdémar. Absalon sut réprimer l'insurrection des grands vassaux, fit la guerre par mer aux Vendes, et les força, dans l'île de Rügen, à se faire baptiser, après avoir détruit le temple de leur dieu Svantovit, à Arkona. L'archevêque de Lund, longtemps son ennemi violent, abdiqua solennellement en sa faveur en 1178; et le pape permit à Absalon

de réunir cet archevêché au siége de Roskilde, qu'il refusait de quitter. Ce prélat fit construire un château fort sur la rade où, dans la suite, s'éleva Copenhague. Il défendit énergiquement contre l'empereur d'Allemagne les droits du roi de Danemark sur les provinces voisines de la mer Baltique, enlevées aux Vendes, et étendit ses conquêtes sur le Meklenbourg et l'Esthonie. Il servit son maître dans le conseil comme sur le champ de bataille. Le code de Valdemar fut en partie son ouvrage. Il rédigea aussi le code ecclésiastique de Zélande. Il appela auprès de lui un moine de Paris, l'abbé Guillaume, pour l'aider à réformer les règles des monastères danois. Ce fut sur l'invitation d'Absalon que Saxo le Grammairien entreprit son Histoire du Danemark; on croit qu'il prescrivit aussi aux moines de Soroë de rédiger les annales du royaume. La mort d'Absalon précéda d'un an celle de Canut VI; il avait atteint soixante-treize ans. On voit son tombeau dans l'église de Soroë; mais ce monument est moderne. On a montré pendant longtemps au musée de Copenhague des os et un crâne comme provenant du corps d'Absalon. On a prétendu reconnaître sur ce crâne les protubérances indicatrices des grandes qualités de ce prélat. Cependant, des doutes s'étant élevés sur l'identité de ces restes, le gouvernement danois fit ouvrir, en 1827, le tombeau d'Absalon : on y trouva le corps à peu près entier. Les os conservés au musée viennent donc de quelque autre individu. [*Enc. des g. du m.*]

Estrup, *Absalon considéré comme héros, homme d'État et évêque;* Soroë, 1826. — *Notice sur l'ouverture du tombeau d'Absalon;* Copenh., 1829. — Saxon le Grammairien, liv. IV. — Otho Sperling, *Testamentum Absalonis, archiepiscopi Lundensis;* Copenh., 1696, in-8°; ibid., 1707, in-8°. — *Scriptores rerum danicarum*, t. V, p. 422.

* **ABSCHATZ** (*Jean-Asgmann*, baron D'), poëte allemand, né le 4 février 1646, à Würbitz, en Silésie, mort le 22 avril 1699. Il étudia la jurisprudence à Leyde et à Strasbourg, voyagea en Hollande, en France et en Italie, et devint gouverneur de la principauté de Liegnitz, en Silésie. Il appartient à ce qu'on appelle la seconde école silésienne, dont Hohenstein et Hoffman-Woldau sont les représentants. Plusieurs de ses hymnes se chantent encore aujourd'hui dans les églises des protestants. Les œuvres d'Abschatz ont été recueillies après sa mort et publiées sous le titre : Hans Assman von Abschatz, *Poetische Uebersetzungen und Gedichte;* 2 vol. in-8°, Leipzig et Breslau, 1704.

W. Müller, *Bibliothek Deutscher Dichter.*

* **ABSIMARUS** (*Tiberius*), soldat de fortune, devint empereur de Constantinople en 698. Envoyé avec une flotte contre les Sarrasins, il essuya un échec, et, craignant que l'empereur Léonce ne lui demandât compte de ce mauvais succès, il souleva l'armée, qui le proclama lui-même empereur. Après avoir fait couper à Léonce le nez et les oreilles, Absimarus le fit enfermer dans un couvent; mais bientôt il expia cette conduite barbare. Justinien II, jadis dépossédé, fut remis en possession de l'empire par les Bulgares, en 705, et résolut de se venger d'Absimarus : il le fit jeter, dans l'hippodrome, au pied de son trône, et s'en servit de marchepied tant que dura le spectacle; puis il lui fit trancher la tête.

Théophane, Cédrène, Zonaras.

ABSTEMIUS (*Laurentius*), savant italien, né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, vers la fin du quinzième siècle. Son vrai nom était *Bevilaqua*. Il se distingua par ses ouvrages littéraires. Le duc d'Urbin, dont il avait été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à ses disciples ses *Annotationes variæ*, qu'on trouve dans le tom. I du *Trésor* de Gruter, pag. 878. Il y a encore de lui un recueil de deux cents fables, intitulé *Hecatomythium, seu centum fabulæ;* Venise, 1499, in-4°. On les trouve aussi dans l'édition des *Fables d'Ésope;* Francfort, 1580, et dans plusieurs autres collections de fabulistes, particulièrement dans celle de Sébastien Gryphe, Francfort, 1610, in-8°. Enfin on a de lui : *Libri duo de quibusdam locis obscuris*, etc.; Venise (sans date), in-4°. On y trouve l'interprétation de quelques passages d'Ovide et de Valère Maxime.

Gruter, *Thesaurus criticus.* — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, tome I, 1181-1182. — Fabricius, *Bibl. latina mediæ et infimæ ætatis*, édit. Mansi, t. I, p. 2.

* **ABTALON-BEN-SALOMON**, rabbin italien, natif de Modène, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était membre de l'Académie des rabbins espagnols, à Ferrare. On a de lui des *Réponses* aux épîtres du rabbin Simon, imprimées à Vénise, 1608, in-8°.

Wolf, *Bibliotheca hebræa*, I, 12, 881; III, 7.

ABU Voyez ABOU.

ABUCARA (*Théodore*), évêque de Haran, disciple de saint Jean Damascène, se fit remarquer, vers 770, par ses écrits contre les juifs, les mahométans, et les sectes dissidentes du christianisme. Ses écrits, au nombre de quarante-deux, ont été publiés en grec et en latin par le P. Gretser; Ingolstadt, 1606, in-4°, et réimprimés en latin dans la *Bibliotheca Patrum.*

Fabricius, *Bibl. græc.*, l. V, c. 38, p. 176-189, vol. II. — *Catal. bibl. Bunav.*, t. III, vol. I, p. 108.

* **ABUDACNUS** (*Joseph*), savant jésuite orientaliste, natif du Caire, enseigna l'arabe, vers le commencement du dix-septième siècle, à Oxford, à Louvain et à Vienne. Son véritable nom était *Abou-dh-Dhakn* (Père de la barbe), et il signait ses livres : *Josephus Barbatus Memphiticus, e societate Jesu.* On a de ce savant : un ouvrage sur les cérémonies religieuses et les mœurs des coptes, sous le titre de *Historia jacobitarum seu coptorum in Ægypto, Libya*, etc.; Oxford, 1675, petit in-4°; réimprimé à Lubeck, 1733, et à Leyde, 1740, par Haver-

camp, avec des notes de Nicolai; — *Speculum Hebraïcum;* Louvain, 1615, in-8°; — *Compendium grammaticæ arabicæ*, en manuscrit à la bibliothèque de Vienne.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, II. — Adelung, *Suite au Dictionnaire de Jöcher* (en allemand), t. I, p. 84. — Wolf. *Bibliotheca hebræa*, t. II, p. 530.

ABUL-FARAGE. *Voyez* ABOULFARADJE.

ABUNDANCE (*Jehan* D'), pseudonyme d'un littérateur français mort en 1540 ou 1544. Il s'appelait aussi *maître Tyburce, demeurant en la ville de Papetourte, basochien et notaire royal de la ville du Pont-Saint-Esprit*. On a de lui : *le joyeux Mystère des trois Roys, à dix-sept personnaiges;* ms. n° 3387 de la Bibliothèque impériale : — *Moralité, mystère et figure de la Passion de N.-S. J.-C.;* Lyon, sans date, in-8° : ouvrage très-rare; — *Farce nouvelle très-bonne, très-joyeuse de la Cornette, à cinq personnaiges;* Lyon. Voyez les titres des autres écrits de cet auteur dans la Bibliothèque de Du Verdier.

Placcius, *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*; 1708, p. 590. — Baillet, *Auteurs déguisés*, p. 608. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes*.

ABYDENUS (Ἀβυδηνός), historien grec, vivait, selon une conjecture de Niebukr, dans le deuxième ou dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Il est sûr du moins qu'il n'était pas antérieur à Berose, puisqu'il le cite. Il écrivit une histoire de l'Assyrie (Ἀσσυριακά). Cet ouvrage, dont il nous reste plusieurs passages cités par Eusèbe, saint Cyrille et le Syncelle, était surtout important pour la chronologie. On a découvert, dans une traduction arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe, quelques pages d'Abydenus qui jettent du jour sur des points obscurs de l'histoire de l'Assyrie. Les fragments de cet écrivain ont été publiés par Scaliger, *de Emendatione temporum;* par Richter, *Berosi Chaldæorum historiæ*, Leipzig, 1825, et par M. C. Muller, *Historicorum græcorum fragmenta*, t. IV.

Saint Cyrille, *Adv. Julian.* — Eusèbe, *Chron.* — Saint Jérôme, *de Scriptoribus ecclec.*, c. 98. — Sozomène, liv. III et IV. — Théodore. — Tillemont. — *Hist. eccles.* — Fabricius. *Bibl. græc.*, t. VII, p. 336; IX, 254, 256.

ACACE, *le borgne* (ὁ μονόφθαλμος), théologien grec, mort en 366. En 340 il succéda sur le siége épiscopal de Césarée à Eusebe, dont il avait été le disciple et dont il écrivit la vie. Il était habile, savant et peu scrupuleux. Il fut tour à tour demi-arien, comme son maître, *homæen, anomæen* avec Aétius, et finit par revenir à la foi orthodoxe sous Jovien. Il écrivit dix-sept livres sur l'*Ecclésiaste*, et six de *Mélanges*. Il ne reste de lui qu'un fragment de son ouvrage *contre Marcellus*, conservé par saint Épiphane.

ACACE, patriarche de Constantinople, successeur de saint Gennade, en 471, mort en 489. Ce prélat ambitieux se mêla aux intrigues de la cour de l'empereur Zénon, et publia l'*Henoticon* (Ἑνωτικόν), édit favorable aux eutychiens. Félix III prononça anathème contre Acace dans un concile de Rome. Le patriarche anathématisa à son tour le pape, et persécuta les catholiques. Son nom fut rayé des diptiques (archives) de Constantinople trente ans après sa mort. Il reste de lui deux lettres : l'une en grec, adressée à Pierre le Foulon (tome IV *des Conciles*); l'autre en latin (*Deus, cave*), au pape Simplicius, sur l'état de l'Église d'Alexandrie.

Évagre, l. III. — Liberat, c. 18. — Nicéphore, in *Hist. eccl.*, liv. XVI, et in *Chron.* — Baronius, in *Annal.* — Photius, *Myriobibl.*, cap. 42.

ACACE, évêque d'Amide, sur le Tigre, vers 420. Il vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses, mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui, touché de cette générosité, voulut voir le saint évêque. Leur entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

Socrate, *Hist. eccles.*, VII, c. 21. — *Acta sanctorum.* — Gibbon, *History of the decline*, etc., chap. XXXII.

ACACE ou **ACACIUS**, évêque de Pérée en Syrie, né vers 322, mort en 432, ami de saint Épiphane et de Flavien. Il adressa une lettre au premier pour l'exhorter à écrire contre les hérétiques. On la trouve dans les œuvres de saint Épiphane. On lui reproche d'avoir été le persécuteur de saint Chrysostome. Il mourut à l'âge de cent dix ans. Nous avons de lui trois *lettres*, dans le *Recueil du concile d'Éphèse et de Chalcédoine*, par le père Lupus, ermite de St-Augustin.

Sozomène, liv. VII. — Saint Épiphane. — Théodoret, liv. IV, c. 24. — Innocent I, in *Epist.* — Baronius, in *Annal.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VII, p. 336.

ACADEMUS (Ἀκάδημος), héros athénien, qui découvrit à Castor et Pollux, lorsqu'ils envahirent l'Attique pour délivrer leur sœur Hélène, l'endroit où elle était cachée à Aphidné. Ces deux Tyndarides, en reconnaissance de ce service, épargnèrent la terre appartenant à Académus sur les bords du Céphise, à six stades d'Athènes. Elle devint un jardin planté d'oliviers et de platanes, qui prit le nom d'*Académe* ou *Académie*, du nom de son premier possesseur. C'est là que Platon se plaisait à converser avec ses disciples sur des sujets divers de philosophie, ce qui fit donner à son école le nom d'Académie. Cicéron avait aussi donné ce nom à une de ses maisons de campagne, près de Pouzzole, sur le bord du lac d'Averne.

Plut., *Thesée*, 23; *Cim.*, 12. — Diog. Laert., III, I, § 9.

ACAMAPIXTLI, premier roi de Tenochtitlan ou Mexico, fut élu en 1352, et mourut en 1389. Les Aztèques de Tenochtitlan étaient alors soumis au chef d'Acapazalco. Acamapixtli fit tous ses efforts pour les délivrer de la domination étrangère. S'il n'y réussit pas entièrement, il donna du moins aux Aztèques des institutions militaires et civiles qui leur assurèrent plus tard l'indépendance et la prospérité. Il laissa trois fils, Huitzilihuit, Chimalpoca, Itzcaotl, qui occupèrent tour à tour le trône de Mexico.

Acosta, lib. VIII, c. 8, 9 et 10. — Clavigero, *Storia antica del Messico.* — Humboldt, *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, et *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.* — Prescott, *Conquête du Mexique.*

* **ACAMAS**, fils de Thésée et de Phèdre, assista

de réunir cet archevêché au siége de Roskilde, qu'il refusait de quitter. Ce prélat fit construire un château fort sur la rade où, dans la suite, s'éleva Copenhague. Il défendit énergiquement contre l'empereur d'Allemagne les droits du roi de Danemark sur les provinces voisines de la mer Baltique, enlevées aux Vendes, et étendit ses conquêtes sur le Meklenbourg et l'Esthonie. Il servit son maître dans le conseil comme sur le champ de bataille. Le code de Valdemar fut en partie son ouvrage. Il rédigea aussi le code ecclésiastique de Zélande. Il appela auprès de lui un moine de Paris, l'abbé Guillaume, pour l'aider à réformer les règles des monastères danois. Ce fut sur l'invitation d'Absalon que Saxo le Grammairien entreprit son Histoire du Danemark; on croit qu'il prescrivit aussi aux moines de Soroë de rédiger les annales du royaume. La mort d'Absalon précéda d'un an celle de Canut VI; il avait atteint soixante-treize ans. On voit son tombeau dans l'église de Soroë; mais ce monument est moderne. On a montré pendant longtemps au musée de Copenhague des os et un crâne comme provenant du corps d'Absalon. On a prétendu reconnaître sur ce crâne les protubérances indicatrices des grandes qualités de ce prélat. Cependant, des doutes s'étant élevés sur l'identité de ces restes, le gouvernement danois fit ouvrir, en 1827, le tombeau d'Absalon : on y trouva le corps à peu près entier. Les os conservés au musée viennent donc de quelque autre individu. [*Enc. des g. du m.*]

Estrup, *Absalon considéré comme héros, homme d'État et évêque;* Soroë, 1826. — *Notice sur l'ouverture du tombeau d'Absalon;* Copenh., 1829. — Saxon le Grammairien, liv. IV. — Otho Sperling, *Testamentum Absalonis, archiepiscopi Lundensis;* Copenh., 1696, in-8°; ibid., 1707, in-8°. — *Scriptores rerum danicarum*, t. V, p. 422.

* ABSCHATZ (*Jean-Asgmann*, baron d'), poëte allemand, né le 4 février 1646, à Würbitz, en Silésie, mort le 22 avril 1699. Il étudia la jurisprudence à Leyde et à Strasbourg, voyagea en Hollande, en France et en Italie, et devint gouverneur de la principauté de Liegnitz, en Silésie. Il appartient à ce qu'on appelle la seconde école silésienne, dont Hohenstein et Hoffman-Woldau sont les représentants. Plusieurs de ses hymnes se chantent encore aujourd'hui dans les églises des protestants. Les œuvres d'Abschatz ont été recueillies après sa mort et publiées sous le titre : Hans Assman von Abschatz, *Poetische Uebersetzungen und Gedichte;* 2 vol. in-8°, Leipzig et Breslau, 1704.

W. Müller, *Bibliothek Deutscher Dichter.*

* ABSIMARUS (*Tiberius*), soldat de fortune, devint empereur de Constantinople en 698. Envoyé avec une flotte contre les Sarrasins, il essuya un échec, et, craignant que l'empereur Léonce ne lui demandât compte de ce mauvais succès, il souleva l'armée, qui le proclama lui-même empereur. Après avoir fait couper à Léonce le nez et les oreilles, Absimarus le fit enfermer dans un couvent; mais bientôt il expia cette conduite barbare. Justinien II, jadis dépossédé, fut remis en possession de l'empire par les Bulgares, en 705, et résolut de se venger d'Absimarus : il le fit jeter, dans l'hippodrome, au pied de son trône, et s'en servit de marchepied tant que dura le spectacle; puis il lui fit trancher la tête.

Théophane, Cédrène, Zonaras.

ABSTEMIUS (*Laurentius*), savant italien, né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, vers la fin du quinzième siècle. Son vrai nom était *Bevilaqua*. Il se distingua par ses ouvrages littéraires. Le duc d'Urbin, dont il avait été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à ses disciples ses *Annotationes variæ*, qu'on trouve dans le tom. I du *Trésor* de Gruter, pag. 878. Il y a encore de lui un recueil de deux cents fables, intitulé *Hecatomythium, seu centum fabulæ;* Venise, 1499, in-4°. On les trouve aussi dans l'édition des *Fables d'Ésope;* Francfort, 1580, et dans plusieurs autres collections de fabulistes, particulièrement dans celle de Sébastien Gryphe, Francfort, 1610, in-8°. Enfin on a de lui : *Libri duo de quibusdam locis obscuris*, etc.; Venise (sans date), in-4°. On y trouve l'interprétation de quelques passages d'Ovide et de Valère Maxime.

Gruter, *Thesaurus criticus.* — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, tome I, 1181-1182. — Fabricius, *Bibl. latina mediæ et infimæ ætatis*, édit. Mansi, t. I, p. 2.

* ABTALON-BEN-SALOMON, rabbin italien, natif de Modène, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était membre de l'Académie des rabbins espagnols, à Ferrare. On a de lui des *Réponses* aux épîtres du rabbin Simon, imprimées à Venise, 1608, in-8°.

Wolf, *Bibliotheca hebræa*, I, 12, 831; III, 7.

ABU *Voyez* ABOU.

ABUCARA (*Théodore*), évêque de Haran, disciple de saint Jean Damascène, se fit remarquer, vers 770, par ses écrits contre les juifs, les mahométans, et les sectes dissidentes du christianisme. Ses écrits, au nombre de quarante-deux, ont été publiés en grec et en latin par le P. Gretser; Ingolstadt, 1606, in-4°, et réimprimés en latin dans la *Bibliotheca Patrum.*

Fabricius, *Bibl. græc.*, l. V, c. 38, p. 176-189, vol. II. — *Catal. bibl. Bunav.*, t. III, vol. I, p. 108.

* ABUDACNUS (*Joseph*), savant jésuite orientaliste, natif du Caire, enseigna l'arabe, vers le commencement du dix-septième siècle, à Oxford, à Louvain et à Vienne. Son véritable nom était *Abou-dh-Dhakn* (Père de la barbe), et il signait ses livres : *Josephus Barbatus Memphiticus, e societate Jesu.* On a de ce savant : un ouvrage sur les cérémonies religieuses et les mœurs des coptes, sous le titre de *Historia jacobitarum seu coptorum in Ægypto, Libya*, etc.; Oxford, 1675, petit in-4°; réimprimé à Lubeck, 1733, et à Leyde, 1740, par Haver-

camp, avec des notes de Nicolaï; — *Speculum Hebraicum*; Louvain, 1615, in-8°; — *Compendium grammaticæ arabicæ*, en manuscrit à la bibliothèque de Vienne.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, II. — Adelung, *Suite au Dictionnaire de Jöcher* (en allemand), t. I, p. 84. — Wolf. *Bibliotheca hebræa*, t. II, p. 530.

ABUL-FARAGE. *Voyez* ABOULFARADJE.

ABUNDANCE (*Jehan* D'), pseudonyme d'un littérateur français mort en 1540 ou 1544. Il s'appelait aussi *maître Tyburce, demeurant en la ville de Papetourte, basochien et notaire royal de la ville du Pont-Saint-Esprit*. On a de lui : *le joyeux Mystère des trois Roys, à dix-sept personnaiges*; ms. n° 3387 de la Bibliothèque impériale : — *Moralité, mystère et figure de la Passion de N.-S. J.-C.*; Lyon, sans date, in-8° : ouvrage très-rare; — *Farce nouvelle très-bonne, très-joyeuse de la Cornette, à cinq personnaiges*; Lyon. Voyez les titres des autres écrits de cet auteur dans la Bibliothèque de Du Verdier.

Placcius, *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*; 1708, p. 590. — Baillet, *Auteurs déguisés*, p. 608. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes*.

ABYDENUS (Ἀβυδηνός), historien grec, vivait, selon une conjecture de Niebukr, dans le deuxième ou dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Il est sûr du moins qu'il n'était pas antérieur à Berose, puisqu'il le cite. Il écrivit une histoire de l'Assyrie (Ἀσσυριακά). Cet ouvrage, dont il nous reste plusieurs passages cités par Eusèbe, saint Cyrille et le Syncelle, était surtout important pour la chronologie. On a découvert, dans une traduction arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe, quelques pages d'Abydenus qui jettent du jour sur des points obscurs de l'histoire de l'Assyrie. Les fragments de cet écrivain ont été publiés par Scaliger, *de Emendatione temporum*; par Richter, *Berosi Chaldæorum historiæ*, Leipzig, 1825, et par M. C. Muller, *Historicorum græcorum fragmenta*, t. IV.

Saint Cyrille, *Adv. Julian*. — Eusèbe, *Chron*. — Saint Jérôme, *de Scriptoribus eccles.*, c. 98. — Sozomène, liv. III et IV. — Théodore. — Tillemont. — *Hist. eccles.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VII, p. 336; IX, 254, 256.

ACACE, *le borgne* (ὁ μονόφθαλμος), théologien grec, mort en 366. En 340 il succéda sur le siége épiscopal de Césarée à Eusebe, dont il avait été le disciple et dont il écrivit la vie. Il était habile, savant et peu scrupuleux. Il fut tour à tour demi-arien, comme son maître, *homæen*, *anomæen* avec Aétius, et finit par revenir à la foi orthodoxe sous Jovien. Il écrivit dix-sept livres sur l'*Ecclésiaste*, et six de *Mélanges*. Il ne reste de lui qu'un fragment de son ouvrage *contre Marcellus*, conservé par saint Épiphane.

ACACE, patriarche de Constantinople, successeur de saint Gennade, en 471, mort en 489. Ce prélat ambitieux se mêla aux intrigues de la cour de l'empereur Zénon, et publia l'*Henoticon* (Ἑνωτικόν), édit favorable aux eutychiens. Félix III prononça anathème contre Acace dans un concile de Rome. Le patriarche anathématisa à son tour le pape, et persécuta les catholiques. Son nom fut rayé des diptiques (archives) de Constantinople trente ans après sa mort. Il reste de lui deux lettres : l'une en grec, adressée à Pierre le Foulon (tome IV *des Conciles*); l'autre en latin (*Deus, cave*), au pape Simplicius, sur l'état de l'Église d'Alexandrie.

Évagre, l. III. — Liberat, c. 18. — Nicéphore, in *Hist. eccl.*, liv. XVI, et in *Chron*. — Baronius, in *Annal*. — Photius, *Myriobibl.*, cap. 42.

ACACE, évêque d'Amide, sur le Tigre, vers 420. Il vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses, mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui, touché de cette générosité, voulut voir le saint évêque. Leur entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

Socrate, *Hist. eccles.*, VII, c. 21. — *Acta sanctorum*. — Gibbon, *History of the decline*, etc., chap. XXXII.

ACACE ou **ACACIUS**, évêque de Pérée en Syrie, né vers 322, mort en 432, ami de saint Épiphane et de Flavien. Il adressa une lettre au premier pour l'exhorter à écrire contre les hérétiques. On la trouve dans les œuvres de saint Épiphane. On lui reproche d'avoir été le persécuteur de saint Chrysostome. Il mourut à l'âge de cent dix ans. Nous avons de lui trois *lettres*, dans le *Recueil du concile d'Éphèse et de Chalcédoine*, par le père Lupus, ermite de St-Augustin.

Sozomène, liv. VII. — Saint Épiphane. — Théodoret, liv. IV, c. 24. — Innocent I, in *Epist.* — Baronius, in *Annal.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VII, p. 336.

ACADEMUS (Ἀκάδημος), héros athénien, qui découvrit à Castor et Pollux, lorsqu'ils envahirent l'Attique pour délivrer leur sœur Hélène, l'endroit où elle était cachée à Aphidné. Ces deux Tyndarides, en reconnaissance de ce service, épargnèrent la terre appartenant à Académus sur les bords du Céphise, à six stades d'Athènes. Elle devint un jardin planté d'oliviers et de platanes, qui prit le nom d'*Académe* ou *Académie*, du nom de son premier possesseur. C'est là que Platon se plaisait à converser avec ses disciples sur des sujets divers de philosophie, ce qui fit donner à son école le nom d'Académie. Cicéron avait aussi donné ce nom à une de ses maisons de campagne, près de Pouzzole, sur le bord du lac d'Averne.

Plut., *Thésée*, 32; *Cim.*, 13. — Diog. Laert., III, I, § 9.

ACAMAPIXTLI, premier roi de Tenochtitlan ou Mexico, fut élu en 1352, et mourut en 1389. Les Aztèques de Tenochtitlan étaient alors soumis au chef d'Acapazalco. Acamapixtli fit tous ses efforts pour les délivrer de la domination étrangère. S'il n'y réussit pas entièrement, il donna du moins aux Aztèques des institutions militaires et civiles qui leur assurèrent plus tard l'indépendance et la prospérité. Il laissa trois fils, Huitzilihuit, Chimalpoca, Itzcaotl, qui occupèrent tour à tour le trône de Mexico.

Acosta, lib. VIII, c. 8, 9 et 10. — Clavigero, *Storia antica del Messico*. — Humboldt, *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, et *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. — Prescott, *Conquête du Mexique*.

* **ACAMAS**, fils de Thésée et de Phèdre, assista

au siège de Troie, et fut député avec Diomède pour aller redemander Hélène. Il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois.

Tryphiodorus, *de Excidio Trojæ*. — Virg., *Eneid.*, II, 262.

* **ACAMI** (*Giacomo*), numismate italien du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage sur les monnaies pontificales : *dell' Origine ed antichita della zecca pontificia* ; in-4°, Rome, 1752. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ACANTHIUS** (*George*), philologue allemand, natif de Kellheim, en Bavière, vivait dans le seizième siècle. Son vrai nom est *Dorn* (en grec *Acanthos*). On a de lui : *Partitiones in Ciceronis de Rhetorica libros IV ad Herennium* ; Bâle, 1589, in-8° ; — un poëme intitulé *Philosophiæ Platonicæ libri III*, imprimé à Bâle, en 1554, in-8°. A la fin du livre on trouve un petit poëme du même auteur, intitulé *de Periculosa ac turbulenta nostri sæculi republica lamentatio* ; imprimé séparément *apud Aldi filios*, 1552, in-8°.

ACARÈTE. *Voy.* **ACUNA.**

ACARIE (*Jean-Pierre*), conseiller-maître de la chambre des comptes à Paris, né vers le milieu du seizième siècle, mort à Ivry, en 1613. Il fut un des membres les plus zélés du parti opposé à Henri IV, ce qui lui valut le surnom de *laquais de la Ligue*. Membre du conseil des Seize, il signa, le 20 septembre 1591, la fameuse lettre dans laquelle on offrait au roi d'Espagne la couronne de France. Après la dispersion de la Ligue, il fut révoqué de sa charge et exilé de Paris. Il se retira d'abord chez les chartreux de Bourg-Fontaine, et obtint ensuite la permission de résider à Luzarches et à Ivry. Acarie était boiteux.

Satire Ménippée.

AÇARQ (D'), grammairien français, né vers 1720, à Audruick, dans l'Artois, mort à Saint-Omer, en 1796. Protégé de Fréron, il fut prôné outre mesure par ses partisans ; mais il se trouva bien au-dessous de sa réputation ; et, après avoir vainement essayé de gagner sa vie à Paris, il retourna en province, où il continua de donner des leçons de grammaire. En 1795, il fut compris au nombre des malheureux gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours. On a de lui : *Grammaire française philosophique*, etc. ; Genève et Paris, 1762, 2 vol. in-12 ; — la *Balance philosophique*, discours de réception à l'Académie de La Rochelle ; Amsterdam, 1763, in-8° ; — *Vies des hommes et des femmes célèbres d'Italie*, traduit de l'italien de San-Severino ; Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; — *Observations sur Boileau, sur Racine, sur Crébillon, sur Voltaire* ; La Haye, 1770, in-8°. Ce présomptueux grammairien, dont la race n'est pas éteinte, traite Boileau d'écolier qui aurait encore besoin de quelques leçons de français ; — *le Portefeuille hebdomadaire* ; Paris, 1770-1771, 3 vol. in-8° : journal très-rare ; — *Plan d'éducation publique* ; Paris, 1776, in-8° : prospectus du pensionnat de d'Açarq ; — *Remarques sur la dixième édition de la Grammaire française de Wailly* ; Saint-Omer, 1787.

Quérard, *la France littéraire.*

ACCA, prélat anglais, successeur de Wilfrid, évêque d'Exham, dans le comté de Northumberland, mort en 740. Il embellit sa cathédrale, perfectionna la musique et encouragea les études. On ignore pour quelle cause il fut banni de son siége, dans lequel il fut ensuite réintégré. On a de lui un *Traité sur les souffrances des saints* ; plusieurs *Épîtres*, et des *Offices* pour son église.

Bède. *Hist. eccles.*, V. 20.

* **ACCAMA** (*Bernard*), peintre hollandais, mort en 1756. Plusieurs de ses portraits, fort estimés, ont été gravés par Houbraken, Fritsch et d'autres. — Son frère *Mathias Accama*, mort en 1783, a laissé un grand nombre de portraits et de tableaux historiques.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Van Gool, *De Nieuwe Schowburg der Nederl. Kunstchilders.*

ACCARIAS DE SERIONNE. *Voy.* SERIONNE.

ACCARISI (*Albert*), grammairien italien, né à Cento, dans le duché de Ferrare, vers la fin du quinzième siècle. Il fit imprimer, en 1545, un ouvrage intitulé *Vocabulario, grammatica e ortografia della lingua volgare*. On a aussi de lui des *Observations sur la langue vulgaire* ; Sansovino, 1562, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ACCARISI (*François*), célèbre jurisconsulte italien, né vers le milieu du seizième siècle, à Ancône. Il enseigna la jurisprudence à Pise et à Vienne, où il avait fait ses études, et mourut dans cette dernière ville, le 4 octobre 1622. Il ne paraît pas avoir laissé d'ouvrages imprimés.

J. Nicius Erythræus, *Pinacoth.*, II, cap. XXV. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia* ; Brescia, 1764.

ACCARISI (*Jacques*), savant italien, né à Bologne, professeur de rhétorique à Mantoue en 1627, mort évêque de Vesta, au mois d'octobre 1654. Il a laissé : un volume de *Discours* sur des sujets de piété ; une dissertation dirigée contre Galilée (*Terræ quies, Solisque motus demonstratus primum theologicis, tum pluribus rationibus philosophicis* ; Rome, 1736, in-4°), et une traduction latine de l'*Histoire des troubles des Pays-Bas*, par le cardinal Bentivoglio. D'autres ouvrages du même auteur sont restés manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ughelli, *Italia sacra*, t. VII, p. 870.

* **ACCARISIO** (*Nicopolitano*), ingénieur italien, vivait à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui un opuscule curieux sur la canalisation du Rhin et d'autres fleuves, sous le titre : *Pensieri circa la diversione del Reno et altri fiumi, acciò non danneggino il territorio di Bologna et d'altre città convicine* ; Bologne, 1660, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque impériale.

ACCETTO (*Réginald*), né à Massa dans le

royaume de Naples, mort dans cette dernière ville, en 1590, a publié un *Trésor de la langue vulgaire*, en italien, 1572.

Tiraboschi, *Letteratura italiana*.

ACCIAIOLI ou **ACCIAJUOLI** (*Ange*), cardinal, légat et archevêque de Florence, né à Florence, le 15 avril 1340, mort à Pise, le 12 juin 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Urbain VI. Le but de cet ouvrage était d'éteindre le schisme qui désolait alors l'Église.

Ughelli, *Italia sacra*. — Auberi, *Histoire des cardinaux*.

ACCIAJUOLI (*Nicolas*), grand-sénéchal de Naples, né à Florence, le 9 janvier 1309, mort le 13 novembre 1365. Il conduisit la reine Jeanne Ire à Avignon, lieu de son refuge; et lorsque Louis eut épousé cette reine, il disposa tout pour leur entrée à Naples et leur couronnement. Acciajuoli fut un ministre actif et fidèle.

Matteo Palmieiri, *Vita di Nic. Acciajuoli*; Firenza, 1588, et dans Muratori, t. XIII.

ACCIAJUOLI (*Donato*), savant italien, né à Florence, en 1428, et mort en 1478. Orateur, philosophe et mathématicien, il avait rempli plusieurs fonctions publiques, et fut gonfalonier de la république de Florence. On a de lui : quelques *Vies de Plutarque* traduites en latin; Florence, 1478, in-fol.; — les *Vies d'Annibal*, *de Scipion et de Charlemagne*, imprimées avec les précédentes; — des Notes sur la *Morale* et la *Politique* d'Aristote, qu'il devait en partie à Argyropile, son maître; Paris, 1555, in-fol.; — *Storia fiorentina*, *tradotta* (du latin de Léonard Arétin) *in volgare*; Venise, 1476, in-fol. La république de Venise dota les filles d'Acciajuoli, pour reconnaître les services du père.

Jovius, p. *Élog.*, c. 16. — Verrini, *Florentia illustrata* — Vossius, *de hist. latin. script.*

ACCIAJUOLI (*Philippe*), musicien et poëte, né à Rome, en 1637, mort le 3 février 1700. Après avoir voyagé dans presque toutes les parties du monde, il se livra tout entier à la culture de l'art lyrique et dramatique. Il fut à la fois le machiniste, le décorateur et le metteur en musique des pièces qu'il composa. Il figura dans l'Académie des *Arcadi illustri*, sous le nom d'*Irenio Amasiano*. Les opéras dont il a fait les paroles et la musique ont pour titre : la *Damira placata*; Venise, 1680; — *il Girello, dramma burlesco per musica*; Modène, 1675, et Venise, 1682; — *Chi e causa del suo mal*, *pianga se stesso*, *poesia d'Ovidio e musica d'Orfeo*; — *Ulisse in Feacia*; Venise, 1681.

Miro Rofeatico, *Notizie istoriche degli Arcadi illustri*.

ACCIAJUOLI (*Renier*), souverain d'Athènes, vers 1420 de J.-C. Issu d'une ancienne famille de Florence, il fit la conquête d'Athènes, de Corinthe et d'une partie de la Béotie, au commencement du quinzième siècle. Il prit le titre de duc d'Athènes. Sa femme, Eubois, ne lui ayant point laissé d'enfant mâle, il légua Athènes aux Vénitiens, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avait épousé l'aînée de ses filles; et la Béotie, avec la ville de Thèbes, à Antoine, son fils naturel, qui s'empara d'Athènes, ville reprise, en 1455, par Mahomet II.

Muratori, *Script. rerum Ital.*

ACCIAJUOLI (*Zanobio*), philologue et antiquaire italien, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Florence, le 25 mai 1461, mort le 27 juillet 1519. Dans son enfance, il avait suivi ses parents en exil. A seize ans, il fut rappelé dans sa patrie par Laurent le Magnifique, duc de Toscane, qui le fit élever avec soin. Ses progrès furent très-rapides dans la littérature ancienne; il s'occupait de l'examen des manuscrits grecs conservés à la Bibliothèque de Venise, lorsqu'il fut, en 1518, nommé conservateur de la Bibliothèque du Vatican, et chargé par Léon X de dresser le catalogue des archives papales qui avaient été déposées au château Saint-Ange. Outre des traductions latines d'*Eusèbe*, d'*Olympiodore*, de *Theodoret*, et une *Lettre* à Pic de la Mirandole, on a de lui : *Oratio de laudibus urbis Neapolis*; 1515, in-4°; — *Oratio in laudem urbis Romæ*; 1518, in-4°; — la première édition des *Épigrammes* de Politien, son ancien ami, qui l'avait chargé de ce travail à son lit de mort; — quelques manuscrit inédits, cités par Mazzuchelli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Giraldi, *de Poetarum hist.*

ACCIAJUOLI SALVETTI (*Madeleine*), femme poëte, issue d'une famille noble de Florence, mourut le 4 mars 1610. Elle fut mariée au chevalier Zanobio Acciajuoli, et laissa : *Rime Toscane*; Florence, 1590, 2 vol. in-4°; la plupart de ces *rimes* ont été reproduites dans les recueils du temps, et Crescimbeni les cite comme un modèle de bon goût; — *Davide perseguitato*; Florence, 1611, in-4° : poëme posthume, resté inachevé par la mort de l'auteur : il n'y a d'imprimés que les trois premiers chants.

Mazzuchelli, *Scrit. d'Ital.* — Crescimbeni, *Storia*, etc.

ACCIEN (*Baghy-Syan*), émir d'Antioche au moment où les croisés vinrent, en 1097, assiéger cette ville. Désespérant de la prendre de force, ils se la firent livrer par trahison en 1098, au moment où Korboughan, émir de Moussoul, approchait avec une armée pour venir au secours des assiégés. Accien s'enfuit, et fut arrêté par un bûcheron, qui lui coupa la tête et l'envoya aux chefs de croisés.

Guillaume de Tyr, IV, 5. — *Gesta Dei per Francos*.

* **ACCIOLI** (J. de Cerqueira e Sylva), historien et géographe brésilien, naquit vers la fin du dix-huitième siècle. La famille Accioli, ou Achioli, occupe un rang déjà ancien dans les fastes littéraires du Brésil. En 1664, on voit mourir à Rio de Janeiro un Miguel Achioli da Fonseca Leitam, qui, né à Castello-Branco, était venu dans l'Amérique portugaise revêtu d'une charge importante; il paraît s'être occupé surtout d'études historiques et généalogiques. M. Accioli de Cerqueira e Sylva, membre résidant de l'Institut historique de Rio de Janeiro, est né

au Brésil, et a principalement résidé à Bahia de Todos os Santos et au Para. Il s'est occupé de l'histoire aussi bien que de la géographie de ces deux provinces importantes. On a de lui les deux ouvrages suivants, imprimés au Brésil et encore trop rares en France, où ils pourraient rectifier plus d'une erreur; le premier est intitulé : *Memorias historicas e politicas da provincia da Bahia;* Bahia, de Precourt, 1835, 1836, 1837 et suiv., 6 vol. in-8°; le second fait connaître le vaste territoire de l'Amazonie, exploré récemment par MM. Tardy de Montravel, de Castelnau, et un voyageur italien trop peu connu, le courageux Gaetano Osculati. Le livre de M. Accioli a paru six ans avant celui de M. Baena, dont la publication a soulevé plus d'une querelle scientifique dans le sein de l'Académie de Rio de Janeiro : il est intitulé *Corografia Paraense*, ou *Descripção fisica, historica et politica da provincia do Gram Pará*; Bahia, typografia do Diario, 1833, in-8°. Ce livre renferme d'excellents renseignements. Il nous est cependant difficile d'admettre l'existence d'une nation indienne désignée sous le nom de *Quatas-Lapuyas*, qui aurait pour ancêtres les grands singes des forêts, et qui serait munie d'une queue. Aussi le savant Brésilien ne donne-t-il ce fait que comme une sorte de légende accréditée dans les campagnes. Ferdinand DENIS.

ACCIO (*Zucco*), surnommé *da Summa Campagna*, poëte italien du seizième siècle, n'est connu que des érudits. Il a paraphrasé, en sonnets italien, les *Fables d'Ésope*, mises en vers élégiaques par Romalius, poëte latin du treizième siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8°, parurent d'abord à Vérone, en 1479, et à Venise en 1491, in-4°.

Guinguené, *Hist. litt. de l'Italia.*

ACCIUS NEVIUS *Voy.* NEVIUS.

ACCIUS ou ATTIUS (*Lucius*), poëte tragique latin, né l'an de Rome 594 (161 ans avant J.-C.), mort vers l'an de Rome 667 (86 avant J.-C.). Il avait pour père un affranchi. Les anciens le préféraient à Pacuvius, qui connaissait mieux son art, mais qui avait moins d'élévation. Son génie le portait principalement à l'imitation d'Eschyle et de Sophocle; il paraît avoir fait peu de cas des conceptions d'Euripide. Il ne se borna pas à traduire, plus ou moins librement, des pièces du théâtre grec (le nombre en excède cinquante); il fit aussi des tragédies originales sur des sujets tirés de l'histoire romaine; ses *Anéades* (le dévouement du consul Décius dans la guerre contre les Samnites) et son *Brutus* étaient très-célèbres. Nous possédons de cette dernière pièce un morceau assez étendu dans Cicéron, *de Divinatione* I, chap. 22; un autre sur la mort d'Hercule, dans les Tusculanes, a été faussement attribué à ce poëte. Le reste des fragments insérés par Robert Estienne dans les *Fragmenta veterum poetarum latinorum*, 1563, et dans les *Scenici latini* de Böthe, tome V, ne consiste guère qu'en vers isolés. On avait aussi de lui deux ouvrages concernant l'histoire littéraire de la tragédie, intitulés *Didascalicôn et Pragmaticon;* enfin, des *Parerga*, dont on ne connaît pas le sujet. Il mourut dans une vieillesse fort avancée. Pline rapporte « qu'Accius, quoique de très-petite taille, se fit élever une très-grande statue dans le temple des Muses. » F. D.

Aulus Gellius, liv. XIII, c. II. — Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIV, c. V. — Valer. Maximus, liv. III, c. VII. — Vossius, *de Poetis latinis.*—Cicéron, *Brutus*, 28; *de Legibus*, II, 21, *pro Archia*, II; *pro Planco*, 24; *pro Sestio*, 57, etc. — Horat., *Ep.* II, 56. — Lange, *Vindiciæ tragœdiæ romanæ.* — Neukirch *Fabula togata romana.*

ACCO, chef des Gaulois Senones; il excita ses concitoyens à se révolter contre César, qui le fit mettre à mort à la fin de la guerre.

César, *Bell. gall.*, VI, 41, 44.

ACCOLTI ou ACCOLTUS (*Benoît*), célèbre jurisconsulte italien, né à Arezzo, en 1415, mort en 1466, remplaça le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république de Venise, en 1459. On a de lui : *de Bello a christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæa recuperandis, libri III :* en commun avec son frère Léonard; Venise, 1532, in-4°, et Bâle, 1544, in-8°. Cet ouvrage servit comme de texte au Tasse pour sa *Jérusalem délivrée;* il fut traduit en français, en 1620, in-8°; — *de Præstantia virorum sui ævi;* Parme, 1692, in-12. Accolti avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'ayant un jour entendu une harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot.

Ughelli, *Italia sacra.* — Vossius, *de Hist. lat. script.* — Pierius Valerianus, *de Infelicitate litteratorum.* — De Thou, *Hist.*, liv. XXXVI. — Aubert, *Histoire des cardinaux.*

ACCOLTI (*Bernard*), poëte italien, né en 1465, mort vers 1535. Il était fils de l'historien Benoît Accolti, et s'acquit par ses talents une si grande renommée, qu'on le surnomma l'*Unico Aretino;* l'Arioste lui-même a consacré l'épithète dans ce vers :

Il gran lume Aretin l'Unico Accolti.

« Chaque fois qu'Accolti, dit un contemporain (Pierre l'Arétin), devait se faire entendre, on fermait les boutiques, on se rassemblait comme en un jour de fête, on illuminait, on mettait des gardes à la porte de la salle où il récitait ses vers, etc. » Léon X l'eut en grande estime, et le nomma écrivain et abbréviateur apostolique; mais il ne lui donna pas, comme on l'a prétendu, le domaine de Nepi, car le poëte nous apprend lui-même (dans une lettre à Pierre l'Arétin), qu'il l'avait acheté de ses propres deniers. Au jugement de Varchi, les poésies d'Accolti avaient été écrites dans le goût, un peu corrompu, de la fin du quinzième siècle; ce critique le met sur la même ligne que Tibaldeo, mais il le place au-dessus de Sasso, du Notturno, etc. Le recueil des poésies d'Accolti a pour titre :

Opera nuova del preclarissimo messer Bernardo Accolti Aretino, scrittore apostolico ed abbreviatore, cioè sonetti, capitoli, strammoti con una comedia recitata nelle solenne noze del magnifico Antonio Spanocchi, nella inclyta città di Siena; Venise, 1519, in-8°; ibid., 1548, 1553, 1580, in-8°; la première édition paraît être de 1513, mais cette date est incertaine selon Mazzuchelli. La *comédie* récitée aux noces d'Ant. Spanocchi avait pour titre *Virginia*, nom d'une fille chérie qu'Accolti maria, avec une riche dot (dix mille *scudi*), à un comte Malatesta. On a du même poëte quelques *Lettres*, imprimées avec celles de Pierre l'Arétin; Venise, 1551, in-8°, et un poëme (inédit?), intitulé *la Liberalità di Papa Leone*. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Varchi, *Ercolano*; Venise, 1580. - Pierre l'Arétin, *Lettres*. — Negri, *Storia degli scritt. florent.* — Ciaconio, *Biblioth. libror. et script.*, etc.

ACCOLTI (*François*), célèbre jurisconsulte italien, né à Arrezzo, en 1418, mort à Sienne, en 1483. Il est frère du précédent, et plus connu sous le nom de *François d'Arezzo* ou *d'Arétin*. Il fut surnommé *le prince des jurisconsultes de son temps*. Il professa la jurisprudence dans plusieurs académies. A l'avénement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre. En effet, ce pape déclara « qu'il la lui au« rait volontiers accordée, s'il n'eût craint de « nuire par là aux progrès de la jurisprudence. » Les richesses qu'il amassa par son avarice ternirent sa réputation. Il fut pendant cinq ans secrétaire de François Sforze, duc de Milan, et mourut de la gravelle, aux bains de Sienne. On a de lui : quelques livres de droit : *Consilia seu Responsa;* Pise, 1481; *Commentaria super lib. II Decretal.;* Bologne, 1481; *Commentaria;* Pavie, 1493; — un traité *de Balneis Puteolanis;* Naples, 1475, in-4°; — des *traductions* de quelques Homélies de saint Jean Chrysostome (Rome, 1470, in-fol.), et des Lettres de Phalaris et de Diogène le Cynique; Trévise, 1471, in-4°, et Lyon, 1550, in-8°. Quelques écrits poétiques sont restés manuscrits dans les bibliothèques Chigi et Strozzi. — On raconte de ce jurisconsulte une anecdote qui mérite d'être rapportée. A l'appui d'une de ses leçons sur les avantages d'une bonne renommée et les dangers d'une mauvaise réputation, il alla lui-même pendant la nuit, accompagné d'un domestique, forcer les boutiques des bouchers et dérober plusieurs pièces de viande. On ne manqua pas d'accuser de ce vol les étudiants en droit, et l'on mit en prison les deux plus mal famés. Le professeur se présenta devant l'autorité, et dévoila lui-même le motif de son action.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*. vol. VI. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Pancirol, *de Claris legum interpretibus*

ACCOLTI (*Pierre*), connu sous le titre de *cardinal d'Ancône,* naquit à Florence, en 1497, de Benoît Accolti, et mourut à Florence, en 1549. Il remplit sous Léon X la place d'abréviateur apostolique, et rédigea, en 1549, contre Luther la fameuse bulle qui condamna *quarante-et-une propositions* de ce réformateur. Secrétaire de Clément VII, il fut nommé cardinal en 1527, et envoyé comme légat, en 1532, dans la Marche d'Ancône. Sous Paul III il tomba en disgrâce, et fut enfermé au château Saint-Ange, sous l'accusation de péculat. Il n'obtint sa liberté que par le payement de la somme énorme de 59,000 écus d'or. Il cumula plusieurs évêchés, et laissa une fille et deux fils. On a de lui un *Traité inédit des droits du pape sur le royaume de Naples...* Quelques-unes de ses poésies sont imprimées dans le tome Ier des *Carmina illustrium poetarum italorum;* Florence, 1562, in-8°. — *Benoît* Alcolti, duc de Népi, son frère, cultiva la poésie et le théâtre. Sa *Virginia*, comédie en cinq actes et en vers, 1553, in-8°, et ses *Vers*, Venise, 1549 et 1553, furent applaudis par ses contemporains.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*; — Ughelli, *Italia sacra*; Venise, 1717, vol. I, p. 188. — Ciaconius, *Vitæ et res gestæ pontificum romanorum*, etc.

ACCORAMBONI (*Virginie*), femme poëte italienne, morte le 22 décembre 1585. Sa vie est toute une tragédie. Elle épousa d'abord François Peretti, neveu du cardinal de Montalte, depuis Sixte-Quint, et inspira, par ses charmes, une violente passion à Paul Girolamo Orsini, duc d'Arcenno. Celui-ci avait déjà tué, de sa propre main, sa première femme, Isabelle de Médicis, fille de Cosme Ier, grand-duc de Toscane, et pour faire tomber le dernier obstacle qui le séparait de l'objet de son amour, il fit assassiner le mari de Virginie. Cependant, ce ne fut qu'à la mort du pape Grégoire XIII et à l'avénement de Sixte-Quint que le duc d'Arcenno parvint à posséder celle que la rumeur publique accusait de complicité. Le séjour de Rome ne lui offrant pas assez de sécurité, il voulut aller vivre avec sa femme dans les États vénitiens; mais il mourut subitement, aux bords du lac de Garda, laissant son bien à Virginie, au préjudice d'un fils de sa première femme. Un parent d'Arcenno, nommé Louis Orsini, se voyant frustré de son héritage par le testament du défunt, se fit l'instrument de la vengeance de sa famille : il pénétra un soir dans l'appartement de Virginie, et, sans lui accorder seulement le temps de faire une dernière prière, il la poignarda. Mais le crime ne resta pas impuni : l'assassin fut pris et étranglé dans sa prison. Cette tragique histoire peint les mœurs du temps. Les poésies (*Rime*) de Virginie Accoramboni ont été découvertes, sous le nom de *Virginia N.*, par Quadrio, dans la Bibliothèque ambroisienne de Milan. On cite d'elle, entre autres, un *lamento*, en *terza rima*, où elle exhale ses plaintes contre les meurtriers de son mari. H.

Quadrio, *Storia d'ogni poesia*, t. II. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adry, *Hist. de la vie et de la mort de V. Accoramboni*; Paris, 1807, in-18. — Botta, *Storia d'Ital.*, t. XIV. — Rosset, *Hist. tragique*; Lyon, 1621. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. IX.

ACCORAMBONI (*Fabio*), jurisconsulte italien, fils de Jérôme Accoramboni, né en 1502 à Gubio, mort en 1559 à Rome. Il fit ses études à Padoue et enseigna le droit à Rome, où il devint auditeur, puis doyen du tribunal de la rote. On a de lui un traité *de Comparationibus*, et plusieurs décisions insérées dans les *Repetitiones in jure civili variæ;* Lyon, 1553, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittoria d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana.*

ACCORAMBONI (*Félix*), médecin et philosophe italien, petit-fils de Jérôme, florissait vers la fin du seizième siècle. Il avait épousé une nièce du pape Sixte-Quint, auquel il dédia le recueil de ses ouvrages, Rome, 1590, in-fol., comprenant : 1° *Commentarium obscuriorum locorum et sententiarum in omnibus Aristotelicis scriptis, et controversiarum inter Platonicos, Galenum et Aristotelem, Examinatio;* — 2° *Annotationes in librum Galeni de Temperamentis;* — 3° *Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de Plantis explicatio;* — 4° *De fluxu et refluxu maris.* Les observations sur Théophraste sont fort intéressantes et ont été publiées séparément sous le titre d'*Adnotationes in Theophrastum de Plantis;* Rome, 1603.

Biographie médicale. — Biographical Dictionary.

ACCORAMBONI (*Jérôme*), médecin italien, né en 1467 à Gubio dans le duché d'Urbin, mort à Rome le 21 février 1537. Il fut médecin des papes Léon X, Clément VII et Paul III. On a de lui : 1° *Tractatus de Catarrho;* Venise, 1536, in-8°; — 2° *Tractatus de Putredine;* Venise, 1534, in-8°; — 3° *Tractatus de Natura et Usu lactis;* ibid., 1536.

Biographie médicale. — Biographical Dictionary.

ACCUM (*Frédéric*), chimiste allemand, né à Bückebourg en 1769, mort à Berlin en 1838. En 1793, il vint à Londres; en 1803, il yfit un cours public de chimie et de physique expérimentale. Il s'associa un marchand d'estampes allemand, nommé R. Ackermann, pour entreprendre l'éclairage au gaz : la prompte adoption de cet éclairage à Londres et dans toutes les villes considérables de l'Angleterre fut le résultat de ses travaux et de son excellent ouvrage *A practical Treatise on gas-light;* London, 1815. Cet ouvrage fut traduit en allemand par Lampadius, 2 vol. in-8°; Weimar, 1819. Nommé bibliothécaire de l'Institut royal (*Royal Institution*) de Londres, il dut renoncer à cet emploi à l'occasion d'un procès qui lui fut intenté pour malversation, et qu'il gagna. Il se retira ensuite à Berlin, et fit paraître, entre autres : 1° *Ueber die Verfälschung der Nahrungsmittel* (Sur la Falsification des aliments); Leipsick, 1822, in-8°; — 2° *Chemische Belustigungen* (Amusements chimiques); Nuremberg, 1824; — 3° *Physische und chemische Beschaffenheit der Baumaterialien* (Qualité physique et chimique des matériaux de construction), 2 vol. in-8°; Berlin, 1826. La plupart de ces ouvages parurent d'abord en anglais, à Londres. On a aussi de lui : *Elements of crystallography;* Lond., 1813, in-8°; — *Pratical essay an chemical reagents;* Lond., 1816, in-12; — *Description of the process of manufacturing coal gas;* 2e édit., 1820, in-8°; — *Treatise in the art of brewing;* Lond., 1820, in-8°; — *Culinary Chimistry;* Lond., 1821, in-8°.

Conversations-Lexicon.

ACCURSE, en latin ACCURSIUS, en italien ACCORSO (*Marie-Ange*), philologue italien du seizième siècle, né à Aquila vers 1490. Il savait très-bien les langues grecque, latine, française, espagnole et autres; il était aimé de Charles-Quint, pour le service duquel il fit des voyages en Allemagne, dans la Pologne et dans d'autres pays du Nord. Pendant ces voyages, il rassembla un grand nombre de manuscrits dont il enrichit le Vatican. On a de lui : *Diatribe in Ausonium, Jul. Solin. Polyhistora et in Ovidii Metamorphoses;* Romæ, 1524, in-fol. On l'accuse de s'être approprié les notes de Fabricio Vérano sur Ausone, pour les faire entrer dans ses *Diatribes;* il se justifia avec chaleur de ce prétendu plagiat. — On lui doit une édition assez correcte d'*Ammien Marcellin*, en 1533, augmentée de cinq livres; et la première édition des *Lettres de Cassiodore* et de son *Traité sur l'âme.* On a aussi de lui un petit opuscule latin, intitulé *Osca, volsca, romanaque eloquentia*, etc., dialogue plein de sel, où il se moque des écrivains de son temps qui affectaient des locutions surannées. Coronelli commet une erreur dans sa *Bibliotheca universalis*, tom. I, p. 914 et 916, en disant que Marie Accurse a écrit sur l'invention de l'imprimerie. Cet auteur n'a rien publié à ce sujet; mais on sait qu'il a écrit de sa main, sur un *Donat* imprimé en vélin, que « Jean Faust, bourgeois de Mayence, oncle maternel de Jean Schœffer, avait inventé le premier l'art d'imprimer avec des caractères de cuivre, et que ce *Donat* avait été imprimé l'an 1450 ». Ce passage a été montré par Alde le jeune à Angelo Rocca, qui l'a rapporté dans sa *Bibliotheca Vaticana;* Romæ, 1591, in-4°, p. 411.

Nicolo Toppi, *Biblioth. Napoletana.* — H. Leonardo Nicodemo, *Addizioni alla Biblioth. Napolet.* — Orloff, *Mémoires historiques sur le royaume de Naples.*

ACCURSE, en latin ACCURSIUS, en italien ACCORSO (*François*), célèbre jurisconsulte italien, né à Florence en 1182, mort à Bologne en [illegible]. Il enseigna d'abord le droit dans sa [illegible] et devint, en 1252, assesseur du p[illegible] logne. Il fut surnommé l'*Idole des sultes* par les écrivains des [illegible] siècles. Sa *grande glose* [illegible] *dinaria*, dans le t. VI [illegible] 1625) écrite en style [illegible] dique que celles des [illegible] avant lui, fut [illegible]

invoquée comme une autorité infaillible. Boileau s'égaya, dans son *Lutrin*, aux dépens de ce fameux glossateur :

A ces mots il saisit un vieil Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Accurse était très-ignorant dans la littérature ancienne. C'est à son école que remonte ce dicton : « *Græcum est, non legitur ;* C'est du grec, on ne le lit point. »

Accurse laissa un fils (*François*), né à Bologne en 1225, mort en 1293, qui a été souvent confondu avec le précédent. Comme son père, il se fit une immense réputation, moins par son savoir que par son savoir-faire. En 1273, il fut amené en Angleterre par Édouard Ier, à son retour de la Terre Sainte, devint le conseiller intime de ce roi, et revint, en 1282, à Bologne, où il professa le droit jusqu'à sa mort. Dante lui donne une place dans l'Enfer (*Inferno*, XV, 110). Le tombeau du père et du fils, qui se distingua dans le droit comme son père, se voit dans l'église de Bologne, avec cette inscription : *Sepulchrum Accursii, glossatoris legum, et Francisci ejus filii*. On lui attribue un écrit sans importance : *Casus ad Digestum Novum*, imprimé dans le t. VI du *Corpus juris*. *Cervottus* et *Guillaume*, ses fils, ainsi que sa fille, tous nés à Bologne, apprirent de lui le droit, et le professèrent publiquement dans leur patrie, au rapport de Pancirole.

Pancirole, *de Claris legum interpret.*, lib. II, cap. 29. — Forster, *Hist. juris civilis*, l. III, c. 12. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, t. V, p. 287.

* **ACCURSE**, en latin Accursius, en italien Accorso (*Buono*), plus connu sous le nom de *Buonaccorso*, philosophe italien, natif de Pise, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. En 1474 il publia, à Ferrare, des notes (*Animadversiones*) sur les Commentaires de César. De 1475 à 1485, il fit paraître à Milan où il avait établi une école, une série d'éditions classiques d'auteurs grecs et latins, qui rendirent son nom très-populaire.

Saxius, *Historia litero-typographica mediolanensis*, p. 94. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **ACCURSIO DAS NEVES** (*Joseph*), économiste portugais, qui s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *Variedades sobre objectos relativos as artes, commercio e manufacturas, consideradas segundo os principios da economia politica ;* Lisboa (na impressão regia), 1814, 2 vol. in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

* **ACERRDO** (Dom *Manuel*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1744, mort dans sa ville natale, en 1800. Il était élève de Joseph Lopez. Parmi ses tableaux d'histoire on remarque particulièrement un *Saint Jean-Baptiste* et un *Saint François*.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres profesores de las bellas artes in Espana*.

* **ACERBI** (*Émile*), philosophe et théologien, né à Bergame, en 1562, mort en 1625. Il fut membre de la congrégation de Vallombrosa, et gouverna plusieurs prieurés et abbayes. On a de lui : *Logicarum quæstionum libri IV ;* Venise, 1596, in-4° ; — *Peripateticarum quæstionum libri V ;* ibid., 1598 et 1602, in-4° ; — *de Vita D. Joan. Gualberti panegyricus ;* Florentiæ, 1599, in-4° (en vers latins). E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ACERBI (*Joseph*, en italien *Giuseppe*), voyageur italien, né le 3 mai 1773, à Castel-Goffredo, près de Mantoue, mort dans son lieu natal, le 25 août 1846. Il fut le premier Italien qui pénétra, en 1799, dans la Laponie jusqu'au cap Nord. Il y était accompagné par le colonel suédois Skioldebrand, paysagiste habile. Arrivé en Angleterre, il y rédigea son voyage en anglais, 2 vol. in-8°, 1802, Londres. On y remarqua beaucoup de soin et d'imagination. En ce qui concerne la Laponie, l'auteur, qui devait trouver en Angleterre dans Thomson, et en France dans Saint-Morrys, des juges sévères, avait su mettre à profit, avec beaucoup de discernement, les relations très-véridiques du missionnaire suédois Canut Leem. L'ouvrage fut ensuite traduit à Paris, sous les yeux de l'auteur, par Petit-Radel, et publié sous ce titre : *Voyage au cap Nord par la Suède, la Finlande et la Laponie ; traduction d'après l'original anglais revu sous les yeux de l'auteur, par Joseph Vallée ;* Paris, 1804, 3 vol. in-8°, avec des planches et atlas in-4°. Acerbi y fit de nombreuses corrections ; mais quelques négligences et inexactitudes lui attirèrent de vives critiques. En 1816, il fonda la *Bibliotheca italiana*, publiée à Milan. Ce recueil a rendu de grands services à la littérature italienne : l'on y combat vivement les prétentions vieillies de l'Académie de la *Crusca*. Nommé en 1826 consul général d'Autriche en Égypte, Acerbi confia à Gironi, Cardini et Famagalli, la continuation de la *Bibliotheca italiana*. Pendant son séjour en Égypte, qu'il parcourut en tous sens, il envoya des objets de curiosité et des antiques précieux aux musées de Vienne, de Pavie, de Milan et de Padoue. Depuis son retour de l'Égypte, en 1836, jusqu'à sa mort, il continua à se livrer sans relâche à l'étude des sciences naturelles.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ACERBI (*Henri*, en italien *Enrico*), médecin italien, né le 27 octobre 1785, à Castano, près de Milan, mort à Tremezzine, le 5 décembre 1827. Il fut médecin de l'hospice de Milan, et l'un des collaborateurs de la *Bibliotheca italiana*. Son principal ouvrage a pour titre : *Dottrina teorico-pratica del morbo petecchiale e de' contagj in genere* (théorie théorico-pratique de la maladie pétéchiale [fièvre typhoïde] et de la contagion en général) ; Milan, 1822, in-8°.

Biographical dictionary.

ACERNUS, nom latinisé du polonais Klonowicz (*Sébastien-Fabian*), poëte latin et polonais, surnommé l'*Ovide Sarmate*, naquit à Sul-

mierzyce, dans le palatinat de Kalist, en 1551, et mourut à Lublin en 1608. Il fit ses études à Cracovie, et s'établit à Lublin, où il devint bourgmestre, et président du tribunal civil pour les affaires israélites. Klonowicz, modeste et vertueux, eut le malheur d'épouser une femme qui fut pour lui une seconde Xantippe. Les vices et les prodigalités de cette femme dérangèrent tellement la position de Klonowicz, qu'il fut obligé de se réfugier dans l'hôpital de la ville de Lublin, et d'y terminer ses jours. On a de lui : 1o *Victoria deorum, ubi continetur veri herois educatio;* Rakow, 1600, in-8o; poëme en 44 chants, auquel il a travaillé pendant dix ans ; — 2° *Roxolania;* Cracoviæ, 1584, in-4°; poëme descriptif de la Russie Rouge (aujourd'hui Galicie); — 3° *Flis*, ou *le Batelier naviguant sur la Vistule depuis Cracovie jusqu'à Danzig;* Rakow, 1600, in-8o : la 2e édition, publiée à Varsovie en 1643, in-4o, et la 3e en 1160, servent à l'instruction des navigateurs sur la Vistule; — 4o *Worek Judaszow*, ou *la Bourse des Judas cousue de quatre peaux de loup, de renard, de tigre et de lion*, et les *Mauvaises acquisitions des richesses;* Cracovie, 1600, in-4o : la 2e édition parut en 1603; excellente satire contre toute espèce de flibustiers politiques; — 5o *Mémorial des ducs et rois de Pologne;* Cracovie, 1600, 1620 et 1639, in-4o : épigrammes sur les souverains et autres hommes célèbres de la Pologne; — 6o *Pozar*, ou *Exhortation à éteindre l'incendie, ou prophétie sur la chute de la puissance turque;* 1597, in-4o; poëme écrit à l'occasion de la guerre entre les Turcs et les Hongrois; — 7o *Essai sur les mœurs de la cour d'Érasme de Rotterdam;* Cracovie, 1614, in-8o; livre élémentaire imprimé plusieurs fois; — 8o *Catonis disticha moralia castigatissima;* Cracoviæ, 1595, in-8o; 2e édition, 1674. C'est la traduction des quatre premiers livres de Platon, ainsi que la traduction de Périandre, de Bias et de Pittaque; — 9o *Dithyrambe sur la mort de Jean Kochanenski, célèbre poëte polonais;* Cracovie, 1585, in-4o; imitation des Idylles de Théocrite; — 10° *La vie de saint Benoît;* Cracovie, 1597; in-4o; — 11o *Honos paternus, illustrissimo de Demetrio Solikouski, archiep. Leopol. nomine monasterii Siectechow reverenter habitus;* Cracoviæ, 1602, in-4o; — 12o *Adhortatio ad regni Pol. Proceres et Ordines;* Cracoviæ, 1587, in-4o; — 13o *Regula, id est Institutio seu cursus vitæ cujusque regis christiani;* Cracoviæ, 1588, in-4°; — 14o *Suffragium Edi. P. Josephi Weresczynski, abb. Siecichow, ad nobilitatem reg. Pol. de eligendo novo rege e domo Jagellonidum;* Cracoviæ, 1581, in-4o. Ces trois derniers ouvrages sont traduits du polonais en latin de Joseph Werosczynski. La plupart de ces ouvrages, surtout le poëme de *Victoria deorum* et la *Bourse des Judas*, ont été brûlés ou détruits par quelques nobles polonais et par les jésuites : ils sont d'une extrême rareté.

J. Juszynski, *Histoire de la littérature polonaise;* Varsovie, 1814, 2 vol. — Bentkowski, *Dictionnaire des poëtes polonais;* Cracovie, 1820, 2 vol. in-8o. — J. Staresynski, *Le siècle de Sigismond III;* Liopol., 2 vol. in-8o. — J. G. Chodynicki, *Dictionnaire des Polonais savants;* Liopol., 3 vol. in-8o.

Léonard Chodzko.

ACESEUS ou **ACESAS**, né à Salamine, se rendit célèbre par son art à broder les étoffes. On voyait dans le temple d'Apollon Pythien plusieurs ouvrages qui portaient le nom de cet artiste et de son fils Hélicon. Son chef-d'œuvre fut le manteau de Minerve Poliade dans la citadelle d'Athènes. On ignore l'époque où il vivait.

Athen., II, 48. — Zenobius, *Paroem.*, cent. I, éd. Schott.

ACESIUS, évêque de Constantinople et disciple de Novatius, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il assista, en 325, au conseil de Nicée, et y soutint que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui ont péché après le baptême. L'empereur Constantin, présent au concile, et choqué de ce qu'Acesius fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : « Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel. »

Socrate, lib. I, c. 7. — Nicéphore, lib. VIII, c. 20. — Sozomène, lib. I, cap. 21. — Baronius, *Annales*. — Lardner, *Credibility*, III, 90-98, édition de 1831.

ACESTODORUS (Ἀκεστόδωρος), historien grec d'une époque incertaine. Il avait composé un ouvrage qui contenait entre autres choses un récit de la bataille de Salamine. C'est tout ce que l'on sait de lui. Peut-être cet historien est-il le même qu'un Acestodorus de Mégalopolis qui, au rapport d'Étienne de Byzance, avait écrit *sur les villes* (περὶ πολέων).

Plutarque, *Themistocles*, 13. — Étienne de Byzance au mot Μεγάλη πόλις. — C. Müller, *Historicorum græcorum fragmenta*, t. II, p. 464, dans la *Bibliothèque Grecque* de A. F. Didot.

ACESTOR (Ἀκέστωρ), sculpteur grec, vivait vers 450 avant J.-C. Il était né à Cnossus, ou du moins il y exerça pendant quelque temps sa profession. Pausanias cite de lui une statue de l'Arcadien Alexibius, vainqueur dans le *pentathle* aux jeux olympiques.

Pausanias, VI, 17; X, 15.

* **ACESTORIDES** (Ἀκεστορίδης), mythographe grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il avait écrit un ouvrage Τὰ κατὰ πόλιν μυθικά, qui, sauf un petit nombre de fragments, ne nous a pas été conservé. C'était, selon Photius, un recueil d'extraits d'Apollodore, de Conon, de Protagoras et d'autres mythographes.

Photius, *Myriobibl.*, cod. 189. — Tzetzes, *Chil.*, VII, 144.

* **ACETOS** (*Thomas*), antiquaire italien, né près de Cosenza dans la Calabre, le 24 octobre 1687, mort vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : 1o *Orthografia latina ed italiana;* Rome, 1733, in-12; — 2o *Prolegomena, additiones et notæ in Gabrielis Barrii francis-*

cani libros V, de antiquitate et situ Gallabriæ; ibid., 1737, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ACEVEDO** (*Alonzo-Maria* DE) jurisconsulte espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat du conseil royal à Madrid. On a de lui un *Traité sur l'abolition de la torture;* Madrid, 1770, et plusieurs dissertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie d'histoire de Madrid et dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres de Séville. Acevedo était membre de ces deux académies.

J. Sempere y Guarinos, *Ensayo de una biblioteca española de los mejores scritores del regnado de Carlos III.* — *Memorias de la real Academia de la Historia*, t. I; Madrid, 1798. — *Memorial litterarias de la real Academia Sevillana de buenos letras*, t. I; Sevilla, 1773.

* **ACEVEDO** (*Cristoval* DE), peintre espagnol, natif de Murcie, vivait vers la fin du seizième siècle. Il eut pour maître Barth. Carducci. Ses tableaux, représentant des sujets de l'histoire sainte, sont remarquables par la correction du dessin; ils ornaient encore, vers la fin du dix-huitième siècle, les couvents et les églises de Murcie.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres Profesores de las bellas-artes in España.*

ACEVEDO (*Félix-Alvarez*), l'un des principaux acteurs de la révolution espagnole de janvier 1820, natif d'Olero dans la province de Léon, mort le 9 mars 1820. Acevedo avait pris, en sa qualité de colonel d'un régiment espagnol, une part très-active à la défense de son pays contre Napoléon. Le retour de Ferdinand VII ne lui procura point d'avancement; car il était un des partisans les plus zélés du gouvernement des cortès. Il se trouvait en Galice comme colonel agrégé au régiment de Grenade, lorsqu'y parvint la nouvelle de l'insurrection des généraux Quiroga et Riégo; il appuya le mouvement populaire qu'elle y fit éclater, et les insurgés de la Corogne le nommèrent commandant général de la province, à la place de D. Carlos Espinosa, qui refusait cette charge périlleuse. Ayant surpris la ville Santiago, il y fit proclamer la constitution; et une foule d'officiers et de soldats grossirent en peu de temps le parti des insurgés. Beaucoup d'entre eux sortaient des cachots de l'inquisition, qu'Acevedo s'était empressé d'ouvrir. Il finit par chasser les royalistes de la rive gauche du Minho, et se dirigea le 8 mars vers les *Portillas de la Cauda*, dites *les Thermopyles*, où s'était porté le comte de Torrejon, nommé par le roi au commandement général de la Galice. Trop confiant dans un premier succès, et comptant gagner par la persuasion ceux que la terreur avait déjà vaincus, le commandant des insurgés se jeta seul au milieu d'un parti de miliciens qui à son approche se sauvaient en désordre du village de Zadornelo. « Amis, leur criait-il le chapeau à la main et l'épée dans le fourreau, nous sommes tous des frères! Quelle fatalité nous désunit? Abandonnez ces ambitieux qui vous arrachent à vos foyers; écoutez la voix de vos pères, qui vous rappellent au sein de vos familles! » Trois coups de mousquet tirés à bout portant par ceux à qui elle s'adressait interrompirent cette allocution pacifique. Acevedo expirant, et sur le point d'être dépouillé par ses meurtriers, eut encore le temps de voir son assassinat vengé par les volontaires d'Aragon, qu'il avait si imprudemment devancés. La junte déclara qu'Acevedo avait bien mérité de la patrie, et que son nom serait conservé dans l'Almanach militaire, à l'imitation de ce qu'on avait fait en France pour la Tour-d'Auvergne. [*Enc. des G. du M.*, avec corr.]

ACHA (*Mamoun-ben-Caïs*), poëte arabe du commencement du septième siècle. Il est auteur d'un poëme de soixante-quatre vers. Silv. de Sacy en a donné l'analyse dans le tome IV des *Notices et extraits manuscrits de la Bibliothèque nationale.*

ACHAB ou **AHAB**, fils et successeur d'Amri, roi d'Israël, régna pendant vingt-deux ans, de 898 à 876 av. J.-C. Ses crimes et ses impiétés, ceux de Jézabel, son épouse, lui attirèrent la justice divine. Suivant le récit de la Bible (premier livre des *Rois*, chap. XVI et suiv.), elle lui fut annoncée par la voix du prophète Élie. Un autre prophète lui déclara qu'il allait être puni dans sa personne, dans sa famille et dans son peuple. Achab fit alors pénitence; et le châtiment dont il était menacé tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Cependant sa conversion n'était qu'une feinte. Ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, malgré les avis du prophète, celui-ci lui annonça qu'il y périrait. Achab espéra éluder cette prédiction en se déguisant; mais sa ruse fut inutile : une flèche, qui n'avait pas été dirigée contre lui, l'atteignit et lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enterré à Samarie. Des chiens léchèrent son sang dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth, qu'à l'instigation de l'atroce Jézabel Achab avait fait mourir pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Au milieu de sa carrière criminelle, il n'avait pas laissé de faire exécuter quelques ouvrages utiles. On lui dut la reconstruction de plusieurs villes, dans l'une desquelles il s'était fait bâtir un palais tout garni d'ivoire. Les fureurs d'Achab et de Jézabel, racontées dans l'histoire sacrée, ont été immortalisées par Racine dans plusieurs passages sublimes de son *Athalie*. [*Enc. des G. du M.*]

I. *Rois*, 16-22. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, VIII, 13-15.

ACHÆMÉNÈS, gouverneur d'Égypte en 484 avant J.-C., était fils de Darius : il commandait l'armée navale pendant l'expédition de Xerxès, son frère, contre la Grèce. Il périt en 462 avant J.-C., dans un combat naval contre les Égyptiens rebelles, ligués avec les Grecs. — Il ne faut pas le confondre avec le fondateur de la dynastie des *Achéménides*, rois de Perse, comprenant

mierzyce, dans le palatinat de Kalist, en 1551, et mourut à Lublin en 1608. Il fit ses études à Cracovie, et s'établit à Lublin, où il devint bourgmestre, et président du tribunal civil pour les affaires israélites. Klonowicz, modeste et vertueux, eut le malheur d'épouser une femme qui fut pour lui une seconde Xantippe. Les vices et les prodigalités de cette femme dérangèrent tellement la position de Klonowicz, qu'il fut obligé de se réfugier dans l'hôpital de la ville de Lublin, et d'y terminer ses jours. On a de lui : 1° *Victoria deorum, ubi continetur veri herois educatio;* Rakow, 1600, in-8°; poëme en 44 chants, auquel il a travaillé pendant dix ans; — 2° *Roxolania;* Cracoviæ, 1584, in-4°; poëme descriptif de la Russie Rouge (aujourd'hui Galicie); — 3° *Flis*, ou *le Batelier naviguant sur la Vistule depuis Cracovie jusqu'à Danzig;* Rakow, 1600, in-8° : la 2e édition, publiée à Varsovie en 1643, in-4°, et la 3e en 1160, servent à l'instruction des navigateurs sur la Vistule; — 4° *Worek Judaszow*, ou *la Bourse des Judas cousue de quatre peaux de loup, de renard, de tigre et de lion*, et les *Mauvaises acquisitions des richesses;* Cracovie, 1600, in-4° : la 2e édition parut en 1603; excellente satire contre toute espèce de flibustiers politiques; — 5° *Mémorial des ducs et rois de Pologne;* Cracovie, 1600, 1620 et 1639, in-4° : épigrammes sur les souverains et autres hommes célèbres de la Pologne; — 6° *Pozar*, ou *Exhortation à éteindre l'incendie, ou prophétie sur la chute de la puissance turque;* 1597, in-4°; poëme écrit à l'occasion de la guerre entre les Turcs et les Hongrois; — 7° *Essai sur les mœurs de la cour d'Érasme de Rotterdam;* Cracovie, 1614, in-8°; livre élémentaire imprimé plusieurs fois; — 8° *Catonis disticha moralia castigatissima;* Cracoviæ, 1595, in-8°; 2e édition, 1674. C'est la traduction des quatre premiers livres de Platon, ainsi que la traduction de Périandre, de Bias et de Pittaque; — 9° *Dithyrambe sur la mort de Jean Kochanenski, célèbre poëte polonais;* Cracovie, 1585, in-4°; imitation des Idylles de Théocrite; — 10° *La vie de saint Benoît;* Cracovie, 1597; in-4°; — 11° *Honos paternus, illustrissimo de Demetrio Solikouski, archiep. Leopol. nomine monasterii Sieciechow reverenter habitus;* Cracoviæ, 1602, in-4°; — 12° *Adhortatio ad regni Pol. Proceres et Ordines;* Cracoviæ, 1587, in-4°; — 13° *Regula, id est Institutio seu cursus vitæ cujusque regis christiani;* Cracoviæ, 1588, in-4°; — 14° *Suffragium Edi. P. Josephi Weresczynski, abb. Siecichow, ad nobilitatem reg. Pol. de eligendo novo rege e domo Jagellonidum;* Cracoviæ, 1581, in-4°. Ces trois derniers ouvrages sont traduits du polonais en latin de Joseph Wereszczynski. La plupart de ces ouvrages, surtout le poëme de *Victoria deorum* et la *Bourse des Judas*, ont été brûlés ou détruits par quelques nobles polonais et par les jésuites : ils sont d'une extrême rareté.

J. Juscynski, *Histoire de la littérature polonaise;* Varsovie, 1814, 2 vol. — Bentkowski, *Dictionnaire des poëtes polonais;* Cracovie, 1820, 2 vol. in-8°. — J. Staresynski, *Le siècle de Sigismond III;* Liopol., 2 vol. in-8°. — J. G. Chodynicki, *Dictionnaire des Polonais savants;* Liopol., 3 vol. in-8°.

Léonard Chodzko.

ACESEUS ou **ACESAS**, né à Salamine, se rendit célèbre par son art à broder les étoffes. On voyait dans le temple d'Apollon Pythien plusieurs ouvrages qui portaient le nom de cet artiste et de son fils Hélicon. Son chef-d'œuvre fut le manteau de Minerve Poliade dans la citadelle d'Athènes. On ignore l'époque où il vivait.

Athen., II, 48. — Zenobius, *Paroem.*, cent. I, éd. Schott.

ACESIUS, évêque de Constantinople et disciple de Novatius, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il assista, en 325, au conseil de Nicée, et y soutint que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui ont péché après le baptême. L'empereur Constantin, présent au concile, et choqué de ce qu'Acesius fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : « Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel. »

Socrate, lib. I, c. 7. — Nicéphore, lib. VIII, c. 20. — Sozomène, lib. I, cap. 21. — Baronius, *Annales*. — Lardner, *Credibility*, III, 90-96, édition de 1831.

ACESTODORUS (Ἀκεστόδωρος), historien grec d'une époque incertaine. Il avait composé un ouvrage qui contenait entre autres choses un récit de la bataille de Salamine. C'est tout ce que l'on sait de lui. Peut-être cet historien est-il le même qu'un Acestodorus de Mégalopolis qui, au rapport d'Étienne de Byzance, avait écrit *sur les villes* (περὶ πολέων).

Plutarque, *Themistocles*, 13. — Étienne de Byzance au mot Μεγάλη πόλις. — C. Müller, *Historicorum græcorum fragmenta*, t. II, p. 464, dans la *Bibliothèque Grecque* de A. F. Didot.

ACESTOR (Ἀκέστωρ), sculpteur grec, vivait vers 450 avant J.-C. Il était né à Cnossus, ou du moins il y exerça pendant quelque temps sa profession. Pausanias cite de lui une statue de l'Arcadien Alexibius, vainqueur dans le *pentathle* aux jeux olympiques.

Pausanias, VI, 17; X, 15.

* **ACESTORIDES** (Ἀκεστορίδης), mythographe grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il avait écrit un ouvrage Τὰ κατὰ πόλιν μυθικά, qui, sauf un petit nombre de fragments, ne nous a pas été conservé. C'était, selon Photius, un recueil d'extraits d'Apollodore, de Conon, de Protagoras et d'autres mythographes.

Photius, *Myriobibl.*, cod. 189. — Tzetzes, *Chil.*, VII, 144.

* **ACETOS** (*Thomas*), antiquaire italien, né près de Cosenza dans la Calabre, le 24 octobre 1687, mort vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : 1° *Orthografia latina ed italiana;* Rome, 1733, in-12; — 2° *Prolegomena, additiones et notæ in Gabrielis Barrii francis-*

cani libros V, de antiquitate et situ Gallabriæ; ibid., 1737, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ACEVEDO** (*Alonzo-Maria* DE) jurisconsulte espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat du conseil royal à Madrid. On a de lui un *Traité sur l'abolition de la torture;* Madrid, 1770, et plusieurs dissertations imprimées dans les Mémoires de l'Académie d'histoire de Madrid et dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres de Séville. Acevedo était membre de ces deux académies.

J. Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibliotheca española de los mejores scritores del regnado de Carlos III.* — *Memorias de la real Academia de la Historia*, t. I; Madrid, 1798. — *Memorial litterarias de la real Academia Sevillana de buenos letras*, t. I; Sevilla, 1773.

* **ACEVEDO** (*Cristoval* DE), peintre espagnol, natif de Murcie, vivait vers la fin du seizième siècle. Il eut pour maître Barth. Carducci. Ses tableaux, représentant des sujets de l'histoire sainte, sont remarquables par la correction du dessin; ils ornaient encore, vers la fin du dix-huitième siècle, les couvents et les églises de Murcie.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres Profesores de las bellas-artes in España.*

ACEVEDO (*Félix-Alvarez*), l'un des principaux acteurs de la révolution espagnole de janvier 1820, natif d'Olero dans la province de Léon, mort le 9 mars 1820. Acevedo avait pris, en sa qualité de colonel d'un régiment espagnol, une part très-active à la défense de son pays contre Napoléon. Le retour de Ferdinand VII ne lui procura point d'avancement; car il était un des partisans les plus zélés du gouvernement des cortès. Il se trouvait en Galice comme colonel agrégé au régiment de Grenade, lorsqu'y parvint la nouvelle de l'insurrection des généraux Quiroga et Riégo; il appuya le mouvement populaire qu'elle y fit éclater, et les insurgés de la Corogne le nommèrent commandant général de la province, à la place de D. Carlos Espinosa, qui refusait cette charge périlleuse. Ayant surpris la ville Santiago, il y fit proclamer la constitution; et une foule d'officiers et de soldats grossirent en peu de temps le parti des insurgés. Beaucoup d'entre eux sortaient des cachots de l'inquisition, qu'Acevedo s'était empressé d'ouvrir. Il finit par chasser les royalistes de la rive gauche du Minho, et se dirigea le 8 mars vers les *Portillas de la Cauda*, dites *les Thermopyles*, où s'était porté le comte de Torrejon, nommé par le roi au commandement général de la Galice. Trop confiant dans un premier succès, et comptant gagner par la persuasion ceux que la terreur avait déjà vaincus, le commandant des insurgés se jeta seul au milieu d'un parti de miliciens qui à son approche se sauvaient en désordre du village de Zadornelo. « Amis, leur criait-il le chapeau à la main et l'épée dans le fourreau, nous sommes tous des frères! Quelle fatalité nous désunit? Abandonnez ces ambitieux qui vous arrachent à vos foyers; écoutez la voix de vos pères, qui vous rappellent au sein de vos familles! » Trois coups de mousquet tirés à bout portant par ceux à qui elle s'adressait interrompirent cette allocution pacifique. Acevedo expirant, et sur le point d'être dépouillé par ses meurtriers, eut encore le temps de voir son assassinat vengé par les volontaires d'Aragon, qu'il avait si imprudemment devancés. La junte déclara qu'Acevedo avait bien mérité de la patrie, et que son nom serait conservé dans l'Almanach militaire, à l'imitation de ce qu'on avait fait en France pour la Tour-d'Auvergne. [*Enc. des G. du M.*; avec corr.]

ACHA (*Mamoun-ben-Caïs*), poëte arabe du commencement du septième siècle. Il est auteur d'un poëme de soixante-quatre vers. Silv. de Sacy en a donné l'analyse dans le tome IV des *Notices et extraits manuscrits de la Bibliothèque nationale.*

ACHAB ou **AHAB**, fils et successeur d'Amri, roi d'Israël, régna pendant vingt-deux ans, de 898 à 876 av. J.-C. Ses crimes et ses impiétés, ceux de Jézabel, son épouse, lui attirèrent la justice divine. Suivant le récit de la Bible (premier livre des *Rois*, chap. XVI et suiv.), elle lui fut annoncée par la voix du prophète Élie. Un autre prophète lui déclara qu'il allait être puni dans sa personne, dans sa famille et dans son peuple. Achab fit alors pénitence; et le châtiment dont il était menacé tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Cependant sa conversion n'était qu'une feinte. Ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, malgré les avis du prophète, celui-ci lui annonça qu'il y périrait. Achab espéra éluder cette prédiction en se déguisant; mais sa ruse fut inutile: une flèche, qui n'avait pas été dirigée contre lui, l'atteignit et lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enterré à Samarie. Des chiens léchèrent son sang dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth, qu'à l'instigation de l'atroce Jézabel Achab avait fait mourir pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Au milieu de sa carrière criminelle, il n'avait pas laissé de faire exécuter quelques ouvrages utiles. On lui dut la reconstruction de plusieurs villes, dans l'une desquelles il s'était fait bâtir un palais tout garni d'ivoire. Les fureurs d'Achab et de Jézabel, racontées dans l'histoire sacrée, ont été immortalisées par Racine dans plusieurs passages sublimes de son *Athalie.* [*Enc. des G. du M.*]

I. *Rois*, 16-22. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, VIII, 13-15.

ACHÆMÉNÈS, gouverneur d'Égypte en 484 avant J.-C., était fils de Darius: il commandait l'armée navale pendant l'expédition de Xerxès, son frère, contre la Grèce. Il périt en 462 avant J.-C., dans un combat naval contre les Égyptiens rebelles, ligués avec les Grecs. — Il ne faut pas le confondre avec le fondateur de la dynastie des *Achéménides*, rois de Perse, comprenant

Achæménès, Teïspe, Cambyse, Cyrus, Ariamne, Arsame, Hystaspe et Darius.

Hérodote, III, 12; VIII, 7, 97, 236. — Diodore, XI, 74. — Thucydide, I, 104-109.

ACHÆUS, poëte tragique grec, natif d'Érétrie en Eubée, fils de Pythodore, vivait dans la 83e olympiade, ou, suivant d'autres, vers la 74e. Il était donc postérieur à Sophocle, mais antérieur à Euripide. Il a écrit : 1o trente tragédies, parmi lesquelles on remarquait *Cycnus*, *Œdipe*, *Philoctète*, *Omphale*, etc. Toutes ces pièces sont perdues, à l'exception de quelques fragments qu'on trouve dans *Hug. Grotii Fragmenta tragicorum et comicorum græcorum*, et dans la Collection des fragments des tragiques grecs, éd. F.-G. Wagner, Bibliothèque des auteurs grecs publiée par A.-F. Didot, 1846; — 2° un poëme satirique : *Alcmæon*; — 3° plusieurs autres *drames satiriques*, qui tous sont également perdus. Au jugement d'Athénée, son style était élégant, quoique souvent obscur et énigmatique.

C.-L. Urlichs, *Achæi Eretriensis quæ supersunt, collecta et illustrata*; Bonn, 1834, in-8°. — Suidas. — Athénée, XV, 689. — Diogène Laërce, II, 133.

ACHÆUS, fils d'Andromachus et neveu de Laodice, mère d'Antiochus III (le Grand), roi de Syrie, mort en 214 avant J.-C. Son cousin Antiochus le Grand, à qui il avait rendu des services signalés, le récompensa en lui donnant le gouvernement de toute l'Asie Mineure. Achæus fut ensuite accusé par Hermias d'entretenir des desseins ambitieux, et de vouloir détrôner son cousin. Cette accusation vraie ou fausse l'exposant à la vengeance du roi de Syrie, il n'entrevit d'autre moyen de salut que dans la révolte (219 avant J.-C.). Hermias mourut bientôt après, et Achæus, croyant qu'il lui serait impossible de se réconcilier avec Antiochus, continua d'agir dans son gouvernement en souverain indépendant. Le roi se trouva d'abord incapable de soumettre le rebelle, à cause de la guerre qu'il soutenait contre Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. Mais, les deux monarques ayant conclu la paix, le roi de Syrie conduisit son armée contre Achæus, qui abandonna toutes ses provinces, et se réfugia dans Sardes, où il fut assiégé par Antiochus, en 215 avant J.-C. Sosibius, ministre de Ptolémée Philopator, pour tirer Achæus de sa périlleuse situation, persuada à un Crétois nommé Bolis de l'emmener secrètement en Égypte. Bolis reçut dix talents pour exécuter ce projet d'évasion; mais il s'entendit avec un autre Crétois, nommé Cambylus, et ils convinrent de livrer l'usurpateur à Antiochus. Achæus se laissa attirer hors de Sardes, et au moment où il s'attendait à être conduit en Égypte, il fut remis aux mains d'Antiochus. Celui-ci déplora, dit-on, le sort de son infortuné cousin, mais il n'ordonna pas moins de le mettre à mort. Après l'exécution, le corps d'Achæus fut attaché à une croix. L. J.

Polybe, V, 42; VIII, 17-23.

ACHAÏE ou **ACHAÏUS**, roi d'Écosse, fils d'Etwin ou Etfin, né vers le milieu du huitième siècle, mort en 819. Il monta sur le trône en 788, et repoussa les Anglais et les Irlandais, qui venaient souvent faire des incursions dans l'Écosse. Il contracta une alliance avec Charlemagne, auquel il adressa, dit-on, plusieurs savants. C'est en souvenir de ce fait qu'il ajouta, dit-on, aux armes d'Écosse un double champ semé de fleurs de lis.

Holinshed, *History of Scotland*, in-4°, 1808, 185-193.

* **ACHAINTRE** (*Nicolas-Louis*), helléniste et philologue, né à Paris, le 19 novembre 1771, mort vers 1830. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique; mais il ne prit point les ordres, et se consacra à l'enseignement. Atteint par la réquisition, il fit trois campagnes aux armées du Nord et du Rhin, dans le cours des années 1793, 1794 et 1795. Fait prisonnier à Landrecies, il fut transféré en Hongrie, où il resta détenu vingt et un mois. De retour en France, Achaintre reprit la profession d'instituteur, et conçut l'idée de ranimer en France le goût des belles éditions *cum notis variorum*. Cette idée donna lieu à la publication des éditions grecques et latines qu'il a soignées successivement, et qui sont toutes estimées des savants. En voici la liste : 1° *Q. Horatii Flacci carmina, cum scholiis J. Bond, edente N. L. Achaintre*, 1806, in-8°. Encouragé par M. Firmin Didot, qui l'établit correcteur dans son imprimerie, il y publia les deux ouvrages suivants, qui commencèrent une nouvelle collection *Variorum* que M. Firmin Didot avait l'intention de donner, mais que les circonstances politiques d'alors le forcèrent d'abandonner; — 2° *D. Junii Juvenalis satiræ, ad fidem codd. Bibl. imp. recensitæ, et commentario perpetuo illustratæ*; Paris, Firm. Didot, 1810, 2 vol. in-8°; — 3o *A. Persii Flacci satiræ, ad fidem codd. Bibl. imp. recensitæ*; Firm. Didot, 1812, in-8°; cet ouvrage fait suite au précédent : tous deux contiennent des notes en latin de M. Firmin Didot, qui donna des soins particuliers à ces éditions, dont il lisait lui-même toutes les épreuves; — 4o *les Synonymes latins de Gardin Duménil*, augmentés de plus de *cinq cents articles*; Paris, 1814, in-8o; — 5o *Excerpta e Cornelio Tacito, cum notis*; in-12; — 6o *Phædri fabulæ, tum veteres tum recenter repertæ, cum notis*, in-12. On a encore de lui : 1o *Epitome historiæ græcæ, cum notis*; 1815, in-8o; — 2o *Cours d'humanités, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique exclusivement*, 13 vol. in-12; — 3o la première traduction française qui ait été publiée de l'*Histoire de la guerre de Troie*, attribuée à Dictys de Crète; 1813, 2 vol. in-12; — 4o la traduction de plusieurs *Traités de Cicéron*, dans les œuvres de l'orateur romain, édition de Fournier, 1816 et suiv.; — 5o la *Traduction française d'un manuscrit grec*, inédit, de saint Jean Damascène, sur la musique, et de celle d'un *hymne grec*, dans la collection des monuments d'Égypte. Enfin, Achaintre a été

éditeur avec Lemaire d'une partie de la collection des classiques latins.

ACHARD (*Frédéric-Charles*), naturaliste et chimiste allemand, né à Berlin, le 28 avril 1753, mort à Kunern, le 20 avril 1821. Il descendait d'une famille française protestante, qui, après la révocation de l'édit de Nantes, s'était réfugiée à Berlin. Il fut directeur de la classe de physique de l'Académie des Sciences à Berlin. Achard popularisa la découverte du sucre de betterave, découverte faite cinquante ans auparavant par Margraff, et qui a eu depuis un succès prodigieux. Pour donner plus d'extension à cette belle découverte, dont l'Institut de France reconnut, en juillet 1800, la haute importance pour l'industrie nationale, le roi de Prusse fit présent à Achard d'un domaine en Silésie (Kunern, village du cercle de Breslau, où la nouvelle fabrique se livra, pendant le blocus continental, à des entreprises si étendues, que déjà dans l'hiver de 1811 elle produisait trois cents livres de sirop par jour. Achard réunit à cet établissement un institut pour enseigner cette manière de fabriquer du sucre, institut qui fut fréquenté même par des étrangers. On a de lui plusieurs ouvrages, presque tous en allemand, savoir : *Mémoires physiques et chimiques;* Berlin, 1780, in-8°; — *Leçons de physique expérimentale;* 1791-1792, 4 vol. in-8°; — *Instruction à l'usage des gens de la campagne, sur la manière la plus avantageuse de former des prairies artificielles;* Berlin, 1797, in-8°; — *Courte et utile instruction sur les moyens de mettre les propriétés rurales à l'abri des désastres causés par les orages;* Berlin, 1798, in-8°; — *Instruction sur la préparation du sucre brut, du sirop et de l'eau-de-vie de betterave;* 1800, in-8°; — *Preuve de la possibilité d'extraire en grand le sucre de betterave, et des avantages que j'ai retirés de ma fabrique;* Berlin, 1800, in-8°; — *Comment doit être conduite la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de betterave, pour ne pas nuire aux douanes royales;* Berlin, 1800, in-8°; — *Instruction sur la culture des betteraves dont on peut extraire du sucre;* Breslau, 1803, in-8°; — *de l'Influence de la fabrication du sucre de betterave sur l'économie domestique et rurale;* Glogau, 1805, in-8°; — un *Traité complet sur le sucre européen de betterave*, traduit et abrégé de l'allemand par D. Angar, avec des notes et observations par Ch. Derosne; Paris, 1812, in-8°.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, t. III. — *Conversations-Lexicon*. — *Revue d'Édimbourg*, n° 99.

ACHARD (L'abbé), né au commencement du douzième siècle, fut le second abbé de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Paris, après Guildin, qu'il remplaça en 1155. En 1161 il fut nommé évêque d'Avranches par Henri II, roi d'Angleterre. Il mourut en 1171. On a de lui : *de Tentatione Christi*, manuscrit de la bibl. de Saint-Victor; — *de Divisione animæ et spiritus*, ms. de Saint-Victor, dont la bibliothèque de Cambridge possède des copies. On lui attribue à tort la Vie de saint Gézelin, publiée en 1626 à Douai, par Arnaud de Naisse : elle est d'Achard moine de Clairvaux, qui vivait vers l'an 1140.

Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Pitseus, *de Script. angl.* — Robertio de Monte, *Appendix ad Sigebertum* dans Bouquet, *Recueil des historiens*, etc., vol. XIII.

ACHARD (*Antoine*), ministre protestant, né à Genève, en 1696, mort à Berlin, le 15 mai 1772. Pasteur de l'Église française du Werder, et membre de l'Académie royale de Berlin, il inséra dans les *Mémoires* de cette académie, pour l'année 1747, le canevas d'un ouvrage considérable sur la liberté, pour répondre aux différentes questions soulevées par Spinosa, Bayle et Collins. On a publié après sa mort deux vol. de ses *Sermons;* Berlin, 1774, in-8°.

Senebier, *Hist. litt. de Genève*, t. III.

ACHARD (*François*), né à Genève en 1708, et mort en 1782, fut conseiller de justice supérieure à Berlin, et membre de l'Académie royale. Il a publié, en 1727, des *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle.

Éloge de François Achard, dans les *Nouveaux Mémoires de Berlin*, année 1782, p. 78.

*ACHARD (*Louis-Amédée-Eugène*), littérateur français, né au mois d'avril 1814 à Marseille, alla à l'âge de vingt ans en Algérie, et devint l'année suivante chef du cabinet du préfet de l'Hérault. Il avait débuté dans la littérature à Marseille. Venu à Paris en 1838, il travailla au *Vert-Vert*, à l'*Entr'acte*, au *Charivari*. A la fondation de *l'Époque*, en 1845, il fut chargé du *Courrier de Paris* et des *Lettres parisiennes* qu'il publia sous le pseudonyme de Grimm. En 1846, il suivit en Espagne le duc de Montpensier comme historiographe. Après la révolution de février il fonda *le Pamphlet*, qui dura jusqu'aux événements de juin. En 1849, il entra au journal l'*Assemblée nationale*, et y donna deux feuilletons *Belle-Rose* et *la Chape-Royale*. Parmi ses ouvrages on cite *les Petits-Fils de Loredan;* — *Les Châteaux en Espagne;* — *La Robe de Nessus;* — *Les cœurs d'or*, comédie jouée au Gymnase en collaboration avec MM. Léon Laya et J. de Prémaray : *Une saison à Aix les Bains*, 1851; — *Les souvenirs de voyage*, comédie en un acte et en prose, jouée au Théâtre-Français; Paris, 1853; — *Souvent femme varie*, comédie en un acte et en prose jouée à l'Odéon; Paris, 1854; — *La chambre rouge;* Paris, 1856. L. L—T.

Documents particuliers. — Texier, *Biogr. des Journalistes*.

ACHARD (*Adolphe*), acteur et chanteur comique français, né à Lyon en 1808, mort à Paris en 1856. Il débuta à Paris en 1833. Il excellait dans les chansonnettes, et il a eu quelque sorte introduit l'opéra-comique dans les scènes du vaudeville.

*ACHARD (*Jacques-Michel-François*), général français, né à Sainte-Lucie, le 18 octobre 1778. Entré au service à l'âge de quatorze ans, il fit ses premières armes aux Antilles, et fut nommé capitaine en 1802, pendant l'expédition de Saint-Domingue. Il fit ensuite la campagne de Russie à la tête du 108e de ligne, et fut nommé maréchal de camp en 1824. Général de brigade en 1830, il prit une part très-active à l'expédition d'Alger, et rentra en France avec le brevet de général de division. Sous le règne de Louis-Philippe, le général Achard, créé pair de France, fut nommé commandant de la troisième division militaire, siégeant à Lyon. En 1849 les habitants de Metz l'envoyèrent à l'Assemblée législative, et depuis 1852 il fait partie du sénat.

Galerie historique des membres du sénat.

ACHARDS (*Éléazar-François* DE LA BAUME DES), prélat français, né à Avignon, en 1679, mort en Cochinchine, le 2 avril 1741; il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, se distingua tellement par sa charité dans le temps de la peste de 1721, qu'il fut nommé évêque d'Halicarnasse. Clément XII le chargea de terminer quelques différends qui s'étaient élevés entre les missionnaires de la Chine. « Les missionnaires italiens, jésuites, récollets, franciscains, étaient, dit l'abbé Chaudon, en rivalité avec les missionnaires français, et vainement le visiteur apostolique leur proposa la paix. « La paix! s'écria le P. Martiali, la paix! je ferais la paix avec le diable plutôt qu'avec les Français. » Après deux ans de voyages sur mer, et autant d'années de travaux inutiles pour la paix, il mourut martyr d'un zèle infatigable. La *Relation* de la mission de l'évêque d'Halicarnasse, 3 vol. in-12, Venise, 1753, a été publiée par l'abbé Fabre, son successeur.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*; Paris, 1810.

ACHARIUS (*Erik*), médecin et botaniste suédois, né à Gefle, le 10 octobre 1757, mort à Wadstena, le 13 août 1819. Fils d'un contrôleur des douanes, il fit ses premières études dans sa ville natale, et fréquenta en 1773 l'université d'Upsal, où il eut pour maître Linné, qui lui confia les dessins d'histoire naturelle destinés à être gravés pour les œuvres de l'Académie des sciences de Stockholm. En 1782 il obtint à l'université de Lund le grade de docteur, et pratiqua la médecine dans plusieurs villes de la Suède. Lié d'amitié avec Bergius et Wilke, il fut admis, en 1796, au nombre des membres de l'Académie de Stockholm, et reçut en 1801 le titre de professeur de botanique. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-deux ans. Acharius avait consacré tous ses moments de loisir à l'étude de la botanique, particulièrement à celle des cryptogames et des lichens, encore si peu connus. Il fut un des premiers lichénographes. Ses ouvrages ont pour titre : *Lichenographiæ Suecicæ prodromus*; Linköping, 1798, in-8° : on y trouve l'ébauche de la classification qui a été développée dans les ouvrages suivants; — *Methodus qua omnes detectos lichenes secundum organa carpomorpha ad genera, species et varietates redegit*; Stockholm, 1803, in-8°; — *Lichenographia universalis*; Gœttingen, 1804, in-4°; — *Synopsis methodica lichenum*; Lund, 1814, in-4°; — quelques travaux (sur un ver nommé *achartus*, qui se trouve dans les poissons; sur de nouvelles espèces de lichens qui croissent en Suède; sur le genre *thelotrema*; sur le *bulbocera*, nouveau genre d'insectes; sur quelques modifications de la classification des lichens) insérés dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm. En faisant du genre *lichen* de Linné quarante autres genres et un nombre proportionné d'espèces et de variétés, fondées sur des caractères peu saillants, douteux ou fugitifs, Acharius imprima le premier à la science cette mauvaise direction dont on éprouve encore aujourd'hui les effets.

Thunberg a donné, en l'honneur d'Acharius, le nom d'*acharia* à un genre de plantes. On a aussi donné le nom de ce botaniste à quelques espèces végétales, *conferva Acharii*, *urceolaria Acharii*, *rhizomorpha Acharii*, et à un insecte, *fortrix Achariana*. Acharius laissa un herbier composé de onze mille espèces, dont une partie (les lichens) fut vendue à l'université de Helsingfors. F. H.

Bischoff, *Lehrbuch der Botanick*. — Fée, *Methode lichénographique*. — Fries, *Lichenographia Europæ reformata*.

ACHARY, fondateur d'une secte musulmane, né vers 873 ou 883 de J.-C., mort à Bagdad, en 936. Sa doctrine a pour dogmes la prédestination absolue et la prédestination physique. Achary enseignait aussi que Dieu agit par des lois non pas individuelles, mais générales; que les hommes sont entièrement libres, et leur mérite ou démérite dépend de leurs actions conformes ou contraires à ces lois. Ses disciples, les achariens, étaient en guerre avec les hanbalites et les motazélites, également des hérétiques de l'islamisme.

D'Herbelot, *Biblioth. orientale*.

*ACHATES (*Léonard*), imprimeur allemand, natif de Bâle, introduisit l'un des premiers l'art typographique en Italie. Il imprima successivement à Venise, à Padoue et à Vicence, des ouvrages d'agriculture, de grammaire, de poésie, de jurisprudence et d'histoire sacrée. Le premier livre sorti des presses d'Achates est un *Virgile* in-fol., Venise, 1472; et le dernier, la Grammaire gréco-latine (*Grammatica græco-latina*) de Constantin Lascaris; Vicence, le 23 décembre 1491.

Panzer, *Annales typographici, ad annum* MD.

ACHAZ, roi de Juda, mort en 726 avant J.-C. Il succéda à son père Joatham, à l'âge de vingt-cinq ans. Loin d'imiter ses vertus, il ne se fit connaître que par son impiété et sa cruauté. Il sacrifia

aux faux dieux, et offrit même ses enfants à l'idole de Moloch. Les Iduméens et les Philistins ravagèrent son pays; le roi d'Assyrie, qu'il fut obligé d'appeler à son secours, fit de lui son tributaire. Pour satisfaire son insatiable avidité, il ne lui resta pas d'autre ressource que de dépouiller le temple de ses ornements les plus précieux. Sa conduite impie le fit exclure des tombeaux consacrés aux rois. L'Écriture rapporte à son règne l'érection d'un gnomon ou cadran solaire, qui paraît avoir été chez les Hébreux le plus ancien monument de ce genre, et sur lequel le prophète Isaïe fit rétrograder l'ombre.

IV *Rois*, 16-17. — Isaïe, 7. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, 12.

ACHÉ (Le comte D'), vice-amiral français, né vers 1700, mort en 1775. Il fut investi, en 1757, du commandement des forces françaises dans les mers de l'Inde. Soit incapacité, soit insuffisance de ressources, il ne put prévenir les succès des Anglais, et attacha son nom à la ruine de tous nos établissements coloniaux sur les côtes du Malabar et du Coromandel. Le commerce de la compagnie des Indes fut alors détruit sans retour, et la France, qui avait si longtemps été toute-puissante dans ces parages, s'en vit chasser par ses rivaux.

Un autre membre de la même famille, qui émigra durant la révolution, vécut longtemps à la tête des bandes de chouans de la Bretagne. Condamné à mort en 1799, pour vols et attaques de diligences sur les grands chemins, il se réfugia en Angleterre; à son retour sur le continent, il périt, dans une rencontre avec des gendarmes gardes-côtes, le 9 septembre 1809.

Biographie nouvelle des contemporains.

ACHÉE ou **ACHÆUS**, Ἀχαῖος, fils de Xuthus, et petit-fils d'Hellen, roi de Thessalie dans le treizième ou quatorzième siècle av. J.-C. Contraint de quitter son pays pour avoir commis un meurtre, il se retira dans l'Argolide, nommée alors Ægialée, et qui fut appelée de son nom Achaïe.

Strabon, VIII.

ACHEN (*Jean* VAN), connu aussi sous les noms de *Janachen, Fanachen, Acken*, peintre allemand, né à Cologne, le 5 mai 1552, mort à Prague, le 16 janvier 1615. Il fut élève de George ou Jerrigh, peintre de portraits. En six années Achen devint un artiste remarquable; il s'appliqua depuis à dessiner d'après Sprenger. Il voyagea en Italie, et fut adressé à Venise à un peintre flamand nommé Gaspard Reino, qui, sur le seul nom d'Allemand, le jugea très-médiocre. Achen fit quelques copies qui plurent beaucoup; mais n'ayant pas perdu de vue la façon dont Gaspard l'avait accueilli, il mit tout son art à se peindre dans un miroir, et se représenta riant; il envoya cette tête à Gaspard Reino, qui avoua n'avoir jamais rien vu de plus beau. Il vint s'excuser de sa prévention, prit Achen chez lui, et conserva toute sa vie ce portrait. Achen quitta Venise, et se rendit à Rome; là son premier ouvrage fut la *Naissance de Jésus-Christ*, pour l'église des Jésuites. Ce tableau était peint à l'huile sur une plaque de plomb. Achen fit encore son portrait: il tient en riant une coupe de vin; on voit près de lui une femme, nommée Mandone Venusta, qui joue du luth. On regarde ce tableau comme le plus beau qu'il ait fait. De Rome, Achen alla à Florence, où il fit le portrait de Madona Laura, qui excellait dans la poésie. La galerie de Vienne conserve seize tableaux d'Achen, et l'église de la cour de Munich possède quelques chefs-d'œuvre de ce peintre.

Sandrat, *Die Deutsche Academie der Bau-Bildhauers und Mahlerkunst.* — Deschamps, *la Vie des peintres flamands, allemands et hollandais.* — Fiorillo, *Geschichte der Zeichnenden Künste in Deutschland*, etc.

ACHENWALL (*Godefroi*), économiste allemand, né à Elbing, en Prusse, le 20 octobre 1719, mort le 1er mai 1772, fut le fondateur d'une science nouvelle, la *statistique*. Après avoir achevé ses études à Iéna, Halle et Leipzig, il s'établit en 1746 à Marbourg, et y fit des cours d'histoire, de droit naturel et de droit des gens. Il y professa aussi la statistique, dont il commença seulement alors à se former une idée exacte. En 1746 il se rendit à Gœttingue, où quelques années après il fut nommé professeur. Il resta attaché à cette université jusqu'à sa mort. Achenwall fit différents voyages en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire des États de l'Europe, sur le droit politique et l'économie politique. La plupart de ses livres ont eu plusieurs éditions, qu'il a toujours travaillé à perfectionner. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont: *Éléments de statistique des principaux États de l'Europe;* 1749; — *Histoire succincte des principaux États actuels de l'Europe;* 1759; — *Esquisse de la diplomatie européenne* pendant les dix-septième et dix-huitième siècles; 1756; — *Principes d'économie politique*, 1761. — Dans ses leçons et dans ses travaux historiques il s'est principalement efforcé de fixer et de bien déterminer les événements qui ont le plus contribué au développement des peuples, ceux qui concernent leur civilisation et leur régime politique. Son principal mérite est d'avoir soumis à une forme déterminée, et envisagé sous un point de vue neuf et lumineux, la science dont l'objet est de faire connaître systématiquement les forces réelles et les ressources positives d'un État, dans le but d'offrir les moyens d'augmenter le bien-être physique et moral des peuples. Il donna à cette science le nom de *statistique*. Schlæzer fut son meilleur élève et en même temps son successeur à l'université de Gœttingue. Il avait épousé en 1752 Sophie-Éléonore Walther, renommée pour son esprit et son instruction. Elle avait composé des poésies, imprimées en 1750, sans son assentiment. Cette publication détermina cependant son admission dans les academies d'Iéna, d'Helmstædt et de Gœttingue. Elle prit une part très-active aux éditions des chefs-d'œuvre moraux d'auteurs an-

glais et allemands, et surtout à la collection de ces chefs-d'œuvre qui parut à Gœttingue en 1753; 5 vol. [*Enc. des g. du m.*]

Pütter, *Versuch einer Academischen Gelehrten Geschichte der Universität zu Göttingen.* — Hugots, *Civilistisches Magazin*, vol. V.

***ACHERLEY** (*Roger*), jurisconsulte anglais, vivait à Londres dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *the Britannic constitution;* Londr., 1727, 1729 et 1741, in-fol.; ouvrage estimé, qui traite de la forme fondamentale du gouvernement de la Grande-Bretagne; — *Free Parliaments, or an argument on their constitution;* London, 1631, in-8°. L'auteur fait descendre le peuple de la Grande-Bretagne et sa constitution d'un certain Britannus, contemporain de Noé. A la suite de cet ouvrage on trouve quelques lettres et mémoires touchant le droit du duc de Cambridge de résider en Angleterre et de siéger au parlement. E. D.

Biographical dictionary.

ACHERY (Dom *Jean-Luc* D'), savant bénédictin français de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Quentin, en 1609, mort à Paris, le 29 avril 1685. Il embrassa de bonne heure la vie monastique, et fit d'abord profession dans l'abbaye des bénédictins de l'Ile, à Saint-Quentin. Son zèle pieux s'étant alarmé de la vie mondaine de cette communauté, il la quitta, et entra, le 4 octobre 1632, dans l'abbaye des bénédictins de la Sainte-Trinité, à Vendôme, appartenant à la congrégation de Saint-Maur. Peu après sa seconde profession, il fut attaqué de la fièvre, et obligé de se faire transférer à Paris, où il fut placé dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Ce fut dans cette retraite qu'il passa le reste de sa vie. Malgré ses infirmités précoces et une constitution débile, il ne cessa de se livrer aux exercices de piété et aux travaux littéraires. Il fut le guide spirituel d'un grand nombre de personnes d'une dévotion réelle; et les savants de son temps le consultaient souvent sur des questions importantes. Les lettres qu'ils lui adressaient ont été longtemps conservées dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Sa piété et son mérite le firent estimer par les papes Alexandre VII et Clément X.

Dom d'Achery mit en ordre et augmenta la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, qui avait été confiée à sa garde; il fit aussi un catalogue exact de tous les livres qu'elle contenait, et mit lui-même au jour un grand nombre de manuscrits. Ses études eurent surtout pour objet les premiers temps et le moyen âge de l'Église. Ce fut vers ces époques obscures qu'il dirigea ses patientes explorations, et tel était son zèle pour ces recherches pénibles, qu'il ne s'en laissait pas distraire, et évitait surtout les visites et les conversations inutiles. Il mourut aussi saintement qu'il avait vécu, et fut enseveli près de la bibliothèque dont il avait eu tant de soin pendant sa vie. On a de Dom d'Achery : *Sancti Barnabæ epistola catholica, grece et latine, cum notis et observationibus Hugonis Menard;* Paris, 1645, in-4° : cette épître, probablement apocryphe, de saint Barnabé avait été découverte par le P. Hugues Ménard dans l'abbaye de Corbie, mais celui-ci ne l'avait pas publiée; — *Beati Lanfranci, Cantuariensis archiepiscopi et Angliæ primatis, etc., Opera omnia quæ reperiri potuerunt;* Paris, 1648, in-fol. : cette édition des œuvres complètes du bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbery, primat d'Angleterre, contient une vie de Lanfranc, d'après un ancien manuscrit de l'abbaye du Bec. Dans l'appendice, D. d'Achery a réuni un grand nombre d'anciennes pièces, chroniques et traités monastiques, entre autres une *Vie de saint Augustin* l'apôtre des Anglo-Saxons; les notes du savant éditeur sur la vie et les lettres de Lanfranc sont faites avec soin; — *Asceticorum, vulgo spiritualium, opusculorum quæ inter Patrum opera reperiuntur indiculus;* Paris, 1648, in-4° : malgré l'extrême modestie de ce titre, d'Achery n'a pas fait un simple *indiculus*, il a aussi donné des notices sur chacun des ouvrages énumérés dans son catalogue; une seconde édition de l'*Indiculus Asceticorum*, fort augmentée, fut publiée par Jacques Remi; Paris, 1671, in-4°; — *Venerabilis Guiberti, abbatis B. Mariæ de Novingento, Opera omnia;* Paris, 1651, in-fol. : l'appendice et les additions de cette édition des œuvres de Guibert, abbé de Nogent-sous-Couci, comprennent un certain nombre d'anciens écrits monastiques; — *Regula solitariorum, sive exercitia quibus ad pietatem et ad ecclesiastica munera instruebat candidatos, sæculo circiter nono, Grimlaicus sacerdos;* Paris, 1656, in-12 : cette édition de la *Règle des solitaires* de Grimlaïc est enrichie de notes intéressantes; — *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti in sæculorum classes distributa;* Paris, 1668-1701, 9 vol. in-fol : d'Achery eut une grande part aux premiers volumes de cet ouvrage (le 7e vol. parut l'année même de sa mort); mais les préfaces, notes, observations et tables qui l'enrichissent furent écrites par Mabillon; — *Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maxime Benedictinorum, latuerant spicilegium;* Paris, 1655-1677, 13 vol. in-4° : c'est l'ouvrage le plus important et le plus connu de D. d'Achery. Ce *Spicilegium* (glanure) n'est pas, comme son titre trop modeste semble l'indiquer, un recueil de morceaux insignifiants qui avaient jusque là échappé aux recherches des savants; c'est une vaste et riche collection de pièces, souvent fort précieuses pour l'histoire ecclésiastique du moyen âge; on regrette seulement que l'auteur n'ait pas mis un peu plus d'ordre et de méthode dans son ouvrage, et qu'il ait publié ses épis (*spicæ*) un peu au hasard et selon qu'ils lui tombaient entre les mains. Chaque volume est précédé d'une préface, en forme d'introduction, qui donne une idée de ce qu'il contient. Le treizième renferme un *Index* chronolo-

gique. Une nouvelle édition du *Spicilegium*, publiée par La Barre, et disposée par ordre de matières et par ordre de dates, parut à Paris, 1723, 3 vol. in-fol. L. J.

Baillet, *Jugements des savants*. — *Journal des savants*, février 1678. — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Tassin; *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXI.

ACHILLAS, ministre de Ptolémée Dionysos, fit exiler de la cour la fameuse Cléopâtre, sœur du jeune roi. Après la bataille de Pharsale, Pompée vint se réfugier en Égypte. Achillas, de concert avec les favoris Photin et Théodote, conseilla à Ptolémée de l'assassiner (48 ans avant J.-C.). Théodote fut chargé de porter à César la tête de Pompée. César soutint les droits de Cléopâtre, et Achillas fut mis à mort par ordre d'Arsinoé, sœur de Cléopâtre. Voyez le récit, assez embrouillé, de cet épisode dans *Appien* et *Dion Cassius*.

Plutarque, in *Pomp.* — Lucain, Phars I, VIII. — Dion Cassius, XLII, 4, 37-40. — Appien, *Guerres civiles*, II, 80.

ACHILLE (Ἀχιλλεύς), fameux héros de la guerre de Troie, fils de Pélée, roi des Myrmidons, en Thessalie, et de Thétis, fille de Nérée, petit-fils d'Éaque. On avait prédit à Achille qu'il acquerrait devant Troie une gloire immortelle, en y trouvant en même temps la mort; tandis qu'il jouirait d'une longue vie s'il consentait à vivre dans l'obscurité. Afin de le soustraire à l'appel qui avait été fait pour prendre part à la guerre de Troie, guerre dont le succès, selon l'oracle, dépendait de la participation du jeune prince, Thétis conduisit son fils, âgé de neuf ans, habillé en fille, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, roi de Scyros, où il fut élevé avec les princesses. Par les ordres de Calchas, le devin, on fit inutilement des recherches pour découvrir le séjour d'Achille, jusqu'à ce qu'Ulysse imagina de paraître à la cour de Lycomède, déguisé en marchand, et d'offrir aux princesses différents objets, parmi lesquels se trouvaient des armes. Les princesses s'attachèrent aux objets de parure, tandis qu'Achille se saisit des armes. S'étant trahi par là, il se laissa engager à se joindre aux autres princes de la Grèce contre les Troyens. Ce fut alors que Thétis demanda pour lui à Vulcain une armure riche et brillante, qui le défendit suffisamment. Le centaure Chiron lui avait enseigné la médecine, la musique et l'équitation; Phénix le suivit devant Troie, pour le former à l'art de la parole et en faire un éloquent guerrier. Achille figure dans l'Iliade, dont il est le principal héros, non seulement comme le plus beau, mais comme le plus vaillant des Grecs.

Homère, *Iliade*. — Stace, in *Achill*. — Ovide, liv. XIII; *Métam*. — Élien. — Athénée. — Plutarque, in *Apophthegm*. — Böttiger, *Vasengemalde*, III, 144, etc. — Pindare, *Nem*., III, 48. — Apollodore, III, 13, 6, etc. — Hyginus, *Fab*., 96, etc. — Dictys, *de Bell. Troj*., III, 29. — Pausanias, III, 19. — Strabon, XIII, 596.

ACHILLE TATIUS ou **STATIUS**, astronome et poëte grec érotique ou romancier (1), natif d'Alexandrie, vivait probablement à la fin du troisième et au commencement du quatrième siècle de l'ère vulgaire. Il embrassa la religion chrétienne, et parvint à la dignité d'évêque. Suidas lui attribue une histoire variée, ἱστορία σύμμικτος, racontant les actions admirables des grands hommes. Il ne reste plus rien de cet ouvrage; mais on possède encore une partie très-considérable de la dissertation sur les sphères, sous le titre d'Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ Ἀράτου Φαινόμενα (Introduction aux Phénomènes d'Arate), imprimée dans l'*Uranologion* de Petau; — un roman en huit livres, *les Amours de Clitophon et de Leucippe* (Τὰ κατὰ Λευκίππην καὶ Κλειτοφῶντα), ouvrage qui n'est pas sans intérêt, soit sous le rapport du sujet, soit sous celui de l'exposition, et dont plusieurs passages même sont de main de maître. Le style en est fleuri et riche; mais des arguties et une grande surabondance d'ornements rappellent trop le rhéteur. A l'égard du reproche d'obscénité qu'on lui a fait, non sans raison, l'on y répond dans une épigramme grecque, en alléguant que l'auteur avait pour but d'enseigner la modération dans ses désirs et de donner une juste idée des châtiments réservés aux passions insensées et des récompenses qui attendent la vertu et la pudeur. Les meilleures éditions de ce roman ont paru à Leyde, en 1640, in-12, avec des notes de Saumaise; à Leipzig, en 1776, par Boden; à Deux-Ponts, en 1792 (*Scriptores erotici gr*., t. I), par Mitscherlich. La meilleure édition est celle de Fr. Jacobs; Leipz., 1821, 2 vol. in-8°, et celle de Hirschig, Collect. des auteurs grecs de A.-F. Didot., vol. des Romanciers grecs.

Il existe aussi du roman d'Achille Tatius un grand nombre de traductions françaises, de Rochemaure (1556), de Belleforest (1568), de Baudouin (1635), de Du Perron de Castéra (1734), de Monthenault d'Égly (même année), de Clément (1800). Celle de Du Perron de Castéra a été réimprimée en 1796, dans la *Bibliothèque des romans grecs*. F. H.

Vossius, *de Hist. græc*., I, III, et *de Scient. math*., VI, 31. — Photius, *Myriobibl*., *cod*. 87, 94, 166. — Fabricius, *Bibl. græc*., IV, 41. — J. Firmicus, *Astron*., lib. IV.

ACHILLÉE (*L. Elpidius Achillæus*), général romain en Égypte sous Dioclétien, se fit reconnaître empereur à Alexandrie l'an 292, où il se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien marcha contre son rival avec une armée formidable. Achillée se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien, irrité, se livra à tous les excès de la vengeance. Achillée fut condamné à être dévoré par les lions et Alexandrie éprouva les horreurs du pillage.

Aurel. Victor., Eutrope. — Euseb., in *Chronic*.

* **ACHILLES** (*Estaço*), philologue portugais,

(1) Quelques critiques modernes regardent l'astronome et le romancier comme deux personnages distincts: le romancier aurait vécu vers 450 de Jésus-Christ; Suidas n'en fait qu'un seul personnage.

natif de Vidigueira, vers le commencement du seizième siècle, mort en 1581. Il fut secrétaire de Pie V, et professeur du collége de la Sapience à Rome. Outre un grand nombre de discours et d'éloges, on a de lui des commentaires sur Cicéron, sur Catulle, Tibulle, et sur les *Phénomènes* d'Arate.

Summario da bibliotheca lusitana, t. I.

ACHILLINI (*Alexandre*), médecin et philosophe italien, né à Bologne, le 29 octobre 1463, mort le 2 août 1512. Personne ne connut mieux que lui les détours de la philosophie scolastique. Sectateur zélé des Arabes, et surtout d'Averroès, il enseigna la philosophie et l'anatomie dans les écoles de Padoue et de Bologne depuis 1484 jusqu'en 1512. Achillini fut exclusivement attaché aux doctrines du Stagirite, et mérita le surnom de *second Aristote*. Il écrivit contre Pierre Pomponace, philosophe natif de Mantoue, au sujet d'un livre que celui-ci avait publié sur l'immortalité de l'âme. Achillini est, avec Mundinus, le premier anatomiste de l'école de Bologne qui ait profité de l'édit de l'empereur Frédéric II pour disséquer des cadavres humains. La science lui doit, entre autres découvertes, celle de l'enclume et du marteau, deux osselets de l'ouïe. On a de lui : *Corporis humani anatomia;* Venise, 1516-1521, in-4°; — *Anatomicæ annotationes;* Bologne, 1520, in-4° : Haller le cite comme un ouvrage différent de celui qui suit; — *In Mundini anatomiam annotationes;* Venise, 1522, in-fol., imprimé avec le *Fasciculus medicinæ* de Jean de Katham; — *de Subjecto medicinæ, cum annotationibus Pamphili Montii;* ibidem, 1568, in-fol. Cette édition comprend tous les ouvrages médicaux d'Achillini; — *de Subjecto chiromantiæ et physiognomiæ;* Bologne, 1503, in-fol.; Pavie, 1515, in-fol.; — *de Universalibus;* Bologne, 1501, in-fol.; — *de Chiromantiæ principiis et physiognomiæ;* in-fol., sans indication de lieu ni de date.

Bumaldi, *Bibl. bonon.* — Alidosi, *de Doct. bonon.* — Paul Jovius, *Elogia virorum illust.*, p. 112.

ACHILLINI (*Claude*), savant italien, petit-neveu d'Alexandre, né à Bologne, en 1574, et mort en 1640. Il était très-versé en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne, sa patrie. Achillini tient aussi une place distinguée parmi les poëtes de son temps. Ami et partisan déclaré de Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores et d'enflure qui s'était emparé de la poésie italienne dans le dernier siècle. Le *sonnet* qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont (la prise de Suse et la délivrance de Casal), qui commence par ce vers : *Sudate, o fochi, a preparar metalli* (Suez, ô feux, à préparer les métaux), et que Crudeli parodia par *Sudate o forni, a preparar pagnotte* (Suez, ô fours, à préparer des galettes), lui obtint, dit-on, du cardinal de Richelieu une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Selon d'autres, ce présent lui fut envoyé à l'occasion d'une pièce de vers pour la naissance du dauphin. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés tout à fait dédaignés. Ses *Poésies* parurent à Bologne, en 1632, in-4°. Réunies à quelques morceaux de prose, elles furent publiées sous le titre de *Rime e Prose*, à Venise, 1650 et 1662, in-12. — Il est aussi auteur de *Decas epistolarum ad Jacobum Gaufridum*, etc.; Parme, 1635, in-4°.

J. Nicius Erithræus, *Pinac. imagin. illust.* — Bumaldi, *Bibl. bononiensis.* — Lorenzo Grasso, *Elog. d'huom. letter.* — Mazuchelli, *Scrittori. d'Italia.*

ACHILLINI (*Jean-Philothée*), poëte italien, né à Bologne, en 1466, mort en 1538, frère puîné d'Alexandre Achillini. On a de lui : *il Viridario;* Bologne, 1513, in-4° : poëme qui renferme l'éloge de plusieurs littérateurs italiens et quelques leçons de philosophie morale; — *il Fidele :* poëme très-rare, non réimprimé; — *Annotazioni della lingua volgare;* Bologne, 1536, in-8° : ces annotations, en réponse aux reproches qu'on lui faisait sur les locutions bolonaises contenues dans ses vers, sont une satire du toscan et un éloge du bolonais.

Mazuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Leandro Alberti, *Descrizione di tutta l'Italia*, p. 329.

ACHIMÉLECH, grand-pontife des Juifs, contemporain de Saül et de David. Il donna à ce dernier les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, jaloux de David, fit mourir le grand-prêtre avec quatre-vingt-cinq hommes de sa tribu.

I *Rois*, c. XXII.

ACHIOR, chef des Ammonites vers 620 avant J.-C. Il vanta devant les généraux assyriens les mœurs et les lois des Israélites, et fut attaché par Holopherne, général de Nabuchodonosor, à un arbre près de Béthulie, après la prise de la ville et en châtiment de sa franchise. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après le meurtre d'Holopherne par Judith, il embrassa la religion des Juifs.

Judith, chap. V, VI et XIV.

ACHIS, roi de Geth vers l'an 1055 avant J.-C. Le roi David, fuyant Saül, se réfugia deux fois auprès d'Achis, qui vainquit Saül et ses enfants.

Usser, in *Annal.*

ACHITOPHEL, natif de Gilo, conseiller et ami du roi David jusqu'au moment où il entra dans la conspiration d'Absalon. Il conseilla à ce fils rebelle d'abuser publiquement des femmes de son père. Il lui donna encore d'autres avis, qui ne furent pas suivis, et se pendit de désespoir, vers l'an 1023 avant J.-C.

II *Rois*, chap. XVI. — Wolf, *Bibliotheca hebræa*, I, 136; III, 86.

ACHMED. *Voy.* AHMED.

ACHMED-BESMI-EFFENDI, homme d'État ottoman, mort vers 1788. En 1757 il fut envoyé à Vienne pour notifier à l'empereur d'Autriche l'avénement de Mustapha III. En 1763 il occupa le poste d'ambassadeur à Berlin. Achmed a écrit en turc la relation de ces deux ambassades; J. de Hammer en a publié une traduction allemande; Berlin, 1809. On a encore de lui (en turc) une *Histoire de la guerre entre les Ottomans et les Russes*, de 1768 à 1774, traduite en allemand par Dietz; Halle, 1813. Achmed signa, comme plénipotentiaire de la Turquie, la paix de Kaïnardji. Il tomba en disgrâce, et mourut aveugle.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ACHMED-DJEZZAR *Voy.* DJEZZAR.

ACHMET-GEDUC, célèbre général ottoman, né dans l'Albanie, vers 1430. Il prit Otrante en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de l'empire, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant tout ce qu'il devait à Achmet, le fit assassiner quelque temps après, ou, selon quelques historiens, il l'assassina lui-même dans un festin.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

ACHMET-PACHA, célèbre général turc. Sous Soliman II, il contribua le plus à la prise de Rhodes, en 1522. Envoyé l'an 1524 en Égypte pour y étouffer une rébellion et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Dès qu'il vit l'autorité affermie, il prit lui-même le titre et les ornements de souverain. Soliman, informé de la rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim avec une armée qui jeta la consternation dans le parti d'Achmet. Celui-ci fut étouffé dans un bain. Sa tête fut envoyée à Soliman. *Voy.* SOLIMAN.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman.*

* **ACHRELIUS** (*Éric-Daniel*), physicien et astrologue suédois, né en 1604, à Roslag, mort le 17 avril 1670, à Abo. Il était probablement le père du suivant et de même professeur à l'université d'Abo. On a de lui un traité sur le macrocosme (univers) et le microcosme (corps humain), sous le titre : *Oratio de microcosmi structura atque harmonica ejusdem, cum præcipuis mundi partibus convenientia;* Upsal, 1627, in-4°.

Biographie medicale. — *Biographical dictionary*, t. I.

* **ACHRELIUS** (*Daniel*), cosmographe suédois, professeur à l'université d'Abo vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui une histoire de l'univers, sous le titre : *Contemplationum mundi libri tres;* Abo 1682, in-4°. Le premier livre traite de la matière, des quatre éléments et des planètes; le second, des météores, du tonnerre, de l'éclair et des vents; le troisième, de la terre, de ses différents produits, et de l'homme.

Biographical dictionary, t. I.

* **ACHTERFELD**, théologien allemand, né le 17 juin 1788, à Wesel. Il étudia à Cologne et à Munster. En 1823 il fut chargé de la réorganisation du séminaire de Braunsberg, et devint en 1826 professeur de théologie à la faculté catholique de Bonn. Partisan des doctrines du professeur Hermes, censurées par la cour de Rome, il fut suspendu en 1843. Depuis lors il continue avec son ami Braun la publication d'un journal de philosophie et de théologie, intitulé *Zeitschrift für Philosophie und Katholische Theologie.*

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

* **ACHTSCHELLING** (*Lucas*), paysagiste flamand, vivait à Bruxelles, et mourut le 3 juin 1704. Il était élève de Louis de Wadder, et un scrupuleux imitateur de la nature. Ses tableaux de paysages se distinguent par une certaine hardiesse de style, particulièrement dans le feuillage, et par une riche transparence des teintes. On en voit trois dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles.

Houbraken, *Schouburch der Nederlandsche Konst-Schilders.* — Descamps, *Vies des peintres flamands.*

ACIDALIUS (*Valens*), philologue et littérateur allemand, né à Wistok, dans la Marche de Brandebourg, le 25 mai 1567, mort le 25 mai 1595. Il étudia successivement à Rostock et à Helmstædt. Après trois ans de séjour en Italie, il vint en Allemagne, et se fixa à Breslau, où il embrassa la religion catholique. Quoique mort à la fleur de l'âge, il eut le temps de faire plusieurs ouvrages, entre autres des notes (*animadversiones*) sur Tacite, Velleius Paterculus et Quinte-Curce. On a aussi de lui un *Commentaire sur Plaute* et des *Poésies latines;* Francfort, 1612, in-8°. On lui a faussement attribué une *dissertation* qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Disputatio perjucunda, mulieres non esse homines;* 1644, in-12. J.-Christoph. Leuschner publia en 1757, à Leipzig, une dissertation *de Val. Acidalii vita, moribus et scriptis*, in-8°, où il chercha à prouver qu'effectivement Acidalius n'est point auteur de cet écrit, que de Querlon a traduit sous le titre de *Problème sur les femmes;* Amsterd., 1744, in-12.

Teissier, *Éloges de M. De Thou*, tom. II. — Scioppius, *de Arte critic.* — Leuschner, *de Val. Acidalii vita, moribus et scriptis;* Leipzig et Liegnitz, 1757, in-8°. — Adelung, *Jöcher's Allegem. Gelehrten-Lexicon*, p. 163. — Saxius, *Onom. lit.*, IV, 35. — Val. H. Schmidt, *Ueber den Kritiker Valent. Acidalius;* Berl., 1819.

* **ACIER** (*Michl-Victor*), sculpteur français, né à Versailles, le 20 janvier 1736, mort en 1799. Il exécuta plusieurs beaux groupes pour la célèbre manufacture de porcelaine de Misnie en Saxe. Son chef-d'œuvre représente la mort du général Schwerin.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ACILIUS GLABRIO (*Manius*), célèbre magistrat et général romain, membre le plus connu de la *gens Acilia*, vivait dans le second siècle avant J.-C. Quoiqu'il fût de race plébéienne,

il remplit successivement les premières magistratures de la république. On le nomma tribun du peuple en l'an de Rome 553 (201 avant J.-C.), et après avoir appuyé P. Cornelius Scipion comme proconsul de la province d'Afrique, il fut élu, dans l'année suivante, décemvir des sacrifices, puis édile en l'an de Rome 557 (197 avant J.-C.), enfin, l'année suivante, préteur pérégrin. En cette dernière qualité, il étouffa en Étrurie une insurrection d'esclaves assez formidable. En 563 il fut nommé consul, après avoir échoué une première fois. Il fut alors chargé d'aller combattre Antiochus, roi de Syrie, très-redouté des Romains; en cas de réussite, il s'engagea solennellement à faire célébrer de grands jeux en l'honneur de Jupiter. Puis il passa en Thessalie, avec vingt mille hommes d'infanterie, deux mille cavaliers et quinze éléphants. A cette armée il joignit celle de Philippe, roi de Macédoine, alors ami des Romains, et soumit en peu de temps tout le pays jusqu'au Sperchius; Philippe de Mégalopolis, un des prétendants à la couronne de Macédoine, fut envoyé captif à Rome, et le roi illyrien Amynandre, chassé de son pays; Antiochus lui-même fut forcé de se retirer près des Thermopyles. Là se livra une bataille sanglante : Acilius la gagna par une attaque subite, faite avec des troupes fraîches, amenées par Caton, son lieutenant, qui avait occupé les défilés des montagnes. Antiochus regagna l'Asie; les Béotiens se soumirent; les villes d'Héraclée et de Lamia furent prises d'assaut. Quant aux Étoliens, dont le chef Damocrite avait, l'année précédente, menacé les Romains de porter la guerre jusqu'aux bords du Tibre, ils envoyèrent des ambassadeurs pour entrer en accommodement avec les Romains. Le consul exigea une soumission complète; et lorsque les envoyés voulaient faire quelques objections, il menaçait de les faire jeter dans les fers. Ils obtinrent pourtant une trêve de dix jours; mais ayant appris qu'Antiochus préparait de nouveau la guerre, ils concentrèrent leurs troupes près de Naupacte. Acilius franchit alors le mont Œta, et arriva devant cette ville; les ennemis, qui auraient pu arrêter sa marche avec une poignée de soldats, ne songèrent même pas à l'inquiéter, tant il s'était fait craindre. Comme le siége tirait en longueur, il permit aux assiégés, sur les conseils de Quintus Flaminius, d'envoyer des députés à Rome. Après avoir attendu en vain l'ouverture du congrès de la ligue achéenne, où il devait proposer le rappel des exilés d'Élide et de Sparte, Acilius s'empara de la Phocide; il était occupé à faire le blocus d'Amphise, lorsque son successeur, L. Corn. Scipion, vint prendre le commandement de l'armée. De retour à Rome (190 avant J.-C.), Acilius eut les honneurs du triomphe; déployant un faste inusité, il fit porter devant lui une quantité énorme de butin; mais il manquait à ce triomphe la présence de l'armée victorieuse, qui était restée en Grèce. Un an après il brigua la censure; le parti aristocratique, qui le détestait, comme un homme nouveau lui suscita des embarras et le fit accuser de malversations par deux tribuns du peuple. Porcius Caton, son ancien lieutenant, devenu son compétiteur, porta témoignage contre lui. Acilius s'étant désisté de sa candidature, le peuple ne voulut pas le condamner, et Caton, son compétiteur, ne fut pas nommé. On ne connaît pas l'époque de la mort d'Acilius. Après son retour de Grèce, il avait fait bâtir un temple en l'honneur de la Piété; son fils en fit la dédicace en y plaçant la statue équestre de son père en or pur, la première statue de ce métal jusqu'alors faite en Italie.

Manius Acilius Glabrio avait écrit les *Annales de Rome*, en grec. Ces annales, pleines de fables, selon le témoignage de Cicéron et de Tite-Live, qui les appellent *Libri Aciliani*, comprennent l'histoire de Rome depuis sa fondation jusque vers l'an 560 (194 ans avant J.-C.).

Tite-Live, XXXV, XXXVI, XXXVII. — Plutarque, *Cat. maj.*, 12-14. — Aurelius Victor, *Vir. illustr.*, 47, 54. — Appien, *Syr.*, 17-21. — Polybe, XX, 9, 10. — Cicéron, *de Officiis*, III, 32. — Valère Maxime, II, 5, 1. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — Pauly, *Real-Encyclopädie*.

ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an 91 de J.-C., avec M. Ulpius Trajan, qui depuis parvint à l'empire. Doué d'une force herculéenne, il combattit un lion aux jeux du cirque, et le tua sans avoir été blessé. Domitien le bannit, sous un prétexte frivole, et quatre années après il le fit mourir, comme coupable d'avoir tenté de troubler l'État.

Dion, LXVII. — Suétone, *Domit.* — Juvénal, *Satires*.

ACINDYNUS (*Grégoire*), moine grec, qui florissait au quatorzième siècle. Il est auteur d'un traité *de Essentia et operatione Dei*; Ingolstadt, 1616, in-4°, en grec en latin; et d'un *Traité contre Palamos*, qui soutenait avec les moines du mont Athos, surnommés les *Quiescentes*, que la lumière qui avait paru sur le mont Thabor était increée. On a aussi de lui, sur le même sujet, *Carmen iambicum de hæresibus Palamæ*, poëme imprimé dans le tome I de la *Græcia orthodoxa* de Léon Allatius.

Nicéphore Gregoras. — Jean Cantacuzène. — Sponde, *Annal. epitom.*, ad ann. J.-C. 1337 et 1350. — Leo Allatius., *Græc. orthodoxa*. — H. Wharton's *Appendix* à Cave, *Historia literaria*, II, 39, ad. ann. 1340. — Saxius, *Onomast. lit.*, II, 39. — Fabricius, *Bibl. græca*, XI, 507.

ACINDYNUS (*Septimius*), consul romain l'an 340 de J.-C., est connu par un trait singulier, qui mérite d'être rapporté. Étant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payait pas ses impôts, et le menaça de le faire pendre s'il ne s'acquittait pas à un jour marqué. Un très-riche particulier offrit à la femme du prisonnier, pour prix de ses faveurs, la somme réclamée par le créancier. Elle consulta son mari, qui, plus ennuyé de sa prison que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté au prix demandé. Le libertin, satisfait, donna à cette femme une bourse qui ne contenait que de la terre. Acindynus, instruit de cette

fourberie, condamna cet avare débauché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où il avait tiré la terre qui remplissait cette bourse. Saint Augustin, qui nous a transmis cette anecdote, a été accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari : il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle que si elle eût été commise par débauche.

Saint Augustin, *de Civit. Dei.*

* **ACINELLI** (N...), historien génois, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il est auteur d'un ouvrage (anonyme) souvent cité par Botta et Borbolotti, qui a pour titre : *della Storia di Genova, degli anni* 1745-47, *libri tre;* Gênes, 1748, in-8°. On y trouve des documents précis sur le gouvernement de la république de Gênes à cette époque. On n'a pas d'autre détail biographique sur cet historien.

* **ACK** (*Jean* ou *Johann*), peintre sur verre, vivait à Bruxelles vers le milieu du seizième siècle. Les magnifiques vitraux peints de Sainte-Gudule, à Bruxelles, représentant les portraits de Charles V et de sa famille, attribués à Jean de Bruxelles, sont de lui.

M. de Reiffenberg, *de la Peinture sur verre aux Pays-Bas*, dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, année 1832.

ACKER (*J.-Henri*), savant allemand de la fin du dix-septième et du commencement du dix-huitième siècle. Il fut professeur à l'université d'Iéna. On a de lui : *Epistolæ J. Sturmii Hieronymi Osovii et aliorum ad Rogerum Aschanium, cum ejusdem epistolis nunquam seorsim editis;* Leipzig, 1707, in-8°; — une *Dissertation latine sur les éloges ridicules*, dans le tome II des *Miscellanea lipsiensia;* Leipzig, 1716.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

ACKERMANN (*Conrad*), célèbre comique, né à Schwerin, en 1710, mort à Hambourg, en 1771. Il fut l'un des meilleurs acteurs de l'Allemagne et peut-être celui qui a le plus contribué à perfectionner le théâtre allemand. Après des voyages lucratifs à Pétersbourg et à Moscou, avec une troupe nombreuse et bien composée, il entreprit la direction du théâtre de Kœnigsberg, et en 1765 de celui de Hambourg; il jouit longtemps d'une vogue qui ne resta pas stérile pour sa fortune. Lessing s'intéressait vivement à ses succés, et s'y associa par les soins qu'il donnait à ce théâtre.

Meusel, *Deutsches Künstler-Lexicon.*

ACKERMANN (*Jean-Chrétien-Gottlieb*), médecin allemand, né à Zeulenrode, dans le Voigtland, le 17 février 1756, et mort le 9 mars 1801, à Altdorf. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par les soins d'un oncle qui était pasteur à Œttersdorf. A peine âgé de quinze ans, il alla étudier la médecine à Iéna, où il se fit remarquer par le professeur Baldinger, qui se chargea du soin de diriger ses études, et l'emmena à Gœttingue en 1773. De là Ackermann se rendit à Halle, où pendant deux ans il fit des cours particuliers. En 1778 il s'établit dans sa ville natale, dont on venait de le nommer *physicus* (médecin judiciaire), et y resta jusqu'en 1786, où il accepta la chaire de chimie qui lui fut offerte à Altdorf en Franconie. Ce fut dans cette ville qu'il passa le reste de ses jours. Il y devint en 1794 professeur de pathologie et de thérapeutique, et y mourut, à l'âge de cinquante-cinq ans. — On a de lui un grand nombre de mémoires de médecine et diverses traductions. Il a concouru à l'édition de la *Bibliotheca græca* de Jean-Albert Fabricius, que le savant helléniste Théophile-Christophe Harles publia, de 1790 à 1796, à Hambourg. Enfin, outre les *Vies d'Hippocrate*, de *Théophraste*, de *Dioscoride*, d'*Arétée*, de *Rufus d'Éphèse* et de *Galien*, on a de lui : *Institutiones historiæ medicinæ*, Nuremb., 1792, in-8°; un *Manuel de médecine militaire* (en allemand), Leipzig, 1792, 2 vol. in-8°; un *Traité des maladies des savants* (en allemand), Nuremberg, 1717, in-8°, ouvrage fort curieux, et la *Vie de J.-Conrad Dippel* (en allemand), Leipzig, 1781, in-8°.

Biographie médicale.

ACKERMANN (*Rodolphe*), publiciste et industriel, naquit en 1764, à Schneeberg, en Saxe, où son père était sellier, et mourut le 30 mars 1834. Après avoir reçu l'instruction élémentaire dans l'école de sa ville natale, et avoir appris la profession de son père, il se mit à voyager en compagnon ouvrier. Il résida quelque temps à Paris et à Bruxelles, et vint à Londres, où il fit connaissance avec un Allemand nommé Facius, qui avait entrepris et dirigeait avec succès le *Journal des modes*. Ackermann publia dans ce recueil des dessins de voitures et de calèches, inventés, dessinés et coloriés par lui-même. La nouveauté et l'élégance de ces ouvrages excitèrent l'attention générale, et il reçut bientôt de tous côtés des commandes de dessins. Ce fut alors qu'il commença à se livrer au commerce des objets d'arts; et par son activité, son attention et son exactitude, il prospéra en peu de temps, au point qu'ayant épousé une Anglaise et étant devenu citoyen de Londres, il fonda dans le Strand, au centre de la ville, l'établissement connu sous le nom de Dépôt des arts (*Repository of arts*), qui est une des curiosités de cette capitale, et qui donne de l'emploi à plusieurs centaines de personnes. Un journal intitulé *Repository of arts, literature and fashions*, fut, depuis 1814, publié en anglais par les soins d'Ackermann; chaque numéro renferme trois ou quatre belles planches coloriées. Depuis longtemps il avait entrepris une série d'opuscules topographiques, dans lesquels se montre toute la perfection de la gravure anglaise à l'aqua-tinta; ces opuscules forment une petite bibliothèque de poche, et par la vérité du dessin et l'élégance de l'exécution ils sur-

passent toutes les publications du même genre. De nombreuses traductions en espagnol d'ouvrages écrits en anglais et en d'autres langues furent publiées par Ackermann et envoyées en Amérique, où son fils aîné, établi au Mexique, contribuait à répandre les chefs-d'œuvre des lettres et des arts. En 1823 il fonda en Angleterre la publication de ces élégants almanachs de poche qui sont connus sous le nom de *Forget me not*. — Peu d'hommes ont eu une existence aussi bien remplie qu'Ackermann. Il fut un des membres les plus actifs de l'association philanthropique fondée en 1813 pour secourir les Allemands que la guerre avait plongés dans la misère. Il parvint l'un des premiers à rendre imperméables les étoffes de laine, de fil, et même les cuirs, et fit pendant quelque temps un commerce considérable de ces objets. Ce fut lui qui aida le chimiste Accum à établir l'éclairage par le gaz hydrogène carboné. Il inventa aussi des essieux mobiles propres à empêcher les voitures de verser. Enfin, dans un voyage qu'il fit dans sa patrie, en 1818, il visita Senefelder, l'inventeur de la lithographie; et ayant acquis auprès de lui des connaissances dans cet art, il fonda à Londres une imprimerie lithographique très-considérable. Ackermann employait plus de six cents personnes par jour. Le roi de Saxe lui fit remettre peu de temps avant sa mort la croix de l'ordre du Mérite civil. [*Conversations-Lexicon*.]

Biographical dictionary.

* ACKNER (*Michel-Jean*), archéologue transylvain, né à Schasbourg, en Transylvanie, le 25 janvier 1782; il étudia la théologie et l'histoire à Wittenberg et à Gœttingue; il visita la France, l'Italie et toute la chaîne des Karpathes, où il fit des observations minéralogiques intéressantes. Il enseigna pendant treize ans la philosophie et l'archéologie au gymnase de Hermanstadt, et remplit actuellement les fonctions de premier pasteur protestant de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Antiqua Musei Parisiorum;* Cibinii, 1809; — *la Minéralogie de la Transylvanie;* Hermanstadt, 1847 (en cours de publication); — des articles archéologiques et géologiques sur la Transylvanie, dans les *Archives* de Ch. Schœller; Hermanstadt, 1833-41.

Oesterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne, 1851.

* ACKWORTH (*George*), jurisconsulte et théologien anglais, vivait sous la reine Marie. On a de lui : *Oratio encomiastica in Buceri restitutionem, habita* en 1560; imprimé dans les *Scripta anglicana* de Bucer, 1577, in-fol.; — *Prolegomenon libri duo, de visibili Rom. anarchia, contra Nic. Sanderi Monarchiam;* Lond., 1573, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ACLOQUE (*André-Arnoult*), né à Amiens, vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Sens, vers 1810. Brasseur de bière à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine, il fut nommé, le 14 juillet 1789, représentant de sa commune, puis successivement président de son district et chef de bataillon de la garde nationale. Dans la tumultueuse journée du 20 juin 1792, étant de garde au château, il resta constamment auprès de Louis XVI. Ce prince, ayant mis sur sa tête un bonnet rouge que lui avaient présenté les hommes des faubourgs, s'appuya sur Acloque pour haranguer le peuple. Quelque temps après, Acloque se retira à Sens, ne voulant plus se trouver sur le théâtre de la révolution.

Biographie des contemporains.

ACLOQUE DE SAINT-ANDRÉ (*André*), fils du précédent, exerça à Paris un commerce de vinaigre et de moutarde. En janvier 1814, il fut nommé chef de la onzième légion de la garde nationale. Il prêta serment de fidélité à Napoléon le 23 du même mois, et signa, conjointement avec les officiers de la garde nationale, une adresse où il disait entre autres : « Partez, sire, avec « sécurité; que nulle inquiétude sur le sort de ce « que vous avez, de ce que nous avons de plus « cher, ne trouble vos grandes pensées : allez, « avec nos enfants et nos frères, repousser le fé« roce ennemi qui ravage nos provinces; fiers du « dépôt sacré que vous remettez à notre foi, nous « défendrons votre capitale et votre trône contre « tous les genres d'ennemis... » Le 6 avril, Acloque envoya au sénat son adhésion à la déchéance de Napoléon et à l'exclusion de son fils et de sa famille de tout droit à l'hérédité du trône de France. Le 19 décembre 1814 Acloque fut nommé membre de la Légion d'honneur, et le 31 janvier 1815 le roi l'anoblit, en l'autorisant à ajouter à son nom celui de chevalier de Saint-André, nom de la rue qu'il habitait. On ignore l'époque de la mort de ce chevalier.

Biographie des contemporains.

ACOLUTH (*André*), orientaliste allemand, né à Bernstad, le 6 mars 1654, et mort à Breslau, le 4 novembre 1704. On raconte qu'à l'âge de six ans il savait déjà l'hébreu. On a de lui : une édition du *Coran* en quatre langues, avec une traduction, sous le titre : Τετραπλᾶ *Alcoranica, sive specimen Alcorani quadrilinguis, arabici, persici, turcici, latini;* Berlin, 1701, in-fol.; — *Abadias armenus et latinus, cum annotationibus;* Leipz., 1680, in-4° : cet ouvrage est le premier qu'on ait imprimé en Allemagne avec des caractères arméniens; l'auteur avait été obligé de les faire fondre à ses frais; — *de Aquis amoris zelotipiæ;* Leipz., 1682, in-8° : écrit rempli d'érudition rabbinique. Acoluth avait soutenu l'identité de l'arménien avec l'ancienne langue de l'Égypte.

Baumgarten, *Hallische Bibliothek*, t. III, p. 377. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

ACOMAT, capitaine au service de Bajazet II vers le commencement du seizième siècle. Il était fils de Chersech, prince de Montevera, et s'appelait *Étienne* avant d'avoir embrassé l'islamisme, par un désespoir d'amour. Acomat ac-

compagna le sultan dans son expédition contre les Vénitiens, qui possédaient la Morée, et sauva une partie de la garnison chrétienne, après la prise de Modon. Ce fut lui qui obtint de Bajazet II pour Jean Lascaris, envoyé de Laurent de Médicis, de rechercher les manuscrits grecs ensevelis dans les bibliothèques de l'empire de l'Orient depuis la conquête des Turcs. On ignore l'époque de sa mort.

Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*.

ACOMINATUS, *Voy*. NICÉTAS.

ACONZIO ou **ACONITIUS** (*Jacques*), philosophe italien, né à Trente, le 7 septembre 1492, et mort à Londres, le 11 mai 1566. Il se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Élisabeth, qui accepta la dédicace de son livre *de Stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, etc., libri VIII*; Bâle, 1565 et 1610, in-8°. Cet ouvrage, traduit en français, Bâle, 1565, in-4° (édition estimée), et Delft, 1611 et 1624, in-8°, fut loué par quelques protestants et blâmé par d'autres. Selden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi bene, nil melius; ubi male, nemo pejus*. Le but de l'auteur était de réduire à un très-petit nombre les dogmes nécessaires à la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. Comme il n'adoptait pas tous les principes de Calvin, les disciples de ce sectaire l'accusèrent de tolérantisme comme d'un crime; mais il leur répondit comme Jésus-Christ à ses disciples : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes. » Du reste, son livre est écrit avec méthode et d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Le traité des *Stratagèmes de Satan* fut réimprimé à Amsterdam; 1674, in-8°. On a encore de lui : *de Methodo, sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratione libellus*; Bâle, 1558, in-8°. L'ouvrage intitulé *Ars muniendorum oppidorum*, en latin et en italien; Genève, 1585, ne paraît pas être d'Aconzio. *Voyez*, pour plus de détails, le tome VI des *Observationes selectæ ad rem litterariam spectantes*.

Gramer, in *Epistol. ad Lutherum*. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Tiraboschi, *della Letteratura italiana*, t. VII. — *Oesterreichisches Biographisches-Lexicon*.

* **ACON-KŒVER** (*Étienne*), auteur arménien, archevêque de Sunia, né le 20 novembre 1740, mort à Venise, le 23 janvier 1824. Il fut supérieur du couvent des Arméniens de Saint-Lazare à Venise, et fonda les colléges arméniens à Constantinople et à Astracan. Outre plusieurs écrits théologiques et un abrégé de la géographie de Busching, on a de lui la *Vie de Mechitar*, fondateur du couvent de Saint-Lazare; Venise, 1810, in-8°.

Planton, *Elogio di Stefano Acongio Köver*; Venise, 1825. — Sukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 194.

ACORIS, roi d'Égypte, successeur de Néphérée, mourut en 374 avant J.-C. Il se ligua, en 386, avec Évagoras, roi de Chypre, contre Artaxercès Mnémon, roi de Perse. Évagoras fut vaincu et forcé de faire la paix. Gaos, amiral perse rebelle, autre allié d'Acoris, fut assassiné bientôt après. Ces deux événements ne découragèrent pas le roi d'Égypte, qui rassembla vers l'an 377 un grand nombre de mercenaires, presque tous Grecs, et mit à leur tête Chabrias d'Athènes, bien que les Athéniens fussent alors en paix avec le roi de Perse. Pharnabaze, général d'Artaxercès, demanda aux Athéniens le rappel de Chabrias, et l'envoi d'Iphicrate comme auxiliaire des Perses. Ces deux demandes furent accueillies, et les Perses se disposaient à envahir l'Égypte avec une armée considérable, lorsque Acoris mourut avant que les préparatifs de guerre faits contre lui fussent achevés. L. J.

Diodore de Sicile, lib. XV. — Eusèbe. — Photius.

ACOSTA (*Christophe*), médecin et naturaliste portugais, né au commencement du seizième siècle, à Mozambique, mort en 1580. Entraîné par le goût des voyages, il se rendit en Asie pour y chercher des drogues; il fut pris par les pirates, et racheta sa liberté par une forte rançon. Après un séjour de plusieurs années aux Indes orientales, particulièrement à Goa, colonie portugaise, Acosta revint en Europe, et se fixa à Burgos, où il exerça la médecine jusqu'à la fin de sa vie. C'est dans cette ville qu'il fit paraître, peu de temps avant sa mort, un ouvrage fort intéressant, sous le titre : *Tratado de las drogas y medicinas de las Indias orientales, con sus plantas*; Burgos, 1578, in-4°. Cet ouvrage, encore aujourd'hui consulté avec fruit, fut traduit en italien par Guilandini; Venise, 1585, in-4°. L'Écluse le traduisit en latin, avec des remarques judicieuses, dans ses *Exotica*; Anvers, 1585, in-8°, à la suite de Garcia da Orta, qu'Acosta a souvent copié. Monardez en fit une traduction française; Lyon, 1619, in-8°. On y trouve les premiers renseignements sur *les parvetta indica, cerbera manghas, hyperanthera moringa*, et *mimosa indica*. On a encore d'Acosta la relation de ses voyages, et un livre à la louange des femmes, dédié à Catherine d'Autriche; Venise, 1592, in-4°.

Van der Linden, *de Scriptoribus medic.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana*. — K. Sprengel, *Historia rei herbariæ*.

ACOSTA (*Emmanuel*), jésuite portugais du seizième siècle. Il a publié en portugais un ouvrage que le P. Maffeï a traduit en latin, sous le titre : *Rerum a societate Jesu in Oriente gestarum, ad annum 1568, Commentar.*, libri IV; Dillingen, 1571, in-8°. Cette édition renferme aussi des lettres de l'auteur sur les missions du Japon.

Alegambe, *Bibliotheca script. Soc. Jes.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana*.

ACOSTA (*Gabriel*), théologien portugais, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1616, chancelier et professeur de théologie à l'université de Coïmbre. Il a laissé des *Commentaires sur le quarante-neuvième chapitre de la Genèse, sur Ruth, les Lamentations de Jérémie, Jonas et Malachie*; Lyon, 1641, in-fol.

Nic. Antonio, *Biblioth. hispan.*

* **ACOSTA** (*Joaquim*), colonel du génie au service de l'Amérique centrale. Cet Américain est aujourd'hui l'un des géographes et des historiens les plus distingués de son pays. Après avoir servi de bonne heure dans l'armée colombienne, il visita les régions peu connues de la Nouvelle-Grenade. En 1834 on le voit exécuter une excursion scientifique depuis la vallée del Socorro jusqu'à celle de la Magdalena, en compagnie du docteur Cespedes, botaniste distingué. Nommé en 1841 au commandement d'un corps de troupes, il passa d'Antioquia à Ansermas, en suivant les traces du licencié Vadillo depuis Caramanta, et vérifiant, comme il le dit, l'authenticité des récits fournis par les chroniques. Le colonel Joaquim Acosta ne se contenta pas de voir dans leur patrie même des nations qui, telles que les *Chibchas*, par exemple, constituaient jadis une civilisation si originale; il entreprit des recherches dans les archives locales, afin de former enfin le corps d'histoire qui manque à son pays. C'est à la poursuite de ce but qu'il a visité l'Espagne en 1845, et qu'ensuite il a demeuré plusieurs années en France, où tous les amis des sciences ont été témoins de ses généreux efforts pour éclaircir les points douteux de l'histoire et de la géographie de l'Amérique du Sud. On lui doit une excellente carte du territoire de la Nouvelle-Grenade; et il a publié en 1848 l'ouvrage suivant, destiné surtout, comme il le dit, à la jeunesse américaine : *Compendio historico del descubrimento y colonizacion de la Nueva Granada en el siglo decimo sexto*; Paris, in-8°, carte et fig. Il a rendu un service tout aussi réel à son pays en faisant réimprimer un livre du savant et infortuné Caldas, si fréquemment cité par l'illustre de Humboldt, et qui était devenu introuvable; il a paru un an après le *Compendio*, sous le titre que nous reproduisons ici : *Semenario de la Nueva-Granada, miscelanea de ciencias, literatura, artes e industria, publicada por una sociedad de patriotas granadinos, bajo la direction de Francisco Jozé de Caldas; nueva edicion, corregida, aumentada con varios opusculos inéditos de F.-J. de Caldas*, etc.; Paris, 1849, gr. in-8°, avec portrait et cartes. Bien que le colonel Acosta n'ait pas mis son nom sur le titre de ce précieux volume, préférable sous tous les rapports à l'original, nous savons que c'est à ses soins éclairés et à ceux de M. A. Lasserre, éditeur instruit de tant de bons livres espagnols, qu'on le doit. Le colonel a signé de ses initiales d'ailleurs une excellente notice sur Caldas, qui se trouve en tête de l'ouvrage. Le bulletin de la Société de géographie publiait récemment des documents archéologiques du plus haut intérêt, envoyés de la Nouvelle-Grenade à M. Jomard par le colonel Acosta, qui réside aujourd'hui à Santa-Fé de Bogota. FERDINAND DENIS.

Documents particuliers.

ACOSTA (*Joseph*), jésuite, né à Medina-del-Campo, vers l'année 1540, mort le 15 février 1599. Envoyé au Nouveau-Monde comme provincial de l'ordre des jésuites au Pérou, il travailla avec ardeur à la conversion des Indiens. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages théologiques, et une *Histoire naturelle et morale des Indes*, qui n'est pas sans mérite. Cette histoire parut à Séville, en 1591, in-8°, et fut traduite en plusieurs langues. Après un long séjour en Amérique, Joseph d'Acosta revint en Espagne, et mourut à Salamanque, où il avait exercé les fonctions de recteur de l'université.

Ribadeneira et Alegambe, *Bibl. scriptor. Soc. Jesu.* — Nic. Antonio, *Biblioth. hisp.*

ACOSTA (*Uriel*), surnommé *le Jurista*, né vers la fin du seizième siècle, à Oporto, mort en 1647. Son père avait quitté la religion de ses ancêtres, celle d'Israel, pour embrasser le christianisme, qu'il professait avec une sorte d'enthousiasme. Le jeune Acosta fut élevé dans les mêmes principes, et sa piété attira l'attention sur lui. Dès sa première jeunesse, il s'occupa avec ardeur des Saintes Écritures, lut et relut le Nouveau Testament, et en médita profondément le sens. Nommé à vingt-cinq ans trésorier d'un chapitre, il sembla destiné à une carrière brillante. Mais depuis longtemps des doutes troublaient son âme : ne pouvant concevoir le mystère de la révélation, et trouvant mille objections au dogme de la divinité du Christ, il en vint à nier la vérité du christianisme. Il hésita un instant entre le naturalisme et la religion de Moïse : le besoin de se rallier à une communauté fondée sur des doctrines positives le décida pour cette dernière; et afin de s'y livrer en toute sûreté, il quitta même, avec sa mère et ses frères, le Portugal, et se rendit à Amsterdam, où il passa le reste de ses jours. S'étant soumis à la circoncision, il changea son nom de *Gabriel* en celui d'*Uriel*, et fut pendant quelque temps un membre zélé de la communauté juive. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir que le judaïsme d'alors était bien éloigné de la religion des Hébreux, telle que l'étude des livres de Moïse la lui avait fait concevoir; les rabbins et les talmudistes l'avaient défigurée en la surchargeant d'une foule de cérémonies puériles. Cette observation l'affecta vivement; il ne put en dissimuler la cause, et la communiqua au public dans un écrit dont les rabbins empêchèrent la publication. Mais quelques-unes de ses thèses ayant été divulguées, ils crurent devoir y répondre par une réfutation, dont le médecin Samuel de Silva fut l'auteur. Provoqué de cette manière, Acosta ne put garder le silence; il se défendit dans un opus-

cule publié d'abord en portugais, et puis dans une traduction latine, sous le titre : *Examen das tradiçoens phariseas conferidas con a ley escrita*. Cet écrit, in-8°, imprimé sans indication d'année, à Amsterdam, mais qui est de 1624, fit beaucoup de bruit. Acosta ne se contentait plus d'attaquer les rabbins; déjà il niait la mission divine de Moïse, comme il avait nié celle de Jésus-Christ, et alla jusqu'à ébranler le dogme de l'immortalité de l'âme. Les rabbins eurent donc aisément prise sur lui, et l'accusèrent devant le magistrat d'Amsterdam d'être un impie qui sapait les fondements de toute religion. Il fut mis en prison, son ouvrage fut confisqué, et il ne recouvra la liberté qu'en payant une amende et en fournissant caution pour sa conduite future. Ces persécutions n'eurent d'autre résultat que de le fortifier davantage dans sa conviction; aussi finit-il par être excommunié. Pendant quinze ans il se tint à l'écart, nourrissant une haine secrète contre ses coréligionnaires et empêchant quelques chrétiens, dégoûtés de leur religion, de se convertir comme lui à celle des Israélites; mais bientôt, fatigué des avanies auxquelles il se voyait en butte, il se déclara prêt à subir telle amende qu'on voudrait, pour être admis de nouveau dans la synagogue. Le châtiment qu'on lui infligea passa toute mesure. Pendant un service solennel il fut traîné dans la synagogue, où, en présence de toute la communauté, il fut déshabillé jusqu'à la ceinture, puis frappé de trente-neuf coups de fouet, et étendu sur le seuil de la porte principale; là tous les assistants passèrent sur son corps, pendant que le prédicateur prononçait son absolution. De tels outrages lui firent perdre patience; il ne songea plus qu'à se venger, et il courut d'abord chez un cousin qui l'avait persécuté, dans l'intention de lui ôter la vie. Il manqua son coup, et se brûla la cervelle d'un second pistolet qu'il portait sur lui. Parmi ses papiers on trouva sa vie, écrite de sa main; Limborch la publia en 1687, sous le titre *Exemplar vitæ humanæ*, en l'accompagnant d'une réfutation. [*Enc. des g. du m.*, avec add.].

Jellinek, *Vie et doctrine d'Acosta* (en allem.); Zerbst, 1847. — L'*Autobiographie d'Acosta* a été publiée en latin et en allemand à Leipzig; 1847, in-8°. — Gutzkow a fait d'Acosta le sujet d'un roman (Leipzig, 1834) et d'une tragédie (Leipzig, 1850, 2e édition).

* **ACOUMÈNE** (Ἀκουμενός), médecin grec, vivait à Athènes dans le cinquième siècle avant J.-C. Ami de Socrate, il eut pour fils Eryximaque, qui fut aussi médecin et qui figure dans le *Banquet* de Platon. Acoumène est mentionné dans le recueil publié pour la première fois par Leo Allatius, sous le titre de *Epistolæ Socratis et socraticorum;* Paris, 1637, in-4°, et réimprimé par Orelli, Leipzig, 1815, in-8°.

Platon, *Phædr.*, *Protageras Symposium*. — Xénophon, *Memor. Socr.*, III, 13. — *Epistolæ Socratis et socraticorum*, p. XIV.

* **ACQUA** (*Christofano dell'*), graveur italien, vivait à Vicence vers la fin du dix-huitième siècle. Parmi ses ouvrages on remarque un portrait de Frédéric le Grand et les planches de l'édition de Métastase; Venise, 1781.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Strutt, *Dictionary of engravers*.

***ACQUAVIVA** (*André-Matthieu*), duc d'Atri et de Teramo, né en 1466, mort vers 1520. Issu d'une des premières familles de Naples et fils d'un capitaine très-renommé, il partagea sa vie entre la guerre et les lettres, qu'il cultivait avec goût et protégeait avec munificence. Quand Charles VIII, roi de France, parut en Italie, Acquaviva prit parti pour lui, et plus tard il combattit glorieusement la domination espagnole. Étant tombé aux mains de Gonzalve de Cordoue, il fut conduit en Espagne pour y servir d'ornement au triomphe du vainqueur. L'étude adoucit sa captivité; il publia un traité sur l'un des écrits moraux de Plutarque. Rendu à la liberté, il revint dans sa patrie consacrer sa fortune à l'éclat et aux progrès des lettres. Beaucoup d'auteurs contemporains lui ont payé un tribut de reconnaissance dans des panégyriques et dans des dédicaces. Il avait une imprimerie dans son palais; les poésies de Sannazar et d'autres y furent imprimées, sous ses yeux. [*Enc. des g. du m.*]

Giannone, *Storia civile*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Colletta, *Storia del reame di Napoli*.

* **ACQUEVILLE** (*C.-L.*, sieur D'), prieur d'Acqueville vers le milieu du dix-septième siècle. Il attribue à une pierre nommée *yiade* la vertu de guérir la gravelle. On a sur les effets de cette pierre un petit opuscule composé par M. D. S. R., docteur en médecine, intitulé : *Discours touchant les merveilleux effets de la pierre divine du sieur d'Acqueville;* Paris, Louis Billaire, 1681, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque impériale.

* **ACQUI** (*Jacob* D'), religieux dominicain, d'Acqui, en Piémont, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il a écrit en latin une *chronique* inédite, depuis la création du monde jusqu'au pape Boniface VIII. On en trouve des copies manuscrites dans les bibliothèques de Milan et de Turin.

Muratori, *Antiquit. Ital.*, vol. III.

ACQUINO (*Juvenalis* D'), chroniqueur piémontais, vivait dans la seconde moitié du quinzième et au commencement du seizième siècle. On a de lui, en latin, une *chronique du Piémont*, depuis l'année 1475 jusqu'en 1515, imprimée dans *Monumenta historiæ patriæ* (*sc. Sardiniæ*) *scriptorum*, t. III, 1839.

Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoye*, 1660.

***ACQUISTI** (*Luigi* ou *Louis*), sculpteur italien, né à Forli, en 1744, mort en 1824. Il travailla longtemps à Bologne, à Rome et à Milan. Son chef-d'œuvre, exécuté en 1805, est le groupe de Vénus apaisant Mars, dans la villa Sommariva, sur le lac de Côme.

Nagler, *Allgem. Künst.-Lexicon*.

ACRAGAS, célèbre sculpteur grec, gravant sur l'or et sur l'argent. Pline avait vu dans le temple de Bacchus à Rhodes des coupes où cet artiste avait gravé des chasses, des bacchantes et des centaures.

Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIII, c. 12.

ACREL (*Olof*) chirurgien suédois, né aux environs de Stockholm, en 1717, mort dans cette capitale, en 1807. Il était destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais un goût décidé l'ayant entraîné vers les sciences physiques, on le laissa suivre la carrière médicale. Après des études assidues et les voyages les plus instructifs dans diverses parties de l'Europe, il vint à Paris, et servit quelque temps dans l'armée française en qualité de chirurgien. Il retourna dans sa patrie à vingt-huit ans. Il devint membre de la Société de chirurgie de Suède, agrégé à l'Académie des sciences de Stockholm, puis président de cette société savante, associé étranger de l'Académie royale de chirurgie de Paris, professeur de chirurgie et premier chirurgien du lazaret de Stockholm. Plus tard, il réunit à ces fonctions celles de membre de la commission royale de santé, et de directeur général de tous les hôpitaux de Suède. Ses principaux ouvrages sont relatifs aux plaies récentes, aux opérations de la fistule et de la cataracte. Ils ont pour titres : *Traité sur les plaies récentes*; Stockholm, 1745; — *Observations de chirurgie*; ibid., 1750; — *Dissertation sur l'opération de la cataracte*; ibid., 1766; — *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*; ibid., 1767.

Biographie médicale, I, 38.

ACRON ou **AGRON**, médecin grec, né à Agrigente, vers l'an 460 avant J.-C. Il délivra Athènes de la peste qui ravageait la Grèce, au commencement de la guerre du Péloponnèse. A cet effet, il fit allumer de grands feux dans les rues et sur les places publiques. Selon Acron, le meilleur médecin était celui qui raisonnait le moins. On croit qu'il fut le chef de l'empirisme.

Plutarque, *de Iside et Osir.* — Diogène Laert., *de Vit. phil.*, lib. VIII. — Paul Égineète, l. II, ch. XXXV. — Castellan, *Vit. medic.*, c. XII. — Fabricius, *Bibl. græc.*, ed. vet., XIII, 32. — Leclerc et Sprengel, *Hist. de la medecine.*

ACRON ou **ACRO** (*Helenius*), scoliaste, vivait vers la fin du quatrième siècle, à en juger par son commentaire sur les *Adelphes* de Térence, dont Sosipater Charisius rapporte plusieurs fragments dans sa Grammaire. Son principal ouvrage est un commentaire sur *Horace*, imprimé à Milan, en 1474, in-4°, et reproduit dans *Quinti Horatii Flacc. Oper.*, in-folio., sans date, goth. (attribué aux presses de George Laver), ainsi que dans l'édition de Bâle, 1555, in-fol., et Leipzig, 1570, in-8°.

Gesner, *Bibl*, 10, lib. II.

* **ACRON** (*Jean*), théologien protestant, né en 1505, dans une petite ville de la Frise, mort vers 1635. Il fut successivement ministre à Wesel en Prusse, à Doventry en Angleterre, à Groningue dans les Pays-Bas, et à Francfort. On a de lui : *Elenchus orthodoxus pseudo-religionis romano-catholicæ*; Daventry, 1615, in-4°; — *Problema de studio sacræ theologiæ recte instituendo, et de concionibus ecclesiasticis apte formandis et habendis*; Franeker, 1618, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

ACRON DE BUMA (*Jean*), poëte hollandais du dix-septième siècle. On a de lui en latin un poëme curieux, intitulé : *Irenarchia europæa, sive forum festivum in quo de belli et pacis usu atque abusu causæ dicuntur; cum quatuor elegiis præliminariis*; Harderovici, 1678, in-8°. A la suite de quelques exemplaires de cet ouvrage on trouve un autre petit poëme du même auteur, sous ce titre : *Hyems sesqui-millesima centesima septuagesima nona, genuinis sermonibus delineata*; ibid., 1679. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque impériale.

ACRONIUS ou **ACRON** (*Jean*), médecin hollandais, né en 1520, à Acron, village de la Frise, d'où il a tiré son nom. Il professa la médecine et les mathématiques à Bâle, et mourut dans cette ville, en 1563. On a de lui des traités *Sur le mouvement de la terre, sur la sphère*, etc. (voy. *Scriptores Frisiæ*, p. 104). Ces traités sont inédits.

Val. André, *Bibliothèque des Pays-Bas.* — Bayle, *Dictionnaire critique.*

ACRONIUS (*Ruardus*), Frison de naissance, donna, en 1601, à Schiedam, une explication du catéchisme de Heidelberg, sous le titre d'*Enarrationes catechisticæ*, vol. in-4°. On a aussi de lui une réfutation de l'ouvrage d'Uitenbogaar sur le pouvoir des magistrats temporels dans les affaires ecclésiastiques. Il se signala par le zèle de son orthodoxie dans les disputes avec les remontrants.

Voetius, *Polit. eccles.* — Bayle, *Dict. critique.*

ACROPOLITE (*George*), chroniqueur byzantin, né à Constantinople, en 1220, mort en 1282. Il eut l'emploi de logothète, sorte de contrôleur général des finances, à la cour de Michel Paléologue; de là le surnom de *Logothète* qu'on lui donne. Il fut chargé de conclure la paix avec Michel d'Épire, et se trouva au nombre des juges de Michel Comnène, soupçonné d'une conspiration politique. Théodore Lascaris, son élève, le fit gouverneur des provinces occidentales de l'empire. Enfin, Michel Paléologue l'envoya comme ambassadeur auprès de Constantin, prince de Bulgarie, et lui confia diverses négociations importantes. Son *Histoire*, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est la meilleure, et très-rare. Cet ouvrage, qui est d'autant plus exact que l'auteur a écrit ce qui s'est passé sous ses yeux, commence où finit Nicétas, et s'étend depuis l'année 1205 jusqu'à

l'expulsion des empereurs français en 1261. Léon Allatius et Douza ont commenté cet histoire.

Cave, *Historia literaria*, II, 312. — Saxius, *Onomasticon. lit.*, II, 316. — Fabricius, *Bibl. græc.*, VII, 764, etc.

ACROPOLITE (*Constantin*), auteur byzantin, fils de George Acropolite, vivait à Constantinople dans la dernière moitié du treizième et au commencement du quatorzième siècle. On a de lui des discours contre les Latins, des homélies et des éloges de saints, imprimés dans les t. II et VIII des *Acta sanctorum*.

Cave, *Historia literaria scriptorum ecclesiasticorum*, ad annum 1270. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VII, p. 766.

ACROTATUS, fils de Cléomène II, roi de Sparte, vivait au quatrième siècle avant J.-C. Il n'est connu que par une expédition contre Agathocle, tyran de Syracuse, vers 313. Cette expédition, qui échoua, avait été tentée malgré les éphores. Les Agrigentins, qui avaient appelé Acrotatus à leur secours, se lassèrent bientôt de ses débauches et de son orgueil, et le forcèrent à repartir pour Sparte. On ne sait rien de plus sur l'existence de ce prince, qui mourut du vivant de son père, et que Pausanias a confondu à tort avec un autre Acrotatus, fils d'Areus.

Pausanias. — Plutarque, *Agis* et *Cléom.*

ACROTATUS, roi de Sparte, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il était fils d'Areus, de la famille des Agides, et le vingt-sixième prince de cette maison, qui régnait sur Sparte depuis Aristodème. Il monta sur le trône en l'an 265 avant J.-C., et ne régna qu'une année. Avant son avénement au trône, et pendant l'absence de son père, qui se trouvait en Crète, il se distingua par l'énergique résistance qu'il opposa à Pyrrhus, lorsque ce prince vint investir Sparte, en 272. On lit dans Plutarque le récit de cette défense héroïque, à laquelle les femmes elles-mêmes prirent une part glorieuse. Les Spartiates, secourus par leur roi Areus, revenu de Crète, et par les troupes d'Antigone, roi de Macédoine, contraignirent Pyrrhus à lever le siége de leur ville. Acrotatus fut tué dans une bataille contre Aristodème, tyran de Mégalopodis, et les Lacédémoniens essuyèrent une sanglante défaite. Pausanias appelle par méprise le roi de Sparte Acrotatus fils de Cléomène II. Le fils de Cléomène II, qui portait aussi le nom d'Acrotatus, était le grand-père de celui qui fait le sujet de cet article. L. J.

Pausanias. — Plutarque, *Vie de Pyrrhus*. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

ACSENCAR-AL-BOURSKY, connu aussi sous les noms de *Borsequin*, *Borgel*, *Burgoldas*, ou *Burso*, gouverneur de Mossoul en 1114; il se fit connaître des croisés par sa bravoure et son adresse. En 1121 et 1122 il fut occupé par le calife Mostarched à délivrer Bagdad du rebelle Dobaïs. En 1124 il fut assassiné par les Ismaéliens, au moment où il se disposait à combattre les Francs.

Michaud, *Histoire des croisades*.

ACTISANES, roi d'Éthiopie, détrôna Amœnophis, roi d'Égypte, et réunit un moment sous son sceptre l'Éthiopie et l'Égypte. Il purgea ses États des brigands qui les infestaient : il fit couper le nez aux coupables, et les envoya dans une colonie pénitentiaire située dans le désert, entre l'Égypte et l'Arabie.

Diodore, liv. I, c. 60. — Strabon, liv. XVI. — Pline, liv. V.

ACTIUS. *Voy.* **AZZO VISCONTI**.

* **ACTON**, évêque de Verceil en 944, a laissé : un *Capitulaire* en cent articles, qui fait partie du recueil de D'Achéry; — *Polyticon*, abrégé de philosophie morale; — des *lettres*, des *discours*, des *commentaires*. Ces divers ouvrages ont été recueillis en 1768, par Baronzio; Verceil, 2 vol. in-fol.

Leland et Pitsena, *de Scriptoribus Angl.*

ACTON (*Joseph*), homme d'État, né à Besançon, en 1737, mort en 1808. Ses parents étaient des Irlandais établis en France. Après avoir achevé ses études, il prit du service dans la marine française, mais la quitta bientôt pour entrer dans celle de Toscane; il fut employé dans l'expédition espagnole contre les Barbaresques, et eut le bonheur de s'y distinguer. Ce premier succès lui donna l'occasion de se vouer au service de la marine de Naples, et l'amena à la cour voluptueuse de cette capitale, où il sut gagner la bienveillance de la reine Caroline. Il fut successivement ministre de la marine, de la guerre, directeur des finances, et enfin premier ministre. Dans ce poste, il se lia intimement avec l'ambassadeur anglais Hamilton; ces deux personnages eurent sur le sort de Naples une influence désastreuse. Acton fournit un nouvel exemple du danger de confier le gouvernement à des favoris. Sa haine implacable contre la France l'excita, pendant la guerre d'Italie, aux mesures les plus atroces, dont, en dernier résultat, les effets devinrent funestes à la famille régnante. En 1798, Acton accompagna le roi Ferdinand dans la fameuse expédition du général autrichien Mack contre l'armée française. Précédemment, il avait présidé une junte extraordinaire qui, sous les yeux de Nelson, immola à ses haines politiques un nombre considérable de victimes dans toutes les classes de la société. Après la malheureuse issue de l'expédition de Mack, Acton fut éloigné définitivement, mais trop tard, de la direction des affaires. Il mourut à l'âge de soixante-onze ans, en Sicile, où il s'était retiré dès 1803. [*Conversations Lexicon*.]

Colleta, *Storia del regno di Napoli*.

ACTUARIUS (*Jean*), médecin grec du Bas-Empire. Le nom d'*Actuarius* s'appliquait généralement aux médecins titulaires de la cour de Constantinople; mais il se donna plus particulièrement à Jean, fils de Zacharie, qui vivait selon les uns au onzième siècle, selon les autres au douzième, et selon d'autres, enfin, au

treizième et même au quatorzième siècle. C'est assez dire que l'on ne sait rien sur la vie de ce médecin. On a de lui : *Methodus medendi libri sex ;* Venise, in-4°, 1554, et Paris, 1566, in-8° ; — deux livres *Sur les esprits animaux ;* Paris, 1557, in-8° ; Leipsick, 1774, in-8°, éd. donnée par Fischer (texte grec seul) ; — sept livres *Sur les urines*, dont Léon de Nola publia en 1519 une version latine, réimprimée à Paris, 1548, et à Utrecht, 1670. Tous ces ouvrages sont réunis dans *Actuarii Opera ;* Paris, in-8° ; Lyon, 1556, 3 vol. in-12, et dans le recueil de Henri Estienne, intitulé *Medicæ artis principes*. A l'exemple des médecins arabes, il décrit, dans son *Methodus medendi*, un grand nombre de médicaments composés et des eaux distillées, comme celle de rose, de plantain, de lierre, etc. C'est à Actuarius que la médecine doit l'emploi de la casse, du séné et de la manne. Les emprunts que firent les médecins grecs aux écrivains arabes n'étaient pas toujours faits avec discernement : ils trahissent souvent une ignorance profonde tout à la fois de la langue arabe et de la matière médicale.

Gesner, *Biblioth.* — Martillinus, *Lindeno renovato.* — Du Cange, *Glossar. græcitatis.* — Castellan, *de Vita medicor.* — Bayle, *Dict. critique.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, vol. XII, p. 635. — Haller, *Bibl., medic. pract.*, tome I, p. 319. — Freind, *Hist. of physic.* — Sprengel, *Histoire de la médecine.*

ACUNA (*Christoval* D'), missionnaire espagnol, né en 1597, à Burgos, mort dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre des Jésuites, et parcourut pendant plusieurs années le Chili et le Pérou, en prêchant l'Évangile aux sauvages indiens. Son nom est mêlé aux premières explorations du fleuve des Amazones.

Lorsque le courageux Texeira eut remonté pour la première fois le cours immense de l'Amazone, il trouva à Quito toute la population émerveillée de sa constance et de son courage ; mais il ne put donner que de vagues renseignements sur les régions qu'il avait traversées, en surmontant tant d'obstacles, que le voyage dura un an. Une exploration plus fructueuse pour la science et plus utile au commerce fût résolue. D. Pedro de Toledo y Leiva, quinzième vice-roi du Pérou, comprit l'avantage qui pourrait résulter pour l'Amérique méridionale, réunie alors sous la même couronne, d'une seconde expédition : il confirma Pedro Texeira dans le commandement de la flottille qui devait descendre le fleuve après l'avoir si heureusement remonté ; mais lui donna deux hommes à la fois instruits et intelligents pour les observations scientifiques qui devaient résulter d'une si vaste exploration. Le collége des Jésuites de Quito adhéra au désir du vice-roi ; le P. Christoval d'Acuña, alors recteur de Cuenca, et le P. Andres de Artieda, professeur de théologie à l'université de San-Gregorio, furent choisis par le père provincial Francisco Fuentès pour remplir cette mission difficile, où il fallait autant de science que d'énergie. Les deux religieux quittèrent le collége de Quito, pour s'embarquer avec Texeira, le 16 février 1639. Ils ne commencèrent pas leur grand voyage, comme on le suppose généralement, au port de Payamino, mais bien sur le Napo. Dès le début de l'expédition, le P Christoval d'Acuña commença ses observations hydrographiques, et poursuivit ses calculs pour offrir enfin à l'Europe quelques données positives sur le plus grand fleuve de l'Amérique, et il réunit divers renseignements ethnographiques. Ces diverses observations n'employèrent pas tout à fait un an ; l'expédition arriva au Parà le 12 décembre 1639. Lorsque la flottille parvint sur le bord de la mer, nul bâtiment n'avait été préparé par l'autorité pour porter la nouvelle de son arrivée en Europe. Christoval d'Acuña mit à profit son séjour forcé dans la capitale de l'Amazonie à la rédaction du voyage qu'il voulait publier, et au mois de mars 1640 il s'embarqua avec son compagnon de voyage pour venir rendre compte à Madrid du succès de l'expédition. Dès l'année 1640, Acuña présenta au conseil général des Indes le fruit de ses travaux, en y joignant les certificats de Pedro Texeira attestant leur véracité. Mais jamais époque n'avait été plus mal choisie pour publier un tel voyage : le Portugal venait de se séparer violemment de l'Espagne ; dans son cours immense le fleuve des Amazones ne baignait déjà plus les terres soumises à une même monarchie, et ses flots ne pouvaient plus servir les mêmes intérêts. Déçus dans leurs espérances par cette circonstance politique, les deux religieux songèrent à partir pour l'Amérique, après plus d'un an de séjour à la cour. Le P. Artieda prit son passage sur l'un des galions qui partaient de Cadix ; et après avoir touché à Carthagène, en 1643, il se rendit à Quito. Le P. Acuña, désespéré de voir lui échapper le fruit de ses travaux, ne se hâta point d'effectuer son retour, espérant que la rébellion du Portugal aurait un terme, comme on disait alors. Au milieu des agitations produites par l'avénement de Jean IV, les réclamations de l'intrépide explorateur trouvèrent peu d'écho et il dut retourner én Amérique. Il survécut bien peu de temps aux déceptions douloureuses qu'il avait ressenties si amèrement, et mourut en se rendant de Panama à Lima pour s'entendre avec le vice-roi. Les détails que nous donnons ainsi que les dates précises sont extraits d'un livre fort peu connu en France, imprimé à Quito même, et dont M. Ternaux Compans n'a donné que la première partie dans sa précieuse *Collection de relations rares ou inédites relatives à l'Amérique méridionale.* Nous voulons parler de l'histoire due à un jésuite espagnol fixé en Italie, et que l'on a publié seulement en 1841, quoiqu'elle fût écrite dès l'année 1789. Cet ouvrage, intitulé *Historia del Reyno de*

Quito en la America meridional, contredit sur plusieurs points importants les notices biographiques antérieures. Nous ignorons sur quelles autorités, par exemple, s'est appuyé Alphonse de Beauchamp pour faire vivre l'intrépide explorateur jusqu'en 1675, et pour le faire mourir à Lima, après avoir été à Rome comme procurateur de l'Ordre, et être devenu censeur (*calificador*) du saint office à Madrid. Alegambe et Sotvell, sans être aussi explicites sur l'époque de la mort, font mention également du voyage d'Acuña en Italie et de ses relations avec l'inquisition. Nous sommes convaincu, pour notre part, de l'exactitude de la version de Velasco, qui avait longtemps résidé à Rome, et qui devait avoir recueilli tous les documents nécessaires pour compléter la biographie qu'il méditait. Nicolas Antonio, qui pourrait faire ici autorité, se tait malheureusement sur tous les événements de la vie si agitée du voyageur; il cite seulement le titre de son livre, et il le cite d'une façon incomplète. La relation du P. Christoval Acuña est intitulée *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas, al qual fue, y se hizo por orden de Su Magestad, el año de* 1639, *por la provincia de Quito en los reynos del Perù; Madrid, en la imprenta del Reyno*, 1641, in-4°; elle se termine par un mémoire où l'auteur sollicite du roi la conquête et la colonisation religieuse des pays qu'il a découverts. Ce livre célèbre fut traduit en anglais (Londres, 1698, in-8°), et en français par Gomberville sous le titre de *Relation de la rivière des Amazones*; Paris, 1682, 4 volumes réunis en deux, dont le 1er renferme des relations sur le même sujet, antérieures à celle de C. d'Acuña. Vicente Salvá s'élève avec raison contre les récits mensongers qui ont été faits sur la prodigieuse rareté du livre original d'Acuña. Il n'est point vrai, comme le répandit Gomberville, et comme l'a répété avec nombre de géographes la Biographie Universelle, que Philippe IV ait fait détruire tous les exemplaires de l'ouvrage lors de son apparition. Son excessive rareté vient tout simplement du petit nombre d'exemplaires auquel il fut tiré, et de l'empressement que l'on mit à se le procurer (1). Cette rareté a été d'ailleurs fort exagérée, et le savant bibliographe le prouve (Voy. *Repertorio americano*, t. II, p. 57). L'ouvrage d'Acuña a été presque entièrement copié par le P. Manuel Rodriguez, dans la relation intitulée *El Marañon y Amazonas*; 1684, in-fol. FERDINAND DENIS.

Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum à Ribadeneira, recognitum à Sotvello; Romæ, 1677, p. 138. — Rodriguez, *El Marañon y Amazonas*; Madrid, 1684, p. 151. — Southey, *History of Brazil*, I, 584-622.

ACUÑA (*don Pedro Bravo* DE), gouverneur espagnol des îles Philippines, conquérant des îles Moluques, mort en 1606. Il suivit la carrière des armes, et se distingua d'abord dans la bataille de Lépante, livrée contre les Turcs en 1572. En 1593, il fut nommé capitaine général de la province de Carthagène et de Terre-Ferme. Il repoussa à diverses reprises les attaques des Anglais, et, obtint, en récompense de ses services, la place de gouverneur général des îles Philippines, où il arriva en 1602. Les Hollandais et les Anglais commençaient alors à naviguer dans ces parages; les premiers avaient déjà fondé un petit établissement aux Moluques. Acuña résolut de s'emparer de ces îles, et de chasser les Hollandais de la mer des Indes. Après avoir réprimé une insurrection des Chinois à Manille, il partit de Manille le 15 janvier 1606, à la tête d'une flotte bien équipée, à laquelle vint se joindre le roi de Tidor, et le 1er avril suivant il attaqua Ternate. Les Espagnols firent des prodiges de valeur, et s'emparèrent de la capitale des Moluques. Les princes indigènes furent soumis, et s'engagèrent à payer un tribut au roi d'Espagne. Acuña retourna à Manille, traînant à sa suite le roi de Ternate, et mourut trente-deux jours après son triomphe. On prétend qu'il fut empoisonné par ses ennemis. — Nicolas Antonio cite Acuña comme auteur de deux rapports, l'un sur « l'insurrection des Chinois à Manille » en 1603, et l'autre « sur la perte du navire *Sainte-Marguerite* près de l'île de Carpana, l'une des Ladrones. » Aucun de ces rapports ne paraît avoir été imprimé. F. H.

Bart. de Argensola, *Conquista de las islas Molucas*; Madrid, 1609. — Van Kampen, *Geschiedenis der Nederlanders buiten Europa*, t. I, p. 154. — N. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*, t. II, p. 164.

*****ACUÑA** (*Hernando* DE), poëte espagnol, mort à Grenade en 1580. Il avait suivi la carrière militaire, et fit partie de l'expédition de Charles-Quint à Tunis. A la demande de cet empereur, il traduisit en espagnol *le Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche; Anvers, 1553, in-4°. Les autres ouvrages d'Acuña furent publiés, après sa mort, par les soins de sa femme, sous le titre de *Varias Poesias*; Madrid, 1591, in-4°.

Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid*, t. II, p. 387; IV, 403. — Sedano, *Parnaso español*, t. II, p. 25. — Quintana, *Poesias selectas castillanas*, édit. 1807, t. I, p. 38. — N. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*, t. I, p. 366.

*****ACUÑA** (*Juan Adarve* DE), prieur de Villeneuve d'Andujar et visiteur de l'évêché de Jaën, probablement le frère du précédent, publia un ouvrage fort curieux, sous ce titre : *Discursos de las effigies y verdaderos retratos non manufactos del santo rostro y cuerpo de Christo, desde el principio del Mundo, y que la santa Veronica que se guarda en la iglesia de Jaen es una del duplicado o triplicado que Christo N. S. Dio a la B. muger Veronica*; en Villanueva de Andujar, 1637, in-fol. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

*****ACUÑA** (*Nicolas Adarve* DE), vicaire-général de l'évêché de Jaën, fut chargé avec le licencié Gabriel de Saro de procéder à une enquête

(1) On en trouve des exemplaires au *British Museum* et à la Bibliothèque nationale.

treizième et même au quatorzième siècle. C'est assez dire que l'on ne sait rien sur la vie de ce médecin. On a de lui : *Methodus medendi libri sex ;* Venise, in-4°, 1554, et Paris, 1566, in-8° ; — deux livres *Sur les esprits animaux ;* Paris, 1557, in-8° ; Leipsick, 1774, in-8°, éd. donnée par Fischer (texte grec seul) ; — sept livres *Sur les urines*, dont Léon de Nola publia en 1519 une version latine, réimprimée à Paris, 1548, et à Utrecht, 1670. Tous ces ouvrages sont réunis dans *Actuarii Opera ;* Paris, in-8° ; Lyon, 1556, 3 vol. in-12, et dans le recueil de Henri Estienne, intitulé *Medicæ artis principes*. A l'exemple des médecins arabes, il décrit, dans son *Methodus medendi*, un grand nombre de médicaments composés et des eaux distillées, comme celle de rose, de plantain, de lierre, etc. C'est à Actuarius que la médecine doit l'emploi de la casse, du séné et de la manne. Les emprunts que firent les médecins grecs aux écrivains arabes n'étaient pas toujours faits avec discernement : ils trahissent souvent une ignorance profonde tout à la fois de la langue arabe et de la matière médicale.

Gesner, *Biblioth.* — Martillinus, *Lindeno renovato*. — Du Cange, *Glossar. græcitatis*. — Castellan, *de Vita medicor*. — Bayle, *Dict. critique*. — Fabricius, *Bibl. græc.*, vol. XII, p. 635. — Haller, *Bibl.*, *medic. pract.*, tome I, p. 319. — Freind, *Hist. of physic*. — Sprengel, *Histoire de la médecine*.

ACUNA (*Christoval* D'), missionnaire espagnol, né en 1597, à Burgos, mort dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il entra à l'âge de quinze ans dans l'ordre des Jésuites, et parcourut pendant plusieurs années le Chili et le Pérou, en prêchant l'Évangile aux sauvages indiens. Son nom est mêlé aux premières explorations du fleuve des Amazones.

Lorsque le courageux Texeira eut remonté pour la première fois le cours immense de l'Amazone, il trouva à Quito toute la population émerveillée de sa constance et de son courage ; mais il ne put donner que de vagues renseignements sur les régions qu'il avait traversées, en surmontant tant d'obstacles, que le voyage dura un an. Une exploration plus fructueuse pour la science et plus utile au commerce fût résolue. D. Pedro de Toledo y Leiva, quinzième vice-roi du Pérou, comprit l'avantage qui pourrait résulter pour l'Amérique méridionale, réunie alors sous la même couronne, d'une seconde expédition : il confirma Pedro Texeira dans le commandement de la flottille qui devait descendre le fleuve après l'avoir si heureusement remonté ; mais lui donna deux hommes à la fois instruits et intelligents pour les observations scientifiques qui devaient résulter d'une si vaste exploration. Le collége des Jésuites de Quito adhéra au désir du vice-roi ; le P. Christoval d'Acuña, alors recteur de Cuenca, et le P. Andres de Artieda, professeur de théologie à l'université de San-Gregorio, furent choisis par le père provincial Francisco Fuentès pour remplir cette mission difficile, où il fallait autant de science que d'énergie. Les deux religieux quittèrent le collége de Quito, pour s'embarquer avec Texeira, le 16 février 1639. Ils ne commencèrent pas leur grand voyage, comme on le suppose généralement, au port de Payamino, mais bien sur le Napo. Dès le début de l'expédition, le P Christoval d'Acuña commença ses observations hydrographiques, et poursuivit ses calculs pour offrir enfin à l'Europe quelques données positives sur le plus grand fleuve de l'Amérique, et il réunit divers renseignements ethnographiques. Ces diverses observations n'employèrent pas tout à fait un an ; l'expédition arriva au Parà le 12 décembre 1639. Lorsque la flottille parvint sur le bord de la mer, nul bâtiment n'avait été préparé par l'autorité pour porter la nouvelle de son arrivée en Europe. Christoval d'Acuña mit à profit son séjour forcé dans la capitale de l'Amazonie à la rédaction du voyage qu'il voulait publier, et au mois de mars 1640 il s'embarqua avec son compagnon de voyage pour venir rendre compte à Madrid du succès de l'expédition. Dès l'année 1640, Acuña présenta au conseil général des Indes le fruit de ses travaux, en y joignant les certificats de Pedro Texeira attestant leur véracité. Mais jamais époque n'avait été plus mal choisie pour publier un tel voyage : le Portugal venait de se séparer violemment de l'Espagne ; dans son cours immense le fleuve des Amazones ne baignait déjà plus les terres soumises à une même monarchie, et ses flots ne pouvaient plus servir les mêmes intérêts. Déçus dans leurs espérances par cette circonstance politique, les deux religieux songèrent à partir pour l'Amérique, après plus d'un an de séjour à la cour. Le P. Artieda prit son passage sur l'un des galions qui partaient de Cadix ; et après avoir touché à Carthagène, en 1643, il se rendit à Quito. Le P. Acuña, désespéré de voir lui échapper le fruit de ses travaux, ne se hâta point d'effectuer son retour, espérant que la rébellion du Portugal aurait un terme, comme on disait alors. Au milieu des agitations produites par l'avénement de Jean IV, les réclamations de l'intrépide explorateur trouvèrent peu d'écho et il dut retourner en Amérique. Il survécut bien peu de temps aux déceptions douloureuses qu'il avait ressenties si amèrement, et mourut en se rendant de Panama à Lima pour s'entendre avec le vice-roi. Les détails que nous donnons ainsi que les dates précises sont extraits d'un livre fort peu connu en France, imprimé à Quito même, et dont M. Ternaux Compans n'a donné que la première partie dans sa précieuse *Collection de relations rares ou inédites relatives à l'Amérique méridionale*. Nous voulons parler de l'histoire due à un jésuite espagnol fixé en Italie, et que l'on a publié seulement en 1841, quoiqu'elle fût écrite dès l'année 1789. Cet ouvrage, intitulé *Historia del Reyno de*

Quito en la America meridional, contredit sur plusieurs points importants les notices biographiques antérieures. Nous ignorons sur quelles autorités, par exemple, s'est appuyé Alphonse de Beauchamp pour faire vivre l'intrépide explorateur jusqu'en 1675, et pour le faire mourir à Lima, après avoir été à Rome comme procurateur de l'Ordre, et être devenu censeur (*calificador*) du saint office à Madrid. Alegambe et Sotvell, sans être aussi explicites sur l'époque de la mort, font mention également du voyage d'Acuña en Italie et de ses relations avec l'inquisition. Nous sommes convaincu, pour notre part, de l'exactitude de la version de Velasco, qui avait longtemps résidé à Rome, et qui devait avoir recueilli tous les documents nécessaires pour compléter la biographie qu'il méditait. Nicolas Antonio, qui pourrait faire ici autorité, se tait malheureusement sur tous les événements de la vie si agitée du voyageur; il cite seulement le titre de son livre, et il le cite d'une façon incomplète. La relation du P. Christoval Acuña est intitulée *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas, al qual fue, y se hizo por orden de Su Magestad, el año de* 1639, *por la provincia de Quito en los reynos del Perù; Madrid, en la imprenta del Reyno*, 1641, in-4°; elle se termine par un mémoire où l'auteur sollicite du roi la conquête et la colonisation religieuse des pays qu'il a découverts. Ce livre célèbre fut traduit en anglais (Londres, 1698, in-8°), et en français par Gomberville sous le titre de *Relation de la rivière des Amazones*; Paris, 1682, 4 volumes réunis en deux, dont le 1er renferme des relations sur le même sujet, antérieures à celle de C. d'Acuña. Vicente Salvá s'élève avec raison contre les récits mensongers qui ont été faits sur la prodigieuse rareté du livre original d'Acuña. Il n'est point vrai, comme le répandit Gomberville, et comme l'a répété avec nombre de géographes la Biographie Universelle, que Philippe IV ait fait détruire tous les exemplaires de l'ouvrage lors de son apparition. Son excessive rareté vient tout simplement du petit nombre d'exemplaires auquel il fut tiré, et de l'empressement que l'on mit à se le procurer (1). Cette rareté a été d'ailleurs fort exagérée, et le savant bibliographe le prouve (Voy. *Repertorio americano*, t. II, p. 57). L'ouvrage d'Acuña a été presque entièrement copié par le P. Manuel Rodriguez, dans la relation intitulée *El Marañon y Amazonas*; 1684, in-fol. FERDINAND DENIS.

Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum à Ribadeneira, *recognitum* à Sotvello; Romæ, 1677, p. 138. — Rodriguez, *El Marañon y Amazonas*; Madrid, 1684, p. 151. — Southey, *History of Brazil*, I, 584-622.

ACUÑA (*don Pedro Bravo* DE), gouverneur espagnol des îles Philippines, conquérant des îles Moluques, mort en 1606. Il suivit la carrière des armes, et se distingua d'abord dans la bataille de Lépante, livrée contre les Turcs en 1572. En 1593, il fut nommé capitaine général de la province de Carthagène et de Terre-Ferme. Il repoussa à diverses reprises les attaques des Anglais, et, obtint, en récompense de ses services, la place de gouverneur général des îles Philippines, où il arriva en 1602. Les Hollandais et les Anglais commençaient alors à naviguer dans ces parages; les premiers avaient déjà fondé un petit établissement aux Moluques. Acuña résolut de s'emparer de ces îles, et de chasser les Hollandais de la mer des Indes. Après avoir réprimé une insurrection des Chinois à Manille, il partit de Manille le 15 janvier 1606, à la tête d'une flotte bien équipée, à laquelle vint se joindre le roi de Tidor, et le 1er avril suivant il attaqua Ternate. Les Espagnols firent des prodiges de valeur, et s'emparèrent de la capitale des Moluques. Les princes indigènes furent soumis, et s'engagèrent à payer un tribut au roi d'Espagne. Acuña retourna à Manille, traînant à sa suite le roi de Ternate, et mourut trente-deux jours après son triomphe. On prétend qu'il fut empoisonné par ses ennemis. — Nicolas Antonio cite Acuña comme auteur de deux rapports, l'un sur « l'insurrection des Chinois à Manille » en 1603, et l'autre « sur la perte du navire *Sainte-Marguerite* près de l'île de Carpana, l'une des Ladrones. » Aucun de ces rapports ne paraît avoir été imprimé. F. H.

Bart. de Argensola, *Conquista de las islas Molucas*; Madrid, 1609. — Van Kampen, *Geschiedenis der Nederlanders buiten Europa*, t. I, p. 184. — N. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*, t. II, p. 164.

*ACUÑA (*Hernando* DE), poëte espagnol, mort à Grenade en 1580. Il avait suivi la carrière militaire, et fit partie de l'expédition de Charles-Quint à Tunis. A la demande de cet empereur, il traduisit en espagnol *le Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche; Anvers, 1553, in-4°. Les autres ouvrages d'Acuña furent publiés, après sa mort, par les soins de sa femme, sous le titre de *Varias Poesias*; Madrid, 1591, in-4°.

Alvarez y Baena, *Hijos de Madrid*, t. II, p. 387; IV, 408. — Sedano, *Parnaso español*, t. II, p. 25. — Quintana, *Poesias selectas castillanas*, édit. 1807, t. I, p. 38. — N. Antonio, *Biblioth. Hisp. Nova*, t. I, p. 366.

*ACUÑA (*Juan Adarve* DE), prieur de Villeneuve d'Andujar et visiteur de l'évêché de Jaën, probablement le frère du précédent, publia un ouvrage fort curieux, sous ce titre : *Discursos de las effigies y verdaderos retratos non manufactos del santo rostro y cuerpo de Christo, desde el principio del Mundo, y que la santa Veronica que se guarda en la iglesia de Jaen es una del duplicado o triplicado que Christo N. S. Dio a la B. muger Veronica*; en Villanueva de Andujar, 1637, in-fol. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

*ACUÑA (*Nicolas Adarve* DE), vicaire-général de l'évêché de Jaën, fut chargé avec le licencié Gabriel de Saro de procéder à une enquête

(1) On en trouve des exemplaires au *British Museum* et à la Bibliothèque nationale.

sur des débris humains et des instruments de supplice trouvés au mois de mai 1628 près des murailles de la ville d'Arjona. Le résultat de cette remarquable enquête parut sous ce titre : *Relacion y memorial sacado de las informaciones que se an hecho, a cerca de los prodigios y maravillas que se an visto al pie de la muralla y torres de Alcaçar de la villa de Arjona, y en los huessos y cenizas que alli se hallaron ;* en Jaën, 1630, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ACUNHA. *Voy.* CUNHA.

ACUSILAS, ACUSILAÜS, historien grec d'Argos, vivait, selon Josèphe, un peu avant l'expédition de Darius (485 avant J.-C.). Il passe pour le second historien prosaïste qu'ait eu la Grèce; Cadmus de Milet fut le premier. Acusilas ayant trouvé dans un champ quelques tables d'airain chargées d'inscriptions, conçut l'idée de rassembler tous les monuments de cette espèce pour composer l'histoire généalogique des anciennes familles, et remonter par là jusqu'à l'arrivée des colonies étrangères qui civilisèrent la Grèce. Sturz a recueilli les *Fragments* peu considérables de cet écrivain, et les a publiés à la suite de ceux de Phérécyde; Gera, 1798, in-8°; ils sont au nombre de trente-six, et n'occupent que neuf pages. Quelques écrivains l'ont mis au nombre de sept sages, au lieu du tyran Périandre.

Josèphe, *Ant. judaic.*, lib. I, et *Adv. Apion.* — Apollodore, lib. II, *Bibli.* — Strab., liv. X. — Cicéron, lib. II, *De oratore.* — Vossius, *De hist. græc.*, lib. I et IV, et *De philolog.*, c. XIII, § 2. — Fragments des historiens grecs publiés par Ch. Müller dans la *Bibl. des auteurs grecs* de F. Didot, t. I.

ACUTO (*Jean*), célèbre condottière anglais du quatorzième siècle, dont le véritable nom était *Hawkwood*. Chef d'une bande d'aventuriers appelée *la compagnie anglaise blanche*, il vendit ses services à plusieurs princes et républiques de l'Italie. En 1363, il aida Barnabas Visconti à rétablir la paix entre Pise et Florence; en 1371, on le retrouve dans la ligue du pape Grégoire XI contre les Visconti, qu'il battit sur le Panaro et au pont de Chiesi (5 janvier et 8 mai 1372). Trois ans après, on le voit ravager le territoire de Florence, toujours par l'ordre du pape; les Florentins, pour se racheter d'une extermination complète, furent obligés de lui compter 130,000 florins d'or. Les troubles de Naples lui ouvrent, en 1382, un nouveau champ à exploiter. C'est, dit-on, par le conseil d'Acuto que Charles III laissa se fondre d'elle-même, par la famine, l'armée de son compétiteur Louis d'Anjou. En 1387, Acuto aida François Ier de Carrare, seigneur de Padoue, contre Antoine della Scala de Vérone et contre les Vénitiens. En 1390, dans la guerre de Florence et de Bologne contre les Visconti, Acuto eut à combattre un autre condottière célèbre, Jacques del Verme, à la solde des Visconti. Il s'avança jusqu'à Brescia et à quatre milles de Milan. Après la déconfiture de son auxiliaire le comte d'Armagnac sous les murs d'Alexandrie, Acuto se retira dans la plaine véronaise, et établit son camp sur une colline. Del Verme ouvrit les digues de l'Adige et changea cette colline en une île; en même temps il envoya à son antagoniste un renard enfermé dans une cage. « Le renard, lui fit répondre Acuto, n'a pas du tout l'air triste, et il saura très-bien se tirer de ce pas. » En effet, il franchit les eaux en plein jour avec six mille cavaliers, atteignit Castelbaldo, passa l'Adige à sec, et revint à Florence sans avoir essuyé de grandes pertes. Il mourut quelque temps après.

***ACZEWICZ** (*Albert-Alexandre*), poëte polonais panégyriste, né en Lithuanie vers 1610, mort à Cracovie vers 1680. Après avoir fait ses études à l'académie de Wilna, il vint à Cracovie, et devint professeur de l'université de cette ville. Il publia un poëme intitulé *Victrices eruditi certaminis laureæ ; Cracoviæ, apud Schedel*, 1672, in-fol. L. CH.

J. Juscynski, *Dictionnaire des poëtes polonais ;* Cracovie, 1820, in-8°, 2 volumes.

ADA, sœur et femme d'Hydriée, reine d'une partie de la Carie, province de l'Asie mineure, vers l'an 334 avant J.-C. A la nouvelle de l'approche d'Alexandre le Grand, elle alla au-devant de lui, lui remit les clefs de la ville d'Alinde, et l'adopta pour son fils. Ce prince, non content de lui laisser son pays, y ajouta le reste de la Carie.

Diodore et Quinte-Curce.

***ADA-BAR-AHABA** ou **AHAVAH**, célèbre rabbin et astronome, né à Babylone vers l'an 183 de J.-C., mort à un âge très-avancé. Il paraît avoir le premier déterminé les véritables points des solstices et des équinoxes. Dans ses calculs, il porta l'année solaire à 365 jours 5 heures 0^h,997 et 0^m,048, divisant l'heure en mille parties ou minutes, et la minute en mille secondes. Cette correction a été adoptée par tous les Juifs, et introduite dans leurs almanachs. L'ouvrage d'Ada sur la réforme du calendrier, et son *Tekuphoth* ou calcul des révolutions planétaires, sont probablement perdus.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. I, p. 62. — Wolf, *Bibliotheca hebræa*, t. I, p. 100. — *Juchasin*, p. 76-94.

ADAD, descendant d'Ésaü, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il combattit les Madianites, qu'il défit dans une plaine qui s'appelait *le champ de Moab ;* en souvenir de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *Monceau*, à cause du grand nombre de morts qui y furent entassés. (*Voy.* I *Reg.* XI, 17.)

Un autre *Adad* était fils du roi de l'Idumée orientale; il s'enfuit en Égypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée (1028 avant J.-C.). Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Égypte, où il fut bien reçu par Pha-

raon, qui lui assigna une terre, et lui donna pour épouse la sœur de la reine.

II Samuel, ch. 8 et 10. — I Chron., chap. 19. — Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. VII et IX.

* **ADADUROV** (*Vasil Eudokimovitch*), savant russe, né à Saint-Pétersbourg le 15 mars 1709, mort dans sa ville natale le 5 novembre 1780. Il fut nommé en 1762 curateur de l'université de Moscou, et en 1778, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg. On a de lui plusieurs livres élémentaires sur l'orthographe de la langue russe, sur l'arithmétique et la mécanique. Il fut précepteur de l'impératrice Catherine II.

Eugenius, *Rusk. Pisatelei.*

* **ADÆUS** ou **ADDÆUS** (Ἀδδαῖος), poëte grec, natif de la Macédoine, vivait vers 320 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que quelques épigrammes. Selon Jacobs, il ne faut pas le confondre avec Addæus de Mitylène, dont il nous reste aussi quelques épigrammes, et qui avait écrit deux ouvrages en prose (περὶ Διαθέσεως et περὶ Ἀγαλματοποιῶν).

Athénée, *Deipnosoph.*, XI, 471 ; XIII, 606. — *Anthologia græca*, t. VI, 228; VII, 51; X, 20. — Brunck, *Analect.*, t. II, 224.

ADAIR (*James-Makittrik*), médecin écossais, né en 1728, mort en 1802 à Harrowgate, dans le comté d'York. Il se fit remarquer par son habileté et ses querelles avec plusieurs de ses confrères, particulièrement avec Philippe Thicknesse. Il exerça longtemps son art à Bath, et fut nommé médecin des troupes coloniales à Antigoa. Ses principaux ouvrages ont pour titre : 1° *Medical cautions for the consideration of Invalids, those especially who resort to Bath*; Bath, 1786, in-8° ; — 2° *Unanswerable arguments against the abolition of the slave-trade*; 1789, in-8°; — 3° *Essai sur les maladies à la mode* (*fashionable diseases*); 1789, in-8° ; — 4° *Anecdotes of a physician metaphorically defunct* (sous le pseudonyme de Benjamin Goosequil); 1790, in-8° ; — 5° *A philosophical and medical sketch of the natural history of the Human Body and Mind*; Bath, 1787, in-8°.

Chalmer's *Biographical Dictionary*. — Watt's *Bibliotheca britannica*.

* **ADAIR** (*James*), voyageur et marchand anglais, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il résida quatre ans parmi les tribus sauvages de l'Amérique du Nord, et publia un ouvrage intéressant, intitulé *History of the american Indians, particulary those nations adjoining of the Mississipi, East and West Florida, Georgia, South and North Carolina and Virginia*; Boston, 1770, in-4°; réimprimé à Londres en 1775. L'auteur y cherche à démontrer que les Indiens de l'Amérique septentrionale descendent d'une colonie juive.

Biographical Dictionary. — Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, p. 483.

ADALARD. *Voy*. **ADALHARD**.

ADALBERON, archevêque de Reims, chancelier de France, né vers le commencement du dixième siècle, mort le 5 janvier 988. Fils de Geoffroi, comte d'Ardenne, il se distingua comme prélat et comme ministre sous Lothaire, Louis V et Hugues Capet. Il combla de bienfaits l'église et le chapitre de Reims. Adalberon présida plusieurs conciles, où il parla en évêque zélé pour la discipline et les droits de l'Église. On trouve plusieurs lettres de lui parmi celles de Gerbert, et deux de ses sermons dans la Chronique de Moissac.

Alberic., *in Chron.* — Sainte-Marthe, *Gall. christiana*.

ADALBERON (*Ascelin* ou *Azelin*), prélat français, né vers le milieu du dixième siècle, mort le 19 juillet 1030. Il fut ordonné évêque de Laon en 977, par le précédent. Prélat ambitieux, il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet Arnould, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avait donné un asile dans sa ville épiscopale. Il eut des démêlés très-vifs avec le célèbre Gerbert, devenu son métropolitain, et nuisit à sa réputation par son commerce intime avec la veuve de Lothaire. Il est auteur d'un *Poëme satirique* en quatre cent trente vers hexamètres, dédié au roi Robert; Paris, Dupuis, 1663, in-8°. Adrien de Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du *Panégyrique de l'empereur Bérenger*. On y trouve quelques traits curieux d'histoire. Il existe d'Adalberon quelques écrits inédits.

ADALBERT Ier, marquis de Lucques et duc de Toscane, mort entre 884 et 890. Il fut rétabli en 847 dans le duché de Toscane, dont son père Boniface II avait été dépouillé par l'empereur Lothaire Ier. Il soutint Carloman contre Charles le Chauve dévoué au pape Jean VIII, et méprisa l'excommunication lancée contre lui.

ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, régnait de 890 à 917. A cette époque les grands feudataires se disputaient les lambeaux de l'empire de Charlemagne. Il eut des querelles sanglantes avec l'empereur, Guido, duc de Spolète, et Arnolphe, roi d'Allemagne. On le regarde comme la tige de la maison d'Este.

ADALBERT, roi d'Italie, fut associé au trône le 15 décembre 950 par son père Bérenger II, envoyé contre l'empereur Othon I, qui entreprit en 961 la conquête de l'Italie. Adalbert fut abandonné de son armée, et se réfugia auprès de Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople. Après l'année 968, l'histoire n'en parle plus.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, père de Bérenger II, roi d'Italie, mourut en 925. Le marquisat d'Ivrée, qui comprenait la plus grande partie du Piémont, était la clef du passage des Alpes. Adalbert appela deux fois, en 899 et 921, des concurrents français à la couronne d'Italie, pour en dépouiller Bérenger Ier, dont il avait épousé en premières noces la fille Gisèle. Mais il échoua dans ses tentatives, et son beau-père lui pardonna.

Grævius, *Thesaurus antiq.*, et *Hist. Italiæ*. — Muratori, *Antiq. Ital. medii ævi*, et *Annali d'Italia*.

***ADALBERT** (*Henri-Guillaume*), prince de* Prusse, né à Berlin le 29 octobre 1811, fils du prince Guillaume, oncle de Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse. Il suivit, comme tous les membres de la famille royale de Prusse, la carrière militaire, et manifesta de bonne heure le désir de voyager. En 1826, il visita la Hollande; en 1832, il parcourut l'Angleterre et l'Écosse; en 1834 et 1837, il visita la Russie, la Turquie, la Grèce et les Iles Ioniennes; enfin en 1842 il s'embarqua sur une frégate sarde, pour le Brésil. Les résultats de ce voyage parurent à Berlin, 1847, sous le titre: *Aus meinem Reisetagbuch*, 1842-1843; cet ouvrage a été tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, et il n'en existe dans le commerce qu'une traduction anglaise. On y remarque surtout un abrégé des révolutions du Brésil, et une esquisse oro-hydrographique de l'Amérique méridionale. A son retour du Brésil (le 11 juillet 1843), le prince Adalbert fut nommé inspecteur général de l'artillerie, et, après la révolution de 1848, il fut chargé de l'organisation d'une marine allemande centrale. C'est à cette occasion qu'il publia: *Denkschrift über die Bildung einer deutschen Flotte* (Postdam, 1848). [*Conversations-Lexicon*, édit. de 1851.]

ADALBERT. *Voy.* **ALDEBERT.**

ADALBERT (*saint*), de Prague, l'apôtre des Prussiens, né le 9 août 956, mort en 997. Il était fils du comte bohême Slawnik de Lybieze. De 973 à 982, il reçut à l'école du Dôme de Magdebourg une éducation monacale. Dès 983 il fut promu au siége de Prague, dont il était le second évêque; et c'est vraisemblablement en cette qualité qu'il conféra le baptême à saint Étienne. Mais sa sévérité, ses habitudes morales, et son inflexible attachement aux pratiques de l'Église romaine, lui suscitèrent de grandes difficultés: il fit de vains efforts pour détacher les Bohêmes de leurs coutumes nationales et de leurs pratiques païennes. Découragé par le mauvais succès de sa pieuse ardeur, il quitta son diocèse en 988, et passa ses jours à Monte-Cassino et à Rome, dans des cloîtres, jusqu'à ce que les Bohêmes le rappelèrent de leur propre mouvement en 993. Mais à peine deux années furent-elles écoulées, que, aigri de nouveau par les coutumes païennes dont il fut témoin, il retourna dans son cloître à Rome, et de là accompagna l'empereur Othon III en Allemagne. Après avoir visité les monastères de Tours et de Fleury, il revint à Gnezna chez le duc Boleslaf de Pologne, et prit ensuite la résolution d'aller convertir les idolâtres de la Prusse. C'est à Dantzig qu'il commença à baptiser; puis il passa en Prusse. Mais à la seconde tentative qu'il fit de prêcher le christianisme, il fut, le 23 avril 997, massacré par un habitant du pays, à l'endroit où est située maintenant la petite ville de Fischhausen. Sa dépouille mortelle, achetée au poids de l'or par Boleslaf, donna lieu, assure-t-on, à des miracles qui devinrent célèbres. Enlevée par le duc Brzetislaf de Bohême, elle opéra ce que le saint lui-même n'avait pu faire de son vivant. Les Bohêmes, afin de posséder à Prague ces miraculeuses reliques, consentirent à s'imposer volontairement les règles austères de la foi chrétienne, qui les avaient si longtemps exaspérés contre leur évêque. [*Conversations-Lexicon.*]

Cosmas Pragensis, *Ecclesiæ Duant chronicæ Boemorum libri tres*; Item, S. Adalberti, episcopi Pragensis, *vita et martyrium ab eodem* Cosma *descripta*; Hanoviæ, 1607, in-fol.

ADALBERT ou **ADELBERT**, archevêque de Brême et de Hambourg, né vers le commencement du onzième siècle, mort le 16 mars 1072. Issu d'une maison palatine de Saxe, il fut revêtu de la dignité archiépiscopale par l'empereur Henri III en 1043. Ami et parent de ce souverain, il l'accompagna à Rome; et peu s'en fallut, en 1046, qu'il ne devînt pape. Le pape Léon IX, qui avait eu pour défenseur Adalbert au concile de Mayence, le fit, en 1050, son légat dans les royaumes du Nord. Son diocèse s'étendait en Danemark, en Norvége et en Suède; mais il s'efforça vainement de s'arroger sur tout le nord de l'Europe les attributions et les titres de patriarche. Pendant la minorité de Henri IV, il s'empara, d'accord avec l'archevêque Hannon de Cologne, de la tutelle et de l'administration de ce jeune empereur, supplanta bientôt auprès de lui le rival qu'il s'était associé, en montrant plus d'indulgence pour les passions de Henri; et en 1065, après s'être mis à son égard en état d'hostilité ouverte, il usurpa le pouvoir le plus illimité au nom de ce même empereur, dont l'orgueil, le dérèglement et l'obstination étaient en partie les fruits de l'influence exercée par Adalbert. L'arrogance et l'arbitraire qui caractérisaient particulièrement l'administration d'Adalbert déterminèrent, en 1066, les princes allemands à l'éloigner de force de l'empereur Henri; mais, après une courte lutte entre lui et les grands seigneurs saxons qui dévastèrent pendant quelque temps son territoire, il fut dès 1069 remis par Henri en pleine jouissance de son ancien pouvoir. Les projets ambitieux auxquels il se livra de nouveau ne furent interrompus que par sa mort, arrivée à Goslar. Adalbert avait assurément quelques-unes des qualités qui font les grands hommes; on ne peut nier qu'il se distinguait entre ses contemporains par un esprit supérieur et un caractère ferme et énergique; mais il n'avait pas assez de modération, de douceur et de générosité pour mériter l'admiration que quelques-uns lui avaient accordée.

Adami, *Historia ecclesiastica Bremensis*; Lugd. Batav., 1595, in-4°.— Heinrich, *Teutsche Reichs-Geschichte*, vol. II; Leipzig, 1787.

ADALGISE ou *Adelgise*, fils de Didier, roi des Lombards, mort en 788. Après que son père, vaincu par Charlemagne, eut perdu ses États en 774, Adalgise s'enferma à Vérone. Mais ses forces étant insuffisantes, il implora les secours de

l'empereur de Constantinople. Constantin VII lui donna des troupes qui firent une descente en Calabre, où elles furent entièrement défaites par les Français. Adalgise, abandonné par son neveu le duc de Bénévent, fut fait prisonnier et mis à mort.

Aimoin, liv. VI. — Théophane et Cédrène.

***ADALHARD**, abbé de Corbie, né vers 753, mort en 826. Il était fils du comte Bernard, allié à la famille de Charles Martel. Il fut un des premiers à s'opposer aux prétentions de la noblesse, en prêchant ouvertement que les lois devaient être obéies également par les patriciens et les vilains. Ce fut une nouveauté qui lui attira des persécutions de la part de ceux qui s'y croyaient lésés. Charlemagne lui confia des missions importantes, et le nomma son délégué au concile de Rome en 809. Après la mort de cet empereur, il tomba en disgrâce auprès de Louis le Débonnaire : les nobles lui avaient dépeint Adalhard comme un démagogue ambitieux. Mabillon avait promis de publier les cinquante-deux sermons d'Adalhard; sa promesse n'a pas été tenue. D. d'Achery a imprimé d'Adalhard, mais très-incorrectement, les *Statuta Corbeiensis ecclesiæ*. Beaucoup d'autres écrits d'Adalhard sont encore inédits ou dispersés. Hincmar nous a conservé quelques extraits du *Libellus de ordine Palatii* d'Adalhard.

Radbert, *Vita S. Adalhardi abbatis Corbiensis*; Paris, 1617. — *Historiens de la France*, t. V.

ADALOALD, roi des Lombards, né en 603, mort en 629. Il succéda à son père Agilulfe en 616. Il commença à régner sous la tutelle de Theudelinde sa mère, qui ne pensa qu'à se maintenir en paix pendant la minorité de son fils. Après la mort de sa mère, Adaloald, livré à de mauvais conseils, tyrannisa ses sujets, qui se révoltèrent. Les embarras où il se trouvait troublèrent tellement sa raison, qu'il devint incapable de gouverner. Un historien du temps attribue la folie d'Adaloald à certains parfums qu'un ambassadeur d'Héraclius lui aurait fait respirer. Quoi qu'il en soit, les Lombards le déposèrent, et mirent à sa place Ariovald, qui avait épousé Gondeberge, sœur du roi détrôné. Le pape Honorius refusa de reconnaître le nouveau monarque, et le patrice Isaac, exarque de Ravenne, prit les armes pour rétablir Adaloald; mais la mort de ce prince rendit la paix à l'Italie. Ariovald, son successeur, ne mourut qu'environ neuf ans après, en 638.

Grævius et Muratori.

ADALRIC, ATHIC ou **ÉTHICON**, fut institué en 662 duc d'Alsace et du pays de Munster par Childéric II, roi de France, et mourut le 20 février 690 dans l'abbaye de Hohenbourg, où il s'était retiré avec sa femme Berwinde, tante de saint Léger, évêque d'Autun. On le croit fils de Leuthaire, duc d'Alémanie. C'est d'Adalric que les maisons de Habsbourg, de Lorraine et de Bade tirent leur origine.

Hertzog, *Chronicon Alsatiæ*.

ADAM, mot hébreu qui signifie *terre*. On appelle ainsi le premier homme qui, d'après le récit mosaïque, fut formé par Dieu du limon de la terre le sixième jour de la création du monde. Dieu acheva cette œuvre en formant l'homme d'après son image, en l'instituant maître et souverain de toutes les créatures animées, non pourvues, comme lui, de la raison. Il lui donna pour compagne Ève (la *mère des vivants*), formée de la propre chair d'Adam. Réunis dans un lieu de délices, ils devaient peupler la terre d'une heureuse et sainte postérité. Le jardin d'Éden, rempli d'arbres chargés de fruits, leur fut assigné pour demeure; ils y trouvèrent tout ce qui pouvait satisfaire leurs désirs et leur procurer d'innocentes jouissances. Mais au milieu du jardin était situé l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et le Créateur leur avait défendu d'en goûter les fruits. Ève, dit l'antique tradition, se laissa néanmoins séduire par le serpent; elle cueillit un fruit de cet arbre, et excita son époux à en manger avec elle. Cette désobéissance détruisit leur bonheur. L'aspect des choses changea soudain; ils reconnurent leur nudité, et s'efforcèrent de la couvrir avec des feuilles de figuier (bananier). En vain Adam, cherchant à se cacher devant Dieu, implora le pardon de sa faute et de celle d'Ève : la malédiction divine tomba sur eux et sur toute la nature : ils venaient de quitter l'état d'innocence dans lequel ils avaient été créés. Adam fut condamné à gagner sa nourriture à la sueur de son front; il fut atteint par toutes les misères de la vie, et, à la fin de ses jours, par les angoisses de la mort. Animé d'une jalousie furieuse, son fils aîné, Caïn, frappa d'un bras fratricide le pieux Abel, et rougit ainsi la terre du premier sang humain. Adam mourut à l'âge de neuf cent trente ans, dont il aurait passé cent trente dans le paradis. L'histoire d'Adam figure, avec plus ou moins de changements, dans les traditions de tous les anciens peuples, et paraît avoir eu chez tous une source commune. La poésie et les beaux-arts ont trouvé dans la vie, la chute et la mort d'Adam, le sujet de sublimes inspirations. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

Genèse, c. I et suiv. — Josèphe, *Antiq. jud.*, l. II. — Simon-Jacob Wilhelm Feuerlin, *Dissertatio de philosophia Adami putatitia*; Altorf, 1718, in-4°. — W. Feuerlin, *Dissertatio de Adami logica, metaphysica, philosophia practica*; Altorf, 1717, in-4°. — Daniel Mueller, *Programma de conditione Adami*; Chann., 1722, in-fol. — F. Goetze, *Quanta statura Adam fuit*; Lepzig, 1727, in-4°. — Hieronymus Bruckner, *Ob Adam wirklich über 900 Jahre alt geworden?* Aurich, 1790.

ADAM (MAÎTRE), ou *Adam Billaut*, artisan et poëte, né au commencement du dix-septième siècle, mort le 19 mai 1662, fut connu aussi sous le nom de *Menuisier de Nevers*, et surnommé *le Virgile au rabot*. Le contraste de son talent et de son état lui fit, de son temps, une sorte de réputation. Le cardinal de Richelieu lui assigna une pension; le grand Condé le protégea; Corneille l'encouragea par ses éloges; Vol-

taire le mit au nombre des écrivains du siècle de Louis XIV; et, de nos jours, deux auteurs se sont unis pour faire, des *Chevilles de maître Adam*, le sujet d'un vaudeville. Adam eut le bon esprit de ne pas rougir d'un métier qui ne fut point inutile pour mettre son talent en relief, et publia les trois recueils de ses œuvres sous des titres empruntés aux instruments de sa profession (*les Chevilles*, Paris, 1644, in-4°; *le Vilebrequin, le Rabot*). On trouve dans ses vers de la verve et de l'imagination, mais aussi des incorrections et de la grossièreté; défaut inévitable dans les produits d'un talent naturel, dépourvu de culture. On a retenu la chanson *Aussitôt que la lumière*; et le rondeau *Pour te guérir de cette sciatique*. [*Enc. des g. du m.*]

Baillet; M. de Marolles, préface de l'édit. des *Chevilles*. — Feletz, *Mélanges litt.*, t. II., p. 12.

ADAM. Trois frères, qui se livrèrent tous à la sculpture et acquirent quelque célébrité. L'aîné, *Lambert-Sigisbert*, né en 1700 à Nancy, mort en 1759, vint à l'âge de dix-huit ans à Metz, et de là à Paris. Après quatre ans d'études ayant remporté le grand prix de l'Académie, il se rendit, comme pensionnaire du roi, à Rome, où il passa dix ans. Le cardinal de Polignac le chargea de réparer douze statues de marbre trouvées dans le palais de Marius, et connues sous le nom de la famille de Lycomède; et Lambert exécuta cet ouvrage avec beaucoup de talent. A l'époque où l'on voulut élever à Rome le grand monument appelé la fontaine de Trévi, il fut un des seize sculpteurs désignés pour fournir des dessins. Celui qu'il présenta fut accepté; et il l'aurait exécuté, sans la jalousie des artistes italiens qui le força de revenir en France. En 1737, il fut nommé membre et plus tard professeur de l'Académie. La statue de Neptune calmant les flots et ayant à ses pieds un triton, est une preuve de son talent. C'est lui qui termina le groupe de Neptune et Amphitrite qui orne le bassin de Neptune à Versailles. Adam fut un sculpteur distingué; son anatomie est exacte, ses draperies sont belles; mais il paya quelquefois le tribut au mauvais goût de son époque.

Son frère *Nicolas-Sébastien*, né à Nancy en 1705, mort en 1778, étudia le même art, sous ses yeux, à l'Académie de Paris. Ayant passé deux ans à Rome et remporté un prix proposé par l'Académie de Saint-Luc, il travailla pendant neuf ans avec son frère, et finit par être admis à l'Académie de Paris. Son Prométhée déchiré par un vautour est un bel ouvrage; mais son chef-d'œuvre est le tombeau de la reine de Pologne, épouse de Stanislas. Il égala son frère en talent.

Le troisième frère, *François-Gaspard*, né à Nancy en 1710, mort en 1759, fut élève de son père; en 1728 il alla retrouver ses frères à Rome, où il fit de grands progrès sous leur direction; mais sa réputation resta bien au-dessous de la leur. [*Conv.-Lex.*]

ADAM (*Robert*), architecte distingué, né près d'Édimbourg en 1728, mort en 1792; son père, également architecte, avait eu pour amis Hume, Robertson, Adam Smith et Ferguson, lesquels continuèrent au fils leur amitié. Après s'être formé par des voyages entrepris en 1754 sur le continent, et par un assez long séjour en Italie, il revint à Londres, où le roi le nomma son architecte. Adam fournit des dessins pour un grand nombre d'édifices, et ne tarda pas à devenir célèbre. Il produisit une révolution dans l'architecture en Angleterre, et contribua à y répandre un meilleur goût pour ce qui concerne les ornements et les décorations, non-seulement dans son art spécial, mais dans tous les arts où le dessin entre comme objet essentiel. Parmi différents ouvrages publiés par lui, on doit citer principalement la *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien à Spalatro en Dalmatie* (Londres, 1764, in-folio), qui a reçu des éloges de Gibbon. En 1764 il fut nommé représentant du comté de Kinross au parlement, et resta néanmoins fidèle à sa première profession. Un monument lui a été érigé dans l'abbaye de Westminster. [*Enc. des g. du m.*]

Adam's *Architectural Works*.

ADAM (le docteur *Alexandre*), célèbre latiniste et archéologue, recteur de l'université d'Édimbourg, naquit en 1741 dans le comté de Moray en Écosse, et mourut en 1809, après une carrière des mieux remplie. Parmi ses nombreux écrits on a surtout distingué ses *Antiquités romaines*, excellent manuel publié pour la première fois en 1791, et traduit en français, en allemand et en italien; on estime aussi son *Dictionary of classical biography* (1800), et son *Lexicon linguæ latinæ compendiarium* (1805).

Alexander Henderson, esq.; *Account of the Life of D. Adam*, in-8°; Edin., 1810. — *Encyclopedia britannica*. — Chalmer, *Life of Ruddiman*, p. 61-96, and 390-403.

ADAM DE BRÊME, chroniqueur et géographe allemand du onzième siècle, natif de la haute Saxe. Il arriva à Brême en 1067, y devint chanoine, et directeur de l'école de la ville. Il paraît avoir fait des voyages dans quelques pays du Nord, pour y prêcher l'Évangile; et il seconda les missionnaires qui s'y rendaient de Brême, centre de ces pieuses expéditions. C'est surtout aux rapports des missionnaires qu'il dut les détails souvent précieux qu'il a consignés, sur le Danemarck, la Suède et la Russie, dans son grand ouvrage consacré particulièrement à l'histoire du diocèse de Brême et à celle de saint Adalbert, son protecteur. Cet ouvrage, qui embrasse les années 788 à 1072, c'est-à-dire depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, porte le titre : *Historiæ ecclesiasticæ eccles. Hamburg. et Bremensis, vicinorumque locor. septent.*, *ab an.* 788 *ad* 1076, *lib. IV*. On en a plusieurs éditions : Copenhague, 1579, in-4°; Leyde, 1595, in-4°; Helmstaedt, 1670, in-4°,

Cette dernière édition, publiée par Jean Mader, est la meilleure. C'est à des sources analogues qu'est dû le second ouvrage d'Adam, *De situ Daniæ et reliquarum quæ trans Daniam sunt regionum natura;* Stockholm, 1615, in-8°; Leyde, 1629. Ces deux ouvrages sont très-estimés même pour le style, généralement clair et simple, quoique prolixe; toutefois ils doivent être consultés avec discernement : des récits vrais y sont entremêlés de fables, et la chronologie des faits est très-embrouillée.

Baronius, A. C. 980 et 983. — Bellarmin, *de Scrip. eccles.* — Vossius, *de Hist. lati. et c.* — Johann Heinrich, *Diatribe de Adamo Bremensi*; Lubeck, 1736, in-8°. — Adam-Heinrich Lackmann, *Dissertatio de Codice Hafniensi Adami Bremensis*; Kilon, 1746. — Jacob Asmussen, *Commentatio de fontibus Adami Bremensis*; Kilon., 1834, in-4°.

*ADAM (*Daniel*), de Welaswina, historien bohême, né à Prague le 16 juillet 1546, mort le 18 octobre 1599. Il fut professeur à l'université de Prague, et dirigea la typographie de son gendre G. Melantrich *ab Aventino*. Parmi ses travaux, qui tous avaient pour objet l'histoire, la langue et la littérature de la Bohême, on remarque : 1° *Journal de tout ce qui s'est passé de mémorable à Prague*; Prague, 1577, in-4°; — 2° *Kronyka Swieta*; ibid., 1581; — 3° *Herbarz aneb Bylinarz*; — 4° *Nomenclator omnium rerum, propria nomina tribus linguis latina, bojemica et germanica*; Prague, 1586.

OEsterreichisches Biograph. Lexicon; Vienne, 1851.

*ADAM (*Jean-Louis*), pianiste-compositeur, né vers 1760 à Miettersholtz, département du Bas-Rhin, et mort à Paris le 8 avril 1848, ne dut pour ainsi dire qu'à lui-même, et à l'étude approfondie des œuvres des grands maîtres, la science et le talent qui l'ont placé, comme professeur, au premier rang des artistes de son temps. Dès son enfance, il avait manifesté les plus heureuses dispositions pour la musique. Il eut d'abord pour maître de clavicorde un de ses parents, et reçut ensuite quelques leçons de piano d'un organiste de Strasbourg, nommé Hepp; il apprit seul à jouer du violon et de la harpe, et étudia, aussi sans maître, la composition. Adam n'avait encore que dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris pour y enseigner la musique; et peu de temps après son arrivée il fit entendre au concert spirituel deux symphonies concertantes pour piano, harpe et violon, qui étaient les premières que l'on eût composées en ce genre. Gluck prit en amitié le jeune artiste, dont il avait apprécié le mérite, et lui confia l'arrangement pour le piano de plusieurs morceaux de ses opéras. Nommé en 1797 professeur au Conservatoire de musique, Adam fut chargé, par le comité des études de cet établissement, de rédiger une méthode à l'usage des classes de piano. Peu d'ouvrages élémentaires ont eu une vogue aussi grande et un succès aussi mérité que cette méthode; vingt mille exemplaires furent épuisés en moins de vingt-cinq ans, et, en 1831, on en publia une cinquième édition. Ce professeur a formé une foule d'excellents élèves qui, à leur tour, sont devenus des virtuoses. Kalkbrenner, F. Chaulieu, H. Lemoine, Mlle Beek, Hérold, sont sortis de sa classe. En 1829, le gouvernement récompensa les services qu'il avait rendus en le nommant membre de la Légion d'honneur.

Peu d'années avant de terminer sa longue et honorable carrière, Adam remplissait encore avec autant de zèle que de dévouement les fonctions qui lui avaient été confiées; et lorsqu'il ne lui fut plus possible de les continuer, la direction du Conservatoire lui décerna le titre d'inspecteur général des classes de piano et de membre du comité des études.

Les ouvrages d'Adam sont : 1° onze œuvres de sonates pour piano; 2° quelques sonates séparées; 3° des airs variés pour le même instrument; 4° *Méthode ou principe général du doigté* (en société avec Lachnith); Paris, 1798; 5° *Méthode de piano*, à l'usage des élèves du Conservatoire; Paris, 1802; 6° des quatuors d'Haydn et de Pleyel arrangés pour le piano; 7° un recueil de romances; 8° la collection des *Délices d'Euterpe*; 9° Journal d'ariettes italiennes de Mlle Erard.

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

*ADAM (*Adolphe-Charles*), musicien compositeur, fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1803. Après avoir fait ses études de solfége et de piano sous la direction de son père, il entra dans la classe d'orgue du Conservatoire, et suivit en même temps les leçons d'harmonie et de contrepoint du savant professeur Reicha; il devint ensuite l'élève de Boïeldieu pour le style idéal. Tout jeune encore, M. Adam se faisait déjà remarquer, par la facilité de ses improvisations, dans les églises où il allait toucher l'orgue. Bientôt il se fit connaître du public par des airs variés et des fantaisies qu'il écrivait pour le piano sur les thèmes de la plupart des opéras représentés à Paris. Son goût et la nature de ses études le portaient à travailler pour la scène lyrique. Il s'essaya d'abord en composant des airs et des morceaux d'ensemble pour des vaudevilles et opérettes joués sur les théâtres du Gymnase, du Vaudeville et des Nouveautés. Le succès populaire qu'obtinrent plusieurs de ces morceaux, parmi lesquels nous citerons notamment ceux de la *Batelière* et du *Hussard de Felsheim*, et les relations qui s'étaient établies entre les auteurs dramatiques et le jeune compositeur, ouvrirent enfin à ce dernier les portes de l'Opéra-Comique. Il débuta sur ce théâtre, au mois de février 1829, par *Pierre et Catherine*, opéra en un acte. Ce premier ouvrage, favorablement accueilli du public, et *Danilowa*, opéra en trois actes, représenté sur le même théâtre au mois d'avril de l'année suivante, réalisaient les espérances que l'on avait conçues sur l'avenir du jeune artiste. A partir de cette époque, les productions de M. Adam se succédèrent avec rapidité sur la scène lyrique. Doué d'une excessive

facilité de travail, il donna, en moins de dix-huit mois, *Trois jours en une heure*, *Joséphine*, *le Morceau d'ensemble*, et *le Grand prix*. En 1832 il se rend à Londres, y écrit la musique de deux opéras, dont un en trois actes, pour le théâtre de Covent-Garden, et celle d'un ballet pour le Queen's theater. De retour à Paris vers la fin de 1833, il fait représenter à l'Opéra-Comique *le Proscrit*, en trois actes, et *Une bonne fortune*, pièce dans laquelle madame Boulanger, naguère si brillante de grâce sémillante, se résigna, pour la première fois, à jouer les rôles de duègne. — La partition du *Proscrit* marquait un progrès dans la manière du compositeur : écrite avec force, elle était empreinte de ce sentiment dramatique que l'on retrouve ensuite sous une autre forme et à un degré plus éminent dans l'opéra du *Châlet*, représenté au mois de septembre 1834. Dans ce dernier ouvrage, remarquable par la fraîcheur des idées, la verve et l'entente parfaite des situations, M. Adam, merveilleusement secondé d'ailleurs par M. Scribe, l'auteur du poëme, s'est montré le digne émule de Boïeldieu, son illustre maître. Le succès qui couronna cette œuvre, ceux qu'obtinrent depuis *le Postillon de Longjumeau*, *le Brasseur de Preston*, *le Toréador*, *Giralda*, et plusieurs autres opéras ou ballets successivement représentés sur les scènes de l'Opéra-Comique et du grand Opéra, ont assigné à M. Adam la place éminente qu'il occupe aujourd'hui parmi nos compositeurs dramatiques.

Afin d'offrir aux jeunes compositeurs les moyens de produire leurs œuvres, M. Adam avait conçu en 1846 l'idée de fonder à Paris un troisième théâtre lyrique, réclamé depuis si longtemps dans l'intérêt de l'art. Il sacrifia à l'exécution de son projet toutes les économies qu'il avait pu faire sur le produit de ses nombreux travaux. Ce théâtre, ouvert sous sa direction au mois de novembre 1847, donna, dans les trois premiers mois, l'exemple d'une prospérité inouïe; mais bientôt, par suite de la révolution de février 1848, l'entreprise ne put se soutenir. Le théâtre fut fermé au mois d'avril suivant, et, pour récompense de ses louables efforts, M. Adam perdit tout ce qu'il avait amassé depuis vingt ans, et compromit même ce qu'il lui faudra peut-être dix années encore pour acquérir. Ce fut alors qu'il se livra à la critique musicale, qu'il a commencée dans le *Constitutionnel* et qu'il continue dans l'*Assemblée nationale*. On ne peut qu'applaudir à une semblable résolution, qui honore l'homme et l'artiste. Écrivain spirituel autant qu'éclairé, si M. Adam a le droit d'être sévère, il a du moins le rare mérite de ne jamais en abuser.

Dans la nomenclature que nous allons donner des ouvrages de ce compositeur, nous commencerons par indiquer les pièces pour lesquelles il a écrit des morceaux de musique avant d'aborder l'opéra-comique. Le premier air qu'il ait composé pour le théâtre a été intercallé dans un vaudeville du Gymnase, intitulé *Pierre et Marie*. Par un singulier hasard, cette pièce, qui eut peu de succès, était une espèce d'imitation de celle de Gœthe, dont M. Scribe s'est si heureusement inspiré plus tard dans le poëme du *Châlet*. Au même théâtre, nous citerons les airs des vaudevilles du *Baiser au porteur*, de la *Haine d'une femme*, le final de la *Reine de seize ans*, et toute la musique de la *Batelière de Brienz*, dont la partition a été gravée et publiée chez l'éditeur Schlesinger; au Vaudeville, les finales d'*Edith*, de *M. Botte*, du *Hussard de Felsheim*, de *Guillaume Tell*, de l'*Anonyme*; aux Nouveautés, la musique de *Caleb*, de *Valentine*, de l'*Enragé*, des *Comédiens par testament*, des *Trois Catherines*, et, en collaboration avec M. Gide, celle de *Henri V* et de la *Chatte blanche*.

Voici maintenant les titres de différents opéras et ballets que M. Adam a fait représenter, soit en France, soit à l'étranger : *Pierre et Catherine*, opéra-comique en un acte (1829), *Danilowa*, op.-com. en trois actes (1830); *Trois jours en une heure*, op.-com., en collaboration avec Romagnesi (1830); *Joséphine*, op.-com. en un acte (1830); *le Morceau d'ensemble*, op.-com. en un acte (1831); *le Grand prix*, op.-com. en trois actes (1831); à Londres, sur le théâtre de Covent-Garden : *His first compaigne*, op.-com. en deux actes (1832); et sur le King's theater, *Faust*, ballet en trois actes (1833). A Paris : *le Proscrit*, op.-com. en trois actes (1833); *Une bonne fortune*, op.-com. en un acte (1834); *le Châlet*, op.-com. en un acte (1834); *la Marquise*, op.-com. en un acte (1835); *Micheline*, op.-com. en un acte (1835); *le Postillon de Longjumeau*, op.-com. en trois actes (1836); *la Fille du Danube*, ballet en deux actes (1836); *le Fidèle berger*, op.-com. en trois actes (1837) : cette pièce, tombée à Paris, eut beaucoup de succès en Allemagne et en Belgique; *le Brasseur de Preston*, op.-com. en trois actes (1838); *Régine*, op.-com. en deux actes (1839); *la Reine d'un jour*, op.-com. en trois actes (1839); *Morskoï Rasbonick* (l'écumeur de mer), ballet en deux actes, représenté en 1840 à Saint-Pétersbourg, et *Den Hamadryaden* (les Hamadryades), op.-com. en deux actes, joué la même année à Berlin; *la Rose de Péronne*, op.-com. en trois actes (1840); *Giselle*, ballet en deux actes (1841); *la Main de fer*, op.-com. en trois actes (1841); *le Roi d'Yvetot*, op.-com. en trois actes (1842); *la Jolie fille de Gand*, ballet en trois actes (1843); *Richard en Palestine*, op.-com. en trois actes (1844); *le Diable à quatre*, ballet en deux actes (1845); *Cagliostro*, op.-com. en trois actes (1846); *la Bouquetière*, op.-com. en un acte (1847); *le Premier pas*, prologue en un acte pour la réouverture de l'Opéra en 1847, en collaboration de MM. Auber, Halévy et Carafa; *Grisélidis, ou les cinq sens*, ballet en trois actes (1848); *le Toréador*, op.-com. en deux

actes (1849); *la Filleule des Fées*, ballet en trois actes, avec prologue (1849); *le Fanal*, opéra-com. en deux actes (1849); *Giralda*, opéra-com. en trois actes (1850).

M. Adam a écrit, en outre, deux *Messes solennelles :* la première a été exécutée à l'église Saint-Eustache le 26 mars 1847, jour de Pâques; la seconde l'a été à la même église le 22 novembre 1850, jour de Sainte-Cécile, par l'*Association des artistes musiciens*. Cette dernière messe est une des plus belles productions de l'art moderne.

Ce compositeur a été élu membre de l'Institut en 1844; au mois d'octobre 1848, il a été nommé professeur de composition au Conservatoire de musique, où il exerçait depuis huit ans les fonctions gratuites de membre du comité des études.

DIEUDONNÉ DENNE-BARON.

Galerie des Contemporains. — *Biographie des Hommes du jour.*

ADAM DE LA HALLE, ou HALLE, surnommé *le Boçu* (Bossu) *d'Arras*, trouvère du treizième siècle, mort à Naples vers 1286. Fils d'un bourgeois d'Arras, il fit ses études dans l'abbaye de Vauxcelles, près de Cambray, et se voua d'abord à l'état ecclésiastique. C'est dans ses vers qu'il faut chercher le peu que nous savons de sa vie. En 1263, Adam était à Arras, ville de jeux et de plaisirs, où les trouvères et les jongleurs se donnaient rendez-vous. Cette ville fut, vers la même époque, frappée d'un impôt somptuaire par une ordonnance de saint Louis, qui démonétisa en même temps les livres tournois frappées par les seigneurs. En 1282, Adam suivit Robert II, comte d'Artois, à Naples, où le neveu de saint Louis allait aider son oncle Charles d'Anjou à tirer vengeance des Vêpres siciliennes. Le trouvère artésien composa, pour les divertissemets de la cour de Naples, *le Jeu de Robin et Marion*, comédie pastorale. Il mourut quelque temps après. Outre *li Jeu de Robin et de Marion*, publié dans les *Mélanges de la Société des bibliophiles français*, Paris, 1822, in-8°, on a de lui : 1° *li Jeu d'Adan*, ou *du mariage*, publié par Monmerqué dans les *Mélanges de la Société des bibliographes*, etc., in-8°; Paris, 1828; — 2° *li Congié d'Adan d'Arras*, publié par Barbazan, et réimprimé dans l'édition des *Fabliaux* de Méon; Paris, 1808; — 3° *C'est du roi de Sézile*, poëme publié par Buchon (tom. VII des *Chroniques nationales françaises*; Paris, 1828); — 4° quelques chansons, rondeaux, motets, publiés par Roquefort dans l'*État de la poésie française aux douzième et treizième siècles.* — A l'exemple de la plupart des trouvères de ce temps, Adam de la Halle composait lui-même la musique de ses pièces, et la notait d'après le système inventé par Gui d'Arezzo au onzième siècle. C'était de la musique, imitée du plain-chant. Ce trouvère peut être considéré avec raison comme l'un des fondateurs du théâtre français.

Claude Fauchet, *Poètes françois vivants avant l'an 1300*; Paris, 1581-4. — P.-J.-B. le Grand d'Aussy, *Tableaux ou contes des douzième et treizième siècles, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques*; Paris, 1779, in-8°. — Paulin Paris, *Romans des douze pairs de France*; in-8°, n° 1, Paris, 1832.

ADAM (*Melchior*), littérateur allemand, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1622. Né, en Silésie, de parents pauvres, il fit ses études à Brieg, et devint, par la suite, recteur du collége à Heidelberg. On a de lui : 1° *Apographum monumentorum Heidelbergiensium*; Heidelberg, 1612, in-4°; — 2° *Parodiæ et metaphrases Horatianæ*; Francfort, 1616, in-8°; — 3° *Vitæ germanorum philosophorum*; Heidelberg, 1615-20, 4 vol. in-8°; — 4° *Decades duæ, continentes vitas theologorum exterorum principum*; Francfort, 1618, in-8°. Moreri et Bayle ont beaucoup profité des travaux biographiques de Melchior Adam. Ces deux derniers ouvrages ont été réunis et réimprimés sous le titre : *Dignorum laude virorum, quos musa vetat mori, immortalitas*; Francfort, 1653, 5 vol. in-8°, et 1706, 1 vol. in-fol. Melchior Adam a réimprimé en 1618, avec quelques notes, l'*Oratio pro M. Tullio Cicerone* de Scaliger, et, en 1617, le dialogue d'Érasme, *De optimo genere dicendi*.

Konig, *Biblioth. vetus et nova.* — Saxius, *Onom. lit.*, IV, 146. — Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lex.*, 84. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, 65. — J.-G. Krause, *Umständliche Bücher Historie*, 1, 87, etc.

ADAM *de Saint-Victor*, chanoine régulier de Saint-Victor-ès-Paris, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voyait encore, avant la révolution de 1789, son épitaphe en quatorze vers, parmi lesquels on remarquait ceux-ci :

Unde superbit homo? cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori.

On a de lui quelques *traités* de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grant Martial de la Mère de vie*; Paris, 2 vol. in-4°; le premier de ces volumes en lettres gothiques, et sans date; le second, en lettres rondes, et avec la date de 1539.

Adelung, *Supplément à Jöcher Lexicon.* — Bern. de Montfaucon, *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova.*

ADAM, dit *l'Écossais*, ou *le Prémontré*, né vers le commencement du douzième siècle, mort en 1180. Il entra dans l'ordre des Prémontrés en 1158. Saint Norbert, instituteur de cet ordre, l'envoya en Écosse pour y enseigner la religion chrétienne. Il fut nommé ensuite évêque de Whithern. Ses œuvres ont été imprimées en partie en 1518; mais l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1659, in-fol.

ADAM *d'Orleton*, prélat anglais, né à Héréfort vers 1285, mort en 1375. Il fut d'abord évêque de sa ville natale, puis de Worchester, et enfin de Winchester. Homme d'un caractère turbulent, il occasionna beaucoup de troubles

en Angleterre. Il mourut aveugle, mais peu regretté. On cite de lui cette réponse, ambiguë par le défaut de ponctuation, qui coûta la vie à Édouard II : *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de deux façons : « Ne tuez pas le roi Édouard; il est bon de craindre; » *ou :* « Ne craignez point de tuer le roi Édouard, c'est une bonne action. » Cette réponse est imitée des oracles de l'antiquité.

De la Moor, *Fœdera*, etc.– Godwin, *De præsulibus*.

ADAM (*Jean*), prédicateur français, né à Limoges en 1608, mort le 12 mai 1684. Il était supérieur de la maison des jésuites à Bordeaux. Il se fit remarquer par son zèle burlesque contre les nouveaux disciples de saint Augustin. Il appelait le saint évêque d'Hippone *l'Africain échauffé et le docteur bouillant*. Mais, en revanche, il comparait le cardinal Mazarin à saint Jean-Baptiste, et Anne d'Autriche à la sainte Vierge. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entièrement condamnés à l'oubli. Parmi ces ouvrages on remarque : 1° *le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude*; Sedan, 1671, in-8°; — 2° la *Vie de saint François de Borgia*, dans laquelle il n'est pas avare de miracles; — 3° une *Traduction de l'Office de l'Église*, qu'il opposa aux *Heures* de Port-Royal; — 4° une *Réponse à l'écrit de Daillé contre la conversion du ministre Cottiby;* en 1656, il prêcha le carême à Paris. Un seigneur de la cour dit à la reine, après avoir entendu un des sermons de ce prédicateur : « Voilà un discours qui m'a fortement convaincu que le P. Adam n'est pas le premier homme du monde. »

Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque nationale, Théologie, II° partie; Paris, 1742.

* **ADAM MUREMATHENSIS** (de Mirimouth), chroniqueur anglais, vivait au milieu du quatorzième siècle. Chanoine de l'église Saint-Paul de Londres, il prit une part active aux affaires du royaume et de l'Église sous Édouard II et Édouard III, rois d'Angleterre. Il a laissé une histoire de son temps sous ce titre : *Chronicon, sive res gestæ sui temporis quibus ipse interfuit, res Romanas et Gallicas Anglicanis intertexens, ab anno* 1302 *ad* 1343. Cette chronique, qui a été continuée, se conserve encore en manuscrit dans la bibliothèque Cottonnienne.

Oudin, *Comment. de scriptor. eccles.*, t. III.

* **ADAM** *de Domerham*, moine de l'abbaye de Glastonbury vers l'an 1272, a laissé un petit écrit intitulé *Historia controversiæ, inter episcopos Bathonienses et monachos Glastonienses*, réimprimé dans le tome I de l'*Anglia sacra* publié par Wharton en 1691. On a encore de lui : *Historia de rebus gestis Glastoniensibus*, publiée par Thomas Hearne d'après un manuscrit du collége de Cambridge; Oxonii, (Sheldan), 1727. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ADAM**, abbé de Perseigne au diocèse du Mans, vivait vers l'an 1201. Le P. Hipp. Marracci a publié un ouvrage de cet abbé sous ce titre : *Mariale, sive de B. Mariæ laudibus sermones et fragmenta;* Romæ (Ign. de Lazaris), 1652, in-8°. On trouve aussi dans le premier livre des Mélanges de Baluze quelques lettres intitulées *Epistolæ V ad Osmundum, monachum Mortui-maris in Normania*. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ADAM**, sieur de Sychar, généalogiste du dix-septième siècle. On a de lui : un *Recueil sommaire et généalogique des maisons de Mortemar, de Saulx et leurs alliances*, Poitiers, 1622, in-fol.; et des *Observations sur la mort de Jeanne de Saulx de Tavannes, dame de Mortemar;* ibid., 1627, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAM DU PETIT-PONT, ainsi nommé parce qu'il avait tenu une école dans le quartier de Paris qui avoisine le Petit-Pont. Il fut chanoine de Notre-Dame vers 1145, et devint ensuite évêque de Saint-Asaph en Angleterre. En 1179 il assista au concile du Latran, qui devait censurer quelques propositions de Pierre Lombard. Il se refusa à cette censure avec quelques cardinaux qui avaient été comme lui disciples de Lombard. On a de lui un traité curieux de l'*Art de bien parler*.

ADAM, savant chartreux de Londres, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. On a de lui : 1° *Vie de saint Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Biblioth. ascetica*, t. X, p. 3; — 2° deux traités *sur les avantages de la tribulation;* Londres, 1530; — 3° *Scala cœli ; De sumptione Eucharistiæ; Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

Petrejus, *Bibl. Carthusian.* — Pitseus, *De scrip. Angl.* — Vossius, *de Hist. latin.*

ADAM D'AMBERGAU, imprimeur au quinzième siècle, et sans doute né à Ambergau ou Omberg, petite ville de la haute Bavière. On ignore le lieu où il avait son atelier d'imprimerie; cependant on croit généralement que c'est à Venise qu'il a donné, en 1471, *Lactance* et *Virgile*, et en 1472, *Ciceronis orationes*. Dans les deux premiers ouvrages il se nomma seulement Adam, et dans le troisième, Adam d'Ambergau. Les caractères du *Cicéron* diffèrent de ceux du *Lactance* et du *Virgile*, ce qui donnerait à penser qu'il y a eu à Venise deux imprimeurs nommés Adam. Au reste, on en connaît beaucoup de ce nom, tels que *Magister Adamus*, qui a imprimé, en 1470, *Augustini dati elegantiæ*, in-4°; un *doctor Adamus*, qui a réimprimé cet ouvrage, et qui est peut-être le même magister; un *Petrus Adamus Mantuanus;* un *Adam Rot*, imprimeur à Rome, de 1471 à 1475; un *Adam de Rotwil*, imprimeur d'abord à Venise et ensuite à Aquila; un *Jean Adam* de Pologne, imprimeur à Naples en 1478, etc.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les bibliographes ne sont point d'accord sur les imprimeurs qui ont porté le nom d'Adam, ni sur les éditions sorties de leurs presses.

*ADAM (*George*), paysagiste allemand, né vers 1783, mort à Nuremberg en 1823. Il eut pour maître Küffner, de Nuremberg, et s'établit à Munich. On a de lui un grand nombre de vues et de paysages du Tyrol, peints à la gouache.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*ADAM (*Jacques*), graveur allemand, vivait à Vienne vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il exécuta les planches pour la célèbre Bible peinte (*Bilder-Bibel*) de Vienne. Parmi ses meilleurs ouvrages on remarque les portraits de Léopold, grand-duc de Toscane, de Maximilien Ier de Bavière, du peintre Mengs, et une gravure représentant la cérémonie du mariage de François, archiduc d'Autriche, avec la princesse Élisabeth de Wurtemberg.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ADAM (*Jacques*), littérateur français, né à Vendôme en 1663, et mort le 12 novembre 1735. Il s'attacha au prince de Conti, qui le choisit pour secrétaire de ses commandements. En 1723, il fut nommé membre de l'Académie française, à la place de l'abbé Fleury. Jacques Adam eut part à la traduction de l'*Histoire universelle de J.-A. de Thou*, Londres (Paris), 1734, 16 vol. in-4°, qu'il entreprit de concert avec Ch. le Beau, les abbés le Mascrier, Leduc des Fontaines, Prévost, et le père Fabre. On a encore de lui : les *Mémoires de Montecuculli*, traduits en français; Amsterdam, 1734, in-12; — la *Relation du cardinal de Tournon* (traduite de l'italien), insérée dans le tome Ier du *Recueil des anecdotes sur l'état de la religion de la Chine*, par l'abbé Villermaules; Paris, 1733, 7 vol. in-12. Adam avait aussi entrepris une *traduction* d'Athénée.

D'Alembert, *Éloge de Jacques Adam*, vol. IV, de l'*Histoire des membres de l'Académie française.*

ADAM (*Nicolas*), littérateur, né à Paris en 1716, et mort en 1792. Il fut professeur d'éloquence au collége de Lisieux, et chargé d'affaires près de la république de Venise. On a de lui plusieurs ouvrages élémentaires, dont voici les titres : *la Manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*; 5 vol. in-8°, 1787; — *Traduction littérale des œuvres d'Horace*; même année, 2 vol. in-8°; — *Traduction littérale des œuvres de Phèdre*; — *Traduction italienne de Phèdre*; — *Traduction littérale de Rasselas, prince d'Abyssinie*, roman de l'auteur anglais Johnson.

Quérard, *la France littéraire.*

ADAMÆUS (*Théodoric*), philologue allemand, né vers 1470 dans le comté de Lippe, mort en 1540. On a de lui : 1° *De christiani orbis concordia*; Paris, 1532, in-4°, ou discours adressé à Charles-Quint et à François Ier; — 2° *De insula Rhodi et militarium ordinum institutione*; ibid., 1536, in-8°; — 3° des notes jointes à la traduction latine de l'ouvrage de Procope : *De Justiniani imperatoris ædificiis*; ibid., 1537, in-4°; — 4° une traduction latine de *Cebetis Tabula*; ibid., 1539, in-8°; — 5° la première édition grecque de l'*Abrégé du droit civil* de Constantin Herménopule; ibid., 1539, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten Lexic.*, p. 85. — Supplém. d'Adelung, p. 193.

ADAMAN. *Voy.* ADAMNAN.

ADAMANTIUS, médecin juif du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il vécut d'abord à Alexandrie, puis il passa à Constantinople, où il se fit catholique. Il dédia à l'empereur Constance un ouvrage en deux livres sur la physiognomonique, qui a été imprimé plusieurs fois avec d'autres auteurs du même genre. On le trouve entre autres, dans un des volumes de l'édition d'Aristote donnée par Sylburg, et dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, *gr.-lat.*, *cura J.-G.-Fred. Franzii*; Altenburgi, 1780, in-8°.

ADAMBERGER (*Marie-Anne*), célèbre actrice allemande, née à Vienne en 1752, morte en 1804. Attachée au théâtre de la cour à Vienne, elle excellait dans le rôle des ingénues. Sa fille, *Antonie*, fut la fiancée du célèbre poëte Kœrner qui la quitta pour aller combattre et fut tué à la bataille de Gadebusch. Elle épousa le célèbre archéologue Joseph Arneth.

*ADAMCZEWSKI (*Jacques*), littérateur polonais, né vers 1770, mort vers 1815. Il s'est fait connaître par des traductions polonaises de plusieurs comédies et drames du répertoire français.

Félix Bentkowski, *Histoire de la littérature polonaise*; Varsovie, 1814, 2 volumes.

ADAMI (*Adam*), bénédictin, né vers 1590; mort vers 1670, évêque d'Hiéropolis et suffragant de Hildesheim. Il fut chargé de représenter les prélats du duché de Wurtemberg dans le congrès de Westphalie. Il a laissé un ouvrage curieux, sous le titre d'*Arcana pacis Westphalicæ*, imprimé à Francfort en 1698, et qui a paru de nouveau à Leipzig en 1737, par les soins de Mayern, qu'on accuse d'avoir été en cette occasion un éditeur infidèle.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexicon*, p. 85. — *Supplément d'Adelung*, p. 194. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopæd.*, t. I, p. 366.

ADAMI (*André*), maître de la chapelle pontificale au commencement du dix-huitième siècle. Il a publié un ouvrage de biographies musicales, intitulé *Osservazioni per ben regolare il coro dei cantori della capella pontificia, tanto nelle funzioni ordinarie que straordinarie*; vol. in-4°, 1771.

Taylor, *Vocal schools of Italy* (préface).

*ADAMI (*Annibal*), jésuite italien, né à Fermo en 1626, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il professa longtemps la rhétorique et les belles-lettres au collége de Rome. On a de lui : — *Seminarii Romani Pallas purpurata, sive S. R. E. cardinales qui e seminario Romano*

prodiere; Romæ, 1659, in-fol.; — *Honorarii tumuli ac funebris pompæ descriptio in exequiis Francisco Vindocinensi duci Belfortio Romæ persolutis, et oratio in ejus funere habita;* Romæ, Tinassi, 1669, in-fol.; — *la Spada d'Orione, cioè il valor militare di più celebri guerrieri de nostri secoli, illustrato con elogi storici;* Rome, 1680, in-4° (publié sous le pseudonyme de *Damaschine)*; — *Elogii storici de due Marchesi Capizucchi fratelli, Camillo e Biagio, celebri guerrieri del secolo passato;* ibid., 1685, in-4°. Cet auteur a aussi traduit de l'italien en latin l'ouvrage de Sperelle intitulé *Episcopus*, Romæ, 1670, in-fol. On lui doit également la traduction du portugais en italien des sermons du P. Ant. Vieyra; Rome, 1683, n-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAMI (*Antoine-Philippe*), littérateur italien, né vers 1720 à Florence, mort en 1761. L'état militaire, qu'il avait embrassé, ne l'empêcha pas de cultiver la philosophie et les lettres. Outre quelques opuscules sur l'agriculture et l'édition de la *Cronica delle cose d'Italia*, Rom., 1755, in-4°, on a de lui : 1° *I cantici biblici ed altri salmi della sacra Scrittura, con i treni di Geremia, esposti in versi toscani da un Academico Apatista;* Florence, 1748, in-4°; — 2° *Dimostrazione dell' esistenza di Dio, provata con quella della contingenza della materia;* Livourne, 1753, in-8°; — 3° *Ode panegiriche a Cesare;* Florence, 1755, in-fol.; — 4° *Poesie, con una dissertazione sopra la poesia drammatica e mimica del teatro;* ibid., 1755, in-8°; — 5° traductions italiennes de quelques extraits de l'*Essai sur l'homme de Pope;* Arezzo, 1756, in-8°.

Tipaldi, *Biografia italiana.*

ADAMI (*Ernest-Daniel*), musicien et pasteur allemand, né à Idung le 19 novembre 1716, mort vers 1770. Après avoir été directeur de musique à Landshut, il remplit, en 1750, les fonctions de ministre protestant à Pomescoitz en Silésie. On a de lui : 1° un ouvrage *sur le triple écho qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach* (Bohême), vol. in-4°; Liegnitz, 1750; — 2° des *Dissertations* (en allemand) *sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin;* Leipz., in-8°, 1755.

Jœcher, *Lex.*, et Suppl. d'Adelung.

*ADAMI (*François*), chanoine de Fermo qui vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : l'histoire de sa patrie, publiée, après la mort de l'auteur, par César Ottinelli, sous ce titre : *De rebus in civitate Firmanâ gestis, fragmentorum libri duo;* Romæ, Donangeli, 1591, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ADAMI (*Leonardo*), philologue italien, né le 12 août 1691 à Bolsena en Toscane, mort à Rome le 9 janvier 1719. Entré fort jeune au séminaire, il prit part à une révolte d'écoliers et s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et assista à un combat contre les Anglais, qui furent vaincus. Plus tard, il fut fait prisonnier par les Hollandais; mais il trouva le moyen de s'évader, et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après vingt-six mois d'absence, il songea à retourner dans sa patrie, où il obtint le pardon de son oncle. De retour à Rome, il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue grecque, et fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs. Il étudia aussi les langues hébraïque, arabe et syriaque. En 1717 il fut nommé conservateur de la bibliothèque du cardinal Temperiali, et mourut deux ans après. Il a laissé un savant ouvrage qu'il fit imprimer à Rome en 1716, in-4°, sous ce titre : *Leonardi Adami Volsiniensis τοῦ ἐν Ἀρκάσιν Philoclis Æpei Arcadicorum volumen primum.* Ce premier volume, dédié au cardinal Ottoboni, contient, en quatre livres, l'histoire de l'Arcadie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Aristocrate le Jeune, son dernier roi. Le deuxième volume, dont la publication avait déjà été annoncée dans le tome XXIX du *Giornale de' Letterati d'Italia*, est resté inachevé. Adami avait entrepris d'autres ouvrages, dont il a légué les manuscrits au cardinal Imperiali. De ce nombre sont : une *Histoire du Péloponnèse;* une édition en plusieurs volumes des *Œuvres de Libanius*, augmentée de divers discours et lettres inédits de cet auteur; une édition de l'*Histoire de Jornandès;* un recueil considérable d'inscriptions, la plupart inédites; quatre livres *De varietate fortunæ*, de Poggio de Florence; enfin, cinq *Novelles* qui manquent au code de Théodose.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Storia di Volsena*, etc.; Roma, 1784-1787, vol. II, p. 108-110.

*ADAMI (*Paul*), médecin hongrois, né à Trentschin le 9 juillet 1739, mort à Vienne le 21 septembre 1795. Il fut longtemps professeur à Vienne. On a de lui : 1° *Specimen hydrographiæ Hungaricæ, sistens aquas communes, thermas et acidulas comitatus Trencsiniensis, physice, chemice et medice examinatas;* Vienne, 1780; — 2° *Bibliotheca loimica*, 1784.

Oesterreichisches Biogr.-Lexicon; Vienne, 1881.

ADAMNAN (*saint*), né en 625, mort le 23 septembre 705. Il fut élu, en 664, abbé du monastère que saint Colombat avait fondé à Hy ou Hu, île située entre l'Irlande et l'Écosse. On a de lui une géographie de la terre sainte, livre resté classique jusqu'aux temps des croisades, sous le titre : *Adamnani Scotohiberni, abbatis celeberrimi, de situ terræ sanctæ et quorumdam aliorum locorum, ut Alexandriæ et Constantinopoleos, libri III, ante annos nongentos et amplius conscripti, et nunc primum in lucem prolati;* Ingolstadt, 1619, in-4° (publié par Gretser). Mabillon en a donné une édition plus complète dans le t. IV, p. 502 de

Acta sanct. ord. Sancti Benedicti. Bède (*Eccles. Hist. Angl.*, t. V, p. 16) fait ainsi l'historique de ce livre : « Adamnan, abbé de Hu, a écrit sur les lieux saints un livre très-utile. Un évêque des Gaules, appelé Arculfe, ayant été, à son retour de la terre sainte, jeté par une tempête sur les côtes occidentales de la Bretagne, fut reçu par Adamnan, auquel il communiqua des détails très-exacts sur les lieux que ce prélat avait visités. Pendant son séjour à Hu, Arculfe mit sa relation par écrit, en y joignant des gravures. Adamnan alla offrir cette description au roi Alfred, qui, afin de la répandre, en fit faire un grand nombre de copies. » — Saint Adamnan a donné la vie de saint Colombat sous ce titre : *Sancti Adamnani Scoti libri tres, de sancto Columbo Scoto, presbytero, confessore, qui circa annum Domini* 565 *floruit* ; Anvers, 1725 ; imprimé dans le tome I du *Thesaurus monument. eccles. Candii*.

Bède, *Eccles. hist.*, V, 15, 16, 17, 21. — Tanner, *Bibliotheca britannico-hibernica*. — Ware, *Writers of Ireland*, p. 45, 46. — Colger, *Acta sanctorum Hib.*, p. 224. — Oudin, *Commentar. de scriptoribus Ecclesiæ antiquis*, t. I, p. 1666.

ADAMOLI (*Pierre*), antiquaire français, né à Lyon le 5 août 1707, mort le 5 juin 1769. Il était receveur de péages, et légua une collection très-curieuse de livres, de manuscrits et de médailles à l'Académie des sciences et arts de Lyon. D'après les intentions du testateur, cette collection devait être ouverte une fois au public, et la direction n'en pouvait être confiée qu'à un académicien père de famille, « jamais à un moine membre d'une congrégation, ni à un libraire qui viendrait altérer son legs en le mélangeant de livres sans valeur et sans utilité, qu'on nomme bouquins. » — Adamoli avait fondé deux prix, l'un de trois cents francs, l'autre d'une médaille d'argent, pour des sujets d'histoire naturelle et d'agriculture mis au concours par l'Académie. Le premier fut décerné, en 1776, à Coste et Villemet pour un mémoire sur la substitution des plantes médicinales indigènes aux exotiques. On a d'Adamoli trois *Lettres à M. de Migien*, sur une jambe de cheval en bronze retirée de la Saône en 1766; Lyon, 1767, in-8°.

***ADAMOWICZ** (*Adam*), connu aussi sous le nom de *Woyde*, grammairien polonais, né vers 1760, mort vers 1812. On a de lui : *Polnische Grammatik* ; Berlin, 1794, in-8°.

L. Ch.

Félix Bentkowski, *Histoire de la littérature polonaise*; Varsovie, 1814, 2 volumes.

ADAMS (*Samuel*), membre du congrès américain, et l'un des principaux auteurs de la révolution des États-Unis, naquit en 1722 à Boston, province de Massachusetts, et mourut le 2 mars 1803. Il reçut son éducation au collége de Harvard, où il prit ses grades en 1740. Les divers actes d'oppression auxquels se livrait l'Angleterre éprouvèrent de sa part une opposition énergique. Quoique déjà avancé en âge, il ne le cédait à personne pour la promptitude des résolutions et pour l'activité de l'exécution. Il donna le premier l'idée d'établir des sociétés populaires qui correspondraient ensemble, et qui auraient leur point de réunion à Boston. Ce fut là un des leviers les plus puissants de la révolution américaine. Adams attendait avec impatience le moment où éclateraient les hostilités entre la Grande-Bretagne et ses colonies : il parlait déjà hautement d'indépendance, lorsque ses plus chauds partisans ne visaient encore qu'au redressement des plus justes griefs; il s'opposa à la levée et à l'organisation des troupes régulières, demandant qu'à l'exemple des Romains chaque Américain devînt soldat. L'illustre Washington eut un adversaire dans cet esprit ardent et inquiet. Adams donna même son assentiment à la proposition qui fut faite, dans l'année 1778, d'ôter à ce grand homme le commandement des armées, pour le donner au général Gates. Après avoir occupé la place de lieutenant gouverneur et puis celle de gouverneur de Massachusetts, son âge très-avancé le força à se retirer en 1797. Adams était dans un état voisin de l'indigence; son extérieur humble et négligé contrastait d'une manière bizarre avec l'audace de son esprit et de ses opinions. Il vécut assez longtemps pour voir couronnés par le succès ses efforts en faveur de son pays; on le surnomma *le Caton américain*. [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des g. du m.*]

Holme, *American Annals*. — *Secret journals of Congress*. — Hutchinson, *History of Massachusetts*. — *Letters to Samuel Adams*, in Jefferson's Correspondence. — *Letters to Samuel Adams*, in diplomatic Correspondence of the american revolution, vol. IV.

ADAMS (*John*), second président (par ordre chronologique) des États-Unis, né le 19 octobre 1735 à Braintree dans le Massachusetts, mort le 4 juillet 1826. Si l'on pouvait douter que les grandes pensées viennent de l'âme, et que les hommes valent plus par le caractère que par l'esprit, il suffirait, je crois, de lire la vie de la plupart des fondateurs de la liberté américaine. Ce n'est pas par la puissance du génie, par la hauteur de l'éloquence, par l'éclat de l'héroïsme, qu'ils se distinguèrent si glorieusement de leurs contemporains amollis, ni qu'ils menèrent à bien leur grande entreprise : c'est surtout par une résolution paisible et inébranlable, qu'ils puisaient incessamment dans le sentiment du devoir. Leur biographie n'est pas seulement une page importante de l'histoire du dix-huitième siècle, elle est surtout une leçon de morale et un hommage rendu à la nature humaine.

Au premier rang de cette noble troupe figure sans contredit John Adams, l'ami, le collègue, le continuateur de G. Washington. Issu de l'une des principales familles qui avaient fui les persécutions de Jacques I[er] et préféré l'exil à l'abjuration, il fut donné à John Adams de grandir parmi ces exemples domestiques de vertu et de courage, qui exercent une influence décisive sur les âmes naturellement généreuses. Il se li-

vra d'abord à l'austère science du droit, et à peine ses premières études étaient-elles terminées, qu'il avait déjà la réputation du plus savant, du plus habile et surtout du plus honnête jurisconsulte que possédassent les colonies américaines. De là aussi une opulence presque princière, et dont ses adversaires politiques lui reprochaient plus tard de ne pas jouir avec une modestie républicaine

Ainsi vivait John Adams, heureux, honoré, et s'affermissant chaque jour dans l'amour de la légalité dont il enseignait les secrets, lorsque s'ouvrit le grand procès qui devait arracher les colonies américaines à l'Angleterre, régénérer le nouveau monde, et présenter à l'univers le spectacle inouï d'une république florissante. On sait à quelle occasion s'éleva cette fameuse querelle. L'Angleterre épuisée ne pouvait plus supporter l'énorme poids de sa dette publique (1); elle résolut en 1765 d'en rejeter une partie sur ses puissantes colonies de l'occident, au mépris de leurs vieilles libertés, au mépris même de la constitution anglaise, qui ne reconnait comme légitimes que les contributions consenties.

C'est au Massachusets, à la patrie de J. Adams, qu'échut l'honneur de la première résistance à cette inqualifiable prétention; et John Adams n'hésita point à y prendre part, non pas avec l'emportement dont Samuel Adams, son homonyme, donnait le funeste exemple, mais avec cette invincible assurance qu'il devait à l'étude et à l'amour des lois. Tandis que l'assemblée de New-York confie à Benjamin Franklin le soin d'aller plaider la cause de l'Amérique opprimée devant le parlement d'Angleterre, John Adams accomplit plus obscurément la même tâche au milieu de ses concitoyens incertains; et les deux écrits qu'il publie tour à tour *sur les lois économiques et féodales, sur la querelle de l'Amérique et de la métropole,* contribuent puissamment à confirmer les Américains dans le sentiment de leur droit. Il semble même que ces deux livres étaient présents à la mémoire de Thomas Payne, lorsqu'il rédigea ce fameux pamphlet du *Sens commun* (1776), qui porta un si rude coup à la domination britannique.

Cette même passion de la justice et de la légalité l'inspira encore bien noblement lorsqu'il osa accepter la défense du capitaine Preston. Assailli par les habitants de Boston, cet officier avait ordonné à ses soldats de faire feu, et plusieurs personnes étaient tombées sous leurs balles, en 1770. On le mit en justice, et l'effervescence populaire rendait sa condamnation presque inévitable, lorsque John Adams résolut d'épargner un crime à ses concitoyens. Secondé par l'illustre Quincy, il démontra que Preston n'avait fait que céder à un pénible mais impérieux devoir, et il eut le bonheur d'obtenir son acquittement.

(1) 148 millions sterling.

Ce qui ne fait pas moins d'honneur aux com patriotes de John Adams, c'est qu'irrités un moment de ce qu'il leur arrachait la victime que réclamait leur colère, ils ne l'en choisirent pas moins pour représentant au congrès de 1774. Est-il besoin de rappeler ici l'immense influence que cette première assemblée générale, réunie à Philadelphie, exerça sur toute la suite des événements? Contentons-nous de dire que les cinquante-cinq députés qui y figuraient y délibérèrent à huis clos, afin de conserver tout leur calme, et qu'ils décidèrent : 1° que la cause de Boston et de Massachusets était la cause commune; 2° qu'une triple adresse serait envoyée au roi d'Angleterre, au parlement et au peuple anglais, pour leur rappeler les droits, le dévouement et la ferme résolution des colonies américaines. Député du Massachusets, John Adams prit une part considérable à ces grandes décisions.

Cependant l'Angleterre s'obstinait; et, après avoir épuisé la ruse, elle était résolue à employer la force. En vain Chatham à la chambre des lords, en vain Burke à celle des communes, en vain Franklin devant les deux, se firent-ils les avocats chaleureux de la justice et de la prudence : la passion l'emportait avec lord North, et une armée s'embarqua pour châtier *les rebelles*.

Les Américains répondirent à ces proscriptions et à ces menaces par la victoire de Lexington et par la réunion d'un second congrès, où J. Adams eut encore l'honneur de représenter son pays, en 1775.

A la nouvelle du combat de Lexington, on dit que Samuel Adams s'était écrié : « Quelle belle journée! » Moins impétueux que Samuel, John Adams déplora le sang versé et la guerre civile. Combien aurait-il mieux aimé que la légalité triomphât, et que l'Angleterre se sauvât elle-même en révoquant les bills funestes qu'elle avait accordés à un ministère aveugle! Mais sa modération n'excluait pas la vigueur; et lorsqu'il vit que la métropole méconnaissait décidément tous ses devoirs, repoussait toutes les prières, lançait sur l'Amérique une multitude de soldats étrangers, et s'alliait même aux sauvages Indiens, il fut l'un des premiers à en prendre son parti. La guerre était désormais la seule ressource qui restât à son pays, et il n'avait plus qu'à choisir entre la servitude et le combat.

Aussi bien il y avait longtemps que les meilleurs esprits de l'Europe prévoyaient cette nécessité de l'émancipation américaine, indépendamment même de ce que fit l'Angleterre pour l'accélérer. Ces colonies étaient déjà trop puissantes et trop peuplées pour se résigner longtemps à la tutelle de la métropole. « Elles se détacheront un jour, dit Turgot en 1750, de l'Angleterre, comme le fruit mûr se détache de l'arbre qui l'a produit. »

Lent à se décider, J. Adams n'hésitait jamais dans l'accomplissement de ses résolutions. De là

le rôle considérable qu'il joua dans le congrès de 1775, d'abord pour obtenir que G. Washington reçût le commandement suprême de toutes les milices américaines, et Franklin la direction des postes; puis, pour organiser les levées de soldats, la confection des armes, et l'administration des finances; enfin, pour solliciter de nouveau l'opinion du monde, et protester à l'Angleterre que la fidélité de l'Amérique n'avait attendu pour reparaître que le redressement de justes griefs.

De là surtout la conduite que J. Adams ne cessa de tenir au congrès de 1776. A peine un député de la Virginie y eut-il pris la parole (8 juin) pour demander une déclaration solennelle d'indépendance, qu'il appuya sa motion, et combattit avec vigueur les quelques membres qui reculaient encore devant les dangers incontestables que soulevait une résolution si décisive. Il l'emporta en leur montrant l'alternative inévitable de l'asservissement ou de l'émancipation, et une puissante majorité se prononça en faveur de la cause qu'il soutenait.

J. Adams obtint d'ailleurs une bien glorieuse récompense de l'énergie qu'il venait de déployer dans cette grande discussion. Il fut chargé, avec Rutlege et Richard Lee, de rédiger le préambule de la déclaration d'indépendance. Qui ne connaît ces quelques pages où l'Amérique expose avec une solennité si touchante ses sacrifices méconnus, ses réclamations méprisées, ses droits profanés, et l'impossibilité où elle se trouve d'endurer plus longtemps une domination insupportable? Comme on y reconnaît bien les dignes héritiers de ces fiers protestants qui avaient mis l'Océan entre eux et la tyrannie! Aussi l'assemblée entière approuva-t-elle l'œuvre de ses commissaires, on y changea seulement quelques mots; et, le 4 juillet 1776, les colonies anglaises d'Amérique se déclarèrent *États-Unis*.

Malheureusement, à l'heure même où J. Adams et ses collègues osaient ainsi proclamer l'avénement d'un nouvel État et défier la puissante Angleterre, les circonstances devenaient chaque jour plus menaçantes, et les malheurs s'accumulaient sur la naissante république. C'était d'une part une nouvelle armée de cinquante mille hommes qui venaient étouffer l'insurrection, la défaite de Brooklyn, la prise de Long-Island et de New-York; de l'autre, les *loyalistes* qui relevaient la tête, les patriotes qui désespéraient, l'armée qui se débandait, les finances qui achevaient de s'épuiser, tandis que les tribus indiennes, soudoyées par l'Angleterre, joignaient toutes les horreurs d'une guerre sauvage aux savantes opérations d'une armée européenne. « Notre position est effrayante, écrit alors Was« hington; nos troupes se découragent... Notre « cause est bien hasardée, sinon perdue. »

L'on pouvait donc croire que les Américains allaient abjurer leur récente résolution, lorsque le général Howe leur proposa de traiter du rétablissement de la tranquillité. Le congrès désigna en effet trois de ses membres, Franklin, J. Adams et Rutlege, pour conférer avec lui à l'entrevue de Staten-Island. Mais les négociations ne furent pas longues, les commissaires exigeant, sur toute chose, que le général anglais les reconnût pour les représentants d'une puissance indépendante. Celui-ci eut beau leur faire les plus belles promesses, ils ne voulurent pas même les entendre. Le gant était jeté, et la jeune Amérique ne pouvait le reprendre sans reculer chaque jour davantage, jusqu'à la servitude.

Les nouvelles menaces de l'Angleterre et les revers accablants dont elles furent accompagnées n'eurent, au contraire, pour résultat que d'enseigner aux Américains l'indispensable nécessité d'une confédération plus intime entre les treize États unis. Ainsi naquit la constitution du 4 octobre 1776, qui essaya de concilier l'indépendance de chacun avec la sécurité universelle, organisa le congrès, le pouvoir exécutif, les finances, les levées, les négociations, etc. Les procès-verbaux de cette assemblée, pieusement conservés par le gouvernement des États-Unis, font assez foi du zèle infatigable qu'y déploya J. Adams, soit pour susciter, soit pour appuyer ces grandes mesures. Et cependant l'ennemi menaçait Philadelphie, et le congrès appelait tous les patriotes à son secours, en même temps qu'il s'adressait à Dieu par des prières publiques. Partout, à cette époque, se trouve ce même caractère de pieuse et sereine intrépidité dans les actes des libérateurs de l'Amérique.

Mais, si intrépides qu'ils fussent, ils n'étaient jamais téméraires; et tandis qu'ils ne négligeaient rien pour le salut de leur patrie, ils ne dédaignaient pas de lui chercher d'autres appuis que sa propre force et son propre enthousiasme. Or ils savaient bien que tous les ennemis de l'Angleterre, que la France surtout, applaudissaient avec ardeur à l'insurrection américaine. C'était même là une des raisons qui avaient déterminé la proclamation d'indépendance. « Il faut, avait « alors dit J. Adams, il faut que notre conduite « devienne moins équivoque, et que les citoyens, « que les étrangers apprennent si nous sommes « ou non une nation. En nous élevant à l'indé« pendance, nous augmentons nos forces sans « augmenter nos dangers, et nous nous arrê« tons au seul parti qui convienne désormais à « notre situation, à notre dignité. » Et il achevait son discours en démontrant à ses collègues que leur querelle n'était pas seulement celle de l'Amérique et de l'Angleterre, qu'elle était aussi celle de tous les autres peuples attentifs aux alternatives de cette lutte mémorable.

Depuis lors, ce n'est plus en Amérique ni au sein du congrès qu'il animait de sa puissante raison, que nous devons chercher les traces de J. Adams, mais en Europe et parmi les nations du vieux monde, qu'il s'efforce d'associer à la cause de ses concitoyens. Infatigable missionnaire de liberté et de vengeance, nous le voyons tour

à tour en France dans la compagnie de Franklin, de Silas Deane et d'Édouard Lee ; et en Hollande, où un parti nombreux se lassait de voir que ce pays « *n'était plus qu'une chaloupe à la remorque de l'Angleterre.* » Il réussit à s'attacher les Hollandais, que charmait d'ailleurs la gravité de son maintien et de son esprit, et il obtint d'eux qu'ils signassent en 1782 le traité d'alliance et de commerce que les chefs de la ville d'Amsterdam souhaitaient depuis 1778. Or ce traité, qui, en autorisant les emprunts, permettait de remédier peu à peu au désordre des finances américaines, servait de plus à compléter la coalition maritime de l'Europe occidentale, tandis que toutes les puissances du Nord, Danemark, Suède, Norwége, Prusse et Russie, se réunissaient, à la voix de Catherine II, pour le maintien de la liberté des mers. Jamais l'Angleterre n'avait couru pareil danger ; le sceptre de l'Océan menaçait de lui échapper, et l'insurrection de l'Amérique devenait une conflagration universelle.

Ajoutons que J. Adams trouva encore le loisir de rédiger vers le même temps, et durant une courte apparition qu'il fit en Amérique, la constitution particulière de l'État de Massachusets, telle à peu près qu'elle subsiste aujourd'hui. Charmés de ses talents, de ses vertus, de son dévouement, ses concitoyens l'avaient tous chargé de ce soin glorieux. Il fut à la fois le libérateur et le Solon de son pays.

Combien d'ailleurs se trouva-t-il récompensé de ses fatigues, lorsque l'Angleterre épuisée se résigna enfin à subir la loi des événements, lorsque la liberté de l'Amérique fut solennellement reconnue et proclamée ! Il eut encore l'honneur de contribuer à ce grand triomphe ; et la signature de J. Adams figura parmi celles de Franklin, de J. Jay et de Henri Lawrens, sur le traité qui fut signé le 30 novembre 1782 avec les plénipotentiaires d'Angleterre. Seulement peu s'en fallut que sa joie ne fût aussi courte qu'elle était vive ; car la France et l'Espagne s'indignèrent aussitôt de ce que les États-Unis eussent consenti à conclure une paix séparée, et les représentants de l'Amérique ne réussirent à les calmer que par l'assurance positive de ne considérer leur traité comme définitif qu'autant qu'elles auraient elles-mêmes réglé tous leurs différends avec l'ennemi commun. Victimes de leur bonne foi, ils avaient été dupes d'une perfidie machiavélique. Le roi George et son conseil privé s'étaient flattés de l'inqualifiable espérance de détacher les États-Unis de l'alliance française, et de les amener ensuite à se coaliser contre le peuple même auquel ils devaient leur liberté. Le mépris public, celui de l'Angleterre elle-même, fut le seul fruit de cette honteuse machination.

Heureux d'avoir si bien servi son pays, J. Adams aurait alors aimé, comme Washington, à déposer le poids des affaires publiques, à les remettre à de plus jeunes mains. S'il n'avait pas besoin du pouvoir, la naissante république avait besoin de ses conseils, de son expérience, de son dévouement. Il souscrivit sans peine à ce nouveau sacrifice.

L'Amérique, en effet, était libre ; mais qu'allait devenir cette liberté même, si laborieusement, si noblement conquise, si l'armée des libérateurs se constituait en une société menaçante de soldats amis ; si les finances publiques ne se relevaient pas ; si les patriotes, en continuant de persécuter les partisans de l'Angleterre, les *loyalistes,* ne cessaient d'attenter à la plus précieuse des indépendances, celle de la conscience et des opinions ? Aussi avec quel empressement J. Adams s'associa-t-il à toutes les mesures que le congrès adopta pour conjurer ces nouveaux dangers ! Les *loyalistes* surtout lui durent la faculté de penser comme il leur plairait, à la seule condition de ne pas traduire leurs opinions en complots et en trahisons. Il est vrai que cette noble impartialité valut à J. Adams bien des ennuis, bien des calomnies mêmes. On l'accusa d'être Anglais ! Il laissa dire, et, se réfugiant dans sa conscience, il confia au temps le soin de dissiper l'erreur de ses concitoyens, trop échauffés encore pour être justes.

Cependant il se préparait à repasser en Europe pour solliciter de l'Angleterre un traité de commerce, semblable à ceux qu'il avait naguère contractés avec la Hollande et la France. Il ne s'agissait donc pas seulement de l'extension des relations commerciales et des tarifs, mais de la liberté des mers, du respect des neutres, et des plus grands principes du droit maritime à consacrer d'une manière plus solennelle et plus positive ; et c'était là une mission qui convenait bien au solide esprit de J. Adams. Il n'y réussit pas néanmoins, et les ministres anglais lui firent bon accueil, sans accepter aucune de ses propositions. Il leur en coûtait trop d'abjurer les tyranniques prétentions que l'Angleterre affectait alors sur la domination des mers, et qu'elle vient d'abandonner si glorieusement. N'osant d'ailleurs les professer publiquement, ils échappèrent aux instances de J. Adams en lui objectant l'impossibilité de signer un traité général avec treize États aussi indépendants que ceux dont se composait la république américaine.

A peine J. Adams s'était-il un peu consolé du mauvais résultat de cette négociation en obtenant de la Prusse (10 juin 1785) les avantages que lui refusait l'Angleterre, que se présenta l'occasion de rendre à sa patrie des services bien plus importants. Une expérience de dix ans avait révélé tous les défauts de la première constitution américaine ; il était question de la refaire, et ce n'était pas trop de toutes les lumières du pays pour accomplir une œuvre si difficile.

Aussi bien J. Adams n'avait pas attendu ce moment pour s'élever contre la mauvaise orga-

nisation de son pays; et il résidait encore en Europe, qu'il ne cessait d'écrire à ses amis d'Amérique sur l'invincible nécessité de reconstruire les fondements de la république. Ces sages lettres prirent même bientôt la forme d'un livre sous ce titre : *Défense de la constitution des États-Unis d'Amérique, ou de la nécessité d'une balance dans les pouvoirs d'un gouvernement libre*. Il en parut plus tard (1794) une seconde édition sous le titre de : *Histoire des principales républiques du monde*.

L'épigraphe de ces lettres (extraite de Pope) en dit assez sur l'esprit qui les inspira : *L'opposition de toute la nature tient toute la nature en paix*. Que demande en effet J. Adams ? l'établissement de deux chambres, le partage du pouvoir législatif entre ces deux chambres, et, à côté d'elles, un pouvoir exécutif distinct, participant aussi à la confection des lois. Ainsi s'établira, suivant lui, la balance nécessaire à tout pays libre; et à ceux qui ne voudraient pas l'en croire, il objecte d'une part l'autorité de Cicéron, d'Aristote, de Platon, de Sydney, de Nedham, de Montesquieu, tous partisans de cet heureux équilibre ; de l'autre, les exemples plus persuasifs encore de toutes les républiques qui ont prospéré jusqu'à nos jours, celui même des monarchies qui admettent ces sages tempéraments.

L'on ne saurait dire à quel point l'apparition de ce livre influa sur les résolutions qui suivirent, et sur les destinées lointaines de la nouvelle république. Que fut-ce lorsque J. Adams eut repassé en Amérique, et lorsqu'il vint en discuter lui-même les doctrines au sein du célèbre congrès qui s'ouvrit le 2 mai 1787, à Philadelphie, sous la présidence de G. Washington? Ce ne sera pas exagérer que d'affirmer que l'ouvrage de J. Adams devint la base des délibérations et le programme de la constitution nouvelle.

Seulement il s'en fallut, et de beaucoup, que tous les Américains fussent contents: la constitution nouvelle blessait bien des intérêts, bien des idées, et l'on put même croire un instant qu'elle ne résisterait pas à la violence des malédictions qu'elle suscitait. Il va sans dire que J. Adams n'y fut pas non plus épargné. On l'accusait d'avoir séduit tout le conseil, d'incliner à l'aristocratie, à la monarchie même; et le luxe qu'il étalait en tous lieux semblait une preuve suffisante de ces détestables penchants. De là naquirent deux partis qui ont longtemps partagé l'Amérique : celui des républicains ou démocrates, sous la conduite de Jefferson; celui des whigs ou fédéralistes, sous l'inspiration de Washington et J. Adams.

Toutes ces clameurs ne purent triompher de la vérité et du bon sens public; onze États sur treize acceptèrent la constitution; et lorsqu'il fut question d'élire le premier président de la république, ce fut sur Washington, sur l'ami de J. Adams, que se réunirent tous les suffrages. Il fut lui-même associé au triomphe de ce grand citoyen, comme il l'avait été à ses travaux et à ses luttes. En vain Jefferson essaya-t-il de lui disputer cet honneur : le nom de J. Adams l'emporta sur le sien, et la vice-présidence lui fut décernée le 4 mars 1789.

J. Adams s'en montra digne; et il eut d'autant plus occasion de s'y distinguer, que Washington se défiait de ses propres lumières pour le gouvernement civil. « La Providence, disait-il, a dai-« gné bénir mes travaux guerriers : obtiendrai-je « le même succès dans une carrière qui n'est « pas la mienne? et dois-je m'exposer à com-« promettre avec ma réputation les intérêts de « mon pays? » J. Adams le rassura, l'aida; et une partie des grandes mesures qui avaient pour objet le règlement des finances, de la justice, de la marine, de l'instruction publique, de la banque nationale, revient sans contredit à cet illustre citoyen. Washington et lui se complétaient l'un l'autre : c'étaient les deux génies de la guerre et de la paix veillant incessamment aux destinées des États-Unis, sans autre rivalité que celle du dévouement, sans autre ambition que celle du bonheur public.

Ce fut alors que l'explosion de la révolution française vint soumettre le courage de J. Adams à de nouvelles et bien cruelles épreuves. Passionné pour la liberté, il ne pouvait manquer d'applaudir à cette glorieuse régénération d'un pays ami; et il l'admirait en effet, comme Washington, comme tous les Américains. Mais était-ce là une raison suffisante pour lier la cause des États-Unis à celle de la France, pour reprendre les armes, et pour s'exposer de nouveau à tous les maux dont on venait à peine de sortir? Ni Washington ni J. Adams ne le pensèrent. Ils étouffèrent les secrètes sympathies de leurs cœurs, repoussèrent les prières comme les menaces de la convention, et, laissant libre carrière aux imprécations de leurs adversaires politiques, se renfermèrent dans une exacte neutralité. Qui pourrait dire aujourd'hui que cette politique ne fût pas la plus sage, la plus patriotique, sinon la plus héroïque et la plus républicaine? Peut-être fallait-il même plus de véritable courage pour résister à l'entraînement général que pour y céder, au risque de tout perdre.

Quoi qu'il en soit, peu s'en fallut que J. Adams n'expiât bientôt les penchants impopulaires qu'on lui attribuait vers l'Angleterre et l'aristocratie. Lorsque Washington fut réélu, le parti républicain mit tout en œuvre pour que M. Clinton obtînt la vice-présidence, et J. Adams ne l'emporta que de quelques voix (4 mars 1793).

Il n'était pas homme à s'inquiéter de si peu. Incapable de sacrifier ses convictions aux intérêts de son ambition, il n'en persévéra pas moins dans la politique qu'il avait toujours soutenue. Les plaintes et les intrigues du gouvernement français rendirent même chaque jour moins amicales les relations des deux pays ; et, tandis que

l'Angleterre avait soin de se montrer complaisante, on put prévoir le moment où une rupture éclaterait entre la France et la jeune république d'Amérique.

Soit que l'état de l'opinion fût changé, soit que l'on sût gré à J. Adams de son infatigable désintéressement, il n'eut pas lieu de se repentir de n'avoir fait aucun sacrifice à la popularité; car Washington se retira en 1797, et, pendant que ce grand homme allait se reposer à Mont-Vernon, ce fut J. Adams qui eut l'honneur d'occuper sa place à la tête de la république américaine. Il est vrai que ce ne fut pas sans peine qu'il arriva à cette magistrature méritée. Les antifédéralistes l'attaquèrent avec la dernière violence, et si leur chef, l'habile Jefferson, ne prévalut pas sur lui, ce fut sans doute par l'imprudence de l'agent du Directoire français, M. Adet, qui irrita l'opinion publique en affectant de la gouverner, et en menaçant même, si le choix ne convenait pas à la France. On ne put au moins empêcher que Jefferson ne parvînt à la vice-présidence, et J. Adams en ressentit une douleur profonde. C'était le premier triomphe des démocrates.

Un tel début annonçait une présidence orageuse, et J. Adams eut, en effet, à soutenir une lutte bien pénible. Mais il sembla que le Directoire prît plaisir à lui donner raison, d'abord en menaçant la marine américaine de saisir tous les bâtiments qu'elle autoriserait les Anglais à visiter, et en refusant de recevoir l'ambassadeur Pinckney, puis en n'écoutant même pas les paroles conciliantes que lui apportaient deux nouveaux envoyés du président. Telle fut l'indignation que causa cette injurieuse conduite, qu'il n'y eut plus qu'une voix pour en tirer vengeance, que démocrates et whigs rivalisèrent d'ardeur, et que Washington oublia son amour pour la France jusqu'à promettre de sacrifier tout ce qui lui restait de sang à l'honneur de son pays.

A peine les premières hostilités avaient-elles éclaté, que le Directoire, revenu à des sentiments plus raisonnables, demanda la reprise des négociations. J. Adams s'empressa d'y consentir, et de nouveaux commissaires furent chargés de rétablir la bonne amitié des deux pays.

Leur arrivée en France fut postérieure au 18 brumaire; mais le renversement du Directoire, en plaçant l'autorité aux mains du consul Bonaparte, ne pouvait que faciliter le succès de leurs négociations. Rassasié de gloire et de combats, celui-ci n'aspirait alors qu'à la renommée de pacificateur. Il accueillit parfaitement les députés de l'Amérique, les entretint des honneurs qu'il venait de faire décerner à la mémoire de Washington, des intérêts communs des États-Unis et de la France dans la grande cause de la liberté des mers, et conclut avec eux (octobre 1800) le premier traité de paix qu'eût signé le gouvernement consulaire. La France y renonçait à la solution immédiate des difficultés relatives au traité de 1778; l'Amérique, à la restitution des bâtiments capturés; et l'on s'y bornait à établir les lois de la neutralité maritime. Évidemment Bonaparte désirait entraîner les États-Unis dans la grande lutte qu'il méditait contre la tyrannie anglaise.

Des fêtes charmantes accompagnèrent la conclusion de ce traité : Cambacérès y proposa un toast au successeur de Washington, tandis que Bonaparte et Lebrun y célébraient l'indissoluble amitié des deux républiques.

Cependant l'Amérique oubliait aussi ses dissentiments intérieurs, soit pour pleurer la mort récente de Washington, soit pour célébrer la translation du gouvernement fédéral dans la ville neutre qui portait son nom. J. Adams, qui présidait à toutes ces cérémonies, n'y négligea jamais l'occasion de recommander à ses concitoyens l'exemple de son ami et le maintien de la concorde.

Il n'y réussit qu'à moitié; et les querelles, un moment suspendues par la perte de Washington, par la réconciliation avec la France, par les fêtes de la translation, se renouvelèrent aussi vives que jamais à l'occasion de quelques lois sur l'expulsion des étrangers turbulents, et sur l'établissement d'impôts nouveaux pour combler le déficit du trésor public. Ces impôts atteignaient les maisons, les terres, le timbre et le sel, et, si modérés qu'ils fussent, ils ne furent accueillis qu'avec une extrême répugnance. Il va sans dire que l'opposition s'en fit une arme contre J. Adams. Si ces impôts inconnus étaient devenus nécessaires, c'était, disait-elle, parce qu'une politique imprudente, en irritant la France, avait contraint le pays à des préparatifs ruineux. A quoi donc avait-il servi de refuser au parlement anglais les contributions qu'il demandait, si le congrès élevait aujourd'hui les mêmes prétentions?

John Adams opposa son énergie habituelle à ces bruyantes déclamations, modéra la licence de la presse, interdit les rassemblements séditieux, comprima les insurrections que causaient les nouvelles lois. Mais tandis qu'il n'accomplissait que son devoir en exigeant l'exacte observation des volontés du congrès, sa popularité diminuait de jour en jour, et lorsqu'il arriva à la quatrième année de sa présidence, les fédéralistes tentèrent en vain de l'y maintenir. Les démocrates, unis aux fédéralistes mécontents, lui opposèrent aussitôt Jefferson, et ce fut à leur candidat que demeura l'avantage. C'était plus qu'un changement de personnes; c'était l'avénement d'une nouvelle politique, presque une révolution.

John Adams avait alors soixante-six ans, et, désireux de se reposer un peu avant que de mourir, il ne regretta le pouvoir que pour ses doctrines politiques, dont il déplorait la défaite. Pour lui, il se retira paisiblement dans sa demeure, parmi ses amis et ses livres et il y

mena une vie si obscure, que la *Biographie Universelle* place sa mort en 1803. Il vécut au contraire jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans, jusqu'en 1826, sous la présidence de son fils, et avec la plus sensible joie que pût éprouver un aussi bon patriote : celle de voir que son pays devenait chaque jour plus libre, plus puissant et plus heureux. AUGUSTE BOUCHOT.

Bibliotheca americana. — J. Sparks, *The diplomatic Correspondence of the american revolution.* — *Lettres of Mrs. Adams, the wife of John Adams*; Boston, 1840. — *Secret journals of the acts and proceedings of congress*; Boston, 1821. — William Gordon, *Histoire de la révolution américaine.* — John Marshall, *Vie de Washington.* — M. Guizot, *Vie, correspondance et écrits de Washington.*

ADAMS (*John Quincy*), sixième président des États-Unis, fils aîné de John Adams, naquit dans le Massachusets le 11 juin 1767, et mourut à Washington le 17 février 1848. Encore enfant, il accompagna son père en Europe; il séjourna longtemps à Paris, à la Haye et à Londres, de 1801 à 1802. Il fut, dans l'année 1801 et 1802, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Berlin. Dans cet intervalle il parcourut la Silésie, dont il adressa la description à son frère, à Philadelphie, en une série de lettres : celui-ci les publia successivement dans le *Porte-Folio*, journal qui paraissait dans cette ville. Les lettres d'Adams excitèrent le plus vif intérêt : elles avaient surtout pour objet l'état des manufactures en Silésie, et acquéraient par là un grand degré d'utilité pour son pays, ainsi que par la description des progrès de l'enseignement et de l'éducation publique depuis l'établissement des séminaires d'éducation par le grand Frédéric. Ce recueil fut imprimé, en 1804, en un volume in-8°, avec une carte géographique où sont rectifiées plusieurs erreurs topographiques et historiques des auteurs allemands qui ont écrit sur la Silésie. Une traduction allemande parut dans l'année suivante. Jefferson, nommé président des États-Unis, rappela Adams de Berlin. Le parti fédéraliste, auquel celui-ci était dévoué, lui fit obtenir une place de professeur au collége de Harvard, dans la province de Massachusets; plus tard il fut envoyé comme député de cette province au sénat : ce fut le moment où Adams quitta le parti auquel lui et son père devaient toute leur fortune, pour s'unir au parti démocratique. Il fut envoyé comme ambassadeur en Russie, et de là il se rendit en 1814, en qualité de plénipotentiaire des États-Unis, auprès des puissances européennes réunies à Vienne. En mars 1815, il fut ambassadeur à Londres. Nommé en 1817 secrétaire d'État de l'intérieur, il remplaça, en février 1825, M. Monroë comme président de l'Union. Dans ce poste éminent, il ne se montra pas moins habile que ses illustres prédécesseurs : cependant il ne fut pas réélu. Son éloignement de la présidence est attribué surtout à la prépondérance des adversaires du nouveau système de douanes introduit dans l'Union pendant sa gestion. Le parti démocratique l'accusait aussi d'une trop grande déférence pour la diplomatie européenne. Telles sont les principales causes qui l'ont fait échouer dans sa concurrence avec le général Jackson. Depuis 1828 il vivait retiré dans sa terre de Quincy, près de Boston, lorsqu'il fut, en 1830, élu député au congrès, où il soutint chaleureusement, et jusqu'à sa mort, la cause de l'abolition de l'esclavage. [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des g. du m.*]

Fenimore Cooper, *Lettres sur les États-Unis.* — *Bibliotheca americana.* — Sparks, *The diplomatic Correspondence of the american revolution.*

ADAMS (*John*), matelot anglais, né en Angleterre vers 1764, mort à Pitcairn le 5 mai 1829. En 1789, il souleva l'équipage du *Bounty* contre son capitaine, et força ce dernier, qui se nommait Bligh, à abandonner son navire dans les parages d'O-taïti. Pour échapper au châtiment qui l'attendait, et ne se croyant pas en sûreté à O-taïti ni aux îles Marquises, il se dirigea avec ses complices vers l'île de Pitcairn, où il aborda le 23 janvier 1790. Ce fut là l'origine d'une petite colonie qui appartient aujourd'hui à l'Angleterre. Les indigènes qui s'y trouvaient furent exterminés par suite d'inimitiés sanglantes, et en 1793 la population de l'île ne se composait que d'Adams, de trois de ses compatriotes, de dix O-taïtiennes, et de quelques enfants. Six ans après, il ne restait plus à Pitcairn qu'Adams et un autre Anglais nommé Young. Un des trois compatriotes d'Adams était parvenu à distiller de l'eau-de-vie de la racine du *ti* (*dracæna terminalis*); il devint fou à force de boire, et se précipita du haut d'un rocher dans la mer. Un autre fut tué par le mari dont il avait voulu enlever la femme. Après cette vie de désordre et de destruction, les survivants se mirent à faire de graves réflexions sur les devoirs qu'ils avaient à remplir. Ils prièrent matin et soir, enseignèrent à leurs enfants les préceptes de la religion, célébrèrent le service divin, et vécurent sobrement en cultivant le sol. La petite colonie prit dès lors un accroissement rapide; en 1814, elle fut visitée par la frégate *le Breton*, à son retour du Chili, et en 1825, par le capitaine Beechey : elle se composait alors déjà de soixante-dix habitants, parmi lesquels ne se trouvaient que deux nouveaux venus. En 1828, l'Angleterre y envoya un missionnaire, M. Buffet. Adams survécut encore un an à l'arrivée de ce missionnaire, après avoir à tous égards mérité le titre de *patriarche de l'île de Pitcairn.*

J. Barrow, *Histoire de la révolte et de la prise du navire le* Bounty; Londres, 1833, in-8°; — Beechey, *Voyage à la mer Pacifique et au détroit de Béring*; Londres, 1831, in-4°. — Shillibeer, *The Briton's voyage to Pitcairn's island*, p. 81-97.

* **ADAMS** (*John*), d'Inner-Temple, ingénieur anglais, vivait à Londres dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a publié le premier dictionnaire géographique de l'Angleterre, sous ce titre : *Index villaris, or a geographical table*

of all the cities, market-towns, parishes, villages and Private Seats in England and Wales; London, 1680, in-fol. C'est un ouvrage intéressant, que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit. E. D.

Gough, *British topography*, t. I, p. 51, 724. — Lowndes, *Bibliographer's manual.*

* **ADAMS** (*Joseph*), médecin anglais, né en 1756, mort le 20 juin 1817. Il exerça sa profession pendant un an à l'île de Madère, et fut, depuis 1805 jusqu'à sa mort, médecin en chef de l'hôpital des variolés à Londres. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Observations on morbid poisons;* London, 1796, in-8°; — *A guide to the island of Madeira, with an account of Funchall;* London, 1801, in-8°. — *A Popular view of vaccination;* London, 1807, in-12.

Watt, *Bibliotheca britannica.* – *London medical and physical journal*, t. XII, p. 575; et t. XI, p. 85.

* **ADAMS** (*James*), agronome anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage sur l'agriculture, intitulé *Practical essays on agriculture;* London, Th. Cadell, 1789, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1794. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **ADAMS** (*George*), père et fils, opticiens anglais, vivaient à Londres dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le père mourut le 5 mars 1786, et le fils le 14 août 1795. Ils ont écrit sur l'électricité, le microscope, la géographie, l'astronomie et la géométrie; leurs ouvrages ont pour titre : 1° *Micrographia illustrata, or the Knowledge of the microscope explained;* London, 1746, in-4° (on trouve dans ce volume une histoire des principales découvertes microscopiques); — 2° *A Treatise describing and explaining the construction and use of new celestial and terrestrial globes;* Lond., 1766, in-8°; 4e édition, 1777; — 3° *An Essay on Electricity, to which is added an Essay on magnetism.*; 2e édition, London, 1785, in-8°; — 4° *Essay on the microscope, containing a practical description of the most improved microscopes;* Lond., 1771, in-8°, et 1787, in-4° (cet ouvrage renferme aussi une histoire générale des insectes, avec des détails sur leurs transformations, leurs mœurs, etc.); — 5° *An essay on vision briefly explaining the fabric of the eye and the nature of vision;* Lond., 1789, in-8° (traduit en allemand et publié à Amsterdam en 1792); — 6° *Astronomical and geographical essays;* Lond., 1789, in-8° (ces essais ont eu un grand nombre d'éditions); — 7° *Geometrical and geographical essays, containing a general description of the mathematical instruments used in geometry,* etc.; London, 1791, in-8°. Il y a quatre éditions de cet ouvrage : la dernière est de 1803.

Biographical Dictionary.

ADAMS (*Guillaume*), navigateur anglais, né vers 1575 à Gillingham, dans le comté de Kent, mort à Firando en 1621. Élevé dans l'école navale à Limehouse, près de Londres, il s'embarqua, le 27 juin 1598, comme pilote sur la flotte de l'amiral hollandais Jacques de Mahn, en destination pour les Moluques. Il aborda, le 19 avril 1600, sur la côte de Bougo, dans l'île de Kiusiu, appartenant au Japon. Il fut retenu à la cour de l'empereur, dont il avait su gagner la faveur, et rendit de grands services aux Hollandais et aux Anglais dans leur commerce avec le Japon. Le tome Ier du *Recueil* de Purchas contient deux lettres d'Adams, où il raconte ses aventures et donne des renseignements curieux sur le Japon.

ADAMS (*Guillaume*), théologien anglais, né à Shrewsbury en 1707, mort en 1789. Il fit ses études à Oxford, et devint archidiacre de Landaff et principal du collége de Pembrocke d'Oxford. On a de lui un volume de *sermons,* 1777, et une réponse à Hume sur son essai touchant les miracles (*An Answer to Hume's Essay on miracles*), in-8°, 1752.

Gentleman's Magazine, 1789.

ADAMS (sir *Thomas*), mort en 1667, lord maire de Londres en 1645, connu par son attachement à Charles Ier. Les républicains cherchèrent le roi dans sa maison, et, se voyant trompés dans leur attente, ils conduisirent Adams à la Tour. Il envoya 11,000 livres sterlings à Charles Ier dans son exil; et à l'époque de la restauration il fut envoyé par la Cité de Londres au-devant de Charles II, qui le créa, en 1661, baronnet. Après sa mort, on fit extraire de son corps une pierre du poids de vingt-cinq onces, qui est déposée au cabinet d'histoire naturelle de Cambridge. Il fonda à Wen, sa patrie, une école et une chaire de langue arabe.

Biographical Dictionary.

* **ADAMS** (*William*), chirurgien anglais, vivait à Londres dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et s'occupait particulièrement du traitement de la pierre. On a de lui : *A disquisition on the stone and gravel, and other diseases of the bladder, kidneys,* etc.; London, 1773, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADAMSON (*Patrick*), théologien écossais, né en 1536 à Perth, mort en 1591. Après avoir fait ses études en France, il retourna en Écosse où il se maria, et devint archevêque de Saint-André en 1576. Quand les presbytériens l'emportèrent sur les épiscopaux, il ne rougit pas de rétracter tout ce qu'il avait dit auparavant en faveur de l'épiscopat. On a de lui des *poésies latines* qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°, et un traité de *sacro pastoris officio;* Londres, 1619, in-8°. Ses *rétractations* avec sa *vie* se trouvent à la suite d'*Amalvini Musæ*, 1620, in-4°.

Calderwood, *True history of the Church of Scotland*,

p. 55-235. — Spotswood, *History of the Chcrch of Suotland*, p. 276-385.

ADANSON (*Michel*), célèbre voyageur et botaniste français, né à Aix en Provence le 7 avril 1727, mort à Paris le 3 août 1806. Il descendait d'une famille écossaise, qui avait suivi le roi Jacques en France. Son père, écuyer de Mgr. de Vintimille, l'amena, à l'âge de trois ans, dans la capitale, lorsque ce prélat échangea l'archevêché d'Aix contre celui de Paris. Le jeune Adanson fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; et à ce sujet il fit plus tard (dans son *Voyage au Sénégal*) quelques remarques fort judicieuses : « Il est, dit-il, peu de personnes au monde qui ne naissent avec une inclination qui se développe et se fortifie avec l'âge. A quelque destination que nous préparent la naissance ou l'éducation, le goût dominant prévaut toujours, et c'est lui qui décide ordinairement du genre d'occupations que nous devons suivre. »

Continuant ensuite à faire sa propre biographie, il ajoute : « Un goût particulier pour l'étude de la physique et de l'histoire naturelle, qui se déclara en moi de bonne heure, me fit connaître que l'état ecclésiastique ne convenait pas à mes inclinations, et j'abandonnai un bénéfice dont j'étais pourvu, pour me livrer uniquement à l'étude de la nature. La botanique fut la partie à laquelle je m'attachai la première, comme une des plus intéressantes, tant par son utilité que par l'agrément qu'elle offre. La facilité que je trouvai dans les leçons publiques de MM. de Jussieu (Antoine et Bernard) au Jardin du roi, m'y attirait souvent; et mon assiduité avec ce goût décidé pour cette science, me firent bientôt connaître d'eux. C'est sous ces deux grands maîtres que je commençai à entrer dans cette vaste carrière. De l'étude des plantes je fus insensiblement entraîné à celle des minéraux, de ceux-ci aux animaux, jusqu'aux insectes mêmes et aux coquillages, enfin dans toutes les parties de l'histoire naturelle. Dès lors le cabinet du roi, celui de M. de Réaumur et celui de MM. de Jussieu me furent ouverts; je puisai là un fonds de connaissances qui me mettait en état de faire utilement des observations de toute espèce; un peu d'astronomie même ne me parut pas inutile à mon objet, et j'en appris autant qu'il était nécessaire, sous M. Le Monnier. »

C'est ainsi qu'Adanson se disposait à visiter le Sénégal, qui était encore une terre vierge pour les naturalistes. « Ce ne fut, dit-il, qu'après avoir travaillé pendant plus de six ans sous les yeux de ces illustres académiciens, que je déclarai le dessein que j'avais conçu depuis longtemps de voyager. Leurs observations sur les différentes branches de l'histoire naturelle de la France laissaient peu de choses à désirer; je pensai donc que rien ne me serait plus utile que d'employer ma jeunesse à faire un voyage dans quelque pays éloigné et peu fréquenté, persuadé que j'en rapporterais beaucoup de connaissances nouvelles pour l'Europe. Je savais que l'Afrique équinoxiale n'avait été visitée par aucun naturaliste, et que par conséquent j'aurais un vaste champ d'observations à moissonner. »

Adanson confia d'abord ses projets à son père, qui en parla au chevalier David, directeur de la compagnie des Indes. Celui-ci approuva le dessein du jeune naturaliste, et lui obtint une place dans les comptoirs de la concession du Sénégal, avec son passage libre sur le premier bâtiment qui partirait. Adanson partit (c'est lui-même qui nous l'apprend) le 20 décembre 1748, pour l'Orient; mais ce ne fut que le 3 mars de l'année suivante, qu'il s'embarqua sur le vaisseau le *Chevalier marin*, commandé par un officier distingué, d'Après de Mannevillette. Le 6 avril 1749, il descendit à l'île de Ténériffe, dont il fit connaître l'histoire naturelle (1), et le 25, après une traversée assez heureuse, il débarqua à l'île de Gorée, en face de la côte du Sénégal. L'aspect de cette région tropicale produisit sur le jeune observateur une impression profonde. « Arrivé, dit-il, dans un pays si différent à tous égards de celui dont je sortais, et me trouvant pour ainsi dire dans un nouveau monde, tout ce que je voyais fixait mon attention, parce que tout m'instruisait. Ciel, climat, habitants, animaux, terres, végétaux, tout était nouveau pour moi; je n'étais accoutumé à aucun des objets qui se présentaient. »

Aussi profita-t-il de son séjour de près de cinq ans dans ces contrées pour faire une ample moisson d'observations curieuses sur la vie et les mœurs des nègres, ainsi que sur l'histoire naturelle du Sénégal. A son retour à Paris, en 1754, il les mit en ordre, et les publia dans son *Histoire naturelle du Sénégal;* Paris, 1757, in-4°; avec une carte et 19 planches de coquillages. La première partie de cet ouvrage contient la relation du *Voyage au Sénégal*, et la seconde l'*Histoire des Coquillages*. L'auteur explique lui-même le choix de cette dernière branche de zoologie. « Jusqu'ici présent, dit-il, les

(1) « Le terrain de cette île, dit Adanson, est rougâtre, peu profond et léger, mais d'une grande fertilité. Les grenadiers et les figuiers croissent partout à plaisir. Aux plus excellents fruits de l'Europe, les habitants de Ténériffe joignent ceux de l'Afrique, comme les bananiers, les papayers et les ananas, qu'ils cultivent dans leurs jardins. Les caroubiers, les melons de toute espèce et surtout les melons d'eau occupent les terres les plus ingrates. Les vallées qui forment leurs campagnes portent les plus beaux blés du monde, au milieu desquels s'élèvent par intervalles des bouquets de sangdragon, qui, par leur hauteur et leur forme, imitent assez le port majestueux du latanier. Lorsqu'on est parvenu au sommet (du pic de Ténériffe) on est ravi tout d'un coup par une vue qui n'est bornée que par l'horizon de la mer. On se trouve bien au-dessus des nuages, au travers desquels on aperçoit, à douze lieues dans le sud, la Canarie et les îles voisines. On est aussi étonné de ce qu'au lieu de marcher sur la terre, on ne trouve sous ses pieds que des cendres, des ponces et des pierres brûlées.... J'ai remarqué que le serin, qui devient tout blanc en Europe, est à Ténériffe d'un gris presque aussi foncé que la linotte. Ce changement de couleur provient vraisemblablement de la froidure de notre climat. » (*Voyage au Sénégal*, p. 9 et suiv.

coquillages n'ont fixé l'attention des naturalistes que par la beauté et l'agréable variété de leurs couleurs. Mais cette même beauté est devenue un puissant obstacle aux progrès de la science. Épris, comme les curieux, de la beauté frappante de ses couleurs, ils n'ont pas jugé que l'habitant fût digne de leurs recherches, et la difficulté de se le procurer à chaque instant n'a pas peu contribué à augmenter leur dédain. Ils se sont donc bornés à l'examen des coquilles, ils n'en ont considéré que la forme, celle de son ouverture, ou le nombre de ses pièces; c'est d'elle seule qu'ils ont voulu tirer leurs caractères primitifs et distinctifs. De là cette foule de systèmes aussi peu satisfaisants les uns que les autres. » Puis, après avoir développé son idée créatrice de la classification des mollusques, il ajoute ces réflexions judicieuses que les naturalistes d'aujourd'hui feraient bien de s'appliquer à eux-mêmes : « Rien de plus préjudiciable à nos connaissances que ces changements de noms : nous devons conserver les anciens, surtout ceux qui paraissent fort bons, et qui ont été adoptés par les maîtres de l'art. Ceux qui étudient la botanique, ne savent que trop quel embarras causent aujourd'hui ces termes nouveaux qu'on a voulu substituer aux anciens, peut-être autant pour faire oublier leurs auteurs respectables, que pour réduire cette science à une nomenclature dont les termes exprimassent quelque caractère de chaque plante. »

L'*Histoire des Coquillages* ouvrit à Adanson les portes de l'Académie des sciences : il n'avait alors que trente ans. C'est dans ce livre qu'il fit connaître les jalons de la *méthode* qu'il développa dans ses *Familles des Plantes* (Paris, Vincent, 1763, 1 vol. in-8°, avec fig.); la préface ou première partie est de 325 pages, non compris une table chronologique des auteurs de botanique, tandis que le corps de l'ouvrage, donnant les *résultats les plus modernes sur l'organisation, l'anatomie et les facultés des plantes*, est seulement de 189 pages, y compris la Table des matières. La 2ᵉ édition (moins rare que la première) a pour titre : *Méthode nouvelle pour apprendre à connaître les différentes familles des plantes;* Paris, 1764, 2 vol. in-8°, avec fig. Ce qui frappe d'abord à la lecture de cet ouvrage, c'est la singularité de l'orthographe, l'auteur y remplace le *q* par *k* et retranche l'*h* des *th*, *ph*, etc. Ainsi il écrit : *Kelkes filosofes*, etc. (1) L'orthographe d'Adanson n'a guère trouvé d'imitateurs; mais il n'en a pas été de même de sa *Méthode universelle* : elle eut beaucoup de partisans. « Cette méthode, dit Cuvier, consiste dans la comparaison effective des espèces, et Adanson imagina, pour l'appliquer, un moyen qui lui est propre, et qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme infiniment ingénieux. Considérant chaque organe isolément, il forma de ses différentes modifications un système de division dans lequel il rangea tous les êtres connus. Répétant la même opération par rapport à beaucoup d'organes, il construisit ainsi un nombre de systèmes, tous artificiels, et fondés chacun sur un seul organe arbitrairement choisi. Il est évident que les êtres qu'aucun de ces systèmes ne séparerait seraient infiniment voisins, parce qu'ils se ressembleraient par tous leurs organes; la parenté serait un peu moindre dans ceux que quelques systèmes ne rassembleraient pas dans les mêmes classes; enfin, les plus éloignés de tous seraient ceux qui ne se rapprocheraient dans aucun système. Cette méthode donnerait donc une estimation précise du degré d'affinité des êtres indépendante de la connaissance rationnelle et physiologique de l'influence de leurs organes; mais elle a le défaut de supposer une autre connaissance qui, pour être simplement historique, n'en est pas moins étendue ni moins difficile à acquérir, celle de toutes les espèces et de tous les organes de chacune. Un seul de ceux-ci négligé peut conduire aux rapports les plus faux; et Adanson lui-même, malgré le nombre immense de ses observations, en fournit quelques exemples. » Telle est l'opinion de Cuvier.

En 1774, Adanson donnait, au jugement de l'Académie des sciences un immense plan d'études (*Journal de Physique*, mars 1775), qui devait réaliser l'application de sa méthode universelle, non-seulement aux minéraux, aux végétaux et aux animaux, mais aux astres, aux météores, aux sciences morales et jusqu'aux facultés de l'âme. Les rapports généraux de toutes ces choses et leur distribution devaient être exposés dans vingt-sept gros volumes. L'histoire de 40,000 espèces devait être rangée, par ordre alphabétique, dans 150 volumes; un vocabulaire universel devait donner l'explication de 200,000 mots; le tout devait être appuyé d'un grand nombre de traités et de mémoires particuliers, de 40,000 figures et de 30,000 morceaux des trois règnes. La communication de ce plan produisit une stupeur générale, et fit même un moment douter de la santé d'esprit de son auteur. Cependant des commissaires, nommés par l'Académie, procédèrent à l'examen des matériaux déjà préparés; ils les trouvèrent malheureusement fort incomplets, et donnèrent à leur collègue le sage conseil « de détacher de ce vaste ensemble les objets de ses propres découvertes, et de les publier séparément, en se contentant d'indiquer d'une manière générale les rapports nouveaux qu'il pourrait apercevoir entre eux et les autres êtres. »

Ce conseil ne fut pas suivi; ce qui est d'au-

(1) Voici un échantillon de cette bizarre orthographe : « Le premier qui, de mémoire d'*home*, ait parlé de *Botanike*, est *Orfée*, ensuite Salomon, au *raport* de Moïse, *Ésiode*, *Omère*, *Pitagore*, *Ippokrate*. Aristote le prince des *Filosofes*, dans ses *ouvrajes* cite, en plusieurs endroits, deux de ses livres sur les Plantes; mais il ne nous en reste que *kelkes* morceaux déshonorés par l'inepte *remplissaje* d'un auteur arabe, etc. Préface, p. V, de *la Famille des Plantes*.)

tant plus regrettable qu'Adanson avait déjà fait preuve d'un grand talent d'observateur dans les mémoires spéciaux qu'il avait publiés. Parmi ces mémoires, nous signalerons les suivants : 1° sur *le Taret* (dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1759) : l'auteur fit le premier connaître les vrais caractères zoologiques de ce coquillage, qui ronge les pilotis et les navires, et avait menacé l'existence même de la Hollande ; — 2° sur *le Baobab* ou *pain de singe* (dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1761). La description de cet arbre du Sénégal, le plus gros du règne végétal, est un modèle en ce genre. C'est sur le tronc du baobab, qui a souvent plus de trente pieds de diamètre, qu'on a voulu calculer l'âge du monde, au moins depuis le déluge ; car il lui faut dit-on des milliers d'années (marquées par les anneaux concentriques du bois) pour atteindre tout son développement. Cet arbre, d'un aspect étrange, et dont l'intérieur creux peut loger toute une famille, appartient, par son organisation, à la famille des mauves (1). Linné a consacré à cet arbre le nom d'Adanson, en créant le genre *Adansonia* : le baobab n'est qu'une espèce de ce genre ; — 3° sur *la Trémelle* (dans les *Mém. de l'Acad.*, année 1769) : Adanson découvrit des mouvements spontanés dans la matière filamenteuse verte, vivant au fond des eaux tranquilles, connue sous le nom de *trémelle*, et que Vaucher a depuis appelée *Oscillatoria Adansonii* ; c'était un exemple de plus à ajouter aux mouvements des feuilles de la sensitive et des étamines de certaines plantes, entre autres celles de l'épine-vinette. — 4° sur l'*Origine des diverses variétés de nos plantes cultivées* (dans les *Mém. de l'Acad.*, années 1769). L'auteur fit une série d'expériences souvent répétées depuis, sur les variétés des blés ; il obtint deux variétés d'orge, mais elles ne se sont pas propagées. Quant aux prétendues espèces que des naturalistes disaient avoir obtenues par des moyens artificiels, il démontra qu'elles étaient de simples monstruosités qui ne tardaient pas à revenir au type primitif.

Par ses expériences sur le *silure trembleur*, Adanson a le premier reconnu la nature du phénomène produit par certains poissons électriques (1). Selon Joyand (*Notice sur Adanson*, p. 12), Adanson est aussi l'auteur de la *Lettre sur l'électricité de la tourmaline* ; Paris, 1759, in-4° (publiée sous le pseudonyme de *Noya Caraffa*). La physique et la chimie attiraient également son attention. Il avait fait de longues recherches sur les inégalités de dilatation des thermomètres remplis de liqueurs différentes ; et il avait indiqué les moyens de retirer une bonne fécule bleue de l'indigo du Sénégal. Enfin, à la liste de ses travaux il faut ajouter son *Histoire des gommiers* (dans les *Mém.* de l'*Acad.*, années 1773 et 1779), et un grand nombre d'articles, sur des sujets divers, insérés dans le supplément de la première Encyclopédie.

D'un patriotisme ardent et sincère, Adanson refusa les propositions de l'empereur d'Autriche et de l'impératrice Catherine II, qui l'engageaient à se fixer dans leurs États, et, malgré les offres les plus séduisantes, il ne voulut jamais communiquer aux Anglais le plan de culture des produits coloniaux dont il avait, bien qu'inutilement, fait part au ministère français.

Malheureusement la publication de l'ouvrage gigantesque dont nous avons parlé était chez Adanson une idée fixe, qui absorbait tout son temps. « Craignant, dit Cuvier (*Éloges historiques* ; Paris, 1819, p. 300), de perdre un instant, il se séquestra plus que jamais du monde ; il prit sur son sommeil, sur le temps de ses repas. Lorsque quelque hasard permettait de pénétrer jusqu'à lui, on le trouvait couché au milieu de papiers innombrables qui couvraient les parquets, les comparant, les rapprochant de mille manières ; des marques non équivoques d'impatience engageaient à ne pas l'interrompre ; il trouva même moyen d'éviter jusqu'aux premières visites, en se retirant dans une petite maison isolée, et dans un quartier éloigné. Dès-lors ses idées ne furent plus alimentées ni redressées par celles d'autrui. Son génie n'agissait plus que sur son propre fonds, et ce fonds ne se renouvelait plus : tous ces germes fâcheux, que ses premières habitudes solitaires avaient déposées en lui, se développaient et s'exaltaient. Calculant l'étendue de ses forces sur celle de ses projets, il se plaçait autant au-dessus des

(1) Déjà dans la Relation de son *Voyage au Sénégal*, Adanson avait communiqué une partie de ses observations sur le baobab. « En allant, dit-il (p. 104) de Ben au cap Verd, je rencontrai sur ma route, à peu près à moitié chemin, deux de ces derniers arbres encore plus gros que ceux que j'avais admirés aux environs de l'île du Sénégal. Je mesurai leurs troncs avec une ficelle, et je trouvai à l'un soixante et seize pieds, et à l'autre soixante et dix-sept pieds de circonférence, c'est-à-dire plus de vingt-cinq pieds de diamètre. C'est ce que j'ai vu de plus merveilleux en ce genre ; et si l'Afrique, en montrant l'autruche et l'éléphant, s'est acquis la juste réputation d'avoir enfanté les géants des animaux, on peut dire qu'elle ne s'est point démentie à l'égard des végétaux, en tirant de son sein les pains de singe, qui surpassent infiniment tous les arbres aujourd'hui, du moins dans les pays connus, et qui sont vraisemblablement les arbres les plus anciens du globe terrestre. »

(1) « Le corps, dit-il, d'un de ces poissons que les nègres avaient pêchés dans les eaux douces d'un fleuve, est rond, sans écailles et glissant comme celui de l'anguille, mais beaucoup plus épais, par rapport à sa longueur. Il a aussi quelques barbillons à la bouche. Les nègres le nomment *ouanicar*, et les français *trembleur*, à cause de la propriété qu'il a de causer, non une engourdissement, comme la torpille, mais un tremblement très-douloureux dans les mains de ceux qui le touchent. Son effet, qui ne m'a pas paru différer sensiblement de la commotion électrique de l'expérience de Leyde, que j'avais déjà éprouvée plusieurs fois, se communique de même par le simple attouchement, avec un bâton ou une verge de fer de cinq ou six pieds de long, de manière qu'on laisse tomber dans le moment tout ce que l'on tenait à la main. J'ai fait plusieurs fois cette expérience, et celle de manger de la chair de ce poisson, qui, quoique d'un assez bon goût, n'était pas d'un usage également sain pour tout le monde. » (*Voyage au Sénégal*, p. 134).

coquillages n'ont fixé l'attention des naturalistes que par la beauté et l'agréable variété de leurs couleurs. Mais cette même beauté est devenue un puissant obstacle aux progrès de la science. Épris, comme les curieux, de la beauté frappante de ses couleurs, ils n'ont pas jugé que l'habitant fût digne de leurs recherches, et la difficulté de se le procurer à chaque instant n'a pas peu contribué à augmenter leur dédain. Ils se sont donc bornés à l'examen des coquilles, ils n'en ont considéré que la forme, celle de son ouverture, ou le nombre de ses pièces; c'est d'elle seule qu'ils ont voulu tirer leurs caractères primitifs et distinctifs. De là cette foule de systèmes aussi peu satisfaisants les uns que les autres. » Puis, après avoir développé son idée créatrice de la classification des mollusques, il ajoute ces réflexions judicieuses que les naturalistes d'aujourd'hui feraient bien de s'appliquer à eux-mêmes : « Rien de plus préjudiciable à nos connaissances que ces changements de noms : nous devons conserver les anciens, surtout ceux qui paraissent fort bons, et qui ont été adoptés par les maîtres de l'art. Ceux qui étudient la botanique, ne savent que trop quel embarras causent aujourd'hui ces termes nouveaux qu'on a voulu substituer aux anciens, peut-être autant pour faire oublier leurs auteurs respectables, que pour réduire cette science à une nomenclature dont les termes exprimassent quelque caractère de chaque plante. »

L'*Histoire des Coquillages* ouvrit à Adanson les portes de l'Académie des sciences : il n'avait alors que trente ans. C'est dans ce livre qu'il fit connaître les jalons de la *méthode* qu'il développa dans ses *Familles des Plantes* (Paris, Vincent, 1763, 1 vol. in-8°, avec fig.); la préface ou première partie est de 325 pages, non compris une table chronologique des auteurs de botanique, tandis que le corps de l'ouvrage, donnant les *résultats les plus modernes sur l'organisation, l'anatomie et les facultés des plantes*, est seulement de 189 pages, y compris la Table des matières. La 2ᵉ édition (moins rare que la première) a pour titre : *Méthode nouvelle pour apprendre à connaître les différentes familles des plantes*; Paris, 1764, 2 vol. in-8°, avec fig. Ce qui frappe d'abord à la lecture de cet ouvrage, c'est la singularité de l'orthographe, l'auteur y remplace le *q* par *k* et retranche l'*h* des *th*, *ph*, etc. Ainsi il écrit : *Kelkes filosofes*, etc. (1) L'orthographe d'Adanson n'a guère trouvé d'imitateurs; mais il n'en a pas été de même de sa *Méthode universelle* : elle eut beaucoup de partisans. « Cette méthode, dit Cuvier, consiste dans la comparaison effective des espèces, et Adanson imagina, pour l'appliquer, un moyen qui lui est propre, et qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme infiniment ingénieux. Considérant chaque organe isolément, il forma de ses différentes modifications un système de division dans lequel il rangea tous les êtres connus. Répétant la même opération par rapport à beaucoup d'organes, il construisit ainsi un nombre de systèmes, tous artificiels, et fondés chacun sur un seul organe arbitrairement choisi. Il est évident que les êtres qu'aucun de ces systèmes ne séparerait seraient infiniment voisins, parce qu'ils se ressembleraient par tous leurs organes; la parenté serait un peu moindre dans ceux que quelques systèmes ne rassembleraient pas dans les mêmes classes; enfin, les plus éloignés de tous seraient ceux qui ne se rapprocheraient dans aucun système. Cette méthode donnerait donc une estimation précise du degré d'affinité des êtres indépendante de la connaissance rationnelle et physiologique de l'influence de leurs organes; mais elle a le défaut de supposer une autre connaissance qui, pour être simplement historique, n'en est pas moins étendue ni moins difficile à acquérir, celle de toutes les espèces et de tous les organes de chacune. Un seul de ceux-ci négligé peut conduire aux rapports les plus faux; et Adanson lui-même, malgré le nombre immense de ses observations, en fournit quelques exemples. » Telle est l'opinion de Cuvier.

En 1774, Adanson donnait, au jugement de l'Académie des sciences un immense plan d'études (*Journal de Physique*, mars 1775), qui devait réaliser l'application de sa méthode universelle, non-seulement aux minéraux, aux végétaux et aux animaux, mais aux astres, aux météores, aux sciences morales et jusqu'aux facultés de l'âme. Les rapports généraux de toutes ces choses et leur distribution devaient être exposés dans vingt-sept gros volumes. L'histoire de 40,000 espèces devait être rangée, par ordre alphabétique, dans 150 volumes; un vocabulaire universel devait donner l'explication de 200,000 mots; le tout devait être appuyé d'un grand nombre de traités et de mémoires particuliers, de 40,000 figures et de 30,000 morceaux des trois règnes. La communication de ce plan produisit une stupeur générale, et fit même un moment douter de la santé d'esprit de son auteur. Cependant des commissaires, nommés par l'Académie, procédèrent à l'examen des matériaux déjà préparés; ils les trouvèrent malheureusement fort incomplets, et donnèrent à leur collègue le sage conseil « de détacher de ce vaste ensemble les objets de ses propres découvertes, et de les publier séparément, en se contentant d'indiquer d'une manière générale les rapports nouveaux qu'il pourrait apercevoir entre eux et les autres êtres. »

Ce conseil ne fut pas suivi; ce qui est d'au-

(1) Voici un échantillon de cette bizarre orthographe : « Le premier qui, de mémoire d'*home*, ait parlé de *Botanike*, est *Orfée*, ensuite Salomon, au *raport* de Moïse, *Ésiode*, *Omère*, *Pitagore*, *Ippokrate*. Aristote le prince des *Filosofes*, dans ses *ouvrajes* cite, en plusieurs endroits, deux de ses livres sur les Plantes; mais il ne nous en reste que *kelkes* morceaux déshonorés par l'inepte *remplissaje* d'un auteur arabe, etc. Préface, p. V, de *la Famille des Plantes*.)

tant plus regrettable qu'Adanson avait déjà fait preuve d'un grand talent d'observateur dans les mémoires spéciaux qu'il avait publiés. Parmi ces mémoires, nous signalerons les suivants : 1° sur *le Taret* (dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1759) : l'auteur fit le premier connaître les vrais caractères zoologiques de ce coquillage, qui ronge les pilotis et les navires, et avait menacé l'existence même de la Hollande ; — 2° sur *le Baobab* ou *pain de singe* (dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1761). La description de cet arbre du Sénégal, le plus gros du règne végétal, est un modèle en ce genre. C'est sur le tronc du baobab, qui a souvent plus de trente pieds de diamètre, qu'on a voulu calculer l'âge du monde, au moins depuis le déluge ; car il lui faut dit-on des milliers d'années (marquées par les anneaux concentriques du bois) pour atteindre tout son développement. Cet arbre, d'un aspect étrange, et dont l'intérieur creux peut loger toute une famille, appartient, par son organisation, à la famille des mauves (1). Linné a consacré à cet arbre le nom d'Adanson, en créant le genre *Adansonia* : le baobab n'est qu'une espèce de ce genre ; — 3° sur *la Trémelle* (dans les *Mém. de l'Acad.*, année 1769) : Adanson découvrit des mouvements spontanés dans la matière filamenteuse verte, vivant au fond des eaux tranquilles, connue sous le nom de *trémelle*, et que Vaucher a depuis appelée *Oscillatoria Adansonii* ; c'était un exemple de plus à ajouter aux mouvements des feuilles de la sensitive et des étamines de certaines plantes, entre autres celles de l'épine-vinette. — 4° sur l'*Origine des diverses variétés de nos plantes cultivées* (dans les *Mém. de l'Acad.*, années 1769). L'auteur fit une série d'expériences souvent répétées depuis, sur les variétés des blés ; il obtint deux variétés d'orge, mais elles ne se sont pas propagées. Quant aux prétendues espèces que des naturalistes disaient avoir obtenues par des moyens artificiels, il démontra qu'elles étaient de simples monstruosités qui ne tardaient pas à revenir au type primitif.

Par ses expériences sur le *silure trembleur*, Adanson a le premier reconnu la nature du phénomène produit par certains poissons électriques (1). Selon Joyand (*Notice sur Adanson*, p. 12), Adanson est aussi l'auteur de la *Lettre sur l'électricité de la tourmaline* ; Paris, 1759, in-4° (publiée sous le pseudonyme de *Noya Caraffa*). La physique et la chimie attiraient également son attention. Il avait fait de longues recherches sur les inégalités de dilatation des thermomètres remplis de liqueurs différentes ; et il avait indiqué les moyens de retirer une bonne fécule bleue de l'indigo du Sénégal. Enfin, à la liste de ses travaux il faut ajouter son *Histoire des gommiers* (dans les *Mém.* de l'*Acad.*, années 1773 et 1779), et un grand nombre d'articles, sur des sujets divers, insérés dans le supplément de la première Encyclopédie.

D'un patriotisme ardent et sincère, Adanson refusa les propositions de l'empereur d'Autriche et de l'impératrice Catherine II, qui l'engageaient à se fixer dans leurs États, et, malgré les offres les plus séduisantes, il ne voulut jamais communiquer aux Anglais le plan de culture des produits coloniaux dont il avait, bien qu'inutilement, fait part au ministère français.

Malheureusement la publication de l'ouvrage gigantesque dont nous avons parlé était chez Adanson une idée fixe, qui absorbait tout son temps. « Craignant, dit Cuvier (*Éloges historiques* ; Paris, 1819, p. 300), de perdre un instant, il se séquestra plus que jamais du monde ; il prit sur son sommeil, sur le temps de ses repas. Lorsque quelque hasard permettait de pénétrer jusqu'à lui, on le trouvait couché au milieu de papiers innombrables qui couvraient les parquets, les comparant, les rapprochant de mille manières ; des marques non équivoques d'impatience engageaient à ne pas l'interrompre ; il trouva même moyen d'éviter jusqu'aux premières visites, en se retirant dans une petite maison isolée, et dans un quartier éloigné. Dès-lors ses idées ne furent plus alimentées ni redressées par celles d'autrui. Son génie n'agissait plus que sur son propre fonds, et ce fonds ne se renouvelait plus : tous ces germes fâcheux, que ses premières habitudes solitaires avaient déposées en lui, se développaient et s'exaltaient. Calculant l'étendue de ses forces sur celle de ses projets, il se plaçait autant au-dessus des

(1) Déjà dans la Relation de son *Voyage au Sénégal*, Adanson avait communiqué une partie de ses observations sur le baobab. « En allant, dit-il (p. 104) de Ben au cap Verd, je rencontrai sur ma route, à peu près à moitié chemin, deux de ces derniers arbres encore plus gros que ceux que j'avais admirés aux environs de l'île du Sénégal. Je mesurai leurs troncs avec une ficelle, et je trouvai à l'un soixante et seize pieds, et à l'autre soixante et dix-sept pieds de circonférence, c'est-à-dire plus de vingt-cinq pieds de diamètre. C'est ce que j'ai vu de plus merveilleux en ce genre ; et si l'Afrique, en montrant l'autruche et l'éléphant, s'est acquis la juste réputation d'avoir enfanté les géants des animaux, on peut dire qu'elle ne s'est point démentie à l'égard des végétaux, en tirant de son sein les pains de singe, qui surpassent infiniment tous les arbres aujourd'hui, du moins dans les pays connus, et qui sont vraisemblablement les arbres les plus anciens du globe terrestre. »

(1) « Le corps, dit-il, d'un de ces poissons que les nègres avaient pêchés dans les eaux douces d'un fleuve, est rond, sans écailles et glissant comme celui de l'anguille, mais beaucoup plus épais, par rapport à sa longueur. Il a aussi quelques barbillons à la bouche. Les nègres le nomment *ouanicar*, et les français *trembleur*, à cause de la propriété qu'il a de causer, non un engourdissement, comme la torpille, mais un tremblement très-douloureux dans les mains de ceux qui le touchent. Son effet, qui ne m'a pas paru différer sensiblement de la commotion électrique de l'expérience de Leyde, que j'avais déjà éprouvée plusieurs fois, se communique de même par le simple attouchement, avec un bâton ou une verge de fer de cinq ou six pieds de long, de manière qu'on laisse tomber dans le moment tout ce que l'on tenait à la main. J'ai fait plusieurs fois cette expérience, et celle de manger de la chair de ce poisson, qui, quoique d'un assez bon goût, n'était pas d'un usage également sain pour tout le monde. » (*Voyage au Sénégal*, p. 134).

autres philosophes que l'ouvrage qu'il voulait faire lui paraissait au-dessus de ceux qu'ils avaient laissés. On lui entendait dire qu'Aristote seul approchait de lui, mais de bien loin, et que tous les autres naturalistes en étaient restés à une distance immense. Attribuant à sa méthode la vertu de faire prévoir les faits, il prétendait deviner les espèces inconnues. « Je possède, disait-il, toutes les grandes routes des sciences; qu'ai-je besoin des sentiers de traverse? » Si une solitude prolongée avait donné à son esprit une direction malheureuse, cette défiance funeste, qui a troublé le repos de tant de solitaires, n'avait point pénétré dans son cœur. »

Adanson garda sa sérénité jusqu'à la fin de ses jours; ses manières étaient bienveillantes; au milieu des privations les plus cruelles de sa vieillesse, on ne l'entendit jamais accuser les autres. La Révolution de 1793 lui avait enlevé toute sa fortune; et il eut la douleur de voir ravager dans son jardin, sous ses propres yeux, les mûriers qu'il avait élevés avec tant de soin. Pas une plainte ne franchit ses lèvres. Malgré son dénûment, il ne cessa point ses travaux. « C'était une chose touchante, ajoute son panégyriste, de voir ce pauvre vieillard courbé près de son feu, s'éclairant à la lueur d'un reste de tison, cherchant d'une main faible à tracer encore quelques caractères, et oubliant toutes les peines de la vie pour peu qu'une idée nouvelle, comme une fée douce et bienfaisante, vînt sourire à son imagination. »

En 1798, l'Institut réorganisé l'invita à venir reprendre place parmi ses membres. L'illustre vieillard répondit qu'il n'avait pas de souliers pour s'y rendre. Le ministre Benezech lui fit accorder une pension de 6000 fr., et plus tard l'empereur doubla cette somme. Mais tous ces soins bienveillants ne purent arrêter les effets de l'âge et des infirmités contractées au service de la science. Il présida encore, en 1800, l'assemblée des souscripteurs réunis pour élever un monument à la mémoire du général Desaix. Depuis longtemps en proie aux plus vives douleurs, les os ramollis, une cuisse cassée par suite d'une carie, on ne lui entendait pas pousser un cri. En expirant, il ne prononça que ces paroles : « Adieu, l'immortalité n'est pas de ce monde. » Il avait demandé dans son testament qu'une guirlande de fleurs, prises dans les cinquante-huit familles qu'il avait établies, fussent la seule décoration de son cerceuil.

Adanson était petit de taille, bien proportionné, vif, facile à irriter comme à calmer; d'un extérieur fort ordinaire, de cheveux roux, d'une figure peu agréable, mais qui s'animait dans la conversation et prenait alors un caractère de vivacité remarquable (1). « Courage indompté (nous citons les paroles de Cuvier), et patience infinie, génie profond et bizarrerie choquante, ardent désir d'une réputation prompte, et mépris des moyens qui la donnent; calme de l'âme, enfin, au milieu de tous les genres de privations et de souffrances : tout, dans sa longue existence, méritera d'être médité, et deviendra tour à tour noble exemple pour l'émulation, ou salutaire avertissement pour la conduite. » F. H.

(1) Son buste, qu'on voit dans les salles de l'Institut, est, dit-on, très-ressemblant.

Cuvier, *Éloge d'Adanson* (dans le *Recueil des éloges historiques*, etc.; Paris, 1819, in-8°, t. I, p. 267-308. — Joyaud, *Notice sur la vie d'Adanson*; Paris, 1808, in-8° — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

ADASCHEFF ou **ADASCHEU** (*Alexis*), homme d'État russe, ministre d'Iwan IV au seizième siècle. Il fit promulguer une sorte de code approuvé par le clergé, et appela à Moscou un grand nombre d'artistes et de savants allemands vers 1552. Il accompagna son maître dans l'expédition de Cassan, conclut des traités de commerce avantageux, incorpora la Livonie à l'empire russe. Malgré ces services éminents, Adascheff tomba en disgrâce, et termina ses jours dans une prison, à Dorpat.

Son frère, *Daniel Adascheff*, se distingua dans une expédition contre les Tatares de la Tauride, qui furent entièrement défaits.

Turgeniev, *Historica Russiæ Monumenta*. — Karamzin, *Histoire de l'Empire de Russie*.

AD-DEMIRI (*Mohamed-ibn-Moura*), surnommé *Kemalou'ddin* (Complément de la foi), connu aussi sous le nom d'*Abou'l-Baka*, naturaliste arabe, natif de Démir, près de Damiette en Égypte, mort en 1406 de J.-C. Il composa plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, dont le principal est un dictionnaire intitulé *Hayatou-l-Hayouan* (les Vies des créatures animées). On en trouve des copies dans les bibliothèques d'Oxford, de Leyde, de Paris et de Rome. Cet ouvrage est plus estimé pour les notices historiques et biographiques que pour les notions scientifiques qu'il renferme. Il est souvent cité par Bochart dans son *Hierozoicon*, Tychsen en a publié quelques extraits à la fin de sa Grammaire arabe, et Silvestre de Sacy, dans la traduction française d'Oppien (*Cynagetica*) par Belin de Ballu.

Hadji Khalfah, *Dictionn. encyclopédique* (arabe), au mot Hayat. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

ADDINGTON (*Antoine*), médecin anglais, né vers 1718, mort en 1790. Il étudia au collége de la Trinité à Oxford, où il fut reçu maître ès arts en 1740, et docteur en 1744. Ses connaissances le firent admettre, en 1756, au collége des médecins de Londres. Il fut lié intimement avec lord Chatham; et lorsque celui-ci se retira des affaires après la paix de 1762, Addington fut choisi par lord Bute pour négocier sa rentrée au ministère. On a de lui : 1° *Essai sur le scorbut, suivi d'une Méthode pour conserver l'eau douce en mer*, 1 vol. in-8°, 1735. L'auteur recommande l'emploi d'une demi-once d'acide chlorhydrique pour empêcher la putréfaction d'un tonneau d'eau; — 2° *Essai sur la mort des bestiaux*, in-8°; — 3° *Sur une négociation entre lord Chatham et lord Bute*, broch. in-8°. Ses connaissances médicales ne lui furent pas inutiles, quand George III tomba en dé-

mence. Antoine Addington, qui s'était spécialement occupé du traitement des maladies mentales, déclara solennement dans la chambre des pairs, où il avait été appelé, « que le roi recouvrerait bientôt la santé, et que l'accès devait être passager chez un homme qui n'avait jamais été attaqué de mélancolie. » Cette déclaration, contredite par l'événement, ne nuisit pas au jeune Pitt : ses doctrines politiques commencèrent alors à s'affermir en même temps que son autorité. Le fils d'Addington profita habilement du savoir de son père, comme on en pourra juger par l'article suivant.

Gentleman's Magazine, vol. XLVIII, p. 445 ; et vol. LX, p. 283-370.

ADDINGTON (*Henri*), lord Sidmouth, né en 1755, mort le 15 février 1844. Fils du médecin Ant. Addington, il joignit à l'étude de la profession de son père un goût décidé pour la science politique. Il fut élevé avec le fils de lord Chatham, William Pitt. La rapide et brillante carrière de son ami lui ouvrit bientôt à lui-même le chemin des honneurs et des dignités. Il entra, en 1782, à la chambre des communes, où il appuya constamment Pitt dans sa lutte contre Fox. Nommé, en 1789, orateur de cette chambre, il conserva ce poste honorable après la convocation du nouveau parlement. Toujours fidèle au parti de Pitt, il ne cessa de voter avec lui que lorsqu'en 1792 Wilberforce proposa la suppression de la traite des nègres. Addington opinait pour la suppression graduelle, et il obtint que l'époque en fût reculée jusqu'en 1800; mais cette différence accidentelle entre leurs opinions n'altéra ni leur intimité ni l'accord habituel de leur système politique. Le 16 mars 1801, Pitt résigna la dignité de chancelier de l'échiquier en faveur de son ami : ce fut en cette qualité qu'Addington fit sur les finances de l'Angleterre plusieurs rapports où l'on remarque le talent d'embellir un sujet aussi aride par une élocution simple, noble et élégante. Il contribua activement à la conclusion du traité de paix d'Amiens (mars 1802); mais il essuya bientôt, à cause de quelques clauses de ce traité, l'opposition la plus violente, tant de la part de ses anciens adversaires que de quelques nouveaux, tels que Windham et Grenville. Cependant aussitôt qu'une rupture de la paix fut jugée nécessaire, il fut le premier à réclamer des mesures hostiles : vers la fin de 1803, il fit un appel général aux armes, et ordonna la défense des côtes. Mais il avait trop peu d'énergie et d'audace pour rassurer la nation et inspirer de la confiance aux partis. Il avait, de plus, un adversaire puissant et acharné dans le prince de Galles, depuis George IV, qu'il avait traité avec dureté pour complaire à son père, George III. La maladie du roi, dans les premiers mois de 1804, lui causa de vives inquiétudes. Ses ennemis voulurent profiter de cette circonstance pour le renverser; mais le prompt rétablissement du monarque déconcerta leurs projets. Néanmoins de nouvelles attaques dont il fut l'objet le forcèrent enfin à quitter le ministère; et le 15 mai il remit les sceaux de l'État entre les mains de Pitt, qui s'était lui-même rangé depuis un an dans l'opposition. Le roi, qui aimait Addington, l'éleva à la pairie avec le titre de vicomte (*viscount*) *Sidmouth ;* il l'admit dans son conseil privé, et le combla de tant de faveur, que les ministres en furent vivement blessés. Pitt parvint à le faire sortir du conseil privé à l'occasion du procès de lord Melville (Dundas), accusé de malversation, procès que Sidmouth avait fait reprendre avec un zèle imprudent. Après la mort de Pitt, Sidmouth forma en janvier 1806, avec Fox et Grenville, un nouveau ministère, qui se disloqua quelques mois après, à la mort de Fox. — Lorsqu'en 1812 lord Liverpool remplaça comme premier lord de la trésorerie le malheureux Perceval, qui venait d'être assassiné, lord Sidmouth rentra encore une fois dans le cabinet de Saint-James comme ministre secrétaire d'État de l'intérieur; mais en 1822, à la mort de lord Castelreagh, il se retira tout à fait des affaires, et M. Peel fut son successeur. Addington mourut dans la retraite à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. [*Conversations-Lexicon.*]

ADDISON (*Joseph*), célèbre poëte et critique anglais, né à Wilston dans le Wiltshire, le 1 mai 1672, mort à Holland-House le 17 juin 1719. Très-faible à sa naissance, à peine jugé viable, il fut envoyé plus tard à diverses écoles élémentaires d'abord à Amesbury, puis à Salisbury, enfin à Lichtfield, dont son père était recteur. C'est en 1689 qu'il alla étudier à Oxford, et, dès lors, il se fit remarquer par des progrès qui annonçaient son avenir littéraire. Il est rare, que dès le collége même, un élève, si brillant qu'il soit, produise des œuvres dignes d'être conservées. Addison fut une exception. On cite parmi ses productions scolaires un poëme en vers anglais en date du 2 juin 1693 à l'adresse de Dryden, qui l'a inséré dans ses *Miscellany Poems*, t. III et IV, 1716; une traduction de la quatrième Géorgique de Virgile, moins l'épisode d'Aristée. (*Translation of all Virgil's fourth Georgic. except the story of Aristæus*); un chant pour le jour de la Sainte-Cécile (*A Song for Sancta Cecilia's Day*); enfin, et ceci témoigne, sinon d'une grande somme de connaissances déjà acquises, au moins d'heureuses dispositions pour la critique, une appréciation en vers des plus grands poëtes anglais (*An account (in verse) of the greatest English poets*) adressé à *H. S.* (Henri Sacheverell) dans le recueil déjà cité. Parmi les jugements que contient cet ouvrage on est surtout frappé de celui-ci, aussi poétique dans la pensée que dans l'expression; il porte sur l'auteur du *Paradis perdu :*

But Milton next, with high and haughty Stalks
Unfettered in majestic numbers walks

Cette appréciation si vive préludait à l'admiration du grand poëte, que l'on retrouve plus raisonnée dans le *Spectateur*. C'est à cette époque de la vie d'Addison que se rapportent encore un écrit assez superficiel intitulé : *Essay on the Georgics* (Essai sur les Géorgiques) publié par Dryden en 1697, et quelques autres travaux qu'on peut ranger dans la catégorie des *variétés :* une *Barometri Descriptio*, publiée en 1699; une Πυγμαιογερανομαχία (Combat entre les Grues et les Pygmées); *the Bowling Green Sphe-ristœrium* (Description d'un jeu de boule); les *Machinæ gesticulantes* (les Marionnettes). Ces derniers écrits et d'autres moins importants se trouvent dans le *Musarum anglicarum Analecta*, 1697. Il en est de même d'un poëme de circonstance, intitulé *Pax Gulielmi Auspiciis Europæ redditæ;* 1697.

Au début de la carrière, dans le silence de l'envie, le talent naissant trouve parfois des appréciateurs impartiaux : Addison eut la protection des lords Somers et Montague; et le roi Guillaume III, lui accorda, en 1695, une pension de 300 livres sterling qui permit au jeune poëte de faire ses premiers voyages. Ce n'est pas, dit Johnson, que le roi Guillaume fit grande attention à l'élégance et à l'expression littéraire; mais, inspiré en cette occasion par ses ministres, qui avaient des goûts tout différents, il protégea généreusement Addison. Celui-ci vint d'abord en France, séjourna une année à Blois, pour s'y former dans la langue du pays, à ce que prétend Johnson; puis il se rendit en Italie, après un court séjour à Paris, où il vit Boileau, auquel il fit dit-on hommage de ses poësies latines.

Il écrivit en Italie, des *Lettres* datées de l'année 1701 (*Letters from Italy*), et adressées à Lord Halifax. On y remarque, sinon une grande élévation de style ou de pensée, du moins une élégance soutenue. En 1702, à la mort du roi Guillaume, il fut obligé, par suite de la perte de sa pension, de retourner en Angleterre, et pour être en état de faire ce voyage, il ramena, c'est Swift qui le raconte, un jeune Anglais qui venait de perdre son gouverneur. Il vécut d'abord dans une sorte d'oubli; seulement il publia ses *Travels* (Voyages) qui n'eurent pas grand succès, peut-être parce que l'auteur évoquait plus souvent l'Italie classique qu'il ne faisait connaître l'Italie moderne. Il n'en fut pas de même de son poëme sur la bataille de Blenheim, intitulé *the Campaign*, imprimé vers la fin de 1704 ou au commencement de 1705. Cette production ouvrit à Addison une ère de prospérité qui ne fut guère interrompue. Commandée en quelque sorte par Godolphin, conseillé en cette occasion par lord Halifax (Montague) l'œuvre du jeune poëte lui valut une place de commissaire des appels (*Commissioner of Appales*), devenue vacante par la mort du célèbre Locke. Le fait avancé par Johnson, d'un voyage d'Addison en Hanovre, en 1705, à la suite du lord Halifax, n'est pas bien certain. En 1706, il devint secrétaire de Charles Hedges, et il remplit les mêmes fonctions sous le successeur de celui-ci, le comte de Sunderland. Ce fut alors (1707) qu'il composa et fit jouer l'opéra de *Rosamonde*, qui n'eut pas de succès. Addison en appela du parterre au lecteur : il publia son opéra, et le dédia à la duchesse de Marlborough, qui ne se connaissait guère en poésie ou en littérature (*a woman, without skill, or pretensions to skill in poetry or literature*, dit Johnson). Il fit aussi le prologue de la comédie de son ami Steele : le Tendre Époux (*The tender Husband*); puis, faisant une nouvelle excursion dans le domaine politique, il publia une brochure anonyme : *The present State of War* (l'état présent de la guerre). En 1709, il devint secrétaire du comte de Wharton, nommé lord lieutenant d'Irlande et garde des archives de la tour de Birmingham. Il était à Dublin lorsque Steele publia son *Tatler* (Babillard), auquel Addison travailla, et qui n'eut que 271 numéros. Les articles qu'il fournit à cette publication annoncèrent dès lors un écrivain hors de ligne. « Il n'avait encore rien publié d'éminent, dit M. de Rémusat, et cependant la dignité et la modération de son caractère, la solidité de ses principes, la supériorité de sa conversation, l'avaient, du rang littéraire le plus modeste, élevé à une position respectée et placé fort au-dessus de ses égaux. C'était un whig décidé et sage; il avait quitté les affaires avec son parti; et dans les prochaines élections, si fort disputées, il fut sans conteste envoyé à ce parlement où il ne parlait pas. Il imposait à Swift, qui le ménageait. Il soutenait et contenait Steel, dont il estimait la constance et l'énergie. Addison est plus qu'un journaliste. *Le Spectateur*, qu'il fonda quand le *Babillard* eut cessé de paraître, durera autant que la langue anglaise. Il écrivit rarement sur la politique; mais, quand il le fit, on reconnut la main d'un maître. C'est du moins l'avis de Johnson, qui détestait ses principes. » *Le Spectateur*, parut à Londres, pour la première fois, le 1er mars 1711, et continua jusqu'au 6 décembre 1712. Addison y eut la plus grande part : ses articles étaient signés Clio. L'influence produite par cette publication est appréciée par M. Villemain avec une grande sûreté de jugement : « *Le Spectateur*, distribué deux fois par semaine à trois mille exemplaires (1), succès prodigieux dans cette enfance des journaux, eut une grande influence sur la société anglaise, et en offre la plus juste et la plus spirituelle peinture. L'intention de l'ouvrage n'était pas, comme on l'a dit, de détourner les esprits de la politique. Tel ne pouvait être le calcul d'un parti tombé du pouvoir, comme celui des whigs, et obligé, à quelques égards, de regagner l'opinion. La politique agit partout dans *le Specta-*

(1) Les contemporains (voy. Tickell) en portaient le nombre à 20,000; en adoptant le chiffre de 4,000, on est à peu près dans le vrai.

teur lors même qu'elle semble s'effacer; mais elle est adroite, mesurée, conciliante; elle cherche à corriger par le ridicule l'âpreté des vieilles haines de parti; et à ôter aux *whigs* leur roideur républicaine, pour mieux battre les préjugés des *tories*. Un autre caractère de ce recueil c'est le rang qu'y prennent les femmes, leurs intérêts, leurs passions et jusqu'à leurs modes. C'était le signe d'un progrès de politesse sociale, et peut-être un hommage indirect à la Souveraine ».

Cette souveraine était la reine Anne, dont le siècle se trouve en germe dans l'activité du règne de Guillaume. Pour rendre compte de l'état des lettres sous les deux règnes, nous répéterons ce que dit le critique dont le jugement nous sert ici de guide : c'est que, sous le roi Guillaume, la nation, toute préoccupée du travail difficile de son nouvel établissement, tout affairée de politique, avait peu de temps et d'attention pour les lettres, à moins qu'elles ne se fissent l'instrument de quelques intérêts de secte et de parti. Ainsi beaucoup de pamphlets et peu de grands ouvrages, souvent un déplorable goût d'allusion qui rapetissait aux querelles du temps les œuvres mêmes d'imagination. Au contraire, sous la reine Anne, tout ce qui n'était pas pamphlet prenait un caractère de correction et de régularité. L'avénement de cette princesse, également accueillie par les espérances des divers partis, fut entre eux comme une sorte d'armistice dont les arts profitèrent. « Anne, *tory* de cœur, ajoute M. Villemain, et *jacobite* si elle n'eût été reine, fut cependant forcée d'abord de laisser le pouvoir aux mains de la puissance aristocratique des *whigs* que soutenait le vœu populaire. La nation était satisfaite et confiante, les esprits pleins d'ardeur, les arts encouragés, l'Angleterre atteignait à la politesse de notre dix-huitième siècle. » *Le Spectateur* reflétait cette situation, et prouvait éloquemment qu'à beaucoup d'égards, la gloire des lettres dépend de celle du temps où elles se produisent.

Dans ce qui avait trait à la philosophie, *le Spectateur* était, au jugement du même éminent critique, plus avancé que la littérature française. « C'était, ajoute-t-il, l'avantage des institutions. Mais dans ce qui touche au goût et à l'art d'écrire, il était en grande partie formé sur elle. Nulle part Boileau n'est cité avec plus de respect; nos grands tragiques y sont hautement admirés, et Shakspeare blâmé avec une irrévérence classique. Le tumulte, la confusion sanglante de la scène anglaise est l'objet de fines et sévères critiques. Que diraient nos novateurs des jugements que voici : « La tragi-comédie, telle que l'a faite le théâtre anglais, est une des plus monstrueuses inventions qui aient jamais passé par la tête d'un poëte. On pourrait aussi bien imaginer d'enchevêtrer dans un même poëme les aventures d'Énée et celles d'Hudibras. » Et ailleurs : « Je serais charmé de nous voir imiter les Français, en bannissant de notre théâtre le bruit des tambours, des trompettes, des huzza, qui est parfois si grand que, lorsqu'il y a bataille au théâtre de New-Market, on peut l'entendre à l'autre bout de la ville. » Même critique de la profusion de meurtres qui jonche la scène anglaise. Après avoir posé une saine théorie du théâtre, Addison voulut en donner l'exemple. Il fit *Caton* (1713), qui eut un succès inattendu pour l'auteur, dont l'anxiété avant la représentation fut dit-on très-vive. M. Villemain éclaire encore parfaitement par l'histoire cette œuvre, devenue une des grandes pages du théâtre anglais. « C'était en 1713, dit-il, dans le déclin du ministère tory et la popularité renaissante des whigs : entre deux partis animés, tout était allusion dans la pièce. Les tories applaudissaient contre Malborough, les invectives adressées au dictateur, et les mots de patrie de liberté et de sénat, faisaient trépigner d'enthousiasme les whigs (1). Mais ce prestige enlevé, que restait-il à la nouvelle tragédie pour remplacer le vieux Shakspeare ? Elle était fort régulière sans doute, et conforme aux trois unités; elle renfermait des choses éloquentes et nobles, que la passion du moment pouvait saisir avec enthousiasme; mais, en général elle était froide. »

« L'ouvrage renfermait d'ailleurs, poursuit l'illustre critique français, quelques beautés neuves. C'était Caton rencontrant le corps de son fils qui vient d'être tué à une des portes de la ville. » Et M. Villemain cite le morceau suivant, un des plus éloquents qui se puissent trouver au théâtre : « Salut! mon fils; ici, mes amis, déposez-le en plein sous mes yeux; que je puisse voir à loisir ce corps sanglant, et compter ses glorieuses blessures! Que la mort est belle quand elle est achetée par le courage! Qui ne voudrait être ce jeune homme! Quelle pitié que nous ne puissions mourir qu'une fois, pour notre pays! Pourquoi cette tristesse sur vos fronts, mes amis? J'aurais rougi de honte si la maison de Caton était demeurée entière et florissante en temps de guerre civile. Porcius, regarde ton frère, et souviens-toi que ta vie n'est pas à toi, quand Rome la demande. Hélas! mes amis, pourquoi pleurez-vous ainsi? qu'une perte particulière n'afflige point vos cœurs; c'est Rome qui a droit à nos larmes. La maîtresse du monde, la nourrice des héros, le délice des dieux, celle qui a humilié les tyrans de la terre et affranchi les nations, Rome n'est

(1) Ce côté politique du succès de *Caton* a été spirituellement esquissé par M. de Rémusat dans une étude intitulee : *Bolingbroke, sa vie et son temps*. « On y trouve des détails piquants : un évêque de Clogher assistant incognito à la répétition de la pièce, et, parmi les spectateurs enthousiastes à divers titres, lord Wharton, le gouverneur de la banque, qui était venu à la tête de ses commis, les politiques les plus résolus des tavernes de la Cité, pour assurer, à la force des mains, la gloire du poëte de leur opinion; enfin Bolingbroke lui-même applaudissant et récompensant l'acteur qui venait de jouer *Caton*. » De Remusat, *Revue des Deux-Mondes* 1er septembre 1853.

plus ! O liberté ! ô vertu ! ô mon pays (1) ! »

« En tout, cette tragédie offrait avec quelques beautés neuves une imitation correcte mais affaiblie de la manière de Corneille. Conduite avec peu d'art dans sa régularité, elle fut un effort remarquable mais impuissant, pour changer la forme du théâtre anglais, une œuvre de critique et non de fondateur. »

Caton eut, comme on voit, deux genres de succès, qu'on rencontre si souvent dans l'histoire, celui qui naît des circonstances, des influences de parti, et celui qui prend sa source dans le progrès des lettres. Le premier ne dure qu'autant que la situation qui l'a fait naître. Reste le succès littéraire, auquel le temps assigne le rang qui lui est dû. Le jugement de Voltaire trouve donc ici sa place naturelle « Dans cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe, dit-il, le rôle de Caton me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie ; des scènes décousues qui laissent souvent le théâtre vide, des aparté trop longs et sans art, des amours froids et insipides, une conspiration inutile à la pièce ; un certain Sempronius déguisé et tué sur le théâtre, tout cela fait de la fameuse tragédie de *Caton* une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand bien même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'Addison. Il me semble que je vois le czar Pierre, qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation et des mœurs de son pays. » Cependant Voltaire rend justice à l'ensemble de la pièce, et reconnaît que « M. Addison est le premier anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais, dit-il, s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite, d'un bout à l'autre, avec cette élégance mâle et énergique dont Corneille, le premier, donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe et très-républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos petits-maîtres eussent aimé Caton en robe de chambre, lisant les *Dialogues de Platon* et faisant ses réflexions sur l'immortalité de l'âme. »

La tragédie de *Caton* fut traduite en français, en allemand, en italien ; la version latine, faite par les jésuites de Saint-Omer, fut jouée par leurs élèves. *Caton* fut censuré à Oxford et vivement critiqué par Dennis ; mais cette critique ne fit qu'accroître le succès de la pièce ; il fut tel que la reine désira que l'auteur lui en adressât la dédicace. Addison, qui s'était engagé ailleurs, trancha la difficulté, en ne dédiant son œuvre à personne.

(1) En lisant cette touchante allocution, on se rappelle, tout en tenant compte des différences de temps et de situation, la douleur si expressive d'Évandre à la vue du corps de son fils Pallas.

Tout en travaillant à la tragédie de *Caton*, Addison prenait part à différents recueils, tels que *le Gardien* (*the Guardian*), appelé par les traducteurs français *le Mentor*, et projetait un grand dictionnaire anglais. En 1715, il fit jouer sous le voile de l'anonyme une comédie : *The drummer or the haunted house*, qui a fourni à Destouches sa jolie pièce : *le Tambour nocturne*.

Après avoir accompagné de nouveau en Irlande lord Sunderland, Addison revint en Angleterre, où il fut appelé à siéger parmi les lords du bureau du commerce. Il rendit d'importants services au gouvernement lors de l'insurrection écossaise, en publiant son journal *le Freeholder* (23 septembre 1715), qu'il continua pendant neuf mois jusqu'au 28 juin 1716. Au mois d'août de la même année, il épousa la comtesse de Warwick. Cette union ne fut pas heureuse : la comtesse crut déroger. Elle épousa Addison, dit Samuel Johnson, comme une princesse turque épouse un sujet ottoman. L'année suivante (16 avril 1717) il fut nommé secrétaire d'état. Mais ses infirmités croissantes lui firent bientôt abandonner ce poste. Une autre raison le devait déterminer à prendre ce parti. Il n'était pas orateur et connaissait peu les affaires publiques. Cette inaptitude est spirituellement rapportée par l'auteur du *Cours de littérature française au dix-huitième siècle*. « Cet esprit élégant, qui jugeait si finement les partis, dit M. Villemain, manquait tout à fait de force et d'assurance pour les combattre en face, dans une assemblée. Membre de la chambre des communes, Addison essaya vainement d'ouvrir la bouche sur un bill en discussion ; il ne put jamais achever sa première période, et resta muet devant une plaisanterie de l'opposition (1). Il paraît que son goût sévère et circonspect, son purisme de diction ne le servaient pas mieux dans le cabinet qu'au parlement. Il ne pouvait se résoudre à signer, sans les refaire, des lettres de bureau ; et quoique les hommes d'état anglais en soient moins chargés que les nôtres, rien ne s'expédiait dans son ministère. Ajoutez qu'Addison, homme d'étude avant tout, et ambitieux seulement parce qu'il était vain, manquait de cette décision de caractère et d'esprit que demandent surtout les affaires et sans laquelle un homme ne compte pas en politique. Sa grande réputation littéraire et sa fidélité à son parti l'avaient porté au gouvernement, mais elles l'y laissèrent incapable. »

Nous voudrions borner ces citations ; mais ce qui suit donne toute la mesure du talent et du rôle littéraire d'Addison. « Sa réputation poétique, ajoute M. Villemain, lui a peu survécu : il n'était pas fait pour les grands ouvrages, et n'avait pas les hautes parties du génie littéraire.

(1) Un de ses adversaires politiques (ces gens-là sont sans pitié, comme les enfants) eut, en cette occasion, cette cruelle saillie : « Monsieur, les trois avortements dont nous venons d'être témoins de la part d'un auteur connu par sa fécondité, prouvent évidemment la faiblesse de la cause qu'il voulait défendre. »

Mais sa prose vivra dans la langue anglaise, par la correction facile, la pureté, l'élégance. Les peintures générales de mœurs, les caractères originaux, enfin les fragments de critique, jetés par lui dans *le Spectateur*, n'ont jamais été surpassés, malgré tant d'*Essais semblables* : c'est le style anglais dans sa perfection. Goldsmith en Irlande, Franklin en Amérique, l'ont pris pour modèle. »

Ces appréciations formeraient à elles seules toute une biographie. Il suffira d'ajouter quelques détails. On a accusé Addison de voir d'un œil jaloux les succès ou les talents d'autrui. Cependant le jugement de lord Chesterfield ne confirme guère cette accusation : « Je n'ai jamais vu, disait-il, un homme plus modeste, » et « plus gauche » ajoute-t-il. Cette seconde partie de son jugement vient à l'appui de ce qui a été dit du caractère politique d'Addison. Un autre fait qui honore l'auteur du *Spectateur*, c'est que violemment attaqué par Dennis, lors de la représentation de *Caton*, et défendu avec emportement par Pope, il déclina toute responsabilité de l'œuvre due au zèle excessif de ce dernier. Ses rapports avec Steele furent fraternels, quoique les deux caractères eussent peu d'analogie. « Imprudent et irrégulier dans sa vie, grave et austère dans ses écrits, Steele, avec moins d'art et de finesse qu'Addison, dont il respectait le génie, était un contradicteur plus vif, plus amusant, plus amer. Vrai patriote anglais, il défendit toujours les intérêts et les libertés du pays, indépendamment des passions de son parti, et il eut à cet égard plus de constance et de lumières qu'Addison. » Le jugement de Pope doit être cité ici. « C'était, dit-il, en parlant d'Addison, un homme de la meilleure compagnie dans l'intimité, et j'ai rarement rencontré quelqu'un de plus agréable dans la conversation (*Addison was perfect good company with intimates; and had something more charming in his conversation than i ever knew in any other man*). » Et cependant le même Pope dans l'*Epître à lord Arbuthnot* s'exprime ainsi qu'il suit au sujet d'Addison. Nous empruntons l'élégante et précise traduction de Délille :

Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grâce et d'esprit, sachant penser et vivre;
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur;
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant, qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse et le souris menace;
Bel esprit à la cour, et ministre au Parnasse;
. . . .
Parle, qui ne rirait de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleurerait, si c'était Addison?

La contradiction est manifeste, en même temps elle prouve combien est mobile l'esprit des poëtes (*Genus irritabile vatum*). L'auteur du *Spectateur* s'exerça dans presque tous les genres, et vers la fin de sa vie il s'occupa de matières religieuses, notamment d'une version des psaumes; en même temps qu'il publiait une œuvre de polémique : *the Old Whig*. Il mourut des suites d'une hydropisie précédée d'un asthme dont il souffrait depuis longtemps. Son biographe Johnson donne quelques détails qui peignent l'homme privé. On y trouve, entre autres, ce fait regrettable qu'Addison, sans doute pour chercher l'oubli de l'intérieur désagréable que lui faisait le comtesse de Warwick, restait tard à la taverne, où il buvait beaucoup plus qu'il ne convenait à un homme qui occupait une si haute position dans le monde littéraire (*From the coffee-housse he went again to a tavern, where he often sat late and drank too much wine*). Outre les œuvres déjà mentionnées, on a d'Addison : *Dialogus upon the use fulness of ancient medals*; Londres, 1720; — Ouvrage commencé en Italie; — *The Whig examiner*, cinq brochures politiques publiées sous ce titre à partir du 14 septembre 1710; — *Remarques* sur le *Paradis perdu* de Milton.

Les œuvres complètes d'Addison ont été publiées à Londres en 1722, 2 vol. in-4°; — une autre édition a été donnée par le docteur Sturd, 6 vol. in-8° et ses *Œuvres mêlées* ont été éditées par Tickell; Londres, 1721, 4 vol. in-4°.

V. ROSENWALD.

Des Maizeaux, *Vie de Joseph Addison*. — Steele, *Memoirs on the life and writings of Jos. Addison*; Londres, 1724. — Johnson, *Life of Addison*. — Macaulay, *Critical and historical Essays*. — Spence, *Anecdotes*. — Bowle, *Life of Pope*. — *Biog. britannica* (édition Kippis). — Voltaire, *Œuvres* (*Appréciation de Caton*). — Delille, *Œuvres*. — Nicéron, *Mémoires*, XXXI. — Boswell, *Life of Johnson*. — Nichols, *Collection of Poems*. — Richardson, *Correspondance*. — Tyer, *Historical Essay on M. Addison*; Londres, 1783. — Villemain, *Cours de litt.; tableau de la litt. au dix-huitième siècle*, t. I. — *Musarum anglicarum Analecta*, 2 vol.; Oxford, 1699. — De Remusat, *Bolingbroke, sa vie et son temps* (*Revue des Deux Mondes*, septembre 1853).

ADDISON (*Lancelot*), ecclésiastique anglais, né en 1632 à Crosby-Ravensworth en Westmoreland, mort en 1703. Il s'expatria sous le règne de Cromwell, et devint en 1663 chapelain de la garnison de Tanger, d'où il revint en Angleterre en 1670, et fut nommé chapelain ordinaire de Charles II; bientôt après il obtint le bénéfice de Milston en Wiltshire, et en 1683 le décanat de Lichtfield. Parmi ses écrits on remarque : 1° *Essai sur l'état présent des Juifs* (*The present state of Jews*), principalement dans la Barbarie, contenant un détail exact de leurs coutumes tant sacrées que profanes; Londres, 1672, in-8°; — 2° *Description de la Barbarie occidentale*, ou *Récit abrégé des révolutions des royaumes de Fez et du Maroc* (*West Barbary, or a short Narrative of the Revolutions of the kingdons of Fez and Marocco*), avec le détail des coutumes de ces pays; Oxford, 1671, in-8°

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonien.*

ADDY (*William*), écrivain anglais, mort au commencement du dix-huitième siècle, a laissé : 1° *Stenographie, or the art of short writing;* London, 1695, in-8° : ce sont les premiers essais tachygraphiques; — 2° *Vetus et Novum Testamentum anglicum, litteris tachygraphicis impressum;* Lond., 1627, in-16.

Watt, *Bibliotheca Britannica.* — Adelung, *Supplem. au Lexique de Jöcher (Allgemeines Gelehrten Lexicon).*

ADEL ou **ADIL**, roi de Suède, mort en 433 avant Jésus-Christ, monta sur le trône en 427, à la suite d'un traité de paix. Jermerick, roi de Danemark, avait épousé Swavilda, sœur d'Adel. Celle-ci, accusée d'entretenir un commerce illicite avec son beau-fils, fut condamnée à être mise en pièces par des chevaux sauvages. A cette nouvelle, Adel envahit le Danemark, fit Jermerick prisonnier, le mit à mort, et rendit le pays tributaire de la Suède. Adel entra en triomphe à Upsal, se cassa le cou en tombant de cheval, et mourut après six ans de règne. Il eut pour successeur Ostan ou Eisten.

Saxon le Grammairien. — Jean et Olaüs Magnus, *Ynglinga Saga.* — Loccenius, *Antiq. Suec. Goth.*, I, 33. — Suaning, *Chron. hist. Suec.*, p. 35.

ADELAAR (1) (*Cord-Sivartsen*), célèbre amiral danois, né en 1622 à Brevig en Norwége, mort en 1675 à Copenhague. A l'âge de quinze ans il entra dans la marine hollandaise, et se mit plus tard au service de la république de Venise, alors en guerre avec la Sublime Porte. Le 16 mai 1654, il remporta une victoire signalée sur la flotte ottomane : avec un seul vaisseau il rompit la ligne de soixante-cinq galères turques, en coula quinze à fond, en brûla quelques autres, et fit périr environ cinq mille ennemis. Séduit par les offres les plus brillantes, il entra au service de Frédéric III, et en 1675 reçut le commandement de la flotte danoise; mais il mourut dans la même année.

Tycho de Hofman, *Historiske Efterretninger om vel fortiente Danske Adelsmœnd*, III, 183-190. — Ejusd., *Leben einiger Wohlverdienter Dänen* (Vies de quelques Danois illustres).

ADÉLAÏDE, impératrice de la Germanie, née en 931, morte le 16 décembre 999, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne; elle fut mariée à l'âge de seize ans à Lothaire II, roi d'Italie. Après la mort de ce prince, empoisonné en 950, Adélaïde fut opprimée par Bérenger II, qui usurpa le trône de Lothaire. Il la chassa de son palais et la fit renfermer dans le château de Guarda, au bord du lac du même nom. S'étant évadée à la faveur d'une nuit obscure, elle tomba dans un étang, et se tint cachée vingt-quatre heures, mourant de faim et de froid. Enfin elle parvint à se réfugier dans la forteresse de Canose, d'où elle appela l'empereur Othon à son secours. Ce prince la délivra, l'épousa, et entra avec elle en triomphe dans Pavie en 951. Sa vertu et ses grâces lui donnèrent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son époux. Elle fut mère d'Othon II, sous l'empire duquel elle jouit d'un grand crédit, et mourut dans le monastère de Seltz sur le Rhin, âgée de soixante-huit ans. Saint Odilon, abbé de Cluny, a écrit sa vie. Pendant son règne, Adélaïde ne cessa de prodiguer les dons aux églises, aux hôpitaux, aux monastères et aux pauvres. Elle fonda le monastère de Payerne, près du mont Joux, et ne se vengea de ses ennemis qu'en les comblant de bienfaits.

Odilon, *in vita Adelaidæ*, t. V. — Chronique de Novalèze. — *Programma academicum de Adelheida, Ottonis conjuge;* Lips., 1729. — G.-A.-V. Breitenbach, *Lebensgeschichte der Kaiserin Adelheide;* Leipzig, 1788, in-8°. — Giovanni-Battista Semeria, *Vita politico-religiosa di santa Adelaide, regina d'Italia ed imperatrice del sacro Romano imperio;* Torino, 1842, in-8°.

ADÉLAÏDE, née vers 1030, morte vers 1100, femme de Frédéric, prince de Saxe, conspira avec son amant Louis, landgrave de Thuringe, contre la vie de son époux. Frédéric fut tué l'an 1055, et l'assassin épousa la veuve.

Pertz, *Monumenta Germaniæ historica.*

ADÉLAÏDE ou *Alix de Savoie*, fille de Humbert II, comte de Maurienne, épousa en 1114 Louis VI, dit *le Gros*, roi de France. Après la mort de ce prince, elle contracta un second mariage avec le connétable Matthieu de Montmorency. Elle en eut une fille qui épousa Gaucher de Châtillon. Yves de Chartres la peint comme une princesse de mœurs pures, et remplie de zèle pour la religion. Quinze ans après son second mariage elle se retira, avec la permission de son époux, dans l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée, et y mourut en 1154. Elle eut de Louis le Gros six fils et une fille.

Suger, *Vie de Louis VI.* — Duchêne, *Hist. de Montmorency.*

ADÉLAÏDE, *de France*, épousa le roi Louis II, dit *le Bègue*, qui avait répudié Ansgarde, sa femme légitime, dont il eut deux enfants. Elle était enceinte lorsque son mari mourut le 10 avril 879, à l'âge de trente-cinq ans. Le 17 septembre elle accoucha de Charles III, dit *le Simple*, qui régna en 898. Adélaïde ne fut jamais couronnée reine : on ignore le temps de sa mort.

P. Labbé, *Mélanges curieux*, c. 9, § 35.

ADÉLAÏDE (*Madame*) *de France*, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, naquit à Versailles le 23 mars 1732, et mourut en mars 1800. Entourée dans sa jeunesse de tout l'éclat de son rang, elle se vit réduite, dans ses dernières années, à une vie errante et malheureuse. A Versailles elle se mêla peu des affaires publiques, malgré son ascendant sur l'esprit du roi. On la vit cependant, lors du ministère de Calonne, s'opposer vivement aux vues séduisantes de ce ministre, et combattre de toute son influence ses projets, dont l'expérience prouva l'inanité. En 1791, effrayée des troubles qui s'annonçaient, elle demanda au roi la permission, qu'elle obtint, de quitter la France avec sa sœur. Les dames de la halle, informées de cette résolution, allèrent à Bellevue, où elle demeurait, et la supplièrent de ne pas abandonner le roi dans ce moment de

(1) Mot danois qui signifie *aigle*.

crise : elle répondit d'une manière évasive, et sortit de Paris avec sa sœur, madame Victoire, le 19 février 1791, à la chute du jour. Elles avaient eu la précaution de se munir d'une attestation du roi et d'une déclaration de la municipalité de Paris, portant qu'elles avaient, ainsi que tous les Français, la liberté de parcourir le royaume. Cependant, arrêtées par la municipalité de Moret, délivrées à main armée par un régiment des chasseurs du Hainaut, arrêtées de nouveau à Arnay-le-Duc, elles ne purent continuer leur route qu'avec des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale. A Rome, où elles se rendirent d'abord, elles furent bien accueillies par le pape, et demeurèrent longtemps dans le palais du cardinal de Bernis. En 1796, elles se rendirent à Naples, où elles se croyaient plus en sûreté; elles furent reçues par Ferdinand IV à Caserte, où elles restèrent jusqu'au moment de l'invasion des Français, en 1799. A cette époque elles se réfugièrent à Foggia, puis à Cerignola, et s'embarquèrent enfin à Bari. Toujours fuyant, elles débarquèrent à Brindisi, furent transportées à Corfou par l'amiral russe Outschacow, qui leur dépêcha une frégate à cet effet, et montèrent enfin sur un vaisseau portugais que leur envoyèrent les cardinaux d'York, Braschi et Pignatelli, pour se rendre à Trieste. Madame Victoire mourut le 8 juin 1799, et sa sœur ne lui survécut que de neuf mois.

Biographie des Contemporains. — Charles-Claude de Montigny, *Mémoires historiques de mesdames Adélaïde et Victoire de France, filles de Louis XV*; Paris, 1802, 3 vol. in-12; ibid., 1803, 2 vol. in-8°.

ADÉLAÏDE (*Eugène-Louise*, princesse d'Orléans), fille de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, naquit à Paris le 25 août 1777, et mourut en décembre 1847. Elle fut élevée par Mme de Genlis. En 1791 elle quitta avec sa gouvernante la France, pour faire un voyage en Angleterre. A son retour, au mois de novembre 1792, elle se trouva inscrite sur la liste des émigrés; et cette circonstance l'obligea de s'expatrier, et de se réfugier en Belgique, sous la protection du duc de Chartres, son frère aîné, depuis LOUIS-PHILIPPE, qui commandait alors une des divisions de notre armée du Nord. La perte de la bataille de Nerwinde, à la fin du mois de mars 1793, ayant forcé l'armée française à évacuer la Belgique, le duc de Chartres ramena sa sœur de Tournay à Saint-Amand. Son intention était de la laisser dans cette ville jusqu'à ce qu'il l'eût fait rayer de la liste des émigrés; mais, frappé lui-même d'un décret d'accusation qui ne lui laissait que la fuite pour échapper à la mort, il n'eut que le temps de faire conduire sa sœur et Mme de Genlis aux avant-postes autrichiens. L'espoir de se retrouver dans quelques jours en Suisse, où ils se donnèrent rendez-vous, adoucit pour eux les regrets de cette première séparation. Ce ne fut pas sans beaucoup d'inquiétudes et de dangers que la jeune princesse, accompagnée de Mme de Genlis et de sa nièce Mlle Henriette de Cercey, effectuèrent ce trajet sous l'escorte du comte G. de Montjoie, aide de camp du duc de Chartres. Enfin, après dix jours de marche à travers les camps ennemis, Mlle d'Orléans rejoignit son frère à Schaffouse le 26 mai 1793.

Par les soins du général Montesquiou, qui vivait retiré, depuis sa proscription, dans la petite ville de Bremgarten, Mlle d'Orléans, Mme de Genlis et Mlle de Cercey sa nièce, furent placées dans le couvent de Sainte-Claire. Malheureusement ces dames, au bout de quelques mois, se trouvèrent réduites à un tel état de détresse, qu'il leur devint impossible d'y prolonger leur séjour. Pour sortir de cette situation déplorable, Mlle d'Orléans, qui venait d'être informée que la princesse de Conti, sa tante, habitait Fribourg, lui écrivit en la suppliant de l'appeler auprès d'elle. Quelques jours après, Mme de Pont-Saint-Maurice vint, de la part de la princesse de Conti, chercher Mlle d'Orléans à Bremgarten, pour la conduire à Fribourg; mais telle était la violence des persécutions auxquelles le nom d'Orléans était partout en butte, que la princesse n'osa point recevoir sa nièce dans sa maison, et qu'elle la tint enfermée dans un couvent jusqu'au jour où elle quitta elle-même la Suisse pour se rendre en Bavière, où sa nièce la suivit. Ce fut après avoir passé huit années ensemble, que les illustres proscrites, arrivées à Figuières, y trouvèrent la duchesse d'Orléans, et que la jeune princesse jouit du bonheur, si vivement senti par elle, d'embrasser sa mère, dont elle était séparée depuis plus de dix ans. Lorsque, au mois de juin 1808, Figuières fut bombardée par les Français, la duchesse et sa fille se virent forcées de fuir à pied au milieu de la nuit, et se réfugièrent à plus d'une lieue de la ville, dans le couvent de Villa-Sacra, d'où elles sortirent quelques mois après, pour se rendre à Torruella de Nongry. Ce fut dans ce petit port que s'embarqua Mlle d'Orléans pour se réunir à son frère aîné, qu'elle croyait trouver à Malte, où ils étaient convenus de se rejoindre. La princesse y arriva vers la fin du mois d'août 1808 : son frère venait d'en partir; et ce ne fut qu'après une suite de contre-temps les plus fâcheux et les plus extraordinaires qu'ils parvinrent à se retrouver à Portsmouth, au moment où le prince se préparait à retourner à Malte : ils y arrivèrent ensemble au mois de janvier 1809. Après quelques mois de séjour dans cette île, les deux proscrits s'embarquèrent de nouveau pour aller prendre à Mahon leur mère, et la conduire à Palerme, où devait se célébrer le mariage du duc d'Orléans avec la fille du roi des Deux-Siciles. Mlle d'Orléans vécut auprès de son frère, en Sicile, jusqu'en 1814, où il lui fut permis de revoir la France. Lors des cent jours, quand Louis XVIII eut quitté le territoire français, elle suivit son frère à Twicknaut. Après la révolution de juillet,

Mme Adélaïde, dont les conseils étaient toujours religieusement suivis par son frère Louis-Philippe, fut en quelque sorte l'âme du parti qui poussa ce dernier, en 1830, à inaugurer la dynastie de la branche cadette des Bourbons. Mais, par un de ces jeux de la Providence que l'histoire enregistre avec soin, son œuvre devait, pour ainsi dire, périr avec elle. Mme Adélaïde mourut le 30 décembre 1847; et, trois mois après, la dynastie d'Orléans, qui paraissait si bien assise, tomba dans la révolution du 24 février 1848. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

ADÉLAÏDE (*sainte*), fille de Mengendose, comte de Gueldre, morte en 1015 au monastère de Notre-Dame, à Cologne, dont elle fut abbesse. Ce monastère avait été fondé par le comte son père, ainsi que celui de Villich-sur-le-Rhin.

Acta Sanctorum.

ADELARD ou *Athelard*, moine bénédictin de Bath, voyagea en Espagne, en Égypte et en Arabie, pour y acquérir des connaissances en mathématiques : il traduisit *Euclide*, de l'arabe en latin, vers l'an 1130.

ADÉLARDS (*Guillaume Marcheselli* DES). *Voy.* ALDRADE.

ADELBERT ou **ADLABERT**, apôtre des Frisons vers la fin du septième siècle. Il fut archidiacre de la cathédrale d'Utrecht, et ne se rendit pas moins recommandable par la pureté de ses mœurs que par la ferveur de son zèle. On ignore la date précise de sa mort, qu'on place généralement entre 720 et 730. Son corps fut enterré à Egmont. Thierry, ou Didéric Ier, comte de Hollande, fonda en son honneur, en 923 ou 924, la célèbre abbaye d'Egmond, qui fut d'abord construite en bois et habitée par des religieuses. Les Frisons l'ayant ravagée sous son successeur Didéric II, celui-ci la rétablit en pierre; mais il en changea la destination, et y mit des moines de l'ordre de Saint-Benoît.

Le Petit, *la grande Chronique de Hollande*, etc.

ADELBERT. *Voy.* ADALBERT.

ADELBOLD, prélat hollandais, né vers 960 dans la Frise, mort en 1028. Il soutint, par la voie des armes, ses prétentions contre Didéric III, comte de Hollande. L'empereur Henri II, dont il était le conseiller intime, le nomma à l'évêché d'Utrecht en 1008, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était fort savant pour le siècle où il a vécu. Il a composé un traité *De ratione inveniendi crassitudinem sphæræ*. Ce traité est dédié au pape Sylvestre II, mort en 1003. Bernard Pez l'a inséré dans son *Thesaurus anecdotorum*, t. III, p. II, pag. 86. On a encore de lui une *Vie de l'empereur Henri II*, qui se trouve dans les *Acta Sanctorum* de Surius, au 14 juillet, t. III, pag. 744; et dans Canisius, *Ant. Lect.*, t. III, p. II, pag. 25; — une *Vie de saint Walburg*; — des *Éloges de la sainte Vierge, de saint Martin, de la sainte Croix*, etc.

Sigebert, *De scriptoribus eccles.*, cap. 138. — Trithème, Vossius, etc.

ADELBURNER (*Michel*), mathématicien et médecin allemand, né à Nuremberg le 3 février 1702, mort le 21 juin 1779. Fils d'un libraire, il se livra à la culture des sciences, et devint membre de l'Académie de Berlin. En 1743 il fut nommé professeur de médecine et de mathématiques à Altdorf, et en 1761, professeur de logique. Il publia un journal d'astronomie, annonçant les principaux phénomènes célestes et donnant l'analyse des écrits nouveaux : ce journal, dont le célèbre physicien suédois Celsius donna le premier l'idée, a joui d'une grande vogue; il a pour titre : *Commercium literarium, ad astronomiæ incrementum inter hujus scientiæ amatores communi consilio institutum;* Norimbergæ, 1735, in-4°. (Voy. *Acta Erudit. Lips.*, année 1736, p. 187.) Après quelques annés d'interruption, il fut continué en allemand, sous le titre : *Merkwürdige Himmelsbegebenheiten* (Phénomènes célestes remarquables); il parut trentre-quatre cahiers jusqu'en 1740, année où toute la publication cessa de paraître. (M. Guizot, dans son article de la *Biographie Universelle*, s'est trompé en indiquant la continuation de ce journal comme un ouvrage particulier.) On a du même auteur un calendrier (1743), quelques dissertations mathématiques, et une description succincte du baromètre, du thermomètre, et d'autres instruments météorologiques (en 1768). F. H.

Lalande, *Bibliographie astronomique*. — Weidler, *Hist. Astron.* et *Bibl. Astron.* — Bailly, *Histoire de l'astronomie*. — Montluca, *Hist. des mathématiques*.

* **ADELECANTZ** (*Charles-Frédéric*, baron D'), architecte suédois, né à Stockholm en 1716, mort en 1796. On admire comme un chef-d'œuvre le grand pont qu'il a fait construire à Dronningholm.

Weinwich, *Künstler-Lexicon*.

ADELGISE (*Théodore*), prince de Bénévent, mort en 878 ou 879. Il succéda en 854 à Radelgaire, son frère. Vers 858 il réunit ses troupes à celles d'Ademar, prince de Salerne, et se mit à leur tête pour chasser les Sarrasins, qui de Bari faisaient des incursions fréquentes sur les territoires de Bénévent et de Salerne. Les Sarrasins y revinrent en 862; et, après un combat sanglant, ils obligèrent Adelgise à leur promettre un subside annuel. En 863, les nouvelles courses qu'ils firent sur le territoire de Bénévent engagèrent l'empereur Louis II à passer une partie de l'année dans ce pays. Louis, après avoir emporté Bari sur les Sarrasins au bout de quatre ans de siége, revint, l'an 871, à Bénévent et y séjourna, tandis que ses troupes firent le siége de Tarente. Adelgise, irrité de la conduite des Français, conspira contre Louis, et le fit prisonnier avec sa femme et sa fille. Mais les Sarrasins s'étant approchés de Salerne, Adelgise, qui ne se sentait pas assez fort pour les repousser, remit l'empereur en liberté le 17 septembre, après lui avoir fait jurer de ne jamais entrer en

armes dans la principauté de Bénévent. Mais en 873 Louis rentra, malgré son serment, avec une puissante armée, et s'avança jusqu'à Capoue. « Dans ces temps-ci, dit Giannone, on n'avait pas encore presque vu d'exemples de serments violés; mais les papes, depuis Grégoire II et Zacharie, eurent soin de mettre les souverains à leur aise sûr cet article, et trouvèrent le moyen, par les absolutions, de calmer les consciences sur l'inobservation des promesses les plus solennellement appuyées sous la foi du serment. Les évêques, à l'imitation des papes, s'arrogèrent même l'autorité de donner ces absolutions dans les tribunaux et partout où il en était besoin. Cette espèce de licence ne leur était pas non plus inutile. Par là, de même que par les dispenses sur les mariages, ils se rendirent nécessaires et redoutables. Disons, en passant, qu'auparavant les princes eux-mêmes étaient dans l'usage de donner les permissions ou dispenses pour les mariages. Louis, qui, au mépris de son serment, n'aurait point osé rentrer dans Bénévent, se vit heureusement soulagé et enhardi par le pape Jean VIII, successeur d'Adrien, lequel déclara qu'un serment qu'on avait indignement arraché par force ne devait lui faire aucune peine, et qu'il l'absolvait pleinement. » Après le départ de l'empereur, les Sarrasins reprirent le dessus. Trois fois Adelgise s'avança pour les exterminer; mais toujours il fut repoussé avec perte. Adelgise ne pouvant obtenir de l'empereur Charles le Chauve aucun secours contre ses ennemis, malgré les pressantes sollicitations du pape Jean VIII, prit le parti de faire la paix avec eux, l'an 877. Quelque temps après il fut assassiné par son gendre et ses neveux.

Erkempert, *Chron.*, c. 38 et suiv. — *Art de vérifier les dates.*

ADELGREIFF (*Jean-Albert*), prophète allemand, né aux environs d'Elbing, mort le 11 octobre 1636. Fils d'un ministre protestant et très-versé dans les langues anciennes, il prétendait que sept anges l'avaient chargé de bannir le mal de la terre, et de battre les souverains avec des verges de fer. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé de magie et condamné à mort. Tous ses écrits furent supprimés.

***ADELHELME** ou **ADHELME**, par corruption *Adelin*, évêque de Séez en Normandie, vivait dans la fin du neuvième siècle, en 880. Il a écrit : *Vita sanctæ Opportunæ abbatissæ*, insérée au 22 du mois d'avril des *Acta sanctorum* des Bollandistes, et dans les *Acta sanctorum ord. S. B.* de D. Mabillon, part. 2, sæc. 3, pag. 220. CH. R.

Gallia christiana, tom. XI, col. 679. — Oudin, *Commentar. de scriptor. ecclesiast.*, t. II, c. CCCXXXVI.

ADELMAN, élève de Fulbert de Chartres et condisciple de Bérenger, fut élu évêque de Brescia en 1048. Il mourut en 1061. On a de lui une *Lettre sur l'Eucharistie*, adressée à l'hérétique Bérenger. Cette lettre se trouve dans une collection de documents sur l'Eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

Sigebert, *De vir. illust.*, c. 66. — Sixte de Sienne, *Bibl. sacra*, lib. IV. — Bellarmin.

***ADELON** (*Nicolas-Philibert*), professeur de médecine légale à la Faculté de Paris, naquit à Dijon le 20 août 1782. Il se voua de bonne heure à l'étude de la physiologie, et fut reçu docteur en 1809. En 1818, il publia une *Analyse d'un cours du docteur Gall, ou Anatomie physiologique du cerveau d'après son système* (1 vol. in-8°, sans nom d'auteur), dont les épreuves furent revues par Gall lui-même. Il coopéra avec Chaussier, dont il était l'élève et l'ami, aux premiers volumes de la *Biographie universelle*, et au *Dictionnaire des sciences médicales*. Il fut aussi un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique* (1819) et du *Dictionnaire de médecine* en 20 vol., publié en 1821. En 1823-24, il fit paraître une *Physiologie de l'homme*, Paris, 4 vol. in-8°; 2e édit., 1829; cet ouvrage a cessé d'être au niveau de la science. Lors de la réorganisation de l'École de médecine, M. Adelon fut d'abord nommé agrégé, puis en 1826 il obtint la chaire de médecine légale, qu'il occupe encore actuellement. Homme instruit et laborieux, il ne tarda pas à se mettre au courant de ses nouvelles fonctions. A l'organisation de l'Académie de médecine, il y fut appelé comme membre titulaire par les suffrages de ses confrères. M. Adelon est un des fondateurs des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*. Il a aussi publié, de concert avec Chaussier, une édition latine de Morgagni, *De sedibus et causis*; Paris, 1822 et années suiv., 8 vol. in-8°.

ADELSTAN ou **ATHELSTAN**. *Voy.* ALDESTAN.

ADELUNG (*Jean-Christophe*), célèbre grammairien allemand, né le 8 août 1743 à Spantchow en Poméranie, mort à Dresde le 10 sept. 1806. Il acheva à l'université de Halle les études commencées à Anclam et à Klosterbergen. En 1759, il fut nommé professeur au gymnase protestant d'Erfurt; deux années après, des mésintelligences entre ses coreligionnaires et le gouvernement, qui était catholique, l'obligèrent de s'établir à Leipzig, où jusqu'en 1787 il se voua aux travaux étendus et sérieux qui fondèrent sa réputation parmi les grammairiens, les philologues et les amis de la littérature allemande (*voir* la longue liste de ses travaux dans l'*Encycl.* d'Ersch et Gruber). Dans la même année, il obtint de l'électeur de Saxe l'emploi de bibliothécaire à Dresde, avec le titre de conseiller de cour. Il occupa cet emploi jusqu'à sa mort. Adelung avait fait à lui seul, pour la langue allemande, ce que n'auraient pas fait des académies entières. Son *Dictionnaire grammatical et critique du haut allemand*, dont la première édition parut à Leipzig de 1774 à 1786, surpasse le dictionnaire du même genre publié en Angleterre par Johnson, dans tout ce qui est relatif à la détermination du sens des mots et à leur

étymologie; mais il lui est inférieur dans le choix des écrivains classiques cités à l'appui, et dans l'application des principes; car la prédilection d'Adelung pour les écrivains de la haute Saxe le rendait souvent injuste envers des littérateurs dont le pays ou le style ne lui inspirait pas assez de confiance. Il regardait comme normale la prononciation de la province saxonne de Misnie; et tout ce qui n'était pas conforme à son dialecte, il le rejetait impitoyablement. Son esprit méthodique s'effrayait du déluge de mots nouveaux qui envahissaient la langue allemande; et, préoccupé de ce danger, il méconnut la flexibilité et la richesse qui la caractérisent, et qu'elle semble partager avec le grec. Ces défauts dans l'esprit et le système d'Adelung furent relevés avec vivacité, souvent même avec trop peu de ménagements, par deux autres écrivains éminents, le poëte Voss (voy. *Kritische Blætter*, tome Ier) et le moraliste Campe. De 1793 à 1801, parut la seconde édition du Dictionnaire d'Adelung, avec des additions considérables, très-précieuses en elles-mêmes, mais nullement en rapport avec les progrès de la langue, à cause du système exclusif dans lequel l'auteur persistait. Parmi les autres ouvrages d'Adelung, nous nommerons sa *Grammaire allemande*, Berlin, 1781; son *Magasin de la langue allemande*, Leipzig, 1782-84; son ouvrage *sur le style allemand*, Leipzig, 3 vol., 1785-86; et enfin son *Mithridate* (tome Ier, Berlin, 1806), dans lequel il avait l'intention de déposer les résultats de ses recherches et de ses découvertes étymologiques. Lui-même cependant ne put en achever que le premier volume; les suivants sont de Vater de Halle et de son neveu, M. Adelung (Frédéric), établi à Saint-Pétersbourg. Adelung, comme homme privé, méritait toutes sortes d'éloges; ses mœurs étaient irréprochables, et ses excellentes qualités le faisaient estimer et aimer. Il ne fut jamais marié; il consacrait, dit-on, quatorze heures par jour au travail. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

Schriften der Kurfürstl. Gesellschaft zu Mannheim, II, 293-305. — Jördens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*, I, 13, etc., V, 700, etc. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*, t. V. — Wolff, *Encyclop. der Deutsch. Nationalliteratur*, t. V.

ADELUNG (*Frédéric* D'), littérateur allemand, né à Stettin le 13 février 1768, mort à Saint-Pétersbourg en janvier 1843. Il était neveu du précédent, conseiller d'État de Russie, directeur de l'établissement oriental dépendant du département asiatique du ministère des affaires étrangères, à Saint-Pétersbourg. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et entra, jeune encore, comme gouverneur dans une maison particulière. Un voyage à Rome, où il examina dans la bibliothèque du Vatican les manuscrits d'anciennes poésies allemandes qui avaient fait partie de la célèbre bibliothèque *Palatine* à Heidelberg, donna lieu à sa première publication. Puis il devint secrétaire particulier du célèbre comte de Pahlen, et le suivit de Riga à Saint-Pétersbourg. Après avoir quelque temps pris part à la direction du théâtre allemand établi dans cette capitale, il fut chargé par Marie Fœdorovna de donner des leçons à ses deux plus jeunes fils, à l'empereur régnant et au grand prince Michel. Le zèle et l'intelligence avec lesquels il s'acquitta de ces fonctions le placèrent très-haut dans la confiance de l'impératrice, qui, tant qu'elle vécut, ne cessa de lui en donner des preuves, et lui confia sa bibliothèque particulière. Pour marcher sur les traces de son oncle, Adelung se livra avec ardeur à l'étude comparée des langues et surtout du sanscrit. En même temps il écrivait dans différents journaux allemands et russes, entre autres dans le *Morgenblatt*. Mais ses principaux ouvrages sont : 1° *Rapports entre la langue sanscrite et la langue russe*; Saint-Pétersbourg, 1815; — 2° *Description des portes de Korsoun à l'église de Sainte-Sophie de Novgorod* (Berlin, 1823, in-4°); — 3° la *Biographie du baron de Herberstein* (Pétersbourg, 1817, in-8°), l'un des plus anciens voyageurs en Russie, et celui dont l'excellente relation fit le mieux connaître cette vaste région; —4° la *Biographie du baron de Meyerberg*, envoyé à Moscou en 1661 par l'empereur Léopold Ier (Saint-Pétersbourg, 1827, in-8°, avec un atlas de planches lithographiées sur les dessins faits par ordre de ce voyageur, et découverts il y a peu d'années à la bibliothèque de Dresde). Cette notice assez étendue, quoique incomplète, fut publiée aux frais du chancelier Roumantsof, dont Adelung fut l'ami et le collaborateur. Son dernier ouvrage, écrit en allemand comme la plupart des autres, est un *Essai sur la littérature de la langue sanscrite* (Saint-Pétersbourg, 1830), dont la 2e édition parut en 1837, sous le titre de *Bibliotheca sanscrita*. Adelung avait souvent été employé à des travaux spéciaux, soit par l'impératrice mère, soit par le département des affaires étrangères. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

N. Gretsch, *Histoire de la littérature russe*.

***ADELUNG** (*Jean-Juste*), antiquaire allemand, vivait, vers la fin du dix-septième siècle, dans une petite ville de la Thuringe. On a de lui un opuscule intéressant : *Flaviana Herodum historia adserta et nummis antiquis conciliata*; Halle (Henckel), 1696, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADEMAR ou **AYMAR**, moine de Saint-Martial de Limoges, né vers le milieu du dixième siècle, mort en 1030, dans un voyage à la terre sainte. On a de lui, outre divers ouvrages manuscrits : 1° une *chronique de France* depuis Pharamond jusqu'en 1029, qui est encore aujourd'hui consultée avec fruit, principalement depuis le temps de Charles Martel; elle a été publiée avec quelques corrections par le P. Labbe dans la *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*; — 2° une *Lettre sur l'apostolat de saint Martial*; et quelques vers acrostiches dans les *Analecta* de Mabillon.

Labbe, *Commemoratio abbatum Sancti Martialis*. — Vossius, *Histor. latin.*, lib. III, cap. 6. — Du Pin, *Bibliot. des auteurs ecclés.*, vol. VIII, p. 108. — Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, vol. X, p. 144 et suiv.

ADENEZ ou **ADANS**, trouvère du treizième siècle, plus connu sous le nom d'*Adam le Roi*, soit parce qu'il fut héraut ou roi d'armes, soit que quelques-unes de ses pièces eussent été couronnées. Il florissait sous les rois saint Louis et Philippe III, dit *le Hardi*, et devint ménestrel de Henri III, duc de Flandre et de Brabant (mort en 1260), qui était son protecteur. Il est auteur : 1° du *Roman de Guillaume d'Orange*, surnommé *au Court-nez*, dont Catel, dans son *Histoire du Languedoc*, a donné quelques extraits ; — 2° *Roman de l'enfance d'Ogier le Danois*, mss. de la Bibliothèque nationale, n° 2729, mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandre ; il a été traduit en prose et imprimé plusieurs fois dans le seizième siècle ; — 3° *Roman de Cléomadès*, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant, fille de son protecteur et de Blanche d'Artois, sœur de Robert II. Il est dédié à ce prince qui succéda à son père en 1250, et qui fut tué en 1302, à la bataille de Courtray. Le *Roman de Cléomadès* a été traduit en prose et imprimé à Troyes vers 1530 ; — 4° *Roman d'Aymeri de Narbonne*, fonds de la Vallière, n° 2735 ; — 5° *Roman de Pepin et de Berthe sa femme*, mss. 7188, et de la Vallière, n° 2734. Dans ce dernier ouvrage Adenez nous apprend que, voulant rétablir la vérité de l'*histoire de Berthe*, falsifiée par les jongleurs, comme celle de l'*enfance d'Ogier*, il se transporta à l'abbaye de Saint-Denis, dont les chroniques lui furent communiquées par un religieux nommé Nicolas, de Reims. Le moine Savari lui avait rendu un semblable service pour la composition du *Roman d'Ogier* ; ce roman est antérieur à l'an 1261. Peu de temps après sa publication, Girardin d'Amiens lui donna une suite, sous le titre de *Roman de Charlemagne, fils de Berthe*. Adenez est encore auteur du *Roman de Buevon* ou *Buenon de Commarchis*. On ignore l'époque de sa mort.

Romances des XII pairs de France, n° 1 ; Raynouard. — M. Paulin Paris, dans l'édition de *Berthe aux grans pies* ; Paris, 1836, in-12.

ADEODAT, pape. *Voyez* DIEUDONNÉ.

ADER (*Guillaume*), médecin de Toulouse, du dix-septième siècle, auteur d'un traité imprimé en 1621, sous le titre : *De Ægrotis et Morbis evangelicis* ; Toulouse, 1621, in-8°. Il y examine si l'on aurait pu guérir, par la médecine, les maladies que Jésus-Christ avait guéries par sa puissance miraculeuse, et arrive à conclure que les infirmités guéries par le Christ étaient humainement incurables. Suivant Vigneul-Marville, Ader n'avait composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avait témérairement soutenu le contraire. On a encore de lui : Deux poëmes macaroniques en patois gascon, à la louange de Henri IV ; — *De pestis cognitione, provisione, et remediis* ; Toulouse, 1628, in-8° ; — *Lou catounet gascoun*, 1612, in-8° ; — *Lou gentilhomme gascoun*, 1610, in-8°.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. II, p. 492.

* **ADET** (*Pierre-Auguste*), chimiste et homme politique, né à Nevers en 1763, mort vers 1832. Il fut nommé secrétaire de la première commission envoyée à Saint-Domingue, ensuite chef de l'administration des colonies ; enfin, adjoint au ministère de la marine. Après le 10 thermidor, le comité de salut public le nomma membre du conseil des mines, et, peu de temps après, il l'envoya en qualité de résident à Genève. Adet recueillit des témoignages de l'estime publique lorsqu'il quitta cette ville, en 1795, pour se rendre aux États-Unis en qualité de ministre plénipotentiaire. Ce fut lui qui, en 1796, présenta au congrès, de la part de la nation française, le drapeau tricolore, et qui, l'année suivante, remit au secrétaire d'État des États-Unis cette note fameuse où le directoire, se plaignant de ce que le gouvernement américain laissait violer sa neutralité, et manquait aux stipulations du traité de 1778, déclarait que le pavillon de la république traiterait tout pavillon neutre comme celui-ci se laisserait traiter par les Anglais ; déclaration que les Américains regardèrent comme contraire aux termes du traité de 1778. Après la présentation de cette note, Adet annonça au gouvernement américain qu'il avait ordre de suspendre ses fonctions ; et quoique le directoire lui eût laissé le choix de rester aux États-Unis ou de revenir en France, il quitta l'Amérique. Nommé, en 1799, commissaire à Saint-Domingue avec Saint-Léger et Fréron, il refusa cette place. Après le 18 brumaire, il fut appelé au tribunat, et établit, dans un rapport fait au nom d'une commission spéciale, que le gouvernement avait seul le droit de diriger, par des réglements, tout ce qui était relatif à la course. Quelques jours après, il proposa de suspendre l'effet des engagements contractés pour acquisition de biens aux colonies, qui auraient été postérieurement dévastés par les événements de la révolution, et fit successivement plusieurs rapports au nom de diverses commissions spéciales. Il quitta le tribunat au mois de mars 1803 pour passer à la préfecture de la Nièvre, qu'il administra pendant six ans. Il fut envoyé au corps législatif le 2 mai 1809, et ne parut qu'une seule fois à la tribune, le 13 mars 1813, pour offrir à ses collègues un ouvrage de son ami Bouffey, sur l'influence de l'air dans les maladies. Comme conseiller-maître, il signa, en avril 1814, l'acte d'adhésion de la cour des comptes à la déchéance de Napoléon. Appelé à la chambre des députés en 1814, il siégea parmi les constitutionnels. Au retour de Napoléon, il céda aux instances d'une députation de la ville de Nevers, et s'y joignit. Adet composa un système nou-

veau de caractères chimiques qu'il imagina avec Hassenfratz, et qui n'a pas été généralement adopté. Outre la traduction de quelques opuscules anglais, on a de lui : *Leçons élémentaires de Chimie;* Paris, 1804, in-8°. Adet avait pris une part active à la rédaction des *Annales de Chimie et de Physique.*

ADGANDESTRIUS, chef des Cattes, adressa, l'an 17 de Jésus-Christ, des lettres à l'empereur Tibère et au sénat, par lesquelles il promettait de les délivrer d'Arminius, général des Chérusques, peuple germain, si l'on voulait lui envoyer du poison. On lui répondit que les Romains n'employaient pas de pareils moyens contre leurs ennemis, et qu'ils savaient les vaincre à main armée.

Tacite, *Annales*, livre II, 88.

ADGILIUS Ier, premier roi chrétien des Frisons, vers le septième siècle. Il mit son pays à l'abri des flots par de fortes digues, et la Frise lui doit en quelque sorte son existence actuelle. Il fit élever des môles ou *terpes*, où les habitants se réfugiaient avec leurs troupeaux lors des grandes inondations; on en voit encore aujourd'hui quelques vestiges. Adgilius, roi des Frisons, était vassal de Clotaire, roi des Francs.

Son fils et successeur, Adgilius II, se montra hostile au christianisme, et favorisa l'ancienne idolâtrie de sa nation.

Moscow, *History of the ancient Germans*, XV, 21. — Wiarda, *Ost-Friesische-Geschichte*, t. I.

ADHAD-EDDAULAH, surnommé *Abou-Schadgia*, quatrième sultan de Perse de la dynastie des Bouïdes, né à Ispahan en 936 de J.-C. (l'an 325 de l'hégire), mort à Bagdad le 24 février 983 (372 de l'hégire). L'un des princes les plus puissants de son temps, il se distingua surtout par la protection qu'il accorda aux arts et aux sciences. Il succéda en 949 à son oncle Émad-Eddaulah, l'aîné des trois frères qui avaient fondé la dynastie, et ne posséda d'abord que les seules provinces de Fars et de Kirman. Attaqué par Manzour Ier, le Samanide, chef comme lui, d'une dynastie naissante, Adhad dévasta le Khorasan, et ne tarda pas à faire un accommodement avec le prince vaincu, auquel il donna sa fille en mariage. Il attaqua ensuite son cousin Azz-Eddaulah, fils de Mœzz-Eddaulah, et vizir du khalife de Bagdad; mais le père d'Adhah, Rokn-Eddaulah, amena bientôt une réconciliation. En 966, Adhad hérita de l'Irak-Adjémi, auquel il ajouta les provinces de Djordjan et de Tabaristan. Enfin après la bataille de Tacrit, gagnée le 30 mai 978 contre Azz-Eddaulah, il réunit à ses vastes domaines encore le Diarbékir et l'Irak-el-Arabi avec Bagdad, dont les khalifes n'étaient plus que les souverains nominaux. Il est le seul prince de sa dynastie qui ait possédé sans partage les vastes États de son empire. Aussi son influence s'étendit-elle jusqu'aux limites de l'Inde, et jusqu'à Constantinople. On prononçait son nom après celui du khalife dans les prières publiques. Adhad fit aussi exécuter beaucoup de travaux d'utilité publique, tels que établissements de bains, digues, aqueducs, canaux, etc. Le plus important de ses ouvrages est l'endiguement et la canalisation de la rivière de Bend-Amir, qui passe à Chiras, et qui fournit de l'eau à tous les pays des environs jusqu'à Bassora. Il créa des écoles d'orphelins et des hospices, qu'il dota richement, et auxquels il attacha des médecins salariés. Il fortifia la ville de Médine et fit construire de superbes mausolées pour les dépouilles des deux imans chiites Ali et Houssein, avec une digue pour les garantir contre les inondations du Tigre. Il répara l'ancienne résidence des Sassanides dans le Khousistan, et agrandit Mossoul. Les savants et les poëtes, qu'il récompensa largement, ont chanté sa louange. Outre le poëte persan Djami et le Turc Lamai, on compte parmi ses panégyristes, bon nombre d'historiens arabes et persans. Ce n'est pas sous le nom d'Adhad-Eddaulah, mais sous celui de *Fana Khosrou* qu'il fut immortalisé. Les légendes de l'Orient célèbrent souvent le Bouïde Fana Khosrou, conformément à l'usage si commun à cette époque de rapporter à un seul personnage les exploits qui sont l'œuvre de plusieurs. Adhad-Eddaulah fut le Haroun-al-Raschid de sa dynastie. Il succomba à des attaques d'épilepsie, suites de son intempérance, et il emporta dans sa tombe la fortune de sa dynastie.

D'Herbelot, *Biblioth. orientale.* — Dubeux, *La Perse, dans l'Univ. Pittor.*

***ADH-DHAHEBI** ou **AL-DZAHABI** (*Abou Abdallah-Mohammed*), surnommé *Schem-soud-din* (Soleil de la religion), historien arabe, né à Damas en 1275, mort en 1348 de notre ère. Il occupa le poste éminent de scheik-el-islam dans sa ville natale. Il a écrit, entre autres, une *Histoire chronologique du Mahométanisme*, et un *Dictionnaire biographique* des plus célèbres commentateurs du Koran. M. Wüstenfeld a donné de ce dernier ouvrage une édition lithographiée, sous le titre *Abu-Abdalah, liber classicus virorum qui Corani et traditionum cognitione excelluerunt;* Gœttingue, 1833.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.* — Hamacker, *Spec. Catalog. Cod. Mss. Bibl. Academiæ Lugduno-Batavicæ;* Lugd. Bat., 1820, p. 18.

***ADH-DHOBBI** (*Ahmed-ibn-Yahya*), historien arabe, natif de Cordoue, vivait vers le commencement du treizième siècle de notre ère. Il a écrit une *Histoire des Arabes en Espagne*, ouvrage qui a été souvent consulté par Casiri, et dont Faustino de Borbon a donné de nombreux extraits dans *Cartas para ilustrar la Historia de la España araba;* Madrid, 1796, in-8°; et dans *Discursos ó preliminares Chronologicos para ilustrar la Historia de la España araba;* Madrid, 1797, in-8°.

Casiri, *Bibliotheca arab. hisp. escur.*, t. II, p. 133-139. — Conde, *Histoire de la Domination des Arabes en Espagne*, t. I, préf., p. XXI.

ADHED LEDIN ALLAH, mort le 10 de mouharam de l'an 567 de l'hégire (13 septembre

1171 de J.-C.). Petit-fils du khalife Haphedh, il succéda, l'an 555 de l'hégire (1160 de J.-C.), à Faiez. Ce fut, comme ses derniers prédécesseurs, un fantôme de souverain, dont toute l'autorité résidait entre les mains des vizirs. Schaour, son vizir ou ministre, non-seulement refusa de payer aux Francs l'espèce de tribut auquel Faïez s'était soumis; il conduisit même une armée sur les frontières de la Palestine pour les attaquer. Mais les troubles qui s'élevèrent en Égypte pendant son absence l'obligèrent à revenir sur ses pas. L'an 558 (de J.-C. 1163), battu par Dargan ou Dargham, qui l'avait supplanté dans le ministère, il passa en Syrie pour implorer le secours de Noureddin, sultan de Damas, contre son rival. Le sultan se rend à sa prière. L'an 559, il envoie l'émir Schirkouh (*Syracon* de nos historiens), avec Saladin, neveu de celui-ci, pour le rétablir. Schaour ayant recouvré son poste, après une bataille où son rival périt, ne vit plus que des ennemis dans ses bienfaiteurs. Les Francs, provoqués par Dargham, avaient pénétré dans l'Égypte. Schaour se ligue avec eux pour en chasser les Syriens. Schirkouh, de retour à Damas, repassa en Égypte à cette nouvelle. Il se rendit maître de Belbeïs et d'Alexandrie, menaça d'autres villes, et obligea Schaour d'acheter la paix à grands frais. Rappelé dans ce pays, l'an 564 de l'hégire (de J.-C. 1168), par une nouvelle perfidie du vizir, il marcha droit au Caire, où il entra sans obstacle. Schaour fut arrêté par ses ordres; le khalife lui-même envoie lui demander la tête de ce ministre; il est satisfait sur l'heure. Schirkouh reçoit pour récompense la robe de vizir, et meurt dans la même année (23 mars de l'an 1169 de J.-C.); son neveu Saladin le remplace. L'an 566 (1171 de J.-C.), ce nouveau ministre oblige les Francs d'évacuer l'Égypte. Leur départ est suivi d'une révolution inattendue. Ennemi des Fatimites par religion, Saladin fait supprimer le nom d'Adhed dans les prières publiques, pour y substituer celui du khalife de Bagdad, et mit fin par là au schisme qui divisait les Abassides et les Fatimites. Adhed survécut peu à cet affront; en lui finit la dynastie des Fatimites. Les souverains qui régnèrent depuis en Égypte renoncèrent au titre de khalife, et ne prirent que celui de sultan. Adhed laissa des enfants; Saladin, loin de les faire mourir, donna des ordres pour leur entretien, et se contenta de les faire enfermer dans des sérails avec leurs concubines.

Jourdan, dans la *Biogr. universelle.*

*ADHELM ou *Andhelm*, prélat anglais du septième siècle, se fit remarquer dans la controverse au sujet de la Pâque, qui divisa si longtemps les églises saxonne et anglaise. Il composa plusieurs *poëmes sur la vie chrétienne.*

Collier, *Hist. eccl.*, t. I, pag. 121.

ADHÉMAR ou *Adzemar* (*Guillaume* ou *Guillielm*), troubadour du douzième siècle, né à Marvéjols dans le Gévaudan. Gentilhomme pauvre, il se fit, comme la plupart des poëtes de son temps, nourrir dans les châteaux en chantant la beauté et la grâce des châtelaines. Après avoir vécu longtemps de la sorte, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. Le manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui contient sa *vie* en cinq *chansons*, fait mention d'un autre *Adzémar de Roca-Ficha*, dont il nous reste une chanson. Nostradamus a confondu Guillelm Adzémar avec le fils de Gérard Adhémar, à qui Frédéric I[er] donna comme fief impérial le château de Grignan; l'on se rappelle que madame de Sévigné prétendait descendre des Adhémar. Le manuscrit de Sainte-Palaye (bibl. de l'Arsenal) contient dix-huit pièces de Guillelm, qui ne renferment que des lieux communs de galanterie.

Nostradamus, *Vie des poëtes provençaux.* — La Croix du Maine, Duverdier, Vauprivas. — Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, II, 497. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, V, 178. — *Hist. littér. de la France*, t. XIV, p. 567-569.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque de Metz, né vers la fin du treizième siècle, mort en 1361. Natif du Languedoc, il fut évêque souverain de Metz depuis 1327, et mania à la fois le glaive et la crosse. Il était en guerre avec Raoul, duc de Lorraine, lorsque le roi Philippe de Valois intervint, et amena la conclusion d'un traité de paix. Ce prélat guerrier eut ensuite des démêlés avec la régente de Lorraine et avec Robert, duc de Bar. Il réduisit en cendres la ville de Château-Salins, envahit le Barrois, prit Conflans, et se fit justice par la force des armes. Ses goûts belliqueux l'obligèrent à faire des emprunts et à engager des terres considérables et des villes entières, telles que Neuviller et Sarrebourg. Adhémar fut enterré dans la chapelle des évêques qu'il avait fait construire dans la cathédrale de Metz, dont la nef ne fut achevée qu'en 1480.

Meurisse, *Histoire des évêques de Metz*, p. 499 et suiv. — Dom Calmet, *Histoire de la Lorraine*, p. 604 et suiv.

ADHÉMAR ou ADEMAR DE MONTEIL (*Lambert* D'), prince d'Orange, vivait vers la fin du huitième et au commencement du neuvième siècle. Il aida Charlemagne dans ses guerres contre les Sarrasins, et fut créé duc de Gênes. Il conquit l'île de Corse où les Sarrasins s'étaient réfugiés, et s'empara de leurs vaisseaux. Son petit-fils, *Aimar*, fut élu archevêque de Mayence en 820.

Art de vérifier les dates.

ADHÉMAR (*Adelme*), bénédictin au neuvième siècle, fut chapelain de Charlemagne. On a de lui une Histoire de France incorporée dans celle d'Aimoin.

Vossius, *De historicis latinis*, etc.

ADHÉMAR DE MONTEIL (*Aimar*), évêque du Puy en Velay, mort à Antioche le 1[er] août 1098. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut sacré évêque le 3 mai 1061. Ce fut lui qui au concile de Clermont, tenu par Urbain II en 1095, demanda le premier la croix, et excita l'enthousiasme de la première croisade. Nommé légat du pape, il se joignit à la troupe de

Raymond, comte de Toulouse. Il franchit les Alpes, traversa la Dalmatie et l'Albanie, et conclut à Constantinople une trêve avec Alexis Comnène, qui suscita d'abord des obstacles à la marche des croisés. De là il passa à Nicée, où il rétablit la discipline dans une armée de six cent mille hommes. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie Mineure; et, grâce à quelques pieuses fraudes (il disait aux soldats qu'il avait découvert la lance avec laquelle fut percé Jésus-Christ, et que saint George et saint Démétrius combattaient dans leurs rangs), il parvint à faire abandonner aux musulmans le siége d'Antioche. Il mourut peu de temps après, de la peste. Le Tasse nous le peint comme un pontife vénéré, et le fait, par une licence poétique, mourir au siége de Jérusalem, d'un coup de flèche lancée par Clorinde. — Son frère, *Guillaume-Hugues* D'ADHÉMAR, prieur de Donzers, qui l'avait suivi à la terre sainte, mourut à Jérusalem en 1099.

Guillaume de Tyr.

*ADHERBAL, général carthaginois pendant la première guerre punique. Il commandait la flotte carthaginoise au siége de Lilybée, et remporta, en 249 avant J.-C., une grande victoire sur les Romains sous les ordres du consul P. Claudius Pulcher. — Un fils ou frère de cet Adherbal a commandé en Espagne. — Un autre Adherbal succéda, en 118 avant J.-C., à son père Micipsa, roi de Numidie, conjointement avec son frère Hiempsal et son cousin Jugurtha.

Diodore, *Frag.*, lib. XXIV. — Polybe, I, 49. — Tite-Live, XXVIII, 30. — Salluste, *Bellum Jugurthinum.*

*ADIMANTUS (Ἀδείμαντος), nom commun à plusieurs Grecs célèbres, dont l'un commandait, en 480 avant J.-C., les navires des Corinthiens dans la guerre contre Xerxès. Il était en discorde avec Thémistocle, et à la bataille de Salamine il s'enfuit au premier engagement.

Hérodote, VIII, 5, 59, 61, 94. — Plutarque, *Thémistocle*, XI.

ADIMANTUS, général athénien, du cinquième siècle avant J.-C. Il se distingua dans la guerre du Péloponnèse, et s'opposa seul à la proposition de Philoclès, adoptée par les Athéniens, de couper le pouce droit aux prisonniers lacédémoniens, afin de les mettre hors d'état de manier la lance. Aussi, après la prise de la flotte athénienne par Lysandre à Ægos-Potamos, en 403 avant J.-C., Adimantus fut le seul que les Lacédémoniens ne condamnèrent pas à mort.

Xénophon, *Hellenica*, l. II. — Plutarque, *in Lysandr. et Alcibiad.* — Pausan., *in Messenic. et Phocic.* — Diogen. Laert. — Platon, *Protag.*, 315. — Aristophane, *Ranæ*, vers 1509.

ADIMANTUS, de la secte des manichéens, vivait vers la fin du troisième siècle. Il niait l'autorité de l'Ancien Testament, et composa sur ce sujet un livre auquel répondit saint Augustin.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. Harles, VII, 314.

ADIMARI (les), ancienne famille italienne, du parti guelfe : *Tegghiaio Aldobrandi* des Adimari était, en 1255, un magistrat fort estimé de Florence; ce qui n'empêche pas Dante de le placer dans l'enfer, pour un vice honteux qu'on lui reprochait.

Forèse des Adimari, après la défaite de l'Arbia, rallia les émigrés guelfes de Florence, et en forma un corps d'armée qui rendit de grands services à son parti en Lombardie et à Naples.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Gamba, *Serie di Testi di lingua.*

ADIMARI (*Alexandre*), poëte italien, né en 1579, mort en 1649. Issu d'une famille patricienne de Florence, il étudia les lettres grecques et latines, et cultiva la poésie avec succès. On a de lui une traduction en vers italiens des *Odes de Pindare,* qu'il accompagna de bonnes observations; cette traduction, estimée des Italiens, parut à Pise en 1631, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec le marquis *Louis Adimari*, autre poëte florentin (né à Naples le 3 septembre 1644, mort en 1708), dont nous avons quelques *satires*, des *sonnets,* et un opéra intitulé *Roberto.* On a aussi de lui *Prose sacre*, recueil de morceaux en prose sur des sujets de piété; Florence, 1706, in-4°.

Tiraboschi. — Ginguené.

*ADIMARI (*Raphaël*), historien, né à Rimini vers la fin du seizième siècle, a laissé une histoire de son pays sous ce titre : *Sito Riminese;* Brescia, 1616, 2 vol. in-4°. Dans l'avis au lecteur, Raphaël donne à entendre que cet ouvrage avait été déjà projeté par le docteur Adimari, fils du cavalier Niccolo Adimari, et que c'est par amour pour sa patrie qu'il s'est décidé à le publier, avec l'assistance de Luc Pianero, gentilhomme de Brescia. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ADLER (*George-Christian*), pédagogue et théologien allemand, né à Wohlbach en Silésie le 1er novembre 1674, mort à Alstadt-Brandenburg le 30 août 1741. Il étudia la théologie à Leipzig et à Halle, se livra à l'enseignement de la jeunesse, et fonda le gymnase (*collegium Fridericianum*) de Kœnigsberg. Outre un grand nombre d'écrits théologiques et de sermons, on a de lui : 1° *De liberalium artium in Ecclesia utilitate, si rite tractentur;* Stuttgard, 1702, in-8°; — 2° *De morte eruditorum philosophica;* Berlin, 1707, in-8°.

Adelung, Supplément au *Lexique* (*Allgemeines Gelehrten-Lexicon*) de Jöcher, t. I, p. 226.

*ADLER (*George-Chistian*), archéologue et théologien allemand, fils du précédent, naquit à Alstadt-Brandenburg le 6 mai 1734, et mourut à Altona le 2 novembre 1804. Il étudia la théologie à Halle, et devint pasteur luthérien, d'abord à Sarau, puis à Altona. Ses principaux ouvrages ont pour titres : 1° *Ausführliche Beschreibung der Stadt Rom* (Description complète de la ville de Rome); Altona, 1781, in-4°, avec des planches; on y trouve tout ce que les auteurs anciens nous ont laissé sur la topographie de

Rome; — 2° *Nachricht von den Pontinischen Sümpfen* (sur les marais Pontins), avec une carte; Hambourg, 1784, in-8°; — 3° une édition de Frontin, *De aquæductibus urbis Romæ*, avec des notes; Leipzig et Altona, 1792, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemein. Encyclop.*

ADLER (*Jacques-George-Chrétien*), savant orientaliste, né en décembre 1755 à Arnis, ville du duché de Sleswig, mort en 1805. Il passa sa jeunesse à Rome, où il étudia les langues orientales et se lia avec plusieurs personnages marquants, entre autres avec le cardinal Borgia, qui se chargea de publier, à ses frais, la description des pièces les plus curieuses du cabinet d'Adler. Il revint dans sa patrie, où il fut nommé en 1783 professeur de syriaque, puis, en 1788, professeur de théologie à l'université de Copenhague, et prédicateur du château de Gottorp en 1798. Il n'avait pas dix-sept ans quand parut son ouvrage intitulé *Recueil de formules et contrats en hébreu rabbinique et en allemand;* Hambourg, 1773. Outre des sermons en allemand, et des morceaux de littérature orientale d'abord épars, ensuite réunis en un seul volume, on a de lui : 1° *Codicis sacri recte scribendi leges, ad recte æstimandos codices manuscriptos antiquos*, etc.; ib., 1779, in-4°; — 2° *Descriptio codicum quorumdam cuficorum... in bibliotheca regia Hafniensi servatorum;* Altona, 1780. Dans cet ouvrage se trouvent des détails curieux sur la graphotechnie des Arabes; — 3° *Musæum cuficum Borgianum;* Velitris, 1782-1792, 2 vol. in-4°; — 4° *Bibliotheca biblica Wurtemburgici ducis, olim Lorchiana;* Altona, in-4°, 1787; — 5° *Novi Testamenti versiones syriacæ... illustratæ;* Copenhague, 1789; — 6° *Reisebemerkungen auf einer Reise nach Rom* (Observations faites pendant un voyage à Rome; Altona, 1784, in-8°.

B. Schmidt, panégyrique d'*Adler;* Altona, 1806, in-8°. — Baur, dans Esch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, t. I, p. 421, etc.

***ADLER** (*Philippe*), graveur allemand, surnommé *Patricius* (le Patricien), d'où l'on a fait, par corruption, *Paticina*, naquit à Nurenberg en 1484. Il mit l'un des premiers en vogue la gravure à l'eau-forte. Ses ouvrages sont fort estimés, tant pour leur antiquité que pour la netteté du burin. Il a gravé plusieurs sujets d'après Albert Dürer. On cite comme son chef-d'œuvre une Sainte Vierge avec l'enfant Jésus sous un berceau de feuillage, et portant l'inscription : *Hoc opus fecit Philippus Adler Patricius*, MDXVIII. On ignore l'époque de la mort de cet artiste.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Strutt, *Dictionary of Engravers.*

ADLERBETH (*Gudmund-George*), littérateur suédois, né à Joenkoening en 1751, mort en 1818. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsal, il remplit plusieurs charges publiques, accompagna, en 1783, Gustave III à Rome, et passa ses derniers jours dans la retraite, pour se livrer entièrement à la culture des belles-lettres. Adlerbeth a traduit en suédois les principaux ouvrages de Virgile, d'Horace, d'Ovide, et l'*Iphigénie* de Racine.

Biographie des Contemporains. — Bosenhane, *Anteckningar hörande till Vetenskaps Akademiens Historia*, p. 380, 486.

ADLERFELD (*Gustave*), historien suédois, né aux environs de Stockholm en 1671, mort le 8 juillet 1709. Il fit ses études à l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans une grande partie de l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeld suivit ce prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avait auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle est aussi exacte qu'on devait l'attendre d'un témoin oculaire. Adlerfeld fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa en 1709. C'es à cette fameuse journée que finissent ses *Mémoires*. Ses manuscrits tombèrent entre les mains des Russes, commandés par le prince de Wurtemberg, qui les rendit au frère d'Adlerfeld. On les a publiés, en allemand et en français, sous le titre : *Histoire militaire de Charles XII, roi de Suède, depuis* 1700 *jusqu'à la bataille de Pultawa en* 1709; Amsterdam, 4 vol. in-12, 1740, et Paris, 1741. Le quatrième volume, qui renferme le récit de la bataille de Pultawa, est l'œuvre d'un officier suédois.

Warmholtz, *Bibliotheca historica Sveo-Gothica*, t. X, p. 60-74. — Gezelius, *Försök til et Biographiskt-Lexicon öfner Svenske Man*, t. I, p. 8.

ADLERSCREUTZ (baron D'), général suédois, se mit, en 1809, à la tête de la révolution qui détrôna Gustave IV : c'est lui qui, pénétrant dans la chambre du roi, lui fit des remontrances si vives, que le prince se sauva tout épouvanté. Ce fut le signal de son détrônement. On déféra le pouvoir souverain au duc de Sudermanie, oncle du roi. *Voy.* GUSTAVE IV et CHARLES XIII.

Historisk Tafla af Gustav II; Stockh., 1810-1811, 3 vol.

ADLERSPARRE (*George*, comte D'), général suédois, né dans la province de Iemtland en 1760, mort en 1837. Fils d'un lieutenant-colonel, il étudia à l'université d'Upsal, et prit du service dans l'armée. Gustave III lui confia une mission délicate en Norwége; mais, après la mort de ce roi, Adlersparre se retira des affaires et cultiva exclusivement les lettres. On a de lui un recueil de poésies, des essais biographiques, et différents traités. Il publia aussi, de 1797 à 1800, un journal, sous le titre *Lasning i blandade amnen* (Mélanges), embrassant toutes les branches de la littérature. Rappelé au service quelques années plus tard, il fit la guerre contre le Danemark, en Norwége, et obtint le grade de colonel. On ne sait à quelle époque il entra dans la conspiration qui renversa du trône Gustave IV. Mais ce fut lui qui le premier conduisit des troupes sur Stockholm, et publia contre le roi une

proclamation où il disait, avec emphase, que l'armée de l'ouest avait juré que la patrie ne perdrait plus un seul pouce de son territoire. On verra, à l'art. GUSTAVE IV, comment ce roi irrésolu et faible contribua lui-même à faire réussir un complot qu'il eût été facile de déjouer. Il tomba au pouvoir du général Adlercreutz; et lorsque Adlersparre entra comme en triomphe à Stockholm, la révolution était presque consommée. Néanmoins le nouveau roi le combla d'honneurs et d'emplois, et lui conféra successivement les titres de baron et de comte, ainsi que les décorations de ses ordres. Mais le crédit du général Adlercreutz donna de l'ombrage à l'impérieux Adlersparre, dont les vues étaient plus libérales. Après avoir rempli une mission près du prince Christian-Auguste de Holstein-Augustenbourg, Adlersparre accompagna à Stockholm, en 1810, cet héritier présomptif de la couronne de Suède, et donna, quelque temps après, sa démission de conseiller d'État, pour se retirer dans une province écartée du royaume, dont il accepta la charge de gouverneur, qu'il ne tarda guère à résigner. Vivant dans une profonde retraite, il publia en 1830 un ouvrage intitulé *Documents pour servir à l'histoire de la Suède ancienne, moderne et contemporaine;* on y trouve sa correspondance très-curieuse avec Charles XIII, avec le prince Christian-Auguste et les comtes d'Engerstrœm et de Wetterstedt, ainsi que les négociations secrètes du gouvernement suédois avec celui de Danemark, et avec le comité des ordres du royaume formant la diète. Cet ouvrage, d'abord anonyme, fut avoué par son auteur en 1831, et lui suscita un procès : le comte de Wetterstedt réussit à le faire condamner à une amende, ce qui ne l'empêcha pas de continuer la publication de son livre, dont la suite parut en 1832. Adlersparre mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans sa terre de Wermland. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

H. d'Aguila. *Histoire du règne de Gustave III.*

ADLUNG (*Jacques*), organiste de l'église luthérienne d'Erfurt, et professeur au gymnase de cette ville, né à Bindersleben en 1699, mort à Erfurt le 5 janvier 1762. On a de lui : *Anleitung zu der musikalischen Gelahrtheit* (Guide de la science musicale), avec une préface de J.-E. Bach; Erfurt, 1758; nouvelle édition accompagnée de quelques notes, Leipzig, 1783, in-8°; — *Musica Organœdi* (Manière de construire les orgues, etc.), ouvrage posthume, publié sur les manuscrits de l'auteur par J. L. Albrecht; Berlin, 1768, 2 vol. in-4°. — Dans son *Musikalisches Siebengestirn* (Pléiade musicale), Berlin, 1764, in-4°, Adlung répond succinctement à sept questions que soulève l'harmonie.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

ADLZREITER (*Jean*), homme d'État allemand, né à Rosenheim (Bavière) le 2 février 1596, mort le 11 mai 1662. Il se livra d'abord à l'étude de la littérature ancienne et de la jurisprudence; il devint successivement archiviste, vice-chancelier et premier ministre de Maximilien Ier, électeur de Bavière. On a de lui : *Annales Boïcæ gentis*, part. III; Munich, 1662 et 1663, in-fol., publiées avec *Brunneri Annal. Boij.*, par Leibniz; Francf., 1710, in-fol°. Cependant le véritable auteur des *Annales Boïcæ gentis* fut le P. Fervaux, jésuite lorrain; Adlzreiter lui en avait fourni les matériaux, tirés des archives secrètes de la Bavière.

Annales Boicæ gentis. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, I, 422. — Saxius, *Onomast. lit.*, IV, 422.

ADMIRAL (*Henri* L'), né en 1744 à Aujolet (Puy-de-Dôme), mort en 1794. Pendant le règne de la terreur, l'Admiral osa tenter d'abattre deux têtes redoutables, celles de Robespierre et de Collot d'Herbois. L'Admiral était chez le ministre Bertin en qualité de domestique, puis il avait dû à la faveur de son maître la direction de la loterie de Bruxelles; mais la révolution venait de lui enlever ses moyens d'existence. C'est alors que, nourrissant l'espoir de venger ses intérêts et sa patrie, il s'attacha aux pas de Robespierre. N'ayant pu parvenir jusqu'à sa victime, il tourna sa vengeance contre Collot d'Herbois. La nuit du 1er prairial an II (22 mai 1794), il lui tira, sans l'atteindre, deux coups de pistolet. Poursuivi par la garde dans une chambre où il s'était enfermé, il blessa d'un troisième coup le premier qui mit la main sur lui, et fut aussitôt jeté en prison. A la même époque, on avait arrêté une jeune fille de vingt ans, qui s'était présentée chez Robespierre *pour voir*, disait-elle, *comment était fait un tyran*. La convention attribua cette coïncidence d'événements à une conspiration ourdie par l'étranger. En vain l'Admiral avait-il déclaré dans son interrogatoire qu'il n'avait pas de complices, en vain avait-il pris seul toute la responsabilité d'un crime dont il se glorifiait : cinquante-deux victimes furent destinées à partager le sort de l'Admiral et de la fille Renaud. Conduit à la place du Trône, où l'échafaud était dressé, l'Admiral vit périr avant lui tous ses compagnons; et, après trente-huit minutes d'un supplice plus cruel que la mort, il tendit sa tête au bourreau, en répétant : « J'ai conçu seul mon projet; je voulais servir ma patrie. » [*Enc. des g. du m.*]

ADOLPHE, nom de princes allemands, dont voici les principaux par ordre alphabétique de pays.

ADOLPHE Ier, comte de *Clèves*, fut élu évêque de Münster en 1357. Il rétablit en 1380 l'ordre des Fous. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent d'abord dans cette société, qui ne paraît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On reconnaissait les sociétaires à un fou d'argent en broderie qu'ils portaient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de Saint-Michel, ils s'assemblaient tous à Clèves, et se régalaient à frais communs. La société s'appliquait ensuite à ter-

miner les différends survenus entre les confrères. Cet ordre ne subsiste plus depuis longtemps.

Teschenmacher, *Annales Cliviæ*, etc.; Francfort, 1721, in-fol.

ADOLPHE II, comte de *Clèves* et de *la Marck*, né en 1371, mort le 19 septembre 1448. — Adolphe succéda dans le comté de la Marck à Thierri, son frère, tué le 14 mars. Créé duc de Clèves par l'empereur Sigismond l'an 1417, au concile de Constance, il joignit le nom de la Marck à celui de Clèves, et conserva les armes de la Marck mi-parties avec celles de Clèves. L'an 1418, il proposa aux états de ces pays de déférer, après sa mort, la souveraineté, au défaut de ses enfants mâles, à l'aînée de ses filles qui lui survivraient. Cet arrangement indisposa tellement Gérard, son frère, qu'ils en vinrent à une guerre ouverte. Elle cessa par un accommodement fait à la Toussaint 1421. Gérard, par lettres du vendredi avant les Rameaux 1431, données à Nuremberg, reçut de l'empereur Sigismond l'investiture du comté de la Marck, lequel, après la mort de Gérard, arrivée, sans qu'il laissât d'enfants, le 13 septembre 1461, retourna à la maison de Clèves. En 1435, Adolphe, accompagné de son fils aîné, assista à la paix d'Arras. Ce prince eut souvent les armes à la main, tant pour son propre compte que pour celui de ses alliés et de ses voisins, et fit la guerre presque toujours avec avantage; ce qui le fit nommer *le Victorieux*. Il agrandit considérablement ses États par diverses acquisitions de territoire, et pourvut à leur sûreté autant par les forteresses qu'il y fit élever sur les frontières, que par le soin qu'il eut de faire administrer exactement la justice.

Pontanus, *Historia Gelrica*, p. 396, 485 et 499. — N. Burgundus, *Historia belgica*, lib. II.

ADOLPHE, duc de *Gueldre*, né en 1438, mort en 1477. Il fit, en 1464, déposer son père Arnold, qui fut mis en prison et délivré par Jean, duc de Clèves. Le père et le fils eurent, à Hesdin, une entrevue avec Charles, duc de Bourgogne, beau-frère d'Adolphe, et cherchèrent à se justifier. Adolphe, qui ne voulut entendre à aucun accommodement, fut gardé au château de Vilvorden jusqu'à la mort de son père. Après plusieurs aventures, il périt à l'âge de trente-neuf ans, dans une escarmouche devant la ville de Doornick.

Pontanus, *Historia Gelrica*, p. 510-577. — Commines, *Mémoires*, édit. 1785, III, 228-229. — Sueyse, *Annales de Flandre*, II, 449-480.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC de *Holstein-Gottorp-Eutin*. Ce prince, dans la personne duquel la maison de Holstein monta sur le trône de Suède, naquit le 14 mai 1710, et mourut le 12 février 1771. Après la mort de Charles XII, en 1718, les Suédois, au préjudice du successeur légitime Charles-Frédéric, duc de Holstein, élurent pour reine Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII. Celle-ci mourut sans enfants en 1741, et son mari, le prince Frédéric de Hesse, la suivit dix ans après au tombeau. Le choix d'un successeur tomba d'abord sur Charles-Pierre Ulric, fils du duc, qui aurait dû succéder à Charles XII; mais ce prince, qui vivait à Saint-Pétersbourg, venait d'être adopté par l'impératrice Élisabeth de Russie. Ce fut alors que les Suédois, aux termes du traité d'Abo, conclu avec les Russes le 23 juin 1743, offrirent la couronne à l'arrière-petit fils d'une fille du roi Charles IX, au prince Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, qui était, depuis 1727, évêque de Lubeck, en vertu de l'arrangement de 1647, qui stipulait que six princes de la maison de Holstein seraient successivement élus à cet évêché luthérien, auquel étaient attachés des droits de souveraineté. Adolphe choisit dès lors Eutin pour sa résidence. Quelque temps après, il fut nommé administrateur du duché de Holstein-Gottorp. Il céda, l'an 1750, l'évêché de Lubeck à Frédéric-Auguste, son frère, et succéda, le 6 avril de l'année suivante, à la couronne de Suède, après la mort de Frédéric de Hesse. Il protégea les arts et les sciences, et fonda quelques institutions utiles. Il eut d'abord à lutter contre la faction aristocratique dite *le parti des chapeaux*.

Adolphe régna avec sagesse; mais il n'opposa pas assez de fermeté aux prétentions des grands, qui réduisirent à un vain simulacre le pouvoir souverain. Le comte de Brahé et le baron de Horn furent exécutés au milieu des troubles qu'ils avaient en partie excités. Après avoir pris une faible part à la guerre de sept ans, et combattu le roi de Prusse, qui devait s'agrandir aux dépens de la Suède, Adolphe resta en butte aux nouvelles attaques des membres du conseil du royaume, et eut tant à souffrir de leur hauteur, qu'il finit par déposer une couronne qui n'était plus respectée. Les instances de la diète et quelques assurances de soumission la lui firent pourtant reprendre; mais son règne continua d'être des plus agités. Il mourut, laissant l'autorité suprême à son fils Gustave III. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Silverstolpe, *Larobok i Svenska Historien*, p. 380, etc. *Sveriges Historia i Sammandrag*, p. 156, etc.

ADOLPHE (comte DE *Nassau*), empereur d'Allemagne, né entre 1250 et 1255, tué à Gelheim le 22 juillet 1298. Après la mort de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, les princes électeurs s'en référèrent au choix de Gérard d'Eppenstein, archevêque de Mayence, qui couronna (1[er] mai 1292), à l'exclusion d'Albert, fils de Rodolphe, son cousin Adolphe, comte de Nassau. chevalier brave, mais débauché et sans fortune (1). Il ne devait nullement aspirer au rang suprême où les électeurs l'élevèrent; mais ceux-ci étaient guidés par un double motif, l'intérêt et l'ambition. Afin d'être plus puissants, ils avaient

(1) Il appartenait à la branche Walramienne des comtes de Nassau. C'est cette branche qui donna plus tard à la ligne batave des stathouders, d'où descend la famille royale de Hollande. Adolphe, comte de Nassau, figure dans l'histoire par ses pactes de famille, conclus, d'une part, avec son cousin Renaud, qui, par alliance, possédait le comté de Gueldre, et, d'autre part, avec le comte de Limbourg, dont il avait épousé la fille. Ce fut ainsi que, par voie d'héritage, les comtes, plus tard ducs de Nassau, prirent pied dans les Pays-Bas.

voulu un empereur faible qui, ne pouvant rien par lui seul, fût constamment sous leur dépendance. Aussi chaque électeur fit-il payer chèrement sa voix à Adolphe, lui arrachant privilége sur privilége, concession sur concession. Parmi ces seigneurs exigeants, l'archevêque de Mayence se faisait surtout remarquer. C'est de ce moment que les princes-électeurs vendirent leurs suffrages, et qu'avant leur vote ils stipulèrent avec les divers candidats de l'Empire des conditions qui, dictées par l'intérêt particulier, affaiblirent de plus en plus la puissance impériale. Adolphe promit beaucoup, et se débarrassa ainsi pour quelque temps de ses terribles vassaux. Il changea lui-même de conduite, et appliqua les six premières années de son règne à marcher sur les traces de son prédécesseur; il aurait ramené l'ordre et la tranquillité, sans ses expéditions continuelles, qui minaient ses finances et laissaient ses coffres vides. Une occasion se présenta pour les remplir, et il crut devoir en profiter. La guerre s'étant élevée entre la France et l'Angleterre, Adolphe avait pris le parti d'Édouard Ier, moyennant un subside de 2,400,000 florins. Il leva quelques troupes, et se disposait à joindre son allié, lorsque le pape Boniface VIII lui défendit, sous peine d'excommunication, de porter les armes contre Philippe le Bel. Adolphe ne demandait pas mieux que de garder le subside sans tenir ses promesses. Ce fut alors qu'il employa une partie de l'argent donné par le roi d'Angleterre à acheter d'Albert le Dénaturé le landgraviat de Thuringe. La conduite de ce dernier, qui voulait déshériter ses deux fils, Frédéric le Mordu et Ticemann (nés d'une fille de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen), au profit d'un fils naturel Apicius ou Albert, avait soulevé l'indignation de toute l'Allemagne. Pendant qu'Adolphe était occupé à prendre possession de la Thuringe, son cousin Gérard fomentait une ligue contre lui; et Albert, duc d'Autriche, qui venait de pacifier la Souabe, crut le moment opportun de faire valoir ses droits à l'Empire. Il se rendit à Prague, où se trouvaient alors les princes-électeurs avec l'archevêque de Mayence, qui y était venu pour couronner Wenceslas, roi de Bohême. Après quelque hésitation de part et d'autre, ils déclarèrent Adolphe déchu du pouvoir souverain, pour avoir, entre autres, acheté la Thuringe avec l'argent anglais, et proclamèrent, le 23 juin 1298, Albert empereur. Ils avaient supposé une bulle du pape leur donnant le droit formel de déposer leur ancien élu. C'était accorder inopinément au souverain pontife la suprématie, jusque-là si contestée, sur les empereurs. Boniface en tira immédiatement parti; il délia les princes de leur serment à l'égard d'Adolphe, mais ne voulut pas reconnaître l'élection d'Albert, parce qu'il n'y avait pris aucune part. Détestant d'ailleurs la maison de Souabe, il écrivit aux électeurs : « Nous vous ordonnons d'annoncer qu'Albert, « qui se dit roi des Romains, comparaisse devant nous pour se purger du crime de lèse- « majesté et de l'excommunication encourue. » Albert, au lieu de comparaître devant le pape, marcha contre son rival. L'Allemagne se divisa; car la déposition d'Adolphe n'était, de même que son élection, que l'œuvre d'un parti. Sans autre patrimoine que son épée, il ne put remplir, sans recourir à l'adresse, la mission qu'il s'était imposée. Trop faible et trop engagé vis-à-vis des vassaux qui avaient cru faire de lui le représentant couronné de leurs intérêts, il fut obligé de ruser pour arriver au but qu'il ne pouvait atteindre par la force, et qu'il aurait voulu obtenir de la soumission. Adolphe parvint cependant à réunir une armée plus considérable que celle de son compétiteur; et deux fois la chance des armes se déclara en sa faveur. Voulant écraser Albert dans un dernier combat, il le suivit jusque dans les plaines de Gelheim, entre Worms et Spire. La bataille fut acharnée; Albert, avec une troupe d'élite, armée de poignards destinés à frapper hommes et chevaux, se fraya un passage jusqu'à l'empereur. Adolphe fut jeté à terre, et reçut sur la tête des coups si terribles, qu'il fut obligé de jeter son casque. Il s'élança alors sur un nouveau cheval, et, parcourant les rangs, la tête découverte, il ralluma l'ardeur de ses hommes d'armes; puis, apercevant Albert, il fondit impétueusement sur lui, en animant les siens du geste et de la voix : « Tu vas, s'écria-t-il, quitter à la fois la couronne et la vie. » Albert répondit froidement, en dirigeant sa lance sur la tête désarmée de son adversaire : « Le ciel en décidera. » Adolphe, tomba pour ne plus se relever; les partisans d'Albert l'achevèrent sur place. L'archevêque de Mayence, en voyant le corps d'Adolphe ne put s'empêcher de s'écrier : « L'Al- « lemagne a perdu en ce jour le plus brave che- « valier de son siècle. » A. de L.

Histor. Mogunt. chron. A. C. — J.-G. Scherz, *Dissertatio de imperatoris Adolphi Nassovii depositione*; Argent., 1711, in-4°; Lips., 1749. — H. W. Guenderode, *Geschichte des römischen Kœnigs Adolph von Nassau*; Franckf., 1770, in-8°; ibid., 1779, in-8°. — J. P. Wagner *Schediasmata III de vita Adolphi Nassoviensis, regis Romanorum*; Wisbad., 1778-1780, in-4°. — J. G. Leuchs, *Adolph der Nassauer, Kaiser und König der Deutschen*; Augsb., 1798, in-8°. — Luden, Pistor, Pœlitz, Kohlrausch, *Histoire de l'Allemagne*.

ADOLPHE (*Jean*), duc de *Saxe*, né le 4 septembre 1685, mort le 16 mai 1744. Il servit d'abord comme général des troupes hessoises. En 1710 il entra au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, et se distingua, en 1718, contre les Turcs. En 1736, la mort de son frère Christian le rendit souverain du pays de Weissenfels, où il mourut âgé de cinquante-neuf ans.

Merkwürdiges Leben und Thaten Herzogs Johann Adolph's zu Sachsen; Francfort et Leipzick, 1744, in-8°, — Christ. Ernest Weise, *Geschichte der Chursæchsischen Staaten*; Leipzig, 1802-12, t. VI, p. 74, 192 et suiv.

ADOLPHE VIII, duc de *Schleswig*, mort en 1459, fils de Gérard, comte de Holstein. Il fut élevé à la cour de l'empereur Sigismond, et reçut, en 1440, du roi de Danemark, l'investi-

tûre du duché de Schleswig. Il donna de bonnes lois à son peuple, et refusa la couronne de Danemark en faveur de Christian Ier, fils de sa sœur Hedwige, qui fut couronné en 1448.

Krantz, *Saxonia*, t. X, p. 36, et t. XI, p. 21-27.

* **ADOLPHE** (*Joseph-François*), peintre morave, né en 1671, mort le 2 novembre 1749. Élève d'Hamilton, il se distingua comme peintre d'histoire naturelle; ses chevaux de bataille sont renommés. Il était attaché à la cour du prince Max de Dietrichstein, à Nicolsbourg en Moravie. — Son fils (*Joseph-Antoine*), mort à Vienne le 17 janvier 1762, a laissé plusieurs tableaux d'église.

Œsterreichisches biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

* **ADOLPHI** (*Christian-Michel*), médecin allemand, né à Hirschberg en Silésie le 14 août 1676, mort le 13 octobre 1753. Il fit ses premières études à Breslau, et se rendit de là à Leipzig, où il s'appliqua à la philosophie. En 1701 il suivit à Halle les cours de Stahl et de Hoffmann. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, en Hollande, et se fit recevoir docteur à l'université d'Utrecht. Il enseigna la médecine à Leipzig, et publia un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles on remarque : 1° *Trias dissertationum physico-medicarum ad chronographiam medicam spectantium*; Lipsiæ, 1725, in-4°; — 2° *Trias dissertationum medicarum ad diæteticam potissimum spectantium*; ibidem, 1726, in-4°; — 3° *Trias dissertationum medicarum pathologico-therapeuticarum, nimirum de morbis frequentioribus et gravioribus pro sexus differentia*; ibidem, 1727, in-4°; — 4° *De equitationis usu medico*; Lipsiæ, 1729, in-4°; — 5° *Tractatus de fontibus quibusdam soteriis*; ibidem, 1733, in-4°; — 6° *Dissertationes physico-medicæ selectæ varii argumenti, in universitate Lipsiensi diversis temporibus conscriptæ*; ibidem, 1647, in-4°. Quelques autres dissertations d'Adolphi ont pour objet l'air et l'eau de Leipzig et des environs de cette ville, la salubrité du climat de la Silésie, les avantages du séjour sur les montagnes, etc.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine*.

ADOLPHI (*Giacomo*), peintre italien, né à Bergame en 1682, mort en 1741. Il était fils du peintre Benedetto, qui fut aussi son maître. On cite, parmi ses meilleurs tableaux, l'*Adoration des Mages*, dans l'église de San-Alessandro della Croce à Bergame. — Giacomo fut surpassé par son frère cadet *Ciro Adolphi*, né en 1683, mort en 1753. On cite comme ses meilleurs ouvrages la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, dans l'église de Colognola, et les *quatre Évangélistes*.

Tassi, *Vite de' pittori, scultori ed architetti Bergamaschi*.

* **ADOLPHUS** (*John*), publiciste anglais, né à Londres, le 10 août 1768. On a de lui : 1° *The political state of the British Empire*; London, 1818, 4 vol. in-8°; — 2° *The British cabinet, containing Portraits of illustrious personnages, with Biographical memoirs*; London, 1799, 2 vol. in-4°; — 3° *History of England from the accession of George III till the peace of 1780*, 4e édit.; London, 1817, 3 vol. in-8°; — 4° *Biographical memoirs of the French Revolution*; London, 1799, 4 vol. in-8°; — 5° *Reflections on the present rupture with France*; London, 1802, in-8°; — 6° *History of France from 1790 till the peace of 1802*; London, 1803, 2 vol. in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ADON (*saint*), archevêque de Vienne en Dauphiné, né en 799, mort le 19 décembre 875. Élevé dans l'abbaye de Ferrières, il passa quelque temps au monastère de Prum, où il éprouva quelques persécutions. Il voyagea en Italie, et resta cinq ans à Rome : à son retour en 860, il fut nommé archevêque de Vienne, sur la recommandation de saint Remi. Il réforma la discipline du clergé dans plusieurs conciles de Vienne, fonda des établissements de charité, et mérita à tous égards l'estime des rois Charles le Chauve et Louis II. On a de lui : 1° une *Chronique universelle* en latin, citée souvent comme une autorité pour les premiers temps de l'histoire de France. Elle fut imprimée en 1561 et 1568 à Paris, in-fol., en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, et l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol.; l'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde; — 2° un *Martyrologe*, dont le P. Rasweide, jésuite, a donné une édition très-estimée en 1613.

Mermet, *Histoire de la ville de Vienne* (en Dauphiné), *de l'an 438 à l'an 1039*.

ADONIAS, fils de David et d'Haggith, mort en 1014 avant J.-C. Il avait projeté de se faire roi; mais il fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, Salomon le fit tuer.

Troisième livre *des Rois*, I, 2 et suivants. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, 7 et 8.

ADONIBESEC, roi de Besech dans la terre de Chanaan, mort en 1630 avant J.-C. C'était un prince puissant et cruel, qui, ayant vaincu soixante-dix rois, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnait à manger sous sa table le reste de ce qu'on lui servait. Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent subir le même traitement.

Juges, c. I. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. V, c. II.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris et pendus à cinq arbres l'an 1451 avant J.-C. Ce fut dans cette journée que Dieu, sur la prière de Josué, arrêta le soleil.

Josué, c. X. — Usser, in *Annal.*

*ADORNE DE TSCHARNER, médecin de Paris, né à Strasbourg en 1784. Reçu docteur à Strasbourg en 1805, il servit d'abord dans la chirurgie militaire sous l'Empire, et fut nommé, en 1808, chirurgien-major dans la garde du roi Murat. En 1823, il devint chirurgien principal des hôpitaux de la 11e division militaire, et fut admis à la retraite en 1836. Outre divers mémoires de médecine pratique, on a de lui une *Topographie de l'île d'Ischia,* accompagnée d'une analyse de ses eaux minérales; in-8°, Naples, 1809.

Sachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris*, p. 88.

*ADORNI (*Catherine-Fieschi*), femme poëte, née à Gênes en 1447, morte le 14 décembre 1510. Elle fut mariée jeune à Julien *Adorni*, noble génois, qui avait les mœurs les plus dissolues. Après de longues souffrances elle se retira à l'hôpital de Genève, où elle servit les pauvres jusqu'à sa mort. Adorni aimait la poésie, surtout celle qui est consacrée à des sujets de piété. On lui attribue des extases, pendant lesquelles on dit qu'elle parlait en vers. Elle composa plusieurs ouvrages en italien, dont les principaux sont un *Traité sur le Purgatoire* et un *Dialogue de l'âme et du corps.* Saint François de Salles en fait un grand éloge dans la préface de son *Traité de l'amour de Dieu.* Cattaneo Marbatto a donné une vie de Catherine Adorni.

S. François de Salles. — Tiraboschi.

ADORNO, nom de plusieurs doges de Gênes, qui sont dans l'ordre chronologique :

ADORNO (*Gabriel*), armateur génois, créé doge en 1356. Issu d'une famille de jurisconsultes renommés, il embrassa le parti des gibelins, et se fit chef de l'une de ces factions populaires qui se dévoraient alternativement. Les Génois, fatigués des dissensions entre les quatre familles qui, jusqu'en 1340, s'étaient partagé tous les emplois, résolurent d'exclure à jamais les nobles de la magistrature suprême : ils nommèrent Adorno doge en 1356, en remplacement de Boccanegra. Mais ils apprirent bientôt que l'ambition du pouvoir est une passion non moins désastreuse chez les plébéiens que chez les patriciens. Adorno fut supplanté quatre ans après par Dominique Frégoso, l'un de ses lieutenants, qui l'obligea de prendre la fuite.

Rossi, *Storia d'Italia.* — Bertolotti, *Viaggio nella Liguria Marittima.*

ADORNO (*Antoine*), doge de Gênes, élu en 1384. Il descendait d'une ancienne famille de Gênes, mais plébéienne. Il gouverna en homme qui connaissait le pouvoir et les devoirs de sa charge; il penchait plus pour le peuple que pour les grands. Son administration fut orageuse; il fut dépossédé et rétabli trois fois de suite. On le rappela encore en 1394; mais, ne se voyant pas assez puissant pour résister aux efforts de ses rivaux et de ses ennemis, il engagea ses concitoyens à céder la souveraineté de leur ville à Charles VI, roi de France, qui l'accepta sous des conditions qui semblaient assurer pour toujours la paix de la république. Elles furent signées le 26 octobre 1396, et le 27 novembre suivant Adorno remit solennellement aux commissaires français les marques de sa dignité. Il fut nommé gouverneur par intérim, et mourut peu de temps après. La protection et l'autorité des rois de France ne purent mettre fin aux troubles qui agitaient depuis si longtemps les Génois, et on fut bientôt obligé de les abandonner à leur génie inquiet et indépendant.

C. Varese, *Storia della repubblica di Genova*; Gênes, 1835-1839, 8 vol. in-8°.

ADORNO (*Prosper*), doge de Gênes, élu en 1461, mort en 1486. Galéas Sforce, duc de Milan, cherchait depuis longtemps à s'emparer de Gênes; mais craignant l'influence et le courage d'Adorno, il l'attira à sa cour; et bientôt après, sur de légers prétextes, il le fit enfermer dans le château de Crémone. Galéas alors s'empara de Gênes; mais ayant été assassiné en 1476, et les Génois ayant chassé les troupes milanaises de leur ville, la veuve de Galéas rendit la liberté à Prosper, et lui promit le gouvernement de sa patrie, s'il parvenait à la faire rentrer sous la domination de Milan. Tout ce que la veuve de Galéas avait espéré arriva. Adorno, introduit dans Gênes, en expulsa les chefs du parti populaire, et remit cette ville au pouvoir du jeune duc de Milan. Prosper ne tarda pas à se brouiller encore avec ses anciens ennemis; ceux-ci voulurent de nouveau le faire arrêter : mais il prévint leurs désirs, et, soutenu du roi de Naples Ferdinand, il chassa les Milanais de Gênes, et prit aussitôt le titre de *Défenseur de la liberté génoise.* Prosper, au faîte du pouvoir, ne sut point s'y maintenir; il se brouilla avec les Fregosi, qui aliénèrent plusieurs citoyens contre lui. Adorno, s'en voyant haï, chercha à s'en faire craindre; et bientôt la cruauté vint remplacer les qualités brillantes qui l'avaient fait chérir du peuple. Trahi et abandonné de ses partisans même, et entre autres d'Obietto de Fiesque qu'il avait toujours cru son ami, obligé de sortir précipitamment de son palais, de prendre la fuite, de se jeter à la mer pour gagner à la nage les galères de Naples, il trouva un asile dans cette ville, et y mourut. Prosper Adorno fut l'un des nombreux exemples de l'inconstance de la faveur populaire, qui déifie et proscrit, élève et précipite en peu d'instants celui qui a l'imprudence de compter sur son appui.

C. Varese, *Storia della repubblica di Genova.*

ADORNO (*François*), jésuite, né en 1531 à Gênes, mort le 13 janvier 1586. Il composa, à la prière de saint Charles, dont il était le confesseur, un savant traité, *De la discipline ecclésiastique.* La bibliothèque Ambrosienne conserve de lui deux manuscrits : *De ratione illustrandæ Ligurum historiæ*, et un traité des charges (*De Cambiés*).

*ADORNO (*Jean-Augustin*), prêtre, fondateur de la congrégation des Clercs-réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté l'an 1591.

Aubert le Mire, *De congreg. cleric. in communi. vivent.* — Barbosa, Paul Marigia, Justiniani, *Scrittor. della Ligur.*, p. 8.

ADRAMAN, plus connu sous le nom de *fils de la bouchère de Marseille,* né vers le milieu du dix-septième siècle, eut une vie très-aventureuse. Enfant, il fut enlevé par des pirates, entra au service du sultan, devint pacha de Rhodes, grand amiral de la flotte ottomane, apaisa une révolte des janissaires, et mourut étranglé en janvier 1706, sur une dénonciation calomnieuse de ses envieux, qui l'accusèrent d'avoir voulu incendier Constantinople. Adraman laissa vingt-deux enfants, dont l'aîné suivit les traces de son père.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

ADRAMELECH et *Sarasar,* fils aînés de Sennachérib, roi d'Assyrie, conspirèrent contre leur père, à son retour de sa malheureuse expédition contre Jérusalem, et l'assassinèrent dans le temple de Nesroch, en 737 avant J.-C. Leur jeune frère Assarhaddon s'empara du trône, et les parricides se réfugièrent en Arménie.

Saint Jérome, ch. 7. — Isaïe.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda, au sixième siècle avant J.-C., la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir aux femmes une sorte de castration, pour les employer dans son palais aux mêmes fonctions que les eunuques.

Hérodote.

ADRASTE, roi d'Argos et ensuite de Sicyone, fils de Talaüs et d'Eurynome, ou, selon d'autres, de Lysianassa. Pour obéir à l'oracle qui lui avait prescrit de donner ses deux filles, l'une à un lion et l'autre à un sanglier, il accorda Argie à Polynice et Déiphyle à Tydée, qui étaient venus chez lui revêtus, le premier d'une peau de lion, le second de celle d'un sanglier. Adraste fut un des sept capitaines qui, ayant embrassé la cause de Polynice, fils d'Œdipe, parurent devant Thèbes, et, seul d'entre tous, échappa à la mort. Dix années plus tard, il entreprit encore une fois, avec les fils de ses malheureux alliés, d'assiéger la même ville; mais il perdit, dans cette *guerre des Épigones,* son propre fils, et en mourut de chagrin. Son cheval Arion, fruit, dit-on, des amours de Neptune et de Cérès, qui s'étaient métamorphosés, l'un en étalon et l'autre en cavale, avait le don de la parole, et prédisait l'avenir.

Hyginus, *fab.* 96. — Hérodote, liv. V. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, lib. I. — Diodore de Sicile, liv. V, c. 69, 6, 7. — Pausanias, liv. II. — Pindar., *Nem.* 9, liv. I, II, etc. — Apollodore, liv. III. — Euripide, *in Phœniss.*

ADRETS (*François de Beaumont,* baron **DES**), guerrier sanguinaire, né en 1513 au château de la Frette en Dauphiné, mort le 2 février 1587. Il figura d'abord, sous Henri II, dans les guerres du Piémont. En 1558, à la prise de Montecalvo, il fut fait prisonnier par les Espagnols. Ayant acheté sa liberté par une forte rançon, il accusa Dailly, commandant de Montecalvo, de trahison, et voulut lui faire payer une forte indemnité; mais il perdit son procès au conseil du roi. Des Adrets en fut outré, et jura hautement qu'il s'en vengerait contre les Guise, qui avaient soutenu Dailly. Cette animosité le fit changer de religion, ou plutôt de parti. Dès 1562, il se mit à la tête des protestants du Dauphiné. Des pillages, des massacres, des actes innombrables de férocité furent ses exploits ordinaires; il s'y livrait par goût, par tempérament, bien plutôt que par principe politique et par fanatisme. Il promit au duc de Nemours de lui livrer les places de Romans et de Valence; mais sa trahison fut découverte avant d'être consommée. Dans diverses villes du Dauphiné et de la Provence, dont il s'empara, il commit des actes d'une atrocité inouïe. Il inventait les supplices les plus bizarres, pour avoir le plaisir de les voir endurer à ceux qui tombaient entre ses mains. A Montbrison et à Mornas, les soldats qu'on fit prisonniers furent forcés à se jeter, du haut des tours, sur la pointe des piques de ses soldats. Ayant reproché à un de ces malheureux d'avoir reculé deux fois devant le saut périlleux: « *Monsieur le baron,* lui dit le soldat, *tout brave que vous êtes, je vous le donne en trois.* » Cette saillie lui sauva la vie... Ce monstre, voulant rendre ses enfants aussi cruels que lui, les força, dit-on, à se baigner dans le sang des catholiques, dont il venait de faire un massacre effroyable. De quelque fureur que fussent animés les gens de son parti, ils ne purent approuver toutes ces barbaries. L'amiral de Coligny écrivait « *qu'il fallait se* « *servir de lui comme d'un lion furieux, et* « *que ses services devaient faire passer ses* « *insolences...* » Des Adrets avait sollicité le gouvernement du Lyonnais; mais on lui préféra un autre solliciteur. Irrité de ce refus, des Adrets jura de se faire catholique, comme il s'était fait huguenot quelque temps auparavant. On le fit saisir à Romans; et la paix, qu'on venait de conclure, lui sauva la vie. En 1571, il se rendit à Paris pour se justifier devant Charles IX, en présence de tout son conseil. Il se fit ensuite catholique, et mourut méprisé de tous les partis. Il laissa des fils et une fille qui n'eurent point de postérité. La *Vie du baron des Adrets* a été écrite par Gui-Allard, Grenoble, 1675, in-12; nouvelle édition, par J.-C. Martin en 1803, Grenoble, et à Paris, 1 vol. in-8° de 270 pages.

Brantôme, *Éloge de M. de Montluc.* — Bèze, *Hist. des églises réformées.* — Cl. Martin, *Histoire abrégée de la vie du baron des Adrets,* 1803; Grenoble, in-12.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique, né vers l'an 818 dans un village près du monastère de Fleury, mort en 878. On a de lui: un *Traité de l'Eucharistie,* contre le fameux Jean Scot (publ. dans le tome XII du *Spicilegium* d'Achery); — 2° une *Vie de saint Aigulfe* ou *Ayoul,* moine de Fleury et abbé de Lérins, mort en 677 (dans le tome I des *Acta ordinis S.-Benedicti*); — 3° un *Recueil des miracles de saint Benoît* (dans le tome II des *Act. ord. S.-Ben.*). L'auteur y donne le premier aux gouverneurs des provinces de frontières le titre de *margraves ou*

marquis. — Il ne faut pas confondre Adrevald avec Adelbert, également moine de Fleury, mort en 853, et auteur de l'*Histoire de la translation de saint Benoît* (dans les *Act. ord. S.-Bened*).

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, t. I, p. 101

ADRIA (*Jean-Jacques*), médecin italien, né à Mazara, en Sicile, vers la fin du quinzième siècle, mort en 1560. Il étudia la médecine à Naples sous Augustin Niphus, et fut reçu docteur à Salerne en 1510. Il a été médecin de Charles-Quint. Outre divers ouvrages manuscrits sur la médecine (de la peste, de la saignée, des bains de Sicile), il a donné une *topographie* de Mazara, sa ville natale.

Bibliothèque littéraire de la médecine. — Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*. — Adelung, *Supplement* à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **ADRIAENSEN** (*Alexandre*), peintre flamand, né à Anvers en 1625; on ignore l'époque de sa mort. Il s'était particulièrement attaché à peindre des vases, des fleurs, des fruits, des poissons, et autres objets d'histoire naturelle. Ses tableaux se distinguent par la pureté et la transparence du coloris.

Descamps, *la Vie des peintres flamands*.

ADRIAN ou **ADRIAENSEN** (*Corneille*), prédicateur flamand de l'ordre de Saint-François, né à Dordrecht en 1521, et mort à Ypres en 1581. Il laissa des sermons remplis d'expressions licencieuses, et d'invectives contre les chefs des huguenots dans les Pays-Bas.... Il existe plusieurs éditions de ses sermons, dont la première est de 1569, in-8°. Dans celle d'Amsterdam, 1607, in-8°, et de 1640, aussi in-8°, on voit une figure qui, jointe au titre, peut donner une idée du livre : elle représente l'étrange discipline à laquelle Adrian soumettait ses pénitentes, pour les délivrer de cette pudeur naturelle qui les empêchait de lui confesser hardiment toutes les pensées, les paroles, les songes et les actions qui tirent leur origine des tentations de la chair; discipline que Voët appelle *Disciplinam gymnopygicam Cornelianam*, dans ses *Disp. select.*, pars IV, pag. 262. Antoine Sander prétend que C. Adriaensen est un Athanase ou un Élie, dont les écrits ont été corrompus par les hérétiques, pour l'exposer à la risée des honnêtes gens.

Sander, *Flandria illustrata*, II, 117, 189, 411. — Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des Sciences*, etc., *en Belgique*, t. I, p. 67, 76. — Van Meteren, *Historie der Nederlandischen Theologen*, etc., p. 149, 150. — Voët, *Historia von Bruder Cornelio, Adrians Sohn von Dordrecht*; Leipz., in-8°, 1618.

* **ADRIAN** (*Jean-Valentin*), littérateur allemand, né le 17 septembre 1793 à Klingenberg-sur-le-Mein. Il étudia à Miltenbourg et à Aschaffenbourg. En 1813 et 1814, il prit part, comme volontaire, à la campagne contre la France. A son retour, il acheva ses études à l'université de Wurzbourg, et compléta son éducation par des voyages en Italie, en Angleterre et en France. En 1823, il fut nommé professeur de langues modernes à l'université de Giessen, et en 1830 il devint conservateur de la bibliothèque de cette université. Ses ouvrages ont pour titres : 1° *Bilder aus England* (Tableaux de l'Angleterre), 2 vol. in-8°; Francf., 1827-1828; — 2° *Skizzen aus England* (Esquisses de l'Angleterre), 2 vol. in-8°; ibid., 1830-1833; — 3° *Provenzalische Grammatik und Chrestomathie* (grammaire et chrestomathie provençales); Francf., 1825, in-8°; — 4° *Die Priesterinnen der Griechen* (les Prêtresses des Grecs); Francf., 1823, in-8°; — 5° *Catalogus codicum mss. bibl. acad. Gissensis*; Francf., 1840, in-fol.; — 6° *Mittheilungen zur Geschichte und Literatur* (Mélanges d'histoire et de littérature); Francf., 1846, in-8°. [*Conversations-Lexicon*, édit. de 1851.]

ADRIANI (*Jean-Baptiste*), historien, né à Florence en 1511, et mort en 1579. Il fut secrétaire de la république florentine, professa l'éloquence pendant trente ans à l'université de Florence, et eut pour amis ses plus illustres contemporains, les cardinaux Bembo et Contarini, Annibal Caro, Varchi, etc. Le principal ouvrage d'Adriani est l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1574 (Florence, 1583, in-fol.; Venise, 1587, 3 vol. in-4°). Cette suite de Guichardin a été faite sur de bons renseignements. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi pour son Histoire, l'estimait à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui a fourni ses mémoires. Adriani fit l'oraison funèbre de ce prince, celle de Charles-Quint et de l'empereur Ferdinand, où il ne parle pas toujours comme l'histoire. On a encore de lui une lettre curieuse à Vasari sur les peintres dont il est question dans Pline; Vasari l'a insérée dans le tome II de ses *Vies des Peintres*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — De Thou, *Hist.*, I, 68. — Poggiantus, *De script. Florentinis*.

ADRIANI (*Marcel*), gentilhomme de Florence, né en 1533, et mort en 1604. Il professa les belles-lettres dans sa patrie, et y finit ses jours. Il laissa deux ouvrages manuscrits : le premier est une traduction de Plutarque, le second une traduction de Démétrius de Phalère qui a été imprimée à Florence en 1738, avec des notes et un éloge d'Adriani, par l'abbé Gori, professeur d'histoire au collége de Florence.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

ADRIANI (*Marcel-Virgile*), littérateur italien, né à Florence en 1464, mort le 27 novembre 1521. Il étudia avec succès les lettres grecques et latines, et devint professeur d'humanités dans sa ville natale. Après la mort de Bartolomeo Scala, en 1498, il fut élevé au poste de chancelier de la république florentine, et mourut des suites d'une plaie à la tête. Varchi l'appelle « l'homme le plus éloquent de son temps. » On a d'Adriani : une traduction latine, fort estimée, de Dioscoride, *De Materia medica*, avec des commentaires; Florence, 1518, in-fol.; cette traduction, dédiée à Léon X, valut à Adriani le surnom de *Dioscoride florentin*; — *De mensuris, ponderibus et coloribus* (inédit); — *Oratio de militiæ laudibus*

publice habita, cum Laurentio Medici juniori militaris imperii insignia traderentur; Bâle, 1518, in-4°.

Varchi, *Lezioni*, p. [illegible]. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Bandini, *Collectio veterum Monumentorum*.

ADRIANO, peintre espagnol, né vers le milieu du seizième siècle à Cordoue, mort dans sa ville natale en 1630. Il fut frère lai dans l'ordre des Carmes déchaussés. On n'a de lui qu'un très-petit nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque un *Crucifiement*, dans le style de Sadeler. Adriano avait la manie d'effacer ses tableaux presque aussitôt qu'il les avait exécutés. Ce n'est qu'à force d'instances, au nom des âmes du purgatoire, auxquelles il adressait, dit-on, de ferventes prières, que ses amis parvinrent à préserver les plus estimés d'une destruction complète.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las Bellas Artes en España*.

ADRICHOMIUS (*Christian*), prêtre hollandais, né à Delft le 14 février 1553, mort à Cologne le 20 juin 1585, où il s'était retiré, après avoir été chassé de son pays par les protestants. Son ouvrage le plus célèbre est le *Theatrum Terræ Sanctæ*, avec des cartes géographiques; Cologne, 1590, 1593, 1600, 1628 et 1682, in-fol. On a encore de lui : 1° une *Chronique de l'Ancien et du Nouveau Testament*, où il raconte bien des fables; Cologne, 1682, in-fol.; — 2° *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta*; Anvers, 1578, in-12. Son nom de famille était Adrichem. Il signe aussi quelquefois *Christianus Crucius*.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, I, 167, 168.

ADRIEN ou **HADRIEN** (*Publius Ælius*), quatorzième empereur des Romains, né à Rome le 24 janvier de l'an 76 de J.-C., mort à Baïa le 10 juillet 138. — Ayant eu pour prédécesseurs Nerva et Trajan, pour successeurs Antonin et Marc-Aurèle, Adrien doit peut-être à ce noble entourage la faveur d'être compris au nombre de ces princes dont les règnes successifs formèrent l'âge d'or de l'empire romain : non pas qu'il n'eût par lui-même des qualités brillantes, des goûts artistiques et littéraires dont l'heureuse influence jette sur son époque un vif éclat; mais une vanité implacable, l'envie qu'elle enfantait, un caractère changeant, une curiosité souvent puérile qui négligeait l'ensemble et se perdait dans les détails, méritèrent à ce prince, si bien doué d'ailleurs, les reproches que l'histoire impartiale a dû faire à sa mémoire. Un ingénieux érudit a comparé Adrien à Louis XI. Il a vu, avec raison, chez tous deux une bravoure personnelle qui ne les empêcha pas d'employer leurs soins à éviter la guerre; chez tous deux, la même prédilection pour la classe plébéienne, la même haine des grands, les mêmes efforts pour protéger les communes ou les municipes, favoriser le commerce, aider le développement de l'industrie; et, cependant, nous croyons qu'il existe une grande différence entre la sombre persévérance de Louis XI ne perdant jamais de vue le but qu'il se proposait avant de l'avoir atteint, et les goûts variés, les passions éphémères d'un prince que Tertullien appelle avec raison *curiositatum omnium explorator*. Ce désir insatiable d'apprendre et de connaître fut chez Adrien la source du bien et du mal : il lui dut l'amour des voyages, et dans ses voyages les vastes provinces de l'empire, si longtemps déshéritées, s'embellirent par ses soins, ou furent dotées d'institutions utiles à leur bien-être; il lui dut la facilité avec laquelle il entrait dans tous les détails de l'administration, se montrant à la fois bon tacticien, sage législateur, jurisconsulte habile, protecteur des arts, sinon des artistes, dont il enviait les talents, qu'il avait tous effleurés. D'autre part, c'est à cette même disposition qu'il dut aussi l'incertitude de ses opinions, l'inconstance dans ses vues, l'inconséquence dans ses actes, un amour-propre effréné, qui ne savait ni supporter la critique ni pardonner le succès. S'entourant de philosophes, il n'embrasse aucune secte; méprisant la médecine, écrivant contre elle, il compose des remèdes, un collyre, un antidote; superstitieux au point de sacrifier, au désir de connaître l'avenir, la vie de son Antinoüs, il se vante d'avoir fabriqué lui-même des oracles; littérateur habile, il affecte de préférer Antimaque à Homère, Ennius à Virgile, Caton à Cicéron, Cœlius à Salluste, tant l'amour du paradoxe avait jeté de profondes racines dans l'esprit de ce prince, dont le règne marque, à tout prendre, l'une des plus curieuses époques de la période impériale chez les Romains !

Allié à la famille Ulpienne, Adrien avait pour père Ælius Adrianus Afer, cousin germain de Trajan, et pour mère Domitia Paulina, originaire de Gâdes, dans la Bétique. Sa famille paternelle, qui avait autrefois habité la ville d'Hadria dans le Picenum, était venue se fixer, au temps des Scipions, à Italica en Espagne. Toutefois, il naquit à Rome (1) le 9 des calendes de février, l'an de Rome 829 (24 janvier, 76 de J.-C.), sous le septième consulat de Vespasien et le cinquième de Titus. A l'âge de dix ans, il perdit son père; et son enfance fut confiée à deux tuteurs, dont l'un était son cousin Ulpius Trajan, qui avait déjà exercé la charge de préteur; l'autre, un chevalier romain du nom de Cœlius Tatianus, d'après Spartien, ou Attianus, d'après Dion Cassius. Chacun d'eux eut soin que son éducation fût complète et brillante : un esprit avide de notions nouvelles, une mémoire imperturbable le préparaient merveilleusement à en profiter; et il fit entre autres, dans la littérature grecque, des progrès rapides, qui lui valurent parmi ses condisciples le surnom du Petit Grec, *Græculus* (2). Quels qu'aient été plus tard le nombre de ses occupations, la variété de ses penchants, la fréquence de ses voyages, il conserva ses goûts littéraires,

(1) C'est l'opinion la plus constante, bien qu'Eutrope, Jornandès et saint Jérôme le fassent naître à Italica.

(2) Spart. — Aur. Vict., *Epit.*, c. XIV.

et composa un grand nombre de poëmes, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Le grammairien Sosipater Charisius avait trouvé dans les bibliothèques de Rome, avant qu'elles fussent détruites par les Goths, le recueil complet de ses discours, dont il cite même un fragment (1); et Photius, qui paraît avoir lu plusieurs de ses compositions grecques, en vante le charme et le style gracieux. En effet, ce qui nous reste de lui, c'est-à-dire six épigrammes grecques, une épigramme latine contre le poëte Florus, cinq vers latins qu'il fit au moment de mourir, une épitaphe pour son cheval Borysthène, quelques citations éparses dans les auteurs de la décadence, suffisent pour nous faire trouver quelque peu sévère le jugement de Spartien, qui ne lui reconnaît de talent ni dans la poésie grecque ni dans la poésie latine. Ce n'était pas l'avis de Dion Cassius, d'Aurélius Victor, d'Eutrope; et Pétrarque, bon juge en cette matière, a confirmé leur sentence (2).

A quinze ans, Adrien, de retour dans sa patrie, entra au service; et dès lors se manifesta en lui l'ardeur de la chasse, qu'il conserva toute sa vie (3). Trajan, craignant que cette passion ne le détournât de ses devoirs, le rappela à Rome, et lui fit accorder une de ces magistratures que briguaient les jeunes patriciens au début de leur carrière : en conséquence, il fut nommé *decemvir Stlitibus judicandis*; puis, en sortant d'exercice, il entra comme tribun dans la seconde légion. Vers la fin du règne de Domitien, le jeune tribun se trouvait dans la Mœsie supérieure, lorsque Nerva, porté à l'empire, adopta Trajan pour son fils et son successeur. Député à Rome pour y porter les félicitations de l'armée (4), il revint dans la Germanie supérieure, où bientôt parvint le bruit de la mort du vieil empereur. Adrien part aussitôt pour Cologne, où Trajan ignorait encore son avénement : il voulait être le premier à le lui apprendre. En vain Servien, son beau-frère, entrave sa marche; à défaut de moyens de transport, il fait à pied une partie de la route, et parvient à son but. Le nouveau chef de l'empire ne pouvait que s'intéresser vivement au parent qui avait été son pupille : il se l'attacha par un lien de plus en lui donnant en mariage sa petite-nièce Julia Sabina, fille de sa nièce Matidia et petite-fille de sa sœur Marcienne. Toutefois, si nous devons en croire Marius Maxime, cité par Spartien (5), ce n'était pas de son plein gré que Trajan formait cette alliance : il avait conçu des préventions défavorables contre Adrien, et ne céda en cette circonstance qu'aux instances de sa femme Plotine, dont l'affection pour ce jeune homme fut toujours aveugle, et, plus tard, lui valut l'empire.

Adrien, appelé à la questure sous le quatrième consulat de Trajan (de J.-C. 101), fut employé, en sortant de cette charge, à la rédaction des actes du sénat; puis, rentré en grâce près de son oncle, il le suivit dans la première guerre contre les Daces, où il raffermit encore son crédit en se montrant à la fois (ce qui plaisait également à l'empereur) bon convive et soldat intrépide. Revenu à Rome, il y fut tribun du peuple; puis, quand éclata la seconde guerre Dacique, il commanda la première légion, à la tête de laquelle il se distingua par quelques actions brillantes, dont Trajan le récompensa en lui faisant don d'un diamant que lui-même avait reçu de Nerva. Ce présent parut à Adrien le signe certain du dessein qu'avait formé Trajan de le faire héritier de sa puissance. Les présages, du reste, ne lui manquaient pas pour qu'il se crût destiné à l'empire : Ælius Adrien, son grand-oncle, lui avait prédit dès l'enfance son futur avénement; et, lorsqu'il n'était encore que tribun dans la Mœsie, un astrologue de ce pays lui avait confirmé cette prédiction. Plus tard, inquiet du refroidissement de Trajan à son égard, lui-même avait consulté les sorts Virgiliens, et était tombé sur ces vers du sixième livre de l'*Énéide* (1) :

Quis procul ille autem ramis insignis olivæ,
Sacra ferens? nosco crines incanaque menta
Regis romani...

Enfin, lorsqu'il était tribun du peuple, il avait perdu le manteau que portaient tous ceux qui étaient revêtus de ces fonctions, à l'exception de l'empereur, ce qui lui avait paru le présage de la puissance tribunitienne perpétuelle. Bien décidé à aider de toute la force de sa volonté à l'accomplissement de ces oracles, il donna en qualité de préteur des jeux magnifiques au peuple; puis, envoyé comme légat-propréteur dans la basse Pannonie, non-seulement il y repoussa les Sarmates, mais il sut rétablir dans son armée la discipline la plus austère, et défendre ensuite le pays contre les excès de pouvoir de quelques administrateurs impériaux. Cette conduite lui valut enfin le consulat. Toutefois, il ne fut que consul *suffectus*, ou remplaçant d'un consul ordinaire, et l'on ne trouve pas pour cette fois son nom dans les fastes (2). Un second consulat pour lequel il fut désigné, huit ans après, par la protection de Plotine, acheva de lui faire regarder comme une certitude sa prochaine adoption par l'empereur. Il l'avait alors suivi comme lieutenant dans la guerre des Parthes, et se trouvait à Antioche lorsque Trajan, frappé d'une

(1) *Instit. grammat.*, lib. II.
(2) *Epist. famil.*, lib. VII, ep. 15.
(3) Adrien aimait toute espèce de chasses, et celles même qui offraient le plus de danger. Étant empereur, il tua plusieurs fois des lions de sa main, nous dit Spartien; et en effet Athénée raconte que, pendant un voyage en Egypte, il tua, sur les frontières de la Libye, un lion énorme qui jetait la terreur dans tout le pays. Sur les confins de la Bithynie et de la Mysie il fonda une ville, à laquelle il donna le nom d'Adrianothère (la chasse d'Adrien), sur le lieu même où il avait renversé une ourse.
(4) Le voyage d'Adrien à Rome dépend du sens qu'on attache au passage de Spartien. Scaliger et Casaubon l'ont entendu différemment; nous lui donnons le sens adopté par Casaubon.
(5) *Vit. Ad.*, c. II.

(1) Lib. VI, v. 808 et suiv.
(2) Panvini toutefois a cru pouvoir placer la date de sa nomination en l'an de Rome 862 (de Jésus-Christ 109), c'est-à-dire alors qu'il venait d'atteindre sa trente-quatrième année.

espèce de paralysie, lui laissa le commandement de toute son armée, et se mit en route pour revenir à Rome. On sait qu'atteint d'une dyssenterie qui était venue se joindre à ses autres maux, l'empereur mourut à Sélinonte en Cilicie; mais ce qui a été controversé, c'est la question de savoir si, au moment de sa mort, l'adoption d'Adrien était un fait accompli. A l'aide de médailles alexandrines et de quelques inscriptions, Dodwell (1) avait voulu prouver non-seulement qu'Adrien avait été adopté par Trajan, mais que cette adoption était antérieure à la guerre des Parthes. Un examen plus approfondi a fait reconnaître que les monuments sur lesquels s'appuyait l'érudit anglais, ou n'avaient pas le sens qu'il leur prêtait, ou étaient d'une authenticité très-contestable. En effet, le témoignage des historiens favorables à l'adoption prouve qu'Adrien en reçut la nouvelle le 9 août, et apprit la mort de Trajan deux jours plus tard, c'est-à-dire le 11 du même mois; mais Dion Cassius va jusqu'à croire que Plotine fit jouer en faveur de son neveu une scène semblable à celle que Regnard a placée dans sa comédie du *Légataire,* et il faut avouer que Dion parle en homme qui paraît bien renseigné : « Adrien, dit-il, ne fut jamais « adopté par Trajan. Il était cependant son parent, « son compatriote; il l'avait eu pour tuteur, il « avait épousé sa nièce, et, toutefois, il n'en « avait pas obtenu de marque décisive d'affec« tion. Il n'avait pas même encore été nommé « consul ordinaire lorsque Trajan mourut sans « enfants; et sans Plotine et Attianus, qui se mi« rent en tête de lui donner Adrien pour suc« cesseur, jamais ce dernier n'eût obtenu l'em« pire. Mon père Apronianus ayant eu l'occasion, « lorsqu'il gouvernait la Cilicie, d'obtenir les « renseignements les plus exacts au sujet de cet « événement, m'en a raconté tous les détails. On « cacha pendant plusieurs jours la mort de « Trajan, afin d'avoir le temps de simuler une « adoption, et ce fut Plotine qui signa les lettres « adressées au sénat à cette occasion (2). » Spartien de son côté, bien qu'il admette l'adoption, avoue que beaucoup d'écrivains supposaient que Trajan n'avait pas l'intention de se nommer un successeur, ou du moins qu'il voulait réserver au sénat le droit de choisir parmi ceux qu'il lui aurait désignés : « Il y a même des gens, « ajoute-t-il, qui prétendent que l'adoption d'A« drien fut le fait de Plotine et de ses amis : ils « auraient supposé, à la place de Trajan déjà « expiré, un imposteur qui dictait ses dernières « volontés d'une voix mourante (3). » Quoi qu'il en soit, le premier mot d'Adrien en recevant la pourpre semblait annoncer qu'il en était digne. Il rencontra un de ses ennemis, et lui dit : « Vous « voilà sauvé; *Evasisti.* » Heureux le peuple romain, si Adrien eût toujours pensé ainsi! Il commençait son règne comme le prince qui mérita en France le nom de *Père du peuple.*

Ce fut le 11 août de l'an de Rome 870 (de Jésus-Christ 117) que l'empire changea de maître. Avec Trajan s'éteignit l'esprit de conquêtes, et pour la première fois le dieu Terme recula. Soit que dans sa susceptibilité vaniteuse Adrien craignît de ne pouvoir égaler les exploits de Trajan, soit qu'il eût besoin de la paix pour se livrer à ses goûts artistiqnes, soit que les troubles de quelques provinces l'inquiétassent pour la sûreté générale de l'État, il se hâta d'abandonner toutes les conquêtes de son prédécesseur au delà du Tigre et de l'Euphrate. On peut considérer la dernière des causes que nous venons d'énumérer comme la plus plausible, s'il était vrai, ainsi que le dit Spartien (1), que les Maures fissent alors des irruptions continuelles contre l'Afrique romaine, que les Sarmates fussent en guerre ouverte avec l'empire, que la Bretagne eût secoué le joug, que l'Égypte fût troublée par des séditions, que la Lycie et la Palestine fussent en pleine révolte. Ainsi donc, l'avénement d'Adrien s'inaugurait par l'abandon de trois provinces : il rappelait les armées romaines de l'Assyrie, de la Mésopotamie, de l'Arménie; et, ajoute Eutrope, il eût renoncé de même à la Dacie, si on ne l'en eût détourné en lui observant que c'était livrer aux barbares les colons romains venus en grand nombre pour peupler ces campagnes, dévastées par les guerres de Décébale (2). Tant de sacrifices pouvaient avoir un fâcheux effet sur l'esprit national. Adrien espéra en prévenir les conséquences par de grandes libéralités : il doubla la gratification que chaque empereur faisait aux soldats en montant sur le trône, et, de retour à Rome, où il apportait les cendres de Trajan, non-seulement il fit remise à l'Italie du coronaire, c'est-à-dire de l'or qu'on versait dans le trésor de l'empereur comme droit de joyeux avénement, *aurum coronarium,* mais il remit encore à toute la population de l'empire l'arriéré des sommes dues au fisc, et équivalant environ à 160 millions de francs. Dion Cassius, Eusèbe, Cassiodore, le *Chronicon paschale,* ont relaté d'une manière plus ou moins étendue cet acte de souveraine munificence, et une inscription trouvée à Rome au seizième siècle en a consacré la teneur (3). Quant à Spartien, voici en quels termes il rend compte de ce fait : « Ne négligeant rien, dit-il, de ce qui « pouvait lui gagner l'affection des peuples, « Adrien remit aux particuliers toutes leurs « dettes envers le fisc; les dettes des provinces « leur furent également remises, et, pour donner « toute sécurité aux débiteurs, il fit brûler dans « le forum de Trajan leurs obligations (4). » Des monnaies d'or et d'argent frappées à cette époque font allusion à cette particularité : elles

(1) *Dissertation sur saint Cyprien,* p. 67, éd. d'Oxford, 1684.
(2) Dion., lib. LXIX, c. 1.
(3) *Vita Adr.*, c. IV.

(1) Chap. V.
(2) Eutr., lib. VIII, c. VI.
(3) Voyez Gruter, 10, 6; et Orelli, 805.
(4) Chap. VII.

présentent de face la tête d'Adrien; au revers, un licteur met, à l'aide d'une torche, le feu à des monceaux de papier. L'exergue porte : RELIQUA. VETERA. HS. NOVIES. MILL. ABOLITA. S. C. C'est dans la seconde année de sa puissance tribunitienne, c'est-à-dire de son avénement à l'empire (1), qu'Adrien avait ainsi renoncé à des remboursements que le peuple, épuisé par les guerres continuelles de Trajan, aurait eu sans doute beaucoup de peine à effectuer. Il avait mis un an à se rendre à Rome en passant par l'Illyrie, et déjà il avait à se faire pardonner non-seulement la perte des provinces qu'il venait d'abandonner, mais la mort de quatre personnages consulaires, exécutés sous un prétexte de complot qui ne fut jamais prouvé. La manière barbare dont furent traités ces hommes, l'honneur du sénat, démentit d'une manière cruelle les premières démarches d'Adrien en faveur d'un ordre auquel il semblait vouloir rendre son lustre et son indépendance. Dès son avénement, il avait écrit d'Antioche aux sénateurs, s'excusant sur l'empressement des soldats de n'avoir pas attendu leur délibération pour prendre en main le pouvoir, et les suppliant de confirmer son élection. Il avait refusé le triomphe que le sénat voulait lui décerner, et avait déclaré qu'il ne se croyait pas encore digne du titre de père de la patrie qu'on lui avait pareillement offert. Il ne parlait qu'avec mépris des princes qui n'avaient pas su respecter la majesté du sénat; et tout à coup le voilà qui viole en la personne de quatre membres de cet ordre, non-seulement le respect dont il faisait parade, mais les lois de la justice. C'est qu'il atteignait ainsi Cornélius Palma, L. Publilius Celsus, Domitius Nigrinus et Lusius Quiétus, c'est-à-dire quatre hommes que Trajan avait estimés entre tous, qu'il avait placés sans doute sur cette liste de ses successeurs qu'il voulait offrir au choix du sénat, et qui se trouvaient ainsi désignés à la vengeance de leur heureux rival. Quoi qu'il en soit, Adrien répudia l'horreur de ces exécutions : il écrivit à Rome (car il était alors en Illyrie) qu'elles avaient eu lieu sans ses ordres; et nous venons de voir qu'il ne crut pas acheter trop cher l'oubli de sa cruauté en le payant de neuf cents millions de sesterces. Puis les congiaires, les distributions de blé, les pensions alimentaires assignées par Trajan aux enfants des deux sexes dont les parents n'avaient pas de fortune, furent augmentés dans le même but : des sénateurs qui avaient perdu une partie de leur fortune virent l'empereur compléter le cens qu'exigeait leur dignité, et le peuple eut des jeux où mille bêtes féroces furent tuées dans le cirque.

En même temps tout bruit de guerre s'éteignait : Adrien achetait la paix du roi des Roxolans; Marcius Turbo, envoyé en Mauritanie, en

(1) Voyez l'inscription citée plus haut.

apaisait les troubles, et le calme renaissait en Égypte. Ce fut alors que l'empereur commença cette série de voyages pendant lesquels il visita toutes les provinces de son vaste empire, fondant des villes, élevant des temples, dictant des lois. Ce fut alors qu'attiré tour à tour par les merveilles des arts, par les curiosités naturelles, il alla contempler au sommet de l'Etna la profondeur de son cratère; qu'il voulut en Syrie voir lever le soleil du haut du mont Casius, et que, remontant jusqu'aux cataractes du Nil en Égypte, il prêta l'oreille aux sons que devait rendre la statue de Memnon, quand elle était frappée par les premières lueurs du jour. Nous avons les médailles de vingt-cinq contrées qu'il parcourut; car chacune d'elles s'empressa de consacrer ainsi le souvenir de sa visite : mais malheureusement elles ne nous donnent aucun document sur l'ordre chronologique de ses expéditions. En l'an de Rome 872 (de Jésus-Christ 119), Adrien prit son troisième consulat; et comme il n'en voulut jamais exercer un autre, comme d'autre part il n'indiqua pas sur ses monnaies la date de la puissance tribunitienne, nous n'avons aucun moyen de décider l'ordre de leur émission pendant l'intervalle des dix-neuf années qui s'écoulèrent entre le troisième consulat d'Adrien et sa mort, attendu que les légendes de ces médailles lui donnent d'une manière identique le titre de consul pour la troisième fois (1). Les monuments épigraphiques que nous avons rassemblés, et les notions éparses dans les historiens, nous permettront toutefois de suppléer en partie au silence de la numismatique. Ce fut par les Gaules qu'il commença ses voyages (de Jésus-Christ 120), et il ne les quitta pas, dit Spartien, sans y laisser des marques de sa libéralité; de là il passa en Germanie, et en présence de ces légions toujours à portée de l'ennemi, toujours sur le pied de guerre, il sut, oubliant les arts de la paix, se montrer habile tacticien, soldat infatigable. Vivant comme un simple légionnaire, nourri de lard, de fromage et de piquette, il apprenait à ses hommes à supporter la fatigue, marchant tête nue sous les frimas, et faisant vingt milles, chargé du poids de ses armes. Point d'or sur ses vêtements, point de pierreries aux agrafes de son manteau : une poignée d'ivoire à sa lourde épée, voilà tout son luxe. Puis il visitait dans leurs quartiers les soldats malades, il n'accordait le sarment de centurion qu'à ceux qui s'en étaient rendus dignes par leur bonne conduite, ne permettait pas qu'on fût tribun avant l'âge (2), ne voulait pas qu'il y eût dans le camp (ce qui était trop commun alors) un seul soldat trop jeune pour le ser-

(1) Voyez Eckhel, *Doct. N. V.*, t. VI, p. 479.

(2) Les règlements qu'il fit à ce sujet étaient encore en vigueur plus de cent cinquante ans après sa mort. Vopiscus nous a conservé une lettre de l'empereur Valérien à son préfet du prétoire, dans laquelle il dit : « Miraris fortassis, quod ego imberbem tribunum fecerim, contra constitutum divi Adriani. » (Voyez la *Vie de Probus* par Flavius Vopisque, ch. IV.)

vice, ou trop vieux pour ne pas jouir d'un repos mérité. La tactique des barbares était elle-même mise à profit : il fallait tirer de l'arc comme les Parthes, se servir de la fronde comme les Rhodiens, manier ses chevaux comme les Numides. Aussi, nous apprend Dion, les barbares, voyant un jour la cavalerie batave traverser sans hésitation l'Ister à la nage, furent tellement effrayés de cette hardiesse, qu'ils se soumirent (1). Et cette pratique à laquelle Adrien exerçait ses troupes, dont il leur donnait lui-même l'exemple, il en possédait parfaitement la théorie. Il écrivit plusieurs traités sur l'art militaire, bien qu'il ne nous reste plus de lui à ce sujet qu'un ordre de bataille contre les Alains, qu'Arrien avait inséré dans un de ses ouvrages (2). Végèce reconnaît également avoir emprunté aux constitutions d'Adrien sur la discipline militaire une partie de ses documents.

De la Germanie Adrien passa dans la Grande-Bretagne, et là il résolut de mettre obstacle aux incursions continuelles des Pictes, qui, descendant à l'improviste des montagnes de la Calédonie, venaient ravager le pays soumis aux Romains. En conséquence il employa la deuxième légion, ainsi que le prouve une inscription trouvée sur les lieux (3), à construire une immense muraille au sud de la chaîne des monts Cheviots qui séparent aujourd'hui l'Angleterre de l'Écosse, entre le golfe du Solway dans la mer d'Irlande, et l'embouchure de la Tyne dans l'océan Germanique. Ce mur gigantesque avait, dit Spartien, quatre-vingts milles de longueur. Toutefois ce calcul n'est qu'une approximation ; et le colonel Alexandre Gordon, qui a mesuré avec le plus grand soin l'étendue de cette construction d'après les nombreux vestiges qui en existent encore, l'a fixée à soixante-huit milles anglais, formant soixante-quatorze milles romains (*Itinerarium septentrionale*, c. IX). Adrien ne fit-il que fortifier ainsi la Bretagne contre l'invasion, ou porta-t-il la guerre dans le pays, c'est une question qui semblait difficile à résoudre, dans la pénurie où nous sommes de documents historiques relatifs à ce sujet. Le silence de Dion et de Spartien sur les expéditions militaires d'Adrien dans cette contrée a longtemps paru concluant, malgré le témoignage d'une inscription contemporaine dans laquelle il est question d'un tribun envoyé *in expeditionem Britannicam* (4). Mais nous croyons qu'on peut tirer de la découverte récente des *Épîtres* de Fronton une conclusion contraire à celle qui avait été généralement adoptée. En effet, dans une lettre de cet orateur à Lucius Vérus, on lit : *Avo vestro Hadriano imperium obtinente, quantum militum a Judæis, quantum a Britannis cæsum* (1) ; et, comme confirmation de ce témoignage, une inscription trouvée cette année (1851) à Ferentino vient mentionner encore l'expédition dirigée sous Adrien contre la Bretagne (2). Resterait à fixer l'époque de cette guerre : or Spartien ayant dit, ainsi que nous l'avons vu, qu'à la mort de Trajan la Bretagne était soulevée, tout nous porte à croire que la guerre à laquelle font allusion le passage de Fronton et les monuments épigraphiques que nous avons cités se rapporte aux premières années du règne d'Adrien, et précède peut-être son arrivée dans cette province, qu'il aurait achevé de soumettre.

S'il faut en croire Spartien, ce fut pendant le séjour d'Adrien en Bretagne qu'éclata plus ouvertement que jamais le mécontentement qu'il éprouvait depuis longtemps de la conduite de l'impératrice Sabine ; mécontentement qui d'ailleurs était bien mutuel, puisque d'une part Adrien répétait souvent que, s'il n'eût été qu'un simple particulier, il eût répudié une femme morose et acariâtre, tandis que Sabine portait la haine de son époux, à ce que dit Aurélius Victor, jusqu'au point de se vanter d'employer tous les moyens nécessaires pour ne pas concevoir, dans la crainte d'enfanter un monstre qui fût le fléau du genre humain (3). Cette fois le mécontentement d'Adrien avait moins pour cause l'humeur bizarre de Sabine que les assiduités de Septicius Clarus, préfet du prétoire, de l'historien Suétone, alors secrétaire de l'empereur, et de quelques autres courtisans, dont l'indiscrète familiarité pouvait compromettre l'honneur du prince. Ils furent disgraciés, et durent quitter la cour. Spartien (4) ajoute à cette occasion qu'une police secrète parfaitement organisée instruisait Adrien des détails les plus cachés de la vie des hommes admis dans son intimité. Une femme avait écrit à son mari pour se plaindre de ce qu'il la négligeait, malgré sa tendresse, et la sacrifiait à de joyeux compagnons ou à des parties de plaisir. Le lendemain, ce mari non converti demande à l'empereur un nouveau congé. Adrien lui répète dans les mêmes termes les mêmes reproches qu'il avait déjà reçus la veille, et le laisse persuadé que sa femme a choisi l'empereur pour confident de ses doléances. On reconnaît à cette inquisition minutieuse l'esprit de domination et de vanité, qui ne négligeait aucun moyen d'assurer sa supériorité sur tout ce qui l'entourait. De la Bretagne Adrien revint dans les Gaules, et

(1) Si l'inscription rapportée par Gruter, p. DLXII, 3, était sincère, elle ferait allusion au passage du Danube par les Bataves, en célébrant le courage du soldat de ce corps qui le premier, parmi ses compagnons d'armes, traversa le fleuve en cette occasion.

(2) Un fragment de la tactique d'Urbicius, donné par Saumaise, avait fait penser qu'elle appartenait à Adrien ; mais on a reconnu depuis que cette tactique est bien de Lollius Urbicius, qui commandait en Bretagne sous le règne d'Antonin, bien que les matériaux les plus importants en soient tirés des écrits d'Adrien sur le même sujet.

(3) IMP. CÆS. TRA. HADRIANO. AVG. LEG. II. AVG. F.

(4) Voy. Reinesius, classis sexta, CXXIIX.

(1) Voyez le recueil des lettres de Fronton découvertes dans la bibliothèque Ambroisienne par Mgr Mai, et publié à Rome, 1823, p. 200.

(2) T. PONTIVS. T. F. PAL. SABINVS........ PRÆPOSITVS VEXILLATIONIBVS MILLIARIS TRIBVS EXPEDITIONE BRITANNICA....

(3) Quæ palam jactabat se elaborasse ne ex eo ad humani generis perniciem gravidaretur. (Aur. Vict., *Epit.*, c. XIV.)

(4) Voy. *Adr.*, c. X.

fit élever à Nîmes une vaste basilique en l'honneur de Plotine; il est même probable qu'il fit alors jeter les fondements des Arènes et de l'aqueduc connu sous le nom de pont du Gard, achevés plus tard par Antonin (1). De la Gaule Narbonnaise il se rendit à Tarracone, où il passa l'hiver, et y rétablit à ses frais le temple d'Auguste. Dès cette époque il était accompagné dans ses voyages d'une légion d'architectes, d'ingénieurs, de constructeurs, d'ouvriers de toutes sortes; et nous donnons au mot légion, d'après l'autorité d'Aurélius Victor (2), le sens absolu qu'il avait chez les Romains, c'est-à-dire que nous parlons d'un corps régulier divisé par cohortes, et soumis à la discipline militaire. Ce fut pendant son séjour à Tarracone que l'empereur convoqua en assemblée générale les délégués de toutes les villes espagnoles : il s'agissait de régler une fois pour toutes le service du recrutement, auquel cherchait à échapper un grand nombre de familles, sous le prétexte d'origine étrangère, tandis que beaucoup d'autres le repoussaient violemment. Par son adresse, par la persuasion, par une politique adroite, Adrien triompha de ces répugnances; on se soumit; mais nous ne savons si un fait cité par Spartien (3) ne prouve pas que les ressentiments n'étaient pas éteints. Le prince se promenant un jour dans des jardins aux environs de la ville, un esclave de son hôte se jeta sur lui, l'épée à la main. Adrien eut assez de sang-froid pour le désarmer, et, ne voulant voir dans ce fait qu'un acte de folie, fit remettre le coupable entre les mains de médecins chargés de le guérir.

Il est à croire que de l'Espagne l'empereur s'embarqua pour la Mauritanie, où des troubles venaient d'éclater. Sa présence les apaisa, et il profita de son séjour pour embellir Carthage, à laquelle il ajouta un quartier nouveau, qui prit son nom. L'inscription d'une borne milliaire trouvée dans les environs de cette ville prouve qu'il fit aussi construire par la troisième légion une route de Carthage à Théveste (4); d'où nous pouvons conclure, ainsi que de la grande muraille des Bretons, qu'il avait pour système de ne pas laisser ses troupes oisives dans les garnisons, et de les employer à de grands travaux d'utilité publique (5). Que de l'Afrique Adrien soit revenu à Rome, on peut le conjecturer d'après une médaille qui semble indiquer qu'en l'an 874 de Rome il y célébra par des jeux l'anniversaire de la fondation de la ville; et une inscription de la même date, qui lui attribue le rétablissement de l'enceinte du *Pomœrium*, confirme cette conjecture (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y fit point un long séjour, et qu'on le retrouve en Orient vers la fin de cette année. Là, ayant cimenté par une entrevue avec le roi des Parthes la paix qui semblait prête à être rompue, il ne s'occupa plus qu'à embellir plusieurs villes de l'Asie Mineure. Cizyque, entièrement rétablie par ses soins, et dotée d'un des temples les plus magnifiques de ces contrées si riches en monuments, ajouta, dans sa reconnaissance, le nom de ce prince au sien, et célébra en son honneur les jeux Hadrianiens olympiques, comme nous l'apprennent plusieurs inscriptions. Nicée, Nicomédie, ne furent pas traitées moins favorablement. Éphèse eut un temple élevé à la Fortune de Rome, temple où les étrangers ainsi que les citoyens romains allaient célébrer les Parilies. Se rappelant que c'était à Antioche qu'il avait reçu la nouvelle de son élévation à l'empire, il la traita encore plus magnifiquement que les autres cités, bien qu'il n'en aimât pas les habitants : il y fit construire, nous dit Malala (2), un bain public, un aqueduc qui portait son nom, un théâtre; au moyen d'une forte digue, il détourna les eaux qui se répandaient dans des ravins et étaient perdues pour la ville; cette digue les contenait, malgré leur violence, et les conduisait auprès du théâtre, d'où elles se répandaient dans tous les quartiers. Il fit également construire près des sources de Daphné un temple consacré aux nymphes, où ces sources formaient cinq fontaines jaillissantes. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à la ville de Palmyre qui, malgré sa ceinture de déserts, ne fût embellie par ses soins (3). Il nous faut donc supposer que les sixième, septième et huitième années du règne d'Adrien furent employées par lui à ses voyages en Cilicie, en Lycie, en Pamphilie, en Phrygie, en Bithynie, en Cappadoce; nous voyons même par le *Périple d'Arrien* qu'il alla jusqu'à Trébisonde. En l'an de J.-C. 125, huitième année de son règne, il reprenait la route d'Europe, et passait l'hiver à Athènes : c'était encore la ville littéraire par excellence. Hérode Atticus n'épargnait aucun soin pour y attirer les hommes célèbres, pour y encourager la philosophie et les arts; on allait y étudier l'éloquence, comme on étudiait les sciences à Alexandrie. Adrien devait se plaire au milieu de cette société d'élite, où ses talents lui auraient, en tout cas, valu un accueil

(1) D'après une inscription fragmentée trouvée à Riez, dans les basses Alpes, Adrien y avait ouvert une route pavée : IMP. CÆSARE. TRA. HADRIANO. AVG. VIA. SILICE. STR. (Voy. Millin, *Voyage dans le midi de la France*, t. III, p. 52.)

(2) *Epit.*, c. XIV.

(3) Chap. XI.

(4) Voyez Donati, p. 214, 7, et Orelli, 3564. Cette inscription, placée lorsque la route fut achevée, indique la septième année de la puissance tribunitienne, c'est-à-dire de J.-C. 123.

(5) Deux inscriptions rapportées par Smetius (LXIX, 6 et 13) et Gruter (CCCLXIII, 3, et CCCLXIV, 1) prouvent que les villes de Thena dans la Byzacène, et de Zama dans la Numidie, portaient chacune le surnom de *Colonia Ælia Hadriana*, probablement à cause des grands travaux que ce prince y avait fait exécuter. Une autre inscription nouvellement découverte en Afrique relate les travaux entrepris à la même époque sur la voie qui de *Cirta* conduisait à Rusicada :

EX AVCTORITATE. IMP. CÆSARIS. TRAIANI. HADRIANI. AVG. PONTES. VIÆ NOVÆ. RVSICADEN SIS. R. P. C. CIRTENSIUM. SVA. PECVNIA. FECIT. SEX. IVLIO. MAIORI. (D. C.) AVG. LEG. III. AVG. PR. PR.

(1) Voyez Gruter, 198, 1, et Orelli, 811.

(2) Malal., *Chron.*, p. 362.

(3) Une inscription prouve le voyage d'Adrien à Palmyre, en mentionnant un personnage qui remplissait pour la seconde fois les fonctions de greffier lors de l'arrivée d'Adrien dans le pays :

ΓΡΑΜΜΑΤΕΑ. ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ. ΤΟ. ΔΕΥΤΕΡΟΝ.

ΕΠΙΔΗΜΙΑ. ΘΕΟΥ. ΑΔΡΙΑΝΟΥ.

(Voyez Bernardi et Smith, *Inscr. gr. Palmyren.*, III, p. 2.)

favorable, si sa puissance ne lui eût assuré le triomphe sur ces hommes éminents dont il s'entourait chaque jour : « Je reconnaîtrai toujours, disait à ce propos Favorin à ceux qui lui reprochaient de faire à la cour trop bon marché de sa science, je reconnaîtrai toujours pour le plus savant homme du monde celui qui commande à trente légions. » En effet, Adrien consentait volontiers à engager la discussion; il était aussi prompt à attaquer qu'à se défendre, nous dit Spartien; mais c'était à la condition d'être vainqueur dans la lutte, autrement son amour-propre irritable se vengeait par des moyens indignes de lui. Il composa contre Héliodore, qui avait été son favori, les libelles les plus calomnieux. Denys de Milet et Caninius Céler, qui ne s'étaient pas prêtés comme d'autres à le laisser briller à leurs dépens, furent disgraciés, et Favorin lui-même, malgré la déférence dont nous venons de citer une preuve, ne put conserver sa faveur. Aussi disait-il, à la fin de sa vie, que trois choses l'étonnaient dans son existence : d'abord, qu'étant né Gaulois, il parlât le grec; puis, qu'étant eunuque, il eût été accusé d'adultère; et enfin, qu'étant haï de l'empereur, il vécût encore.

Dans son enthousiasme pour la Grèce, Adrien voulut prendre place parmi ses législateurs (1). Des lois de Dracon et de celles de Solon il forma une constitution nouvelle, par laquelle il laissait le gouvernement au peuple, établissant le sénat juge naturel de toutes les affaires contentieuses, sauf appel, toutefois, devant l'empereur ou le proconsul. Puis, non content de cet acte d'autorité suprême, il accepta les charges d'archonte et d'agonothète à Athènes, comme il accepta plus tard le titre de préteur en Étrurie, d'édile ou de duumvir dans quelques villes italiennes, et de tribun à Naples, tant sa vanité insatiable avait besoin d'aliment et de hochets. Au milieu des chefs-d'œuvre de l'architecture grecque, son goût pour les arts ne pouvait demeurer oisif. Peu de villes ont été plus favorisées qu'Athènes sous ce rapport; il y éleva tant d'édifices, qu'ils y formèrent comme une cité nouvelle, séparée de l'ancienne par un arc sur lequel on lit encore d'un côté, « Ici est l'Athènes de Thésée, » et de l'autre : « Ici est l'Athènes d'Adrien. » C'est à l'extrémité de cette dernière qu'il fit ériger la nef du temple de Jupiter Olympien, dont les fondements étaient jetés depuis plus de cinq cents ans. « Avant d'entrer dans ce temple, dit Pausanias, vous trouvez quatre statues de l'empereur Adrien, deux en marbre de Thasos et deux en marbre égyptien. Devant les colonnes s'élèvent d'autres statues que les Athéniens appellent les statues des colonies; l'enceinte du temple, qui n'a pas moins de quatre stades de tour, en est aussi remplie, chaque ville en ayant érigé une à l'empereur (2); mais les Athéniens les ont toutes surpassées, en plaçant derrière le temple la statue colossale de ce prince, bien digne d'être admirée par tous ceux qui visitent cet édifice (1). » On voit ainsi qu'en honorant les dieux, l'un des principaux mobiles d'Adrien était de s'honorer lui-même. Il avait en outre élevé un temple à Junon, un autre à Jupiter Panhellénien, et déployé toute sa magnificence dans des portiques formés par cent vingt colonnes de marbre de Phrygie dont les murs étaient construits du même marbre, et dont les salles, décorées de statues ou de tableaux, avaient des plafonds couverts d'or et d'albâtre. C'était là qu'à l'exemple d'Hérode Atticus et de Théogène de Gnide, son maître, il avait fondé en faveur des citoyens d'Athènes une riche bibliothèque. Le gymnase qui portait le nom d'Adrien, et qui était orné de cent colonnes de marbre de Libye, était attenant à ces portiques. Aussi Pausanias ajoute-t-il que, par reconnaissance, une des tribus d'Athènes avait pris son nom, et qu'une inscription gravée dans le Panthéon mentionnait tous les actes de sa munificence (2). Tant de chefs-d'œuvre ne furent pas accomplis en un voyage. Ce qui paraît probable, d'après saint Jérôme et la *Chronique* d'Eusèbe, c'est que ce fut alors (an de J.-C. 125) qu'Adrien voulut être initié aux mystères d'Éleusis, preuve nouvelle de cette insatiable curiosité qui tenait à soulever tous les voiles. C'est à l'époque de l'initiation d'Adrien que Quadratus, évêque d'Athènes, lui présenta une apologie de la religion chrétienne. On a cru généralement que, faisant droit aux vérités énoncées dans la supplique de Quadratus, l'empereur fit suspendre la persécution (3). Eusèbe nous a même conservé le rescrit adressé, dans cette occasion, à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie : « Si quelqu'un accuse les chrétiens, y est-il dit, et prouve qu'ils font quelque chose contre les lois, jugez-les selon la faute qu'ils auront commise; s'ils sont calomniés, punissez le calomniateur (4). » Toutefois le bienfait était plus apparent que réel. Les accusateurs sont tenus de prouver, il est vrai, que les chrétiens pèchent contre la loi; mais cette loi condamne la pratique de leur religion : il n'y a donc plus qu'à démontrer qu'ils sont fidèles à l'observation de leur culte. La preuve que la persécution ne cessa pas, bien qu'elle ait été beaucoup moins violente qu'à d'autres époques, c'est que le philosophe Aristide était obligé, quelques années plus tard, de remettre à l'empereur une nouvelle supplique en faveur des chrétiens.

(1) *Chron. d'Eusèbe*, p. 382, éd. de Milan, 1818.

(2) Plusieurs inscriptions qui ont dû être gravées sur les bases de ces statues sont parvenues jusqu'à nous. On y lit le nom de l'empereur, auquel la plupart d'entre elles donnent le surnom d'Olympien, et le nom de la ville qui consacrait le monument. Telles sont celles où se trouvent le nom de Thasos (Spon, *Voyage*, t. II, p. 383), de Sestos (Murat., p. CCXXXV, 5), d'Amphipolis (Spon, p. 384), de Céphallénie (Reinesius, p. 335), de Sebastopolis (Murat., p. MLXXXI, 1), d'Abydos (Spon, p. 385), de Milet (Murat., p. MLIX, 2), etc.

(1) Lib. I, c. XVIII.

(2) Lib. I, ch. V.

(3) Voyez Dodwell, *De paucit. martyr.*, § XXXII, *ad calc.*, ed. S. Cyprian., p. 76.

(4) Voyez Eusèbe, *Hist. Eccles.*, lib. IV, et *Chron.*, p. 382, éd. de Mgr Maï.

Au printemps de l'année 126, Adrien quitta la Grèce et revint à Rome, en passant par la Sicile (1). Nous allons le voir maintenant occuper son esprit impatient à l'amélioration du droit romain, ce type de toutes les législations européennes, que Christophe de Thou appelait *la raison écrite*. Nous n'entrerons pas ici dans des considérations générales sur les conditions de la jurisprudence à l'époque où régnait Adrien, sur la décadence du polythéisme, les premières émanations de la morale chrétienne, le stoïcisme, et l'influence qu'ont eue ces causes diverses sur les formes du droit. Nous dirons cependant que ce culte dégradé qui avait réuni successivement à l'ancienne théurgie italique, non-seulement les dieux de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie, mais les empereurs souillés de tous les vices qu'engendre l'égoïsme le plus cruel et l'immoralité la plus profonde; ce culte qui faisait d'un Tibère, d'un Caligula, d'un Néron, autant de divinités pour qui s'ouvraient à deux battants les portes du Panthéon romain, ce culte avait perdu tout crédit; et l'incrédulité complète succédant, comme il arrive trop souvent, aux abus de la superstition, Juvénal avait pu dire (2) :

Esse aliquos manes et subterranea regna...
Nec pueri credunt. . .

Ce fut alors que le stoïcisme, favorisé par des princes formés à son école, fit entendre des maximes d'une moralité plus pure qu'aucune de celles qui avaient été jusque-là offertes aux Romains. Ce fut alors aussi que la jurisprudence, élevée par les stoïciens au rang de science morale, éclairée par le flambeau d'une philosophie qui s'éclairait elle-même des premières lueurs du christianisme, se fonda sur ces principes de justice impérissable qui l'ont fait parvenir d'âge en âge, soit comme loi positive, soit comme raison écrite, chez toutes les nations modernes de l'Europe.

Depuis la loi *Cornélia*, vers les premiers temps de la république, les préteurs avaient l'obligation de donner, en entrant en charge, un programme de la jurisprudence qu'ils comptaient employer pendant le temps de leur préture : toutefois, chacun d'eux faisait à cette jurisprudence les changements qu'il croyait nécessaires : en proposant, au commencement de sa magistrature, les édits nouveaux et les annexes aux édits anciens applicables aux circonstances du moment. De là une variété, une confusion, souvent même une incohérence de dispositions qui rendaient l'application de la loi incertaine et difficile. C'est à ces difficultés qu'Adrien remédia par l'*Édit perpétuel* qui porta son nom : *Edictum perpetuum Hadriani*. En faisant réunir par le préteur Salvius Julianus, le plus habile jurisconsulte de cette époque, les matériaux épars du droit prétorien, en en formant un ensemble méthodique, en donnant à cette collection d'édits épurés et choisis une force officielle et obligatoire, le prince fixa la jurisprudence, et en fit pour la première fois un corps de science qui lui assurait un long avenir. Que le véritable caractère de cet acte impérial ait été de produire une révolution complète dans le droit romain, comme le croient encore plusieurs jurisconsultes, ou qu'Adrien n'ait fait qu'améliorer et établir d'une manière plus stable une jurisprudence déjà fondée, la promulgation de l'*Édit perpétuel* n'en est pas moins une des importantes époques de l'histoire du droit. Elle fit tomber en oubli les édits précédents des magistrats, ce qui nous explique que tous les fragments qui composent le *Digeste* appartiennent à des jurisconsultes postérieurs à cette époque. En effet, Adrien avait organisé l'étude de la jurisprudence de manière à offrir désormais chez ceux qui s'y livraient toutes garanties de savoir et d'intelligence. Le droit semblait avoir hérité de toutes les richesses de la littérature expirante : la profession des jurisconsultes s'était élevée à la dignité de celle de l'homme d'État. Si leurs décisions étaient unanimes sur quelque point de droit, Adrien avait voulu, ainsi que nous l'apprend Gaïus, que la solution donnée par eux eût force de loi : les juges désormais ne pouvaient plus s'en écarter; c'était ce qu'on appelait *Responsa prudentum*. Mais ce n'est pas seulement par l'Édit perpétuel que l'empereur prouva sa sollicitude pour accorder à ses États la meilleure législation possible : tous les jours à son tribunal, abordable pour tous, il répondait, soit de vive voix, soit par lettres, aux questions de jurisprudence qui lui étaient adressées (1). Ulpien et Gaïus nous ont conservé un grand nombre de sénatus-consultes rendus sur divers points du droit civil, avec l'indication : *auctore Hadriano*. L'un d'eux donne le droit de cité aux enfants nés d'un Latin et d'une Romaine (2); un autre permet aux villes d'accepter des legs (3); un troisième décide que les affranchis latins devenus citoyens sans le consentement de leur patron pourront être assimilés aux affranchis citoyens romains (4); un quatrième veut que si des esclaves ont été affranchis par le maître dans l'intention de frauder ses créanciers, leur affranchissement soit frappé de nullité, lors même que ce maître serait un étranger (5). Les sénateurs ne purent plus prendre à ferme les revenus de l'État; les enfants des proscrits eurent le douzième des biens de leur père, et le reste de ces biens ne fut plus porté au tré-

(1) C'est dans ce voyage qu'Adrien, ainsi que nous l'apprend Spartien, gravit l'Etna : *Ætnam montem conscendit, ut solis ortum videret*. Une seule inscription, rapportée par le prince de Torremuzza, paraît relative au voyage d'Adrien en Sicile. C'est un tube de plomb ayant servi à une conduite d'eau, et qui porte gravés ces mots : IMP. CÆS. TRAIANI. HADRIANI. AVG. SVB. CVRA. RESTITVTI. AVG. LIB.

(2) *Sat.*, II, v. 149.

(1) Le grammairien Dosithée avait réuni au commencement du troisième siècle les réponses d'Adrien, qui, imprimées pour la première fois en 1572, ont été reproduites dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

(2) Ulp., 3, 5.

(3) Ulp., 24, 28.

(4) Gaius, p. 146.

(5) Gaius, p. 13.

sor impérial, mais bien au trésor public : les maîtres cessèrent d'avoir le droit de vie et de mort sur leurs esclaves, qui, en cas de culpabilité, devaient être jugés par les tribunaux ; et si l'on voulait en vendre quelqu'un à un maître de gladiateurs, il fallait, par une déclaration préalable, justifier cette résolution, qui ne dépendait plus d'un caprice (1). Julius Celsus, Salvius Julien le rédacteur de l'*Édit perpétuel*, Nérétius Priscus, formaient le conseil ordinaire du prince qui prenait toutes ces résolutions, et auprès d'eux des hommes non moins illustres, Aburnus, Valens, Vidius, Sextus Africanus, dont tant de fragments ont passé dans les *Pandectes*, Volucius Mœcianus, qui eut Marc-Aurèle pour disciple, Terentius Clemens, commentateur de la loi *Papia*, sortant des subtilités de l'école, revenaient au principe général du droit, la grande doctrine de l'équité.

De cette sollicitude qui s'étendait aux classes les plus infimes de la société, résulta une amélioration notable dans le sort des provinces : leur gouvernement perdit de son caractère arbitraire ; les municipalités, mieux protégées, virent s'accroître leurs priviléges et l'indépendance de leurs résolutions ; les corporations, ainsi que nous en pouvons juger par le nombre des inscriptions de cette époque relatives à ces corps d'états, prirent un plus grand développement, grâce aux encouragements accordés à l'industrie particulière. L'administration financière fut moins inique ; les vexations qu'entraîne la rentrée des impôts ne pesèrent plus uniquement sur le faible à l'exclusion des puissants ; les exactions devinrent plus difficiles. Des agents du trésor, connus sous le nom de *procuratores Cæsaris*, recueillaient les tributs dans la province, et, placés à côté du gouverneur, dont ils étaient complétement indépendants, échappaient à tout contrôle. Adrien leur adjoignit un avocat du fisc qui défendait les droits du domaine, en sorte qu'ils ne furent plus à la fois juges et parties dans leur propre cause. En accordant aussi le droit latin (*jus Latii veteris*) à un grand nombre de cités, il les relia plus fortement à ce gouvernement impérial qui, il faut l'avouer, n'a jamais eu envers les provinces le caractère d'égoïsme absolu dont la république avait empreint tous les articles de sa législation provinciale. Quant à l'Italie, qui n'était pas considérée comme une province, mais gouvernée en partie par les lois et les magistrats de Rome, elle fut divisée par l'empereur en quatre départements, à la tête desquels il plaça des personnages consulaires.

Une autre révolution dans l'administration, mais celle-là tout entière en faveur du pouvoir, fut accomplie par Adrien vers la même époque. Il modifia profondément l'état de la maison impériale tel qu'il existait depuis Auguste. Lorsque le neveu de Jules César avait fondé cette puissance autocratique qu'il devait transmettre à un si grand nombre de successeurs, il était encore trop près d'une république qui avait compté près de cinq cents années d'existence, pour ne pas adopter les formes extérieures qui s'en rapprochaient le plus. En conséquence, tout semblait calqué, sous ce nouveau régime, sur le beau temps des Scipions, des Fabius ; et si l'empereur disposait seul des forces et des richesses de l'État, c'est qu'il était à la fois tribun, proconsul, général et souverain pontife. Or, depuis Auguste, les temps avaient changé : l'aristocratie s'était habituée à l'obéissance, et le peuple, plus heureux sous la domination d'un seul, était loin de regretter la république. Adrien comprit qu'il était d'une bonne politique de créer, pour son service personnel, de brillants emplois qui ouvrissent une carrière à l'ambition des patriciens, en sorte que là où Auguste avait employé des affranchis et des esclaves, il emploierait les descendants des plus anciennes familles. Telle est l'origine de toutes ces charges de palais qui étaient encore sous Constantin, nous dit Aurélius Victor (1), telles qu'Adrien les avait établies. Au premier rang étaient les offices de la chancellerie, qui formaient quatre divisions qu'on pourrait appeler quatre ministères, puisque le mot de *scrinium*, par lequel elles étaient désignées, signifie portefeuille. Le *scrinium memoriæ* avait dans ses attributions la rédaction des rescrits, l'expédition des brevets. Le *scrinium epistolarum* donnait à celui qui en était chargé la mission d'examiner les consultations adressées à l'empereur par les municipes ou les magistrats de province, et de rédiger, en forme de lettres, les décrets par lesquels l'empereur y répondait. Du ressort du *scrinium libellorum* se trouvait l'examen des pétitions adressées à l'empereur en matière litigieuse. Enfin, le *scrinium dispositionum* était le dépôt des archives impériales (2). Les titulaires de ces charges s'appelaient *magistri officiorum*, et étaient placés sous l'inspection d'un maître général des offices. Parmi les grandes charges de la cour, on comptait encore un trésorier des largesses impériales (*sacræ largitiones*) ; un trésorier du domaine ; un grand chambellan (*præfectus sacri cubiculi*), que le privilége de pénétrer à chaque heure du jour dans l'intérieur du palais rendait un des personnages les plus importants de l'empire. Il y avait en outre des chambellans ordinaires, des pages, des officiers de la bouche et autres, dont l'ensemble formait cette tourbe dorée qui éloigne du chef de l'État les regards du public, et lui donne, aux yeux de la multitude, un caractère de grandeur dont ses qualités personnelles sont souvent inhabiles à le revêtir.

Cette étiquette dont s'entourait Adrien, il voulait que les autres l'observassent à son exemple ; il voulait qu'ils respectassent leur propre dignité.

(1) Spart., *Vita Adr.*, c. xxii.

(1) *Epist.*, c. xiv.
(2) Voyez Gouthières, *De officiis domus Augustæ*, III, p. 3 et suiv.

Plein de déférence pour les membres du sénat, ne les recevant que debout, il exigea qu'ils ne parussent jamais en public sans être revêtus de la toge. Puis, par une de ces inconséquences si fréquentes dans son histoire, il se dérobait aux hommages, il revenait du sénat en litière pour éviter le cortége qui l'aurait accompagné; il répudiait, le matin, cette obséquieuse salutation du réveil que le plus humble patricien exigeait de ses clients. Quelquefois même il allait se baigner avec le peuple; et Spartien (1) nous raconte à ce propos qu'il vit un jour dans un bain public un vieux soldat qui se frottait le dos à la muraille. L'ayant interrogé sur cette singulière manière de se sécher, il en apprit que le malheureux vétéran n'avait pas de quoi payer un garçon de bain, et il lui fit présent d'un esclave. Le lendemain il retourne au bain à la même heure, et aperçoit une quantité de vieux militaires qui, alléchés par la libéralité de la veille, et rangés contre le mur, imitaient leur camarade. Cette fois il ne fit qu'en rire, et leur ordonna de se frotter les uns les autres.

Ce fut pendant son séjour à Rome, dans la douzième année de son règne, qu'Adrien reçut du sénat le nom de *Père de la patrie* (2), qu'il avait refusé en montant sur le trône; et il accorda en même temps à Sabine le titre d'*Auguste*. Il fit aussi vers cette même époque un second voyage en Mauritanie, où on ne manqua pas d'attribuer à l'influence de son arrivée des pluies bienfaisantes qui tombèrent enfin après cinq années de sécheresse. Revenu à Rome, Adrien se disposa à retourner en Orient, laissant l'Italie sous la pénible impression d'un des actes les plus cruels auxquels l'ait poussé son implacable vanité. Il venait d'ordonner le supplice d'Apollodore de Damas, l'architecte célèbre qui avait élevé le forum de Trajan, l'admirable colonne qui s'élève encore au milieu de ses ruines, la vaste basilique qui passait pour l'un des plus beaux monuments de la ville éternelle, et le pont monumental que Trajan avait jeté sur le Danube. Dans les commencements de son règne, il avait cependant apprécié cet illustre artiste, et c'est à sa prière qu'Apollodore composa une *Poliorcétique,* dont l'extrait, parvenu jusqu'à nous, prouve l'étendue et la variété de ses connaissances. Malheureusement, moins bon courtisan qu'habile architecte, il n'avait pas su ménager dans ses prétentions infinies ce prince, qui voulait exceller à la fois dans toutes les branches des connaissances humaines; et, fatigué de ses conseils : « Allez peindre vos « concombres (3), » lui avait-il dit un jour. Ce jour fut le premier de sa longue disgrâce. Cependant Adrien, qui l'avait éloigné de la cour, était d'autant plus désireux de son suffrage qu'il avait plus de peine à l'obtenir; et lorsqu'il eut élevé ce temple de Vénus et de Rome, dont les débris couvrent aujourd'hui l'espace qui s'étend entre l'Esquilin et le Palatin, il en envoya le plan à son critique. Or la *cella* se trouvait beaucoup trop basse pour les statues qui y étaient placées : « Si « vos déesses veulent se lever, lui répondit Apol- « lodore, elles se rompront la tête (1). » L'artiste paya ce mot de sa vie. Adrien, législateur remarquable, souffrait la critique des actes de son gouvernement; artiste impuissant, poëte médiocre, il fut implacable pour quiconque l'attaquait dans ses œuvres artistiques ou littéraires.

En l'an de J.-C. 130, nous retrouvons l'empereur à Athènes, où il assista à la consécration de plusieurs des édifices commencés dans ses précédents voyages. Et ce ne fut pas seulement la ville de Minerve qui profita de son séjour : toute la Grèce recueillit les fruits de l'admiration que lui inspiraient sa civilisation et sa littérature. La route de Mégare à Corinthe fut creusée au milieu des rochers, de manière à ce que deux chars pussent y passer l'un à côté de l'autre (2); puis Corinthe eut des thermes et un aqueduc qui y amenait les eaux du Stymphale (3). Il fit placer sur le tombeau d'Épaminondas un cippe avec une inscription qu'il avait composée lui-même (4); à Mantinée, il éleva un nouveau temple en l'honneur de Neptune Hippius (5). Un portique qu'il avait fait construire à Hyampolis, en Phocide, portait son nom; et le grand temple d'Abès, consacré à Apollon, ayant été brûlé par les Thébains dans la guerre Phocéenne, il en consacra un autre à la même divinité (6). A Némée, il avait rétabli l'hippodrome; en sorte que les Grecs, dans leur reconnaissance, lui décernèrent le titre de Panhellénien, puis celui d'Olympien (7), et que la ligue Achéenne lui consacra une statue en marbre de Paros dans le temple de Jupiter à Olympie (8). L'année suivante fut employée par l'empereur à visiter de nouveau l'Orient. Il rendit au roi des Parthes sa fille, retenue captive depuis l'expédition de Trajan, et organisa en plusieurs États, dont il distribua les couronnes selon son bon plaisir, les contrées à demi sauvages situées à l'orient et au nord du Pont-Euxin. Revenant ensuite vers le midi par l'Asie Mineure et la Syrie, il traversa la Judée, pénétra jusque dans l'Arabie Pétrée (9), et se dirigeant vers l'Égypte, il y entra par Péluse, où il fit élever à Pompée, nous ne disons pas, comme Spartien, un tombeau, puisque Plutarque

(1) *Vita Adr.*, c. XVI.
(2) Voyez Eckhel, *D. N. V.*, t. VI, p. 515 et suiv. Quelques medailles d'Alexandrie donnent à Sabine le titre d'Auguste avant la douzième année du regne d'Adrien.
(3) Ce jugement d'Apollodore prouve l'exagération de Spartien lorsqu'il déclare Adrien *picturæ peritissimus*, et celle d'Aurélius Victor, qui veut que ses statues ne fussent guère inférieures aux chefs-d'œuvre de Polyclète et d'Euphranor. *Voy.* Aur. Vict., *De Cæs.*, c. XIX.

(1) Dion, lib. LXIX, § 4.
(2) Paus., liv. I, c. XLIV.
(3) Ibid., liv. II, c. III.
(4) Ibid., liv. VIII, c. XI.
(5) Ibid., ibid., c. X.
(6) Ibid., *Phocide*, c. XXXV.
(7) Voyez plusieurs inscriptions qui portent ce titre dans Muratori, p. 234, 236.
(8) Paus., liv. V, c. XII.
(9) C'est au règne d'Adrien que commence la série impériale des médailles de Pétra, qui porte même quelquefois le surnom d'ΑΔΡΙΑΝΗ.

nous apprend que les cendres de ce grand capitaine avaient été rapportées par Cornélie dans sa villa d'Albe, mais un magnifique cénotaphe. La brillante école d'Alexandrie devait attirer et retenir un prince qui se piquait de philosophie, d'astronomie, de mathématiques : il a retracé lui-même, dans une lettre parvenue jusqu'à nous, son jugement sur les Alexandrins et le récit de ce qu'il fit pour eux. « J'ai étudié avec soin, écrivait-il à Servien son beau-frère, ce peuple inconstant et léger qui cède à la moindre impulsion. Ceux qui adorent Sérapis n'en sont pas moins chrétiens, et ceux qui se disent chrétiens adorent Sérapis. Pas de rabbin juif, de pontife samaritain ou de prêtre chrétien qui ne soit mathématicien, aruspice ou charlatan. Le patriarche lui-même, quand il arrive, est forcé par les uns d'adorer le Christ, et par les autres Sérapis. Population séditieuse, vaniteuse, sans probité; ville opulente, féconde, industrieuse, où personne n'est oisif. Les uns soufflent le verre, les autres fabriquent du papier, d'autres tissent le lin. Les aveugles y exercent un métier, les goutteux y travaillent. Juifs et chrétiens n'y reconnaissent qu'un seul Dieu, auquel ils adressent tous leurs hommages. Plût au ciel toutefois qu'une si belle cité, la première de l'Égypte, eût de meilleures mœurs! Je l'ai comblée de bienfaits, je lui ai rendu ses anciens priviléges, je lui en ai accordé de nouveaux : cependant, à peine étais-je éloigné qu'ils ont prodigué l'outrage à mon fils Vérus; et vous savez, je pense, tout ce qu'ils ont débité sur Antinoüs (1). » Le reproche d'immoralité adressé aux Alexandrins à propos de leur opinion sur Antinoüs doit sembler fort étrange, et ce reproche, au contraire, les sauve quelque peu de la honte d'avoir admis aussi facilement dans leur Olympe un dieu de si étrange fabrique. Ce fut pendant le voyage d'Adrien vers la haute Égypte (2) qu'il perdit son favori, soit qu'Antinoüs se soit noyé par accident dans les eaux du Nil, soit, comme le pense Dion (3), qu'il ait été immolé dans quelque affreuse opération magique à l'aide de laquelle l'empereur voulait pénétrer l'avenir. En tous cas, regrets ou remords, la douleur d'Adrien fut immense, et les témoignages en sont parvenus jusqu'à nous. Non seulement on voit encore en Égypte les ruines d'Antinopolis, mais nos musées, nos collections comptent un grand nombre de statues, de bustes d'Antinoüs, ou de monnaies frappées en son honneur. Les poëtes le chantèrent, les astronomes découvrirent son étoile; il y eut des temples, des jeux, des mystères consacrés à sa mémoire; des prêtres qui lui prostituèrent leur encens. On ne pouvait infliger au monde païen une plus cruelle satire du polythéisme.

De l'Égypte Adrien revint encore à Athènes, où il assista une seconde fois à la célébration du mystère de la grande déesse. Pendant les derniers temps de son séjour en Orient, les Alains furent repoussés de la Cappadoce par Arrien, gouverneur de cette province, le même qui accomplit le périple du Pont-Euxin, dont la relation nous a été conservée. C'est vers la même époque que se terminait la guerre des Juifs, guerre terrible, implacable, dans laquelle cinq cent mille Juifs périrent par le fer, tandis que les légions romaines firent des pertes si considérables, qu'en écrivant au sénat la nouvelle de la victoire, Adrien n'osa pas commencer sa lettre par la formule ordinaire : « *Si vos liberique vestri valetis, bene est; ego quidem et exercitus valemus* (1). » Les causes de la guerre remontaient à plusieurs années en arrière. Dès son premier voyage en Palestine, Adrien, à la vue de Jérusalem renversée par Titus, avait résolu de la relever de ses ruines, ou, pour mieux dire, de construire à sa place une ville nouvelle à laquelle il donna son nom. Bientôt des colons, appelés par ses soins, vinrent habiter la nouvelle Ælia Capitolina, où des temples à Jupiter, des statues à Vénus remplaçaient les autels du vrai Dieu. Quoique si rudement châtiés de leurs précédentes révoltes, les Juifs ne supportèrent pas cette profanation de la cité sainte : ils se levèrent en masse, et tel fut l'ensemble de leurs mouvements, l'imprévu de leur attaque, qu'ils battirent plusieurs fois les Romains, et furent sur le point de reconquérir leur indépendance. Il fallut envoyer sur les lieux des armées nouvelles, et rappeler du fond de la Bretagne, où il commandait, l'un des meilleurs généraux de l'époque, Julius Sévérus, dont la présence et les talents changèrent le sort des combats. Évitant une action générale dont l'ardeur des assaillants lui faisait redouter l'issue, il leur fit une guerre d'embuscade, les sépara les uns des autres, les attaqua par détachements, les enferma dans leurs forteresses, et leur coupa toute communication. Cinquante châteaux forts et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs furent renversés de fond en comble. La Judée fut changée en solitude, et sur la porte d'Ælia Capitolina on sculpta un pourceau pour en repousser les Juifs, réduits à venir de loin contempler cette Sion, pour laquelle leur amour

(1) Voyez Phlegontis Tralliani fragmenta, dans les *Fragments des historiens grecs*, publiés par M. A.-F. Didot, t. III, p. 624.

(2) Adrien remonta alors le Nil jusqu'à Thèbes, et voulut visiter, en compagnie de Sabine, la statue de Memnon. Plusieurs inscriptions rapportées par M. Letronne prouvent ce fait. Nous citerons celle que le savant archéologue a traduite ainsi : « Vers « de Julia Balbilla, lorsque l'auguste Adrien entendit Memnon : J'avais appris que l'Égyptien Memnon, échauffé par les « rayons du soleil, faisait entendre une voix sortie de la pierre « thébaine. Ayant aperçu Adrien, le roi du monde, avant le « lever du soleil, il lui dit bonjour comme il pouvait le faire; « mais lorsque le Titan, traversant les airs avec ses blancs « coursiers, occupait la seconde mesure des heures, Memnon « rendit de nouveau un son aigu comme celui d'un instrument « de cuivre, et, plein de joie, il rendit pour la troisième fois « un son. L'empereur Adrien salua Memnon autant de fois, et « Balbilla a écrit ces vers, qui montrent tout ce qu'elle a vu « distinctement et entendu. » Une autre inscription de la même Balbilla, qui contient quatorze vers, se termine ainsi : « La « pierre ayant rendu un son, moi, Balbilla, j'ai entendu la « voix divine de Memnon. J'étais accompagnée de cette aimable « reine Sabine. Le soleil tenait le cours de la première heure, « la quinzième année de l'empereur Adrien; Athyr était à son « vingt-quatrième jour. » Champollion a retrouvé le nom d'Adrien sur plusieurs temples à Denderah, à Esneh, à Medinet-Abou.

(3) Lib. LXIX, c. 11.

(1) Dio, LXIX, XIV.

était insurmontable. Sévérus eut le gouvernement de la Bithynie, en récompense de ses succès.

En l'an de J.-C. 135 (888 U. C.), Adrien était de retour à Rome, qu'il ne quitta plus que pour le séjour de sa villa de Tibur, où il avait retracé les souvenirs de ses voyages et rassemblé les merveilles de ses États. Cette fantaisie impériale, album dessiné à grands traits par un homme qui possédait le monde, contenait dans sa vaste enceinte le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pécile, le temple de Canope, la vallée de Tempé, les champs Élysées, le Tartare. Des temples, des bibliothèques, un théâtre, un hippodrome, une naumachie, un gymnase, des thermes, y renfermaient un si grand nombre de chefs-d'œuvre, qu'après quinze siècles d'abandon et de pillages on exhume chaque jour de leurs ruines, depuis deux cents ans, des statues, des bas-reliefs, des mosaïques, dont se parent les plus célèbres musées de l'Europe. C'est de cette retraite qu'Adrien présidait aux embellissements de Rome (1), réparait la basilique de Neptune, le forum d'Auguste, le grand Cirque, les thermes d'Agrippa; jetait sur le Tibre le pont qui porte son nom, et préparait à ses cendres l'immense mausolée qui sert aujourd'hui de forteresse à la ville. De là il fondait l'Athénée, encourageait les lettres, favorisait la reprise des études en exemptant des charges municipales les professeurs de philosophie, de rhétorique et de grammaire; en les dispensant de l'entretien des gymnases, des sacerdoces onéreux, des directions responsables, du service militaire (2). Il y reçut aussi les ambassadeurs que Vologèse et les Iazyges lui envoyèrent; mais, toujours prêt à parer sa conduite des dehors d'une déférence envers les sénateurs qu'il est permis de croire peu sincère, il conduisit ces étrangers devant le sénat, et n'accepta la mission de leur répondre que sur la prière qui lui en fut faite par cette assemblée. Quant au roi Pharasmane, qui vint également le trouver, il augmenta ses États, lui permit de sacrifier au Capitole, lui fit dresser une statue équestre; puis, par une de ces bizarreries qui étonnent peu de sa part, il fit paraître dans le cirque trois cents condamnés, revêtus des casaques d'or dont ce prince lui avait fait présent.

(1) Ce n'est pas Rome seulement, mais l'Italie tout entière, qu'a différentes époques Adrien embellit ou dota de monuments d'utilité publique. Spartien nous apprend qu'il donna un écoulement aux eaux du lac Fucin, ou, plus probablement, qu'il rétablit l'émissaire creusé par Claude. Selon Pausanias, il fit creuser un port à l'ancienne Sybaris, entre Brindes et Hydrunte. Une inscription trouvée à Montepulciano lui attribue la restauration de la via Cassia depuis Chiusi jusqu'à Florence : VIAM. CASSIAM. VETVSTATE. COLLAPSAM. A. CLVSINORVM. FINIBVS. FLORENTIAM. PERDVXIT. MILLIA. PASSVVM. XXCI. (Gruter, CLVI, 2). Une autre inscription découverte près de Nice nous indique le rétablissement d'une autre voie : VIAM. IVLIAM. AVG. A. FLVMINE. TREBIA. QVÆ. VETVSTATE. INTERCIDERAT. SVA. PECVNIA. RESTITVIT. (Maffei, *Mus. Veron.*, CCXXXI, 5). Il en est de même pour la ville de Suessa : VIAM. SVESSANIS. MVNICIPIBVS. SVA. PECVNIA. FECIT (Grut., CLI, 3). *A Cupra maritima*, il avait rétabli le temple de la déesse du lieu : MVNIFICENTIA. SVA. TEMPLVM. DEÆ. CVPRÆ RESTITVIT. (Orelli, 1852). Les habitants de Feruli dans la Sabine (Murat., CCXXXIII, 4), ceux d'Ostie (Grut., CCXLIX, 7), de Teano (Grut., ibid., 2), de Sorrente (Morcelli, *De Stilo inscr.*, t. I, p. 87), de Pouzzoles (Murat., CCXXXIII, 2), etc., nous ont laissé des inscriptions par lesquelles ils rendent grâces à Adrien de ses bienfaits à l'égard de leurs municipes.

(2) *Dig.*, XXVII, t. I, l. VI.

Vers l'époque où nous voici parvenus (fin de l'année 135), Adrien, éprouvant les premiers symptômes de l'hydropisie qui devait l'enlever adopta Ælius Vérus, homme faible, maladif, que sa nullité seule recommandait à ses yeux; car, ainsi que le dit Spartien, il avait pris en haine, tous ceux auxquels leurs qualités avaient valu l'affection du sénat. En faveur de cette adoption, il fit de grandes dépenses, célébra des jeux, distribua un congiaire au peuple, un donatif aux soldats; et à peine ces fêtes étaient-elles achevées, que la santé du nouveau César, devenue encore plus chancelante, annonçait une fin prochaine; aussi Adrien dit-il plus d'une fois : « Nous nous sommes appuyés sur un mur qui vacille, et nous avons perdu quatre cent millions de sesterces. » Cependant l'empereur lui-même devenait plus souffrant chaque jour; des hémorragies fréquentes avaient amené une hydropisie déclarée, et la violence du mal exaspéra son égoïsme jusqu'à la cruauté. Ce fut d'abord dans la superstition qu'il chercha des remèdes. Deux inscriptions nous apprennent, l'une que l'Auguratorium fut alors rétabli à ses frais; l'autre, que trois livres d'or et deux cent six livres d'argent furent consacrées à la statue de Junon Sospita à Lavinium (1) : des mages étaient consultés, des chrétiens livrés au supplice (2). Mais les dieux restaient sourds; et, ne pouvant racheter sa vie, Adrien eut moins d'égards que jamais pour celle des autres. Sabine, sa femme, périt par le poison; Servien, son beau-frère, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut mis à mort, sous prétexte qu'il avait désapprouvé l'adoption d'Ælius Vérus; et son petit-fils Fuscus, malgré ses dix-huit ans, fut enveloppé dans la même condamnation. Dion rapporte qu'au moment de périr, Servien se fit apporter du feu, et, y ayant jeté de l'encens, adjura les dieux en les prenant à témoin de son innocence, et leur demandant pour toute vengeance que l'empereur implorât un jour la mort sans pouvoir l'obtenir. Ses vœux furent exaucés. Adrien, qui venait d'adopter Antonin à la place de Vérus, mort après avoir porté dix-huit mois à peine le titre de César, éprouva bientôt de telles souffrances, qu'il voulut renoncer à la vie. Il demandait sans cesse du poison, un poignard; et comme on les lui refusait, il fit venir un gladiateur auquel il ordonna de le frapper sous la mamelle, à la place que son médecin Hermogène lui avait désignée comme la plus favorable à une mort sans souffrance. Trompé cette fois dans son espoir, car le gladiateur s'était dérobé par la fuite à de nouvelles instances, Adrien se rendit

(1) Voyez Gruter, 128, 4; et Muratori, 147, 5.

(2) Voyez le martyre de sainte Symphorose et de ses sept fils à Tibur (ap. Ruinart, *Act. Mart.*, in-f°, p. 23). C'est probablement à cette même époque qu'il faudrait rapporter une inscription trouvée dans les catacombes, si elle est authentique, et où on lit : TEMPORE HADRIANI IMPERATORIS MARIVS ADOLESCENS ..... VITAM PRO CHO CVM SANGVINE CONSVNSIT. (Boldetti, *Osserv. sopra i Cimiteri*, p. 233).

à Baïa, où, renonçant à tout régime, il obtint enfin de la débauche cette mort tant désirée. Quelques moments avant d'expirer, et voulant quitter ce monde en philosophe, il composa les vers ainsi traduits par Fontenelle :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille? et Dieu sache où tu vas!
Tu pars seulette et tremblottante. Hélás!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats (1)?

Ce fut le 6 des ides de juillet de l'an de Rome 891 (10 juillet 138 de J.-C.) que mourut Adrien, à l'âge de soixante-deux ans; et peu s'en fallut que ce prince qui avait introduit un dieu dans l'Olympe n'en fût rejeté lui-même. Antonin eut beaucoup de peine à lui faire décréter par le sénat les honneurs de l'apothéose, qu'avaient obtenus Caligula, Néron, Domitien. C'était trop de rigueur : le règne d'Adrien, malgré les cruautés qui signalèrent son avénement et les derniers temps de sa vie, fut pour l'empire une grande époque. L'art romain y atteignit l'apogée de sa gloire : statues, bas-reliefs, monnaies, mosaïques, portent l'empreinte d'un goût pur, d'un archaïsme sans excès, qui ramenait la sculpture et le dessin aux beaux temps de la Grèce. La littérature fut moins heureuse : le génie avait disparu, et le talent, qui ne le remplace pas, dégénérait chaque jour. Cependant les langues grecque et latine étaient cultivées avec soin. Des grammairiens, ne pouvant mieux faire, composaient des lexiques, dressaient l'inventaire des richesses du passé, et les défendaient de leur mieux contre l'invasion imminente du néologisme. La philosophie, dignement représentée par Favorin, Héliodore, Denys de Milet, Polémon, Secondus, Hérode Atticus, et peut-être même Épictète (2), avait inscrit dans sa morale des maximes qui annonçaient déjà le prochain avénement du christianisme. Les devoirs d'homme à homme, l'amour du prochain, la nécessité de répondre au mal par le bien, y étaient énoncés avec une énergie toute nouvelle. Nous avons vu la réaction de cette morale sur les principes du droit, et dans l'application de ces principes nous trouvons peut-être la véritable cause de la rancune qui fermait à Adrien les portes du Panthéon romain. En proclamant l'égalité du droit civil, en admettant les provinces aux bienfaits d'une législation uniforme, en nivelant les prétentions de l'aristocratie sous les idées stoïciennes, Adrien s'était attiré la haine qui le poursuivait au delà du tombeau. Quoi qu'il en soit, Antonin triompha de la résistance des sénateurs : son père adoptif reçut le titre de *Divus*, et ses restes brûlés à Pouzzoles, dans la villa de Cicéron, furent déposés à Rome sous les voûtes immenses qui portent encore le nom de môle d'Adrien.

NOEL DES VERGERS.

Dion Cassius. — Spartien. — Dodwell, *Prælectiones Acad. ad initium Vitæ Adriani a Spartiano scriptæ.* — Tillemont, vol. II. — Eckhel, D. N. V., t. VI. — Dosithée, *Hadriani imp. responsa et rescript.* ap. *Fabr. Bibl. Græc.*, t. XII. — Guilhem de Sainte-Croix, *Dissertation sur le goût de l'empereur Hadrien pour la philosophie, la jurisprudence, la littérature et les arts* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XLIX). — Greppo, *Mémoire sur les voyages d'Adrien et sur les médailles qui s'y rapportent.*

ADRIEN, sophiste, né à Tyr vers le milieu du deuxième siècle, étudia l'éloquence à Athènes sous la direction du célèbre Hérodes, qu'il remplaça plus tard. Marc-Aurèle, qui l'avait entendu à Athènes, l'emmena à Rome. Adrien y mourut sous le règne de l'empereur Commode, dont il avait été secrétaire. Il nous reste de lui quelques fragments de discours, publiés en grec et en latin par Léon Allatius dans *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum*; Rome, 1641, in-8°. On les trouve aussi à la suite de Philon de Byzance, de J.-C. Orelli.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque.*

ADRIEN (Ἀδριανός), écrivain grec du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Suivant Fabricius (*Bibl. Græca*, t. IX, 381), c'est le moine grec auquel saint Nil a adressé une de ses lettres (Léon Allatius, *Sancti Nili epistolæ*, XI, 60). On a de lui : une introduction à l'Écriture sainte (εἰσαγωγὴ εἰς τὰς θείας Γραφάς), ouvrage imprimé pour la première fois en grec par Dan. Hoeschel, sur un manuscrit trouvé à Augsbourg, 1602, in-4°; réimprimé par Jean Pearson dans le t. IX des *Critici sacri*, Lond., 1660; trad. lat. dans les *Opuscula* de Louis Lollino; Bellune, 1650.

Cave, *Historia literaria.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ADRIEN (Papes du nom d') :

ADRIEN Ier, 94e pape, succéda en 772 à Étienne III, et mourut le 25 décembre 795. Il appela Charlemagne au secours des Romains contre Didier, roi des Lombards. Le roi des Francs marcha sur l'Italie; et pendant que ses soldats tenaient Pavie assiégée, il se dirigea vers Rome, où il confirma les donations que Pepin avait faites à l'Église romaine, et y ajouta de nouvelles concessions, se réservant toutefois la propriété des pays concédés, et n'en laissant au saint-siége que le domaine utile. Adrien en fit un bon usage, employant ses revenus au soulagement du peuple. Pour témoigner sa reconnaissance à Charlemagne, il le créa *patrice de Rome*. Ce pontife écrivit contre les erreurs de Félix d'Urgel, et présida par ses légats au deuxième concile général de Nicée. Il répondit par une lettre pleine de modération aux *livres Carolins*. De son temps et par ses soins, le chant et le rit grégoriens furent introduits d'abord à Metz, puis successivement dans les autres États de l'Empire. Il mourut avec la réputa-

(1) Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec ut soles, dabis jocos.
(Spart., *Vita Adr.*, c. XXXIII).

(2) Spartien seul parle des relations d'Épictète avec Adrien. M. Dacier doute qu'Épictète ait vécu jusqu'au règne de ce prince. Esclave d'Épaphrodite, affranchi de Néron, il devait être du moins fort âgé quand Adrien monta sur le trône.

tion d'avoir su concilier le caractère ferme des anciens Romains avec la politique souple et adroite des modernes : sa mort fut pleurée par les peuples et par les rois. Charlemagne composa son épitaphe en vers élégiaques, et la fit graver sur le marbre en lettres d'or. C'était un juste retour des éloges que lui avait donnés Adrien dans une espèce de poëme dont chaque vers commence par une lettre du nom du monarque. [*Enc. des g. du m.*]

Anastase, *In vit. Pontif.* — Eginhard, *In vit. Caroli Magni.* — Sigebert, *in Catal.*, c. 79. — Baronius, le P. Sirmond, etc.

Adrien II, 105e pape, succéda à Nicolas Ier en 867, et mourut à la fin de 872. Il avait déjà refusé deux fois la papauté, et ne fut sacré que malgré lui. Il rompit avec Photius au sujet de la juridiction qu'ils prétendaient tous deux exercer sur la Bulgarie; et bientôt après il se brouilla avec l'empereur Basile, et même avec le patriarche Ignace, qui avait rétabli trop légèrement les partisans de Photius. Il communia de sa main le roi Lothaire II, qui avait fait le voyage du mont Cassin pour faire lever l'excommunication dont l'avait frappé Nicolas Ier, à cause de son divorce avec Theutberge. Dans sa partialité pour Louis II, il menaça d'excommunier Charles le Chauve, qui s'était emparé d'une partie de la succession de Lothaire; mais la fermeté des évêques et du roi arrêta l'impétuosité de son zèle. Cela n'empêcha pas ce pontife de se déclarer en faveur de Carloman, qui s'était révolté contre son père, et de citer à son tribunal les évêques de France qui tenaient une conduite opposée. Ce fut à cette occasion que Hincmar, archevêque de Reims, composa pour le roi une lettre intéressante sur les libertés de l'Église gallicane, et qui produisit un bon effet sur l'esprit du pape. Adrien avait des vertus et des lumières; mais il était trop infatué des prérogatives de son siége. Il convient néanmoins, dans une décrétale au concile de Constantinople, qu'il est permis aux évêques d'accuser, de juger et de condamner le pape pour cause d'hérésie. [*Enc. des g. du m.*]

Anastase, *In vita Nicol.* — Ciaconius du Chêne, *Vie des Papes.* — Baronius, *In Annal.* — Panvinio, *Vite dei Pontifici.* — Bassi, *Storia d'Italia.*

Adrien III, 108e pape, succéda à Marin en 884. C'est le premier pape qui ait changé de nom; il s'appelait *Agapit* avant son exaltation. Martin, Polonais, lui attribue un décret portant que l'empereur ne se mêlerait point de l'élection du pape. Il mourut en 885, après un règne de dix-huit mois.

Du Chêne, *Vie des Papes.* — Baronius, Panvino, Bassi.

Adrien IV, 166e pape, Anglais de naissance, succéda, le 3 décembre 1154, à Anastase IV, et mourut le 1er septembre 1159. Après avoir mendié dans sa jeunesse, et épuisé toutes les rigueurs de la fortune, il parvint à la papauté à force de mérite. Il lança un interdit sur la ville de Rome, parce que des sectateurs d'Arnaud de Bresce avaient blessé le cardinal Gérard dans la rue Sacrée. En 1155, il obtint de l'empereur Frédéric Ier que ce même Arnaud de Bresce lui serait livré pour être jugé et condamné par les cardinaux. Cela fait, le pape va trouver Frédéric à Sutri, et l'oblige, après deux jours de contestations, à lui tenir l'étrier; de là il se fait accompagner à Rome par Frédéric, qu'il couronne empereur dans l'église de Saint-Pierre. Il reprend alors le cours de ses démêlés avec Guillaume Ier, roi de Sicile, soulève ses sujets contre lui, et se met lui-même à la tête d'une armée pour aller le combattre. En 1156, Guillaume, réduit à l'extrémité, demande la paix au pape, qui la lui refuse à l'instigation des cardinaux. Mais bientôt la fortune change : les affaires de Guillaume prennent une meilleure face, et Adrien est obligé à son tour de solliciter la paix, qui lui est accordée à des conditions plus douces qu'il ne devait l'espérer. Une lettre hautaine adressée à Frédéric II le brouilla de nouveau avec cet empereur; révolté de ce que le pape prétendait lui avoir *donné la couronne impériale,* Frédéric renvoie outrageusement les légats. Le pape se radoucit; mais les brouilleries ne tardent pas à recommencer, et dès ce moment les longs démêlés du sacerdoce et de l'empire au sujet des investitures prennent naissance. C'est à Adrien que remonte l'origine des *mandats;* il est aussi l'auteur des dispenses pour les cumuls ecclésiastiques et la résidence des bénéficiers. [*Enc. des g. du m.*]

Guillaume de Tyr, liv. XVIII, ch. 26. — S. Thomas de Cantorbéri, l. I, *Epist.* 24. — Guillaume de Neubrige, liv. II, ch. 6. — Baronius, Pitseus, Aubert, du Chêne. — Platina, *Vita Pontificum.* — Rossi, *Storia d'Italia.* — Giannone, *Storia civile di Napoli.* — Bartoli, *Vita di Federigo Barbarossa.* — Bower, *History of the Popes.*

Adrien V, 181e pape, élu le 11 juillet 1276, mourut un mois après; il était Génois de naissance, et se nommait Ottoboni.

Martin Polonus, Onuphre, Sponde, A. C. 1276, n. 8. — Du Chêne. — Platina, *Vitæ Pontificum.*

Adrien VI, 215e pape, né à Utrecht en 1459, mort le 14 septembre 1523. Il occupa le siége de Rome après Léon X le 9 janvier 1522, et fut successivement chanoine de Saint-Pierre, professeur de théologie, doyen de l'église de Louvain, vice-chancelier de l'université, précepteur de Charles Quint, ambassadeur auprès de Ferdinand le Catholique, évêque de Tortose, cardinal et seul gouverneur de la monarchie espagnole en l'absence du souverain. Le peu de talents qu'il avait montrés pendant son gouvernement ne donnait pas une haute idée de la politique qu'il suivrait après son avénement, et les Romains prétendent qu'il a justifié toutes les craintes qu'on avait à cet égard. Cependant il se montra économe, modeste, simple dans ses mœurs, et ami des savants. Il disait, dans les instructions qu'il donna au nonce François Chérégat, qu'il envoyait à la diète de Nuremberg : « Avouez ingénument que Dieu a

« permis ce schisme et cette persécution à cause « des péchés des hommes, et surtout de ceux « des prêtres et prélats de l'Église... ; car nous « savons qu'il s'est passé dans ce saint-siége « beaucoup de choses abominables, des abus « dans les choses spirituelles, et des excès dans « les ordonnances et les décrets qui en sont « émanés, etc. » Il avait coutume de dire « qu'il « fallait donner les hommes aux bénéfices, et « non pas les bénéfices aux hommes. » Ses choix furent toujours conformes à cette sage maxime. On grava sur son tombeau l'épitaphe qu'il avait faite lui-même : *Adrianus VI hic situs est, qui nil sibi infelicius in vita, quam quod imperaret, duxit.* Adrien avait enseigné, quand il était professeur en théologie, qu'*un pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi;* et il ne désavoua pas cette doctrine quand il fut pape lui-même. Il l'avait consigné dans son *Commentaire sur le quatrième livre des Sentences;* Paris, 1512, in-fol. Il a composé : *Quæstiones quodlibeticæ*, in-18, 1531; et *Regulæ cancellariæ*, Romæ, 1526, in-8°. Gaspard Burmann a publié la vie de ce pape éclairé; Utrecht, 1727. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Onuphre et Ciaconius, *in Vit. Pontif.* — Bellarmin, *Descript. eccl.* — Possevin, *in Apparat.* — Valère André, *Bibl. Belg.* — Le Mire, *in Bibl. eccl. et elog. Belg.* — Sponde, *in Annal.* — Du Chêne, *Vie des Papes.* — Gaspard Burmann, *Analecta historica de Hadriano VI;* Traj. ad Rhen., 1727, in-4°. — Librecht. Danz, *Programmata II : Analecta critica de Hadriano VI*, P. M.; Jen., 1813, in-4°. — L.-E. Rosch, *Jets over paus Adriaan VI; afkomst en Korte levensschets van Dien Utrechtenaar;* Utrecht, 1836.

ADRIEN, surnommé *le Chartreux* (*Carthusianus*), habitant, en 1410, la Chartreuse, près de Gertruidenberg, a laissé un ouvrage que l'on a souvent confondu avec un traité de morale de Pétrarque, et qui a pour titre : *Liber de remediis utriusque fortunæ, prosperæ scilicet et adversæ, per Adrianum, quondam poetam præstantem, nec non sacræ theologiæ professorem;* Cologne, in-4°, sans date (vers 1470) : livre très-rare.

Brunet. — David Clément, *Bibliothèque curieuse.*

***ADRIEN** (*Emmanuel*), célèbre joueur de luth, vivait à Anvers dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a publié un ouvrage aussi rare que curieux, sous le titre : *Pratum musicum;* Antwerp., 1592, in-4°. C'est un recueil de chansons, d'airs, de motets, et d'autres échantillons de la musique du seizième siècle.

ADRIEN, dernier patriarche de toutes les Russies, mort en 1702. Il avait été auparavant métropolitain de Kasân, et eut la douleur, pendant son pontificat suprême, de voir le siége patriarcal déchoir de son ancienne élévation, et perdre successivement plusieurs des priviléges que la piété des prédécesseurs de Pierre le Grand lui avait reconnus. Quand ce czar, terrible dans ses vengeances, décima les strélitz et inonda de sang les rues de Moscou, le patriarche Adrien eut le courage d'aller en procession vers lui, de lui présenter l'image miraculeuse de la sainte Vierge de Vladimir, et d'implorer la grâce des coupables. A sa mort, Pierre le Grand s'opposa à ce qu'il fût remplacé : son esprit de domination exclusive, justifié sans doute par les circonstances, ne permit point de partager le pouvoir et l'influence sur le *peuple orthodoxe* avec le patriarche, dont il avait commencé par affaiblir l'autorité, et qu'il fit ensuite tourner en ridicule dans des parodies jouées à Moscou. Il déclara au clergé russe que désormais il serait lui-même son chef, et qu'il réunirait la dignité patriarcale avec celle de sa couronne; il nomma en même temps un administrateur du patriarcat, et institua pour le remplacer, en 1721, le saint synode. C'est ainsi que l'Église russe perdit son chef spirituel. Le patriarcat avait duré cent quatorze ans depuis l'exaltation de Job, sacré en 1588 par Jérémie, patriarche de Constantinople, et dont Adrien fut le neuvième successeur. [*Enc. des g. du m.*]

Karamsin, *Histoire de la Russie.*

ADRY (*Jean-Félicissime*), savant bibliographe et oratorien, né en 1749 à Vincelotte, village de Bourgogne, mort à Paris le 20 mars 1818. Il était bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, et l'un des collaborateurs du *Magasin encyclopédique.* Il a rédigé un grand nombre de catalogues, et donné plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes avec des préfaces et des notes. Outre ces travaux, on a de lui quelques brochures estimées : *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevirs*, sept. 1806, ext. du *Mag. encyclop.*; — *Notice sur le P. Houbigant*, ibid.; — *Tableau des écoles de philosophie chez les Grecs*, 1808; — *Examen des nouvelles fables de Phèdre*, 1812, in-12; — *Histoire littéraire de Port-Royal;* — *Vie du P. Malebranche;* — *Histoire raisonnée des Ana.*

Millin, *Annales encyclopédiques*, an. 1818, t. II, p. 321-323. — *Biographie des hommes vivants.* — Quérard, *la France littéraire.*

***ADRYAN** (*Albin*), savant et poëte polonais, né vers 1490, mort à Cracovie vers 1540. Originaire de la Luzace, ancien pays slave, il étudia à l'université de Cracovie, et y acquit une grande réputation littéraire. Il laissa plusieurs poésies, qui ont été publiées dans les ouvrages d'autres poëtes polonais. L. CH.

J. Juszynski, *Dictionnaire des poëtes polonais;* Cracovie, 1820, 2 vol. in-8.

ADSON, AZON ou **ASSON** (*Hermenric* ou *Henric*), hagiographe français, né au commencement du dixième siècle près de Saint-Claude en Franche-Comté, mort en 992. Il fit ses études à l'abbaye de Luxueil, embrassa la vie monastique, et devint abbé de Montier-en-Der. Dans sa vieillesse il convertit Hildouin, comte d'Arcy en Champagne, guerrier fameux par ses cruautés, lui ordonna comme pénitence un pèlerinage en Palestine, et s'offrit pour l'accompagner. Il

mourut au bout de quelques jours de navigation. Ami des personnes les plus instruites de son temps, et particulièrement de Gerbert, qui le regardait comme un père, Adson cultiva les lettres avec ardeur. Plusieurs de ses ouvrages sont perdus; mais il nous en reste encore beaucoup; le plus important est un *Traité sur l'Antechrist* adressé à Gerberga, femme de Louis d'Outre-mer. Adson établit que l'Antechrist n'apparaîtra qu'après l'apostasie générale, c'est-à-dire après que toutes les nations se seront séparées de l'empire romain. « Nos docteurs, dit le pieux auteur, nous apprennent qu'un roi de France possédera dans les derniers temps l'empire romain en entier, et qu'il sera le dernier et le plus grand de tous les rois. Après avoir sagement gouverné son royaume, il ira en dernier lieu à Jérusalem, et déposera son sceptre et sa couronne sur le mont des Oliviers. Telle sera la destruction de l'empire romain et des chrétiens. » Outre cet ouvrage on a d'Adson les vies de saint Frodobert, de saint Mansuetus, de saint Aper, de saint Basile, de saint Walbert, de saint Bercarius.

Cave, *Scriptorum Ecclesiast. hist. litter.* — *Histoire littéraire de la France*, t. VI.

***ADUARTE** (le R. don *Diego* DE), missionnaire espagnol, natif de Saragosse, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était de l'ordre de Saint-Dominique et évêque de la Nouvelle-Ségovie, aux îles Philippines. On a de lui un ouvrage, imprimé à Manille, sous le titre : *Historia de la provincia del Sancto Rosario de la orden de Predicadores, en Filippinas, Japon y Chyna;* en Manila (L. Beltran), 1640, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ADVENIER-FONTENILLE** (*Hippolyte-Antoine*), vaudevilliste, né à Paris le 15 février 1773, mort le 18 avril 1827. Élève de l'école des ponts-et-chaussées, il fut nommé, en 1794, capitaine du génie, et fit plusieurs campagnes en qualité d'aide de camp du général Marescot. En 1812, il obtint la place de référendaire à la cour des comptes, et la conserva jusqu'à sa mort. Il a fait représenter au théâtre du Vaudeville : 1° *l'Aînée et la Cadette*, en société avec Desfougerais (pseudonyme), en 1796; — 2° *l'Aveu supposé*, en 1797; — 3° *Panard, clerc de procureur*, en 1802; — 4° *Gresset*, en 1804; — 5° *les Époux dotés;* — 6° *le Trois mai*, en 1816; — 7° *le Jeune Oncle*, opéra-comique, musique de Blangini. Toutes ces pièces, aujourd'hui oubliées, ont paru sous le nom de *Fontenille*.

Biographie des Contemporains.

ADVENTIUS, élu évêque de Metz en 855, mort le 31 août 875. Il assista à plusieurs conciles, et notamment à ceux de Coblentz (en 860) et d'Aix-la-Chapelle, où fut débattu le divorce du roi Lothaire avec Theutberge. Par les intrigues de ce prélat, le divorce fut prononcé, Theutberge reléguée dans un cloître, et Lothaire autorisé à épouser Waldrade. Le pape Nicolas Ier fit convoquer un concile à Metz (en 863), où Adventius, malgré la présentation d'un mémoire justificatif, fut déposé en présence de deux légats, et Waldrade excommuniée. Adventius écrivit au pape une lettre suppliante, déclarant qu'il serait allé lui-même se prosterner devant le saint-père, si ses infirmités ne l'en avaient pas empêché. Charles le Chauve intervint pour lui, et le fit rétablir dans son siége. A la mort de Nicolas, en 868, l'évêque courtisan n'eut plus ses infirmités : il se hâta d'aller à Rome féliciter le nouveau pape (Adrien) sur son avénement, de la part de Lothaire. Ce prince étant mort peu de temps après, Adventius devint le conseiller intime de Charles le Chauve, qui s'était emparé du royaume de Lorraine.

Baronius, *Annales*, ad. ann. 862, etc.

ÆACIDAS, roi des molosses de l'Épire, mort en 313 avant J.-C. Il prétendait descendre de Néoptolème, fils d'Achille; mais il est surtout connu par sa parenté avec Alexandre le Grand, et par le rôle qu'il joua dans les troubles qui suivirent la mort de ce prince. Son père Arymbas était oncle ou frère d'Olympias, mère d'Alexandre, et lui-même fut le père de Pyrrhus. Il se ligua avec Olympias contre Cassandre, et entra en Macédoine pour faire lever le siége de Pydna, en 316 avant J.-C. Mais à peine avait-il quitté l'Épire que ses sujets se révoltèrent, et s'allièrent avec Cassandre. Les révoltés ne tardèrent pas à se réconcilier avec leur roi, tandis que la guerre entre lui et Cassandre continua. Il fut tué dans un combat livré en face des îles Œniades.

Diodore de Sicile, XIX, 11, 36, 74. — Justin, liv. VII.

***ÆANTIDE** (Αἰαντίδης), écrivain grec, vivait à Alexandrie sous le règne du premier Ptolémée (vers l'an 300 avant J.-C.). Il était, suivant quelques grammairiens, du nombre des sept poëtes d'Alexandrie qui formaient la *Pléiade tragique* (Πλειὰς τραγική). Il ne nous est rien resté de ses écrits.

Næke, *Schedæ criticæ;* Halle, 1812. — Welcker, *Die Griechischen Tragœdien.*

ÆDESIUS, de Cappadoce, philosophe néoplatonicien du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Maître de Jamblique, il enseignait la philosophie alexandrine à Pergame. Il eut pour élèves Maxime d'Éphèse, Eusèbe, et l'empereur Julien.

Eunapius, *Vies des philosophes et sophistes*, p. 36, etc. édit. Heidelb., 1596.

***ÆGIDIUS**, abbé dans la Gaule Narbonnaise l'an 514, a laissé un petit traité intitulé *Libellus pro privilegiis Ecclesiæ Arelatensis, Symmacho papæ oblatus*. On le trouve au t. IV de la collection des conciles du P. Labbe. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athènes, florissait dans le huitième siècle. On le regarde comme l'auteur d'un poëme généralement attribué à Gilles de Corbeil (*Ægidius Corboliensis*) : *Carmen de urinarum judiciis;* item, *de Pulsibus*, etc.; Venise, 1494; Lyon, 1505, in-8°.

Bibliothèque de l'ordre de Saint-Benoît.

ÆGIDIUS (*Petrus*), d'Anvers, né en 1490, mort en 1555, voyagea en Asie et en Afrique. Il a laissé une *Description de la Thrace et de Constantinople*.

ÆGIDIUS ANTONIUS CANISIUS. *Voy.* GILLES DE VITERBE.

ÆGIDIUS A COLUMNA, ou ROMANUS. *Voy.* COLONNE (*Gilles*).

ÆGIDIUS CORBOLIENSIS. *Voy.* GILLES DE CORBEIL.

* **ÆGIDIUS** *d'Assise*, religieux de l'ordre des Frères Mineurs, mort en 1262. Il fut l'un des compagnons de saint François d'Assise. On a de lui *Aurea verba*; Anvers, 1534, in-8°. Raoul de Tossiniano (liv. I de son *Historia Seraphica*) donne la liste des ouvrages inédits d'Ægidius.

CH. RI.

Acta Sanctorum, t. III (23 avril). — Luc Wadding, *Bibliotheca ord. Minorum*. — Oudin, *Comment. de scriptor. eccles.* t. III.

* **ÆGIDIUS LEODIENSIS** ou GILLES DE LIÉGE, moine de la Vallée d'Or, monastère de l'ordre de Cîteaux dans le duché de Luxembourg, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il a écrit l'histoire des évêques de Liége depuis Theodwin, successeur de Wason, jusqu'à Henri III, soixante-neuvième évêque. Cette histoire (*Gesta Episcoporum Leodiensium* jusqu'à l'année 1246) a été continuée jusqu'en 1348 par Jean Zlorsemius, chanoine de Saint-Lambert à Liége. Jean Chapeaville l'a publiée avec d'autres chroniqueurs; Liége, 1613, in-4°. La vie de saint Albert, extraite de son ouvrage, a été traduite en espagnol, et publiée sous ce titre : *Vida de S. Alberto, cardinal del titulo de Sancta-Cruz, obispo de Lieja y martyr, trad. en castellano por Andres de Soto*; Brussellas, 1613, in-8°.

Charles de Visde, *Bibliotheca scriptorum ord. Cistercienses*, pag. 7. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Oudin, *Comment. de script. eccles.*, tome III.

ÆGIDIUS. *Voy.* ÉGIDIUS.

* **ÆGIL** ou **EIGIL**, abbé de Fulda, mort en 822, a écrit la vie de son maître Sturmius, premier abbé de Fulda, mort en 768; elle a été publiée par Brower à Mayence en 1616, d'après un manuscrit de Bamberg. CH. RI.

Acta sanctorum ord. S. Benedicti, tom. V, p. 236-262. — Fabricius, *Biblioth. eccles.*

ÆGIMUS ou **ÆGIMIUS**, médecin de Vélie, antérieur, selon Galien, à Hippocrate. Il paraît avoir le premier écrit sur le pouls.

Galien, édit. Kühn. — Sprengel, *Hist. de la médecine*.

ÆGINETA. *Voy.* PAUL D'ÉGINE.

ÆGINHARD. *Voy.* ÉGINHARD.

ÆGINUS SPOLENTINUS (c'est-à-dire de Spolète) fut le premier éditeur de la *Bibliothèque d'Apollodore*, à Rome, en 1550, et la publia d'après les manuscrits du Vatican, mais corrigea le texte quelquefois un peu arbitrairement. Il accompagna l'original d'une traduction latine, et de notes qui annoncent beaucoup d'érudition.

Fabricius, *Bibl. græca*.

ÆLF (*Samuel*), théologien suédois du dix-huitième siècle. Il était archidiacre de Linköping, et professeur de belles-lettres à Upsal. On a de lui quelques poésies latines.

ÆLFRICUS ou **HELFRICH**, surnommé *le Grammairien*, né vers le milieu du dixième siècle, mort le 28 août 1006. Il fut nommé successivement abbé de Malesbury, puis évêque de Wilton, enfin (en 995) archevêque de Cantorbéry. On a de lui : 1° une *grammaire* avec un *dictionnaire latin et anglo-saxon*, ouvrage exact et méthodique, publié par Somner à Oxford, 1659; — 2° une *Chronique anglo-saxonne*; Londres, 1628-1638 : cette chronique s'étend depuis Jules César jusqu'en 975; 3° une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la *Vie de Bède*; Cambridge, 1641.

Biographical Dictionary.

ÆLIANUS. *Voy.* ÉLIEN.

ÆLIANUS MECCIUS, médecin du deuxième siècle après J.-C. Galien en parle comme le premier de ses maîtres qui mit en vogue la thériaque.

Galien, *Op.*, édit. Kühn.

ÆLIUS CÉSAR, ou mieux LUCIUS CÉJONIUS COMMODUS VÉRUS, entré par adoption dans la famille Ælia, né dans la seconde moitié du neuvième siècle de Rome, mort dans cette ville le 1er des kalendes de janvier de l'année 891 de sa fondation (137 de J.-C.). Le choix que fit Adrien de Lucius Céjonius pour son successeur, les monnaies qui furent frappées en son nom, les statues, les temples qui lui furent élevés dans les grandes villes de l'empire par les ordres de son père adoptif, le titre de César qu'il porta deux ans, lui ont mérité une place dans l'histoire, malgré le peu d'intérêt qui s'attache à cette vie éphémère, où rien ne justifie des honneurs aussi peu mérités qu'ils étaient inattendus. Ælius, toutefois, appartenait à une famille patricienne où plusieurs personnages étaient parvenus au rang de consul. Ses ancêtres paternels étaient originaires de l'Étrurie; sa mère était de Faventia, aujourd'hui Faenza en Romagne. Beau, bien fait, ne manquant ni d'éloquence ni d'instruction, il fut accusé par quelques écrivains malveillants, à ce que nous apprend Spartien, d'avoir dû l'affection d'Adrien plutôt à sa beauté qu'à ses qualités morales. Occupé de ses plaisirs, de sa parure, il montrait un de ces caractères faciles où l'égoïsme se cache sous les apparences d'une bienveillance banale, et n'avait pas plus l'énergie du vice que celle de la vertu. Inventer un lit suspendu où de légers réseaux renfermaient de moelleux coussins sur lesquels on effeuillait des roses; composer un mets nouveau dans lequel entraient des tétines de truie, de la chair de faisan, de celles de paon et de sanglier (1); attacher des ailes aux épaules de ses coureurs, et donner à l'un le nom de Borée, à l'autre celui de Notus : telles étaient les futiles occupations de celui qu'Adrien, dans l'espoir peut-être de se faire

(1) On nommait ce mets *tétrapharmaque*.

regretter, voulut léguer aux Romains comme maître de leur vaste empire.

La date précise de l'adoption d'Ælius César a excité des controverses parmi les érudits, qui se sont efforcés de fixer les points de chronologie litigieuse de l'histoire romaine. Les uns adoptèrent, avec Spartien, l'année de Rome 888 ; les autres reculèrent cet événement jusqu'à l'année suivante, 889. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une inscription rapportée par Gruter prouve qu'avant la fin de l'année 889, Ælius César n'avait pas exercé la puissance tribunitienne, et que l'examen attentif des monuments épigraphiques tend à prouver que ce fut aux calendes de janvier 889 qu'il fut nommé consul pour la première fois, mais sous le nom de Céjonius Commodus, et sans qu'il soit fait mention pour lui du titre de César. Ce serait dans le courant de cette même année qu'aurait eu lieu son adoption, à la suite de laquelle il fut envoyé sur les bords du Danube comme préteur chargé de gouverner la Pannonie, après avoir été désigné pour un second consulat. Il sut, nous dit Spartien, se maintenir convenablement à la tête de cette province ; et ses succès militaires, ajoute-t-il, ou pour mieux dire le bonheur qui accompagna ses expéditions, lui valurent la réputation, sinon d'un grand général, au moins d'un bon officier. Ni l'histoire ni les monuments ne nous apprennent rien sur l'époque de son retour à Rome, où le rappelèrent probablement les soins qu'exigeait sa santé. Usé par l'abus des plaisirs, d'une constitution naturellement délicate, il n'aurait pu, quand même il eût vécu, supporter les fatigues du commandement ; et Adrien, frappé de son incapacité, pensait à faire un autre choix. La mort lui épargna la honte de se voir chassé des degrés du trône : une potion qu'il avait prise la veille des ides de janvier de l'an de Rome 891, dans l'espoir d'être en état de prononcer le lendemain un discours de félicitation adressé à l'empereur, produisit un effet trop violent sur ce tempérament si faible, et l'emporta dans la nuit. La solennité du premier jour de l'année, pendant lequel on faisait en faveur du prince des vœux solennels, empêcha qu'on ne prît le deuil ; mais, quelques jours plus tard, sa mort fut pleurée par ordre, comme celle d'un prince de la maison impériale, et il fut placé le premier dans le magnifique mausolée qu'Adrien venait de faire élever sur la rive droite du Tibre, où il porte aujourd'hui le nom de château Saint-Ange. Le mausolée d'Auguste, placé au champ de Mars, et où les empereurs étaient portés après leur mort quand ils n'étaient pas traînés aux Gémonies, n'avait plus désormais de place pour la cendre des maîtres du monde. Ælius n'ayant été que César ne fut pas mis au rang des dieux : du moins on n'a retrouvé aucune monnaie frappée en l'honneur de sa consécration ; et cependant Spartien nous dit qu'Adrien lui fit élever des temples dans quelques villes. Il voulut aussi qu'Antonin, devenu son successeur, adoptât Lucius Vérus, fils d'Ælius César, en disant : Il faut que l'empire ait quelque chose d'Ælius, *Habeat respublica quodcumque de Æliis*. Avec son fils Lucius, Ælius laissait une fille du nom de Fabia. Quant à sa femme, elle était fille du consulaire Nigrinus ; mais l'histoire ne nous dit pas son nom. NOEL DES VERGERS.

Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, t. VI. — Le Nain de Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II. — Spartien, *apud Scriptores Historiæ Augustæ*.

ÆLIUS SEXTUS CATUS, célèbre jurisconsulte romain, dont Ennius a fait l'éloge. Étant censeur avec Marius Céthégus, il assigna au sénat une place distincte de celle du peuple dans les spectacles de l'amphithéâtre. Nommé consul en 536 de la fondation de Rome, il se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs : il mangeait dans de la vaisselle de terre, et jusqu'à la fin de sa vie il ne posséda que deux coupes d'argent, dont L. Paulus, son beau-père, lui avait fait présent comme une récompense de sa valeur après la défaite du roi Persée.

Ennius, *Frag.*

* **ÆLNOTH**, historien, moine de Saint-Augustin de Cantorbéry, vivait vers l'an 1105. Il résida pendant vingt-quatre ans environ en Danemark, et écrivit une histoire de Canut, roi de Danemark, éditée par Arnold Huitfeld, sous ce titre : *De vita et passione sancti Canuti, regis Daniæ, liber primum editus* ; Hafniæ, 1602, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé et augmenté en 1631 par J. Meursius. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ÆLST (*Évrard* Van), peintre hollandais, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il peignit avec succès les sujets inanimés, et particulièrement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques et toutes sortes d'instruments de guerre. Ses ouvrages sont d'un fini remarquable : les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité. Aussi ses tableaux, quoique peu intéressants, sont-ils toujours chers et fort rares.

Descamps, *Vie des peintres flamands*.

ÆLST (*Guillaume* Van), peintre hollandais, né à Delft en 1620, et mort en 1679. Il était neveu et élève du précédent : il voyagea dans sa jeunesse en France, en Italie, et se fit rechercher par les personnes de la plus haute distinction. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille de même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Ælst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art ; sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel.

Houbraken, *Schouburg der Nederlandsche Konst-Schilders*, etc. — Weyerman, *Levens-Beschryvingen der Nederlandsche Konst-Schilders*, etc. — Descamps, *Vies des peintres flamands*, etc.

ÆMILIANUS. *Voy.* ÉMILIEN.

ÆMILIUS. *Voy.* ÉMILE.

ÆMILIUS (*Antoine*), historien, né à Aix-la-Chapelle en 1589, et mort en 1660. Il voyagea

beaucoup dans sa jeunesse : à vingt-cinq ans il remplaça Gérard Vossius, son maître, dans le rectorat du collége de Dordrecht. Trois ou quatre ans après, il fut nommé professeur d'histoire à l'université d'Utrecht. Le zèle qu'il montra pour la nouvelle philosophie de Descartes le lia avec ce grand homme. On a de lui un *Recueil de harangues et de poésies latines*; in-12, 1651.

Adelung à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

ÆNÆ (*Henri*), technologiste hollandais, né en 1743 à Oldemardum, dans la Frise occidentale, mort à Amsterdam en 1812. Il fit ses études à l'institut de Franeker et à l'université de Leyde, où il soutint une thèse sur le phénomène de la congélation. Il fut chargé de plusieurs missions par son gouvernement, et en 1795 il devint membre du comité des savants français et étrangers réunis pour établir l'uniformité des poids et mesures. Ænæ a laissé plusieurs écrits technologiques, parmi lesquels on remarque des mémoires *sur la roue hydraulique d'Eckhard; sur les ailes de moulins à vent de Dyck* (Amsterdam, 1785, in-8°); *sur l'emploi du vernier; sur les instruments d'astronomie inventés par Van Adam*, et *sur une méthode nouvelle pour mesurer les distances* (Amsterdam, 1812, in-8°).

Algemeene Konst-en Letter-Bode, an 1810, II, 289; 1811, I, 133-137.

ÆNÉAS (Αἰνείας), surnommé *le Tacticien*, vivait vers la 104° olympiade. Suivant Casaubon, il est identique avec Ænéas de Stymphalie en Arcadie, qui, du temps de la bataille de Mantinée (vers 360 avant Jésus-Christ), régnait sur les Arcadiens. Sa vie paraît, en effet, coïncider avec cette époque; car dans son livre intitulé Τακτικόν τε καὶ πολιορκητικόν (*la Tactique et le siége des villes*), il parle des machines de guerre, bélier, catapulte, tortue, etc., en usage du temps d'Aristote, et ne fait point mention de celles qui furent inventées postérieurement. Ce livre est faussement attribué à Élien; c'est le fragment d'un grand ouvrage perdu, qui avait pour titre : Περὶ τῶν στρατηγικῶν ὑπομνήματα (*Commentaires sur l'art stratégique*), divisé en plusieurs livres, dont chacun avait un titre particulier. Le livre qui nous reste est d'un grand intérêt pour l'archéologie grecque : on peut y puiser des connaissances précieuses sur le système militaire des anciens. Il a été pour la première fois publié par Isaac Casaubon dans son édition de *Polybe*; Paris, 1609, in-fol.; on le trouve aussi dans le *Polybe* de Gronovius, Amsterdam, 1670, in-8°; dans le Polybe d'Ernesti, Leipzig, 1763, avec une traduction latine et des notes dans les *Scriptores de re militari veterum*, Paris, 1693, in-fol. Enfin J.-C. Orelli en a publié à part une excellente édition avec des commentaires et une traduction latine, Leipzig, 1818, in-8°. — Il en existe une traduction française par J.-J.-S. Beausobre; Paris et Amsterdam, 1757, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, p. 334. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. III.

ÆNEAS-SYLVIUS. *Voy.* Pie II.

ÆNÉAS de Gaza ou *Gazæus*, écrivain grec, natif de Gaza en Palestine, vivait dans la dernière moitié du cinquième siècle de notre ère. Ardent platonicien, il se convertit au christianisme, et parle de la persécution des chrétiens en 484 de J.-C., par Hermérich, roi des Vandales. Il nous reste de lui vingt-cinq *Lettres* insérées dans la collection des *Epîtres grecques* d'Alde Manuce, Venise, 1499, et un opuscule intitulé *Théophraste* (Θεόφραστος), qui est un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps. Il fut d'abord traduit en latin et publié par le camaldule Ambroise, Venise, 1513, in-8°; puis édité en grec par J. Wolf, Zurich, 1560, in-fol., et par E. Barth, Leipzig, 1653, in-4°. On le trouve aussi dans Galland, *Bibliotheca Patrum*, t. X, p. 627 et suiv. La meilleure édition est celle de M. Boissonade, Paris, 1836, in-8°.

G.-G. Wernsdorf, *Disputatio de Ænea Gazæo;* Naumburg, 1816, in-4°. — Friedmann et Seebode, *Miscellan. critica*, t. II, p. 274.

ÆNÉSIDÈME (Αἰνησίδημος), philosophe pyrrhonien, natif de Gnosse, disciple d'Héraclide du Pont, vers l'an 50 avant Jésus-Christ. Il enseigna la philosophie à Alexandrie, d'où le surnom d'*Alexandrin*. Restaurateur de la secte de Pyrrhon, il composa, selon Diogène Laërce, huit livres de la *Philosophie sceptique*, dont Photius nous a conservé quelques fragments.

Ænésidème reprochait à la philosophie sceptique des académiciens de manquer d'universalité, et par là d'être en contradiction avec elle-même. Il admit et soutint les dix motifs, δέκα τρόποι ἐποχῆς, attribués à Pyrrhon, pour justifier la suspension de tout jugement décisif; ces motifs sont tirés : 1° de la diversité des animaux; 2° de celle des hommes pris individuellement; 3° de l'organisation physique; 4° des circonstances et de l'état variable du sujet; 5° des positions, des distances, des diverses conditions locales; 6° des mélanges et associations dans lesquels les choses nous apparaissent; 7° des diverses dimensions et de la conformation diverse des choses; 8° des rapports des choses entre elles; 9° de l'habitude ou de la nouveauté des sensations; 10° de l'influence de l'éducation et de la constitution civile et religieuse. Enfin, selon Ænésidème, le scepticisme, πυρρώνειος λόγος, est une réflexion appliquée aux phénomènes sensibles et aux idées; réflexion par laquelle on y découvre la plus grande confusion et l'absence de toute loi constante.

Diogène Laërce, lib. IX. — Eusèbe, *Præp. Evang.* — Photius, *Myriobiblion.* — Tennemann, dans l'*Encyclopédie allemande.*

ÆPINUS (*François-Ulric-Théodore*), né à Rostock le 13 décembre 1724, mort à Dorpat en 1802, physicien allemand, dont le véritable nom était *Hoch* (*haut*, en grec αἰπύς, d'où *Æpinus*).

Il appartenait à une famille très-connue dans l'histoire littéraire, et notamment dans la théologie protestante, à laquelle elle a fourni plusieurs docteurs, depuis Jean Æpinus ou *Hoch*, qui prit part aux affaires de l'*intérim* et aux disputes des *adiaphoristes* (*Voy.* l'article suivant). Il étudia d'abord la médecine, mais y renonça pour ne plus se livrer qu'à l'étude de la physique et des mathématiques. Quelques savants traités, publiés à Rostock, le firent connaître si avantageusement, qu'il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin. En 1757 il s'établit, comme membre de l'Académie impériale des sciences et professeur de physique, à Saint-Pétersbourg, où il parcourut une carrière assez distinguée jusqu'à sa mort. Il y publia, en 1759, son *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, ouvrage dont Haüy donna, en 1787, un abrégé en français. Indépendamment de ce savant traité et d'un grand nombre de mémoires insérés dans les Annales des Académies de Berlin et de St.-Pétersbourg, Æpinus fit imprimer d'autres écrits en latin, en français et en allemand; et l'un de ces derniers a été traduit en français par M. Raoult, sous le titre de *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, 1762, in-4°. On doit à Æpinus plusieurs découvertes; il est regardé comme le véritable inventeur du condensateur électrique et de l'électrophore. On lui doit aussi le perfectionnement des microscopes. (*Description des nouveaux microscopes inventés par M. Æpinus*; St-Pétersbourg, 1786, in-8°). L'égale connaissance qu'il avait des mathématiques et de la physique imprima à ses démonstrations une force qui fait singulièrement ressortir son esprit d'observation.

Catherine II honora ce savant d'une confiance particulière : elle lui confia la direction du corps des cadets nobles, le chargea d'enseigner la physique et les mathématiques à son fils Paul Pétrovitch, et le nomma inspecteur général des écoles normales, dont elle s'occupait à doter l'empire. Toutefois, le plan qu'Æpinus proposa et qui fut imprimé par ordre de l'impératrice n'obtint pas l'approbation du public éclairé, et ne tarda pas à être abandonné. Ce plan se trouve dans le 11e vol. des *Staatsanzeigen* de Schlœzer, pages 260-270. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Mémoires de l'Académie de Berlin, 1756, in-12. — *Philosophical Transact.*, 1771. — *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricite*, etc., par Haüy ; Paris, 1787. — Robison's *Mechanical philosophy*, vol. IV.

* **ÆPINUS** (*Jean*), théologien protestant, coopérateur de Luther, né à Brandebourg en 1499, mort à Hambourg le 13 mai 1553. Il étudia la théologie à Wittenberg sous Luther, fut chassé de son pays à cause de son zèle pour la réformation, et se réfugia à Hambourg, où il devint, en 1529, pasteur de l'église de Saint-Pierre. Il fit près de Henri VIII, roi d'Angleterre, quelques tentatives en faveur du protestantisme, et fut au nombre des théologiens qui signèrent, en 1537, les articles de Schmalkalde, rédigés par Luther. Æpinus se fit remarquer par son opposition à l'*intérim* qu'avait donné Charles-Quint en attendant la convocation d'un nouveau concile. On a de lui plusieurs ouvrages théologiens, d'une violence répréhensible, contre l'Église catholique; les principaux ont pour titre : *Pinacidion de Romanæ Ecclesiæ imposturis et papisticis sutelis adversus impudentem Hamburgensium Canonicorum Autonomiam;* Hambourg, 1536, in-8° ; — *Propositiones contra fanaticas et sacrilegas opiniones papisticorum dogmatum de missa;* Hambourg, 1536, in-8°; — *Bekenntnisse und Verklaringhe up dat Interim;* Lubeck, 1547, in-4°.

N. Wilken, *Hamburgischer Ehrentempel*, p. 248. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, Supplém. d'Adelung.

AËRIUS, hérésiarque du quatrième siècle, sectateur d'Arius. Il ajouta à la doctrine de son maître que l'évêque n'était pas supérieur au prêtre, et que la célébration de la pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques. Il condamna aussi les prières pour les morts. Aërius était moine. L'élévation de son ami Eustache sur le siége de Constantinople excita sa jalousie, et fut, dit-on, la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses disciples, bannis des églises, s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, exposés à toutes les intempéries de l'air. Aërius était contemporain de saint Épiphane, et sa secte subsistait encore du temps de saint Augustin. Il appelait *antiquaires* les fidèles qui pratiquaient scrupuleusement les cérémonies anciennes de l'Église.

Epiphanes, *de Hær.*, c. 75. — S. Augustin, *de Hær.*, cap. 53. — Onuphre, *in chron.*, an. 340. — Philastrius, *De hæres.*, LXXII.

ÆRSCHOT (duc D'). *Voy.* AARSCHOTT.

* **ÆROPE** (Ἀέροπος), roi de Macédoine, tuteur d'Oreste, fils d'Archélaüs, régna environ six ans depuis 399 avant J.-C. Il eut pour successeur son fils Perdiccas.

Diodore, XIV, 37, 84. — Dexippe, dans *Syncelle*.

ÆRTSEN (*Pierre*), surnommé *Pietro-Longo* à cause de sa grande taille, peintre hollandais, né à Amsterdam en 1519, mort en 1573. Dès l'âge de dix-huit ans il se rendit célèbre par sa manière hardie de peindre, qui n'appartient qu'à lui seul. Il s'entendait à merveille à la perspective, à la draperie, et à l'ajustement des figures. Ses premiers ouvrages représentèrent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendait avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire. Le tableau représentant *la Mort de la sainte Vierge*, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étaient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier tableau, ainsi que plusieurs autres que ce peintre avait faits, furent détruits dans les troubles des guerres civiles.

Vanmander, *Het Leven der Nederlandsche Schil-*

ders, etc. — Descamps, *la Vie des peintres flamands*, etc. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*, etc.

ÆSCHINE. *Voy.* ESCHINE.

***ÆSCHRION** (Αἰσχρίων), médecin de Pergame, probablement du second siècle de notre ère. Galien le range parmi les empiriques, et cite de lui un remède contre la rage, dont le principal ingrédient était la poudre de crabes pris à une certaine époque de la lune, et rôtis vivants. — Il ne faut pas confondre cet Æschrion avec l'écrivain agronomique dont parle Pline (*Hist. nat.*, lib. VIII).

Galien, *De simplicium medicament. facultatibus*, lib. IX, cap. 24, tom. XI, p. 356, édit. Kühn.

ÆSCHYLE. *Voy.* ESCHYLE.

ÆSCULAPE. *Voy.* ESCULAPE

ÆSOPE. *Voy.* ÉSOPE.

***ÆSOPUS** (*Clodius*), célèbre acteur, vivait vers l'an 670 de Rome; il était contemporain de Roscius. Il excellait dans les rôles comiques. Cicéron, pour se perfectionner dans l'action oratoire, ne dédaigna pas de prendre des leçons d'Æsopus et de Roscius. Æsopus étala un grand luxe, et vécut splendidement. On raconte que dans un repas il fit servir un plat d'oiseaux rares, dont chacun avait coûté près de cinquante talents. Les fils de cet acteur n'étaient pas moins prodigues : ils faisaient, dit-on, dissoudre des perles, et les servaient à boire à leurs convives. Malgré ces dépenses énormes, on prétend qu'il a laissé après sa mort plus de cent soixante mille talents. Il s'identifiait tellement avec son personnage, qu'il tombait dans une sorte d'extase chaque fois qu'il jouait.

Cicéron, *Epist. ad familiares*, lib. VII, 1. — Ejusd., *De divinatione*, I, 37. — Valerius Maximus, VIII, 10. — Quintilien, *Institutiones orat.*, II, 8, III. — Macrobe, *Saturnal.*, II, 11. — Pline, *Hist. natur.*, X, 51; XXXV, 12.

ÆTHÉRIUS (Αἰθέριος), architecte, vivait au commencement du sixième siècle, sous le règne d'Anastase I[er], empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople un édifice nommé Calchis; et l'on croit que ce fut lui aussi qui bâtit la forte muraille faite de son temps, depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les incursions des Bulgares et des Scythes.

Cédrénus, *Hist.* — Pomponius Lætus. — Félibien, *Vie des architectes*.

ÆTHICUS. *Voy.* ETHICUS.

ÆTION (Ἀετίων), peintre grec. Cicéron et Lucien en font l'éloge lorsqu'ils parlent d'Apelle, de Protogène et de Nicomaque, ce qui a fait présumer à quelques-uns qu'il était leur contemporain. On voyait encore en Italie, au temps de Lucien, un tableau allégorique d'Ætion, où ce peintre avait représenté *les Noces d'Alexandre et de Roxane*. Ce tableau fut exposé aux jeux Olympiques; et il donna une si haute idée de l'artiste à Proxénidès, juge des jeux pour cette année, qu'il lui donna sa fille en mariage.

Lucien, *De mercede conduct.*, 42; *Imag.*, 7. — Hérodote et Élien.

AËTIUS, général romain et patrice, né en Mœsie vers la fin du quatrième siècle de J.-C., mort en 454. Étranger à Rome par sa naissance, et retenu pendant quelques années, comme otage, chez les Goths et les Huns, Aëtius trouva le moyen d'exercer une certaine influence sur les barbares, dont le sort de l'empire romain d'Occident dépendait depuis le règne d'Honorius. En 424, il en amena jusqu'à soixante mille en Italie, pour soutenir les prétentions de Jean contre les descendants de Théodose; et dans la suite il les employa pour combattre Boniface, qui par jalousie avait livré sa province d'Afrique aux Vandales. Presque toutes les ressources de l'empire se trouvaient dans les mains d'Aëtius, tant sous la régence de Placidie, mère de l'empereur, que sous Valentinien III. Il n'y avait qu'Aëtius qui pût sauver Rome, au moins momentanément, de la ruine complète dont elle était incessamment menacée; avec lui l'empire d'Occident, dont il fut le dernier soutien, périt irrévocablement. Aëtius repoussa par de brillantes victoires les invasions des Bourguignons, des Francs et des Visigoths; et quand les Huns marchèrent vers la Gaule, il se servit de ces mêmes peuples pour opposer une barrière à ses nouveaux ennemis. Il se couvrit de gloire à la bataille livrée par lui à Attila dans les champs Catalauniens (à Châlons-sur-Marne) en 451, à la tête d'une armée de barbares soutenue seulement d'un petit nombre de Romains; mais il négligea de tirer de cette victoire tout le parti qu'elle lui pouvait offrir. Cependant la réputation et l'ascendant toujours croissant de l'illustre général éveillèrent la jalousie de l'empereur, excité d'ailleurs contre lui par ses nombreux ennemis; et lorsque Aëtius se présenta devant Valentinien pour lui rappeler sa promesse de lui donner sa fille en mariage, l'indigne empereur, retrouvant une énergie que la débauche lui avait fait perdre, perça de son épée le héros qui avait sauvé l'empire. Les courtisans l'achevèrent, et massacrèrent ensuite beaucoup de ses amis et partisans. [*Enc. des g. du m.*]

Grégoire de Tours, II, 8. — Cassiodore. — Prosper, *in Chron.* — Procope. — Jornandès. — Paul Diacre. — Aimoin.

AËTIUS (Ἀέτιος), médecin grec, d'Amide en Mésopotamie, vivait probablement à la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle de J.-C., car il cite saint Cyrille, qui mourut vers le milieu du cinquième siècle, et il est lui-même cité par Alexandre de Tralles, qui vivait vers 550. On sait peu de chose de sa vie. Il était chrétien; il étudia à la célèbre école d'Alexandrie, et s'établit à Constantinople, où il devint médecin de la cour avec le titre honorifique de *comes obsequii*, équivalent à celui de colonel des gardes. On a de lui une compilation savante, semée de quelques observations propres à l'auteur, et remarquable surtout parce qu'elle renferme beaucoup de fragments d'écrivains grecs

aujourd'hui perdus. Cet ouvrage, dont Galien, Dioscoride et Oribase ont fait les principaux frais, a pour titre : Ἰατρικὰ ἑκκαίδεκα (seize livres de médecine), et est divisé en quatre *tetrabiblia*. Les trois premiers livres traitent de la matière médicale et de la pharmacologie; le 4e, de l'hygiène, de la diététique, de l'éducation des enfants, etc.; le 5e, de la doctrine et du traitement des fièvres; le 6e, des maladies de la tête et du cerveau; le 7e, des maladies des yeux; le 8e, des affections de la face, du larynx, des poumons, etc.; le 9e, des maladies de l'estomac et du tube digestif; le 10e, des affections de la rate et du foie; le 11e, des maladies des voies urinaires et des organes génitaux; le 12e, de la sciatique, de la goutte et du rhumatisme; le 13e, de la morsure des animaux venimeux et des affections de la peau; le 14e, des plaies, des ulcères, des abcès, des hémorroïdes, etc.; le 15e, de la préparation de diverses espèces d'emplâtres; le 16e, de la grossesse, des maladies des femmes, etc.

Aëtius a beaucoup copié Galien. Cependant son ouvrage est précieux en ce qu'il renferme plusieurs passages de livres perdus, et qu'il peut servir à corriger le texte d'Oribase et de Galien. Le livre qui traite des fièvres est un des traités les plus complets. Aëtius a le premier décrit exactement le ver de Guinée (*dracunculus vena Medinensis.*) Il traite l'anévrisme de l'artère brachiale au pli du coude par une méthode qui rappelle tout à fait celle de J. Hunter et Abernethy. Il indique aussi, dans les maladies des yeux, plusieurs procédés opératoires qui ont tous l'assentiment des chirurgiens modernes. Dans la lithotomie, il conseille de renfermer le bistouri dans un tuyau, pour éviter la lésion des parties génitales. Dans sa matière médicale, exposée très-méthodiquement, il donne plusieurs préparations pharmaceutiques qui ont été longtemps en vogue. On y trouve aussi un grand nombre de cosmétiques pour la pousse et la teinture des cheveux. Quelques applications de remèdes devaient être accompagnées de certaines invocations, dans l'esprit du temps. Ainsi, il fallait répéter plusieurs fois à voix basse : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob accorde une efficacité à tel médicament! » — Dans les cas d'asphyxie par l'introduction d'un corps étranger dans le gosier, il fallait toucher le cou du malade, et dire : « De même que Jésus-Christ a ressuscité Lazare et fait sortir Jonas d'une baleine, sors de même, toi, os, esquille, etc. »

Selon Boerhaave, l'ouvrage d'Aëtius doit être pour le médecin ce que les Pandectes de Justinien sont pour le jurisconsulte. Cet ouvrage entier avec le texte grec n'a pas encore été publié; il n'en a paru que la première moitié, sous le titre : *Aëtii Amideni librorum medicinalium* tomus primus, *primi scilicet libri octo nunc primum in lucem editi græce;* Venise (Alde), 1534, in-fol. Cornarius a donné une traduction latine de tout l'ouvrage, Bâle, 1542, in-fol.; souvent réimprimée, Bâle, 1549, in-8°; Venise, 1543, 1544, in-8°. C. Weigel et F.-R. Dietz avaient entrepris une édition complète du texte grec d'Aëtius; mais cette entreprise, à peine ébauchée, ne paraît devoir être terminée que par un de nos plus savants médecins, M. le docteur Daremberg, qui nous a déjà donné Oribase. Quelques chapitres du 9e livre ont été publiés en grec et en latin par J.-E. Hebenstreit, sous le titre : *Tentamen philologicum medicum super Aetii Amideni Synopsi Medicorum veterum*, etc.; Leipzig, 1757, in-4°; et, dans la même année : *Aëtii Amideni* Ἀνεκδότων *Specimen alterum*. Un autre chapitre du même livre a été édité en grec et en latin par J. Magnus à Tengström, sous le titre : *Commentationum in Aetii Amideni medici* Ἀνέκδοτα *Specimen primum;* Aboæ, 1817, in-4°. Enfin, un autre extrait du 9e livre a été inséré par Mustoxydes et Schinas dans leur Συλλογὴ Ἑλληνικῶν Ἀνεκδότων; Venise, 1816, in-8°. Longtemps avant ces travaux, J. Cornarius avait donné en latin six livres des *Tetrabiblia* (du 8e au 13e inclusivement); *Aëtii Antiocheni* (sc. *Amideni*) *medici de cognoscendis et curandis morbis Sermones sex jam primum in lucem*, Basileæ, 1513, in-fol.; et J.-B. Montanus avait traduit en latin les dix autres livres; Bâle, 1535, 2 vol. in-4°. Enfin, avant la traduction latine complète de Cornarius, avait paru l'édit. des Junte, à Venise, 1534, in-4°; et avant les entreprises partielles d'Hebenstreit et d'autres, J.-C. Horn avait publié en grec et en latin le 24e chapitre du 9e livre, Leipzig, 1654, in-4°; et Petau avait inséré dans son *Uranologion* le chapitre (*Tetrab.* I, serm. 3, c. 164) *De significationibus stellarum*. A tout cela il faut joindre : C. Oroscius (Horozco), *Annotationes in interpretes Aëtii*, Basileæ, 1540, in-4°, et C. Weigel, *Aëtianarum exercitationum Specimen;* Leipzig, 1791, in-4°. On trouve des manuscrits d'Aëtius dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, du Vatican et de Florence. Hænel indique aussi deux manuscrits complets dans la bibliothèque de Middlehill en Angleterre, et dans la bibliothèque de l'Escurial.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Aëtius Siculus*, auquel est, dit-on, emprunté le livre *De atra bile* attribué à Galien, ni avec *Aëtius Cletus*, de Segni, auteur du *Dodecaporion chalcanthinum*, Rome, 1620, in-4°, et d'un traité *De morbo strangulatorio;* Rome, 1636, in-8°. F. H.

Freind's *Hist. of Physic.* — Sprengel, *Histoire de la médecine*, II, 200. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VIII, 318; XIII, 40, ed. Har. — Weigel, *Aëtian. Exercit. Spec.* — Cagnatus, *Var. Obs.*, IV, 18. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die Aeltere Medicin.* — M. Daremberg, *Plan d'une publication des œuvres d'Oribase.*

AËTIUS L'ATHÉE, hérésiarque du quatrième siècle, mort à Constantinople en 366, était le

fils d'un soldat, et fut lui-même cultivateur, chaudronnier et orfèvre, avant d'exercer la profession de médecin et de se livrer à la dialectique. Il vécut d'abord à Antioche, sa ville natale, puis à Alexandrie, et, sous l'empereur Julien, à la cour de Constantinople. Il adopta les croyances des ariens, et enseignait que les actions des hommes, loin d'être libres, étaient dirigées par la fatalité; il soutint en conséquence que la foi seule pouvait sauver, et que les œuvres étaient indifférentes. Reçu diacre, et sacré même évêque arien, il fut bientôt obligé de résigner cette dignité. Ses doctrines occupèrent plusieurs conciles, et il fut tour à tour condamné et réhabilité. Son principal ouvrage, *Trecenta capita de fide*, fut réfuté en partie par saint Épiphane. Les *Aëtiens*, ses disciples, formèrent pendant quelque temps une secte particulière. [*Enc. des g. du m.*]

S. Athanase, *de Syn.* — S. Épiphane, *Hær.*, 76. — Philostorg, liv. III et seq. — Socrate, liv. II et III. — Sozomène, liv. III et IV. — Théodoret, liv. II et III. — Baronius, *A. C.* 356 et seq. — Herman, *Vies de S. Athanase et de S. Basile.*

*AETTENKHOVER (*Joseph-Antoine*), historien allemand, mort à Munich en 1775, conseiller d'État et archiviste de l'électeur de Bavière. On a de lui une Histoire des ducs de Bavière depuis Othon le Grand de Wittelsbach, publiée sous ce titre : *Kurzgefasste Geschichte der Herzoge von Bayern;* Regensburg, 1767, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFER (*Domitius*), que Quintilien nomme le plus grand orateur qu'il ait connu, et dont il nous a conservé, ainsi que d'autres auteurs anciens, quelques saillies, était né à Nemausus (Nîmes), et remplissait, l'an 26 après J.-C., les fonctions de préteur. Il se rendit agréable à Tibère par l'accusation qu'il porta contre Claudia Pulchra, parente d'Agrippine, et ensuite contre son fils. Il fit sa cour à Caligula en ne répliquant pas au discours dans lequel ce monstre, fils d'Agrippine, exhala son courroux contre le rhéteur. Rampant et artificieux, également prêt à excuser le pouvoir et à le servir par de fausses accusations, Domitius Afer mérita d'être flétri aux yeux de la postérité par les jugements sévères que Tacite, dans sa vertueuse indignation, porta contre lui. Son ouvrage *De testibus*, et ses discours, célèbres de son temps, ne sont pas parvenus jusqu'à nous; Quintilien en cite quelques fragments. Les traités de rhétorique anciens sont pleins de son éloge. [*Enc. des g. du m.*]

Quintilien, *Institut. orat.*, V, 7, 7; VI, 3, 42; X, 1, 24, 118, etc., etc. — Tacite, *Annal.*, IV, 52, 66; XIV, 19. — Dion Cassius, lib. XIX et XX. — Plin., *Epist.*, VIII, 18.

*AFESA (*Pietro*), surnommé *Pietro della Basilicata*, peintre napolitain, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Son chef-d'œuvre est l'*Assomption* qui décore le maître-autel de l'église *de' Frati Conventuali di Marsico Nuovo*, à Naples.

Dominici, *Vite de' Pittori napolitani.*

AFFAITATI (*Antoine-Marie*), capucin, né en 1660, mort le 26 avril 1721. Il vivait à Milan, où il était chargé d'assister les condamnés à mort. On a de lui : 1° *Fiori Istorici, ovvero compendio d'erudizioni virtuose, e fatti illustri d'uomini grandi, antichi e moderni, sagri e profani, e loro detti memorabili*; Milano, 1711, in-fol. (une seconde édition plus complète a été publiée en 1732, 3 vol. in-4°); — 2° *Memoriale catechisto, esposto alle religiose claustrali di qualunque ordine;* ibid., 1716, in-4°; — 3° *Il Patriarca Davidico, spiegato nella vita e santità eminente di S. Giuseppe, sposo di Maria sempre Vergine;* Milano, 1716, in-8°; — 4° *Il Caritativo assistente in pratica; metodo per confortare ed ajutare i condannati a morte ad un felice passaggio*, etc.; Milano, 1719, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFFAITATI (*Fortunio*), physicien italien, né à Crémone vers la fin du quinzième siècle, mort en 1550. Il s'attira la bienveillance du pape Paul III, auquel il avait dédié son ouvrage : *Physicæ et astronomicæ considerationes;* Venise, 1549, in-8°. Après la mort de son protecteur, il se retira en Angleterre, et se noya dans la Tamise.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*AFFAROSI (*Camille*), bénédictin, né en 1680 à Reggio en Lombardie, mort en 1763. Il s'occupa principalement de l'histoire de sa ville natale. On a de lui : *Memorie istoriche del monastero di S. Prospero di Reggio;* 2 vol., Modène, 1733 et 1737, in-8°; et *Notizie istoriche della città di Reggio, in Lombardia;* Padine, 1755, in-8°.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana del secolo XVIII.*

* AFFELEN (*Jean* D'), publiciste de la fin du seizième siècle. On a de lui un petit traité publié sous ce titre : *Vir politicus;* Hanoviæ, 1599, in-12, reproduit dans un recueil d'observations politiques rassemblées par Laz. Zetzner à Strasbourg en 1610. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFFELMAN (*Jean*), théologien, né à Soest en Westphalie l'an 1588, professa pendant vingt et un ans la théologie à Rostock, où il mourut le 28 février 1624. Ses principaux ouvrages sont : — 1° *Syntagma de articulis fidei inter pontificios et calvinianos controversis;* — 2° *De omnipotentia Christi secundum naturam humanam;* — 3° *De ferendis hæreticis, non auferendis*, etc. La modération des principes et l'indulgence philosophique d'Affelman doivent le faire distinguer de la foule des théologiens de son temps.

AFFICHARD (*Thomas* L'), littérateur français, né à Pont-Floh, diocèse de Saint-Pol-de-Léon, le 22 juillet 1698, mort à Paris le 20 août 1753. Il écrivit des pièces pour plusieurs théâtres de Paris. Celles qui ont été représentées ont

été recueillies sous le titre de *Théâtre de l'Affichard*, 1742, in-12, et 1768, in-12. On a aussi de lui quelques romans : 1° *le Songe de Clydamis*, 1732, in-12; — 2° *Voyage interrompu*, 1737, in-12; — 3° *Caprices romanesques*, 1745, in-12. On trouve la liste complète de ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, dans le tome III du *Dictionnaire des théâtres de Paris*, et dans le tome I de la *France littéraire*. Affichard ne paraît pas avoir eu les suffrages de ses contemporains, à en juger par cette épigramme :

Quand l'afficheur afficha l'Affichard,
L'afficheur afficha le poëte sans art.

Guérard, *Annales dramatiques*, vol. I, p. 118. — *France littéraire*, vol. II, p. 68.

* **AFFILLARD** (*Michel* L'), musicien français, mort à Versailles en avril 1708. Il était musicien ordinaire de la *musique du roi;* on a de lui un livre qui eut beaucoup de succès : *Principes très-faciles pour bien apprendre la musique*, cinquième édit.; Paris, 1707, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFFLITTO (*Matteo* ou *Matthieu* D'), jurisconsulte italien, né à Naples vers 1448, mort en 1524. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des lois, et devint successivement professeur de droit civil à l'université de Naples, et président de la chambre royale. Il publia un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels on remarque : *de Usurpatione legum Principis;* Bâle, 1550; — *Singularis lectura de omnibus sacris constitutionibus regnorum utriusque Siciliæ;* Milan, 1523; — *Commentaria super tribus libris feudorum;* Venise, 1534, in-fol., réimprimé à Lyon en 1548 et 1560, et à Francfort en 1598 et 1629.

Lorenzo Giustiniani, *Memorie istoriche*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Guido Panziroli, *De claris legum interpretibus*.

* **AFFLITTO** (*Thomas*), jurisconsulte napolitain, né à Santa-Agata en 1570, mort en 1645. Il entra dans l'ordre des Théatins à Florence, et enseigna pendant quelque temps la philosophie à Rome. On a de lui un ouvrage posthume, intitulé *De justitia et jure commentarium;* Naples, 1659, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

AFFLITTO (*Jean-Marie*), dominicain, né vers la fin du seizième siècle, mort à Naples en 1673. Il se livra à l'étude des mathématiques, et particulièrement à l'art des fortifications. Il fut appelé en Espagne par don Juan d'Autriche, et y publia un *Traité des fortifications*, 2 vol. in-4°, en outre de quelques écrits théologiques et philosophiques.

Bibliotheca ordinis Prædicatorum.

AFFLITTO (*Gaëtan-André* D'), avocat général à Naples, a publié des *controverses* et des *décisions de droit;* Naples, 1655.

Gesner, *in Bibliothec.*

AFFLITTO (le P. *Eustache* D'), dominicain, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1790 à Naples. En 1782, il publia le commencement d'un grand ouvrage sur l'histoire littéraire de l'Italie méridionale, sous le titre : *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, 1 vol. in-4° (contenant la lettre A); le deuxième volume parut en 1792, et l'entreprise n'a pas eu de suite.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*.

AFFO (*Irénée*), littérateur italien, né à Bussetto en 1742, mort vers 1805. Il fut nommé professeur de philosophie à Guastalla, et ensuite directeur de la bibliothèque de Parme. On a de lui : 1° *Historia di Guastalla;* Guastalla, 4 vol. in-4°, qui commence au règne de Charlemagne; — 2° *Historia di Parma;* Parme, 4 vol. in-4°.

Pezzana, *Memorie degli scrittori e litterati Parmigiani del padre Ireneo Affo, continuate da Angelo Pezzana*, vol. VI.

* **AFFRE** (*Denis-Auguste*) (1), archevêque de Paris, naquit à Saint-Rome de Tarn le 27 septembre 1793, de Jean-Louis Affre, magistrat, et de Marie-Christine Boyer, sœur de Denis Boyer, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, et mourut martyr de son dévouement le 27 juin 1848. Sa mère, femme chrétienne et d'une grande piété, s'attacha à inspirer à son jeune fils la crainte de Dieu et l'horreur du mensonge. Ses leçons portèrent leurs fruits; car c'est par là surtout que M. Affre s'est distingué pendant sa vie. Ayant exprimé dès l'âge de quatorze ans le désir d'embrasser l'état ecclésiastique, il fut conduit par son oncle au séminaire de Saint-Sulpice, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses talents et par son goût particulier pour les études d'érudition. Ce fut donc avec de brillants succès qu'il fit ses cours théologiques. Comme il les avait terminés avant d'avoir atteint l'âge prescrit pour le sacerdoce, il fut envoyé au séminaire de Nantes en qualité de professeur de philosophie. Il se livra avec d'autant plus d'ardeur à cet enseignement, que la philosophie avait beaucoup d'attraits pour lui. Ordonné prêtre le 16 mai 1818, il s'attacha à la congrégation de Saint-Sulpice, où il fut chargé de l'enseignement du dogme. Mais un travail excessif ayant altéré sa santé, il fut obligé d'interrompre son cours et de s'éloigner de Saint-Sulpice. Revenu à Paris au mois d'octobre 1820, mais trop faible pour se livrer à un travail constant, il entra comme aumônier à l'hospice des Enfants-Trouvés. Cependant il sentit bientôt que cet emploi ne suffisait pas à l'activité de son caractère; aussi espéra-t-il trouver un nouvel aliment pour son esprit en fondant, de concert avec M. de Laurentie et quelques autres amis, un journal sous le titre de *la France chrétienne*. Le diocèse de Luçon, supprimé par le concordat de 1801, ayant, en 1821, repris son ancien titre, M. de Soyer, qui venait d'en être nommé évêque, et qui avait connu l'abbé

(1) L'auteur de cet article, un des ecclésiastiques les plus érudits et les plus éclairés de notre époque, a vécu pendant près de vingt ans dans la plus grande intimité avec cet illustre archevêque. (*Note du Dir.*)

Affre à Saint-Sulpice, crut qu'en le prenant pour son grand vicaire il ne saurait faire un meilleur choix. Il s'agissait en effet non-seulement de réorganiser entièrement tout un diocèse, mais encore de lutter contre l'erreur d'un certain nombre de prêtres qui persistaient dans le funeste schisme de ce que l'on appelait *la Petite Église*. Or pour une pareille tâche il ne fallait pas moins que l'instruction profonde et l'habile dialectique qui distinguaient déjà le jeune ecclésiastique. Cependant l'évêque, tout en rendant justice aux talents et au zèle de son grand vicaire, ne goûtait pas entièrement sa manière de voir sur quelques points. Cette différence de vues fit naître entre le prélat et son coopérateur des froissements qui portèrent ce dernier à prendre une part bien moins active à l'administration.

On ne fut donc pas étonné quand on sut en 1823 que, de Luçon, M. Affre passait à Amiens, auprès de M. de Chabons, vieillard vénérable, qui, affaibli par les infirmités autant que par les années, avait besoin d'un grand vicaire auquel il pût s'en remettre entièrement du soin de sa charge pastorale, d'autant plus que le malheur des temps avait introduit, dans ce beau diocèse, des abus funestes, dont la réforme exigeait autant de forces et d'énergie que de savoir et de talents. Les succès les plus heureux couronnèrent les efforts du nouvel administrateur; et l'on voit encore aujourd'hui, dans le diocèse d'Amiens, les traces vives et profondes de tout le bien qu'il y a opéré. Mais il est un acte de son administration qui a fait trop de bruit pour être passé ici sous silence : nous voulons parler de la harangue qu'il fit en 1831 à Louis-Philippe, lors de son passage à Amiens. Quelque opinion qu'on s'en forme au point de vue de la politique, on ne saurait contester ni la sincérité de ses paroles, puisqu'il regardait ce prince comme roi illégitime, ni le courage et la fermeté qu'il lui a fallu pour les prononcer; car il savait à quoi il s'opposait en les prononçant. Cependant certaines contrariétés le déterminèrent en 1834 à échanger ses fonctions administratives contre un canonicat qu'il regardait comme une douce retraite, mais dont il ne jouit pas longtemps, puisque dans la même année il fut attaché à l'Église de Paris comme chanoine titulaire et comme vicaire général honoraire. En 1836, M. de Trévern sollicita la nomination de M. Affre à la coadjutorerie de Strasbourg; mais le gouvernement, sans le refuser précisément, déclara qu'elle serait ajournée. Elle le fut en effet jusqu'au 9 décembre 1839, bien que le digne évêque de Strasbourg eût renouvelé sa demande au mois de juillet précédent. Mais le nouvel élu n'exerça jamais sa charge à Strasbourg; car, peu de jours après sa nomination, M. de Quélen ayant succombé à une longue et douloureuse maladie, il fut proclamé vicaire général capitulaire conjointement avec MM. Auger et Morel, et, cinq mois après, nommé archevêque de Paris. Son sacre eut lieu dans la métropole de Notre-Dame le 6 août 1840. Ce que M. Affre avait été au second rang de la hiérarchie ecclésiastique, il le fut au premier; il continua pendant son épiscopat à se montrer l'intrépide défenseur des droits de l'Église. Aussi ne l'a-t-on jamais vu fléchir ni devant les menaces ni devant les promesses du pouvoir, quand il s'agissait de capituler avec sa conscience. Louis-Philippe et son gouvernement en ont fait l'expérience surtout à l'occasion du projet de reconstitution du chapitre de Saint-Denis. Une de ses premières pensées fut d'inspirer à son clergé le désir des fortes études et le goût de la science ecclésiastique. C'est dans ce dessein qu'il composa un plan d'études ecclésiastiques complet; qu'il essaya, mais sans succès, une réorganisation de la faculté de théologie; qu'il établit les conférences ecclésiastiques, et qu'il fonda l'école des Carmes. A côté de ces institutions il créa une commission d'examen pour les ouvrages dont les auteurs sollicitent l'approbation épiscopale. Mais à son zèle éclairé pour l'instruction et la science, le digne prélat joignait un grand amour pour les pauvres et les malheureux, comme le prouvent son concours dans toutes les œuvres de charité, ses visites fréquentes dans les hôpitaux, et son empressement à continuer l'œuvre des Orphelins du choléra, fondée par son prédécesseur.

La vie intime de M. Affre n'offre, comme sa vie publique, qu'un sujet d'admiration. Il fut toujours étranger au faste, au luxe, à la représentation et à l'orgueil, vices si communs dans une position élevée. D'un naturel timide, il aimait à se renfermer dans la société de ses amis : les épanchements familiers avaient plus de charmes pour lui que les grands cercles et les brillantes réunions du monde. Doué d'un esprit supérieur, il ne s'offensait ordinairement que lorsqu'on le contredisait; mais s'il lui arrivait quelquefois d'exprimer un peu trop vivement son sentiment, il ne tardait pas à revenir sur une première impression. C'est surtout dans ces occasions que se révélaient et sa grandeur d'âme et la pureté de ses intentions. Cette vie était digne d'une belle mort. La mort de M. Affre fut en effet une des plus belles et des plus précieuses devant Dieu et devant les hommes. Lorsqu'au mois de juin 1848 Paris était en proie aux horreurs de la guerre civile, l'archevêque reçut une lettre dans laquelle on lui assurait qu'il pourrait arrêter l'effusion du sang en portant des paroles de paix aux insurgés. Plein de cet espoir, il se rendit auprès du général Cavaignac pour lui faire part de son projet. Le général, tout en accueillant le pontife avec admiration, ne lui dissimula pas le danger de cette entreprise : « Ma vie, répondit-il, est peu de chose; je l'exposerai sans regret. » Quelques heures après, le pasteur dévoué, après avoir obtenu que le feu cessât, franchissait la barricade élevée à l'entrée du fau-

bourg Saint-Antoine. Il était précédé de M. Albert, garde national déguisé en ouvrier, et portant à la main une branche d'arbre, comme un symbole de paix ; et il avait à ses côtés Pierre Sellier, serviteur fidèle que rien n'avait pu éloigner de son maître. La présence du pontife excita des sentiments divers parmi les insurgés : les uns lui serraient respectueusement la main ; d'autres, pleins de défiance, restaient muets ; d'autres enfin murmuraient hautement. Au milieu de la confusion, M. Albert ne cesse d'agiter sa branche d'arbre, et demande le silence. De son côté, le prélat essaye de dire quelques mots ; mais à l'instant même un coup de fusil se fait entendre ; les insurgés, se croyant trahis, font une décharge sur la garde mobile, qui répond au feu ennemi. C'est à ce moment que l'archevêque, frappé d'une balle, tombe sur le trottoir. A cette vue, un cri d'horreur s'élève au milieu de la foule ; plusieurs insurgés quittent leur barricade, et viennent relever le pontife blessé. Aidés de M. Albert et de Pierre Sellier, ils cherchent à l'éloigner du champ de bataille. Au même instant Pierre Sellier est atteint d'une balle. Le prélat s'en étant aperçu, et oubliant son mal pour ne songer qu'à celui de son valet de chambre : « Pierre, lui dit-il, laissez-moi ; ne me portez pas. » Mais le fidèle serviteur ne crut pas devoir obéir. Et comme les insurgés qui l'entouraient s'écriaient que c'étaient les gardes mobiles qui l'avaient blessé, et qu'ils sauraient le venger : « Non, non, mes amis, répondait-il, ne me vengez pas ! Il y a assez de sang répandu ; je désire que le mien soit le dernier versé. » Transporté à l'hospice des Quinze-Vingts, le prélat, martyr de sa charité, y reçut les derniers sacrements avec un sentiment de foi et une résignation qui firent fondre en larmes tous les témoins de ce noble et triste spectacle. Cependant le combat ayant fini par la déroute complète des insurgés, il fut porté tour à tour sur un brancard, par des ouvriers et des soldats, jusqu'à l'archevêché, où il rendit le dernier soupir le 27 juin. Le lendemain 28, l'assemblée nationale rendit le décret suivant : « L'assemblée nationale regarde comme un devoir de proclamer les sentiments de religieuse reconnaissance et de profonde douleur que tous les cœurs ont éprouvés pour la mort saintement héroïque de M. l'archevêque de Paris. » Les funérailles furent célébrées le 7 juillet. Jamais la capitale de la France n'avait assisté à un spectacle à la fois aussi triste et aussi beau. Le corps du pontife fut placé dans la cathédrale, à côté des restes de ses prédécesseurs MM. de Belloy, de Juigné, de Périgord et de Quélen, et son cœur déposé dans l'église des Carmes.

M. Affre n'était pas moins remarquable comme écrivain que comme homme et comme évêque, et ses actions n'auront pas été moins utiles à la religion que ses divers écrits. Car, sans parler de ses mandements et de ses lettres pastorales, qui sont pour la plupart une source abondante d'instructions précieuses ; sans même signaler ses nombreux articles insérés dans l'*Ami de la religion*, il a publié un certain nombre d'ouvrages aussi remarquables par le fond de la doctrine que par la forme qu'il a su leur donner ; tels sont : 1° *Traité de l'administration temporelle des Paroisses* ; Paris, in-8°, 1827 ; 3e édit., 1835 ; — 2° *Traité des Écoles primaires, ou manuel des instituteurs et des institutrices* ; Paris, 1826 ; — 3° *Essai critique et historique sur l'origine, le progrès et la décadence de la suprématie temporelle des papes* ; Amiens, 1829 ; — 4° *Traité des appels comme d'abus* ; — 5° *Traité de la propriété des biens ecclésiastiques* ; Paris, 1837 ; — 6° *Introduction philosophique à l'étude du christianisme* ; — 7° *Nouvel essai sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth sur les travaux de M. Champollion jeune* ; Paris, 1834. Cette brochure, malgré son exiguïté (elle ne contient que 31 pages in-8°), prouve clairement l'insuffisance du système de Champollion pour expliquer les hiéroglyphes égyptiens. A cette liste d'ouvrages nous ajouterons le *Catéchisme de Paris, imprimé par ordre de M. l'Archevêque*. S'il faut en croire la plupart des ecclésiastiques qui sont chargés de l'enseigner, ce catéchisme n'a nullement répondu aux espérances que le digne prélat en avait conçues. — M. Affre n'était pas assez profondément versé dans la théologie et dans la philosophie pour ne s'écarter jamais d'une rigoureuse exactitude ; aussi l'a-t-on vu louer sans restriction des livres qui étaient entachés d'erreurs, et jeter sur d'autres un blâme non mérité. Mais sa haute capacité, l'étendue et la variété de ses connaissances, jointes à ses vertus ecclésiastiques, n'en ont pas moins fait un des archevêques les plus illustres de Paris. J.-B. GLAIRE.

M. Henri de Riancey, *Monseigneur Affre, archevêque de Paris ; esquisse biographique*. — Docteur Cayol, *Relation de la blessure et de la mort de monseigneur l'Archevêque de Paris, suivie du procès-verbal de l'embaumement du corps et de l'examen médico-légal de la plaie*. — M. l'abbé Cruice, *Vie de Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris* ; — *Bibliographie catholique*, décembre 1848.

AFFRY (père et fils). Les Affry sont une des plus anciennes familles de Fribourg, en Suisse ; deux officiers de ce nom prirent part à la victoire de Morat, et on trouve des Affry mentionnés dans l'histoire de la Suisse dès l'année 1178.

LOUIS-AUGUSTIN-AUGUSTE D'AFFRY, fils de François d'Affry, mort au service de France avec le grade de lieutenant général, naquit à Versailles en 1713, et se trouvait, comme capitaine aux gardes, à la bataille de Guastalla, où son père fut tué. Sa bravoure dans les campagnes de 1746, 1747 et 1748 lui mérita le grade de maréchal de camp. Il remplit, en 1755, la place d'envoyé extraordinaire auprès de la république des Provinces-Unies, et, bientôt après, celle [illegible]bassadeur, qu'il conserva jusqu'en 17[illegible].

la même année lieutenant général à l'armée de Hesse, il donna de nouvelles preuves de valeur. De retour en France, il jouit à Paris de la gloire qu'il avait acquise, et des nombreux amis qu'il s'était faits par son caractère et ses qualités aimables. Nommé en 1767 colonel des gardes suisses, il conserva ce poste jusqu'à la révolution, et s'en montra digne aux journées des 5 et 6 octobre. Après le départ du roi le 20 juin 1791, d'Affry, délié de son serment de fidélité, vint à l'assemblée protester de son dévouement à la nation. Il resta, depuis ce moment, entièrement étranger aux affaires; cependant il ne put échapper aux nombreuses arrestations qui eurent lieu après le 10 août 1792 : on l'accusait d'avoir exécuté des ordres ayant pour but d'arrêter les rassemblements qui se portaient sur les Tuileries. L'assemblée législative reconnut la fausseté de l'inculpation, et lui fit rendre la liberté; il avait échappé par une espèce de prodige aux événements des 2 et 3 septembre. Il se retira dans son château de Saint-Barthélemy dans le pays de Vaud, et y mourut en 1793.

Son fils, LOUIS-AUGUSTE-PHILIPPE, comte D'AFFRY, a été le premier grand landamman de la Suisse. Il naquit à Fribourg en 1745, et fut destiné à l'état militaire. Après avoir accompagné son père à la Haye, il devint adjudant dans les gardes françaises, et monta de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant général. Au commencement de la révolution, il commanda l'armée du haut Rhin. Après le 10 août 1792, les troupes suisses au service de France ayant été congédiées, il retourna dans sa patrie, et devint membre du conseil d'État de Fribourg. Lorsqu'en 1798 la Suisse se vit à la fois menacée d'une attaque au dehors et d'une révolution au dedans, d'Affry fut de nouveau mis à la tête des troupes; mais, reconnaissant bientôt combien la résistance serait inutile, il se conduisit avec une prudence et une adresse qui ne se démentirent pas un instant, et détourna de sa patrie, autant qu'il lui fut possible, les fléaux de la guerre extérieure et de la guerre civile. Quand les Français se furent emparés de Fribourg, il y devint membre du gouvernement provisoire. Il ne prit aucune part aux troubles de 1801 et de 1802; mais il accepta avec beaucoup d'empressement sa nomination comme député pour aller à Paris signer avec le premier consul l'acte de médiation. Napoléon le distingua parmi ses collègues, et lui donna des témoignages d'une considération particulière. Il lui confia la tâche de proposer une nouvelle organisation constitutionnelle propre à assurer le repos et le bonheur de ces anciens alliés de la France. Le 19 février 1803, d'Affry reçut des mains du premier consul l'acte de médiation, et fut nommé landamman pour la première année, avec des pouvoirs très-étendus, mais provisoires, jusqu'à la convocation extraordinaire d'une diète. Le grand conseil de Fribourg le nomma en même temps son premier avoyer. Il conserva cette charge toute sa vie; et le tour du canton de Fribourg étant revenu, il devint pour la seconde fois landamman de Suisse en 1809. Il appuya de tous ses moyens les intentions du médiateur, et se conduisit, dans toutes les circonstances de sa carrière politique, avec l'habileté, la sagesse et l'expérience d'un véritable homme d'État. Il mourut le 16 juin 1810. [*Conv.-Lexicon*, et *Enc. des g. du m.*]

Thibeaudeau, *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

*AFHACKER (*Gilles*), théologien hollandais, natif de Vreeswick. Il était professeur de théologie à Utrecht vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui une histoire curieuse des disputes théologiques qui existèrent alors en Hollande entre les gomaristes et les remontrants. Cette histoire, publiée sous le pseudonyme de Salomon Théodote, est intitulée *Enotikon dissecti Belgii, in quo historica relatio originis et progressus eorum dissidiorum continetur, quæ in fœderatis Belgii Provinciis remonstrantes et contra-remonstrantes per annos aliquot exagitarunt;* Ursellis, 1618, in-8°.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AFRANIA, dame romaine, femme de Licinius Buccio, sénateur, contemporain de Jules César, 50 ans avant J.-C. Elle faisait le métier d'avocat, et plaidait avec tant de véhémence, que les Romains firent une loi (*lex Afrania*) qui défendit aux femmes de paraître au barreau.

Valère Maxime, liv. VIII, cap. 3, ex. 2. — Érasme, *in Adagiis*.

AFRANIUS, poëte comique latin, qui vivait vers l'an 100 avant J.-C. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Il ne nous reste de ce poëte que quelques fragments, dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire; Londres, 1713, in-fol. Afranius se distingua parmi les poëtes comiques latins, en ce qu'il peignait les mœurs romaines; de là le nom de *comœdia togata*, la toge étant le vêtement caractéristique des Romains. Les imitations des comédies grecques, telles que nous les devons à Plaute et à Térence, s'appelaient *palliata*, du *pallium*, manteau grec.

Cicéron, *in Brut.*, cap. 45. — Quintilien, liv. X, *Inst.*, cap. 11. — Aulu-Gelle, liv. XV, cap. 24. — Horace, *Epist.*, liv. II, 1. — Vossius, *De poet. lat.* — Bähr, *Römische Literatur*, I, p. 22, deuxième édition.

AFRANIUS NÉPOS (*Lucius*), général romain, consul, 60 ans avant J.-C., partisan zélé de Pompée. Réuni à Pétréius, il fit en Espagne la guerre contre César. Il se tua l'an 46 avant J.-C., en même temps que Caton.

J. César, *De bello Hispanico*. — Hirtius, *De bello Africano*. — Plutarque, *in Pompeio*.

AFRANIUS (*Quintianus*). *Voy.* PISON.

AFRICAIN ou AFRICANUS (*Sexte-Jules*), historien grec chrétien, né à Emmaüs dans la Palestine vers le milieu du deuxième siècle, mort probablement vers l'an 232 de J.-C. Il fut député vers Héliogabale pour obtenir l'autorisation de re-

bâtir Emmaüs, sa ville natale, tombée en ruines, et qui prit depuis lors le nom de *Nicopolis* (vers 222). De là il se rendit à Alexandrie pour entendre les leçons du philosophe Héraclas. Élevé dans le paganisme, il embrassa plus tard la religion chrétienne. A en juger par ses ouvrages, c'était un homme d'un grand savoir. Sa *Chronographie* (Πενταβίβλιον χρονολογικόν), divisée en cinq livres, s'étend depuis la création du monde jusqu'à la troisième année de l'empereur Héliogabale (221 de J.-C.), comprenant une période de 5723 ans, car il place la création du monde dans l'an 5499 avant J.-C., et la naissance de J.-C. trois ans avant notre ère. Cette chronologie, adoptée dans presque toutes les églises de l'Orient, est connue sous le nom d'*ère des historiens Alexandrins*. Il ne reste de cet ouvrage que quelques fragments conservés dans Eusèbe, Syncelle, J. Malalas, Cédrène, Théophane, et dans la Chronique Pasquale. L'*Epitome* d'Eusèbe est un abrégé de la Chronographie de Jules Africain. Cet écrivain adressa à Origène une lettre sur l'histoire de Susanne, qu'il regardait comme supposée; cette lettre, avec la réponse d'Origène, a été publiée par Wettstein, Bâle, 1674, in-4°. Il adressa aussi une lettre à Aristide, pour concilier ce que rapportent saint Matthieu et saint Luc sur la généalogie de Jésus-Christ.

On croit qu'il était encore païen quand il a composé l'ouvrage en vingt-quatre livres, intitulé *Cestes* (Κεστοί), c'est-à-dire ceinture de Vénus, où il traitait de l'agriculture, de la médecine, de la physique, et surtout de l'art militaire. Cet ouvrage, dédié à l'empereur Alexandre Sévère, était divisé, selon Syncelle, en neuf livres, et, selon Photius, en quatorze. On en trouve des fragments dans les *Geoponica* de Cassianus Bassus. Ces fragments et quelques autres, mêlés avec des extraits d'auteurs plus ou moins anciens, ont été publiés par Thevenot dans *Mathematici veteres*, Paris, 1694, in-fol. On conserve des manuscrits des *Cestes* dans différentes bibliothèques, mais ils sont pour la plupart tronqués et corrompus. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris est un Extrait des *Cestes* sur l'art de la guerre. Il a été traduit en français par Guichard, dans le tome III de ses *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquit. milit.*; Berlin, 1774, 4 vol. in-8°. Suivant Valesius et quelques autres critiques, l'auteur des *Cestes* n'est pas la même personne que l'historien. Mais il n'y a aucune raison plausible à faire valoir; et Eusèbe désigne positivement l'historien comme l'auteur des *Cestes*. Abed-Jesu, dans sa liste des ouvrages chaldéens, dit qu'on connaissait, de son temps (quatorzième siècle), des commentaires sur le Nouveau Testament, par Africain, évêque d'Emmaüs. Enfin on attribue, probablement par erreur, à Jules l'Africain une version du livre d'Abdias de Babylone, intitulé *Historia certaminis apostolici*, 1566, in-8°. F. H.

Eusèbe, *in Chron.*, liv. VI. — Saint Augustin, l. II, *Retract.*, c. 7. — Photius, *Bibl.*, cod. 34. — Socrate, *Hist. eccles.*, III. — Suidas. — Scaliger. — Baronius. — Bellarmin. — Possevin. — Dupin, *Bibl. des antiq. ecclésiastiques*. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, IV, 240.

AFZELIUS (*Adam*), savant suédois, né le 8 octobre 1750 à Larf dans la Westgothie, mort le 26 janvier 1837. Il étudia sous Linné, et devint en 1785, démonstrateur de botanique à l'université d'Upsal. En 1792, il fit un voyage dans la colonie anglaise de Sierra-Leone, sur la côte occidentale de l'Afrique, et perdit presque toutes ses collections d'histoire naturelle lors de la prise de cette colonie par les Anglais. Une partie fut retrouvée dans la possession de Joseph Banks et d'Ed. Smith. De retour dans sa patrie, il occupa en 1796 le poste de secrétaire d'ambassade à Londres, et fut nommé en 1812 professeur de matière médicale à Upsal. Il s'est fait connaître par divers écrits sur l'histoire naturelle, et par la publication de l'*autobiographie de Linné* (en allemand; Berlin, 1826). Ses ouvrages sont : 1° *De vegetabilibus Suecanis observationes et experimenta*; Upsal, 1785, in-4°; — 2° l'histoire botanique du *trifolium alpestre, medicum et pratense*, 1791, dans le tome I des *Transactions de la Société linnéenne de Londres*; — 3° Observations sur le genre *pausus*, et *description d'une nouvelle espèce d'insecte*, dans le t. IV des *Transact.* de la même Société; — 4° *De rosis Suecanis tentamen*; Upsal, 1804-1813, in-4°. De 1804 à 1817, il publia à Upsal divers travaux sur les plantes de la Guinée (*Remedia Guineensia; genera plantarum Guineensium revisa et aucta; stirpium in Guinea medicinalium species novæ*). Afzelius légua son herbier à l'université d'Upsal. On a dénommé, en son honneur, plusieurs plantes et insectes, *afzelia africana* (arbre de la Sénégambie), *amomum Afzelii, rosa Afzelii, calympares Afzelii* (espèce de mousse), *phalæna tortix afzeliana* (papillon nocturne) et *mylabris Afzelii*). — Deux de ses frères se sont distingués : l'un (*Jean Afzelius*, né en 1753, mort le 20 mai 1837) comme professeur de chimie à l'université d'Upsal; l'autre (*Pehr d'Afzelius*, né en 1760, mort le 2 décembre 1839) comme médecin praticien. F. H.

Bischoff, *Lehrbuch der Botanik*. — *Mém. de l'Acad. de Stockholm*, année 1837.

*AFZELIUS (*Arvid-Auguste*), littérateur suédois, né le 6 mai 1785. Il est, depuis 1821, pasteur à Enkœping, et s'occupe particulièrement de l'histoire et de la littérature nationale. Il a publié, de concert avec Geiger, les chansons populaires de la Suède, sous le titre de *Svenske Folkvisor*, 3 vol. in-8°, avec les anciennes mélodies; et il a traduit en suédois les traditions mythologiques scandinaves : *Sämunder Edda* et *Herwara-Saga*. Il travaille à une histoire de la Suède, fondée sur les traditions populaires : *Svenska Folket, Sagohäfder*; Stockholm, 1839-1843, cinq fascicules.

Conversations-Lexicon.

AGA-MEHMED ou **MOHAMMED**. *Voy.* AGHA-MOHAMMED.

AGAMEMNON, roi de Mycènes, et d'Argos, fils de Plisthène, petit-fils ou neveu d'Atrée, et frère de Ménélas et d'Anaxibie, fut assassiné 1183 ans avant J.-C. Sa mère, d'après les uns, s'appelait Ériphyle; d'après les autres, Airope. Homère, en désignant les deux frères du nom d'Atrides, a fait supposer généralement qu'ils étaient fils d'Atrée. Une destinée ennemie poursuivit impitoyablement cette race depuis Tantale, leur aïeul, jusqu'à Agamemnon et ses enfants. Agamemnon régnait sur Mycènes, et son empire s'étendait sur une partie de l'Achaïe, sur l'Argolide et sur les îles voisines. Son épouse Clytemnestre lui avait donné Iphigénie, Électre, Chrysothémis et Oreste, lorsque éclata la guerre de Troie, dont il fut un des instigateurs, et dont sa puissance et son autorité lui firent confier la conduite. Il arma lui seul cent vaisseaux, et en céda soixante aux Arcadiens. L'armée se rassembla en Aulide. Diane, en arrêtant les vents, retarda le départ de la flotte jusqu'à ce qu'Agamemnon résolût de sacrifier sa fille Iphigénie, pour rendre favorable à l'expédition qu'il commandait la déesse, qui avait d'abord demandé ce sacrifice, et qui ensuite sauva elle-même Iphigénie.

Les Grecs arrivèrent devant Troie; Agamemnon soutint avec éclat la supériorité de son rang parmi les autres chefs de l'armée grecque, pendant les longues années du siége de la ville de Priam, et durant les combats multipliés dont la fortune fut tour à tour si changeante. Il provoquait les plus braves guerriers, et s'exposait courageusement à tous les dangers. Dans les conseils, il parlait avec prudence et dignité. Ses démêlés avec Achille ont été immortalisés par Homère. Après une absence de dix ans et la prise de Troie, il rentra dans ses foyers, où la trahison de sa femme lui fit trouver la mort. Égisthe, fils de Thyeste, à qui, à son départ, il avait confié le soin de sa famille, le surprit pendant son repos, et l'égorgea. Ainsi le raconte Homère; mais, d'après d'autres témoignages, Clytemnestre elle-même l'égorgea dans son bain, après l'avoir traîtreusement enveloppé dans une chemise qu'elle avait jetée sur lui. Les uns attribuent cet assassinat à ses liaisons coupables avec Égisthe; d'autres, à sa jalousie contre Cassandre.

Les combats intérieurs entre l'ambition et la tendresse paternelle d'Agamemnon, ses derniers malheurs et sa fin déplorable, ont excité la verve des poëtes dramatiques modernes, après avoir été l'objet des poétiques récits de l'immortel chantre d'Ilion et des admirables productions des grands tragiques athéniens. L'*Iphigénie en Aulide*, de Racine, a transmis à l'admiration des siècles la peinture fidèle du roi des Grecs. Le triste sort d'Agamemnon, rentrant dans ses foyers et tombant dans les embûches d'Égisthe et de Clytemnestre, a donné lieu à la meilleure tragédie de Lemercier. La peinture s'est aussi emparée de ce sujet : on connait le tableau de Guérin, dans lequel Égisthe guide son amante vers le lit où repose Agamemnon, et lui montre l'usage qu'elle doit faire de son poignard. [*Enc. des g. du m.*]

Homère, Thucydide, Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Eusèbe, Pausanias, Ovide, Apollodore. — Eschyle, *Agamemnon*. — Euripide, *Iphigenia in Aulide*. — Sophocle, *Electra*.

AGANDURU (*Roderic-Maurice*), missionnaire espagnol, vécut à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Son zèle religieux le porta à convertir les habitants de l'île de Luçon et les Japonais. En 1640, il fut envoyé à Rome par les religieux de son ordre (augustins déchaussés), pour rendre compte au pape Urbain VIII des résultats de sa mission. Aganduru a laissé une *Histoire des conversions faites au Japon et aux Philippines*, Rome, 1645, et une *Histoire générale des îles Moluques et Philippines*, 2 vol.

Nicolas Antonio, *Bibl. Hispania Nova*. — *Epitome de Bibliotheca oriental y occidental*; Madrid, 1639.

***AGAPET**, évêque de l'île de Rhodes, l'an 457. On a de lui, dans le tome IV des *Conciles* du P. Labbé, une lettre adressée à l'empereur Léon l'Ancien, quand celui-ci fut appelé à succéder à Marcien sur le trône d'Orient. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGAPET ou **AGAPIT**, pape, fils du prêtre Gordien, fut élu le 3 juin 535, et mourut le 22 avril 536. Il fit le voyage de Constantinople par ordre de Théodat, roi des Goths, pour détourner l'empereur de porter la guerre en Italie; il refusa de voir le patriarche Anthyme, transféré de Trébisonde à Constantinople par le crédit de l'impératrice Théodora, parce qu'il était opposé comme elle au concile de Chalcédoine, et il parvint à le faire déposer. Agapit présenta ensuite à Justinien la requête de quatre-vingt-douze évêques, tendant à lui faire connaître les maux que les hérétiques causaient dans l'Église, et surtout en Orient. Mais il ne put le détourner de porter la guerre en Italie. Il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta promptement, au moment de retourner à Rome.

Art de vérifier les dates. — Basnage, *Annal. polit. eccles.*, t. c. III, 718 et suiv. — Semler, *Histoire ecclés.*, *sixième siècle*, c. V. — Galland, *Biblioth. pat.*, t. XII, p. 155. — Anastase, Nicéphore, l. XVII, c. IX.

AGAPET ou **AGAPIT II**, pape, Romain de naissance, élu entre le 5 et le 14 mars de l'an 946, mort vers la fin de 955 ou au commencement de 956. Il envoya à Othon, roi de Germanie, un légat qui fit assembler un concile à Ingelheim, où fut déposé Hugues du siége de Reims, et où l'on jugea les différends entre Hugues, comte de Paris, et Louis d'Outre-mer. Il eut pour successeur Jean XII.

Fleury, *Hist. eccles.*, l. LV, c. XXXIV et suiv. — Semler, *Hist. ecclés.*, sec. X, cap. II. — Léon d'Ostie, Flodoard, Baronius.

AGAPET (Ἀγαπητός), moraliste grec, diacre de la métropole de Constantinople, vivait sous le

règne de l'empereur Justinien, auquel il dédia, en 527, ou ouvrage intitulé : Ἔκθεσις κεφαλαίων, παραινετικῶν, ou Σχέδη βασιλική; c'est une espèce de *miroir des princes*, qui renferme de sages maximes de morale, de religion et de politique. Cet ouvrage, très-apprécié de son temps, fut imprimé pour la première fois à Venise par Zaccharie Calliergi; 1509, in-8°; Banduri le réimprima, plus correctement, dans l'*Imperium Orientale;* Paris, 1711, 2 vol. in-fol.; on le trouve aussi dans la *Biblioth. Veterum Patrum* de Galand; Venise, 1776, t. II, p. 225. La dernière édition parut à Leipzig, 1733, in-8°, (texte grec et version latine). Il en existe une traduction française que Louis XIII fit dans sa jeunesse; Paris, 1612, in-12. On cite aussi plusieurs traductions anglaises; entre autres, celle qui fut imprimée en 1550, à Londres, par Thomas Berthelet.

Baronius, *Annales an.*, 527. — Lemire, *Bibliothèque ecclésiastique.* — Fabricius, *Biblioth. græca*, VIII, 36. — Smith, *Dictionary of greek and roman Biography.*

*AGAPIUS, moine grec de l'île de Crète, dans le dix-septième siècle. On a de lui un traité intitulé *le Salut des Pécheurs*, d'après lequel il enseigna le dogme de la transsubstantiation. Ce livre fut imprimé en grec moderne, à Venise, en 1640 et 1664. On lui doit encore un *Traité sur l'art de planter et de greffer*, réimprimé en 1745, in-8°, en grec vulgaire. Du Cange cite souvent cet écrit dans son Glossaire.

Arnauld, *De la Perpetuité.* — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 396; X, 182; VIII, 28, etc.

AGAR, jeune Égyptienne qu'Abraham et Sara ramenèrent de Memphis, où la famine les avait contraints de chercher un asile. Dieu avait promis au vieux patriarche une postérité aussi nombreuses que les sables de la mer; mais la longue stérilité de Sara semblait le démentir, et attristait Abraham, qui déjà comptait quatre-vingt-six années. Alors Sara sut se résigner au plus grand sacrifice : Agar était jeune et belle; elle-même la conduisit vers Abraham, vainquit ses scrupules, et la plaça dans son lit. Ismaël fut le fruit de cette union (1910 avant J.-C.). La servante féconde eût vécu paisiblement sous le même toit que sa maîtresse stérile; mais Sara devint mère par un miracle, et ne put supporter ni rivale pour elle, ni cohéritier pour son fils. Elle usa de tout son ascendant sur Abraham : Agar fut renvoyée avec Ismaël, et n'obtint par pitié qu'un morceau de pain et une outre pleine d'eau. Elle erra longtemps, dit la Genèse, dans le désert de Bersabée, et y serait morte avec son fils sur le sable, de fatigue et de besoin, si un ange ne l'eût secourue. Touché de son amour maternel, cet ange ne l'abandonna point et la consola. Ismaël grandit sous les yeux d'Agar; et celle-ci, plus heureuse encore que Sara, fut la mère d'une famille puissante, qui devait un jour produire Mahomet, et prévaloir sur la race d'Isaac et de Jacob. [*Enc. des g. du m.*]

Genèse, 16 et 21. — Josèphe, liv. Ier, *Antiq. judaïques*, chap. XI et XII. — Usser, *Annales.*

AGAR. *Voy.* MOSBOURG.

*AGAR (*Pedro*), capitaine de frégate espagnol, mort vers 1840. Il était natif d'Amérique, et l'un des trois membres composant la première régence nommée en 1808, par les cortès, pour gouverner l'Espagne après l'abdication forcée de Charles IV. On avait jugé utile d'appeler un naturel des colonies espagnoles du nouveau monde à ce conseil souverain, dont les autres membres étaient D. Francisco Cisgar, aussi capitaine de frégate, et le général Blake. Lorsque les cortès, attribuant à l'inhabileté de ce triumvirat les désastres qu'essuya l'armée patriote, résolurent de recomposer la régence et de la confier à cinq membres, Agar cessa d'en faire partie, et ne conserva qu'un siége au conseil d'État; mais on ne tarda pas à revenir au mode indiqué dans la constitution pour la composition de ce haut conseil exécutif, et Agar y fut rappelé. Sa conduite n'avait jamais cessé d'être prudente et mesurée; il s'était concilié l'estime générale par ses talents et ses vertus. Ce ne fut pas un titre suffisant pour le mettre à l'abri des persécutions qui atteignirent, en 1814, les membres et les partisans du gouvernement patriote auquel le roi devait la conservation de son trône. Après une longue détention, il fut relégué à Betanzos, dans la Galice : c'est dans cette retraite que vinrent le chercher les événements de 1820, pour le replacer au timon des affaires. La junte instituée à la Corogne fit partir, avec la députation chargée par elle d'offrir à ce grand citoyen le titre de son président, une garde d'honneur, qui l'escorta dans sa marche triomphale jusqu'à cette ville. Agar ne resta pas au-dessous de ce qu'on pouvait attendre d'un homme si justement honoré; et bientôt, par son concours, la tranquillité fut rétablie. Dès que le roi eut juré la constitution (9 juillet 1820), Agar résigna son autorité : il conserva le titre de conseiller d'État; mais le changement qui survint en 1823 ne lui permit pas d'en remplir longtemps les fonctions. Depuis, il n'a plus figuré sur la scène politique. [*Enc des g. du m.*]

*AGAR (*Antoine*), orfévre et antiquaire, vivait à Arles vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à la recherche des médailles, des figures et des meubles de l'antiquité; il en recueillit un grand nombre dans le territoire de la ville d'Arles, et en dressa le catalogue, qu'il termina le 14 novembre 1609. Deux ans après il le fit imprimer, sous ce titre : *Discours et Roole des médailles et autres antiquitez, tant en pierreries, graveures, qu'en relief...... recueillies et à présent rangées dans le cabinet du sieur Antoine Agard, maistres orfevre et antiquaire de la ville d'Arles en Provence;* Paris, 1611. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGARD (*Arthur*), ou plutôt AGARDE (1),

(1) AGARDE est l'orthographe adoptée par le BIOGRA-

célèbre théologien et antiquaire anglais, né vers 1540 à Foston dans le Derbyshire, mort à Londres le 21 août 1615. Il se destina d'abord au barreau, et fut nommé, en 1570, greffier archiviste de l'échiquier. Dès ce moment, il paraît s'être occupé d'histoire et d'antiquités, et il fit de tels progrès dans cette étude, que Camden, dans le *Journal des événements du règne de Jacques Ier*, l'appelle *antiquarius insignis*. Agarde était membre de la société des antiquaires, qui s'était formée sous la reine Élisabeth, et fournit à cette société savante un grand nombre de mémoires qui furent publiés longtemps après la mort de l'auteur par Hearn dans le recueil intitulé : *Collection of curious discourses, written by eminent antiquaries, upon several heads in English antiquities*; Oxford, 1720, in-4°. C'est là que se trouvent les principaux titres littéraires d'Agard. Il y traite un assez grand nombre de questions touchant les mœurs et l'organisation de l'Angleterre au moyen-âge; mais il ne les résout pas toujours heureusement, quoiqu'il fasse preuve d'une érudition étendue. Ses notes sur le *Domesday Book* (*Tractatus de usu et obscurioribus verbis libri de Domesday*) dans la bibliothèque Cottonienne, sont de peu de valeur. Un petit écrit de lui, relatif aux archives de la Chapter-House à Westminster, a été publié à Londres en 1836, dans le recueil intitulé : *The antient Kalendars and inventories of the Treasury of his Majesty's Exchequer*.

Agarde était lié d'amitié avec Robert Cotton auquel il légua, par testament, tous ses manuscrits, qui cependant n'ont pas été indiqués dans le catalogue imprimé de la bibliothèque Cottonienne, déposée à Oxford. Il a été enseveli à l'abbaye de Westminster, et un petit monument fut élevé à sa mémoire, avec une inscription, aujourd'hui effacée, où se lisait le nom de sa femme Marguerite, fille de George Butler de Sharnbrook.

Hearne, *Curious Discourses*, II, 421. — Camden, *Annalium Apparatus*, p. 13. — *Antiquities of St. Peter's Westminster*, II, 421. — Catalogue de la Bibl. Cott., 1837. — *Biographical Dictionary*.

* **AGARDH** (*Charles-Adolphe*), professeur de botanique et d'économie rurale à Lund en Suède, depuis 1834 évêque protestant de Carlstadt, est né le 23 janvier 1785 à Bostad, bourg de Scanie, où son père était négociant. Il fit, en 1799, ses études à l'université de Lund, où il devint, en 1807, professeur de mathématiques. Mais ses études favorites étaient l'histoire naturelle, et particulièrement les végétaux cryptogames, sur lesquels Dillwyn, Vaucher, Furner, Lamouroux, venaient de publier des recherches remarquables. Peu d'auteurs ont produit autant de mémoires scientifiques que M. Agardh. Il est à regretter que la plupart de ses travaux ne se trouvent pas dans la librairie : ce sont des dissertations qui font partie de divers recueils académiques, et que l'auteur a fait tirer à part pour ses amis. La métamorphose des algues (*Métamorphosis algarum*) est un ouvrage dans lequel M. Agardh a émis des idées nouvelles sur la transformation mutuelle des êtres organiques les plus simples, et par conséquent les plus voisins à la fois des végétaux et des animaux. Les autres travaux de M. Agardh ont pour titre : *Dispositio algarum Scandinaviæ*, d'après le système de Linné; *Synopsis algarum Scandinaviæ* (Lund, 1817); *Species algarum* (t. I, et II, Lund, 1820-1828); *Icones algarum* (Lund, 1820-1823); *Systema algarum* (Lund, 1824). Dans ce dernier ouvrage, vraiment classique sur cette matière, l'auteur à réuni à ses observations celles de ses prédécesseurs, et notamment celles du botaniste danois Lyngbye. A ces ouvrages il faut encore ajouter : *Icones algarum europæarum* (4 liv.; Leipzig, 1828-1835); *Essai de réduire la physiologie végétale à des principes fondamentaux* (Lund, 1828); *Essai sur le développement intérieur des plantes* (Lund, 1829); *Lärobok i botaniken* (Manuel de Botanique), 2 vol., Malmoe, 1830-1831, dont le 1er vol. fut traduit en allemand sous le titre : *Organographie der Pflanzen*, par L. de Meyer (Copenhague, 1831), et le 2e, sous le titre : *Allgemeine Biologie der Pflanzen*, per Crepelin (Greifswalde, 1832). Il a aussi publié une vie de Linné, et plusieurs articles sur les mathématiques, la théologie et l'économie politique. En 1817, 1823, 1824 et en 1839-1840, il fut nommé député de son district, et se fit remarquer par ses idées libérales. M. Agardh a parcouru l'Europe à trois reprises différentes. — Son fils, *Jacques-George Agardh*, paraît suivre dignement les traces de son père; il a déjà publié : *Synopsis generis Lupini*, Lund, 1835, et *Recensio specierum generis Pteridis*; ibid., 1839.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

AGASIAS, sculpteur d'Éphèse, est l'auteur de la belle statue antique, nommée *le Gladiateur Borghèse* ou *Gladiateur combattant*. Ce chef-d'œuvre antique fut découvert, au commencement du dix-septième siècle, à Antium, dans les mêmes ruines où, un siècle auparavant, on avait trouvé l'Apollon du Belvédère. « Le Gladiateur, dit Winckelmann, est un assemblage des beautés mâles de la nature dans un âge parfait, sans aucune addition de l'imagination. »

AGASICLÈS ou **HEGÉSICLÈS**, roi de Lacédémone vers l'an 580 avant J.-C. On cite de lui la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait comment un roi pouvait vivre tranquille : « C'est en traitant ses sujets comme un père traite ses enfants. »

Pausanias, *in Lacon.* — Plutarque, *Apophthegmes laconiens*, c. IV, 8.

* **AGASSIZ** (*Louis*), naturaliste suisse, naquit en 1807 à Orbe (canton de Vaud), où son père était pasteur protestant. Il étudia les sciences médicales à Zurich, à Heidelberg et à Munich. En 1826, il fut chargé par Martius de la descrip-

PHICAL DICTIONARY, (*Of the Society for the diffusion of useful Knowledge*).

tion des cent seize espèces de poissons que Spix avait rapportés du Brésil. Ce travail parut sous le titre : *Pisces, etc., quos collegit et pinguendos curavit Spix, descripsit A.*, Munich, 1829 à 1831, in-fol., avec 91 planches lithographiées. Cet ouvrage, où l'auteur fait pour la première fois valoir ses idées sur les classifications ichthyologiques, fut suivi de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale*, annoncée dès 1831, et publiée en 1839 par livraisons, dont la première comprend les *salmonés* (truites) (Neufchâtel, 1839, texte allemand, français et anglais, avec 34 planches); la deuxième contient l'*embryologie des salmonés*, par C. Vogt (1 vol. de texte et 14 planches); et la troisième, l'*Anatomie des salmonés*, par Agassiz et Vogt (1 vol. de texte et 14 planches), dans le tome III des *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Neufchâtel*, 1845. La suite de cet ouvrage fut interrompue par les *Recherches sur les poissons fossiles* (14 livraisons, in-fol., Neufchâtel, 1832 à 1842, avec 311 planches lithographiées), résultat de l'examen de plusieurs collections importantes, particulièrement de celles du Muséum d'histoire naturelle à Paris. Nommé professeur de zoologie à Neufchâtel, M. Agassiz s'adjoignit comme collaborateurs deux jeunes savants, MM. E. Desor et Charles Vogt, et avec leur concours il termina, en 1842, son ouvrage sur les *poissons fossiles*. Il séjourna ensuite quelque temps en France et en Angleterre; enfin, en 1846, il partit pour les États-Unis, où il obtint une place de professeur à New-Cambridge, près de Boston. Il y continue ses travaux paléontologiques.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° *Description des échinodermes fossiles de la Suisse*; Neufchâtel, 1839 à 1842, 3 livr. avec 35 planches lith.; — 2° *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles*; ibid., 1838 à 1842, 4 livr. avec 62 planches lithogr. : la troisième livraison, comprenant les genres *galerites* et *dysaster*, est de Desor, et la quatrième (anatomie de l'échinoderme), du professeur Valentin, à Berne; — 3° *Études critiques sur les mollusques fossiles*; Neufchâtel, 1840, 1 livr. avec 11 planches lithogr., — 4° *Sur les poissons fossiles du vieux grès rouge du Devonshire*; Neufchâtel et Soleure, texte in-4°, avec 42 planches in-fol.; — 5° *Études sur les glaciers*; Neufchâtel, 1840, avec 32 pl. lithogr., in-fol.; ibid., en allemand, 1841. Cet ouvrage capital, qui fait le plus grand honneur à l'esprit d'observation de M. Agassiz, renferme des idées tout à fait neuves sur la formation, le développement, la marche et l'action des glaciers. Il fut suivi d'un travail plus détaillé, sous le titre : *Système glaciaire, ou recherches sur les glaciers, par L. Agassiz, A. Guyot et E. Desor*; Paris, 1847, avec atlas. — M. Agassiz est un des naturalistes les plus zélés pour la science. F. H.

AGATHANGELUS, historien d'Arménie, secrétaire de Tiridate, premier roi chrétien de ce pays, florissait vers l'an 320. Moyse de Khorène, et d'autres écrivains arméniens, en parlent avec beaucoup d'éloge; ils louent surtout la pureté de son style. Nous avons de lui une *Histoire de l'introduction du christianisme en Arménie*, avec la vie du roi Tiridate : on trouve dans cet ouvrage de grands détails sur l'ancienne religion des Arméniens; il a été traduit en grec. Le texte fut imprimé à Constantinople, 1709, vol. in-4° de 428 pages.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, X, p. 232, XI, 544.

AGATHARCHIDES (Ἀγαθαρχίδης) ou **AGATHARCHUS** (Ἀγάθαρχος), historien et géographe grec, natif de Cnide, vivait plus de cent ans avant J. C. Il fut élevé par un nommé Cinnæus, et suivit, d'après Strabon, l'école péripatéticienne. Il remplit quelque temps l'emploi de secrétaire et de lecteur auprès de Lembus, qui, au rapport de Suidas, vivait sous le règne de Ptolémée Philométor, mort en 146 avant J.-C. Il fut ensuite, (comme il nous l'apprend lui-même dans son livre sur la mer Érythrée), gouverneur de l'un des deux fils du roi d'Égypte, qui était sans doute Ptolémée Physcon. Selon Dodwell, l'élève d'Agatharchide était le plus jeune de ces deux princes, Alexandre, qui monta sur le trône en 107; tandis que, suivant Wesseling et Clinton, c'était l'aîné, ou Soter II, qui devint roi, en 117 avant J.-C.

Voici la liste des écrits d'Agatharchides, donnée par Photius : un ouvrage, en 10 livres, *sur l'Asie*, — un autre ouvrage, en 49 livres, *sur l'Europe*; — un Traité géographique, en 5 livres, *sur la mer Érythrée* (golfe Arabique); — un Traité, en 5 livres, sur les Troglodytes; — un abrégé de la Λύδη d'Antimaque; — une compilation des auteurs qui ont écrit Περὶ τῆς συναγωγῆς θαυμασίων ἀνέμων; — un ouvrage historique, cité par Athénée, et un livre sur l'intervention des amis. Photius, Athénée et surtout Diodore ont donné des fragments de ses ouvrages perdus. Ces fragments sont réunis dans les *Geogr. minores* de Hudson. Dans le *Traité sur la mer Érythrée*, l'auteur, qui paraît avoir su l'éthiopien, donne des détails curieux sur les Sabéens, sur les Ichthyophages, sur la chasse aux éléphants, sur le rhinocéros, sur le caméléopard (giraffe), et sur l'exploitation des mines d'or. On y trouve aussi la première description du ver de Guinée (*Filaria Medinensis*); ce fragment a été conservé par Plutarque (*Sympos.*, VIII, 9). Agatharchides paraît aussi avoir le premier fait connaître la vraie cause des inondations périodiques du Nil. Il avait écrit en dialecte attique; son style était correct, et rappelait celui de Thucydide, son modèle.

Agatharchides de Samos, cité par Plutarque comme l'auteur d'un ouvrage sur la Perse et sur les Pierres, paraît être différent du nôtre : selon Fabricius, il s'appelait Agathyrsides. H.

Strabon. — Diodore. — Photius. — Dodwell, dans Hudson, *Georg. Min.* — Clinton, *Fast. Hellen.* — Ch. Müller, *Fragm. hist. Græc. et Geogr. Minores*, coll. Didot.

AGATHARQUE (Ἀγάθαρχος), peintre de Samos,

fils d'Eudémus, vivait vers 480 avant J.-C. Il appliqua la perspective aux décorations théâtrales. Ce fut, dit-on, le poëte Eschyle qui l'engagea à travailler pour la scène. Argatharque exposa, dans un savant commentaire, les principes de son art.

Un autre peintre du même nom fut contemporain d'Alcibiade.

Plutarque, dans *Périclès et Alcibiade*. — Vitruve, *De architectura, Præf.*, lib. VII, p. 698, édit. Bentley. — Andocides, *Orat. in Alcib.*, c. VII.

AGATHE (*sainte*), vierge de Palerme, mourut en prison le 5 février 251, après avoir souffert divers tourments pour n'avoir pas voulu se livrer à Quintianus, gouverneur de Sicile. Les habitants de Catane l'invoquent particulièrement dans les éruptions du mont Etna. Il existe deux panégyriques de sainte Agathe : l'un, écrit au septième siècle par saint Adelme d'Angleterre; l'autre, au neuvième siècle, par saint Methodius, patriarche de Constantinople.

Thomas Fasèle, *Histoire de Sicile.* — Les Bollandistes. — Tillemont, t. III.

AGATHÉMÈRE ('Αγαθήμερος), géographe grec, vivait probablement dans la seconde moitié du deuxième ou au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne; car il parle du mur qui fut construit, sous le règne de Septime Sévère (mort en 211 de J.-C.), et qui traversait le nord de la Grande-Bretagne. Il nous reste de lui un abrégé de géographie, intitulé 'Υποτύπωσις τῆς γεωγραφίας ἐν ἐπιτομῇ, dédié à Philon son disciple, et divisé en deux livres. Cet opuscule est tiré en grande partie de Claude Ptolémée et de Strabon. On y trouve cependant quelques renseignements que l'on chercherait en vain ailleurs. Ce petit ouvrage a été publié séparément par Sam. Tennulius, sous le titre : *Agathemeris compendiariæ geographiæ expositionum libri II, græce, cum interpretatione latina et notis;* Amsterdam, in-8°, 1671, d'après le manuscrit de Jean-Jacques Chiflet. Il se trouve aussi avec les remarques de Gronovius et la traduction latine de Tennulius, dans le recueil des géographes anciens de Jac. Gronovius; Leyde, 1697 et 1700, in-4°, et dans la *Geographi minores* d'Hudson, vol. II.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, p. 618.

AGATHIAS ('Αγαθίας), écrivain byzantin, surnommé *le Scolastique*, natif de Myrine dans l'Asie Mineure, vivait vers le commencement du sixième siècle. Il étudia à Alexandrie, exerça la profession d'avocat à Smyrne, et vint en 554 à Constantinople, où il se fit connaître comme poëte et comme historien. Les fragments de sa poésie et épigrammes se trouvent dans le troisième volume des *Analecta* de Brunck et dans le t. IV de l'*Anthologia græca* de Jacobs. Sa collection ou Κύκλος des poëtes des six premiers siècles de notre ère ne nous est pas parvenue. Mais nous avons complète son *Histoire du règne de Justinien* (Περὶ τῆς Ἰουστινιανοῦ βασιλείας), en cinq livres (depuis l'an 532 jusqu'en 559) : elle commence à la vingt-sixième année de ce règne, où finit l'histoire de Procope, et s'étend jusqu'à l'époque de la fuite de Khosroës le Jeune chez les Romains, et de son rétablissement par Mauritius. Cette histoire fait partie de la collection dite *Byzantine*. On l'a séparément, sous le titre *Agathiæ scolastici de rebus gestis imper. Justiniani*, lib. V, gr. et lat., *cum interp. et notis Bonav. Vulcanii ;* Leyde, 1594, in-fol.; et Paris, 1670, in-fol. La meilleure édition est celle de Niebuhr; Bonn, 1828, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par le président Cousin. Le style d'Agathias est incorrect et ampoulé.

Suidas, *in Agathia*. — Vossius, *Histoire grecque*, l. II, c. 22. — La Mothe le Vayer, *Jug. des hist.* — Niebuhr, *De vita Agathiæ*, en tête de l'édition de Bonn.

***AGATHINUS** ('Αγαθῖνος), médecin, vivait vers la fin du premier siècle de J.-C. Galien, Cælius Aurelianus et Aëtius en font mention. Il était natif de Sparte, et l'élève d'Athénée, le fondateur de la secte des pneumatistes. Cependant il n'adopta pas les doctrines de son maître, et fonda lui-même une sorte d'école éclectique, la secte des épisynthétiques. Cependant les fragments d'Agathinus, conservés par Galien, Oribase, Aëtius, etc., et qui traitent de l'ellébore, du pouls, etc., sont conçus selon les principes de la secte pneumatique; et, au rapport de Suidas, il a enseigné les mêmes principes à Archigène, qui exerçait la médecine à Rome sous l'empire de Trajan.

Fabricius, *Bibl. Græca*, t. XIII. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. II. — G. Kühn, *Additam. ad Elenchum med. vet. a Fabricio exhibit.* — Oribase, éd. de M. Daremberg.

AGATHOCLE ('Αγαθοκλῆς), tyran de Sicile, né à Rhegium vers 361 avant J.-C., mort en 289. Voici un de ces grands hommes qui, suivant le mot de Solon, sont la perte d'un État ; leur politique astucieuse et cruelle, violant toutes les lois de la morale, contribue à pervertir le genre humain. Agathocle était fils de Carcinus, potier de terre (*figulus*), qui, exilé de sa patrie, était venu s'établir à Thermes en Sicile, ville soumise aux Carthaginois. Il devint orphelin de bonne heure, et continua, pour vivre, le métier de son père. Un jour il fut aperçu par Damas, riche général syracusain, qui se l'attacha, et lui fit donner une éducation soignée. Agathocle embrassa le métier des armes, et se distingua par son courage autant que par sa beauté physique. Peu de temps après, son protecteur lui confia le commandement d'un corps de mille hommes dans une expédition contre Agrigente. Damas mourut, et Agathocle ayant épousé sa veuve, devint le plus riche habitant de Syracuse. Mais, par suite de son opposition à Sosistrate, qui venait de se proclamer souverain ou tyran, Agathocle fut contraint de s'enfuir en Italie. Là il se mit à la tête des mécontents réfugiés à Crotone et à Tarente, et se porta au secours des Rhégiens, qui étaient en guerre avec le tyran. Quelque temps après, les Syracusains le rappelèrent, et le nommèrent leur chef contre Sosistrate, dont ils venaient de secouer

le joug, mais qui, appuyé des Carthaginois, les menaçait de nouveau. Agathocle, par sa bravoure et son habileté, les sauva du danger.

Les Syracusains, se défiant de ce nouveau chef, nommèrent au commandement de leurs troupes Acestoride le Corinthien, qui n'imagine rien de mieux que de faire assassiner Agathocle. Ce dernier évita le danger en envoyant, à l'endroit où les émissaires d'Acestoride devaient le surprendre, un domestique qui lui ressemblait, et qui fut tué à sa place. Personne ne doutait de sa mort, lorsque tout à coup il reparut devant Syracuse avec une armée formidable. On lui promit son rappel et la restitution de ses biens, ce qui l'engagea à licencier ses troupes. Conduit dans le temple de Cérès, il jura solennellement, devant les citoyens assemblés, qu'il n'entreprendrait jamais rien contre le gouvernement démocratique. « Il feignit, dit Diodore, d'être partisan zélé de la démocratie; et, affichant dans ses discours des sentiments populaires, il fut nommé chef de l'armée et gardien de la paix, jusqu'à ce que la concorde fût parfaitement rétablie entre ceux qui avaient été rappelés à Syracuse; car il existait alors des factions nombreuses, qui toutes se faisaient la guerre entre elles. Le conseil des six cents, voulant établir le gouvernement oligarchique, faisait la plus vive opposition aux partisans d'Agathocle. Les citoyens les plus riches et les plus illustres étaient membres de cette assemblée politique (1). »

Agathocle offrit au peuple de le protéger contre le conseil des six cents; le peuple, à son tour, le fit nommer général en chef de l'armée qu'on venait de lever contre la ville d'Erbita, qui s'était soustraite à la domination des Syracusains. Le moment était venu de s'emparer du pouvoir suprême.

« Sous le prétexte de l'expédition contre Erbita, Agathocle fit, ajoute Diodore, enrégimenter les Morgantins, les habitants d'autres villes de l'intérieur, et tous ceux qui avaient antérieurement servi sous ses ordres contre les Carthaginois. Tous ces hommes lui étaient dévoués, en raison des nombreux bienfaits qu'il leur avait accordés pendant leur service militaire; ils s'étaient d'ailleurs toujours montrés ennemis de la faction oligarchique des six cents, et n'obéissaient que forcément au peuple, qu'ils haïssaient. Leur nombre s'élevait à trois mille, disposés au renversement de la démocratie. A ce nombre il ajouta tous ceux qui, en raison de leur pauvreté, étaient jaloux des citoyens les plus influents de Syracuse. Tout étant ainsi disposé, Agathocle ordonna à ses soldats de se réunir, à la pointe du jour, au Timoléontium. Il invita également à ce rendez-vous Pisarque et Déclès, réputés les chefs du conseil des six cents, pour délibérer avec eux sur les affaires de l'État. Ils s'y rendirent, accompagnés de quarante de leurs amis. Agathocle, feignant d'être l'objet d'un attentat, les fit tous arrêter; il les accusa devant les troupes, disant que les six cents avaient voulu le traîner au supplice, à cause de son affection pour le peuple, et il se mit à se lamenter sur son sort. Excitée par ses plaintes, la multitude demanda à grands cris qu'on exécutât les coupables sur-le-champ. Agathocle ordonna alors aux trompettes de donner le signal, et aux soldats de mettre à mort les coupables, de piller les biens des six cents et de leurs partisans. La ville fut aussitôt saccagée et plongée dans de grands malheurs. Les citoyens les plus considérables, ignorant le péril qui les menaçait, sortirent précipitamment de leurs maisons dans les rues, pour connaître la cause de ce tumulte. Les soldats, exaspérés par la colère, tuèrent ces citoyens inoffensifs, qui ignoraient encore le motif reel de ces troubles. Toutes les issues étaient occupées par les soldats. Les uns massacraient les habitants dans les rues, les autres dans les maisons. Beaucoup d'innocents périssaient ainsi, en demandant pourquoi on les tuait... Toute la ville offrit ainsi le spectacle d'horribles massacres et des excès les plus déplorables. D'anciennes haines se ranimaient; les uns brisaient les portes des vestibules, les autres montaient avec des échelles sur les toits des maisons, et se battaient contre les habitants qui faisaient de la résistance. Les temples mêmes n'offraient plus de sécurité à ceux qui y cherchaient un asile; la férocité l'emporta sur la piété. Et tous ces excès étaient commis en pleine paix; des Grecs déchiraient des Grecs (1) au sein de la patrie; des parents s'armaient contre des parents, sans respecter ni la nature ni les dieux. Toutes les portes de la ville ayant été fermées, plus de quatre mille citoyens, qui n'avaient d'autres torts que d'être plus influents que les autres, périrent ainsi. Ceux qui cherchaient à gagner les portes furent saisis; d'autres, se précipitant du haut des murailles, parvinrent à se sauver dans les villes voisines; quelques-uns, troublés par la frayeur, se jetèrent dans des précipices. Plus de six mille citoyens, expulsés de leur patrie, se réfugièrent pour la plupart à Agrigente, où ils obtinrent les soins convenables.

« Après que ces massacres eurent duré pendant deux jours, Agathocle rassembla les prisonniers, et fit relâcher Dinocrate, en considération d'une ancienne amitié. Quant aux autres, qu'il regardait comme ses ennemis déclarés, il les fit mettre à mort ou envoyer en exil. Il convoqua ensuite une assemblée générale, dans laquelle il accusa les six cents d'avoir favorisé l'oligarchie; et il ajouta que, la ville étant désormais purgée de ceux qui prétendaient à l'usurpation du pouvoir, le peuple avait recouvré son indépendance absolue (2). »

(1) Diodore de Sicile, t. IV, p. 8, de la trad. de M. Hoefer.

(1) On se rappelle que la Sicile et l'Italie inférieure portaient le nom de Grande-Grèce.

(2) Diodore, t. IV, p. 8 et suiv.

« Maintenant, dit-il, je vais rétablir le gouvernement populaire, et vivre en homme privé, sur le pied d'une parfaite égalité. » A ces mots, il jette sa chlamyde, revêt la tunique commune, et se confond dans la foule comme un simple citoyen. Mais il savait bien que le suprême pouvoir ne lui échapperait pas, parce que tous ceux qui auraient pu le lui disputer, et qui avaient le talent de régner, n'existaient plus. Il vit d'ailleurs que ceux qui, par ses ordres, avaient massacré et spolié leurs concitoyens, seraient obligés de le nommer leur chef pour rester impunis. Aussi, à peine eut-il fini sa harangue, que d'un commun accord tous lui offrirent le pouvoir suprême et une autorité sans bornes. Ces choses se passèrent dans la quatrième année de la cent quinzième olympiade (en 317 avant J.-C.).

Agathocle commença par régner avec modération. Il ordonna l'abolition des dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Par là il gagna l'affection du peuple, qui se vit ainsi l'égal du petit nombre des nobles échappés au carnage, et qu'Agathocle voulait affaiblir. Il écouta les plaintes du moindre de ses sujets, et jugea avec bonté et affabilité leurs différends, pour s'en faire aimer. Voulant se soumettre toute la Sicile, il projeta de s'emparer des autres villes de l'île. Son ardeur d'envahissement ne tarda pas à le mettre aux prises avec les Carthaginois, maîtres de Sélinonte, d'Héraclée, d'Himère, et de plusieurs autres places fortes de la Sicile. Mais après quelques tentatives de soulèvements, il fut battu par Amilcar à Himéra l'an 311 avant J.-C.

Après cet échec, Agathocle se renferma d'abord à Géla, puis à Syracuse, et se vit bientôt abandonné de tous ses alliés. Dans cette situation critique, il fit un effort suprême pour sauver son autorité et sa vie.

« Au moment où tout le monde s'imaginait le voir reculer devant la puissance des Carthaginois, Agathocle conçut le dessein de laisser Syracuse sous bonne garde, de faire des levées de troupes, et de passer avec une armée en Libye; car il se flattait qu'il trouverait Carthage plongée dans toutes les jouissances de la vie, fruits d'une longue paix, et qu'avec des soldats habitués aux fatigues de la guerre il viendrait facilement à bout d'une population incapable d'affronter les périls des combats; il espérait en même temps que les alliés libyens, gémissant depuis bien longtemps sous un joug pesant, saisiraient l'occasion de se soulever; en outre, ce qu'il y avait de plus important, il pensait qu'en apparaissant soudain, il lui serait facile de livrer au pillage un pays qui n'avait pas encore été ravagé par l'ennemi, et où les Carthaginois avaient accumulé toute sorte de richesses. Enfin, d'après ce plan, il devait délivrer sa patrie et toute la Sicile du joug des barbares, et transporter en Libye tout le théâtre de la guerre. C'est ce qui arriva en effet.

« Agathocle, sans communiquer ce plan à aucun de ses amis, confia à son frère Antandre le gouvernement de Syracuse, avec une forte garnison. En même temps il fit de grandes levées de troupes, et ordonna aux fantassins de se tenir sous les armes, et aux cavaliers de se munir, indépendamment d'une armure complète, de selles et de brides, afin qu'ils fussent prêts à monter les chevaux dont ils pourraient s'emparer; car, dans sa dernière défaite, la plus grande partie de l'infanterie avait péri, et presque tous les cavaliers étaient parvenus à se sauver; mais ils ne pouvaient pas emmener avec eux leurs chevaux en Libye. Agathocle songea alors au moyen d'empêcher les Syracusains de faire, après son départ, quelque tentative d'insurrection. Dans ce but, il rompit toutes les relations de famille; il sépara les frères de leurs frères, enleva aux pères leurs enfants, en laissant les uns dans la ville et emmenant les autres avec lui. Il était donc évident que si ceux qui restaient à Syracuse étaient mécontents du tyran, ils n'oseraient rien tenter, retenus par l'affection pour des fils ou des parents emmenés en Libye. Comme Agathocle avait besoin d'argent, il enleva aux tuteurs les biens des mineurs, alléguant qu'il administrerait mieux, et qu'à la majorité des enfants il en rendrait plus fidèlement compte. Il fit en outre des emprunts aux marchands, enleva des temples plusieurs riches offrandes, et se fit même livrer les bijoux des femmes. S'apercevant ensuite que les citoyens les plus opulents étaient mécontents de ces actes et mal disposés pour lui, il convoqua une assemblée, où il déplora sur un ton lamentable les revers qu'il venait d'essuyer, et les malheurs qui l'attendaient. « Pour moi, disait-il, habitué à tous les maux, je supporterai bien facilement les fatigues d'un siége; mais ce qui m'attendrit, c'est le sort des citoyens qui, renfermés dans leur île, seront exposés à tant de misères. » En prononçant ces paroles, il engagea les habitants à se sauver avec tous leurs biens, pour ne pas endurer les calamités qui les menaçaient. Les citoyens les plus riches et les plus hostiles au tyran se retirèrent ainsi de la ville; mais à peine en furent-ils sortis, qu'Agathocle envoya à leur poursuite un détachement de mercenaires, les fit tous égorger, et confisqua leurs biens. Ainsi, par ce seul crime, Agathocle se procura des richesses, et il purgea la ville de ses ennemis. Il donna ensuite la liberté à tous les esclaves en état de porter les armes.

« Tous les préparatifs terminés, Agathocle fit embarquer ses troupes sur soixante bâtiments, et attendit un moment favorable pour mettre à la voile. Comme il n'avait communiqué son projet à personne, quelques-uns conjecturaient qu'il méditait une expédition en Italie; d'autres, qu'il allait ravager le territoire de la Sicile, soumis à la domination des Carthagi-

nois; mais tous étaient d'accord pour désespérer du salut des hommes qui faisaient partie de cette expédition, et pour accuser de folie le tyran.

« Cependant la station navale des ennemis, qui se composait d'un très-grand nombre de trirèmes, força pendant quelques jours les troupes d'Agathocle à rester consignées sur leurs navires et à demeurer dans le port. Bientôt après, des bâtiments de transport, chargés de vivres, s'approchèrent de Syracuse: les Carthaginois en ayant été avertis vinrent avec toute leur flotte attaquer ces bâtiments. Agathocle, qui avait déjà désespéré de son entreprise, profita de ce moment pour sortir du port ainsi débloqué, et s'éloigna à force de rames. Les Carthaginois étaient près d'atteindre les bâtiments de transport, lorsqu'ils virent la flotte ennemie marcher à voiles déployées. Ils s'imaginèrent d'abord qu'Agathocle venait au secours des bâtiments de transport, et ils se rangèrent en ligne de bataille. Mais lorsqu'ils virent que la flotte ennemie continuait sa route en ligne droite, et qu'elle avait beaucoup d'avance sur eux, ils se portèrent à lui donner la chasse. Pendant que les deux flottes luttaient ainsi de vitesse, les navires de transport échappèrent inopinément au danger qui les menaçait, et ramenèrent beaucoup de vivres à Syracuse, qui commençait déjà à souffrir de la disette. Agathocle faillit tomber au pouvoir des Carthaginois; mais l'approche de la nuit lui apporta un moyen de salut inespéré. Le jour suivant, arriva une éclipse de soleil telle, que le jour semblait être changé en nuit, et que les astres se voyaient partout au ciel (15 août 310 avant J.-C.). Les troupes d'Agathocle, prenant ce phénomène pour un présage funeste de la Divinité, virent leurs inquiétudes pour l'avenir s'accroître de plus en plus.

« La flotte d'Agathocle était en mer depuis six jours et autant de nuits, lorsque, le septième jour au matin, ils eurent soudain en vue la flotte carthaginoise à peu de distance. Les deux flottes rivalisèrent d'efforts de rames. Les Carthaginois espéraient qu'une fois les vaisseaux d'Agathocle pris, ils soumettraient facilement Syracuse, et sauveraient leur patrie des dangers dont elle était menacée; les Grecs, de leur côté, redoutaient la vengeance à laquelle ils se voyaient exposés, ainsi que l'affreux esclavage de leurs parents laissés en Sicile. Cependant la côte de la Libye se montrait au loin; à cette vue, une nouvelle ardeur anima les équipages, et l'émulation fut portée à son comble; mais les barbares, faits depuis longtemps au métier de rameurs, marchèrent plus vite, et ne laissèrent que très-peu d'intervalle entre eux et les Grecs. Dans cette marche rapide, les deux flottes atteignirent presque en même temps le rivage. L'arrière-garde d'Agathocle ne se trouva qu'à une portée de trait de l'avant-garde des Carthaginois. Un combat s'engagea entre les archers et les frondeurs; mais il ne dura pas longtemps; car, comme les barbares avaient moins de bâtiments, Agathocle l'emporta par le nombre de ses soldats. Les Carthaginois se rembarquèrent donc sur leurs navires; et, la poupe en avant, ils se retirèrent hors de la portée des flèches. Agathocle acheva de débarquer son armée à l'endroit de la côte d'Afrique qu'on appelle *Latomies;* il y éleva un retranchement dont les deux bouts touchaient à la mer, et vint s'y embosser avec ses bâtiments.

« Après cette hardie tentative, Agathocle en fit une autre bien plus hardie encore. Il appela auprès de lui tous les chefs qu'il savait lui être dévoués; et, après avoir offert un sacrifice à Cérès et à Proserpine, il convoqua une assemblée générale de l'armée. Il s'avança vers la tribune, la tête ornée d'une couronne, vêtu d'un habillement splendide, et prononça un discours approprié à la circonstance. « Au moment, dit-« il, où nous étions poursuivis par les Carthagi-« nois, j'ai fait vœu à Cérès et à Proserpine, « déesses protectrices de la Sicile, de faire de tous « nos bâtiments des torches allumées en leur hon-« neur. Maintenant que nous sommes sauvés, je « dois remplir ce vœu. En échange de ces bâti-« ments, je promets de vous en donner un bien « plus grand nombre, si vous combattez vaillam-« ment; car les déesses nous annoncent par les « victimes une victoire complète. » Pendant qu'il prononçait ces paroles, un de ses serviteurs lui apporta une torche allumée : il s'en saisit, et, après en avoir fait remettre une à chaque triérarque, il adressa une invocation aux déesses; puis, s'avançant le premier vers le vaisseau commandant, il se plaça debout sur la poupe, et ordonna aux triérarques d'en faire autant de leur côté. Tous mirent alors le feu aux bâtiments; et pendant que la flamme s'élevait dans les airs, les trompettes sonnèrent la charge, l'armée poussa le cri de guerre, et tout le monde adressa aux déesses des prières, implorant un heureux retour. Agathocle avait pris cette mesure, d'abord pour enlever aux soldats tout moyen de fuite, et pour les forcer à chercher leur salut dans la victoire; ensuite pour avoir sous sa main toutes ses forces, et n'être point obligé de les diviser en en laissant une partie pour la défense des navires, qui autrement seraient tombés au pouvoir des Carthaginois (1). »

Ces derniers furent consternés : leur armée, quoique trois fois plus nombreuse que celle de l'ennemi, ne résista point au choc désespéré des treize mille hommes d'Agathocle. Cette poignée de braves n'était pas même suffisamment armée. « Quelques-uns, dit Diodore, n'avaient pas même de boucliers; pour y suppléer, Agathocle ordonna de distendre sur des baguettes les étuis des boucliers : ces étuis offraient au loin l'aspect de véritables boucliers. Cependant, voyant

(1) Diodore, t. IV, p. 114-118 de la trad. de M. Hoefer.

que ses soldats continuaient à s'effrayer des forces des barbares, si supérieurs en cavalerie, il fit lâcher, sur plusieurs points de la ligne, des chouettes qu'il avait tenues prêtes d'avance, pour ranimer le courage de ses troupes. En effet, ces oiseaux, après avoir voltigé au-dessus de la phalange, vinrent s'abattre sur les boucliers et les casques des soldats, qui tirèrent un heureux augure de la présence de cet animal, consacré à Minerve.... Agathocle, victorieux contre toute attente, força les Carthaginois à se renfermer dans leurs murs : la fortune inconstante fit ainsi succéder le revers à la victoire. En Sicile, les Carthaginois avaient battu Agathocle et assiégé Syracuse. En Afrique, Agathocle en fit autant à l'égard des Carthaginois : battu chez lui, dans son île, il venait, avec les débris de son armée, battre sur le continent ses propres vainqueurs. »

Les Carthaginois demandèrent de prompts secours à Amilcar en Sicile, et y firent répandre le bruit qu'Agathocle avait péri avec toute son armée. Aussitôt Syracuse se souleva, et chassa tous les amis du tyran; et cet exemple entraina plusieurs autres villes qui avaient reconnu l'autorité de Syracuse. Amilcar vint investir Syracuse; et il était sur le point d'emporter la ville d'assaut, lorsqu'une barque, échappée à la surveillance des Carthaginois, apporta la nouvelle de la victoire africaine aux habitants, qui repoussèrent les assiégeants et tuèrent Amilcar. La tête de ce général fut envoyée à Agathocle, qui la montra aux Carthaginois épouvantés.

Agathocle s'empara ensuite des principales villes de la côte libyenne, telles que Tynès, Utique, Adrumète, Néapolis, sans réussir à prendre Carthage. La ville d'Utique avait chassé la garnison du vainqueur; or voici le moyen de vengeance imaginé par le tyran : « Il fit, dit Diodore, construire une machine à laquelle il suspendit tous les prisonniers, et la fit approcher des murs de la ville. Les habitants d'Utique furent touchés de commisération à la vue de leurs malheureux concitoyens; mais, préférant la liberté de tous à la conservation de quelques-uns, ils mirent les murs en état de défense, et soutinrent vaillamment le siége. Agathocle établit alors sur cette machine des frondeurs et des archers, d'où ils lancèrent des projectiles contre les assiégés, qu'ils remplirent des plus cruelles angoisses. Les défenseurs postés sur les murs hésitaient d'abord à se servir de leurs armes, qui auraient frappé leurs concitoyens, parmi lesquels s'en trouvaient quelques-uns de la plus haute distinction ; mais, de plus en plus vivement pressés par l'ennemi, ils se virent forcés de se défendre contre les assaillants. Cette nécessité causa aux habitants d'Utique la plus profonde affliction, d'autant plus qu'elle était irrémédiable. En effet, les Grecs s'étant placés derrière les prisonniers d'Utique, il fallait ou, en épargnant des concitoyens, laisser tomber la patrie au pouvoir de l'ennemi, ou, en secourant la ville, tuer impitoyablement un grand nombre d'infortunés. C'est le dernier événement qui eut lieu. Les assiégés se servirent donc de leurs armes contre les ennemis, et, en frappant ceux-ci, ils frappèrent en même temps leurs concitoyens suspendus à la machine : quelques-uns de ces derniers y furent cloués par des flèches, et subirent en quelque sorte le supplice de la croix ; et ce supplice cruel leur était infligé par les mains de leurs parents et de leurs amis (307 avant J.-C.).

Ophellas, roi de Cyrène, vint au camp d'Agathocle, pour s'allier avec lui contre les Carthaginois. Le tyran l'ayant fait assassiner, on conçut une telle horreur pour lui, que presque tous l'abandonnèrent. Il retourna secrètement en Sicile; mais pendant son absence il éclata une révolte contre Archagathe son fils, qu'il avait laissé à l'armée. Agathocle, revenu en Afrique, se vit bientôt contraint de fuir une seconde fois. Ses troupes et ses enfants furent en partie tués et en partie faits esclaves par les Carthaginois et les Numides, qui demeurèrent vainqueurs.

Après ce retour honteux de l'Afrique, il tourna ensuite ses armes contre la ville d'Égeste, dont les habitants s'étaient révoltés parce qu'il leur avait demandé des contributions; il prit la ville d'assaut, et fit massacrer tous les habitants en leur faisant souffrir les tourments les plus horribles (il leur faisait arracher l'os du talon, et poser violemment par terre). Bientôt Syracuse éprouva, à son tour, un sort analogue. Il y fit massacrer par son frère Antandre tous les parents de ceux qui avaient fait périr ses fils en Afrique : les enfants à la mamelle ne furent pas épargnés, et la mer même était rougie du sang des victimes jusqu'à une distance considérable de la ville. Ces cruautés le firent abhorrer. Un grand nombre de citoyens se liguèrent contre lui, avec Dinocrate qu'il avait exilé. Agathocle se vit bientôt tellement pressé, que, pour engager les Carthaginois à le secourir, il leur rendit toutes les villes qu'ils avaient possédées en Sicile, et offrit même à Dinocrate l'autorité suprême, à condition qu'il lui céderait deux places fortes pour la sûreté de sa personne. Mais lorsque Dinocrate, qui avait déjà rassemblé une armée de vingt mille hommes de pied et de trois mille cavaliers, eut rejeté ces propositions, Agathocle résolut de livrer bataille, attaqua l'ennemi dans son camp, et le battit complétement avec cinq mille hommes et huit cents cavaliers : le reste se rendit, à condition d'avoir la vie sauve. Dès que ses prisonniers furent désarmés, le vainqueur les fit tous massacrer. Il fit grâce au seul Dinocrate, et l'admit au nombre de ses plus intimes amis.

Dans l'espace de deux ans Agathocle reconquit toute la Sicile, à l'exception des villes cédées aux Carthaginois. Puis il passa en Italie, soumit les Bruttiens par la terreur seule de son nom, imposa aux habitants des îles Lipariennes une contribution de cent talents d'or, ce qui les priva de toute leur fortune; enfin, il pilla les trésors de

leurs temples et de leurs autres lieux sacrés. Il s'en retournait avec onze vaisseaux chargés d'or et de butin lorsque, assailli par une tempête, il fit naufrage; mais il se sauva sur un trirème.

Agatocle, qui avait souillé son règne par des atrocités inouïes, fut enfin empoisonné, l'an 289 avant l'ère chrétienne, à l'âge de soixante-douze ans, sur les instigations d'Archagathe son petit-fils, par Médon, l'un des favoris du tyran. Médon avait trempé dans du poison le tuyau d'une plume dont Agathocle se servait pour nettoyer ses dents. Ses gencives et le reste du corps en furent aussitôt infectés, et les douleurs insupportables qu'il souffrit le déterminèrent à se faire brûler sur un bûcher, plutôt que d'expirer par le poison. Agatocle est au nombre de ces hommes que la Providence envoie de temps à autre comme des fléaux. D'un caractère aussi dissimulé que cruel, il affectait de faire souvent placer sur sa table des vaisselles de terre, « afin disait-il, de rappeler sa naissance, et d'étouffer l'orgueil auquel pourrait l'entraîner l'éclat de la dignité royale. »

Agathocle est le sujet de la dernière tragédie de Voltaire. Elle fut jouée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de son auteur.

Diodore, liv. IX, XX, etc. — Justin, liv. XXII et XXIII.

AGATHOCLE, fils de Lysimaque, l'un des lieutenants d'Alexandre le Grand. Il rebâtit la ville d'Éphèse, et périt dans une bataille qu'il livra à Séleucus.

Diodore de Sicile, liv. XVIII.

AGATHOCLE, historien grec, natif de Cyzique, vivait probablement dans le second siècle avant J.-C. Il avait composé une *Histoire de Cyzique* (Περὶ Κυζίκου), dont Cicéron, Pline et Athénée font mention. Il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragments. — Il ne faut pas confondre cet Agathocle avec d'autres auteurs du même nom et dont l'un, natif de Chio, avait écrit sur l'agriculture (Varron et Pline); un autre, natif de Milet, sur les fleuves (Plutarque); et un troisième, sur la pêche (Suidas).

Cicéron, *De divinatione*, I, 24. — Pline, *Hist. nat.*, IV. — Scholiaste, *Ad Appollonium Rhodium*, IV, 761. — Schol., ad Hesiod. *Theog.*, 485. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. III, p. 486, 489; t. VI, p. 384. — C. Müller, *Histor. Græc. fragm.* (édit. de M. A. Didot).

AGATHOCLÉE, courtisane d'Alexandrie, morte en 204 avant J.-C., fut aussi célèbre par sa beauté que par l'éclat de sa fortune et de ses crimes. Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, en devint tellement amoureux, que, pour l'épouser, il fit périr sa femme Arsinoé ou Cléopâtre. Agathoclée prit le plus grand ascendant sur l'esprit de Ptolémée, et ramassa d'immenses richesses. Ptolémée étant mort subitement, Agathoclée, aidée d'Ænanthe, sa mère, voulut faire périr le jeune Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans; mais l'enfant se sauva du palais et se jeta dans les bras du peuple d'Alexandrie, qui prit sa défense, pénétra dans le palais, et massacra Ænanthe et sa fille (204 ans avant J.-C.).

Polybe, liv. XV. — Plutarque, *In Cleom.* — Justin liv. XXX et XXXI. — Athénée, liv. VI.

.* **AGATHODÆMON**, géographe d'Alexandrie. On croit qu'il vécut peu de temps après Ptolémée, vers l'an 200 de J.-C. Il a dressé des tables géographiques d'après celles de Ptolémée.

Fabricius, *Biblioth. græca*, V, 272.

AGATHON (Ἀγάθων), poëte dramatique athénien, né vers 448 avant J.-C., mort vers 401. Il remporta sa première victoire à la fête des Lénéennes, en 416. Platon dans le *Banquet*, nous montre le poëte célébrant son triomphe par un festin, et dissertant sur l'amour avec les convives dont les plus illustres sont Socrate et Aristophane. Ce dernier n'épargna pas toujours Agathon. Dans ses *Thesmophoriazuses* il lui reproche avec raison d'imiter les défauts d'Euripide, et de corrompre la tragédie par l'emploi d'un style affecté, plein d'antithèses et de subtilités sophistiques. Agathon passa ses dernières années à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Il ne reste de ce poëte qne des fragments et des titres de cinq tragédies, savoir *Aërope*, *Thyeste*, les *Mysiens*, *Télèphe*, la *Fleur* (Ἄνθος). Cette dernière pièce offrait cette particularité que le sujet en était purement imaginaire et que les personnages mis en scène n'appartenaient ni à l'histoire ni à la mythologie. D'après quelques critiques Agathon écrivit aussi des comédies, ou du moins il a existé un poëte comique de ce nom; mais ces deux opinions ont été refutées par Bentley. Ce qui nous reste d'Agathon est recueilli dans les *Fragmenta tragicorum græcorum* publiés par M. A. F. Didot.

Athénée, V, 187, 211; X, 445, 454; XII, 528; XIII, 584. — Plutarque, *Sympos.*, III, 1. — Platon, *Sympos.*, 195; *Protagoras*, 220. — Aristote, *Poet.*, 18; *Rhetor.*, 11, 24. — Élien, *Var. Hist.*, XIV, 13. — Aristophane, *Thesmoph.*, 58, etc.; *Ran.*, 83, etc. — Lucien, *Rhetor. Præcept.*, II. — Fabricius, *Bibliotheca græca.* — Bentley, *Dissertation upon the Epistles of Euripides.* — Volfe, *Proleg. in Plat. Sympos.* — Bode, *Geschichte der dram. Dichtkunst.* — Fr. Ritschl, *Commentatio de Agathonis vita, arte, et tragœdiarum reliquiis*; Hale, 1829, in-8°.

AGATHON, pape, Sicilien de naissance, fut élu le 26 juin de l'an 679 (27 juin 678, selon le P. Pagi), et mourut le 10 janvier de l'an 682. Ce fut lui qui reçut la lettre que l'empereur Pogonat avait écrite à son prédécesseur pour le prier d'envoyer des hommes sages et instruits, afin de conférer avec les patriarches de Constantinople et d'Antioche touchant les points litigieux qui divisaient les églises d'Orient. Agathon fit part des pieuses intentions de l'empereur aux évêques d'Occident. Ceux d'Italie et des Gaules envoyèrent des députés à Rome, où le pape assembla un concile de cent vingt-cinq évêques pour nommer les légats qui devaient se rendre à Constantinople. Ils y arrivèrent au commencement de septembre de l'an 680. Ce qui ne devait être qu'une conférence devint par l'événement un concile général auquel ils présidèrent, et que l'on compte pour le sixième œcuménique. Agathon obtint de

l'empereur que l'Église romaine serait déchargée de la somme d'argent (trois mille *solidi* d'or) qui se payait à l'ordination de chaque pape, d'après une coutume établie par les rois goths. Mais Constantin exigea que, suivant une autre coutume plus ancienne, le pape nouvellement élu ne serait consacré qu'après que l'empereur aurait confirmé son élection.

Fleury, *Hist. eccles.*, l, 40. — Schiavo (Michele), *Dissertazione storico-dogmatica sulla patria, santità e dottrina di san Agatone*; Palerme, 1731, in-4°.

* **AGATHON**, diacre et bibliothécaire, protonotaire patriarcal, second chancelier et secrétaire du sixième concile de Constantinople, tenu en 680 contre les monothélites, écrivit un récit des actes de ce concile pour réfuter les erreurs de ceux qui avaient osé le condamner dans une assemblée tenue à Constantinople en 712. Ce discours se trouve dans le supplément de la *Bibliothèque des Pères de l'Église* et dans le tome VI de la *Collection des conciles* du P. Labbe. E. D.

* **AGATOPOCLES**, fut l'un de ceux qui assistèrent à la mort de saint Ignace, martyr; il a décrit la passion de ce saint. Ce récit a été publié par Ussérius dans son *Appendice aux lettres de saint Ignace*; Londres, 1647, in-4°. E. D.

* **AGATHUS** (*Pierre-Ange*), médecin, disciple de Fallope, au seizième siècle. Il recueillit un grand nombre de recettes des auteurs anciens et en fit paraître une partie sous ce titre : *Arcanorum liber primus*, à la suite des Opuscules de Gabriel Fallope, qu'il publia à Padoue en 1566, in-4°. E. D.

* **AGATIO DI SOMMA**, savant italien du dix-septième siècle. Il nous a laissé un récit historique des tremblements de terre de la Calabre, depuis l'année 1638 jusqu'à 1641. On lui doit aussi la vie du pape Pie V, traduite de l'italien par Félibien; Paris, 1672, in-12. E. D.

AGAY (*François-Marie-Bruno*, comte D'), jurisconsulte français, né en 1722 à Besançon, mort à Paris le 5 décembre 1805. Il fut avocat général au parlement de Franche-Comté, maître des requêtes, conseiller d'État, et intendant de Bretagne et de Picardie. Gresset lui confia les derniers fruits de sa muse. En 1789, il chercha un asile à Paris, et s'y tint caché pendant toute la révolution. Étranger à tous les partis, il y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. On a de lui un *Discours sur les avantages de la navigation intérieure*, 1782, in-4° : il y développe les avantages du prompt achèvement du canal de la Somme.

AGAY (D'). *Voy.* DAGUET.

* **AGAZZARI** (*Agostino*), musicien italien, né à Sienne, le 10 avril 1598, mort le 2 décembre 1640. Il fut directeur de musique de la chapelle Apollinaire à Rome, puis maître de chapelle de la cathédrale de Sienne. Il eut pour maître Viadana de Rome, et se livra particulièrement à la musique d'église. Outre un grand nombre de motets et de messes à plusieurs voix, on a de lui : *Madrigali armoniosi, a cinque e sei voci*; Anvers, 1600, in-4°; — *Madrigalia a cinque voci, con un dialogo a sei voci ed un pastorale a otto voci*; — *la Musica ecclesiastica, dove si contiene la vera difinizione della musica come scienza*, Sienne, 1638, in-4°. Les ouvrages d'Agazzari ont été publiés sous ce titre : *Sertum Roseum*; Venise, 1619.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

AGELADAS (Ἀγελάδας), nom de deux sculpteurs grecs qui ont été souvent confondus. L'un né à Argos vers 540 avant J.-C., fut le maître de Phidias. L'autre, né à Sycione et contemporain de Polyclète, de Phradmon et de Myron, florissait dans la 87e olympiade (428 avant J.-C.).

Pausanias, IV, 33; VI, 10; VII, 24; X, 10. — Pline, *Hist. natur.*, XXXIV, 8. — Thiersch, *Epoch. d. bild. Kunst.*

AGELET (*Joseph Le Paute* D'), astronome français, né, le 25 novembre 1751, à Thonne-le-Long près de Montmédy, mort vers 1786, dans l'expédition de la Pérouse, dont il faisait partie. Il étudia l'astronomie sous Lalande. En 1773, il partit avec Kerguelin pour l'Australie, et revint avec plus de seize cents observations astronomiques. Il a publié des mémoires sur l'aphélie de Vénus et la longueur de l'année.

Delambre, *Histoire de l'astronomie moderne.*

AGELLI ou **AGELLIUS** (*Antoine*), religieux italien, né à Sorrento en 1532, devint évêque d'Acerno en 1593, et mourut en 1608. Il se distingua par son érudition et ses connaissances des langues anciennes. Avant d'être évêque, il dirigea l'imprimerie du Vatican, où il surveilla la correction de la Vulgate et de la version latine des Septante. On a de lui : *Commentaire sur les Psaumes et les Cantiques*; Rome, in-fol., 1606; — *Commentaire sur les lamentations de Jérémie*; Rome, 1589, in-4°; — *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, imprimé avec les opuscules d'Aloysius Novarini; Vérone, 1649, in-fol.; — *Commentaire sur Habacuc*; Anvers, 1597, in-8°; — édition grecque avec version latine des cinq livres de *saint Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius*; Rome, 1607, in-fol.

Ughelli, *Italia sacra*.

AGELNOTH, plus connu sous le nom latinisé d'*Achelnotus*, prélat anglais, du onzième siècle, mort le 29 octobre 1038. En 1020, il fut nommé archevêque de Cantorbéry. Après la mort du roi Canut, il refusa obstinément de couronner Harold qui, en l'absence de Canut le Hardi, s'était emparé du royaume. On a de lui un *Panégyrique de la sainte Vierge*, et des lettres à diverses personnes.

Godwin, *De præsulibus*.

AGER ou **AGERIUS** (*Nicolas*), botaniste et médecin, né à Itenheim en Alsace, en 1568, mort le 26 juin 1634. Il étudia la médecine à Strasbourg, et y occupa, jusqu'à sa mort, une chaire de sciences naturelles. Il était en correspondance avec les deux frères Bauhin (Jean et Gaspard), auxquels la botanique doit en partie ses

progrès. Outre plusieurs dissertations médicales, on a de lui : *Disputatio de Zoophytis*; Strasbourg, 1625, in-4°; — *De Anima vegetativa*; ibid., 1629, in-4°; — une édition augmentée de la *Pharmacopée* de Ryff; ibid., 1602, in-fol. Linné a donné le nom d'*Ager* à une espèce de scrophulariées, plante de l'Inde (*Pederota Agerii*).

Son fils, *Jean-Henri* AGER, a publié : *Exercitationes pathologicæ*; Strasbourg, 1669, in-4°; — *Disp. de Varicibus*; ibid., 1671, in-4°.

Witte, *Diar. Biograph.* — Carrère, *Bibl. de Méd.*

AGÉSANDRE, sculpteur rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs, Polydore et Athénodore, le fameux groupe qui représente Laocoon et ses deux fils étranglés par des serpents. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, un chef-d'œuvre de composition et de travail. C'est à Pline que l'on doit la connaissance des trois sculpteurs habiles qui ont exécuté ce groupe inimitable. Il est composé de cinq blocs de marbre si habilement soudés, que cet auteur le crut formé d'un bloc unique. Il fut trouvé en 1506, sous le pontificat de Jules II, à Rome dans le palais de Titus, contigu à ses thermes, sur le mont Esquilin. Pline, qui en fait le plus grand éloge, l'avait vu dans cet endroit. Après être resté pendant trois siècles dans le palais de Farnèse, ce groupe devint pendant quelque temps l'ornement du musée de Paris, et fut, après 1815, rapporté en Italie. Winkelman place l'exécution du groupe de Laocoon dans la belle période de l'art grec, tandis que Lessing (*Dissertation sur la peinture et la poésie*) montre très-ingénieusement que ce chef-d'œuvre est beaucoup moins ancien, et qu'il fut inspiré par les beaux vers de Virgile. Il y a plusieurs belles copies.

Pline, lib. XXXVI, c. 35.

AGÉSIAS, philosophe platonicien de la ville de Cyrène en Afrique. Le roi Ptolémée lui fit fermer l'école qu'il tenait à Alexandrie, parce que ce philosophe enseignait à ses disciples que l'âme était immortelle, et que plusieurs de ses disciples, pour s'assurer de la vérité de cette idée, s'étaient donné la mort. C'est ainsi qu'un Anglais, après avoir lu le traité de Sherlock sur l'immortalité de l'âme, écrivit ce vers en se poignardant :

Sherlock, je doute encore, et je vais m'éclaircir.

Diogène Laërce, *In Aristip.*, liv. II. — Cicéron. — Valère Maxime, lib. I, cap. IX, ex. 7.

* **AGÉSILAS** (Ἀγέσιλαος), général athénien, frère de Thémistocle, vers l'an 480 avant J.-C. Il fut envoyé pour reconnaître l'armée du roi Xerxès. S'étant déguisé en Persan, il se mêla parmi les barbares, et tua Mardonius, capitaine des gardes du roi, qu'il avait pris pour ce prince. On l'arrêta sur-le-champ, et on le conduisit à Xerxès, qui le condamna à être immolé sur l'autel du Soleil. Agésilas, arrivé à l'autel, mit la main droite sur le brasier, et la laissa brûler sans pousser le moindre soupir, assurant que tous les Athéniens lui ressemblaient; et que, s'il n'en était point cru sur sa parole, il était prêt, pour le prouver, d'y mettre encore la gauche. Cet acte d'intrépidité inspira tant de crainte à Xerxès, qu'il défendit de le faire mourir.

Hérodote. — Plutarque.

AGÉSILAS, nom de deux rois de Sparte. — Agésilas Ier fut le septième roi de Sparte, en comprenant dans cette liste Aristodème. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est que son règne coïncida avec la législation de Lycurgue, vers 817 avant J.-C. Suivant Pausanias, Agésilas Ier ne régna pas longtemps; tandis que, suivant Apollodore, il régna quarante-quatre ans. Il était de la famille des Agides. Le plus célèbre des deux Agésilas est le suivant.

Pausanias, III, 2, 4. — Clinton, *Fast. Hellen.*, I, 143.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, né 445 avant J.-C., mort en 361. Il était de la maison des Proclides. Le crédit de Lysandre et le mérite déjà connu d'Agésilas le portèrent au trône après la mort de son frère Agis, et au préjudice de son neveu Léotychide, exclu comme illégitime et fils naturel d'Alcibiade (398). A l'avénement d'Agésilas, Sparte avait atteint son apogée de grandeur par la ruine d'Athènes et la soumission de la Grèce, qui reconnut l'hégémonie lacédémonienne; elle songea dès lors à tourner toutes ses forces contre le roi des Perses. La seconde année de son règne, Agésilas fut envoyé en Asie pour soutenir les Grecs d'Ionie, assurer leur indépendance et prévenir une invasion qu'Artaxercès-Mnémon méditait contre la Grèce. Il commença par régler les affaires intérieures des villes grecques, alors plongées dans l'anarchie, et par se défaire de Lysandre, qui, le regardant comme sa créature, prétendait exercer toute l'autorité. Celui-ci, chargé d'abord de l'administration des vivres, puis du commandement de la flotte de l'Hellespont, se dégoûta de ce rôle secondaire, et retourna à Sparte où il compromit sa gloire en se mêlant à d'obscures intrigues, et ruina son crédit en tramant une conspiration qui échoua.

Pendant ce temps, Agésilas, libre de ses actions, partait d'Éphèse pour ravager la Phrygie et la Carie, et mettait les Perses en fuite dans plusieurs combats. Il envahit, l'année suivante (396), la Lydie, et remporta une victoire complète sur les bords du Pactole. Les Spartiates furent si satisfaits de sa conduite, qu'ils lui donnèrent une marque éclatante de leur confiance en mettant la flotte à sa disposition souveraine, et en l'autorisant à nommer l'amiral qui devait la commander. En faisant son choix, Agésilas consulta plutôt ses sentiments privés que l'intérêt public, et nomma le frère de sa femme, Pisandre. Il eut plus tard à s'en repentir quand la flotte spartiate fut défaite par les Athéniens à la hauteur de l'île de Cnide en 394. Les succès d'Agésilas avaient été si complets et si faciles, il exerçait sur les peuples d'Asie Mineure une si puissante influence, qu'il conçut le hardi projet de détruire l'empire des Perses en pénétrant

dans l'intérieur et en rendant à l'indépendance les différents peuples qui le composaient. Il avait déjà très-habilement négocié un traité d'alliance avec Cotys, roi de Paphlagonie, alors révolté contre les Perses; il entretenait des relations avec l'Égypte rebelle; tout était prêt pour l'exécution de son grand projet de conquête; à la tête de 20,000 Grecs et d'une foule innombrable de barbares, il allait marcher vers le centre de l'empire des Perses, lorsqu'il fut rappelé pour défendre sa patrie contre la ligue formée par les Athéniens, les Argiens, les Corinthiens et les Thébains, à l'instigation des agents du satrape Tithrauste, et sous l'influence de l'or du roi de Perse. Lysandre avait en vain essayé de comprimer cette levée de boucliers; il fut vaincu et tué sous les murs d'Haliarte. La ligue triomphait sur terre, et une flotte presque toute composée de vaisseaux perses, et commandée par l'amiral athénien Conon, allait la faire triompher sur mer.

Agésilas rentra en Grèce par l'Hellespont, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, et envahit la Béotie. Il rencontra et défit à Coronée l'armée des confédérés (en 394 avant J.-C.); mais il fut grièvement blessé dans le combat, et vers le même temps Conon remporta la victoire navale, bien autrement décisive, de Cnide. Si la victoire de Cnide ne rendit pas aux Athéniens leur ancienne prépondérance, elle les mit du moins en état de disputer et peut-être d'enlever aux Spartiates la domination de la Grèce. Ceux-ci, pour prévenir ce coup fatal, se décidèrent à se réconcilier avec les Perses. Antalcidas vint implorer la paix auprès de Téribaze, successeur de Tithrauste, et offrit pour première condition d'abandonner aux Perses les Grecs d'Asie (en 393.) Ce traité honteux, retardé à dessein par les Perses, qui voulaient donner aux Grecs le temps de s'affaiblir dans leurs guerres intestines, ne fut conclu qu'en 387. Agésilas le fit exécuter dans un sens favorable aux Spartiates, et releva Platée contre les Thébains (en 386). Mais les Spartiates ne tardèrent pas à perdre par les excès d'une politique inique les avantages que leur assurait le traité d'Antalcidas. En 381, le général lacédémonien Phœbidas, qui conduisait une armée en Thrace, s'arrêta devant Thèbes, et s'empara par trahison de la Cadmée, citadelle de cette ville. Agésilas, consulté sur cet acte par les Éphores, déclare qu'il était injuste, mais avantageux, et fut d'avis qu'on punît Phœbidas, tout en gardant la Cadmée : conseil qui n'honore ni celui qui le donna, ni ceux qui le suivirent, et qui d'ailleurs fut aussi funeste aux Spartiates qu'à leur roi; car la prise de la Cadmée fut suivie de la délivrance de Thèbes par Pélopidas et Épaminondas (en 379), et d'une guerre dans laquelle Agésilas et les Spartiates essuyèrent de sanglantes défaites.

La tentative de Sphodrias, qui, en pleine paix, essaya de surprendre le Pirée, pour détruire la puissance maritime des Athéniens, cette violation du droit des gens qui, en jetant les Athéniens dans le parti des Thébains, amena le triomphe de ces derniers, fut encore excusée par Agésilas. En cette occasion, le roi de Sparte sacrifia encore la justice et l'intérêt public à ses affections privées; et il oublia combien Sphodrias était coupable en songeant qu'il était l'ami intime de son fils Archidamus. Les deux campagnes d'Agésilas en Béotie (378-377), étaient tout à l'avantage des Thébains, qui ne furent pas vaincus, et se fortifièrent dans l'art de la guerre, tandis que leurs alliés, les Athéniens, remportaient des victoires navales. Agésilas ravagea inutilement la Béotie sans pouvoir amener les Thébains à un engagement décisif, et Antalcidas lui reprocha avec raison de leur avoir appris à vaincre les Lacédémoniens. Dans les années suivantes, Agésilas, infirme et malade, ne reparut sur la scène que pour faire rejeter les propositions de paix des Thébains, et il n'assista pas à cette fameuse bataille de Leuctres (en 371), qui amena la décadence définitive de son pays. Mais, après ce grand désastre, Sparte réclama ses services, d'abord pour régler le sort des soldats fugitifs, qu'il sauva de l'infamie, malgré les lois de Lycurgue, et ensuite pour la défendre contre les Thébains, qui avaient envahi la Laconie, et qui s'étaient avancés fort près de la ville (en 369). Les forces des Thébains, commandées par le vaillant Pélopidas et par Épaminondas, le plus grand général de son temps, étaient bien supérieures en nombre et en discipline à celles que Sparte pouvait leur opposer; et le danger était encore augmenté par la désaffection qui régnait entre les citoyens.

Dans cette position presque désespérée, tous les regards se tournèrent vers Agésilas, qui, par sa prudence et son énergie, sauva son pays des ennemis du dehors et des conspirations intérieures. Si son grand âge l'écartait des champs de bataille, il put du moins servir Sparte dans les négociations qui enlevèrent aux Thébains une partie de leurs alliés. Il est probable qu'il assistait à la bataille de Mantinée (en 362), et qu'il y commandait l'armée lacédémonienne, bien que Xénophon n'en fasse pas mention. Épaminondas fut tué à la bataille de Mantinée. Thèbes, dont ce héros faisait toute la force, tomba avec lui, et, Sparte n'ayant plus rien à craindre de ce côté, Agésilas put reprendre contre les Perses des projets interrompus depuis plus de trente ans. L'année même de la bataille de Mantinée, ou plutôt l'année suivante, et a l'âge de plus de quatre-vingts ans, il entreprit une expédition en Égypte, à la demande de Tachos, qui s'était proclamé roi de ce pays, et qui lui promettait le commandement d'une armée contre les Perses. Mais à l'arrivée du roi spartiate, Tachos, ne reconnaissant pas dans ce veillard chétif et infirme le grand homme qui remplissait de son nom la Grèce et l'Asie, le dédaigna, et ne tint aucune de ses promesses. Tachos fut renversé à la suite d'un soulèvement favorisé par Agésilas, qui eut à

se prononcer entre deux prétendants au trône; il se décida pour Nectanabis, dont il sut affermir l'autorité à la fois contre les prétentions de son rival et contre les attaques de Tachos, devenu l'agent des Perses.

Agésilas partit au milieu de l'hiver pour retourner à Sparte, comblé de richesses par Nectanabis; mais une tempête jeta son vaisseau sur une plage déserte de Libye, appelée le port de Ménélas, et il y mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après en avoir régné trente-six. Il avait eu pour collègues de la maison des Agides, Agésipolis Ier, Cléombrote II, Agésipolis II et Cléomène II, sous le règne duquel il mourut. Xénophon nous a laissé une biographie admirable, mais trop flatteuse d'Agésilas.

Ce grand écrivain avait été l'ami du roi spartiate, et il nous le présente comme réunissant toutes les vertus et tous les talents d'un homme accompli. L'histoire ne saurait souscrire à un jugement si favorable. Agésilas avait sans doute de grandes qualités, et surtout des qualités aimables, ce qui était rare à Sparte; mais il n'eut pas ce génie supérieur qui domine les circonstances; car, après avoir trouvé sa patrie au comble de la prospérité, maîtresse de la Grèce et menaçant l'Asie, il la laissa en pleine décadence, réduite à défendre sa capitale, et à combattre, non plus pour l'hégémonie, mais pour son salut.

LÉO JOUBERT.

Xénophon, lib. III-VII. — Plutarque. — Diodore, XV; Cornélius Népos. — Polyen, III. — Pausanias III, c. 9-10. — Boucler, *Dissertio de Agesilao*; Strasb., 1644, in-4°. — Caner, *Quæstionum de fontibus ad Agesilæ historiam pertinentibus*, pars I; Breslau, 1847, in-8°.

* **AGÉSILAS**, historien grec. On ne sait rien de sa vie. Il avait écrit un ouvrage considérable, l'*Histoire de l'Italie* (Ἰταλικά), dont Plutarque (*Parallela*, p. 312, édit. Francf.) et Stobée nous ont conservé quelques fragments.

Florilegium, tit. IX, 2e édit. Gaisford. — C. Müller, *Fragm. Hist. Græc.* (édit. d'A. Firmin Didot).

* **AGÉSIPOLIS** (Ἀγέσιπολις), non commun à trois rois de Sparte. Le premier, mort sans postérité en 380 avant J.-C., était collègue d'Agésilas; il remporta, en 394 avant J.-C., une victoire, près de Corinthe, sur les Argiens et leurs alliés les Thébains et les Athéniens. Le second Agésipolis, fils de Cléombrote, mourut en 370 avant J.-C., après un an de règne. Le troisième régna depuis 219 jusqu'en 183 avant J.-C.; il fut assassiné par les pirates pendant son voyage à Rome.

Diodore, XIV, 89; XV, 19, 23, 60. — Xénophon, *Hellenica*, IV, 7, 2. — Pausanias, III, 5-8. — Polybe, IV, 25. — Tite-Live, XXXIV, 26; V, 3, 19.

* **AGÉTA** (*Cajetan-Nicolas*), jurisconsulte napolitain, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. On a de lui : 1° *Visiones jurium feudalium*; Neapoli, 1670, in-fol.; — 2° *Exercitatio juridico-politica pro D. Petro Antonio ab Aragonia... pro successione D. Joachim Ramon Folch... et pro exclusione D. Catharinæ ab Aragonia, ducissæ Lermæ*; Neapoli, in-4°.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGÉZIO ou **AGESIO** (*Thaddée*), philosophe bohême, né à Prague en 1525, mort le 1er septembre 1660. Son véritable nom est Hageck. Il a le premier écrit sur la physiognomique (Métoposcopie), que Lavater a depuis érigée en science. On a de lui : *Traité de la métoscopie*; — *Des aphorismes métoscopiques*; — *Description de la comète de* 1578; — 4° un opuscule sur *la Cervasia*.

Ghilini, *Theatr. d'uom. leterat.*

AGGÉE l'un des petits prophètes; son nom signifie, en hébreu, *ami de la joie*. On lit en tête de sa prophétie, formant deux chapitres seulement, que la parole du Seigneur se fit entendre au prophète Aggée dans la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe : ce prophète vivait donc à la fin du sixième siècle avant J.-C., peu de temps après le retour des Israélites de la captivité. Sa mission consistait à réprimander le peuple sur son peu d'ardeur à reconstruire le temple de Jéhovah, tandis que de toutes parts s'élevaient de somptueuses habitations particulières. On explique la seconde partie de sa prophétie comme relative à la venue prochaine du Messie; mais cette prédiction, loin d'y être positivement énoncée, n'y est reconnue que par les théologiens fidèles à l'interprétation systématique de la Bible, suivant des idées traditionnelles que la critique ne saurait plus admettre. [*Enc. des g. du m.*]

Saint Augustin, lib. XVIII, *De Civitate Dei*, c. 45. — Saint Jérôme. — Sixte de Sienne. — Usser, *Anal.*

* **AGGÉNUS URBICUS**, écrivain agronomique, vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère. On a de lui des commentaires sur deux ouvrages de Jules Frontin : *De agrorum qualitate*, et *De controversiis agrorum*. On les trouve dans W. Goesius, *Rei agrariæ auctores legesque variæ*; Amsterdam, 1674, in-4°. On y lit, entre autres, que le *jus allivionis*, ou le droit de s'approprier les terrains d'alluvion, était alors un sujet de contestation, et que les adeptes de la religion chrétienne transformaient, en Italie, les bois sacrés et les temples du paganisme (*lucus profanos sive templorum loca*) en champs cultivés. Aggénus était lui-même chrétien.

Biographical Dictionary.

* **AGGRAVI** (*Jean-François*), médecin italien, vivait à Sienne vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Anti-Lucerna fisica, oroscopante la conservazione della sanità*; Padova, 1664, in-4°; et *Trattato della sovrana Medicina curativa universale d'ognun' infermità*; Venet., 1678, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGHA-MOHAMMED, fondateur de la dynastie actuelle des schahs de Perse, né en 1734, mort le 14 mai 1797. Il appartenait à une de ces tribus d'origine turque qui depuis longtemps

sont répandues dans les provinces persanes. La tribu d'Agha-Mohammed était celle des Kadjars, et était établie dans les environs d'Esterabad, au sud-est de la mer Caspienne. Le grand-père d'Agha-Mohammed, étant gouverneur du Mazandéran, avait été mis à mort par Thamas-Kouli-Khan; son père Mohammed-Hossein, devenu chef d'une tribu de vagabonds, était parvenu, durant les guerres civiles qui suivirent la mort de ce conquérant, à se rendre maître du Mazandéran, du Ghilan, et de tous les pays situés au midi de la mer Caspienne. Vaincu par Kérim, son rival, il fut tué en 1758.

Agha-Mohammed se ressentit de ces vicissitudes. A cinq ans, étant tombé au pouvoir des ennemis de sa famille, il fut fait eunuque, pour être mis dans l'impossibilité de nourrir des projets d'ambition. C'est de là que lui vint le titre d'*agha,* mot turc qui signifie maître, et que les Orientaux sont dans l'usage d'appliquer aux principaux eunuques du sérail. Mais, ainsi que le fameux Narsès, cette cruelle opération ne fit que le rendre plus ferme dans ses idées de gloire et de domination. Il ne s'occupa plus que des moyens d'agrandir sa fortune. Voyant la Perse se ranger sous les lois de Kérim, il se livra à ce prince, et mérita ses bonnes grâces et son estime; mais la mort de Kérim, en 1779, étant venue exciter de nouveaux troubles, il s'enfuit dans le Mazendéran, où il appela ses compatriotes à l'indépendance. Les commencements de sa puissance furent très-pénibles : quelques-uns de ses propres frères prirent les armes contre lui, et ce ne fut qu'à force de courage et d'artifices qu'il put se créer un parti.

Cependant il annonça l'intention de rétablir l'empire formé par Kérim. En quelques années il subjugua Ispahan, Kerman, Chiraz, et tout le midi de la Perse. Il voulut alors rendre à ce royaume les frontières qu'il avait eues sous les Sofis. Du côté de l'orient, les Afghans s'étaient emparés du Candahar et du Caboul. Vers le nord-est, un descendant de Thamas-Kouli-Khan s'était maintenu dans le Khoraçan, sans pouvoir cependant mettre tout à fait cette contrée à l'abri des incursions des Tatars-Ouzbeks. Vers le nord-ouest, les Géorgiens, auparavant vassaux de la Perse, s'étaient déclarés indépendants, avec l'appui de la Russie. Agha-Mohammed résolut de commencer ses expéditions par la Géorgie. En vain le vieux roi Héraclius invoqua le secours de l'impératrice Catherine II; les Persans passèrent l'Araxe et se répandirent comme un torrent dans son pays, qu'ils mirent à feu et à sang. Après cette terrible invasion, Agha-Mohammed porta ses pas vers le Khoraçan, qui ne fit presque aucune résistance. Mais dans l'intervalle l'impératrice Catherine avait manifesté le dessein de venger les maux des Géorgiens. Agha-Mohammed se hâta de se diriger de nouveau vers le mont Caucase. Sur ces entrefaites, Catherine et Héraclius moururent, et tout faisait espérer aux Persans d'heureux succès, lorsque Agha-Mohammed fut assassiné par deux esclaves dont il avait ordonné la mort. Il était âgé d'environ soixante-trois ans. Son armée reprit aussitôt le chemin de la Perse; et son neveu Baba-Khan (*voy.* FETH-ALI-CHAH) prit, non sans rencontrer quelques obstacles, les rênes du commandement. Agha-Mohammed était actif et courageux; plein de prudence et d'artifice, il ne recourait à la force que lorsque la ruse était insuffisante. L'époque de crimes et d'attentats où il vivait l'avait familiarisé avec une politique cruelle et sanguinaire; mais, à la différence de la plupart de ses rivaux, il savait faire trêve à ses mouvements de vengeance, et, ami de l'ordre et de la justice, il rétablit la tranquillité et le commerce en Perse. Agha-Mohammed est le premier qui, pour mieux surveiller les Russes et Ouzbeks, établit sa résidence à Téhéran, près des côtes méridionales de la mer Caspienne, et fit de cette ville la capitale de la Perse. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Malcolm, *Histoire de la Perse.*

***AGIAS** (Ἀγίας), écrivain grec, souvent cité par les anciens. On ignore l'époque à laquelle il vivait. Il avait composé un poëme épique en cinq livres, intitulé Νόστοι (*les Retours*), traitant du retour des Achéens de la guerre de Troie; il nous en reste quelques fragments, conservés dans la *Chrestomathie* de Proclus. — Athénée (XIV, 626, et III, 86) parle d'un Agias, musicien, et d'un autre, comme auteur d'une histoire d'Argos.

Thiersch, *Acta philolog. Monacensium*, t. II, p. 583. — Bode, *Geschichte der Epischen Dichtkunst der Hellenen*, p. 388.

***AGIÈO** (*Oresbio*), membre de l'Académie des Arcades de Rome, a publié la vie du poëte Gigli sous ce titre : *Vita di Girolamo Gigli, Sanese;* Firenze, 1746, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGIER (*Pierre-Jean*), magistrat français, né à Paris le 28 décembre 1748, mort le 22 septembre 1823. Fils d'un procureur au parlement de Paris, il fut reçu avocat en 1769. A l'exemple de son père, il prit parti pour le parlement dans la querelle de cette compagnie avec le chancelier Maupeou. Son attachement aux doctrines de Port-Royal l'avait disposé à accueillir avec enthousiasme les idées de réforme qu'annonçait et devait réaliser la révolution de 1789 : aussi vit-on ce magistrat parmi les plus zélés antagonistes du pouvoir absolu. Il fut d'abord député suppléant du tiers état de Paris aux états généraux, puis représentant de son district à la commune de Paris; enfin il eut la présidence du tribunal révolutionnaire, dont la mission était d'abattre le parti nommé *la queue de Robespierre,* et de juger Fouquier-Tainville. Sous le régime consulaire, Agier fut appelé à la présidence du tribunal criminel de la Seine; mais il refusa cette haute magistrature, pour siéger comme simple

juge à la cour d'appel de la même ville. C'est en cette qualité qu'il eut part aux travaux des deux commissions chargées de présenter des observations sur les projets des Codes civil et de commerce. En 1802, Agier remplaça, comme vice-président du tribunal d'appel, M. Treilhard, qui en avait pris la présidence. En 1816, il reçut la commission d'installer la cour prévôtale du département de la Seine. A cette époque de sa vie appartient son principal écrit, celui par lequel il voulait finir, et qui effectivement l'a conduit au terme de sa carrière : ses *Prophètes, nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques*, 1820-1823, 11 vol. in-8°, en y comprenant l'appendice intitulé *Commentaires sur l'Apocalypse*. Les autres ouvrages du président Agier sont : *le Jurisconsulte national, ou Principes sur les droits les plus importants de la nation*, 1789, in-8°; — *Vues sur la réformation des lois civiles*, 1793, in-8°; — *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de la France*, 1800, 2 vol. in-8°; — *Psaumes nouvellement traduits en français sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel*, etc., 1809, 3 vol. in-8°; — *Psaumes*, 1818, in-18; — *Prophéties concernant Jésus-Christ et l'Église, éparses dans les livres saints, avec des explications et des notes*, 1819, in-8°; — *Vues sur le second avénement de Jésus-Christ, ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza, jésuite*, 1818, br. in-8°.

Biographie des hommes vivants. — Quérard, *la France littéraire*. — *Moniteur*, 1823, p. 1136.

AGILA, treizième roi des Visigoths en Espagne, mort en 554; il fut mis sur le trône vers l'an 549, après la mort de Theudisèle, que les seigneurs de sa cour avaient égorgé. Son règne, qui dura cinq ans, ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. S'étant attiré la haine de ses sujets par ses exactions et sa tyrannie, la ville de Cordoue se souleva, et plusieurs seigneurs entrèrent dans le complot. Athanagilde, l'un d'eux, ayant été élu roi, fut secondé par les troupes de l'empereur Justinien, et défit près de Séville l'armée d'Agila, qui fut forcée de se retirer à Lérida. Ce prince cherchait à réunir des troupes, lorsque ses principaux officiers, considérant que la guerre civile, en ruinant leur force, donnait aux Impériaux la facilité de détruire leur monarchie, se réunirent aux mécontents, poignardèrent Agila, et reconnurent Athanagilde.

Mariana, *Historia de España*, lib. V, cap. 8. — Masdeu, *Historia critica de España*, X, 118. — Isidore, *In chron.* — Procope, Grégoire de Tours, etc.

AGILES (*Raymond* D'), chanoine du Puy, écrivit l'histoire de la croisade de 1095, d'après les documents qu'il avait lui-même recueillis en Orient, où il avait accompagné le comte de Toulouse comme chapelain. Son ouvrage a pour titre : *Raymondi de Agiles, canonici Podiencis, Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*; imprimé dans les *Gesta Dei per Francos*. Guillaume de Tyr en a beaucoup profité.

***AGILGON** (*Salomon*), rabbin, mort le 10 avril 1728. Il fut successivement chef de la synagogue de Londres et de celle d'Amsterdam. Il a joint des notes (*Censuræ*) au Talmud, imprimées à Amsterdam en 1714.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. III, p. 1026.

AGILMAR ou **AIMAR**, évêque de Clermont au neuvième siècle. Chassé de son diocèse par les Normands, il se réfugia dans le comté d'Amaons, où il apporta les reliques de saint Illis et de saint Vivent. Il les déposa dans deux grottes, qui devinrent les noyaux de villages considérables. Dans l'assemblée de Pavie, Agilmar était au nombre des prélats qui jurèrent fidélité à Charles le Chauve; et en 878 il remit de la part de Louis le Bègue, au pape Jean VII, une lettre dont on trouve un long fragment dans la *Gallia christiana* et dans le tome I, p. 13, des *Acta Sanctorum*. Il signa les actes du concile de Méhun-sur-Loire en 891.

Gallia christiana. — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. ætatis*.

AGILULPHE ou **AGISULPHAS**, duc de Turin et roi de Lombardie, mort en 616. Il joignait aux grâces extérieures le courage pour défendre un État et la prudence pour le gouverner. Après la mort d'Atharic ou Atharis, roi des Lombards, en 590, ses sujets permirent à Theudelinde sa veuve, dont la sagesse leur était connue, de choisir elle-même le prince qu'elle jugerait le plus digne de sa main et du trône. Elle jeta les yeux sur Agiluphe. Mais, soit jalousie, soit amour de l'indépendance, plusieurs ducs se révoltèrent contre le nouveau roi. L'exarque de Ravenne les seconda. Agiluphe ayant imploré le secours du chef des Avares, en obtint un corps de troupes, avec lequel il dompta les seigneurs rebelles et enleva plusieurs places aux Impériaux. Il attaqua Pérouse, força la ville de se rendre, et fit trancher la tête au duc qui la commandait. Ayant continué ses conquêtes, il pénétra en 594 jusqu'à Rome; mais le pape sauva cette capitale par des présents et les bons offices de la reine Theudelinde. Il y eut une trêve de quelques années entre les Lombards et les Impériaux. Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avait négociée, la rompit bientôt, après s'être saisi de la ville de Parme, où étaient la femme, la fille et le gendre d'Agiluphe, et les fit transporter à Ravenne. Le roi lombard, outré de fureur, rassembla ses forces, prit d'assaut la ville de Padoue, et la mit en cendres. De là il pénétra dans l'Istrie, et désola cette province par les meurtres et les incendies. L'empereur fut forcé de rappeler Callinicus et d'acheter la paix. Agiluphe se disposait à réparer les maux de la guerre, à faire rebâtir les églises détruites et les monastères dépouillés, lorsqu'il mourut en 616, après vingt-cinq ans de règne. Theudelinde l'avait engagé à quitter l'arianisme pour embrasser la foi catholique. Le

cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale a possédé la couronne d'or d'Agiluphe : elle avait la forme d'un cercle, ou auréole d'un saint. Ce précieux objet fut volé en 1804, et fondu en lingots.

Paul Diacre, liv. III et IV. — Sigonius, *De Regno Italiæ*. — Saint Grégoire, Aimoin, Baronius, etc.

AGINCOURT (*Jean-Baptiste-Louis-George Seroux* D'), archéologue et numismate, né à Beauvais le 5 avril 1730, mort le 24 septembre 1814; il descendait d'une ancienne famille du comté de Namur. Après avoir reçu une éducation distinguée, il entra de bonne heure dans un régiment de cavalerie; mais différentes circonstances le déterminèrent à quitter le service militaire, et à se dévouer à l'éducation de deux frères en bas âge et de sept jeunes parents restés orphelins. Louis XV, instruit de ce pieux dévouement, le nomma fermier général. En 1777, d'Agincourt visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne; et le 24 octobre 1778 il partit pour l'Italie, où il acheva d'acquérir les connaissances qui constituent l'amateur éclairé. En 1781, il parcourut Naples, Pestum, Herculanum, Pompéi, le Vésuve, le mont Cassin, et revint à Rome pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu depuis longtemps, celui de son grand ouvrage de l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième*, en 6 volumes grand in-folio, ornés de 325 planches, terminé en 1823. C'est sans contredit le principal titre de gloire de d'Agincourt. Les tables analytiques raisonnées de chacune des parties relatives à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, par M. Gence, qui sont jointes à l'ouvrage, facilitent la lecture de cet immense répertoire de faits, comprenant la description des monuments de tous les genres appartenant à différents âges et disséminés dans diverses contrées. On doit encore à d'Agincourt un ouvrage intitulé *Recueil de fragments de sculpture antique, en terre cuite*, 1 vol. in-4°, orné du portrait de l'auteur, et enrichi de trente-sept planches gravées; Paris, 1814. D'Agincourt mourut à Rome à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Biographie des Contemporains.

AGIS. Quatre rois de ce nom figurent dans l'histoire de la république lacédémonienne : le premier appartient à la branche aînée des Héraclides, appelés aussi Agiades, ou famille des Eurysthénides, du nom de son père Eurysthènes; les trois autres, issus de la seconde branche, de celle des Proclides, se succédent à peu de distance les uns aux autres.

Le premier *Agis Héraclide* vécut 980 ans avant J.-C., à une époque où l'histoire de Sparte ne présente encore aucun caractère d'authenticité. On lui attribue la prise de la ville maritime d'Hélos, dont il aurait rasé les murs, et assujetti les habitants à l'affreuse servitude à laquelle ils ont attaché leur nom. Les Hélots ou Ilotes devinrent, par son ordre, esclaves publics des Spartiates, condamnés, eux et leur race, aux plus durs travaux et à des humiliations plus barbares encore. Toutefois, ce fait, allégué par Strabon et confirmé par Plutarque, n'est pas suffisamment prouvé; il repose plutôt sur des traditions que sur des témoignages historiques.

Quant aux rois *Agis Proclides*, leur histoire offre plus de certitude, et appartient à des temps postérieurs à l'âge héroïque. Ils sont au nombre de trois. Voici l'abrégé de leur vie :

AGIS Ier, fils d'Archidamas II, roi de Lacédémone succéda à son père en 427 avant J.-C., et se distingua dans la guerre du Péloponèse par les combats qu'il livra aux Athéniens et aux Argiens. Il prit aux premiers la ville de Décélie, qu'il fortifia, et d'où il fit ensuite plusieurs incursions dans l'Attique : il remporta sur les seconds la victoire de Mantinée, où le courage et la discipline des Spartiates brillèrent dans tout leur éclat. Plus tard, il concourut avec Lysandre à la prise d'Athènes après la célèbre bataille d'Ægos Potamos, et contribua à mettre fin à la guerre qui pendant vingt-sept ans avait successivement embrasé toute la Grèce.

Pausanias, liv. III. — Xénophon, *Hellen.* — Thucydide, V et VII.

AGIS II devint roi de Sparte l'an 338 avant J.-C., à la mort de son père Archidamas III. Il fut contemporain de Philippe et d'Alexandre, et fit de nobles efforts pour secouer le joug des Macédoniens. Mais la fortune ne seconda pas sa bravoure : il réussit bien à rendre quelques services à Darius, roi de Perse, et à soulever contre Alexandre le Péloponèse; mais il ne put résister à la supériorité d'Antipater, qui, accouru à la hâte avec une armée formidable, le battit sous les murs de Mégalopolis. Agis et ses Spartiates firent des prodiges de valeur : cinq mille hommes des siens couvraient déjà le champ de bataille, quand il résistait encore avec une vigueur que soutenait l'amour de la liberté. Blessé à plusieurs reprises et épuisé de fatigue, il continua de combattre à genoux, et fut enfin atteint d'une flèche qui lui ôta la vie en 330.

Plutarque, *Lysander*, c. XXII, et *Agesilaus*. — Eschine, cont. *Ctesiph.* — Diodore, Justin, Pausanias, III, 8. — Xénophon, *Hellen.*, I, c. 1; III, 1-4.

AGIS III, fils d'Eudamidas II, auquel il succéda en 242 avant J.-C., fut l'avant-dernier roi de la famille des Proclides, et devint victime de son attachement pour l'antique constitution de Lycurgue. Depuis longtemps les Spartiates avaient renoncé à cette simplicité de mœurs et à cette austérité de principes qui, pendant des siècles, avaient fait leur gloire et leur puissance : le luxe et la corruption s'étaient glissés dans toutes les classes du peuple; et l'inégalité de la fortune était devenue si grande, que six cents citoyens se trouvaient dénués de toute propriété. Admirateur enthousiaste des anciennes institutions de Sparte, Agis se proposa de les remettre en vigueur; mais il s'attira ainsi la haine de

juge à la cour d'appel de la même ville. C'est en cette qualité qu'il eut part aux travaux des deux commissions chargées de présenter des observations sur les projets des Codes civil et de commerce. En 1802, Agier remplaça, comme vice-président du tribunal d'appel, M. Treilhard, qui en avait pris la présidence. En 1816, il reçut la commission d'installer la cour prévôtale du département de la Seine. A cette époque de sa vie appartient son principal écrit, celui par lequel il voulait finir, et qui effectivement l'a conduit au terme de sa carrière : ses *Prophètes, nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques*, 1820-1823, 11 vol. in-8°, en y comprenant l'appendice intitulé *Commentaires sur l'Apocalypse*. Les autres ouvrages du président Agier sont : *le Jurisconsulte national, ou Principes sur les droits les plus importants de la nation*, 1789, in-8°; — *Vues sur la réformation des lois civiles*, 1793, in-8°; — *Traité sur le mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de la France*, 1800, 2 vol. in-8°; — *Psaumes nouvellement traduits en français sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel*, etc., 1809, 3 vol. in-8°; — *Psaumes*, 1818, in-18; — *Prophéties concernant Jésus-Christ et l'Église, éparses dans les livres saints, avec des explications et des notes*, 1819, in-8°; — *Vues sur le second avénement de Jésus-Christ, ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza, jésuite*, 1818, br. in-8°.

Biographie des hommes vivants. — Quérard, *la France littéraire.* — *Moniteur*, 1823, p. 1136.

AGILA, treizième roi des Visigoths en Espagne, mort en 554; il fut mis sur le trône vers l'an 549, après la mort de Theudisèle, que les seigneurs de sa cour avaient égorgé. Son règne, qui dura cinq ans, ne fut pas plus heureux que celui de son prédécesseur. S'étant attiré la haine de ses sujets par ses exactions et sa tyrannie, la ville de Cordoue se souleva, et plusieurs seigneurs entrèrent dans le complot. Athanagilde, l'un d'eux, ayant été élu roi, fut secondé par les troupes de l'empereur Justinien, et défit près de Séville l'armée d'Agila, qui fut forcée de se retirer à Lérida. Ce prince cherchait à réunir des troupes, lorsque ses principaux officiers, considérant que la guerre civile, en ruinant leur force, donnait aux Impériaux la facilité de détruire leur monarchie, se réunirent aux mécontents, poignardèrent Agila, et reconnurent Athanagilde.

Mariana, *Historia de España*, lib. V, cap. 9. — Masdeu, *Historia critica de España*, X, 118. — Isidore, *In chron.* — Procope, Grégoire de Tours, etc.

AGILES (*Raymond* D'), chanoine du Puy, écrivit l'histoire de la croisade de 1095, d'après les documents qu'il avait lui-même recueillis en Orient, où il avait accompagné le comte de Toulouse comme chapelain. Son ouvrage a pour titre : *Raymondi de Agiles, canonici Podiencis, Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*; imprimé dans les *Gesta Dei per Francos*. Guillaume de Tyr en a beaucoup profité.

***AGILGON** (*Salomon*), rabbin, mort le 10 avril 1728. Il fut successivement chef de la synagogue de Londres et de celle d'Amsterdam. Il a joint des notes (*Censuræ*) au Talmud, imprimées à Amsterdam en 1714.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. III, p. 1026.

AGILMAR ou **AIMAR**, évêque de Clermont au neuvième siècle. Chassé de son diocèse par les Normands, il se réfugia dans le comté d'Amaons, où il apporta les reliques de saint Illis et de saint Vivent. Il les déposa dans deux grottes, qui devinrent les noyaux de villages considérables. Dans l'assemblée de Pavie, Agilmar était au nombre des prélats qui jurèrent fidélité à Charles le Chauve; et en 878 il remit de la part de Louis le Bègue, au pape Jean VII, une lettre dont on trouve un long fragment dans la *Gallia christiana* et dans le tome I, p. 13, des *Acta Sanctorum*. Il signa les actes du concile de Méhun-sur-Loire en 891.

Gallia christiana. — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. ætatis.*

AGILULPHE ou **AGISULPHAS**, duc de Turin et roi de Lombardie, mort en 616. Il joignait aux grâces extérieures le courage pour défendre un État et la prudence pour le gouverner. Après la mort d'Atharic ou Atharis, roi des Lombards, en 590, ses sujets permirent à Theudelinde sa veuve, dont la sagesse leur était connue, de choisir elle-même le prince qu'elle jugerait le plus digne de sa main et du trône. Elle jeta les yeux sur Agiluphe. Mais, soit jalousie, soit amour de l'indépendance, plusieurs ducs se révoltèrent contre le nouveau roi. L'exarque de Ravenne le seconda. Agiluphe ayant imploré le secours du chef des Avares, en obtint un corps de troupes, avec lequel il dompta les seigneurs rebelles et enleva plusieurs places aux Impériaux. Il attaqua Pérouse, força la ville de se rendre, et fit trancher la tête au duc qui la commandait. Ayant continué ses conquêtes, il pénétra en 594 jusqu'à Rome; mais le pape sauva cette capitale par des présents et les bons offices de la reine Theudelinde. Il y eut une trêve de quelques années entre les Lombards et les Impériaux. Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avait négociée, la rompit bientôt, après s'être saisi de la ville de Parme, où étaient la femme, la fille et le gendre d'Agiluphe, et les fit transporter à Ravenne. Le roi lombard, outré de fureur, rassembla ses forces, prit d'assaut la ville de Padoue, et la mit en cendres. De là il pénétra dans l'Istrie, et désola cette province par les meurtres et les incendies. L'empereur fut forcé de rappeler Callinicus et d'acheter la paix. Agiluphe se disposait à réparer les maux de la guerre, à faire rebâtir les églises détruites et les monastères dépouillés, lorsqu'il mourut en 616, après vingt-cinq ans de règne. Theudelinde l'avait engagé à quitter l'arianisme pour embrasser la foi catholique. Le

cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale a possédé la couronne d'or d'Agiluphe : elle avait la forme d'un cercle, ou auréole d'un saint. Ce précieux objet fut volé en 1804, et fondu en lingots.

Paul Diacre, liv. III et IV. — Sigonius, *De Regno Italiæ*. — Saint Grégoire, Aimoin, Baronius, etc.

AGINCOURT (*Jean-Baptiste-Louis-George Seroux* D'), archéologue et numismate, né à Beauvais le 5 avril 1730, mort le 24 septembre 1814; il descendait d'une ancienne famille du comté de Namur. Après avoir reçu une éducation distinguée, il entra de bonne heure dans un régiment de cavalerie; mais différentes circonstances le déterminèrent à quitter le service militaire, et à se dévouer à l'éducation de deux frères en bas âge et de sept jeunes parents restés orphelins. Louis XV, instruit de ce pieux dévouement, le nomma fermier général. En 1777, d'Agincourt visita l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne; et le 24 octobre 1778 il partit pour l'Italie, où il acheva d'acquérir les connaissances qui constituent l'amateur éclairé. En 1781, il parcourut Naples, Pestum, Herculanum, Pompéi, le Vésuve, le mont Cassin, et revint à Rome pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu depuis longtemps, celui de son grand ouvrage de l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième*, en 6 volumes grand in-folio, ornés de 325 planches, terminé en 1823. C'est sans contredit le principal titre de gloire de d'Agincourt. Les tables analytiques raisonnées de chacune des parties relatives à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, par M. Gence, qui sont jointes à l'ouvrage, facilitent la lecture de cet immense répertoire de faits, comprenant la description des monuments de tous les genres appartenant à différents âges et disséminés dans diverses contrées. On doit encore à d'Agincourt un ouvrage intitulé *Recueil de fragments de sculpture antique, en terre cuite*, 1 vol. in-4°, orné du portrait de l'auteur, et enrichi de trente-sept planches gravées; Paris, 1814. D'Agincourt mourut à Rome à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Biographie des Contemporains.

AGIS. Quatre rois de ce nom figurent dans l'histoire de la république lacédémonienne : le premier appartient à la branche aînée des Héraclides, appelés aussi Agiades, ou famille des Eurysthénides, du nom de son père Eurysthènes; les trois autres, issus de la seconde branche, de celle des Proclides, se succèdent à peu de distance les uns aux autres.

Le premier *Agis Héraclide* vécut 980 ans avant J.-C., à une époque où l'histoire de Sparte ne présente encore aucun caractère d'authenticité. On lui attribue la prise de la ville maritime d'Hélos, dont il aurait rasé les murs, et assujetti les habitants à l'affreuse servitude à laquelle ils ont attaché leur nom. Les Hélots ou Ilotes devinrent, par son ordre, esclaves publics des Spartiates, condamnés, eux et leur race, aux plus durs travaux et à des humiliations plus barbares encore. Toutefois, ce fait, allégué par Strabon et confirmé par Plutarque, n'est pas suffisamment prouvé; il repose plutôt sur des traditions que sur des témoignages historiques.

Quant aux rois *Agis Proclides*, leur histoire offre plus de certitude, et appartient à des temps postérieurs à l'âge héroïque. Ils sont au nombre de trois. Voici l'abrégé de leur vie :

AGIS Ier, fils d'Archidamas II, roi de Lacédémone succéda à son père en 427 avant J.-C., et se distingua dans la guerre du Péloponèse par les combats qu'il livra aux Athéniens et aux Argiens. Il prit aux premiers la ville de Décélie, qu'il fortifia, et d'où il fit ensuite plusieurs incursions dans l'Attique : il remporta sur les seconds la victoire de Mantinée, où le courage et la discipline des Spartiates brillèrent dans tout leur éclat. Plus tard, il concourut avec Lysandre à la prise d'Athènes après la célèbre bataille d'Ægos Potamos, et contribua à mettre fin à la guerre qui pendant vingt-sept ans avait successivement embrasé toute la Grèce.

Pausanias, liv. III. — Xénophon, *Hellen.* — Thucydide, V et VII.

AGIS II devint roi de Sparte l'an 338 avant J.-C., à la mort de son père Archidamas III. Il fut contemporain de Philippe et d'Alexandre, et fit de nobles efforts pour secouer le joug des Macédoniens. Mais la fortune ne seconda pas sa bravoure : il réussit bien à rendre quelques services à Darius, roi de Perse, et à soulever contre Alexandre le Péloponèse; mais il ne put résister à la supériorité d'Antipater, qui, accouru à la hâte avec une armée formidable, le battit sous les murs de Mégalopolis. Agis et ses Spartiates firent des prodiges de valeur : cinq mille hommes des siens couvraient déjà le champ de bataille, quand il résistait encore avec une vigueur que soutenait l'amour de la liberté. Blessé à plusieurs reprises et épuisé de fatigue, il continua de combattre à genoux, et fut enfin atteint d'une flèche qui lui ôta la vie en 330.

Plutarque, *Lysander*, c. XXII, et *Agesilaüs*. — Eschine, cont. *Ctesiph.* — Diodore, Justin, Pausanias, III, 8. — Xénophon, *Hellen.*, I, c. 1; III, 1-4.

AGIS III, fils d'Eudamidas II, auquel il succéda en 242 avant J.-C., fut l'avant-dernier roi de la famille des Proclides, et devint victime de son attachement pour l'antique constitution de Lycurgue. Depuis longtemps les Spartiates avaient renoncé à cette simplicité de mœurs et à cette austérité de principes qui, pendant des siècles, avaient fait leur gloire et leur puissance : le luxe et la corruption s'étaient glissés dans toutes les classes du peuple; et l'inégalité de la fortune était devenue si grande, que six cents citoyens se trouvaient dénués de toute propriété. Admirateur enthousiaste des anciennes institutions de Sparte, Agis se proposa de les remettre en vigueur; mais il s'attira ainsi la haine de

son collègue Léonidas II, intéressé au maintien de l'état des choses établi. Agis soutenu par les jeunes citoyens de Sparte, auxquels il sut communiquer son enthousiasme, et par l'éphore Lysandre, son ami, proposa d'abolir toutes les dettes, de faire un nouveau partage des terres, et de les diviser, celles des Spartiates en 4,500 lots, et celles des Lacédémoniens en 15,000. Après de longues hésitations, les *claries* ou reconnaissances de dettes furent, en effet, brûlées; mais là s'arrêta la réforme : l'éphore Agésilas y mit des obstacles insurmontables, et fit traîner cette affaire jusqu'au moment où Agis, appelé sous les armes, alla porter des secours aux Achéens contre les Athéniens et les Étoliens; alors une conspiration se trama contre lui à Sparte; et Léonidas II, qui avait été obligé de prendre la fuite, fut rappelé. A son retour, Agis trouva ses ennemis triomphants, et eut à peine le temps de se sauver dans le temple de Minerve, pour échapper à la fureur du peuple ameuté. N'osant pas le frapper dans ce sanctuaire, Léonidas eut recours aux promesses pour l'en faire sortir, et le traduisit devant les éphores, dévoués à ses intérêts. Ce jeune prince, âgé seulement de vingt-trois ans, fut condamné à la strangulation (135e olympiade). Au moment de subir ce supplice, il consola le bourreau qui s'attendrissait sur son sort, et offrit avec courage son cou à la corde. Ce touchant sujet historique a inspiré plusieurs poëtes; Alfieri en a fait une tragédie remarquable.

Quinte-Curce, lib. VI. — Diodore, liv. XVII. — Plutarque. — Justin, liv. XII. — Thirwall, *Hist. of Greece*, vol. VI, c. LI. — Clinton. *Fast. Hellen.*, vol. II, p. 218. — Arrien, II, 13; III, 198.

AGIUS DE SOLDANIS (*Pierre-François*), archéologue italien, né dans l'île de Gozzo au commencement du dix-huitième siècle, mort en 1760. On a de lui une grammaire maltaise, sous le titre : *Della lingua punica presentemente usata da' Maltesi*, etc.; Rome, 1750, in-8°; et un *Discours apologétique contre la dissertation historique et critique* (de l'abbé Ladvocat) *sur le naufrage de saint Paul dans la mer Adriatique;* Avignon, 1757, in-12.

Mifsud, *Bibliotheca Maltese*, p. 34. — Borch, *Lettres sur la Sicile*, I, 204. — Vassalli, *Ktyb. yl Klym Malti, sive liber dictionum Melitensium*, p. 30. — Gesenius, *Versuch über die Maltesische Sprache*, p. 6.

AGLAOPHON, peintre grec, père et maître de Polygnote, vivait vers la 70e olympiade (496 avant J.-C.). Il eut aussi une autre fils nommé Aristophon. On voit dans Pline qu'un autre Aglaophon florissait vers la 90e olympiade (416 avant J.-C.). Dans un de ses tableaux il représenta Alcibiade couronné par les génies qui présidaient aux jeux olympiques et pythiques; dans une autre il peignit le même personnage assis sur les genoux de Nemea (la déesse des jeux néméens). D'après une conjecture probable, cet Aglaophon était le petit-fils du premier, et le fils d'Aristophon.

Pline, lib. XXXV, cap. IX. — Saint Chrysostome, *Orat.* 80. — Quintilien, lib. XII, c. X. — Suidas (Ἀγλαοφῶν), Athénée, XII, 534. — Plutarque, *In Alcibiad.* — Cicéron, *de Orat.*, III.

* **AGLAÜS** (Ἀγλαός), citoyen de Psophis en Arcadie, vivait, suivant Pausanias, à l'époque de Crœsus (550 avant J.-C.). C'est lui que l'oracle de Delphes déclara être plus heureux que Gygès, roi de Lydie, lorsque ce roi fit demander à l'oracle s'il y avait au monde quelqu'un plus heureux que lui.

Valère-Maxime, VII, 2. — Pline, *Hist. nat.*, VII, 47. — Pausanias, *Descript. Gr.*, VIII, 24.

AGLIATA (*François-Gérard*), jurisconsulte, né à Palerme en 1420. Il a laissé quelques plaidoyers (*Allegationes*), que Cumia cite dans ses *Consuetudines Parnormitanæ*. Il ne faut pas le confondre avec un autre Gérard Agliata, mort à Palerme le 30 août 1590, et dont on trouve quelques poésies dans le Recueil de l'Académie des *Accesi* de Palerme, 1572 et 1573.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

* **AGLIATA**, nom commun à plusieurs jurisconsultes de Palerme, dont l'un, Agliata (*Bernardin*), a laissé un livre *Allegationes in causa præcedentiæ*, etc.; Palerme, 1690, in-fol.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

AGLIO. *Voy.* CORRADINO.

* **AGLIO** (*Joseph*), littérateur italien, vivait à Crémone vers la fin du dix-huitième siècle : on a de lui un livre très-estimé sur les monuments de sa ville natale, sous le titre : *le Pitture e le Sculture della città di Cremona;* Crem., 1794, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGLIONBY (*Jean*), ecclésiastique anglais, né à Cumberland en 1567, mort à Islip en 1610. Élevé à Oxford, il devint chapelain de la reine Élisabeth, et fut, en 1610, élu principal du collége d'Edmond-Hall. C'est un des traducteurs anglais du Nouveau Testament.

Biographia Britannica.

AGNAN (Saint), en latin *Anianus*, évêque d'Orléans, mort en 453. Il demanda du secours à Aëtius contre Attila, qui fut obligé d'abandonner le siége de la ville. On dit que le gouverneur, atteint d'une maladie grave, crut devoir sa guérison aux prières du prélat, et donna la liberté à tous les prisonniers; c'est en mémoire de cette action que les évêques d'Orléans eurent, le jour de leur entrée dans la ville, le privilége de délivrer non tous les prisonniers, mais ceux du ressort d'Orléans qui étaient détenus pour certains crimes. Les huguenots violèrent en 1562 le tombeau de saint Agnan, et brûlèrent ses restes.

Chorier, *Histoire du Dauphiné*. — Guyon, *Histoire d'Orléans*. — Grégoire de Tours, lib. III. — Baillet, *Vie des Saints*.

* **AGNANI** (*Jean* D'), jurisconsulte italien, né à Agnani vers 1390, mort en 1457, avait pris le nom de sa ville natale. En 1425, il fut nommé professeur de droit à Bologne, ensuite ambassadeur du pape Martin V. Après la mort

de sa femme, il se fit moine. On a de lui des *Commentaires sur les décrétales* et un *Recueil de conseils*.

Mazzuchelli. — Tiraboschi.

AGNEAUX. *Voy*. AIGNEAUX.

* **AGNAPTUS** (Ἀγναπτός), artiste grec, vivait à une époque incertaine, peut-être au sixième siècle avant J.-C. Il passe pour avoir construit le portique dans l'Altis à Olympie, qui depuis portait le nom de portique d'Agnaptus.

Pausanias, V, 15; VI, 20.

AGNEAUX-DEVIENNE. *Voy*. DEVIENNE.

* **AGNEL** (*André?*), diacre, gardien du temple de Sainte-Agathe, nommé archevêque de Ravenne l'an 558, mourut en 566, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. On trouve, dans la *Bibliothèque des Pères de l'Église*, une lettre de ce prélat adressée à Arminius au sujet de la foi. Vossius, trompé par la ressemblance de nom, a confondu ce personnage avec l'auteur de l'histoire des archevêques de Ravenne. Celui qui fut archevêque existait sous l'empereur Justinien, tandis qu'André Agnel, l'historien, vécut environ trois cents ans plus tard, c'est-à-dire au temps de Louis le Pieux, vers l'an 820.

AGNELLI (*Frédéric*), graveur italien, né en 1604, à Milan. On a de lui un grand nombre de portraits, le dôme de Milan en plusieurs grandes planches, divers emblèmes et sujets de thèses.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*.

* **AGNELLI** (*Vincent*), généalogiste italien, vivait à Mantoue vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Vera origine e discendentia della nobile famiglia de' signori Mastini di Mantoua*, Venet., 1626; et une *Histoire sur la suppression de la république de Pise par les grands-ducs de Florence* (ouvrage très-rare). E. D.

AGNELLO (*André*), archevêque de Ravenne dans le neuvième siècle, écrivit l'histoire des prélats qui gouvernèrent l'église de Ravenne avant lui. Son ouvrage a pour titre : *Agnelli, qui et Andreas, abbatis S. Mariæ ad Blachernas, liber pontificalis, sive Vitæ pontificum Ravennatum*, etc., 2 vol. in-4°; Muratori l'a réimprimé dans le tome II, part. I, des *Scriptores rerum italicarum*. Le père d'Agnello ayant conspiré contre le pape Paul Ier, fut conduit à Rome et y mourut en prison. Ce traitement rendit son fils peu favorable aux intérêts de la cour de Rome, et ses écrits y furent regardés comme attentatoires à l'autorité pontificale.

Moréri a confondu cet archevêque avec un autre Agnello ou Agnel (*voy*. ce nom) qui mourut en 566, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, et qui fut auteur d'une lettre *De ratione fidei, ad Arminium*, insérée dans la Bibliothèque des Pères. Vossius, dans son *Histoire des écrivains latins*, a partagé l'erreur de Moréri.

Affo, *Scrittori Parmegiani*, vol. V. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. III, p. 163.

AGNELLO (*Jean*), riche marchand de Pise du quatorzième siècle, obtint de Visconti, seigneur de Milan, les secours nécessaires pour asservir sa patrie, dont ce seigneur se réservait de s'emparer plus tard. Agnello exécuta, dans une nuit du mois d'août 1364, un hardi coup de main : il prit avec quelques spadassins le palais public, fit enlever de leur lit tous les magistrats, et les ayant fait conduire devant lui, il leur déclara que la sainte Vierge lui venait d'accorder la seigneurie de Pise, et leur fit prêter serment de fidélité au milieu d'épées nues. Le 5 septembre 1368, il obtint de l'empereur Charles IV le titre de doge. Le même jour, Agnello tomba d'un échafaudage où il venait d'être armé chevalier, et se cassa la cuisse. Le peuple, averti de cet accident, s'empara de la citadelle, chassa les satellites du nouveau doge, et recouvra la liberté.

Pignotti, *Storia della Toscana*. — Botta, *Storia d'Italia*.

* **AGNELLO MAFFEI** (*Scipion*), natif de Mantoue, nommé évêque de Casal en 1624, consacra une partie de sa vie à l'histoire de sa ville natale, qui fut publiée par son neveu Lepido-Maria-Agnello Maffei, sous ce titre : *gli Annali di Mantoua;* Tortona, 1655, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGNÈS (Sainte), subit le martyre en 303 de J.-C. Elle appartenait à une famille romaine très-distinguée. Soupçonnée d'avoir embrassé secrètement le christianisme, elle fut enveloppée dans la persécution que les sectateurs de cette religion éprouvèrent sous Dioclétien. Un miracle, dit la légende, préserva sa chasteté d'un attentat qui aurait été pour la jeune fille le plus grand des supplices. Sa mort héroïque est fêtée par l'Église catholique le 29 janvier de chaque année. Un beau tableau du Tintoret nous retrace le miracle opéré sur l'homme qui était venu pour attenter à la pudeur de la jeune fille : il fut frappé de cécité; mais, à la prière de ses amis, la sainte lui rendit la vue. Dans un autre tableau, chef-d'œuvre du Dominiquin, on la voit à sa dernière heure, radieuse au milieu de ses bourreaux.

Acta Sanctorum, mens april. — Baillet, *Vie des Saints*. — J. A. Martigny, *Notice historique, liturgique et archéologique sur le culte de sainte Agnès;* Lyon, 1847.

AGNÈS DE FRANCE, impératrice de Constantinople, née en 1171, morte vers 1220, était fille de Louis le Jeune et sœur de Philippe-Auguste. Elle épousa, le 2 mars 1180, à l'âge de neuf ans, Alexis Comnène, dit le Jeune. Andronic Comnène ayant usurpé l'empire, fit mourir Alexis et en épousa la veuve, dont il n'eut point d'enfants. Agnès restée veuve en 1185 aima Théodore Branas, homme de qualité de la cour, lui accorda sa main (en 1205) et en eut une fille, qui fut belle-mère de Guillaume de Villehardouin.

Guillaume de Tyr, l. XXII.

AGNÈS DE MÉRANIE, reine de France, était fille de Berthold, duc de Méranie, dans la haute

Saxe. Philippe-Auguste ayant répudié Ingelburge, l'épousa en 1196, et en eut un fils et une fille. Mais les censures de l'Église lancées contre ce monarque l'obligèrent d'abandonner Agnès, qui en mourut de douleur au château de Poissy, l'an 1201. Son mariage, contracté sur la foi d'un jugement qui prononçait la séparation du roi et d'Ingelburge, engagea le pape Innocent III à légitimer les deux enfants qu'elle avait eus de Philippe. (*Voy.* PHILIPPE-AUGUSTE.) M. Ponsard a fait d'Agnès de Méranie le sujet d'une tragédie.

Guillaume le Breton et Rigod, *Vie de Philippe-Auguste.* — M. Capefigue, *Histoire de Philippe-Auguste.*

AGNÈS, comtesse d'Urlamünde, vécut dans la seconde moitié du treizième siècle. Issue de la famille ducale de Méran, éteinte en 1248, elle épousa Otton, comte d'Orlamünde, dont elle eut deux enfants. Après la mort de son mari, elle s'éprit d'amour pour Albrecht le Bel, burgrave de Nuremberg; et, se voyant rebutée, elle tua ses propres enfants, et mourut à Hof en prison. Une tradition populaire la fait apparaître sous le nom de la *Dame blanche*, qui a prédit tant d'événements funestes pour la maison royale de Prusse. [*Conversations-Lexicon.*]

AGNÈS D'AUTRICHE, reine de Hongrie, née à Vienne le 18 mai 1281, morte au couvent de Königsfelden en Suisse le 13 mai 1364. Son père, l'empereur Albert Ier, voulut la marier au patrice romain Frédéric della Colonna, pour s'en faire un appui contre le pape. Mais Agnès refusa, et épousa, en 1297, André III, dernier roi de Hongrie de la famille de Arpads. La mort subite de son mari, en 1301, détruisit les calculs politiques des Habsbourg, tendant alors déjà à faire entrer la Hongrie dans le riche patrimoine de la maison d'Autriche. Agnès, un moment prisonnière des partisans de Charobert de Naples, qui briguait alors le trône de Hongrie, fut promptement délivrée de leurs mains par les secours de son père, qui fut plus tard assassiné. (*Voy.* ALBERT I). Outrée de douleur par la double perte de son mari et de son père, déçue encore une fois dans son ambition politique, et craignant la ruine entière de sa dynastie, elle mit un acharnement féroce à l'accomplissement de sa vengeance. L'empereur Henri VII mit, il est vrai, tous les conjurés au ban de l'empire; mais Agnès l'avait prévenu, en ruinant tous leurs châteaux, et en confisquant leurs biens; quant à leurs personnes, les complices parvinrent à se soustraire par la fuite à l'exécution de la sentence. Le duc Jean gagna promptement l'Italie; et, après avoir été vu par Henri VII à Pise, il mourut à une époque inconnue. Walther d'Eschenbach, dernier rejeton du célèbre Minnesänger souabe, vécut trente-cinq ans dans le Wurtemberg en pauvre berger, et ne se fit connaître qu'à sa mort. On n'entendit plus parler de Conrad de Tegernfeld, et on ne sait rien sur la fin de Rodolphe de Balm. L'implacable Agnès s'en prit alors aux innocents parents et vassaux qu'elle trouvait dans les châteaux des complices. Elle fit décapiter sous ses yeux soixante-trois nobles et d'autres hommes de guerre du sire de Balm, qui ne cessèrent de protester de leur innocence. Pendant qu'elle présidait à ces massacres, qui coûtaient la vie à des milliers d'innocents : « Je me baigne dans la « rosée de mai », disait-elle, un chapelet à la main, parodiant avec une affreuse ironie ces mots de l'ancienne légende de sainte Élisabeth. De tous les conjurés, Rodolphe de Wart, tomba seul avec son valet d'armes, Gauthier Russeling, entre les mains d'Agnès. Quoiqu'il n'eût été que simple spectateur du crime, et qu'il fût allé, en pénitent, jusqu'à Avignon pour demander l'absolution au pape, Rodolphe périt par le supplice de la roue. D'après des récits contemporains, les tortures furent prolongées avec un cruel raffinement; sa malheureuse épouse, après avoir supplié Agnès de lui accorder la vie, fut forcée, pendant trois jours, d'assister aux tortures de son mari. Cette sentence fut exécutée à Wintherthur, près du château de Wart, ou à Bruck, lieu du meurtre d'Albert. C'est près de ce dernier endroit, sur la place de l'antique Vindonissa, qu'Agnès, lasse enfin de meurtres, bâtit avec les biens de ses victimes un monastère de Frères mineurs, et le couvent de femmes de Konigsfelden, de l'ordre de Sainte-Claire, où elle vécut retirée le reste de ses jours. Berthold Strobel d'Offtringen, vieux soldat de Rodolphe de Habsbourg, et qui vivait en ermite dans un creux de rocher, près de Bruck, répondit un jour aux instances que mit Agnès pour l'attirer près d'elle : « Femme, c'est mal servir « Dieu que de verser le sang innocent et de fon- « der des couvents du produit de la rapine. Dieu « n'aime que la bonté et la miséricorde. » Après avoir reposé au couvent de Konigsfelden, les ossements d'Agnès furent, en 1770, transportés au monastère de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire.

Bermann, *Oestreichisches Biographisches Lexicon.*

AGNÈS SOREL ou **SORRAU**, maîtresse de Charles VII, roi de France, fille d'un gentilhomme attaché à la maison de Clermont, née à Fromenteau en Touraine en 1409, morte le 9 février 1450. Elle joignit aux dons extérieurs toutes les qualités de l'esprit que l'éducation de cette époque pouvait développer. A l'âge de quinze ans elle fut placée comme fille d'honneur auprès d'Isabelle de Lorraine, duchesse d'Anjou. Vers 1431, elle vint, avec la duchesse, à la cour de Charles VII, qui, bientôt séduit par sa beauté, la nomma dame d'honneur de la reine. Agnès répondit bientôt à la passion qu'elle inspirait. Pendant quelque temps cette liaison demeura cahée; mais les faveurs dont furent comblés les parents de la demoiselle de Fromenteau, comme on l'appelait, et ses prodigalités, firent bientôt connaître l'ascendant qu'elle exerçait sur le roi. Au reste, si l'on en croit la tradition, elle ne s'en servit que pour réveiller Charles VII de son indolence, et le contraindre à seconder les efforts

de ses capitaines. François I[er] a voulu en consacrer lui-même le souvenir par ces vers :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause estant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloistre ouvrer
Clause nonain ou bien devot hermite.

Cependant le Dauphin, qui plus tard fut Louis XI, et le peuple, qui voyait le roi prodiguer à Agnès de l'argent et des terres, lui donner le comté de Penthièvre en Bretagne, deux seigneuries dans le Berri, le château de Beauté sur la Marne, et celui de Loches sur la Loire, montrèrent en toute occasion à la favorite leur haine ou leur mépris. Le Dauphin s'emporta un jour jusqu'à la frapper, et les Parisiens la sifflèrent. Quant à la reine, elle ne s'offensait pas d'une liaison que les mœurs des princes de cette époque autorisaient. Cependant, lorsqu'en 1450 Agnès Sorel, qui s'était retirée depuis quelque temps de la cour, vint, durant l'expédition contre les Anglais en Normandie, retrouver le roi dans l'abbaye de Jumiéges, le luxe qu'elle afficha, le bruit répandu qu'elle cherchait elle-même de nouvelles maîtresses pour le roi, blessèrent profondément Marie d'Anjou; et le Dauphin, quelque relâchée que fût sa morale, adopta les ressentiments de sa mère. Le public, de son côté, ne croyant pas alors qu'Agnès, comme on l'a dit depuis, eût inspiré à Charles son nouvel héroïsme, montrait pour cette intrigue une sévérité qui s'étend rarement jusqu'aux rois. On parut voir de mauvais œil surtout l'effronterie avec laquelle Agnès venait rejoindre le roi dans une abbaye, et aux yeux de toute son armée. Tout à coup la dame de Beauté, qui était grosse, tomba malade à Jumiéges d'un flux de ventre, et y mourut. Elle avait fait un testament par lequel elle disposait d'environ soixante mille écus de legs; et elle avait choisi, pour ses exécuteurs testamentaires, Jacques Cœur, argentier du roi, et deux autres personnes de sa maison.

La rapidité de sa maladie, la jalousie de la reine, du Dauphin, de ses partisans, et l'animosité du peuple, firent concevoir sur cette mort des soupçons que les courtisans de Charles VII ne tardèrent pas à exploiter. Mais auparavant Jean Chartier, que Charles avait appelé auprès de lui pour être son historiographe, eut ordre de détruire, dans son histoire, les bruits injurieux à la belle Agnès, qui circulaient à la cour. « Or j'ai trouvé, dit-il, tant par le recit de chevaliers, escuyers, conseillers, physiciens ou medecins et chirurgiens, comme par le rapport d'autres de divers estats, et amenez par serment comme à mon office appartient, afin d'oster et lever l'abus du peuple,... que, pendant les cinq ans que ladite damoiselle a demeuré avec la roine, oncques le roy ne deslaissa de coucher avec sa femme, dont il a eu quantité de beaulx enfants...; que quand le roy alloit voir les dames et damoiselles, mesmement en l'absence de la roine, ou qu'icelle belle Agnès les venoit voir, il y avoit toujours grande quantité de gens presents, qui oncques ne la virent toucher par le roy au-dessous du menton...; et que si aulcune chose... elle a commise avec le roy dont on n'auroit pu s'apercevoir, cela auroit esté fait très-cauteleusement et en cachette : elle estoit encore au service de la roine de Sicile (Marie d'Anjou). » Les trois filles qu'elle eut de Charles VII furent déclarées *filles de France*, et richement mariées.

Monstrelet, la *Chronique de Saint-Denys*. — Belleforest, *Cosmographie*. — Brantôme, *Mémoires* et *Vies des Dames galantes*, t. II, p. 310. — *Histoire de Charles VII, roy de France*, par Jean Chartier, sous-chantre de Saint-Denys, etc., mise en lumière par Denys Godefroy; Paris, 1661. — *Histoire des Favorites*; Amsterdam, 1700, tom. I, p. 103, 157. — Saint-Edme, *Amours et galanteries des rois de France*; Paris, 1830. t. I.

AGNESI (*Marie-Gaétane* D'), savante italienne, naquit à Milan le 16 mai 1718, et mourut le 4 août 1799. A neuf ans elle parlait déjà très-bien le latin, et fit même dans cette langue un discours où elle chercha à démontrer que l'étude des langues anciennes ne devait pas être étrangère à son sexe. Ce discours fut imprimé à Milan en 1727. On rapporte aussi qu'à onze ans elle parlait le grec aussi couramment que sa langue maternelle. Elle étudia ensuite les langues orientales, et fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *Polyglotte ambulante*. Elle s'occupa en même temps de géométrie et de philosophie spéculative. Son père favorisait les goûts de sa fille en réunissant chez lui des sociétés savantes, devant lesquelles la jeune Marie proposait et soutenait des thèses philosophiques. Un contemporain, le président de Brosses, assure, dans ses *Lettres sur l'Italie*, qu'on ne peut rien concevoir de plus agréable que les conversations avec cette jeune personne, l'une des plus jolies et des plus instruites de son temps. A vingt ans, ces controverses philosophiques la rebutèrent; cependant son père crut devoir publier les différentes thèses qu'elle avait défendues. Elles sont au nombre de cent quatre-vingt-onze, et ont été publiées en 1738, sous le titre de *Propositiones philosophicæ* (Milan). Dès lors elle se voua entièrement à l'étude des mathématiques, dans lesquelles elle alla si loin, qu'elle écrivit un excellent mémoire sur les sections coniques, et qu'à l'âge de trente ans elle publia des Éléments d'analyse (*Instituzioni analitiche*; 1745, 2 vol. in-4°), que l'on a considérés comme la meilleure introduction aux ouvrages d'Euler. Ce travail, qui a été traduit en anglais par Colson, professeur de l'université de Cambridge, et en français par d'Antelmy, avec des notes de Bossut, lui acquit une telle réputation, qu'à trente-deux ans elle fut nommée professeur de mathématiques à l'université de Bologne. L'étude des mathématiques lui fit sans doute perdre entièrement le goût du monde, qu'elle quitta pour entrer dans l'ordre rigoureux des Sœurs-Bleues. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans.

L'*Éloge historique de mademoiselle Agnesi*,

par Frisi, traduit en français par Boulard, a été imprimé séparément, et reproduit à la suite de la traduction des *Bienfaits de la Religion chrétienne ;* 1707, 2 vol. in-8°. — Sa sœur, *Marie-Thérèse,* a composé la musique de plusieurs cantates, et trois opéras : *Sofonisba*, *Ciro in Armenia*, *Nitori*, qui ont eu du succès. [*Enc. des g. du m.*, avec addit].

Paolo Frisi, *Elogio storico di Mar.-Gaët. Agnesi ;* Milan, 1696. — Bianca Milesi-Mojon, *Vita di Mar.-Gaët. Agnesi*, Milan, 1836.

AGNODICE, Athénienne, se déguisa en homme pour étudier la médecine sous le célèbre Hérophile, et se livrer à la pratique de cet art. Les autres médecins, jaloux de la réputation qu'elle s'était acquise surtout dans le traitement des maladies des femmes, la firent condamner devant l'Aréopage, en vertu de la loi qui défendait aux femmes d'exercer la médecine. Les principaux citoyens d'Athènes intervinrent pour obtenir la révocation de cette loi.

AGNOLO (*Baccio* D'), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, mort en 1543. Clément VII ayant demandé à Michel-Ange un jeune artiste habile pour restaurer les figures du Belvédère, il lui indiqua Agnolo, qui avait travaillé avec lui à Florence. Il arriva à Rome en 1530, et restaura le bras gauche de l'Apollon, le bras droit du Laocoon, et l'Hercule : on s'est trompé en disant que c'était Michel-Ange qui avait fait cette réparation. Ses principales œuvres sont : le palais Bartolini, où l'on voit pour la première fois des fenêtres carrées, surmontées de frontons, et des portes ornées de colonnes ; les palais Lanfredini Taddei, Borgherini ; le magnifique pavé de Sainte-Marie del Fiore, la villa Bello-Sguardo, etc.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Milizia, *Vite degli Architetti*. — Framin et Grand-Jean, *l'Architecture toscane*.

AGNOLO (*Gabriel* D'), architecte napolitain, mort en 1510. Le palais de Gravina, les églises de Sainte-Marie-Égyptienne et de Saint-Joseph à Naples furent son ouvrage.

AGNOLO ou **ANGELO DA SIENA**. *Voy*. AGOSTINO.

AGNONIDE (Ἀγνωνίδης), démagogue athénien, vivait au quatrième siècle avant J.-C. Il était comtemporain de Théophraste, le philosophe, qu'il accusa d'impiété devant l'Aréopage. Mais le disciple d'Aristote se justifia si bien, que l'accusateur fut répoussé avec honte. Agnonide était opposé au parti macédonien, alors très-puissant à Athènes, et fit plus tard condamner à mort Phocion, son bienfaiteur, auquel il devait d'avoir été rappelé de l'exil. Les Athéniens se repentirent bientôt de cette exécution et infligèrent à Agnonide la peine du talion. Quintilien lui attribue un traité contre la rhétorique (*Rhetorices accusatio*), dont il ne reste aucun fragment.

Diogène Laërce, V. — Plutarque. — Cornélius Népos, *Phocion*. — Quintilien, II, 17.

AGNOSCIOLA. *Voy*. ANGUISCIOLA.

AGOBARD, archevêque de Lyon, né en 779, mort le 6 juin 840. Il prit part à la révolte de Lothaire contre l'empereur Louis le Débonnaire, et fit de sa conduite et de celle des autres princes rebelles une Apologie que nous avons encore. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 835 ; mais, s'étant réconcilié avec l'empereur, il fut rétabli dans son siége. On a dit de lui qu'il était né sous le siècle d'or de Charlemagne ; qu'il avait brillé dans le siècle d'argent de Louis le Débonnaire, et qu'il était mort dans le siècle de fer des enfants de ce monarque. Les uns prétendent que ce prélat était français ; les autres, qu'il avait passé d'Espagne en France. Quoi qu'il en soit, Leidrade, archevêque de Lyon, l'ordonna prêtre en 804, et, neuf ans après, il le prit pour son coadjuteur. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papire Masson donna la première édition en 1605, in-8°. Ce savant les acheta d'un relieur qui voulait en couvrir des livres. Baluze en a donné, en 1666, une belle édition, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Il écrivit contre Félix d'Urgel, condamna les duels, les épreuves du feu et de l'eau, et prouva que ce n'étaient pas les sorciers qui excitaient les tempêtes. A l'époque d'Agobard, il régnait une épidémie (choléra ?) qui frappait violemment les hommes. On se servait de cette occasion pour obtenir des donations à l'Église.

Severt., *Chron. hist. arch. Lugdun*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, vol. VI. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. — Carl. Bernhard Hundeshagen, *Dissertatio de Agobardi archiepiscopi Lugdunensis, vita et scriptis ;* Giessen, 1831, in-8°.

AGOCCHI (*J. Baptiste*), archevêque d'Amasie, né à Bologne vers le milieu du seizième siècle, mort à Venise en 1631. Il était secrétaire d'État du Pape Grégoire XV en 1629. On a de lui 1° une lettre à Barthélemy Dolcini, *sur l'Origine et le Domaine de la ville de Bologne*, 1638 ; — 2° un *Traité des comètes et des météores*.

Tomasini, *Elogia virorum illustrium*, p. 14 28. — Erythræus, *Pinacotheca*, p. 784-787. — Orlandi, *Notizie degli scrittori bolognesi*. — Fantuzzi, *Notizie degli scritt. bolog*.

***AGOCCHIE** (*Jean dell'*), écrivain italien, vivait à Bologne vers le milieu du seizième siècle. On a de lui un *Traité sur l'art de l'escrime*, imprimé à Venise en 1572, et dans lequel il parle également des joutes ou carrousels et des ordonnances de bataille. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGOMAT. *Voy*. ACHMET-GEDUC.

***AGONEAU** (*G*. D'), littérateur français, vivait à Paris au commencement du dix-septième siècle ; il traduisit en français et dédia à la reine Marguerite le *Hiéron de Xénophon ;* Paris, 1608, in-12 ; l'*Arétophile*, ou *Amy de la vertu ;* Paris, 1606, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGOP** (*Jean*), prêtre arménien, vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : 1° une grammaire armé-

nienne; Rome, 1674, in-4°; — 2° une grammaire latine (en arménien); Rome, 1675, in-4°; — 3° une traduction italienne de la correspondance de Constantin le Grand et du pape Sylvestre avec Tiridate, roi d'Arménie; Venise, 1683, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*.

AGORACRITE, natif de Paros, fut élève de Phidias. Ce dernier, à ce qu'on prétend, a souvent fait passer ses propres ouvrages pour ceux de son disciple. Agoracrite et Alcomènes travaillèrent chacun de leur côté à une statue de Vénus. Les Athéniens adjugèrent la palme au dernier, comme étant leur compatriote. Agoracrite, piqué de cette injustice, changea sa Vénus, qui méritait réellement la préférence, en une Némésis, et la vendit aux habitants de Ramnus, bourg de l'Attique, où cette déesse était en honneur. Pausanias attribue cette statue à Phidias, et Varron assure qu'elle est la plus belle qu'on ait jamais faite. Outre cette Némésis, il existait de cet artiste, à Delphes, un Jupiter et une Minerve d'airain. Agoracrite vécut vers la 83[e] olympiade.

Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. v. — Pausanias, I, 33; IX, 34. — Strabon, XI, 396, édit. Casaub.

* **AGOSTINI** (*Jean-Paul*), peintre italien, vivait au commencement du quinzième siècle, à en juger d'après un de ses tableaux portant la date de 1400. Ce tableau a été mentionné par Rosetti comme faisant partie de la collection des comtes Obizzi de Padoue.

Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

AGOSTI (*Jules*), poëte italien, né à Reggio, mort très-jeune en 1704. On a de lui deux tragédies: *Artaserse, re de Persia*, 1700; *Canippe*, 1709, et un oratorio des *Larmes de Marie pendant la passion de Jésus-Christ*.

Tiraboschi, *Bibliotheca Modenese*. — Zeno, *Lettere*, 1785, I, 297, 300.

* **AGOSTINI** (le P. *Jean Degli*), littérateur italien, né à Venise le 10 décembre 1701, mort dans sa ville natale en 1755. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-François, et devint en 1730 bibliothécaire du couvent della Vigna à Venise, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Notizie istorico-critiche intorno la vita e le opere degli scrittori veneziani*, 2 vol. in-4°. Ces deux volumes renferment les vies de soixante-dix auteurs qui ont vécu de 1315 à 1591. Le 3[e] vol. est en manuscrit à la bibliothèque des cordeliers della Vigna à Venise.

Moschini, dans la *Storia della letteratura veneziana del decimo-ottavo secolo*, t. II, p. 188.

AGOSTINI (*Léonardo*), de Sienne, célèbre antiquaire du dix-septième siècle, vivait à la cour du cardinal Barberini, sous le pontificat d'Urbain VIII. Il fut nommé inspecteur des antiques par le pape Alexandre VII. On a de lui les deux ouvrages suivants, assez rares, et qui eurent beaucoup de succès : 1° *La Sicilia de Filippo Paruta, descritta con medaglie, con la giunta di Lionardo Agostini*; Rome (Lodovico Grignani), 1649, in-fol., avec une dédicace au duc d'Orléans, oncle du roi de France. Les additions faites par Agostini au livre de Paruta consistent en quatre cents médailles environ; il s'était d'ailleurs servi des mêmes planches que l'antiquaire sicilien. Les planches de Paruta servirent encore pour la nouvelle édition, publiée à Lyon, 1697, in-fol., sous le titre suivant : *La Sicilia de Filippo Paruta, descritta con medaglie, e ristampata con aggiunta de Lionardo Agostini, hora in miglior ordine disposta da Marco Maier, arrichita d'una descrizione compendiosa di quella famosa isola, ed illustrata d'una succinta dichiarazione non più stampata intorno alle sue medaglie, con l'aggiunta della cronologia, accomodata alla sudetta historia*; Lyon (Marc Mayer), 1697, in-fol. : cette édition est moins estimée que celle de Rome. L'ouvrage d'Agostini fut aussi publié en latin par Sigebert Havercampe; Leyde, 1723, 3 vol. in-fol., (*Parutæ nobilis Panormitani et Leonardi Augustini Senensis Sicilia numismatica.......... Locupletata et perpetuo commentario illustrata studio et industria Sigeberti Havercampi...... editio plane nova Lugd. Batav. excudit Pettus Vander Aa*, 1723); il forme les tomes VI, VII et VIII du *Thesaurus Antiquitatum Siciliæ* de Grævius et de Pierre Burmann; c'est l'édition la plus complète : on y trouve des additions de Hubert Goltz, des notes de G. Walther et d'autres archéologues; — 2° *Le Gemme antiche figurate di Lionardo Agostini, con le annotazioni del sig. Gio-Pietro Bellevi*, première partie; Rome, 1636, et 1657, in-4°; seconde partie; Rome, 1670, in-4°; la seconde partie est dédiée à Cosme, duc de Toscane, et les deux parties furent réimprimées à Rome chez Gio-Batista Brussotti, 1686, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage fut traduit en latin par Jacques Gronovius, qui y a joint une savante préface, Amsterdam, 1685, in-4° (*Gemmæ et sculpturæ antiquæ depictæ a Leonardo Augustino Senensi, addita earum enarratione, in latinum versa a Jacobo Gronovio* etc.), réimprimé à Franeker, 1694, in-4°. On peut consulter sur l'édition d'Amsterdam un article de Bayle (*Nouvelles de la République des lettres*, décembre, 1685), et une lettre de Gronovius lui-même à Magliabecche dans le 2[e] vol. des *Epistolæ clarorum Belgarum ad Ant. Magliabecchium*. Domenico de' Rossi donna une nouvelle édition de l'ouvrage d'Agostini; Rome, 2 vol. in-8°, et Alexandre Maffei la réimprima avec de nombreuses additions, sous les auspices du pape Clément XI; Rome, 1707, quatre vol. in-4°. Cependant l'édition originale reste la plus estimée à cause de la beauté des gravures.

Gandellini, *Notize istoriche degli intagliatori*, I, 2. — Rossi, *Spiegazione di una raccolta di gemme incise*, I, p. IX. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 214. — Bayle, *Nouvelles de la République des lettres*. — Grævius, *Thesaurus antiq. Siciliæ*.

AGOSTINI (*Michel*), agronome espagnol, né vers 1560 à Banolas près de Girona, mort vers 1630. Il fut pour l'Espagne ce qu'Olivier

de Serres avait été pour la France. Après avoir servi avec distinction dans l'ordre de Malte, il obtint le prieuré de Saint-Jean de Perpignan, s'y livra avec soin à la culture de ses terres, et publia les résultats de ses observations, d'abord en dialecte catalan en 1626, puis en castillan, sous le titre : ***Libro de los segretos de agricultura, casa de campo y pastoril;*** Perpignan, 1626, in-4°, avec fig. L'édition la plus estimée est celle de Madrid, 1781, in-4°. On trouve à la fin une table des termes d'agriculture en six langues.

Erch et Gruber, *Encyclop. allemande.*

AGOSTINI (*Nicolò* degli), poëte italien, natif de Venise, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Li successi bellici nell'Italia, dal fatto d'arme di Ghieredada del* 1509 *in al* 1521, *in ottava rima;* Venise, 1521 et 1617, in-4°; — *Lo innamoramento di Lancilotto e di Ginevra,* etc., 1521 et 1526, in-4°; poëme (sur les chevaliers de la Table ronde), en trois chants, dont le dernier a été publié par Guazzo; — Le *Metamorfosi d'Ovidio in ottava rima;* Venise, 1522, in-4°; — *L'Orlando innamorato del conte Matteo Maria Boiardo, con altri III libri aggiunti;* Venise, 1538, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrit. d'Ital.* — Crescimbeni, *Storia,* etc.

AGOSTINO (*Antonio.*) *Voy.* AUGUSTIN.

AGOSTINO et **ANGOLO** ou **ANGELO**, deux frères sculpteurs et architectes, nés à Sienne vers le milieu du treizième siècle. Ils eurent pour maître Giovanni, célèbre architecte pisan, qu'ils aidèrent dans l'exécution de ses importants travaux. En 1317, ils furent nommés architectes de leur ville natale, où ils construisirent, sur leurs propres dessins, la porte Romaine, la porte Tufi, l'église et le couvent de Saint-François. A Orviette, ils décorèrent de leurs sculptures la façade de l'église de Sainte-Marie, et exécutèrent, sur les dessins de Giotto, le tombeau de Cuido, évêque d'Arezzo, un des plus beaux monuments du quatorzième siècle.

Vasari, *Vite dei pittori, scultori ed architetti*, etc.

AGOSTINO ou **AUGUSTIN**, connu sous le nom de *Carnerio,* imprimeur italien de la fin du quinzième siècle. Il exerça son art à Ferrare, et fit paraître une édition d'Horace, un Saint-Augustin, et les *Vite de' SS. Padri,* les *Métamorphoses* d'Ovide, en 1474-1476.

Panzer, *Annales typographiques,* t. I et IV.

AGOSTINO (*Paolo*), compositeur de musique italien, né en 1593, mort à Rome vers 1650. Il fut maître de la chapelle pontificale de Saint-Pierre. Ses compositions de six à huit voix étaient fort goûtées dans le temps.

Laborde, *Essai sur la musique.* — Martini, *Saggio di contrapunto.* — Liberati, *Lettera scritta,* etc.

AGOUB (*Joseph*), littérateur, né au Caire le 18 mars 1795, mort à Marseille en octobre 1832. Il vint en France à l'âge de six ans, à la suite de l'armée française. En 1820, il fut nommé professeur de langue arabe au collége Louis le Grand, à Paris, et publia plusieurs articles d'histoire, de critique, et des poésies, dans plusieurs Revues. En 1831 il fut destitué, et mourut de chagrin à Marseille. La plupart de ses articles ont été publiés à Paris, 1835, un vol. in-8°

Biographie des Contemporains.

AGOULT (*Guillaume* D'), poëte provençal, écrivait dans le douzième siècle, et mourut en 1181. Il composa, dit-on, des chansons fort réputées de son temps. Jehan de Notre-Dame lui attribue *la Maniera d'amar dal temps passa,* ouvrage perdu. Le même historien en fait un brave gentilhomme, un modèle de perfection, un enfant chéri des dames, remarquable par tous les agréments extérieurs, et surtout bien amoureux d'une princesse; il termine en rapportant l'extrait d'une chanson du moine de Montmajour, qui dit « que ce poëte entre les damoyselles estoit grandement desbordé en toutes ses actions ». Ses œuvres ne sont pas imprimées.

Nostradamus, *Histoire de Provence, et vie des poëtes provençaux.* — Duverdier, la Croix du Maine, *Biblioth. franç.* — Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours,* t. IV, p. 212, 333-336; t. V, p. 202. — *Histoire littéraire de France,* t. XIX, p. 486-492, 1838.

AGOULT. Cette ancienne famille de Provence et du Dauphiné, qui remonte à l'an 1100, existe encore. Elle a possédé en toute souveraineté la ville d'Apt et la principauté de Sault. On compte parmi ses membres huit sénéchaux de Provence, un podestat de la république d'Arles; un chancelier du royaume de Sicile, des évêques, plusieurs officiers généraux, deux pairs de France sous la restauration. Pendant la révolution elle s'est signalée par son dévouement à la cause royale. A cette famille appartiennent :

AGOULT (*Charles-Constance-César-Loup-Joseph-Matthieu* D'), prélat français, né à Grenoble en 1747, mort à Paris le 21 juillet 1824. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et fut nommé évêque de Pamiers en 1787. Il émigra pendant la révolution, et rentra en France en 1801, après avoir donné sa démission de son évêché. Ses goûts le portaient vers l'étude des sciences financière et commerciales. On a de lui : *Projet d'une banque nationale;* Paris, 1815, br. in-4°; — *Éclaircissement sur ce projet,* etc.; Paris, 1816, broch. in-4°; — *Des impôts indirects et des droits de consommation,* ou *essai sur l'origine et le système des impositions françaises;* Paris, 1817, in-8°; — *Lettre à un jacobin,* ou *réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale,* etc.; Paris, 1815, in-8°; — *Conversation avec E. Burke, sur l'intérêt des puissances de l'Europe;* Paris, 1814, in-8°.

Le Moniteur, 1824, p. 1039.

AGOULT (*Antoine-Jean*, vicomte D'), général français, frère du précédent, né à Grenoble en 1750, mort à Paris le 9 avril 1828. Constamment attaché à la branche aînée des Bourbons, il en a partagé toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, il obtint, le 30 mars 1781, le brevet de sous-lieutenant des gardes du corps., et fut fait mestre de camp en 1783. Il émigra en 1791, et fit, sous le prince de Condé, cette

campagne de 1792, dont les premiers jours donnèrent aux royalistes de si trompeuses espérances. Agoult rejoignit ensuite Louis XVIII à Vérone, l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie, en Angleterre, et revint en France avec ce prince, qui le nomma lieutenant général, et gouverneur du château de Saint-Cloud.

Biographie des Contemporains.

* **AGOULT** (*Marie de Flavigny*, comtesse D'), femme de lettres, connue sous le pseudonyme de Daniel Stern, naquit à Francfort-sur-le-Mein vers l'an 1800. Élevée en France sous les yeux de sa mère, fille d'un banquier allemand, la jeune Marie eut de bonne heure un goût prononcé pour les lettres et les arts. A la mort de son père, Mlle de Flavigny fut mise en pension au couvent du Sacré-Cœur, où son âme s'imprégna de ce sentiment religieux qui, plus tard, se trouva mêlé aux situations dramatiques de ses ouvrages d'imagination. En 1827, Marie de Flavigny épousa le comte d'Agoult, et fit de fréquents voyages en Suisse, en Italie et en Allemagne. Ce fut à son retour à Paris, en 1840, que, sollicitée par ses amis, madame d'Agoult se décida à publier quelques articles littéraires, qui parurent sous le nom de Daniel Stern dans divers journaux. Un petit roman intitulé *Hervé*, dans la *Presse* de 1841; une série d'articles *Salon*, dans la *Presse* de 1842 à 1843; *Valentia*, ibid.; sur *Bettina d'Arnim*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1844; sur *Henri Heine*, ibid.; *Études politiques sur l'Allemagne*, dans la *Revue indépendante*, année 1847; *Lettres républicaines*, dans le *Courrier français*, année 1848. Outre ces fragments littéraires, on a de madame d'Agoult: *Nélida*, roman en 1 vol. in-8°, Paris, 1845; *Esquisses morales et politiques*, vol. in-8°, Paris, 1849; *Histoire de la révolution de 1848*, vol. in-8°, Paris, 1850. E. MOUCHOT.

AGOTY. *Voy.* GAUTHIER D'AGOTY.

AGRÆUS (*Claude-Jean*), jurisconsulte suédois du dix-septième siècle. On a de lui: *Leges sudromanicæ et wesmanicæ, ex antiquis archivi regii cod. descriptæ, et ad leges regni suetici reliquas collatæ*; Stockholm, 1666, in-4°.

AGRAIN (*Eustache* D'), connétable et vice-roi de Jérusalem pendant la première croisade. Il était originaire d'une famille noble du Vivarais; il partit, en 1096, pour la terre sainte avec Raymond, comte de Toulouse. Ses exploits lui valurent, outre la vice-royauté de Jérusalem, la principauté de Sidon et de Césarée, qu'il transmit à ses enfants. Il fut surnommé *l'Épée et le Bouclier de la Palestine*. Voyez RAYMOND et BAUDOIN.

Michaud, *Histoire des Croisades.*

AGRAIN (*Hugues* D'), petit-fils du précédent, se fit, selon Guillaume de Tyr, remarquer dans une ambassade au Caire, où il parvint, en 1182, à conclure un traité de paix avec le khalife.

Michaud, *Histoire des Croisades.*

* **AGRATE** (*Marco-Ferrerio*), sculpteur italien, vivait vers la fin du quinzième siècle. Son chef-d'œuvre est la fameuse statue en marbre de saint Barthélemy écorché, dans la cathédrale de Milan. Les formes anatomiques y sont rigoureusement observées.

Cicognara, *Storia della scultura.*

AGRAULE (*Agraulos*), fille de Cécrops et d'Agraule ou Aglaure, fille d'Actée. Cette célèbre Athénienne, sur laquelle les anciens auteurs varient dans leurs récits, s'offrit en holocauste pour amener la fin d'une longue guerre. Ses concitoyens lui élevèrent un temple, et nommèrent de son nom un des *dèmes* d'Athènes. Dans les *Agraulies*, les jeunes Athéniens juraient fidélité à la patrie sur son autel; à Chypre, on faisait des sacrifices humains en l'honneur de la même héroïne.

Apollodore. — Diodore.

AGRAZ (*Antoine*), savant, né à Palerme en 1640, mort en 1672. Il s'acquit par son savoir l'estime de Pierre d'Aragon, vice-roi de Naples, et de Clément IX. On a de lui un discours adressé au pape Clément X, au nom du roi d'Espagne Charles II (Rome, 1671), et un écrit intitulé *Donativum voluntarium politicum, diatriba*; Rome, 1672, in-4°. D'autres ouvrages sont restés manuscrits.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, in-fol., 1672. — Appendix, p. 316. — *Bibliotheca Sicula*, I, 63. — Pirro, *Sicilia sacra*, p. 1096. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 230.

AGREDA (*Marie* D'), religieuse cordelière, supérieure du couvent de l'Immaculée Conception, à Agreda, en Espagne, naquit dans cette ville en 1602, et mourut le 24 mai 1665. Son nom de famille était Coronéli. Dans sa jeunesse elle eut des extases, et en fit part au roi Philippe IV. Une correspondance s'étant établie entre elle et le monarque, Marie Coronéli en profita pour indisposer celui-ci contre son ministre Olivarès. Devenue religieuse et supérieure du monastère, elle continua d'avoir des visions; et ce fut dans l'une d'elles que Dieu, comme elle le rapporte elle-même, lui donna l'ordre d'écrire la vie de la sainte Vierge. Elle commença ce travail en 1637; mais un confesseur qui la dirigeait en l'absence de son confesseur ordinaire lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci, étant de retour, lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement; et le fruit de ses méditations, ou de ses rêveries, parut après sa mort, sous ce titre: *la mystique Cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grâce de Dieu; Histoire divine de la très-sainte vierge Marie, mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda*, et écrite par cette même sœur par ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs; Marseille, 1696. On trouva cette production tout écrite de sa main, avec une attestation que

tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut cependant défendue à Rome; et le père Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la première partie en français, la Sorbonne la censura très-vivement en 1696. L'ambassadeur d'Espagne près la cour de France fut chargé de demander officiellement, en 1699, la révocation du décret de la Sorbonne; mais il ne l'obtint pas. La traduction entière, faite par le P. Crozet, a paru à Bruxelles en 1715, 3 vol. in-4° ou 8 vol. in-12. — Bossuet a lui-même relevé les indécences de ce livre.

Dictionnaire de Bayle. — *Journal des Savants*, année 1696. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*.

* **AGREDA Y VARGAS** (*Dom Diego*), littérateur espagnol, vivait à Madrid vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui: *Novelas morales, utiles por sus documentos*; Valencia, 1620; et une traduction espagnole des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, d'Achille Tatius. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **AGRESTA** (*D. Apollinaire*), général de l'ordre de Saint-Basile à la fin du dix-septième siècle, a fait imprimer un *Psautier* grec et une *Liturgie* grecque à l'instar du Missel latin, pour l'usage des moines italo-grecs de l'ordre de Saint-Basile. On lui doit aussi la *Vie de saint Jean Thereste*, abbé archimandrite de l'ordre de Saint-Basile, dont il parut une seconde édition à Rome en 1677, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **AGRESTI** (*Livio*), peintre d'histoire, travailla au Vatican par les ordres du pape Grégoire XIII; il mourut en 1580.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*.

* **AGRICIUS** (*Censorius Atticus*), rhéteur et professeur de belles-lettres à Bordeaux vers l'an 370, s'acquit une grande réputation par son éloquence. On a de lui un traité ingénieux *sur la propriété et sur les différences des synonymes latins*.

Un autre Agricius a publié les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville et de quelques autres grammairiens anciens.

Bæhr, *Hist. de la littérature romaine*.

* **AGRICIUS** (*Matthias*), de Wittich, ville de la Prusse, est auteur d'un *Éloge de l'Aurore*, imprimé à Trèves en 1588. Il prétend que l'aurore est le meilleur moment pour s'occuper d'affaires ou pour se livrer à l'étude. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRICOLA (*Cnæus Julius*), général romain, né le 13 juin 37 de J.-C. à *Forum Julii* (Fréjus) mort le 25 août 93. Son père, Julius Græcinus, sénateur, originaire de la seconde Narbonnaise et renommé par son talent oratoire, avait été mis à mort par ordre de l'empereur Caligula, pour avoir refusé la poursuite de Marcus Silanus. Le jeune Agricola fut élevé sous la tutèle de sa mère, Julia Procilla, femme distinguée, et fit ses premières études à Marseille, ville libre encore, quoique sous le patronage romain, et célèbre alors par ses nombreuses écoles, ses philosophes éloquents, son riche commerce et ses mœurs policées, derniers reflets de son origine grecque, qui devaient peu à peu s'éteindre par les invasions successives des barbares du nord. Agricola puisa dans cette atmosphère mixte le sentiment de la force qui sait vaincre, celui de la justice qui sait féconder. Sa vie entière se ressentit de ces impressions de jeunesse. Il acheva son éducation militaire, en Bretagne, sous Suetonius Paulinus, dont il partagea la tente jusqu'à son rappel en 62. Dans la même année, il retourna à Rome et épousa la patricienne Domitia Decidana, avec laquelle il vécut toujours dans une parfaite harmonie. En 63, il vint comme questeur en Asie, et résista à la corruption des mœurs et à la rapacité dont le proconsul Silvius Titianus lui donnait l'exemple. Nommé tribun du peuple (en 65) et préteur (en 67), il se tint éloigné de toutes intrigues, pour ne donner à Néron aucun motif de jalousie. En 68, il fut chargé par Galba de faire une enquête sur les trésors des temples qui avaient été pillés sous Néron, et il fit rendre une grande partie des objets enlevés. En mars de l'année suivante, il perdit sa mère, assassinée à Intemelium (Vintimiglia) par quelques soldats d'Othon, qui avaient débarqué sur la côte de Ligurie. Pendant qu'il était occupé aux funérailles de sa mère, il reçut la nouvelle de l'avénement de Vespasien. Cet empereur l'investit, en janvier 70, du commandement de la 20e légion, alors stationnée à Deva (Chester) en Angleterre. Agricola n'y resta pas cette fois longtemps : de retour à Rome, en 73, il fut élevé au patriciat et nommé gouverneur de l'Aquitaine, qu'il administra jusqu'en 77. A cette époque il fut rappelé à Rome, où il occupa, pendant trois mois, la charge de consul *suffectus*, et obtint ensuite le gouvernement de la Grande-Bretagne. Vers le même temps il maria sa fille au célèbre historien Tacite, auquel nous devons le magnifique éloge qu'il a fait d'Agricola.

Les gouverneurs qui s'étaient succédé dans la Grande-Bretagne depuis l'expédition de Claude, en 43, avaient soumis presque toute la partie de l'île située au midi du golfe de Solway, à l'exception de la Galle septentrionale, habitée par les Ordovices.

Débarqué en Angleterre, Agricola courut ravager le pays des Ordovices, qui venaient d'écraser plusieurs cohortes de cavalerie romaine. Malgré le froid et la neige, il escalada les montagnes où s'étaient retranchés ces ennemis, et leur fit éprouver de graves échecs. Leur soumission opérée, il prit, quoique sans vaisseaux, l'île de Mona (aujourd'hui Anglesey) : les habitants n'avaient fait aucun préparatif de résistance, ne pouvant supposer que les Romains oseraient les assaillir à la nage. Pendant six ans (78-84) Agricola marcha de succès en succès, dus autant à son esprit de conciliation qu'à son habileté mi-

litaire : les peuples vaincus lui pardonnaient leur joug à cause de sa justice et de sa douceur. Le premier des généraux romains il refoula les Bretons jusque dans les pays des Calédoniens (Écosse), et posa les limites romaines sur les rives du Tay (en 80). Désireux de savoir l'étendue du pays qu'il avait encore à conquérir, il divisa sa flotte en deux escadres, et leur fit faire le tour de la Calédonie (Écosse); il reconnut ainsi que l'Écosse et la Bretagne (Angleterre) n'étaient pas un continent, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais ne formaient qu'une île. Pour assurer le territoire conquis, il éleva des forts, dont on voit encore des vestiges. C'est sur la ligne de ces forts, qui joignaient les golfes de Clyde et de Forth, que fut plus tard élevé par Lollius, sous le règne d'Antonin le Pieux, le *Vallum Antonini* (Graham's Dyke). Dans l'été de 82, Agricola passa le golfe de Clyde, et soumit les tribus qui habitaient les côtes en face de l'Hibernie (Irlande). Bientôt (en 83), il vint attaquer les Calédoniens dans leur propre pays, et les vainquit, malgré la bravoure de leur chef Galgacus, dans une grande bataille livrée au pied des monts Grampiens. Il faut lire ces détails dans Tacite.

Domitien, jaloux de la gloire du conquérant de la Bretagne, rappela Agricola. Adoré de ses légions, aimé des peuples, qu'il gouvernait plutôt en législateur qu'en conquérant, Agricola eut pu facilement repousser des frontières de l'empire les Germains, les Daces et les Panoniens; il aima mieux se démettre de ses fonctions, et même, pour exciter encore moins la jalousie de Domitien, il refusa les proconsulats d'Asie et d'Afrique, et rentra dans la vie privée. Encore jeune, il s'éloigna volontairement des affaires publiques pour ne laisser aucun prétexte à un empereur ombrageux. Caligula avait fait tuer son père, Othon massacrer sa mère. Moins crédule que d'autres généraux, il craignait que les lauriers n'attirassent la foudre. Agricola mourut, dit-on, empoisonné. Pour conserver au moins une partie de ses biens à ses enfants, il avait institué Domitien leur cohéritier, sûr ainsi que son testament serait exécuté dans l'intérêt même du monarque. Il n'avait que cinquante-six ans.

« Pour vous, O Agricola, s'écrie Tacite, votre bonheur n'est pas seulement dans la gloire de votre vie, mais dans cette heureuse fatalité de votre mort... La trempe de l'esprit est éternelle (*forma mentis æterna*); la matière ne peut en saisir l'empreinte; l'art ne saurait la reproduire. »

Tacite, *Julii Agricolæ Vita*.

*AGRICOLA (*Alexandre*), nom sous lequel, d'après Fabricius, Pierre Burmann publia, en 1723, son ouvrage sur la littérature des Scythes : *Sapientia hyperborealis*.

*AGRICOLA (*Barthélemy*), jurisconsulte allemand, a publié en 1619 un ouvrage ayant pour titre : *Symbolum Pythagoricum*, dans lequel il traite des causes des malheurs et des changements dans les empires. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRICOLA (*Éméran-Guillaume*), antiquaire allemand du dix-septième siècle. Il publia à Ratisbonne, en 1680, une *Dissertation historique sur le Mars des Assyriens et des Égyptiens*, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRICOLA (*François*), théologien allemand, naquit à Lunen vers le milieu du seizième siècle, près d'Aldenhoven, dans le duché de Juliers, et mourut à Sittard en 1621. Il fut d'abord pasteur de l'église de Rödingen, puis chanoine de celle de Sittard. Homme d'une vaste érudition, il passa une partie de sa vie à réfuter les doctrines des novateurs de son siècle. On a de lui : 1° *De cultu ac veneratione Sanctorum;* Colon., 1580; — 2° *De reliquiis Sanctorum;* ibid., 1581; — 3° *De conjugio et cælibatu Sacerdotum;* ibid., 1581; — 4° *Appendix ad Pet. de Soto, de institutione sacerdotum;* Lugd., 1587; — 5° *De Verbo Dei scripto et non scripto, antithesis adversus hæreticos;* Leodii, 1597; — 6° *Tractatus de primatu sancti Petri apostoli et successorum ejus Romanorum Pontificum;* Coloniæ; — 7° *De vero Deo et Christo, contra falsum Deum et Pseudo-Christum novatorum hujus sæculi, libri III;* Col., 1605; — 8° *Attestatio ex Patribus Petrum fuisse Romæ et Romanos ad fidem convertisse;* ibid., 1605; — 9° *Propugnaculum fidei, sive defensio honoris divini et sanctorum contra hæreses hujus sæculi;* ibid., 1614. E. D.

Valerius Andreas, *Bibliotheca Belgica*. — Jo.-Fr. Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Sweerts, *Athenæ Belgicæ*.

AGRICOLA ou plutôt *Landmann* (*George*), métallurgiste allemand né à Chemnitz (Saxe) le 24 mars 1494, mort dans la même ville en 1555. Il étudia, la médecine à Leipzig, voyagea en Italie, et séjourna deux ans à Venise. De retour dans sa patrie, il s'adonna à l'étude de la métallurgie : il visita les montagnes de la Bohême, et vint s'établir à Joachimsthal, où il se familiarisa avec l'exploitation des mines. Il y vécut de la pratique de la médecine, et d'un modique pension que lui fit Maurice de Saxe. Lié d'amitié avec les savants, les plus distingués de son époque, avec Érasme, avec Georges Fabricius, avec Val. Cordus, etc., Agricola inclina d'abord vers les doctrines de Luther; mais, voyant tous les excès qu'entraînait la réforme, il témoigna par la suite de l'indifférence, sinon de l'aversion, pour la cause du protestantisme, et mourut dans la communion de l'Église catholique.

Ce qui frappe dans la lecture des ouvrages d'Agricola, indépendamment de leur importance scientifique, c'est la pureté et l'élégance du style. Le principal de ces ouvrages a pour titre *De re Metallica*, Bâle, 1546, in-4°, souvent réimprimé. L'auteur passe en revue avec autant de sagacité que de bon sens tous les inconvénients et les

tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut cependant défendue à Rome; et le père Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la première partie en français, la Sorbonne la censura très-vivement en 1696. L'ambassadeur d'Espagne près la cour de France fut chargé de demander officiellement, en 1699, la révocation du décret de la Sorbonne; mais il ne l'obtint pas. La traduction entière, faite par le P. Crozet, a paru à Bruxelles en 1715, 3 vol. in-4° ou 8 vol. in-12. — Bossuet a lui-même relevé les indécences de ce livre.

Dictionnaire de Bayle. — *Journal des Savants*, année 1696. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*.

* **AGREDA Y VARGAS** (*Dom Diego*), littérateur espagnol, vivait à Madrid vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui: *Novelas morales, utiles por sus documentos*; Valencia, 1620; et une traduction espagnole des *Amours de Clitophon et de Leucippe*, d'Achille Tatius. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **AGRESTA** (*D. Apollinaire*), général de l'ordre de Saint-Basile à la fin du dix-septième siècle, a fait imprimer un *Psautier* grec et une *Liturgie* grecque à l'instar du Missel latin, pour l'usage des moines italo-grecs de l'ordre de Saint-Basile. On lui doit aussi la *Vie de saint Jean Thereste*, abbé archimandrite de l'ordre de Saint-Basile, dont il parut une seconde édition à Rome en 1677, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

* **AGRESTI** (*Livio*), peintre d'histoire, travailla au Vatican par les ordres du pape Grégoire XIII; il mourut en 1580.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Heineken. *Dictionnaire des Artistes*.

* **AGRICIUS** (*Censorius Atticus*), rhéteur et professeur de belles-lettres à Bordeaux vers l'an 370, s'acquit une grande réputation par son éloquence. On a de lui un traité ingénieux *sur la propriété et sur les différences des synonymes latins*.

Un autre Agricius a publié les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville et de quelques autres grammairiens anciens.

Bæhr, *Hist. de la littérature romaine*.

* **AGRICIUS** (*Matthias*), de Wittich, ville de la Prusse, est auteur d'un *Éloge de l'Aurore*, imprimé à Trèves en 1588. Il prétend que l'aurore est le meilleur moment pour s'occuper d'affaires ou pour se livrer à l'étude. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRICOLA (*Cnæus Julius*), général romain, né le 13 juin 37 de J.-C. à *Forum Julii* (Fréjus) mort le 25 août 93. Son père, Julius Græcinus, sénateur, originaire de la seconde Narbonnaise et renommé par son talent oratoire, avait été mis à mort par ordre de l'empereur Caligula, pour avoir refusé la poursuite de Marcus Silanus. Le jeune Agricola fut élevé sous la tutèle de sa mère, Julia Procilla, femme distinguée, et fit ses premières études à Marseille, ville libre encore, quoique sous le patronage romain, et célèbre alors par ses nombreuses écoles, ses philosophes éloquents, son riche commerce et ses mœurs policées, derniers reflets de son origine grecque, qui devaient peu à peu s'éteindre par les invasions successives des barbares du nord. Agricola puisa dans cette atmosphère mixte le sentiment de la force qui sait vaincre, celui de la justice qui sait féconder. Sa vie entière se ressentit de ces impressions de jeunesse. Il acheva son éducation militaire, en Bretagne, sous Suetonius Paulinus, dont il partagea la tente jusqu'à son rappel en 62. Dans la même année, il retourna à Rome et épousa la patricienne Domitia Decidana, avec laquelle il vécut toujours dans une parfaite harmonie. En 63, il vint comme questeur en Asie, et résista à la corruption des mœurs et à la rapacité dont le proconsul Silvius Titianus lui donnait l'exemple. Nommé tribun du peuple (en 65) et préteur (en 67), il se tint éloigné de toutes intrigues, pour ne donner à Néron aucun motif de jalousie. En 68, il fut chargé par Galba de faire une enquête sur les trésors des temples qui avaient été pillés sous Néron, et il fit rendre une grande partie des objets enlevés. En mars de l'année suivante, il perdit sa mère, assassinée à Intemelium (Vintimiglia) par quelques soldats d'Othon, qui avaient débarqué sur la côte de Ligurie. Pendant qu'il était occupé aux funérailles de sa mère, il reçut la nouvelle de l'avénement de Vespasien. Cet empereur l'investit, en janvier 70, du commandement de la 20e légion, alors stationnée à Deva (Chester) en Angleterre. Agricola n'y resta pas cette fois longtemps : de retour à Rome, en 73, il fut élevé au patriciat et nommé gouverneur de l'Aquitaine, qu'il administra jusqu'en 77. A cette époque il fut rappelé à Rome, où il occupa, pendant trois mois, la charge de consul *suffectus*, et obtint ensuite le gouvernement de la Grande-Bretagne. Vers le même temps il maria sa fille au célèbre historien Tacite, auquel nous devons le magnifique éloge qu'il a fait d'Agricola.

Les gouverneurs qui s'étaient succédé dans la Grande-Bretagne depuis l'expédition de Claude, en 43, avaient soumis presque toute la partie de l'île située au midi du golfe de Solway, à l'exception de la Galle septentrionale, habitée par les Ordovices.

Débarqué en Angleterre, Agricola courut ravager le pays des Ordovices, qui venaient d'écraser plusieurs cohortes de cavalerie romaine. Malgré le froid et la neige, il escalada les montagnes où s'étaient retranchés ces ennemis, et leur fit éprouver de graves échecs. Leur soumission opérée, il prit, quoique sans vaisseaux, l'île de Mona (aujourd'hui Anglesey) : les habitants n'avaient fait aucun préparatif de résistance, ne pouvant supposer que les Romains oseraient les assaillir à la nage. Pendant six ans (78-84) Agricola marcha de succès en succès, dus autant à son esprit de conciliation qu'à son habileté mi-

litaire : les peuples vaincus lui pardonnaient leur joug à cause de sa justice et de sa douceur. Le premier des généraux romains il refoula les Bretons jusque dans les pays des Calédoniens (Écosse), et posa les limites romaines sur les rives du Tay (en 80). Désireux de savoir l'étendue du pays qu'il avait encore à conquérir, il divisa sa flotte en deux escadres, et leur fit faire le tour de la Calédonie (Écosse); il reconnut ainsi que l'Écosse et la Bretagne (Angleterre) n'étaient pas un continent, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais ne formaient qu'une île. Pour assurer le territoire conquis, il éleva des forts, dont on voit encore des vestiges. C'est sur la ligne de ces forts, qui joignaient les golfes de Clyde et de Forth, que fut plus tard élevé par Lollius, sous le règne d'Antonin le Pieux, le *Vallum Antonini* (Graham's Dyke). Dans l'été de 82, Agricola passa le golfe de Clyde, et soumit les tribus qui habitaient les côtes en face de l'Hibernie (Irlande). Bientôt (en 83), il vint attaquer les Calédoniens dans leur propre pays, et les vainquit, malgré la bravoure de leur chef Galgacus, dans une grande bataille livrée au pied des monts Grampiens. Il faut lire ces détails dans Tacite.

Domitien, jaloux de la gloire du conquérant de la Bretagne, rappela Agricola. Adoré de ses légions, aimé des peuples, qu'il gouvernait plutôt en législateur qu'en conquérant, Agricola eut pu facilement repousser des frontières de l'empire les Germains, les Daces et les Panoniens; il aima mieux se démettre de ses fonctions, et même, pour exciter encore moins la jalousie de Domitien, il refusa les proconsulats d'Asie et d'Afrique, et rentra dans la vie privée. Encore jeune, il s'éloigna volontairement des affaires publiques pour ne laisser aucun prétexte à un empereur ombrageux. Caligula avait fait tuer son père, Othon massacrer sa mère. Moins crédule que d'autres généraux, il craignait que les lauriers n'attirassent la foudre. Agricola mourut, dit-on, empoisonné. Pour conserver au moins une partie de ses biens à ses enfants, il avait institué Domitien leur cohéritier, sûr ainsi que son testament serait exécuté dans l'intérêt même du monarque. Il n'avait que cinquante-six ans.

« Pour vous, O Agricola, s'écrie Tacite, votre bonheur n'est pas seulement dans la gloire de votre vie, mais dans cette heureuse fatalité de votre mort... La trempe de l'esprit est éternelle (*forma mentis æterna*); la matière ne peut en saisir l'empreinte; l'art ne saurait la reproduire. »

Tacite, *Julii Agricolæ Vita*.

*AGRICOLA (*Alexandre*), nom sous lequel, d'après Fabricius, Pierre Burmann publia, en 1723, son ouvrage sur la littérature des Scythes : *Sapientia hyperborealis*.

*AGRICOLA (*Barthélemy*), jurisconsulte allemand, a publié en 1619 un ouvrage ayant pour titre : *Symbolum Pythagoricum*, dans lequel il traite des causes des malheurs et des changements dans les empires. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRICOLA (*Éméran-Guillaume*), antiquaire allemand du dix-septième siècle. Il publia à Ratisbonne, en 1680, une *Dissertation historique sur le Mars des Assyriens et des Égyptiens*, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGRICOLA (*François*), théologien allemand, naquit à Lunen vers le milieu du seizième siècle, près d'Aldenhoven, dans le duché de Juliers, et mourut à Sittard en 1621. Il fut d'abord pasteur de l'église de Rödingen, puis chanoine de celle de Sittard. Homme d'une vaste érudition, il passa une partie de sa vie à réfuter les doctrines des novateurs de son siècle. On a de lui : 1° *De cultu ac veneratione Sanctorum;* Colon., 1580; — 2° *De reliquiis Sanctorum;* ibid., 1581; — 3° *De conjugio et cælibatu Sacerdotum;* ibid., 1581; — 4° *Appendix ad Pet. de Soto, de institutione sacerdotum;* Lugd., 1587; — 5° *De Verbo Dei scripto et non scripto, antithesis adversus hæreticos;* Leodii, 1597; — 6° *Tractatus de primatu sancti Petri apostoli et successorum ejus Romanorum Pontificum;* Coloniæ; — 7° *De vero Deo et Christo, contra falsum Deum et Pseudo-Christum novatorum hujus sæculi, libri III;* Col., 1605; — 8° *Attestatio ex Patribus Petrum fuisse Romæ et Romanos ad fidem convertisse;* ibid., 1605; — 9° *Propugnaculum fidei, sive defensio honoris divini et sanctorum contra hæreses hujus sæculi;* ibid., 1614. E. D.

Valerius Andreas, *Bibliotheca Belgica*. — Jo.-Fr. Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Sweerts, *Athenæ Belgicæ*.

AGRICOLA ou plutôt *Landmann* (*George*), métallurgiste allemand né à Chemnitz (Saxe) le 24 mars 1494, mort dans la même ville en 1555. Il étudia, la médecine à Leipzig, voyagea en Italie, et séjourna deux ans à Venise. De retour dans sa patrie, il s'adonna à l'étude de la métallurgie : il visita les montagnes de la Bohême, et vint s'établir à Joachimsthal, où il se familiarisa avec l'exploitation des mines. Il y vécut de la pratique de la médecine, et d'un modique pension que lui fit Maurice de Saxe. Lié d'amitié avec les savants, les plus distingués de son époque, avec Érasme, avec Georges Fabricius, avec Val. Cordus, etc., Agricola inclina d'abord vers les doctrines de Luther; mais, voyant tous les excès qu'entraînait la réforme, il témoigna par la suite de l'indifférence, sinon de l'aversion, pour la cause du protestantisme, et mourut dans la communion de l'Église catholique.

Ce qui frappe dans la lecture des ouvrages d'Agricola, indépendamment de leur importance scientifique, c'est la pureté et l'élégance du style. Le principal de ces ouvrages a pour titre *De re Metallica*, Bâle, 1546, in-4°, souvent réimprimé. L'auteur passe en revue avec autant de sagacité que de bon sens tous les inconvénients et les

avantages que peut offrir la pratique de la métallurgie. Puis il donne des instructions pratiques adressées aux entrepreneurs : « Il faut, dit-il, « beaucoup de patience et souvent de grandes « dépenses avant de rencontrer une veine assez « riche pour dédommager de toutes les peines, « en rapportant d'amples bénéfices. C'est pourquoi, il n'y a guère que les gouvernements ou « les Sociétés d'industriels réunissant en commun « de grands capitaux, qui puissent se livrer avantageusement à cette sorte de spéculation. » Il consacra ensuite un long chapitre à la description des différentes formes et directions que les filons peuvent affecter dans le sein de la terre; il parle aussi des instruments et mesures utiles pour reconnaître l'épaisseur et la longueur des filons; il s'étend sur les divers traitements qu'on fait subir aux minerais retirés des entrailles du sol, sur la combustion des minerais dans les fourneaux, sur l'affinage des métaux, sur le procédé le plus convenable pour séparer l'argent des autres métaux, sur divers sels obtenus par l'évaporation des eaux de la mer, des fleuves, des rivières, des fontaines, etc.

Dans son ouvrage *De Animantibus subterraneis* (Bâle, 1657, in-8°), Agricole s'est laissé entraîner par les idées de ses contemporains, c'est-à-dire qu'il croit à l'existence d'animaux pyrogènes, de démons bons ou mauvais, exerçant leur influence dans les mines. Ses autres ouvrages ont pour titre : *De Ortu et causis subterraneorum;* Bâle, 1657; — *De Natura eorum quæ effluunt e terra;* Bâle, 1657, in-fol. — *De Natura fossilium;* Bâle, 1657, in-fol., — *De veteribus et novis Metallis;* Bâle, 1657.

Hœfer, *Histoire de la Chimie.* — Gesner, *Bibl.* — De Thou, *Hist.*, liv. XVI. — Van der Linden, de *Script. medic.* — A.-D. Richter, *Vita Georgii Agricolæ;* Annab., 1755.

AGRICOLA (*George-André*), médecin et philosophe, né à Ratisbonne en 1672, mort en 1738. Il se livra à l'étude de la botanique, et se rendit célèbre par les découvertes qu'il prétendait avoir faites dans la multiplication des végétaux. Il annonça une nouvelle méthode de produire avec des branches, des feuilles ou des fleurs, des arbres tout formés. « Une heure, disait-il, seulement doit suffire pour effectuer cette prodigieuse merveille. » Ses seuls agents devaient être le feu, et ce qu'il appelait la *momie* végétale. Il ne voulait communiquer son secret qu'à cent soixante personnes qui devaient s'engager par serment à ne point le révéler. Chacune de ces personnes devait payer vingt-cinq florins. Son livre écrit en langue allemande, intitulé *Essai inouï et cependant fondé dans la nature et sur la raison, concernant la multiplication des arbres, arbrisseaux et plantes* (Ratisbonne, 1716 et 1717, 2 vol. in-fol.), a fait beaucoup de bruit en Allemagne. Il fut traduit en français sous le titre : *Agriculture parfaite, ou Nouvelle découverte*, etc.; Amsterdam, 1720, 2 vol. in-8°. L'auteur indique plusieurs moyens ingénieux pour perfectionner la greffe, et soutient que des arbres plantés en terre la racine en haut doivent pousser des branches du côté des racines, et des racines du côté des branches.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

***AGRICOLA** (*George-Louis*), musicien allemand, né le 25 octobre 1643 à Grossen-Furra, village près de Sondershausen, mort en 1676. Il étudia à Eisenach et à Leipzig, et devint maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha. Il composa un grand nombre de sonates et de mélodies sacrées, publiées en 1675.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

***AGRICOLA** (*Ignace*), jésuite allemand, écrivit, en 1727 et 1729, les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Société de Jésus dans l'Allemagne supérieure*. Cet ouvrage fut terminé par Adam Flotte en 1734. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGRICOLA** (*Jean*), médecin allemand, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était natif du palatinat de Bavière, professeur de médecine et de chirurgie à Leipsig. On a de lui des préceptes de chirurgie (en allemand); Leipzig, 1659, vol. in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRICOLA (*Jean*), surnommé *Islebius*, un des écrivains allemands les plus distingués au seizième siècle, l'un des champions de la réforme et pendant longtemps l'ami intime de Luther et de Mélanchthon. — Jean Schneider ou Schnitter (car c'est là le vrai nom d'Agricola), naquit à Eisleben, patrie de Luther, le 20 avril 1492, et mourut à Berlin le 22 septembre 1566. Après avoir acquis à l'école de sa ville natale les fondements d'une instruction solide, il alla à l'université de Wittemberg, où Luther devint son principal maître et le prit en affection. Érudit comme il l'était dès lors, le jeune homme ne put garder un nom vulgaire, et, suivant l'usage de son temps, il le remplaça par celui d'Agricola, avec l'épithète d'*Islebius* (*magister Islebius*, *maître d'Eisleben*), pour se distinguer de ses nombreux homonymes. Des progrès rapides durent couronner ses efforts, puisqu'il figurait déjà comme collègue de son maître à l'époque où celui-ci ébranla le catholicisme en affichant ses thèses contre les indulgences de Tetzel. Dans la lutte qui suivit ce premier pas, Luther n'eut pas de plus chaud partisan que le jeune Agricola, casuiste exercé et savant exégète. Celui-ci défendit la cause de la réforme dans la chaire et dans ses écrits, et assista Luther et Mélanchthon au premier colloque religieux qui eut lieu en 1519 à Leipzig. Dans la suite il examina et signa les articles de Smalkade, et fut l'un des principaux défenseurs de l'*Interim* d'Augsbourg, tentative d'une conciliation entre les deux partis, dont ni l'un ni l'autre ne lui surent gré. Agricola était alors directeur du consistoire général électoral de Brandebourg, et achevait d'établir la réforme dans ce pays. Après avoir été

envoyé par Luther à Francfort-sur-le-Mein en 1525 pour y répandre les doctrines nouvelles, il accepta les fonctions de ministre dans sa ville natale, et revint en 1537 à Wittemberg, où, à la suite de l'exposé de ses opinions relativement à la *loi* (*nomos*), dont il combattait l'influence sur le renouvellement moral de l'homme, il rompit en visière avec Luther et Mélanchthon, et brava les injonctions intolérantes de l'autorité. Il échappa ensuite aux poursuites dont il était devenu l'objet, en acceptant les offres de Joachim II, électeur de Brandebourg. Après une carrière des plus orageuses, dans laquelle il était soutenu par une grande mobilité de caractère et une ambition qu'il ne pouvait entièrement dissimuler, Agricola mourut avant que son *antinomisme* eût pu s'accréditer, et au milieu des vives querelles qu'il entretenait avec des théologiens de tous les pays. Il se vantait *d'avoir ouvert une grande et large fenêtre à l'Évangile; d'avoir amené à la réforme le pape, et converti au luthéranisme l'empereur*. — Ses nombreux écrits n'ont pas seulement pour objet la théologie : on a aussi de lui quelques cantiques et une excellente collection de proverbes allemands, qui sont un des monuments de la langue; la meilleure édition de ces proverbes parut à Wittemberg en 1592, sous le titre : *Sieben hundert und funfzig deutsche Sprüchwörter*.

Jean Agricola a souvent été confondu avec Étienne Agricola (mort en 1547), qui fut aussi un des premiers soutiens de la réforme de Luther, et avec Jean Agricola de Spremberg, également contemporain, et comme lui théologien saxon et poëte sacré. Ce dernier fut quelque temps secrétaire de Luther. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

De Thou, *Hist.*, liv. V. — Sleidan, in *Comment.*, liv. XII. — Melchior Adam, in *Vit. German. Theol.* — Sponde, in *Annal.* — B. Kortes, *In Agricola aus Eisleben*, etc.; Altona, 1817, in-8°. — Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande*. — Unger, *Dissertatio de Johann. Agricola*; Lips., 1782, in-4°.

AGRICOLA (*Jean-Ammonius*), médecin allemand, né vers le commencement du seizième siècle, mort à Ingolstadt en 1570. Attaché aux doctrines des anciens, il mit en ordre les *Aphorismes d'Hippocrate*, et publia des commentaires sur quelques livres de Galien. Outre ces ouvrages, il a encore publié : *Scholia copiosa in therapeuticam methodum Galeni*; Augustæ Vindelicorum, 1534, in-8°; — *Hippocratis Coi medicinæ et medicorum omnium principis, aphorismorum et sententiarum medicorum libri VIII. Accedit liber sextus epidemiorum Hippocratis ex translatione Leonardi Fuchsii eodem ordine, atque etiam difficiliorum locorum brevibus expositiunculis atque annotatiunculis enarratus*; Ingolstadt, 1537, in-4°; — *In Galeni libros sex de locis affectis commentarii*; Nuremberg, 1538, in-4°; — *Medicinæ herbariæ libri duo, quorum primus habet herbas hujus sæculi medicis communes cum veteribus. Dioscoride, videlicet Galeno, Oribasio, Paulo; Aëtio, Plinio, et horum similibus. Secundus fere a recentibus medicis inventas continet herbas, atque alias quasdam præclaras medicinas, ut quæ post Galenum vel investigatæ sunt, vel in usum medicum pervenerunt*; Bâle, 1539, in-12; — *In artem medicinalem Galeni commentarii*; ibidem, 1541, in-8°; — *Annotatiunculæ in librum Nicolai Alexandrini de compositione medicamentorum*; Ingolstadt, 1541, in-4°.

Manget, *Bibliotheca scrip. medic.* — *Biographie médicale.* — Callisen, *Dict. des écrivains de méd.* (Allem.)

AGRICOLA (*Jean-Frédéric*), savant musicien allemand, né à Dobitschen (duché d'Altenbourg) en 1720, mort à Berlin le 12 novembre 1774. Il était disciple du célèbre Jean-Sébastien Bach, et devint directeur de la chapelle royale après la mort de Graun. Les opéras d'*Achille* et d'*Iphigénie* sont une preuve de ses talents et de ses grandes connaissances. Il passait dans son temps pour le meilleur organiste à Berlin, et le meilleur chanteur d'Allemagne.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Rellstab, *État de la musique à Berlin.*

***AGRICOLA** (*Jean-George*), médecin allemand, natif d'Amberg (Bavière), vivait vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui des recherches curieuses sur *la nature et les propriétés du cerf et son usage en médecine* (en allemand); Amberg, 1617, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AGRICOLA** (*Magnus*), savant bénédictin, né à Augsbourg le 11 septembre 1640, mort le 23 avril 1708. Il fut professeur de philosophie à l'université de Salzbourg, et se retira dans le cloître de Saint-Ulrich, où il mourut. On a de lui : *Sententiæ philosophicæ IV libellis comprehensæ*, 1671; — *Quæstiones naturales mixtæ de principiis ex lib. I et II physicorum*, 1674; — *Tractatus de artibus humanis*.

Oesterreichisches Biogr. Lexicon; Vienne, 1851.

***AGRICOLA** (*Martin*), musicien du seizième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Musica instrumentalis germanica*; Wittemberg, in-8°, 1545.

Forkel, *Litteratur der Musik.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

AGRICOLA (*Michel*), savant suédois, né en Finlande vers le commencement du seizième siècle, mort en 1557. Il étudia la théologie sous Luther à l'université de Wittemberg. Gustave Ier le nomma évêque d'Abo, et l'envoya prêcher le christianisme aux Lapons. Agricola a publié une traduction du Nouveau Testament en finnois; Stockholm, 1548.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sviogothica, eller en Swea-gothisk sticht och Biskops-Chrönika*, I, 844, etc. — Justen, *Catalogus Episcoporum Finlandensium*, in Nettelblad's *Schwedisch Bibliothec.*, I, 84, etc. — Gezelius, *Biographiskt Lexicon öfver Svenske Män*, I, 10, etc. — Henderson, *Biblical Researches in Russia*, p. 7.

AGRICOLA (*Rodophe*), philologue hollandais, qui s'appelait d'abord *Rolef Huysmann*, né en 1443 à Bafflo près de Groningue, mort en 1485 à Heidelberg. Il doit être compté parmi les premiers qui contribuèrent à faire fleurir en Allemagne les études classiques. Il étudia à Louvain, sous Thomas à Kempis; puis, soutenu par des amis puissants, il alla à Paris, de là en Italie, et devint, à Ferrare et dans d'autres villes italiennes, élève de George de Trébisonde, de Théodore Gaza, de François Philadelphus et de Laurentius Valla. En revenant dans sa patrie il passa, en 1477, par Deventer : il y vit Érasme, alors âgé seulement de dix ans, et prédit qu'il deviendrait un grand homme. En 1478, on le nomma syndic à Groningue, qualité en laquelle il fut envoyé auprès de l'empereur Maximilien Ier. La réputation que son vaste savoir lui avait acquise fit qu'on lui offrit, de plusieurs côtés, des emplois importants dans l'enseignement. Mais ce ne fut que dans les dernières années de sa vie que l'évêque de Worms, Jean de Dalberg, son protecteur et son ami, le détermina à accepter une chaire de professeur de langues grecque et latine à Heidelberg, et à faire alternativement dans cette ville et à Worms des lectures sur les anciens classiques. Un désir passionné de revoir l'Italie l'y ramena en 1485, et il y termina sa vie la même année. Ses ouvrages, écrits en latin et composés de dissertations philosophiques et philologiques, ont paru à Cologne en 1539, en deux vol. in-4°, sous le titre : *R. Agricolæ Elucubrationes aliquot lectu dignissimæ*. Son traité intitulé *De Inventione dialectica* a surtout fixé l'attention des contemporains d'Agricola. Agricola a le premier indiqué un moyen propre à enseigner méthodiquement aux sourds-muets l'art de parler. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Melchior Adam, *Vies des Philosophes*. — Valère André, *Bibliothèque Belge*. — Paul Jove, *In Apparat*. — Vossius, l. III, *De Hist. latina*. — Philippe Mélanchthon, *Orationes II, prior de Vita Rud. Agricolæ, posterior de D. Augustino*; Witteb., 1539. — J.-Fr. Schoepperlin, *Dissertatio de Rud. Agricolæ, Frisii in elegantiores litteras promeritis*; Jen., 1753, in-4°. — T.-F. Tresling, *Vita et merita Rud. Agricolæ*; Groning., 1830.

AGRIPPA (*Ménénius*), consul romain vers l'an 502 avant J.-C., vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois à Rome. Ce héros était éloquent, et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'était retiré sur le mont Sacré. Il le gagna par l'apologue suivant, des *Membres du corps humain révoltés contre l'estomac* : « Les membres se plaignirent un jour « que l'estomac profitait de tout leur travail, et « qu'il ne faisait rien pour eux; ils lui refusèrent « leurs services. Mais une funeste expérience les « détrompa bientôt : ils perdirent leur force, et « tombèrent dans une langueur mortelle. » C'était l'image du peuple trop prévenu contre le sénat. Il sentit la justesse de l'application; mais, pour le rassurer davantage contre les entreprises du premier corps de l'État, Agrippa demanda pour lui cinq magistrats chargés de défendre les droits et la personne de chaque citoyen. On fit une loi qui rendit leur personne sacrée; on déclara que si quelqu'un les frappait, il serait maudit, et que ses biens seraient consacrés à Cérès. Le meurtrier pouvait être tué sans forme de justice. Les tribuns du peuple n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pouvaient y entrer que par ordre des consuls. Leur pouvoir était renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur était défendu de s'absenter de la ville : mais si un seul formait opposition contre un décret du sénat, son *veto* arrêtait tout. Tel fut le désintéressement d'Agrippa, qu'après avoir rempli les premières charges de la république, il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Ses funérailles furent faites aux dépens du trésor public, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfants.

G. Hirsch, *Menenius Agrippa seditiosos plebejos Romanos e monti Sacro in Urbem revocans*; Altona, 1684, in-4°. — Denys d'Halicarnasse, V, 44; VI, 83, 96. — Tite-Live, II, 16, 32, 33. — Florus, I. 23. — Aurelius Victor, *De Viris illust.*, 18. — Valère-Maxime, VIII, 9.

AGRIPPA (*Marcus-Vipsanius*), général romain, né en 64 avant J.-C., mort en 12 avant J.-C. Il appartenait à la famille Vipsania, fort obscure, et naquit la même année qu'Octave; sa vie est étroitement liée à celle du premier empereur romain. Lorsque César fut assassiné, Octave se trouvait à Apollonie en Illyrie; Salvidienus Rufus et Agrippa, qui s'y trouvaient aussi, lui conseillèrent de se rendre immédiatement à Rome. Octave suivit ce conseil hardi, et emmena probablement Agrippa avec lui. Lorsque sous son consulat, en 43 avant J.-C., les assassins de César furent mis en jugement, Octave chargea son jeune compagnon de poursuivre C. Cassius. On ne retrouve Agrippa que dans la guerre entre Octave et Lucius, frère de Marc Antoine. Il y donna, comme lieutenant de César, beaucoup de preuves d'habileté et de courage (41 39); cependant on ne le voit pas figurer l'année d'après dans la guerre contre Sextus Pompée. En l'an 37, il devint consul avec L. Caninius Gallus, apaisa un soulèvement dans les Gaules, et, le premier des Romains après Jules César, il passa le Rhin et pénétra dans la Germanie. Il refusa le triomphe que lui offrait Octave, mais il accepta la mission de former une flotte capable de résister aux forces maritimes de Sextus Pompée. Au moyen d'immenses travaux, il fit communiquer le lac Lucrin avec la mer et le lac Averne, et se procura ainsi un vaste port où il pouvait exercer ses vaisseaux. En même temps il épousa Pomponia, fille de T. Pomponius Atticus, ami de Cicéron, et fut nommé commandant de toutes les forces maritimes d'Octave à la place de Sabinus. Il justifia la confiance du futur empereur en remportant deux grandes victoires qui détruisirent le parti de Sextus Pompée et délivrèrent César (Octave) de ce dangereux ennemi (36 avant J.-C.). En l'an 33, sous le second consulat d'Octave, Agrippa, quoiqu'il eût été déjà consul, accepta la place d'édile, et illustra sa magis-

trature par la réparation des aqueducs, par la construction d'un grand nombre de réservoirs et d'autres édifices publics. A son édilité commence la splendeur de la Rome impériale. La rupture entre Octave et Antoine l'appela à des occupations moins pacifiques; il reprit le commandement de la flotte d'Octave, et remporta cette victoire d'Actium qui décida de l'empire du monde (31 avant J.-C.). Auguste reconnut ce service en donnant au vainqueur la main de sa nièce. Marcella (28 avant J.-C.). Le troisième consulat d'Agrippa (27 avant J.-C.), fut signalé par la construction du Panthéon, qui existe encore aujourd'hui. Dans les années suivantes, Agrippa, qui, par ses droits à la succession impériale, se trouvait en rivalité avec Marcellus, essuya une sorte de disgrâce, et le gouvernement de Syrie, qu'on lui confia, fut un exil honorable. Après la mort de Marcellus, il revint à Rome, et l'empereur, qui ne pouvait se passer de lui, résolut, à ce qu'on prétend, d'après le conseil de Mécène, de le prendre pour gendre. Agrippa répudia donc Marcella, et épousa la trop fameuse Julie, veuve de Marcellus (21 avant J.-C.); en même temps il fut nommé préfet de Rome, place créée pour lui, et qu'il remplit avec son talent ordinaire. Après deux expéditions difficiles et heureuses contre les Germains et les Cantabres, il refusa encore une fois le triomphe, pour ne pas exciter la jalousie d'Auguste. L'empereur récompensa le vainqueur en adoptant les deux enfants qu'il avait de Julie : Caïus et Lucius furent dès lors regardés comme héritiers de l'empire. A la fin de l'an 17, Agrippa fut envoyé en Asie pour régler les affaires des peuples et des rois d'Orient. Hérode, qui avait eu beaucoup à se louer d'Agrippa, vint le trouver en Ionie, et l'invita à visiter le royaume de Judée. Agrippa accepta l'invitation, et fut reçu avec la plus grande magnificence. Il visita la ville sacrée de Jérusalem et offrit une hécatombe à Dieu (τῷ Θεῷ), selon la remarquable expression de Josèphe; ce fut là le plus notable épisode de ce voyage, d'ailleurs consacré aux plus grands intérêts. Agrippa revint d'Asie la même année qu'Auguste revint de la Gaule (13 avant J.-C.). L'empereur récompensa les nouveaux services d'Agrippa en prolongeant pour cinq ans son autorité tribunitienne. Agrippa fut ensuite envoyé en Pannonie pour réprimer quelques troubles : ce qu'il fit facilement. A son retour à Rome, il visita la Campanie, où il mourut après une courte maladie, au mois de mars de l'an 12 avant J.-C., dans la cinquantc-unième année de son âge. A la nouvelle de sa maladie, Auguste qui célébrait à Rome les jeux appelés *Quinquatria* en l'honneur de ses deux fils adoptifs, s'empressa de se rendre auprès de son gendre, mais il le trouva mort. Il le fit ensevelir dans le mausolée qui contenait déjà les restes de Marcellus. Agrippa institua le peuple Romain son héritier. Il avait eu de sa première femme une fille, Vipsania, qui épousa Tibère; et de Julie, trois fils Caïus, Lucius et Agrippa Postumus, et deux filles, Julie et Agrippine, mariée à Germanicus. L. J.

Velléius Paterculus, *Hist.*, lib. II. — Suétone, *In August.* — Dion, liv. XLIX, LIII et LIV. — Pline, liv. III, IV, etc. — Josèphe, *Hist.* lib. XV et XVI. — Philon, *In Legat.*, 88. — Tite-Live, *Epitome*, 117-136. — G.-Chr. Gebauer, *Dissertatio de Marc. Vipsan. Agrippa*; Lips., 1717, in-4°. — P. Frandsen, *Marc. Vipsan Agrippa; historiche Untersuchung über dessen Leben und Wirken*; Altona, 1836.

AGRIPPA (*Caïus*), deuxième fils du précédent et de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa, son aîné. Le peuple romain offrit le consulat à ces deux enfants à l'âge de quatorze à quinze ans. Auguste leur permit seulement le titre de *consuls désignés*. Caïus s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par Lullius, gouverneur de la ville d'Artagète. Le meurtrier fut mis à mort. Mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ses jours dans la ville de Lymirne en Lycie, à peine âgé de vingt-quatre ans. Son tempérament le portait au plaisir; mais il savait combattre et gouverner. Sa douceur l'avait fait aimer des peuples d'Orient.

AGRIPPA le Jeune (*Marcus-Julius*), troisième fils de Vipsanius Agrippa, et frère du précédent, naquit en l'an 12 avant J.-C. Il fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de dix-sept ans. Ayant tenu des propos très-indiscrets contre ce prince, son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel dans l'île de Planaise. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils. Ayant appris que l'empereur voulait, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince, surpris sans armes, n'en défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de vingt-six ans.

Dion, lib. LII. — Tacite, *Annales*, l. I. — Suétone, *In Tiberio*.

AGRIPPA (*Hérode*) roi de Judée, né en 10 avant J.-C., mort en 44 après J.-C. Fils d'Aristobule et de Bérénice, petit fils d'Hérode le Grand, il passa une partie de sa jeunesse à la cour d'Auguste, dans l'intimité de Drusus, fils de Tibère. Par suite de ses dépenses excessives, il fut forcé de quitter Rome, et de s'enfermer dans la forteresse de Malatha, dans l'Idumée. Grâce à l'intercession de sa femme Cypros, il obtint d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée et de Pérée, la permission résider à Tibériade. S'étant brouillé avec Antipas, il s'attacha à Flaccus, proconsul de Syrie, dont il perdit bientôt la faveur par un acte de corruption qui fut révélé au proconsul par Aristobule, son propre frère. Bientôt après, Agrippa se décida à revenir tenter fortune en Italie. Il fut bien accueilli par Tibère, qui résidait alors à Caprée, et qui le chargea de l'éducation de son pe-

tit-fils Tibérius. Agrippa se lia bientôt avec Caligula; mais quelques paroles imprudentes et des vœux qu'il fit en faveur de celui-ci contre l'empereur le firent jeter en prison. Il n'en sortit qu'à l'avénement de Caligula (38 après J.-C.), qui lui donna la tétrarchie de Batanée, la Trachonitis, l'Auranitis, avec le titre de roi, ainsi que le district d'Abilène, dont il ne prit possession que sous le règne de Claude. L'élévation d'Hérode Agrippa excita l'envie d'Hérodiade, femme d'Hérode Antipas, et celui-ci, à son instigation, vint à Rome demander à l'empereur de convertir sa tétrarchie en royaume. Il y fut suivi par une lettre d'Agrippa, qui l'accusait de trahison. A la lecture de cette lettre, Caligula déposa Antipas, le bannit à Lyon, et ajouta la tétrarchie de Galilée et de Pérée au royaume d'Agrippa. Hérode Agrippa vint à Rome intercéder en faveur de ses compatriotes, qui, en refusant avec horreur d'adorer Caligula, s'exposèrent aux plus sanglantes persécutions; et il s'y trouvait encore, lorsque l'empereur fut assassiné. Ce fut en grande partie à ses conseils et à ses intrigues que Claude dut son élévation à l'empire. Ce service fut récompensé par l'adjonction de la Judée et de Samarie à son royaume, qui s'étendit sur toute la Palestine, et comprit même plus de pays que celui de son grand père Hérode. Avec la province de Judée Agrippa reçut la dignité consulaire, en même temps que le royaume de Chalcis était donné à son frère Hérode et qu'un édit était publié en faveur des Juifs.

Agrippa rentra de nouveau à Jérusalem; et, après avoir offert des sacrifices, et suspendu dans le trésor du temple une chaîne d'or que lui avait donné Caligula, et qui pesait autant que la chaîne de fer avec laquelle Tibère l'avait fait lier, il s'appliqua sérieusement aux affaires religieuses et civiles de son royaume. Il commença d'entourer Jérusalem de fortifications qui, selon l'opinion de Josèphe, auraient rendu cette ville imprenable, si la mort ne l'avait empêché de les achever. Son amitié était recherchée par tous ses voisins, par les rois de Comagène, d'Émèse, de la Petite-Arménie, aussi bien que par les proconsuls romains de Syrie. Pour accroître sa popularité parmi les Juifs, il persécuta les chrétiens. Les écrivains ecclésiastiques lui attribuent la mort de saint Jacques le Mineur, frère de saint-Jean, et l'emprisonnement de saint Pierre, qui cependant fut miraculeusement délivré. (Cet événement eut lieu vers le temps de Pâques en l'an 44 après J.-C.) Le zèle d'Hérode Agrippa pour la religion juive ne l'empêchait pas de se livrer à des pratiques païennes, et de garder des habitudes romaines qui choquaient les Juifs. Ainsi, à Beryte, qui paraît avoir été sa ville de prédilection, il bâtit un théâtre, un amphithéâtre et donna des combats de gladiateurs. En l'an 44 après J.-C., l'année même où il persécuta le plus violemment les chrétiens, il célébra à Césarée des jeux magnifiques en l'honneur de l'empereur. Le second jour de la fête, il se montra au peuple vêtu d'une robe d'argent, et dans ce costume il harangua les députés de Tyr et de Sidon. Les rayons du soleil venant à tomber sur les feuillets d'argent de sa robe, tous les assistants éblouis s'écrièrent qu'il était un Dieu et non pas un homme. Au même moment il fut saisi d'une maladie d'entrailles, que saint Luc et Josèphe attribuent à la vengeance immédiate de Dieu, punissant Agrippa parce qu'il avait accepté l'extravagante et impie flatterie du peuple. Josèphe rapporte les paroles d'Agrippa lui-même, reconnaissant qu'il était justement puni (Josèphe *Antiq.* L. XIX, C. 8.). Après cinq jours d'horribles souffrances, ce roi mourut dans la cinquante quatrième année de son âge, et la troisième de son règne sur toute la Palestine. Il laissa de sa femme Cypros un fils nommé Agrippa, et trois filles, Bérénice, Marianne et Drusilla. Bérénice épousa son oncle Hérode, roi de Chalcis. L. J.

Josèphe, *Antiq. judaic.*, XVIII, 20; *Bell. Jud.*, II, 8, chap. VIII. — Dion, LIX. — *Actes des Apôtres*, ch. XII. — Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 10.

AGRIPPA II. *Voy.* HÉRODE.

***AGRIPPA**, philosophe sceptique, paraît avoir vécu au premier siècle de l'ère chrétienne. Diogène Laërce le cite comme l'auteur d'un Traité sur les cinq fondements de doute (περὶ πέντε τρόπων). C'est peut-être le même philosophe qui fit, en l'an 92 de J.-C. une observation astronomique importante: il constata la conjonction de la lune avec les Pléiades.

Diogène Laërce, IX, 88. — Ptolémée; *Almageste*, VII, c 3.

AGRIPPA (*Camille*), né à Milan dans le seizième siècle, philosophe, mathématicien et surtout architecte. Arrivé à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, il y trouva les plus grands ingénieurs occupés à chercher le moyen de transporter un obélisque sur la place Saint-Pierre. Il médita sur cette entreprise; et, après avoir trouvé le moyen le plus assuré pour en venir à bout, il le communiqua au public dans son *Trattado di trasportar la guglia in su la piazza di San-Pietro;* Rome, 1583, in-4°, fig. Ce traité est fort rare, mais moins encore que ses *Nuove Invenzioni sopra il modo di navigare;* Rome, 1593, in-4°. On lui doit encore *Trattado di scienzia d'arme;* Rome, 1553, in-4°; Venise, 1604, in-4°; et *Dialogi di Venti;* Rome, 1584, in-4°. C'est le plus rare de tous ses ouvrages.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

***AGRIPPA CASTOR**, historien chrétien, vivait vers 130. Il avait écrit contre les commentaires de Basilide sur l'Évangile un ouvrage qui a été perdu, et dont on trouve quelques citations dans Eusèbe. Saint Jérôme (*De viris illustr.* c. 21) en vante l'érudition.

Eusèbe, *Hist. eccles.* IV 7. — Gallandi, *Biblioth. Patrum.*

***AGRIPPA** (*Livio*), du duché de Montferrat, médecin et astrologue du seizième siècle. On connaît de lui un *Discours sur la Nature et la Complexion humaine*, publié à Naples en 1601,

réimprimé plusieurs fois depuis cette époque, et dont il existe une traduction française. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (*Henri-Cornélius*), philosophe cabalistique, né à Cologne le 14 septembre 1486, mort en 1535. Ce fut un des hommes les plus singuliers du seizième siècle, si riche en hommes extraordinaires. Comme Paracelse dont il était contemporain, Agrippa se plaisait à captiver le public par les innovations et les doctrines les plus étranges. On ne sait s'il faut le condamner comme un charlatan éhonté ou l'absoudre comme un fanatique convaincu. Sa vie aventureuse, mêlée de beaucoup de fables, était en harmonie avec ses paradoxes. Il suivit d'abord la carrière militaire, et servit pendant sept ans en Italie dans les armées de Maximilien Ier. Il étudia ensuite les langues anciennes, la médecine et la philosophie. En 1506 il vint en France, et occupa en 1509 une chaire d'hébreu à Dôle, où il se disputa avec les cordeliers. Banni de cette ville, il se rendit en Angleterre, et donna pendant quelques mois des leçons à Londres. En 1510, on le retrouve dans sa ville natale, à Cologne, enseignant la théologie. En 1511, il siége comme théologien à un concile tenu à Pise. Peu de temps après, il commente à Pavie les écrits d'Hermès Trismégiste, et professe à Turin en 1515. Trois ans après, on le voit à Metz remplir les fonctions de syndic et d'orateur; mais il fut bientôt obligé de quitter cette ville, parce qu'il avait défendu une jeune paysanne accusée de sorcellerie, et combattu l'opinion vulgaire qui donnait trois époux à sainte Anne. Après avoir séjourné à Fribourg, en Suisse et à Genève, il vint en 1524 exercer la médecine à Lyon, et obtint une pension de François Ier. Louise de Savoie, mère de ce roi, le prit pour son médecin. Mais il ne tarda pas à tomber en disgrâce pour avoir refusé à cette princesse de prédire par les moyens astrologiques le cours des affaires en France, tandis qu'il prédisait de nouveaux triomphes au connétable de Bourbon. Agrippa eut beau murmurer, il n'obtint pas même l'arriéré de sa pension. Il quitta Lyon et se rendit à Anvers, où en 1528 il se vit appelé tout à la fois par le roi d'Angleterre, par le chancelier de l'empereur et par Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Il préféra s'attacher au service de cette princesse, qui le fit nommer historiographe de Charles-Quint. Il se mit à remplir cette charge par la publication de l'*Histoire du gouvernement de Charles-Quint*, lorsque Marguerite, qui commençait déjà à être prévenue contre son protégé, vint à mourir. Il prononça l'oraison funèbre de cette princesse. Son ouvrage sur la *Vanité des sciences* lui attira de nombreux ennemis; et sa *Philosophie occulte* le fit accuser de magie. Agrippa redevint de nouveau vagabond, et en 1535 il alla mourir à Lyon ou à Grenoble, dans un hôpital ou dans la maison d'une personne charitable.

Bien qu'Agrippa eût témoigné beaucoup d'estime pour Luther et Mélanchthon, il n'avait point professé publiquement le protestantisme. Grand nombre d'auteurs l'ont accusé de magie. Selon Paul Jove, il avait un chien noir qui lui apprenait tout ce qui se passait dans le monde; et, au moment de mourir et pressé de se repentir, il ôta à ce chien un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques, et lui dit d'un ton affligé : « Va-t'en, malheureuse bête, qui es cause de ma perdition. » Agrippa mérita de ses contemporains le titre d'Hermès Trismégiste. Si les uns le maltraitent, les autres l'élèvent jusqu'au ciel. Jacques Gohori le place parmi les astres de son époque, *inter clarissima sui sæculi lumina;* et Louis Vives le nomme le miracle des lettres et l'amour des gens de bien, *litterarum litteratorumque omnium miraculum et amorem bonorum*. Il y a évidemment de part et d'autre beaucoup d'exagérations. On a fait ressortir toute l'originalité et le caractère antithétique de cet homme par ces mots : *Contemnit, scit, nescit, deflet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia, ipse philosophus, dæmon, heros, deus et omnia.*

Les ouvrages imprimés d'Agrippa ont pour titre : 1° *De incertitudine scientiarum, declamatio invectiva;* Cologne, 1527, in-12; Paris, 1531, in-8°. Ce livre a eu beaucoup d'éditions, dont les sept premières seules n'ont pas été mutilées; il a été traduit en français (par Turquet, 1582, in-8°, et par Gueudeville, Leyde, 1726, 3 vol. in-12), en allemand, en anglais, en hollandais et en italien. L'auteur cherche à prouver qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour la vie des hommes et le salut de leurs âmes que les arts et les sciences. Quelques chapitres, qu'on a cités à tort comme autant de traités spéciaux, ont pour titre : 1° *De medicina in genere; De medicina operatrice; De pharmacopolia; Contra pestem antidota securissima; De chirurgia; De anatomistica; De veterinaria; De diætaria*, etc.; — 2° *De occulta philosophia, libri tres;* Anvers et Paris, 1531 : cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en français par le Vasseur; la Haye, 1727, 2 vol. in-8°; — 3° *De nobilitate et præcellentia fœminei sexus declamatio;* Anvers, 1529, in-8° : cet écrit, fait pour plaire à Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, a été traduit en français par L. Vivant (1578, in-16), par Arnaudin (1715), par Gueudeville avec le *Traité sur l'incertitude des sciences*, et par Peyrard, sous le nom de Roetitg (Paris, 1803, in-12); — 4° *Commentaria in artem brevem Raymundi Lullii;* Cologne, 1533; — 5° *Orationes decem; De duplici coronatione Caroli V, apud Bononiam; Epigrammata;* Cologne, 1534, in-8°. Ces ouvrages ont été réunis et publiés à différentes reprises; l'édition la plus ancienne parut à Anvers, in-8°, en 1535. F. H.

Jean Wierus, *De magis*, c. V. — Naudé, *Apologie des*

grands hommes, etc., p. 427. — Friedrich-Wilhelm Sommer de Sommersberg, *Dissertatio de Henr.-Corn. Agrippa;* Lips., 1717, in-4°. — *Agrippæana oder Heinr. Corn. Agrippa's merkwürdiges Leben;* Lips., 1722, in-8°. — Paul Jove, in *Elog. doct. vir.* — Thevet, *Éloges des hommes illustres.* — Melchior Adam, in *Vit. germ. medic.* — Schelhorn, *Amenités litteraires.*

***AGRIPPIN**, évêque de Carthage vers l'an 217 de J.-C., soutenait qu'il fallait baptiser de nouveau ceux qui avaient reçu le baptême de la main des hérétiques. Ses disciples s'appelaient *agrippiniens*. C'étaient les précurseurs des anabaptistes.

Vincent de Lerins, *Commonit.*, c. IX. — Saint Augustin, lib. III, *De bapt.* — Saint Cyprien, ep. 71 et 73.

AGRIPPINE. Trois femmes romaines ont porté ce nom. Agrippine l'Ancienne, petite-fille de Pomponius Atticus, fut la première épouse de Tibère, qui, quoiqu'il l'aimât beaucoup et qu'il en eût un fils, se sépara d'elle lorsqu'il dut épouser Julie, fille d'Auguste et veuve d'Agrippa. Elle épousa ensuite Asinius Gallus, que Tibère, qui aimait toujours Agrippine, condamna à une prison perpétuelle. *Voy.* TIBÈRE.

Agrippine la Jeune, fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, fut l'épouse de C. Germanicus. Femme héroïque et ornée de grandes vertus, elle accompagna son mari dans toutes ses campagnes; et l'ayant perdu par la violence, elle ne sut pas assez dissimuler son indignation ni contenir sa douleur (*Voy.* GERMANICUS). Tibère, qui la haïssait pour ses vertus et son crédit auprès du peuple, l'exila dans l'île de Pandataria, où elle finit volontairement ses jours par la faim, l'an 33 de J.-C. On a plusieurs statues antiques de ce personnage.

La troisième Agrippine, fille de cette dernière, épousa Domitius Ahenobarbus, qui la rendit mère de Néron. A la mort de Domitius, elle convola en secondes noces, et eut ensuite pour troisième époux C. Claudius, le frère de son père, qui l'épousa après Messaline. Elle passa pour une femme spirituelle, et d'une grande intelligence des affaires politiques; mais elle était d'une ambition sans bornes, intrigante, déréglée, et d'une cruauté extrême. Néron, qui après son avénement au trône, ne tarda pas à se lasser de ses manières impérieuses, la fit égorger l'an 59 après J.-C. (*Voy.* NÉRON). Elle était née dans la ville de Cologne, dont elle fit agrandir l'enceinte, et qu'elle fit appeler Colonia-Agrippina. [*Enc. des g. du m.*]

Tacite, *Annal.* — Dion Cassius, lib. LIX-LXI. — Élisabeth Hamilton, *Memoirs of the life of Agrippina, the wife of Germanicus;* Lond., 1800, 3 vol. in-12. — C. Burkhard, *Agrippina, des Marc.* (*Vipsanius*) *Agrippa Tochter, August's Enkelin in Germanien, im Orient und in Rom.;* Augsb., 1846, in-8°. — C.-H. Graun, *Dissertatio de Agrippina Neronis matre;* Witteb., 1681, in-4°. — Ferd.-Fr. Walbrat, *Agrippina Gemahlin des Claudius, Stifterin von Cöln;* Cöln, 1800, in-12.

AGRŒIUS ou **AGRÆIUS**, rhéteur dont parle Ausone, dans son livre intitulé *Commemoratio professorum Burdigalensium*. On lui attribue un livre *De orthographia, proprietate et differentia sermonis*, imprimé dans les recueils des anciens grammairiens, par Bonaventure Vulcanius, Bâle, 1577, in-fol.; par George Fabricius en 1595, et par Putschius, Hanau, 1605, in-4°.

Fabricius, *Biblioth. lat.*, III, 414. — Saxius, *Onomasticon Liter.*, I, 808.

***AGUADO** (*Alexandre-Marie*), célèbre banquier, né à Séville le 29 juin 1784, mort le 14 avril 1842, marquis *de las Marismas del Guadalquivir*. Originaire d'une famille juive portugaise, il embrassa de bonne heure la carrière militaire, et en 1810 il fut nommé colonel du premier régiment de lanciers et aide de camp du maréchal duc de Dalmatie, lors de l'occupation de l'Espagne par l'armée française. Après la bataille de Baylen, rentré en France avec son régiment, il partagea le sort de tous les régiments étrangers, qui par un décret impérial furent désarmés après la bataille de Leipzig. Il fut alors employé comme colonel attaché à la 11e division militaire. Lors de l'invasion de Bordeaux par les troupes anglaises, il revint à Paris, et obtint le commandement d'un régiment étranger qui devait s'embarquer pour les colonies françaises; mais il refusa cette mission, demanda son congé de réforme, et entreprit, en 1815, la carrière commerciale à Paris. Les relations puissantes de ses parents à Cadix, à la Havane et au Mexique, lui donnèrent de grands avantages dans l'exportation des produits français, et pour la vente en France des denrées coloniales. Par suite de ses succès continus, il fut en 1823 nommé par le roi d'Espagne banquier du gouvernement à Paris, et continua de l'être jusqu'en 1830. Pendant tout ce temps il ne cessa de recevoir des marques de la bienveillance de Ferdinand VII, qui lui fit concession d'un grand nombre de mines, et de la propriété de vastes terrains auxquels fut attaché le titre de marquis de las Marismas. Devenu grand propriétaire en France, Aguado se fit naturaliser en 1828, et remplit depuis les modestes fonctions de maire d'Ivry-sur-Seine, village qui lui doit de grands embellissements. Le pont de Ris, sur la Seine, a été construit à ses frais. Aguado fut un des principaux propriétaires des belles vignes de Château-Margaux, et d'une magnifique galerie de tableaux dont Gavarni a commencé à publier les dessins (*Galerie Aguado*, Paris, 1837-42, in-fol.). Aguado laissa en mourant une fortune que l'on estime à plus de 60 millions de francs. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Moniteur Universel, 1842.

***AGUADO** (*François* DE), jésuite espagnol, né en 1572 à Torrejon de Ardoz, mort le 17 janvier 1654. Parmi ses nombreux écrits théologiques on remarque : *Exortaciones varias doctrinales;* 1641, in-fol., Madrid.

Ribadeneira, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, p. 209. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. I, p. 397, édit. de 1783.

***AGUANI** (*Juvénal* D'), théologien allemand, originaire du Tyrol, vivait dans le dix-septième siècle. Il était de l'ordre des Capucins, et se fit

une grande réputation par l'étendue de ses connaissances et par ses intrigues. On a de lui : 1° *Manuductio neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi*; Vienne, 1680, in-8°; — 2° *Necessaria defensio contra injustum aggressorem*, in-4° : c'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheibler, contre les miracles; — 3° *Salis intelligentiæ lumen indeficiens*, 1689, in-4°; — 4° *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°; — 5° *Artis magna sciendi synopsis, seu mentis humanæ secundum commonitorium ad inveniendum et discurrendum*; Salzbourg, 1689, in-4°; — 6° *Theologia rationalis ad hominem et ex homine*, etc.; Vienne, 1703, in-4°.

Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*, avec le suppl. d'Adelung.

*AGUAS (*Juan* D'), théologien espagnol, vivait au dix-septième siècle. Il était chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, et examinateur synodal de l'archevêché. On a de lui : *Por el origen y sucesos de los templos sedes catedrales, Alegacion historica, Apendice con notas y aplicacion por la catedralidad privativa del templo maximo metropolitano de Zaragoça*; en Zarag., 1668, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AGUCCHIA (*Jean*), graveur du seizième siècle. On a de lui *la cathédrale de Milan*, et un *Portail*, grand morceau d'architecture.

Nagler, *Künstler-Lexicon*.

*AGUCCHIA (*Lactance*), mathématicien italien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui un ouvrage assez peu connu, sous le titre : *Il computista pagato per trovare in un subito il conto fatto de qualunque pagamento*; Lodi, 1671, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUERO (*Bartholómeo, Hidalgo* DE), médecin espagnol, né à Séville en 1531, mort le 5 janvier 1597. Il s'était fait une grande réputation dans le traitement des plaies. La crédulité du peuple lui attribua une puissance surnaturelle, et, longtemps après sa mort, les Sévilliens, en prenant les armes, se recommandaient à Dieu et au docteur d'Aguero. On a de lui : *Tesoro de la verdadera cirugia, y via particular contra la commun opiñion*; Séville, 1684, in-fol. Ce recueil, publié par François-Ximénès Guillem, neveu de l'auteur, contient un ouvrage posthume : *Antidotarium generale*; — *Avisos de cirugia contra*, etc., 1584; *Respuesta á las propositiones que el licenciado Fragoso ensenna contra unos avisos*, etc.

Biographie médicale.

AGUERO (*Benoît-Emmanuel*), peintre espagnol, né à Madrid en 1626, mort en 1670. Élève de Jean-Baptiste del Mazo, Aguero était grand paysagiste, et très-correct dans les figures qu'il a dessinées. On voit plusieurs de ses œuvres dans le palais d'Aranjuez et dans celui de Buen-Retiro.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

AGUESSEAU (*Henri-François* D') (il signait *Daguesseau*), chancelier de France, né à Limoges le 27 novembre 1668, mort à Paris le 9 février 1751. Il manifesta dès l'enfance la plupart des qualités dont la réunion forme le grand homme. Son père (Henri d'Aguesseau, intendant de Bordeaux, qui inspira à Louis XIV la création de l'ordre de Saint-Louis), fut son premier instituteur et longtemps le seul. Les soins multipliés d'une intendance, loin de contrarier son zèle, servirent à ses plans d'éducation. Il réunissait dans ses voyages un petit nombre d'hommes de lettres autour de son fils, et transformait son carrosse en une espèce d'académie où des conférences animées, spirituelles, instructives, complétaient les connaissances du jeune Henri-François, et formaient son goût et son jugement. Ses progrès furent rapides. Il posséda bientôt le grec et le latin, apprit avec ardeur les mathématiques, la philosophie, l'éloquence, l'histoire, et commença à dix-sept ans l'étude de la vaste science du droit. Il en étudiait avec soin toutes les parties, et se trouva bientôt en mesure d'occuper avec distinction les postes les plus élevés de la magistrature. Il fut nommé à vingt-deux ans avocat du roi au Châtelet, et obtint, trois mois après, la place de troisième avocat général au parlement de Paris, place que Louis XIV venait de créer. L'éclat avec lequel d'Aguesseau débuta dans ce poste élevé justifia pleinement le choix du roi. Son avénement opéra, sous le rapport de l'éloquence judiciaire, une véritable révolution. Cette éloquence n'avait point suivi celle de la chaire dans ses perfectionnements et ses progrès. Les efforts d'Omer Talon l'avaient, à la vérité, dotée d'une force et d'une élévation inconnues avant lui; mais elle était encore livrée à toutes les traditions du mauvais goût qui avait marqué sa renaissance. Ce ne fut pas un médiocre sujet d'étonnement que l'apparition d'un orateur de vingt-deux ans, dont les discours, dignes des plus beaux modèles de l'antiquité, unissaient au charme de l'imagination, aux richesses de la science, à la noble simplicité du style, la force et l'autorité de la raison. Ces premiers essais de d'Aguesseau excitèrent une admiration universelle. Denis Talon, qui achevait dans l'une des présidences du parlement une carrière marquée par d'éclatants succès, s'écria qu'*il voudrait finir comme ce jeune homme commençait*.

Le 19 novembre 1700, d'Aguesseau succéda à la Briffe, procureur général au parlement. Cet office, plus important que celui d'avocat général, était loin pourtant d'offrir le même éclat. Le magistrat qui le remplissait ne portait la parole que dans quelques circonstances rares : l'exercice de la vindicte publique, la haute police, la surveillance des officiers inférieurs de la justice, celle des établissements de charité et des intérêts du domaine, le maintien de l'exécution des ordonnances et des règlements, étaient ses principales attributions. D'Aguesseau ne vit dans ce poste, à

la fois éminent et modeste, que de nouvelles occasions de faire le bien : il embrassa avec une égale supériorité toutes les fonctions qui s'y rattachaient ; il usa avec autant de modération que de fermeté du droit redoutable de poursuite, traça sur la procédure criminelle les instructions les plus judicieuses, et fit preuve, dans l'administration des hôpitaux, d'un dévouement aussi infatigable qu'éclairé. Comme on lui conseillait de ménager ses forces et de prendre quelque repos : *Eh ! le puis-je*, répondit-il, *tant que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent ?*

En 1709, la France, déjà épuisée par de longues guerres, fut désolée par la famine, fruit d'un rigoureux hiver. D'Aguesseau, qui avait prévu et prédit l'invasion de ce fléau, déploya toute son activité pour en conjurer les effets : il fit renouveler et exécuter les règlements rendus contre les accapareurs, sollicita sans relâche les bienfaits de la cour en faveur des indigents ; et s'il ne put tarir la source de tant de calamités, il eut du moins la consolation d'avoir fait tout ce qui était humainement possible dans ces douloureuses circonstances. La partie judiciaire de ses fonctions mettait en évidence l'étendue et la solidité de son instruction. Chargé de la défense des droits du domaine, on vit avec étonnement renaître entre ses mains des titres ensevelis depuis longtemps dans l'oubli ; il les fit valoir par des écrits pleins de recherches savantes et de la plus judicieuse critique. La plupart des mercuriales de d'Aguesseau, ces discours où, selon les expressions d'un de ses biographes, on croit voir les principes de Caton et de Lycurgue mis en œuvre par Cicéron et Démosthène, furent prononcés dans l'exercice de ses fonctions de procureur général. Mais ce qui doit surtout attacher sur cette partie de sa vie publique les regards de l'histoire, c'est l'indépendance avec laquelle il défendit les libertés de l'Église gallicane contre les entreprises de la puissance ultramontaine. La trop fameuse bulle *Unigenitus* fut un des monuments du triomphe de Clément XI : son enregistrement, qui portait une atteinte évidente aux maximes de la monarchie, était impérieusement exigé par Louis XIV et obstinément repoussé par le parlement, devenu, par la défection de la royauté, le seul appui séculier des libertés de l'Église de France. D'Aguesseau, secondé par Joly de Fleury, premier avocat général, encouragea cette compagnie à la résistance, et en obtint un arrêt qui enregistrait la bulle avec des réserves dont l'effet était de détruire tout l'avantage de cette formalité. Cet arrêt souleva les jésuites et les ultramontains. Le chancelier Voysin, homme dur et despotique, fit dresser un édit qui enjoignait à tout évêque de recevoir la bulle purement et simplement, sous peine de poursuites ; mais d'Aguesseau refusa de le soumettre à la sanction du parlement. Le roi, espérant le fléchir et l'intimider, le manda seul à Versailles. Ce fut dans cette circonstance que sa femme lui adressa ces paroles vraiment romaines : « Allez, monsieur ; « oubliez devant le roi femme et enfants ; perdez « tout, hors l'honneur ! » D'Aguesseau, seul en présence du roi, se montra aussi ferme qu'au sein du parlement. Louis XIV, égaré par le dépit, sortit de cette dignité froide qui accompagne le sentiment de la puissance, et alla, dans son emportement, jusqu'à le menacer de lui ôter sa charge. Cette menace fut aussi inutile qu'elle était injuste : d'Aguesseau persévéra dans sa courageuse résistance jusqu'à la mort de Louis XIV.

L'avénement du duc d'Orléans à la régence donna une autre direction aux esprits. D'Aguesseau s'était déclaré pour ce prince, dont il appréciait les qualités brillantes, tout en méprisant ses vices ; il prit une part active à l'arrêt du parlement qui, sans égard pour les dispositions testamentaires de Louis XIV, lui conféra le gouvernement de l'État pendant la minorité du roi. Tel était toutefois l'ascendant de sa vertu, que lorsque le régent l'appela, le 2 février 1717, à la dignité de chancelier, vacante par la mort de Voysin, le public vit dans cette distinction éclatante un juste hommage rendu à la plus noble illustration de la magistrature, bien plus que la récompense d'un service personnel. Lui seul montra peu d'empressement pour une dignité dont il entrevoyait les périls dans une cour licencieuse. Il se consola de sa faveur en faisant nommer procureur général à sa place son digne auxiliaire Joly de Fleury, et s'unit avec ardeur au duc de Noailles, son ami, alors chef du conseil des finances, pour travailler à la réparation des désordres de toute nature auxquels les dernières années de Louis XIV avaient livré l'État. Les embarras financiers étaient grands : ce fut dans ces circonstances qu'un aventurier célèbre, Law, parvint à faire goûter au régent un système auquel quelques essais heureux, et surtout l'ignorance qui régnait alors sur les théories les plus simples du crédit public, donnèrent bientôt une vogue extraordinaire.

D'Aguesseau, sans contester absolument le principe sur lequel reposait ce système, avait signalé avec autant de force que de raison les dangers de son application ; sa probité austère était blessée d'ailleurs des fictions auxquelles il fallait avoir recours pour l'accréditer. Le succès des premières opérations du financier écossais fut le signal d'un véritable délire. La fièvre de l'agiotage, allumée par la perspective d'énormes bénéfices, s'empara de tous les esprits : le papier-monnaie mis en circulation par Law eut un débit prodigieux, et le parlement, pour la première fois impopulaire, opposa vainement le frein de sa défiance à cet entraînement universel. Le régent, qui le partageait, ôta, le 28 janvier 1718, les sceaux au chancelier, et l'exila dans sa terre de Fresnes. D'Aguesseau partit avec sérénité et presque avec joie. Son exil attrista les esprits, sans les indigner. Noailles seul voulut s'associer

à sa disgrâce. Le lieutenant de police d'Argenson, ennemi personnel du parlement, succéda à l'un et à l'autre. Mais l'ébranlement successif du système de Law ne tarda pas à justifier les pressentiments de d'Aguesseau. Effrayé de ce discrédit croissant, le régent, inspiré par d'Argenson, crut y remédier par un arrêt du conseil qui réduisait de moitié la valeur des billets et des actions de la compagnie. Cet arrêt excita un soulèvement universel : le régent se vit obligé de le révoquer. Mais le système était frappé sans retour, et Law, exposé à tous les effets du courroux populaire, n'eut d'autre moyen de le désarmer que de se faire lui-même l'exécuteur d'une résolution qu'il avait suggérée au régent : c'était le rappel du chancelier. Le 7 juin 1720, il se rendit à Fresnes, accompagné du premier gentilhomme de la chambre du prince, et n'épargna aucune instance pour décider d'Aguesseau à reprendre les sceaux. Il alla jusqu'à lui offrir cent millions de sa propre fortune pour les pauvres : séduction sublime et qui fait honneur à tous deux. L'illustre exilé revint à Paris sans montrer ni empressement ni répugnance, et reprit le 8 juin ses fonctions de chancelier; mais d'Argenson conserva le titre de garde des sceaux. L'opinion publique, peu sensible à la disgrâce de d'Aguesseau sacrifié à Law, lui pardonna avec quelque peine de s'être laissé ramener par ce célèbre aventurier. Le parlement surtout fit éclater un mécontentement assez vif, et considéra mal à propos cette démarche comme une sanction implicite du système que ce grand magistrat n'avait cessé de combattre. D'Aguesseau s'employa avec zèle à réparer les maux qu'il eût voulu prévenir. Il soumit à une réduction proportionnelle les billets de la banque de Law, et détourna, par ce moyen, la banqueroute totale dont on était menacé. Il fit ordonner aux particuliers qui avaient envoyé leurs fonds hors du royaume, de les faire revenir dans des délais très-courts. La peste de Marseille, qui éclata alors, étouffa les espérances renaissantes en accablant la compagnie de pertes énormes. Le parlement choisit intempestivement cette époque pour repousser sans examen les édits qui avaient pour objet de préparer sans secousse la liquidation des effets. Cette compagnie fut exilée le 24 juillet à Pontoise, et n'obtint son rappel à Paris qu'après l'enregistrement de la déclaration qui proclamait la bulle *Unigenitus* loi du royaume. Ainsi, ce coup d'Etat, frappé dans des vues purement financières, servit à d'autres intérêts. Law quitta bientôt la France, chargé de l'animadversion générale; et le public, détrompé de ses chimères, rendit son attention aux querelles théologiques.

La guerre entre les jansénistes et les ultramontains se ralluma plus vive que jamais. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, par son appel de la bulle au futur concile, s'était mis ouvertement à la tête des premiers. Le duc d'Orléans, l'homme du royaume le moins porté à se passionner dans un débat religieux, affectait une neutralité sur laquelle les jansénistes étaient loin de compter lors de son avénement à la régence. D'Aguesseau lui-même, dégoûté par l'âpreté de leur zèle et la vivacité de leurs contentions, s'était insensiblement refroidi pour eux, et ne résistait plus que mollement à proposer l'enregistrement pur et simple de la bulle qu'il avait repoussée naguère avec tant d'opiniâtreté. Dubois exploita avec habileté, dans l'intérêt de son ambition personnelle, ces dispositions insouciantes ou équivoques. Il fit entrer sans peine le régent dans ses vues, et obtint l'assentiment du chancelier par les considérations d'ordre public qu'il sut lui présenter. Comme on désespérait de vaincre la résistance du parlement, on eut recours au grand conseil, compagnie jugée avec peu de faveur depuis qu'elle s'était faite l'auxiliaire docile des oppressions financières de Richelieu. Le régent, déterminé à emporter l'enregistrement de haute lutte, se rendit avec appareil, le 23 septembre 1720, dans la salle des séances; et, après un discours du chancelier, il déclara accorder une liberté entière aux suffrages. Cette déclaration était au fond illusoire, puisque le concours des seigneurs qui accompagnaient le régent assurait à la bulle une majorité nombreuse. Un conseiller, nommé Pérelle, en profita néanmoins pour appuyer son avis, contraire à l'enregistrement, de quelques développements qui excitèrent l'impatience du chancelier : « Où donc, lui dit ce ministre en l'interrompant, avez-vous pris ces principes? — Dans les plaidoyers de feu le chancelier d'Aguesseau, » répondit froidement Pérelle. L'impartialité historique ne nous permet pas de dissimuler que d'Aguesseau fit preuve, en cette occasion, d'une condescendance blâmable. Sans doute la sanction de la bulle importait au repos de l'Église et de l'État; mais saisir le grand conseil d'une attribution qui appartenait au parlement seul, n'était-ce pas porter une atteinte sensible aux priviléges de cette compagnie, et exposer l'intérêt de la monarchie aux ressentiments les plus opiniâtres et les plus dangereux? La froideur du public et l'indifférence même du pape avertirent d'ailleurs Dubois du peu d'importance de l'enregistrement qu'il venait d'obtenir. Il fallut donc en revenir au parlement, et surmonter à tout prix une opposition que rien ne semblait devoir faire fléchir. Parmi les partis violents qui furent agités au conseil, le moins extrême était la translation de cette compagnie de Pontoise à Blois. D'Aguesseau retrouva toute son énergie pour défendre les prérogatives du corps auquel il avait appartenu : il opposa à cette détermination la menace de remettre immédiatement les sceaux. Le maréchal de Villars, également effrayé des malheurs auxquels la retraite du chancelier et la disgrâce du parlement allaient exposer l'État, intervint

avec zèle, et le succès de cette honorable médiation fut complet: les lettres de cachet portant exil du parlement à Blois furent révoquées; le cardinal de Noailles publia le 17 novembre son mandement d'acceptation de la bulle; et le parlement lui-même, vaincu surtout par la crainte de la retraite de d'Aguesseau, enregistra sans difficulté la bulle le 4 décembre, moyennant quelques réserves insignifiantes; il fut rétabli immédiatement à Paris. L'emportement des jansénistes vaincus s'exhala en épigrammes plus ou moins amères. Le scandale de la promotion de Dubois au cardinalat fut une conséquence de la docilité du parlement.

Mais un nouvel orage amassé par Dubois ne tarda pas à fondre sur d'Aguesseau. Ce prélat ambitieux et pervers supportait avec peine le spectacle d'une austérité qui condamnait si vivement le déréglement de ses mœurs; d'ailleurs, parvenu au poste de premier ministre, il lui fallait des collègues complaisants et dociles. Un incident fort simple par lui-même, un débat de préséance au conseil, fut le moyen frivole à l'aide duquel il obtint de son faible maître l'éloignement du seul rival dont la vertu fit ombrage à sa puissance. Le 28 février 1722, les sceaux furent redemandés à d'Aguesseau de la part du régent, et le lendemain même le chancelier partit pour sa terre de Fresnes. Des regrets universels et hautement exprimés l'accompagnèrent cette fois dans sa disgrâce. Le régent lui écrivit une lettre obligeante, où son éloignement était coloré de prétextes plus ou moins spécieux. L'illustre disgracié pressentit que ce second exil serait plus durable que le premier, et songea aux moyens d'en occuper utilement les loisirs. Ce fut dans cette retraite, que d'Aguesseau appela plus tard *les beaux jours de sa vie*, qu'il jeta les fondements de ces réformes législatives opérées avec tant de prévoyance et de sagesse, qui sont devenues l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il y rédigea aussi ce cours complet d'éducation judiciaire qui nous est parvenu sous le nom d'*Instructions à mes enfants*. L'agriculture, la poésie, l'entretien des gens de lettres, la méditation des livres sacrés, l'étude des langues, achevaient de remplir cette existence laborieuse et active. Le nonce Quirini vint le visiter à Fresnes: « C'est ici, lui dit-il, que se forgent les armes contre la cour de Rome. — Dites seulement, répondit d'Aguesseau, les boucliers qui repoussent ses armes. »

La majorité du roi, qui fut déclarée le 21 février 1723, et la mort du cardinal Dubois, n'apportèrent aucun changement au sort de d'Aguesseau. Son rappel, en 1727, fut un des actes honorables du ministère de Fleury; mais ce cardinal ne fut juste qu'à demi. Les sceaux furent donnés à Chauvelin, ancien avocat général, qui les garda jusqu'en 1737. Le premier soin de d'Aguesseau à son retour aux affaires, fut d'activer les améliorations et les réformes qu'il se proposait d'introduire dans la législation. Il consulta les cours souveraines sur ses projets, fit réviser et révisa lui-même avec soin leurs observations; et c'est de cette élaboration consciencieuse que sortirent successivement les belles ordonnances sur les donations, les testaments, les substitutions, qui mirent des principes solides et clairs à la place de l'obscure subtilité des lois anciennes, et firent cesser une diversité de jurisprudence d'autant plus dangereuse qu'elle répandait souvent de l'incertitude sur la validité des dispositions. Plusieurs autres règlements importants, dont l'énumération serait trop longue, furent les fruits de sa sollicitude. Les querelles théologiques, assoupies plutôt qu'éteintes par l'arrêt d'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, troublèrent encore une fois d'Aguesseau au sein de ses paisibles travaux. Le cardinal de Fleury, irrité de l'empressement avec lequel le parlement avait supprimé la légende par laquelle Benoît XIII béatifiait Grégoire VII, ce grand adversaire des rois, fit tenir, le 3 avril 1730, un lit de justice où la constitution *Unigenitus* fut, pour la première fois, enregistrée sans modifications ni restrictions. Cette séance, dans laquelle les opinions se produisirent avec une liberté souvent très-véhémente, fut pour d'Aguesseau l'occasion de rapprochements amers entre la conduite qu'il avait tenue comme procureur général et celle qu'il déployait comme chancelier. Cette entreprise de l'autorité royale laissa de longues traces d'effervescence. La chambre des enquêtes était surtout très-animée contre le ministère, qui crut nécessaire d'avoir recours à un coup d'État, et fit enlever plusieurs conseillers. Ces rigueurs amenèrent le terme ou du moins la suspension des débats. D'Aguesseau fut chargé de régler les conditions du traité entre la cour et les exilés. Au nombre des clauses auxquelles il souscrivit, il s'en trouva une qui permettait au parlement de nouvelles remontrances. Ce privilége, dont ce corps ne tarda pas à abuser, amena une nouvelle lutte qui ne prit fin qu'en 1733, par la diversion d'une guerre étrangère.

Cette esquisse bien imparfaite des contentions qui divisèrent pendant plusieurs années le parlement et le ministère, suffit pour faire apprécier le caractère sage et conciliant que d'Aguesseau déploya dans ces conjonctures difficiles. Sans doute on regrette d'avoir à opposer ce grand homme à lui-même, et l'on peut s'étonner qu'il réprouvât comme ministre les maximes qu'il avait défendues comme magistrat; mais il faut se reporter aux raisons d'État qui dirigeaient sa conduite, se pénétrer de la juste impatience qu'il devait éprouver de terminer des dissensions qui n'avaient que trop duré, calculer avec lui les dangers de l'influence croissante du parlement, influence qui pouvait entraîner la dissolution de ce corps, et priver l'État d'un contre-poids salutaire, en l'absence duquel il n'y avait plus de place que pour le despotisme. Mais le grand tort de cette politique

était d'exclure l'énergie. En voulant concilier la cour et la magistrature, d'Aguesseau déplut à toutes deux : il n'obtint guère de Louis XV que cette estime honorable qu'on ne pouvait refuser à son caractère, et ne conserva son ancienne influence que sur la grand'chambre du parlement, composée de gens âgés qui connaissaient le danger des luttes contre la cour. Depuis cette époque, la vie de d'Aguesseau, étranger aux affaires d'État, entièrement concentré dans les fonctions de ministre de la justice, ne présente plus d'importance politique. En 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent à interrompre ses travaux. Il fit agréer sa démission au roi, qui lui conserva le titre de chancelier, avec une pension de 100,000 livres. Il ne s'occupa plus dès ce moment que de la méditation des livres saints; et c'est au milieu des exercices de cette piété sincère et éclairée, à laquelle il avait dû les plus solides consolations de son orageuse vie, que la mort le surprit, à quatre-vingt-trois ans.

Si d'Aguesseau fut moins grand homme d'État que l'Hospital, il ne lui céda en rien comme législateur, et lui est demeuré de beaucoup supérieur comme jurisconsulte et comme magistrat. Nul homme avant lui n'avait réuni à un degré aussi éminent les qualités qui constituent le véritable dispensateur de la justice. Grand écrivain, philosophe habile, savant profond, son immense érudition eût suffi d'ailleurs à sa célébrité. Aucune branche de l'instruction humaine ne lui était étrangère. Sa mémoire était prodigieuse : il possédait à fond le grec et le latin, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Consulté pour la réforme du calendrier en Angleterre, il y contribua en grande partie. On s'étonne que la vie d'un seul homme ait pu suffire à tant de connaissances; mais il savait étendre la durée de la sienne en s'interdisant les plaisirs et les amusements frivoles. Il n'assista jamais à aucune représentation théâtrale. Il accueillait avec une bienveillance particulière les savants et les hommes de lettres, et s'arrachait avec délices aux affaires publiques pour s'entretenir avec eux. Potier, Domat, Boivin, Bretonnier, Racine le fils, Vanière et une foule d'autres, eurent part à ses encouragements et à ses libéralités. Il cultivait la poésie latine et la poésie française, et ce talent explique l'harmonie soutenue et la perfection peut-être trop constante de son style. Sa conversation spirituelle et enjouée inclinait naturellement à la plaisanterie; mais la réflexion et l'âge en bannirent cette disposition, qui ne s'exerça jamais d'ailleurs d'une manière offensante. La vie privée de d'Aguesseau ne démentait point sa vie publique. Il avait épousé en 1694 Anne Lefèvre d'Ormesson, dont le père était maître des requêtes et intendant de Lyon. De cette union naquirent quatre fils, dont l'un, Henri-Charles d'Aguesseau, fut avocat général au parlement, et deux filles. Le mausolée dans lequel reposaient à Auteuil les ossements du chancelier d'Aguesseau et de sa femme, morte en 1735, fut impitoyablement violé par le terrorisme révolutionnaire; mais le gouvernement consulaire fit réunir avec solennité, en 1800, dans un même cercueil, leurs cendres religieusement conservées par la municipalité locale. En 1810, la statue de d'Aguesseau fut placée devant le péristyle du palais du corps législatif, parallèlement avec celle de l'Hospital.

Les œuvres du chancelier d'Aguesseau ont été recueillies pour la première fois en 13 volumes in-4°, Paris, 1759-89. M. Pardessus en a donné en 1819 une nouvelle édition enrichie de notes savantes et d'un discours préliminaire; Paris, 13 volumes in-8°. Parmi les panégyristes de ce grand magistrat, on doit citer Thomas, Cochin, Terrasson, Morlhon. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Histoire de la vie et des ouvrages de d'Aguesseau; Paris, 1835, 2 vol. in-8°. — *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, par Aguesseau du Fresne son fils, 1812, in-12. — Antoine Thomas, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau, chancelier sous Louis XV*; Paris, 1760, in-4°. — Simon-Jérôme Bourlet de Vauxcelles, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau*; Paris, 1760, in-8°. — Barnabé de Marthon, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau*; Toulouse, 1760, in-8°. — Saint-Simon, *Mémoires*, t. VI. — Boinvilliers, *Éloge du chancel. d'Aguesseau*; Paris, 1848. — Boullei, *Hist. de la vie et des ouvrages du chancel. d'Aguesseau.*

AGUESSEAU (*Henri-Cardin-Jean-Baptiste*, comte D'), petit-fils du chancelier, né à Fresnes en 1746, mort en 1826. Avant la révolution, il était conseiller d'État, avocat général au parlement de Paris, prévôt, maître des cérémonies, et, depuis 1783, grand officier commandeur. En 1789, il fut reçu à l'Académie française. Envoyé aux états généraux par le bailliage de Meaux, on le vit au nombre des députés de la noblesse qui les premiers se réunirent aux communes; mais en 1790, au mois de juin, il donna sa démission. Nommé par le premier consul président de la cour d'appel de Paris, il lui présenta les hommages du corps de la magistrature, et célébra, dans un discours de félicitation, le vainqueur de l'Italie. Napoléon le choisit pour ministre plénipotentiaire de France à Copenhague; et, en 1805, il le nomma membre du sénat. En 1814, Louis XVIII le créa pair de France. D'Aguesseau se retira l'année suivante, à l'époque du départ du roi, et ne reparut à la chambre des pairs qu'après la seconde restauration. Il était loin d'avoir les talents de son grand-père; mais c'était un homme charitable et de mœurs douces. Il ne laissa que des filles, dont l'une a épousé M. de Ségur, qui depuis a pris le nom de Ségur-d'Aguesseau.

Brifaut, *Acad. franç.* (Disc. de récept.), 1826.

AGUI, ou sultan Agui, roi de Bantam dans l'île de Java, vers la fin du dix-septième siècle. Son père, le sultan Agoum, remit le gouvernement entre les mains de son fils, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Agui s'étant rendu odieux à ses peuples, son père prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville

avec zèle, et le succès de cette honorable médiation fut complet : les lettres de cachet portant exil du parlement à Blois furent révoquées; le cardinal de Noailles publia le 17 novembre son mandement d'acceptation de la bulle; et le parlement lui-même, vaincu surtout par la crainte de la retraite de d'Aguesseau, enregistra sans difficulté la bulle le 4 décembre, moyennant quelques réserves insignifiantes; il fut rétabli immédiatement à Paris. L'emportement des jansénistes vaincus s'exhala en épigrammes plus ou moins amères. Le scandale de la promotion de Dubois au cardinalat fut une conséquence de la docilité du parlement.

Mais un nouvel orage amassé par Dubois ne tarda pas à fondre sur d'Aguesseau. Ce prélat ambitieux et pervers supportait avec peine le spectacle d'une austérité qui condamnait si vivement le déréglement de ses mœurs; d'ailleurs, parvenu au poste de premier ministre, il lui fallait des collègues complaisants et dociles. Un incident fort simple par lui-même, un débat de préséance au conseil, fut le moyen frivole à l'aide duquel il obtint de son faible maître l'éloignement du seul rival dont la vertu fît ombrage à sa puissance. Le 28 février 1722, les sceaux furent redemandés à d'Aguesseau de la part du régent, et le lendemain même le chancelier partit pour sa terre de Fresnes. Des regrets universels et hautement exprimés l'accompagnèrent cette fois dans sa disgrâce. Le régent lui écrivit une lettre obligeante, où son éloignement était coloré de prétextes plus ou moins spécieux. L'illustre disgracié pressentit que ce second exil serait plus durable que le premier, et songea aux moyens d'en occuper utilement les loisirs. Ce fut dans cette retraite, que d'Aguesseau appela plus tard *les beaux jours de sa vie,* qu'il jeta les fondements de ces réformes législatives opérées avec tant de prévoyance et de sagesse, qui sont devenues l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il y rédigea aussi ce cours complet d'éducation judiciaire qui nous est parvenu sous le nom d'*Instructions à mes enfants*. L'agriculture, la poésie, l'entretien des gens de lettres, la méditation des livres sacrés, l'étude des langues, achevaient de remplir cette existence laborieuse et active. Le nonce Quirini vint le visiter à Fresnes : « C'est ici, lui dit-il, que se forgent les armes contre la cour de Rome. — Dites seulement, répondit d'Aguesseau, les boucliers qui repoussent ses armes. »

La majorité du roi, qui fut déclarée le 21 février 1723, et la mort du cardinal Dubois, n'apportèrent aucun changement au sort de d'Aguesseau. Son rappel, en 1727, fut un des actes honorables du ministère de Fleury; mais ce cardinal ne fut juste qu'à demi. Les sceaux furent donnés à Chauvelin, ancien avocat général, qui les garda jusqu'en 1737. Le premier soin de d'Aguesseau à son retour aux affaires, fut d'activer les améliorations et les réformes qu'il se proposait d'introduire dans la législation. Il consulta les cours souveraines sur ses projets, fit réviser et révisa lui-même avec soin leurs observations; et c'est de cette élaboration consciencieuse que sortirent successivement les belles ordonnances sur les donations, les testaments, les substitutions, qui mirent des principes solides et clairs à la place de l'obscure subtilité des lois anciennes, et firent cesser une diversité de jurisprudence d'autant plus dangereuse qu'elle répandait souvent de l'incertitude sur la validité des dispositions. Plusieurs autres règlements importants, dont l'énumération serait trop longue, furent les fruits de sa sollicitude. Les querelles théologiques, assoupies plutôt qu'éteintes par l'arrêt d'enregistrement de la bulle *Unigenitus,* troublèrent encore une fois d'Aguesseau au sein de ses paisibles travaux. Le cardinal de Fleury, irrité de l'empressement avec lequel le parlement avait supprimé la légende par laquelle Benoît XIII béatifiait Grégoire VII, ce grand adversaire des rois, fit tenir, le 3 avril 1730, un lit de justice où la constitution *Unigenitus* fut, pour la première fois, enregistrée sans modifications ni restrictions. Cette séance, dans laquelle les opinions se produisirent avec une liberté souvent très-véhémente, fut pour d'Aguesseau l'occasion de rapprochements amers entre la conduite qu'il avait tenue comme procureur général et celle qu'il déployait comme chancelier. Cette entreprise de l'autorité royale laissa de longues traces d'effervescence. La chambre des enquêtes était surtout très-animée contre le ministère, qui crut nécessaire d'avoir recours à un coup d'État, et fit enlever plusieurs conseillers. Ces rigueurs amenèrent le terme ou du moins la suspension des débats. D'Aguesseau fut chargé de régler les conditions du traité entre la cour et les exilés. Au nombre des clauses auxquelles il souscrivit, il s'en trouva une qui permettait au parlement de nouvelles remontrances. Ce privilége, dont ce corps ne tarda pas à abuser, amena une nouvelle lutte qui ne prit fin qu'en 1733, par la diversion d'une guerre étrangère.

Cette esquisse bien imparfaite des contentions qui divisèrent pendant plusieurs années le parlement et le ministère, suffit pour faire apprécier le caractère sage et conciliant que d'Aguesseau déploya dans ces conjonctures difficiles. Sans doute on regrette d'avoir à opposer ce grand homme à lui-même, et l'on peut s'étonner qu'il réprouvât comme ministre les maximes qu'il avait défendues comme magistrat; mais il faut se reporter aux raisons d'État qui dirigeaient sa conduite, se pénétrer de la juste impatience qu'il devait éprouver de terminer des dissensions qui n'avaient que trop duré, calculer avec lui les dangers de l'influence croissante du parlement, influence qui pouvait entraîner la dissolution de ce corps, et priver l'État d'un contre-poids salutaire, en l'absence duquel il n'y avait plus de place que pour le despotisme. Mais le grand tort de cette politique

était d'exclure l'énergie. En voulant concilier la cour et la magistrature, d'Aguesseau déplut à toutes deux : il n'obtint guère de Louis XV que cette estime honorable qu'on ne pouvait refuser à son caractère, et ne conserva son ancienne influence que sur la grand'chambre du parlement, composée de gens âgés qui connaissaient le danger des luttes contre la cour. Depuis cette époque, la vie de d'Aguesseau, étranger aux affaires d'État, entièrement concentré dans les fonctions de ministre de la justice, ne présente plus d'importance politique. En 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent à interrompre ses travaux. Il fit agréer sa démission au roi, qui lui conserva le titre de chancelier, avec une pension de 100,000 livres. Il ne s'occupa plus dès ce moment que de la méditation des livres saints; et c'est au milieu des exercices de cette piété sincère et éclairée, à laquelle il avait dû les plus solides consolations de son orageuse vie, que la mort le surprit, à quatre-vingt-trois ans.

Si d'Aguesseau fut moins grand homme d'État que l'Hospital, il ne lui céda en rien comme législateur, et lui est demeuré de beaucoup supérieur comme jurisconsulte et comme magistrat. Nul homme avant lui n'avait réuni à un degré aussi éminent les qualités qui constituent le véritable dispensateur de la justice. Grand écrivain, philosophe habile, savant profond, son immense érudition eût suffi d'ailleurs à sa célébrité. Aucune branche de l'instruction humaine ne lui était étrangère. Sa mémoire était prodigieuse : il possédait à fond le grec et le latin, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Consulté pour la réforme du calendrier en Angleterre, il y contribua en grande partie. On s'étonne que la vie d'un seul homme ait pu suffire à tant de connaissances; mais il savait étendre la durée de la sienne en s'interdisant les plaisirs et les amusements frivoles. Il n'assista jamais à aucune représentation théâtrale. Il accueillait avec une bienveillance particulière les savants et les hommes de lettres, et s'arrachait avec délices aux affaires publiques pour s'entretenir avec eux. Potier, Domat, Boivin, Bretonnier, Racine le fils, Vanière et une foule d'autres, eurent part à ses encouragements et à ses libéralités. Il cultivait la poésie latine et la poésie française, et ce talent explique l'harmonie soutenue et la perfection peut-être trop constante de son style. Sa conversation spirituelle et enjouée inclinait naturellement à la plaisanterie; mais la réflexion et l'âge en bannirent cette disposition, qui ne s'exerça jamais d'ailleurs d'une manière offensante. La vie privée de d'Aguesseau ne démentait point sa vie publique. Il avait épousé en 1694 Anne Lefèvre d'Ormesson, dont le père était maître des requêtes et intendant de Lyon. De cette union naquirent quatre fils, dont l'un, Henri-Charles d'Aguesseau, fut avocat général au parlement, et deux filles. Le mausolée dans lequel reposaient à Auteuil les ossements du chancelier d'Aguesseau et de sa femme, morte en 1735, fut impitoyablement violé par le terrorisme révolutionnaire; mais le gouvernement consulaire fit réunir avec solennité, en 1800, dans un même cercueil, leurs cendres religieusement conservées par la municipalité locale. En 1810, la statue de d'Aguesseau fut placée devant le péristyle du palais du corps législatif, parallèlement avec celle de l'Hospital.

Les œuvres du chancelier d'Aguesseau ont été recueillies pour la première fois en 13 volumes in-4°, Paris, 1759-89. M. Pardessus en a donné en 1819 une nouvelle édition enrichie de notes savantes et d'un discours préliminaire; Paris, 13 volumes in-8°. Parmi les panégyristes de ce grand magistrat, on doit citer Thomas, Cochin, Terrasson, Morlhon. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Histoire de la vie et des ouvrages de d'Aguesseau; Paris, 1835, 2 vol. in-8°. — *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, par Aguesseau du Fresne son fils, 1812, in-12. — Antoine Thomas, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau, chancelier sous Louis XV*; Paris, 1760, in-4°. — Simon-Jérôme Bourlet de Vauxcelles, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau*; Paris, 1760, in-8°. — Barnabé de Marthon, *Éloge de Henri-François d'Aguesseau*; Toulouse, 1760, in-8°. — Saint-Simon, *Mémoires*, t. VI. — Boinvilliers, *Éloge du chancel. d'Aguesseau*; Paris, 1848. — Boullet, *Hist. de la vie et des ouvrages du chancel. d'Aguesseau.*

AGUESSEAU (*Henri-Cardin-Jean-Baptiste*, comte D'), petit-fils du chancelier, né à Fresnes en 1746, mort en 1826. Avant la révolution, il était conseiller d'État, avocat général au parlement de Paris, prévôt, maître des cérémonies, et, depuis 1783, grand officier commandeur. En 1789, il fut reçu à l'Académie française. Envoyé aux états généraux par le bailliage de Meaux, on le vit au nombre des députés de la noblesse qui les premiers se réunirent aux communes; mais en 1790, au mois de juin, il donna sa démission. Nommé par le premier consul président de la cour d'appel de Paris, il lui présenta les hommages du corps de la magistrature, et célébra, dans un discours de félicitation, le vainqueur de l'Italie. Napoléon le choisit pour ministre plénipotentiaire de France à Copenhague; et, en 1805, il le nomma membre du sénat. En 1814, Louis XVIII le créa pair de France. D'Aguesseau se retira l'année suivante, à l'époque du départ du roi, et ne reparut à la chambre des pairs qu'après la seconde restauration. Il était loin d'avoir les talents de son grand-père; mais c'était un homme charitable et de mœurs douces. Il ne laissa que des filles, dont l'une a épousé M. de Ségur, qui depuis a pris le nom de Ségur-d'Aguesseau.

Brifaut, *Acad. franç.* (Disc. de récept.), 1826.

AGUI, ou sultan Agui, roi de Bantam dans l'île de Java, vers la fin du dix-septième siècle. Son père, le sultan Agoum, remit le gouvernement entre les mains de son fils, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Agui s'étant rendu odieux à ses peuples, son père prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville

de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Speelman résolut de secourir Agui, qui, se voyant maître de la capitale, forma le dessein de subjuguer tout le royaume.

Le P. Tachard, *Voyage de Siam.*

*AGUIAR (*don Thomas* DE), peintre espagnol, vivait à Madrid vers le milieu du dix-septième siècle. Élève de Valasquez, il fit surtout de petits portraits à l'huile d'une grande ressemblance, et fort recherchés.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

AGUILA (*C.-F.-E.-H.* D'), officier du génie et voyageur, mort en mai 1815. On sait peu de chose sur sa vie. De 1770 à 1774, il parcourut les contrées de la mer Baltique, de la mer du Nord, la Finlande, la Russie, le Danemark, l'Angleterre et l'Amérique. En 1774 il se rendit de Venise à Constantinople, et vint se fixer en France. Mais en 1789 il fut obligé de quitter ce pays, et vint en Suède, où il fut témoin de l'assassinat de Gustave III. En 1802 on le retrouve à Paris, où il mourut. On a de lui : 1° *Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède et des Goths*; Paris, 1803; — 2° *Causes anciennes et modernes des événements de la fin du dix-huitième siècle*; 4 vol. in-fol.; — 3° *Découverte de l'orbite de la terre, du point central de l'orbite du soleil*; Paris, 1806, 1 vol. in-8°. La doctrine de l'auteur est entièrement opposée à celle de Newton sur la loi de l'attraction.

*AGUILA (*Migel del*), peintre espagnol, mort à Séville en 1736. Ses tableaux, peints dans le style de Murillo, et d'un beau coloris, sont fort estimés.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

*AGUILAR (*Antoine*), littérateur espagnol, vivait à Madrid vers le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui un ouvrage satirique contre Vincent Pérez, qui prétendait traiter toutes les maladies au moyen de l'eau, et fut surnommé pour cela *le Médecin de l'eau*. Cet ouvrage est intitulé *Sobre el medico de el agua, sueño jocoso; noticias de Galeno y carta del otro mundo*; nouvelle réimpression, Madrid, 1753, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUILAR (*François*), médecin espagnol, vivait à Valence vers la fin du seizième siècle. Il écrivit, pour les médecins de l'école de Valence, contre Bernard Caxanes de Barcelone, un ouvrage intitulé *De febrium putridarum curatione liber*; Valent., 1593, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUILAR (*Gaspard* D'), littérateur espagnol, vivait à Valence vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était secrétaire du comte de Chelva. Parmi ses douze comédies, publiées à Madrid en 1614, on remarque : *la Gitana melancolica; la Nueva Humilde; les Amantes de Cartago*. On lui doit aussi un poëme intitulé *Expulsion de los Moriscos de España por el rey D. Felipe III*, Valencia, 1618, in-8°; et une relation historique imprimée sous ce titre : *Fiestas nuptiales que la ciudad y regno de Valencia hizieron al casamiento del rey D. Felipe con D. Margarita de Austria*; Valencia, 1599, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUILAR (*Melchior-Louis de Bon de Margarit*, marquis D'), littérateur français, né en 1755 à Perpignan, mort à Toulouse en 1838. Il était membre de la Société des sciences de Montpellier, de l'Académie des belles-lettres de Toulouse, et mainteneur des Jeux Floraux. Outre quelques pièces insérées dans le Recueil des Jeux Floraux, on a de lui : 1° *Recueil de vers*; Amsterdam (Paris), 1788, in-8°; — 2° *Traduction en vers de quelques poésies de Lope de Vega, précédée d'un coup d'œil sur la langue et la littérature espagnole et sur Lope de Vega*; Paris et Montpellier, sans date, in-8°; — 3° *Stances dithyrambiques*, etc.; Toulouse, Dalles, 1824, in-8°. E. D.

Du Mège, *Éloge du marquis d'Aguilar*, prononcé, le 21 avril 1839, dans la séance publique de l'Académie des Jeux Floraux. — Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUILERA (*le docteur*), jurisconsulte espagnol du milieu du seizième siècle. On a de lui quelques commentaires de droit, imprimés à la suite du Répertoire de Hugues de Celse, sous ce titre : *Addiciones al Repertoire universal de todas las leyes destos reynos de Castillo, abreviadas per Hugo de Celso*; Médina, 1553, in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*AGUILERA (*Diego* DE), peintre espagnol, natif de Tolède, vivait vers la fin du seizième siècle. Ses ouvrages ont été presque tous détruits par le feu.

Bermudez, *Diccionario historico*. — Quillet, *Dictionnaire des peintres espagnols*.

AGUILLON (*François* D'), jésuite belge, né à Bruxelles en 1567, mort en 1617. Il introduisit le premier l'étude des mathématiques parmi ses confrères des Pays-Bas, professa la philosophie à Douay, la théologie à Anvers, où il fut recteur du collége. Il est auteur d'un *Traité d'optique* imprimé à Anvers, 1613, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on lit, pour la première fois, le nom de *projection stéréographique*; cette projection, connue depuis Hipparque, n'avait pas reçu de nom. Aguillon travaillait à la *catoptrique* et à la *dioptrique* quand il mourut.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, édition de 1643, p. 112. — Smets, *Was that der Jesuiten-orden für die Wissenschaft?* — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique*. — Feller, *Dictionnaire historique*.

AGUIRRE (*Joseph-Saenz* D'), cardinal, né à Logrogno, ville d'Espagne, le 24 mars 1630, mort à Rome le 19 août 1699, appartenait à l'ordre de Saint-Benoît. D'abord premier interprète des Livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du

tribunal du saint office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'autorité du saint-siége. Ses principaux ouvrages sont : 1° Défense de la chaire de Saint-Pierre (*Defensio cathedræ Sancti Petri, adversus declarationes cleri gallici*, en 1682; Salamanque, 1683) : l'auteur y attaque les quatre fameux articles de l'assemblée du clergé de France, tenue en 1682; — 2° *Ludi Salmantiences, sive theologia florulenta;* Salamanque, 1668, in-fol.; recueil de dissertations qu'il composa pour l'usage de l'université de Salamanque. Il fait lui-même la critique de son ouvrage dans sa dernière édition de la *Théologie de saint Anselme :* ce qu'il y trouve à censurer, c'est d'y avoir donné à certaines personnes des louanges excessives; d'avoir exprimé certaines choses d'une manière moins grave et moins sérieuse qu'il ne fallait; d'y avoir donné trop de poids à l'opinion d'un seul docteur pieux et savant, et d'y avoir cité des historiens supposés : ce dernier aveu est curieux; — 3° une *collection de Conciles d'Espagne*, en 1693 et 1694, 4 vol. in-fol., fort recherchée, quoique l'auteur manque de critique; on en a donné une nouvelle édition à Rome en 1653, 6 vol. in-fol.; la meilleure est celle de 1693-1694; — 4° *la Théologie de saint Anselme*, en 3 vol. in-fol.

Dupuis, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova.* — Niceron, *Mémoires.*

AGUIRRE (*Michel* DE), jurisconsulte, né à Pampelune vers le commencement du seizième siècle, mort à Grenade en 1588. Il devint successivement membre du collége de Saint-Clément à Bologne, juge à Naples, et membre du conseil souverain de Grenade; il fit imprimer à Venise, en 1581, un ouvrage où il défendit avec zèle les droits de Philippe II, roi d'Espagne, à la couronne de Portugal. On le trouve reproduit dans les *Consultationes et responsa* de Ch. Besold, 1628.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. II.

***AGUSTI** ou **AGUSTIN** (*Miguel*), écrivain agronomique espagnol, natif de Bañolas en Catalogne, vivait vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il fut d'abord chapelain de l'ordre de Saint-Jean, et prieur de ce même ordre à Perpignan. Il composa en catalan : *Libre dels secrets de agricultura;* Barcelone, 1617, in-fol.; il a joint à ce recueil un cinquième livre, et traduit le tout en espagnol, Perpignan, 1626; la dernière édition parut à Madrid en 1781. Le premier livre traite des signes du beau ou du mauvais temps, des époques de la semaille et des plantations; le second, des arbres fruitiers et de l'engrais; le troisième, des vins; le quatrième, des animaux domestiques; le cinquième, de la chasse. A la fin se trouve un vocabulaire en six langues (espagnol, catalan, latin, portugais, italien et français). Cet ouvrage, très-instructif pour le temps où il parut, est encore aujourd'hui généralement consulté par les fermiers de la Catalogne.

Nicol. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. II, p. 181, édit. de 1783. — Amat, *Diccionario de los escritores catalanos*, p. 8.

AGYLÉE (*Henri*), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc en 1533, mort en 1595. On a de lui : 1° *Inauguratio Philippi II, Hispan. reg., qua se juramento ducatui Brabantiæ et ab eo dependentibus provinciis obligavit, cum substitutione Mariæ gubernatricis*, etc.; Ultrajecti, 1620, in-8°, ouvrage rare; — 2° une traduction latine du *Monocanon* de Photius, imprimée à Bâle en 1561, in-fol.

Valère André, *Bibliotheca Belgica;* Louvain, 1643. — Joan. Boch, *Historica narratio profectionis et inaugurationis serenniss. Belgii principum Alberti et Isabellæ, Austriæ archiducum;* Antverpiæ, 1602, p. 488.

***AGYRIUS**, ou plus exactement **AGYRRHIUS** (Ἀγύῤῥιος), démagogue d'Athènes, dans le quatrième siècle avant J.-C. Il s'acquit une grande popularité auprès des Athéniens, en demandant que le peuple reçût une indemnité (*ecclesiasticon*) pour le temps qu'il passait dans les assemblées politiques, et qu'on lui fit une allocation journalière (*theoreticon*) de trois oboles (environ 9 sous) par personne pour payer ses spectacles. Ces mesures, dont la première avait déjà été proposée par Périclès, furent adoptées en 395 et 394 avant J.-C. — Après la mort de Thrasybule, Agyrius fut nommé, en 389, commandant de la flotte athénienne à Lesbos.

Diodore, lib. XXIV, fragm. — Xénophon, *Hellen.*, IV 8, 31. — Démosthène, *contra Timocratem*, 742. — Harpocration, *sub voce* Ἀγύῤῥιος. — Suidas, *sub voce* Ἐκκλησιαστικόν. — Boeckh, *Staats-Haushaltung von Athen.*

***AHASUÉRUS**, nom donné par la Bible à Xerxès. Cependant il s'appliqua aussi à quelques autres rois de Perse. Ainsi, l'Ahasuérus de Daniel, chap. IX, est Darius, fils d'Hystaspe; celui d'Esra, chap. IV, est Cambyse; et celui du livre d'Esther est Artaxerxès Longue-main.

Winer, *Biblisches Realwörterbuch.* — Eichhorn, *Einleitung ins Alte Testament*, t. III, p. 637. — Justi, *Repertorium für Biblische und Morgenländische Litteratur*, t. XV, p. 1.

AHIAS ou **ACHIAS**, prophète de Silo, vivait au dixième siècle avant J.-C. En 924 avant J.-C., il prédit à Jéroboam son avénement après le schisme des dix tribus. On pense que c'est le même qui avait écrit l'histoire du règne de Salomon. Il vivait encore vers 904 avant J.-C.

II *Paralipom.*, ch. IX et X; III *Reg.*, ch. XI, XII et XIV.

AHLE (*Jean-Rodolphe*), musicien allemand, né à Mulhausen (Prusse) le 24 décembre 1625, mort en 1673. Après avoir étudié à Gœttingue et à Erfurt, il devint organiste et bourgmestre de sa ville natale. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : 1° *Thüringischer Lustgarten*, contenant des morceaux de trois à six voix; Erfurt, 1657; — 2° *Première dizaine d'airs spirituels;* Erfurt, 1660, in-fol.; — 3° *Offices complets pour toutes les fêtes*

de l'année; Mulhausen, 1662; — 4° *Traité de symphonies padouanes, allemandes*, etc., à trois, quatre et cinq symphonies; Erfurt, 1650. Les ouvrages d'Ahle sont aujourd'hui complétement oubliés.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

AHLE (*Jean-George*), musicien allemand, fils du précédent, né en 1650, mort en 1701. Il fut, comme son père, organiste de l'église de Saint-Blaise à Mulhausen. Il publia un très-grand nombre de compositions musicales, des motets, des choraux, etc., tous depuis longtemps tombés dans l'oubli. Un de ses ouvrages d'harmonie a pour titre : *les Dialogues du Printemps, de l'Été, de l'Automne et de l'Hiver*; Mulhausen, 1697, 1699, 1701.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

* **AHLSTROM** (*Jean*), astronome danois du dix-septième siècle. On a de lui : *Disputatio mathematica de triplici solis facie adulterina, in hoc horizonte ortivo die* 23 *octobris anni* 1690, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AHLWARDT (*Chrétien-Guillaume*), philologue allemand, né à Greifswald le 23 juillet 1760, mort le 12 avril 1830. Il fit ses études dans sa ville natale. Après avoir longtemps gagné sa vie à donner des leçons particulières, il fut, sur la recommandation de Henri Voss, nommé recteur du gymnase d'Oldenbourg, et revint, en 1811, occuper le même poste à Greifswald. Outre un très-grand nombre de traductions de morceaux d'Euripide, de Pindare, de Catulle, d'Ovide, de Virgile, de Juvénal, de Claudien, de Camoëns, de Shakspeare, on a de lui : 1° une *Traduction d'Ossian*, en vers; Leipzig, 1811, 3 vol. in-8°; — 2° *Grammaire de la langue gaélique*, dans l'ouvrage de Vater; Halle, 1822; — 3° *Sur les idylles de Théocrite*; Rostock, 1792; — 4° *Essai pour l'éclaircissement du poëme des Niebelungen*, dans les archives de l'Académie de Greifswald. Ahlwardt a publié beaucoup d'articles de critique dans divers recueils périodiques. Ses écrits ne sont guère connus qu'en Allemagne.

Zeitgenossen (*Contemporains*), vol. III, p. 88.

AHLWARDT (*Pierre*), philosophe allemand, né à Greifswald en 1710, mort en 1791. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il s'établit dans sa ville natale en qualité de professeur de logique et de métaphysique. Il écrivit (en allemand) sur l'*entendement humain*, sur l'*immortalité de l'âme*; il a donné aussi un *Essai sur le tonnerre et les éclairs*.

Schlichtegroll, *Nekrolog auf das Jahr*, 1791, I, 267-278.

AHMÂD-SHÂH (*Sc[illegible] ...uri-Dôurân*) (1), fondateur de la m[illegible] ...ne ou empire Dourani, né, vers [illegible] 1724. [illegible] *Hérat* et *Kandahâr*, mort à *Kon...ba* [illegible]; du Kandahâr (ou, selon [illegible], [illegible] ...s, dans le pays des *Atchekzéis*, même province), en juin ou juillet 1772.

Ahmâd était fils de Zâmân-Khân, chef héréditaire de la grande tribu des Abdallis (ou Abdâlis) et de la famille des *Saddôzéis*. Après la mort de son père, il était tombé, avec son frère Zoulfouqar, au pouvoir de Houssein-Shâh-*Ghildjei*, alors maître de Kandahâr. Ils furent délivrés par Nadër-Shâh, lorsque ce conquérant, se préparant à envahir l'Hindoustan, s'empara de Kandahâr au mois de mars 1738. Ahmâd entrait à peine dans sa quinzième année à cette époque : cependant Nadër-Shâh, tout en traitant le jeune chef avec une distinction marquée, jugea à propos de l'éloigner, et l'envoya avec son frère dans la province de Mazanderân. Zoulfouqâr-Khân mourut dans cette honorable captivité d'où Nadër Shâh, après son retour de Dehli, ne tarda pas à tirer Ahmâd-Khân pour lui confier le commandement d'un corps de cavalerie. A la tête de cette brigade, composée principalement d'hommes de sa propre tribu, Abdâli, Ahmâd se distingua par plusieurs actions d'éclat. Il était fort aimé du roi et jouissait déjà d'une influence considérable, quand Nadër-Shâh fut assassiné dans sa tente en juin 1747. Ahmâd, aidé des Ouzbegs, attaqua hardiment les conspirateurs le lendemain même de ce grand événement; mais, s'apercevant qu'il allait avoir affaire à toute l'armée persane, il battit en retraite sur l'Afghanistân, qui ouvrait un champ favorable à son ambition. Cette retraite fut conduite avec autant de prudence que de courage. Les Afghans, ennemis naturels des Persans, comprirent que le temps était venu de reconquérir leur indépendance en se ralliant sous un chef habile; et dès le mois d'octobre 1747, Ahmâd-Khân, du consentement unanime des khâns Abdallis, Ghildjeis et Bâloutchis, fut proclamé (shâh) roi d'Afghanistân, et couronné à Kandahâr à l'âge de vingt-trois ans. Ce fut dans ce même temps qu'averti, dit-on, par le songe d'un saint personnage, Ahmâd changea le nom de sa tribu, *Abdâli*, en celui de *Dourani*. Il prit lui-même le titre de *Shâh-i-douri-dôurân*. Il est surtout connu, dans l'Inde Gangétique et dans le Pandjâb, sous les noms de *Dourani-Shâh* et *Ahmâd-Shâh-Abdalli*. Plusieurs circonstances remarquables avaient contribué à aplanir les obstacles que l'heureux aventurier devait rencontrer dans son ambitieuse carrière. Au milieu du désordre occasionné par le meurtre de Nadër-Shâh, Ahmâd s'était emparé du *Koh-é-nour* (montagne de lumière), ce diamant merveilleux qu'aucun souverain n'était assez riche pour acheter, et que la conquête ou le pillage avaient pu seuls faire changer de maître (1). Peu de jours après cette première conquête, Ahmâd, dans sa marche sur Kandahâr ou à Kandahâr même, rencontra un convoi avec un trésor considérable destiné au roi

(1) *Le Shâh, Perle des siècles, ou* [illegible] *monde des mondes.* [illegible] ...la, ar- [illegible] ...anglais.

de Perse, et s'en empara. Ainsi, dès le début de son audacieuse entreprise, des ressources imprévues venaient augmenter l'influence de son caractère, de ses talents militaires et de sa popularité. Profitant de ces faveurs de la fortune, il se mit au niveau d'une situation qui devait se compliquer de jour en jour. Imitateur de Nadĕr Shâh dans les formes extérieures de son gouvernement et dans l'organisation de sa cour, il tint compte de la différence des peuples, et respecta l'organisation intérieure des tribus afghanes, auxquelles il ne demanda, avec le respect des prérogatives royales, qu'un certain contingent en troupes et en argent pour la défense de l'indépendance nationale, ou pour étendre l'influence de ses compatriotes par des expéditions qui devaient les enrichir. Cet appât offert à ces populations belliqueuses et turbulentes les fit accourir sous ses étendards, et dans quelques mois il réussit à établir son autorité sur toutes les provinces cédées par l'empereur moghol à Nadĕr-Shâh et sur une partie de la Perse. Aussitôt il se dirigea avec toutes ses forces disponibles vers le sud-est, où l'Hindoustan lui présentait son point le plus vulnérable.

Ses deux premières campagnes (1747, 1748) n'eurent pas de grands résultats; mais en 1752 il soumit entièrement le Pandjâb, et réussit à s'emparer du Kachemyr. Toutefois, une suite d'intrigues et de désordres eut pour résultat, en 1756, l'occupation de Lahore par les troupes de l'empereur moghol Alăm-Ghyr II. Ahmăd-Shâh n'en eut pas plutôt reçu la nouvelle, qu'il se mit en marche pour la quatrième fois, à la tête d'une puissante armée, résolu de tirer une vengeance éclatante de la cour de Dehly. On assure qu'Alăm-Ghyr, dans l'espoir de se débarrasser, par l'intervention d'Ahmăd-Shâh, de l'odieuse dépendance dans laquelle le retenait son ambitieux vizir *Ghaz-i-oud-dîn*, avait lui-même appelé le souverain dourani au cœur de ses États. S'il en était ainsi, l'événement ne tarda pas à le désabuser. Ghaz-i-oud-dîn, à l'approche du shâh, se rendit au camp, et se hâta de faire sa soumission. A force de présents, de protestations et d'intrigues, il obtint la confiance momentanée d'Ahmăd-Shâh qui le confirma dans ses dignités, et imposa son humiliante tutelle au malheureux empereur de Dehly. Ahmăd occupa cette capitale, sans résistance, au mois de mai 1757, mais ne put la soustraire aux horreurs du pillage. Les Douranis, dévoués et soumis à leur chef en temps de guerre, n'écoutaient plus la voix de la discipline une fois en pays conquis, et ne se ressouvenaient que des promesses qui leur avaient été faites d'une large part au butin. Dehly souffrit donc, pour la seconde fois en moins de vingt ans, toutes les horreurs qui peuvent désoler une ville prise d'assaut. Măttra, la ville sacrée, lieu de pèlerinage pour tous les Hindous, fut surprise vers la même époque par un corps de troupes afghanes sous les ordres de Djăhân-Khân, et ses habitants impitoyablement massacrés avec une multitude de pèlerins. Des atrocités semblables furent commises sur d'autres points. Les chaleurs excessives ayant cependant déterminé une grande mortalité dans l'armée d'occupation, Ahmăd-Shâh dut se résoudre à regagner promptement ses États. Avant de se retirer, chargé des dépouilles de l'Hindoustân, il épousa une princesse de la famille impériale, en donna une autre en mariage à son propre fils Teimour-Shâh, investit ce dernier du gouvernement du Pandjâb et du Sirhind; et, autant par mesure de précaution que pour céder aux humbles sollicitations de l'empereur moghol, qui le suppliait de ne pas l'abandonner sans défense aux entreprises du grand vizir, il laissa comme général en chef, à Dehly, Nadjib-oud-daoula, noble rohilla qui lui était entièrement dévoué. A peine eut-il repassé l'Indus, que Ghaz-i-oud-dîn, appelant à son aide les Mahrattes, chassa Nadjib-oud-daoula de Dehly, fit assassiner l'empereur, et plaça sur le trône un autre prince de la famille impériale, dont toutefois l'autorité ne fut jamais reconnue. Il se vit bientôt forcé lui-même d'abandonner Dehly aux Mahrattes, et se réfugia chez les Djâts. Telle était donc, à cette époque critique, la situation de l'Hindoustân. L'empire moghol, en décadence complète, était, à vrai dire, sans chef (l'héritier légitime du trône, Shâh-Alăm, se trouvant alors fugitif et sans ressources au Bengale). La puissance mahratte avait pris un développement gigantesque, et aspirait à la domination suprême de l'Inde, prêtant son dangereux appui, selon les circonstances, aux grands dignitaires musulmans qui se disputaient d'avance les dépouilles des descendants de Teymour, et profitant de toutes les luttes intestines dont ces pays désolés étaient le théâtre. La domination mahratte s'étendait, soit directement, soit par la levée du *tchaouth* (tribut), de la frontière déterminée au nord par l'Himalaya et l'Indus, à l'extrémité sud (ou à peu près) de la péninsule. L'armée mahratte, si inférieure dans l'origine à l'armée moghole et par son organisation et par son artillerie, avait maintenant, sur toutes les forces musulmanes que l'Hindoustân aurait pu réunir, une supériorité marquée. Aussi le Peishwa (chef suprême de la confédération mahratte) et ses généraux ne faisaient-ils plus mystère de leurs projets : le résultat de la lutte qu'ils venaient d'engager, en s'emparant de Dehly et du Pandjâb (1758), devait être le triomphe du génie hindou sur le génie musulman. Ahmăd les força d'évacuer le Pandjâb l'année suivante, et, les poussant devant lui, s'approcha graduellement de Dehly. Le sentiment d'un commun danger unit les divers chefs moghols et rohillas dans le nord de l'Inde, et les détermina à accueillir le souverain afghan comme leur libérateur. La fin de l'année 1759 et toute l'année 1760 se passèrent en manœuvres, en actions partielles et en vaines négociations. Les Mahrattes, par un immense effort, étaient par-

venus à réunir, vers la fin de l'année 1760, l'armée la plus nombreuse et la plus forte en artillerie que jamais chefs hindous eussent commandée. Le généralissime de la confédération musulmane, de son côté, avait concentré ses vieilles bandes et les contingents de ses auxiliaires dans les conditions les plus favorables à l'attaque comme à la défense. Les Mahrattes, commandés par le brahmăn Sedasheo-Bhâo (communément appelé *le Bhâo*), prirent leur dernière position à Panipăt, et s'y retranchèrent. C'était là que déjà, plus d'une fois, le hasard d'une grande bataille avait décidé du sort de l'Hindoustân. Ahmăd vint camper devant Panipăt, et couvrit ses lignes de forts abatis. Il disposa ses forces de manière à intercepter tous les convois qui pouvaient ravitailler ses ennemis. Bientôt le manque de vivres se fit sentir dans le camp retranché de Panipăt, et le Bhâo dut se décider à risquer une action générale. Il sortit de ses lignes au jour et à l'heure, pour ainsi dire, prévus par son habile antagoniste, et vint au lever du soleil, le 6 janvier 1761 (11 Djamadi u sani, 1174 de l'hégire), offrir la bataille au shâh dourani. Le défi était accepté d'avance. Ahmăd prit ses dispositions avec un sang-froid et une précision admirables. L'action ne tarda pas à s'engager sur toute la ligne; mais, après une vive canonnade, le principal effort des Mahrattes se porta sur le centre, et ils purent se flatter un instant que leurs charges réitérées sur ce point allaient rompre la ligne dourani et leur assurer la victoire. Précisément à cet instant critique choisi par l'œil exercé d'Ahmăd pour décider de la fortune du jour, le shâh fit avancer sa réserve et la lança au grand galop, en même temps qu'un corps de cavalerie qu'il avait envoyé sur sa gauche reçut l'ordre de charger l'ennemi en flanc. Cette manœuvre, exécutée avec une impétuosité irrésistible, changea en un clin-d'œil la face du combat. Le fils du Peishwa (Wiswas râô) fut tué, le Bhâo lui-même tomba percé de coups, et l'armée mahratte, comme frappée de vertige, tourna bride tout à coup et se dispersa dans toutes les directions, poursuivie par la cavalerie dourani, qui en fit un affreux massacre. Jamais désastre plus complet n'avait atteint une armée. Ahmăd fit, peu de jours après, son entrée à Dehly. Mais il comprit, comme l'avait fait Nadĕr-Shah, que la cause du pouvoir moghol était à jamais perdue, et que c'eût été poursuivre une chimère que de s'imposer la tâche d'une réorganisation dont les éléments étaient fatalement dispersés par le vent des révolutions. Il reprit aussitôt la route de ses États, aux acclamations de ses soldats, impatients de revoir leur patrie. Le Pandjâb était rentré sous son obéissance; mais la secte des Sikhs, qui avait crû en nombre et en importance politique pendant les dernières années, y créa une opposition violente à son gouvernement. Il se vit forcé de repasser l'Indus (pour la sixième fois) en 1762, et fit aux révoltés une guerre d'extermination. Les Sikhs se dispersèrent, et Ahmăd retourna à Kaboul. Mais les Sikhs ne tardèrent pas à se montrer plus nombreux et plus exaltés que jamais; ils prirent d'assaut la ville de Sirhind après une action meurtrière où le shâh perdit plusieurs de ses généraux, et réduisirent cette place en ruines (1763-1764). Ahmăd accourut pour la septième fois à Lahore, et les Sikhs, à son approche, se dispersèrent de nouveau. Cependant un corps de 12,000 hommes ayant subitement abandonné l'armée dourani, et repris, sans ordres, la route de Kaboul, Ahmăd se mit à leur poursuite; et sa retraite du Pandjâb, retraite pendant laquelle il fut harassé continuellement par les insurgés, livra le pays aux chefs sikhs, qui se le partagèrent et s'y établirent d'une manière permanente. Ahmăd, occupé dans l'ouest de l'Indus, avait renoncé à reconquérir le Pandjâb. Il était atteint d'un ulcère à la face. Sa constitution s'affaiblit rapidement sous les progrès du mal, et il mourut, à peine âgé de quarante-neuf ans, en 1772. Il fut enterré à Kandahâr. Mohăn Lall (1), qui visita en 1833 le tombeau élevé au fondateur de la monarchie dourani, y copia l'inscription suivante : « Ahmăd-Shâh-Dou-« rani était le grand roi! La crainte de sa justice « fut telle, que le lion et la biche vivaient paisi-« blement ensemble. Les oreilles de ses ennemis « étaient sans cesse étourdies du bruit de ses « conquêtes. Quand il mourut, l'année de l'hé-« gire était 1186. » Ahmăd laissa à son fils Teymour un empire dont les limites étaient l'Oxus au nord, la mer et les embouchures de l'Indus au midi, le Kachmir à l'est, la Perse, au delà de Meshed, à l'ouest. Ahmăd était poëte. On a conservé un recueil de ses odes en *poushtou*.

A. DE JANCIGNY.

Seir Mutakherin; — *Nâder Nâmeh* (vol. V des œuvres de sir W. Jones; vol. III des *Asiatick Researches*. — An *Account of Ahmed Shah-Abdali*, from a Persian M. S., *Asiatic Miscellany*, in-4°; Calcutta, 1785. — *History of the Mahrattas*, de Grant Duff. — Prinsep (H.), *Origin of the Sikh power*, etc.; Calcutta, 1834, in-8°. — Les ouvrages d'Elphinstone : *Relation de son ambassade à Kaboul*, 2 vol. in-8°, Londres, 1839; et *Histoire de l'Inde*, 2 vol. in-8°; Londres, 1841.

AHMED. *Voy*. ACHMET.

AHMED ou ACHMET Ier, empereur ottoman, né en 998 de l'hégire (1590 de J.-C.), mort le 16 de dzoulcaada, l'an 1026 de l'hégire (22 novembre 1617 de J.-C.). Fils aîné de Mahomet III, il monta sur le trône le lendemain de la mort de son père, à l'âge de quatorze ans. Tout jeune qu'il était, il s'occupa sérieusement à réparer les fautes de son prédécesseur. Il seconda d'abord les Hongrois et le prince de Transylvanie dans leur lutte contre l'empereur Rodolphe II; mais, après avoir essuyé quelques échecs, il s'empressa, le 11 novembre 1606, de conclure à Sitvatorok, près de Comorn, avec Rodolphe, une trêve pour vingt ans. On rapporte qu'à cette occasion le sultan reconnut pour la première fois le droit international, car les successeurs d'Othman n'avaient

(1) *Journal of a tour through the Pandjâb, Afghanistân*, etc., by Mohan Lall; 1 vol. in-12, Calcutta, 1834.

jusqu'à présent donné leur signature à aucun document diplomatique : ce n'est que verbalement qu'ils avaient accordé des trêves aux princes chrétiens, qu'ils regardaient comme leurs tributaires.

Ahmed continua ensuite la guerre contre les Persans, mais avec très-peu de succès. Murad, son grand vizir, assiége en vain Révan : Schah-Abbas recouvre tout ce que les Ottomans avaient enlevé à la Perse, et répand la terreur dans leurs provinces. Cette guerre finit en 1612, par un traité de paix qui assura aux Persans la ville de Tauris, avec les autres conquêtes qu'ils avaient faites. Dans la même année, Ahmed établit pour la première fois des relations diplomatiques avec les Provinces-Unies de la Hollande, et fit des traités avec l'Angleterre, la France, la Pologne, Venise, et la Transylvanie. En 1616, la guerre recommence avec les Persans, qui battent près de Bassora les Turcs, quoique fort supérieurs en nombre. Ahmed était près d'entrer en campagne, lorsqu'une maladie violente termina sa vie.

Ce prince aimait la musique et la poésie, mais il était voluptueux et cruel : son harem était peuplé, dit-on, de trois mille femmes, et souvent il se faisait lui-même l'exécuteur de ses ordres sanglants. Il aimait aussi la chasse passionnément, et entretenait un grand nombre de fauconniers. On lui doit aussi quelques fondations et monuments religieux. Il fit construire à Constantinople la grande mosquée qui porte son nom, et il dépensa des sommes considérables pour l'embellissement des cités saintes de la Mecque et de Médine. Il accomplit, le premier de tous les empereurs ottomans, ce précepte du Coran, qui enjoint à tout homme de travailler de ses mains pour gagner sa vie : il apprit à faire des anneaux de corne propres à bander les arcs. On a remarqué, comme une coïncidence bizarre, que les principaux actes de ce règne impliquent le nombre sept, ou des multiples de ce nombre : ainsi Ahmed fut le quatorzième sultan, il vécut quatre fois sept ans, il avait eu sept grands vizirs, il avait traité avec sept puissances chrétiennes, etc. — Ahmed I[er] eut pour successeur Mustapha I[er], prince faible et capricieux.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*. — D'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*.

AHMED ou **ACHMET II**, empereur ottoman, né en 1053 de l'hégire (1643 de J.-C.), mort le 21 dgioumadi II, l'an 1106 de l'hégire (27 janvier 1695 de J.-C.). Fils d'Ibrahim, il succéda, en 1691, à Mahomet III, après avoir passé quarante-huit ans dans le sérail, cultivant la poésie et la musique. Ce prince faible, bigot et mélancolique, abandonna les rênes du gouvernement au grand vizir, qui périt le 4 de dzouledgé de la même année (19 août 1691 de J.-C.), à la bataille de Salenkémen en Hongrie. Dans cette bataille, gagnée par les Autrichiens sous les ordres du prince Louis de Bade et du prince Eugène, les Turcs perdirent vingt-cinq mille hommes, toute leur artillerie, et la marmite des janissaires. Les Autrichiens reprirent Lippa et Waradin, tandis que les Vénitiens s'emparèrent de l'île de Chio et menacèrent Smyrne. Ces tristes événements, y compris la peste et des incendies qui ravageaient Constantinople, ainsi qu'un tremblement de terre à Smyrne et le pillage de la caravane de la Mecque, accablèrent le sultan. Ce prince mourut d'une hydropisie. Il laissa plusieurs poésies, écrites en persan. Il eut pour successeur Mustapha II.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

AHMED ou **ACHMET III**, empereur ottoman, né le 3 ramazan 1084 de l'hégire (12 décembre 1673 de J.-C.), mort dans le mois de moharrem 1152 de l'hégire (avril 1739). En 1703 de J.-C., il succéda à son frère Mustapha II, déposé par les janissaires. Contrairement aux anciens usages, il annonça son avénement à tous les princes de la chrétienté, qui lui envoyèrent des lettres de félicitation. Les premières années de son règne n'offrent de remarquable que les fréquents changements qui se firent dans le ministère : en quinze ans il y eut quatorze grands vizirs. En 1705, des troubles religieux, suscités par les jésuites, éclatèrent à Constantinople parmi les Arméniens catholiques; ils furent apaisés par la mort du patriarche arménien Sari, le 5 novembre de la même année. En 1709, Charles XII, roi de Suède, battu à Pultawa par les Russes, se réfugia sur les terres ottomanes, et obtint du Grand Seigneur une retraite à Bender (*Voy.* CHARLES XII). En 1710, Ahmed élève à la dignité de prince de Moldavie Démétrius Cantimir, qui abandonne presque aussitôt les intérêts de la Porte pour s'attacher aux Russes. Ce prince, dans son *Histoire ottomane*, tâche de justifier sa conduite; nous y renvoyons le lecteur, pour connaître et apprécier ses raisons.

En 1711, le grand vizir Baltagi-Méhémed, envoyé contre les Russes à la tête de cent cinquante mille hommes, fait la paix avec le czar, dont l'armée, enveloppée de toutes parts, ne pouvait lui échapper (*Voy.* PIERRE LE GRAND). En 1715, Ahmed déclare la guerre aux Vénitiens, et leur enlève la Morée; mais son armée est battue, le 5 août 1716, par le prince Eugène à Peter-Waradin : le grand vizir et six mille Turcs restèrent sur le champ de bataille. Cette campagne, si heureuse pour les Impériaux, fut terminée, le 16 août 1717, par la victoire décisive que le prince Eugène remporta à Belgrade sur les Turcs. Le 21 juillet 1718 de J.-C., la paix est signée entre l'Empereur, la Porte et les Vénitiens, à Passarowitz. Aux termes de ce traité, la Porte Ottomane rendit aux Vénitiens la Morée, et fut obligée de céder à l'Autriche Belgrade, Orsowa, Temeswar, la Servie, et une partie de la Valachie.

En 1723, Ahmed tourna ses armes contre la Perse. Ses troupes assiégèrent en même temps Hamadan et Tauris. Les Turcs furent battus devant cette dernière place, quoique ruinée tout récem-

ment par un tremblement de terre. Ils prirent leur revanche, peu de jours après, sous les murs d'Hamadan. En 1725, ils forcèrent Tauris, où ils égorgèrent durant cinq jours tout ce qui tomba sous leurs mains. Les campagnes des deux années suivantes en Perse ne leur furent point avantageuses. Au mois d'octobre 1727, par la paix conclue entre la Porte et la Perse, les Turcs gagnèrent tout le pays qui est depuis Érivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan : leur empereur fut de plus reconnu pour le légitime successeur des khalifes, et le *kotbath*, ou prière publique, fut fait en son nom dans toute la Perse. En 1728, la guerre se renouvela entre ces deux puissances. Ahmed et son vizir se mirent en devoir de partir pour la Perse. Tandis qu'ils étaient campés à Scutari, en attendant que tout fût prêt pour continuer leur marche, trois hommes du peuple excitèrent une sédition à Constantinople. Le peuple et les milices, mécontents du gouvernement, se déclarèrent pour les rebelles. On demanda la déposition du sultan, après l'avoir obligé de sacrifier ses principaux ministres. Ahmed accéda de bonne grâce à ce qu'il ne pouvait éviter. Au commencement d'octobre 1730, il tira de prison Mahmoud, son neveu (c'était celui qu'on voulait lui substituer), le mit lui-même sur le trône, et passa le reste de ses jours dans la retraite.

Ahmed, secondé par son grand vizir Ibrahim-Pacha, avait fait tous ses efforts pour faire fleurir les arts de la paix. En 1727, il fonda la première imprimerie à Constantinople, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim-Basmadji, qui, en moins de douze ans, publia seize grands ouvrages sur l'histoire et les sciences morales. Il établit aussi cinq bibliothèques, dont trois publiques, et fit des lois somptuaires contre les amateurs de tulipes.

Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*. — Ferrari Girolami, *Notizie istoriche*, etc.; Venise, 1723.

**AHMED ABOU-MAZAR*, médecin arabe, vivait vers l'an 813. Il était chrétien, et remplissait à Babylone les fonctions d'interprète des songes auprès du khalife Al-Mamoun. On a de lui : *Apotelesmata, sive de Significatione et Eventis insomniorum, ex Indorum, Persarum, Ægyptiorumque disciplina. Sub nomine Apomasaris, ex arab. in lat. linguam conversa anno* 1160 *a Leone Tusco; ex ms. lat. primum edita a Joan. Leunclavis, sed Acephala et plerisque partibus imminuta;* Francof., Wechel, 1577, in-8°. Cet ouvrage, traduit en italien et en français, a été également publié en grec et en latin en 1603, par Nicolas Rigault, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***AHMED AL-MEKKARI** (*Ben-Mohammed*), célèbre historien arabe, né à Tlemsen en 1577 de J.-C., mort en 1632. Il étudia à Fez, et visita l'Égypte, l'Arabie, la Palestine et la Syrie. Il séjourna plusieurs années à Damas et au Caire. On a de lui une *Histoire des Arabes en Espagne*. C'est un des ouvrages les plus complets sur ce sujet. Pascual de Gayangos en a traduit en anglais un extrait, sous ce titre : *The history of the mahommedan Dynasties in Spain*, etc., *illustrated with critical notes on the history, geography and antiquities of Spain;* London, 1840, 2 vol. in-4°.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, voc. *Tarikh*. - Zenker, *Bibliotheca orientalis*, p. 101.

AHMED-BEN-FARES, surnommé *El-Razy*, savant arabe, né vers le milieu du dixième siècle, mort en l'an 1000 de J.-C. à Hamadan. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence et un dictionnaire arabe, intitulé *Modjmil-Alloghât*. On les trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Paris et de Leyde. Golius en a fait usage.

M. Reinaud, *Catalogue de ms. arabes* (supplément, n° 1871 et 1872).

AHMED-BEN-MOHAMMED (*Abou-Amrou*), poëte arabe, né à Djaën (Espagne) vers le commencement du dixième siècle, mort en 970 de J.-C. Il fut le premier Arabe espagnol qui composa de petits poëmes épiques dans le goût des Orientaux. Outre ses poésies, dont Dobi a donné quelques fragments dans la Bibliothèque arabe-espagnole; il a écrit un ouvrage historique, sous le titre : *Annales d'Espagne et Entreprises des Omeyyades*, divisé en 4 volumes.

Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. II, p. 135.

AHMED-BEN-THOULOUN (*Aboul-Abbas*), fondateur de la dynastie des Thoulounides, né à Samara ou à Bagdad, le 23 ramadhan, an 220 de l'hégire (septembre 835 de J.-C.), mort en 270 de l'hégire (883-884 de J.-C.). Le khalife Motaz l'ayant nommé gouverneur de l'Égypte, Ahmed apaisa plusieurs troubles suscités par des prétendants au trône, et songea plus tard lui-même à profiter de l'affaiblissement du khalifat pour se rendre indépendant. Sous le règne de Mohtadi et de Motamed, il cessa de reconnaître la suzeraineté des khalifes, et ne conserva d'autres marques de leur autorité que la prière faite en leur nom et la conservation de leur effigie sur la monnaie. Mouaffek, frère de Motamed, qui avait la principale direction des affaires, voulut s'opposer aux progrès d'Ahmed : il le fit dénoncer et maudire publiquement dans les mosquées de Bagdad, comme un rebelle. Ahmed, peu ému de cet anathème, y répondit en dénonçant à son tour Mouaffek comme ayant usurpé sur son frère toute l'autorité du khalifat. L'Égypte ne suffisant pas à son ambition, Ahmed voulut s'emparer de la Syrie; mais, malgré ses victoires, il ne put jamais s'en rendre maître entièrement : des rebellions que les khalifes fomentèrent parmi ses subordonnés l'obligèrent de partager son armée en plusieurs corps. Ahmed mourut à Antioche, au milieu d'une expédition, à la suite d'une dyssenterie causée, dit-on, par un excès de lait qu'il aimait passionnément. On raconte que quand il tomba malade, il fit monter à la fois des chrétiens, des juifs et des musulmans sur le mont Mocattham, pour qu'ils priassent Dieu à leur

manière pour sa santé. Ahmed fut le fondateur de la grande mosquée située entre le vieux et le nouveau Caire, qui porte encore aujourd'hui le nom de Ben Thouloun. Il fit aussi nettoyer le grand canal qui existe entre le Caire et Alexandrie. Tous les historiens musulmans s'accordent à louer ses grandes qualités ainsi que la justice de son gouvernement. La dynastie fondée par Ahmed-ben-Thouloun dura jusqu'en 292 de l'hégire (905 de J.-C.), époque où le khalife Mokatif reprit l'Égypte et la Syrie, et fit mettre à mort le quatrième sultan de cette dynastie.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Abouléda, *Ann. moslem*. — Ibn-Khallikan, *Dictionnaire biographique*. — Abdallatif, *Relations d'Égypte*, p. 4. — Quatremère, *Description de l'Égypte*, p. 66. — Taco-Roorda, *Abul-Abbasi-Ahmedis Tulonidarum primi vita et res gestæ* (d'après la Chronique d'Aboul-Mahasen); Leyde, 1825, in-4°.

AHMED-DJESAÏR. *Voy.* Avéis II.

***AHMED-IBN-ABDI-R-RABBIHI**, historien et poëte arabe, né à Cordoue en 860 de J.-C., mort en 940. Son principal livre a pour titre : *le Livre de la perle du Collier*; c'est une encyclopédie historique en trente-cinq livres, dont le quinzième, qui est le plus intéressant, traite de l'*Histoire des khalifes*. M. Fresnel en a donné quelques extraits dans ses *Lettres*. Cet ouvrage est une des sources principales pour la connaissance des traditions relatives à l'ancienne Arabie. La Bibliothèque nationale vient d'en faire l'acquisition.

Ibn-Khallikan, *Dictionnaire biographique*. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escurialis*.

AHMED-IBN-ARABSHAH (*Guerasp*), historien arabe, mort à Damas en 1450 de J.-C. On a de lui une *Histoire de Timur* ou *Tamerlan*, dans le style fleuri des Orientaux. Vattier en donna une traduction française, Paris, 1638, in-4°, et H. Manger la traduisit en latin sous le titre : *Ahmedis Arabsiadæ vitæ et rerum gestarum Timori, qui vulgo Tamerlanus dicitur, Historia*; Leovard., 1767-1772, avec le texte arabe réimprimé à Calcutta, 1812 et 1818. — Un second ouvrage du même auteur (Recueil d'Apologues) a été publié par Freytag. Bonn, 1832, in-4°.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

AHMED-KHAN, connu aussi sous le nom de *Nicodar* ou *Nygoudar* (*nygou-dar* signifie, en persan, *homme de bien*), empereur mongol de Perse, de la race de Dgenghys-Kan, succéda, en 1282 de J.-C., à son frère Abaca-Khan. Il fut le premier souverain mongol qui embrassa l'islamisme, et suscita par là des révoltes dont il devint la victime après un règne de deux ans et neuf mois. Ces révoltes avaient été fomentées d'abord par Canghour-Paï, frère d'Ahmed, puis, après la mort de celui-ci, par Arghoun-Khad, fils d'Abaca-Khan, qui traita son oncle d'usurpateur, et le livra, après une sanglante rencontre, aux fils de Ganghour-Paï, qui vengèrent sur lui la mort de son frère (en 1284).

D'Ohsson, *Histoire des Mongols*. — Hammer, *Histoire des Mongols de Perse*.

AHMED-RESMY-HADJI, diplomate ottoman, d'origine grecque, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il remplit d'abord l'office d'intendant auprès du sultan Mustapha III, qui lui confia, en 1759, l'ambassade de Vienne. C'était alors un poste délicat : la guerre de sept-ans venait d'éclater, et presque toutes les puissances de l'Europe devaient se déclarer successivement contre Frédéric le Grand. Ahmed justifia le choix du sultan, en faisant preuve d'une grande habileté. A son retour à Constantinople, en 1758, il fut nommé *nidjandji* (garde des sceaux). En 1763 il se rendit à Berlin pour y sceller les relations amicales existantes entre la cour de Prusse et la sublime Porte, depuis le traité de 1760; en même temps il était chargé de se concerter avec le roi Frédéric sur les mesures à prendre relativement à la Pologne, après la mort d'Auguste III. Le représentant du sultan donna pour la première fois à Frédéric, outre le titre du roi, celui de duc de Silésie, reconnaissant ainsi la conquête de cette province, enlevée à l'Autriche. Ahmed revint à Constantinople au mois de juillet 1764, et écrivit la relation de ses deux ambassades. Il devint successivement *tschausbaschi* (maréchal d'empire), *mutbah emini* (intendant de la cuisine impériale), *terssane emini* (intendant de l'Arsenal), et en 1769 *kiajabeg* (ministre de l'intérieur). Il prit enfin part à la campagne contre les Russes, et signa comme plénipotentiaire la paix de Kainardji en 1774. Cette circonstance lui valut sa disgrâce; car le Divan n'avait pas été satisfait de ce traité. Il remplit encore quelques emplois inférieurs, et mourut aveugle. *La Relation des ambassades d'Ahmed-Resmy-Hadji*, écrite en turc, a été publiée dans les Annales de Wassif, Scutari, 1804, 2 vol., et traduit par Hammer avec des notes de Nicolai et Minutoli; Berlin et Stettin, 1809; — *Chulassatu litibar* (sommaire des observations), ou *Histoire de la guerre* de 1768 à 1774, traduite en allemand par Diez, Halle et Berlin 1813; — *Hannilbet-ut-Kuer'a*, ou l'*Amulette des Grands*.; on y trouve les biographies de trente-sept kislar-aghas, ou chefs des eunuques noirs du sérail, depuis la fin du seizième jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Une copie de cet ouvrage (inédit) se trouve à la Bibliothèque de Vienne.

Wassif, *Annales de l'Empire ottoman*, 1754-1774. — Hammer, *Hist. de l'Empire ottoman*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

AHMET ou **ACHMET**, dey d'Alger, élu le 30 août 1805, mort le 7 novembre 1808. Aussi avare que cruel, il combla en moins de trois ans la mesure de tous les crimes. Il fut massacré par ses soldats, et son corps traîné dans les rues de la ville.

AHUITZOL, empereur du Tenochtitlan (Mexique), vivait dans la seconde partie du quinzième siècle. Fils d'Axajatl, sixième empereur des Atzèques (mexicains), il succéda, vers 1480, à son frère Tizoc, dont il avait commandé les troupes

avant de monter lui-même sur le trône. Son règne se ressentit de ses goûts belliqueux. Les Aztèques imposant à chaque nouvel empereur la conquête d'une nouvelle province, Ahuitzol joignit à son empire, après quatre années de guerre, les pays des Mazahuas et des Zapotécas. Il consacra aussi des sommes immenses à la construction de plusieurs canaux et édifices, qui firent plus tard l'admiration des Espagnols. En 1486, pour inaugurer un temple commencé par ses prédécesseurs et achevé par ses soins, il ordonna de sacrifier tous ses prisonniers, au nombre de soixante douze mille trois cent quarante-quatre; cette inauguration sanglante dura quatre jours. Ahuitzol porta ensuite ses armes victorieuses, contre les nations qui habitaient les côtes du golfe du Mexique; son expédition contre Atlixco eut lieu en 1496. Les eaux du lac Tezcuco étant trop bases, il voulut en élever le niveau en y conduisant la rivière Heutzilopachco, qui arrosait le pays des Cojocanèses; le cacique de cette nation ayant fait observer à Ahuitzol que cette rivière était sujette à des débordements et qu'elle pourrait occasionner quelque fléau, l'empereur persuadé que ce n'était là qu'un prétexte pour ne pas exécuter son plan, le fit mettre à mort. Il construisit alors un grand aqueduc, mais les eaux s'accrurent avec une telle rapidité que Mexico fut inondé, et qu'Ahuitzol, grièvement blessé, eut beaucoup de peine à échapper au désastre (1498). Cette inondation amena la disette. Plus tard, Ahuitzol reprit le cours de ses conquêtes, et les poussa jusqu'à Guatimala, agrandissant ainsi le Mexique de plus de trois cents lieues.

Torquemada, *Relaciones*. — Aglio, *Antiquities of Mexico*, vol. V. — Al. de Humboldt, *Essai politique sur le royaume de la nouvelle Espagne*, p. 174. — Clavigero, *Storia antica del Messico*. — Prescott, *Conquête du Mex*.

* AHYTON ou HEYTON, évêque de Bâle vers l'an 821, abbé du couvent de Reichenau, ordre de Saint-Benoît, sur le Rhin, près de Constance. Il reste de ce prélat des *Capitulaires* imprimés dans le tome VI du Spicilége de d'Achery, et dans le tome VII de la Collection des conciles du P. Labbe. E. D.

A'ÏBEK (*A'zad-Ed-di'n*), surnommé *Malek-el-Moezz* (roi sublime) d'origine turque, premier sultan d'Égypte de la dynastie des mamluks baharites, naquit au commencement du treizième siècle, dans le royaume de Kiptshak, sur les bords de la mer Caspienne et mourut assassiné le 23 de rebiul premier, an 655 de l'hégire (10 avril 1257 de J.-C.). Prisonnier de guerre il fut vendu en Égypte, et entra dans le corps des mamluks, qui se recrutait de préférence parmi les esclaves Turcs. Grâce à sa bravoure, A'ïbek parvint bientôt, dans cette milice, aux plus hauts grades. En 1250 lorsque saint Louis, roi de France, envahit l'Égypte à la tête d'une armée de croisés, A'ïbek prit part aux sanglantes batailles qui signalèrent cette campagne, dans laquelle les esclaves Turcs appelés Baharites contribuèrent principalement à la défaite de la cavalerie française. On sait l'issue désastreuse de cette campagne : saint Louis et son armée tombèrent entre les mains des Musulmans, qui les auraient massacrés, si A'ïbek, pour s'emparer des 200,000 livres que le roi de France devait payer pour sa rançon, n'eut protégé efficacement les prisonniers. Ce fut aussi durant la captivité des Français que les Baharites révoltés massacrèrent le sultan Turan-Shah, et reconnurent pour reine d'Égypte sa femme favorite Shajr-Ed-dur (Shegger-Eddor), qui éleva A'ïbek à la dignité de atabey ou généralissime de l'armée. Trois mois après, elle l'épousa, et lui remit aux mains le pouvoir souverain. Mais les mamluks, jaloux de voir un esclave sur le trône, le forcèrent de renoncer à l'autorité suprême, sans cependant lui enlever le commandement militaire. Ils reconnurent pour leur sultan un enfant de la famille de Saladin nommé Eshref, et chargèrent A'ïbek de veiller sur lui.

Peu de temps après, A'ïbek fut attaqué par Nazir-Yúsuf, sultan de Damas ou de Syrie, qui s'avançait avec une armée sous prétexte de venger la mort de Turan-Shah, mais avec l'intention réelle de profiter des troubles de l'Égypte pour s'en emparer. A'ïbek fut battu dans une première rencontre, mais il remporta ensuite une victoire signalée près de Abaza (1251 de J.-C.), et força le sultan de Damas à faire la paix. Il fut stipulé que le Jourdain servirait de limite entre les deux royaumes, et que A'ïbek s'engagerait à ne jamais faire cause commune avec les Francs, car une des raisons qui avaient poussé Nazir-Yusuf à envahir l'Égypte, c'était la crainte que A'ïbek ne se joignit aux croisés pour lui enlever la Syrie. Cet arrangement satisfit les deux parties, et A'ïbek put poursuivre sans obstacle l'accomplissement de ses projets. Pour fortifier son autorité il fit d'abord mettre à mort Tares-ed-Din, puissant mamluk, son rival, et à la fin il détrôna Eshref, l'enfant royal confié à sa garde. Eshref, fut le dernier sultan de la dynastie de Saladin. Cette révolution, qui ne coûta pas de sang, eut lieu l'an de l'hégire 652 (1254 de J.-C).

Mais A'ïbek ne jouit pas longtemps du pouvoir suprême, car sa femme, Shajr-Ed-dur, ayant appris qu'il avait l'intention d'épouser la fille du roi de Mossul, le fit assassiner. Les partisans d'A'ïbek vengèrent sa mort en massacrant tous ceux qui avaient pris part au meurtre de leur sultan, et ils placèrent sur le trône son fils Ali, qui reçut le surnom de *Malek-al-Mansour*, c'est-à-dire le roi victorieux. A'ïbek fut le premier sultan, de cette race des baharites ou Mamluks d'Égypte qui, après avoir été, comme leur nom l'indique, des esclaves, finirent par devenir les maîtres du pays où les avaient appelés les sucesseurs dégénérés de Saladin. A'ïbek aimait et protégeait les sciences; il fonda au vieux Caire, sur les bords du Nil, un magnifique collége auquel il donna son nom. L. J.

De Guignes, *Histoire des Huns IV*, p. 122 et suiv. — Abu-l-Mahassen, *Historia Egypt.*, dans les *Annales mo-*

lesmici, édit. Reiske. — Ebn Khallekan, *Diction.* — Joinville, Mathieu Paris, *Chroniques.* — Michaud, *Bibliothèque des Croisades.* — Joinville, *Mémoires.* — Mathieu Paris.

AICARDO (*Jean*), architecte italien, né à Cunéo (Piémont) vers la fin du seizième siècle, mort en 1650. Il a construit plusieurs édifices à Gênes, parmi lesquels on remarque les greniers d'abondance, et le magnifique aqueduc qui fournit de l'eau à presque toute la ville. Ce dernier monument fut achevé par son fils.

Tacozzi, *Dizionario degli Architetti.*

AICARTS DE FOSSAT, troubadour du treizième siècle, n'est connu que par une pièce assez curieuse sur la guerre des prétendants à la couronne de Naples (Edmond, fils de Henri III, roi d'Angleterre, le duc d'Anjou, frère de saint Louis, et l'empereur Conrad IV).

Raynouard, *Choix de poésies originales des troubadours*, IV, 230. — Millet, *Histoire littéraire des troubadours*, t. II, 326, etc. — *Histoire littéraire de la France*, XIX, 524, etc.

AICHER (*P. Otto*), bénédictin à Salzbourg, célèbre orateur et poëte, fut successivement professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique morale, et enfin d'histoire; il est mort le 17 janvier 1705. Ses principaux ouvrages sont: *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 vol. in-4°, 1675; — *Iter oratorium*, 1673; — *Iter poeticum*, 1674; — *De principiis cosmographiæ, astronomicæ, historicæ et ethico-politicæ, ab anno 1687 usque ad annum 1699.* Tous ces ouvrages ont été imprimés à Salzbourg.

Joseph, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît.* — Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

AIDAN, évêque anglais né, à la fin du sixième siècle, dans une des îles Hébrides, mort en 651. Il obtint de grands succès dans ses conversions parmi les peuples qui habitaient le nord de l'Angleterre. Il fut évêque de Lindisfarne ou Holy-Island, en Northumberland. Bède rapporte plusieurs miracles qu'Aidan aurait opérés pendant sa vie et après sa mort.

Bède, *Hist. ecclés.*, III, 3, 5, 14, 15, 16, 17. — Will. Malmesburiensis, *De gestis pontif. angl.*, lib. III, p. 271. — Savile, *Rerum Angl., scriptores post Bedam præcipui*; in-fol., Francof., 1601. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, t. VI; August. (1743), p. 688-694.

***AIDIUS** (*André*), philosophe allemand, professeur au collége de Dantzig vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui un commentaire sur quelques ouvrages d'Aristote, sous ce titre: *Clavis philosophiæ moralis*, Oppenheim, 1614, in-8°; et *Tractatus de noctambulorum ingenio et natura*; Dantzig, 1612, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIGENLER (*Adam*), jésuite allemand, né dans le Tyrol en 1633, mort le 16 août 1673, sur le vaisseau qui le transportait en Chine, où il devait se rendre comme missionnaire. Il professa d'abord les mathématiques et la langue hébraïque à Ingolstadt. Envoyé ensuite en mission, il mourut de la peste à bord du vaisseau où il s'était embarqué. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *Fundamenta linguæ sanctæ*; Dillingen, 1670, in-4°.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le *Supplém.* d'Adelung.

AIGLER (*Bernard*), prélat français, né à Lyon vers le commencement du treizième siècle, mort en 1282, se fit religieux à l'abbaye de Savigny en Lyonnais. Il devint abbé du mont Cassin sous le pape Urbain IV, et gouverna ses religieux avec sagesse pendant dix-neuf ans. Clément IV le fit cardinal. Aigler se fit aimer de Charles d'Anjou, roi de Naples. On lui doit des écrits purement monastiques, tels que *le Miroir des moines*; une *Exposition de la règle de Saint-Benoît*, etc.

Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti.*

***AIGNAN** (...), médecin français, né à Orléans en 1644, mort à Paris le 30 janvier 1709. Il étudia à Padoue, et devint médecin de Louis XIV et du prince de Condé. Il fut d'abord capucin sous le nom de *Père Tranquille*; on le nommait aussi le *Capucin du Louvre*, parce qu'en 1678 il se livra dans ce palais à quelques travaux de chimie. On a de lui: 1° *l'Ancienne médecine à la mode, ou le sentiment uniforme d'Hippocrate et de Galien sur les acides et les alcalis*; Paris, 1693, in-12; — 2° *le Prestre médecin, ou Discours physique sur l'établissement de la médecine, avec un Traité du café et du thé de France*; ibid., 1696, in-12; — 3° *Traité de la goutte dans son état naturel*; Paris, 1707, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIGNAN (*Étienne*), membre de l'Académie française, né à Beaugency-sur-Loire en 1773, mort le 25 novembre 1824. Il fit ses premières études au collége d'Orléans. Peu d'hommes embrassèrent dès leur première jeunesse, avec plus d'ardeur et de sincérité, la cause de la révolution, et s'opposèrent aussi avec plus de courage aux sanglants excès qui la compromirent d'une manière si déplorable. Homme religieux en même temps que philosophe, il ressentit la plus vive douleur de la sanglante catastrophe de la royauté. Il fit de cet événement le sujet d'une tragédie (*la Mort de Louis XVI*, en trois actes, Paris, 1793), qui, sans annoncer un talent dramatique éminent, faisait honneur aux sentiments et aux principes de l'auteur. Il continua de suivre la carrière de l'administration et celle des lettres. Dans cette dernière, comme poëte et auteur dramatique, il n'obtint que des succès d'estime, qui ne pourraient lui donner des titres à la gloire. Son opéra de *Nepthali*, Paris, 1806; ses tragédies de *Brunehaut* (1810), *Arthur de Bretagne* et *Polyxène* (1804), n'eurent qu'un petit nombre de représentations, et ne sont pas restées au théâtre. Sa traduction en vers de l'*Iliade*, à laquelle des critiques sévères ont reproché des plagiats, n'en a pas moins obtenu du succès, et

elle est encore considérée comme une des meilleures traductions de ce poëme. Celle de l'*Odyssée* n'a point été achevée. Aignan succéda, dans l'Académie française, à Bernardin de Saint-Pierre. Son discours de réception, contenant l'éloge de l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études de la nature*, fut prononcé en 1815, à l'époque des Cent-Jours.

Après la seconde restauration, Aignan entra, comme publiciste, dans les rangs de l'opposition libérale. Il montra dans cette nouvelle carrière un genre de talent que n'avaient point encore révélé ses productions précédentes : l'ouvrage qu'il publia sous le titre de l'*État des protestants en France*, Paris, 1818, est rempli des vues les plus élevées et des sentiments religieux les plus purs. Il n'est pas moins remarquable par la clarté et la noblesse du style. Aignan publia successivement trois autres écrits, qui furent également remarqués, sous les titres : *De la justice et de la police* (1817), *De l'état du jury* (1822), et *Des coups d'État*. Devenu l'un des collaborateurs de la *Minerve*, il rivalisa de zèle et de talent avec les autres rédacteurs de ce recueil politique. Lorsque ce journal cessa de paraître, Aignan, à qui les circonstances du temps avaient fait perdre une partie de sa fortune, se retira à sa maison de campagne près de Montmorency, où, livré, au sein de sa famille, à des travaux plus utiles que brillants, il composa, sous le titre de *Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature ancienne et moderne*, un recueil de morceaux inédits, la plupart relatifs à l'histoire nationale. Cette publication fut accueillie avec faveur, mais ne put être continuée après la mort de son auteur; elle se compose de 3 vol. in-8°; Paris, 1823-1828. Le but de ce travail, qui devait avoir six volumes, était de peindre les mœurs des différentes époques par les écrits contemporains, et de faire voir que les hommes sont plus méchants et plus malheureux à proportion de leur ignorance et de leurs préjugés. Aignan a été un des collaborateurs de l'*Encyclopédie moderne*. On lui doit, en outre, la traduction de plusieurs ouvrages anglais, une édition des Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, et un grand nombre d'articles littéraires insérés dans diverses publications périodiques. [*Enc. des g. du m.*, avec add.]

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire.*

AIGNEAUX (*Robert* et *Antoine Lechevalier*, sieurs D'), deux frères toujours unis dans leur vie et dans leurs travaux. Nés en Normandie vers le milieu du seizième siècle, ils moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre (Robert mourut en 1590, et Antoine un an après). Ils ont publié en commun une *Traduction en vers des Œuvres de Virgile* et une autre des *Œuvres d'Horace*, imprimées toutes les deux à Paris, la première in-4°, 1582, et in-8° 1583 et 1607; la seconde, in-8°, 1588. On a d'eux, en outre, divers *poëmes*, *sonnets*, *complaintes*, etc., publiés après leur mort, à la suite des vers composés à leur louange, et recueillis par Pierre-Lucas Sablières en un vol. in-12, intitulé *le Tombeau de Robert et Antoine Lechevalier, frères, sieurs d'Aigneaux, poëtes français*, etc.; Caen, 1591.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. françaises.*

AIGREFEUILLE (*Charles* D'), docteur en théologie et chanoine de la cathédrale de Montpellier, vivait au milieu du dix-huitième siècle. On a de lui une *Histoire civile et ecclésiastique de Montpellier*, 1737 et 1739, 2 vol. in-fol., ouvrage écrit avec érudition; les pièces justificatives qui y sont jointes peignent les mœurs du temps; l'histoire des guerres civiles du dix-septième siècle y est écrite avec une grande impartialité.

D'Aigrefeuille, *Histoire de Montpellier* (Préface).

AIGREFEUILLE (*Fulcrant-Jean-Joseph-Hyacinthe* D'), magistrat français, né à Montpellier le 26 février 1700, mort le 30 août 1771. Conseiller d'État et premier président de la cour des aides à Montpellier, il avait plus de goût pour la métallurgie et la numismatique que pour la jurisprudence. Il composa sur les médailles plusieurs dissertations, qui sont restées manuscrites.

AIGREFEUILLE (marquis D'), fils du précédent, né à Montpellier en 1745, mort en 1818, était procureur général de la cour des aides à Montpellier. Ce fut un gastronome distingué, ami de Cambacérès. C'est à lui que Grimod de la Reynière dédia son *Almanach des Gourmands*, « comme à l'homme aimable qui possédait l'art si difficile et si peu connu de tirer le meilleur parti possible d'un excellent repas. » D'Aigrefeuille, petit, gros, rond; de la Villevieille, long, sec, maigre, et Cambacérès, formaient, sous l'empire et sous la restauration, un trio fort divertissant de gourmets inséparables.

Biographie Universelle.

AIGUEBERRE ou **AIGUEBERT** (*Jean Dumas* D'), conseiller au parlement de Toulouse, né le 6 novembre 1692, mort le 31 juillet 1755. Il fit représenter au Théâtre-Français, le 9 juillet 1719, une espèce d'opéra, *les Trois spectacles*, pièce composée d'un prologue en prose et de trois actes, qui sont la *Tragédie de Polyxène*, *la Comédie de l'Avare amoureux*, et *la Pastorale héroïque de Pan et Doris*. Il donna sur le même théâtre, le 4 novembre 1730, la comédie du *Prince de Noisy*, et fit enfin lui-même une parodie de sa tragédie de *Polyxène*, sous le titre de *Colinette*, qui fut jouée au Théâtre-Italien le 4 septembre 1729.

Biographie toulousaine, article Dumas. — Quérard *la France littéraire.* — Barbier, *Dictionn. des ouvrage anonymes et pseudonymes*, t. II, p. 248; t. III, p. 220 2e édit.

***AIGUILLARD** (*Pierre* D'), avocat à Caen, auteur d'un poëme assez curieux, publié en 1580,

sous ce titre : *Pogonérythrée, ou quatrains à l'honneur des barbes rousses.* E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIGUILLE (*Marquis* D'), président au parlement d'Aix et frère du marquis d'Argens, fut l'envoyé secret de Louis XV auprès du prince Édouard dans l'expédition d'Écosse. Il nous reste de lui un mémoire curieux sur sa commission, adressé au roi, et recueilli dans les *Archives littéraires de l'Europe*, n° 1, pag. 78 et suivantes. Zélé partisan des jésuites, sa conduite lors de leur suppression lui attira, de la part de la cour dont il était membre, des procédés peu flatteurs.

AIGUILLON (*Marie-Madeleine de Vignerot*, dame de *Combalet*, duchesse D'), née vers le commencement du dix-septième siècle, morte en 1675, fille de Réné de Vignerot et de Françoise Duplessis, sœur du cardinal de Richelieu; elle fut dame d'atour de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Après avoir échoué dans plusieurs projets de mariage avec les premières maisons de France, le cardinal-ministre acheta pour sa nièce, qu'il aimait tendrement, le duché d'Aiguillon en 1638. Après la mort du cardinal, elle employa presque toute sa fortune à soulager les pauvres et à fonder des établissements de charité. Son petit-neveu fut déclaré duc d'Aiguillon, par arrêt du parlement, en 1731.

Mémoires de Richelieu. — *Mémoires de Marie de Médicis.* — Le Clerc, *Vie du cardinal de Richelieu.* — Fléchier, *Oraisons funèbres.*

AIGUILLON (*Armand-Louis de Wignerod*, marquis de Richelieu, duc D'), pair de France, né en 1683, mort le 31 janvier 1750. Il était petit-neveu de la nièce du cardinal de Richelieu, et se fit connaître par quelques écrits, composés avec l'abbé de Grécourt, le père Vinot et la princesse de Conti, et qui se trouvent, en partie, dans le *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite;* Ancône, 1735, in-4°; recueil très-rare. On lui attribue la *Suite de la nouvelle Cyropédie ;* Amsterdam, 1728, in-8°.

Il avait épousé Anne Charlotte de Crussol-Florensac, qui a laissé une traduction de l'*Épître d'Héloïse à Abailard;* Paris, 1758, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

AIGUILLON (*Armand Vignerot-Duplessis-Richelieu*, duc D'), ministre des affaires étrangères sous Louis XV, né en 1720, mort en 1788, était fils de ce duc d'Aiguillon qui s'est fait connaître par l'obscène *Recueil du Cosmopolite.* Le duc Armand était un courtisan distingué par l'esprit et la grâce, mais privé de toutes les qualités nécessaires à l'homme d'État. C'est pendant son ministère qu'eut lieu le premier partage de la Pologne, et il ne fut instruit de cet attentat aux droits des nations que lorsqu'il était consommé. Louis XV lui-même, malgré l'apathie et l'insouciance dans laquelle il était plongé depuis longtemps, s'écria, en apprenant cet événement : « Si Choiseul avait été encore là, ce partage n'aurait pas eu lieu! » Hommage spontané que méritait bien l'illustre exilé de Chanteloup. Lorsque d'Aiguillon fut présenté à la cour du monarque, madame de Châteauroux, alors maîtresse de ce dernier, le remarqua et le prit en affection; par son entremise, il obtint de l'emploi à l'armée d'Italie. Protégé ensuite par madame Dubarry, il parcourut longtemps une alternative de faveurs, de protections et de disgrâces, jusqu'au moment où, après la chute du duc de Choiseul, il entra au ministère avec Maupeou et l'abbé Terray, dont il partagea la juste impopularité. La conduite du duc d'Aiguillon, tandis qu'il commandait en Bretagne, lui avait attiré le mépris public. On assurait qu'au moment où l'on repoussait les Anglais débarqués à Saint-Cast, il s'était réfugié dans un moulin : ce qui fit dire au conseiller la Chalotais que le commandant s'était couvert, non pas de gloire, mais de farine. De là l'acharnement de d'Aiguillon contre ce magistrat. Pendant le déplorable ministère du duc d'Aiguillon, la France déchut de son rang. On lui imputa aussi la révolution de Suède, arrivée en 1772; il se vantait du moins de l'avoir préparée. A l'avénement de Louis XVI au trône, il fut éloigné du ministère, remplacé par le comte de Vergennes en 1774, et relégué dans le gouvernement de Bretagne. Il mourut dans l'exil, oublié et méprisé. [*Enc. des g. du m.*]

Mémoires du duc d'Aiguillon. — Lacretelle, *Hist du dix-huitième siècle.* — Condorcet, *Vie de Turgot.* — *Mémoires sur les finances.* — *Politique de tous les cabinets.* — *Mémoires de Bertrand de Molleville.*

AIGUILLON (*Armand de Vignerot-Duplessis-Richelieu*, duc D'), fils du précédent, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1800. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution, de la philosophie, et des réformes politiques. Membre de l'assemblée constituante, il siégea constamment au côté gauche avec la minorité de la noblesse; il renonça à ses titres et à ses priviléges, et parla souvent avec talent et franchise sur les plus importantes questions de finances, d'administration et de politique. Lié d'amitié avec le duc d'Orléans, à qui l'on attribuait les funestes événements des 5 et 6 octobre, il fut lui-même accusé d'y avoir pris part; on prétendit même l'avoir reconnu, déguisé en femme de la halle, sur la place d'armes de Versailles et dans les cours du château; mais rien n'a justifié cette accusation. L'exaltation de son attachement aux idées nouvelles ne l'empêcha pas de défendre avec chaleur la mémoire de son père, vivement accusé à la tribune par Cazalès, au sujet des événements de la Bretagne : on applaudit à la piété filiale du duc d'Aiguillon. Après l'assemblée constituante, tous les militaires qui avaient pris part à ses travaux voulurent aussi en soutenir les principes par les armes, après que la guerre eut été déclarée à l'Autriche, en prenant rang dans les armées commandées par la Fayette, Luckner et Rochambeau. La retraite de ce dernier ayant fait donner à Luckner le com-

mandement de l'armée du Nord, Custine prit celui de l'armée du Rhin, et fut remplacé par le duc d'Aiguillon dans le commandement des troupes employées dans les gorges de Porentruy. C'est là qu'il fut instruit de la révolution du 10 août. Une lettre qu'il écrivit à son malheureux collègue Barnave, alors à Grenoble, lettre qui fut interceptée, et dans laquelle il accusait l'assemblée législative d'usurpation, le fit décréter d'accusation par le parti triomphant : il n'eut que le temps de fuir, et de se rendre à Londres. Là il fut fort mal reçu par les anciens émigrés. En même temps il apprit la perte de sa fortune dans les colonies. Pendant tout le temps qu'il passa à l'étranger, il resta fidèle au parti constitutionnel. Le premier consul, en 1800, s'empressa de le rayer de la liste des émigrés. D'Aiguillon en reçut la nouvelle à Hambourg, et il était sur le point de s'embarquer pour revoir sa patrie, lorsque la mort le surprit. [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur, 1789-90. — Toulongeon, *Histoire de la révolution française*. — Thiers, *Hist. de la révolution française*. — *Mémoires de Bailly*.

AIKIN (*John*), littérateur anglais, né le 15 janvier 1747, mort le 7 décembre 1822. Il exerça vers 1790 la médecine à Yarmouth, et s'y fit moins connaître par des succès dans sa profession que par ses opinions politiques, favorables au mouvement imprimé par la révolution française. La notoriété de ses opinions ayant compromis son repos, il crut devoir, en 1792, transférer sa résidence à Londres; et comme sa pratique médicale n'y fut guère plus étendue, il eut le loisir de cultiver des parties très-variées de la littérature, faisant preuve d'un jugement sûr et d'un goût exercé. On cite parmi ses amis intimes Priestley, Roscoe, et le vertueux Howard, dont il est devenu le biographe. J. Aikin était frère de mistriss Barbauld, et donna le jour à plusieurs enfants qui se sont aussi distingués dans les lettres, notamment à miss Lucy Aikin, à laquelle on doit des mémoires sur la vie de son père, et des mémoires sur la cour d'Élisabeth. Voici les titres de plusieurs des écrits sortis de la plume d'Aikin : *Observations sur les hôpitaux*, traduites en français par Verlac, 1787, in-12; — *Mémoires biographiques sur les médecins de la Grande-Bretagne*, 1780, in-8°; — les *Soirées au logis*, 1793-1795, 6 vol.; 1827, 14e édition, 4 vol., trad. en français sur la 12e; — *Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie*, vol. in-12; — *England delineated*, 2 vol. in-8°, espèce de géographie de l'Angleterre, très-estimée; — *Poésies*, in-12; — *Lettres sur la poésie anglaise*, in-12; — *Vue du caractère et des services publics de J. Howard*, traduit en français par Boulard, in-12; — *Lettres d'un père à son fils*, 2 vol., 1793-1799; — *Biographie générale*, 10 vol. in-4°, de 1799 à 1815, en société avec d'autres écrivains; — *Annales du règne de George III*, traduit en français par M. Eyriès, 3 vol. in-8°. Il a dirigé le *Monthly Magazine* de 1796 à 1806. [*Enc. des g. du m.*]

***AIKIN** (*C.-R.*), médecin anglais, membre du collége royal des chirurgiens de Londres, vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui une *Histoire abrégée de la vaccine*. Cet ouvrage, traduit de l'anglais par B... des C. en 1801, et attribué à tort à John Aikin, est intitulé *A concise view of all the most important facts which have hitherto appeared concerning the Cow-Pox*; 2e édition, London, 1801, in-12.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIKMAN (*Guillaume*), peintre écossais, né en 1682, mort en 1731. Après avoir étudié trois ans en Italie, il passa en Turquie et ensuite en Angleterre, où il trouva un généreux protecteur dans le duc d'Argyll. Il excellait à peindre le portrait.

Walpole, *Anecdotes of painting*, etc. — Pilkington *Dictionary of painters*.

AILHAUD (*Jean-Gaspard*), médecin, né, à la fin du dix-septième siècle, à Lourmarin, village de Provence, mort en 1756. Il ne doit sa célébrité qu'à la poudre purgative (poudre d'Ailhaud), dont la scammonée est la base. Il fit répandre son remède par la voie des journaux, et usa de ces moyens de charlatanerie dont il semble avoir légué la recette à certains médecins de nos jours. Il publia un petit *Traité de l'origine des maladies*, où il essayait de prouver que toutes les affections ont la même source, et peuvent être guéries par un seul remède. Ce remède était, bien entendu, la poudre d'Ailhaud. Suivant l'usage des charlatans, il fit imprimer à la suite de son petit traité, qui décèle une ignorance profonde de la science médicale, un grand nombre de lettres vraies ou supposées de ses malades, où il se fait appeler le nouveau Salomon, sauveur des hommes, le premier des médecins, etc. Ailhaud gagna ainsi des sommes immenses, avec lesquelles il acheta des terres considérables, la baronnie de Pellet, et devint un des principaux propriétaires de la Provence. — Son fils, baron de la Pellet, continua la vente de la poudre Ailhaud et la distribution des prospectus à l'appui. Il acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut en 1800.

Biographie médicale, I, 79. — Quérard, *la France littéraire*, I, 19.

AILLAUD (*Pierre-Toussaint*), littérateur français, né à Montpellier le 1er novembre 1759, mort à Montauban en 1826. Il suivit la carrière ecclésiastique, et fut d'abord professeur au collége de Montauban, puis bibliothécaire de cette ville. Il a composé : 1° *l'Égyptiade*, poëme héroïque en douze chants; Toulouse, 1802, in-8° : le sujet est l'expédition française en Égypte ; — 2° *Apothéose de Thérésine*, poëme élégiaque en cinq chants; Montauban, 1802 ; — 3° *Cléopâtre à Auguste*, héroïde, in-8°; Montauban, 1802. — 4° *le Nouveau Lutrin, ou les Banquettes*,

poëme héroï-comique en huit chants; ibid., 1803, in-8°; — 5° *le Triomphe de la révélation*, poëme en quatre chants; ibid., 1815, in-8°; — 6° *les Argonautes de l'humanité*, en deux chants; ibid., 1817, in-8°; 7° *Jean-Jacques Rousseau dévoilé;* ibid., 1817, in-8°; — 8° *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en 1815, etc.*; Montauban et Paris, 1823, in-8°; — 9° *la Nouvelle Henriade*, poëme héroïque en douze chants; Montauban, 1826, in-8° de 36 pages.

Biographie des Contemporains, V, 7. — Quérard, *la France littéraire*.

AILLY (*Pierre* D') (*Petrus de Alliaco*), prélat et théologien français, né à Compiègne en 1350, mort en 1420 ou 1425, surnommé *le Marteau des hérétiques*, et *l'Aigle des docteurs de France*. Issu d'une famille obscure, il ne dut qu'à son mérite la carrière qu'il a parcourue. Au temps où il achevait ses études à Paris comme élève du collége de Navarre, les disputes entre les nominalistes et les réalistes n'avaient pas encore cessé: considérant avec raison les termes généraux et certaines idées philosophiques comme des abstractions auxquelles rien de réel ne répondait dans la nature, d'Ailly embrassa le parti des premiers, et, par la subtilité de son esprit, donna un grand intérêt aux discussions philosophiques dont les fameuses *sentences* de Pierre le Lombard formaient encore souvent la matière. Des thèses soutenues par lui en public, et le talent qu'il développa comme prédicateur, lui firent bientôt une brillante réputation. A l'âge de trente ans il fut nommé docteur en Sorbonne, et avait déjà publié des traités de philosophie remarquables par une grande sagacité. En 1380, il devint grand maître de ce même collége de Navarre où il avait étudié, et où il était destiné à former des théologiens du premier ordre, tels que Gerson. Comme professeur en Sorbonne, d'Ailly rendit de grands services aux études, et son enseignement lui valut une grande renommée, qui, jointe au succès et au talent avec lesquels il plaida devant le pape Clément VII la cause de l'université de Paris, qui défendait, contre Jean de Montson, le dogme de l'immaculée conception de la Vierge, le fit nommer en 1389 chancelier de cette célèbre école, et, quelques années après, confesseur du roi. Charles VI l'envoya auprès de Pierre de Lune pour engager cet antipape à abdiquer la tiare qu'il disputait à Boniface IX; mais le rusé pontife sut attirer d'Ailly dans ses intérêts, et celui-ci le fit reconnaître par le conseil du roi comme pape légitime, prolongeant ainsi le schisme, au grand scandale de la chrétienté.

Successivement promu aux évêchés du Puy et de Cambrai, d'Ailly n'accepta que ce dernier en 1398, et se démit en même temps des fonctions de chancelier, qui passèrent entre les mains de son disciple Gerson. Benoît XIII, pour reconnaître le service signalé que d'Ailly lui avait rendu, et pour honorer l'immense talent de ce prélat, institua la fête de la Trinité, sur laquelle d'Ailly avait prêché devant lui avec une chaleur entraînante. Cependant le schisme continuant à affliger l'Église, d'Ailly reconnut, avec tous les hommes éclairés de son temps, qu'un concile général pouvait seul y remédier, et qu'il était urgent de profiter de cette occasion pour réformer l'Église dans son chef et dans ses membres. Il assista en 1409 au synode de Pise, en devint en quelque sorte l'âme, et fit prononcer la destitution des papes entre lesquels l'Église s'était jusqu'alors divisée. Alexandre V fut nommé à leur place, mais mourut peu de temps après. Son successeur, Jean XXIII, éleva d'Ailly à la dignité de cardinal, et le nomma son légat en Allemagne. C'est en cette qualité que d'Ailly parut au concile de Constance, où la paix devait être définitivement rendue à l'Église, toujours agitée par les antipapes autant que par les hérésies. Le cardinal d'Ailly y joua un rôle éclatant, soutint avec énergie la supériorité des conciles sur le pape, et insista de nouveau sur la nécessité de réformer la discipline de l'Église. Mais en même temps il se déclara hautement contre les doctrines de Jean Huss, et eut une grande part à la sentence qui condamna au bûcher ce précurseur de Luther. Après la fuite de Jean XXIII et la retraite des cardinaux de son parti, de nombreuses protestations s'élevèrent contre la validité des actes du concile: d'Ailly soutint que les pouvoirs de ce concile n'étaient pas expirés, et son opinion prévalut. Malheureusement tous ses efforts n'aboutirent à rien d'important : le nouveau pape Martin V n'épargna pas les promesses; mais, de retour à Rome, il les eut bientôt oubliées; et la France, occupée alors de guerres longues et sanglantes, se vit hors d'état d'appuyer les réclamations de son cardinal. Dès 1411, celui-ci s'était démis de son évêché; Martin V le nomma son légat à Avignon, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1420, ou, suivant d'autres, en 1425. Ce fut un prélat d'une haute érudition, et d'une éloquence remarquable; mais il paya son tribut aux erreurs particulières à son siècle, en rapportant tout aux astres, soutenant qu'à l'aide de l'astrologie on aurait pu prédire le déluge, la naissance de J.-C., et tant d'autres événements qui ont fait époque dans l'histoire. Ses lumières en philosophie ne lui firent point illusion sur les bornes tracées à cette science. Ses ouvrages sont nombreux : quelques-uns ont été publiés séparément et à plusieurs reprises; d'autres se trouvent réunis dans la collection des œuvres de Gerson, et dans Hardouin, *Concil. Const.* Nous en citerons les suivants : *les Météores*, Strasbourg, 1504, et Vienne, 1509; *Concordantia astronomiæ cum theologia*, etc.; Vienne, 1490, et Venise, 1594; *De anima*, 1492; *De vita Christi*, 1483; *De correctione calendarii*, sans date; *Traités et sermons*,

Strasbourg, 1490; *Vie du pape Célestin V;* Paris, 1536. Le plus remarquable de ses écrits a pour titre : *Libellus de emendatione Ecclesiæ;* Paris, 1631, in-8°. [*Enc. des g. du m.*]

Vossius, *De hist. lat.*, p. 548. — De Launay, *Historia regii Navarræ gymnasii.* — Froissart, liv. IV. — Jean-Juvénal des Ursins, *in Carol.*, VI. — Trithème; Du Boulay, *Histoire de l'université de Paris.* — Dinaux, *Notice historique et littéraire sur P. d'Ailly*, in-8°; Cambrai, 1824.

AILLY (*Pierre* D'), chirurgien français, né à Paris vers 1620, mort en 1684. Il a traduit et accompagné de quelques mots un ouvrage latin de Piazzoni, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Padoue; Paris, 1668, in-12.

AILRED (*Ethelred* ou *Ealred*), écrivain anglais, abbé de Revesby (comté de Lincoln), né en 1109, mort en 1166. Il préféra une vie de retraite à toutes les dignités ecclésiastiques. Il composa en latin plusieurs ouvrages d'histoire, de théologie et de piété, dans le style de saint Bernard. On a de lui : 1° trente sermons sur le treizième chapitre d'Isaïe; — 2° un traité intitulé *Miroir de charité;* — 3° un *Traité de l'amitié;* — 4° la *Vie de saint Édouard, roi d'Angleterre*. Ailred appartenait à l'ordre de Cîteaux. Ses ouvrages ont été réunis et publiés par le P. Gibbon, Douai, 1631. On les trouve aussi dans le tome V de la *Bibliotheca Cisterciensis* et dans la *Bibliotheca Patrum*, t. XXIII.

Charles de Visch, *Bibl. Cisterciensis.* — Pitseus; *de Script. Angl.*

***AILWARD** (*J.-A.* D'), auteur d'une histoire de la condamnation de l'archevêque Cranmer et des évêques Latimer et Hooper, qui périrent par le feu en 1555. Cet ouvrage est intitulé *Historica narratio judicii lati in aliquot Angliæ epicospos martyrium passos;* London, 1631, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIMAR-VERNAI (*Jacques*), paysan dauphinois, se rendit fameux, sur la fin du dix-septième siècle, par l'usage de la baguette divinatoire. On voit encore aujourd'hui, de temps en temps, figurer de ces escrocs devant les tribunaux.

Physique occulte de Vallemond. — *Mercure* de 1692 et 1693.

AIMAR-RIVAULT. *Voy.* RIVAL.

AIME (*Jean de Chaviyny*), poëte français, né à Beaune en 1604. On a de lui des *Poésies* sur la mort d'Antoine Fiancé, professeur en médecine à Avignon; *Congratulation* au sieur Mandelot; l'*Hymne de l'Astrée;* des *Traductions* du latin de Jean Dorat; *Œuvres de Virgile*, trad. en vers; Paris, 1707, in-8°.

AIMERI DE BELENVAI. *Voy.* BELENVEI.

AIMERI DE BELMONT. *Voy.* BELMONT.

AIMERIC DE PÉGUILAIN, troubadour du treizième siècle, mourut vers 1255, après avoir parcouru le midi de la France, l'Espagne, l'Italie, et vécu à la cour de plusieurs princes aimant la poésie et le chant. La plupart des pièces de ce troubadour sont encore en manuscrit. Raynouard en a publié une partie.

Le Parnasse occitanien. — Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, V, 8, etc. — Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, II, 282. — Crescimbeni, *Comentarj intorno alla sua storia della volgar poesia*, t. II, p. 78.

AIMERIC DE SARLAT, troubadour de la fin du douzième et du commencement du treizième siècle, naquit dans un village du Périgord. Il ne nous reste que trois de ses compositions, recueillies par Raynouard et par Rochegude dans le *Parnasse occitanien*.

AIMERICH (le P. *Matthieu*), jésuite espagnol, né en 1715 à Bordil, dans le diocèse de Girone, mort à Ferrare en 1799. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Ignace, et, après l'expulsion des jésuites de l'Espagne, il se retira à Ferrare. Outre quelques écrits théologiques, on a de lui : 1° *Nomina et acta episcoporum Barcinonensium;* Barcelone, 1760, in-4°; — 2° *Quinti Moderati Censorini de vita et morte linguæ latinæ paradoxa philologica, criticis nonnullis dissertationibus exposita, asserta et probata;* Ferrare, 1780, in-8°, ouvrage très-rare; — 3° *Relatione autentica dell' accaduto in Parnasso;* ibid., 1782, in-8° : c'est une justification de l'ouvrage précédent; — 4° *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ vel adhuc latentis;* ibid., 1784, in-4°; — 5° *Novum Lexicon historicum et criticum antiquæ romanæ litteraturæ deperditæ vel latentis*, etc.; Bassano, 1787, in-8°.

***AIMI** (le docteur *Baptiste*), de Parme, jurisconsulte et géomètre italien du seizième siècle. On a de lui : *De alluvionum jure universo libri tres;* Bononiæ, 1580. Ce traité a été traduit et abrégé en italien par Balthasar Orsini, qui l'a publié dans sa compilation *Degl' incrementi fluviali;* in Perugia, 1791, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AIMOIN, bénédictin, né vers le milieu du dixième siècle, mort en 1008. Abbé de Fleury-sur-Loire, et élève d'Abbon, il composa une *Histoire de France* en cinq livres, dont les deux derniers (s'étendant depuis le règne de Clovis en 654, jusqu'en 1165) furent finis, après sa mort, par une main étrangère. Ce n'est qu'une compilation pleine de fables. Les légendes sont les sources où il a puisé en grande partie ses récits. Il ne nomme pas les auteurs auxquels il fait des emprunts, et ne parle des guerres que très-succinctement, sans en indiquer ni les causes ni les suites. On trouve cette histoire dans le tome III de la collection de Duchesne. Elle a été imprimée, pour la première fois, par Badius Ascensius : *Historia Francorum*, vol. in-fol., Paris, 1514; et réimprimée par J. Nicot; Paris, 1567, 1 vol. in-8°.

Sigebert, *De Scriptoribus eccles.*, cap. CI. — Vossius, *De hist. latin.* — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — *Recueil des historiens des Gaules et de la France.*

***AIMON** ou **AIMÉ DE VARENNE**, poëte français, vivait dans la seconde moitié du treizième

siècle. Il est auteur du *Roman de Florimont et de Philippe de Macédoine*, en vers, que l'on trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Paris, de Londres et de Venise. A juger par plusieurs passages de son poëme, Aimon était Grec d'origine. Il avait longtemps séjourné à Gallipolis en Thrace; il avait vu Damiette, Ipsala, Andrinople et Philippopolis. Ce fut dans cette dernière ville qu'il entendit pour la première fois raconter en grec les aventures de Florimont et de Philippe, le bisaïeul d'Alexandre le Grand. Plus tard, quand il eut adopté la France pour patrie, il se ressouvint de cette ancienne chanson, et il résolut d'en enrichir la littérature de ses concitoyens d'adoption. M. Paulin Paris a donné une analyse détaillée du poëme de Florimont. — Aimon avait fixé son séjour dans le Lyonnais, et on croit qu'il construisit le château de la Varenne, dont on voyait encore les ruines, il y a peu d'années, entre l'île Barbe et Châtillon.

Paulin Paris, *les Manuscrits français de la bibliothèque du Roi*, t. III, p. 9 et suiv.; Paris, 1840.

AIMON ou **AYMON** (les quatre fils), Adélare ou Alard, Richard, Guischard ou Guiscard, et Renaud, tous les quatre fils du duc de Dordogne, Aimon ou Aimont (en langue d'oc Almont), figurent parmi les héros les plus illustres de la poésie chevaleresque du moyen âge. Froissard (t. III, c. XVIII, p. 67) donne l'histoire de ces personnages, auxquels les modernes ne peuvent, à moins d'un excès de foi, accorder qu'une existence poétique. Ils appartiennent au cycle de fables relatif à Charlemagne et à ses frères. On sait que leurs aventures fournirent à l'épopée romanesque en Italie, dans les quinzième et seizième siècles, un assez grand nombre d'ouvrages plus ou moins saillants. Enfin l'Arioste leur donna véritablement l'immortalité poétique par la publication de son *Roland*, où Renaud de Montauban, le plus brave des quatre frères, joue presque continuellement le premier rôle, ainsi que leur sœur Bradamante. On regarde généralement la fable des quatre fils Aimon comme d'origine provençale. Il est certain que l'original français intitulé *les Quatre fils Aimon, Renaud de Montauban, la conquête de Trébisonde par Renaud, Maugis d'Aigremont*, etc., fut imprimé pour la première fois en 1493; on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque des romans*, tom. VII, pag. 7 et suiv. Cependant rien ne prouve que ce livre soit l'unique source à laquelle aient puisé les auteurs des autres ouvrages sur le même sujet; du moins le livre populaire allemand connu sous le titre de *Belle et divertissante histoire des quatre fils Aimon et de leur cheval Bayard, avec faits et gestes héroïques qu'ils accomplirent contre les païens au temps de Charlemagne*, et publié par Tieck (Berlin, 2 vol.), semble découler d'une autre source, et s'accorde bien mieux avec l'ouvrage populaire des *Quatre fils Aimon*, imprimé à Anvers en 1619, et que l'on rencontre dans les Pays-Bas. Là, les quatre Aimon sont fils d'un prince des Ardennes. Ce n'est donc pas une hypothèse absurde que celle qui assignerait, pour source commune aux deux séries de légendes écrites sur les quatre fils Aimon, une tradition orale bien plus ancienne. Cette tradition aurait été le fonds commun où la poésie populaire aurait puisé sous la forme de ballades, de tençons, etc., des récits que les littérateurs du Nord et du Midi auraient développés chacun à sa manière. De là deux narrations différentes, qui, reproduites en prose, nous donneraient aujourd'hui, d'une part la fable française, de l'autre la fable belgo-germanique. [*Enc. des g. du m.*]

Ferrario, *Storia ed Analisi degli antichi Romanzi*. — Quarterly Review; octobre 1830.

AIMONE. *Voy.* AYMONE.

AINDJY-SOLIMAN, grand vizir du sultan Mahomet IV, battit en 1685 Jablonowski, général de la Pologne; mais il fut malheureux contre les Autrichiens; et, en 1687, les ducs de Lorraine et de Bavière le mirent en déroute dans la fameuse bataille de Mohacz. Les janissaires rebelles demandèrent la tête du grand vizir, et le sultan eut la lâcheté de la leur accorder.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

AINE (*Marie-Jean-Baptiste-Nicolas* D'), né à Paris vers 1733, mort en 1804; il fut successivement maître des requêtes, et intendant des villes de Paris, de Limoges et de Tours. Il a traduit les *Églogues de Pope* (dans la *Nouvelle Bigarrure*, tome II, p. 75), et l'*Économie de la vie humaine*, de Rob. Dodsley; Édimbourg, 1752, in-12.

Le Moniteur, an XIII, p. 80. — Quérard, *la France littéraire*.

*AINMÜLLER (*Maximilien-Emmanuel*), peintre sur verre et sur porcelaine, naquit à Munich en 1807. Il eut d'abord pour maître Gaertner, directeur de la manufacture de porcelaine du roi de Bavière. Guidé ensuite par les conseils de Hess, il eut l'idée heureuse de recouvrir du verre coloré avec du verre également coloré; car jusque-là on s'était borné à plaquer du verre coloré sur du verre blanc. Cette innovation lui permit de préparer plus de cent barres de verre de toutes les nuances imaginables. Enfin il entreprit, avec Wehrsdorfer et d'autres, des expériences multipliées pour faire renaître, dans toute sa splendeur, l'art de peindre sur verre. Le premier travail achevé, sorti des ateliers d'Ainmüller, est la restauration des vitraux de la cathédrale de Ratisbonne, de 1826 à 1833 : les ornements se distinguent par la netteté du dessin et par la pureté du style; on y remarque aussi plusieurs figures nouvelles. De 1833 à 1834, Ainmüller exécuta les magnifiques vitraux de Notre-Dame de Bon-Secours à Au, faubourg de Munich. Ces travaux, qui témoignent d'une connaissance profonde de l'art au moyen âge, attirèrent l'attention de l'étranger : Ainmüller reçut des commandes pour la Prusse et l'Irlande. En 1848,

il remit les vitraux peints pour la cathédrale de Cologne en voie de restauration.

Ainmüller s'est aussi fait une assez grande réputation dans la peinture à l'huile. On cite parmi ses meilleurs ouvrages : *Notre-Dame de Munich*, *l'église de Saint-Marc à Venise*, *la cathédrale d'Ulm*, *la chambre des prélats à Salzbourg*, *l'intérieur de la chapelle de Windsor*, *l'abbaye de Westminster*, *l'intérieur de l'église de Saint-Étienne à Vienne*. Ce dernier tableau a figuré à l'exposition de Munich en 1848.

AINSLIE (*George-Robert*), général anglais, gouverneur de la Dominique, né en 1776, mort à Édimbourg en 1839. Il consacra ses loisirs à la numismatique, et rassembla une précieuse collection de médailles anglo-normandes. En 1830, il publia l'exposé de ses découvertes sous le titre *Anglo-french coinage*.

Gentleman's Magazine, année 1839; nouvelle série, vol. XII, p. 216.

AINSWORTH (*Henri*), théologien anglais, né vers le milieu du seizième siècle, mort en 1639; il était très-attaché à la secte des brownistes (indépendants), qui ne voulaient reconnaître aucune espèce d'autorité ecclésiastique. Il aimait singulièrement la controverse. Heylin, dans son *Histoire des Presbytériens*, rapporte qu'Ainsworth eut un jour une dispute extrêmement violente avec un théologien anglican, sur la question de savoir si l'éphod de lin d'Aaron était bleu ou vert. — Ainsworth quitta l'Angleterre, et se rendit à Amsterdam, pour y former une congrégation. Mais comme il n'y trouva pas beaucoup d'adhérents, il passa en Irlande, et retourna en Hollande dès qu'il crut que l'esprit de parti était un peu refroidi. On prétend qu'il fut empoisonné par un juif. Celui-ci, dit-on, avait perdu un diamant d'un grand prix; Ainsworth le trouva, et le rendit au juif, n'acceptant pour toute récompense que le moyen de lui ménager une entrevue avec quelques savants rabbins, afin de discuter avec eux sur la venue du Messie. Le juif le lui promit; mais, ne pouvant tenir parole, il empoisonna Ainsworth. Cette histoire mérite peu de créance, et n'est pas rapportée d'une manière digne de foi. On a d'Ainsworth des *Annotations sur l'Ancien Testament*, 1 vol. in-fol., 1639 : ce volume, aujourd'hui très-rare, renferme une traduction littérale du *Pentateuque*; — une *Vie de David*; — une *Dissertation sur l'authenticité du texte hébreu*, — une *traduction du Cantique des Cantiques*, et des notes sur le *Livre des Psaumes*.

Neal, *History of the Puritans*, II, 43. — Wilson, *Dissenting churches*, I, 22. — Brook, *Lives of the Puritans*, II, 299. — Hanbury, *Historical memorials relating to the Independents*, vol. I, passim.

AINSWORTH (*Robert*), grammairien anglais, né en 1660 à Woodgate, dans le comté de Lancastre, mort en 1745. Il fut élevé à Batton, et y forma une école; puis il vint à Londres, et se livra pendant plusieurs années à des travaux lexicographiques. Il a laissé un petit *Traité d'institutions grammaticales*; mais il est mieux connu par son *Dictionnaire latin et anglais*, in-4° et in-8°, auquel il employa vingt années; la première édition parut en 1736, et fut depuis corrigée et publiée de nouveau par Morell, sous le titre : *English and latin dictionary; a new edition, augmented by Th. Morell*; London, 1776, 1 vol. in-4°. On a aussi de lui : 1° *De clipeo Camilli antiquo e reliquiis musei Woordwardiani dissertatio*; London, 1734, in-4°; — 2° *Thesaurus linguæ latinæ compendiarius, anglice et latine*; London, 1746, in-4°.

Biographia Britannica.

***AINSWORTH** (*William-Harrison*), romancier anglais, naquit le 4 février 1805 à Manchester. Il fit ses premières études dans la maison paternelle à Beech-Hill, près de Manchester. Il fut d'abord destiné au barreau, mais un goût décidé l'entraîna bientôt dans la carrière des belles-lettres. Il débuta par quelques articles dans l'*European magazine*, dans l'*Edinburgh magazine*, et dans le *London magazine*. Son mariage avec la fille d'Ebers, directeur de l'Opéra royal de Londres, ne fit que le confirmer dans cette carrière; et depuis lors il a publié successivement : *Rookwood*, London, 1834; ce roman, écrit dans le genre de Radcliffe, eut un grand succès; — *Crichton*; ibid., 1837; — *Jack Sheppard*, 3 vol.; Lond., 1839. En 1842, il fonda *Ainsworth's magazine*, et acheta, en 1845, le *New-Monthly magazine*, de Colburn. C'est dans ces recueils périodiques et dans le feuilleton du *Times* qu'Ainsworth fit paraître une série de nouvelles, de contes et de romans, qu'il a ensuite publiés séparément avec des vignettes de Cruikshank. Il a donné en 1848 une édition complète de ses œuvres.

Conversations-Lexicon, édit. 1851.

***AINSWORTH** (*William-Francis*), médecin et géologue, cousin du précédent, naquit à Exeter le 9 novembre 1807. A l'âge de seize ans, il se mit en apprentissage chez un médecin d'Édimbourg, et suivit quelques cours de cette université. Reçu docteur en 1827, il s'abandonna à son goût pour les voyages et les sciences naturelles. Il vint à Paris, et fit des excursions géologiques dans l'Auvergne et les Pyrénées. De retour à Édimbourg en 1828, il prit la direction du *Journal of natural and geographical science*, et fit des cours de géologie. Pendant le choléra de 1832, il fut attaché à un hôpital de Londres, et fit, en 1833, une étude particulière de cette épidémie en Irlande. Après avoir séjourné quelque temps à Limerick et à Dublin, il revint à Londres, et y fut, en 1835, attaché à l'expédition du colonel Chesney dans les contrées de l'Euphrate, d'où il revint, en 1837, par le Kurdistan, le Taurus et l'Asie Mineure. L'année suivante, il fut chargé, par la Société biblique et la Société géographique de Londres, de visiter, de concert avec Rassam et Th. Russel, le cours de l'Halys et les chré-

tiens Wesléyens du Kurdistan. Vers le commencement de 1840 il partit de Mossul pour pénétrer dans le pays des Nestoriens, et rendit, en 1841, compte de ces diverses exploration dans *Researches in Assyria, et Travels and researches in Asia Minor*, *Mesopotamia*, *Chaldea and Armenia*; London, 1842, 2 vol. in-8°. Outre un grand nombre de rapports et de mémoires, on a encore de lui : *The claims of the christian aborigines in the East*, et *Travels in the track of the* 10,000 *Greeks*; London, 1844, 2 vol. in-8°. — Ainsworth vit retiré dans une maison de campagne près de Londres.

AÏOUB ou **AYOUB EBN SCHADI**, surnommé *Nedjm-Eddin* (étoile de la religion), était, selon Ebn-Khallikan, natif de Tovin, et mourut à la fin de l'an 568 de l'hégire (août 1173 de J.-C.). Il fut le père de Saladin et le fondateur de la dynastie des Aïoubites, qui régna sur l'Égypte depuis l'an 1171 jusqu'en 1250 de J.-C. Il entra d'abord, avec son frère Schirgouh au service de Birouz, gouverneur de Bagdad, qui lui confia le commandement du fort de Tekrit, dans la province de Diarbekir. Schirgouh ayant tué un des officiers de Birouz, les deux frères abandonnèrent Tekrit et se réfugièrent à Mossoul, où Ima-Eddin-Zinki leur accorda une généreuse hospitalité. Ils accompagnèrent ensuite leur bienfaiteur et son fils Nour-Eddin dans différentes expéditions, et leur rendirent des services signalés. En 1162 de J.-C. Schirgouh fut chargé du commandement d'un corps d'armée envoyé en Égypte, et il se conduisit avec tant d'adresse, qu'il devint vizir du khalife fatimite Aladhed, et laissa, en mourant, sa charge au fils de son frère, qui devint si célèbre sous le nom de Saladin. Celui-ci appela en Égypte (1171 de J.-C.) son père Aïoub, qui résidait à Damas. Aïoub mourut dans la retraite, et son corps fut enseveli à côté de celui de son frère, dans le magnifique mausolée que Saladin leur avait fait élever à la Mecque.

Ebn Khallekan, *Diction.*

AIRAULT. *Voy.* AYRAUT.

AIROLA (*dona Agiola*), chanoinesse dans le monastère de Saint-Barthélemy des Olivètes de Gênes, vivait vers le commencement du dix-septième siècle. Elle se distingua dans la peinture, et laissa plusieurs tableaux estimés.

Soprani, *Vite de' Pittori*, etc.

AIROLI (*Jacques-Marie*), jésuite, professeur d'hébreu à Rome, et auteur des ouvrages suivants : *Dissertatio biblica*; Rome, 1704; — *De anno, mense et die mortis Christi*; Rome, 1718; — *Theses contra Judæos*; Rome, 1720 : cet ouvrage est une réponse au P. Tournemine; — *De annis ab exitu Israël de Ægypto ad quartum Salomonis*, etc.

Alegambe, *Script. Soc. Jes.*

* **AIROLDI** (*Alphonse*), archevêque d'Héraclée, juge de la légation apostolique au royaume de Sicile. On lui doit la publication du *Codice diplomatico di Sicilia, sotto il governo degli Arabi*; Palerme, 1789-1792, 6 vol., in-4°. E. D.

AÏSSÉ (M[lle]), Circassienne, née en 1693 ou 1694, morte à Paris en 1733. Fille d'un chef circassien dont la bourgade avait été envahie par les Turcs, la jeune Aïssé fut enlevée et amenée à Constantinople pour y être vendue. Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, l'acheta en 1698; elle avait environ quatre ans. Il la ramena en France, et la confia à sa belle-sœur M[me] de Ferriol, sœur de madame de Tencin. L'éducation de cette enfant, dont la beauté touchante excitait un vif intérêt, fut très-soignée. M. de Ferriol voulut abuser de l'ascendant que lui donnaient ses bienfaits sur celle qui avait été son esclave. Celle-ci se soumit-elle ? c'est une question controversée que M. Sainte-Beuve résout négativement. L'amitié de MM. d'Argental et de Pont-de-Veyle, fils de madame de Ferriol, pour M[lle] Aïssé, qui avait été élevée avec eux; ses succès dans le monde; son dévouement pendant la maladie de son bienfaiteur; la résistance qu'elle opposa au régent, devenu amoureux d'elle pour l'avoir vue une fois chez M[me] de Parabère; le rôle méprisable de M[me] de Ferriol à son égard; les amours de M[lle] Aïssé avec le chevalier d'Aydie; la noblesse de son caractère, ses inclinations vertueuses au milieu de l'immoralité qui signala les dernières années du règne de Louis XIV et l'époque de la régence; enfin, une réunion de circonstances romanesques ont donné de la célébrité à cette femme. Elle mourut à l'âge de trente-huit ans. La correspondance très-intéressante que dans les dernières années de sa vie elle entretint avec M[me] de Calandrini a été publiée d'abord seule avec des notes de Voltaire, Paris, 1787, in-12; puis avec les lettres de M[mes] de Villars, de la Fayette et de Tencin; Paris, 1805, 3 vol. in-12. M. Auger en donna une nouvelle édition avec une notice biographique par M. de Barante, Paris, 1823, in-12. La meilleure édition a été publiée par M. Ravenel, Paris, 1846, in-18; elle est précédée d'une excellente étude littéraire et biographique par M. Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve, *Derniers portraits littéraires.*

AISTOLPHE. *Voy.* ASTOLPHE.

* **AITKEN** (*John*), chirurgien écossais, mort à Édimbourg en 1790. Il était professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de cette ville. Il perfectionna ou inventa plusieurs instruments chirurgicaux, et publia des ouvrages qui ont pour titres : *Essays on several important subjects in surgery, chiefly in regard to the nature and cure of fractures*; London, 1771, in-8°; — *Essays and Cases in surgery*; London, 1775, in-8°; — *Conspectus rei chirurgicæ*; Edinburgh, 1777, in-8°; — *Elements of the Theory and Practice of Surgery*; Edinburg, 1779, in-8°; 2[e] édit., London, 1783, in-8°; — *Outlines of the Theory and Cure of fever*; London, 1781, in-8°; — *Principles of Midwifery, or Puerperal medicine*, 1784,

in-8° ; — *Osteology, or Treatise on the Bones of the Human Skeleton* ; London, 1785, in-8° ; — *Principles of Anatomy and Physiology* ; Edinburgh, 1786, 2 vol. in-8° ; — *Essays on fractures and luxations* ; London, 1790, in-8°.

Watt, *Bibliotheca Britannica.*

AÏTON (*Guillaume*), botaniste anglais, né en 1731 près d'Hamilton, dans le comté de Lanarck en Écosse, mort en 1793. D'abord simple jardinier, il vint à Londres chercher de l'emploi. A la recommandation de Philippe Miller, il fut nommé, en 1759, surintendant du jardin botanique de Kew. Il contribua beaucoup à l'enrichir, et réussit à y faire prospérer beaucoup de plantes dont la culture avait été jusqu'alors regardée comme impossible. En 1789, il publia : *Hortus Kewensis, or a catalogue of the plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8°, avec 13 planches. Cet ouvrage est plus qu'une simple nomenclature de plantes cultivées dans le jardin de Kew : chaque espèce y est suivie de la caractéristique linéenne ; l'auteur en indique en même temps l'origine, le mode de culture, l'époque de l'introduction en Angleterre, etc. Solander et Dryander furent collaborateurs de cet ouvrage, qui avait été précédé par un autre semblable, publié par Jean Helle en 1768. — Thunberg a dédié à Aïton un genre de plantes (*aïtonia*) de la famille des méliacées. — L'un des fils d'Aïton a publié la suite du *Hortus Kewensis*, avec des figures coloriées, représentant les principales espèces exotiques cultivées à Kew.

Smith, *Éloge funèbre d'Aïton.* — *Gentleman's magazine.*

AÏTSINGERUS. *Voy.* EYZING.

AÏTZEMA (*Foppe Van*), diplomate hollandais, né à Frieslande le 1er mars 1586, mort à Vienne le 14 octobre 1637. Il fut chargé de plusieurs missions auprès des princes de l'Allemagne pendant la guerre de trente ans. On a de lui des *Dissertations sur le droit civil* ; Helmstaedt, 1607, qui ont été réimprimées dans le tome VI de son *Thesaurus novus juris civil. et eccles.*

Puffendorf, *De rebus Suecicis*, l. IX, page 296.

AÏTZEMA (*Léon Van*), historien hollandais, né à Dockum en Frise en 1600, mort à la Haye en 1661. Les villes hanséatiques le nommèrent leur résident à la Haye ; il remplit ce poste jusqu'à sa mort, et s'acquit la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, imprimée à la Haye, 1669-1671, 7 vol. in-fol., et 1657-1669, 14 vol. in-4°, auxquels on ajoute la *Relation de Munster* (*Zaken van Staat en Oorlog*), 1671, in-4°, qui forme le 15e volume ; elle avait été précédemment traduite en latin, et publiée chez les Elzevirs, à Leyde, en 1654, in-4°. L'histoire de Hollande, de Van Aïtzema, est précieuse par les documents originaux qu'elle renferme depuis 1621 à 1669. On a donné une continuation de cette histoire, qui va jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aïtzema qu'on a puisé l'*Histoire des Provinces-Unies* ; Paris, 1757-71, 8 vol. in-4°. On a encore de cet écrivain, *Poëmata juvenilia* ; Francf., 1617, in-4°, assez rare, qu'il publia à l'âge de seize ans.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, p. 813. — Goethal, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, etc., en Belgique*, I, 161-165. — Kok, *Vaderlandsch Woordenboek*, II, 412. — Wicquefort, *De l'Ambassadeur*, t. I, p. 172. — Arnaud, *Apologie pour les catholiques*, part. 2, p. 267. — Valère André, *Bibliothèque Belge*, p. 623.

AIUTAMICHRISTO (*Élisabeth*), noble sicilienne, née à Palerme vers le commencement du seizième siècle, morte en 1580. Elle fut distinguée par sa beauté et l'agrément de son esprit ; la poésie occupa ses loisirs, et ses pièces furent insérées dans les recueils du temps. On voit son tombeau dans la chapelle de Saint-Hyacinthe des Dominicains à Palerme.

Muratori. — Tiraboschi.

***AIX** (*François* D'), avocat au parlement et jurisconsulte de Marseille, vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *les Statuts municipaux et coustumes anciennes de la ville de Marseille* ; Marseille, 1656, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

AJALA (*Martin Perez* DE), prélat espagnol, né dans le diocèse de Carthagène en 1504, mort en 1566. Il enseigna d'abord la grammaire, pour nourrir sa famille. Il fut envoyé par Charles-Quint en qualité de théologien au concile de Trente, et obtint successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. On a de lui un traité latin des *Traditions apostoliques*, en dix livres ; Paris, 1562, in-8°.

Nicol. Antonio, *Bibl. Hispan.*

AJAX (Αἴας), *fils d'Oïlée*, roi des Locriens, un des héros grecs qui assistèrent au siége de Troie. Il viola Cassandre, dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de ce sacrilége en submergeant sa flotte, près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé au naufrage, insulta les dieux sur un roc, que Neptune, indigné, fendit de son trident, et engloutit dans la mer avec ce héros sacrilége.

Homère, *Iliade*, l. II, 41. — Philostrate, *in Heroicis*, VIII, 1. — Pausanias, X, 31. — Ovide, *Metamorph.*, XIV, 468. — Hyginus, *Fabul.*, 97, 81, 114, 116. — Apollodore, III, 10, 8. — Virgile, *Æneid.*, II, 403. — Euripide, *Troad.*, 70.

AJAX, *fils de Télamon*, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce que son rival les avait obtenues par le jugement des principaux capitaines grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons, et surtout Ulysse. Mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée dont Hector lui avait fait présent, à la suite d'un combat où tous deux signalèrent leur valeur. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, suivant la Fable.

Pausanias, I, 42, 4. — Pindare, *Isthm.*, VI, 43 et 45, etc. — Strabon, IX, 394. — Hygin, *Fab.*, 81, 114. — Ovide, *Metam.*, XIII, I, ex. — Quintus Smyrnæus, V, 125. —

Homère, *Iliade*, II, passim. — Sophocle, *In Ajace*. — Quintus Calaber, l. V. — Eustathius. — Homère, *Odyssée*, l. XI. — Aristophane, *In Equit.* — Plutarque, *Alcib.*, l. I. — Cicéron, *De officiis*, l. I, c. XXXI. — Platon, *De republica*, l. X. — Dictys Cret., l. V, 15, 16; II, 18.

***AJELLO** (*saint*), chef de l'école militaire de Palerme en 1610, publia des *Instructions pour les artilleurs*, livre qui eut plusieurs éditions. — Un Corneille Ajello, natif de Calabre, est auteur d'une *Paraphrase du symbole de saint Athanase*.

AJELLO (*Sébastien*), célèbre médecin de Naples, vivait au dix-septième siècle. Il publia, en 1575, une *Relation de l'horrible peste qui venait de ravager le royaume de Naples*; — un *Traité sur le catarrhe*; — des *Vers en l'honneur d'Albert d'Aragon, duc d'Autriche*.

AKAKIA (*Martin*), médecin français, né à Châlons-sur-Marne vers la fin du quinzième siècle, mort en 1551. Son véritable nom était *Sans-Malice* (en grec *Akakia*). Il fut reçu docteur à Paris sous le décanat de Jean Desjardins, dit Hortensius, en 1524. Quelques années après, il fut nommé lecteur royal au collége de France que François Ier venait de fonder (en 1530). Il avait pris pour devise : *Quæcumque ferat fortuna, ferenda est*. Ses ouvrages sont : *De Claudii Galeni curandi ratione ad Glauconem libri duo, cum commentariis in eosdem*; Paris, 1538, in-8°; Venetiis, 1547, in-8°; Lugduni, 1551, in-16; — *Claudii Galeni Pergameni ars medica, quæ et ars parva*; Paris, 1543, in-4°; Lyon, 1548, in-8°; Venetiis, 1549, 1587, in-8°; Bâle, 1549, in-8°; — *Synopsis eorum quæ quinque prioribus libris Galeni de facultatibus simplicium medicamentorum continentur*; Paris, 1555, in-8°; — *De morbis mulieribus libri duo*.

René Moreau, *Vie de Brissot*. — Ménage, *Origine de la langue française*, p. 4. — Gabriel Naudé. — La Mothe-le-Vayer, t. XII, p. 277.

AKAKIA (*Martin*), médecin français, fils du précédent et de Marie Chauveau, naquit à Châlons-sur-Marne en 1539, et mourut en 1588. Reçu docteur en 1572, il fut, en 1574, nommé premier lecteur et professeur royal en chirurgie; on lui attribue à tort l'ouvrage sur les maladies des femmes, qui appartient à son père.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*.

AKBĂR (DJELLAL-OUD-DINE MOHAMMED), empereur mogol, septième descendant de TEYMOUR (Teymour-leng, Tamerlan : *voyez* ce mot), petit-fils de BABER et fils de l'empereur HOUMAYOUNE et de HAMYDA-BANOU-BÉGOM, naquit à Amărkote, dans la vallée de l'Indus, le 14 octobre 1542, et mourut en 1605 de J.-C. Il avait vu le jour dans l'exil, au milieu des sables du désert. Trois fois [illegible]ier de ses oncles, pendant la guerre que son [illegible]igé de soutenir contre eux; exposé au feu des batteries sur les murs de Kâ[illegible] il était à peine âgé de trois ans; asso[illegible] sa délivrance, à la vie aventureuse de [illegible]tin, il était dans sa treizième année quand Houmâyoûn, traversant l'Indus à Attock, envahit le Pandjâb, et commença la mémorable campagne qui devait le replacer sur le trône de l'Hindoustan.

Peu de temps après la bataille de Sirhind, où le jeune Akbăr avait si bien payé de sa personne, que les Mogols, animés par son exemple, semblèrent, suivant l'expression persane, « avoir oublié qu'ils étaient mortels, » il fut envoyé dans le Păndjâb, avec son gouverneur Behrâm-Khân, pour combattre les Afghans qui s'étaient ralliés, au pied des montagnes, sous les ordre de Shâh-Sikander-Soûr. Ce fut dans le cours de cette campagne qu'il reçut la nouvelle de la mort de son père. Il monta sur le trône à Kallanour, le 14 février 1556. Il était alors âgé de treize ans et quatre mois. Comme son grand-père Bâber, il entrait presque enfant dans la vie politique, au milieu des agitations d'une époque fertile en désordres et en excès de tout genre, et dans un moment où le grand nombre des ambitions en présence ne connaissait d'autre droit que celui du plus fort. Des quatre ou cinq prétendants qui se disputaient naguère la succession de SHER-SHAH ou de son fils SALIME (mort en 1553), il ne restait plus que SHAH-SIKANDER-SOÛR et MOHAMMED-A'DIL-SHAH, plus connu sous le nom d'*Adili*. Ce dernier prince, incapable par lui-même, avait abandonné l'exercice du pouvoir suprême à son vizir Hémon (Himmou, Hémou?), Hindou de basse extraction, mais doué de toutes les qualités qui font les hommes d'État et les grands généraux. Béhrâm-Khân trouva dans Hémon un rival digne de lui. Le sort de l'Hindoustan dépendait désormais de l'issue de la lutte entre ces deux héros. Agrah et Dehly étaient tombées au pouvoir d'Hémon, après une brillante campagne qui lui avait valu le titre de *radjâh bikermadjet*. Il se préparait à marcher sur Lahore, dans le double but d'écraser l'empire naissant d'Akbăr, et de porter le dernier coup aux prétentions obstinées de Shâh-Sikander, quand Béhrâm-Khân, rejetant les timides conseils des autres chefs, et confiant dans la fortune de son jeune empereur, vint à la rencontre du râdjah, et lui livra bataille avec des forces très-inférieures, dans ces mêmes plaines de Pânipăt où Bâber avait, trente ans auparavant, conquis la couronne impériale. Les troupes d'Hémon, soutenues par une multitude d'éléphants de guerre, furent entièrement défaites (le 5 novembre 1556), malgré les efforts désespérés de leur intrépide général, qu'une flèche avait mortellement atteint dans l'œil, et qui, arrachant l'œil avec la flèche, disputait encore la victoire. Il fut fait prisonnier, et conduit dans cet état à la tente d'Akbăr. Béhrâm-Khân insistait pour que l'empereur eût l'honneur de trancher lui-même la tête à ce « brave infidèle : » Akbăr s'y étant noblement refusé, Béhrâm-Khân, d'un coup de son cimeterre, fit voler cette tête redoutée en présence de son souverain; s'écriant « qu'une compassion

intempestive serait la perte de l'empire. » Telles étaient les mœurs de cette époque, et la prépondérance que donnaient à Béhrâm-Khân son âge, ses talents et ses services. La mort du noble Hémon enleva au prince Adili tout espoir de rétablir la domination afghane dans l'Hindoustan central : il périt d'ailleurs lui-même, peu de temps après, dans une bataille livrée à un nouveau prétendant dans le Bengale. Quant à Sikander-Shâh, qui était parvenu, sur ces entrefaites, à ressaisir une grande partie du Pândjâb, Akbăr ne tarda pas à aller l'attaquer, le contraignit à se renfermer dans la forteresse de Mânkôte, et le réduisit à capituler après sept ou huit mois de campagne. Il put, aux termes de la capitulation, se retirer au Bengale, encore occupé, à cette époque, par un des officiers de la dynastie afghane. A dater de ce temps, la restauration de la maison de Teymour dut être considérée comme accomplie; mais son pouvoir ne semblait encore affermi que dans le Pândjâb et dans les gouvernements d'Agrah et de Dehly. Pendant les quatre premières années du règne d'Akbăr, Béhrâm-Khân présida seul ses conseils ou commanda ses armées. La haute intelligence des affaires, les grandes qualités militaires et jusqu'à la sévérité inflexible qui caractérisaient si particulièrement ce seigneur, et qui faisaient tout plier devant son influence, rendaient son impérieuse tutelle indispensable au rétablissement de l'autorité légitime; mais ces quatre années avaient suffi pour développer la virilité précoce du petit-fils de Bâber, et les circonstances hâtèrent l'émancipation projetée d'Akbăr. Béhrâm-Khân joignait aux titres de premier ministre et de généralissime celui de *khân-baba* ou « seigneur père; » mais bientôt, abusant de ces prérogatives exceptionnelles, il s'aliéna sinon l'admiration et l'estime, au moins l'affection et la confiance d'Akbăr, qui prêta l'oreille aux mécontents : mais ce ne fut pas (chose admirable dans un si jeune monarque) pour partager leurs mauvaises passions. L'insolence de la conduite de ce ministre, qui persécutait, bannissait, ou même osait mettre à mort, de son autorité privée, ceux qui résistaient à ses volontés, excita l'indignation d'Akbăr, sans allumer sa colère. Il prit un parti décisif pour s'affranchir de cette domination offensante pour sa personne, compromettante pour les intérêts de l'empire. Il se rendit inopinément à Dehly, où l'impératrice-mère, Mărîam Măkany (*Hamyda Bégom* : voyez Houmayoun) résidait alors; et par un édit il annonça sa résolution de gouverner désormais par lui-même, enjoignant à tous les officiers du gouvernement de n'obéir qu'aux ordonnances émanées directement de son autorité, etc. (mars 1560). Béhrâm-Khân, frappé par cet édit comme par un coup de foudre, se vit abandonné de la plupart des courtisans : ses tentatives pour regagner par une prompte soumission la faveur de son pupille n'ayant abouti qu'à lui attirer de la part de l'empereur une exhortation significative de « se retirer de la vie politique, et de chercher « dans un pèlerinage à la Mecque l'oubli des « peines et des fatigues de sa carrière publique, » il céda aux inspirations de son dépit, rassembla des troupes, et, se mettant en révolte ouverte, envahit le Pândjâb, où il espérait se rendre indépendant. Akbăr marcha contre lui en personne, et, par la promptitude et la vigueur de ses manœuvres, le contraignit à venir implorer son pardon. Le souvenir des immenses services que Béhrâm-Khân avait rendus à la cause impériale effaça dans l'âme généreuse du vainqueur le crime d'une rébellion insensée. Akbăr envoya au-devant de son vieux général les principaux omrâhs de sa cour; et quand Béhrâm-Khân fut amené devant lui, le turban attaché au cou en signe de soumission, et se prosterna en sanglotant à ses pieds, l'empereur le releva avec bonté, le fit asseoir à sa droite, lui conféra un vêtement d'honneur, et lui offrit, à son choix, une des grandes charges de la couronne, ou l'autorisation d'accomplir, d'une manière convenable à son rang, le pèlerinage à la tombe du prophète (1). Béhrâm-Khân adopta ce dernier parti, et s'éloigna, comblé des bienfaits de son souverain. Il se rendit à Goudjerât (Guzurate), où il devait s'embarquer; mais il périt près de cette ville, victime d'une vengeance particulière, exemple frappant des vicissitudes de la destinée, qui, après avoir placé sous la protection de son génie la famille de Teymour-leng et l'avenir d'un grand empire, le livrait aux humiliations d'un exil mérité et au poignard d'un obscur ennemi!

Akbăr, qui s'était montré digne du rôle que le hasard de la naissance lui avait assigné en le plaçant sur le trône de l'Hindoustan, n'avait que dix-huit ans quand il entreprit de gouverner seul. Il sut faire reconnaître et respecter son autorité par les chefs militaires, la plupart compagnons d'armes de son père et de son tuteur; recouvrer les domaines de la couronne, rétablir dans ses États une administration régulière. Son énergie et son activité grandirent avec les exigences de cette situation. Il eut à lutter, dans les premières années, contre l'esprit d'insubordination de plusieurs de ses omrâhs comme généraux, ou à punir leurs malversations comme gouverneurs. Il étouffa leurs manifestations ambitieuses, tantôt par sa seule présence et l'autorité de sa conduite, tantôt en se mettant à la tête de ses troupes; et il se montra si prompt et si habile dans ses manœuvres, si intrépide et si impétueux dans l'action, si clément après la victoire, que toute opposition disparut. A vingt-cinq ans il était maître chez lui, et put songer à étendre sa domination au dehors. Son attention se reporta alors sur le Radjpoutâna, dont il appréciait depuis longtemps l'importance politique et les ressour-

(1) Septembre 1560.

ces militaires. Bahâra-Mâll, radjâh d'Aneber (aujourd'hui Djeipour), était déjà dévoué à ses intérêts, et les liens du sang resserrèrent cette alliance. Bahâra-Mâll, son fils Bhagwân-Dâss, et son petit-fils le fameux radjâh Mân-Singh (neveu et successeur de Bhagwân-Dâss), figuraient dès lors parmi les généraux des armées impériales. Akbăr saisit le premier prétexte qui s'offrit pour tourner ses armes contre le râna de Tchétôr (depuis Odeipour). Les événements vraiment héroïques de cette guerre mirent en relief les traits distinctifs du noble caractère râdjpout : Akbăr, irrité par une résistance obstinée, et entraîné d'ailleurs par son ardeur belliqueuse et par l'exaltation farouche de ses soldats, eut la coupable faiblesse de permettre le sac de cette antique cité. C'est une tache à cette vie illustrée par tant d'exploits, et ce n'est pas la seule. Il comprit plus tard quel était le rôle qui convenait à sa gloire, et aux vrais intérêts de l'empire qu'il voulait fonder, et parvint à cicatriser les profondes blessures faites par son ambition à l'élite des races hindoues. Tous les autres États du Râdjpoutâna reconnurent successivement la souveraineté d'Akbăr. La grandeur de son caractère, la sagesse de son gouvernement, sa générosité et sa bonté naturelles, et le tact admirable qu'il sut mettre dans l'exercice de la domination qu'il avait imposée à ses nouveaux tributaires, les convertit, longtemps avant la fin de son règne, en alliés fidèles et dévoués. Akbăr, loin de se laisser influencer par des préjugés de caste, encouragea au contraire, dans l'intérêt de sa politique, la fusion intime de familles princières destinées en apparence à être éternellement séparées par la différence des religions. Il épousa deux princesses râdjpoutnies, et fit contracter à son fils Sălîm (depuis Djăhân-Ghyr) des alliances semblables. Tolérant par caractère, et d'un esprit éminemment philosophique, Akbăr dut concevoir de bonne heure des doutes sur l'infaillibilité des préceptes du Koran. Les immenses avantages d'une religion qui aurait embrassé, dans la simplicité grandiose de sa formule, toutes les classes de ses sujets, se présentaient naturellement à ses méditations politiques. De 1568 à 1600, Akbăr rechercha les occasions de s'instruire à fond des dogmes du christianisme, et reçut à sa cour plusieurs missionnaires jésuites, qu'il combla d'égards et de bienfaits : mais les espérances que ces zélés apôtres du catholicisme avaient pu concevoir de la conversion de ce grand homme ne se réalisèrent pas. Des motifs politiques le déterminèrent à se borner à encourager dans ses États la propagation du déisme. Lorsqu'il eut atteint sa trentième année, et que l'activité incessante de sa vie publique l'eut mis plus fréquemment en contact avec des mœurs et des opinions différentes de ses opinions héréditaires, il commença à s'éloigner des croyances de l'islamisme; et, dans la vingt-quatrième année de son règne (1579), il avait entièrement secoué le joug de ces croyances, et, tout en respectant certaines formes extérieures, il se résolut à rejeter l'intervention prétendue obligée de Mahomet, et à proclamer, comme base unique de la religion dans son empire, la croyance en un seul Dieu souverainement bon et juste, comme il était souverainement puissant. C'était l'antique formule des Védâs.

La pensée dominante d'Akbăr et le chef-d'œuvre de sa politique fut la combinaison graduelle et l'alliance de plus en plus intime des *intérêts* hindous et musulmans, sous la protection d'une sage et mutuelle tolérance. Là est le véritable secret de la puissance d'Akbăr. Aussi, dans la fameuse lettre adressée à Aurengzèbe par l'un des princes radjpouts, au sujet du *dgezia* (capitation odieuse, abolie par le grand Akbăr dès le début de son règne, et que la bigoterie d'Aurengzèbe voulait imposer de nouveau à tous les Hindous), lisons-nous le passage suivant : « Votre royal ancêtre Mohammed-« Djallad-oud-dîn Akbăr, dont le trône est « maintenant au ciel, a conduit les affaires de « cet empire, pendant plus de cinquante ans, « avec fermeté, sûreté et justice, veillant sur « la tranquillité et le bonheur de toutes les « classes de ses sujets, qu'ils fussent sectateurs « de Jésus ou de Moïse, de David ou de Mo-« hammed; qu'ils fussent de la croyance brah-« manique ou de celle qui nie l'éternité de la « matière, ou de celle enfin qui attribue l'exis-« tence du monde au hasard. Tous jouirent, au « même degré, de sa protection et de sa faveur : « et de là est venu que ses peuples, dans leur « reconnaissance pour cette protection pater-« nelle, lui ont décerné le titre de Tuteur de « l'humanité (*Djăggăt-Gourou*). » Témoignage décisif en faveur des grandes qualités d'Akbăr, et qui se résume dans ce titre de « Bienfaiteur des hommes, » si rarement mérité, s'il le fut jamais avant lui, par les souverains de l'Orient.

Par cette politique bienveillante à l'égard des Hindous, qu'il admit au commandement de ses armées, au gouvernement de ses provinces, à l'administration de ses finances, concurremment avec des musulmans, il s'attira leur confiance. Mân-Singh, ce prince radjpout dont nous avons déjà parlé, fut le plus brillant et le plus habile des lieutenants de l'empereur. Akbăr lui dut la moitié de ses triomphes. Radja-Tôdăr-Mâll, à la fois chef militaire du plus haut rang, ministre et financier, introduisit, sous la direction de l'empereur (1582), le système d'impôt foncier qui porte encore aujourd'hui son nom, et dont l'*Ayin Akbăry* (« les Instituts d'Akbăr »), du célèbre Aboul-Fazl, nous a transmis tout le détail. Plusieurs autres chefs hindous coopérèrent à l'agrandissement de l'empire, et à l'établissement des institutions qui devaient en assurer la durée. Parmi les omrâhs musulmans qui entouraient le trône d'Akbăr, l'histoire

compte aussi plusieurs hommes éminents dans la guerre, la politique, les arts, et les lettres. Aboul-Fazl et son frère Feizi furent, pendant plus d'un quart de siècle, les amis intimes d'Akbăr, l'ornement de sa cour, et les plus fermes soutiens de son gouvernement. Akbăr encourageait tous les travaux de l'intelligence, le développement des arts, les efforts de l'industrie : mais il ne put se livrer que par intervalles (surtout pendant les vingt premières années de son règne) à son penchant décidé pour la vie intellectuelle. La vie politique absorbait la majeure partie de son temps, et ce ne fut que quelques années avant sa mort que la tâche gigantesque qu'il s'était imposée pour l'établissement et la consolidation de l'empire mogol put être considérée comme accomplie.

La plus grande entreprise d'Akbăr, après la soumission de l'Hindoustan central et la conquête du Gandjrât en 1573, fut l'invasion du Bengale par l'empereur en personne, en 1575. Cette province, comparable à nos grands États européens par son étendue et sa population, ne fut définitivement annexée à l'empire qu'après une lutte acharnée avec les chefs afghans, qui s'y étaient maintenus depuis Shèr-Shâh. Akbăr y établit son gouvernement, de 1575 à 1577; mais le pays ne fut entièrement soumis que vers 1592. Pendant que ses lieutenants soutenaient dans le cours de cette longue guerre l'honneur de ses armes, et affermissaient enfin sa domination jusques à l'embouchure du Gange et au delà, l'empereur réduisait à l'obéissance son frère Mirza-Hakim, qui avait cherché à se rendre indépendant au Kaboul et avait envahi le Păndjâb. Après la victoire, Akbăr, touché du repentir de ce prince, eut la générosité de lui confier le gouvernement de Kâboul (1581). Il profita, peu d'années après, des dissensions intestines auxquelles le royaume de Kachemir était en proie, pour envahir ce « paradis de l'Hindoustan, » et réussit, après deux campagnes, à y établir son autorité (1586). Vers la même époque, et surtout après l'occupation du Kachemir, Akbăr soutint une guerre obstinée avec les Youssouf-Zèïs, ou Afghâns orientaux. Dans le cours de cette lutte, il perdit une armée et quelques-uns de ses meilleurs généraux : il parvint cependant à réduire ces intrépides montagnards, sans jamais les soumettre entièrement. De 1587 à 1592, il réussit complétement à affermir sa puissance dans le bassin de l'Indus, dans l'Afghanistân occidental et ses dépendances immédiates. Enfin, il tourna ses armes victorieuses contre plusieurs royaumes du Dăkan qui avaient rejeté les ouvertures qu'il leur avait fait faire pour les déterminer à reconnaître sa suzeraineté. Il soumit à grand'peine ces dangereux voisins, de 1595 à 1601. Mais, à dater de 1592-1593, tout l'Hindoustan, depuis le Kachemir jusqu'à la Narbadda, et depuis Assam et Astrakân, dans le sud-est, jusqu'aux monts Soleiman, dans le nord-ouest, était rangé sous sa loi. Ainsi l'empire d'Akbăr, qui, dans les premières années de son règne, ne comprenait que le Păndjâb et les provinces de Delhy et d'Agrah, s'étendait, quatre ans avant sa mort, sur un immense quadrilatère dont les principaux diamètres n'avaient pas moins de trois cent soixante-quinze lieues du nord au sud, et cinq cent lieues de l'est à l'ouest.

Les difficultés et les complications inhérentes à toute fin de règne (et surtout dans un empire comme celui qu'avait créé le génie d'Akbăr) occupèrent les dernières années de ce grand homme. De ses trois fils, l'aîné, Morâd, mourut vers l'an 1600 : le plus jeune, Daniâl, succomba comme Morâd à de longues habitudes d'intempérance, en 1604. Le troisième fils, prince Sălîm, que la violence de son caractère et de pernicieux conseils avaient plus d'une fois compromis au point de lasser la clémence paternelle, put craindre, pendant quelque temps, que la couronne impériale ne passât, à son préjudice, sur la tête de son propre fils Khoushrou, neveu du fameux râdjah Mân-Singh et gendre d'Aziz (Khân-i-Azim); mais les intrigues nouées dans ce but, et qui s'agitaient encore autour du lit de mort d'Akbăr, échouèrent devant le respect qu'inspirait, jusqu'au dernier moment, la volonté de l'empereur. Akbăr mourut à soixante-trois ans, d'une maladie dont les progrès paraissent avoir été hâtés par ses chagrins domestiques. Cette mort a été attribuée par plusieurs historiens, et, en particulier, par les annalistes radjpouts, au poison qu'Akbăr aurait destiné à Mân-Singh, et avalé lui-même par mégarde. Cette supposition, qui ne repose sur aucun témoignage digne de foi, est repoussée par la loyauté et la grandeur bien connue du caractère d'Akbăr. Dans un règne de cinquante ans, il en avait passé trente-six dans l'Inde gangétique, et quatorze, sans interruption, dans le bassin de l'Indus. C'est là qu'indépendamment des hautes raisons politiques qui l'appelèrent et le retinrent longtemps dans ces contrées, il se sentait involontairement attiré par les souvenirs de son jeune âge et le voisinage du berceau de Bâber, ce grand homme dont il avait continué la race et l'empire, et dépassé la puissance et la gloire. Akbăr a mérité que la reconnaissance des peuples immortalisât son nom; les sages règlements qu'il mit en vigueur, et dont il surveillait lui-même l'exécution avec un zèle aussi minutieux qu'infatigable, embrassaient toutes les branches du service public. L'*Ayin Akbăry* nous a transmis ces règlements dans le plus grand détail : c'est par l'abandon des principes de son gouvernement que l'empire mogol a été ruiné de fond en comble : c'est par un retour absolu à ces principes salut[illegible]s, l'adoption des nobles idées et des pr[illegible]-vernementales du grand Akbăr, c[illegible]-tion anglaise, aidée des progrès [illegible]

européenne, a rétabli et si prodigieusement agrandi le vaste édifice politique élevé par sa main puissante.

Dans Akbăr, l'homme fut presque toujours digne du monarque : brave et même intrépide par constitution, se plaisant au milieu des émotions de la guerre et de la chasse, et les recherchant parfois avec avidité, et cependant préférant toujours, à la longue, les émotions d'un ordre plus élevé que lui offraient des actes de générosité et de bienfaisance. Irascible par tempérament, il ne put toujours réussir à dominer les ébullitions de sa colère ; mais sa bonté naturelle et la rectitude de son jugement le maintenaient généralement dans une convenance, une simplicité et une dignité d'attitude et de manières qui firent l'admiration de ses omrahs, comme des plus humbles de ses sujets et des étrangers qui visitèrent sa cour.

Des monuments de toute espèce élevés par Akbăr, plusieurs ont résisté aux injures du temps ou aux ravages des révolutions. Ils attestent le sentiment que ce prince avait de l'architecture au point de vue de l'art comme au point de vue de l'utilité. Du sommet du magnifique mausolée que lui a élevé son fils (Djăhâm-Ghyr) à Sikăndra, l'œil n'embrasse cependant que les ruines de son ancienne capitale, de sa résidence favorite, Akbăr-Abâd (Agrâh) ; mais le tombeau de Houmâyoûn à Dehly, les forts d'Agrah, d'Allahabâd au confluent du Gange et de la Djamna, d'Attock sur l'Indus, etc., font encore l'admiration des voyageurs. Ce n'est pas toutefois à ces monuments périssables qu'Akbăr a confié le soin de perpétuer la gloire de son nom. Les « Instituts d'Akbăr, » le souvenir de son administration paternelle, et de la protection qu'il a accordée à l'agriculture, aux sciences et aux arts, le témoignage que nous ont transmis ses contemporains de la frugalité et de la simplicité de sa vie au milieu des splendeurs de la cour la plus somptueuse de l'Orient, recommanderont ce nom vénéré à l'admiration des races futures, après que le marbre et la pierre entassés dans la construction de ces villes, de ces forteresses, de ces palais et de ces tombeaux, auront été réduits en poussière par l'action des éléments et les révolutions inévitables des sociétés humaines. A. DE JANCIGNY.

Aboul-Fazl, *Akbar Nâmah* et *Ayin Akbary* (le premier de ces ouvrages n'a pas encore été traduit ; le second l'a été, mais non pas complétement, par Gladwin. Il existe, en manuscrit, une traduction (peut-être complète) de l'*Akbar Nâmah* par Chalmers. — *Ferishta*, traduction anglaise de Dow et de Briggs. — *Mémoires de Djahân-Ghyr*, traduction anglaise de Price. — *Mémoires de Houmayoun*, traduction anglaise de Stewart. — *Muntakhab ul Tawarikh*, d'*Abdoul-Kâdir* (non traduit). — *Khâfi Khân* (non traduit), etc. — Mill, *History of British India*, édition de Wilson, 8 vol. in-8° ; Londres, 1841. — Rickards, *India*, etc., 2 vol. in-8° ; Londres, 1821. — Elphinstone, *History of India*, 2 vol. in-8° ; Londres, 1841.

AKBEH ou **AKBAH**, général musulman, vivait vers la fin du septième siècle. Il se distingua par ses faits d'armes sous le khalife Omar, qui lui fut redevable d'une partie de ses vastes conquêtes. Il soumit les tribus belliqueuses des Berbères, et fit une rude guerre aux chrétiens. Akbeh s'avança jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale. Il ne s'arrêta qu'aux bords de l'Océan : là, plein d'enthousiasme, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria : « Dieu de Mahomet, tu le vois : sans cet élément qui m'arrête, j'irais chercher des nations nouvelles, pour faire adorer ton nom. »

Conde, *Domination des Arabes en Espagne*.

AKENSIDE (*Marc*), médecin et poëte anglais, né le 9 novembre 1721, mort le 23 juin 1770. Il était fils d'un boucher établi à Newcastle-sur-Tyne, et annonça de bonne heure le talent qu'il avait pour la poésie. L'ouvrage auquel il a dû sa réputation, *The pleasures of imagination* (Londres, 1744), fut composé à vingt-trois ans, et mérita le suffrage de Pope, qui, consulté par le libraire Dodsley, lui conseilla de ne pas faire du manuscrit une offre mesquine, disant que « ce n'était pas là un écrivain de tous les jours. » Cependant le poëme, publié en 1744, n'eut pas d'abord le succès qu'un juge si compétent avait prédit. Akenside, ayant choisi la médecine pour sa profession, étudia à Édimbourg et à Leyde, et fut reçu docteur à Cambridge ; il pratiqua successivement à Northampton, à Hampstead, et enfin à Londres, où son généreux ami Dyson, qui précédemment l'avait défendu de sa plume contre le violent Warburton, favorisa son établissement en lui allouant une pension annuelle de trois cents livres sterling. Il donna des leçons publiques d'anatomie, fut élu membre du collége des médecins et de la Société royale, médecin de l'hôpital Saint-Thomas, et l'un des médecins de la reine. On cite, entre autres productions relatives à son art, sa *Dissertatio de dysenteria*, 1764, écrite dans un latin pur et élégant, et traduite deux fois en anglais. Son principal poëme fut retouché par lui, au point de former une composition nouvelle ; il est empreint d'un sentiment profond des bienfaits du Créateur. On y trouve beaucoup d'élévation et de poésie, mais de l'obscurité ; ce qui fit dire à lord Chesterfield : « C'est le plus beau des livres que je n'entends pas. » Ce poëme, des *Inscriptions* en vers, un *Hymne aux Naïades*, et plusieurs livres d'*Odes*, genre pour lequel Johnson a jugé que l'auteur n'avait point de vocation, ont été réunis et publiés par Dyson en 1772, Londres, in-4° ; nouvelle édition, 2 vol. in-12, Londres, 1776. Le poëme des *Plaisirs de l'imagination* a été traduit en français, en prose, par le baron d'Holbach (Paris, 1769, in-12). Ses ouvrages médicaux se bornent à un traité sur la dyssenterie, que nous venons de citer, et à deux mémoires insérés dans les *Philosophical Transactions*, année 1763. L'un de ces mémoires sur les vaisseaux lymphatiques provoqua une réplique violente d'Alexandre Monro, traitant Akenside d'ignorant et de pla-

giaire. [*Enc. des g. du m.*, et *Conversations-Lexicon.*]

Biographia Britannica. — Johnson, *Lives of the Poets.* — Bucke, *Life, writings and genius of Akenside*, 8 vol. ; London, 1832.

AKERBLAD (*Jean-David*), archéologue suédois, né vers 1760, mort le 8 février 1819. Il suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut attaché à l'ambassade suédoise à Constantinople, et en remplit les fonctions de secrétaire. Il mit à profit le loisir que sa place lui laissait pour voyager en Orient : il visita Jérusalem et la Troade (1792 et 1797), et rédigea sur la topographie de cette plaine célèbre des mémoires qui furent insérés dans la traduction allemande du voyage de Lechevalier, publiée par Lenz. Quelque temps après (vers 1800), Akerblad se retira à Gœttingue; puis il vint à Paris comme chargé d'affaires de Suède. Le mécontentement que lui firent éprouver les changements survenus en Suède l'engagea, dit-on, à se rendre à Rome, où il trouva un appui dans la duchesse de Devonshire et dans plusieurs autres amis des lettres. Il y mourut à l'âge de cinquante-neuf ans.

Ses ouvrages prouvent des connaissances très-étendues dans les langues tant orientales qu'occidentales. Nous mentionnerons de lui : *Lettre à M. Sylvestre de Sacy sur l'écriture cursive copte* (*Mag. encycl.*, tom. V, 1801); — *Lettre à M. de Sacy sur l'inscription égyptienne de Rosette* (*ibid.*, 1802, t. III), suivie d'une explication de l'inscription des lions de Venise ; *Notice sur deux inscriptions en caractères runiques trouvées à Venise, et sur les Varanges, avec les remarques de M. d'Ansse de Villoison* (*ibid.*, 1804, t. V); — *Inscrizione greca sopra una lamina di piombo trovata in un sepolcro nelle vicinanze d'Atene* (Rome, 1813, in-4°) ; ce travail, auquel la mort l'empêcha de donner des développements ultérieurs, est aussi important pour la paléographie que pour la science des inscriptions. Le dernier écrit d'Akerblad est sa *Lettre sur une inscription phénicienne trouvée à Athènes* (Rome, 1814, in-4°), adressée au diplomate russe Italinski. [*Enc. des g. du m.*, et *Conv.-Lex.*]

Champollion, *Grammaire égyptienne* (préface).

* **AKEREL** (*Frédéric*), graveur suédois, né à Sodermanland en 1748, mort en 1804. On a de lui des portraits, des cartes et des paysages estimés. Parmi ces derniers, on remarque ceux qu'il a fournis au *Voyage pittoresque au cap Nord* de Skjeldebrand.

Fussli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

AKERMANN, graveur suédois, florissait à Upsal vers 1750. Il se distingua particulièrement dans la confection des globes célestes et terrestres, qui sont encore recherchés en Russie, en Suède, en Danemark et en Allemagne. Son compatriote Akerel leur donna un plus grand degré de précision.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*,

* **AKERMANN** (*André*), graveur suédois, né à Upsal en 1718, mort en 1778. On a de lui des portraits et des estampes d'histoire naturelle. Il a gravé quelques plantes pour les œuvres de Linné.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **AKERSBOT** (*Willem*), peintre et graveur hollandais, vivait à Harlem dans la première moitié du dix-septième siècle. On cite parmi ses meilleurs ouvrages : *Saint-Pierre reniant le Christ*, et le portrait du pape Urbain VIII, d'après Vouet.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes.*

AKHSCHID. Voy. **YKHSCHID.**

AKHTAL, poëte arabe, contemporain de Djezir et de Ferazdak, florissait sous les Omeyyades. Son véritable nom était Ghajath; celui d'*Akhtal*, c'est-à-dire *homme aux longues oreilles*, n'étant qu'un sobriquet. Sa biographie n'est intéressante que par quelques anecdotes rapportées dans le *Ribal et Aghny.*

Caussin de Perceval, dans le *Journal Asiatique*, année 1834.

AKIBA-BEN-JOSEPH, célèbre rabbin, naquit selon les chronologistes juifs, en l'an du monde 3760, correspondant à la première année de l'ère chrétienne, et mourut en 120 de J.-C. Il passa, aux yeux des Juifs, pour l'un des principaux pères de la Mischna (loi orale). Il n'était d'origine juive que du côté de sa mère : son père descendait d'une ancienne famille de Syrie. Sa vie a été divisée en trois périodes de quarante ans d'après la combinaison des nombres mystiques. Akiba garda d'abord, dit-on les troupeaux de Calva Icheva, riche habitant de Jérusalem. Étant devenu amoureux de la fille de son maître; il n'obtint la promesse de mariage qu'à la condition qu'il renoncerait à son métier servile et deviendrait un savant docteur de la loi. Akiba se livra dès-lors à l'étude avec tant d'ardeur que non-seulement il épousa la fille de Calva-Scheva, mais qu'il fut considéré par les juifs comme l'homme le plus savant de son temps. Il voyagea ensuite pour son instruction dans l'Arabie, la Gaule, l'Afrique, l'Égypte et d'autres contrées. Il professa à l'école ou synagogue de Jaffa avec tant de succès qu'il compta jusqu'à 11,000 et même selon quelques écrivains juifs, jusqu'à 24,000 disciples. Après la mort de sa première femme, il épousa, suivant le Talmud, la veuve de Turnus Rufus, général romain envoyé par Adrien contre les juifs révoltés. Il se prononça pour l'imposteur Bar Cokeba (fils de l'étoile), déclara qu'il était l'étoile de Jacob prédite par Balaam, et conséquemment le vrai Messie, et l'oignit comme Samuel avait fait pour les deux premiers rois d'Israël. La multitude de fanatiques, que conduisaient Bar Cokeba et Akiba, attaqua la province romaine de Judée, et y commit les plus horribles cruautés, surtout contre les chrétiens; mais elle ne put résister à l'armée romaine. Le prétendu Messie fut tué, et Akiba, fait prisonnier, périt dans un supplice atroce : il fut écorché vif avec des crocs de fer. Il fut enterré près de

Tibériade, et son tombeau, devint un lien de pélérinage pour les Juifs, qui le vénèrent comme un saint martyr. On lui attribue les livres suivants : *Othioth shel R. Akiba* (Lettres ou Alphabet de R. Akiba) ; Venise, 1546, in-8° : c'est une explication allégorique et cabbalistique de l'alphabet hébreu; ce livre souvent imprimé, se trouve aussi dans l'*Œdipus Ægyptiacus* du père Kircher; — *Sepher Jetzitra* (le Livre de la création), imprimé pour la première fois à Mantoue, 1562, in-8°. Il existe deux traductions latines du *Sepher Jetzitra,* celle de Postel, 1552; Paris, et celle de J. E. Rittangel, Amsterdam, 1642, avec le texte hébreu.

Paul Pezron, *Défense de l'antiquité des temps.* — Baronius, *Annales.* — Wolf, *Bibliotheca Hebraica*, t. I, 28, t. II, p. 1025; t. III, p. 887, 888; t. IV, p. 948. — Ottho, *Historia doctor. Mischnicor*, p. 122-147, éd. Wolf. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabbinica*, t. I, p. 18; t. IV, p. 272-281. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei.* — Jost, *Histoire des Juifs* (en allemand).

AKIMOFF, peintre russe, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 15 mai 1814. Après avoir séjourné longtemps à Rome, à Florence et à Bologne, il fut nommé recteur de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Il a fait plusieurs tableaux estimés de saints pour la nouvelle église de Saint-Alexandre-Newski.

Nagler, *Neues Künstler-Lexicon.*

AKOUI, général tatar, et premier ministre de l'empereur Kien-Long, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il se distingua dans la guerre contre les Miao-Ssé, peuples demi-sauvages, qui, refoulés dans les montagnes qui séparent les provinces de Se-Tchouen et de Kouei-Tcheou, bravaient depuis deux mille ans toute la puissance chinoise. Nommé chef de l'expédition, Akoui parvint à les soumettre en 1776, après une résistance désespérée. L'importance de cette conquête lui mérita des honneurs extraordinaires; l'empereur alla le recevoir à huit lieues de Pékin, et le ramena lui-même en triomphe dans sa capitale. Akoui fut décoré de la ceinture jaune et du manteau à quatre dragons en broderie d'or, ornements affectés aux seuls princes du sang impérial. L'année suivante, en 1777, il fut déclaré premier ministre, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Cette place éminente qui devait le fixer à la cour n'empêcha pas l'empereur de l'employer au dehors, et de lui confier toutes les entreprises importantes dont on jugeait l'exécution difficile.

Depuis quelques années le Hoang-ho rompait toutes ses digues, surtout dans le voisinage de la ville Y-Fong-Lien, et portait le ravage et la désolation dans toutes les campagnes de cette partie de la province de Honan; tous les efforts qu'avaient faits les mandarins, aidés des plus habiles ingénieurs de l'empire, n'avaient pu contenir ce fleuve impétueux : la dernière ressource de l'empereur fut d'y envoyer Akoui, qui partit en 1779. Après avoir tout vu, tout examiné, il fit commencer les travaux, auxquels il employa une multitude de bras. On ouvrit et l'on creusa, par son ordre, un vaste canal pris au-dessus de l'endroit où se faisait le plus grand effort des eaux, et il le fit continuer jusqu'à sa jonction avec une autre rivière de la province de Kiang-Nan. Lorsque le canal fut achevé, on y fit couler les eaux du Hoang-ho, qui s'y précipitèrent comme dans leur lit naturel, et l'on commença peu à peu à découvrir les deux rives du fleuve, qu'on n'avait pas aperçues depuis plusieurs années. Dans les endroits où les eaux avaient eu plus de cent dix pieds de profondeur, elles n'en eurent plus que quarante. Toutes les terres voisines ne tardèrent pas à être rendues à la culture. Ce grand ouvrage, exécuté en moins de quinze mois, coûta près de quarante millions, monnaie de France, tirés du trésor de l'empereur; mais aussi la Chine eut de plus un nouveau canal navigable, qui ouvrit des communications utiles dans une étendue de plus de vingt lieues. En 1782, le même fleuve recommença ses ravages, et plus de cinquante mille familles furent réduites à la misère : elles erraient tumultueusement dans les lieux où elles espéraient trouver des subsistances. La cour de Pékin, alarmée, chargea encore Akoui de contenir cette multitude. Il promit à ces infortunés de les nourrir, en leur faisant ouvrir les greniers de la province; mais il exigea d'eux qu'ils travaillassent à réparer les ravages de l'inondation, et bientôt, aidé de cette multitude de bras, il parvint à dessécher les terres submergées. Akoui conserva toujours la faveur de son maître, et l'estime des deux nations chinoise et tatare. Il a dû peu survivre à l'empereur Kien-Long; mais on ignore l'année précise de sa mort.

Lettres édifiantes. — Mailla, *Histoire de la Chine*, XI, 591 et suiv. — *Miao-Tsée*, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. III, p. 387. Gutzlaff, *Esquisse d'une Histoire de la Chine*, t. II, p. 53.

***ALA** (*Giovanni-Battista*), musicien italien, né à Monza en 1580, mort à Milan en 1612. On a de lui plusieurs ouvrages posthumes, parmi lesquels on remarque : *Concerti ecclesiastici* pour une à quatre voix ; Milan 1618, et deux opéras : *Armida abbandonata*, et *Amante occulto*. Ala est un des plus anciens compositeurs d'opéras italiens.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALABARDI** (*Joseph*), surnommé *Schioppi*, peintre vénitien, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui plusieurs tableaux remarquables, conservés dans l'ancien palais des doges à Venise.

Zanetti, *Della pittura Veneziana.* — Guarienti, *Abecedario pittorico.*

ALABASTER (*Guillaume*), théologien anglican, né à Hadleigh (Suffolk) vers 1567, mort au commencement d'avril 1640. Pendant un voyage en Espagne, il se fit catholique; à son retour en Angleterre, il redevint anglican, et obtint une riche prébende dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres : l'étude de la cabale et

des livres rabbiniques le jeta dans des opinions absurdes. On a de lui entre autres écrits : un *Lexicon pentaglotton* ; in-fol., Lond., 1637 ; — 2° *Roxane*, tragédie latine, représentée à Cambridge vers 1630 ; — 3° *Apparatus in revelationem Christi, modo cabalistico explicatam* ; Antuerpiæ, 1602, in-4° ; — 4° *Tractatus de bestia apocalyptica* ; Delphis, 1621, in-12.

Fuller, *Worthies of England*, 2 vol. in-4° ; London, 1811, t. II, p. 343. — Le père François Garasse, jésuite, *Doctrine curieuse*, 1623, p. 893. — André Rivet, *Isagoge ad Scripturam sacram*, ch. XV. — Roger Fenton, *An answer to Alabaster*. — Wood, *Fasti Oxonienses*, in *Athenæ Oxonienses*, 4 vol. in-4° ; Lond., 1818, t. I, p. 289.

ALACOQUE (*Marie* ou *Marguerite*), *sainte fille à laquelle*, dit le père Croiset, *les dévots tendres ont l'obligation de l'institution de la fête du Sacré-Cœur de Jésus-Christ, que le Sauveur lui-même lui avait dit de pratiquer et de faire pratiquer le vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement.* » Elle naquit le 22 juillet 1647 à Lauthecour, diocèse d'Autun, et mourut le 17 octobre 1690. Elle avait reçu au baptême le prénom de Marguerite, et elle y joignit celui de Marie par reconnaissance envers la sainte Vierge, à qui elle croyait être redevable de la guérison d'infirmités dont elle avait été atteinte dès l'âge de huit ans, lorsqu'elle était au couvent de Charolles. On lit dans la *Vie de la véritable mère Marguerite-Marie*, par l'évêque Languet, que *cette servante de Dieu, n'ayant encore que trois ans, marquait une aversion surprenante du péché ; qu'à quatre ans elle se plaisait à s'entretenir intérieurement avec Dieu*, etc. Une si forte vocation ne pouvait se démentir. Marguerite prit l'habit de novice au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial le 24 août 1671 ; et, le 6 novembre de l'année suivante, elle y fit profession. Chargée bientôt de la direction des pensionnaires, elle s'acquitta de ses devoirs d'une façon si agréable à Jésus-Christ, qu'elle en reçut, selon l'expression de ses biographes, le don de la prophétie, des révélations, des entretiens immédiats, etc. On cite même d'elle plusieurs miracles ; et il semble qu'on pourrait ranger dans leur nombre l'ineffable plaisir qu'elle éprouva, comme elle l'assure, en gravant sur son sein, avec un canif, le nom de *Jésus* en gros caractères. Sa mort, qu'elle prédit elle-même, arriva le 17 octobre 1690, et, en justifiant sa prédiction, démentit celle des médecins. Elle avait eu la joie de voir appeler avant elle, au séjour des saints, le père jésuite de la Colombière, son ancien directeur et depuis son disciple, dont elle avait pareillement prédit la mort.

On a d'elle un petit ouvrage mystique, intitulé *la Dévotion au cœur de Jésus*, publié par le P. Croiset en 1698. C'est à cet ouvrage que l'on doit l'institution de la fête du Cœur de Jésus. Languet a publié sa biographie sous le titre : *la Vie de la vénérable mère Marguerite-Marie* ; Paris, 1729, in-4°. Mais c'est à ces vers de Gresset que Marie Alacoque doit sa plus grande célébrité :

Ver-Vert était un perroquet dévot...
Il disait bien son *Benedicite*,
Et *notre mère*, et *votre charité* ;
Il savait même un peu du soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.

[*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Pierer, *Universal-Lexikon*.

ALADIN ou **ALA-EDDIN**, surnommé *le Vieux de la Montagne*, prince des Assassins, vivait vers le milieu du treizième siècle. On a répandu beaucoup de contes sur ce personnage. Originaire de l'ancienne Parthie, il parvint à se créer dans la Syrie une principauté indépendante. Les meurtres et le pillage auxquels se livrèrent ses sujets répandirent une si grande terreur, que les rois ses voisins et même plusieurs chrétiens lui adressèrent des présents, pour acheter sa protection. Saint Louis, lors de sa croisade en Palestine, se montra inaccessible à toute crainte, et obligea, dit-on, le prince des Assassins à lui envoyer une ambassade avec des présents.

Gesta Dei per Francos, L. I. — Sylvestre de Sacy, *Mém. sur la dynastie des Assassins et l'étymologie de leur nom.* — *Mém.* de l'Acad. des Insc. et B.-Lett., t. IV.

* **ALA-ED-DEWLET**, dernier prince de la dynastie turcomane des Zulkadar, fondée en Syrie vers l'an 1378 de J.-C., opposa de grands obstacles aux vues ambitieuses de Sélim Ier, sultan de Constantinople. Il périt le 12 juin 1515, dans une bataille que lui livra, près de Césarée, le pacha Simon. Sa tête, avec celle de ses quatre fils, fut envoyée à Constantinople.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

***ALA-ED-DIN**, fils d'Osman, fondateur de l'empire des Osmanlis, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Les Turcs lui doivent, en partie, leurs institutions civiles et militaires. Il institua le corps des janissaires, qui fut dissous par Mahmoud II. En 1370, il remporta, à Philocrène, une victoire signalée sur l'empereur Andronic, et prit Nicée, le boulevard de l'empire grec en Asie Mineure.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — D'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, vol. III. — De Tott, *Mémoires sur les Turcs et les Tatares*. — Marsigli, *Stato militare dell impero ottomano*.

***ALA-ED-DIN-KEYKOBAD**, prince des Turcs Seljoucides, en Asie Mineure, mourut en 1237 de J.-C., après dix-sept ans de règne. Il s'allia avec le roi d'Arménie pour soumettre les émirs d'Amide et de la Mésopotamie. En 1229, il soumit le roi de Khiwa dans une des batailles les plus sanglantes dont l'histoire musulmane fasse mention ; puis il tourna ses armes contre Mélik-Kamil, sultan d'Égypte, dont il s'empara en partie. Après ces exploits, il éleva des couvents, des mosquées, des écoles, et embellit neuf villes, parmi lesquelles on cite Amasie et Iconium, où il tenait sa cour. Vers cette époque, le fameux poëte Djellal-ed-Din s'enfuit de Bokhara, sa contrée natale, envahie par les Mongols, pour se réfugier à Iconium. Son exemple fut suivi

par un grand nombre d'écrivains et d'artistes persans. Iconium devint ainsi le centre des lettres et des arts, et le nom d'Ala-ed-Din, comme philosophe, législateur et guerrier, se répandit dans tout l'Orient. Nasir-ed-Din-Lillah, khalife de Bagdad, lui envoya un diplôme dans lequel il lui donnait le titre du plus grand sultan de son siècle. On rapporte qu'Ala-ed-Din ne dormait que quatre heures par jour, et qu'il avait divisé le reste de son temps en trois parts, dont l'une était consacrée aux affaires de l'État, l'autre à des entretiens avec des littérateurs et des artistes, et la troisième à l'étude de l'histoire, de la théologie, et aux devoirs religieux. Il fut empoisonné par son fils Ghayyath-Key-Kobad II, qui fut étranglé en 1247, au milieu d'une orgie, par une troupe de Mongols.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — De Guignes, *Histoire des Huns*.

*ALA-ED-DIN-MOHAMMED, souverain du Khowaresme, mort en l'an 617 de l'hégire (1220 de J.-C.), après un règne de vingt ans. Il soumit le Khorasan, passa en 1210 l'Oxus, s'avança sur Samarcand, et châtia les gouverneurs rebelles du Gurkhan. Il aurait arrêté peut-être les forces de Genghizkhan, s'il avait vécu plus longtemps.

Aboulféda, *Annales moslem*. — Price, *Mohammedan history*.

*ALAGON (*don Artal* D'), comte de Sastago, religieux du tiers ordre de Saint-François vers la fin du seizième siècle. On a de lui : 1° *Catecismo de lo que el christiano esta obligado a saber, creer y obrar; con una declaracion universal de la doctrina christiana;* en Zaragoça, 1584, in-8°; — 2° *Concordia de las leyes divinas y humanas, y desengaño de la iniqua ley de la vengança;* Madrid, L. Sanchez, 1593, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALAGON (*Louis* D'), agent diplomatique, né à Mérargues, en Provence, vers le milieu du seizième siècle, mort en décembre 1605. Il était procureur-syndic de la Provence, lorsqu'il fut mis en relation avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne à Paris. Il entra dans une conspiration qui avait pour but d'introduire les Espagnols dans Marseille, et de faire passer la couronne de France au roi d'Espagne, qui avait longtemps fomenté les guerres de la Ligue. Un forçat des galères, qui eut connaissance du plan des conjurés, le découvrit aux autorités. Alagon, convaincu de son crime, fut condamné à mort par un arrêt du parlement. Conduit à Paris, il fut écartelé en place de Grève; sa tête fut envoyée à Marseille, pour être exposée sur une des portes de la ville.

Mézeray, *Histoire de France*. — Daniel, *Histoire de France*.

*ALAGONI (*Artelouche* D'), chambellan du roi de Sicile dans le quinzième siècle, publia un traité sur la chasse aux oiseaux, sous le titre de *Traité de volerie*. Il fut imprimé à la suite de celui de Franchières et de Fouillaux, à Poitiers en 1587, et à Paris en 1628, in-4°, avec figures.

Tiraboschi. — Muratori.

ALAHMAR (*Ben-Mohamed*), premier roi de Grenade, mort en 1237. Sur le déclin de l'empire des Almohades, les gouverneurs de provinces se déclarèrent souverains. Alahmar, à leur exemple, se fit élire roi par les habitants d'Archone, dont il était gouverneur, et se rendit maître de plusieurs villes, entre autres de Grenade, où il établit sa domination. Ses successeurs y régnèrent paisiblement jusqu'en 1492, époque où ils furent chassés par Ferdinand et Isabelle. Alahmar fit construire le célèbre palais (*Alhambra*) qui porte son nom.

Dictionnaire historique et critique.

ALAÏMO ou ALAYMO (*Marc-Antoine*), médecin italien, né à Regalbuto en 1590, mort à Palerme le 29 août 1662. Il étudia à Messine, fut reçu docteur à l'âge de vingt ans, et vint, en 1616, s'établir à Palerme, où quelques cures heureuses lui firent une grande réputation, et rendit de grands services à ses concitoyens pendant la peste de 1624. Sa modestie lui fit refuser une chaire à l'université de Bologne et la place de premier médecin du roi de Naples. On a de lui : *Dialecticon, seu de succedaneis medicamentis*, etc.; Panormi, 1632, in-4°; — *Consultatio pro ulceris syriaci nunc vegentis curatione;* ibid., 1632, in-4°; — *Discorso intorno alla preservazione del morbo contagioso e mortale che regna al presente in Palermo, ed in altre città e terre di Sicilia;* ibid., 1625, in-4°; — *Consigli medico-politici;* ibid., 1652.

Biografia degli uomini illustri della Sicilia, t. I. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALAIN, roi des Alains, inconnu à tous les auteurs, mais dont l'existence est prouvée par une médaille de ce prince, découverte depuis plus d'un demi-siècle.

Mercure de France, juillet 1724, p. 1447.

ALAIN CHARTIER. *Voy.* CHARTIER.

ALAIN *de Flandre*, en latin *Alanus Flandriensis*, évêque d'Auxerre, né en Flandre au commencement du douzième siècle, mort en 1182; quelques biographes le regardent comme identique avec Alain de Lille. Élevé à Clairvaux, il y eut pour maître saint Bernard, et fut d'abord nommé à l'abbaye de Larivour, près de Troyes en Champagne, puis, en 1152, à l'évêché d'Auxerre. On a de lui une *Vie de saint Bernard*, imprimée dans *Opera sancti Bernardi*, tome II, 1690, in-fol.; et cinq lettres adressées à Louis le Jeune sur les contestations de l'évêque avec le comte de Nevers, publiées par Duchesne dans le tome IV du *Recueil des historiens de France*.

Histoire littéraire de la France, vol. XIV. — Mabillon, *Sancti Bernardi opera*. — De Visch, *Bibliotheca scriptorum ordinis Cisterciensis*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

ALAIN (*Guillaume*), savant prélat, né

en 1541, mort à Rome en 1594, nommé *le Cardinal d'Angleterre*, parce qu'il était né dans la province de Lancastre, fut d'abord chanoine d'York. Son opposition aux vues d'Élisabeth l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, et de là à Reims, où il eut un canonicat. La pourpre romaine fut le prix de son mérite en 1587. Il fut un des réviseurs de la *Bible de Sixte V*, qui le fit cardinal. Il a écrit sur les matières controversées entre les catholiques et les protestants. On a de lui : 1° *Nouveau Testament*, traduit en anglais en 1582; — 2° *De Sacramentis in genere et de Eucharistia libri tres*; Antverpiæ, 1576, in-4°, et 1603, in-4°; — 3° *Ad persecutores Anglos, pro catholicis*, etc., 1584, in-8° : cet ouvrage avait d'abord été fait en anglais; Alain le traduisit en latin; — 4° *Lettera scritta al cardinale Alano, con la riposte, tradotta dall' inglese in italiano*; Rome, 1588, in-4°.

Dictionnaire historique et critique.

ALAIN *de Lille*, en latin *Alanus de Insulis*, né en 1114, mort vers 1203, surnommé *le Docteur universel*, fut un des plus grands savants du douzième siècle. Contemporain de saint Bernard, il était à la fois philosophe, physicien, théologien, poëte et historien. Nommé au siége épiscopal d'Auxerre ou de Cantorbury (le lieu est aussi incertain que le fait), il résigna bientôt ses fonctions, pour se retirer au monastère des moines de Cîteaux. C'est probablement dans cette retraite qu'il pratiqua la science hermétique. On ignore le lieu de sa naissance et la date précise de sa mort; quelques-uns le placent dans le treizième siècle, et lui donnent indifféremment pour patrie l'Allemagne, l'Écosse, l'Espagne, la Sicile et la Flandre. Cependant Alain dit lui-même qu'il était de Lille en Flandre, dans son *Anticlaudianus*, ouvrage dont l'authenticité a été parfaitement établie par dom Brial (Voy. *Histoire littéraire*, tom. XVI). Othon de Saint-Blaise cite maître Alain parmi les docteurs les plus célèbres qui vivaient en 1194. Albéric de Trois-Fontaines, écrivain du treizième siècle, place la mort d'Alain dans l'année 1202, ce qui s'accorde avec la grande *Chronique belge*. Les moines de Cîteaux lui firent l'épitaphe suivante :

Alanum brevis hora, brevi tumulo sepelivit
Qui duo, qui septem, qui totum scibile scivit;
Scire suum moriens dare vel retinere nequivit.

Comme sur tous les savants de ces siècles d'ignorance, on a débité sur maître Alain beaucoup de fables; en voici, entre autres, une que nous racontons d'après dom Brial : « L'abbé de Cîteaux, devant aller à Rome pour assister au concile général convoqué par le pape, prit avec lui Alain pour lui servir de valet de pied et panser les chevaux. Alain demanda en grâce à son abbé de le laisser entrer avec lui dans la salle du concile. On lui représenta que cela ne se pouvait pas, et qu'il serait difficile de tromper la vigilance des gardes. Il y entra cependant, caché sous la chape ou le manteau de l'abbé, et se plaça à ses pieds. Ce jour-là, on discutait la doctrine des hérétiques du temps, et plusieurs étaient là pour rendre compte de leur croyance. La dispute s'engagea, et les hérétiques semblaient avoir l'avantage. Alors Alain se levant demanda à son abbé la permission de parler, et la demanda jusqu'à trois fois sans pouvoir l'obtenir. Mais le pape ayant su de quoi il s'agissait, lui permit de parler. Alain reprit la controverse, et réfuta si bien les hérétiques, que l'un d'eux s'écria : *Tu es le diable, ou bien Alain!* — *Je ne suis pas le diable*, répondit-il, *mais je suis Alain.* »

On a de ce philosophe un grand nombre d'ouvrages, presque tous en vers, mais dont la plupart sont probablement supposés. Ch. de Visch en a publié une partie, Anvers, 1653, in-fol. De ses travaux alchimiques, nous ne connaissons que ses aphorismes (*Dicta*) sur la pierre philosophale. Conformément aux traditions hermétiques, Alain compare la génération des plantes à celle des minéraux. Il appelle solution des philosophes (*solutio philosophorum*), l'amalgame résultant de l'union de l'or ou de l'argent avec le mercure; et il ajoute qu'on peut s'en procurer de grands avantages. « Pour cela il faut, dit-il, d'abord chauffer légèrement la solution des philosophes, puis la renfermer dans un vase bien fermé et cacheté, et enfin l'exposer, pendant quarante jours, à une chaleur modérée, jusqu'à ce qu'il se forme à la surface une matière noire, qui est la *tête du corbeau* des philosophes et le *mercure des sages.* »

Les écrits publiés sous le nom d'Alain sont : 1° *Anticlaudianus, sive De officio viri boni et perfecti*; Bâle, 1536 : poëme encyclopédique qui traite à la fois de la morale, des sciences et des arts; — 2° *De planctu naturæ ad Deum, sive Enchiridion de rebus naturæ*, satire contre les dépravations des hommes; — 3° *Doctrinale minus*, ou le livre des paraboles, en vers élégiaques; Lyon, 1491, in-4°; — 4° *Doctrinale minus Alterum*, ou le Livre des Sentences; Paris, 1492, in-4°; — 5° *Elucidatio super Cantica canticorum*; Paris, 1540; — 6° *De arte seu articulis catholicæ fidei*, publié par J. Masson; Paris, 1612, in-8°; — 7° *Alani magni de Insulis, Explanationum in prophetiam Merlini Ambrosii, Boitamii, libri VII*; Francfort, 1607, in-8°; — 8° *Liber pœnitentialis*, dedié à Henri de Sully, qui fut archevêque de Bourges depuis 1184 jusqu'en 1200. On cite encore plusieurs ouvrages manuscrits d'Alain, conservés dans les bibliothèques de la France et surtout de l'Angleterre.

Alberic, *in Chron.* — Henri de Gand; Jacques-Philippe de Bergame; Trithème; le Mire; Henriquez, *in Annal. Cist.* — Du Boulay, *Hist. de l'université de Paris*, t. II et III. — Valère André, *Bibl. Belg.* — *Histoire littéraire de la France*, vol. XVI. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — De Visch, *Bibliotheca scriptorum ordinis Cisterciensis.* — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.*

ALAIN (*Nicolas*), médecin de Saintes, vivait

au seizième siècle. Il n'est connu que par l'ouvrage suivant : *De Santonum regione et illustrioribus familiis*; Saintes, in-4°, petit format de 39 pages publié, après la mort de l'auteur, par Jean Alain son fils, en 1598.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Nicolaus Alanus*, poëte latin, Anglais de naissance, auteur du poëme intitulé *Jupiter Pharetrius*, de quatre *Églogues*, et d'une *traduction en vers latins des Phénomènes d'Aratus*, qui ont été imprimés à Paris, en 1 vol. in-4°, en 1561.

Éloi, *Dict. hist. de médecine.*

ALAIN (*René*), né en 1680, mort à Paris le 22 septembre 1720. Il est connu pour sa comédie, *l'Épreuve réciproque*, représentée en 1711. Alain était fils d'un sellier, et finit par exercer lui-même cette profession, quoiqu'il eût d'abord embrassé l'état ecclésiastique; c'est ce qui fit dire à Lamothe au sujet de sa pièce qu'il trouvait trop courte, « qu'il n'avait pas assez allongé la courroie. »

Annales dramatiques, I, 186. — De Mouhy, *Tablettes dramatiques*, 22. — *Théâtre des auteurs du second ordre*, 297.

ALAIN *de Solminihac*, prélat français, né le 25 novembre 1593 dans le Périgord, mort à Cahors le 31 décembre 1659. Abbé de Chancelade, il fut nommé d'abord à l'évêché de Lavaur, puis à celui de Cahors. Il fonda dans son diocèse plusieurs établissements de bienfaisance, et employa toute sa fortune au soulagement des pauvres.

***ALAIN** *de Tours*, en latin *Alanus Turonensis*, bénédictin de la congrégation de Tours, vivait vers 1350. On a de lui : *Historia comitum de Galweia*; — *Fundationes Cœnobiorum*; — *Rhythmi latini*.

Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum.* — Tanner, *Bibliotheca Britannico-hibernica.*

***ALAIX**, général espagnol, d'origine française. Après la mort de Ferdinand VII, il embrassa le parti de la reine Christine, et commanda une division dans la guerre contre don Carlos. En septembre 1838 il fut blessé, et reçut, deux mois après, le portefeuille du ministère de la guerre, qu'il garda jusqu'à la fin de 1839. Depuis lors il vit dans la retraite.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

***AL-AKAFSH**, c'est-à-dire *les Myopes*, surnom donné à trois grammairiens arabes de l'école de Basrah : l'un (Aboul-Hamid) fut le maître du célèbre grammairien Abou-Obeydeh; l'autre (Aboul-Haçan), mort en 830 de J.-C., a laissé quelques ouvrages élémentaires; et le dernier (Aboul-Haçan-Ali) mourut à Bagdad en 927 de J.-C.

Ibn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

***ALALCONA** (*Joseph*), jurisconsulte italien, né à Macerata en 1670, mort le 5 avril 1749. Il étudia et professa la jurisprudence dans sa patrie. En 1721 il fut appelé par l'université de Padoue, pour y donner des leçons publiques de droit civil, et il continua cette fonction jusqu'à la mort. On lui doit des *Considérations sur l'art de penser*; des *Mélanges de poésie*; un *Traité des successions ab intestat* (en latin).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Crescimbeni, *Storia della poesia volgare*, vol. IV, p. 281.

***ALAMAN** (*Sicard* D'), principal ministre et favori de Raymond VII, comte de Toulouse, mort le 3 juin 1275. Il descendait d'une des plus anciennes maisons du pays d'Albigeois. Le premier acte dans lequel il soit fait mention de Sicard d'Alaman est daté du mois d'octobre 1224, époque à laquelle son père Déodat vivait encore : c'est la confirmation, par le comte de Toulouse, d'une donation faite à l'abbaye d'Aurillac. Le château de Bonafous en Albigeois, aujourd'hui détruit, et dont il ne reste qu'une tour au milieu des ruines, devait son origine à Sicard. L'emplacement sur lequel il avait été élevé n'était auparavant qu'un lieu désert et inhabité, appelé *le Puech de Bonafocens*, ou le Puy de Bonafous. Raymond de Toulouse l'inféoda en 1241 à Sicard, sous l'albergue de cent chevaliers et le service militaire de deux cavaliers et trois clients, à condition qu'il y construirait un château ou une ville, et ce seigneur y fit bâtir le château appelé en langue romane *Castel nau de Bonafous* (fonds Doat., n° 107). Peu de temps après sa construction, ce château fut destiné à la fabrication des raymondins d'Alby, monnaie qui devait avoir cours dans l'Albigeois, le Rouergue et le Quercy; et il existe une transaction de 1248 entre Raymond VII, Durand, évêque d'Alby, et Sicard d'Alaman, par laquelle on voit que ces trois personnages étaient également intéressés dans les profits de cette fabrication. Quand le comte de Toulouse partit avec les commissaires du roi pour se rendre à la cour, afin d'y signer la paix, il établit Sicard d'Alaman pour son lieutenant dans le Toulousain, l'Albigeois, le Rouergue, le Quercy et l'Agénois, c'est-à-dire dans toute la partie de ses domaines située en deçà du Rhône. Cet acte est daté de Montauban le 28 décembre 1242. Plus tard, aux fêtes de Noël de l'an 1244, Raymond tint une cour plénière à laquelle assista tout ce qu'il y avait de familles remarquables dans les provinces méridionales, et à cette occasion il créa deux cents chevaliers, parmi lesquels on remarque son premier ministre Sicard d'Alaman. Depuis ce jour, Sicard gouverna constamment les provinces soumises à la domination de Raymond pendant les longues et fréquentes absences du comte de Toulouse. A la mort de ce prince (septembre 1249), il fut son exécuteur testamentaire avec Bernard, comte de Comminges; et il conserva le gouvernement de tous les États formant le domaine de la maison de Toulouse, avec la faculté de percevoir tous les revenus, d'établir les officiers qu'il jugerait nécessaires, etc. Raymond lui avait laissé cette administration

jusqu'à ce que sa fille Jeanne eût pris possession de ses biens.

Il était à croire que cette puissance n'aurait plus qu'une courte durée; mais le nouveau comte de Toulouse, Alphonse de France et Jeanne sa femme, héritière du comté, lui conservèrent la même autorité à leur retour d'Orient, et il continua à gouverner en qualité de *lieutenant du comte Alphonse dans le Toulousain et l'Albigeois*. Cependant Sicard d'Alaman ne jouissait pas d'une réputation de probité très-grande. Le peuple et la noblesse se plaignaient de ses exactions, et on l'accusait d'avoir détourné à son profit des sommes considérables. Ces bruits étaient tellement répandus dans le pays quand les commissaires de Philippe le Hardi vinrent y faire constater les droits du roi, que Gilles Camelin, chanoine de Meaux et procureur général de cette commission, crut devoir citer l'ex-ministre des derniers comtes de Toulouse au tribunal consulaire. Peu de temps après cette citation, Sicard d'Alaman mourut (1275), et il échappa probablement ainsi à une condamnation certaine. Sicard était allié aux premières familles de la province, parmi lesquelles nous citerons particulièrement les maisons de Lautrec et de Toulouse. Il laissa de trois mariages successifs quatre filles et un fils, héritier de ses biens immenses. Ce fils, également nommé Sicard, mourut sans postérité en 1279. EUGÈNE DAURIAC.

Hist. génér. de Languedoc. — *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, fonds Doat. — Archives de l'évêché et de la cathédrale d'Alby. — Archives de Gaillac, n°s 105, 107, 116.

***ALAMANDE** (*Philippe*), femme savante, morte en 1478. Elle fut mère de Jacques de Sassenage, premier écuyer de Louis XI, et possédait, dans les temps malheureux du quinzième siècle, une bibliothèque assez nombreuse, à en juger par le nombre de manuscrits où elle a apposé sa signature. Le manuscrit n° 1830 de l'abbaye Saint-Germain, à présent à la Bibliothèque nationale, est un de ceux qui ont été en sa possession.

ALAMANNI. *Voy.* ALEMANNI.

ALAMANNI (*Côme*), jésuite, né à Milan vers 1559, mort le 24 mai 1634. Il fut un admirateur si enthousiaste des écrits de saint Thomas, qu'il soutint que toute la philosophie ancienne et moderne y était contenue, et qu'on ne devait jamais lire que saint Thomas. Son ouvrage fut imprimé à Pavie en 1608, sous ce titre : *Summa totius philosophiæ e divi Thomæ Aq. doctrina*, 5 vol. in-4°.

Alegambe, *Bibl. scrip. Soc. Jesu.* — Argelati, *Bibl. scrip. Mediolan.*

ALAMANNI ou **ALEMANNI** (*Luigi*), poëte italien, né à Florence en 1495, mort en 1556. Son père était dévoué au parti des Médicis; il fut lui-même en très-grande faveur auprès du cardinal Jules, qui gouvernait sous le nom du pape Léon X. Mais, croyant avoir à se plaindre d'une injustice, Alamanni entra dans une conspiration contre la vie du cardinal. Le plan fut découvert; Alamanni s'enfuit à Venise, et, après l'avénement du cardinal au pontificat sous le nom de Clément VII, il se réfugia en France. Cependant Florence ayant profité des malheurs de ce pontife pour se remettre en liberté, Alamanni se hâta d'y retourner. Il fut chargé des affaires de la république à Gênes; il accompagna l'amiral André Doria sur la flotte qui amena, quelque temps après, Charles-Quint de l'Espagne en Italie. Banni par le duc Alexandre à la suite de cette nouvelle révolution, Alamanni retourna en France, où les bienfaits de François Ier le retinrent. Il y composa la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi avait pour lui une si haute estime, qu'après la paix de Crespi, en 1544, il le nomma son ambassadeur auprès de Charles-Quint. Alamanni remplit cette mission avec beaucoup d'habileté. On raconte que, dans sa harangue à l'empereur, il parla avec emphase de l'aigle impériale : Charles-Quint, se souvenant d'une satire politique d'Alamanni, où le coq se moquait de l'aigle, lui répéta ces paroles du poëte :

. . . . . L'aquila grifagna,
Che per più devorar duoi rostri porta.

Alamanni, sans se déconcerter, répondit : « Prince magnanime, je parlais alors comme les poëtes à qui la fable est permise : maintenant je parle en ambassadeur obligé de dire la vérité. » Il jouit de la même faveur auprès de Henri II, qui le chargea également de plusieurs négociations. Il mourut à Amboise, où il avait suivi la cour. Ses principaux ouvrages sont : 1° un recueil d'églogues, d'hymnes, de satires, d'élégies, de fables et d'autres poésies légères, dont le Trissin lui conteste l'invention; — 2° *Opere toscane*; — 3° *la Coltivazione* : ce poëme didactique, en vers libres, et comparé aux *Géorgiques* de Virgile, fut imprimé par Robert Estienne à Paris en 1546 : c'est le meilleur ouvrage du poëte; — 4° *Girone il Cortese*, poëme épique en vingt-quatre chants, Paris, 1548, d'après un vieux poëme français du même nom; — 5° *la Avarchide*, poëme en vingt-quatre chants, dans lequel il cherchait à imiter Homère : le siége de Bourges (*Avaricum*) ne lui inspira qu'une médiocre Iliade; — 6° une comédie en vers, *Flora*, et quantité d'épigrammes. La facilité, la clarté et la pureté du style distinguent les ouvrages d'Alamanni. [*Enc. des g. du m.*]

Greg. Gyraldus, *De poetis ital.*, II, p. 571. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 12-13. — Corniani, *Secoli della letteratura italiana*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Pignotti, *Storia della Toscana*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALAMANNI ou **ALEMANNI** (*Nicolas*), antiquaire italien, Grec d'origine, né à Ancône le 12 janvier 1583, mort à Rome le 24 juillet 1626. Il fut élevé à Rome, où il enseigna la rhétorique et la langue grecque. Il fut nommé d'abord secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite bibliothécaire du Vatican. Outre quelques écrits

peu importants, on a de lui : 1° une traduction latine de l'*Histoire secrète* de Procope, accompagnée de notes; Lyon, 1623, in-fol., réimprimée dans la belle édition de Procope, grec et latin; Paris, 1663, in-fol., t. II, part. 2, sans les notes; — 2° *De Lateranensibus Parietinis, ab illustr. et rev. D. Franc. Barberino restitus, Dissertatio historica, figuris æneis illustrata*; Rome, 1625, in-4°, réimprimée dans le *Thesaur. Antiquitat. Italiæ*, t. VIII; — 3° *Rogerii, comitis Calabriæ, Donatio ecclesiæ Melitensi*; Rome, 1644, in-fol.

Nicias Erythræus, *Pinac. imag. illust.*, p. 1, c. LXX. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALAMIR, prince de Tharse, prit le nom de khalife dans le neuvième siècle. Il ravagea les États de l'empire grec, à la tête d'une formidable armée de Sarrasins. André, Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que, « s'il lui donnait bataille, le fils de Marie ne le sauverait pas de ses mains. » Au jour du combat le gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un grand carnage. Alamir fut pris, et eut la tête tranchée.

Marmol, lib. II, chap. XXXVI.

ALAMOS DE BARRIENTOS (*don Balthazar*), philologue espagnol, né vers 1550, à Medina-del-Campo, dans la Vieille-Castille, mort vers 1640. Il était lié d'amitié avec Antonio Perez, secrétaire de Philippe II, roi d'Espagne; et, après la disgrâce de ce dernier, il demeura douze ans en prison, et y travailla à la traduction de Tacite qui parut sous le titre : *El Tacito español, illustrado con aforismos*, 1614, vol. in-4°. Après sa mise en liberté, il obtint, par l'influence du duc de Lerme et du comte d'Olivarez, plusieurs charges importantes à la cour, et il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Pellicer, *Ensayo de una bibliotheca de traductores espanoles*, p. 24. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Nova Hispana*, édit. 1783, p. 180.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, envahit la Palestine en 509, et fit mourir les solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit, dit-on, opérer par les chrétiens, le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparait à recevoir le baptême, les eutychéens voulurent l'attirer dans leur parti. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J.-C. : la nature divine avait, selon eux, souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le nouveau catéchumène méprisa leur prédications, et se servit d'un trait ingénieux pour railler leur opinion. Il feignit, dit-on, d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et demanda aux eutychéens ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut impossible et absurde, il leur dit : « Si un ange ne peut mourir, comment voulez-vous qu'un Dieu le puisse, vous qui confondez les deux natures du Christ? »

Anastase; Cédrène; Nicéphore; Baronius, A. D. 509 et 513.

***ALAN**, évêque de Caithness, élu chancelier d'Écosse en 1291. Il mourut quelques mois après. On lui attribue : *Super regalitatem Roberti Brusii*, lib. I; — *Epistolæ ad Robertum Brusium*, lib. I.

Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum*.

ALAN, ALLEN, ALLYN (*Guillaume*), théologien et prélat anglais, né en 1532 à Rossall dans le Lancashire, mort à Rome le 6 octobre 1594. A l'âge de quinze ans, il entra au collége Oriel d'Oxford et fut confié à un professeur, ardent catholique, nommé Morgan Philips. Le jeune Alan embrassa avec tant de vivacité les opinions de son maître qu'il eut beaucoup à souffrir, en 1551, des persécutions religieuses, sous le règne d'Édouard VI. Mais son zèle catholique fut récompensé, sous le règne de Marie, par diverses faveurs, entre autres par un canonicat de l'église d'York. L'avénement d'Élisabeth amena le rétablissement du protestantisme, et Alan, forcé de quitter d'abord Oxford et bientôt l'Angleterre, se retira à Louvain dans les Pays-Bas espagnols. L'état de sa santé le fit revenir dans son pays; mais, au bout de trois ans, de nouvelles persécutions le décidèrent à quitter l'Angleterre pour toujours. Il resta quelque temps dans un couvent de Malines pour s'y préparer à la prêtrise. En 1565, il publia, en réponse à un écrit de l'évêque Jewell, son premier livre, intitulé *A Defence of the doctrine of Catholicks, concerning purgatory and prayers for the Dead*; Anvers, in-8°. Vers la fin de l'année 1567, Alan se rendit à Rome en compagnie de son ancien maître, Morgan Philips, et du docteur Vendeville, professeur royal à l'université de Douay, et plus tard évêque de Tournay. Une conversation qui eut lieu entre les voyageurs fut l'origine d'un établissement important. Vendeville avait conçu des projets pour la délivrance des chrétiens esclaves dans les États barbaresques; Alan, à ce propos, déplora le sort de ses compatriotes catholiques si durement traités, et dit que « employer son argent et sa peine à les secourir, ce serait rendre un grand service à l'Église. » Vendeville ne releva pas d'abord ce propos; mais, à leur retour en Flandre, 1568, il offrit à Alan de venir se fixer à Douay, et d'y fonder un collége pour les Anglais catholiques. Les plus riches réfugiés Anglais et les monastères opulents de la Flandre contribuèrent à cette fondation, qui ne tarda pas à prospérer. Alan, qui était devenu professeur à l'université de Douay et chanoine de Cambrai, fit en 1575 un nouveau voyage à Rome pour solliciter le pape Grégoire XIII, en faveur de son collége; il obtint un subside considérable, mais cet établissement es-

jusqu'à ce que sa fille Jeanne eût pris possession de ses biens.

Il était à croire que cette puissance n'aurait plus qu'une courte durée; mais le nouveau comte de Toulouse, Alphonse de France et Jeanne sa femme, héritière du comté, lui conservèrent la même autorité à leur retour d'Orient, et il continua à gouverner en qualité de *lieutenant du comte Alphonse dans le Toulousain et l'Albigeois*. Cependant Sicard d'Alaman ne jouissait pas d'une réputation de probité très-grande. Le peuple et la noblesse se plaignaient de ses exactions, et on l'accusait d'avoir détourné à son profit des sommes considérables. Ces bruits étaient tellement répandus dans le pays quand les commissaires de Philippe le Hardi vinrent y faire constater les droits du roi, que Gilles Camelin, chanoine de Meaux et procureur général de cette commission, crut devoir citer l'ex-ministre des derniers comtes de Toulouse au tribunal consulaire. Peu de temps après cette citation, Sicard d'Alaman mourut (1275), et il échappa probablement ainsi à une condamnation certaine. Sicard était allié aux premières familles de la province, parmi lesquelles nous citerons particulièrement les maisons de Lautrec et de Toulouse. Il laissa de trois mariages successifs quatre filles et un fils, héritier de ses biens immenses. Ce fils, également nommé Sicard, mourut sans postérité en 1279. EUGÈNE DAURIAC.

Hist. génér. de Languedoc. — *Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, fonds Doat. — Archives de l'évêché et de la cathédrale d'Alby. — Archives de Gaillac, nos 105, 107, 116.

*ALAMANDE (*Philippe*), femme savante, morte en 1478. Elle fut mère de Jacques de Sassenage, premier écuyer de Louis XI, et possédait, dans les temps malheureux du quinzième siècle, une bibliothèque assez nombreuse, à en juger par le nombre de manuscrits où elle a apposé sa signature. Le manuscrit n° 1830 de l'abbaye Saint-Germain, à présent à la Bibliothèque nationale, est un de ceux qui ont été en sa possession.

ALAMANNI. *Voy.* ALEMANNI.

ALAMANNI (*Côme*), jésuite, né à Milan vers 1559, mort le 24 mai 1634. Il fut un admirateur si enthousiaste des écrits de saint Thomas, qu'il soutint que toute la philosophie ancienne et moderne y était contenue, et qu'on ne devait jamais lire que saint Thomas. Son ouvrage fut imprimé à Pavie en 1608, sous ce titre : *Summa totius philosophiæ e divi Thomæ Ag. doctrina*, 5 vol. in-4°.

Alegambe, *Bibl. scrip. Soc. Jesu.* — Argelati, *Bibl. scrip. Mediolan.*

ALAMANNI ou ALEMANNI (*Luigi*), poëte italien, né à Florence en 1495, mort en 1556. Son père était dévoué au parti des Médicis; il fut lui-même en très-grande faveur auprès du cardinal Jules, qui gouvernait sous le nom du pape Léon X. Mais, croyant avoir à se plaindre d'une injustice, Alamanni entra dans une conspiration contre la vie du cardinal. Le plan fut découvert; Alamanni s'enfuit à Venise, et, après l'avénement du cardinal au pontificat sous le nom de Clément VII, il se réfugia en France. Cependant Florence ayant profité des malheurs de ce pontife pour se remettre en liberté, Alamanni se hâta d'y retourner. Il fut chargé des affaires de la république à Gênes; il accompagna l'amiral André Doria sur la flotte qui amena, quelque temps après, Charles-Quint de l'Espagne en Italie. Banni par le duc Alexandre à la suite de cette nouvelle révolution, Alamanni retourna en France, où les bienfaits de François Ier le retinrent. Il y composa la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi avait pour lui une si haute estime, qu'après la paix de Crespi, en 1544, il le nomma son ambassadeur auprès de Charles-Quint. Alamanni remplit cette mission avec beaucoup d'habileté. On raconte que, dans sa harangue à l'empereur, il parla avec emphase de l'aigle impériale : Charles-Quint, se souvenant d'une satire politique d'Alamanni, où le coq se moquait de l'aigle, lui répéta ces paroles du poëte :

. . . . . L'aquila grifagna,
Che per più devorar duoi rostri porta.

Alamanni, sans se déconcerter, répondit : « Prince magnanime, je parlais alors comme les poëtes à qui la fable est permise : maintenant je parle en ambassadeur obligé de dire la vérité. » Il jouit de la même faveur auprès de Henri II, qui le chargea également de plusieurs négociations. Il mourut à Amboise, où il avait suivi la cour. Ses principaux ouvrages sont : 1° un recueil d'églogues, d'hymnes, de satires, d'élégies, de fables et d'autres poésies légères, dont le Trissin lui conteste l'invention; — 2° *Opere toscane;* — 3° *la Coltivazione :* ce poëme didactique, en vers libres, et comparé aux *Géorgiques* de Virgile, fut imprimé par Robert Estienne à Paris en 1546 : c'est le meilleur ouvrage du poëte; — 4° *Girone il Cortese*, poëme épique en vingt-quatre chants, Paris, 1548, d'après un vieux poëme français du même nom; — 5° *la Avarchide*, poëme en vingt-quatre chants, dans lequel il cherchait à imiter Homère : le siége de Bourges (*Avaricum*) ne lui inspira qu'une médiocre Iliade; — 6° une comédie en vers, *Flora*, et quantité d'épigrammes. La facilité, la clarté et la pureté du style distinguent les ouvrages d'Alamanni. [*Enc. des g. du m.*]

Greg. Gyraldus, *De poetis ital.*, II, p. 871. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 12-13. — Corniani, *Secoli della letteratura italiana.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Pignotti, *Storia della Toscana.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALAMANNI ou ALEMANNI (*Nicolas*), antiquaire italien, Grec d'origine, né à Ancône le 12 janvier 1583, mort à Rome le 24 juillet 1626. Il fut élevé à Rome, où il enseigna la rhétorique et la langue grecque. Il fut nommé d'abord secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite bibliothécaire du Vatican. Outre quelques écrits

peu importants, on a de lui : 1° une traduction latine de l'*Histoire secrète* de Procope, accompagnée de notes; Lyon, 1623, in-fol., réimprimée dans la belle édition de Procope, grec et latin; Paris, 1663, in-fol., t. II, part. 2, sans les notes; —2° *De Lateranensibus Parietinis, ab illustr. et rev. D. Franc. Barberino restitus, Dissertatio historica, figuris æneis illustrata*; Rome, 1625, in-4°, réimprimée dans le *Thesaur. Antiquitat. Italiæ*, t. VIII; — 3° *Rogerii, comitis Calabriæ, Donatio ecclesiæ Melitensi*; Rome, 1644, in-fol.

Nicias Erythræus, *Pinac. imag. illust.*, p. 1, c. LXX. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALAMIR, prince de Tharse, prit le nom de khalife dans le neuvième siècle. Il ravagea les États de l'empire grec, à la tête d'une formidable armée de Sarrasins. André, Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que, « s'il lui donnait bataille, le fils de Marie ne le sauverait pas de ses mains. » Au jour du combat le gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un grand carnage. Alamir fut pris, et eut la tête tranchée.

Marmol, lib. II, chap. XXXVI.

ALAMOS DE BARRIENTOS (*don Balthazar*), philologue espagnol, né vers 1550, à Medina-del-Campo, dans la Vieille-Castille, mort vers 1640. Il était lié d'amitié avec Antonio Perez, secrétaire de Philippe II, roi d'Espagne; et, après la disgrâce de ce dernier, il demeura douze ans en prison, et y travailla à la traduction de Tacite qui parut sous le titre : *El Tacito español, illustrado con aforismos*, 1614, vol. in-4°. Après sa mise en liberté, il obtint, par l'influence du duc de Lerme et du comte d'Olivarez, plusieurs charges importantes à la cour, et il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Pellicer, *Ensayo de una bibliotheca de traductores espanoles*, p. 24. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Nova Hispana*, édit. 1783, p. 180.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, envahit la Palestine en 509, et fit mourir les solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit, dit-on, opérer par les chrétiens, le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparait à recevoir le baptême, les eutychéens voulurent l'attirer dans leur parti. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J.-C. : la nature divine avait, selon eux, souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le nouveau catéchumène méprisa leur prédications, et se servit d'un trait ingénieux pour railler leur opinion. Il feignit, dit-on, d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et demanda aux eutychéens ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut impossible et absurde, il leur dit : « Si un ange ne peut mourir, comment voulez-vous qu'un Dieu le puisse, vous qui confondez les deux natures du Christ? »

Anastase; Cédrène; Nicéphore; Baronius, A. D. 509 et 513.

***ALAN**, évêque de Caithness, élu chancelier d'Écosse en 1291. Il mourut quelques mois après. On lui attribue : *Super regalitatem Roberti Brusii*, lib. I; — *Epistolæ ad Robertum Brusium*, lib. I.

Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum.*

ALAN, ALLEN, ALLYN (*Guillaume*), théologien et prélat anglais, né en 1532 à Rossall dans le Lancashire, mort à Rome le 6 octobre 1594. A l'âge de quinze ans, il entra au collége Oriel d'Oxford et fut confié à un professeur, ardent catholique, nommé Morgan Philips. Le jeune Alan embrassa avec tant de vivacité les opinions de son maître qu'il eut beaucoup à souffrir, en 1551, des persécutions religieuses, sous le règne d'Édouard VI. Mais son zèle catholique fut récompensé, sous le règne de Marie, par diverses faveurs, entre autres par un canonicat de l'église d'York. L'avénement d'Élisabeth amena le rétablissement du protestantisme, et Alan, forcé de quitter d'abord Oxford et bientôt l'Angleterre, se retira à Louvain dans les Pays-Bas espagnols. L'état de sa santé le fit revenir dans son pays; mais, au bout de trois ans, de nouvelles persécutions le décidèrent à quitter l'Angleterre pour toujours. Il resta quelque temps dans un couvent de Malines pour s'y préparer à la prêtrise. En 1565, il publia, en réponse à un écrit de l'évêque Jewell, son premier livre, intitulé *A Defence of the doctrine of Catholicks, concerning purgatory and prayers for the Dead*; Anvers, in-8°. Vers la fin de l'année 1567, Alan se rendit à Rome en compagnie de son ancien maître, Morgan Philips, et du docteur Vendeville, professeur royal à l'université de Douay, et plus tard évêque de Tournay. Une conversation qui eut lieu entre les voyageurs fut l'origine d'un établissement important. Vendeville avait conçu des projets pour la délivrance des chrétiens esclaves dans les États barbaresques; Alan, à ce propos, déplora le sort de ses compatriotes catholiques si durement traités, et dit que « employer son argent et sa peine à les secourir, ce serait rendre un grand service à l'Église. » Vendeville ne releva pas d'abord ce propos; mais, à leur retour en Flandre, 1568, il offrit à Alan de venir se fixer à Douay, et d'y fonder un collége pour les Anglais catholiques. Les plus riches réfugiés Anglais et les monastères opulents de la Flandre contribuèrent à cette fondation, qui ne tarda pas à prospérer. Alan, qui était devenu professeur à l'université de Douay et chanoine de Cambrai, fit en 1575 un nouveau voyage à Rome pour solliciter le pape Grégoire XIII, en faveur de son collége; il obtint un subside considérable, mais cet établissement es-

suya un violent orage en 1578 : les magistrats de Douay ordonnèrent à tous les Anglais de quitter leur ville. On ne sait s'ils obéissaient aux soupçons populaires ou à la volonté de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, auquel Élisabeth avait fait des remontrances au sujet des réfugiés Anglais et de leur collége. Quoi qu'il en soit, cette reine, irritée de la persistance d'Alan, qui transporta son collége à Reims, plus irritée de la mission de Campian et Parsons, envoyés en Angleterre à la suite des conseils qu'il donna à Grégoire XIII dans son troisième voyage à Rome en 1579, défendit absolument à ses sujets d'envoyer leurs enfants au collége de Reims. Alan répondit à cette ordonnance par une *Apologie du collége anglais*, dans laquelle il repousse l'accusation de trahison, et montre pour Élisabeth un respect qu'il ne gardait plus dans ses autres livres. En 1583, il publia en réponse aux exécutions (*the executions of justice*) de Burleigh, *A true, sincere and modest defence of Christian, catholicks*, etc.; in-8°. Cet ouvrage produisit une grande sensation, et donna lieu à un redoublement de violence de la part du gouvernement anglais, qui fit exécuter un nommé Alfield, convaincu d'avoir introduit ce livre en Angleterre. En 1587, Philippe II, qui préparait sa grande expédition contre l'Angleterre, demanda à Sixte-Quint une nouvelle bulle d'excommunication contre Élisabeth, et un chapeau de cardinal pour Alan, qui devait suivre, en qualité de légat, cette fameuse *armada* si prématurément appelée *invincible*, et investir le conquérant de la couronne anglaise. Alan fut créé cardinal le 7 août 1587, et reçut du roi d'Espagne une riche abbaye. Il reconnut ces bienfaits, en publiant, son *Admonition to the nobility and people of England*; Anvers, 1588, in-8°; 1588; c'est un violent pamphlet contre Élisabeth, et un appel à la révolte. Ce livre fut embarqué à bord de la flotte espagnole, comme une arme de guerre, et lorsque l'*invincible armada* eut été détruite presque sans combat, les Espagnols firent disparaître les exemplaires d'un ouvrage devenu inutile, et qui leur rappelait un immense désastre. Philippe II n'en récompensa pas moins le zèle d'Alan en le nommant archevêque de Malines, en 1591. Celui-ci d'ailleurs n'avait pas assisté à la fatale expédition : le pape Sixte-Quint l'avait retenu à Rome; il l'y retint encore après son élévation à l'archevêché de Malines. Ce fut à Rome que le constant défenseur des intérêts catholiques passa le reste d'une vie si agitée. Il fut enseveli dans la chapelle du collége anglais que Grégoire XIII avait fondé à Rome à l'imitation de celui de Douay et de Reims. Aux ouvrages d'Alan que nous avons déjà mentionnés il faut ajouter : *Treatise made in defence of the lawful power and authority of priesthood to remit sins*, etc.; Louvain, 1567; — *Of the worship due to saints and their relicks*, 1583; — *De sacramentis in genere, de sacramento Eucharistiæ, et de Missæ sacrificio*, Anvers, 1576; — *Epistola de Daventriæ redditione*, Cracovie, 1588. LÉO JOUBERT.

Fitzerbert, *Epitome vitæ cardinalis Alani*; Rom., 1608. — Pitseus, *De illustratibus Angliæ scriptoribus*, p. 792. — Wood, *Athenæ Oxonienses* vol. I, col. 615. — *Biographia Britannica* — Lingard, *History of England*, vol VIII. — Camden, *Annales rerum Angl. et Hibern. regnante Elizabetha*, ed. Hearn. p. 684.

ALAN DE LYNN, philosophe et théologien anglais, mort en 1420. Il étudia à l'université de Cambridge, et devint prieur du couvent des Carmélites à Lynn-Regis dans le Norfolkshire. Les écrits (inédits) qu'il a laissés, sont de simples compilations dont Tanner a donné la liste.

Tanner, *Biblioth. Brit. Hebernica.*

ALAN DE TEWKESBURY, historien anglais, vivait vers la fin du douzième siècle. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins, et fut prieur du monastère de Tewkesbury. Il a écrit, *De vita et exilio Thomæ Cantuariensis*, dont il existe, selon Vossius, un manuscrit à la Bibliothèque du Vatican. On lui attribue *Acta Clarendonensia*, et plusieurs lettres. Alan de Tewkerbury est un des quatre écrivains contenus dans le *Quadrilogus de Vita et Processu S. Thomæ Cantuariensis*; Paris, 1495.

Vossius, *De Scriptor. latinis.*

ALAND (sir *John Fortescue*), jurisconsulte anglais, né le 7 mars 1670, mort le 19 décembre 1746. Issu de l'ancienne famille de Fortescue en Devonshire, il prit le nom d'Aland par égard pour sa femme, fille aînée de Henri Aland, de Waterford en Irlande. Il fut élevé à Oxford, d'où il vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. En 1714, il fut nommé solliciteur général du prince de Galles, et ensuite du roi; en 1717, il devint baron de l'échiquier, et, l'année suivante, l'un des juges de la cour du banc du roi. A l'avénement de George II, il perdit cette place; on ignore par quel motif. En 1718, il fut fait juge des plaids communs, place qu'il résigna en 1746. Dans la même année il fut créé pair d'Irlande. C'était un très-habile légiste, et un juge impartial. Il publia, en 1714, le traité de son aïeul sir John Fortescue, sur la *Différence entre une monarchie absolue et une monarchie constitutionnelle*; Lond., 1714, in-8°. Après sa mort on a imprimé ses *Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster-Hall*, in-fol.

Biographia Britannica.

***ALANDUS** (*Jean*), jésuite, biographe et écrivain ascétique polonais, né à Léopol en 1561, mort à Nieswicz en Lithuanie en 1641. Il fut directeur du collége de Nieswicz, ville du prince Nicolas Radziwill. On a de lui : *les Miracles des Anges*; Nieswicz, 1610; — *Soliloquia S. Augustini*, publié sous le nom de Tryzna; Nieswicz, 1612; — *Histoire de la vie du prince Nicolas Radziwill, fondateur du collége des Jésuites à Nieswicz*; Wilna, 1635. L. CH.

Fr. Siarczynski, *Tableau du siècle de Sigismond III*; Léopold, 1828, 2 vol.

***ALANSON** (*Édouard*), chirurgien anglais, né en 1747 à Newton, dans le Lancarshire, mort en 1823. Il étudia à Londres sous le célèbre John Hunter, et exerça sa profession jusqu'à sa mort à Wavertrée, près de Liverpool. Il perfectionna la méthode d'amputation des membres, et publia ses résultats sous le titre : *Practical observations upon amputation and the after-treatment;* London, 1779, in-8°, 2e édition augmentée, 1782.

Biographical Dictionary.

***ALANUS DE FIFEDALE**, Écossais, religieux de l'ordre des Augustins, mort à Rome en 1421. Il a écrit : *Logicalia axiomata; In parva naturalia; Epitaphium Ægidii Romani; Epitaphium archiepiscopi Biturigum.*

Tanner, *Bibliotheca Britannico-hibernica.* — Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum.*

***ALANUS** (*Jean*), écrivain danois, né le 18 août 1563 à Ala, mort le 12 février 1631. Il fut professeur de philosophie et de littérature grecque à l'université de Copenhague. Outre quelques mémoires philosophiques, on a de lui *De pronuntiatione græca;* Copenhague, 1622-23, in-4°; et *Disputatio de gentium quarundam ortu;* Copenhague, 1628, in-4°.

Witte, *Diarium biographicum*, anno 1631. — Worm, *Forsög til et Lexicon over danske, norske og islandske lærde Mænd*, I, 14.

***ALAPI** (*Constantin*), poëte autrichien, né le 5 août 1698, mort le 29 avril 1752. On a de lui : *Myrias versuum*, etc.; Tyrnau, 1750, in-8°; — *Odæ Sapphicæ;* ibid., 1754; — *Epigrammata moralia;* ibid., 1745.

Œsterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne, 1851.

***ALAR** (*F. Antoine*), dominicain, prédicateur général et prieur du couvent de Saint-Paul à Valenciennes vers le commencement du dix-neuvième siècle. On a de lui : *les Allumettes d'amour du jardin délicieux de la confrairie du saint Rosaire de la Vierge Marie;* Valenciennes, 1617, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALARCON** (*Alphonse* DE), chanoine de Ciudad-Rodrigo et secrétaire de don François d'Alarcon, évêque de Pampelune, a recueilli un grand nombre de poésies écrites à l'occasion de la mort de don Martin Suares de Alarcon, tué au siége de Barcelone. Ce recueil, qu'il a fait précéder d'un récit de la vie de don Martin, est intitulé *Corona sepulcral; Elogios en la muerte de D. Martin Suarez de Alarcon, hijo primogenito del marques de Trocifal, conde de Torres vedras, escritos por diferentes plumas, sacados a luz....;* Madrid, 1652, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALARCON Y BEAUMONT** (*don Luis Ruiz* DE), historiographe de Philippe IV, second fils du comte de Valverde, et membre de l'université d'Alcala (*Complutensis*). On a de lui *Escrituras de la Casa de Alarcon;* Madrid, 1651, in-fol.

ALARCON (*Hernando* DE), navigateur du seizième siècle, auquel on doit la première connaissance exacte que l'on ait eue de la configuration des côtes de la Californie. Le nom de Hernando de Alarcon est omis dans tous les recueils biographiques, et l'on ne sait rien de positif sur l'époque de sa naissance; mais il est certain qu'il naquit en Espagne. Lorsque, sur les rapports mensongers de Fray Marcos de Niza, le vice-roi Mendoça eut envoyé Francisco Vasquez de Coronado à la recherche de la région fantastique de Cibora, ou pour mieux dire des *sept villes*, l'habile administrateur eut soin de combiner une exploration maritime de la Californie avec l'expédition par terre que l'on venait de confier si imprudemment à un jeune Adelantade, que ses hautes relations à la cour avaient fait investir d'une trop grande autorité. Il chargea Hernando de Alarcon, qui avait fait ses preuves, d'aller attendre les hardis aventuriers que guidait Marcos de Niza, et d'opérer sa jonction avec eux sur les côtes de la *mer de Cortez*, appelée aussi dès lors *mer Vermeille*. L'intrépide marin devait faire en même temps le relevé hydrographique du littoral, et s'assurer si la Californie était réellement une île, comme on le supposait, ou bien si elle faisait partie du continent. Alarcon mit à la voile le 9 mai 1540, et s'acquitta admirablement de la mission qui lui avait été donnée; et lorsque le brave Melchior Diaz, lieutenant de Vasquez de Coronado, eut atteint, dans sa prodigieuse exploration, les bords de l'océan Pacifique, il eut la preuve que Hernando de Alarcon avait attendu, comme cela lui était recommandé du reste, l'expédition commandée par Coronado, et qui n'eut que de déplorables résultats. Parvenu, en effet, sur les bords du *rio del Tizon*, que l'on croit être aujourd'hui le *Colorado*, Melchior Diaz, délégué par l'Adelantade, aperçut, à quinze lieues de l'embouchure du fleuve, un arbre isolé, sur lesquels on avait gravé ces mots en castillan : « *Alarcon est venu jusqu'ici; il y a des lettres au pied de cet arbre.* » Les renseignements furent trouvés comme l'inscription l'indiquait. Ainsi que le rapporte la vieille relation de Nagera, les Espagnols « creusèrent la terre, et trouvèrent les lettres, qui leur apprirent que Alarcon, après avoir attendu dans cet endroit pendant un certain temps, était retourné à la Nouvelle-Espagne; qu'il n'avait pu aller plus avant, parce que cette mer était un golfe; qu'elle tournait autour de l'île du Marquis, qu'on avait appelée l'île de Californie; et que la Californie n'était pas une île, mais une pointe de terre qui formait un golfe. »

Un grand problème géographique venait d'être résolu par l'exploration scientifique du prudent et hardi navigateur. Grâce à la politique en vigueur alors, il devait être perdu néanmoins pour les siècles futurs. Ce que ne nous apprend point le récit de Nagera, la curieuse relation du marin espagnol nous le fait connaître. Il s'était avancé, di-

sait-il, dans la mer Vermeille, de quatre degrés environ au delà du point visité par les navigateurs qui l'avaient précédé, et il avait remonté jusques à quatre-vingt-cinq lieues le *rio del Tizon*, recueillant des traditions qui sont aujourd'hui du plus haut intérêt, et que l'on peut consulter dans la précieuse collection de M. Henri Ternaux-Compans. Hernando de Alarcon était de retour à la Nouvelle-Espagne dès l'année 1541; il y rédigea ses observations géographiques et hydrographiques, qui dénotent pour l'époque autant de science que l'on peut constater de prudence et même d'humanité dans sa relation historique. M. Duflot de Mofras a cependant prouvé qu'il ne fallait pas faire complétement honneur à Alarcon des découvertes géographiques accomplies à cette époque dans la mer du Sud. Fernando de Ulloa, rentré à Acapulco vers la fin de mai 1540, c'est-à-dire bien peu de jours après le départ du nouvel explorateur, avait pénétré au fond de la mer Vermeille, et s'était déjà assuré que les deux côtes se réunissaient, ce qui démontrait par conséquent l'existence de la presqu'île. Ce fut à ce concours si précieux de bonnes observations que l'on dut, dès l'origine, l'exactitude qui se fait remarquer dans les premières cartes de la Californie. Cette exactitude est telle, que M. Duflot de Mofras a pu dire : « La carte de la Californie, dressée en 1541, ne diffère presque pas de celle levée de nos jours. » Il n'en est pas moins vrai qu'en 1716 Wood Rogers doutait encore si cette vaste région était une île, ou si elle faisait partie du continent. La plupart des détails relatifs à la vie de Hernando de Alarcon sont restés dans une complète obscurité, et l'on ignore même l'époque précise de sa mort. — On voit, dans la curieuse relation donnée par Pedro de Castañeda de Nagera, qu'un autre Alarcon figurait parmi les hardis aventuriers qui accompagnèrent Francisco Vasquez de Coronado à la recherche des empires de Cibora et de Quivira. FERDINAND DENIS.

Ramusio, *Raccolte delle navigazioni*, etc.; édition de Venise, 1606. — Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*. — Duflot de Mofras, *Exploration des territoires de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°, atlas. — Ferdinand Denis, *les Californies*, dans la collection de l'*Univers pittoresque*.

ALARCON Y MENDOZA (*don Juan Ruiz* DE), célèbre poëte hispano-américain, né, vers la fin du seizième siècle, à Tasco ou Tachco, ancienne province du Mexique, d'une famille noble, originaire de la petite ville de Alarcon, province et diocèse de Cuença, quartier de Saint-Clément. Alarcon ne trouva pas de biographe à l'époque où son génie jeta un véritable éclat, en sorte qu'il a été complétement oublié dans les recueils destinés à faire connaître la littérature espagnole; il ne serait pas exact cependant de répéter, avec D. Eugenio de Ochoa, son éditeur, qu'à l'exception du lieu de sa naissance et du siècle où il naquit, on ne sait absolument rien sur sa vie. Selon toute probabilité, et à en juger par la rare perfection de son style, Alarcon vint étudier dans une des meilleures universités de l'Espagne, ou bien il dut quitter de bonne heure la bourgade inconnue où il était né, pour faire partie de cette espèce d'université de Mexico, fondée par le prince Esquilache dès le dix-septième siècle, et dans laquelle se rendaient les fils de caciques et les jeunes Espagnols de distinction. Là, sans doute, son amour-propre eut plus d'une fois à souffrir d'une imperfection physique qui dut lui valoir bien des railleries de quelques écoliers, et que les esprits les plus éminents de son époque furent assez peu généreux pour lui reprocher; il était bossu, et à la gibbosité la plus prononcée il joignait la taille la plus exiguë.

Comment Alarcon entra-t-il dans la vie pratique? sous quels auspices développa-t-il les rares qualités, si opposées aux facultés poétiques, qui lui firent conquérir une position éminente dans l'administration? C'est ce qu'il nous est impossible de savoir. On le voit par certains renseignements puisés dans ses propres ouvrages. Alarcon dut appartenir à la noblesse; et, dans tous les cas, il ne cessa pas d'avoir le ton d'un vrai gentilhomme espagnol. Tirait-il son origine de l'illustre famille dont le fils du marquis de Trocifal nous a donné l'histoire? ses ancêtres faisaient-ils partie de ces bandes aventureuses que dirigeaient les premiers *conquistadores*? C'est maintenant un fait qu'il est impossible de constater. Dès le temps de la conquête, on voit les Alarcon se distinguer en Amérique. Il y en a un qui, en qualité de navigateur, reconnait, l'un des premiers, la configuration réelle de la Californie; Ovalle fait mention d'un capitaine célèbre de ce nom qui fit la guerre aux Puelches et aux Araucans. Léon Pinello parle, dans sa précieuse *Bibliotheca oriental y occidental*, d'un Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donne le titre de colonel, et qui aurait laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Notre poëte était-il son fils, ou simplement son allié? Le champ ouvert aux conjectures est vaste, et il faut craindre de s'égarer. Soit qu'il fût servi puissamment par ses relations de parenté, soit que son propre mérite eût suffi pour le faire connaître, nous voyons Alarcon fixé en Europe dès 1622; c'est du moins ce qu'indique le contrôle du saint office. Quelques années plus tard, il est licencié; et, en 1628, il occupe un emploi qui, s'il n'est pas des plus lucratifs, doit au moins le mettre dans une sorte d'aisance; il est *relator del real consejo de Indias*. Or, des documents manuscrits contemporains, conservés à la bibliothèque de l'Institut national, nous apprennent que, s'il y avait au conseil des Indes deux rapporteurs seulement, chacun d'eux percevait un traitement de 100,000 maravédis : cela équivalait à environ deux mille quatre cents francs; et en admettant que Alarcon eût encore quelque patrimoine dans

le nouveau monde, on peut supposer qu'il ne fut pas trop maltraité de la fortune, et qu'il vécut dans une sorte d'aisance, à l'abri de cette pauvreté poignante qui tua Cervantes et Camoëns.

Dès l'année 1628, que nous avons déjà précisée, Alarcon dédie la première partie de son théâtre à D. Ramiro Felipe de Guzman, duc de Medina de las Torres, et grand chancelier du conseil des Indes. Le poëte reste, avec ce grand seigneur de la cour de Philippe IV, dans les termes d'une amitié familière qui suffit pour mettre dans tout son jour l'indépendance de son caractère, surtout si l'on veut bien faire abstraction des formes louangeuses usitées alors à Madrid aussi bien qu'à Paris. Felipe de Guzman fut donc le Mécène du poëte : c'est le titre qu'il veut lui donner, et il a besoin, dit-il, de son recours contre l'envie. Il ne paraît pas toutefois que ses ennemis lui causassent des craintes bien vives ni de bien grands ennuis, tant il les traite cavalièrement. Autant il est courtois et affectueux avec le jeune seigneur, qu'il regarde plutôt comme un ami éclairé que comme un protecteur, autant il met de joviale arrogance dans ses paroles au public vulgaire, aux gens de la foule, comme il dit : « C'est à toi que je m'adresse, bête féroce! à la noblesse, ce n'est déjà plus nécessaire : elle parle de moi mieux que je ne le saurais faire. Voilà mes comédies, traite-les selon ta manière habituelle d'agir, et non selon la justice. Elles te regardent avec mépris, sans terreur aucune; elles ont passé par les périls de tes forêts; et maintenant elles peuvent bien traverser les recoins secrets que tu habites : si elles te déplaisent, je me réjouirai, ce sera une preuve qu'elles sont bonnes. S'il t'arrive d'en faire cas, cela viendra de ce qu'elles sont mauvaises, et l'argent qu'elles doivent te coûter me consolera. » Est-ce orgueil de Castillan? est-ce boutade plaisante d'homme qui tient peu à la célébrité? Certes nul poëte dramatique, en France ou en Angleterre, ne s'est adressé à la foule dans un langage si dédaigneux ; nul n'a employé avec elle ce ton hautain, si dégagé de toute crainte; et, il faut bien l'avouer, ce style de gentilhomme ne semble guère avoir réussi à D. Juan Ruiz de Alarcon; il fut apprécié de quelques esprits d'élite, mais ce fut un poëte sans popularité. Au début de sa carrière cependant, et dans un livre qui parut pour la première fois en 1532, un des hommes les plus goûtés de l'époque, Perez de Montalvan, lui donnait un brevet d'immortalité, et ne craignait point de dire que si ses comédies, vraiment originales, renfermaient nombre de choses que l'on devait admirer, il n'y avait rien à y reprendre (*mucho que admirar y nada que reprehender*).

Un incident advenu vers cette époque, et qui a été apprécié avec une singulière justesse par M. de Puibusque, l'un des écrivains qui ont le mieux senti le génie d'Alarcon, une circonstance futile, qui semblait d'une faible importance au premier abord, vint troubler la vie littéraire du poëte qui s'armait de tant de philosophie contre l'indifférence de ses contemporains. Vers l'année 1634, la cour de Madrid était en émoi pour célébrer dignement les fêtes splendides que l'on allait donner à Philippe IV. Le comte-duc eut l'idée de mettre au concours le libretto du divertissement dramatique qui devait avoir lieu. Juan Ruiz de Alarcon l'emporta sur ses rivaux, et lorsqu'à la même époque il publia la seconde partie de ses œuvres, où il accusait formellement plusieurs poëtes contemporains d'avoir laissé imprimer diverses pièces de son répertoire sous leur nom, il fut accablé d'épigrammes sanglantes, qui prouvent à quel degré l'opinion générale s'était aigrie. On ne débita pas seulement ces vers railleurs dans les sociétés de Madrid, on les fit imprimer, et le titre seul qu'on leur donna prouve tout au moins l'injustice aveugle du sentiment qui les dictait. *Les dizains satyriques adressés à un poëte contrefait, qui se pare des œuvres d'autrui*, sont devenus un monument littéraire éminemment curieux pour la biographie. En effet, ils attestent un sentiment de haine si vivace, ils dénotent une envie d'un caractère si aveugle, que l'on comprend, en les lisant, comment le poëte voué au ridicule ne se releva pas du coup qui lui était porté. Le critique distingué qui le premier les a signalés en France, M. de Puibusque, ne voit, dans *ces plaisanteries cruelles et d'assez mauvais goût*, que le résultat, pour ainsi dire spontané, d'une de ces coalitions qui se forment à l'improviste dans un moment de gaieté, et à la suite d'un souper où les convives ont fait peut-être de trop fréquentes libations. Nous l'avouerons, nous sommes plus sévère, et sous ces traits d'une raillerie bouffonne nous sommes tenté de reconnaître un sentiment plus amer. En effet, nul parmi ces poëtes n'a prononcé depuis le nom d'Alarcon. Au milieu de ces hommes passionnés qui composent l'élite de la littérature castillane, et où figurent Gongora, Lope de Vega, Quevedo, et Gabriel Tellez, on est heureux de ne pas rencontrer le grand nom de Calderon de la Barca. Calderon était peut-être le seul génie de ce temps capable de respecter Alarcon. L'histoire littéraire contemporaine nous a conservé, du reste, les noms des écrivains qui firent un si déplorable emploi de leur talent; et c'est avec peine que l'on voit figurer aussi parmi eux Perez de Montalvan, qui s'était montré si favorable au poëte. Quant à Antonio de Mendoza, à Velez de Guevara, Mira de Mescua et Salas Barbadillo, la chose, à coup sûr, est beaucoup moins étrange. Un fait assez remarquable, et qui n'a pu encore être signalé, bien qu'il soit tout à l'avantage d'Alarcon, c'est que notre poëte ayant travaillé douze ans auparavant, en collaboration avec neuf autres écrivains, à *l'Arauco domado,* drame qui fut représenté vers 1622, et auquel travailla Guillen de Castro, pas un de ses premiers collaborateurs

ne trempa dans le misérable complot signalé pour la première fois par l'habile auteur des *Littératures espagnole et française comparées*. Comme le dit si bien, du reste, M. de Puibusque en parlant des torts reprochés au poëte : « Au milieu de ce chorus, qui ne varie pas d'une note, le seul grief qui paraisse sérieux, c'est que Alarcon avait été appelé à composer le spectacle de la cour; qu'on avait joué une ou deux pièces de lui; qu'il avait été bien payé, et qu'il avait publié une relation peu modeste. De ces divers faits assez vaguement indiqués, on ne peut tirer qu'une induction positive : c'est que la bonne opinion qu'il avait de son talent était partagée par le premier ministre, et que, dans la pensée de ses rivaux ou de ses envieux, il ne fallait rien moins qu'une révolte de tous les poëtes pour le déposséder de la faveur d'Olivarès. »

Après l'année 1634, nous perdons toute trace du grand poëte, qui eut si peu à se louer de ses contemporains. Il dut pousser sa carrière bien par delà cette époque; mais on ne saurait affirmer qu'il ait obtenu de grands succes, car les deux parties qui constituent son œuvre ne furent point réimprimées complétement. Où mourut-il? C'est ce que l'on ignore aujourd'hui d'une manière absolue. Le fils du marquis de Trocifal parle bien, dans les documents généalogiques par lesquels il termine son ouvrage, d'un Juan Ruiz de Alarcon, qui se serait marié à Cordoue avec dona Luisa de Paniagua y Mesa, et qui vivait encore dans cette ville en 1662; mais j'avouerai qu'il est assez difficile de reconnaître, dans ce membre de l'illustre famille, le poëte dont nous tentons de rétablir la biographie. Une main espagnole contemporaine a tracé d'ailleurs, sur l'exemplaire que nous avons consulté, quelques lignes qui semblent s'accorder fort peu avec ce que nous savons sur l'auteur du *Tisserand de Ségovie*. Elle désigne D. Juan Ruiz comme étant chevalier de Calatrava *et vingt-quatre* de la cité de Cordoue. Bien que ces titres ne soient pas absolument incompatibles avec les fonctions remplies d'abord par le poëte, on ne saurait guère les lui attribuer. Ce serait peut-être d'ailleurs le faire vivre au delà du terme que raisonnablement on doit assigner à sa mort. Disons-le toutefois en passant : si le jeune écrivain que nous avons cité plus haut n'a pas mentionné Alarcon comme faisant partie de la famille nombreuse et illustre dont il a tracé l'histoire, nous n'en sommes pas moins convaincu qu'il avait le droit de porter les armes des descendants de Martinez Çevallos. L'appellation de *Ruiz*, commune à tant de membres de cette famille, n'est pas une des indications les moins concluantes pour adopter cette opinion.

Les œuvres de l'homme éminent sur lequel on a des renseignements biographiques si incomplets ont été publiées sous le titre suivant : *Comedias de D. Juan Ruiz de Alarcon*; Madrid, 1628, in-4°; — *Parte segonda de las comedias de Juan Ruyz de Alarcon y Mendoça*; Barcelona, Sebastien de Cormellas, 1634, in-4°. Si ce théâtre, devenu d'une excessive rareté, n'a jamais été publié de nouveau complétement, diverses pièces qui en font partie ont été fréquemment réimprimées. On en a publié en 1826; M. de Ochoa en a donné plusieurs dans la collection imprimée chez Baudry; et la vaste entreprise de Rivadeneyra, qui va doter l'Espagne de tant d'éditions correctes, d'ouvrages oubliés ou introuvables, en doit publier plusieurs; elles paraîtront dans la *Biblioteca de Autores españoles, desde la formacion del lenguaje hasta nuestro dias ordinada, é illustrada por Aribau, Hartzenbuch Duran, Ochoa, Mora, Monlau, Fernandez Guerra*, etc., etc. — C'est dans la préface placée en tête de la deuxième partie de son théâtre, que Alarcon réclame avec tant de véhémence contre les éditeurs, et même contre les poëtes dramatiques qui ont introduit dans plusieurs recueils des pièces dont il est l'auteur, et qui ont paru ainsi, sous des noms supposés, ou sous d'autres noms connus et en général aimés du public. Cette diatribe, bien naturelle sans doute, lui a mal réussi, ainsi qu'on l'a pu voir; mais elle est restée comme un monument biographique qui fait voir trop clairement quelle fut la véritable position de Alarcon parmi ses contemporains; elle contient en même temps un mot trop original pour que nous ne le reproduisions pas ici intégralement : « Qui que tu sois, dit-il, ou mécontent ou bien intentionné, sache que les comédies de ma première partie et les douze qui composent la seconde sont toutes de moi, quoique les autres soient devenues la parure d'autres corneilles : *Aunque algunas han sido plumas de otros cornejas.* » Ici le rapprochement est bizarre sans doute, et toutefois nous n'avons rien ajouté. Cette gaieté toute proverbiale, si familière à la langue espagnole, contient, comme on le voit, une sorte de prophétie; mais le poëte n'a pas su deviner que la meilleure partie de sa gloire lui reviendrait un jour de celui qui lui emprunta. *Le Menteur*, imité de *la Verdad Sospechosa*, ne devait être joué qu'en 1642; et Corneille crut alors avoir emprunté la trame de cette pièce à Lope de Vega : ce ne fut que plusieurs années plus tard qu'il fut désabusé, et qu'il en restitua l'honneur à Alarcon. Notre grand tragique était bien excusable, du reste, de cette méprise involontaire. Les éditeurs du dix-septième siècle mêlaient audacieusement les meilleures pièces du poëte mexicain principalement à celles de Rojas et de Lope de Vega : ce fut ce qui trompa Corneille, et il se rétracta lorsque la réclamation eut paru. « *Le Tisserand de Ségovie, la Vérité suspecte, l'Examen des maris*, et d'autres pièces, continue Alarcon, sont imprimées sous les noms de patrons divers : c'est la faute sans doute des imprimeurs, qui font à cet égard ce que bon leur semble, et non celle des auteurs auxquels ils les ont attribuées; mais j'ai

voulu déclarer tout ceci bien plus pour leur honneur que pour le mien ; il n'est pas juste que leur renommée pâtisse de mon ignorance. »

La chose a été discutée depuis, les faits ont été éclaircis ; il ne saurait rester de doute sur le véritable auteur de la *Verdad sospechosa* et du *Tejedor de Segovia*. Et, hâtons-nous de le dire, les preuves les plus irréfragables, celles qui ne sauraient guère admettre de discussion, sont offertes par le style du poëte, et surtout par cette nerveuse expression des sentiments les plus énergiques et les plus nobles, qui forme un de ses traits principaux. — Les critiques nationaux l'avouent eux-mêmes : indépendamment de son originalité, ce qui distingue Alarcon, c'est la forme du langage, c'est l'habileté dans l'emploi du rhythme ; et, sous ce rapport, plusieurs d'entre eux n'hésitent pas à lui assigner le premier rang. L'un des plus habiles, celui qui a publié, en 1826, une collection des meilleures pièces du théâtre espagnol, a dit à propos d'Alarcon : « Aucun auteur castillan n'a possédé sa langue avec plus de correction, plus de propriété d'expression, plus de pureté... C'est un modèle qu'il faut perpétuellement étudier. Sa versification harmonieuse, facile et sonore, n'est pas si pittoresque que celle de Tirso ni si poétique que celle de Lope et de Calderon, mais on n'y rencontre jamais le mauvais goût introduit par Gongora. (*Voy.* le *Repertorio Americano* de 1827).

Nous avons voulu laisser l'appréciation du style de Alarcon à un Espagnol : nous aimons à répéter, avec M. Philarète Chasles, que le trait saillant de son talent, c'est l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception ; et que si ces pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même, la force d'âme. Pour notre part, nous n'hésitons pas à le dire : Alarcon est encore le plus grand poëte que l'Amérique ait produit. — Le théâtre de cet homme éminent, si longtemps oublié en Espagne, est pour ainsi dire inconnu en France. Nous citerons surtout parmi les pièces qui le composent : *D. Domingo, de D. Blas ; Ganar amigos ; No hay mal que por bien no venga ; la Verdad sospechosa ; las paredes oyen El Tejedor de Segovia*. Tout le monde sait aujourd'hui comment la *Verdad sospechosa*, consacrée par le génie de Corneille, a été pendant bien longtemps la seule pièce qui ait fait répéter à de rares intervalles le nom d'Alarcon ; on a voulu faire encore au poëte l'honneur d'avoir inspiré à l'un des plus grands génies de l'Allemagne l'un de ses drames les plus populaires. Il n'existe, selon nous, qu'une ressemblance bien éloignée et bien vague entre les *Brigands* de Schiller et le *Tisserand de Ségovie*. Cette pièce, imitée en vers et fort abrégée par M. Hip. Lucas, a été représentée au Théâtre-Français, et tient encore sa place dans le répertoire. L'auteur de cette notice avait donné une traduction complète des deux parties en 1839. FERD. DENIS.

Baltazar de Medina, *Chronique religieuse*, citée d'après M. Ternaux-Compans, par D. Eugenio de Ochoa, dans la collection Baudry. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova*. — Léon Pinello, *Bib. oriental y occidental.*, 3 vol. in-fol. — *Poesias varias de varios grandes españoles ingenios, recogidas por Jose Alfay y dedicadas a D. Francisco de la Torre, cavallero del abito de Calatrava* ; en Zaragoça, 1654. — *Para todos exemplos morales humanos y divinos, por el doctor Juan Perez de Montalvan ;* Sevilla, 1633, in-4°. Il y a une neuvième édit. de 1661. — Adolphe de Puibusque, *Histoire comparée des littératures espagnole et française ;* Paris, 1844, 2 vol. in-8°. — Ferdinand Denis, *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, suivies du Tisserand de Ségovie, drame du dix-septième siècle ;* Paris, 1839, 2 vol. in-8.

ALARCON (*don Antonio Suarez*), historien espagnol, né vers 1636, mort vers 1663, fils de don Juan Suarez de Alarcon, marquis de Trocifal, comte de Torres Vedras. Ce gentilhomme espagnol, descendant d'une des plus illustres familles du royaume, fut d'abord élevé chez un évêque, son parent ; puis il étudia à Salamanque, où il obtint des succès réels. Il voulut d'abord prendre le parti des armes, et vers 1649 il servit même en Afrique en qualité de capitaine ; mais sa mauvaise santé le contraignit à quitter cette carrière, et, ainsi qu'il le dit, il prit la résolution, pour ne pas tomber dans une oisiveté absolue, d'écrire l'histoire d'un de ses ancêtres les plus célèbres. — Afin d'arriver à une plus grande exactitude, non-seulement il puisa dans les archives de l'Italie, mais, grâce au crédit de l'évêque de Cordoue, don Francisco de Alarcon, son parent, il parvint à se faire ouvrir celles de Barcelone, où il obtint de nombreux matériaux. Il se mit courageusement à l'œuvre ; mais au moment où il allait livrer son livre au public, si ce n'est même au début de l'impression, il succomba à l'âge de vingt-sept ans. L'histoire qu'il avait préparée avec tant de soin fut publiée par don Alonso de Alarcon, chapelain du marquis de Trocifal et cousin éloigné de l'autre. Ce livre, peu consulté en France, est intitulé *Comentarios de los hechos del señor Alarcon, marques de la Valle Siciliana y de Renda, y de las guerras en que se hallo por espaçio de cinquenta y ocho años : escriviolos, don Antonio Suares de Alarcon, hijo del marques de Trocifal*, etc., *dedicados al rey nuestro señor*, etc. ; Madrid, 1665, in-fol. L'ouvrage embrasse la période comprise entre l'année 1177 et la seconde moitié du dix-septième siècle : l'auteur commence avec le fondateur de la maison illustre dont il va tracer l'histoire, cet intrépide Fernan Martinez de Cevallos, qui sut conquérir la ville de Alarcon sur les Maures, en se servant de ses deux poignards pour escalader la muraille ; et il finit, pour ainsi dire, à ce Martin Suarez de Alarcon, son propre frère, qui, voulant sans doute imiter son aïeul, monta le premier à l'assaut du fortin de San-Juan de los Reyes à Barcelone, et, ayant rencontré face à face le gouverneur français de la forteresse, le tua d'un

coup de poignard, mais en reçut une blessure dont il mourut, à vingt-trois ans, le 17 juillet 1652. Toutefois le véritable héros de cette précieuse chronique est don Fernando de Alarcon, marquis de la Valle Siciliana y de Renda, chevalier de l'ordre de Santiago, auquel sa valeur faisait donner par ses contemporains le nom *del señor Alarcon*, et qui passait, au seizième siècle, pour un des plus habiles capitaines de son temps. Ce brave chevalier, le plus célèbre de sa race, était né vers 1466, sous le règne de Henri l'Impuissant, et avait assisté à toutes les guerres qui devaient finir par l'expulsion des Maures, sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand. Aussi le livre que nous mentionnons ici est-il infiniment précieux pour l'étude de cette grande périole historique. Les guerres de Naples occupent aussi une notable partie du volume, à partir de l'année 1495. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne, puis mis en liberté, le héros du jeune historien prend part à toutes les guerres de Charles-Quint, se voit mêlé à la conquête de la Goulette, et meurt au mois de janvier 1540.

FERDINAND DENIS.

Chronique d'Antonio Suarez de Alarcon. — *Corona sepulcral, elogios en la muerte de don Martin Suarez de Alarcon*; Madrid, 1652, in-4°. — Gerhard Ernesti de Franckenau, *Bibliotheca Hispanica*; Lipsiæ, 1724, in-4°. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hisp. Nova*, in-fol.

***ALARD** ou **ADALARD**, vicomte de Flandre, fondateur de la domerie d'Aubrac au commencement du onzième siècle. Voici comment on raconte la fondation de ce célèbre hospice, monastère semi-séculier et régulier. Alard, accompagné de quelques chevaliers, revenant d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle vers l'an 1028, passait sur les montagnes qui marquaient jadis les limites du Rouergue, de l'Auvergne et du Gévaudan. Tout en cheminant au milieu de ces montagnes couvertes de neige pendant plus de six mois de l'année, et n'ayant aucune route tracée à cette époque, le pieux chevalier songeait aux crimes qui se commettaient dans ce lieu; il plaignait aussi les pauvres voyageurs qui s'y égaraient et tombaient presque toujours entre les mains des malfaiteurs, quand Jésus-Christ parut tout à coup à ses yeux, et lui ordonna de construire un hospice dans l'endroit où il se trouvait. Frappé de cet avertissement céleste, Alard résolut aussitôt d'exécuter la volonté divine, et il fit élever, au lieu où Jésus s'était montré à ses yeux, un édifice qui plus tard fut appelé *la domerie d'Aubrac*. Cet hospice, qui servit de modèle à l'hospice du mont Saint-Bernard, n'était pas seulement un lieu de refuge pour le voyageur attaqué ou un abri donné au malheureux égaré, c'était aussi une maison où chacun était reçu avec bonté et soigné avec affection. Enfin Alard éleva aussi à Aubrac une église qui fut, dit-on, miraculeusement consacrée par le ministère des anges; puis il rédigea des statuts pour ceux qui voulaient se consacrer dans la domerie au service des malheureux. Non content de l'œuvre de bienfaisance qu'il venait d'accomplir, Alard renonça aux grandeurs, et se décida à résider à Aubrac auprès des douze chevaliers qu'il y avait établis. Ce fut là qu'il termina ses jours entièrement consacrés à la charité, et son corps, qui y fut enseveli, a longtemps marqué, dit-on, la place où il repose par un grand nombre de miracles.

EUGÈNE DAURIAC.

Deux bulles de papes, l'une d'Innocent III (avril 1216), l'autre d'Honorius III, première année de son pontificat (1216-1217), et la *Relation de la fondation miraculeuse de l'hospital d'Aubrac, faite par Alard, vicomte de Flandres, avec les anciens priviléges dudit hospital*, dans un ms. de la Biblioth. nationale, fonds Doat. — *Archives de la Domerie ou hospital de Sainte-Marie d'Aubrac*.

ALARD ou **ADELARD**, prêtre hollandais, né à Amsterdam en 1490, mort à Louvain en 1544. Il était versé dans les langues grecque et latine, ainsi que dans l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain. Il légua sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse, parmi lesquels on distingue : 1° *Hippocratis Coi epistola*; Salingiaci, 1539; — 2° les éditions des *Lucubrationes* du Frison R. Agricola et de Marbod *de Gemmis*; — 3° *Selectæ similitudines, sive collationes ex Biblis*, 3 vol. in-8°; Paris, 1543.

Lemire, *in elog. Belg.* — Melchior Adam, *in Vit. phil. Germ.* — Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — *Decas Alardorum scriptis clarorum*.

ALARD (*François*), théologien du seizième siècle, mort en 1578, originaire d'une famille de Bruxelles qui a produit plusieurs théologiens estimés. En butte aux persécutions de ses parents qui l'avaient livré à l'inquisition comme hérétique, et après s'être échappé miraculeusement de sa prison, il se réfugia en Danemark, et obtint de Christian IV la cure de Wilster, dans le Holstein. Alard composa plusieurs écrits qui n'ont eu qu'un intérêt de circonstance. La vie aventureuse d'Alard a été décrite par son arrière-petit-neveu, dans *Decas Alardorum scrip. clarorum*; Hambourg, 8 vol.

Vie d'Alard, dans *Dänische Bibliothec.*, VI, 310-326. — Moller, *Cimbria literata*, II, 22.

ALARD. Voyez ALLARD.

***ALARD** (*Guillaume*), pasteur de l'église de Krempe dans le duché de Holstein, né le 22 novembre 1572, mort le 8 mai 1645. On a de lui : 1° *Excubiarum piarum centuria*; Lipsiæ, 1623, 2 vol. in-12; — 2° *Christianus, hoc est, de nomine, ortu, augmento, fide, vita, moribus... et gloria Christianorum*; Lipsiæ, 1637, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALARD** (*Lambert*), historien et littérateur allemand, né le 27 janvier 1602 à Krempe, dans le Holstein, mort le 29 mai 1672. Il étudia à Leipzig, et, après avoir échoué dans son projet de se faire nommer professeur à cette université, il se fit pasteur protestant, et remplit son ministère à Brünsbüttel (Danemark) pendant

quarante-deux ans. Entre autres écrits, on a de lui : 1° *De veterum musica liber singularis*; Schlesingen, br. in-12; — 2° *Commentarius perpetuus in C. Valerii Flacci Setini Balbi Argonauticon*; Leipzig, 1630, in-8°; — 3° *Laurifolia, sive poematum juvenilium apparatus*; Leipzig, 1627, in-12; — 4° *Nordalbingia*, histoire du Holstein depuis les temps de Charlemagne jusqu'à l'an 1637, imprimée dans Westphalen, *Monumenta inedita rerum germanicarum*; Leipzig, 1739, in-4°; — 5° *Græcia in nuce, seu lexicon novum omnium græcæ linguæ vocum primogeniarum*; Lips., 1628, in-12; — 6° *Deliciæ Atticæ*; Lipsiæ, 1624, in-12.

Moller, *Cimbria litterata*, I, 7. — N. Alard, *Decas Alardorum*, p. 21. — Westphalen, *Monumenta*, t. I, 1749.

* **ALARD** (*Nicolas*), biographe allemand, né à Toenningen le 6 septembre 1683, mort à Hambourg le 13 février 1756. Il étudia à Kiel, et devint pasteur d'une des principales églises de Hambourg. Son principal ouvrage a pour titre : *Decas Alardorum scriptis clarorum*, Hambourg, 1721, in-12; c'est la biographie de ses ancêtres, et particulièrement de François Alard. Il a laissé une histoire manuscrite du monastère de Reinbeck.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, t. I, p. 186, et *supplément* d'Adelung.

* **ALARD** (*Marie-Joseph-Louis*), médecin français, né à Toulouse le 1er avril 1779, mort à Paris en 1850. En 1794 il prit du service dans l'armée du Rhin, comme chirurgien sous-aide. Quelques années après il rentra dans la vie civile, et se fit recevoir docteur en 1803. Lié avec Dupuytren et Lacépède, il fut nommé, dès 1811, médecin en chef de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis et de ses succursales. Il était depuis longtemps un des plus anciens membres de l'Académie de médecine. Il a publié, entre autres : *Essai sur le catarrhe de l'oreille*; Paris, 1807, in-8°; — *Histoire de l'éléphantiasis des Arabes*, 1809, in-8°; — *Du siége et de la nature des maladies*, etc., 2 vol. in-8°, 1821; — *De l'inflammation des vaisseaux absorbants*, etc., in-8°, 2e édit., 1824.

Sachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris*. — Quérard, *France littéraire*. — M. J. Bourdon, dans le *Dict. de la Conversation*, 2e édit.

ALARIC, nom de deux rois des Visigoths de la famille des Baltes, race célèbre dans les fastes de ce peuple.

ALARIC Ier, est mentionné pour la première fois dans l'histoire en 395 de J.-C. C'était l'époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose le Grand pour combattre les Huns, qui menaçaient alors l'empire d'Occident. Ce fut grâce à cette alliance même qu'Alaric parvint à connaître la faiblesse de l'empire romain, connaissance qui lui fit prendre la résolution de l'attaquer. La discorde qui régnait entre les successeurs de Théodose, Honorius et Arcadius, et entre leurs ministres Rufin et Stilicon (*voy.* ces noms), facilita l'exécution de son plan. Excité, soldé même par Rufin, il dévasta vers l'an 400 de J.-C. les provinces romaines situées au sud du Danube, menaça Constantinople, et parcourut la plus grande partie de la Grèce en la pillant. Cependant Stilicon parvint à l'arrêter, et, après d'horribles ravages, Alaric fut obligé de battre en retraite. Mais, peu satisfait des vains honneurs qu'on lui avait décernés, et du titre de général romain dont l'avait investi Honorius pour se servir de lui contre Arcadius, son frère, il n'hésita pas, après avoir été proclamé par son armée roi des Visigoths, à envahir l'Italie, malgré tous les efforts de Stilicon, qui réussit pendant quelques années à repousser l'agresseur, par les batailles qu'il gagna sur lui aux rives de l'Adda et dans les champs de Vérone.

Plein d'estime pour son adversaire, Alaric accorda la paix qu'on lui demandait, mais il exigea un dédommagement pour ses frais de campagne. D'après le conseil de Stilicon, Honorius lui promit 4,000 livres pesant d'or. Stilicon perdit la vie avant que cette somme fût payée. Alaric conduisit, en 409, son armée en Italie, pour rappeler à Honorius ses promesses : l'empereur se réfugia à Ravenne, et Alaric bloqua Rome, qui fut obligée de se racheter par une énorme rançon. Puis recommencèrent les négociations : l'empereur rejeta les conditions du vainqueur, et ce dernier vint assiéger Rome une seconde fois. Les habitans, réduits par la famine, souscrivirent à un nouvel accommodement : le sénat proclama empereur à la place d'Honorius le commandant de la ville, Attale; mais celui-ci montra si peu d'habileté, qu'Alaric lui fit abdiquer publiquement, en 410, une dignité pour laquelle Attale n'était pas fait. Après une dernière tentative auprès d'Honorius, Alaric assiégea Rome pour la troisième fois. Les Goths pénétrèrent dans la ville, la pillèrent, en incendièrent une partie, et dispersèrent quelques-uns des plus précieux trésors des lettres et des arts. On vante cependant la modération qu'Alaric montra en cette occasion : il avait recommandé d'épargner les églises, ainsi que ceux qui s'y étaient réfugiés. La capitale du monde alors subit le sort qu'elle avait fait éprouver longtemps aux cités prises par ses armes : les richesses, que pendant tant de siècles l'avidité des Romains avait amassées dans toutes les parties du monde, devinrent en un jour la proie des barbares. Alaric abandonna Rome, après y être resté six jours; son dessein était de conquérir la Sicile et même l'Afrique. Il ravagea la Campanie, la Pouille et la Calabre, et allait s'embarquer pour l'Afrique, lorsque la mort le surprit à Cosenza, en 410. On l'enterra dans le lit du Busento : afin que les Romains ne pussent découvrir ses cendres, on avait détourné les eaux de cette rivière, auxquelles ensuite on fit reprendre leur cours. Le même conte a été fait pour les cendres d'Attila. Pendant que les Goths se livraient au désespoir, Rome et l'Italie

célébraient des fêtes publiques; le monde jouit d'un instant de repos, mais Alaric avait montré aux barbares le chemin de Rome, et ceux qui vinrent après n'eurent pas tous la même modération que lui. [*Conv.-Lex.* et *Enc. des g. du m.*]

Claudien, *De Bello Getico.* — Jornandès, *De rebus Geticis.* — Zosime, *Hist.* — Sozomène, Socrate, *Hist. Eccles.*

ALARIC II, huitième roi des Goths en Espagne, mort l'an 507, succéda à son père Évaric ou Euric l'an 484. Le traité de paix que son père avait conclu avec les Francs fut continué, et Alaric ne chercha que les moyens de l'entretenir. Outre l'Espagne, il possédait de grandes et riches provinces dans la Gaule, le Languedoc, la Provence, et beaucoup d'autres pays entre l'Océan et la Méditerranée. Il était, en outre, allié aux rois Gondebaud et Théodoric. Clovis, qui n'aspirait qu'à s'emparer des provinces qu'Alaric occupait dans la Gaule, loin de s'arrêter aux protestations de ses alliés, fit des préparatifs pour faire avancer ses troupes. Celles d'Alaric s'avancèrent aussi, avec la résolution de tenir ferme; le roi des Goths soutint le combat avec une grande bravoure; mais ses troupes faiblirent, et Clovis le tua de sa propre main à Vouillé, près Poitiers. Après cette victoire, Clovis occupa facilement toutes les provinces de la Gaule, et établit dès ce moment la dynastie des Mérovingiens en France. C'est chez Alaric que s'était retiré Syagrius, général romain que Clovis avait vaincu; Alaric eut la lâche cruauté de le livrer au vainqueur, qui le fit mourir. Quoique arien zélé, Alaric ne persécuta point les catholiques, et permit même aux prélats de célébrer le concile d'Agde en 506. Il fit quelques règlements utiles, et veilla sur toutes les parties de ses États. Avec son fils Amalaric, mort en 531, s'éteignit la dynastie des Visigoths en France.

C'est du règne d'Alaric II que l'on fait dater le code Alaric, ou *Breviarium Alaricianum*, en se fondant sur la seule autorité du *commonitorium* placé en tête de ce code, et dont Savigny a donné le texte correct. Dans la vingt-deuxième année de son règne, Alaric désigna une commission de légistes pour faire un choix des décrets impériaux et des écrits des jurisconsultes romains. Cette commission se réunit à Aire (*Aduris*) en Gascogne; une copie de son travail, signée par Anianus, référendaire d'Alaric, fut adressée à chaque gouverneur ou *comes*, avec l'ordre de ne faire usage d'aucun autre code. Cette circonstance a fait croire qu'Anianus était l'auteur ou le compilateur du *Breviarium Alaricianum*, qui reçut aussi le nom de *Lex Romana* et même de *Corpus Theodosii*, à cause des six livres du code de Théodose qu'on y lit au commencement. Ce code est d'une grande importance pour l'histoire de la législation romaine : on y trouve des documents que l'on chercherait vainement ailleurs. Il en existe un grand nombre de manuscrits. Le *Breviarium* a été publié par Sichard, Bâle, 1528, in-fol., et dans *Jus civile Antejustinianeum.*

Procope, *De bello Goth.* — Jornandès. — Grégoire de Tours. — Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules.* — Gibbon. — Savigny, *Histoire du droit romain au moyen âge*, vol. II. — Zimmern, *Histoire du droit romain privé* (en allemand).

ALARY (*Antoine*), soldat courageux, natif de Mussidan, département de la Dordogne, vivait à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Il s'était distingué avant l'âge de quinze ans dans les armées de la république. Au Bois-des-Chèvres, on le vit rester seul sur le champ de bataille, parmi les Vendéens vainqueurs, pour disputer, le sabre à la main, le drapeau national, le prendre, le perdre, le ressaisir, et le remporter enfin au milieu de ses camarades en déroute. Plus tard il s'embarqua sur un vaisseau de guerre, et fit naufrage, avec treize cents hommes d'équipage, sur un rocher désert. Après cinq jours de solitude, de famine et de désespoir, Alary se lance à la mer, entreprend de franchir à la nage les six lieues qui le séparent du continent, lutte pendant sept heures contre les vagues, et est jeté mourant sur le littoral de Bretagne. Quelques gardes-côtes le relèvent, lui donnent des soins; il raconte son histoire et la détresse de ses compagnons. On envoie à leur secours : les treize cents hommes sont sauvés. Cinq ans après, à Stockak, Alary soutint avec quinze hussards le choc de six cents Autrichiens. Les blessures couvrent son corps et le sang ruisselle : il tombe sous les pieds des chevaux, qui le meurtrissent; enfin quelques hommes du même régiment l'aperçoivent, volent à son secours, et l'emportent. Il a survécu quelque temps à ses blessures.

Biographie des Contemporains.

***ALARY** (*Barthélemy*), pharmacien provençal, natif de Grasse, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il s'acquit une grande fortune par la vente de remèdes secrets, composés d'angélique, de racine de contrayerva, d'ellébore noir, de gentiane et de diverses substances minérales, parmi lesquelles se trouvait même l'arsenic. Ces remèdes étaient particulièrement vantés contre les fièvres intermittentes. Vers 1680 Alary vint à Paris, guérit plusieurs personnes de la cour, et vendit ses remèdes à Louis XIV pour l'usage de l'armée et de tous les hôpitaux de la France. Il indiqua le mode de traitement dans un livre intitulé *la Guérison assurée des fièvres tierces, double-tierces, en deux jours, par le remède de B. Alary, fait et distribué par privilége du roi*; Paris, 1685, in-12.

Manget, *Bibliotheca medica.* — *Acta eruditorum*, an. 1685.

ALARY (*Étienne-Aimé*), prêtre français, né à Montpezat en Vivarais le 29 septembre 1762, mort en 1819. Il étudia la théologie au séminaire de Viviers, et prit les ordres sacrés en 1785. Lors de la révolution il fut du nombre

des royalistes qui se rassemblèrent à Jalès, fut mis hors de la loi, et émigra en 1792 : il fut alors nommé aumônier du quartier général du prince de Condé, et successivement confesseur des ducs d'Angoulême et de Berry. S'étant trouvé à toutes les affaires auxquelles l'armée de Condé prit part dans les campagnes de 1792, 93, 94, 95, 96, 97, 99 et 1800, il y montra un rare courage, et s'exposa toujours pour prodiguer ses secours aux blessés. Il fut blessé lui-même devant Munich en 1796, et eut un cheval de tué à l'affaire de Constance en 1799. Rentré en France en 1803, il fut arrêté en 1804, enfermé à Sainte-Pélagie, de là transféré au Temple, d'où il ne sortit qu'après plusieurs années de captivité. Exilé jusqu'au retour de Louis XVIII, il suivit ce monarque dans la Belgique, et rentra dans les fonctions d'aumônier du quartier général.

Biographie des Hommes vivants.

ALARY (*George*), missionnaire français, né le 10 janvier 1731 à Pampelone (diocèse d'Alby), mort le 4 août 1817. Il débarqua, en 1764, à Siam, pour y prêcher le christianisme. Après onze mois de captivité à Rangon, dans le royaume d'Ava, il se rendit successivement au Bengale, à Pondichéry, à Macao et dans la province Kouei-Tcheou en Chine. En 1773, il revint en France, et le pape Clément XIV le nomma directeur du séminaire des Missions étrangères à Paris. Pendant la révolution, il se retira en Angleterre. En 1802 il rentra en France, où il remplit jusqu'en 1809 les fonctions qu'il avait eues auparavant.

Le *Moniteur Universel*, 1817, p. 896.

ALARY (*Jean*), poëte et avocat, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il était fils d'un conseiller au grand conseil, estimé de Catherine de Médicis et de Henri III, qui l'avait chargé de plusieurs affaires importantes. On ne trouve de renseignements sur cet auteur que dans ses propres ouvrages, d'après lesquels on peut conjecturer qu'il était natif de Toulouse, et ne vint à Paris qu'afin d'y poursuivre, en qualité d'aîné de famille, un procès qui lui causa de grands embarras. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, en 1605, qu'il publia ses poésies en 1 vol. in-4°, intitulé *Recueil des récréations poétiques de Jean Alary, advocat au parlement, suivi d'un abrégé des longues études ou pierre philosophale des sciences*. Outre l'éloge du duc de Buckingham et celui du prince d'Orange, on a de lui : *le Lys fleurissant, pour la majorité du roi*; 1615, in-8°; et *la Vertu triomphante de la fortune*; Paris, 1622.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XV, p. 35. — Le Long, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, p. 784.

* **ALARY** ou **ALARIO** (*Jean*), jurisconsulte du dix-septième siècle, se disait l'inventeur de la pierre philosophale, et d'une méthode pour instruire les rois les doges, les princes, les cardinaux, les évêques, les sénateurs ou les avocats, en trois ou quatre mois, sur les sujets les plus divers. Il parcourut les villes de l'Italie pour y exposer sa méthode, et fit des expériences publiques à Brescia, à Vérone et à Venise. L'expérience qu'il fit dans cette dernière ville est annoncée dans un opuscule de quelques pages, qu'il publia sous ce titre : *Cosa maravigliosa, e sino al presente tempo inaudita, di un Puttello di 7 in 8 anni di questa città de Venetia, che deve discorrere all' improviso, il tempe d'un hora d'ogni ottimo soggetto*; Venetia, 1632, in-4°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALARY (*Pierre-Joseph*), académicien, prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris en 1689 mort le 15 décembre 1770. Il était fils d'un apothicaire de Paris et disciple de l'abbé de Longuerue, qui lui dicta de mémoire sa description de la France. Accusé, en 1718, d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare, il se justifia de manière à s'attirer la faveur du régent, qui le nomma sous-précepteur de Louis XV. Ce titre lui ouvrit, le 30 décembre 1723, les portes de l'Académie française. Piron fit contre lui quelques épigrammes. On a publié dans les *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières de Bolingbroke*, à Paris, 3 vol. in-8, 1808, la correspondance d'Alary avec ce lord.

Faire l'éloge d'un académicien qui n'a laissé aucun titre littéraire, c'était une tâche délicate. D'Alembert s'en acquitta en homme d'esprit. Après s'être longuement étendu sur le maître d'Alary, l'abbé de Longuerue, qui n'avait également rien écrit, il ajoute : « L'élève, à l'exemple du maître, a gardé pour lui et pour quelques amis, moitié par modestie, moitié par amour du repos, les richesses qu'il avait acquises par plus de soixante années d'étude : il n'en a rien communiqué au public; et s'il n'a pas fait bien haut parler la renommée en sa faveur, du moins il n'a pas vu la jalousie et la haine acharnées et réunies pour lui disputer un peu de fumée. »

D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française*, t. VI, p. 315. — Lord Bolingbroke, *Lettres historiques, politiques et particulières, depuis 1710 jusqu'en 1736*, t. II, p. 489; t. III, p. 481.

ALASCO ou **À LASCO** (*Jean*), prélat du seizième siècle, mort le 13 janvier 1560. Quoique évêque et oncle du roi de Pologne, il abjura la religion catholique pour embrasser le protestantisme. Puis il se réfugia en Angleterre, où il remplit les fonctions de pasteur; il eut en même temps la direction de toutes les autres églises et des écoles étrangères qui se trouvaient alors à Londres. A l'avénement de la reine Marie en 1553, il fut forcé de quitter le royaume. Mélanchthon et Érasme furent les amis d'Alasco, et lui donnèrent souvent de grands éloges. Érasme, étant près de mourir, lui vendit sa bibliothèque, qui était considérable. Alasco passa les dernières années de sa vie en Pologne. Il a

laisse un grand nombre d'écrits de controverse théologique, parmi lesquels on remarque : 1° *Defensio veræ doctrinæ de Christi Domini incarnatione*; Lond., 1545; — 2° *Forma ac ratio totius ecclesiastici ministerii Eduardi VI in peregrinorum, maxime Germanorum ecclesia*; Lond., 1550; — 3° *Brevis et dilucida de sacramentis tractatio*; Lond., 1552, in-8°; — 4° *Catechismus major*; Lond., 1551; — 5° *Simplex et fidelis narratio de ecclesia peregrinorum in Anglia*; Emdæ, 1553; — 6° *De recta instituendarum ecclesiarum ratione Epistolæ III*, 1556.

Sander, *Hæres.*, p. 207. — Burnet, *History of the reformation*. — Adelung, *suppl.* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexic.*, t. III, p. 130. — Adami, *Vitæ Theolog. exteror.*, p. 19, etc. — *Neue Beiträge von alten und neuen theolog. Sachen*, 1756, p. 898, etc. — L. Harbo, *Nachrichten von den Schicksalen des Johann Alasco, und seiner Gemeine in Danemark, Copenhagen und Leipzig*, 1758, in-8°. — J.-F. Bertram, *Gründlicher Bericht, von Johann Alasco*; Zurich., 1733, 3 vol. in-4°.

*AL-ASHARI (*Aboul-Haçan-Ali-ebn-Ismaël*), fondateur de la secte des asharites, né à Basrah vers 860 de J.-C., mort vers 935. Issu de la famille d'Al-Ashari, l'un des compagnons de Mahomet, il appartenait d'abord à la secte des motazélites, et se sépara de son maître Al-Jobbaï, pour fonder une secte particulière à propos d'une question de casuistique dont voici la teneur. Al-Ashari lui soumit le cas suivant : « Trois frères, dont l'un vécut dans l'obéissance à Dieu, l'autre dans la désobéissance, et le troisième mourut enfant, que sont-ils devenus après leur mort? » Al-Jobbaï répondit « que le premier a été certainement récompensé par le paradis; le second, puni par l'enfer; et le dernier n'a reçu ni récompense ni punition. » — « Fort bien, répliqua Al-Ashari; mais si le troisième frère, mort enfant, venait dire : « Seigneur Dieu, si tu m'avais « laissé vivre plus longtemps, je serais entré au « paradis avec mon frère aîné, et cela aurait été « mieux pour moi? » — Al-Jobbaï répondit que Dieu ne l'a pas permis, sachant que l'enfant deviendrait un méchant homme et serait jeté dans l'enfer. — Mais alors, répliqua Al-Ashari, le second frère aurait pu dire : « Seigneur Dieu, « pourquoi ne m'as-tu pas enlevé dans mon en- « fance comme mon troisième frère, puisque tu « savais que je serais puni par l'enfer? » — Le maître n'ayant pu répondre à cette question, son disciple se sépara de lui, embrassa les doctrines des shafites et des hanbalites, et jeta les fondements d'une secte nouvelle qui se répandit rapidement en Syrie, en Égypte et en Espagne. Ses principaux dogmes sont : 1° Les attributs de Dieu, distincts de son essence, ne permettent d'établir aucune comparaison entre le Créateur et ses créatures (c'était aussi l'opinion des hanbalites et des dhahérites); 2° Si un croyant, qui a commis quelque péché, meurt sans repentir, Dieu seul décidera de son sort. Sur ce point, les sectateurs d'Al-Ashari diffèrent entièrement des motazélites.

Hottinger, *Bibliotheca orientalis*. — Aboulféda, *Annal. mosl.* — D'Herbelot, *Bibl. orient.*

*ALASHKAR ou ALISHKAR (*Moïse*), rabbin africain, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. On a de lui plusieurs commentaires estimés de la Bible.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 803. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*.

*ALATINO (*Moïse*), médecin juif, natif de Spolète en Italie, vivait à la fin du seizième siècle. Il a traduit en latin les Commentaires de Galien sur le livre d'Hippocrate *De aere, locis et aquis*, et ceux de Themistius sur le livre d'Aristote *De cœlo*.

Huet, *De claris interpretibus*, p. 224. — Wolf, *Bibl. hebr.* — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*.

*ALATRINO (*Jouhanan-Mordecaï*), rabbin italien, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui : l'*Angelica tromba, con alcuni sonnetti spirituali del medesimo*; Venise, 1628, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, t. I, p. 483. — Wolf, *Bibl. hebr.*

*ALAVA Y BEAUMONT (*Diégo* DE), écrivain militaire, né à Madrid vers 1560. Il était fils de François d'Alava, grand maître d'artillerie du roi d'Espagne. On a de lui : *El perfecto capitan, instruido en la disciplina militar y nueva ciencia de la artilleria*; Madrid, 1590, in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*, t. I, p. 265.

*ALAVA Y NAVARETE (*Don Ignacio-Maria* DE), amiral espagnol, natif de Vittoria, mort à Chiclana, près de Cadix, le 26 mai 1817. Il entra, en 1766, dans le service de la marine, et se distingua de bonne heure par son courage et ses talents. En 1794, il fit un voyage de circumnavigation : il visita l'Amérique du Sud, doubla le cap Horn, traversa l'océan Pacifique, aborda aux Philippines et aux îles Mariannes, et revint par le cap de Bonne-Espérance. Dans ce voyage, il rectifia plusieurs points des cartes marines dans des passages peu fréquentés par les gros navires. A son retour, il commanda une escadre à la bataille de Trafalgar, où il fut blessé à la tête. Peu de temps avant sa mort, il fut nommé grand amiral (*capitan general de la Armada*), et présida l'amirauté.

Miñano, *Diccionario geografico*. — Clark, *Life of Nelson*.

ALAVA ou ALABA (*Esquivel Diégo* D'), prélat espagnol, né à Vittoria vers la fin du quinzième siècle, mort le 16 février 1562. Il fut successivement évêque d'Astorga, d'Avila et de Cordoue, assista au concile de Trente, où il proposa d'interdire le cumul des places et des bénéfices. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*; Grenade, 1582, in-fol.; Ruiz de Vergera y Alaba en a publié une nouvelle édition avec des notes,

Madrid, 1671; elle renferme des idées de réformes utiles.

Nic. Antonio, *Biblioth. nova hispana.*

ALAVA (*Miguel-Ricardo* D'), général espagnol, né en 1771 à Vittoria, mort à Baréges en 1843. Il se voua d'abord à la marine, et, malgré son extrême jeunesse, il se distingua tellement, qu'il parvint bientôt au grade de capitaine de frégate. Peu de temps après, il passa dans l'armée de terre avec le grade correspondant. En 1807, il embrassa le parti des Français, et se montra zélé *afrancesado*. Nommé membre de l'assemblée de Bayonne, il signala la nouvelle constitution donnée à l'Espagne par la France. Puis il se rendit à Vittoria au-devant du roi Joseph, et l'accompagna à Madrid, en aplanissant toutes les difficultés opposées sur sa route. Mais il ne lui resta pas fidèle : vers l'époque de la bataille d'Albuféra (1811), il abandonna les drapeaux du prince français, et passa à l'armée des indépendants. Lord Wellington ne tarda pas à le distinguer, et le reçut parmi ses aides de camp. Après la bataille de Vittoria, Alava, pour empêcher que sa ville natale ne fût pillée, chercha à y pénétrer un des premiers. Par l'influence de Wellington, Alava obtint le grade de général de brigade. Il resta attaché au service de son protecteur jusqu'après la bataille de Toulouse, époque où il rentra en Espagne. Ferdinand VII le lui fit regretter; car ses services récents n'avaient pu effacer dans l'esprit du roi sa première défection. Il fut mis en prison; toutefois, l'intercession du général anglais lui fit recouvrer la liberté au bout de quelques jours. Alors Alava s'insinua dans les bonnes grâces de Ferdinand, au point qu'il fut nommé ambassadeur d'Espagne dans les Pays-Bas. Dans l'exercice de ses fonctions diplomatiques, Alava montra plus de tolérance à l'égard de ses compatriotes bannis, qu'il n'avait eu de bienveillance et de justice pour ceux que des opinions différentes avaient jetés dans un autre parti que le sien. Son humanité fut peut-être la cause de son rappel, arrivé en 1819. Au commencement de la révolution de 1820, il fut nommé député aux cortès de la province d'Alava. Dans cette assemblée il vota avec les exaltés (*exaltados*), et s'éleva à diverses reprises contre ceux qu'il appelait les *serviles*. Il fut élu président des cortès pour le mois de mai 1822. A la révolte des ennemis de la constitution en juin 1822, il se plaça dans les rangs de la milice de Madrid, et soutint les généraux Murillo et Ballesteros, qui combattaient pour la constitution. Plus tard il suivit cette milice à Cadix, où les cortès avaient conduit le roi. Quand l'armée française investit cette ville en septembre 1823, Alava reçut des cortès la mission de se rendre au quartier général du duc d'Angoulême, pour y négocier la paix. Les conditions qu'il demanda au nom des cortès, surtout l'octroi d'une constitution représentative, furent rejetées par le prince, qui déclara qu'avant de prendre aucun engagement, il était indispensable que Ferdinand VII partît libre au quartier général français, et qu'on n'écouterait jusque-là aucune proposition. Dans une seconde mission, Alava reçut l'assurance que le duc emploierait son influence pour déterminer le roi Ferdinand à accorder à l'Espagne une constitution propre à assurer son bonheur; et qu'après la reddition de Cadix tous les partisans de la révolution jouiraient d'une pleine sécurité, et seraient libres de se rendre au dehors où ils voudraient. Ces assurances, dont on ne voulut plus se souvenir plus tard quand les vaincus les invoquèrent, n'avaient, il est vrai, aucun caractère officiel; mais elles furent répétées dans les proclamations publiées au nom du roi avant son départ pour le quartier général français. Ferdinand les déclara nulles, ainsi que tous les actes émanés du gouvernement des cortès jusqu'au moment où il était rentré en liberté; Alava partit donc avec la plupart des membres des cortès pour Gibraltar, et de là se rendit en Angleterre. Après la mort de Ferdinand VII il rentra en Espagne, et suivit la cause de Marie-Christine. En 1834 il fut nommé ambassadeur à Londres, et en 1835 à Paris. Après l'insurrection de la Granja, il refusa de prêter serment à la constitution de 1812, et se retira en France. [*Enc. des g. du m.*].

Conversations-Lexicon.

ALAVIVUS, chef des Goths (vers la fin du quatrième siècle), qui avaient été chassés de leur pays par les Huns, supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenants les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicin, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane en 378.

Jornandès. — Procope, *De Bello Goth.*

A'LAWY (*Moatemed-El-Mélek, Sey d'A'lawy-Khan*), savant médecin persan, né à Schiraz au mois de ranzan, an 1080 de l'hégire (janvier 1669 de J.-C.), mort à Delhi le 29 redjet 1162 de l'hégire (3 juillet 1749). Après avoir étudié la médecine sous son père, il quitta la Perse pour aller chercher fortune aux Indes. Il réussit dans son projet, et obtint la faveur la plus éclatante à la cour d'Aureng-Zeb. Ce prince était alors occupé au siége de Sittarah, dans le pays des Mahrattes, lorsque le médecin persan vint le trouver; il l'accueillit très-bien, et le plaça auprès de son fils Mohammed Alazun-Thah. Le crédit d'A'lawy ne fit qu'augmenter sous les successeurs d'Aureng-Zeb. Behadar-Shah lui donna le titre d'*A'lawy-Khan* (seigneur élevé), avec un fief appelé Djaguyr. Mohammed-Shah, se montra encore plus généreux. Non content de donner à A'lawy-

laisse un grand nombre d'écrits de controverse théologique, parmi lesquels on remarque : 1° *Defensio veræ doctrinæ de Christi Domini incarnatione*; Lond., 1545; — 2° *Forma ac ratio totius ecclesiastici ministerii Eduardi VI in peregrinorum, maxime Germanorum ecclesia*; Lond., 1550; — 3° *Brevis et dilucida de sacramentis tractatio*; Lond., 1552, in-8°; — 4° *Catechismus major*; Lond., 1551; — 5° *Simplex et fidelis narratio de ecclesia peregrinorum in Anglia*; Emdæ, 1553; — 6° *De recta instituendarum ecclesiarum ratione Epistolæ III*, 1556.

Sander, *Hæres.*, p. 207. — Burnet, *History of the reformation*. — Adelung, *suppl.* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexic.*, t. III, p. 130. — Adami, *Vitæ Theolog. exteror.*, p. 19, etc. — *Neue Beiträge von alten und neuen theolog. Sachen*, 1756, p. 898, etc. — L. Harbo, *Nachrichten von den Schicksalen des Johann Alasco, und seiner Gemeine in Danemark*, *Copenhagen und Leipzig*, 1758, in-8°. — J.-F. Bertram, *Gründlicher Bericht, von Johann Alasco*; Zurich., 1733, 3 vol. in-4°.

***AL-ASHARI** (*Aboul-Haçan-Ali-ebn-Ismaël*), fondateur de la secte des asharites, né à Basrah vers 860 de J.-C., mort vers 935. Issu de la famille d'Al-Ashari, l'un des compagnons de Mahomet, il appartenait d'abord à la secte des motazélites, et se sépara de son maître Al-Jobbaï, pour fonder une secte particulière à propos d'une question de casuistique dont voici la teneur. Al-Ashari lui soumit le cas suivant : « Trois frères, dont l'un vécut dans l'obéissance à Dieu, l'autre dans la désobéissance, et le troisième mourut enfant, que sont-ils devenus après leur mort? » Al-Jobbaï répondit « que le premier a été certainement récompensé par le paradis; le second, puni par l'enfer; et le dernier n'a reçu ni récompense ni punition. » — « Fort bien, répliqua Al-Ashari; mais si le troisième frère, mort enfant, venait dire : « Seigneur Dieu, si tu m'avais « laissé vivre plus longtemps, je serais entré au « paradis avec mon frère aîné, et cela aurait été « mieux pour moi? » — Al-Jobbaï répondit que Dieu ne l'a pas permis, sachant que l'enfant deviendrait un méchant homme et serait jeté dans l'enfer. — Mais alors, répliqua Al-Ashari, le second frère aurait pu dire : « Seigneur Dieu, « pourquoi ne m'as-tu pas enlevé dans mon en« fance comme mon troisième frère, puisque tu « savais que je serais puni par l'enfer? » — Le maître n'ayant pu répondre à cette question, son disciple se sépara de lui, embrassa les doctrines des shafites et des hanbalites, et jeta les fondements d'une secte nouvelle qui se répandit rapidement en Syrie, en Égypte et en Espagne. Ses principaux dogmes sont : 1° Les attributs de Dieu, distincts de son essence, ne permettent d'établir aucune comparaison entre le Créateur et ses créatures (c'était aussi l'opinion des hanbalites et des dhahérites); 2° Si un croyant, qui a commis quelque péché, meurt sans repentir, Dieu seul décidera de son sort. Sur ce point, les sectateurs d'Al-Ashari diffèrent entièrement des motazélites.

Hottinger, *Bibliotheca orientalis*. — Aboulféda, *Annal. mosl.* — D'Herbelot, *Bibl. orient.*

***ALASHKAR** ou **ALISHKAR** (*Moïse*), rabbin africain, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. On a de lui plusieurs commentaires estimés de la Bible.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 803. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*.

***ALATINO** (*Moïse*), médecin juif, natif de Spolète en Italie, vivait à la fin du seizième siècle. Il a traduit en latin les Commentaires de Galien sur le livre d'Hippocrate *De aere, locis et aquis*, et ceux de Themistius sur le livre d'Aristote *De cœlo*.

Huet, *De claris interpretibus*, p. 224. — Wolf, *Bibl. hebr.* — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*.

***ALATRINO** (*Jouhanan-Mordecaï*), rabbin italien, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui : l'*Angelica tromba, con alcuni sonnetti spirituali del medesimo*; Venise, 1628, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, t. I, p. 683. — Wolf, *Bibl. hebr.*

***ALAVA Y BEAUMONT** (*Diégo* DE), écrivain militaire, né à Madrid vers 1560. Il était fils de François d'Alava, grand maître d'artillerie du roi d'Espagne. On a de lui : *El perfecto capitan, instruido en la disciplina militar y nueva ciencia de la artilleria*; Madrid, 1590, in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*, t. I, p. 265.

***ALAVA Y NAVARETE** (*Don Ignacio-Maria* DE), amiral espagnol, natif de Vittoria, mort à Chiclana, près de Cadix, le 26 mai 1817. Il entra, en 1766, dans le service de la marine, et se distingua de bonne heure par son courage et ses talents. En 1794, il fit un voyage de circumnavigation : il visita l'Amérique du Sud, doubla le cap Horn, traversa l'océan Pacifique, aborda aux Philippines et aux îles Mariannes, et revint par le cap de Bonne-Espérance. Dans ce voyage, il rectifia plusieurs points des cartes marines dans des passages peu fréquentés par les gros navires. A son retour, il commanda une escadre à la bataille de Trafalgar, où il fut blessé à la tête. Peu de temps avant sa mort, il fut nommé grand amiral (*capitan general de la Armada*), et présida l'amirauté.

Miñano, *Diccionario geografico*. — Clark, *Life of Nelson*.

ALAVA ou **ALABA** (*Esquivel Diégo* D'), prélat espagnol, né à Vittoria vers la fin du quinzième siècle, mort le 16 février 1562. Il fut successivement évêque d'Astorga, d'Avila et de Cordoue, assista au concile de Trente, où il proposa d'interdire le cumul des places et des bénéfices. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*; Grenade, 1582, in-fol.; Ruiz de Vergera y Alaba en a publié une nouvelle édition avec des notes,

Madrid, 1671; elle renferme des idées de réformes utiles.

Nic. Antonio, *Biblioth. nova hispana.*

ALAVA (*Miguel-Ricardo* D'), général espagnol, né en 1771 à Vittoria, mort à Baréges en 1843. Il se voua d'abord à la marine, et, malgré son extrême jeunesse, il se distingua tellement, qu'il parvint bientôt au grade de capitaine de frégate. Peu de temps après, il passa dans l'armée de terre avec le grade correspondant. En 1807, il embrassa le parti des Français, et se montra zélé *afrancesado*. Nommé membre de l'assemblée de Bayonne, il signala la nouvelle constitution donnée à l'Espagne par la France. Puis il se rendit à Vittoria au-devant du roi Joseph, et l'accompagna à Madrid, en aplanissant toutes les difficultés opposées sur sa route. Mais il ne lui resta pas fidèle : vers l'époque de la bataille d'Albuféra (1811), il abandonna les drapeaux du prince français, et passa à l'armée des indépendants. Lord Wellington ne tarda pas à le distinguer, et le reçut parmi ses aides de camp. Après la bataille de Vittoria, Alava, pour empêcher que sa ville natale ne fût pillée, chercha à y pénétrer un des premiers. Par l'influence de Wellington, Alava obtint le grade de général de brigade. Il resta attaché au service de son protecteur jusqu'après la bataille de Tôulouse, époque où il rentra en Espagne. Ferdinand VII le lui fit regretter; car ses services récents n'avaient pu effacer dans l'esprit du roi sa première défection. Il fut mis en prison; toutefois, l'intercession du général anglais lui fit recouvrer la liberté au bout de quelques jours. Alors Alava s'insinua dans les bonnes grâces de Ferdinand, au point qu'il fut nommé ambassadeur d'Espagne dans les Pays-Bas. Dans l'exercice de ses fonctions diplomatiques, Alava montra plus de tolérance à l'égard de ses compatriotes bannis, qu'il n'avait eu de bienveillance et de justice pour ceux que des opinions différentes avaient jetés dans un autre parti que le sien. Son humanité fut peut-être la cause de son rappel, arrivé en 1819. Au commencement de la révolution de 1820, il fut nommé député aux cortès de la province d'Alava. Dans cette assemblée il vota avec les exaltés (*exaltados*), et s'éleva à diverses reprises contre ceux qu'il appelait les *serviles*. Il fut élu président des cortès pour le mois de mai 1822. A la révolte des ennemis de la constitution en juin 1822, il se plaça dans les rangs de la milice de Madrid, et soutint les généraux Murillo et Ballesteros, qui combattaient pour la constitution. Plus tard il suivit cette milice à Cadix, où les cortès avaient conduit le roi. Quand l'armée française investit cette ville en septembre 1823, Alava reçut des cortès la mission de se rendre au quartier général du duc d'Angoulême, pour y négocier la paix. Les conditions qu'il demanda au nom des cortès, surtout l'octroi d'une constitution représentative, furent rejetées par le prince, qui déclara qu'avant de prendre aucun engagement, il était indispensable que Ferdinand VII partît libre au quartier général français, et qu'on n'écouterait jusque-là aucune proposition. Dans une seconde mission, Alava reçut l'assurance que le duc emploierait son influence pour déterminer le roi Ferdinand à accorder à l'Espagne une constitution propre à assurer son bonheur; et qu'après la reddition de Cadix tous les partisans de la révolution jouiraient d'une pleine sécurité, et seraient libres de se rendre au dehors où ils voudraient. Ces assurances, dont on ne voulut plus se souvenir plus tard quand les vaincus les invoquèrent, n'avaient, il est vrai, aucun caractère officiel; mais elles furent répétées dans les proclamations publiées au nom du roi avant son départ pour le quartier général français. Ferdinand les déclara nulles, ainsi que tous les actes émanés du gouvernement des cortès jusqu'au moment où il était rentré en liberté; Alava partit donc avec la plupart des membres des cortès pour Gibraltar, et de là se rendit en Angleterre. Après la mort de Ferdinand VII il rentra en Espagne, et suivit la cause de Marie-Christine. En 1834 il fut nommé ambassadeur à Londres, et en 1835 à Paris. Après l'insurrection de la Granja, il refusa de prêter serment à la constitution de 1812, et se retira en France. [*Enc. des g. du m.*].

Conversations-Lexicon.

ALAVIVUS, chef des Goths (vers la fin du quatrième siècle), qui avaient été chassés de leur pays par les Huns, supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenants les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicin, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane en 378.

Jornandès. — Procope, *De Bello Goth.*

A'LAWY (*Moatemed-El-Mélek, Sey d'A'lawy-Khan*), savant médecin persan, né à Schiraz au mois de ranzan, an 1080 de l'hégire (janvier 1669 de J.-C.), mort à Delhi le 29 redjet 1162 de l'hégire (3 juillet 1749). Après avoir étudié la médecine sous son père, il quitta la Perse pour aller chercher fortune aux Indes. Il réussit dans son projet, et obtint la faveur la plus éclatante à la cour d'Aureng-Zeb. Ce prince était alors occupé au siége de Sittarah, dans le pays des Mahrattes, lorsque le médecin persan vint le trouver; il l'accueillit très-bien, et le plaça auprès de son fils Mohammed Alazun-Thah. Le crédit d'A'lawy ne fit qu'augmenter sous les successeurs d'Aureng-Zeb. Behadar-Shah lui donna le titre d'*A'lawy-Khan* (seigneur élevé), avec un fief appelé Djaguyr. Mohammed-Shah, se montra encore plus généreux. Non content de donner à A'lawy-

Khan le nom de *Moalamed-el-Mélek* (appui des rois) il joignit à ce titre brillant des bienfaits plus solides; il fit peser son médecin, et lui donna l'équivalent de son poids en or; il y joignit une pension de 3,000 roupies (environ 9,000 fr.) par mois. L'empire de Mohammed-Shah fut envahi et rapidement conquis en 1738, par le vaillant Thamas-Kouli-Khan, qui régnait en Perse sous le nom de Nadir-Shah. La prise de Delhi fut suivie d'un immense massacre auquel A'lawy-Khan eut le bonheur d'échapper. Il fut sauvé par son origine persane et surtout par sa réputation de grand médecin. Nadir-Shah, atteint d'un commencement d'hydropisie, l'emmena avec lui. Le médecin persan, alors âgé de soixante-dix ans, se décida à rentrer dans sa patrie, moins à cause des faveurs que Nadir-Shah lui promettait, et dont il le combla, que dans l'espoir de faire plus facilement le pèlerinage de la Mecque. Quoique Nadir-Shah, promptement guéri par les soins de son médecin, essayât de le retenir à sa cour, A'lawy ne se laissa pas détourner de son projet. Il partit de Kazwyn, le 16 du mois de rebiul 2e 1154 de l'hégire (juin 1741 de J.-C.), avec Abdoul-Kerym, qui, comme lui, avait longtemps séjourné dans l'Inde, à Delhi, et qui désirait y retourner en passant par la Mecque. Les deux amis accomplirent leur pèlerinage, et arrivèrent à Delhi au mois de juillet 1743. A'lawy y mourut dans un âge avancé, laissant des ouvrages estimés, dont le plus important est le *Djenta-Al-Djervami* (recueil des recueils) dont Abdoul-Kerym fait un éloge emphatique en disant que « quand même tous les traités de médecine seraient perdus, on trouverait dans le *Djenta-Al-Djervami*, tout l'art de guérir ».

Jones, *Histoire de Nadir-Shah*. — Abdoul-Kerym, *Beyoni Ouaq'i* (*mémoires*).

ALAYMO (*Marc-Antoine*). *Voy.* ALAIMO.

ALBA (duc D'), *Voy.* ALBE.

***ALBA** (*Jacques*), rabbin italien, natif du Montferrat, vivait à Florence vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Ses discours et commentaires sur le Pentateuque, sous le titre de *Toldoth Jaacob* (Générations de Jacob), ont été imprimés à Venise (Ja. de Gara) en l'an du monde 5369 (1609 de J.-C.), in-4°.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.* — Wolf, *Biblioth. hebr.*

***ALBACH** (*Joseph-Stanislas*), savant hongrois, né à Presbourg le 2 février 1795. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-François d'Assise, et fut attaché comme prédicateur à l'église des Franciscains à Pesth. Mais une santé délicate lui a fait résigner ses fonctions, et depuis lors il se livre, dans la retraite, à la culture des lettres et sciences, et particulièrement à l'étude de la botanique. Outre quelques ouvrages de dévotion, on a de lui : une *Géographie de la Hongrie* (en allemand); Pesth, 1834, in-8°; — et une *Géographie générale, physico-mathématique et politique*; ibid., 1834.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon: Vienne 1851.

***ALBACINI** (*Carlo*), sculpteur romain, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. En 1780, il exécuta deux monuments pour Catherine II, impératrice de Russie, et eut la réputation d'un des plus habiles restaurateurs d'antiques.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ALBAN (*Saint*), surnommé le *Proto-martyr de l'Angleterre*, mort vers 285 de J. C. Il paraît être d'origine romaine, et avoir servi quelque temps dans les armées de Rome, avant de se convertir au christianisme. Son zèle pour la nouvelle foi lui valut le martyre : il fut décapité dans les environs de Verulam. C'est là du moins que, vers la fin du septième siècle, Offa, roi de Mercie, fonda le monastère où se conservaient les reliques du saint, dont Bède raconte le martyr et plusieurs miracles. Ce monastère s'accrut peu à peu, au point de devenir l'un des plus fameux du moyen âge : il en sortit plusieurs écrivains renommés, parmi lesquels il suffit de citer Matthieu Paris.

Dès le sixième siècle, Saint-Alban était célébré par les hagiographes, à en juger par ce vers de Fortunatus, contemporain de l'empereur Justin le Jeune, et cité par Bède :

Albanum egregium fæcunda Britannia profert.

La fête de ce saint se célèbre le 22 juin. H.

Bède, *Hist. eccles.*, I, 7. — *Vies des saints*. — *Biographia Britannica*.

***ALBAND** (*Denis* et *George* D'), l'un secrétaire perpétuel de la Société royale d'agriculture de Saint-Gaudens, l'autre adjoint au secrétariat de la même Société, sont connus par leur invention pour le défrichement des landes et le moyen de fertiliser les terres usées. Le 1er avril 1773, ils firent, en présence des officiers municipaux et des habitants de la ville de Pau, une expérience publique de leur système, qui eut un plein succès; et, à la fin de la même année, ils firent connaître leur découverte en publiant un volume intitulé : *Nouvelle méthode de défricher les landes et les vieilles prairies, à l'usage du Béarn, Navarre, Soule, Bigorre, Guyenne, Comminges et pays circonvoisins*; Pau, Jean Dusos, in-12. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBANE (L') ou **ALBANI** (*François*), célèbre peintre italien, né à Bologne en 1578, mort le 4 octobre 1660. Il se voua aux arts dès l'âge de douze ans. Le Guide, son ami d'enfance, le fit recevoir élève par Denis Calvart, peintre flamand qui habitait l'Italie. Il suivit ensuite le Guide à l'école des Carrache; et Annibal Carrache ayant été appelé à Rome, les deux jeunes rivaux ne tardèrent pas à s'y rendre simultanément (1612). Cependant leur émulation dégénéra en jalousie, au point qu'ils se séparèrent. L'Albane eut aussi pour condisciple le Dominiquin : leur amitié alla jusqu'à leur faire adopter souvent le même style.

Il exécuta à Rome, d'après les cartons du Carrache, plusieurs sujets religieux, surtout à l'église de Saint-Jacques des Espagnols. Il a surpassé les anciens et les modernes par ses études des têtes de femmes, si l'on excepte cependant le Corrége, qui n'a pas moins de grâce.

L'Albane a représenté aussi avec succès des vues champêtres : il y retrace d'une manière parfaite la couleur du feuillage, la limpidité des eaux, la sérénité de l'air. Sa délicieuse villa lui offrait l'avantage d'avoir constamment sous les yeux de beaux sites, et la nature agreste dans toute sa vérité. Il excellait également dans l'art de peindre les monuments d'architecture, dont il savait orner ses tableaux. Il a reproduit souvent les mêmes sujets, tels que *Vénus endormie, Diane au bain, Danaë, Galatée, Europe sur le taureau*. Ses tableaux représentant des sujets sacrés sont chargés d'une foule d'anges, dont les têtes sont charmantes. Il est heureux surtout pour les proportions *demi-nature*. Son dessin est irréprochable, et il règne beaucoup d'harmonie dans l'agencement des figures. On l'a surnommé l'*Anacréon de la peinture*. Le tableau des *quatre Éléments*, qui compte parmi ses chefs-d'œuvre, décèle une imagination éminemment poétique. Ses derniers ouvrages, fruits d'une vieillesse épuisée, ne sont pas estimés à beaucoup près autant que ses premières productions. Les écrits de l'Albane nous ont été conservés en partie : ils sont importants pour la théorie de la peinture. — On trouve une notice détaillée sur l'Albane, et des planches reproduisant ses principaux tableaux, dans l'ouvrage de Landon intitulé *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*; Paris, 1814, in-4°. [*Enc. des g. du m.*]

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Passeri, *Vite de' pittori*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

*ALBANESI (*Guido-Antonio*), médecin italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il succéda en 1644 à Sala, dans la chaire de médecine à l'université de Padoue, et passe pour un des meilleurs praticiens de son temps. On a de lui : *Aphorismorum Hippocratis expositio peripatetica*; Padoue, 1649, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBANÈZE, chanteur italien, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1800. Il eut beaucoup de succès à Paris, de 1752 à 1762. Il a composé plusieurs airs et duos qui eurent jadis beaucoup de vogue.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

ALBANI, famille célèbre de Rome, qui, dans le seizième siècle, fut chassée par les Turcs de l'Albanie d'où elle est originaire, et se réfugia en Italie. Là elle se partagea en deux lignes, dont l'une fut reçue dans la noblesse de Bergame, l'autre dans celle d'Urbino. Ces deux branches ont donné à l'Église plusieurs cardinaux, un pape (Clément XI), et ont rendu de nombreux services aux arts et à la littérature. Les cinq *Albani* suivants sont les plus célèbres.

Jean-Jérôme ALBANI, cardinal, né à Bergame le 3 janvier 1504, mort le 23 avril 1591. Il se livra d'abord à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1570. Albani était veuf, et avait des enfants ; ce fut la crainte qu'il ne se laissât dominer par ce lien qui empêcha le conclave de l'élire pape après la mort de Grégoire XIII. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique, dont les principaux sont : 1° *De immunitate ecclesiarum*; Romæ, 1553, in-fol. — 2° *De cardinalibus et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.; — 3° *De potestate Papæ et concilii*; Lyon, 1558; Venise, 1561, in-4°.

Le Mire, *Descript. sæc. XVI*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Panciroli, *De claris legum interpretibus*. — Calvi, *Scena litteraria degli scrittori Bergameschi*. — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*.

Annibal ALBANI, cardinal camerlingue de l'Église de Rome, évêque de Sabine, etc., frère de Jean-François Albani, naquit à Urbin le 15 août 1682, et mourut vers 1750. On a de lui : *Memorie sopra la città d'Urbino*, Roma, 1724, in-fol.; une édition du *Monologium Græcorum*, en grec et en latin, publiée en 1727, 3 vol. grand in-fol., à Urbin ; une édition du *Pontificale Romanum*; Bruxelles, 1735, 3 vol. in-8°, avec fig. en taille-douce, par Van Horly.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

Alexandre ALBANI, cardinal, né à Urbin le 15 octobre 1692, mort le 11 décembre 1779. Très-versé dans la connaissance de l'antiquité, il aima et protégea les gens de lettres ; il embellit de précieux monuments d'art sa maison de campagne, nommée de son nom *villa Albani*; là il se délassa de ses occupations politiques par des écrits historiques et littéraires assez estimés. Un grand nombre des antiques dont cette maison de campagne est remplie a été décrit par Winkelmann, dans son *Histoire de l'art*. Les Français en avaient enlevé beaucoup de belles statues et d'excellents bas-reliefs.

Strocchi, *De vita Alex. Albani cardinalis*; Rom., 1790, in-8°. — *Elogio di Aless. cardinale Albani*; Forli, 1812, in-4°.

Jean-François ALBANI, cardinal italien, né en 1720, mort en 1809. Il devint, très-jeune encore, évêque d'Ostie et de Velletri, et obtint la pourpre dans sa vingt-septième année. Doué d'une physionomie séduisante, recherché pour son esprit et ses connaissances, il passa sa première jeunesse dans les plaisirs, et négligea beaucoup les affaires de son état. Il continua cependant d'avoir une influence assez considérable, grâce aux jésuites, qui, depuis la bulle *Unigenitus*, se regardaient comme obligés envers sa famille. Membre de la congrégation gouvernementale, et attaché en cette qualité aux affaires étrangères pendant les premiers temps de la révolution française, il se prononça avec vivacité contre les principes qu'elle avait pris à tâche de faire prévaloir, et embrassa le parti de l'Autriche.

Lorsque les Français vinrent occuper Rome, Albani s'éloigna, et son palais fut livré au pillage. Le cardinal se réfugia d'abord à son abbaye de la Grotte, puis à Naples, que l'approche des Français lui fit quitter également. Il se rendit ensuite à Venise, où il contribua à faire élire le pape Pie VII. Peu de temps après, le nouveau pape se rapprocha du système français, et le cardinal Albani mourut à Rome, doyen du sacré collége. Sa faiblesse pour son favori Mariano fut en partie cause qu'Albani, dans deux conclaves, malgré la recommandation de son puissant parti et sa considération personnelle, ne parvint pas à obtenir la tiare. [*Enc. des g. du m.*]

Tipaldo, *Biografia italiana*.

Joseph ALBANI, cardinal, neveu du précédent, né à Rome en 1750, mort le 3 décembre 1834. Il fit partie du sacré collége depuis 1801. Comme beaucoup d'autres seigneurs romains, il passa sa jeunesse dans l'oisiveté, préférant la musique à toutes les autres occupations. Il disait lui-même, peut-être pour cacher des plans plus élevés, qu'il avait manqué sa vocation, et qu'il aurait dû se faire compositeur, au lieu d'être prince de l'Église. Étroitement lié au système de sa famille, il s'attacha à l'Autriche contre la France, et ses ennemis l'accusèrent même de complicité dans l'assassinat de Basseville. En 1796 il se trouvait à Vienne pour y suivre les intérêts du saint-siége; mais des lettres adressées au cardinal Cusca, qui furent interceptées et mises sous les yeux du Directoire français, fournirent un prétexte au général en chef de la république française de rompre l'amnistie et d'occuper Rome. Albani perdit les bénéfices considérables qu'il possédait dans l'Italie supérieure, et son palais même fut séquestré. Il séjourna longtemps à Vienne, et revint à Rome en 1814, où il devint d'abord secrétaire des brefs, et puis légat du pape à Bologne. A l'avénement de Pie VIII il devint secrétaire d'État, place qu'il perdit après l'exaltation de Grégoire XVI. Celui-ci cependant le nomma en 1831 commissaire apostolique dans les quatre légations, pour y établir l'ordre et la paix. Il entra à main armée dans les principales villes, et on lui reproche de ne pas avoir empêché des violences que la soldatesque commit sous ses yeux. Bientôt après il se retira des affaires, et mourut à Pesaro à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*.

*ALBANI (*Jean Stuart*, duc D'), Écossais au service de la France, mort en 1536, accompagna Louis XII à Gênes, et fut nommé gouverneur du Bourbonnais et de l'Auvergne. Il suivit en Italie François I[er], qui lui donna une armée de dix mille hommes pour aller conquérir le royaume de Naples. A peine était-il arrivé en Toscane, qu'il apprit la funeste nouvelle de la bataille de Pavie et de la prise du roi ; il revint en France et y mourut. Ce fut lui qui amena d'Italie Catherine de Médicis, destinée au duc d'Orléans, depuis roi sous le nom de Henri II.

Sismondi, *Histoire des Français*.

*ALBANS (*Jean de Saint-*), connu aussi sous le nom de *Jean l'Anglois*, *Joannes Ægidius de Saint-Albans*, médecin et théologien anglais, mort vers 1253. Natif de Saint-Albans, il étudia à Oxford, et devint, en 1198, premier médecin de Philippe II, roi de France. Il enseigna quelque temps la médecine et la philosophie à Paris et à Montpellier. Plus tard, il se fit prêtre, entra en 1228 dans l'ordre de Saint-Dominique, et obtint le doyenné de Saint-Quentin en Picardie. En 1233, on le trouve à Toulouse enseignant la théologie, et en 1235, à Oxford, comme président des écoles des dominicains, qu'il avait introduits en Angleterre. — Pendant qu'il était médecin de Philippe II, il amassa de grandes richesses qu'il employa à l'achat et aux réparations de l'hospice de Saint-Jacques à Paris, succursale de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, et destiné à loger des pèlerins. Il le donna en 1218 aux dominicains, qui prirent de là le nom de *jacobites* ou *jacobins*. Jean de Saint-Albans a laissé quelques écrits de théologie et de médecine, qui n'ont pas été publiés.

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*; Paris, 1719, t. I, p. 100. — Astruc, *Mémoire pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*. — Dufresne, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, art. *Jacobitæ*.

*ALBANS (duchesse *de Saint-*), morte en août 1837, fut d'abord connue sous le nom de M[lle] Mellon, et figura dans un théâtre de Londres. Elle éblouit, par sa beauté, le banquier Coutts, qui l'épousa et lui laissa en mourant une fortune colossale. Riche et belle encore, elle eut beaucoup de prétendants, et donna sa main à William Aubrey de Vere-Beauclerk, neuvième duc de Saint-Albans. A sa mort, elle légua sa part de la maison de Coutts et Comp., et une fortune de 1,800,000 livres sterling, à la fille cadette de sir Francis Burdett, membre du parlement, mort en 1844, à miss Angela, qui devint ainsi la plus riche héritière de la Grande-Bretagne. M[me] de Saint-Albans n'a laissé à son mari qu'une rente annuelle de 10,000 livres sterling. Parmi les nombreux prétendants de miss Angela Burdett, qui est fortement attachée aux rites de l'Église anglicane, on a cité le fils du duc de Norfolk et le prince Louis-Napoléon.

Conversations-Lexicon, édit. 1851.

ALBANY (*Louise-Marie-Caroline* ou *Héloïse*, comtesse D'), née en 1753, morte le 29 janvier 1824. Cousine du dernier prince régnant de Stolberg-Geldern, mort en 1804, elle épousa en 1772 le prétendant d'Angleterre, Charles Stuart, et prit après ce mariage le nom de comtesse d'Albany. Cette union fut stérile et malheureuse. Pour échapper aux tristes effets de la brutalité de son mari, presque toujours plongé dans un dégradant état d'ivresse, elle se réfugia, en 1780, dans un cloître. Après la mort

de son époux, arrivée en 1788, la cour de France lui fit une pension annuelle de 60,000 fr. Elle survécut à la maison Stuart, qui s'éteignit par la mort de son beau-frère le cardinal d'York. Elle mourut à Florence, dans sa soixante-douzième année. Alfieri, à qui elle voua un attachement constant et payé de retour, a transmis à la postérité son nom et ses malheurs dans ses ouvrages, et dans la biographie particulière qu'il lui a consacrée. Ce poëte célèbre reconnaissait lui devoir ses plus belles inspirations. Elle fut la seule femme dont, selon son expression, l'*aurea catena* pouvait assujettir son cœur volage et indomptable. Sans l'amitié de la comtesse d'Albany, il n'aurait, de son propre aveu, rien fait de distingué : *senza laquella non avrei fatto nullo di buono.* La peinture qu'il a faite de sa première entrevue avec son amie respire un sentiment vrai et profond. Entourée d'étrangers, et étrangère elle-même à l'Italie, la jeune et belle comtesse d'Albany était l'objet de l'attention générale; son esprit éminent et ses autres qualités lui conciliaient tous les hommages; et le sombre Alfieri lui-même, captivé par les charmes de la comtesse, s'était entièrement soumis à ses volontés et à sa raison supérieure. Leurs cendres sont réunies dans un tombeau commun dans l'église de la Croix, à Florence, entre Machiavel et Michel-Ange. Amie passionnée des arts, la comtesse d'Albany avait vécu entourée d'un cercle d'artistes dont elle encourageait le talent et protégeait les intérêts. [*Enc. des g. du m.*]

***ALBARET** (. . . D'), architecte à Paris, est auteur d'un ouvrage intitulé *Différents projets relatifs au climat et à la manière la plus convenable de bâtir dans les pays chauds, et plus particulièrement dans les Indes occidentales;* Paris, 1776, grand in-fol. Cet ouvrage renferme vingt planches gravées par Poulleau. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBATENIUS ou **ALBATEGNI**, dont le véritable nom est MOHAMMED-BEN-DJAFAR-BEN-SENAN-ABOU-ABDALLAH, astronome arabe, né vers le milieu du neuvième siècle à Baten près de Harran en Mésopotamie (d'où le nom d'*Albatenius*), mort en 929 de J.-C. Il commença ses observations vers l'an 264 de l'hégire (877 de J.-C.), et les continua jusqu'en 918 de J.-C., tantôt à Rakkah sur l'Euphrate, tantôt à Antioche en Syrie. Son principal ouvrage (*Zydge Saby*) a été imprimé en latin, sous le titre *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, et à Bologne, 1545, in-4°; traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. L'original arabe est à la bibliothèque du Vatican. On y trouve la première notion des tangentes : on voit que les Arabes s'en servaient dans leur gnomonique, et qu'ils avaient des tables qui leur donnaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre. On cite d'Albategni les observations de quatre éclipses et d'un équinoxe qui lui fit trouver la durée de l'année trop courte de deux minutes et demi. Mais sa principale découverte est celle du mouvement de l'apogée du soleil. Ses théories sont celles de Ptolémée et de Théon. Lalande place Albategni au nombre des vingt plus célèbres astronomes qu'il y ait eus. Halley a cru apercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens et celles d'Albategni avec celles des modernes. Mais cette accélération n'est rien moins que certaine; car sommes-nous assurés de l'exactitude des opérations astronomiques d'Albategni et de celles des Babyloniens? Quels instruments avaient-ils?

Les autres ouvrages (inédits) d'Albategni sont : 1° des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolémée*, dont Aboulféda cite deux éditions; — 2° un *Traité d'astronomie et de géographie*, divisé en quinze chapitres : on y trouve les tables chronologiques des rois de Syrie, d'Égypte, de Perse, etc.; les principaux événements historiques, les latitudes et longitudes des principales cités, etc.; un manuscrit de cet ouvrage se conserve à la bibliothèque de l'Escurial, sous le n° 903; — 3° un *Traité sur les avantages de l'astrologie* (biblioth. de l'Escurial, n° 966); — 4° un *Commentaire sur le Makalat de Ptolémée* (bibl. de l'Escur., n° 967). — Albategni, dont l'autorité régna pendant une grande partie du moyen âge, fut surnommé *le Ptolémée arabe*. On lui a attribué beaucoup de découvertes que l'on a depuis reconnu n'être que des emprunts faits aux astronomes grecs. Au reste, il a fallu déjà beaucoup rabattre de cette prétendue science des Arabes, depuis que l'on a mieux étudié l'antiquité.

Reinaud, *Introduction à la Géographie* d'Abulféda. — Lalande, *Astronomie*, I, 120-127. — D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Delambre, *Astronomie du moyen âge*, p. 10. — Aboulfaraj, *Hist. Dyn.*, p. 191. — Casiri, *Bib. arab. hisp. esc.*, I, 343. — A. Sédillot, dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

ALBE (*Fernando Alvarez de Toledo*, duc D'), fameux capitaine espagnol, né en 1508, mort le 12 janvier 1582. Il descendait d'une ancienne famille castillane qui habitait depuis longtemps *Alva de Tormès*, petit endroit de la province de Salamanque, et s'était illustrée par plusieurs générations de vaillants et habiles guerriers. *Ferdinand de Toledo*, grand-père du duc d'Albe qui nous occupe, avait rendu d'éminents services aux rois Ferdinand le Catholique et Charles Ier, dans la guerre contre les Maures de Grenade et contre les Français; son fils, *Garcias de Toledo*, après avoir commandé les flottes espagnoles dans la Méditerranée, avait trouvé la mort dans un combat livré en 1510 contre les Sarrasins; et Fernando Alvarez n'avait que deux ans quand Garcias laissa veuve Béatrix de Pimentel, fille du comte de Bénévent. Cette perte n'influa pas sur l'éducation du jeune homme, auquel son grand-père consacra dès lors les plus tendres soins, et dont les meilleurs maîtres furent appelés à développer les facultés. Ferdi-

nand de Toledo voulut que dès l'âge le plus tendre son petit-fils fût instruit dans les sciences militaires, ainsi que dans celles qui forment l'économiste et l'homme d'État ; et il n'attendit pas que l'âge eût entièrement développé ses forces, pour l'envoyer même à l'école pratique des combats. Ferdinand Alvarez n'avait que seize ans lorsqu'il fit sa première campagne contre la France, sous le connétable de Castille, et assista à la prise de Fontarabie. Dès l'année suivante, son nom fut honorablement cité parmi les jeunes officiers espagnols qui s'étaient distingués à la bataille de Pavie. Cependant Charles-Quint n'avait pas alors une juste idée de la capacité du jeune militaire. Ce ne fut que depuis la mort de son grand-père, arrivée en 1527, que d'Albe commença à donner quelques preuves de ce génie qui lui fit prendre place parmi les premiers capitaines de son siècle. Depuis sa campagne de Hongrie, où il avait suivi Charles-Quint pour combattre Soliman II, d'Albe fut constamment cité avec distinction dans les guerres nombreuses dont, au commencement du seizième siècle, l'Europe était affligée. Le peu d'estime que son roi lui avait témoigné contribua peut-être à développer ses talents. A son retour de l'Afrique, où l'empereur avait enlevé la ville de Tunis au corsaire Chereddin ou Haïraddin-Barbarossa, d'Albe s'arrêta malgré lui devant Marseille, dont le siége, suivant sa prédiction, n'eut aucun résultat. En 1541 il retourna en Afrique, et assista à la vaine tentative que l'armée espagnole, commandée avec autant de bravoure que de talent par l'empereur en personne, fit contre Alger, où les corsaires, humiliés à Tunis, avaient relevé la tête. En 1542, il soutint à Perpignan un siége de six mois contre les Français, et força ces derniers à renoncer à leur entreprise.

A l'âge de trente-cinq ans, le duc d'Albe, mûri par une expérience précoce des affaires et des combats, commença à jouer le grand rôle que lui réservait le règne de Philippe II; Charles-Quint lui-même y contribua. Lorsque ce prince quitta l'Espagne pour s'aboucher avec le pape et passer de l'Italie en Allemagne, la tâche de diriger le jeune Philippe, qui avait été nommé régent du royaume, fut confiée au duc d'Albe, aussi habile dans les affaires du cabinet qu'exercé au métier des armes. Cependant l'empereur, dont l'autorité, méconnue par les princes de l'Empire, sollicitait des mesures rigoureuses, ne fut pas longtemps à s'apercevoir que cette dernière qualité de son général était pour lui la plus précieuse : il appela en conséquence le duc d'Albe en Allemagne, où il le nomma généralissime de toutes les troupes impériales. En cette qualité, le duc prit une part active à la guerre de Smalkalde, que la rivalité des états de l'Empire et les discussions religieuses firent éclater en 1546; et ce fut sous sa direction que l'empereur gagna la bataille de Mühlberg, si fatale aux libertés germaniques, et en particulier à l'électeur de Saxe Jean-Frédéric, qui fut fait prisonnier dans cette fameuse journée. Le conseil de guerre auquel Charles-Quint remit la décision du sort de ce prince fut présidé par le duc : c'était lui demander l'arrêt de mort. Si cet arrêt ne fut pas exécuté, la faute n'en était point au duc.

Ayant suivi l'empereur à Wittenberg, d'Albe proposa d'ouvrir la tombe de Luther, et de faire brûler le corps de cet hérésiarque. Mais Charles-Quint ne partageait pas les idées fanatiques de son général : « Je fais, lui dit-il, la guerre aux vivants; laissons en paix les morts! » Généreux après la victoire, Charles avait aussi pardonné au landgrave de Hesse, Philippe le Magnanime, l'appui qu'il avait prêté à l'électeur, son ami; et si, malgré ce pardon, d'Albe put le soir même arrêter ce prince trompé, qui était au nombre des convives du duc, c'est que le farouche guerrier avait probablement reproché à l'empereur la clémence dont il aimait quelquefois à faire usage, et appelé sur ce captif toute sa sévérité. Soit pénétration de sa part, soit jalousie, d'Albe avait aussi engagé son maître à se tenir en garde contre l'ambitieux Maurice, dont la trahison l'avait si bien secondé à la bataille de Mühlberg, et qui pourrait bien, pensait-il, en faire un second essai contre l'empereur lui-même. Ce monarque, cette fois, aurait dû suivre un conseil dont la journée d'Inspruck ne tarda pas à lui montrer la sagesse. Au moment de cette journée, le duc d'Albe était retourné en Espagne auprès de son royal élève, et il accompagna celui-ci dans un voyage qu'il fit en Italie et en Allemagne. Charles-Quint, malade et défait, signa malgré lui, en 1552, la convention de Passau, et se rendit ensuite dans les Pays-Bas, pour se venger sur la France des humiliations que les princes de l'Empire lui avaient fait subir.

Henri II, roi de France, avait profité des embarras de son rival pour détacher du saint-empire les évêchés de Metz, Toul et Verdun. Charles ne pouvait consentir à lui laisser la première de ces villes, forteresse du premier rang et l'un des boulevards de l'Allemagne. Plusieurs fois il avait envoyé au duc d'Albe l'ordre de le rejoindre, mais celui-ci avait trouvé des prétextes pour ne point obéir à un monarque qu'il voyait sur son déclin, et auquel il préférait la fortune naissante de Philippe. Au moment d'assiéger Metz, Charles l'appela de nouveau, et cette fois le général obéit. Mais, pourvu de provisions de toute espèce et défendu par le duc François de Guise, Metz fut vainement assiégé; et tous les efforts des troupes espagnoles, animées par la présence de leur roi et d'un général en qui elles avaient pleine confiance, n'amenèrent aucun résultat. Charles-Quint, levant le siége, retourna dans les Pays-Bas, et le ministre-duc se hâta de rejoindre le régent, au profit duquel Charles abdiqua la couronne en 1556.

Philippe II, le plus puissant monarque de cette époque, continua au duc d'Albe la confiance qu'il lui avait depuis longtemps accordée : celui-ci le

paya de retour par une soumission aveugle.

Au moment de l'abdication de Charles-Quint, d'Albe faisait la guerre en Italie contre le pape Paul IV, qui, pour établir son neveu, avait provoqué une rupture entre la France et l'Espagne. Après avoir repoussé les troupes pontificales et menacé Rome, il se retourna pour arrêter la marche du prince François de Guise, qui se précipitait sur lui avec son impétuosité ordinaire. Il n'accepta pas la bataille que Guise lui offrit, mais déconcerta et affaiblit ce capitaine en le tenant en échec, et en déjouant par de savantes manœuvres toutes ses tentatives. Bientôt François de Guise retourna en France, menacée alors par une armée formidable que Philippe dirigeait sur Paris, et qui remporta en 1557 la victoire de Saint-Quentin. D'Albe, qui par des scrupules religieux se reprochait la guerre faite au saint-père, s'empressa alors d'accepter la paix offerte par Paul IV : il lui rendit tout ce qu'il lui avait enlevé, et courut à Rome demander pardon à genoux au pontife d'avoir tiré l'épée contre lui. Mais la bataille de Saint-Quentin, fatale pour la France si les Espagnols avaient su en profiter, n'avait guère amené de résultats ; et Philippe, inhabile à commander les armées, penchait pour la paix. Elle fut signée à Câteau-Cambrésis le 3 avril 1559, et rendit à la France les conquêtes faites par les Espagnols en Picardie. Élisabeth de France, fille de Henri II, fut promise au roi d'Espagne, arrivé alors à l'apogée de sa puissance ; et celui-ci envoya à son généralissime l'ordre d'aller à Paris conclure ce mariage. Le duc d'Albe jouissait d'une haute réputation ; et, malgré les maux dont il avait frappé la France, son talent militaire, son influence, sa gloire lui valurent le plus brillant accueil. Il fut comblé d'honneurs à la cour ; et les seigneurs français, en l'environnant d'hommages, ne firent qu'imiter en cela l'exemple de Henri II, leur maître. Après cette mission, d'Albe retourna en Espagne, où il dirigea les affaires jusqu'à l'insurrection des Pays-Bas.

Ici commence pour le duc d'Albe une nouvelle période, celle qui dut mettre le sceau au triste renom que sa cruauté lui avait déjà acquis.

Les Flamands étaient contrariés dans le développement de leur commerce et de leur industrie autant que dans leurs croyances religieuses ; ils étaient menacés surtout de perdre l'espèce d'indépendance et les priviléges dont ils avaient longtemps joui. Ils se soulevèrent, et la noblesse forma une ligue à laquelle le propos d'un courtisan fit donner le nom de *ligue des Gueux*. Cependant cette ligue ayant bientôt été dissoute, la pacification des Pays-Bas parut facile. Marguerite de Parme, gouvernante de ces provinces, conseilla, pour obtenir le résultat désiré, des mesures de conciliation. Mais Philippe préféra à ces sages conseils les avis sanguinaires du duc d'Albe, plus conformes à ses propres penchants. Non-seulement la guerre fut résolue, mais le duc fut lui-même chargé de la conduire ; et cette nomination, en déclarant que l'épée et le sang décideraient la question, ôta tout espoir aux Flamands, et ne leur laissa que le choix entre la soumission et l'échafaud.

Le duc d'Albe réunissait en lui deux qualités qui devaient le rendre également odieux et redoutable aux insurgés : le dévouement le plus servile à la volonté absolue de son maître, et une haine superstitieuse de toutes les hérésies. Aussi la seule nouvelle de son approche engagea-t-elle des milliers de négociants et de manufacturiers, attachés aux franchises du pays ou aux croyances nouvellement répandues, à quitter les Pays-Bas pour chercher ailleurs un asile. D'Albe arriva enfin au mois d'août 1567 avec une troupe peu nombreuse, mais bien disciplinée ; il montra à Marguerite de Parme les pouvoirs illimités qui la dépouillaient de toute influence, au point qu'elle ne put y répondre que par une démission. Les troupes furent réparties dans les principales villes, obligées de pourvoir aux dépenses qu'entraînait la construction de citadelles élevées contre les citoyens. Il institua un tribunal de douze juges, présidé d'abord par lui-même, et ensuite par son favori Jean de Vargas, qui n'avait pas craint de déclarer en public que les Belges ne méritaient qu'une potence, et qui ne perdit aucune occasion pour agir en conséquence. Aussi son tribunal, nommé *conseil d'insurrection*, fut-il flétri par l'histoire du nom de *tribunal de sang*, que ses horribles sentences n'ont que trop bien justifié. Brûler, pendre, décapiter, écarteler, c'était le spectacle de tous les jours. Le 1er juin 1568, il fit exécuter à la fois vingt-deux gentilshommes. Après une longue captivité, les comtes d'Egmont et de Horn, l'honneur de la noblesse néerlandaise, portèrent leur tête sur l'échafaud, et le duc d'Albe, témoin de l'exécution, versa des larmes hypocrites. Le prince d'Orange échappa à la mort par la fuite. L'illustration, la noblesse, la fortune étaient un crime aux yeux du tyran : montrer du talent, c'était un crime de lèse-majesté ; le moindre soupçon suffisait pour faire incarcérer les plus paisibles citoyens ; et, pour condamner, les preuves n'étaient point jugées indispensables. Des confiscations sans fin enrichirent les soldats, et assurèrent au maître la prompte obéissance de ses satellites. Les populations épouvantées prirent la fuite, et les hommes courageux se pressèrent en foule autour de Guillaume d'Orange, qui leur promit un vengeur.

Cependant le prince Louis de Nassau avait déjà été battu au combat de Jemmingen, et Guillaume ne fut pas plus heureux contre un ennemi si habile et si expérimenté : tous ses efforts se brisèrent contre la tactique et la discipline des Espagnols ; abandonné par ceux des Belges que l'attachement aux anciennes croyances aveuglait sur le danger de la patrie commune, il fut forcé à la retraite. Le duc d'Albe fit son entrée triomphale à Bruxelles, et reçut peu après, par un

envoyé du saint-père, un chapeau et une épée bénits, honneur jusque-là réservé aux seuls souverains. Ce fut ainsi que le souverain pontife voulut récompenser l'ardeur apportée par le duc au massacre des hérétiques. Non content de cette distinction, d'Albe se fit élever au milieu de la citadelle d'Anvers une statue d'airain foulant aux pieds deux figures allégoriques représentant l'une la noblesse, l'autre la bourgeoisie des Pays-Bas. On y lisait cette inscription : *Ferdinando Alvarez a Toledo, Albæ duci, Philippi II, Hispaniarum regis, apud Belgas præfecto : quod extincta seditione, rebellibus pulsis, religione procurata, justitia culta, Provinciis pacem firmaverit : regis optimi ministro fidelissimo positum.*

Cependant les Belges ne fléchirent point sous ce joug de fer. Tant qu'on n'avait fait que décimer leur noblesse, brûler les huguenots et abattre des têtes de citoyens, que le général espagnol avait avec une ironie féroce assimilées à des têtes de grenouilles, ils avaient mordu leur frein, en attendant le moment de renverser la tyrannie. Mais quand, pour payer les bourreaux et satisfaire à l'avidité des soldats et de leur chef, ils furent accablés d'impôts; quand, poussant ses exactions au delà de toute mesure, le duc leur demanda le dixième denier de tous les biens meubles et le vingtième de tous les immeubles, en outre du centième qu'ils payaient déjà, ce fier peuple de marchands et d'industriels s'agita de nouveau, et refusa d'obéir. En même temps toutes les boutiques se fermèrent à Bruxelles, les *Gueux* reparurent dans les provinces du nord, et là les villes ouvrirent successivement leurs portes au duc d'Orange qui les dirigeait. Celui-ci venait d'être nommé, à la conférence de Dordrecht, gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht, et s'était mis en marche vers le Brabant. Albe vint lui opposer une partie de son armée. Sa cause, décriée dans l'Europe entière, triompha néanmoins encore une fois : le duc d'Orange fut repoussé, le Brabant repris, et la ville de Zutphen livrée aux flammes. Ce ne fut pas l'acte le plus féroce que commirent les soldats du vice-roi : à l'envi les uns des autres, ils se portèrent aux plus atroces cruautés. Mais, quoique vainqueur de tous ses ennemis, le duc d'Albe vit s'accroître autour de lui les embarras; et déjà ses exactions écrasantes ne suffisaient plus à ses dépenses. Il ne fut donc point fâché d'être rappelé par son maître, dont ses adversaires travaillaient à lui ôter les bonnes grâces, et dont il craignait que la faveur ne lui échappât. A la fin de 1573 il quitta le théâtre de ses crimes, se vantant d'avoir fait périr, dans l'espace de six ans, par la main du bourreau, dix-huit mille rebelles ou hérétiques. Il remit l'administration de la malheureuse Belgique à don Louis de Requesens y Zumiga, heureusement plus humain que lui.

De retour à Madrid, d'Albe n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il y reçut : revenir tout couvert de sang, ce n'était point un titre de réprobation aux yeux d'un Philippe II; aussi le roi rendit-il à l'exécuteur de ses hautes œuvres toute sa faveur. Mais ce que la férocité n'avait pu produire, un acte d'insubordination l'amena. Le fils du duc d'Albe ayant séduit une demoiselle d'honneur de la reine, il fut ordonné au jeune homme de l'épouser. Celui-ci ne se borna pas à refuser : du consentement de son père, il se maria avec une de ses parentes; et ce mariage secret irrita le despote. Le vieux duc tomba en disgrâce, et resta exilé pendant deux ans à son château d'Uzéda, jusqu'à ce que le roi eût de nouveau besoin de ses services. Une révolte avait soulevé le Portugal; d'Albe fut chargé de la réprimer : il y avait encore du sang à verser, et le duc n'était pas assez vieux pour en avoir perdu le goût. Il faut ajouter cependant qu'ici encore éclatèrent ses talents militaires, si renommés par toute l'Europe. Trois semaines lui suffirent pour battre et châtier les rebelles, et entrer triomphant à Lisbonne, dont les faubourgs furent impitoyablement pillés; des exactions furent commises dans la ville : d'Albe fut accusé d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et son maître lui en demanda compte. Cette fois le duc, exaspéré sans doute par son long exil, ne montra pas sa soumission habituelle; il répondit, au contraire, avec tant de hauteur, que le roi n'osa plus donner suite à cette affaire. Bientôt après son retour il mourut, âgé de soixante-quatorze ans.

Un historien d'un talent reconnu, M. Ancillon, fait le portrait suivant du duc d'Albe : « Fier avec ses égaux, impérieux, dur, inexorable envers ses inférieurs, il était souple et servile dans ses relations avec son maître; son obéissance flattait d'autant plus l'orgueil de Philippe, qu'il était le seul qui fît plier ce caractère altier et inflexible. Les lois de la justice et de l'humanité, toujours peu de chose aux yeux du duc d'Albe, n'étaient comptées pour rien du moment où elles se trouvaient en opposition avec la volonté de Philippe : se glorifiant d'être l'exécuteur des arrêts sanguinaires de son maître, il mesurait son crédit sur la préférence qu'on lui donnait pour commettre des crimes. » [*Enc. des g. du m.*]

Mariana Cabrera, *Greg. Leti vita di Filippo II.* — Strada, *De bello belgico.* — Jan. Meursius, *Ferd. Albanus, seu de rebus ejus in Belgio per sexennium* (1567-1573) *gestis libri IV*; Lugd. Bat., 1614, in-4°; Amst, 1638, in-fol. — Juan-Antonio de Vera y Figueroa, *Resultas de la vida de D. Fern.-Alv. de Toledo, tercero duque de Alva*, s l., 1643, in-4°. — *Vita Ferd. Toletani, ducis Albani*; Salamanque, 1669, in-8°. — J.-V. de Rustant, *Historia de D. Fern.-Alv. de Toledo, llamado el Grande, duque de Alva*; Madr., 1750, 2 vol. in-8°. — Maximilian Steyer, *Versuch eines Grundrisses der Geschichte der Niederlande unter der Herzogin von Prama und dem Herzog von Alba*; Münch, 1806, in-8°. — *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc (Fern.-Alv.) d'Albe*; Amst., 1620, in-4°. — la *Vie du duc d'Albe*; Paris, 1698, 2 vol. in-12; et *Sentences et assignations du duc d'Albe dans un conseil de sang*; Amsterdam, 1785, in-8°.

***ALBEDYHLL** (*Gustave*, baron D'), diplomate suédois, mort le 11 août 1819. Il résida longtemps à la cour de Copenhague, d'où il fut rappelé pour une affaire qu'il explique dans ses *Pièces authentiques qui servent à éclaircir la conduite du baron d'Albedyhll dans l'affaire qui se passa à Copenhague au commencement de l'année* 1789. On a encore de lui : *Recueil de mémoires relatifs aux affaires de l'Europe, et particulièrement celles du Nord pendant la dernière partie du dix-huitième siècle;* Stockholm, 1798-1811, 2 vol. in-8°; — *Nouveau mémoire, etc.*; Stockholm, 1798. Sa femme s'est acquis quelque réputation littéraire par son *Gefion*, poëme en quatre chants; Upsal, 1814.

Hermès, année 1823.

***ALBELADORY** (*Aboul-Abbas-Ahmed*), historien arabe, imam de Bagdad, mort en 895 de J.-C. Il vécut à la cour du khalife Almotavakkel, et fut chargé de l'éducation d'un prince de la famille de ce khalife. Albeladory composa le *Titre des conquêtes*, où il traite successivement de la conquête de la Syrie, de l'île de Chypre, de la Mésopotamie, de l'Arménie, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne, de la Nubie, et des îles de la Méditerranée. Il raconte ensuite comment l'islamisme s'établit en peu de temps en Perse, en Transoxiane, et dans les contrées baignées par l'Indus. Il a soin d'entremêler son récit de détails relatifs à l'état des pays subjugués. Il parle aussi de certaines villes fondées par les musulmans, tels que Koufa, Bassora et Bagdad. M. Reinaud a publié, dans les *Fragments arabes et persans inédits sur l'Inde*, le chapitre qui traite de l'occupation de la vallée de l'Indus par les musulmans.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, tome I.

***ALBELDA** (*Moïse*), rabbin grec, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle à Saloniki, où il était chef de synagogue. On a de lui des commentaires sur le Pentateuque, imprimés à Venise, 1601 et 1603.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*. — De Rossi, *Dizion. storico degli autori ebrei*. — Basnage, *Histoire des Juifs*. — Wolf, *Biblioth. hebraica*.

***ALBELIUS** (*Simon*), savant transylvain, né à Cronstadt le 11 mai 1596, mort le 5 sept. 1654. Il fut recteur du gymnase à Cronstadt. On a de lui *Dissert. de iride, halone, virgis, parrheliis et paraselinis*; Wittenberg, 1615; — *J.-A. Comen. Janua linguarum reserata;* Cronstadt, 1635.

Oest. Biograph. Lexicon, Vienne, 1851.

ALBEMARLE. *Voy.* MONK.

ALBEMARLE (*Arnold-Juste de Keppel*, lord D'), général anglais, né dans la Gueldre en 1669, mort en 1718, chambellan de Guillaume III. Il fut nommé en 1702, après la mort de ce roi, commandant de la première compagnie des gardes de la reine Anne; les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit dans les dernières guerres de Louis XIV. Après la bataille de Denain en 1712, il fut obligé de se rendre prisonnier avant que le prince Eugène eût pu le secourir.

Biographia Britannica.

ALBENAS (*Jean-Joseph*, vicomte D'), publiciste français, né à Sommières près de Nîmes en 1760, mort à Paris en 1824, fit comme officier volontaire la guerre de l'indépendance d'Amérique. De retour en France, il occupa, sous le consulat et l'empire, diverses fonctions publiques. On a de lui : 1° *Essai historique et poétique de la gloire et des travaux de Napoléon Ier, depuis le* 18 *brumaire an VIII jusqu'à la paix de Tilsitt;* Paris, 1808, in-8°; — 2° *Dénonciation formelle, spéciale, relative aux maisons de jeu;* Paris, 1814, broch. in-8°; — 3° *Fragments poétiques sur la révolution française*, dédiés au roi; Paris, 1815, broch. in-4°; — 4° *Dissertation sur les indemnités*, etc.; Paris, 1818, broch. in-8°. — Son fils, colonel, a publié les *Éphémérides militaires depuis* 1792 jusqu'en 1815; Paris, 1818-1820, 12 vol. in-8°.

Biographie des Contemporains.

ALBENAS (*Jean Poldo* D'), antiquaire français, né à Nîmes en 1512, mort en 1563. Il étudia le droit, et devint, en 1552, conseiller au présidial de sa ville natale. On a de lui : 1° *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes;* Lyon, 1560, in-fol., avec des gravures sur bois; — 2° *Prognosticorum, sive de origine mortis humanæ, de futuro sæculo et de futuræ vitæ contemplatione, libri III*. Cette traduction fut bientôt suivie de celle de l'Histoire des Taborites (en latin), d'Æneas Sylvius.

La Croix du Maine; Du Verdier, *Bibl. franç.* — Albenas, *Discours*, etc.

ALBER (*Érasme*), théologien allemand, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 5 mai 1553. Il étudia à Wittenberg sous Luther, auquel il resta fort attaché. Il prêcha la réforme dans différentes contrées de l'Allemagne, et fut quelque temps prédicateur de Joachim II, électeur de Brandebourg. Son opposition à l'*intérim* de Charles-Quint lui attira des persécutions, et lui fit perdre la place de prédicateur de Magdebourg. Il se retira à Hambourg, et fut nommé surintendant général (évêque protestant) à Neubrandebourg, où il demeura jusqu'à sa mort. Il composa, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits contre les catholiques, et traduisit en allemand le livre de Barthélemi Albizzi, sous le titre : *Der Barfüsser Mönche Eulenspiegel and Alkoran, mit einer Vorrede Martini Lutheri* (Miroir fantastique et Alcoran des Cordeliers déchaussés, avec une préface de Martin Luther) : ce livre parut d'abord sans lieu ni date, puis à Wittenberg en 1542, in-4°, et à Francfort, 1542, in-8°. Conrad Badius, qui l'attribua à Luther, le traduisit en français, en l'accompagnant de notes; Genève, 1556, 1560; Amsterdam, 1734, avec des gravures de Bern. Picart, 3 vol. in-12. Alber a laissé aussi plusieurs poésies religieuses

et des fables en vers allemands; Francfort, 1579, in-8°, et *Judicium de Spongia Erasmi*.

J. J. Korber Beitrag, etc. Hunau, 1754, in-4°.

*ALBER (*Jean-Népomucène*), théologien et philosophe hongrois, né à Ovar le 7 juillet 1753, mort vers 1840. Il fut professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Pesth. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones historiæ eccles.*; Vienne, 1793; — *Institutiones hermeneuticæ*, 1817; — *Institutiones linguæ hebreæ*, 1826.

Oesterreichisches Biogr. Lexicon; Vienne, 1851.

*ALBERGATI (*Antonio*), prélat italien, né à Bologne le 16 septembre 1566, mort à Rome le 4 janvier 1634. En 1609, il fut nommé évêque de Veglia (Naples) par Paul V. Il est auteur de *I tre libri della Guida spirituale*; Bologne, 1628, in-8°. On lui attribue : *Instructio et decreta generalia pro pastoribus civitatis et diœcesis Leodiensis*; Leodii, 1614, in-4°.

Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis*. — Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*. — Ughelli, *Italia sacra*.

ALBERGATI CAPACELLI (*François*, marquis D'), littérateur italien, né à Bologne le 29 avril 1728, mort le 16 mars 1804. Il employa son temps et sa fortune à la culture de l'art dramatique. Il avait établi dans son palais à Bologne, et dans sa ville, un théâtre où il représentait avec ses amis les meilleures pièces de l'Italie. Il était lié avec Goldoni, Alfieri, Voltaire, Fontenelle, etc.; on l'avait surnommé *le Garrick de l'Italie*. C'est lui qui fit disparaître de la scène italienne l'usage des masques. Veuf d'une première femme qu'il avait répudiée, Albergati épousa à Venise une comédienne, qu'il tua dans un accès de jalousie. Il s'exila de sa patrie en 1785, et revint, quelque temps après, à l'âge de soixante-dix ans, épouser la danseuse Zampieri, qui le rendit le plus malheureux des hommes. — Albergati a laissé plusieurs ouvrages qui ont été réunis en 6 vol. in-8°, et publiés à Bologne en 1784. On y remarque plusieurs pièces de comédie : *il Pregiudizio del falso onore*, le *Prisonnier*, les traductions italiennes de *Phèdre*, de *Sémiramis*, de *Ninus II*, etc., et des *Novelli morali*. Les *Nouvelles morales* ont été publiées à part, en 1783; Paris et Bologne, 2 vol. in-12. F. D.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, v. 179. — Zacchiroli, *Elogio di F.-Albergati Capacelli*. — *Anno teatrale*, an. 8, IV, 104. — *Mémoires* de Goldoni, c. CCCXLVI.

*ALBERGATI (*Fabio*), écrivain politique, natif de Bologne, mort vers 1605. Il fut châtelain de Perugia, et passa une grande partie de sa vie à la cour de François-Maria della Rovere, duc d'Urbin. On frappa en son honneur une médaille en bronze. Ses ouvrages ont pour titre : *Del modo di ridurre alla pace le inimicizie private*; Rome, 1583, in-fol.; — *Del cardinale*, libri III; Bologne, 1589, in-4°; — *la Republica regia*; Bologne, 1627, in-fol.

Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*. — Dolfi, *Cronologia delle famiglie nobili di Bologna*. — Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ALBERGATI (*Lucio*), écrivain italien, natif de Bologne, vivait dans la dernière moitié du dixième siècle. Parmi ses ouvrages, restés inédits, on remarque : *De virginitate, libri III*; — *De Ecclesia et religione*; — *De ultimis temporibus et mundi tribulationibus, libri III*.

Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis*. — Ghirardacci, *Historia di Bologna*.

ALBERGATI (*Nicolas*), cardinal italien, né à Bologne en 1375, mort à Sienne le 9 mai 1443. Il entra à vingt ans dans l'ordre des Chartreux, et se fit remarquer par ses doctrines en faveur de la souveraineté absolue du pape. Martin V le nomma évêque de Bologne, puis cardinal de Sainte-Croix de Jérusalem, et l'envoya comme nonce apostolique en France, pour y amener un amendement entre Charles VI et Henri V, roi d'Angleterre. Il fut plusieurs fois chassé de son évêché par les Bolonais, qui le haïssaient, et il dut chercher un refuge à Rome. En 1431, Eugène IV le chargea de présider le concile de Bâle; mais Albergati éprouva une vive opposition de la part des membres du concile, qui ne voulaient pas admettre l'omnipotence du pape; et il retourna à Rome sans avoir rempli sa mission. En 1433 il revint à Bâle avec trois cardinaux adjoints, qui dirigèrent avec lui la dix-septième session de ce concile. De nouveaux dissentiments éclatèrent, et Albergati obtint en 1437, par une bulle du pape, le transfèrement du concile à Ferrare : ce fut l'occasion d'un nouveau schisme. Les prélats, qui se réunirent à Ferrare le 10 janvier 1438, déclarèrent nul tout ce que feraient ceux qui étaient restés à Bâle. Une peste chassa le concile de Ferrare, et ne décida rien relativement à la réunion définitive de l'Église d'Orient avec celle d'Occident. Albergati fut nommé grand pénitencier, puis trésorier du pape, et mourut, quelque temps après, de la gravelle. Benoît XIV le canonisa en 1745. F. D.

Ciaconius. — Platina. — Bossius, c. XXII, *De vir. illust. ord. carth.* — Petreius, in *Bibl. cart.* — Aubert, *Hist. des card.* — Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*. — Cavallo, *Vita di B. Nicolo Albergati*. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, III, 44. — Bonaventura Cavalli, *Vita di Nicolo Albergati*. — *Vita Nicolai Albergati, conscripta olim a tribus celeberrimis viris, Jacobo Zeno, Poggio Fiorentino et Carolo Sigonio, nunc autem septendecim celebrium scriptorum de eodem testimoniis, in lucem edita per Georgium Garnefelt*; Cologne, 1618, in-4°.

*ALBERGHETTI (*Pierre-François*), médecin et chimiste italien, vivait à Bologne vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui un opuscule intitulé : *Fisiologia chimica de medicamenti cavati dall' intima e secreta virtù di minerali vegetabili et animali*; Roma, Franc. Corbelletti, 1636, in-12.

ALBERGHINO (*Jean*), religieux du tiers ordre de Saint-François, mort en 1644. Il a écrit une chronique de son ordre.

Dictionnaire historique et critique.

ALBERGONI (le P. *Éleuthère*), prédicateur italien, né vers 1560 dans le Milanais, mort en 1636. Provincial et consulteur du saint office, il fut nommé, en 1611, évêque de Monmarani. On a de lui trois volumes de Sermons, une Concordance des Évangiles, et une Explication de la doctrine de Scot; Padoue, 1593, in-4°.

Argelati, tom. I, *Scriptor. Mediolan.*

ALBERGOTTI (*François*), ancien jurisconsulte italien, né à Arezzo vers le commencement du quatorzième siècle, et mort à Florence en 1376. Il eut pour maître le célèbre Balde. On a de lui de longs *Commentaires sur le Digeste et le Code*, qui firent l'admiration des érudits de son siècle. Son intégrité et sa grande érudition lui valurent le titre de *Doctor solidæ veritatis*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ALBERGOTTI** (*Ulysse*), d'Arezzo, physicien et astrologue italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fut chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. On a de lui : *Dialogo nel quale si tiene contra l'opinione comune degli astrologi, matematici e filosofi, la luna esser da se luminosa, e non ricevere il lume del sole;* Viterbo, G. Discepolo, 1613, in-4°.

* **ALBERI** (*Eugène*), littérateur italien, né à Padoue en 1817. Il a publié : *Guerre d'Italia del principe Eugenio di Savoy*, 1839; — *Vita di Caterina de Medici*, 1838; — *De' lavori di G. Galilei*, 1843.

ALBERIC Ier, noble Lombard, quitta le parti de Guido pour celui de Bérenger Ier, qui le fit marquis de Camerino. Il épousa Marozia, fille de Théodora (*voy.* ces noms). En 916 il combattit avec le pape Jean X les Sarrazins près du Garigliano, et fut ensuite accusé d'avoir appelé les Hongrois en Italie pour se venger du pape qui l'avait exilé. Alberic fut massacré vers 925 à Citta d'Orta.

ALBERIC II de Camerino, mort en 954. Sa mère Marozia ayant épousé en troisièmes noces Hugues de Provence, roi d'Italie, celui-ci à la suite d'une querelle avec Alberic dut se retirer dans le château Saint-Ange, et Alberic devint seigneur de Rome sous le titre de grand consul et la gouverna pendant cinq ans. Son fils Octavien hérita de la souveraineté temporelle de Rome.

Sismondi, *Hist. d'Italie.*

ALBÉRIC, ou **ALBERT**, fut chanoine gardien de l'église d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations de témoins oculaires. Cette histoire s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum;* Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°; ouvrage rare, réimprimé dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol., et traduit en français dans la collection *Guizot*.

ALBÉRIC, religieux du mont Cassin, né à Trèves, mort à Rome, le 13 juin 1106, devint cardinal, et se distingua vers l'an 1050 par ses écrits contre Bérenger, qui niait la présence réelle de l'eucharistie. Il a écrit un traité intitulé *Dialogue sur la musique*, qui se trouve à la Bibliothèque des Minimes à Florence.

Léon d'Ostie, l. III, *Chron. cass.*, ch. 33. — Platina, *in Nicol. II.* — Sigonius, l. X, *De regno Ital.* — Vossius, lib. II, *De hist. lat.* — Ughelli; Onuphre; Auberi.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né à Beauvais en 1080, mort en 1147 à Verdun. Il rétablit la discipline dans le monastère de Cluny et dans l'abbaye de Vézelay (diocèse d'Autun). Nommé cardinal-évêque d'Ostie, il fut envoyé comme légat en Angleterre, alors troublée par la guerre de David Ier, roi d'Écosse, contre Étienne Ier, roi d'Angleterre, au détriment de sa cousine Mathilde. Albéric tint, le 14 décembre 1138, un concile à Londres pour des questions réglementaires. Après une mission infructueuse en Sicile pour faire rentrer dans l'obéissance les habitants de Bari, révoltés contre Roger II, il se rendit en Orient, et convoqua à Antioche, le 30 novembre 1140, un concile qui déposa le patriarche Rodolphe, accusé d'hérésie. Après avoir visité Jérusalem et le saint sépulcre, il retourna à Rome puis vint en France, pour combattre avec saint Bernard et Geoffroi de Chartres les sectaires henriciens, l'hérésiarque Éon de l'Estoile, rétablir dans son siége l'archevêque de Bordeaux banni par son clergé, et concerter avec Louis le Jeune le voyage de la terre sainte.

Guillaume de Tyr, l. XV. — Frizon, *Gall. purpurata.* — Baronius. — Auberi, *Hist. des cardin.*

ALBÉRIC, moine de l'ordre de Cîteaux dans l'abbaye des Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons-sur-Marne, vivait au commencement du treizième siècle. Il a laissé quelques poésies et une *Chronique* des événements remarquables depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241; Leibniz l'a fait imprimer à Leipsick en 1698, in-4°, dans le tome Ier des *Accessiones historicæ;* et Mencken l'a publié dans le tome Ier des *Scriptores rerum germanicarum;* Leips., 1728, in-fol. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit plus complet que celui qui a été édité.

Fabricius, *Biblioth. lat. med. et infimæ ætatis*, t. I. — De Visch, *in Bibl. Cist.*

ALBÉRIC DE ROSATE ou *Roxiati*, de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savants jurisconsultes du quatorzième siècle, a fait des *Commentaires* sur le VIe livre des *Décrétales*. On lui attribue un *Dictionnaire de droit*, un traité *De statutis*, et des *Commentaires sur les Pandectes*, sur *le Code*, et *sur le Dante*.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, VI, 112-121. — Fischard, *in Vit. juris.* — Léandre Alberti, *Descr. Ital.*

ALBERIC (*Philippe*), moine italien, né à Mantoue vers 1470, mort à Naples en 1551. Commissaire de la cour de Rome, il fut envoyé par le pape Jules II en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il a laissé : *Histoire de l'origine de l'ordre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge; — Vie de saint Philippe de Benisi; — De sacratissimo Christi corpore per Judæam pœnis afflicto;* Paris, 1507, in-4°, en vers héroïques, et très-rare : Le sujet est le

et des fables en vers allemands; Francfort, 1579, in-8°, et *Judicium de Spongia Erasmi*.

J. J. Korber Beitrag, etc. Hunau, 1754, in-4°.

*ALBER (*Jean-Népomucène*), théologien et philosophe hongrois, né à Ovar le 7 juillet 1753, mort vers 1840. Il fut professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Pesth. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones historiæ eccles.*; Vienne, 1793; — *Institutiones hermeneuticæ*, 1817; — *Institutiones linguæ hebreæ*, 1826.

Oesterreichisches Biogr. Lexicon; Vienne, 1851.

*ALBERGATI (*Antonio*), prélat italien, né à Bologne le 16 septembre 1566, mort à Rome le 4 janvier 1634. En 1609, il fut nommé évêque de Veglia (Naples) par Paul V. Il est auteur de *I tre libri della Guida spirituale*; Bologne, 1628, in-8°. On lui attribue : *Instructio et decreta generalia pro pastoribus civitatis et diœcesis Leodiensis*; Leodii, 1614, in-4°.

Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis*. — Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*. — Ughelli, *Italia sacra*.

ALBERGATI CAPACELLI (*François*, marquis D'), littérateur italien, né à Bologne le 29 avril 1728, mort le 16 mars 1804. Il employa son temps et sa fortune à la culture de l'art dramatique. Il avait établi dans son palais à Bologne, et dans sa ville, un théâtre où il représentait avec ses amis les meilleures pièces de l'Italie. Il était lié avec Goldoni, Alfieri, Voltaire, Fontenelle, etc.; on l'avait surnommé *le Garrick de l'Italie*. C'est lui qui fit disparaître de la scène italienne l'usage des masques. Veuf d'une première femme qu'il avait répudiée, Albergati épousa à Venise une comédienne, qu'il tua dans un accès de jalousie. Il s'exila de sa patrie en 1785, et revint, quelque temps après, à l'âge de soixante-dix ans, épouser la danseuse Zampieri, qui le rendit le plus malheureux des hommes. — Albergati a laissé plusieurs ouvrages qui ont été réunis en 6 vol. in-8°, et publiés à Bologne en 1784. On y remarque plusieurs pièces de comédie : *il Pregiudizio del falso onore*, le *Prisonnier*, les traductions italiennes de *Phèdre*, de *Sémiramis*, de *Ninus II*, etc., et des *Novelli morali*. Les *Nouvelles morales* ont été publiées à part, en 1783; Paris et Bologne, 2 vol. in-12. F. D.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, v. 179. — Zacchiroli, *Elogio di F.-Albergati Capacelli*. — *Anno teatrale*, an. 8, IV, 104. — *Mémoires* de Goldoni, c. CCCXLVI.

*ALBERGATI (*Fabio*), écrivain politique, natif de Bologne, mort vers 1605. Il fut châtelain de Perugia, et passa une grande partie de sa vie à la cour de François-Maria della Rovere, duc d'Urbin. On frappa en son honneur une médaille en bronze. Ses ouvrages ont pour titre : *Del modo di ridurre alla pace le inimicizie private*; Rome, 1583, in-fol.; — *Del cardinale*, libri III; Bologne, 1589, in-4°; — *la Republica regia*; Bologne, 1627, in-fol.

Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*. — Dolfi, *Cronologia delle famiglie nobili di Bologna*. — Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ALBERGATI (*Lucio*), écrivain italien, natif de Bologne, vivait dans la dernière moitié du dixième siècle. Parmi ses ouvrages, restés inédits, on remarque : *De virginitate, libri III*; — *De Ecclesia et religione*; — *De ultimis temporibus et mundi tribulationibus, libri III*.

Bumaldus, *Bibliotheca Bononiensis*. — Ghirardacci, *Historia di Bologna*.

ALBERGATI (*Nicolas*), cardinal italien, né à Bologne en 1375, mort à Sienne le 9 mai 1443. Il entra à vingt ans dans l'ordre des Chartreux, et se fit remarquer par ses doctrines en faveur de la souveraineté absolue du pape. Martin V le nomma évêque de Bologne, puis cardinal de Sainte-Croix de Jérusalem, et l'envoya comme nonce apostolique en France, pour y amener un amendement entre Charles VI et Henri V, roi d'Angleterre. Il fut plusieurs fois chassé de son évêché par les Bolonais, qui le haïssaient, et il dut chercher un refuge à Rome. En 1431, Eugène IV le chargea de présider le concile de Bâle; mais Albergati éprouva une vive opposition de la part des membres du concile, qui ne voulaient pas admettre l'omnipotence du pape; et il retourna à Rome sans avoir rempli sa mission. En 1433 il revint à Bâle avec trois cardinaux adjoints, qui dirigèrent avec lui la dix-septième session de ce concile. De nouveaux dissentiments éclatèrent, et Albergati obtint en 1437, par une bulle du pape, le transfèrement du concile à Ferrare : ce fut l'occasion d'un nouveau schisme. Les prélats, qui se réunirent à Ferrare le 10 janvier 1438, déclarèrent nul tout ce que feraient ceux qui étaient restés à Bâle. Une peste chassa le concile de Ferrare, et ne décida rien relativement à la réunion définitive de l'Église d'Orient avec celle d'Occident. Albergati fut nommé grand pénitencier, puis trésorier du pape, et mourut, quelque temps après, de la gravelle. Benoît XIV le canonisa en 1745. F. D.

Ciaconius. — Platina. — Bossius, c. XXII, *De vir. illust. ord. carth.* — Petreius, in *Bibl. cart.* — Auberi, *Hist. des card.* — Fantuzzi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi*. — Cavallo, *Vita di B. Nicolo Albergati*. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, III, 44. — Bonaventura Cavalli, *Vita di Nicolo Albergati*. — *Vita Nicolai Albergati, conscripta olim a tribus celeberrimis viris, Jacobo Zeno, Poggio Fiorentino et Carolo Sigonio, nunc autem septendecim celebrium scriptorum de eodem testimoniis, in lucem edita per Georgium Carnefelt*; Cologne, 1618, in-4°.

*ALBERGHETTI (*Pierre-François*), médecin et chimiste italien, vivait à Bologne vers le commencement du dix-septième siècle. On a de lui un opuscule intitulé : *Fisiologia chimica de medicamenti cavati dall' intima e secreta virtù di minerali vegetabili et animali*; Roma, Franc. Corbelletti, 1636, in-12.

ALBERGHINO (*Jean*), religieux du tiers ordre de Saint-François, mort en 1644. Il a écrit une chronique de son ordre.

Dictionnaire historique et critique.

ALBERGONI (le P. *Éleuthère*), prédicateur italien, né vers 1560 dans le Milanais, mort en 1636. Provincial et consulteur du saint office, il fut nommé, en 1611, évêque de Monmarani. On a de lui trois volumes de Sermons, une Concordance des Évangiles, et une Explication de la doctrine de Scot; Padoue, 1593, in-4°.

Argelati, tom. I, *Scriptor. Mediolan.*

ALBERGOTTI (*François*), ancien jurisconsulte italien, né à Arezzo vers le commencement du quatorzième siècle, et mort à Florence en 1376. Il eut pour maître le célèbre Balde. On a de lui de longs *Commentaires sur le Digeste et le Code*, qui firent l'admiration des érudits de son siècle. Son intégrité et sa grande érudition lui valurent le titre de *Doctor solidæ veritatis*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ALBERGOTTI** (*Ulysse*), d'Arezzo, physicien et astrologue italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fut chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. On a de lui : *Dialogo nel quale si tiene contra l'opinione comune degli astrologi, matematici e filosofi, la luna esser da se luminosa, e non ricevere il lume del sole;* Viterbo, G. Discepolo, 1613, in-4°.

** **ALBERI** (*Eugène*), littérateur italien, né à Padoue en 1817. Il a publié : *Guerre d'Italia del principe Eugenio di Savoy*, 1839; — *Vita di Caterina de Medici*, 1838; — *De' lavori di G. Galilei*, 1843.

ALBERIC Iᵉʳ, noble Lombard, quitta le parti de Guido pour celui de Bérenger Iᵉʳ, qui le fit marquis de Camerino. Il épousa Marozia, fille de Théodora (*voy.* ces noms). En 916 il combattit avec le pape Jean X les Sarrazins près du Garigliano, et fut ensuite accusé d'avoir appelé les Hongrois en Italie pour se venger du pape qui l'avait exilé. Alberic fut massacré vers 925 à Citta d'Orta.

ALBERIC II de Camerino, mort en 954. Sa mère Marozia ayant épousé en troisièmes noces Hugues de Provence, roi d'Italie, celui-ci à la suite d'une querelle avec Alberic dut se retirer dans le château Saint-Ange, et Alberic devint seigneur de Rome sous le titre de grand consul et la gouverna pendant cinq ans. Son fils Octavien hérita de la souveraineté temporelle de Rome.

Sismondi, *Hist. d'Italie.*

ALBÉRIC, ou **ALBERT**, fut chanoine gardien de l'église d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations de témoins oculaires. Cette histoire s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum;* Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°; ouvrage rare, réimprimé dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol., et traduit en français dans la collection *Guizot*.

ALBÉRIC, religieux du mont Cassin, né à Trèves, mort à Rome, le 13 juin 1106, devint cardinal, et se distingua vers l'an 1050 par ses écrits contre Bérenger, qui niait la présence réelle de l'eucharistie. Il a écrit un traité intitulé *Dialogue sur la musique*, qui se trouve à la Bibliothèque des Minimes à Florence.

Léon d'Ostie, l. III, *Chron. cass.*, ch. 35. — Platina, *in Nicol. II.* — Sigonius, l. X, *De regno Ital.* — Vossius, lib. II, *De hist. lat.* — Ughelli; Onuphre; Aubert.

ALBÉRIC, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, né à Beauvais en 1080, mort en 1147 à Verdun. Il rétablit la discipline dans le monastère de Cluny et dans l'abbaye de Vézelay (diocèse d'Autun). Nommé cardinal-évêque d'Ostie, il fut envoyé comme légat en Angleterre, alors troublée par la guerre de David Iᵉʳ, roi d'Écosse, contre Étienne Iᵉʳ, roi d'Angleterre, au détriment de sa cousine Mathilde. Albéric tint, le 14 décembre 1138, un concile à Londres pour des questions réglementaires. Après une mission infructueuse en Sicile pour faire rentrer dans l'obéissance les habitants de Bari, révoltés contre Roger II, il se rendit en Orient, et convoqua à Antioche, le 30 novembre 1140, un concile qui déposa le patriarche Rodolphe, accusé d'hérésie. Après avoir visité Jérusalem et le saint sépulcre, il retourna à Rome puis vint en France, pour combattre avec saint Bernard et Geoffroi de Chartres les sectaires henriciens, l'hérésiarque Éon de l'Estoile, rétablir dans son siége l'archevêque de Bordeaux banni par son clergé, et concerter avec Louis le Jeune le voyage de la terre sainte.

Guillaume de Tyr, l. XV. — Frizon, *Gall. purpurata.* — Baronius. — Auberi, *Hist. des cardin.*

ALBÉRIC, moine de l'ordre de Cîteaux dans l'abbaye des Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons-sur-Marne, vivait au commencement du treizième siècle. Il a laissé quelques poésies et une *Chronique* des événements remarquables depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241; Leibniz l'a fait imprimer à Leipsick en 1698, in-4°, dans le tome Iᵉʳ des *Accessiones historicæ;* et Mencken l'a publié dans le tome Iᵉʳ des *Scriptores rerum germanicarum;* Leips., 1728, in-fol. La Bibliothèque nationale possède un manuscrit plus complet que celui qui a été édité.

Fabricius, *Biblioth. lat. med. et infimæ ætatis*, t. I. — De Visch, *in Bibl. Cist.*

ALBÉRIC DE ROSATE ou *Roxiati*, de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savants jurisconsultes du quatorzième siècle, a fait des *Commentaires* sur le VIᵉ livre des *Décrétales*. On lui attribue un *Dictionnaire de droit*, un traité *De statutis*, et des *Commentaires sur les Pandectes*, sur *le Code*, et *sur le Dante*.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter*, VI, 112-121. — Fischard, *in Vit. juris.* — Léandre Alberti, *Descr. Ital.*

ALBERIC (*Philippe*), moine italien, né à Mantoue vers 1470, mort à Naples en 1551. Commissaire de la cour de Rome, il fut envoyé par le pape Jules II en France, en Angleterre et en Allemagne, pour combattre la doctrine de Luther. Il a laissé : *Histoire de l'origine de l'ordre des Serviteurs de la bienheureuse Vierge;* — *Vie de saint Philippe de Benizi;* — *De sacratissimo Christi corpore per Judæam pœnis afflicto;* Paris, 1507, in-4°, en vers héroïques, et très-rare : Le sujet est le

prétendu miracle connu sous le nom de *Billettes*, et qui date de l'an 1290.

Muratori, Mazzuchelli, Tiraboschi.

* **ALBERICI** (*Jacques*), religieux de l'ordre des Augustins, mort à Rome en 1610. Son ouvrage, *Catalogo degli illustri scrittori Veneziani*, Bologne, 1605, renferme les vies de Croce, Gabrielli, Zartino, etc.

Biographical Dictionary.

ALBERINI (*Rodiana*), naquit à Parme vers l'an 1530, et se distingua parmi les femmes savantes, par l'élégance de ses *Poésies latines et italiennes*.

Muratori. — Tiraboschi.

ALBÉRON, ou **ADALBÉRON Ier**, prince-évêque de Liége, mort en janvier 1129. Frère du duc Godefroi, chanoine et primicier de Metz, il fut élu évêque de Liége après que le siége eut vaqué environ deux années. La cause de cette longue vacance furent les démêlés de l'Empire et du sacerdoce touchant les investitures. La paix entre ces deux puissances ayant été faite le 23 septembre 1122, l'empereur Henri V vint, l'année suivante, célébrer les fêtes de Pâques à Liége. On traita, pendant son séjour, de l'élection d'un évêque; et Albéron réunit toutes les voix, en considération du duc son frère. Le premier soin de ce prélat fut de purger son diocèse des brigands qui l'infestaient. Leur retraite était la citadelle de Fouquemont. L'empereur, à la prière d'Albéron, la fit raser. On vit ainsi reparaître, sous l'épiscopat d'Albéron, les beaux jours de la paix et de la tranquillité. Sur la fin de l'an 1123, il fonda un monastère de prémontrés sur le mont Cornillon, quelque temps après la fondation de celui de Floreff, appartenant au même ordre. L'an 1124, il mit des chanoines réguliers dans l'église de Saint-Gilles-au-Mont. L'an 1127, Renaud de Martigni, archevêque de Reims, céda les droits de son église sur la seigneurie de Bouillon à notre prélat et à ses successeurs, mais en se réservant à lui-même, et à ceux qui lui succéderaient dans le siége de Reims, les prérogatives de la justice et du service militaire; et en même temps il reçut l'hommage d'Albéron. Les évêques de Liége, par une ancienne coutume, prenaient dans les meubles de chaque chef de famille décédé tout ce qui pouvait le mieux leur convenir. Albéron abolit cette coutume, qui s'appelait le droit de *mainmorte*, parce que, dit une ancienne chronique, *les vilains morts, on leur coupoit la main; et, au lieu de ce droit, on donnoit le meilleur gage*.

Art de vérifier les dates. — Batavia sacra.

ALBÉRON II, prince-évêque de Liége, mort en Italie le 27 mars 1145. Issu de la maison des comtes de Namur, et princier de l'église de Metz, il succéda, l'an 1136, à l'évêque Alexandre, après neuf à dix mois de vacance. En 1140, il eut une guerre très-vive avec le comte de Namur Henri II, le plus hardi et le plus entreprenant de ses voisins. Elle se termina la même année, ou au commencement de la suivante, par un traité de paix où il se fit un allié de son ennemi. Après cela il tourna toutes ses pensées vers le château de Bouillon, dont le recouvrement l'avait occupé dès son entrée dans l'épiscopat. Déjà il avait fait trois voyages à la cour de l'empereur et à celle du pape, pour engager l'une et l'autre puissance à lui faire restituer cette importante place. Mais l'argent que le comte de Bar avait répandu dans ces deux cours rendit les démarches du prélat inutiles. Enfin, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par voie de négociation, il tenta le sort des armes.

En 1141, il fit une ligue avec le comte de Namur; et tous deux, ayant réuni leurs forces, vinrent assiéger le château de Bouillon. La place était regardée comme imprenable. Les assiégeants, après de longs et pénibles efforts, commençaient à désespérer de s'en rendre maîtres, lorsque le prélat proposa de faire venir au camp les reliques de saint Lambert. On les apporta, et au bout d'un mois, dit-on, les assiégés manquant de vivres, et surtout d'eau, prirent le parti de se rendre. Les historiens liégeois ont célébré comme un miracle cet événement, dont Nicolas de Liége, écrivain du temps, nous a transmis une ample relation sous le titre de *Triomphe de saint Lambert*. La conduite d'Albéron, si l'on en croit Gilles d'Orval, n'était guère capable d'attirer sur son diocèse la bénédiction du ciel. Il se comportait, suivant cet historien, d'une manière tout à fait indigne de son caractère. Ce qui est certain, c'est que, sous son épiscopat, la licence du peuple et les désordres du clergé furent à leur comble. Nulle sûreté dans les villes ni dans les campagnes : les vols, les assassinats, les viols, s'y commettaient avec la plus grande impunité. Tout, jusqu'aux saints mystères, était alors vénal dans l'église de Liége. La clôture des chanoines était rompue; l'accès était libre aux femmes dans leur cloître, et leur impudence n'eut plus de bornes. Les Liégeois même s'étaient laissé abuser au point de marier leurs filles aux chanoines, préférablement à d'autres. Mais le ciel suscita un nouveau Phinée dans la personne de Henri de Leyen, prévôt de cette église. Il fit le voyage de Rome, et porta les plaintes de ces désordres au tribunal du saint-siége. Le pape manda l'évêque de Liége, qui se rendit à Rome. On ignore ce qui se passa dans l'audience qu'il eut avec le pape; mais, en s'en retournant, il fut attaqué d'une fièvre violente, et mourut à Otride en Italie.

Batavia sacra.

ALBÉRONI (*Jules*), fameux cardinal-ministre, né aux environs de Plaisance (1) le 31 mai 1664, mort à Rome le 16 juin 1752. Fils d'un jardinier, il cultiva lui-même d'abord la terre. A l'âge de quatorze ans, il apprit à lire, et devint clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. Il

(1) Probablement dans le village de Fiorenzuola.

entra ensuite à l'école des Barnabites, où il déploya beaucoup de capacité, et gagna la protection de Barni, vice-légat de Ravenne, qui, devenu évêque de Plaisance, lui confia l'intendance de sa maison, et le fit entrer dans les ordres. Plus tard, l'abbé Albéroni accompagna le fils de son protecteur à Rome, et c'est là qu'il apprit le français. On raconte qu'il accueillit hospitalièrement vers cette époque le secrétaire du duc de Vendôme, le poëte Campistron, qui venait d'être dépouillé par des bandits de la Romagne, et que cet acte d'humanité fut l'origine de sa fortune. Quoi qu'il en soit, pendant la guerre de la succession d'Espagne, le jeune Albéroni servit d'interprète au gouvernement de Parme, et eut ainsi l'occasion de voir le maréchal duc de Vendôme, qui commandait les Français en Italie. Il gagna bientôt les bonnes grâces de ce maréchal, moins peut-être par ses soupes à l'oignon qu'il savait faire dans la perfection, que par ses traits plaisants et ses saillies heureuses qui ne tarissaient pas, qu'il entremêlait des propos les plus licencieux et des plus basses flagorneries. Son extérieur même était fait pour piquer la curiosité : une stature courte et ronde, une tête énorme, un visage d'une largeur démesurée, un nez camus, des lèvres pincées, lui donnaient au premier aspect quelque chose de grotesque; mais, dès que cette masse déplaisante venait à s'animer, on n'était plus frappé que de la noblesse de son regard, du prestige de son élocution, et du son enchanteur de sa voix. Le même contraste se retrouvait entre ses inclinations naturelles et le rôle étrange auquel l'ambition l'avait conduit : né pour les plaisirs et l'indolence, il s'accoutuma à travailler seize à dix-huit heures par jour, et à ne faire qu'un seul repas d'une frugalité de cénobite.

En 1706, Albéroni accompagna le duc de Vendôme à Paris, où il fut présenté à Louis XIV. On lui offrit la cure d'Anet; mais il la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc de Vendôme ayant été nommé, en 1711, généralissime des armées de Philippe V, il l'accompagna en Espagne, et lui servit de secrétaire. Peu de temps après, il eut la douleur de voir son bienfaiteur mourir dans ses bras (le 11 juin 1712), et accourut à Paris annoncer cet événement à Louis XIV. L'année suivante, le duc de Parme lui donna le titre de comte, en le nommant son agent consulaire en Espagne.

La princesse des Ursins était alors toute-puissante à la cour de Madrid. *Camarera mayor* de la reine, elle conserva, après la mort de sa bienfaitrice (15 février 1714), tout son ascendant sur l'esprit du petit-fils de Louis XIV. Albéroni eut de fréquentes occasions d'entretenir cette favorite, et réussit sans peine à s'insinuer dans ses bonnes grâces. La voyant embarrassée dans le choix d'une nouvelle reine, il lui proposa un jour Élisabeth Farnèse, fille du dernier duc de Parme et nièce du duc actuel : il la dépeignait artificieusement comme simple, dévote, ignorante du monde dont elle avait vécu séparée, parfaitement propre à remplir les desseins de la princesse. En faisant cette proposition, il comptait à la fois plaire à sa cour et perdre la princesse; car il savait qu'Élisabeth, d'un caractère tout différent de celui qu'il lui avait prêté, ne se laisserait gouverner par personne. La négociation pour le mariage fut secrètement entamée. Les dispenses du pape (car la future reine était proche parente de Gabrielle de Savoie) furent promptement obtenues. Déjà la favorite se plaisait à contempler l'avenir de domination illimitée qui s'ouvrait devant elle, lorsqu'elle reçut des renseignements exacts sur le caractère d'Élisabeth. Aussitôt elle se décida sans hésiter à empêcher le mariage; et, quoique les pouvoirs nécessaires eussent été envoyés pour la célébration, elle dépêcha à Parme un agent chargé de tout arrêter. Mais il n'arriva que le matin du jour de la cérémonie (17 septembre 1714); et, comme on se doutait de sa mission, on ne lui permit d'entrer dans la ville que lorsque la cérémonie fut terminée. La confiance de la princesse ne l'abandonna pas cependant; elle affecta une grande joie, et accompagna Philippe V jusqu'à Alcala pour y attendre l'arrivée de la nouvelle reine. Laissant le roi dans cette ville où elle ne devait plus rentrer, elle s'avança vers Guadalaxara. Mais Albéroni, qui était allé au devant de sa royale maîtresse jusqu'à Pampelune, avait sans doute déjà réglé avec elle le sort de la favorite, et Philippe avait peut-être en secret donné son assentiment aux mesures qu'on allait prendre. A peine fut-elle admise en présence de la reine, que, par l'ordre de celle-ci, on l'arrêta. On la jeta dans une voiture, sans lui donner le temps de changer de costume, et on la conduisit jusqu'à la frontière, sous une escorte de cinquante dragons, au milieu d'un hiver rigoureux. A Saint-Jean de Luz on lui rendit la liberté, avec défense de jamais remettre le pied sur le territoire espagnol.

Albéroni partagea avec la nouvelle reine son influence illimitée sur l'esprit du roi, et le vieux cardinal del Giudice, premier ministre en titre, ne faisait rien sans consulter Albéroni et le P. d'Aubanton, confesseur du roi. C'est de cette époque que datent quelques-unes des réformes financières, dont il est parlé dans les documents donnés à la fin de cet article.

La mort de Louis XIV fit changer toute la politique du cabinet de Madrid. L'âge de Louis XV rendait une régence nécessaire, et Philippe V se crut en droit d'y prétendre. Il n'osa cependant la disputer ouvertement au duc d'Orléans, qui en fut revêtu sans obstacle; mais il ne négligea rien pour lui nuire et pour entraver tous ses actes. La reine, très-ambitieuse, douée d'une rare capacité et d'une dissimulation qui eût été remarquée même en Italie, le soutenait dans ses desseins. Son désir ardent était d'assurer un trône à l'infant

don Carlos, son fils (né en 1716). A défaut du trône de France, elle visait du moins à l'une des couronnes ducales de Parme et de Plaisance, ou de Toscane : dans l'un et l'autre de ces États, les princes régnants étaient sur le point de mourir sans postérité, et rien ne lui paraissait plus essentiel, pour être en état de s'emparer un jour de leur héritage, que d'entretenir en Italie l'influence espagnole. Son conseiller en tout ceci était naturellement Albéroni, prêtre aux vues audacieuses, et qui ne manquait pour les réaliser ni de talent ni d'énergie : la ruse, la dissimulation, et une profonde connaissance du cœur humain, l'avaient élevé au rang de conseiller indispensable (1). Nous n'entrerons pas dans le dédale inextricable des intrigues auxquelles se livrèrent ces deux Italiens accomplis ; il nous suffira d'en indiquer les principaux résultats. Albéroni eut à peine remplacé à la tête des affaires le premier ministre, le cardinal del Giudice, qu'il commença à manifester ses projets sur l'Italie. On ne pouvait s'attendre à les voir tolérés par l'Autriche. Aussi, dès que Charles VI en eut le moindre soupçon, la mésintelligence se mit-elle entre les cours de Vienne et de Madrid : l'arrestation arbitraire et impolitique du grand inquisiteur Molinez, ambassadeur d'Espagne en Italie, par l'ordre de l'empereur, irrita Philippe à tel point, qu'il se résolut à la guerre, tout en sachant bien qu'une triple alliance venait d'être conclue entre la France, l'Angleterre et la Hollande, pour maintenir le traité d'Utrecht dans son intégrité. Comme l'Espagne allait être seule à soutenir la lutte contre l'Europe entière, Albéroni désapprouva et retarda la guerre jusqu'au moment où il comprit que son opposition ne servirait qu'à lui attirer une disgrâce ; il se mit alors à presser les hostilités. Ce fut le moment où le pape, cédant aux instances de Philippe, le décora du chapeau de cardinal. A cette dignité fut bientôt ajoutée celle de grand d'Espagne, avec l'évêché de Malaga. Le 22 août 1717, une flotte de douze vaisseaux portant neuf mille hommes, sortie de Barcelone, s'empara de l'île de Sardaigne. Cette agression inattendue indigna et alarma l'Europe, autant qu'elle blessa l'empereur. On soupçonna qu'elle n'était que le prélude de tentatives plus graves sur la Sicile et sur Naples. Tel était, en effet, le projet que l'Espagne préparait à réaliser en faisant un grand armement, dont elle cherchait d'ailleurs à envelopper la destination de tout le secret possible.

Cependant l'Angleterre, en sa qualité de garante du traité d'Utrecht, après avoir vainement essayé d'amener l'Espagne à une réconciliation avec l'empereur, équipa une flotte destinée à donner à la première une sévère leçon. L'apparition d'une seconde flotte espagnole de vingt-trois vaisseaux montés par trente mille hommes, qui sortit, en juin 1718, du port de Barcelone pour aller mouiller près du cap Solanto, à environ trois lieues de Palerme, décida la France à agir entièrement de concert avec l'Angleterre et l'Autriche. Cette réunion, à laquelle accéda la Hollande, prit le nom de *quadruple alliance*. Elle prétendait s'en tenir au traité d'Utrecht ; seulement elle offrait à Victor-Amédée la Sardaigne en échange de la Sicile, qui devait revenir à l'empereur. Pour satisfaire Philippe, elle assurait la double succession de Toscane et de Parme à l'infant don Carlos, et promettait une renonciation absolue de l'empereur à la couronne d'Espagne.

Le cardinal refusa de souscrire à ces conditions ; et, sans s'effrayer de l'orage qui s'amassait sur le pays confié à ses soins, il refusa de rappeler les troupes débarquées en Sicile. Palerme et Messine, excepté la citadelle, furent promptement occupées ; et toute l'île était sur le point de passer sous la domination espagnole, quand la flotte anglaise, conduite par l'amiral Byng, parut près des côtes. Dans la bataille de Passaro, qui s'engagea le 10 août 1718, presque toute la flotte espagnole fut prise ou détruite.

Alors Albéroni conçut le plan singulier d'une alliance entre Charles XII, roi de Suède, le czar Pierre, et l'Espagne : les deux premiers devaient prêter leur appui au Prétendant, fils de Jacques II, pour l'aider à remonter sur le trône d'Angleterre ; diversion qui aurait mis cette puissance dans la nécessité de s'occuper un peu moins des affaires d'autrui. La mort du héros suédois fit avorter cette conception hardie. Albéroni eut recours alors à d'assez misérables expédients. Il fit ourdir par le prince de Cellamare, l'ambassadeur espagnol en France, une conspiration dans le but d'arrêter le régent, et de proclamer Philippe le tuteur du jeune roi. Mais, découverte à temps, cette conspiration ne produisit qu'une déclaration de guerre de la France contre l'Espagne. (*Voy.* CELLAMARE et DUBOIS). Le 8 janvier 1719, Berwick passa les Pyrénées à la tête de trente mille hommes, et entra dans la Biscaye. Philippe et le cardinal se mirent en marche pour s'opposer à ses progrès ; mais, effrayés par la supériorité des forces, ils restèrent à Pampelune, où ils eurent la mortification d'apprendre la prise de Fontarabie, de Saint-Antoine, et de Saint-Sébastien. Berwick se retira ensuite de la Biscaye, repassa les Pyrénées pour les traverser de nouveau du côté de la Catalogne, prit Urgel, et, après une tentative inutile sur Rosas, rentra dans le Roussillon.

Le cardinal, que tant de revers ne découragèrent pas, prépara à Cadix une expédition formidable qu'il disait destinée comme les deux premières contre la Sicile, mais qu'on vit, dès qu'elle fut prête, faire voile, sous les ordres du duc d'Ormond, vers les parages de l'Écosse, où elle devait prêter son appui à Jacques Stuart. Une sorte de fatalité semble s'être attachée à

(1) Albéroni dit un jour au chevalier Marcien : « Si la reine, qui a le diable au corps, trouve un bon général, elle troublera l'Europe. Il lui est facile de gouverner son mari, qui, dès qu'il a dit à voix basse, Je veux être le maître, moi ! finit par obéir, et à qui il ne faut qu'un prie-Dieu et les cuisses d'une femme. » *Mémoires de Duclos* t. II, p. 45

toutes les tentatives de l'Espagne contre les îles Britanniques. Un orage violent dispersa, à la hauteur du cap Finistère, l'expédition nouvelle. Deux frégates seulement atteignirent leur destination, et le peu de troupes qu'elles débarquèrent sur les côtes de l'Écosse furent bientôt forcées à se rendre. Dans le même temps, une escadre anglaise commettait de grandes dévastations sur les côtes de la Galice. En Sicile, les affaires prenaient une tournure tout aussi défavorable aux projets du ministre. Des troupes autrichiennes y étaient enfin entrées, et avaient forcé les Espagnols à se renfermer dans les places fortifiées. Victor-Amédée venait d'accéder à la quadruple alliance; la Hollande avait suivi son exemple. Ainsi l'Espagne se trouvait seule contre l'Europe, comme le cardinal l'avait bien prévu au début de la guerre. Ces revers firent une profonde impression sur l'esprit de Philippe, qui commença à regarder son ministre d'un œil mécontent. Les alliés n'eurent pas plutôt vu cette disposition, qu'ils mirent tous leurs soins à la fomenter; le caractère si entreprenant et les vues si vastes d'Albéroni le leur rendaient odieux. Des intrigues s'engagèrent alors de toutes parts pour précipiter sa chute. Le cardinal Dubois, ministre du régent de France, gagna à force d'argent la nourrice de la reine, dona Laura, qui devait l'aider à perdre Albéroni dans l'esprit de sa souveraine. On trouva parmi les seigneurs espagnols des hommes disposés à prendre part à ces intrigues. Il se les était presque tous aliénés par sa hauteur, et sa qualité d'étranger les choquait par-dessus tout. On raconte que le duc d'Escalom s'irrita au point de frapper de sa canne Albéroni, en présence du roi malade.

La reine se décida à abandonner le cardinal. Au faîte des grandeurs, sans le moindre soupçon de sa disgrâce, il reçut tout à coup (le 5 décembre 1719) l'ordre de quitter Madrid dans l'espace d'une semaine, et le territoire espagnol dans trois. En ce moment ses fautes parurent oubliées; et plusieurs nobles qui avaient dédaigné de lui faire leur cour pendant sa prospérité vinrent le saluer à son départ. Un officier le rejoignit à Lérida, sur la route de Barcelone, pour examiner ses papiers et en saisir plusieurs. « Albéroni, dit Duclos, partit avec des richesses immenses. Il y avait déjà deux jours qu'il était en marche, lorsqu'on s'aperçut qu'il emportait le testament de Charles II, qui instituait Philippe V héritier de la monarchie. Il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce testament. Il avait sans doute envie de gagner la protection de l'empereur, en lui remettant ce titre précieux. »

Près de Barcelone il fut pillé par des miquelets, et ce ne fut pas sans peine qu'il atteignit Girone à pied, à la faveur d'un déguisement. Il traversa le midi de la France, s'embarqua à Antibes, et aborda à Sestri de Levante avec l'intention de se rendre à la cour papale. Mais un ordre de Clément XI, qui lui défendit de mettre les pieds sur le territoire de l'Église, le décida à s'enfoncer dans les Apennins, où il fut quelque temps comme mort au monde. Sa conduite était cruellement accusée à la cour d'Espagne. On y alla jusqu'à vouloir le faire dégrader et dépouiller de la pourpre; mais il se justifia dans une apologie habile (*Voy.* à la fin de l'article), où Philippe et Élisabeth étaient représentés sous un jour peu favorable. Au bout d'un an, à la mort de Clément XI (le 13 mars 1721), il sortit de sa retraite, et prit place dans le conclave pour concourir à l'élection d'un nouveau pape (Innocent XIII). Pour apaiser la cour d'Espagne, on lui fit ensuite son procès sur quelques accusations frivoles, et on le condamna à une courte réclusion dans un couvent de jésuites. Cette peine une fois subie, on le vit en grande faveur auprès du saint-siége. Les cardinaux Paulucci et Ottoboni furent au nombre de ses amis. Le régent de France et la reine d'Espagne l'assurèrent de leur protection.

Après la mort d'Innocent XIII (le 7 mars 1724), le cardinal Albéroni obtint dix voix dans le conclave. Ce fut à cette occasion que l'on afficha dans Rome cette pasquinade : *Il cielo vuol Orsini; il popolo, Corsini; le donne, Ottoboni; il diavolo, Alberoni.* Le cardinal Orsini fut élu sous le nom de Benoît XIII. Albéroni tomba en disgrâce sous ce nouveau pape, parce qu'il avait refusé, dit-on, d'obtempérer à un ordre de son souverain qui introduisait l'usage des perruques. Il se retira dans sa terre de Castel-Romano, et ne revint à Rome qu'après la mort de Benoît XIII, le 21 février 1730. Le nouveau pape, Clément XII, lui confia diverses négociations, et le nomma, en 1734, légat de Ravenne.

Malgré son grand âge, il n'avait rien perdu de l'activité prodigieuse de son esprit. A peine installé dans sa légation, il fit construire des canaux, fonda des établissements de bienfaisance, réforma la police, et interdit aux bandits l'asile des églises, en se plaisant à dire : *Meno sbirri, piu forche* (Moins de sbires, plus de gibets).

A peu près vers le même temps il se brouilla avec la petite république de Saint-Marin. Voici à quelle occasion : Cette république avait emprisonné quelques scélérats protégés par le cardinal. Celui-ci demanda leur élargissement; mais la république s'y opposa, se fondant sur ses lois et la justice. Dès lors Albéroni ne respira plus que la vengeance. Il obtint d'abord de la cour de Rome le droit de représailles, et fit arrêter d'inoffensifs citoyens de Saint-Marin qui se trouvaient alors dans la Romagne pour leurs affaires. Non content de cette violation du droit des gens, il fit bloquer la république de Saint-Marin, et essaya de la prendre par la famine. En même temps il ne cessa de l'accuser auprès du souverain pontife; il la lui dépeignait comme une autre Genève, ennemie de Dieu et des saints. Voyant que toutes ces raisons n'étaient pas suffisantes pour émouvoir le pape, il corrompit quelques habitants de Saint-Marin, pétitionnaires achetés, qui devaient

demander, au nom de leurs compatriotes, la réunion de leur république aux États de l'Église. Ce fut le coup décisif. La bulle de réunion fut dressée, et l'exécution confiée au cardinal Albéroni, qui, le 24 octobre 1739, entra dans la ville de Saint-Marin à la tête de sept à huit cents soldats. Les citoyens furent convoqués dans l'église du saint, fondateur de la république, et invités, au milieu de l'office divin, à prêter le serment de fidélité au saint-siége. Deux citoyens seulement y consentirent; tous les autres, encouragés par le capitaine Grangi, Joseph Onafri et Giralde Gazi, firent entendre les protestations les plus énergiques. Albéroni, à la sortie de l'église, donna un libre cours à sa colère; il ordonna des incarcérations, et menaça la ville du pillage. Cependant les hommes sages restèrent dans l'église pour délibérer. Il leur parut qu'en cédant conditionnellement à la force, rien ne pouvait porter préjudice à leurs droits réservés; et il fut décidé, afin d'éviter de plus grands malheurs, que l'on céderait à l'empire des circonstances.

Cette résolution servit de prétexte au cardinal pour s'ériger en arbitre absolu. Mais les opprimés firent parvenir leurs plaintes aux pieds du souverain pontife. Clément XII répondit que cette entreprise avait été faite contre ses intentions, et qu'il n'aspirait pas à être le maître, mais seulement le protecteur de la république de Saint-Marin. Pour dissiper tous les soupçons que les cours d'Italie et d'Europe auraient pu concevoir à ce sujet, le pape rendit (le 5 février 1740) aux citoyens de Saint-Marin la forme de gouvernement dont ils avaient joui depuis plusieurs siècles.

Benoît XIV, successeur de Clément XII, disait de son légat, en comparant les anciennes opérations de l'ex-ministre et ses tentatives contre la petite république de Saint-Marin : « Albéroni ressemble à un gourmand qui, après avoir bien dîné, aurait envie d'un morceau de pain bis. Benoît XIV l'éloigna du territoire de la république de Saint-Marin, en le faisant passer de la légation de Romagne à celle de Bologne. Au bout de trois ans, le vieux cardinal se retira des affaires, et vécut à Plaisance, occupé à réparer le séminaire qu'il avait élevé, et qui avait été démoli par les troupes autrichiennes. Il légua à ce séminaire ses biens en Lombardie, estimés à 600,000 ducats, et laissa le reste de sa fortune à son neveu. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, avec la réputation d'un grand politique, et d'un ministre aussi entreprenant et aussi ambitieux que Richelieu, aussi simple et aussi adroit que Mazarin; mais plus inconsidéré, plus chimérique que l'un et l'autre.

Albéroni avait conservé jusqu'à ses derniers jours sa santé et son esprit. Sa conversation était enjouée, vive, spirituelle. Ses récits étaient mêlés d'italien, de français et d'espagnol, suivant les affaires et les personnes qui en étaient l'objet. Quelques maximes de Tacite, qu'il citait en latin, venaient ordinairement à l'appui de ses réflexions. Les campagnes où il avait suivi Vendôme, son ministère en Espagne, et les événements courants, étaient les sujets les plus familiers de ses entretiens. Il n'aimait guère qu'on le contredît ou qu'on lui résistât. Lorsqu'en 1746 le maréchal de Maillebois vint dans le Parmésan pour y livrer bataille, un secrétaire refusa de l'introduire dans l'appartement du maréchal, sous prétexte qu'il était en affaires. « Mon ami, lui répondit le cardinal en ouvrant lui-même la porte, sachez que M. de Vendôme me recevait sur sa chaise percée; » et il entra. — N'est-ce pas à ce cardinal que l'on pourrait appliquer ce mot d'un ancien : *Nihil eo fuit excellentius, vel in vitiis, vel in virtutibus?* — On a publié après la mort d'Albéroni un prétendu *testament politique* (1753) imprimé sous son nom.

Les biographies publiées jusqu'à ce jour ne donnent que des notices proportionnellement trop courtes sur cet éminent personnage, le plus grand ministre de l'Espagne depuis le cardinal Ximénès. La *Vie d'Albéroni*, par J. Rousset, la Haye, 1719, in-12, que l'on cite comme la principale autorité, ne va que jusqu'à la fin de 1718, et les Mémoires du temps (Duclos et Saint-Simon) n'en parlent qu'incidemment. On nous saura donc gré de publier ici les fragments de deux lettres manuscrites (n° 657 de la bibliothèque de l'Arsenal). La première est adressée par Albéroni au cardinal camerlingue Paulucci (1); c'est la fameuse apologie du cardinal-ministre, que nous avons citée plus haut. Elle est suivie d'une seconde apologie, également sous la forme épistolaire, adressée à un marquis génois par un prélat romain. Ce prélat (tout le monde le devine), c'est Albéroni lui-même. Cette dernière pièce, du plus haut intérêt, paraît avoir été jusqu'ici inédite. Peut-être les fragments que nous donnons ici feront-ils naître l'idée de publier *in extenso* ce manuscrit curieux, qui contient aussi la correspondance du duc de Popoli et d'autres agents du cardinal-ministre.

Lettre du cardinal Albéroni au cardinal Paulucci, 20 mars 1720.

« L'entreprise de ma justification doit causer encore moins d'étonnement à V. É. qu'à moi, qui, connaissant toute l'innocence de ma conduite, n'ai pas cru pouvoir être attaqué autrement que par les vains discours de gens peu instruits des affaires du monde : j'étais résolu, par cette raison, de ne m'en point embarrasser. Mais V. É., qui vraisemblablement n'a pas ignoré les fausses imputations de mes ennemis auprès de Sa Sainteté, a bien jugé qu'elles m'imposaient la nécessité de me défendre. Autre chose était qu'on parlât de moi indignement partout et dans les gazettes; autre chose est que ces discours si injurieux du public et les relations pleines de calomnies des gazettes soient confirmés par la procé-

(1) Cette lettre au cardinal Paulucci a été imprimée en partie dans Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*.

dure du saint-père, qui, quoique très-équitable, s'est laissé entraîner à donner contre ma personne un décret dont peut-être il n'y aura pas d'exemple. Mon arrêt qui fut ensuite levé, et les réponses de la sérénissime république de Gênes au pape et à M. le cardinal Imperiali feront suffisamment connaître à Sa Sainteté que mes ennemis ont cru avoir des moyens capables de me perdre, et de m'ôter en même temps et la liberté et l'honneur.

« Dans cet état je témoignerais trop d'insensibilité pour ma réputation, et je donnerais lieu de croire que je ne fais pas cas des résolutions de celui qui présentement est mon seul prince, si je négligeais de lui faire connaître combien je mérite peu la mauvaise opinion que m'attirent les présentes et fâcheuses circonstances. J'ai donc recours à V. É. comme au seul moyen convenable, la suppliant de mettre aux pieds de Sa Sainteté tout ce que je vais exposer.

« La principale et la plus forte accusation que j'ai appris qu'on intente contre moi, consiste en ce qu'abusant de la confiance dont S. M. C. m'honorait, j'ai excité l'incendie d'une guerre si funeste à l'Europe dans le temps que les armes impériales étaient occupées contre les Turcs, et que, non content de l'avoir allumée, j'ai tâché d'en entretenir la continuation au grand préjudice de tout le monde; ouvrage véritablement indigne d'un ecclésiastique et d'un cardinal de la sainte Église. Mais comme cependant, si j'avais cru de l'intérêt du roi de conseiller une telle guerre, les raisons pour la justifier ne m'auraient pas manqué non plus qu'elles ne manqueront point à celui qui l'a entreprise, et dont la piété et le zèle sont universellement connus, je ne rougirais pas de l'avouer, et j'alléguerais tout au plus l'erreur à laquelle nous sommes tous sujets : mais n'ayant point donné ce conseil, et l'ayant au contraire toujours vivement combattu, déchargé du ministère, il me paraît que je suis non-seulement dispensé du rigoureux silence dans lequel je souffrais cette imputation sans me défendre, mais encore obligé de désabuser le public, et de m'en justifier auprès de Sa Sainteté et comme ecclésiastique et comme cardinal.

« Pour en avoir une preuve incontestable, il suffirait de lire le cahier ci-joint, contenant ce qui s'est passé entre un grand de la cour très-digne ministre, et moi, avant que cette guerre fût résolue. On voit d'une part les raisons et les motifs sur lesquels il appuyait le conseil donné au roi d'entreprendre la guerre, et de l'autre les raisons que j'ai alléguées, au contraire, pour faire voir combien elle était ruineuse et hors de raison. Mes raisons parurent si fortes et d'un tel poids à ce ministre, qu'il déclara en être pénétré; et il ne fit point de difficulté de changer volontairement son premier avis auprès de S. M. Ma lettre était depuis tombée par hasard entre les mains du roi : elle nous attira à ce ministre et à moi, de la part de S. M., des reproches qui nous furent faits par le P. d'Aubenton, lorsqu'en me représentant cette lettre il me demanda, de la part du roi, si je la reconnaissais pour être de moi : non-seulement j'en convins, mais pour preuve que je n'étais pas disposé à changer de sentiment sur son contenu, je priai ce père d'en assurer Sa Majesté.

« A la vue d'un tel fait, et au ressouvenir des rigoureuses perquisitions qui me furent faites à ma sortie d'Espagne, V. É. aura la bonté de réfléchir que j'ai grand sujet de me dire à moi-même, avec une admiration pleine de confiance et de reconnaissance, que Dieu prend véritablement soin de mon honneur (la seule chose au monde dont je sois jaloux), particulièrement depuis qu'il m'a laissé les moyens de manifester qu'il n'a point reçu d'atteinte dans des circonstances si extraordinaires.

« Je ne crois pas que V. É., ni qui que ce soit, puisse trouver à redire que je rende ces choses publiques, puisqu'elles ne regardent qu'une défense, et qu'elles ne réfléchissent nullement sur la substance du ministère dont j'ai été chargé. S'il en était autrement, quand je devrais être exposé à la continuation de la calomnie et de la haine du monde entier, elles resteraient ensevelies dans un profond silence, ainsi que le sera tout ce qui a rapport aux affaires secrètes qui le concernent. Les éclaircissements cependant ne seront, quant à présent, confiés qu'à S. S.; son équité me fait espérer qu'elle ne me refusera pas, auprès du sacré collége et de tout l'univers, l'aveu sincère qui en résulte : que je n'ai point causé cette guerre.

« J'ajouterai à ce que je viens de prouver si clairement, qu'outre ce témoignage que je supplierai toujours Leurs Majestés d'avoir la bonté de m'accorder, M. le nonce Aldovrandin lui-même, qui tant de fois vint au Pardo, avant et après ma promotion au cardinalat, me faire des instances afin que le roi ne détournât point par cette guerre les armes de la chrétienté contre le Turc; le même M. Aldovrandin, dis-je, pourra assurer d'avoir vu dès ce temps la feuille en question : je fus contraint de le lui communiquer pour calmer les soupçons contre moi, et lui faire connaître que je ne puis rien de plus que ce que j'aurais déjà fait inutilement. Cela lui fut attesté en ma présence par le père d'Aubenton, qui m'assura de le lui avoir dit aussi plusieurs fois en particulier.

« On m'accuse que j'aie entretenu la guerre : il est facile de croire que si je m'y opposais au commencement, lorsque l'événement en était incertain, je ne pouvais en souhaiter la durée après les malheureux succès que j'avais prédits. Il est bien vrai que le roi ayant voulu la guerre, je me suis comporté en ministre zélé pour bien servir S. M. et lui procurer les avantages qu'elle espérait; mais cela même doit tourner à ma gloire. Je ne laissai pas cependant de conseiller la paix, et S. M. dira, avec cette candeur qui lui est si naturelle, ce que je fis après le départ de milord Stanhope de l'Escurial, où resta le marquis de Nancré, que j'obligeai d'y demeurer huit jours au delà du temps qui lui avait été prescrit. Je crus alors mes vœux exaucés, et je fus confirmé dans cette pensée par le P. d'Aubenton, qui vint me dire qu'ayant eu l'honneur de parler avec S. M. sur la paix, il avait tout lieu de la croire faite et conclue.

« J'omets les respectueuses représentations que je fis à S. M. après la tempête que son escadre essuya à la hauteur du cap Finistère; je parlerai encore moins de mes alarmes lorsque le roi, étant rétabli de sa grande maladie, déclara qu'il voulait faire la campagne. Je rapporterai seulement ce que je dis à S. M. à Pampelune en présence de la reine, le jour qu'il voulut partir pour Fontarabie; en quoi je sortis peut-être des bornes de cette profonde vénération que j'ai toujours eue pour S. M. Mais comme elle connut que c'était par un effet de mon zèle pour son service, et beaucoup plus encore pour la conservation de sa personne royale et de celle de la reine, elle daigna prendre en bonne part la vivacité de mon discours. Je lui dis donc que si je devais être regardé comme l'auteur de la guerre et le perturbateur du repos de l'Europe, et m'attirer en conséquence la haine de tout le monde, c'était un sacrifice que jusqu'à présent je lui avais fait et lui ferais

encore très-volontiers; mais qu'il n'était plus en mon pouvoir de souffrir que S. M. voulût, à la tête d'une poignée de gens, tenter le secours de Fontarabie, assiégé par une puissante armée campée avantageusement; que c'était vouloir se perdre, et s'exposer à la catastrophe la plus terrible dont on eût jamais entendu parler, et faire dire au public, qui m'imputait déjà tant de mal, que mes extravagances ne pouvaient avoir de plus heureux succès; et que l'on ne devait attendre autre chose de la conduite d'un furieux. Leurs MM. savent que j'étais si pénétré de douleur, que mon discours fut accompagné de mes larmes, sans que cela pût être capable de retenir ce grand courage de roi, ni de le détourner de la résolution qu'il avait prise de s'exposer aux dangers les plus évidents. Ils étaient inévitables, si un jour auparavant on n'eût appris que la place s'était rendue.

« S. M. sait encore combien de fois j'ai tâché de la dissuader de l'opinion qu'on lui avait donnée des troupes de France, et de la désabuser de la vaine confiance qu'aussitôt qu'elle serait à leur vue, elles passeraient par compagnies entières à son armée; j'ajoutai qu'elle verrait seulement quelques déserteurs venir prendre les quatre pistoles qu'elle faisait donner; mais qu'à la première amnistie, ils repasseraient tous en France; et que quant aux officiers, elle n'en attirerait qu'un petit nombre, et de ceux même dont M. le duc-régent apprendrait avec plaisir d'être défait.

« Mais passons à présent à l'ordre de m'arrêter, que la république de Gênes a fait exécuter pour satisfaire aux instances du Saint-Père, qui marquait qu'en cela le sacré collége, la religion et toute la république chrétienne étaient intéressés. Je ne puis que je n'en aie encore horreur, et j'avoue à V. É. qu'une telle résolution produisit en moi tout l'effet qu'elle pouvait causer à un homme d'honneur, et qui désire passer pour tel, du moins auprès de ceux dont la probité mérite qu'on recherche les suffrages. Et quelle impression ne devait pas faire un arrêt accompagné de circonstances aussi odieuses, quand je considérais qu'à la face de tout l'univers on me chargeait d'un crime tel qu'on dût y sacrifier les intérêts du pape qui m'a fait cardinal, et ternir l'éclat du sacré collége auquel j'ai été associé?

« Mais laissons les exagérations, et voyons un peu de quelle nature peut jamais être le crime qui méritait un parail traitement. V. É. conviendra qu'il ne peut être moindre que de lèse-majesté, soit humaine ou divine, et que les seules présomptions ne suffisent pas à cet égard, parce que nous n'ignorons point, et tout le monde chrétien en est intruit, que hors de ces cas, et particulièrement dans un pontificat où la justice et la clémence règnent également, il est d'usage de se servir des voies les plus douces. Les histoires, dans tous les siècles, sont remplies de semblables exemples de piété ecclésiastique et de prudente charité.

« Quel sera ce crime dont mes ennemis seront parvenus à me faire croire coupable dans l'esprit équitable de Sa Sainteté? On se sera peut-être revêtu du spécieux prétexte que j'ai usurpé l'autorité épiscopale de l'église de Séville avant que les bulles n'en fussent expédiées, touché les revenus, conféré les canonicats, et exercé des actes de juridiction sur cette église.

« Quant aux revenus, il est vrai que j'en ai joui en partie; mais seulement depuis que, par deux lettres de M. le cardinal Acquaviva, j'ai été assuré que Sa Sainteté y consentait. Ces lettres m'ont été prises avec mes autres papiers. Mais comme S. M., avant mon départ de Madrid, les eut entre ses mains, et me les fit donner par M. le marquis de Tolosa; outre le témoignage de ce marquis et celui du P. d'Aubenton, en présence duquel elles me furent remises, il me restera toujours la ressource d'implorer à cet égard la sincère équité du roi. Pour ce qui concerne les canonicats que j'ai conférés, et les autres abus de la juridiction, il est inutile de m'en justifier, comme de vaines et insuffisantes accusations; et je puis cependant assurer avec vérité qu'après avoir reçu les bulles de l'évêché de Malaga il y a plus de deux ans, on ne trouvera pas que j'aie exercé dans celui-ci la moindre juridiction. Si l'on m'impute de même à crime d'avoir touché quelques revenus de l'église de Taragone, il suffira de savoir, pour ma justification, que le roi eut la bonté de me le permettre par un décret expédié de l'avis du P. d'Aubenton son confesseur, pour pourvoir à mon entretien, me trouvant alors cardinal sans patrimoine ni rentes ecclésiastiques. Ce ne sera pas assurément, ainsi que quelques gens le disent, pour avoir employé à la guerre contre l'empereur les revenus de la croisade, destinés à celle contre les infidèles. De ces revenus ainsi que des autres, le seul trésorier fait l'emploi suivant les besoins les plus pressants, donnant des assignations aux marchands dont il se sert pour les recouvrements, sans aucune distinction de ces différents revenus.

« Par exemple, les dépenses qu'il convient de faire pour les galères, les garnisons des places d'Afrique, la défense de Ceuta, et pour les autres guerres contre les infidèles, qui doivent se faire avec le revenu de la croisade, le trésorier, lorsque le recouvrement n'en est pas fait, se sert du produit de la douane, de la ferme du tabac et autres, afin d'attendre l'échéance des revenus de la croisade, qu'on emploie ensuite indifféremment pour le service de Sa Majesté. Cette frivole accusation disparaît aussitôt qu'on sait que ce pieux monarque dépense pour la défense de la religion beaucoup au delà des revenus de la croisade.

« Sera-ce la correspondance qu'on a tant dit que j'ai eue avec le Turc? V. E. saura sur ce sujet que S. M. C. reçut une lettre du prince Ragoski, qui m'en écrivit aussi une en même temps; il demandait au roi dans deux lettres des secours d'armes et de munitions; et le suppliait de vouloir lui dépêcher un officier avec caractère d'envoyé, ajoutant qu'un tel honneur de la part d'un si grand monarque contribuerait beaucoup à ses avantages et à le faire considérer à la Porte. S. M. ne voulut point entendre parler du premier article : pour le second, elle trouva qu'il n'y avait pas d'inconvénient d'accorder au prince Ragoski ce qu'il demandait. Elle résolut donc de lui envoyer un officier, qui partit en effet, avec ordre cependant de ne traiter ni même de voir les ministres de la Porte, mais de se tenir seulement auprès de ce prince, se bornant à lui rendre, par son caractère d'envoyé, l'honneur qu'il avait désiré, puisque c'était l'unique vue de sa commission. Le P. d'Aubenton fut informé de cette correspondance, et il l'approuva sur ce qu'il s'agissait de protéger un prince catholique.

« Chassé de ses États, j'eus si peu de part à ce traité, qui, suivant les discours de mes ennemis, m'a fait encourir les rigoureuses peines que méritent ceux qui ont correspondance avec les infidèles au préjudice de la religion, que le prince Ragoski se plaignit amèrement de n'avoir reçu d'autres lettres de moi que celle que je lui écrivis en réponse de la sienne, obligé que j'étais par mon ministère d'accompagner

la dépêche de Sa Majesté. La substance de ce fait est que cet officier, après avoir rendu au prince Ragoski les honneurs qu'il avait sollicités, et avoir écrit une seule fois à la cour que les Turcs étaient unanimement portés à la paix, revint en Espagne. Si cela peut être appelé du nom d'intelligence avec le Turc, je le laisse à juger à Votre Excellence, et à tous ceux qui savent en quoi consistent les correspondances entre les grandes cours, et comment elles se cultivent.

« Je ne dirai point qu'on m'a autrefois imputé d'avoir été cause de l'exil de deux eunuques de Soyser et de Vich : convaincus d'être ouvertement attachés aux ennemis du roi, ils furent chassés l'un par le marquis de Léde, et l'autre par la sentence du conseil de Castille, et non par moi.

« Quel sera donc ce crime? Je puis assurer V. É. que je n'ai pas la moindre chose à me reprocher, et que je ne m'imagine point toutes les calomnies que les envieux de ma réputation ont inventées. Je prie V. É. de jeter les yeux sur ce que j'ai fait pour le service du saint-siége et de Sa Sainteté, et de réfléchir ensuite s'il est vraisemblable qu'après en avoir usé ainsi, j'ai voulu par des actions contraires ternir le bien que j'ai procuré, jusqu'au point d'avoir été soupçonné que ma modération, en parlant des affaires de Rome, était l'effet de la crainte de ne pas être archevêque de Séville.

« Mais prenons les choses de plus loin, et que V. É. me permette de lui exposer ce qui, dans d'autres conjonctures, serait regardé comme une honteuse ostentation. A l'arrivée de la reine à Pampelune, je fis voir au P. Bollati, son confesseur, l'écrit de Machanaz, afin que S. M., bien informée par ce père, procurât, aussitôt qu'elle verrait le roi, le retour de M. le cardinal Giudice, alors à Bayonne, et qui ne pouvait entrer en Espagne par rapport à l'affaire de ce Machanaz. Tout le monde sait que j'ai fait connaître à la reine tous ces ennemis du saint-siége qui la fomentèrent, et dans la vue que S. M. fit entendre au roi que cette espèce de gens était nuisible à son service; ils en furent en effet chassés. Il est impossible qu'en représentant cela à Sa Sainteté, elle ne ressente, toute prévenue qu'elle est par les calomnies de mes ennemis, une partie de ce plaisir qu'elle témoigna alors par des démonstrations si marquées.

« Je ne donnai pas une moindre preuve de mon dévouement filial pour S. S., dans le rappel d'Aldobrandin, qui était alors en France à cause des différends qui régnaient entre les cours de Rome et d'Espagne. Je ne parlerai pas de tous les obstacles que j'eus à surmonter pour l'obtenir : je persistai avec fermeté, regardant ce rappel comme le moyen le plus efficace pour conclure entre le pape et le roi un solide accommodement.

« Je marquerai seulement que j'entendais dire et répéter, par les plus intéressés dans cette affaire, ce que l'on disait à Leurs Majestés même, qu'il n'était pas temps de faire une telle démarche, et que le fruit n'avait pas encore sa maturité, d'autant plus que M. Aldobrandin n'était pas muni des pouvoirs nécessaires. Que V. É. daigne considérer combien l'entreprise était difficile, et à quel point j'étais embarrassé de voir suspendre un rappel qui, réussissant heureusement, suffisait pour opérer la réunion des deux cours. Mon zèle cependant ne se ralentit point; et la reine, vaincue par mes vives instances et mes respectueuses supplications, obtint enfin du roi qu'on dépêchât un courrier à Paris pour rappeler M. Aldobrandin, ce qui fut exécuté. Il en résulta un accommodement, et, après avoir aplani les difficultés que ce prélat trouva au commencement, le traité fut conclu par moi et par M. Secondo, en vertu des pouvoirs que nous avions.......

« Pour me laver du reproche d'être auteur de la guerre et perturbateur de la paix, je m'étais contenté que S. S. fût informée de la vérité par le P. d'Aubenton, comme je le supposais ; mais, pour me justifier d'avoir abusé de la dignité ecclésiastique au mépris et au préjudice du saint-siége, il faut que je le dise, quoiqu'à la honte de la religion, pour laquelle je serai toujours prêt, autant et plus que qui que ce soit, de me sacrifier tout entier, je ne puis ni ne dois me contenter de me savoir innocent, ni de tout ce que j'ai fait pour le paraître. J'implore donc, par l'entremise de V. É., pour la gloire du saint-père et particulièrement pour celle de Dieu, non pas la clémence de S. S., j'en rougirais dans ce seul cas, mais sa justice; j'implore ensuite celle du monde entier, que je tâcherai de convaincre d'une vérité qui, par ma justification, donnera lieu à S. S. de faire connaître à tout l'univers que si, lorsqu'elle m'a cru coupable, trompée par mes ennemis, elle a su, avec un courage digne d'elle, rejeter les mouvements de son affection paternelle, de même, mon innocence étant avérée, elle sait avec bonté me reconnaître pour tel que je suis.

« J'écris à M. le cardinal Assailli, doyen du sacré collége; je l'informe que j'ai humblement recours à S. S. par le canal de V. É. »

Lettre écrite à M. le marquis N. N., à Gênes, par un prélat de Rome, le 19 juillet 1721.

« ..... Quel homme est le cardinal? voilà votre seconde question. Mais moi, qui n'ai aucun commerce avec lui, que puis-je vous en dire de certain? Tous ceux qui lui ont parlé assurent qu'ils en sont très-contents. Les lettres d'Espagne surtout, qui sont en grand nombre, nous mettent en évidence le portrait du cardinal. Je me dispenserai de transcrire ces louanges, qui, pouvant être l'effet de l'intérêt, de la partialité et de la flatterie, nous doivent être suspectes; et je me contente d'en recueillir sommairement les seuls faits publics et incontestables.

« Toutes ces lettres conviennent que la première démarche du cardinal alors abbé Albéroni en faveur de l'Espagne, fut la négociation où il se conduisit avec autant d'art que d'habileté à la cour de France, et auprès du duc d'Albe, alors ambassadeur d'Espagne à Paris, pour porter le duc de Vendôme à prendre la conduite des armées de cette couronne. Après de très-grandes difficultés, dont le détail serait trop long, la négociation ayant eu un heureux succès, le duc de Vendôme se mit en route, suivi de l'abbé Albéroni ; mais à la nouvelle qu'il eut, en approchant de Bayonne, de la défaite des Espagnols sous Saragosse, et sur le faux bruit que le roi Catholique avait été blessé mortellement dans le combat, le duc voulut, dans l'instant même, retourner sur ses pas, pour ne pas être en Espagne inutile spectateur de la confusion des autres et de la sienne propre. Mais l'abbé Albéroni lui représenta alors avec tant d'énergie la honte qui en reviendrait au nom de Son Altesse, lui faisant entendre qu'une conjoncture si épineuse était le digne objet des désirs d'un prince de sa valeur, dont tout l'univers attendait le rétablissement des affaires en Espagne, ou au moins une mort qui répondît à cette digne attente, et non pas une fuite si lâche, qu'elle ferait triompher les jaloux de sa gloire; enfin l'abbé parla avec tant de presence d'esprit (ainsi que le duc de Vendôme le dit maintes fois), que ce prince, sans le consulter davantage, poursuivit son chemin. Le

duc, à peine à Bayonne, fut attaqué de la goutte. Albéroni continua à l'exhorter, en l'obligeant pour ainsi dire, quoique malade, de s'avancer en Espagne, lui répliquant à tout moment que la seule nouvelle de son entrée dans le royaume suffirait pour rendre le courage au peu de troupes qui étaient restées sous leurs drapeaux, et à y rappeler celles qui s'étaient débandées. Le duc pénétra dans le cœur de l'Espagne; et ayant pris le commandement de l'armée, il causa, dans les affaires alors chancelantes de cette monarchie, l'heureuse révolution que nous savons tous.

« Après la mort du duc de Vendôme dans le royaume de Valence, l'abbé Albéroni, qui resta à la cour de Madrid revêtu du caractère d'envoyé de Parme, fut le premier à traiter avec la princesse des Ursins, qui en convient ici, le mariage du roi Catholique avec la princesse de Parme, et eut ensuite le bonheur de le conclure, et si secrètement, que toutes les cours, qui ne pénétrèrent rien de ce traité que lorsqu'il fut entièrement conclu, en témoignèrent beaucoup de surprise.

« Enfin, ayant pris les rênes du ministère, il parut, disent les mêmes lettres, un homme qui n'avait d'autre passion que la gloire de son prince, les avantages des peuples, et le lustre de la nation. Il donna un coup d'œil sur l'état de la monarchie, et trouva en ruines les revenus du roi, le commerce, la marine, les Indes abandonnées depuis trente ans à la rapacité des étrangers, ni troupes, ni armes, ni artillerie, ni argent (n'en venant plus des Indes pendant qu'il en sortait abondamment d'Espagne), le royaume dépourvu de manufactures, et manquant de tout: pardessus cela le trésor royal si épuisé, que (sans parler des temps de calamité du roi Charles II, qui, faute d'argent, ne put aller en campagne dans la belle saison, ni quelquefois sortir de son palais, parce que ses cochers, qui n'étaient pas payés, s'étaient retirés dans les églises, et enfin qui eut un jour bien de la peine à avoir à dîner, chose déplorable de voir dans une telle misère un prince qui enrichit toute l'Europe) le cardinal fut obligé de retirer les carrosses que la défunte reine avait fait faire à Paris, où ils étaient retenus, faute de 35,000 livres qui restaient dues. Si la nouvelle reine voulut pour la première fois aller en campagne, il fallut qu'elle empruntât de l'argent à douze pour cent d'intérêt. Qu'il suffise de dire que personne ne voulait plus fournir à crédit des étoffes pour habiller le roi. Le cardinal couvrit cette honte par le prompt payement... de combien croyez-vous? De 72,000 pistoles dues à Boucher, marchand à Paris.

« A la vue d'*un état si déplorable*, qui aurait épouvanté tout homme de courage, le cardinal Albéroni protesta au roi que si S. M. lui donnait seulement quatre années de paix, il la rendrait le monarque le plus formidable de l'Europe, tant par mer que par terre. En exécution de cette promesse, qui parut alors une pure ostentation, le cardinal ayant considéré que, sans le secours du feu et du fer, il ne pouvait rendre la santé à un corps gangrené, résolut en lui-même d'acheter aux dépens de la haine publique la gloire de son roi, le rétablissement de la monarchie, et l'intérêt de la nation, même malgré elle, s'il était nécessaire dans ce dessein. Il purgea aussitôt l'Espagne d'une infinité de sangsues qui lui tiraient tout le sang, réformant en premier lieu ce nombre considérable de bouches inutiles, appelées gardes du corps : cette troupe était si à charge et avait si peu d'expérience, que, dans un conseil public, le duc de Vendôme déclara au roi qu'il n'en voulait point absolument avec lui en campagne. Il réduisit à quatre seuls trésoriers et deux contrôleurs cette armée insatiable de trésoriers, contrôleurs et tant d'autres gens, par les mains de qui, au lieu de l'opulence qu'on en attendait, il ne venait au roi qu'indigence, chacun usurpant et tirant à soi les revenus publics.

« Le cardinal Albéroni, pour arrêter le cours d'un tel désordre, ouvrit le palais d'Uzéda; il en fit l'archive publique de tous ces papiers pour les affaires courantes, et fit transférer les autres dans la fameuse archive de Simancas. Ce lieu fut affecté aux conseils, aux tribunaux, à la trésorerie générale, au contrôle, etc.; et il fit ordonner, par un décret royal, que tous les tribunaux seraient ouverts pour la commodité publique trois heures le matin et trois heures le soir; et afin que la récompense répondît au travail, il augmenta du double, par une assignation fixe sur les revenus du roi, les appointements de tous les officiers des tribunaux de Madrid, qui, auparavant indépendants, étaient par conséquent trop exposés à la prévarication.

« Le cardinal unit la charité à la justice; et ayant su du P. d'Aubenton que la feue reine avait rassemblé dans un hospice provisionnel quelques pauvres filles abandonnées et errantes par la ville, il s'y rendit promptement avec ce père. Il y en trouva quatre-vingts renfermées comme dans une étable, ou pour mieux dire resserrées dans un lazaret : quinze de ces filles étaient dans un état affreux d'un mal capable d'infecter toutes les autres. Le cardinal, touché de compassion, fit aussitôt transférer à l'hôpital général, et soigner à ses dépens, les infirmes, qui y périrent presque toutes. Ensuite par sa présence, et en partie à ses frais, il rétablit en moins d'un an le palais où logeait le comte de Monterey, qu'il rendit l'une des plus commodes et des plus saines communautés de Madrid, et fit élever sur la porte les armes du roi et de la reine, en marbre. Cette maison s'appelle aujourd'hui le collége royal de la Protection. Ces filles, après avoir été processionnellement à l'église de Notre-Dame d'Atoca, prirent possession de leur nouvelle maison, qu'elles trouvèrent abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour un si grand nombre de personnes; les meubles de l'ancienne ayant été brûlés auparavant par ordre du cardinal, comme infectés.

« Il obtint ensuite en faveur du nouveau collége une pension annuelle de 1,000 pistoles sur une commanderie; première fondation stable de ces pauvres filles, qui, sans la charité du marquis de Santyago, et les soins continuels de D. Laurent Matheu, conseiller du conseil de Castille, auraient plus d'une fois manqué de pain.

« Vous comprenez déjà, marquis, combien d'ennemis a dû se faire le cardinal par ces deux réformes. Ensuite, uniquement attentif à prendre les éclaircissements sur le commerce, les manufactures, la marine, les Indes, les finances, et se servant à cet effet de gens habiles tant pour le militaire et le politique que pour l'économie, il commença par n'avancer que les gens de mérite, remplissant les charges de dignes sujets, en ne les donnant point à la faveur, abus qui prévalait depuis longtemps. Le cardinal fut inflexible sur cet article, même aux insinuations de Leurs MM. Catholiques.

« Tout secrétaire à Madrid (il y en a grand nombre) avait son tribunal dans sa propre maison; il y tenait les actes publics, et les audiences pendant une heure seulement le matin : le reste du temps se passait en divertissements, au grand préjudice des peuples, qui souvent, après un mois de poursuites, ne

pouvaient parvenir à parler une seule fois au secrétaire. Mourait-il ou changeait-il de maison? les actes et papiers si importants étaient transportés publiquement ailleurs, et souvent après que les personnes intéressées en avaient pris ceux qui leur convenaient; en sorte que la monarchie s'est trouvée plusieurs fois privée des titres de la dernière importance.

« Le cardinal, s'attachant sans délai à l'économie, introduisit les manufactures en Espagne. Il fit à cet effet élever, avec une dépense et des travaux immenses, les eaux de la rivière de Hénarès, et établit à Guadalaxara une fabrique royale de draps très-fins, après avoir fait venir en une seule fois de Hollande cinq cents familles qui débarquèrent à Bilbao avec tous leurs meubles, ustensiles et outils nécessaires pour cette fabrique. Lorsque le cardinal sortit d'Espagne, il n'y avait plus que trois de ces familles qui fussent protestantes, de plusieurs qu'elles étaient. Il tira des hôpitaux de Madrid un grand nombre de garçons qui actuellement se sont rendus habiles dans ces arts. Il appela d'Angleterre de bons teinturiers, peuplant ainsi avec ces nouveaux venus la vaste solitude de l'Espagne, et retenant l'argent dans l'intérieur du royaume, pendant qu'auparavant, tout compte fait, l'Espagne, par la vente des laines, ne retirait pas des étrangers le quart de ce qui lui en coûtait en achetant ensuite les draps dont elle avait besoin. Aujourd'hui les troupes du roi sont habillées de draps fabriqués en Espagne, quand, peu d'années auparavant, on les achetait dans d'autres pays.

« Par l'entremise du baron de Riperda, ambassadeur de Hollande à Madrid, homme de qualité, très-ami du cardinal (amitié qui en tout cela part de la conversion du baron à la religion catholique), il introduisit à Madrid des fabriques de linge de table et d'autres toiles d'Hollande, d'où il avait tiré à cette occasion des ouvriers, ayant fait instruire quatre cent religieuses espagnoles dans la manière de filer avec la même perfection qu'en Hollande. Ce fut par son moyen qu'on établit près de Madrid une fabrique de cristaux, dont il fit expédier un ample privilége à D. Jean de Goeniche, homme très-habile, et chargé de plusieurs autres manufactures nouvelles.

« Les religieux de l'Escurial avaient un privilége exclusif de vendre non-seulement dans le continent d'Espagne, mais encore aux Indes, tous les livres sacrés, comme missels, bréviaires, et qu'ils achetaient à Anvers : le cardinal, aussitôt qu'il en fut informé, fit en sorte qu'on établit à l'Escurial un moulin à papier, avec une imprimerie de parfaits caractères en tout genre.

« Il se tourna ensuite à la marine et au commerce, qui sont le soutien et l'aliment de la puissance. Après avoir assemblé dans des conférences réitérées des négociants de toute nation, il résolut de rendre le port de Cadix le plus célèbre de l'Europe, en y ajoutant des magasins, des arsenaux, des fabriques, et toutes les autres choses dont on pouvait avoir besoin. Pour rendre ensuite le commerce plus florissant, il découvrit toutes les fraudes et les détours introduits par les particuliers au préjudice du public. Il fit un nouveau système pour le commerce, avec un changement dans les tarifs également stable et sage. Il mit dans sa perfection le grand projet sur le tabac de la Havane, qui, lorsqu'il sera administré conformément au nouveau plan, apportera, au grand avantage des peuples, une richesse incroyable au roi. Pour entendre ce fait, qui doit être fort agréable à vos négociants et à tous ceux qui sont intéressés avec l'Espagne, il faut savoir que les derniers rois avaient engagé pour 400,000 ducats tout le droit sur le tabac des îles Canaries, avec cette clause expresse que le roi n'y conserverait pas la moindre autorité. Pour lors les Canaries servirent comme d'entrepôt à tout le tabac qui venait de la Havane en contrebande, d'où ensuite on le répandait dans tout le monde. Le cardinal Albéroni voyant que c'était un terrible obstacle à l'exécution de son grand projet, remit le roi en possession de l'ancien droit par le premier remboursement de 400,000 écus au marquis de Majorada, qui en était l'engagiste.

« Toute l'Espagne est aussi informée des dépenses considérables que le cardinal fit aux deux maisons royales d'Aranjuez et de Madrid; en outre de plusieurs augmentations, il fit bâtir un magnifique garde-meuble. Avant cela, les meubles du roi, les tapisseries, jusqu'aux diamants de la couronne, étaient au pouvoir d'une infinité de particuliers qui avaient à ce sujet des gages considérables; et c'était là un amas de sangsues qui épuisaient les plus clairs revenus du roi.

« Il établit à Cadix, immédiatement après, un collége de quatre cents jeunes gentilshommes, pour y apprendre particulièrement la navigation dans toute la perfection de l'art, et pouvoir par la suite commander les vaisseaux du roi sans le secours des étrangers.

« Quels vaisseaux, direz-vous, si l'art de les construire était déjà comme oublié en Espagne, si le peu qu'il y en avait étaient pris à fret des étrangers; et si, pour radouber jusqu'au bois, aux cordages, aux voiles, on tirait tout d'Hollande? Ce fut cependant le cardinal Albéroni qui, résolu de tout faire dans l'intérieur du royaume, outre l'achat de plusieurs vaisseaux de guerre étrangers, et un grand nombre d'autres aussi de guerre pris à fret, outre ceux qu'il avait le dessein de faire construire à la Havane, où furent envoyés pour ce sujet plusieurs ouvriers, entre lesquels il y en avait quelques-uns de vos Genevois, renouvela en Espagne la construction des vaisseaux, ayant fait fabriquer dans la seule première année, au grand étonnement de l'Espagne même, quatorze vaisseaux de ligne, trois en Catalogne et onze en Biscaye. Ceux-ci, dans la dernière guerre avec la France, sur les instances des Anglais et en présence du colonel Stanhope, y furent brûlés, avec une quantité immense de bois déjà ébauché pour la construction de plusieurs autres vaisseaux; illumination bien agréable à l'Anglais. Mais où le cardinal trouva-t-il en Espagne des cordages, des voiles, des bois et des mâts? Tout, par ses soins, en Espagne. Il fit renaître dans la Galice la fabrique des voiles, qui depuis plus de trente ans y était éteinte; il introduisit en Catalogne et dans l'Andalousie celle des cordages, fabrique qui amena ces peuples industrieux à semer quantité de chanvre, dont actuellement ce pays abonde. Les mâts se tirent à présent des montagnes voisines mais inaccessibles des Pyrénées, l'ancien chemin fait autrefois par le célèbre Goeneche pour la commodité du transport ayant été déblayé et réparé; et le cardinal, à son départ d'Espagne, laissa bien huit cents mâts de navire dans le port des Alfales, près de Tortose.

« L'Amérique, comme je l'ai dit, était presque devenue une terre nouvellement inconnue à l'Espagne; en sorte que toutes les fois que le roi, pour quelque besoin pressant, voulait y envoyer des ordres ou en avoir des nouvelles, il était obligé de fréter à grands frais quelques vaisseaux marchands. Enfin tout le nouveau monde était la proie arbitraire du commerce des étrangers, qui y trafiquaient impunément en contrebande. Le cardinal Albéroni établit aussi-

tôt huit bâtiments d'avis, avec un tel ordre entre leur départ et leur retour, qu'il a pour ainsi dire fait une poste réglée entre l'Espagne et les Indes occidentales. Ensuite, après s'être plaint plusieurs fois à la cour de France des contraventions des négociants français, il envoya en Amérique quatre gros vaisseaux de guerre pour courir la mer du Sud et empêcher la contrebande : les vaisseaux firent des représailles pour cinq millions de pièces de huit. Vous vous ressouvenez, marquis, comment votre fiscal servait de beau prétexte pour enrichir les anciens gouverneurs; comment ils dépeignaient au roi d'Espagne cette place déserte et dangereuse, de même que si ç'avait été un port de Toulon; comment tout nouveau gouverneur était zélé pour la construction d'un nouvel ouvrage dans cette grande clef de l'Italie, à quoi enfin il dépensait mille écus, pendant qu'il en mettait cent mille sur le compte du roi? Telle était en Amérique la mine de vif-argent, d'ailleurs si nécessaire à l'usage des mines d'or et d'argent. A la faveur de cette mine, tant de gens mangeaient aux dépens du roi, et mangeaient tant, que quelquefois le vif-argent coûtait plus que l'or. Le cardinal Albéroni, voulant déraciner absolument un abus si pernicieux, perfectionna la fameuse et très-abondante mine d'Almeïda, située au pied de la Sierra-Moréna : la regardant comme le plus pernicieux trésor de l'Espagne, il ordonna que le vif-argent qui en proviendrait fût envoyé à l'avenir à l'Amérique pour les mines d'or et d'argent, et qu'on y fermât aussitôt celle qui était d'une si grande dépense, et dans laquelle chaque année il périssait plus de dix mille Indiens, de ceux qu'on y traînait par la force enchaînés pour y travailler; ce qui faisait que ce nouveau monde se dépeuplait toujours davantage, et que les esprits de ces innocents et infortunés habitants s'aigrissait de plus en plus contre la nation espagnole.

« Mais ce qui causa le plus de surprise à l'Espagne fut de se voir ressusciter tout à coup dans le militaire. Le cardinal, qui avait toujours été en campagne avec le duc de Vendôme, introduisit un arrangement admirable dans les troupes tant infanterie que cavalerie, avec une telle épargne pour le roi en ce qui concerne la solde, les vivres, l'habillement, les munitions, et avec un si bel ordre dans la discipline, qu'il serait trop long d'en rapporter ici le détail étendu que nous en avons d'Espagne.

« Le cardinal trouva de plus l'Espagne si dépourvue d'artillerie, que dans l'importante place de Pampelune il y avait quatorze pièces de canon tant de bronze que de fer, toutes de différents calibres, sans aucunes munitions. Si la porte de l'Espagne était en si mauvais état, jugez, marquis, du reste des autres places. Le cardinal Albéroni, sans perdre de temps ni épargner la dépense, ouvrit tout à coup quatre fonderies royales; et, de la quantité immense de métal qu'il tira de Hollande, il fit faire pendant trois ans consécutifs tant d'artillerie, que le roi vit par lui-même Pampelune fournie de cent trente pièces de canon toutes de bronze, et d'un grand nombre de mortiers, avec bien d'autres attirails, et des vivres en telle abondance, que huit mille hommes, en cas de siége, auraient pu tenir pendant six mois; toutes les autres places d'Espagne garnies à proportion, indépendamment de la nombreuse artillerie envoyée en Sardaigne et en Sicile.

« Il rétablit en Biscaye les fabriques de fusils et canons de fer, détruites depuis longtemps; il en ouvrit deux autres, l'une à cinq lieues de Madrid, et l'autre à Barcelone, dans lesquelles on travaille actuellement une très-grande quantité de fusils de toute espèce, pour l'achat desquels on envoyait auparavant en France des sommes considérables.

« Par conséquent, me direz-vous, le cardinal fut obligé d'opprimer les peuples par une infinité de nouveaux impôts, afin d'en tirer tant de trésors.

« Ah! mon cher marquis, vous ne savez pas quel grand corps est l'Espagne, quand elle a une tête! Cela veut dire le bon ordre que le cardinal mit dans les finances et dans le commerce, et enfin son économie dans la dépense. Le cardinal, par une telle administration, non-seulement ne fit pas contracter au roi de nouvelles dettes, mais encore, dès le commencement de son ministère, il fit décharger les peuples de quelques droits exorbitants; et, pour rendre agréables les auspices de la nouvelle reine, il fit diminuer les impositions dans les royaumes d'Aragon, Valence et Catalogne, et les droits sur le brésil, charges et autres choses semblables aliénées à la couronne. Par cette administration, non-seulement le cardinal fut en état de subvenir aux dépenses immenses dont nous venons de parler, mais de plus, dans la dernière guerre avec l'Europe, il n'établit pas la moindre imposition nouvelle; au contraire, il en suspendit quelques-unes à Madrid sur les vivres. Par cette administration, le cardinal, dans le temps de la guerre des îles, put faire deux expéditions contre l'Angleterre, et envoyer dans une seule année (qui fut 1719), en Sicile et à Longogne, 700,000 pistoles en plusieurs lettres de change sur Gênes, Livourne et Rome; il put aussi, dans le même temps, enfouir des trésors, en perfectionnant la redoutable citadelle de Barcelone et celle de Pampelune, qui n'avait pas même de chemin couvert, et en fortifiant par de nouveaux ouvrages les places d'Ostalrich, Roses, Girone, Castel-Ciutad, Fontarabie, Saint-Sébastien, avec des garnisons renforcées et bien payées. Par cette administration enfin, il fit cesser les rapines et les vols qui se faisaient au roi. Cette Espagne, peu auparavant si abjecte, que dans le congrès d'Utrecht elle se vit sacrifiée sans pouvoir ouvrir la bouche, dépouillée des États d'Italie et de la Flandre sans être ni entendue ni nommée, et qui, suivant les apparences, se porte présentement au congrès de Cambrai toute parée, comme une victime couronnée de fleurs va au sacrifice (si cependant ce congrès de Cambrai n'a pas le même sort que le Mississipi); cette Espagne qui, après que les Allemands eurent évacué la Catalogne, ne put seule réduire en plusieurs mois de siége la ville de Barcelone, défendue seulement par quatre malheureux abandonnés, en sorte que, pour y parvenir, elle fut contrainte de demander des troupes à la France, sans lesquelles elle ne put aussi recouvrer Majorque quoique évacuée; cette Espagne, oui cette Espagne, dans le court espace du ministère du cardinal Albéroni, qui ne fut que de deux ans (si nous parlons du ministère suspendu), prit tout à coup une autre face, et, non contente des entreprises dont nous venons de parler, elle a pu seule faire des siéges importants en Sardaigne, et recouvrer toute l'île, assembler promptement une armée navale de plus de quatre cents voiles, qui portaient cinquante-cinq mille hommes, entre lesquels il y en avait trente-cinq mille effectifs, tous gens choisis, qui débarquèrent à Palerme avec sept mille chevaux, cent pièces de canon de vingt-quatre, trente autres de moindre calibre, des mortiers, des provisions de bouche et de guerre pour plusieurs mois, vingt mille fusils pour distribuer aux gens du pays, un million de pièces de huit en argent comptant, et enfin s'emparer de vive force

citadelle de Messine à la vue de la flotte victorieuse d'Angleterre et l'armée impériale qui, par le voisinage de la Calabre, avait la commodité de rafraîchir à tout moment les assiégés; oui enfin cette Espagne, peu auparavant si faible, si épuisée, vint au point de splendeur de voir à l'Escurial, aux pieds de son roi, les ambassadeurs des deux premières puissances de l'Europe lui demander humblement la paix, et le fier Anglais lui offrir l'importante place de Gibraltar. Combien y a-t-il, marquis; que l'Espagne ne voyait point de ces miracles? Cependant ils sont les effets du cardinal Albéroni; et l'Espagne en aurait vu de plus grands encore, si le cardinal y eût demeuré un peu davantage. Il avait l'intention de supprimer entièrement l'imposition appelée *de los millones*, fardeau, disait-il, insupportable aux peuples.

« Il appela alors d'Italie le père de Castro, jésuite espagnol, parfaitement instruit de l'établissement du collége des nobles de Parme, à dessein d'en fonder avec le temps quatre semblables pour la jeune noblesse en Espagne, où il n'y en avait aucun. Il était déjà sur le point d'introduire en Espagne des fabriques d'étoffes d'or et d'argent, de flanelles, de serges, de bas, etc.; et il y avait pour cet effet arrêté les meilleurs ouvriers en ce genre, tant en Angleterre qu'à Lyon, dans le temps précisément qu'il sortit d'Espagne. Huit jours avant son départ, il avait fait venir de Hollande un fameux ingénieur, dans la vue de rendre (et cela se serait assurément exécuté) le Manzanarès navigable pour le transport des provisions, principalement du charbon et du bois, qui n'est pas moins cher que rare, par la nécessité de le transporter à Madrid par mulets, de quinze à vingt lieues loin.

« Il avait aussi projeté d'ériger deux compagnies, l'une orientale, l'autre occidentale, pour le commerce de la seule nation espagnole; entreprise peu agréable aux puissances maritimes, qui peu auparavant n'avaient pas vu volontiers celle de Fériol : c'est un port de Galice situé dans un pays abondant en ouvriers, qui, s'il était perfectionné, serait à l'abri de toute insulte tant de la mer que des ennemis, avantages que n'ont pas les ports du Passage et de Santogna, où en effet les Français brûlèrent sans aucun risque, comme nous l'avons dit, onze gros vaisseaux neufs, et tout le bois qu'on y avait apporté pour la construction de plusieurs autres. Fériol, de plus, est à portée d'Angleterre et les deux vaisseaux partis de cette côte furent les seuls qui abordèrent heureusement en Écosse. Le cardinal voulant mettre ce port en bon état, quelque chose qu'il en pût coûter, appela à Madrid le marquis de Risbourg, vice-roi de Galice; et, après plusieurs conférences sur ce sujet, il le renvoya avec d'habiles ingénieurs pour entamer l'ouvrage. Il y avait déjà quarante mille écus tout prêts qui y étaient destinés.

« Vous comprenez de là, marquis, la raison pour laquelle le cardinal se faisait des ennemis hors de l'Espagne, surpris du nouveau pied sur lequel, par l'habileté du cardinal, l'Espagne faisait chemin. Il est certain que milord Stanhope, lorsqu'il était à Madrid, voyant de ses propres yeux les progrès de l'Espagne dans le politique, le militaire et l'économie, dit, plein d'admiration : « Si l'Espagne continue « d'aller de ce train, elle se rendra redoutable à tou- « tes les autres puissances. »

« Vous vous figurez déjà combien une entreprise de cette sorte devait coûter de soins, de fatigues et de sueurs au cardinal : on ne l'a pas vu prendre le moindre repos, ni perdre un moment : toujours attentif, appliqué, infatigable, il était sans relâche occupé de tout et de si vastes affaires, qu'un homme de guerre disait ordinairement : « J'aimerais mieux vi- « vre esclave à Alger, qu'être le cardinal Albéroni à la « cour de Madrid. » Pour moi, je ne puis comprendre qu'un seul homme ait pu porter un si pesant fardeau.

« Mais enfin j'ai su qu'outre la force de son tempérament, il a toujours observé une rare sobriété, un régime excellent dans sa manière de vivre, se contentant le matin d'un simple mets, ou deux tout au plus, sans vin, et sans manger le soir. Mais pourquoi, me direz-vous, un homme d'un si grand mérite, qui a rendu tant de services à l'Espagne, au lieu d'en être récompensé, en est-il persécuté? Quelle politique d'irriter un homme qui ne peut manquer d'être estimé? Et quel honneur l'Espagne fait-elle à son roi, en décriant le cardinal qui a eu toute sa confiance? Quelle peut jamais être la cause d'une si bizarre politique, inconnue absolument à la raison d'État? Que voulez-vous que je sache, marquis, si le cardinal l'ignore lui-même? Interrogé un jour, par un de ses amis, quelle pouvait être la véritable cause de sa disgrâce, puisque les autres accusations publiques s'étaient trouvées manifestement fausses, savez-vous ce qu'il répondit? « Je m'estimerais heureux si j'en étais instruit, puisqu'il me suffirait seulement de le savoir pour le détruire. » F. H.

ALBERS (*Jean-Abraham*), médecin allemand, né à Brême le 20 mars 1772, mort le 24 mars 1821. Il fit ses études à Gœttingue et à Iéna, visita l'Allemagne et la Grande-Bretagne, et se fit remarquer par ses connaissances variées. En 1801, il partagea avec Jurieu le prix d'honneur proposé par le gouvernement français sur l'origine, la nature et le traitement du croup. Outre un grand nombre d'articles de journaux et de traductions d'ouvrages français, anglais et italiens, on a de lui : 1° *Dissertatio de ascide*; Iéna, 1794, in-4°; — 2° *Un mot aux mères de famille sur le croup* (en allemand); Brême, 1804, in-8°; — 3° *Mémoire sur la claudication spontanée des enfants* (en allemand); Brême, 1817, in-4°; — 4° *Lettres sur les pulsations qui se font sentir dans le bas-ventre* (en allemand); Brême, 1803, in-8°; — 5° *De tracheide infantum, vulgo* CROUP *vocata, Commentatio*; Leipzig, 1815, in-8°; — 6° *Icones ad illustrandam anatomen comparatam*; Leipzig, 1818, in-fol.

Biographical Dictionary.

***ALBERS** (*Henri-Philippe*), médecin allemand, né à Hameln en 1768, mort en 1830. Il exerça sa profession à Blumenau et Stolzenau, et fut médecin des eaux de Rehburg. Outre plusieurs mémoires insérés dans le Journal de Hufeland, il a publié un livre *sur les eaux minérales de Rehburg* (en allemand); Hanovre, 1830, in-8°.

Biographical Dictionary.

***ALBERS** (*Jean-Frédéric-Hermann*), médecin allemand, né à Dorsten, près de Wesel, le 14 novembre 1805. Il étudia à Bonn, à Munich et à Berlin; en 1831, il fut nommé professeur à la faculté de médecine de Bonn. Il a publié jusqu'à ce jour (en allemand) : *la Pathologie et la thérapie des affections du*

larynx; Leipzig, 1829, in-8°; — *Des ulcérations intestinales;* ibid., 1831, in-8°; — *Du traitement des syphilides;* Bonn, 1832, in-8°; — *Atlas d'anatomie pathologique;* ibid., 1832-46, in-8°; — *Manuel de séméiotique;* Leipz., 1834, in-8°; — *Celsii Medicina;* Cologne, 1835, in-8°; — *Observations anatomico-pathologiques,* 3 vol.; Bonn, 1836-40, in-8°; — *Manuel de pathologie générale,* 2 vol.; Bonn, 1842-44, in-8°; — *Sur l'auscultation, la percussion et la spirométrie;* ibid., 1850, in-8°.

Conversation-Lexicon, édit. de 1851.

ALBERT ou **ALBRECHT**, nom porté par un grand nombre de princes allemands, tant séculiers que spirituels. Pour prévenir toute confusion, nous les avons rangés par ordre alphabétique de pays, en commençant par les Albert *d'Autriche* et en finissant par les Albert *de Saxe*.

I. *Les Albert d'Autriche.*

ALBERT Ier, duc d'Autriche et empereur, fils de Rodolphe de Habsbourg (*voy.* ce nom), naquit en 1248, et fut assassiné le 1er mai 1308. Il vit d'abord se soulever contre lui ses États héréditaires, l'Autriche et la Styrie, qu'il avait gouvernées avec beaucoup de rigueur du vivant de son père. On exigea de lui des capitulations onéreuses; la noblesse de Vienne, comme celle de Styrie, cherchait à maintenir leurs droits absolus, tandis que le duc voulait mettre fin à cette indépendance. Secondé par la Souabe et l'Alsace, il parvint à étouffer la révolte, et força les vassaux rebelles à venir pieds et tête nus, lui livrer leurs chartes et leurs diplômes, qui furent sur-le-champ anéantis.

Il entreprit ensuite de recouvrer les terres qui avaient été distraites de ses domaines par des pactes d'alliance. Ainsi, Henri duc de Bavière avait obtenu, comme gage de fidélité, la haute Autriche, Otton, son fils, avait reçu quelques villes situées sur les bords de l'Inn, pour la dot de Catherine, sa femme, sœur d'Albert. Mais l'empereur Rodolphe, pour punir le duc de Bavière d'avoir eu part aux troubles excités par Ottokare, roi de Bohême, l'avait condamné à rendre les terres qu'il avait reçues, avec perte de la somme qui en était le prix; et Catherine étant morte, l'an 1285, sans enfants, sa dot, suivant son contrat de mariage, devait retourner à la maison d'Autriche. Albert somma vainement le père et le fils de lui faire droit sur ces deux objets. La guerre, en conséquence, leur fut déclarée. L'archevêque de Salzbourg et le duc d'Autriche, s'étant confédérés, rassemblèrent leurs troupes auprès de Wels dans la haute Autriche. Le duc de Saxe en fit autant de son côté. Mais bientôt, grâce à l'intervention de Mainart, comte de Tyrol, il consentit à rendre la dot de sa bru avec cent marcs d'argent pour les frais de la guerre, en attendant que l'électeur palatin, choisi pour arbitre de la question de de droit sur la restitution de la haute Autriche, eût rendu son jugement. L'électeur prononça en faveur d'Albert d'Autriche, qui par là devint pleinement possesseur de son duché. L'an 1289, Albert entra dans la Hongrie, à main armée, pour se venger des incursions qu'un comte nommé Ivan avait faites dans l'Autriche. Il y prit quelques places, et échoua devant d'autres, qu'il assiégea vainement. De retour de cette expédition, dans la même année, il fut attaqué par Rodolphe, archevêque de Salzbourg, qui revendiquait, comme appartenant à son Église, quelques riches salines et plusieurs terres de fiefs vacants. La mort du prélat, arrivée quelques mois après, mit fin aux hostilités. Rodolphe de Habsbourg, peu de temps avant sa mort, avait pris toutes les mesures pour transmettre à son fils la couronne de l'empire, et Albret s'en croyait déjà tellement sûr que, sans attendre la décision des électeurs assemblés à Francfort, il s'empara des ornements impériaux. Mais cet acte insultant indisposa contre lui la diète. Gérard, archevêque de Mayence, fit alors porter les suffrages des électeurs, dont il était le président, sur Adolphe de Nassau, son parent, qui fut proclamé empereur le 1er mai 1292. (*Voy.* ADOLPHE de Nassau).

Albert, irrité de cette élection, voulut s'y opposer les armes à la mains. Mais il en fut d'abord empêché par les troubles qui éclatèrent en Suisse et par la perte d'un œil, causée, dit-on, par le poison que l'archevêque de Salzbourg, son ennemi, lui aurait fait administrer.

Cependant, Adolphe de Nassau mécontenta tous ses vassaux par une foule d'actes arbitraires. Albert crut alors l'occasion favorable pour ressaisir le sceptre que son père avait si noblement porté, et mit tout en œuvre pour gagner les bonnes grâces des ennemis de son rival. Parmi ces derniers, on remarquait surtout l'archevêque de Mayence, le même qui avait fait élire Adolphe de Nassau. Il disait à Albert, avec une fierté impérieuse : « Je n'ai besoin que de sonner du cor « pour faire sortir de terre un autre empereur. » Une diète convoquée à Mayence le 23 juin 1298 déposa Adolphe, et proclama Albert empereur. Les deux rivaux se rencontrèrent, avec leurs armées, dans les plaines de Gelheim. On connait l'issue de la lutte : Adolphe tomba frappé à mort d'un coup de lance de la main de son rival (le 2 juillet 1298).

Vainqueur et glorieux, Albert, se donna d'abord l'apparence de la modération. Feignant de renoncer à la couronne impériale, il fut réélu par les suffrages unanimes de tout le collége électoral. et fut couronné par l'archevêque de Cologne en 1298 à Aix-la-Chapelle; la cérémonie se fit avec tant de magnificence et un concours si extraordinaire de peuple, qu'Albert II, duc de Saxe, son beau-frère, fut étouffé dans la foule. Les électeurs et le roi de Bohême le servirent à table; son épouse, la princesse Élisabeth, unique héritière du comte de Tyrol et duc de Carinthie, fut proclamée reine des Romains, et il donna à ses

fils Rodolphe, Frédéric et Léopold l'investiture de l'Autriche, de la Carniole et de la Styrie.

L'élection d'Albert irrita profondément Boniface VIII, qui aurait voulu ériger en dogme la suprématie des papes sur tous les princes temporels, et qui avait alors de violents démêlés avec le roi de France. Il ne voulut donc point le reconnaître comme empereur, et, prenant la qualité de vicaire-général de l'empire, il somma Albert de comparaître devant lui pour se justifier du crime de trahison envers Adolphe de Nassau. C'est ceint d'une épée, assis sur un trône et la couronne de Constantin le Grand sur la tête qu'il donna aux ambassadeurs d'Albert leur audience de congé : « C'est moi, leur dit-il, c'est « moi qui suis César, c'est moi qui suis l'Em« pereur. » *Io son Cesare; io son l'imperadore;* puis il ordonna aux électeurs de Mayence et palatin de procéder incessamment à une nouvelle élection. Boniface VIII aurait volontiers renouvelé la scène d'un empereur pénitent au château de Canosse : mais les temps n'étaient déjà plus les mêmes. Enfin, il ne consentit à ratifier cette élection, qu'à condition qu'Albert ferait la conquête du royaume de France sur Philippe le Bel. Mais, loin de s'y engager, Albert eut une conférence à Vaucouleurs avec ce roi, et ils tracèrent d'un commun accord la ligne de démarcation entre l'Empire et le royaume de France.

Albert allait être déposé; mais, pour prévenir le coup, il envahit les terres de l'archevêque de Mayence, favorable aux prétentions de Boniface, et conclut, au mois de décembre 1299, le mariage de Blanche sœur du roi de France, avec Rodolphe, son fils aîné, qui plus tard devint roi de Bohême. Albert s'engagea de donner à son fils l'Autriche la Styrie, la Carniole, l'Alsace, Fribourg en Brisgau, et assigna pour douaire à sa belle-fille l'Alsace et Fribourg, s'en remettant pour la dot de Blanche à la volonté du roi de France. La résolution d'Albert, jointe à une grande habileté, changea les dispositions du pape, qui consentit enfin à le reconnaître comme empereur, par une bulle du 30 avril 1303, « pour suppléer, disait-il, par la plénitude de sa puissance à ce que cette élection avait eu de défectueux. » Albert profita de ses succès pour soutenir, dans l'intérêt de sa maison, la guerre contre la Hollande, la Hongrie, la Bohême et la Thuringe. Mais d'autres événements firent échouer ses plans de conquêtes.

La Suisse était alors divisée en un grand nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons, qui se gouvernaient plus ou moins librement sous le régime des *Landvogts* ou baillis autrichiens. Voyant Albert empiéter continuellement sur leurs immunités, livrés à l'insulte, aux vexations, sous le joug le plus dur, les Suisses se révoltèrent enfin contre la domination de la maison d'Autriche. Ce fut le 13 janvier 1308 qu'éclata la célèbre révolution qui rendit la liberté à la Suisse. Les comtés de Habsbourg, de Kibourg, de Baden, de Lenzbourg, ainsi que les villes de Lucerne, Glaris et Zug, beaucoup d'autres villes ou cantons, tels que Zurich, Berne, Fribourg, Soleure, Schwitz, Uri, Underwalden, dépendaient immédiatement de l'empire, et c'était au nom de l'empereur que leurs baillis exerçaient la justice criminelle. La flèche de Guillaume Tell fut le signal de la lutte; et, le 17 octobre, les trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwalden, se soulevèrent, ayant pour chefs Werner Stauffacher, Walter Fürst, et Arnold de Melchthal. (*Voy.* ces noms)

Albert se mit alors à la tête de ses troupes et marcha avec une forte armée contre les montagnards, qu'il jurait d'exterminer, lorsque l'archevêque Othon de Granson, auquel il avait refusé l'investiture de plusieurs fiefs, se rendit près de lui, et demanda, le poignard à la main, justice sur-le-champ. A l'aide de quelques subterfuges, Albert détourna cette fois le fer de l'assassin. Mais quelques mois après, Jean de Souabe, son neveu, dont il retenait le patrimoine, chercha une occasion plus propice pour se venger. Un jour que l'empereur se rendait de Baden à Rheinfeld, où était l'impératrice, Jean de Souabe s'en approcha, et lui enfonça un poignard dans la gorge, en s'écriant : « Reçois le prix de l'injustice. » (1) Au même instant un des conjurés lui traverse la poitrine, et un autre lui fend le crâne. Ce fut ainsi que, le 1er mai 1308, sur le bord de la rivière de Reuss, en sortant d'un bateau dans lequel il avait passé le Rhin, Albert rendit, à soixante ans, dans les bras d'une mendiante, le dernier soupir. Son corps fut déposé d'abord à l'abbaye de Wettingen, puis transporté, l'année suivante, dans la sépulture impériale de la cathédrale de Spire, et inhumé auprès de celui de son rival, Adolphe de Nassau. La mort réunit ceux que la vie avait séparés.

La mort tragique d'Albert fit naître des vengeances horribles. Frédéric et Léopold, ses fils, Agnès, sa fille, reine de Hongrie, surprirent et rasèrent les châteaux des auteurs ou complices du meurtre. (*Voy*, AGNÈS.) Jean de Souabe finit ses jours à Pise, le 13 avril 1313, dans un monastère où l'empereur Henri VII l'avait fait enfermer.

Albert Ier avait régné dix ans; il laissa, de l'impératrice Élisabeth, cinq fils et six filles. Quoique hautain et sévère, il joignit l'habileté à la valeur. Mais le désir immodéré d'augmenter la puissance et les richesses de sa maison lui fit commettre des injustices et même des crimes. Les chroniqueurs du temps le dépeignent comme d'un extérieur disgracieux et prévenant peu en sa faveur : *homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in persona.*

(1) Il est très vraisemblable, dit Voltaire, que le don de l'Autriche, de la Styrie de la Carniole, fait par l'empereur Rodolphe de Habsbourg à ses deux enfants, fut la cause de cet assassinat. Jean, fils du prince Rodolphe ayant demandé à son oncle Albert sa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en possession par un crime

Luden, *Histoire de l'Allemagne*, — Pezzl, *Oesterreichische Biographie*, etc.; Vienne, 1791, 4 vol. in-8°. — Pfister, *Geschichte der Deutschen*, t. III, p. 90-125 — Joh. de Müller, *Gesch. der Schweiz*, t. I, p. 416. — *Oesterreich. Biograph. Lexicon*. — *L'Art de vérifier les dates*.

ALBERT II, surnommé *le Boiteux* et *le Sage*, duc d'Autriche et de Carinthie, né à Vienne le 5 décembre 1289, mort le 20 juillet 1358, dans la même ville. Il était le troisième des cinq fils survivants de l'empereur Albert Ier qui en 1308 succédèrent, par indivis, à toutes les possessions, tant héréditaires qu'acquises, de la maison de Habsbourg. Il épousa vers 1318 Jeanne, fille d'Ulrich de Ferrette et héritière de ce comté. A la mort de son second frère, Léopold Ier, en 1326, il prit une part active au gouvernement, comme maître des domaines helvétiques et souabes de l'Autriche, et en 1330, à la mort de son frère aîné, l'empereur Frédéric le Bel, décédé sans descendance mâle, il se trouva l'unique héritier de toutes les possessions des Habsbourg. Il en céda cependant la partie occidentale (en Souabe, Alsace et Suisse), au cinquième frère, Othon le Joyeux, qui avait assez tardivement réclamé, les armes à la main, une part dans l'héritage. Ce fut vers cette époque qu'Albert faillit périr victime d'un empoisonnement, tenté pendant un repas, et auquel succomba sa belle-sœur, Élisabeth, femme d'Othon; il en conserva une paralysie des mains et des jambes pour le reste de ses jours; mais cette paralysie, qui lui valut le surnom de *Boiteux*, ne l'empêcha pas de gouverner ses États, tantôt porté dans une litière, tantôt attaché sur un cheval, et ses grandes qualités firent remplacer plus tard ce surnom par celui de *Sage*. Ennemi d'abord de Louis de Bavière, Albert se réconcilia avec lui depuis l'échange qu'il avait fait de saint Gall et de Zurich contre les villes de Schaffhouse, Rheinfeld, Brisac et Neubourg, et il résista à toutes les instances du pape Jean XXII, pour se porter compétiteur de Louis de Bavière à la couronne d'Allemagne. En revanche, il reçut de l'empereur les duchés de Carinthie et de Carniole, comme fiefs de l'empire, devenus vacants en 1335 par la mort du dernier duc Henri, oncle d'Albert II, et il les conserva dans les guerres qu'il eut à soutenir contre divers prétendants, entre autres, en 1336, contre le burgrave Jean de Nuremberg, arrière-petit-fils du duc Mainart de Carinthie, et, en 1338, contre les attaques de Jean-Henri, comte du Tyrol. En 1344, Albert devint maître unique de toutes les possessions de l'Autriche; car son frère Othon le Joyeux, décédé en 1339, n'avait laissé que deux fils mineurs, Frédéric II et Léopold II, qui moururent dans la même année 1344. En 1342, Albert gagna, par suite d'une guerre en Souabe, le bailliage de Trieberg dans la Forêt-Noire; et les tentatives qu'il fit en 1351 et en 1356 pour se procurer des ports de mer sur l'Adriatique lui servirent encore à préparer l'acquisition de Trieste, qui eut lieu sous ses fils. A la mort de Louis, en 1347, il reconnut immédiatement le nouvel empereur Charles IV, de Bohême, quoiqu'issu de la maison de Luxembourg, rivale de celle de Habsbourg. En retour, Charles IV, l'aida à soumettre les habitants de Brisac, révoltés contre l'autorité d'Albert, et l'encouragea à reprendre sur les Suisses ce que ses ancêtres avaient perdu, notamment la ville de Zurich, que l'empereur Louis avait fait rétrocéder à l'empire.

Pour soutenir ses parents, les comtes de Rapperschwyl et de Habsbourg-Lauffenbourg, qui avaient voulu s'emparer de Zurich par surprise en 1350, Albert se mit, en 1351, à la tête de 2,000 cavaliers et 20,000 fantassins; mais, ayant été abandonné par Charles IV au moment décisif, il perdit une bataille sous les murs de la ville, qui entra dès lors définitivement dans la confédération suisse. Plus tard Albert fit une seconde campagne tout aussi inutile contre les habitants de Glaris, qui avaient empiété sur le territoire de Saint-Gall. En 1354, il assiégea encore Zurich et en dévasta les environs, jusqu'à ce qu'enfin, en 1355, on conclut, par la médiation de l'empereur Charles, une trêve, œuvre de l'insidieux avoyer de Zurich, Rodolphe Brun. Albert dédaigna de se venger sur la ville de Bâle, dont les habitants l'avaient offensé, et fit même, en 1356, reconstruire cette ville, détruite par un tremblement de terre; mais il avait conçu de ses échecs un tel dépit, que ses serviteurs n'osèrent plus prononcer devant lui le nom de Suisse. En 1356 il régla l'ordre de succession en Autriche par une loi selon laquelle toutes les possessions des Habsbourg devaient, sans aucun partage, échoir à l'aîné des frères; mais ce n'est qu'à la mort de l'empereur Ferdinand II que cette loi fut mise en vigueur.

Albert II, se fit surtout remarquer par l'administration intérieure de ses états. C'est à lui que remonte la fondation de la métropole de Saint-Étienne à Vienne, qui s'éleva à la place d'une ancienne église incendiée en 1258. La ville de Vienne lui doit aussi plusieurs de ses jurandes et maîtrises. En 1339, il donna à la Styrie un code des mines (*Steiermärkisches Bergbüchel*), ainsi que le Code de Rodolphe de 1277 (*Rodolphinische Land-Handfeste*), qui fut de même appliqué à la Carinthie. En 1341, il fit un traité avec Charles de Moravie, et en 1345 un autre, renouvelé en 1356, avec Louis de Hongrie, pour l'extradition réciproque des criminels. Il répara de son mieux les désastres causés dans ses États, en 1335 par une invasion de sauterelles, en 1348 par un violent tremblement de terre, et en 1349 par la *mort noire*. Cette épidémie, qui à plusieurs reprises décima les populations du moyen-âge, était, selon toutes les probabilités, le choléra asiatique. La populace de Vienne, ayant accusé (comme on l'a fait de nos jours) les juifs d'avoir empoisonné les fontaines publiques, on tua ces malheureux

par milliers, et on brûla leurs maisons. Pour donner un exemple sévère, Albert soumit à une amende énorme tous les habitants des trois villes de Krems, Stein et Mautern, après avoir fait pendre les fauteurs des meurtres. Les juifs de Vienne furent ainsi préservés de toute atteinte à leurs personnes et à leurs propriétés. Albert fit aussi construire le célèbre pont de Rapperschwyl, jeté sur un bas-fond du lac de Zurich. Vers la fin de sa vie il s'occupa beaucoup du règlement des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Il avait pour symbole une homme harnaché, portant une béquille, et pour devise : *Et hic virum agit.*

Luden, *Histoire de l'Allemagne*. — *Oesterreischisches Biogr. Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — A. Steyrer, *Commentarii pro hist. Alberti II, ducis Austriæ*; Leipz., 1725, in-fol. — Perz, *Monumenta Germ.*, lib. VI.

ALBERT III, duc d'Autriche, né le 9 septembre 1348 à Vienne, mort à Laxembourg le 17 août 1395, Troisième fils d'Albert II, il n'eut d'abord aucune part au gouvernement, à la tête duquel étaient ses deux frères aînés, Rodolphe IV et Frédéric III, depuis 1358. Mais ceux-ci étant morts, il fut appelé à régner seul, et, selon les dispositions de son père, il entra définitivement en possession du Tyrol, après la mort de Mainhard IV en 1363. Vers la même époque il fit agrandir l'école de Vienne, fondée naguère par Rodolphe IV, et l'éleva au rang d'université, en y ajoutant aux chaires de droit, de médecine et de philosophie, celles de théologie, de mathématiques et d'architecture. Quant au commerce, il restreignit d'un côté la concurrence illimitée à l'intérieur, et rétablit l'ancien droit des loueurs de halles (*Laubenherrn*). Il prit des mesures prohibitives contre les importations étrangères, notamment des vins en 1368, et rendit en outre une ordonnance sévère contre les usuriers juifs et les faux-monnayeurs. Il devait s'occuper de ces détails d'autant plus efficacement, que son frère cadet, Léopold III, avait, depuis la mort de Rodolphe, exigé plusieurs partages des domaines de famille. Par le dernier de ces partages, en 1379, Léopold obtint, outre les biens de Souabe et d'Alsace, la Styrie, la Carinthie avec la Carniole et le Tyrol, réduisant ainsi son frère Albert III à la seule possession de l'Autriche. Celui-ci refusa, en 1386, après la mort de Léopold, qui venait de périr dans la bataille de Sempach, l'administration des biens de ses neveux mineurs. En 1391, Albert rendit une ordonnance contre les vexations des seigneurs, et établit l'égalité des nobles et des vilains devant l'impôt. Il acheva en 1392 sa principale construction, le château de Laxembourg, qu'il orna de statues, de ménageries et de beaux parcs, et il y transféra la résidence des ducs d'Autriche. « Il y travaillait souvent, « dit un chroniqueur, et, le livre de Palladius à la « main, il aimait à s'occuper de plantations et de « jardinage. » A la fin de sa vie, Albert s'arracha de sa retraite pour prêter son appui aux Bohêmes révoltés contre leur roi ivrogne et fainéant, Wenceslas, qui était parvenu à s'échapper de la prison où il avait été enfermé. Mais, au moment d'entrer en Bohême, il fut atteint d'une maladie mortelle, qui l'emporta à l'âge de quarante-sept ans.

Albert III avait une instruction supérieure à celle des princes de son temps : il connaissait la théologie, les mathématiques, l'architecture, l'histoire naturelle, mais son savoir ne l'empêcha pas de faire brûler plus de cent Vaudois dans les montagnes de la Styrie. Sa première femme, Élisabeth, fille de l'empereur Charles IV, était morte sans enfants en 1373; sa seconde femme, Béatrix, fille du burgrave de Nuremberg, Frédéric de Zollern, lui donna un fils, qui fut son successeur. Sur tous les portraits contemporains on voit Albert III représenté avec une riche chevelure, tressée en double queue, et réunie sur la poitrine par un nœud. C'est ce qui lui avait fait donner le surnom d'*Albertus caudatus*. Selon les uns ce fut sa propre chevelure ainsi arrangée, selon d'autres, celle de sa femme, qui la lui aurait sacrifiée.

Oesterreichisches Biographisch. Lex. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Fugger et Bon Birken, *Ehren-Spiegel des Erzhauses Oestreich*. *Oesterreich unter Herzog Albrecht III (mit dem Zopfe)*; Linz, 1827, 2 vol. in-8°. — Luden, *Histoire de l'Allemagne*. — Pfister, *Hist. de l'Allemagne*.

ALBERT IV, surnommé le *Patient*, duc d'Autriche, né à Vienne le 20 septembre 1377, mort à Klosternbourg le 14 septembre 1404. Il avait dix-huit ans, à la mort de son père, Albert III, et devait être seul héritier de l'Autriche. Mais Guillaume, fils aîné de Léopold III, non moins ambitieux que son père, réclama son droit d'aînesse. Après quelque résistance, Albert IV consentit à signer un pacte par lequel il fut convenu que les deux princes régneraient conjointement sur le duché. Quelque temps après, il partit en pélérinage pour les lieux saints. Il s'embarqua à Venise, et arriva au printemps de 1396 en Palestine. Après avoir visité le tombeau du Sauveur, il fut ordonné chevalier du Saint-Sépulcre, et se rembarqua vers la fin de la même année. Il rapporta, dit-on, de ce voyage, des curiosités de toute sorte, ainsi que des connaissances étendues en mécanique, en architecture, en peinture et en musique, qui lui valurent le surnom de *Merveilleux*. De retour en Autriche, il fit continuer la construction de la grande tour de l'église Saint-Étienne à Vienne, et en vit l'achèvement. Le reste de son court règne fut absorbé par les contestations qui s'étaient élevées entre ses oncles, Wenceslas, roi de Bohême, et Sigismond, roi de Hongrie.

Ces deux rois furent si contents de l'intervention d'Albert IV, que, d'un commun accord, ils l'instituèrent leur héritier dans le cas où ils mourraient sans héritiers mâles. Son alliance avec Sigismond l'entraîna bientôt après dans une guerre en Moravie; voici à quelle occasion. Le mar-

grave Procope, fils de Jean Henri, et cousin de Wenceslas et de Sigismond, disputait à son frère Jodoc ou Josse la possession de la ville de Znaïm. Pour se la mieux assurer, Procope avait enrôlé une troupe de brigands et de maraudeurs, alors si communs, qui dévastèrent l'Autriche et vinrent jusqu'aux portes de Vienne. Albert IV avança avec 16,000 fantassins et cavaliers contre Znaïm, où il fut rejoint par l'armée de Sigismond. Pendant le bombardement de cette ville, Procope mourut empoisonné; mais ses satellites, gardaient Znaïm, où ils s'étaient renfermés. Cette ville était déjà prête à se rendre, lorsqu'un transfuge essaya de se défaire des princes alliés par le poison, qu'il leur donna dans un repas. Sigismond parvint à se rétablir après une longue maladie; mais Albert en fut si affaibli, qu'étant ramené à Vienne dans une litière, il mourut en chemin à Klosternbourg.

A son retour de la Terre-Sainte, Albert avait épousé, en 1397, la fille d'Albert de Bavière, Jeanne de Hollande, qui lui donna un fils unique, Albert V. Le trait saillant du caractère d'Albert IV était son extrême dévotion: il passait ses heures de loisir dans le couvent des chartreux de Mauerbach, où il se faisait appeler *frère Robert*, chantant matines et vêpres, et lisant à haute voix les prières et les litanies. Les cruautés exercées contre les hérétiques vaudois de Styrie ne doivent pas (comme l'a fait Benjamin Constant dans la *Biographie universelle*) être attribuées à ce prince, mais à son père Albert III.

Oesterr. Biograph. Lexicon. — J. J. Fugger, *Ehren-Spiegel des Erzhauses Oest.* — J. Kurz, *Oesterreich unter Herzog Albrecht IV.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.* — Luden, Pfister, etc. *Histoire de l'Allemagne.*

ALBERT V, surnommé *l'Illustre*, duc d'Autriche, qui fut, sous le nom d'ALBERT II, empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie, né à Nesmil en Hongrie, le 1er janvier 1398, mourut à Langendorff, près de Komorn en Hongrie, le 27 octobre 1439. Il fut élevé dès 1406, sous la tutèle de ses cousins germains. Chacun de ces tuteurs ayant ses vassaux et ses adhérents, il résulta de leur jalousie mutuelle une guerre acharnée, à laquelle bientôt des princes étrangers prirent part. La ville de Vienne fut déchirée par deux factions opposées; celle des riches tenait pour Ernest, tandis que Léopold avait pour lui le peuple. La première ayant eu d'abord le dessus, décapita, le 4 janvier 1408, sur la place de Vienne, les principaux meneurs du peuple. Exaspéré de sa défaite, Léopold enrôla des soudards, et mit à feu et à sang le parti d'Ernest, qu'il força à se réfugier en Styrie. Mais à peine Léopold fut-il rentré dans Vienne, qu'il s'éleva de nouveaux troubles, que le vainqueur étouffa dans le sang. Il fit exécuter à cette occasion le bourgmestre Conrad Vorant et six échevins, dont on voit encore les tombeaux dans l'église Saint-Étienne. Cependant les troubles ne cessèrent pas; car les États de l'Autriche agissaient auprès de l'empereur Sigismond en faveur du jeune Albert. Sur ces entrefaites, Leopold mourut subitement le 3 juin 1410. Des drapaux flottèrent sur toutes les tours de la ville, les cloches sonnèrent à toute volée, et le clergé, qui avait refusé les honneurs funèbres à Léopold IV, et qui l'avait enterré sans pompe et de nuit dans l'église Saint-Étienne, porta au devant d'Albert l'ostensoir et les vases sacrés. Le conseil de Vienne, le bourgmestre en tête, lui livra les clefs de la ville. Tous les cœurs s'ouvraient à l'espoir d'un meilleur avenir pour l'Autriche; et un dominicain fit le lendemain un sermon sur les bénédictions futures de son règne, en jouant, d'après le genre des prédicateurs d'alors, au calembour et à l'anagramme, sur le nom allemand d'*Albrecht* (Albert).

Albert V fit son entrée triomphale à Vienne, où on le reçut en libérateur au milieu des plus grandes démonstrations d'allégresse. A peine âgé de quatorze ans, il fut, le 13 octobre 1411, déclaré majeur par l'empereur Sigismond. Quoique Léopold eût négligé l'éducation de son pupille, pour le dégoûter des affaires, espérant le voir abdiquer un jour, Albert avait cependant trouvé quelques gouverneurs fidèles, tels que Ramberd de Waldsée et Gaspard Schlick; ceux-ci s'étaient acquittés consciencieusement de la tâche de former l'esprit et le cœur d'Albert, pour le mettre à la hauteur des graves événements qui devaient s'accomplir dans ce siècle. On sait d'ailleurs que Gaspard Schlick diriga pendant plus de cinquante ans la politique des princes d'Autriche devenus empereurs; et les premiers actes de l'empereur Sigismond en faveur d'Albert furent bientôt suivis d'autres qui avaient été également inspirés par ce fidèle conseiller du duc.

Albert ne démentit pas les espérances de ses sujets. Il rétablit l'ordre et la tranquillité, et rendit aux lois leur vigueur. Le premier exemple qu'il donna de son amour pour la justice fut la punition de deux gentilshommes, dont l'un avait longtemps joui de sa confiance. Pour s'approprier des biens illégitimement, ils avaient falsifié des actes. Albert fit instruire leur procès, et, la falsification ayant été constatée, ils les condamna, selon les lois, à être brûlés vifs. Mais quelque temps après il souilla son règne par la persécution des Juifs, auxquels on reprochait, comme d'ordinaire, d'avoir profané des hosties consacrées. Le jeudi de la semaine de la Pentecôte, de grand matin, on se saisit inopinément de tous les Juifs qui étaient en Autriche. Un grand nombre embrassèrent la religion chrétienne; parmi ceux qui ne voulaient pas abjurer la foi de leurs pères, les plus pauvres furent chassés, les plus riches mis à mort et tous leurs biens confisqués. Dans la seule ville de Vienne on brûla, le 21 mars 1421, cent dix individus des deux sexes à la fois.

Albert avait été fiancé en 1417 à la fille unique et héritière de l'empereur Sigismond, Élisabeth, qu'il épousa définitivement à Vienne en

1422. Sigismond lui assigna pour dot, en 1423, le margraviat de Moravie, et lui assura en outre après sa mort la succession de la Bohême et de la Hongrie. Ces avantages, auxquels l'empereur ajouta le titre d'*archiduc* d'Autriche, donné à Albert avec la préséance sur tous les autres ducs de l'empire, attachèrent dès lors indissolublement Albert à la fortune de Sigismond, et en même temps lui facilitèrent l'agrandissement de sa maison. Sigismond, qui avait trop injustement dépouillé le cousin d'Albert, Frédéric IV, pour le punir d'avoir laissé échapper le pape Jean XXIII du concile de Constance, lui rendit, sur les instances d'Albert et de ses parents, une partie de ses biens. Quant à la Bohême et à la Moravie, c'étaient en quelque sorte des pays à conquérir : elles étaient au pouvoir des hussites, secte religieuse, dont les idées d'indépendance et de libre examen préparèrent l'avènement du seizième siècle. A peine Albert V avait-il fait son entrée dans Prague, en 1420, avec Sigismond, roi de Bohême dès l'an 1419, qu'un mois après, une poignée de hussites les mit en fuite avec leurs armées. La guerre étant ainsi engagée, il se porta en 1424 à la rencontre de Ziska avec des troupes fraîches, enrôlées en Autriche et en Hongrie, lorsque ce redoutable chef des hussites mourut subitement près du château de Przibislaw. En 1431 Albert remporta plusieurs avantages sur les hussites, et battit Procope Holy, ou le Grand, près du château de Maidhof. Il ne partagea pas la défaite des deux armées allemandes, qui en 1427 près de Tabor, sous l'électeur de Brandebourg, et en 1431 près de Riesenberg, sous le cardinal Julien, se débandèrent à la vue des terribles sectaires, trois fois plus faibles que leurs ennemis. En 1432, Albert parvint, à la suite d'un combat heureux près de Znaïm, à chasser de l'Autriche et de la Moravie Procope Holy, qui fut enfin, en 1434, après la bataille de Bömisch-Brod, refoulé dans la Bohême. Quelques années plus tard, en 1436, ce vaillant chef des taborites succomba, ainsi que Procope le Petit, dans une bataille que leur livrèrent les hussites modérés ou calixtins, rattachés depuis peu à l'Église par quelques concessions.

Dans le but d'extirper ces hérétiques redoutables, Albert avait fondé en 1433 l'ordre des chevaliers de l'Aigle, dont le symbole était un aigle en argent; cet aigle était en or pour ceux qui avaient quatre fois combattu en bataille rangée.

En 1435 Albert conduisit victorieusement les armées de Sigismond contre les Turcs : il en tua 18,000, et chassa les autres de la Hongrie pour quelques années. Au milieu de toutes ces luttes Sigismond mourut le 9 décembre 1437 à Znaïm, où il s'était rendu pour embrasser, avant de mourir, sa fille Élisabeth, femme d'Albert V, et pour faire arrêter sa femme l'impératrice Barbe de Cilley, espèce de Messaline, qui, dans la prévision de la mort de Sigismond, avait mis tout en œuvre pour se préparer la voie aux trônes de Bohême et de Hongrie. Mais les Hongrois, suivant les conseils de Sigismond, élurent le 22 décembre 1437, le duc Albert, qu'il sacrèrent le 1er janvier 1438 à Stuhlweissenbourg, en lui imposant toutefois la condition de ne pas accepter la couronne de l'empire d'Allemagne, attendu que leur royaume avait trop souffert par les absences continuelles de Sigismond. Ils se désistèrent néanmoins plus tard de cette prétention, espérant que l'éclat de la couronne de l'empire réjaillirait sur celle de la Hongrie. Le 31 mai 1438 Albert fut couronné empereur d'Allemagne à Aix-la-Chapelle. Quelques historiens prétendent qu'il ne fut jamais sacré, mais qu'il reçut seulement les hommages de ses vassaux dans la métropole de Saint-Étienne à Vienne, et que c'est à cette occasion qu'on employa pour la première fois comme devise de la maison des Habsbourg les cinq voyelles de l'alphabet A E I O U, devenues plus tard si célèbres par l'interprétation qu'en donna l'empereur Frédéric III. (*Austria Erit Imperatrix Omnis Universi*). Pour Albert II, on les expliqua par : *Albertus Electus Imperator Optimus Vivat*. En Bohême ce fut son fidèle conseiller le chancelier Gaspard Schlick, qui le fit élire roi malgré les menées des chefs hussites, Henri de Lippa, de Strenberg et de George Podiébrad. Casimir frère du roi de Pologne, que ceux-ci opposaient à Albert, fut soutenu par un corps de 6,000 hommes, envoyé par son frère Wladislas IV, en même temps que les hussites, accouraient en masse sous les ordres de Podiébrad, pour combattre Albert. Mais l'empereur les dispersa près de Tabor, et se fit couronner roi de Bohême à Prague le 20 juin 1438. La couronne d'Allemagne, rentra ainsi, pour n'en plus sortir, dans la puissante dynastie des Habsbourg, qui, dans la même année, y ajoutèrent encore celle de Bohême avec la Moravie, ainsi que celle de Hongrie avec ses dépendances. Les deux dernières en sortirent, il est vrai, encore une fois, après la mort du fils d'Albert; mais elles y rentrèrent définitivement cinquante ans après.

La carrière d'Albert, qui portait dignement sa triple couronne, fut courte, mais bien remplie. Ce prince modéra le pouvoir redoutable des tribunaux secrets, appelés tribunaux *wehmiques*, en Westhphalie, qui cependant résistèrent encore longtemps aux efforts des empereurs; il proposa à la diète de Nuremberg de supprimer le droit de guerre que possédaient les princes et les villes, et, pour parvenir à ce but, il traça le plan d'une nouvelle division de l'empire en six cercles, gouvernés chacun par un directeur, un capitaine général, et par des conseillers tirés des différents États qui le composaient. Ces cercles étaient 1° la Franconie et le haut Palatinat, sous le gouvernement de l'électeur de Brandebourg; 2° la Bavière, gouvernée par l'archevêque de Saltzbourg; 3° la Souabe, avec le comte de Wurtemberg pour directeur; 4° le haut Rhin de-

puis Constance jusqu'à Cologne, sous l'archevêque de Mayence; 5° le bas Rhin, les Pays-Bas et la Westphalie, gouvernés par l'électeur de Cologne; enfin 6° la haute et basse Saxe, dont le chef devait être l'électeur de Saxe. On sait que ce plan ne fut mis à exécution que par Maximilien, qui y apporta plusieurs modifications. Dans les affaires de l'Église, Albert suivit la marche de son beau-père. Les princes électeurs, convoqués d'abord à Nuremberg ensuite à Mayence, et assistés des ambassadeurs de France, de Castille, d'Aragon et de Portugal, examinèrent les griefs réciproques du pape et du concile de Bâle, et, le 26 mars 1439, ils approuvèrent vingt-six propositions décrétées par ce concile, touchant la suprématie des conciles généraux sur le pape, le rétablissement universel des élections canoniques, la réforme des mœurs du clergé, l'abolition des annates, des réserves, des expectatives, et autres provisions papales. Ce fut là ce qu'on appelait la *Pragmatique sanction germanique de Mayence*. Albert sanctionna ces décrets, mais il ne soutint pas les Pères du concile de Bâle dans leur prétention de flétrir et de déposer le pape Eugène IV. Il laissa l'antipape Félix V, de la maison de Savoie, se débattre contre Eugène IV, qui, de guerre lasse, avait transféré le concile d'abord à Ferrare, puis à Florence, pour se rapprocher des Grecs, et pour provoquer en leur faveur une croisade contre les Turcs. Albert, de son côté, voulait en finir pour toujours avec ces barbares, qui après avoir abaissé tous les petits despotes du bas Danube, tels que ceux de Bulgarie, Moldavie, Valachie, Bosnie, et Serbie, menaçaient sérieusement la Hongrie et même l'Allemagne. Après avoir extorqué des Juifs une contribution extraordinaire, pour cette guerre, cédé la régence de la Bohême au chef hussite Podiébrad, pour s'attacher les restes de ce parti encore puissant, et après avoir donné quelques nouvelles lois à son royaume de Hongrie, Albert se mit en marche avec 24,000 hommes contre le sultan Mourad II. George Brancovitch, crale de Serbie, avait été forcé de livrer le passage de son pays aux Turcs, et de donner même sa fille à Mourad en mariage; mais, pour s'assurer de puissants secours, il céda Belgrade au roi de Hongrie, auprès duquel il se réfugia, et abandonna la défense de Semendria à son fils Grégoire. Avant qu'Albert arrivât pour débloquer cette ville, l'armée turque la prit d'assaut et massacra impitoyablement la garnison serbe, qui avait vaillamment défendu la forteresse pendant trois mois. Une dyssenterie qui ravagea l'armée turque força Mourad II à la retraite; mais cette maladie enlevant également un grand nombre des soldats d'Albert II, le reste de son armée se débanda à la vue des Ottomans en s'écriant *au Loup! au Loup!* cri d'effroi symbolique, répété depuis par le roi Coloman à l'approche des hordes orientales. Car la louve chez les Turcs, comme autrefois chez les Romains, est l'emblème de la rapacité, et Mithridate disait à propos des armées romaines : « Voici ce peuple insatiable comme le loup, avide de pillage, altéré de sang. » Mais Albert fut hors d'état de poursuivre ses premiers avantages. Attaqué de dyssenterie, maladie qu'il avait contractée, dit-on, par un goût immodéré pour les melons, il mourut en route à Meszmély ou Langendorff, dans le comitat de Komorn à l'âge de quarante-un ans. (1) Il fut enterré à Stuhlweissenbourg, dans les caveaux des rois de Hongrie, laissant sa femme Élisabeth enceinte d'un fils (appelé plus tard Ladislas Posthume, et qui fut duc d'Autriche, et roi de Bohême et de Hongrie).

Albert désigna, sur son lit de mort, comme administrateur de l'Autriche le fils de son ancien tuteur, Ernest-Frédéric, qui lui succéda aussi comme empereur, et nomma régent de Hongrie le vaillant Jean Hunyade. Les regrets universels dont sa mort fut suivie justifient les éloges de tous les historiens, qui s'accordent à dire qu'Albert II fut un des plus grands princes qui eussent jamais gouverné l'Allemagne, et qu'il aurait été le restaurateur de l'empire si une mort prématurée ne l'eût ravi à l'amour et à l'espérance des peuples. On peut ajouter que, si la Providence eût protégé ses jours, et rendu possible la concentration des efforts d'Albert II, de Jean Hunyade et de Castriote Scanderbeg, l'empire de Byzance aurait pu être conservé aux successeurs de Constantin.

Wenk, *Historia Alberti II*; Leipzig, 1740, in-4°. — Rohz, *Geschichte des Osterreichichen Hauses*. — Hammer, *Histoire des Ottomans*. — *Oesterreichische Biographisches Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — *Histoire de l'Autriche* (dans l'Univ. pittor.) — Fugger, *Ehren-Spiegel des Erzhauses Oesterreich*, etc. p. 402 et suiv. — Hormayer, *Oesterreichischer Plutarch*, II, 92, IV, 25. — Pfister, *Geschischte der Teutschen*, III, 473-481. — Luden, *Histoire d'Allemagne*.

*ALBERT VI, duc d'Autriche, surnommé le *Prodigue*, fils du duc Ernest, de la branche styrienne de la maison de Habsbourg, et frère de Frédéric III, empereur d'Allemagne, naquit à Inspruck le 18 décembre 1418, et mourut à Vienne le 2 décembre 1463. Après la mort de leur père en 1424, Frédéric gouverna seul pendant la minorité de son frère. Le partage de leurs états ne se fit qu'en 1438 : Frédéric garda la Styrie, la Carinthie, la Carniole, et Albert eut toute la partie occidentale des domaines de son père. Albert s'appliqua à répandre l'instruction parmi ses sujets, et fonda en 1454 l'université de Fribourg en Brisgau. En 1457, Ladislas le Posthume qui possédait avec l'Autriche les royaumes de Hongrie et de Bohême, étant mort sans héritier, le duché d'Autriche fit retour aux princes de la branche styrienne, Sigismond de Tyrol, Frédéric et Albert. Celui-ci eut pour sa part la haute Au-

(1) D'autres historiens attribuent sa maladie au poison, qui lui aurait été donné par sa belle-mère Barbe de Cilley, ou par les Vénitiens, jaloux de ses envahissements. Mourad II, lui-même aurait dénoncé, mais trop tard, à Albert la perfidie des Vénitiens, qui avaient fait entrer dans leur conspiration quelques nobles hongrois.

triche. Vienne resta indivise entre les partageants, qui habitèrent chacun un palais de cette ville, et reçurent tous trois le serment de fidélité des bourgeois. La bonne entente entre les deux frères ne fut pas de longue durée, Albert, dévoré d'ambition, entreprit de priver Frédéric de sa part d'héritage, et fomenta en 1461 la révolte des États de la basse Autriche sous prétexte que, lors du partage, il avait promis de défendre la liberté des *États*. Il sollicita l'appui de Georges, roi de Bohême, et de Louis, duc de Bavière. Georges n'intervint que pour ménager entre les deux frères une trêve, bientôt suivie de nouvelles hostilités. Les habitants de Vienne se déclarèrent pour Albert, refusèrent l'obéissance à Frédéric et l'assiégèrent dans son palais en 1462. L'empereur en informa les princes assemblés à Ratisbonne, et leur demanda des secours immédiats. Mais avant l'arrivée de ces secours, le roi de Bohême avait forcé Albert à signer le traité de Kron-Neubourg, par lequel il promettait de rendre à l'empereur toutes les villes et tous les châteaux qu'il lui avait enlevés. Albert, bien loin d'observer ce traité, exigea des habitants de Vienne qu'ils lui prêtassent à lui seul serment de fidélité. La querelle s'envenima, et en 1462, Albert fut mis au ban de l'empire sur la proposition de son frère. Il fit appel au pape Pie II, mais sans succès, et fut même excommunié. L'arrêt de la cour de Rome ne le rendit pas plus traitable, et il se préparait à recommencer les hostilités lorsqu'une mort subite vint couper court à ses projets.

Pfister, *Histoire d'Allemagne*, t. III.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis souverain des Pays-Bas, né en 1559, mort en 1621. Il était le sixième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. Destiné à l'Église, il fut d'abord cardinal et archevêque de Tolède. On lui donna, en 1583, le gouvernement de Portugal; et sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Albert arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Ardres; il assiégea ensuite Hulst, qui se rendit le 18 août de la même année. Porto-Carrero, gouverneur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1597; mais le roi de France Henri IV s'en ressaisit le 3 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser, en 1598, Élisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Élisabeth de France. Cette princesse lui apporta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveler la guerre contre les Hollandais. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport; l'archiduc, à la tête de ses troupes, tua huit ou neuf cents hommes chargés de la garde du pont, et, sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter l'ennemi; mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement et le battit. Quelques temps après, Albert vint assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siége si mémorable dura trois ans, trois mois et trois jours, et Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avait coûté la vie à plus de cent mille hommes, des dépenses immenses, et la perte de deux villes considérables; car Maurice, pendant le siége, avait repris l'Écluse, Grave, et quelques autres places. L'archiduc songea à la paix ; elle commença par une trêve de huit mois en 1607, qui fut continuée par une autre de douze ans en 1609. Il employa ce temps à policer ses provinces; sa bonté et sa douceur lui gagnèrent le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, à soixante-deux ans.

Pfister, *Geschichte der Teutschen*, III, 515, etc. — Le Mire, *In Elog. Albert.* — Beyerlinck, *In Chronogr.* — De Thou, *Hist.* — Grotius, *De bello Belg.* — Sponde, *In Annal. eccles.*

II. *Les Albert de Bandebourg.*

ALBERT Ier ou ALBRECHT, surnommé *l'ours* et *le Bel*, margrave de Brandebourg, mort le 13 novembre 1176. Il était fils d'Otton *le Riche*, comte de Ballenstadt, mort en 1123, et ne possédait d'abord que la Lusace. Dans la guerre que l'empereur Lothaire eut en 1126 avec les Bohémiens, il servit ce prince avec valeur. Mais cinq ans après, Lothaire, pour quelques motifs légers, lui retira la Lusace. Ayant depuis recouvré les bonnes grâces de l'empereur, Albert reçut de lui, en 1134, le margraviat de Brandebourg. Les Vénèdes étaient pour Albert des voisins incommodes qui l'inquiétaient par leurs courses. Il entra dans leur pays à main armée l'an 1136, et leur causa de grands dommages. Une seconde irruption, qu'il y fit l'année suivante, les obligea de rester en repos.

En 1138, l'empereur Conrad lui conféra le duché de Saxe, après en avoir dépouillé Henri le Superbe. Albert battit les confédérés de ce dernier près de Mimirberg, et lui enleva plusieurs places. Mais Henri, avec le secours de Rodolphe II, comte de Stade, les reprit, chassa même Albert de ses propres possessions, et s'empara du margraviat de Brandebourg. Un armistice ménagé, peu de temps après, par les électeurs ecclésiastiques, fit rentrer Albert dans son patrimoine. Henri étant mort le 19 octobre 1139, Albert reprit le titre de duc de Saxe, ce qui irrita de nouveau ses ennemis, à la tête desquels étaient l'impératrice douairière Richilde de Saxe, veuve de l'empereur Lothaire, et les archevêques de Mayence et de Magdebourg. La guerre qu'ils lui firent, malgré la protection dont l'empereur Conrad l'honorait, le réduisit bientôt à toute extrémité. Heureusement la mort de ses ennemis le délivra de ce péril, et il obtint une paix avantageuse, qui fut conclue aux fêtes de la Pentecôte de l'an 1142, à Francfort. Le margraviat de Brandebourg fut érigé en principauté relevant immédiatement de l'Empire, et fut rendu à Albert avec ses biens patrimoniaux. Ce qui servit le plus à lui procurer cet avantage fut la succession du pays

situé entre l'Elbe et l'Oder, que Przibislas, roi des Slaves et des Vandales, nommé Henri depuis son baptême, lui transmit par son testament.

Albert, pour faire tomber les prétentions que l'envie avait fait renaître, prit le parti de soumettre cette succession à l'Empire, afin d'en être, en cas de besoin, promptement secouru. Jusqu'alors il avait fait sa résidence à Salzwedel; il la transporta à Brandebourg. En 1146, de concert avec Conrad, margrave de Misnie, il réussit à faire la paix entre Boleslas IV, roi de Pologne, et l'empereur, qui avait fait marcher ses troupes pour rétablir Vladislas sur le trône de Pologne. Il conduisit en 1148 une armée dans la Poméranie ultérieure, sous prétexte d'une croisade, mais dans le but réel de faire valoir ses prétentions sur les districts de ce pays, qui avaient appartenu à l'Etat des Vénèdes et des Abodrites. Il mit le siége devant Demmin, et fut obligé de le lever par la désunion de ses alliés, qui cherchaient chacun leur avantage particulier. L'année suivante, le duc de Poméranie, craignant une nouvelle invasion d'Albert, s'engagea à conserver le christianisme dans ses États. La propriété des comtés de Prosecke et de Winzenbourg occasionna, l'an 1152, entre Albert et Henri *le Lion*, un différend que l'empereur Frédéric I[er] termina en adjugeant le premier de ces domaines à Albert, et le second à Henri.

Vers la fin de ses jours, Albert entreprit de signaler sa valeur à la terre sainte. Il partit, au mois de février 1158, pour cette croisade, d'où il revint l'année suivante. Le duc Henri *le Lion* ayant déclaré la guerre, en 1164, aux Poméraniens, Albert lui prêta main forte. Mais bientôt la jalousie les divisa. Ils tournèrent leurs armes l'un contre l'autre, et ne les mirent bas qu'en 1168, lorsque l'empereur fut de retour de son expédition d'Italie. Ce prince les ayant fait venir à la diète de Bamberg, mit fin à leur querelle par une décision qui fut à l'avantage du duc. En 1169, Albert remit le commandement de ses États à son fils aîné. Ce prince finit ses jours le 18 novembre de l'an 1170, suivant les chroniques de Leutersberg et de Luneburg. Les Slaves, lorsqu'ils furent devenus maîtres de Brandebourg, s'étaient retirés en grande partie du pays. Albert le repeupla d'habitants tirés de Hollande et de Zélande; c'étaient les plus habiles cultivateurs qu'il y eût alors en Europe. Il établit aussi dans ses États de nouvelles églises, des écoles et des juridictions. Le margraviat de Brandebourg, en un mot, lui doit son premier lustre. — Albert avait épousé *Sophie*, fille de Frédéric de Hauhenstauffen, et par conséquent sœur de l'empereur Conrad III (morte en juillet 1160). Il eut de ce mariage six fils et trois filles.

Stenzel, *Geschichte des Preussischen Staats*, t. I, p. 23. — S. Buchholtz. *Geschichte der Churmarck Brandenburg*, t. II, p. 1. — *Preussische National-Encyclopädie*, t. I, p. 230. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI.

ALBERT II, margrave de Brandebourg, mort le 23 février 1221. Il succéda en 1206 à son frère Otton II, et fut d'abord attaché au parti de Philippe de Souabe. Mais après la mort de ce prince il concourut à l'élection d'Otton IV pour le royaume de Germanie, et fit la paix avec la maison des Guelfes. En 1209, il aida le margrave de Lusace, Conrad, son beau-père, à faire le siége de Lébus, dont la garnison avait fait des courses sur ses terres. Wladislas, duc de Pologne, vint au secours de la place, et en précipita la reddition par sa défaite. Conrad étant mort l'an 1210, sans enfant mâle, Albert, du chef de sa femme, forma des prétentions sur tout le margraviat de Lusace. Mais Thierri, margrave de Misnie, obtint, à force d'argent, la Lusace inférieure, et ne laissa que la supérieure aux enfants d'Albert. Ce fut l'empereur Otton IV qui régla ce partage. Loin de lui en savoir mauvais gré, le margrave Albert n'en parut que plus attaché à ses intérêts. Le pape Innocent III ayant excommunié l'année suivante Otton et ses partisans, Albert encouragea ce prince à braver la foudre de Rome, et fit avec lui une ligue offensive et défensive. Le plus violent de ses ennemis était l'archevêque de Magdebourg. Albert lui fit la guerre pendant plusieurs années, et dévasta ses terres à plusieurs reprises. Mais, tout en défendant les intérêts d'autrui, il ne négligeait pas les siens propres. Vers le même temps il acquit de Boleslas, duc de la basse Silésie, et neveu de Boleslas le Grand, duc de Breslau, la ville de Lébus, avec une partie du pays qui compose aujourd'hui la nouvelle Marche. En 1214, il entama, avec le Danemark et les princes de la Poméranie, une guerre qui dura trois ans. En 1215, l'empereur n'étant plus en état de se relever, Albert se tourna du côté de Frédéric II, et fit sa paix avec lui. Ce prince lui confirma ses droits sur la Poméranie.

Albert eut de *Mathilde*, son épouse, fille de Conrad III, margrave de Lusace (morte l'an 1255 ou 1256), deux fils, Jean et Otton; et deux filles, Mathilde, femme d'Otton *l'Enfant*, duc de Brunswick, et Anne, mariée à Nicolas, duc de Mecklenbourg.

Preussische National-Encyclopädie. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 396.

ALBERT III, surnommé *l'Achille* et *l'Ulysse*, margrave de Brandebourg, né le 24 novembre 1414, mort le 11 mars 1486, succéda à Frédéric, son frère. Il était auparavant burgrave de Nuremberg et margrave de Bareuth, et avait fait la guerre contre les Polonais. Il avait gagné huit batailles contre les habitants de Nuremberg, qui lui contestaient les droits que son père s'était réservés en vendant le burgraviat de la ville. Il avait fait prisonnier, en 1444, Louis le Barbu, duc de Bavière, à Ingolstadt; mais dans une neuvième bataille, livrée contre les Nurembergeois, il avait été fait prisonnier, après s'être défendu comme un lion; il avait enfin remporté le prix en dix sept tournois. Voilà pourquoi il avait reçu, dit-on, le surnom d'*Achille*.

de la famille des comtes de Bollstadt, naquit à Lauingen, sur le Danube (en Souabe), quelques années avant Roger Bacon. Il fit ses premières études à Padoue, où il se lia d'amitié avec Jordanus, qui le fit, en 1222, entrer dans l'ordre de Saint-Dominique (1). Dans son *Commentaire sur les météores d'Aristote*, il fait allusion à son séjour à Padoue, et, dans son traité *de Natura locorum*, il représente cette ville comme célèbre par les lettres, et il parle d'une excursion qu'il fit, dans sa jeunesse, à Venise. Depuis ce moment jusqu'à son arrivée à Paris, on n'a que des données incertaines sur Albert. Toute la vie de cet homme extraordinaire est entourée de merveilleux, selon la coutume du temps. L'apparition de la sainte Vierge l'encouragea, dit-on, dans la carrière qu'il faillit abandonner, et lui annonça qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de l'Église. Après avoir fait ses études de théologie et de philosophie, il enseigna successivement dans les écoles de son ordre à Ratisbonne, à Strasbourg, à Fribourg en Brisgau, à Hildesheim, et à Cologne. Dans cette dernière ville, il eut pour auditeurs saint Thomas de Cantimprato (de 1232 à 1236) et saint Thomas d'Aquin (depuis 1244).

En 1245, il fut envoyé à Paris par le chapitre de son ordre, afin d'y obtenir le grade de *magister*. A cet effet, le candidat devait enseigner pendant trois ans dans les écoles de ceux qui conféraient ce grade. Albert y passa le temps requis, attirant à ses leçons un grand nombre d'élèves qui le suivaient, pour la plupart, dans ses pérégrinations. Cette vie errante des maîtres et des disciples est un des principaux caractères du moyen âge, comme nous l'avons déjà dit à l'article Abailard. L'université de Paris était alors la plus fréquentée de l'Europe. Albert y commenta la physique d'Aristote : la salle destinée aux cours ne put, dit-on, contenir la foule d'auditeurs ; de sorte qu'il fut obligé de professer en plein air, sur une place qui, de son nom, porte encore aujourd'hui celui de place *Maubert*, de *Ma* (abréviation de *magnus* ou *magister*) et *Albert* (Aubert). Une rue voisine de cette place s'appelle maintenant *rue de Maître-Albert*.

Une si grande affluence de disciples s'explique moins peut-être par le talent du professeur que parce que les doctrines d'Aristote venaient d'être prohibées par une bulle papale. Chacun aime le fruit défendu ; le mot d'Horace, *Ruimus per vetitum nefas*, est vrai en tout temps. Après trois ans de séjour à Paris (de 1245 à 1248), Albert retourna à Cologne, ville qu'il avait toujours beaucoup affectionnée. Avant son départ, il assista à une assemblée de prélats et de docteurs qui, sous la direction du cardinal-légat Otton, condamna au bûcher les écrits des rabbins thalmudistes. A son arrivée à Cologne en 1248, il fut nommé régent de l'école des dominicains. L'année suivante, il accompagna à Utrecht l'empereur Guillaume de Hollande, qui venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle. Dans un chapitre tenu à Worms en 1254, il fut nommé provincial de son ordre. Il administra sa province avec zèle, faisant ses visites à pied dans toute l'étendue de sa juridiction, comprenant l'Autriche, la Souabe, la Bavière, l'Alsace, la Saxe, le Palatinat, le Brabant, la Hollande, et les places maritimes jusqu'à Lubeck. C'est à Cologne qu'il fabriqua, dit-on, ce fameux automate androgyne, à tête d'airain et à parole humaine, qui tourmentait par son babil le Docteur angélique : saint Thomas d'Aquin le brisa à coups de bâton, dans la croyance que c'était un agent du diable.

La réputation justement méritée d'Albert se répandit dans tous les pays. En 1256, il fut appelé à Rome par le pape Alexandre IV, pour défendre les priviléges de l'ordre de Saint-Dominique, qui venaient d'être attaqués par Guillaume de Saint-Amour et par l'université de Paris, jaloux de l'extension de l'enseignement propagé par l'ordre des mendiants. Sa défense, appuyée par saint Thomas d'Aquin, obtint un plein succès. Pendant son séjour à Rome, Albert remplit l'office de lecteur du pape, et fit des leçons sur l'évangile de saint Jean et les Épîtres canoniques. En 1259, il assista à un concile général de son ordre à Valenciennes, et y résigna la dignité de provincial. L'année suivante, il fut nommé évêque de Ratisbonne ; mais ces fonctions, à la fois paisibles et guerrières, ne convenant pas à une vie studieuse, Albert les résigna au bout de trois ans, et se retira à l'école de Cologne, où il continua d'enseigner jusqu'à trois ans avant sa mort. L'archevêque de Cologne, les évêques de Strasbourg et de Bâle lui déléguèrent leurs pouvoirs dans plusieurs circonstances. Enfin, sur l'invitation d'Urbain IV, il prêcha la croisade en Allemagne et en Bohême, et assista en 1274, en qualité de général de l'ordre des Dominicains, et délégué de l'empereur Rodolphe I, au second concile général de Lyon ; mais ce fait, vaguement indiqué dans la *Summa Theologiæ*, est fort douteux. Albert mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et fut enterré au milieu du chœur de l'église des Dominicains, à Cologne. Sa mémoire se conserva longtemps parmi les frères prêcheurs de Cologne. Son tombeau a passé pour opérer des guérisons miraculeuses ; en 1483, il fut ouvert en présence du général des dominicains : « Il en sortit une très-agréable odeur ; le corps fut trouvé la crosse en main, l'anneau de cuivre au doigt, les patins aux pieds, la mitre pontificale sur la tête : le tout dans une si parfaite intégrité, que les os étaient encore unis aux ligaments, et que la plus grande partie n'était point dénuée des chairs (1). » On distribua ces restes

(1) Jordanus, quand il se rendit en 1236 à la terre sainte, délégua, pendant son absence, à Albert les pouvoirs de général de l'ordre des Dominicains, et le délégué garda ce poste jusqu'à l'élection de Hugo de Sainte-Claire, en 1238. Mais ce renseignement est fort incertain.

(1) *Vie d'Albert le Grand*, 1680, in-12.

troupes à l'entour, et y entrèrent eux-mêmes pour y prendre du repos. Le commandant du duc, après avoir tout observé, voyant que le silence et la sécurité régnaient partout, fait subitement irruption, au milieu de la nuit, dans la métairie, où il saisit le prélat et le comte, qu'il emmena au camp du duc, après avoir repoussé ceux qui étaient accourus à leur secours. L'archevêque est envoyé prisonnier à Brunswick, où il resta l'espace d'un an. A l'égard du comte, pour le punir de sa félonie, le duc le fit pendre par les pieds à une potence. »

Dans la guerre qu'Albert eut avec Henri *l'Illustre*, landgrave de Thuringe, pour la défense de Henri *l'Enfant*, après avoir remporté divers avantages, il fut blessé et pris dans un combat donné, le 28 octobre 1263, entre Halle et Leipzig. Pour se racheter, l'année suivante, il lui en coûta huit mille marcs d'argent et la cession de quelques villes et châteaux. Durant le cours de cette guerre, Albert fut appelé en Danemark pour délivrer la reine douairière et son fils, le jeune roi Éric, de la captivité où ils étaient retenus dans le Holstein. Il réussit très-bien dans cette entreprise glorieuse, et il en fut récompensé par la dignité de gouverneur ou de vice-roi de Danemark que la reine lui fit donner, et par le choix qu'elle se proposait de faire de lui pour son époux. Mais les Danois ne purent s'accommoder à son joug, ni supporter les réformes qu'il voulut faire dans l'État. S'étant soulevés, ils l'obligèrent d'abandonner le pays avec les établissements qu'il y avait faits, et les grandes espérances dont il s'était flatté. Albert eut avec les évêques de Minden et de Hildesheim de petites guerres, qui ne produisirent aucun événement mémorable. Ce prince eut d'Adélaïde, fille de Boniface le Grand, marquis de Montferrat, Henri, dit *le Merveilleux*, qui eut en partage Grubenhagen, et dont la descendance s'est éteinte en 1596.

Krantz, *Saxonia*. — *Chronique d'Erfurt*.

ALBERT II, duc de Brunswick, dit *le Gras* ou *le Jeune*, second fils du précédent, mort en 1318, eut, dans le partage fait avec ses frères, la ville de Goettingen, avec les pays situés dans le voisinage du Werderen et de la Leine, l'Ober-Wald, le pays de Calenberg, Nordheim et Hanovre; à quoi il ajouta, après la mort de Guillaume son frère, Brunswick et les terres qui en dépendaient. Sa régence fut sage et douce. Il veilla sur tout ce qui pouvait contribuer à la prospérité de ses États. Il accorda divers priviléges aux villes de Brunswick et de Goettingen; et ceux que la première obtint de lui étaient si étendus, que la souveraineté de ses successeurs sur cette ville fut, dès ce temps-là, extrêmement restreinte et incertaine.

Art de vérifier les dates.

IV. *Albert de Hollande*.

ALBERT, comte de Hollande, mort à la Haye le 13 décembre 1404. Sa passion aveugle pour Adélaïde de Ploëlgeest, sa maîtresse, souleva la plupart des Hollandais, et surtout les Hœkins, qui la massacrèrent dans son palais le 22 septembre 1392. Albert, furieux de cet attentat, prit aussitôt les armes pour en tirer vengeance. Guillaume, comte d'Ostrevant, son fils, était à la tête des factieux. Il fut obligé de l'exiler après avoir été défait, et ne revint qu'en 1394. Ce jeune prince, dans la suite, effaça la tache de sa révolte par de belles actions. En 1396, invité par Jean de Bourgogne, comte de Nevers, son beau-frère, à l'accompagner en Hongrie, où il allait faire la guerre à Bajazet, il en fait la proposition à son père. « Guillaume, lui dit Albert, puisque tu veux aller en Hongrie et Turquie contre gens qui jamais ne vous forfirent, nul titre de raison tu n'as que pour la vaine gloire de ce monde. Laisse Jean de Bourgogne et nos cousins de France faire leur entreprise, et fais la tienne : va plutôt en Frise conquérir notre héritage. » Guillaume suivit le conseil de son père. Ayant fait alliance avec les comtes de Cornouailles, de Namur et de Saint-Pol, il réunit une armée formidable, avec laquelle il battit plusieurs fois les Frisons, et les contraignit à lui rendre hommage le 14 août 1398. Mais ces peuples s'étant révoltés de nouveau, le mauvais état des finances d'Albert l'obligea de conclure, le 1er octobre 1401, une trêve pour six ans. — Albert finit ses jours à la Haye, âgé de soixante-sept ans. Il mourut insolvable. Par sentence du juge, conforme aux lois du pays, sa veuve parut devant le convoi avec des habits empruntés, une paille à la main, qu'elle jeta dans le cercueil pour montrer qu'elle renonçait à la succession.

C'est sous Albert qu'on rencontre, pour la première fois, le titre de *stadhouder*, devenu depuis si honorable et si important. La fonction de ceux qui en étaient revêtus était de représenter le prince, suivant l'acception du nom, de *stadehouder* (lieutenant). Il paraît qu'Albert, prince lâche et indolent, leur laissa prendre l'autorité de premiers ministres et de maires du palais.

Art de vérifier les dates, t. XV.

ALBERT DE BOLLSTADT, dit **LE GRAND**, en latin *Albertus Teutonicus*, *frater Albertus*, *de Colonia*, *Albertus Ratisbonensis*, *Albertus Grotus*, *Albertus Magnus*; fameux philosophe et théologien, né en 1193 (1), mort le 14 novembre 1280. Ce maître de saint Thomas d'Aquin occupe le premier rang parmi les philosophes, les physiciens et les théologiens du moyen âge : *magnus in magia naturali*, *major in philosophia*, *maximus in theologia*. Ces paroles de Tritheim (*Annales Hirsaug.*, t. I, 1690, p. 592) résument toute la vie d'Albert le Grand. Ce vaste génie peut, avec raison, être considéré comme l'expression la plus puissante des efforts intellectuels de son époque. Albert le Grand,

(1) Selon quelques auteurs, il naquit en 1205; mais cette date est évidemment erronée, car Albert avait plus de seize ans quand il entra, en 1222, dans l'ordre de Saint-Dominique.

de la famille des comtes de Bollstadt, naquit à Lauingen, sur le Danube (en Souabe), quelques années avant Roger Bacon. Il fit ses premières études à Padoue, où il se lia d'amitié avec Jordanus, qui le fit, en 1222, entrer dans l'ordre de Saint-Dominique (1). Dans son *Commentaire sur les météores d'Aristote*, il fait allusion à son séjour à Padoue, et, dans son traité *de Natura locorum*, il représente cette ville comme célèbre par les lettres, et il parle d'une excursion qu'il fit, dans sa jeunesse, à Venise. Depuis ce moment jusqu'à son arrivée à Paris, on n'a que des données incertaines sur Albert. Toute la vie de cet homme extraordinaire est entourée de merveilleux, selon la coutume du temps. L'apparition de la sainte Vierge l'encouragea, dit-on, dans la carrière qu'il faillit abandonner, et lui annonça qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de l'Église. Après avoir fait ses études de théologie et de philosophie, il enseigna successivement dans les écoles de son ordre à Ratisbonne, à Strasbourg, à Fribourg en Brisgau, à Hildesheim, et à Cologne. Dans cette dernière ville, il eut pour auditeurs saint Thomas de Cantimprato (de 1232 à 1236) et saint Thomas d'Aquin (depuis 1244).

En 1245, il fut envoyé à Paris par le chapitre de son ordre, afin d'y obtenir le grade de *magister*. A cet effet, le candidat devait enseigner pendant trois ans dans les écoles de ceux qui conféraient ce grade. Albert y passa le temps requis, attirant à ses leçons un grand nombre d'élèves qui le suivaient, pour la plupart, dans ses pérégrinations. Cette vie errante des maîtres et des disciples est un des principaux caractères du moyen âge, comme nous l'avons déjà dit à l'article Abailard. L'université de Paris était alors la plus fréquentée de l'Europe. Albert y commenta la physique d'Aristote : la salle destinée aux cours ne put, dit-on, contenir la foule d'auditeurs; de sorte qu'il fut obligé de professer en plein air, sur une place qui, de son nom, porte encore aujourd'hui celui de place *Maubert*, de *Ma* (abréviation de *magnus* ou *magister*) et *Albert* (Aubert). Une rue voisine de cette place s'appelle maintenant *rue de Maître-Albert*.

Une si grande affluence de disciples s'explique moins peut-être par le talent du professeur que parce que les doctrines d'Aristote venaient d'être prohibées par une bulle papale. Chacun aime le fruit défendu; le mot d'Horace, *Ruimus per vetitum nefas*, est vrai en tout temps. Après trois ans de séjour à Paris (de 1245 à 1248), Albert retourna à Cologne, ville qu'il avait toujours beaucoup affectionnée. Avant son départ, il assista à une assemblée de prélats et de docteurs qui, sous la direction du cardinal-légat Otton, condamna au bûcher les écrits des rabbins thalmudistes. A son arrivée à Cologne en 1248, il fut nommé régent de l'école des dominicains. L'année suivante, il accompagna à Utrecht l'empereur Guillaume de Hollande, qui venait d'être couronné à Aix-la-Chapelle. Dans un chapitre tenu à Worms en 1254, il fut nommé provincial de son ordre. Il administra sa province avec zèle, faisant ses visites à pied dans toute l'étendue de sa juridiction, comprenant l'Autriche, la Souabe, la Bavière, l'Alsace, la Saxe, le Palatinat, le Brabant, la Hollande, et les places maritimes jusqu'à Lubeck. C'est à Cologne qu'il fabriqua, dit-on, ce fameux automate androgyne, à tête d'airain et à parole humaine, qui tourmentait par son babil le Docteur angélique : saint Thomas d'Aquin le brisa à coups de bâton, dans la croyance que c'était un agent du diable.

La réputation justement méritée d'Albert se répandit dans tous les pays. En 1255, il fut appelé à Rome par le pape Alexandre IV, pour défendre les priviléges de l'ordre de Saint-Dominique, qui venaient d'être attaqués par Guillaume de Saint-Amour et par l'université de Paris, jaloux de l'extension de l'enseignement propagé par l'ordre des mendiants. Sa défense, appuyée par saint Thomas d'Aquin, obtint un plein succès. Pendant son séjour à Rome, Albert remplit l'office de lecteur du pape, et fit des leçons sur l'évangile de saint Jean et les Épîtres canoniques. En 1259, il assista à un concile général de son ordre à Valenciennes, et y résigna la dignité de provincial. L'année suivante, il fut nommé évêque de Ratisbonne; mais ces fonctions, à la fois paisibles et guerrières, ne convenant pas à une vie studieuse, Albert les résigna au bout de trois ans, et se retira à l'école de Cologne, où il continua d'enseigner jusqu'à trois ans avant sa mort. L'archevêque de Cologne, les évêques de Strasbourg et de Bâle lui déléguèrent leurs pouvoirs dans plusieurs circonstances. Enfin, sur l'invitation d'Urbain IV, il prêcha la croisade en Allemagne et en Bohême, et assista en 1274, en qualité de général de l'ordre des Dominicains, et délégué de l'empereur Rodolphe I, au second concile général de Lyon; mais ce fait, vaguement indiqué dans la *Summa Theologiæ*, est fort douteux. Albert mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, et fut enterré au milieu du chœur de l'église des Dominicains, à Cologne. Sa mémoire se conserva longtemps parmi les frères prêcheurs de Cologne. Son tombeau a passé pour opérer des guérisons miraculeuses; en 1483, il fut ouvert en présence du général des dominicains : « Il en sortit une très-agréable odeur; le corps fut trouvé la crosse en main, l'anneau de cuivre au doigt, les patins aux pieds, la mitre pontificale sur la tête : le tout dans une si parfaite intégrité, que les os étaient encore unis aux ligaments, et que la plus grande partie n'était point dénuée des chairs (1). » On distribua ces restes

(1) Jordanus, quand il se rendit en 1236 à la terre sainte, délégua, pendant son absence, à Albert les pouvoirs de général de l'ordre des Dominicains, et le délégué garda ce poste jusqu'à l'élection de Hugo de Sainte-Claire, en 1238. Mais ce renseignement est fort incertain.

(1) *Vie d'Albert le Grand*, 1680, in-12.

comme des reliques : Sixte IV donna le bras droit au couvent de Bologne en Italie, et, en 1619, le prince-évêque de Ratisbonne reçut le bras gauche. Ce n'est qu'en 1637, le 29 septembre, qu'eut lieu la béatification d'Albert, sous le pontificat d'Urbain VIII. Il n'a jamais pu obtenir les honneurs de la canonisation.

Albert le Grand est, pour le répéter, un des hommes les plus extraordinaires du moyen âge. Doué d'un savoir universel, il ne pouvait alors échapper à l'accusation de magicien. Il ne faut donc pas s'étonner si, après sa mort, il fut décrié comme ayant entretenu un commerce illicite avec le démon. On se rappelle sans doute ce conte, digne des *Mille et une Nuits*, d'après lequel le prétendu magicien aurait procuré à Guillaume de Hollande le plaisir de jouir, pendant un repas splendide, de tous les charmes du printemps au milieu de la saison d'hiver. (*Annales Hirsaug.*, t. I, p. 592; *Historia univertatis Parisiens.*, t. III, p. 213). On ne se contentait pas seulement d'inventer des contes ridicules; on allait jusqu'à supposer à Albert le Grand des écrits tels que *les Secrets du Petit Albert, les Secrets du Grand Albert*, *De secretis mulierum et naturæ*, 1655, in-fol., que l'on croit de Henri de Saxe, un de ses disciples. Ces écrits, tant par la forme que par le fond, répugnent totalement à l'esprit des œuvres authentiques d'Albert le Grand.

Il n'y a peut-être pas d'homme qui ait plus écrit qu'Albert le Grand. Ses ouvrages ne forment pas moins de vingt et un volumes in-fol. Si l'auteur avait été condamné au bûcher, on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits. Ils ont été publiés sous le titre *Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonnensis, opera omnia*, XXI vol. in-fol.; Lugduni, 1651. Ce recueil a été fait par le dominicain Pierre Jammy. On trouve une liste détaillée des nombreux traités qui le composent, dans Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, tom. I, p. 171, supposé toutefois qu'ils soient tous authentiques. Il est très-difficile de classer les écrits d'Albert méthodiquement. Cette difficulté tient à la nature même de ses écrits, dont le fil conducteur échappe, et qui semblent même quelquefois impliquer contradiction. Chaque traité forme, en général, un tout complet, sans connexion avec ce qui précède ni avec ce qui suit, et il n'y manque pas de répétitions.

En philosophie, Albert admet trois branches fondamentales de la science des réalités : la physique, la métaphysique et les mathématiques : elles sont indépendantes de la volonté de l'homme. Il en distingue la science éthique ou morale, parce qu'elle repose sur les actes de l'homme, et non sur ceux de la nature. La logique est, selon lui, la méthode de toutes les sciences. Il y ajoute la théologie de l'Église, qu'il distingue de la métaphysique, à laquelle il donne aussi quelquefois le nom de théologie. C'est avec Albert que commencent les subtiles discussions sur la matière et la forme, l'essence et l'être (*essentia* ou *quidditas* et *existentia*, d'où plus tard la distinction de l'*esse essentiæ* et de l'*existentia*). La psychologie rationnelle et la théologie lui sont redevables de plusieurs aperçus remarquables; il traite cette dernière science dans sa *Summa Theologiæ*, autant d'après ses propres idées que d'après celles de Pierre Lombard. En psychologie, il considère l'âme comme un *totum potestativum;* en théologie, il s'attache à fixer et à limiter notre connaissance rationnelle de Dieu, de laquelle il exclut la doctrine de la Trinité; il développe l'idée métaphysique de la Divinité comme être nécessaire, en qui l'essence et l'être sont identiques, et il en déduit les attributs. A ces recherches se mêlent souvent des questions subtiles et un fatras dialectique, sous lequel est enveloppée plus d'une inconséquence; par exemple, lorsqu'il explique la création par l'émancipation (*causatio univoca*), et que cependant il nie l'émanation des âmes : ailleurs il soutient, d'un côté, l'intervention universelle de Dieu dans la nature; de l'autre, les causes naturelles déterminant et limitant la causalité de Dieu. Albert regarde la conscience comme la loi première de la raison; en conséquence, il distingue la disposition variable (*synteresis* ou συντήρησις) et le témoignage habituel (*conscientia*). La vertu théologique, la seule agréable à Dieu, est versée par Dieu même dans les âmes (*virtus infusa*). Ses disciples s'appelèrent les albertistes.

La physique est expliquée en huit livres. Il y a, en outre, quatre livres sur le monde et le ciel, deux sur la génération et la corruption, quatre sur les météores, cinq sur les minéraux (dans le deuxième volume); un sur la nature des lieux; sept sur les végétaux (dans le cinquième volume), et trente-six sur les animaux (sixième volume). Albert entend par *physique* la connaissance des substances, en opposition, d'un côté, avec la métaphysique ou la doctrine des idées abstraites, de l'autre, avec les mathématiques ou la doctrine des formes abstraites. Elle comprend l'histoire naturelle et la science expérimentale des modernes. L'auteur suit Aristote; mais il se permet quelques digressions, qui sont précisément la partie la plus neuve et la plus intéressante. Les observations sur l'arc-en-ciel, sur la coloration des nuages et sur les climats, sont les plus remarquables. Il parle aussi des pierres tombées du ciel, et n'élève aucun doute sur la réalité de ce phénomène. Il recherche quelles sont les causes auxquelles on peut l'attribuer, et passe en revue toutes les explications qui ont été reproduites depuis pour en rendre raison : il examine si on peut admettre que ces pierres ont été lancées par les volcans qui brûlent sur le globe, ou si elles ont été formées dans les hautes régions, ou bien encore si elles ne seraient pas tombées de la lune.

Ce qu'Albert a écrit sur les animaux est en

grande partie emprunté à Aristote, et surtout à Avicenne (*Voy.* Buhle, *De fontibus ubi Albertus Magnus in libris suis de animalibus hauserit*, dans le t. XII des *Mém. de la Soc. des sciences de Gœttingue*). Il y joint les connaissances communiquées par les Arabes et celles que le commerce des pelleteries, qui se faisait avec les peuples de la Russie et de la Tartarie, par l'intermédiaire de l'Allemagne, avait procurées aux Européens sur les animaux du Nord. Les Grecs et les Romains n'avaient pas eu occasion de se livrer à ce commerce, leur climat étant trop chaud pour qu'ils eussent besoin de fourrures. Albert parle de la fauconnerie suivant l'ouvrage de Frédéric II, et il donne des détails alors nouveaux sur les poissons de la mer du Nord, particulièrement sur les baleines et les harengs. Il nous apprend que l'on salait de son temps les harengs; ce qui réfute l'opinion accréditée que la salaison ne date que du quatorzième siècle.

Ceux qui n'ont lu que les ouvrages théologiques, philosophiques et d'histoire naturelle d'Albert, s'en font, en général, une idée assez peu favorable : Fleury, Tennemann (*Histoire de la philosophie*), et Cuvier (*Leçons sur l'histoire des sciences naturelles*), sont dans ce cas. « Je laisse, dit Fleury, à ceux qui ont lu plus exactement cet auteur, à nous montrer ce qui lui a fait mériter le nom de *Grand*. Voici le peu que j'y ai remarqué : Dans les trois volumes de physique, il cite toujours Aristote, et les Arabes qui l'ont commenté; il s'arrête aux anciens physiciens, qu'Aristote a combattus, dont les écrits sont perdus et les opinions oubliées. Il suppose toujours les quatre éléments et les quatre qualités, le chaud, le froid, le sec et l'humide; et met souvent pour principe des propositions qui ne sont ni évidentes par elles-mêmes, ni prouvées d'ailleurs. Parlant du ciel, il fait voir peu de connaissance de l'astronomie; il suppose les influences des astres, et parle de l'astrologie judiciaire comme d'une vraie science, sans la blâmer; d'ailleurs même il la mêle à la politique. A l'occasion des météores, il fait voir son peu de connaissance dans la géographie; encore ailleurs il met Byzance en Italie, avec Tarente. Parlant des minéraux, il attribue aux pierres des vertus semblables à celles de l'aimant, se fondant sur des expériences qu'il ne prouve point, et cherche ensuite les causes de ces vertus. Il donne souvent des étymologies absurdes, voulant expliquer les mots grecs sans savoir la langue, ce qui lui est commun avec la plup[illegible]cteurs du même temps. Ses ouvrag[illegible] *Commentaires de saint Den*[illegible] *Maître des sentences*, [illegible] chose de l[illegible] de lire v[illegible] cueillir [illegible]

dable comme religieux et comme évêque; il ne l'est guère comme auteur. Il étendit la logique au delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares et beaucoup de choses étrangères. Au lieu de la regarder comme la porte de la philosophie, il en fit un vaste labyrinthe, où un homme errerait toute sa vie sans trouver une issue. » (Fleury, *Hist. ecclésiastique.*)

C'est par une lecture attentive des ouvrages chimiques d'Albert, que nous sommes arrivé à rendre à cet écrivain, à la fois si fécond et si éminent, sa véritable valeur. Voici quelques fragments de l'analyse que nous en avons donnée dans notre *Histoire de la chimie*.

Dans son traité *de Alchimia*, Albert commence par déclarer qu'il est impossible de tirer quelque lumière de la lecture des livres qui ont été publiés sur l'alchimie; car ils se contredisent, et ne tiennent jamais ce que leurs titres promettent; en un mot, ils sont vides de sens et ne renferment rien qui vaille. « J'ai connu, dit-il, de riches savants, des abbés, des directeurs, des chanoines, des physiciens et des illettrés, qui avaient perdu leur argent et leur temps dans les recherches de cet art. Néanmoins cet exemple ne m'a pas découragé. Je travaillais sans relâche. Je voyageais de pays en pays, en me demandant : Si la chose est, comment est-elle? et si elle n'est pas, comment ne l'est-elle pas? Enfin j'ai persévéré, jusqu'à ce que je fusse arrivé à reconnaître que *la transmutation des métaux en or et en argent est possible.* »

En lisant ces paroles si simples et si éloignées de toute espèce de préjugés, on est, malgré soi, porté à croire que la transmutation des métaux est chose possible. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait encore aujourd'hui en France, et surtout en Allemagne, des alchimistes, parmi lesquels on compte même des hommes de mérite.

L'auteur invoque en faveur de la possibilité de la transmutation les raisons suivantes, qui jouissaient, auprès des alchimistes, d'une grande autorité : « Les métaux sont tous identiques dans leur essence; ils ne diffèrent les uns des autres que par leur forme. Or la forme [illegible] dentelles, que l'artiste doit [illegible] chercher à découvrir et à éloigner [illegible] causes accidentelles qui [illegible] son [illegible] métal est une [illegible] [illegible]

[illegible] .ı [illegible] .ıd [illegible] .ent [illegible] .tiga. [illegible] pour [illegible] oute la [illegible] h. [illegible] ; Leszno

[illegible] g.

[illegible] Magdebourg, [illegible] ne de Corbie, [illegible], il fut envoyé [illegible], pour prêcher [illegible], il fut nommé [illegible] le pape Jean XIII, [illegible] bre suivant à Magdebourg [illegible] ques de Mersebourg, [illegible] réception trop pom[illegible] 2, à Herman, burgrave de [illegible] à l'empereur, qui le con-

les unes dans les autres; mais le plomb, le cuivre, le fer, l'argent, etc., ne sont pas des espèces; c'est une même essence, dont les formes diverses nous semblent des espèces. »

Ces arguments paraissaient péremptoires au beau temps du nominalisme, du réalisme, et du conceptualisme; ils tenaient alors lieu de ces lois physiques qui ne nous sont aujourd'hui suggérées que par l'expérience. Aucun alchimiste n'aurait jamais songé à les réfuter. — C'est dans le même traité *de Alchimia* qu'on trouve signalé l'emploi du minium (oxyde rouge de plomb) pour la préparation du vernis de la poterie.

Dans son traité *de Rebus metallicis et mineralibus libri V*, l'auteur attache une grande importance aux propriétés physiques des métaux, et particulièrement à leur couleur : « La couleur blanche provient, dit-il, du principe humide, qui est le mercure. Le soufre est le principe de la coloration jaune des métaux. C'est encore la substance du soufre qui leur donne de l'odeur (*habent odorem, propter sulfuream substantiam*). » — Faut-il s'étonner que les chimistes célèbres de nos jours aient compris parmi les métaux des corps tels que le silicium, le titane, le tellure, le zirconium, etc., uniquement parce qu'ils sont susceptibles de prendre par le frottement un certain éclat métallique?

Bien qu'Albert accorde beaucoup d'importance à l'aspect extérieur des corps, il croit cependant, avec Aristote, que les espèces ne peuvent point être transmutées. Le minéral qu'il désigne par le nom de *marcassite* ne paraît être autre chose qu'une pyrite zincifère ou arsénifère. Il en indique en quelque sorte la composition, en faisant observer que, par l'application de la chaleur, il se produit du soufre et une chaux métallique. Il savait que le cuivre blanc était, non pas du cuivre transformé en argent, mais un alliage qui, étant chauffé, dégage de l'arsenic, et reprend l'aspect primitif du cuivre. Albert s'est un des premiers servi du mot *affinité* dans le sens qu'on y attache aujourd'hui : « Le soufre, dit-il, noircit l'argent et brûle en général les métaux, par l'affinité qu'il a pour ces corps (*propter affinitatem naturæ metalla adurit*). »

Dans le même traité *de Rebus metallicis*, se rencontre aussi pour la première fois le mot *vitreolum*, appliqué à l'atrament vert (sulfate de fer).

Son petit traité *Compositum de compositis* abonde en idées intéressantes et neuves pour les contemporains d'Albert. L'auteur démontre le premier, par la synthèse, que le cinabre (*lapis rubeus*) qui se rencontre dans les mines, et dont on retire le vif-argent, est un composé de soufre et de mercure; car il remarque qu'en sublimant le mercure avec le soufre, on produit du cinabre sous forme d'une poudre rouge brillante (*argentum vivum cum sulfure sublimatum convertitur in pulverem rubeum splendentem*). Il signale aussi l'état gommeux par lequel passe le soufre avant de se réduire en vapeur, et il n'oublie pas l'efficacité du soufre dans le traitement de la gale (*valet contra scabiem*). La préparation de la potasse caustique (à la chaux), décrite par Albert, est encore employée aujourd'hui. Il appelle la potasse *alcali*, et conseille de la conserver dans un lieu sec, et à l'abri du contact de l'air. Il faut, dit-il, employer de préférence les cendres de chêne pourri. La préparation de l'azur (*azurium*) est indiquée de la façon suivante : « Broyez ensemble deux parties de mercure, une partie de soufre et une partie de sel ammoniac. Calcinez ce mélange dans un creuset; et lorsque vous verrez une fumée bleue, vous arrêterez l'opération. En brisant le creuset, vous y trouverez le noble azur (*frange vas et invenies azurium nobile*). »

Dans le même traité, Albert le Grand décrit avec beaucoup d'exactitude la préparation de l'acide nitrique, qu'il appelle *eau prime*, ou l'eau philosophique au premier degré de perfection; il en indique les principales propriétés, et surtout celle de séparer l'argent de l'or et d'oxyder les métaux. Il remarque aussi que la dissolution d'argent dans cette *eau prime* communique à la peau une couleur noire qui s'enlève très-difficilement (*tingit cutem hominis nigro colore et difficulter mobili*); c'était le nitrate d'argent. L'*eau seconde* était une espèce d'eau régale, faite en mêlant quatre parties d'eau prime avec une partie de sel ammoniac; elle était destinée à dissoudre l'or. L'*eau tierce* se préparait en traitant, avec une chaleur tempérée, le mercure blanc (chlorure de mercure) avec l'eau seconde. « L'eau tierce est la mère de l'eau-de-vie, qui réduit tous les corps en leur matière première. »

Dans un petit traité *de Mirabilibus mundi*, attribué à Albert le Grand, il est parlé, d'une manière équivoque, de la composition de la poudre à canon. Voici ce passage :

« Prenez une livre de soufre, deux livres de charbons de saule, six livres de salpêtre; réduisez ces matières en une poudre très-fine dans un mortier de marbre. Pour produire du bruit, on remplit (à moitié) de cette poudre un tuyau de papier court et épais (pétard) : pour que ce tuyau vole en l'air, il faut qu'il soit, au contraire, long, grêle, et parfaitement plein (fusée). »

Il est facile de remarquer la ressemblance frappante qui existe entre ce passage et un autre de Marcus Græcus. C'est très-probablement à cette dernière source qu'avait puisé l'auteur des *Merveilles du monde*.

Quant aux ouvrages *Semita semitæ*; — *Opus optimum et verissimum de secretis philosophorum*; — *Semita recta*; — *Tramita*; — *In arborem Aristotelis*; — *Ars alchimiæ*; — *De sigillis lapidum*; — *De generatione lapidum*), que J.-B. Nazari et P. Borel mettent sur le compte d'Albert le Grand, ils paraissent être pour la plupart apocryphes. F. H.

Bullart, *Académie des sciences*, t. II, p. 145. — Jean-

Matthieu de Luna, *De rerum inventoribus*, chap. XII, f° 10. — Théophile Raynaud, *Hoploth.*, sect. II, c. X, p. 361. — Bzovius, *Annales*, t. I. — Vossius, *De scient. Mathemat.*, p. 362. — Petrus de Prussia, *Vita Alberti Magni*, c. XXVIII. — Naudé, *Apologie des grands hommes*, p. 524. — Mayer, *Symbole de la table d'Or*, l. VI. — François Pic, liv. III, *De auro*. — Guibert, *Alchymia impugnata*, l. II, c. VII. — Trithem, *De scriptor. ecclesiastic.*, p. 190. — Martin Delrio, etc., *Prænot.*, l. VII, c. VII. — Bellarmin; Sixte de Sienne; Antoine de Sienne; Henri de Gand, *De vir. illust.*, cap. LXIII. — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*; Lutetiæ Parisiorum, 1719-1721, in-fol., c. 162-182. — Boulay, *Historia universitatis Parisiensis*, 1665-1673, in-fol. — Thomas Cantimpratensis, *Miraculorum et exemplorum memorabilium sui temporis, libri duo*; Douai. 1605, in-8°. — Rudolphus Noviomagensis, *De vita Alberti Magni, libri III*, Col. Agr. 1499., in-fol. — Bernardinus Gauslinus, *B. Albertius Magnus, gente Teutonicus, natione Suevus, patria Lauingensis, episcopus Ratisbonæ, ex fam. præd., recens laudibus illustratus*; Venet., 1630, in-8°. — Raffaele Badi, *Ristretto della prodigiosa vita del B. Alberto Magno*; Firenze, 1680-1688, 2 vol. in-8°. — Ludwig Choulant, *Albertus Magnus in seier Bedeuntung für die Naturwissenschaften, historisch und bibliographisch dargestellt*. — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. I.

V. *Les Albert de Liége et de Livonie.*

ALBERT I[er], prince-évêque de Liége, mort le 23 novembre 1192. Fils de Godefroi le Courageux, duc de Brabant, il fut élu par une partie du chapitre dont il faisait partie. Cette élection fut contestée par Baudouin, comte de Hainaut, et par quelques chanoines, qui portaient à l'épiscopat un autre Albert, de la maison de Rethel. L'empereur Henri VI, averti de ce démêlé, rejeta les deux compétiteurs, et leur substitua Lothaire, prévôt de l'église de Bonn et frère du comte d'Hochstat. Lothaire vint à main armée prendre possession du siége épiscopal de la ville de Liége et des places qui en dépendaient, subjugua tout par la terreur, et fut en apparence universellement reconnu pour évêque. Cependant Albert de Louvain se mit en route, sous un habit de valet, pour aller poursuivre son droit en cour de Rome. Il fut accueilli favorablement du pape Célestin II, qui confirma son élection, l'ordonna diacre, le fit cardinal, et le renvoya avec une lettre à l'archevêque de Reims, pour engager celui-ci à le sacrer évêque. Durant le séjour qu'Albert fit à Reims, l'empereur Henri VI persécutait à outrance, dans Liége, tous ceux qui montraient de l'attachement pour Albert de Louvain. Sa haine et sa fureur contre ce prélat étaient si grandes, que trois seigneurs, qui lui étaient affidés, formèrent avec lui le complot de venir assassiner le prélat dans Reims. Feignant d'être eux-mêmes poursuivis par l'empereur, ils vinrent trouver Albert, s'insinuèrent dans son amitié, et, l'ayant attiré hors de la ville, ils le massacrèrent et s'enfuirent. La nouvelle de l'assassinat d'Albert remplit d'horreur la ville de Liége; on s'en prit à l'usurpateur Lothaire, qui fut obligé de se sauver. S'étant rendu à Rome, il confessa ses crimes au pape, entre les mains duquel il remit ses bénéfices après avoir renoncé à l'évêché de Liége, et obtint son absolution. Les Liégeois n'eurent aucun égard à ce pardon. Lothaire, étant revenu dans le pays, fut arrêté, l'an 1194, à Tongres, écorché vif, et plongé dans de la chaux vive. En 1612, le corps d'Albert fut apporté de Reims à Bruxelles, et exposé à la vénération des fidèles dans l'église des Carmélites, à la demande de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas.

Art de vérifier les dates.

ALBERT II DE CUYCK, prince-évêque de Liége, mort le 1[er] février 1200. Il monta, en 1194, sur le siége de cette église, après que Rome eut déclaré nulle l'élection de Simon de Limbourg, jeune homme de seize ans, beau et bien fait. Le pape Célestin III cassa cette élection, sur l'appel qu'Albert de Cuyck et trois autres archidiacres en avaient interjeté au saint-siége. Ce pontife en ordonna une nouvelle qui fut faite à Namur le 18 novembre 1194, et dans laquelle on se réunit en faveur d'Albert de Cuyck. Pour dédommager Simon de Limbourg, Célestin le fit cardinal. Albert flétrit son épiscopat par la simonie qu'il exerçait sans pudeur, et qui se communiqua par contagion à tout le clergé de Liége. On regarda comme la punition de ce désordre divers fléaux, tels que la famine et les dissensions dont le pays liégeois fut affligé sous le gouvernement de ce prélat. Albert cependant se fit aimer des Liégeois, auxquels il avait accordé divers priviléges dont ils jouissent encore de nos jours. La découverte du charbon de terre ou de la houille, dans le pays liégeois, date de l'épiscopat d'Albert II. « *L'an* 1198, dit Butkens, *furent trouvées les houilles par un prud'homme nommé Hullos de Plenevaux.* »

Art de vérifier les dates.

***ALBERT**, évêque de Livonie, né en 1160, mort à Riga vers 1230. Originaire de l'Allemagne, il se mit à la tête de la noblesse de Saxe et de Westphalie, et vint en Livonie pour y propager la religion catholique. Il obtint du pape Innocent III, en 1204, l'autorisation de fonder un ordre monaco-militaire, qui prit le nom des *Chevaliers porte-glaive*, en latin *Ensiferi*, et en allemand *Schwert-Brüder*. Leur premier grand maître fut Winno de Roerhbach; mais ils devaient être soumis à l'autorité des évêques de Riga. Albert établit aussi plusieurs colléges pour étendre les lumières de la religion dans toute la Livonie. L. Ch.

Stanislas Plater, *Petite Encyclopédie polonaise*; Lesno et Gnezne, 1841, in-8°.

VI. *Les Albert de Magdebourg.*

ALBERT I[er], archevêque de Magdebourg, mort le 10 juin 981. D'abord moine de Corbie, puis de Saint-Maximin de Trèves, il fut envoyé en 961, par l'empereur Otton I[er], pour prêcher l'Évangile aux Russes. En 968, il fut nommé archevêque de Magdebourg par le pape Jean XIII, à Rome. Arrivé le 21 décembre suivant à Magdebourg, il y sacra les évêques de Mersebourg, de Zeitz et de Misnie. La réception trop pompeuse qu'il fit, l'an 972, à Herman, burgrave de Magdebourg, déplut à l'empereur, qui le con-

damna à donner au fisc autant de chevaux qu'il avait fait sonner de cloches et allumer de cierges à l'arrivée de ce comte. Il sut mieux se maintenir à la cour d'Otton II, qui, l'an 978, lui accorda la juridiction royale sur tous les habitants de la ville, avec le droit d'en nommer le burgrave. Il fit plus : il céda, l'année suivante, aux chanoines le droit d'élire leur archevêque. Albert mérita la considération dont il jouissait par l'exactitude qu'il mettait à remplir ses devoirs. S'étant mis en route, l'an 981, pour aller visiter le diocèse de Mersbourg pendant l'absence de l'évêque, il tomba de cheval, et mourut de cet accident. Son corps fut transporté à Magdebourg et inhumé dans la cathédrale.

Leibnitz, *Scriptores rerum Brunsvicensium*. — G. Eccard, *Corpus historicum medii ævi*. — *Art de vérifier les dates*, tome VI.

ALBERT II, comte de Hallermonde, cardinal-archevêque de Magdebourg, mort vers 1232. Engagé dans le parti du roi Philippe de Souabe, il réconcilia ce prince avec Innocent III; et Philippe étant mort en 1208, il fit sa paix avec Otton IV, qu'il accompagna en 1209 à Rome. Mais la bonne intelligence ne régna pas longtemps entre eux. Dès l'année suivante, en qualité de légat du saint-siége en Allemagne, Albert promulgua la sentence de déposition prononcée par le pape contre Otton; et l'an 1212, à la diète de Mayence, il concourut à l'élection de Frédéric II. Ces faits attirèrent les armes d'Otton dans le diocèse de Magdebourg.

Deux fois le prélat fut fait prisonnier dans le cours de ces hostilités, et deux fois promptement délivré par la valeur de ses troupes, qui forcèrent les places où il était renfermé. En 1216, il soumit à sa juridiction métropolitaine l'évêché de Camin. Albert n'eut de repos qu'à la mort d'Otton, arrivée en 1218. Il assista en 1225 à la diète d'Aix-la-Chapelle, où l'on résolut une nouvelle croisade pour la terre sainte; mais il eut la prudence de ne pas s'enrôler dans cette expédition. En 1229, il s'éleva une guerre entre le prélat et les margraves de Brandebourg, Otton et Jean, au sujet du château de Waldeck, que ceux-ci avaient fait construire. Mais l'engagement qu'ils prirent de le faire raser mit fin à la querelle. Ce prélat sut s'acquérir la réputation de l'un des plus importants personnages de son temps. Il avait commencé en 1207 à reconstruire son église cathédrale, qu'un incendie avait consumée. C'est la même qu'on voit encore aujourd'hui, et dont le patron est saint Maurice.

Chronicon Magdeburgense, dans *Scriptores rerum Germanicarum*. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI.

ALBERT III, comte de Sternberg, archevêque de Magdebourg, mort vers la fin du quatorzième siècle. Il fut nommé par le pape Urbain V, à la demande de l'empereur Charles IV, dont il était chancelier, par préférence à Frédéric de Hoym, évêque de Mersebourg, que le chapitre avait élu. Albert, après son installation, confirma les priviléges des états et des villes de son archevêché. Ce prélat fut un très-mauvais économe. Il aliéna plusieurs villes et villages dépendant de son Église, et se laissa engager par l'empereur Charles IV à lui céder la basse Lusace, que Burchard III, son prédécesseur, avait acquise du dernier landgrave Tiesceman. S'étant attiré par là le mépris et l'aversion de ses sujets, il enleva son trésor avec plusieurs choses précieuses, et s'en alla en Bohême, où il permuta en 1371 son archevêché contre l'évêché de Leutmeritz, possédé alors par Pierre de Bruma.

Chronicon Magdeburgense. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 486.

ALBERT IV, seigneur de Querfurt, archevêque de Magdebourg, mort le 14 juin 1403. On le représente comme un prélat avare, inquiet et impudique. En 1390, il prêta du secours au prince de Brunswick contre les Brandebourgeois; et en 1394, guerroyant contre ces derniers, il surprit par trahison, le 4 décembre, à l'aide du prince d'Anhalt et du seigneur de Querfurt, la ville de Rathenow, que ses troupes pillèrent; après quoi elles se jetèrent sur le Hareland, et y mirent tout à feu et à sang. Les habitants de Brandebourg ne tardèrent guère à se venger de cette cruauté. La ville de Rathenow fut rendue par le prélat, en 1396, aux Brandebourgeois. Mais la noblesse de Magdebourg en vint aux mains plusieurs fois avec eux dans les années suivantes, et reçut divers échecs qu'elle ne trouva pas moyen de réparer. L'altération des monnaies compromit, en 1401, l'archevêque et son chapitre avec la ville de Magdebourg, qu'ils prétendaient, mais vainement, réduire par la voie de l'interdit. La menace que le prélat fit aux bourgeois de les citer devant le redoutable tribunal de Westphalie, fut plus efficace. On fit, le 14 février 1403, un accord au moyen duquel tout rentra dans l'ordre. L'archevêque, peu de temps après, étant tombé malade, choisit pour coadjuteur, dans la vue d'assurer le repos du pays, Günther, fils puîné du comte de Schwarzbourg. Ce fut un des derniers actes d'Albert. Il mourut de la goutte à Giebichenstein, et fut inhumé dans sa cathédrale.

Chronicon Montiserenum, dans Menken, *Scriptores rerum Germanicarum*. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 4.

ALBERT V, cardinal-archevêque de Magdebourg et de Mayence, mort le 24 septembre 1545. Il était fils de Jean, électeur de Brandebourg, et fut élu le 13 août 1513. Peu de temps après, le chapitre d'Halberstadt le choisit pour administrateur de cette église; double élection qui fut confirmée par le pape Léon X le 7 décembre suivant. L'archevêché de Mayence étant venu à vaquer dans le mois de février 1514, Albert fut, le 9 mars suivant, appelé pour le remplir; il accepta ce nouveau siége sans quitter les deux dont il était déjà pourvu. Il en prit possession par dispense du pape Léon X, qui taxa les frais du *pallium* à trente mille ducats, somme exor-

bitante alors. Mais, pour soulager le prélat, il lui permit d'en prendre la moitié sur le produit des indulgences qu'il faisait publier alors en Allemagne. Albert, créé cardinal en 1518, fit tomber la couronne impériale, l'année suivante, sur Charles, roi d'Espagne, qu'il couronna, le 23 octobre 1520, à Aix-la-Chapelle. Ce fut lui qui contribua principalement à faire mettre, le 8 mai 1521, dans la diète de Worms, Luther au ban de l'Empire. Il ne put cependant empêcher le protestantisme de pénétrer dans les diocèses de Magdebourg et d'Halberstadt. Les affaires de l'Empire ne lui permettant pas d'être présent dans ces églises, il crut devoir suppléer à son absence en se donnant, en 1523, pour coadjuteur Jean-Albert, son cousin, de la ligne de Brandebourg, en Franconie. Cette mesure n'arrêta pas les progrès du luthéranisme; et le cardinal Albert chancela lui-même, lorsqu'il vit en 1525 Albert, grand maître de l'ordre Teutonique, embrasser la religion protestante. Nous le voyons cependant, la même année, faire alliance avec l'électeur de Brandebourg et les ducs de Brunswick, Éric et Henri, pour s'opposer au progrès du protestantisme. Il fit éclater son chagrin l'année suivante, en apprenant que la ville de Magdebourg s'était alliée aux protecteurs de Luther, l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, les ducs de Lunebourg, de Mecklenbourg, le prince d'Anhalt, et le comte de Mansfeld.

La ligue formée par les protestants à Smalkalde, menaçant les églises catholiques, le cardinal Albert, après diverses conférences avec leurs chefs, conclut avec eux à Nuremberg, en 1532, un traité, qui fut la première paix de la religion. Ce prélat, à mesure qu'il avançait en âge, manifestait son aversion pour les luthériens. En 1534, il en fit chasser de Halle un grand nombre, même du corps des magistrats, avec femmes et enfants. Le duc de Saxe, en qualité de burgrave de cette ville, voulut intervenir en leur faveur, mais ne fut point écouté; ce qui occasionna une querelle qui dura quelques années, sans qu'on en vînt néanmoins aux armes. Luther, cependant, déclamait publiquement dans ses écrits et ses sermons contre le cardinal, qu'il représentait comme le plus grand persécuteur de l'Évangile, exhortant ses auditeurs à demander à Dieu sa mort. Albert accéda, en 1538, à la ligue formée par les catholiques à Nuremberg. Mais, l'année suivante, to te la marche de Brandebourg ayant embrassé le luthéranisme, il fut obligé d'accorder aux villes de Magdebourg et d'Halberstadt l'exercice de cette religion, avec la clause néanmoins que les églises et les monastères resteraient dans le même état. Les habitants de Halle, en l'absence du cardinal, obligèrent le coadjuteur, en 1541, de leur accorder la même liberté. Albert termina ses jours dans son château d'Aschaffenbourg. Il fut le protecteur des savants, dont plusieurs fréquentaient sa cour. Érasme et Ulric de Hutten ont fait son éloge, et l'ont vengé par là des déclamations de Luther.

Seckendorff, *Commentarius historicus de Lutheranismo;* Francf., 1688. — J. Planck, *Histoire de la naissance du protestantisme* (en allemand); Leipzig, 1791. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 462.

VII. *Les Albert de Mayence.*

ALBERT Ier ou ALBRECHT, archevêque de Mayence, mort le 14 juillet 1137. Il était fils de Sigebert, comte de Saarbruck, et chancelier de l'empereur Henri V. Il accompagna, en 1110, ce prince dans son voyage d'Italie. Ce fut par son conseil que Henri se saisit du pape et l'emmena lié de cordes, sur le refus qu'il fit de restituer les fiefs et les droits régaliens possédés par le clergé, comme ils en étaient convenus trois jours auparavant. A cette époque, Albert n'était point encore élu archevêque de Mayence. Henri, à son retour en Allemagne, le fit élire en sa présence le 15 août 1111, et lui donna sur-le-champ l'investiture par l'anneau et le bâton pastoral. L'année suivante, apprenant que le concile de Vienne avait frappé d'excommunication l'empereur, il se déclara contre ce prince, et exhorta le pape à ne point lever cet anathème. Henri, non moins irrité que surpris d'un changement si peu attendu, fit arrêter ce prélat qui venait de faire la dédicace du monastère de Catlembourg, et le confina dans une prison de Trufels, où il lui fit endurer pendant trois ans toutes les horreurs de la plus rude captivité. Les habitants de Mayence se rendirent tous armés, en 1115, à la diète que l'empereur tenait, au mois de novembre, dans leur ville, demandant avec menaces la délivrance de leur archevêque. Elle fut promise, et accordée trois jours après. Albert n'était point encore sacré : il se rendit à Cologne, et y reçut l'ordination épiscopale des mains d'Otton, évêque de Bamberg, en présence de Thierri, cardinal-légat, le 26 décembre de la même année. Mais la ville de Mayence changea bientôt de dispositions à son égard. L'Annaliste saxon nous apprend que, l'an 1116, dans une sédition qui s'y éleva contre lui, l'archevêque fut obligé de prendre la fuite, mais que, peu de temps après, ses amis l'y ramenèrent au milieu du carnage des rebelles.

Albert persévéra dans son aversion pour l'empereur, et s'appliqua en toute occasion à le desservir, non-seulement auprès du pape Pascal, mais encore auprès de Gélase II et de Calliste II, ses successeurs. Il se rendit au mois d'octobre suivant, avec sept autres évêques, à la tête de cinq cents chevaux, au concile que le pape avait indiqué à Reims. Calliste, prévenu de son arrivée, envoya au-devant de lui le comte de Champagne, et l'honora, dans cette assemblée, du titre de légat en Germanie. Ce fut lui qui donna le conseil au pape de lancer une sentence d'excommunication contre l'empereur. Il ne se contenta pas de rendre à Henri de mauvais offices, il osa même lui faire la guerre (*Voy.* l'Annaliste saxon aux années 1117 et 1118.) Nous avons une lettre de ce prince aux habi-

tants de Mayence, où il se plaint des hostilités que leur archevêque avait exercées contre lui. Elle est, suivant l'éditeur, de l'an 1120. (*Guden. Cod. Dipl. Mogunt.*, t. I, p. 46). Henri déploya, bientôt après, sa vengeance contre le prélat; car nous voyons que, la même année 1120, il l'avait obligé de fuir en Thuringe. (*Annal. Saxo*, pag. 643). Non moins courrouce contre la ville de Mayence que contre son pasteur, Henri résolut, l'an 1121, d'en faire le siége en l'absence de l'archevêque. Mais, instruit de son dessein, Albert manœuvra si bien auprès des princes saxons, qu'il en obtint une armée prête à faire face à celle que l'empereur avait levée en Alsace. Les hostilités furent arrêtées par une diète qui se tint, vers la Saint-Michel, à Wurtzbourg. On s'occupa ensuite à faire la paix avec le saint-siége.

Albert assista le 8 septembre 1122, avec le cardinal-légat Lambert, qui fut depuis pape sous le nom d'Honorius II, à la diète de Worms, où ce prince renonça aux investitures, et retint le droit de conférer les régales aux prélats, comme il en était convenu avec le pape.

Henri étant mort en 1125, Albert convoqua la diète pour l'élection d'un nouveau chef de l'Empire, suivant le droit attaché à son siége : *Nam id juris*, dit Otton de Frisingue, *dum regnum vacat, Moguntini archiepiscopi, ab antiquioribus esse traditur.* (*De Gest. Freder.*, l. I, c. XVI.) Ce fut lui qui détermina l'assemblée en faveur de Lothaire, préférablement à Frédéric de Hohenstauffen, duc d'Alsace et de Souabe; et cela pour se conformer aux désirs du pape Honorius II et du roi de France. Dans les hostilités qui suivirent entre ces deux rivaux, Albert montra toujours un grand zèle pour les intérêts du premier. Il l'accompagna dans plusieurs de ses expéditions, et détacha, par ses remontrances, un grand nombre de seigneurs du parti de ses ennemis. Ce prélat ambitieux et turbulent fut inhumé à l'abbaye d'Erbach, qu'il avait fondée.

Annales Hildesheim. — Chronicon Magdeburg. — Art de vérifier les dates.

ALBERT II, archevêque de Mayence, mort, le 23 juin 1141, à Erfurt. Il était frère du précédent, et lui succéda en 1138. En 1141, il se laissa entraîner dans la conjuration des seigneurs saxons, qui voulaient faire casser, comme subreptice, l'élection de l'empereur Conrad, faite en 1138. Il se réconcilia, peu de temps après, avec ce prince, et s'engagea de le suivre à la croisade qu'il méditait dès lors, et qui n'eut lieu qu'en 1147. La mort ne permit pas au prélat d'exécuter sa promesse.

Gallia christiana, t. V. — Otto de Freisingen, *Chronic. — Art de vérifier les dates.*

VIII. *Les Albert de Mecklenbourg.*

ALBERT Ier ou **ALBRECHT**, duc de Mecklenbourg, mort vers 1375. Il succéda en bas âge, avec son frère Jean, au duc Henri leur père. L'aîné, Albert, exerça toute l'autorité dans le duché. Son principal soin fut de purger le pays de brigands, et il y réussit. Ayant été député en 1341, par Magnus, roi de Suède, à l'empereur Louis de Bavière, pour conclure avec lui un traité d'alliance, il fut arrêté sur la route avec toute sa suite par Gonthier, comte de Schauenbourg, son ennemi, qui le mit en prison; mais bientôt après il fut délivré, sur les menaces que fit l'empereur de venger cet outrage fait à sa dignité. En 1347, les deux frères Albert et Jean, dont le second venait d'arriver de France, où il avait combattu l'année précédente à la bataille de Crécy, reconnurent solennellement la dépendance de leur duché de Stargard de l'Empire. Les margraves de Brandebourg, Louis et Otton, se formalisèrent de cette soumission, comme portant atteinte au droit de suzeraineté qu'ils prétendaient avoir sur Stargard. Waldemar III, roi de Danemark, parent des margraves, se disposait à soutenir leur prétention les armes à la main. Mais le mariage d'Engeburge, fille du monarque danois, avec Henri, fils du duc Albert, termina la contestation. Ce ne fut qu'en 1352 qu'Albert et Jean, son frère, partagèrent entre eux leurs États. Le premier eut pour lot le duché de Mecklenbourg, et le second celui de Stargard.

J. Beehr, *Rerum Mecleburgicarum libri octo*; Lips., 1741, in-fol.

ALBERT II, duc de Mecklenbourg, mort en 1412. Il avait réuni sur sa tête la couronne de Suède, par voie d'héritage. Les mécontentements qu'il occasionna par son inconduite aboutirent à des soulèvements, dont Marguerite, reine de Danemark, sut se prévaloir pour lui ravir le sceptre. Battu et fait prisonnier par l'armée de cette princesse, dans la plaine de Falköping, le 21 septembre 1388, il fut enfermé avec son fils dans la citadelle de Lindholm, d'où l'un et l'autre ne sortirent que le 17 juin 1395. Leur rançon fut taxée à soixante mille marcs d'argent; faute du payement de laquelle, Albert devait retourner en prison. L'épuisement des finances d'Albert ne lui permettant pas de rassembler cette somme, les dames de Mecklenbourg vendirent, dit-on, leurs pierreries pour contribuer à l'acquitter envers Marguerite. En reconnaissance de ce bienfait, Albert, ajoute-t-on, leur accorda le droit de retenir, leur vie durant, les fiefs ouverts par l'extinction des mâles, avant de passer aux mâles collatéraux; c'est ce qu'on nomme en allemand, au Mecklenbourg, l'*Erbjungfernrecht*. L'opinion commune est qu'Albert, par une des conditions de son élargissement, avait abdiqué la couronne de Suède et de Gothie.

J. Beehr, *Rerum Mecleburgicarum libri VIII*; Lips., 1741, in-fol.

ALBERT III, duc de Mecklenbourg, fils du précédent, régna peu d'années sous la tutelle de son cousin Jean, et mourut en 1421.

J. Beehr, *Rer. Mecl. libri VIII.*

IX. *Les Albert de Saxe.*

ALBERT Ier ou **ALBRECHT**, duc-électeur de Saxe, mort en 1260. Il succéda, en 1212, au duc

Bernard son père. En 1227, il joignit ses troupes aux confédérés contre Waldemar II, roi de Danemark, s'empara de plusieurs villes, et remporta une grande victoire, le 22 juillet, à Bornhaven. Il accompagna, en 1228, l'empereur Frédéric II en Orient, et combattit vaillamment contre les Sarrasins en Égypte. Il avait épousé Hélène, fille d'Otton surnommé *l'Enfant*, duc de Brunswick, et de Mathilde de Brandebourg; il en eut Albert II; Jean, prince de la basse Saxe, qui fut la tige des ducs de Saxe-Lawenbourg, éteints en 1689; Rodolfe, marié à Anne, fille de Louis, comte palatin du Rhin; et Frédéric, évêque de Mersbourg. Matthieu Paris rapporte que le duc Albert était d'une stature si démesurée, qu'étant venu à Londres en 1230, chacun accourait pour le voir et l'admirer.

Heinrich, *Deutsche Reichs-Geschichte*; Jena, 1789, in-8°.

ALBERT II, duc-électeur de Saxe, fils du précédent, mort le 25 août 1298. Il eut en partage la haute Saxe, et fit sa résidence à Wittenberg. Il assista à trois élections d'empereurs : celle de Rodolphe Ier, celle d'Adolphe, et celle d'Albert Ier; c'est pourquoi ses successeurs prétendirent être seuls de leur maison en possession du droit d'élire les empereurs. En 1288, après la mort de Henri *l'Illustre*, il fut investi par l'empereur Rodolfe, son beau-père, du palatinat de Saxe, qui resta longtemps dans sa maison. Albert mourut, suivant plusieurs historiens, à Aix-la-Chapelle, étouffé par la foule au couronnement de l'empereur Albert Ier, son beau-frère; d'autres mettent sa mort entre 1302 et 1308.

Mencken, *Script. rer. Germ.*, Lips., 1728, in-fol. — *Art de vérifier les dates*, t. XVI, p. 158.

ALBERT III, duc-électeur de Saxe, mort en 1422. Il succéda en 1418 à Rodolfe son frère, et y fut confirmé en 1422 par l'empereur Sigismond, à Breslau. Il mourut la même année, de la frayeur que lui causa un incendie. Il ne laissa pas d'enfants. Il fut le dernier électeur de Saxe de la maison d'Ascanie. Après sa mort, Éric IV, duc de Saxe-Lauenbourg, prétendit à l'électorat comme étant de la même maison, et descendant d'Albert Ier, électeur de Saxe, et parce que ses ancêtres avaient toujours reçu l'investiture simultanée des États qu'il réclamait. L'empereur Sigismond n'eut aucun égard à ces prétentions, et se crut en droit de disposer de l'électorat. Comme l'empereur n'avait ni argent ni troupes pour continuer la guerre contre les hussites, Frédéric *le Belliqueux*, margrave de Misnie, lui fournit les secours nécessaires, et battit les hussites à Brixen, en 1421. Sigismond, pour le récompenser, lui accorda l'électorat le 6 juin 1423, par préférence à ses compétiteurs; mais l'électeur de Brandebourg s'étant emparé de Wittenberg et de ses environs, le margrave de Misnie fut obligé de les racheter moyennant vingt-huit mille marcs d'argent, outre cent mille florins d'or qu'il paya comptant à Sigismond. Il transmit l'électorat de Saxe à ses descendants.

Mencken, *Script. rer. Germ.*

ALBERT ou **ALBRECHT**, dit *le Dénaturé*, palatin de Saxe, succéda en 1288 à Henri, son père, dans le landgraviat de Thuringe, et mourut en 1314. Après avoir tenu dans sa jeunesse une conduite sage, il tomba ensuite dans le désordre, du vivant même de son père. Sa passion pour Cunégonde d'Elsemberg, sa concubine, le porta à attenter aux jours de sa femme Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II. Les ordres d'Albert, pour la faire périr, devaient s'exécuter dans le château de Wartbourg, près d'Eisenach; mais ceux qui en étaient chargés eurent tant de respect pour la vertu de cette princesse, qu'ils l'en avertirent. Le danger était si imminent, qu'elle n'eut que le temps de se faire descendre du haut du château, et de se sauver dans un couvent à Francfort, où elle mourut le 8 août 1270.

Albert épousa, en 1271, sa concubine. Le petit Albert ou Apicius, qu'il avait eu d'elle, se cacha, durant la cérémonie du mariage, sous la mante de sa mère, pour être légitimé. Toute la vie du landgrave Albert ne fut plus depuis qu'une chaîne d'égarements : faisant sentir à ses enfants du premier lit toute la haine qu'il avait conçue contre leur mère, il ne chercha qu'à les priver absolument de l'héritage de leurs ancêtres. De là une guerre violente entre le père et les enfants. Le margrave Frédéric, son fils aîné, le fit prisonnier en 1290; mais bientôt, à la réquisition de l'empereur, il le relâcha. On fit une espèce de partage entre le père et les enfants légitimes. Albert, se croyant propriétaire absolu de la Thuringe qui lui était demeurée, veut en disposer en faveur d'Apicius, son fils naturel; mais les états de la province s'opposent à ce projet. En 1291, Albert succède à Frédéric son cousin, fils de Thierri le Sage, margrave de Misnie et de Lusace, mort sans postérité. En 1274, Albert, furieux de n'avoir pu faire passer la Thuringe à son fils Apicius, veut au moins lui en donner le prix. A cet effet, il vend cette province à l'empereur Adolphe, moyennant la somme de 12,000 marcs d'argent qu'il destine à cet enfant chéri. Cette vente occasionna une nouvelle guerre entre lui et ses autres enfants, et mit en même temps ceux-ci aux prises avec l'empereur, qui vint les attaquer avec des troupes nombreuses. Mais Frédéric, l'aîné des fils d'Albert, soutenu par les Thuringiens, repoussa de toutes parts les Impériaux, et triompha pendant plus de cinq années de tous les efforts d'Adolphe. Ses armes ne furent pas moins heureuses contre les attaques de son père, qu'il fit prisonnier une seconde fois, l'an 1306, après une guerre de douze ans. Albert ayant, quelque temps après, recouvré sa liberté, se retira à Erfurt, où il mourut de misère. Outre les deux femmes qu'on vient de nommer, et dont la seconde mourut en 1299, il avait épousé, en troi-

sièmes noces, Adélaïde, comtesse de Cassel, veuve du dernier comte d'Arnsberg.

Mencken, *Scriptores rerum Germanicarum*; Lip., 1728, in-fol.

ALBERT (*Cailla*), troubadour de l'Albigeois. On a de lui une pièce de vers où il invective contre les femmes actrices les épithètes les plus grossières et les plus obscènes. Il déplore la folie de ceux qui s'attachent à elles, comme il a fait autrefois.

Crescembeni, 166. — Millot, t. II, 387. — *Hist. littér.*, XV, 463. — *Parnasse Occit.* 354. — Raynouard, *Poésies des Troub.*, t. V, p. 14.

ALBERT, marquis de Malaspina. Ce poëte, bon troubadour, disent les manuscrits, vivait vers la fin du douzième siècle et était contemporain de Rambaud de Vaquieiras. Il a été mis au nombre des meilleurs poëtes du temps par Bembo, Marius Équicola, et Crescembeni.

Millot, *Hist. litt des Troub.*, t. 1, p. 384.

ALBERT (*Antoine*), jurisconsulte et médecin, né à Carcassonne le 17 janvier 1708, mort le 23 juillet 1791. Il fit quelques découvertes chimiques dans la teinture, et se distingua par l'ardeur avec laquelle il défendit les droits et priviléges de sa ville natale.

Bibliographie des Contemporains.

ALBERT (*le Bienheureux*), prélat italien, né à Castro di Gualteri (duché de Parme) en 1149, assassiné le 14 septembre 1214 à Saint-Jean d'Aix. Il fut d'abord prieur du chapitre de Sainte-Croix de Montara (Milanais), puis en 1184 évêque de Bobio et de Verceil, enfin patriarche latin de Jérusalem en 1204. L'empereur Frédéric Barberousse et le pape Clément III aceptèrent d'un commun accord son arbitrage, et Albert réussit à amener entre eux une transaction. Les papes Célestin III et Innocent III se servirent de son entremise dans diverses négociations. Appelé en Palestine, il fixa sa résidence à Acre, qui avait alors un évêché particulier qu'Urbain IV voulait réunir au patriarchat de Jérusalem. En 1209, Albert dressa la règle des cénobites du Mont-Carmel, et en institua la communauté. Cette règle, fort simple, imitée des préceptes de Sainte-Barbe, était en seize articles, auxquels on ajouta ensuite deux nouveaux. Il se disposait en 1215 à se rendre au concile de Latran, lorsqu'il fut assassiné dans une procession, le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, par un homme auquel il avait fait de vifs reproches sur sa conduite criminelle. Les Carmes célèbrent sa fête le 8 avril, bien qu'aucun pape ne l'ait canonisé régulièrement. On a de lui : *Regula carmelitarum*, imprimée dans les *Acta sanctorum*, t. I; — *Status terræ sanctæ*, en manuscrit.

Onuphre Pavicini, *Chronicon ecclesiasticum*. — Genebrard, *Chronologie sacrée*. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Lucius, *Bibliotheca carmelitarum*. — Sponde, *Annales ecclésiastiques*. — Bollandus, *Acta sanctorum*. — Baillet, *Vies des saints*. — Jean Trithelm, *De Scriptoribus ecclesiasticis* et *de Carmelit. illustr.* — Affo, *Memorie degli scrittori et letterati Parmigiani*. — *Bibliothèque sacrée*.

ALBERT (*Caroline*). *Voy.* BOISSEAU.

* **ALBERT** (*Casimir*), duc de Saxe-Teschen né à Moritzbourg, près de Dresde, le 11 juillet 1738, mort le 10 février 1822. Second fils d'Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, il épousa en 1766 l'archiduchesse Marie-Christine, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, qui lui apporta en dot la principauté de Teschen, dans la Silésie autrichienne. Sa femme ayant été nommée au gouvernement des Pays-Bas autrichiens, il l'aida dans l'administration de ces provinces. Pendant la guerre contre la France en 1792, il commanda l'armée qui fut obligée de lever le siége de Lille; et après la bataille de Jemmapes (le 6 novembre 1792), où il fut défait avec Beaulieu, il quitta la Belgique, qui tomba au pouvoir de Dumouriez, et il se retira à Vienne. Là il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres et des beaux-arts. Il fit élever à sa femme, morte en 1798, un magnifique monument par Canova. Sa belle collection de tableaux, riche surtout en originaux de Raphaël, de Michel-Ange, de Guido et de Vandyck, échut en héritage à l'archiduc Charles. Le duc Albert mourut sans enfants.

Conversations-Lexicon.

ALBERT (*Charles* D'). *Voy.* LUYNES.

ALBERT DURER. *Voy.* DURER.

ALBERT (anti-pape). *Voy.* PASCAL II.

ALBERT (*Érasme*). *Voy.* ALBER.

** **ALBERT** (*François-Auguste-Charles-Emmanuel*), prince de Saxe-Cobourg-Gotha, époux de Victoria, reine de la Grande-Bretagne, est né le 26 août 1819 au château de Rosenau, près de la ville de Cobourg. C'est le second fils du duc Ernest, mort en 1844, et de Louise, fille du duc Auguste de Saxe-Gotha-Altenbourg. Il fut élevé avec son frère aîné, Ernest, duc actuellement régnant, sous la direction de Florschütz, et étudia, pendant trois semestres (de 1837 à 1838) la jurisprudence à l'université de Bonn, sous les professeurs Walter et Lœbell, dont il a toujours gardé un souvenir reconnaissant. Outre le droit, il y étudia les sciences historiques et politiques, ainsi que la physique, la chimie et l'histoire naturelle. On raconte qu'il avait l'habitude de travailler depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, en ne prenant sur cet intervalle que trois heures pour ses repas et la récréation. Le prince Albert a fait preuve de véritables talents dans la musique et la peinture. Plusieurs de ses compositions ont été applaudies même par le public. En juillet 1838, il vit pour la première fois l'Angleterre, et assista avec son père au couronnement de la reine. En automne de l'année suivante, il fit un nouveau voyage à Londres, et aussitôt après son départ, son mariage avec la reine paraît avoir été arrêté.

Doué d'une beauté mâle, et habile dans tous les exercices du corps, son caractère doux et aimable le fit préférer à d'autres prétendants par la reine Victoria, qui l'épousa le 10 février 1840. Avant la cérémonie du mariage, il avait reçu la dignité de

feld-maréchal avec un régiment de hussards et le titre d'altesse royale. La Cité de Londres lui conféra solennellement le droit de bourgeoisie, et, en 1847, le *consort of her most gracious majesty* (titre que la reine lui avait donné en 1842, non sans quelque opposition de la part de son ministère tory) fut élu chancelier de l'université de Cambridge, grand maître des loges de francs-maçons, etc.

Modeste et d'un tact exquis, le prince Albert s'est tenu à l'écart des questions irritantes de la politique, et ne se mêle point aux intrigues des partis. Cependant les torys, d'accord avec les radicaux, ont fait réduire ses apanages à 30,000, de 50,000 livres sterling qu'avait demandées le ministère. Protecteur éclairé des sciences, des arts et de l'industrie, il a le premier conçu et réalisé le plan gigantesque de l'Exposition universelle de Londres, en 1851. C'est un titre de gloire plus précieux que ceux qu'on obtient sur le champ de bataille, surtout à une époque où les hommes vivent, non plus de la guerre, mais des arts de la paix. D.

ALBERT (*François*), professeur de théologie à Hambourg, florissait au quinzième siècle. Il a laissé une *Histoire de Saxe et des Vandales*, et une *Chronique depuis Charlemagne jusqu'en* 1504.

Jöcher, *Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

***ALBERT** ou **ALBERTI** (*Henri*), poëte et musicien allemand, né à Lobenstein en Saxe, le 28 juin 1604, mort le 6 octobre 1668. Élève de Henri Schütz, maître de chapelle à Dresde, il fut nommé, en 1626, organiste à Kœnigsberg, et occupa cette place jusqu'à sa mort. On a de lui plusieurs recueils de chants sacrés et profanes, sous le titre de *Musikalische Kürbshütte*, Kœnigsberg, 1651, in-fol., et *Poetisch musikalisches Lustwäldlein*; Kœnigsberg, 1652, in-fol., et Leipzig, 1657.

Müller, *Bibliothek deutscher Dichter*, vol. V. — Wolff, *Encyclop. der deutschen National-litteratur*, t. I, p. 81.

ALBERT (*Henri-Christophe*), grammairien, né à Hambourg en 1762, mort en 1800. Il enseignait la langue anglaise à Halle. On a de lui : 1° une *Grammaire anglaise*, pour les Allemands; Halle, 1784, in-8°; — 2° une *Grammaire allemande*, pour les Anglais; Hambourg, 1786; — 3° des *Essais sur Shakspeare*; — 4° des *Recherches sur la constitution anglaise, d'après les données les plus récentes*; Lubeck, 1794; — 5° un *Drame sur la vie et la mort de Charles Ier*; Schleswig, 1796.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.*

ALBERT (*Honoré* D'). *Voyez* CHAULNES.

ALBERT (*Jean*). *Voyez* WIDMANSTADT.

ALBERT (*Jean*), jurisconsulte français du dix-septième siècle. Il publia, en 1686, un recueil d'arrêts rendus par le parlement de Toulouse; il en parut une nouvelle édition, in-4°, en 1731.

Quérard, *la France littéraire*.

ALBERT (*Louis-Joseph* D'), petit-fils du connétable de Luynes, né en 1672, mort le 10 novembre 1758. Il se trouva en 1688 au siége de Philisbourg, et en 1690 il fut blessé à la bataille de Fleurus; il fut de nouveau blessé en 1693 à Steinkerque, à la tête de son régiment. En 1703, il s'attacha à la cour de l'électeur de Bavière, qui, ayant été élu empereur sous le nom de Charles VII, créa Albert prince du Saint-Empire. Dès lors on l'appela le prince de Grünberghen, du nom des domaines de sa femme, qui était une princesse de Berghes. On a de lui, ou, selon Barbier, de l'abbé Pic, son précepteur, le *Songe d'Alcibiade*, supposé traduit du grec, Paris, 1735, in-12, et quelques autres écrits, réunis sous le titre de *Recueil de différentes pièces de littérature*; Amsterdam, 1759, in-8°.

Père Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, etc.; Paris, 1728. — J.-M. Quérard, *la France littéraire*.

ALBERT (*Martin*), dit *Albert*. *Voy*. MARTIN.

ALBERT ou **ALBERTI** (*Michel*), médecin allemand, né à Nuremberg le 13 novembre 1682, mort à Halle en 1757. Un des plus célèbres élèves de Stahl; il fut professeur à Halle, membre de l'Académie royale de Berlin, et de celle des Curieux de la Nature, sous le nom d'Andronicus Ier. Ses principaux écrits, où il défend les doctrines du phlogistique contre celles du mécanisme inerte, ont pour titres : *Epistola qua thermarum et acidularum idolum medicum destruit*; Halle, 1713, in-4°; — *Introductio in universam medicinam*; Halle, 1718, 1719, 1721, 3 vol. in-4°; — *Specimen medicinæ theologicæ*; Halle, 1726, in-8°; — *Tentamen lexici realis observationum medicarum ex variis auctoribus selectarum*; ibidem, 1727, première partie, 1731, deuxième partie, in-4°, deux volumes. — *Tractatio medico-forensis de torturæ subjectis aptis et ineptis, secundum morales et physicas causas*; ibidem, 1730, in-4°; — *Commentatio medica in constitutionem criminalem Carolinam, variis titulis et articulis confirmata*; ibidem, 1739, in-4°; — *Systema jurisprudentiæ medico-legalis*, 6 volumes in-4°, dont le premier volume parut à Halle en 1725, le second à Schneeberg en 1729, et le dernier à Görlitz en 1747.

Brucker et Haid, *Bildersaal heutiges Tages lebender und durch Gelahrtheit berühmter Schriftsteller*; Augsburg, 1744, in-fol. — *Commentarii Lipsienses*, t. VI.

ALBERT *de Rioms* (le comte), chef d'escadre, né dans le Dauphiné, mort en 1810. Il se distingua durant la guerre que la France soutint pour l'indépendance des États-Unis. Il fut récompensé de ses services par le grade de chef d'escadre. En 1789, il commandait dans Toulon, avec le titre de lieutenant général; il interdit aux ouvriers des arsenaux de porter la cocarde tricolore. Deux maîtres d'équipages ayant enfreint ses ordres, il les fit traîner en prison, ce qui occasionna un soulèvement général, et le peuple l'incarcéra lui-même, ainsi que Castellat et de Villager. L'assemblée nationale décréta qu'il n'y

avait pas lieu à les poursuivre. Le comte Albert reçut même le commandement de la flotte de trente vaisseaux armés à Brest pour soutenir l'Espagne contre l'Angleterre, et prêta le serment civique au nom de l'escadre; mais peu aimé de ses matelots, et désespérant de rétablir la discipline parmi ses équipages, il renonça au commandement. Il quitta la France, se rendit auprès des princes, et fit la campagne de 1792 dans un corps d'émigrés. Amnistié après le 18 brumaire, il rentra en France et mourut dans la retraite.

Mémoires que M. le comte d'Albert de Rioms a faits dans la prison où il est détenu, in-4°; Paris (?), 1789 (?).

ALBERT (*saint*), né en Sicile, entra dans l'ordre des Carmes, et fut canonisé par Sixte IV en 1426. Il a laissé quelques *homélies*, et des traités de morale chrétienne.

Acta Sanctorum.

ALBERT *de Florence*, littérateur du treizième siècle, se trouvant en prison pendant les troubles de sa patrie, s'y consola de la perte de sa liberté en traduisant en italien les *Consolations philosophiques* de Boëce.

ALBERT DE GEMBLOURS, en latin *Albertus Gemblacensis*, bénédictin, né à Loben près de Liége (d'où le surnom de *Lobiensis*), vers la fin du dixième siècle, mort en 1048, à Liége. Il étudia à Paris et à Chartres sous le célèbre Fulbert, et devint abbé de Gembloux, puis de Saint-Jacques à Liége. Il aida Burkhard, évêque de Worms, son disciple, dans la rédaction du *Magnum volumen canonum*, et laissa quelques hymnes et des vies de saints.

Sigebert, *De script. eccles.*, c. CXLII, et *De abbat. Gembl.* — Valère André, *Biblioth. Belg.* — Fabricius, *Bibl. latin. med. et inf. æt.* — Vossius, *De hist. latin.* — Trithème; Gesner; Possevin.

ALBERT DE METZ, en latin *Albertus Metensis*, bénédictin du monastère de Saint-Symphorien à Metz, vivait vers le commencement du onzième siècle. On a de lui des notices historiques (*De diversitate temporum*), insérées par Eccard dans son *Corpus historicorum medii ævi*, vol. I, p. 91-131. Ces notices renferment des détails précieux pour l'histoire de la Lorraine et de l'Alsace, depuis 973 jusqu'en 1025.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine.* — Fabricius, *Biblioth. lat. med. et infim. æt.* — Adelung, *supplem. au Lexique* de Jöcher.

ALBERT, en latin *Albertus Stadiensis*, bénédictin, abbé du Cloître de Sainte-Marie, à Stade, vivait au treizième siècle. Élu abbé en 1232, il fit de vains efforts, même avec le concours du pape, pour réprimer les désordres des moines de son abbaye. Très-affligé de ce que la bulle du saint-père qu'il avait obtenue en 1236, de Grégoire XI, contre ses moines indisciplinés (auxquels il voulut faire adopter la règle de Cîteaux), ne produisit aucun effet, il entra en 1240 dans l'ordre des Franciscains. Il en devint, selon Oléarius, général, et vivait encore en 1260. Albert de Stade, qu'il ne faut pas confondre avec Albert de Pise, a composé en latin une *Chronique*, qui va depuis la création du monde jusqu'à l'an 1256 de J.-C. Cette chronique est surtout bonne à consulter pour les événements arrivés dans le nord de l'Allemagne depuis 1072 (fin de la chronique d'Adam de Brême) jusqu'en 1256. André Hoier y a joint un supplément qui comprend une soixantaine d'années; Hafniæ, 1720, in-4°. Elle fut publiée, avec des notes, par Reineccius, sous le titre : *Chronicon Alberti, abbatis Stadensis, a condito orbe usque ad auctoris ætatem*, etc.; Helmstaedt, in-4°, 1587.

Alb. Crantz, *in Metrop. et in Hist. Saxon.* — Vossius, *De hist. lat.*, lib. II. — Le Mire, *In Auct. de Script. eccles.* — Tob. d'Eckhard, *Vita Alberti Stadensis*, Goslar, 1726, in-4°.

*ALBERT DE SAXE, en latin *Albertus de Saxonia*, savant dominicain, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Suivant Lockhaupt, il avait étudié et séjourné longtemps à Paris. La bibliothèque de Bologne possède de lui plusieurs commentaires manuscrits (inédits) sur les tables Alfonsines et la Physique d'Aristote. On a imprimé de cet auteur : *Magistri Alberti de Saxonia tractatus proportionum cum aliis præcipue Augustini Niphi*; Venetiis, 1496, in-fol. Il en parut plus tard un abrégé sous le titre : *De velocitate motuum F. Alberti de Saxonia, opus redactum in epitomen a F. Isidoro de Isolanis Mediolanensis, ordinis Prædicatorum*; Lugd., 1580, in-4°.

Echard, *Scriptores ord. Prædicat.* — Possevin, *Apparat. sacer.*

*ALBERT DE SISTERON, *de Gepençois* ou *de Tarascon*, poëte provençal, vivait vers 1290. Il composa un grand nombre de chansons en l'honneur de la belle marquise de Malespine, dont il était amoureux.

Nostradamus, *les Vies des plus célèbres et des plus anciens poëtes provençaux*; Lyon, 1575. — *Histoire littéraire des troubadours*, t. I.

*ALBERT DE TRÈVES, en latin *Albertus Trevesanus*, abbé du monastère de Saint-Matthias à Trèves, mort en 980. Ce monastère se distingua au neuvième et dixième siècle par son enseignement et ses maîtres habiles. Albert écrivit, en vers et en prose, des instructions pour de jeunes prêtres, et ajouta l'histoire de son temps à la chronique de Trèves, connue sous le titre de *Gesta Treverorum*.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine.*

*ALBERT (*Pierre*), chanoine de Barcelone, auteur d'un répertoire des coutumes de la Catalogne, publié sous le titre : *Tractatus de consuetudinibus Cathaloniæ inter dominos et vasallos*, avec les commentaires de Jean de Socarratis; *Lugdini* (Ant. Vincent), 1551, in-fol.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALBERT, évêque de Freysingen, mort en 1359, de la famille alsacienne de Hohenbourg; il fut d'abord chapelain du pape Clément VI, qui résidait alors à Avignon, et qui en 1345 le nomma à l'évêché de Wurzbourg, contrairement au choix

du chapitre. De là entre le pape et l'empereur des démêlés, qui se terminèrent par la nomination d'Albert à l'évêché de Freysingen. On lui attribue les vies des martyrs saint Kilian, évêque de Wurzbourg, et de ses compagnons saint Colman et saint Totnan, dans *Acta Sanctorum*, 8 juillet, t. II, p. 966.

J.-P. Ludwig, *Geschichtschreiber von dem Bischofthum Würzburg*; Francf., 1713. — J.-A. Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*; Patav., 1754.

ALBERT, en latin *Albertus Sigebergensis*, bénédictin du couvent de Sigeberg, près de Cologne, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il a laissé, en latin, une *Histoire des Papes* depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V, et une *Histoire des Empereurs romains* depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvrages sont encore en manuscrits à la bibliothèque de Vienne.

Adelung, supplément au *Lexique* de Jöcher. — Fabricius, *Biblioth. med. et infim. ætatis*, t. I, p. 128.

ALBERTANO *de Brescia*, juge et gouverneur de Gavardo sous le règne de l'empereur Frédéric II (treizième siècle). Il fut mis en prison pendant les troubles politiques qui agitaient alors l'Italie. Dans sa captivité, il composa en latin, vers 1246, divers ouvrages de dialectique et de morale, qui furent ensuite traduits en italien; l'un est intitulé *Della forma dell' onesta vita*; un autre, *Delle sei maniere del parlare*; et un troisième, *Della consolazione e del consiglio*. Ces trois traités, conservés en manuscrits à la bibliothèque de Turin et à l'Ambrosienne de Milan, furent imprimés longtemps après la mort de l'auteur, par les soins de Bastien de Rossi, à Florence, en 1610.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. IV, chap. II.

***ALBERTI** (*Albert*), savant jésuite, né à Trente le 2 février 1593, mort à Milan le 3 mai 1676. Il étudia à Padoue, et se fit surtout connaître par ses controverses avec le célèbre Scioppi, qu'il réduisit, dit-on, au silence, et le fit mourir du chagrin de se voir vaincu. Ses principaux écrits sont : *Generales vindiciæ adversus famosos Gasp. Scioppi libellos*; Lucques, 1649, in-12; — *Lydius lapis ingenii*; ibid., 1647, in-12; — *Liber contra saltationes et choreas*, 1650, in-12; — *Actio in eloquentiæ tum profanæ cum sacræ corruptores*; Milan, 1651, in-12.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI ARISTOTILE, autrement dit *Rodolphe Fioraventi*, célèbre mécanicien, né à Bologne, dans le seizième siècle; on lui attribue des choses étonnantes : il transporta, dit-on, à Bologne le clocher de Sainte-Marie del Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de trente-cinq pas; il redressa dans la ville de Cento le clocher de l'église de Saint-Blaise, qui penchait de cinq pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages dont le souverain de ce pays fut si satisfait qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnaie et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

ALBERTI (*Benoît*), Florentin, était, vers la fin du quatorzième siècle, à la tête du parti démocratique à Florence, avec Salvestro de Médicis. Partisan de la liberté et de l'égalité absolues, il fit une violente opposition au parti aristocratique de la république de Florence, qu'il accusait d'être gibelin. En 1378, il appela le peuple aux armes et commença la terrible révolution des Ciompi, qu'il s'efforça ensuite lui-même d'apaiser. Le peuple déchaîné incendia et pilla tous les palais, et mit à mort les habitants les plus considérables et les plus riches. Une épouvantable anarchie et la ruine du commerce en furent la suite. Alberti fit punir Thomas Strozzi et George Seali, qui abusaient du pouvoir démocratique. En 1382, l'ancienne aristocratie renversa à son tour le parti des Alberti et des Médicis. Benoît Alberti et ses amis furent exilés en 1387; il mourut à Rhodes en revenant d'un pèlerinage à la terre sainte.

Pignotti, *Storia della Toscana*, l. IV. — Machiavelli, *Storie Fiorentine*, l. III.

ALBERTI (*Cherubino*), peintre d'histoire et graveur, né en 1552, mort en 1615. Il était fils du peintre *Michel Alberti*, et s'est rendu surtout célèbre par ses gravures. On a de lui cent quatre-vingts pièces, dont soixante-quinze de sa composition; les autres sont gravées d'après Michel-Ange, Raphaël, André del Sarte, etc. On les reconnaît à la marque : A. B.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Giordani, *Pinacoteca di Bologna*.

ALBERTI (*Dominique*), musicien italien, du dix-huitième siècle, inventa une nouvelle méthode de toucher le clavecin, mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et composa plusieurs œuvres qui eurent une certaine vogue.

Gerber, *Lexicon der Ton-Künstler*.

***ALBERTI** (*Fabio*), d'une famille noble de Bevagna, bourg des États de l'Église dans l'ancienne Ombrie, s'est occupé toute sa vie de recherches sur son pays, et a publié : 1° *Ragguaglio del museo operto nel 1787 nelle nuove stanze della residenza del magistrato consolare di Bevagna* (s. l. n. d.); in-4°; — 2° *Notizie antiche e moderne riguardanti Bevagna, città dell' Umbria*; Venise, 1791, in-4°.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALBERTI (*George-Guillaume*), prédicateur protestant, né en 1723 à Thundern (Hanovre), mort en 1758. Il resta quelque temps en Angleterre, où il publia en anglais, sous le pseudonyme d'*Alethophilus Gottingensis*, un opuscule intitulé *Pensées sur l'Essai de Hume sur la religion naturelle*. On a encore de lui des *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752-1754; et un *Essai sur la religion, le culte, les*

mœurs et les usages des quakers; ibid., 1750.

Adelung, *Supplement à Jöcher, Allgem. Gelehrten-Lexicon*, I, 417. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie der Künste und Wissenschaften*, II, 363.

*ALBERTI (*Josèphe-Matthieu*), célèbre violoniste et compositeur de musique italien, vivait à Bologne dans le commencement du dix-huitième siècle. Il a publié dans cette ville, entre autres ouvrages remarquables, dix concertos pour six instruments, en 1713; et quatre symphonies pour deux violons, la viole, le violoncelle et la basse continue. Ces compositions, d'une exécution facile, eurent beaucoup de vogue.

Burney, *History of music*.

ALBERTI (*Jacques*), de Bologne, jurisconsulte qui vivait vers l'an 1420, a écrit un *Traité sur les différences entre le droit canonique et le droit civil*; on en trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

Alidosi, *De doct. Bonon.* — Bumaldi, *Bibl. Bonon.*

*ALBERTI (*Jean-André*), célèbre prédicateur de Nice, né vers l'an 1611, mort de la peste à Gênes le 4 juillet 1657, était entré dans la Société de Jésus en 1628. Il fut professeur d'éloquence. On a de lui : *le Querele della pietà*; Torino, 1640; oraison prononcée à la mort d'Antoine Provana, archevêque de Turin; — *il Museo riformato nel Collegio di Genova della compagnia di Gesù*; Genova, 1640; — *il Sole Ligure*; discours adressé à J.-B. Lercaro, doge de la république de Gênes, suivi d'un éloge des membres de sa famille, intitulé *Lercariorum Elogia*; Genova, 1644, in-fol.; — *Oratio panegyrica de venerabili P. Camillo de Lellis, fundatore ministrorum infirmis*; Genuæ, 1647, in-4°; — *Adelaide, istoria panegirica*; Genova, 1649, in-12; — *Eneade, panegirica detta a S. Francesco Saverio*; Bologna, 1650, in-12; — *l'Impietà flagellata dal santo zelo d'Elia*; Genova, 1655, in-12. On doit encore à ce jésuite *Vitæ ac Elogia XII Patrum fundatorum ordinum*, Taurini, 1638, in-8°; et *Teopiste, o vero vita di Paola Maria di Gesu Centuriona, Carmelitana Scalza*; Genova, 1648; Venezia, Hertz, 1649, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Jean*), philosophe et théologien hollandais, né le 6 mars 1698 à Assen, mort le 13 août 1762. Il étudia à Franeker sous le célèbre Lambert Bos, et devint d'abord pasteur à Harlem, puis professeur de théologie à l'université de Leyde. On a de lui : 1° *Observationes philologicæ in sacros Novi Fœderis libros*; Leyde, in-8°, 1725; c'est un recueil de tous les passages parallèles, extraits des auteurs profanes, pour la justification du style grec des évangélistes et des apôtres; — 2° *Periculum criticum, in quo loca quædam cum Veteris ac Novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur*; Leyde, 1727, in-8°; — 3° *Glossarium græcum in sacros Novi Fœderis libros. Accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito*; Leyde, 1735, in-8°. En 1746, Alberti fit paraître le premier volume in-fol. du lexique d'Hesychius, dont le 2e volume fut publié par Ruhnkenius, à Leyde, 1766. Il a, en outre, laissé quelques articles de critique philologique, insérés dans divers recueils.

Strodtmann, *Neues Gelehrtes Europa*, XIV, 281; XVIII, 479. — Saxe, *Onomasticon litterar.*, VI, 387. — Ernesti, *Theologische Biblioth.*, VII, 127.

ALBERTI (*Jean-Baptiste*), littérateur italien, né à Savone dans le dix-septième siècle, mort à Gênes en 1660. Il entra dans la congrégation des Sommasques, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Rime sacre e morali*; Gênes, in-8°, 1640; — 2° *Vie de saint Mayeul*, abbé de Cluny, en latin; Gênes, 1638, in-8°; — 3° *Discours sur l'origine et l'établissement des académies*, en italien; Gênes, 1639, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*.

*ALBERTI (*Jean-Gustave-Guillaume*), industriel allemand, né à Hambourg le 21 octobre 1757, mort à Waldenbourg le 7 janvier 1837. Il fit ses études, sous le célèbre Busch, à l'Académie du commerce à Hambourg, et visita les fabriques de la Silésie. En 1783, il établit à Neu-Weissenstein (Silésie) une filature de lin, et, secondé par le gouvernement prussien, il parvint à ouvrir aux manufactures de la Silésie de grands débouchés pour l'Amérique. Mais le travail à la main étant insuffisant, il s'engagea dans une série d'expériences coûteuses, et réussit, en 1817, à fabriquer la première machine à filer le ligneux; et cette machine a depuis servi de modèle à toutes les filatures actuellement usitées en Silésie et dans d'autres pays du continent. Cependant les tissus de chanvre et de lin, filés par mécanique, ne furent d'abord que d'un degré de finesse assez borné : pendant plus de vingt ans on fit de nombreux essais, en Allemagne et surtout en Angleterre, pour arriver à fabriquer des fils propres à faire la dentelle ou la batiste. Enfin, dans l'année de 1835 à 1836, on parvint, en Angleterre, à la solution de cet important problème.

Preuss. National-Encyclopédie. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop. der Wissenschaften*.

*ALBERTI (*Joseph-Antoine*), de Bologne, géomètre et architecte, résida pendant quelques années à Pérouse, où il mourut le 31 août 1768, à l'âge de cinquante-cinq ans. On a de lui : 1° *I. Giochi numerici fatti Arcani Palesati*; Bologna, 1747, in-8°; — 2° *Istruzioni pratiche per l'ingegnero civile, ossia perito agrimensore e perito d'acque*; Venezia, 1748, in-4°; — 3° *la Pirotechnia ossia trattato di fuochi d'artifizio*; ibid., 1749, in-4°; — 4° *Trattato della misura delle fabbriche*; 2a ediz., Perugia, 1790, in-8°. Ce dernier ouvrage devait d'abord former le complément de l'*Ingénieur civil*; mais dans

la suite l'auteur crut devoir l'étendre et le publier séparément, à l'usage des architectes.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALBERTI (*Léandre*), dominicain, né à Bologne le 11 décembre 1479, mort en 1552. Il étudia la théologie sous Baviatero, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut associé à François Silvestri, général de l'ordre. Il devint ensuite inquisiteur général du saint office à Bologne. Outre les vies de quelques saints, on a de lui : une histoire de son ordre, sous le titre : *De viris illustribus ordinis Prædicatorum, libri sex in unum congesti;* Bologne, 1517, in-fol.; — *Descrizione di tutta l'Italia;* Bologne, 1550, in-fol.; Venise, 1553, in-4°, et 1568, in-4°, et 1588, in-4°. — *Historia di Bologna, deca prima, e libro primo della deca seconda sin all'anno* 1253; Bologne, 1541, 1543, in-4°; avec deux suppléments publiés par Caccianemici; Bologne, 1590 et 1591, in-4°.

Possevin, *in Appar. sacro.* — Vossius, lib. III *de Hist. lat.* — Le Mire, *in Anect. de script. eccl. et de script. sæc.*, XVI. — Bumaldi, *Bibl. Bonon.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 137. — Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*, I, 146. — Nicéron, *Mémoires sur les Hommes illustres*, XXVI, 303. — Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*, 145.

ALBERTI (*Léon-Baptiste*), littérateur, peintre et architecte, né à Florence le 18 février 1404, mort en 1484. Il fut neveu du cardinal Alberto degli Alberti. Dans sa jeunesse il montra beaucoup de goût pour la poésie. A l'âge de vingt ans, il composa une comédie intitulée *Philodoxios*, dans un style si bien imité des anciens, qu'Alde Manuce le Jeune y fut trompé, et le fit imprimer comme une trouvaille antique, sous le titre : *Lepidi comici veteris Philodoxios, fabula ex antiquitate eruta ab Aldo Manucio;* Lucques, 1588, in-8°. — En 1447, Alberti fut nommé chanoine de la métropole de Florence et abbé de Saint-Savino. Il avait accepté cette place, moins par vocation que pour se livrer à ses études favorites, la peinture, la sculpture et l'architecture. Il passe avec raison comme le restaurateur de l'architecture en Italie, tant par ses travaux d'artiste que par ses écrits théoriques. Il acheva le palais Pitti à Florence; il construisit le palais Ruccellai, la façade de l'église de Santa-Maria Novella, et le chœur de l'église de la Nunziata. Le pape Nicolas V l'employa à réparer l'aqueduc de l'Aqua Vergine, et à élever la fontaine de Trevi où cet aqueduc vient aboutir; mais il ne reste plus rien de cet ouvrage : la fontaine a été refaite par Clément XII, sur les dessins de Nicolas Salvi. A Mantoue, Alberti construisit divers édifices, parmi lesquels on remarque les églises de Saint-Sébastien et de Saint-André. Enfin, à Rimini il s'est immortalisé par la construction de l'église de San-Francesco, qui est son chef-d'œuvre.

Alberti s'est aussi distingué comme écrivain; on a de lui : 1° *Momus, sive de Principe*; Rome, in-8°, 1520; — 2° *Trivia, sive de causis senatoriis*, etc.; Bâle, 1538, in-4°; — 3° *Hecatomphile*, poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en italien par Bartoli en 1568, en français en 1584; — 4° *De pictura, præstantissima et numquam satis laudata arte*, etc.; Bâle, 1540; Leyde (Elzevir), imprimé à la suite de Vitruve en 1649; — 5° *De re ædificatoria*, en dix livres; c'est le plus estimé de ses ouvrages; il ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1485, par les soins de Bernard Alberti; il fut traduit en italien par Pierre Lauro, Venise, 1549; et en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de gravures sur bois. Parmi les autres écrits moins importants d'Alberti, on remarque un livre de cent fables ou apologues; un traité sur la vie et les mœurs de son chien, un autre sur la mouche; des dissertations sur quelques points de philosophie, de mathématiques, sur la perspective, etc. Alberti avait été admis dans l'intimité de Laurent de Médicis. B. BELMIN.

Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* — Vasari, *Vite degli artefici.* — Milizia, *Vite degli architetti.* — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes.* — Pompilio Pozzetti, *Leo-Bapt. Alberti laudatus, accedit*, etc.; Florent., 1789. — Giovanni-Battista Niccolini, *Elogio di Leon-Battista Alberti;* Firenze, 1819, in-8°.

ALBERTI (*Louis*), théologien italien, né à Padoue en 1560, mort à Paris en 1628. Il se fit ermite de Saint-Augustin, et devint professeur de théologie dans sa ville natale. Il a fait imprimer plusieurs traités latins sur la *Prédestination* et la *Réprobation*, sur l'*Ouvrage de six jours*, sur la *Présence réelle*, traités qui n'offrent pas un grand intérêt.

Tiraboschi. — Muratori.

ALBERTI (*Louis*), voyageur d'origine italienne, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il était officier d'état-major au service de la Hollande, et accompagna le général Janssens, nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Là il remplit les fonctions de landdrost du district d'Uitenhage, et de commandant militaire du fort Frédéric. Il profita de son séjour en Afrique pour étudier les mœurs des Cafres, et à son retour en Europe il publia une *Description physique et historique des Cafres sur la côte méridionale de l'Afrique*. Cet ouvrage, primitivement rédigé en allemand, fut d'abord traduit en hollandais en 1810, puis en français l'année suivante; ces deux éditions parurent à Amsterdam chez E. Maaskamp, in-8°. Les détails fournis par Alberti s'appliquent particulièrement aux Cafres Amakosa, qui habitent entre 33° et 34° de latitude méridionale, entre la rivière de Key à l'est, et celle des Poissons à l'ouest. Cette contrée est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, qui prennent leur source dans une chaîne de montagnes qui la bornent au nord. Les plus considérables sont, après les deux rivières citées, le Keyskamma et le Buffel. L'aspect général du pays présente une inclinaison du nord au sud, sillonnée de ravins dont la profondeur est assez considérable

mœurs et les usages des quakers; ibid., 1750.

Adelung, *Supplement à Jöcher, Allgem. Gelehrten-Lexicon*, I, 417. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie der Künste und Wissenschaften*, II, 363.

* **ALBERTI** (*Josèphe-Matthieu*), célèbre violoniste et compositeur de musique italien, vivait à Bologne dans le commencement du dix-huitième siècle. Il a publié dans cette ville, entre autres ouvrages remarquables, dix concertos pour six instruments, en 1713; et quatre symphonies pour deux violons, la viole, le violoncelle et la basse continue. Ces compositions, d'une exécution facile, eurent beaucoup de vogue.

Burney, *History of music*.

ALBERTI (*Jacques*), de Bologne, jurisconsulte qui vivait vers l'an 1420, a écrit un *Traité sur les différences entre le droit canonique et le droit civil;* on en trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

Alidosi, *De doct. Bonon.* — Bumaldi, *Bibl. Bonon.*

* **ALBERTI** (*Jean-André*), célèbre prédicateur de Nice, né vers l'an 1611, mort de la peste à Gênes le 4 juillet 1657, était entré dans la Société de Jésus en 1628. Il fut professeur d'éloquence. On a de lui : *le Querele della pietà;* Torino, 1640; oraison prononcée à la mort d'Antoine Provana, archevêque de Turin; — *il Museo riformato nel Collegio di Genova della compagnia di Gesù ;* Genova, 1640; — *il Sole Ligure;* discours adressé à J.-B. Lercaro, doge de la république de Gênes, suivi d'un éloge des membres de sa famille, intitulé *Lercariorum Elogia;* Genova, 1644, in-fol.; — *Oratio panegyrica de venerabili P. Camillo de Lellis, fundatore ministrorum infirmis;* Genuæ, 1647, in-4°; — *Adelaide, istoria panegirica;* Genova, 1649, in-12; — *Eneade, panegirica detta a S. Francesco Saverio;* Bologna, 1650, in-12; — *l'Impietà flagellata dal santo zelo d'Elia;* Genova, 1655, in-12. On doit encore à ce jésuite *Vitæ ac Elogia XII Patrum fundatorum ordinum,* Taurini, 1638, in-8°; et *Teopiste, o vero vita di Paola Maria di Gesu Centuriona, Carmelitana Scalza;* Genova, 1648; Venezia, Hertz, 1649, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Jean*), philosophe et théologien hollandais, né le 6 mars 1698 à Assen, mort le 13 août 1762. Il étudia à Franeker sous le célèbre Lambert Bos, et devint d'abord pasteur à Harlem, puis professeur de théologie à l'université de Leyde. On a de lui : 1° *Observationes philologicæ in sacros Novi Fœderis libros;* Leyde, in-8°, 1725; c'est un recueil de tous les passages parallèles, extraits des auteurs profanes, pour la justification du style grec des évangélistes et des apôtres; — 2° *Periculum criticum, in quo loca quædam cum Veteris ac Novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur;* Leyde, 1727, in-8°; — 3° *Glossarium græcum in sacros Novi Fœderis libros. Accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito;* Leyde, 1735, in-8°. En 1746, Alberti fit paraître le premier volume in-fol. du lexique d'Hesychius, dont le 2e volume fut publié par Ruhnkenius, à Leyde, 1766. Il a, en outre, laissé quelques articles de critique philologique, insérés dans divers recueils.

Strodtmann, *Neues Gelehrtes Europa*, XIV, 281; XVIII, 479. — Saxe, *Onomasticon litterar.*, VI, 387. - Ernesti, *Theologische Biblioth.*, VII, 127.

ALBERTI (*Jean-Baptiste*), littérateur italien, né à Savone dans le dix-septième siècle, mort à Gênes en 1660. Il entra dans la congrégation des Sommasques, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Rime sacre e morali;* Gênes, in-8°, 1640; — 2° *Vie de saint Mayeul,* abbé de Cluny, en latin; Gênes, 1638, in-8°; — 3° *Discours sur l'origine et l'établissement des académies,* en italien; Gênes, 1639, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

* **ALBERTI** (*Jean-Gustave-Guillaume*), industriel allemand, né à Hambourg le 21 octobre 1757, mort à Waldenbourg le 7 janvier 1837. Il fit ses études, sous le célèbre Busch, à l'Académie du commerce à Hambourg, et visita les fabriques de la Silésie. En 1783, il établit à Neu-Weissenstein (Silésie) une filature de lin, et, secondé par le gouvernement prussien, il parvint à ouvrir aux manufactures de la Silésie de grands débouchés pour l'Amérique. Mais le travail à la main étant insuffisant, il s'engagea dans une série d'expériences coûteuses, et réussit, en 1817, à fabriquer la première machine à filer le ligneux; et cette machine a depuis servi de modèle à toutes les filatures actuellement usitées en Silésie et dans d'autres pays du continent. Cependant les tissus de chanvre et de lin, filés par mécanique, ne furent d'abord que d'un degré de finesse assez borné : pendant plus de vingt ans on fit de nombreux essais, en Allemagne et surtout en Angleterre, pour arriver à fabriquer des fils propres à faire la dentelle ou la batiste. Enfin, dans l'année de 1835 à 1836, on parvint, en Angleterre, à la solution de cet important problème.

Preuss. National-Encyclopédie. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop. der Wissenchaften.*

* **ALBERTI** (*Joseph-Antoine*), de Bologne, géomètre et architecte, résida pendant quelques années à Pérouse, où il mourut le 31 août 1768, à l'âge de cinquante-cinq ans. On a de lui : 1° *I. Giochi numerici fatti Arcani Palesati;* Bologna, 1747, in-8°; — 2° *Istruzioni pratiche per l'ingegnero civile, ossia perito agrimensore e perito d'acque;* Venezia, 1748, in-4°; — 3° *la Pirotechnia ossia trattato di fuochi d'artifizio;* ibid., 1749, in-4°; — 4° *Trattato della misura delle fabbriche;* 2a ediz., Perugia, 1790, in-8°. Ce dernier ouvrage devait d'abord former le complément de l'*Ingénieur civil;* mais dans

la suite l'auteur crut devoir l'étendre et le publier séparément, à l'usage des architectes.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALBERTI (*Léandre*), dominicain, né à Bologne le 11 décembre 1479, mort en 1552. Il étudia la théologie sous Baviatero, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut associé à François Silvestri, général de l'ordre. Il devint ensuite inquisiteur général du saint office à Bologne. Outre les vies de quelques saints, on a de lui : une histoire de son ordre, sous le titre : *De viris illustribus ordinis Prædicatorum, libri sex in unum congesti*; Bologne, 1517, in-fol.; — *Descrizione di tutta l'Italia*; Bologne, 1550, in-fol.; Venise, 1553, in-4°, et 1568, in-4°, et 1588, in-4°. — *Historia di Bologna, deca prima, e libro primo della deca seconda sin all'anno* 1253; Bologne, 1541, 1543, in-4°; avec deux suppléments publiés par Caccianemici; Bologne, 1590 et 1591, in-4°.

Possevin, *in Appar. sacro.* — Vossius, lib. III *de Hist. lat.* — Le Mire, *in Anect. de script. eccl. et de script. sæc.*, XVI. — Bumaldi, *Bibl. Bonon.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 137. — Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*, I, 146. — Nicéron, *Mémoires sur les Hommes illustres*, XXVI, 303. — Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*, 148.

ALBERTI (*Léon-Baptiste*), littérateur, peintre et architecte, né à Florence le 18 février 1404, mort en 1484. Il fut neveu du cardinal Alberto degli Alberti. Dans sa jeunesse il montra beaucoup de goût pour la poésie. A l'âge de vingt ans, il composa une comédie intitulée *Philodoxios*, dans un style si bien imité des anciens, qu'Alde Manuce le Jeune y fut trompé, et le fit imprimer comme une trouvaille antique, sous le titre : *Lepidi comici veteris Philodoxios, fabula ex antiquitate eruta ab Aldo Manucio*; Lucques, 1588, in-8°. — En 1447, Alberti fut nommé chanoine de la métropole de Florence et abbé de Saint-Savino. Il avait accepté cette place, moins par vocation que pour se livrer à ses études favorites, la peinture, la sculpture et l'architecture. Il passe avec raison comme le restaurateur de l'architecture en Italie, tant par ses travaux d'artiste que par ses écrits théoriques. Il acheva le palais Pitti à Florence; il construisit le palais Ruccellai, la façade de l'église de Santa-Maria Novella, et le chœur de l'église de la Nunziata. Le pape Nicolas V l'employa à réparer l'aqueduc de l'Aqua Vergine, et à élever la fontaine de Trevi où cet aqueduc vient aboutir; mais il ne reste plus rien de cet ouvrage : la fontaine a été refaite par Clément XII, sur les dessins de Nicolas Salvi. A Mantoue, Alberti construisit divers édifices, parmi lesquels on remarque les églises de Saint-Sébastien et de Saint-André. Enfin, à Rimini il s'est immortalisé par la construction de l'église de San-Francesco, qui est son chef-d'œuvre.

Alberti s'est aussi distingué comme écrivain; on a de lui : 1° *Momus, sive de Principe*; Rome, in-8°, 1520; — 2° *Trivia, sive de causis senatoriis*, etc.; Bâle, 1538, in-4°; — 3° *Hecatomphile*, poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en italien par Bartoli en 1568, en français en 1584; — 4° *De pictura, præstantissima et numquam satis laudata arte*, etc.; Bâle, 1540; Leyde (Elzevir), imprimé à la suite de Vitruve en 1649; — 5° *De re ædificatoria*, en dix livres; c'est le plus estimé de ses ouvrages; il ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1485, par les soins de Bernard Alberti; il fut traduit en italien par Pierre Lauro, Venise, 1549; et en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de gravures sur bois. Parmi les autres écrits moins importants d'Alberti, on remarque un livre de cent fables ou apologues; un traité sur la vie et les mœurs de son chien, un autre sur la mouche; des dissertations sur quelques points de philosophie, de mathématiques, sur la perspective, etc. Alberti avait été admis dans l'intimité de Laurent de Médicis. B. BELMIN.

Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* — Vasari, *Vite degli artefici.* — Milizia, *Vite degli architetti.* — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes.* — Pompilio Pozzetti, *Leo-Bapt. Alberti laudatus, accedit*, etc.; Florent., 1789. — Giovanni-Battista Niccolini, *Elogio di Leon-Battista Alberti*; Firenze, 1819, in-8°.

ALBERTI (*Louis*), théologien italien, né à Padoue en 1560, mort à Paris en 1628. Il se fit ermite de Saint-Augustin, et devint professeur de théologie dans sa ville natale. Il a fait imprimer plusieurs traités latins sur la *Prédestination* et la *Réprobation*, sur l'*Ouvrage de six jours*, sur la *Présence réelle*, traités qui n'offrent pas un grand intérêt.

Tiraboschi. — Muratori.

ALBERTI (*Louis*), voyageur d'origine italienne, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il était officier d'état-major au service de la Hollande, et accompagna le général Janssens, nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Là il remplit les fonctions de landdrost du district d'Uitenhage, et de commandant militaire du fort Frédéric. Il profita de son séjour en Afrique pour étudier les mœurs des Cafres, et à son retour en Europe il publia une *Description physique et historique des Cafres sur la côte méridionale de l'Afrique*. Cet ouvrage, primitivement rédigé en allemand, fut d'abord traduit en hollandais en 1810, puis en français l'année suivante; ces deux éditions parurent à Amsterdam chez E. Maaskamp, in-8°. Les détails fournis par Alberti s'appliquent particulièrement aux Cafres Amakosa, qui habitent entre 33° et 34° de latitude méridionale, entre la rivière de Key à l'est, et celle des Poissons à l'ouest. Cette contrée est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, qui prennent leur source dans une chaîne de montagnes qui la bornent au nord. Les plus considérables sont, après les deux rivières citées, le Keyskamma et le Buffel. L'aspect général du pays présente une inclinaison du nord au sud, sillonnée de ravins dont la profondeur est assez considérable

mœurs et les usages des quakers; ibid., 1750.

Adelung, *Supplement à Jöcher, Allgem. Gelehrten-Lexicon*, I, 417. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie der Künste und Wissenschaften*, II, 363.

* **ALBERTI** (*Josèphe-Matthieu*), célèbre violoniste et compositeur de musique italien, vivait à Bologne dans le commencement du dix-huitième siècle. Il a publié dans cette ville, entre autres ouvrages remarquables, dix concertos pour six instruments, en 1713; et quatre symphonies pour deux violons, la viole, le violoncelle et la basse continue. Ces compositions, d'une exécution facile, eurent beaucoup de vogue.

Burney, *History of music*.

ALBERTI (*Jacques*), de Bologne, jurisconsulte qui vivait vers l'an 1420, a écrit un *Traité sur les différences entre le droit canonique et le droit civil;* on en trouve un long extrait dans les œuvres de Barthole.

Alidosi, *De doct. Bonon.* — Bumaldi, *Bibl. Bonon.*

* **ALBERTI** (*Jean-André*), célèbre prédicateur de Nice, né vers l'an 1611, mort de la peste à Gênes le 4 juillet 1657, était entré dans la Société de Jésus en 1628. Il fut professeur d'éloquence. On a de lui : *le Querele della pietà;* Torino, 1640; oraison prononcée à la mort d'Antoine Provana, archevêque de Turin; — *il Museo riformato nel Collegio di Genova della compagnia di Gesù;* Genova, 1640; — *il Sole Ligure;* discours adressé à J.-B. Lercaro, doge de la république de Gênes, suivi d'un éloge des membres de sa famille, intitulé *Lercariorum Elogia;* Genova, 1644, in-fol.; — *Oratio panegyrica de venerabili P. Camillo de Lellis, fundatore ministrorum infirmis;* Genuæ, 1647, in-4°; — *Adelaide, istoria panegirica;* Genova, 1649, in-12; — *Eneade, panegirica detta a S. Francesco Saverio;* Bologna, 1650, in-12; — *l'Impietà flagellata dal santo zelo d'Elia;* Genova, 1655, in-12. On doit encore à ce jésuite *Vitæ ac Elogia XII Patrum fundatorum ordinum,* Taurini, 1638, in-8°; et *Teopiste, o vero vita di Paola Maria di Gesu Centuriona, Carmelitana Scalza;* Genova, 1648; Venezia, Hertz, 1649, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Jean*), philosophe et théologien hollandais, né le 6 mars 1698 à Assen, mort le 13 août 1762. Il étudia à Franeker sous le célèbre Lambert Bos, et devint d'abord pasteur à Harlem, puis professeur de théologie à l'université de Leyde. On a de lui : 1° *Observationes philologicæ in sacros Novi Fœderis libros;* Leyde, in-8°, 1725; c'est un recueil de tous les passages parallèles, extraits des auteurs profanes, pour la justification du style grec des évangélistes et des apôtres; — 2° *Periculum criticum, in quo loca quædam cum Veteris ac Novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur;* Leyde, 1727, in-8°; — 3° *Glossarium græcum in sacros Novi Fœderis libros. Accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito;* Leyde, 1735, in-8°. En 1746, Alberti fit paraître le premier volume in-fol. du lexique d'Hesychius, dont le 2ᵉ volume fut publié par Ruhnkenius, à Leyde, 1766. Il a, en outre, laissé quelques articles de critique philologique, insérés dans divers recueils.

Strodtmann, *Neues Gelehrtes Europa*, XIV, 281; XVIII, 479. — Saxe, *Onomasticon litterar.*, VI, 387. — Ernesti, *Theologische Biblioth.*, VII, 127.

ALBERTI (*Jean-Baptiste*), littérateur italien, né à Savone dans le dix-septième siècle, mort à Gênes en 1660. Il entra dans la congrégation des Sommasques, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Rime sacre e morali;* Gênes, in-8°, 1640; — 2° *Vie de saint Mayeul,* abbé de Cluny, en latin; Gênes, 1638, in-8°; — 3° *Discours sur l'origine et l'établissement des académies,* en italien; Gênes, 1639, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

* **ALBERTI** (*Jean-Gustave-Guillaume*), industriel allemand, né à Hambourg le 21 octobre 1757, mort à Waldenbourg le 7 janvier 1837. Il fit ses études, sous le célèbre Busch, à l'Académie du commerce à Hambourg, et visita les fabriques de la Silésie. En 1783, il établit à Neu-Weissenstein (Silésie) une filature de lin, et, secondé par le gouvernement prussien, il parvint à ouvrir aux manufactures de la Silésie de grands débouchés pour l'Amérique. Mais le travail à la main étant insuffisant, il s'engagea dans une série d'expériences coûteuses, et réussit, en 1817, à fabriquer la première machine à filer le ligneux; et cette machine a depuis servi de modèle à toutes les filatures actuellement usitées en Silésie et dans d'autres pays du continent. Cependant les tissus de chanvre et de lin, filés par mécanique, ne furent d'abord que d'un degré de finesse assez borné : pendant plus de vingt ans on fit de nombreux essais, en Allemagne et surtout en Angleterre, pour arriver à fabriquer des fils propres à faire la dentelle ou la batiste. Enfin, dans l'année de 1835 à 1836, on parvint, en Angleterre, à la solution de cet important problème.

Preuss. National-Encyclopédie. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop. der Wissenchaften.*

* **ALBERTI** (*Joseph-Antoine*), de Bologne, géomètre et architecte, résida pendant quelques années à Pérouse, où il mourut le 31 août 1768, à l'âge de cinquante-cinq ans. On a de lui : 1° *I. Giochi numerici fatti Arcani Palesati;* Bologna, 1747, in-8°; — 2° *Istruzioni pratiche per l'ingegnero civile, ossia perito agrimensore e perito d'acque;* Venezia, 1748, in-4°; — 3° *la Pirotechnia ossia trattato di fuochi d'artifizio;* ibid., 1749, in-4°; — 4° *Trattato della misura delle fabbriche;* 2ᵃ ediz., Perugia, 1790, in-8°. Ce dernier ouvrage devait d'abord former le complément de l'*Ingénieur civil;* mais dans

la suite l'auteur crut devoir l'étendre et le publier séparément, à l'usage des architectes.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Léandre*), dominicain, né à Bologne le 11 décembre 1479, mort en 1552. Il étudia la théologie sous Baviatero, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut associé à François Silvestri, général de l'ordre. Il devint ensuite inquisiteur général du saint office à Bologne. Outre les vies de quelques saints, on a de lui : une histoire de son ordre, sous le titre : *De viris illustribus ordinis Prædicatorum, libri sex in unum congesti*; Bologne, 1517, in-fol.; — *Descrizione di tutta l'Italia*; Bologne, 1550, in-fol.; Venise, 1553, in-4°, et 1568, in-4°, et 1588, in-4°. — *Historia di Bologna, deca prima, e libro primo della deca seconda sin all'anno* 1253; Bologne, 1541, 1543, in-4°; avec deux suppléments publiés par Caccianemici; Bologne, 1590 et 1591, in-4°.

Possevin, *in Appar. sacro*. — Vossius, lib. III *de Hist. lat.* — Le Mire, *in Anect. de script. eccl. et de script. sæc.*, XVI. — Bumaldi, *Bibl. Bonon.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 137. — Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*, I, 146. — Nicéron, *Mémoires sur les Hommes illustres*, XXVI, 303. — Ghilini, *Teatro d'Huomini letterati*, 146.

ALBERTI (*Léon-Baptiste*), littérateur, peintre et architecte, né à Florence le 18 février 1404, mort en 1484. Il fut neveu du cardinal Alberto degli Alberti. Dans sa jeunesse il montra beaucoup de goût pour la poésie. A l'âge de vingt ans, il composa une comédie intitulée *Philodoxios*, dans un style si bien imité des anciens, qu'Alde Manuce le Jeune y fut trompé, et le fit imprimer comme une trouvaille antique, sous le titre : *Lepidi comici veteris Philodoxios, fabula ex antiquitate eruta ab Aldo Manucio*; Lucques, 1588, in-8°. — En 1447, Alberti fut nommé chanoine de la métropole de Florence et abbé de Saint-Savino. Il avait accepté cette place, moins par vocation que pour se livrer à ses études favorites, la peinture, la sculpture et l'architecture. Il passe avec raison comme le restaurateur de l'architecture en Italie, tant par ses travaux d'artiste que par ses écrits théoriques. Il acheva le palais Pitti à Florence; il construisit le palais Ruccellai, la façade de l'église de Santa-Maria Novella, et le chœur de l'église de la Nunziata. Le pape Nicolas V l'employa à réparer l'aqueduc de l'Aqua Vergine, et à élever la fontaine de Trevi où cet aqueduc vient aboutir; mais il ne reste plus rien de cet ouvrage : la fontaine a été refaite par Clément XII, sur les dessins de Nicolas Salvi. A Mantoue, Alberti construisit divers édifices, parmi lesquels on remarque les églises de Saint-Sébastien et de Saint-André. Enfin, à Rimini il s'est immortalisé par la construction de l'église de San-Francesco, qui est son chef-d'œuvre.

Alberti s'est aussi distingué comme écrivain; on a de lui : 1° *Momus, sive de Principe*; Rome, in-8°, 1520; — 2° *Trivia, sive de causis senatoriis*, etc.; Bâle, 1538, in-4°; — 3° *Hecatomphile*, poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en italien par Bartoli en 1568, en français en 1584; — 4° *De pictura, præstantissima et numquam satis laudata arte*, etc.; Bâle, 1540; Leyde (Elzevir), imprimé à la suite de Vitruve en 1649; — 5° *De re ædificatoria*, en dix livres; c'est le plus estimé de ses ouvrages; il ne parut qu'après la mort de l'auteur en 1485, par les soins de Bernard Alberti; il fut traduit en italien par Pierre Lauro, Venise, 1549; et en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de gravures sur bois. Parmi les autres écrits moins importants d'Alberti, on remarque un livre de cent fables ou apologues; un traité sur la vie et les mœurs de son chien, un autre sur la mouche; des dissertations sur quelques points de philosophie, de mathématiques, sur la perspective, etc. Alberti avait été admis dans l'intimité de Laurent de Médicis. B. BELMIN.

Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* — Vasari, *Vite degli artefici*. — Milizia, *Vite degli architetti*. — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes*. — Pompilio Pozzetti, *Leo-Bapt. Alberti laudatus, accedit*, etc.; Florent., 1789. — Giovanni-Battista Niccolini, *Elogio di Leon-Battista Alberti*; Firenze, 1819, in-8°.

ALBERTI (*Louis*), théologien italien, né à Padoue en 1560, mort à Paris en 1628. Il se fit ermite de Saint-Augustin, et devint professeur de théologie dans sa ville natale. Il a fait imprimer plusieurs traités latins sur la *Prédestination* et la *Réprobation*, sur l'*Ouvrage de six jours*, sur la *Présence réelle*, traités qui n'offrent pas un grand intérêt.

Tiraboschi. — Muratori.

ALBERTI (*Louis*), voyageur d'origine italienne, vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il était officier d'état-major au service de la Hollande, et accompagna le général Janssens, nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Là il remplit les fonctions de landdrost du district d'Uitenhage, et de commandant militaire du fort Frédéric. Il profita de son séjour en Afrique pour étudier les mœurs des Cafres, et à son retour en Europe il publia une *Description physique et historique des Cafres sur la côte méridionale de l'Afrique*. Cet ouvrage, primitivement rédigé en allemand, fut d'abord traduit en hollandais en 1810, puis en français l'année suivante; ces deux éditions parurent à Amsterdam chez E. Maaskamp, in-8°. Les détails fournis par Alberti s'appliquent particulièrement aux Cafres Amakosa, qui habitent entre 33° et 34° de latitude méridionale, entre la rivière de Key à l'est, et celle des Poissons à l'ouest. Cette contrée est arrosée par un grand nombre de cours d'eau, qui prennent leur source dans une chaîne de montagnes qui la bornent au nord. Les plus considérables sont, après les deux rivières citées, le Keyskamma et le Buffel. L'aspect général du pays présente une inclinaison du nord au sud, sillonnée de ravins dont la profondeur est assez considérable

dans les montagnes, et dont le lit, couvert de petits cailloux roulés, preuve d'une inondation ancienne, serait comblé aujourd'hui par l'action du temps et des vents, si les plateaux qu'ils séparent n'étaient couverts d'une herbe très-dense et très-vigoureuse. Les Amakosa mettent le feu de temps en temps à ces prairies, pour procurer à leurs troupeaux des pâturages plus tendres et moins acides. Les collines et les bords des rivières sont boisés de hautes futaies.

« Les Amakosa sont, dit Alberti, d'une stature élevée; les femmes sont généralement plus petites que les Européennes. La couleur de leur peau est d'un gris noirâtre, qu'ils teignent avec de l'ocre rouge, et qu'ils fixent par une matière grasse. Ils ont peu de poil sur le corps; les hommes n'ont presque pas de barbe, et on remarque que les deux sexes ont les cheveux noirs et laineux. Les Amakosa sont bien découpés, ils sont agiles et bons marcheurs, ils sont d'une bonne santé; mais ils ne valent rien pour soulever ou pour porter des fardeaux. Certaine difformité chez les femmes les rapproche des Hottentots; et une tradition assez obscure donnerait à penser qu'ils les ont précédés le long de la côte orientale de l'Afrique. »

Walckenaer, *Collection des voyages en Afrique*, t. XXI, p. 186.

*ALBERTI (*Michel*), médecin allemand, né à Naumbourg en 1682, mort à Halle en 1757. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia d'abord la théologie à l'université d'Altdorf; mais son goût pour la médecine l'emporta. Il se rendit à Iéna, où il se lia d'amitié avec Wedel et Krause, et se livra tout entier aux sciences médicales. A Halle il eut pour maîtres Stahl et Hoffmann, dont les doctrines étaient alors généralement suivies. Reçu docteur en 1704, il fit quelques cours publics et retourna dans sa ville natale, et fut admis, en 1707, au nombre des membres du collége médical de Nuremberg. Après la mort de son père il revint à Halle, et devint en 1719 professeur de cette université, puis membre de l'Académie de Berlin, et médecin du roi de Prusse. Ses ouvrages principaux ont pour titre : *Von der Seele des Menschen, der Thiere und der Pflanzen* (de l'Ame, de l'Honneur, des Animaux et des Plantes), 2 vol.; Halle, 1707 et 1720, in-8°; — *De energia naturæ in actionibus vitalibus, sine medico salutariter exercendis*; Halle, 1707, in-8°; — *Introductio in medicinam universam*; Halle, 1718, 4 vol. in-4°; le 1er volume contient la physiologie et la pathologie; le 2e, la séméiologie, l'hygiène, la matière médicale, et la chirurgie; le 3e, la thérapeutique médicale, et des observations de chimie et de philosophie naturelle; le 4e, un recueil de formules; — *De hæmorrhoidibus dissertationes practicæ in volumine collectæ*; Halle, 1719, in-4°; il considère, avec Stahl, les hémorroïdes comme un indice de longévité; — *De medicamentorum modis operandi in corpore vivo*; Halle, 1720, in-4°; — *Systema jurisprudentiæ medicæ*; Halle, Leipzig, et Goerlitz, 6 vol. in-4°, 1725-1740; — *Tentamen Lexici realis*, 2 vol. in-4°; Halle, 1727-1731; — *De sectarum in medicina noxia instauratione*; Halle, 1730, in-4°; — *De natura humana*; Halle, 1732, in-4°; — *De longævitate hominis naturalibus nonnullis mediis adjuvanda et promovenda, regulis diæteticis accommodata*; Halle, 1739, in-4°. — Voyez la liste complète des mémoires d'Alberti dans Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*. F. Dumont.

Brucker et Haid, *Bildersaal heutiges Tages lebender Schriftsteller* (recueil d'écrivains célèbres); Augsbourg, 1744, in-fol. — *Commentarii Lipsienses*, t. VI.

ALBERTI (*Paul-Martin*), hébraïsant, était pasteur protestant et professeur de littérature sacrée à Nuremberg vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui un bon dictionnaire hébreu sous ce titre : *Porta linguæ sanctæ, hoc est Lexicon novum hebræo-latino-biblicum*; Budissæ (Frid. Arust), 1704, in-4°.

Mensel, *Gelehrtes Deutschland*.

*ALBERTI (*Philippe*), poëte italien, né à Pérouse en 1548, mort en 1612. Il fut l'ami du Tasse, qui lui soumettait ses compositions et particulièrement la *Jérusalem délivrée*. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : un volume de poésies, *Rime*, Roma, 1602, in-8°, qui eut plusieurs éditions; — l'histoire de son pays, *Storie di Perugia*; Pérouse, 1580.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Romain*), peintre, né dans la petite ville de Borgo-San-Sepulcro, fut secrétaire de l'Académie de dessin fondée à Rome en 1593 par le peintre Frédéric Zurchero d'Urbin. Alberti a écrit en vers les *Victoires d'Alexandre Farnèse*; Parme, 1586, in-4°; — *Origine e progresso del disegno de' pittori, scultori ed architetti di Roma*; Pavie, 1604, in-4°; — et un *Trattado della nobiltà della pittura*; Rome, 1585, in-4°. Ce dernier ouvrage fut composé sur l'invitation de l'Académie de peinture de Rome.

ALBERTI (*Salomon*), anatomiste allemand, né à Naumbourg en 1540, mort à Dresde en 1600. Il étudia à l'université de Wittenberg, y fut reçu docteur en 1574, et y obtint en 1576 la chaire d'anatomie et de philosophie. En 1592, il fut nommé premier médecin de Frédéric-Guillaume, tuteur de Christian II, électeur de Saxe. — Alberti doit être placé au nombre des premiers anatomistes de son siècle. Il découvrit les valvules des veines, et fit le premier connaître la structure de la vessie, des uretères et des papilles rénales; il donna la première description exacte du conduit lacrymal, du limaçon (oreille interne), et des os complémentaires du crâne, dont on attribue la découverte à Wormius, et qui pour cela ont reçu le nom d'*os Wormiens*. Il observa aussi la valvule du colon (valvule de Bauhin) avant Bauhin :

bien que cette découverte soit généralement attribuée à Varole et à Avidus Vidius, Alberti déclara positivement qu'il l'avait d'abord faite sur le castor, puis sur l'homme. Haller prétend qu'Alberti avait été élève de Jérôme Fabricius, de Padoue; mais cette assertion est sans fondement : il résulte de ses écrits qu'Alberti n'a jamais visité l'Italie, et qu'il avait même pris une part active aux disputes religieuses qui divisaient alors l'Allemagne. Voici les titres des ouvrages d'Alberti : *Disputatio de Morbis contagiosis*; Wittenberg, 1574, in-4°; — *de Morbis mesenterii et ejus quod pancreas vocatur*; ibid., 1578; — *Galeni de Usibus Libellus*; ibid., 1579, in-8°; — *Disputatio de lacrymis*; ibid., 1581, in-4°; — *Historia plerarumque partium corporis humani*; ibid., 1585, in-12 : cet ouvrage, orné de figures empruntées en partie à Vésale, renferme les découvertes anatomiques de l'auteur; on y trouve aussi les premières figures originales des osselets de l'ouïe; à l'édition de 1601, on a ajouté la description des valvules des veines, vues pour la première fois en 1579 : l'auteur suppose que ces valvules sont destinées à modérer le cours du sang; d'autres éditions du même ouvrage parurent en 1602 et en 1630; — *Orationes tres et alia*; Nuremberg, 1585, in-8° : le premier discours traite des principales plantes médicinales; le second, de la nature et de l'efficacité du musc; et le troisième donne l'histoire abrégée de l'origine et du progrès de l'anatomie; — *Orationes quatuor*; Wittenberg, 1590, in-8° : on y trouve (dans le 3ᵉ discours) des observations remarquables, d'accord avec celles de Fallope, sur le passage de la bile dans les intestins; — *Orationes de Mutitate et Surditate*; Norimb., 1591, in-8°; — *Scorbuti Historia*; Wittenb., 1594, in-8° : il considère le scorbut comme un vice héréditaire et contagieux. Voyez la liste complète des mémoires attribués à Alberti, dans Manget, *Bibliotheca Scriptorum medicorum*, et dans Haller, *Bibliotheca Medicinæ practicæ*. F. H.

Moehsen, *Vie de Salomon Alberti*, dans *Beschreibung einer Berlinischen Medaillen Sammlung*.

ALBERTI (*Valentin*), théologien controversiste allemand, né à Lahn en Silésie le 13 décembre 1635, mort à Leipzig le 19 décembre 1697. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie et la philosophie à l'université de Leipzig, où il devint plus tard professeur et recteur. Comme presque tous les théologiens du dix-septième siècle, il passa sa vie dans des controverses religieuses, et publia à ce sujet un grand nombre d'écrits dont on trouve la liste complète dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher, t. I, p. 441. Son *compendium juris naturæ*; Leipzig, 1673, in-12, souvent réimprimé, a été opposé à un ouvrage semblable de Puffendorf. Alberti laissa aussi quelques poésies qui se trouvent en partie insérées dans les recueils de Hoffmannswaldau et d'autres.

Ersch et Grüber, *Encyclop. allemande*. — Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*; supplément d'Adelung.

ALBERTI DI VILLANOVA, lexicographe italien, né à Nice en 1734 ou 1737, mort à Lucques le 15 décembre 1801. Après avoir achevé ses études, il se mit à cultiver les lettres et s'appliqua particulièrement à la lexicographie. On a de lui : *Dictionnaire italien-français et français-italien*, composé d'après les dictionnaires des Académie française et de la Crusca; Marseille, 1775, 2 vol. in-4°; Florence, 1812; — *Dizionario universale critico encyclopedico della lingua italiana*; Lucques, 1797 et 1805; Lucques, 6 vol., in-4°; le dernier volume de cet ouvrage estimé a été publié par François Federighi, sur la recommandation de l'auteur; — *Nouveau Dictionnaire portatif français-italien et italien-français*; Strasbourg, 1799, in-8°.

Lombardi, *Storia della letterat. ital. nel secolo XVIII*. — Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Chaudon et Delandine, *Diction. Hist. universelle*.

ALBERTINELLI (*Mariotto di Bagio*), peintre italien, né 1467, mort à Florence vers 1512. Il était élève de Cosimo Roselli, et ami de Baccio della Porta, dont il acheva le *Jugement dernier*. On a de lui plusieurs tableaux d'église estimés. Parmi ses élèves on remarque Franciabigio et Giuliano Bugiardini.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc., vol. III.

* **ALBERTINI** ou **ALBERTI** (*Annibal*), médecin italien, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *De affectionibus cordis libri tres*; Venet., 1618, in-4°, et Cesena, 1648, in-4°; c'est le premier ouvrage de ce genre.

Haller, *Bibliotheca Medic. pract.*, t. II.

ALBERTINI (*François*), savant antiquaire italien, florisssit au commencement du seizième siècle. On a de lui : 1° *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*; Rome, 1505, in-4°, dédié à Jules II; — 2° *Tractatus brevis de Laudibus Florentiæ et Saonæ*; 1509; — 3° un mémoire (en italien) sur les statues et les peintures qui sont à Florence; Florence, 1510, in-4°. Il ne faut pas confondre ce savant avec *François-Albertini*, jésuite calabrois, mort en 1619, qui a publié un livre intitulé *De Angelo custode*, où il soutient que les brutes ont aussi des anges gardiens, et *Corollaria theologica ex principiis philosophicis deducta*; Naples, 1606 et 1610, 2 vol. in-fol.

Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Moreni, *Bibliographia della Toscana*.

* **ALBERTINI** (*George-François*), théologien italien, né le 29 février 1732 à Parenzo, dans l'Istrie vénitienne, mort le 29 avril 1810. Il étudia à Venise, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, se fit remarquer par son talent de prédicateur, et fut nommé professeur de dogmatique dans le collége de la Propagande à Rome. Ses principaux ouvrages sont : *Elementi*

dans les montagnes, et dont le lit, couvert de petits cailloux roulés, preuve d'une inondation ancienne, serait comblé aujourd'hui par l'action du temps et des vents, si les plateaux qu'ils séparent n'étaient couverts d'une herbe très-dense et très-vigoureuse. Les Amakosa mettent le feu de temps en temps à ces prairies, pour procurer à leurs troupeaux des pâturages plus tendres et moins acides. Les collines et les bords des rivières sont boisés de hautes futaies.

« Les Amakosa sont, dit Alberti, d'une stature élevée; les femmes sont généralement plus petites que les Européennes. La couleur de leur peau est d'un gris noirâtre, qu'ils teignent avec de l'ocre rouge, et qu'ils fixent par une matière grasse. Ils ont peu de poil sur le corps; les hommes n'ont presque pas de barbe, et on remarque que les deux sexes ont les cheveux noirs et laineux. Les Amakosa sont bien découplés, ils sont agiles et bons marcheurs, ils sont d'une bonne santé; mais ils ne valent rien pour soulever ou pour porter des fardeaux. Certaine difformité chez les femmes les rapproche des Hottentots; et une tradition assez obscure donnerait à penser qu'ils les ont précédés le long de la côte orientale de l'Afrique. »

Walckenaer, *Collection des voyages en Afrique*, t. XXI, p. 156.

***ALBERTI** (*Michel*), médecin allemand, né à Naumbourg en 1682, mort à Halle en 1757. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia d'abord la théologie à l'université d'Altdorf; mais son goût pour la médecine l'emporta. Il se rendit à Iéna, où il se lia d'amitié avec Wedel et Krause, et se livra tout entier aux sciences médicales. A Halle il eut pour maîtres Stahl et Hoffmann, dont les doctrines étaient alors généralement suivies. Reçu docteur en 1704, il fit quelques cours publics et retourna dans sa ville natale, et fut admis, en 1707, au nombre des membres du collége médical de Nuremberg. Après la mort de son père il revint à Halle, et devint en 1719 professeur de cette université, puis membre de l'Académie de Berlin, et médecin du roi de Prusse. Ses ouvrages principaux ont pour titre : *Von der Seele des Menschen, der Thiere und der Pflanzen* (de l'Ame, de l'Honneur, des Animaux et des Plantes), 2 vol.; Halle, 1707 et 1720, in-8°; — *De energia naturæ in actionibus vitalibus, sine medico salutariter exercendis*; Halle, 1707, in-8°; — *Introductio in medicinam universam*; Halle, 1718, 4 vol. in-4°; le 1er volume contient la physiologie et la pathologie; le 2e, la séméiologie, l'hygiène, la matière médicale, et la chirurgie; le 3e, la thérapeutique médicale, et des observations de chimie et de philosophie naturelle; le 4e, un recueil de formules; — *De hæmorrhoidibus dissertationes practicæ in volumine collectæ*; Halle, 1719, in-4°; il considère, avec Stahl, les hémorroïdes comme un indice de longévité; — *De medicamentorum modis operandi in corpore vivo*; Halle, 1720, in-4°; — *Systema jurisprudentiæ medicæ*; Halle, Leipzig, et Goerlitz, 6 vol. in-4°, 1725-1740; — *Tentamen Lexici realis*, 2 vol. in-4°; Halle, 1727-1731; — *De sectarum in medicina noxia instauratione*; Halle, 1730, in-4°; — *De natura humana*; Halle, 1732, in-4°; — *De longævitate hominis naturalibus nonnullis mediis adjuvanda et promovenda, regulis diæteticis accommodata*; Halle, 1739, in-4°. — Voyez la liste complète des mémoires d'Alberti dans Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*. F. DUMONT.

Brucker et Haid, *Bildersaal heutiges Tages lebender Schriftsteller* (recueil d'écrivains célèbres); Augsbourg, 1744, in-fol. — *Commentarii Lipsienses*, t. VI.

ALBERTI (*Paul-Martin*), hébraïsant, était pasteur protestant et professeur de littérature sacrée à Nuremberg vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui un bon dictionnaire hébreu sous ce titre : *Porta linguæ sanctæ, hoc est Lexicon novum hebræo-latino-biblicum*; Budissæ (Frid. Arnst), 1704, in-4°.

Mensel, *Gelehrtes Deutschland*.

***ALBERTI** (*Philippe*), poëte italien, né à Pérouse en 1548, mort en 1612. Il fut l'ami du Tasse, qui lui soumettait ses compositions et particulièrement la *Jérusalem délivrée*. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : un volume de poésies, *Rime*, Roma, 1602, in-8°, qui eut plusieurs éditions; — l'histoire de son pays, *Storie di Perugia*; Pérouse, 1580.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBERTI (*Romain*), peintre, né dans la petite ville de Borgo-San-Sepulcro, fut secrétaire de l'Académie de dessin fondée à Rome en 1593 par le peintre Frédéric Zurchero d'Urbin. Alberti a écrit en vers les *Victoires d'Alexandre Farnèse*; Parme, 1586, in-4°; — *Origine e progresso del disegno de' pittori, scultori ed architetti di Roma*; Pavie, 1604, in-4°; — et un *Trattado della nobilità della pittura*; Rome, 1585, in-4°. Ce dernier ouvrage fut composé sur l'invitation de l'Académie de peinture de Rome.

ALBERTI (*Salomon*), anatomiste allemand, né à Naumbourg en 1540, mort à Dresde en 1600. Il étudia à l'université de Wittenberg, y fut reçu docteur en 1574, et y obtint en 1576 la chaire d'anatomie et de philosophie. En 1592, il fut nommé premier médecin de Frédéric-Guillaume, tuteur de Christian II, électeur de Saxe. — Alberti doit être placé au nombre des premiers anatomistes de son siècle. Il découvrit les valvules des veines, et fit le premier connaître la structure de la vessie, des uretères et des papilles rénales; il donna la première description exacte du conduit lacrymal, du limaçon (oreille interne), et des os complémentaires du crâne, dont on attribue la découverte à Wormius, et qui pour cela ont reçu le nom d'*os Wormiens*. Il observa aussi la valvule du colon (valvule de Bauhin) avant Bauhin :

bien que cette découverte soit généralement attribuée à Varole et à Avidus Vidius, Alberti déclara positivement qu'il l'avait d'abord faite sur le castor, puis sur l'homme. Haller prétend qu'Alberti avait été élève de Jérôme Fabricius, de Padoue ; mais cette assertion est sans fondement : il résulte de ses écrits qu'Alberti n'a jamais visité l'Italie, et qu'il avait même pris une part active aux disputes religieuses qui divisaient alors l'Allemagne. Voici les titres des ouvrages d'Alberti : *Disputatio de Morbis contagiosis ;* Wittenberg, 1574, in-4° ; — *de Morbis mesenterii et ejus quod pancreas vocatur ;* ibid., 1578 ; — *Galeni de Usibus Libellus ;* ibid., 1579, in-8° ; — *Disputatio de lacrymis ;* ibid., 1581, in-4° ; — *Historia plerarumque partium corporis humani ;* ibid., 1585, in-12 : cet ouvrage, orné de figures empruntées en partie à Vésale, renferme les découvertes anatomiques de l'auteur ; on y trouve aussi les premières figures originales des osselets de l'ouïe ; à l'édition de 1601, on a ajouté la description des valvules des veines, vues pour la première fois en 1579 : l'auteur suppose que ces valvules sont destinées à modérer le cours du sang ; d'autres éditions du même ouvrage parurent en 1602 et en 1630 ; — *Orationes tres et alia ;* Nuremberg, 1585, in-8° : le premier discours traite des principales plantes médicinales ; le second, de la nature et de l'efficacité du musc ; et le troisième donne l'histoire abrégée de l'origine et du progrès de l'anatomie ; — *Orationes quatuor ;* Wittenberg, 1590, in-8° : on y trouve (dans le 3e discours) des observations remarquables, d'accord avec celles de Fallope, sur le passage de la bile dans les intestins ; — *Orationes de Mutitate et Surditate ;* Norimb., 1591, in-8° ; — *Scorbuti Historia ;* Wittenb., 1594, in-8° : il considère le scorbut comme un vice héréditaire et contagieux. Voyez la liste complète des mémoires attribués à Alberti, dans Manget, *Bibliotheca Scriptorum medicorum*, et dans Haller, *Bibliotheca Medicinæ practicæ*. F. H.

Moehsen, *Vie de Salomon Alberti*, dans *Beschreibung einer Berlinischen Medaillen Sammlung.*

ALBERTI (*Valentin*), théologien controversiste allemand, né à Lahn en Silésie le 13 décembre 1635, mort à Leipzig le 19 décembre 1697. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie et la philosophie à l'université de Leipzig, où il devint plus tard professeur et recteur. Comme presque tous les théologiens du dix-septième siècle, il passa sa vie dans des controverses religieuses, et publia à ce sujet un grand nombre d'écrits dont on trouve la liste complète dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher, t. I, p. 441. Son *compendium juris naturæ ;* Leipzig, 1673, in-12, souvent réimprimé, a été opposé à un ouvrage semblable de Puffendorf. Alberti laissa aussi quelques poésies qui se trouvent en partie insérées dans les recueils de Hoffmannswaldau et d'autres.

Ersch et Grüber, *Encyclop. allemande.* — Jöcher, *Gelehrten-Lexicon ;* supplément d'Adelung.

ALBERTI DI VILLANOVA, lexicographe italien, né à Nice en 1734 ou 1737, mort à Lucques le 15 décembre 1801. Après avoir achevé ses études, il se mit à cultiver les lettres et s'appliqua particulièrement à la lexicographie. On a de lui : *Dictionnaire italien-français et français-italien*, composé d'après les dictionnaires des Académie française et de la Crusca ; Marseille, 1775, 2 vol. in-4° ; Florence, 1812 ; — *Dizionario universale critico encyclopedico della lingua italiana ;* Lucques, 1797 et 1805 ; Lucques, 6 vol., in-4° ; le dernier volume de cet ouvrage estimé a été publié par François Federighi, sur la recommandation de l'auteur ; — *Nouveau Dictionnaire portatif français-italien et italien-français ;* Strasbourg, 1799, in-8°.

Lombardi, *Storia della letterat. ital. nel secolo XVIII.* — Quérard, *la France littéraire.* — *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Chaudon et Delandine, *Diction. Hist. universelle.*

ALBERTINELLI (*Mariotto di Bagio*), peintre italien, né 1467, mort à Florence vers 1512. Il était élève de Cosimo Roselli, et ami de Baccio della Porta, dont il acheva le *Jugement dernier*. On a de lui plusieurs tableaux d'église estimés. Parmi ses élèves on remarque Franciabigio et Giuliano Bugiardini.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc., vol. III.

* **ALBERTINI** ou **ALBERTI** (*Annibal*), médecin italien, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *De affectionibus cordis libri tres ;* Venet., 1618, in-4°, et Cesena, 1648, in-4° ; c'est le premier ouvrage de ce genre.

Haller, *Bibliotheca Medic. pract.*, t. II.

ALBERTINI (*François*), savant antiquaire italien, florisssit au commencement du seizième siècle. On a de lui : 1° *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ ;* Rome, 1505, in-4°, dédié à Jules II ; — 2° *Tractatus brevis de Laudibus Florentiæ et Saonæ ;* 1509 ; — 3° un mémoire (en italien) sur les statues et les peintures qui sont à Florence ; Florence, 1510, in-4°. Il ne faut pas confondre ce savant avec *François-Albertini*, jésuite calabrois, mort en 1619, qui a publié un livre intitulé *De Angelo custode*, où il soutient que les brutes ont aussi des anges gardiens, et *Corollaria theologica ex principiis philosophicis deducta ;* Naples, 1606 et 1610, 2 vol. in-fol.

Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Moreni, *Bibliographia della Toscana.*

* **ALBERTINI** (*George-François*), théologien italien, né le 29 février 1732 à Parenzo, dans l'Istrie vénitienne, mort le 29 avril 1810. Il étudia à Venise, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, se fit remarquer par son talent de prédicateur, et fut nommé professeur de dogmatique dans le collége de la Propagande à Rome. Ses principaux ouvrages sont : *Elementi*

di lingua latina; Venise, 1782; — *Dissertazione dell' indissolubilità del matrimonio;* Venise, 1792; — *Piano geometrico e scritturale;* Venise, 1797; — *Acroasi ossia la somma di lezioni teologiche;* Padoue, 1798; Venise, 1800.

Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri*, t. I, p. 122.

***ALBERTINI** (*Hippolyte-François*), médecin italien, né à Crevalcore en 1662, mort en 1738. Il étudia à Bologne sous le célèbre Malpighi, et se fixa pour quelque temps à Rome. Après la nomination de Malpighi au poste de premier médecin du pape Innocent XII, Albertini retourna à Bologne, et y professa la médecine jusqu'à sa mort. Parmi ses écrits, du plus haut intérêt, on remarque : *De cortice peruviano commentationes quædam*, sur l'emploi du quinquina; et : *Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis a læsa cordis et præcordiorum structura pendentibus*, mémoire lu à l'Académie de Bologne en 1726. Dans ce mémoire, l'auteur développe le premier les moyens de distinguer les signes des maladies du cœur d'après les lésions et les changements de structure que l'on observe après la mort. Il signale l'œdème du poumon comme l'une des principales causes de la dyspnée et de l'hydropisie aiguë, par un obstacle mécanique apporté à la circulation. Le premier aussi il mit sur la voie d'arriver, par l'auscultation, à la connaissance de la dilatation ou anévrisme des gros vaisseaux, ainsi que des oreillettes et des ventricules du cœur. Il recommande comme traitement la méthode de Valsalva, qui consiste à diminuer la quantité du sang par de larges saignées souvent répétées.

Albertini fut le précurseur de Morgagni, de Corvisart et de Laënnec. Le premier le cite avec le plus grand respect dans tous ses ouvrages, et lui reconnaît un talent éminent de diagnostic. Les deux écrits cités ont été réunis et publiés sous le titre : *H. F. Albertini Opuscula*, par H. Romberg; Berlin, 1828, vol. in-8°. F. DUMONT.

Romberg, *Vie d'Albertini*, dans la Préface de l'édition des *Opuscula* d'Albertini.

***ALBERTINI** (*Jean-Baptiste*), savant allemand, né le 17 février 1769 à Neuwied sur le Rhin, mort à Berthelsdorf, près de Herrnhut, le 6 décembre 1831. Il appartenait à la secte des frères Moraves, et fit ses premières études dans les établissements de Mesky et Barby, où il se lia d'amitié avec le célèbre Schleiermacher, qui plus tard quitta l'union des frères Moraves. Albertini resta fidèle à sa secte, qui lui confia l'éducation de la jeunesse et le reconnut pour son chef spirituel. Il partagea sa vie entre les devoirs de l'enseignement et de la prédication, et entre l'étude de la botanique, des mathématiques et des langues orientales. On a de lui : *Conspectus fungorum in Lusatiæ superioris agro Niskiensi crescentium, etc.*; Lipsiæ, 1805; — deux recueils de sermons (en allemand), le premier publié en 1805, in-8°, et le second à Gnadau, 1832, in-8°; — des hymnes sacrés (*Geistliche Lieder*); Bunzlau, 1821, in-8°; 2e édition, 1827, in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-Literatur*, t. I, p. 22. — Getzler, *Die deutsche poetische Literatur.*

ALBERTINI (*Paul*), prélat italien, né à Venise en 1430, mort en 1475. Il entra fort jeune dans l'ordre des Servites, et devint évêque de Torcello après s'être distingué dans la prédication. Il a laissé plusieurs écrits latins sur *la connaissance de Dieu*, *l'origine et les progrès de l'ordre des Servites;* enfin une *Explication de plusieurs passages de Dante*. Possevin a faussement attribué, dans son Apparat sacré, ces deux premiers ouvrages à Paul Nicoletti.

Agostini, *Notizie degli scrittori Veneziani*, I, 548-555. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, 288. — Foscarini, *Della letteratura veneziana*, I, 355. — Gaetani, *Museum Mazzuchellianum*, I, 73, etc.

***ALBERTINO** (*Arnaud*), prélat italien de Majorque, mort à Palerme le 7 octobre 1545. Il fut d'abord chanoine de l'église de Majorque, puis inquisiteur apostolique des royaumes de Valence et de Sicile, et enfin évêque de Pactes en Sicile. On a de lui : 1° *Tractatus sive quæstio de secreto, quando debeat aut non debeat revelari;* Valentiæ, 1534, in-fol.; — 2° *Tractatus de agnoscendis assertionibus catholicis et hæreticis;* Panormi, 1533, in-fol., et Venetiis, 1571, in-4°. E. D.

Rocchi Pirri, *Sicilia sacra*, t. II.

ALBERTINO (*Edmond*), ministre calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, et mort à Paris le 5 avril 1652. On a de lui un *Traité contre l'Eucharistie*, qui fit grand bruit dans le temps; il fut publié par Blondel, et réfuté dans l'ouvrage de la Perpétuité de la foi.

***ALBERTINUS** (*Ægidius*), poëte satirique allemand, né en 1560 à Deventer (Pays-Bas), mort à Munich le 9 mars 1620. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut, pendant plusieurs années, secrétaire privé de l'électeur Maximilien de Bavière. Il écrivait en allemand à une époque où presque tous les Allemands écrivaient en latin; c'est pourquoi ses ouvrages sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la littérature allemande. Son style est rude et inculte, mais ses descriptions ne manquent pas de certains attraits. Ses ouvrages, autrefois très-répandus dans le midi de l'Allemagne, ont pour titre : *Landstörzer Guzmann von Alfarache;* Much, 1616, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1618 et 1631; c'est la traduction d'une nouvelle espagnole. — *Lucifers und Christi Königreich*, etc.; ibid., 1617, in-4°; — *Hirnschleiffer;* Cologne, 1645 et 1686, in-12. Voyez la liste complète des opuscules d'Albertinus dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon*, avec le *Supplem.* d'Adelung. — Wolf, *Encyclopæd. der deutschen National-literatur*, t. I, p. 36. — Gervinus, *Geschichte der Poetisch. National-literatur der Deutschen*, t. III, p. 148.

ALBERTRANDY (*Jean-Chrzciciel* ou *Jean-Chrétien*), prélat et historien polonais, né à Var-

sovie en 1731, mort le 10 août 1808. D'origine italienne, il entra à l'âge de seize ans dans la Société de Jésus, et se fit d'abord remarquer par son aptitude pour la poésie. En 1760 il fut nommé bibliothécaire de l'évêque Zaluski, et fit le catalogue d'environ 200,000 volumes. Il fit ensuite l'éducation de Lubienski, neveu de l'archevêque primat, et fut chargé par le roi Stanislas-Auguste de transcrire, dans la bibliothèque du Vatican et dans différentes archives, tout ce qui se rattachait à l'histoire de son pays. Ces copies ou extraits, *excerpta*, écrits de sa main, formaient une collection de cent dix volumes in-fol. Pendant l'époque où les princes de la maison de Wasa commandaient en Pologne, un grand nombre de livres, de diplômes et de manuscrits, avaient été transportés en Suède. C'est pourquoi Albertrandy, revenu de l'Italie, se rendit en Suède pour y faire le même travail. Admis dans les bibliothèques et dans les archives de Stockholm et d'Upsal, mais sans avoir pu obtenir, comme en Italie, la permission de prendre des copies, il passait la journée à lire attentivement, et en rentrant chez lui il faisait le soir ses *excerpta*. Ainsi il composa une nouvelle collection qui, jointe à ce qu'il avait recueilli en Italie, formait un manuscrit de deux cents volumes in-fol. Ces volumes furent déposés dans la bibliothèque du roi de Pologne. De là cette collection passa entre les mains de Thadée Czacki, qui l'acheta pour la bibliothèque du gymnase de Krzémiénicz en Wolhynie, où elle doit se trouver aujourd'hui. Le prince Adam Czartoryski a aussi acquis un grand nombre de diplômes relatifs à l'histoire de Pologne. Stanislas-Auguste, pour témoigner sa satisfaction à Albertrandy, le nomma son bibliothécaire, et lui donna l'évêché de Zénopolis. C'est à Albertrandy que la ville de Varsovie doit la fondation de son académie, connue sous le nom de *Société des amis des sciences ;* il la présida jusqu'à sa mort.

Albertrandy avait reçu de la nature de rares talents, qu'il sut perfectionner par une constance de travail peu commune. On l'appelait le *Polyhistor polonais*. Aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; mais il était particulièrement versé dans la littérature classique et dans l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages publiés sont : 1° *les Annales de la république romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux temps des Césars, d'après Macquer, avec des additions qui ont rapport à l'histoire, à la géographie, aux mœurs, aux formes du gouvernement, aux spectacles, aux sacrifices, aux fonctions et dignités chez les Romains*, etc. (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : une seconde édition, bien préférable à la première, parut à Varsovie, 1806, 2 vol. in-8°; — 2° *Annales du royaume de Pologne* (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : l'auteur avait pris pour modèle l'*Abrégé chronologique de l'histoire de Pologne*, par Fréd.-Aug. Schmid; Varsovie et Dresde, 1763, in-8°; — 3° *le Moniteur*, qui a paru à Varsovie depuis 1764 jusqu'en 1784, contient un grand nombre d'articles rédigés par Albertrandy; — 4° *les Entretiens agréables et utiles* parurent en polonais à Varsovie, depuis 1767 jusqu'en 1777 : ce recueil périodique, dont nous avons seize volumes, fut fondé par Naruszewicz, et continué par Albertrandy; les volumes qui appartiennent à ce dernier ont été réimprimés; — 5° *Antiquités romaines éclaircies par les médailles frappées dans les temps de la république et des seize premiers Césars, et conservées dans le cabinet de Stanislas-Auguste, roi de Pologne :* mémoires lus par Jean Albertrandy en différentes séances de l'Académie royale de Varsovie; ils se trouvent dans ceux de l'Académie, d'où ils ont été tirés et réimprimés à part à la typographie des Piaristes; 3 vol., 1805, 1807 et 1808. Le second volume est intitulé *Monuments pour l'histoire ancienne, en particulier pour celle de Rome, d'après les médailles de la république romaine et des Césars, jusqu'à l'empereur Commode*. On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie de Varsovie un grand nombre de dissertations et discours d'Albertrandy prononcés aux séances de l'Académie. La dissertation *sur les Muses*, insérée dans le premier volume des Mémoires de l'Académie, a été publiée séparément, Varsovie, 1801, in-8°, et traduite en latin par l'auteur même, Varsovie, imprimerie des Piaristes, 1801, in-8°. La dissertation *sur le soleil comme divinité païenne*, insérée dans le tome IV des Mémoires de l'Académie, est remarquable par l'étendue des recherches. Cette dissertation, ainsi qu'une *Histoire du règne de Casimir Jagellon*, une *Histoire du règne des Valois*, une *Histoire des règnes d'Alexandre et Jean-Albert*, ont été publiées avec des additions, après la mort de l'auteur, par Ignace Onacewicz, professeur à l'université de Wilna; Varsovie, 1822 à 1827. Albertrandy a laissé en manuscrit : 1° *Histoire de la Pologne dans les trois derniers siècles, expliquée par les médailles de l'époque ;* — 2° *Choix des annales polonaises jusqu'au règne de Wladislas IV ;* — 3° *Histoire d'Étienne Battori*. Ce dernier manuscrit a été imprimé (en polonais); Varsovie, 1823, in-8°.

Hallische Allgemeine Literatur-Zeitung, 1809, p. 363. — Bentkowski, *Historya literatury Polskiey*, II, 605-611. — Rabbe, *Biographie universelle des contemporains*.

* **ALBERTSEN** (*Hamilton-Henri*), poëte danois, né à Copenhague en 1592, mort vers 1630. Il fit de bonne heure preuve d'un talent poétique : à l'âge de seize ans, il prononça, devant les professeurs de l'université de Copenhague, un panégyrique en vers latins sur saint Jean-Baptiste, et il y fait souvent allusion dans ses autres écrits. Il fréquenta ensuite l'université de Giessen, où il se lia d'amitié avec J. Gruter. De retour dans son pays, il obtint un emploi dans la chancellerie danoise; trois ans après il résigna ses fonctions, et se mit à voyager, en 1619, en Europe et en

di lingua latina; Venise, 1782; — *Dissertazione dell' indissolubilità del matrimonio*; Venise, 1792; — *Piano geometrico e scritturale*; Venise, 1797; — *Acroasi ossia la somma di lezioni teologiche*; Padoue, 1798; Venise, 1800.

Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri*, t. I, p. 128.

***ALBERTINI** (*Hippolyte-François*), médecin italien, né à Crevalcore en 1662, mort en 1738. Il étudia à Bologne sous le célèbre Malpighi, et se fixa pour quelque temps à Rome. Après la nomination de Malpighi au poste de premier médecin du pape Innocent XII, Albertini retourna à Bologne, et y professa la médecine jusqu'à sa mort. Parmi ses écrits, du plus haut intérêt, on remarque : *De cortice peruviano commentationes quædam*, sur l'emploi du quinquina; et : *Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis a læsa cordis et præcordiorum structura pendentibus*, mémoire lu à l'Académie de Bologne en 1726. Dans ce mémoire, l'auteur développe le premier les moyens de distinguer les signes des maladies du cœur d'après les lésions et les changements de structure que l'on observe après la mort. Il signale l'œdème du poumon comme l'une des principales causes de la dyspnée et de l'hydropisie aiguë, par un obstacle mécanique apporté à la circulation. Le premier aussi il mit sur la voie d'arriver, par l'auscultation, à la connaissance de la dilatation ou anévrisme des gros vaisseaux, ainsi que des oreillettes et des ventricules du cœur. Il recommande comme traitement la méthode de Valsalva, qui consiste à diminuer la quantité du sang par de larges saignées souvent répétées.

Albertini fut le précurseur de Morgagni, de Corvisart et de Laënnec. Le premier le cite avec le plus grand respect dans tous ses ouvrages, et lui reconnaît un talent éminent de diagnostic. Les deux écrits cités ont été réunis et publiés sous le titre : *H. F. Albertini Opuscula*, par H. Romberg; Berlin, 1828, vol. in-8°. F. DUMONT.

Romberg, *Vie d'Albertini*, dans la Préface de l'édition des *Opuscula* d'Albertini.

***ALBERTINI** (*Jean-Baptiste*), savant allemand, né le 17 février 1769 à Neuwied sur le Rhin, mort à Berthelsdorf, près de Herrnhut, le 6 décembre 1831. Il appartenait à la secte des frères Moraves, et fit ses premières études dans les établissements de Mesky et Barby, où il se lia d'amitié avec le célèbre Schleiermacher, qui plus tard quitta l'union des frères Moraves. Albertini resta fidèle à sa secte, qui lui confia l'éducation de la jeunesse et le reconnut pour son chef spirituel. Il partagea sa vie entre les devoirs de l'enseignement et de la prédication, et entre l'étude de la botanique, des mathématiques et des langues orientales. On a de lui : *Conspectus fungorum in Lusatiæ superioris agro Niskiensi crescentium, etc.*; Lipsiæ, 1805; — deux recueils de sermons (en allemand), le premier publié en 1805, in-8°, et le second à Gnadau, 1832, in-8°; — des hymnes sacrés (*Geistliche Lieder*); Bunzlau, 1821, in-8°; 2e édition, 1827, in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-Literatur*, t. I, p. 32. — Getzler, *Die deutsche poetische Literatur*.

ALBERTINI (*Paul*), prélat italien, né à Venise en 1430, mort en 1475. Il entra fort jeune dans l'ordre des Servites, et devint évêque de Torcello après s'être distingué dans la prédication. Il a laissé plusieurs écrits latins sur *la connaissance de Dieu*, *l'origine et les progrès de l'ordre des Servites*; enfin une *Explication de plusieurs passages de Dante*. Possevin a faussement attribué, dans son Apparat sacré, ces deux premiers ouvrages à Paul Nicoletti.

Agostini, *Notizie degli scrittori Veneziani*, I, 548-555. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, 288. — Foscarini, *Della letteratura veneziana*, I, 355. — Gaetani, *Museum Mazzuchellianum*, I, 73, etc.

***ALBERTINO** (*Arnaud*), prélat italien de Majorque, mort à Palerme le 7 octobre 1545. Il fut d'abord chanoine de l'église de Majorque, puis inquisiteur apostolique des royaumes de Valence et de Sicile, et enfin évêque de Pactes en Sicile. On a de lui : 1° *Tractatus sive quæstio de secreto, quando debeat aut non debeat revelari*; Valentiæ, 1534, in-fol.; — 2° *Tractatus de agnoscendis assertionibus catholicis et hæreticis*; Panormi, 1533, in-fol., et Venetiis, 1571, in-4°. E. D.

Rocchi Pirri, *Sicilia sacra*, t. II.

ALBERTINO (*Edmond*), ministre calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, et mort à Paris le 5 avril 1652. On a de lui un *Traité contre l'Eucharistie*, qui fit grand bruit dans le temps; il fut publié par Blondel, et réfuté dans l'ouvrage de la Perpétuité de la foi.

***ALBERTINUS** (*Ægidius*), poëte satirique allemand, né en 1560 à Deventer (Pays-Bas), mort à Munich le 9 mars 1620. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut, pendant plusieurs années, secrétaire privé de l'électeur Maximilien de Bavière. Il écrivait en allemand à une époque où presque tous les Allemands écrivaient en latin; c'est pourquoi ses ouvrages sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la littérature allemande. Son style est rude et inculte, mais ses descriptions ne manquent pas de certains attraits. Ses ouvrages, autrefois très-répandus dans le midi de l'Allemagne, ont pour titre : *Landstörzer Guzmann von Alfarache*; Much, 1616, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1618 et 1631; c'est la traduction d'une nouvelle espagnole. — *Lucifers und Christi Königreich*, etc.; ibid., 1617, in-4°; — *Hirnschleiffer*; Cologne, 1645 et 1686, in-12. Voyez la liste complète des opuscules d'Albertinus dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon*, avec le *Supplem.* d'Adelung. — Wolf, *Encyclopæd. der deutschen National-literatur*, t. I, p. 36. — Gervinus, *Geschichte der Poetisch. National-literatur der Deutschen*, t. III, p. 148.

ALBERTRANDY (*Jean-Chrzciciel* ou *Jean-Chrétien*), prélat et historien polonais, né à Var-

sovie en 1731, mort le 10 août 1808. D'origine italienne, il entra à l'âge de seize ans dans la Société de Jésus, et se fit d'abord remarquer par son aptitude pour la poésie. En 1760 il fut nommé bibliothécaire de l'évêque Zaluski, et fit le catalogue d'environ 200,000 volumes. Il fit ensuite l'éducation de Lubienski, neveu de l'archevêque primat, et fut chargé par le roi Stanislas-Auguste de transcrire, dans la bibliothèque du Vatican et dans différentes archives, tout ce qui se rattachait à l'histoire de son pays. Ces copies ou extraits, *excerpta*, écrits de sa main, formaient une collection de cent dix volumes in-fol. Pendant l'époque où les princes de la maison de Wasa commandaient en Pologne, un grand nombre de livres, de diplômes et de manuscrits, avaient été transportés en Suède. C'est pourquoi Albertrandy, revenu de l'Italie, se rendit en Suède pour y faire le même travail. Admis dans les bibliothèques et dans les archives de Stockholm et d'Upsal, mais sans avoir pu obtenir, comme en Italie, la permission de prendre des copies, il passait la journée à lire attentivement, et en rentrant chez lui il faisait le soir ses *excerpta*. Ainsi il composa une nouvelle collection qui, jointe à ce qu'il avait recueilli en Italie, formait un manuscrit de deux cents volumes in-fol. Ces volumes furent déposés dans la bibliothèque du roi de Pologne. De là cette collection passa entre les mains de Thadée Czacki, qui l'acheta pour la bibliothèque du gymnase de Krzéméniécz en Wolhynie, où elle doit se trouver aujourd'hui. Le prince Adam Czartoryski a aussi acquis un grand nombre de diplômes relatifs à l'histoire de Pologne. Stanislas-Auguste, pour témoigner sa satisfaction à Albertrandy, le nomma son bibliothécaire, et lui donna l'évêché de Zénopolis. C'est à Albertrandy que la ville de Varsovie doit la fondation de son académie, connue sous le nom de *Société des amis des sciences*; il la présida jusqu'à sa mort.

Albertrandy avait reçu de la nature de rares talents, qu'il sut perfectionner par une constance de travail peu commune. On l'appelait le *Polyhistor polonais*. Aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; mais il était particulièrement versé dans la littérature classique et dans l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages publiés sont : 1° *les Annales de la république romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux temps des Césars, d'après Macquer, avec des additions qui ont rapport à l'histoire, à la géographie, aux mœurs, aux formes du gouvernement, aux spectacles, aux sacrifices, aux fonctions et dignités chez les Romains*, etc. (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : une seconde édition, bien préférable à la première, parut à Varsovie, 1806, 2 vol. in-8°; — 2° *Annales du royaume de Pologne* (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : l'auteur avait pris pour modèle l'*Abrégé chronologique de l'histoire de Pologne*, par Fréd.-Aug. Schmid; Varsovie et Dresde, 1763, in-8°; — 3° *le Moniteur*, qui a paru à Varsovie depuis 1764 jusqu'en 1784, contient un grand nombre d'articles rédigés par Albertrandy; — 4° *les Entretiens agréables et utiles* parurent en polonais à Varsovie, depuis 1767 jusqu'en 1777 : ce recueil périodique, dont nous avons seize volumes, fut fondé par Naruszewicz, et continué par Albertrandy; les volumes qui appartiennent à ce dernier ont été réimprimés; — 5° *Antiquités romaines éclaircies par les médailles frappées dans les temps de la république et des seize premiers Césars, et conservées dans le cabinet de Stanislas-Auguste, roi de Pologne* : mémoires lus par Jean Albertrandy en différentes séances de l'Académie royale de Varsovie; ils se trouvent dans ceux de l'Académie, d'où ils ont été tirés et réimprimés à part à la typographie des Piaristes; 3 vol., 1805, 1807 et 1808. Le second volume est intitulé *Monuments pour l'histoire ancienne, en particulier pour celle de Rome, d'après les médailles de la république romaine et des Césars, jusqu'à l'empereur Commode*. On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie de Varsovie un grand nombre de dissertations et discours d'Albertrandy prononcés aux séances de l'Académie. La dissertation *sur les Muses*, insérée dans le premier volume des Mémoires de l'Académie, a été publiée séparément, Varsovie, 1801, in-8°, et traduite en latin par l'auteur même, Varsovie, imprimerie des Piaristes, 1801, in-8°. La dissertation *sur le soleil comme divinité païenne*, insérée dans le tome IV des Mémoires de l'Académie, est remarquable par l'étendue des recherches. Cette dissertation, ainsi qu'une *Histoire du règne de Casimir Jagellon*, une *Histoire du règne des Valois*, une *Histoire des règnes d'Alexandre et Jean-Albert*, ont été publiées avec des additions, après la mort de l'auteur, par Ignace Onacewicz, professeur à l'université de Wilna; Varsovie, 1822 à 1827. Albertrandy a laissé en manuscrit : 1° *Histoire de la Pologne dans les trois derniers siècles, expliquée par les médailles de l'époque*; — 2° *Choix des annales polonaises jusqu'au règne de Wladislas IV*; — 3° *Histoire d'Étienne Battori*. Ce dernier manuscrit a été imprimé (en polonais); Varsovie, 1823, in-8°.

Hallische Allgemeine Literatur-Zeitung, 1809, p. 363. — Bentkowski, *Historya literatury Polskiey*, II, 605-611. — Rabbe, *Biographie universelle des contemporains*.

* **ALBERTSEN** (*Hamilton-Henri*), poëte danois, né à Copenhague en 1592, mort vers 1630. Il fit de bonne heure preuve d'un talent poétique : à l'âge de seize ans, il prononça, devant les professeurs de l'université de Copenhague, un panégyrique en vers latins sur saint Jean-Baptiste, et il y fait souvent allusion dans ses autres écrits. Il fréquenta ensuite l'université de Giessen, où il se lia d'amitié avec J. Gruter. De retour dans son pays, il obtint un emploi dans la chancellerie danoise; trois ans après il résigna ses fonctions, et se mit à voyager, en 1619, en Europe et en

di lingua latina; Venise, 1782; — *Dissertazione dell' indissolubilità del matrimonio;* Venise, 1792; — *Piano geometrico e scritturale;* Venise, 1797; — *Acroasi ossia la somma di lezioni teologiche;* Padoue, 1798; Venise, 1800.

Tipaldo, *Biografia degli italiani illustri*, t. I, p. 123.

*ALBERTINI (*Hippolyte-François*), médecin italien, né à Crevalcore en 1662, mort en 1738. Il étudia à Bologne sous le célèbre Malpighi, et se fixa pour quelque temps à Rome. Après la nomination de Malpighi au poste de premier médecin du pape Innocent XII, Albertini retourna à Bologne, et y professa la médecine jusqu'à sa mort. Parmi ses écrits, du plus haut intérêt, on remarque : *De cortice peruviano commentationes quædam*, sur l'emploi du quinquina; et : *Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis a læsa cordis et præcordiorum structura pendentibus*, mémoire lu à l'Académie de Bologne en 1726. Dans ce mémoire, l'auteur développe le premier les moyens de distinguer les signes des maladies du cœur d'après les lésions et les changements de structure que l'on observe après la mort. Il signale l'œdème du poumon comme l'une des principales causes de la dyspnée et de l'hydropisie aiguë, par un obstacle mécanique apporté à la circulation. Le premier aussi il mit sur la voie d'arriver, par l'auscultation, à la connaissance de la dilatation ou anévrisme des gros vaisseaux, ainsi que des oreillettes et des ventricules du cœur. Il recommande comme traitement la méthode de Valsalva, qui consiste à diminuer la quantité du sang par de larges saignées souvent répétées.

Albertini fut le précurseur de Morgagni, de Corvisart et de Laënnec. Le premier le cite avec le plus grand respect dans tous ses ouvrages, et lui reconnaît un talent éminent de diagnostic. Les deux écrits cités ont été réunis et publiés sous le titre : *H. F. Albertini Opuscula*, par H. Romberg; Berlin, 1828, vol. in-8°. F. DUMONT.

Romberg, *Vie d'Albertini*, dans la Préface de l'édition des *Opuscula* d'Albertini.

*ALBERTINI (*Jean-Baptiste*), savant allemand, né le 17 février 1769 à Neuwied sur le Rhin, mort à Berthelsdorf, près de Herrnhut, le 6 décembre 1831. Il appartenait à la secte des frères Moraves, et fit ses premières études dans les établissements de Mesky et Barby, où il se lia d'amitié avec le célèbre Schleiermacher, qui plus tard quitta l'union des frères Moraves. Albertini resta fidèle à sa secte, qui lui confia l'éducation de la jeunesse et le reconnut pour son chef spirituel. Il partagea sa vie entre les devoirs de l'enseignement et de la prédication, et entre l'étude de la botanique, des mathématiques et des langues orientales. On a de lui : *Conspectus fungorum in Lusatiæ superioris agro Niskiensi crescentium, etc.*; Lipsiæ, 1805; — deux recueils de sermons (en allemand), le premier publié en 1805, in-8°, et le second à Gnadau, 1832, in-8°; — des hymnes sacrés (*Geistliche Lieder*); Bunzlau, 1821, in-8°; 2e édition, 1827, in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-Literatur*, t. I, p. 32. — Getzler, *Die deutsche poetische Literatur*.

ALBERTINI (*Paul*), prélat italien, né à Venise en 1430, mort en 1475. Il entra fort jeune dans l'ordre des Servites, et devint évêque de Torcello après s'être distingué dans la prédication. Il a laissé plusieurs écrits latins sur *la connaissance de Dieu*, *l'origine et les progrès de l'ordre des Servites ;* enfin une *Explication de plusieurs passages de Dante*. Possevin a faussement attribué, dans son Apparat sacré, ces deux premiers ouvrages à Paul Nicoletti.

Agostini, *Notizie degli scrittori Veneziani*, I, 548-555. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, 288. — Foscarini, *Della letteratura veneziana*, I, 358. — Gaetani, *Museum Mazzuchellianum*, I, 73, etc.

*ALBERTINO (*Arnaud*), prélat italien de Majorque, mort à Palerme le 7 octobre 1545. Il fut d'abord chanoine de l'église de Majorque, puis inquisiteur apostolique des royaumes de Valence et de Sicile, et enfin évêque de Pactes en Sicile. On a de lui : 1° *Tractatus sive quæstio de secreto, quando debeat aut non debeat revelari;* Valentiæ, 1534, in-fol.; — 2° *Tractatus de agnoscendis assertionibus catholicis et hæreticis;* Panormi, 1533, in-fol., et Venetiis, 1571, in-4°. E. D.

Rocchi Pirri, *Sicilia sacra*, t. II.

ALBERTINO (*Edmond*), ministre calviniste de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, et mort à Paris le 5 avril 1652. On a de lui un *Traité contre l'Eucharistie*, qui fit grand bruit dans le temps; il fut publié par Blondel, et réfuté dans l'ouvrage de la Perpétuité de la foi.

*ALBERTINUS (*Ægidius*), poëte satirique allemand, né en 1560 à Deventer (Pays-Bas), mort à Munich le 9 mars 1620. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut, pendant plusieurs années, secrétaire privé de l'électeur Maximilien de Bavière. Il écrivait en allemand à une époque où presque tous les Allemands écrivaient en latin; c'est pourquoi ses ouvrages sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la littérature allemande. Son style est rude et inculte, mais ses descriptions ne manquent pas de certains attraits. Ses ouvrages, autrefois très-répandus dans le midi de l'Allemagne, ont pour titre : *Landstörzer Guzmann von Alfarache;* Much, 1616, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1618 et 1631; c'est la traduction d'une nouvelle espagnole. — *Lucifers und Christi Königreich*, etc.; ibid., 1617, in-4°; — *Hirnschleiffer;* Cologne, 1645 et 1686, in-12. Voyez la liste complète des opuscules d'Albertinus dans le supplément d'Adelung au Lexique de Jöcher.

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon*, avec le *Supplem.* d'Adelung. — Wolf, *Encyclopæd. der deutschen National-literatur*, t. I, p. 36. — Gervinus, *Geschichte der Poetisch. National-literatur der Deutschen*, t. III, p. 143.

ALBERTRANDY (*Jean-Chrzciciel* ou *Jean-Chrétien*), prélat et historien polonais, né à Var-

sovie en 1731, mort le 10 août 1808. D'origine italienne, il entra à l'âge de seize ans dans la Société de Jésus, et se fit d'abord remarquer par son aptitude pour la poésie. En 1760 il fut nommé bibliothécaire de l'évêque Zaluski, et fit le catalogue d'environ 200,000 volumes. Il fit ensuite l'éducation de Lubienski, neveu de l'archevêque primat, et fut chargé par le roi Stanislas-Auguste de transcrire, dans la bibliothèque du Vatican et dans différentes archives, tout ce qui se rattachait à l'histoire de son pays. Ces copies ou extraits, *excerpta*, écrits de sa main, formaient une collection de cent dix volumes in-fol. Pendant l'époque où les princes de la maison de Wasa commandaient en Pologne, un grand nombre de livres, de diplômes et de manuscrits, avaient été transportés en Suède. C'est pourquoi Albertrandy, revenu de l'Italie, se rendit en Suède pour y faire le même travail. Admis dans les bibliothèques et dans les archives de Stockholm et d'Upsal, mais sans avoir pu obtenir, comme en Italie, la permission de prendre des copies, il passait la journée à lire attentivement, et en rentrant chez lui il faisait le soir ses *excerpta*. Ainsi il composa une nouvelle collection qui, jointe à ce qu'il avait recueilli en Italie, formait un manuscrit de deux cents volumes in-fol. Ces volumes furent déposés dans la bibliothèque du roi de Pologne. De là cette collection passa entre les mains de Thadée Czacki, qui l'acheta pour la bibliothèque du gymnase de Krzémiénicz en Wolhynie, où elle doit se trouver aujourd'hui. Le prince Adam Czartoryski a aussi acquis un grand nombre de diplômes relatifs à l'histoire de Pologne. Stanislas-Auguste, pour témoigner sa satisfaction à Albertrandy, le nomma son bibliothécaire, et lui donna l'évêché de Zénopolis. C'est à Albertrandy que la ville de Varsovie doit la fondation de son académie, connue sous le nom de *Société des amis des sciences ;* il la présida jusqu'à sa mort.

Albertrandy avait reçu de la nature de rares talents, qu'il sut perfectionner par une constance de travail peu commune. On l'appelait le *Polyhistor polonais*. Aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; mais il était particulièrement versé dans la littérature classique et dans l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages publiés sont : 1° *les Annales de la république romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux temps des Césars, d'après Macquer, avec des additions qui ont rapport à l'histoire, à la géographie, aux mœurs, aux formes du gouvernement, aux spectacles, aux sacrifices, aux fonctions et dignités chez les Romains*, etc. (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : une seconde édition, bien préférable à la première, parut à Varsovie, 1806, 2 vol. in-8°; — 2° *Annales du royaume de Pologne* (en polonais); Varsovie, 1768, in-8° : l'auteur avait pris pour modèle l'*Abrégé chronologique de l'histoire de Pologne*, par Fréd.-Aug. Schmid; Varsovie et Dresde, 1763, in-8°; — 3° *le Moniteur*, qui a paru à Varsovie depuis 1764 jusqu'en 1784, contient un grand nombre d'articles rédigés par Albertrandy; — 4° *les Entretiens agréables et utiles* parurent en polonais à Varsovie, depuis 1767 jusqu'en 1777 : ce recueil périodique, dont nous avons seize volumes, fut fondé par Naruszewicz, et continué par Albertrandy; les volumes qui appartiennent à ce dernier ont été réimprimés; — 5° *Antiquités romaines éclaircies par les médailles frappées dans les temps de la république et des seize premiers Césars, et conservées dans le cabinet de Stanislas-Auguste, roi de Pologne :* mémoires lus par Jean Albertrandy en différentes séances de l'Académie royale de Varsovie; ils se trouvent dans ceux de l'Académie, d'où ils ont été tirés et réimprimés à part à la typographie des Piaristes; 3 vol., 1805, 1807 et 1808. Le second volume est intitulé *Monuments pour l'histoire ancienne, en particulier pour celle de Rome, d'après les médailles de la république romaine et des Césars, jusqu'à l'empereur Commode.* On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie de Varsovie un grand nombre de dissertations et discours d'Albertrandy prononcés aux séances de l'Académie. La dissertation *sur les Muses*, insérée dans le premier volume des Mémoires de l'Académie, a été publiée séparément, Varsovie, 1801, in-8°, et traduite en latin par l'auteur même, Varsovie, imprimerie des Piaristes, 1801, in-8°. La dissertation *sur le soleil comme divinité païenne*, insérée dans le tome IV des Mémoires de l'Académie, est remarquable par l'étendue des recherches. Cette dissertation, ainsi qu'une *Histoire du règne de Casimir Jagellon*, une *Histoire du règne des Valois*, une *Histoire des règnes d'Alexandre et Jean-Albert*, ont été publiées avec des additions, après la mort de l'auteur, par Ignace Onacewicz, professeur à l'université de Wilna; Varsovie, 1822 à 1827. Albertrandy a laissé en manuscrit : 1° *Histoire de la Pologne dans les trois derniers siècles, expliquée par les médailles de l'époque ;* — 2° *Choix des annales polonaises jusqu'au règne de Wladislas IV ;* — 3° *Histoire d'Étienne Battori*. Ce dernier manuscrit a été imprimé (en polonais); Varsovie, 1823, in-8°.

Hallische Allgemeine Literatur-Zeitung, 1809, p. 363. — Bentkowski, *Historya literatury Polskiey*, II, 606-611. — Rabbe, *Biographie universelle des contemporains*.

* **ALBERTSEN** (*Hamilton-Henri*), poëte danois, né à Copenhague en 1592, mort vers 1630. Il fit de bonne heure preuve d'un talent poétique : à l'âge de seize ans, il prononça, devant les professeurs de l'université de Copenhague, un panégyrique en vers latins sur saint Jean-Baptiste, et il y fait souvent allusion dans ses autres écrits. Il fréquenta ensuite l'université de Giessen, où il se lia d'amitié avec J. Gruter. De retour dans son pays, il obtint un emploi dans la chancellerie danoise; trois ans après il résigna ses fonctions, et se mit à voyager, en 1619, en Europe et en

Égypte, où il mourut. Albertsen fut probablement le premier voyageur danois en Égypte. Outre ses poésies latines, imprimées dans Rostgaard, *Deliciæ poetarum Danorum*, on a de lui : *Disputatio de principiis seu causis rerum naturalium*; Giessen, 1609, in-4°; — *Musæ adolescentiæ Venus*; Giessen, 1610, in-8°.

Worm, *Försög til et Lexicon over Danske Norske og Islandske lærde Mænd*, t. I, p. 18.

*ALBERTUCCI DE BORSELLI (*Girolamo*), chroniqueur italien, né à Bologne vers 1432, mort en 1497. Fils d'un soldat mort sur le champ de bataille en 1445, il entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, se distingua par son talent de prédication, et devint inquisiteur général à Bologne. Parmi ses nombreux écrits, dont la plupart sont restés inédits, on remarque : *Annales Bononienses ab anno* 1418 *usque ad annum* 1497, imprimées dans le tome XXXIII de Muratori, *Scriptores rerum italicarum*; — *Chronicon seu Epitome gestorum ab orbe condito usque ad annum* 1497.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*.

ALBERY ou AULBERY (*George*), littérateur français, né à Charmes (Lorraine), vers le milieu du seizième siècle. Il fut secrétaire de Charles III, duc de Lorraine. On a de lui une *Vie de saint Sigisbert, roi d'Austrasie*; Nancy, 1616, in-8°; des *Hymnes sur l'Ascension de N.-S.*, et un *Cantique sur le Miserere*; Nancy, 1613.

D. Calmet, *Bibliothèque Lorraine*.

ALBI (*Henri*), savant jésuite, né à Bolène, dans le comtat Venaissin, en 1590, mort à Arles le 6 octobre 1659. Il fut successivement recteur des colléges d'Avignon, de Grenoble, de Lyon et d'Arles. Outre quelques vies de saints, il a publié : 1° *l'Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'État*, 1653, in-4°, livre qui ne rachète pas son peu d'élégance par son exactitude; — 2° *Éloges historiques des cardinaux français et étrangers, mis en parallèle*; Paris, 1644, in-4°; — 3° *l'Anti-Théophile paroissial*; Lyon, 1649, in-12, ouvrage où l'auteur attaque avec violence Puys, qui répliqua par sa *Réponse chrétienne*; — 4° une traduction de l'*Histoire du royaume de Tunquin et des grands progrès que la prédication de l'Évangile y a faits, depuis l'année* 1627 *jusqu'à l'année* 1646, *composée en latin par le P. Alexandre de Rhodes*; Lyon, 1651, in-4°.

Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum a Ribadeneira, *recognitum a* Sotvello, p. 322. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, XXXIII, 403. — Le Long, *Biblioth. historique de la France*, I, 833; III, 181, etc. — Baillet, *Jugement des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, VII, 244 et seq.

ALBICANTE (*Jean-Albert*), poëte milanais, vivait au milieu du seizième siècle. Il eut de grandes querelles littéraires avec Doni et Pierre Arétin; mais il se réconcilia ensuite avec eux. Ses emportements furieux lui valurent les surnoms de *Furibondo* et de *Bestiale*. Outre un grand nombre de poésies et de panégyriques, Albicante a laissé *Historia della guerra del Piemonte*, Venise, 1538, in-4°; — *le gloriose Gesta di Carlo V*; Rome, 1567, in-8°; — *Trattato del intrar in Milano di Carlo V*, etc.; Milan, 1541, in-4°.

Argelati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, I, 17; II, 1784. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Quadrio, *Della storia d'ogni poesia*, IV, 139-143.

ALBICUS (*Sigismond*), archevêque de Prague, natif de Neustadt en Moravie, mort en 1427. Il étudia d'abord la médecine à Prague, puis il fréquenta l'université de Padoue, où il fut reçu docteur en droit. En 1409 il fut nommé archevêque de Prague par Wenceslas IV, roi de Bohême, dont il avait été le médecin; mais il échangea bientôt cette dignité contre le prieuré de Wissehrad, avec le titre d'archevêque de Césarée. On lui reprochait de se montrer trop favorable aux nouvelles doctrines de Jean Huss et de Wiclef. Pendant la guerre des hussites il se retira en Hongrie, et y mourut. Il a laissé trois traités de médecine, qu'on a publiés après sa mort sous les titres de *Praxis medendi*; *Regimen sanitatis*; *Regimen pestilentiæ*, in-4°; Leipzig, en 1484 et 1487.

Ignatius de Born, *Effigies virorum eruditorum atque artificum Bohemiæ et Moraviæ*.

ALBIGNAC. Cette famille, originaire du midi de la France, a fourni à l'armée plusieurs officiers généraux, dont les deux suivants, issus de deux branches collatérales, méritent une mention particulière.

Louis-Alexandre, baron d'Albignac, lieutenant général, né en 1739, mort en 1820. Il se voua de bonne heure au service militaire. Il n'avait que seize ans quand il assista, sous les ordres du maréchal de Richelieu, à la prise de Minorque, et fut cité avec distinction. Arrivé au grade d'officier supérieur lorsque la révolution éclata, il ne fut point contraire à la régénération de sa patrie, et sa carrière n'en eut point à souffrir. En 1791, il commandait le département du Gard quand eurent lieu les tentatives des royalistes à Uzès et à Jalez; il les comprima avec autant de prudence que d'habileté; il en fut récompensé par le grade de maréchal de camp, et bientôt après le gouvernement le nomma commissaire pour la réunion du comtat Venaissin à la France. En 1792, d'Albignac fit partie de l'armée des Alpes, et fut promu au grade de lieutenant général, avec lequel il prit sa retraite au temps de la terreur, vivant paisiblement dans ses terres jusqu'en 1799, où le commandement de la onzième division militaire lui fut confié. Ici se termina sa carrière. [*Enc. des g. du m.*]

Philippe-François-Maurice, comte d'Albignac, général, né le 7 juillet 1775 à Milhaud, mort le 31 janvier 1824. En 1792, il émigra avec son père, et prit du service en Autriche. Après le 18 brumaire, il rentra en France et

passa au service de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, qui le nomma son aide de camp et grand écuyer. A la rentrée des Bourbons, il servit avec empressement Louis XVIII, qui le nomma lieutenant général et commandant de l'école militaire de Saint-Cyr. D'Albignac fit partie du conseil de guerre qui, en 1816, condamna à mort le général Lallemand jeune.

Biographie des Contemporains.

ALBIN (*Éléazar*), peintre anglais, vivait à Londres vers le milieu du dix-huitième siècle. Il se distingua surtout par ses peintures à l'aquarelle d'objets d'histoire naturelle. C'est ainsi qu'il fit les figures estimées qui accompagnent l'Histoire naturelle des araignées, publiée par T. Martyn, Londres, 1739; et l'Histoire des insectes de l'Angleterre, par Derham; Lond., 1731. Enfin, il publia lui-même une Histoire naturelle des oiseaux avec des planches, sous le titre : *A natural History of birds, illustrated with two hundred and five copperplates, engraven from the life, and exactly coloured by the author*, avec des notes de W. Derham; London, 1737, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage fut suivi d'un autre sur les oiseaux chantants de l'Angleterre : *A natural history of English song birds*, etc.; London, 1737, in-12.

Biographical dictionary.

***ALBINA** (*Joseph*), surnommé *Sozzo*, peintre, sculpteur et architecte italien, mort à Palerme en 1611. Élève de Joseph Spatafora, il se fit surtout connaître par ses statues de saint Sébastien et de saint Roch, placées de chaque côté de la porte de Palerme.

Grævius, *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ*, etc. — Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey.*

ALBINE, dame romaine illustre par sa piété, vivait dans le quatrième siècle. Saint Jérôme, dans sa lettre à Principia, fille de Marcelle, dit qu'Albine avait tant d'esprit et de pénétration, que, lorsqu'il lui lisait quelques-uns de ses ouvrages, il la regardait moins comme son disciple que comme son juge.

Saint Jérôme, *Sur l'épître aux Galates*, et dans ses *lettres.* — Moréri.

***ALBINEUS** (*Nathan*), chimiste, vivait à Genève vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui *Bibliotheca chemica contracta*, 1653, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première, servant d'introduction, contient deux poëmes d'Augurelli sur l'art de faire l'or (*Chrysopœia, Vellus aureum*) et *Carmen aureum* d'Albineus; la seconde partie comprend : *Cosmopolitæ lumen chemicum, duobus constans tractatibus de mercurio scilicet et sulphure;* la troisième, *Anonymi Galli enchiridion physicæ restitutæ, et arcanum hermeticæ philosophiæ opus.*

Hoefer, *Hist. de la chimie*, t. II.

ALBINI (*Alexandre*), peintre italien, né à Bologne vers 1568, mort en 1646, l'un des plus habiles et des plus ingénieux élèves de Carrache. Il fit, pour la pompe funèbre d'Augustin Carrache, un tableau représentant *Prométhée dérobant le feu du char céleste pour animer la statue de Pandore;* le tableau portait cette inscription : *Sunt commercia cœli.*

Malvasia, *Felsina Pittrice.* — Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi*, etc. — Giordani, *Pinacoteca di Bologna.*

ALBINI (*François-Joseph*, baron D'), diplomate allemand, né en 1748, mort le 9 janvier 1816. Il était natif de Saint-Goar sur le Rhin, où son père était alors directeur de chancellerie du landgrave de Hesse. Il entra dans la carrière politique à Wurzbourg, en qualité de conseiller de cour et de gouvernement du prince-évêque. En 1774 il fut nommé assesseur à la chambre de justice; et en 1787 Frédéric-Charles, électeur de Mayence, l'appela aux fonctions de référendaire intime de l'Empire, et le mit ainsi en rapport immédiat d'affaires avec l'empereur Joseph II, qui l'honora de sa confiance, et le chargea en 1789 de missions extraordinaires auprès de plusieurs cours d'Allemagne. L'empereur Joseph étant mort, Albini vint à Aschaffenbourg sur l'invitation de l'électeur de Mayence, et fut envoyé par ce prince à la diète électorale réunie à Francfort. Peu de temps après l'avénement de Léopold II, il fut nommé chancelier de cour et ministre de l'électorat de Mayence. Les peuples bénirent son administration; mais la guerre de 1792 en détruisit les effets. Albini déploya dans cette circonstance un redoublement d'activité : il se trouvait dans Mayence au moment de la prise de cette ville, le 21 août 1792, par les Français, et eut à discuter les articles de la capitulation. L'électeur le chargea plus tard, en 1797, de prendre part aux conférences du congrès de Rastadt. En 1799 il se mit à la tête de la levée en masse, et remporta d'abord quelques avantages, mais qui ne purent amener aucun résultat. En 1802 il fut chargé de la direction des affaires de l'électorat auprès de la diète de Ratisbonne. Cependant l'électeur étant mort le 25 juillet de la même année, Albini défendit les intérêts de son successeur; il s'occupa avec autant de zèle que par le passé de toutes les affaires importantes de la nouvelle archichancellerie, et justifia la confiance illimitée de l'électeur. Le cercle d'activité du ministre s'accrut en proportion de l'agrandissement de territoire que l'ancien électorat de Mayence avait obtenu pour prix de son accession à la confédération du Rhin. Dans les conjonctures critiques qui résultèrent de ce nouveau système, au milieu des sacrifices et des réformes qu'il rendit nécessaires, Albini resta toujours fidèle à ses sentiments d'humanité et de patriotisme. Les puissances alliées lui donnèrent une preuve éclatante de leur estime en le nommant, au mois d'octobre 1813, président de la commission chargée d'administrer le grand-duché de Francfort; il entra ensuite au service de l'Autriche, et l'empereur le nomma son ministre plénipotentiaire à la diète germanique, qu'il de-

vait présider, comme il l'avait présidée à Rastadt, et deux fois à Ratisbonne; mais il ne put se rendre à sa destination, et mourut d'épuisement, le 9 janvier 1816, à Diesbourg. [*Enc. des g. du m.* et *Convers.-Lex.*]

Zeitgenossen (*Contemporains*), III° vol. 2° cahier; Leipzig, 1818, in-8°.

*ALBINI (*Horace*), médecin de Bénévent, dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il était fils de Donat-Antoine, et eut pour frères Ange et Jules, qui exerçaient également la médecine. Il nous a laissé un récit de la tentative d'empoisonnement qui fut faite par les moines de Sainte-Sophie de Bénévent, le 3 août 1573, contre leur nouveau prieur. Ce mémoire, intitulé *De veneno domino Leonardo Vairo, sacræ theologiæ doctori, exhibito Enarratio*, se trouve à la suite du Traité de l'eau de Vair, de Fascino; Paris, Nic. Chesneau, 1583, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

* ALBINIUS (*Lucius*), citoyen romain d'une famille plébéienne, fuyait de Rome avec sa famille pour ne pas tomber entre les mains des Gaulois, après la défaite d'Allia en 390 avant J.-C. Ayant rencontré dans sa route les vestales, qui emportaient les vases sacrés, il fit descendre de sa voiture sa femme et ses enfants, pour y faire monter les prêtresses de Vesta, qu'il conduisit à Ceræ. Cet acte de piété excita l'admiration des Romains.

Tite-Live, V, 40. — Valère-Maxime, I, 10.

*ALBINIUS de Villanova (*Pierre Constant*), astrologue et alchimiste du commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Magia astrologica, hoc est, Clavis sympathiæ septem metallorum lapidum ad planetas*; Parisiis, 1610, in-12. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé en 1716 à Hambourg, chez Christian Liebezeit, in-8°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque impériale.

* ALBINO (*Jean*), en latin *Albinus Joannes*, historien napolitain, natif de Castelluccio, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Il étudia sous Pontano, et paraît avoir été abbé de S.-Pietro di Piemonte di Casserta, et bibliothécaire d'Alphonse II, duc de Calabre, fils de Ferdinand Ier, roi de Naples. A l'arrivée de Charles VIII, roi de France, Albino, dévoué à la maison d'Aragon, fut déclaré rebelle et privé de toutes ses charges, qu'il recouvra après le départ des Français. Il a raconté les événements dont il fut témoin, dans un ouvrage intitulé *Joannis Albini Lucani de gestis regum Neapol. ab Arragonia, qui extant libri quator*; Naples, 1589, in-4°. Cet ouvrage, inachevé ou tronqué, a été inséré dans *Raccolta di tutti i piu rinomati scrittori dell' Istoria generale del regno di Napoli*; Naples, 1769, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* ALBINONI (*Thomas*), compositeur de musique italien, né à Venise le 8 juin 1675, mort le 5 juillet 1725. Il composa, de 1694 à 1721, plus de cinquante opéras, qui se font remarquer par leur mélodie gracieuse et facile.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biograph. univers. des musiciens*.

ALBINOVANUS (*Caïus Pedo*), poëte romain, ami et contemporain d'Ovide, qui lui adressa la dixième lettre du quatrième livre de ses *Epistolæ ex Ponto*. Il avait composé un poëme épique sur les exploits de Germanicus; il n'en reste que trente-trois vers que Sénèque nous a conservés, sous le titre : *De navigatione Germanici per Oceanum septentrionalem*. On y lit la description du voyage de Germanicus par l'Ems (*Amisia*) dans la mer du Nord, voyage qui fut exécuté l'an 16 de J.-C. Ce fragment a été inséré dans Burman, *Anthologia latina*, t. II, p. 121, et dans Wernsdorf, *Poetæ latini minores*. On a, sans aucune apparence de raison, attribué à Albinovanus des élégies sur la mort de Drusus et de Mécène.

Sénèque, *Suasoria*, I, *Epistol.*, 122. — Tacite, *Annales*, II, 23. — Martial, V, 8. — Quintilien, VI, 3.

ALBINUS, qui fut consul avec Lucullus l'an 151 avant J.-C., avait écrit l'*Histoire romaine* en grec. Cicéron en fait un assez grand éloge. Caton le raillait de ce qu'il avait écrit l'histoire de son pays en grec, pouvant la faire beaucoup mieux en latin.

Plutarque rapporte, d'un autre *Albinus* qui avait été préteur, qu'ayant été envoyé en députation de la part du peuple romain vers Sylla pendant la guerre sociale, les soldats de ce général se saisirent de lui, et le firent expirer sous les coups de fouets.

Plutarque, *Vie de Caton*. — Aulu-Gelle, liv. III, chap. 10. — Macrobe, liv. II, chap. 16.

ALBINUS, philosophe platonicien, vivait à Smyrne vers 149, sous le règne d'Antonin le Pieux, et fut contemporain de Galien, qui suivit ses leçons. Il est auteur d'une *Introduction aux Dialogues de Platon* (Εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους), que Fabricius a insérée dans le deuxième volume, p. 42, de sa *Bibliothèque grecque*. On la trouve aussi dans l'édition gr.-lat. de trois dialogues de Platon, donnée par Guil. Etwal; Oxonii, 1771, in-8°. Fischer a placé cette *Introduction* à la tête de son édition de l'*Euthyphron*, etc.; Leipzig, 1783, in-8°. — Cet Albinus a été quelquefois confondu avec un écrivain latin du même nom, mentionné par Boethius et Cassiodore. Ce dernier Albinus avait écrit sur la géométrie, sur la dialectique d'Aristote, et sur la musique.

Fabricius, *Biblioth. græc.*, III, 158-159. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 105. — Cassiodore, *De musica*, c. 5.

ALBINUS (*Cécina*), littérateur romain, dont Macrobe fait mention dans ses *Saturnales*, et Némésien dans son *Itinéraire*. L'empereur Honorius lui adressa la dernière loi du Code, *De navicularüs*.

Macrobe, *Saturn.*, lib. III.

ALBINUS (*Décimus Clodius*), général romain sous les empereurs Marc-Aurèle et Com-

mode. Clodius Albinus était en Bretagne à la tête des légions romaines quand il apprit qu'à la suite de l'assassinat de Pertinax en 193, les prétoriens ayant mis le trône à l'enchère, l'avaient adjugé à Didius Julianus, riche sénateur, et par conséquent capable de le bien payer. Indigné de ce scandale, Albinus, soutenu par ses troupes, allait marcher sur Rome pour y mettre ordre, et se revêtir sans doute lui-même d'un pouvoir dont l'armée le jugeait digne, lorsqu'il fut instruit de l'élévation de Septime Sévère, proclamé empereur par les légions de Pannonie. Ce dernier s'efforça de mettre Albinus dans ses intérêts en le comblant d'honneurs, au point de lui accorder le titre de César, qui donnait des droits à la succession; mais quand il se fut débarrassé d'un autre concurrent plus redoudable qu'Albinus, de Pescennius Niger, il songea à se défaire aussi d'un chef qui pouvait bien ne pas se contenter d'un vain titre. Albinus, obligé de recourir aux armes pour se défendre contre la trahison de Sévère, obtint d'abord quelques succès; mais à la bataille de Lyon, où les deux armées se battirent avec un horrible acharnement, il tomba au pouvoir de son adversaire, qui se hâta de lui faire trancher la tête en 198. C'est peut-être le même qu'ALBINUS (*Clodius*), sénateur romain, qui, sous l'empire de Septime Sévère, écrivit en vers des *fables milésiennes*, et des *géorgiques*. L'empereur, dans une lettre au sénat, le critiqua d'avoir trop pris Apulée pour modèle.

Julius Capitolinus, *Clodius Albinus*. — Dion Cassius, lib. LXXIII, LXXV. — Rasche, *Lexicon univ. rei numariæ*.

* **ALBINUS**, abbé du couvent des Augustins à Cantorbéry, mort en 732. Il était versé dans les langues anciennes, et fort instruit pour son temps. Il aida Bède dans la composition de son *Histoire ecclésiastique*. On a encore la lettre où Bède remercie Albinus de sa collaboration.

Bède, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, V, 20. — William Thorne, *Chronique*.

* **ALBINUS** (*Jean*), poëte allemand, natif de Cobourg, mort en 1607. Son véritable nom était *Weiss*, c'est-à-dire *blanc*, en latin *albus*, d'où le nom d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie latine à Leipzig, et cinq fois doyen de la faculté de philosophie. On a de lui : *Carmen heroïcum de pugna memorabili inter illustrissimum principem Mauritium et Albertum marchiæ Brandenburgensis, ad pagum Sivershusen;* Lips., 1585, in-4°; et *Poematum libri duo;* Lips., 1591, in-8°.

Adelung, *Supplem. au Lexique* de Jöcher. — J.-H. Ernesti, *Oratio pro professoribus poetices sæculi XVII, Lipsiensibus*.

* **ALBINUS** ou **WEISS** (*Jean-George*), poëte allemand, né le 6 mars 1624 à Under-Neiza, près de Weissenfels, mort à Naumbourg le 25 mars 1679. Il étudia la théologie à Leipzig, et devint d'abord recteur du gymnase, puis pasteur de l'église de Saint-Othomar à Naumbourg. Il était membre d'une de ces nombreuses sociétés de poëtes, qui remplissaient alors l'Allemagne de leurs chansons plus ou moins gracieuses. Selon la coutume adoptée, il prit le nom de *Blühende* (fleuri), et composa plusieurs poëmes tant sacrés que profanes, dont Jöcher (*Allgem. Gelehrten-Lexicon*) et Adelung (*Supplem. à Jöcher*) nous ont donné la liste complète. — Le fils d'Albinus (Jean-George) se distingua également comme jurisconsulte et comme poëte. Quelques-unes de ses chansons ont été très-populaires. Ses écrits de jurisprudence sont : *De jure miserabilium*, Jena, 1680, in-4°, et *De delinquente defenso*, Jena, 1714, in-4°.

J.-B. Liebler, *Nachrichten von J.-G.-Alb. Leben*; Naumbourg, 1728, in-8°. — Gervinus, *Geschichte der poet. National-literatur der Deutschen*, t. III, 274.

ALBINUS ou **WEISS** (*Pierre*), poëte et historien allemand, natif de Schneeberg en Saxe, mort à Dresde le 1er août 1598. Il étudia à Leipzig et à Francfort-sur-l'Oder, et devint d'abord professeur de poésie et de mathématiques à l'université de Wittemberg, puis secrétaire de l'électeur de Dresde. Il s'occupa spécialement de l'histoire de la Saxe. On a de lui : *Meissnische Land-Chronika* (Chronique de Misnie); Wittemb., 1580, in-4°; Dresde, 1590 et 1610, in-fol.; — *Meissnische Berg-Chronika;* Dresde, 1590, in-fol., 1610 : la suite de cet ouvrage existe probablement en manuscrit dans la bibl. de Dresde; — *Historiæ Thuringorum novæ specimen;* imprimé dans *Anquit. regni Thuringici*, de Sagittaire; — *Scriptores varii de Russorum religione;* Spire, 1582, in-8°; — *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe* (en allemand); Leips., 1602, in-8°; — *Commentatiuncula de Wallachia;* Wittemb., 1587, in-4°. Ses *poésies latines* sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

Adelung, *Supplément à Jöcher, Allgem. Gelehrten Lexic.*, I, 480, etc.

ALBINUS ou **WEISS**, famille de médecins d'origine allemande, dont les principaux sont, dans l'ordre chronologique :

Bernard **ALBINUS**, médecin allemand, né à Dessau en 1653, mort en 1721. Il étudia à Brême et à Leyde, voyagea en France, et devint, en 1681, professsur de médecine à Francfort-sur-l'Oder. En 1702, il échangea cette chaire contre celle de Leyde, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il eut onze enfants, dont trois se distinguèrent dans la carrière médicale. Il a composé plus de cinquante mémoires ou dissertations, in-4°, imprimées à Francfort ou à Leyde, de 1678 à 1719. Parmi ces mémoires on remarque : *De venenis ;* — *De elephantiasi Javæ novæ;* — *De poris corporis humani ;* — *De thea ;* — *De cantharidibus ;* — *De melancholia ;* — *De phosphoro liquido et solido ;* — *De somnambulatione ;* — *De diabete vera ;* — *De tabacco ;* — *De ortu et progressu medicinæ*. Les leçons d'Albinus furent publiées, longtemps après sa mort, sous le titre : *Caussæ et signa morborum;* Gedani, 1792-5, in-8°.

Hermann Boerhave, *Oratio de vita et obitu Bernh. Albini*; Lugd. Bat., 1721, in-4°. — Carrière, *Bibliothèque de la médecine*.

Bernard-Sigfried **ALBINUS**, fils du précédent, l'un des plus grands anatomistes de son temps, naquit le 24 février 1696 à Francfort-sur-l'Oder, et mourut le 9 septembre 1770 à Leyde, où il avait rempli pendant cinquante ans les fonctions de professeur. Instruit par son père et par les professeurs les plus célèbres de Leyde, tels que Boerhaave, Rau, Bidlow, il passa en 1718 en France, où il se lia avec Winslow et Sénac, avec lesquels il entretint ensuite une correspondance remarquable touchant l'anatomie, leur science favorite. Il débuta à Leyde en 1719 avec tant de succès, que la faculté de médecine lui conféra le doctorat sans lui avoir fait subir les épreuves ordinaires. En 1721 il succéda au docteur Rau dans la chaire d'anatomie et de chirurgie; il fut un des premiers à faire ressortir l'importance du système de Boerhaave qui expliquait les phénomènes de la vie animale d'après les lois de la mécanique, et imposa ainsi aux anatomistes l'obligation d'une étude plus exacte des formes et de la structure intime du corps humain.

En 1725, Albinus fit paraître son premier ouvrage sous le titre : *Index suppellectilis anatomicæ Ravianæ*; Leyde, in-4°. En 1726, il publia : *De ossibus corporis humani*, Leyde, in-8°, dont il donna en 1762 une description plus complète, avec des figures très-exactes. Ce traité sur les os fut, en 1734, suivi d'un traité sur les muscles : *Historia musculorum hominis*; Leyde, in-4°. C'est, selon Haller, l'ouvrage le mieux fait en anatomie. C'était du moins le traité d'anatomie descriptive le plus complet à l'époque où il parut. Les autres ouvrages d'Albinus, tous publiés à Leyde, ont pour titre : *De arteriis et venis intestinorum hominis*; Leyde, 1787, in-4°, avec une planche gravée par l'Admiral; — *De sede et causa coloris Æthiopum et cæterorum hominum*; 1737, in-4° : l'auteur décrit le pigmentum, non comme un réseau, mais comme une membrane continue; — *Icones ossium fœtus humani*; 1737, in-4°; — *Tabulæ sceleti et musculorum corporis humani*, 1747, in-fol.; Lond., 1749 et 1769; Edimbourg, 1777; — *Tabulæ ossium humanorum*; 1753, in-fol.; — *Tabulæ septem uteri gravidi*; 1748, in-fol.; — *Tabula vasis chyliferi cum vena azygo*; 1757, in-fol.; — *Annotationes anatomicæ*, de 1754 à 1768 : ce sont des notices de controverse anatomique, dont Haller (*Biblioth. Anatomica*, t. II, p. 128) et Portal (*Hist. de l'anatomie et de la chirurgie*, t. IV, p. 553) ont donné une analyse; — un mémoire fort intéressant sur la digestion, dans les *Éphémérides des Curieux de la nature* : c'est l'histoire d'un homme qui, à la suite d'une plaie, offrait un anus artificiel au niveau de l'iléon, et laissait voir, comme à travers une fenêtre, ce qui se passait dans le canal digestif. — Enfin, on doit à Albinus deux éditions, avec des notes, des *Tabulæ anatomicæ d'Eustachi*, une édition des œuvres de Harvey et de Fabrice d'Aquapendente, Leyde, 1757, et une édition de Vésale, 1725, faite de concert avec Boerhaave. Il a aussi ajouté plusieurs notes à la *Bibliographie anatomique de Douglas*, Leyde, 1744.

Boerhaave, *Oratio academica de vita et obitu Bernhardi Albini*; Lugd. Bat., 1721, in-4°. — Haller, *Bibliotheca anatomica*.

Christian-Bernard **ALBINUS**, frère du précédent, professeur d'anatomie à l'université d'Utrecht, né en 1696, mort en 1752. Il composa : *Specimen anatomicum, exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem*; Leyde, 1722, in-4°; et *De anatome errores detegente in medicina*; 1723, in-4°, Utrecht.

Haller, *Bibliotheca anatomica*.

Frédéric-Bernard **ALBINUS**, professeur de médecine à Leyde, était le frère des précédents. Il naquit à Leyde en 1715, et mourut en 1778. En 1745, il succéda à son frère Bernard Siegfried dans la chaire d'anatomie et de chirurgie. On a de lui : 1° *Oratio de ambulatione vitæ maxime necessaria*; Leyde, 1769, in-4°; — 2° *De natura hominis libellus*; Leyde, 1775, in-8° : cet ouvrage, suivant Blumenbach, fut composé pour servir de table de matières aux écrits anatomiques de Bernard Siegfried; — *Disputatio de deglutitione*; Leyde, 1740, in-4°; — *De meteoris ignitis*; ibid., 1740, in-4°; — *De discussione anatomicorum*; ibid., 1747, in-4°.

Commentarii de Rebus in scientia naturali in medicina gestis; Leipzig, 1771, t. XVII.

ALBISSON (*Jean*), jurisconsulte, né à Montpellier en 1732, mort le 22 janvier 1810. Il se livra de bonne heure à l'étude du droit; il entra ensuite au conseil des états du Languedoc, et l'importance qu'il attachait à cette charge multiplia ses occupations. Il publia alors, entre autres, un *Discours sur l'origine des municipalités diocésaines du Languedoc*; Avignon, 1787, in-8°, et un ouvrage plus considérable sur les *lois municipales de cette même province*; Montpellier, 1780, 7 vol. in-folio. La révolution ne laissant subsister presque rien de ce qui avait été le principal objet de ses recherches, il se livra aux fonctions administratives, et remplit avec zèle les divers emplois dont il fut chargé. Nommé en 1802 tribun sur la présentation du département de l'Hérault, il se fit remarquer dans les discussions relatives aux codes de législation civile et judiciaire. Il appuya vivement la proposition de rendre la couronne impériale héréditaire dans la famille de Napoléon. En 1805, il fut désigné pour remplir, auprès de la cour de cassation, les fonctions de substitut du procureur général impérial. Enfin il venait d'être nommé conseiller d'État, lorsqu'une maladie douloureuse termina ses jours. Les nombreux discours et rapports d'Albisson ont été en

partie recueillis par Favard de Langlade, dans le *Code civil des Français, suivi de l'Exposé des motifs, etc.*; 1806, 6 vol. in-12.

Éloge funèbre prononcé par M. Faure, *Moniteur*, 27 janvier 1810. — *Code civil français, suivi de l'Exposé des motifs de rapports, opinions et discours*; Paris, 1806, in-12. — *Biographie des Contemporains.*

ALBITTE (*Antoine-Louis*), conventionnel et jurisconsulte français, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1812. Il fut nommé en septembre 1791, par le département de la Seine-Inférieure, à l'assemblée législative. Il s'occupa presque exclusivement de l'organisation militaire, présenta un décret sur le mode de remplacement dans les armées, fit décréter que la trésorerie nationale verserait des fonds dans la caisse des Invalides, s'opposa à ce que les troupes de ligne qui dépendaient du roi séjournassent près de l'assemblée, et demanda que le ministre de la guerre répondît, sur sa tête, de l'exactitude des détails transmis sur la situation des frontières. En janvier 1792, il témoigna la crainte que l'augmentation de la gendarmerie ne nuisît à la liberté; il demanda l'examen des lois sur la marine, et vota la mise en accusation de Bertrand de Molleville, chargé de ce ministère, et de Narbonne, ministre de la guerre; le 11 juillet, il provoqua la démolition des fortifications des villes de l'intérieur, comme pouvant servir de point d'appui aux contre-révolutionnaires; il contribua puissamment aux événements du 10 août, et dès le lendemain, concurremment avec Sers, son collègue, il fit décréter le renversement des statues des rois, et leur remplacement par des statues de la Liberté. Membre de la convention nationale, il rend compte de sa mission dans le département de la Seine-Inférieure, où il avait été envoyé avec Lecointre, pour y faire effectuer le désarmement des suspects et la déportation des prêtres insermentés; il demanda la vente des biens des émigrés et la réduction du traitement des prêtres; il fit écarter la dénonciation de l'ex-ministre Narbonne, qui l'accusait d'être un des députés qui avaient reçu de l'argent pour s'attacher au parti royal; il s'opposa à ce que Louis XVI se choisît un ou plusieurs conseils; dans le procès de ce prince, il vota la mort, et s'opposa à l'appel au peuple et au sursis; il demanda l'ostracisme contre le ministre Roland; il obtint, le 23 mars, un décret pour que les émigrés, arrêtés en pays étrangers, armés ou non armés, soient traités de la même manière; il réclama l'établissement d'une commission pour l'examen de la conduite des généraux; enfin il fit décréter l'arrestation des généraux Estourmel et Ligneville, et ordonner que l'ex-législateur Matthieu Dumas fût gardé à vue.

Commissaire à l'armée des Alpes, il envoya des détails sur le département de l'Isère; annonça les mesures qu'il avait prises avec le général Cartaux pour soumettre les rebelles du Midi; donna des détails sur Toulon, Marseille et Lyon; fit traduire au tribunal révolutionnaire le général Brunet qui commandait l'armée en Savoie, et qui, pour prix de ses services, mourut sur l'échafaud; il demanda que ceux qui ont dirigé le siége de Lyon fussent tenus de rendre compte de leur conduite. En mission dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc, il ordonna que les châteaux fussent détruits, et les biens des suspects confisqués au profit de la république. Il sollicita de la commune de Paris l'approbation de ses arrêtés; mais plusieurs dénonciations furent envoyées contre lui, des départements de l'Ain et du Mont-Blanc.

Il se plaignit alors à la convention et à la société des Jacobins des fausses accusations multipliées contre les députés les plus fidèles à la patrie, et résista à toutes les attaques qui se renouvelaient contre lui. Le mouvement insurrectionnel du 1er prairial mit un terme à sa fortune. Ce jour même, il avait demandé que le bureau, vacant par l'absence des secrétaires, fût occupé par les représentants qui avaient été aux armées. Delahaye s'élève contre lui, et l'accuse d'être l'un des auteurs de l'insurrection; le président donne l'ordre de l'empêcher de sortir de la salle; Tallien vote son arrestation; Vernier le dénonce; Albitte jeune, son frère, le défend avec chaleur, mais sans aucun succès. Décrété d'accusation avec Bourbotte, Romme, Duroi, Goujon, Duquesnoi et Soubrany, il parvint à se soustraire, par la fuite, à l'exécution du décret. La commission militaire qui condamne ses coaccusés le déclare contumace. Compris dans la loi d'amnistie du 4 brumaire, il reparaît. Albitte, surpris très-jeune par la révolution, se jeta dans l'exagération démagogique avec toute la violence de son âge; ses écarts ont plus d'une fois fait frémir l'humanité. Lors des représentations de *Caïus Gracchus* de Chénier, il osa seul s'élever contre le public, qui applaudissait avec transport ce bel hémistiche : *Des lois, et non du sang!* et demanda *Du sang, et non des lois!* Le Directoire confia à Albitte les fonctions de maire de Dieppe. Après le 18 brumaire, il entra dans l'administration militaire, et servit longtemps dans les armées en qualité de sous-inspecteur aux revues. Il est mort de froid et de fatigue dans la campagne de Moscou.

Biographie des contemporains. — Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la révolution française*, tom. XXXVI, p. 250.

***ALBIUS** (*Ricardus*), jésuite anglais, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Son véritable nom était *Richard Cohite*. Il s'occupa surtout de sciences mathématiques, et publia : *Hemisphærium dissectum*, Rome, 1646 et 1648, traité de géométrie d'après les principes d'Archimède et d'Euclide; — *Chrysæpsis, seu quadratura circuli* (sans lieu ni date). L'auteur désavoua plus tard ce livre, après avoir reconnu l'impossibilité de résoudre le problème de la quadrature du cercle.

Biographical dictionary.

ALBIZZI, famille italienne, originaire d'Arezzo, a joué un grand rôle dans l'histoire de Florence pendant les quatorzième et quinzième

siècles. Les Albizzi appartenaient au parti guelfe, et étaient dévoués à la cause démocratique. Voici les plus distingués, dans l'ordre chronologique :

Pierre **ALBIZZI**, chef du parti guelfe à Florence, forma, avec Lapso di Castiglionchio et Charles Strozzi, le triumvirat qui gouverna Florence depuis 1372 jusqu'en 1378. Ce triumvirat fut renversé par le parti gibelin (papiste et démocratique) et par la conjuration des Ciompi; Albizzi et ses amis auraient été mis en pièces par le peuple en fureur, si le tribunal, présidé par Cante des Gabrielli, ne les avait pas promptement condamnés à mort. « Que le juge les condamne! s'écria le peuple rassemblé autour du tribunal; car s'il ne les fait pas mourir, nous les mettrons en pièces, et avec eux leurs femmes et leurs enfants. Tous périront, ainsi que leur juge, et leurs maisons seront rasées avec le palais de justice. »

Muratori; Tiraboschi.

Maso ou *Thomas* **ALBIZZI**, fils de Pierre Albizzi, né en 1347, mort en 1417, fut chef de la république de Florence depuis 1382 jusqu'à 1417. Ce fut l'époque la plus glorieuse de cette république. Les villes de Pise, d'Arezzo, de Cortone, ainsi que la noblesse indépendante dans les Apennins, rentrèrent dans l'obéissance. Jean Galéas Visconti, duc de Milan, et Ladislas, roi de Naples, cédèrent à la puissance des Florentins. Les arts, les sciences et les lettres prirent un rapide essor sous la protection généreuse et éclairée d'Albizzi. A sa mort, Albizzi fut remplacé par son vieil ami Nicolas d'Uzzano.

Muratori; Tiraboschi.

Renaud **ALBIZZI**, fils du précédent, s'associa en 1429 avec Cosme et Laurent, fils de Jean de Médicis, pour forcer les conseils, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à déclarer la guerre à Paul Gunigi, seigneur de Lucques. Cette guerre fut malheureuse, et les Florentins furent, en 1433, obligés d'accorder la paix aux Lucquois. La rivalité qui existait entre Renaud et Cosme se traduisit, après la mort de Nicolas d'Uzzano en 1433, en hostilités ouvertes. Il fit exiler Cosme, et aurait volontiers engagé une lutte sanglante; mais, à chaque résolution vigoureuse qu'il voulait prendre, il rencontra l'opposition de gens qui pouvaient beaucoup perdre à sa défaite et peu gagner à sa victoire. Les deux partis, près de se combattre, acceptèrent, en 1434, la médiation du pape Eugène IV. Cosme de Médicis fut rappelé à Florence, et Renaud en fut banni avec ses amis. Ce dernier se retira à la cour de Visconti, et fit de vains efforts pour rentrer dans sa patrie.

Muratori; Tiraboschi.

* **ALBIZZI** (*Antoine*), théologien italien, né à Florence le 25 novembre 1547, mort à Kempten en Bavière le 17 juillet 1626. Il fut d'abord attaché au cardinal d'Autriche, qu'il quitta ensuite pour embrasser la religion protestante. Condamné pour ce fait à quitter l'Italie, il résida successivement à Augsbourg, à Inspruck et à Kempten. On a de lui : 1° *Sermones in Matthæum;* Augsbourg, 1609, in-8°; — 2° *Principium christianorum stemmata, adjecto stemmate Othommanico*, 1612, in-fol.; — 3° *De principiis religionis christianæ;* ibid., 1612; — 4° *Exercitationes theologicæ;* Kempten, 1616, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALBIZZI (*Barthélemy*), de Pise, si connu sous le nom latin de *Bartholomæus Albicius Pisanus*, célèbre religieux de l'ordre de Saint-François, natif de Rivano en Toscane, mort à Pise le 10 décembre 1401. Il doit sa célébrité à son *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo*, qu'il présenta au chapitre général de son ordre, assemblé à Assise, en 1399 : pour lui témoigner sa satisfaction, le chapitre donna à l'auteur l'habit que saint François avait porté pendant sa vie. C'est toute une histoire que celle de ce singulier livre, dont le manuscrit original fut longtemps conservé dans la bibliothèque du duc d'Urbin. La première édition parut à Venise, in-folio, sans date; c'est un des plus anciens et des plus rares incunables. La deuxième et la troisième édition n'en sont que des abrégés : celle-ci parut en 1480, et celle-là en 1484, sous le titre : *Li fioretti di san Francisco, assimilati alla vita ed alla passione di Nostro Signore.* P. Vergerio réfuta cet ouvrage dans ses *Discorsi sopra i fioretti di san Francisco*, livre qui fut mis à l'index, et son auteur déclaré hérétique. Cette réfutation a été réimprimée dans les deux éditions suivantes, extrêmement rares, de l'ouvrage d'Albizzi : l'une parut à Milan, sous le titre : *Opus aureæ et inexplicabilis bonitatis et continentiæ Conformitatum scilicet vitæ beati Francisci ad vitam Domini Nostri Jesus-Christi*, 1510, in-fol.; l'autre fut publiée avec le même titre à Milan, en 1513. A l'époque de la réformation, Albert (Érasme) en écrivit une réfutation en allemand, qui parut en 1542 à Wittemberg, avec une préface de Luther : *Der barfüsser Mönch Eulenspiegel und Alcoran* (le Franciscain farceur et l'Alcoran). Dans l'avis au lecteur, Érasme dit que, par ordre de l'électeur de Brandebourg, il avait visité quelques couvents de franciscains, et qu'il y avait trouvé le Livre des Conformités, estimé à l'égal du Koran. On a de cette réfutation plusieurs paraphrases latines (en 1542 et 1561), intitulées *Alcoranus franciscanorum*. Il en existe aussi une traduction française : *l'Alcoran des Cordeliers*, par Conrad Badius, Genève, 1556, avec des notes et une préface, volume in-12, suivi d'un second volume contenant plusieurs extraits du Livre des Conformités.

Toutes ces attaques furent si vigoureuses, que les franciscains jugèrent prudent de modifier le livre d'Albizzi; il en résulta une série d'éditions nouvelles, différentes des premières, et dont chacune porte un titre particulier : *Liber*

aureus inscriptus Liber Conformitatum, etc., *editus a Jeremia Bucchio;* Bologne, 1590, in-fol.; — *Antiquitates Franciscanæ, sive speculum vitæ beati Francisci et sociorum, per Philippum Bosquierum;* Cologne, 1623, in-8°. Ces éditions furent suivies de plusieurs apologies, réfutations et contre-réfutations, qui toutes se font remarquer par leur singularité. L'une d'elles est intitulée *Belle couronne de roses, tressée avec les feuillets du délicieux livre que les franciscains nomment Librum Conformitatum*, par T. Osiander; Tubingen, 1591, 1594, in-4° (en allemand). Selon Wadding (*Annales Minorum*, t. IX, p. 158), Albizzi soutint pendant soixante ans la réputation d'un prédicateur consommé, et enseigna la théologie à Bologne, à Padoue, à Pise, à Sienne et à Florence. Ses sermons ont été recueillis après sa mort, et publiés à Milan, 1488, in-4°; *ibid.*, 1503 et 1519. Outre quelques ouvrages inédits, on a encore de lui : *De vita et laudibus B. Mariæ Virginis libri VI;* Venise, 1596, in-4°.

Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*. — Fabricius, *Bibliotheca lat. mediæ et infimæ ætatis*, t. I, p. 318. — *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, t. IV, p. 318.

ALBO (*Joseph*), célèbre rabbin espagnol, surnommé le *divin philosophe*, né à Soria dans la vieille Castille, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort en 1428. Il exerça les fonctions de rabbin à Montalvan, et fut l'un des savants qui, en 1412, soutinrent la fameuse discussion publique contre Jérôme de Sainte-Foi, en présence de l'antipape Benoît XIII. Les chrétiens s'attribuèrent la victoire; mais Albo, pour venger l'honneur de sa religion, publia son *Sepher Ikkarim*, ou *Principes fondamentaux de la foi hébraïque*, ouvrage dans lequel non-seulement il défendait les dogmes de la religion juive, mais attaquait ceux de la religion chrétienne. La première édition du *Sepher Ikkarim* est celle de Soncino, 1486, in-4°, qui reste la plus estimée malgré d'assez nombreuses réimpressions. Albo réduisait à trois les dogmes fondamentaux du judaïsme : 1° *l'Existence de Dieu;* 2° *la Loi de Moïse révélée par Dieu;* 3° *la vie future avec des peines ou des récompenses*. L. J.

Bartolocci, *Bibl. mag. rabb.*, III, 776-796-798. — Wolf, *Bibl. hebræi.*, I, 503-505; III, 381, 382; IV, 848. — Rossi, *Dizionario storico degli aut. Ebr.*, I, 43-44. — Buxtorf *Biblioth. rabbin.*, p. 317. — Hottinger, *Biblioth. orient. class.*, III, 20; I, 23. — R. Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*.

ALBOIN, roi des Lombards et fondateur de leur empire, mort en 573. Il descendait des Amales et d'une sœur de Théodoric, et succéda à son père en 561. Alboin fit cause commune avec Narsès dans la guerre contre Totila, roi des Ostrogoths, et, réuni aux Avares, il attaqua les Gépides, dont il tua le roi dans une grande bataille qu'il gagna en 566. Après ce triomphe il épousa Rosamonde, fille de Cunimond, devenue sa captive, puis il rassembla une armée redoutable et entreprit la conquête de l'Italie, secondé par Narsès. Ce général, qui avait soumis l'Italie à Justinien, venait d'être appelé à Constantinople par l'impératrice, pour *filer avec le reste des eunuques*. « Je lui filerai, répondit-il, une toile que sa vie entière ne suffira pas à user. » Il invita Alboin à passer en Italie. Celui-ci en connaissait déja le chemin. Alboin abandonna donc la Panonie, la Servie, et les autres pays sur lesquels il avait régné jusque-là; il entra en Italie, et en conquit en peu d'années toute la partie septentrionale, ne trouvant de résistance que dans quelques villes. Pavie ne tomba en son pouvoir qu'après un siége de trois ans.

Alboin n'avait régné en Italie que trois ans et demi, lorsqu'il périt à Vérone sous les coups d'un assassin stipendié par Rosamonde. Selon l'histoire. Alboin s'était attiré la haine de sa femme dans un banquet où il lui envoya remplie de vin une coupe faite du crâne de Cunimond, en l'invitant *à boire avec son père*. Rosamonde, brûlant de se venger de cette insulte féroce, engagea dans une conjuration Abmichilde, noble lombard. Mais celui-ci n'osa point combattre Alboin, le plus vaillant des guerriers. Elle choisit alors parmi les simples soldats un homme renommé pour sa force herculéenne; et, après s'être livrée à cet homme, elle ne lui laissa plus que le choix de périr victime de la jalousie d'Alboin, ou de servir sa vengeance. Rosamonde introduisit ce soldat, nommé Péridée, dans l'appartement du roi, qui dormait après le repas. Elle avait eu soin d'en ôter toutes les armes, excepté une épée, qu'elle avait fortement liée au fourreau. Réveillé par les coups de l'assassin, Alboin essaya d'abord en vain de tirer l'épée; il saisit ensuite un escabeau, avec lequel il se défendit jusqu'à ce qu'il tombât mort. Les assassins s'enfuirent à Ravenne, et périrent tous misérablement. Péridée eut les yeux crevés, et Rosamonde s'empoisonna elle-même. Alfieri, dans sa tragédie de *Rosmunda*, et le poëte Fouqué, dans son *Alboin*, ont fait de cet événement le sujet de deux compositions remarquables.

Paulus Diaconus, l. I, et II. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Sigonius, *De Regno Italiæ*. — Grégoire de Tours, l. IV, c. XXXV.

ALBON (famille française D'). Cette ancienne famille remonte à André d'Albon, seigneur de Curis, au mont Dor, près de Lyon, qui vivait de 1250 à 1290.

Parmi les membres de cette famille on distingue *Guichard*, l'un des députés envoyés en 1423 par le roi à Chambery, pour traiter de la paix avec le duc de Bourgogne; *Jean*, dit *de l'Espinasse*, seigneur de Saint-André, qui servit dans l'armée du roi contre les Anglais et les Bourguignons, par lesquels il fut fait prisonnier en 1417; *Henri II* d'Albon, mort en 1502, qui servit Louis XI dans les guerres du comté de Bourgogne; *Claude*, qui fut tué dans un combat livré contre le margrave de Brandebourg, au siége de Metz, en 1552; *Antoine* d'Albon, archevêque de Lyon, né en 1507 d'abord abbé de

Savigny et de l'île Barbe, puis nommé gouverneur de Lyon en 1553, à la mort du comte de Grignan, et à une époque où il y avait tant à craindre de la part des protestants, qui n'épargnaient rien pour s'emparer de Lyon, comme ils avaient fait de Genève. Antoine, malgré leur nombre et leurs menées, ne leur permit point d'élever des temples. Il repoussa, en 1560, une violente attaque dirigée par Maligny, seigneur mâconnais. Après cet important succès, Antoine fut nommé archevêque d'Arles. Pendant son absence, les protestants, favorisés par le nouveau gouverneur, le comte de Sault, se rendirent maîtres de Lyon; mais d'Albon ayant permuté l'archevêché d'Arles contre celui de Lyon, punit, dès son arrivée, les auteurs de la révolte, fit brûler leurs livres, et mourut le 24 septembre 1574.

On cite encore *Bertrand* d'Albon, seigneur de Saint-Forgeux, qui tint constamment le parti du roi contre la Ligue dans le Lyonnais, et contribua puissamment à la réduction de Lyon en 1594.

La branche du seigneur de Saint-André descend de Gilles d'Albon, fils puîné de Jean de l'Espinasse, mort avant 1480. Son fils, *Guichard*, seigneur de Saint-André, fut envoyé en Guienne par Anne de Beaujeu, pour réduire à l'obéissance du roi plusieurs places qui favorisaient le parti de Louis, duc d'Orléans; puis il passa en Bretagne, et se trouva à la bataille de Saint-Aubin du Cormier. Il mourut en 1502. Son fils *Jean*, seigneur de Saint-André, mort en 1550, fut gouverneur du Lyonnais, du Bourbonnais et de la Marche. En 1512, il suivit le sire de la Trémouille en Italie, et Bonnivet au siége de Fontarabie, en 1521. En 1523, il défendit Saint-Quentin contre les Anglais. En 1537, il fut l'un des députés chargés de traiter à la paix avec les Impériaux qui assiégeaient Thérouenne. Son fils *Jacques*, seigneur de Saint-André, marquis de Fronsac, maréchal de France sous le nom de maréchal de Saint-André, fut l'un des hommes les plus importants du seizième siècle. La branche des seigneurs de Baignols descend de Guillaume d'Albon, second fils d'André. Elle présente jusqu'au quinzième siècle plusieurs personnages assez remarquables, parmi lesquels nous citerons *Amédée*, mort à Azincourt en 1415. — La branche des seigneurs de Pouillenai descend de Henri, troisième fils d'André. Cette branche compte parmi ses plus illustres membres *Humbert*, qui se trouva aux batailles de Poitiers et de Brignais, et fut fait prisonnier dans ces deux journées.

Art de vérifier les dates.

ALBON (*Claude-Camille-François* D'), littérateur français, descendant du maréchal de Saint-André, né à Lyon en 1753, et mort à Paris en 1788. Ses écrits, son attachement à Quesnay, chef des économistes, la sépulture honorable qu'il accorda dans sa terre de Franconville au savant Court de Gébelin, lui acquirent de la célébrité. Il était d'un caractère bizarre, et porté à la mélancolie. Possesseur de la seigneurie d'Yvetot, il fit construire dans cette petite ville de Normandie des halles pour les foires, où il plaça cette inscription : *Gentium Commodo Camillus III.* On a de lui : 1° des *Poésies fugitives* très-médiocres; — 2° l'*Éloge de Quesnay;* — 3° *Discours sur cette question : Le siècle d'Auguste doit-il être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences?* Paris, 1784, in-8°; — 4° *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe;* Paris, 4 vol. in-12 : ce dernier ouvrage est le meilleur qu'il ait laissé; — 5° *la Paresse,* poëme en prose, in-8°; — 6° *Dialogue entre Alexandre et Clitus*, in-8°; — 7° *Œuvres diverses* lues à l'Académie de Lyon, dont il était membre; 1774, in-8°; — 8° *Éloge de Chamousset;* 1776, in-8°; — 9° *Éloge de Court de Gébelin;* 1785, in-8°.

Dictionnaire historique. — Quérard, *France littéraire.*

ALBON (*Jacques* D'), marquis de Fronsac, plus connu sous le nom de *maréchal de Saint-André. Voy.* SAINT-ANDRÉ.

***ALBONI** (*Marietta*), célèbre cantatrice, est née à Césena, petite ville de la Romagne, en 1824. Elle alla perfectionner ses études de chant à Bologne, à l'école de madame Bertolotti, d'où sont sorties quelques-unes des cantatrices italiennes distinguées de notre époque. Mlle Alboni eut de plus l'inappréciable avantage de recevoir des conseils de Rossini, qui, dit-on, lui fit travailler tous les rôles de contralto qui se trouvent dans ses ouvrages. Après s'être ainsi préparée à la carrière du théâtre lyrique, Mlle Alboni fut engagée pour plusieurs années par Merelli, directeur de différentes entreprises théâtrales en Italie et en Allemagne. Elle débuta d'abord en 1841, à la Scala de Milan, par le rôle de Maffio Orsini, dans *Lucrezia Borgia.* Ayant été fort goûtée, elle ne tarda pas à paraître sur le théâtre de Vienne, où son premier succès fut pleinement confirmé. Elle alla ensuite à Saint-Pétersbourg, revint à Vienne, voyagea en Hongrie, donnant des concerts, et enfin fut engagée à Londres, pour la saison de 1847, au théâtre royal de Covent-Garden. Son engagement, qui était de douze mille francs, fut, le lendemain de son début, refait par le directeur lui-même, qui en porta le chiffre à cinquante mille francs. C'était au moment où l'on ne parlait que de Mlle Jenny Lind, laquelle faisait accourir en toute hâte la fashion dilettante au théâtre de Sa Majesté. Au mois d'octobre 1847, Mlle Alboni fut engagée par le directeur de l'Académie royale de musique pour trois concerts. Le premier morceau par lequel elle se fit entendre du public parisien fut l'air d'entrée d'Arsace, de *Semiramide.* Dès les premières notes du récitatif, on reconnut qu'on avait affaire à l'organe le plus

heureusement doué qui fût jamais. Jamais, en effet, il n'exista de voix plus enchanteresse, de timbre plus limpide et plus suave, d'une sonorité plus homogène dans ses divers registres, d'une flexibilité plus naturelle, d'une justesse plus parfaite; son étendue est de deux octaves et une quarte, depuis le *sol* grave du contralto jusqu'au *do* aigu du soprano; et les sons de poitrine se lient à ceux de tête, et réciproquement, avec une merveilleuse facilité. Tant de rares qualités réunies sont plus l'œuvre de la nature que de l'art : Dieu seul en peut produire de si charmantes et si étonnantes à la fois.

Deux mois après ces concerts, qui mirent dans le plus grand émoi tout le monde musical parisien, Mlle Alboni débuta au Théâtre-Italien, et le rôle entier d'Arsace la montra dans tout son jour. Rien ne saurait décrire l'enthousiasme qu'elle excita. Elle chanta ensuite *Cenerentola* avec le même succès; le rôle de Malcolm, dans la *Dona del Lago*, lui fut moins favorable. Au mois de mai 1850, Mlle Alboni reparut sur notre première scène lyrique; mais cette fois ce ne fut pas dans de simples concerts, mais bien dans le rôle de Fidès, du *Prophète;* ce rôle auquel l'admirable talent dramatique de madame Pauline Viardot venait de donner tant de relief. Cette tentative, que l'on considérait d'abord comme une témérité, ne fit qu'accroître la renommée de Mlle Alboni. Cependant on ne saurait dire qu'en scène Mlle Alboni émeuve beaucoup l'auditoire. C'est un talent froid, autant par système que par tempérament, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais elle plaît, elle séduit, elle ravit toujours, par l'effet de ces dons divins dont nous avons parlé, et malgré l'obstacle que semblerait devoir leur opposer, au théâtre du moins, une corpulence un peu trop large. Depuis sa première excursion dans le domaine du répertoire lyrique français, Mlle Alboni en a fait quelques autres, et M. Auber a écrit pour elle le rôle de Zerline dans la *Corbeille d'oranges*. Cet ouvrage a été représenté au mois de mai 1851, au retour de Mlle Alboni de Madrid, où elle a passé le dernier hiver au milieu des succès qui ne cessent de l'accompagner partout. Après avoir chanté pendant deux mois Zerline à Paris, elle a été la chanter à Londres, est revenue à l'Opéra aux mois de septembre et d'octobre; et, à l'heure où nous écrivons ces lignes (décembre 1851), elle vient de recommencer une tournée de représentations et de concerts dans les départements de la France. En aucun temps aucune cantatrice ne fit une plus ample moisson de couronnes et de sacs d'écus. GEORGE BOUSQUET.

*ALBONI (*Paul*), habile peintre de paysages, né à Bologne à la fin du dix-septième siècle, mort en 1730. Étant devenu paralytique de la main droite, il se servit de la main gauche, et composa d'excellents tableaux.

Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi.*

*ALBORESI (*Giacomo*), peintre d'architecture, né à Bologne en 1632, mort en 1677. Il eut pour maîtres Domenico Santi et Agostino Mitelli. Il excella dans la peinture à fresque, et fit plusieurs grands travaux pour des édifices tant publics que privés de Bologne, de Florence et de Parme. Il a peint, en commun avec Maria Pasio, la façade ouest de la cathédrale de Florence.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi.*

ALBORNOZ (*Gilles-Alvarez Carillo*), cardinal espagnol, l'un de ces prélats guerriers dont le moyen âge admira les hauts faits. Issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, il naquit à Cuença, et mourut à Viterbe le 24 août 1367. Avant d'être placé très-jeune encore, par Alphonse XI, sur le siége archiépiscopal de Tolède, il avait été revêtu successivement des dignités d'aumônier de la cour et d'archiduc de Calatrava. Le même prince à qui le jeune archevêque avait sauvé la vie dans la mêlée, à la bataille de Tarifa, l'arma chevalier de sa main, et ce fut à lui qu'il confia, en 1343, la conduite du siége d'Algésiras. Albornoz ne jouit pas du même crédit sous Pierre le Cruel, qui voulut se délivrer d'un censeur si incommode : le prélat s'enfuit à Avignon, où Clément VI l'admit dans son conseil et le revêtit de la pourpre. Les talents militaires d'Albornoz furent encore employés par Innocent VI, qui, en l'instituant légat d'Italie, le chargea de remettre sous son autorité, par les armes, les États de l'Église qui s'étaient donné un autre chef (1353). Cette entreprise hardie, au succès de laquelle Albornoz avait su intéresser le fameux tribun Colas Rienzi, réussit au gré de son attente. Ce que ne pouvait faire la force des armes, il l'obtint par les anathèmes. Il venait de réduire le puissant condottiere Malatesta de Rimini, lorsque, desservi par une intrigue, il fut rappelé à Avignon en 1357. Mais l'inhabileté ou la mauvaise fortune du successeur qu'on lui avait donné força le pape à replacer Albornoz à la tête de l'expédition commencée. Moins de trois ans lui suffirent pour vaincre toutes les résistances; et, gouverneur paisible des États romains que son administration habile fit promptement refleurir, il put, au bout de quelque temps, appeler Urbain V à venir régner dans Rome. Albornoz mourut à Viterbe. A Tolède, où il voulut être enterré, des honneurs presque royaux lui furent rendus par Henri de Castille, et, pour en honorer aussi la mémoire, Urbain V fit publier des indulgences pour quiconque aurait contribué à la translation de sa dépouille mortelle de Viterbe à Tolède. Albornoz a laissé un ouvrage sur la *Constitution de l'Église romaine*, imprimé pour la première fois à Jési en 1473, et devenu fort rare.

Sepulveda, *Hist. de bello administrato in Italia per annos XV, et confecto ab Æg. Albornotio;* Bologne, 1623, in-fol. — Muratori, *Annali d'Italia.*

*ALBORNOZ (*Diego-Felipe*), historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième

Savigny et de l'île Barbe, puis nommé gouverneur de Lyon en 1553, à la mort du comte de Grignan, et à une époque où il y avait tant à craindre de la part des protestants, qui n'épargnaient rien pour s'emparer de Lyon, comme ils avaient fait de Genève. Antoine, malgré leur nombre et leurs menées, ne leur permit point d'élever des temples. Il repoussa, en 1560, une violente attaque dirigée par Maligny, seigneur mâconnais. Après cet important succès, Antoine fut nommé archevêque d'Arles. Pendant son absence, les protestants, favorisés par le nouveau gouverneur, le comte de Sault, se rendirent maîtres de Lyon; mais d'Albon ayant permuté l'archevêché d'Arles contre celui de Lyon, punit, dès son arrivée, les auteurs de la révolte, fit brûler leurs livres, et mourut le 24 septembre 1574.

On cite encore *Bertrand* d'Albon, seigneur de Saint-Forgeux, qui tint constamment le parti du roi contre la Ligue dans le Lyonnais, et contribua puissamment à la réduction de Lyon en 1594.

La branche du seigneur de Saint-André descend de Gilles d'Albon, fils puîné de Jean de l'Espinasse, mort avant 1480. Son fils, *Guichard*, seigneur de Saint-André, fut envoyé en Guienne par Anne de Beaujeu, pour réduire à l'obéissance du roi plusieurs places qui favorisaient le parti de Louis, duc d'Orléans; puis il passa en Bretagne, et se trouva à la bataille de Saint-Aubin du Cormier. Il mourut en 1502. Son fils *Jean*, seigneur de Saint-André, mort en 1550, fut gouverneur du Lyonnais, du Bourbonnais et de la Marche. En 1512, il suivit le sire de la Trémouille en Italie, et Bonnivet au siége de Fontarabie, en 1521. En 1523, il défendit Saint-Quentin contre les Anglais. En 1537, il fut l'un des députés chargés de traiter à la paix avec les Impériaux qui assiégeaient Thérouenne. Son fils *Jacques*, seigneur de Saint-André, marquis de Fronsac, maréchal de France sous le nom de maréchal de Saint-André, fut l'un des hommes les plus importants du seizième siècle. La branche des seigneurs de Baignols descend de Guillaume d'Albon, second fils d'André. Elle présente jusqu'au quinzième siècle plusieurs personnages assez remarquables, parmi lesquels nous citerons *Amédée*, mort à Azincourt en 1415. — La branche des seigneurs de Pouillenai descend de Henri, troisième fils d'André. Cette branche compte parmi ses plus illustres membres *Humbert*, qui se trouva aux batailles de Poitiers et de Brignais, et fut fait prisonnier dans ces deux journées.

Art de vérifier les dates.

ALBON (*Claude-Camille-François* d'), littérateur français, descendant du maréchal de Saint-André, né à Lyon en 1753, et mort à Paris en 1788. Ses écrits, son attachement à Quesnay, chef des économistes, la sépulture honorable qu'il accorda dans sa terre de Franconville au savant Court de Gébelin, lui acquirent de la célébrité. Il était d'un caractère bizarre, et porté à la mélancolie. Possesseur de la seigneurie d'Yvetot, il fit construire dans cette petite ville de Normandie des halles pour les foires, où il plaça cette inscription : *Gentium Commodo Camillus III*. On a de lui : 1° des *Poésies fugitives* très-médiocres; — 2° l'*Éloge de Quesnay;* — 3° *Discours sur cette question : Le siècle d'Auguste doit-il être préféré à celui de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences?* Paris, 1784, in-8°; — 4° *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe;* Paris, 4 vol. in-12 : ce dernier ouvrage est le meilleur qu'il ait laissé; — 5° *la Paresse*, poëme en prose, in-8°; — 6° *Dialogue entre Alexandre et Clitus*, in-8°; — 7° *Œuvres diverses* lues à l'Académie de Lyon, dont il était membre; 1774, in-8°; — 8° *Éloge de Chamousset;* 1776, in-8°; — 9° *Éloge de Court de Gébelin;* 1785, in-8°.

Dictionnaire historique. — Quérard, *France littéraire.*

ALBON (*Jacques* d'), marquis de Fronsac, plus connu sous le nom de *maréchal de Saint-André*. *Voy.* Saint-André.

*ALBONI (*Marietta*), célèbre cantatrice, est née à Césena, petite ville de la Romagne, en 1824. Elle alla perfectionner ses études de chant à Bologne, à l'école de madame Bertolotti, d'où sont sorties quelques-unes des cantatrices italiennes distinguées de notre époque. Mlle Alboni eut de plus l'inappréciable avantage de recevoir des conseils de Rossini, qui, dit-on, lui fit travailler tous les rôles de contralto qui se trouvent dans ses ouvrages. Après s'être ainsi préparée à la carrière du théâtre lyrique, Mlle Alboni fut engagée pour plusieurs années par Merelli, directeur de différentes entreprises théâtrales en Italie et en Allemagne. Elle débuta d'abord en 1841, à la Scala de Milan, par le rôle de Maffio Orsini, dans *Lucrezia Borgia*. Ayant été fort goûtée, elle ne tarda pas à paraître sur le théâtre de Vienne, où son premier succès fut pleinement confirmé. Elle alla ensuite à Saint-Pétersbourg, revint à Vienne, voyagea en Hongrie, donnant des concerts, et enfin fut engagée à Londres, pour la saison de 1847, au théâtre royal de Covent-Garden. Son engagement, qui était de douze mille francs, fut, le lendemain de son début, refait par le directeur lui-même, qui en porta le chiffre à cinquante mille francs. C'était au moment où l'on ne parlait que de Mlle Jenny Lind, laquelle faisait accourir en toute hâte la fashion dilettante au théâtre de Sa Majesté. Au mois d'octobre 1847, Mlle Alboni fut engagée par le directeur de l'Académie royale de musique pour trois concerts. Le premier morceau par lequel elle se fit entendre du public parisien fut l'air d'entrée d'Arsace, de *Semiramide*. Dès les premières notes du récitatif, on reconnut qu'on avait affaire à l'organe le plus

heureusement doué qui fût jamais. Jamais, en effet, il n'exista de voix plus enchanteresse, de timbre plus limpide et plus suave, d'une sonorité plus homogène dans ses divers registres, d'une flexibilité plus naturelle, d'une justesse plus parfaite; son étendue est de deux octaves et une quarte, depuis le *sol* grave du contralto jusqu'au *do* aigu du soprano; et les sons de poitrine se lient à ceux de tête, et réciproquement, avec une merveilleuse facilité. Tant de rares qualités réunies sont plus l'œuvre de la nature que de l'art : Dieu seul en peut produire de si charmantes et si étonnantes à la fois.

Deux mois après ces concerts, qui mirent dans le plus grand émoi tout le monde musical parisien, M[lle] Alboni débuta au Théâtre-Italien, et le rôle entier d'Arsace la montra dans tout son jour. Rien ne saurait décrire l'enthousiasme qu'elle excita. Elle chanta ensuite *Cenerentola* avec le même succès; le rôle de Malcolm, dans la *Dona del Lago*, lui fut moins favorable. Au mois de mai 1850, M[lle] Alboni reparut sur notre première scène lyrique; mais cette fois ce ne fut pas dans de simples concerts, mais bien dans le rôle de Fidès, du *Prophète;* ce rôle auquel l'admirable talent dramatique de madame Pauline Viardot venait de donner tant de relief. Cette tentative, que l'on considérait d'abord comme une témérité, ne fit qu'accroître la renommée de M[lle] Alboni. Cependant on ne saurait dire qu'en scène M[lle] Alboni émeuve beaucoup l'auditoire. C'est un talent froid, autant par système que par tempérament, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais elle plaît, elle séduit, elle ravit toujours, par l'effet de ces dons divins dont nous avons parlé, et malgré l'obstacle que semblerait devoir leur opposer, au théâtre du moins, une corpulence un peu trop large. Depuis sa première excursion dans le domaine du répertoire lyrique français, M[lle] Alboni en a fait quelques autres, et M. Auber a écrit pour elle le rôle de Zerline dans la *Corbeille d'oranges*. Cet ouvrage a été représenté au mois de mai 1851, au retour de M[lle] Alboni de Madrid, où elle a passé le dernier hiver au milieu des succès qui ne cessent de l'accompagner partout. Après avoir chanté pendant deux mois Zerline à Paris, elle a été la chanter à Londres, est revenue à l'Opéra aux mois de septembre et d'octobre; et, à l'heure où nous écrivons ces lignes (décembre 1851), elle vient de recommencer une tournée de représentations et de concerts dans les départements de la France. En aucun temps aucune cantatrice ne fit une plus ample moisson de couronnes et de sacs d'écus. GEORGE BOUSQUET.

***ALBONI** (*Paul*), habile peintre de paysages, né à Bologne à la fin du dix-septième siècle, mort en 1730. Étant devenu paralytique de la main droite, il se servit de la main gauche, et composa d'excellents tableaux.

Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi.*

***ALBORESI** (*Giacomo*), peintre d'architecture, né à Bologne en 1632, mort en 1677. Il eut pour maîtres Domenico Santi et Agostino Mitelli. Il excella dans la peinture à fresque, et fit plusieurs grands travaux pour des édifices tant publics que privés de Bologne, de Florence et de Parme. Il a peint, en commun avec Maria Pasio, la façade ouest de la cathédrale de Florence.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Crespi, *Vite de' pittori Bolognesi.*

ALBORNOZ (*Gilles-Alvarez Carillo*), cardinal espagnol, l'un de ces prélats guerriers dont le moyen âge admira les hauts faits. Issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, il naquit à Cuença, et mourut à Viterbe le 24 août 1367. Avant d'être placé très-jeune encore, par Alphonse XI, sur le siége archiépiscopal de Tolède, il avait été revêtu successivement des dignités d'aumônier de la cour et d'archiduc de Calatrava. Le même prince à qui le jeune archevêque avait sauvé la vie dans la mêlée, à la bataille de Tarifa, l'arma chevalier de sa main, et ce fut à lui qu'il confia, en 1343, la conduite du siége d'Algésiras. Albornoz ne jouit pas du même crédit sous Pierre le Cruel, qui voulut se délivrer d'un censeur si incommode : le prélat s'enfuit à Avignon, où Clément VI l'admit dans son conseil et le revêtit de la pourpre. Les talents militaires d'Albornoz furent encore employés par Innocent VI, qui, en l'instituant légat d'Italie, le chargea de remettre sous son autorité, par les armes, les États de l'Église qui s'étaient donné un autre chef (1353). Cette entreprise hardie, au succès de laquelle Albornoz avait su intéresser le fameux tribun Colas Rienzi, réussit au gré de son attente. Ce que ne pouvait faire la force des armes, il l'obtint par les anathèmes. Il venait de réduire le puissant condottiere Malatesta de Rimini, lorsque, desservi par une intrigue, il fut rappelé à Avignon en 1357. Mais l'inhabileté ou la mauvaise fortune du successeur qu'on lui avait donné força le pape à replacer Albornoz à la tête de l'expédition commencée. Moins de trois ans lui suffirent pour vaincre toutes les résistances; et, gouverneur paisible des États romains que son administration habile fit promptement refleurir, il put, au bout de quelque temps, appeler Urbain V à venir régner dans Rome. Albornoz mourut à Viterbe. A Tolède, où il voulut être enterré, des honneurs presque royaux lui furent rendus par Henri de Castille, et, pour en honorer aussi la mémoire, Urbain V fit publier des indulgences pour quiconque aurait contribué à la translation de sa dépouille mortelle de Viterbe à Tolède. Albornoz a laissé un ouvrage sur la *Constitution de l'Église romaine*, imprimé pour la première fois à Jési en 1473, et devenu fort rare.

Sepulveda, *Hist. de bello administrato in Italia per annos XV, et confecto ab Æg. Albornotio;* Bologne, 1623, in-fol. — Muratori, *Annali d'Italia.*

***ALBORNOZ** (*Diego-Felipe*), historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième

siècle. Il était chanoine-trésorier de l'église de Carthagène. On a de lui : *Castilla politica y cristiana;* Madrid, 1666, in-4°, ouvrage divisé par ordre de vices et de vertus; — *las Guerras civiles de Inglaterra;* Madrid, 1658, in-4°, traduit de l'italien de Maiolino Bissaccioni.

Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. I, p. 308.

ALBOSIUS ou **AILLEBOUT** (*Jean*), médecin français, natif d'Autun, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça sa profession à Sens, et devint médecin du roi Henri III. Il publia en 1587, sous le titre de *Portentosum lithopædium, sive Embryon petrifactum urbis Senonensis*, Sens, 1582, une observation curieuse sur un fœtus humain qui était resté pendant vingt-huit ans dans la matrice, et y avait acquis la dureté de la pierre. La nouveauté de ce fait attira l'attention des médecins, et depuis lors on a observé plusieurs cas semblables. L'écrit d'Albosius a été traduit en français, et commenté par Simon de Provanchère. On le trouve aussi dans les recueils (*Gynæcia*) de Spach, de Bauhin et d'autres.

Biographie médicale. — Callisen.

***ALBOUIS D'AZINCOURT** (*Joseph-Jean-Baptiste*), célèbre comédien, né à Marseille le 11 décembre 1747, mort le 29 mars 1809. Il débuta d'abord à Bruxelles, où il obtint les plus vifs applaudissements dans le rôle de *Crispin* des *Folies amoureuses*. Ce fut dans cette ville qu'il prit le nom de d'Azincourt; il parut peu après au Théâtre-Français, où la protection du prince de Ligne le fit en 1778 admettre comme sociétaire. La reine Marie-Antoinette, qui désirait apprendre à jouer la comédie, se fit donner des leçons par d'Azincourt, et l'en récompensa magnifiquement. La société du Théâtre-Français, désorganisée pendant la révolution, dut son rétablissement aux nombreuses démarches de d'Azincourt. En 1807, il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire, et obtint bientôt la direction des spectacles de la cour; il en était chargé depuis quelques mois, quand il fut enlevé à la scène à l'âge de soixante-deux ans.

Biographie des Contemporains.

ALBOUYS, membre de la convention, mort vers 1815. Il était juge au tribunal de Cahors, lorsque le département du Lot le nomma, en septembre 1792, député à la convention, où il siégea aussitôt qu'elle se fut constituée. Il n'est connu que par son vote remarquable dans le procès du roi, où il essaya de concilier à la fois tous les intérêts, de la justice, de la nation, et du législateur : « Ce serait, dit-il, mé« connaître l'autorité du peuple sur la question « de l'appel, que de ne pas dire : Oui! » Il se prononça pour la réclusion, le bannissement à la paix, et le sursis. Revenu dans son département après la session, il mourut dans l'obscurité.

Biographie des Contemporains.

***ALBOUZDJANY** (*Aboul-Véfa-Mohammed*), astronome arabe, naquit à Bouzdjan, ville du Khorassan (d'où le surnom d'*Albouzdjany*), au dixième siècle de J.-C. Il vécut à Bagdad, à la cour des khalifes abbassides, et, aidé de plusieurs astronomes, il fit quelques corrections importantes à la *Table vérifiée*. L'ouvrage qui renferme le résultat de ses travaux porte le titre de la *Table collective*, titre qui revient à peu près à la dénomination de *Syntaxe*, que Ptolémée avait primitivement donné à son Almageste. Les Arabes l'appelèrent même du nom d'*Almageste*, comme pour établir un nouveau rapport entre ce traité et l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre la réputation de l'astronome d'Alexandrie.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction*, tom. I.

ALBRAND (*Fortuné*), orientaliste et voyageur français, né vers 1795, mort en 1827. Après avoir étudié les langues orientales à Marseille et à Paris, il s'embarqua pour l'île Bourbon, et passa de là à Madagascar. Il visita l'intérieur de ce pays si peu connu encore aux Européens, et y fonda la colonie Sainte-Marie. Il s'occupait de la rédaction d'un dictionnaire de la langue malgache, lorsque la mort le surprit à peine âgé de trente-deux ans.

Biographie des Contemporains.

***ALBRECHT** (*Balthasar-Augustin*), peintre d'histoire allemand, né à Berg près de Munich en 1687, mort à Munich en 1765. Il séjourna quelque temps en Italie, et fut inspecteur de la galerie de Munich. On a de lui plusieurs pièces d'autels dans les églises d'Ingolstadt, d'Eichstædt et de Landshut, en Bavière.

Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon.*

ALBRECHT (*Benjamin-Gottlieb*), naturaliste allemand, vivait dans la moitié du dix-huitième siècle. Il a publié un ouvrage intitulé *De aromatum exoticorum noxa, et nostratium præstantia;* Erfurt, 1740, in-4°. L'auteur, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'acrimonie et une ardeur brûlante à l'estomac, dit que l'on devrait leur préférer la passe-rage, le raifort sauvage, le thym, la sarriette, le basilic, et surtout l'ail.

Adelung, *Supplément à Jöcher, Allgem. Gelehrten Lexicon.* — Haller, *Bibliotheca botanica*, t. I. — Sprengel, *Hist. de la botanique.*

***ALBRECHT** (*Christian*), missionnaire protestant, mort au Cap le 25 juillet 1815. Il était originaire de la Souabe, et fut envoyé dans l'Afrique australe par la Société des missionnaires de Londres. Il arriva à la ville du Cap le 19 janvier 1805, et pénétra, avec quelques autres missionnaires, dans le pays sauvage des Namaquois, pour y prêcher le christianisme. Après avoir fondé l'établissement Warn-Bath, il revint, en mai 1810, à la ville du Cap, et y épousa une Hollandaise, mademoiselle Burgmann, qui l'accompagna à Warn-Bath, au nord de la rivière d'Orange. Son établissement fut dévasté par les incursions des hordes commandées par un chef célèbre, nommé Africaner (l'Africain).

Albrecht perdit sa femme en 1812, et réunit les débris de sa colonie à Pella, au sud de la rivière d'Orange.

Moffat, *Missionary labours and scenes in Southern Africa*, chap. v et vi.

*ALBRECHT (*Frédéric-Rodolphe*), archiduc d'Autriche, naquit à Vienne le 3 août 1817. Fils du célèbre archiduc Charles, il entra, à l'âge de vingt ans, dans le service militaire, et fut nommé en 1845 général en chef de la basse Autriche. Lors des troubles de Vienne en mars 1848, il fut accusé d'avoir le premier ordonné de faire feu sur le peuple. Cette accusation était dénuée de fondement; car, à cette époque, il était absent de Vienne. Il combattit, à Novarra, sous les ordres du maréchal Radetzki, et fut nommé, en 1849, gouverneur de la forteresse de Mayence et en 1851 gouverneur militaire et civil du royaume de Hongrie.

Oesterreichisches Biograph. Lexic.; Vienne, 1851.

*ALBRECHT (*Guillaume*), célèbre agronome allemand, conseiller ducal de Nassau, né en 1786 et mort en 1848. Il fut un des élèves les plus distingués de Thaër, et enseigna d'abord l'économie rurale à Hofwyl, dans l'institut de Fellenberg. En 1819, il fut chargé par le gouvernement de Nassau de rédiger une feuille agronomique hebdomadaire; et, l'année suivante, il fut appelé à diriger dans la petite ville d'Idstein une école d'agriculture expérimentale; et de cette époque date aussi la publication des *Annales de la Société d'agriculture de Nassau*, dont Albrecht fut le secrétaire perpétuel. Idstein était en même temps le siége de l'école normale primaire du duché : le gouvernement voulait que dans les écoles de village les fils de cultivateurs, presque tous destinés à être cultivateurs eux-mêmes, reçussent les notions les plus utiles et les plus élémentaires. Il fallait donc commencer par donner, à ceux qui devaient un jour les instruire, les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour remplir convenablement cette mission. Ce fut encore Albrecht que le gouvernement choisit pour former cette pépinière de professeurs. Plus tard, l'école d'Idstein fut transférée à Nassau, capitale du duché; et la Société d'agriculture acquit le domaine de Geisberg, situé sur la montagne du même nom qui s'élève derrière les dernières maisons de Wiesbaden. Geisberg devint bientôt un des principaux foyers du progrès agricole pour l'ouest de l'Allemagne. Albrecht y entreprit de grands travaux d'organisation. Le domaine a été divisé par compartiments : les plantes dont la culture exige le plus de main-d'œuvre et de soins, telles que la vigne, le houblon, et les végétaux qui peuvent remplacer la jachère, se trouvent dans le voisinage de l'habitation, d'où l'on peut y arriver par des chemins faciles; les céréales, les fourrages, les plantes industrielles peu ou point connues, et qu'il pourrait y avoir avantage à introduire dans le pays, occupent la place la plus apparente, la plus exposée aux regards : quant aux expériences dont les résultats ne se font connaître qu'au bout de quelques années, elles ont lieu dans une partie du domaine moins accessible aux simples curieux. Là il s'agit de déterminer, par des expériences comparatives, l'influence qu'exerce sur la végétation et sur le rendement la culture successive d'une série de plantes choisies d'après les assolements en usage dans les différentes parties du duché et du reste de l'Allemagne. On passe ainsi d'un assolement complet à un autre, de l'agriculture d'un pays à celle d'un autre pays. A la fin de chaque année, les résultats de toutes ces expériences sont consignés dans une feuille hebdomadaire.

Dans l'impossibilité de faire travailler constamment tous les élèves sur le domaine, Albrecht décida que l'école ne serait ouverte que pendant les six mois de la saison froide, pour l'enseignement de la théorie seulement; et que chaque année, à la mi-avril, les élèves iraient, pendant les six mois d'été, faire leur stage, pour les travaux de l'agriculture pratique, soit chez leurs parents, soit chez les cultivateurs les plus habiles du pays. A son retour à l'institut, chaque élève est tenu de donner un compte rendu de l'emploi de son temps; et, pour que les expériences poursuivies au Geisberg en leur absence ne soient pas perdues pour eux, chaque été ils s'y réunissent pendant les quelques jours de repos laissés aux cultivateurs après la fenaison. — Les cours durent deux semestres d'hiver. Une bibliothèque mise à la disposition des élèves, et un musée agronomique servant à rendre les démonstrations plus sensibles, complètent les moyens d'enseignement. « Nous ne voulons former ici, dit Albrecht, ni des savants ni des valets de ferme, mais bien des cultivateurs qui sachent travailler en connaissance de cause; des hommes intelligents, sortis de l'ornière de la routine, et qui, par cela même qu'ils connaissent la valeur des travaux de pratique bien exécutés, ne craignent pas de mettre eux-mêmes la main à l'œuvre; enfin, des hommes qui trouvent leur plus douce récompense dans l'accomplissement de leurs devoirs et la réussite de leur entreprise. » — « Les élèves les mieux préparés pour notre institut, ajoute-t-il, sont des jeunes gens de dix-huit à vingt-deux ans qui, après s'être distingués à l'école primaire, ont exercé pendant plusieurs années l'agriculture chez leurs parents ou dans des fermes bien tenues, et ont conservé un esprit dispos, non fatigué par l'étude de trop de connaissances diverses. » — Peu de temps avant sa mort, Albrecht, depuis longtemps d'une santé chancelante, avait résigné la direction de l'institut de Geisberg, pour se retirer dans une terre en Franconie. — Les principaux ouvrages laissés par ce laborieux agronome sont : la Feuille hebdomadaire d'agriculture pour le duché de Nassau (*Landwirthschaftliches Wochenblatt*); Wiesbaden,

siècle. Il était chanoine-trésorier de l'église de Carthagène. On a de lui : *Castilla politica y cristiana;* Madrid, 1666, in-4°, ouvrage divisé par ordre de vices et de vertus; — *las Guerras civiles de Inglaterra;* Madrid, 1658, in-4°, traduit de l'italien de Maiolino Bissaccioni.

Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, t. I, p. 308.

ALBOSIUS ou **AILLEBOUT** (*Jean*), médecin français, natif d'Autun, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça sa profession à Sens, et devint médecin du roi Henri III. Il publia en 1587, sous le titre de *Portentosum lithopædium, sive Embryon petrifactum urbis Senonensis*, Sens, 1582, une observation curieuse sur un fœtus humain qui était resté pendant vingt-huit ans dans la matrice, et y avait acquis la dureté de la pierre. La nouveauté de ce fait attira l'attention des médecins, et depuis lors on a observé plusieurs cas semblables. L'écrit d'Albosius a été traduit en français, et commenté par Simon de Provanchère. On le trouve aussi dans les recueils (*Gynæcia*) de Spach, de Bauhin et d'autres.

Biographie médicale. — Callisen.

***ALBOUIS D'AZINCOURT** (*Joseph-Jean-Baptiste*), célèbre comédien, né à Marseille le 11 décembre 1747, mort le 29 mars 1809. Il débuta d'abord à Bruxelles, où il obtint les plus vifs applaudissements dans le rôle de *Crispin* des *Folies amoureuses*. Ce fut dans cette ville qu'il prit le nom de d'Azincourt; il parut peu après au Théâtre-Français, où la protection du prince de Ligne le fit en 1778 admettre comme sociétaire. La reine Marie-Antoinette, qui désirait apprendre à jouer la comédie, se fit donner des leçons par d'Azincourt, et l'en récompensa magnifiquement. La société du Théâtre-Français, désorganisée pendant la révolution, dut son rétablissement aux nombreuses démarches de d'Azincourt. En 1807, il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire, et obtint bientôt la direction des spectacles de la cour; il en était chargé depuis quelques mois, quand il fut enlevé à la scène à l'âge de soixante-deux ans.

Biographie des Contemporains.

ALBOUYS, membre de la convention, mort vers 1815. Il était juge au tribunal de Cahors, lorsque le département du Lot le nomma, en septembre 1792, député à la convention, où il siégea aussitôt qu'elle se fut constituée. Il n'est connu que par son vote remarquable dans le procès du roi, où il essaya de concilier à la fois tous les intérêts, de la justice, de la nation, et du législateur : « Ce serait, dit-il, mé« connaître l'autorité du peuple sur la question « de l'appel, que de ne pas dire : Oui! » Il se prononça pour la réclusion, le bannissement à la paix, et le sursis. Revenu dans son département après la session, il mourut dans l'obscurité.

Biographie des Contemporains.

***ALBOUZDJANY** (*Aboul-Véfa-Mohammed*), astronome arabe, naquit à Bouzdjan, ville du Khorassan (d'où le surnom d'*Albouzdjany*), au dixième siècle de J.-C. Il vécut à Bagdad, à la cour des khalifes abbassides, et, aidé de plusieurs astronomes, il fit quelques corrections importantes à la *Table vérifiée*. L'ouvrage qui renferme le résultat de ses travaux porte le titre de la *Table collective*, titre qui revient à peu près à la dénomination de *Syntaxe*, que Ptolémée avait primitivement donné à son Almageste. Les Arabes l'appelèrent même du nom d'*Almageste*, comme pour établir un nouveau rapport entre ce traité et l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre la réputation de l'astronome d'Alexandrie.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction*, tom. I.

ALBRAND (*Fortuné*), orientaliste et voyageur français, né vers 1795, mort en 1827. Après avoir étudié les langues orientales à Marseille et à Paris, il s'embarqua pour l'île Bourbon, et passa de là à Madagascar. Il visita l'intérieur de ce pays si peu connu encore aux Européens, et y fonda la colonie Sainte-Marie. Il s'occupait de la rédaction d'un dictionnaire de la langue malgache, lorsque la mort le surprit à peine âgé de trente-deux ans.

Biographie des Contemporains.

***ALBRECHT** (*Balthasar-Augustin*), peintre d'histoire allemand, né à Berg près de Munich en 1687, mort à Munich en 1765. Il séjourna quelque temps en Italie, et fut inspecteur de la galerie de Munich. On a de lui plusieurs pièces d'autels dans les églises d'Ingolstadt, d'Eichstædt et de Landshut, en Bavière.

Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon.*

ALBRECHT (*Benjamin-Gottlieb*), naturaliste allemand, vivait dans la moitié du dix-huitième siècle. Il a publié un ouvrage intitulé *De aromatum exoticorum noxa, et nostratium præstantia;* Erfurt, 1740, in-4°. L'auteur, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'acrimonie et une ardeur brûlante à l'estomac, dit que l'on devrait leur préférer la passe-rage, le raifort sauvage, le thym, la sarriette, le basilic, et surtout l'ail.

Adelung, *Supplément à Jöcher, Allgem. Gelehrten Lexicon.* — Haller, *Bibliotheca botanica*, t. I. — Sprengel, *Hist. de la botanique.*

***ALBRECHT** (*Christian*), missionnaire protestant, mort au Cap le 25 juillet 1815. Il était originaire de la Souabe, et fut envoyé dans l'Afrique australe par la Société des missionnaires de Londres. Il arriva à la ville du Cap le 19 janvier 1805, et pénétra, avec quelques autres missionnaires, dans le pays sauvage des Namaquois, pour y prêcher le christianisme. Après avoir fondé l'établissement Warn-Bath, il revint, en mai 1810, à la ville du Cap, et y épousa une Hollandaise, mademoiselle Burgmann, qui l'accompagna à Warn-Bath, au nord de la rivière d'Orange. Son établissement fut dévasté par les incursions des hordes commandées par un chef célèbre, nommé Africaner (l'Africain).

Albrecht perdit sa femme en 1812, et réunit les débris de sa colonie à Pella, au sud de la rivière d'Orange.

Moffat, *Missionary labours and scenes in Southern Africa*, chap. v et vi.

*ALBRECHT (*Frédéric-Rodolphe*), archiduc d'Autriche, naquit à Vienne le 3 août 1817. Fils du célèbre archiduc Charles, il entra, à l'âge de vingt ans, dans le service militaire, et fut nommé en 1845 général en chef de la basse Autriche. Lors des troubles de Vienne en mars 1848, il fut accusé d'avoir le premier ordonné de faire feu sur le peuple. Cette accusation était dénuée de fondement; car, à cette époque, il était absent de Vienne. Il combattit, à Novarra, sous les ordres du maréchal Radetzki, et fut nommé, en 1849, gouverneur de la forteresse de Mayence et en 1851 gouverneur militaire et civil du royaume de Hongrie.

Oesterreichisches Biograph. Lexic.; Vienne, 1851.

*ALBRECHT (*Guillaume*), célèbre agronome allemand, conseiller ducal de Nassau, né en 1786 et mort en 1848. Il fut un des élèves les plus distingués de Thaër, et enseigna d'abord l'économie rurale à Hofwyl, dans l'institut de Fellenberg. En 1819, il fut chargé par le gouvernement de Nassau de rédiger une feuille agronomique hebdomadaire; et, l'année suivante, il fut appelé à diriger dans la petite ville d'Idstein une école d'agriculture expérimentale; et de cette époque date aussi la publication des *Annales de la Société d'agriculture de Nassau*, dont Albrecht fut le secrétaire perpétuel. Idstein était en même temps le siége de l'école normale primaire du duché : le gouvernement voulait que dans les écoles de village les fils de cultivateurs, presque tous destinés à être cultivateurs eux-mêmes, reçussent les notions les plus utiles et les plus élémentaires. Il fallait donc commencer par donner, à ceux qui devaient un jour les instruire, les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour remplir convenablement cette mission. Ce fut encore Albrecht que le gouvernement choisit pour former cette pépinière de professeurs. Plus tard, l'école d'Idstein fut transférée à Nassau, capitale du duché; et la Société d'agriculture acquit le domaine de Geisberg, situé sur la montagne du même nom qui s'élève derrière les dernières maisons de Wiesbaden. Geisberg devint bientôt un des principaux foyers du progrès agricole pour l'ouest de l'Allemagne. Albrecht y entreprit de grands travaux d'organisation. Le domaine a été divisé par compartiments : les plantes dont la culture exige le plus de main-d'œuvre et de soins, telles que la vigne, le houblon, et les végétaux qui peuvent remplacer la jachère, se trouvent dans le voisinage de l'habitation, d'où l'on peut y arriver par des chemins faciles; les céréales, les fourrages, les plantes industrielles peu ou point connues, et qu'il pourrait y avoir avantage à introduire dans le pays, occupent la place la plus apparente, la plus exposée aux regards : quant aux expériences dont les résultats ne se font connaître qu'au bout de quelques années, elles ont lieu dans une partie du domaine moins accessible aux simples curieux. Là il s'agit de déterminer, par des expériences comparatives, l'influence qu'exerce sur la végétation et sur le rendement la culture successive d'une série de plantes choisies d'après les assolements en usage dans les différentes parties du duché et du reste de l'Allemagne. On passe ainsi d'un assolement complet à un autre, de l'agriculture d'un pays à celle d'un autre pays. A la fin de chaque année, les résultats de toutes ces expériences sont consignés dans une feuille hebdomadaire.

Dans l'impossibilité de faire travailler constamment tous les élèves sur le domaine, Albrecht décida que l'école ne serait ouverte que pendant les six mois de la saison froide, pour l'enseignement de la théorie seulement; et que chaque année, à la mi-avril, les élèves iraient, pendant les six mois d'été, faire leur stage, pour les travaux de l'agriculture pratique, soit chez leurs parents, soit chez les cultivateurs les plus habiles du pays. A son retour à l'institut, chaque élève est tenu de donner un compte rendu de l'emploi de son temps; et, pour que les expériences poursuivies au Geisberg en leur absence ne soient pas perdues pour eux, chaque été ils s'y réunissent pendant les quelques jours de repos laissés aux cultivateurs après la fenaison. — Les cours durent deux semestres d'hiver. Une bibliothèque mise à la disposition des élèves, et un musée agronomique servant à rendre les démonstrations plus sensibles, complètent les moyens d'enseignement. « Nous ne voulons former ici, dit Albrecht, ni des savants ni des valets de ferme, mais bien des cultivateurs qui sachent travailler en connaissance de cause; des hommes intelligents, sortis de l'ornière de la routine, et qui, par cela même qu'ils connaissent la valeur des travaux de pratique bien exécutés, ne craignent pas de mettre eux-mêmes la main à l'œuvre; enfin, des hommes qui trouvent leur plus douce récompense dans l'accomplissement de leurs devoirs et la réussite de leur entreprise. » — « Les élèves les mieux préparés pour notre institut, ajoute-t-il, sont des jeunes gens de dix-huit à vingt-deux ans qui, après s'être distingués à l'école primaire, ont exercé pendant plusieurs années l'agriculture chez leurs parents ou dans des fermes bien tenues, et ont conservé un esprit dispos, non fatigué par l'étude de trop de connaissances diverses. » — Peu de temps avant sa mort, Albrecht, depuis longtemps d'une santé chancelante, avait résigné la direction de l'institut de Geisberg, pour se retirer dans une terre en Franconie. — Les principaux ouvrages laissés par ce laborieux agronome sont : la Feuille hebdomadaire d'agriculture pour le duché de Nassau (*Landwirthschaftliches Wochenblatt*); Wiesbaden,

(L. Schellenberg), 1 vol. in-8° par an, paraissant depuis 1819 ; les *Annales de la Société d'agriculture pour le duché de Nassau*, 15 vol. in-8° ; Wiesbaden (J.-A. Stein). ÉMILE JACQUEMIN.

Conversations-Lexicon.

*ALBRECHT (*Guillaume-Édouard*), légiste allemand, est né à Elbing en 1800. Il étudia à Goettingue, où il devint, en 1829, professeur de droit national allemand. Il perdit sa place en 1837, pour avoir protesté, avec quelques autres professeurs, contre le rescrit du roi de Hanovre qui abolit la constitution de 1833. En 1840, il fut nommé professeur de droit public à Leipzig, où il est encore. En 1848, il fut élu membre de l'assemblée nationale de Francfort ; mais il donna sa démission quelques mois après.

Conversat.-Lexicon, édit. de 1851.

*ALBRECHT (*Jean-Frédéric-Ernest*), romancier allemand, né en 1752 à Stade en Hanovre, mort en 1816. Il fut d'abord médecin à Reval, puis libraire à Prague, enfin directeur de théâtre à Altona ; et vers la fin de sa vie il reprit la carrière médicale. Il a écrit un grand nombre de romans et de nouvelles qui tous sont fort médiocres, et condamnés à l'oubli. Les plus connus sont : *Sophie Berg*, Leips., 1782, 2 vol. in-8° ; *Laura di sola*, Hambourg, 1782, 2 vol. ; *Lauretta Pisena*, Leips., 1795, 2 vol. ; *la Famille Eboli*, Dresde, 1791, 4 vol. ; *la Famille Medicis*, Leips., 1795, 2 vol. ; *Maria de Lucca*, Altona, 1801 ; *Ulricka della Marca*, Hamb., 1802, 2 vol. in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen National-litteratur*, t. I, in-4°.

ALBRECHTS BERGER (*Jean-George*), organiste allemand, né, le 23 février 1736, à Kloster-Neubourg, mort à Vienne le 7 mars 1809. Il entra comme enfant de chœur dans le chapitre de cette ville, et fut, quelque temps après, chargé de diriger la musique à l'abbaye de Moelk, où il demeura douze ans. Enfin il fut nommé membre des académies musicales de Stockholm et de Vienne, et maître de la chapelle de la cathédrale de cette dernière ville. Il a composé beaucoup de morceaux de musique, parmi lesquels on distingue un oratorio allemand à quatre voix. En 1790, il publia un traité élémentaire de composition ayant pour titre : *Gründliche Anweisung zur Composition*, etc. ; Leipsig, 1790, in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages allemands en ce genre, et Choron en a donné une traduction française, intitulée *Méthode élémentaire de composition*, etc., *enrichie d'un grand nombre de notes et d'éclaircissements* ; Paris, 1814, 2 vol. in-8°. — Les talents de M. Albrechts Berger lui ont fait obtenir l'estime de ses contemporains, et notamment du célèbre Haydn, qui l'a souvent consulté pour ses ouvrages.

Seyfried, *Memoire sur Albrechts-Berger.*

*ALBRECHT (*Jean-Guillaume*), médecin allemand, né à Erfurt le 11 août 1703, mort le 7 janv. 1736. Il étudia à Gotha et à Jéna, et fut nommé d'abord professeur à Wittemberg, puis, en 1734, professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique à Gœttingue, où il eut pour successeur le célèbre Haller. Ses ouvrages sont : *Disputatio inauguralis medica de morbis epidemicis* ; Erfurt, 1727, in-4° ; — *Observationes anatomicæ* ; Erfurt, 1731, in-4° ; — *Tractatus de tempestate, cui adjecta observatio, circa vasa lymphatica ventriculi instituta* ; Erfurt, 1731, in-8° ; — *Tractatus physicus de effectibus musices in corpus animalium* ; Leipzig, 1734, in-8° ; — *Programma de vitandis erroribus in doctrina mechanica* ; Gœttingue, 1735, in-4° ; — *Programma de loco quodam Hippocratis male explicato* ; Gœttingue, 1734, in-4° ; — *Dissertatio inauguralis medica de spiritu vini ejusque usu et abusu* ; Gœttingue, 1735, in-4° ; — *Programma quo ad lectiones suas invitat* ; Gœttingue, 1735, in-4° ; — *Parænesis ad artis medicæ cultores, dum duorum cadaverum masculinorum sectionem primum obiret* ; Gœttingue, 1735, in-4°.

John-Matth. Gesner, *Biogra. academica Gottingensis* ; Hall., 1768. — Haller, *Bibliotheca anatomica*, t. II.

ALBRECHT (*Jean-Laurent*), poëte et musicien allemand, né en 1732 à Gaismar, près de Mulhausen (Prusse), mort en 1773. Il fut *cantor* (maître d'école) et directeur de musique de la principale église de sa ville natale. Il a laissé plusieurs dissertations et des pièces de musique, depuis longtemps oubliées.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

*ALBRECHT (*Jean-Lüder*), légiste allemand, né en 1721, mort le 4 janvier 1767. Fils d'un négociant de Leipzig, il étudia la jurisprudence dans sa ville natale, où il fit plus tard des cours publics. Il s'est spécialement occupé du droit commercial ; on a de lui : *Disputatio de vera jurisdictionis veteris indole, ejusque usu hodierno* ; Leipzig, 1752, in-4° ; — *Der Englische Kaufmann* (le Marchand anglais), traduit du français ; Leipz., 1764, in-4°.

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*ALBRECHT (*Jean-Sébastien*), naturaliste et médecin allemand, né le 4 juin 1695, et mort à Cobourg. Il étudia à Jéna et à Leyde, parcourut en vrai *scholasticus* la Hollande et l'Allemagne, fut reçu docteur en médecine à Iéna en 1718, et s'établit à Cobourg pour y exercer sa profession. Il fut ensuite nommé professeur d'histoire naturelle au gymnase de cette ville, et membre de l'Académie des curieux de la nature. Il édita les *Opuscula botanico-physica* de Jungius, Coburg, 1747, et publia plusieurs travaux sur l'histoire naturelle. Albrecht s'est attaché à décrire ce que la nature offre de bizarre et de monstrueux. On a de lui un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de l'Académie des curieux de la nature*. On trouve, dans le 4e vol. de cette collection, un mémoire

sur une bélemnite ornée de figures hiéroglyphiques; dans le 5e vol., un autre mémoire sur une courge dont les semences avaient germé dans l'intérieur du fruit; dans le vol. 6, *Spicilegium ad historiam naturalem scarabæi platyceri*; dans le 7e, la description d'un agneau né cyclope (*De agno cyclope*); dans le 8e, les monstruosités d'un raifort; dans les vol. 9 et 10, des mémoires sur les pétrifications singulières; dans le *Commercium litterarium*, Nuremberg, 1731, un article sur les effets nuisibles du *solanum furiosum*; ib., année 1732, des expériences sur le suc de belladone.

Adelung, *Supplément à Jöcher, Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ALBRECHT DE HALBERSTADT, poëte allemand, vivait au commencement du treizième siècle. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'en l'an 1212 il demeurait, avec le landgrave Hermann de Thuringe, dans son château de Zechenbach. Ses écrits, en grande partie des imitations ou traductions, sont rangés parmi ceux des *minnesinger*. En voici les titres : 1° *Tschionadulander*, ou l'histoire de Titurel et des gardiens du *Graal* (sang de Jésus-Christ), que Joseph d'Arimathie a rapporté en Angleterre. Le vaisseau d'émeraude qui était supposé contenir ce sang précieux avait été apporté, en 1100, de Palestine à Gênes; et c'est là ce qui donna lieu à diverses productions poétiques dans le midi de l'Europe. L'ouvrage d'Albrecht est une traduction libre d'un roman français dont l'auteur s'appelait *Kyot* ou *Guyot*. Albrecht eut pour collaborateur le célèbre minnesinger Wolfram d'Eschenbach. On en trouve des manuscrits dans les bibliothèques de Dresde, de Hanovre et du Vatican. Il en existe aussi une édition extrêmement rare, imprimée en 1477, in-fol.; — 2° *Gamuret*, traduction d'un roman français : la première partie seulement est d'Albrecht, le reste est de Wolfram d'Eschenbach, et imprimé dans le volume précédent; — 3° Traduction libre des *Métamorphoses* d'Ovide, faite en 1210, par ordre du landgrave Hermann, et imprimée à Mayence en 1545, in-fol.; elle fut retouchée par George Wickram de Colmar, et rééditée à Francfort en 1564 et 1580, in-4°. D.

Adelung, *Magazin der Deutschen Sprache*, t. II, 2. — Koch, *Compendium der Deutschen Literatur-Geschichte*, t. I, p. 38. — Jördens, *Lexicon Deutschen Dichter und Prosaisten*, t. III, p. 611. — Gervinus, *Geschichte der National-literatur der Deutschen*, t. II, 48.

ALBRET, une des plus anciennes familles de France, et qui a régné sur la Navarre; elle tirait son nom du château d'Albret, dans le diocèse de Bazas, et remonte jusqu'en 1050, époque où vivait un Amanien, seigneur de ce fief. *Jean d'Albret*, couronné à Pampelune le 10 janvier 1494, perdit sa capitale en 1512, qui tomba entre les mains des Espagnols commandés par le duc d'Albe. Le malheureux roi de Navarre vint implorer le secours de Louis XII, qui envoya devant Pampelune le duc de Valois, qui fut depuis François Ier. Mais une nouvelle armée de Ferdinand le Catholique lui fit lever le siége, et Jean d'Albret, abandonné par la France, fut réduit à la partie de ses États situés en deçà des Pyrénées. Il mourut de chagrin au mois de juin 1516. *Henri II*, fils aîné de ses quatorze enfants, essaya vainement de reprendre Pampelune. Il fut pris à la bataille de Pavie, se sauva de sa prison, épousa, en 1526, Marguerite de Valois, et mourut à Pau en septembre 1555. *Jeanne d'Albret*, fille unique de Henri II, épousa en 1548 Antoine de Bourbon, et fut mère de Henri IV. *Voy.* JEANNE d'*Albret*. Le pays que Jeanne d'Albret apporta en dot fut érigé en duché-pairie par Henri II en 1556, et échangé en 1642, au profit du duc de Bouillon, contre la principauté de Sedan. Les deux personnages qui suivent sont de la famille d'Albret.

Sainte-Marthe, *Histoire de la Maison de France*. — Marca, *Histoire de Navarre et de Béarn*.

Charles, sire D'ALBRET, connétable de France, mort le 25 octobre 1415. Il fit partie, en 1390, de l'expédition d'Afrique, commandée par Louis II, duc de Bourbon. En 1402, il fut nommé connétable à la place de Louis de Sancerre, et en 1405 et 1406 il commanda contre les Anglais dans la Guienne. Pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI, d'Albret prit le parti des armagnacs; et la faction de Bourgogne l'ayant emporté, il fut destitué en 1412; mais, l'année suivante, il reprit sa place par suite du triomphe de son parti. Henri V, roi d'Angleterre, profita de ces dissensions intestines pour envahir la France; il vint assiéger Harfleur à l'embouchure de la Seine, et prit la ville d'assaut après deux mois de siége, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. Cependant les vainqueurs affaiblis proposèrent de réparer les dommages qu'ils avaient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre fut rejetée par le connétable, qui ne doutait pas de leur entière défaite : les Français étant en effet six contre un, la victoire aurait été certaine, si les chefs avaient été aussi habiles que les soldats étaient vaillants; mais l'armée française combattit en désordre, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt le 25 octobre 1415. Douze mille Français, parmi lesquels était le connétable, restèrent sur le champ de bataille.

Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*. — Monstrelet, *Chroniques*. — Mézeray, *Histoire de France*. — Simonde de Sismondi, *Histoire des Français*. — *L'Art de vérifier les dates*.

César-Phébus D'ALBRET, maréchal de France, né en 1614, mort en 1676. Il descendait d'Étienne, bâtard d'Albret, son bisaïeul, et de Françoise de Béarn, dame de Miossens. Il apprit la guerre en Hollande sous Maurice d'Orange, et y servit longtemps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal de camp en 1646, et se trouva peu après aux siéges de Mardick et de Dunkerque. Le

zèle qu'il témoigna pour la reine mère Anne d'Autriche et pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua, autant que ses services, à lui faire obtenir le bâton de maréchal de France le 15 février 1654. Il était d'un caractère souple et d'un esprit enjoué, aimant le faste et la dépense. Saint-Évremond et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossens. Madame Cornuel, à qui le maréchal, déjà d'un âge avancé, cherchait à plaire, l'appelait « un grand faiseur de galimatias. » Quand il eut cessé ses assiduités auprès de cette femme d'esprit, celle-ci s'écria : « En vérité, j'en suis fâchée; car je commençais à l'entendre. » On raconte que la vue d'un marcassin le faisait tomber en syncope; ce qui fit demander au maréchal de Clérambault « si ce ne serait pas se battre avec avantage contre le maréchal d'Albret, que de se présenter à lui une tête de cochon à la main? » Il avait épousé en 1645 Madeleine de Guénégaud, dont il eut une fille, qu'il maria en 1662 à Charles d'Amanjeu, marquis d'Albret, son neveu, tué en 1678 dans le château du marquis de Bussy-Lamet, en Picardie. Avec la mort du maréchal, s'éteignit la maison illustre d'Albret.

Bussy-Rabutin, *lettre CXX.* — Saint-Évremond; Scarron.

ALBRIC, ALBRICIUS, ALBERICUS ou **ALFRICUS**, philosophe et médecin anglais, vivait à Londres vers 1080, et, selon d'autres, vers 1220. Bale cite de lui les ouvrages suivants, qu'on trouve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques de l'Angleterre : 1° *De deorum imaginibus*, qu'on attribue aussi à Albric, évêque d'Utrecht; — 2° *De ratione veneni*; — 3° *Virtutes antiquorum*; — 4° *Canones speculativi*. Aucun de ces ouvrages n'a été publié, excepté le traité des Images des dieux, qui a été inséré dans les *Mythographi latini*; Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°.

Bale, *Scriptor. illustr. Magn. Britann.* — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique et critique.* — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. latin.*

***ALBRICI** (*Vincent*), compositeur et organiste italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut d'abord au service de la reine Christine de Suède, à Rome. Après la mort de cette reine, il fut successivement organiste à Stralsund, à Leipzig et à Prague. La collection de Breitkopf cite de lui des morceaux d'église à plusieurs voix, que l'on trouve en manuscrit dans les bibliothèques de Prague et de Dresde.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

***ALBRION** (*Domingo* DE), sculpteur espagnol, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui, entre autres, les statues d'Aaron et de Melchisédech, dans la cathédrale de Tarragone. Ponz en fait un grand éloge pour la correction du dessin et la simplicité des draperies.

Ponz, *Viage de España.* — Bermudez, *Diccionario historico.*

***ALBRIZZI** (*Almoro*, en latin *Hermolaüs*), imprimeur de Venise, fonda, en 1722, la Société littéraire universelle Albrizienne, qui fut dissoute par un décret du sénat de 1745. Comme éditeur, Albrizzi a donné : *C. Julii Cæsaris quæ extant omnia, italica versione e ms. codice ad hodiernum stylum accommodata...*; Venetiis, 1737; avec des cartes et des gravures.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALBRIZZI** ou **ALBERICI** (*Henri*), peintre italien, né aux environs de Bergame en 1714, mort en 1775. Il eut pour maître Ferdinand Cairo. Ses meilleurs tableaux se conservent encore à Brescia, où il vécut longtemps.

Tassi, *Vite de' pittori Bergamaschi.*

***ALBRIZZI** (*Isabelle Téotochi*, comtesse D'), femme de lettres, née à Corfou en 1770, morte à Venise en 1836. Fille du comte Teotoki, elle épousa à Venise le patricien Joseph Albrizzi, inquisiteur d'État. Après la mort de son mari, sa maison devint un lieu de rendez-vous pour tous les littérateurs et étrangers de distinction. Lord Byron l'appela *la madame de Staël de Venise.* On a d'elle : 1° *Ritratti* (portraits); Brescia, 1807; elle y trace le caractère des hommes célèbres parmi lesquels elle a vécu : Alfieri, Cesarotti, Ugo Foscolo, Bertola, etc.; — 2° *Opere di plastica di Canova*; Venise, 1822.

Luigi Carrer, *Notizia intorno Isab. Teotochi Albrizzi*; Venez., 1836, in-8°. — Antonio Meneghelli, *Notizie biografiche di Isab. Albrizzi, nata Teotochi*; Padoue, 1837, in-8°.

***ALBRIZZI** (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte italien, vivait à Mantoue dans la première moitié du seizième siècle. Comme sénateur du marquisat de Montferrat, il fut chargé, avec Jérôme de Médicis, de soutenir les droits du duc de Mantoue contre les prétentions du duc de Savoie au sujet du marquisat de Montferrat. Ces deux commissaires publièrent le résultat de leurs conférences sous ce titre : *Informationes in causis Marchionatus et Status Montisferrati, inter duces Mantuæ et Sabaudiæ controversis, in quibus Mantuæ ducis jus asseritur*; Mantuæ, 1546, in-fol.

E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALBRIZZI** (*Jérôme*), imprimeur-libraire, vivait à Venise dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui une description abrégée des affluents du Danube ainsi que des lieux arrosés par ce fleuve, publiée sous ce titre : *l'Origine del Danubio con li nomi antichi e moderni di tutti li fiumi et acque che in esso concorrono, come anco delli regni, provincie, signorie e città irrigate dal detto fiume*; Venise, 1685, in-12. Cet ouvrage, enrichi de gravures, est divisé en deux parties, dont la dernière contient une chronique abrégée des faits mémorables de la Hongrie et de la Turquie. Albrizzi édita aussi un répertoire de bibliographie intitulé *la Galleria di Minerva, o vere Notizie universali di quanto è stato scritto da letterati di Europa*; Venise, 1696-1699, in-fol., 3 vol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALBRYCHOWICZ** (*Casimir-Fortuné*), poëte polonais, né vers 1680, mort vers 1750. Il était bibliothécaire à Tyniec. On a de lui : 1° *Vivat æternum;* Cracovie, 1742, in-folio; poëme en l'honneur du bénédictin Buchowski; — 2° *Pancarpiæ à Pallade jagellonica;* Cracovie, 1742, in-4°. L. Ch.

Juszynski, *Dictionnaire des poëtes polonais.*

ALBUCASIS, *Abulcasis, Buchasis, Bulchasim*, noms dérivés d'*Abou'l-Kacim*, médecin arabe (*Abou'l-Kacim Khalaf Ben-Abbas*), naquit à Azzahra, près de Cordoue, d'où le surnom d'*Azzahrawi*, d'*Azaravius*, ou *Alzharavius*, et mourut vers l'an 500 de l'hégire (1106-7 de J.-C.), à Cordoue, où il paraît avoir longtemps exercé son art (1). On ne sait rien de sa vie : il n'est connu que par son ouvrage intitulé *Al-Tassrif*, c'est-à-dire *Exposition des matières*. Cet ouvrage, dont on trouve un manuscrit à la Bibliothèque nationale, n'a jamais été publié en entier. Il en existe à la même bibliothèque une traduction hébraïque, et la bibliothèque de Montpellier en conserve une traduction en vieux catalan. L'*Al-Tassrif* se divise en deux parties, dont chacune comprend quinze sections; il traite de l'anatomie, de la physiologie, de la diététique, de la matière médicale, enfin de toute la médecine interne et externe, tant théorique que pratique. De cet ouvrage on a traduit en latin et publié la section chirurgicale, sous le titre *Tractatus de operatione manus, seu de Chirurgia Albucasis*, dans Guy de Chauliac, *Chirurgia parva;* Venetiis, 1497, in-fol.; imprimé séparément, Bâle, 1541, in-fol., sous le titre : *Medendi methodus certa, clara et brevis*, etc. Il en existe aussi une traduction provençale en manuscrit à la Bibliothèque nationale. Channing a donné du même traité de chirurgie une nouvelle traduction latine avec le texte arabe, d'après deux manuscrits de la bibliothèque Bodléienne; Oxford, 1778, 2 vol. in-4°, avec de nombreuses gravures d'instruments et appareils chirurgicaux.

Cet ouvrage est le document le plus précieux qui nous reste sur la chirurgie des Arabes. Il est divisé en trois livres : le premier traite de l'usage du cautère actuel; le second, des opérations chirurgicales, de la lithotomie, des hernies, de l'obstétrique, etc.; et le troisième est entièrement consacré aux fractures et aux luxations. On y trouve quelques indications qui dénotent un grand praticien. Ainsi il donne comme règle générale de n'appliquer les cautères que chez les individus d'une constitution lymphatique, et de s'en abstenir chez ceux d'une constitution sèche. Il réfute aussi les préjugés qui ont fait préférer quelques métaux pour la fabrication de certains instruments de cautérisation, et il ajoute que le fer ne le cède en rien à l'or ou à l'argent, et que c'est, au contraire, le métal le plus convenable pour les instruments de chirurgie. Dans le tic douloureux, il brûlait les coins de la bouche ou la région postérieure des tempes. Dans la cataracte, il cherchait à dériver sur d'autres parties du corps l'humeur qui se jette sur les yeux, par le moyen d'un cautère sur la tête. Il enseignait la manière d'affermir, à l'aide d'un fil d'or, les dents qui s'ébranlent. Il pratiquait la lithotomie d'après le procédé de Paul d'Égine, et il a le premier enseigné la manière de la pratiquer chez les femmes. Enfin, on trouve dans ce traité chirurgical quelques cas de guérison extraordinaires : ainsi une flèche, entrée par la racine du nez, fut extraite derrière l'oreille, sans aucun désordre dans l'appareil de la vision; une flèche empennée, qui s'était logée dans la gorge, fut extraite en élargissant la plaie, et la personne guérit.

Grimm a donné une édition (incomplète) du traité médical d'Albucasis, sous le titre : *Liber medicinæ theoricæ, nec non practicæ Alsaharavii;* Aug. Vindelic., 1519, in-fol.; l'édit. de Strasbourg, 1532, in-fol., est intitulée *Manualis medicina*. La partie qui traite des maladies des femmes a été insérée dans la collection de Casp. Wolf, *Volumen Gynæciorum, de mulierum gravidarum, parturientium, et aliorum natura;* Basil., 1566, in-4°. — Il n'est pas certain que le *Liber servitoris Bulchasin Benebéracerin, interprete Sim. Januensi et Abrahamo Judæo*, soit réellement d'Albucasis. Cet ouvrage, fort curieux sous le rapport de la chimie pharmaceutique et de la préparation des remèdes, a été publié à Venise, 1471, in-fol., et se trouve réimprimé dans plusieurs éditions de Mésué. F. H.

Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Ærzte.* — Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II. — Freind, *History of Physic.* — Casiri, *Bibl. hisp. arab. Escurialis.* — Haller, *Biblioth. chirurgicale.*

***ALBUCIO** ou **ALBUZIO** (*Aurèle*), jurisconsulte et poëte milanais, florissait dans le seizième siècle. On a de lui *Heroidum epistolarum, libri IV*, Milan, 1542, in-4°, et Venise, 1554; — *Christianarum institutionum libri III, et moralium institutionum liber I*, Milan, 1540, in-8°, Venise, 1554, in-8°; et quelques autres écrits conservés autrefois à la bibliothèque Visconti à Milan.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALBUCIUS**, médecin, vivait à Rome au commencement de l'ère chrétienne. Il avait une pratique très-étendue, et gagnait, selon Pline, environ 250,000 sesterces par an (environ 50,000 fr. de notre monnaie).

Pline, *Histoire naturelle*, XXIX, 5.

ALBUFÉRA (duc d'). *Voy.* Suchet.

ALBUMAZAR, célèbre astronome arabe, dont le véritable nom est *Abou-Maschar Djafar ibn-Mohammed*, naquit à Balkh dans le Khorasan, vers l'an 260 de l'hégire (776-7 de J.-C.), et mourut à Wasith l'an 272 de l'hégire (885 de

(1) Casiri (*Bibl. hisp. arab. Escurialis*) fait mourir Albucasis en 1122. Wüstenfeld cite plusieurs auteurs qui le font vivre dans le quatrième siècle de l'hégire. Freind le place au treizième ou quatorzième siècle de J.-C., se fondant sur ce que l'on trouve dans son ouvrage une mention des « flèches turques : » il s'imaginait que les Turcs, dont il est déjà parlé au sixième siècle, étaient inconnus avant le douzième siècle de notre ère.

J.-C.). Sa vie et la liste de près de cinquante ouvrages de cet écrivain, que d'Herbelot appelle *le prince des astronomes de son temps*, ont été données par Casiri d'après le manuscrit d'un anonyme, conservé à la bibliothèque de l'Escurial. Albumazar était contemporain d'Al-Kindi. Il se destina d'abord à la carrière du droit, et fut un ennemi déclaré de la philosophie et des sciences naturelles, comme étant incompatibles avec la vraie religion. Ce n'est qu'à l'âge de quarante-sept ans qu'il se mit à étudier les mathématiques, et se livra en même temps à toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire.

Ses principaux ouvrages ont pour titre *Kitaboul-Moudakhel ila ahkami-n-nodjoum* (le livre de l'Introduction à la science de la législation des astres), ouvrage divisé en huit *makalat* ou discours, dont chacun est subdivisé en un certain nombre de *fossul* ou chapitres. Il a été traduit en latin, et imprimé à Augsbourg sous le titre : *Introductorium in Astronomiam Albumasaris Abalachi, octo continens libros partiales;* Augustæ Vindelicorum, 7 idus februarii 1489, in-4°; réimprimé à Venise en 1506; — *Kitaboul-kironat fi ahkami-n-nodjoum* (le Livre de la conjonction; sur la législation des étoiles), traduit en latin, et imprimé par Erhard Ratdolf; Augsbourg, 1489, in-4°; réimprimé à Venise, 1515, in-4°. On lui attribue aussi un traité astrologique, intitulé *Olouf* (un Millier d'années), où il soutient, selon l'idée des Grecs, que le monde fut créé quand les sept planètes étaient en conjonction dans le premier degré du Bélier, et qu'il finira quand elles seront en conjonction dans le dernier degré des Poissons. Ce traité fut publié pour la première fois par Jean-Baptiste Sessa, à Venise, sans date, sous le titre de *Flores astrologiæ*, et réimprimé à Augsbourg en 1488. Enfin, Albumazar a composé des tables astronomiques selon la méthode des Persans, et selon leur calcul des années du monde; il a soin de faire remarquer que ces années ne sont pas celles des Juifs, et qu'elles appartiennent à une ère particulière que les Persans ont adoptée, d'après les anciennes traditions de leur histoire. Ces ouvrages se trouvent en manuscrits dans plusieurs bibliothèques de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre. D.

Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, t. I, p. 351. — Aboulfaradje, *Hist. dyn.*, p. 161. — Delambre, *Hist. de l'astronomie au moyen âge*; Paris, 1819. — Ibn Khallekan, *Biog. dict.*, trad. par de Slane, I, 325. — D'Herbelot, *Bib. or.*, au mot « Abu-Maaschard. » — Joseph Biancanus, *in Chron. mathem.* — Vossius, *De mathemat.*, cap. XXXV, § 4. — Am. Sédillot, dans le *Dict. de la Conversation*. — M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, introduction, t. I.

ALBUQUERQUE (*Affonso* d'), surnommé *le Grand*, gouverneur des Indes, né en 1453, dans la bourgade d'Alhandra, à six lieues de Lisbonne, mort en rade de Goa le 16 décembre 1515. Albuquerque réunissait en lui les illustrations de deux familles appartenant à la plus haute noblesse. Son père, Gonçalo de Albuquerque, tenait à la maison royale, et possédait en fief la seigneurie de Villaverde; sa mère, dona Leonor de Menezes, était fille du comte d'Atouguia. Pour quiconque est versé dans l'histoire généalogique des grandes maisons de la Péninsule, il est aisé de voir que l'illustre conquérant des Indes réunissait en lui les instincts de deux races généreuses, auxquelles le Portugal devait sa prospérité naissante. Par son père il descendait de ce roi Diniz, qui a eu pour ainsi dire toutes les prévisions auxquelles le pays doit faire remonter l'origine de sa gloire; par sa mère il appartenait aux Menezes, et à cette lignée de grands explorateurs qui, pour nous servir d'une expression heureuse, ne pouvant accroître le territoire de ce petit royaume, lui donnèrent l'Océan. Zarco, auquel on doit la découverte de l'île de Madère, était de la famille d'Atouguia.

Le nom d'Alphonse d'Albuquerque est un de ces noms qui ont eu un tel retentissement dans le monde, que nul n'ignore complétement les grands faits historiques, les conquêtes immenses auxquels ils se rattachent. Nous essayerons donc ici de compléter bien plutôt les souvenirs de chacun par des détails biographiques généralement méconnus, que nous ne tenterons de nous poser en historien. Il y a des actions qui, pour être racontées dignement, exigent plusieurs volumes; il y a des hommes qui, en dépit des nombreux volumes qu'ils ont fait écrire, restent, quant à leur éducation première, leur caractère, leurs réelles intentions même, dans une demi-obscurité qui contraste d'une manière étrange sans doute avec l'auréole de gloire dont on aime à les environner, et qui, en répandant la lumière autour d'eux, éblouit quelquefois de telle sorte le biographe, qu'il oublie complétement de dire ce qu'il faudrait d'abord raconter. Essayons donc de faire connaître quel rang occupait la famille de Villaverde à la cour de ce descendant de Jean Ier, qui avait changé l'ordre de succession chez la postérité du roi Diniz; tentons de faire connaître, ce qui est à coup sûr plus important, quelle fut l'éducation reçue par le grand homme au milieu d'une cour où l'on avait encore présent au souvenir un D. Henrique, un duc d'Abrantes, un D. Pedro d'Alfarrobeira, un roi D. Duarte, un Alphonse V, en qui se résumait pour ainsi dire toute la gloire guerrière du siècle, et cette gloire nouvelle des investigations scientifiques, qui allait préparer pour le Portugal une ère d'indicible prospérité.

Si Albuquerque tenait à l'ancienne maison royale de Portugal, il n'y tenait pas par une descendance légitime : il y tenait par une de ces unions que les mœurs du temps toléraient dans la Péninsule, sans doute en raison de l'exemple permanent donné par les souverains musulmans, et que l'on ne pouvait point considérer, aux yeux de la loi, comme étant absolument réprouvée. Pour quiconque sait ce qu'étaient les barregans royales en Portugal et en Espagne, leurs priviléges, leurs droits reconnus, dona Al-

donça Rodriguez Telha, barregan avouée du roi Diniz, et dame galicienne d'une ancienne maison, ne pouvait être confondue avec les simples maîtresses royales que l'on voit figurer dans l'histoire. C'était de cette femme d'une rare beauté que le roi Laboureur avait eu son fils bien-aimé D. Affonso Sanchez (frère et rival du comte de Barcellos), auquel la maison d'Albuquerque faisait remonter son origine. Ce haut dignitaire, mort en 1329, avait été jadis *mordomo mór* du royaume, et ses descendants gardaient encore une position en Portugal qui n'avait rien perdu de son influence dans les dernières années du quinzième siècle, par son union avec dona Tareja Martins, petite-fille du roi D. Sancho de Castille. Cette influence néanmoins était plus grande encore en Espagne. Le château d'Albukerque ou d'Alboquerque, qu'Affonso Sanchez avait rebâti en 1314, faisait partie des apanages de ce fils de Diniz; toutefois, celui-ci n'en fit jamais figurer le nom dans ses titres : ce fut à son fils D. Juan Affonso qu'il était réservé de s'appeler D. Juan d'Albuquerque. Ce nom retentit dès lors, en mainte occasion, dans l'histoire de la Péninsule, et le règne de Pierre le Cruel le vit figurer au premier rang dans les événements politiques du quatorzième siècle. Pour en finir avec la généalogie du grand capitaine, nous dirons qu'il se trouvait aussi allié à la maison royale de France, et que les fleurs de lis figuraient dans ses armes. Il pouvait encore revendiquer une illustration : ce D. João de Castro, qui devait un jour consolider ses conquêtes, lui était allié par les liens du sang, comme il lui était uni par la magnanimité des pensées et par un héroïque désintéressement. Malgré la noblesse reconnue de sa famille, Affonso d'Albuquerque n'avait pas droit de prendre en Portugal le titre de *dom*, accordé quelques années auparavant comme une insigne faveur à l'illustre Vasco da Gama. Il ne le prit jamais, même lorsqu'il fut parvenu au plus haut point de sa fortune.

Quoique le fils du seigneur de Villaverde ne fût pas l'aîné de sa maison, il fut élevé à la cour d'Alphonse V, où il reçut une instruction dont tout nous atteste aujourd'hui encore la profondeur et la variété. Il suffit en effet d'examiner certains chapitres du *Leal Conselheiro*, ce beau livre où le père du monarque que nous venons de nommer a déposé ses idées sur la morale et l'éducation, pour être émerveillé des soins qu'on apportait alors en Portugal au développement intellectuel des classes élevées. L'influence de D. Henrique et de D. Pedro d'Alfarrobeira se faisait surtout sentir à la cour; l'étude des livres de l'antiquité, et celle principalement des sciences mathématiques, y étaient dans un honneur tel, qu'on n'est plus surpris ni de la grandeur du style d'Alphonse d'Albuquerque, ni de ses rares connaissances en hydrographie, lorsque l'on a présents au souvenir les noms des professeurs illustres qu'il dut avoir. Nous savons, de source certaine, qu'il parlait admirablement le latin : peut-être l'avait-il appris avec Alcaçova, puis avec Cataldus Siculus, le professeur si renommé de l'infant D. George. Il ne s'en tint pas à ce genre de connaissance; et mestre Rorigo, ce juif mathématicien, que l'on vit acquérir un si grand crédit sous Jean II, put lui enseigner tout ce qui concerne les sciences nautiques. Ajoutons cependant que nous offrons ici au lecteur de simples conjectures sur ces faits : aucun livre n'a pu nous guider. Albuquerque avait déjà dix-neuf ans lors de cette troisième expédition en Afrique, durant laquelle Alphonse V s'empara d'Arzila; s'il ne prit point part à cette glorieuse entreprise, on peut dire qu'elle servit plus tard à développer son génie militaire, et à l'initier aux mœurs de l'Orient; car vers cette époque, c'est-à-dire après la mort du monarque près duquel il avait été élevé, il s'en alla en Afrique, et séjourna dans cette place de guerre, devenue une glorieuse école, nous dit un ancien chroniqueur portugais, pour tous ceux qui prétendaient prendre désormais le parti des armes. A cette époque le jeune capitaine était déjà un homme de guerre estimé, et son esprit observateur avait pu s'initier aux mœurs des Arabes, que plus d'une fois sans doute il avait dû combattre. Au bout de quelques années, il retourna en Portugal, et fut attaché à la personne de D. João II en qualité d'*estribeiro-mór*, ou de grand écuyer. Pour ceux qui sont initiés à la connaissance des événements qui advinrent en Portugal à cette époque, pour ceux principalement qui ont essayé de connaître tout ce qu'il y avait de vues profondes, d'intelligence énergique et de promptitude dans l'exécution chez João II, il est évident que la période durant laquelle Albuquerque dut approcher sans cesse la personne royale fut pour lui un temps d'enseignements tout aussi fructueux, tout aussi profitable, s'il ne le fut davantage, que le temps où il prit part à quelques expéditions militaires d'une importance secondaire. La principale préoccupation de João II, c'était l'étude des grands problèmes de la géographie maritime; c'était pour ainsi dire la réalisation des projets de l'infant D. Henrique. Ce fut à cette époque sans doute que, malgré une contradiction apparente avec ses fonctions, l'estribeiro-mór acquit ces rares connaissances dans la théorie de l'art nautique, qui plus tard le firent mettre par les chroniqueurs des Indes au rang des habiles marins de son époque, qualité qu'ils refusent souvent aux autres grands capitaines contemporains.

Vers 1495, c'est-à-dire après la mort de João II, Albuquerque retourne à Arzila, et il emmène avec lui un frère, qui succombe dans un combat contre les Maures : désolé de cette fin prématurée, le hardi capitaine revient à la cour de Portugal, et prend de l'emploi dans l'intérieur même du palais. Nous savons que, comme

à la garde du roi Emmanuel, il dormait, disent les chroniques contemporaines, dans une chambre voisine de la chambre royale. Son temps ne se passait pas uniquement toutefois dans les loisirs de la cour; nous savons qu'il avait fait partie jadis de la flotte envoyée vers Tarente pour secourir le roi Ferdinand de Naples contre une irruption des Turcs, et qu'en l'année 1489 il avait été ravitailler et même défendre la forteresse de *Graciosa*, qui avait été bâtie par les Portugais sur une île que le Louccous forme dans les terres le long des côtes de Larache.

On voit suffisamment par ces détails combien Albuquerque était préparé à saisir le rôle qu'il allait remplir dans les mers de l'Orient. Sa première expédition dans l'Inde n'eut cependant rien de brillant. Nommé par Emmanuel, au retour de Pedralvez Cabral, pour aller bâtir une forteresse dans cette ville de Cochin, où les Portugais avaient trouvé dès l'origine de la conquête un si favorable accueil, il part pour les Indes avec le simple titre de *capitão mór* et le commandement de trois navires, et il met à la voile du port de Belem au commencement d'avril 1503. Son cousin Francisco d'Albuquerque quitte le port de Lisbonne en même temps que lui, revêtu d'un commandement égal au sien. La forteresse est construite, la désunion se met entre les deux parents; mais Francisco d'Albuquerque ne doit point revoir l'Europe, et le véritable héros des Indes revient bientôt à Lisbonne pour accomplir les grandes destinées que le sort lui réservait. Il est de retour au mois de juillet 1504, et il met à profit son séjour en Portugal pour mûrir les observations qu'il a pu recueillir durant sa rapide expédition. C'est en réalité en 1506, à l'époque où il accompagne Tristam da Cunha, nommé au commandement d'une flotte de quatorze voiles, que commence sa carrière. Muni secrètement du titre de gouverneur des Indes, mais soumis d'abord à un chef qu'il estime sans pouvoir partager ses vues, il assiste aux mémorables découvertes qui marquent cette expédition. Il monte, en qualité de capitaine, *le Cirne;* et c'est sur ce navire qu'il accomplit une partie de ses premiers exploits.

Ainsi que nous l'avons dit autre part, il y a un singulier intérêt à lire, dans les commentaires laissés par Albuquerque lui-même, l'itinéraire de cette flotte guerrière, sa relâche à la côte d'Afrique, son départ de Bezeguiche, son arrivée à Mozambique, les périls qu'elle surmonte. On ressent une curiosité encore plus vive en la suivant dans son exploration des côtes de Madagascar, vues d'abord par Soares, et qui, après avoir reçu le nom de terres de *São-Lourenço*, semblent si importantes à Tristam da Cunha, que leur découverte paraît un moment devoir arrêter la flotte et la détourner de son voyage. Tout ce début, il faut le dire, de la vie du grand homme semble avoir été mal apprécié par les historiens, faute d'avoir consulté les commentaires d'Albuquerque lui-même. Quel était d'abord le but de l'expédition, quelles étaient les instructions secrètes reçues par l'homme qui devait en être le commandant réel? Nous allons essayer de l'expliquer.

Comme tous les grands voyages maritimes de cette époque, l'expédition avait d'abord pour but la réalisation de la grande pensée religieuse qui animait l'Europe : avant tout, il s'agissait de glorifier le nom chrétien et d'humilier l'islamisme; les avantages commerciaux qui devaient résulter des établissements aux Indes venaient ensuite. Mais ils ne tenaient dans l'esprit d'Emmanuel lui-même qu'un rang fort secondaire : avant de poursuivre son voyage vers Cochin, le chef en titre de l'expédition, Tristam da Cunha, fonda une forteresse à Socotora pour protéger les chrétiens nestoriens (les chrétiens de S[t]-Thome, comme on disait alors), et les mettre en état de résister aux musulmans, en leur donnant plus tard la possibilité d'aider au développement de la puissance d'Emmanuel dans ces parages pour ainsi dire inconnus. Ce n'était nullement un voyage de découverte comme on en entreprend de nos jours, que cette expédition de 1506. Aussi lorsque, après avoir imposé son nom à une île déserte, Tristam da Cunha prétend persévérer dans ce système d'exploration et doubler le cap extrême de l'île São-Lourenço, Albuquerque, fort de ses secrètes instructions, s'élève avec énergie contre ce désir, et rappelle que la volonté expresse du roi est de protéger les chrétiens dans ces parages reculés. Du consentement de Tristam da Cunha, il prend le commandement de six navires, se sépare de la flotte, qu'il laisse dans les mers de Madagascar, et, après avoir exploré diverses régions de l'Afrique orientale, s'en va demander au chef de Mélinde, allié depuis quelques années des Portugais, deux pilotes expérimentés connaissant parfaitement le golfe Persique, et pouvant désormais le guider. Il revient ensuite rejoindre la flotte, apprend les périls qu'elle a courus, rappelle énergiquement le but de l'expédition, fait des prodiges de valeur personnelle à la prise d'Angoya et de Braboa, et fonde enfin, de concert avec Tristam da Cunha, la forteresse de *Çoco*, dans l'île de Socotora, pour réaliser le but qu'Emmanuel a indiqué.

Dans le récit éminemment dramatique de cette merveilleuse expédition, deux choses frappent surtout : c'est d'abord la modération calculée d'Albuquerque avec le capitão mór, puis sa science réelle, son appréciation des événements. Il a un but, connu de lui seul, et infailliblement il l'atteindra. Après quelques hésitations, le capitão mór reconnaît tout le premier cette supériorité d'un simple capitaine soumis à son commandement. Dans cette ville de Braboa où il a été blessé, il veut recevoir l'ordre de chevalerie au lieu même où il a versé son sang, et il veut le recevoir des mains d'Affonso d'Albuquerque, avant de le transmettre à Nuno da Cunha, qui

lui aussi sera la gloire du nom portugais dans l'Orient. A Socotora on se sépare. Tristam da Cunha va aux Indes charger ses navires d'épices; Albuquerque, revêtu ostensiblement de la charge de *capitão mór*, quand il a secrètement les instructions de gouverneur des Indes, marche droit à la réalisation de la pensée qui doit assurer désormais la grandeur portugaise. Au bout de quelques jours il surgira avec ses six vaisseaux dans ce port d'Ormuz, où l'Asie entière est représentée, où se réalise pour ainsi dire le commerce de l'univers; dans quelques jours il comprendra pourquoi les Orientaux disent avec orgueil : « Le monde est un anneau; Ormuz en est la pierre précieuse. » Ce qu'il faut de prudence, de valeur, de persévérance pour établir le crédit des Européens dans ces parages, ne saurait être raconté ici : qu'il suffise de savoir qu'Albuquerque met sur le trône d'Ormuz un souverain complétement à la dévotion des Portugais; qu'il obtient le droit d'édifier une forteresse pour les chrétiens, au centre même de la cité; et que lorsqu'il met à la voile pour aller prendre le gouvernement définitif des Indes orientales, que lui concéda la volonté du souverain, il sait qu'il est déjà pour ainsi dire maître d'une des portes du monde, comme on disait alors; et qu'au début il a déjà accompli une partie de la tâche immense qu'il s'est imposée.

Sans les dissensions qui éclatèrent à bord de la flottille que commandait Albuquerque, et auxquelles on regrette de voir mêlé d'une manière fatale le nom de João da Nova, le premier explorateur de Sainte-Hélène, il n'y a nul doute aujourd'hui que, dès l'origine, la puissance portugaise eût été établie d'une manière durable dans le golfe Persique; ces luttes intestines de quelques commandants subalternes dérangèrent les plus puissantes combinaisons. Albuquerque eut beau déployer dans ces circonstances difficiles une habileté et une force de caractère égales à tout ce qu'il fit de plus grand par la suite, João da Nova et les capitaines de deux autres navires l'ayant abandonné au mépris de toutes les lois de l'honneur et de la discipline militaire, pour se rendre aux Indes, il se vit forcé de quitter le port d'Ormuz, sans garder même la forteresse, dont la fondation et les premiers travaux lui avaient coûté tant d'efforts. La faible garnison laissée à Socotora réclamait d'ailleurs des secours; il s'y rendit, prit des mesures pour assurer la position des Portugais dans l'île et satisfaire ainsi aux désirs d'Emmanuel, puis revint devant Ormuz, où désormais, et grâce à l'habileté de Khodja-Atar, il ne pouvait plus remplir qu'un rôle d'observateur. Toutefois son regard avait mesuré la plage d'Ormuz, et il avait désigné d'avance le lieu où viendraient un jour s'accumuler pour Lisbonne toutes les richesses de ces régions, ravies déjà en espérance, comme elles le furent un peu plus tard au Caire et à Venise. La fin de l'année 1508 le trouve aux Indes, et c'est là qu'au milieu d'une lutte orageuse il combinera les plans immenses qu'il réalisera en moins de sept ans.

Ainsi que nous l'avons fait entrevoir dans notre *Histoire de Portugal*, jamais cependant Albuquerque ne mérita mieux le titre de grand capitaine que durant cette première campagne, où il explora le golfe Persique. Il n'avait pas encore de nom, ses subordonnés se posaient devant lui en rivaux dédaigneux : cependant, par l'ascendant de son génie, par l'énergie de son action, il parvint à les ramener, tant que le désir d'aller vers les riches contrées du Malabar ne leur ôta pas tout sentiment du devoir. On le voit même pousser la force de caractère jusqu'à la témérité, témoin ce jour où il va arrêter dans son propre navire João de Nova, pour lui faire grâce ensuite. Et c'est là l'homme que la *Biographie universelle* nous représente comme méritant le regard de l'historien, du jour seulement où il s'empare de la ville de Goa! Avant de réaliser en effet la grande pensée qui devait changer en une métropole chrétienne une ville orientale, refuge de tant de peuples divers, que d'obstacles le vainqueur d'Ormuz avait encore à surmonter! que d'efforts il avait à opposer au dédain aveugle des Portugais eux-mêmes!

Quelque temps après son arrivée, en 1509, son premier soin avait été de faire notifier à D. Francisco d'Almeida les pouvoirs secrets dont il était muni. Cet acte politique avait été accompli avec toutes les formes voulues par Pereira, l'écrivain attaché d'office à la personne du nouveau gouverneur; le vice-roi des Indes n'avait pu méconnaître la légalité de la notification, mais il y avait répondu par de vagues paroles, et n'en avait tenu compte. Un jour donc, à Cochin même, au temps de ses plus grands triomphes, un homme l'aborda familièrement sur la plage, au milieu du nombreux cortége dont il s'environnait, et, le tirant légèrement par son manteau de brocard, lui fit observer que lui, gouverneur des Indes, et chargé de pourvoir désormais à l'administration de ce pays, il espérait au moins un regard. « Je ne vous avais pas reconnu, » lui dit froidement le vice-roi; et, continuant à recevoir les félicitations de la troupe qui grossissait toujours, les flatteurs mêlant à leurs hommages exagérés les propos les plus ironiques, le bruit commun dans Cochin, nous disent les commentaires, était que la maison des fous convenait seule au nouveau gouverneur. La haine d'Almeida s'accroissant de mille propos envenimés, ce ne fut pas dans la maison des fous qu'Albuquerque fut conduit : il fut jeté en prison et chargé de chaînes, à ce que l'on assure, dans la petite forteresse de Cananor, qu'Almeida lui-même avait fait bâtir quatre ans auparavant. Il n'y fit pas un long séjour toutefois : ses ennemis, à la tête desquels on voyait toujours João de Nova, n'eurent pas lieu de se réjouir longtemps de cet acte inqualifiable. Un

noble seigneur de la cour d'Emmanuel, D. Fernando Coutinho, que l'on appelait *le maréchal par excellence*, étant venu cette année dans l'Inde, à la tête d'une flotte dont il avait été nommé capitão mór, débuta, dans les actes qu'il avait droit d'exercer sans le contrôle du vice-roi, par mettre en liberté le vainqueur d'Ormuz, qu'il regardait d'ailleurs comme son parent; puis signifia de nouveau les pouvoirs que l'on avait si longtemps méconnus. Dès lors seulement Affonso d'Albuquerque fut gouverneur des Indes, et put réaliser ses vastes projets. Le sac de Calicut, où il fit des prodiges de valeur, et où il eut la douleur de voir périr le noble Fernando Coutinho, que sa valeur imprudente avait entraîné trop loin, d'heureuses excursions le long des côtes, commencent la série de ses grandes actions; et pour être juste sans doute, il faut joindre à ces exploits militaires l'honorable oubli de ses propres injures. João de Nova, délaissé par tous, et mourant dans l'abandon, ne fut regretté que par lui. En 1510 Almeida part pour l'Europe, et il a pu prévoir, avant d'aller chercher la mort parmi les Cafres, ce que deviendra le grand capitaine méconnu par lui si longtemps.

Il y a sur la côte de Malabar une ville musulmane enclavée dans les possessions des radjâs hindous, et dont la position permet de surveiller également le royaume de Narsingue et celui du Deckhan. Gouvernée par un homme sans consistance, que les historiens désignent sous le nom de Melek-Surgy, cette cité, livrée à l'anarchie, renferme des musulmans de toutes les sectes, des Turcs, des Roumes proprement dits (on désignait ainsi les Turcs de Constantinople), des Parsis, des Hindous; partagée par des hommes qui professent des religions si différentes, sa tolérance même la rendra plus propre à devenir le séjour des chrétiens. Instruit par les conseils de Timoia, l'un des agents du roi de Narsingue, Albuquerque n'hésite plus : Goa sera la capitale des Indes portugaises, et le culte du vrai Dieu y succédera à tant de faux cultes. Secondé par l'indicible courage de son neveu Garcia de Noronha, il se rend maître en effet de la ville le 17 février 1510; mais cette première victoire sera stérile: les musulmans ont compris toute l'énergie du maître dont ils vont recevoir les lois; par leurs efforts les chrétiens sont chassés.

Albuquerque est un de ces hommes dont les siècles admirent la persévérance : comme le roi Diniz, dont il descendait, « il fit toujours ce qu'il voulut, » répète encore le vieil adage populaire. Après d'incroyables travaux endurés pendant plus de neuf mois le long des côtes du Malabar, Goa tomba définitivement en son pouvoir le 25 novembre 1510. A chaque victoire, l'œil d'aigle d'Albuquerque devinait un nouvel horizon et entrevoyait de nouvelles conquêtes. Cette fois, ce fut à une autre race qu'il voulut faire sentir le joug des Portugais.

Déjà, quelques années auparavant, il avait été question, dans les conseils d'Emmanuel, de diriger une flotte vers la presqu'île de Malacca, afin d'y établir des relations tout au moins favorables au commerce, que l'on prétendait étendre. Un brave marin, Diogo Lopez Sequeira, avait appris à ses dépens ce que vaut la foi malaie soutenue de l'astuce des Maures, comme on appelait alors les musulmans de ces parages : une trentaine de Portugais avaient perdu leur liberté dans cette expédition malheureuse. Les choses en étaient à ce point, et le vainqueur de Goa hésitait encore s'il devait s'emparer d'Aden ou venger ses concitoyens, lorsqu'un changement de mousson le décida, dit-on, tout à coup. A la tête de dix-neuf bâtiments de guerre et de quatorze cents hommes, parmi lesquels on comptait seulement huit cents Portugais, il fit voile un jour vers une cité qui ne comptait pas alors moins de cent mille habitants. Nous ne dirons ici ni le voyage, ni les combats terribles qui le suivirent, ni les prodiges de valeur d'Albuquerque lui-même. Le 11 août 1511, la ville de Malacca tombait au pouvoir des Portugais; c'était une grande victoire pour ces hardis soldats, une grande conquête en même temps pour la science. D'innombrables régions inconnues jusqu'alors entrèrent pour la première fois en communication avec l'Europe; l'homme qui assignait pour la première fois le rang occupé par le sanskrit dans les littératures orientales, comprenait aussi comment on doit entrer en commerce avec des peuples ignorés. Il choisissait des interprètes habiles, des observateurs pleins de sagacité, et leur donnait la mission d'accompagner les ambassadeurs qu'il expédiait dans l'extrême Orient. La grande île de Java se trouva pour la première fois alors en rapport avec les Portugais. Ce fut après que Duarte Fernandez eut été envoyé en ambassade au roi de Siam, que l'on eut sur ce pays et sur l'empire du Pégu quelques notions raisonnables. Le récit du voyage fut rédigé par un Portugais; et dès l'année 1512, au temps même où Garcia de Noronha asservissait Mozambique, l'Europe reçut enfin les premières lumières qui lui firent connaître ces régions ignorées. Galvão, gouverneur de Ternate, auquel on doit un si beau livre sur les anciennes navigations; Serrão, qui précéda aux Moluques l'immortel Magellan; Duarte Barbosa, qui devait faire connaître son étonnant voyage, tous ces hommes d'action et de pensée datent de la même époque, et complètent ce grand enseignement. En l'année même où il avait fondé la forteresse de Malacca et assuré la puissance portugaise dans ces parages, Albuquerque remit à la voile pour la côte du Malabar. Ce fut dans cette traversée que périt le vaisseau si célèbre dans les mers de l'Inde sous le nom de *Flor de la Mar*. Avec lui s'engouffrèrent dans l'Océan les plus grandes richesses que l'on eût encore importées des terres de l'Orient, et ces lions de fer que le conquérant avait arrachés à la sépulture des rois de Malacca, et qu'il réservait pour sa tombe, se contentant

de ce fier butin, nous disent avec un noble orgueil les commentaires.

Albuquerque était allé frapper à toutes les portes du monde, comme disaient les Orientaux : trois d'entre elles s'étaient ouvertes, et avaient laissé passer ses flottes victorieuses; il avait Goa, Diú, Malacca. Il fallait encore essayer de se rendre maître d'Aden, à l'entrée du golfe Persique; et ce fut ce qu'il osa entreprendre, à l'époque même où Schek-Ismaël, le fondateur de la dynastie des Sophis, espérait soumettre à ses armes toute cette partie de l'Orient. Mais avant de tenter cette dernière partie d'une tâche qu'il ne devait jamais accomplir, que d'obstacles lui restent à surmonter! Il faut d'abord qu'il délivre les abords de Goa de ces troupes musulmanes que l'on voit se succéder sans relâche; il faut qu'il assure la tranquillité de la capitale des Indes en chassant les Turcs du fort de Banesterim. Il faut plus encore! Ses rivaux ont affirmé au roi Emmanuel que la nouvelle conquête est une charge pour la couronne, qu'Adhel-Khan n'en laissera jamais la possession paisible aux Portugais, et que l'insalubrité du territoire n'est comparable qu'à sa coûteuse inutilité : Albuquerque se verra contraint de réfuter un à un ces misérables sophismes de quelques hommes intéressés; et lorsqu'il aura convaincu le roi, par une lettre admirable, de la valeur de sa conquête, il pourra répéter avec amertume, comme il le faisait tant de fois : « Je dois savoir bien plus de gré au roi D. Manoel d'avoir défendu Goa contre les Portugais, que je ne m'en dois savoir à moi-même de l'avoir conquis deux fois. »

Rien ne sera fait, selon ce grand cœur, tant que la puissance du soudan d'Égypte qui ruine sourdement la puissance des Portugais ne sera pas abattue. Il s'est entretenu avec cet ambassadeur d'Abyssinie, qu'il a expédié déjà depuis plusieurs mois en Portugal; il a vu plusieurs habitants des terres du Prestre-Iehan. Il roule dans sa tête un projet plus vaste encore que ses conquêtes : il demande des pionniers de Madère, accoutumés à briser les rochers gigantesques de leur île; il veut aplanir une montagne de l'Abyssinie, et détourner le Nil de son cours, pour détruire la fertilité de l'Égypte et affamer le Caire. Avant de réaliser ce projet, que la science moderne n'a pas craint de discuter, il fera ses efforts pour enlever au soudan son commerce, et partira pour Aden.

Après avoir réglé l'administration de la nouvelle capitale des Indes, l'infatigable capitaine met en effet à la voile pour gagner la mer Rouge le 7 février 1513; il emmène cette fois dix-sept cents Portugais et huit cents soldats du Malabar ou du pays de Canara, et, après une navigation qui ne présente aucun incident remarquable, il arrive avec sa flotte devant Aden. Là cette petite armée fait des prodiges de valeur; mais l'insuffisance du matériel est pour ainsi dire l'unique cause qui fasse échouer l'opération. Toutes les échelles d'escalade se brisent; et si quelques soldats pleins de valeur vont porter l'épouvante dans le centre de la ville, ils sont bientôt contraints à se retirer. Après quinze jours de bombardement et d'attaques partielles, Albuquerque se retire. Il a bientôt acquis la certitude que si le courage de ses *chevaliers*, comme il aimait à appeler familièrement ses matelots, ne recule devant aucun obstacle, les forces de sa flottille sont insuffisantes pour devenir maître de la cité guerrière qui commande au golfe Persique. Il visite cependant plusieurs îles de ces régions encore peu explorées, il se présente surtout devant Camaram; puis avant de retourner aux Indes il mouille de nouveau devant Aden, bombarde la ville, brûle les vaisseaux de commerce qui sont ancrés dans son port, et retourne enfin sur la côte de Malabar avant de venir se fixer un moment à Goa, pour aviser encore aux affaires des Indes.

Ce fut durant cette période si active de sa vie, après les deux expéditions dont nous avons rappelé succinctement les résultats, c'est-à-dire en 1514, que ce grand homme fit à la cour de Lisbonne une démarche fatale pour son repos, et de nature à donner raison aux propos hostiles qui circulaient déjà. Un poëte dramatique que l'on ne consulte point hors de la Péninsule, et que le fameux Érasme regardait comme le Plaute de son temps, Gil Vicente, ne craignait pas, au début du siècle, de s'attaquer à l'illustre gouverneur des Indes : il le représente comme voulant marcher de pair avec les potentats les plus puissants, et il lui lance, dans une de ses pièces satiriques, ce trait, qui dut être accueilli certainement avec une joie maligne par la plupart des courtisans :

> Affonso d'Albuquerque irmão
> Que foi ao imperador,
> Que sino tem por senhor.

Un historien portugais que l'on pourrait presque confondre avec les auteurs dramatiques du seizième siècle, Pedro de Mariz, nous a mis au fait, dans ses dialogues, de la circonstance qui dut accréditer les prétentions d'indépendance que l'on prêtait au gouverneur des Indes. Il nous apprend qu'à cette époque de prospérité celui-ci écrivit à D. Manoel pour lui demander le titre de duc de Goa, parce que, disait-il, il voulait finir ses jours dans cette brillante métropole, dont on savait qu'il avait assuré désormais la prospérité. Lorsque l'on se rappelle par quels titres furent récompensés plus tard Fernand Cortez et Pizarre, les prétentions d'Albuquerque, appartenant, par la ligne paternelle, à la famille royale, n'avaient à coup sûr rien d'exorbitant. Il n'en fut pas jugé ainsi à Lisbonne, et le grand homme put croire bientôt à quelque chose de plus dur qu'à un simple déni de justice : il se crut, dans les dernières années de sa vie, victime d'une trame odieuse. Cela ne l'empêcha point cependant de pourvoir, avec une admirable activité, à la sûreté de toutes ses conquêtes, d'expédier au nom d'Em-

noble seigneur de la cour d'Emmanuel, D. Fernando Coutinho, que l'on appelait *le maréchal par excellence*, étant venu cette année dans l'Inde, à la tête d'une flotte dont il avait été nommé capitão mór, débuta, dans les actes qu'il avait droit d'exercer sans le contrôle du vice-roi, par mettre en liberté le vainqueur d'Ormuz, qu'il regardait d'ailleurs comme son parent; puis signifia de nouveau les pouvoirs que l'on avait si longtemps méconnus. Dès lors seulement Affonso d'Albuquerque fut gouverneur des Indes, et put réaliser ses vastes projets. Le sac de Calicut, où il fit des prodiges de valeur, et où il eut la douleur de voir périr le noble Fernando Coutinho, que sa valeur imprudente avait entraîné trop loin, d'heureuses excursions le long des côtes, commencent la série de ses grandes actions; et pour être juste sans doute, il faut joindre à ces exploits militaires l'honorable oubli de ses propres injures. João de Nova, délaissé par tous, et mourant dans l'abandon, ne fut regretté que par lui. En 1510 Almeida part pour l'Europe, et il a pu prévoir, avant d'aller chercher la mort parmi les Cafres, ce que deviendra le grand capitaine méconnu par lui si longtemps.

Il y a sur la côte de Malabar une ville musulmane enclavée dans les possessions des radjâs hindous, et dont la position permet de surveiller également le royaume de Narsingue et celui du Deckhan. Gouvernée par un homme sans consistance, que les historiens désignent sous le nom de Melek-Surgy, cette cité, livrée à l'anarchie, renferme des musulmans de toutes les sectes, des Turcs, des Roumes proprement dits (on désignait ainsi les Turcs de Constantinople), des Parsis, des Hindous; partagée par des hommes qui professent des religions si différentes, sa tolérance même la rendra plus propre à devenir le séjour des chrétiens. Instruit par les conseils de Timoia, l'un des agents du roi de Narsingue, Albuquerque n'hésite plus : Goa sera la capitale des Indes portugaises, et le culte du vrai Dieu y succédera à tant de faux cultes. Secondé par l'indicible courage de son neveu Garcia de Noronha, il se rend maître en effet de la ville le 17 février 1510; mais cette première victoire sera stérile: les musulmans ont compris toute l'énergie du maître dont ils vont recevoir les lois; par leurs efforts les chrétiens sont chassés.

Albuquerque est un de ces hommes dont les siècles admirent la persévérance : comme le roi Diniz, dont il descendait, « il fit toujours ce qu'il voulut, » répète encore le vieil adage populaire. Après d'incroyables travaux endurés pendant plus de neuf mois le long des côtes du Malabar, Goa tomba définitivement en son pouvoir le 25 novembre 1510. A chaque victoire, l'œil d'aigle d'Albuquerque devinait un nouvel horizon et entrevoyait de nouvelles conquêtes. Cette fois, ce fut à une autre race qu'il voulut faire sentir le joug des Portugais.

Déjà, quelques années auparavant, il avait été question, dans les conseils d'Emmanuel, de diriger une flotte vers la presqu'île de Malacca, afin d'y établir des relations tout au moins favorables au commerce, que l'on prétendait étendre. Un brave marin, Diogo Lopez Sequeira, avait appris à ses dépens ce que vaut la foi malaie soutenue de l'astuce des Maures, comme on appelait alors les musulmans de ces parages : une trentaine de Portugais avaient perdu leur liberté dans cette expédition malheureuse. Les choses en étaient à ce point, et le vainqueur de Goa hésitait encore s'il devait s'emparer d'Aden ou venger ses concitoyens, lorsqu'un changement de mousson le décida, dit-on, tout à coup. A la tête de dix-neuf bâtiments de guerre et de quatorze cents hommes, parmi lesquels on comptait seulement huit cents Portugais, il fit voile un jour vers une cité qui ne comptait pas alors moins de cent mille habitants. Nous ne dirons ici ni le voyage, ni les combats terribles qui le suivirent, ni les prodiges de valeur d'Albuquerque lui-même. Le 11 août 1511, la ville de Malacca tombait au pouvoir des Portugais; c'était une grande victoire pour ces hardis soldats, une grande conquête en même temps pour la science. D'innombrables régions inconnues jusqu'alors entrèrent pour la première fois en communication avec l'Europe; l'homme qui assignait pour la première fois le rang occupé par le sanskrit dans les littératures orientales, comprenait aussi comment on doit entrer en commerce avec des peuples ignorés. Il choisissait des interprètes habiles, des observateurs pleins de sagacité, et leur donnait la mission d'accompagner les ambassadeurs qu'il expédiait dans l'extrême Orient. La grande île de Java se trouva pour la première fois alors en rapport avec les Portugais. Ce fut après que Duarte Fernandez eut été envoyé en ambassade au roi de Siam, que l'on eut sur ce pays et sur l'empire du Pégu quelques notions raisonnables. Le récit du voyage fut rédigé par un Portugais; et dès l'année 1512, au temps même où Garcia de Noronha asservissait Mozambique, l'Europe reçut enfin les premières lumières qui lui firent connaître ces régions ignorées. Galvão, gouverneur de Ternate, auquel on doit un si beau livre sur les anciennes navigations; Serrão, qui précéda aux Moluques l'immortel Magellan; Duarte Barbosa, qui devait faire connaître son étonnant voyage, tous ces hommes d'action et de pensée datent de la même époque, et complètent ce grand enseignement. En l'année même où il avait fondé la forteresse de Malacca et assuré la puissance portugaise dans ces parages, Albuquerque remit à la voile pour la côte du Malabar. Ce fut dans cette traversée que périt le vaisseau si célèbre dans les mers de l'Inde sous le nom de *Flor de la Mar*. Avec lui s'engouffrèrent dans l'Océan les plus grandes richesses que l'on eût encore importées des terres de l'Orient, et ces lions de fer que le conquérant avait arrachés à la sépulture des rois de Malacca, et qu'il réservait pour sa tombe, se contentant

de ce fier butin, nous disent avec un noble orgueil les commentaires.

Albuquerque était allé frapper à toutes les portes du monde, comme disaient les Orientaux : trois d'entre elles s'étaient ouvertes, et avaient laissé passer ses flottes victorieuses; il avait Goa, Diú, Malacca. Il fallait encore essayer de se rendre maître d'Aden, à l'entrée du golfe Persique; et ce fut ce qu'il osa entreprendre, à l'époque même où Schek-Ismaël, le fondateur de la dynastie des Sophis, espérait soumettre à ses armes toute cette partie de l'Orient. Mais avant de tenter cette dernière partie d'une tâche qu'il ne devait jamais accomplir, que d'obstacles lui restent à surmonter! Il faut d'abord qu'il délivre les abords de Goa de ces troupes musulmanes que l'on voit se succéder sans relâche; il faut qu'il assure la tranquillité de la capitale des Indes en chassant les Turcs du fort de Banesterim. Il faut plus encore! Ses rivaux ont affirmé au roi Emmanuel que la nouvelle conquête est une charge pour la couronne, qu'Adhel-Khan n'en laissera jamais la possession paisible aux Portugais, et que l'insalubrité du territoire n'est comparable qu'à sa coûteuse inutilité : Albuquerque se verra contraint de réfuter un à un ces misérables sophismes de quelques hommes intéressés; et lorsqu'il aura convaincu le roi, par une lettre admirable, de la valeur de sa conquête, il pourra répéter avec amertume, comme il le faisait tant de fois : « Je dois savoir bien plus de gré au roi D. Manoel d'avoir défendu Goa contre les Portugais, que je ne m'en dois savoir à moi-même de l'avoir conquis deux fois. »

Rien ne sera fait, selon ce grand cœur, tant que la puissance du soudan d'Égypte qui ruine sourdement la puissance des Portugais ne sera pas abattue. Il s'est entretenu avec cet ambassadeur d'Abyssinie, qu'il a expédié déjà depuis plusieurs mois en Portugal; il a vu plusieurs habitants des terres du Preste-Iehan. Il roule dans sa tête un projet plus vaste encore que ses conquêtes : il demande des pionniers de Madère, accoutumés à briser les rochers gigantesques de leur île; il veut aplanir une montagne de l'Abyssinie, et détourner le Nil de son cours, pour détruire la fertilité de l'Égypte et affamer le Caire. Avant de réaliser ce projet, que la science moderne n'a pas craint de discuter, il fera ses efforts pour enlever au soudan son commerce, et partira pour Aden.

Après avoir réglé l'administration de la nouvelle capitale des Indes, l'infatigable capitaine met en effet à la voile pour gagner la mer Rouge le 7 février 1513; il emmène cette fois dix-sept cents Portugais et huit cents soldats du Malabar ou du pays de Canara, et, après une navigation qui ne présente aucun incident remarquable, il arrive avec sa flotte devant Aden. Là cette petite armée fait des prodiges de valeur; mais l'insuffisance du matériel est pour ainsi dire l'unique cause qui fasse échouer l'opération. Toutes les échelles d'escalade se brisent; et si quelques soldats pleins de valeur vont porter l'épouvante dans le centre de la ville, ils sont bientôt contraints à se retirer. Après quinze jours de bombardement et d'attaques partielles, Albuquerque se retire. Il a bientôt acquis la certitude que si le courage de ses *chevaliers*, comme il aimait à appeler familièrement ses matelots, ne recule devant aucun obstacle, les forces de sa flottille sont insuffisantes pour devenir maître de la cité guerrière qui commande au golfe Persique. Il visite cependant plusieurs îles de ces régions encore peu explorées, il se présente surtout devant Camaram; puis avant de retourner aux Indes il mouille de nouveau devant Aden, bombarde la ville, brûle les vaisseaux de commerce qui sont ancrés dans son port, et retourne enfin sur la côte de Malabar avant de venir se fixer un moment à Goa, pour aviser encore aux affaires des Indes.

Ce fut durant cette période si active de sa vie, après les deux expéditions dont nous avons rappelé succinctement les résultats, c'est-à-dire en 1514, que ce grand homme fit à la cour de Lisbonne une démarche fatale pour son repos, et de nature à donner raison aux propos hostiles qui circulaient déjà. Un poëte dramatique que l'on ne consulte point hors de la Péninsule, et que le fameux Érasme regardait comme le Plaute de son temps, Gil Vicente, ne craignait pas, au début du siècle, de s'attaquer à l'illustre gouverneur des Indes : il le représente comme voulant marcher de pair avec les potentats les plus puissants, et il lui lance, dans une de ses pièces satiriques, ce trait, qui dut être accueilli certainement avec une joie maligne par la plupart des courtisans :

> Affonso d'Albuquerque irmão
> Que foi ao imperador,
> Que sino tem por senhor.

Un historien portugais que l'on pourrait presque confondre avec les auteurs dramatiques du seizième siècle, Pedro de Mariz, nous a mis au fait, dans ses dialogues, de la circonstance qui dut accréditer les prétentions d'indépendance que l'on prêtait au gouverneur des Indes. Il nous apprend qu'à cette époque de prospérité celui-ci écrivit à D. Manoel pour lui demander le titre de duc de Goa, parce que, disait-il, il voulait finir ses jours dans cette brillante métropole, dont on savait qu'il avait assuré désormais la prospérité. Lorsque l'on se rappelle par quels titres furent récompensés plus tard Fernand Cortez et Pizarre, les prétentions d'Albuquerque, appartenant, par la ligne paternelle, à la famille royale, n'avaient à coup sûr rien d'exorbitant. Il n'en fut pas jugé ainsi à Lisbonne, et le grand homme put croire bientôt à quelque chose de plus dur qu'à un simple déni de justice : il se crut, dans les dernières années de sa vie, victime d'une trame odieuse. Cela ne l'empêcha point cependant de pourvoir, avec une admirable activité, à la sûreté de toutes ses conquêtes, d'expédier au nom d'Em-

manuel des ambassades dans les régions les plus reculées, et, en mettant à profit jusques aux querelles religieuses des musulmans, de s'allier au puissant fondateur de la dynastie des Sophi, contre le Caire et Constantinople. Chose bien remarquable en ce temps! Miguel Ferreira, expédié comme ambassadeur du gouverneur des Indes à Tauris auprès d'Ismaël, est reçu avant les envoyés d'Adel-Khan, qui réclament la préséance. Ce seul fait, qu'on pourrait joindre à une foule d'autres, suffirait pour prouver à quel degré de puissance s'était élevé le nom d'Albuquerque parmi les potentats de l'Orient.

Pour consolider cette prépondérance acquise par tant d'efforts, il lui fallait achever ce qu'il avait commencé plus de six ans auparavant : Ormuz devait reconnaître définitivement la suzeraineté d'Emmanuel, et bâtir le fort d'où ses garnisons pourraient sortir pour protéger les flottes commerçantes de l'Inde. — Albuquerque médita à loisir cette grande expédition; il laissa croire longtemps que ses préparatifs étaient destinés pour une nouvelle expédition contre Malacca; puis, admirablement renseigné par Miguel Ferreira et par son cousin Pero d'Albuquerque, qu'il avait plusieurs mois auparavant expédié vers Ormuz, il s'embarqua, le 20 février 1515, sur *le Nazareth*, commandant une flotte de vingt-six voiles, et, après avoir relâché à Mascate, mouilla au bout de quelques jours devant le port d'Ormuz, non comme un conquérant, mais comme l'envoyé d'un roi puissant, qui venait réclamer l'exécution d'anciens traités.

Les choses étaient bien changées à Ormuz depuis le premier voyage d'Albuquerque. Le souverain qui l'avait accueilli avait péri par le poison; Nour-ed-din, qui lui avait succédé à la suite d'un crime ourdi habilement, n'avait que l'ombre du pouvoir, tout entier aux mains d'un homme énergique, qui ne cachait ni sa haine ni son mépris pour l'être faible qu'il gouvernait. En quelques mois Ras-Ahmed, le gouverneur effectif d'Ormuz, est exécuté devant Albuquerque luimême dans le palais de Nour-ed-din; la forteresse portugaise s'élève près de la résidence du souverain; la ville est désarmée, l'artillerie des forts est livrée aux chrétiens; et lorsque ces succès inespérés, obtenus pour ainsi dire sans coup férir, effrayent les petits princes confédérés, qui recevaient au nom d'Ismaël un tribut d'Ormuz, Albuquerque leur adresse cette réponse connue du monde entier, mais que les commentaires eux seuls racontent avec l'admirable simplicité qui fait sa grandeur : « Il fit apporter des navires, force boulets de bombardes, arbalètes et mousquets, ainsi que bombes à feu; et il fit dire au roi qu'il envoyât tout cela au capitaine du scheik Ismaël, parce que c'était la monnaie avec laquelle le roi de Portugal voulait que l'on payât le tribut. »

Lorsqu'il parlait ainsi, Albuquerque était bien près de sa fin. Avait-il déjà reçu les nouvelles qui devaient lui apprendre le triomphe momentané de ses ennemis? Les efforts prodigieux qu'il n'avait pas craint de multiplier par un soleil ardent pour assurer le succès de son entreprise avaient-ils miné sa vigoureuse constitution? On n'a pas de détails suffisants sur toutes les questions que nous posons ici; mais on sait que, durant les derniers temps de son séjour à Ormuz, il se retirait, contre sa coutume, dans ses appartements, où il n'était visité que de ses affidés; que déjà il était en proie à un affaiblissement graduel, et que le bruit de sa maladie s'étant répandu parmi le peuple, il fut obligé de surmonter son extrême faiblesse pour se montrer à cheval dans la ville et rassurer les siens. C'était une fièvre dyssentérique produite peut-être par le climat délétère de cette contrée, qui le dévorait lentement. Il mit de côté alors seulement ses projets contre Aden, et fit dire au roi Nour-ed-din que, comptant désormais sur sa foi, il retournait vers la côte du Malabar, dont il espérait que le climat lui serait plus favorable. Après avoir confié le commandement de la nouvelle forteresse à Pero d'Albuquerque son neveu, il s'embarqua en effet le 8 novembre 1515, et alla mettre en panne à une lieue de la ville, pour attendre ses navires et recevoir aussi peut-être les derniers hommages du roi, qu'il n'était point allé visiter. Il mit enfin à la voile; et ce fut en dehors du détroit d'Ormuz, par quelques Maures qui avaient quitté récemment le port de Diú, qu'il apprit les changements apportés dans le gouvernement des Indes. Accablé par la maladie, et ayant déjà de la peine à parler, il avait fait jurer à son interprète Alexandre d'Ataïde, de ne lui rien cacher de ce qu'il allait apprendre. Ce fut ainsi qu'il sut une nouvelle que l'extrême faiblesse dans laquelle il était plongé eût dû faire tenir secrète, mais que l'on n'osa point celer à un homme qui regardait la sincérité, en de telles circonstances, comme un acte de religion. Lopo Soarez d'Albergaria le remplaçait dans le gouvernement de Goa, et Diogo Mendez était investi du commandement de la forteresse de Cochin. Que ne recevait-il en même temps cette fameuse lettre qui a été découverte depuis peu, et qui, dans certaines limites, absout Emmanuel du crime d'ingratitude, puisqu'elle confère au grand capitaine le gouvernement d'Aden, d'Ormuz, de Calayate et des vastes régions convoitées plus directement par le soudan d'Égypte, ou même par le sophi! Il n[illegible] fut rien : cette lettre d'ailleurs [illegible] lu 1[illegible] [illegible] 1516, et si elle indiqu[illegible] [illegible] consc[illegible] [illegible] ell[illegible] [illegible]aurait attester un[illegible] [illegible] prévo[illegible] Il [illegible] se rappeler [illegible] [illegible] Albe[illegible] D[illegible] [illegible]ez ava[illegible] [illegible] de la d'A[illegible] [illegible]que, et [illegible] [illegible] ses ennemis. [illegible] de leur [illegible] [illegible]tion sa[illegible] [illegible] [illegible] d'[illegible]

cria : « Voici : je suis mal avec le roi pour l'a-« mour des hommes, mal avec les hommes pour « l'amour du roi; vieillard, tourne tes yeux vers « l'Église, achève de mourir... Car il importe à ton « honneur que tu meures, et jamais tu n'as man-« qué de faire ce qui importait à ton honneur. » La *Floresta* de Bernardes nous a transmis ces magnifiques adieux au monde. Dans les *Commentaires* les paroles sont plus brèves, mais aussi touchantes. Le grand homme écrivit ensuite au roi, et nous possédons même le codicille qui précéda ce dernier acte. Sa lettre, altérée à dessein, a été reproduite par maint historien. Nous avons été guidé jadis nous-même par un texte tronqué. Nous la donnons dans son intégrité, et elle paraît ici en français pour la première fois :

« Seigneur, je n'écris pas à Votre Altesse de ma propre main, parce que, lorsque je le veux faire, je sens un grand tremblement, signe que je vais mourir. Seigneur, je laisse là-bas un fils qui transmettra ma mémoire, auquel je lègue tout mon bien, ce qui est assez peu de chose : mais je lui laisse l'obligation qu'imposent mes services, et qui est bien grande. En ce qui concerne les choses de l'Inde, elles parleront pour moi et pour lui. Je laisse l'Inde, les principales têtes subjuguées, en votre pouvoir, sans qu'il y ait d'autre obligation que de bien fermer la porte du détroit. Cela, c'est ce que Votre Altesse m'a recommandé. Moi, seigneur, je vous ai donné comme conseil, et pour assurer la possession des Indes, de vous tirer des dépenses. Je demande à Votre Altesse, pour récompense, qu'elle se souvienne de tout cela, et qu'elle fasse mon fils grand, lui donnant satisfaction de mes services. Toutes mes espérances, je les ai mises entre vos mains et celles de la reine. Je me recommande à tous les deux, pour qu'ils fassent grand ce qui vient de moi, puisque je finis en des choses qui concernent votre service, et qu'elles me doivent mériter cela de vous, et qu'il en soit de même à l'égard de mes pensions, que j'ai acquises la plus grande partie, comme le sait Votre Altesse. Je baise vos mains; posez-les sur mon fils. — Écrit en mer, le sixième jour de décembre 1515.

« AFFONSO DALBOQUERQUE. »

Ce précieux monument, altéré même par l'exact Damião de Goès, et, ce qui est plus étrange encore, par les Commentaires, existe à la *Torre do Tombo*, où il a été exhumé en 1842 seulement par M. J.-M. da Fonseca ; il précède la mort du grand homme de dix jours; et si le langage en est moins grandiose que celui qui nous a été transmis par la tradition, il est à coup sûr plus naturel et plus touchant; il peint bien d'ailleurs l'admirable fermeté d'âme du noble vieillard *qui achevait de mourir*.

Au moment suprême, ses dernières pensées furent pour Dieu et pour son pays; et ici il faut laisser parler religieusement les Commentaires : « Et en ce temps il était déjà si faible qu'il ne pouvait plus se tenir debout, et il demandait toujours à Notre-Seigneur qu'il le conduisît jusques à Goa, et qu'ensuite il fît de lui selon sa volonté. Or, se trouvant à trois ou quatre lieues de la barre, il ordonna qu'on allât lui chercher Frey Domingos, vicaire général, et mestre Afonso le médecin; et comme de faiblesse extrême il ne mangeait rien, il voulut qu'on lui apportât un peu de vin rouge, de *celui qui était venu cette année du Portugal*. Le brigantin une fois parti pour Goa, le navire alla surgir au delà de la barre, la nuit, un samedi, le 15 du mois de décembre; et lorsqu'on dit à Affonso d'Albuquerque où il était, il éleva les mains et rendit des grâces infinies à Notre-Seigneur, de lui avoir fait cette faveur qu'il avait tant souhaitée; et il fut là toute cette nuit avec le vicaire général, qui était venu de terre, et Pero d'Alpoem, secrétaire des Indes, qu'il laissa pour son exécuteur testamentaire. Or, tenant le crucifix embrassé et toujours parlant, il dit au vicaire général, son confesseur, de lui réciter la passion de Notre-Seigneur faite par saint Jean, qu'il avait toujours eue en grande dévotion, parce que dans ce passage et dans cette croix, qui était la semblance de celle sur laquelle Notre-Seigneur avait souffert, et encore dans les saintes plaies, il plaçait tout son espoir de salut. Il voulut qu'on lui mît l'habit de Santiago, dont il était commandeur, pour mourir; et le dimanche, une heure avant le jour, il rendit l'âme à Dieu, et ainsi finirent tous ses travaux, sans qu'ils lui eussent apporté jamais aucune satisfaction. »

Barbosa Machado, auquel on doit des documents biographiques en général si exacts, s'exprime ainsi sur les obsèques que l'on fit au grand homme : « Il fut enseveli dans le manteau de l'ordre militaire dont il était commandeur; et lorsque le cadavre arriva sur le quai de Goa, il sortit du peuple une clameur si funèbre, que les prêtres interrompirent les chants ecclésiastiques, pour ne plus laisser entendre que larmes et soupirs. Les gentils, étonnés à la vue de la longue barbe du gouverneur, et en remarquant que ses yeux étaient presque ouverts, affirmaient dans leur crédulité naïve que certainement il n'était point mort; mais que Dieu l'avait appelé à lui pour qu'il devînt général de ses armées. Abrité par un pallium porté sur le dos des principaux de Goa, il fut enseveli dans l'église de *Nossa-Senhora-da-Serra*, qu'il avait jadis édifiée en reconnaissance de l'heureuse conquête de Malacca. » Albuquerque avait demandé par son testament à être transporté en Europe. Emmanuel était convaincu que sa mémoire conservait les Indes au Portugal. Enfin, le 19 mai 1566, ses os furent transportés dans le couvent de Nossa-Senhora-da-Graça, des religieux Augustins de Lisbonne.

Les Commentaires nous ont laissé des traits du grand capitaine cette esquisse un peu trop brève : Il était, disent-ils, de moyenne stature, avec le visage long et coloré, le nez un peu grandi. Son portrait, exécuté au seizième siècle, est à Pangim, et a été reproduit dans le beau manuscrit de Barreto de Rezende, que possède la Bibliothèque nationale. Il existe sans doute un autre portrait

dans le trésor des rois de Perse; car nous savons qu'un envoyé d'Ismaël en fit faire un d'après nature, et l'envoya au Sophi. Sur celui que nous possédons à Paris, la barbe a atteint des dimensions vraiment extraordinaires : elle descend jusqu'à la ceinture, et est nouée par un ruban.

FERDINAND DENIS.

João de Barros, *Decada secunda da India*. — Maffei, *Historia indica*, lib. V. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. I, part. II, cap. X, n° 8. — Fernão Lopez de Castanheda, *Historia do descubrimento da India*, l. III, cap. CLV. — F.-Antonio de S. Romão, *Historia general de la India oriental*. — Pedro de Mariz, *Dialogo de varia historia*. — Barbuda, *Empresas militares de Lusitanos*, fol. 156. — André Thevet, *Vie des hommes illustres*. — Le P. Lafiteau, *Histoire des descouvertes et conquestes des Portugais*. — Francisco de Santa-Maria, *Celo aberto na terra*, liv. III, cap. LXVII. — Lequien de la Neufville, *Histoire générale de Portugal*. — Laclède, *Histoire de Portugal*. — Tellez, *Historia da Ethiopia*. — Scheffer, *Histoire de Portugal* (en allemand); la deuxième partie de la traduction française, outrageusement tronquée, ne renferme que quelques phrases inexactes, que l'on ne peut nullement attribuer à l'excellent historien. — O Panorama, *Jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis*; Lisboa, 1837-1842, 8 vol. grand in-8° à deux colonnes, avec fig. — Ferdinand Denis, *Portugal*; Paris (Firmin Didot), 1846, in-8°. On a reproduit le portrait d'Albuquerque dans cet ouvrage, d'après la peinture du manuscrit suivant, qui renferme aussi des peintures représentant les forteresses des Indes et de l'Afrique, telles qu'elles étaient au seizième siècle : *Breue tratado ou epilogo de todos os vizorreys que tem hauido no Estado da India; successos que tiverão no tempo de seus governos Armadas de Navios, e Galoes que do Reyno de Portugal forão ao dito Estado; E do que sucedeo em particular a alguãs dellas nas viagens que fizerão*; feito por Pedro Barreto de Rezende, secretario do senhor conde de Linhares, vizorrey do Estado da India no anno de 1635, in-fol. max. Il existe à la Bibliothèque nationale une seconde copie in-4° de ce précieux ouvrage.

ALBUQUERQUE (*Affonso Braz* D'), fils du précédent, né comme son père dans une maison de campagne voisine de Alhandra, sur les bords du Tage, en 1500, mort à Lisbonne en 1580. Ce fils naturel du célèbre conquérant des Indes porta d'abord le nom de Braz, et les biographes portugais se taisent sur le nom de sa mère. Ce fut Emmanuel qui l'engagea à prendre le nom d'Affonso, voulant sans doute ainsi rendre hommage au héros qu'il regrettait. Le jeune Alphonse d'Albuquerque occupa d'abord un certain rang dans la marine, et fut nommé capitaine de l'un des navires qui accompagnaient en Savoie l'infortunée Béatrix, à laquelle se rattachent tant de touchantes traditions. Cette princesse lui fit épouser une des femmes les plus recommandables de la cour; et dona Maria de Noronha, fille du premier comte de Linhares, s'unit au fils du capitaine général des Indes, et lui apporta en mariage une dot considérable. C'était un homme instruit, que ses propres qualités rendaient recommandable; et lorsqu'il eut quitté la première carrière qu'il avait embrassée, le roi João III le nomma inspecteur de ses finances. Il montra, dit-on, dans ces fonctions nouvelles du zèle et du désintéressement. Il déploya même, en 1569, le zèle le plus noble, alors qu'il présidait la municipalité de Lisbonne pour obvier aux désastres incalculables que causait la peste; et si ses biographes n'ont pas mis d'exagération dans leurs récits, ce serait à ses sages précautions, à son incessante vigilance, que l'on aurait dû la fin d'un horrible fléau. On voyait encore, au dix-huitième siècle, les vestiges d'un magnifique établissement fondé par lui à Azeitão, et qui, placé dans les conditions hygiéniques les plus favorables, devait servir à l'extinction de cette cruelle maladie. Il mourut environné de la considération publique, mais en lui s'éteignit le grand nom qu'Emmanuel avait espéré perpétuer; il n'eut qu'une fille de son mariage, et elle s'unit elle-même à l'une des plus grandes familles du Portugal.

Albuquerque n'avait pas connu pour ainsi dire son père; il voua sa vie au culte de ce grand homme, et publia l'ouvrage suivant, comme le plus beau monument qu'on pût élever à sa mémoire : *Commentarios de Afonso Dalboquerque, capitão geral e gouernador da India, collegidos por seu filho Afonso Dalboquerque das proprias cartas que elle escreuia do muyto poderoso rey dõ Manuel o primeyro destenome, em cujo tempo gouernou a India, vam repartidos em quatro partes segudo os tempos de seus trabalhos*. Le frontispice offre une gravure en bois, et au-dessus du titre on remarque les armes de la famille d'Albuquerque; à la fin de l'ouvrage on lit : *Foram impressos estes commentarios Dafonso Dalboquerque, capitam geral et gouernador da India na cidade de Lixboa, por Joam de Barreyra, impressor del rey nosso senhor. Acabaram se de imprimir vespera de Sam sebastiã, desanove dias do mes Ianeyro da era de mil et quinhentos et cincoenta e sete annos, em cujo dia o principe dõ Bastiam nosso senhor, a quem esta obra vay offerecida, fez tres annos*. Sol. Ce livre est prodigieusement rare. M. George-César de Figanière fait observer qu'il en existe un exemplaire dans la bibliothèque royale de Lisbonne, et deux autres dans celles du consciller Macédo et de don Francisco de Mello Manuel. La seconde édition a paru en 1576; elle existe à la Bibliothèque nationale de Paris; on préfère celle qui a été publiée à l'imprimerie royale de Lisbonne, 1774, 4 vol. in-8°. Ce beau livre, au dire de quelques critiques, serait dû complétement au conquérant des Indes, dont l'instruction peu commune nous est depuis longtemps révélée. Barbosa Machado n'admet pas qu'il ait été composé par celui dont il raconte les exploits. Selon nous, le titre étendu des Commentaires dit parfaitement comment le livre a été composé. Il faut de toute nécessité admettre la coopération du fils; mais lorsqu'on a lu les Commentaires dans leur étendue (ce qui par malheur a été fait trop rarement), on demeure convaincu qu'il n'existe dans ce grand ouvrage qu'un nombre fort limité d'interpolations dues complétement à l'ancien magistrat de la ville de Lisbonne. Le zèle un peu trop empressé du fils n'a presque jamais laissé passer le nom

d'Affonso d'Alboquerque sans y accoler le surnom de *Grand;* mais en nombre d'endroits la personnalité de l'écrivain reparait, à tel point qu'il ne manque pas de s'exprimer à la première personne. Rien n'était plus fréquent du reste, au seizième siècle, que ces sortes de supercheries historiques, auxquelles on n'attachait pas d'ailleurs une grande importance. FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, 4 vol. in-fol., t. I. — Léon Pinello, *Bibliotheca oriental y occidental*, 3 vol. in-fol., 2e édition revue par Barcia.

*ALBUQUERQUE (*Coello Antoine*), gouverneur portugais de la ville de Macao vers le commencement du dix-huitième siècle. L'un de ses officiers, Jean Tavares de Vellez Guerreira, rédigea une histoire du voyage d'Albuquerque depuis Goa jusqu'à Madras, et de Madras à Macao, sous ce titre : *Jornada que Antonio de Albuquerque Coelho fez de Goa até chegar a dita cidate de Macao, no anno de* 1718; Lisboa occidental, 1742, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALBUQUERQUE (*Duarte Coelho* DE), gouverneur portugais de San-Salvador, mort à Madrid en 1658. Marquis de Basto et comte de Pernambuco au Brésil, il fit sa première expédition au Brésil sous son oncle Matthias de Albuquerque. En 1638, il défendit la ville de San-Salvador assiégée par les Hollandais. Après la révolution qui amena la séparation de la couronne du Portugal de celle de l'Espagne, Albuquerque se retira à Madrid, où Philippe IV le nomma gentilhomme de sa chambre. Il a écrit la guerre du Brésil avec la Hollande, de 1620 à 1639, sous le titre : *Memorias diarias de la guerra del Brazil par Discurso de nuevo años empezando desde el MDCXXX;* Madrid, 1654, in-4°.

Southey, *History of Brazil*, t. I, p. 447.

*ALBUQUERQUE (*Matthias* DE), général portugais, mort à Lisbonne en 1646. Il fut nommé en 1628 gouverneur de la province de Fernambuco, et se distingua dans la guerre du Brésil contre les Hollandais. Rappelé en Europe en 1635, il prit une part active à la révolution qui eut pour suite la séparation des couronnes du Portugal et de l'Espagne. Il succéda au comte d'Obidos dans le commandement d'une division de l'armée portugaise, et se signala par la prise d'Almendral, d'Alconchel, de Villanueva del Fresno, et d'autres places fortes de l'Estrémadure. En 1644, il remporta, à Campo Mayor, une victoire décisive sur les Espagnols sous les ordres de Torrecusa. En récompense de ce service, Jean IV le nomma comte d'Allegrete et grand de Portugal.

Southey, *History of Brazil*, t. I, 440.

ALBUTIUS (*Titus-Caius*), surnommé *Silus*, célèbre rhéteur et orateur romain, naquit à Novare, ville de Lombardie, sous l'empire d'Auguste, où il exerça les fonctions d'édile. Dans une révolte populaire il fut arraché de son tribunal et livré aux injures publiques. Albutius ne s'en vengea qu'en sortant de la ville, et en allant à Rome briller sur un plus grand théâtre. Il fut ami de Munatius Plancus, orateur également distingué au barreau. Jamais on ne vit plus d'affluence au Forum que lorsqu'il s'y fit entendre. Dans sa vieillesse, tourmenté d'un abcès dans la poitrine, Albutius se détermina à retourner dans son pays natal. Là il fit assembler les Novariens, pour leur annoncer que, pour s'affranchir des maux qu'il souffrait, il allait se donner la mort; et il exécuta ce dessein en se privant de tout aliment. Suétone dans son *Traité des orateurs célèbres*, chap. VI, Eromuziani dans l'*Histoire des suicides remarquables*, ont fait mention d'Albutius. Cet orateur avait publié un *Traité sur la Rhétorique*, dont Quintilien a fait l'éloge, *Instit.*, c. V.

Suétone, *De claris rhetoribus*. — Sénèque, *Controvers.*, lib. III. — Quintilien.

ALBUTIUS (*Titus*), philosophe épicurien, vivait à Rome au commencement du premier siècle de notre ère. Il s'attacha tellement aux manières grecques dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île. Le sénat cependant le bannit comme concussionnaire. Albutius se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut. — Varron (*De re rustica*, III, 2) parle d'un *Lucius Albutius*, écrivain satirique, que plusieurs critiques supposaient être le même personnage que le philosophe Titus Albutius.

Cicéron, *in Bruto*, c. XXVI et XXXV. — Ernesti, *Clavis Ciceroniana*. — A. Orelli, *Onomasticon Tullianum*.

*ALCAÇOBA OU ALCAZOVA (*Solomayor, Simon*), navigateur portugais, mort en 1535. On ignore l'histoire de sa jeunesse. On sait seulement qu'il s'acquit de bonne heure la réputation d'un habile géographe et marin, et qu'il entra en 1522 au service de l'empereur Charles-Quint, qui équipait alors une flotte, sur le rapport qu'on lui avait fait de plusieurs navires français expédiés dans les Indes occidentales. Alcaçoba reçut le commandement d'un navire, avec un traitement annuel de cinquante mille maravédis. En 1524 il fut au nombre des arbitres nommés pour fixer la ligne de démarcation entre les possessions coloniales de l'Espagne et le Portugal. Nommé par le souverain de l'Espagne, il fut récusé par la partie adverse comme sujet portugais, et ayant quitté sans autorisation le service du roi de Portugal.

Les îles Moluques furent cédées, en 1529, par l'Espagne au Portugal. Depuis cette époque Alcaçoba figura dans plusieurs plans d'entreprises qui ne se réalisèrent point. Enfin, après plusieurs essais infructueux, il s'engagea en 1534 à faire, à ses propres frais, un voyage de découvertes. Le 8 octobre 1534, il partit de Gomera avec deux navires bien équipés, portant deux cent cinquante marins, et atteignit, le 17 janvier 1535,

dans le trésor des rois de Perse; car nous savons qu'un envoyé d'Ismaël en fit faire un d'après nature, et l'envoya au Sophi. Sur celui que nous possédons à Paris, la barbe a atteint des dimensions vraiment extraordinaires : elle descend jusqu'à la ceinture, et est nouée par un ruban.

FERDINAND DENIS.

João de Barros, *Decada secunda da India*. — Maffei, *Historia indica*, lib. V. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. I, part. II, cap. X, n° 8. — Fernão Lopez de Castanheda, *Historia do descubrimento da India*, l. III, cap. CLV. — F.-Antonio de S. Romão, *Historia general de la India oriental*. — Pedro de Mariz, *Dialogo de varia historia*. — Barbuda, *Empresas militares de Lusitanos*, fol. 186. — André Thevet, *Vie des hommes illustres*. — Le P. Lafiteau, *Histoire des descouvertes et conquestes des Portugais*. — Francisco de Santa-Maria, *Celò aberto na terra*, liv. III, cap. LXVII. — Lequien de la Neufville, *Histoire générale de Portugal*. — Laclède, *Histoire de Portugal*. — Tellez, *Historia da Ethiopia*. — Scheffer, *Histoire de Portugal* (en allemand); la deuxième partie de la traduction française, outrageusement tronquée, ne renferme que quelques phrases inexactes, que l'on ne peut nullement attribuer à l'excellent historien. — O Panorama, *Jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis*; Lisboa, 1837-1842, 8 vol. grand in-8° à deux colonnes, avec fig. — Ferdinand Denis, *Portugal*; Paris (Firmin Didot), 1846, in-8°. On a reproduit le portrait d'Albuquerque dans cet ouvrage, d'après la peinture du manuscrit suivant, qui renferme aussi des peintures représentant les forteresses des Indes et de l'Afrique, telles qu'elles étaient au seizième siècle : *Breue tratado ou epilogo de todos os vizorreys que tem hauido no Estado da India; successos que tiverão no tempo de seus gouernos Armadas de Navios, e Galoes que do Reyno de Portugal forão ao dito Estado; E do que succedeo em particular a alguâs dellas nas viagens que fizerão*; feito por Pedro Barreto de Rezende, secretario do senhor conde de Linhares, vizorrey do Estado da India no anno de 1635, in-fol. max. Il existe à la Bibliothèque nationale une seconde copie in-4° de ce précieux ouvrage.

ALBUQUERQUE (*Affonso Braz* D'), fils du précédent, né comme son père dans une maison de campagne voisine de Alhandra, sur les bords du Tage, en 1500, mort à Lisbonne en 1580. Ce fils naturel du célèbre conquérant des Indes porta d'abord le nom de Braz, et les biographes portugais se taisent sur le nom de sa mère. Ce fut Emmanuel qui l'engagea à prendre le nom d'Affonso, voulant sans doute ainsi rendre hommage au héros qu'il regrettait. Le jeune Alphonse d'Albuquerque occupa d'abord un certain rang dans la marine, et fut nommé capitaine de l'un des navires qui accompagnaient en Savoie l'infortunée Béatrix, à laquelle se rattachent tant de touchantes traditions. Cette princesse lui fit épouser une des femmes les plus recommandables de la cour; et dona Maria de Noronha, fille du premier comte de Linhares, s'unit au fils du capitaine général des Indes, et lui apporta en mariage une dot considérable. C'était un homme instruit, que ses propres qualités rendaient recommandable; et lorsqu'il eut quitté la première carrière qu'il avait embrassée, le roi João III le nomma inspecteur de ses finances. Il montra, dit-on, dans ces fonctions nouvelles du zèle et du désintéressement. Il déploya même, en 1569, le zèle le plus noble, alors qu'il présidait la municipalité de Lisbonne pour obvier aux désastres incalculables que causait la peste; et si ses biographes n'ont pas mis d'exagération dans leurs récits, ce serait à ses sages précautions, à son incessante vigilance, que l'on aurait dû la fin d'un horrible fléau. On voyait encore, au dix-huitième siècle, les vestiges d'un magnifique établissement fondé par lui à Azeitão, et qui, placé dans les conditions hygiéniques les plus favorables, devait servir à l'extinction de cette cruelle maladie. Il mourut environné de la considération publique, mais en lui s'éteignit le grand nom qu'Emmanuel avait espéré perpétuer; il n'eut qu'une fille de son mariage, et elle s'unit elle-même à l'une des plus grandes familles du Portugal.

Albuquerque n'avait pas connu pour ainsi dire son père; il voua sa vie au culte de ce grand homme, et publia l'ouvrage suivant, comme le plus beau monument qu'on pût élever à sa mémoire : *Commentarios de Afonso Dalboquerque, capitão geral e gouernador da India, collegidos por seu filho Afonso Dalboquerque das proprias cartas que elle escreuia do muyto poderoso rey dõ Manuel o primeyro deste nome, em cujo tempo gouernou a India, vam repartidos em quatro partes segudo os tempos de seus trabalhos*. Le frontispice offre une gravure en bois, et au-dessus du titre on remarque les armes de la famille d'Albuquerque; à la fin de l'ouvrage on lit : *Foram impressos estes commentarios Dafonso Dalboquerque, capitam geral et gouernador da India na cidade de Lixboa, por Joam de Barreyra, impressor del rey nosso senhor. Acabaram se de imprimir vespera de Sam sebastiã, desanove dias do mes Ianeyro da era de mil et quinhentos et cincoenta e sete annos, em cujo dia o principe dõ Bastiam nosso senhor, a quem esta obra vay offerecida, fez tres annos*. Sol. Ce livre est prodigieusement rare. M. George-César de Figanière fait observer qu'il en existe un exemplaire dans la bibliothèque royale de Lisbonne, et deux autres dans celles du conseiller Macédo et de don Francisco de Mello Manuel. La seconde édition a paru en 1576; elle existe à la Bibliothèque nationale de Paris; on préfère celle qui a été publiée à l'imprimerie royale de Lisbonne, 1774, 4 vol. in-8°. Ce beau livre, au dire de quelques critiques, serait dû complétement au conquérant des Indes, dont l'instruction peu commune nous est depuis longtemps révélée. Barbosa Machado n'admet pas qu'il ait été composé par celui dont il raconte les exploits. Selon nous, le titre étendu des Commentaires dit parfaitement comment le livre a été composé. Il faut de toute nécessité admettre la coopération du fils; mais lorsqu'on a lu les Commentaires dans leur étendue (ce qui par malheur a été fait trop rarement), on demeure convaincu qu'il n'existe dans ce grand ouvrage qu'un nombre fort limité d'interpolations dues complétement à l'ancien magistrat de la ville de Lisbonne. Le zèle un peu trop empressé du fils n'a presque jamais laissé passer le nom

d'Affonso d'Alboquerque sans y accoler le surnom de *Grand;* mais en nombre d'endroits la personnalité de l'écrivain reparaît, à tel point qu'il ne manque pas de s'exprimer à la première personne. Rien n'était plus fréquent du reste, au seizième siècle, que ces sortes de supercheries historiques, auxquelles on n'attachait pas d'ailleurs une grande importance. FERD. DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, 4 vol. in-fol., t. I. — Léon Pinello, *Bibliotheca oriental y occidental*, 3 vol. in-fol., 2e édition revue par Barcia.

*ALBUQUERQUE (*Coello Antoine*), gouverneur portugais de la ville de Macao vers le commencement du dix-huitième siècle. L'un de ses officiers, Jean Tavares de Vellez Guerreira, rédigea une histoire du voyage d'Albuquerque depuis Goa jusqu'à Madras, et de Madras à Macao, sous ce titre : *Jornada que Antonio de Albuquergue Coelho fez de Goa até chegar a dita cidate de Macao, no anno de* 1718; Lisboa occidental, 1742, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALBUQUERQUE (*Duarte Coelho* DE), gouverneur portugais de San-Salvador, mort à Madrid en 1658. Marquis de Basto et comte de Pernambuco au Brésil, il fit sa première expédition au Brésil sous son oncle Matthias de Albuquerque. En 1638, il défendit la ville de San-Salvador assiégée par les Hollandais. Après la révolution qui amena la séparation de la couronne du Portugal de celle de l'Espagne, Albuquerque se retira à Madrid, où Philippe IV le nomma gentilhomme de sa chambre. Il a écrit la guerre du Bréail avec la Hollande, de 1620 à 1639, sous le titre : *Memorias diarias de la guerra del Brazil par Discurso de nuevo años empezando desde el MDCXXX;* Madrid, 1654, in-4°.

Southey, *History of Brazil*, t. I, p. 447.

*ALBUQUERQUE (*Matthias* DE), général portugais, mort à Lisbonne en 1646. Il fut nommé en 1628 gouverneur de la province de Fernambuco, et se distingua dans la guerre du Brésil contre les Hollandais. Rappelé en Europe en 1635, il prit une part active à la révolution qui eut pour suite la séparation des couronnes du Portugal et de l'Espagne. Il succéda au comte d'Obidos dans le commandement d'une division de l'armée portugaise, et se signala par la prise d'Almendral, d'Alconchel, de Villanueva del Fresno, et d'autres places fortes de l'Estrémadure. En 1644, il remporta, à Campo Mayor, une victoire décisive sur les Espagnols sous les ordres de Torrecusa. En récompense de ce service, Jean IV le nomma comte d'Allegrete et grand de Portugal.

Southey, *History of Brazil*, t. I, 440.

ALBUTIUS (*Titus-Caius*), surnommé *Silus*, célèbre rhéteur et orateur romain, naquit à Novare, ville de Lombardie, sous l'empire d'Auguste, où il exerça les fonctions d'édile. Dans une révolte populaire il fut arraché de son tribunal et livré aux injures publiques. Albutius ne s'en vengea qu'en sortant de la ville, et en allant à Rome briller sur un plus grand théâtre. Il fut ami de Munatius Plancus, orateur également distingué au barreau. Jamais on ne vit plus d'affluence au Forum que lorsqu'il s'y fit entendre. Dans sa vieillesse, tourmenté d'un abcès dans la poitrine, Albutius se détermina à retourner dans son pays natal. Là il fit assembler les Novariens, pour leur annoncer que, pour s'affranchir des maux qu'il souffrait, il allait se donner la mort; et il exécuta ce dessein en se privant de tout aliment. Suétone dans son *Traité des orateurs célèbres*, chap. VI, Eromuziani dans l'*Histoire des suicides remarquables*, ont fait mention d'Albutius. Cet orateur avait publié un *Traité sur la Rhétorique*, dont Quintilien a fait l'éloge, *Instit.*, c. V.

Suétone, *De claris rhetoribus*. — Sénèque, *Controvers.*, lib. III. — Quintilien.

ALBUTIUS (*Titus*), philosophe épicurien, vivait à Rome au commencement du premier siècle de notre ère. Il s'attacha tellement aux manières grecques dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île. Le sénat cependant le bannit comme concussionnaire. Albutius se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut. — Varron (*De re rustica*, III, 2) parle d'un *Lucius Albutius*, écrivain satirique, que plusieurs critiques supposaient être le même personnage que le philosophe Titus Albutius.

Cicéron, *in Bruto*, c. XXVI et XXXV. — Ernesti, *Clavis Ciceroniana*. — A. Orelli, *Onomasticon Tullianum*.

*ALCAÇOBA ou ALCAZOVA (*Sotomayor*, *Simon*), navigateur portugais, mort en 1535. On ignore l'histoire de sa jeunesse. On sait seulement qu'il s'acquit de bonne heure la réputation d'un habile géographe et marin, et qu'il entra en 1522 au service de l'empereur Charles-Quint, qui équipait alors une flotte, sur le rapport qu'on lui avait fait de plusieurs navires français expédiés dans les Indes occidentales. Alcaçoba reçut le commandement d'un navire, avec un traitement annuel de cinquante mille maravédis. En 1524 il fut au nombre des arbitres nommés pour fixer la ligne de démarcation entre les possessions coloniales de l'Espagne et le Portugal. Nommé par le souverain de l'Espagne, il fut récusé par la partie adverse comme sujet portugais, et ayant quitté sans autorisation le service du roi de Portugal.

Les îles Moluques furent cédées, en 1529, par l'Espagne au Portugal. Depuis cette époque Alcaçoba figura dans plusieurs plans d'entreprises qui ne se réalisèrent point. Enfin, après plusieurs essais infructueux, il s'engagea en 1534 à faire, à ses propres frais, un voyage de découvertes. Le 8 octobre 1534, il partit de Gomera avec deux navires bien équipés, portant deux cent cinquante marins, et atteignit, le 17 janvier 1535,

la côte de la Patagonie. Arrêté par le mauvais temps pendant son passage dans le détroit de Magellan, il revint en arrière, et débarqua son monde à Puerto de Lobès. Après s'être avancé dans l'intérieur du pays, il tomba malade, ce qui l'obligea de remettre le commandement à son lieutenant Rodrigo de Isla, et de retourner à bord des navires. Les troupes, sous les ordres de Rodrigo, se soulevèrent, et revinrent massacrer Alcaçoba, le pilote, et trois autres, dont ils jetèrent les corps à la mer. Un fils d'Alcaçoba échappa avec peine au massacre. Rodrigo, après que son autorité fut reconnue, punit les meurtriers, et, abandonnant l'entreprise, fit voile vers les colonies septentrionales de l'Espagne.

Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1730, in-fol.

ALCAÇOVA (*dom Pedro* D'), homme d'État portugais, du seizième siècle. Il eut, pendant l'expédition du roi Sébastien en Afrique, 1576, la régence du Portugal conjointement avec George d'Almada, archevêque de Lisbonne, François de Sada et Juan Mascaregnas. Il entretenait une correspondance secrète avec Philippe II, roi d'Espagne, et lui facilita les moyens de s'emparer du Portugal. Il mourut conseiller et ministre.

Mariana, *Histoire de l'Espagne*.

ALCADINUS, médecin italien, né à Syracuse vers 1170, mort vers 1234. Fils de Gersinus, il étudia la philosophie et la médecine à Salerne, où il enseigna plus tard lui-même ces sciences. Il fut médecin de l'empereur Henri VI et de son successeur Frédéric II, pendant leur séjour en Italie. — Outre des écrits sur les triomphes de Henri VI et les actions de Frédéric II, on a de lui un traité en vers élégiaques sur les bains de Pouzzoles, *de Balneis Puteolanis*, imprimé dans un recueil intitulé *De balneis omnibus quæ extant apud Græcos et Arabes*, Venise, 1553, in-fol., et Naples, 1591, in-8°, et dans Grævius, *Thesaurus antiquit. et hist. Italiæ*. Dans deux manuscrits du Vatican, cet ouvrage est attribué à Eustathius.

Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin*; Leipzig, 1841. — Fabricius, *Bibl. med.* t. I, p. 53

***ALCADRIN** ou **ALKANDUM**, nom corrompu de quelque écrivain arabe, dont l'ouvrage sur l'astrologie, *De veritatibus et prædictionibus astrologicis*, a été publié en latin par R. Rousset; Paris, 1542. Il en existe aussi plusieurs traductions françaises.

Lalande, *Bibliothèque astronomique*.

***ALCAFORADA** (*Marianna*), femme célèbre par ses lettres, née d'une famille illustre du Portugal dans la seconde moitié du dix-septième siècle, morte dans le dix-septième ou le commencement du dix-huitième. Cette jeune femme, dont les lettres sont encore si vivement admirées, est plus généralement connue sous la dénomination bien vague d'*une religieuse portugaise*. On sait aujourd'hui qu'elle faisait sa résidence à Beja, cette jolie ville de la province d'Alem-Tejo, où l'on voit encore de si curieuses antiquités, et où repose l'Infant, père du fameux Emmanuel. C'est à un savant helléniste auquel la littérature portugaise est encore redevable d'un précieux travail, à M. Boissonade, que l'on est redevable de ce document; mais là s'arrêtent ses indications. La famille d'Alcaforada était, dit-on, tombée dans l'indigence à la suite d'une terrible catastrophe arrivée en 1512, et elle vivait en 1663 dans l'Alem-Tejo. Une des filles de cette maison embrassa la vie religieuse, et fit profession dans un des trois couvents de femmes que la ville possédait alors, et qui se sont perpétués jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à l'extinction des communautés en Portugal. Selon quelques probabilités, la jeune Marianne habitait le plus riche couvent de Beja, c'est-à-dire celui qui était désigné sous le nom de *Conceição das Franciscanas*, dans la chapelle duquel reposait le prince dont nous avons parlé, et qui, ayant été fort largement doté, nourrissait un grand nombre de femmes affectées au service des religieuses. Elle eut occasion de voir le chevalier de Chamilly vers l'année 1662, et conçut pour lui une passion violente. Il est difficile de comprendre comment un homme que l'on nous représente comme rempli d'honneur eut l'odieuse vanité de livrer au public le secret d'un de ces amours qui éternisent la mémoire de celle qui le ressent, en flétrissant quelquefois celui qui l'a inspiré. Il paraît certain aujourd'hui que Bouton de Chamilly, qui portait le nom de comte Saint-Léger en Portugal, et qui plus tard fut chevalier des Ordres et maréchal de France, livra les lettres de Marianne Alcaforada à un certain avocat Subligny, pour les traduire et les publier. Ce personnage, fort digne à coup sûr de remplir la mission qu'on lui avait donnée, s'acquitta de la promesse qu'il avait faite : il édita chez Barbin, en 1669, les fameuses *Lettres Portugaises;* mais il se garda bien d'en conserver les textes; et quoiqu'il eût eu des succès au théâtre, puisque ce fut lui qui fit jouer la *Folle Querelle*, il est fort peu sûr qu'il en fût le traducteur. Selon d'autres autorités, le travail se serait partagé entre Subligny et M. de Guilleragues, d'abord président à la cour des aides de Bordeaux, et plus tard ambassadeur à Constantinople; l'autre aurait fait les réponses de Chamilly : quelques personnes font même à Guilleragues les honneurs de la traduction. On ignore aujourd'hui en quelle année précise parut la première édition des *Lettres Portugaises;* mais on sait que Claude Barbin publia la sienne en janvier 1669, et que dans la même année il réimprima cette seconde édition, en y ajoutant une deuxième partie attribuée *à une femme du monde*. Le recueil, augmenté dès lors de sept lettres nouvelles, fut réimprimé nombre de fois, et consacra bientôt une erreur qui ne peut pas supporter

cependant l'examen d'une critique attentive. Les éditeurs subséquents, renversant l'ordre rationnel des lettres, firent précéder celles de la religieuse par celles d'une femme du monde, en les confondant sous la même dénomination.

Deux bibliographes éminents, l'abbé de Saint-Léger et M. Barbier, ne s'étaient pas aperçus de cette étrange erreur, lorsque le célèbre éditeur de Camoens, D. Jozé-Maria de Souza, voulant rendre à son pays un de ces monuments qui peuvent être l'envie de toutes les nations et de toutes les époques, découvrit, avec l'instinct national qui ne pouvait le tromper, cette supercherie involontaire, amenée par la légèreté des éditeurs bien plus que par la mauvaise foi. Il tenta de prouver, et, selon nous, il prouva sans réplique, que les cinq lettres publiées par Barbin en 1669 à Paris, et, ce qui est la même chose, à Cologne chez Pierre Marteau, devaient seules être attribuées à la religieuse portugaise. Il fit plus ; il traduisit en portugais la prose présumée de Subligny, et donna la preuve qu'on retrouvait sous ce style, parfois un peu négligé, mais empreint d'une naïveté sincère, les témoignages assurés d'une incontestable origine : les sept lettres ajoutées portent, au contraire, et dans leur contexture même, d'incontestables indications qui font reconnaître le pastiche maladroit. La seconde réimpression de 1669 ne peut tromper d'ailleurs le public : l'éditeur y annonce positivement qu'elles sont d'une *femme du monde qui écrit d'un style différent de celuy d'une religieuse*, et que c'est en raison même de *cette différence*, qu'il suppose devoir plaire, qu'on les trouve dans son recueil. Il résulte clairement pour nous, de l'examen de ces faits, que la seule réimpression qui fasse connaître les admirables lettres dues à Marianne Alcaforada, est celle qui porte le titre suivant : *Lettres Portugaises, nouvelle édition conforme à la première* (Paris, Cl. Barbin), avec une notice bibliographique sur ces lettres; Paris, Firmin Didot, 1824, in-12. Dans cette réimpression, où la traduction portugaise n'est pas mentionnée, la notice bibliographique porte seulement les initiales D. J. M. S., sous lesquelles on reconnaît sans peine le célèbre éditeur de Camoens.

La notice de M. de Souza ne renferme malheureusement que de bien faibles renseignements biographiques sur la religieuse, et sur le jeune capitaine français qu'elle aima avec tant de passion, et qui devait devenir maréchal de France (*voy.* CHAMILLY [Bouton de]). Nous n'ajouterons qu'un mot à ces documents : c'est que la tradition de l'amour malheureux de Marianne Alcaforada s'est perpétuée dans sa famille : un Portugais qui occupe aujourd'hui un rang distingué dans la diplomatie, et qui est allié aux Alcaforada, nous l'a jadis affirmé. FERDINAND DENIS.

Journal de l'Empire du 8 janvier 1810, article de M. Boissonade au sujet du *Manuel du libraire*, par M. Brunet. — *Notice de l'abbé Mercier de Saint-Léger*, en tête de l'édit. des *Lettres Portugaises* publ. par Delance, imp.-lib.; Paris, 1796, et Paris, 1806.—*Mem. de Saint-Simon.* — *Lettres portugaises*, éd. Souza, 1824 (F. Didot).

* **ALCAFORADO** ou **ALCOFORADO** (*Antonio*), gentilhomme portugais, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 2 novembre 1512. Ce jeune page, *moço fidalgo*, du duc de Bragance D. Jayme, était fils d'Affonso Pires Alcaforado, faisant également partie de la maison du duc. Le jeune Antonio, qui ne portait pas encore l'épée, avait été particulièrement attaché au service de la duchesse doña Leonor de Mendoça. D. Jayme crut remarquer une coupable intelligence entre sa femme et le jeune page; il se constitua leur juge de sa propre autorité, et fit exécuter par un nègre Alcaforado, se réservant à lui-même l'affreux privilége d'assassiner à coups de poignard l'infortunée D. Léonor, sans que rien toutefois, dit-on, attestât le crime qu'il leur imputait à tous deux. Après cette sanglante exécution, D. Jayme manda un ouvidor et le juge ordinaire de *Villa-Viçosa*, où il faisait sa résidence, et fit dresser procès-verbal, en sa présence, de l'événement tragique qui venait d'avoir lieu. Cet acte, écrit aux flambeaux deux heures avant l'aurore, en présence des deux cadavres, nous a été conservé et existe encore aux archives de la *Torre do Tombo*, d'où il a été exhumé récemment.

Les détails de ce drame saisissant ont été donnés du reste, avec une certaine étendue, par D. Antonio Caetano de Souza, dans le vaste recueil que ce savant a consacré à l'*Histoire généalogique de la maison de Bragance*, et où il s'efforce de justifier complétement la duchesse. Si l'on s'en rapporte aux bruits traditionnels, le jeune Antonio Alcaforado aurait été vivement épris de l'une des dames de doña Léonor, et se serait confié à la duchesse elle-même, pour qu'elle voulût bien favoriser ses amours et obtenir de ses parents la main de la jeune fille. La nuit fatale du 2 novembre 1512 avait amené une entrevue où les souhaits du jeune page devaient être exaucés, et où il trouva la mort la plus cruelle, puisque son bourreau lui trancha la tête avec un couperet. Au bruit que faisait cette horrible exécution, la duchesse se serait réfugiée dans une chambre voisine près de ses enfants, et là une explication terrible aurait eu lieu entre elle et le duc, qui aurait renoncé, dit-on, à son fatal projet, mais qui, sur les observations de son *vedor*, aurait envoyé un confesseur à la duchesse, et, malgré les dénégations constantes de la victime, l'aurait frappée de plusieurs coups de dague, de manière à lui ouvrir la tête. La salle du palais de *Reguengo*, où s'est passé ce fatal événement, existe encore, et garde, dit-on, les traces du crime; car l'on n'y entre que dans de rares occasions. Après ce meurtre, D. Jayme de Bragance, dévoré de remords, se vêtit du cilice et s'imposa les plus dures pénitences; on dit même qu'il se retirait habituellement dans une citerne du château, d'où l'on entendait sortir ses longs gémissements. La duchesse était d'une

la côte de la Patagonie. Arrêté par le mauvais temps pendant son passage dans le détroit de Magellan, il revint en arrière, et débarqua son monde à Puerto de Lobès. Après s'être avancé dans l'intérieur du pays, il tomba malade, ce qui l'obligea de remettre le commandement à son lieutenant Rodrigo de Isla, et de retourner à bord des navires. Les troupes, sous les ordres de Rodrigo, se soulevèrent, et revinrent massacrer Alcaçoba, le pilote, et trois autres, dont ils jetèrent les corps à la mer. Un fils d'Alcaçoba échappa avec peine au massacre. Rodrigo, après que son autorité fut reconnue, punit les meurtriers, et, abandonnant l'entreprise, fit voile vers les colonies septentrionales de l'Espagne.

Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1730, in-fol.

ALCAÇOVA (*dom Pedro* D'), homme d'État portugais, du seizième siècle. Il eut, pendant l'expédition du roi Sébastien en Afrique, 1576, la régence du Portugal conjointement avec George d'Almada, archevêque de Lisbonne, François de Sada et Juan Mascaregnas. Il entretenait une correspondance secrète avec Philippe II, roi d'Espagne, et lui facilita les moyens de s'emparer du Portugal. Il mourut conseiller et ministre.

Mariana, *Histoire de l'Espagne*.

ALCADINUS, médecin italien, né à Syracuse vers 1170, mort vers 1234. Fils de Gersinus, il étudia la philosophie et la médecine à Salerne, où il enseigna plus tard lui-même ces sciences. Il fut médecin de l'empereur Henri VI et de son successeur Frédéric II, pendant leur séjour en Italie. — Outre des écrits sur les triomphes de Henri VI et les actions de Frédéric II, on a de lui un traité en vers élégiaques sur les bains de Pouzzoles, *de Balneis Puteolanis*, imprimé dans un recueil intitulé *De balneis omnibus quæ extant apud Græcos et Arabes*, Venise, 1553, in-fol., et Naples, 1591, in-8°, et dans Grævius, *Thesaurus antiquit. et hist. Italiæ*. Dans deux manuscrits du Vatican, cet ouvrage est attribué à Eustathius.

Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin*; Leipzig, 1841. — Fabricius, *Bibl. med.* t. I, p. 58

***ALCADRIN** ou **ALKANDUM**, nom corrompu de quelque écrivain arabe, dont l'ouvrage sur l'astrologie, *De veritatibus et prædictionibus astrologicis*, a été publié en latin par R. Rousset; Paris, 1542. Il en existe aussi plusieurs traductions françaises.

Lalande, *Bibliothèque astronomique*.

***ALCAFORADA** (*Marianna*), femme célèbre par ses lettres, née d'une famille illustre du Portugal dans la seconde moitié du dix-septième siècle, morte dans le dix-septième ou le commencement du dix-huitième. Cette jeune femme, dont les lettres sont encore si vivement admirées, est plus généralement connue sous la dénomination bien vague d'*une religieuse portugaise*. On sait aujourd'hui qu'elle faisait sa résidence à Beja, cette jolie ville de la province d'Alem-Tejo, où l'on voit encore de si curieuses antiquités, et où repose l'Infant, père du fameux Emmanuel. C'est à un savant helléniste auquel la littérature portugaise est encore redevable d'un précieux travail, à M. Boissonade, que l'on est redevable de ce document; mais là s'arrêtent ses indications. La famille d'Alcaforada était, dit-on, tombée dans l'indigence à la suite d'une terrible catastrophe arrivée en 1512, et elle vivait en 1663 dans l'Alem-Tejo. Une des filles de cette maison embrassa la vie religieuse, et fit profession dans un des trois couvents de femmes que la ville possédait alors, et qui se sont perpétués jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à l'extinction des communautés en Portugal. Selon quelques probabilités, la jeune Marianne habitait le plus riche couvent de Beja, c'est-à-dire celui qui était désigné sous le nom de *Conceição das Franciscanas*, dans la chapelle duquel reposait le prince dont nous avons parlé, et qui, ayant été fort largement doté, nourrissait un grand nombre de femmes affectées au service des religieuses. Elle eut occasion de voir le chevalier de Chamilly vers l'année 1662, et conçut pour lui une passion violente. Il est difficile de comprendre comment un homme que l'on nous représente comme rempli d'honneur eut l'odieuse vanité de livrer au public le secret d'un de ces amours qui éternisent la mémoire de celle qui le ressent, en flétrissant quelquefois celui qui l'a inspiré. Il paraît certain aujourd'hui que Bouton de Chamilly, qui portait le nom de comte Saint-Léger en Portugal, et qui plus tard fut chevalier des Ordres et maréchal de France, livra les lettres de Marianne Alcaforada à un certain avocat Subligny, pour les traduire et les publier. Ce personnage, fort digne à coup sûr de remplir la mission qu'on lui avait donnée, s'acquitta de la promesse qu'il avait faite : il édita chez Barbin, en 1669, les fameuses *Lettres Portugaises*; mais il se garda bien d'en conserver les textes; et quoiqu'il eût eu des succès au théâtre, puisque ce fut lui qui fit jouer la *Folle Querelle*, il est fort peu sûr qu'il en fût le traducteur. Selon d'autres autorités, le travail se serait partagé entre Subligny et M. de Guilleragues, d'abord président à la cour des aides de Bordeaux, et plus tard ambassadeur à Constantinople; l'autre aurait fait les réponses de Chamilly : quelques personnes font même à Guilleragues les honneurs de la traduction. On ignore aujourd'hui en quelle année précise parut la première édition des *Lettres Portugaises*; mais on sait que Claude Barbin publia la sienne en janvier 1669, et que dans la même année il réimprima cette seconde édition, en y ajoutant une deuxième partie attribuée *à une femme du monde*. Le recueil, augmenté dès lors de sept lettres nouvelles, fut réimprimé nombre de fois, et consacra bientôt une erreur qui ne peut pas supporter

cependant l'examen d'une critique attentive. Les éditeurs subséquents, renversant l'ordre rationnel des lettres, firent précéder celles de la religieuse par celles d'une femme du monde, en les confondant sous la même dénomination.

Deux bibliographes éminents, l'abbé de Saint-Léger et M. Barbier, ne s'étaient pas aperçus de cette étrange erreur, lorsque le célèbre éditeur de Camoens, D. Jozé-Maria de Souza, voulant rendre à son pays un de ces monuments qui peuvent être l'envie de toutes les nations et de toutes les époques, découvrit, avec l'instinct national qui ne pouvait le tromper, cette supercherie involontaire, amenée par la légèreté des éditeurs bien plus que par la mauvaise foi. Il tenta de prouver, et, selon nous, il prouva sans réplique, que les cinq lettres publiées par Barbin en 1669 à Paris, et, ce qui est la même chose, à Cologne chez Pierre Marteau, devaient seules être attribuées à la religieuse portugaise. Il fit plus ; il traduisit en portugais la prose présumée de Subligny, et donna la preuve qu'on retrouvait sous ce style, parfois un peu négligé, mais empreint d'une naïveté sincère, les témoignages assurés d'une incontestable origine : les sept lettres ajoutées portent, au contraire, et dans leur contexture même, d'incontestables indications qui font reconnaître le pastiche maladroit. La seconde réimpression de 1669 ne peut tromper d'ailleurs le public : l'éditeur y annonce positivement qu'elles sont d'une *femme du monde qui écrit d'un style différent de celuy d'une religieuse,* et que c'est en raison même de *cette différence,* qu'il suppose devoir plaire, qu'on les trouve dans son recueil. Il résulte clairement pour nous, de l'examen de ces faits, que la seule réimpression qui fasse connaître les admirables lettres dues à Marianne Alcaforada, est celle qui porte le titre suivant : *Lettres Portugaises, nouvelle édition conforme à la première* (Paris, Cl. Barbin), avec une notice bibliographique sur ces lettres; Paris, Firmin Didot, 1824, in-12. Dans cette réimpression, où la traduction portugaise n'est pas mentionnée, la notice bibliographique porte seulement les initiales D. J. M. S., sous lesquelles on reconnaît sans peine le célèbre éditeur de Camoens.

La notice de M. de Souza ne renferme malheureusement que de bien faibles renseignements biographiques sur la religieuse, et sur le jeune capitaine français qu'elle aima avec tant de passion, et qui devait devenir maréchal de France (*voy.* Chamilly [Bouton de]). Nous n'ajouterons qu'un mot à ces documents : c'est que la tradition de l'amour malheureux de Marianne Alcaforada s'est perpétuée dans sa famille : un Portugais qui occupe aujourd'hui un rang distingué dans la diplomatie, et qui est allié aux Alcaforada, nous l'a jadis affirmé. Ferdinand Denis.

Journal de l'Empire du 8 janvier 1810, article de M. Boissonade au sujet du *Manuel du libraire*, par M. Brunet. — *Notice de l'abbé Mercier de Saint-Léger,* en tête de l'édit. des *Lettres Portugaises* publ. par Delance, imp.-lib.; Paris, 1796, et Paris, 1806.—*Mem. de Saint-Simon.* — *Lettres portugaises*, éd. Souza, 1824 (F. Didot).

* **ALCAFORADO** ou **ALCOFORADO** (*Antonio*), gentilhomme portugais, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 2 novembre 1512. Ce jeune page, *moço fidalgo*, du duc de Bragance D. Jayme, était fils d'Affonso Pires Alcaforado, faisant également partie de la maison du duc. Le jeune Antonio, qui ne portait pas encore l'épée, avait été particulièrement attaché au service de la duchesse doña Leonor de Mendoça. D. Jayme crut remarquer une coupable intelligence entre sa femme et le jeune page; il se constitua leur juge de sa propre autorité, et fit exécuter par un nègre Alcaforado, se réservant à lui-même l'affreux privilége d'assassiner à coups de poignard l'infortunée D. Léonor, sans que rien toutefois, dit-on, attestât le crime qu'il leur imputait à tous deux. Après cette sanglante exécution, D. Jayme manda un ouvidor et le juge ordinaire de *Villa-Vicosa*, où il faisait sa résidence, et fit dresser procès-verbal, en sa présence, de l'événement tragique qui venait d'avoir lieu. Cet acte, écrit aux flambeaux deux heures avant l'aurore, en présence des deux cadavres, nous a été conservé et existe encore aux archives de la *Torre do Tombo,* d'où il a été exhumé récemment.

Les détails de ce drame saisissant ont été donnés du reste, avec une certaine étendue, par D. Antonio Caetano de Souza, dans le vaste recueil que ce savant a consacré à l'*Histoire généalogique de la maison de Bragance,* et où il s'efforce de justifier complétement la duchesse. Si l'on s'en rapporte aux bruits traditionnels, le jeune Antonio Alcaforado aurait été vivement épris de l'une des dames de doña Léonor, et se serait confié à la duchesse elle-même, pour qu'elle voulût bien favoriser ses amours et obtenir de ses parents la main de la jeune fille. La nuit fatale du 2 novembre 1512 avait amené une entrevue où les souhaits du jeune page devaient être exaucés, et où il trouva la mort la plus cruelle, puisque son bourreau lui trancha la tête avec un couperet. Au bruit que faisait cette horrible exécution, la duchesse se serait réfugiée dans une chambre voisine près de ses enfants, et là une explication terrible aurait eu lieu entre elle et le duc, qui aurait renoncé, dit-on, à son fatal projet, mais qui, sur les observations de son *vedor,* aurait envoyé un confesseur à la duchesse, et, malgré les dénégations constantes de la victime, l'aurait frappée de plusieurs coups de dague, de manière à lui ouvrir la tête. La salle du palais de *Reguengo*, où s'est passé ce fatal événement, existe encore, et garde, dit-on, les traces du crime; car l'on n'y entre que dans de rares occasions. Après ce meurtre, D. Jayme de Bragance, dévoré de remords, se vêtit du cilice et s'imposa les plus dures pénitences; on dit même qu'il se retirait habituellement dans une citerne du château, d'où l'on entendait sortir ses longs gémissements. La duchesse était d'une

la côte de la Patagonie. Arrêté par le mauvais temps pendant son passage dans le détroit de Magellan, il revint en arrière, et débarqua son monde à Puerto de Lobès. Après s'être avancé dans l'intérieur du pays, il tomba malade, ce qui l'obligea de remettre le commandement à son lieutenant Rodrigo de Isla, et de retourner à bord des navires. Les troupes, sous les ordres de Rodrigo, se soulevèrent, et revinrent massacrer Alcaçoba, le pilote, et trois autres, dont ils jetèrent les corps à la mer. Un fils d'Alcaçoba échappa avec peine au massacre. Rodrigo, après que son autorité fut reconnue, punit les meurtriers, et, abandonnant l'entreprise, fit voile vers les colonies septentrionales de l'Espagne.

Antonio de Herrera, *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1730, in-fol.

ALCAÇOVA (*dom Pedro* D'), homme d'État portugais, du seizième siècle. Il eut, pendant l'expédition du roi Sébastien en Afrique, 1576, la régence du Portugal conjointement avec George d'Almada, archevêque de Lisbonne, François de Sada et Juan Mascaregnas. Il entretenait une correspondance secrète avec Philippe II, roi d'Espagne, et lui facilita les moyens de s'emparer du Portugal. Il mourut conseiller et ministre.

Mariana, *Histoire de l'Espagne*.

ALCADINUS, médecin italien, né à Syracuse vers 1170, mort vers 1234. Fils de Gersinus, il étudia la philosophie et la médecine à Salerne, où il enseigna plus tard lui-même ces sciences. Il fut médecin de l'empereur Henri VI et de son successeur Frédéric II, pendant leur séjour en Italie. — Outre des écrits sur les triomphes de Henri VI et les actions de Frédéric II, on a de lui un traité en vers élégiaques sur les bains de Pouzzoles, *de Balneis Puteolanis*, imprimé dans un recueil intitulé *De balneis omnibus quæ extant apud Græcos et Arabes*, Venise, 1553, in-fol., et Naples, 1591, in-8°, et dans Grævius, *Thesaurus antiquit. et hist. Italiæ*. Dans deux manuscrits du Vatican, cet ouvrage est attribué à Eustathius.

Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin*; Leipzig, 1841. — Fabricius, *Bibl. med.* t. I, p. 83

***ALCADRIN** ou **ALKANDUM**, nom corrompu de quelque écrivain arabe, dont l'ouvrage sur l'astrologie, *De veritatibus et prædictionibus astrologicis*, a été publié en latin par R. Rousset; Paris, 1542. Il en existe aussi plusieurs traductions françaises.

Lalande, *Bibliothèque astronomique*.

***ALCAFORADA** (*Marianna*), femme célèbre par ses lettres, née d'une famille illustre du Portugal dans la seconde moitié du dix-septième siècle, morte dans le dix-septième ou le commencement du dix-huitième. Cette jeune femme, dont les lettres sont encore si vivement admirées, est plus généralement connue sous la dénomination bien vague d'*une religieuse portugaise*. On sait aujourd'hui qu'elle faisait sa résidence à Beja, cette jolie ville de la province d'Alem-Tejo, où l'on voit encore de si curieuses antiquités, et où repose l'Infant, père du fameux Emmanuel. C'est à un savant helléniste auquel la littérature portugaise est encore redevable d'un précieux travail, à M. Boissonade, que l'on est redevable de ce document; mais là s'arrêtent ses indications. La famille d'Alcaforada était, dit-on, tombée dans l'indigence à la suite d'une terrible catastrophe arrivée en 1512, et elle vivait en 1663 dans l'Alem-Tejo. Une des filles de cette maison embrassa la vie religieuse, et fit profession dans un des trois couvents de femmes que la ville possédait alors, et qui se sont perpétués jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à l'extinction des communautés en Portugal. Selon quelques probabilités, la jeune Marianne habitait le plus riche couvent de Beja, c'est-à-dire celui qui était désigné sous le nom de *Conceição das Franciscanas*, dans la chapelle duquel reposait le prince dont nous avons parlé, et qui, ayant été fort largement doté, nourrissait un grand nombre de femmes affectées au service des religieuses. Elle eut occasion de voir le chevalier de Chamilly vers l'année 1662, et conçut pour lui une passion violente. Il est difficile de comprendre comment un homme que l'on nous représente comme rempli d'honneur eut l'odieuse vanité de livrer au public le secret d'un de ces amours qui éternisent la mémoire de celle qui le ressent, en flétrissant quelquefois celui qui l'a inspiré. Il paraît certain aujourd'hui que Bouton de Chamilly, qui portait le nom de comte Saint-Léger en Portugal, et qui plus tard fut chevalier des Ordres et maréchal de France, livra les lettres de Marianne Alcaforada à un certain avocat Subligny, pour les traduire et les publier. Ce personnage, fort digne à coup sûr de remplir la mission qu'on lui avait donnée, s'acquitta de la promesse qu'il avait faite : il édita chez Barbin, en 1669, les fameuses *Lettres Portugaises*; mais il se garda bien d'en conserver les textes; et quoiqu'il eût eu des succès au théâtre, puisque ce fut lui qui fit jouer la *Folle Querelle*, il est fort peu sûr qu'il en fût le traducteur. Selon d'autres autorités, le travail se serait partagé entre Subligny et M. de Guilleragues, d'abord président à la cour des aides de Bordeaux, et plus tard ambassadeur à Constantinople; l'autre aurait fait les réponses de Chamilly : quelques personnes font même à Guilleragues les honneurs de la traduction. On ignore aujourd'hui en quelle année précise parut la première édition des *Lettres Portugaises*; mais on sait que Claude Barbin publia la sienne en janvier 1669, et que dans la même année il réimprima cette seconde édition, en y ajoutant une deuxième partie attribuée *à une femme du monde*. Le recueil, augmenté dès lors de sept lettres nouvelles, fut réimprimé nombre de fois, et consacra bientôt une erreur qui ne peut pas supporter

cependant l'examen d'une critique attentive. Les éditeurs subséquents, renversant l'ordre rationnel des lettres, firent précéder celles de la religieuse par celles d'une femme du monde, en les confondant sous la même dénomination.

Deux bibliographes éminents, l'abbé de Saint-Léger et M. Barbier, ne s'étaient pas aperçus de cette étrange erreur, lorsque le célèbre éditeur de Camoens, D. Jozé-Maria de Souza, voulant rendre à son pays un de ces monuments qui peuvent être l'envie de toutes les nations et de toutes les époques, découvrit, avec l'instinct national qui ne pouvait le tromper, cette supercherie involontaire, amenée par la légèreté des éditeurs bien plus que par la mauvaise foi. Il tenta de prouver, et, selon nous, il prouva sans réplique, que les cinq lettres publiées par Barbin en 1669 à Paris, et, ce qui est la même chose, à Cologne chez Pierre Marteau, devaient seules être attribuées à la religieuse portugaise. Il fit plus ; il traduisit en portugais la prose présumée de Subligny, et donna la preuve qu'on retrouvait sous ce style, parfois un peu négligé, mais empreint d'une naïveté sincère, les témoignages assurés d'une incontestable origine : les sept lettres ajoutées portent, au contraire, et dans leur contexture même, d'incontestables indications qui font reconnaître le pastiche maladroit. La seconde réimpression de 1669 ne peut tromper d'ailleurs le public : l'éditeur y annonce positivement qu'elles sont d'une *femme du monde qui écrit d'un style différent de celuy d'une religieuse,* et que c'est en raison même de *cette différence,* qu'il suppose devoir plaire, qu'on les trouve dans son recueil. Il résulte clairement pour nous, de l'examen de ces faits, que la seule réimpression qui fasse connaître les admirables lettres dues à Marianne Alcaforada, est celle qui porte le titre suivant : *Lettres Portugaises, nouvelle édition conforme à la première* (Paris, Cl. Barbin), avec une notice bibliographique sur ces lettres; Paris, Firmin Didot, 1824, in-12. Dans cette réimpression, où la traduction portugaise n'est pas mentionnée, la notice bibliographique porte seulement les initiales D. J. M. S., sous lesquelles on reconnaît sans peine le célèbre éditeur de Camoens.

La notice de M. de Souza ne renferme malheureusement que de bien faibles renseignements biographiques sur la religieuse, et sur le jeune capitaine français qu'elle aima avec tant de passion, et qui devait devenir maréchal de France (*voy.* Chamilly [Bouton de]). Nous n'ajouterons qu'un mot à ces documents : c'est que la tradition de l'amour malheureux de Marianne Alcaforada s'est perpétuée dans sa famille : un Portugais qui occupe aujourd'hui un rang distingué dans la diplomatie, et qui est allié aux Alcaforada, nous l'a jadis affirmé. Ferdinand Denis.

Journal de l'Empire du 8 janvier 1810, article de M. Boissonade au sujet du *Manuel du libraire*, par M. Brunet. — *Notice de l'abbé Mercier de Saint-Léger*, en tête de l'édit. des *Lettres Portugaises* publ. par Delance, imp.-lib.; Paris, 1796, et Paris, 1806.—*Mem. de Saint-Simon.* — *Lettres portugaises*, éd. Souza, 1824 (F. Didot).

* **ALCAFORADO** ou **ALCOFORADO** (*Antonio*), gentilhomme portugais, né vers la fin du quinzième siècle, mort le 2 novembre 1512. Ce jeune page, *moço fidalgo*, du duc de Bragance D. Jayme, était fils d'Affonso Pires Alcaforado, faisant également partie de la maison du duc. Le jeune Antonio, qui ne portait pas encore l'épée, avait été particulièrement attaché au service de la duchesse doña Leonor de Mendoça. D. Jayme crut remarquer une coupable intelligence entre sa femme et le jeune page; il se constitua leur juge de sa propre autorité, et fit exécuter par un nègre Alcaforado, se réservant à lui-même l'affreux privilége d'assassiner à coups de poignard l'infortunée D. Léonor, sans que rien toutefois, dit-on, attestât le crime qu'il leur imputait à tous deux. Après cette sanglante exécution, D. Jayme manda un ouvidor et le juge ordinaire de *Villa-Vicosa*, où il faisait sa résidence, et fit dresser procès-verbal, en sa présence, de l'événement tragique qui venait d'avoir lieu. Cet acte, écrit aux flambeaux deux heures avant l'aurore, en présence des deux cadavres, nous a été conservé et existe encore aux archives de la *Torre do Tombo,* d'où il a été exhumé récemment.

Les détails de ce drame saisissant ont été donnés du reste, avec une certaine étendue, par D. Antonio Caetano de Souza, dans le vaste recueil que ce savant a consacré à l'*Histoire généalogique de la maison de Bragance,* et où il s'efforce de justifier complétement la duchesse. Si l'on s'en rapporte aux bruits traditionnels, le jeune Antonio Alcaforado aurait été vivement épris de l'une des dames de doña Léonor, et se serait confié à la duchesse elle-même, pour qu'elle voulût bien favoriser ses amours et obtenir de ses parents la main de la jeune fille. La nuit fatale du 2 novembre 1512 avait amené une entrevue où les souhaits du jeune page devaient être exaucés, et où il trouva la mort la plus cruelle, puisque son bourreau lui trancha la tête avec un couperet. Au bruit que faisait cette horrible exécution, la duchesse se serait réfugiée dans une chambre voisine près de ses enfants, et là une explication terrible aurait eu lieu entre elle et le duc, qui aurait renoncé, dit-on, à son fatal projet, mais qui, sur les observations de son *vedor,* aurait envoyé un confesseur à la duchesse, et, malgré les dénégations constantes de la victime, l'aurait frappée de plusieurs coups de dague, de manière à lui ouvrir la tête. La salle du palais de *Reguengo*, où s'est passé ce fatal événement, existe encore, et garde, dit-on, les traces du crime; car l'on n'y entre que dans de rares occasions. Après ce meurtre, D. Jayme de Bragance, dévoré de remords, se vêtit du cilice et s'imposa les plus dures pénitences; on dit même qu'il se retirait habituellement dans une citerne du château, d'où l'on entendait sortir ses longs gémissements. La duchesse était d'une

rare beauté; elle descendait de la noble maison des Guzman, et ne s'était alliée aux Bragances que pour obéir à des raisons politiques. Le jeune Alcaforado avait un frère, en qui s'est perpétué la famille, et dont le dernier rejeton est aujourd'hui le baron de Villapouca.

FERDINAND DENIS.

D. Antonio-Caetano de Souza, *Historia genealogica da Casa real*, t. V. — Ignacio Pizarro de M. Sarmento, *o Romanceiro portuguez, ou colleccao de romances de historia portugueza*; Lisboa, 1841. — *O Panorama* 8 vol. grand in-8°.

***ALCAFORADO** (*François*), voyageur portugais, vivait vers la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle. Écuyer de l'infant dom Henri, il fit partie d'une de ces expéditions qui préludèrent à la découverte de l'Amérique. Il se trouva sur le navire qui découvrit en 1420 l'île de Madère, et en donna lui-même le récit en portugais. Ce récit a été traduit en français sous le titre de *Relation historique de la découverte de l'isle de Madère*, Paris, 1671, in-12; cette traduction est presque aussi rare que l'original. Encouragé par Jean Gonsalve Zarco, qui avait découvert dès l'an 1418 l'île de Porto-Santo en cherchant le cap Bojador, et sur les rapports assez romanesques de quelques esclaves chrétiens longtemps détenus au Maroc, particulièrement de Jean de Moralès, dom Henri fit équiper une flottille pour aller à la recherche des îles de l'Occident, dont les anciens paraissent déjà avoir eu quelque connaissance. Cette petite flotte, commandée par J. Gonsalve Zarco, se composait de deux navires, et mit à la voile au commencement de juin de l'année 1420. Le sujet est assez important pour que nous reproduisions ici en partie les détails textuels, d'après la traduction française (nous n'avons pu nous procurer l'original portugais) (1).

« Il courait un bruit parmi les Portugais qui habitaient l'île de Porto-Santo, dont Gonsalve prenait alors la route, qu'il paraissait en mer, au nord-est de cette île, une obscurité continue et serrée, depuis la mer jusqu'au ciel, qui ne diminuait jamais, et qui paraissait naturellement comme gardée d'un bruit étrange qui s'entendait quelquefois de Porto-Santo même; et parce qu'en ce temps-là on ne naviguait qu'à vue de terre, faute d'astrolabe et d'autres instruments inventés depuis, l'on jugeait impossible ou miraculeux d'y retourner, lorsqu'on l'avait perdue de vue. Cette ignorance de la mer et de ses secrets était cause que la situation de cette obscurité était généralement jugée et appelée un abîme; les autres jugements confus et incertains que l'on faisait de cette ombre éloignée étaient, que c'était la bouche de l'enfer; ceux qui tenaient cette opinion s'appuyaient sur quelques théologiens qui, aussi simples que timides, s'efforçaient de prouver, par des arguments et par des autorités, que la chose pouvait être. Les historiens, qui se prétendaient plus savants, estimaient que c'était l'île ancienne de Cipango, que Dieu tenait mystérieusement couverte, où l'on croyait que les évêques et les chrétiens espagnols et portugais s'étaient retirés lors de l'oppression des Mores et des Sarrasins; que ce serait pécher ouvertement contre la Providence divine, que de chercher éclaircissement de cette vérité, et qu'il ne lui plaisait pas encore de manifester ce secret par les signes qui devaient précéder cette découverte, et qui se trouvent indiqués dans les anciennes prophéties qui parlent de cette merveille. Gonsalve cependant était doucement porté vers l'île de Porto-Santo par un calme propre à la saison, et commode pour son dessein; mais, de peur que pendant l'obscurité de la nuit il ne passât quelques terres sans les voir, il faisait, la nuit, amener toutes ses voiles, pour ne faire pas plus de chemin qu'il avait vu de terre le jour. Avec tout cela, il ne laissa pas d'arriver en peu de temps à Porto-Santo, d'où il observait, avec ceux de l'île, cette ombre épouvantable, que Jean de Moralès jugeait être le commencement de la terre qu'ils cherchaient. On tint conseil là-dessus, et il fut résolu que l'on demeurerait dans cette île durant tout le quartier de la lune présente, afin de prendre garde si cette ombre changeait de lieu ou diminuait avec la lune. Mais elle leur parut toujours en un même endroit et de la même grandeur, ce qui leur causa beaucoup plus de crainte que d'espérance.

« Le pilote Jean de Moralès, constant en ses opinions, assurait que la terre couverte ne pouvait pas être loin, certifiant à Gonsalve que les rayons du soleil n'y essuyaient jamais la terre, à cause de la hauteur et de l'épaisseur des arbres; qu'il procédait de là une grande humidité, qui causait les vapeurs dont le ciel était couvert, et que c'était la grande obscurité qu'ils voyaient. Qu'il jugeait à propos qu'on allât droit à ce gros nuage, et qu'il tenait pour assuré qu'on trouverait au-dessous la terre qu'ils cherchaient, ou pour le moins des marques assurées de n'en être pas loin. Tous étaient d'avis contraire à celui de Moralès, et disaient tumultuairement que, comme Castillan, et par conséquent ennemi des Portugais, il prenait plaisir à les exposer à un péril évident; que les hommes feraient assez de combattre contre d'autres hommes, sans se commettre avec les éléments; qu'il n'appartenait qu'aux profanes et aux infidèles, de vouloir pénétrer dans les secrets de Dieu; qu'on ne devait espérer autre chose de

(1) Quelques bibliographes doutent même de l'existence de l'édition portugaise de ce livre rarissime. Cependant le traducteur dit positivement qu'il a eu entre les mains ce livre imprimé, et non pas seulement le manuscrit. « Dom François Manuel en garde l'original manuscrit avec beaucoup de soin : c'est à lui que nous avons l'obligation d'en avoir fait part au public en sa langue, et c'est sur l'impression portugaise que j'ai fait cette traduction. » (*Préface du traducteur.*) Une remarque générale, c'est que les livres de découvertes géographiques, portugais et espagnols, du seizième siècle et même du dix-septième, sont pour la plupart si rares, qu'on est avec quelque raison tenté de croire qu'ils ont été détruits par un calcul égoïste. Heureusement les autres nations, et particulièrement les Français, avaient eu soin de traduire ces livres dès leur apparition, et d'en prévenir ainsi la perte irréparable.

cette ombre que la mort, et que ce serait tenter Dieu que de s'avancer pour la chercher sans autre espérance; que l'infant serait mal servi, si l'on exposait ainsi la vie de ses serviteurs, et le roi encore plus mal, à l'égard de celle de ses sujets, qui se pouvait épargner pour de plus belles entreprises. Toutes ces criaries ne firent pas démordre le capitaine de sa résolution; il les écouta paisiblement; et, comme il avait lui seul plus de courage que tous les autres ensemble, il se détermina en lui-même de surmonter toutes sortes de périls et de difficultés, dont la plus grande était, à son avis, la volonté de ses soldats, qu'il expérimentait si contraire à la sienne. Après donc les avoir écoutés, il les paya des meilleures raisons qu'il put; et, sans communiquer son dessein qu'à Jean de Moralès, il se remit un matin à la voile, et, laissant l'île de Porto-Santo, tourna la proue de son vaisseau vers l'endroit où il voyait cette grande ombre, et allait à toutes voiles, afin de ne pas manquer de jour, pour reconnaître tout ce qu'il pourrait de la terre, qu'il espérait de trouver facilement. L'approche de l'obscurité augmentait la peur de tous, parce que, plus on s'avançait, et plus elle paraissait haute et épaisse, jusqu'à ce qu'elle devint tout à fait horrible. Sur le midi, on entendit d'épouvantables mugissements de la mer, qui retentissaient sur tout l'horizon; on ne voyait aucun signe de terre, parce que le gros nuage dans lequel ils étaient entrés couvrait la mer et le ciel. La vue d'une si étrange confusion, et voisinage d'un si grand péril, fit crier tout le monde; et ils prièrent instamment Gonsalve qu'il fit amener les voiles, et qu'il ne se chargeât pas de la perte de tant de gens. Mais le capitaine tint bon, et voulut s'assurer à quel ennemi il avait affaire.

« Le temps était calme, et la mer si rapide, que, de peur que le courant n'emportât les vaisseaux, Gonsalve fit armer deux chaloupes pour les remorquer, et en commit le soin à Antoine Gago et à Gonsalve Louis, gens de valeur et d'expérience connue, sous la conduite desquels on courut tout le long du nuage; le bruit de la mer leur servait de bornes, duquel ils s'approchaient ou se reculaient, selon qu'il était moindre ou plus grand. Le voyage se continua toujours ainsi; et le nuage paraissait avoir moins d'étendue, et il était en effet moins épais du côté du levant; mais les ondes mugissaient toujours épouvantablement, lorsqu'au travers de l'obscurité l'on entrevit quelque chose encore de plus noir qu'elle. L'éloignement empêchait de discerner ce que c'était: quelques-uns affirmaient avoir vu des géants armés, d'une grandeur prodigieuse; mais l'on reconnut depuis que les rochers dont les plages de ces terres sont couvertes, leur donnaient ces imaginations. Déjà la mer paraissait plus claire et l'eau plus battue, indice véritable de la côte, que peu de temps après ils découvrirent distinctement, avec une surprise d'autant plus agréable, qu'ils s'y attendaient moins. La première chose qui se présenta à leur vue fut une pointe de terre peu élevée, à laquelle Gonsalve donna aussitôt le nom de *Pointe de Saint-Laurent*. Après avoir doublé cette pointe, ils découvrirent du côté du sud une terre élevée, peuplée d'un bois très-épais, qui s'étendit depuis l'éminence des montagnes jusqu'au bord de la plage. Le nuage était en cet endroit un peu retiré, de sorte qu'il ne faisait plus que couronner les montagnes. Ce fut ici que le plaisir s'empara tout à fait de l'esprit de nos voyageurs, et que ceux qui avaient le plus craint les périls les estimaient le moins. Leur appréhension et leur méfiance furent entièrement bannies, reconnaissant que ce qu'ils voyaient était une terre véritable et effective. Ils s'embrassèrent les uns les autres de joie, et rendirent grâces premièrement à Dieu, puis à leur capitaine, de ce qu'il les avait encouragés pour parvenir à une si glorieuse fin, et même au pilote qui les y avait si heureusement conduits.

« Après avoir fait faire quelques reconnaissances, Jean Gonsalve débarqua avec toute la solennité possible, prenant possession de ce lieu pour et au nom du roi dom Jean de Portugal et de l'infant dom Henri, ordre, maîtrise et chevalerie de Christ. L'eau fut bénite par deux religieux, et avec elle l'air et la terre purifiés par l'invocation du nom de Dieu. On dressa ensuite un autel au propre lieu où Robert et Anne en avaient ci-devant élevé un (1), et la cérémonie en fut faite le jour de Sainte-Élisabeth. Et comme Gonsalve ne voulait rien négliger de tout ce qui lui pouvait donner une parfaite connaissance de ce lieu, il commanda que l'on fît le tour de tout ce qui avait été découvert, et qu'on suivît tous les chemins et tous les sentiers que l'on trouverait, pour voir si l'on rencontrerait quelque habitation, ou quelques traces d'hommes ou de bétail, avec ordre, si l'on découvrait quelqu'un, de l'amener vif ou mort. Mais ceux qui allèrent à la découverte ne trouvèrent chose du monde, que plusieurs oiseaux de différentes espèces et différentes couleurs, qui se laissèrent prendre à la main, sans qu'on y employât ni peine ni adresse. Jean Gonsalve, riche de ce qui lui semblait une proie facile, s'en retourna à son bord, où, ayant appelé au conseil les plus notables de ses gens, il fut résolu qu'on ne partirait pas de là sans avoir plus particulièrement examiné cette terre, puisqu'on en avait le loisir, et parce que le rivage de la mer était plein de rochers. Jean de Moralès jugea qu'il y en pou-

(1) On raconte qu'avant cette expédition, l'île de Madeire avait été déjà découverte par un gentilhomme anglais, nommé Robert Machin, qui, après avoir enlevé Anne d'Arfet, s'enfuit avec elle de Bristol sur un navire, et atteignit, au bout de treize jours de navigation, à l'ouest du Maroc, une île couverte de bois (d'où le nom de *Madeire*, du portugais *madeiro*, bois). Anne y mourut quelque temps après, et son amant la suivit bientôt au tombeau. Leur navire vint échouer sur la côte du Maroc, et leurs compagnons furent emmenés esclaves à Fez. C'est là que Jean de Moralès, également en esclavage, apprit d'eux les renseignements qui engagèrent le roi de Portugal à entreprendre cette mémorable expédition de découvertes.

vait autant avoir de cachés sous l'eau : c'est pourquoi il crut à propos de continuer leur découverte dans des chaloupes, comme ils l'avaient commencée, plutôt que dans des vaisseaux, afin d'éviter les brisants et les courants qui se pourraient rencontrer sur cette côte inconnue; ce qui fut exécuté. Jean Gonsalve prenant la chaloupe de son vaisseau pour lui et pour sa compagnie, et laissant la charge de l'autre au capitaine Alvare Alphonse, ils passèrent en cet ordre une pointe qui était vers le couchant, et virent quatre belles rivières qui entraient ensemble dans la mer, et dont l'eau était très-pure : Gonsalve en fit emplir quelques bouteilles, pour les porter à l'infant.

« Avançant encore davantage, ils découvrirent une vallée qu'une autre rivière fendait agréablement, qu'ils envoyèrent reconnaître par quelques soldats, qui ne la trouvèrent abondante qu'en fontaines. On en suivit une autre couverte d'arbres, et l'on en trouva en quelques endroits quantité d'abattus, dont le capitaine fit prendre quelques-uns et en élever une croix, de laquelle cet endroit prit le nom de *Sainte-Croix*. Suivant toujours la côte, il sortit, d'une langue de terre qui s'avançait en mer plus que les autres, une si grande quantité de geais, que les gens des chaloupes ne se crurent pas en sûreté de leur faim et de leur multitude; ce qui fut cause que cette pointe reçut alors le nom de *Punta dos Gralhos*, qu'elle garde encore jusqu'à présent. On en remarqua aussitôt une autre, environ deux lieues plus loin, qui, avec celle qu'on laissait, faisait un fort beau golfe, environnée d'une terre moins élevée que le reste, à laquelle un bois d'égale hauteur servait de couronne, pardessus laquelle s'élevaient des cèdres fort hauts. Ils passèrent de ce golfe des Cèdres à une autre vallée, de laquelle venait une espèce de lac qui, entrant dans la mer, formait un fort grand bassin, extrêmement propre au débarquement. La beauté convia Gonsalve d'y faire descendre Gonsalve Ayrez avec bon nombre de soldats, pour pénétrer encore plus avant dans les terres que l'on n'avait fait, et pour en rapporter toute l'instruction possible. Mais il retourna bientôt, sans autre nouvelle information que celle d'avoir vu que la mer environnait toute cette terre, d'où l'on acheva de connaître que c'était une île et non une partie du continent d'Afrique, ainsi que quelques-uns l'avaient cru jusqu'alors. Le capitaine ne fut pas encore satisfait, s'imaginant qu'il pourrait y avoir quelque habitation dans les lieux écartés. C'est pourquoi, allant toujours terre à terre, il découvrit un grand terrain, débarrassé des arbres qui se trouvaient partout ailleurs, tout couvert d'un très-beau fenouil (en portugais appelé *funcho*), de l'abondance duquel la ville qu'on y a bâtie ensuite a pris le nom de *Funchal*, métropolitaine quant au temporel, et jadis de tout l'Occident pour le spirituel. Les Portugais, sans se piquer, comme les autres nations qui ont fait des découvertes, de donner de grands noms à leurs colonies, se sont contentés de conserver ceux qu'elles avaient, ou de leur imposer ceux que la nature leur offrait, lorsqu'ils en manquaient. Trois grosses rivières, sortant de cette vallée du Funchal, s'assemblaient en entrant dans la mer, et faisaient deux petites îles, qu'il semblait que la nature eût placées là pour servir de môle à un lieu si agréable. Ce fut en ces îles que Gonsalve mit ses navires à couvert, et qu'il y fit du bois et de l'eau qui lui manquaient. Ce capitaine ne souffrit jamais, nonobstant toute la tranquillité et la sécurité qui paraissait, que pas un de ces gens couchât en terre avant qu'elle eût été parfaitement reconnue. Le jour d'après, comme il suivait la même route, il arriva à cette même pointe qu'il avait vue du côté du sud, et y fit arborer une grande croix.

« Ayant doublé cette pointe, il vit une plage qu'il appela *Praya Hermosa*, ou Belle Plage, à cause de ses grandes et de ses belles eaux, dont les vagues se rompaient doucement contre son rivage. Passant plus haut, ils rencontrèrent entre deux pointes un furieux torrent, mais dont les eaux étaient si claires, qu'elles obligèrent la curiosité de quelques-uns à demander congé de les aller voir de plus près : le capitaine l'accorda à deux soldats de Lagos qu'il estimait beaucoup, lesquels, méprisant le gué et leur vie encore plus, voulurent passer ce torrent à la nage; mais, comme s'irritant de leur témérité, il les emporta avec tant de rapidité, que d'abord ils en perdirent connaissance, et ils y seraient péris, s'ils n'eussent été promptement secourus par leurs compagnons. Cette aventure donna à ce torrent le nom *dos Soccorridos*, plus heureusement que celui *dos Agravados*, à un autre de la mer d'Arabie, dont nos historiens font mention. On voyait un peu plus avant une roche pointue qui s'élevait par-dessus les autres, et qui était entourée d'un bras de mer qui faisait, entre ce rocher et une terre voisine, une espèce de port où Gonsalve entra avec ses chaloupes, s'imaginant que ce lieu pourrait leur découvrir de plus grands secrets que les autres, parce qu'ils virent tout le rivage couvert de traces d'animaux, ce qu'ils n'avaient rencontré en pas un autre endroit; mais ils furent bientôt détrompés lorsqu'ils virent rentrer en mer, avec un fort grand bruit, une grande troupe de loups marins qui sortirent tout à coup d'une caverne qui se trouvait creusée au pied de la montagne par l'eau de la mer, et qui paraissait une manière de grande chambre où ces animaux se venaient retirer, de laquelle chambre aux loups, ou *Camara dos Lobos*, Gonsalve prit ensuite le nom, comme les Scipions et Germanicus, des provinces qu'ils conquirent à l'empire romain; et il transmit ce même nom à sa famille. Le nuage commençait en cet endroit à se serrer si fort avec la mer, les rochers s'élevaient si haut, et le

bruit des eaux croissait de telle sorte, qu'ils crurent que ce serait une témérité plus grande que les précédentes, que de s'exposer à perdre par un mauvais succès tous les bons qu'ils avaient eus ce jour-là. C'est pourquoi le capitaine, ayant pris sa résolution et connaissant tout ce que l'île contenait, se retira aux petites îles, où il avait laissé ses vaisseaux; et ayant en peu de jours préparé de l'eau, du bois, des oiseaux, des herbes, des plantes de la terre, et tout ce qu'il crut devoir être le plus agréable à l'infant, il embarqua toutes ces choses, et reprit la route de Portugal, où il arriva heureusement à la fin du mois d'août de la même année 1420; apprenant que l'infant l'attendait à la cour, il prit, sans séjourner aux Algarves, le chemin de Lisbonne, dans le port de laquelle il entra, sans avoir perdu un seul homme en tout son voyage; mais, au contraire, ayant gagné à ce royaume la meilleure île de tout l'Océan occidental. »

Telle est, en partie, la relation extrêmement rare qu'Alcaforado a donnée de la découverte de l'île de Madère, qui précéda de soixante-douze ans celle de l'Amérique. On n'a pas d'autre détail de la vie de ce voyageur, qui mérite d'être tiré de l'oubli.

Alcaforado, *Relation historique de la découverte de l'île de Madère*. — M. Ferd. Denis, *le Portugal*, dans la collection de l'*Univers*.

ALCALA (*Pedro* DE), moine hieronymite, employé, en 1491, à la conversion des Maures après la prise de Grenade, a composé une grammaire arabe (*Arte para ligeramente saber la lengua arabigua*) avec un lexique arabe (*El vocabulista arabiga en letra castellana*, etc.); Grenade, 1501, in-4°; 2e éd., 1505, livre très-rare.

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. I. — Schnurrer, *Bibl. arab.*, p. 16. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

ALCALA Y HERRERA, appelé par erreur *Henares* (*Alfonso*), poëte portugais, né à Lisbonne le 12 septembre 1599, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il était originaire de Tolède, et paraît avoir été marchand avant de cultiver les muses. On a de lui : *Jardin anagramatico de divinas flores lusitanas, espanholas e latinas, em o qual se contão 683 anagramas, e seis hymnos chronologicos*; Lisbonne, 1654, in-4°; — *Corona y ramillete de flores salutiferas, antidoto del alma*, etc.; Lisbonne, 1677, in-8°; — *Novo modo curioso, tratado e artificio de escrivir, assim ao divino como ao humano*, etc.; Lisbonne, 1679, in-8°; — *Meditaçoens de santa Brigida, traduzidas de latin em portugez*; Lisbonne, 1678, in-4°. L'ouvrage qui a fait surtout la réputation de l'auteur a pour titre : *Varios effectos de amor, en cinco novelas exemplares y nuevo artificio para escrivir prosa y verso sin una de las letras vocales*; Lisbonne, 1641, in-8°. La première nouvelle, *los dos Soles de Toledo*, est écrite sans *a*; la seconde, *la Carroça de las damas*, sans *e*; la troisième, *la Perla de Portugal*, sans *i*, etc. Cette manière de niaiser était jadis fort à la mode.

Barbosa Machado, *Biblioth. Lusit.*, t. I, p. 27. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 9.

ALCALA (*Don Parafan de Rivera*, duc D'), né en 1508, mort en 1571, vice-roi de Naples sous Philippe II, roi d'Espagne. Il mérita, par une administration sage et douce, l'amour et l'estime de ses subordonnés. De son temps, toutes les misères semblèrent avoir conspiré contre Naples; mais son courage sut les vaincre toutes. Il apaisa une famine par d'immenses achats de blé. Il arrêta, par son activité, les progrès d'une épidémie effrayante. Les Turcs, qui avaient débarqué sur ces côtes, furent repoussés par sa vaillance. Des troubles, nés de la religion, menaçaient d'exposer le pays à une révolution : il sut les calmer, et *le roi Marcon*, que les révoltés avaient à leur tête, disparut à la suite de ses démonstrations pleines d'énergie. Alcala mourut à l'âge de soixante-trois ans, et laissa environ cent excellents arrêtés pour l'abolition de divers abus.

Conversations-Lexicon.

ALCAMÈNE, roi de Sparte en 747 avant J.-C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène, en prenant Amphée en 743 avant J.-C. On lui a attribué les sentences morales qui se trouvent dans le *Recueil des apophthegmes laconiques*, dont on a considéré Plutarque comme auteur.

Pausanias, IV, 5, 3. — Eusèbe, *Chron.*, I, 166. — Clinton, *Fast. Hell. Appen.*, I, 6. — Plutarque, *Apophthegm. Lacon.*, ch. XXXII. — Meursius, *De regno Laconico*, cap. 9.

ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre par sa *Vénus* et son *Vulcain*, vivait vers l'an 448 avant J.-C. Un de ses plus beaux ouvrages fut le fronton postérieur du temple de Jupiter Olympien, dont Pausanias a donné la description : cet ouvrage représentait le combat des Centaures contre les Lapithes, aux noces de Pirithoüs.

Pline, l. XXXVI, c. V. — Pausanias, *passim*. — *Tzetzes, chiliad. VIII.* — Lucian, *De imag.*

***ALCAMO** (*Ciullo* D'), le plus ancien poëte italien, natif de la Sicile, vivait vers la fin du douzième siècle. Son prénom de *Ciullo* est une abréviation de *Vincenciullo*, qui lui-même est un diminutif de *Vincenzo* (Vincent). Son nom d'*Alcamo* est celui d'un castel situé à vingt milles environ de Palerme. On n'a de ce poëte qu'une *canzone* ou *cantilena*, imprimée dans Crescimbeni, *Commentarii interno alla sua istoria della volgar poesia*, vol. I, p. 99. On y remarque ces vers :

Se tanto avere donassimi quanto a lo Saladino,
E per ajunta quanta lo Soldano.

On a conclu de là que Ciullo d'Alcamo écrivait entre les années 1187 et 1193, époque où le nom de Saladin devint célèbre en Occident. Dante a, l'un des premiers, fait mention de ce poëte dans son *Convito*.

Crescimbeni, *l'Istoria della volgar poesia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, IV, 306. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 382.

*ALCANTARA (*Diego de*), architecte espagnol, mort le 11 avril 1587, dirigea les travaux exécutés au palais d'Aranjuez et à la cathédrale de Tolède. Il jouissait de toute la faveur de Philippe II.

Llaguno, *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España*. — Bermudez, *Diccionario de los profesores*, etc.

ALCANTARA. *Voy.* GOMEZ et PIERRE.

*ALCAZAR ou ALCAÇAR (*André*), chirurgien espagnol, natif de Guadalajara, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était professeur à l'université de Salamanque, où il fit paraître en 1575 un ouvrage in-8°, intitulé *Chirurgiæ libri sex, in quibus multa antiquorum et recentiorum subobscura loca hactenus non declarata, interpretantur.* Il y traite entre autres de la syphilis, dont il soutient l'origine ancienne; il admet que ce genre d'affection prit un caractère particulier vers le milieu du quinzième siècle, et fut répandu dans toute l'Europe par les soldats d'Alfonse V, roi d'Aragon, et du duc d'Anjou, qui, en 1456, furent réduits à se nourrir de chair humaine.

Astruc, *De morbis venereis*, p. 792, édit. 1740. — N. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova.*

ALCAZAR (*Balthazar de*), poëte espagnol, vivait à Séville dans le seizième siècle. On ne possède aucun renseignement sur la vie et les écrits de cet auteur. On peut seulement présumer, d'après le témoignage de Michel Cervantes (né en 1547 et mort en 1616), qu'Alcazar vivait dans le même temps. On sait qu'il suivit la carrière des armes et qu'il servit dans les guerres d'Italie. Il composa des *letrillas*, des madrigaux, et beaucoup de ces petits poëmes que les Espagnols nomment *redondillas*. On les trouve en partie dans Espinosa, *Flores de Españoles ilustres;* dans Quintana, *Tesoro del Parnaso español;* et dans Ramir Fernandez, t. XVIII de sa *Collection des poëtes espagnols.*

Biographical Dictionary.

*ALCAZAR (*Barthélemy*), jésuite espagnol, a écrit les Annales historiques de la Société de Jésus dans la province de Tolède, sous le titre : *Chrono-historia de la compañia de Jesus en la provincia de Toledo, y Elogios de sus Varones illustres, fundadores, bienhechores, fautores, e hijos espirituales;* Madrid, 1710, 2 vol. in-fol.

Nic. Antonio, *Biblioth. Hisp. nova.*

ALCAZAR (*Louis* D'), jésuite espagnol, né à Séville en 1554, mort le 16 juin 1613. Il passa sa vie à commenter l'Apocalypse, et a laissé : 1° *Investigatio arcani sensus in Apocalypsi;* Anvers, 1604 et 1619, in-fol.; — 2° *Comment. in eas Veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis;* Lyon, 1631, in-fol. Suivant Alcazar, l'Apocalypse jusqu'au vingtième chapitre ne parle que de faits déjà accomplis.

Alegambe, *Biblioth. script. Soc. Jes.* — Nicolas Antonio, *Bibliothèque des écrivains espagnols*, t. II, p. 14. — De Meaux, *Apocalypse*, p. 33.

*ALCAZAR Y PEMPICILEON (*don Louis de Gongora*), historien espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui *Real grandeza de la serenissima republica de Genova, escrita en lengua española;* Madrid, 1665, in-fol.; trad. en italien par C. Esperon, Gênes, 1669, in-fol.

N. Antonio, *Biblioth. Hisp. nova*, II, 2.

ALCAZAR. *Voy.* ALCAÇAR.

ALCEDO (*Antonio*), géographe espagnol, originaire de l'Amérique espagnole, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était colonel dans la garde royale. On a de lui un ouvrage extrêmement rare, sous le titre : *Diccionario geographico-historico de las Indias occidentales, o America; es a saber de los reynos del Peru, Nueva España, Tierra firme, Chilo, y nuevo reyno de Granada;* Madrid, 1786, 5 vol. in-4°. Il en existe une traduction anglaise par Thomson; London, 1812-1815. Les exemplaires de cet ouvrage furent, dit Thomson, détruits jusqu'à un très-petit nombre (cinq ou six), par la jalousie du gouvernement espagnol, qui ne voulait pas que les autres nations profitassent des documents inédits qui s'y trouvaient.

Preface du dictionnaire d'Alcedo.

ALCÉE (Ἀλκαῖος), premier poëte lyrique grec, natif de Mitylène, florissait de 620 à 580 avant J.-C. Son histoire est étroitement liée à celle des événements politiques de sa patrie. Alcée appartenait à une des familles nobles de Mitylène. Il fut placé avec Mélanchrus à la tête du parti aristocratique, tandis que le parti démocratique avait pour chefs deux frères d'Alcée, Cicis et Antiménidas, et Pittacus. Ces partis en vinrent aux mains; et, dans une bataille livrée vers 612 avant J.-C., Mélanchrus perdit la vie. Le poëte en fit un éloge passionné. Quelques années après, il s'éleva une guerre entre Mitylène et Athènes, au sujet de la possession de la ville maritime de Sigée dans la Troade; Alcée servit dans l'armée des Mityléniens, sous les ordres de Pittacus. Les Mityléniens furent défaits en 606, bien que Pittacus eût tué Phrynon. Alcée fut loin de déployer l'ardeur guerrière dont il avait fait jusqu'alors parade : il prit la fuite pendant le combat, jeta son bouclier, que les Athéniens déposèrent, comme un trophée, dans le temple de Minerve à Sigée. Après la fin de cette guerre, il ne paraît pas être retourné immédiatement à Mitylène. La lutte entre les deux partis qui s'y disputaient le pouvoir, devint dès lors plus violente que jamais. Les chefs du peuple, qu'on appelait aussi tyrans ou *æsymnètes*, étaient Myrsilus, Mégalagyrus, Pittacus et d'autres. Alcée, de son côté, encouragea les partisans de la noblesse ou les oligarques à la plus vive résistance. Cependant le parti populaire l'emporta, et les oligarques furent chassés de l'île. Pittacus, investi de l'autorité d'æsymnète de 590 à 580, fit échouer toutes les tentatives des nobles, particulièrement d'Alcée et de son frère Antiménidas,

pour rentrer dans leur patrie. Le poëte continua de maltraiter le parti populaire dans ses chants; mais, voyant que tout espoir de rentrer dans ses foyers était perdu, il résolut de voyager à l'étranger : il visita alors l'Égypte, tandis que son frère Antiménidas vit une grande partie de l'Asie, et servit même dans l'armée des Babyloniens. Alcée finit, dit-on, par se réconcilier avec Pittacus. On ignore l'année précise de sa mort.

Les poésies d'Alcée étant des pièces de circonstances, adressées à des amis, ne paraissent pas d'abord avoir été connues hors de l'île de Lesbos, soit parce qu'elles étaient écrites en dialecte éolien, soit parce qu'elles n'avaient qu'un intérêt purement local. Elles furent ensuite considérées comme des chefs-d'œuvre par tous les Grecs, et Alcée occupa, dans le canon d'Alexandrie, la première place parmi les poëtes lyriques. Aristophane et Aristarque recueillirent les premiers les poésies d'Alcée, les divisèrent en dix livres, et les corrigèrent avec un soin particulier relativement à la métrique. Dans ces éditions ou recueils, qui sont perdus, les hymnes étaient placés en tête; puis venaient les odes, les chants guerriers, les chants érotiques et symposiaques, enfin les épigrammes. Toutes ces poésies, portant l'empreinte d'un enthousiasme passionné, étaient propres à émouvoir les masses : aussi furent-elles longtemps très-populaires, et leur perte laisse une lacune irréparable dans l'histoire de la vie publique et privée des Éoliens. Les poëmes d'Alcée, comme les odes d'Horace, paraissent être pour la plupart monostrophiques, c'est-à-dire composés de strophes de la même mesure. Il existe même un genre de strophe qui est souvent employé par Horace, et qui reçut le nom d'*alcéique*.

Les fragments qui nous restent, ainsi que les imitations d'Horace, peuvent nous donner une idée du genre poétique d'Alcée. Ces fragments furent d'abord publiés dans les collections de Henri Estienne, Paris, 1560, in-8°; de Fulvio Orsini, et de Stange (Halle, 1810, in-8°). Un des éditeurs des odes d'Horace publia, en 1780-1782, trois *Prolusiones*, renfermant ceux des fragments d'Alcée que le poëte latin a imités. Une collection plus complète a été insérée dans le *Museum criticum* de Cambridge, vol. I, p. 492. On les trouve aussi dans les *Analectes* de Brunck, et dans l'*Anthologie* de Jacobs. Les éditions les plus récentes sont : 1° *Alcæi Mytilenæi reliquiæ collegit et annotatione instruxit Aug. Mathiæ ;* Leipzig, 1827, in-8°, avec des additions et suppléments de Walcker, Seidler, Osann, etc.; — 2° Bergk, *Poetæ lyrici græci*, Leipzig, 1843. La traduction française de ces fragments se trouve dans les *Soirées littéraires* et dans la collection du *Panthéon littéraire*. D.

Plehn, *Lesbiacorum liber*, p. 149. — Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. II, p. 378.

***ALCÉE**, poëte comique grec, contemporain d'Aristophane (vers 380 avant J.-C.). Il avait composé plusieurs comédies sur des sujets mythologiques (*Endymion*, *Ganymède*, *Callisto*, *les Sœurs adultères*). Il ne nous en reste que de faibles fragments, conservés par Athénée et les grammairiens.

Suidas mentionne un Alcée, d'Athènes, comme le plus ancien poëte tragique grec. Macrobe (*Saturnal.*, v. 20) cite le passage d'une tragédie d'Alcée, intitulée *le Otel*.

Fabricius, *Biblioth. græca*, II, 292. — Bode, *Geschichte der dramatischen Dichtkunst der Hellenen*.

***ALCÉE**, poëte grec, natif de Messène, vivait probablement vers 170 avant J.-C., s'il faut toutefois le ranger au nombre des philosophes épicuriens qui furent, dans cette année, expulsés de Rome. Il nous reste de lui quelques épigrammes insérées dans l'*Anthologia græca* de Jacobs.

Élien, *Var. Hist.*, IX, 12. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, IV, 489.

ALCESTE, fille de Pélias et épouse d'Admète, roi de Thessalie. Son époux malade devait, d'après un oracle, succomber, à moins que quelqu'un ne se dévouât volontairement pour lui. Alceste fit secrètement aux dieux le sacrifice de sa vie : elle mourut, et Admète se rétablit. Hercule, ami du roi, vint trouver Admète dans sa douleur, et lui promit d'arracher à la Mort la proie qu'elle venait de saisir. En effet, il força cette divinité à lui restituer Alceste. Elle eut avec Admète une fille nommée Eumile.

Le dévouement d'Alceste a été mis en scène par les anciens et les modernes, et l'on sait qu'il forme le sujet d'une des meilleures tragédies d'Euripide. [*Enc. des g. du m.*]

Euripide, *l'Alceste*. — Apollodor. ; Hygin.

***ALCÉTAS II** (Ἀλκέτας), roi d'Épire, vers le commencement du troisième siècle avant J.-C. Il était fils d'Arymbas et petit-fils d'Alcétas I, frère de Perdiccas, général d'Alexandre le Grand. Il fut d'abord en guerre avec Cassandre, fils d'Antipater, et fut ensuite mis à mort par ses propres sujets. Il eut pour successeur le célèbre Pyrrhus, qui envahit l'Italie en 280.

Diodore, XIX, 88. — Pausanias, I, 11.

ALCHABITIUS, ou plutôt *Abd-el-Azyz*, astrologue arabe, vivait, vers le milieu du dixième siècle, à la cour de Seyfad-Daulah, sultan d'Alep. On a de lui un traité d'astrologie judiciaire, traduit en latin par Jean Hispalensis, dans le treizième siècle, et imprimé pour la première fois à Venise par Jean et Gorge Forlivio, sous le titre : *Liber Ysagogicus Abdilazi* (*id est Servi gloriosi Dei, qui dicitur Alchabitius*) *ad magisterium judiciorum astrorum*, 1481, in-4°; réimprimé à Venise, 1482 et 1502, in-4°, et à Leyde (sans date). Cette dernière édition contient un petit traité de Pierre Turrelli, *De cognoscendis infirmitatibus*. Le traité de *la Conjonction des planètes* a été traduit en français par Oronce Finé.

Vossius, *De scient. mathem.*, p. 399. — Gesner, *in Biblioth.* — Delambre, *Hist. de l'astronomie au moyen âge*, p. 168-171.

* **ALCHER**, religieux de Cîteaux, vivait dans le douzième siècle. On a de lui quelques écrits de piété, publiés dans les œuvres de saint Augustin, de Hugo de Saint-Victor, et dans Tissier, *Bibliotheca Cisterciensium*.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ALCHFRID ou **AHLFRID**. *Voy.* ALFRED.

ALCHINDIUS ou **ALKINDI** (ALKENDI, ALCHIDUS, ALFIDIUS), ou plus exactement *Abou-Youçouf-ibn-Ishak-ibn-Assabah,* médecin et philosophe arabe, né à Bassorah vers la fin du huitième siècle de notre ère, mort vers le milieu du neuvième siècle. Alkindi vivait, selon quelques auteurs, vers l'an 1145, et, selon d'autres, vers l'an 1000, par conséquent antérieurement à Avicenne, parce que celui-ci a cité dans ses ouvrages des trochisques portant le nom d'Alkindi. Il descendait, en ligne directe, des Amrou-l-Kays, tribu arabe de Kindah, d'où le nom patronymique d'*Al-Kindi*. Son père avait été capitaine des gardes du khalife Almouhdi et de son successeur Haroun-Al-Raschid. Alkindi étudia les mathématiques et la philosophie à Bagdad, et vécut longtemps la cour d'Al-Mamoun. Ses contemporains lui décernèrent le surnom de *Filosouf* (philosophe).

Il composa plus de deux cents écrits différents sur la logique, la musique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la médecine, etc., dont on trouve la liste dans Casiri, *Arabica philosophorum bibliotheca*. Les suivants ont été traduits en latin pendant le moyen âge : *De temporum mutationibus, sive de imbribus*, imprimé à Paris (Joan.-Hieronymus à Scalingiis), 1540, in-fol.; cet ouvrage paraît être un extrait d'un autre plus considérable, et dont il existe une traduction latine sous le titre : *Alkindus Saphar, astrorum indices, de pluviis et ventis ac aeris mutatione;* Venise, 1507, in-4°; — *De rerum gradibus;* Strasbourg, 1531, in-fol., avec quelques autres traités; — *De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus;* Venise, 1584, in-8°; 1561 et 1603. — Alkindi prétendait expliquer et déterminer les vertus des remèdes conformément aux règles de l'arithmétique et de la musique. C'est sur les quatre degrés des facultés principales, qu'il arrangeait la composition des médicaments; leur action était combinée de façon que, par exemple, les purgatifs devaient offrir un rapport exact avec la quantité des humeurs secrétées dans chaque maladie. Cardan a placé ce médecin au nombre des douze esprits subtils du monde.

On cite encore d'Alkindi : *De ratione quantitatum; De quinque essentiis; De motu diurno; De vegetalibus; De theoria magicarum artium.* Ce dernier écrit lui valut la réputation d'un magicien. Ebn-Khaldoun dit, dans ses *Prolégomènes historiques,* qu'Alkindi composa un livre intitulé *Sefr*, où il prédisait la chute des empires, les changements de dynasties, enfin tous les grands événements de l'avenir. Ce livre, conservé dans le trésor des khalifes, fut perdu lors de la prise de Bagdad par les Tartares, sous Holagou. F. H.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. I, p. 353. — Aboulfarage, *Hist. dynast.*

ALCIAT ou **ALCIATI** (*André*), jurisconsulte italien, né à Alzano, dans le Milanais, le 8 mai 1492, mort le 12 juin 1550. Son père avait rempli l'office de décurion à Milan, et celui d'ambassadeur à Venise. Fils unique, il étudia le droit à Pavie sous Jason Maino, à Bologne sous Charles Ruino. Il exerça d'abord le métier d'avocat à Milan, puis il fut appelé vers la fin de 1518 à l'université d'Avignon, où il professa jusqu'en 1522 le droit civil. Il fut appelé en 1528, par François I[er], à l'académie de Bourges. Son enseignement eut un grand succès. De Thou loue surtout Alciati d'avoir donné dans ses leçons, au langage jusque-là un peu barbare de la jurisprudence, des formes plus élégantes et plus littéraires. Vers la fin de 1532, le duc de Milan, François Sforce, l'attira dans son pays en le nommant professeur à Pavie, avec un traitement de quinze cents couronnes et le titre de sénateur. Cependant Alciati ne demeura pas longtemps à Pavie, et, à partir de 1537, on le voit tour à tour enseigner à Milan, à Bologne, à Ferrare; il fut créé protonotaire romain par le pape Paul III; comte palatin, et sénateur par l'empereur. Ses contemporains lui reprochent une avarice extrême; et sa gourmandise lui causa, dit-on, la mort, à l'âge de cinquante-huit ans. Ses ouvrages de droit ont été réunis et publiés, avec quelques opuscules de philologie et d'archéologie, en 6 volumes in-fol., Lyon, 1560; souvent réimprimé. On y remarque surtout ses *Commentaires sur le Digeste : — Paradoxorum juris civilis libri VI*, dédiés au chancelier Duprat, 1517; — *Disjunctionum juris civilis libri IV,* livre dédié à Jean de Selve, président du sénat de Milan, 1517; — *Prætermissorum libri duo*, 1517; — *De verborum significationibus*, composé en 1521, publié en 1529; — *De singulari certamine,* dédié à François I[er], 1529; — *Abus de la vie monastique*, composé en 1520, publié en 1553.

Parmi ses ouvrages philologiques et littéraires, on remarque des *Annotations* sur Tacite, un glossaire de Plaute : *de Plautinorum carminum ratione*, dans l'édition de Plaute, Bâle, 1568, in-8°; — des *Emblemata*, ou sentences morales en vers latins; — un choix d'épigrammes latines (*Epigrammata selecta ex Anthologia latina*), et une Histoire de Milan, ouvrage posthume, publié sous le titre : *Rerum patriæ, seu Historiæ Mediolanensis libri IV,* Milan, 1625, in-8°, et inséré dans le *Trésor* de Grævius. Alciat n'eut point d'enfants.

Pancirol, *De claris legum interpret.*, l. II. — Claude Minos, *Vie d'Alciat*. — Tiraqueau, *De jur. primigen.*, p. 158. — Baillet, *Enfants célèbres*, p. 126. — Ghilini, *Teatro d'uom. lett.*, p. 1. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Andr. Alciati, *Jurisconsulti Mediolanensis commen-*

taria et tractatus; Lugduni, 1560, in-fol. — *La vie d'Alciat*, en tête de l'édition de ses *Emblemata*, publiés par Claude Mignault en 1581. — François Dermazon, *Apologia pro D. Andr. Alciato*; Lugd., 1550, in-8°. — Alessandro Grimaldi, *Oratio in funere D. Adr. Alciati*; Papiae, 1550, in 4°.

ALCIAT ou **ALCIATI** (*Francesco*), jurisconsulte italien, né à Milan le 1[er] février 1522, mort à Rome, 19 avril 1580. Il étudia sous son parent André Alciati, et professa le droit à Pavie, où il eut pour élève saint Charles Borromée. Appelé à Rome par Pie IV, il dut à la protection de son disciple d'être nommé nonce apostolique près du roi de Bohême. Il devint successivement évêque d'Aria, de Clarmont de Civisà, et fut élevé à la dignité de cardinal, en 1565. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits : *Lettres à saint Charles Borromée*; — *Orationes*; — *epularis Controversia*; — *Allegationes et consultationes*; — *Consigli in materia di duello*; — *Consilium super materia peculiari*.

Nicias Erythræus, *Pinac. imag. illust.*, p. II, c. XLVII — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALCIAT ou **ALCIATI** (*Jean-Paul*), théologien controversiste, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était originaire du Piémont, ainsi qu'il le dit lui-même. Il abjura le catholicisme pour s'unir à l'Église protestante, émit ensuite des doctrines nouvelles sur le mystère de la Trinité, et forma un nouveau parti, non moins odieux aux protestants qu'aux catholiques. Alciat commença ses innovations à Genève, de concert avec un médecin nommé Blandrata et avec un avocat nommé Gribaud, auxquels Valentin Gentilis s'associa. Les précautions que l'on prit contre eux, et les procédures sévères que l'on exerça contre ce dernier, rendirent les autres plus timides, et les engagèrent même à chercher un autre théâtre. Ils choisirent la Pologne, où Blandrata et Alciat semèrent leurs hérésies avec assez de succès. Ils attirèrent Gentilis, qui ne manqua pas de les aller joindre. On prétend que de la Pologne ils passèrent en Moravie. Alciat se retira à Dantzig, et y mourut dans les sentiments de Socinius; car il n'est pas vrai qu'il se fit Turc. Il avait écrit deux lettres à Grégoire Pauli, l'une en 1564, l'autre en 1565, datées de Hustérilts, où il soutenait que Jésus-Christ n'a commencé d'être qu'à sa naissances de la sainte Vierge. Peut-être qu'avant de se retirer à Dantzig, il avait fait un tour en Turquie sans avoir dessein de se faire renégat, mais seulement pour y être à couvert des persécutions. Calvin et Bèze ont parlé de lui comme d'un fou à lier.

Bayle, *Dict.* — Spon. *Histoire de Genève*, 1730, p. 308. — Aretin, *Histoire de la condamnation de Gentilis*. — Théod. de Bèze, *Vie de Calvin*. — Mosheim, *Histoire ecclesiastique*, liv. IV, chap. IV.

ALCIAT ou **ALCIATE** (*Térence*), théologien italien, né à Rome 1570, mort en 1651. Il professa avec beaucoup de succès dans le collége des jésuites, et Urbain VIII le jugeait digne du cardinalat. On a de lui : *Vita del P. Pietro Fabri*; Rome, 1629, in-8°; — *Oratio de Morte Christi Domini ad Clementem VIII*, publiée dans le recueil intitulé : *Orationes L de Christi Domini Morte habitæ*; Rome, 1641. Les matériaux d'un ouvrage intitulé *Historiæ concilii Tridentini a veritatis hostibus evulgatae Elenchus*, et qu'il avait entrepris pour réfuter l'histoire de Fra Paolo Sarpi, ont été employés par le cardinal Pallavicino.

Nicias Erythræus, *Pinacoth.*, II, c. XLVII. — Alegambe, *Biblioth. Script. Soc. Jesu.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*

* **ALCIATI** (*Melchior*), jurisconsulte italien, natif de Milan, mort en 1613 ou en 1618. Il était professeur de droit civil à Pavie, et publia entre autres : *De Præcedentia inter feudatarium Cæsarei pontificiique juris doctorem, etc.*; Ticini, 1600, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALCIBIADE (Ἀλκιβιάδης), célèbre général et homme d'État grec, naquit à Athènes, dans la 82[e] olympiade, vers l'an 450 avant J.-C., et mourut vers 404 avant J.-C. Clinias, son père, descendait d'Ajax de Salamine; et Dinomaque, sa mère, était fille de Mégaclès, de la famille des Alcméonides (1). Étant encore enfant lorsque Clinias fut tué à la bataille de Coronée, il eut pour tuteurs Ariphron et Périclès, fils d'Agariste, sœur de Mégaclès, son aïeul maternel. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui, entièrement livré aux affaires publiques, n'eut peut-être pas tous les loisirs qu'exigeait l'éducation de son pupille. Alcibiade annonça, dès son enfance, ce qu'il serait un jour, c'est-à-dire aussi remarquable par ses vices que par ses bonnes qualités : *Nihil eo fuisse excellentius, vel in vitiis, vel in virtutibus*. Jouant un jour aux osselets dans la rue, avec des enfants de son âge, une voiture survint; il pria le conducteur d'arrêter, et, sur son refus, il se coucha devant la roue, en lui disant : « Passe « maintenant, si tu l'oses! » Près d'être vaincu à la lutte par un de ses camarades, il le mordit à la main : » Tu mords comme une femme, dit « celui-ci. — Non, mais comme un lion, » repartit Alcibiade. Il réussit dans toutes ses études, et se livra avec succès à tous les exercices du corps; il ne voulut cependant pas apprendre à jouer de la flûte, trouvant que cela défigurait. Il avait, en parlant, une prononciation difficile, et ce défaut donnait à ses discours une grâce naturelle et entraînante. Il lui était impossible de bien prononcer l'*r*. Aristophane y fait allusion dans ces vers, où il raille Théorus :

Le fils de Clinias me dit en bégayant :
« Regarde Théolus : sa tête a l'apparence
De celle d'un corbeau. » Pour cette fois vraiment,
Le fils de Clinias a mieux dit qu'il ne pense.

Sa beauté, sa naissance, le crédit de Périclès son tuteur, lui donnèrent un grand nombre d'amis et de courtisans. Ce ne fut cependant point

(1) Mégaclès, grand-père d'Alcibiade, comptait parmi ses aïeux Alcméon, dont les ancêtres vivaient du temps de Thésée. *Voy.* Suidas, au mot *Alcméonide*.

* **ALCHER**, religieux de Cîteaux, vivait dans le douzième siècle. On a de lui quelques écrits de piété, publiés dans les œuvres de saint Augustin, de Hugo de Saint-Victor, et dans Tissier, *Bibliotheca Cisterciensium*.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ALCHFRID ou **AHLFRID**. *Voy.* ALFRED.

ALCHINDIUS ou **ALKINDI** (ALKENDI, ALCHIDUS, ALFIDIUS), ou plus exactement *Abou-Youçouf-ibn-Ishak-ibn-Assabah,* médecin et philosophe arabe, né à Bassorah vers la fin du huitième siècle de notre ère, mort vers le milieu du neuvième siècle. Alkindi vivait, selon quelques auteurs, vers l'an 1145, et, selon d'autres, vers l'an 1000, par conséquent antérieurement à Avicenne, parce que celui-ci a cité dans ses ouvrages des trochisques portant le nom d'Alkindi. Il descendait, en ligne directe, des Amrou-l-Kays, tribu arabe de Kindah, d'où le nom patronymique d'*Al-Kindi*. Son père avait été capitaine des gardes du khalife Almouhdi et de son successeur Haroun-Al-Raschid. Alkindi étudia les mathématiques et la philosophie à Bagdad, et vécut longtemps la cour d'Al-Mamoun. Ses contemporains lui décernèrent le surnom de *Filosouf* (philosophe).

Il composa plus de deux cents écrits différents sur la logique, la musique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la médecine, etc., dont on trouve la liste dans Casiri, *Arabica philosophorum bibliotheca*. Les suivants ont été traduits en latin pendant le moyen âge : *De temporum mutationibus, sive de imbribus*, imprimé à Paris (Joan.-Hieronymus à Scalingiis), 1540, in-fol.; cet ouvrage paraît être un extrait d'un autre plus considérable, et dont il existe une traduction latine sous le titre : *Alkindus Saphar, astrorum indices, de pluviis et ventis ac aeris mutatione*; Venise, 1507, in-4°; — *De rerum gradibus*; Strasbourg, 1531, in-fol., avec quelques autres traités; — *De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus*; Venise, 1584, in-8°; 1561 et 1603. — Alkindi prétendait expliquer et déterminer les vertus des remèdes conformément aux règles de l'arithmétique et de la musique. C'est sur les quatre degrés des facultés principales, qu'il arrangeait la composition des médicaments; leur action était combinée de façon que, par exemple, les purgatifs devaient offrir un rapport exact avec la quantité des humeurs secrétées dans chaque maladie. Cardan a placé ce médecin au nombre des douze esprits subtils du monde.

On cite encore d'Alkindi : *De ratione quantitatum; De quinque essentiis; De motu diurno; De vegetalibus; De theoria magicarum artium*. Ce dernier écrit lui valut la réputation d'un magicien. Ebn-Khaldoun dit, dans ses *Prolégomènes historiques*, qu'Alkindi composa un livre intitulé *Sefr*, où il prédisait la chute des empires, les changements de dynasties, enfin tous les grands événements de l'avenir. Ce livre conservé dans le trésor des khalifes, fut perdu lors de la prise de Bagdad par les Tartares, sous Holagou. F. H.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. I, p. 353. — Aboulfarage, *Hist. dynast.*

ALCIAT ou **ALCIATI** (*André*), jurisconsulte italien, né à Alzano, dans le Milanais, le 8 mai 1492, mort le 12 juin 1550. Son père avait rempli l'office de décurion à Milan, et celui d'ambassadeur à Venise. Fils unique, il étudia le droit à Pavie sous Jason Maino, à Bologne sous Charles Ruino. Il exerça d'abord le métier d'avocat à Milan, puis il fut appelé vers la fin de 1518 à l'université d'Avignon, où il professa jusqu'en 1522 le droit civil. Il fut appelé en 1528, par François I[er], à l'académie de Bourges. Son enseignement eut un grand succès. De Thou loue surtout Alciati d'avoir donné dans ses leçons, au langage jusque-là un peu barbare de la jurisprudence, des formes plus élégantes et plus littéraires. Vers la fin de 1532, le duc de Milan, François Sforce, l'attira dans son pays en le nommant professeur à Pavie, avec un traitement de quinze cents couronnes et le titre de sénateur. Cependant Alciati ne demeura pas longtemps à Pavie, et, à partir de 1537, on le voit tour à tour enseigner à Milan, à Bologne, à Ferrare; il fut créé protonotaire romain par le pape Paul III; comte palatin, et sénateur par l'empereur. Ses contemporains lui reprochent une avarice extrême; et sa gourmandise lui causa, dit-on, la mort, à l'âge de cinquante-huit ans. Ses ouvrages de droit ont été réunis et publiés, avec quelques opuscules de philologie et d'archéologie, en 6 volumes in-fol., Lyon, 1560; souvent réimprimé. On y remarque surtout ses *Commentaires sur le Digeste* : — *Paradoxorum juris civilis libri VI*, dédiés au chancelier Duprat, 1517; — *Disjunctionum juris civilis libri IV*, livre dédié à Jean de Selve, président du sénat de Milan, 1517; — *Prætermissorum libri duo*, 1517; — *De verborum significationibus*, composé en 1521, publié en 1529; — *De singulari certamine*, dédié à François I[er], 1529; — *Abus de la vie monastique*, composé en 1520, publié en 1553.

Parmi ses ouvrages philologiques et littéraires, on remarque des *Annotations* sur Tacite, un glossaire de Plaute : *de Plautinorum carminum ratione*, dans l'édition de Plaute, Bâle, 1568, in-8°; — des *Emblemata*, ou sentences morales en vers latins; — un choix d'épigrammes latines (*Epigrammata selecta ex Anthologia latina*), et une Histoire de Milan, ouvrage posthume, publié sous le titre : *Rerum patriæ, seu Historiæ Mediolanensis libri IV*, Milan, 1625, in-8°, et inséré dans le *Trésor* de Grævius. Alciat n'eut point d'enfants.

Pancirol, *De claris legum interpret.*, l. II. — Claude Minos, *Vie d'Alciat*. — Tiraqueau, *De jur. primigen.*, p. 158. — Baillet, *Enfants célèbres*, p. 126. — Ghilini, *Teatro d'uom. lett.*, p. 1. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Andr. Alciati, *Jurisconsulti Mediolanensis commen-*

taria et tractatus; Lugduni, 1560, in-fol. — *La vie d'Alciat*, en tête de l'édition de ses *Emblemata*, publiés par Claude Mignault en 1581. — François Dermazon, *Apologia pro D. Andr. Alciato;* Lugd., 1550, in-8°. — Alessandro Grimaldi, *Oratio in funere D. Adr. Alciati;* Papiae, 1550, in 4°.

ALCIAT ou **ALCIATI** (*Francesco*), jurisconsulte italien, né à Milan le 1er février 1522, mort à Rome, 19 avril 1580. Il étudia sous son parent André Alciati, et professa le droit à Pavie, où il eut pour élève saint Charles Borromée. Appelé à Rome par Pie IV, il dut à la protection de son disciple d'être nommé nonce apostolique près du roi de Bohême. Il devint successivement évêque d'Aria, de Clarmont de Civisà, et fut élevé à la dignité de cardinal, en 1565. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits : *Lettres à saint Charles Borromée; — Orationes; — epularis Controversia; — Allegationes et consultationes; — Consigli in materia di duello; — Consilium super materia peculiari.*

Niclas Erythræus, *Pinac. imag. illust.*, p. II, c. XLVII — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALCIAT ou **ALCIATI** (*Jean-Paul*), théologien controversiste, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était originaire du Piémont, ainsi qu'il le dit lui-même. Il abjura le catholicisme pour s'unir à l'Église protestante, émit ensuite des doctrines nouvelles sur le mystère de la Trinité, et forma un nouveau parti, non moins odieux aux protestants qu'aux catholiques. Alciat commença ses innovations à Genève, de concert avec un médecin nommé Blandrata et avec un avocat nommé Gribaud, auxquels Valentin Gentilis s'associa. Les précautions que l'on prit contre eux, et les procédures sévères que l'on exerça contre ce dernier, rendirent les autres plus timides, et les engagèrent même à chercher un autre théâtre. Ils choisirent la Pologne, où Blandrata et Alciat semèrent leurs hérésies avec assez de succès. Ils attirèrent Gentilis, qui ne manqua pas de les aller joindre. On prétend que de la Pologne ils passèrent en Moravie. Alciat se retira à Dantzig, et y mourut dans les sentiments de Socinius; car il n'est pas vrai qu'il se fit Turc. Il avait écrit deux lettres à Grégoire Pauli, l'une en 1564, l'autre en 1565, datées de Hustérilts, où il soutenait que Jésus-Christ n'a commencé d'être qu'à sa naissances de la sainte Vierge. Peut-être qu'avant de se retirer à Dantzig, il avait fait un tour en Turquie sans avoir dessein de se faire renégat, mais seulement pour y être à couvert des persécutions. Calvin et Bèze ont parlé de lui comme d'un fou à lier.

Bayle, *Dict.* — Spon. *Histoire de Genève*, 1730, p. 308. — Aretin, *Histoire de la condamnation de Gentilis.* — Théod. de Bèze, *Vie de Calvin.* — Mosheim, *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, chap. IV.

ALCIAT ou **ALCIATE** (*Térence*), théologien italien, né à Rome 1570, mort en 1651. Il professa avec beaucoup de succès dans le collège des jésuites, et Urbain VIII le jugeait digne du cardinalat. On a de lui : *Vita del P. Pietro Fabri;* Rome, 1629, in-8°; — *Oratio de Morte Christi Domini ad Clementem VIII*, publiée dans le recueil intitulé : *Orationes L de Christi Domini Morte habitæ;* Rome, 1641. Les matériaux d'un ouvrage intitulé *Historiæ concilii Tridentini a veritatis hostibus evulgatae Elenchus*, et qu'il avait entrepris pour réfuter l'histoire de Fra Paolo Sarpi, ont été employés par le cardinal Pallavicino.

Niclas Erythræus, *Pinacoth.*, II, c. XLVII. — Alegambe, *Biblioth. Script. Soc. Jesu.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALCIATI** (*Melchior*), jurisconsulte italien, natif de Milan, mort en 1613 ou en 1618. Il était professeur de droit civil à Pavie, et publia entre autres : *De Præcedentia inter feudatarium Cæsarei pontificiique juris doctorem, etc.;* Ticini, 1600, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALCIBIADE (Ἀλκιβιάδης), célèbre général et homme d'État grec, naquit à Athènes, dans la 82e olympiade, vers l'an 450 avant J.-C., et mourut vers 404 avant J.-C. Clinias, son père, descendait d'Ajax de Salamine; et Dinomaque, sa mère, était fille de Mégaclès, de la famille des Alcméonides (1). Étant encore enfant lorsque Clinias fut tué à la bataille de Coronée, il eut pour tuteurs Ariphron et Périclès, fils d'Agariste, sœur de Mégaclès, son aïeul maternel. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui, entièrement livré aux affaires publiques, n'eut peut-être pas tous les loisirs qu'exigeait l'éducation de son pupille. Alcibiade annonça, dès son enfance, ce qu'il serait un jour, c'est-à-dire aussi remarquable par ses vices que par ses bonnes qualités : *Nihil eo fuisse excellentius, vel in vitiis, vel in virtutibus.* Jouant un our aux osselets dans la rue, avec des enfants de son âge, une voiture survint; il pria le conducteur d'arrêter, et, sur son refus, il se coucha devant la roue, en lui disant : « Passe « maintenant, si tu l'oses! » Près d'être vaincu à la lutte par un de ses camarades, il le mordit à la main : » Tu mords comme une femme, dit « celui-ci. — Non, mais comme un lion, » repartit Alcibiade. Il réussit dans toutes ses études, et se livra avec succès à tous les exercices du corps; il ne voulut cependant pas apprendre à jouer de la flûte, trouvant que cela défigurait. Il avait, en parlant, une prononciation difficile, et ce défaut donnait à ses discours une grâce naturelle et entraînante. Il lui était impossible de bien prononcer l'*r*. Aristophane y fait allusion dans ces vers, où il raille Théorus :

Le fils de Clinias me dit en bégayant :
« Regarde Théolus : sa tête a l'apparence
De celle d'un corbeau. » Pour cette fois vraiment,
Le fils de Clinias a mieux dit qu'il ne pense.

Sa beauté, sa naissance, le crédit de Périclès son tuteur, lui donnèrent un grand nombre d'amis et de courtisans. Ce ne fut cependant point

(1) Mégaclès, grand-père d'Alcibiade, comptait parmi ses aïeux Alcméon, dont les ancêtres vivaient du temps de Thésée. *Voy.* Suidas, au mot *Alcméonide.*

à tous ces avantages extérieurs qu'il dut l'amitié de Socrate, quoi qu'en disent quelques sophistes d'une époque bien postérieure. Socrate voyant dans ce jeune homme le germe de talents extraordinaires, se flatta de le diriger vers le bien. Il prit effectivement beaucoup d'ascendant sur lui; et, quoique entraîné par le goût des plaisirs, Alcibiade revenait toujours vers le philosophe, dans les leçons duquel il puisa cette éloquence persuasive dont il usa si souvent par la suite.

A l'âge de dix-huit ans, Alcibiade, selon la loi des Athéniens, atteignit sa majorité. En 432 avant J.-C., il fit ses premières armes dans l'expédition de Potidée; il fut blessé, et Socrate, qui combattait auprès de lui, le défendit et le ramena. Huit ans après, au combat de Délium, il sauva, à son tour, la vie à Socrate.

Alcibiade ne se mêla point des affaires publiques tant que vécut Cléon, et n'attira sur lui l'attention que par son luxe, sa prodigalité et ses excentricités. Après la mort de Cléon, en 422 avant J.-C., Nicias parvint à faire conclure un traité de paix de cinquante ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Alcibiade, jaloux du crédit de Nicias, et irrité de ce que les Lacédémoniens ne s'étaient point adressés à lui, résolut de faire rompre le traité.

Averti que les Argiens cherchaient à se séparer des Spartiates, il les encouragea à persister dans leur dessein, et à tout espérer des Athéniens. En même temps il cherchait à aigrir ces derniers contre les Spartiates. Il attaqua Nicias, et anima le peuple contre lui par des accusations qui n'étaient pas sans vraisemblance : il lui imputait de n'avoir pas voulu, pendant qu'il commandait l'armée, faire prisonniers de guerre les Spartiates qu'on avait laissés dans l'île de Sphactérie, et après que d'autres les eurent pris, de les avoir relâchés et rendus, pour faire plaisir aux Lacédémoniens. Il ajoutait que Nicias, quoiqu'il fût leur ami, n'avait pas empêché leur ligue avec les Béotiens et les Corinthiens, tandis qu'il ne laissait aucun peuple de la Grèce suivre son inclination pour s'allier avec les Athéniens, à moins que les Spartiates n'y consentissent. Nicias était fort troublé de ces accusations, lorsque par hasard il arriva des ambassadeurs de Lacédémone qui parlèrent avec beaucoup de modération, et déclarèrent qu'ils avaient plein pouvoir de pacifier tous les différends, à des conditions justes et raisonnables. Le sénat agréa leurs propositions, et l'assemblée du peuple fut indiquée au lendemain pour en délibérer. Alcibiade, qui craignait l'issue de cette assemblée, eut, la veille, une entrevue secrète avec les ambassadeurs. « Prenez garde, leur dit-il. Ignorez-vous que le sénat est toujours plein de modération et d'humanité pour ceux avec qui il traite, mais que le peuple, naturellement fier, exagère toujours ses prétentions? Si vous lui dites que vous êtes venus avec des pleins pouvoirs, il prendra un ton de maître, et vous forcera à lui accorder tout ce qu'il voudra. Voulez-vous qu'il soit équitable, et qu'il ne vous contraigne pas à lui rien céder contre votre gré? agissez avec moins de franchise, et, en faisant des propositions justes, ne lui dites pas que vous ayez le pouvoir de conclure. Pour moi, je vous seconderai de tout mon crédit, afin de servir les Lacédémoniens. » Ces paroles, confirmées par le serment, réussirent à les éloigner de Nicias. Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, les ambassadeurs se présentèrent; et Alcibiade leur ayant demandé avec beaucoup de douceur quel était l'objet de leur ambassade, ils répondirent qu'ils venaient faire des propositions de paix, mais qu'ils n'étaient pas autorisés à rien conclure. Aussitôt Alcibiade s'emporte contre eux, et leur reproche une conduite que lui seul leur avait suggérée; il les traite de fourbes, de perfides, et leur dit qu'ils ne sont venus que dans de mauvaises vues. Le sénat partage toute son indignation, le peuple s'irrite; et Nicias, qui ignorait la fourberie d'Alcibiade, demeure surpris et consterné du changement des ambassadeurs. Ils furent donc renvoyés, et Alcibiade, nommé général, fit conclure sur-le-champ un traité d'alliance entre les Athéniens et les peuples d'Argos, de Mantinée et d'Élide. Ce fut un grand coup d'avoir ainsi divisé et ébranlé le Péloponèse. Après la bataille de Mantinée, les mille hommes de troupes que les Argiens entretenaient formèrent le projet d'abolir le gouvernement populaire, et de soumettre la ville aux Lacédémoniens. Mais bientôt le peuple reprit les armes, et Alcibiade, qui survint dans cette conjoncture, lui assura la victoire, et lui persuada de construire de longues murailles jusqu'à la mer, afin de mettre la ville à portée de recevoir du secours des Athéniens. Il leur amena donc des maçons et des tailleurs de pierres, et leur montra tant de zèle, qu'il acquit dans Argos autant de crédit pour lui-même que pour sa patrie. Il détermina ceux de Patras à joindre leur ville à la mer par de semblables murailles; et quelqu'un leur ayant dit par raillerie : « Ces Athéniens vous avaleront un beau jour. — Cela pourra être, répondit Alcibiade; mais ce ne sera que peu à peu, et en commençant par les pieds; au lieu que les Lacédémoniens vous avaleront d'un seul coup, et ils commenceront par la tête. » En même temps il conseillait aux Athéniens d'augmenter également leur puissance sur terre; et il exhortait souvent les jeunes gens d'accomplir le serment qu'ils faisaient dans le temple d'Agraule, de ne reconnaître de bornes à l'Attique qu'au delà des blés, des orges, des vignes et des oliviers. Il voulait par là leur insinuer qu'ils devaient regarder toute la terre cultivée, et qui portait du fruit, comme faisant partie de leur territoire.

Cependant Alcibiade continuait à mener la vie la plus luxueuse. Il s'habillait d'une manière efféminée, paraissait sur la place publique traînant de longs manteaux de pourpre, et se livrait aux

plus folles dépenses. Quand il était sur mer, afin de coucher plus mollement, il faisait percer le plancher de son vaisseau, et suspendait son lit sur des sangles, au lieu de le poser sur des planches (Plutarque). A Athènes, il passait son temps dans toutes sortes de débauches. A la suite d'une orgie, se trouvant dans la rue avec quelques-uns de ses compagnons, il fit le pari qu'il donnerait un soufflet à Hipponicus le riche; et il le lui donna effectivement. Cette action ayant fait beaucoup de bruit dans la ville, Alcibiade alla trouver celui qu'il avait offensé; et, s'étant dépouillé devant lui, il lui dit de se venger en le frappant de verges. Hipponicus, satisfait de son repentir, lui pardonna, et lui donna même, par la suite, sa fille Hipparète en mariage, avec dix talents (54,000 liv.) de dot. Cette union ne le rendit pas plus sage; et sa femme, qui avait un très-vif amour pour lui, irritée de ses fréquentes infidélités, le quitta, et se retira chez Callias, son frère. Pour obtenir le divorce, elle alla elle-même, suivant la loi, déposer chez l'éphore ses plaintes : Alcibiade, en étant instruit, s'y rendit de son côté, enleva son épouse, et l'emporta à travers la place publique. Cette violence ne déplut pas à Hipparète, et elle ne songea plus à se séparer de lui. Les gens les plus riches de la Grèce croyaient déployer beaucoup de magnificence lorsqu'ils entretenaient un char pour les jeux Olympiques : Alcibiade en envoya sept à la fois, et remporta en même temps les trois premiers prix. Euripide célébra cette victoire par un chant dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Il paraît qu'Alcibiade remporta aussi des prix aux jeux Pythiques et aux jeux Néméens; car Athénée raconte qu'à son retour d'Olympie il dédia à Athènes deux tableaux qu'il avait fait faire par Aglaophon. Dans l'un, il était couronné par l'Olympiade et la Pythiade, et, dans l'autre, il était assis sur les genoux de la déesse Némée, et paraissait beaucoup plus beau que les trois figures de femmes qui représentaient les déesses des jeux. Ce mépris de toutes les convenances ne pouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis, dans une ville où le peuple était toujours inquiet pour la conservation de sa liberté. Un certain Hyperbolus proposa l'ostracisme, moyen qu'employaient les Athéniens pour se débarrasser de ceux qui leur paraissaient trop puissants : les trois hommes contre qui cette mesure parut plus particulièrement dirigée étaient Alcibiade, Nicias, et Phæax, orateur célèbre. La crainte les décida à se réunir, et ils prirent si bien leurs mesures, qu'ils firent tomber l'ostracisme sur celui-là même qui l'avait proposé. Le peuple fut si mécontent de voir l'ostracisme ainsi profané, qu'il l'abolit, et on n'en fit plus usage par la suite.

Peu de temps après, les Athéniens, sur la proposition d'Alcibiade, résolurent, sous prétexte d'une alliance avec les peuples maltraités par les Syracusains, de faire une expédition en Sicile, et lui en donnèrent le commandement, conjointement avec Nicias et Lamachus : Alcibiade se flattait de faire de la Sicile son entrepôt, pour envahir de là l'Afrique et l'Italie. Tandis qu'on faisait les préparatifs nécessaires, il arriva qu'une nuit toutes les statues de Mercure furent mutilées, excepté celle qui était devant la porte d'Andocide. Le peuple ordonna les recherches les plus sévères; et un certain Androclès produisit quelques témoins qui présentèrent Alcibiade comme coupable de cette mutilation, et l'accusèrent en même temps d'avoir profané les mystères d'Éleusis, en les célébrant d'une manière dérisoire dans une maison particulière. Alcibiade voulut se justifier sur-le-champ; mais ses ennemis, craignant d'avoir le dessous parce qu'il était adoré des troupes qui devaient s'embarquer avec lui, firent remettre le jugement de cette affaire à son retour. Alcibiade, qui ne se méprit pas sur le but de ses ennemis, représenta au peuple assemblé qu'il serait trop injuste de le faire partir pour une expédition si importante, lorsqu'il laissait derrière lui des accusations calomnieuses qui le tiendraient dans une agitation continuelle; que s'il ne pouvait se justifier, il mériterait la mort; mais que s'il était innocent, ses calomniateurs devaient être châtiés. Le peuple n'eut aucun égard à ce plaidoyer, et l'obligea de partir.

« Alcibiade, dit Plutarque, mit donc à la voile avec les autres généraux, et sur une flotte d'environ cent quarante galères à trois rangs de rames, montée de cinq mille cent hommes de troupes réglées, de près de treize cents tant archers que frondeurs, légèrement armés, et pourvues de toutes les provisions nécessaires (1). Après qu'il eut abordé en Italie, et pris terre à Rhégium, il assembla le conseil, et proposa son plan de campagne. Nicias fut d'un autre avis; mais Lamachus s'étant déclaré pour celui d'Alcibiade, il alla droit en Sicile, et se rendit maître de Catane. Ce fut le seul exploit qu'il fit dans cette expédition (2). Il fut aussitôt rappelé par les Athéniens, pour subir son jugement. On n'avait d'abord contre lui que de légers soupçons, que des dépositions vagues d'esclaves et d'étrangers; mais en son absence ses ennemis suivirent l'affaire avec plus de chaleur, et, joignant à la mutilation des statues de Mercure la profanation des mystères, ils insinuèrent que ces deux crimes étaient l'effet d'une même conspiration, qui avait pour but de changer la forme du gouvernement. Tous ceux qu'on dénonça furent indistinctement jetés dans les fers, sans être même entendus; et l'on se repentit de n'avoir pas saisi le moment

(1) Voyez Plutarque et Thucydide. Ce dernier (VI, 30) dit que la flotte partit au milieu de l'été, dans la première année de la 91e olympiade, ou dans la 17e année de la guerre du Péloponèse.

(2) Suivant Frontin (III, 2), il prit la ville d'Agrigente, et, suivant Polybe (I, 40), il se servit d'un stratagème pour mettre l'ennemi en déroute : il fit incendier des fougères sèches, dont la fumée fut poussée par le vent dans les yeux des ennemis.

où Alcibiade était à Athènes, pour le juger sur de si graves accusations. Tous ceux de ses parents, de ses amis ou de ses familiers, qui, dans ce premier transport de colère, tombèrent entre les mains du peuple, furent traités avec beaucoup de rigueur.

« Cependant les dénonciateurs n'avaient su indiquer rien de précis ni de certain. L'un d'eux interrogé comment il avait pu, la nuit, reconnaître la figure de ceux qui avaient mutilé les statues de Mercure, répondit que c'était à la faveur du clair de la lune. L'imposture était démontrée évidente, car le délit avait eu lieu dans la nouvelle lune. Une fausseté si grossière révolta tous les gens sensés : mais le peuple n'en fut pas adouci; et, continuant avec la même fureur à recevoir les dépositions, il faisait emprisonner tous ceux qui étaient dénoncés; puis n'ayant plus à s'occuper de ceux qui avaient mutilé les statues, il tourna contre Alcibiade toute sa colère. Il lui envoya le vaisseau de Salamine, après avoir prudemment ordonné au commandant de ne pas user de violence, de ne pas même mettre la main sur Alcibiade; mais de lui intimer avec douceur l'ordre de le suivre, pour venir subir son jugement et se justifier devant le peuple. On craignait une sédition parmi les troupes dans une terre ennemie, et il eût été facile à Alcibiade de l'exciter s'il l'avait voulu, car les soldats étaient déjà découragés de son départ : ils s'attendaient à ce que sous Nicias la guerre allait traîner en longueur et devenir interminable, lorsqu'il n'aurait plus auprès de lui Alcibiade, qui était comme l'aiguillon de toutes les affaires. Pour Lamachus, quoique vaillant et très-propre à la guerre, il n'avait, à cause de sa pauvreté, ni dignité ni considération. Alcibiade s'embarqua sans différer, et son départ fit perdre aux Athéniens la ville de Messine qu'on devait leur livrer. Lorsqu'il fut arrivé à Thurium et qu'il y eut débarqué, il se cacha, et trompa les recherches de ses ennemis. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit : « Eh quoi! Alcibiade, vous ne vous fiez pas à votre patrie? — Oui, pour tout le reste, répondit-il; mais quand il s'agit de ma vie, je ne m'en fierais pas à ma propre mère, de peur que par mégarde elle ne mît une fève noire pour une blanche. » Lorsque ensuite on lui dit qu'Athènes l'avait condamné à mort : « Je leur ferai voir, dit-il, que je suis en vie. » Les chefs d'accusation inscrits dans la sentence étaient conçus en ces termes : « Thessalus, fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuse Alcibiade, fils de Clinias, du bourg de Scambonide, de s'être rendu coupable d'impiété envers les déesses Cérès et Proserpine en contrefaisant leurs mystères, qu'il a représentés dans sa maison devant ses amis, revêtu d'une longue robe, semblable à celle de l'hiérophante lorsqu'il découvre les choses sacrées; en prenant le nom de ce pontife, en donnant à Polytion celui de porte-flambeau; à Théodore, du bourg de Phégée, celui de héraut; et à ses autres compagnons, ceux de mystes et d'époptes (1), violant ainsi les lois et les cérémonies instituées par les eumolpides, par les hérauts et les prêtres du temple d'Éleusis. Le peuple le condamna à mort par contumace; il confisqua tous ses biens, et ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire (2). Parmi ces dernières, Théano, fille de Ménon, prêtresse du temple d'Agraule, s'opposa seule à ce décret, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir et non pour maudire. »

Pendant qu'on prononçait contre Alcibiade ces décrets rigoureux, il se trouvait à Argos; car en partant de Thurium il s'était réfugié dans le Péloponèse. Comme il craignait ses ennemis, et qu'il avait perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, il envoya demander un asile aux Spartiates, en leur promettant, sur sa parole, qu'il leur rendrait à l'avenir plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Les Spartiates le lui ayant accordé avec plaisir, il se rendit promptement à Lacédémone. La première chose qu'il y fit, ce fut de mettre fin aux délais que les Spartiates apportaient de jour en jour à secourir les Syracusains. Il les pressa d'abord de leur envoyer Gylippe pour les commander, et pour détruire en Sicile les forces des Athéniens; puis il leur conseilla de déclarer eux-mêmes la guerre aux Athéniens. Enfin il les engagea à fortifier Décélie (3); ce qui contribua plus que tout le reste à affaiblir et presque à ruiner la ville d'Athènes. Estimé du public, admiré des particuliers, Alcibiade gagna l'amitié de tous les

(1) Il y avait à Éleusis deux sortes de mystères, les petits et les grands. On commençait par les premiers; et ceux qu'on y avait admis étaient appelés mystes. On appelait *époptes* ceux qui avaient été initiés aux grands mystères. L'époptée était donc la dernière initiation : elle se pratiquait pendant la nuit, et était le complément des cérémonies par lesquelles on faisait passer les initiés, qui jusqu'alors étaient plongés dans des ténèbres profondes, et livrés aux plus vives inquiétudes, aux terreurs les plus cruelles, à des angoisses peu différentes de celles qu'un mourant éprouve : ce qui a fait comparer par Plutarque, dans son *Fragment sur l'immortalité de l'âme*, l'initiation à la mort. Les initiés n'étaient pas encore admis dans le sanctuaire; mais à la dernière cérémonie les portes du sanctuaire s'ouvraient, la statue de la déesse paraissait dans tout son éclat, et les ténèbres épaisses qui les avaient environnés jusqu'à ce moment désiré faisaient place à une lumière pure, à un jour doux et serein. (*Voy.* les *Recherches sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix.)

(2) Lysias, dans son *Oraison contre Andocidès*, qu'on accusait d'être complice dans la profanation des mystères, nous a conservé la forme de cette malédiction : « Les prêtresses et les prêtres, dit-il, étant debout, le maudirent sur le soir, en secouant leurs robes de pourpre, suivant l'ancien usage d'Athènes. » Édit. des orateurs grecs de Reiske, t. V, p. 252.

(3) Décélie fut fortifiée par les Spartiates la dernière année de la 91e olympiade, la 19e de la guerre; il en résulta pour les Athéniens les plus grands inconvénients. Ils ne jouissaient plus de leur mine d'argent de Laurium, tous leurs revenus de terre étaient interceptés; ils ne pouvaient tirer aucun secours de leurs voisins; on leur enlevait leurs troupeaux; et tous les mécontents d'Athènes se retiraient dans cette ville; il s'y était établi plus de vingt mille esclaves, la plupart professant des métiers utiles. Thucydide, liv. VI, chap. XXVII.

Spartiates, et les charma par sa facilité à adopter leur manière de vivre. Ceux qui le voyaient se raser jusqu'à la peau, se baigner dans l'eau froide, manger du pain bis et du brouet noir, ne pouvaient se persuader qu'il eût jamais eu de cuisinier, qu'il eût connu des parfumeurs, ou qu'il eût porté des étoffes de Milet. La qualité qui le distinguait le plus, et qui lui servait davantage à charmer les hommes, c'était sa souplesse à prendre toutes les formes, à se plier à tous les genres de vie, à changer de mœurs plus promptement que le caméléon ne change de couleur. Il n'y avait point de manières qu'il ne sût imiter, point de coutumes auxquelles il ne dût se prêter : à Sparte, toujours en exercice, frugal et austère; en Ionie, délicat, oisif et voluptueux; en Thrace, toujours à cheval ou à table; surpassant chez le satrape Tissapherne, par sa dépense et par son faste, toute la magnificence des Perses. Ce n'est pas qu'il passât réellement avec cette indifférence à des habitudes contraires, ni qu'il se fît dans ses mœurs un changement véritable; mais comme en suivant son naturel il eût pu offenser ceux avec lesquels il vivait, il savait toujours se couvrir du masque le plus convenable à leur manière de vivre, et trouvait sa sûreté dans ce déguisement. A Lacédémone, à ne considérer que son extérieur, on pouvait dire de lui : Ce n'est pas un étranger, c'est un vrai Spartiate; mais, en le jugeant sur ses actions, on voyait qu'il était toujours le même. « En effet, ajoute Plutarque, il parvint à séduire si bien Timée, femme du roi Agis, alors absent pour une expédition militaire, qu'elle devint grosse de lui, et qu'elle ne le cachait pas. Elle accoucha d'un fils qu'elle appelait en public Léotychidas; mais dans l'intérieur de sa maison, au milieu de ses amies et de ses femmes, elle lui donnait le nom d'Alcibiade. Il se vantait lui-même que ce n'était ni emporté par le désir de faire affront au roi, ni vaincu par la volupté, qu'il avait séduit la reine, mais afin de mettre sur le trône de Sparte un roi de sa race. Tout cela fut rapporté à Agis; et celui-ci y ajouta foi, d'autant plus aisément qu'il ne s'était pas approché de sa femme depuis dix mois. Léotychidas étant né après ce terme, il refusa de le reconnaître, et cet enfant fut dans la suite exclu du trône. »

Après le désastre des Athéniens en Sicile, les habitants de Chio, de Lesbos et de Cyzique envoyèrent des députés à Sparte pour communiquer le dessein qu'ils avaient de se révolter contre Athènes, si l'on voulait les secourir. Les Béotiens favorisaient ceux de Lesbos, et Pharnabaze sollicitait pour ceux de Cyzique; mais, sur le conseil d'Alcibiade, les Spartiates se décidèrent à secourir les habitants de Chio avant tous les autres. Il s'embarqua lui-même, et fit soulever presque toute l'Ionie; il accompagna partout les généraux de Lacédémone, et fit aux Athéniens le plus de mal qu'il put. Le roi Agis, qui lui en voulait déjà pour avoir corrompu sa femme, était encore jaloux de sa gloire, et ne pouvait souffrir d'entendre dire que rien ne se faisait et ne réussissait que par Alcibiade. Les plus puissants et les plus ambitieux des Lacédémoniens lui portaient aussi envie; et leur jalousie fut poussée si loin, qu'à force d'intrigues ils obligèrent les magistrats d'envoyer en Ionie l'ordre de le faire mourir. Alcibiade en fut secrètement averti; et, sans cesser d'agir pour les intérêts des Spartiates, il évita de tomber entre leurs mains.

Pour plus de sûreté, il se retira chez Tissapherne, satrape du roi de Perse, et eut bientôt un tel crédit auprès de lui, qu'il devint le premier de sa cour. Le satrape ne se piquait ni de franchise, ni de droiture; fourbe et dissimulé, la méchanceté dans les autres était un titre à sa prédilection. Il admirait donc la souplesse de son nouvel hôte. Alcibiade, il est vrai, savait attacher tant de charmes à sa société, qu'il était impossible de lui résister; ceux même qui le craignaient trouvaient dans son commerce de l'attrait et du plaisir. Alcibiade, qui n'espérait plus de sûreté chez les Spartiates, et qui craignait le ressentiment d'Agis, les décriait auprès de Tissapherne, et le dissuadait de leur donner des secours assez puissants pour accabler les Athéniens. Il lui conseillait de secourir faiblement les premiers, de laisser les deux peuples s'affaiblir et se miner insensiblement, afin qu'après les avoir épuisés l'un par l'autre, il fût plus facile au roi de les soumettre. Tissapherne suivit ce conseil; dans toutes les occasions il montrait son amitié et son admiration pour Alcibiade, qui, par là, se vit également recherché des deux partis qui divisaient la Grèce.

Les Athéniens, qui avaient déjà beaucoup souffert, commençaient à se repentir des décrets qu'ils avaient portés contre lui, et Alcibiade lui-même voyait avec peine l'état fâcheux où ils étaient réduits; il craignait, si Athènes était entièrement détruite, de tomber entre les mains des Spartiates, qui le haïssaient. Toutes les forces des Athéniens étaient alors rassemblées à Samos; c'était de là qu'avec leur flotte ils faisaient rentrer sous leur obéissance les villes qui s'étaient révoltées, contenaient les autres dans le devoir, et pouvaient encore faire tête sur mer à leurs ennemis; mais ils craignaient Tissapherne et les cent cinquante vaisseaux phéniciens, dont l'arrivée, qu'on annonçait comme prochaine, ne leur laisserait aucun espoir de salut. Alcibiade, qui était bien informé de tout, envoya secrètement à Samos vers les principaux Athéniens, et leur fit espérer qu'il leur ménagerait l'amitié de Tissapherne; non, disait-il, dans la vue de faire plaisir au peuple à qui il ne se fiait pas, mais pour favoriser les grands, si toutefois ils voulaient agir en gens de cœur pour réprimer l'insolence de la multitude, et sauver la patrie en se rendant maîtres des affaires.

Ils écoutèrent volontiers ces propositions. Le seul Phrynichus l'un des généraux, soupçonna,

ce qui était vrai, qu'Alcibiade, aussi indifférent pour l'oligarchie que pour la démocratie, voulait seulement, à quelque prix que ce fût, obtenir son rappel, et, en calomniant le peuple, flatter l'aristocratie et s'insinuer dans ses bonnes grâces. Il s'opposa donc à ce qu'on proposait; mais son avis n'ayant pas prévalu, il fit dire sous main à Astyochus, amiral de la flotte ennemie, de se défier d'Alcibiade, et de le faire arrêter comme trahissant les deux partis. Il ne se doutait pas que, traître, il s'adressait à un autre traître. Astyochus, qui faisait la cour à Tissapherne, et qui voyait dans quel crédit Alcibiade était auprès de lui, informa celui-ci de l'avis que Phrynichus lui avait fait donner. Alcibiade envoya sur-le-champ à Samos pour accuser Phrynichus, qui, ne trouvant pas d'autres moyens de se tirer d'embarras, voulut remédier au mal par un mal plus grand encore. Il dépêcha tout de suite à Astyochus pour se plaindre de ce qu'il avait trahi son secret, et lui offrit de lui livrer les vaisseaux et l'armée des Athéniens; mais la perfidie de Phrynichus ne fit point de tort aux Athéniens: Astyochus le trahit une seconde fois, et donna avis de tout à Alcibiade. Phrynichus qui le pressentit, et qui s'attendait à une nouvelle accusation de la part d'Alcibiade, se hâta de le prévenir, et de dire aux Athéniens que les ennemis allaient bientôt les attaquer; il les exhorta de se tenir tout prêts sur leurs vaisseaux, et de fortifier leur camp. Pendant qu'ils s'y disposaient, il leur vint de nouvelles lettres d'Alcibiade, pour les avertir de surveiller Phrynichus, qui avait promis de livrer la flotte aux Lacédémoniens. Les Athéniens n'ajoutèrent pas foi à cette accusation; ils crurent qu'Alcibiade, qui savait tous les projets des ennemis, en profitait pour calomnier Phrynichus. Quelque temps après, Phrynichus fut tué par un garde.

Les amis qu'Alcibiade avait à Samos envoient alors Pisandre à Athènes pour y changer la forme du gouvernement, et encourager les nobles à se saisir des affaires et à détruire l'autorité du peuple : ils leur faisaient promettre qu'Alcibiade leur procurerait en retour l'amitié et le secours de Tissapherne. Tel fut le prétexte et le motif du parti qui établit l'oligarchie. Mais lorsque ceux qu'on appelait les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent que quatre cents, s'étaient rendus maîtres de toute l'autorité, ils négligèrent Alcibiade, et ne montrèrent plus la même ardeur pour la guerre, soit qu'ils se méfiassent du peuple qui ne se prêtait que malgré lui à ce changement, soit qu'ils crussent que les Lacédémoniens, toujours portés pour l'oligarchie, en seraient plus disposés à traiter avec eux. Le peuple d'Athènes, effrayé du massacre de ceux qui s'étaient ouvertement opposés à la tyrannie des quatre cents, se tint forcément tranquille.

Les Athéniens qui étaient à Samos furent si indignés de ce qui se passait à Athènes, qu'ils résolurent sur-le-champ de faire voile sur le Pirée; et ayant appelé Alcibiade, ils l'élurent général, et lui ordonnèrent de se mettre à leur tête pour détruire les tyrans. Par une conduite digne d'un grand capitaine, il arrêta cette démarche précipitée; et, prévenant la faute qu'ils allaient commettre, il sauva la ville d'Athènes. S'ils eussent mis à la voile pour retourner dans l'Attique, aussitôt les ennemis, sans coup férir, se seraient rendus maîtres de l'Ionie entière, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leurs murailles, auraient combattu les uns contre les autres. Alcibiade seul l'empêcha, en leur faisant sentir le danger d'un tel projet. Un second service qu'Alcibiade rendit à sa patrie, c'est qu'ayant promis de faire tous ses efforts pour déterminer les vaisseaux phéniciens que les Spartiates attendaient du roi de Perse, à se réunir à la flotte athénienne, ou du moins à ne point se joindre à celle des ennemis, il se hâta d'aller au-devant de ces vaisseaux : Tissapherne, à son instigation, trompa les Lacédémoniens, et ne leur amena pas sa flotte, qui avait déjà paru auprès d'Aspende. Mais dans la suite Alcibiade fut accusé par les deux partis d'avoir détourné ce secours; les Lacédémoniens surtout lui reprochèrent d'avoir conseillé au satrape de laisser les Grecs se détruire les uns par les autres. Il n'était pas douteux que celui des deux peuples auquel se serait jointe une flotte si considérable, n'eût enlevé à l'autre la victoire et l'empire de la mer.

La tyrannie des quatre cents fut bientôt renversée; et les amis d'Alcibiade ayant embrassé avec chaleur le parti démocratique, le peuple voulut rappeler ce général, et lui envoya l'ordre de revenir à Athènes. Mais, dédaignant devoir son rappel à la compassion et à la faveur populaire, il ne voulait y reparaître qu'avec gloire. Il partit donc de Samos à la tête de quelques vaisseaux, et alla croiser autour des îles de Cos et de Cnide. Là, ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, faisait voile vers l'Hellespont avec toute sa flotte, et qu'il était poursuivi par les Athéniens, il vola au secours de ces derniers. Le hasard fit qu'il arriva avec ses dix-huit vaisseaux au moment où les deux flottes étaient engagées dans un grand combat qui avait duré jusqu'aux approches de la nuit, et dans lequel l'avantage avait été plusieurs fois incertain. Son apparition trompa également les deux armées; les ennemis reprirent courage, et les Athéniens se troublèrent. Mais Alcibiade, arborant aussitôt les enseignes amies, fond avec impétuosité sur les Péloponésiens, qui pressaient vivement leurs adversaires. Il les met en fuite, les pousse contre terre, brise leurs vaisseaux, et fait un grand carnage de ceux qui se jetaient à la mer pour lui échapper.

Enflé d'un succès si brillant, Alcibiade voulut se montrer à Tissapherne dans tout l'éclat de son triomphe; il fit provision de présents magnifiques, et alla le trouver avec un appareil pompeux. Il ne fut pas reçu comme il l'avait espéré : Tissa-

pherne, dont les Lacédémoniens se plaignaient depuis longtemps, et qui craignait d'en être un jour puni par le roi, jugea qu'Alcibiade venait fort à propos; et pour se défendre, par cette injustice, contre les accusations des Spartiates, il le retint prisonnier. Mais, au bout de trente jours, Alcibiade ayant trouvé le moyen de se procurer un cheval, trompa ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et, pour se venger de Tissapherne, fit courir le bruit que c'était lui qui l'avait relâché. Il s'embarque aussitôt et se rend à la flotte des Athéniens, où il apprend que Mindare et Pharnabaze étaient ensemble à Cyzique. Alors il exhorte ses soldats, et leur représente qu'il est pour eux de toute nécessité de combattre leurs ennemis par terre et par mer, et même d'assiéger Cyzique; qu'une victoire complète pouvait seule leur procurer des vivres et de l'argent. Il les embarqua donc, et ayant jeté l'ancre près de l'île de Proconèse, il ordonne d'enfermer au milieu de la flotte les vaisseaux légers, et de prendre garde que les ennemis n'aient aucun soupçon de son arrivée. Il survint par bonheur une grande pluie, accompagnée d'éclats de tonnerre et d'une épaisse obscurité, qui favorisa son dessein et en cacha les apprêts. Non-seulement les ennemis ne se doutèrent de rien, mais les Athéniens eux-mêmes, qu'il avait fait embarquer beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, s'aperçurent à peine qu'ils étaient partis. Bientôt l'obscurité s'étant dissipée, on put apercevoir les vaisseaux des Péloponésiens qui étaient à l'ancre dans le port de Cyzique. Alcibiade, qui craignait que la vue d'une flotte si nombreuse ne déterminât les ennemis à gagner le rivage, donne ordre aux capitaines de n'avancer que lentement; et, prenant avec lui quatre galères, il se présente aux ennemis et les provoque au combat. Trompés par cette ruse et méprisant le petit nombre, ils fondent sur les Athéniens et engagent l'action; mais pendant qu'ils en étaient aux mains, les autres vaisseaux arrivent. Saisis d'effroi à cette vue, les Péloponésiens prennent la fuite. Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, se met à leur poursuite, s'approche du rivage, débarque ses troupes, et presse vivement les fuyards, dont il fait un grand carnage. Mindare et Pharnabaze étant venus à leur secours, il les défit complétement; Mindare fut tué en combattant avec courage, et Pharnabaze prit la fuite.

Après la prise de Cyzique, Alcibiade s'empara de Chalcédoine, de Byzance, de toutes les places importantes de l'Hellespont, et rendit aux Athéniens l'empire de la mer. Après tant d'exploits brillants, il revint dans sa patrie. On raconte qu'il n'approcha du Pirée qu'avec crainte; et lorsqu'il y fut entré, il ne voulut descendre de sa galère qu'après avoir aperçu plusieurs de ses parents et de ses amis qui, étant venus au-devant de lui, le pressaient de descendre. A peine fut-il rendu à terre, que le peuple courut en foule à lui, poussant des cris de joie. Ils le saluaient tous, ils suivaient ses pas et lui offraient à l'envi des couronnes. On se disait mutuellement que l'expédition de Sicile n'aurait pas été manquée, si on avait laissé à Alcibiade la conduite des affaires et le commandement de l'armée, lui qui, ayant trouvé Athènes privée de l'empire de la mer, l'avait relevée de ses ruines, et l'avait fait triompher par terre de tous ses ennemis. Le décret de son rappel avait été porté par le peuple, sur la proposition de Critias.

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade comparut devant lui; et après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta toute sa mauvaise fortune sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des espérances de l'ennemi, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple. Par son affabilité, par ses largesses, par la pompe magnifique avec laquelle il fit faire les processions des mystères d'Éleusis, « Alcibiade, ajoute Plutarque, gagna tellement l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple, qu'ils conçurent le plus violent désir de l'avoir pour roi, et que quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait se mettre au-dessus de l'envie et abolir les décrets et les lois, écarter tous les importants qui troublaient l'État par leur babil, disposer de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelles pensées il avait sur la tyrannie; mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent extrêmement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulait et lui donnant les collègues qu'il demanda. »

Alcibiade fut renvoyé en Asie avec cent vaisseaux. Ayant débarqué à l'île d'Andros, il battit les troupes des Lacédémoniens; mais il ne prit pas la ville, et ce fut la première des accusations que ses ennemis intentèrent dans la suite contre lui. La grande opinion que ses exploits précédents donnaient de sa hardiesse et de sa prudence le fit soupçonner d'avoir manqué par négligence ce qu'il n'avait pas exécuté, parce qu'on était persuadé que rien de ce qu'il voulait faire ne lui était impossible. On espérait aussi, de jour en jour, apprendre la réduction de Chio et du reste de l'Ionie; et, trompé dans cette attente, on ne songeait pas qu'il faisait la guerre contre des peuples à qui le roi de Perse fournissait tout l'argent dont ils avaient besoin, tandis qu'il était lui-même souvent obligé de quitter son camp pour aller chercher de quoi payer et faire subsister ses troupes. Ce fut là le prétexte de la dernière inculpation qu'on lui fit. Lysandre, que les Lacédémoniens avaient envoyé prendre le commandement de la flotte, donnait à ses marins, sur l'argent

que Cyrus lui fournissait, quatre oboles au lieu de trois. Alcibiade, qui avait bien de la peine à en payer trois aux siens, alla dans la Carie pour y ramasser quelque butin. Antiochus, à qui il avait laissé le commandement de la flotte, était un bon pilote, mais un homme étourdi et entreprenant. Alcibiade lui avait défendu de combattre, quand même il serait provoqué par les ennemis. Mais Antiochus eut si peu d'égard à cette défense et porta si loin la témérité, qu'ayant rempli son vaisseau de soldats, il cingla vers Éphèse, et passa le long des proues des vaisseaux ennemis, provoquant par des outrages et des injures ceux qui les montaient. Lysandre se contenta de détacher quelques galères pour lui donner la chasse. Mais les Athéniens étant venus au secours de leur général, Lysandre fit avancer toute sa flotte, les battit, tua Antiochus, s'empara de plusieurs vaisseaux, fit un grand nombre de prisonniers, et dressa sur-le-champ un trophée. Alcibiade, informé de ce désastre, revint à Samos, et, s'étant mis à la tête de toute la flotte, alla présenter la bataille à Lysandre, qui, content de sa victoire, ne sortit pas à sa rencontre.

Il y avait dans le camp d'Alcibiade un de ses plus grands ennemis, Thrasybule, qui partit sur-le-champ pour aller l'accuser à Athènes; et afin d'irriter ceux des Athéniens qui étaient déjà mal disposés pour lui, il dit au peuple que c'était par un abus odieux de sa puissance qu'Alcibiade avait ruiné les affaires et perdu la flotte; que, livrant le commandement à des hommes débauchés et ineptes, il allait s'enrichir dans les pays voisins, et s'abandonner aux excès les plus honteux au milieu des courtisanes d'Abyde et de l'Ionie, pendant que l'armée ennemie était si près de celle des Athéniens. On lui reprochait aussi les forts qu'il avait bâtis en Thrace, près de la ville de Byzance, afin de s'y ménager une retraite, ne pouvant et ne voulant pas vivre dans sa patrie. Les Athéniens ajoutèrent foi à ces accusations; et, n'écoutant que leur animosité, ils nommèrent d'autres généraux. Alcibiade, informé de ce qui se passait et craignant qu'on n'allât plus loin encore, quitta le camp, et, rassemblant des troupes étrangères, il alla faire la guerre à des peuples de Thrace qui vivaient dans l'indépendance. Il tira de grandes sommes d'argent du butin qu'il avait fait, et sa présence mit les Grecs à l'abri des incursions des barbares. Quelque temps après, les généraux Tydée, Ménandre et Adimante, qui étaient à Ægos-Potamos avec tout ce qu'il restait alors de vaisseaux aux Athéniens, avaient pris l'habitude d'aller tous les matins, à la pointe du jour, provoquer Lysandre, qui se tenait à Lampsaque; ils s'en retournaient ensuite, et passaient la journée négligemment et en désordre, en affectant un grand mépris pour les Lacédémoniens. Alcibiade, qui n'était pas éloigné d'eux, sentit le danger de leur position, et crut devoir les en avertir. Il monte à cheval, va trouver les généraux, et leur représente qu'ils occupent un poste désavantageux sur une côte qui n'a ni ports, ni villes, et où ils sont obligés de tirer leurs provisions de Seste, qui était fort éloignée; qu'ils souffrent imprudemment que leurs matelots, lorsqu'ils descendent à terre, se dispersent et se répandent en liberté partout où ils veulent, tandis qu'ils sont en présence d'une flotte ennemie, accoutumée à obéir sans réplique aux ordres absolus de son général. Il leur conseilla donc de se rapprocher de Seste; mais les généraux ne voulurent pas l'écouter : Tydée même lui dit avec fierté de se retirer; que ce n'était pas lui qui commandait la flotte.

Sa prévoyance sur les fautes que faisaient les généraux athéniens fut bientôt justifiée par l'événement. Lysandre ayant fondu sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, il ne se sauva de toute la flotte que huit vaisseaux, que Conon emmena; tous les autres, au nombre d'environ deux cents, furent pris et conduits à Lampsaque avec trois mille prisonniers, que Lysandre fit égorger. Peu de temps après, il se rendit maître d'Athènes, brûla tous les vaisseaux, et détruisit les longues murailles du Pirée.

Alcibiade, à qui les exploits de Lysandre faisaient redouter les Lacédémoniens, qu'il voyait maîtres de la terre et de la mer, se retira en Bithynie, emportant avec lui de grandes richesses. Dépouillé par les Thraces de Bithynie d'une grande partie de sa fortune, il résolut d'aller à la cour d'Artaxerxe, persuadé que ce prince, dès qu'il l'aurait connu, ne le jugerait pas moins utile à son service que Thémistocle. Sa démarche avait d'ailleurs un motif plus honnête : il n'allait pas, comme celui-ci, offrir son bras au roi contre ses concitoyens, mais lui demander de secourir sa patrie contre ses ennemis. Il pensa que Pharnabaze lui donnerait les moyens d'aller trouver Artaxerxe en toute sûreté : s'étant rendu en Phrygie, il lui fit assidûment sa cour et en fut bien traité.

Cependant les Athéniens supportaient avec peine la perte de leur domination; ils se rappelaient toutes les fautes qu'ils avaient commises, et dont la plus funeste était leur second emportement contre Alcibiade, qu'ils avaient chassé sans motif réel. Ils conservaient encore un rayon d'espérance et ne croyaient pas tout perdu, tant qu'Alcibiade vivait. Si dans son premier exil il n'avait pu se résoudre à rester dans l'inaction, il devait encore moins alors, pour peu qu'il en eût le moyen, souffrir l'insolence des Lacédémoniens et les cruautés des tyrans. Ce n'était pas sans une apparence de raison que le peuple se berçait de ces idées, puisque les trente tyrans eux-mêmes mettaient un soin et une attention extrêmes à s'informer de ce que faisait et de ce que projetait Alcibiade. Enfin, Critias fit observer à Lysandre que les Lacédémoniens ne seraient jamais assurés de l'empire de la Grèce, si la démocratie subsistait à Athènes; que lors même que les Athéniens se soumettraient avec douceur au gouvernement oligarchique, Alcibiade, tant qu'il

vivrait, ne les laisserait pas s'accoutumer tranquillement à l'état présent des choses. Mais ces discours auraient fait peu d'impression sur Lysandre, s'il n'eût enfin reçu de Sparte une scytale qui lui ordonnait de se défaire d'Alcibiade. Lysandre fit donc passer cet ordre à Pharnabaze, pour le faire exécuter; et le satrape en chargea Magée son frère, et son oncle Tysamithrès.

Alcibiade vivait alors dans un bourg de Phrygie avec Timandra, sa concubine. Ceux qu'on avait envoyés pour le tuer n'osèrent pas s'en approcher : ils environnèrent la maison, et y mirent le feu pendant la nuit. Alcibiade, réveillé en sursaut, ramassa tout ce qu'il put de hardes, et les jeta dans le feu; puis, s'entourant le bras gauche de son manteau, il s'élança l'épée à la main à travers les flammes. A sa vue, tous les barbares s'écartèrent; mais ils l'accablèrent de loin sous une grêle de flèches, et le laissèrent mort sur la place. Quand les barbares se furent retirés, Timandra enleva le corps d'Alcibiade, et lui donna une sépulture convenable. Telle fut la fin d'un des hommes les plus extraordinaires de l'antiquité, *in quo*, dit Cornélius Népos, *natura quid efficere possit videtur experta*. F. H.

Plutarque, *Alcibiade*. — Thucydide, I. — Xénophon, *Histoire grecque*. — Diodore de Sicile. — Cornélius Népos. — Virgilio Malvezzi, *Considerazioni con occasione d'alcuni luoghi delle vite d'Alcibiade e di Coriolano*; Bologne, 1648, in-16. — A.-G. Meissner, *Alcibiades*; Leipz., 1788-1788, 4 vol. in-8°. — J.-H. Joanin, *Histoire d'Alcibiades*, etc.; Paris, 1819, in-8°. — Julius Wiggers, *Quæstiones criticæ et historicæ de Cornelii Nepotis Alcibiade*; Lips., 1833, in-8°. — W. Vischer, *Alcibiades und Lysandros*, etc.; Bas., 1845, in-8°.

***ALCIBIADE**, martyr de la foi chrétienne, mort à Lyon en 177. Eusèbe en parle dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. V, chap. III.

ALCIDAMAS (Ἀλκιδάμας), rhéteur grec, natif d'Élée, en Asie Mineure. Il était élève de Gorgias et contemporain d'Isocrate, qui vivait de 336 à 338 avant J.-C. On a sous son nom deux discours ou essais de rhétorique, intitulés, l'un : Ὀδυσσεύς, ἢ κατὰ Παλαμήδους προδοσίας (Ulysse, ou contre Palamède pour cause de trahison), et l'autre : Περὶ τῶν τοὺς γραπτοὺς λόγους γραφόντων, ἢ περὶ Σοφιστῶν (sur ceux qui font des discours écrits, ou sur les Sophistes). Le premier discours est mis dans la bouche d'Ulysse, accusant Palamède d'avoir trahi la cause des Grecs au siége de Troie; le second contient des diatribes et des lieux communs contre ceux qui ne savent pas improviser. Il est douteux que ces écrits soient d'Alcidamas. On les trouve imprimés dans la collection des orateurs grecs d'Alde Manuce, Venise, 1513; dans l'édition de Reiske, 1774, et dans Bekker, *Oratores Attici*, 1823. Ils ont été traduits en français par l'abbé Auger, 1781, in-8°, et en allem. par Ditthey, 1827, in-4°.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. II, p. 776.

***ALCIMACHUS**, peintre grec, probablement contemporain d'Alexandre le Grand. Pline cite de lui un tableau qui représentait l'Athénien Dioxippe remportant, tout nu, la victoire, aux jeux Olympiques, sur un Macédonien, couvert de son armure.

Pline, *Histoire naturelle*, t. XXXV, p. 13.

ALCIME, grand prêtre des Juifs sous le règne d'Antiochus Eupator, vers 163 avant J.-C. Accusé d'idolâtrie et chassé de Jérusalem, il demanda des secours à Démétrius, se rendit maître de Jérusalem, et entreprit de démolir le sanctuaire du temple, lorsqu'il mourut subitement.

I Macchabée, VII, 9. — Josèphe, *Antiq. jud.*, l. XII, 9.

ALCIME ou **ALCIMUS** (*Alethius*), historien, orateur et poëte, vivait dans le quatrième siècle de J.-C. Suivant Ausone, il enseignait la rhétorique à *Burdigala* (Bordeaux), et, suivant Sidoine Apollinaire, à *Nitiobriges* (Agen). On a cru, d'après un passage d'Ausone, qu'il avait écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat*, et celle *de Salluste*, consul et préfet des Gaules, sous le règne de cet empereur. Il ne nous reste de lui que sept petits poëmes ou épigrammes élégants, imprimés dans Meyer, *Anthologia veterum Latinorum epigrammatum et poematum*, Leipzig, 1835, in-8°. Voici son épigramme sur Homère et Virgile :

Mæonio vati qui par aut proximus esset
Consultus Pæan risit, et hæc cecinit :
Si potuit nasci quem tu sequereris, Homere,
Nascetur qui te possit, Homere, sequi.

Wernsdorf, *Poetæ latini minores*. — Meyer, *Anthologia*.

***ALCIMÉNÈS** (Ἀλκιμένης), poëte comique d'Athènes, paraît avoir été contemporain d'Eschyle. Quelques critiques l'ont confondu avec Alcman. Ptolémée Héphestion cite de lui un poëme intitulé Κολυμβῶσαι (les Plongeuses), que Suidas énumère parmi les pièces d'Alcman, et dont il ne nous reste aucun fragment.

Bode, *Geschichte der dramat. Dichtkunst der Hellenen*. — Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*. — Ptolémée Héphestion, p. 30, édit. Roulez.

ALCINOÜS, premier roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, fils de Nausithoüs et de Péribée. Il brille dans l'*Odyssée* par la magnificence de sa cour, par la beauté de ses jardins, et par l'hospitalité bienveillante avec laquelle il accueillit d'abord les Argonautes, puis Ulysse, après le naufrage que le roi d'Ithaque avait fait sur la côte de son île. Nausicaa était la fille d'Alcinoüs.

Britannicus, *in Juvenal. Satyr.*, v. 151. — Horace, *Epist.* II, I. I.

***ALCINOÜS** (Ἀλκίνους), philosophe platonicien, vivait probablement vers le premier siècle de notre ère. Il écrivit une introduction à la philosophie de Platon sous le titre : Ἐπιτομὴ ἢ διδασκαλικὸν τῶν Πλάτωνος δογμάτων. Cet ouvrage n'a pas une grande valeur au point de vue philosophique et littéraire. L'auteur attribue à Platon la connaissance de toutes les formes de syllogismes, parce que ses disciples en ont fait usage. Il déclare que nous ne pouvons nous élever à l'idée infinie de Dieu que par voie de négation ou d'analogie. Il représente l'âme du monde (ἡ ψυχὴ τοῦ κόσμου) comme incréée, que Dieu

fait, suivant sa volonté, entrer en activité. — Le Sommaire ou Introduction d'Alcinoüs fut d'abord publié en latin à Rome par Pierre Balbi, en 1469, in-fol. Le texte grec fut imprimé pour la première fois dans l'édition aldine d'Apulée, 1521, in-8°. La dernière édition est de J.-F. Fischer, Leipzig, 1783. Il en existe une traduction française par J.-J. Combes-Dounous; Paris, 1800, in-8°.

Il ne faut pas confondre cet Alcinoüs avec un écrivain latin, dont il nous reste quelques épigrammes recueillis dans l'*Anthologia latina* de Burmann.

Ritter, *Geschichte der philosophie*, t. IV.

ALCIONIUS ou **ALCYONIUS** (*Pierre*), né en 1487, mort en 1527, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuce à Venise, sa patrie, et professeur de grec à Florence. Clément VII l'appela auprès de lui. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé *Medicis legatus, sive de exilio*, Venise, 1522, in-4°, réimprimé par les soins de Mencken, sous le titre d'*Analecta de calamitate litteratorum*, Leipzig, 1707, in-12. On l'accusa de s'être approprié tout ce qu'il y avait de bon dans le traité *De gloria* de Cicéron, dont il possédait, dit-on, le seul manuscrit, qu'il aurait fait ensuite disparaître pour cacher son plagiat. Cette accusation ne paraît pas fondée. Le livre de *l'Exil* est un dialogue fait à l'imitation de ceux de Cicéron, dans un style pur et élégant. C'est un éloge emphatique de l'exil, ou du moins une déclamation pour prouver que l'exil n'est pas un mal. On a encore de lui : *Aristotelis opera varia, latine;* Venise, 1521, in-fol. Cette traduction latine de quatre ouvrages d'Aristote est extrêmement rare, parce que l'auteur, piqué des critiques qu'on en fit, acheta tous les exemplaires qu'il put trouver, et les jeta au feu.

Tiraboschi, vol. I de l'*Histoire de la littérature italienne*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Gesner, *Biblioth.* — Paul Jove, *Elog.*, c. CXXIII, p. 68.

ALCIPHRON (Ἀλκίφρων), rhéteur et épistolographe grec, vivait probablement dans le second siècle de notre ère. Il nous reste de lui soixante-seize lettres, rares échantillons de l'épistolographie grecque. On croit, d'après Aristénète (*Ep.*, I, 5 et 22), qu'il fut contemporain de Lucien, qui appartient au second siècle de l'ère chrétienne. Les lettres d'Alciphron sont presque toutes datées d'Athènes; et, quoique le mauvais goût y domine, elles ne sont pourtant pas sans importance pour l'étude de l'antiquité et de la langue grecque; car l'auteur trace le tableau des mœurs d'Athènes d'après d'anciens poëtes comiques dont les ouvrages sont perdus; il y fait parler sans intermédiaire des personnages de différentes professions (pêcheurs, paysans, parasites) d'une manière exactement conforme à leur état, à leur genre de vie, à leurs mœurs, à leurs sentiments, mais dans un langage imité de Démosthène et de Lysias. La meilleure partie de ces lettres est la correspondance des courtisanes; on remarque principalement la lettre de Ménandre à Glycérion, et celle de Glycérion à Ménandre.

La première édition d'Alciphron, comprenant seulement quarante-quatre lettres, fait partie de la collection d'Alde Manuce, Venise, 1499, in-4°; la seconde édition fut publiée à Leipzig, 1715-1718, in-8°, par Bergler, qui y ajouta vingt-huit lettres; et la troisième par Wagner, Leipzig, 1798, 2 vol. in-8°. Bast a publié, en 1801, une nouvelle lettre inédite. Les lettres d'Alciphron ont été traduites en français par l'abbé Richard; Paris et Amsterdam, 1785, 3 vol. in-12, et en anglais par Munro et Beloe, London, 1791.

Alciphron, philosophe de Magnésie, mentionné par Athénée (I, 31), paraît avoir été un personnage différent de l'épistolographe.

Wagner, *præfat. in Alciph. epist.* — Fabricius, *Biblioth. græc.*, t. I, p. 688. — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 318.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Démocrita, qui avait dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avait, de peur qu'elles donnassent la vie à des enfants qui pussent un jour venger l'outrage fait à leur aïeul. Démocrita, outrée de désespoir, épia le moment où les femmes les plus considérables de la ville étaient rassemblées dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, se saisissant de plusieurs monceaux de bois qu'on avait préparés pour les sacrifices, elle y mit le feu, pour brûler à la fois et le temple et tous ceux qui s'y trouvaient. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie et en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles. Les Lacédémoniens firent jeter le corps de Démocrita et de ses deux filles hors de leurs frontières.

Plutarque.

***ALCISTÈNE**, femme peintre, dont l'âge et le pays sont inconnus. Pline cite d'elle un tableau représentant un danseur.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40.

ALCMAN, fils de Damante, poëte lyrique spartiate (son nom, qui était proprement *Alcméon*, Ἀλκμαίων, prit la terminaison dorique, et fut changé en *Alcman* Ἀλκμάν), naquit à Sardes, capitale de la Lydie, et florissait à Sparte vers 672 avant J.-C. On le regarde comme le père du genre érotique. Suivant Suidas, Alcman remplaça le premier le vers hexamètre, dans la poésie lyrique, par un nouveau mètre qui, de son nom, fut appelé *alcmaïque*. Il avait composé, en dialecte dorien, un poëme sur les Dioscures, les *Parthénies* ou Éloges des jeunes filles et des vers à la louange de l'amour et du vin. On lui attribue à tort une pièce intitulée *les Plongeuses* (*Voy.* ALCIMÉNÈS). Il ne nous en reste que quelques fragments, conservés par Athénée et Plutarque. Fr.-Th. Welcker les recueillit et les publia dans un petit volume de 90 pages in-4°, à Giessen

en 1815. On les trouve encore dans l'excellente édition des *Lyrici græci* de Boissonade; dans le *Corpus Poetarum græcorum*; Genève, 1614, in-fol.; dans Fulvius Ursinus, *Carmina novem illustrium fœminarum*, etc., Anvers, 1568, in-8°; traduits en français dans les *Soirées littéraires* par Coupé.

Velléius Paterculus; l. I. — Stace, *Sylv.* III; l. V; 53. — Pausanias, III, p. 96. — Athénée, l. XIII, p. 600. — Scaliger, *Animad. in Euseb.*, 1361. — Suidas, *Alcman*. — Pline, *Hist. natur.*, XI, 33. — Plutarque, *Sulla*, c. 36. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*; t. I, p. 203. — F.-T. Welcker, *Fragm. Alcmanis lyrici*, in-4°, 1815.

ALCMÉON (Ἀλκμαίων), philosophe grec, de Crotone, disciple de Pythagore et fils de Pirithoüs, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. (1). Il s'initia à la science dans la célèbre école des Asclépiades, à Crotone. Au rapport de Chalcidius, commentateur de Platon (*Comment. in Plat. Tim.*, p. 368, édit. de Fabricius), « Alcméon, naturaliste exercé, a le premier osé disséquer ou plutôt *éséquer* et fait connaître très-clairement beaucoup de choses sur la nature de l'œil : *Alcmæon, in physicis exercitatus, quique primus exsectionem aggredi ausus est, de oculi natura multa et præclara in lucem protulit* (2). Nous venons de donner la traduction littérale de ce fameux passage sur lequel on s'est appuyé, sans le citer textuellement, pour dire qu'Alcméon a le premier disséqué des cadavres humains, et serait, par conséquent, le père de l'anatomie. Cependant Le Clerc et Sprengel ont révoqué ce fait en doute, non parce que le passage de Chalcidius avait été mal interprété, mais parce qu'Alcméon, comme pythagoricien, devait avoir horreur des corps morts. C'est, selon nous, une raison assez peu convaincante; car en tout temps on a vu les adeptes, même les plus fanatiques déroger aux doctrines du maître. Quoi qu'il en soit, Alcméon a certainement disséqué des animaux, et par là il devait avoir acquis plus de connaissances anatomiques que par la simple inspection des entrailles des victimes. Il enseignait que l'ouïe s'opère par le vide des oreilles, parce que, disait-il, l'air extérieur y pénètre, et que tous les lieux vides résonnent. Il croyait que les chèvres respirent en partie par les oreilles. « Alcméon, dit Aristote (*Hist. anim.*, I, 9), ne dit pas vrai, quand il prétend que les chèvres respirent par les oreilles : Ἀλκμαίων οὐκ ἀληθῆ λέγει, φάμενος ἀναπνεῖν τὰς αἶγας κατὰ τὰ ὦτα. On a conclu de là qu'Alcméon a découvert bien longtemps avant Eustache le canal de communication (la trompe d'Eustache) entre l'oreille moyenne de l'arrière-bouche. Pour avoir cette connaissance, il lui a fallu ou disséquer des animaux chez lesquels la membrane du tympan avait été accidentellement détruite, ou étudier avec soin la boîte osseuse qui forme leur crâne. Il paraît certain qu'Alcméon avait des notions assez exactes sur l'anatomie de l'oreille; car on lui attribue, entre autres, la découverte du limaçon, partie essentielle de l'oreille interne. Selon les doctrines de ce disciple de Pythagore, il attribuait l'odorat à la respiration, et le goût à la température de la langue; il soutenait que la première partie qui se formait dans l'embryon était la tête, comme siége de la raison, et que le fœtus, au sein de la mère, ne se nourrit ni par la bouche ni par le cordon ombilical, mais, comme une éponge, par une sorte d'imbibition de toute la surface du corps (δι' ὅλου τοῦ σώματος τρέφεσθαι,... ὥσπερ σπογγίαν). Il plaçait le siége de l'âme dans le cerveau; il regardait la semence comme une portion du cerveau (ἐγκεφάλου μέρος) (1); que la santé dépend d'un mélange bien proportionné de chaleur, de sécheresse, de froid, d'humidité, etc.; et que la maladie provient de ce que l'un de ces agents prédomine sur l'autre. Alcméon a aussi le premier donné du sommeil la théorie que voici : « On s'endort lorsque le sang se retire dans les gros vaisseaux, et on se réveille quand ce fluide se répand de nouveau dans tout le corps; la mort s'établit quand le sang est dans un état de stagnation complète. » — Quand à la philosophie pure, Alcméon paraît avoir le premier formulé ce dualisme antagoniste entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, le fini et l'infini, dualisme qui depuis a défrayé tant de systèmes. (Aristote, *Métaphys.*, I.) — Les doctrines astronomiques qu'on lui attribue sont celles de Pythagore et de tous les pythagoriciens. (*Voy.* PYTHAGORE).

Il ne nous reste des ouvrages d'Alcméon que les titres de quelques-uns. Diogène Laerce (VIII, 5) l'appelle le premier écrivain de philosophie naturelle (φυσικὸς λόγος); et, selon saint Isidore d'Espagne (*Orig.*, I, 39), il avait aussi écrit de fables. F. H.

Aristote. — Diogène Laërce, lib. VIII. — Cicéron, *De Natura Deorum*, I, 40. — Saint Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, I. — Le Clerc, *Histoire de la Médecine*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, XIII, 48. — Goulin, *Mémoires littéraires, critiques, pour servir à l'Histoire de la Médecine*, année 1775. — Sprengel, *Hist. de la medecine*. — C.-G. Kühn, *De philosoph. ante Hippocrat. medecinæ cultor.*, dans Ackermann. *Opuscula ad historiæ medicinæ pertinentia*; Norimb., 1797, in-8°; et dans Kühn, *Opuscula academica medica et philologica*; Lips., 1827. 1828, 2 vol., in-8°.

ALCMÉON, (Ἀλκμαίων), fils de Mégaclès, vivait vers 590 avant J.-C. Il appartenait à la famille des Alcméonides, une des plus illustres parmi les Eupatrides d'Athènes : elle remontait à Alcmæon qui, chassé de Pylos par les Doriens, vint s'établir à Athènes vers l'an 1100 avant J.-C. Le fils de Mégacles eut à souffrir des divisions qui agitaient son pays, et fut même exilé, sous prétexte que sa famille s'était souillée du meurtre de Cylon et de ses partisans. Il se trouvait à Delphes, lorsque Crésus envoya des ambassadeurs pour consulter l'oracle. Alcméon leur rendit des services. Crésus reconnaissant le fit venir à Sardes et lui promit tout l'or dont il pour-

(1) « Il vivait, dit Aristote, lorsque Pythagore était vieux. » (*Métaphys.*, I, 5.)

(2) Chalcidius vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne.

(1) Plutarque, *De Placit.* V, 3.

rait se charger. Alcméon pénétra dans le trésor royal avec une chaussure et des vêtements très amples, qu'il remplit d'or; il garnit du même métal sa chevelure et même sa bouche. Crésus, ne pouvant s'empêcher d'en rire, doubla la somme. Grâce à cet or, Alcméon put concourir aux jeux olympiques pour la course des quadriges, et remporta la victoire. Le mariage de son fils Mégaclès avec Agariste, fille de Clisthène de Sicyone, mit au comble la fortune des Alcméonides. L. J.

Pausanias II, 18, 7. — Hérodote, VI, 125-126. — Bœck, *ad Pindari Pyth.*, VII.

***ALCO** ou **ALCON**, sculpteur, dont la vie est inconnue. Quelques antiquaires le placent dans le huitième siècle avant J.-C. Il paraît avoir le premier fait des statues en fonte. Il fit pour la ville de Thèbes un Hercule en fer.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 14.

ALCOCER (*Pierre* DE), archéologue espagnol, vivait à Tolède vers le milieu du seizième siècle. Il était surtout versé dans les antiquités de l'Espagne. On a de lui : *Historia o descripcion de la imperial ciodad de Toledo*; Tolède (Juan Ferrer), 1554, in-fol., que Thomas Tamaio, dans ses *Novedades antiquas*, attribue à Jean Vergara, chanoine de l'église de Tolède.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALCOCK (*Jean*) théologien anglais né Beverley dans la première moitié du quinzième siècle, mort Wisbeach, le 1er oct. 1500. Après avoir rempli diverses charges ecclésiastiques, il fut, en 1470, envoyé en ambassade près du roi de Castille, et devint, en 1473, évêque de Rochester. Vers la même époque il fut nommé tuteur du prince de Galles, et président du conseil de régence. En 1477 il échangea son évêché contre celui de Worcester, et en 1486 il occupa le siége d'Ély. Il fut quelque temps lord-chancelier. Alcock joignait à beaucoup de piété le goût des lettres, et un remarquable talent pour faire construire des édifices, ce qui lui valut la place de contrôleur des bâtiments royaux, sous Henri VII. C'est à lui que revient l'honneur de la fondation du collége de Jésus à Cambridge; il l'éleva sur les ruines d'un prieuré de saint-Rhadegonde. Son corps a été enseveli dans la cathédrale d'Ély, qu'il avait érigée en 1488. Ses écrits sont : — *Galli cantus, ad confratres suos curatos in synoda apud Barnwell*, Londres, 1498, in-4°; — *Mons perfectionis, ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4°; — *Sponsage of a Vergin to Christ*; ibid., 1486, in-4°; — Une *paraphrase des psaumes de la pénitence*, en anglais; — *Abbattia Spiritus Sancti in pura conscientia fundata*; Londres, 1531, in-4°.

Rossi, *Hist. Angliæ*. — Warton, *Anglia sacra*.

ALCOCK (*Jean*), musicien anglais, né à Londres le 11 avril 1715, mort en mars 1806. Depuis 1749 jusqu'à sa mort il occupa la place d'organiste de la cathédrale de Lichtfield. Il a mis en musique un grand nombre d'airs, d'hymnes, d'antiennes et de psaumes, dont les collections ont été publiées sous le titre de *Harmonia festi* et *Harmony of Sion*.

Les Catalogues de Preston et de Cahusac. — Bingley, *Musical Biography*.

***ALCOK** (*Thomas*), chirurgien anglais, né à Rothbury dans le Northumberland en 1784, mort en 1833. Il étudia à Londres, et s'y acquit plus tard la réputation d'un habile praticien. Parmi ses ouvrages on remarque : *Essay on the Use of the Chlorurets of oxide of sodium in the treatment of hospital gangrene*, etc.; Londres, 1827; — *Lectures on practical and medical surgery*; Lond., 1830, in-8°; — et un grand nombre d'articles dans le *London Medical and Physical journal*, et dans le *Medical Intelligencer*.

Biographical dictionary.

ALCUDIA. *Voy.* GODOY (*Manuel*).

ALCUIN, **ALCWIN** ou **ALCHWIN**, en latin *Albinus*, surnommé *Flaccus*, restaurateur des lettres à l'époque de Charlemagne, né à York (Angleterre) en 735 (1), mort le 19 mai 804. Issu d'une ancienne famille anglo-saxonne, il fut élevé à l'école claustrale de l'archevêque d'York, et eut pour maître Egbert ou Albert (Ælbert). Il accompagna ce dernier dans un voyage à Rome pour y acheter des livres; et, après la nomination de son maître au siége d'York en 766, il fut chargé de la direction de l'école jusqu'en 780. Les écoles de l'Angleterre étaient alors supérieures à celles du continent. Alcuin nous informe lui-même de l'objet de l'enseignement du monastère d'York. Voici ce qu'il en dit dans son poëme *Des pontifes et des saints de l'Église d'York* : « Le docte Albert abreuvait, aux sources d'études et de sciences diverses, les esprits altérés : aux uns, il s'empressait de communiquer l'art et les règles de la grammaire; pour les autres, il faisait couler les flots de la rhétorique : il savait exercer ceux-ci aux combats de la jurisprudence, et ceux-là aux chants d'Aonie; quelques-uns apprenaient de lui à faire résonner les pipeaux de Castalie, et frapper d'un pied lyrique les sommets du Parnasse; à d'autres, il faisait connaître l'harmonie du ciel, les travaux du soleil et de la lune, les zones du monde, les sept étoiles errantes, les lois du cours des astres, leur apparition et leur déclin, les mouvements de la mer, la nature des hommes, du bétail, des oiseaux et des habitants des bois; il enseignait à calculer avec certitude le retour solennel de la Pâque; et surtout il expliquait les mystères de la sainte Écriture. » C'était là tout l'enseignement du *trivium* et du *quadravium*.

A la mort de l'archevêque Albert, Alcuin se rendit, en 781, à Rome, pour y chercher le pallium destiné à Éanbald, successeur d'Albert. Ce fut pendant un nouveau voyage qu'il rencontra à Parme le futur empereur, qui l'invita à se fixer dans ses États. Alcuin ac-

(1) Si cette date est exacte, Alcuin ne pouvait pas être, comme on l'a dit, l'élève de Bède, qui mourut vers 735.

cepta l'offre, et, après avoir accompli sa mission, il vint en 782 à la cour impériale, où il resta jusqu'au moment de sa retraite (en 796). Charlemagne, avec cet esprit de discernement qui caractérise tous les grands hommes, se l'attacha d'amitié. Il lui donna successivement les abbayes de Ferrières dans le diocèse de Sens, de Saint-Loup à Troyes, de Saint-Jossa dans le comté de Ponthieu, et de Saint-Martin à Tours. Suivant Éginhard, Charlemagne étudia, sous Alcuin, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. L'exemple du maître fut suivi par les courtisans, et bientôt le palais impérial se transforma en une sorte d'école ou d'académie, dont le savant anglais était naturellement le chef. Les fils (Charles, Pepin, Louis), les sœurs (Gisla, Richtrude), la fille (Gundra), les conseillers habituels (Eginhard, Angilbert, Amalaric, etc.) de Charlemagne étaient les membres les plus assidus de cette académie. Chacun s'y donnait un surnom antique, coutume qui fut depuis souvent renouvelée : Charlemagne s'appelait *David*, Alcuin *Flaccus*, Angilbert *Homère*, Amalaric *Symphorius*, Gisla *Lucie*, Gundra *Eulalie*, etc. Cette académie domestique fut l'origine de ces fameuses écoles *palatines* établies dans les palais des princes, et qui rivalisèrent longtemps avec les écoles *claustrales* établies dans les palais des évêques; mais cette première école palatiale ou palatine ne pouvait fonctionner que dans les rares moments de répit que laissaient à l'empereur la guerre avec les Saxons, et tant d'autres occupations. C'était surtout pendant les longues journées d'hiver que Charlemagne, qui se faisait dans toutes les campagnes suivre par son précepteur, se livrait à l'étude pacifique des lettres.

Il nous reste de cet enseignement de l'école du palais un singulier échantillon : c'est un colloque, intitulé *Disputatio*, entre Alcuin et Pepin, second fils de Charlemagne, qui avait peut-être alors quinze à seize ans. En voici quelques extraits : Pepin interroge et Alcuin répond. « Qu'est-ce que l'écriture ? La gardienne de l'histoire. — Qu'est-ce que la parole ? L'interprète de l'âme. — Qu'est-ce que la langue ? Le fouet de l'air. — Qu'est-ce que l'air ? La conservation de la vie. — Qu'est-ce que la vie ? Une puissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort. — Qu'est-ce que la mort ? Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de plus pour les vivants, la confirmation des testaments, le larron des hommes. — Qu'est-ce que l'homme ? L'esclave de la mort, un voyageur passager, l'hôte de sa demeure. — Comment l'homme est-il placé ? Comme une lanterne exposée au vent. — Où est-il placé ? Entre six parois. — Lesquelles ? Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche. — Qu'est-ce que la liberté de l'homme ? L'innocence. — Qu'est-ce que le jour ? Une provocation au travail. — Qu'est-ce que le soleil ? La grâce de la nature, le distributeur des heures. — Qu'est-ce que la terre ? Le grenier de la vie, le gouffre qui découvre tout. — Qu'est-ce que la mer ? Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies. — Qu'est-ce que l'herbe ? Le vêtement de la terre. — Qu'est-ce que les légumes ? Les amis des médecins, la gloire des cuisiniers. — Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés ? L'espérance. — Qu'est-ce que l'amitié ? La similitude des âmes. » — C'est par ce mélange primitif de poésie et de science que se manifeste l'esprit humain, quand il s'applique pour la première fois, naturellement, sans système, à l'étude du monde.

Alcuin revit en 790 son pays natal; mais il revint de nouveau en France pour ne plus la quitter. Vers ce temps Alcuin s'engagea dans une controverse religieuse avec Félix, évêque d'Urgel, et Elipand, évêque de Tolède, qui soutenaient que Jésus-Christ, comme homme, n'est que le fils adoptif ou *nuncupatif* de Dieu. Il fit convoquer en 794 un concile à Francfort-sur-le-Mein, où cette hérésie, qui reçut le nom d'*adoptianisme*, fut réfutée par des passages tirés de la sainte Écriture. (Duchesne, *Histor. Francor. script.*, t. II, p. 207; *Fragm. vet. script. de gestis Caroli Magni.*) Alcuin était lié avec Félix, et avait essayé de le ramener à l'orthodoxie par un écrit intitulé *Liber Albini contra hæresim Felicis* (imprimé dans les œuvres d'Alcuin, édition de Froben), qui ne renferme que des citations des Pères de l'Église.

Vers 796, Alcuin se retira à l'abbaye de Saint-Martin à Tours. Sa retraite était magnifique : il avait, dans les domaines des abbayes qu'il possédait, plus de vingt mille colons ou serfs ; et la correspondance qu'il continuait d'entretenir avec Charlemagne animait sa vie, sans l'accabler. Il ne resta point oisif dans sa nouvelle situation ; il remit la règle et l'ordre dans le monastère, il y fonda une bibliothèque avec un grand nombre de copies de livres qu'il avait fait venir de l'Angleterre, et bientôt l'école de son abbaye devint le rendez-vous de toute la jeunesse studieuse ; ce qui fit dire à un vieux chroniqueur : « que les Francs étaient alors comme les émules des Grecs et des Romains. » Cette école conserva sa célébrité pendant presque tout le moyen âge : Raban Maur, Hatton, Sigulf, et d'autres, en sont sortis. Sous le poids de l'âge et des infirmités, Alcuin ne quitta plus son abbaye de Saint-Martin de Tours, et, dans une de ses lettres, il s'excuse d'une manière touchante de n'avoir pu assister, en 800, au couronnement de « son cher élève » à Rome (1). Il

(1) « C'est une honte, lui écrivait Charlemagne, de préférer les toits enfumés des gens de Tours aux palais dorés des Romains. » Alcuin répondit : « Je ne crois pas que mon corps frêle, et brisé par les douleurs quotidiennes, puisse supporter ce voyage. Je l'aurais bien désiré, si je l'avais pu. Comment me contraindre à combattre de nouveau et à suer sous le poids des armes, moi que mes infirmités laissent à peine en état de les soulever de terre ?... Je vous supplie de me laisser achever ma carrière auprès

rait se charger. Alcméon pénétra dans le trésor royal avec une chaussure et des vêtements très amples, qu'il remplit d'or; il garnit du même métal sa chevelure et même sa bouche. Crésus, ne pouvant s'empêcher d'en rire, doubla la somme. Grâce à cet or, Alcméon put concourir aux jeux olympiques pour la course des quadriges, et remporta la victoire. Le mariage de son fils Mégaclès avec Agariste, fille de Clisthène de Sicyone, mit au comble la fortune des Alcméonides. L. J.

Pausanias II, 18, 7. — Hérodote, VI, 125-126.— Bœck, *ad Pindari Pyth.*, VII.

*ALCO ou ALCON, sculpteur, dont la vie est inconnue. Quelques antiquaires le placent dans le huitième siècle avant J.-C. Il paraît avoir le premier fait des statues en fonte. Il fit pour la ville de Thèbes un Hercule en fer.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 14.

ALCOCER (*Pierre* DE), archéologue espagnol, vivait à Tolède vers le milieu du seizième siècle. Il était surtout versé dans les antiquités de l'Espagne. On a de lui : *Historia o descripcion de la imperial ciodad de Toledo*; Tolède (Juan Ferrer), 1554, in-fol., que Thomas Tamaio, dans ses *Novedades antiquas*, attribue à Jean Vergara, chanoine de l'église de Tolède.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALCOCK (*Jean*) théologien anglais né Beverley dans la première moitié du quinzième siècle, mort Wisbeach, le 1er oct. 1500. Après avoir rempli diverses charges ecclésiastiques, il fut, en 1470, envoyé en ambassade près du roi de Castille, et devint, en 1473, évêque de Rochester. Vers la même époque il fut nommé tuteur du prince de Galles, et président du conseil de régence. En 1477 il échangea son évêché contre celui de Worcester, et en 1486 il occupa le siége d'Ély. Il fut quelque temps lord-chancelier. Alcock joignait à beaucoup de piété le goût des lettres, et un remarquable talent pour faire construire des édifices, ce qui lui valut la place de contrôleur des bâtiments royaux, sous Henri VII. C'est à lui que revient l'honneur de la fondation du collége de Jésus à Cambridge; il l'éleva sur les ruines d'un prieuré de saint-Rhadegonde. Son corps a été enseveli dans la cathédrale d'Ély, qu'il avait érigée en 1488. Ses écrits sont : — *Galli cantus, ad confratres suos curatos in synoda apud Barnwell*, Londres, 1498, in-4°; — *Mons perfectionis, ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4°; — *Sponsage of a Vergin to Christ*; ibid., 1486, in-4°; — Une *paraphrase des psaumes de la pénitence*, en anglais; — *Abbattia Spiritus Sancti in pura conscientia fundata*; Londres, 1531, in-4°.

Rossi, *Hist. Angliæ*. — Warton, *Anglia sacra*.

ALCOCK (*Jean*), musicien anglais, né à Londres le 11 avril 1715, mort en mars 1806. Depuis 1749 jusqu'à sa mort il occupa la place d'organiste de la cathédrale de Lichtfield. Il a mis en musique un grand nombre d'airs, d'hymnes, d'antiennes et de psaumes, dont les collections ont été publiées sous le titre de *Harmonia festi* et *Harmony of Sion*.

Les Catalogues de Preston et de Cahusac. — Bingley, *Musical Biography*.

*ALCOK (*Thomas*), chirurgien anglais, né à Rothbury dans le Northumberland en 1784, mort en 1833. Il étudia à Londres, et s'y acquit plus tard la réputation d'un habile praticien. Parmi ses ouvrages on remarque : *Essay on the Use of the Chlorurets of oxide of sodium in the treatment of hospital gangrene*, etc.; Londres, 1827; — *Lectures on practical and medical surgery*; Lond., 1830, in-8°; — et un grand nombre d'articles dans le *London Medical and Physical journal*, et dans le *Medical Intelligencer*.

Biographical dictionary.

ALCUDIA. *Voy.* GODOY (*Manuel*).

ALCUIN, ALCWIN ou ALCHWIN, en latin *Albinus*, surnommé *Flaccus*, restaurateur des lettres à l'époque de Charlemagne, né à York (Angleterre) en 735 (1), mort le 19 mai 804. Issu d'une ancienne famille anglo-saxonne, il fut élevé à l'école claustrale de l'archevêque d'York, et eut pour maître Egbert ou Albert (Ælbert). Il accompagna ce dernier dans un voyage à Rome pour y acheter des livres; et, après la nomination de son maître au siége d'York en 766, il fut chargé de la direction de l'école jusqu'en 780. Les écoles de l'Angleterre étaient alors supérieures à celles du continent. Alcuin nous informe lui-même de l'objet de l'enseignement du monastère d'York. Voici ce qu'il en dit dans son poëme *Des pontifes et des saints de l'Église d'York* : « Le docte Albert abreuvait, aux sources d'études et de sciences diverses, les esprits altérés : aux uns, il s'empressait de communiquer l'art et les règles de la grammaire; pour les autres, il faisait couler les flots de la rhétorique : il savait exercer ceux-ci aux combats de la jurisprudence, et ceux-là aux chants d'Aonie; quelques-uns apprenaient de lui à faire résonner les pipeaux de Castalie, et frapper d'un pied lyrique les sommets du Parnasse; à d'autres, il faisait connaître l'harmonie du ciel, les travaux du soleil et de la lune, les zones du monde, les sept étoiles errantes, les lois du cours des astres, leur apparition et leur déclin, les mouvements de la mer, la nature des hommes, du bétail, des oiseaux et des habitants des bois; il enseignait à calculer avec certitude le retour solennel de la Pâque; et surtout il expliquait les mystères de la sainte Écriture. » C'était là tout l'enseignement du *trivium* et du *quadravium*.

A la mort de l'archevêque Albert, Alcuin se rendit, en 781, à Rome, pour y chercher le pallium destiné à Éanbald, successseur d'Albert. Ce fut pendant un nouveau voyage qu'il rencontra à Parme le futur empereur, qui l'invita à se fixer dans ses États. Alcuin ac-

(1) Si cette date est exacte, Alcuin ne pouvait pas être, comme on l'a dit, l'élève de Bède, qui mourut vers 735.

cepta l'offre, et, après avoir accompli sa mission, il vint en 782 à la cour impériale, où il resta jusqu'au moment de sa retraite (en 796). Charlemagne, avec cet esprit de discernement qui caractérise tous les grands hommes, se l'attacha d'amitié. Il lui donna successivement les abbayes de Ferrières dans le diocèse de Sens, de Saint-Loup à Troyes, de Saint-Jossa dans le comté de Ponthieu, et de Saint-Martin à Tours. Suivant Éginhard, Charlemagne étudia, sous Alcuin, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. L'exemple du maître fut suivi par les courtisans, et bientôt le palais impérial se transforma en une sorte d'école ou d'académie, dont le savant anglais était naturellement le chef. Les fils (Charles, Pepin, Louis), les sœurs (Gisla, Richtrude), la fille (Gundra), les conseillers habituels (Eginhard, Angilbert, Amalaric, etc.) de Charlemagne étaient les membres les plus assidus de cette académie. Chacun s'y donnait un surnom antique, coutume qui fut depuis souvent renouvelée : Charlemagne s'appelait *David*, Alcuin *Flaccus*, Angilbert *Homère*, Amalaric *Symphorius*, Gisla *Lucie*, Gundra *Eulalie*, etc. Cette académie domestique fut l'origine de ces fameuses écoles *palatines* établies dans les palais des princes, et qui rivalisèrent longtemps avec les écoles *claustrales* établies dans les palais des évêques; mais cette première école palatiale ou palatine ne pouvait fonctionner que dans les rares moments de répit que laissaient à l'empereur la guerre avec les Saxons, et tant d'autres occupations. C'était surtout pendant les longues journées d'hiver que Charlemagne, qui se faisait dans toutes les campagnes suivre par son précepteur, se livrait à l'étude pacifique des lettres.

Il nous reste de cet enseignement de l'école du palais un singulier échantillon : c'est un colloque, intitulé *Disputatio*, entre Alcuin et Pepin, second fils de Charlemagne, qui avait peut-être alors quinze à seize ans. En voici quelques extraits : Pepin interroge et Alcuin répond. « Qu'est-ce que l'écriture ? La gardienne de l'histoire. — Qu'est-ce que la parole ? L'interprète de l'âme. — Qu'est-ce que la langue ? Le fouet de l'air. — Qu'est-ce que l'air ? La conservation de la vie. — Qu'est-ce que la vie ? Une puissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort. — Qu'est-ce que la mort ? Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de plus pour les vivants, la confirmation des testaments, le larron des hommes. — Qu'est-ce que l'homme ? L'esclave de la mort, un voyageur passager, l'hôte de sa demeure. — Comment l'homme est-il placé ? Comme une lanterne exposée au vent. — Où est-il placé ? Entre six parois. — Lesquelles ? Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche. — Qu'est-ce que la liberté de l'homme ? L'innocence. — Qu'est-ce que le jour ? Une provocation au travail. — Qu'est-ce que le soleil ? La grâce de la nature, le distributeur des heures. — Qu'est-ce que la terre ? Le grenier de la vie, le gouffre qui découvre tout. — Qu'est-ce que la mer ? Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hôtellerie des fleuves, la source des pluies. — Qu'est-ce que l'herbe ? Le vêtement de la terre. — Qu'est-ce que les légumes ? Les amis des médecins, la gloire des cuisiniers. — Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés ? L'espérance. — Qu'est-ce que l'amitié ? La similitude des âmes. » — C'est par ce mélange primitif de poésie et de science que se manifeste l'esprit humain, quand il s'applique pour la première fois, naturellement, sans système, à l'étude du monde.

Alcuin revit en 790 son pays natal; mais il revint de nouveau en France pour ne plus la quitter. Vers ce temps Alcuin s'engagea dans une controverse religieuse avec Félix, évêque d'Urgel, et Elipand, évêque de Tolède, qui soutenaient que Jésus-Christ, comme homme, n'est que le fils adoptif ou *nuncupatif* de Dieu. Il fit convoquer en 794 un concile à Francfort-sur-le-Mein, où cette hérésie, qui reçut le nom d'*adoptianisme*, fut réfutée par des passages tirés de la sainte Écriture. (Duchesne, *Histor. Francor. script.*, t. II, p. 207; *Fragm. vet. script. de gestis Caroli Magni.*) Alcuin était lié avec Félix, et avait essayé de le ramener à l'orthodoxie par un écrit intitulé *Liber Albini contra hæresim Felicis* (imprimé dans les œuvres d'Alcuin, édition de Froben), qui ne renferme que des citations des Pères de l'Église.

Vers 796, Alcuin se retira à l'abbaye de Saint-Martin à Tours. Sa retraite était magnifique : il avait, dans les domaines des abbayes qu'il possédait, plus de vingt mille colons ou serfs; et la correspondance qu'il continuait d'entretenir avec Charlemagne animait sa vie, sans l'accabler. Il ne resta point oisif dans sa nouvelle situation; il remit la règle et l'ordre dans le monastère, il y fonda une bibliothèque avec un grand nombre de copies de livres qu'il avait fait venir de l'Angleterre, et bientôt l'école de son abbaye devint le rendez-vous de toute la jeunesse studieuse; ce qui fit dire à un vieux chroniqueur : « que les Francs étaient alors comme les émules des Grecs et des Romains. » Cette école conserva sa célébrité pendant presque tout le moyen âge : Raban Maur, Hatton, Sigulf, et d'autres, en sont sortis. Sous le poids de l'âge et des infirmités, Alcuin ne quitta plus son abbaye de Saint-Martin de Tours, et, dans une de ses lettres, il s'excuse d'une manière touchante de n'avoir pu assister, en 800, au couronnement de « son cher élève » à Rome (1). Il

(1) « C'est une honte, lui écrivait Charlemagne, de préférer les toits enfumés des gens de Tours aux palais dorés des Romains. » Alcuin répondit : « Je ne crois pas que mon corps frêle, et brisé par les douleurs quotidiennes, puisse supporter ce voyage. Je l'aurais bien désiré, si je l'avais pu. Comment me contraindre à combattre de nouveau et à suer sous le poids des armes, moi que mes infirmités laissent à peine en état de les soulever de terre ?... Je vous supplie de me laisser achever ma carrière auprès

mourut à l'âge de soixante-neuf ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin. Il avait lui-même fait son épitaphe en vers latins. Peu de temps avant sa mort, les moines de l'abbaye de Saint-Martin encoururent le déplaisir de l'empereur, qui, dans une lettre qui nous a été conservée (*Œuvres d'Alcuin*, t. I, p. 174, édit. Froben), les traita durement pour avoir donné asile à un ecclésiastique condamné à l'emprisonnement par Théodolf, évêque d'Orléans. Théodolf avait obtenu de l'empereur un arrêt de saisie; mais les moines avaient ameuté le peuple pour arracher le délinquant des mains de l'autorité. Dans la lettre citée, Charlemagne appelle ces moines « des ministres du diable, » et les cite devant son tribunal pour expier leur crime.

Pour bien connaître Alcuin, il faut l'étudier dans ses ouvrages, qui furent d'abord recueillis par André Duchesne, de Tours (*Quercetanus*), sous le titre : *Alchuini abbatis opera, quæ hactenus reperiri potuerunt, omnia;* Lutet. Parisior., 1617, in-fol.; mais cette édition est inférieure à celle que Froben, prince-abbé de Saint-Emmeran, a publiée à Ratisbonne : *Beati Flacci Albini seu Alcuini opera post primam editionem de novo collecta, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta, variisque modis illustrata;* Ratisbonæ, 1777, 2 vol. in-fol. Dans cette édition, les lettres d'Alcuin sont au nombre de 232; on y trouve aussi quelques lettres de Charlemagne en réponse à Alcuin; elles sont précédées d'un sommaire (*synopsis epistolarum*), et vont depuis l'an 787 jusqu'au commencement du neuvième siècle. Cependant cette collection n'est pas complète; car Pertz a récemment découvert d'autres lettres inédites. La correspondance d'Alcuin concerne particulièrement des affaires ecclésiastiques, et ne prend jamais le caractère d'une discussion philosophique. Les lettres sont, pour la plupart, adressées aux papes Adrien I[er] et Léon III, à Offa, roi des Merciens, et à plusieurs évêques. Dans une lettre à Adrien I[er], il reconnaît le pape comme le vicaire de saint Pierre et l'héritier de son pouvoir. Les lettres adressées à Charlemagne sont au nombre de trente; ce sont les plus intéressantes : elles sont empreintes de l'attachement le plus sincère et d'un grand esprit de tolérance (1); Alcuin y désigna quelquefois son illustre élève par *dilectissimus David*, son très-cher David. Ces lettres, bien qu'elles ne soient pas exemptes de certaines locutions barbares, sont écrites dans un style coulant, et sont mises au nombre des modèles de la meilleure latinité au moyen âge.

Les ouvrages théologiques d'Alcuin portent sur l'exégèse, les dogmes et la polémique. L'auteur a suivi fidèlement les traces de Bède. Ses *Quæstiunculæ in Genesin* comprennent deux cent quatre-vingts questions et réponses sur différents points de la Genèse; elles ont été traduites en anglo-saxon. — L'*Enchiridion seu expositio pia ac brevis in Psalmos pænitentiales*, fut composé à la requête d'Arnou ou d'Aquila, archevêque de Salzbourg : c'est un commentaire littéral des Psaumes, d'après la méthode de saint Ambroise, de saint Jérôme et de saint Augustin. — Ses *Commentaria in sancti Joannis Evangelium*, écrits sur la demande de Gisla, sœur du roi Charles, et de son nièce Rechtrude, témoignent de la même déférence pour les saints Pères et l'autorité de l'Église. — Son traité *De fide sanctæ et individuæ Trinitatis*, avec une lettre à Charlemagne, a été composé avant 803, c'est-à-dire un an avant sa mort.

Parmi ses ouvrages littéraires, nous mentionnerons un Traité sur les grammaires, espèce de syllabaire; un Traité sur l'orthographe, des dialogues sur la rhétorique et sur la dialectique entre l'auteur et Charlemagne. Il y définit la dialectique « le mode rationnel et efficace de distinguer la vérité de l'erreur. » — On attribue à Alcuin : *De cursu et saltu ac bissexto*, traité sur la marche de la lune, et la manière de calculer les fêtes de l'Église. On a voulu conclure d'une lettre à Charlemagne, qu'Alcuin connaissait la forme sphérique de la terre; mais comme il était versé dans la lecture des Grecs et des Romains, il pouvait tenir d'eux cette connaissance. — On lui attribue encore : *Disputatio puerorum per interrogationes et responsiones*, espèce de catéchisme (tirée principalement des *Origines d'Isidore*), et imprimée pour la première fois dans l'édition de l'abbé Froben.

Alcuin n'a pas laissé d'ouvrages historiques, et même ses vies de saints ne sont que des homélies ou des panégyriques dont voici les titres : *Scriptum de vita sancti Martini; — Vita sancti Vedasti, episcopi Atrebatensis; — Vita sancti Richierii; — De vita sancti Willibrodi*, apôtre des Frisons, premier évêque d'Utrecht. Les poésies latines d'Alcuin, d'un style assez correct, se composent de sentences morales, d'épitaphes, d'épigrammes, etc. On cite particulièrement : *De rerum humanarum vicissitudine et clade Lindisfarnensis monasteri*,

de saint Martin. Toute l'énergie, toute la dignité de mon corps s'est évanouie, j'en conviens, et s'évanouit de jour en jour; et je ne la retrouverai pas en ce monde. J'avais désiré et espéré, dans ces derniers temps, voir encore une fois la face de Votre Béatitude; mais le déplorable progrès de mes infirmités me prouve qu'il y faut renoncer. J'en conjure donc votre inépuisable bonté : que cet esprit si saint, cette volonté si bienveillante qui sont en vous, ne s'irritent point contre ma faiblesse; permettez, avec une pieuse compassion, qu'un homme fatigué se repose, qu'il prie pour vous dans ses oraisons, et qu'il se prépare, dans la confession et les jeûnes, à paraître devant le Juge éternel. »

(1) « On peut, dit-il (*epist.* LXXX), être attiré à la foi, non y être forcé. Être contraint au baptême ne profite pas à la foi. » Alcuin attribue (*epist.* XXXVII) aux dîmes le renversement de la foi des Saxons. Il voudrait qu'on se bornât à leur annoncer le joug doux et léger du Christ. Les mauvais traitements qu'on leur fait subir l'affligent, et il écrit à Charlemagne pour les réprouver. (M. V. Hebert-Duperron, *Quelques aperçus sur Alcuin*, p. 23.)

poëme élégiaque adressé aux moines de Lindisfarne à l'occasion de l'invasion des Danois en 793; — *Poema de pontificibus et sanctis Ecclesiæ Eboracensis*, histoire poétique des évêques et des saints de l'église d'York du temps d'Alcuin, écrite vers l'an 785. Le poëme *De Carolo magno rege et Leonis papæ ad eundem adventu* est d'une authenticité très-contestable. On peut en dire autant des *Libri Caroli quatuor*, dirigés contre les décrets du concile de Nicée, touchant le culte des images.

Alcuin, par son savoir, n'a point devancé son époque; ce qui ne l'empêcha point d'être plus instruit qu'aucun de ses contemporains. La théologie orthodoxe formait le fond de ses connaissances, qui n'excluaient point la philosophie. Mais sa véritable gloire est d'avoir, comme ministre intellectuel de Charlemagne, exercé une influence marquée sur son époque : il a corrigé et restitué les manuscrits de l'ancienne littérature; il a enfin restauré les écoles et ranimé les études par son propre enseignement (1). « Alcuin, dit M. Guizot, est théologien de profession; mais l'esprit théologique ne règne point seul en lui; c'est aussi vers la philosophie; vers la littérature ancienne que tendent ses travaux et ses pensées : c'est là ce qu'il se plaît aussi à étudier, à enseigner, ce qu'il voudrait faire revivre. Saint Jérôme et saint Augustin lui sont très-familiers; mais Pythagore, Aristote, Aristippe, Diogène, Platon, Homère, Virgile, Sénèque, Pline, reviennent aussi dans sa mémoire. La plupart de ses écrits sont théologiques; mais les mathématiques, l'astronomie, la dialectique, la rhétorique, le préoccupent habituellement. C'est un moine, un diacre, la lumière de l'Église contemporaine; mais c'est en même temps un érudit, un lettré classique. En lui commence enfin l'alliance de ces deux éléments dont l'esprit moderne a si longtemps porté l'incohérente empreinte, l'antiquité et l'Église, l'admiration, le goût, dirai-je le regret de la littérature païenne et la sincérité de la foi chrétienne, l'ardeur à sonder ses mystères et défendre son pouvoir. » (*Histoire de la civilisation*, etc., t. II, p. 208; Paris, 1840.)

Nous n'avons d'autres sources sur Alcuin que ses œuvres et sa vie, en latin, par un anonyme qui cite Sigulfe, élève d'Alcuin et son successeur à l'abbaye de Ferrières, et qui paraît avoir écrit vers l'an 829. F. H.

Histoire littéraire de la France, t. IV, p. 295. — Dom Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XVIII. — *Biographia Britannica litteraria*; London, 1842. — Bähr, *Geschichte der Römischen literatur im Karolingischen Zeitalter* (Histoire de la littérature romaine à l'époque des Carlovingiens). — F. Lorenz, *Vie d'Alcuin* (en allemand); Halle, 1829. — Ampère, *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. III. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. II. — L'abbé Hébert Duperron, *Quelques aperçus sur Alcwin*, br. in-8° (de 42 pages); Valogne, 1850.

ALCYONIUS. *Voy.* ALCIONIUS.

***ALDABI**, rabbin espagnol, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il est l'auteur du *Shevile Emuna* (les Sentiers de la foi), ouvrage célèbre parmi les théologiens juifs. Cet ouvrage a été imprimé en caractères hébreux carrés à Trente, 1559, in-4°, à Amsterdam, 1627, in-4°, et ibid., 1708, in-8°.

Bartolocci, *Bibliotheca magna rabbinica*, t. IV, p. 15. — Wolf, *Bibliotheca hebr.*, I, 745. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*, I, 48. — Imbonatus, *Adventus Messiæ*, p. 46.

***ALDANA** (*Côme*), écrivain italien, d'origine espagnole, vivait au seizième siècle. Il a laissé un

(1) Dans ce travail de régénération, Alcuin était puissamment secondé par Charlemagne. Les deux ordonnances suivantes, qu'on lit dans les Capitulaires, en sont la preuve :

1. « Charles, avec l'aide de Dieu, roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains, aux lecteurs religieux soumis à notre domination.... Ayant à cœur que l'état de nos églises s'améliore de plus en plus, et voulant relever par un soin assidu la culture des lettres, qui a presque entièrement péri par l'inertie de nos ancêtres, nous excitons, par notre exemple même, à l'étude des arts libéraux tous ceux que nous y pouvons attirer. Aussi avons-nous déjà, avec le constant secours de Dieu, exactement corrigé les livres de l'ancienne et de la nouvelle alliance, corrompus par l'ignorance des copistes... Nous ne pouvons souffrir que, dans les lectures divines, au milieu des offices sacrés, il se glisse de discordants solécismes, et nous avons dessein de réformer lesdites lectures. Nous avons chargé de ce travail le diacre Paul, votre client familier. Nous lui avons enjoint de parcourir avec soin les écrits des Pères catholiques; de choisir dans ces fertiles prairies quelques fleurs, et de former pour ainsi dire des plus utiles une seule guirlande. Empressé d'obéir à Notre Altesse, il a relu les traités et les discours des divers Pères catholiques; et, choisissant les meilleurs, il nous a offert, en deux volumes, les lectures, pures de fautes, convenablement adaptées à chaque fête, et qui suffiront à toute l'année. Nous avons examiné le texte de ces volumes avec notre sagacité, nous les avons décrétés de notre autorité, et nous les transmettons à votre religion pour les faire lire dans les églises du Christ. »

2. « Charles, avec l'aide de Dieu, etc..., à Bangulf, abbé, et à toute la congrégation... salut! Que votre dévotion à Dieu sache que, de concert avec nos fidèles, nous avons jugé utile que, dans les épiscopats et dans les monastères confiés, par la faveur du Christ, à votre gouvernement, on prît soin non-seulement de vivre régulièrement et selon notre sainte religion, mais encore d'instruire dans la science des lettres, et selon la capacité de chacun, ceux qui peuvent apprendre avec l'aide de Dieu.... Car, quoiqu'il soit mieux de bien faire que de savoir, il faut savoir avant de faire... Or plusieurs monastères nous ayant, dans ces dernières années, adressé des écrits dans lesquels on nous annonçait que les frères priaient pour nous dans les saintes cérémonies et leurs pieuses oraisons, nous avons remarqué que, dans la plupart de ces écrits, les sentiments étaient bons et les paroles grossièrement incultes; car ce qu'une pieuse dévotion inspirait bien au dedans, une langue malhabile, et qu'on avait négligé d'instruire, ne pouvait l'exprimer sans faute. Nous avons dès lors commencé à craindre que, de même qu'il y avait peu d'habileté à écrire, de même l'intelligence des saintes Écritures ne fût beaucoup moindre qu'elle ne devait être... Nous vous exhortons donc non-seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à travailler d'un cœur humble et agréable à Dieu, pour être en état de pénétrer facilement et sûrement les mystères des saintes Écritures. Or il est certain que, comme il y a dans les saintes Écritures des allégories, des figures et autres choses semblables, celui-là les comprendra plus facilement, et dans leur vrai sens spirituel, qui sera bien instruit dans la science des lettres. Qu'on choisisse donc pour cette œuvre des hommes qui aient la volonté et la possibilité d'apprendre, et l'art d'instruire les autres... Ne manque pas, si tu veux obtenir notre faveur, d'envoyer un exemplaire de cette lettre à tous les évêques suffragants et à tous les monastères. » (Baluze, t. I, col. 201.)

opuscule posthume sur les erreurs du vulgaire : *Discorto contra il volgo, in cui con buone ragioni si reprobano molte sue false opinioni;* Fiorenza, Giorg. Marescotti, 1578, in-8°, publié par Alex. Puccinelli, ami de l'auteur. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

*ALDE (*Henri Van*), peintre et graveur hollandais, vivait à Amsterdam vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi ses tableaux les plus estimés, on cite les portraits des amiraux Ruyter et de Witte.

Heineken, *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes.*

ALDE MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDEBERT, ADALBERT ou ADELBERT, fameux hérésiarque, Gaulois de nation, vivait dans la France orientale, vers le milieu du huitième siècle. Il affecta une dévotion austère, prit les ordres et devint évêque, mais sans diocèse fixe. Ses doctrines se rapprochent singulièrement de celles du protestantisme. Il se fit remarquer par l'opposition qu'il montra le premier à l'introduction des maximes et des coutumes de l'Église romaine en Allemagne. Il signala comme superflue la multiplication trop grande des saints. Il regarda comme inutiles certaines pratiques religieuses, telle que la confession auriculaire, etc. Pour donner plus de poids à ses doctrines, il se disait possesseur d'une lettre écrite par J.-C. lui-même, et tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avait été apportée par l'archange saint Michel (1). Il se disait aussi possesseur de reliques d'une vertu admirable; il se vantait qu'un ange, sous une forme humaine, les lui avait apportées des extrémités du monde, et il les distribuait au peuple, avec des mèches de ses cheveux et des rognures de ses ongles. Au moyen d'une telle imposture, il trouva entrée dans les familles, et attira à sa suite une multitude de paysans crédules, qui tous le regardaient comme un homme d'une sainteté apostolique et un grand faiseur de miracles. Il remettait les péchés sans confession, se moquait des pèlerinages, faisait bâtir des oratoires dans des lieux déserts, et élevait des croix au bord des fontaines et dans les bois. Enfin il se fit, dit-on, invoquer lui-même comme une divinité. Aussi l'archevêque Boniface, apôtre des Allemands, l'accusa-t-il de détestable hérésie, et d'une présomption qui l'aurait porté à se mettre au-dessus des apôtres et des martyrs. Il le fit condamner au concile de Soissons, assemblé par Pepin, duc des Francs, en 744. Deux années après, dans un concile convoqué à Rome par le pape Zacharie, Aldebert fut condamné à la détention, et ses écrits brûlés. Il parvint à s'échapper de sa prison; mais il fut assommé par une troupe de bergers sur les rives de la Fulde. Cette dernière partie de l'histoire d'Aldebert est incertaine. On trouve quelques fragments des écrits de cet hérésiarque dans l'appendice des *Capitulaires* de l'édition de Baluze, dans les Lettres de saint Boniface et dans les Actes du concile romain.

E. Alex. Würdwein, *Epistolæ sancti Bonifacii, cum notis, etc.*; Mayence, 1789. — Serrarius, *Hist. Mogunt.* — *Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 82.

ALDEGATI (*Marc-Antoine*), poëte italien, natif de Mantoue, était professeur de poésie latine à Ravenne en 1483. Il a laissé plusieurs poésies inédites. On cite de lui, entre autres, un poëme latin en douze livres, intitulé *Gigantomachia*, conservé à Mantoue dans la famille des Aldegati, et le commencement d'un autre poëme intitulé *Herculaïs*, à la louange du duc de Ferrare Hercule Ier, dont le manuscrit est à Modène, dans une bibliothèque particulière. Enfin, la bibliothèque Laurentienne, à Florence, possède de lui quatre livres d'élégies, dont Bandini a donné une notice exacte, avec quelques extraits, dans son Catalogue des manuscrits de cette bibliothèque (*Catalogus codicum latinorum bibliothecæ Mediceæ Laurentianæ*, vol. III, p. 829.)

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*, t. IV.

ALDÉGONDE (*sainte*), née en 630 à Cousolre dans le Hainaut, morte le 30 janvier 680, selon d'autres en 684 ou 789. Son père Walbert était allié aux rois de France, et sa nièce Bertilie descendait des rois de Thuringe. Après la mort de ses parents, Aldégonde se rendit à l'abbaye d'Autmont, et prit le voile des mains de saint Amand, évêque de Maëstricht. Elle consacra sa fortune à faire élever, dans un lieu sauvage baigné par la Sambre, un monastère de religieuses, qui est l'origine du célèbre chapitre des chanoinesses de Maubeuge. Son corps a été inhumé dans la maison qu'elle avait fondée. La fête de cette sainte est très-ancienne dans le Hainaut, car elle est déjà mentionnée dans les calendriers du temps de Louis le Débonnaire et dans le martyrologe d'Usuard. La vie de cette sainte a été publiée par André Triquet, sous le titre : *Sommaire de la vie admirable de la très-illustre princesse sainte Aldegonde, miroir des vertus, patrone de Maubeuge*; Liége, 1625. On la trouve aussi, avec des commentaires, dans *Acta sanctorum Belgii*; in-4°, Bruxelles, 1783-1789.

André Triquet, *Vie admirable de la tres-illustre sainte Aldegonde*, etc.; Maub., 1637, in-12.

ALDEGONDE (*Philippe Van Marnix*), seigneur de MONT-SAINT-), célèbre littérateur et diplomate, né à Bruxelles l'an 1548, mort à Leyde en 1598. Il a publié plusieurs écrits sur la théologie, et a traduit les Psaumes de David, de l'hébreu, en vers hollandais. Il étudia à Genève, où Calvin lui inspira un attachement inaltérable à la religion réformée. De retour dans sa patrie, les persécutions que les réformés y essuyèrent le déterminèrent bientôt à chercher ailleurs un asile. On dit que c'est par lui que fut rédigé le célèbre pacte des nobles, pour les libertés de croyance, de culte et de conscience,

(1) Cette lettre a été imprimée, sur un manuscrit de Tarragone, par Baluze, *Capitular.*, t. II, p. 1396-1399. On n'y trouve rien de contraire à la religion. L'auteur insiste surtout sur la sanctification du dimanche.

remis à la gouvernante des Pays-Bas l'an 1566. Son nom, du moins, figure parmi les signataires de cet acte. Depuis, il semblait s'être voué entièrement au service de ces pays opprimés et de Guillaume Ier, prince d'Orange, qui le députa en 1572 à la première assemblée des états de Hollande à Dordrecht, pour y soutenir par son éloquence la cause de la liberté; puis à Harlem, pour y faire quelques changements importants dans les lois. Nommé ensuite commandant militaire de plusieurs places, il tomba entre les mains de l'ennemi, qui l'emmena prisonnier à Utrecht. Dans le temps de sa captivité, des négociations de paix furent entamées avec l'Espagne : Aldegonde fut mis en liberté sous caution, et envoyé au prince d'Orange pour le sonder. Ces négociations n'eurent point de suite : Aldegonde retourna en prison, et ne recouvra sa liberté qu'en 1574. Mais les négociations pour conclure la paix avec le roi d'Espagne ayant été reprises à Breda, Aldegonde fut un des ministres qui furent choisis pour défendre les intérêts du pays. Ensuite les états l'envoyèrent successivement en ambassade près des cours de Paris et de Londres, et de là, en 1577, à la diète de Worms, où, dans un discours très-éloquent, il dépeignit avec les plus vives couleurs la tyrannie espagnole. Ce discours a été publié et même traduit en vers hollandais. Après que les Provinces-Unies se furent déclarées indépendantes, les états envoyèrent une ambassade solennelle au duc d'Anjou, pour lui déférer le protectorat : Aldegonde en fut un des plénipotentiaires. L'an 1584, il fut nommé par le prince bourgmestre d'Anvers, qui, la même année, fut assiégée par le prince de Parme, et défendue pendant quelque temps par le bourgmestre. La reddition de cette ville lui suscita un procès. Les états généraux, qui eurent à juger sa conduite, le renvoyèrent absous. Cependant il se retira des affaires, et ce n'est qu'en 1590 qu'on le voit de nouveau revêtu de la dignité d'ambassadenr des états généraux à la cour de France. Il servit encore le prince Maurice en plusieurs missions plus ou mois importantes, et en 1594 il entreprit de traduire la Bible, de l'hébreu en hollandais, par ordre des états; mais la mort le surprit avant l'achèvement de ce travail. [*Enc. des g. du m.*]

De Thou, *Hist.*, lib. 9, 66, 71, 77 et 80. — Strada, *De bello Belg.* — Meursius, *Athen. Batav.*, lib. II. — Melchior Adam, *in Vit. germ. Jurisc.*

ALDEGRAEF ou **ALDEGREVER** (*Henri*), peintre et graveur allemand, né à Soest en Westphalie, en 1502, mort vers 1562. Élève d'Albert Dürer, il se distingua par la correction du pinceau, la légèreté du burin. Son dessin cependant présente beaucoup de sécheresse, et tient un peu de la manière gothique. Ses gravures sont toutes exécutées dans le style gothique; les plus recherchées sont l'*Histoire de Susanne; plusieurs sujets de l'histoire romaine; les Travaux d'Hercule; les Danseurs;* les *quatre Évangélistes*, la *Lucrèce*, les *Portraits de Jean de Leyde*, roi des anabaptistes, de *Luther*, de *Mélanchthon*, de *Knipperdolling*, etc. Aldegrever fut classé parmi les graveurs appelés *petits maîtres*, à cause de l'extrême finesse de leur burin et de la petitesse de leurs gravures. Son œuvre se compose d'environ trois cent cinquante pièces : il gravait aussi très-bien sur bois. On a de lui en ce genre une *Résurrection*, datée de 1512, et fort estimée. Cet artiste mourut pauvre, dans le lieu de sa naissance, dont il avait pris le nom ; car on l'appelait aussi *Albert de Westphalie*. Son monogramme est un H et un A, fondus en un seul caractère, et avec un G entre les jambages.

Sandrat, *Acad. pict. chart.*, part. 2, lib. III. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes*. — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon*.

***ALDEGUELA** (*Joseph-Martin* DE), architecte espagnol, né à Menzaneda en 1730, mort à Malaga en 1802. Il était élève de Joseph Corbinos, de Valence. Il a construit ou réparé plusieurs églises et couvents à Ternel et à Cuença. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est le nouvel aqueduc de Malaga, qui amène l'eau à cette ville de deux lieues de distance.

Bermudez, en appendice à Laguno, *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España*.

****ALDÉGUIER** (*Flavien* D'), officier supérieur de cavalerie, administrateur actuel des hospices civils de Toulouse, membre de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne, a jusqu'ici publié les ouvrages suivants : *Livre des commandements;* Toulouse, 1830, in-8°; — *Des principes qui servent de base à l'instruction et à la tactique de la cavalerie;* ibid., 1843; — *Éloge historique du lieutenant général, pair de France, Jean-Gérard de Lacuée, comte de Cessac;* ibid., 1845; — *Éloge historique de M. le baron de Malaret, pair de France, ancien maire de Toulouse;* ibid., 1846; — *Notices historiques sur les lieutenants généraux comtes de la Ferrière et Compans, sur le maréchal de camp baron Lejeune*, etc.; ibid., 1848; — *Étude historique sur la vie privée et militaire de Joseph-Maximilien de Caffarelli du Falgar, général de division du génie*, etc.; Toulouse (Jougle), 1849; in-8°. E. D.

***ALDENBERGER** (*Jean*), écrivain allemand, né à Kitzingen (Bavière) en 1561. A l'âge de vingt-trois ans il fut nommé pasteur de l'église de Markt-Bürgel. Il s'est fait connaître par un ouvrage curieux intitulé *Fewerspiegel* (Miroir de feu); Nuremberg (Leopold Fuhrmann), 1611, in-8°. C'est l'histoire des plus terribles incendies qui eurent lieu dans l'Allemagne et les provinces voisines, depuis la naissance du Christ jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

Adelung, *Suppl. au Lex.* de Jöcher.

***ALDENBRÜCK** (*Augustin*), archéologue et jésuite allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'est occupé de recherches intéressantes sur les monuments, le

culte, les monnaies, les coutumes et les cérémonies des Ubiens, ancien peuple de la basse Germanie, et a publié le résultat de ses travaux dans un mémoire intitulé *De Religione antiquorum Ubiorum dissertatio historico-mythologica;* editio altera, Cologne (Henr. Noethen), 1749, in-4°. E. D.

Catalogue de la Bibliothèque nationale.

*ALDERETE (*Diego Garcian* DE), helléniste espagnol, vivait dans le seizième siècle. Il étudia à Louvain sous le célèbre Louis Vives, et devint très-versé dans la littérature ancienne. Il fut l'un des secrétaires de Charles-Quint, et conserva les mêmes fonctions sous Philippe II. On a de lui des traductions espagnoles de Xénophon (Salamanque, 1552, in-fol.), de Thucydide (ibid., 1564, in-fol.,), des Œuvres morales de Plutarque (Alcala, 1542, et Salamanque, 1571, in-fol.), d'Isocrate, de Dion, et d'auteurs latins et français.

Nic. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. I, p. 288.

ALDERETE ou ALDERÈDE (*Joseph* et *Bernard*), deux frères, nés à Malaga vers le milieu du seizième siècle (Joseph naquit en 1560, et mourut en 1616). Ils embrassèrent tous deux l'état ecclésiastique, et se distinguèrent également dans l'étude des lettres. Ils se ressemblaient tellement au physique, que le célèbre Gongora les appelait *les burettes*, ajoutant que, pour les distinguer, il fallait les flairer : il faisait par là allusion à l'haleine forte de l'un deux. Joseph se démit d'un canonicat de Cordoue en faveur de Bernard pour entrer dans la Société des Jésuites, et devint recteur du collége de Grenade. On a de lui un traité *De religiosa Disciplina tuenda;* Séville, in-4°, 1615, et un écrit sur *l'Exemption des ordres réguliers;* Séville, 1605. Bernard, très-versé dans les langues orientales, était un des hommes les plus estimés de son temps pour son savoir et ses qualités personnelles. Outre quelques ouvrages inédits, on a de lui : 1° *Origine y principio della lingua castellana;* Roma, 1606 et 1674, réimprimé à Madrid, 1682, in-fol.; — 2° *Varias antiguëdades de España, Africa y otras provincias ;* Anvers, 1614, in-4°; — 3° une collection de lettres sur l'*Eucharistie*; — 4° une lettre au pape Urbain VIII sur les reliques de quelques martyrs, sous le titre : *Φαινόμενα, sive corruscantia Lumina*, etc.; Cordoue, 1630, in-fol.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Aug. Pleiffer, *De Lingua protoplastorum*.

*ALDERISIO (*Albert*), jurisconsulte italien, né à Morcone dans le royaume de Naples, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De Assistentia ad germanum intellectum regiæ pragmaticæ;* Naples, 1671, in-fol.; — *Tractatus de symbolicis Contractibus;* ibid., 1675, in-fol.; — *De Hæredibus illisque diversis tractatus singularis ;* Naples, 1683, in-fol. ; — *De hæreditariis actionibus;* Naples, 1686 in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALDEROTI (*Taddée*), célèbre médecin praticien, né à Florence en 1215, mort en 1295. Il ternit un peu sa renommée en demandant 10,000 écus d'or au pape Honorius IV, pour l'avoir guéri d'une maladie dangereuse. Dante, dont il fut l'ami, le nomme *fils d'Hippocate*.

Villani, *Vie d'Alderoti*. — *Hommes illustres de la Toscane*, tom 1[er], édition de 1771.

*ALDERSON (*Jean*), médecin anglais, né à Lowestoft en 1758, mort en 1829. Il exerça longtemps la médecine à Hull et à Whitby. On a de lui : *An essay on the nature and origin of the contagion of fevers;* Hull, 1788, in-8°; — *An essay on rhus toxicodendron;* Hull, 1794, in-8°; — *An essay on apparitions;* Lond., 1823, in-8°.

Biographical Dictionary.

ALDESTAN ou ADELSTAN. *Voy.* ATHELSTAN.

ALDHELM ou ADELM (*Saint*), évêque anglais né dans le Wiltshire vers 655, mort à Dulting ou Dunting, près de Westbury, dans le Wiltshire, le 25 mai 709. La date de la naissance d'Aldhelm est très-douteuse, et on ne connaît presque rien de certain sur sa vie; on sait seulement qu'il fut instruit par un Adrien, alors savant célèbre qui était venu en Angleterre vers la fin de 670, et qui y avait établi une école. Aldhelm prit l'habit monastique dans une communauté religieuse à Malmsbury. Cet établissement devint plus tard une abbaye régulière dont il fut le premier abbé. Des biographes prétendent qu'il alla visiter Rome sur l'invitation du pape Sergius I, et on suppose qu'il accompagna dans cette ville Ceadwalla, roi de Wessex, qui s'y fit baptiser, et y mourut 689. En 1705, l'évêché de Sherborn ayant été séparé de celui de Winchester, Aldhelm occupa le premier le siége épiscopal de Sherborn.

Les ouvrages d'Aldhelm qui nous ont été conservés sont tous en latin, partie en prose, partie en vers. Quelques lettres écrites par lui se trouvent dans les *Epistolæ sancti Bonifacii* de 1629 et 1789, et dans le *Veterum Epistolarum Sylloge* de Usher, 1632 et 1696. Sa principale composition est un traité sur la chasteté, qui a été cité tantôt comme un ouvrage en prose tantôt comme un ouvrage en vers; la vérité est qu'Aldhelm a composé deux traités sur le même sujet : le premier qu'il écrivit est en prose, et le grand nombre de manuscrits qui en existent prouvent combien ses contemporains en faisaient cas. A la fin, l'auteur annonce, intention de traiter le même sujet en vers; ce livre est intitulé : *de Virginitate;* la meilleure édition est celle de Wharton, à la fin de *Bedæ venerabilis opera quædam théologica*, in-4°, Londres, 1693. Le traité versifié a pour titre : *De laude Virginum* ou *de laude SS. Patrum et Virginum;* il fut publié par *Casinius*, *Antiquæ lectiones;* Ingolstadt, 1608, Anvers, (édition de Basnage) 1725. Aldhelm passe pour avoir, le premier parmi ses compatriotes, écrit en vers latins. Malgré les fautes qui défigurent sa prose et ses vers, il n'en pos-

séda pas moins des connaissances littéraires très-remarquables pour son temps. On voit par ses ouvrages qu'il connaissait les écrivains grecs, et, suivant Fabricius, il pouvait lire le vieux testament dans le texte original. On rapporte aussi qu'il excella dans la poésie saxonne, mais les vers qu'il composa dans cet idiôme ne sont pas venus jusqu'à nous.

Bède, *Hist. Eccles.* V, 19. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis.* — Leyser, *Historia Poet. med. ævi.* — Wright, *Biographia Britan. litt.* vol. I. — Rose, *New Biographical Dictionary.*

ALDINI (*Antoine*, comte), homme d'État, né en 1756 à Bologne, mort le 5 octobre 1826. Il étudia le droit dans sa ville natale, et continua ses études à Rome; plus tard il devint professeur de jurisprudence à Bologne, et fut envoyé à Paris par ses concitoyens à l'époque de la Révolution, lorsque sa patrie se sépara des États romains. Ami de Bonaparte, il entra au Conseil des Anciens de la république Cisalpine. En 1801, il fut membre de la consulte de Lyon, puis président du conseil d'État. Il perdit bientôt cette place par l'influence du vice-président, comte de Melzi. En 1805, Napoléon le nomma comte, et secrétaire d'État au ministère d'Italie. Après la chute de l'empereur, Aldini sut se ménager la confiance du gouvernement autrichien, et vécut paisiblement à Milan. Il mourut à Pavie, après avoir reçu peu auparavant les adieux de Napoléon, que ce grand homme lui avait adressés de Sainte-Hélène, et que M. Antommarchi lui transmit. Le magnifique château de Montmorency près Paris, dont il était devenu propriétaire, et qu'il avait fait, avec beaucoup de goût, décorer par des artistes italiens, fut en partie démoli par les alliés en 1815, et vendu à la bande noire.

Elideo. *Memorie intorno alla vita di Ant. Aldini*; Pavie, 1835, in-16. — *Conversations-Lexicon.*

***ALDINI** (*Jean*), physicien italien, né à Bologne le 10 avril 1762, mort le 17 janvier 1834. Neveu du célèbre Galvani, il montra de bonne heure un goût marqué pour les sciences physiques. En 1798, il succéda à son maître, Canterzani, dans la chaire de physique à l'université de Bologne, et fut un des premiers membres de l'Institut national d'Italie, à la fondation duquel il avait contribué. Il légua une somme considérable pour la fondation d'une école de physique et de chimie à Bologne, destinée à l'instruction des ouvriers.

Aldini possédait plusieurs langues, et toutes les facultés nécessaires à vulgariser la science. Il s'était surtout occupé de questions éminemment pratiques, telles que l'application du galvanisme à la médecine, l'éclairage au gaz, l'appareil de sauvetage à l'épreuve du feu, etc. Ses ouvrages, publiés en français, en italien et en anglais, ont pour titre : *Précis d'expériences galvaniques;* Paris, 1803, in-8°; — *Essai théorique et expérimental sur le galvanisme, avec une série d'expériences;* Paris, 1804, in-4°; — *Osservazioni sul flusso del mare;* Milan, in-8°; — *Sperienze sulla leva idraulica;* Milan, 1811, in-8°; — *Saggio esperimentale sull' esterna applicazione del vapore all' acqua dei bagni;* etc.; Milan, 1818, in-8°; — *General views on the application of galvanisme to medical purposes, principally in cases of suspended animation;* London, 1819, in-8°; ouvrage dédié à la Société royale de Londres; — *Saggio di osservazioni sui mezzi atti a migliorare la costruzione e illuminazione dei fari*; Milan, 1823, in-8°; — *l'Art de se préserver de l'action de la flamme;* Paris, 1830, in-8°; — *A short account of experiments made in Italy and recently repeated in Geneva and Paris, for preserving human life and objets of value from destruction by fire;* London, 1830, in-8°; — *Expériences faites à Londres*, etc.; Paris, 1830, in-8°. Ces expériences avaient été faites avec un appareil de sauvetage en asbeste, matière minérale qui résiste au feu, et que l'on peut tisser comme du lin.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc., IV, p. 287. — Henrion, *Annuaire biographique*, I, 10.

ALDINI (*Tobie*), de Césène, médecin du cardinal Édouard Farnèse, dans le dix-septième siècle. Ce cardinal le nomma en même temps directeur de son jardin botanique à Rome. Aldini publia la description des plantes les plus rares de ce jardin, sous le titre : *Exactissima descriptio rariorum quarundam plantarum quæ continentur Romæ in horto Farnesiano;* Romæ, 1625, petit in-fol., *cum tabul. XXVIII.* On a dit qu'Aldini n'était que le prête-nom du livre, et que le véritable auteur était Pierre Castelli, médecin de Rome; mais Bertholin, ami de Castelli, dit positivement que ce dernier n'a fait qu'aider Aldini. Ce livre renferme, entre autres, la première description exacte et savante d'une espèce nouvelle d'*acacia* ou *mimosa*, qui a conservé le nom spécifique de *Farnesiana.*

Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon*, avec le *supplément* d'Adelung. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

***ALDJAYHÂNY** (*Ben-Ahmed-Abou-Abd-Allah-Mohammed*), géographe arabe, originaire de la ville de Djayhan (dans le Khorassan), né dans la seconde moitié du neuvième siècle de J.-C., mort vers le milieu du dixième siècle. Il entra au service du prince Ismaël, fils d'Ahmed, de la dynastie des Samanides, dans le Khorassan et la Transoxiane. Il conserva ses fonctions sous Ahmed, fils d'Ismaël, et devint, en 913, gouverneur de province. Celui-ci ayant été tué par ses serviteurs, le vizir fut chargé du gouvernement au nom de son fils Aboul-Hassan-Nasr. Il profita de sa position pour se procurer divers renseignements géographiques, notamment sur les contrées voisines du Khorassan. Il avait coutume de réunir auprès de lui les voyageurs et les étrangers, et il les questionnait, pour comparer leur récit avec les relations les plus

estimées. L'ouvrage qui fut rédigé par ses ordres portait le titre de *Livre des voies pour connaître les royaumes*, et se distinguait par l'abondance des détails précieux sur la vallée de l'Indus et la presqu'île de l'Inde. C'est probablement dans cet ouvrage qu'Édrisi a puisé beaucoup de remarques. La presqu'île de l'Inde, la vallée de l'Indus, la chaîne de l'Indoukousch et la plus grande partie de l'Afghanistan actuel étaient alors occupées par des populations qui professaient le brahmanisme et le boudhisme. Aldjayhâny, sectateur zélé de l'islamisme, était impatient de soumettre ces vastes régions aux lois du Coran, et de faire ce que les princes gaznévides exécutèrent près d'un siècle après : voilà pourquoi il avait eu soin d'indiquer les ressources propres à chaque pays. La mort l'ayant atteint avant qu'il terminât son travail, l'ouvrage fut refondu et abrégé par Abou-Bekr-Ahmed, fils de Mohammed, originaire de la ville d'Hamadan, et plus connu sous le surnom de *fils du Fakyr*. Aldjayhâny croyait à l'astrologie; et, d'après une idée empruntée aux Grecs, idée qui fut adoptée par plusieurs géographes postérieurs, il avait placé chaque climat sous l'influence de l'une des sept planètes.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction*, tom. I.

ALDOBRANDINI, famille célèbre de la Toscane, originaire du village de Lasciano près de Pistoia, et établie à Florence depuis le douzième siècle. Elle s'éteignit en 1681 dans Octavie, fille de Jean-George Aldobrandini, prince de Rossano, et ses biens passèrent entre les mains des Borghèse et des Pamfili. La villa Aldobrandini, sur le mont Quirinal, à Rome, contenait autrefois la célèbre fresque trouvée dans les thermes de Titus, et connue sous le nom de *Noces Aldobrandines* : ce monument de l'art antique se trouve aujourd'hui au Vatican. Les Aldobrandini favorisaient, au moyen âge, les Guelphes, et ont fourni plusieurs hommes célèbres, dont voici les principaux dans l'ordre chronologique :

Silvestre **ALDOBRANDINI**, jurisconsulte, né à Florence le 23 novembre 1499, mort à Rome le 6 janvier 1558. Il professa quelque temps le droit à Pise. De retour dans sa patrie, il fut impliqué dans des luttes politiques : ayant pris parti contre les Médicis, il fut exilé et privé de tous ses biens. Paul III l'accueillit à Rome, et le nomma avocat du fisc et de la chambre apostolique. Parmi ses divers ouvrages de jurisprudence, dont Mazzuchelli a donné la liste, on remarque : *Consilia; De usuris; Comment. in lib. I Instituti Justiniani*, etc. Aldobrandini eut trois fils, dont l'un, *Hippolyte*, devint pape sous le nom de Clément VIII (*voy.* ce nom), et une fille, qui devint mère du cardinal Cinzio-Passero Aldobrandini.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, tom. I, part. 2.

Jean **ALDOBRANDINI**, cardinal, né vers 1525, mort à Rome en 1573, fils de Silvestre Aldobrandini, fut d'abord auditeur della rota, puis évêque d'Imola; enfin, en 1570, il reçut la pourpre des mains de Pie V. Il fut employé dans différentes missions auprès de plusieurs souverains, pour les engager à former une ligue contre les Turcs. Il a été enterré à Rome dans l'église de Sainte-Marie, où l'on voit sa statue en marbre.

Biagio Adimari, *Memorie istoriche di diverse famiglie nobili*. — Mecatti, *Storia genealogica della nobiltà e cittadinanza di Firenze*.

Thomas **ALDOBRANDINI**, le plus jeune des trois fils de Sylvestre, né à Rome vers 1540, mort au commencement du dix-septième siècle. Il fut nommé secrétaire des brefs après la mort de Pogge, en 1568. On ignore les détails de sa vie; on sait seulement qu'il était frère du pape Clément VIII, et qu'il mourut à la fleur de l'âge, en laissant une *traduction des Vies des philosophes*, de Diogène Laërce, avec des notes publiées à Rome en 1594, in-fol., par les soins de son neveu le cardinal *Pierre Aldobrandini*, archevêque de Ravenne (né le 31 mars 1571, mort le 10 février 1621), qui avait lui-même composé : *Apophthegmata de perfecto principe*, Francf., 1608, in-8°; et *Aphorismi politici*, ibid., 1614, in-8°. On cite encore de Thomas Aldobrandini un commentaire sur le livre d'Aristote, *De physico auditu*. Ces ouvrages ont été loués par Vettori Buonamici et Casaubon.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

Cinzio-Passero **ALDOBRANDINI**, cardinal, mort vers le commencement du dix-septième siècle. Fils d'un bourgeois de Senigaglia et d'une sœur de Clément VIII, il prit le nom de son oncle, et fut nommé cardinal en 1593, sous le titre de *Saint-George*. C'était un grand ami du Tasse, qui lui dédia sa *Gerusalemme conquistata*. Son frère Pierre, de vingt ans plus jeune, également cardinal, fut légat en France, et termina les différends qui existaient entre Henri IV et le duc de Savoie en 1601.

Il avait encore un autre frère, *Jean-François* ALDOBRANDINI, qui embrassa l'état militaire. Il fit les campagnes de la Turquie sous l'empereur Rodolphe II, et mourut à Waradin en 1601. Son fils *Silvestre* devint cardinal, et son neveu *Jean-George*, prince de Rossano, dans le royaume de Naples.

ALDOBRANDINI (*Joseph*), musicien italien, florissait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle à Bologne. Il avait appris les principes de son art de Jacques Parti, et devint, en 1695, membre de l'Académie des philharmoniques, qu'il présida longtemps. Le duc de Mantoue le nomma maître de musique de sa chapelle. On a de lui *divers morceaux de musique* publiés en 1701, 1703 et 1706, qui ont été recueillis et gravés à Amsterdam.

Fantuzzi, *Notices sur les écrivains de Bologne* (en italien); Bologne, 1781.

ALDOBRANDINO (*Florentin*), par abréviation *Dino*, médecin italien, né vers le milieu

du treizième siècle, mort à Florence le 30 septembre 1327. Il étudia la médecine à Bologne, et il y professa ensuite cette science; mais, pour prévenir les effets de la jalousie de ses confrères, il alla s'établir à Sienne. On lui doit des notes sur Avicenne et Gallien, sur le traité d'Hippocrate, *De la nature du fœtus*. Il a laissé aussi un commentaire de la célèbre chanson de Guy Galvalanti.

Éloges des illustres Toscans, t. I; Lucques, 1771.

* **ALDRED**, surnommé *le Glossateur* ou *Presbyter*, écrivain anglo-saxon, vivait vers le commencement du neuvième siècle. On a de lui une glose ou interprétation interlinéaire des quatre Évangiles latins, connus sous le nom de *Livre de Durham* (manuscrit précieux et unique de la bibliothèque Cottonienne). Cette glose est le seul monument complet qui nous reste du dialecte anglo-saxon, mêlé de beaucoup de formes danoises. Elle est tracée en beaux caractères très-lisibles, et l'auteur signe *Aldred Presbyter, indignus et misserrimus*.

Selden, *Historiæ anglicanæ scriptores X*; Lond., 1652, préface, p. XXV. — H. Wanley, *Librorum veterum septentrionalium Catalogus* (formant le tome II du *Thesaurus* d'Hickes); Oxon., 1705, in-fol., p. 250.

ALDRED ALRED ou **EALRED**, archevêque d'York, né vers le commencement du onzième siècle, mort en 1069. D'abord moine de Winchester, puis abbé de Tavistock, il devint en 1046 évêque de Worcester. Il fut le premier des évêques de son pays qui entreprit, en 1050, le voyage de Jérusalem, en traversant la Hongrie. Édouard le Confesseur lui confia ensuite une ambassade importante auprès de l'empereur Henri II. Aldred resta un an en Allemagne, et revint dans son pays, où il possédait de riches bénéfices. Il administra quelques années le siége de Hereford et celui de Wilton, pendant l'absence de l'évêque Hermann, et obtint en 1060 l'archevêché d'York, avec la permission de conserver, comme commendataire, l'évêché de Worcester. Le pape Nicolas II lui refusa d'abord le pallium, pour cause de simonie. Aldred ne l'obtint qu'après avoir résigné le siége de Worcester, dont il retint cependant douze manoirs ou villages sous son autorité. La conduite politique de l'archevêque Aldred ne fut pas exempte de reproches; et la versatilité de ses principes parut clairement dans la dernière partie de sa vie. A peine Édouard fut-il mort, qu'Aldred appuya les prétentions de Harold à la couronne. Apres la victoire remportée sur ce prince par Guillaume de Normandie à la fameuse journée d'Hastings, Stigand, archevêque de Canterbury, refusa de couronner le vainqueur; mais Aldred se chargea de cette cérémonie. Lorsque les habitants d'York et des comtés du nord, appuyés d'un corps de Danois, se déclarèrent en faveur d'Édouard Atheling, Aldred, soit par chagrin, soit par crainte, tomba malade, et mourut. On raconte que ce prélat, qui avait lui-même consacré les prétentions de Guillaume, eut aussi le courage de lui adresser de violents reproches lorsque ce prince abusa de son pouvoir. Aldred avait fait restaurer, en 1058, l'église de Saint-Pierre, à Gloucester.

W. Malmsbury, *De Willidelmo primo*, lib. III. — Stubbs, *Acta Eboracensium episcoporum*, col. 1701 et seq. — Wharton, *Anglia sacra*. — Leland, *Collectanea*. — John Haywood, *Lives of the three Norman Kings*; London, 1618 — Godwin, *De Præsulibus*. — *Chronicon, Angliæ*, per Johannem, abbatem burgi Sancti Petri.

ALDRETE. *Voy*. ALDERETE.

ALDREWALD ou **ADREWALD**, théologien et hagiographe français, de l'ordre des bénédictins du Mont-Cassin, né en 818, mort en 878 (et non en 890). Il fut l'un des religieux les plus instruits de l'abbaye de Fleury (Orléanais). Il écrivit en prose et en vers sur beaucoup de matières, et semble un des premiers s'être servi de la langue française. Antagoniste de Jean Scot sur la doctrine de l'eucharistie, commentateur de presque toute la Bible, il a donné aussi l'histoire de son couvent, pour compléter l'ouvrage de son confrère Adalbert (mort en 853), avec lequel on l'a souvent confondu. Tritheim l'appelle *vir undecunque illustris atque doctissimus*, et Aimoïn de Fleury, qui vivait cinq siècles avant Tritheim, lui donne le titre de *Disertissimus*. On a d'Aldrewald : *Traité sur la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie*, dans d'Achery *Spicileg*., t. XII; — *Histoire des miracles de Saint-Benoît, opérés à Fleury*, etc., 877; cette suite de l'ouvrage d'Adalbert se trouve dans : *Bibl. de Fleury*, *Collection des Histoires de France*, par Duchesne, et dans la *Collection des Bollandistes* (21 mars).

Tritheim, *De Script. eccl*. — *Hist. litt. de la France*, V.

ALDRIC (*saint*), prélat français, originaire d'une famille allemande, mort le 7 janvier 856. Il passa ses premières années à la cour de Charlemagne; il suivit la carrière ecclésiastique, devint chapelain et confesseur de l'empereur, et fut nommé en 832 évêque du Mans. Chassé de son évêché par Lothaire, il y fut rétabli par Charles II. Il assista, en 846, au concile de Paris, et, en 849, à celui de Tours. Il avait composé un *Recueil de canons*, tirés des conciles et des décrétales des papes. On regrette la perte de cette compilation curieuse, connue sous le nom de *Capitulaires d'Aldric*. Il nous reste de ce saint évêque trois *Testaments* et un règlement pour le service divin, dans les *Analectes de Mabillon* et dans les *Miscellanea* de Baluze. Par ce règlement, il avait ordonné que son église du Mans fût, dans les grandes solennités, illuminée au moins par cent quatre-vingt-dix lampes et par dix cierges. Ce n'est point, comme on l'a prétendu, du temps de saint Aldric que l'usage des orgues fut introduit; et il est faux qu'il en ait établi le premier dans son église. Cet instrument, décrit par Cassiodore, est d'une origine plus ancienne. Constantin Copronyme en donna un à Pepin en 757; ce fut le premier connu en France.

Acta Sanctorum. — Baluze, *Miscellanea*, t. III, in-8°.

1680. — Jean Bondonnet, *Des évêques du Mans*. — Baillet, *Vie des Saints*. — *Histoire littéraire de la France*, vol. V, 1740, p. 141-144.

ALDRICH (*Henri*), théologien et musicien anglais, né le 5 mai à Westminster en 1647, mort à Oxford le 14 décembre 1710. Il entra fort jeune dans les ordres, devint professeur du collége d'Oxford, chanoine de l'église du Christ, et docteur en théologie. Il consacra une grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse. Il était très-versé dans les langues anciennes et modernes, et passait en même temps pour un bon musicien et un habile architecte. La place de Peckwater à Oxford, la chapelle du collége de la Trinité et l'église de Tous-les-Saints ont été bâties sur ses plans. Il a composé, pour le service de l'église, plusieurs morceaux de musique et beaucoup de motets. Dans le *Pleasant musical companion*, imprimé en 1726, on trouve deux morceaux de sa composition : le *Hark the bonny Christ-church-bells*, et *A smoking Cateh*, ce dernier destiné à être chanté par quatre hommes fumant leur pipe. Ses principaux ouvrages ont pour titre : 1° *Artis logicæ compendium* ; — 2° *Éléments d'architecture* (en latin) ; — 3° deux poëmes latins, l'un sur l'avénement de Guillaume III, l'autre sur la mort du duc de Glocester, insérés dans *Musæ Anglicanæ* ; — 4° deux traités sur l'*Adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. Burney cite d'Aldrich un grand nombre de dissertations musicales manuscrites, déposées à la bibliothèque du collége du Christ à Oxford. Aldrich fut chargé, avec l'évêque Sprat, de la révision de l'histoire de la révolution de lord Clarendon.

Biographia britannica. — Hawkins, *History of music*.

ALDRICH (*Robert*), prélat anglais, né à Burnham, dans le comté de Buckingham, vers la fin du quinzième siècle, mort à Horncastle le 5 mars 1555. Il fut aumônier de la reine Jeanne Seymour, et occupa le siége épiscopal de Carlisle, sous les règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie; circonstance qui suffit pour faire connaître son caractère, en démontrant la flexibilité de ses opinions, selon le temps et les intérêts. Il est auteur de divers écrits (inédits), parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Epistola ad Gulielmum Hermannum* ; — 2° *Epigrammata varia* ; — 3° *Décisions diverses sur les sacrements* ; — 4° *Réponses à quelques plaintes concernant les abus de la messe*. Aldrich avait, dans sa jeunesse, aidé le célèbre Érasme dans la collation de divers manuscrits.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Tanner, *Bibliotheca Britannica hibernica*. — Bale, *Scriptores Britanniæ Majoris*. — Leland, *Illustrium virorum Encomia*.

***ALDRIGHETTI** (*Aldrigetto* DE), médecin italien, né à Padoue le 3 février 1573, mort à Padoue en 1631. Il étudia à Bologne et à Padoue, où il eut pour maître Jérôme Fabricius. Il fut attaché comme médecin à l'ambassade de Venise en France et en Allemagne. Il fut même quelque temps médecin de l'empereur Rodolphe II. De retour en Italie, il obtint une chaire à l'université de Padoue, où il mourut du choléra, alors généralement désigné sous le nom de peste. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : *Herculis Saxoniæ Tractatus perfectissimus de morbo gallico, seu lue venerea* ; Francf., 1600, in-8° : c'est la publication des leçons d'Hercule Saxonia, professeur de médecine à Padoue ; — *Oratio qua ill. ac rev. Petro Valerio, Pataviam accedenti, gratulabatur* ; Pata., 1663, in-4°.

Son fils *Louis-Antoine Addrighetti*, jurisconsulte à Padoue, s'est fait connaître par plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque : *De absoluta philosophiæ cognitione;* Padoue, 1619, in-4° ; — *Ragguaglio di Parnasso tra la musica e la poesia*, Padoue, 1620, in-4°.

Tomasini, *Bibliotheca Patavina*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*.

ALDRINGER (*Jean*), feld-maréchal autrichien, mort en 1634, sous le règne de l'empereur Ferdinand II. Issu d'une famille pauvre du Luxembourg, il fut quelque temps domestique à Paris ; il s'engagea comme volontaire à Inspruck dans un régiment d'Impériaux. Il parvint par sa bravoure et ses talents jusqu'au grade le plus élevé. En 1625, il fut créé seigneur de Roschitz, et nommé commissaire général auprès de l'armée de Wallenstein ; en 1629, il prit part aux négociations de Lubeck. En 1629, il fit la guerre en Italie, et prit la ville de Mantoue. De retour en Allemagne (1631) il envahit la Bavière, emporta d'assaut les villes de Landsberg et Gunzbourg ; mais il échoua devant Landshut, et se noya dans l'Isar.

Puffendorf, *Rerum Suecicar.*, VI. p. 157. — Jean Cluver, *Epit. hist.*, *XI*. — Le comte Galeazzo Priorato, *Histoire des guerres d'Allemagne*, liv. XI. — Leblanc, *Histoire de Bavière*, VI, p. 874 et 136.

ALDROVANDE, en italien ALDROVANDI, en latin ALDROVANDUS (*Ulysse*), célèbre naturaliste, né à Bologne le 11 septembre 1522, mort le 10 novembre 1607. A l'âge de six ans il perdit son père, et fut placé comme page dans la famille d'un riche évêque. Il n'y resta que peu de temps ; à douze ans, sa mère l'envoya en apprentissage chez un marchand à Brescia. Là, il se fit remarquer par son aptitude pour les affaires commerciales et par son talent pour le calcul. Cependant il se dégoûta bientôt de la vie mercantile, et quitta la maison pour accompagner un Sicilien qui se rendait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Il visita ainsi une partie de l'Espagne; et, après une absence de plusieurs mois, il revint à Bologne, où sa mère l'avait depuis longtemps pleuré comme mort. Il se mit ensuite à étudier le droit, d'abord dans sa ville natale, puis à Padoue. Ce fut dans cette dernière ville qu'il suivit en même temps quelques cours de médecine. En 1549, il retourna à Bologne. Il n'y demeura pas longtemps : suspecté de luthéranisme, il fut arrêté, mis en prison et

transporté à Rome, où il fut conditionnellement relâché par l'inquisition. Après sa mise en liberté, il revint dans sa ville natale, où il se livra avec ardeur à l'étude des plantes sous Lucas Ghino, qui occupait alors la chaire de botanique à Bologne. De là il se rendit de nouveau à Padoue, où il poursuivit ses études scientifiques sous le célèbre Fallope. De Padoue, il fit une excursion botanique à Ancône; à son retour, il passa par Rome, et revint à Bologne, chargé d'un riche herbier. Ce fut probablement à cette occasion qu'il visita Rome en détail, et qu'il réunit les matériaux d'un ouvrage qui fut publié par Lucius Maurus sous le titre : *le Antichità della città di Roma*, Venise, 1556, in-12, où Aldrovande donne la description de plusieurs statues antiques. D'autres éditions parurent à Venise, 1558 et 1562; il en existe aussi une traduction latine, Rome, 1741. Ce fut là, selon toute apparence, son premier ouvrage.

En 1553, Aldrovande obtint le grade de docteur en médecine, et, en 1560, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à Bologne; il joignit, dit-on, à cette chaire celle de la logique. En 1568, il détermina le sénat de Bologne à créer un jardin botanique, dont il eut la direction. En même temps, il fut chargé de l'inspection des drogues et des pharmacies. Ces fonctions délicates lui attirèrent beaucoup de désagréments. Les apothicaires lui reprochaient d'empiéter sur leurs droits en cultivant, dans le jardin botanique, des plantes pour la composition de la thériaque; ils se liguèrent contre lui avec plusieurs membres du collége des médecins. Aldrovande s'adressa au pape Grégoire XIII, qui, dans une lettre en date de 1576, loua sa conduite, et le confirma dans sa place d'inspecteur des pharmacies. Ce fut vers cette époque qu'Aldrovande écrivit *Antidotarii Bononiensis epitome*, Bologne, 1574, in-8°. Ce livre est intéressant, en ce qu'il a servi de modèle à toutes les pharmacopées publiées depuis lors. On y trouve une liste de médicaments, avec leur préparation et leur usage.

Ses fonctions publiques n'empêchèrent pas Aldrovande de poursuivre avec un zèle rare ses études d'histoire naturelle. L'objet principal de sa vie était la connaissance du monde animé; c'est à cela qu'il consacra son temps, son talent et sa fortune. Il fit de nombreux voyages, et n'épargna aucune dépense pour augmenter ses collections. Il parvint ainsi à former le musée que l'on montre encore aujourd'hui à Bologne comme un monument de l'activité de ce grand naturaliste. Son herbier se compose de soixante gros volumes. Pendant trente ans il entretint à ses frais plusieurs peintres et graveurs. Parmi ces artistes, dont quelques-uns recevaient deux cent couronnes par an (somme énorme pour ce temps), on cite, comme les plus célèbres, Lorenzo Bennino de Florence, Cornélius Swintus de Francfort, et Christophe Coriolan de Nuremberg. C'est ainsi qu'il se prépara à la tâche gigantesque d'historien et d'*illustrator* de la nature, titre qu'il se plaisait à se donner.

Malgré une vie si prodigieusement active, Aldrovande parvint à un âge très-avancé : il mourut à quatre-vingt-cinq ans. Presque tous les biographes le font mourir à l'hôpital, « réduit, disent-ils, à la misère par les dépenses auxquelles il n'avait pu suffire. » Mais cette assertion est fausse; car, selon Fantuzzi, qui a consulté à ce sujet les archives de Bologne, le sénat vint, de la manière la plus libérale, en aide à Aldrovande : il doubla son traitement de professeur, et le lui continua jusqu'à ce que l'âge ne lui permît plus d'enseigner. Enfin, à diverses reprises, l'illustre savant avait reçu plus de quarante mille couronnes, comme indemnité pour ses travaux. Il comptait parmi ses amis Fallope, Lucas Ghino, Pinelli, Campeggio, Mathiole, et parmi ses protecteurs, Grégoire XIII, Sixte-Quint, le cardinal Montalto et Ferdinand Ier, comme le montre sa correspondance, publiée à Venise en 1636.

Aldrovande fut enterré avec pompe, aux frais de l'État, dans l'église de Saint-Étienne à Bologne. Le cardinal Barberini, qui devint pape sous le nom d'Urbain VIII, lui fit l'épitaphe suivante :

Multiplices rerum formas, quas pontus et æther
  Exhibet, et quidquid promit et addit humus,
Mens haurit, spectant oculi, dum cuncta sagaci,
  Aldrovande, tuus digerit arte liber.
Miratur proprios solers industria fœtus,
  Quamque tulit molis se negat esse parem.
Obstupet ipsa simul rerum fœcunda creatrix,
  Et cupit esse suum quod videt artis opus.

Les ouvrages posthumes d'Aldrovande furent publiés sous la direction et aux frais du sénat bolonais. On voit dans la bibliothèque publique de Bologne un nombre immense de manuscrits d'Aldrovande, beaucoup plus considérable que celui qui a été imprimé (Fantuzzi en estime le nombre de deux à trois cents). Ce zélé naturaliste était parvenu à former jusqu'à vingt volumes in-fol. de figures d'animaux, toutes peintes en couleur par des artistes habiles. Ces vingt volumes de peintures sont conservés à l'institut de Bologne. Pendant la révolution, ils avaient été transportés à Paris, au Muséum d'histoire naturelle; ils y ont été repris en 1816. Ce sont les originaux des gravures de son ouvrage; les planches sont gravées sur bois, mais si grossièrement qu'on est obligé de remonter aux figures originales pour savoir ce qu'on a voulu y représenter.

Aldrovande n'a publié lui-même que quatre volumes du grand ouvrage qui porte son nom. Douze sont consacrés à la zoologie, un aux minéraux, et un autre aux arbres; en sorte que le tout forme quatorze volumes in-folio. Les trois premiers qui parurent en 1599, 1600 et 1603, traitent de l'ornithologie; le quatrième, publié en 1602, est relatif aux insectes. Tous les autres ont paru après la mort de l'auteur. Sa veuve publia, en 1606, le cinquième volume, qui traite des mol-

lusques et autres animaux à sang blanc. Corneille Uterveer, natif de Delft en Hollande, et successeur d'Aldrovande, rédigea sur ses manuscrits le volume des solipèdes et celui des poissons et des cétacés : ils parurent en 1613 et 1616. Thomas Demster, gentilhomme écossais, également professeur à Bologne, et bien connu pour avoir composé un grand traité sur l'Étrurie ou ancienne Toscane, fit paraître le volume des animaux à pieds fourchus. Un autre des successeurs d'Aldrovande, Barthélemi Ambrosinus, chef du jardin botanique de Bologne, remplit la même tâche pour les volumes des quadrupèdes digités, des serpents, des monstres et des minéraux. Ceux-ci ne parurent qu'en 1657. Enfin le dernier de tous, celui des arbres, fut publié par Montalbanus, professeur de botanique à Bologne, en 1667, c'est-à-dire soixante ans après la mort de l'auteur. Pour éviter toute confusion, il est important de distinguer le travail d'Aldrovande d'avec celui de ses éditeurs, qui s'y trouve presque toujours mêlé.

Voici les titres exacts de tous les volumes : *Ornithologiæ, hoc est, de avibus historiæ, libri XII : tomus I, de avibus rapacibus ;* Bononiæ, 1599, in-folio; Francofurti, 1616, in-folio; — *Ornithologiæ tomus II, de avibus terrestribus, mensæ inservientibus et canoris;* Bononiæ, 1600, in-folio; Francofurti, 1621, in-folio; — *Ornithologiæ tomus III, de avibus aquaticis et circa aquas degentibus;* Bononiæ, 1603, in-folio; Francofurti, 1629, in-folio. Ces trois tomes ont été réimprimés à Bologne en 1646 et 1647, in-folio; — *De animalibus insectis libri VII;* Bononiæ, 1602, 1620, 1638, in-folio; Francofurti, 1623, in-folio; — *De reliquis animalibus exsanguibus, utpote de mollibus, crustaceis, testaceis et zoophytis libri IV;* Bononiæ, 1606, 1642, in-folio; Francofurti, 1623, in-folio (l'édition de Bologne est ornée de belles figures qui ont été dessinées sur les objets du musée de l'auteur; on ne peut point en dire autant de celle de Francfort); — *Quadrupedum omnium bisulcorum historia, quam Joannes Cornelius Uterveerius colligere incœpit ; Thomas Dempsterus, baro a Muresk, Scotus, perfecte absolvit ; et Marcus-Antonius Bernia atque Hieronymus Tamburinus in lucem ediderunt ;* Bononiæ, 1613, 1621, 1642, in-folio; Francofurti, 1647, in-folio; — *De piscibus libri V, et De cetis liber unus, a Joanne-Cornelio Uterveerio collecti, et editi opera Hieronymi Tamburini ;* Bononiæ, 1613, 1638, in-folio; — *De quadrupedibus solidipedibus volumen integrum : Joannes-Cornelius Uterveerius collegit et recensuit; Hieronymus Tamburinus in lucem edidit;* Bononiæ, 1616, 1639; Francofurti, 1623, in-folio; — *De quadrupedibus digitatis viviparis libri III, et De quadrupedibus digitatis oviparis libri II, Bartholomæus Ambrosinus collegit;* Bononiæ, 1637, 1645, in-folio; — *Historiæ serpentum et draconum libri duo, Ambrosinus concinnavit et edidit;* Bononiæ, 1640, 1642, in-folio; —*Monstrorum historia, labore et studio Bartholomæi Ambrosini;* Bononiæ, 1642, 1646, in-folio; — *Musæum metallicum;* Bononiæ, 1648, in-folio, par les soins de Barthélemy Ambrosinus, qui n'a rien négligé pour la beauté de l'édition : c'est un des meilleurs ouvrages posthumes d'Aldrovande; on y trouve beaucoup de bonnes choses sur les métaux et les fossiles; l'abrégé de ce *Musæum* a paru à Leipzig en 1701, in-12. — La *Dendrologia naturalis, scilicet arborum historiæ libri duo;* Bononiæ, 1668, in-folio; Francofurti, 1671, 1690, in-folio; forme le quatorzième et dernier volume de ce grand ouvrage d'Aldrovande. Montalban, qui en fut l'éditeur, nous apprend qu'elle devait être composée de six parties, et que les deux livres qui composent ce volume ne sont encore qu'une portion de la première, qui aurait été subdivisée elle-même en sept autres livres, qui devaient former l'histoire de tous les arbres. Le premier comprend les arbres glandifères, et le second les pomifères. L'auteur, suivant son usage, y a réuni tout ce qui était venu à sa connaissance sur les objets qu'il traite, même sur les arbres de l'Inde, dont on connaissait à peine les noms. Là, comme dans toutes les autres parties de son ouvrage, il supplée à la stérilité de ses connaissances positives par une excessive érudition : ainsi l'histoire des chênes y est traitée avec la même étendue, la même profusion de savoir que celle du coq. Il ne faut donc regarder chacun des articles que comme un répertoire des plus complets de tout ce qui a été écrit sur la matière; et, sous ce point de vue, il peut avoir un certain degré d'utilité. Chaque objet décrit est accompagné d'une figure en bois qui donne une idée assez exacte de son ensemble ou de son port, quoique exécutée grossièrement. Ce volume de botanique a été réimprimé seul à Francfort en 1690, comme ayant été entièrement composé par Montalban, et seulement disposé suivant la manière d'Aldrovande. Il est précédé d'une préface de George Francus. — Montalban donne, dans sa *Bibliothèque botanique,* une liste nombreuse de traités particuliers sur les plantes, composés par Aldrovande, et qui sont restés inédits. Cependant quelques-uns, par leurs titres, semblent faits pour exciter la curiosité : ainsi il y en a un sur les différences de formes que présentent les parties principales des plantes, comme les feuilles et les fleurs. Il avait aussi composé un commentaire fort étendu sur Dioscoride, que Joachim Camerarius dit avoir vu.

« Cette immense compilation, recueillie par un seul homme, se compose, dit Cuvier, comme l'ouvrage de Gessner, qu'Aldrovande connaissait bien, et dont il a même suivi la marche autant qu'il l'a pu, de passages extraits de tous les écrivains antérieurs. Il y a même beaucoup moins d'observations propres dans Aldrovande

que dans l'ouvrage de Gessner. Cette prédominance de compilations est surtout sensible dans les volumes qui n'ont pas paru de son vivant, et pour lesquels ses éditeurs n'ont presque employé que les notes qu'il avait laissées. Mais ce qui est souvent précieux, ce sont ses figures; elles se composent de toutes celles de Gessner, de Rondelet et de Belon, et d'un très-grand nombre de dessins nouveaux. Placé plus favorablement que Rondelet et Gessner pour recevoir les productions du midi de l'Europe, il en recueillit plusieurs qui avaient échappé à ces deux grands naturalistes; il en reçut aussi des Indes, qu'il ne connaissait pas. L'Amérique d'ailleurs, et l'intérieur de l'Afrique, lui fournirent différentes espèces qui n'étaient pas encore arrivées en Europe au commencement du seizième siècle; car ce ne fut que plus tard que les voyages se multiplièrent vers ces contrées. Mais ces figures mises à part, il faut avouer que l'ouvrage d'Aldrovande ne contient rien qui ne soit déjà dans Gessner. Aldrovande ne paraît pas non plus avoir le même esprit de critique et la même judiciaire que Gessner; car il a laissé introduire dans ses notes plusieurs choses qui auraient dû être repoussées, ou au moins accompagnées de commentaires. Cet ouvrage est composé avec très-peu de méthode; les divisions n'y sont données que d'une manière générale. L'auteur traite d'abord des quadrupèdes vivipares, puis des quadrupèdes ovipares, des serpents, des oiseaux, des poissons, des mollusques, des vers, des insectes; en un mot, il suit à peu près la division d'Aristote. Ce n'est guère que pour la partie des insectes qu'il a essayé d'une sorte de méthode. Il a fait une espèce de dichotomie; mais elle est encore un peu empruntée à Aristote. Ainsi il divise les insectes en terrestres et en aquatiques; il met à part ceux qui ont des pieds et ceux qui n'en ont pas. Par insectes sans pieds, il entend les vers, les larves. Il fait une nouvelle division de ceux qui ont des pieds, suivant qu'ils ont des ailes ou qu'ils en sont dépourvus; il divise encore les premiers d'après le nombre de leurs ailes, et d'après celui de leurs épines ou de leurs écailles farineuses. Cette partie est la seule dans laquelle il donne une espèce de *conspectus* ou de *synopsis* des divisions qu'il établit; pour le reste, il agit comme ses prédécesseurs. L'ordre des animaux dans chaque classe est entièrement arbitraire, et il est fort difficile de s'y reconnaître. Gessner au moins les avait rangés par ordre alphabétique. Les ouvrages de ces deux hommes ont servi de base aux travaux ultérieurs en histoire naturelle jusque vers la fin du dix-septième siècle; et, même pour les quadrupèdes, le dix-huitième siècle a été obligé de les adopter presque complétement. Au moyen de Gessner et d'Aldrovande, on avait, jusqu'à Buffon, un corps de doctrine assez riche sur toute l'histoire naturelle des animaux. » (G. Cuvier, *Histoire des sciences nat.*, t. II.)

Voici le jugement de Buffon, qui s'accorde sous plusieurs rapports avec celui de Cuvier :

« Aldrovandus le plus laborieux et le plus savant des naturalistes, a laissé, après un travail de soixante ans, des volumes immenses sur l'histoire naturelle, qui ont été imprimés successivement, et la plupart après sa mort. On les réduirait à la dixième partie, si l'on en ôtait toutes les inutilités, et toutes les choses étrangères à son sujet. A cette prolixité près, qui, je l'avoue, est accablante, ses livres doivent être regardés comme ce qu'il y a de mieux sur toute la totalité de l'histoire naturelle. Le plan de son ouvrage est bon, ses distributions sont sensées, ses divisions bien marquées, ses descriptions bien exactes, monotones à la vérité, mais fidèles. L'historique est moins bon; souvent il est mêlé de fabuleux, et l'auteur y laisse voir trop de penchant à la crédulité. J'ai été frappé, en parcourant cet auteur, d'un défaut ou d'un excès qu'on retrouve presque dans tous les livres faits il y a cent ou deux cents ans, et que les savants d'Allemagne ont encore aujourd'hui : c'est cette quantité d'érudition inutile, dont ils grossissent à dessein leurs ouvrages; en sorte que le sujet qu'ils traitent est noyé dans une quantité de matières étrangères, sur lesquelles ils raisonnent avec tant de complaisance et s'étendent avec si peu de ménagement pour les lecteurs, qu'ils semblent avoir oublié ce qu'ils avaient à vous dire, pour ne vous raconter que ce qu'ont dit les autres. Je me représente un homme comme Aldrovandus, ayant une fois conçu le dessein de faire un cours complet d'histoire naturelle; je le vois dans sa bibliothèque lire successivement les anciens, les modernes, les philosophes, les théologiens, les jurisconsultes, les historiens, les voyageurs, les poëtes, et lire sans autre but que de saisir tous les mots, toutes les phrases qui, de près ou de loin, ont rapport à son objet; je le vois copier ou faire copier toutes les remarques, et les ranger par lettres alphabétiques, et, après avoir rempli plusieurs portefeuilles de notes de toute espèce, prises souvent sans examen et sans choix, commencer à travailler un sujet particulier, et ne vouloir rien perdre de tout ce qu'il a ramassé; en sorte qu'à l'occasion de l'*histoire naturelle* du coq ou du bœuf, il vous raconte tout ce qui a jamais été dit des coqs et des bœufs; tout ce que les anciens en ont pensé; tout ce qu'on a imaginé de leur vertu, de leur caractère, de leur courage; toutes les choses auxquelles on a voulu les employer; tous les contes que les bonnes femmes en ont faits; tous les miracles qu'on leur a fait faire dans certaines religions; tous les sujets de superstition qu'ils ont fournis; toutes les comparaisons que des poëtes en ont tirées; tous les attributs que certains peuples leur ont accordés; toutes les représentations qu'on en fait dans les hiéroglyphes, dans les armoiries; en un mot, toutes les histoires et toutes les fables dont on

s'est jamais avisé au sujet des coqs et des bœufs. Qu'on juge après cela de la portion d'histoire naturelle qu'on doit s'attendre à trouver dans ce fatras d'écriture! Et si, en effet, l'auteur ne l'eût pas mise dans des articles séparés des autres, elle n'aurait pas été trouvable, ou du moins elle n'aurait pas valu la peine d'y être cherchée. » (Buffon, *Hist. nat.*, t. I.)

Monti a consacré à la mémoire d'Aldrovande, sous le nom d'*Aldrovanda*, un genre de plantes remarquable. Ce genre ne comprend qu'une seule espèce; c'est une plante aquatique très-singulière, trouvée aux environs de Bologne et aux Indes orientales : elle se soutient à la surface de l'eau par des vésicules remplies d'eau. B. Belmin.

L'abbé Gallois, *Journal des savants*, 12 novembre 1668. — Rech. Spanheim, *De præst. numism.*, dissert. III, p. 252. — Imperialis, *in Musæo historico*. — Lorenzo Crasso, *Éloge des hommes de lettres*, t. I, p. 137. — Carrère, *Bibliothèque de la médecine*. — Haller, *Bibliotheca botanica*. — Antoine Bumaldi, *in Bibl. Bonon*. — Vander Linden, *De script. med.* — Fantuzzi, *Memorie della vita d'Ulissi Aldrovandi*; Bologne, 1774.

*ALDROVANDINI, nom d'une famille bolonaise d'artistes, dont les principaux sont :

Joseph Aldrovandini, peintre en décors, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On cite de lui, entre autres, la vue d'un feu d'artifice au Capitole, 1727. — Son fils *Thomas*, mort à Bologne en 1736, peignit avec Marc-Antoine Franceschini la chambre du grand conseil à Gênes. — *Pompée-Augustin* Aldrovandini, neveu de Joseph, mort à Rome en 1739, a laissé un grand nombre de gravures et de tableaux à l'huile et à la détrempe.

Zanotti, *Storia dell' Academia Clementina di Bologna*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Heinecken, *Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes*.

ALDRUDE (*Bertinoro*, comtesse de), célèbre Italienne, vivait dans le douzième siècle. Elle se distingua par son courage et son éloquence. Originaire de Rome, et de la famille des Frangipani, elle fut mariée au jeune comte de Bertinoro, et devint bientôt veuve. Sa cour fut le rendez-vous de l'élite des dames et des chevaliers. Touchée des malheurs des habitants d'Ancône, assiégés par les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric Ier, elle leur procura des secours et fit lever le siége de la ville. Elle était soutenue par Guillaume des Adélards, chef de la faction des Guelfes à Ferrare, qui avait engagé tout son patrimoine pour élever des soldats. Le siége d'Ancône avait duré depuis le 1er avril 1172 jusqu'au 15 octobre, jour où la comtesse de Bertinoro et Guillaume des Adélards remportèrent une victoire complète sur Christian, archevêque de Mayence, qui commandait l'armée impériale. Le Florentin Buon-Compagno a écrit l'histoire de ce siége mémorable, et elle est insérée dans le tome VI des Historiens d'Italie.

Muratori, *Script. rerum Italic.*

ALDUIN. Voyez Audoin.

*ALE (*Ægidius*), peintre natif de Liége, mort à Zani en 1689. Il fut employé avec Morandi, Bonatti et Romanelli, à peindre la sacristie de l'église Santa-Maria dell' Anima, à Rome.

Titi, *Descrizione delle pitture, etc., in Roma*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ALEA (*Léonard*), littérateur français, né à Paris vers le milieu du dix-huitième siècle, mort vers 1812. On a de lui : 1° *l'Antidote de l'athéisme*, ou *Examen critique du Dictionnaire des Athées*; in-8°, Paris, 1801 (sans nom d'auteur). Une nouvelle édition, refondue et augmentée, parut (avec le nom de l'auteur) sous le titre : *la Religion triomphant des attentats de l'impiété*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — 2° *Réflexions contre le divorce*; Paris, 1802, in-8°.

Harmonville, *Dictionnaire des dates*, I, 101.

ALÉANDRE (*Jérôme*, dit *Senior*), en italien Aleandro (*Girolamo*), cardinal, né à Motta, petite ville du Trévisan, le 13 février 1480; mort le 31 janvier 1542. A l'âge de vingt-quatre ans, il passait déjà pour un des hommes les plus savants de son temps. Il était versé dans les langues anciennes, dans les mathématiques, dans l'astronomie et dans la musique. Il était lié d'amitié avec Alde Manuce et avec Érasme, qu'il aida dans l'impression de ses *Adages* à Venise. La réputation d'Aléandre franchit les Alpes. Louis XII l'appela en France en 1508, et le nomma recteur de l'université de Paris. Une violente épidémie lui fit bientôt quitter Paris. Il s'attacha ensuite à Érard de la Mark, prince-évêque de Liége, qui le fit son chancelier. Envoyé à Rome par ce prélat en 1517, il y fut retenu par Léon X, qui le nomma bibliothécaire du Vatican. Ce pontife l'envoya en 1519 en Allemagne, pour combattre l'hérésie de Luther à la diète de Worms. Vers cette époque, Aléandre se brouilla avec Érasme, dont les écrits semblaient favoriser la réforme. Clément VII le fit archevêque de Brindes et nonce en France. François Ier le mena avec lui en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier avec le roi. Quoique Aléandre eût été trouvé sans armes, sans emploi militaire, les Espagnols le maltraitèrent; et il ne recouvra sa liberté qu'en payant une rançon de 500 ducats. Il éprouva encore les disgrâces de la fortune à l'époque de la prise de Rome par les Impériaux, le 20 septembre 1526. A peine retiré dans le château Saint-Ange, il vit, des remparts de cette forteresse, sa maison en cendres, ses meubles et ses livres abandonnés au pillage. Dans le cours de l'année suivante, il défendit l'Église, attaquée par les luthériens d'Allemagne. Paul III, auquel ses services le rendirent extrêmement cher, le nomma en 1538 cardinal, du titre de Saint-Chrysogone; il n'en jouit que quatre ans. Renvoyé en Allemagne, la même année, en qualité de légat, il mourut peu de temps après son retour à Rome, au moment où il s'occupait de la convocation d'un nouveacu oncile. Il avait composé lui-même

son épitaphe en vers grecs, dont les derniers mots signifient : « Je suis mort sans répugnance, parce que je cesserai d'être témoin de bien des choses dont la vue est plus douloureuse pour moi que la mort. »

Aléandre avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont inédits. Les seuls qui aient été imprimés sont : 1° *Lexicon græco-latinum;* Parisiis, 1512, in-fol.; — 2° *Tabulæ sane utiles græcarum Musarum adyta compendio ingredi volentibus:* c'est un abrégé de la grammaire de Chrysoloras, publié à Paris en 1513; — 3° une pièce en vers latins, *Ad Julium et Neræam*, insérée dans Math. Toscanus, *Carmina illustrium poetarum italorum;* Argentorati, 1517, in-8°.

André Victorelli, *la Vie d'Aléandre*, dans le *Recueil des Vies des Pontifes*, par Chacon et Caprera ; Rome, 1630, 2 vol. in-fol. — De Seckendorf, *Hist. lutheran.*, t. I, p. 125 et 149. — De la Roche-Pozai, *Nomenclator cardinalium*, p. 132. — Lorenzo Crasso, *De poetis græcis*, p. 278. — Oldoinus, *In Athenæo Romano*, p. 317. — Belleforest, *Lettres des princes*, f° 96. — Paul Giove, *Elog.*, c. XCVIII, p. 231. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Liruti, *Notizie delle vite ed opere scritte da letterati del Friuli*, I, 456-506. — Merle d'Aubigné, *Histoire de la reformation*, II, 193, 194, 224, 228, 239, 246. — Jortin, *Life of Erasmus*, I, 244.

ALÉANDRE (*Jérôme*, dit *Junior*), petit-neveu du précédent, antiquaire, poëte, littérateur, jurisconsulte, né à la Motta en 1574, mort à Rome en 1629, d'un excès de bonne chère que sa santé naturellement délicate ne put soutenir. Le cardinal Barberin, auquel il était attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui, entre autres, 1° *Commentaire sur les Institutes de Caius;* Venise, 1600, in-4°; — 2° *Explicatio antiquæ tabulæ marmoreæ*, etc.; Rome, 1616, in-4°; — 3° *Carmina varia;* Venise, 1627, in-8°; — 4° *le Lagrime di penitenza*, etc.; Rome, 1623, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. I. — Baillet, *Jugements sur les poëtes*, n° 1420. — Witte, *Diarium biograph.*, pars II, p. 40. — Nicias Erythræus, *Pinacoth.*, I.

***ALEANDRI** (*Alexandre*), médecin et économiste italien, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il a écrit sur la situation des finances dans les États de l'Église, ou sur les avantages que les populations devaient retirer du dessèchement des marais Pontins. Ces articles furent réunis par l'auteur, et publiés sous le titre : *Dell' Ingrandimento dell' agricoltura e delle arti nello Stato Pontificio, Saggio analitico;* Roma, 1789, 2 vol. in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

***ALEAUME** (*Jacques*), mathématicien français, natif d'Orléans, mort vers l'an 1627. De son vivant, il paraît n'avoir publié que *Confutatio problematis ab Henrico Monantholio propositi;* Parisiis (David le Clerc), 1600, in-4°; mais, après sa mort, on trouva dans ses papiers quelques mémoires dont Louis XIII autorisa la publication par lettres patentes du 27 février 1628. Le premier fut mis au jour par Étienne Migon, sous ce titre : *la Perspective spéculative et pratique, et la manière universelle de la pratiquer;* Paris, 1643, in-4°; le second, contenant la traduction du *Tractatus astrologicus* de Henri Rantzau, publié par Alexandre Baulgite, sous le titre : *Traité astrologique des jugements des thèmes genethliaques pour tous les accidents qui arrivent à l'homme après sa naissance;* Paris (P. Ménard), 1657, in-8°. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALEAUME (*Louis*), en latin *Alealmus*, poëte français, né à Verneuil en 1525, mort en 1596. Il étudia le droit, et exerça pendant plus de vingt ans la charge de lieutenant général au présidial d'Orléans. Ses *Poésies latines et françaises* furent recueillies par son fils Gilles, et forment un volume in-8°. Elles ont été réimprimées dans le tome Ier des *Deliciæ poetarum gallorum*, etc.; Francf., 1609. Loisel fait un grand éloge du poëme intitulé *Obscura claritas*, dont le sujet est le mot *lanterne*. On cite aussi avec éloge ses vers sur la mort de Philippe Picard, prédicateur à Orléans.

Loisel, *Pasquier* ou *dialogue des avocats*, dans Camus, *Lettres sur la profession d'avocat*, édit. 1818, I, 204. — Sainte-Marthe, *Elogia doctorum in Gallia virorum*, édit. 1696, p. 95. — Gherus, *Deliciæ poetarum gallorum*, I, 1-83.

***ALEFELDT** (*George-Louis*), médecin allemand, né à Giessen en 1732, mort en 1774. Il étudia à Giessen et à Strasbourg. Reçu docteur en 1756, il devint, dix ans après, professeur de médecine à l'université de Giessen. On a de lui : *De aere sanguino permisto*, 1756; — *De dissectione fœtus in utero*, 1757; — *In causam cur fœnum madidum ignem concipiat*, 1761; — *De aneuvrysmate arteriæ cruralis in cartilaginem et os mutato*, 1763; — *De insigni usu sulphuris aurati antimonii*, 1765; — *De sphacelo a causa interna oriundo salutifero æque ac nocivo*, 1765; — *De epilepsia febrium intermittentium*, 1765; — *De fluore albo ex neglectu diætæ*, 1766; — *De sanguinis missione infantibus neonatis debilibus*, 1766; — *De hæmorrhagiis*, 1767; — *De pathematibus hystericis*, 1767; — *An contrafissura in cranio infantis æque ac adulti generari queat*, 1769; — *De doloribus in partu silentibus*, 1770. Toutes ces dissertations ont été publiées à Giessen, in-4°.

Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung. — *Commentarii Lipsienses*, t. XX.

ALEGAMBE (*Philippe*), savant jésuite, né à Bruxelles le 22 janvier 1592, mort à Rome le 6 septembre 1651. Il voyagea fort jeune en Espagne et en Italie avec le duc d'Ossuna, auquel il servait de secrétaire. En 1613, il entra dans l'ordre des jésuites à Palerme, et vint quelque temps après enseigner la philosophie au collége de Graetz, où il fit l'éducation du fils du prince d'Eggenberg. Pendant cinq ans, il visita avec son élève l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Espagne, et revint reprendre ses cours au collége de Graetz.

Il se fixa ensuite à Rome, où il devint supérieur de la maison des jésuites et secrétaire du général de l'ordre.

Alegambe a continué et considérablement augmenté la *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, publiée par Ribadeneira, 1612, in-8°. L'excellent travail d'Alegambe, dont la première édition parut en 1643 à Anvers, in-fol., par les soins de Bollandus, fut à son tour repris et augmenté par le père Nathaniel Southwell (*Sotvellus*), et publié sous le titre : *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu, opus inchoatum a R. P. Petro Ribadeneira, continuatum a R. P. Philippo Alegambe usque ad annum* 1642, etc.; Rome, 1675, in-fol. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la biographie et la bibliographie des premiers écrivains jésuites; mais son usage est un peu incommode, parce que les auteurs, au lieu d'être rangés par ordre alphabétique des noms de familles, le sont par ordre alphabétique des noms de baptême. La liste des ouvrages de chaque auteur n'est pas non plus toujours complète. L'abbé Feller lui préfère un ouvrage semblable (inédit) d'Oudin, dont le manuscrit paraît avoir été perdu pendant la révolution française, si toutefois, ce dont quelques personnes doutent, il a jamais existé.

Outre quelques petits écrits de morale sur la vanité et les plaisirs du monde, on a encore d'Alegambe : la *Vie de Cardan;* Rome, 1640, in-12; — *Mortes illustres, et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt;* Rome, 1657, in-fol. : c'est la biographie générale des jésuites morts martyrs de leur foi; — *Heroes et victimæ charitatis Societatis Jesu*, Rome, 1658, in-4°, ou la biographie des jésuites morts en soignant des malades : elle s'étend jusqu'à l'an 1647, et fut continuée jusqu'en 1657 par Jean Nadasi.

Alegambe, *Biblioth. script. Soc. Jesu*, au mot *Philippus*. — Feller, *Dictionnaire historique*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*. - W. Smets, *Was that der Jesuiten Orden für die Wissenschaft ?*

* **ALÈGRE** (le P. *Angélique* D'), capucin français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Chrétien parfait*, ou *le Portrait des perfections divines, tirées en l'homme sur l'original;* Paris, 1665, in-4°.

Adelung, supplément à Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*.

***ALÈGRE DE CASANATE** (le P. *Marc-Antoine*), carmélite espagnol, né en 1590 à Tarazona, petite ville de l'Aragon, mort le 10 septembre 1658. Il aima mieux vivre dans la retraite que succéder à son oncle dans la charge de secrétaire du roi Philippe III. Son principal ouvrage a pour titre : *Paradisus carmelitici decoris, cum apologia pro Joanne XLIV, patriarcho Hierosolymitano;* Lyon, 1639, in-fol.; on y trouve des notices intéressantes sur les écrivains carmélites.

Baillet, *Jugement des savants*, t. II. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ALÈGRE (*Yves*, baron D'), général français, né vers la fin du quinzième siècle, mort en 1512. Descendant d'une ancienne famille d'Auvergne, il suivit à la conquête du royaume de Naples Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate. Il servit ensuite sous Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. En 1512, il était gouverneur de Bologne. Il suivit le duc de Nemours au siége de Ravenne, et le dégagea, ainsi que Bayard, du corps d'Espagnols dont ils étaient enveloppés. Mais au milieu de ce triomphe il apprit que son fils venait de périr à côté du général en chef, qui lui-même ne devait pas survivre à cette malheureuse journée; et, déjà accablé par la mort d'un de ses fils, il ne put se consoler de cette perte, et s'écria : « Je vous suis, mes enfants! » A ces mots, il s'élança au milieu des bataillons ennemis, et y trouva la mort. Le général d'Alègre fut universellement regretté comme un des meilleurs tacticiens de son temps.

Guicciardini, *Istoria d'Italia*.

Plusieurs seigneurs d'Alègre, de la famille du précédent, ont laissé un nom fameux, au seizième siècle, par leur fin malheureuse.

En 1571, *Antoine* D'ALÈGRE, en sortant du jeu de paume du Louvre, fut assassiné par son cousin Guillaume Duprat, baron de Viteaux, qui le frappa par derrière.

En 1577, *Yves* D'ALÈGRE, frère du précédent, fut assassiné dans son château d'Alègre par une femme qu'il aimait.

En 1583, *Yves* D'ALÈGRE, sieur de Millaud, fils d'Antoni, se battit en duel, nu en chemise, contre son cousin, sieur de Viteaux, assassin de son père, et le tua.

En 1587, *Isabelle* D'ALÈGRE, sœur d'Yves, baron d'Alègre, envoya à son frère une boîte qui, disait-elle dans sa lettre « était d'un rare artifice. » En l'ouvrant, trente-six canons de pistolets, chargés chacun de deux balles, par l'effet d'un ressort détendu firent à la fois explosion. Yves d'Alègre ne fut que légèrement atteint. En 1592, ce même Yves d'Alègre, étant à Issoire avec Françoise d'Estrées, mère de la belle Gabrielle, fut assassiné dans le lit de cette femme, et jeté par la fenêtre. Quelques habitants de cette ville, qui avaient à se plaindre de ses vexations, furent les auteurs de cet assassinat.

Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de la Maison de France*.

ALÈGRE (*Yves*, marquis D'), maréchal de France, né en 1653, mort à Paris le 2 février 1733. Il assista à la bataille de Fleurus (en 1690), où il fut blessé. La même année, il devint brigadier des armées du roi, et fut employé dans les campagnes d'Allemagne jusqu'à la paix de Riswyck, conclue en 1697. Nommé lieutenant général en 1702, il se distingua en Flandre, surtout aux environs de Nimègue, et contribua puissamment à repousser les ennemis. L'année suivante, il se signala par la défense de Bonn, assiégé par Marlborough. Tombé au pouvoir des

Anglais dans une nouvelle campagne de Flandre, il fut conduit à Londres, et ne put retourner en France que peu de temps avant le siége de Douay, auquel il prit part : cette ville ouvrit ses portes au maréchal de Villars. D'Alègre s'empara de Bouchain le 19 octobre 1712, et l'année même où fut conclue la paix d'Utrecht, il aida le maréchal de Villars à battre les Impériaux et à s'emparer de Fribourg, où le général Vaubonne lui fermait le passage. Pendant que les Français forçaient le camp des Impériaux, d'Alègre couvrit leur marche et hâta leur victoire. En 1724, il reçut le bâton de maréchal de France, et quelques années après le roi le nomma son commissaire pour présider l'assemblée des états du duché de Bretagne, dont il avait déjà obtenu le commandement en chef. [*Enc. des g. du m.*]

Henault, *Mercure hist.*, 1703.

ALÈGRE (.... D'), littérateur français, né dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort à Paris vers 1740. Plusieurs de ses ouvrages sont sans nom d'auteur. On a de lui : 1° *Gulistan, ou l'empire des roses ; Traité des mœurs des rois ;* Paris, 1704, in-12 : c'est la traduction du premier traité de l'ouvrage de Saadi, qui en contient sept; on y trouve plusieurs morceaux tirés d'auteurs persans, arabes et turcs; — 2° *Histoire de Moncade, dont les principales aventures se sont passées au Mexique;* Paris, 1736, 2 part. in-12; — 3° *l'Art d'aimer,* poëme; Paris, 1747, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

ALEGRIN (*Jean*), cardinal-archevêque de Besançon, né à Abbeville vers le milieu du douzième siècle, mort en 1237, sous Grégoire IX, fut ensuite légat *a latere* en Espagne et en Portugal. On a de lui un *Commentaire sur les Psaumes de David*, des *Sermons et Panégyriques* et des *Expositions* sur les épîtres et les évangiles des dimanches, imprimées à Paris en 1521.

Robert, *Gaule chrétienne.*— Frison, *Gallia purpurata.* — Louandre, *Biographie d'Abbeville;* Abbev., 1829.

ALEHI, poëte turc, né dans l'Anatolie, mort à Yenije Warda, l'an de l'hégire 896 (1491 de J.-C.). Il entra dans l'ordre religieux des Nakshbendi de Bokhara, et se fit connaître par des poésies mystiques, dont les principales ont pour titre : *Iad-ul-mushtakin* (secours pour les âmes qui soupirent); — *Néját-ul-erwah* (délivrance de l'âme); *Meslik-ul-tulibin wel wásilin* (le chemin de ceux qui cherchent et trouvent).

Latifi, *Notices sur les poëtes turcs.*

***ALEKSÆEV** ou **ALEXEJEV** (*Feodor Yacovlevitch*), peintre, surnommé *le Canaletto russe*, né en 1755, mort le 11 novembre 1821. Il étudia à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, et se perfectionna en Italie, où il séjourna longtemps, particulièrement à Venise. Après son retour à Saint-Pétersbourg, il se livra surtout à la peinture de décoration théâtrale et d'architecture. En 1801, il fut chargé par l'empereur Paul de peindre la vue de plusieurs édifices publics de Moscou et autres villes de l'empire. Ses ouvrages se distinguent par la netteté du dessin et par l'exactitude de la perspective.

Gregorievitch, *Entziklop. Leksikon Severnie Tzvaeti.*

***ALEKSIEEV** (*Ivan*), traducteur russe du dix-huitième siècle. Il a traduit du grec en russe la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile; Saint-Pétersbourg, 1774-1775, 6 vol. in-4°. Il a également traduit du latin les *Discours et choses remarquables* de Valère Maxime; Saint-Pétersbourg, 1772-1774, 2 vol. in-8°.

Son frère, *Michel*, a traduit en russe *la Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe; Saint-Pétersbourg, 1804, 3 vol. in-4°.

ALEMAGNA (*Giusto* D'), peintre italien, vivait vers le milieu du quinzième siècle. On a de lui la fresque renommée que l'on voit, à travers une glace épaisse, sur un mur du couvent de Santa-Maria di Castello à Gênes, et qui représente une *Annonciation ;* elle porte cette inscription : *Justus de Alemania pinxit, anno* 1451. Peut-être le peintre était-il Allemand d'origine, et s'appelait-il *Juste.*

Soprani, *Vite de' pittori, scult. e archit. Genovesi.*

***ALEMAN**. *Voy.* ALEMANT (Adrien).

ALEMAN (*Louis*), connu sous le nom de *cardinal d'Arles*, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugey, et mourut à Salon en 1459. Il fut successivement évêque de Maguelonne, réuni plus tard au siége de Montpellier, et archevêque d'Arles. En 1426, il fut créé cardinal par le pape Martin V, qui l'envoya au concile de Sienne, et le nomma vice-camerlingue de l'Église. En 1431, il présida avec le cardinal Julien le concile de Bâle. Eugène IV, qui succéda dans la même année à Martin V, fit tous ses efforts pour maintenir l'autorité pontificale, battue en brèche par le concile de Constance, qui avait placé l'autorité des conciles au-dessus de celle du pape. Le concile de Bâle, dirigé par les cardinaux Aleman et Julien, essaya d'élargir cette brèche. Le pape Eugène voulut alors le faire transférer à Bologne, pour être plus à portée d'y exercer une influence prépondérante. Les prélats français et allemands, soutenus par les princes du Nord, y opposèrent une forte résistance. Le cardinal Aleman surtout se montra très-actif : après avoir gagné à sa cause l'empereur Sigismond et le duc de Milan, il lança contre le pape la sentence de déposition, et mit en 1440 la tiare sur la tête d'Amédée VIII, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Au rapport des historiens contemporains, le cardinal Aleman montra dans cette lutte (qui dès ce moment divisait les catholiques en modérés et ultramontains) une adresse et une fermeté remarquables; sans lui, le concile et le pouvoir temporel n'auraient pas résisté un instant aux prétentions du saint-siége. Eugène excommunia l'antipape, et déclara Aleman déchu de toutes ses dignités ecclésiastiques. Pour mettre fin au scandale d'un schisme, et ne voulant pas pousser les

choses plus loin, Félix V abdiqua, sur le conseil même d'Aleman. Nicolas V, qui succéda, en 1447, à Eugène, rendit à Aleman toutes ses dignités, et l'envoya comme légat dans la basse Allemagne. A son retour, Aleman se retira dans son diocèse, où il s'occupa avec zèle de l'instruction du peuple.

Æneas Sylvius, *De cons. Basil.* — L'Enfant, *Histoire du concile de Basle.* — Onuphre; Ciaconius. — Frizon, *Gallia purpurata.* — Bzovius et Sponde, *Annal.* — Sainte-Marthe, *Gallia christiana.*

ALEMAN (*Mateo* ou *Matthieu*), romancier espagnol, né dans les environs de Séville vers le milieu du seizième siècle. Il fut, pendant plus de vingt ans, employé par Philippe II comme contrôleur des finances. Il passa les dernière années de sa vie au Mexique, dans la retraite. On ignore l'époque de sa mort. Son principal ouvrage a pour titre : *la Vida y hechos del Picaro Guzman de Alfarache*; Madrid, 1599, in-4°; réimprimé (meilleure édition) dans Aribau, *Bibliotheca de autores españoles*, t. III; Madrid, 1846. Ce roman, qui eut un grand nombre d'éditions et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, peut être regardé comme le précurseur de Don Quichotte. Il a été traduit en français par Gabriel Brémond, Paris, 1696 et 1709, 3 vol. in-12, et ensuite par le Sage, et revu par P.-A. Alletz, Paris, 1777, 2 vol. in-12. Scarron en a tiré l'une de ses meilleures Nouvelles. Les autres écrits d'Aleman, moins importants, sont : *Ortographia castellana*, Mexico, 1608; l'auteur a composé ce livre pendant son voyage au Mexique in-4°; et un *Panégyrique de saint Antoine de Padoue*, Séville, 1604; Valence, 1609. Le succès du *Guzman de Alfarache*, primitivement publié sous le titre de *Atalaya de la vida humana*, donna à Juan Marti, avocat de Valence, l'idée de faire paraître en 1603, à Barcelone, un roman sous le même titre, comme suite du précédent. Cette fraude fut dénoncée par Aleman lui-même dans l'édition de son œuvre, Valence, 1605.

Biographical Dictionary.

ALEMAND (*Louis - Augustin*), avocat et médecin, né à Grenoble, sa patrie, en 1653, mort vers 1728. Il fut élevé dans la religion protestante, qu'il abjura en 1676. Avocat au parlement de Grenoble, il se distingua d'abord au barreau, ce qui ne l'empêcha pas de changer ensuite de carrière, et de se faire recevoir médecin en 1693 à la faculté d'Aix. Il paraît avoir vécu quelque temps à Paris, en se livrant à des travaux littéraires. Vers la fin de sa vie on le retrouve à Grenoble, exerçant sa première profession. Les ouvrages qu'il a laissés ne manquent ni de jugement ni d'érudition; ils ont pour titre : 1° *Nouvelles observations, ou guerre civile des Français sur la langue*; Paris, 1688, in-12 : l'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, fait un grand éloge de ce livre; — 2° *Nouvelles Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M....., avocat au parlement*; Paris, 1690, in-12; — 3° *Histoire monastique de l'Irlande*, Paris, 1690, in-12, dédiée à Jacques II : cet ouvrage devint la base du *Monasticon Hibernicum*; London, 1722; — 4° *Journal historique*; Paris, 1694, in-8°; — 5° *Histoire monastique d'Irlande*; Paris, 1690, in-12, traduite en anglais, London, 1722, in-8°.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. I, p. 174. — D'Artigny, *Nouveaux mémoires*, t. I, p. 177. — Alemand, *Histoire monastique.*

***ALEMANIA** (*Jean* DE), appelé aussi *Jean l'Allemand*, peintre, vivait à Venise dans la première moitié du quinzième siècle. On a de lui plusieurs tableaux d'église à Venise et à Padoue. Ces tableanx portent la date de 1444 et 1445, et ont été faits en commun avec d'autres peintres contemporains, particulièrement avec Antonio Vivarini.

Zanetti, *Della pittura Veneziana.* — Lanzi, *Storia pittorica della Italia.*

ALEMANN. *Voy.* ALAMANN.

***ALEMANN** (*Conrad*), ou *Conradus de Monte-Puellarum*, savant allemand, né à Magdebourg le 2 février 1309, mort à Ratisbonne le 3 septembre 1398. Il étudia à Oxford et à Paris, et devint recteur de l'université de Vienne. Il a écrit : *Vita Erhardi, episc. Ratisbon.*; — *Vita Dominici*; — *Politica, œconomica* et *monastica*; — *Fragmentum contra Beghardos et Beginas*, dans la *Bibliotheca patrum.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ALEMANN** (*Joseph*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Repertorio de los tiempos*, imprimé avec N. de Victoria, *El judicio astronomico*; Séville, 1596, in-8°.

Nic. Antonio, *Bibl. hispana.*

***ALEMANNI** ou **ALAMANNO** (*Antonio*), poëte florentin, vivait vers la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il est cité, pour la pureté de son style, dans le *Vocabolario della Crusca.* Il imita le langage burlesque de Burchiello, et plusieurs de ses pièces ont été imprimées avec celles de ce dernier poëte, sous le titre : *Sonetti del Burchiello e di Antonio Alemanni alla Burchiellesca*; Florence, 1552, in-8°. D'autres morceaux ou sonnets d'Alemanni se trouvent dans divers recueils, comme, dans Giunti, *Triomphi, carri et canti carnacialeschi*, Florence, 1559, in-8°; dans *Opere burlesche del Berni*, Florence, 1723, in-8°; dans Rubbi, *Parnaso italiano*, vol. VI, p. 332; et dans Crescimbeni, vol. III, p. 194. Enfin on a du même poëte une comédie : *Comedia laquale tratta della conversione di santa Maria Magdalena*; 1521, in-8°.

Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini.* — Crescimbeni. *Comentarii intorno alla sua Istoria della volgar poesia*, t. XI, p. 171, edit. 1702. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALEMANNI** (*Arcangela*), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, du monastère de S.-Niccolò di Prato, native de Florence, vivait dans la der-

nière moitié du seizième siècle. Elle écrivit, en 1591, sous forme de lettres, la vie de la célèbre Lorenza Strozzi, son amie et sa confidente; ses lettres sont intitulées *Epistolæ ad Zachariam Montium de piis moribus et felici morte ejus materteræ dictæ sororis Strozziæ, et aliæ ad alios.*

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 848.

*ALEMANNI ou ALAMANNI (*Jean-Baptiste*), prélat italien, né à Florence le 30 octobre 1519, mort le 13 août 1581. Il accompagna son père, le célèbre Luigi Alamanni, en France, où il devint aumônier de la reine Catherine de Médicis. Il devint ensuite conseiller privé du roi François Ier, qui lui conféra, en 1545, l'abbaye de Belleville. En 1555, il obtint l'évêché de Bazas, qu'il échangea, en 1558, contre celui de Mâcon. Ses travaux littéraires se composent : 1° de trois lettres adressées à Benedetto Varchi, et insérées dans le second volume des *Prose fiorentine;* — 2° de trois sonnets également adressés à Varchi, et publiés avec les poésies de ce dernier; Florence, 1557, in-8°; — 3° de la publication de *la Avarchide*, poëme de son père; Florence, 1570.

Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ALEMANS, célèbre peintre en miniature, vivait à Bruxelles dans la première partie du dix-huitième siècle. Il fit ses études à Florence et à Rome. Ses portraits avaient beaucoup de vogue, et étaient payés fort cher. Il séjourna longtemps à la cour de l'électeur de Bavière, alors gouverneur des Pays-Bas autrichiens.

Weyerman, *De Levens-Beschryvingen der Nederlandsche Konstschilders.*

ALEMANT (*Adrien* L'), médecin français, né en 1527 à Sorcy-sur-Meuse, mort à Paris en 1559. Il était très-versé dans la connaissance des langues grecque et latine. On a de lui : *De optimo disputandi genere lib. III;* Paris, 1546, in-8°; — *Dialectique française pour les barbiers et les chirurgiens;* Paris, 1553, in-12; — *Hippocratis, medicorum omnium principis, de aere, aquis et locis liber olim mancus, nunc integer, qui Galeni, de habitationibus, et aquis, et temporibus, et regionibus, commentariis quatuor illustratus;* Paris, 1557, in-8°.

*ALEMBEK (*Louis-Valérien*), poëte panégyriste polonais, né à Léopol vers 1620, mort vers 1690. Il était originaire de la Belgique, mais sa famille fut établie depuis longtemps en Pologne. Ses poésies, remarquables et nombreuses, ont été publiées sous ce titre : *Pantheon virtutis et sapientiæ;* Crakovie, 1682, in-folio.

L. CH.

Juszynski, *Dictionnaire des poëtes polonais.*

ALEMBERT (*Jean le Rond* D'), célèbre savant et littérateur français, né à Paris le 16 novembre 1717, mort dans sa ville natale le 29 octobre 1783. Voici un de ces exemples qui prouvent que le véritable homme de génie est fait pour s'assujettir tous les genres; qu'il peut être à la fois homme de lettres, grand géomètre, philosophe profond, et joindre encore à ces qualités éminentes le talent de les embellir par tout ce que l'imagination et le style peuvent avoir de noblesse, de vigueur, de justesse et d'agrément.

Enfant naturel du chevalier Destouches-Canon, commissaire provincial d'artillerie, et de madame de Tencin, femme célèbre du temps de la Régence, d'Alembert fut recueilli sur les marches de la petite église de Saint-Jean-le-Rond (1), dont il reçut les noms, par le commissaire du quartier, qui, soit par un mouvement de pitié, soit par suite d'une instruction particulière, ne l'envoya pas au dépôt des Enfants-Trouvés, mais confia la frêle créature aux soins de la femme d'un vitrier nommé Rousseau, demeurant rue Michel-le-Comte.

« Si une origine si obscure, dit Condorcet, froissait le préjugé, qu'on se souvienne que les véritables aïeux d'un homme de génie sont les maîtres qui l'ont précédé, et que ses vrais descendants sont des élèves dignes de lui. » Cet abandon toutefois ne dura que très-peu de jours : le père le répara aussitôt qu'il en fut instruit; il fit pour l'éducation de son fils, et pour lui assurer une subsistance indépendante, ce qu'exigeaient la nature et le devoir (2) : sa famille regarda d'Alembert, tant qu'il fut inconnu, comme un parent à qui elle devait ses soins et des égards; et lorsqu'il fut devenu célèbre, elle s'honora de ces liens, que la reconnaissance avait resserrés.

D'Alembert nous raconte ici lui-même ses premières années d'études. Dès l'âge de quatre ans il fut mis dans une pension, où il resta jusqu'à douze. Mais à peine avait-il atteint sa sixième année, que le maître de pension déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'il perdait son temps chez lui, et qu'on ferait bien de le mettre au collége, où il était capable d'entrer en seconde. Cependant la faiblesse de son tempérament fit qu'on ne le retira de cette pension que deux ans après, en 1730, pour lui faire achever ses études au collége Mazarin; il y fit sa seconde et deux années de rhétorique, avec assez de succès pour que le souvenir s'en soit conservé dans ce collége. Un de ses maîtres, janséniste fanatique, qui aurait voulu faire de son disciple un des élèves et peut-être un jour un des arcs-boutants du parti, s'opposait fort au goût vif que le jeune homme marquait pour les belles-lettres, et surtout pour la poésie latine, à laquelle il donnait tous les moments que lui laissaient les occupations de la classe. Ce maître pré-

(1) Il ne fut pas recueilli sur les marches de l'église de Saint-Roch, comme le dit Auger dans les Œuvres complètes de madame de Tencin, t. III, p. 6. C'est Champfort qui fut trouvé sur les marches de Saint-Roch, dont il porta le nom. L'église de Saint-Jean le Rond, détruite depuis la révolution, était située à l'angle septentrional du grand portail de Notre-Dame.

(2) Il lui assura une rente de douze cents livres.

tendait que la poésie *desséchait le cœur* (c'était l'expression dont il se servait); il conseillait à d'Alembert de ne lire d'autre poëme que celui de S. Prosper sur la grâce. Son professeur de philosophie, autre janséniste fort considéré dans le parti, et de plus cartésien zélé, ne lui apprit autre chose, pendant deux ans, que la prémotion physique, les idées et les tourbillons. Dans la première année de sa philosophie, il fit un commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains, et commença comme Newton avait fini. Le seul fruit que d'Alembert remporta de ces deux années de philosophie, ce fut quelques leçons de mathématiques élémentaires qu'il prit au même collége sous Caron, qui y professait alors cette science, et qui, sans être un profond mathématicien, avait beaucoup de clarté et de précision. C'est le seul maître qu'ait eu d'Alembert.

En sortant du collége, il jeta un coup d'œil sur le monde; il s'y trouva seul, et courut chercher un asile auprès de sa nourrice. L'idée consolante que sa fortune, toute médiocre qu'elle était, répandrait un peu d'aisance dans cette famille, la seule qu'il pût regarder comme la sienne, était encore pour lui un motif puissant: il y vécut près de quarante années, conservant toujours la même simplicité, ne laissant apercevoir l'augmentation de son revenu que par celle de ses bienfaits, ne voyant, dans la grossièreté des manières de ceux avec lesquels il vivait, qu'un sujet d'observations plaisantes ou philosophiques, et cachant tellement sa célébrité et sa gloire, que sa nourrice, qui l'aimait comme un fils, qui était touchée de sa reconnaissance et de ses soins, ne s'aperçut jamais qu'il fût un grand homme. Son activité pour l'étude, dont elle était témoin, ses nombreux ouvrages, dont elle entendait parler, n'excitaient ni son admiration, ni le juste orgueil qu'elle aurait pu ressentir, mais plutôt une sorte de compassion : « Vous ne serez jamais qu'un philosophe, » lui disait-elle. — « Et qu'est-ce qu'un philosophe ? » — « C'est un fou qui se tourmente pendant sa vie, pour qu'on parle de lui après sa mort. »

Le goût qu'il avait pris pour les mathématiques se fortifiant de plus en plus, il se livra avec ardeur à cette étude pendant son cours de droit, qui lui laissait heureusement beaucoup de temps. Sans maître, presque sans livre, et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, il allait aux bibliothèques publiques, il tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il faisait; et, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions. Il y réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles; et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans des livres qu'il n'avait pas connus. Cependant les jansénistes, qui n'étaient plus ses maîtres, mais qui le dirigeaient encore, s'opposaient à son ardeur pour les mathématiques, de la même manière et par les mêmes raisons qu'ils avaient combattu son goût pour la poésie : ils conseillaient à d'Alembert de lire leurs livres de dévotion, qui l'ennuyaient beaucoup. Cependant, par une espèce d'accommodement, et comme pour leur faire sa cour, le jeune homme, au lieu de leurs livres de dévotion, lisait leurs livres de controverse; il y trouvait du moins une sorte d'aliment pour son esprit qui en avait besoin, aliment qui donnait à son avidité quelque espèce d'exercice. Cette complaisance du jeune homme ne contentait pas ses austères directeurs, dont à la fin il se dégoûta, fatigué de leurs remontrances. Cependant d'autres amis, moins déraisonnables, dissuadaient aussi d'Alembert de l'étude de la géométrie, par le besoin qu'il avait de se faire un état qui lui assurât plus de fortune. Ce fut par cette raison qu'il prit le parti d'étudier la médecine, moins par goût pour cette profession, que parce que les connaissances qu'elle exige étaient moins éloignées que la jurisprudence de son étude favorite. Pour se livrer entièrement à ce nouveau genre de travail, d'Alembert abandonna d'abord l'étude des mathématiques; il crut même éviter la tentation en faisant transporter chez un ami le peu de livres qu'il avait; mais peu à peu, et presque sans qu'il s'en aperçût, ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre, et, au bout d'un an d'étude de médecine, il résolut de se livrer entièrement à son goût dominant et presque unique. Il s'y livra si complétement, qu'il abandonna tout à fait pendant plusieurs années la culture des belles-lettres, qu'il avait cependant fort aimées durant ses premières études; il ne la reprit que plusieurs années après son entrée dans l'Académie des sciences, et vers le temps où il commença à travailler à l'Encyclopédie.

En 1741, à l'âge de vingt-trois ans, il fut reçu membre de l'Académie des sciences; il s'en était déjà fait connaître par un *Mémoire sur le calcul intégral* (1739), où il relevait quelques fautes échappées au P. Reinau, dont l'*Analyse démontrée* était alors regardée en France comme un livre classique: c'était en étudiant pour s'instruire, que le jeune géomètre avait appris à le corriger. Dans un autre travail (*Mémoire sur la réfraction des corps solides*, 1741), il avait examiné quel devait être le mouvement d'un corps qui passe d'un fluide dans un autre plus dense, et dont la direction n'est pas perpendiculaire à la surface qui les sépare. Lorsque cette direction est très-oblique, on voit le corps, au lieu de s'enfoncer dans le second fluide, se relever et former un ou plusieurs ricochets: phénomène qui avait amusé les enfants longtemps avant la découverte des premiers principes des sciences, et que cependant, jusqu'à d'Alembert, on n'avait pas encore bien expliqué.

Deux ans après son entrée à l'Académie, il publia son *Traité de Dynamique*, dont voici un

aperçu : « Dans la science du mouvement, dit Condorcet, il faut distinguer deux sortes de principes : les uns sont des vérités de pure définition, les autres sont ou des faits donnés par l'observation, ou des lois générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférents au mouvement, et susceptibles d'en recevoir. De ces derniers principes, celui de la décomposition des forces était le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors; et, joint à ces vérités de définition sur lesquelles Huyghens et Newton n'avaient rien laissé à découvrir, il avait suffi pour établir leurs sublimes théories, et pour résoudre ces problèmes de statique, si célèbres dans le commencement du dix-huitième siècle. Mais si les corps ont une forme finie; si on les imagine liés entre eux par des fils flexibles ou par des verges inflexibles, et qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne suffisent plus, et il fallait en inventer un nouveau : d'Alembert le découvrit, et il n'avait que vingt-six ans. Ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changements que le mouvement du corps a éprouvés et les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, et l'autre comme employée à détruire celui qu'il avait dans le premier. Ce principe si simple, qui réduisait à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. A la vérité, plusieurs des problèmes résolus dans le traité de dynamique l'avaient déjà été par des méthodes particulières : différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode; elles renfermaient le principe général qui y était caché, mais personne n'avait pu l'y découvrir; et si on refusait, sous ce prétexte, à d'Alembert la juste admiration qu'il mérite, on pourrait, avec autant de raison, faire honneur à Huyghens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Leibnitz et Newton se sont disputée. »

Déjà, en 1744, d'Alembert avait appliqué son principe à la *théorie de l'équilibre et du mouvement des fluides*, et tous les problèmes résolus jusqu'alors par les géomètres étaient devenus en quelque sorte des corollaires de ce principe ; mais il avait fallu employer en même temps les hypothèses ingénieuses de Daniel Bernoulli, que leur accord avec les phénomènes les plus généraux de l'hydraulique permettait presque de regarder comme des faits. Dans la théorie des fluides, comme dans celle du mouvement des corps susceptibles de changer de forme, le principe de d'Alembert, lorsqu'on l'employait seul, conduisait à des équations qui échappaient aux méthodes connues, et cette première découverte semblait rendre nécessaire celle d'un nouveau calcul. D'Alembert en eut encore l'honneur dans un ouvrage sur la *Théorie générale des vents*, couronné par l'Académie de Berlin en 1746 : il y donna les premiers essais du calcul des différences partielles. L'année suivante, il l'appliqua au problème des cordes vibrantes, dont la solution, ainsi que la théorie des oscillations de l'air et de la propagation du son, n'avaient pu être données que d'une manière incomplète par les géomètres qui l'avaient précédé, et ces géomètres étaient ou ses maîtres ou ses rivaux.

Mais, avant de continuer l'analyse de ses travaux, faisons d'abord mieux connaître l'homme. D'Alembert publia son *Traité des vents* au moment où le héros de la Prusse, Frédéric II, venait de conclure une paix glorieuse, après avoir gagné sur les Autrichiens trois batailles décisives. Il profita de cette circonstance pour dédier son ouvrage au vainqueur par ces trois vers latins :

Hæc ego de ventis, dum ventorum ocyor alis
Palantes agit Austriacos Fredericus, et orbi
Insignis lauro, ramum prætendit olivæ.

Le roi de Prusse, très-flatté de cette dédicace, lui fit offrir la survivance de la place de président de l'Académie de Berlin, qu'occupait encore Maupertuis, alors très-malade. D'Alembert refusa cette offre généreuse : « Douze cents livres de rente me suffisent, répondit-il au roi; je n'irai point recueillir la succession de Maupertuis de son vivant. Je suis oublié du gouvernement comme tant d'autres de la Providence : persécuté autant qu'on peut l'être, si un jour je dois fuir de ma patrie, je ne demanderai à Frédéric que la permission d'aller mourir dans ses États, libre et pauvre. »

Quelque temps après (en 1754), Frédéric adressa à lord Maréchal, son ministre à Paris, la lettre suivante :

« Vous saurez qu'il y a un homme à Paris, du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talents et à son caractère : je pourrais servir d'yeux à l'aveugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres à M. d'Alembert : c'est peu pour son mérite, mais je me flatte qu'il l'acceptera, en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talents les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien, vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici; il a promis de me faire cette galanterie dès qu'il aura achevé son Encyclopédie. »

Cette lettre fait autant d'honneur à celui qui l'écrivit qu'à celui qui en était l'objet. D'Alembert accepta la pension. A la fin de 1754 il entra à l'Académie française, et, l'année suivante, il fut reçu, à la recommandation du pape Benoît XIV, membre de l'Institut de Bologne. En 1756, Louis XV lui accorda, sur le rapport du ministre d'Argenson, une pension de douze cents

livres sur le trésor royal (1), et l'Académie des sciences lui donna en même temps le titre et les droits de pensionnaire surnuméraire, quoiqu'il n'y eût aucune place de pensionnaire vacante; ce qui ne s'était encore fait pour personne. Enfin, cette même année 1756, la reine de Suède, Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, lui conféra le titre d'associé étranger de l'Académie des belles-lettres, qu'elle venait de fonder. A la fin de 1762, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui proposa l'éducation du grand-duc de Russie, son fils, et lui offrit, pour cela, jusqu'à 100,000 livres de rente, par son ambassadeur à Paris, M. de Soltikof. D'Alembert refusa de s'en charger (2). L'impératrice insista, et le pressa de nouveau par la lettre suivante, écrite de sa main :

« Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeur et honneurs dans ce monde : à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Christine, qu'on a tant louée et souvent blâmée à juste titre. Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité; je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis; je vous promets et à eux aussi tous les agréments et facilités qui peuvent dépendre de moi; et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse, et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

« CATHERINE.

« *P. S.* Dans toute cette lettre je n'ai employé que les sentiments que j'ai trouvés dans vos ouvrages; vous ne voudriez pas vous contredire. »

D'Alembert ayant communiqué cette lettre à l'Académie française, cette compagnie arrêta, d'une voix unanime, qu'on l'insérerait dans les registres, comme un monument honorable à un de ses membres et aux lettres. Lorsque le grand-duc de Russie vint à Paris, il lui reprocha obligeamment le refus qu'il avait fait de l'élever; et comme le savant s'excusait sur la dureté du climat et la faiblesse de sa santé : « En vérité, monsieur, lui dit le prince, c'est le seul mauvais calcul que vous ayez fait en votre vie. »

En 1763, immédiatement après la conclusion de la paix qui termina la guerre de sept ans, d'Alembert fut invité par le roi de Prusse à passer quelques mois à sa cour. A son arrivée, la première question qu'il lui adressa fut celle-ci : « Les mathématiques fournissent-elles quelque méthode pour calculer les probabilités en politique? » Le géomètre répondit qu'il « ne connaissait point de méthode pour cet objet; mais que, s'il en existait quelqu'une, elle venait d'être rendue inutile par le héros qui lui faisait cette question. » C'est qu'en effet le grand Frédéric venait de résister victorieusement et contre toute vraisemblance à l'Europe liguée pour le combattre.

Le roi de Prusse renouvela ses instances, pendant que d'Alembert l'accompagnait à la cour de Brunswick-Wolfenbüttel, pour lui faire accepter la place de président de l'Académie de Berlin, vacante depuis 1759, par la mort de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avaient empêché d'Alembert de se rendre aux désirs de l'impératrice de Russie ne lui permirent pas d'accepter les offres de Frédéric, malgré toutes les obligations qu'il avait à ce prince. Il lui représenta d'ailleurs qu'il y avait à l'Académie de Berlin des hommes du premier mérite, dignes à tous égards de cette place, et qu'il ne voulait ni ne devait les en priver; ce qui n'empêcha pas le roi de Prusse d'écrire de sa main à d'Alembert, deux jours avant son départ de Berlin, qu'il ne nommerait point à la place de président, jusqu'à ce qu'il lui plût de venir la remplir. Voici cette lettre remarquable :

« Je suis fâché de voir approcher le moment de votre départ, et je n'oublierai point le plaisir que j'ai eu de voir un vrai philosophe : j'ai été plus heureux que Diogène, car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si longtemps; mais il part, il s'en va. Cependant je conserverai la place de président de l'Académie, qui ne peut être remplie que par lui. Un certain pressentiment m'avertit que cela arrivera, mais qu'il faut attendre jusqu'à ce que son heure soit venue. Je suis tenté quelquefois de faire des vœux pour que la persécution des élus redouble en certains pays; je sais que ce vœu est en quelque sorte criminel, puisque c'est désirer le renouvellement de l'intolérance, de la tyrannie, et de ce qui tend à abrutir l'espèce humaine. Voilà où j'en suis ... Vous pouvez mettre fin, quand vous le voudrez, à ces souhaits coupables, qui blessent la délicatesse de nos sentiments. Je ne vous presse point, je ne vous importunerai pas, et j'attendrai en silence le moment où l'ingratitude vous obligera de prendre pour patrie un pays où vous êtes déjà naturalisé dans l'esprit de ceux qui pensent, et qui ont assez de connaissance pour apprécier votre mérite.

« FRÉDÉRIC. »

Depuis cette époque, d'Alembert entretenait une correspondance fort intéressante avec Frédéric II

(1) En témoignage de sa reconnaissance, d'Alembert dédia au comte d'Argenson la seconde édition de son *Traité de dynamique*, un an après sa retraite du ministère.

(2) Ce fut à l'occasion de ce refus qu'un jeune homme parodia ces vers connus :

Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la sagesse reste :
Voilà le seul trésor, et vous l'avez trouvé.

et toutes les célébrités de son temps. Le commerce épistolaire qui s'établit entre lui et Voltaire fut soutenu, pendant trente années, par une constante amitié et par la plus étroite sympathie. Ces deux philosophes échangeaient, dans l'intimité de leur correspondance, le secret de leurs convictions, et rivalisaient de zèle pour atteindre le but commun de leurs infatigables travaux. Condorcet, devenu dépositaire de cette correspondance, crut devoir raturer quelques passages trop violents contre le trône et l'autel, mais que Beuchot a cru devoir rétablir dans son édition des Œuvres de Voltaire. C'est dans une de ses lettres à d'Alembert que Voltaire a dit ce fameux mot : « Écrasez l'infâme ! » appliqué à l'Église intolérante (le mot est au féminin) (1), qui a fait commettre tant de crimes au nom de la religion. (*Voyez* les lettres de Voltaire à d'Alembert le 23 juin 1760 et le 13 février 1764, ainsi que la lettre de d'Alembert le 4 mai 1762.)

Une amitié tendre attacha d'Alembert à M[lle] de l'Espinasse. Il avait appris à la connaître chez M[me] du Deffand, dont elle était la compagne, et qui réunissait chez elle les hommes les plus distingués. M[me] du Deffand, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez M[me] de Luxembourg, donnait tout le jour au sommeil, et n'était visible que vers les six heures du soir. M[lle] de l'Espinasse, retirée dans sa petite chambre, ne se levait guère qu'une heure avant sa dame; mais cette heure si précieuse était employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot et Marmontel. Or ces messieurs étaient aussi la compagnie habituelle de M[me] du Deffand; mais ils s'oubliaient quelquefois chez M[lle] de l'Espinasse, et c'était des moments qui lui étaient dérobés : aussi ce rendez-vous particulier était-il pour elle un mystère, car on prévoyait bien qu'elle en serait jalouse. Elle le découvrit; ce ne fut, à l'entendre, rien moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein. Leur séparation fut brusque; mais M[lle] de l'Espinasse ne resta point abandonnée. Tous les amis de M[me] du Deffand étaient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme était injuste. La duchesse de Luxembourg donna tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à M[lle] de l'Espinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin, par le duc de Choiseul, on obtint pour elle du roi une gratification annuelle qui la mettait au-dessus du besoin, et les sociétés de Paris les plus distinguées se disputèrent le bonheur de la posséder. D'Alembert, à qui M[me] du Deffand proposa impérieusement l'alternative de rompre avec M[lle] de l'Espinasse ou avec elle, n'hésita point, et se livra tout entier à sa jeune amie. Ils demeuraient loin l'un de l'autre, et quoique dans le mauvais temps il fût pénible pour d'Alembert de retourner, le soir, de la rue Belle-Chasse à la rue Michel-le-Comte, où logeait sa nourrice, il ne pensait point à quitter celle-ci. Mais chez elle il tomba malade, et assez dangereusement pour inquiéter Bouvard, son médecin, qui lui ordonna, comme premier remède, un air libre et pur. Or son logement, chez sa vitrière, était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau, très-étroit. Bouvard déclara que l'incommodité de ce logement pouvait lui être très-funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple : il y fut transporté, et M[lle] de l'Espinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. D'Alembert revint à la vie; et dès lors, consacrant ses jours à celle qui en avait pris soin, il désira loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité : aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais.

Marmontel, de qui nous tenons les détails qui précèdent, ajoute : « M[lle] de l'Espinasse tenait chez elle, les soirs, une assemblée où, à l'exception de quelques amis de d'Alembert, le reste était formé de gens qui n'étaient pas liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que, lorsqu'ils étaient réunis, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par un maître habile. Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante et plus réglée que chez elle; elle savait l'entretenir avec chaleur, la modérer et l'animer tour à tour. La continuelle activité de son âme se communiquait à nos esprits, mais avec mesure; son imagination en était le mobile, sa raison le régulateur. Elle remuait à son gré les têtes des Condillac, des Turgot; d'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant.

« Cette liaison si pure, et du côté de d'Alembert toujours tendre et inaltérable, ne fut pas pour lui aussi douce, aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être. L'âme ardente et l'imagination romantique de M[lle] de l'Espinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignait de vieillir. Avec tous les moyens qu'elle avait de séduire et de plaire, même sans être belle, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutait point; elle changeait d'objets, toujours plus exaltée, et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un temps si éperdument éprise de ce qu'elle appelait l'héroïsme et le génie de Guibert, que, dans l'art militaire et le talent d'écrire, elle ne voyait rien de comparable à lui. Celui-là cependant lui échappa comme

(1) D'Alembert à Voltaire, 4 mai 1762 : « *Écrasez l'infâme !* me répétez-vous sans cesse. Ah ! mon Dieu, laissez-*la* se précipiter *elle-même ; elle* y court plus vite que vous ne pensez. »

les autres. Alors ce fut à la conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer; et en effet, soit amour, soit enthousiasme, ce jeune homme avait pris pour elle un sentiment passionné. On le vit plus d'une fois en adoration devant elle; et l'impression qu'elle avait faite sur cette âme espagnole prenait un caractère si sérieux, que la famille du marquis se hâta de le rappeler. M[lle] de l'Espinasse, contrariée dans ses désirs, n'était plus la même avec d'Alembert; et non-seulement il en essuyait des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines, pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévorait ses peines, et n'en gémissait qu'avec Marmontel. Le malheureux! tels étaient pour elle son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora, c'était lui qui, dès le matin, allait querir ses lettres à la poste, et les lui apportait à son réveil. Enfin le jeune Espagnol étant tombé malade dans sa patrie, et sa famille n'attendant que sa convalescence pour le marier convenablement, M[lle] de l'Espinasse imagina de faire prononcer, par un médecin de Paris, que le climat de l'Espagne lui serait mortel; que si on voulait lui sauver la vie, il fallait qu'on le renvoyât respirer l'air de la France. Et cette consultation, dictée par M[lle] de l'Espinasse, ce fut d'Alembert qui l'obtint de Lorry, son ami intime, et l'un des plus célèbres médecins de Paris. L'autorité de Lorry, appuyée par le malade, eut en Espagne tout son effet. On laissa partir le jeune homme; mais il mourut en chemin, et le chagrin profond qu'en ressentit M[lle] de l'Espinasse, achevant de détruire cette frêle machine que son âme avait ruinée, la précipita dans le tombeau.

« D'Alembert fut inconsolable de cette perte. Ce fut alors qu'il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avait au Louvre. Il se plaignait souvent à Marmontel de la funeste solitude où il croyait être tombé. Inutilement il lui rappelait ce qu'il avait tant dit lui-même du changement de son amie : « Oui, répondait-il, elle était changée; mais je ne l'étais pas : elle ne vivait plus pour moi, mais je vivais toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souffrir encore ces moments d'amertume qu'elle savait si bien adoucir et faire oublier! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent, que me reste-t-il? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du Louvre est lui-même un tombeau où je n'entre qu'avec effroi. »

Les savants et les écrivains les plus célèbres lui formèrent alors une société nombreuse, où se joignait une foule de jeunes littérateurs et gens du monde, que le désir de voir un homme illustre attirait auprès de lui. Sa conversation était instructive et quelquefois saillante. On lui attribue divers bons mots : telle est sa réponse à l'abbé de Voisenon, qui se plaignait qu'on lui prêtait beaucoup de sottises : « Tant pis, monsieur; on ne prête qu'aux riches. »

Le caractère de d'Alembert était franc, vif et gai; il se livrait à ses premiers mouvements, mais il n'en avait point qu'il eût intérêt à cacher. Sa constitution était naturellement faible; le régime le plus exact, l'abstinence absolue de toute liqueur fermentée, l'habitude de ne manger que seul d'un très-petit nombre de mets sains et apprêtés simplement, ne purent le préserver d'éprouver avant l'âge les infirmités et le dépérissement de la vieillesse : il ne lui restait depuis longtemps que deux plaisirs, le travail et la conversation; son état de faiblesse lui enlevait celui des deux qui lui était le plus cher. Cette privation altéra un peu son humeur; son penchant à l'inquiétude augmenta. Son âme paraissait comme ses organes, mais cette faiblesse n'était qu'apparente : on le croyait accablé par la douleur, et on ignorait qu'il en employait les intervalles à discuter quelques questions mathématiques qui avaient piqué sa curiosité, à perfectionner son *Histoire de l'Académie*, à augmenter sa traduction de Tacite, et à la corriger : on ne devinait pas que, dans le moment où il verrait son terme approcher, et qu'il n'avait plus qu'à quitter la vie, il reprendrait tout son courage. Dans ses derniers jours, au milieu d'une société nombreuse, écoutant la conversation, l'animant encore quelquefois par des plaisanteries ou par des contes, lui seul était tranquille, lui seul pouvait s'occuper d'un autre objet que de lui-même, et avait la force de se livrer à la gaieté et à des amusements frivoles.

En proie aux cruelles douleurs occasionnées par la présence d'un calcul dans la vessie, il ne compta plus ses jours que par de nouvelles angoisses. Enfin sonna l'heure qui devait terminer une si belle carrière : d'Alembert mourut à l'âge de soixante-six ans. Il institua pour exécuteurs testamentaires Condorcet et Watelet. On ignore comment il disposa de sa petite fortune, augmentée cependant par le legs de 2,000 livres de rente que lui laissa M[me] Geoffrin et par une somme de 200 livres sterling provenant du testament de David Hume. Il légua un des portraits qu'il avait reçus de Frédéric II à M[me] Destouches, veuve de son père, en reconnaissance des preuves constantes qu'elle lui avait données de son attachement et de sa considération.

Bienfaisant, même au delà de ses moyens, il ne s'inquiétait de son avenir que dans la crainte d'être forcé de retrancher de ce qu'il donnait. Il pourvut aux frais d'éducation des enfants de son premier maître de pension, aux besoins de la vieillesse de sa nourrice; et il trouvait encore le moyen d'aider, pendant le cours de leurs études, les jeunes élèves que des dispositions heureuses recommandaient à son zèle. Il faisait taire tout autre sentiment quand il s'agissait d'aider ses

amis (1). Jaloux de l'indépendance, il évita la société des gens en place : sa franchise, poussée quelquefois jusqu'à la brusquerie, lui en eût fait des ennemis.

Revenons maintenant à l'analyse des travaux de d'Alembert, telle que Condorcet, nous l'a donnée en partie.

Dans sa théorie sur les vents, d'Alembert ne considéra que l'effet qui peut être produit par l'action combinée de la lune et du soleil sur le fluide dont la terre est enveloppée; il examina quelle figure l'atmosphère doit prendre à chaque instant en vertu de cette action, la force et la direction des courants qui en résultent, et les changements que doit produire, sur leur direction et sur leur vitesse, la forme des grandes vallées qui sillonnent la surface du globe. Les changements de température, produits dans l'atmosphère par la présence du soleil, sont une autre cause générale, régulière, et susceptible d'être mesurée : d'Alembert se borne à en remarquer l'existence. Il aurait fallu, pour la calculer, adopter quelque hypothèse sur les lois de la dilatation de l'air, sur l'intensité de l'action de la chaleur du soleil aux différentes hauteurs, et pour des couches d'air plus ou moins denses : ses recherches n'eussent servi qu'à donner une preuve de plus de son génie pour l'analyse, mais sans conduire à aucun résultat réel; il n'eût travaillé que pour la gloire, et il voulait réserver ses forces pour des ouvrages utiles aux progrès des sciences. Il lui restait encore à donner un moyen d'appliquer son principe au mouvement d'un corps fini, d'une figure donnée; et en 1749 il résolut le problème de la *précession des équinoxes*. L'axe de la terre ne répond point toujours au même lieu du ciel, mais il se dirige successivement vers tous les points d'un cercle parallèle au plan de l'orbite terrestre; et, par une suite de ce mouvement, les équinoxes et les solstices répondent, dans la même période, à toutes les parties du zodiaque. Ce phénomène, connu sous le nom de *précession des équinoxes*, a été observé par les anciens; Hipparque en avait supposé la période de vingt-cinq mille deux cents ans, et les modernes, par des observations plus exactes, l'ont fixée à environ sept cent vingt de plus. Ce mouvement en longitude n'est pas le seul qu'éprouve l'axe de la terre; il en a un autre en latitude, bien plus petit, qui n'est qu'une espèce de balancement, et dont la période est de dix-huit ans seulement : cette nutation n'a été découverte que plus récemment par Bradley, et jusqu'à lui on la confondait avec les mouvements irréguliers, propres aux étoiles fixes. Newton attribuait avec raison la précession des équinoxes à l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur la terre; il savait que notre planète est un sphéroïde aplati vers les pôles, et que ces deux astres étant mus dans des plans où ils n'agissent pas d'une manière semblable sur les parties semblablement disposées autour de l'axe de la terre, doivent altérer son mouvement de rotation : mais ce n'était pas assez. Newton avait appris le premier aux philosophes à n'admettre pour vraies que des explications calculées, qui rendent raison du phénomène en lui-même, de sa quantité et de ses lois; aussi essaya-t-il de déterminer l'effet de l'attraction de la lune et du soleil sur le mouvement de l'axe de la terre; mais les méthodes d'analyse, et les principes mêmes de mécanique nécessaires pour une solution directe, manquaient à son génie; et il fut obligé d'admettre des hypothèses qui ne le conduisirent à un résultat conforme à l'observation que par la compensation des erreurs produites par chacune d'elles. Vingt-trois ans après sa mort, cette limite qu'il semblait avoir posée n'avait pas été franchie; d'Alembert en eut la gloire : il expliqua également le phénomène de la nutation, nouvellement découvert, et répara l'honneur de la France, ou plutôt du continent,

(1) Au moment où les portes de l'Académie allaient s'ouvrir pour Marmontel, Duclos et d'Alembert étaient tellement brouillés pour quelque altercation qu'ils avaient eue, en pleine Académie, au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis, qu'ils ne se parlaient plus : Marmontel avait besoin de leur accord et de leur bonne intelligence. Duclos, le plus brusque des deux, mais le moins vif, était aussi le moins piqué : l'inimitié d'un homme tel que d'Alembert lui était pénible; il ne demandait qu'à se réconcilier avec lui; mais il voulait obtenir que par Marmontel d'Alembert fît les avances.

Je suis indigne, lui dit-il, *de l'oppression et de la persécution sourde et lâche sous laquelle vous gémissez; il est temps que cela finisse : il faut que vous ayez la place de Bougainville, qui est mourant. Dites à d'Alembert que je ne demande pas mieux que de vous l'assurer : qu'il m'en parle à l'Academie, nous arrangerons notre affaire pour la prochaine élection.*

D'Alembert bondit de colère quand Marmontel lui proposa de parler à Duclos. « *Qu'il aille au diable*, lui dit-il, *avec son abbé de Bernis! je ne veux pas plus avoir affaire à l'un qu'à l'autre.* — En ce cas-là, je renonce à l'Academie; mon seul regret est d'y avoir pensé. — *Pourquoi donc?* reprit-il avec chaleur; *est-ce que pour en être vous avez besoin de Duclos?* — Et de qui n'aurais-je pas besoin lorsque mes amis m'abandonnent, et que nos ennemis sont plus ardents à me nuire et plus agissants que jamais. Ah! ceux-là parleraient au diable pour m'ôter une seule voix; et ce que j'ai dit autrefois en vers, je l'éprouve moi-même :

L'amitié se rebute, et le malheur la glace;
La haine est implacable, et jamais ne se lasse.

— *Vous serez de l'Académie malgré vos ennemis*, reprit-il. — Non, monsieur, non, je n'en serai point, et je ne veux point en être; je serai ballotté, supplanté, insulté par un parti déjà trop nombreux et trop fort : j'aime mieux vivre obscur; et je n'aurai besoin de personne. — *Mais*, Marmontel, *vous vous fâchez; je ne sais pas pourquoi...* — Ah! je le sais bien, moi! L'ami de mon cœur, l'homme sur qui je comptais le plus au monde n'a que deux mots à dire pour me tirer de l'oppression... — *Hé bien! morbleu, je les dirai. Mais rien ne m'a tant coûté en ma vie.* — Duclos a donc des torts bien graves envers vous? — *Comment, vous ne savez donc pas avec quelle insolence, en pleine Académie, il a parlé du roi de Prusse?* — Du roi de Prusse! Et que fait à ce roi une insolence de Duclos? Ah! d'Alembert, ayez besoin de mon ennemi le plus cruel, et que pour vous servir il ne s'agisse que de lui pardonner; je vais l'embrasser tout à l'heure. — *Allons*, dit-il, *ce soir je me réconcilie avec Duclos; mais qu'il vous serve bien, car ce n'est qu'à ce prix et pour l'amour de vous.* — Il me servira bien. » En effet, Duclos, ravi de voir d'Alembert revenir à lui, agit en faveur du candidat aussi vivement que lui-même.

qui jusqu'alors n'avait eu rien à opposer aux découvertes de Newton.

Un seul géomètre, Euler, eût pu disputer cette gloire à d'Alembert; mais, en donnant une solution nouvelle du problème, il avoua qu'il avait lu l'ouvrage de d'Alembert, et fit cet aveu avec cette noble franchise d'un grand homme qui sent qu'il peut, sans rien perdre de sa renommée, convenir du triomphe de son rival.

En 1752, d'Alembert publia un *Traité sur la résistance des fluides*, auquel il donna le titre modeste d'*Essai*, et qui est un de ses ouvrages où l'on trouve le plus de choses originales et neuves : la simple supposition que chaque élément de la masse fluide, en changeant de forme à chaque instant, conserve le même volume, lui suffit pour appliquer son principe aux questions les plus difficiles, et il est conduit à des équations de la nature de celles dont sa nouvelle analyse peut donner la solution. Les réflexions sur les causes générales des vents contenaient le germe de ces découvertes; mais ici elles sont développées, et la théorie du mouvement des fluides est enfin véritablement assujettie au calcul. Ce mémoire ne remporta point le prix proposé par l'Académie de Berlin, qui différa de le décerner; circonstance que l'on attribue à des démêlés entre Euler et d'Alembert. Toutefois d'Alembert, quoiqu'il connût la cause réelle de cet insuccès, détermina l'Académie à ne pas remettre un prix qu'Euler devait remporter. A la même époque, d'Alembert avait donné, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, des recherches sur le calcul intégral, où la méthode de Jean Bernoulli, pour les fonctions rationnelles, était perfectionnée.

C'est ainsi que d'Alembert s'était montré à trente-deux ans le digne successeur de Newton, en résolvant le problème de la précession des équinoxes, dont la solution confirme, par une preuve victorieuse, la théorie de la gravitation universelle, en se consacrant comme lui à l'étude des lois mathématiques de la nature, en créant comme lui une science nouvelle, en inventant aussi un nouveau calcul, mais dont personne n'a contesté la découverte à d'Alembert, ou n'a voulu en partager le mérite.

Une traduction de l'Encyclopédie anglaise de Chambers, qui avait été proposée à Diderot, devint entre ses mains l'entreprise la plus grande et la plus utile que l'esprit humains ait jamais formée. Il se proposa de réunir dans un dictionnaire tout ce qui avait été découvert dans les sciences, ce qu'on avait pu connaître des productions du globe, les détails des arts que les hommes ont inventés, les principes de la morale, ceux de la politique et de la législation, les lois qui gouvernent les sociétés, la métaphysique des langues et les règles de la grammaire, l'analyse de nos facultés, et jusqu'à l'histoire de nos opinions. D'Alembert fut associé à ce projet; et ce fut alors qu'il donna le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, monument élevé à la littérature et à la philosophie (discours prononcé le 19 décembre 1754, jour de sa réception à l'Académie française).

L'auteur y trace d'abord le développement de l'esprit humain, non tel que l'histoire des sciences et celle des sociétés nous le représentent, mais tel qu'il s'offrirait à un homme qui aurait embrassé tous les systèmes de nos connaissances, et qui, réfléchissant sur l'origine et la liaison de ses idées, s'en formerait un tableau dans l'ordre le plus naturel : il verrait la morale et la métaphysique naître de ses observations sur lui-même; la science du gouvernement et celle des lois, de ses observations sur la société. Excité par ses besoins, il voudrait acquérir la connaissance des productions de la nature, et celle des moyens de les multiplier et de les employer. Le désir de soulager ses maux lui ferait inventer toutes les sciences sur lesquelles la médecine s'appuie, et dont le but est de perfectionner ou de rendre plus sûr l'art de guérir; l'envie naturelle de connaître les propriétés les plus générales du corps le conduirait aux vérités de la chimie et de la physique. Bientôt, dépouillant successivement ces corps de toutes leurs qualités, pour ne conserver que le nombre et l'étendue, il formerait toutes les sciences mathématiques; il déterminerait ensuite pour chaque science l'objet qu'elle doit se proposer, la méthode qu'elle doit suivre, le degré de certitude auquel elle peut atteindre. Forcé de les séparer pour en pouvoir saisir et embrasser chaque partie, il observerait encore les biens imperceptibles qui les unissent, les secours qu'elles peuvent se prêter, et leur influence réciproque. La suite de ce discours contient un tableau précis de la marche des sciences depuis leur renouvellement, de leurs richesses à l'époque où d'Alembert en traçait l'histoire, et des progrès qu'elles doivent espérer encore. Les grands hommes des siècles passés y sont jugés par un de leurs égaux; les sciences, par un homme qui les avait enrichies de grandes découvertes, et qui réunissait une vaste étendue de connaissances. Cette manière d'envisager les sciences, qui n'appartient qu'à un homme de génie; un style clair, noble, énergique, ayant toute la sévérité qu'exige le sujet et tout le piquant qu'il permet, ont mis le Discours préliminaire de l'Encyclopédie au nombre de ces ouvrages précieux que deux ou trois hommes tout au plus, dans chaque siècle, sont en état d'exécuter.

Dès le moment où d'Alembert fut connu pour mériter une place distinguée parmi les philosophes et les écrivains, il eut et il mérita toujours depuis d'avoir les ennemis que les succès dans les lettres et dans la philosophie ne manquent jamais d'attirer, c'est-à-dire la foule de ceux pour qui la littérature est un métier, et la classe plus nombreuse encore de ces hommes aux yeux de qui

la vérité ne paraît qu'une innovation dangereuse.

Il publia, peu de temps après, des *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature,* qui augmentèrent le nombre de ses détracteurs. Les Mémoires de Christine montrèrent qu'il connaissait les droits des hommes, et qu'il avait le courage de les réclamer.

L'*Essai sur la société des gens de lettres avec les grands* déplut à ceux des littérateurs qui trouvaient dans cette société une utilité réelle ou l'aliment d'une vaine gloire, et qui furent blessés de voir exposer aux yeux du public la honte des fers qu'ils n'osaient rompre ou qu'ils ambitionnaient de porter. On ne peut mieux juger cet essai qu'en rapportant la réponse d'une femme de la cour à des hommes qui reprochaient à d'Alembert d'avoir exagéré le despotisme des grands et l'asservissement qu'ils exigent : *S'il m'avait consultée, je lui en aurais appris bien davantage.*

« Peut-être, ajoute Condorcet, devons-nous en partie à cet ouvrage le changement qui s'est fait dans la conduite des gens de lettres, et qui remonte vers la même époque : ils ont senti enfin que toute dépendance personnelle d'un Mécène leur ôtait le plus beau de leurs avantages, la liberté de faire connaître aux autres la vérité lorsqu'ils l'ont trouvée, et d'exposer dans leurs ouvrages, non les prestiges de l'art d'écrire, mais le tableau de leur âme et de leurs pensées; ils ont renoncé à ces épîtres dédicatoires qui avilissaient l'auteur, même lorsque l'ouvrage pouvait inspirer l'estime ou le respect; ils ne se permettent plus ces flatteries, toujours d'autant plus exagérées, qu'ils méprisaient davantage au fond du cœur l'homme puissant dont ils mendiaient la protection; et, par une révolution heureuse, la bassesse est devenue un ridicule que très-peu d'hommes de lettres ont eu le courage de braver. »

D'Alembert joignit à ses ouvrages philosophiques la *traduction de quelques morceaux choisis de Tacite.* C'était s'exposer aux coups d'une classe d'hommes qui n'auraient pu l'atteindre, s'il fût resté dans la région où il s'était placé à côté de Newton; mais il sortit victorieux de ce combat, du moins au jugement des philosophes et des gens du monde; et on convient qu'il n'y avait personne qui, par son genre d'esprit et la précision de son style, fût plus en état d'entendre Tacite, et plus digne de le traduire.

Les occupations littéraires de d'Alembert ne lui avaient pas fait négliger les mathématiques; une foule d'*articles* insérés dans l'Encyclopédie montrent, dans une exposition en apparence élémentaire, et le génie d'un géomètre et le coup d'œil d'un philosophe.

C'est dans le même espace de temps qu'il composa ses *Recherches sur différents points importants du système du monde* (1754 et 1756); il y perfectionna sa solution du problème des perturbations des planètes, déjà connue depuis plusieurs années de l'Académie et des savants. Deux géomètres en partageaient la gloire avec lui; tous trois, à peu près dans le même temps, donnaient une solution de ce problème; le fond de leur méthode était le même : tous trois avaient trouvé, par un premier calcul, que le mouvement de l'apogée de la lune n'était que la moitié de ce qu'il est réellement; tous trois, en calculant un terme de plus, avaient reconnu la conformité des résultats du calcul et de l'observation.

Cette concurrence, qui subsista également dans l'application de la même méthode aux mouvements des comètes, produisit une longue discussion entre d'Alembert et Clairaut; car Euler resta simple spectateur. Lorsqu'on examine les disputes de ce genre longtemps après le moment où elles se sont élevées, lorsque le temps a calmé les premiers mouvements de l'amour-propre, lorsque l'amitié même, dont le zèle est quelquefois plus durable, peut considérer de sang-froid les objets de la discussion, souvent on s'étonne de l'importance qu'on y avait attachée. On pourrait demander ici pourquoi d'Alembert n'imita point la tranquillité d'Euler; et comment, lorsque le mérite d'avoir résolu le problème ne lui était point contesté, lorsqu'il ne partageait avec personne, ni la gloire d'avoir découvert un principe fondamental de la mécanique, et de l'avoir appliqué, soit à la théorie des fluides, soit au mouvement des corps finis, ni celle d'avoir inventé un nouveau calcul, il pouvait mettre tant de prix à la part plus ou moins grande qu'il devait obtenir dans l'honneur de la solution d'un problème moins difficile? Mais il est un effet presque impossible à notre faiblesse, celui de supporter tranquillement l'injustice; peut-être le sentiment de nos forces, qui fait souffrir tant de maux avec constance, est-il plus propre à fortifier qu'à détruire ce mouvement de la nature indignée, qu'il ne faut pas confondre avec la vanité ou la jalousie.

Dans ses Recherches sur quelques points importants sur le système du monde, d'Alembert examina la question de la figure de la terre; Newton doit être regardé comme celui qui l'a traitée le premier, car Huyghens avait démêlé seulement l'influence que le changement de la force centrifuge aux différentes latitudes devait avoir sur la force de gravité, mais sans avoir bien connu la vraie direction et la véritable loi de la pesanteur. Newton résolut le problème, en regardant la terre comme un solide homogène de révolution. Clairaut en donna la solution dans l'hypothèse d'une densité variable, mais la même dans chaque couche concentrique, et en supposant par conséquent que la force de la pesanteur est toujours perpendiculaire à la surface. Ces suppositions, quelque naturelles qu'elles paraissent, sont un peu arbitraires, et d'Alembert traita le problème d'une manière plus générale et plus rigoureuse, en supposant seulement

la figure peu différente d'une sphère, et la densité assujettie à une loi quelconque. On sait que, dans ces questions, on suppose à la terre une figure telle que, si elle était fluide, ses parties resteraient en équilibre, et qu'elle conserverait la même figure, sans aucun autre changement que les oscillations produites dans la masse fluide par l'action des corps célestes. Cette supposition fit découvrir à d'Alembert qu'il existait pour les fluides deux états d'équilibre : l'un fixe, auquel la masse reviendrait après avoir subi un petit dérangement, et l'autre non fixe, qu'un léger mouvement suffit pour réduire sans retour; observation qui, s'étendant à toutes les espèces de corps, est très-importante dans l'application des principes de la mécanique aux phénomènes de la nature.

En 1759, d'Alembert publia ses *Éléments de philosophie*. Il y développe les premiers principes et la véritable méthode des différentes sciences; il montre les écueils qu'on doit éviter dans chacune, quand on ne veut pas risquer de s'égarer. Il est peu de livres qui, dans un si petit espace, renferment plus de vérités; et l'auteur, par la clarté avec laquelle il les analyse, par la propriété des expressions et la précision de son style, a su rendre ces vérités usuelles, et accessibles aux lecteurs les moins familiarisés avec les idées abstraites. En retranchant un petit nombre de pages, où il est aisé de reconnaître les sacrifices que des convenances du moment ont exigés, cet ouvrage mérite d'entrer dans l'éducation de tous les hommes qui cherchent à s'instruire, parce qu'il est également propre à donner des idées justes sur tous les objets de nos connaissances à ceux qui ne veulent en approfondir aucun, et à préserver les savants des préjugés que l'étude à laquelle ils se livrent pourrait leur donner. On sait que chaque science a les siens, dont l'étendue des connaissances ou le génie ne saurait nous garantir, qui nuisent au progrès de la science même, et dont la philosophie est le seul préservatif. On trouve dans ces *Éléments* la solution d'une question importante déjà discutée dans la préface du *Traité de dynamique*. Les philosophes discutaient encore pour savoir si les lois du mouvement sont d'une vérité nécessaire ou contingente, c'est-à-dire si elles sont les unes des vérités de définition, les autres des conséquences absolues de l'étendue et de l'impénétrabilité du corps, ou bien si ces lois sont l'effet d'une volonté libre, qui les a établies pour conserver l'ordre dans l'univers. D'Alembert résolut la question, et montra que ces lois sont nécessaires; la découverte de son principe lui donna les preuves de cette vérité, et on peut regarder cette partie de son ouvrage comme une découverte en métaphysique, celle de toutes les sciences où jusqu'ici il a été le plus rare d'en faire de vraiment dignes de ce nom.

D'Alembert établit pour principe de morale de ne pas regarder comme légitime l'usage de son superflu, lorsque d'autres hommes sont privés du nécessaire; et de ne disposer pour soi-même que de la portion de sa fortune qui est formée, non aux dépens du nécessaire des autres, mais par la réunion d'une partie de leur superflu. Il fait sentir dans ce même ouvrage l'utilité d'éléments de morale mis à la portée de tous les hommes, où les règles du devoir seraient établies par la raison, et les motifs de le remplir fondés sur la nature et sur la vérité. Plus d'une fois il fut tenté d'entreprendre ces éléments; une seule raison l'en empêcha : il en avait formé le plan, et ce plan l'avait conduit à une question importante pour laquelle il n'avait pas trouvé de solution. L'ouvrage aurait été incomplet, et aurait perdu une grande partie de son utilité, si cette question n'y avait pas été résolue; il pensait d'ailleurs que, tant qu'elle restait indécise, il n'était ni juste ni prudent de rendre publiques les difficultés qu'elle présentait, et cette réserve prouve sa modestie.

Le roi de Prusse lut ces *Éléments de philosophie*, et montra combien il les estimait, en proposant à l'auteur des difficultés sur lesquelles il lui demanda des éclaircissements : ils ont été imprimés depuis.

« Qu'il me soit permis, ajoute Condorcet, de tracer, d'après les conversations comme d'après les ouvrages de d'Alembert, un tableau faible, mais fidèle, des principes de sa philosophie.

« Longtemps occupé des sciences mathématiques, d'Alembert avait contracté l'habitude de n'être frappé que des vérités susceptibles de preuves rigoureuses; il voyait la certitude s'éloigner à mesure que l'on ajoute des idées accessoires aux idées simples, sur lesquelles s'exerce la géométrie pure et la mécanique rationnelle : et son goût pour les sciences semblait suivre absolument la même proportion. Il voulait que les sciences physiques se bornassent à des faits et à des explications calculées; que, pour juger de la réalité d'un phénomène, on vérifiât le fait en lui-même, au lieu de le rejeter d'après une impossibilité apparente; qu'on ne dit pas d'une chose qui blesse les idées communes, Elle est absurde, mais, Elle n'est pas prouvée. On l'accusait de faire peu de cas des sciences physiques, et cette accusation était injuste : il ne méprisait que ces systèmes dont les preuves se réduisent à montrer que l'impossibilité absolue n'en est pas encore rigoureusement démontrée; ces aperçus incertains, qu'on annonce pour de grandes vues; ces explications appuyées sur des raisonnements vagues, qui pouvaient tout au plus conduire à de légères probabilités; enfin cet abus du langage scientifique, qui change quelquefois en une science de mots ce qui ne devrait être qu'une science de faits et de calculs. On pourrait croire seulement qu'il a poussé trop loin sa rigueur; car si ces hypothèses, ces vues, ces explications ne forment point une véritable science,

elles servent à multiplier les expériences, les observations, à les montrer sous leurs différentes faces; elles nous guident dans nos recherches, elles préparent les découvertes, et semblent être l'aurore du jour dont peuvent espérer de jouir les siècles qui nous suivront. D'Alembert réduisant à un petit nombre de vérités générales, de premiers principes, le peu que nous pouvons savoir certainement sur la métaphysique, sur la morale, sur les sciences politiques, peut-être donnait-il à l'esprit humain des limites trop étroites; peut-être, accoutumé à des vérités démontrées et formées d'idées simples et déterminées avec précision, il n'était pas assez frappé des vérités d'un autre ordre, qui ont pour objet des idées plus compliquées, et dans la discussion desquelles il faut même se faire des définitions et, pour ainsi dire, des idées nouvelles, parce que les mots employés dans les sciences, tirés de la langue vulgaire et employés dans le langage commun, n'ont qu'un sens vague et déterminé. Peut-être paraissait-il n'avoir pas assez senti que, dans des sciences dont le but est d'enseigner comment on doit agir, l'homme peut, comme dans la conduite de la vie, se contenter de probabilités plus ou moins fortes; et qu'alors la véritable méthode consiste moins à considérer des vérités rigoureusement prouvées, qu'à choisir entre des proportions probables, et surtout à savoir évaluer leur degré de probabilité.

« D'Alembert croyait, comme Fontenelle, que l'homme sage n'est pas obligé de sacrifier son repos à l'espérance incertaine d'être utile; qu'il doit la vérité aux hommes, mais avec les ménagements nécessaires pour ne point avertir ceux qu'elle blesse de se soulever et de se réunir contre elle; que souvent, au lieu d'attaquer de front des préjugés dangereux, il vaut mieux élever à côté d'eux des vérités dont la fausseté de ces opinions est une conséquence facile à déduire; qu'au lieu de porter à l'erreur des coups directs, il suffit d'accoutumer peu à peu les hommes à raisonner, afin qu'après en avoir pris l'heureuse habitude, ils puissent avoir eux-mêmes le plaisir et la gloire de rompre les chaînes dont leur raison était opprimée, et de briser les idoles devant lesquelles ils étaient lassés de fléchir. Il regardait l'amour de l'occupation, le goût du repos, celui de la vie privée, comme les barrières les plus sûres qu'on pût opposer aux vices; il craignait que ceux qui aspirent à des vertus plus éclatantes ne se trompassent eux-mêmes, ou ne cherchassent à tromper les autres; et que l'amour trop inquiet du bien public ne fût souvent une ambition déguisée. Il était indulgent par philosophie comme par caractère, persuadé qu'il faut peu exiger des hommes, pour être plus sûr d'en obtenir ce qu'on exige; leur prescrire seulement ce qu'on leur a montré, par son exemple; n'être pas au-dessus des forces humaines, et ne pas mettre l'estime publique, la satisfaction intérieure à trop haut prix, de peur que la plupart des hommes n'aiment mieux y renoncer que d'y prétendre.

« D'Alembert avait appliqué l'esprit de raisonnement et de discussion à la littérature et aux principes du goût : avec une philosophie plus profonde que Fontenelle et la Motte, il avait marché sur leurs traces, en évitant les erreurs où l'amour du paradoxe et l'esprit de parti avaient pu les entraîner : il ne croyait pas qu'il y eût en littérature des lois générales, fondées sur la raison. Écrire simplement, et surtout avec clarté; n'employer que des mots dont le sens soit précis, ou du moins déterminé par l'usage qu'on en a fait; éviter ce qui offense l'oreille, ce qui choque les convenances. Le simple bon sens a dicté ces règles, et il n'en voulait point d'autres : « L'art d'écrire, disait-il, n'est que l'art « de penser; et celui de l'éloquence n'est que le « don de réunir une logique exacte et une âme « passionnée. » Quant à la poésie, dont le but principal est de plaire, d'Alembert ajoutait seulement à ses règles la nécessité de se soumettre aux lois de convention établies : il faut craindre de blesser les hommes dont on veut capter les suffrages, et l'on doit respecter alors les jugements de leurs préjugés presque autant que ceux de leur raison. Ces opinions furent combattues par beaucoup de littérateurs, qui apparemment croyaient qu'ils auraient trop à perdre, si l'on voulait borner leur mérite à celui de leurs idées. Les poëtes surtout furent indignés d'être jugés par un géomètre. La sécheresse des mathématiques leur semblait devoir éteindre l'imagination; et ils ignoraient sans doute qu'Archimède et Euler en ont mis autant dans leurs ouvrages, qu'Homère ou l'Arioste en ont montré dans leurs poésies.

« Cependant d'Alembert avait aussi fait des vers, mais en petit nombre : il réussissait surtout dans ceux qui, placés au bas d'un portrait, doivent renfermer en peu de mots une pensée vraie, fine, profonde, exprimée d'une manière forte ou piquante, et rendre, par un petit nombre de traits, le caractère, les talents, les vertus d'un homme célèbre.

« Il n'avait pas prononcé, à beaucoup près, toutes ses opinions littéraires et philosophiques : ce qu'il en avait laissé pénétrer lui avait suscité assez de haines; aussi proposait-il que chaque homme de lettres, pour concilier les intérêts de la vérité ou ceux de son repos, déposât dans une espèce de testament littéraire ses opinions bien entières, bien dégagées de toutes restrictions. Il ne faut pas croire qu'il entendît par là certaines doctrines hardies, déjà si clairement énoncées dans un grand nombre de livres : mais il existe en littérature, en philosophie, en morale, beaucoup d'opinions très-vraies, qu'on n'ose avouer, non qu'elles exposent à quelque danger réel celui qui les soutiendrait, mais parce qu'elles blessent l'opinion commune de la société, dont

il faut ménager les erreurs générales, si l'on ne veut pas renoncer aux agréments qu'elle procure. Cette condescendance presque nécessaire perpétue une foule de petits préjugés, la plupart peu importants s'ils étaient seuls, mais qui, réunis ensemble, forment un grand obstacle aux progrès de la vérité, et entretiennent l'habitude de penser et de juger d'après autrui. Nous devons regretter que d'Alembert n'ait pas exécuté ce projet; peu d'hommes auraient pu faire un ouvrage meilleur et plus étendu ; il en est peu qui aient conservé moins de préjugés. »

Sage sans être timide, alliant la prudence et l'amour de la vérité, d'Alembert semblait pouvoir espérer que son repos ne serait pas troublé. L'Encyclopédie en fut l'écueil : un seul article de ce dictionnaire (l'article *Genève*) lui suscita deux disputes très-vives. Cette ville, que Calvin et Bèze avaient rendue célèbre dans le seizième siècle, était devenue une seconde fois, par le séjour de Voltaire, l'objet de l'attention de l'Europe. D'Alembert avait fait l'éloge de la constitution que Genève avait alors, de la douceur de ses lois, de l'équité de ses magistrats, de l'esprit philosophique qui s'était répandu même parmi le peuple; mais il montrait quelque doute sur l'orthodoxie de ses pasteurs, et regrettait que la proscription prononcée par Calvin contre les spectacles fût encore respectée.

Il était en effet singulier que les pasteurs genevois, ou leurs protecteurs, prétendissent au droit d'empêcher des citoyens libres de se livrer à un amusement qui n'a rien de contraire aux droits des autres hommes. Cette liberté était le seul objet de la réclamation de d'Alembert : il ne proposait point de sacrifier une partie du trésor public pour dissiper l'ennui qui poursuit les gens oisifs, et de faire payer par une nation libre les plaisirs de ses chefs; mais il croyait que puisque les hommes ont besoin d'amusement, un plaisir dont le goût, même excessif, n'expose point au risque de perdre ou sa fortune, ou son temps, ou sa santé; un plaisir qui exerce l'esprit, donne le goût de la littérature, et peut, s'il est bien dirigé, inspirer des vertus ou détruire des préjugés, devait mériter quelque indulgence, ou même quelque encouragement. Rousseau combattit l'opinion de d'Alembert avec beaucoup d'éloquence et de chaleur; cet écrit contre les théâtres, composé par un auteur qui avait fait une comédie et un opéra, eut en France un succès prodigieux, surtout parmi les gens du monde qui fréquentent le plus les spectacles : il semblait que, pour y aller avec plus de plaisir, ils avaient attendu à être bien sûrs de n'en pouvoir retirer aucune utilité réelle. D'Alembert répondit à la lettre de Rousseau; mais sa réponse eut moins de succès, et la dispute fut bientôt oubliée.

Pendant que les éditeurs de l'Encyclopédie s'occupaient à rendre ce livre plus digne de son succès; que les défauts qu'on avait reprochés aux premiers volumes s'effaçaient de plus en plus; que les hommes les plus éclairés s'empressaient d'y contribuer; ce même ouvrage essuyait une sorte de persécution. Les deux partis qui avaient longtemps partagé l'Église de France étaient alors dans le moment où la chute de l'un d'eux, devenue inévitable, allait entraîner l'autre avec lui : l'Encyclopédie gardait entre eux une neutralité absolue, et tous deux se réunirent contre elle; des libelles, enfantés par des écrivains incapables de l'entendre ou d'en profiter, persuadèrent à des hommes puissants que ce livre pouvait être dangereux pour la nation, ou du moins pour eux-mêmes. L'accusation d'impiété avait cessé d'être effrayante, à force d'avoir été prodiguée; on fit du mot d'*encyclopédiste* et de *philosophe* le nom d'une secte à laquelle on imputa le projet de détruire la morale et d'ébranler les fondements de la paix publique: tous ceux qu'on marquait de ces noms devaient être nécessairement de mauvais citoyens, parce qu'alors la France était ennemie d'un roi philosophe qui, juste appréciateur du mérite, avait donné des témoignages publics d'estime à quelques-uns des auteurs de l'Encyclopédie. Ce fut à cette occasion que Frédéric offrit à d'Alembert un asile à sa cour.

En 1765, d'Alembert donna son ouvrage *sur la destruction des Jésuites :* l'abolition de cet ordre lui parut un événement assez important dans l'histoire des opinions humaines pour mériter qu'il en traçât les détails, et cette histoire fût impartiale; aussi ne manqua-t-elle pas d'augmenter la haine que les deux partis avaient contre lui: cette haine se signala par des libelles dont les auteurs ne prouvaient qu'une seule chose, c'est que d'Alembert avait eu raison dans ce qu'il avait dit de leur parti; ils répondaient à l'accusation d'être fanatiques, en laissant échapper naïvement les traits du fanatisme le plus emporté; et d'Alembert ne crut pas devoir répondre à des adversaires qui savaient si bien défendre sa cause. « De tous les écrits, les épigrammes, les arrêts entassés pour écraser ce colosse, écrivit l'abbé Galiani à d'Alembert, il n'est resté et il ne restera que le discours de la Chalotais et le vôtre. » Ce succès coûta cher à d'Alembert : il lui valut la colère du ministre, qui pendant six mois s'obstina à lui refuser la mise en possession de la pension laissée vacante par la mort de Clairaut, et que lui contestait la sordide avarice de Vaucanson, riche de 40,000 livres de rente. Le ministre ne céda qu'aux remontrances de l'Académie, et au cri d'indignation de tous les savants de l'Europe.

Depuis ses recherches sur le système du monde, d'Alembert n'entreprit plus de grands ouvrages mathématiques; mais il publia dans les recueils des académies dont il était membre, et dans neuf volumes d'*Opuscules*, un nombre très-grand de mémoires: on y trouve l'application de ses principes et de ses méthodes au problème de la libration de la lune, à ceux de la précession des équinoxes et de la nutation de l'axe de la

terre dans l'hypothèse de la dissimilitude des méridiens, aux lois générales du mouvement de rotation, à celles des oscillations des corps plongés dans les fluides. Il y perfectionne sa théorie des fluides, et sa solution du problème des trois corps; il y étend ses méthodes de calcul. Les mathématiques offrent souvent des questions où les résultats des calculs présentent des difficultés que le calcul ne peut résoudre seul; il faut qu'il emploie le secours quelquefois dangereux de la métaphysique; ce n'est pas seulement du génie de la géométrie que dépend la solution des difficultés, mais de la finesse, de la justesse naturelle de l'esprit. D'Alembert a discuté, dans ses opuscules, quelques-unes de ces opinions. Telle fut celle de la nature des logarithmes des quantités négatives; Leibnitz et Jean Bernoulli l'avaient agitée, Euler et d'Alembert la renouvelèrent: le premier soutint l'avis de Leibnitz, le second celui de Bernoulli; ils se servirent de toutes les raisons que les nouvelles vérités découvertes dans l'analyse pouvaient leur offrir; avec un génie égal à celui des deux premiers combattants, ils employèrent des armes plus fortes : cependant la victoire resta encore indécise, et l'on peut juger de la difficulté d'une question dont de tels hommes n'ont pas dissipé tous les nuages. D'Alembert eut une autre discussion du même genre avec Lagrange et Euler, sur la discontinuité des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations aux différences partielles : question plus importante, et sur laquelle leurs ouvrages ont répandu plus de lumière. Les premiers principes du mouvement, comme la loi du levier, celle de la décomposition des forces, paraissent d'une vérité si naturelle, si palpable, qu'il faut déjà de la sagacité pour sentir qu'ils ont besoin d'être prouvés, et que la démonstration rigoureuse en est difficile; d'Alembert l'a cherchée avec succès dans la théorie générale des fonctions analytiques. C'est sans doute un spectacle bien intéressant pour les philosophes, de voir, dans les objets soumis au calcul, des questions très-compliquées résolues avec facilité et d'un trait de plume; tandis que les vérités en apparence les plus simples exigent un appareil singulier de preuves établies sur des théories savantes dont on n'avait pas encore la première idée, longtemps après que ces vérités, déjà découvertes et admises par tous les savants, étaient devenues d'un usage universel et commun.

C'est dans les opuscules mathématiques de d'Alembert que l'on trouve et ses travaux sur la théorie des lunettes achromatiques, et ses recherches sur plusieurs points d'optique; il y discute l'hypothèse où l'on ne suppose dans la lumière solaire que sept rayons différemment réfrangibles, quoique le spectre allongé par le prisme reste continu; il y remarque que nous rapportons les objets, non à leur vraie direction, mais à celle du rayon qui, perpendiculaire au fond de l'œil, exerce sur cet organe une force plus grande.

Le calcul des probabilités occupe une partie imposante de ces opuscules; et si ce calcul s'appuie un jour sur des bases plus certaines, c'est à d'Alembert que nous en aurons l'obligation. Il expose dans ses recherches comment, si de deux événements contraires l'un est arrivé un certain nombre de fois de suite, on peut, en cherchant la probabilité que l'un de ces deux événements arrivera plutôt que l'autre, ou la trouver égale pour les deux événements, ou la supposer plus grande, soit en faveur de celui qu'on a déjà obtenu, soit en faveur de l'événement contraire; il fait voir que ces conclusions opposées entre elles sont la conséquence de trois méthodes de raisonner qui paraissent également justes, également naturelles.

Il examine la règle qui prescrit de faire les avantages en raison inverse des probabilités, et montre combien, dans une foule d'exemples, les conclusions déduites de ce principe semblent en contradiction avec celles où le simple bon sens aurait conduit; il prouve que les moyens employés par plusieurs géomètres pour détruire cette contradiction ont été insuffisants; lui-même en propose de nouveaux, mais il a soin d'en remarquer également les difficultés et les exceptions.

Dans l'application de ce calcul à la vaccination, d'Alembert fait sentir que, s'il est facile de prouver combien cette opération est utile pour la société en général, le calcul de l'avantage dont elle peut être pour chaque particulier exige d'autres principes : en effet, il s'agit pour chacun de s'exposer à un risque certain et présent, pour éviter un risque plus grand, mais éloigné et incertain; et cette circonstance paraît changer la nature de cette question. D'Alembert n'a pas donné la solution du problème envisagé sous ce point de vue; car celle qu'il propose, et qui consiste à comparer le risque de mourir de l'inoculation dans un court espace de temps, à celui d'être attaqué de la petite vérole naturelle, et d'en mourir aussi dans un temps très-petit, donne seulement une limite au-dessous de laquelle le risque que court un inoculé n'empêche pas que l'inoculation ne lui soit avantageuse; mais ce risque pourrait être au-dessus de la même limite, sans que l'on dût louer le courage ou condamner l'imprudence de celui qui s'exposerait à ce danger. La vraie solution du problème dépend d'une méthode d'évaluer la vie, ou plutôt de l'apprécier (car sa durée ne doit pas entrer seule dans le calcul); et il serait bien difficile de trouver pour cette méthode des principes dont tous les hommes, même raisonnables, voulussent convenir, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants. C'est principalement dans cette dernière hypothèse que la question devient difficile, et qu'elle peut être importante.

D'Alembert a publié aussi des *Éléments de musique*. On s'étonnera peut-être que l'analyste

profond qui avait résolu le problème des cordes vibrantes, se soit borné à donner une exposition du système de Rameau, qu'il parvint à rendre intelligible; mais il ne croyait pas que la théorie mathématique du corps sonore pût encore rendre raison des règles de la musique. Il a aimé pendant toute sa vie cet art, qui se lie, d'un côté, aux recherches les plus subtiles et les plus savantes de la mécanique rationnelle, tandis que sa puissance sur nos sens et sur notre âme offre aux philosophes des phénomènes non moins singuliers et plus inexplicables encore.

On doit compter au nombre des services que d'Alembert a rendus aux mathématiques, et surtout à la philosophie, le soin qu'il a pris d'éclaircir une dispute célèbre sur la mesure des forces, dispute qui, pendant une partie de ce siècle, a partagé les géomètres; et d'apprécier ces principes tirés de la métaphysique des causes finales qu'on voulait substituer aux principes directs de la mécanique, et employer à la découverte des lois de la nature. Ces questions avaient égaré quelques bons esprits, et consumé en pure perte le temps toujours si précieux de plusieurs hommes de génie: d'Alembert les discuta, et on n'en parla plus. Les questions les plus profondes de la métaphysique ont eu souvent le même sort que ces tours d'adresse de combinaison, qui étonnent, qui excitent la curiosité tant qu'on en ignore le secret, mais qu'on méprise aussitôt qu'il a été deviné.

Nous n'avons pu donner ici qu'une esquisse très-abrégée des travaux immenses de d'Alembert sur les mathématiques; travaux que ni les distractions, ni la faiblesse de sa santé, ni ses infirmités, n'interrompirent jamais, qu'il suivait encore en 1782, au milieu de ses douleurs, et qui ont produit à cette époque un nouveau volume d'opuscules, où l'on retrouve son génie, et cette même finesse, ce même esprit philosophique qui caractérisent toutes ses productions.

Le goût très-vif qu'il avait eu pendant quelque temps pour la littérature et pour la philosophie, n'avait point affaibli sa première passion; ses ouvrages mathématiques étaient les seuls auxquels il attachât une importance sérieuse; il disait, il répétait souvent qu'il n'y avait de réel que ces vérités; et, tandis que les savants lui reprochaient son goût pour la littérature et le prix qu'il mettait à l'art d'écrire, souvent il offensait les littérateurs, en laissant échapper son opinion secrète sur le mérite ou l'utilité de leurs travaux.

En 1772, d'Alembert fut nommé secrétaire de l'Académie française, dont il était membre depuis 1754, et il s'imposa un devoir que ses prédécesseurs avaient jusqu'alors négligé, celui de continuer l'histoire de cette compagnie. Il s'engagea donc à écrire la vie de tous les académiciens morts depuis 1700 jusqu'en 1772. L'obscurité de quelques-uns, l'esprit de parti qui exagérait ou rabaissait la réputation de plusieurs, le contraste du jugement de la postérité et de l'opinion des contemporains, la grande variété des talents par lesquels chacun d'eux s'était distingué, toutes ces difficultés auraient pu arrêter un écrivain moins zélé pour la gloire de l'Académie, ou moins sûr de les vaincre : elles ne firent qu'exciter l'ardeur de d'Alembert, et, dans l'espace de trois ans, près de soixante-dix éloges furent achevés. Il s'était auparavant exercé dans le même genre : les éloges de Jean Bernoulli et de l'abbé Terrasson avaient même été ses premiers essais; celui de Montesquieu était digne de l'homme illustre à qui ce monument était consacré. L'article *Éloge,* dans l'Encyclopédie, contient des préceptes excellents sur les éloges historiques : ces préceptes, dictés par la raison et par le goût, font sentir toute la difficulté de ce genre d'ouvrage, et doivent décourager ceux qui, honorés de cette fonction par une compagnie savante, sentent combien ils restent au-dessous et des leçons que leur donne d'Alembert, et des exemples qu'il leur a tracés.

Les premiers éloges de d'Alembert sont écrits d'un style clair et précis, tantôt énergique, tantôt piquant et plein de finesse, mais toujours noble, rapide, soutenu. Dans ceux qu'il a faits pour l'histoire de l'Académie française, il s'est permis plus de simplicité, de familiarité, même des traits plaisants, des mots échappés à ceux dont il parle, ou dits à leur occasion. Un grand nombre d'anecdotes propres à peindre ou les hommes ou les opinions de leur temps, donnent à ces ouvrages un autre caractère; et le public, après avoir encouragé cette liberté par des applaudissements multipliés, parut ensuite la désapprouver. Cet ouvrage sera un monument précieux pour l'histoire littéraire, et un de ces livres si rares, où les hommes qui craignent l'application, mais qui aiment la vérité et les lettres, peuvent trouver des leçons utiles de philosophie et de goût.

Nous terminons cet aperçu des travaux de d'Alembert par le jugement qu'en porte Lacroix comme géomètre; car c'est moins dans le domaine des lettres que dans celui des sciences que réside son principal mérite.

« On n'oserait placer au-dessus de lui aucun des géomètres ses contemporains, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur intrinsèque des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus; mais cette finesse, qui paraît former le trait caractéristique de son talent, le jetait souvent dans des voies détournées, et l'empêchait sans doute de rechercher le mérite d'une exposition lumineuse et facile. C'est peut-être par cette raison, et non par une négligence qui ne saurait s'allier avec le véritable amour de la gloire, qu'en général il a peu soigné les détails de ses ouvrages mathématiques, si l'on en excepte pourtant son *Traité de Dynamique,* dont il a donné une seconde édition. Dans cet ouvrage même, la tournure des

démonstrations et des calculs s'éloigne beaucoup de la marche, à la fois simple et féconde, qu'Euler a tenue dans tous ses écrits; de là vient que les découvertes de d'Alembert ont pris, dans les écrits d'Euler et de ses successeurs, une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des traités où elles ont paru pour la première fois. La simplification des méthodes, à mesure qu'elle se généralise, fait vieillir assez promptement les ouvrages de géométrie et de calcul; et la lecture des originaux devient un travail d'érudition. Sous ce rapport, à mérite égal, les grands écrivains ont l'avantage sur les premiers savants; on ne fait plus que citer les noms de ceux-ci, et on lit toujours ceux-là. Que les hommes donc qui veulent prolonger le succès de leurs écrits dans les sciences, ne se bornent pas à les enrichir de découvertes; qu'ils ne négligent ni la clarté du discours ni l'élégance des méthodes, s'ils veulent parler longtemps eux-mêmes à la postérité. » (Lacroix, dans la *Biogr. univ.*)

Les *Œuvres littéraires* (*philosophiques et historiques*) de d'Alembert ont été réunies et publiées par Bastien, Paris, an XIII (1805), et année suiv., 18 vol. in-8°; nouvelle édition (compacte), Paris, Bossange, 1821, 5 vol. in-8°. Cette édition est plus complète que la précédente; elle renferme plusieurs morceaux inédits, et la correspondance de d'Alembert avec Voltaire et le roi de Prusse. Les *Œuvres scientifiques* de d'Alembert n'ont point été réunies en collection; elles comprenent : le *Traité de dynamique;* Paris, 1743, 1781 et 1796; 1 vol. in-4°; — *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides;* Paris, 1744, 1770; in-4°; — *Réflexions sur la cause générale des vents;* 1747, in-4°; — *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre;* 1749, in-4°; — *Recherches sur différents points importants du système du monde;* 1754, 1756, 3 vol. in-4°; — *Tabularum lunarium emendatio;* Paris, 1756, in-4°; — *Opuscules mathématiques;* 1761-64-67-68-73-80, 8 vol. in-4°; — *Éléments de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis, développés et simplifiés;* Lyon, 1779, in-8° (4e édition). — Il serait à souhaiter que l'on donnât une édition complète des travaux scientifiques de d'Alembert, en y comprenant ses articles de l'Encyclopédie.

Condorcet, *Éloge de d'Alembert*. — Notices biographiques, anecdotiques, etc., qui se trouvent en tête des éditions de Bastien et de Bossange des Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert.

***ALEN** ou **OLEN** (*Jean Van*), peintre hollandais, né en 1631, mort en 1698, à Amsterdam. Il imita le genre de Melchior Hondekoeter, dont les tableaux avaient un grand succès, et fit passer beaucoup de ses ouvrages pour ceux du maître. — Il y a quelques autres peintres ou graveurs du nom d'Alen, dont l'un vivait à Prague vers 1618, et un autre à Dantzig en 1656.

Houbraken, *Schouburg der Nederlandsche Konstschilders*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

***ALENCÉ** (*Joachim* D'), astronome et physicien, natif de Paris, mort à Lille le 17 février 1707. On a de lui : 1° *Traité de l'aimant, contenant les expériences et les raisons qu'on en peut rendre;* Amsterdam, 1687, in-12 de 140 pages, avec une table des matières et un grand nombre de planches gravées; — 2° *Traité des baromètres, thermomètres, et notiomètres ou hygromètres;* Amsterdam, 1688, et ibid., 1708, in-12, 139 pages avec table et planches. On doit encore à ce savant *la Connaissance des temps, ou Calendrier et Éphémérides du lever et coucher du soleil*, etc. Ce fut lui qui fit paraître les six premiers volumes (1679 à 1684) de cette intéressante publication, qui se continue encore de nos jours par les soins du Bureau des longitudes. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALENÇON (comtes et ducs D'), famille noble de France, dont l'origine remonte au dixième siècle.

Le premier comte d'Alençon fut *Guillaume Ier*, fils d'Yves, seigneur de Bellême, qui reçut en fief de Richard II, duc de Normandie, le château d'Alençon avec ses dépendances. Guillaume, mort en 1028, fonda l'abbaye de Lonlai, et laissa le comté d'Alençon avec la seigneurie de Bellême à son fils aîné Robert Ier, tué en 1034. Celui-ci eut pour successeur son frère *Guillaume II*, surnommé *Talvas* ou *Talvatius :* il étrangla sa femme, et fut chassé par ses sujets en 1048. Son fils Arnoul ne régna que quelques mois : il fut étranglé par un de ses parents. *Yves*, fils de Guillaume Ier et évêque de Séez, mort en 1070, hérita du comté d'Alençon, et chassa de son diocèse les nobles, qui avaient commis toutes sortes de brigandages. Il laissa pour héritier son neveu *Roger de Montgommery*, mort en 1094, qui releva de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Robert II, plus connu sous le nom de *Robert de Bohême*, succéda, en 1082, à son père Roger de Montgommery; il fut fait prisonnier en 1112 par Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui donna le comté d'Alençon à Thibaut, comte de Blois, et le rendit en 1119 à *Guillaume III*, fils de Robert II.

Guillaume III, mort en 1171, eut pour successeur *Jean Ier*, mort en 1191; *Jean II*, fils de Jean Ier, mort après quelques mois de règne; *Robert III*, fils de Jean Ier, mort en 1217; et *Robert IV*, fils posthume de Robert III, mort en 1219. C'est en Robert IV que finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Sa sœur Alix donna le comté à Philippe-Auguste en 1220. Dès ce moment, les détenteurs de ce comté prirent le nom de *ducs*. Saint Louis en investit ensuite son fils Pierre, qui mourut sans enfants au retour de l'expédition d'Afrique, en 1283.

Charles de Valois, frère de Philippe VI, dit

de Valois, descendant comme lui de Philippe III, dit *le Hardi*, fut duc d'Alençon, et mourut en 1346. Jean II, son arrière-petit-fils, ayant favorisé le Dauphin contre son père Charles VII, fut condamné à mort en 1456, sous prétexte d'intelligence avec les Anglais. La peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle; en 1461, Louis XI, parvenu à la couronne, le mit en liberté. Ce duc se compromit de nouveau avec les Anglais, et fut jugé à mort en 1474 : Louis XI commua encore la peine en une prison perpétuelle, mais ne le tint captif que dix-sept mois. Il venait d'être remis en liberté, lorsqu'il termina sa carrière en 1476. — Son fils *René* fut aussi condamné en 1482 à passer sa vie en prison, pour avoir voulu vendre son duché au duc de Bourgogne. Charles VIII l'en fit sortir en 1483, et René vécut jusqu'en 1492. Son fils Charles, premier prince du sang et connétable de France, mort de honte en 1525 pour avoir fui à la bataille de Pavie, n'eut point de postérité, et son duché fut réuni à la couronne.

Ce duché fut alors donné au fils de Henri II, dont voici la biographie :

ALENÇON (*François*, duc d'Anjou, de Berri et D'), frère de François II, de Charles IX et de Henri III, né le 11 mars 1554, mort le 10 juin 1584. Il se mit à la tête des *mécontents*, lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il excita bientôt de nouveaux troubles. En 1575, on le vit à la tête des reitres, parce que le roi lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa. Quelque temps après, ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander, malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa de nouveau dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme, qui assiégeait Cambrai, et se rendit maître de Château-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour épouser la reine Élisabeth, qui ne voulut pas s'unir à lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand en 1582; mais l'année suivante, ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il fut obligé de retourner en France; il y mourut de phthisie, sans avoir été marié. Il fut regardé comme un prince léger et bizarre, qui unissait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités. Son oraison funèbre, prononcée par Renauld de Baunes, archevêque de Bourges, qui avait été son chancelier, fut peu goûtée. Quelques auteurs ont avancé « que le duc d'Alençon était mort empoisonné; mais, dit Strada, ce sont des bruits fort ordinaires à la mort des princes : comme si le rang qu'ils tiennent dans le monde devait les exempter du sort commun des autres hommes, et que ce fût les confondre avec nous, qu'ils finissent comme nous. Pour moi, je crois que le poison qu'on donna au duc, ce fut quand on lui conseilla la conduite affreuse qu'il tint avec ceux d'Anvers; et que le duc de Parme ajouta à ce poison lorsqu'il le chassa des Pays-Bas, après avoir manqué de le prendre à Dunkerque. »

La mort de ce prince, qui ne laissa pas de lignage, fit réunir la ville d'Alençon à la couronne. Cette ville fut depuis une partie de l'apanage de Gaston, fils de Henri IV, duc d'Orléans. Elle passa en 1660 à Isabelle d'Orléans, sa seconde fille, mariée à Joseph de Lorraine, duc de Guise. Après la mort de cette princesse en 1696, le duché fut encore réuni à la couronne; et par lettres patentes le nom de duc d'Alençon fut donné au fils de Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, lequel mourut en 1713.

De Thou, *Historia sui temporis*. — Strada, *De bello Belgico*. — D'Aubigné, *Histoire universelle*. — La Popelinière, *Histoire de la France*. — Marguerite de Valois, *Mémoires*. - Sully, *Mémoires*.

ALENÇON (.... D'), littérateur et huissier au parlement de Paris, né vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1744. On a de lui une édition des *Œuvres de Brueys et de Palaprat*, et deux comédies inédites, représentées au Théâtre-Italien : *la Vengeance comique*, en 1718, et *le Mariage par lettres de change*, en 1720.

Quérard, *la France littéraire*.

ALENIO (le P. *Jules*), missionnaire italien, né à Brescia en 1582, mort au mois d'oût 1649. Il entra très-jeune dans l'ordre de Saint-Ignace. En 1610, il débarqua à Macao, et employa trente ans à propager la religion catholique dans plusieurs provinces de la Chine, dont il avait adopté les mœurs et les costumes, et dont il parlait parfaitement la langue. Il a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en chinois; les principaux sont : une *Vie de Jésus-Christ; le dialogue de saint Bernard entre l'âme et le corps*, traduit en vers chinois; une *Cosmographie*, 2 vol. in-fol. (à la bibliothèque des jésuites, à Rome); la vie du P. Ricci et de plusieurs autres missionnaires.

Le P. Southwel, *Bibliotheca Soc. Jes.*, p. 529 et suiv. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALEOTTI (*Jean-Baptiste*), ingénieur italien, né en 1546, selon Frizzi (*Storia di Ferraria*), à Argenta, près Ferrare, vers le milieu du seizième siècle, et mort en 1636. Il fut d'abord apprenti maçon, et parvint, seul et sans secours, à se faire un nom comme architecte, comme géomètre et comme écrivain. Il fut d'abord employé par Alfonse II, duc de Ferrare, en 1571, et, après la mort de ce duc, il passa au service du pape et de plusieurs princes italiens. Il fut chargé par le pape Clément VII de la construction de la citadelle de Ferrare, et par le prince Ranuccio, de la construction du grand théâtre de Parme, qui fut achevé en un an et ouvert en 1619. Plusieurs monuments à Mantoue, à Modène, à Padoue et à Venise, ont été exécutés d'après les dessins d'Aleotti.

Il publia quelques écrits d'hydrostatique à l'occasion des inondations qui ravagèrent les provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne au commencement du dix-septième siècle. Aleotti traduisit et commenta un ouvrage d'Héron d'Alexandrie, intitulé *les Pneumatiques*, où se trouvent décrites des machines ingénieuses, mues par l'action de l'air, et en usage chez les anciens. Il a ajouté quatre machines, plus curieuses qu'utiles, aux recherches de l'auteur grec.

Tiraboschi, *Storia della letteratura*. — *Biblioth. Ital.* — M. G. Libri, *Histoire des sciences mathém. en Italie*, t. IV, p. 69. — Donati, *Gran Teatro Farnesino di Parma*, 1817.

ALEOTTI (*Victoire*), musicienne, fille du précédent, vivait vers la fin du seizième siècle. Elle étudia dans le couvent de Saint-Viti à Ferrare, et mit en musique les poésies de Guarini et beaucoup de madrigaux. Son œuvre parut sous le titre : *Ghirlanda de' madrigali*; Venise, 1593.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*.

ALER (*Paul*), jésuite allemand, né le 9 novembre 1656, à Saint-Guy, dans le Luxembourg, mort le 2 mai 1727, à Duren, dans le duché de Juliers. Après avoir enseigné quelque temps la théologie et les belles-lettres à Cologne, il fut nommé professeur à l'université de Trèves et régent du gymnase de la même ville. Outre quelques écrits moins importants, on a de lui : *Tractatus de actibus* (et non *de artibus*) *humanis*; Cologne, 1717, in-4°; — *Philosophia tripartita*; pars I, sive *logica*; Cologne, 1710; pars II, sive *physica*; pars III, seu *anima et metaphysica*, 1724; — *Dictionarium germanico-latinum*; Cologne, 1724, in-8°; — *Poesis varia* (recueil de poésies); Cologne, 1702, in-8°; — *Gradus ad Parnassum*; Cologne, 1702, éditions refondues par Sintenis, Zullichau, 1816, 2 vol. in-8°, et par Friedemann; Leipz., 1842, 2 vol. Ce livre classique des écoliers a eu un nombre prodigieux d'éditions; ce n'est que la réimpression de l'*Epithetorum et synonymorum Thesaurus*, publié à Paris en 1662, et attribué au P. Châtillon.

Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*, p. 263-265. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, III, 138-140. — Adelung, *Supplément à Jöcher's Gelehrten-Lexicon*, I, 480, etc. — Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques*, I, 28, etc. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, n° 20, 362.

ALÈS (*Alexandre* D'). *Voy.* ALEXANDRE.

ALÈS (*Alexandre* D') (Alesius), théologien protestant, né à Édimbourg le 27 avril 1500, mort le 17 mars 1565. Il fut d'abord catholique zélé, et écrivit contre Luther. Mais ayant voulu convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais luthérien, il eut lui-même sa croyance ébranlée, et fut forcé de se retirer en Allemagne en 1532. Vers la fin de ses jours, il professa la théologie à Leipzig. Alès était ami de Mélanchthon, et Bèze l'appelle l'ornement de l'Écosse. Outre un grand nombre d'écrits de controverse théologique, on a de lui des *Commentaires sur saint Jean*, in-8°; *sur les épîtres de Timothée*, 2 vol. in-8°; *sur les psaumes*, in-8°; *sur l'épître aux Romains*, in-8°. Il soutint l'opinion de George Major sur la nécessité des bonnes œuvres, dans un écrit intitulé *De necessitate et merito bonorum operum*; Leipz., 1560, in-8°.

Il ne faut pas confondre ce théologien avec son frère aîné, qui porte aussi le prénom d'*Alexandre*, et qui publia *Expositio in XII libros Aristotelis Metaphysicæ*.

J.-A. Fabricius, *Bib. lat. med. et inf. æt.* — Strype, *Memorials of Grammer*, p. 402, 403, 404. — Jacob Thomasius, *In oratione de Alesio*. — Reusnerus, *Isagoge hist.*, p. 686. — Tanner, *Bibl. britan. hiber.* — Mackenzie, *Lives of Scotch Writers*, vol. II. — Adelung, *Supplem.* à Jöcher, *Lexicon*.

ALÈS (*Jean*), théologien anglais, né à Oxford en 1584, mort le 19 mai 1656. Il enseigna d'abord la langue grecque à l'université d'Oxford, où il était professeur. Il accompagna en Hollande l'ambassadeur de Jacques I[er], dans le temps du synode de Dordrecht. Alès était calviniste; mais il abjura cette doctrine, et fut nommé chanoine à Windsor. Obligé pendant les troubles d'Angleterre de quitter son bénéfice, après avoir vendu à vil prix sa bibliothèque qui était magnifique, il mourut dans un état voisin de l'indigence. On a de lui un *Traité du Schisme*, qu'il composa à la sollicitation de Chillingworth, son ami, et d'autres écrits dans lesquels il développe un sage esprit de tolérance sur divers points de la doctrine chrétienne.

Biographia Britannica.

ALÈS (*Pierre-Alexandre*), vicomte de Corbet, économiste français, né le 18 avril 1715 dans la Touraine, mort vers 1770. Il embrassa l'état militaire, assista au siége de Kehl, et servit ensuite dans la marine; mais ses infirmités l'obligèrent bientôt à demander sa retraite. On a de lui un grand nombre d'ouvrages anonymes, dont le principal est intitulé *De l'origine du mal, ou Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière*; Paris, Duchesne, 1758, 2 vol. in-12. On lui attribue encore : 1° *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, 1749, in-12, publiée sous le nom de Fitz-Patrick; — 2° *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*; in-12, Avignon, 1759; — 3° *Examen des principes du gouvernement qu'a voulu établir l'auteur des Observations sur le refus du Châtelet de reconnaître la chambre royale*; (sans lieu), 1733, in-12; — 4° *Nouvelles observations sur les deux systèmes de la noblesse commerçante ou militaire*; Amsterdam (Paris), 1758, in-12. — 5° *Origine de la noblesse française*; Paris, 1766, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographical Dictionary*.

ALESIO (*Matthieu-Pierre*), né à Rome vers le milieu du seizième siècle, mort en 1600. Élève de Michel-Ange, il se distingua également

comme peintre et comme sculpteur. De toutes ses productions, la plus curieuse est le *Saint Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux. Admirant la jambe d'Ève dans un tableau de Louis Vargas, il s'écria : « Cette jambe seule vaut mieux que tout mon saint Christophe. » Or les mollets de ce saint Christophe avaient bien une aune de large.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

* **ALESON** (*François* DE), historien, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il entra dans la société des Jésuites, et écrivit l'histoire du royaume de Navarre depuis la mort de Jeanne de France, femme de Philippe d'Évreux. Cette histoire forme le complément de l'ouvrage du P. Joseph de Moret : *Annales de Navarra ;* Pamplona, 1984-95, 1709, 5 vol. in-fol. E. D.

Catalogue inédit de la Bibliothèque nationale.

ALESSANDRE ALESSANDRO, en latin *Alexander ab Alexandro*, jurisconsulte napolitain, né vers 1461, mort le 2 octobre 1523. Il étudia à Rome sous Fr. Philadelphe, Nicolas Perotti et Calderino. Il exerça d'abord à Naples la profession d'avocat; mais il y renonça bientôt, dégoûté, disait-il, par l'iniquité des tribunaux, plus que par les difficultés de la science des lois. Il se retira à Rome pour se livrer tout entier aux lettres, surtout à la philologie et à l'étude de l'antiquité. Ses *Geniales dies* sont faits sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, des *Saturnales* de Macrobe, du *Policraticus* de Jean de Salisbury, etc. « On peut le comparer, dit Tiraboschi, à un grand magasin où l'on « trouve des marchandises de toute espèce : « dans la confusion et le désordre qui y règnent, et au milieu de beaucoup d'objets faux, « douteux ou supposés, on en trouve aussi de « très-précieux ; mais il faut une main habile et « expérimentée pour les choisir, les repolir, et « en faire un bon usage. » La première édition parut sous le titre : *Alexandri de Alexandro Dies geniales;* Rome, 1522, in-folio. André Tiraqueau en donna un commentaire, intitulé *Semestria,* qui fut imprimé, pour la première fois, à Lyon en 1586, in-fol.; Christophe Colerus et Denis Gotfried ou Godefroy y ont ajouté des notes qui furent imprimées, avec le commentaire de Tiraqueau, à Francfort en 1594, in-fol. On estime l'édition de Paris, 1582; mais la meilleure de toutes est celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°, où l'on a réuni les trois commentaires ci-dessus, et quelques autres.

Alexandre, avant ce livre, avait déjà publié deux ouvrages à Rome, in-4°; le premier est intitulé *Miraculum Tritonum et Nereidum quæ variis in locis compertæ sunt ;* l'autre a pour titre : *Alexandri J. C. Napolitani Dissertationes quatuor de rebus admirandis quæ in Italia nuper contigere, id est, de somniis quæ a viris spectatæ fidei prædita sunt*, etc., sans date et sans nom d'imprimeur. Le reste du titre annonce que le livre traite des choses admirables arrivées dernièrement en Italie; des songes qui se sont vérifiés, d'après les rapports d'hommes dignes de foi, de Junian Maius, grand interprète des songes; des démons qui ont trompé des hommes par de fausses apparitions; de quelques maisons de Rome regardées comme infâmes, parce qu'il y revient souvent des esprits et des fantômes, que l'auteur lui-même prétendait avoir vus presque toutes les nuits. Cet ouvrage, que l'on peut juger par ce seul titre, a été entièrement fondu dans les *Dies geniales*. Ces quatre dissertations sont très-rares, parce qu'elles n'ont jamais été réimprimées à part.

Pancirol, *De claris leg. interp.*, l. II, c. CXXII. — Leand. Albert, *Descript. Ital.*, p. 277, c. XIII, n° 61. - Vossius, *De hist. lat.*, pag. 609. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Nicolo Toppi, *Bibliothèque Napolitaine*, p. 6. — Ginguené, dans la *Biogr. Univers.*

* **ALESSANDRI** (*Félix*), compositeur de musique italien, né à Rome en 1742, mort vers 1810. Il séjourna quelque temps à Saint-Pétersbourg et à Berlin, où il fut maître de chapelle. Il a composé dix-neuf opéras, parmi lesquels on remarque : *il Ritorno d'Ulysse*, joué à Berlin en 1790. Ces productions sont assez médiocres.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.*

ALESSANDRI (*François*), médecin italien, né à Verceil en 1529, mort vers la fin du seizième siècle. Il étudia à l'université de Pavie, et devint médecin d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, qu'il suivit dans ses campagnes de Flandre. Outre quelques pièces de poésie, on a de lui : 1° *Bivium virtutis ;* Pavie, 1551; — 2° *Apollo, omnem compositorum et simplicium normam suo fulgore ita irradians, ut ejus meridiana luce contenti medici et pharmacopolæ, omni librorum copia neglecta, omni denique erroris nebula fugata, ad quævis opera facillime se accingere valeant, lib. XII;* Venetiis, 1565, in-fol.; Francof., 1624; — 3° *Pestis et pestilentium febrium tractatus ;* in-4°; Vercellis, 1578; Taurini, 1586.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ALESSANDRI** (*Innocent*), graveur vénitien, né vers 1742, et non, comme le dit Nagler, en 1760; car il y a des ouvrages de ce graveur qui portent la date de 1768. Il établit, en compagnie de Pietro Scataglia, un atelier à Venise, et fit paraître un grand nombre de planches, parmi lesquelles on remarque les figures représantant les quatre arts libéraux, l'astronomie, la musique, la géométrie et la peinture, d'après Domenico Majotti.

Huber et Rost, *Handbuch für Kunstliebhaber.*

* **ALESSANDRI** (*Philippe degli*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discorso sopra il ballo e le buone creanze necessarie ad' un gentilhuomo et ad' una gentildonna;* Terni, 1620, in-12; et un abrégé des guerres d'I-

talie de Matteo Visconti, imprimé sous ce titre : *Sommario delle guerre fatte in Italia, particolarmente nello Stato di Milano;* Roma, 1632, in-16.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALESSANDRINI ou **ALEXANDRINI** de Neustain (*Jules*), médecin italien, né à Trente en 1506, mort en 1590. Il étudia à Padoue la médecine et la littérature grecque. Partisan zélé des doctrines de Galien, il eut de vives controverses avec ses collègues, notamment avec Argentio, professeur à Pise. Il démontra que le traité de la *Thériaque*, attribué à Galien, n'est pas de cet auteur. Il visita les principales contrées de l'Europe, et fut successivement médecin des empereurs Maximilien II, Charles-Quint et Ferdinand I[er], qui le comblèrent de richesses. Ses ouvrages, écrits en vers et en prose, sont : *Ant-Argenterica pro Galeno;* Venetiis, 1552, in-4°; — *Interpretatio Actuarii Joannis de affectionibus et actionibus spiritus animalis;* Venise, 1554, in-8°; — *Salubrium, sive de sanitate tuenda libri triginta tres;* Cologne, 1575, in-fol.; — *Pædotrophia;* Tiguri, 1559, in-8° (sur l'éducation des enfants, en vers); — *De medicina et medio dialogus;* Tiguri, 1559, in-8°; — *Epistola ad Andræam Camutium;* Florentiæ, 1580, in-4°; — *In Galeni præcipua scripta annotationes;* Bâle, 1581, in-fol.; — *Epistola apologetica ad Rembertum Dodonæum;* Francofurti, 1584, in-4°; — Lettre botanique au sujet des fèves des anciens, qui, suivant Alessandrini, étaient les mêmes que les nôtres.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALESSANDRO DE CARPINETO**, en latin *Alexander Carpinetanus*, chroniqueur italien, religieux de l'ordre de Cîteaux, vivait sous le pontificat de Célestin III, et écrivit, vers 1300, une Chronique du monastère de Santa-Maria di Casanuova, dans les Abruzzes, publiée par Ughelli dans l'*Italia sacra*, vol. X, p. 350 de l'édition de Venise. Ughelli en trouva le manuscrit dans le monastère indiqué.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Fabricius, *Bibl. lat. med. et inf. ætatis.*

***ALESSANDRO** (*Alessio*), en latin *Alexander Alexius*, médecin italien, natif de Padoue, vivait à Este vers la fin du dix-septième siècle. On a de lui : *Concilia medica, et Epitome pulsuum;* Padoue, 1627, in-4°; — *De syrupo rosato solutivo;* Padoue, 1613, in-8°; — *Cratylus morborum, sive de peculiarium corporis humani morborum appellationibus, essentia et curatione;* Padoue, 1657, in-4°; — *Preservazione della peste, e historia della peste di Este;* Padoue, 1660, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Haller, *Biblioth. med. pract.*, t. II, p. 549.

***ALESSANDRO** (*André*), sculpteur italien, vivait à Bresce dans le seizième siècle. Il décora l'église de Sainte-Marie della Salute à Venise. On ne sait rien de sa vie.

Cicognara, *Storia della scultura.*

***ALESSANDRO** (*Jean-Pierre* D'), littérateur et jurisconsulte italien, natif de Galatone, bourg du royaume de Naples, florissait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Dimostratione de luoghi tolti et imitati in piu autori dal Tasso nella Gierusalemme liberata;* Napoli, 1604, in-8°. Au commencement de cet ouvrage on trouve une vie du Tasse, et à la fin quelques épigrammes latines du même auteur. — *Galathea ad Fabium Chisium;* Lycii, 1635, in-4°; — *Parnassus ad Aloysium, cardinalem Cajetanum;* ibid., 1636, in-4°; — *Arnus ad cardinalem Antonium Barberinum;* ibid., in-4°; — *Virgilianus Cento ad Cajetanum Cossum;* ibid., in-4°; — *Academiæ Otiosorum libri III;* Napoli, J.-B. Gargani, 1613, in-4°. Dans ce dernier poëme, l'auteur raconte la fondation de l'Académie degli Oziosi, qui fut instituée en 1611, à Naples, par J.-B. Manso.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALESSANDRO** et **JULIO**, deux peintres italiens, morts vers 1530. On n'a pas de détails de leur vie; on sait seulement qu'ils furent appelés en Espagne par Charles-Quint pour décorer l'Alhambra et d'autres palais, parmi lesquels on cite celui du duc d'Albe.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ALESSI (*Galéas*), célèbre architecte italien, né à Pérouse en 1500, mort en 1572. Il fut élève de Michel-Ange; sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe : il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non-seulement pour des palais et des églises, mais encore pour des fontaines publiques et des salles de bain, où il déploya toute la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur est celui du monastère et de l'église de l'Escurial; plusieurs villes de l'Italie, et particulièrement Gênes, sont aussi ornées des édifices qu'il a construits.

Léon Pascoli, *Vies des peintres, des sculpteurs et des architectes modernes;* Rome, 1730, 2 vol. in-4°. — Milizia, *Vite.* — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes.* — Gauthier, *Édifices de Gênes.*

***ALESSIO** (*Pierantonio* ou *Pierre-Antoine*), peintre italien, natif de San-Vito dans le Frioul, vivait dans le seizième siècle. Césarini et Altan en font un grand éloge, sans donner des détails à l'appui de cet éloge.

Renaldis, *Della pittura Friulana.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

***ALESSIO PIEMONTESE**, en latin *Alexis Pedemontanus*, pharmacopole italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. On ne sait de lui que ce qu'il nous apprend lui-même dans la préface de son livre des *Secrets*, publié (en latin) à Venise en 1555, et en italien, ibid., 1557. Alessio parcourut pendant cinquante-sept ans les différentes contrées de l'Europe, recueillant des recettes précieuses et opérant des cures étonnantes. Son livre, qui a été traduit dans plusieurs langues, ne traite pas seulement des drogues, mais des cosmétiques, des parfums, des savons etc. Il raconte qu'au moyen d'une drogue

préparée avec de la rosée du romarin et quelques autres ingrédients, il était parvenu à rajeunir de vieilles femmes infirmes. — Quelques critiques ont confondu Alessio avec Ruscelli, auteur des *Secreti nuovi;* Venise, 1567.

Bonino, *Biografia medica Piemontese.* — Atkin, *Medical Biography.* — Callisen, *Lex. der med. Schriftsteller.*

ALESSIO, dit *Marchio*, peintre italien, né à Naples en 1700, mort en 1740. Il composa particulièrement des paysages, d'après le genre de Tempesta. On voit plusieurs de ses tableaux dans les galeries de Weimar, de Naples et de Florence.

Nageler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

ALESTAKHRI (*Abou-Ishac*), géographe arabe, surnommé *Alfaressy*, du nom de la province de Farès, vivait dans le dixième siècle de J.-C. Il parcourut vers 951 les diverses provinces musulmanes, depuis l'Inde jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la mer de Perse jusqu'à la mer Caspienne. Le traité qu'il rédigea, et qui porte le titre de *Livre des climats*, est purement descriptif, et l'auteur n'y fait usage ni de longitude ni de latitude. Il commence par l'Arabie, berceau de l'islamisme, consacrant à chaque contrée un chapitre particulier, et chaque chapitre est accompagné d'une carte coloriée. Les descriptions sont loin d'être aussi riches qu'on le désirerait : les cartes manquent de graduation, et ne sont pas toujours exemptes de confusion. Une partie, d'ailleurs, du récit paraît avoir été empruntée à d'autres géographes : c'est ainsi qu'on y retrouve le fond de la relation d'Ibn-Fozlan, en ce qui concerne le royaume des Khozars. Néanmoins, comme ce traité surpassait dans son ensemble tout ce que l'on connaissait alors en ce genre, il a servi de base à plusieurs ouvrages postérieurs.

M. Reinaud, *Geographie d'Aboulféda*, introduct., t. I.

* **ALEVAS**, ancien sculpteur grec, compris par Pline dans la liste de ceux qui avaient fait, en bronze, les statues des philosophes. On ignore l'époque à laquelle il vivait.

Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 19.

***ALEWI** (*Alkasim-ben-Mohamed*), astronome arabe, natif de Modaïn (Ctésiphon), continua, en 308 de l'hégire (920-21 de J.-C.), sous le titre de *Nazm Al-ikd*, les Tables astronomiques commencées par son maître Ademi. Ces tables passent pour l'ouvrage le plus complet et le plus exact sur le système sindhind (indien) d'astronomie. Ce système fut introduit chez les Arabes par un astronome indien qui vivait, en 772 de J.-C., à la cour du khalife Almotassem. « Les astronomes précédents, dit Kifti, s'étaient contentés de calculer le mouvement moyen des planètes ; mais, dans le Nazm Alikd, la *precession* et la *rétardation* des corps célestes sont expliquées et réduites à des lois certaines. »

Kifti, *Tarikh Al-hokema.* — Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, I, 430. — Masoudi, *Encyclopedie historique*, traduite de l'arabe par A. Sprenger; London, 1841, cap. 7.

* **ALEXAMÈNE** (Ἀλεξαμενός), écrivain grec, natif de Téos. Il était, suivant Aristote, cité par Athénée comme le premier Grec qui composa, d'après Platon, des dialogues dans le genre socratique. Il ne nous reste aucun fragment de ces dialogues, dont on ignore même le sujet.

Athénée, XI, 505. — Diogène Laërce, III, 48.

ALEXANDER (*John*), littérateur anglais, né en 1735, mort en 1765. Il a publié plusieurs pièces satiriques dans un recueil périodique intitulé *the Library*. On a de lui un ouvrage posthume, contenant une paraphrase, avec des notes, du 15e chapitre de la Ire Épître aux Corinthiens, et un Commentaire sur les 6e, 7e et 8e chapitres de l'Épître aux Romains; Londres, 1766, in-4°.

Biographical Dictionary.

ALEXANDER (*Benjamin*), frère du précédent, mort en 1768, a traduit en anglais l'ouvrage de Morgagni, *De sedibus et causis morborum;* Londres, 1769, 3 vol. in-4°.

Biographical Dictionary.

ALEXANDRA, fille d'Hircan, morte en 28 avant J.-C. Elle épousa Alexandre, fils d'Aristobule II, roi des Juifs, et en eut deux enfants, Aristobule et Marianne, qui fut femme d'Hérode le Grand. C'était une princesse ambitieuse, qui conspira, dit-on, plusieurs fois contre la vie de son gendre. Hérode la fit arrêter dans son palais, lui défendit d'en sortir et de se mêler d'aucune affaire publique. Ne pouvant supporter ce genre de réclusion, elle porta ses plaintes à Cléopâtre, qui lui promit de la seconder pour la faire sortir de sa captivité. Alexandra fit faire deux coffres pour s'y enfermer avec Aristobule ; un vaisseau devait les attendre au port. Hérode, instruit du stratagème, fit semblant de tout ignorer, et la laissa sortir de la ville. Quand elle fut sur le point d'entrer dans le vaisseau, il fit saisir et porter au palais ces deux coffres. Alexandra n'en fut gardée que plus étroitement. Pendant qu'elle se désolait de la perte de sa liberté, on fit courir le bruit qu'Hérode était mort. A cette nouvelle, elle ordonna qu'on lui livrât les forteresses de Jérusalem et du temple. Mais les gouverneurs, fidèles à un maître qu'ils savaient vivant, lui en donnèrent avis, et reçurent l'ordre de la faire mourir.

Il ne faut pas la confondre avec *Alexandra*, femme d'Alexandre Jannée, qui conserva toute l'autorité après sa mort, et qui se laissa gouverner par les pharisiens. Elle donna la grande sacrificature à Hircan, son fils aîné, à qui elle avait inspiré une soumission aveugle pour cette secte. Elle mourut l'an 70 avant J.-C., à soixante-treize ans, après en avoir régné neuf.

Josèphe, l. XIV et XV *Antiq. judaïc.*, et I *De bell.* — Mueller, *Dissertatio de Alexandra, Judæorum regina;* Altd., 1771, in-4°.

ALEXANDRE, en latin *Alexander*, en grec Ἀλέξανδρος (1), nom commun à un grand nombre d'hommes célèbres. Pour prévenir toute confusion, nous avons divisé ces homonymes par ca-

(1) On fait dériver ce nom, d'origine grecque, de ἀλέξω, je repousse, et ἀνήρ, ἀνδρός, homme.

tégories, comprenant successivement 1° les princes anciens et modernes, par ordre alphabétique de pays; 2° les papes, les saints et patriarches; 3° les Alexandre littérateurs, artistes, savants, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle (par ordre chronologique); 4° les Alexandre, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, par ordre alphabétique des prénoms, à l'exception des vivants, qui sont placés les derniers.

Les *renvois* sont tout à fait à la fin.

I. *Les Alexandre anciens.*

A. *Alexandre d'Égypte.*

ALEXANDRE, nom de deux rois d'Égypte, du premier siècle avant l'ère chrétienne. Clinton admet un troisième Alexandre, qui aurait possédé une partie de l'Égypte au commencement du règne de Ptolémée Aulètes; mais le fait est douteux.

***ALEXANDRE I**^er^, roi d'Égypte, mort vers 85 avant J.-C. Il était fils de Ptolémée-Évergète II, surnommé Physcon, et de Cléopâtre. Physcon mourut en 117 avant J.-C., laissant sa femme libre de choisir un successeur. Elle désigna son fils cadet, Ptolémée-Alexandre; mais le peuple l'obligea de remettre le sceptre à son fils aîné Lathyrus, qui régna sous le nom de Ptolémée-Soter II. Alexandre reçut de sa mère le royaume de Chypre. Il fut, en 107 avant J.-C., rappelé en Égypte par suite d'une révolution suscitée par Cléopâtre, et partagea, pendant dix-huit ans, le trône avec sa mère. Son frère fut envoyé à sa place dans l'île de Chypre. Alexandre, voulant être seul souverain, fit assassiner sa mère; mais, six mois après ce parricide, il fut chassé par le peuple, qui rappela Lathyrus. Alexandre se retire de nouveau à Chypre, et périt, peu de temps après, dans une bataille navale contre Chéréas.

Porphyre, dans Eusèbe. — Justin, XXXIX, 3-5. — Pausanias, I, 9. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

ALEXANDRE II, roi d'Égypte, mort vers 80 avant J.-C. Il était fils du précédent. Ptolémée-Lathyrus (voyez l'article précédent) mourut en 81, en désignant comme successeur sa fille Cléopâtre ou Bérénice. Son neveu Alexandre II, alors à Rome, fut envoyé par Sylla pour reprendre possession du royaume d'Égypte. A son arrivée, il épousa sa sœur Cléopâtre, qui était depuis cinq mois sur le trône, et se l'associa à l'empire. Dix-neuf jours après, il l'assassina. Il fut alors lui-même arraché de son palais et mis à mort par le peuple d'Alexandrie.

Porphyre, dans Eusèbe. — Clinton, *Fasti Hellenici*, III, 390.

B. *Alexandre d'Épire*

ALEXANDRE, nom de deux rois d'Épire, antérieurs à l'ère chrétienne.

ALEXANDRE Ier, roi d'Épire, mort vers 328 avant J.-C. Il était fils de Néoptolème et frère d'Olympias, épouse de Philippe, roi de Macédoine. Son beau-frère lui donna l'Épire après la mort d'Arymbas, au préjudice d'Éacide, héritier légitime. Il lui accorda en outre la main de sa fille Cléopâtre, et fut tué lui-même dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion (336 avant J.-C.). Un oracle ayant prédit qu'Alexandre finirait ses jours près d'un fleuve nommé Achéron, ce prince sortit de son pays pour éviter ce fleuve qui y coule, et marcha au secours des Tarentins, attaqués par les Brutiens, les Lucaniens et les Samnites. Il les vainquit dans une grande bataille, l'an 332 avant J.-C. Quelques années après, ces peuples ayant repris les armes, Alexandre repassa en Italie, où il fut défait et tué sur les bords d'un autre fleuve Achéron. Il laissa un fils, Néoptolème, et une fille, Cadmée. Il existe de cet Alexandre des médailles d'or et d'argent.

Tite-Live, III, 17, 24. — Justin, VIII, 6; IX, 6; XII, 2; XVII, 3. — Strabon, VI. — Aulu-Gelle, XVII, 21. — Orose, III. — Mionnet, *Médailles antiques*.

ALEXANDRE II, roi d'Épire, monta sur le trône en 272 avant J.-C., et mourut 242 avant J.-C. Il était fils de Pyrrhus et de Lanassa. Pour venger son père, tué dans un combat contre Antigone Gonatas, il entra en Macédoine tandis que celui-ci faisait la guerre aux Athéniens, et s'empara facilement de ce pays par la défection des troupes de son ennemi. Mais Démétrius, fils d'Antigone, quoique fort jeune encore, rassembla une autre armée, avec laquelle il chassa Alexandre non-seulement de la Macédoine, mais encore de l'Épire, et le força à se réfugier chez les Acarnaniens. Avec l'aide de ce peuple et de ses sujets, Alexandre reconquit l'Épire. Il épousa Olympias sa sœur, et en eut trois enfants : Ptolémée, Pyrrhus et Phthie, qui épousa plus tard Démétrius. Alexandre avait fait sur la tactique un ouvrage qu'Arrien et Élien citent avec éloge, mais qui ne nous est pas parvenu. On a de lui plusieurs médailles d'argent et de cuivre. La tête y est coiffée de la peau d'une tête d'éléphant.

Polybe, II, 45; IX, 34. — Justin, XVII, 1; XXVI, 2; XXVIII, 1.

C. *Alexandre de Judée.*

ALEXANDRE JANNÉE (Ἀλέξανδρος Ἰανναῖος), roi de Judée, mort l'an 78 avant J.-C. Il succéda, l'an 105 avant J.-C., à son frère Aristobule. Profitant des guerres civiles qui divisaient la Syrie, il vint mettre le siége devant Ptolémaïs, et envoya des détachements pour surprendre Dora et Gaza; mais il se vit bientôt obligé de courir à la défense de son royaume attaqué par Ptolémée-Lathyrus, alors roi de Chypre, qui le défit sur les bords du Jourdain (101 avant J.-C.). Alexandre fut secouru par la propre mère de Ptolémée, qui avait exilé son fils en Chypre. Après avoir conclu avec elle une alliance à Scythopolis, il recommença ses attaques : il prit Gaza, réduisit la ville en cendres et égorgea les habitants; il châtia de même quelques autres places qui avaient assisté Ptolémée. De retour à Jérusalem, il fut si mal accueilli des pharisiens et du peuple,

qui l'accusaient de suivre le parti des sadducéens. Dès ce moment il ne voulut plus confier sa personne à ses concitoyens, et prit à sa solde six mille mercenaires. La haine dégénéra bientôt en une révolte ouverte en 95 avant J.-C. Pendant qu'Alexandre officiait comme grand prêtre dans la cérémonie de la fête des Tabernacles, la multitude lui lança des citrons, l'accablant de violents reproches. A cette sortie, il lâcha ses soldats, qui tuèrent près de six mille hommes du peuple. Depuis ce moment, il ne se montra plus en public qu'accompagné d'une garde de Libyens et de Pisidiens.

Alexandre tourna ensuite ses armes contre les pays situés à l'est du Jourdain : il réduisit, en 94 avant J.-C., les Arabes de Giléad et les Moabites. L'année suivante, il s'empara de la forteresse d'Amathus, qu'il avait d'abord assiégée vainement. Il marcha ensuite contre Obodas, émir des Arabes de Gaulonitis, et tomba dans une embuscade dans les montagnes près de Gadara : son armée fut taillée en pièces, et lui-même échappa avec peine au massacre. Ce revers devint le signal d'une nouvelle révolte de ses sujets, excités par les pharisiens. Elle fut suivie d'une sanglante guerre civile, où périrent, dit-on, près de cinquante mille insurgés. Au rapport de Josèphe, Alexandre inspirait une telle aversion à ses sujets, que, interrogés sur ce que le roi pouvait faire pour les calmer, ils répondirent : « Qu'il nous fasse mourir ! » Les rebelles, qui avaient pour alliés les Arabes, les Moabites, et Démétrius-Eucærus, roi de Damas, eurent d'abord l'avantage : ils forcèrent le roi à se réfugier dans les montagnes, après avoir décimé son armée de mercenaires grecs (86 avant J.-C.). Mais, plus tard, six mille Juifs désertèrent la cause des rebelles, et prêtèrent assistance à Alexandre, qui remporta une victoire décisive. Les actes d'atrocité qu'il commit à cette occasion lui valurent le surnom de *Thrace :* huit cents des principaux chefs rebelles furent crucifiés, et, pendant qu'ils étaient attachés à la croix, le roi faisait massacrer à leurs pieds leurs femmes et leurs enfants, et servir un dîner somptueux. Dès ce moment, il n'y eut plus d'insurrection.

Alexandre fit ensuite, pendant trois ans, une guerre heureuse, et agrandit beaucoup son royaume. En 82 avant J.-C., il revint à Jérusalem, où il mena une vie de débauche, et mourut d'une fièvre quarte, après vingt-sept ans de règne. Il laissa le royaume à sa femme Alexandra, avec le conseil de rechercher l'appui des pharisiens. Nous avons d'Alexandre Jannée plusieurs médailles : d'un côté, on lit, en grec, Ἀλεξάνδρου βασιλέως ; de l'autre, en hébreu, יהונתן d'où l'on peut conclure que son véritable nom était *Jonathan*, changé par les Grecs en *Jannée* (Ἰανναῖος).

Josèphe, *Judaic. Antiq.*, XIII, c. XII-XV. — Gesenius, dans Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.* — Jost, *Histoire des Israélites* (en allemand).

ALEXANDRE, prince de Judée, mort en 49 avant J.-C. Il était fils d'Aristobule II et petit-fils d'Alexandre Jannée. Après la conquête de la Judée en 63 avant J.-C., il fut emmené prisonnier à Rome avec sa famille par Pompée, et figura dans le triomphe de ce général romain. Il s'échappa de sa captivité, et reparut en Palestine vers 57 avant J.-C. Il parvint à rassembler dix mille hommes de pied et quinze cents chevaux. Il fortifia les châteaux d'Alexandrion et de Macheron au pied des montagnes d'Arabie, et fit de là des incursions dans toute la Judée. Hircan, que Pompée avait mis sur le trône, hors d'état de lui résister, implora le secours des Romains. Gabinius, proconsul de la Syrie, détacha son lieutenant Marc-Antoine, qui défit Alexandre près de Jérusalem. Pendant un voyage de Gabinius en Égypte, ce prince se souleva de nouveau, et fut de nouveau défait près du mont Thabor (56 avant J.-C.) L'année suivante, Gabinius fut rappelé du gouvernement de la Syrie, qu'il céda à Crassus. Après la mort de celui-ci (en 53 avant J.-C.), Alexandre leva de nouvelles troupes. Mais lorsque Cassius vint en Judée (52 avant J.-C.) avec les débris de l'armée de Crassus, il força le prince juif à accepter la paix. Au moment où éclata la guerre civile entre César et Pompée (49 avant J.-C.), le premier résolut de renvoyer Aristobule en Judée; mais quelques partisans de Pompée l'empoisonnèrent le jour même de sa mise en liberté. Alexandre, qui se disposait à recevoir son père, fut arrêté et mis à mort par Q. Métellus Scipion, gendre de Pompée. — Cette histoire d'Alexandre et de son père Aristobule est assez obscure et embrouillée. Les historiens romains n'en ont parlé que très-incidemment.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV, 5-7; *Bellum Jud.*, I, 8, 9.

D. *Alexandre de Macédoine.*

ALEXANDRE (Ἀλέξανδρος), nom de cinq rois de la Macédoine, dont le plus célèbre est Alexandre III, surnommé *le Grand*. Les voici dans l'ordre chronologique :

ALEXANDRE Ier, dixième roi de Macédoine, surnommé *le Riche*, mort vers 462 avant J.-C. Il était fils d'Amyntas Ier, auquel il succéda l'an 500 avant J.-C. Il fit massacrer, par des femmes armées, les envoyés perses qui venaient demander à tous les Grecs de la terre et de l'eau, en signe de soumission absolue. Il apaisa la colère du satrape Mégabaze en donnant sa sœur Gyge à Bubarès, général perse, et en le comblant de riches présents. Ces faits se passèrent encore du vivant d'Amyntas, vers 507 avant J.-C. En 492, la Macédoine fut complétement soumise par Mardonius (Hérodote, VI, 44). Dans la seconde invasion des Perses, en 480 avant J.-C., Alexandre fut contraint de fournir au roi de Perse des troupes auxiliaires contre la Grèce. Après la bataille de Salamine, Mardonius, posté en Thessalie envoya Alexandre

comme ambassadeur à Athènes, pour déterminer cette cité à conclure la paix avec Xerxès. Mais les Athéniens résolurent, peut-être sur les suggestions mêmes de cet ambassadeur, de continuer à combattre l'ennemi à outrance. La veille, à la victoire de Platée, Alexandre avertit secrètement les généraux grecs que Mardonius se disposait à livrer bataille le lendemain, et leur conseilla de n'abandonner à aucun prix leur position, parce que, sous peu de jours, les Perses seraient, faute de vivres, obligés de se rendre.

Alexandre fut le premier roi de Macédoine qui se présenta lui-même aux jeux Olympiques, faisant valoir sa qualité de Grec, comme originaire d'Argos. On ne sait que peu de chose sur l'administration intérieure de son royaume. Il se distingua par son amour du faste et par sa libéralité. Il attira à sa cour Pindare et les plus célèbres poëtes de son temps. La durée de son règne est fort incertaine : nous savons seulement par Plutarque (*Cimon*, 14), qu'Alexandre était encore en vie en 463 avant J.-C., et qu'il mourut peu de temps après. Il laissa trois fils, Perdiccas, Alcétas et Philippe. Le premier lui succéda sous le nom de *Perdiccas II*.

Hérodote, VIII, 129; V, 17-22 ; VIII, 140-143 ; IX, 44, 45. — Justin, VII, 2, 3, 4. — Thucydide, I, 137 ; II, 99. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

ALEXANDRE II, seizième roi de Macédoine, mort en 367 avant J.-C. Il succéda, en 369 avant J.-C., à son père Amyntas II. Il ne régna qu'un an et quelques mois. Peu de temps après son avénement, il fut appelé par les Aleuades, nobles de Thessalie, pour les aider à combattre Alexandre, tyran de Phères (*voyez* ce nom). Il se rendit à cet appel, s'empara de Larisse, et mit de la garnison dans plusieurs places de la Thessalie, non pour aider les Thessaliens à recouvrer leur liberté, mais pour les soumettre à son propre pouvoir. Rappelé dans ses États par la révolte de Ptolémée d'Alorus, il implora à son tour le secours des Thébains, qui lui envoyèrent Pélopidas. La paix ayant été rétablie, Alexandre conclut une alliance avec les Thébains, et leur donna, entre autres otages, Philippe, père d'Alexandre le Grand. Peu de temps après, Alexandre fut assassiné à un banquet par des sicaires de Ptolémée d'Alorus ; suivant d'autres, il tomba victime des intrigues de sa mère Eurydice. Démosthène (*De falsa legatione*, p. 402) mentionne un certain Apollophane comme meurtrier d'Alexandre.

Diodore, XV, 60, 61, 71, 77 ; XVI, 2. — Eschine. — Justin, VII, 5. — Plutarque, *Pelopidas*, 26, 27. — Athénée, XIV. — Clinton, *Fasti Hellenici*. — Thirwall, *History of Greece*, IV, p. 162.

ALEXANDRE III, surnommé *le Grand*, roi de Macédoine, né à Pella en automne de l'an 356 avant J.-C., mort à Babylone au printemps de l'an 323 avant J.-C. C'est là le premier membre de cette grande *tétrade* (Alexandre, César, Charlemagne et Napoléon) qui a tant remué le monde, pour ne laisser que des débris ou des souvenirs, rarement quelques institutions durables. Alexandre était fils d'Olympias et de Philippe, roi de Macédoine, auquel il succéda en 336 avant J.-C. Du côté de son père il descendait de l'Héraclide Caranus, premier roi de Macédoine, et par sa mère il appartenait à la maison royale d'Épire, qui faisait remonter son origine à Achille, le héros de la guerre de Troie : Olympias était fille de Néoptolème, prince des Molosses, et sœur d'Alexandre d'Épire, qui périt en Italie. Le même jour où Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils, on lui annonça la soumission des Illyriens par son général Parménion, et sa propre victoire aux jeux Olympiques ; mais le même jour aussi le magnifique temple de Diane à Éphèse fut réduit en cendres. Les historiens n'ont pas manqué de faire ressortir cette coïncidence d'événements, embellie de fables, pour le besoin de leur mise en scène. La première éducation d'Alexandre fut confiée à Léonidas, homme austère, parent d'Olympias, et à Lysimaque d'Acarnanie, qui avait gagné la faveur du roi par de basses flatteries. A l'âge de treize ans, il eut pour précepteur Aristote. Aulu-Gelle a conservé la lettre (supposée) par laquelle Philippe invite ce philosophe à se rendre à sa cour. Jamais prince n'eut pour précepteur un aussi grand maître. Aristote composa, à l'usage de son élève, un livre sur l'art de gouverner : ce livre ne nous a pas été conservé. Ses lettres à Alexandre ne sont pas authentiques. L'éducation physique du jeune Alexandre n'était pas moins soignée que son éducation morale ; il excellait dans tous les exercices du corps, et nul autre que lui ne pouvait monter ce cheval fougueux si connu sous le nom de Bucéphale. L'Iliade fut sa lecture favorite, et Achille, son modèle ; nourrissant ainsi, dès son enfance, l'ambition de devenir un grand capitaine.

Philippe entreprit une expédition contre Byzance, et chargea son fils, alors âgé de seize ans, de le remplacer à la tête du gouvernement. On raconte que, pendant l'absence de son père, Alexandre leva des troupes pour combattre des tribus rebelles, et s'empara de leur ville. Deux ans plus tard (en 338 avant J.-C.), il signala sa bravoure à la bataille de Chéronée : il rompit les rangs de l'ennemi, mit en déroute le bataillon sacré des Thébains, et décida la victoire. Philippe était fier de son fils ; il aimait à entendre les Macédoniens le nommer déjà leur roi, tandis que lui-même ne voulait être que leur général. Cette harmonie fut troublée dans les dernières années du règne de Philippe, depuis que celui-ci avait répudié Olympias pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Cependant une réconciliation eut lieu : elle devait être cimentée par le mariage de la fille de Philippe avec le frère d'Olympias ; mais le jour même de ce mariage Philippe fut assassiné (en 336 avant J.-C.), et on accusa Alexandre d'avoir trempé dans le parri-

cide. Cependant il n'y a aucune preuve contre lui, bien qu'on puisse admettre qu'il avait eu au moins connaissance du complot.

Quoi qu'il en soit, son premier acte de justice fut de punir les assassins de son père ; ensuite il déclara les Macédoniens exempts de toutes charges, excepté de fournir des hommes pour la guerre. Il se concilia ainsi l'estime et l'amour de ses sujets. Rien n'aurait terni les premiers rayons de sa gloire, s'il n'eût pas laissé Olympias assouvir sa vengeance sur Cléopâtre et son fils, et fait lui-même tuer Attale, qu'il soupçonnait d'intelligence avec les Grecs. Ce peuple, séduit par ses orateurs, se préparait à prendre de nouveau les armes. Les Acarnaniens rappelèrent tous ceux que Philippe avait bannis; les Ambraciotes chassèrent de leur ville la garnison macédonienne: les Thébains ayant imité cet exemple, déclarèrent encore par un décret qu'il ne fallait pas reconnaître Alexandre pour général de la Grèce; les Arcadiens, les seuls qui n'eussent pas donné cette qualité à Philippe, étaient encore moins disposés à l'accorder à son fils; enfin les Argiens, les Éléens, les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens, voulaient vivre dans l'indépendance et n'obéir qu'à euxmêmes. D'autre part, les nations voisines de la Macédoine se préparaient ouvertement à une défection générale; les barbares des contrées septentrionales étaient déjà en mouvement; l'orage paraissait imminent et inévitable. Alexandre sut le prévenir par son activité : il gagna les uns par des caresses, et contint les autres par des menaces. Il entra d'abord dans la Thessalie, engagea les habitants de cette contrée, par les motifs d'une commune parenté avec Hercule et par beaucoup de promesses, à le déclarer successeur de Philippe dans l'hégémonie de la Grèce. Arrivé au passage des Thermopyles, il y convoqua les amphictyons, qui lui décernèrent sur la nation hellénique l'autorité souveraine; puis il se présenta aux portes de Thèbes, où il répandit la terreur. Aussitôt les Athéniens lui envoyèrent des députés pour s'excuser, suivant Diodore, sur ce qu'ils avaient été si tardifs à lui accorder l'hégémonie de la Grèce. Il ne devait en être question qu'à l'assemblée de Corinthe; mais le véritable objet de cette ambassade était d'obtenir le pardon des démarches qu'ils avaient faites pour soulever contre lui les autres Grecs. Parmi ces députés était Démosthène, qui n'osa pas paraître devant Alexandre.

Après avoir étouffé ces premières étincelles qui menaçaient d'embraser toute la Grèce, Alexandre se hâta de retourner en Macédoine, et se disposa à la guerre contre les peuples barbares qui environnaient une partie de ses États. Il devait retirer deux avantages de cette expédition : le premier, de les mettre dans l'impossibilité de troubler désormais la tranquillité de son royaume; et le second, d'en obtenir des secours en hommes pour l'aider à la conquête de l'Asie, déjà projetée par Philippe. Ces avantages furent, en effet, le fruit de la défaite des Thraces, des Tribales, des Antariates, des Taulentiens, des Péoniens, des Gètes, qui s'étaient révoltés, après la mort de Philippe, dans l'intention de profiter de la jeunesse de son fils. Arrien est le seul écrivain qui nous ait conservé des détails satisfaisants sur les exploits qui développèrent les grands talents militaires du jeune héros. La manière dont Alexandre commandait la fameuse phalange macédonienne fit voir combien il était déjà habile tacticien. Le passage du mont Hémus fut son premier exploit : il s'y conduisit avec une habileté qui aurait fait honneur aux plus vieux capitaines. Les Thraces indépendants furent vaincus, et obligés de lui céder ce passage important. Il établit le théâtre de la guerre dans leur pays, et les subjugua. Les Celtes, dont le pays était voisin du golfe Ionique (la mer Adriatique), envoyèrent une députation à Alexandre, qui, s'imaginant être connu et redouté de ce peuple, demanda à leurs envoyés quel était l'objet de leur crainte. Ils lui répondirent avec fierté : « Nous ne craignons que la chute du ciel. » Ce prince fit alliance avec eux, et les renvoya en les traitant de bravaches.

Cependant les orateurs grecs avaient repris courage, et recommencèrent leurs attaques contre Alexandre. Démosthène et Lycurgue firent courir le bruit qu'il avait été défait chez les Triballes, et ils le représentèrent à la tribune comme mort; ils excitèrent, suivant Démade, par leurs discours les exilés de Thèbes à recouvrer leur patrie et leur liberté. En effet, ceux-ci étant entrés de nuit dans la ville, y égorgèrent deux officiers macédoniens. Mais, pendant que les orateurs assuraient avoir appris, par des lettres d'Antipater, la prétendue mort d'Alexandre, ce prince s'était déjà mis en route pour la Grèce. Il repassa l'Ister et le mont Hémus, rentra en Macédoine, traversa en six jours une partie de la Thessalie, et franchit les Thermopyles. Arrivé à Oncheste, dans la Béotie, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Démosthène m'appelait enfant quand j'étais en Illyrie et chez les Triballes; adolescent, lorsque j'arrivais en Thessalie; je veux donc lui montrer, sous les murs d'Athènes, que je suis homme. »

Rendons justice à Alexandre : il donna aux Thébains tout le temps de revenir à eux-mêmes; mais les exilés et les béotarques, qui gouvernaient alors cette malheureuse cité, en précipitèrent la ruine. Un héraut macédonien, en promettant au nom d'Alexandre la liberté et la sûreté pour tous ceux qui voulaient passer dans son camp, exigea seulement qu'on lui livrât Phœnix et Prothute, principaux auteurs de la révolte. Les Thébains demandèrent à leur tour Philotas et Antipater, et firent publier, du haut d'une tour, que tout soldat qui passerait au service du grand roi, et voudrait aider les Thébains à délivrer la Grèce de son tyran, serait bien reçu dans leur

ville. Cette proclamation insensée acheva d'irriter Alexandre, qui résolut d'en tirer une prompte vengeance. Quoique ses préparatifs fussent formidables, il n'y employa que trois jours. Les habitants firent une sortie, et furent battus. Bientôt après, leurs retranchements ayant été forcés, ils succombèrent aux attaques de leur ennemi, que seconda fort à propos la garnison macédonienne de la Cadmée, citadelle de Thèbes. La terre était jonchée de cadavres, on en faisait monter le nombre à six mille; et rien cependant ne pouvait toucher le cœur des Grecs alliés d'Alexandre. Ce furent eux, surtout les Phocidiens, les Platéens, les Thespiens, les Orchoméniens, et quelques autres peuples de la Béotie, qui se montrèrent les plus acharnés. Ils arrachaient leurs victimes du pied des autels, et n'épargnaient ni les femmes ni les enfants. « Le carnage, dit Arrien, fut tel qu'on doit l'attendre d'hommes qui ont la même ori-rigine, et qu'anime une haine invétérée. Les Thébains se l'étaient attirée par la destruction de Platée, de Thespies, d'Orchomène, et par mille actes de tyrannie. A l'exception des prêtres et prêtresses, des proxènes ou hôtes de Philippe et d'Alexandre, des descendants du poëte Pindare, de ceux qui s'étaient opposés à la révolte, tous les autres furent vendus comme esclaves, au nombre de trente mille. A la nouvelle d'un pareil désastre, Athènes fut consternée; on y interrompit aussitôt la célébration des grands mystères. Ses plus célèbres orateurs, Démosthène, Eschine et Stratocle, déplorèrent dans leurs discours les malheurs de Thèbes. Les Athéniens, n'écoutant plus que la voix de l'humanité, ouvrirent leurs portes aux Thébains échappés du sac de leur patrie, et envoyèrent des députés à Alexandre pour apaiser sa colère, sous prétexte de le féliciter sur son heureux retour du pays des Illyriens et de celui des Triballes.

Rentré en Macédoine, Alexandre donna pendant neuf jours des jeux publics consacrés à Jupiter et aux Muses. Il alla ensuite consulter l'oracle de Delphes sur son expédition en Asie. C'est ici que l'on raconte que la Pythie ayant refusé de monter sur le trépied, Alexandre l'y força; et cette prophétesse s'étant écriée, *Tu es invincible, mon fils!* il dit qu'il n'avait pas besoin d'autre réponse, et se retira satisfait. Les moyens d'Alexandre n'étaient pas proportionnés à la grandeur de son entreprise : il ne put lever qu'une armée peu nombreuse. Diodore est l'historien qui nous a laissé le plus de détails sur ce sujet. Selon lui, elle était composée de douze mille Macédoniens, de sept mille alliés, de cinq mille mercenaires, tous gens de pied, aux ordres de Parménion; de cinq mille Odryses, Triballes et Illyriens, de mille archers agrianiens, de quinze cents cavaliers macédoniens, sous le commandement de Philotas, fils de Parménion; de quinze cents hommes de cavalerie thessalienne que Talas, fils d'Harpalus, commandait; de six cents cavaliers grecs conduits par Érigyus; enfin, de neuf cents avant-coureurs de Thrace et de Péonie, qui avaient pour chef Cassandre : en tout, trente mille hommes d'infanterie et quatre mille cinq cents de cavalerie. Les ressources d'Alexandre étaient plus faibles en argent qu'en hommes. Aristobule ne les faisait monter qu'à soixante-dix talents, et d'autres seulement à soixante (environ 360,000 francs). Suivant Duris de Samos, l'armée macédonienne n'était pas approvisionnée de vivres pour plus d'un mois. Avant de passer en Asie, Alexandre distribua presque tous ses domaines aux personnes de sa maison qu'il affectionnait le plus. Perdicas lui ayant demandé ce qu'il se réservait, il répondit : *L'espérance.*

Ce fut au printemps de l'an 334 avant J.-C. qu'Alexandre entreprit son expédition, unique dans les annales de l'humanité, et également importante sous le triple rapport militaire, politique et scientifique.

En vingt jours il atteignit Sestos, sur la côte de la Thrace. Là il s'embarqua sur une flotte de cent soixante trirèmes et de plusieurs bâtiments de transport. Il voulut conduire son vaisseau, et faire lui-même les fonctions de pilote. Ayant traversé heureusement l'Hellespont, il se rendit avec toute son armée dans la plaine de Troie, et y fit des sacrifices à Minerve Iliade. Il consacra à la déesse ses propres armes, et prit, en échange, celles qu'on y gardait depuis le siége de Troie. Mais il ne s'en servit jamais : les jours de bataille, on les portait devant lui. Peuceste était chargé de tenir le bouclier *sacré*. Après avoir passé son armée en revue, il se mit en marche pour attaquer les Perses, campés sur les bords de la rivière du Granique. Memnon de Rhodes, commandant les Grecs à la solde de Darius, était d'avis de se replier, et de ne point attendre les Macédoniens. Les généraux perses voulurent, au contraire, défendre le passage de cette rivière, rassurés par leur position et le nombre supérieur de leurs troupes. Celles-ci étaient, selon Arrien, de vingt mille hommes de cavalerie et d'autant d'infanterie, dont les mercenaires formaient la plus grande partie. Diodore de Sicile fait monter cette armée à cent mille fantassins et dix mille chevaux; Justin, à six cent mille combattants : ce dernier nombre est contre toute vraisemblance.

Le lit du Granique était fort inégal; l'armée macédonienne ne put le traverser que sur un petit front. Les Perses l'attendaient de l'autre côté, rangés en bataille sur un terrain élevé. Ptolémée commença l'action avec une partie de la cavalerie, et subit un échec. Mais Alexandre, qui le suivit de près, attaqua avec impétuosité à la tête de ses escadrons; et, malgré les désavantages du terrain, il parvint à s'établir au delà du fleuve. Parménion le passa avec la cavalerie thessalienne, qui formait la gauche; l'infanterie

macédonienne, marchant sur ses traces, tâcha de se mettre en ligne; et, arrivée sur l'autre bord, elle forma la phalange, qui, avec tout son front hérissé de longues piques, fut bientôt en état d'agir. La victoire se déclara alors pour Alexandre. La cavalerie perse prit la fuite, et les mercenaires grecs furent taillés en pièces (1). Quoique le succès ne répondît pas aux sages dispositions que Memnon avait faites, les Perses opposèrent une vigoureuse résistance. La grande faute qu'on leur reproche, c'est d'avoir tenu leur infanterie dans l'inaction au commencement de la bataille (2). Arrien, qui décrit ce combat mémorable avec beaucoup d'exactitude, paraît exagérer leur perte: selon lui, aucun des Grecs mercenaires n'échappa, à l'exception de deux mille, faits prisonniers (3). Diodore, en la réduisant à douze mille hommes, ne s'éloigne peut-être pas de la vérité (4).

Alexandre se signala dans cette journée par une grande habileté et une rare valeur. La conquête de l'Asie Mineure devait être le fruit de la victoire du Granique; et les Grecs qui l'habitaient étaient tout disposés à secouer le joug des Perses, ou plutôt à changer de maître. Alexandre profita de ses avantages avec autant de célérité que de sagesse. Arrivé à Éphèse, il y détruisit l'oligarchie et mit le gouvernement entre les mains du peuple, sans lui permettre néanmoins tous les actes de fureur et de vengeance qu'une pareille révolution entraîne ordinairement (5). Les débris de l'armée vaincue se réfugièrent aussitôt à Milet, et s'y enfermèrent. Il emporta cette ville d'assaut, laissa aux habitants la vie et la liberté, et renvoya sa flotte, qu'il ne pouvait conserver faute d'argent, et dans la crainte de compromettre sa gloire dans un combat naval (6). L'Étolie et l'Ionie se soumirent à lui : il y rétablit partout la démocratie, pour s'attacher davantage la multitude et l'occuper par ses propres dissensions. Il s'avança ensuite vers la Carie, résolu de s'emparer d'Halicarnasse. Memnon ne lui livra la ville, en se retirant, qu'après avoir épuisé tous les moyens de défense, et toutes les ressources qu'un génie fécond et une longue expérience peuvent fournir. Après le siége d'Halicarnasse, Alexandre renvoya les jeunes gens qui s'étaient mariés peu de temps avant son départ, pour leur faire passer l'hiver en Macédoine avec leurs femmes. Ptolémée les conduisait, et avait ordre de lui ramener un renfort de cavalerie et d'infanterie (7). Rien n'était plus capable d'accélérer la levée de troupes que l'arrivée de ces jeunes gens. Au besoin qu'Alexandre avait de ce renfort, se joignit la crainte que les Grecs ne profitassent de son absence pour recouvrer leur

(1) Arrien, I, 15.
(2) Diodore de Sicile, XVII, 21.
(3) Arrien, I, 17.
(4) Diodore de Sicile, XVII, 21.
(5) Arrien, I, 18.
(6) Diodore de Sicile, XVII, 22. — Arrien, I, 19.
(7) Arrien, I, 24.

liberté. Ainsi il fortifia ses troupes de l'élite de leur jeunesse, affaiblit par là les leurs, et contraignit à son service les mains qui, éloignées de lui, eussent peut-être été employées à porter de funestes coups à sa puissance. Sur ces entrefaites, Alexandre, fils d'Ærope, frère des deux hommes complices de l'assassinat de Philippe, est dénoncé comme ayant conspiré contre la vie du conquérant macédonien. Ce dernier lui pardonna, en considération qu'à la mort de son père il s'était le premier déclaré pour lui, et que, couvert de son bouclier, il l'avait accompagné dans le palais des rois ses ancêtres (1). De semblables actions excitèrent à la fois l'admiration et l'enthousiasme; on fit bientôt intervenir les dieux, d'une manière spéciale et miraculeuse, dans les événements qui parurent extraordinaires aux yeux d'Alexandre et de ses compagnons d'armes.

Après avoir défait les Pisidiens et pris Célœnes, dans la Phrygie, Alexandre s'avança jusqu'à Gordium, ancienne capitale de cette contrée; de là il dirigea sa marche du côté de l'Orient, et arriva à Ancyre. C'est dans cette dernière ville qu'il reçut les envoyés paphlagoniens qui venaient se soumettre à lui au nom de la nation, et le prier de ne point faire entrer son armée dans leur pays; demande qui leur fut accordée, à condition qu'ils obéiraient à Calas, satrape de Phrygie (2). Le récit de Quinte-Curce, qui fait pénétrer l'armée macédonienne en Paphlagonie, n'est donc pas vrai : il est encore démenti par le propre témoignage de cet historien, qui fait marcher Alexandre de Gordium à Ancyre. Ce prince laissa, dans sa route, la Paphlagonie à sa gauche (3). Ce fut à Gordium qu'il défit les fameux nœuds compliqués autour du joug d'un char, pour accomplir l'oracle qui avait mis à ce prix l'empire de l'Asie. La Cappadoce se rendit à Alexandre, qui campa avec son armée dans le même endroit où Cyrus le Jeune avait séjourné en marchant à Cunaxa.

L'itinéraire de l'armée d'Alexandre s'accorde parfaitement avec celui de Cyrus le Jeune. Arrien, qui nous le trace toujours avec son exactitude accoutumée, dit que le conquérant macédonien campa, avant d'entrer dans les gorges de Cilicie, dans le même lieu où ce prince perse, avec les dix mille Grecs, avait établi son camp (4). Sur ces entrefaites Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles, et ayant le commandement des armées perses de terre et de mer, s'empara de Chio, ensuite des villes de l'île de Lesbos, à l'exception de Mytilène. Suivant Diodore, à peine ce général eut-il pris cette ville, qu'une maladie violente l'enleva. La perte de Memnon porta un coup fatal à l'empire de Darius.

Les Macédoniens descendirent dans les plaines

(1) Arrien, I, 25.
(2) Ibid., II, 4.
(3) Quinte-Curce, III, 1.
(4) Arrien, II, 4.

de Cilicie : Arsames, selon Quinte-Curce, en évacuant cette province que Darius lui avait confiée, brûla la ville de Tarse, et dévasta cette contrée (1). Arrien prétend, au contraire, qu'Alexandre ayant prévenu Arsames, ce général perse abandonna Tarse et toute la Cilicie sans y faire aucun dommage (2). L'armée macédonienne vint ensuite de Tarse à Anchiale. C'est près de cette dernière ville qu'on voyait encore le tombeau de Sardanapale, avec une épitaphe rapportée par Arrien et par quelques autres écrivains de l'antiquité. Alexandre tomba malade de fatigue à Tarse (3). Mais les autres historiens s'accordent à dire que, tout couvert de sueur, il se jeta, pour se baigner, dans le Cydnus, rivière très-froide qui traversait cette ville, et qu'aussitôt il fut saisi d'une fièvre violente, accompagnée des symptômes les plus alarmants. Ses soldats le crurent mort, et lui témoignèrent un tendre et vif intérêt. Philippe d'Acarnanie, médecin habile, ranima leur espérance, et présenta à Alexandre une potion qu'il croyait propre à le sauver. En ce moment arrivèrent des dépêches de Parménion, annonçant que Philippe, gagné par l'argent et les promesses de Darius, veut l'empoisonner. D'une main Alexandre tient la lettre, de l'autre la potion, qu'il avale; puis il donne cette lettre à Philippe, et lui ordonne de la lire, espérant trouver sur son visage quelque indice de ce qui se passait dans son âme. Cet homme fidèle, après avoir lu, montre plus d'indignation que de crainte, et jette devant le lit la lettre et son manteau. Il témoigne ensuite toute l'horreur que l'idée seule d'un pareil parricide lui causait, et eut le bonheur de guérir Alexandre.

Averti que Darius était campé avec toutes ses forces à Sochos, dans la Comagène, Alexandre se mit en marche, franchit le passage des montagnes de la Cilicie, et marcha près de Myriandre. A la nouvelle que l'armée perse avait abandonné le poste avantageux qu'elle occupait, il fit, pendant la nuit, repasser les montagnes à ses troupes par les Pyles de Syrie, en même temps que les Perses achevaient de défiler aux Pyles Ananiaques ou de Cilicie (4), deux gorges qui servaient de communication entre la Cilicie et les régions situées en deçà de l'Euphrate. Ces gorges n'étaient distantes l'une de l'autre que de deux stathmes (5) ou cinq parasanges (6); la dernière était au nord, la première au midi; par conséquent l'armée perse, comme le dit Arrien, avait à dos les Macédoniens : Alexandre lui avait laissé ce passage ouvert, pour l'attirer dans un endroit où elle ne pût faire usage de toutes ses forces. Diodore ni Plutarque n'entrent dans aucuns détails sur ces marches et ces contre-marches; et ceux que donne Quinte-Curce ne sont pas fort intelligibles.

Darius s'étant emparé d'Issus, campa le lendemain au delà du Pinare, où Alexandre se disposa à l'attaquer. Il mit son armée en bataille, et en appuya la droite aux montagnes et la gauche à la mer (1), position qui aurait dû empêcher Quinte-Curce de prétendre que la droite de cette armée fut enveloppée par les troupes ennemies (2). Le combat s'engagea près d'Issus : au premier choc, l'aile gauche des Perses fut mise en déroute. Les Grecs qui étaient à la solde de Darius opposèrent plus de résistance : ils renversèrent d'abord tout ce qui se trouva devant eux; et la phalange macédonienne manœuvrant sur un terrain inégal fut obligée de se rompre, et ne repoussa qu'avec peine leurs attaques vives et réitérées. A l'aile droite, la cavalerie des Perses attaqua avec beaucoup de vigueur la cavalerie thessalienne, et ne lui céda qu'après avoir vu Darius prendre honteusement la fuite (3). L'honneur de cette journée appartint à l'habileté et à la valeur d'Alexandre. Il enfonça le premier les mercenaires grecs, et fut blessé lui-même légèrement, non de la main de Darius, comme Charès l'assurait (4), mais dans la foule, sans savoir d'où le trait était parti. Justin prétend que Darius reçut également une blessure; ce qu'aucun autre historien n'a rapporté.

Après la bataille d'Issus, Alexandre fit élever, sur les bords du Pinare, trois autels consacrés à Jupiter, à Hercule et à Minerve (5). Quoique ces monuments aient longtemps existé après lui, cependant ils étaient beaucoup moins faits pour perpétuer sa gloire, que la conduite généreuse qu'il tint à l'égard de la famille de Darius, tombée entre ses mains à l'issue du combat. Son entrevue avec cette famille infortunée est célèbre : Sysigambis ayant pris d'abord Héphestion pour le roi, se prosterne aux pieds d'Alexandre, et le prie d'excuser sa méprise. Ce prince la relève aussitôt, en lui disant : « Ma mère, vous ne vous trompez pas, celui-là est un autre Alexandre (6). » Cette scène si touchante, et la réponse du vainqueur, ne sont rapportées par Arrien que comme une tradition assez constante.

Le roi victorieux ne tarda point à se mettre en marche. Laissant fuir son ennemi au delà de l'Euphrate, il s'avança dans la Cœlésyrie, et soumit sans peine cette contrée. Straton, prince d'Arade, le reconnut pour souverain, et lui remit cette île et les villes de Mariamne et de Marthé. Ce fut dans cette dernière que les députés de Darius vinrent trouver Alexandre pour lui demander la liberté de la mère, de la femme et des enfants de ce prince. Ils lui remirent une

(1) Quinte-Curce, III, 4.
(2) Arrien, II, 4.
(3) Ibid., II, 5.
(4) Ibid., II, 6, 7.
(5) Ibid., II, 6.
(6) Xénophon, *Exp. Cyr.*, I, 18.

(1) Arrien, II, 7.
(2) Quinte-Curce, III, 11.
(3) Arrien, II, 10 et 11.
(4) Plutarque, *Vit. Alex.*, p. 29.
(5) Quinte-Curce, III, 12.
(6) Diodore, XVII, 37.

lettre du monarque perse, dans laquelle il réclamait lui-même cette liberté, rappelant l'ancienne alliance qui avait autrefois uni Artaxerxès et Philippe; il se plaignait qu'au lieu de la renouveler, Alexandre avait passé en Asie et dévasté ses États. Il protestait de n'avoir pris les armes que pour la défense de son pays et du trône de ses pères. Arrien nous a conservé la réponse d'Alexandre, qu'on doit regarder comme un véritable manifeste. L'authenticité n'en peut être douteuse, puisque cette pièce a été transmise par Ptolémée et Aristobule. D'ailleurs, elle ne porte aucune marque de supposition ni d'altération. Elle est écrite du style qui convenait au vainqueur du roi de Perse: « Tes ancêtres, dit Alexandre à Darius, étant venus en Macédoine et dans la Grèce, ravagèrent ce pays, sans pourtant avoir à se plaindre d'aucune injure. Reconnu chef des Grecs, j'ai passé en Asie pour me venger des Perses, auteurs des premières hostilités. Vous avez secouru les Périnthiens, qui avaient offensé mon père. Ochus envoya aussi des troupes dans l'île de Thasos, qui fait partie de mes États. Mon père est mort par le fer des conspirateurs que vous aviez subornés; vous vous en êtes vantés même dans des lettres écrites pour engager les Grecs à prendre les armes contre moi. Lorsque Bagoas et toi vous eûtes de concert fait mourir Arsès, et que tu fus monté sur le trône injustement et au mépris des lois des Perses, on répandit de l'argent de ta part chez les Lacédémoniens et quelques autres peuples de la Grèce; aucun cependant ne l'accepta, hormis les premiers. Ainsi tes émissaires n'oublièrent rien pour corrompre mes amis, et troubler la paix que je venais d'établir dans la Grèce. J'ai porté la guerre chez toi, à cause de la haine que tu m'as vouée. Après avoir d'abord vaincu tes généraux et tes satrapes, je viens de triompher de toi-même et de toute ta puissance, et je suis en possession d'un pays que les dieux m'ont donné. Je protége tous tes soldats, qui, échappés de l'action, se réfugient auprès de moi; ils n'y restent pas malgré eux, ils combattent volontairement sous mes drapeaux. Viens auprès de moi, qui suis le maître de toute l'Asie. Si tu appréhendes quelque mauvais procédé de ma part, envoie de tes amis qui recevront ma parole. Lorsque tu seras arrivé, demande ta mère, ta femme, tes enfants, et quelque autre chose si tu veux; tout ce que tu pourras désirer te sera accordé. Du reste, si tu me fais une nouvelle députation, que ce soit comme au roi de l'Asie: ne m'écris plus d'égal à égal, mais adresse-moi tes prières comme au maître de tous tes États; sinon, j'aviserai au moyen de punir une pareille insulte. En cas que tu veuilles encore me disputer l'empire les armes à la main, tu ne m'échapperas pas; je te poursuivrai partout où tu seras (1). »

Darius avait déposé à Damas ses richesses, qui

(1) Arrien, II, 14.

furent livrées à Alexandre. Deux députés de Thèbes, l'un d'Athènes et un autre Lacédémonien, auprès du monarque perse, se trouvèrent dans cette ville. Alexandre pardonna aux premiers, par commisération pour le sort de sa patrie; au second, fils d'Iphicrate, par amour pour Athènes, et en considération de la gloire que son père avait acquise: ce député étant mort en Asie, Alexandre fit remettre son corps à sa famille. Il garda quelque temps le troisième, Euthyclès, en prison, parce que les Lacédémoniens lui donnaient alors des sujets de mécontentement; mais ses succès s'étant accrus, il le mit également en liberté (1). Cette conduite et les motifs qui la dictèrent sont d'autant plus louables, que ce prince n'avait rien à attendre de la reconnaissance des Grecs.

A l'approche d'Alexandre, Sidon se soumit sans coup férir. Mais Tyr n'imita pas l'exemple de Sidon, sa métropole; elle ferma ses portes au vainqueur, qui avait demandé d'y entrer pour sacrifier à Hercule. Quinte-Curce prétend que les habitants de cette ville égorgèrent les hérauts macédoniens qui étaient venus leur offrir la paix, et qu'ils jetèrent leurs cadavres dans la mer. Les autres historiens ne parlent pas de cette violation du droit des gens. Alexandre sentait toute l'importance de la possession de Tyr: par là l'île de Chypre et ses vaisseaux tombaient en son pouvoir; maître de la mer, il coupait toutes les communications de Darius avec les peuples de la Grèce, et étant alors assuré d'eux, il pouvait sans crainte voler à la conquête de l'Égypte et du reste de l'empire des Perses (2). En conséquence, il disposa tout pour le siége de la place. Cependant il ne pouvait s'en approcher, à cause du bras de mer qui la séparait du continent. Peut-être apprit-il à Sidon qu'un roi d'Assyrie, Nabuchodonosor, avait réussi dans une pareille entreprise, en comblant cet espace (3) d'environ quatre stades. Alexandre employa aussitôt une partie de son armée à construire une chaussée qui joignit l'île à la terre. Les ruines de Paléotyr lui fournirent des pierres en abondance, et il trouva sur le Liban tout le bois nécessaire. Les Tyriens insultèrent d'abord les travailleurs; ils leur demandaient si leur roi était plus puissant que Neptune. Mais ils changèrent bientôt de langage quand ils virent que la chaussée touchait déjà presque au rivage. Une tempête survint, et en détruisit une grande partie. Tout fut promptement réparé; et pour cette fois l'ouvrage fut si bien construit, que le temps n'a fait depuis que le consolider, malgré les efforts des vagues et des hommes. Alexandre plaça sur cette chaussée des tours en bois et des machines de guerre, pour battre les murailles de Tyr. Les Tyriens parvinrent à brûler ces machines à l'aide de leurs vaisseaux, et surtout d'un gros bâtiment appelé *Hy-*

(1) Arrien, II, 15.
(2) Ibid., II, 17.
(3) Diodore de Sicile, XVII, 40; Quinte-Curce, IV, 2.

pagoge, qui était rempli de matières combustibles. Les Macédoniens, après cet incendie, élevèrent une terrasse sur laquelle on plaça de grosses catapultes et des balistes, avec des archers et des frondeurs. Au moyen des vaisseaux que fournirent les rois de Chypre, différentes villes de Phénicie, les Ciliciens, etc., Alexandre se rendit maître de la mer, et se mit à l'abri de toute insulte de la part des vaisseaux tyriens. Il en profita pour faire avancer des trirèmes chargées de ponts volants. Des tours garnies de béliers étaient sur ces ponts, qui facilitèrent beaucoup l'approche du mur. On en abattit la longueur de cent pieds, ce qui n'empêcha pas les Tyriens d'opposer encore la plus vive résistance. Mais les deux ports extérieur et intérieur ayant été forcés par la flotte des alliés, la ville fut emportée d'assaut, après plus de sept mois de siége (1). Si l'on ajoutait foi à Justin, la trahison ouvrit à Alexandre les portes de Tyr, qui ne résista que peu de temps (2). Alexandre était occupé au siége de Tyr, lorsque les ambassadeurs de Darius vinrent lui proposer, pour la rançon de sa famille, dix mille talents et tout le pays situé en deçà de l'Euphrate. Ils offrirent encore, au nom de leur maître, son amitié et son alliance à Alexandre, avec la main de sa fille. Contre l'avis de Parménion, le roi refusa toutes ces offres, et ajouta que si Darius venait le trouver, il éprouverait sa générosité (3). Tel est le récit d'Arrien, qui diffère de celui de Diodore de Sicile. Ce dernier historien suppose d'abord deux ambassades, l'une et l'autre immédiatement avant la bataille d'Arbèle. Dans la première, Darius fait offrir à son ennemi deux mille talents d'argent et toute la partie de l'Asie Mineure en deçà du fleuve Halys. Sur le refus d'Alexandre, de nouveaux ambassadeurs lui font l'offre de trois mille talents, du pays en deçà de l'Euphrate, et d'une fille de Darius en mariage. Le prince macédonien répond : « De même que le monde ayant deux soleils ne pourrait conserver son bel ordre, de même il est impossible que la terre soit en repos avec deux maîtres. » Cette réponse est digne d'Alexandre, qui finit par proposer à Darius de se contenter d'une paisible et honorable retraite (4).

Après la prise de Tyr, Alexandre se dirigea sur Gaza, qui ne craignit pas de s'opposer à la marche rapide du vainqueur. Cette ville lui résista pendant deux mois, soit par sa position avantageuse, soit par la vigoureuse défense de son commandant. Alexandre, durant le siége de cette ville, fut blessé à l'épaule par une catapulte. Les habitants de Gaza furent réduits en esclavage, et Alexandre, selon Arrien, fit de sa nouvelle conquête une place d'armes, qui fut peuplée par une colonie tirée des lieux circonvoisins. Strabon prétend, au contraire, que cette malheureuse cité

(1) Diodore de Sicile, XVII, 46.
(2) Justin, XI, 10.
(3) Arrien, II, 25
(4) Diodore de Sicile, XVII, 54.

fut détruite et demeura déserte (1). Ce judicieux écrivain a confondu l'état où se trouvait Gaza dans les deux premiers siècles de l'ère des Séleucides, avec le sort de cette ville après sa destruction totale par Alexandre-Zabina, l'an 96 avant J.-C. Elle devint alors la proie des flammes, et ses habitants furent emmenés captifs, à cause de leur attachement pour les Ptolémées. Peut-être que la conformité du nom des deux princes qui avaient pris et saccagé Gaza avait induit Strabon en erreur.

C'est ici que nous devons placer un récit que beaucoup de critiques ont traité de fable. Suivant Josèphe, Alexandre occupé au siége de Tyr écrivit au grand prêtre Jaddus, qui venait de succéder à Jonathan son père, pour demander des provisions et des troupes auxiliaires. « Jaddus répondit par un refus, motivé sur le serment que les Juifs avaient fait à Darius de ne point porter les armes contre lui. Alexandre menaça de marcher sur Jérusalem aussitôt qu'il aurait pris Tyr. En effet, maître de cette ville et de Gaza, il se mit en marche vers la capitale de la Judée, avec l'intention de faire éprouver à ses habitants les terribles effets de sa colère, comme les Phéniciens et les Chaldéens qui étaient avec lui le croyaient. A cette nouvelle, le grand prêtre offre des sacrifices dans le temple, et ordonne des prières publiques. Dieu lui apparaît en songe, et lui ordonne de faire ouvrir toutes les portes de la ville, et d'aller sans crainte, revêtu de ses habits pontificaux, avec tout l'ordre sacerdotal, audevant d'Alexandre. En conséquence, Jaddus, accompagné des prêtres et du peuple, sort de Jérusalem et va jusqu'à l'endroit appelé Sapha, d'où l'on voyait le temple de la ville. La vue de tout ce peuple vêtu de blanc, de cette troupe de sacrificateurs habillés de lin, et du grand prêtre avec son éphod et sa tiare, où le nom de Dieu était écrit sur une lame d'or ; cette vue fit une telle impression sur le prince macédonien, que, s'étant avancé seul, il adora ce nom et salua le grand prêtre. Tous les Juifs lui rendirent par un cri ce salut, et l'entourèrent. Les princes de Syrie et ceux qui étaient à leur suite crurent qu'Alexandre avait perdu l'esprit ; il n'y eut que Parménion qui, s'approchant de ce prince, osa lui demander « comment il pouvait se faire qu'étant adoré de tout le monde, il se prosternât devant le grand pontife des Juifs ? » Alexandre répondit : « Ce n'est pas lui que j'ai adoré, mais le Dieu dont il exerce la grande prêtrise. Étant à Dium en Macédoine, je l'ai vu en songe avec ses ornements. Je méditais alors sur les moyens de me rendre maître de l'Asie. Il m'exhorta à ne point différer mon entreprise et à passer avec confiance (l'Hellespont), parce qu'il conduirait lui-même mon armée et me livrerait l'empire des Perses, et que tout me réussirait suivant mes désirs. » Alexandre ayant donné sa main au pon-

(1) Strabon, XVI, 522.

tife et aux prêtres qui l'accompagnaient, marche à Jérusalem; et, arrivé dans cette ville, il monte au temple et y fait les sacrifices que lui prescrit le pontife. Jaddus lui montre ensuite le livre de Daniel, où il était marqué qu'un Grec renverserait l'empire des Perses. Alexandre, persuadé que cette prophétie le regardait, en fut réjoui, et congédia l'assemblée. Le lendemain il fit rassembler le peuple, et lui demanda quelles grâces il désirait obtenir. Le grand prêtre le supplia de permettre aux Juifs de se gouverner conformément aux lois de leurs pères, et de les exempter de tribut la septième année: tout leur fut accordé. Il le pria encore de conserver aux familles juives qui étaient à Babylone et en Médie les mêmes priviléges; ce que le prince macédonien promit sans peine. Ayant assuré que les Juifs qui voudraient le suivre auraient la liberté de vivre selon leurs lois rituelles, plusieurs s'enrôlèrent avec plaisir dans son armée. Alexandre les conduisit bientôt dans les villes voisines, qui se soumirent à lui. Les Samaritains de Sichem vinrent à sa rencontre non loin de Jérusalem, et le sollicitèrent de venir dans leur ville et d'entrer dans leur temple. Il leur en donna l'espoir à son retour. Alors ils lui firent la demande de ne pas payer de tribut la septième année, dans laquelle ils ne devaient pas ensemencer leurs terres; et comme ils se disaient Hébreux, ce prince interrogea là-dessus les Sidoniens, qui le nièrent; sur quoi il dit aux Samaritains: « Je n'ai accordé cette grâce qu'aux Juifs; lorsque je reviendrai, mieux informé de la chose, je ferai ce qu'il me plaira (1). »

Cette expédition contre les Juifs et les Samaritains est passée sous silence par tous les historiens d'Alexandre.

L'Égypte se soumit sans résistance. Alexandre voulut signaler sa nouvelle conquête par un établissement digne de lui. La longue et étonnante résistance des Tyriens, dénués de tout secours, lui donna une haute idée des ressources que pouvait fournir le commerce. Il résolut de les leur enlever en fondant, non loin des bouches du Nil, une ville qui, étant située entre Tyr et Carthage, pût s'attirer en même temps le commerce de l'une et de l'autre (2). « Il choisit, dit Robertson, l'emplacement de cette ville avec un si merveilleux discernement, qu'elle devint une des places de commerce la plus considérable de l'ancien monde, et que, malgré des révolutions continuelles, elle ne cessa point d'être pendant dix-huit siècles le principal siége du commerce de l'Inde. » Ainsi furent réunies, par un intérêt commun, les nations de l'Occident et celles de l'Orient; fruit d'une entreprise avouée par l'humanité, et qui mérite d'avoir plus de célébrité que la construction de ces pyramides, prodiges de travail et monuments éternels de la tyrannie des princes qui les firent élever. Les anciens rois d'Égypte, contents de leurs propres richesses, n'enviaient point celles du dehors: prévenus contre les navigateurs étrangers, surtout contre les Grecs, ils mirent une garnison dans un lieu appelé *Rhacotis*, qui n'était alors qu'un village, et qui fit ensuite partie de la ville d'Alexandrie. Ils abandonnèrent même le terrain d'alentour aux pâtres qui étaient en état de défendre l'entrée du pays aux étrangers. Alexandre eut une politique bien différente: il résolut de tirer parti de la position avantageuse de cet endroit, qui, baigné au nord par la mer et au midi par le lac Maréotis, pouvait recevoir dans ses deux ports les richesses des contrées les plus éloignées et toutes les denrées de l'intérieur de l'Égypte, au moyen des canaux servant de communication entre le lac et le Nil, d'où ils étaient dérivés. Strabon, dont nous empruntons ici le témoignage, remarque encore que le bon air était un des avantages d'Alexandrie: elle le devait aux eaux qui la baignaient des deux côtés. « Les autres villes situées au bord des lacs ont un air épais et pesant en été; et les vapeurs élevées par l'ardeur du soleil laissent leurs bords couverts d'un limon dont les exhalaisons sont méphitiques, et produisent des maladies contagieuses. Au contraire, à Alexandrie, le Nil, croissant au commencement de l'été, remplit le lac, et n'y laisse rien qui puisse corrompre l'air; et en même temps les vents étésiens, soufflant du nord et traversant la mer, y tempèrent beaucoup les chaleurs. Son fondateur disposa même les rues de manière à être rafraîchies par ces vents. Cependant l'eau qu'on y buvait était souvent bourbeuse, et la nourriture dont le peuple se servait étant grossière et de mauvaise qualité, cette ville ne fut pas toujours exempte d'épidémies et de la maladie invétérée connue sous le nom d'éléphantiasis, qui y faisait quelquefois de grands ravages. Mais la prévoyance d'Alexandre ne pouvait s'étendre jusque-là; et il fut sans doute frappé et déterminé par le principal avantage de sa nouvelle ville: c'était d'être le seul lieu de toute l'Égypte où l'on trouvât un abri sûr pour les vaisseaux. Alexandrie eut à peu près la figure d'une *chlamyde* ou manteau macédonien, et embrassa dès son origine un vaste terrain (1). » Mais sa population ne s'accrut qu'avec son commerce, qui faisait encore des progrès très-considérables sous les empereurs romains. Les Grecs, qui ont débité tant de fables sur l'origine de leurs villes, en avaient aussi imaginé une sur la fondation d'Alexandrie. Elle nous a été conservée par Malala, qui fait sacrifier par ce prince une vierge nommée *Macédoine*. Jamais Alexandre ne se permit un tel excès de superstition: cette action barbare n'aurait inspiré que de l'horreur, et il ne voulait pas moins exciter en sa faveur l'enthousiasme des peuples vaincus, que les enchaîner par la crainte.

Ce fut sans doute dans ce dessein qu'il alla

(1) Josèphe, *Antiquités judaïques*, XI.
(2) *Recherches historiques sur l'Inde*, p. 19.

(1) Amm. Marcel., XXII, 16.

consulter l'oracle de Jupiter-Ammon, qui jouissait presque de la même autorité que ceux de Delphes et de Dodone. Tous les trois décidaient, par leurs réponses, des affaires les plus importantes de la Grèce. Le crédit du premier se soutint longtemps, et ne commença à déchoir que sous les Romains, qui ajoutèrent plus de foi aux vers sibyllins et aux divinations étrusques. Cette grande et ancienne réputation de l'oracle d'Ammon engagea Alexandre à aller lui-même le consulter. Deux chemins y conduisaient, l'un en partie le long de la mer, l'autre tout entier dans l'intérieur des terres. Alexandre prit le premier, en partant d'Alexandrie, et le second à son retour en Égypte. Le choix de la première route était d'autant plus prudent, qu'il pouvait y trouver des moyens de subsistance, surtout pour ses bêtes de charge et sa cavalerie. Les envoyés de Cyrène vinrent sur cette route au-devant de lui (1); ce qui prouve qu'elle n'était ni inconnue ni impraticable, comme Quinte-Curce voudrait le faire croire. Selon lui, les sables du pays que traversa l'armée macédonienne étaient tellement échauffés par les rayons du soleil, qu'ils brûlaient la plante des pieds : « on avait à lutter contre un sable à la fois tenace et profond; et, avant même d'entrer dans ces immenses solitudes arides et sans eau, la terre offrait déjà le spectacle de la stérilité et de la langueur. » Quinte-Curce fait ensuite mention d'un orage accompagné d'une grosse pluie, qui soulagea beaucoup les Macédoniens; ce qui arriva, ajoute-t-il, soit par la faveur des dieux, soit par hasard. Mais rien n'est plus ordinaire que ces sortes de pluies, et les vents qui rafraîchissent l'air de cette contrée, surtout le long de la mer : sans cela il serait impossible de pénétrer dans ces déserts, et Alexandre aurait été le plus insensé des hommes de le tenter. On lui accordera au moins assez de sens pour avoir consulté les gens du pays et pris en conséquence des mesures capables de le sauver, lui et son armée. Quinte-Curce donne à celle-ci, pour guides, des corbeaux, dont le croassement, suivant Callisthène, servait de signal de ralliement aux soldats qui s'écartaient. Ptolémée avait imaginé un autre miracle : c'était deux dragons qui, en jetant de grands cris, dirigèrent la marche des Macédoniens. C'est avec raison que Strabon traite tous ces récits de fables inventées pour flatter Alexandre. Sans nous y arrêter davantage, nous nous empresserons d'arriver avec ce prince au temple de Jupiter-Ammon. A peine le conquérant macédonien entrait-il dans ce temple, qu'il fut qualifié *fils de Jupiter* par le plus ancien des prêtres. Alexandre accepta ce titre, et demanda aussitôt si son père lui destinait l'empire du monde. La réponse ayant été affirmative, il voulut encore savoir si tous les complices de la mort de son père avaient été punis. Le prêtre répliqua avec beaucoup d'esprit : « que son père était à l'abri de tout attentat, et que les assassins de Philippe étaient morts dans les supplices; que pour lui, il serait invincible jusqu'à ce qu'il eût pris place parmi les dieux (1). » Ce récit de Quinte-Curce s'écarte peu de ceux de Diodore, de Plutarque et de Justin. Suivant Maxime de Tyr, Alexandre se permit une troisième question sur les sources du Nil; ce qui n'est pas hors de vraisemblance. Arrien ne fait mention d'aucune de ces demandes; il se contente de dire qu'Alexandre ayant consulté l'oracle d'Ammon, il en reçut une réponse conforme, disait-il, à ses vœux.

(1) Diodore de Sicile, XVII.

Alexandre, de retour en Égypte, y reçut les secours en hommes qu'Antipater lui envoyait de Macédoine, et dont il avait le plus grand besoin pour exécuter ses vastes desseins. Affaibli par ses propres victoires et par les siéges meurtriers de Tyr et de Gaza, il avait détaché Amyntas avec plusieurs vaisseaux, pour faire de nouvelles levées et les lui amener. On voit par là que ce prince, après la bataille d'Issus, étant dans l'impuissance de poursuivre Darius, avait été obligé de s'emparer des villes maritimes de Syrie et de Phénicie, afin de s'assurer une communication libre avec ses États, et d'en tirer des troupes. Cependant quelques écrivains modernes l'ont accusé d'avoir donné le temps aux Perses de rassembler tranquillement toutes leurs forces en allant conquérir l'Égypte, qui serait tombée d'elle-même en son pouvoir, et consulter en personne, au milieu des déserts, un oracle qui aurait pu être interrogé, de sa part, par des théores, avec le même succès et bien moins de danger. Mais ces hommes qui, après un laps de vingt et un siècles, jugent avec tant de hardiesse le plus heureux des capitaines de l'antiquité, et certainement un des plus habiles, auraient dû sentir la nécessité où il se trouvait de ne laisser derrière lui aucun pays ennemi, et d'attendre les renforts qu'il avait demandés. A la vérité, il aurait pu se dispenser d'aller lui-même au temple d'Ammon; mais craignant sans doute l'oisiveté de ses soldats, il en employa une partie à construire la ville d'Alexandrie, et emmena l'autre avec lui pour la rendre témoin de la réponse d'Ammon, et persuader ainsi à son armée qu'il descendait des dieux, ou du moins qu'il en était favorisé d'une manière spéciale. D'ailleurs, l'oracle de Delphes, corrompu par l'or de Philippe et dévoué trop ouvertement à son fils, avait perdu son crédit, tandis que l'oracle d'Ammon conservait encore tout le sien; avantage qu'il devait à son éloignement, et surtout à la prudence de ne s'être dévoué à aucun parti dans les dissensions de la Grèce. Les nations de l'Orient connaissaient beaucoup plus Ammon, et c'était chez elles qu'Alexandre allait porter la guerre : ainsi ce prince, en se faisant déclarer invincible, ou fils de Jupiter, inspirait à ces nations le respect et la crainte, et à son armée la confiance et l'enthousiasme, gages assurés de

(1) Quinte-Curce, IV, 7.

la victoire, et sans lesquels elle n'est pas longtemps constante. Les Égyptiens, condamnés à subir un joug étranger, reconnurent sans peine Alexandre pour leur nouveau maître. Quoique ce prince ne changeât rien à leurs usages, il craignit cependant de les laisser sous l'autorité d'un seul chef; il en établit plusieurs pour les gouverner(1).

Cependant Darius rassembla des troupes innombrables; toutes les parties de son vaste empire contribuèrent à former cette armée, destinée à s'opposer aux entreprises de son ennemi, qui, après avoir quitté l'Égypte, s'avança vers l'Euphrate, et le passa à Thapsaque. Pline et Dion-Cassius rapportent qu'Alexandre traversa ce fleuve près de Zeugma, sur un pont soutenu par des chaînes de fer. Ces écrivains ont sans doute été induits en erreur par l'étymologie du nom de ce lieu; l'itinéraire de l'armée macédonienne, depuis Tyr jusqu'à Arbèles, suffit pour démontrer la fausseté de leur récit. Mazée, envoyé par Darius pour défendre le passage de l'Euphrate, abandonna son poste, et se retira en dévastant le pays, qui aurait pu fournir des vivres aux troupes macédoniennes. Quatre jours après le passage de l'Euphrate et du Tigre, Alexandre découvrit un corps de cavalerie; il se mit à sa poursuite et fit plusieurs prisonniers, qui lui apprirent que Darius était campé dans une grande plaine, sur la rivière de Boumade, près de Gaugamèle. Quatre jours de repos délassèrent de leurs fatigues les soldats macédoniens, qui se remirent en marche, et arrivèrent dans un lieu qui n'était éloigné que de soixante stades du camp des Perses. Ces détails, que nous fournit Arrien, sont très-propres à démontrer l'inexactitude de ceux de Diodore. La plupart des historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est pas hors de vraisemblance; car presque toutes les nations, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de l'Orient, avaient envoyé de puissants secours à Darius. Quelque vaste que fût la plaine d'Arbèles, elle ne suffit pas pour contenir de front toute l'infanterie de l'armée de Darius. Celui-ci fut obligé de mettre derrière son corps de bataille des troupes entières de plusieurs nations, ce qui ne fit qu'y augmenter la confusion. Alexandre n'avait, selon Arrien, qu'une armée de quarante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie à opposer à toute cette multitude (2). Les dispositions d'Alexandre parurent d'abord n'avoir pour but que de se mettre sur la défensive; mais elles tendaient réellement à faciliter les mouvements et le choc de sa phalange et de ses escadrons d'élite, dont il espérait tout le succès de cette journée. Il s'approcha ensuite des hauteurs et de l'aile gauche de l'armée ennemie, contre laquelle il voulait diriger ses premiers efforts. Pour l'en empêcher,

(1) Quinte-Curce, IV.
(2) Arrien, III, 12.

Darius ordonna aux Scythes et aux Bactriens de tourner les Macédoniens. Le combat s'engagea entre eux avec vivacité; et ce ne fut qu'en les repoussant insensiblement et gagnant pied à pied le terrain, que les Macédoniens parvinrent à défaire ces deux corps de cavalerie. Les escadrons perses qui étaient mêlés avec l'infanterie, étant brusquement sortis de la ligne pour voler à leur secours, laissèrent un grand vide, dont Alexandre profita en les attaquant de front et par le flanc : ils furent mis en déroute, et la confusion se répandit aussitôt dans leurs rangs. Alors tout fut culbuté ou prit la fuite; et Darius, se laissant lui-même entraîner, tourna honteusement le dos. Au centre, les Grecs mercenaires tenaient encore ferme; une partie de la droite s'ébranlait pour attaquer Parménion, et la cavalerie arménienne poussait avec vigueur celle des Thessaliens. Les peltastes prirent en flanc les mercenaires, et la phalange, débarrassée de la multitude qui obstruait le terrain, allait rompre la ligne entière de l'armée perse; lorsqu'un événement singulier parut un moment changer la face du combat. Alexandre s'étant jeté sur le derrière des ennemis, et la nouvelle de la déroute de leur gauche y étant arrivée, la consternation devint générale : les Perses, voyant alors que leur retraite était coupée, cherchèrent à se sauver à travers la phalange, qui s'ouvrit et les laissa passer. Ils se portèrent sur le derrière de l'aile gauche, commandée par Parménion, qui avait déjà sur les bras la cavalerie arménienne et une partie de l'infanterie ennemie. Le danger était pour lui imminent, et il n'aurait pu y échapper si les Perses ne se fussent amusés à piller le camp macédonien. A l'instant Parménion détacha quelques troupes de sa seconde ligne qui dissipèrent les pillards, et fit avancer un nouveau corps contre la cavalerie arménienne, qui fut obligée de s'enfuir. Dès lors la victoire ne fut plus incertaine, et se déclara pour Alexandre. Ce prince ayant appris la position fâcheuse où Parménion venait de se trouver, était accouru pour le dégager; mais il ne rencontra sur son chemin qu'une masse prodigieuse de cavalerie et d'infanterie, qui ne pensait qu'à se dérober à la poursuite des Macédoniens et des Thessaliens. Dans ce moment, la crainte et le désespoir d'être coupés dans leur retraite agissant à la fois sur eux, ils assaillent à l'improviste et avec impétuosité Alexandre, qui perdit dans cette rencontre une soixantaine des siens, et se vit forcé à donner issue à ce torrent d'hommes (1). Ainsi se termina une des plus mémorables batailles dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Les seuls détails exacts qu'on en puisse lire se trouvent dans Arrien, qui les a tirés des mémoires de Ptolémée et d'Aristobule.

Après la bataille d'Arbèles, Alexandre s'empressa de récompenser ses officiers et de com-

(1) Arrien, III, 13.

bler de biens ses amis. Il voulut que tous les Grecs participassent à son bonheur, et ordonna que toutes les tyrannies qui s'étaient élevées chez eux fussent abolies, et que chaque ville se gouvernât par ses propres lois. Il ne s'empara de Suse qu'après avoir fait son entrée à Babylone. Tous les trésors que les rois de Perse gardaient à Suse lui ayant été livrés, il fit la guerre aux Uxiens et les subjugua ; puis il passa les Pyles Persides, et se rendit successivement maître de Pasargade et de Persépolis. Là il passa des jours entiers dans les plaisirs de la table, avec des courtisanes. Une d'entre elles, selon Quinte-Curce, Thaïs, excita dans un festin le conquérant macédonien à brûler les palais des rois de Perse, en lui disant que les Grecs attendaient cette satisfaction pour toutes les villes que les barbares avaient détruites et les temples qu'ils avaient brûlés. Les convives, dans l'ivresse, applaudirent à ce discours ; et Alexandre lui-même s'écria : « Que ne vengeons-nous donc la Grèce, et que n'apporte-t-on des flambeaux ! » Il mit le premier le feu au palais, et tous les autres imitèrent son exemple. L'incendie gagna de toute part ; et on ne trouverait aucun vestige de Persépolis, ajoute Quinte-Curce, si l'Araxe ne servait de renseignement : il passait à vingt stades de cette ville (1). Cet historien a donné une signification trop étendue aux termes de l'auteur que Diodore et lui ont copié. Il disait simplement, comme le texte de Diodore le prouve, que les environs du palais furent brûlés. Arrien, après avoir rapporté que les palais des Perses furent incendiés, contre l'avis de Parménion qui voulait les conserver, blâme cette action, et réfute les raisons frivoles dont on s'était servi pour la justifier, en la mettant sur le compte d'Alexandre. Il a adopté, sur cet incendie, le récit de Clitarque, amplifié par Quinte-Curce. Plutarque a suivi Aristobule lorsqu'il nous assure que, non-seulement il n'y eut que le palais des rois exposé à la fureur des flammes, mais encore qu'il n'y en eut qu'une partie de brûlée. Alexandre étant bientôt revenu de ce délire bachique, ordonna, comme tout le monde en convient, qu'on éteignît le feu. Les ruines de ce fameux palais subsistent encore ; d'ailleurs, une masse de pierres d'une grosseur prodigieuse, et qui étaient d'une dureté à toute épreuve, ne pouvait être tellement dévorée par les flammes, qu'il n'en restât aucun vestige ; et le feu dut nécessairement s'éteindre lorsqu'il eut consumé la partie de ce palais qui était construite en bois de cèdre. Mais, pour disculper entièrement Alexandre de l'incendie de Persépolis, on peut démontrer que cette ville a existé encore plusieurs siècles après la mort de ce prince.

De Persépolis, Alexandre se dirigea sur Ecbatane, où Darius s'était d'abord réfugié ; mais ce malheureux, apprenant que son ennemi s'avançait, quitta cette ville avec une si grande précipitation, qu'il en était déjà à cinq journées lorsque la nouvelle de sa fuite parvint à Alexandre, qui était en ce moment éloigné de trois journées d'Ecbatane. Darius n'avait alors avec lui, selon Arrien, que six mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux. Diodore lui donne en tout trente mille hommes (1), et Quinte-Curce trente mille fantassins, quatre mille archers et trois mille trois cents cavaliers.

Les Macédoniens passèrent les Pyles Caspiennes, et poursuivirent Darius fugitif. Ils apprirent bientôt que Bessus et ses complices avaient chargé de fers cet infortuné monarque, et que, peu de temps après, ils l'avaient assassiné. Les historiens d'Alexandre, et principalement Quinte-Curce, ont fait tous leurs efforts pour rendre les circonstances de la mort de Darius aussi pathétiques qu'intéressantes. Étant à la poursuite de Darius et de Bessus, le conquérant macédonien fit des marches si rapides, qu'elles ont paru incroyables, et qu'on a accusé ses historiens d'exagération. Cependant la course était un des exercices les plus favoris des Grecs. Les soldats d'Alexandre s'y étaient tous adonnés dès leur première jeunesse, et le disputaient, sinon en force, du moins en agilité, aux soldats romains, qui faisaient en six à sept heures jusqu'à vingt-quatre milles, c'est-à-dire huit fortes lieues, seulement par forme d'exercice.

Alexandre ayant porté ses armes au delà du Jaxarte, défit les Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Quinte-Curce leur fait prononcer un discours, le plus beau de tous ceux qu'il a insérés dans son ouvrage ; et, comme s'il avait prévu que l'on pourrait soupçonner sa fidélité, il ajoute : « Les Scythes n'ont pas, comme les aut es barbares, l'esprit grossier et sans culture ; on dit que, parmi eux, quelques-uns s'appliquent à l'étude de la sagesse, autant que le peuvent des gens toujours armés. Peut-être leur discours répugne à nos mœurs, parce que nous vivons dans un siècle où les hommes ont l'esprit plus cultivé. Si l'éloquence des Scythes est méprisée, notre fidélité ne doit pas l'être, puisque nous rapportons les choses sans altération et comme elles nous ont été transmises (2). » Les Scythes dont parle cet historien étaient au delà du Jaxarte, sur les bords duquel Cyrus avait bâti Cyra, appelée Cyrapolis par les écrivains grecs et latins. En considération de son fondateur, Alexandre voulait épargner cette ville ; mais comme elle s'était défendue avec beaucoup d'opiniâtreté, et qu'elle avait dû être emportée d'assaut, on en massacra tous les habitants par ordre de ce prince, qui avait été blessé dans une attaque. Tel est le récit d'Aristobule, adopté par Strabon et par Quinte-Curce. Mais Arrien, qui nous l'a conservé, rap-

(1) Quinte-Curce, V, 8.

(1) Diodore de Sicile, XVII, 73.
(2) Quinte-Curce, VII, 8.

porte en même temps l'opinion de Ptolémée. Celui-ci assurait que ces mêmes habitants de Cyra furent faits prisonniers, et bannis ensuite de toute la contrée. Quel moyen peut-il y avoir de concilier deux écrivains témoins oculaires du même événement? Ce moyen ne pourrait se trouver que dans leurs propres récits. Malheureusement, nous n'avons que ceux d'Aristobule et de Ptolémée. Arrien fait bien sentir la différence de leurs opinions; mais il ne les discute point. Cet historien passe sous silence le sac de la ville des Branchides, dont les ancêtres avaient livré le temple d'Apollon-Didyméen à Xerxès, qui les établit dans cette contrée éloignée. Alexandre mit leur sort à la décision des Milésiens qui étaient dans son armée; mais étant partagés d'opinion, il investit cette ville, la fit détruire jusqu'aux fondements, et arracher même les bois sacrés. Les malheureux habitants sans défense furent massacrés tous sans exception.

Les victoires d'Alexandre l'avaient rendu célèbre dans tout l'Orient. Thalestris, reine des Amazones, désireuse de voir ce prince et d'en avoir un enfant, vint elle-même le trouver, accompagnée de trois cents de ses sujettes. Quinte-Curce et Justin fixent l'époque de son arrivée après la réduction de l'Hyrcanie (1); le premier emprunte son récit à Clitarque, qu'il traduit ou embellit à sa manière. Diodore fixe cette époque au retour d'un second voyage que fit Alexandre dans cette contrée; Plutarque après le passage du Jaxarte, et Arrien, en font mention parmi les événements qui suivirent l'expédition des Indes. Les trois premiers historiens regardent le voyage de Thalestris comme certain, et prêtent les mêmes motifs à cette reine. Alexandre, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parlait seul de la proposition que lui avait faite le roi des Scythes de lui donner sa fille en mariage; mais il ne disait rien des Amazones ni de leur reine. Plutarque ajoute qu'Onésicrite, récitant un jour devant le roi Lysimaque le quatrième livre de son histoire où il faisait mention de l'aventure de Thalestris, ce prince, en éclatant de rire, s'écria : « Où étais-je donc alors? »

Quinte-Curce est le seul historien d'Alexandre qui s'attache à nous dévoiler les qualités et les défauts de son héros; il remarque avec soin les progrès que fit en lui la corruption. Après la bataille d'Arbèle, ce prince commença à donner la préférence aux mœurs étrangères. N'ayant pu être vaincu par les armes des Perses, il fut subjugué par leurs vices; de longs et interminables festins, des nuits passées dans l'ivresse et au jeu, une suite de trois ou quatre cents courtisanes accompagnées d'eunuques, tout annonça bientôt un changement qui finit par aliéner de lui les esprits, et fit naître de fréquentes conspirations. Après la mort de Darius, rien ne s'opposait plus aux passions d'Alexandre : il leur lâcha

(1) Justin, XII, 3.

publiquement la bride; la continence et la modération firent alors place à la dissolution et à l'orgueil. Il prit l'habillement des Perses, et un diadème de pourpre mêlée de blanc, tel que l'avait porté Darius. Mais ce qui révolta surtout les Grecs, ce fut de souffrir que l'on se prosternat devant lui de la manière la plus humiliante.

Parménion et Philotas n'avaient péri que pour avoir trop manifesté leur opinion sur le changement de mœurs de leur roi; et Alexandre ne pardonna jamais à ce dernier la lettre où il osait lui dire qu'il le félicitait d'avoir été mis au rang des dieux par l'oracle d'Ammon; mais qu'il plaignait les hommes obligés de passer leur vie sous un prince qui se croyait au-dessus de l'espèce humaine (1). Voilà peut-être tout le crime de Philotas. Celui de Clitus fut encore d'avoir blessé l'orgueil d'Alexandre. Arrien rapporte que Clitus, rappelant le combat du Granique, dit au prince qu'il lui devait la vie; montrant ensuite sa main, il s'écria : « Cette main, Alexandre, te sauva le jour dans le combat. » Malgré la colère que ces mots firent éclater, l'imprudent Clitus lui reprocha encore le meurtre d'Attalus. Selon Quinte-Curce, ce fut en cet instant qu'Alexandre, arrachant une lance ou sarisse des mains d'un de ses gardes, s'élança pour en percer Clitus; mais Perdiccas et Ptolémée l'en empêchèrent. Au rapport de Plutarque, Clitus fut forcé par ses amis à sortir de la salle; mais incontinent il y rentra par une autre porte, en récitant les vers de l'*Andromaque* d'Euripide, où ce poëte se plaint de ce que toute la gloire d'une action rejaillit non sur les soldats, mais sur le général. Alexandre se saisit de nouveau d'une lance, et en frappa le malheureux Clitus à l'instant qu'il soulevait une portière pour s'évader. Justin nous représente Alexandre touché du meurtre d'un ami vieux et innocent, au point d'embrasser son corps, d'essuyer ses plaies; arrachant le trait qui l'avait tué pour s'en frapper lui-même. Mais ce fut dans le premier instant et non le lendemain qu'il manifesta cette douleur, après s'être renfermé dans sa tente, comme le suppose Quinte-Curce.

Depuis la mort de Clitus, le crédit de Callisthène diminua, et celui d'Anaxarque s'accrut; les disputes devinrent fréquentes entre ces deux hommes. Un jour, en présence d'Alexandre, il fut question de la température de l'air; Callisthène prétendit que le climat de la contrée où il se trouvait alors était plus froid que celui de la Grèce. Anaxarque soutint le contraire avec opiniâtreté. « Convenez pourtant, lui repartit son antagoniste, que dans la Grèce un mauvais manteau suffisait pour vous couvrir la nuit, et qu'aujourd'hui il vous faut trois gros tapis. » C'était à la fois lui reprocher son ancienne pauvreté, et le luxe auquel il se livrait en ce temps-là. Le trait piqua au vif Anaxarque, qui se ligua

(1) Quinte-Curce, VI, 10 et 11.

contre Callisthène avec tous les sophistes dont la cour d'Alexandre était pleine (1). Ces hommes pervers, organes de la flatterie et artisans du crime, ne cherchaient qu'à faire briller leur esprit aux dépens de la vérité et de la vertu. Ils s'attachaient principalement à combattre les principes de la raison les plus évidents et les plus incontestables. Callisthène n'oublia rien pour les décrier; ce qui fut la principale cause de sa perte. *Voyez* CALLISTHÈNE.

Le conquérant de l'Asie se mit de plus en plus à négliger les usages de sa patrie, et s'abandonna à tout le faste asiatique. Rien n'égala celui qu'il fit paraître dans la célébration du mariage de neuf mille filles perses avec autant de Macédoniens, à Suse, à son retour des Indes. Il épousa lui-même Statira, fille aînée de Darius, et Parysatis, fille puînée d'Ochus. Celle-ci était donc sa troisième femme, puisqu'il avait déjà Roxane. Voulant qu'Héphestion, son ami le plus tendre, devînt son beau-frère, il lui fit épouser Drypatis, autre fille de Darius. Cratère, qu'il aimait aussi beaucoup, épousa par ses ordres Amastris, fille d'Oxyartes, frère de ce roi perse. Alexandre distribua les autres princesses ou filles des grands seigneurs perses aux quatre-vingts principaux officiers de son armée. Tous réunis sous une seule tente, ils étaient couchés sur quatre-vingt-douze lits ornés de tapis de pourpre, non compris celui du conquérant macédonien, dont les pieds étaient d'or. Les noces se firent entièrement à la manière perse. Après qu'on eut bu, les fiancées entrèrent, s'assirent à côté de leurs époux, et en reçurent les premiers baisers. Le goût de la volupté fit tomber Alexandre dans la débauche et dans toutes sortes d'excès : il cessa même d'être, pour ainsi dire, homme; et, après avoir surpassé la gloire militaire de son père, il lui devint très-inférieur en bonté et en clémence. Depuis la mort de Parménion et de Clitus, il prêta l'oreille aux plus infâmes délateurs; et, à l'instigation de ses compagnons de débauche, il condamna plusieurs personnes à mort. Plein d'injustes soupçons, il se hâtait de punir les moindres fautes; inexorable, il faisait exécuter ses arrêts avec la dernière rigueur (2). Enfin, il tua de sa propre main des hommes distingués, soit par leur naissance, soit par leur place, entre autres Orsodates, qui s'était révolté contre lui. La dévastation du pays de Sambus et de celui des Pattaliens, l'incendie de la ville des Magalasiens, le crucifiement de Musican, prince indien, le supplice de plusieurs brachmanes qui avaient excité leurs compatriotes à défendre leur liberté, enfin le sac de plusieurs villes indiennes qui osèrent arrêter ou retarder l'exécution de ses projets, prouvent assez le penchant d'Alexandre à la cruauté. Après avoir accordé la paix à une ville

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*.
(2) Quinte-Curce, X, 1.

indienne, ce prince retourna bientôt sur ses pas, entra dans cette malheureuse cité, et en massacra tous les habitants.

Reprenons maintenant le fil de son expédition. Nous l'avons laissé à Bactres, d'où il partit au commencement du printemps, pour repousser les Scythes et Spitamène, qui avaient fait des incursions dans la Sogdiane. Cratère avait défait les Scythes; il envoya la tête de Spitamène à Alexandre, qui mit ses troupes en quartier d'hiver à Mantaca. La campagne suivante est remarquable par la prise de deux places qui passaient pour inexpugnables : l'une était défendue par Oxyartes, et l'autre par Chariènes.

Cratère remporte une victoire signalée dans la Paratacène, et Alexandre retourne à Bactres, où Callisthène est jeté dans les fers. Alexandre traverse ensuite les montagnes du Paropamise, et entre dans l'Inde; il subjugue plusieurs petits peuples, et assiége Mazaga. Cette ville lui oppose la plus vive résistance, et ne se rend qu'après quatre attaques : quoiqu'elles paraissent avoir été fort meurtrières, Arrien cependant n'y fait perdre aux Macédoniens que vingt cinq hommes. Après la prise de Mazaga, les Macédoniens marchent contre les Basiriens. Ceux-ci ayant été défaits, se retirent sur le rocher Aorne, qu'Hercule disait n'avoir pu prendre. Ils se maintiennent d'abord dans ce poste, et l'abandonnent ensuite. Alexandre arrive à Nysa, entre le Cophène et l'Indus, et accorde la paix à cette ville en considération de Bacchus, son fondateur. On ne voit pas sans quelque surprise les actions d'Hercule et de Bacchus transportées dans des contrées où leurs noms même n'avaient jamais été connus. Souvent la flatterie et la vanité conspirent ensemble contre la vérité. Ces sentiments portèrent les Macédoniens à croire aux exploits d'Hercule en Asie, et à accréditer la fable des voyages de Bacchus aux Indes. Ils voulaient par là faire naître l'idée d'un parallèle entre ces deux divinités et Alexandre, dont ils partageaient la gloire.

Après avoir traversé les montagnes du Paropamise et passé plusieurs rivières, entre autres le Cophène, Alexandre jette un pont sur l'Indus. Il y a bien de l'incertitude sur la manière dont il agit en cette occasion; Arrien fait ici une digression sans doute curieuse, mais déplacée, sur l'art de construire les ponts de campagne chez les Romains (1). Après avoir passé l'Indus, Alexandre entra dans le pays de Taxile. Ce prince indien vint au-devant de lui, et l'exhorta à ne point porter la guerre dans ses États; il lui proposa un nouveau genre de combat, le seul que les hommes dussent connaître, celui des bienfaits. La proposition fut acceptée, et Alexandre resta vainqueur. Il fit présent à Taxile de toute la contrée entre l'Hydaspe et l'Hyphase, qui renfermait cinq mille villes, ha-

(1) Arrien, V, 7.

bitées par neuf nations différentes. Les Macédoniens, jaloux d'un pareil traitement, disaient qu'Alexandre avait été obligé d'attendre qu'il eût passé l'Indus pour trouver quelqu'un digne de ses libéralités. Mais elles étaient très-bien placées, et l'alliance de Taxile lui devint fort utile. Le conquérant, guidé par ce prince, se mit en marche vers l'Hydaspe, dont Porus gardait, avec toutes ses troupes, le passage. Aussitôt Alexandre fit ses dispositions pour l'attaquer, et divisa son armée en plusieurs corps qui firent diverses manœuvres, afin de tromper l'ennemi sur l'endroit où ils devaient passer cette rivière. Les premières tentatives ne réussirent pas; une nuit orageuse et une grosse pluie secondèrent mieux les desseins du conquérant : il profita encore avec beaucoup d'habileté des avantages du terrain, les bords de l'Hydaspe étant très-hauts et très-escarpés, et le lit de cette rivière parsemé d'îles; une forêt couvrait le rivage opposé, où les troupes macédoniennes parvinrent successivement. Alexandre passa le premier sur un bâtiment de trente rames, et fut suivi de six mille hommes qu'il rangea aussitôt en bataille. Arrien nous fournit des détails aussi exacts qu'intéressants sur les dispositions et les manœuvres des deux armées. Il rapporte, d'après Aristobule, que le fils de Porus ayant paru d'abord s'opposer au passage de l'armée ennemie, s'était ensuite retiré avec les soixante chars qui l'accompagnaient. Arrien donne ensuite le récit de Ptolémée, qui se signala dans cette fameuse journée. Suivant ce général, le fils de Porus fut détaché avec cent vingt chars et deux mille chevaux; mais il arriva trop tard, Alexandre venait de passer le dernier gué. Il se mit aussitôt à la poursuite des Indiens; leur chef demeura sur la place, et une partie de ses troupes et de ses chars furent pris. Lorsque Porus eut appris la défaite de son fils, il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, et fit les plus sages dispositions : il plaça sa cavalerie à l'aile droite, partie de front, partie en ligne courbe; il mit à la gauche ses éléphants, et leur donna aussi la forme de la ligne courbe. Le combat ayant commencé, les Indiens ne soutinrent que faiblement la charge de la cavalerie thessalienne. Ils se retirèrent en désordre vers le flanc de leur infanterie, où ils se rallièrent; alors la phalange, soutenue des Argyraspides, s'avança. Porus envoya contre elle ses éléphants : ils eurent d'abord quelques succès; mais la cavalerie de ce prince ayant été rompue une seconde fois, et les éléphants, percés de traits par les Macédoniens, s'étant emportés, le désordre se mit bientôt dans son armée, qui fut battue complétement. Porus perdit dans cette bataille deux de ses fils, près de vingt mille hommes de pied, trois mille hommes de cavalerie, ses chars et tous ses éléphants. Si nous nous en rapportons aux autorités d'Arrien, toute la perte des Macédoniens se réduit à deux cent trente chevaux et quatre-vingts fantassins.

Plutarque cite une lettre d'Alexandre, dans laquelle ce prince entrait dans beaucoup de détails sur son passage de l'Hydaspe. Ce fleuve était, selon lui, si enflé et si rapide, qu'il se fit une grande brèche à la rive gauche; les eaux se précipitèrent par là avec tant d'impétuosité, qu'elles entraînèrent Alexandre, qui ne put s'y soutenir parce que la terre se dérobait sous ses pieds. Ce fut dans ce moment qu'il s'écria : « O Athéniens, vous n'imaginez jamais tous les dangers auxquels je m'expose pour avoir de la célébrité parmi vous (1) ! » C'est le secret de l'âme qui échappe au moment suprême.

Après le passage de l'Hydaspe, Alexandre pénétra dans l'intérieur de l'Inde, et soumit trente-sept villes, dont les moindres avaient sept mille habitants, et les autres dix mille. Partout il y avait une grande population. Arrivé sur les bords de l'Acésines, il eut beaucoup de peine à passer ce fleuve. Il traversa avec moins de difficultés l'Hydraote. Ayant appris que les Cathéens conspiraient avec les Oxydraques et les Malliens, il marcha contre les premiers, qui étaient en armes sous les murs de Sangala. Alexandre les défit et prit leur ville, où dix-sept mille Indiens furent tués et soixante-dix mille faits prisonniers. Ce prince, ivre de ses succès, ne mit plus de borne aux projets de son ambition; mais il fut arrêté par les murmures de ses soldats lorsqu'il se disposait à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange. Plutarque indique très-bien les causes du découragement des Macédoniens. La valeur de Porus et de son armée leur faisait craindre, de la part des autres Indiens, une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas d'abord attendus. La puissance des Gangarides et des Prasiens qui habitaient la contrée qu'arrosait le Gange leur annonçait de nouveaux combats, dans lesquels toute leur bravoure pouvait succomber sous les efforts d'une multitude d'ennemis. Quelque grandes que fussent en effet les difficultés, elles s'augmentaient encore à leurs yeux, et tous désiraient ardemment retourner dans leur patrie. Alexandre voulut en vain relever leur courage et leurs espérances par un discours qu'Arrien lui prête; il ne put y réussir. Ce fut donc sur la rive occidentale de l'Hyphase que s'arrêta le conquérant macédonien. On répandit néanmoins le bruit qu'il avait pénétré plus loin. On citait même une lettre de Cratère à Aristopâtre sa mère, où il lui mandait que ce prince était parvenu jusqu'au Gange (2). Cratère, le plus habile des généraux d'Alexandre depuis la mort de Parménion, n'avait ni raison ni intérêt d'accréditer une pareille imposture. Ce n'était pas la seule que cette lettre renfermât, et tout prouve qu'elle a été supposée par ceux qui ont voulu étendre les conquêtes d'Alexandre au delà de

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*.
(2) Ibid.

leur véritable terme. Justin rapporte que ce conquérant soumit les Arestes, les Prasides, les Gangarides, et qu'il porta ses armes dans le pays des Cuphites. Il fait mention de plusieurs autres peuples dont le nom est aussi inconnu que celui des Arestes; ce qui vient peut-être de la corruption de son texte. L'itinéraire de Béton et de Diognète faisait mention, ainsi que d'autres historiens, des autels qui furent érigés par ordre d'Alexandre au delà de l'Hyphase, sur la rive orientale. Ils étaient au nombre de douze, consacrés aux douze anciens et premiers dieux. Arrien remarque qu'on les avait construits aussi hauts mais plus larges que des tours. Diodore prétend qu'ils avaient cinquante coudées d'élévation. Philostrate raconte qu'Apollonius de Tyane découvrit ces autels à trente stades des bords de l'Hyphase, et qu'on y lisait encore ces mots : *A Ammon, mon père; à Hercule, à Minerve Pronoia, à Jupiter-Olympien, aux Cabires de Samothrace, au soleil des Indes, et à mon frère Apollon.*

Toutes les villes qu'Alexandre fonda dans les différentes régions qu'il parcourut doivent être regardées comme autant de trophées, en prenant le mot dans un sens figuré et plus étendu. Plutarque dit que le vainqueur de l'Asie parsema cette partie du monde de colonies grecques, et que le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevait à plus de soixante-dix. Il paraît qu'Aristote lui écrivit sur ce sujet une lettre que nous avons malheureusement perdue. Diodore prétend qu'Alexandre bâtit, près du Parapomise, plusieurs villes qui n'étaient éloignées les unes des autres que d'un jour de chemin. Bucéphalie dut son nom au fameux cheval que ce prince montait, et qui mourut dans ces contrées. Patamon de Lesbos racontait que ce prince fit construire une autre ville qui portait le nom de Périte, son chien favori. Étienne de Byzance parle de dix-huit Alexandries, dont une était située dans l'île de Chypre, où le conquérant n'avait jamais été.

Après avoir élevé des autels sur les rives de l'Hyphase, Alexandre donna des jeux gymniques et des courses de chevaux; il revint ensuite sur ses pas, traversa une seconde fois l'Hydraote et l'Acésines, et arriva à l'Hydaspe. Là il fit rassembler ou construire près de deux mille bateaux, sur lesquels il embarqua son armée, et descendit jusqu'à l'Indus (1). Alexandre ayant fait approcher du rivage ses bâtiments pour les réparer, marcha avec ses troupes contre les Malliens, qui furent défaits, mais non soumis : voulant emporter d'assaut une de leurs villes, il fut grièvement blessé, et n'échappa à la mort que par le courage de Peuceste. Après avoir subjugué les Malliens et fait prisonnier Oxycan, qui s'était déclaré contre lui, il tomba à l'improviste sur Musican, et le força à se soumettre. Mais celui-ci, ayant repris les armes, fut vaincu par Python, et mis en croix par ordre d'Alexandre, avec les brachmanes qui l'avaient engagé à se révolter.

(1) Arrien, VI, 2.

A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards. Leur flotte était encore dans l'Indus près du rivage, lorsqu'ils sentirent les effets du flux et du reflux, qu'Arrien décrit en ces termes : « La flotte demeura à sec, ce qui avait été jusqu'alors inconnu aux soldats d'Alexandre et les étonna beaucoup; leur surprise augmenta encore à l'heure où le flux arrive. Les vaisseaux, bien mouillés sur un fond de vase, s'élevèrent sans aucune avarie qui pût les empêcher de naviguer; tandis que par la force de la marée les bâtiments, mal assurés sur un fond de sable, tombant les uns sur les autres, ou se heurtant contre la terre, se brisèrent. La nuit se passa en observations de la part d'Alexandre, et au jour on annonça le retour de la marée, qui commença à soulever les vaisseaux; et bientôt après, inondant les campagnes, elle remit la flotte en mouvement. La joie fut aussi vive que la frayeur avait été grande. Les Macédoniens allèrent mouiller au large, pour éviter désormais de pareilles crises (1). »

Arrivé aux bouches de l'Indus, Alexandre divisa son armée en trois corps : il donna l'un à Cratère, avec ordre de retourner vers l'Hydaspe; ensuite, de venir par l'Arachosie et la Drangiane le joindre dans la Carmanie. Il fit embarquer le second corps sur la flotte que Néarque conduisait, et se mit lui-même en marche avec le troisième à travers le pays des Orites et la Gédrosie. Il ne craignit pas de s'avancer dans une contrée déserte et aride, dans l'espoir que les puits creusés par ses ordres fourniraient suffisamment de l'eau à son armée; mais il n'observa point que les vents étésiens (la mousson), faisant pleuvoir l'été dans ces contrées, n'y soufflaient pas l'hiver, et qu'alors toutes les sources, les rivières, les citernes même, se desséchaient (2). Il s'exposa donc par cette faute aux plus grands dangers. Il n'eut bientôt d'autres ressources que l'eau des puits creusés à des distances plus ou moins éloignées, et le fruit de quelques palmiers, ressources auxquelles il dut néanmoins son salut. Mais beaucoup de ses soldats périrent de fatigues et de maladies.

Alexandre était fort avancé dans la Gédrosie, lorsque des satrapes perses lui envoyèrent des vivres sur des chameaux et autres bêtes de charge : toutes celles de l'armée avaient péri. Avec ce secours il parvint dans la Carmanie, pays gras et fertile, où il crut devoir se livrer à la joie, mais non telle que plusieurs historiens, surtout Quinte-Curce, ont pris plaisir à l'imaginer. Selon ces historiens, tous les Macédoniens, couronnés de fleurs et de lierre, marchèrent au son de la lyre et des trompettes pendant sept

(1) Arrien, VI, 19.
(2) Strabon, XV, 406.

jours, qu'ils passèrent dans les festins et la débauche, à l'imitation de Bacchus (1).

De retour en Perse Alexandre se rendit à Pasargade; il y reçut des dénonciations contre plusieurs gouverneurs ou satrapes, entre autres contre Orxines. Ce Perse, d'une naissance illustre, en faisant des présents au vainqueur de l'Asie et à tous les grands de sa cour, omit l'eunuque Bagoas: celui-ci, pour s'en venger, l'accusa d'avoir pillé le tombeau de Cyrus, dans lequel il assurait qu'on avait enfoui trois mille talents. Ce monument funèbre fut ouvert par ordre d'Alexandre; et on y trouva deux arcs scythes, un bouclier pourri, et un cimeterre. L'eunuque persuada à son maître qu'Orxines en avait enlevé toutes les richesses, et ce malheureux Perse subit la peine de mort.

De Pasargade, Alexandre vint à Suse, où il célébra ses noces avec Barsine, fille de Darius, et celle de dix mille Macédoniens avec des filles perses. Sur ces entrefaites, Néarque arriva, après avoir conduit sa flotte depuis l'Indus jusque dans le golfe Persique. Alexandre lui décerna une couronne, ainsi qu'à Onésicrite, pilote du vaisseau royal. Il fit ensuite rassembler de toutes les parties de son empire trente mille jeunes gens, qu'il ne craignit point de nommer *epigones*, c'est-à-dire *successeurs*. Ils furent habillés, armés et exercés dans le costume et la tactique des Macédoniens, dont le mécontentement ne tarda point à éclater.

Arrivé à Opis sur le Tigre, Alexandre résolut de payer les dettes de son armée, et en acquitta, dans un seul jour, pour près de dix mille talents ou soixante millions. Après ce grand acte de générosité, il déclara que son intention était de renvoyer les soldats invalides, et de ne garder auprès de lui que les gens de bonne volonté. Cette déclaration réveilla les anciens sujets de plainte contre lui; son changement de mœurs, le choix qu'il faisait des Perses pour occuper des places importantes, la création du corps des épigones, etc., toutes ces considérations se présentèrent à l'esprit des Macédoniens; ils murmurèrent, se permirent des propos offensants, et finirent par se soulever. La révolte se calma devant la douleur du roi. Alexandre pleurait alors la perte d'Héphestion, son plus tendre et son meilleur ami. Tous les historiens s'accordent sur son extrême douleur; mais ils en parlent différemment, suivant leur affection ou leur inimitié pour ce prince et pour Héphestion. Ce fut à Babylone que l'on transporta le corps d'Héphestion: on lui éleva un bûcher dont rien n'a jamais égalé la magnificence. Plutarque prétend qu'Alexandre chercha dans la guerre une consolation à la douleur que lui causait la mort de cet ami, et qu'en conséquence il partit d'Ecbatane pour faire « la chasse aux hommes. » Ayant vaincu les Cosséens, il les massacra tous impitoyablement, et appela cette expédition *énagisme*, c'est-à-dire libation funéraire en l'honneur d'Héphestion. On ne pouvait rien imaginer de plus injurieux à la mémoire d'Alexandre : mais ce fait est démenti par les autres écrivains. Au rapport de Diodore, les Cosséens furent subjugués dans quarante jours; Alexandre leur tua beaucoup de monde, et leur fit encore plus de prisonniers. Après qu'ils eurent promis de lui obéir, il leur accorda la paix.

(1) Diodore, XVII, 106. Quinte-Curce, IX, 10, 12.

Alexandre s'avança ensuite vers Babylone, et à son approche les députés de toutes les nations vinrent le féliciter de ses succès. Les Éthiopiens, les Libyens, les Carthaginois, les Bruttiens, les Lucaniens, les Toscans, les Scythes, les Celtes, les Ibériens, etc., peuples qui pour la plupart connaissaient à peine le nom macédonien, s'empressèrent de rendre hommage au vainqueur de l'Asie. On rapporte que plusieurs soumirent leurs différends à la décision de ce prince, comme maître de la terre et des mers qui la baignent (1). Alexandre, de retour à Babylone, n'y resta pas oisif; à peine le soin de son vaste empire était-il pour lui une occupation. Une foule de projets se présenta alors à son esprit, et il voulut tous les exécuter. Les moyens ne l'embarrassaient pas: il n'avait besoin que de vivre; mais, heureusement peut-être pour le genre humain, il touchait à la fin de sa brillante carrière. On ne peut douter de ses projets, puisqu'ils se trouvaient consignés dans ses propres mémoires. Éphippus d'Olynthe devait en avoir eu connaissance, et c'est vaisemblablement dans son ouvrage que Diodore de Sicile les a puisés. Perdiccas fit lecture aux Macédoniens assemblés des principaux passages des mémoires d'Alexandre (1), après en avoir retranché ce qui concernait Héphestion. D'abord il s'agissait de faire construire en Phénicie, dans la Syrie, en Cilicie et dans l'île de Cypre, mille navires longs, plus forts que les trirèmes, destinés à porter la guerre chez les Carthaginois et les autres peuples voisins de la Libye et de l'Ibérie. A l'usage de cette flotte, des ports devaient être creusés et des arsenaux construits dans les endroits les plus opportuns, sur la route, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Il était ensuite question de colonies fondées en Asie, des moyens d'assurer et de multiplier leurs relations, soit entre elles, soit avec l'Europe. Alexandre faisait encore mention de six temples, à la construction de chacun desquels il destinait la somme de quinze cents talents, ou neuf millions. Il plaçait les deux premiers à Delphes et à Dodone; le troisième, de Jupiter, à Dium; le quatrième, de Diane-Tauropole, à Amphipolis; et le cinquième, à Cirrha; le dernier et le plus magnifique de tous était celui de Minerve à Ilium, dans la Troade. Enfin il voulait qu'on élevât une pyramide aussi haute que les pyramides d'Égypte,

(1) Arrien, VII, 15.
(2) Diodore de Sicile, XVII, 4.

pour renfermer les cendres de Philippe, son père. Les Macédoniens applaudirent beaucoup à ces dispositions; mais ils jugèrent qu'il leur était impossible d'accomplir tous les projets d'Alexandre.

Tous ces rêves de l'ambition allaient bientôt s'évanouir : le rôle éclatant et terrible qu'Alexandre avait joué sur la scène du monde était sur le point de finir. « Lorsque Alexandre, dit Diodore, parut être parvenu au comble du bonheur et de la puissance, le destin coupa le fil des jours que la nature lui accordait encore. La Divinité annonça aussitôt sa mort par plusieurs présages et signes extraordinaires. » Au parti qu'Alexandre prit d'abord d'errer aux environs de Babylone, et aux anxiétés que lui causaient de nouveaux présages, on ne reconnaît plus l'homme de génie qui avait su employer si habilement le pouvoir de la superstition. Veut-il se défaire d'un sujet dont il soupçonne la fidélité? le devin Aristandre interprète un songe de ce prince, et le fils d'Arope est déposé de sa charge. L'apparition d'un aigle lui suffit pour rejeter le sentiment de Parménion, vieux capitaine qui avait beaucoup de crédit sur l'esprit des soldats. Sous les murs de Thèbes, au siége de Tyr, sur les bords du Jaxarte, etc., partout il s'était montré supérieur aux faiblesses de la superstition, et en avait tiré le parti que les circonstances exigeaient. Mais s'imagine-t-il que tout lui annonce une mort prochaine? aussitôt il devient le plus superstitieux des Grecs; son palais est plein de gens qui offrent des sacrifices : les uns y font des cérémonies expiatoires ou des purifications; d'autres prophétisent. « L'incrédulité, ajoute le sage Plutarque, et le mépris du culte religieux sont sans doute des maux fort grands; mais la superstition n'en est-elle pas un plus grave? Elle gagne toujours, comme l'eau, les parties basses, et nous remplit de folie et de terreur sur les événements de la vie (1). »

A peine Alexandre, encouragé par Anaxarque et quelques autres philosophes, est-il rentré dans Babylone, qu'il s'en repent, blâme ceux qui le lui ont conseillé, et admire, suivant Diodore, l'art et la pénétration des Chaldéens. Toute la conduite du héros macédonien n'est plus désormais que l'effet d'une étrange et déplorable pusillanimité. Sur ces entrefaites arrivent les députés de la Grèce: c'étaient des théores dont les fonctions avaient du rapport à la religion. Ils venaient mettre sur la tête d'Alexandre des couronnes d'or, au nom de leur patrie, et lui décernaient ainsi les honneurs divins. Ce fut encore un funeste présage. Pour juger les derniers moments de ce prince, et pour connaître la véritable cause de sa mort, il faut jeter les yeux sur un fragment précieux de ses Éphémérides. Nous croyons devoir le rapporter, d'après Plutarque et Arrien, qui nous l'ont conservé. « Le 17 du mois Dœsius (8 août), Alexandre assista à un repas chez Médius. S'étant ensuite baigné, il soupa, et but fort avant dans la nuit. Le 18, il prit encore un bain, mangea peu, et dormit ayant la fièvre. Le 19, après s'être baigné, il vint dans son appartement, et passa la journée à jouer aux dés avec Médius. Le soir du même jour, s'étant encore baigné et ayant sacrifié aux dieux, il soupa, et pendant la nuit il eut la fièvre. Le 20, il se baigna, et, porté sur son lit, il sacrifia comme à l'ordinaire, et resta couché jusqu'au soir dans sa chambre de bains, où il entendit la relation que Néarque lui fit de son voyage sur l'Océan. En conséquence, il donna ordre aux troupes de terre de se tenir prêtes à partir dans quatre jours, et aux gens de mer dans cinq. Le 21, il fit la même chose que la veille; la fièvre augmenta, et il eut une fort mauvaise nuit. Le 22, la fièvre fut encore plus violente; il voulut être porté jusqu'au fleuve, qu'il traversa en bateau. Il passa la journée dans un beau jardin près d'un grand étang, s'entretint avec ses capitaines sur les places vacantes dans son armée, et leur dit qu'on ne devait les donner qu'à des officiers expérimentés. Ensuite, s'étant baigné, il se reposa. Le 23, après le bain et le sacrifice, sa fièvre augmenta; il donna encore des ordres aux officiers de sa flotte. Sur le soir, s'étant baigné, le mal empira beaucoup. Le 24, on eut bien de la peine à le porter au lieu du sacrifice. Il ne renouvela pas moins ses ordres concernant l'expédition maritime qu'il projetait. Le 25, quoiqu'il fût plus malade, il prit un bain et fit les sacrifices accoutumés. Il entra dans sa chambre de lit, et s'entretint avec Médius. Il fixa le départ de sa flotte, qui devait se faire dans trois jours. Il enjoignit aux principaux capitaines de faire la garde, le jour, dans la cour du palais; et aux taxiarques et pentacosiarques de veiller, la nuit, aux portes. Il soupa peu, et eut la fièvre toute la nuit. Le 26, il se fit transporter aux jardins du palais, situés au delà de l'étang. Il y dormit un peu, mais la fièvre ne diminua point. Ses capitaines étant entrés, il les reconnut tous, sans pouvoir néanmoins leur parler. La fièvre augmenta encore dans la nuit. Le 27, son état fit croire aux Macédoniens qu'il n'était déjà plus, et qu'on leur cachait sa mort. Ils vinrent en tumulte, en poussant de grands cris, aux portes du palais, et par leurs menaces forcèrent les gardes à les ouvrir. Ils entrèrent tous, en passant l'un après l'autre près du lit. Mais Alexandre avait perdu la parole. Levant avec peine la tête et faisant signe des yeux, il tendait la main à chaque soldat. Ce même jour, Python, Attale, Démophon et Peuceste avaient passé la nuit dans le temple de Sérapis; ils y furent joints par Cléomène, Ménidas et Séleucus. Ils demandèrent tous ensemble à ce dieu de leur apprendre s'il ne conviendrait pas qu'Alexandre fût transporté dans son temple, pour y être traité comme son suppliant. Le dieu répondit qu'il valait *mieux*

(1) Plutarque, *Vit. Alex.*, 97.

qu'il restât où il était. Le 28, les amis d'Alexandre rapportèrent la réponse de Sérapis, et quelques instants après ce prince expira. C'était là le *mieux* qu'entendait l'oracle (1). »

A juger par ce récit de Diodore, véritable bulletin de malade, Alexandre mourut d'une fièvre intermittente pernicieuse, à l'âge de trente-deux ans, et dans la treizième année de son règne. Olympias, sa mère, eut donc tort de croire son fils mort empoisonné, et de le venger par des meurtres. Le deuil universel, le désespoir, la consternation que causa la mort d'Alexandre, les larmes de ses soldats, celles de Sisygambis, mère de Darius, etc., offrent un tableau sombre et pathétique. Quinte-Curce le trace avec son esprit ordinaire, c'est-à-dire plus en poëte qu'en historien, et sans s'apercevoir qu'il en affaiblit beaucoup l'effet par des détails superflus. Toutes les statues et tous les tableaux qui représentaient Alexandre ont péri (2). Nous n'avons aucune médaille authentique contemporaine qui nous ait conservé ses traits. Il faut donc rassembler sur ce sujet quelques données éparses, incomplètes et, pour la plupart, peu certaines. Ce prince avait les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche (3); la taille moyenne, fine et dégagée; le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continuel. On remarquait encore qu'il avait l'ouïe délicate, la voix forte, l'haleine douce, la peau très-blanche; et toute sa personne exhalait, dit-on, une odeur suave. On lui supposait un clignotement ou mouvement très-irrégulier dans les yeux, ce qui devait désigner son amour démesuré de la gloire. Lysippe réussit si bien à exprimer son air terrible, que Cassandre ayant regardé à Delphes une statue qui représentait ce prince, il en frissonna, et éprouva une telle sensation, qu'il eut peine à se remettre des troubles que cette vue lui avait causés : elle lui rappela les mauvais traitements et les menaces qu'il avait reçus de la part d'Alexandre, pour s'être moqué en sa présence de ceux qui l'adoraient.

Les peuples, si souvent vaincus par Alexandre, ne crurent pas d'abord à la nouvelle de sa mort : l'ayant vu si souvent échapper à de grands dangers, ils imaginaient qu'il était immortel. Quand cette mort fut confirmée, ils le regrettèrent comme leur père. Au contraire, les Macédoniens se réjouirent d'en être débarrassés, à cause de sa trop grande sévérité et des périls continuels auxquels il les exposait. Leurs chefs partageaient ces sentiments, mais pour des motifs différents, la cupidité et l'ambition (1). Ces observations judicieuses de Justin peuvent servir de réponse aux questions de Montesquieu, enthousiaste d'Alexandre. « Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée verse des larmes ? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter. » On ne peint pas toujours les hommes par les effets que produit leur mort. Celle d'Alexandre jeta d'abord tout dans une si étrange confusion, que, suivant un mot de Léosthène, son armée ressemblait au Cyclope qui, après avoir perdu son œil, portait çà et là ses mains, sans savoir où il allait. Il ne pouvait résulter de cet état de choses que beaucoup de calamités, et on les prévoyait sans peine; car l'homme s'affecte plus de l'avenir que du passé, et ce qu'il croit lui-même être l'effet de l'amour n'est souvent que celui de la crainte. Ayant perdu l'âme qui dirigeait tout, on laissa le corps d'Alexandre pendant plusieurs jours sans lui rendre les honneurs funèbres. « Lorsque les amis d'Alexandre purent, dit Quinte-Curce, s'occuper de son corps, ils le trouvèrent intact sans la moindre marque de corruption, et avec cette figure vermeille qui annonce la vie. » Les Égyptiens et les Chaldéens, chargés de l'embaumer à leur manière, n'osèrent d'abord y mettre la main, comme s'il eût encore respiré; puis, l'ayant supplié de permettre à des mortels de le toucher, ils le nettoyèrent, l'embaumèrent, et le mirent sur un trône d'or, avec les ornements royaux sur la tête. Conformément aux dernières volontés d'Alexandre, son corps devait être transporté au temple de Jupiter-Ammon ; mais cette disposition fut changée par Ptolémée, qui sentait toute l'importance d'être en possession d'un pareil dépôt. Le devin Aristandre avait assuré l'armée macédonienne que les dieux lui avaient révélé qu'Alexandre ayant été de son vivant le plus heureux des rois, la terre qui recevrait le corps serait parfaitement heureuse, et n'aurait jamais à craindre d'être dévastée. Rien n'a égalé la magnificence du char sur lequel fut transporté le corps d'Alexandre ; la description que nous en a conservée Diodore de Sicile paraît avoir été tirée de l'ouvrage d'Éphippus d'Olynthe, sur la mort et les funérailles d'Héphestion et d'Alexandre. Ce char funèbre, construit par Hiéronyme, fut mis au nombre des chefs-d'œuvre de la mécanique, tels que le bûcher de Denys l'Ancien à Syracuse, exécuté par Timée; l'hélépole de Démétrius-Poliorcète, par Dioclide d'Abdère; le fanal de Persée, par Polyclète; et le grand navire d'Hiéron, construit sous la direction d'Archimède. Les travaux relatifs au char d'Alexandre durèrent près de deux ans; et pendant ce temps-là on plaçait le corps de ce prince au

(1) Plutarque, *Vit. Alex.* — Arrien, VII, 25.

(2) Pline, XXXV, 37.

(3) Selon d'autres, la tête était penchée vers l'épaule droite. Voyez sur ce vice de conformation, considéré sous le point de vue de l'art plastique et de la médecine, un intéressant article du docteur Dechambre, dans la *Gazette médicale*, année 1851.

(1) Justin, XIII, 1.

milieu de ses généraux, lorsqu'ils délibéraient sur quelque affaire importante (1). Il fut ensuite transporté, sous la conduite d'Arrhidée, de Babylone à Memphis, où il fut déposé dans un cercueil d'or. Plus tard, sous Ptolémée Soter, on le transporta à Alexandrie, et on remplaça l'ancien cercueil par un autre en verre. Jules-César le vit en cet état; et aucun des monuments dont Alexandrie était remplie ne l'intéressa davantage. Il descendit avec empressement dans le tombeau du héros macédonien, comme de nos jours Napoléon visita le tombeau de Frédéric le Grand. Cette vue put lui arracher quelques soupirs; mais il n'avait plus à gémir comme autrefois, en apercevant la statue du conquérant; car il était déjà son rival de gloire. Auguste voulut aussi contempler les restes d'Alexandre: il fit tirer son corps du cercueil, lui mit une couronne d'or, et le couvrit de fleurs (2). Dion-Cassius rapporte qu'il lui arracha un morceau du nez, anecdote qu'il ne donne que comme un bruit, et on doit, en effet, le croire peu fondé. Cet historien nous apprend encore que l'empereur Sévère, ayant fait enlever des temples beaucoup de livres mystérieux, ordonna de les renfermer dans le tombeau d'Alexandre, et défendit qu'on les montrât aux profanes. Depuis cette époque, on ignore ce qu'est devenu ce tombeau: peut-être fut-il démoli, et le corps mis en pièces et pulvérisé, dans une de ces émeutes auxquelles le peuple d'Alexandrie se livrait si fréquemment. D'ailleurs les chrétiens n'auraient pas laissé subsister un pareil monument, situé au centre du quartier du Bruchium, où ils venaient de changer en église le temple de Bacchus. Aussi déjà saint Jean Chrysostome parle-t-il du tombeau d'Alexandre comme ignoré de son temps, c'est-à-dire vers la fin du quatrième siècle.

Alexandre laissa un nom immortel. Les peuples de l'Europe aussi bien que ceux de l'Asie et de l'Afrique le connaissent. Le grand conquérant mit bien moins de temps à renverser l'empire de Darius qu'Agamemnon à assiéger vainement la ville de Priam. L'*Iskander* est encore chanté par les poëtes de l'Orient. Sa marche triomphale, depuis l'Hellespont jusqu'aux rives du Nil et de l'Indus, ressemble, en effet, plus à un conte fantastique qu'à la réalité. Son œuvre mourut avec lui; mais les lambeaux furent encore des royaumes que les généraux du conquérant se partagèrent entre eux. Dès ce moment l'Inde, la Perse et l'Égypte cessèrent d'être des pays mystérieux pour l'Europe, et l'échange d'idées qui s'établit entre ces différentes contrées servit à la civilisation du monde. Ce fut là le plus grand résultat des conquêtes d'Alexandre. F. H.

Diodore de Sicile, XVII et suiv. — Arrien, *Exped. Alexandri*. — Quinte-Curce. — Plutarque. — Justin. — Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens*. — Eckhel, *Doctrina nummorum*. — Droysen, *Geschichte Alexanders des Grossen*; Berlin, 1833. — Williams, *Life and actions of Alexander the Great*; London, 1829. — Valerius, *Historia Alexandri M.*, Argent.; fol. — Lesfarques, *Histoire d'Alexandre le Grand*; Toulouse, 1639, in-8°. — Gauddenzio, *Fatti d'Alessandro il Grande*, Pisa, 1648, in-fol. — Lehmann, *Historia M. Alexandri dissertatione historica descripta*. — Obrecht, *Justitia armorum Alexandri M.*; Upsal, 1691, in-8°. — Athenius, *Dissertatio de Græcia triumphante, et statu Græciæ sub Alexandro M. tyranno*; Lips., 1706, in-4°. — Eenberg, *Dissertatio de testamento Alexandri M.*; Upsal, 1709. — Freitag, *Dissertatio de Alexandro cornigero*; Lips., 1715, in-4°. — Kossin, *L'eroismo ponderato nella vita di Alessandro il Grande*; Parme, 1716, 2 vol. in-4°. — Zeiske, *Prolusio de Alexandro M. cornibus insigni*; Soraviæ, 1726, in-fol. — Fonseca-Rebelo, *Historia abreviada de Alexandro Magno*; Lisb., 1753, in-4°. — Linguet, *Histoire du siècle d'Alexandre le Grand*; Paris, 1762, in-12. — Schlegel, *Einleitung zu einer Alexandropädie oder über die Jugendjahre Alexanders des Grossen*; Riga, 1775, in-4°. — Pfizer, *Geschichte Alexanders des Grossen*; Stuttg., in-8°. — De Bury, *Vie d'Alexandre le Grand*, 1760, in-4°.

(1) Justin, XIII, 4.
(2) Suétone, *Vit. Aug.* 18.

*ALEXANDRE IV, surnommé *Ægus* (Ἀλέξανδρος Αἶγος), roi de Macédoine, fils d'Alexandre le Grand et de Roxane, tué en 310 avant J.-C. Il naquit en 323 avant J.-C., peu de mois après la mort de son père, et fut sacré roi par l'armée macédonienne à Babylone. Après la mort de Perdiccas, tuteur du jeune roi, Python et Arrhidée (ce dernier avait conduit le corps d'Alexandre le Grand en Égypte) furent proclamés régents en 321 avant J.-C., et partirent pour l'Europe avec Roxane et son fils. Les intrigues d'Eurydice, femme d'Arrhidée, portèrent les régents à se démettre de leurs fonctions avant d'arriver en Grèce. Antipater fut alors chargé de la tutelle du jeune roi, l'amena en Macédoine, et fit un nouveau partage des provinces de l'empire. Mais il mourut déjà en 319 avant J.-C., et eut pour successeur Polysperchon. Eurydice résolut alors de se mettre elle-même à la tête des affaires, et contraignit Roxane avec son fils à chercher un refuge en Épire, où venait aussi d'être exilée Olympias, mère d'Alexandre le Grand. Polysperchon, de concert avec Éacide d'Épire, ramena toute la famille royale en Macédoine, où Eurydice et son mari Philippe-Arrhidée furent mis à mort en 317 avant J.-C. Olympias et Polysperchon gouvernèrent dès lors sous le nom du jeune Alexandre. Mais déjà, l'année suivante, Olympias, Roxane et Alexandre tombèrent entre les mains de Cassandre, allié fidèle d'Eurydice. Olympias subit le dernier supplice, et Roxane avec son enfant fut emprisonnée dans la citadelle d'Amphipolis. En 315 avant J.-C., Antigone fit la guerre à Cassandre, sous prétexte de délivrer le jeune prince. La paix fut conclue en 311; mais Alexandre et sa mère restèrent en prison, et Antigone, probablement complice de Cassandre, ne fit entendre aucune protestation, bien que la mise en liberté d'Alexandre eût été stipulée. Les Macédoniens commençaient à murmurer de cet état de choses, lorsque Cassandre ordonna au geôlier Glaucias d'empoisonner Roxane et son fils, et de faire disparaître leurs corps. Le crime de ces malheureuses victimes fut d'avoir été, l'une la femme

l'autre le fils d'un grand homme. L'histoire offre plus d'un trait de ce genre.

Diodore, XVIII, 36, 39; XIX, 11, 51, 52, 61, 105. — Justin, XIV, 6; XV, 2. — Pausanias, IX, 7, 2. — Plutarque, *Pyrrhus*, 3. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*.

ALEXANDRE V, roi de Macédoine, troisième fils de Cassandre, mort en 294 avant J.-C. Il disputa le trône à Antipater après la mort de leur aîné, Philippe IV. Antipater fit mettre à mort Thessalonice sa mère, dans la persuasion qu'elle soutenait les prétentions d'Alexandre. Celui-ci, pour se soustraire aux embûches de son frère, se réfugia d'abord en Grèce, et se mit sous la protection de Démétrius Poliorcète, alors occupé au siége de plusieurs villes. Il se rendit ensuite en Épire : le roi Pyrrhus lui promit son assistance, en échange de quelques places fortes de la Macédoine. Après qu'Antipater eut, de son côté, vainement imploré le secours de Lysimaque, roi de Thrace, son beau-père, contre l'orage qui le menaçait, il se réconcilia avec son frère, auquel il céda une partie de la Macédoine. Démétrius arriva après cette réconciliation. Embarrassé de ce secours tardif, Alexandre chercha à se débarrasser de son allié; mais celui-ci le prévint, et le fit massacrer avec toute sa famille; puis, réunissant l'armée macédonienne à la sienne, il se fit proclamer roi de Macédoine. Alexandre avait épousé Lysandra, fille de Ptolémée Lagus et d'Eurydice.

Plutarque, *Pyrrhus*, 6, 7; *Démétrius*, 36. — Justin, XVI, 1. — Diodore, *Fragm.*, VII. — Pausanias, IX, 7, 3. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 577.

ALEXANDRE, troisième fils de Persée, dernier roi de Macédoine, était encore enfant lorsque son père fut vaincu par Paul Émile (en 168 avant J.-C.). Persée l'avait confié ainsi que sa fille aux soins de Ion de Thessalonique, l'un de ses favoris; mais ce sujet infidèle, voyant son maître vaincu, livra aux Romains le dépôt qu'il avait en garde. Ces enfants furent conduits à Rome, et ornèrent, ainsi que leur père, le triomphe de Paul Émile. Alexandre fut ensuite conduit à Albe, où on le garda soigneusement jusqu'à la mort de son père, arrivée en 165 avant J.-C. Mis en liberté, il apprit la langue latine et obtint une charge de greffier, qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il excellait aussi dans l'art de ciseler, et se faisait remarquer par la perfection de ses œuvres.

Un imposteur (l'an 147 avant J.-C.) usurpa le nom d'Alexandre, fils de Persée, et rassembla une armée sur les bords du fleuve Nestus. Il fut défait par Métellus, qui le força à se réfugier en Dalmatie. On ignore ce qu'il devint.

Zonaras, *ex Dion.* — Usser., *in Annal.*

ALEXANDRE, prétendant au trône de Macédoine en 278 avant J.-C. Il était fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, lieutenant d'Alexandre le Grand. Il fut élevé à la cour de son père, à qui la Thrace et la Chersonèse étaient échues en partage. Après la mort d'Agathocle son frère, tué par son père Lysimaque, il s'enfuit avec Lysandra, veuve d'Agathocle, chez Séleucus, roi de Babylone. Les deux fugitifs déterminèrent ce roi à faire la guerre à Lysimaque, qui fut tué dans une bataille. On raconte qu'Alexandre réclama le corps de son père, et lui fit élever un tombeau entre Cardie et Pactye. Il prétendait au trône de Macédoine après la mort de Sosthènes; mais il ne réussit pas dans son entreprise.

Pausanias, I, 10. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*.

ALEXANDRE, de *Lynceste*, fils d'Aéropus, fut accusé de complicité dans l'assassinat de Philippe, roi de Macédoine. Alexandre le Grand lui pardonna, parce qu'il vint le premier lui rendre hommage après la mort de Philippe. Il lui confia ensuite le commandement des troupes de la Thrace et de la cavalerie thessalienne. Malgré les honneurs dont il fut comblé, Alexandre de Lynceste conspira contre la vie de son bienfaiteur pour s'emparer du sceptre, qui, avant le règne d'Amyntas II, était héréditaire dans sa famille. Il entra à ce sujet en correspondance avec Darius, roi de Perse, qui lui garantit le royaume de Macédoine et lui fournit mille talents. L'envoyé de Darius tomba entre les mains de Parménion, qui dévoila le complot à Alexandre le Grand. Celui-ci lui fit grâce de la vie, en considération de sa parenté avec Antipater (dont Alexandre de Lynceste était le gendre), et le punit de la prison. Mais lorsque, trois ans après, Philotas fut condamné à mort pour le même crime, les Macédoniens demandèrent aussi le supplice d'Alexandre de Lynceste, qui fut exécuté en 330 avant J.-C.

Arrien, *Anabasis*, I, 25, 26. — Diodore, XVII, 32, 80. — Quinte-Curce, VII, 1; VIII, 8.

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, mort en 314 avant J.-C. Il fut chargé par son père, régent de la Macédoine après la mort d'Antipater, de détacher la Grèce du parti de Cassandre, fils d'Antipater. Il réussit dans son entreprise, s'empara du Péloponèse, et s'y déclara indépendant (en 316 avant J.-C.). Il venait de se faire reconnaître roi par Antigone et Cassandre, ses concurrents, lorsqu'il fut assassiné par Alexion, l'un de ses officiers. Son épouse Cratésipolis, femme d'un rare courage, se maintint à Sicyone dans le suprême pouvoir, et vengea la mort de son mari.

Diodore, XVIII, 65; XIX, 67. — Arrien, *Photii Bibliotheca*, p. 76, édit. Bekker. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 184.

E. *Alexandre de Phères.*

ALEXANDRE, tyran de Phères (Ἀλέξανδρος ὁ Φεραῖος) en Thessalie, tué dans la quatrième année de la 106ᵉ olympiade (357 avant J.-C.). Il succéda à son neveu Polydore, qu'il fit empoisonner dans un repas en 369 avant J.-C., et devint un objet de haine par sa conduite inique et cruelle. Les Aleuades, famille noble de Thessalie, et quelques réfugiés de Larissa, conspirè-

rent contre lui, et implorèrent le secours d'Alexandre II, roi de Macédoine. « Alexandre de Phères, dit Diodore, averti de cette conspiration, mit en campagne tous les hommes en état de manier les armes, dans le dessein de porter la guerre en Macédoine. Le roi des Macédoniens ayant auprès de lui les exilés de Larisse, prévint l'ennemi, se dirigea avec une armée sur Larisse, et s'empara de cette ville avec l'aide de quelques habitants qui l'avaient introduit dans l'intérieur des murs. Il mit ensuite le siége devant la citadelle, qu'il prit; il occupa aussi la ville de Cranon, mais il promit aux Thessaliens de leur rendre l'une et l'autre ville. Cependant, au mépris de sa parole, il y établit des garnisons considérables, et gardait les villes pour lui. Alexandre de Phères revint à Phères (1). » Bientôt la guerre entre lui et ses sujets recommença. « Vaincus dans plusieurs batailles, ils avaient perdu beaucoup de monde. Ce fut alors qu'ils envoyèrent des députés aux Thébains pour leur demander des secours et Pélopidas pour chef; car ils savaient que celui-ci était personnellement irrité contre le tyran Alexandre, qui l'avait jeté en prison, et ils le connaissaient en même temps pour un homme renommé par sa bravoure et son talent stratégique. Les Béotiens se réunirent en une assemblée générale, et, après avoir pris connaissance de la mission des envoyés, ils accordèrent tout ce que les Thessaliens leur demandaient. Ils firent partir sur-le-champ une armée de 7,000 hommes, sous les ordres de Pélopidas. Au moment où Pélopidas se mit en route à la tête de son armée, il arriva une éclipse de soleil. Ce phénomène répandit l'alarme; quelques devins déclarèrent que, par le départ de l'armée, Thèbes allait perdre son soleil; paroles qui présagèrent la mort de Pélopidas. Mais ce général n'en continua pas moins sa marche, poussé par la fatalité. Arrivé en Thessalie, il trouva Alexandre occupant une position très-forte avec plus de 20,000 hommes; il établit son camp en face de l'ennemi, et, après sa jonction avec les troupes auxiliaires des Thessaliens, il engagea le combat. Alexandre eut l'avantage, grâce au terrain qu'il occupait. Pélopidas, empressé de décider par sa propre valeur le sort de la bataille, marcha droit à Alexandre. Le tyran tint ferme avec son corps d'élite; la mêlée devint sanglante : Pélopidas fit des prodiges de valeur; tout le champ de bataille autour de lui fut jonché de cadavres. Enfin, s'exposant aux plus graves dangers, il mit l'ennemi en déroute, et remporta la victoire. Mais cette victoire lui coûta la vie : criblé de blessures, il mourut en héros. Alexandre, une seconde fois mis en déroute et pressé de tous côtés, fut obligé, par une capitulation, de rendre aux Thessaliens toutes les villes qui faisaient le sujet de la guerre, de restituer au pouvoir des Béotiens les Magnètes et les Achéens de la Phthiotide; en un

(1) Diodore de Sicile, t. III p. 87 de la traduction de Ferd. Hoefer.

mot, il dut se contenter de la souveraineté de Phères et du titre d'allié des Béotiens (1). »

Quelque temps après (en 362 avant J.-C.), il s'empara de l'île de Tenos, et réduisit les habitants en esclavage. L'année suivante, il marcha en pirate contre les Cyclades, assiégea Péparéthus, et défit les Athéniens, sous Léosthène, à Panorme près de Sunium. Tous les écrivains nous dépeignent cet Alexandre comme un homme cruel et perfide. Cicéron et Diodore rapportent plusieurs anecdotes de sa vie. Ainsi, sur quelques dénonciations portées contre les habitants de Scotusse, il les convoqua en une assemblée: là, il les fit entourer par des mercenaires et égorger jusqu'au dernier. On raconte encore de lui qu'il prenait plaisir à faire enterrer des malheureux tout vifs, ou à les revêtir de peaux d'ours ou de sanglier, et que dans cet état il les faisait déchirer par des chiens et les perçait lui-même de flèches, comme s'il était à la chasse. Exécré de tout le monde, Alexandre fut assassiné par les frères (Lycophron et Tisiphron) de sa propre femme, Thébé. Xénophon raconte ainsi les détails de ce meurtre : « Elle leur avait déclaré qu'Alexandre en voulait à leur vie: un jour entier elle les tint cachés dans le palais. Alexandre revient ivre, et s'endort; à la lueur d'une lampe, elle lui ôte son épée : ses frères hésitent à s'approcher d'Alexandre; elle les menace de l'éveiller, s'ils ne commettent le crime. Dès qu'ils furent entrés, elle ferma la porte, dont elle tenait le verrou jusqu'à ce que son mari expirât. Au rapport de quelques-uns, la haine de cette femme provenait de ce qu'ayant un jour fait mettre aux fers un beau jeune homme qu'elle aimait, le tyran l'avait tiré de prison et égorgé, indigné qu'elle demandât sa grâce. Selon d'autres, n'ayant point d'enfants de cette épouse, il avait envoyé à Thèbes demander en secondes noces la veuve de Jason : c'était là, disait-on, le motif de son crime. Au reste, Tisiphron, l'aîné de ses frères, régnait encore lorsque je composai ce livre (2). »

Xénophon, *Hellenica*, VI, 4. — Diodore, XV, 61 et suiv. — Polybe, VIII, 1. — Cicéron, *De officiis*, II, 7. — Plutarque, *Pelopidas*. — Démosthène, contre *Polycl.*

F. Alexandre de Rome.

ALEXANDRE-SÉVÈRE, empereur romain, né en Phénicie le 1er octobre de l'an de J.-C. 208, mort près de Mayence le 19 mars 235. — Julia Domna, femme de l'empereur Septime-Sévère, avait pour sœur Julia Mœsa, et toutes deux étaient, dit-on, filles d'un prêtre du Soleil, du nom de Bassien, qui exerçait son sacerdoce dans la ville phénicienne d'Émesse. Mœsa, après la brillante fortune de sa sœur, dont le mari était parvenu à l'empire, épousa Julius Avitus, personnage consulaire, dont elle eut deux filles, Julia Sœmis et Julia Mammea. C'est de cette dernière, mariée au consulaire Genesius Marcien,

(1) Diodore de Sicile, t. III, p. 74, trad. de F. Hoefer.
(2) Xénophon, *Hellenica*, VI, 4.

que naquit Alexandre, qui prit d'abord le nom d'*Aurèle Alexien*, porté par son grand-père paternel. On lui donna plus tard le nom d'*Alexandre*, dit Lampride, parce qu'il était né le jour anniversaire de la mort d'Alexandre le Grand, dans un temple consacré à ce héros. Ayant perdu son père lorsqu'il était encore en bas âge, il fut élevé par sa mère Julia Mammea, femme d'une grande énergie, qui non-seulement le guida de ses conseils, mais lui fit donner par les meilleurs maîtres une éducation distinguée, dirigée à la fois vers l'étude des belles-lettres et la science des armes. Il n'avait que dix ans lorsque son cousin Élagabale, fils de Julia Sœmis, fut proclamé empereur par les troupes; et l'année suivante (de J.-C. 219) il l'accompagnait à Rome, où deux ans plus tard il fut adopté par lui et reçut le titre de César. Dès lors ses inclinations parurent toutes différentes de celles du prince impudique qui avait trouvé le moyen de vaincre en débauches tous ses prédécesseurs, et dont il s'attira la haine par l'énergie avec laquelle il repoussa les tentatives faites pour le corrompre. Aussi Élagabale ne tarda-t-il pas à se repentir de cette adoption, et, familiarisé avec le crime, il voulut se défaire de son jeune parent. Maîtres, officiers, serviteurs, furent engagés par des promesses à se charger secrètement d'un meurtre dont l'empereur n'osait prendre hautement la responsabilité: tous se montrèrent incorruptibles. D'ailleurs Mœsa, l'aïeule de l'Auguste et du César, défendait l'un de ses petits-fils contre la perfidie de l'autre; si bien que, se voyant démasqué, Élagabale eut recours à la violence, et cassant l'adoption d'Alexandre, le fit mettre au ban du sénat, tandis qu'il envoyait des bourreaux chargés de le mettre à mort. Le sénat, tout en gémissant, enregistra l'acte de déchéance; mais les soldats se montrèrent moins résignés : courant en armes au palais, ils forcèrent le tyran à jurer qu'il respecterait les jours de ce César dont les naissantes vertus annonçaient au peuple romain un meilleur avenir. Élagabale prêta le serment qu'on lui demandait, et le viola bientôt. Deux fois encore la vie d'Alexandre fut menacée; deux fois l'affection de l'armée le sauva de la mort; et, à la dernière tentative, Élagabale ayant péri sous les coups des prétoriens, Alexandre lui succéda (an de J.-C. 222).

Jamais avénement, depuis la fondation de l'empire, n'avait été accueilli par des acclamations plus joyeuses et plus unanimes. Lampride nous a transmis, d'après les registres du sénat, le récit de la séance où Alexandre crut devoir refuser le nom d'Antonin et le titre de Grand, que voulaient lui conférer les sénateurs immédiatement après son élection. Cette page est curieuse pour l'histoire du temps, et nous prouve à quel point les formes adulatrices avaient passé dans le langage officiel du premier corps de l'État quand il s'adressait à l'empereur, fût-il un enfant. Alexandre-Sévère avait alors quatorze ans à peine. On était à la veille des nones de mars; le sénat était réuni dans le temple de la Concorde, lieu habituel de ses séances. Alexandre, invité à s'y rendre, avait refusé d'abord : il savait qu'il était question de lui décerner des honneurs inusités. Mais de nouvelles instances ayant triomphé de sa modestie, il parut au milieu de l'assemblée, qui le salua aussitôt du nom vénéré d'Antonin : « Antonin-Alexandre, s'écrie-t-on, que les dieux vous protégent! Antonin-Aurèle, que les dieux vous protégent! Antonin le Pieux, que les dieux vous protégent! Nous vous supplions de prendre le nom d'Antonin. Rendez cet hommage aux bons empereurs, de porter le nom d'Antonin. Purifiez le nom des Antonins : un monstre l'a souillé, c'est à vous de le purifier. Réhabilitez l'honneur du nom des Antonins; que le sang des Antonins se renouvelle en vous! En vous est notre salut; en vous est notre vie; en vous est notre félicité. De longs jours à Alexandre Antonin! notre bonheur est à ce prix. Que ce soit un Antonin qui consacre les temples des Antonins; que le nom d'Antonin soit restitué à la monnaie; que ce soit un Antonin qui triomphe des Parthes et des Perses. Qu'étant sacré lui-même, il porte un nom sacré; que, chaste et pur, il porte un nom vénéré; à vous le nom d'Antonin! Que les dieux vous conservent! Nous avons tout en vous, Antonin; par vous nous avons tout! » — « Pères conscrits, répondit Alexandre, grâces vous soient rendues du titre d'Auguste, de celui de souverain pontife, de la puissance tribunitienne et du pouvoir proconsulaire, que par un exemple tout nouveau vous m'avez conférés en un seul jour; mais ne m'imposez pas le dangereux honneur de soutenir l'éclat d'un grand nom qui serait un pesant fardeau pour mes mérites. Que diriez-vous d'un Varron ignorant ou d'un Cicéron sans éloquence? Antonin le Pieux donna son nom à Marc-Aurèle par droit d'adoption. Commode le reçut à titre d'héritage; Élagabale s'en empara, tout indigne qu'il en était: il serait ridicule à moi de le porter. » Ainsi repoussés dans leur première tentative, les sénateurs donnèrent une autre forme à leur servilité. Alexandre se vit salué du nom de Grand, comme le héros de Macédoine : « Grand Alexandre, que les dieux vous protégent! Vous avez refusé le nom d'Antonin, recevez de nous le nom de Grand. Salut au grand Alexandre! » Cette fois encore le jeune empereur triompha de l'instinct adulateur du sénat : « Il m'eût été plus facile, répondit-il, d'accepter le nom d'Antonin que le titre de *Grand*. Qu'ai-je fait de grand jusqu'à ce jour? Le vainqueur de Darius n'a pris ce nom qu'après d'éclatants exploits, Pompée qu'après de nombreux triomphes. Calmez vos transports; et si vous voulez m'honorer comme je le désire, ouvrez-moi vos rangs; que je sois un des vôtres: voilà le titre que j'ambitionne (1). »

(1) Ælius Lampride, *Vie d'Alexandre*, chap. VII.

Dès les premiers jours de son règne, Alexandre justifia par de nombreuses mesures un si heureux début. La magistrature l'administration, l'armée furent épurées, et les sujets indignes qu'y avait introduits Élagabale en furent honteusement chassés. Voulant rendre au sénat la considération que ce corps avait perdue, sans toutefois dessaisir l'autorité impériale de son omnipotence, il assembla, d'après l'avis de sa mère, un conseil de seize sénateurs, auxquels il adjoignit des jurisconsultes célèbres et d'autres personnages éminents au nombre de cinquante, afin que ses ordonnances fussent revêtues du nombre de signatures qui était nécessaire pour rendre valable un sénatus-consulte. Ce fut au sénat qu'il remit la nomination du préfet de Rome; et il le consulta même pour le choix de son préfet du prétoire, qu'il prit dans ses rangs, afin qu'un sénateur romain n'eût pas la honte d'être jugé, si le cas échéait, par un homme qui n'aurait pas été son égal. Tout juge prévaricateur, tout accapareur spéculant sur la misère du peuple, tout dignitaire vendant sa protection, était recherché et puni selon la rigueur des lois. Toutefois les condamnations étaient rares, parce que les choix étaient intelligents. Mais Hérodien va trop loin quand il dit qu'il n'y eut point sous ce règne d'exécution capitale : il ne faut d'autre exemple pour prouver le contraire que celui de ce Turinus, favori qui promettait son concours à quiconque voulait l'acheter, et qui, sur l'ordre de l'empereur, fut étouffé, au milieu du forum de Nerva, par la fumée de bois vert, tandis que l'exécuteur criait à haute voix : « Que celui qui vendait la fumée périsse par la fumée! »

Les règnes précédents avaient été signalés par une grande avidité fiscale. Caracalla avait doublé le droit sur les mutations, imposé par Auguste; il avait transféré au fisc le bénéfice des dispositions testamentaires devenues caduques pour avoir été faites en faveur de célibataires, et qui accroissaient aux pères de famille; il avait modifié dans le sens le plus favorable à l'État les immunités accordées par la loi Papia; et pour rendre la perception de ces impôts onéreux plus profitable au trésor, il y avait soumis tous les sujets de l'empire, en leur conférant le droit de cité. Alexandre employa son autorité, et la science des jurisconsultes éminents qui l'entouraient, à diminuer le poids du fardeau par une administration économe. Il est cependant difficile de supposer que les impôts, ainsi que le prétend Lampride, aient été réduits à la trentième partie seulement de ce qu'ils étaient sous Élagabale, et qu'à cette occasion on ait frappé des monnaies d'or dont la valeur était du tiers de celle des monnaies anciennes. Le texte de l'historien d'Alexandre-Sévère offre en cet endroit des difficultés que les efforts de Casaubon et de Saumaise ne sont pas parvenus à éclaircir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne possède aucune de ces pièces d'or réduites dont parle Lampride, mais que plusieurs types de médailles donnent à Alexandre sur leur légende le titre de *restitutor monetæ* (1). D'autre part, il fit vendre tous les bijoux, toutes les perles, toutes les pierres précieuses rassemblées par son prédécesseur; il restreignit les sommes dépensées en spectacles, diminua l'intérêt usuraire qu'exigeaient les capitalistes, défendit même aux sénateurs de prêter à intérêt, laissa aux villes une partie de l'argent qu'elles devaient au fisc, afin qu'elles l'employassent à l'entretien de leurs monuments, et parvint toutefois, par l'ordre qu'il avait adopté dans l'administration des finances, à se montrer souvent généreux. C'est ainsi qu'il établit des écoles gratuites, solda dans les villes de province des avocats chargés de défendre les pauvres, ajouta une distribution de viande aux distributions de blé qui se faisaient au peuple, fit construire des thermes, des greniers publics, et plaça dans le *forum Transitorium*, ou forum de Nerva, les statues des grands hommes qui avaient honoré l'empire. Alexandre trouva encore moyen de relever la fortune des anciens fonctionnaires (*honorati*) que des malheurs immérités avaient réduits à l'indigence, tout en remédiant à l'abus d'entretenir un grand nombre de dignitaires qui n'avaient pas de fonctions actives (*ascripti, vacantes*), et grevaient l'État, sous ses prédécesseurs, de traitements onéreux (2).

Le nombre des rescrits d'Alexandre-Sévère qui sont parvenus jusqu'à nous est assez considérable pour avoir fait l'objet de quelques travaux particuliers (3); et, bien qu'on y remarque peu d'innovations dans le droit romain, ils portent tous un caractère humain et religieux qui fait le plus grand honneur à ce jeune prince, ainsi qu'aux hommes qui le guidaient de leurs conseils. Parmi ces derniers brillait au premier rang Ulpien, préfet du prétoire, le plus habile des jurisconsultes de son époque, et dont les fragments qui nous restent de son *Liber singularis regularum* ont été pour nous le document le plus précieux du droit romain jusqu'à la découverte des Institutes de Gaïus. Ulpien fut, pour ainsi dire, le chef de l'empire pendant les quatre premières années du règne d'Alexandre, qui ne faisait rien sans le consulter, et ne donnait aucune audience qu'il ne fût présent. Les préfets du prétoire, qui n'avaient d'abord exercé qu'une autorité militaire, avaient bientôt étendu leurs attributions, et pris une large part dans l'exercice de la juridiction souveraine. Depuis plusieurs années leurs fonctions étaient devenues judiciaires : ils connaissaient de toutes les causes référées à l'empereur, décidaient les appels des

(1) Voyez Eckhel, D. N. V., t. VII, p. 279.

(2) *Jurejurando se constrinxit ne quem ascriptum, id est vacantium haberet, ne annonis rempublicam gravaret*; Lampride, in *Alex.*, ch XIV.

(3) Voy. *Aurelii Alexandri Severi axiomata politica et ethica. Ejusdem rescripta universa, Alex. Chassanei commentariis illustrata*; Paris, 1635.

justices provinciales; et à plus forte raison, sous un prince si jeune, la responsabilité des actes du pouvoir doit-elle revenir au sage ministre qui guidait son élève dans la voie la plus salutaire au bonheur du peuple. Malheureusement les abus ne se peuvent corriger sans froisser les intérêts; et parmi ces abus l'un des plus enracinés était le manque de discipline dans l'armée. En voulant la rétablir, Ulpien souleva les prétoriens, qui coururent demander sa mort à Alexandre. L'empereur le couvrit en vain de la pourpre, pour leur faire comprendre qu'attaquer son ministre, c'était l'attaquer lui-même. Pendant trois jours la sédition ensanglanta les rues de Rome; et enfin Ulpien fut massacré par les révoltés. « Les compagnies prétoriennes, ajoute Dion qui nous apprend ces faits, firent ensuite des plaintes contre moi comme elles en avaient fait contre Ulpien, et m'accusèrent d'avoir établi une discipline trop sévère parmi les troupes de Pannonie. Mais Alexandre, loin d'avoir égard à leurs réclamations, me choisit pour son collègue dans le consulat. Cependant, voyant que son choix irritait les prétoriens, je craignis d'exciter quelque tumulte nouveau, et je m'abstins du séjour de Rome pendant tout le temps que je fus consul (1). » On voit ainsi combien il fallait à la fois d'adresse et d'énergie pour lutter contre les passions mauvaises qu'avaient favorisées les règnes d'un Caracalla et d'un Élagabale. C'est vers cette époque (de J.-C. 229) que les légions qui occupaient la Mésopotamie mirent à mort leur général Flavius Héracléon, tandis qu'un certain Taurinus, à ce que dit Aurélius Victor, fut proclamé Auguste malgré lui, et s'effraya tellement du dangereux honneur qu'on lui imposait, qu'il alla se précipiter dans l'Euphrate. S'il faut en croire Lampride, une tentative d'usurpation, dont les résultats ne sont pas moins singuliers, s'accomplissait à Rome. Un sénateur, nommé Ovinius Camillus, entreprit de s'élever à l'empire. La conjuration était formée, les preuves irrécusables. Alexandre fit amener Camillus dans son palais, et le remercia de ce qu'il voulait bien se charger d'une partie d'un fardeau qui chaque jour devenait plus pesant; puis il lui fit revêtir la pourpre et l'emmena au sénat, pour y juger quelques affaires. Ce ne fut qu'après plusieurs jours passés par le malheureux prétendant au milieu des honneurs et de transes mortelles, qu'il obtint la faveur de se retirer à la campagne, sans pouvoir encore comprendre comment celui qu'il avait voulu détrôner s'était contenté d'une si douce vengeance.

Un fait qui n'a peut-être pas été suffisamment étudié explique cette morale indulgente, cet oubli de l'injure, si rare dans l'antiquité. Près d'un siècle devait s'écouler encore avant l'introduction du christianisme dans la politique du gouvernement; et cependant Alexandre avait appris de sa mère à respecter la religion du Christ. Il adorait dans une chapelle domestique, nous dit Lampride, l'image de Jésus-Christ, entre celles d'Apollonius de Tyane, d'Abraham et d'Orphée. Auprès d'un prince né en Asie, le spiritualisme des dogmes chrétiens devait l'emporter sur le polythéisme occidental. Les uns parlaient à l'âme, l'autre ne parlait qu'à l'imagination; et l'Orient s'est toujours montré dans ses cultes plus extatique que poétique. Dès cette époque on remarque une tendance générale des esprits vers les dogmes orientaux. Les poëtes, les littérateurs, les philosophes en sont imbus : cette disposition devait se manifester plus vive encore chez Alexandre, dont les premières années s'étaient écoulées sur les frontières de la Palestine, dont la mère avait fait venir Origène d'Alexandrie à Antioche pour entendre sa parole, dont enfin l'esprit élevé comprenait l'inanité d'un fétichisme, aliment des superstitions de la foule. Aussi savons-nous que si Alexandre ne fut pas chrétien, beaucoup de chrétiens figuraient au nombre de ses officiers; qu'il prit pour règle de conduite la maxime de l'Évangile : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; » que cette belle maxime fut gravée par son ordre sur le fronton de son palais, et qu'il eut souvent la pensée de consacrer un temple à Jésus-Christ (1).

Ce fut vers la neuvième ou dixième année de son règne, d'après un calcul très-probable d'Eckhel (2), qu'Alexandre-Sévère porta la guerre en Asie. Une révolution imprévue s'était accomplie chez les Perses. Artaban, le dernier rejeton de la famille des Arsacides, venait d'être renversé du trône par Ardeschir (3), fils adultérin d'un soldat nommé Sassan; et, fier de son succès, le Sassanide voulut prouver à ses sujets qu'il était digne de les commander. Chasser les Romains des provinces de l'Asie autrefois soumises aux Perses, c'était se faire légitimer par la victoire : il n'hésita donc pas à entrer en armes dans la Mésopotamie, qu'il ravagea d'un bout à l'autre; et bientôt il menaça les frontières de la Syrie. Alexandre se plaignit d'abord doucement, et fit quelques efforts pour conserver à la fois la paix et ses provinces; mais, sur le refus d'Ardeschir d'entrer en accommodement, il quitta Rome, accompagné des vœux et des regrets de tout le peuple, qui voulut le suivre jusqu'à quelques milles des murailles de la ville.

(1) Dion, LXXX.

(1) *Christo templum facere voluit.* Lampr., ch. XLII. Si Alexandre n'exécuta pas son projet, détourné qu'il en fut par les prêtres du paganisme, nous apprenons de Lampride que les chrétiens accomplissaient publiquement, sous son règne, les cérémonies de leur culte. Il adjugea aux chrétiens, pour en faire une église, un ancien édifice public que leur disputaient des marchands de comestibles, qui voulaient en faire une halle. *Voy.* ibid., ch. XLVIII.

(2) Eckhel se décide pour cette date, contrairement à l'opinion de Le Nain de Tillemont, d'après la médaille d'or citée par Vaillant, médaille frappée en l'honneur du triomphe d'Alexandre dans la douzième année de son règne. *Voy.* Eckhel, D. N. V., t. VII, p. 274.

(3) Les historiens latins et grecs le nomment Artaxercès.

Grâces à la précaution qu'il avait prise de désigner d'avance toutes ses étapes, et d'y faire rassembler les provisions nécessaires à son armée, sa marche n'occasionnait aucun trouble, aucune exaction dans les provinces; la discipline la plus sévère avait été ordonnée; tout militaire qui s'en écartait était immédiatement puni. Cette rigueur, quoique tempérée par une constante sollicitude pour les besoins, le bien-être, la santé du soldat, blessait trop vivement les habitudes de désordre contractées sous les règnes précédents pour ne pas disposer les troupes à la révolte. Une légion tout entière prit parti, à Antioche, pour quelques soldats punis par ordre du prince; et Alexandre, debout sur son tribunal, se vit entouré d'une foule armée faisant entendre les cris les plus menaçants : « Taisez-vous! leur dit-il d'une voix haute; c'est l'ennemi et non pas votre empereur qu'il faut menacer de vos cris; ils ne sauraient m'effrayer. Un mot de plus, et je vous casse. Qui ne sait pas obéir, n'est plus digne de porter les armes. » Et comme les clameurs continuaient : « Retirez-vous, citoyens, ajouta-t-il, vous n'êtes plus soldats (1)! » Tel était encore le prestige du titre de militaire, qu'à cette appellation de citoyens, qui semblait les dégrader, les soldats égarés rentrèrent en eux-mêmes. Honteux de leur conduite, ils reportèrent au camp leurs armes et leurs drapeaux, puis vinrent se loger dans la ville; et quand, après un mois de repentir, Alexandre-Sévère consentit à les rappeler au service, ils se montrèrent plus zélés, plus disciplinés, plus ardents qu'aucun des autres corps de l'armée.

Les événements de la guerre Persique sont racontés d'une manière bien différente par les historiens. Si l'on en croit Lampride, Alexandre vainquit Ardeschir malgré les sept cents éléphants, les dix-huit cents chariots armés de faux et la nombreuse cavalerie qui l'entouraient. Suivant Hérodien, le succès aurait été tout contraire. Alexandre, nous dit-il, avait divisé son armée en trois corps : l'un était entré dans la Médie par les montagnes d'Arménie; l'autre était dirigé vers la pointe orientale de la Mésopotamie, tandis qu'Alexandre, à la tête du troisième, restait dans une inaction coupable qui permit au roi des Perses de triompher sans peine, aidé par la rigueur du climat dans les montagnes, et, dans les plaines, par les maladies qui décimèrent les Romains. Quelle que soit la vérité entre ces deux versions si contraires, nous savons qu'Alexandre de retour à Rome rendit compte aux sénateurs d'une victoire complète. Lampride a extrait son discours des actes du sénat le septième jour des calendes d'octobre : « Pères conscrits, dit l'empereur, nous avons vaincu. Un long discours est inutile : trois cents éléphants avec des tours chargées d'archers ont été pris, deux cents ont été tués sur place. Cent vingt mille cavaliers ont été mis en fuite, dix mille armés de toutes pièces sont restés sur le champ de bataille. La Mésopotamie est reconquise; le roi des Perses s'est enfui, abandonnant ses drapeaux aux lieux mêmes où, du temps de Crassus, nous avions perdu les nôtres. Nos soldats reviennent chargés des dépouilles de l'ennemi; la gloire leur a fait oublier leurs fatigues. A vous, peres conscrits, de voter des remercîments aux dieux! » Aussitôt des acclamations unanimes se firent entendre dans le sénat : « Auguste Alexandre, que les dieux te conservent! Tu as mérité le surnom de Persique; reçois-le. Gloire au jeune empereur, au père de la patrie! Celui-là est sûr de vaincre, qui sait commander (1). » Une médaille nous a conservé un témoignage irrécusable et contemporain du triomphe d'Alexandre (2): il y est représenté sur un quadrige, revêtu du paludamentum ou habit militaire, et il est remarquable que c'est le premier empereur qui ait ainsi triomphé. Avant lui, les triomphateurs ne revêtirent pas l'habit militaire, mais la toge peinte ou palmée. Josèphe parlant du triomphe de Vespasien ou de Titus (3), les monuments qui représentent le triomphe de Trajan (4), les médaillons de Marc-Aurèle, de Lucius Vérus, ou de Commode, frappés dans des circonstances identiques, ne nous laissent aucun doute à cet égard.

Après le triomphe vinrent les jeux du cirque, puis un congiaire au peuple, puis les récompenses données aux soldats, dont un certain nombre furent dotés de domaines sur les frontières, domaines transmissibles à leurs fils, sous la condition que ces fils entreraient au service comme leurs pères. A peine terminées, les fêtes célébrées en l'honneur de la paix furent remplacées par de nouveaux bruits de guerre. Les Germains avaient fait irruption dans les Gaules, et Alexandre partit en toute hâte pour les combattre. Son armée semblait pleine d'ardeur; le peuple l'accompagnait, comme à son précédent départ, de ses vœux et de ses larmes : mais sa fortune devait échouer contre ce même obstacle qui se dressait sans cesse devant lui, l'indiscipline de ses troupes. Il trouva des légions révoltées sur la frontière du Rhin, et fut obligé de les casser; rigueur qui sembla d'abord lui réussir, dit Aurélius-Victor, et qui bientôt causa sa perte (5). En effet, un Goth, né en Thrace, qui devait à sa force herculéenne son avancement dans l'armée, Maximin, profita du mécontentement des soldats, toujours prêts à donner la pourpre à quiconque leur promettait des largesses; et, s'étant fait proclamer empereur, il fit tuer par quelques sicaires Alexandre et sa mère Mammée, qui ne quittait jamais son fils. Tous deux se trouvaient

(1) Quirites, discedite, atque arma deponite. Lamp. *in Alex.*, § LIII.

(1) Lampride, ch. LV.
(2) *Voy.* Vaillant, *Num. præst.*, t. II, p. 285.
(3) Liv. VII, *De bello Jud.*
(4) *Voy.* Fabritii, *De col. Traj.*
(5) Quod in præsens gloriæ, mox exitio datum. Aur. Victor, *De Cæsaribus.*

alors dans un bourg nommé Sécila, près de Mayence. Ainsi périt à vingt-six ans, et dans la quatorzième année de son règne, un des meilleurs empereurs qui aient consolé l'empire romain de tant de règnes licencieux ou sanguinaires. Hérodien, qui lui est peu favorable, et lui reproche plusieurs fois une pusillanimité incompatible avec les qualités d'un grand prince, rend cependant toute justice à la douceur de son caractère et à ses inclinations bienfaisantes. C'est à sa mère Mammée qu'il reproche d'avoir rendu, par une avarice profonde, son fils odieux à des soldats accoutumés aux prodigalités des chefs de l'État. Il est plus probable encore que le respect d'Alexandre pour le sénat, ses efforts pour lui rendre l'éclat et la puissance, blessèrent l'esprit militaire, et aliénèrent à l'empereur l'affection des troupes, qui voulaient que leur prince ne dût qu'à eux son trône et sa force.

Alexandre, en mourant, ne laissait pas d'enfants. Il avait eu trois femmes : une première, dont nous ignorons le nom, et dont parle Dion en disant qu'elle fut reléguée en Afrique par l'influence et la jalousie de Mammée, qui ne voulait pas qu'on lui donnât, ainsi qu'on le lui donnait à elle-même, le titre d'Auguste; la seconde, qui se nommait Memmia et était fille du consulaire Sulpicius ; enfin la troisième, qui portait les noms de Sallustia-Barbia-Orbiana, et que nous ne connaissons que par les médailles, les historiens n'en ayant fait aucune mention. Jamais, du reste, la mort violente d'un empereur, cette catastrophe si fréquente dans l'histoire de l'empire, n'avait causé à Rome pareille désolation. Le peuple, le sénat, les provinces furent plongés, dit Lampride, dans la plus profonde douleur. On éleva à Alexandre un cénotaphe en Gaule, un mausolée à Rome ; on décréta son apothéose, honneur bannal, il est vrai, mais qu'on avait du moins refusé à son prédécesseur. Enfin, nouveau dieu, il eut des pontifes qu'on appelait, de son nom, *Alexandrins*, et on institua une fête pour honorer le jour de sa naissance, fête qu'on célébrait encore sous le règne de Dioclétien.

A. NOEL DES VERGERS.

Lampride, *apud Scriptores Historiæ Augustæ*. — Dion Cassius, LXXX. — Hérodien, VI. — Aurelius, *Epitome de Cæsaribus*. — Zonare, *Annales*. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, III. — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, VII. — *Aurelii Alexandri Severi Axiomata politica et ethica, A. Chassanei commentariis illustrata*. — J. Greppo, *Sur le christianisme de Mammée, de Sévère-Alexandre, et de Philippe*.

G. *Alexandre de Syrie.*

ALEXANDRE, surnommé *Zebina* ou *Zabinès* c'est-à-dire en syrien, *esclave racheté* (Ἀλέξανδρος Ζεβινᾶς), roi séleucide de Syrie, de 128 à 122 avant J.-C. Il était fils d'un fripier d'Alexandrie, nommé Protarque. Aidé de Ptolémée-Physcon, il se fit reconnaître roi de Syrie en qualité de fils adoptif d'Alexandre-Balas. Les peuples, fatigués du gouvernement despotique de Démétrius-Nicanor, se soulevèrent en sa faveur sans approfondir ses droits, dont le plus réel fut le gain d'une bataille qu'il remporta près de Damas (126 avant J.-C.) contre son rival, qui se réfugia à Tyr, où il fut assassiné. Cependant Cléopâtre, veuve de Démétrius, resta maîtresse d'une partie de l'empire. Séleucus, son fils aîné, âgé d'environ vingt ans, réussit de son côté à se faire un parti considérable, comme successeur légitime du roi son père. Cléopâtre, sa mère, fut la plus ardente à traverser ses vues, dans la crainte qu'il ne vengeât sur elle la mort de son père, dont il avait lieu de la croire coupable. Le voyant déterminé à défendre ses droits, cette mère dénaturée le poignarda elle-même (124 avant J.-C.) (Tite-Live, *Epitom.*, LX). Pour se maintenir sur le trône, elle fit venir d'Athènes son second fils Antiochus, surnommé Gryphus, à cause de son nez aquilin, et le fit proclamer roi, sous sa tutelle. Alexandre ne fut pas longtemps tranquille dans la portion de la Syrie qu'il possédait : Ptolémée-Physcon, l'auteur de sa fortune, voulut être son suzerain et lui faire payer un tribut annuel. Sur le refus de Zebina, il fit alliance avec Cléopâtre, donna Triphène, sa fille, en mariage à Gryphus, puis envoya une puissante armée pour chasser du trône de Syrie ce même homme qu'il y avait placé quelques années auparavant. Zebina, défait et abandonné de ses troupes, s'embarqua pour la Grèce; mais il fut pris par un corsaire, qui le livra au roi d'Égypte ; celui-ci le mit à mort (122 avant J.-C.). On a plusieurs médailles d'Alexandre Zebina : la face représente la tête du roi, et le revers Jupiter assis, tenant d'une main une petite figure de la Victoire, de l'autre, une lance.

Josèphe, *Judaic. antiq.*, XIII, 9, 10. — Justin, XXXIX, 2. — Athénée, V, 17. — Frölich, *Annales Syriæ*. — Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, III, 237.

ALEXANDRE-BALAS (Ἀλέξανδρος Βάλας), souverain du royaume grec de Syrie, depuis 150 jusqu'à 146 avant J.-C. Il prit le nom de *Balas* (de l'araméen *bala* ou *baal*, seigneur), lorsque, se faisant passer pour le fils d'Antiochus-Épiphane, il monta sur le trône après la mort de Démétrius-Soter. Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, auquel il devait principalement le succès de son usurpation, continua de maintenir son ouvrage en lui faisant épouser Cléopâtre, sa fille. Il la conduisit lui-même à Ptolémaïde, où les noces furent célébrées avec une grande magnificence. Croyant ainsi avoir fixé sa fortune, il se livra à la débauche, et remit les rênes du gouvernement à son favori Ammonius. Celui-ci ne se servit du pouvoir que pour satisfaire sa cupidité, et mécontenta le peuple. Démétrius, fils aîné de Démétrius Soter, profita de la disposition des esprits pour recouvrer le trône de ses ancêtres. Lasthène de Cnide, en Crète, lui fournit un corps de troupes avec lequel il aborda en Syrie, et gagna en peu de temps un grand nombre de partisans. Ptolémée-

Philométor, instruit de cette tentative, leva promptement deux armées, l'une de mer et l'autre de terre, pour venir au secours de son gendre. Mais, voyant sa cause perdue, il tourna ses armes contre Alexandre lui-même. Aidé par les Syriens, il commença par s'emparer de Séleucie sur l'Oronte, et d'Antioche. Il mit à mort Ammonius, qui s'était enfui sous le déguisement d'une femme. Le peuple mit ensuite Démétrius en possession de la ville et du palais d'Antioche; il offrit même à Philométor la couronne de Syrie. Mais ce prince la refusa, disant qu'elle appartenait au jeune Démétrius (*Justin.*, l. XXXV, c. II). En même temps il rappela sa fille Cléopâtre, qu'il avait mariée à Alexandre, et la donna à Démétrius. Alexandre était alors en Cilicie, occupé à réduire quelques villes. Lorsqu'il apprit la défection de son beau-père, l'infidélité de sa femme et la révolte de ses sujets, il accourut vers Antioche; et, en trouvant les portes fermées, il mit tous les environs à feu et à sang. Ptolémée ne tarda pas à se mettre en marche pour l'arrêter; il lui livra bataille, et le vainquit. Alexandre se réfugia chez Zabdiel, roi des Arabes, qui le fit assassiner, et envoya sa tête au roi d'Égypte. L'auteur du I[er] livre des Machabées laisse croire que Balas était réellement le fils d'Antiochus, tandis que Polybe pretend le contraire.

Machabeas, I, chap. XVII. — Justin, XXXV. — Strabon, XVII — Josèphe V, c. XIII, *Histoire des Juifs*. — Eusèbe, Sulpice Sévère, Appien, *in Syriac*. — Clinton, *Fasti Hellen.*, III, p. 316. — Fröhlich, *Annales Syriæ*.

II. *Les Alexandre, princes du moyen âge et modernes.*

A. Alexandre de Constantinople.

ALEXANDRE, empereur de Constantinople, né vers 870, mort le 7 juin 912. Il était le troisième fils de Basile le Macédonien et d'Eudocie. Son père l'associa à l'empire, et le partagea ensuite avec son frère Léon le Philosophe. Celui-ci mourut le 11 mai 911, et Alexandre régna seul. Dès ce moment il s'abandonna à toutes ses passions, prit pour ministres ses compagnons de débauches, et traita ignominieusement les hommes les plus honorables, qui auraient pu censurer sa conduite. Il déposa Eutimius, patriarche de Constantinople, et exila l'impératrice Zoé et son fils Constantin-Porphyrogénète, auquel il voulut faire la castration, pour le rendre indigne de régner un jour. Mais ses amis l'en dissuadèrent, disant que ce jeune prince était d'une constitution si faible, qu'il ne vivrait pas jusqu'à l'âge de puberté. Vers la même époque, Siméon, roi des Bulgares, se préparait à ravager l'empire, pour venger un affront que ses ambassadeurs avaient reçu à la cour de Constantinople, lorsque Alexandre mourut subitement de la rupture d'une artère, après un repas copieux, suivi d'un violent exercice à cheval.

Cédrène. — Dufresne, *Familiæ Bizantinæ*, p. 140. — Gibbon, *History of the Decline and Fall*, etc. c. 48.

B. Alexandre d'Écosse.

ALEXANDRE I[er] surnommé le *farouche* (*the fierce*), roi d'Écosse, le quatrième des cinq fils du roi Malcolm Canmore, succéda le 8 janvier 1107 à son frère Édgard, et mourut le 27 avril 1124. Il vécut en bonne amitié avec le roi d'Angleterre Henri 1[er], dont il épousa la fille naturelle Sibille, qui mourut en 1122, sans laisser d'enfants. Son règne ne présente aucun événement remarquable; à peine fut-il agité par quelques affaires ecclésiastiques et vers 1120, par une révolte, qui paraît avoir été promptement apaisée. Les chroniqueurs nous représentent Alexandre I[er] comme un prince brave, assez instruit, humble vis-à-vis du clergé, terrible pour le reste de ses sujets. Il mourut sans postérité après un règne de dix-sept ans, et laissa le trône à son frère David 1[er]. Parmi ses fondations pieuses on remarque le monastère de Saint-Colm ou Saint-Columban, dans une île du golfe Forth, appelée Inch Bolm. C'est dans cette île qu'il avait été recueilli d'un naufrage par un ermite. Les plus anciennes médailles écossaises ont été frappées au coin d'Alexandre I[er].

Eadmer, *Hist. Scot.* — Buchanan, *Chron.*

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, fils de Guillaume le Lion, né en 1198, mort le 8 juillet 1249. Il succéda à son père le 4 décembre 1214, et fut couronné à Scone. Malgré sa jeunesse il se mit à la tête d'une armée, et pénétra en Angleterre pour soutenir la révolte des barons Anglais contre le roi Jean, après avoir stipulé, la cession des comtés de Northumberland, de Cumberland et de Westmoreland, sur lesquels ses ancêtres avaient déjà élevé des prétentions. Il obtint quelques succès, mais il eut le chagrin de voir l'Écosse ravagée par Jean, et bientôt la défaite du prince français Louis, fils du roi Philippe Auguste, qui commandait les insurgés, le força de faire la paix à des conditions désavantageuses. Alexandre rendit Carlisle, sa dernière conquête, et se soumit, au roi d'Angleterre, Henri III, dont il épousa la sœur Jeanne, en 1221. Alexandre passa une grande partie de son règne à combattre les clans celtiques, toujours prêts à se soulever; il était encore occupé à cette guerre obscure lorsqu'il mourut à Kerrava, une des Hébrides. En 1239, un an après la mort de sa première femme, il avait épousé Marie fille d'Ingelram ou Enguerand de Couci; elle lui donna un fils, qui lui succéda sous le nom d'Alexandre III. Alexandre II fut, comme son père, grand ami du clergé, et protégea surtout les Dominicains. Il travailla avec zèle à l'indépendance de l'Église écossaise. C'est sous le règne de ce roi que parut la célèbre bulle d'Honorius IV, en 1225, qui autorisait le clergé écossais, à cause de sa trop grande distance de Rome, à tenir des conciles provinciaux

Matt. Paris, *Historia Major*. — Boethius, *Scotorum historia*. — Rymer, *Fœdera*.

ALEXANDRE III, roi d'Écosse, fils du précédent, né en 1240 mort le 16 mars 1285, monta

sur le trône à neuf ans. Il fut gouverné pendant sa minorité par une famille puissante, les Cummings, qui lui firent épouser Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Affranchi de ce joug à l'aide de son beau-père, Alexandre eut presque aussitôt (en 1263) une guerre à soutenir contre Achon ou Haquin, roi de Norwége, qui élevait des prétentions sur les îles Hébrides. Les Norwégiens s'emparèrent d'Ayr, et s'avancèrent dans le pays. Le roi d'Écosse courut à leur rencontre, et les défit à Largs : ils laissèrent 16,000 hommes sur le champ de bataille. Alexandre Stuart se distingua particulièrement dans ce combat. Haquin mourut peu de temps après, et son successeur Magnus renonça, moyennant une modique somme, à toute prétention sur les îles en litige. La transaction fut confirmée par le mariage d'Éric, fils aîné de Magnus, avec Marguerite, fille d'Alexandre. Cette alliance fut utile au roi d'Écosse : lors de la révolte de ses barons, Éric lui amena 5,000 Norwégiens, et l'aida à soumettre les rebelles. Alexandre eut ensuite quelques querelles avec le saint-siége, au sujet de certains biens ecclésiastiques qu'il avait réunis à la couronne : ce différend s'accommoda par les soins de l'archevêque de Saint-André, et le monarque écossais consentit à fournir des troupes à saint Louis de France pour la croisade qu'il dirigeait. Il assista ensuite, avec sa famille, au couronnement d'Édouard Ier, roi d'Angleterre, et au parlement tenu en 1282, en qualité de premier pair d'Angleterre. Devenu veuf et sans enfants (David, Alexandre et Marguerite étant morts), les états insistèrent pour qu'il contractât un second mariage : il épousa en 1285 Yolande, fille de Robert IV, comte de Dreux. Mais, peu de temps après, il périt à l'âge de quarante-cinq ans, entraîné par son cheval dans un précipice. Sa petite-fille Marguerite de Norwége, surnommée *la Vierge du Nord*, fille unique d'Éric III, devait lui succéder; mais cette princesse mourut aussi en 1291, dans la traversée de Norwége en Écosse. Le trône étant devenu vacant, les hauts barons se le disputèrent, et de longs troubles désolèrent l'Écosse.

Chronic. de Mailros, dans Fell, *Rer. Anglo. script. veteres*; Oxon., 1684, in-fol. — Haller, *Annales*. — Tytler, *History of Scotland*, vol. I. — Wyntown, *Chronicle of Scotland*.

C. *Alexandre de Géorgie.*

*__ALEXANDRE__, roi de Géorgie, mort vers 1440 de J.-C. Il succéda, encore mineur, à son cousin Constantin, qui périt dans une bataille contre les Syriens, en 1414. Il régna d'abord sous la tutelle de sa mère, qui essaya de réparer les désastres causés par les invasions de Tamerlan, et fit, entre autres, rebâtir l'église de Mtzkhaytha, lieu de sépulture des rois de Géorgie. Vers la fin de ses jours, Alexandre se retira, sous le nom d'Athanase, dans un monastère, et partagea ses États entre ses trois fils, Vakhtang, Démétrius, et George. Ce partage facilita plus tard la conquête de la Géorgie par les Turcs.

Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie* (en allemand), t. II, p. 198. — Brosset jeune, *Chronique géorgienne*.

D. *Alexandre de Pologne.*

__ALEXANDRE-JAGELLON__, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, né le 5 octobre 1461, monté sur le trône en 1501, mort à Wilna le 9 août 1506. Il fut l'un des fils de Casimir IV et de l'archiduchesse Élisabeth, fille de l'empereur Albert II. Son père, en mourant en 1492, désigna son fils aîné Jean-Albert à la royauté de Pologne, et Alexandre au duché de Lithuanie. Encore grand-duc de Lithuanie, Alexandre eut à combattre la politique envahissante du tzar de Moskovie, Yvan-Vassiliévitsch. Dans l'impossibilité de lui opposer des forces suffisantes, il fut obligé de conclure en 1493 une convention en vertu de laquelle le tzar fut confirmé dans la possession du duché de Nowogrod-Siéwierski, détaché ainsi des possessions lithuaniennes. Pour consoler Alexandre de cette concession forcée, Yvan promit de lui donner en mariage sa fille Hélène : ce mariage eut lieu à Wilna en 1495. Le tzar stipula que sa fille restât fidèle à la religion schismatique et qu'elle eût un temple dans son palais, en même temps qu'elle lui servit d'instrument politique auprès de son mari. Plus tard, Yvan accusa le grand-duc Alexandre d'avoir négligé de bâtir une chapelle dans son palais pour Hélène; et, sous d'autres motifs frivoles, il envahit Starodub et Czerniéchow. Alexandre marcha jusqu'à Boryssow, sur la Bérézyna, tandis qu'une autre partie de son armée s'étant rencontrée avec les Moscovites sur les bords de la Wiedrosza, succomba sous le nombre (octobre 1499). L'ennemi vint assiéger Smolensk; mais il ne réussit point à s'en emparer, le grand-duc ayant secouru à temps la garnison polono-lithuanienne. Peu de temps après ces événements, Jean-Albert mourut, et Alexandre fut proclamé roi de Pologne à Cracovie en septembre 1501. Le nouveau roi quitta Wilna, et fut couronné à Cracovie le 12 décembre 1501. Au mois de février suivant, la reine Hélène vint rejoindre son mari; mais elle ne fut point couronnée, comme professant la religion schismatique.

Durant le séjour d'Alexandre en Pologne, les Moscovites, sans aucun prétexte, envahirent les possessions lithuaniennes, et assiégèrent Smolensk. Le roi marcha à leur rencontre, et les repoussa. Les parties belligérantes signèrent une trêve de six ans. Cette affaire était à peine arrangée, que les Tatars de Crimée envahirent la Podolie, la Russie-Rouge et la Petite-Pologne. Pour remédier à ce malheur, Alexandre vint à Lublin en octobre 1503, et y tint une diète : l'assemblée accorda des hommes et des subsides. Puis il se rendit dans la Prusse et dans la Poméranie, pour y recevoir le serment de fidélité. En attendant, les Tatars ravagèrent la Lithua-

nie : les chroniques du temps portent à cent mille le nombre des prisonniers, et chaque Tatar eut vingt-cinq captifs pour sa part.

Sur ces entrefaites, le roi Alexandre, frappé de paralysie, expira entre les mains d'un empirique polonais qui se disait Grec de naissance. Les Tatars établirent leur camp principal à Kleck, bourg situé au midi de Nieswicz, dans le palatinat de Nowogrodek. De là leurs chefs envoyèrent, dans différentes directions, des détachements exercer le meurtre et le pillage. Le roi, malgré ses souffrances, se fit porter dans une litière, et arriva ainsi à Lida; mais sa maladie s'étant aggravée, on le reconduisit à Wilna. Cependant Michel Glinski, Kiszka et Czarnkowski combattirent si vaillamment à la tête des Lithuaniens, que les Tatars furent complétement défaits à Kleck même. Alexandre était à l'agonie lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire. Il leva les mains vers le ciel, versa des larmes de joie, et rendit le dernier soupir, à l'âge de quarante-huit ans. Le principal mérite d'Alexandre-Jagellon est d'avoir réuni par le conseil de son chancelier J. Laski, en un code, les lois de la Pologne, discutées dans les diètes de Piotskow de 1503 et 1504, et dans celle de Radora en 1505. Ce code, qui s'appelle le *Statut d'Alexandre et de Laski*, fut imprimé pour la première fois en 1506, et depuis réimprimé plusieurs fois. LÉONARD CHODZKO.

Bandtkie, *Dzieje Narodu Polskiego*, t. II, p. 81 et suiv. — *Dictionnaire encyclopédique russe.* — *Pologne pittoresque.*

ALEXANDRE (*Benoît-Stanislas*), prétendant à la couronne de Pologne, fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, né à Dantzick en 1677, et mort à Rome en 1714. Il se mit, en 1697, sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne, et la refusa en 1704, lorsque Charles XII la lui offrit. Ce prince versatile mourut capucin à Rome.

Plater, *Encyclop. polonaise.*

*ALEXANDRE-WASA, prince royal de Pologne, né en 1614, mort à Wielkie, près Varsovie, en 1635. Il était fils de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, et de l'archiduchesse d'Autriche, Constance; il était doué d'un caractère généreux et aimable, et mourut à la fleur de son âge, au moment où il revenait d'un voyage d'Italie. Il a été enterré dans l'église cathédrale de Cracovie. L. CH.

Stanislas Plater, *Encycl. polonaise.*

E. *Alexandre de Russie.*

ALEXANDRE-NEFSKI (*saint*), fils du prince Iaroslaf II Vsevolodovitch, naquit en 1219, peu d'années avant la malheureuse bataille de la Kalka, qui livra la Russie aux Mongols déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie, et mourut le 14 novembre 1263. Il défendit la frontière septentrionale du territoire russe contre les incursions de ses voisins du nord, avides de profiter de la malheureuse situation d'un peuple rival. Les Suédois, les Danois, et les chevaliers porte-glaive de la Livonie, se liguèrent contre lui : malgré le petit nombre de ses troupes, Alexandre remporta sur le grand maître de l'ordre une victoire signalée, sur les bords de la Néva. Il en reçut le nom de *Nefski*. Une seconde campagne ne fut pas moins heureuse. Enfin, dans une troisième, il remporta une nouvelle victoire aux bords du lac Peïpous, en 1242 : les chevaliers livoniens furent obligés de lui demander la paix et de lui abandonner le pays de Pskof, dont ils avaient fait la conquête. A la mort de Iaroslaf II en 1247, André usurpa le trône de Vladimir sur son frère Alexandre, qui se vit obligé d'aller plaider ses droits à Saraï, où il se concilia les bonnes grâces du khan. Avec le secours de ce dernier, il monta sur le trône en 1252, et régna onze ans avec sagesse et prudence. Il porta les armes contre les Tchoudes, les Iames, les Suédois et les Livoniens, qui ne discontinuèrent pas leurs attaques sur la frontière septentrionale du pays, et repoussa constamment leurs incursions. Il mourut, à son retour d'un dernier voyage à la capitale du khan de Kaptchak, après avoir pris le cilice, suivant la coutume des princes russes à cette époque. Alexandre Nefski fut élevé au rang des saints, et révéré comme un ange tutélaire.

Son corps avait été enterré dans la cathédrale de Notre-Dame, à Vladimir; mais lorsque Pierre le Grand eut fondé sa nouvelle capitale sur le théâtre même des exploits d'Alexandre, il voulut en sanctifier en quelque sorte le terrain, en y déposant les restes du saint. Il fonda en conséquence le *monastère de saint Alexandre-Nefski* à l'endroit où la Tchornaïa-Retchka se jette dans la Néva, à quatre verstes (une lieue) de la tour de l'Amirauté, et y fit transférer en 1724 les ossements du héros. Aujourd'hui le saint repose dans la cathédrale de la Trinité, au milieu du couvent : un mausolée magnifique en argent s'élève sur son tombeau, et les bas-reliefs de la châsse représentent les principaux faits de son histoire. Plus de trente-six quintaux d'argent furent consacrés par Élisabeth à cette pieuse offrande, et Catherine II y ajouta une lampe d'or. En l'honneur du même saint, Pierre fonda, immédiatement après la translation de son corps, un ordre qui ne fut pourtant conféré que sous Catherine Ire, en 1724. L'ordre de saint Alexandre-Nefski consiste en une croix rouge émaillée, avec des aigles d'or, et qu'on porte suspendue à un cordon ponceau. [Extr. de l'*Encyc. des gens du m.*]

Entsiklopedechesky-Lexicon, I, 465. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, III, p. 42, etc. — Karamzin, *Histoire de la Russie*, IV, 22, etc. — Levesque, *Histoire de la Russie*, II, 97-134. — Leclerc, *Histoire de la Russie*, II, 118-220. — Hammer-Purgstall, *Geschichte der Goldenen Horde in Kaptschak*, p. 126-152.

ALEXANDRE Ier PAULOVITCH, empereur de Russie, fils de Paul Pétrovitch et de Marie Féderovna, princesse de Wurtemberg, naquit le

17 décembre 1777, et mourut le 1er décembre 1825. Catherine II se chargea elle-même de l'éducation d'un petit-fils qui lui devint d'autant plus cher qu'elle avait plus de répugnance pour son fils et son successeur immédiat, le malheureux Paul. Ce dernier n'eut aucune part à la direction que reçut dès ses premières années le jeune Alexandre. En confiant son petit-fils au comte Nicolas Soltikof, Catherine traça à ce gouverneur le plan qu'il avait à suivre, et écrivit de sa main les instructions qu'elle lui donnait. Rien ne devait rester étranger à son élève, hormis la poésie et la musique, qui, au jugement de Catherine, auraient pris un temps trop précieux sur les études plus indispensables au futur souverain. Le comte Soltikof choisit en 1783, pour précepteur du jeune Alexandre, César la Harpe, depuis l'un des directeurs de la Suisse, et dès lors partisan déclaré des idées libérales du siècle. C'est à cet excellent maître, appartenant à une famille estimable du pays de Vaud, qu'Alexandre fut redevable de ses connaissances variées, de son jugement prompt et sûr, de son goût exquis, de son esprit de tolérance et de philanthropie.

Alexandre, âgé seulement de quinze ans, épousa en 1793 Louise-Marie-Auguste, princesse de Bade, plus connue depuis sous le nom d'Élisabeth Alexéïevna, qui avait à peine atteint alors sa quatorzième année. Ce mariage, que les poëtes célébrèrent dans toutes les langues, ne fut pas heureux. Quelques années après, Catherine termina sa glorieuse carrière, et eut pour successeur Paul, qui tomba victime d'un assassinat. Comme Alexandre le Grand, le jeune empereur fut accusé d'avoir trempé dans le meurtre de son père. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut connaissance de la conspiration : on lui avait fait croire que ses propres jours, ceux de sa mère et de ses frères étaient en danger, et on lui avait peint sous l'aspect le plus sombre l'avenir du pays. Tous les regards se tournèrent alors vers le nouvel empereur, dont les qualités précoces avaient fait concevoir de si belles espérances, et Klopstock en célébra l'immortel avénement par une ode *à l'humanité*. Ces espérances furent en grande partie réalisées : sous le règne d'Alexandre, la Russie fit des pas immenses dans la civilisation; et l'heureuse influence de ce prince s'étendit sur l'Europe tout entière, et même sur une partie de l'Asie. Après avoir réparé les nombreuses injustices commises par son père, rappelé des déserts de la Sibérie les innocentes victimes, et ramené la marche du gouvernement dans la ligne que Catherine lui avait tracée, il rechercha pour son pays de nouveaux moyens de progrès, s'appliqua à en développer de plus en plus toutes les ressources, et à y assurer le règne des lois, qui avaient été jusqu'alors remplacées par la volonté du souverain. Héritier d'un pouvoir illimité, il déclara immédiatement, après son avénement au trône, qu'il ne reconnaissait comme légitime aucun pouvoir qui n'émanât des lois; et ses premiers actes furent, l'abolissement du tribunal secret, la révocation de la censure introduite par Paul Ier, l'organisation du sénat comme haute-cour de justice, et le rétablissement du comité des lois, institué par Catherine II. Il introduisit la publicité dans la gestion des affaires, et donna l'exemple de ces *comptes-rendus* qui malheureusement n'ont point été renouvelés sous la même forme, mais qui permirent alors d'apprécier avec certitude les avantages et les défauts du gouvernement établi. Il abolit aussi la torture, comme une tache pour la société; défendit la confiscation des biens héréditaires; déclara solennellement qu'il répugnait à ses sentiments de faire des dons de paysans, comme cela s'était pratiqué jusque-là; et ne permit plus les scandaleuses annonces d'hommes à vendre, qu'on avait coutume de lire dans les journaux. Toutes ses paroles, toutes ses manières respiraient la bonté du cœur, le besoin de se faire aimer, et l'amour le plus vrai de l'humanité. Sans faste ni prétention, il accoutuma lui-même la noblesse à des habitudes simples, comme il lui donnait l'exemple de l'élégance des mœurs et de l'amabilité des manières. Après avoir organisé la haute administration, rétabli les divisions territoriales de Catherine II, et remis l'armée sur le pied où Paul Ier l'avait trouvée à son avénement, Alexandre s'occupa des affaires du commerce et de l'instruction publique. Il conclut des traités avec plusieurs puissances, rendit des règlements sur la navigation, facilita les communications intérieures, favorisa les arts, et permit à chacun de ses sujets de se livrer à l'industrie que ses moyens le rendaient propre à exercer. Sous lui, les fabriques de la Russie prirent un essor remarquable; le revenu des douanes fut plus que doublé, et ce pays commença à verser d'abondants produits sur tous les marchés de l'Europe. Quant à l'instruction publique, il ordonna en 1803 la fondation de trois nouvelles universités, indépendamment de celle de Dorpat qui lui doit aussi son origine, et de celle de Wilna qu'il réorganisa; il fonda ensuite un grand nombre de gymnases, et décida que leur nombre serait porté à deux cent quatre, desquels dépendraient deux mille écoles élémentaires.

Mais ce dernier projet ne reçut qu'un commencement d'exécution. Pour s'assurer par lui-même de la fidélité de ses agents, et pour connaître les nouveaux besoins des localités, il faisait de fréquents voyages, admettait auprès de sa personne des hommes de toutes les classes, et recevait avec affabilité les placets qu'on lui présentait. Tant d'efforts concilièrent au jeune monarque l'amour de ses sujets, en même temps qu'ils attirèrent sur lui l'attention de l'Europe : ceux même qui n'approuvaient pas tous ses actes ne purent résister à la séduction de ses qualités personnelles, à ses procédés pleins de grâce et

de dignité, à son exquise politesse, à la simplicité de ses manières. Toujours et scrupuleusement attaché aux pratiques de la religion, il se concilia la classe des prêtres et la masse du peuple. Heureux si plus tard cette piété n'avait pas dégénéré en un piétisme étroit, en même temps que sa haute raison se laissa dominer par l'effroi qu'inspiraient à la plupart des princes les idées libérales que la révolution française venait de répandre chez tous les peuples de l'Europe!

Les hautes qualités du premier consul de la république française avaient frappé l'imagination ardente d'Alexandre, et les premières années de son règne établirent entre eux des relations auxquelles Alexandre attachait le plus grand prix. Dès le 8 octobre 1801, il avait signé avec Bonaparte un traité d'amitié conclu à Paris; et dans l'année suivante, quand la paix d'Amiens eut rendu le repos à l'Europe, ils réglèrent ensemble la nouvelle constitution territoriale de l'Allemagne. Mais lorsque le premier consul se fit couronner empereur, et qu'il voulut encore placer sur sa tête la couronne de fer des rois de Lombardie; lorsqu'il se prépara à détruire le peu d'indépendance que la paix d'Amiens avait laissé à la république batave, et qu'il occupa successivement toute la côte septentrionale de l'Allemagne, Alexandre lui fit entendre un langage digne, et se plaignit hautement de cet esprit d'envahissement. « La Russie, dit-il dans une note adressée au cabinet de Saint-Cloud, la Russie (on ne saurait assez le répéter) n'a aucune envie, aucun intérêt à faire la guerre: c'est la force des circonstances qui lui dictera le parti qu'elle aura à choisir. Mais elle est en droit de se flatter que le gouvernement français lui accordera assez d'estime pour se convaincre qu'elle ne pourra voir avec une indifférence passive des usurpations nouvelles qu'il se permettrait à l'avenir. » Cependant l'empereur de Russie ne négligea aucun moyen compatible avec sa dignité pour éviter la guerre; aussi ne fut-ce qu'après avoir vu s'évanouir tout espoir de ramener l'empereur des Français à la modération, qu'il entra contre lui dans la troisième coalition formée par l'Angleterre, l'Autriche et la Suède, et qu'il tira l'épée, malgré les mauvaises dispositions de la Turquie à son égard, et malgré la guerre qu'il faisait déjà à la Perse.

Le 5 octobre 1805, une armée russe fut débarquée en Poméranie, tandis qu'une autre traversa la Prusse, dont le gouvernement hésitait encore à se déclarer contre la France. La bataille d'Austerlitz anéantit, le 2 décembre 1805, la coalition, et décida du sort de l'Allemagne. Les troupes russes regagnèrent la Silésie, et leur souverain se hâta de revenir à Saint-Pétersbourg pour y réunir de nouveaux moyens de continuer la guerre, pendant que François II, son allié, faisait sa paix avec le vainqueur. Un instant on espéra que la bonne intelligence pourrait aussi se rétablir entre la France et la Russie; mais Alexandre ne voulut point ratifier le traité conclu à Paris par M. d'Oubril, et entra bientôt après dans une alliance intime avec la Prusse. Sous les auspices de la reine Louise, Alexandre se lia d'une amitié véritable avec Frédéric-Guillaume III, sur lequel devait bientôt tomber tout le poids de la colère de l'empereur des Français. La nouvelle coalition ne fut pas plus heureuse que la précédente : Bennigsen, un des meurtriers de l'empereur Paul, fut battu à Eylau et à Friedland, comme l'armée prussienne, sous le duc de Brunswick, l'avait été à Iéna; et l'empereur de Russie fut obligé d'abandonner à son malheureux sort un allié auquel il ne restait plus de son royaume que le territoire de la ville de Memel, située aux confins des deux empires. Mais il fut plus heureux du côté de la Turquie, où ses armées réussirent à soulever les Serbes, tandis que l'amiral Siniavine battit la flotte turque dans l'Archipel. Ces avantages ne purent néanmoins consoler Alexandre des échecs nombreux et sanglants que ses armées avaient essuyés en Prusse : il resta stupéfait de l'activité, de l'immense talent et de la fortune de son adversaire; et, n'étant point en mesure de continuer une guerre déjà si pernicieuse pour son peuple, il entra en négociations avec le nouveau Charlemagne, arrivé de victoire en victoire jusqu'aux frontières de la Russie.

Les deux empereurs se virent et se parlèrent plusieurs fois, dans le courant de juin de l'année 1807, dans un pavillon dressé sur un radeau au milieu du Niémen, qui sépare, du côté de Memel, la Russie de la Prusse. Le génie du vainqueur de l'Europe, l'entraînement de ses discours, ses manières à la fois brusques et simples, l'adroite flatterie dont il sut le circonvenir, fascinèrent Alexandre au point que son ressentiment fit place aussitôt à une amitié portée jusqu'à l'admiration. Il entra dans toutes les vues de Napoléon au sujet de l'Europe; et, dans la paix de Tilsit, il sacrifia à ses nouvelles affections un allié fidèle, dépouillé de la moitié de ses États, l'indépendance de tous les États secondaires, et la prospérité même de ses sujets, en adoptant le système continental, désastreux sans doute pour l'Angleterre, mais non moins contraire à tous les intérêts de la Russie, dont ce système paralysa tout d'abord le commerce naissant et l'agriculture. Il embrassa si chaudement la querelle de son nouvel ami, qu'il ne craignit point de lui sacrifier un autre allié, le roi de Suède, dont il récompensa les anciens services par une injustice, excusée peut-être par la politique et par la nécessité de mettre sa capitale à l'abri d'un coup de main, mais indigne des principes sévères d'un prince habituellement juste et loyal. Le malheur n'avait pu faire fléchir le bouillant Gustave-Adolphe IV : opposé à la révolution française depuis son origine, et encore plus prévenu contre celui qui s'en était

rendu l'héritier, il ne voulut rien entendre aux accommodements, ni écouter les invitations réitérées de la Russie d'exclure, comme elle, de ses ports les bâtiments anglais. Alexandre déclara la guerre à la Suède, envahit la Finlande, et fit la conquête de ce grand-duché, depuis longtemps objet de sa convoitise. Cette guerre n'était pas encore terminée, quand eut lieu la fameuse entrevue d'Erfurt le 27 septembre 1808, où Napoléon se vit entouré de courtisans, rois et princes, et où l'avenir de l'Europe devait être soumis aux délibérations des deux souverains qui s'en arrogeaient la dictature. Ce congrès resserra les liens qui unissaient déjà les deux empereurs, et rassura Napoléon sur les dispositions de son trop facile allié, au moment où toute son attention se portait sur l'Espagne. Quand la résistance héroïque des Espagnols et les subsides de l'Angleterre inspirèrent au cabinet de Vienne le courage de tenter une troisième fois le sort des armes, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne jugea pas à propos de soutenir l'Autriche, ni de faire quelques efforts pour tirer la Prusse de son anéantissement. Aussi les batailles d'Aspern et de Wagram firent-elles promptement justice de cette levée de boucliers que l'alliance de la Russie aurait pu rendre décisive, et que cette puissance contribua, au contraire, à faire échouer par une invasion de ses armées en Gallicie, province dépendant de l'Autriche et démembrée anciennement de la Russie, qui en recouvra alors une faible partie. Les armes de la Russie étaient alors particulièrement dirigées contre la Turquie, son ancienne rivale, dont le partage paraissait avoir été arrêté par des stipulations secrètes du traité de Tilsit. Elles furent heureuses de ce côté-là; car non-seulement les forteresses de Silistrie, Rutchuk et Giurgévo tombèrent en son pouvoir, mais le gros de l'armée turque sur la rive gauche du Danube se vit aussi forcé de mettre bas les armes et de se rendre à Koutousof. La guerre contre la Perse ne fut pas moins avantageuse pour la Russie, et amena, au bout de quelques années, de nouvelles conquêtes.

Au milieu de tant de préoccupations, Alexandre ne négligeait point l'organisation de son vaste empire. Il continuait à travailler au développement de toutes les ressources du pays, et l'industrie nationale prit un grand essor par suite de la prohibition des marchandises anglaises, qui d'ordinaire encombraient les marches russes. En 1810 fut institué le *conseil de l'empire*, où les lois et règlements sont soumis à une délibération provisoire; en même temps les ministères furent réorganisés et fixés au nombre de huit, avec des attributions précises et bien réglées. On prit aussi, la même année, diverses mesures à l'effet de régulariser l'état des finances, l'administration de la Finlande et la valeur des monnaies; et, l'année suivante, Alexandre fit inaugurer la magnifique cathédrale de Notre-Dame de Casan, qui n'est pas le moindre des monuments de son règne.

L'état de la Pologne et l'occupation du duché d'Oldenbourg par les Français amenèrent bientôt un refroidissement qui ne tarda pas à tourner en mésintelligence, et qui eut pour résultat cette fameuse guerre du Nord, terme de la fortune de Bonaparte. Cependant la Prusse, circonvenue de toutes les manières, embrassa le parti du plus fort; et l'Autriche, à laquelle la Russie venait de faire la guerre, ne voulut pas non plus se brouiller avec le puissant empereur des Français. La Suède seule, gagnée par la promesse de la cession de la Norwége pour l'indemniser de la perte qu'elle avait faite de la Finlande, consentit à oublier les mauvais procédés de la Russie, en signant avec elle, le 24 mars 1812, un traité d'alliance auquel l'Angleterre accéda peu de temps après, et qu'il eût été important pour Napoléon de prévenir. Si la paix de Boukharest, tout à l'avantage de la Russie, ne donna pas à cette puissance un nouvel allié, elle la débarrassa au moins d'un ennemi qui alors était loin d'être abattu, et lui permit de rappeler les troupes nombreuses entretenues par elle entre le Prouth et le Danube. Rien n'égale la rapidité avec laquelle l'armée française se porta par le centre de l'Europe aux frontières de la Russie : elle était déjà sur le Niémen avant qu'on sût qu'elle avait dépassé Berlin, et Alexandre ne fut pas d'abord en mesure de la recevoir. Ses généraux eurent donc l'ordre de se replier vers l'intérieur, ravageant tous les pays qu'ils quitteraient, et faisant tous leurs efforts pour former leur jonction avant que l'ennemi eût atteint la Russie proprement dite. Après avoir relevé le courage des troupes par sa présence, Alexandre se dirigea sur Moscou, où il s'occupa à soulever les masses en stimulant le sentiment national, l'amour de l'indépendance, et l'attachement à la religion du pays. Ces mesures pouvaient paraître d'autant plus tardives que l'autocrate se préparait à la guerre depuis près d'un an; et l'on s'est étonné avec raison d'un manque de prévoyance que rien ne semblait justifier. L'empereur retourna ensuite au quartier général, d'où il adressa le 1er juillet une nouvelle proclamation à son peuple; mais il ne prit pas lui-même le commandement de l'armée, confié à Barclay de Tolly, général expérimenté, dont le peuple russe se défiait cependant, comme d'un étranger. On sait qu'après la prise de Smolensk ce commandement passa entre les mains de Koutousof, le principal auteur de la paix de Boukharest, celui que le peuple russe considère comme le sauveur de l'empire.

Il n'est pas probable que l'ordre (s'il a été donné), en vertu duquel Moscou fut mis en cendres, soit émané de l'empereur Alexandre : sa douceur habituelle, son attachement aux progrès de la civilisation, et la timidité avec laquelle il ménageait l'opinion publique, ne permettent pas de

lui attribuer un tel acte de barbarie; mais il en profita, et rejeta dès lors les offres que Lauriston lui faisait au nom de son maître, avec une fermeté à laquelle on ne s'était pas attendu. Après cinq semaines perdues en tentatives de négociations, l'évacuation de Moscou fut opérée par les Français le 23 octobre 1812; et l'on sait les funestes conséquences de cette retraite, qui anéantit la presque totalité de l'armée française, dont une faible partie seulement échappa aux dangers du passage de la Bérésina. A partir de ce moment, Alexandre adopta le rôle et le langage de pacificateur de l'Europe: dans son manifeste de Varsovie du 22 février 1813, et par sa proclamation de Kalisch du 25 mars suivant, il fit les promesses les plus séduisantes, en appelant tous les peuples à l'indépendance, et leur faisant comprendre, dans un langage vraiment libéral, ce qu'ils devaient à leur honneur et à la dignité de la nature humaine. Le péril qu'il venait de courir avec tout son pays, la terrible catastrophe qui engloutit la fortune de Napoléon, paraissent avoir fait sur son âme une impression profonde, et l'avoir jeté dans une espèce d'exaltation religieuse et mystique qu'on ne lui avait pas connue auparavant, et que fortifiait peut-être le souvenir de ses déréglements passés. C'est au bruit des armes, et avant que les troupes françaises eussent évacué l'empire, que le prince Gallitzin, qui participait de cette tendance, fonda la Société biblique russe, destinée à répandre l'Évangile chez tous les peuples de la vaste domination de l'autocrate, mais qui fut supprimée dans la première année du règne de l'empereur actuel.

Nous ne suivrons pas ici la marche des troupes russes à travers l'Allemagne; nous ne parlerons pas des batailles auxquelles l'empereur assista, ni de ses relations amicales avec Moreau, ni de son influence sur les négociations jusqu'à la prise de Paris: nous rappellerons seulement que, fidèle à l'esprit d'envahissement commun à tous les souverains russes depuis Ivan III Vassiliévitch, il s'empara de la Pologne, en expulsa les administrateurs saxons, et y fit, dès le 17 juin 1813, rendre la justice en son nom. Cette prise de possession violente lui fut confirmée quelque temps après par le congrès de Vienne; elle acheva l'anéantissement de la Pologne, provoqué et commencé par la même puissance, et détruisit ainsi un des boulevards de l'Europe contre l'immense monarchie moscovite, agrandie peu auparavant par la paix de Gulistan, conclue le 12 octobre 1813 avec la Perse, et dont l'ascendant croissait d'année en année.

Alexandre non-seulement préserva Paris des ravages dont le menaçaient les Prussiens, mais il respecta aussi la volonté du peuple relativement au choix de son nouveau souverain; de tous les souverains il fut le moins opposé au rétablissement de la famille des Bourbons en France. Ce fut encore lui qui s'opposa aux prétentions formées par l'Autriche sur quelques provinces françaises autrefois dépendantes du saint empire. Il fit tous ses efforts pour faire régner parmi ses troupes la discipline la plus parfaite, sut apprécier les immenses progrès de l'industrie française, et mérita l'estime générale. Ces sentiments d'estime l'accueillirent en Angleterre, où il se rendit après la conclusion du traité de Paris, le 1er juin 1814. Invité à une fête populaire célébrée en son honneur à Guildhall, il se leva de son siége lorsqu'on chanta le *Rule Britannia*, rendant ainsi hommage à un peuple puissant et libre, dont il se glorifiait d'avoir mérité les sympathies. Il quitta l'Angleterre le 28 juin suivant, et arriva à Pétersbourg le 27 juillet. Là, son premier soin fut de rendre à Dieu des actions de grâces, et d'honorer les compagnons de ses travaux par un arc de triomphe élevé dans le jardin de Tsarskoïé-Célo; enfin il fit assurer le sort de ceux que la guerre avait mis hors d'état de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Son séjour dans sa capitale fut de courte durée : il en repartit bientôt pour se rendre à Vienne, où s'ouvrit, le 3 novembre, le congrès qui en porte le nom, et qui plaça l'Europe dans une assiette nouvelle. Les quatre grandes puissances ne s'oublièrent pas dans le partage qu'elles firent des États du second ordre: la Russie s'adjugea la Pologne, la Prusse prit la moitié de la Saxe, l'Autriche ajouta Venise à son ancienne province du Milanais, l'Angleterre s'enrichit de nouvelles colonies et agrandit l'électorat de Hanovre, devenu un royaume. La ville de Cracovie, objet de convoitise pour trois puissants voisins, fut constituée en république; faible souvenir de l'ancienne Pologne, dont les habitants n'eurent aucun avis à donner sur le sort qu'on leur réservait. Un régime de fer rendit illusoire la prétendue constitution qui lui fut accordée.

Ces tristes combinaisons étaient déjà arrêtées, et l'on s'occupait de l'organisation intérieure du corps germanique, lorsque le retour de Napoléon répandit l'alarme parmi les alliés. Alexandre n'hésita pas à reprendre les armes, et il rappela aux rois les obligations que leur imposaient le traité de Chaumont et celui de Paris. Dès le 13 mai, il signa avec eux une déclaration par laquelle les quatre puissances placèrent d'un commun accord Napoléon *hors des relations civiles et sociales*, en ajoutant « que, fermement résolues de maintenir intacts le traité de Paris du 30 mai 1814 et les dispositions sanctionnées par ce traité, et celles qu'elles ont arrêtées ou qu'elles arrêteraient encore pour le compléter et le consolider, elles emploieraient tous les moyens et réuniraient tous leurs efforts pour que la paix générale, objet des vœux de l'Europe et but constant de leurs travaux, ne fût pas troublée de nouveau. »

La défaite de Waterloo livra une seconde fois la France à la merci de l'Europe coalisée, et permit à Alexandre d'entrer de nouveau à Paris en vainqueur. Il y arriva le 11 juillet 1815, mais

sans exciter le même enthousiasme, sans donner lieu aux mêmes démonstrations. Il sut encore contenir ses troupes par la plus exacte discipline, et respecter un peuple encore grand dans son malheur. Cependant il consentit à se dépouiller de quelques districts enclavés dans ses anciennes frontières, et qui se trouvaient à la convenance des vainqueurs. C'est pendant son séjour à Paris, et dans des conférences tenues avec Mme de Krüdner, qui, depuis une première entrevue à Heilbronn, le suivait partout, qu'il mûrit un plan d'alliance que ses sentiments religieux lui avaient suggéré : ce plan, destiné en apparence à faire triompher dans les relations entre les peuples les principes moraux consacrés par le christianisme, n'était en réalité qu'un moyen de mieux surveiller les peuples, et pour les rois un bouclier contre les tendances libérales qui se produisaient partout. Le traité conclu entre les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse, et que le nom de *Sainte-Alliance* a rendu si fameux, porte évidemment l'empreinte des idées religieuses d'Alexandre. Son préambule est digne des décrets d'un concile ; et c'est une chose singulière que ce traité politico-théologique conclu par trois souverains, tous d'une religion différente. Le ton de componction qui y règne passa bientôt dans la vie et dans les actes de l'autocrate, et fut entretenu en lui par les prédications de Mme de Krüdner, qu'il écoutait alors avec complaisance, bien qu'il la traitât plus tard avec sévérité. Rien ne caractérise mieux l'état moral de l'autocrate à cette époque qu'un aveu qu'il fit à M. Empeytaz, ministre protestant, et compagnon de voyage de la nouvelle prophétesse. « Dans le conseil, lui dit-il, toutes les fois que ses ministres étaient partagés d'opinion et qu'il était difficile de les mettre d'accord, il priait Dieu, et avait presque toujours la satisfaction de voir se rapprocher les opinions en proportion de la ferveur qu'il apportait à sa prière. » (*Voy.* Empeytaz, *Notice sur l'empereur Alexandre.*)

Le 26 octobre 1815, Alexandre fut de retour à Saint-Pétersbourg, où, peu de jours après, il maria son frère Nicolas à l'une des filles de son allié et ami, le roi de Prusse. Puis il partit pour Varsovie, capitale du royaume conquis, auquel il se montra pour la première fois comme roi, tenant en main une constitution qui aurait pu suffire aux besoins des Polonais, si la nomination du grand-duc Constantin comme gouverneur militaire n'en avait pas tout aussitôt affaibli le bienfait, et si l'exécution n'en eût pas été suspendue presque immédiatement. Depuis, plusieurs années de paix permirent à Alexandre de reporter son attention sur les affaires intérieures de son empire; mais la multiplicité d'abus qu'il y découvrit, le travail immense auquel aurait donné lieu la réforme qu'elles réclamaient, les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, et le quiétisme religieux dans lequel il était tombé, paralysèrent ses efforts. Toutefois il provoqua l'abolition de la servitude en Courlande, dans la Livonie et dans l'Esthonie; et quand, en 1819, les députés de la noblesse livonienne vinrent lui demander la sanction de cette mesure philanthropique, il leur dit ces paroles remarquables : « Vous avez agi dans l'intérêt de notre siècle, dans lequel, pour fonder le bonheur des peuples, il faut des intentions libérales. » De plus, il parcourut encore tout l'intérieur du pays, créa une banque du commerce, soutint l'historien Karamzin dans sa grande et laborieuse entreprise, s'occupa avec ardeur de la navigation et de la marine russe, encouragea l'industrie en permettant aux paysans d'élever des fabriques, travailla à diminuer la dette dont la Russie était chargée; enfin il exila les jésuites des deux capitales, avant de leur interdire tout l'empire. C'est aussi dans cet intervalle qu'il fonda, de concert avec le comte Araktchéief (en qui il avait une confiance illimitée que ne justifiaient aux yeux du pays ni les talents ni le caractère de ce général), des colonies militaires, dans le but d'entretenir une armée considérable sans augmenter les charges de l'État, et sans enlever à l'agriculture les bras nécessaires à la défense du pays.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle, auquel Alexandre prit une part si décisive, suspendit quelques moments son ardeur de réorganisation. A dater du congrès de Troppau, il fut constamment distrait des soins de son empire par l'attachement qu'il conserva pour les principes de la Sainte-Alliance, et par sa crainte que les idées libérales, qui se faisaient jour presque à la fois en Espagne, en Italie et en Portugal, ne finissent par embraser l'Europe entière et par ébranler tous les trônes. Pendant qu'il armait l'Autriche contre l'Italie, et que, de concert avec ses alliés, il poussait la France contre l'Espagne, il abandonna à leur sort ses coreligionnaires de la Grèce, dont il avait longtemps favorisé les vœux, et que l'espérance seule d'obtenir son appui avait engagés à la levée de boucliers de 1821. Vivement affecté de la tourmente à laquelle une grande partie de l'Europe se trouvait livrée, plus effrayé encore de l'insubordination momentanée d'un régiment de ses gardes, il abjura vers la fin de ses jours les idées que M. la Harpe avait fait germer en lui avec tant de soins, et qui avaient fait sa gloire aux yeux de l'Europe civilisée. La censure, en Russie, devint alors sévère et méticuleuse; une inquisition tracassière fut exercée contre plusieurs professeurs de la nouvelle université de Saint-Pétersbourg; on opposa de grands obstacles aux voyages des Russes dans les pays étrangers; la franc-maçonnerie fut supprimée dans tout l'empire, et la Pologne demanda en vain l'accomplissement des magnifiques promesses qu'on lui avait faites. Le cabinet autrichien exerça une influence de plus en plus décisive sur celui de Saint-Pétersbourg; la Turquie mit impunément la longanimité d'Alexandre aux plus cruelles épreuves, et son pays perdit beaucoup de cette considération et de cette po-

pularité qu'un système tout différent lui avait acquise. Au désespoir sans doute de voir échouer ses plus beaux projets et de lutter contre des difficultés trop réelles, Alexandre se lassa des travaux que lui imposait sa position : il rechercha des émotions nouvelles dans les jouissances de la vie privée, et s'abandonna à une dévotion voisine du mysticisme.

Frappés de l'immense contraste entre ce qu'ils avaient vu en France pendant l'occupation, et ce que leur patrie leur offrait; humiliés de la position précaire dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis du pouvoir, et animés du désir de mettre fin aux abus qu'ils remarquaient partout dans les administrations et dans les tribunaux, plusieurs centaines de jeunes Russes, appartenant à la haute classe, les uns militaires, d'autres employés civils ou lettrés, conspirèrent contre le gouvernement de leur patrie. Sans bien se rendre compte de ce qu'ils mettraient à la place du pouvoir qu'ils se proposaient d'abattre, et, dans le fait, sans avoir étudié les véritables besoins de la nation, ils crurent que, pour régénérer la Russie, le premier pas à faire était de livrer à la mort l'empereur avec toute sa famille, et dans cet espoir ne reculèrent point devant un attentat odieux qui, loin de sauver le pays, en aurait fait la proie d'ambitieux habiles à profiter, pour leur propre fortune, de l'enthousiasme inconsidéré de leurs jeunes compagnons. Cette conjuration de jeunes Russes, divisés d'opinions et d'intérêts, s'appuya sur une autre conspiration qui se tramait en Pologne, et dont l'indépendance nationale était le but avoué. Ne se doutant pas du volcan sur lequel il marchait, et dont son inépuisable bonté aurait dû détourner les périls, Alexandre suivit son épouse malade dans les provinces méridionales de l'empire, dans l'intention de lui faire oublier par des soins affectueux et empressés un délaissement qu'elle n'avait pas mérité, et qu'il se reprochait amèrement. Avant de quitter sa capitale il se rendit au couvent de Saint-Alexandre Nefski, et fit célébrer, dit-on, le service des morts, à la suite peut-être des tristes impressions qu'avaient faites sur son âme les paroles d'un ermite dont il avait visité la lugubre cellule (*Les derniers jours du défunt monarque et empereur Alexandre Ier*; Saint-Pétersbourg, in-8°, 1827.)

« Il est certain, dit Mme de Choiseul-Gouffier (*Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie*; Paris, in-8°, 1829, pag. 357), qu'Alexandre, longtemps avant sa mort, nourrissait les plus sinistres pressentiments. Ce prince, dit-on, ne put maîtriser son attendrissement en recevant les adieux de sa famille, de la cour; et en sortant de Pétersbourg il fit arrêter sa voiture, se retourna pour considérer encore quelques instants cette ville superbe, et l'expression mélancolique de son regard semblait adresser aux lieux qui l'avaient vu naître un triste et dernier adieu. » Arrivé à Taganrog, port situé sur la mer d'Azof, Alexandre s'occupa des arrangements nécessaires à l'installation de son épouse qui devait y passer quelques mois, et partit ensuite pour la Crimée, afin de visiter encore cette belle portion de son empire. Il y fut attaqué de la fièvre endémique, et revint en toute hâte à Taganrog. La conspiration tramée contre lui venait d'être découverte : déjà souffrant, Alexandre apprit le sort qui lui était réservé; et la conscience qu'il avait de ses bonnes intentions et de son amour pour ses sujets, jointe aux horribles mystères que la police de l'empire venait de percer, le jeta dans un accablement si profond qu'il souhaita la mort, et qu'il refusa les remèdes dont on pouvait attendre sa guérison. Il mourut le 1er décembre 1825, à l'âge de quarante-huit ans : l'impératrice Élisabeth le suivit au tombeau le 16 mai 1826.

Nous terminerons cette notice par ce jugement de Napoléon : « Alexandre est un homme infiniment supérieur à l'empereur François et au roi de Prusse. Il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction; est facilement séduisant. Mais on doit s'en défier; il est sans franchise; c'est un vrai *Grec du Bas-Empire*. Toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée : ce ne serait du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui? Il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure à user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité était le bonheur et le repos des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il; car il est fin, faux, adroit..... Il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe. Moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares, etc., etc. » (*Las-Cases*, t. II, p. 365 et 366.) [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Glinka, *Istoriya Ruskaya*, XI, 140. — Bignon, *Histoire de France depuis le 18 brumaire*, I, 480. — Webster, *Travels through the Crimea*, etc., II, 888-888). — A... Schischkoff, *Memorien über die Zeit seines Aufenthaltes bei der Person des Kaiser Alexander I, während des Krieges mit den Franzosen in den Jahren* 1812-14. — *Alexander in Berlin im September* 1818; Berl., 1819, in-8°. — Heinrich Storch, *Russland unter Alexander I. Historische Zeitschrift*; Riga et Leipz., 1803-6, 8 vol. in-8°. — *Alexander von Russland*; Mannh., 1805, in-8°. — Christian Daniel Voss, *Russland beim Anfange des neunzehnten Jahrhunderts*; Leipz., 1814, in-8°. — Kaiser, *Alexander und Bonaparte*; Leipz., 1814, in-8°. — Johann Daniel Friedrich Rumpf, *Alexander Ier, Kaiser von Russland; Regierungs-und Character-Gemælde*; Berl., 1814, in-8°. — *Une année de l'empereur Alexandre, ou résumé de ses principaux actes, etc.*; Paris, 1814, in-8°. — Zens Kragh Hoest, *Ruslands Kaiser Alexander I*; Copenhague, 1818, in-8°. — N... N... Cousin d'Avallon, *Vie privée, politique et militaire d'Alexandre Paulowitz*, etc.; Paris, 1826, in-12. — Sergius Ouvaroff, *A la mémoire de l'empereur Alexandre Ier*; Saint-Pétersbourg, 1820, in-4°. — Carl Florentin Leidenfrost, *Abriss einer Lebens und Regierungsgeschichte Alexanders I, Kaisers von Russland*; Ilmenau, 1826, in-8°. — Adrien Égron, *Vie d'Alexandre I, empereur de Russie, etc., etc.*; Paris, 1826, in-8°. — Alphonse Rabbe, *Histoire d'Alexandre I, empereur de Russie*, etc.; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Henry Evans Lloyd, *Alexander I, emperor of Russia*;

London, 1826, in-8°. — Carl Morgenstern, *Zum Gedæchtnisse Alexanders I;* Milan, 1827, in-4°. — Erdmann Gustav. V. Broecker, *Alexander der Gesetzgeber;* Riga, 1827, in-4°. — *Lobrede auf Alexander I, Kaiser von Russland;* Leipz., 1828, in-8°. — Henri-Louis Empeytaz, *Notice sur Alexandre I, empereur de Russie;* Genève, 1828, in-8°. — Comtesse de Choiseul-Gouffier, *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie;* Paris, 1829, in-8°. — E... W... C... Voigt, *Alexander I;* Zerbst, 1830, in-8°. — Carl. Georg. Sonntag, *Alexander in Paris;* Riga, 1814, in-8°. — Pierre Bérault, *l'Empereur Alexandre à Bar-sur-Aube en* 1814; Paris, 1816, in-8°. — Schnitzler, *Histoire intime de la Russie;* Paris, 1847.

III. *Les Alexandre papes.*

ALEXANDRE Ier, mort vers 117 de J.-C. Il était natif de Rome, et succéda, en 108, à Evariste comme évêque de la congrégation des chrétiens à Rome (1). On n'a guère de détails sur sa vie : on sait seulement qu'il remplit ses fonctions jusqu'à la mort de Trajan en 117, année où il souffrit, selon quelques écrivains, le martyre. Il passe pour avoir introduit plusieurs formules liturgiques, l'usage de l'eau bénite, et celui du pain azyme dans l'Eucharistie. Il eut pour successeur Sixte Ier. Les *Épîtres* qu'on lui attribue sont supposées. Son nom figure comme *martyr* dans le sacramentaire de Grégoire le Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, et dans tous les martyrologes.

Platina e Panvinio, *Vite dei Pontifici*. — Baronius, *Annales eccles.*, ad ann. 132.

ALEXANDRE II, pape, élu en 1061, mort le 20 avril 1073. Il était natif de Milan, et se nommait auparavant *Anselme de Badage* ou de *Bagio*. Il paraît avoir été élève de Lanfranc dans la célèbre abbaye du Bec en Normandie. De retour en Italie, Anselme de Badage prit une part active à la controverse sur le mariage des prêtres de l'église de Milan : en censurant le mariage des prêtres comme une pratique illégale, il gagna la faveur du bas clergé et du peuple, tandis qu'il avait contre lui le haut clergé et la noblesse. Pour empêcher cette controverse de prendre un caractère trop violent, Widon, archevêque de Milan, éloigna de son diocèse Anselme, en le proposant à l'empereur Henri III et au pape Étienne X pour l'évêché de Lucques. Cependant le mariage des prêtres revint bientôt sur le tapis : le fameux Hildebrand, connu plus tard sous le nom de Grégoire VII, fut envoyé comme légat à Milan; il s'adjoignit Anselme, et ces deux prélats réunis condamnèrent, en 1058, l'archevêque Widon comme coupable de simonie, parce que, d'après une coutume ancienne, il se faisait payer des droits pour l'ordination des sous-diacres et diacres. L'année suivante, Anselme fut de nouveau envoyé à Milan, avec le légat Pierre de Damien (*Petrus Damianus*), sous prétexte d'examiner de plus près la question de simonie, mais en réalité pour mettre le siége de Milan sous la dépendance de Rome, et amener les archevêques à n'accepter que du pape, et non de l'empereur, l'investiture par l'anneau. Le pape Nicolas II somma ensuite l'archevêque de Milan de comparaître devant un concile à Rome, ce qui était une infraction aux prérogatives de ce siége archiépiscopal.

A la mort de Nicolas II en 1061, il s'éleva un grave conflit : la majorité des cardinaux, dirigée par Hildebrand, voulait procéder immédiatement à l'élection d'un nouveau pape, sans attendre la sanction de l'empereur; le parti des princes italiens, ayant à leur tête le comte de Tusculum, maintenait, au contraire, le droit de l'empereur Henri IV, alors mineur, sous la tutelle de sa mère l'impératrice Agnès. Les deux partis envoyèrent des députés à la cour impériale : ceux des cardinaux attendirent sept jours, et revinrent à Rome sans avoir pu obtenir d'audience. Enfin, après une vacance de trois mois, les cardinaux proclamèrent, le 30 septembre 1061, Anselme, évêque de Lucques, qui prit le nom d'*Alexandre II*. Dès cette époque, les papes se dispensèrent de la sanction impériale. L'impératrice Agnès et ses ministres ne voulurent pas reconnaître Alexandre II; et les évêques de Lombardie, favorables au mariage des prêtres, conséquemment adversaires du nouveau pape, envoyèrent, à l'instigation du cardinal Hugo, des députés en Allemagne, proposant d'élever au siége pontifical Cadaloüs, évêque de Parme, homme fort riche, mais de mœurs dissolues. Cadaloüs fut élu le 28 octobre 1061 à la diète de Bâle, et prit le nom d'*Honorius II*. Soutenu par Benzo, évêque d'Albe, et par quelques troupes de la Lombardie, l'antipape marcha sur Rome, où il se fit beaucoup de partisans. Mais Godefroi, duc de Toscane, vint au secours d'Alexandre II, et Cadaloüs fut mis en fuite. En même temps Annon, archevêque de Cologne, du consentement des autres électeurs, se déclara tuteur du jeune Henri, et prit en main les rênes de l'empire. Il allait se rendre en Italie pour mettre fin au schisme qui divisait l'Église, quand il apprit que Cadaloüs venait d'être déposé par un concile tenu à Mantoue.

Alexandre, reconnu seul pape légitime, visita les principales villes de l'Italie, pour rétablir partout la discipline et s'opposer aux progrès de la simonie. Il interdit, dans une bulle, à tout ecclésiastique marié de dire la messe. Cette bulle fit revivre l'ancienne querelle au sujet du célibat, et amena, dans quelques villes de la Lombardie, des troubles sanglants. Alexandre eut aussi des démêlés avec Richard le Normand, comte d'Averse, relativement à la possession de Capoue, que le pape réclamait comme un fief du saint-siége. Il fut cependant en bonne intelligence avec les rois du nord : il envoya un drapeau bénit à Guillaume le Conquérant, accorda la primatie à Lanfranc, évêque de Cantorbéry, et entretint une correspondance avec Harold, roi de Suède. « Comme vous êtes encore peu instruit, lui écrivait-il, dans la foi et la sainte discipline, c'est à nous, qui avons charge de toute

(1) Selon d'autres, il succéda à Évariste en 109 de J.-C., et mourut le 3 mai 119.

l'Église, de vous éclairer par de fréquentes instructions; mais la longueur du chemin nous empêchant de le faire par nous-mêmes, nous en avons donné la commission à l'archevêque de Brême, notre légat. Soyez donc assuré qu'en suivant sa voix, c'est au saint-siége même que vous rendrez obéissance. » Parmi les autres *Épîtres* de ce pape, on remarque celle qu'il adressa aux évêques de France, à l'occasion de la persécution des juifs. Plusieurs chrétiens, indignes de ce nom, avaient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France de ne s'être pas prêtés à ces cruautés. Ce pape mourut après avoir porté la tiare pendant onze ans et demi; il fut enterré dans la basilique du Latran. C'était un homme de mœurs irréprochables, et d'un zèle éclairé pour la réforme disciplinaire du clergé, ainsi que pour la défense des droits du saint-siége. Il eut pour successeur son principal conseiller, le fameux cardinal Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII. On trouve les Épitres et les bulles du pape Alexandre II dans les collections des Conciles et des *Decretalia*.

Platina e Panvinio, *Vite dei Pontifici*. — Verri, *Storia di Milano*. — Baronius, *Annal.*

ALEXANDRE III, mort le 3 août 1181. Ce pape se nommait, avant son élection, Roland Rainuce, natif de Sienne, de la maison des Bandinelli. Il professa d'abord la théologie à l'université de Bologne, et fut créé cardinal du titre de Saint-Marc par Eugène III, et chancelier de l'Église romaine par Adrien IV. Il fut élu pape le 7 septembre 1159 par tous les cardinaux réunis, à l'exception de trois : Jean Morson, cardinal de Saint-Martin, Gui de Crême, cardinal de Saint-Calixte, et Octavien, cardinal de Sainte-Cécile : les deux premiers donnèrent leur voix au cardinal Octavien, parent des comtes de Frascati. C'est ce qu'attestent l'auteur de la Chronique de Reichersberg, et l'anonyme du mont Cassin. Onuphre Panvini compte néanmoins six électeurs d'Octavien, lui-même compris, outre ceux qu'on vient de nommer; Ciaconius et Palatio y en ajoutent encore deux : Grégoire, cardinal-diacre de Saint-Vit, et Guillaume, archidiacre de Pavie. Quoi qu'il en soit, Octavien prit le nom de Victor IV, et, se proclamant pape légitime, arracha la chape des épaules de son rival, et voulut l'emporter. Mais un des cardinaux présents la lui ayant ôtée des mains, il fit signe qu'on lui donnât celle qu'il avait fait apporter, et s'en revêtit avec tant de précipitation, qu'il la mit à l'envers; ce qui excita de grands éclats de rire, et le fit surnommer *pape à l'envers*. Des gens armés qu'il avait apostés entrèrent aussitôt dans l'église, et en chassèrent Alexandre et ses adhérents. Il alla ensuite avec sa troupe assiéger Alexandre dans le fort de Saint-Pierre, où celui-ci s'était retiré. Dégagé par le peuple, Alexandre se retira à Santa-Ninfa, dans la Campanie, où il fut sacré le 20 septembre par l'évêque d'Ostie. Octavien le fut quinze jours après (le 4 octobre), au monastère de Farfe, par l'évêque de Tusculum.

Ce schisme éclata au moment où l'Empire était en hostilité ouverte avec le saint-siége. L'empereur Frédéric I[er] prit fait et cause pour le cardinal Octavien, qu'il avait connu légat en Allemagne : il convoqua un concile à Parme, qui proclama Victor IV au mois de février 1160. Ce prince avait des raisons personnelles pour haïr Alexandre, qui était l'un des deux légats qui lui apportèrent à Besançon la lettre d'Adrien IV au sujet de la suprématie papale, et avait appuyé ce qu'elle présentait d'offensant pour l'empereur. Les rois de France et d'Angleterre balancèrent d'abord entre les deux élus; mais ils se déclarèrent ensuite pour Alexandre III : ceux d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, suivirent leur exemple. Victor IV, qui se disait élu par le clergé, le sénat et les barons de Rome, était reconnu par l'Allemagne et la Lombardie. Les deux papes s'excommunièrent réciproquement. Alexandre se retira d'abord à Anagni; et, pour se soustraire au pouvoir de l'empereur, il s'embarqua en 1161 à Terracina, pour Gênes. De là il passa en France; il arriva le 11 avril 1162 à Maguelonne, et réunit à Tours un concile qui déclara nulles et sacriléges toutes les ordinations faites par l'antipape. Ce même concile condamna les Albigeois comme hérétiques. En 1163, il célébra la fête de Pâques à Paris, et y posa la première pierre de l'église Notre-Dame. De là il se rendit à Sens le 30 septembre suivant; il y séjourna pendant un an et demi : ce fut là qu'il vit Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, que sa querelle avec le roi Henri II avait forcé à quitter l'Angleterre. Le pape lui recommanda de continuer la même fermeté à défendre les droits de l'Église. Il y apprit aussi la mort de Victor IV, arrivée à Lucques le 20 ou 22 avril de l'an 1164. Cet événement ne rendit pas la paix à l'Église. Frédéric I[er] fit élire le même jour Gui de Crême, qui prit le nom de Pascal III, et fixa sa résidence à Viterbe. En 1165, les affaires de l'Italie donnèrent l'avantage au pape Alexandre; car l'empereur, après avoir détruit Milan, avait à combattre une nouvelle insurrection des cités lombardes. Le cardinal Giovanni détermina le sénat et le peuple de Rome à jurer fidélité à Alexandre, et se mit en possession du Vatican.

A cette nouvelle, Alexandre s'embarqua à Montpellier vers la fin d'août 1165. Il arriva d'abord à Messine, où il fut bien accueilli par les officiers du roi Guillaume I[er], roi de Sicile; de Messine, il se rendit à Salerne, et de là à Ostie. Son entrée à Rome par la porte du Latran fut célébrée comme un triomphe : le sénat, le clergé, le peuple avec des branches d'olivier à la main, les milices portant les bannières déployées, formèrent un cortége brillant. Peu de temps après,

l'archevêque de Mayence, Christian, à la tête des troupes impériales, envahit la campagne de Rome, et obligea plusieurs villes à se soumettre à l'antipape Pascal III; mais les troupes du roi de Sicile vinrent au secours d'Alexandre, et reprirent la plupart des places de la Romagne. En 1166, Manuel, empereur grec, entama avec le pape une négociation pour amener une réconciliation entre les Églises d'Orient et d'Occident, ainsi que la réunion des deux empires. La plupart des villes d'Italie désiraient cette réunion; mais Alexandre demandait que le siége de l'empire fût établi à Rome, et Manuel réclamait cet honneur pour Constantinople. Cet article fit échouer toute la négociation. (*Cinnam.*, IV, 6). En 1167, une excursion imprudente des habitants de Rome ramena sur son territoire les troupes impériales, appelées par le comte de Tusculum. Il s'engagea une bataille dans laquelle les Romains perdirent, dit-on, plusieurs milliers d'hommes. Cette défaite est comparée par les chroniqueurs à celle de Cannes. Les vaincus appelèrent à leur secours le roi de Sicile. Sur ces entrefaites, Frédéric, qui était dans le nord de l'Italie, s'avança avec une armée formidable, et vint, avec l'antipape Pascal, camper près du Vatican en juillet 1167. Après quelques combats d'avant-garde, il occupa l'église de Saint-Pierre, et Pascal y couronna Frédéric et l'impératrice Béatrix. L'empereur, pour gagner l'affection des Romains, rendit les prisonniers sans rançon. Alexandre, ne se voyant plus en sûreté à Rome, se réfugia à Gaëte, et de là à Bénévent. Frédéric fit avec les principaux chefs un traité politique, conserva les autorités civiles établies à Rome, et reçut le serment de fidélité. Le pape l'excommunia, et délia ses sujets du serment de fidélité.

A cette époque, toute la Romagne était ravagée par une maladie épidémique : l'archevêque de Cologne, les évêques de Liége, de Spire, de Ratisbonne et de Verdun, le duc de Souabe, cousin de l'empereur, et Acerbo Morena, le célèbre chroniqueur de Lodi, étaient au nombre des victimes, que l'on évalua à plus de deux cent mille. Cette maladie, qui paraît avoir eu quelque analogie avec le choléra, était regardée comme un châtiment céleste infligé à ceux qui ne voulaient pas reconnaître le véritable pape. En même temps les villes de la Lombardie levèrent l'étendard de la révolte; et la ligue lombarde, favorisée par Alexandre, éleva, du côté de Montferrat, une nouvelle cité qui reçut le nom d'*Alexandrie*. Frédéric quitta l'Italie, seul et déguisé, en mars 1168. Le pape Alexandre continuait à résider à Bénévent, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Pascal (20 septembre 1168). Les partisans de cet antipape élurent à sa place Jean, abbé de Sturm en Hongrie, qui prit le nom de Callixte III. En 1170, Frédéric essaya de se réconcilier avec le pape Alexandre; mais la négociation, entamée à Veroli, n'eut aucun succès, parce que l'envoyé de l'empereur, l'évêque de Bamberg, ne voulait pas reconnaître l'autorité du souverain pontife. Au commencement de 1171, Alexandre fut informé du meurtre de Thomas Becket, et reçut, peu de temps après, les ambassadeurs anglais, chargés de disculper le roi Henri de toute participation à ce meurtre. Le pape envoya deux cardinaux en Angleterre pour examiner l'affaire, qui se termina par l'absolution du roi et la canonisation de Thomas Becket le 21 février 1173.

Cependant Alexandre avait transféré son siége de Tusculum à Anagni, après que les Romains lui eurent refusé l'exercice de tout pouvoir temporel à Rome. La ligue lombarde fomenta de nouveaux troubles, et l'empereur revint en Italie avec une puissante armée (1174). Il prit Turin, Susa, Asti; mais il assiégea en vain Alexandrie, et l'archevêque de Mayence échoua au siége d'Ancône, secourue par les Vénitiens et les Ferrarais. En 1175, Frédéric conclut avec les villes lombardes une trêve qui fut rompue l'année suivante : l'empereur fut défait à la bataille de Legnano, et parvint avec peine à se sauver à Pavie. Ce fut alors qu'il chercha sérieusement à se réconcilier avec le pape. Après de longues négociations, et après avoir obtenu un sauf-conduit, le pape se décida à se rendre dans le nord de l'Italie. Il s'embarqua sur la côte de la Pouille en mars 1177, et vint d'abord à Venise, puis à Ferrare. La première ville fut, après quelques pourparlers, désignée pour conférer d'une paix générale. Cette paix fut conclue par les commissaires de Frédéric pour six ans avec les villes lombardes, et pour quinze avec Guillaume II, roi de Sicile. En juillet 1177, l'empereur se rendit lui-même à Venise : trouvant le pape revêtu de ses ornements pontificaux, entouré de ses cardinaux et d'un grand nombre d'évêques, à l'entrée de l'église de Saint-Marc, il se mit à genoux et lui baisa la mule. Le pape, versant des larmes de joie, releva l'empereur, lui donna le baiser de paix, et lui offrit le bras pour le conduire dans l'église. Après y avoir reçu la bénédiction solennelle, Frédéric se retira dans le palais du doge. On a raconté que le pape, en le bénissant, lui posa le pied sur le cou, en prononçant ces mots de la Bible : *Super aspidem et basilicum ambulabis* (Tu marcheras sur l'aspic et le basilic); mais c'est un conte, inventé plus d'un siècle après l'événement. La réconciliation se fit le 1er août 1177, de la manière la plus solennelle. Le pape, dans un concile tenu à cette occasion dans l'église de Saint-Marc, excommunia d'avance quiconque romprait le traité de paix. C'est ainsi que se termina le fameux schisme qui avait duré dix-huit ans. La trêve avec la ligue lombarde se changea en une paix définitive à Constance en 1183. Avant de quitter Venise, Alexandre, voulant laisser à la république un témoignage de sa reconnaissance, donna au doge son anneau,

en lui disant de le jeter dans la mer, qu'il lui donnait pour épouse. Telle est l'origine de la cérémonie qui se renouvelait tous les ans à Venise, quand le doge épousait solennellement la mer.

L'antipape Calixte III, abandonné de l'empereur et de ses partisans, vint, le 29 août suivant, se jeter aux pieds d'Alexandre, qui l'accueillit fort bien et le nomma gouverneur de Bénévent. Cependant quelques schismatiques élurent encore (le 29 septembre 1178) un antipape qui prit le nom d'*Innocent III* (son nom de famille était Landon, ou Lando Sitino). Alexandre le fit saisir, et l'enferma au monastère de la Cave, où il mourut. En 1179, Alexandre convoqua à Rome le troisième concile général du Latran, auquel assistaient plus de trois cents archevêques ou évêques. On y fit plusieurs décrets importants, relatifs à la discipline du clergé. Il y fut ordonné, entre autres, qu'à chaque cathédrale serait attaché un maître d'école, chargé d'instruire gratuitement les enfants pauvres; que l'évêque et son chapitre pourvoiraient à l'enseignement de la grammaire et de la théologie. On y excommunia aussi les Albigeois, et on prit quelques nouvelles décisions contre la simonie, alors fort répandue. Burgondio, célèbre juriste de Pise, était le secrétaire de ce concile. En 1180, le pape écrivit aux rois de France et d'Angleterre pour les exhorter à secourir le royaume de Jérusalem contre Saladin. Philippe-Auguste et Henri II acceptèrent la nouvelle croisade. Alexandre essaya même de convertir le sultan d'Iconium, en lui adressant une espèce de catéchisme sous le nom de *Instructio fidei*. Enfin, après un pénible et glorieux pontificat de vingt et un ans onze mois et vingt-trois jours, à compter du jour de son élection, il mourut à Citta di Castello. *Vicesimo ferme ab urbe milliario, in quadam Ecclesiæ romanæ possessione, diem clausit ultimum*, dit l'*Auctuarium Aquicinctium*, qui ajoute que, lorsqu'on apporta son corps à Rome, des séditieux vinrent au-devant, le chargèrent d'imprécations, jetèrent de la boue et des pierres contre son cercueil, et lui permirent à peine d'entrer dans l'église du Latran.

Alexandre avait mis la canonisation des saints au nombre des causes majeures, en la réservant au seul souverain pontife. Depuis le dixième siècle, les papes commençaient déjà à s'attribuer ce privilége, qui avait été partagé par les métropolitains. La canonisation de saint Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen l'an 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandre introduisit le premier l'usage des monitoires. Dans ses bulles, il suivait le calcul florentin, c'est-à-dire qu'il commençait l'année au 25 mars. Il eut pour successeur Luce III.

Alexandre III occupe un rang distingué parmi les papes. Son long pontificat forme une époque importante dans l'histoire de l'Église et de l'Europe. Plusieurs de ses *Epistolæ* se trouvent dans les *Concilia* de Labbe et dans d'autres recueils. La lettre que le pape écrivit à l'université de Bologne peu de temps après son élection a été publiée par G. Rossi, dans son *Histoire de Ravenne*. Ses bulles ont été imprimées dans le *Bullarium* de Cherubini, et dans l'*Italia sacra* d'Ughelli. Le cardinal d'Aragon a écrit en latin la vie d'Alexandre III.

Onuphre, Platine, Génébrad, Baronius, Muratori, *Annali d'Italia*. — Sigonius, *De regno Italiæ*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Bartoli, *Vita di Frederico Barbarossa*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Giovanni Francesco Loredano, *Vita di Alessandro III*; Venez., 1672. — Johann.-Daniel Artopaeus, *Num Alexander III Fridericum Barbarossum pedibus calcaverit?* Lipz., 1671, in-4°.

ALEXANDRE IV, pape, élu à Naples le 12 décembre 1254 : avant son élection il s'appelait Rinaldo d'Anagni, cardinal-évêque d'Ostie. Il était de la famille des comtes de Segni, et neveu du pape Grégoire IX. Il occupa le saint-siége pendant six ans cinq mois et treize jours, et mourut à Viterbe le 25 mai 1261. A cette époque les papes réclamèrent pour eux l'autorité souveraine sur le royaume des Deux-Siciles, parce que l'empereur Frédéric II était mort excommunié. Conrad, fils de l'empereur, qui voulait prendre possession des États confisqués au profit de l'Église, mourut subitement dans la Pouille, tandis que sa femme et son fils Conradin se trouvaient en Allemagne. Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, se déclara régent de la Pouille et de la Sicile, en l'absence de Conradin. Il envoya contre lui le cardinal Octavien Ubaldin, avec des troupes qui furent défaites. Mainfroi se fit constituer le titre de régent à Bartella, et soumit à son pouvoir le reste de l'Italie inférieure en 1257, et, en août de l'année suivante, il se fit couronner à Palerme. Alexandre voyant son adversaire maître de la Sicile et de la Pouille, l'excommunia, publia contre lui une croisade, et mit tout son royaume en interdit. En même temps il demanda au roi d'Angleterre, Henri III, des sommes considérables pour solder cette croisade, et lui offrit en dédommagement le royaume de Sicile pour Edmond, second fils de Henri III. Un légat en donna l'investiture d'avance à ce jeune prince. Mais la valeur de Mainfroi rendit inutiles tous les efforts qu'on fit pour le déposséder, et il obligea le pontife à se réfugier à Viterbe, assista les Gibelins dans la bataille de Montaperto, et resta tranquille possesseur de son royaume.

Alexandre établit au commencement de son pontificat des inquisiteurs en France, à la prière de saint Louis, en 1257. Ce pape, à l'exemple de son oncle, fut très-favorable à l'ordre des dominicains. Il en rétablit, par une bulle du 22 décembre 1254, les priviléges, qu'Innocent IV avait jugé à propos de restreindre; il en prit la défense contre l'université de Paris (1), et condamna le

(1) Les dominicains réclamaient pour eux au moins

livre de Guillaume de Saint-Amour, *Des Périls des temps derniers*, contre les religieux mendiants; mais il proscrivit en même temps le livre de l'*Évangile éternel*, attribué à Jean de Parme, général des mineurs. Vers le même temps il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de Saint-Guillaume et trois de Saint-Augustin. Ce fut sous le pontificat d'Alexandre IV, en 1259, que parut en Italie la secte des *flagellants*, qui, pour expier les vices et les désordres de leurs contemporains, se fustigeaient jusqu'au sang, et donnaient eux-mêmes en public le spectacle d'une pénitence non moins scandaleuse que cruelle. Alexandre IV travaillait, comme ses prédécesseurs, à réunir l'Église grecque avec l'Église latine, lorsqu'il mourut. Il eut pour successeur Urbain IV.

Plusieurs lettres et bulles de ce pape ont été imprimées dans Labbe, *Concilia;* dans Ughelli, *Italia sacra;* dans d'Achery, *Specilegium*, et dans d'autres recueils.

Onuphre et Génébrad, *in Chron.* — Duchêne, *Histoire des papes.* — Du Boulay, *Histoire de l'université de Paris*, III. — Muratori, *Annali d'Italia.* — Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Panvinio, *Vite dei Pontifici.*

ALEXANDRE V, pape, mort le 3 mai 1410, fut cardinal sous le nom de Pierre Filargo, et passait pour originaire de l'île de Candie. Encore fort jeune, il entra dans l'ordre des Franciscains. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1357 à l'université de Padoue, pour qu'il y fît ses études. De Padoue il vint à Paris, où il prit ses grades, et visita aussi l'université d'Oxford. Il composa, à Paris, un livre sur les *Sentences de maître Lombard*. De retour en Italie, il fit l'éducation du fils de Galéas Visconti, qui plus tard obtint pour lui l'évêché de Vienne, puis celui de Navarre, enfin l'archevêché de Milan en 1402. Deux ans après, il fut nommé cardinal par Innocent VII; et le 26 juin 1409, à l'âge de soixante-dix ans, il fut élu pape par les cardinaux réunis en concile à Pise, et après la déposition de deux papes rivaux, Grégoire XII et Benoît XII. Son premier acte fut de confirmer les décrets du concile de Pise. Son gouvernement fut extrêmement faible : il n'agissait que par les conseils du cardinal Balthasar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Alexandre avait fixé sa résidence à Bologne, et il avait coutume de dire « qu'il ne pouvait être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parents, puisqu'il n'avait jamais connu ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni neveu. » — Il passait pour un des hommes les plus érudits de son temps; il traduisit du grec en latin plusieurs ouvrages qui n'ont pas vu le jour. Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*) donne la liste des écrits de ce pape; mais il n'y a d'imprimé que ses bulles et ses lettres pontificales, ainsi qu'un petit Traité sur la conception de la sainte Vierge.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, vol. 6. — Muratori, *Annali d'Italia.* — Maimbourg, *Histoire du grand schisme.*

ALEXANDRE VI, pape, né à Valence en Espagne l'an 1431, mort le 18 août 1503 (1). Il était fils de Godefroi Lenzolio ou *Lenzuolo* (suivant les médailles du pape Alexandre VI), officier espagnol, et de Jeanne Borgia (2), sœur du pape Calixte III, et s'appelait *Rodriguez* ou *Roderic*, nom auquel il ajoutait encore celui de *Borgia*. Il étudia d'abord le droit, et se distingua comme avocat; puis il suivit la carrière militaire, pour laquelle il se sentait plus de vocation. Ce fut alors qu'il devint amoureux d'une certaine veuve qui avait deux filles, fort jeunes et belles. Après la mort de la mère, il les prit toutes deux sous sa tutelle : il mit l'une dans un couvent, et garda l'autre auprès de lui; c'était la fameuse Rosa Vanozza, dont il eut cinq enfants (quatre fils et une fille) : l'*Habbe*, dit Tomasi, *in luogo più di legitima moglie che di sacrilega concubina* (3). Il aimait beaucoup sa femme, et était un père tendre pour ses enfants : l'aîné s'appelait *François*, duc de Candie; le second, *César*, devenu si fameux sous le nom de duc de Valentinois; le troisième, *Giufre*, prince de Squillace : le quatrième enfant fut la fameuse Lucrèce, mariée quatre fois; le nom du cinquième est resté ignoré. Il leur donna une aussi bonne éducation que s'ils avaient été ses enfants légitimes, et leur assura à chacun une assez grande portion de son bien pour les faire vivre à leur aise; ce qu'il fit avec la dernière précaution, ne voulant pas qu'on sût ses intrigues; et, en effet, il les tint si secrètes, qu'elles ne furent rendues publiques que lorsqu'il parvint à la papauté (4).

Pendant qu'il vivait ainsi heureux et tranquille, Roderic reçut la nouvelle que son oncle avait été élu pape (le 8 avril 1455), sous le nom de Calixte III. Cette circonstance lui devint fatale, en changeant tout le plan de sa vie. Il écrivit à son oncle une lettre de félicitation respectueuse, priant Sa Sainteté de lui continuer sa protection. Le pape appela son neveu à Rome, et lui offrit d'abord un bénéfice de douze mille

deux chaires de théologie; l'université ne voulait leur en accorder qu'une, tandis que le pape leur en accordait un nombre indéfini. Les droits des dominicains étaient alors défendus, à la cour du pape, par Albert le Grand.

(1) Pour prévenir tout reproche de partialité, nous ne suivrons, dans l'histoire du pape Alexandre VI, que les autorités les plus généralement admises, Tomaso Tomasi, Platina, Burchard, le cardinal Bembo, etc. Nous prendrons pour guide principal l'ouvrage de Gordon, jugé impartial par l'abbé Feller lui-même; et nous nous défierons de Guicchardin, auquel Voltaire lui-même reproche trop de passion. Enfin, nous ne laisserons parler que l'histoire.

(2) La maison de Borgia était très-ancienne en Espagne; elle descendait, dit-on, des anciens rois d'Aragon. Calixte III, auparavant nommé Alfonse Borgia, mort en 1458, eut quatre sœurs : l'aînée, Catherine, mariée avec Jean del Milla, fut mère de Louis-Jean del Milla, cardinal, mort en 1507. Une autre des sœurs, Jeanne ou Isabelle, épousa Godefroi Lenzolio, et fut mère du pape Alexandre VI et de trois filles mariées en Espagne.

(3) Tom. Tomasi, *Vita duc. Valentin.*, p. 3, édit. 1670

(4) Al. Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t. I, p. 7.

écus par an. On raconte qu'il se détermina avec peine à quitter l'Espagne, où il vivait heureux. « Son amour excessif pour Vanozza, sa tendresse pour ses enfants, et l'idée de les quitter, causaient dans son cœur des agitations si violentes entre l'amour et l'ambition, qu'il ne savait à quoi se résoudre, semblable à un voyageur égaré qui ne sait quelle route suivre. Dans cette perplexité il voulut consulter Vanozza, afin qu'elle le déterminât sur le parti qu'il y avait à prendre. Le résultat de leur entretien fut qu'ils iraient en Italie, mais par de différents chemins : après quoi ils partirent, lui pour Rome, et Vanozza et ses enfants pour Venise. La dame n'avait à sa suite que deux domestiques et un gentilhomme espagnol, don Manuel Melchiori, qui était peut-être alors le seul homme du monde qui sût les intrigues de Roderic; il jouait dans la famille le personnage de parent du prétendu mari de la dame : en cette qualité il servait dans toutes les affaires domestiques, et ses services furent avec le temps si agréables à Vanozza, qu'elle promit de lui donner une de ses filles en mariage, comme la récompense de ses soins et de sa fidélité. Cependant don Roderic, étant arrivé à Rome, alla loger à l'hôtel de son ami le cardinal de San-Severino, Milanais. Peu de temps après, le pape le manda. Dès que Roderic fut auprès de lui, il se jeta aux pieds de S. S.; et en les baisant il les arrosait de larmes de tendresse, lui souhaitant une longue jouissance de la nouvelle dignité à laquelle son mérite éclatant l'avait élevé. Après plusieurs compliments réciproques, Roderic se retira, laissant au pape une idée si avantageuse de son mérite et de sa conduite, que S. S. ne put s'empêcher d'y applaudir ouvertement, et de le louer en présence des cardinaux qui se trouvaient auprès de S. S. Enfin il fut si persuadé de la grande capacité de son neveu, qu'il le fit archevêque de Valence; et, le 12 septembre 1456, il le fit cardinal-diacre avec le titre de *San-Nicola in carcere Tulliano ;* et afin qu'il pût faire une figure proportionnée au titre de neveu du pape, il l'éleva à la charge de vice-chancelier de l'Église, poste éminent de confiance, et dont l'exercice doit se faire avec beaucoup de pompe et d'éclat ; à quoi le pape ajouta un revenu de vingt-huit mille écus par an (1). »

Cependant la dignité de cardinal ne convenait pas tout à fait aux inclinations de Roderic, qui aurait mieux aimé occuper un poste militaire, afin d'être plus à portée de voir ses enfants et sa maîtresse. Il n'accepta la pourpre qu'avec l'espérance de succéder un jour à son oncle. « Après quoi il affecta une piété et une humilité peu communes, en jouant le personnage de l'hypocrite le plus rusé et le plus consommé : il paraissait, pour ainsi dire, enveloppé dans la sainteté; même sa tête était toujours penchée et ses yeux toujours baissés vers la terre. Il prêchait sans cesse la foi et la repentance; il fréquentait les églises, haranguait en public, s'insinuait dans la bienveillance des peuples en leur offrant sa protection dans toutes sortes d'occasions; il paraissait ennemi des richesses, visitait constamment les hôpitaux, faisait de grandes libéralités aux pauvres, et publiait qu'à sa mort ils seraient ses héritiers. De tels artifices le firent paraître un saint aux yeux du monde; car la renommée ne fit pas seulement retentir tous les monastères de Rome de sa piété, mais le collége même des cardinaux la publiait et s'en faisait honneur. Il s'acquit la réputation d'un Salomon pour la sagesse, d'un Job pour la patience, d'un Moïse pour la publication de la loi de Dieu, et enfin l'un des plus saints hommes du monde : les cardinaux ses confrères étaient si ravis de trouver parmi eux une personne d'une vertu si exemplaire, qu'ils lui donnaient à l'envi des marques particulières de leur estime (1). »

Pendant qu'il vivait d'une manière en apparence si édifiante, il écrivait à sa maîtresse, lui recommandant le secret, et l'exhortant à la chasteté jusqu'à ce qu'il pût la voir. Peu de temps après, son oncle vint à mourir (le 6 août 1458), et eut pour successeur Pie II. Sous ce pontificat et sous celui de Paul II, on ne trouve aucune mention du cardinal Roderic. On apprend seulement sous Sixte IV, successeur de Paul II, qu'il s'était si bien insinué dans les bonnes grâces du pape, qu'il lui donna l'abbaye de Subiaco, et l'envoya en qualité de légat auprès des rois d'Aragon et de Portugal, pour régler les différends qui existaient entre ces deux souverains relativement à leurs prétentions sur la Castille. Le cardinal Roderic échoua dans ses négociations; quelques intrigues qu'il eut, dit-on, avec les dames de la cour de Lisbonne, lui attirèrent le mécontentement du roi. En revenant, il fit naufrage et faillit périr sur la côte de Livourne; au même moment, Sixte IV mourut, et eut (le 29 août 1484) pour successeur Innocent VIII.

De retour à Rome, Roderic, sollicité par des lettres pressantes de Vanozza, pri le saint-père de lui permettre de se rendre à Venise, pour y arranger quelques affaires de famille. Sur le refus réitéré du pape, qui était sans doute instruit de l'état réel des choses, il fit venir secrètement sa maîtresse à Rome. « Elle y prit un logement près du Capitole, dans une maison qui appartient aux moines *del Popolo.* Elle n'y fut pas plutôt établie, que la curiosité porta quelqu'un de ces pères à chercher quelle pouvait être cette dame qui vivait d'une manière si retirée dans un lieu si écarté. On rapporte que le général de cet ordre ayant jeté les yeux sur une de ses filles, qui était une beauté parfaite, souhaita ardemment de s'insinuer dans la famille d'une manière plus particulière;

(1) Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t. I, p. 9.

(1) Gordon, ibid., p. 12.

mais dès que Vanozza s'aperçut que sa retraite était sur le point d'être troublée par cette circonstance imprévue, elle ne tarda pas à quitter cet endroit, ce qui fut fait aussi secrètement que possible. Elle vint se loger dans une maison proche de l'église de Saint-Pierre, où les choses furent concertées de manière qu'elle put y vivre en repos, et sans craindre que son intrigue pût être divulguée. On trouva à propos que don Manuel, qui jusqu'ici n'avait paru que comme majordome, passât maintenant pour le mari de la dame · c'est pourquoi il prit équipage, et commença de faire une belle figure dans Rome sous le nom de *comte Ferdinand de Castille*. Pour la dame, elle vivait très-retirée chez elle, et ne sortait jamais que lorsqu'il s'agissait d'avoir quelque entrevue avec le cardinal, qui de son côté ne manquait pas de répondre à ses bontés, sous prétexte d'aller voir le comte, avec lequel il voulait, disait-il, contracter une étroite amitié. De cette manière, Roderic se divertissait avec sa maîtresse, il soupait et passait des nuits avec elle; et le jour il s'occupait à visiter les églises, les hôpitaux, etc. (1). »

Cependant la santé d'Innocent VIII déclinait de jour en jour; et ce pape mourut le 25 juillet 1492, après avoir recommandé aux cardinaux de lui choisir un successeur d'une vie sainte. Sforze, Orsino, Riario et Colonna disposaient du plus grand nombre de voix dans le conclave : Roderic acheta leurs suffrages. Ce marché, révoqué en doute par quelques historiens, n'est malheureusement que trop vrai : il est attesté par un contemporain digne de foi, par Jean Burchard, grand maître de cérémonies d'Alexandre VI. Voici ce qui fut stipulé : « Le cardinal Orsino aurait le palais de Roderic, avec les châteaux de Monticelli et Sariani; Ascagne Sforze, après la promotion de Roderic à la papauté, lui succéderait dans la charge de vice-chancelier de l'Église; le cardinal Colonna aurait l'abbaye de Saint-Benoît, avec tous les châteaux et les droits de patronage pour lui et sa famille à perpétuité. Il promit au cardinal de Sant-Angelo l'évêché de Porto entre autres choses, et une cave pleine de vin; la ville de *Nepi* fut promise au cardinal de Parme; on stipula pour Savelli la ville de Citta-Castelana avec l'église de Sainte-Marie Majeure. On rapporte qu'il promit plusieurs milliers de ducats à quelques autres, et qu'il donna à un moine blanc de Venise, qui depuis peu avait été fait cardinal, cinq mille ducats d'or pour sa voix. Mais les Vénitiens n'eurent pas plutôt appris cette insigne simonie de la part de leur compatriote, qu'ils le privèrent de tous les bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait dans leurs États, défendant expressément à qui que ce fût d'avoir aucun commerce avec lui. Cependant il y en avait cinq dans le collége, savoir, les cardinaux de

(1) Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t, I. p. 17.

Naples, de Sienne, de Portugal, de Saint-Pierre aux Liens et de Sainte-Marie *in Porticu*, qui ne voulurent jamais avoir la moindre part à la manière illégale et scandaleuse dont on traitait les affaires, et qui déclarèrent unanimement qu'ils désapprouvaient ce *maquignonnage*, disant que les suffrages, dans les élections des papes, devaient se donner gratis, et non à prix d'argent (1). »

L'affaire fut conclue le 2 août 1492; et le cardinal Roderic, ayant réuni vingt-deux suffrages, fut proclamé pape sous le nom d'Alexandre VI. On remarque qu'il se revêtit des habits pontificaux avec une précipitation extraordinaire, en même temps qu'il fit jeter par les fenêtres du Vatican de petites bandes de papier portant le nom de l'élu. Puis il alla processionnellement à l'église de Saint-Pierre; et, après y avoir fait les cérémonies accoutumées, il revint au Vatican, où il tint, devant les cardinaux assemblés, une harangue qui est un chef-d'œuvre d'hypocrisie. Il les exhortait à réformer leur manière de vivre, et les assurait qu'il avait résolu de juger sans partialité ceux qui étaient coupables d'avarice et de simonie. Ces paroles furent un sinistre avertissement : il ne parlait jamais mieux en homme de bien que lorsqu'il avait le dessein d'agir en scélérat. Le pape jura dès ce moment la perte des cardinaux qui avaient été les principaux instruments de son élection; plus tard, les uns furent envoyés en exil, les autres retenus en prison; d'autres, enfin, condamnés à la mort la plus cruelle.

Ses premières pensées se tournèrent vers sa maîtresse et ses enfants. César, son second fils, étudiait à Pise lorsqu'il apprit l'avénement de son père. Il prit aussitôt la poste, et partit pour Rome avec quelques-uns de ses amis. La famille du pape n'était plus alors une chose secrète; elle vit bientôt accourir la tourbe des courtisans empressés. Ce fut une manière habile de faire la cour au pape, que de solliciter pour les siens les postes les plus élevés. L'un des neveux, Jean, reçut le chapeau de cardinal. César Borgia ne fut d'abord nommé qu'archevêque de Valence; et François, l'aîné, obtint le commandement des troupes papales, place qu'ambitionnait César. Celui-ci fut nommé cardinal un an après, sous le nom de *S.-Maria Nuova*. Comme il n'y a jamais eu d'exemple qu'un homme d'une naissance douteuse eût reçu la pourpre, le pape suborna des témoins pour faire passer César comme le fils légitime d'un autre.

Il faut ici se faire une idée juste de la situation où se trouvaient alors les affaires en Italie. Le long séjour des papes à Rome, les tenta-

(1) Gordon, t. I, p. 21. — Joh. Burchard, *Specimen hist. arcan. Alex. VI*, p. 8 : *Anno 1492, secunda Augusti mane, Rodricus Borgia, nepos Calixti, vice-cancellarius, creatus papa, incontinenti dispersit bona sua : cardinali Ursino dedit palatium suum et castrum Monticelli et Sariani; Ascanium cardinalem*, etc.

tives du peuple pour recouvrer ses franchises municipales, les privilèges des barons romains, connus sous le nom de *vicaires du saint-siége*, les droits de souverain qu'ils avaient obtenus, soit des empereurs, soit des papes, leurs parents, sur les domaines de l'Église, avaient considérablement affaibli le pouvoir temporel du souverain pontife, et diminué le trésor public. Alexandre s'appliqua tout entier à changer cet état de choses à son profit. Il songea principalement à dépouiller des voisins puissants, presque tous gibelins (du parti des empereurs), qu'il regardait comme des usurpateurs. Tels étaient les princes d'Este à Ferrare, les Bentivoglio à Bologne, les Malatesta à Rimini, les Manfreddi à Faënza, les Colonne dans Ostie, les Montefeltri dans Urbin, les Orsini, les Savelli, les Vitelli, etc. En cherchant à recouvrer les droits du saint-siége, Alexandre travaillait à l'élévation de sa famille, qui le secondait dans ses entreprises : c'est ainsi qu'il sut couvrir son intérêt personnel du voile de l'intérêt public. Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, était celui de tous ses voisins qui lui portait le plus d'ombrage. Il faut se rappeler que les papes regardaient depuis longtemps le royaume de Naples comme un fief de l'Église; et les Napolitains, avides de nouveautés, ne demandaient pas mieux que de changer de maître (1). Alexandre trouva un allié utile dans Ludovic Sforze, duc de Milan, régnant au nom de Jean Galéas qui avait sujet de se plaindre du duc de Florence, allié du roi de Naples; et il fit, en 1493, entrer les Vénitiens dans une ligue qui alarma tous les autres princes de l'Italie. Ludovic, se défiant de la sincérité du pape et n'étant pas très-sûr de la république de Venise, crut devoir s'adjoindre un allié plus puissant : il le trouva dans Charles VIII, roi de France, jeune prince rempli de bravoure, et ne demandant pas mieux que de faire valoir les droits de la maison d'Anjou sur le trône de Naples. Le comte Belgioioso fut chargé de négocier cette entreprise, pour laquelle Ludovic promit de fournir hommes et argent.

Alexandre sentit que le roi de France ne tarderait pas à devenir un auxiliaire redoutable : il se détacha de la ligue, et fit prévenir du péril Alfonse, qui venait de succéder à Ferdinand, son père, au trône de Naples, et qui d'ailleurs haïssait dans Ludovic l'oppresseur de Galéas, auquel il avait marié sa fille; enfin, il lui offrit son alliance. En échange de ce service, le pape se fit d'abord payer une somme de 30,000 ducats; puis il stipula le mariage de dona Sancia, fille du roi Alfonse, avec Giufre, qui devait recevoir en même temps le titre de prince de Squillace et de comte Cariati, un revenu annuel de 10,000 ducats, trois cents hommes d'armes pour la garde de sa personne, et le protonotariat de Naples, une des sept grandes charges du royaume; que le duc de Candie, fils aîné du pape, recevrait un bien de 10,000 ducats de rente, avec la promesse d'une autre des grandes charges du royaume à la première vacance, et d'un commandement considérable dans l'armée; de plus, que le cardinal Valentin (César Borgia) serait pourvu des meilleurs offices vacants du royaume de Naples. Enfin Alfonse dut s'engager à faire tous ses efforts pour s'emparer du château d'Ostie, où se tenait enfermé le cardinal della Rovere. Ce dernier, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, parvint à se réfugier en France. Voilà comment Alexandre obtint indirectement, par son adresse, ce qu'il n'aurait pas obtenu par la force des armes. Le mariage de Giufre avec la princesse de Naples fut célébré à Rome avec la plus grande pompe.

« La magnificence de la salle, la forme du trône qu'on y avait placé, le nombre des cardinaux et des autres seigneurs invités, enfin le tout aurait ressemblé à un consistoire public, si l'éclatante parure des dames, l'ajustement extravagant de Lucrèce et de dona Sancia, qui étaient placées sur des siéges près de S. S., et la conversation qu'on eut avec ces belles pendant plusieurs heures, n'eussent plutôt donné à cette assemblée l'air de la cour luxurieuse des derniers rois d'Assyrie, que celui d'une assemblée faite en présence du vicaire de J.-C. Le maître de cérémonies du pape en fait la relation suivante dans son journal : *Venit papa in basilicam Apostolorum; steterunt apud eum, super pulpitum marmoreum in quo canonici sancti Petri epistolam et Evangelium decantari consueverunt, Sancia et Lucretia filiæ, cum multis aliis mulieribus, totum ipsum pulpitum et terram circumcirca occupantibus cum magno dedecore, ignominia, et scandalo populi* (1).

Pendant que le pape célébrait, avec un faste jusqu'alors inouï, le mariage de son fils, le couronnement d'Alfonse et son entrevue avec ce roi à Vicovano, le roi de France s'avança vers l'Italie. Le 9 septembre 1494, Charles VIII arriva à Asti, où il apprit en même temps la défaite de la flotte du roi de Naples dans le golfe de Gênes. Les ducs de Milan et de Ferrare, d'abord disposés à trahir leur allié, suivant les principes de la politique italienne, l'accueillirent avec les plus grandes démonstrations d'allégresse, à la nouvelle des premiers succès de l'armée française. (*Voyez* CHARLES VIII et SFORCE [*Ludovic*].) Voyant que les Français renversaient tous les obstacles qu'ils rencontraient sur leur route, et qu'ils avaient déjà traversé la Toscane, Alexandre en conçut de vives alarmes : il envoya des parlementaires au-devant du vainqueur. En ce moment le pape aurait certainement fait usage de ses armes

(1) Alexandre VI et son oncle Calixte III, comme descendants d'une famille illustre de l'Aragon, avaient fait valoir directement des droits à la couronne de Naples.

(1) Gordon, t. I, p. 60.

spirituelles, alors si redoutées, si leur effet n'eût pas été détruit d'avance par cet habile manifeste de Charles VIII, qui portait en substance : « Que les Turcs ayant exercé des cruautés infinies contre les chrétiens, le roi, suivant le pieux exemple des monarques de France ses prédécesseurs, avait résolu de faire les derniers efforts pour s'opposer à ces ennemis de la véritable religion, espérant que Dieu bénirait ses bonnes intentions ; et que puisque ses ancêtres avaient autrefois retiré le royaume de Naples des mains de ces infidèles en se remettant sous la domination de la sainte Église romaine, de plus, en vertu du juste droit que le roi avait sur ledit royaume, droit confirmé à la France par vingt-quatre investitures, savoir, vingt-deux par les papes, deux autres par des conciles généraux, le roi se proposait de recouvrer ce royaume, malgré l'injuste donation que Pie II en avait faite à Ferdinand d'Aragon, lorsqu'il l'ôta des mains des Français pour avoir lieu d'élever à la dignité de princes les plébéiens de sa propre famille ; que ce royaume était nécessaire à S. M., afin de pouvoir, par le moyen du port de Vellona et des autres ports contigus de ce royaume, faire ses descentes avec plus de succès dans les États des Turcs. Qu'ainsi le roi se proposait, avec le secours de Dieu, de recouvrer Naples; mais que son intention n'était de causer aucun dommage à la ville et au territoire de Rome, comme les Aragonais avaient fait ; qu'il voulait, au contraire, accroître et défendre l'honneur et la dignité du saint-siége de toute insulte et de toute oppression, et en protéger les sujets comme les rois de France ses prédécesseurs l'avaient fait ; et que comme il était nécessaire, pour recouvrer plus facilement le susdit royaume de Naples, que lui et son armée passassent par quelques endroits du territoire de l'Église, il exhortait le pape Alexandre VI, avec le gouverneur de villes, bourgs et villages, les officiers, magistrats, citoyens et habitants dans la juridiction du saint-siége, de l'aider contre ses ennemis, et de ne point lui fermer le passage, ni de l'empêcher d'avoir, en payant, les provisions nécessaires. Mais qu'en cas qu'on ne condescendît point à ses demandes, alors le roi était résolu d'employer la force, se flattant qu'on ne l'imputerait qu'à ceux qui se seraient malicieusement opposés à l'exécution de ses desseins (1). »

Ce qui augmenta encore la consternation du pape et des siens, c'est que les cardinaux della Rovère, Sforza, Savelli et Colonne, les plus puissants du sacré collége, et ennemis jurés des Borgia, suivaient l'expédition du roi de France, et avaient déjà songé aux moyens de faire déposer Alexandre. Cependant le pape résolut d'abord de se défendre en désespéré : il fit concentrer toutes ses troupes à Rome, fortifia les principales places, et sollicita les autres puissances de se liguer contre « ce nouveau Charlemagne. » Il alla jusqu'à faire arrêter les cardinaux que le roi de France lui avait députés pour traiter d'un accommodement, afin d'obtenir le libre passage des troupes françaises à travers les États de l'Église. A cette irritation succéda l'abattement le plus complet, lorsque les Français, secondés par les Orsini et les Colonne, apparaissaient du côté du Tibre. « Incapable de tout conseil, et les larmes aux yeux, il pria ses domestiques de prendre soin de ses affaires et de sa personne, se disposant à sortir de Rome pour se retirer dans un lieu plus sûr, et accompagné des cardinaux, qu'il avait obligés de s'engager par écrit à le suivre. » Mais Valentin le dissuada de ce conseil, et le fit rester à Rome. Jugeant toute résistance inutile, le pape accorda tout ce que le roi lui demandait, savoir, le libre passage de l'armée française et l'éloignement des troupes napolitaines.

Quatre jours après, vers la fin de 1494, Charles VIII fit son entrée dans Rome, avec une armée de vingt mille fantassins et cinq mille chevaux. Pendant cette marche triomphale, le maître des cérémonies vint instruire le roi de la manière dont il devait s'acquitter du cérémonial avec le pape et les cardinaux. Charles, témoignant du mépris pour ces détails d'étiquette, répondit froidement qu'il n'avait d'autres instructions à suivre que sa propre civilité. Le roi mit pied à terre au palais de Saint-Marc, où il reçut la visite du collége des cardinaux. Valentin déploya tous ses talents pour persuader à Charles que « S. S. n'était entrée en aucune alliance avec les ennemis du roi, et ne s'était opposée à ses desseins que dans le temps où toute l'Italie croyait que le roi de France n'avait pas envie de mettre en exécution les menaces qu'il avait faites contre Naples ; mais qu'aussitôt qu'elle s'était aperçue de la réalité de ses glorieux desseins, elle avait attendu avec impatience l'occasion de se dégager honorablement des engagements qu'elle avait pris avec le roi de Naples, afin qu'ensuite elle pût avec toute sincérité lever des forces, et concourir avec S. M. Très-chrétienne à l'exécution de ses héroïques desseins. Enfin, que le roi pouvait se fier sur la fidélité de toute la famille des Borgia, dont les actions lui en donneraient dans peu des preuves convaincantes (1). »

Cependant le pape se tint enfermé dans le château Saint-Ange. Plusieurs cardinaux et les barons romains conseillèrent au roi de ne point perdre une si belle occasion pour délivrer l'Église d'un homme indigne du souverain pontificat ; mais Charles resta sourd à toutes les suggestions contre le pape : il n'avait en vue que la conquête de Naples. Instruit de ces menées, Alexandre se hâta de faire une alliance défensive avec le roi de France : il fut convenu que le pape donnerait à Charles l'investiture du royaume de Naples; que Civita-Vecchia, Terracine et Spolète se-

(1) T. Tomasi, p. 62. — Gordon, *Appendice* du t. II.

(1) T. Tomasi, p. 82. — Gordon, p. 112.

raient livrées aux Français, et qu'ils en resteraient les maîtres pendant toute la durée de l'expédition de Naples ; que les cardinaux et les barons romains qui avaient suivi l'armée française seraient amnistiés ; que les vingt mille écus prêtés au roi, et dont les marchands de Venise et de Florence étaient caution, seraient rendus dans six mois ; que Gemme ou Zizime, frère du sultan Bajazet (1), serait remis entre les mains du roi ; enfin, que le cardinal Valentin accompagnerait le roi à Naples en qualité de légat apostolique, et qu'il servirait en même temps d'otage pour la fidélité de son père.

Les cardinaux ennemis d'Alexandre se montrèrent fort mécontents de cette convention, prédisant à Charles que la paix ne durerait qu'autant que l'armée française resterait à Rome. L'entrevue du pape avec le roi est ainsi racontée par Burchard, qui y était présent : « On ménagea les choses de manière que l'entrevue du pape et du roi de France devait se faire, pour la première fois, dans le jardin privé du Vatican. Le roi y descendit des chambres de ce palais, dès qu'on vint lui dire que le pape avait passé par la galerie du château Saint-Ange. Le pape ne fut pas plutôt entré dans le jardin, que le roi s'avança vers lui, et à une certaine distance se mit à genoux, suivant le cérémonial romain. D'abord le pape fit semblant de ne pas le voir ; mais s'étant approché un peu plus près, et Charles s'étant mis deux fois à genoux, alors le pape, comme si c'eût été la première fois qu'il l'eût vu, se découvrit, lui tendit la main pour le relever, et lui donna un baiser sur la bouche : il ne voulut pas même se couvrir que Sa Majesté n'eût premièrement mis son chapeau, ce que le pape offrit lui-même de faire avec sa main. Après plusieurs autres compliments, le roi pria S. S. de donner un chapeau de cardinal à l'évêque de Saint-Malo, qui l'avait accompagné dans toutes ses expéditions, et qui était pour lors un de ses principaux ministres ; ce qui fut accordé sur-le-champ, et par l'ordre du pape on apporta d'abord des appartements de Valentin un chapeau de cardinal, qui fut remis aux mains dudit évêque. Le roi croyant que la cérémonie se ferait à l'instant, attendit quelque temps pour la voir ; mais le pape, le prenant par la main, le conduisit dans la chambre appelée *de Papagallo*, où ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'Alexandre, pour éviter les ennuis du cérémonial, fit semblant de s'évanouir, et se jeta dans un fauteuil, tandis que le roi s'assit sur un tabouret près de la fenêtre. Dès que le pape fut revenu de son évanouissement simulé, il proposa l'évêque de Saint-Malo comme cardinal ; à quoi le collége consentit d'une commune voix. Le cardinal Valentin consigna ensuite la porte de dehors du palais du Vatican aux Écossais, qui étaient alors les gardes du corps du roi ; il leur consigna pareillement les autres portes qui conduisaient immédiatement à l'appartement de ce prince. Le lendemain, pendant que le pape avec quelques cardinaux, surtout Valentin et le maître des cérémonies, se consultaient de quelle manière ils devaient recevoir le roi en consistoire public, Charles vint inopinément trouver le pape pour régler les articles de la convention, qu'ils n'avaient point encore conclus, surtout celui qui regardait l'investiture du royaume de Naples, que le pape refusait obstinément de donner à Charles, au préjudice de ceux qui en étaient en possession : l'autre concernait la sûreté qu'il fallait donner qu'on renverrait le frère du Grand Seigneur à Rome dans six mois. Ce dernier article fut un grand obstacle aux desseins que S. M. avait d'aller contre les Turcs après la conquête de Naples. Ainsi il voulait voir, à quelque prix que ce fût, s'il ne pourrait point trouver les moyens de se dégager des engagements qu'il avait pris de ce côté-là (1). »

Zizime fut remis entre les mains du roi ; mais il mourut huit jours après, de la dyssenterie. Beaucoup d'historiens croient qu'il avait été empoisonné à l'avance, et accusent le pape de ce crime. C'est que par un châtiment anticipé, quiconque a une fois outragé la morale, est ensuite soupçonné de tous les crimes, lors même qu'il serait innocent : capacité et culpabilité sont, dans ce cas, synonymes. — A l'approche de Charles, le roi de Naples s'enfuit en Sicile, laissant les rênes du gouvernement à son fils. Le cardinal Valentin, qui devait servir d'otage, s'esquiva de l'armée française, sous l'habit d'un palefrenier. Dès son départ de Rome, il avait déjà tout disposé pour sa fuite : « il avait fait préparer dix-neuf chariots richement couverts, et chargés en apparence de choses de prix ; il en fit décharger deux le premier jour que le roi fit halte : c'étaient ceux

(1) Zizime, après avoir vainement essayé de détrôner son frère Bajazet, se réfugia à Rome, où il s'était mis sous la protection du prédécesseur d'Alexandre. Ce pape se servait adroitement de cette circonstance pour mettre le sultan dans ses intérêts. Il faisait craindre, en outre, à Bajazet que les Français, une fois maîtres de Naples, ne tournassent leurs armes contre lui. Jamais on n'avait encore vu le vicaire de Jésus-Christ dans de telles relations avec le chef de l'islamisme. Voici ce qu'il écrivit entre autres à George Bozard, son nonce à Constantinople : *Postquam hinc recesseris, directe et quando citius poteris, ibis ad potentissimum magnum Turcam sultan Bajazet ubicunque fuerit, quem postquam debite salutaveris, ... significabis nomine nostro, qualiter rex Franciæ properat cum maxima potentia terrestri et maritima ... Romam veniens eripere e manibus nostris Gem sultan, fratrem Celsitudinis Suæ, et acquirere regnum Neapolitanum, et ejicere regem Alphonsum, cum quo sumus in strictissimo sanguinis gradu et amicitia conjuncti... Ideo hac de causa prædictus rex Franciæ, affectus inimicus noster, qui non solum properabit ut dictum Gem sultan capiat et ipsum regnum acquirat, sed etiam in Græciam transfretare et patrias Celsitudinis Suæ debellare queat.* — Selon Paul Jove, Alexandre et Valentin, tentés par les promesses de Bajazet (il leur avait promis 300,000 ducats pour le débarrasser de son frère), résolurent de faire mourir Zizime. « C'est pourquoi, avant de le remettre à Charles, ils lui donnèrent une dose de poison de couleur blanche (arsenic ?), et mêlé avec du sucre, et propre à empoisonner toute sorte de liqueur. » (Paul Jove, lib. II, p. 61.)

(1) Burchard, p. 30. — Gordon, p. 117 et suiv.

qui contenaient une grande quantité de vaisselle d'or qu'il avait prise avec lui, disait-il, pour son usage. Chacun crut que les autres étaient aussi bien chargés, d'où il était naturel de conclure qu'il avait dessein de suivre le roi. Mais Valentin avait ordonné sous main que les deux chariots qui contenaient la vaisselle fussent derrière les autres à une grande distance de l'armée, et que quand ils seraient hors de vue, ils s'en retournassent au plus vite à Rome; ce qui fut exécuté d'autant plus facilement, qu'on n'en avait nul soupçon. Dès que la fuite du cardinal fut connue à l'armée, les soldats en fureur allèrent piller son équipage; mais, au lieu d'or et d'argent, ils n'y trouvèrent que des pierres et de vieilles nippes; ce qui n'empêcha pas le cardinal de se plaindre ensuite de ce que les dix-neuf chariots, remplis de choses précieuses, eussent été saisis et pillés (1). »

Le roi de France écrivit au pape et à son fils Valentin, pour leur marquer tout son mécontentement; mais il dédaigna de se venger alors de cette perfidie. Le 21 février 1494, il fit son entrée à Naples, sans avoir rencontré aucun obstacle sérieux sur sa route. C'est ce qui faisait dire à Alexandre que « les Français avaient fait la conquête de Naples avec des éperons de bois, et qu'ils n'avaient fait que marquer leurs logements à la craie. »

Valentin, dès qu'il se vit hors des atteintes du roi Charles, excita la populace contre les Français qui se trouvaient à Rome (2); il les fit tomber dans des traquenards, et assassiner par des bandits stipendiés : le neveu du cardinal de Saint-Malo fut au nombre des victimes. En même temps le pape, aidé de son fils, fit tous ses efforts pour former une ligue contre le vainqueur de Naples : il ne lui fut pas difficile d'y faire entrer la république de Venise, Ludovic Sforze, duc de Milan, et les autres princes de l'Italie. Cette ligue fut solennellement conclue dans une réunion de cardinaux, où le pape déclarait n'agir qu'en qualité de vicaire de Jésus-Christ et de père commun de tous les chrétiens. Le roi n'y fit pas d'abord grande attention; mais il se vit avec regret obligé de renoncer à son expédition contre les Turcs. Il opéra sa retraite en repassant à Rome, que le pape venait de quitter pour se retirer à Orviete. Charles ne resta que trois jours dans Rome; il se porta rapidement en Toscane, et de là dans le duché de Parme, où il trouva les confédérés, décidés à lui barrer le passage des Apennins : mais le maréchal de Gié les battit à Fornoue, et les délogea de tous les postes qu'ils essayèrent d'occuper. Quant aux troupes que le roi avait laissées à Naples sous les ordres d'Aubigny et de Montpensier, elles succombèrent bientôt aux attaques réitérées de l'ennemi, aidé des Espagnols. (*Voy*. CHARLES VIII.)

Ainsi débarrassé de la présence des Français en Italie, Alexandre ne songea qu'à l'agrandissement de sa famille et à l'abaissement des barons romains. Il créa d'abord, en janvier 1496, quatre cardinaux entièrement dévoués à ses intérêts, et nomma pour dataire ou ministre du trésor le fameux Jean-Baptiste Ferrare, qui poussa la simonie au point que l'on fit sur son maître la pasquinade suivante :

> Vendit Alexander claves, altaria, Christum;
> Vendere jure potest, emerat ille prius;
> De vitio in vitium, de flamma transit in ignem,
> Roma sub Hispano deperit imperio.
> Sextus Tarquinius, Sextus Nero, Sextus et iste:
> Semper sub Sextis Roma perdita fuit.

Cet instrument mercenaire de l'avarice du pape fut quelque temps après empoisonné par Valentin, qui s'en appropria les biens (1). Mais la simonie ne suffisait pas pour soutenir tout le faste des Borgia. Entre autres moyens qu'Alexandre inventa pour se procurer de l'argent, on cite l'érection d'un nouveau collége pour les brefs, qui devait être composé de quatre-vingts membres, *ad pecuniam comparandam, venalia enim omnia*, ajoute le cardinal Gilles de Viterbe (2). Mais ce fut surtout en spoliant les barons romains, qu'Alexandre appelait les *menottes du pape*, qu'il parvint à remplir ses coffres. Plusieurs de ces *vicaires du saint-siége*, entre autres Prosper et Fabrice Colonne, furent dépouillés sans beaucoup de difficultés. Les Orsini lui opposèrent plus de résistance. Malgré tous les efforts du duc de Candie, que le pape venait de nommer solennellement général des milices papales, ils échappèrent pour le moment à la colère du pape, et conclurent un accommodement avantageux.

Toute la tendresse du père sembla d'abord se porter sur le duc de Candie : il le combla d'honneurs, et créa pour lui le duché de Bénévent. Le cardinal Valentin, qui avait toujours eu plus de penchant pour l'état militaire que pour celui de prêtre, envia cette position de son frère; à cela se joignit encore une jalousie d'amour. « Les deux frères avaient pour maîtresse leur propre sœur; ils ne s'enviaient pas les plaisirs de l'inceste, mais Valentin était jaloux de la préférence qu'il croyait que sa sœur accordait au duc (3). » Valentin fit assassiner son frère au moment où il se rendait, la nuit, chez leur sœur; le meurtrier fut un Espagnol, nommé Michelotto : le corps de la victime fut retiré du Tibre quelques jours après. Le pape crut d'abord que ce meurtre venait des ennemis de sa famille, et en fut dans une colère d'autant plus grande qu'il ne savait sur qui

(1) Tom. Tomasi, p. 96. — *Journal* de Burchard, p. 84.
(2) On raconte que les Français, pendant leur séjour à Rome, avaient outragé Vanozza, et qu'elle avait excité le pape et son fils à tirer vengeance de cet affront. Les Borgia n'avaient pas besoin de pareils motifs pour rompre la foi jurée.

(1) On mit sur sa tombe l'épitaphe suivante :
Janus in hac Baptista jacet Ferrarius urna :
Terra habuit corpus, bos bona, Styx animam.
(2) Tom. Tomasi, p. 202.
(3) Guicciard., lib. III, p. 96.

s'en venger. Il finit par se calmer quand il apprit la vérité de la chose.

Après la mort du duc de Candie, Alexandre porta toute son affection sur sa fille Lucrèce et sur Valentin, qui avait toujours été l'enfant gâté de Vanozza. Pour mieux exécuter ses desseins, dont l'ambition et la cruauté le rendaient capable, Valentin se fit relever des vœux ecclésiastiques, et renonça au cardinalat, qui lui pesait comme un fardeau. Les Borgia avaient alors un double mariage en vue : l'un était celui de Lucrèce avec Alfonse d'Aragon, duc de Biselle et prince de Salerne, fils naturel d'Alfonse II, roi de Naples; l'autre était celui de Valentin avec la fille de Frédéric, roi de Naples. Le premier mariage se fit; le second n'eut pas lieu, d'abord parce que Valentin demandait pour douaire la principauté de Tarente, et que Frédéric entrevoyait que s'il la lui accordait, son royaume entier repasserait bientôt entre les mains des Borgia; ensuite parce que la princesse s'y refusa elle-même.

Sur ces entrefaites, Charles VIII, roi de France, vint à mourir; et Louis XII, son successeur, fit valoir des prétentions légitimes sur le duché de Milan, du chef de sa grand'mère Valentine, de la famille des Visconti. Le pape envoya deux nonces en France pour complimenter Louis sur son avénement à la couronne, et pour tâcher en même temps de le porter à s'employer pour le mariage de Valentin avec Charlotte, fille de Frédéric, qui résidait alors à la cour de France. Louis parut consentir à ce que le pape désirait : il promit même de combler d'honneurs Valentin et de lui donner des biens considérables en France, à la condition que le saint-père accorderait trois choses : 1° d'assister le roi dans une expédition contre le duc de Milan; 2° d'annuler son mariage avec Jeanne, et lui permettre d'épouser Anne, duchesse de Bretagne, veuve du feu roi Charles; 3° de donner le chapeau de cardinal à son fidèle serviteur George d'Amboise, archevêque de Rouen. Le pape accorda tout, en dépit des protestations des ambassadeurs de l'empereur et du roi d'Espagne. Valentin se rendit en France, et trouva le roi à Chinon le 16 décembre 1498; il y reçut un accueil magnifique, et fut créé duc de Valentinois. Il était porteur de la dispense que Louis XII désirait si ardemment pour rompre son mariage. Il ne voulut la remettre qu'après avoir obtenu d'abord du roi ce qui lui tenait le plus à cœur. Pour cela il fit croire au roi qu'il n'avait pas encore reçu cette dispense, mais qu'il l'attendait tous les jours; ce qui ne s'accordait nullement avec la déclaration du nonce, évêque de Setta, savoir, que Valentin avait cette dispense entre ses mains. Sur quoi Louis convoqua une assemblée de théologiens, pour savoir s'il ne pourrait légitimement rompre son mariage pour en contracter un autre. La question fut à l'unanimité résolue dans le sens désiré, et Anne déclarée reine de France. Valentin, très-mortifié de voir son plan déjoué, exhiba la dispense, qui était devenue en quelque sorte inutile. Le roi pardonna ce procédé blessant. Mais Valentin n'en fit pas de même : sa vengeance tomba sur celui qui avait découvert le secret, « et pour cet effet il donna au nonce une dose du poison avec lequel il dépêchait ordinairement ceux qu'il haïssait; de sorte qu'en peu de jours l'évêque mourut dans un très-pitoyable état (1). »

Louis XII donna son consentement au mariage de Valentin avec l'infante Charlotte, à con

(1) Gordon, *Vie du pape Alexandre VI*, t. II, p. 8. — Tom. Tomasi, II, p. 290. — Au fait cité nous en joindrons un autre, qui fera encore mieux ressortir l'habitude du mensonge et l'ambition féroce des Borgia. Le pape avait, vers le même temps, accordé une dispense à une religieuse, héritière unique de la couronne de Portugal, pour se marier avec un fils naturel du feu roi de Portugal. Ferdinand, roi de Castille, et Isabelle s'en plaignirent, parce qu'ils avaient eux-mêmes des prétentions sur ce royaume. Or, comme le roi de Castille était proche parent de Frédéric, dont Valentin voulait épouser la fille, voici comment on se tira d'embarras. Valentin nia hautement que le pape eût jamais accordé cette dispense, et soutint qu'elle avait été forgée par Florida, archevêque de Cosenza et secrétaire des brefs, et que celui-ci l'avait donnée de son propre mouvement, sans la participation du pape. « Là-dessus l'archevêque fut cité devant le pape; il fut accusé de fausseté, et surtout d'avoir falsifié cette dispense et environ cent onze autres brefs. A cette accusation Florida fut comme un homme frappé de la foudre : cependant comme il se sentait innocent, il nia le fait avec beaucoup de fermeté; mais cela ne lui servit de rien, car le pape, pour mieux couvrir sa perfidie, le fit prendre incontinent, et enfermer dans le château Saint-Ange; et afin de tirer de la bouche même de l'archevêque une espèce d'aveu du crime dont il était accusé, il fit agir quelques-uns des principaux instruments de sa méchanceté, surtout un certain Jean Mérodes. Cet homme alla voir le prisonnier sous prétexte de jouer aux échecs avec lui, et l'assura que quoiqu'il fût innocent, si cependant il voulait prendre la faute sur lui, pour de certaines raisons graves, il rentrerait dans les bonnes grâces du pape, qui lui rendrait non-seulement tous les bénéfices dont on l'avait dépouillé, mais encore l'élèverait à de plus grandes dignités. Le pauvre archevêque, déçu par ces promesses et attiré par l'espérance de la liberté et de son avancement, accepta la proposition, et confessa le crime. Après cette confession, qui se fit en présence des témoins qu'Alexandre avait envoyés dans ce dessein, on procéda contre l'archevêque dans un consistoire qui se tint pour cet effet; et, deux jours après, le pape, en présence du gouverneur de Rome, de l'auditeur de la chambre apostolique, de l'avocat et du procureur fiscal, prononça une sentence contre lui, par laquelle il fut privé de tous ses bénéfices ecclésiastiques, et dégradé des ordres; tous ses biens furent confisqués, et sa personne livrée entre les mains du magistrat civil. Dans l'exécution de cette sentence, tous les effets et l'argent de l'archevêque furent donnés à Valentin, afin qu'il eût une récompense proportionnée à la grandeur de l'exécrable calomnie dont il était l'auteur. L'archevêque fut mis dans une basse-fosse du château Saint-Ange; mais, avant que de l'enfermer dans ce lieu affreux, on lui ôta ses habits, et on lui donna une robe d'un gros drap blanc qui lui descendait jusqu'aux genoux, des caleçons de même, un surtout, une paire de gros souliers, un double bonnet de nuit, et un crucifix de bois. On le conduisit dans cet équipage, de l'endroit où on lui avait lu sa sentence, jusqu'au cachot où il devait rester jusqu'à sa mort. On lui alloua seulement un lit, un bréviaire, une Bible; on lui donna, outre cela, un baril d'eau, deux livres de pain, une fiole d'huile et une lampe, avec ordre de lui en fournir quand il en aurait besoin, et de le visiter pour cet effet tous les trois jours. Le pauvre archevêque languit dans ce triste état jusqu'à ce qu'enfin la mort vint le délivrer de ses peines. » (Burchard, p. 40; Gordon, t. I, p. 277.)

dition que cette princesse y consentirait elle-même. Celle-ci répondit, à la proposition qu'on lui fit, « qu'elle ne voulait point pour mari un prêtre, un fils de prêtre, un sanguinaire, un fratricide, infâme par ses mauvaises actions. » Ces paroles partaient d'un cœur indigné; Valentin s'en vengea sur le père de Charlotte : le pape prononça la déchéance de Frédéric, comme roi de Naples. Louis proposa alors à Valentin d'épouser la fille d'Albret, roi de Navarre, à condition que le pape donnerait un douaire de deux cent mille écus, et qu'il ferait d'Albret, son frère, cardinal. Les Borgia acceptèrent la proposition, et l'affaire fut conclue.

Peu de temps après, le roi de France fit diriger son armée sur l'Italie, et s'empara du Milanais. Le pape et le duc de Valentinois en éprouvèrent une joie extrême : ils se croyaient déjà arrivés au but qu'ils s'étaient proposé depuis longtemps, d'élever leur famille sur les ruines des princes italiens. Ils pressaient l'exécution de leur dessein par de nouvelles mesures qu'ils se communiquaient sans cesse par des courriers. Ludovic Sforze, averti par son ambassadeur à Rome, fit arrêter un de ces courriers, et découvrit les stratagèmes des Borgia. Lorsque le pape en apprit la nouvelle, il fit fermer toutes les portes de Rome, et ordonna l'arrestation de l'ambassadeur de Sforze et de tous les gens de l'ambassade. Mais ceux-ci avaient déjà quitté Rome. « Le pape, se voyant ainsi trompé par des moyens qui lui étaient si familiers, ne pouvait plus contenir sa rage; et, ne sachant à qui s'en prendre, il envoya, quoiqu'il fût plus de minuit, chercher sur-le-champ Louis Capra, évêque de Pesaro, régent de la chancellerie. Dès qu'il parut devant le pape, le pauvre évêque fut saisi et enfermé dans une chambre obscure du Dataire, où il resta jusqu'au jour, sans savoir le sujet de son emprisonnement. Le lendemain, on le fit comparaître de nouveau devant Alexandre, qui s'emporta beaucoup contre lui sans raison, et le congédia ensuite, après avoir examiné de quelle manière Sforza lui avait arrêté son courrier. Cet évêque mourut peu de jours après; il n'est pourtant pas certain que ce fût par le poison : ce fut plutôt de la peur que son emprisonnement et les menaces du pape lui avaient causée (1). »

Toutefois les Borgia, loin de se laisser arrêter par la découverte de leurs desseins, ne songèrent qu'à en hâter l'exécution. Alexandre, dans un consistoire convoqué à cet effet, déclara Lucrèce, sa fille, gouvernante perpétuelle du duché de Spolète, avec tous les priviléges et revenus qui y étaient attachés. On ne saurait imaginer la pompe dont Lucrèce s'entourait. « Lorsqu'elle sortait, dit un témoin oculaire, elle avait à sa suite au moins deux cents des principaux gentilshommes et dames à cheval; chez le pape, elle était servie à table par des prélats; pendant le temps du jubilé (1500), il n'était permis qu'aux seuls évêques de célébrer la messe en sa présence, de la conduire d'un lieu à un autre; enfin, c'étaient des évêques mêmes qui la servaient dans des emplois plus bas (1). » Vers la même époque, le pape confisqua, au nom de l'Église et au profit de ses enfants, les États des Gaëtan, après en avoir fait étrangler le dernier héritier.

(1) Tom. Tomasi, II, p. 26.

Valentin avait suivi Louis XII à Milan. Là il se fit donner l'argent et les troupes nécessaires pour dépouiller les barons romains, tels que les Sforze de Forli et de Pesaro, les Malatesta de Rimini, les Manfredi de Faenza, les Riario d'Imola et de Forli, les Varani de Camerino : ces barons, vicaires de l'Église, furent, les uns après les autres, emprisonnés, assassinés et dépouillés de leurs domaines, sous prétexte de félonie ou d'usurpation. Les évêques, archevêques et cardinaux ne furent pas épargnés davantage. Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette lamentable histoire. (*Voyez* BORGIA [*César*].) Pendant que Valentin était occupé au siége de Forli, un musicien, nommé Tomasino, essaya, dit-on, de tuer le pape au moyen d'un poison subtil caché dans des lettres. Mais ce complot, dont les historiens contemporains ne parlent que très-vaguement, ne fut peut-être que fictif.

La vie, la propriété, rien n'était plus en sécurité. Le pape réclamait comme sien tout ce que les prêtres laissaient après leur mort; le gouverneur de Rome avait l'ordre de saisir leurs meubles et leur argent, et de les envoyer directement au pape. Il s'empara aussi de la succession des cardinaux de la Rovère, de Capoue et de Zano, au mépris des dispositions testamentaires qu'ils avaient faites. De plus, les chefs de la Daterie étaient chargés de percevoir, au profit du pape, l'argent qui provenait des bénéfices vacants et des autres, qu'on vendait comme des marchandises. « Cette simonie, dit le cardinal Bembo, était parvenue à un tel excès à Rome, que, pour remédier à un si grand mal, les princes séculiers furent obligés de défendre à leurs sujets, sous peine de bannissement perpétuel, d'aller à Rome y acheter aucun bénéfice (2). » A tout cela il faut joindre la vente des indulgences, et les taxes énormes que, sous prétexte d'une croisade contre les Turcs, le pape mit sur tous les États de la chrétienté. Dans la seule république de Venise, elles donnèrent 799 livres pesant d'or, somme énorme pour un temps où l'Amérique n'avait pas encore versé en Europe le produit de ses mines. Ce nouveau monde venait d'être découvert, et déjà sa possession excitait des différends entre les rois d'Espagne et de Portugal. Alexandre les termina momentanément par sa fameuse bulle *Inter cætera*, traçant à ces souverains une ligne de partage et de démarcation.

(1) Burchard, p. 61. — Tomasi, II, p. 20.
(2) Card. Bembo, *Hist. Venet.*, vol. II, p. 217. édit. Venet., 1718.

En même temps il fit reconnaître Valentin duc de la Romagne, et le créa, au milieu de fêtes et de cérémonies pompeuses, gonfalonier et généralissime de l'Église.

Tant d'excès enflammaient le zèle de plusieurs religieux. Le célèbre dominicain Savonarole prêcha ouvertement contre la corruption des moines, du clergé, particulièrement contre les mauvaises actions du pape, et insista sur la nécessité de réformer l'Église. Alexandre l'excommunia, puis le fit pendre et brûler. (*Voy.* SAVONAROLE.)

Valentin, qui s'appelait lui-même *César Borgia de France*, prit pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil*. Il promit à Louis XII de l'aider à conquérir le royaume de Naples. Il fit cette promesse afin de tirer d'abord du roi le plus d'argent et de troupes, pour continuer sa guerre contre les barons romains. Pour rompre tout lien avec le roi de Naples, Valentin fit assassiner, à la sortie d'un repas, Alfonse d'Aragon, mari de Lucrèce; et celle-ci fut mariée, peu de temps après, à Alfonse d'Este, fils du duc de Ferrare (1). Vers le même temps, le pape fit deux duchés avec les États des princes qui avaient été dépouillés par son fils : « ces deux duchés étaient celui de Nepi, dont il investit Jean Borgia, autre bâtard qu'Alexandre avait eu d'une dame romaine depuis son avénement au pontificat, mais qu'il désigna dans l'investiture comme fils de César Borgia; et celui de Sermoneta, qui fut donné à Rodrigue d'Aragon, fils de Lucrèce, né quelques mois avant la mort cruelle de son prétendu père don Alfonse; car on ne faisait pas scrupule de croire que si l'on traitait cet enfant avec tant de tendresse et d'affection, c'est qu'il était le fruit des familiarités abominables que le pape avait avec sa propre fille. Il est certain que de jour et de nuit elle était admise dans la chambre où il couchait, et qu'elle s'attribuait à la cour du pape une si grande autorité, qu'on n'a jamais rien vu de pareil ni avant ni depuis; de sorte que les écrivains les plus judicieux et les plus graves de ce temps-là ont cru que Lucrèce, fille d'Alexandre et sœur de Valentin et du duc de Candie, avait servi de concubine à tous les trois. Tout ce que nous venons de rapporter était su de plusieurs personnes de la cour du pape, qui avaient eu assez d'occasions pour s'assurer de la vérité. Lucrèce avait son appartement dans le palais du pape, et elle était non-seulement admise dans la chambre d'Alexandre, comme nous l'avons déjà dit, mais même quand ce pontife allait à la campagne, elle avait la surintendance des affaires, avec plein pouvoir de décacheter les lettres et de faire les dépêches nécessaires, d'assembler les cardinaux, si elle le jugeait à propos (1). »

Le mariage de Lucrèce avec Alfonse d'Este fut l'occasion des fêtes les plus luxueuses. La débauche la plus délirante eut lieu dans l'appartement même du pape, ainsi que l'atteste Burchard, maître de cérémonies d'Alexandre. Ce témoin oculaire fait, dans son *Diarium*, le récit d'un festin que Valentin donna dans le palais apostolique à cinquante filles de joie. Notre plume se refuse à le traduire; nous le transcrivons ici en latin, tel qu'il est dans Burchard :

« Dominica ultima mensis octobris, in sero, fecerunt cœnam cum duce Valentinensi, in camera sua, in palatio apostolico, quinquaginta meretrices, honeste *corteggiane* nuncupatæ, quæ post cœnam chorearunt cum servitoribus et aliis ibidem existentibus, primo in vestibus suis, deinde nudæ. Post cœnam posita fuerunt candelabra communia mensæ cum candelis ardentibus per terram, et projectæ ante candelabra per terram castaneæ, quas meretrices ipsæ super manibus et pedibus, nudæ, candelabra pertranseuntes, colligebant, papa, duce et Lucretia sorore præsentibus et aspicientibus; tandem exposita dona, ultimo diploides de serico, paria caligarum, bireta et alia pro illis qui pluries dictas meretrices carnaliter agnoscerent, quæ fuerunt ibidem in aula carnaliter tractatæ arbitrio præsentium, et dona distributa victoribus. »

Au milieu de ces fêtes babyloniennes, les Borgia n'oublièrent pas leurs projets de vengeance et d'ambition. Les habitants de Rome vivaient sous le régime de l'inquisition et de la terreur. Un homme qui avait laissé échapper quelques expressions satiriques pendant une mascarade, fut saisi et mis en prison; on lui coupa une main et le bout de la langue, et on les cloua à la porte de la prison (2). Le poëte vénitien Lorenzo fut jeté dans un cachot, pour avoir écrit quelques satires grecques contre les Borgia. L'ambassadeur de Venise demanda l'élargissement du poëte; le pape répondit « qu'il ne comprenait pas pourquoi la république de Venise s'intéressait tant à ce prisonnier; et qu'il était fâché de ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder à l'ambassadeur sa demande, parce que la personne réclamée avait déjà été mise à mort par ses ordres. » En effet, cet infortuné avait été étranglé, son corps jeté dans le Tibre, et ses biens confisqués (3).

Valentin continua ses déprédations contre les barons romains. Enfin, les ducs de Ferrare et

(1) Deux poëtes célèbres, Pontanus et Sannazar, contemporains d'Alexandre VI, ont fait l'épitaphe de Lucrèce. Les vers du premier sont :

Hic jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re
Thais, Alexandri filia, sponsa, nurus.

Voici les vers de Sannazar :

Ergo te semper cupiet, Lucretia, Sextus ?
O factum diri numinis ! hic pater est.

(1) Burchard, p. 75. — Tomasi, p. 182. — Gordon, t. II, p. 189 et suiv.

(2) T. Tomasi, p. 197. — Burchard, p. 78 : ... *Circa nonam noctis, fuit ei abscissa manus et anterior pars linguæ, quæ fuit appensa parvo digito manus abscissæ, et manus ipsa fenestræ curiæ S. Crucis appensa, ubi manebat ad secundam diem.*

(3) T. Tomasi, p. 198 et suiv. — Burchard, p. 88.

dition que cette princesse y consentirait elle-même. Celle-ci répondit, à la proposition qu'on lui fit, « qu'elle ne voulait point pour mari un prêtre, un fils de prêtre, un sanguinaire, un fratricide, infâme par ses mauvaises actions. » Ces paroles partaient d'un cœur indigné; Valentin s'en vengea sur le père de Charlotte : le pape prononça la déchéance de Frédéric, comme roi de Naples. Louis proposa alors à Valentin d'épouser la fille d'Albret, roi de Navarre, à condition que le pape donnerait un douaire de deux cent mille écus, et qu'il ferait d'Albret, son frère, cardinal. Les Borgia acceptèrent la proposition, et l'affaire fut conclue.

Peu de temps après, le roi de France fit diriger son armée sur l'Italie, et s'empara du Milanais. Le pape et le duc de Valentinois en éprouvèrent une joie extrême : ils se croyaient déjà arrivés au but qu'ils s'étaient proposé depuis longtemps, d'élever leur famille sur les ruines des princes italiens. Ils pressaient l'exécution de leur dessein par de nouvelles mesures qu'ils se communiquaient sans cesse par des courriers. Ludovic Sforze, averti par son ambassadeur à Rome, fit arrêter un de ces courriers, et découvrit les stratagèmes des Borgia. Lorsque le pape en apprit la nouvelle, il fit fermer toutes les portes de Rome, et ordonna l'arrestation de l'ambassadeur de Sforze et de tous les gens de l'ambassade. Mais ceux-ci avaient déjà quitté Rome. « Le pape, se voyant ainsi trompé par des moyens qui lui étaient si familiers, ne pouvait plus contenir sa rage; et, ne sachant à qui s'en prendre, il envoya, quoiqu'il fût plus de minuit, chercher sur-le-champ Louis Capra, évêque de Pesaro, régent de la chancellerie. Dès qu'il parut devant le pape, le pauvre évêque fut saisi et enfermé dans une chambre obscure du Dataire, où il resta jusqu'au jour, sans savoir le sujet de son emprisonnement. Le lendemain, on le fit comparaître de nouveau devant Alexandre, qui s'emporta beaucoup contre lui sans raison, et le congédia ensuite, après avoir examiné de quelle manière Sforza lui avait arrêté son courrier. Cet évêque mourut peu de jours après; il n'est pourtant pas certain que ce fût par le poison : ce fut plutôt de la peur que son emprisonnement et les menaces du pape lui avaient causée (1). »

Toutefois les Borgia, loin de se laisser arrêter par la découverte de leurs desseins, ne songèrent qu'à en hâter l'exécution. Alexandre, dans un consistoire convoqué à cet effet, déclara Lucrèce, sa fille, gouvernante perpétuelle du duché de Spolète, avec tous les priviléges et revenus qui y étaient attachés. On ne saurait imaginer la pompe dont Lucrèce s'entourait. « Lorsqu'elle sortait, dit un témoin oculaire, elle avait à sa suite au moins deux cents des principaux gentilshommes et dames à cheval; chez le pape, elle était servie

(1) Tom. Tomasi, II, p. 26.

à table par des prélats; pendant le temps du jubilé (1500), il n'était permis qu'aux seuls évêques de célébrer la messe en sa présence, de la conduire d'un lieu à un autre; enfin, c'étaient des évêques mêmes qui la servaient dans des emplois plus bas (1). » Vers la même époque, le pape confisqua, au nom de l'Église et au profit de ses enfants, les États des Gaëtan, après en avoir fait étrangler le dernier héritier.

Valentin avait suivi Louis XII à Milan. Là il se fit donner l'argent et les troupes nécessaires pour dépouiller les barons romains, tels que les Sforze de Forli et de Pesaro, les Malatesta de Rimini, les Manfredi de Faenza, les Riario d'Imola et de Forli, les Varani de Camerino : ces barons, vicaires de l'Église, furent, les uns après les autres, emprisonnés, assassinés et dépouillés de leurs domaines, sous prétexte de félonie ou d'usurpation. Les évêques, archevêques et cardinaux ne furent pas épargnés davantage. Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette lamentable histoire. (*Voyez* Borgia [*César*].) Pendant que Valentin était occupé au siége de Forli, un musicien, nommé Tomasino, essaya, dit-on, de tuer le pape au moyen d'un poison subtil caché dans des lettres. Mais ce complot, dont les historiens contemporains ne parlent que très-vaguement, ne fut peut-être que fictif.

La vie, la propriété, rien n'était plus en sécurité. Le pape réclamait comme sien tout ce que les prêtres laissaient après leur mort; le gouverneur de Rome avait l'ordre de saisir leurs meubles et leur argent, et de les envoyer directement au pape. Il s'empara aussi de la succession des cardinaux de la Rovère, de Capoue et de Zano, au mépris des dispositions testamentaires qu'ils avaient faites. De plus, les chefs de la Daterie étaient chargés de percevoir, au profit du pape, l'argent qui provenait des bénéfices vacants et des autres, qu'on vendait comme des marchandises. « Cette simonie, dit le cardinal Bembo, était parvenue à un tel excès à Rome, que, pour remédier à un si grand mal, les princes séculiers furent obligés de défendre à leurs sujets, sous peine de bannissement perpétuel, d'aller à Rome y acheter aucun bénéfice (2). » A tout cela il faut joindre la vente des indulgences, et les taxes énormes que, sous prétexte d'une croisade contre les Turcs, le pape mit sur tous les États de la chrétienté. Dans la seule république de Venise, elles donnèrent 799 livres pesant d'or, somme énorme pour un temps où l'Amérique n'avait pas encore versé en Europe le produit de ses mines. Ce nouveau monde venait d'être découvert, et déjà sa possession excitait des différends entre les rois d'Espagne et de Portugal. Alexandre les termina momentanément par sa fameuse bulle *Inter cætera,* traçant à ces souverains une ligne de partage et de démarcation.

(1) Burchard, p. 61. — Tomasi, II, p. 30.
(2) Card. Bembo, *Hist. Venet.*, vol. II, p. 217. edit. Venet., 1718.

En même temps il fit reconnaître Valentin duc de la Romagne, et le créa, au milieu de fêtes et de cérémonies pompeuses, gonfalonier et généralissime de l'Église.

Tant d'excès enflammaient le zèle de plusieurs religieux. Le célèbre dominicain Savonarole prêcha ouvertement contre la corruption des moines, du clergé, particulièrement contre les mauvaises actions du pape, et insista sur la nécessité de réformer l'Église. Alexandre l'excommunia, puis le fit pendre et brûler. (*Voy.* SAVONAROLE.)

Valentin, qui s'appelait lui-même *César Borgia de France*, prit pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil*. Il promit à Louis XII de l'aider à conquérir le royaume de Naples. Il fit cette promesse afin de tirer d'abord du roi le plus d'argent et de troupes, pour continuer sa guerre contre les barons romains. Pour rompre tout lien avec le roi de Naples, Valentin fit assassiner, à la sortie d'un repas, Alfonse d'Aragon, mari de Lucrèce; et celle-ci fut mariée, peu de temps après, à Alfonse d'Este, fils du duc de Ferrare (1). Vers le même temps, le pape fit deux duchés avec les États des princes qui avaient été dépouillés par son fils : « ces deux duchés étaient celui de Nepi, dont il investit Jean Borgia, autre bâtard qu'Alexandre avait eu d'une dame romaine depuis son avénement au pontificat, mais qu'il désigna dans l'investiture comme fils de César Borgia; et celui de Sermoneta, qui fut donné à Rodrigue d'Aragon, fils de Lucrèce, né quelques mois avant la mort cruelle de son prétendu père don Alfonse; car on ne faisait pas scrupule de croire que si l'on traitait cet enfant avec tant de tendresse et d'affection, c'est qu'il était le fruit des familiarités abominables que le pape avait avec sa propre fille. Il est certain que de jour et de nuit elle était admise dans la chambre où il couchait, et qu'elle s'attribuait à la cour du pape une si grande autorité, qu'on n'a jamais rien vu de pareil ni avant ni depuis; de sorte que les écrivains les plus judicieux et les plus graves de ce temps-là ont cru que Lucrèce, fille d'Alexandre et sœur de Valentin et du duc de Candie, avait servi de concubine à tous les trois. Tout ce que nous venons de rapporter était su de plusieurs personnes de la cour du pape, qui avaient eu assez d'occasions pour s'assurer de la vérité. Lucrèce avait son appartement dans le palais du pape, et elle était non-seulement admise dans la chambre d'Alexandre, comme nous l'avons déjà dit, mais même quand ce pontife allait à la campagne, elle avait la surintendance des affaires, avec plein pouvoir de décacheter les lettres et de faire les dépêches nécessaires, d'assembler les cardinaux, si elle le jugeait à propos (1). »

Le mariage de Lucrèce avec Alfonse d'Este fut l'occasion des fêtes les plus luxueuses. La débauche la plus délirante eut lieu dans l'appartement même du pape, ainsi que l'atteste Burchard, maître de cérémonies d'Alexandre. Ce témoin oculaire fait, dans son *Diarium*, le récit d'un festin que Valentin donna dans le palais apostolique à cinquante filles de joie. Notre plume se refuse à le traduire; nous le transcrivons ici en latin, tel qu'il est dans Burchard :

« Dominica ultima mensis octobris, in sero, fecerunt cœnam cum duce Valentinensi, in camera sua, in palatio apostolico, quinquaginta meretrices, honeste *corteggiane* nuncupatæ, quæ post cœnam chorearunt cum servitoribus et aliis ibidem existentibus, primo in vestibus suis, deinde nudæ. Post cœnam posita fuerunt candelabra communia mensæ cum candelis ardentibus per terram, et projectæ ante candelabra per terram castaneæ, quas meretrices ipsæ super manibus et pedibus, nudæ, candelabra pertranseuntes, colligebant, papa, duce et Lucretia sorore præsentibus et aspicientibus; tandem exposita dona, ultimo diploides de serico, paria caligarum, bireta et alia pro illis qui pluries dictas meretrices carnaliter agnoscerent, quæ fuerunt ibidem in aula carnaliter tractatæ arbitrio præsentium, et dona distributa victoribus. »

Au milieu de ces fêtes babyloniennes, les Borgia n'oublièrent pas leurs projets de vengeance et d'ambition. Les habitants de Rome vivaient sous le régime de l'inquisition et de la terreur. Un homme qui avait laissé échapper quelques expressions satiriques pendant une mascarade, fut saisi et mis en prison; on lui coupa une main et le bout de la langue, et on les cloua à la porte de la prison (2). Le poëte vénitien Lorenzo fut jeté dans un cachot, pour avoir écrit quelques satires grecques contre les Borgia. L'ambassadeur de Venise demanda l'élargissement du poëte; le pape répondit « qu'il ne comprenait pas pourquoi la république de Venise s'intéressait tant à ce prisonnier; et qu'il était fâché de ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder à l'ambassadeur sa demande, parce que la personne réclamée avait déjà été mise à mort par ses ordres. » En effet, cet infortuné avait été étranglé, son corps jeté dans le Tibre, et ses biens confisqués (3).

Valentin continua ses déprédations contre les barons romains. Enfin, les ducs de Ferrare et

(1) Deux poëtes célèbres, Pontanus et Sannazar, contemporains d'Alexandre VI, ont fait l'épitaphe de Lucrèce. Les vers du premier sont :

Hic jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re
Thaïs, Alexandri filia, sponsa, nurus

Voici les vers de Sannazar :

Ergo te semper cupiet, Lucretia, Sextus?
O factum diri numinis! hic pater est.

(1) Burchard, p. 75. — Tomasi, p. 182. — Gordon, t. II, p. 139 et suiv.

(2) T. Tomasi, p. 197. — Burchard, p. 78 : ... *Circa nonam noctis, fuit ei abscissa manus et anterior pars linguæ, quæ fuit apponsa parvo digito manus abscissæ, et manus ipsa fenestræ curiæ S. Crucis appensa, ubi manebat ad secundam diem.*

(3) T. Tomasi, p. 198 et suiv. — Burchard, p. 88.

d'Urbin, le marquis de Mantoue, le cardinal de la Rovère, les Bentivogli, les Orsini, les Vénitiens et les Florentins se liguèrent contre les Borgia, et représentèrent au roi de France l'énormité de leurs injustices. Mais les Borgia, de leur côté, promirent au roi de lui prêter main-forte dans la guerre de Naples, alors allumée entre la France et l'Espagne, et de prolonger pour huit mois l'ambassade de George d'Amboise, ce qui attira entièrement ce cardinal dans leur parti. Ces promesses, jointes à des insinuations adroites, firent plus sur l'esprit du roi que toutes les plaintes des princes ligués contre les Borgia. Dans une entrevue à Milan, Valentin acheva de gagner tout à fait les bonnes grâces et l'appui de Louis XII, qui resta sourd à toutes les réclamations et protestations des confédérés. Après le départ du roi, la guerre la plus acharnée éclata entre les Borgia et les princes italiens. Les Orsini, entre autres, perdirent tous leurs biens, et le cardinal Orsino fut empoisonné dans un cachot (1).

Divers accidents qui faillirent coûter la vie au pape lui firent croire qu'il était protégé du ciel. Ainsi, pendant qu'il se promenait un jour dans la grande galerie de la basilique de Saint-Pierre, une grosse barre de fer, un des principaux soutiens du clocher, ayant percé la voûte, vint tomber aux pieds d'Alexandre. Le lendemain, un accident du même genre, mais beaucoup plus grave, eut lieu dans une des chambres du Vatican. « Un nuage épais s'éleva tout à coup, obscurcit le ciel, et fut bientôt suivi d'un vent impétueux, accompagné de pluie et de grêle d'une grosseur extraordinaire. Le pape voyant venir l'orage ordonna qu'on fermât les fenêtres de l'appartement; et le cardinal avec le chambellan ne se furent pas plutôt mis en devoir d'exécuter ces ordres, qu'une cheminée tomba sur le plancher qui était au-dessus d'eux, et enfonça non-seulement une partie, mais entraîna encore deux grosses poutres qui le soutenaient. Le cardinal et le chambellan n'eurent que le temps de sauter sur l'embrasure de la fenêtre pour éviter d'être ensevelis sous les ruines; mais ils crurent que le pape en avait été écrasé, parce que la plus grande partie était tombée au milieu de la chambre où ils l'avaient laissé. Dans cette pensée, ils appelèrent à haute voix les portiers qui étaient de l'autre côté de l'appartement, et leur dirent que le pape était mort. Ce bruit se répandit bientôt dans le palais et dans la ville, et y causa l'agitation qu'on peut s'imaginer. Lorsque la poussière fut un peu tombée, le cardinal et le chambellan descendirent de la fenêtre, et allèrent vers l'endroit où ils croyaient trouver le pape. Ils virent un homme mort, tout étendu sous les ruines; c'était un gentilhomme siennois, nommé Laurent Mariana Ghigi : deux autres malheureux expiraient près de lui. Ils avaient tous les trois défoncé le plancher de la chambre de dessus. Enfin ils trouvèrent sous les ruines le pape assis sur une chaise; ils l'appelèrent deux ou trois fois, mais il ne répondit point : la peur et les blessures qu'il avait reçues lui avaient ôté la parole et la connaissance. Ce qui lui sauva la vie fut qu'une des poutres en tombant s'était rompue par le milieu, de façon que l'un des bouts étant resté en haut faisait, avec celui qui était rompu, une espèce d'équerre au-dessus de lui; c'est ce qui empêcha que le reste des décombres ne lui tombât sur la tête. Il ne laissa cependant pas de recevoir deux contusions causées par la pointe de quelque clou ou de quelque éclat de bois; il fut aussi blessé à la main droite, et surtout au doigt du milieu, où il avait l'anneau pontifical; son bras droit fut percé d'un clou. Cependant il put encore se traîner jusque dans la chambre voisine, où on lui prodigua tous les soins nécessaires (1). »

Depuis cet accident, la santé du pape s'altéra visiblement. Aux souffrances physiques il fallait joindre le chagrin de voir les affaires de son fils prendre une tournure peu favorable, faute d'argent pour solder les troupes. Afin de remplir les coffres vides, Alexandre créa, le jour de la fête de Saint-Pierre 1503, neuf cardinaux, choisis d'entre les plus riches de tous les prélats de sa cour. Voici ce qui arriva aussitôt après la cérémonie (nous laisserons ici parler Gordon, s'appuyant des autorités de Tomasi, de Paul Jove, du cardinal Bembo et d'autres écrivains contemporains) : « Le pape et son fils Borgia, poussés par leur avarice insatiable, concertèrent entre eux les moyens d'empoisonner non-seulement les neuf cardinaux, mais encore quelques citoyens des plus opulents de Rome. Pour mieux accomplir leur iniquité, voici la manière dont ils s'y prirent : ils invitèrent ces cardinaux à souper dans une certaine vigne près du Vatican, laquelle appartenait au cardinal Adrien de Corneto, qui, à cause de ses grandes richesses, avait été destiné au poison comme les autres. Valentin, pour accomplir son projet infernal, envoya au sommelier du pape, qui devait servir au souper, quelques bouteilles de vin où il avait mis un poison qu'on appelle *cantarelle*. C'était une espèce de poudre blanchâtre qui ressemble en quelque manière à du sucre, et dont ils avaient fait l'épreuve sur un grand nombre de pauvres innocents qu'ils avaient fait mourir dans un misérable état (2). Ce poison était des plus subtils, et n'avait encore jamais manqué de produire son effet, qui était la mort. Valentin défendit expressément au sommelier que personne ne goûtât de ce vin, à l'exception de ceux qu'il désignerait lui-même. Ainsi le 10 août, vers la fraîcheur du soir, le pape et César se rendirent à la vigne où ils devaient souper. Selon quelques écrivains, Alexandre portait ordinairement sur lui une hostie

(1) T. Tomasi, p. 200

(1) Gordon, t. II, p. 79.

(2) Ce poison était évidemment l'arsenic (acide arsénieux).

consacrée dans une boîte en or, parce qu'un certain astrologue lui avait dit qu'une sainte hostie l'empêcherait de mourir : c'est pourquoi il avait grand soin d'en porter toujours une avec lui; mais il l'avait ce jour-là oubliée dans son appartement au Vatican, et dès qu'il s'en aperçut il dépêcha incessamment Caraffa pour la lui chercher. Tandis que Caraffa y allait, Alexandre, altéré par la chaleur excessive qu'il faisait, demanda, avant de souper, à boire. Le sommelier en chef, qui avait reçu les ordres de Valentin touchant le poison, était allé au Vatican pour y chercher des pêches qu'il y avait oubliées. Le sous-sommelier, voyant six bouteilles mises à part dans un coin, s'imagina que ce fût là le meilleur vin : il versa un grand verre de cette liqueur empoisonnée, qu'il livra à l'échanson, et celui-ci à Sa Sainteté, qui, n'ayant l'esprit occupé que du tour abominable dont il attendait l'exécution, avala avec avidité la liqueur et la mort. Valentin en but aussi un verre plein, ne soupçonnant point, non plus que son père, qu'il y eût du danger. Aussitôt qu'Alexandre se fut mis à table pour souper, le poison commença à opérer avec tant de force qu'il tomba tout d'un coup de dessus sa chaise en convulsion, et qu'il en fut relevé comme mort. Valentin ne fut pas exempt des effets terribles du poison qu'il avait lui-même préparé : il se sentit sur-le-champ saisi des mêmes agitations que son père; soit que le poison fût plus fort qu'à l'ordinaire, ou que la chaleur de l'air en hâtât l'action, on s'aperçut d'abord qu'il faisait le même effet sur le père et sur le fils. Le pape revint un peu à lui-même; il fut saigné, on lui donna un vomitif et tous les remèdes qui pouvaient contribuer au rétablissement de sa santé. Mais tout fut en vain : la fièvre et la douleur que lui causa ce poison furent si violentes qu'il mourut immédiatement, après avoir reçu les sacrements de l'Église. Depuis le moment qu'il eut avalé le poison jusqu'à sa mort, on ne l'entendit jamais parler de son fils César ou de sa fille Lucrèce, ces deux indignes instigateurs de ses crimes, par lesquels il avait ébranlé toute la chrétienté (1). »

Telle fût la fin d'Alexandre VI. Il mourut le 18 août (2) 1503, à l'âge de soixante-douze ans. On lui appliqua ces vers :

...... *Neque est lex justior ulla*
Quam necis artifices arte perire sua

Aucun prêtre ne voulut assister aux funérailles d'Alexandre. Son corps, exposé devant le grand autel de la basilique de Saint-Pierre, était un objet d'horreur; « il était devenu si noir, si difforme et si prodigieusement enflé, qu'il n'était presque pas reconnaissable : il coulait de son nez une matière toute putréfiée; sa bouche était ouverte d'une manière effroyable, etc. (1). » Il ne se rencontra point d'homme assez hardi pour lui baiser la main, selon l'usage; et le cercueil s'étant trouvé trop court, les crocheteurs et le charpentier, chargés de le porter, y firent entrer le cadavre à grands coups de poing, et en jetant des éclats de rire. Jamais corps de pape ne fut plus profané.

Tout ce que l'on peut dire pour disculper Alexandre VI des crimes qu'il a commis (sans chicaner sur leur nombre), c'est qu'il eut le malheur d'avoir pour oncle Calixte III. Ce pape fit naître en son neveu des idées d'ambition qui l'ont entraîné à des actions contraires aux lois divines et humaines. Sans cette circonstance, Alexandre aurait sans doute suivi la carrière militaire, et aurait été probablement un excellent père de famille; car il aimait ses enfants jusqu'à la frénésie. Mais les qualités qu'il pouvait avoir comme homme privé et même comme prince temporel (2) ne doivent pas servir d'excuse au vicaire de Jésus-Christ. Aussi la mémoire de ce pontife est-elle abandonnée même par les défenseurs les plus ardents de l'Église et de la papauté; et cela aurait dû faire tomber d'avance toutes les déclamations de mauvais goût.

Quatorze ans après la mort d'Alexandre VI, Luther afficha ses thèses contre la papauté. C'est bien moins Savonarole et Luther, que certains excès de Rome, qui enfantèrent le protestantisme, L'Église elle-même, dans différents conciles, avait reconnu la nécessité des réformes; mais elle ne sut pas les faire à temps, ni dans la mesure convenable : les réformateurs qui vinrent ensuite dépassèrent toute mesure. N'est-ce pas là l'histoire de toutes les révolutions? F. H.

Paul Jove. — Duchêne, *Hist. des papes*. — Guichardin, *Hist.*, t. I. — Papyre Masson, *De epis. Urbis*. — Grégoire Leti, *Vita de C. Borgia*. — Platina e Panvinio, *Vita dei Pontifici*. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Tomasi, *Vita di Cesare Borgia*. — Burchard, *Specimen historiæ arcanæ, s. anedocta de vita Alexandri VI*, édit. de *Gottfried Wilhelm Leibnitz*; Hannov., 1697, in-4°. — Alexander Gordon, *Life of pape Alexander VI and his son Cesar Borgia*; Lond., 1729, in-fol.; ibid., 1730, 2 vol. in-8°, trad. en français; Amsterdam,

(1) T. Tomasi, p. 288; Paul Jove, lib. VIII, p. 206; Platina, p. 296; Gordon, t. II, p. 296 et suiv. — Bembo, *Hist. Venet.*, lib. V, p. 218.

(2) C'est la date admise par Panvinius, Cicarelli et d'autres. Mais, suivant T. Tomasi, le pape fut empoisonné le 2 août, et ne mourut que le 10. On peut parfaitement concilier ces deux dates, en admettant que l'une est dans le style ancien (calendrier julien), et que l'autre porte la correction grégorienne.

(1) Gordon, t. II, p. 300.

(2) J'ignore où l'auteur de l'article *Alexandre VI* (dans la *Biographie* de Michaud) a vu que ce pape « employa beaucoup de fermeté et de vigueur à la répression du brigandage et au rétablissement de la justice; » car cette opinion est formellement contredite par les paroles suivantes d'un témoin oculaire irrécusable, le cardinal Gilles de Viterbe : *Numquam in civitatibus sacræ ditionis, seditio iniquior, numquam direptio crebrior, numquam cædes cruentior, numquam in viis grassatorum vis liberior, numquam in urbe plus malorum fuit, numquam delatorum copia, sicariorum licentia, latronum vel numerus vel audacia major, ut portas urbis prodire fas non esset, urbem ipsam incolere non liceret, pro eodem nunc habitam majestatem lædere, hostem habere, auri aut formosi aliquid domi cohibere; non domi, non in cubiculo, non in turri tutus; nihil jus, nihil fas : aurum, vis et Venus imperabant.* (Tom. Tomasi, p. 290.)

1732, vol. in-12. — B.... (D...), *Vies des papes Alexandre VI et Léon X*, Lond., 1751, in-12. — Étienne-Michel Masse, *Histoire du pape Alexandre VI et de César Borgia*; Paris, 1830, in-8°. — F. de la Fontaine, *Le pape Alexandre VI*.

ALEXANDRE VII, pape, né à Sienne le 13 février 1599, mort le 22 mai 1667. Il fut d'abord cardinal, sous le nom de Fabio Chigi. Il devint successivement vice-légat à Ferrare, nonce à Cologne et au congrès de Munster, en 1648; à son retour à Rome, il fut nommé cardinal-ministre, et succéda le 7 avril 1655 à Innocent X. Il avait eu d'abord contre lui dans le conclave une faction puissante, à la tête de laquelle étaient les cardinaux Barberini et de Retz. Mais il vint à bout de les gagner en feignant un grand zèle pour la doctrine de saint Augustin, à laquelle ils le croyaient opposé. Le cardinal de Retz, qui dirigeait le parti le plus influent, avoua plus tard qu'il en fut complétement la dupe; aussi, à la cérémonie de l'adoration, le nouveau pape lui dit : « Seigneur cardinal, voilà votre ouvrage. »

Alexandre commença par réformer divers abus administratifs; il fit un accueil magnifique à la reine Christine de Suède, qui venait d'abjurer le luthéranisme. Dans la même année 1656, les États de l'Église furent ravagés par la peste, qui fit périr, dit-on, plus de cent soixante mille hommes. Le 16 octobre 1656, il confirma par une bulle le décret d'Innocent X contre les cinq propositions de Jansénius. En 1659, le 21 août, l'inquisition rendit, en présence d'Alexandre VII, un décret contre l'*Apologie des Casuistes*, composée par le P. Pirot, jésuite, pour répondre aux *Provinciales* de Pascal. En 1661, Alexandre eut un démêlé grave avec la France : l'ambassadeur de cette puissance, duc de Créqui, avait refusé de se conformer à la loi qui abolissait le droit d'asile attaché à la demeure des ambassadeurs, et dont des criminels, sujets romains, faisaient un grave abus. Le duc de Créqui fut insulté par le garde corse Papeli, qui tira sur le carrosse de cet ambassadeur et tua un de ses pages. Après avoir fait de vains efforts pour obtenir réparation de cet outrage, il quitta les États du pape, et se retira à Florence. Louis XIV exigea une réparation éclatante : elle fut accordée en partie au bout de quatre mois. Mais le roi la trouvant insuffisante, résolut d'y suppléer lui-même. En conséquence la ville et le comtat d'Avignon furent saisis, et réunis à la couronne par arrêt du parlement de Provence en date du 26 juillet 1663. On fit passer des troupes en Italie, en même temps que la Sorbonne publia des thèses pour établir que les papes, loin d'être infaillibles en matière temporelle, ne l'étaient pas même en matière spirituelle. Après avoir vainement sollicité l'assistance des princes catholiques, Alexandre prit le parti de contenter le roi de France. L'accommodement se fit à Pise le 22 février 1664. Le cardinal Chigi, neveu du pape, vint à la cour de Versailles faire des excuses de la conduite des Corses; et le roi de France le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagements au duc de Modène pour ses droits sur Commachio. La garde corse fut licenciée, et une pyramide fut élevée à Rome avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction (1). Avignon et ses dépendances furent rendus au pape le 15 février 1665. Alexandre promulgua en France le fameux Formulaire qui devait servir à distinguer les jansénistes des orthodoxes. Le 25 juin suivant, il publia une bulle contre les censures que la faculté de théologie de Paris avait faites des doctrines du carmélite Jacques Vernant et du jésuite Guillaume de Moïa. Le parlement rendit, le 29 juillet, un arrêt contre cette bulle, sur les conclusions des avocats du roi. Dans cette même année, Alexandre canonisa François de Sales, et peu de temps avant sa mort il publia une bulle par laquelle il défendit d'écrire sur la matière de l'attrition. — On a reproché à ce pape plusieurs inconséquences. Ainsi il s'était d'abord déclaré contre le népotisme, et il créa, en 1658, son neveu Agostino Chigi prince de Farnèse, et son autre neveu, Flacio, cardinal. C'est ce qui faisait dire à Benaldi, ambassadeur du grand-duc de Florence à Rome : *Habbiamo un papa che non dice mai una parola di verità* (Mém. du card. de Retz). A sa mort, dit Muratori, Alexandre laissa ses parents bien enrichis, et peu de regrets de sa personne parmi le peuple de Rome, qu'il avait écrasé d'impôts. Pour être juste, il faut dire qu'une grande partie de ses revenus furent employés à l'embellissement de Rome : il acheva le collége de la Sapience, commencé par Léon X sur les dessins de Michel-Ange; il fit exécuter la belle colonnade de la place Saint-Pierre, et la chaire de bronze de cet apôtre, derrière le grand autel de l'église du Vatican; il élargit le palais des papes sur le mont Quirinal, construisit la belle place Chigi, orna les rues de larges trottoirs, déblaya la place du Panthéon, employa Bernini à décorer la porte del Popolo, assainit la mare ou lac de Baccano par un canal conduisant les eaux au Tibre, et bâtit un arsenal à Civita-Vecchia. Enfin, il fit équiper plusieurs navires pour seconder les Vénitiens et l'empereur dans la guerre contre les Turcs. La veille de sa mort, il prononça, devant ses cardinaux réunis, un discours sur la vanité des choses de ce monde.

Alexandre VII fut un pape instruit, et ami des lettres. Ses poésies latines, œuvre de sa jeunesse, ont été publiées à Paris en 1656. Ses bulles se trouvent dans Cherubini *Bullarium*. Il eut pour successeur Clément IX.

Mémoires historiques. — Baggatta, *Vita di Alessandro VII*, continuation de Panvinio, *Vies des Papes*. — Botta, *Storia d'Italia*. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Levin Nicolas Moltke, *Conclave in quo Fabius Chigius (nunc dictus Alexander VII) summus pontifex creatus*; Slesvigi, 1656, in-8°. — François-Seraphini Regnier-Desmarais, *Histoire des démêlés (en 1662) de la cour de*

(1) Cette pyramide fut abattue, du consentement de Louis XIV, sous le pontificat de Clément IX.

France avec la cour de Rome (*Alexandre VII*) *au sujet de l'affaire des Corses*; Paris, 1707, in-4°. — N.-N Sforza Pallavicino, *Della vita di Alessandro VII libri V*; Prato, 1840, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE VIII, pape, né à Venise le 19 avril 1610, mort le 1er février 1691. Cardinal Ottoboni, il succéda, le 16 octobre 1689, à Innocent XI. Il avait fait ses études à Padoue et à Rome, et fut successivement évêque de Bresce et de Frascati. Après son avénement, il rétablit avec la France la bonne harmonie qui avait été troublée sous son prédécesseur. Au moyen de quelques concessions réciproques, Louis XIV rendit au pape l'Avignonais, et renonça aux priviléges de son ambassadeur à Rome. Ce dernier point ne fut cependant accordé qu'avec réserve, parce que le pape avait exigé que les évêques français rétractassent, comme contraires à l'autorité du saint-siége, les quatre propositions fondamentales de l'Église gallicane, signées en 1682. — Alexandre poussa avec activité la guerre contre les Turcs; il fournit aux Vénitiens de l'argent, des hommes et des vaisseaux, et donna une magnifique épée à Morosini, le conquérant de la Morée. — Ce pape fut contraire aux jésuites, et condamna successivement plusieurs de leurs doctrines. La bibliothèque du Vatican lui doit l'acquisition de la magnifique collection de livres et de manuscrits de la reine Christine de Suède. En mourant, il distribua à ses neveux tout ce qu'il avait amassé d'argent, ce qui fit dire à Pasquin « qu'il aurait mieux valu pour l'Église être sa nièce que sa fille. »

Muratori, *Annali d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Botta, *Storia d'Italia*.

IV. *Les Alexandre saints et patriarches.*

ALEXANDRE (*saint*), évêque de Cappadoce, ensuite évêque de Jérusalem, mort en 251 de J.-C. Au rapport d'Eusèbe (*Chronicon*, p. 172), il souffrit pour la foi chrétienne les persécutions de l'empereur Septime-Sévère, et écrivit, en 211, plusieurs lettres de sa prison. L'année suivante, après sa mise en liberté, il vint à Jérusalem, où l'évêque Narcisse, âgé de cent seize ans, lui céda son siége épiscopal au milieu d'une assemblée de fidèles. Alexandre fit élever à Jérusalem une bibliothèque où Eusèbe puisa des matériaux pour son *Histoire ecclésiastique*. Saint Clément d'Alexandrie lui dédia son livre sur la *Règle ecclésiastique*. Sous l'empereur Décius, il fut de nouveau persécuté et mis en prison, où il mourut. Eusèbe nous a conservé plusieurs fragments de lettres de saint Alexandre aux habitants d'Antioche, d'Antinopolis, en Égypte, à Origène, etc. L'Église latine honore sa mémoire le 18 mars.

Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, VI. — Dupin, *Histoire des écrivains ecclésiastiques*, liv. VI, ch. XIX. — Hieronymus, *De viris illustribus*.

ALEXANDRE (*saint*), patriarche d'Alexandrie, mort le 26 février 326, succéda à saint Achillas en 313. Arius, qui avait eu l'espérance d'obtenir ce siége, conçut une vive jalousie, et attaqua Alexandre dans sa doctrine, ne pouvant l'attaquer dans sa vie privée. Le saint évêque épuisa toutes les voies de douceur et de persuasion pour le ramener à l'Église orthodoxe; mais, n'ayant rien pu gagner sur lui, il le fit comparaître devant un concile composé de tous les évêques d'Égypte, réunis au nombre de près de cent à Alexandrie en 320. Arius y fut condamné avec ses sectateurs, et saint Alexandre notifia ce jugement au pape saint Sylvestre, et à tous les évêques du monde chrétien, par une lettre circulaire. Dans cette lettre, rapportée par Théodoret et Socrate, saint Alexandre prêche aux évêques l'union, et établit que l'église catholique ne fait qu'un corps; il y expose la doctrine des hérétiques sur le mystère de la Trinité, et la réfute en peu de mots. Il avoue que leur anathème lui cause une sensible douleur, mais qu'il ne faut pas s'étonner qu'il se soit élevé des faux docteurs qui aient corrompu la doctrine de Jésus-Christ, puisqu'il nous en a lui-même averti et fait avertir par son apôtre, etc. Dans une autre lettre, publiée par Cotelier, Saint Alexandre avertit son clergé que Charus, Pistrus et d'autres prêtres ont été déposés pour s'être joints aux ariens.

Théodoret, *Hist. Eccles.*, I, 4. — Socrate, *Hist. Eccles.*

ALEXANDRE (*saint*), patriarche de *Constantinople*, mort en 340. Il succéda en 317 à Métrophane dans le siége de Byzance. En 322, saint Alexandre d'Alexandrie lui écrivit pour lui faire part de la condamnation qu'il venait de prononcer contre l'hérésiarque Arius. En 325, il assista au concile de Nicée, dont il fit publier à son retour les actes dans les îles Cyclades. Il en conserva la doctrine, et la défendit en toute occasion. Sa fermeté parut avec éclat l'an 336, lorsque l'empereur Constantin voulut l'engager à recevoir Arius dans son église : Alexandre s'y opposa fortement, sans être effrayé des menaces qu'on lui fit. Arius mourut subitement, la veille du jour que ses partisans avaient destiné pour le mener en triomphe à l'église. Alexandre, suivant Tillemont, cessa de vivre la même année, vers le mois d'août. Mais, selon le P. Pagi, les Bollandistes et le P. le Quien, il ne mourut qu'en 340.

Saint Athanase, *Epist. ad Solit.* — Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.*, 27. — Socrate, I et II. — Sozomène, III. — Théodoret, I. — Ruffin, I. — Baronius, *Annales*.

ALEXANDRE (*saint*), fondateur des acémètes, mort en 430, dans un couvent qu'il avait fait construire sur les bords du Pont-Euxin. Natif de l'Asie Mineure, il remplit quelque temps une charge à la cour d'Orient. Dégoûté du monde, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans les déserts de la Syrie. Il fonda un monastère sur les bords de l'Euphrate, et vit sa communauté s'accroître jusqu'à quatre cents religieux; il s'y trouvait des Syriens, des Égyptiens, des Grecs, des latins. Il les divisa en six chœurs qui veillaient à tour de rôle (d'où le nom d'ἀκοίμητοι, *acémètes*, qui ne dorment pas) pour chanter les louanges du Seigneur chacun dans

1732, vol. in-12. — B.... (D...), *Vies des papes Alexandre VI et Léon X*, Lond., 1751, in-12. — Étienne-Michel Masse, *Histoire du pape Alexandre VI et de César Borgia*; Paris, 1830, in-8°. — F. de la Fontaine, *Le pape Alexandre VI.*

ALEXANDRE VII, pape, né à Sienne le 13 février 1599, mort le 22 mai 1667. Il fut d'abord cardinal, sous le nom de Fabio Chigi. Il devint successivement vice-légat à Ferrare, nonce à Cologne et au congrès de Munster, en 1648; à son retour à Rome, il fut nommé cardinal-ministre, et succéda le 7 avril 1655 à Innocent X. Il avait eu d'abord contre lui dans le conclave une faction puissante, à la tête de laquelle étaient les cardinaux Barberini et de Retz. Mais il vint à bout de les gagner en feignant un grand zèle pour la doctrine de saint Augustin, à laquelle ils le croyaient opposé. Le cardinal de Retz, qui dirigeait le parti le plus influent, avoua plus tard qu'il en fut complétement la dupe; aussi, à la cérémonie de l'adoration, le nouveau pape lui dit : « Seigneur cardinal, voilà votre ouvrage. »

Alexandre commença par réformer divers abus administratifs; il fit un accueil magnifique à la reine Christine de Suède, qui venait d'abjurer le luthéranisme. Dans la même année 1656, les États de l'Église furent ravagés par la peste, qui fit périr, dit-on, plus de cent soixante mille hommes. Le 16 octobre 1656, il confirma par une bulle le décret d'Innocent X contre les cinq propositions de Jansénius. En 1659, le 21 août, l'inquisition rendit, en présence d'Alexandre VII, un décret contre l'*Apologie des Casuistes*, composée par le P. Pirot, jésuite, pour répondre aux *Provinciales* de Pascal. En 1661, Alexandre eut un démêlé grave avec la France : l'ambassadeur de cette puissance, duc de Créqui, avait refusé de se conformer à la loi qui abolissait le droit d'asile attaché à la demeure des ambassadeurs, et dont des criminels, sujets romains, faisaient un grave abus. Le duc de Créqui fut insulté par le garde corse Papeli, qui tira sur le carrosse de cet ambassadeur et tua un de ses pages. Après avoir fait de vains efforts pour obtenir réparation de cet outrage, il quitta les États du pape, et se retira à Florence. Louis XIV exigea une réparation éclatante : elle fut accordée en partie au bout de quatre mois. Mais le roi la trouvant insuffisante, résolut d'y suppléer lui-même. En conséquence la ville et le comtat d'Avignon furent saisis, et réunis à la couronne par arrêt du parlement de Provence en date du 26 juillet 1663. On fit passer des troupes en Italie, en même temps que la Sorbonne publia des thèses pour établir que les papes, loin d'être infaillibles en matière temporelle, ne l'étaient pas même en matière spirituelle. Après avoir vainement sollicité l'assistance des princes catholiques, Alexandre prit le parti de contenter le roi de France. L'accommodement se fit à Pise le 22 février 1664. Le cardinal Chigi, neveu du pape, vint à la cour de Versailles faire des excuses de la conduite des Corses; et le roi de France le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagements au duc de Modène pour ses droits sur Commachio. La garde corse fut licenciée, et une pyramide fut élevée à Rome avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction (1). Avignon et ses dépendances furent rendus au pape le 15 février 1665. Alexandre promulgua en France le fameux Formulaire qui devait servir à distinguer les jansénistes des orthodoxes. Le 25 juin suivant, il publia une bulle contre les censures que la faculté de théologie de Paris avait faites des doctrines du carmélite Jacques Vernant et du jésuite Guillaume de Moïa. Le parlement rendit, le 29 juillet, un arrêt contre cette bulle, sur les conclusions des avocats du roi. Dans cette même année, Alexandre canonisa François de Sales, et peu de temps avant sa mort il publia une bulle par laquelle il défendit d'écrire sur la matière de l'attrition. — On a reproché à ce pape plusieurs inconséquences. Ainsi il s'était d'abord déclaré contre le népotisme, et il créa, en 1658, son neveu Agostino Chigi prince de Farnèse, et son autre neveu, Flacio, cardinal. C'est ce qui faisait dire à Benaldi, ambassadeur du grand-duc de Florence à Rome : *Habbiamo un papa che non dice mai una parola di verità* (Mém. du card. de Retz). A sa mort, dit Muratori, Alexandre laissa ses parents bien enrichis, et peu de regrets de sa personne parmi le peuple de Rome, qu'il avait écrasé d'impôts. Pour être juste, il faut dire qu'une grande partie de ses revenus furent employés à l'embellissement de Rome : il acheva le collége de la Sapience, commencé par Léon X sur les dessins de Michel-Ange; il fit exécuter la belle colonnade de la place Saint-Pierre, et la chaire de bronze de cet apôtre, derrière le grand autel de l'église du Vatican; il élargit le palais des papes sur le mont Quirinal, construisit la belle place Chigi, orna les rues de larges trottoirs, déblaya la place du Panthéon, employa Bernini à décorer la porte del Popolo, assainit la mare ou lac de Baccano par un canal conduisant les eaux au Tibre, et bâtit un arsenal à Civita-Vecchia. Enfin, il fit équiper plusieurs navires pour seconder les Vénitiens et l'empereur dans la guerre contre les Turcs. La veille de sa mort, il prononça, devant ses cardinaux réunis, un discours sur la vanité des choses de ce monde.

Alexandre VII fut un pape instruit, et ami des lettres. Ses poésies latines, œuvre de sa jeunesse, ont été publiées à Paris en 1656. Ses bulles se trouvent dans Cherubini *Bullarium*. Il eut pour successeur Clément IX.

Mémoires historiques. — Baggatta, *Vita di Alessandro VII*, continuation de Panvinio, *Vies des Papes*. — Botta, *Storia d'Italia*. — Muratori, *Annali d'Italia*. — Levin Nicolas Moltke, *Conclave in quo Fabius Chigius (nunc dictus Alexander VII) summus pontifex creatus*; Slesvigi, 1656, in-8°. — François-Seraphini Regnier-Desmarais, *Histoire des démêlés* (en 1662) *de la cour de*

(1) Cette pyramide fut abattue, du consentement de Louis XIV, sous le pontificat de Clément IX.

France avec la cour de Rome (*Alexandre VII*) *au sujet de l'affaire des Corses*; Paris, 1707, in-4°. — N.-N Sforza Pallavicino, *Della vita di Alessandro VII libri V*; Prato, 1840, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE VIII, pape, né à Venise le 19 avril 1610, mort le 1er février 1691. Cardinal Ottoboni, il succéda, le 16 octobre 1689, à Innocent XI. Il avait fait ses études à Padoue et à Rome, et fut successivement évêque de Bresce et de Frascati. Après son avénement, il rétablit avec la France la bonne harmonie qui avait été troublée sous son prédécesseur. Au moyen de quelques concessions réciproques, Louis XIV rendit au pape l'Avignonais, et renonça aux priviléges de son ambassadeur à Rome. Ce dernier point ne fut cependant accordé qu'avec réserve, parce que le pape avait exigé que les évêques français rétractassent, comme contraires à l'autorité du saint-siége, les quatre propositions fondamentales de l'Église gallicane, signées en 1682. — Alexandre poussa avec activité la guerre contre les Turcs; il fournit aux Vénitiens de l'argent, des hommes et des vaisseaux, et donna une magnifique épée à Morosini, le conquérant de la Morée. — Ce pape fut contraire aux jésuites, et condamna successivement plusieurs de leurs doctrines. La bibliothèque du Vatican lui doit l'acquisition de la magnifique collection de livres et de manuscrits de la reine Christine de Suède. En mourant, il distribua à ses neveux tout ce qu'il avait amassé d'argent, ce qui fit dire à Pasquin « qu'il aurait mieux valu pour l'Église être sa nièce que sa fille. »

Muratori, *Annali d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Botta, *Storia d'Italia*.

IV. *Les Alexandre saints et patriarches.*

ALEXANDRE (*saint*), évêque de Cappadoce, ensuite évêque de Jérusalem, mort en 251 de J.-C. Au rapport d'Eusèbe (*Chronicon*, p. 172), il souffrit pour la foi chrétienne les persécutions de l'empereur Septime-Sévère, et écrivit, en 211, plusieurs lettres de sa prison. L'année suivante, après sa mise en liberté, il vint à Jérusalem, où l'évêque Narcisse, âgé de cent seize ans, lui céda son siége épiscopal au milieu d'une assemblée de fidèles. Alexandre fit élever à Jérusalem une bibliothèque où Eusèbe puisa des matériaux pour son *Histoire ecclésiastique*. Saint Clément d'Alexandrie lui dédia son livre sur la *Règle ecclésiastique*. Sous l'empereur Décius, il fut de nouveau persécuté et mis en prison, où il mourut. Eusèbe nous a conservé plusieurs fragments de lettres de saint Alexandre aux habitants d'Antioche, d'Antinopolis, en Égypte, à Origène, etc. L'Église latine honore sa mémoire le 18 mars.

Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, VI. — Dupin, *Histoire des écrivains ecclesiastiques*, liv. VI, ch. XIX. — Hieronymus, *De viris illustribus*.

ALEXANDRE (*saint*), patriarche d'Alexandrie, mort le 26 février 326, succéda à saint Achillas en 313. Arius, qui avait eu l'espérance d'obtenir ce siége, conçut une vive jalousie, et attaqua Alexandre dans sa doctrine, ne pouvant l'attaquer dans sa vie privée. Le saint évêque épuisa toutes les voies de douceur et de persuasion pour le ramener à l'Église orthodoxe; mais, n'ayant rien pu gagner sur lui, il le fit comparaître devant un concile composé de tous les évêques d'Égypte, réunis au nombre de près de cent à Alexandrie en 320. Arius y fut condamné avec ses sectateurs, et saint Alexandre notifia ce jugement au pape saint Sylvestre, et à tous les évêques du monde chrétien, par une lettre circulaire. Dans cette lettre, rapportée par Théodoret et Socrate, saint Alexandre prêche aux évêques l'union, et établit que l'église catholique ne fait qu'un corps; il y expose la doctrine des hérétiques sur le mystère de la Trinité, et la réfute en peu de mots. Il avoue que leur anathème lui cause une sensible douleur, mais qu'il ne faut pas s'étonner qu'il se soit élevé des faux docteurs qui aient corrompu la doctrine de Jésus-Christ, puisqu'il nous en a lui-même averti et fait avertir par son apôtre, etc. Dans une autre lettre, publiée par Cotelier, Saint Alexandre avertit son clergé que Charus, Pistrus et d'autres prêtres ont été déposés pour s'être joints aux ariens.

Théodoret, *Hist. Eccles.*, I, 4. — Socrate, *Hist. Eccles.*

ALEXANDRE (*saint*), patriarche de *Constantinople*, mort en 340. Il succéda en 317 à Métrophane dans le siége de Byzance. En 322, saint Alexandre d'Alexandrie lui écrivit pour lui faire part de la condamnation qu'il venait de prononcer contre l'hérésiarque Arius. En 325, il assista au concile de Nicée, dont il fit publier à son retour les actes dans les îles Cyclades. Il en conserva la doctrine, et la défendit en toute occasion. Sa fermeté parut avec éclat l'an 336, lorsque l'empereur Constantin voulut l'engager à recevoir Arius dans son église : Alexandre s'y opposa fortement, sans être effrayé des menaces qu'on lui fit. Arius mourut subitement, la veille du jour que ses partisans avaient destiné pour le mener en triomphe à l'église. Alexandre, suivant Tillemont, cessa de vivre la même année, vers le mois d'août. Mais, selon le P. Pagi, les Bollandistes et le P. le Quien, il ne mourut qu'en 340.

Saint Athanase, *Epist. ad Solit.* — Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.*, 27. — Socrate, I et II. — Sozomène, III. — Théodoret, I. — Ruffin, I. — Baronius, *Annales*.

ALEXANDRE (*saint*), fondateur des acémètes, mort en 430, dans un couvent qu'il avait fait construire sur les bords du Pont-Euxin. Natif de l'Asie Mineure, il remplit quelque temps une charge à la cour d'Orient. Dégoûté du monde, il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans les déserts de la Syrie. Il fonda un monastère sur les bords de l'Euphrate, et vit sa communauté s'accroître jusqu'à quatre cents religieux; il s'y trouvait des Syriens, des Égyptiens, des Grecs, des latins. Il les divisa en six chœurs qui veillaient à tour de rôle (d'où le nom d'ἀκοίμητοι, *acémètes*, qui ne dorment pas) pour chanter les louanges du Seigneur chacun dans

sa langue. Ce système de psalmodie perpétuelle et polyglotte se répandit dans tout l'Orient. Alexandre revint à Constantinople, et y fonda un monastère semblable à celui qu'il avait fondé sur les bords de l'Euphrate (1).

ALEXANDRE Ier, patriarche d'Antioche, né vers le milieu du quatrième siècle, mort en 421. Il succéda à Porphyre dans le siége d'Antioche, et éteignit le schisme de cette église en ramenant les eustathiens à la foi orthodoxe. Il fit célébrer la mémoire de saint Chrysostome. A l'amour de la paix il joignait une grande charité. Nicéphore ne lui donne que cinq ans d'épiscopat; mais, selon Bollandus, Noris, Pagi et le Quien, il ne mourut qu'en 421.

Théodoret, liv. V, chap. XXXV. — Innocent I, in *Epist.* — Baronius, *Annales*, ann. 408 et 411.

ALEXANDRE II, patriarche d'Antioche suivant les Bollandistes, fut le successeur du patriarche Théophane. Les mêmes auteurs pensent qu'il mourut l'an 686. C'est apparemment le même qui est appelé *Thomas* par Eutychius.

Acta sanctorum.

V. *Les Alexandre célèbres dans les lettres, les arts et les sciences, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle* (par ordre chronologique).

***ALEXANDRE**, peintre d'Athènes, dont le nom (Ἀλέξανδρος Ἀθηναῖος ἔγραψεν) se trouve écrit sur l'une des quatre tablettes de marbre découvertes en 1746 à Herculanum, et qui sont maintenant au musée de Naples. Les peintures sont monochromes (rouges), et leur style dénote une époque de peu antérieure au premier siècle avant J.-C. On en a tiré des gravures.

Le Antichità d'Ercolano, t. I, planches 1-4.

***ALEXANDRE L'ÉTOLIEN** (Ἀλέξανδρος Αἰτωλός), poëte grec, mis au nombre de la Pléiade tragique, vivait sous le règne de Ptolémée-Philadelphe (vers 250 avant J.-C.). Il était natif de Pleuron en Étolie, et ami d'Antigone Gonatas. Il paraît s'être distingué dans le genre épique et élégiaque. Athénée nous a conservé les titres et des fragments de quelques poésies d'Alexandre. Il en reste aussi quelques épigrammes. Tous ces fragments ont été recueillis par A. Capellmann, et publiés sous le titre : *Alexandri Ætoli fragmenta*; Rome, 1829, in-8°.

Fabricius, *Biblioth. græca*, II et IV. — Osann, *Beiträge zur Griech und Römischen Litteratur-Geschichte*, I, p. 298. — Düntzer, *Die Fragmente der epischen Poesie der Griechen*, II, p. 7.

***ALEXANDRE MYNDIUS**, naturaliste grec, vivait probablement dans le second siècle avant J.-C. Il est souvent cité par Athénée et d'autres écrivains anciens : ses ouvrages, dont il ne nous reste que de faibles fragments, avaient pour titre : Περὶ τῆς τῶν πτηνῶν ἱστορίας (Histoire des oiseaux); — Περὶ κτήνων ou ζώων (Histoire des animaux).

Ménage et d'autres critiques pensent que cet auteur est le même qu'*Alexon Myndius*, auquel Diogène attribue un ouvrage de mythologie (μυθικά), et qu'il faudrait changer *Alexon* en *Alexandros*. Mais comme nous ne savons rien de la vie de ce naturaliste grec, la question reste indécise.

Plutarque, *Marius*, 17. — Diogène Laërce, I, 29. — Schweighæuser, édit. d'Athénée (*Index auctorum*). — Vossius, *De historicis græcis*, p. 382, note 29, de l'édition de Westermann.

ALEXANDRE (*Cornélius*), surnommé *Polyhistor*, à cause de sa vaste érudition, philosophe, géographe et historien grec, natif de Milet, selon Suidas, ou d'Aphrodisias, selon Étienne de Byzance (au mot APHRODISIAS), vivait à Rome vers l'an 80 avant notre ère. Il était disciple de Cratès le Philosophe. Dans la guerre de Sylla en Grèce, il fut fait prisonnier, et vendu comme esclave à Cornélius Lentulus, qui lui confia l'éducation de ses enfants, et l'affranchit en lui donnant le nom de *Cornélius*. Il périt à Laurentum, dans l'incendie de sa maison; et sa femme Hélène se pendit de désespoir.

Alexandre Polyhistor avait écrit quarante-deux ouvrages, particulièrement sur l'histoire et la géographie, dont il nous reste quelques fragments peu importants. Étienne de Byzance cite ses *Traités sur la Bithynie, la Carie, la Syrie, l'île de Chypre, l'Égypte, la Paphlagonie, la Libye, le Pont-Euxin et l'Europe*. Athénée fait mention d'une *Description de la Crète*, et Plutarque, d'une *Histoire des musiciens phrygiens*. Diogène Laërce lui attribue deux ouvrages intitulés : 1° *De l'ordre dans lequel les philosophes se succèdent*; — 2° *Commentaire de Pythagore*. Saint Clément d'Alexandrie (I, *Strom.*) cite ce dernier ouvrage sous le nom de *Symbole de Pythagore*, et fait mention en outre d'*un traité sur les Juifs*, dont on trouve des extraits dans le Syncelle, et qu'Eusèbe a reproduits dans sa *Préparation évangélique* (IX, c. XVII). Pline cite très-souvent Polyhistor; et saint Cyrille (IX, *Advers. Julian.*) rapporte son opinion sur le déluge et la tour de Babel. Suidas cite également cinq livres de cet historien sur la ville de Rome. — Alexandre Polyhistor est probablement le même que cite Strabon, XIV, p. 642 (édit. Casaub.).

Étienne de Byzance. — Athénée. — Eusèbe. — Suidas. — Clément d'Alexandrie. — Diogène Laërce. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 187, édit. Westermann. — Rumpf, *Commentatio de Alexandri Polyhistoris vita et scriptis*; Heidelberg, 1845, in-4°. — C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. III, p. 206 (collection des classiques grecs d'Ambr.-Firmin Didot).

***ALEXANDRE** (*Alexander*), fils de Marc-Antoine et de Cléopâtre, reine d'Égypte, naquit

(1) Quelques auteurs ont mal à propos confondu les acémètes avec les moines scythes, qui prétendaient faire approuver la proposition *Unus de Trinitate passus est*. Les acémètes, au contraire, voulaient la faire condamner, ce qui les fit regarder comme favorables à Nestorius; tandis que les moines scythes étaient suspects d'eutychianisme. Il est à croire que les uns et les autres étaient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputaient trop et s'entendaient trop peu. (*Dictionnaire* de Feller, édition de 1847.)

en 40 avant J.-C., avec une sœur jumelle portant le nom de sa mère. A l'époque où ce triumvir salua Cléopâtre du titre de « reine des rois, » il donna à son fils Alexandre le nom de *Hélios* (Soleil), et à sa fille celui de *Sélène* (lune). En marchant contre l'Orient, il conçut (en 34 avant J.-C.) le projet de donner à son fils Alexandre, en royaume indépendant, l'Arménie et les pays situés à l'est de l'Euphrate. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, en 29 avant J.-C., leurs enfants furent conduits à Rome pour orner le triomphe d'Octavien. Octavie, femme légitime d'Antoine, les accueillit dans sa maison et les éleva comme ses enfants. On ignore l'époque de leur mort.

Dion Cassius, XLIX, 32, 41; L, 25; LI, 21. — Plutarque, *Antoine*, 36, 54, 87. — Tite-Live, *Epit.* CXXXI.

ALEXANDRE (*Tiberius*), préfet (*procurator*) de la Judée en 46 de J.-C. Il était fils d'un Juif converti au paganisme, et neveu du célèbre Philon, dont il nous reste quelques écrits. Pendant son administration, Jacques et Simon, fils de Judas le Galiléen, essayèrent de répandre les doctrines de leur père; mais leur tentative fut promptement réprimée par Alexandre, qui fit crucifier ces nouveaux apôtres. Il fut ensuite nommé préteur de l'Égypte par Néron. Dans une révolte des habitants d'Alexandrie, il fit périr sous le glaive des soldats romains plus de cinquante mille Juifs et Grecs, et mit en cendres un quartier de cette ville populeuse. A l'avénement de Vespasien, il se déclara le premier pour cet empereur, auprès duquel il fut en grande faveur. Alexandre commandait un corps d'armée sous Titus, et assista à la prise de Jérusalem.

Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 4; *Bellum Jud.*, II, 15. — Tacite, *Annales*, XV, 28; *Hist.*, I, 11. — Suétone, *Vespasien*, 6.

ALEXANDRE d'*Égée* (Ἀλέξανδρος Αἰγαῖος), philosophe péripatéticien, vivait dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Il fut précepteur de Néron, et peut-être le même qui aida Jules-César dans la réforme du calendrier. Dans ce cas, Alexandre était un élève de Sosigène. Suidas lui attribue ce mot : « Néron est une masse de boue, pétrie de sang. » Mais Suétone met ces mêmes paroles dans la bouche de Théodore de Gadara, et les applique à l'empereur Tibère.

Suidas, au mot Ἀλέξανδρος Αἰγαῖος. — Suétone, *Tibère*, 57. — Fabricius, *Biblioth. græca*, t. III, p. 560.

***ALEXANDRE**, surnommé *Lychnus* (Λύχνος), rhéteur et poëte grec, vivait probablement vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. Strabon lui attribue une histoire et plusieurs poëmes didactiques en hexamètres, où il décrit le ciel et les trois grandes parties du monde alors connu, l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Chacune de ces parties était l'objet d'un poëme spécial. Étienne de Byzance nous en a conservé quelques fragments, aux mots Δῶρος, Δυῤῥάχιον, Ἐρχύνιον.

Cicéron, *ad Atticum*, II, 20, 22. — Strabon, VI, p. 607 (de l'édit. de Casaub.). — Schol., *ad Dionys. Perieget.*, 607. — Naeke, *Schedæ criticæ*, p. 7; Halle, 1812.

***ALEXANDRE**, surnommé *Philalèthe* (*qui aime la vérité*), médecin grec, vivait probablement vers la fin du premier siècle avant J.-C. Il est mentionné par Strabon comme successeur de Zeuxis dans la direction d'une célèbre école en Phrygie. Cette école avait été fondée par des sectateurs d'Hérophile, entre Carcora et Laodicée, dans le village de Men-Carus, où il y avait des eaux thermales et un fameux temple d'Esculape (Cramer, *Asia Minor*, vol. I, p. 43). On ne sait rien de la vie de ce médecin, si ce n'est qu'il était disciple d'Asclépiade et maître d'Aristoxène. Il est plusieurs fois cité par Galien, qui donne sa définition du pouls; et Soranus le met au nombre des médecins qui soutenaient qu'il n'y a, dans les maladies des femmes, aucun caractère spécifique qui exige un traitement spécial. C'est probablement le même Alexandre que cite Cœlius Aurelianus (*Morb. acut.*, II, 1, p. 74, édit. Amman.) sous le nom d'*Alexander Laodicensis*. Il ne reste de lui aucun ouvrage.

Strabon, XII, p. 580, édit. Casaub. — Octavius Horatianus, *Rer. med.*, lib. IV, p. 102, éd. Argentorat., 1532. — Galien, *De different. Puls.*, lib. IV, cap. XV, t. VIII, p. 746, édit. de Kühn. — Soranus, *De arte obstetr.*, cap. XCII, p. 210, édit. de Dietz.

***ALEXANDRE NUMÉNIUS**, rhéteur grec, vivait dans la première moitié du second siècle de J.-C., sous le règne d'Adrien. On a de lui : Περὶ τῶν τῆς διανοίας σχημάτων καὶ περὶ τῶν τῆς λέξεως σχημάτων, ouvrage dont Aquila Romanus et Rufinianus ont donné un abrégé sous le titre *De figuris sententiarum et elocutionis*, publié par Normann; Upsal, 1690, in-8°. On le trouve aussi dans les *Rhetores græci* d'Alde Manuce et de Walz, vol. VIII. — Quant à l'ouvrage Περὶ ἐπιδεικτῶν, que l'on attribue à Alexandre Numénius, il appartient certainement à un rhéteur plus récent.

Julius Rufinianus, p. 196, édit. Ruhnken. — Westermann, *Histoire de l'éloquence grecque* (en allemand), § 95, n° 13, et § 104, n° 7.

***ALEXANDRE**, surnommé *Péloplaton* (Ἀλέξανδρος Πηλοπλάτων), rhéteur grec, natif de Séleucie en Cilicie, fut secrétaire de l'empereur Antonin le Pieux vers 150 de J.-C. Il était célèbre pour sa beauté et son talent oratoire. Il visita la Grèce, l'Italie, l'Égypte et l'Éthiopie. Il se fit connaître surtout par sa polémique avec le célèbre rhéteur d'Athènes Hérode-Atticus. Il reçut d'un Corinthien, avec lequel il avait engagé une lutte de paroles, le sobriquet de Péloplaton (*Platon de boue*). Philostrate nous a conservé quelques fragments des discours de ce rhéteur.

Philostrate, *Vitæ sophistarum*, II, 5. — Westermann, *Geschichte der griechischen Beredsamkeit* (Histoire de l'éloquence grecque), § 94.

***ALEXANDRE** *le Paphlagonien*, fameux imposteur, natif d'Abonoteichos en Paphlagonie, vivait vers le milieu du second siècle de notre ère, sous le règne des Antonins. « Il avait, dit Lucien qui l'avait vu, une taille belle et majestueuse; ses yeux étaient très-vifs, sa voix douce et agréable, ses facultés intellectuelles très-dé-

veloppées ; à le voir ou l'entendre parler, on l'aurait pris pour un très-brave homme. » Alexandre, né de parents pauvres, fut adopté fort jeune par un riche médecin, qui l'initia dans les secrets de son art. Après la mort de son patron, il se fit passer pour un descendant du demi-dieu Persée, et s'associa avec un charlatan de Byzance, nommé Cocconas, pour exploiter la crédulité du public. A la mort de son associé, il revint dans sa contrée natale, où il se fit passer pour prophète, voulant sans doute faire mentir le proverbe. Dans ses accès frénétiques, déterminés, dit-on, par une herbe qu'il mâchait et qui rendait la salive écumeuse, il prédisait l'avenir. Mais voici comment il parvint à se faire des partisans : Les Paphlagoniens devaient élever un temple d'Esculape. Alexandre prit un petit serpent et le mit dans un œuf d'oie, qu'il déposa dans l'emplacement du temple; puis il annonça à ses compatriotes qu'Esculape allait naître dans leur ville. Accompagné d'une foule immense, il se rendit à l'endroit désigné, ramassa l'œuf et en fit sortir le serpent, qu'il montra au peuple étonné. Le récit de ce miracle fit affluer à Abonoteichos une multitude considérable de tous les pays de l'Asie Mineure. Ce serpent, appelé Glycon, fut déclaré fils de Jupiter; Alexandre lui forma une coiffe ou tête artificielle, et s'en servit pour dire des oracles sur les places publiques, et donner des consultations aux malades. Il gagna de grandes richesses, et sa renommée se répandit dans tout l'empire. On venait de la Grèce et de l'Italie pour le consulter, et jamais imposteur n'eut tant de vogue. Il fut à son apogée pendant la peste qui, en 166 de J.-C., ravageait l'empire. Il en existe même des médailles, frappées à cette époque, sur lesquelles on lit le nom du dieu Glycon.

Lucien, *Alexandre*, c. LVIII.

* **ALEXANDRE**, médecin et martyr, natif de Phrygie, mort en 177. Pendant la persécution des églises de Lyon et de Vienne, il fut exposé, avec un autre chrétien, à être dévoré par des bêtes féroces dans un amphithéâtre. Pendant ce supplice atroce les martyrs ne firent, dit-on, entendre aucun gémissement ni plainte. La mémoire d'Alexandre est célébrée le 2 juin, en même temps que celle des autres martyrs de Vienne et de Lyon.

Eusèbe, *Hist. ecclés.*, V, 1. — Bzovius, *Nomenclator sanctorum professione medicorum*. — *Acta Sanctorum*, 2 juin.

ALEXANDRE *l'Aphrodisien* ou *d'Aphrodisias* (Ἀλέξανδρος Ἀφροδισιεύς) (1), célèbre commentateur d'Aristote, né à Aphrodisias, ville de la Cilicie, vivait vers la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle de notre ère. A en juger par un passage de sa Métaphysique, il enseignait la philosophie péripatéticienne à Athènes, sous les règnes de Septime-Sévère et de son fils Antonin-Caracalla. Il dédia à ces empereurs son premier ouvrage, le livre *Sur le Destin*, composé entre 199, année où Caracalla fut associé par son père à l'empire, et 211 de J.-C., année de la mort de Septime-Sévère. Dans un passage de ce livre, il semble remercier ses hauts patrons de n'avoir pas fixé son séjour à Rome. Il eut pour maîtres Herminus et Aristote de Messène, péripatéticiens. Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce célèbre commentateur. — Alexandre exposa les doctrines d'Aristote dans toute leur pureté, sans y mêler, comme Alexandre d'Égée et ses disciples, les préceptes d'autres écoles. Il fut surnommé de préférence *l'Exégète* (ὁ Ἐξηγητής), et devint le chef d'une secte particulière d'interprètes d'Aristote, qu'on désigna sous le nom d'*alexandrins*.

Les ouvrages d'Alexandre d'Aphrodisias furent en grande estime chez les Arabes, qui en traduisirent la plupart dans leur langue. (*Voy.* Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, tom. I). Voici la liste de ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour : 1° *Du destin et du libre arbitre*, Περὶ Εἱμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν. L'auteur y combat avec beaucoup de sagacité la doctrine des stoïciens, comme contraire au libre arbitre, et destructive par conséquent de toute morale. Eusèbe (*Præparat. Evang*, VI, 9) cite un long passage de ce livre, et parle de l'auteur comme d'un philosophe distingué. Victor Trincavelli le publia le premier avec Themistius, Venise (Paul Manuce), 1534, in-fol.; il le réunit ensuite à son édition des *Questions naturelles* d'Alexandre, qui parut à Venise en 1536, in-fol. On le réimprima en grec et en latin à Londres, 1658, in-12, et dans Grotius, *Opera theolog.*, vol. VIII; Amsterdam, 1679, in-fol. La dernière édition est de J.-C. Orelli; Zurich, 1824, in-8°; — 2° *Commentaire sur le premier livre des premières Analytiques d'Aristote* (Ὑπόμνημα εἰς τὸ α' τῶν προτέρων Ἀναλυτικῶν) : André d'Asola publia la première édition de ce commentaire à Venise, 1520, in-fol. Jean-Bern. Felicianus en donna une traduction latine, Venise, 1560, in-fol.; nouv. édit. par Spengel, Munich, 1842, in-8°; — 3° *Commentaire* (Ὑπόμνημα) *sur les huit livres des Topiques d'Aristote, édité par Marc Musurus*; Venise, 1513 et 1526, in-fol., traduit en latin par J.-B. Rosarius; Venise, 1563, 1573, in-fol. Dans ce commentaire, ainsi que dans les autres, Alexandre corrigea plusieurs erreurs de copistes qui se sont glissées dans les manuscrits d'Aristote; — 4° *Commentaires* (Ἀποσημειώσεις) *sur les Elenchi Sophistici d'Aristote*, édités par Hercule Gyrlandus; Venise (Alde), 1520, in-fol., traduits en latin par Gasp. Marcellus; Venise, 1546 et 1559, in-fol. — 5° *Commentaire sur*

(1) Le mot d'*Aphrodisée*, donné par Moréri, Michaud, et presque tous les biographes, est inexact; car la ville où naquit ce philosophe s'appelait *Aphrodisias*, Ἀφροδισιὰς πόλις Κιλικίας (Étienne de Byzance, p. 144, édit. Amsterd, 1678, in-fol.); et je ne sache pas que la terminaison *sias* des noms propres se change en *see*. Il y avait aussi un bourg du nom d'Aphrodisias près d'Alexandrie.

les douze livres des Métaphysiques d'Aristote, publié (texte grec) par M. A. Brandis dans *Scholia in Aristotelem*; Berlin, 1836, vol. I, p. 513. Mais Brandis n'en a donné que les cinq premiers livres, regardant les autres comme apocryphes. Sepulveda de Cordoue en a publié à Rome, 1527, in-fol., une traduction latine, qui a été réimprimée plusieurs fois; — 6° *Commentaire sur les Sensations et les choses sensibles* (Ὑπόμνημα εἰς τὸ περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν), édité par François d'Asola avec le commentaire de l'ouvrage de Simplicius sur le livre d'Aristote *De l'âme*, et trad. en latin par Lucillus Philalèthe, avec les scholies de Michel d'Éphèse sur les *Parva naturalia* d'Aristote; Venise, 1544, 1549, 1559 et 1573, in-fol.; Venise, 1527, in-fol.; — 7° *Commentaire sur les Météorologiques d'Aristote* (Ὑπόμνημα εἰς τὰ Μετεωρολογικά, édité par François d'Asola; Venise, 1527, in-fol., avec le commentaire de Jean Philoponus sur le livre de la Génération d'Aristote. Il en existe une traduction latine par Alexandre Piccolomini; Venise, 1556, in-fol. Dans un passage du commentaire sur le troisième livre, l'auteur nomme Sosigène comme son maître. Si ce Sosigène est celui que Jules-César employa à la réforme du calendrier, ce commentaire doit être plus ancien qu'Alexandre d'Aphrodisias, à moins d'admettre un Sosigène plus jeune. C'est ce qui rend probable l'hypothèse de ceux qui l'attribuent à Alexandre d'Égée; — 8° *Du Mélange des corps* (Περὶ μίξεως), dirigé contre la doctrine des stoïciens sur la pénétrabilité de la matière et l'âme du monde. Cet ouvrage a été imprimé avec le précédent, Venise, 1527, et traduit en latin, entre autres, par J. Schegk; Tubingue, 1840, in-8°; — 9° *De l'Ame* (Περὶ ψυχῆς), en deux livres, qui sont autant de traités particuliers sur le même sujet : le premier renferme des discussions curieuses sur la nature des quatre éléments, sur la vision, et sur la lumière. Ces deux traités ont été imprimés en grec, dans l'édition de Trincavelli *du Destin*, 1534; le premier a été traduit en latin par Jérôme Donatus, Venise, 1502 in-fol.; et le second, par Angelo Canini; ibid., 1555, in-fol.; — 10° *Quatre livres de propositions difficiles et leurs solutions sur des objets naturels* (Φυσικῶν σχολίων ἀποριῶν καὶ λύσεων βιβλία δ'), édité par Trincavelli; Venise, 1536, in-fol. (texte grec très-incorrect). Il y en avait plusieurs traductions latines; Bâle, 1520, in-4°; Venise, 1541, 1548, 1555. On lui attribue aussi des problèmes de médecine et de physique (*Problematum medicorum et physicorum libri duo*, dans l'édition de Sylburg des Œuvres d'Aristote), et un traité sur les Fièvres (*Libellus de febribus, latine, Georg. Valla interprete;* Venise, 1488). *Voy.* ALEXANDRE *de Tralles*.

Tous ces livres sont assez rares. Beaucoup d'autres, encore inédits, se trouvent dans les bibliothèques de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. On y rencontre des détails du plus haut intérêt pour l'histoire des sciences physiques. C'est ainsi que M. de Humboldt a signalé un passage où il est question de la distillation, procédé dont on avait attribué la découverte aux Arabes. « On rend, dit le commentateur d'Aristote, l'eau de mer potable en la vaporisant dans des vases placés sur le feu, et en recevant la vapeur condensée sur des couvercles » (récipients) (1).

En philosophie, Alexandre n'est pas éloigné d'admettre l'appel au sens commun, pour arriver à la connaissance de la vérité. Il défend Aristote contre ceux qui l'accusaient d'avoir dit que la providence n'était pas un attribut essentiel de la Divinité. Il regarde l'âme (ψυχή) comme inséparable du corps, qu'elle vivifie; elle n'a pas une existence par elle-même (οὐσία); elle est comme le cachet ou la forme (εἶδος), imprimé au corps organisé. Il nie donc l'immortalité de l'âme, en tant que séparée du corps. L'intelligence (νοῦς) peut être distincte du corps : elle se suffit à elle-même, et peut se passer d'organes matériels pour percevoir les objets (νούμενα). Elle n'est pas, comme l'âme, une émanation de la Divinité, et conséquemment périssable. Alexandre d'Aphrodisias est au nombre de ces commentateurs qui ont cherché à concilier le système d'Aristote avec les doctrines nouvelles qui commençaient alors à régner. H.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, V, p. 650. — Ritter, *Geschichte der Philosophie*, IV, p. 24.

***ALEXANDRE** (*Sulpice*), historien, vivait au quatrième siècle de notre ère. Il paraît avoir été Gaulois ou Franc. Il écrivit, selon Grégoire de Tours, une histoire dans laquelle il avait inséré plusieurs traits touchant la nation des Francs. Il ne parlait cependant nulle part de leur premier roi. Saint Grégoire, qui avait lu cet ouvrage, s'est borné à rapporter quelques fragments tirés du 3ᵉ et du 4ᵉ livre. Ces fragments commencent à la défaite du tyran Maxime près d'Aquilée en 388, et finissent à l'accord que le tyran Eugène fit avec les rois des Francs et des Allemans. Cet Eugène fut tué en 394, après avoir envahi l'empire en 392; de sorte que ces fragments ne nous font connaître que ce qui s'est passé en moins de six ans. Alexandre donne le titre de roi aux ducs qu'il avait dit auparavant avoir d'abord gouverné les Francs. Comme saint Grégoire ne cite plus cet historien dans la suite, il nous donne à entendre qu'Alexandre n'avait pas poussé plus loin son histoire, et qu'ainsi il écrivait vers la fin du quatrième siècle. C'est ce que paraît montrer aussi le style de cet historien, autant qu'on en peut juger par ce qui nous reste de son ouvrage.

Histoire littéraire de la France, t. I, part. II, p. 429. — Grégoire de Tours, *Hist. fr.*, liv. II, n° 9, p. 57-67.

(1) *Quidquid ex ipsis evaporans in operculis colligitur. Vinum et alia quæ humorum aut succum habent atque evaporant, ex transmutatione rursus vaporis in humidum, aqua fiunt.* (*Comment. in Meteorolog.* lib. II, p. 19 verso, edit. Piccolomicci. — Voy. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 195.

*ALEXANDRE de *Lycopolis*, dans la haute Égypte, écrivain grec, vivait probablement vers le milieu du quatrième siècle de notre ère. Il paraît avoir été évêque de Lycopolis. On a de lui un ouvrage contre les doctrines des manichéens (Πρὸς τὰς Μανιχαίων δόξας). L'auteur y insiste particulièrement sur la simplicité de la religion chrétienne, rendue accessible à toutes les intelligences, et très-propre à exciter la vertu.

Cave, *De Scriptoribus Ecclesiæ incertæ ætatis*, p. 42. — Fabricius, *Biblioth. Græc.*, III, 56.

ALEXANDRE DE TRALLES (Ἀλέξανδρος Τραλλιανός), célèbre médecin grec, natif de Tralles en Lydie, vivait probablement au sixième siècle de notre ère. Il était de peu postérieur à Aëtius, qu'il cite (lib. XII, c. VIII), tandis qu'il est lui-même cité par Paul d'Égine et par Agathias, qui écrivait en 565. Selon cet historien, Alexandre avait quatre frères, tous distingués dans leurs professions; et celui qui se nommait Étienne (*Stephanus*), était aussi médecin. On n'a pas d'autres détails sur sa vie. On sait seulement qu'il visita la Gaule et l'Espagne, et se fixa à Rome, où il acquit la réputation d'un praticien éminent. On croit qu'il était chrétien : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il partageait les croyances religieuses de son temps, et qu'il recommandait les amulettes et les formules magiques. Ainsi il prescrivait, contre l'épilepsie, de lier autour du bras droit un morceau de voile enlevé à un navire naufragé, et de le porter pendant sept semaines (lib. I, c. XX); contre la colique, il préconisait le cœur d'une alouette, attaché à la cuisse gauche (VI, 6); contre la fièvre quarte, quelques poils arrachés à la barbe d'un bouc. Dans les douleurs néphrétiques, il conseillait de faire usage, soit d'une pierre sur laquelle était représenté Hercule terrassant un lion, soit d'un anneau de fer sur lequel était écrit d'un côté, Φεῦγε, φεῦγε, ἰοῦ χολή (Fuis, fuis, bile du venin), et sur l'autre, le diagramme des gnostiques (1). Cependant, comme pour s'excuser, il ajoute que, de son temps, les malades riches ne voulaient se soumettre à aucun traitement rationnel, et que, pour les contenter, il fallait recourir à des moyens réputés plus expéditifs, tels que les amulettes, etc. (VIII, 7, 10).

(1) Le fameux diagramme des gnostiques, que l'on voit souvent sur les abraxas ou amulettes, se compose de deux triangles équilatéraux, entrelacés. C'est le *Trutenfuss* des magiciens allemands, le sceau de Salomon dans le *Faust* de Gœthe, le symbole des francs-maçons, l'enseigne de nos brasseurs alsaciens. Sur les pierres abraxas ou talismans, que l'on portait suspendus au cou, se trouvaient ordinairement gravées des divinités égyptiennes ou persiques (scarabees, figure à tête de lion ou d'épervier, serpent, etc.), avec des emblèmes zoroastrico-judaïques, et des inscriptions mystérieuses, telles que *Iao* (abbréviation de *Iehova*), *Abraxas* (anagramme de noms impliquant le mystère de la Trinité), *Chnoubis* (Anubis?) et *Semes* (nom cophte du *soleil*, assimilé à Jésus-Christ). Cette dernière circonstance explique pourquoi on exigeait des partisans de Carpocrate et de Basilide, ou des gnostiques qui voulaient rentrer dans le giron de l'Église, cette formule d'abjuration : « Je renie ceux qui disent que le Christ est le Soleil. »

Le principal ouvrage d'Alexandre de Tralles a pour titre : Βιϐλία ἰατρικὰ δυοκαίδεκα (*Livres de médecine en douze livres*); il traite de toutes les maladies, depuis celles de la tête jusqu'à celles du pied. L'auteur nous apprend lui-même qu'il le composa à un âge qui ne lui permettait plus de supporter les fatigues de la pratique. Dans le premier livre il parle de la chute des cheveux, des affections cutanées de la tête, des différentes formes de la céphalalgie, de la frénésie, de la léthargie, de diverses espèces de paralysies et de la mélancolie. Le second livre est consacré aux maladies des yeux; le troisième, aux affections de l'oreille, du nez et des dents; le quatrième comprend les diverses espèces d'angines; le cinquième, les maladies des poumons; le sixième, la pleurésie; le septième, les maladies de l'estomac; le huitième, celles du foie, de la rate et du canal intestinal; le neuvième, les différentes espèces d'hydropisie, les affections des voies urinaires et des organes génitaux; le dixième, les coliques; le onzième, la goutte; et le douzième, les différentes espèces de fièvre. Cet ouvrage fut d'abord traduit (d'après une version arabe?) et publié en latin par Fr. Fradin, sous le titre : *Alexandri iatros practica, cum expositione glose* (glosæ) *interlinearis Jacobi de Partibus et Januensis in margine posite* (positæ); Lyon, 1504, in-4°; Paris, 1512, in-8°; Turin, 1520, in-8°; Venise, 1522, in-8°; l'original grec fut imprimé par Robert Estienne, et édité par Jacques Goupil avec *Rhazæ de Pestilentia libellus, ex Syrorum lingua in græcam translatus*; Paris, 1548, in-fol. (1). Albanus de Turin (Taurinus) retoucha l'ancienne traduction latine, mais sans consulter le texte grec, et la réimprima sous le titre : *De singularum corporis partium, ab hominis coronide ad imum calcaneum, vitiis, ægritudinibus, injuriis, libri quinque*; Bâle, 1533, in-fol., suivi, en 1541, d'un commentaire sur tous les livres de ce médecin. Le texte grec, avec la traduction latine de Jo. Guinter ou Gonthier d'Andernach, fut publié par H. Petrus; Bâle, 1556, in-8°. Cette nouvelle traduction latine a été plusieurs fois réimprimée, et se trouve aussi dans Henri Estienne : *Medicæ artis principes*; Paris, 1567, in-fol., et dans la collection de Haller, Lausanne, 1772, 2 vol. in-8°.

Alexandre de Tralles est un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il met dans ses descriptions un ordre méthodique, que Paul d'Égine et beaucoup d'autres ont depuis imité. Son style, quoique moins pur que celui d'Arétée, ne manque pas d'élégance et de
L'auteur lui-même (liv. XII, ch. I) a soin
dire qu'il s'est servi d'expressions
non recherchées, afin de mettre son
portée de tout le monde. Ce proc

(1) Ce fut le P. Duchâtel, évêque
aumônier de France, qui commu
ce médecin grec à Goupil.

une véritable réforme. Ce qui distingue surtout Alexandre des médecins de son temps, c'est qu'il ne s'en tient pas aveuglément à l'autorité de Galien, et se permet d'en différer sur plusieurs points. Il critique même (ce qu'on n'avait pas encore osé faire) les règles curatives de Galien comme indéterminées, et souvent tout à fait fausses (liv. X, ch. 1). En se détachant ainsi de l'autorité du maître par son indépendance et son langage populaire, Alexandre de Tralles a pris un rang à part : Sprengel le préfère avec raison à tous les nouveaux médecins de la Grèce.

Cependant ses connaissances anatomiques ne dépassent pas encore celles de Galien, et, dans la production des maladies, il fait également jouer un grand rôle au *strictum* et au *laxum*, ainsi qu'aux qualités froides, humides, sèches ou chaudes des humeurs, ce qui prouve qu'il est bien difficile de se débarrasser entièrement des liens d'une théorie dominante. — Dans sa méthode curative, quand il recommande à ses confrères de porter toujours leur attention sur l'âge, sur les forces de la nature, sur la constitution individuelle, sur la manière de vivre du malade, sur les agents atmosphériques, il fait preuve d'un véritable esprit d'observation et d'un grand tact médical. Ses idées sur la dysenterie, l'hydropisie, l'épilepsie, la mélancolie, ainsi que sur l'action de certains médicaments, tels que l'opium, le castoréum, les métaux, la rhubarbe (qu'il paraît avoir le premier mentionnée), l'*hermodactyle* (1), etc., sont le résultat d'une longue expérience. Son traitement de la goutte, qui a été souvent employé depuis, repose sur un régime sévère, longtemps prolongé, et dicté par la conviction que cette maladie est la suite d'une vie luxueuse et sédentaire.

Outre l'ouvrage cité, on a du même auteur un petit traité *sur les vers intestinaux* (Περὶ ἑλμίνθων), écrit sous forme de lettres, et dont Al. Sprenger (2) mentionne une traduction arabe. Il fut d'abord publié en grec et en latin par Jérôme Mercurialis; Venise, 1570, in-4°. On le trouve aussi dans Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. XII, p. 602, ainsi que (texte grec) dans Ideler, *Physici et medici græci minores*, Berlin, 1841, et (traduction latine) dans la collection de Haller. Parmi les vermifuges qu'on y voit énumérés, se trouve le cumin noir, les huiles, les noix, et le fiel de bœuf. Quant au traité sur la pleurésie et au traité sur les maladies des yeux (Περὶ τῶν ἐν ὀφθαλμοῖς παθῶν), qui a été, selon Sprenger, traduit en arabe, ce ne sont probablement que des chapitres de l'ouvrage principal.

Enfin on a attribué tantôt à Alexandre d'Aphrodisias, tantôt à Alexandre de Tralles, un *Recueil de problèmes de médecine et de physique* (Ἰατρικὰ καὶ φυσικὰ προβλήματα), en deux livres, dont Mercurialis, Gataker, Sprengel, Choulant, et d'autres, regardent Alexandre de Tralles comme le véritable auteur. On y lit, entre autres assertions curieuses, que l'étincelle qui paraît sortir de l'œil, lorsqu'on reçoit un violent soufflet, provient de ce que le *spiritus visorius* s'enflamme, et que les insectes meurent dans l'huile, parce que leurs *spiracula* s'obstruent. On y trouve aussi l'hypothèse de Platon sur la préexistence de l'âme, pour expliquer comment on endort les enfants par le chant. Cet ouvrage fut d'abord publié en latin par George Valla; Venise, 1488, in-fol. Le texte grec se trouve dans l'édition aldine des œuvres d'Aristote, Venise, 1495, in-fol.; et dans l'édition de Sylburg, Francfort, 1585, in-8°. Les deux textes ont été publiés par J. Davion; Paris, 1540-1, in-12. Voyez aussi Ideler, dans le recueil cité. — Quant au *Traité des fièvres* (Περὶ πυρετῶν), qu'on a également attribué à Alexandre de Tralles, il appartient peut-être à un médecin antérieur à celui-ci. Il a été traduit en latin par G. Valla, Venise, 1498, in-fol., et publié en grec, d'après un manuscrit de Florence par Démétrius Schinas, dans *Museum criticum*, Cambridge, vol. II, p. 359-389. On le trouve aussi dans le recueil d'Ideler, et dans Fr. Passow, *Opuscula academica*; Leipzig, 1835, in-8°, p. 521. F. H.

Ed. Milward, *Trallianus reviviscens*; London, 1734, in-8°. — Fabricius, *Bib. Gr.*, t. XII. — Freind, *Hist. of Physic*. — Sprengel, *Hist. de la méd.*, t. II. — Haller, *Bibl. medic. pract.*, I. — M. Daremberg, *Plan de la publ. des méd. grecs*.

*ALEXANDRE, évêque de Lincoln, né à Blois, mort en 1147. Il fut élevé dans la maison de son oncle Roger, évêque de Salisbury, et sacré évêque le 22 juin 1123. Ayant porté ombrage au roi Étienne, qui craignait qu'il ne prît parti pour l'impératrice Mathilde, ce monarque confisqua les propriétés de l'évêque, l'assiégea dans son château de Newmark, et le retint quelques mois prisonnier. Le roi, cité par son propre frère l'évêque de Winchester devant un tribunal ecclésiastique, se justifia mal, et rendit les biens confisqués. L'an 1142, Alexandre alla à Rome : il en revint avec le titre de légat, et le pouvoir d'assembler un synode pour régler les affaires de l'Église. Il fit un second voyage à Rome en 1147, et mourut en France pendant les chaleurs de l'été. Ce prélat, surnommé *le Magnifique*, aimait beaucoup le faste, ce qui lui attira une réprimande de saint Bernard. Il fit construire deux monastères; et la cathédrale de Lincoln ayant été brûlée par le feu du ciel, il en fit construire une nouvelle, qu'il mit à l'abri d'un semblable accident au moyen d'un toit de pierre: c'est un des édifices les plus remarquables d'Angleterre.

Biographia Britannica. — Henry of Huntingdon, *His-*

(1) L'hermodactyle, qu'il recommandait surtout dans la goutte, paraît être, non pas l'aristoloche, mais le colchique (*colchicum autumnale*), qui s'emploie encore aujourd'hui avec succès dans les affections rhumatismales. Démétrius Pepagomène composa un traité spécial sur l'efficacité du *hermodactylus* dans le traitement de la goutte, d'après les principes d'Alexandre de Tralles. *L'eau médicinale d'Husson*, qui a joui d'une si grande vogue contre la goutte, avait pour base le colchique.

(2) *De orig. medic.*; Lugd. Batav., 1840, in-8°, p. 24.

toria apud Scriptores post Bedam, lib. VII et VIII. — Godwin, *De præsulibus Angliæ*.

ALEXANDRE *de Bernay*, poëte français, natif de Bernay en Normandie (diocèse de Lisieux), vivait vers le milieu du douzième siècle. Il fut surnommé *de Paris*, par le long séjour qu'il fit dans cette ville. Il se fit d'abord connaître par le roman d'*Athis et de Prophilias* (ms. 7191 de la bibliothèque Richelieu), et par ceux d'*Hélène, mère de saint Martin* et de *Brison*, fait à la requête de Loyse, dame de Créqui-Canaples. Mais son principal ouvrage est la continuation de l'*Alexandriade*, commencée par Lambert *Li-Cors*, c'est-à-dire *le Court*, natif de Chastaudun. Voici le passage sur lequel on se fonde :

La verité de l'istoire si com li roys la fist
Un clerc de Chasdiaudun, Lambert li cors l'escrit,
Qui du latin la treste et en romant la mist...
Alixandre nous dit que de Bernay fu nez,
Et de Paris refu ses surnoms appelez
Qui ot les siens vers o les Lambert mellez.

Ce roman, peut-être le plus ancien de la langue française, est écrit en vers de douze syllabes, appelés depuis *alexandrins*.

L'opinion qui faisait d'Alexandre de Bernay l'inventeur du vers alexandrin était générale parmi les littérateurs des trois derniers siècles. Elle a été partagée par Bernier, par Pasquier, par Ménage, par Goujet, par les auteurs du Dictionnaire de Trévoux, par la Monnoye, par Massieu, etc. Mais l'invention de cette mesure est un peu antérieure à Alexandre de Bernay; la Ravaillère a montré qu'elle fut employée pour la première fois vers 1140.

Le roman d'Alexandre est un cadre ingénieux dans lequel le poëte a fait entrer une partie des faits relatifs à ce qui se passa à la fin du règne de Louis VII et au commencement de celui de Philippe-Auguste, et il fut publié peu avant 1184. Cet ouvrage eut plusieurs suites, qui furent ajoutées par Simon le *Clerc*, Pierre de Saint-Cloost, Jehan Li-Nivelois ou Le Vénélois, etc. Il a été traduit de rime en prose par un écrivain nommé Jehan Fauquelin, qui florissait vers le commencement du quinzième siècle. Cette version a été imprimée sous ce titre : *Histoire du roy Alexandre le Grand, jadis roy et seigneur de tout le monde, et des grandes prouesses qu'il a faictz en son temps;* Paris, Jehan Bonfons, in-4° goth., s. d. Ce poëme est très-bien écrit pour le temps où il parut; il renferme un assez bon nombre de vers harmonieux et pleins de sens; les descriptions en sont animées, les récits naturels.

Le roman d'Athis et de Prophlias commence par ces mots :

Qui saiges est de sapience
Bien doit espandre se science
Que tex la puisse recoillir
D'ou boins essanples puisse issir.
Oez del savoir Alixandre,
Qui por ce fist ses vers espandre.
Quant il sera del siegle issuz
Qu'as autres fust amanteuz.
Ne fut pas saiges de clergie
Mès des auctors oï la vie,
Molt retint bien an son memoire

Voyez une analyse détaillée de ce roman dans le t. XV, p. 179 et suivantes de l'*Histoire littéraire de la France*.

De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, etc.* — Fauchet, livre II. — Du Tillet, *Parnasse français*. — Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. II, p. 765.

ALEXANDRE, dit *Célésinus* ou *Telesinus*, historien sicilien, abbé du monastère de Saint-Sauveur de Ceglio, vivait vers 1160. Il a écrit l'histoire de Roger II, roi de Sicile (*de Rebus gestis Rogerii filii ab anno* 1130 *usque ad* 1152, *libri IV*), que Dominique de Portonari a publiée à Saragosse en 1578. On la trouve encore dans le tome X du Recueil de Grævius, dans le tome V de la Collection de Muratori, et dans le IIIe volume de l'*Hispania illustrata*, d'André Schott et Pistorius.

Fabricius, *Biblioth. latin. med. et infim. ætatis*.

***ALEXANDRE** *d'Ashby*, en latin *Alexander Essebiensis*, prieur du monastère d'Ashby dans le Northamptonshire, vers l'an 1200 de J.-C. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont Tanner a donné la liste dans sa *Bibliotheca Britannico-hibernica*. Dans ces ouvrages, qui mériteraient d'être imprimés, on remarque : *Historiæ Britanniæ epitome*, cité par Twyne dans *Antiquitatis academiæ Oxoniensis apologia*, p. 212 — *De fastis seu sacris diebus*, cité par Fuller *Church history*, t. II.

Biographical Dictionary.

***ALEXANDRE** *de Cantorbéry* (en anglais *Canterbury*), bénédictin anglais, mort vers 1220. Il fut, en 1206, envoyé par le roi Jean pour apaiser le différend qui s'était élevé entre ce roi et le pape. Il répandit ensuite la bulle qui devait excommunier Louis, roi de France, dès que celui-ci mettrait le pied sur le sol anglais. Sa fidélité à son roi devait plus tard lui coûter cher : il fut excommunié par Pandulphe, légat du pape, et privé de ses biens ecclésiastiques. Alexandre a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite : *De Ecclesiæ potestate; De potestate vicaria; De cessatione papatus*.

Tanner, *Biblioth. Brit.-hib.* — Pits, *De rebus Anglicis*.

***ALEXANDRE** *de l'Isle*, en latin *Alexander Insulanus*, chroniqueur, vivait au commencement du treizième siècle. Il était, selon Paullini, moine de Corbie ou Corvey en Westphalie (et non de Corbie en Picardie), et descendait des comtes *de Insula* (de l'Isle), dont le domaine était dans le voisinage de la ville de Hildesheim. Il continua, vers 1210, le *Breviarium rerum memorabilium*, d'Isibord ab Amelungen, également moine de Corbie. Le manuscrit de cet abrégé ou *Breviarium* fut confié avec beaucoup d'autres, vers la fin du dix-septième siècle, à Paullini, médecin à Eisenach, qui l'a publié dans les *Acta curiosorum naturæ*, année IV; Nuremberg, 1686, in-4°. Cependant il crut devoir faire un choix parmi les *Choses mémorables* qu'avaient recueillies Isibord et Alexandre. Le *Breviarium*, tel que l'a publié Paullini, contient soixante-six chapitres ou ob-

servations. C'est moins un récit de choses mémorables que de choses merveilleuses, de cures incroyables et de prétendus secrets dans les arts. Ici on lit l'histoire d'un curé qui se trouve guéri de la goutte, parce qu'il est tourmenté toute une nuit par des fourmis ; là celle d'une fille de seize ans qui, au lieu du sang menstruel, expulse de petites grenouilles ; tantôt l'histoire d'une femme qui met au monde des chiens ; d'une autre femme très-dévote qui accouche d'un enfant portant sur le sein l'empreinte d'un crucifix. Enfin on y lit l'histoire d'une poule qui, ayant été effrayée par la vue d'un milan, fit, en couvant ses œufs, éclore de petits milans. Le plus souvent ce sont des miracles pieux qu'Alexandre consigne dans son recueil. On y voit, par exemple, un chien plein de dévotion chasser tous les autres chiens de l'église qu'il fréquentait, se prosterner à la messe ou se lever sur ses pattes, lorsque les fidèles avaient coutume de se lever ou de se prosterner. Ailleurs, Alexandre de l'Isle raconte très-sérieusement que l'abbé de son couvent, voulant un jour se laver les mains, tira son anneau de ses doigts : un corbeau apprivoisé, qui rôdait autour de l'abbé, déroba très-subtilement l'anneau; l'abbé, ne sachant à qui attribuer le vol, frappe à tout hasard le voleur, d'une excommunication. Bientôt on vit le corbeau tomber dans la tristesse, et dépérir de jour en jour. Un domestique de l'abbaye s'imagine alors que c'est là le voleur, et qu'il éprouve l'effet des foudres lancées. En effet, on retrouve la bague dans le nid du corbeau. L'abbé lève l'excommunication, et l'oiseau revient aussitôt à sa première gaieté. Ce sont les ouvrages de ce genre qui font, mieux que toutes les dissertations, connaître l'esprit du moyen âge. F. H.

Paullini, *Acta nat. cur.*, an. IV. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 818. — Buccelin, *Germania sacra et profana*, t. II, p. 281. — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.*

ALEXANDRE *de Villedieu*, en latin *Alexander de Villa Dei*, écrivain du treizième siècle, natif de Villedieu, petite ville de la basse Normandie. Il tint avec Rodolphe et Yson une école à Paris, et composa en 1209 (comme l'indique un manuscrit de la bibliothèque d'Helmstadt) un *Doctrinale puerorum*, qui est une grammaire en vers. L'auteur y a suivi, dans la disposition des matériaux, l'ordre qu'avaient adopté, pour leurs leçons, ses deux anciens collègues. Au reste, la base de la grammaire d'Alexandre de Villedieu, ainsi que toutes celles qui parurent en ce temps, soit en vers, soit en prose, se trouve dans les écrits de Priscien, grammairien de Césarée au sixième siècle. Elles en sont tantôt une copie, tantôt une paraphrase.

Dans les trois livres de son poëme (si l'on peut donner ce nom à un ouvrage de cette espèce), il est toujours froid, sec, ne réveille jamais l'imagination par quelque métaphore, par quelque brillante comparaison. Il est vrai que la plupart de ses vers sont du genre de ceux qu'on appelle *léonins*. C'est une inutile difficulté de plus que l'auteur s'était imposée, et que s'imposaient assez généralement les auteurs de ce siècle.

On voit par un passage du Doctrinal, que dès lors on avait établi en système que l'on ne pouvait pas accentuer les mots à la manière des anciens ; et il ne faut plus être étonné que les poëtes latins du moyen âge violent si souvent les règles de la prosodie. Voici le commencement de ce passage :

Accentûs, normas legitur posuisse vetustas,
Nam tamen has credo servandas tempore nostro.
Si sit naturâ monosyllaba dicto longa,
Circumflectatur, si brevis est, acuatur ;
Si teneat primam dissyllaba dictio longam
Sitque suprema brevis, veterum si jussa sequaris,
Circumflectatur, prior in reliquis acuatur.
Servabit legem polysyllaba dictio talem,
Si sit correpta penultima quæ præit illi, etc.

Alexandre de Villedieu termine son poëme aussi pieusement qu'il l'avait commencé, par des actions de grâce à la Divinité. C'était alors un usage dont on retrouve des traces dans la plupart des productions de ce temps.

Il paraît que le succès du Doctrinal, à l'époque même de sa première publication, fut prodigieux : tous les établissements scolastiques s'empressèrent de l'adopter, et bientôt aussi on y ajouta des notes, des commentaires, et même des suppléments en vers et en prose. Henri de Gand qui fut contemporain de l'auteur, puisqu'il est mort en 1295, à l'âge de soixante-seize ans, a écrit que de son temps on faisait dans les écoles un usage continuel du Doctrinal d'Alexandre, à qui il donne le surnom de *Dolensis* (de Dol en Bretagne), et non celui de *Villadei*. Et ce n'était pas seulement en France que le Doctrinal était accueilli avec tant de faveur : les écrivains d'Italie et d'Allemagne le citent sans cesse avec éloges, comme un livre nécessaire dans les écoles. Il en est fait une mention très-honorable dans la pièce de vers que Beccari, poëte italien, ami de Pétrarque, composa sur le bruit de la mort de ce prince des poëtes italiens.

De cette vogue qu'eut dès l'origine le Doctrinal d'Alexandre de Villedieu, de l'emploi que l'on fit de ce livre dans toutes les écoles, il est résulté qu'il s'en trouve aujourd'hui des manuscrits en nombre presque incalculable dans toutes les bibliothèques de l'Europe, et que presque tous sont surchargés de notes et d'additions. Dans la seule Bibliothèque nationale de Paris, on possède ce poëme dans neuf à dix manuscrits au moins, et toujours avec des gloses et des notes. A l'époque de l'invention de l'imprimerie, ce fut aussi un des premiers ouvrages dont on multiplia les copies par ce moyen, alors nouveau. Il serait difficile de compter toutes les éditions qui parurent à la fois en Italie, en Allemagne et en France. Les moins rares sont de 1501 et 1514.

Cette espèce d'engouement des professeurs de grammaires et belles-lettres pour le Doctrinal

d'Alexandre de Villedieu dura jusqu'en 1514, année où des docteurs assemblés à Malines ayant décidé que l'on expliquerait désormais dans les écoles les rudiments de Despautère, le Doctrinal perdit toute prééminence dans les établissements scolastiques. Cependant il en parut encore plusieurs éditions postérieures à cette date; et l'on en trouve même qui contiennent réunis et les rudiments du grammairien flamand, et la grammaire versifiée d'Alexandre de Villedieu.

Si l'on en juge d'après les autres ouvrages qui nous restent de l'auteur du Doctrinal, sa manière fut toujours de choisir, pour sujets de ses vers, des matières auxquelles répugne ordinairement la poésie. C'est ainsi qu'il s'avisa de restreindre les sujets de chacun des chapitres de la Bible en deux cents douze vers hexamètres, qui seraient inintelligibles, si l'on ne plaçait au-dessous de chaque vers le véritable sommaire en prose. Cette espèce de poëme n'en fut pas moins très-vanté dans son temps; et Jean de la Haye crut devoir en enrichir l'édition qu'il donna de la Bible en 1660. C'est là qu'on peut le trouver, sous le titre de *Divinæ Scripturæ compendium,* 212 *versibus hexametris comprehensum.*

Un troisième poëme d'Alexandre de Villedieu, qui a pour titre : *Massa computi*, a dû être d'un travail moins difficile; mais il n'offre guère plus d'intérêt que le précédent. L'auteur y traite des douze mois de l'année, et commence ainsi :

> Prima dies Jani, qui Janus dicitur, anni
> Ternarium retinet, etc.

Puis viennent, dans leur ordre, les fêtes mobiles et autres de toute l'année. Dans cette description froide et aride de nos fêtes religieuses, on ne découvre rien qui rappelle les *Fastes* du poëte de Sulmone.

Deux autres ouvrages, toujours en vers, méritèrent à Alexandre de Villedieu les qualifications de philosophe, d'astronome, de mathématicien, que lui prodiguent d'anciens biographes : ce sont ses poëmes *De sphæra* et *De arte numerandi.* Dans l'un ni dans l'autre il ne se montre pas plus habile en astronomie et en arithmétique qu'on ne l'était de son temps; et il n'a d'autre mérite que de surmonter quelquefois assez heureusement les difficultés d'un tel travail. Nous ne croyons pas que ces deux poëmes aient jamais été imprimés. C'est en considération de ces trois derniers ouvrages d'Alexandre de Villedieu, que Vossius a cru devoir lui donner place parmi les *mathématiciens;* mais, ajoute-t-il, *nullo æque claruit quam Doctrinali puerorum, sive arte grammatica*, *quæ ante sesquiseculum regnare in scholis solet.*

Histoire littéraire de la France, XVIII, p. 202 et suivantes. — Possevin, *Apparatus sacer.* — Wadding, *Annal. minor.* — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis*, I, p. 177.

ALEXANDRE *de Halès* ou *Alès*, en latin *Alexander Halensis*, célèbre théologien, surnommé *le Docteur irréfragable*, mort le 27 août 1245. Archidiacre d'une église d'Angleterre dans le Glocestershire, il vint, comme beaucoup d'autres Anglais de ce temps, fréquenter les écoles de Paris, y prit le titre de docteur, et y donna lui-même des leçons de philosophie et de théologie. Il était déjà un professeur très-renommé en 1222, lorsqu'il entra subitement dans l'ordre des frères mineurs. Pour expliquer cette vocation, Albert Crantz, chroniqueur du quinzième siècle, raconte qu'Alexandre de Halès avait fait vœu de ne rien refuser de ce qui lui serait demandé au nom de la Vierge Marie, et qu'une femme, bien informée de ce vœu secret, en instruisit d'abord les cisterciens, puis les frères prêcheurs et les franciscains. Les cisterciens n'en tinrent pas compte : les dominicains se rendirent chez Alexandre, et le pressèrent d'embrasser leur profession; mais ils prolongèrent un peu trop leur entretien, réservant pour dernier moyen celui qui devait être irrésistible. Ils ne l'avaient pas encore employé, lorsqu'un frère mineur, qui demandait l'aumône à la porte, fut introduit, se jeta aux pieds du docteur, le conjura de se faire franciscain pour l'amour de la sainte Vierge, et le fit ainsi entrer dans l'ordre séraphique. Ce récit, que l'on a traité de fable, a été reproduit par Wadding, par du Boulay et par d'autres. Wadding permet de le regarder comme fabuleux, quoique accepté déjà par Jean Pits et d'autres biographes; mais il réclame des égards pour les relations de ce genre, et lui-même il rapporte qu'Alexandre de Halès, fatigué des rigueurs du noviciat, songeait à rentrer dans la vie séculière quand saint François lui apparut en esprit, chargé du poids énorme d'une croix massive. Le docteur s'étant précipité pour en partager le fardeau, le saint le repoussa en lui adressant ces paroles : « Quoi! misérable, tu ne peux soutenir la croix légère que tu as voulu t'imposer, et tu porterais celle qui m'accable! » Il n'en fallut pas davantage pour raffermir le novice dans sa vocation, et pour le prémunir à jamais contre les tentations d'inconstance.

Nous rentrerons dans la véritable histoire en disant que Jean de Florence, deuxième général des franciscains, avait interdit aux religieux de son ordre le titre et les honneurs du doctorat, comme incompatibles avec la profonde humilité dont ils faisaient une profession particulière. Alexandre de Halès ne consentit point à perdre dans le monde son titre de docteur : il est le premier frère mineur qui en ait porté le nom; il donnait un exemple que plusieurs de ses confrères se sont empressés de suivre, malgré les avis des rigoristes de leur ordre et les vives réclamations des professeurs séculiers de l'université. Sa plus grande célébrité correspond aux années 1230 et 1240, sous les règnes de Frédéric II en Allemagne, de Henri III en Angleterre, de Louis IX en France. Alexandre de Halès devait ses éclatants succès à des travaux assidus au-

tant qu'à ses talents naturels : il ne sortait jamais de son couvent; il menait, plus qu'aucun autre frère mineur, une vie solitaire et studieuse. Parmi ses nombreux disciples on cite Guillaume Guarrou, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, et Duns Scot. Mais le fait le plus mémorable de la vie d'Alexandre de Halès, c'est la composition de ses ouvrages, parmi lesquels nous devons citer, comme le principal et le seul authentique, sa Somme de théologie (*Summa universa theologiæ*). Voici à quelle occasion fut écrit ce livre. Alexandre et Jean, et deux autres franciscains nommés Richard et Robert de Bastia, composèrent, en 1242, une commission chargée de rédiger une déclaration ou explication de la règle de Saint-François. Ce travail, auquel Alexandre avait eu la principale part, fut adressé au chapitre général qui se tenait à Bologne. Innocent IV, qui, élu pape en 1243, avait conçu une haute idée des leçons du théologien de Halès, lui ordonna d'en former un corps de doctrine à l'usage des professeurs et des étudiants. L'auteur n'avait plus qu'à mettre en ordre les éléments de ce grand ouvrage, qui prit le nom de *Summa*, et fut soumis à l'examen de soixante-dix docteurs. Il obtint leur approbation ; et Alexandre IV, dont le pontificat ne commence qu'en 1254, le recommanda et l'imposa même à toutes les écoles de la chrétienté. Alexandre de Halès mourut en 1245. Thomas de Cantimpré nous conte qu'au milieu d'une prédication Alexandre perdit tout d'un coup la parole, resta une heure entière sans mouvement et sans voix, reprit ses sens et son visage serein, dit adieu à ses auditeurs, et expira. Ce grand théologien fut enterré dans l'église du couvent des Cordeliers de Paris, où il avait passé les vingt-trois dernières années de sa vie.

La *Somme de théologie* est divisée en quatre parties. La première, après des observations générales sur la théologie, traite des attributs divins et de la sainte Trinité. Elle offre un développement de la doctrine de Pierre Lombard relativement à la génération du Verbe, à la procession du Saint-Esprit, à la prescience, la puissance et la volonté de Dieu. Le second livre commence par des matières générales sur les causes et les effets. Il traite ensuite de la création, de l'œuvre des six jours, des diverses classes de créatures, angéliques, spirituelles, corporelles. L'auteur s'arrête à la question de savoir s'il y a un ciel empyrée; et, sans avoir recours aux autorités et aux traditions, il soutient l'affirmative par des raisonnements d'école. Les questions suivantes concernent la nature de l'âme raisonnable, le premier état et la chute d'Adam, le mal physique et moral, le péché, les moyens d'assurer et d'étendre les vertus religieuses. Alexandre ne veut pas qu'on laisse les chrétiens sous la domination des infidèles, ni qu'on tolère les hérétiques déclarés; il est d'avis qu'on les dépouille de leurs biens; il délie de tout serment de fidélité les sujets d'un prince indocile aux lois de l'Église; et si on lui oppose l'autorité de saint Ambroise, il répond par celle de Grégoire VII. L'incarnation est le principal sujet de la troisième partie. Il y est dit que la sainte Vierge a été sanctifiée avant sa naissance, mais non au moment de sa conception ni auparavant. En traitant de la loi mosaïque, de la loi évangélique, de la foi, de la grâce, l'auteur enseigne, avec Hugues de Saint-Victor, que la puissance spirituelle, qui bénit et sacre les rois, serait par cela même supérieure à tous les pouvoirs temporels, si elle ne l'était pas évidemment par la dignité de sa nature et par son antériorité. Elle a le droit de les instituer et de les juger, tandis que le pape n'a que Dieu pour juge. Ces assertions étranges sont remarquées par Fleury, qui, à l'égard du quatrième et dernier livre, s'exprime en ces termes : « Alexandre de Halès traite des sacrements, et, en parlant de l'Eucharistie, il dit que presque tous les laïques communient sous la seule espèce du pain. Parlant des indulgences à l'occasion de la pénitence, il dit que le pape peut remettre toute la peine; mais qu'il ne le doit faire que pour grande cause, comme pour la croisade de la terre sainte. Sur le jeûne, il préfère celui des Latins, qui ne faisaient qu'un seul repas, à celui des Grecs, qui en faisaient plusieurs petits : il en marque l'heure à nones, mais il prétend que l'heure n'est pas de précepte. A l'occasion de l'aumône, il traite la question de la mendicité volontaire des nouveaux religieux par les mêmes raisons qui furent employées depuis, ce qui montre que dès longtemps on agitait cette question; on s'échauffa encore plus après sa mort. Et comme on disputait aux religieux mendiants la faculté de prêcher et d'ouïr les confessions, même par concession du pape, il insiste particulièrement sur son autorité, et soutient qu'elle est pleine, absolue, et supérieure à toutes les lois et les coutumes; enfin, que le pouvoir des prélats inférieurs est émané du pape comme du chef qui influe sur les membres non-seulement suivant l'ordre de la hiérarchie, mais selon qu'il juge à propos pour l'utilité de l'Église; sur quoi l'auteur allègue plusieurs chapitres de Gratien, la plupart tirés des fausses décrétales. »

La *Somme de théologie* d'Alexandre de Halès est à peu près son seul ouvrage bien authentique et bien connu (1). Mais il a suffi pour lui acquérir dans son siècle une renommée littéraire qui s'est prolongée durant les quatre siècles suivants. En rendant hommage *à la force de son génie métaphysique*, Mosheim le compte au nombre des scolastiques qui employaient les subtilités de la dialectique et de

(1) Guillaume de Méliton passe pour y avoir mis la dernière main en [illegible], par ordre d'Innocent IV. Il y a beaucoup d'articles dont on retrouve la substance, quelquefois même le texte, soit dans la *Somme* de saint Thomas, soit dans le *Speculum morale* de Vincent de Beauvais.

l'ontologie à expliquer les livres saints. Selon Deslandes, son ouvrage offre beaucoup plus de vaines subtilités que de vraie science, et la méthode scolastique du moyen âge en rend la lecture insupportable aujourd'hui. Andrès en critique non moins sévèrement le fond et les formes, la métaphysique argutieuse et le style syllogistique : il condamne cette application continuelle de la philosophie naturelle aux dogmes révélés; il pense que cet amalgame a dû nuire également à l'une et à l'autre étude. Il s'en faut donc que les doctrines d'Alexandre de Halès aient conservé jusqu'à nos jours l'autorité dont elles jouissaient encore au quinzième siècle, quand Louis XI la proclamait irréfragable, dans une ordonnance du 1er mars 1473 (1474, avant Pâques). Le nom de ce théologien s'y trouvait à côté des noms d'Averroës, de saint Thomas, de saint Bonaventure, de Gilles de Rome, et de Scot; ses écrits et les leurs devaient présider à l'enseignement des écoles. Les progrès des saines études pendant les trois derniers siècles ont moins affaibli la renommée de ces docteurs que restreint l'usage de leurs livres. La Somme d'Alexandre de Halès demeure un des grands faits de l'histoire littéraire de son temps. Les principales éditions sont de Bâle, 1502; Nuremberg, 1482; Venise, 1576; Cologne, 1622, in-fol. Outre quelques écrits théologiques et des commentaires sur la Bible, on attribue encore à Alexandre de Halès *De origine, progressu et fine Mahumetis et quadruplici reprobatione prophetiæ ejus*, imprimé à Strasbourg, 1550, et à Cologne, 1551, in-8°. Mais ce livre a pour auteur Jean de Guales ou de Wales, franciscain anglais du treizième ou quatorzième siècle. — Le *Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote*, Venise, 1575, in-fol., qu'on lui attribue, a probablement pour auteur un certain Alexandre d'Alexandrie.

Wadding, *Annales ord. min.* — Du Boulay, *Hist. de l'Université de Paris*, t. I. — Fleury, *Hist. ecclésiast.*, t. XX. — Oudin, *Comment. de script. eccles.* — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, 312 et suiv. — Fabricius, *Bibl. Lat. mediæ et inf. ætat.*, t. I, 1.

VI. *Les Alexandre modernes, classés par ordre alphabétique de prénoms, sauf les vivants.*

*ALEXANDRE *d'Arles*, en latin *Alexander Arelatensis*, capucin de la province de Saint-Louis, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Histoire de la fondation du monastère de la Miséricorde de la ville d'Arles*, Aix, 1705, in-8°, et 1707, in-12; dédiée à François de Mailli, archevêque d'Aix.

Bernardus a Bononia, *Bibliotheca Capucinorum*. — Le Long, *Bibliothèque historique de la France*.

ALEXANDRE (*Charles-Louis*), ancien membre du tribunat, mort en 1820. Il embrassa dans sa jeunesse la cause de la révolution, et prit une part très-active aux mouvements populaires, et particulièrement à la journée du 10 août 1792, où il se distingua à la tête d'un bataillon des Gobelins, dont Santerre, son ami, l'avait fait nommer commandant. Étant à l'armée des Alpes, il fut proposé par Barrère pour être ministre de la guerre, en remplacement de Bouchotte; mais Billaut de Varennes et Thuriot s'opposèrent à cette nomination. Il continua son service aux armées jusqu'en l'an V (1797), époque où il fut porté comme candidat au directoire exécutif, concurremment avec Barthélemy, qui fut nommé. Lors de la crise du mois de septembre 1799, qui écarta Bernadotte du ministère de la guerre, Alexandre remplaça Choudieu, comme chef de la 1re division de ce ministère. Après le 18 brumaire, il devint membre du tribunat; et, en mars 1800, il y fit un rapport sur les bourses de commerce, et sur la nécessité d'établir des agents de change ou courtiers pour fixer légalement le cours des effets publics. Après la suppression du tribunat, il fut fait chef de division des droits réunis, puis inspecteur général de la même administration. Après le retour de Louis XVIII, il fut nommé directeur des contributions directes dans le département du Haut-Rhin, et mourut quelque temps après.

Biographie des Contemporains. — *Biographie des Hommes du jour.*

*ALEXANDRE *le Franciscain* ou *de Franciscis*, rabbin converti, natif de Rome, mort vers 1600. Son nom juif était *Rabbi Elischa*. Il se convertit de bonne heure à la foi catholique, entra dans l'ordre de Saint-François, et se distingua tellement par son talent de prédicateur, que le pape Clément VIII le choisit pour son chapelain, et le nomma évêque de Forli le 4 mai 1594. Trois ans après, il résigna ses fonctions épiscopales, pour se retirer dans un couvent à Rome, et prêcher l'Évangile à ses anciens coréligionnaires. Il écrivit en hébreu des *Commentaires sur les livres de la Genèse et l'Exode*, que l'on trouve en manuscrits à la bibliothèque du Vatican.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, I, 218. — Wolf, *Biblioth. Hebræa*, I, 184; III, 118. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II, p. 629. — Quétif et Échard, *Biblioth. script. ord. Prædicatorum*, t. II, 326.

*ALEXANDRE (*Guillaume*), littérateur écossais, mort en 1640. Après la mort de son père, il fit d'abord valoir ses propriétés dans les contrées de Clackmannan et de Perth en Écosse, et voyagea ensuite sur le continent avec le comte d'Argyle. A son retour en Écosse en 1603, il publia *The tragedy of Darius*, qui fut, l'année suivante, suivie de deux autres tragédies : *Jules-César* et *Crésus*. Ces pièces, étant moins destinées à la simple lecture qu'au théâtre, ne sont remarquables que par les scoticismes dont elles fourmillent. Elles ont été réunies en un volume, et publiées sous le titre : *Monarchicke tragedies*, London, 1607, in-8°; réimprimées en 1616 et 1637. Ces tragédies ont été fort diversement appréciées : les uns, surtout les contemporains, comme David de Hereford, ont placé leur auteur au-dessus de

Shakspeare, et ont comparé sa gloire à celle d'Alexandre le Grand; les autres l'ont complétement dédaigné : Édouard Phillips, neveu de Milton, n'en fait pas même mention dans son *Theatrum poetarum*. En 1626, Alexandre fut nommé secrétaire d'État pour l'Écosse, et reçut plus tard le titre de comte (*earl*) de Stirling, avec de grands priviléges, entre autres celui de frapper de la petite monnaie et de gouverner d'une manière absolue la Nouvelle-Écosse, colonie qui fut plus tard vendue à la France. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *A Parænesis to the prince*; London, 1604, in-8°; et *Doomsday*, poëme publié dans l'édition de 1637 des tragédies d'Alexandre.

Urquhart, *Discovery of a most exquisite Jewel, etc.*, 1652. — Langbaine, *Dramatic poets*. — *Biographical Dictionary*.

ALEXANDRE (*Guillaume*), médecin anglais, mort à Édimbourg en 1783. Il étudia la médecine et la chirurgie à Édimbourg, et pratiqua quelque temps son art à Londres. On a de lui : *Experimental essays on the external application of antiseptics in putrid diseases*, etc.; Édimb., 1768, in-8°; London, 1770, in-8°; — *Tentamen medicum de cantharidum historia et usu*; ibid., 1769, in-8°; — *An experimental enquiring concerning the causes which have been said to produce putrid fevers*; London, 1771, in-8°; — *Directions for the use of the Harrowgate waters*; London, 1773, in-8°; — *The history of women from the earliest antiquity to the present time*; London, 1779, 2 vol. in-4°; 1782, 2 vol. in-8°.

Watt, *Bibliotheca Britannica*.

ALEXANDRE (*Guillaume*), graveur anglais, né à Maidstone en 1768, mort en 1816. Il accompagna en 1792 lord Macartney en Chine, et fit la plupart des dessins de l'ouvrage de G. Staunton, contenant la relation de l'ambassade de lord Macartney. Il fut plus tard nommé conservateur des antiquités du Musée britannique, et publia les *Costumes de la Chine*, en quarante-huit planches coloriées, Londres, 1805, texte de John Barrow; et les *Gravures des antiquités égyptiennes du Musée britannique*, accompagnées d'un texte explicatif.

Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey*, vol. V. — Pilkington, *Dictionary of painters*, édit. 1829.

ALEXANDRE ou **ALLEXANDRE** (*dom Jacques*), savant bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur, né à Orléans le 24 janvier 1653, mort le 23 juin 1734. Il fit profession dans l'abbaye de Vendôme le 26 août 1673, et fut ensuite envoyé à Orléans dans le monastère de Bonne-Nouvelle, où il remplit pendant plus de quarante ans des fonctions temporelles qui ne l'empêchèrent point de se livrer à l'étude des sciences exactes. Il mourut sous-prieur de son monastère.

Alexandre a publié sur l'horlogerie l'un des premiers ouvrages qui aient été imprimés en langue française. Cet ouvrage a pour titre : *Traité général des horloges*; Paris, 1734, in-8°, avec des planches. On lui doit aussi un *Traité du flux et du reflux de la mer, où l'on explique d'une manière nouvelle et simple la nature, les causes et les particularités de ce phénomène, et qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Bordeaux, le 1er mai* 1726; Paris, 1726, in-12, 176 pages, avec figures. Un extrait de cet ouvrage, sous le titre de *Dissertation sur les causes naturelles du flux et du reflux de la mer*, fut imprimé à Bordeaux en 1726, in-12, 36 pages. — Le traité général des horloges, composé en 1720, c'est-à-dire avant les belles inventions de Graham et de Harrison, est nécessairement incomplet au point de vue de la pratique; mais son auteur a traité avec succès le calcul des mouvements des corps célestes, la construction des méridiennes et des cadrans solaires, et celle des horloges astronomiques; sous ces rapports cet ouvrage a peu vieilli, et peut être encore consulté avec fruit.

Alexandre a fourni d'excellents matériaux à l'histoire de l'horlogerie. Thiout en 1741 dans son *Traité d'horlogerie*, Lepaute en 1755 dans son *Traité d'horlogerie*, Berthoud en 1802 dans son *Histoire de la mesure du temps*, et tous les auteurs subséquents, lui ont fait de nombreux emprunts.

En 1698 Alexandre avait déposé à l'Académie des sciences une horloge à équation de temps, et une notice sur le même objet. C'est à peu près vers la même époque que fut exécutée pour le roi d'Espagne une horloge de ce genre : celle-ci est de 1699 ou 1700, au rapport de Sully, horloger anglais. Ainsi Alexandre peut être considéré comme l'un des inventeurs des horloges à équation. Le moyen employé par lui était d'ailleurs fort ingénieux, bien qu'il n'ait pas généralement prévalu. Pour le comprendre, il faut se rappeler que dans son mouvement apparent autour de la terre le soleil n'avance pas toujours d'une manière régulière, et que la course de cet astre varie pendant l'intervalle de vingt-quatre heures entre cinquante-sept et soixante et une secondes de degré; cette variation, jointe à celle qui résulte de l'obliquité de l'écliptique, entraîne une inégalité dans la durée des jours sidéraux; elle entraîne aussi des différences notables entre le moment où une horloge bien réglée indique midi, et celui où le soleil passe au méridien. Cette différence constitue le *temps moyen* et le *temps vrai*. Le *temps moyen* est celui qu'indique à tous les jours de l'année une horloge bien réglée; le *temps vrai* est celui qu'indique la marche du soleil, calculée sur son passage au méridien. L'heure moyenne et l'heure vraie ne se rencontrent à peu près exactement semblables qu'à quatre époques de l'année, le 15 avril, le 15 juin, le 31 août et le 24 décembre. Les variations ou les différences les plus considérables s'élèvent jusqu'à treize secondes d'avance pendant certains jours du mois de juin, à trente secondes d'avance en décembre, à vingt secondes

de retard en septembre, et à vingt-deux secondes de retard en juin. L'ensemble de ces variations amène à certains jours de l'année jusqu'à seize minutes dix-sept secondes de différence entre le *midi moyen* (celui indiqué par une bonne horloge) et le *midi vrai* (celui indiqué par le passage du soleil au méridien). C'est ce qui arrive les 1er, 2, 3 et 4 novembre. En ces jours, au moment où le soleil passe au méridien, une horloge bien réglée doit indiquer onze heures quarante-trois minutes quarante-trois secondes du matin. Les 10, 11 et 12 février, au moment du passage de l'astre au méridien, l'horloge doit indiquer zéro heure quatorze minutes trente-trois secondes du soir; les 14 et 15 mai, c'est onze heures cinquante-six minutes du matin; enfin les 25, 26 et 27 juillet, c'est zéro heure six minutes dix secondes du soir.

Or, il était nécessaire pour l'exactitude des observations astronomiques de posséder des horloges qui indiquassent exactement l'heure vraie, celle résultant de la marche du soleil. Voici le moyen employé par Alexandre pour obtenir ce résultat:

Dans les horloges, la mesure exacte du temps est déterminée par le nombre des vibrations du pendule; et la durée de celles-ci est déterminée par la longueur du pendule lui-même. Ainsi un pendule de trois pieds huit lignes six dixièmes donne quatre-vingt-six mille quatre cents vibrations par vingt-quatre heures de temps moyen. Une des principales propriétés du pendule est d'osciller avec d'autant plus de lenteur ou de rapidité que le pendule est plus long ou plus court; il suffit donc d'allonger ou de raccourcir le pendule dans des proportions déterminées, pour accroître ou diminuer la durée du temps pendant lequel l'aiguille d'une horloge aura parcouru les divisions du cadran. C'est en accourcissant ou allongeant le pendule de son horloge, qu'Alexandre obtenait l'heure astronomique. Un exemple le fera facilement comprendre. Nous savons que, le 25 décembre, le soleil avance de trente secondes relativement au jour précédent; si nous voulons qu'une horloge ordinaire nous indique exactement ce qu'on appelle l'heure vraie le 25 décembre, il nous suffira, pour obtenir ce résultat, d'accourcir le pendule de cette horloge, le 25 décembre à minuit, de toute la quantité nécessaire pour la faire avancer de trente secondes. Si nous voulons obtenir de la même horloge l'heure vraie le 15 juin, comme ce jour-là le soleil retarde de treize secondes, nous devrons, le 15 à minuit, allonger le pendule de toute la quantité nécessaire pour faire retarder l'horloge de treize secondes. Il suffirait donc, pour obtenir chaque jour, d'une horloge ordinaire, l'heure astronomique, de modifier chaque matin à minuit la longueur du pendule, suivant la durée du jour sidéral. C'est ce qu'avait fait Alexandre au moyen d'une roue qui accomplissait sa révolution dans le cours d'une année astronomique (365 jours 5 heures 48 minutes 58 secondes et $\frac{3}{4}\frac{1}{6}$ de seconde). Cette roue portait un disque non pas parfaitement rond, mais taillé en ellipse; sur ce disque s'appuyait un levier qui, obéissant à l'impulsion de l'ellipse et correspondant à la suspension du pendule, allongeait et accourcissait celui-ci de manière à faire avancer ou retarder alternativement l'horloge, et à lui faire marquer l'heure astronomique. Ce mécanisme fort ingénieux et très-simple avait un inconvénient: l'horloge à laquelle il était adapté n'indiquait pas le temps moyen; c'est pour cela que les astronomes lui ont préféré les horloges à équation et à double aiguille: ces horloges indiquent à la fois, au moyen d'une roue annuelle et d'une ellipse réglant les évolutions du cadran astronomique, *le temps moyen* et *le temps vrai*. On trouve au Conservatoire des arts et métiers de Paris plusieurs beaux échantillons de ces horloges, construites par Gudin, par Robin, par Ferdinand Berthoud, etc.

Outre le *Traité général des horloges* et le *Traité du flux et du reflux de la mer*, Alexandre a écrit treize ouvrages qui sont demeurés inédits, et qui sont relatifs aux mathématiques, à l'horlogerie, à la métallurgie, à la fonte des cloches. Ces manuscrits, reliés en un volume *in-folio*, ont été déposés à la Bibliothèque de Bonne-Nouvelle d'Orléans.

C. Béranger, ancien horloger.

*ALEXANDRE (*Jean*), mathématicien, natif de Berne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il n'est connu que par un ouvrage publié, après sa mort, sous le titre de *Synopsis algebraïca*, London, 1693, in-8°; il a été traduit en anglais, et réimprimé plusieurs fois avec des notes de Humphrey Ditton.

Biographical Dictionary.

*ALEXANDRE (*Jean*), peintre écossais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. En 1717 il visita Rome, et esquissa plusieurs tableaux d'après les fresques de Raphaël.

Walpole, *Anecdotes of Painting in England.* — Heinecken, *Dictionnaire des artistes.*

*ALEXANDRE (*Léopold-Charles*), archiduc d'Autriche, palatin de Hongrie, né à Florence le 14 août 1772, mort à Vienne le 12 juillet 1795. Il était fils de l'empereur Joseph II, et fut nommé, le 10 juillet 1790, palatin de la Hongrie. Il quitta ce poste à la suite d'une révolution qui avait pour but de séparer la Hongrie des États de l'Autriche, et continua à se livrer avec ardeur à ses études favorites, les mathématiques et la chimie. Il mourut d'un accident arrivé pendant un feu d'artifice qu'il avait lui-même organisé pour la fête de l'impératrice. Son frère, Ferdinand, avait reçu en apanage le grand-duché de Toscane.

Oesterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne 1851.

*ALEXANDRE BEN MOÏSE ÉTHUSAN, rabbin allemand, natif de Fulda, vivait au commen-

cement du dix-huitième siècle. Il a composé, sous le titre de *Beth Israël* (maison d'Israël), l'*Histoire du peuple juif*, divisée en deux parties; Offenbach, 1719, in-4°.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, t. III, 118; t. IV, 788.

ALEXANDRE (*Nicolas*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1654, mort à Saint-Denis en 1728. Il s'est fait connaître par les deux ouvrages suivants : 1° *la Médecine et la chirurgie des pauvres*; Paris, 1728, in-12; on y trouve la préparation facile des remèdes populaires et à bon marché; — 2° *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*; Paris, 1716, in-8°, donnant l'exposition des principales propriétés des substances minérales, végétales et animales. Ces deux ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions.

Biographie médicale.

ALEXANDRE (*Noël*), théologien français, né à Rouen, le 19 janvier 1639, mort à Paris, le 21 août 1724. Après avoir achevé ses études, il fit profession dans le couvent des Dominicains de Rouen le 9 mai 1665, et vint professer la théologie et la philosophie au collège Saint-Jacques, à Paris. Il y fut reçu docteur le 21 février 1675. Appelé par Colbert aux conférences que ce ministre faisait tenir par son fils, Alexandre y soutint les doctrines jansénistes. Le chapitre d'Évreux l'élut pour provincial en 1706. Ses opinions théologiques, peu en faveur auprès de la cour de cette époque, le firent envoyer en retraite à Châtellerault en 1709. Cette disgrâce ne refroidit pas son zèle contre l'ultramontanisme : il lutta énergiquement contre la bulle *Unigenitus*, et signa le *Cas de conscience*. Il n'en était pas moins l'ami de Benoît XIII, qui se plaisait à l'appeler « son maître. » En effet, le père Alexandre était un des plus savants et des plus laborieux écrivains de son siècle; et, quoique devenu aveugle, il n'en continua pas moins ses travaux. On a de lui : *la Somme de saint Thomas vengée et restituée à son auteur contre le doute de Launoy, avec remarques contre la simonie*; Paris, Cramoisy, 1675, in-8°; — *Selectæ historiæ ecclesiasticæ capita et in loca ejusdem insignia, dissertationes historicæ, criticæ, dogmaticæ*; Paris, 1686, 26 vol. in-8° : cet ouvrage, écrit en faveur du gallicanisme, fut mis à l'index par le pape Innocent XI. Alexandre le compléta néanmoins par *l'Histoire de l'Ancien Testament*; Paris, 1689, 6 vol. in-8°. Ces deux ouvrages furent réimprimés avec augmentation de lettres de l'auteur, de la réfutation de Basnage, et de notes de Roncaglia, par les soins du père Mansi; Venise, 1749, 8 vol. in-fol.; — *Theologia dogmatica et moralis secundum ordinem cathechismi concilii Tridentini*; Paris, 1694, 10 vol. in-8°, réimprimée avec le *Recueil de lettres sur les règles des mœurs*; Paris, 1703 et 1714, 2 vol. in-fol.; — *Conformité des cérémonies chinoises avec l'idolâtrie grecque et romaine*; Cologne, 1700, in-12; — sept *Lettres sur les cérémonies de la Chine*, au père Lecomte; Cologne, 1700, in-12; — *Institutio concionatorum*, contenant divers traités : sur saint Thomas, sur la supériorité des évêques sur les prêtres, sur le célibat des ministres de l'église, sur le concile de Trente et la Vulgate authentique; 1701-1702; — *Paralipomena theologiæ moralis*; Delft, 1701, 2 vol. in-12; — plusieurs manuscrits sous le titre de *Viridarium*.

Dupin, *Bibl. hist.*, dix-septième siècle. — *Hist. des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. V, p. 805. — Nicéron, *Mémoires*, t. III et XX. — *Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la foi*. — *Catalogue complet des œuvres du père Alexandre*; Paris, 1716, in-4°.

***ALEXANDRE COHEN**, nommé *Süsslin*, rabbin allemand, natif de Francfort-sur-le-Mein, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il est l'auteur de l'*Agudah* (collection), ou Abrégé de toutes les cérémonies et institutions contenues dans le Talmud. Cet ouvrage important fut publié par Aaron Prostitz et Mordecaï Gerson; Cracovie, an du monde 5331 (1571 de J.-C.).

Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, I, 185; II, 1240; III, 119. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbinica*, I, 87.

***ALEXANDRE SUESKIND**, rabbin allemand, fils de Samuel de Metz (*Metensis*), vivait en 1708 à Leyde, où il composa, sur la demande de Philippe Ouseel, professeur de théologie, un ouvrage hébreu sur la cabale, sous le titre : *Reschith Khocmah* (Commencement de la sagesse), imprimé à Cœthen, 1718, in-4°. L'auteur y expose les doctrines des principaux cabalistes.

Wolf, *Biblioth. Hebræa*, III, 119.

***ALEXANDRE** (*A....*), célèbre joueur d'échecs, Allemand d'origine, né vers 1770, vit encore actuellement à Paris. Il a visité la plupart des pays de l'Europe et même l'Égypte. On a de lui : *Encyclopédie des échecs, ou résumé comparatif en tableaux synoptiques des meilleurs ouvrages écrits sur ce jeu par les auteurs français et étrangers, tant anciens que modernes, mis à l'usage de toutes les nations par le langage universel des chiffres*; Paris, 1837, in-fol., avec 32 tableaux; — *Collection des plus beaux problèmes d'échecs*; Paris, 1846, in-fol.

Conversations Lexicon, édit. de 1851.

***ALEXANDRE** (*Charles*), philologue français, né à Paris le 19 février 1797. Il a été successivement élève de l'École normale, professeur à Nancy, et proviseur du collège Bourbon à Paris. Il est actuellement inspecteur général des études. Il a publié : 1° une *Méthode pour faire des thèmes grecs, d'après la syntaxe de Burnouf*; Paris, 1824-1825, in-12; — 2° un *Dictionnaire français-grec*; Paris, 1827, in-8°, de concert avec MM. Planche et Defauconpret; — 3° un *Dictionnaire grec-français*; très-estimé; — 4° un *Abrégé du dictionnaire grec-français*, Paris, 1831 et 1838, grand in-8°. M. Alexandre a

été aussi l'éditeur de la partie de l'*Histoire naturelle de Pline* qui traite de la cosmologie, 1827. En 1841, il a publié le 1[er] volume d'une nouvelle édit. des *Oracula Sibyllina*, Paris (Firmin Didot), revue sur les manuscrits et complétée d'après les fragments publiés par A. Maï. Le 2[e] volume, qui doit contenir les commentaires, n'a pas encore paru.

Quérard, *la France littéraire*.

*ALEXANDRE (*Charles*), duc régnant d'Anhalt-Bernbourg, naquit le 2 mars 1805. Il a succédé, le 24 mars 1834, à son père Alexius, qui vécut, depuis 1817, séparé de sa femme, la princesse Marie-Frédérique de Hesse. Il épousa, le 30 octobre 1834, la princesse Frédérique de Holstein-Glücksbourg, qui ne lui a point donné d'enfants. Pendant les troubles politiques de 1848 il quitta ses États, et se retira à Quedlinbourg. Il ne tarda pas à être rappelé dans son duché, et calma les mécontents en établissant un gouvernement représentatif. Comme le duc mourra probablement sans postérité, ses États seront incorporés à la Prusse.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ALEXANDRE (*François*). *Voy.* ALESSANDRI.

ALEXANDRE, ou ALEXANDER AB ALEXANDRO. *Voy.* ALESSANDRO.

ALEXANDRE CRESCENZI. *Voy.* CRESCENZI.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* FARNÈSE.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *Voy.* MÉDICIS.

ALEXANDRE SAULI, dit *le Bienheureux*. *Voy.* SAULI.

ALEXANDRE, pseudonyme sous lequel trois auteurs français ont publié des pièces de théâtre. *Voy.* BARGINET, A. BÉRAUD, et GUESDON.

* ALEXANOR (Ἀλεξάνωρ), petit-fils d'Esculape, est supposé avoir vécu vers le dixième siècle avant J.-C. Il bâtit à Titane, près de Sicyone, un temple en l'honneur d'Esculape. On planta alentour un bois de cyprès, qui était fort vieux du temps de Pausanias. On y voyait une statue très-ancienne, couverte d'une tunique de laine blanche et d'un manteau par-dessus, de sorte qu'il n'y avait de visibles que le visage, les mains, et le bout des pieds. Quiconque entrait dans ce temple était obligé d'adresser ses vœux à la déesse Hygie. Alexanor y avait aussi sa statue. Tous les jours, après le coucher du soleil, on y honorait sa mémoire.

Pausanias, *Descript. de la Grèce*. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, XVIII, p. 32.

* ALEXARQUE (Ἀλέξαρχος), historien grec, cité par Servius et Plutarque. Suivant ce dernier, il avait écrit une histoire de l'Italie (Ἰταλικά), dont il ne nous reste plus rien. On ignore l'époque à laquelle vivait cet historien. — Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 36) parle d'un Alexarque grammairien.

Plutarque, *Parallela*, 7. — Servius, *ad Virgil. Æneid.*, III, 334.

ALEXEJEV. *Voy.* ALEKSEJEV.

* ALEXIAS (Ἀλέξιας), médecin et naturaliste grec, vivait probablement vers 350 avant J.-C. Il était élève de Thraséas de Mantinée. Suivant Théophraste, il égalait son maître dans la connaissance de la botanique, et lui était supérieur dans les autres branches de la médecine.

Théophraste, *Hist. Plant.*, IX, 17.

* ALEXINUS (Ἀλεξῖνος), philosophe grec de l'école de Mégare, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Il était natif de l'Élide et disciple d'Eubulidas. Il attaqua Aristote et Zénon, le fondateur de l'école des stoïciens, et écrivit aussi contre Éphore, l'historien. Son humeur querelleuse lui valut le surnom d'*Elenxinus* (Ἐλεγξῖνος). Plein de vanité, il se retira à Olympie, pour fonder, disait-il, une secte à laquelle il voulait donner le nom d'*Olympique;* mais comme cette ville était très-malsaine et presque déserte, excepté à l'époque des jeux, tous ses disciples l'abandonnèrent. En se baignant dans l'Alphée, il fut blessé par la pointe d'un roseau, et en mourut.

Diogène Laërce, II, 109, 110. — Cicéron, *Academ.*, II, 24.

* ALEXION, médecin grec, vivait à Rome vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il était ami et médecin de Cicéron. Ce dernier en vanta l'habileté, et en regretta beaucoup la mort subite.

Cicéron, *Epistol. ad Attic.*, VII, 2; XIII, 25.

* ALEXIPPE (Ἀλέξιππος), médecin grec, vivait vers 330 avant J.-C. Il était attaché à l'armée d'Alexandre le Grand; il reçut de ce roi une lettre de félicitations pour avoir guéri Peuceste, un des lieutenants du grand conquérant.

Plutarque, *in Vita Alex.*

ALEXIS ou ALEXIUS I[er] COMNÈNE (Ἀλέξις ou Ἀλέξιος Κομνηνός), empereur de Constantinople, né l'an 1048, mort le 15 août 1118, fils de Jean Comnène, fut proclamé empereur au mois de mars 1081, et couronné le 1[er] avril suivant. Doué de beaucoup de talents, il reçut de plus une éducation très-soignée sous la direction de sa mère, et fit ses premières armes à l'âge de quatorze ans dans une guerre contre des aventuriers européens, commandés par un Écossais, Russel de Balliol, qui, après avoir été vaincu, devint l'ami intime du jeune Alexis. Il fut envoyé ensuite contre Nicéphore Botaniate, qu'il combattit avec succès. Quelque temps après, Michel VII fut déposé; et ce même Nicéphore étant monté sur le trône en 1077, Alexis lui offrit ses services. Le nouvel empereur, qui avait pu apprécier la valeur de son ennemi, le combla d'honneurs et le chargea de la pacification de l'Asie, qu'occupait alors Nicéphore de Brienne, qui prétendait à la dignité impériale. Alexis, dans une bataille meurtrière, ranima le courage de ses troupes par un stratagème hardi, défit l'armée ennemie et s'empara même de Nicéphore, qui fut aveuglé. Cette victoire lui valut le titre de *Sébastos* (Auguste); mais elle lui attira la jalousie de l'empereur. Avec la protection de l'impératrice, il parvint à s'é-

chapper avec son frère Isaac, joignit son armée qui l'adorait, et fut proclamé empereur. Il s'empara de Constantinople, qu'il laissa piller par ses soldats. Quant à Nicéphore, on l'enferma dans un monastère.

Alexis trouva l'empire dans un état déplorable. Les Turcomans avaient profité de tous ces déchirements intérieurs pour s'emparer des provinces asiatiques. D'un autre côté, Robert Guiscard, que ses succès brillants en Italie ne satisfaisaient pas, et qui ambitionnait la pourpre, s'était avancé déjà jusqu'à Durazzo en Épire. Alexis, au moyen d'intrigues diplomatiques très-habilement conduites, sut faire face à ces attaques simultanées. Il conclut la paix avec les Turcomans en leur abandonnant ce qu'ils avaient déjà conquis; ils devinrent même ses auxiliaires. Il fit alliance avec la république de Venise et avec Henri IV, empereur d'Allemagne, et alla jusqu'à mettre dans ses intérêts les pauliniens, secte d'hérétiques. Les spoliations des églises, les exactions, lui fournirent l'argent avec lequel il leva une armée de 70,000 hommes, et marcha à la délivrance de Durazzo. Les Normands n'avaient que 15,000 hommes à lui opposer. La bataille se livra le 18 octobre 1081; des deux côtés l'acharnement était égal; et on voyait Gaita, la femme de Robert Guiscard, combattre dans les rangs. Les Grecs furent défaits, et Robert s'avança triomphalement jusqu'à Thessalonique. Pour surcroît de malheur, les Turcomans avaient repris l'offensive. Alexis ne désespéra pas; il envoya à Henri IV, qui était alors en guerre ouverte avec le pape Grégoire VII, l'argent nécessaire pour attaquer Rome. Le pape fut chassé; et au moyen de cette diversion Robert Guiscard se trouva forcé de voler au secours du souverain pontife, son allié; il laissa en Grèce son fils Bohémond, qui gagna encore deux victoires sur Alexis; mais la famine et les maladies dégoûtèrent l'armée normande. Robert ne put la rejoindre, étant retenu en Italie par une révolte de ses vassaux; de sorte qu'Alexis se vit débarrassé pour le moment de cet ennemi dangereux. Mais en 1084 Robert revint à la charge; après trois rencontres il dispersa la flotte unie des Vénitiens et des Grecs, et débarqua en Épire. Il s'était déjà de nouveau emparé de la Macédoine, lorsqu'il succomba à une maladie épidémique; quelques-uns attribuèrent sa mort au poison qu'Alexis lui aurait fait donner.

A la suite de cet événement les Normands abandonnèrent toutes leurs conquêtes, et Alexis eut ainsi plus de loisir pour repousser les envahissements des Turcomans. Grâce à sa marine, il put lutter contre eux, quoique avec un succès douteux, jusqu'en 1095. Mais dans cette année les Turcomans se servirent de quelques prisonniers grecs, pour construire une flotte qui s'approcha de Constantinople. Alexis, malgré son génie inventif, se vit au bout de ses ressources; il demanda des secours à l'Occident, s'adressant a toute la chrétienté, qui se trouvait menacée dans son existence par ce nouveau débordement de barbares. La prise de Jérusalem par les musulmans, les prédications de Pierre l'Ermite, l'activité du pape Urbain II, provoquèrent les princes chrétiens à se réunir d'abord à Plaisance. Les ambassadeurs d'Alexis s'y rendirent, et leur récit fit décider la première croisade.

Cependant Alexis, qui n'avait pu se résoudre à appeler chez lui les étrangers qu'à la dernière extrémité, adopta comme plan de conduite un système de ruse et de temporisation qui retarda le succès de l'expédition, et vint échouer en partie contre le caractère franc et irascible de ses nouveaux alliés.

Les premières bandes des croisés qui arrivèrent en 1096 à Constantinople, après avoir tout saccagé sur leur passage, étaient bien à même d'exciter la défiance d'Alexis. Il les fit passer à la hâte en Asie, où les Turcomans eurent peu de peine à les anéantir. Ensuite arriva Hugues, comte de Vermandois, frère de Philippe Ier, roi de France : l'empereur le fit garder comme otage, et indisposa par cela violemment Godefroi de Bouillon et toute l'armée des croisés, qui survint peu après. Alexis les apaisa une première fois; mais lorsque les provisions qu'il leur devait faire distribuer en quantité vinrent à manquer, l'indignation devint générale, et l'empereur fut obligé de leur faire entrevoir l'importance de ses forces militaires, tout en allant au-devant de leurs réclamations, pour sauver sa capitale. Ils campèrent pendant l'hiver aux environs de Constantinople. Au printemps de l'année 1097, une partie des croisés passa le Bosphore sur les vaisseaux d'Alexis, qui, s'éloignant, coupèrent l'armée en deux. C'est alors que l'empereur insista sur ce que les chefs de la croisade jurassent de lui rendre ses anciennes possessions en Asie, et de lui faire hommage comme à leur suzerain pour ce qu'ils pourraient conquérir au delà des limites indiquées. Ils acceptèrent, excepté Bohémond, fils de Robert Guiscard. Mais Alexis, en le flattant adroitement sur ses talents militaires, et lui montrant des monceaux d'or et d'argent, parvint à vaincre la fierté de son ancien ennemi. Tancrède aussi ne consentit qu'à regret à faire cette promesse; il passa même en Asie pour se soustraire à la cérémonie publique de l'hommage, ne voulant pas, comme Robert, comte de Paris, insulter devant tout le monde la majesté impériale. Ce fait a servi de thème à un roman de Walter Scott.

Avant le départ des croisés, Alexis adopta Godefroi de Bouillon : il avait eu beaucoup à se louer de ce modèle des héros, qui avait empêché plusieurs fois Raymond de Toulouse et Bohémond de s'emparer de Constantinople. Cependant la bonne harmonie fut loin encore de se rétablir. Alexis, qui pendant le siége de Nicée (mai et juin 1097) avait bien secondé les croisés, négocia avec les assiégés pour qu'ils se rendissent à lui; et depuis il sépara complétement sa cause

de celle de ses alliés. Il reconquit quelques villes importantes de l'Asie Mineure, les îles de Rhodes et de Chios. Et lorsque les chrétiens eurent tant à souffrir devant Antioche, il mit le comble à sa duplicité en les abandonnant. Bohémond, devenu prince d'Antioche, fut tellement outré de ce manque de foi, qu'il retourna en Europe, et qu'après y avoir ramassé une armée considérable, il recommença en Épire la guerre contre Alexis; mais il ne réussit pas davantage, toujours à cause du manque de vivres, un des principaux moyens de défense employés par Alexis. La paix se fit; Bohémond mourut peu de temps après, et ses héritiers rendirent hommage à l'empereur pour la principauté d'Antioche.

Alexis mérite à beaucoup d'égards les reproches dont l'ont accablé les historiens latins, quoique les attaques des Turcomans aient pu l'empêcher de seconder utilement ses sauveurs. Il employa le reste de sa vie agitée à consolider ses conquêtes et à pacifier ses États, troublés par des hérésies. Il réprima entre autres très-sévèrement les manichéens; mais le clergé ne lui en voulut pas moins d'avoir dépouillé les églises peut-être plus que ne l'exigeaient les circonstances. Il mourut âgé de soixante-dix ans, après un règne de trente-sept ans quatre mois et demi. La longueur de ce règne explique comment les Grecs, habitués au changement, ne lui surent pas gré de tout ce qu'il avait fait pour eux. Il avait agrandi l'empire; et pour le défendre il laissait à ses successeurs une armée bien disciplinée, ce qui n'avait pas existé avant lui. On comprend les éloges que sa fille Anna lui prodigue dans son *Alexiade;* mais sa femme n'avait pas la même opinion de lui. On raconte que, le priant sur son lit de mort de désigner son successeur, elle reçut pour toute réponse des paroles vagues sur la vanité du monde; à quoi elle aurait répliqué : « Vous mourrez comme vous avez vécu, en hypocrite. »

Anne Comnène, *Alexias.* — Glycas, P. IV, *in fin.*, pag. 616, etc., ed. Bonn. — Guillaume de Tyr, l. II, c. 5, 23. — Strada, *Thesaurus antiquitatum, seu vitæ imperatorum occidentalium et orientalium, in vita Alexii.* — Gibbon, *Decline and fall of the Roman Empire*, chap. 48, 56, 58, 59. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge.* — Mill, *History of the Crusades.* — Michaud, *Histoire des Croisades*, et *Bibliothèque des Croisades.* — Zonare. — Baronius. — Friedrich Wilken, *Commentatio rerum ab Alexio I*, etc.; Heidelb., 1812, 4.

ALEXIS ou **ALEXIUS II COMNÈNE** (Ἀλέξις ou Ἀλέξιος Κομνηνός), empereur de Constantinople, né le 10 septembre 1167, mort en 1183. Fils de Manuel, il parvint à l'empire le 24 septembre 1180, sous la tutelle de sa mère Marie. Cette princesse accorda la régence au sébastocrator Alexis, neveu de Manuel. Ce choix ne fut pas heureux. L'abus que le sébastocrator fit de son autorité souleva la plupart des grands contre lui : ils appelèrent à leur secours Andronic, cousin du défunt empereur, qui l'avait envoyé en exil. Andronic s'étant rendu maître de Constantinople au mois d'avril 1182, fit crever les yeux au sébastocrator, et s'empara de la régence. A peine en fut-il revêtu, qu'il fit massacrer tous les Latins établis à Constantinople. Le 16 mai de la même année, il fit couronner le jeune Alexis avec Agnès, fille de Louis le Jeune, roi de France, qui lui était fiancée depuis le 2 mars 1180. La mort de l'impératrice Marie suivit de près cette cérémonie. Andronic la fit étrangler, après en avoir fait signer l'ordre par l'empereur. En 1183, Andronic se fit associer à l'empire dans le mois de septembre, et au mois d'octobre suivant il fit étrangler Alexis. Le cadavre de ce malheureux prince lui ayant été apporté, il le poussa du pied, en disant que « sa mère avait été une impudique, son père un parjure, et lui un imbécile. » Alexis avait régné trois ans et quelques jours. Ce prince était né sans esprit et avec des penchants vicieux, que l'éducation n'avait pu réformer.

Nicétas, *Alexius Manuelis Comn. fil.*, 18. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 188. — Gibbon, *Decline and Fall*, c. 48. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.* — Strada, *Thesaurus antiquitatum, seu vitæ imperatorum.* — Guillaume de Tyr; Anna Comnène, *Alexiados libri XX rerum ab Alexio patre imperatore gestarum*, publ. par Pierre Possin; Paris, 1651, in-fol.

ALEXIS ou **ALEXIUS III L'ANGE** (Ἀλέξις ou Ἀλέξιος Ἄγγελος), empereur de Constantinople, mort en 1210. Il était le petit-fils de Théodore Comnène, fille d'Alexis Ier. Pendant le règne du tyran Andronic il s'était réfugié auprès de Saladin; il revint dans sa patrie lorsque Isaac son frère eut détrôné Andronic et se fut emparé de la couronne. Comblé d'honneurs par le nouvel empereur, il n'en complota pas moins contre lui; il le fit aveugler, et fut, en 1195, nommé empereur à sa place. Dédaignant alors le nom de son père, il prit celui de *Comnène*, nom de son aïeule. Son règne fut honteux à l'extérieur par la faiblesse de ses armes, et indigne à l'intérieur par les déprédations qu'il laissait faire sur ses sujets par sa femme Euphrosine. Il dut sa perte à l'activité de son neveu, fils d'Isaac, qui était parvenu à s'échapper de ses mains. Celui-ci excita son beau-frère Philippe de Souabe, et l'empereur d'Allemagne Henri VI, à déclarer la guerre à Alexis; une forte somme d'argent fut promise à Henri par Alexis, pour l'apaiser : il spolia les églises, leva d'énormes impôts sur ses sujets; et la somme étant réunie, il la garda pour lui-même et se moqua de l'empereur, dont le ressentiment ui aurait été fatal, si la mort de celui-ci n'eût interrompu la guerre déjà commencée. Quelques années après, le jeune prince Alexis implora les princes chrétiens réunis à Venise pour une nouvelle croisade, en leur promettant des subsides considérables et la cessation du schisme grec.

Sous le commandement de Dandolo, doge de Venise (*Voy.* DANDOLO), une flotte formidable vint, en 1203, anéantir les moyens de défense du brave Théodore Lascaris, gendre de l'empereur. Celui-ci se sauva, sans attendre le résultat, avec des trésors immenses auprès de son beau-frère

le marquis de Montferrat. Constantinople fut prise, et Isaac fut réintégré par les croisés dans la dignité impériale, qu'il partagea avec son fils. Quant à Alexis l'Ange, il finit sa vie dans un monastère de Nicée, où son propre gendre Lascaris le fit enfermer. De son mariage il laissa trois filles : Irène, femme d'Alexis Paléologue; Anne, mariée en premières noces à Isaac Comnène, et en secondes à Théodore Lascaris; Eudocie, qui épousa successivement Étienne, roi de Servie, Alexis Murzuphle, empereur, et Léon, qui se rendit maître de Corinthe après la deuxième prise de Constantinople. C'est Alexis l'Ange qui créa la dignité de *despote*, et qui lui donna le premier rang après l'empereur. Les despotes étaient ordinairement les fils ou les gendres des empereurs. Le prince de Valachie, et les autres petits souverains des principautés danubiennes, ont longtemps conservé le titre d'*hospodars*, corruption de *o despotas*.

Nicétas, *Alexius Angelus*, c. 8. — Villehardouin, *De la Conqueste de Constantinople*, éd. Paulin; Paris, 1838, c. 51, 56.

ALEXIS IV, *le Jeune*, empereur de Constantinople, né dans la seconde moitié du douzième siècle, étranglé le 5 février 1204, après un règne de quelques mois. Fils d'Isaac l'Ange, il se fit généralement haïr par la dureté avec laquelle il tirait de ses sujets l'argent qu'il avait promis aux croisés. Ceux-ci de leur côté, tandis qu'ils attendaient leur payement et la saison propre à s'embarquer, achevaient de pousser à bout les Grecs par leur licence : ils venaient d'être cause d'un incendie terrible, et faisaient, entre autres, subir à Alexis des avanies cruelles.

Les Grecs, humiliés par le traitement que souffrait leur empereur, manifestèrent leur mécontentement par une sédition, à la suite de laquelle on donna la couronne à *Nicolas Canabé*. Mais Alexis Murzuphle (*Voy.* ce nom) écrasa les rebelles au nom d'Alexis, qu'il fit ensuite mettre en prison, où on l'étrangla. Ce malheureux prince n'avait régné que cinq mois.

Nicétas, *Isaacius Ang. et Alexius fil.*, III, 1. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 204. — Gibbon, *Decline and Fall*, c. 60. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, empereur de Constantinople, né dans la deuxième moitié du douzième siècle, tué en avril 1204. Grand maître de la garde-robe sous Isaac l'Ange et Alexis IV, il détrôna ce dernier et le fit étrangler (*Voy.* ALEXIS IV). Quant à Murtzuphle, Baudoin, ou, selon d'autres, son propre beau-père Alexis III, auprès duquel il s'était réfugié, lui fit crever les yeux ; et les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut d'une colonne. Le surnom de *Murtzuphle* lui avait été donné, parce qu'il avait des sourcils épais qui se joignaient entre les deux yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Artificieux, dissimulé, avare et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour et s'appropria leurs richesses, qui lui appartenaient, disait-il, par la loi du plus fort.

Nicétas, *Murtzuphlus; Isaacius Angelus et Alex. fil.*, cap. 4, 5. — *Gesta Francorum*. — Villehardouin, *De la conqueste de Constantinople*, éd. Paulin; Paris, c. 51, 56, 60, etc. — Gibbon, *Decline and Fall*, c. LX. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Du Cange, *Historia Franco-Byzantina*.

ALEXIS (dit *le Faux*), imposteur qui en 1191, sous le règne d'Isaac l'Ange, se fit passer pour le fils d'Alexis II, auquel il ressemblait. Le sultan d'Iconium, Azeddin, qui lui avait promis son appui, le lui refusa lorsqu'il fut désabusé sur sa véritable qualité. Alexis parvint néanmoins à rassembler huit mille hommes et à se proclamer empereur. La faiblesse d'Alexis III favorisa l'ambition de l'imposteur. Mais les ravages de ses soldats, la plupart mahométans, indisposèrent les Grecs de l'Asie Mineure; et les profanations commises dans les églises portèrent un prêtre à l'assassiner pendant qu'il dormait. Quelque temps après parut un second aventurier, Basilius Chozas; puis un troisième, qui prit aussi le nom d'Alexis III : ils périrent tous deux près de Nicomédie.

Nicétas, *Isaac*, III, 1. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XX, p. 281.

***ALEXIS** ou **ALEXIUS**, nom de cinq empereurs de Trébizonde, dont voici l'histoire (1) :

***ALEXIS ALEXIUS I COMNÈNE** (Ἀλέξις ou Ἀλέξιος Κομνηνός), empereur de Trébizonde, né vers 1180, mort au mois de février 1222 de J.-C. Du Cange et Gibbon ne lui donnent que le titre de duc ou gouverneur de Trébizonde et des pays voisins. — Après la mort d'Andronic (en 1185), le dernier Comnène de Constantinople, son successeur, Isaac II, résolut d'exterminer cette illustre famille. Jean, l'aîné des deux fils d'Andronic, eut les yeux crevés et mourut à la suite de cette cruelle opération; son frère, Manuel Sébastocrator, subit le même supplice dans sa prison (en 1186), et on n'entendit plus parler de lui. Ce dernier laissa deux fils : Alexis et David; ils furent sauvés par leur tante Thamar, qui les amena en Géorgie. Lors de la conquête de Constantinople par les Latins en 1204, Alexis et son frère David rallièrent autour d'eux les Grecs mécontents, quittèrent leur retraite et passèrent le Phasis. Alexis prit Trébizonde, Cérasus, Mesochaldion, et occupa toute la côte de la mer Noire jusqu'à Amisus, tandis que David s'avança vers le Halys, prit Sinope, et poussa ses conquêtes jusqu'en face de Constantinople.

Alexis prit alors (en avril 1204) le titre d'empereur, ou plus exclusivement celui de roi et d'*autocrator de toute l'Anatolie*, ainsi que l'atteste l'inscription suivante, trouvée par Tournefort dans un couvent de Trébizonde : Βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ πάσης Ἀνατολῆς, ὁ Μέγας Κομνηνός. Nicétas, Pachymère, Acropolite, Ni-

(1) L'histoire des Alexis de Trébizonde n'a été bien éclaircie que par les travaux récents de M. Fallmerayer, faits, en grande partie, sur les documents manuscrits inédits, qui avaient échappé à Gibbon à Du Cange et à d'autres.

céphore et d'autres historiens byzantins lui refusèrent ce titre, afin de flatter les empereurs latins ou Théodore Lascaris, empereur de Nicée. Le règne d'Alexis fut troublé par des guerres perpétuelles avec les Turcs et Théodore Lascaris. En 1214, Alexis fit la paix avec ce dernier. Dans la même année il tomba entre les mains de Ghayath-ed-din, sultan d'Iconium, et racheta sa liberté en cédant aux Turcs la ville et le district de Sinope. Son empire se trouva réduit au littoral de la mer Noire, compris entre le Phasis à l'est et le Thermodon à l'ouest. David mourut vers 1215, sans enfants. Alexis eut pour successeur son gendre Andronic Ier, qui régna treize ans, et qui eut lui-même pour successeur Jean Ier, Axuchus, fils d'Alexis Ier. — On connaît depuis peu plusieurs médailles des empereurs de Trébizonde. Leur existence avait été d'abord révoquée en doute. F. H.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 84-101, qui cite Panaretus et Bessarion (manuscrits). — Gibbon, *Decline and Fall*, etc., vol. XI, c. 61, p. 254; édit. 1797. — *Histoire des empereurs français de Constantinople*, liv. II, p. 20. — De Saulcy, *Essai de classif. des suites monétaires Byzantines*; Metz, 1836. — *Lettres* du baron Marchand sur la *Numismatique*; Paris, 1851.

*ALEXIS ou ALEXIUS II COMNÈNE, empereur de Trébizonde, né en 1282, mort en 1330. Il succéda en 1297 à son père Jean II, sous la tutelle d'Andronic II, empereur de Constantinople, qui voulut le marier avec la fille d'un Grec, nommé Chumnus. Mais Alexis épousa une princesse ibérienne, et Andronic fit de vains efforts pour faire casser ce mariage. Cette circonstance fit rompre la bonne harmonie entre les deux cours grecques. Alexis eut des guerres avec les Turcomans et les Turcs, qui vinrent assiéger Cérasus et Sinope, mais furent repoussés (en 1319 et 1320). Il eut aussi quelques démêlés avec les Génois, qui avaient formé des établissements à Trébizonde dès le commencement du treizième siècle. Comme leur commerce avec Constantinople était exempt d'impôts, ils demandèrent le même privilége à l'empereur de Trébizonde; celui-ci refusa, et les Génois n'insistèrent plus, après un conflit sanglant où une grande partie de leurs factoreries furent brûlées. En 1329, Alexis reçut du pape Jean XXII une lettre qui l'engageait à terminer le schisme de l'Église grecque. Le pape lui donna dans cette lettre le titre d'*Excellence*. Alexis n'y répondit pas. F. H.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 158-167. — Nicéphore Grégoras, VIII, 10. — Pachymère, IX, 27. — Petrus Bizarus, *Hist. rer. gest. S. P. Q. Genuensis*, Anvers, 1579, p. 789. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 193.

*ALEXIS ou ALEXIUS III COMNÈNE, empereur de Trébizonde, né en 1338, mort vers 1390. Fils de l'empereur Basilius II mort en 1339, il succéda, en décembre 1349, à Michel Ier, et épousa, deux ans après, la princesse Théodora, de la maison impériale des Cantacuzène à Constantinople. Les grands se disputèrent la tutelle du jeune empereur, et furent mis à la raison par l'archevêque de Trébizonde, aidé de l'impératrice Irène, de Constantinople.

Alexis fut pendant vingt ans en guerre avec les Turcomans, et faillit tomber entre leurs mains dans les montagnes neigeuses de la Chalybie. En 1380, il eut un démêlé grave avec Mégollo Lercari, riche marchand génois. Mégollo avait reçu un soufflet d'un favori de la cour : après en avoir demandé vainement réparation à l'empereur, il retourna à Gênes, arma deux vaisseaux, revint ravager la côte de Trébizonde, et prit quatre navires. Il coupa le nez et les oreilles à l'équipage de cette petite flotte, et les envoya dans un sac à l'empereur : celui-ci livra à Mégollo le favori qui l'avait offensé. Mais le Génois hautain refusa cette satisfaction, et lui renvoya le courtisan, « trouvant, disait-il, indigne de se venger sur une femme. » L'empereur, pour avoir la paix, fut obligé d'accorder de grands priviléges commerciaux à Mégollo et à ses compatriotes. — Alexis obtint la paix avec les Turcs en donnant aux principaux chefs plusieurs de ses filles en mariage. Anne Comnène, sa seconde fille, fut mariée à Bagrat VI, roi de Géorgie, d'où descendent les princes russes actuels de Bagration. Alexis aima avec succès les arts de la paix; il fit élever un magnifique couvent sur le mont Athos, et restaura celui où Tournefort trouva l'inscription grecque dont nous avons parlé à l'article *Alexis Ier de Trébizonde*. Il eut pour successeur son fils Manuel III. F. H.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 192-218. — Petrus Bizarus, *Hist. rer. gest. S. P. Q. Genuensis*, p. 748. — Ubertus Folietta, *Hist. Genuensis*, lib. VIII, p. 493.

*ALEXIS ou ALEXIUS IV COMNÈNE, empereur de Trébizonde, mort entre 1445 et 1449. Il succéda en 1412 à Manuel III. Il acheta la paix avec les Turcomans par un tribut annuel, et en donnant à leur prince Djihou-Schah une princesse de sa famille, tandis qu'il maria sa fille Marie (septembre 1427) à Jean Paléologue Porphyrogénète. Il contracta d'autres alliances avec les familles les plus considérables de la Géorgie, de Constantinople, de Lesbos et de Venise, et partagea quelque temps le trône avec son fils aîné nommé *Kalo-Joannes* (le beau Jean), qui fut ensuite exilé pour avoir tué sa mère, soupçonnée d'aimer le protovestiaire. Calo-Joannes s'échappa de son exil, et vint avec quelques mécontents assassiner l'empereur dans son lit, et s'emparer du trône. Ce fut sous le règne d'Alexis IV que les Vénitiens commencèrent à remplacer les Génois dans les parages de Trébizonde. F. H.

Fallmerayer, *Gesch. des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 245-250. — Léon Allatius, *De consensu utriusque Ecclesiæ*, p. 954. — Marino Sanuti dans Muratori, *Script. rer. Ital.*, XXII, p. 900. — Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 246.

*ALEXIS ou ALEXIUS V COMNÈNE, empereur nominal de Trébizonde, mort vers 1470. Il était fils de Kalo-Joannes IV, mort en 1458, et

n'avait que quatre ans lorsqu'il succéda à son père. Il fut détrôné par son oncle David, et, après la chute de l'empire de Trébizonde, il fut amené à Constantinople, et mis à mort par ordre du sultan Mohammed II. F. H.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*.

ALEXIS ou **ALEXIUS DRAGON COMNÈNE**, général au service de la France, né vers 1553 à Péra, faubourg de Constantinople, mort le 23 janvier 1619 à Paris, où il fut enterré à l'église de Saint-Étienne du Mont. Il descendait de la famille impériale des Comnène; il quitta sa patrie, et servit successivement dans les armées du duc de Savoie, de la république de Venise, et du pape. Catherine de Médicis le fit venir en France, et lui donna le commandement d'un corps de cavalerie. En 1590, il devint gouverneur de la province du Perche. Le dernier descendant de cette illustre famille, Joseph Comnène, mourut à Chambéry en 1784.

Du Cange, *Familiæ Byzantinæ*, p. 199. — Démétrius Comnène, capitaine des dragons de Louis XVI, *Précis historique de la maison impériale des Comnène*.

ALEXIS-MIKHAÏLOVITCH, czar de Russie, fils de Michel Féodorovitch, né le 10 mars 1629, mort le 29 janvier 1676. Il monta sur le trône en 1645, et laissa d'abord le pouvoir à son gouverneur Boris Ivanovitch Morozof, ministre habile, mais rapace, qui ne tarda pas à se faire détester. En 1648, Alexis se porta candidat au trône de Pologne, mais la tendance envahissante de la Russie effraya les Polonais, qui élurent Jean-Casimir. Le jeune czar épousa la fille d'un simple gentilhomme, Miloslavski, et Morozof, pour se rapprocher encore du trône, prit pour femme une autre fille de Miloslavski, alliance ambiteuse qui acheva d'irriter les boiars et le peuple. Une révolte terrible éclata. Alexis parvint à l'apaiser en livrant à la populace, qui les massacra, plusieurs magistrats amis de Morozof, et ce ne fut qu'à force de prières qu'il parvint à sauver la vie de son premier ministre. Celui-ci renonça dès-lors au pouvoir, et Alexis gouverna seul. La révolte de Moscou se reproduisit dans les provinces et surtout à Novogorod avec un surcroît de violence. Cette ville ne fut ramenée à l'ordre que par la modération et la fermeté du métropolitain Nicon. Alexis signala sa prise de possession du pouvoir par la publication d'un code de lois, qui avait du moins l'avantage de mettre un peu d'ordre et d'uniformité dans le chaos de la législation russe. Ce qui était moins louable, c'était l'institution de la chancellerie secrète, par laquelle toute dénonciation devait être accueillie; seulement l'accusateur était emprisonné en même temps que l'accusé, et recevait le premier trois fois le knout, après quoi, s'il persistait dans sa dénonciation, c'était à l'accusé à subir les mêmes tortures, et l'innocence se trouvait ainsi à la discrétion du premier scélérat qui ne craignait pas le knout. A l'extérieur, Alexis eut surtout à lutter contre les Polonais. Ceux-ci avaient essayé de mettre en avant un prétendu fils de Marine et de Démétrius, misérable aventurier qui fut livré au czar par le duc de Holstein et exécuté en 1653. Les Cosaques Zaporogues se révoltèrent contre les Polonais, et se mirent sous la protection du czar, qui déclara la guerre à la Pologne, et prit en 1654-55 possession de Kief, de Smolensk et d'une partie de la Lithuanie, mais une rupture avec le roi de Suède, Charles-Gustave, auquel il enleva plusieurs villes en Ingrie et en Livonie, l'empêcha de pousser avec vigueur la lutte du côté de la Pologne; d'ailleurs la Russie était encore si mal organisée, que la moindre guerre devenait très-onéreuse. Alexis fut réduit par le mauvais état des finances à falsifier la monnaie et à donner des kopeikes de cuivre pour des kopeikes d'argent, déplorable expédient, qui, en faisant décupler le prix des denrées, porta au comble la misère du peuple. Une révolte s'ensuivit (1662); elle fut inflexiblement réprimée. Mais le czar renonça à sa fausse monnaie, et quelques années plus tard il conclut avec la Pologne un traité par lequel il gardait Smolensk, Kief et l'Ukraine (1667). De graves embarras intérieurs appelaient alors toute son attention. Le savant Nicon, devenu patriarche, avait introduit dans le chant d'église et dans la liturgie des innovations qui avaient paru hérétiques à certains Russes, aussi pieux qu'ignorants; et il s'était formé une secte très-nombreuse de *raskolniki* ou dissidents. Alexis, d'ailleurs, mécontent de Nicon, crut devoir satisfaire les raskolniki en le faisant déposer (1666). Vers le même temps, un Cosaque du Don, Stenka Razin, se mit à piller la route d'Astrakhan, et, descendant le Volga à la tête d'une flotte, vint désoler les bords de la mer Caspienne (1666-1667). Il ne se soumit que moyennant une amnistie qui lui assurait, ainsi qu'à ses compagnons, la liberté et le produit de leur brigandages (1669). Mais il reprit bientôt les armes, s'empara d'Astrakhan (1670), s'avança dans l'intérieur de la Russie, et pilla tout le pays depuis Nijni-Novogorod jusqu'à Kazan. Il finit par être pris, et fut écartelé à Moscou (1671). Les succès faciles de ce brigand, qui rassembla jusqu'à 200,000 hommes, prouvent combien l'organisation militaire et civile de la Russie était défectueuse, même sur la fin du règne d'Alexis. Cependant ce prince avait beaucoup fait pour la civilisation et la grandeur de son pays. Il avait lié, en 1652, des relations avec la Chine, commencé l'établissement d'une flotte sur la mer Caspienne, et fait venir des ouvriers de Hollande et d'Angleterre; enfin sur bien des points il avait préparé et devancé l'œuvre de Pierre le Grand. Il laissa en mourant deux fils de sa première femme, Fédor et Ivan, et six filles; de son second mariage avec Natalie Narichkin il eut deux enfants, le czarewitch Pierre et la czarewine Natalie. Léo JOUBERT.

Ustrialov, *Russkaya Istoriya*, II, 200-238. — S Glinka, *Russkaya Istoriya*, VI. 78-180. — Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, III. 60. 97 — Lévesque, *Hist. de Russie*.

ALEXIS (*Petrovitch*), prince russe, fils de Pierre le Grand et d'Eudokia Fedorovna Lapouchkine, né à Moscou le 28 février 1690, mort le 7 juillet 1718. Il n'avait que neuf ans lorsque sa mère fut forcée de prendre le voile dans le couvent de Souzdal, et son éducation fut laissée à des prêtres ignorants, qui lui inspirèrent de l'horreur pour les innovations de son père. Alexis ne manquait pas d'intelligence; mais il était d'une timidité qui allait jusqu'à l'extrême faiblesse, et d'une apathie qui désolait le violent et infatigable civilisateur de la Russie. Pierre lui fit épouser, en 1711, Charlotte-Sophie de Wolfenbüttel, belle-sœur de l'empereur d'Allemagne Charles VI. Alexis eut de ce mariage deux enfants; mais il traita son épouse avec tant de dureté, que, lorsqu'elle mourut (1715), il fut soupçonné, quoiqu'à tort, de l'avoir fait empoisonner. Le jour même de l'enterrement de la princesse Sophie, Pierre écrivit à son fils une lettre de reproches, et qui contenait des menaces réalisées trois ans après. Le prince y répondit en offrant de renoncer au trône et d'entrer dans un cloître; mais cette promesse ne suffisait ni au czar, qui ne voulait qu'à aucun prix son œuvre fût compromise, ni à l'ambitieuse Catherine, qui désirait assurer la couronne à ses enfants. Cependant, en partant pour l'Allemagne, le czar recommanda une dernière fois à son fils, ou de se rendre digne du trône, ou de se faire moine, et lui donna six mois pour se décider. Au bout de ce temps, ne recevant pas de réponse, il lui écrivit de Copenhague pour lui ordonner de venir le trouver (août 1716). Au lieu d'obéir, Alexis se sauva à Vienne et puis à Naples. Il y fut rejoint par Roumantzof et Tolstoi, porteur d'une lettre datée de Spa, juillet (1717), par laquelle le czar lui promettait son entier pardon, à condition d'obéir à ses ordres. Alexis y consentit; mais, à peine arrivé à Préobrajensko, vers la fin du mois de janvier 1718, il fut arrêté et conduit à Moscou avec de grandes précautions militaires. Là, par une déclaration solennelle, il se reconnut déchu du trône, et son père lui réitéra le pardon promis avec la condition nouvelle de confesser tous ses torts. Sa mère, sa tante Marie, tous ses amis, des prêtres furent compromis, bien qu'il n'y eût pas eu de complot, et cinq personnes furent exécutées à Moscou au mois de mars 1718. Le procès, commencé à Moscou, s'acheva à Saint-Pétersbourg. Alexis fut condamné à la peine capitale par 154 officiers militaires, magistrats et fonctionnaires civils; il vint devant ses juges entendre sa sentence le 6 juillet, et le lendemain il était mort. La cour de Russie publia qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie, que le czar était venu le voir, avait pleuré et lui avait pardonné. Selon quelques historiens, Alexis fut empoisonné; selon d'autres il eût la tête tranchée par la main même du czar. Cette dernière version est évidemment une fable. Quoi qu'il en soit, quatre ans après la mort d'Alexis, Pierre le Grand fit un décret, plus tard érigé en loi organique, qui attribuait au souverain de la Russie le droit de nommer, de son vivant, son successeur, à l'exclusion même de ses propres enfants; ce fut conformément à ce décret qu'il désigna pour lui succéder, Catherine; et celle-ci étant morte sans enfants en 1727, Pierre, le fils de l'infortuné Alexis, monta sur le trône.

J. L.

Lévesque, *Histoire de Russie*, V, 1-70. — Leclerc, *Histoire de la Russie ancienne*, III, 419-888. — Voltaire, *Histoire de Russie*, II, chap. X. — Von Halem, *Leben Peters des Grossen*, II, 205-254. — Article de Buhle, dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, III, 64-72. — Glinka, *Russkaya Istoriya*, VII, 174-177.

ALEXIS, patriarche de Constantinople, né dans la seconde moitié du dixième siècle, mort le 20 février 1043. Supérieur du monastère de Stude, il fut ordonné patriarche de Constantinople sur la désignation de l'empereur Basile au mois de décembre 1025, le jour même de la mort de ce prince. En 1034, il refusa la bénédiction nuptiale à l'impératrice Zoé et à Michel le Paphlagonien, tous deux coupables de la mort de l'empereur Argyre. Mais un présent de 50 livres d'or triompha de sa résistance. Il bénit les deux époux et les couronna. En 1037, quelques évêques, assemblés en synode, voulurent le déposer pour mettre à sa place l'eunuque Jean, ministre de l'empereur, et l'homme le plus ambitieux de son siècle. Ils alléguaient pour prétexte qu'Alexis n'avait pas été fait patriarche par le suffrage des métropolitains, mais par ordre de l'empereur. Alexis se tira heureusement d'embarras, en disant qu'il était prêt à quitter son siége, pourvu qu'on déposât les métropolitains qu'il avait nommés pendant onze ans et demi, et qu'on anathématisât les deux empereurs qu'il avait couronnés. Une réponse si peu attendue déconcerta ses ennemis, et les obligea d'abandonner leur entreprise. En 1042, le 12 juin, il couronna l'empereur Constantin Monomaque, après avoir refusé de bénir son mariage avec Zoé. Alexis mourut, laissant un grand trésor qu'il avait amassé, et dont l'empereur s'empara.

Baronius; Zonaras; Europalate.

ALEXIS *de Samos*, historien grec, écrivit les annales de sa patrie (Σαμίων ὥροι), dont le second et le troisièmes livres sont mentionnés par Athénée. Celui-ci mentionne encore un Alexis, auteur d'un ouvrage sur la *Modération* (περὶ Αὐταρκείας). On ignore l'époque où vivait cet écrivain.

Athénée, XII, 540; XIII, 572; X, 418.

***ALEXIS** (Ἄλεξις), nom de deux sculpteurs grecs : l'un, élève de Polyclète, est mentionné par Pline, tandis que l'autre, père de Cantharus de Sicyone, est cité par Pausanias. Suivant Thiersch, l'Alexis de Pline et celui de Pausanias sont le même personnage. Mais Sillig a essayé de démontrer que cette opinion repose sur un anachronisme : que l'Alexis de Pline ne peut être antérieur à la 98e olympiade, et que celui de

Pausanias, doit avoir vécu vers la 128e olympiade.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19. — Pausanias, VI, 3. — Tiersch, *Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen*. — Sillig, *Catalogus artificum*.

ALEXIS, poëte grec comique, mort vers l'an 290 avant J.-C., à un âge très-avancé. Il était, selon Suidas, l'oncle du comique Ménandre, et l'un des poëtes les plus féconds de la Grèce. On porte le nombre de ses comédies à deux cent quarante-cinq. Il avait la réputation d'exceller dans la composition des rôles de parasites. Les comiques romains l'ont souvent imité. Athénée nous a conservé les titres et quelques fragments de plus de cent comédies de ce poëte : elles traitaient des sujets mythologiques et d'histoire contemporaine; celle où il est question du mariage de Ptolémée Philadelphe est intitulée *Hypobolymæus*. A. Meineke a recueilli les fragments d'Alexis dans *Fragmenta comicorum græcorum*.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, II, 406. — A. Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*, p. 374. — Bode, *Geschichte der Dramat. Dichtkunst der Hellenen*, II, 403.

ALEXIS (*del Arco*), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, mort dans sa ville natale en 1700. C'était un habile coloriste, mais son dessin manque d'exactitude. Il est aussi connu sous le nom d'*el Sordillo de Pereda*, parce qu'il était sourd et muet, et que Pereda fut son maître. Il fit en outre un grand nombre de portraits et plusieurs tableaux d'église pour sa ville natale. On remarque surtout de ce peintre une *Assomption* et une *Conception*, exécutées, quand il était jeune, pour le cloître des Trinitaires déchaussés. La chapelle de Notre-Dame de la Novena fut peinte par lui à fresque, et la chapelle del Santo-Christo, dans l'église de San-Salvador, possède sa *Sainte Thérèse*, toile estimée. Sa femme, qui était très-avare, faisait exécuter par des élèves d'Alexis des tableaux qui se vendaient sous son nom, et qui nuisaient à sa réputation. Son chef-d'œuvre est un *Baptême de saint Jean-Baptiste*, qui se trouve dans l'église de ce saint à Tolède.

Bermudez, *Diccionario*, etc. — Chaudon et Delandine, *Dict. historique*.

ALEXIS (*Guillaume*), savant bénédictin, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il fut surnommé *le bon Moine* de l'abbaye de Lyre, dans le diocèse d'Évreux, et devint ensuite prieur de Bussy, dans le Perche. On ignore les dates précises de sa naissance et de sa mort en 1486. Il fit un pèlerinage à Jérusalem, et y tomba, dit-on, victime de la persécution des Turcs. Les ouvrages qui restent de lui sont : 1° *le Passe-temps de tout homme et de toute femme avec l'A, B, C des doubles*, le tout en vers; Paris, sans date, in-8° et in-4°; — 2° *le Grand Blason des faulces amours*, in-4° en caractères gothiques; Paris, in-16, sans date, et in-4°, 1493; Lyon, in-4°, 1506, et à la suite des *Quinze joies du mariage*; la Haye, 1726 et 1734, in-12 : la Fontaine en admirait la versification; — 3° *le Contre-Blason des faulces amours*, intitulé *le Grand Blason d'amours spirituelles et divines, avec certaines épigrammes*, etc.; Paris, sans date, in-8°, et in-16 goth.; — 4° *le Dialogue du Crucifix et du Pèlerin*, composé en Hyerusalem l'an 1486, etc.; Paris, Guill. Eustache, 1521, in-8°; — 5° *le Loyer des folles amours, et le Triomphe des Muses contre amour*, à la suite des *Quinze joies du mariage*, dans les deux éditions déjà citées; — 6° *le Passe-temps du prieur de Bussy et de son frère le cordelier*, etc.; Rouen, in-8°, sans date; — 7° *le Miroir des Moines*; Rouen, sans date; — 8° *le Martyrologe des fausses langues, et le chapitre général d'icelles tenu au temple de Danger, faits par couplets*, etc.; Rouen, in-4°, sans date; et Paris, Lambert, 1493, in-4°; — 9° *Quatre chants royaux* qui se trouvent parmi les *Palinodes*, etc., imprimés in-4° à Paris, à Rouen, à Caen, sans date.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Goujet, *Bibliothèque française*.

ALEXIUS (*Aristenus*), jurisconsulte distingué, vivait vers 1130. Il fut chef des ecdiques, ἔκδικοι, c'est-à-dire des syndics des communes, et écrivit, comme Zonaras, des *scolies* sur la collection des canons. On lui a aussi attribué par erreur un *Extrait d'anciennes lois ecclésiastiques*. Ses scolies se trouvent à la suite de celles de Zonaras, dans la collection de Beveridge.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, VII, p. 241.

ALEXIUS (*Gaspard*), ministre protestant, né dans le canton des Grisons en 1578, mort à Genève en 1626, enseigna la philosophie et la théologie dans cette ville pendant seize ans. On a de lui *Dissertatio physica de mixtura*; Genève, 1625, in-4°.

Sennebier, *Histoire littéraire de Genève*.

ALEYN (*Charles*), poëte anglais, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort en 1640. Il fut élevé à Cambridge, et vint à Londres, où, en 1631, il publia deux poëmes sur les batailles de Poitiers et de Crécy. Il composa en 1638 un autre ouvrage en vers en l'honneur du roi Henri VII, sous ce titre : *Histoire du sage et heureux prince Henri VIIe du nom, roi d'Angleterre, avec la fameuse bataille donnée entre ce roi et Richard III, près de Bosworth*. Ce sont de froides épopées, dont quelques vers énergiques ne rachètent pas l'emphase monotone. Outre ces trois poëmes, il composa des vers imprimés en tête des ouvrages de quelques écrivains : on les trouve, entre autres, dans les éditions des pièces dramatiques de Beaumont et Fletcher. En 1639, il publia le roman d'*Euryale et Lucrèce*, par Æneas Sylvius, traduit du latin en anglais.

Winstanley, *Lives of the poets*, 1687. — *Biographia Britannica*.

***ALF ABAL BALKI**, poëte perse, florissait

à Ispahan vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il écrivit plusieurs satires et pièces burlesques, qui n'ont pas été imprimées.

Hammer,, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, p. 366.

*ALFANDARI (*Khajim ben Yacob*), rabbin de Constantinople, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il a écrit des commentaires bibliques, sous le titre de *Questions et Réponses*, ouvrage imprimé à Constantinople par Naphali ben Azariah, de Wilna, et par Jonas ben Jacob, en l'an du monde 5470 (1710 de J.-C), in-fol. — Le frère d'Alfandari, *Elie ben Yacob*, a publié aussi quelques commentaires, imprimés à Constantinople en 1719, in-fol.

Volf, *Biblioth. Hebr.*, III, p. 352.

*ALFANI, nom de deux peintres italiens, *Domenico di Paris*, mort vers 1540, et *Orazio di Paris*, mort en 1583, fils et non frère (comme on l'a dit par erreur) du premier. Les tableaux du premier (*la Vierge Marie*, *Sainte Élisabeth*, *Saint Jean*, etc., dans la galerie de Florence) ont la plus grande ressemblance avec les premières peintures de Raphaël, et ont été souvent confondus avec ceux du fils. On cite, comme chefs-d'œuvre du dernier, *la Naissance de Jésus*, et quelques *Madones* dans les couvents de Saint-François et des Augustins, à Pérouse.

Morelli, *Descrizione delle pitture e sculture della città di Perugia*. — Mariotti, *Lettere pittoriche perugine*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ALFARABI (*Abou-Nasr-Mohammed-ben-Tarskhan*), célèbre philosophe arabe, natif de Farab ou Othrar dans la Transoxiane, mort à Damas vers 950 de J.-C. Il se rendit fort jeune à Bagdad, qui était alors, sous la protection des Abbassides, le foyer de la philosophie et de la science grecques. Il y reçut les leçons de plusieurs Syriens chrétiens, et, après quelques voyages en Syrie et en Égypte, il finit par se fixer à Damas, où le retinrent les bienfaits de Séïf-Eddaula, l'un des princes les plus éclairés de son temps. Ce fut là qu'Alfarabi passa le reste de ses jours. Il s'occupa surtout de logique, et posa d'une manière définitive les bases de cette étude chez les Arabes. Avicenne reconnaît devoir toute sa science sur ce sujet à Alfarabi; mais les livres du disciple firent oublier ceux du maître : le bibliographe Hadji-Khalfa nous apprend que si les écrits d'Alfarabi sont si rares, cela tient à la grande vogue de ceux d'Avicenne. Ses principaux ouvrages sont : une sorte d'encyclopédie *Ihsa-el-o'loum*, où l'auteur donna une classification des sciences (manuscrit de l'Escurial); — un *Exposé de la philosophie de Platon et d'Aristote*; — un *Traité de morale*; — un *Traité de politique*. Le premier ouvrage, dont nous possédons la traduction hébraïque, est un cours complet de philosophie sociale, rattachée aux notions les plus élevées de la métaphysique. « La fin de l'homme, selon Alfarabi, est d'entrer dans une union de plus en plus étroite avec la raison (intellect actif). La société est d'autant plus parfaite, qu'elle rapproche davantage l'individu de ce bien suprême. L'homme est prophète quand tout voile est tombé entre lui et la raison. Une telle félicité ne peut s'atteindre dans cette vie : l'homme parfait trouve ici-bas sa récompense dans sa propre perfection. » On voit, d'après cette théorie, qu'Alfarabi rejetait expressément toute révélation surnaturelle. Sa pensée sur l'immortalité paraît fort incertaine : dans sa *Morale*, il l'admet dans le sens du dogme religieux; dans sa *Politique*, il semble croire que les âmes parfaites sont seules immortelles, et que les autres retournent au néant; enfin, dans son commentaire sur *l'Éthique* d'Aristote, il traite de fable tout ce qu'on raconte sur l'autre vie. Plusieurs des théories d'Alfarabi se retrouvent presque sans modification dans Averroès et Avempace (Ibn-Badja). A ses travaux sur la philosophie, il joignit des recherches très-ingénieuses sur la musique, qui firent faire à l'acoustique de véritables progrès. Il résulte de l'examen de son traité de musique (ms. de l'Escurial) que la notation musicale a été, en partie, empruntée aux arabes.

E. RENAN.

Schmœlders, *Documenta philosophiæ Arabum*, in-8°; Bonn, 1836. — Munk, article *Farabi* dans le *Dictionnaire des Sciences phil.* — Brucker, *Hist. critica Phil.*, t. III. — Casiri, *Bibl. arabico-hispana*, I, 190. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori arabi*. — Ibn-Abi-Occeybia (vies des médecins arabes). — Hadji-Khalfa, *Dict.* — Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I (Introduction).

*ALFARAZDAK, c'est-à-dire *le Gros*, surnom d'un célèbre poëte arabe dont le véritable nom était *Abou-firas Hamam Ibn Ghalib*. Il mourut à Basrah entre l'an 110 et 114 de l'hégire (728-733 de J.-C.). Ses écrits, fort estimés des Arabes, furent réunis en un *Divan*; mais nous ne les connaissons que par les extraits qu'en a donnés Al-tha'à-lebi dans ses *Vies des poëtes arabes*, et par Ibn Khallekan.

Ibn Khallekan, *Biographie des Arabes célèbres*. — M. Caussin de Perceval, dans le *Journal asiatique*.

*ALFARO (*François*), célèbre orfèvre espagnol, vivait à Séville dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fit, en 1586, un tabernacle en argent pour l'église de Saint-Jean à Marchena, et un autre, en 1596, pour la cathédrale de Séville. Ce dernier est un chef-d'œuvre pour la netteté du dessin et la finesse de l'exécution.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes in España*.

ALFARO Y GOMEZ (*don Juan* DE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1640, mort en 1680. Il eut pour premier maître Castillo; puis il vint se perfectionner à Madrid dans les ateliers de Vélasquez, qui lui procura la permission de pouvoir travailler d'après les tableaux du Titien, de Rubens et de Vandyk, conservés dans les palais royaux. Cette étude lui fit acquérir un brillant coloris : quant à son dessin, il se ressent de la décadence de l'art à cette époque. Ses progrès lui donnèrent beaucoup de présomption; cela froissa son vieux maître Castillo, qui mit au

bas d'un de ses beaux tableaux : *Alfaro non pinxit*. Malgré cela, ses portraits sont fort estimés; il a fait celui de Calderon, qui se trouve au-dessus du tombeau de ce dernier dans la paroisse de San-Salvador, à Madrid. On voit de lui dans la même ville, à l'église du collége royal, un *Ange gardien;* et à Cordoue, dans un oratoire des Carmélites déchaussées, une *Incarnation*. Alfaro était, de plus, poëte et littérateur; il a laissé des remarques intéressantes sur la vie de Vélasquez, et sur celles de Cespeden et de Beccara. Il se montra ingrat envers son protecteur l'amiral de Castille, lorsque celui-ci fut disgracié. L'amiral, rentré en faveur, ne voulut plus entendre parler de lui. Accablé d'infirmités et mélancolique déjà, il ne résista pas à cette punition, et mourut à la fleur de l'âge.

Palomino, *el Parnasso pintoresco*. — Bermudez, *Diccionario historico*. — Richard Cumberland, *Anecdotes*.

*ALFATAH ou ALFATH IBN KHAKAN (*Abou-Nasr-Mohammed-Ibn-Obeydallah-Alkaysi*), célèbre historien et biographe arabe, natif de Séville, mort à Maroc l'an 529 de l'hégire (1134-35 de J.-C.). On n'a que peu de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il visita Cordoue et d'autres cités de l'Espagne; qu'il séjourna quelque temps à la cour d'Ali-Ibn-Yousouf, second sultan de la dynastie des Almoravides, et qu'il fut mis à mort par ordre d'Aboul-Hasan-Ibn-Tachefin, sultan du Maroc. Il composa un ouvrage intitulé *Matmahou-l-anfous*, etc. (Lieu de récréation pour les yeux, etc.), qui est une sorte de biographie des musulmans, et surtout des poëtes arabes de l'Espagne. Cet ouvrage est divisé en quatre *aksam* ou parties : la première traite des rois et princes; la seconde, des vizirs; la troisième, des cadis, théologiens, et docteurs; la quatrième, des poëtes et littérateurs, au nombre de vingt-quatre. L'auteur en fit un abrégé sous le titre de *Kalayid*. C'est un recueil d'extraits de poëtes, précédés de courtes notices biographiques. On en trouve des manuscrits dans les principales bibliothèques de l'Europe. Quelques fragments du Kalayid ont été publiés en arabe et en latin, avec des notes, par H.-E. Weyers, sous le titre : *Specimen criticum exhibens locos Ibn Chakanis de Ibn Zeiduno;* Leyde, 1831, in-4°, et dans le *Journal asiatique*, décembre 1833, p. 500.

Ibn Khaldoun, *Prolegom. hist.* — Alsafadi; Ibn Khallekan, *Biogr.* — Hadji Khalfah, *Lex. Encyc.* — Aboulféda, *Annal. musl.*, III, 485. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II.

*ALFEI (*Francesco di Bartolomeo*), peintre italien, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il avait fait plusieurs tableaux remarquables pour la ville de Sienne. Gaye a conservé de ce peintre une lettre, datée de Sciano 24 octobre 1482.

Dr. Gaye, *Carteggio inedito de' artisti*.

*ALFEN (*Jean-Eusèbe*), peintre danois, mort en 1770. Il vécut quelque temps à Vienne, et s'acquit une grande réputation en Allemagne par ses miniatures en émail et au crayon.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALFENUS VARUS (*Publius*), jurisconsulte romain, natif de Crémone, fut d'abord cordonnier, puis disciple de Servius Sulpitius, enfin consul en l'an 754 de Rome. Alfenus avait écrit quarante livres de Digestes, dont on trouve des fragments dans les Pandectes, et quelques livres de recueils. Aulu-Gelle cite l'un et l'autre de ces deux ouvrages; et, quoi qu'il réfute ce qu'il en cite, il ne laisse pas d'attribuer à l'auteur un certain mérite. Le jurisconsulte Paulus a fait l'abrégé des livres d'Alfenus. Horace s'exprime ainsi sur ce jurisconsulte :

Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausaque taberna,
Sutor erat, sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex solus; sic rex.

D'après les documents qui nous restent, rien ne semble légitimer ce jugement.

Dacier. — Bayle. — Gellius, VI, 5. — Dig., I, tit. 2, s. 2, § 44. — Bynkershoek, *Observationes*, VIII, 1. — Everhard Otto, *Publ. Alfenus Varus ab injuriis veterum et recentiorum liberatus*, Traj. ad Rhen. 1737, in-4°.

ALFERGANY (*Mohammed-ben-Ketyr*), surnommé *Hacib* (le calculateur), astronome arabe, né à Ferganah, ville de la Sogdiane, aux environs du Yaxarte, mourut en 215 de l'hégire (820 de J.-C.). Il prit part à la révision des *Tables astronomiques de Ptolémée*, ordonnée en 815 de J.-C. par le khalife Al-Mamoun. On a de lui : *Livre des mouvements célestes et de la science des étoiles*, divisé en 30 chapitres, et rédigé en général d'après les idées grecques, qui commençaient alors à se naturaliser chez les Arabes. Le dénombrement des étoiles y est, comme dans l'*Almageste*, de 1022, et la précession, d'un degré en cent ans; mais l'obliquité de l'écliptique n'y est que de 23° 35'. C'est un traité d'astronomie fort superficiel : il ne renferme rien de nouveau, à l'exception des noms arabes de quelques étoiles, des mansions de la lune, et de quelques idées très-inexactes sur les distances des planètes et des étoiles à la terre, ainsi que sur leur diamètre. Il supposait que les orbites des planètes étaient disposées de manière que la plus petite distance d'une planète quelconque était égale à la plus grande distance de la planète inférieure, et la plus grande distance égale à la plus petite de la planète supérieure : ainsi toutes les orbites se touchaient, et l'orbite de Saturne touchait la sphère des étoiles fixes. Sous le rapport géographique, ce traité, dont Aboulféda a plus d'une fois reproduit les idées dans ses *Prolégomènes*, a cela de remarquable que, au lieu d'une simple liste des villes principales connues des Arabes au neuvième siècle, avec l'indication de leur longitude et de leur latitude, il offre le tableau du monde divisé en sept climats. Le monde, tel qu'on se le figurait alors, est partagé en sept bandes, et chaque ville un peu considérable a sa place marquée dans une de ces bandes. En connaissant le

climat d'une ville, on n'a qu'une idée approximative de sa latitude, mais on savait par là même quelle y était la longueur respective du jour et de la nuit aux diverses époques de l'année, et cette connaissance suffisait pour les besoins de la religion : voilà pourquoi la division du monde en sept climats, qui remontait à l'antiquité grecque, servit de base à la plupart des traités de géographie à l'usage des musulmans. La connaissance des climats était surtout utile aux musulmans qui voyageaient dans les contrées étrangères. Le *Livre des mouvements célestes* fut traduit en hébreu au moyen âge. Il en existe trois traductions latines : la première, de Jean Hispalensis, faite dans le douzième siècle, imprimée à Ferrare en 1493, et réimprimée à Nuremberg en 1537, avec une préface de Mélanchthon; la seconde, de Jean Christmann, d'après une version hébraïque publiée à Francfort en 1590 avec des notes intéressantes; la troisième, avec le texte arabe, a paru en 1669, in-4°; elle est de Golius, qui l'a enrichie de notes savantes que la mort ne lui a pas permis d'achever.

On a encore d'Alfergany deux traités sur les *instruments* qui étaient les plus usités chez les astronomes de son temps. Le premier est consacré à l'*astrolabe*, instrument imaginé par Hipparque afin de mettre la position des étoiles en rapport avec l'écliptique. L'astrolabe, qui est maintenant tombé en désuétude, servait à prendre des hauteurs, et à d'autres opérations qui n'exigeaient pas beaucoup de précision. Dans le deuxième traité, il s'agit de la construction du *rakhama* ou marbre, c'est-à-dire de l'horloge solaire, ainsi appelée parce qu'elle consistait dans une plaque de marbre. Ebn-Younis cite Alfergany comme l'un des auteurs de la *Table vérifiée*, qui pendant deux cents ans a servi de base aux grands travaux des astronomes de Bagdad, et qu'Aboulwéfa devait revoir et compléter vers l'an 980 de notre ère.

M. Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, t. I, Introduction. — Delambre, *Hist. de l'astron. au moyen âge*; Paris, 1819, p. 71. — L. Sédillot, *Dict. de la Conversation*.

ALFEZ ou ALPHESI (*Isaac-Berabbi-Jacob*), rabbin, né à Kelaa Chamad, près de Fez 1013, mort à Lucène en 1103. Il enseigna le Talmud à Fez jusqu'à un âge avancé. Des persécutions le forcèrent à se retirer d'abord à Cordoue (1088), puis à Lucène. L'ouvrage qui l'a placé au premier rang parmi les écrivains Juifs est intitulé *Sepher Rab. Alfez* (livre de Rab. Alfez), ou le *Petit Talmud*. Il a été imprimé pour la première fois à Constantinople (1509), in-fol. (très rare). Parmi les autres éditions fort nombreuses, on distingue celle de Daniel Bamberg, Venise, 1521-1522, 3 vol. in-fol.

Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, III, 902. — *Bibl. Hebr.*, I, 660. — De Rossi, *Dizion. storico degli aut. ebrei*, I, 48.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME DEUXIÈME.

—

Alfieri. — Aragona.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Deuxième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56

M DCCC LIX.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Deuxième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56

M DCCC LIX.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.
Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

A

ALFIERI (*Benoît-Innocent*, comte), architecte italien, né à Rome en 1700, mort à Turin le 9 décembre 1767. Il étudia le dessin et les mathématiques à Rome, au collége des Jésuites, et vint ensuite à Turin faire son droit et se préparer au barreau. Il exerça même, pendant quelque temps, la profession d'avocat à Asti, tout en consacrant ses loisirs à l'architecture et aux beaux-arts. Benoît Alfieri est l'oncle du poëte Victor Alfieri, qui en parle dans ses *Mémoires* comme d'un homme très-aimable, très-enthousiaste de son art, grand admirateur de Michel-Ange et de l'antique (ce qui ne s'accordait guère), forcé cependant de se relâcher de sa sévérité et de sacrifier quelque chose au goût du jour. « Si, dit-il, l'état des finances en Piémont eût permis à mon oncle de donner un plus libre essor à ses projets, il aurait pu donner une très-haute marque de son goût pur et sévère, tout à fait opposé à la manie des fioritures d'alors. » Un des premiers ouvrages de Benoît Alfieri fut la façade d'un palais sur la place d'Alexandrie. Le plan de cette façade, fait à la demande du marquis Ghilieri, attira l'attention de Charles Emmanuel III, qui résolut de charger Alfieri de reconstruire l'opéra royal de Turin, qui venait d'être incendié. Pour se préparer à ce travail, Alfieri visita les principaux théâtres de l'Europe, et celui qu'il bâtit à son retour passe pour un des plus superbes édifices de ce genre qui existent en Italie. Il construisit encore, en 1752, à Turin, le théâtre Carignan qui fut incendié en 1787. Parmi les autres édifices qu'Alfieri fit construire à Turin, on cite les palais Barolo et Marozzo. La façade de Saint-Pierre à Genève, l'église de Carignan, et la tour de Sainte-Anne à Asti furent aussi exécutées sur ses dessins. Malheureusement, comme le remarque son neveu, la pénurie des finances l'empêcha de se livrer à toute l'ardeur de son génie, et ses projets les plus grandioses restèrent sur papier. Charles-Emmanuel le fit comte de Sostegna. L. J.

Victor Alfieri, *Autobiographie*. — Paroletti, *Piémontais illustres*.

ALFIERI (*Oger*), historien, né à Asti, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. On a de lui une chronique de sa ville natale : *Chronicon Astense extractum e chronicis Astensibus*. Cette chronique, qui va jusqu'en 1294, a été continuée jusqu'à l'an 1325 par Guillaume Ventura, et les deux ouvrages ont été insérés dans le onzième volume de la grande collection de Muratori, *Rerum Ital. scriptores*.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*. — Palma, *Historia della famiglia Alfieri*; Naples, 1694.

ALFIERI (*Victor*, comte), célèbre poëte italien, né à Asti en Piémont le 17 janvier 1749, mort à Florence le 8 octobre 1803. Ses parents étaient nobles et riches; Alfieri regarda ces deux priviléges de la naissance comme un moyen de pouvoir mépriser la noblesse et ne rechercher en toute chose que la vérité. Il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père, Antoine Alfieri. Il fut séparé à l'âge de six ans de sa sœur, pour laquelle il avait une affection profonde, qui seule put lui arracher quelques marques de sensibilité. La géométrie lui fut complétement antipathique; quant au latin, il l'apprit à peine : ce qui devait lui nuire pour tout l'enseignement, puisque les cours supérieurs se faisaient en latin. Les classiques de sa propre langue lui restèrent inconnus, excepté l'Arioste, qu'il lut

en cachette, et quelques littérateurs du jour. Il nous raconte lui-même qu'étant encore enfant, il fit un sonnet sur la beauté d'une dame que son oncle affectionnait, et que cet oncle, dans sa jalousie, étouffa par ses moqueries la verve naissante du poëte imberbe.

En 1763, Alfieri commença l'étude du droit : les exercices corporels auxquels on exerce d'ordinaire les adolescents lui furent à charge, excepté l'équitation, dont le goût devint chez lui une véritable passion. La danse lui répugnait, surtout parce que les Français « donnaient, comme il disait, le ton dans ces mouvements de marionnettes. » Une maladie de peau dont il fut plus tard atteint contribua à nourrir en lui son penchant pour la solitude, jusqu'à ce que la mort de son oncle l'ayant laissé maître presque absolu d'une fortune considérable à l'âge de seize ans, il prit le goût de la société et de la dissipation. Il lut quelques romans français, et avec ses compagnons de plaisirs il ne parlait que le français, tout en gardant ses préjugés sur la nation dont il préférait alors la langue. Il voulut ensuite suivre la carrière militaire; mais son humeur vagabonde ne pouvait se plier à la subordination.

Il prit alors la résolution de voyager. Il traversa l'Italie sans attacher le moindre intérêt aux merveilles de l'art qu'il avait sous les yeux; et les plaisirs qui s'offraient à lui de toute part ne le captivaient pas. Parmi les femmes il ne recherchait alors que celles qui avaient de la pudeur, et il ne plaisait, dit-il, qu'aux effrontées; de sorte que son cœur resta sans attachement. « Ce n'est que plusieurs années après, écrit-il, que j'ai remarqué que mon mécontentement avait sa source dans le besoin, non satisfait, de pouvoir occuper en même temps mon cœur d'un amour digne et mon esprit d'un travail noble et de haute portée : tant que je n'ai pu réunir ces deux choses, je n'ai éprouvé que des malaises et du dégoût. » Continuant d'aller ainsi à l'aventure, il tâchait de remplir le vide de son âme par des distractions souvent vulgaires.

Ses voyages en France, en Angleterre et en Hollande avaient donné une secousse salutaire à son esprit. Il se mit alors à lire beaucoup d'ouvrages français. La Nouvelle Héloïse lui parut un ouvrage froid; le Contrat social, il ne le comprit point. La prose de Voltaire le charma, mais il n'en goûta pas les vers. Le livre qui l'impressionna le plus, ce fut Plutarque : il s'enthousiasmait pour ces grands hommes de l'antiquité.

Puis il s'ennuya de nouveau. Pour se distraire, il recommença un second voyage en 1767. Il traversa l'Allemagne, et n'alla pas faire visite à Métastase, l'ayant vu, disait-il, faire des révérences trop profondes à la cour. Frédéric le Grand lui parut un despote haïssable. Les pays du Nord, la Suède surtout, avec sa nature sauvage, majestueuse et silencieuse à la fois, lui semblaient sublimes. Il retourna en Angleterre en 1271; il y noua avec une dame du grand monde des relations qui firent quelque bruit, et se rendit de là en Espagne. Il n'y cherchait guère que les moyens de satisfaire sa passion toujours aussi vive pour les chevaux. Il contracta à Lisbonne une amitié durable avec l'aimable et savant abbé Caluso; enfin il fut de retour à Turin le 16 juin 1775.

Dans la compagnie de quelques amis, il composa d'abord en français quelques écrits légers, qui furent abandonnés bientôt. Son talent littéraire ne se manifesta sérieusement qu'en 1775, à la suite d'une aventure vraiment singulière. Il s'était laissé prendre aux séductions d'une femme de haute naissance, mais sans mœurs : ne pouvant se soustraire à ces charmes qui lui pesaient, il lui vint à l'idée de se faire lier à son fauteuil par son valet de chambre, de manière à ne pouvoir quitter son cabinet. Dans l'ennui de cette situation il fit un sonnet, qu'il envoya au père Paciaudi. Celui-ci en fut satisfait, et lui envoya à lire une tragédie du cardinal Delfino, intitulée *Cléopâtre*. Alfieri trouva tant d'analogie entre sa position et celle d'Antoine, qu'il s'échauffa tout à coup pour ce sujet, et se décida à le traiter aussi, en mettant à nu les passions qui l'agitaient lui-même. Sa guérison complète fut le résultat de ce travail, qui lui réussit. Il composa sa *Cléopâtre*, espèce de tragédie, qui fut jouée à Turin, le 16 juin 1775, avec une petite pièce (*les Poëtes*) où l'auteur se parodiait lui-même. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Cependant il eut encore bien des obstacles à surmonter.

Retiré dans les montagnes de la Savoie, il se mit à lire Dante, qui le frappa beaucoup par sa mâle hardiesse, et il fit des études consciencieuses sur les prosateurs italiens des treizième et quatorzième siècles. Pour châtier son style, il alla en Toscane apprendre le dialecte pur de ce pays; et se lia avec des littérateurs de mérite, tout en sachant se préserver du mauvais goût du jour. Les auteurs latins ne furent pas non plus oubliés : ne les comprenant pas, il prit un instituteur, et se fit complétement écolier à trente ans. Trois tragédies, *Philippe II*, *Polynice*, et *Antigone*, lui servirent de cadre pour faire briller ses idées neuves sur la tragédie et la langue. On cite comme un exemple remarquable de concision ce vers de la première scène du quatrième acte de l'*Antigone*:

CRÉON.
Scegliesti?
ANTIGONE.
Ho scelto
CRÉON.
Emon?
ANTIGONE.
Morte.
CRÉON.
L'avrai.

Alfieri fit ensuite paraître, à différents intervalles, *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste*. Avant de faire *Oreste*, il voulut lire celui de Voltaire,

qui avait paru en 1750; mais Gori l'en dissuada; et depuis il eut pour système de ne jamais lire les auteurs qui avaient déjà exploité une donnée dramatique dont il voulait se servir.

Dans cette nouvelle carrière, il fut surtout puissamment encouragé par les sentiments que lui inspira la belle et noble comtesse d'Albany, femme du prétendant Charles-Édouard, plus connu sous le nom de chevalier de Saint-George. Ce prince, qui avait montré d'abord dans ses entreprises en Angleterre un caractère chevaleresque, s'était ensuite dégradé par le vice de l'ivrognerie; il faisait subir à sa femme des traitements indignes. Alfieri s'attacha à elle, et l'aida à se sauver de la maison de son mari. La comtesse d'Albany vint se mettre à Rome sous la protection du pape; Alfieri l'y suivit. Il trouva chez elle, non pas comme auprès des femmes ordinaires un dérangement à ses occupations utiles et un rapetissement de ses pensées, mais un aiguillon, un secours et un exemple pour tout ce qui était élevé. Ce fut vers cette époque que, pour jouir d'une indépendance plus complète, il fit donation de ses biens à sa sœur, moyennant une rente viagère. De 1777 à 1782, il composa successivement *la Conjuration des Pazzi, Don Garcia, Rosmonde, Marie Stuart, Timoléon, Octavie, Mérope,* et *Saül.*

Ces pièces, ajoutées aux premières, forment en tout quatorze tragédies, composées en moins de sept ans.

L'auteur les fit imprimer chez P. Didot, à Paris, où il avait suivi la comtesse d'Albany. Quant aux ouvrages écrits vers la même époque et comprenant avec des satires, des odes et autres petits poëmes, deux traités politiques en prose, intitulés *Del Principe e delle Lettere,* et *Della Tirannide,* comme ils ne pouvaient paraître en France, de l'aveu de l'autorité, Alfieri eut recours à Beaumarchais, qui venait d'établir à Kehl, sur la rive droite du Rhin, des presses pour la publication des œuvres de Voltaire. Les livres une fois imprimés, rien n'eût été plus facile que de les faire circuler en France; mais Alfieri garda pour lui toute l'édition. Au commencement de 1788, Charles Édouard mourut à Rome, et sa veuve se trouva libre. Alfieri, qui depuis plusieurs années la quittait rarement, vécut dès-lors ouvertement avec elle. On prétend qu'ils se marièrent secrètement. Ce fait est contesté. La révolution française, qu'Alfieri accueillit d'abord avec enthousiasme, et qu'il repoussa ensuite avec horreur, détruisit sa fortune, placée en grande partie sur les fonds français, ainsi que celle de la comtesse d'Albany. Tous deux coururent des dangers, et ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à quitter Paris après le 10 août. Ils étaient partis depuis deux jours, lorsque des officiers municipaux envahirent leur maison, et saisirent tout ce qu'elle contenait, meubles, chevaux, livres. Le tout fut confisqué comme bien d'émigrés. Cette spoliation n'était pas de nature à réconcilier Alfieri avec la révolution.

Après avoir traversé rapidement l'Allemagne, il vint, avec la comtesse d'Albany, s'établir à Florence dans une petite maison qu'il occupa jusqu'à sa mort. Pour se distraire de la politique, il étudia avec ardeur Salluste et les autres classiques latins, et se vengea des Français en écrivant contre eux des sonnets satiriques, mêlés de prose. Ce recueil, intitulé *Misogallo*, commencé en 1790, achevé en 1798 (à l'époque où les Français, après le traité de Campo Formio, entrèrent à Rome et enlevèrent le pape de sa capitale), est plein de mauvais goût et de plaisanteries grossières; mais on y trouve aussi de l'originalité, de l'énergie, et, de temps en temps, d'admirables mouvements d'indignation. En 1797, à l'âge de près de cinquante ans, Alfieri se mit à étudier avec passion la langue grecque, afin de pouvoir lire dans le texte les grands poëtes tragiques d'Athènes. Au bout d'un an, il savait assez le grec pour traduire plusieurs tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle. Vers cette époque, il reçut une lettre très-polie de Ginguené, ambassadeur de la république française à la cour de Turin. Le célèbre littérateur français offrait ses bons offices au poëte italien pour l'aider à recouvrer ses livres saisis à Paris.

Alfieri remercia Ginguené et déclina son offre. Il était plus que jamais exaspéré contre les Français, qui venaient d'envahir la Toscane. Se croyant menacé des plus grands dangers, il fit imprimer à dix exemplaires son *Misogallo,* et le distribua à ses amis, afin qu'ils le publiassent après sa mort; il composa en même temps son épitaphe et celle de la comtesse d'Albany. Ses sinistres prévisions ne se réalisèrent pas. Les Français admiraient son génie, et n'en voulaient pas à sa personne. Dans la première occupation de la Toscane, au commencement de 1799, comme dans la seconde, après la bataille de Marengo, l'irritable poëte n'eut, de son aveu, à repousser que des politesses. On lui offrit même une place à l'Académie des sciences de Turin, devenue Institut national. Alfieri refusa, donnant pour raison que l'Institut avait rejeté de son sein des hommes aussi distingués que le cardinal Gerdil, le comte Balbo et le chevalier Morozzo, sous prétexte qu'ils étaient royalistes. « Et moi, dit Alfieri, qui n'ai jamais été royaliste, je n'ai rien à faire avec les républicains à la mode d'à présent; car ma république ne ressemble pas à la leur. »

En 1801, la Toscane fut donnée par Bonaparte au prince de Parme, et érigée en royaume d'Étrurie. Alfieri eut la satisfaction de voir les Français évacuer Florence; mais, il n'en jouit pas longtemps : il mourut près de deux ans après, entouré de soins jusqu'aux derniers moments par la comtesse d'Albany. Les restes du grand poëte furent ensevelis dans l'église Santa Croce, où la comtesse lui fit élever par Canova,

à côté des monuments de Machiavel, de Michel-Ange et de Galilée, un splendide tombeau avec cette simple inscription : *Victorio Alfierio Astensi, Aloisia e principibus Stolbergis Albaniæ Comitissa, m. p. c. an.* MDCCCX.

La comtesse d'Albany ne mourut qu'en 1824. Elle continua de vivre à Florence, où sa maison était fréquentée par des artistes et des littérateurs, entre lesquels on remarque le spirituel helléniste et pamphlétaire français P. L. Courrier. En mourant, elle légua tous les papiers d'Alfieri au peintre français Fabre, qui les donna à la bibliothèque Laurentiane de Florence.

Aussitôt après sa mort la comtesse Albani fit faire une édition complète de ses œuvres. Elles forment 35 vol. in-4°. Pise, 1805-1815, dont 13 volumes contiennent les œuvres posthumes. Cette édition ainsi que celle de Beltom, 1809-1810, renferment, outre les ouvrages déjà cités, une traduction italienne de Salluste, une imitation du *panégyrique de Trajan*, par Pline, *des Satires* et les *Mémoires* d'Alfieri, écrits par lui-même (*Vita di Vittorio Alfieri scritta da esso*), et publiés après sa mort. Cette autobiographie, écrite avec une parfaite sincérité, et remplie de détails curieux sur les mœurs du dix-huitième siècle et sur le caractère si original d'Alfieri est la plus intéressante peut-être, et certainement la plus instructive des productions du poëte d'Asti.

On a publié en France, plusieurs traductions d'Alfieri : *Œuvres dramatiques*, traduites en français par Cl.-B. Petitot; Paris, 1802, 4 vol. in-8°; — les mêmes, traduction nouvelle par Alph. Trognon (dans le *Répertoire des théâtres étrangers*); Paris, 1822-1823, 5 vol. in-18; — *De la Tyrannie*, traduit de l'italien (par Merget); Paris, 1802, in-8°; — *Du Prince et des Lettres*, traduit de l'italien par M*** (J. Loque); Paris, 1818, in-8°; — *Vie de Victor Alfieri, écrite par lui-même*, et traduite par M**** (Petitot); Paris, 1809, 2 vol. in-8°; — le même ouvrage sous le titre de *Mémoires d'Alfieri*, trad. par M. Ant. de Latour; Paris, 1840, in-12.

Voici le portrait que Ginguené (auquel nous avons emprunté déjà plusieurs détails) a tracé de ce poëte : « Alfieri était d'une taille haute et noble, d'une figure distinguée, mais peu imposante, quoique son air fût habituellement dédaigneux et hautain; son front était grand et ouvert; ses cheveux épais et bien plantés, mais roux; ses jambes longues et maigres. Il aimait passionnément les chevaux : il en a eu jusqu'à douze ou treize à la fois, presque tous fins et de prix. Il se plaisait peu dans le monde, et ne prenait aucun soin pour y plaire. La qualité distinctive de son esprit et de son âme était l'élévation : son défaut dominant était l'orgueil. Ce fut par orgueil plutôt que par penchant, ce fut pour exciter l'admiration, pour être le premier en quelque sorte, pour vivre dans la postérité, qu'il devint poëte. Au milieu de ses succès poétiques et littéraires, il eut un grand malheur : c'est, à ce qu'il paraît, de n'aimer véritablement ni la poésie ni les lettres. Ses passions étaient ardentes. On l'aurait cru peu sensible; il l'était pourtant en amitié; il y était aussi très-fidèle. Dans d'autres affections, il fit souvent de mauvais choix; mais dès qu'il eut trouvé une femme digne de l'attacher, il fut constant, et le fut pour la vie. Sa réputation littéraire s'est établie avec peine. On trouvait à son style des défauts, qui ont été regardés depuis comme des qualités. Il n'écrivait pas comme tout le monde : on l'en blâmait; mais tout le monde, ou du moins tous les poëtes tragiques, ont fini par vouloir écrire comme lui. Le système dramatique qu'il a introduit en Italie est, quoi qu'il en ait dit, celui de France : il n'a fait qu'essayer d'en corriger les longueurs et les langueurs. Il a supprimé les confidents et presque tous les personnages secondaires : il en résulte plus de vigueur sans doute et une action plus serrée, mais aussi moins d'épanchements, de la sécheresse et de la roideur. Notre théâtre est déjà maigre, auprès de celui des Grecs; celui d'Alfieri est, à l'égard du nôtre, presque dans la même proportion. Il parle rarement au cœur, mais il est éloquent et nerveux dans les passions fortes; il a de la grandeur, et, dans ses idées comme dans son style, il aspire toujours au sublime; ses caractères ont de l'énergie, quelquefois aux dépens de la vérité historique et même dramatique. Ne donnant rien aux yeux et peu au cœur, il fait peu d'effet au théâtre, mais il en fait beaucoup à la lecture. Son dialogue est souvent un modèle de précision, de justesse et d'argumentation dramatique. La coupe de ses vers est savante et harmonieuse; mais son style, toujours fort, est quelquefois un peu dur. Il en sera de lui comme de la plupart des inventeurs : d'autres Italiens feront mieux que lui, mais en l'imitant; ils iront plus loin, mais en suivant la route qu'il leur a tracée. »

A côté de ce jugement d'un habile critique, nous placerons celui de madame de Staël :

« C'est, dit cette femme d'esprit, avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seraient critiquées à quelques égards comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnaître le véritable caractère des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint. La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu; mais ces oppositions

ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportaient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on serait presque tenté de les plaindre. La pièce d'*Octavie* est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron, comme s'il était le plus patient des hommes, et lui Sénèque le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter et à se mettre en colère à chaque scène pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque, et l'on voudrait trouver dans une harangue ou un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime; mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs, c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakspeare avait représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à la question la plus indifférente; lui-même cachant son trouble, s'efforçant de paraître calme; et Sénèque près de lui travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine; la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande? et, pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seraient-elles pas nées dans l'âme des spectateurs, par le silence même de la rhétorique et la vérité des tableaux? »

« Alfieri, par un hasard singulier, était, pour ainsi dire, transplanté de l'antiquité dans les temps modernes; il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique. Impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontrait des savants très-érudits et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidents, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle; il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie; et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa *Conjuration des Pazzi*, *Virginie*, *Philippe II*, sont admirables par l'élévation et la force des idées; mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci, que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent (1). »

Vita di Vittorio Alfieri, scritta da esso. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII.* — Antonio Buccellini, *Elogio de Vitt. Alfieri;* Padoue, 1811, in-8°. — Serafico Grassi, *Dissertazione in lode di Vitt. Alfieri;* Milan, 1819, in-8°. — Antonio Zezon, *Biografia di Vitt. Alfieri e delle sue opere;* Napol., 1835, in-12. — *Vita di Vitt. Alfieri da Asti;* Milan, 1823, in-16. — Villemain *Cours de littérature, etc.*, t. III.

ALFIROUZABADI (*Abou-Taher-Mohammed-Ibn-Yacoub*), historien et lexicographe arabe, né à Karezoun, province de Schiraz, en 729 de l'hégire (1328—29 de J.-C.), mort à Zébid en 817 de l'hégire (1414-15 de J.-C.). Sa famille était originaire de Firouzabad, ville de la Perse; de là le surnom d'*Alfirouzabadi*. Il était aussi surnommé *Medjid eddin* (Gloire de la foi). Après avoir fait ses études à Schiraz et à Bagdad, il visita les principales villes de l'Orient, Damas, Alep, Antioche, la Mecque, le Caire, où il résida quelque temps. Doué d'une mémoire prodigieuse, il nota tout ce qu'il vit de curieux dans ses voyages. Il reçut du fameux Timour un présent de 100,000 dirhems; il composa, sur l'invitation du sultan de l'Yemen, un dictionnaire arabe, intitulé *le Kamous*, ou plus exactement *Alkamousou-l-Mohitt* (l'Océan environnant). Ce célèbre dictionnaire a été imprimé à Constantinople, 1818, in-fol., et à Calcutta, 1827, in-fol. C'est l'abrégé d'un plus grand ouvrage projeté par l'auteur, et qui devait renfermer le *Mohakkem* d'Ibn-Saïd et l'*Obab* de Hasan, les deux dictionnaires arabes les plus étendus. Le *Kamous* a servi de base au dictionnaire arabe-latin d'Antoine Giggei, Milan, 1632. Hamacker a donné la liste des autres ouvrages d'Alfirouzabadi, parmi lesquels on remarque une *Histoire d'Ispahan*, et une autre de Tayef, province de l'Arabie.

D'Herbelot, article *Camus*. — Hamacker, *Specimen cod. mss. orient. Lugd. Batav.*, p. 177. — Rossi, *Dizion. storico*, art. Firuzabadi. — De Sacy, *Journal des savants*, décembre 1819, p. 726. — M. Reinaud, *Catalogue des mss. arab. de la Biblioth. nationale* (supplément).

ALFON (*Jean*), peintre espagnol, natif de Tolède, vivait au commencement du quinzième siècle. Il fit en 1418 plusieurs ouvrages estimés, que l'on voit dans une ancienne chapelle de la cathédrale de Tolède.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ALFONSE (*Alphonse*) (2), **ALFONSO, AFFONSO, ALONSO.** Nom d'un grand nombre de

(1) Madame de Staël, dans *Corinne*.

(2) Ce nom étant d'origine néolatine, il faudrait toujours l'écrire, non pas *Alphonse*, mais *Alfonse*; car la lettre *ph* n'existe pas dans les langues italienne, espagnole et portugaise, auxquelles ce nom appartient exclusivement.

rois ou princes de l'*Espagne*, du *Portugal* et de l'*Italie*. Les voici dans l'ordre alphabétique des pays auxquels ils appartiennent :

Les Alfonse d'Espagne, subdivisés en : A. *Alfonse d'Aragon et de Navarre ;* B. *Alfonse des Asturies et de Léon ;* C. *Alfonse de Léon ;* D. *Alfonse de Castille et de Léon.*

A. *Alfonse d'Aragon et de Navarre.*

ALFONSE Ier, surnommé *le Batailleur* (*el Batallador*), roi d'Aragon et de Navarre, mort en 1134. Depuis Pélage, aucun roi ne vit une aussi grande étendue de pays soumis à son sceptre qu'Alfonse, qui, après la mort de son beau-père, réunit à ses propres États d'Aragon et de Navarre ceux de sa femme Urraca, fille d'Alfonse VI, c'est-à-dire les royaumes de Léon, de Castille et d'Asturie, et étendit sa suzeraineté sur les comtés nouvellement fondés de Galice et de Portugal. De plus, maître du comté de Catalogne et de Barcelone, il régnait réellement sur toute l'Espagne chrétienne. Second fils de Sanche Ramirez, il succéda en 1104, sur le trône d'Aragon, à son frère Pédro Ier, dont le fils unique du même nom était mort quelque temps auparavant. Au lieu de tourner d'abord ses armes contre les Almoravides qui venaient de s'emparer de Saragosse, il fut paralysé par les mésintelligences qui éclatèrent dès son avénement entre lui et sa femme Urraca. Cette femme fière, gâtée par la docilité de son premier mari le comte Raymond de Bourgogne, réclama comme lui appartenant le gouvernement de Castille et des pays qui en dépendaient, prétentions qui étaient favorisées par les seigneurs de Castille, et que le roi ne voulait pas admettre. De là toutes leurs querelles et leurs guerres intestines, dont les détails seraient trop fastidieux. Les choses en vinrent au point qu'Alfonse fit enfermer sa femme dans une forteresse, d'où elle fut délivrée par quelques seigneurs, qui passaient pour ses amants. Enfin il fit, dans un concile d'évêques, dissoudre son mariage avec Urraca, qui trouva un puissant allié dans son beau-frère, comte de Portugal. Peu de temps après, les Castillans, fatigués eux-mêmes des intrigues de leur reine, la chassèrent du trône, et mirent sur la tête de son fils Alfonse Raymond, déjà souverain de la Gallice, la couronne de Castille et de Léon. Pendant ces dissensions, Ali-ben-Yussef entra dans la province de Tolède avec ses meilleures troupes, prit quelques douzaines de petits forts et de châteaux, ravagea les campagnes, emmena les habitants en esclavage, et porta la terreur jusqu'aux portes de la capitale de l'Espagne chrétienne. Presque au même moment où Tolède était menacée par Ali, une autre armée almoravide, sous la conduite du général Syr-ben-Abou-Békir, s'avança dans le Portugal contre le comte Henri, prenait Zintria, Badajos, Tavora, Santarem, Lisbonne [illegible] menaça la capitale du comté, Coimbre [illegible]

par le gouverneur de Murcie, se porta de Saragosse sur la Catalogne, et assiégea pendant vingt jours Barcelone. Les Sarrasins ne levèrent le siége que quand Alfonse s'approcha, à la tête d'une forte armée d'Aragonais et de Catalans. Une sanglante bataille qui s'engagea occasionna de grandes pertes aux deux partis, sans donner la victoire ni à l'un ni à l'autre. Cependant les Sarrasins abandonnèrent la Catalogne, en commettant les plus horribles ravages (1111).

Les Almoravides renouvelaient presque chaque année ces incursions dans les pays chrétiens, et souvent ils s'en retournaient avec un grand butin et beaucoup de prisonniers. Le ravage des campagnes du centre de l'Espagne par de continuelles incursions, jointes à de mauvaises récoltes, causa dans toute la Péninsule une terrible famine qui fit plus de victimes que la guerre. Si les incursions des Sarrasins en Castille n'étaient pas plus énergiquement repoussées, c'était à cause des querelles intestines de la reine Urraca avec son mari : il leur arrivait souvent d'employer plutôt leurs forces pour se perdre mutuellement. Aussitôt qu'Alfonse remarquait qu'une partie des Castillans lui était hostile, il cherchait à s'assurer d'eux en plaçant des garnisons sûres dans les forteresses, et occupait principalement le reste de ses forces à arrondir ses États héréditaires de Navarre et d'Aragon. Les secours des chevaliers anglais et français, qui prenaient volontiers part aux expéditions contre les Sarrasins, lui furent très-utiles. Le comte du Perche prit Tudèle par ruse (en août 1114). Le vainqueur reçut du roi la ville en fief, et la concession de plusieurs priviléges y attira bientôt une foule d'habitants chrétiens.

Les regards d'Alfonse se reportèrent alors sur Saragosse, dont la possession lui paraissait indispensable pour la sûreté de son armée et la libre navigation de l'Èbre. D'année en année il avançait vers le but de ses conquêtes, bien que les Almoravides ne négligeassent aucun moyen pour soutenir l'émir Abd-el-Mélek-ben-Hud. Le vaillant général Abn-Muhammed-Mezdeli força même le roi d'Aragon à s'éloigner de nouveau de Saragosse. Mais bientôt de grandes querelles s'élevèrent entre le général almoravide et l'émir de Saragosse, et hâtèrent la chute de la ville. Abd-el-Mélek-Ben-Hud, irrité des prétentions des Almoravides, qui voulaient faire les maîtres à Saragosse, se sépara d'eux ; et s'étant retiré avec sa famille au château fort de Bonda, il conclut avec Alfonse une alliance en vertu de laquelle il réunit ses troupes à celles des chrétiens. Les Almoravides se trouvèrent trop faibles pour se soutenir contre des forces aussi supérieures : non-seulement ils furent défaits dans une bataille meurtrière auprès Mezdeli, mais ils furent même obligés d'abandonner les villes alliées de Lérida et de Saragosse (commencement de 1117). Les Almoravides [illegible] qu'ils avaient perdu ;

mais ils échouèrent complétement contre l'habileté et la vigilance d'Alfonse. Les gardes des frontières, les Almugavares, l'informèrent à temps de l'approche de l'armée ennemie. Malgré son infériorité numérique, il fut obligé d'accepter la bataille que lui offrit Temim, général des musulmans. Mais ici ce fut le talent des généraux et non le nombre des soldats qui décida de la victoire. Temim, battu, s'enfuit à Valence avec dix mille hommes, faibles débris de son immense armée. Les alliés célébrèrent leur triomphe dans un pays entièrement délivré d'ennemis. Le roi d'Aragon demanda la cession de Saragosse, qu'Abd-el-Mélek refusa avec fermeté. Il fit même tous ses préparatifs pour repousser par la force des armes la prétention de son nouvel adversaire. Mais avant qu'il eût suffisamment pourvu la ville de subsistances, une armée aragonaise se présenta devant les portes. Beaucoup de seigneurs français, attirés par la perspective d'un riche butin, étaient venus grossir l'armée d'Alfonse. Saragosse opposa d'abord une opiniâtre résistance aux assiégeants; mais elle finit par capituler, et Alfonse y entra le 18 décembre 1118.

Avec Saragosse tomba le second boulevard des Sarrasins; ils l'avaient possédé pendant quatre siècles. Le roi d'Aragon éleva cette importante ville au rang de sa capitale; la grande mosquée devint l'église de Saint-Salvador, et l'on y fonda un évêché; les droits et les priviléges de la petite noblesse furent accordés aux habitants. Les seigneurs français qui étaient restés dans l'armée jusqu'à la prise de la ville furent aussi récompensés, surtout le vicomte Gaston de Béarn, qui reçut en fief le quartier de Saragosse, qu'avaient habité jusque-là les chrétiens mozarabes. Les musulmans possédaient encore dans les environs de Saragosse plusieurs villes considérables, dont la situation escarpée et les fortifications rendaient le siége fort difficile. Mais Alfonse profita de la terreur que la prise de la capitale avait excitée; et après avoir fait les règlements nécessaires à Saragosse, il s'avança dans la Sierra-Morena, qui sépare l'Aragon de la Castille, et où les musulmans possédaient encore d'importants points d'appui. En moins de trois années il prit Tarragone. Talatayud ne tomba qu'après qu'Abu-Tahir Temim, frère d'Ali, qui accourait à son secours avec une forte armée, eut perdu vingt mille hommes près de Cutanda (1120). Alfonse fonda dans le voisinage de cette ville, dans un lieu jusque-là désert, le nouveau fort de Montréal, et y établit un nouvel ordre de chevalerie, institué pour la défense de la foi.

Le succès des armes chrétiennes, qui avaient soumis, dans les dix dernières années, les deux villes les plus importantes de l'Espagne musulmane, releva le courage des chrétiens mozarabes de l'Andalousie, et leur fit espérer qu'ils pourraient, à la faveur des guerres d'Ali [illegible] pos-sessions dans la Péninsule, secouer le joug que l'islam faisait peser depuis quatre cents ans sur le christianisme. Quoique leur position fût très-supportable (ils avaient le libre exercice de leur culte, leurs lois et leurs juges, et ne payaient qu'un tribut modéré), ils aimaient le changement, et avaient le fanatisme de leurs croyances.

Sans les secours étrangers, les Mozarabes d'Andalousie ne pouvaient rien entreprendre car toutes les forteresses étaient entre les mains de l'ennemi; en outre ils étaient trop dispersés. Ils ne pouvaient penser à une réunion, à moins que les musulmans ne fussent occupés d'une guerre dans le pays même. Ils envoyèrent donc des messages au roi d'Aragon, dont la prise de Saragosse avait considérablement augmenté la renommée. Après lui avoir décrit soigneusement la position du pays et des forteresses, ils le priaient d'y entreprendre une campagne, lui promettant de l'appuyer de leurs conseils et de leurs bras, de lui fournir des guides et des soldats. Comme Alfonse hésitait de s'engager dans une telle entreprise, à cause de l'éloignement des lieux et du peu de fondement qu'il y avait à faire sur de telles promesses, les Mozarabes renouvelèrent leurs prières : en même temps ils lui promirent de lever douze mille hommes, et l'assurèrent que les nombreux chrétiens de l'Espagne méridionale se joindraient à son armée, dès qu'il se montrerait dans le pays; qu'ils le reconnaîtraient tous avec joie pour leur seigneur et roi, et qu'il acquerrait les belles et les plus fertiles contrées de l'Espagne. Cette perspective était trop séduisante pour que la pensée des difficultés et de la témérité de l'entreprise pût arrêter le roi chevalier.

En juillet 1125 (schaban 519), Alfonse se mit donc en marche avec toute sa cavalerie, ou, suivant les relations arabes, avec quatre mille cavaliers, qui jurèrent de vaincre ou de mourir. Guidés par les Mozarabes, ils se présentèrent devant Valence. Sans s'arrêter au siége de cette place, ils traversèrent en les ravageant les provinces musulmanes, et arrivèrent dans le voisinage de Grenade : Alfonse laissa derrière lui les villes ennemies de Xucar, Danra, Murcie, Baeça, Jaen, et d'autres places fortes, et son armée se fortifiait de jour en jour par l'affluence des Mozarabes (que les musulmans nommaient Muhahidins). Si Alfonse avait pu surprendre la ville de Grenade, où se trouvaient beaucoup de chrétiens qui avaient des intelligences avec le roi d'Aragon, la domination des Almoravides eût été en péril. Mais le wali de cette ville était un homme résolu : quelque faible que fût la garnison, il empêcha par la terreur et par d'énergiques mesures les Mozarabes de Grenade de tenter aucune révolte; et sa vigilance les tint en respect, sans les exaspérer par des persécutions. Il leva avec une [illegible] promptitude des troupes dans les [illegible]; et, après avoir fait

tous ses préparatifs, il attendit les attaques de l'armée chrétienne. Celle-ci s'était accrue jusqu'au nombre de cinquante mille hommes, et se sentait si forte qu'elle commença le siége sans hésiter. Mais le mauvais temps, la pluie et les ouragans empêchèrent les chrétiens de faire un blocus régulier; et ils perdirent dans l'inactivité un temps précieux. Les habitants de Grenade revinrent de leur frayeur; des secours s'approchèrent sous la conduite d'Abn-Tahir-Temim, ce qui força Alfonse à lever le siége; mais, rassuré par l'abondance de vivres que lui fournissaient les Mozarabes, il prit la résolution aventureuse de laisser encore cette ville derrière lui et de s'avancer jusqu'à la Méditerranée, pour se réunir aux chrétiens de Malaga et des Alpuxares.

Sans cesse harcelé dans cette marche périlleuse par la nombreuse cavalerie almoravide, qui saisissait chaque occasion d'attaquer avec avantage, Alfonse parvint, malgré tous les obstacles, jusque dans la contrée de Lyrena, place située entre Grenade et la Méditerranée. Les Almoravides trouvèrent ce terrain favorable pour un combat de cavalerie, et les cavaliers africains ne purent contenir leur ardeur. Ils attaquèrent l'avant-garde des chrétiens, la mirent en fuite; et, croyant avoir vaincu toute l'armée ennemie, ils se dispersèrent sans précaution pour se partager le butin, lorsque Alfonse tomba inopinément sur eux avec ses cavaliers bardés de fer, leur reprit le butin amassé, y ajouta leurs propres dépouilles, et les poursuivit jusqu'à l'arrivée de la nuit. Ce brillant fait d'armes délivra l'armée chrétienne, qui put alors traverser sans entraves les défilés des Alpuxares et s'avancer jusqu'à une baie de la Méditerranée, entre Alméria et Malaga. Le roi et les chevaliers s'étaient vantés qu'ils poursuivraient leur marche jusqu'à la mer; Alfonse fit construire une barque et s'amusa à la pêche, pour prouver combien il était fidèle à son vœu, et afin que la postérité sût qu'un roi d'Aragon, parti de Saragosse, laissant derrière lui plusieurs pays ennemis, avait pêché sur les côtes situées en face de l'Afrique, comme dans ses domaines.

Ce ne fut qu'après avoir joui de cet amusement qu'Alfonse commença sa retraite : une foule de chrétiens des Alpuxares se joignirent à son armée, et Alfonse se dirigea encore une fois sur Grenade. Mais comme il ne pouvait prendre une ville aussi bien fortifiée à moins de faire un long siége, et que les forces de l'ennemi augmentaient chaque jour, il se dirigea vers la ville de Guadix (Cadix), dans le voisinage de laquelle il avait laissé une division de son armée pour protéger sa retraite. L'intempérie de la saison (on était alors en hiver), les marches forcées à travers les montagnes, et des maladies contagieuses, diminuèrent considérablement ses troupes. Les Sarrasins avaient aussi beaucoup souffert; ils avaient fait des pertes inouïes, et une sorte de terreur inexprimable s'était emparée d'eux. L'expédition réussit; et si l'on ne fit pas de conquêtes, l'effet moral n'en fut pas moins puissant. L'armée aragonaise, constamment harcelée par la cavalerie almoravide, parvint à retourner dans sa patrie après une absence de six mois, en traversant les provinces de Murcie, de Xativa et de Valence. Douze mille chrétiens mozarabes s'étaient joints à elle, aimant mieux abandonner leur patrie que de rester exposés à la vengeance des musulmans. En effet, leurs frères qui étaient restés sur le sol natal ne tardèrent pas à éprouver le ressentiment du souverain almoravide. Sur son ordre, ils furent transportés par milliers en Afrique et dispersés dans différentes contrées, où la plupart périrent par l'effet du climat et le manque de subsistances. D'autres Mozarabes qu'Ali-ben-Yussef admit dans sa garde eurent un meilleur destin; et ces oppresseurs de leurs coreligionnaires méritèrent ses bonnes grâces par leur fidélité servile.

L'expédition d'Alfonse à travers tant de pays ennemis, et avec si peu de troupes, mérite d'être comparée à l'entreprise des dix mille Grecs dans l'empire perse. La longueur de la route est sans doute fort différente, mais l'audace est égale.

Le 7 mars 1126, mourut la reine Urraca, qui avait si longtemps fomenté des troubles civils, et dont les intrigues avec Pédro de Lara avaient scandalisé les Espagnols. Un an auparavant, était mort l'archevêque Bernard de Tolède, qui avait introduit les bénédictins en Espagne, et contribué à la civilisation de ce pays.

Jusqu'à la mort de son infidèle épouse, Alfonse avait toujours possédé en Castille plusieurs forteresses que lui avait gardées l'attachement des garnisons et des habitants. Mais, après la mort d'Urraca, les liens qui les unissaient aux Aragonais parurent complétement brisés : les troupes et les habitants se déclarèrent, contre la volonté des gouverneurs, en faveur du roi de Castille, qu'ils reconnurent pour roi légitime. Il n'y eut que la ville de Castro-Xerez qui resta fidèle aux Aragonais. Alfonse crut devoir avant tout conquérir les places que les musulmans conservaient dans son royaume ou sur les frontières. Mais il n'eut pas assez de temps pour mettre ce projet à exécution; car il fut presque aussitôt entraîné dans les guerres de Castille, qui réclamèrent l'emploi de toutes ses forces. Soit pour se rendre aux invitations des grands qui troublaient la Castille et la Galice, et à celles de la comtesse Thérésia de Portugal; soit pour arrêter l'accroissement rapide de la puissance du roi castillan, il franchit les frontières de Castille à la tête d'une nombreuse armée, et renouvela ses prétentions de suzeraineté sur ce royaume (1127). Pendant trois ans, les deux partis se livrèrent une foule de petits combats avec des succès divers. Chaque fois que l'on se préparait à une grande bataille, les ecclésiastiques des deux armées s'interposaient, et exhor-

taient les deux souverains à épargner le sang des chrétiens, et à donner à leur courage une plus noble direction en combattant les Sarrasins. Par leurs efforts réitérés, une trêve fut enfin conclue entre la Castille et l'Aragon. Alfonse l'Aragonais renonça au titre d'empereur d'Espagne, qu'il avait porté jusque-là, céda à son beau-fils Alfonse-Raimondez toutes les places qu'il possédait en Castille; en retour celui-ci laissa à l'Aragon la province de Bioja, qu'Alfonse VI avait enlevée à la Navarre.

Après la pacification de la Castille, Alfonse Sanchez fut appelé à faire la guerre au delà des Pyrénées, contre Bayonne. On ne sait pas bien clairement quelle fut la cause de cette guerre; il est probable que les comtes de Bigorre et de Béarn, vassaux du roi d'Aragon et ses fidèles alliés, étaient opprimés par Guillaume IX, comte de Guienne et de Poitiers. Alfonse n'hésita pas à voler au secours de ses compagnons d'armes; Bayonne fut assiégé, et succomba après une assez longue défense (1131). Dès cette époque le souverain d'Aragon prit aussi le titre de roi de Bayonne. Mais cette acquisition ne resta pas longtemps au royaume d'Aragon : elle fut enlevée pendant les troubles qui survinrent dans le pays.

Alfonse d'Aragon attacha la plus grande importance à étendre ses conquêtes du côté de la Méditerranée, et à s'assurer la libre navigation de l'Èbre. Pour y arriver, il fallait prendre la ville musulmane de Tortose, située à l'embouchure de ce fleuve; et, en conséquence, il résolut de l'attaquer par terre et par mer. Une foule de seigneurs et de chevaliers français prirent part à l'expédition. Avant d'entreprendre le siége de Tortose, il était nécessaire de s'emparer de plusieurs villes situées dans l'intérieur du pays. Les Almoravides possédaient Méquinenza, au confluent de la Ségra et de l'Èbre : cette ville fut emportée d'assaut; mais la prise de Lérida et de Fraga sur la Cinga présenta plus de difficultés, la dernière surtout, qui était dans une situation très-élevée, et entourée de fortifications solides. On y éprouva une vigoureuse résistance de la part des habitants; Yahia-ben-Gania, gouverneur de Lérida, accourut avec une nombreuse armée de Valence et de Murcie au secours des assiégés, et dix mille Almoravides d'élite partirent à la hâte de l'Espagne méridionale pour venir délivrer Fraga. Toutefois Alfonse n'abandonna pas son plan : il poursuivit le siége, et jura publiquement, comme son père l'avait fait quarante ans auparavant devant Huesca, de prendre Fraga, ou de mourir. Vingt de ses plus illustres vassaux prêtèrent le même serment; ainsi le voulait la coutume. Ceux qui étaient le plus rapprochés du roi rivalisaient avec lui d'héroïsme et d'esprit chevaleresque. Pour enflammer encore davantage son armée, le roi fit porter dans le camp les reliques des saints, et les évêques et les abbés commandèrent des divisions. Après que les chrétiens eurent mis deux fois en fuite les Sarrasins, qui venaient pour délivrer la place, les habitants de Fraga furent si découragés, qu'ils offrirent de rendre la ville sous des conditions raisonnables. Mais Alfonse refusa toute sorte de proposition, et ne voulut devoir cette conquête qu'à la valeur aragonaise. C'est ce qui explique la résistance désespérée des habitants, et la dernière tentative des Almoravides de délivrer la ville par l'envoi d'une nombreuse armée. Ce que la force ne pouvait exécuter, la ruse l'accomplit. En abandonnant un convoi de vivres, l'ennemi attira les Aragonais dans une embuscade, où succombèrent les plus vaillants guerriers, les chevaliers et les comtes français, les évêques d'Huesca et de Rada, l'abbé de Saint-Victorien et une grande partie de l'armée. Selon la plupart des écrivains, Alfonse succomba, le 17 juillet 1134, dans la bataille de Fraga; mais on ne put le trouver parmi les morts. Cette circonstance, et l'inquiétude dans laquelle on était sur le sort du roi, ont donné lieu aux contes propagés par Roderic de Tolède et la chronique de Saint-Jean de la Peña.

Alfonse l'Aragonais, qui, pendant un règne de trente ans, n'avait cessé de guerroyer, soit contre les Sarrasins, soit contre les chrétiens, s'était à juste titre acquis le surnom de *Batailleur* : sorti vainqueur de toutes les batailles, excepté de celle de Fraga, il doit être mis au nombre des plus grands hommes de l'Espagne au moyen âge. Ce qu'Alfonse VI avait fait pour la Castille par la prise de Tolède, il le fit pour l'Aragon par la prise de Saragosse. Il aurait incontestablement surpassé son prédécesseur; peut-être aurait-il tout à fait expulsé les Sarrasins de l'Espagne, si sa déplorable lutte avec sa femme Urraca n'avait pas divisé et souvent même paralysé ses forces. Comme Alfonse n'avait pas d'enfants, et que son frère Ramiro s'était fait moine, il ordonna dans son testament qu'il avait rédigé dès l'an 1131, lors du siége de Bayonne, que tout son royaume fût partagé en trois portions : il destina l'une pour le salut de son père et de sa mère, pour la rémission de ses propres péchés et l'obtention d'une place dans le ciel, au tombeau du Christ et aux saints hommes qui le gardaient; la seconde, aux pauvres et aux chevaliers de l'hospice de Jérusalem; et la troisième aux templiers, comme étant les défenseurs de la chrétienté près du temple du Seigneur. Mais les Aragonais, non plus que les Navarrais, ne se crurent nullement liés par le testament qui avait ainsi disposé de leur royaume sans leur avis. Comme ils avaient contribué à le conquérir, ils se croyaient en droit de prendre part au choix du nouveau souverain. Ils élevèrent au trône le frère du roi, Ramiro, qui avait déjà vécu plus de quarante ans dans les ordres, comme moine, abbé et évêque; mais les Navarrais n'admirent pas ce choix, se séparèrent des Aragonais, et élurent à Pampelune l'infant Gar-

clas Ramirez, petit-fils du roi Sancho, qui avait été assassiné à Peñalch en 1076. C'est ainsi que l'Espagne chrétienne se trouva divisée de nouveau en plusieurs États.

Zurita, *Anales de Aragon*, vol. II. — Carbonell, *Chronica de Espanya aci no divulgada*, etc., édit. de 1547, lib. I. — Tomich, *Conquistas e historias de los reyes de Aragon*; Barcelona, 1519, fol., cap. xv. — Ibnu-l-Khatib, *Histoire de Grenade*. — Paquis et Dochez, *Histoire de l'Espagne*, t. I.

ALFONSE II, roi d'Aragon, né en 1152, mort le 20 avril 1196. Il était fils de Raymond V, comte de Barcelone, et de Pétronille, fille de Ramiro II. En 1163, il succéda à son père dans le comté de Barcelone, et fut en même temps placé par sa mère sur le trône d'Aragon. Ce double héritage ne remplit pas encore ses vues. En 1167, il reprend la Provence sur Raimond V, comte de Toulouse, qui s'en était emparé. L'année suivante, il laissa ce comté comme fief à Raymond-Bérenger, son frère. En 1172, il hérite du Roussillon par le testament du comte Guinard II; et, tandis qu'il poursuit les Almohades jusqu'à Xativa, il est rappelé en Aragon par une irruption du roi de Navarre Sancho VI. Aidé du roi de Castille, il reprit l'offensive et s'empara du Roussillon. Voulant, comme ses prédécesseurs, étendre ses domaines aux dépens de ceux des musulmans, il fit la guerre à don Mordanish, seigneur de Valence et de Murcie, et assista, en 1177, Alfonse IX de Castille, dans la réduction de la ville de Cuença. Pour ce service important, lui et ses successeurs furent exemptés de rendre hommage au roi de Castille pour les possessions qu'ils avaient à l'ouest de l'Èbre. Raymond-Bérenger étant mort en 1181, Alfonse dispose de la Provence en faveur de son autre frère, don Sanche. Mais il le lui retira l'an 1185, et lui donna en échange les comtés de Roussillon et de Cerdagne. La même année, au mois de février, il s'aboucha, aux environs du Rhône, avec le comte de Toulouse; et là ils convinrent de s'en rapporter sur leurs différends à des arbitres (Vaissette, t. III, p. 63). En 1196, Alfonse mourut à Perpignan, fort regretté de ses sujets. Son corps fut inhumé au monastère de P. blet, qu'il avait fondé. Ce prince ne se distingua pas moins par son esprit que par ses exploits militaires. Il protégea les troubadours, et fit lui-même plusieurs vers en langue provençale; il nous reste de lui une seule chanson, dans laquelle il dit qu'Amour peut seul le r. [illegible] — Alfonse avait épousé : 1° *Mafalde*, fille d'Alfonse Ier, roi de Portugal, dont il fut séparé sans en avoir eu d'enfants; 2° le 18 janvier 1171, Sancie, fille d'Alfonse VIII, roi de Castille, dont il eut trois fils et quatre filles. Don P[illegible], l'aîné des fils, lui succéda au royaume d'Aragon et au comté de Barcelone; don Alfonse, le deuxième, eut en partage la Provence; don Fernand, le troisième, se fit moine de Ci[illegible] et devint abbé de Montréal.

[illegible]

Zaragoza, 1588, in-4°. — Zurita, *Anales de Aragon*, lib. II, cap. 50. — Moret, *Anales de Navarra*, lib. XVIII. — Carbonell, *Chronica de Espanya*, fol. 51.

ALFONSE III, roi d'Aragon, né en 1265, mort le 18 juin 1291. Fils de don Pèdre III et de Constance, il succéda à son père en 1285. Lorsque don Pèdre mourut, Alfonse était occupé à dépouiller don Jayme, son oncle, du royaume de Majorque. Après s'être emparé de Majorque et d'Iviça, il se fit couronner à Saragosse le jour de Pâques 1286; mais les Aragonais exigèrent que leurs priviléges fussent maintenus, et fixèrent même des bornes à l'autorité royale. Les cortès, ou états d'Aragon, obligèrent le monarque à recevoir d'eux ses ministres et les principaux officiers de sa maison. Quelque temps après, par la médiation du pape et du roi de France, Alfonse rendit à Jayme ses États, à condition que celui-ci les tiendrait, avec Montpellier, Conflans et quelques autres terres en France, comme un fief de la couronne d'Aragon. Il signa, en 1287, les *Priviléges de l'Union*, qui permettaient à ses sujets de recourir aux armes pour défendre leurs libertés, et qui investirent le justicier (*justizero*) du droit de citer le roi lui-même devant les cortès générales, et de le déposer s'il attentait aux priviléges de la nation. Ces priviléges, dont les Aragonais furent pendant longtemps si fiers, faisaient de leur pays une sorte de république. Ils furent abolis par Pierre IV, en 1328.

Le 29 août 1288, Alfonse rendit à Charles II d'Anjou la liberté, après l'avoir obligé de renoncer à ses droits sur la Sicile, et de donner ses deux fils en otage pour garantie du traité conclu à Conflans par la médiation d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. Alfonse relâcha aussi les princes de la Cerda, à la sollicitation de quelques seigneurs qui voulaient se venger du roi de Castille. En 1291, il conclut un traité à Tarascon avec Philippe le Bel, Charles de Valois, Charles II, roi de Naples, et le roi d'Aragon, à l'exclusion de Jayme, roi de Sicile. Peu de temps après, Alfonse mourut à Barcelone, laissant la couronne à son frère Jacques (Jayme II, roi de Sicile, roi de Naples et de Sicile).

Abarca, *Reyes de Aragon*; Madrid, 1682, II, 8. — Zurita, *Anales d'Aragon*, lib. IV, cap. 96. — Blancas *Commentarii*, etc., p. 834. — Carbonell, *Chronica de Espanya*, p. 87. — Mariana, *Hist. gen. de España*.

ALFONSE IV, dit *le Débonnaire*, roi d'Aragon, né en février 1299, mort le 24 juin 1336. Fils puîné de Jayme II, il se distingua d'abord comme chevalier de l'ordre de Calatrava, et fit la conquête de la Sardaigne et de la Corse. En 1328, il fut proclamé roi à Saragosse, le jour de la Pentecôte. En 1331, le pape lui ayant concédé la Sardaigne aux dépens des Génois, une guerre cruelle en fut la suite; elle dura avec des succès variés jusqu'à la mort d'Alfonse, arrivée à Barcelone à la suite de chagrins domestiques. Il avait épousé en premières noces, en 131., Thérèse d'Entéca (morte en 1329), dont

il eut : 1° don Pèdre, son successeur ; 2° don Jayme, comte d'Urgel ; 3° Constance, mariée à Jayme II, roi de Majorque. Il épousa en secondes noces, le 6 février 1329, Éléonore, fille de Ferdinand IV, roi de Castille, dont il eut don Ferdinand et don Juan : l'aîné fut, à sa naissance, créé marquis de Tortose ; c'est le premier, à ce qu'il paraît, qui ait porté le titre de marquis en Espagne ; don Pèdre, son cousin, roi de Castille, le fit mourir l'an 1358, et traita de même, l'année suivante, la reine Éléonore, sa tante.

Zurita, *Anales de Aragon*, lib. VII. — Abarca, *Reyes de Aragon*, vol. II. — Blancas, *Commentarii*, etc., p. 400. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XV, cap. 19. — Carbonell.

ALPHONSE V d'Aragon. *Voy.* **ALFONSE**, Ier roi de Naples.

II. *Les Alfonse des Asturies et de Léon.*

ALFONSE I, surnommé *le Catholique* (*el Catolico*), roi des Asturies et de Léon, né en 693, mort en 756, fils de don Pedro, duc de Biscaye, descendait des rois visigoths. Après la conquête de l'Espagne par les Arabes, il se réfugia près de Pelayo ou Pélage, roi des Asturies, dont il épousa la fille Hennesinde en 713. Favila, fils de Pélage, étant mort sans héritiers, Alfonse fut appelé au trône des Asturies en 739. Profitant des divisions des Maures, il ne cessa pendant dix-huit années de leur faire la guerre, et les chassa entièrement de la Galice, de Léon et de Castille. Il étendit le royaume fondé par Pelayo, son beau-père, depuis l'Eo (Rio Miranda) jusqu'aux frontières de la Biscaye. Mais il ne fut pas seulement un conquérant : il fonda des colonies, rétablit des villes, construisit des églises, dota des monastères, et mérita le surnom que lui donnèrent ses sujets. Il mourut à Cangas, âgé de soixante-quatre ans, dans la dix-neuvième année de son règne, laissant deux fils, Froïla qui lui succéda, et Vimaran, et une fille, Adosinde ; plus un fils naturel nommé Mauregat.

Mariana, *Hist. gen. his. de España*, lib. VII, cap. 6. — Florez, *España sagrada*, t. XIII, p. 481. — Sandoval, *Hist. de los cinco Obispos*, p. 95. — Morales, *Cronica general de España*, t. IV, p. 18.

ALFONSE II, surnommé *le Chaste* (*el Casto*), roi des Asturies, mort en 842, fils de Froïla Ier, assassiné en 768, ne succéda pas directement à son père, et ne fut proclamé roi que le 14 septembre 791, après le règne de l'usurpateur Aurelio et de son fils Bermudo. En 802, une conspiration des grands le précipita du trône et le renvoya dans un monastère. Mais il n'y resta pas longtemps : au bout de quelques mois, il en fut tiré par quelques vassaux fidèles, à la tête desquels se trouvait Theudis. Alfonse remporta plusieurs avantages sur les émirs arabes, qui continuaient leurs incursions dans la Galice et les Asturies.

L'état chancelant du royaume et l'esprit de turbulence de la noblesse exigeaient des lois sages, et l'établissement d'institutions durables. Il mit donc tous ses soins à faire revivre la constitution nationale. Les grands du palais furent rétablis ; et, voulant remédier aux nombreux inconvénients d'une cour errante, Alfonse lui donna pour siége la cité d'Oviédo, dont il fit sa résidence. A côté des palais s'élevèrent des maisons de plaisance, des bâtiments et des bains publics, d'une architecture remarquable. Mais la piété du prince s'occupa surtout d'embellir la capitale de nouvelles églises. Il choisit pour métropole l'église déjà dédiée par Fruela au divin Rédempteur, avec ses douze autels en l'honneur des douze apôtres. Trente ans suffirent à peine pour cette magnifique construction. Au nord de la métropole s'éleva l'église de la sainte Vierge, avec deux autels consacrés à saint Étienne et à saint Julien ; on construisit à l'ouest une chapelle destinée à recevoir les restes des princes des Asturies. Nous ne devons pas oublier l'admirable église de Saint-Tyrsus et celle de Saint-Julien, aux autels de marbre, située à trois lieues environ du palais royal d'Oviédo. Sous le règne de ce prince, on découvrit à Compostelle, près de l'ancienne Iria Flavia, en 808 selon les uns, en 816 suivant les autres, un corps que les Espagnols ont prétendu, jusqu'à nos jours, être celui de saint Jacques le Majeur. Alfonse fit construire, en son honneur, une église où le corps fut déposé. Cette église n'était d'abord que de briques ; mais dans la suite elle devint un temple magnifique, où la dévotion attirait des pèlerins de toutes les parties de la chrétienté. On voit même, par le poëme des *Actes des Apôtres*, de Walafride Strabon, que cette dévotion avait commencé dès l'an 840 au plus tard. Alfonse, accablé d'années et d'infirmités, en 833 assembla les grands du royaume, et leur fit accepter son abdication. Il vécut sept années encore, confondu parmi les sujets les plus soumis de don Ramire, son cousin, prince de Galice, qu'il avait lui-même couronné, et mourut après un règne de cinquante-deux ans. Alfonse fut l'ami et l'allié de Charlemagne, et s'en montra digne. Quelques historiens ont attribué au refus qu'il fit du fameux tribut des cent jeunes filles le surnom de *Chaste*, que l'histoire lui a conservé ; mais ce tribut est une fable absurde, et il justifia bien mieux sa chasteté en vivant dans une continence absolue avec la reine sa femme, pour accomplir un vœu dont la singularité caractérise le siècle où il vécut. Il mourut sans enfants.

Lucas Tudensis, *Chronicus mundi*, apud Schottum, *Hispan. illustrata*, vol. IV. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. VI, cap. 9. — Alonso el Sabio, *Cronica general de España*, part. III, cap. 10. — Rodericus Toletanus, *Rerum in Hispania gestarum Chronicon*, lib. IV.

ALFONSE III, surnommé *le Grand* (*el Magno*), roi des Asturies et de Léon, né en 848, mort le 20 décembre 912. Il succéda à Ordoño Ier, son père, en 866. A peine sur le trône, Froïla, comte de Galice, et fils de l'usurpateur Bermudo, lui disputa la couronne, et l'obligea même de chercher un asile à Alava, chez les Cantabres. Mais la conduite tyrannique de l'usurpateur fit

révolter les habitants d'Oviédo, qui l'assassinèrent, et rappelèrent Alfonse. Il apaisa promptement une nouvelle révolte fomentée par les comtes Eylon et Zénon; et dès qu'il vit son pouvoir consolidé, il songea à l'étendre aux dépens des mahométans. Ses expéditions de 870 à 901, entreprises contre les musulmans, furent presque constamment couronnées de succès. Par les intelligences qu'il avait su se ménager avec Ibn-Lob (l'*Abenlope* des chroniques) dans l'intérieur même de Cordoue, il étendit ses conquêtes jusqu'à la Castille. En 901, il détruisit près de Zamore une armée nombreuse, commandée par le fanatique Ahmed-Ibn-Oméyat, qui s'était proclamé Mahdi. Pendant un règne de quarante ans, il recula les bornes de ses États beaucoup plus loin que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Il mérita le surnom de *Grand*, autant par l'éclat et la grandeur de ses victoires que par la sagesse de son gouvernement. Ses armes victorieuses et son alliance étendirent sa domination d'un côté jusqu'aux Pyrénées, et de l'autre vers le sud; il planta ses drapeaux victorieux au delà du Duéro, passa même le Tage et la Guadiana, et pénétra jusqu'à Mérida. Il ne put, il est vrai, conserver la possession de ces provinces; mais plusieurs villes fortes du Portugal d'aujourd'hui, dont il s'était emparé, telles que Coïmbre, Lamégo, Viseu, Coria et Salamanque, furent pour lui des conquêtes de la plus haute importance. Son traité de paix en 883 avec Mohammed lui assura la complète possession de ses nouvelles conquêtes; et, désormais spectateur paisible des profondes divisions et des sanglantes guerres civiles des mahométans, il put appliquer tous ses soins à l'amélioration intérieure de ses États.

Alfonse fit abattre l'église de bois qui avait été élevée sur le tombeau de saint Jacques de Compostelle, pour en faire construire une en pierre. Il fonda un grand nombre de couvents et d'églises, qu'il dota lui-même richement; il éleva des évêchés dans plusieurs villes conquises. Didacus (Diégo), comte de Castille, fut chargé du soin de peupler la ville de Burgos et de la fortifier, pour arrêter les incursions que les Sarrasins pourraient faire de ce côté. Le comte s'acquitta parfaitement de sa mission. Burgos devint dès lors, pour les chrétiens, un de leurs boulevards les plus considérables de ce côté. On s'occupa ensuite du soin de rebâtir plusieurs villes situées sur le Duero, telles que Zamora, Toro et Simencas; puis on construisit près d'Oviédo un château fort, nommé Gauzo, destiné à conserver les trésors royaux, en cas de surprise ou d'invasion du côté de la mer de la part des mahométans ou des Normands. C'est là qu'Alfonse fit placer la croix magnifique qu'il avait fait faire dès la douzième année de son règne. Cette croix portait une inscription (Risco, XXXVII, p. 220, la rapporte tout entière); on y lisait ces mots : *Et operatum est in castello Gauzo, anni regni nostri XII, et a Christo nato DCCCCXVI*, qui prouvent que le château de Gauzo existait déjà en 778.

L'esprit guerrier des chrétiens d'Espagne se révéla bientôt par des révoltes et des luttes intestines, lorsqu'ils n'eurent plus d'ennemis extérieurs à combattre. Les premiers désordres éclatèrent dans la Galice; des impôts excessifs, des dîmes imposées au peuple en faveur du clergé, paraissent en avoir été la cause. Ano essaya le premier (885) à soulever les provinces, mais sans succès : lui et ses partisans furent bientôt soumis, et leurs biens confisqués et donnés à l'église de Compostelle. Herménégild, qui vint ensuite, éprouva un sort plus funeste. On ne se contenta pas de confisquer tous ses biens au profit de la même église : il subit une mort cruelle avec la plupart de ses complices. Cette sévérité imprima une crainte salutaire aux esprits turbulents, et procura quelque tranquillité à l'empire. Mais les impôts sur la propriété foncière devenant de jour en jour plus écrasants, par suite des privilèges accordés aux églises et aux couvents, une nouvelle insurrection, dont Witiza était le chef, éclata bientôt (894), avec des caractères plus alarmants que les précédentes. Toutefois, Herménégild, comte de Guy et de Porto, envoyé par le roi à la tête d'une puissante armée contre les rebelles, les tailla en pièces dès la première rencontre. Witiza fut pris et mis à mort, et ses biens donnés aux vainqueurs. Un sort pareil fut réservé aux rebelles sarrasins qui, quelques années après, s'étaient révoltés en Galice.

La tendance du clergé espagnol à se ressaisir de l'influence qu'il avait exercée sous les rois wisigoths, dans les conciles et dans les diètes du royaume, se manifeste de plus en plus. Cependant, comme les siéges métropolitains se trouvaient tous alors entre les mains des ennemis, à l'exception de celui de Braga, et que cette ville, par sa situation sur la frontière, n'offrait que peu de garantie et de sûreté à un archevêque, le clergé s'était vu contraint de renoncer à l'appel d'un concile, faute d'un archevêque pour le présider. Le roi, la reine (Ximène), leurs fils, tous les évêques du pays, et les comtes chargés du gouvernement des provinces et des villes, assistèrent à la cérémonie de la dédicace de Saint-Jacques.

Onze mois après la consécration de l'église de Saint-Jacques, on convoqua un concile à Oviédo; le roi, les évêques et les comtes déjà nommés s'y rendirent; Herménégild y fut nommé métropolitain, et c'est en cette qualité qu'il eut la préséance dans cette assemblée. Après qu'on eut pris des résolutions concernant la discipline de l'Église, la nécessité de propager la religion et la tenue des synodes, qui devaient avoir lieu annuellement, on s'occupa de l'organisation de l'archevêché d'Oviédo, auquel on affecta des revenus immenses, et qui porta depuis le nom

de *ville des évêques*. Le concile se tint en 907.

Nous n'insisterons pas ici sur la guerre d'Alfonse III contre les Sarrasins, sur la bataille de Zamora (901), et sur son expédition contre Tolède (904). Nous nous bornerons à mentionner qu'à son retour dans ses États on découvrit quelques traces d'une nouvelle conjuration, dans laquelle se trouvaient impliqués ses plus proches parents.

A la nouvelle de cet attentat, le roi se rendit en toute hâte à Zamora, où se trouvait alors son fils aîné Garcias, chef de la conjuration; il le fit saisir, et conduire chargé de fers à la forteresse de Gauzo, près d'Oviédo.

Cette sévérité, qui présageait aux conjurés le sort qui les attendait, loin de les abattre, ne fit qu'enflammer leur audace, et les détermina à essayer leurs forces avant qu'on vînt les entraver. A la tête des insurgés était la reine (Amélina ou Ximénès), femme dévorée d'ambition, et Meino, comte de Burgos, beau-père de Garcias. A force d'intrigues, de démarches et d'activité, ils étaient parvenus à ranger sous les drapeaux de la révolte les autres fils du roi, Ordoño, Froïla et Gondisalvus, ainsi que la plus grande partie du peuple : maître déjà depuis longtemps de plusieurs points fortifiés, le parti des insurgés avait pu propager la révolte dans tout le royaume. Alfonse, à qui sans doute son armée était restée fidèle, eût pu, malgré la supériorité numérique de ses ennemis, défendre encore longtemps sa couronne en occupant les meilleures forteresses de ses États; mais il aima mieux céder aux exigences de ses fils rebelles, et épargner ainsi le sang de ses sujets. Ce fut au château de Boides, dans les Asturies, qu'il se dépouilla (910) de la royauté en faveur de son fils aîné Garcias; il confia au second, Ordoño, la régence de la Galice, et au troisième, Froïla, le gouvernement des Asturies, en subordonnant toutefois leur puissance à l'autorité royale de leur aîné.

Alfonse III ferme la liste des rois des Asturies; après lui les princes chrétiens, maîtres du pays au nord du Duéro, prirent le titre de rois de Léon. Garcias changea la résidence royale d'Oviédo, la transféra plus au centre de ses États, à Léon. C'est à peu près à cette époque que la Navarre s'érigea en royaume, que Barcelone devint un comté héréditaire, et que les comtes de Castille commencèrent à lutter pour conquérir leur indépendance.

On attribua à Alfonse le Grand une chronique latine, traitant de l'histoire de l'Espagne depuis l'invasion des Maures jusqu'à la mort d'Ordoño Ier, en 856; Sébastien, évêque de Salamanque, l'a réunie à sa propre Chronique. Elle fut d'abord imprimée en 1534, in-fol., par Prud. Sandoval, dans ses *Cronicas de los cinco Obispos*, puis par Florez dans son *España sagrada*.

Rod. Toletanus, *Rerum in Hispania gestarum Chronicon*, lib. IV. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. VII, cap. 17-19. — Masdeu, *Hist. critica de España*, XII, 148-184. — Paquis et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, t. I.

C. *Alfonse de Léon.*

ALFONSE IV, surnommé *le Moine* (*el Monge*), roi de Léon, mort au mois de mai 932, fils d'Ordoño II; il succède en 924 à Froïla II, son oncle. Ce fut un monarque plus religieux qu'ambitieux. Dans la sixième année de son règne, après la mort de sa femme Urraque Ximène, fille de Sanche Ier, roi de Navarre, Alfonse abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramire et à l'exclusion de son fils Ordoño. Il se retira dans le monastère de Sahagun, sur la rivière Cea, où il fit ses vœux. Mais déjà, l'année suivante (931), dégoûté de la vie monastique, il quitta sa cellule, se mit à la tête de quelques troupes, et essaya de remonter sur le trône. Il s'ensuivit une guerre civile; Ramire assiégea Alfonse dans Léon, le força à se rendre, et le renvoya dans son cloître avec trois fils de Froïla qui l'avaient aidé dans son entreprise. Conformément aux lois des Visigoths, Alfonse fut condamné à perdre la vue. Il survécut à son supplice deux ans et demi, et mourut dans le monastère Saint-Julien, près de la cité de Léon, où il avait été confiné.

Lucas Tudensis, *Chronicon mundi*, apud Schottium, *Hisp. illustrata*, lib. IV. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. III, cap. 16. — *Cronicon Silense*, apud Florez, *España Sagrada*, XVII, 308. — Mariana, *Historia general de España*, lib. VIII, cap. 5.

ALFONSE V, roi de Léon, né en 994, mort le 5 mai 1028, fils de Bermude, succéda à son père en 999. Il régna sous la tutelle de la reine Elvire, sa mère, et de Gomale Mélando, comte de Galice, dont il épousa, en 1017, sa fille Elvire. Il fit la guerre aux musulmans, et ravagea quelque temps leur territoire. En 1028, il franchit le Duero, vint investir la ville de Viseu, en Portugal. Occupé à faire le siége de cette place, il reçut un coup de flèche, dont il mourut; son corps fut enterré à Léon. Il laissa de son mariage un fils, Bermude III, et une fille, Sancie, mariée à Ferdinand, roi de Castille et de Léon. Sa femme Elvire mourut le 5 novembre 1052.

Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. VIII. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. III. — Pelagius Ovietensis, *Chronicon regum Legionensium*, apud Florez, *España Sagrada*, lib. VIII, c. 10. — Conde, *Hist. de la Domin.*, t. I, p. 105.—Almakkari, *Moham. dynast.*, II, 197.

ALFONSE VI, surnommé *le Vaillant* (*el Bravo*), roi de Léon, ou ALFONSE Ier, roi de Castille, né en 1030, mort en 1109. Second fils de Ferdinand Ier et de dona Sancia, il reçut, en 1065, en partage les royaumes de Léon et des Asturies. A Sanche II, l'aîné, échut la Castille, et à Garcia, le cadet, la Galice et une partie du Portugal. Sanche, mécontent de ce partage, envahit, en 1068, d'abord les domaines d'Alfonse, et lui livra une bataille décisive à Plantaca, sur les bords de la rivière Pisuerga. Les hostilités furent quelque temps suspendues; mais, en 1071, les deux frères se rencontrèrent près de

la rivière Carrion, devant la place de Valpellage ou Vulpecularia. Il s'y engagea un combat sanglant, où les Castillans eurent d'abord le dessous; l'arrivée du fameux Cid (Rodrigo de Bivar) ranima le courage de Sanche, et fit changer la face de la fortune : ce héros pénétra dans le camp des troupes du roi de Léon, et en fit un grand carnage. Alfonse se réfugia dans l'église de Carrion, d'où il fut conduit par son frère à Burgos. Grâce à l'intervention de sa sœur doña Urraca, Alfonse obtint la permission de se retirer au couvent de Sahagun, où il prit l'habit religieux. Il s'en échappa quelque temps après, et vint se réfugier à la cour d'Almamoun à Tolède, ancien allié de son père Ferdinand. Sanche dépouilla de même son autre frère Garcie, et il songeait aussi à s'emparer de l'héritage de ses deux sœurs, Elvire et Urraca. Celle-ci se tint renfermée à Zamora. Sanche allait faire le siége de cette place, lorsqu'il fut assassiné par Vellido Delfos, partisan de la princesse Urraca, en 1073. Après la mort de Sanche, Alfonse fut rappelé de Tolède, et réunit sous son sceptre tous les États de son père. Il fut accueilli avec des démonstrations de joie par les habitants du Léon; mais les Castillans lui témoignèrent d'abord de la défiance, et le Cid, à la tête des nobles, lui fit déclarer, par serment, qu'il n'avait en aucune façon trempé dans le meurtre de son frère.

Maître absolu du Léon, de la Galice, des Asturies et de la Castille, Alfonse ne songea plus qu'à l'agrandissement de ses domaines.

En 1077, Amé, évêque d'Oléron et légat du saint-siége, vint en Espagne avec une bulle de Grégoire VII, par laquelle ce pape déclarait aux Espagnols qu'anciennement leur royaume était tributaire du saint-siége; que l'invasion des Sarrasins l'avait privé de la jouissance de ses droits; et que des titres conservés dans les archives de Rome ne permettaient pas de révoquer en doute ce qu'il avançait. En conséquence, il les exhortait « à ne pas exposer leur âme à une perte assurée, en retenant injustement les droits de saint Pierre. » Quoique les titres allégués ne fussent pas produits, quelque temps après Alfonse s'empara d'une partie de la Navarre (1081), et porta ses armes contre son ancien hôte le roi de Tolède, auquel il enleva plusieurs places; puis, ayant fait un appel aux chrétiens, il vint, accompagné du Cid, investir la ville de Tolède. Ce siége mémorable dura cinq ans (le 25 mai 1085). Il fit époque, en ce que, pour la première fois, on vit venir en Espagne, pour combattre les infidèles, des seigneurs étrangers, tels que le comte de Flandre, Henri de Bourgogne, et le comte de Toulouse et de Saint-Gilles. Alfonse, s'étant enfin rendu maître de Tolède, que les musulmans possédaient depuis 711, il en fit sa capitale et y fixa sa résidence. Il conserva aux habitants leurs biens et leurs lois. L'archevêque qu'il choisit pour cette ville fut Bernard, abbé de Sahagun et de Saint-Victor de Marseille, à qui le pape Urbain II envoya, en 1088, le pallium, avec le privilége de la primatie de Tolède sur toutes les églises d'Espagne. Poussé par la reine Constance, cet archevêque se saisit, à main armée, de la grande mosquée, contre la parole que le roi avait donnée de maintenir les Maures dans la possession de ce temple; ce qui irrita le monarque au point qu'étant revenu promptement à Tolède, il menaçait de faire brûler le prélat et la reine; mais les Maures intercédèrent eux-mêmes, et laissèrent aux chrétiens leur mosquée. En 1086, Alfonse se rendit maître de Coria; mais il est ensuite défait par Ben-Abad, roi de Séville, à Zélaka, près de Badajoz. Ce fut alors qu'il écrivit au roi de France Philippe Ier, et aux principaux seigneurs français, pour en obtenir des secours. A l'arrivée des troupes françaises, les rois maures se hâtèrent de traiter avec Alfonse, et de se reconnaître ses vassaux. En 1090, Alfonse, à l'instigation de l'archevêque Bernard, voulant substituer, en Espagne, le rit romain ou gallican au rit tolétain ou mosarabique, dans la célébration de l'office divin, excita un grand tumulte parmi le clergé et le peuple. Les choses en vinrent au point que la querelle devait se terminer par un duel.

Le champion du rit de Tolède ayant remporté la victoire, le roi ordonna une nouvelle épreuve; et les deux offices, le tolétain et le romain, ayant été jetés ensemble dans un brasier, le premier en sortit intact. Ce nouveau prodige ne fit point changer le roi, qui voulait obstinément que l'office romain fût introduit dans ses États.

La chute de Tolède avait frappé de terreur les princes musulmans. Ils cessèrent leurs discussions intestines : Almotamed, roi de Séville, Ibn-Hud, roi de Saragosse, et Ibn-Al-Aftas, roi de Badajoz, formèrent une ligue contre Alfonse. Mais leurs efforts combinés échouèrent : le roi chrétien battit les princes arabes, pénétra sur les territoires, et les rendit tributaires. Dans cette conjoncture, ils appelèrent à leur secours les Almoravides, qui, sous les ordres de Yousouf-ben-Tachefin, venaient de soumettre toute la côte septentrionale de l'Afrique. Yousouf passa en 1086 le détroit, et joignit les confédérés au moment où Alfonse faisait le siége de Saragosse. Abandonnant aussitôt le siége de cette ville, il s'avança vers l'Andalousie, et rencontra Yousouf à Zalaca, entre Mérida et Badajoz. Une bataille sanglante s'ensuivit : pendant qu'Alfonse, à la tête de sa cavalerie, enfonçait l'aile droite de l'ennemi, son camp tomba au pouvoir de Seyr-Ibn-Abou-Bekr; trois fois il essaya de regagner son camp, lorsqu'il fut tout à coup assailli par les soldats nègres de Yousouf, qui remporta une victoire complète : les chrétiens s'enfuirent en désordre, et Alfonse, gravement blessé dans la mêlée, parvint avec cinq cents de ses nobles à gagner un tertre voisin

du champ de bataille; il y fut aussitôt entouré par les Africains, et ne dut son salut qu'à l'approche de la nuit, en atteignant, avec un petit nombre de ses compagnons, la ville de Tolède. Hamet et les musulmans ne surent pas profiter de leurs avantages : Yousouf fut rappelé en Afrique, et les Arabes d'Espagne reprirent leurs guerres civiles, pendant qu'Alfonse contracta des alliances avec des seigneurs puissants. Le successeur de Yousouf, Ali, revint en 1108 en Espagne, et remporta près d'Uclès une victoire signalée sur les troupes d'Alfonse, commandées par son fils Sancho, qui y périt. Alfonse voulut lui-même se mettre à la tête de ses troupes, lorsqu'il mourut.

Ce roi eut plusieurs femmes : cependant à sa mort il ne laissa pas d'héritier mâle. Il avait d'abord épousé par procuration Ajuda (Agathe), fille de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. Mais en se rendant en Espagne, sa fiancée tomba malade et mourut en France, où elle fut enterrée. Bien que le mariage n'ait pas été consommé, elle est citée par quelques historiens comme la première femme d'Alfonse. Celle qui le fut réellement s'appelait Agnès; elle était fille du duc de Guienne et de Poitiers, Guillaume VI. Alfonse n'eut pas d'enfants de son mariage avec Agnès. Il épousa ensuite Constancia, fille du duc de Bourgogne Robert I[er], de la maison des Capets, et il n'eut d'elle qu'une fille (1080), dona Urraca, qui dès l'âge de dix ans fut mariée au comte Raymond de Bourgogne, qui était venu en Espagne. Constancia était une catholique très-zélée, fanatique même; ce fut principalement par son influence que le pape réussit à abolir la liturgie gothique et l'écriture dite tolédane, et à mettre l'Église espagnole d'accord avec l'Église romaine. Après sa mort, qui arriva en 1092, Alfonse épousa Bertha, que quelques écrivains disent princesse de Toscane, mais à qui d'autres donnent le titre de sœur du comte Raymond, époux de l'infante Urraca. Dès la troisième année, la mort l'enleva au roi sans qu'elle lui eût donné aucun descendant. Celle qui lui succéda, Élisabeth, fille du roi Louis de France, ne lui donna pas de fils non plus, mais deux filles, dont l'une, Sancha, fut mariée au comte Roderigue, et l'autre, Elvira, à Roger, roi de Sicile. Peu de temps avant sa mort, et probablement peu de temps après la bataille d'Uclès, où périt l'infant Sancho, fils de sa concubine Zaida, il se remaria encore une fois pour avoir un héritier. Cette cinquième et dernière femme fut Béatrix, fille du marquis d'Este, de Verone et de Toscane. La manière de vivre et les mœurs des musulmans, tout opposées qu'elles fussent à celles des chrétiens, ne laissaient pas que d'exercer une certaine influence sur les princes espagnols. Plusieurs rois de Léon et de Castille avaient adopté l'usage d'avoir, outre leur femme légitime, un nombreux harem. Leurs concubines étaient presque regardées comme épouses; et à défaut d'héritiers légitimes, et même quand il en existait, ils pouvaient hériter de certains districts. On cite parmi les deux plus distinguées des concubines d'Alfonse, Ximena et Nuñez, d'une illustre famille galicienne, et Zaida, fille de Témir Almu-tamed de Séville. La première lui donna deux filles, dona Theresa et dona Elvira. Celle-ci épousa le comte Raymond de Toulouse, et fit avec lui la croisade en terre sainte; l'autre eut pour mari Henri de Besançon, parent de la reine Constancia. Pour récompenser les services que ce dernier avait rendus à la Castille en combattant contre les Sarrasins, Alfonse lui donna le pays situé entre l'embouchure du Duero et du Tage, qu'il avait enlevé aux Sarrasins par sa valeur, et fonda aussi un nouveau comté indépendant, sous le nom de Portugal, pour ce prince et ses descendants. Comme nous l'avons vu, l'infant succomba à la bataille d'Uclès avec vingt mille Castillans. Bien que son gouverneur, le comte Garcias de Talera, soit resté fidèle à son devoir et l'ait défendu jusqu'à la dernière goutte de son sang, il paraît que les grands de Castille n'eurent pas pour lui le même dévouement; on a même exprimé le soupçon qu'ils l'avaient à dessein exposé au danger, ou qu'ils l'avaient vu périr avec plaisir, parce que cette mort leur épargnait la peine de combattre un jour l'avénement d'un prince non issu de mariage légitime. La mort d'un fils chéri acheva d'épuiser le vieux roi, déjà courbé par l'âge, et les fatigues de la guerre lui causèrent une longue maladie. Il s'occupa alors de transmettre tous ses États à sa fille Urraca, veuve du comte Raymond. Mais il sentait la nécessité qu'une main ferme tînt avec elle les rênes du gouvernement, et tempérât la fougue d'une femme emportée. Les grands de Castille exprimèrent le désir qu'Urraca épousât l'un d'entre eux, le comte Gomez de Camporpina : non-seulement Alfonse n'eut aucun égard à ce vœu, mais son orgueil s'irrita même que des vassaux eussent pu songer à former une alliance avec leur reine. L'extension de leurs États est pour les princes ambitieux le comble du bonheur. Non-seulement Alfonse avait cette manière de voir, mais il paraît même que sa pensée favorite était de réunir sous un seul sceptre tous les États chrétiens de l'Espagne; et cette réunion lui tenait tellement à cœur, qu'il désigna pour époux d'Urraca le roi d'Aragon et de Navarre Alfonse I[er], prince vaillant et noble chevalier. Cependant, avant de conclure le mariage, le roi castillan convoqua les états de son royaume (cortès) à Léon.

Les dispositions prises dans cette assemblée, que le peuple approuva en frappant des armes, avaient principalement rapport au règlement de la succession. Urraca devait être reine de Léon, de Castille et d'Asturie; son fils Alfonse Raymondez aurait, comme infant, la Galice, sous la suzeraineté de la Castille, de même que le

comte Henri, gendre d'Alfonse, gouvernerait le Portugal comme vassal de la couronne castillane. Dans le cas où la reine Urraca n'aurait pas d'infant de son union avec le roi d'Aragon, tous les États que gouvernerait Alfonse VI devaient considérer son petit-fils Alfonse-Raymondez comme leur roi. Son éducation fut confiée à son oncle Giudo, archevêque de Vienne (plus tard pape sous le nom de Calixte II), et au comte galicien don Pedro Froilaz de Trava; l'infant fut mis en possession du royaume de Galice sous la tutelle de ces deux personnages, et les grands du pays durent lui prêter foi et hommage, et jurer de le défendre dans tous ses droits et de toutes leurs forces, quand même il plairait au roi Alfonse, son grand-père, de reprendre ce pays.

Ce grand roi se distinguait par sa piété, sa générosité, qu'il déployait particulièrement envers le clergé, les pauvres; par sa sagesse, son amour de la justice, et son affabilité. Quelque grande que fût sa puissance, il n'oubliait jamais que le dernier de ses sujets était son égal par la loi de la nature, et qu'il devait aimer en lui un frère, comme l'ordonne la religion chrétienne. Par ses talents militaires, il était digne de marcher à la tête des vaillants chevaliers espagnols de son temps. Sa plus brillante conquête fut la prise de Tolède, ville qu'on nommait avec raison le cœur de l'Espagne, et d'où on pouvait attaquer avec avantage toutes les parties de la Péninsule. Sans les innombrables auxiliaires des Almoravides, dont la puissance était alors à son apogée, la domination des Sarrasins aurait été entièrement anéantie en Espagne. Le vainqueur de l'Afrique vit ses conquêtes s'arrêter devant les vaillants escadrons d'Alfonse. Le roi castillan gagna dans trente-neuf batailles le surnom glorieux de *lumière et bouclier de l'Espagne*. Plus puissant que les autres rois, il prit aussi le titre d'empereur dans ses lettres et dans ses actes.

Almakkari, *Moham. dynast.* — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. IX. — Conde, *Hist. de la dominat.* — Masdeu, *Hist. crit. de España*, XII, 369. — Sandoval, *Cronicas de los Reyes de Castilla y de Leon;* Pampelune, 1634, in-fol. — Paquis et Dochez, *Histoire de l'Espagne*, t. I.

ALFONSE VII, roi de Léon, ou Alfonse II *de Castille* (1), plus connu sous le nom d'*Alfonse Raymond*, né en 1105, mort en août 1157. Il était fils de Raymond, comte de Bourgogne, et de dona Urraca, fille d'Alfonse VI. Il fut proclamé roi par les états de Galice réunis à Compostelle; et sa mère Urraque, qui gouvernait la Castille, l'associa à sa royauté pour s'en faire un appui. Des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre la mère et le fils, et vainement les grands essayèrent de les réconcilier. Enfin, devenu seul maître du royaume en 1126 par la mort d'Urraque, Alfonse s'efforça de guérir les maux de la guerre civile, et d'améliorer la situation intérieure du pays par divers règlements sages; puis, voulant concourir aussi à l'œuvre à laquelle les princes chrétiens s'étaient dévoués, il fit la guerre aux Maures. Il leur enleva l'Aragon. Garcia IV de Navarre, les comtes de Barcelone et de Toulouse, lui firent hommage. Ses succès élevèrent très-haut sa puissance; et ayant assemblé les cortès à Léon, il se fit en 1135 solennellement couronner empereur d'Espagne (*Ildefonsus pius, felix Augustus, totius Hispaniæ imperator*). Une dernière expédition qu'il fit contre les Maures d'Afrique fut signalée par la prise d'Almeric, et par la brillante victoire de Jaën en 1157. A son retour, il se trouva subitement mal près du village de Fremeda, et y mourut, âgé de cinquante et un ans, après en avoir régné trente. Ce prince se distingua par son respect pour les droits et priviléges de ses sujets. Sa fille Constance avait épousé le fils du roi de France Louis XII, *le jeune*. Ce fut le premier exemple de ces alliances entre les deux couronnes, si fréquemment renouvelées depuis. Comme son prédécesseur, Alfonse partagea ses États entre ses deux fils, d'après une maxime alors généralement suivie : l'aîné, Sanche, eut les deux Castilles, et le plus jeune, Ferdinand, le Léon et la Galice. Alfonse fonda en 1156 l'ordre de Saint-Julien, depuis devenu célèbre sous le nom d'*Alcantara*.

Un historien, contemporain de ce roi, publia *Chronica Ildefonsi imperatoris*, que Florez a insérée dans son *España sagrada*, vol. XXI, p. 320-347. Sandoval publia une chronique espagnole sur ce même Alfonse, sous le titre : *Cronica del inclyto emperador de España, don Alfonso VII, deste nombre, rey de Castilla y Leon*, etc.; Pampelune, 1600, in-fol.

Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. IV, fol. 372. — Lucas Tudensis, *Chronicon mundi*, apud Schottium, *Hisp. illustr.*, vol. IV. — Rodericus Toletanus, *Rerum in Hisp. gest. chronicon*, lib. VII, cap. 25 (édit. de Grenade).

D. *Les Alfonse de Castille.*

ALFONSE Ier, roi de Castille. *Voy.* ALFONSE VI, roi de Léon.

ALFONSE II, roi de Castille. *Voy.* ALFONSE VII, roi de Léon.

ALFONSE III, roi de Castille, surnommé *le Noble* et *le Bon*, né le 11 novembre 1155, mort le 6 août 1214. Fils de Sanche III, il n'avait pas encore trois ans quand il monta sur le trône, en 1158.

ALFONSE IV (1), surnommé *le Noble* et *le Bon*, roi de Castille, né le 11 novembre 1155, mort dans la nuit du 5 au 6 août l'an 1214. Il monta sur le trône à l'âge de trois ans (1158). Sa longue minorité fut troublée par des guerres civiles que fomentaient les maisons de Lara et de Castro. En

(1) C'est l'*Alfonse VIII* des historiens, qui comptent Alfonse Ier, roi d'Aragon, au nombre des rois de Castille.

(1) On l'appelle aussi Alfonse VIII ou IX, si on le compte parmi les rois de Leon, pendant la séparation temporaire de la Castille et du Léon, après la mort de Ferdinand Ier, en 1065.

1176, devenu majeur, il épousa Éléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Éléonore, duchesse d'Aquitaine, qui lui apporta en dot le duché de Gascogne. Après avoir forcé les rois de Léon, d'Aragon et de Navarre à la paix et à la restitution de quelques places, Alfonse tourna ses armes contre les infidèles, et les battit en 1177. Mais l'an 1185, il fut défait par les Almohades à Sorillo. En 1189, le roi de Léon ayant joint ses troupes aux siennes, il passa la Sierra-Morena. Les progrès des Espagnols déterminèrent Iacoub-Aben-Iousef, roi de Maroc, à faire publier en 1194 le *djehad* ou guerre sainte contre les chrétiens, et à débarquer lui-même avec une armée formidable. Alfonse ayant vainement attendu les secours des rois de Léon et de Navarre, ses alliés, perdit, le 18 juillet 1195, une grande bataille près d'Alarcos, et y reçut une blessure à la cuisse; vingt mille hommes d'infanterie et toute la cavalerie de son armée restèrent sur la place. Iousef s'empara ensuite de Calatrava, d'Alarcos, et de plusieurs autres places. Alfonse fut un instant abandonné par ses alliés; mais il les ramena vers lui l'an 1199, par le mariage de Bérengère, sa fille, avec le roi de Léon. A la nouvelle que Sanche, partisan des musulmans, roi de Portugal avait passé en Afrique, il se jeta dans ses États, et prit plusieurs places. Il entra, l'année suivante, dans la Navarre, et enleva les trois provinces d'Alava, de Biscaye et de Guipuscoa, qui, depuis ce temps, ont été réunies à la Castille. Ce prince aimait les lettres; il en donna des preuves, l'an 1208, en fondant, à Palencia, une université où il attira, de France et d'Italie, plusieurs hommes de réputation. C'est le premier établissement de ce genre qui ait été fondé en Espagne.

Alfonse n'avait pas oublié l'échec qu'il avait reçu des Maures en 1195. Bientôt les deux champions se trouvèrent en présence l'un de l'autre. Le khalife, couvert d'un manteau noir de combat, héritage du chef des Almohades Ab-del-Mumen, sortit de sa tente. Il tenait d'une main le Koran, de l'autre son sabre : il donna le signal du combat. Du côté des infidèles les volontaires, du côté des chrétiens les Castillans, s'avancèrent, et les ailes des deux armées se mirent en mouvement : le combat devint bientôt général. Le premier choc des mahométans fut violent; mais il ne put rompre la ligne des cavaliers chrétiens. Ceux-ci, secourus par les chevaliers de Calatrava, parvinrent à repousser l'avant-garde, et plusieurs milliers de Maures trouvèrent la couronne du martyre qu'ils ambitionnaient, en mourant pour leur foi. Mais lorsque les Castillans, en poursuivant les volontaires, s'avancèrent contre le centre de l'armée ennemie, où se trouvaient les meilleures troupes de Mohammed, ils rencontrèrent la résistance la plus acharnée. Bientôt même les chrétiens, naguère vainqueurs, durent quitter le champ de bataille et fuir : les chevaliers de Calatrava furent aussi entraînés par les fuyards. Lorsque le roi de Castille, de la hauteur où il était placé, vit ce désastre, il voulut s'avancer à la tête des troupes de Léon et de Tolède, qui formaient la réserve, pour faire une dernière tentative désespérée. Ses paroles à l'évêque de Tolède, « A présent il est temps de mourir glorieusement! » prouvent qu'il n'avait guère l'espoir de remporter la victoire. Les remontrances de l'archevêque et des comtes l'empêchèrent de s'exposer aux plus grands périls. On envoya au secours des fuyards les troupes les plus valeureuses, et les prélats eux-mêmes se jetèrent à la tête des combattants au milieu du carnage, où se trouvaient les étendards de la sainte Vierge, l'image du Sauveur, et enflammèrent par leur exemple le courage des soldats de la foi. L'arrivée des troupes fraîches permit aux chevaliers des ordres et aux montagnards de se rallier; et avec ceux qui étaient venus à leur aide ils s'avancèrent de nouveau, renversant tout ce qu'ils rencontraient, et marchant vers le centre, où se trouvait Mohammed avec sa garde. En se jetant sur le demi-cercle formé par des chaînes de fer, derrière lequel se tenait un mur hérissé de lances, ils battirent et rompirent les deux ailes des Sarrasins. Les Andalous, qui ne combattaient que par crainte des Almohades, prirent la fuite dès le commencement de la bataille. Cette fuite occasionna du désordre dans les rangs des Maures. Les troupes régulières des Almohades dans le cercle faisaient seules résistance, et paraissaient vouloir encore disputer la victoire aux chrétiens. Les intrépides Almohades, défendus par la fortification, repoussèrent toutes les attaques avec une bravoure et des efforts inouïs. Mais les chevaliers chrétiens cherchèrent à briser cette chaîne, qui pouvait rendre douteuse l'issue de la bataille. Alvaro Nuñez de Lara, à la tête des chevaliers castillans, tenant en main l'étendard royal, se jeta, malgré les lances des ennemis, dans l'intérieur de cette espèce de forteresse, et presque en même temps les rois Pierre et Sancho rompirent la chaîne. Dès ce moment la ruine des infidèles fut décidée, et la victoire assurée aux chrétiens. Le carnage fut terrible. Mohammed, qui avait tout mis en usage pour enflammer le courage de sa garde, ne voulut pas d'abord survivre au malheur des siens et à la mort de son fils aîné, qui avait été tué en combattant en héros. Mohammed était encore assis sur son bouclier, quand les vainqueurs se dirigèrent sur sa tente. Lorsqu'on lui annonça la fuite totale de ses troupes, en le conjurant de ne pas rester davantage, le khalife répondit : « Dieu seul est vrai ! le diable est perfide. » Il monta ensuite à cheval, et se hâta, avec quelques fidèles, de quitter le champ de bataille. Il prit le chemin de Bacca, et se retira sans tarder à Séville.

Cette victoire éclatante des chrétiens, qui porta le coup de grâce à la domination des Africains en Espagne, est nommée par les Espagnols bataille de *Navas de Tolosa* ou d'*Ubeda*. Les

comte Henri, gendre d'Alfonse, gouvernerait le Portugal comme vassal de la couronne castillane. Dans le cas où la reine Urraca n'aurait pas d'infant de son union avec le roi d'Aragon, tous les États que gouvernerait Alfonse VI devaient considérer son petit-fils Alfonse-Raymondez comme leur roi. Son éducation fut confiée à son oncle Giudo, archevêque de Vienne (plus tard pape sous le nom de Calixte II), et au comte galicien don Pedro Froilaz de Trava; l'infant fut mis en possession du royaume de Galice sous la tutelle de ces deux personnages, et les grands du pays durent lui prêter foi et hommage, et jurer de le défendre dans tous ses droits et de toutes leurs forces, quand même il plairait au roi Alfonse, son grand-père, de reprendre ce pays.

Ce grand roi se distinguait par sa piété, sa générosité, qu'il déployait particulièrement envers le clergé, les pauvres; par sa sagesse, son amour de la justice, et son affabilité. Quelque grande que fût sa puissance, il n'oubliait jamais que le dernier de ses sujets était son égal par la loi de la nature, et qu'il devait aimer en lui un frère, comme l'ordonne la religion chrétienne. Par ses talents militaires, il était digne de marcher à la tête des vaillants chevaliers espagnols de son temps. Sa plus brillante conquête fut la prise de Tolède, ville qu'on nommait avec raison le cœur de l'Espagne, et d'où on pouvait attaquer avec avantage toutes les parties de la Péninsule. Sans les innombrables auxiliaires des Almoravides, dont la puissance était alors à son apogée, la domination des Sarrasins aurait été entièrement anéantie en Espagne. Le vainqueur de l'Afrique vit ses conquêtes s'arrêter devant les vaillants escadrons d'Alfonse. Le roi castillan gagna dans trente-neuf batailles le surnom glorieux de *lumière et bouclier de l'Espagne*. Plus puissant que les autres rois, il prit aussi le titre d'empereur dans ses lettres et dans ses actes.

Almakkari, *Moham. dynast.* — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. IX. — Conde, *Hist. de la dominat.* — Masdeu, *Hist. crit. de España*, XII, 369. — Sandoval, *Cronicas de los Reyes de Castilla y de Leon;* Pampelune, 1634, in-fol. — Paquis et Dochéz, *Histoire de l'Espagne*, t. I.

ALFONSE VII, roi de Léon, ou Alfonse II *de Castille* (1), plus connu sous le nom d'*Alfonse Raymond*, né en 1105, mort en août 1157. Il était fils de Raymond, comte de Bourgogne, et de dona Urraca, fille d'Alfonse VI. Il fut proclamé roi par les états de Galice réunis à Compostelle; et sa mère Urraque, qui gouvernait la Castille, l'associa à sa royauté pour s'en faire un appui. Des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre la mère et le fils, et vainement les grands essayèrent de les réconcilier. Enfin, devenu seul maître du royaume en 1126 par la mort d'Urraque, Alfonse s'efforça de guérir les maux de la guerre civile, et d'améliorer la situation intérieure du pays par divers règlements sages; puis, voulant concourir aussi à l'œuvre à laquelle les princes chrétiens s'étaient dévoués, il fit la guerre aux Maures. Il leur enleva l'Aragon. Garcia IV de Navarre, les comtes de Barcelone et de Toulouse, lui firent hommage. Ses succès élevèrent très-haut sa puissance; et ayant assemblé les cortès à Léon, il se fit en 1135 solennellement couronner empereur d'Espagne (*Ildefonsus pius, felix Augustus, totius Hispaniæ imperator*). Une dernière expédition qu'il fit contre les Maures d'Afrique fut signalée par la prise d'Almeric, et par la brillante victoire de Jaën en 1157. A son retour, il se trouva subitement mal près du village de Fremeda, et y mourut, âgé de cinquante et un ans, après en avoir régné trente. Ce prince se distingua par son respect pour les droits et priviléges de ses sujets. Sa fille Constance avait épousé le fils du roi de France Louis XII, *le jeune*. Ce fut le premier exemple de ces alliances entre les deux couronnes, si fréquemment renouvelées depuis. Comme son prédécesseur, Alfonse partagea ses États entre ses deux fils, d'après une maxime alors généralement suivie : l'aîné, Sanche, eut les deux Castilles, et le plus jeune, Ferdinand, le Léon et la Galice. Alfonse fonda en 1156 l'ordre de Saint-Julien, depuis devenu célèbre sous le nom d'*Alcantara*.

Un historien, contemporain de ce roi, publia *Chronica Ildefonsi imperatoris*, que Florez a insérée dans son *España sagrada*, vol. XXI, p. 320-347. Sandoval publia une chronique espagnole sur ce même Alfonse, sous le titre : *Cronica del inclyto emperador de España, don Alfonso VII, deste nombre, rey de Castilla y Leon*, etc.; Pampelune, 1600, in-fol.

Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. IV, fol. 378. — Lucas Tudensis, *Chronicon mundi*, apud Schottium, *Hisp. illustr.*, vol. IV. — Rodericus Toletanus, *Rerum in Hisp. gest. chronicon*, lib. VII, cap. 25 (édit. de Grenade).

(1) C'est l'*Alfonse VIII* des historiens, qui comptent Alfonse Ier, roi d'Aragon, au nombre des rois de Castille.

D. *Les Alfonse de Castille.*

ALFONSE Ier, roi de Castille. *Voy.* ALFONSE VI, roi de Léon.

ALFONSE II, roi de Castille. *Voy.* ALFONSE VII, roi de Léon.

ALFONSE III, roi de Castille, surnommé *le Noble* et *le Bon*, né le 11 novembre 1155, mort le 6 août 1214. Fils de Sanche III, il n'avait pas encore trois ans quand il monta sur le trône, en 1158.

ALFONSE IV (1), surnommé *le Noble* et *le Bon*, roi de Castille, né le 11 novembre 1155, mort dans la nuit du 5 au 6 août l'an 1214. Il monta sur le trône à l'âge de trois ans (1158). Sa longue minorité fut troublée par des guerres civiles que fomentaient les maisons de Lara et de Castro. En

(1) On l'appelle aussi Alfonse VIII ou IX, si on le compte parmi les rois de Léon, pendant la séparation temporaire de la Castille et du Léon, après la mort de Ferdinand Ier, en 1065.

1176, devenu majeur, il épousa Éléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Éléonore, duchesse d'Aquitaine, qui lui apporta en dot le duché de Gascogne. Après avoir forcé les rois de Léon, d'Aragon et de Navarre à la paix et à la restitution de quelques places, Alfonse tourna ses armes contre les infidèles, et les battit en 1177. Mais l'an 1185, il fut défait par les Almohades à Sorillo. En 1189, le roi de Léon ayant joint ses troupes aux siennes, il passa la Sierra-Morena. Les progrès des Espagnols déterminèrent Iacoub-Aben-Iousef, roi de Maroc, à faire publier en 1194 le *djehad* ou guerre sainte contre les chrétiens, et à débarquer lui-même avec une armée formidable. Alfonse ayant vainement attendu les secours des rois de Léon et de Navarre, ses alliés, perdit, le 18 juillet 1195, une grande bataille près d'Alarcos, et y reçut une blessure à la cuisse; vingt mille hommes d'infanterie et toute la cavalerie de son armée restèrent sur la place. Iousef s'empara ensuite de Calatrava, d'Alarcos, et de plusieurs autres places. Alfonse fut un instant abandonné par ses alliés; mais il les ramena vers lui l'an 1199, par le mariage de Bérengère, sa fille, avec le roi de Léon. A la nouvelle que Sanche, partisan des musulmans, roi de Portugal avait passé en Afrique, il se jeta dans ses États, et prit plusieurs places. Il entra, l'année suivante, dans la Navarre, et enleva les trois provinces d'Alava, de Biscaye et de Guipuscoa, qui, depuis ce temps, ont été réunies à la Castille. Ce prince aimait les lettres; il en donna des preuves, l'an 1208, en fondant, à Palencia, une université où il attira, de France et d'Italie, plusieurs hommes de réputation. C'est le premier établissement de ce genre qui ait été fondé en Espagne.

Alfonse n'avait pas oublié l'échec qu'il avait reçu des Maures en 1195. Bientôt les deux champions se trouvèrent en présence l'un de l'autre. Le khalife, couvert d'un manteau noir de combat, héritage du chef des Almohades Ab-del-Mumen, sortit de sa tente. Il tenait d'une main le Koran, de l'autre son sabre : il donna le signal du combat. Du côté des infidèles les volontaires, du côté des chrétiens les Castillans, s'avancèrent, et les ailes des deux armées se mirent en mouvement : le combat devint bientôt général. Le premier choc des mahométans fut violent; mais il ne put rompre la ligne des cavaliers chrétiens. Ceux-ci, secourus par les chevaliers de Calatrava, parvinrent à repousser l'avant-garde, et plusieurs milliers de Maures trouvèrent la couronne du martyre qu'ils ambitionnaient, en mourant pour leur foi. Mais lorsque les Castillans, en poursuivant les volontaires, s'avancèrent contre le centre de l'armée ennemie, où se trouvaient les meilleures troupes de Mohammed, ils rencontrèrent la résistance la plus acharnée. Bientôt même les chrétiens, naguère vainqueurs, durent quitter le champ de bataille et fuir : les chevaliers de Calatrava furent aussi entraînés par les fuyards. Lorsque le roi de Castille, de la hauteur où il était placé, vit ce désastre, il voulut s'avancer à la tête des troupes de Léon et de Tolède, qui formaient la réserve, pour faire une dernière tentative désespérée. Ses paroles à l'évêque de Tolède, « A présent il est temps de mourir glorieusement! » prouvent qu'il n'avait guère l'espoir de remporter la victoire. Les remontrances de l'archevêque et des comtes l'empêchèrent de s'exposer aux plus grands périls. On envoya au secours des fuyards les troupes les plus valeureuses, et les prélats eux-mêmes se jetèrent à la tête des combattants au milieu du carnage, où se trouvaient les étendards de la sainte Vierge, l'image du Sauveur, et enflammèrent par leur exemple le courage des soldats de la foi. L'arrivée des troupes fraîches permit aux chevaliers des ordres et aux montagnards de se rallier; et avec ceux qui étaient venus à leur aide ils s'avancèrent de nouveau, renversant tout ce qu'ils rencontraient, et marchant vers le centre, où se trouvait Mohammed avec sa garde. En se jetant sur le demi-cercle formé par des chaînes de fer, derrière lequel se tenait un mur hérissé de lances, ils battirent et rompirent les deux ailes des Sarrasins. Les Andalous, qui ne combattaient que par crainte des Almohades, prirent la fuite dès le commencement de la bataille. Cette fuite occasionna du désordre dans les rangs des Maures. Les troupes régulières des Almohades dans le cercle faisaient seules résistance, et paraissaient vouloir encore disputer la victoire aux chrétiens. Les intrépides Almohades, défendus par la fortification, repoussèrent toutes les attaques avec une bravoure et des efforts inouïs. Mais les chevaliers chrétiens cherchèrent à briser cette chaîne, qui pouvait rendre douteuse l'issue de la bataille. Alvaro Nuñez de Lara, à la tête des chevaliers castillans, tenant en main l'étendard royal, se jeta, malgré les lances des ennemis, dans l'intérieur de cette espèce de forteresse, et presque en même temps les rois Pierre et Sancho rompirent la chaîne. Dès ce moment la ruine des infidèles fut décidée, et la victoire assurée aux chrétiens. Le carnage fut terrible. Mohammed, qui avait tout mis en usage pour enflammer le courage de sa garde, ne voulut pas d'abord survivre au malheur des siens et à la mort de son fils aîné, qui avait été tué en combattant en héros. Mohammed était encore assis sur son bouclier, quand les vainqueurs se dirigèrent sur sa tente. Lorsqu'on lui annonça la fuite totale de ses troupes, en le conjurant de ne pas rester davantage, le khalife répondit : « Dieu seul est vrai ! le diable est perfide. » Il monta ensuite à cheval, et se hâta, avec quelques fidèles, de quitter le champ de bataille. Il prit le chemin de Bacca, et se retira sans tarder à Séville.

Cette victoire éclatante des chrétiens, qui porta le coup de grâce à la domination des Africains en Espagne, est nommée par les Espagnols bataille de *Navas de Tolosa* ou d'*Ubeda*. Les

mahométans la nomment bataille d'*Alcalab*, et comptent ce jour (le 15 safer de l'hégire 609 ou 16 juillet 1212) au nombre des plus désastreux de leur histoire. Si l'on compare les relations des chrétiens avec celles des Arabes, on les trouvera d'accord sur la perte énorme des Sarrasins. Contre leur coutume, les mahométans évaluent leurs pertes plus haut que celles de leurs ennemis. Comme il avait été expressément défendu, sous peine de mort, de faire des prisonniers, on massacra plus de Sarrasins dans la poursuite que pendant la bataille. Les Espagnols les poursuivirent pendant quatre heures, et taillèrent en pièces tout ce qu'ils rencontrèrent. Les Arabes rapportent que d'une armée de six cent mille hommes, cent mille seulement se sauvèrent; perte probablement exagérée. En mémoire de cette brillante victoire, on célébrait chaque année, le 15 juillet, à Tolède et dans le royaume de Castille, une grande fête anniversaire, qu'on appelait le Triomphe de la Croix. Des présents précieux furent envoyés aux successeurs de saint Pierre, une tente de soie, une clef d'or et l'étendard des Sarrasins, qui fut placé dans l'église Saint-Pierre, en commémoration de cette journée.

Les chrétiens tirèrent peu parti de leur victoire; et le roi de Castille s'étant mis en route pour s'aboucher avec le roi de Léon, il tomba malade au village de Gatière-Maynos, où il mourut. Son corps fut transporté au monastère de las Huelgas de Burgos, qu'il avait fait bâtir. La valeur de ce prince, son amour pour ses sujets, la protection qu'il accorda aux gens de lettres, lui ont mérité un rang distingué parmi les rois d'Espagne. Il laissa de la reine Éléonore, morte le 21 octobre 1214, l'infant don Henri, et trois princesses : dona Bérengère, qui avait épousé Alfonse IX, roi de Léon; Blanche, mariée, l'an 1208, à Alfonse II, roi de Portugal; et Éléonore, qui épousa, l'an 1220, Jayme Ier, roi d'Aragon.

Rodricus Toletanus, *Rerum in Hisp. gest. chronicon*, lib. XI, cap. 26. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XI, cap. 24. — Conde, *Histoire de la domination des Sarrasins en Espagne*, t. II, p. 418.

ALFONSE IX, roi de Léon, mort en 1230. Il succéda à son père Ferdinand II en 1188, et fut armé chevalier à Carrion par Alfonse III (ou VIII) de Castille. Mais déjà, l'année suivante, la bonne harmonie entre les deux rois fut troublée au sujet de quelques places de l'Estremadure, sur lesquelles ils prétendaient avoir des droits; ils en seraient venus aux mains, si l'Espagne chrétienne n'avait pas été menacée par les préparatifs d'Abou-Yousouf, quatrième sultan d'Afrique et d'Espagne, de la dynastie des Almohades. A l'approche des troupes musulmanes, les princes chrétiens conclurent une alliance; mais Alfonse de Castille, après avoir attendu vainement le secours du roi de Léon, et soutenu seul le choc de l'ennemi, essuya, en 1195, une défaite complete près de la ville d'Alarcos. Alfonse de Castille en fut si irrité contre le roi de Léon, qu'il le traita de lâche et en ravagea les domaines. Il s'ensuivit une guerre, qui n'amena d'abord aucun résultat décisif. Alfonse de Léon prit alors à sa solde quelques bandes musulmanes, et vint, à son tour, ravager le district de Tierra de Campos. Pour venger l'affront, le roi de Castille, assisté de son allié Pierre II d'Aragon, envahit le Léon, et réduisit les villes de Bolaños, Castroverde, Valence et Corpio. Enfin, en 1199, les deux rois allaient se livrer une guerre d'extermination, lorsque, au moment d'engager le combat, ils furent séparés par les prélats du Léon et de la Castille, leur prêchant l'union pour la cause du christianisme, menacé par les sectateurs de Mahomed. Une réconciliation eut lieu; il fut convenu que le roi de Léon épouserait sa cousine Bérengère ou Berenguela, fille du roi de Castille. Mais bien que ce mariage eût été solennellement conclu à Valladolid, le pape Innocent III l'annula pour cause de parenté, et envoya un légat avec plein pouvoir pour mettre les royaumes de Léon et de Castille en interdit, dans le cas où ses injonctions ne seraient pas exécutées. Alfonse, qui entrevoyait dans cette alliance l'union des deux couronnes, ne tint aucun compte de la bulle du pape; il en résulta que le roi et la reine de Léon furent excommuniés, et leur royaume mis en interdit. Enfin, en 1204, les deux partis consentirent eux-mêmes au divorce, à condition que leurs enfants seraient reconnus légitimes par le pape et les états de Léon. Dès ce moment la guerre se ralluma, à propos d'une forteresse que le roi de Léon réclamait au roi de Castille. Cependant la paix fut conclue par la médiation du pape. Mais Alfonse de Léon, profitant d'une guerre de son ennemi avec Mohammed-Ibn-Iacoub, cinquième sultan des Almohades, s'empara de la forteresse en litige.

Après la mort d'Alfonse de Castille, sa fille Bérengère, femme répudiée d'Alfonse de Léon, prit la régence sous le nom de son frère Enrique (Henri) I, âgé de onze ans. Ce jeune prince ayant été tué, en 1217, par l'accident d'une tuile qui lui tomba sur la tête, Bérengère devint de droit reine de Castille. Malgré les machinations de son ancien mari, elle réussit à faire proclamer roi son fils Ferdinand, qu'elle avait nourri elle-même et qu'elle aimait tendrement. Alfonse de Léon fit quelques expéditions heureuses contre les musulmans : il prit, en 1228, la forteresse de Lazeres, Mérida, Elvas, Badajoz et quelques autres villes de l'Estremadure, après avoir battu Mohammed-Ibn-Houd près de Mérida. Il mourut en 1230, pendant un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle : il fut subitement atteint, près du bourg de Villanueva de Sarria, d'une dyssenterie violente à laquelle il succomba, après un règne de quarante-deux ans.

Son fils Ferdinand réunit sur sa tête les couronnes de Castille et de Léon.

Lucas Tudensis, *Chronica mundi*. — Rodricus Tole-

tanus, *Rerum in Hispania gestarum chronicon*, édit. Granatæ, 1545, in-fol. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. IV. — Lopez de Cortegana, *Cronica del santo rey don Fernando Tercero*.

ALFONSE X (1), surnommé *le Sage*, c'est-à-dire *le Savant* (*el Sabio*), roi de Castille et de Léon, né en 1226, mort le 4 avril 1284. Fils aîné de Ferdinand III, il monta en 1252 sur le trône sous les plus heureux auspices, et cependant peu de règnes furent signalés par autant d'infortunes. Un de ses premiers actes fut de répudier sa femme, dona Violante d'Aragon, pour cause de stérilité, en même temps qu'il fit demander au roi de Danemark une de ses filles en mariage. Celui-ci lui envoya sa fille Christine, qui traversa l'Allemagne et la France, et arriva à Valladolid au moment de la réconciliation du roi Alfonse avec sa femme, qui venait d'accoucher d'une fille. La princesse danoise, ainsi désappointée, mourut quelques mois après. On a supposé que cette circonstance occasionna le voyage d'Édouard, fils de Henri III, roi d'Angleterre, à la cour d'Espagne; mais il est plus probable qu'il avait pour objet d'apaiser Alfonse, qui réclamait la Gascogne, alors en possession de Henri III, comme le douaire de la femme d'Alfonse IX de Léon. Le prince anglais fut très-bien accueilli par Alfonse, qui l'arma chevalier, et lui donna la main de sa fille Éléonore (fin d'octobre 1254).

Alfonse eut des troubles à réprimer dans les Algarves. Il fit appel à ses vassaux, et entre autres à l'émir de Grenade. Xérès, Arcos, Sidonia, etc., furent successivement réduits à l'obéissance, principalement par la valeur de don Henri, frère d'Alfonse. Une rivalité d'amour désunit bientôt les deux frères. Henri excita le wali de Niebla à la révolte, s'empara d'Arcos et de Lebrija; mais il fut battu par un général castillan, et obligé de s'enfuir en Afrique, où il resta plusieurs années à Tunis. Son départ laissa le wali de Niebla exposé à toute la fureur d'Alfonse. Niebla et toutes les villes révoltées durent se rendre à discrétion. Cependant les Almohades firent un dernier effort pour reprendre leurs anciens domaines. En 1261, le même jour et à la même heure, les musulmans, établis à Murcie, Lorcas, Mula, Xérès, Lebrige, Arcos, massacrèrent les chrétiens, et proclamèrent Muhamed-ben-Alahmar. Alfonse toutefois rassembla promptement des troupes pour étouffer la nouvelle rébellion, et, comme à l'ordinaire, il demanda à l'émir de Grenade le contingent stipulé. L'émir répondit que, loin de le laisser marcher contre ses coreligionnaires, son peuple lui permettrait à peine de rester neutre dans la lutte qui s'annonçait. Le Castillan, qui pénétrait la conduite de son vassal, ordonna a ses généraux de traiter les habitants de Grenade comme des ennemis. En même temps Aben-Alahmar lui-même jetait le masque, et faisait une irruption sur le territoire de Castille. Quelque bien combiné que fût le plan des mahométans, il n'était pas vraisemblable qu'ils l'emportassent sur leurs puissants voisins. En 1262, le roi de Castille et l'émir de Grenade se rencontrèrent près d'Alcala-Réal, où le dernier essuya une défaite signalée. En même temps une puissante diversion fut faite du côté de Murcie par le roi d'Aragon, qui voulut reprendre cette province pour le mari de sa fille. Et, après la victoire sur Muhammed, l'armée d'Alfonse courut châtier les insurgés des Algarves. Dans tous ces lieux, le succès accompagna les armes chrétiennes. Aben-Alahmar demanda la paix, que le roi chrétien lui accorda volontiers, à des conditions même plus favorables que l'émir n'avait droit de s'y attendre. Au lieu de troupes, il lui fut permis de payer un tribut annuel à son seigneur lige, et il ne fut obligé de paraître à aucune assemblée des cortès, à moins que cette assemblée ne fût tenue dans une ville d'Andalousie. Il fut convenu que désormais Murcie serait gouvernée par un prince mahométan, nommé par le souverain de Castille; et Alfonse devait forcer les walis, qui s'étaient soustraits à leur allégeance envers Muhammed, de revenir à leur devoir; de même, l'émir de Grenade promit d'engager les Murciens à se conduire en sujets soumis. La douceur de ces conditions, qui furent signées par les deux princes en 1266, ne peut s'expliquer que par la crainte qu'avait le vainqueur de voir Muhammed appeler de nouveau les Africains en Espagne. Mais cette paix ne pouvait avoir de durée. Alfonse trouvait un intérêt si évident à fomenter de continuelles rébellions, qu'il persuada les walis de se révolter, et alla jusqu'à demander de Mohammed qu'il les reconnût comme gouverneurs indépendants. L'indignation du prince maure fut extrême, et il résolut d'user de la plus grande rigueur contre les audacieux rebelles. Un accident favorisa son projet.

Alfonse eut des prétentions sur la Souabe par sa mère; ces prétentions furent d'abord soutenues par le pape Alexandre IV; mais comme la Souabe avait déjà reconnu Conradin, prince de la maison impériale de Frédéric II, cette intervention ne fut d'aucun avantage. Cependant à la mort de l'empereur Guillaume, comte de Hollande, en 1256, et à l'exclusion de Conradin, les électeurs voulant faire choix d'un prince étranger, Alfonse crut pouvoir aspirer à la dignité impériale, et prodigua ses richesses afin d'arriver au but où évidemment il ne pouvait jamais atteindre. Élu par un parti, il fut repoussé par l'autre, beaucoup plus puissant, qui avait donné ses suffrages à Richard, comte de Cornouailles, et frère de Henri III. De là naquit cette longue contestation qui divisa si cruellement l'Allemagne et l'Italie, et causa la perte des sommes immenses qu'Alfonse avait imposées à ses royaumes, pour soutenir ses prétentions à l'Empire. En vain il fit successivement appel à

(1) C'est l'Alfonse IX de quelques historiens, ou plutôt Alfonse IV.

quatre papes, Alexandre, Urbain, Clément et Grégoire, pour qu'ils se déclarassent en sa faveur. Ces pontifes, qui probablement se souciaient peu de se prononcer dans une cause où les armes temporelles devaient seules prévaloir, écoutèrent froidement les réclamations du prince castillan. A la mort de son compétiteur, en 1271, il crut que le plus grand obstacle était levé : il espérait que ses travaux et ses intrigues de quinze années allaient être récompensés; mais Grégoire X, comme ses prédécesseurs, se montra peu favorable aux prétentions d'un membre d'une famille odieuse à Frédéric Barberousse; et il ordonna aux électeurs d'abandonner Alfonse, et de porter les voix sur un autre candidat. En 1273, le choix tomba sur Rodolphe, comte de Habsbourg. Il faut que la vanité d'Alfonse ait égalé sa faiblesse, puisqu'au lieu d'accepter la décision des électeurs et la solennelle sanction de Grégoire, il continua de poursuivre le pontife de ses prétentions mal fondées. Grégoire, poussé à bout et perdant à la fin toute patience, cessa de le traiter avec les égards accoutumés, et excommunia le peu d'adhérents qui lui restaient encore.

On ne doit pas s'étonner que ses sujets aient commencé à murmurer. Les nobles se plaignaient aussi qu'en mariant sa fille naturelle, Béatrix de Guzman, à Alfonse II de Portugal, il eût cédé à ce prince la souveraineté des Algarves. Ces circonstances furent avidement saisies par les barons mécontents, qui, sous le vulgaire prétexte du bien public, formèrent un parti dont le but apparent était de porter le roi à de plus sages mesures, mais qui n'avait en réalité pour objet que des intérêts personnels. Ce parti avait pour chef l'infant don Philippe, frère d'Alfonse, et don Nuño Gonzalve de Lara. Ils désiraient vivement mettre dans leurs intérêts les rois de Navarre, d'Aragon et de Portugal; mais cette espérance ne se réalisa pas : ils se tournèrent avec plus de succès vers Aben-Alahmar, roi de Castille, qui leur promit de faire sur les frontières de Castille une diversion en leur faveur. Quelque temps s'écoula ainsi sans déclarer leur rébellion, quoique pourtant ils s'assemblassent en armes, d'abord à Lara en 1270, puis à Valencia. Au lieu de marcher sur eux sans perdre un moment, afin de les réduire par la force, le roi eut la faiblesse de leur offrir un traité. Il leur promettait, s'ils mettaient bas les armes en lui faisant connaître leurs sujets de plainte, qu'il s'efforcerait de faire droit à leurs demandes. Devant les états assemblés à Burgos, il invita les mécontents à répéter hautement leurs requêtes. D'étranges demandes furent entendues alors, déraisonnables et insultantes à la royauté. Ce qui paraîtra incroyable, c'est de les voir toutes accordées, excepté une seule, l'impôt sur les marchandises étrangères, que le roi ne voulut jamais sacrifier. Mais la chose la plus extraordinaire, c'est qu'ayant pour lui le plus grand nombre des membres du congrès, il n'osa pas proposer la peine capitale, ou au moins l'exil perpétuel des rebelles.

L'inexplicable facilité avec laquelle ces concessions furent faites surprit les rebelles eux-mêmes, et les réduisit au silence. Ils se retirèrent dans les villages voisins de Burgos, et de là demandèrent au roi la permission de retourner chez eux, c'est-à-dire dans leurs forteresses, d'où ils pourraient préparer quelques nouvelles plaintes. En vain il leur demanda, par de fréquents messages, de se réconcilier avec lui : ils répliquèrent toujours qu'ils n'écouteraient aucune proposition, et qu'ils quitteraient Tierra-de-Campos. Après quelques délibérations, ils résolurent d'établir leur demeure dans le royaume de Grenade. Cependant il leur restait encore assez d'honneur national pour qu'ils exigeassent d'Aben-Alahmar, qui vint les recevoir sous les armes, de ne jamais les faire combattre contre leur propre pays. Ils demeurèrent à la cour mahométane environ deux années, c'est-à-dire de 1272 à 1274, et ne voulurent jamais revenir en Castille, quoique priés souvent par le roi et la reine, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu, non-seulement le rétablissement de toutes leurs dignités passées, mais la concession de tous les points les plus importants de leurs demandes. Ils réclamèrent aussi la paix pour leur ami le roi maure. Ce fut durant l'absence d'Alfonse en 1275, pendant son infructueuse visite au pape Grégoire alors en France (qu'il poursuivait de ses prétentions à l'empire), lorsqu'on en était aux mains avec les Maures d'Espagne et d'Afrique, que mourut l'infant Fernando de la Cerda, fils aîné d'Alfonse, et héritier des royaumes unis de Léon et de Castille. Cet événement fit naître de graves disputes.

Suivant les lois romaines, les deux fils du prince défunt demeuraient toujours les plus près du trône; mais les lois des Wisigoths reconnaissaient le second fils comme héritier légitime du roi. Alors, pour décider si l'Espagne suivrait ses anciennes et propres institutions, ou si elle adopterait celles des autres États, les cortès furent, en 1276, convoquées à Ségovie. Cette assemblée décida que la parenté immédiate l'emportait sur celle de la représentation; ce qui signifiait que le second fils, étant d'un degré plus près du père, devait être préféré aux petits-fils, qui n'étaient que les représentants du fils aîné, et se trouvaient ainsi éloignés de deux degrés. L'infant don Sancho fut donc proclamé successeur au trône à l'unanimité. La décision des cortès causa à Philippe de France, frère de Blanche, veuve de Fernando, le plus vif mécontentement; car ce prince regardait avec raison l'aîné de ses neveux comme légitime successeur d'Alfonse. Ce prince demanda le douaire de sa sœur, et la permission, pour cette princesse et son enfant, de passer en France. L'une et l'autre demande furent refusées par le roi castillan. Blanche, ac-

compagnée de la reine, irritée comme elle de leur exclusion de la couronne, vint à bout de s'échapper de Burgos avec les infants, et fut reçue par le roi d'Aragon. La guerre fut alors déclarée par la France; mais l'explosion en fut prévenue par le pape Nicolas III. Dans la suite, c'est-à-dire en l'année 1278, la reine de Castille retourna auprès de son mari; mais Blanche resta à la cour de son frère. Quant aux deux infants, on les retint en Aragon, bien moins par motif d'humanité et de justice, que dans l'espoir d'en inquiéter un jour, s'il était possible, le gouvernement de Castille. De tous ces événements, il en est un surtout plus triste que tous les autres, et enveloppé d'une grande obscurité : c'est l'assassinat du prince Fédrique, ordonné, dit-on, par Alfonse son propre frère. On a essayé de l'expliquer par l'implication de l'infant dans la fuite de la reine, de Blanche et de ses deux fils. Les écrivains nationaux s'efforcent de trouver un autre motif à cette détestable action, mais ils n'ont pu parvenir à en donner aucune de plausible : le prince avait été étranglé dans son propre palais de Burgos, par des assassins soldés. La mémoire d'Alfonse est restée chargée de cette tache.

Afin de satisfaire les continuelles réclamations de la France au sujet des droits des infants de la Cerda, il proposa sérieusement, dans l'assemblée des cortès de Séville en 1281, de détacher Murcie de la couronne en faveur de ces princes. Cette proposition indigna si fortement don Sancho, qu'il refusa d'attendre la fin de la séance. Un autre acte du faible monarque ne fut pas moins condamné par le peuple. Il falsifia la monnaie du royaume, et ordonna néanmoins qu'elle garderait la même valeur. Quelques autres exactions aussi arbitraires, quelques actes de persécution envers des sujets paisibles, ses emportements croissants avec l'âge, son insatiable rapacité, le rendirent aussi odieux que méprisable. Les barons et les députés mécontents jetèrent les yeux sur Sancho, de qui ils espéraient obtenir justice : quiconque sait flatter la multitude à propos est sûr de réussir; quiconque sympathise avec les griefs imaginaires ou réels du peuple, commandera son attention. Sancho envoya des émissaires dans les principales villes de Léon et de Galice, puis il partit lui-même pour Valladolid, rendez-vous de ses partisans, où l'infant don Miguel, frère d'Alfonse, proposa en 1228 de le proclamer roi. Sancho refusa le titre de roi, se contentant de celui d'héritier et de régent : le souverain pouvoir lui suffisait, peu lui importait sous quel nom il l'exerçait. En vain Alfonse espérait-il gagner le rebelle en lui proposant de satisfaire à ses demandes; en vain en appelait-il aux rois de Portugal, de Navarre et d'Aragon. Sancho demeura calme : il avait obtenu d'eux une entière neutralité, et particulièrement de la part du roi de Grenade. Perdant enfin toute espérance de réussir en Espagne, Alfonse s'appliqua sérieusement à gagner le roi de Maroc, qui prit une véritable part aux douleurs d'un père si grièvement offensé par son fils. Alfonse supplia aussi le pape d'excommunier ses sujets révoltés. Le pape d'abord se contenta d'écrire aux grands maîtres de Santiago et de Calatrava, les exhortant à rapprocher, à réconcilier les partis. Au milieu de la désertion générale, voyant que Badajoz et Séville étaient les seules places importantes demeurées fidèles, tandis que le reste du royaume reconnaissait Sancho avec empressement, le roi réunit en 1283 à Séville le peu d'adhérents qui lui restaient encore. Là il ne se contenta pas, par un acte solennel, de déshériter son fils; mais, le chargeant d'imprécations, il appela sur la tête du rebelle les plus terribles malédictions. Dans ce même acte, il institua pour ses héritiers les infants de la Cerda; et, à défaut de leur postérité, il désigna le roi de France. Mais comment celui qui n'avait jamais été obéi pendant sa vie pouvait-il espérer de l'être après sa mort? Le pape alors intervint plus efficacement en faveur d'Alfonse, menaçant de l'excommunication les partisans de Sancho, et mettant en même temps le royaume en interdit. Le clergé fut le premier à se soumettre au roi, et bientôt son exemple fut suivi par un grand nombre de villes et de barons. Les troupes du roi africain, fatiguées de cette guerre, étaient retournées dans leur pays. Cependant les forces d'Alfonse s'augmentaient de jour en jour. Ses autres fils, qui avaient embrassé le parti de Sancho, revinrent bientôt à lui. Sancho lui-même, voyant ce changement opéré dans les esprits, fit des ouvertures de réconciliation; sur ces entrefaites, Sancho tomba subitement malade. Alfonse en montra une vive affliction. Le fils se rétablit; mais le père, accablé de douleur, s'éteignit dans une maladie lente à l'âge de cinquante-huit ans.

Alfonse le Sage, par ses rapports fréquents avec les Arabes, avait appris à aimer les sciences. Son savoir fut extraordinaire pour un prince de son temps. L'Espagne lui doit la vulgarisation de la langue nationale, un admirable code de lois, et le rétablissement de l'université de Salamanque. L'astronomie lui est redevable des Tables qui étaient universellement employées jusqu'au commencement du seizième siècle. Les *Tables alfonsines* (c'est le nom qu'on leur donne) lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Elles furent probablement l'ouvrage de plusieurs astronomes arabes de Grenade, qui vivaient à la cour d'Alfonse; elles datent du 30 mai 1252, jour de l'avénement du roi, et furent imprimées pour la première fois à Venise, 1492, in-4°, et souvent réimprimées depuis. On montre encore aujourd'hui, dans le palais (*alcasar*) de Ségovie, la chambre où le roi Alfonse se livrait à des travaux astronomiques. Le code appelé *las siete Partidas*, parce qu'il est divisé en sept parties ou sections, fut presque entièrement son œuvre. C'est un mélange d'ordonnances ou lois, extraites des

fueros ou chartes locales, mêlées de quelques axiomes monarchiques empruntés au code Justinien. Ce code fut d'abord imprimé à Séville, 1491, in-fol.; parmi les éditions plus récentes on remarque celle de l'Académie des sciences de Madrid (1807, 3 vol. in-4°, avec des notes et des variantes).

On attribue encore à Alfonse la célèbre *Cronica de España*, contenant l'histoire de l'Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Ferdinand III. On lit, dans la préface, que cette chronique fut seulement écrite par ordre du roi (*que mando fazer*); mais, à juger par l'usage fréquent qu'on y fait des verbes à la première personne du pluriel, et en raison des habitudes littéraires d'Alfonse, on peut admettre que ce roi eut une grande part à la rédaction du livre. C'est une compilation faite avec les écrits de saint Isidore, de Sébastien de Salamanque, d'Isidore, évêque de Beja, de Sampiro d'Orviédo, du moine de Silos, et surtout de Roderic de Tolède; on remarque çà et là des passages traduits des chroniques arabes. Cette chronique fut d'abord publiée par Florian de Ocampo; Zamora, 1542, in-fol. La chronique de Miguel de Herrera, intitulée *Cronica del muy esclarecido principe y rey don Alonso*, Valladolid, 1554, in-fol., fut seulement composée par ordre d'Alfonse. Ce roi écrivit aussi ou fit écrire une paraphrase de l'*Histoire sainte*, et l'*Histoire de la conquête de Jérusalem*, extraite en partie de l'ouvrage de Guillaume de Tyr.

L'étude favorite du roi Alfonse paraît avoir été l'alchimie; il passait pour avoir fait de l'or (1). Ce qui est plus certain, c'est qu'il avait altéré les monnaies, comme presque tous les rois qui s'étaient occupés d'alchimie. Alfonse se distingua aussi comme poëte : outre le Livre du Trésor (*Libro del Tesoro*), où il révèle ses secrets alchimiques, on a de lui les *Cantiguos de Nuestra Señora* (2), en dialecte gallicien, et un poëme en stances dactyliques de huit vers chaque (*Versos de arte mayor*), intitulé *Libro de las Querellas* (le Livre des Complaintes), où il se plaint amèrement de l'ingratitude de son fils Sancho. Tout ce qui nous reste de ces poésies a été publié par Sanchez, dans le 1[er] volume de sa *Coleccion de Poesias castellanas anteriores al siglo XV*; Madrid, 1779-1790, 4 vol. in-8°. Ses connaissances au-dessus de son siècle, ses relations avec les Juifs et les Maures, son indépendance à l'égard du pape, et la liberté avec laquelle il disposait des revenus du clergé, avaient attiré au roi Alfonse le reproche d'impiété. En somme, on peut dire de lui comme de Jacques I[er], roi d'Angleterre, qu'il fut un incroyable mélange d'obstination, de faiblesse et de science. On lui attribue ce propos, d'une authenticité très-contestable, que, s'il avait été consulté sur la création du monde, il aurait proposé quelque chose de mieux.

(1) Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 384.

(2) On conserve à la bibliothèque de l'Escurial un manuscrit de ces *Cantiguos*, avec une notation musicale.

Mondejar, *Memorias historicas del rey don Alonso el Sabio, y observaciones á su Crónica*; Madrid, 1777, in-fol. — Joan. Emmanuel, *Chronicon*, apud *Florez, España Sagrada*, vol. XXIII; *Anales Toledanos*, ibid., vol. XXIII. — Conde, *Hist. de la Dominat.*, vol. III. — Alfonsus à Carthagena, *Anacephalæosis*, cap. 8. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XIII.

ALFONSE XI, surnommé *le Vengeur*, roi de Castille, né en 1310, mort le 26 mars 1350. Il était fils de Ferdinand IV et de Constance de Portugal, et âgé seulement de deux ans, lorsqu'il succéda à la couronne. Les oncles et frères du feu roi se disputèrent longtemps la régence, qui fut décernée (1314) aux infants don Pèdre et don Juan par le conseil de la reine Marie, aïeule du jeune roi. Les deux régents périrent, en 1319, dans une bataille contre les Maures, et la Castille fut replongée dans les troubles causés par la minorité du roi. Alfonse, ayant atteint sa majorité, déclara qu'il voulait désormais gouverner seul. En 1327, il défit les Maures de Grenade et la flotte du roi de Maroc. Mais il perdit (1333) Gibraltar, et fit d'inutiles efforts pour reprendre cette place. D'autres succès le dédommagèrent de ce revers : secondé par les rois de Portugal et d'Aragon, il gagne, le 30 octobre 1342, sur les rois de Maroc et de Grenade, la célèbre bataille de Rio-Salado, qui coûta la vie ou la liberté à plus de deux cent mille mahométans. Le sol était, dit-on, jonché de cadavres; et le butin immense qu'on y ramassa fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Alfonse gagna ensuite d'autres batailles, et forma en mai 1344 le fameux siége d'Algésiras, où les Maures opposèrent pour la première fois des projectiles lancés par la poudre à canon, aux machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles. La longueur de ce siége, qui dura deux ans, y attira beaucoup d'étrangers. Alfonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin, la place capitula, à condition que les Castillans souscriraient une trêve de dix années.

Le roi de Castille céda, en 1345, les Canaries à Louis de la Cerda, qui en fut couronné roi. Ce fut vers ce temps qu'Alfonse reçut d'Édouard III, roi d'Angleterre, un présent qui, peu considérable en apparence, devint une des principales sources de l'opulence de l'Espagne. C'était un petit troupeau des plus beaux moutons d'Angleterre, dont la race, s'étant multipliée jusqu'à nos jours, produit ces mérinos si renommés de l'Espagne. Alfonse allait reprendre Gibraltar, lorsque la peste l'enleva dans le sixième mois du siége de cette place. Il avait épousé, en 1328, Marie, fille d'Alfonse IV, roi de Portugal, et Béatrix, dont il eut Ferdinand, né l'an 1332, mort avant lui, et don Pèdre qui lui succéda.

Alfonse passe pour l'auteur d'une chronique générale, qui est ou perdue, ou ensevelie dans la poussière de quelque bibliothèque. Parmi les livres nombreux publiés par son ordre, on remarque

les archives de noblesse de Castille et un ouvrage sur la chasse. Ce dernier a été publié par Argote de Molina, sous le titre : *Libro de Monteria del rey don Alonso;* Séville, 1575, in-fol.

J. Nuñez de Villasan, *Cronica del muy esclarecido principe y rey don Alonso el Onzeno;* Medina del Campo, 1514, in-fol. — Mariana, *Hist. gen. España*, lib. XV et XVI. — Zurita, *Anales de Aragon*, vol. II, lib. VII. — Nicolao Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II. — Sarmiento, *Memorias para la Historia de la poesia y poetas españoles;* Madrid, 1787, p. 305.

II. *Les Alfonse d'Italie, divisés en ceux de Naples et ceux d'Este.*

A. *Alfonse de Naples.*

ALFONSE Ier, roi de Naples et de Sicile, le même qu'ALFONSE V *d'Aragon*, né en 1385, mort le 27 juin 1458. Fils de Ferdinand Ier, roi d'Aragon, et de Léonore d'Albuquerque, il monta, en 1416, d'abord sur le trône d'Aragon, sous le nom d'*Alfonse V*. Il avait hérité, du chef de son père, de la couronne de la Sicile et celle de l'île de Sardaigne; mais cette dernière souveraineté ne fut que nominale, car il la perdit bientôt par des troubles civils. Une année avant son avénement au trône d'Aragon, il avait épousé Marie, sa cousine germaine, fille de Henri III, roi de Castille.

Alfonse commença son règne par un jugement de Salomon. Une jeune esclave avait cité devant le tribunal du roi le maître qui était père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et qui devait, suivant une ancienne loi d'Espagne, la mettre en liberté. L'accusé niant le fait, Alfonse ordonna que l'enfant fût vendu à l'enchère. Les entrailles paternelles s'émurent alors : le maître reconnut son fils, et accorda la liberté à la mère. Il signala ensuite sa générosité à l'occasion d'une conspiration de nobles, à la tête desquels était Antoine de Luna. En déchirant, sans la lire, la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui : « Je « les forcerai, dit-il, à reconnaître que j'ai plus « de soin de leur vie qu'ils n'en ont eux-mêmes. »

En 1420, il entreprit une expédition qui l'occupa longtemps. Quelques historiens ont donné pour motif la jalousie de la reine Marie de Castille. Affable, galant, et l'un des plus beaux hommes de l'Europe, Alfonse aimait la belle Marguerite de Hijar, l'une des dames de la reine, et il eut d'elle un fils nommé Ferdinand. Dans un accès de jalousie, la reine fit étrangler sa rivale; et Alfonse, ne voulant pas se venger d'une femme, quelque sensible qu'il fût à la perte de sa maîtresse, prit le parti d'aller se distraire de sa douleur dans des expéditions lointaines. Quoi qu'il en soit, Alfonse aborda avec une armée dans l'île de Sardaigne, alors déchirée par plusieurs factions : une partie des habitants avaient donné le pouvoir au vicomte de Narbonne, tandis que les Génois occupaient la côte septentrionale de l'île, et que les Aragonais tenaient Alghero et Cagliari. Alfonse obtint, pour une somme de 100,000 florins d'or, la cession totale de la province d'Arborea de la part du vicomte de Narbonne. Alfonse essaya ensuite de s'emparer de l'île de Corse, sur laquelle il faisait valoir des droits; mais les Génois le forcèrent d'abandonner le siége de Bonifacio. Vers le même temps il reçut des propositions importantes de Jeanne II, reine de Naples, dont les États venaient d'être envahis par Louis d'Anjou : à condition qu'il viendrait la secourir, elle l'institua son héritier de la couronne de Naples, et le nomma, en attendant, duc de Calabre, avec le droit de placer une garnison de soldats aragonais dans l'une des forteresses du royaume. Ce pacte fut conclu en septembre 1420. Alfonse envoya sa flotte joindre celle de la reine de Naples, et obligea Louis d'Anjou et son lieutenant Sforza di Cotignola à lever le siége de Naples.

En juin 1421, Alfonse arriva à Naples, où il fut reçu avec une grande pompe. Il se dirigea ensuite contre Louis d'Anjou, renfermé dans Acerra : celui-ci conclut, par la médiation du pape Martin V, une trêve avec la reine Jeanne, et évacua la Campanie, en ne conservant que les Abruzzes. L'année suivante, des dissensions graves éclatèrent entre Alfonse et la reine Jeanne. Le grand sénéchal Caraccioli, amant de la reine, était jaloux d'Alfonse; et, craignant de perdre son influence, il insinua qu'Alfonse n'attendrait pas la mort naturelle de la reine pour prendre possession du royaume, et qu'il serait prudent de se saisir de sa personne. Mais Alfonse prévint la conspiration, et fit arrêter le sénéchal en mai 1423. La reine s'enferma alors dans le château de Porta-Capuana, qu'Alfonse vint investir. Elle appela à son secours Sforza, lieutenant du duc d'Anjou, retiré à Bénévent, qui défit Alfonse sous les murs de Naples, s'empara de la ville, et tint son adversaire bloqué dans Castel-Nuovo. Mais l'arrivée de troupes fraîches de la Catalogne avait remis Alfonse en possession de Naples, après un combat sanglant sous les murs de cette ville. La reine Jeanne se retira à Nola, où elle révoqua son testament, et adopta, au lieu d'Alfonse, Louis d'Anjou pour son héritier.

Sur ces entrefaites, Alfonse fut obligé de retourner en Espagne, où son frère Enrique ou Henri était prisonnier entre les mains de son cousin Jean H, roi de Castille. Il quitta Naples, et y laissa don Pedro, son frère, à la tête de ses troupes. Pendant la traversée il fit, le 4 novembre 1423, une descente à Marseille, ville de son compétiteur, et en enleva le corps de saint Louis, évêque de Toulouse, seul fruit de cette expédition. Comme il avait garanti les églises et les femmes de la fureur du soldat, les dames de Marseille voulaient lui témoigner leur reconnaissance par un riche présent; mais il le refusa, en disant : « Je me venge en prince, et je ne suis « pas venu pour faire la guerre en brigand. »

Cependant tout était en désordre dans Naples. Le duc de Milan et le pape avaient pris parti pour la reine Jeanne. Le premier, qui s'était institué

seigneur de Gênes, envoya une flotte qui prit Gaëte, Ischia et d'autres places. Les Aragonais finirent par n'avoir plus que deux forteresses en leur pouvoir. La guerre continua pendant plusieurs années, avec des succès variables, entre les partisans d'Anjou et ceux d'Aragon, jusqu'à ce qu'enfin tout le pays se soumit à la reine Jeanne.

Après un séjour de huit ans en Espagne, où il avait arrangé quelques affaires de famille, il reparut, en 1432, à Naples; car il n'avait pas renoncé au bénéfice de son adoption. Ayant tenté inutilement de secourir Tropéa, que les Français assiégeaient dans la Calabre, il attaqua l'île de Gerboa (dans le golfe de la petite Syrte, en face de la Sicile), qui dépendait du roi de Tunis, sur lequel il remporta une grande victoire, et se rendit maître de l'île; après quoi il revint en Sicile et en Italie, et entama des négociations avec la reine de Naples. Deux grands obstacles à leur réconciliation avaient déjà disparu : Louis d'Anjou était mort en Calabre, et le sénéchal Caraccioli avait été assassiné à Naples. En février 1435, la reine Jeanne vint elle-même à mourir, léguant ses États à René d'Anjou, comte de Provence, frère de Louis d'Anjou. Alfonse ne ménagea pas son argent pour se faire des partisans, tandis qu'il vint avec une flotte bloquer Gaëte. Le duc de Milan et les Génois volèrent au secours de cette place, et dans un combat donné le 5 août 1435 près de l'île de Ponza, ils détruisirent complétement la flotte d'Aragon. Alfonse et ses deux frères, Jean, roi de Navarre, l'infant don Henri, une quantité de grands seigneurs, furent faits prisonniers. Les Gaëtans, à la nouvelle de cette victoire, fondent sur les assiégeants, et font un si grand nombre de prisonniers, qu'Acéréto leur gouverneur, embarrassé de cette multitude, donne la liberté à quatre mille d'entre eux. Peu de temps après, Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, par une générosité peu d'accord avec ses précédents, renvoya libres, sans aucune rançon, le roi d'Aragon et toute sa suite. Le duc de Milan fit même une ligue avec Alfonse, qui, par ce moyen, se trouva en état de poursuivre son entreprise sur le royaume de Naples.

Alfonse fit d'abord, en 1436, une tentative inutile pour s'emparer de Naples. En 1438, il revint devant cette ville; mais il fut encore obligé de lever le siége, après y avoir perdu l'infant D. Pèdre, son frère. Sans se rebuter, il assiégea, en 1441, Naples pour la troisième fois, et à la fin le succès couronna son entreprise. Ayant introduit dans la place deux cents soldats, par le moyen d'un aqueduc qui avait servi dans une pareille circonstance à Bélisaire, il l'emporta dans la nuit du 1er au 2 juin 1442. Le duc d'Anjou, voyant ses affaires désespérées, s'embarqua, et après son départ le roi d'Aragon se rendit maître de l'Abruzze, de la Pouille et de la Calabre.

L'an 1443, le 26 février, il convoqua les états généraux, et fit reconnaître pour son successeur au trône de Naples Ferdinand, duc de Calabre, son fils naturel, qu'il maria, l'année suivante, avec Isabelle de Clermont. Marie, sa fille naturelle, épousa dans le même temps Lionel d'Est, duc de Ferrare. Alfonse prit lui-même le titre de roi des Deux-Siciles, *utriusque Siciliæ;* mais il ne se croyait pas encore sûr de la possession du royaume de Naples, tant qu'il n'en aurait pas reçu l'investiture du saint-siége. Afin de l'obtenir pour lui-même et pour Ferdinand son fils, qu'il avait fait duc de Calabre, il traita d'abord avec l'antipape Félix V; il s'adressa ensuite à Eugène IV, rival de Félix, par l'intermédiaire d'Alfonse Borgia, son confident, évêque de Valence, qui devint pape sous le nom de Calixte III. Eugène IV lui promit l'investiture, aux conditions qu'il le reconnaîtrait pour seul pape, et ferait marcher des troupes pour retirer des mains de François Sforce, qui fut depuis duc de Milan, la Marche d'Ancône, et les autres terres de l'Église dont celui-ci s'était emparé. A la suite d'un traité conclu à Terracine en juillet 1443, Eugène IV envoya de Sienne à Alfonse la bulle d'investiture du royaume de la Sicile *citra Pharum,* comme un fief de l'Église; et l'année suivante il fit la bulle qui légitima le fils naturel d'Alfonse, et le reconnaissait capable de succéder à son père. Nicolas V, qui succéda à Eugène en 1447, confirma les bulles de son prédécesseur, et garantit en outre à Alfonse la possession de Terracine, de Bénévent, de Ponte-Corvo et des îles de Ponza et de Ventotiene, sur lesquelles le saint-siége avait fait valoir des droits.

En juin 1458 Alfonse tomba malade après les fatigues d'une chasse dans les plaines de la Pouille, et mourut peu de temps après à Naples, âgé de soixante-quatorze ans et dans la quarante-troisième année de son règne, laissant la couronne de Naples à son fils naturel Ferdinand (il n'avait pas eu d'enfants légitimes), et celle d'Aragon à son frère Jean, roi de Navarre. Sa femme, Marie de Castille, le suivit au tombeau le 4 septembre de la même année.

Alfonse était un prince éclairé et instruit pour son temps. Sa cour était le rendez-vous des savants d'alors : il y avait Chrysoloras, George de Trébizonde, Lascaris l'aîné, Valla, Facio, Ant. Panormita, Pontano, Gianozzo Manetti, et d'autres, qui ont célébré la magnificence et la libéralité de leur protecteur. Æneas Sylvius (le pape Pie II), dans sa description de l'Europe, fait lui-même l'éloge d'Alfonse, et parle de l'amour de ce prince pour les lettres. Sous son règne, l'étude de la jurisprudence florissait à Naples. Il prit pour conseillers les légistes les plus éminents, réforma la *regia camera* ou l'administration des finances, embellit Naples, agrandit le môle et l'arsenal, fit border les rues de larges trottoirs, décorer la résidence royale de Castel-Nuovo, fit élever divers édifices publics, réparer les aqueducs,

construisit des fontaines publiques et fit dessécher des marais dans le voisinage de Naples. Dans ses dernières années, il aida son ancien bienfaiteur Visconti, duc de Milan, contre Sforza et les Vénitiens; il seconda le pape dans la reprise de la Marche d'Ancône, prit le parti des Adorni de Gênes contre la faction opposée, envoya son fils Ferdinand avec des troupes contre les Florentins, et fit parvenir des secours à Scanderbeg contre les Turcs.

On trouve dans le livre de Panormita, *De dictis et factis regis Alphonsi,* les traits suivants, qui font ressortir le caractère chevaleresque de ce prince. Son trésorier lui comptait un jour dix mille ducats. Un officier, présent, dit tout bas : « Il ne me faudrait que cette somme pour me rendre heureux. » « Tu le seras, » dit le roi qui l'entendit, et sur-le-champ lui fit compter les dix mille ducats. Pour se rendre plus populaire, il avait coutume de se promener dans les rues de sa capitale à pied et sans suite. On lui fit des représentations sur le danger qu'il y avait d'exposer ainsi sa personne : « Un père, répondit-il, « qui se promène au milieu de ses enfants n'a rien « à craindre. » C'est à lui que l'on attribue ce mot : « que pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle. » Un de ses courtisans lui ayant demandé quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait le plus : « Ceux, « répondit-il, qui craignent pour moi plus qu'ils « ne me craignent. » Voyant un jour une galère chargée de soldats sur le point d'être submergée, il ordonna aussitôt qu'on leur portât secours; et comme on hésitait, il s'élance dans une chaloupe, et s'écrie : « J'aime mieux être le « compagnon que le spectateur de leur mort. » Les soldats furent sauvés.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Aprile, *Chronologia della Sicilia.* — Facio, *Fatti d'Alfonso d'Aragona.* — Zurita, *Annales de Aragon.*

ALFONSE II, roi de Naples, né en 1448, mort le 19 novembre 1495, fils aîné de Ferdinand Ier et d'Isabelle, fut couronné, le 8 mai 1494, roi de Naples. Du vivant de son père il avait fait ses preuves de valeur, de luxure, d'avarice et de cruauté contre le pape Paul II et les Vénitiens en 1469, et contre les Florentins qu'il défit le 7 septembre 1479; enfin contre les Toscans et les Turcs qui avaient envahi Otrante. Ce prince néanmoins, au bruit de l'arrivée de Charles VIII, roi de France, en Italie, fut saisi d'une frayeur si grande, que, le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, et passa, dans la même année, en Sicile, où il voulut embrasser la règle des Olivétains; mais, avant de pouvoir exécuter ce dessein, il mourut à Mazara, ville appartenant à sa belle-mère, sœur de Ferdinand, roi de Sicile. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Messine. Il avait épousé en 1455 Hippolyte, fille de François Sforce, duc de Milan, laquelle mourut le 20 août 1488, après lui avoir donné Ferdinand, son successeur au trône de Naples, Pierre, prince de Rossano, et Isabelle, femme de Jean-Galéas Sforce, duc de Milan.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Porzio, *la Congiura dei baroni contro il re Ferdinando I.* — Guicciardini, *Storia d'Italia.* — Commines, *Mémoires.*

B. *Alfonse d'Este, duc de Ferrare* (1).

ALFONSE Ier, d'Este, né en 1476, mort le 31 octobre 1534. Il succéda en 1505 à son père Hercule Ier, duc de Ferrare. Pendant toute la durée de son règne orageux, il fut engagé dans les guerres de l'Italie. En 1509, dans la fameuse ligue de Cambrai, que le pape Jules II, l'empereur Maximilien et Louis XII, roi de France, avaient conclue contre la république de Venise, il commanda, avec le titre de gonfalonier de l'Église, toutes les troupes papales. Jules II était irrité contre les Vénitiens, parce qu'ils ne voulaient pas rendre Ravenne, Pesaro, Faenza, et d'autres villes de la Romagne. Alfonse passa le Pô, prit Rovigo, Este, Montagnona, et vint avec son frère, le cardinal Hippolyte, joindre les Allemands et les Français sous les murs de Padoue, dont le siége échoua. Pendant ce temps les Croates, à la solde de Venise, mirent tout à feu et à sang dans les États de Ferrare : les atrocités commises par ces mercenaires sur les rives du Pô ont été dépeintes par Arioste (chant XXXVI de l'*Orlando furioso*), qui assistait à cette campagne avec le cardinal Hippolyte. Alfonse, avec l'aide des Français, défit les Vénitiens, et leur enleva leurs drapeaux, qu'il fit suspendre à la cathédrale de Ferrare. Peu de temps après, Jules II changea de politique : il fit la paix avec Venise, se ligua même avec les Vénitiens contre les Français, et engagea Alfonse à en faire autant. Celui-ci s'y refusa noblement. Le pape lui déclara alors la guerre, et lui prit Modène et Reggio. Les troupes papales s'avançaient déjà sur Ferrare, lorsque Alfonse les surprit et les battit complétement. Le duc, assisté des troupes françaises envoyées de Milan, défit aussi, sur les rives du Pô, les forces espagnoles commandées par don Pedro Navarro, que Jules II avait fait venir de Naples. Alfonse fut blessé dans ce combat. Peu après, Gaston de Foix, duc de Nemours, qui commandait les Français en Lombardie, s'avança avec le duc Alfonse sur Ravenne, où ils rencontrèrent les troupes réunies du pape et de Naples. Les Français remportèrent la victoire, après une bataille sanglante (le 11 avril 1512) où Gaston fut tué. Alfonse y fit prisonnier Fabrice Colonne, général du pape, et le renvoya généreusement.

Après que les Français eurent évacué l'Italie, Alfonse aspirait à la paix. Il se rendit à Rome

(1) Les Alfonse d'Este ont joué un très-grand rôle dans l'histoire d'Italie aux quinzième et seizième siècles. Le Tasse et l'Arioste ont ajouté à leur célébrité. On nous saura donc gré d'en avoir fait une mention spéciale dans notre Biographie.

de Castille Alfonse-Raymond, ayant pris le parti de sa tante, fut également défait; et le jeune comte s'affranchit de l'hommage auquel il était soumis envers ce monarque. Tranquille à l'intérieur, Alfonse-Henriquez tourna ses armes contre les Maures, et remporta sur eux, le 25 juillet 1139, dans la plaine de Campo-Ourique (appelée depuis *Cabeja de Reis*, Têtes de Rois), une victoire dans laquelle cinq de leurs principaux chefs furent tués. Alfonse se fit immédiatement proclamer roi à Lamégo, et dès lors fut regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise. Après quelques démêlés avec le roi de Castille qui refusait de reconnaître son nouveau titre, il marcha sur Lisbonne qui appartenait encore aux Almoravides, et l'enleva en 1148 avec l'aide des croisés français et allemands, auxquels il accorda les villes d'Alma et d'Alçambaja.

Alfonse Ier s'allia ensuite au roi de Navarre contre le roi d'Aragon Ferdinand; mais, pressé dans Badajoz, il tomba de cheval dans une sortie, et fut pris. Ferdinand ne le remit en liberté qu'après la restitution du royaume de Léon et la concession de la Galice. Les Almoravides firent en 1184 une nouvelle descente en Portugal, vinrent assiéger Santarem (le *Scalabris* des Romains), que défendait don Sanche : Alfonse, malgré son grand âge, courut débloquer son fils, tua Ali-Yacoub, chef des Maures, et mourut quelques jours après à quatre-vingt-dix ans; il fut enterré à Coïmbre.

Ce prince était d'une taille extraordinaire (il avait près de sept pieds, comme l'atteste son armure, conservée à Guimaraens). Il avait épousé en 1146 Mafalde, fille d'Amédée II, comte de Maurienne, dont il eut six enfants : Henri, mort jeune; Sanche, qui lui succéda; Jean; Mathilde, mariée à Alfonse II, roi d'Aragon; Urraca, femme de Ferdinand II, roi de Léon; Thérèse, épouse de Philippe, comte de Flandre. C'est sous le règne d'Alfonse-Henriquez que furent créés les ordres militaires de l'Aile et d'Avis, et que les templiers arrivèrent au plus haut degré de prospérité. « Alfonse-Henriquez défendit, dit la Brandão, tout le Portugal de son glaive, et étendit les frontières des chrétiens depuis le Mondégo qui coule au pied des murs de Coïmbre, jusqu'au Guadalquivir qui traverse Séville, et même jusqu'au grand Océan et la Méditerranée. Par l'attitude imposante qu'il sut donner au Portugal, il procura à sa nation le sentiment de sa propre force, réveilla l'esprit national, et inspira aux Portugais une noble fierté. Depuis le moment où, le glaive en main, il avait conquis à dix-huit ans, avec une énergie qui prouvait le développement précoce de son activité et de sa sagesse, le trône qui lui était dû, c'est-à-dire pendant cinquante-sept ans, il poursuivit jusqu'à son dernier soupir un seul et même but, l'indépendance de son royaume et de son peuple. Alfonse ne négligea pas davantage l'art des négociations, et se montra aussi habile en politique que grand sur le champ de bataille. Il sentait bien quel était le pouvoir des armes spirituelles dans son siècle, et il sut gagner le pape à lui faire embrasser ses plans. Il rassembla sagement autour de lui la noblesse et les députés des villes (dans les cortès de Lamégo), les admit à ses conseils, et les attacha à sa personne en ayant l'air de leur laisser le choix de leur roi et de leur gouvernement. Lui seul sut se maintenir ainsi entre la puissance toujours menaçante des Sarrasins et la Castille jalouse, méfiante et supérieure en forces, et s'agrandit même aux dépens de toutes deux. Lui seul parvint par un heureux hasard, et après avoir obtenu des renforts, à enlever aux Sarrasins cette ville, qui devait être plus tard le centre du royaume, la résidence des rois, l'entrepôt des trésors de l'Inde, et l'intermédiaire entre le commerce d'Orient et celui d'Occident. C'est par la prise de Lisbonne qu'il couronna toutes ses conquêtes. Longtemps après sa mort, le prince magnanime vécut dans le souvenir de son peuple, et les Portugais ne voyaient rien à mettre au-dessus de leur premier roi. Il servit de modèle à ses successeurs, qui s'efforçaient de l'atteindre en perfection. C'est ainsi que le premier roi du Portugal, qui avait fait de si grandes choses dans sa vie, en produisit encore de grandes au delà du tombeau, par la douce influence que son noble souvenir exerça sur les cœurs de son peuple et de ses successeurs. »

Mariana, *Hist. de España*. — Zurita, *Annal.* — Guichenon, *Hist. de Savoye*. — Brandão, *Monarchia Lusitan.* — M. F. Denis, *le Portugal*, dans la Collection de l'*Univers*. — Schæffer, *Histoire du Portugal*.

ALFONSE II, surnommé *le Gros* (*o Gordo*), roi de Portugal, né le 23 avril 1185, mort le 25 mars 1223, fils de Sanche Ier et de Douce de Barcelone, monta sur le trône en 1211. Il voulut d'abord s'emparer de l'héritage de ses sœurs Thérèse, mariée au roi de Léon, et Blanche, dame de Guadalaxara; mais, battu en 1212 par son beau-frère Alfonse IX, de Léon, il renonça à ses injustes prétentions et attaqua les Maures, qu'il défit dans une grande bataille en 1217, à Alcaçardosal, avec l'aide des croisés hollandais et allemands; les rois de Cordoue et de Badajoz périrent dans cette bataille. En 1220 et 1221, Alfonse fut encore victorieux des émirs de Jaën, Séville et Badajoz. Jugeant que ses sujets laïques ne devaient pas seuls supporter les frais d'une guerre entreprise au nom de la religion chrétienne, il imposa les immenses revenus du clergé. L'archevêque de Bragance ayant refusé de se soumettre à cette taxe, Alfonse en fit saisir les biens, et le chassa du Portugal. Le pape intervint alors, et excommunia le roi, qui mourut subitement à l'âge de trente-neuf ans. Il fut enterré au couvent d'Escobar. Ce monarque avait épousé en 1208 Urraca, fille d'Alfonse III, roi de Castille; il en eut cinq enfants : Sanche qui lui succéda, Alfonse qui régna ensuite, Ferdinand, Vincent, et Léonore, mariée à Waldemar, prince de Danemark. Le plus beau titre de gloire d'Alfonse II, c'est son

pour faire sa soumission au pape : celui-ci l'accueillit d'abord fort bien, mais il donna ensuite l'ordre de l'arrêter. Fabrice Colonne fit alors évader son ancien bienfaiteur, qui arriva sain et sauf à Ferrare. Après la mort de Jules II en février 1513, Léon X, son successeur, rétablit Alfonse dans ses anciennes dignités, mais ne lui rendit pas Modène et Reggio. A l'arrivée du roi François Ier, Alfonse rejoignit les troupes françaises; et, après la défaite des Français par les armées combinées de Charles-Quint et du pape, il faillit voir tous ses États confisqués par Léon X. Heureusement ce pape vint à mourir, et Alfonse fit frapper à cette occasion une médaille avec cette devise : *De ore Leonis*. Il se réconcilia plus tard avec l'empereur, qui lui fit rendre les villes de Reggio et de Modène, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Il avait épousé en 1502 la fameuse Lucrèce Borgia, et eut pour successeur son fils Hercule.

Giraldi, *Commentario delle cose di Ferrara e dei principi di Este*. — Muratori, *Annali d'Italia*.

ALFONSE II, d'Este, duc de Ferrare, mort le 27 octobre 1597. Fils d'Hercule II et de Renée de France, fille de Louis XII, il succéda à son père en 1559. A cette époque, la France ne possédait plus en Italie que le marquisat de Saluces. Le duché de Milan, les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne, ainsi que le littoral de la Toscane, appartenaient à l'Espagne. Le Piémont était au duc de Savoie. Les Gonzagues, ducs de Mantoue, possédaient le marquisat de Montferrat; une autre branche de Gonzague avait Guastalla et Sabbioneta. Florence, Pise et Sienne appartenaient aux ducs de Médicis; Venise, Gênes et Lucques étaient des républiques aristocratiques; Parme et Plaisance étaient aux ducs de Farnèse; Massa et Carrara formaient un duché appartenant à la famille de Cybo-Malaspina; Urbino était, comme un fief de l'Église, aux ducs della Rovere; enfin Piombino et une partie de l'île d'Elbe appartenaient à la famille des Appiani. Tel fut l'état de l'Italie au milieu du seizième siècle. Après l'Espagne et le pape, la puissance prépondérante était partagée entre le grand-duc de Toscane, le duc de Savoie et le duc de Ferrare (maison d'Este). Alfonse surpassa tous ces princes en magnificence. En 1560, il épousa Lucrèce de Médicis, fille de Côme, grand-duc de Toscane. Sa mère, la duchesse douairière, vint, dans la même année, à la cour de France, où sa fille aînée, Anne, avait épousé François de Guise, duc d'Aumale. La nomination de son frère, Louis d'Este, au cardinalat fut l'occasion de fêtes superbes qui attirèrent une foule d'étrangers. Après la mort subite de sa femme en avril 1561, Alfonse épousa Béatrix, fille de l'empereur Ferdinand Ier, et assista en 1566 son beau-frère, Maximilien II, dans la guerre contre les Turcs. En 1581, il perdit sa seconde femme Béatrix, qui, comme la première, ne lui avait pas donné d'enfants.

Lucrèce, sœur d'Alfonse, avait épousé François-Maria della Rovere; elle se sépara plus tard de son mari, et vint habiter Ferrare. Léonore, autre sœur d'Alfonse, vivait célibataire à la cour de son frère, où elle mourut en février 1581. C'est la célèbre Léonore, dont le Tasse fut si éperdument amoureux, que le duc Alfonse le fit enfermer pendant plusieurs années comme fou. *Voy.* TASSE.

Le duc Alfonse mourut sans enfants, et légua ses États à son cousin César d'Este. Mais le pape Clément VIII annula ce testament, et incorpora Ferrare, comme fief du saint-siége, dans les domaines de l'Église. César dut se contenter de la possession de Modène et de Reggio, qui étaient des fiefs de l'Empire. Ainsi s'éteignit la lignée des ducs de Ferrare.

Muratori, *Annali d'Italia*.

ALFONSE III, d'Este, mort en 1644. Il succéda en 1628 à son père César, duc de Modène et de Reggio. Il épousa en 1608 Isabelle, fille de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie, qu'il perdit en 1626. Dégoûté de la vie, il abdiqua en 1629 la couronne ducale, et se retira dans un couvent de capucins, où il prit le nom de frère Jean-Baptiste de Modène.

Muratori, *Annali d'Italia*. — Litta, *Famiglie celebri Italiane*.

ALFONSE IV, d'Este, duc de Modène et de Reggio, né en 1634, mort en juillet 1662. Il succéda en 1658 à son père François I. Il épousa en 1655 Laura, nièce du cardinal Mazarin, et servit d'abord sous son père, qui commandait les troupes françaises dans la guerre contre les Espagnols au sujet de la possession du Montferrat. Après la mort de son père, il fut nommé généralissime de l'armée française en Italie. A la paix des Pyrénées, en 1659, il obtint de l'empereur Léopold l'investiture de la principauté de Correggio, qu'il avait achetée. Alfonse aimait les beaux-arts, et fonda la galerie des tableaux à Modène. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de François II, et une fille, Marie-Béatrix, qui épousa Jacques II, roi d'Angleterre.

Muratori, *Annali d'Italia*.

III. *Les Alfonse de Portugal.*

ALFONSE ou **AFFONSO Ier** (*Henriquez*), roi de Portugal, né en 1094 à Guimaraens, mort à Santarem le 6 décembre 1185, succède à son père Henri de Bourgogne, en 1112, comme comte de Portugal, sous la tutelle de sa mère Thérèse de Castille. Sollicité par la clameur publique, le jeune prince prit, le 28 mai 1128, le gouvernement, et expulsa sa mère ainsi que les méprisables favoris qui l'entouraient. Thérèse excita un soulèvement; mais Alfonse le comprima aussitôt, et confina la princesse dans une prison, où elle mourut le 1er novembre 1130. Le roi

de Castille Alfonse-Raymond, ayant pris le parti de sa tante, fut également défait; et le jeune comte s'affranchit de l'hommage auquel il était soumis envers ce monarque. Tranquille à l'intérieur, Alfonse-Henriquez tourna ses armes contre les Maures, et remporta sur eux, le 25 juillet 1139, dans la plaine de Campo-Ourique (appelée depuis *Cabeja de Reis*, Têtes de Rois), une victoire dans laquelle cinq de leurs principaux chefs furent tués. Alfonse se fit immédiatement proclamer roi à Lamégo, et dès lors fut regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise. Après quelques démêlés avec le roi de Castille qui refusait de reconnaître son nouveau titre, il marcha sur Lisbonne qui appartenait encore aux Almoravides, et l'enleva en 1148 avec l'aide des croisés français et allemands, auxquels il accorda les villes d'Alma et d'Alçambaja.

Alfonse I[er] s'allia ensuite au roi de Navarre contre le roi d'Aragon Ferdinand; mais, pressé dans Badajoz, il tomba de cheval dans une sortie, et fut pris. Ferdinand ne le remit en liberté qu'après la restitution du royaume de Léon et la concession de la Galice. Les Almoravides firent en 1184 une nouvelle descente en Portugal, vinrent assiéger Santarem (le *Scalabris* des Romains), que défendait don Sanche : Alfonse, malgré son grand âge, courut débloquer son fils, tua Ali-Yacoub, chef des Maures, et mourut quelques jours après à quatre-vingt-dix ans; il fut enterré à Coïmbre.

Ce prince était d'une taille extraordinaire (il avait près de sept pieds, comme l'atteste son armure, conservée à Guimaraens). Il avait épousé en 1146 Mafalde, fille d'Amédée II, comte de Maurienne, dont il eut six enfants : Henri, mort jeune; Sanche, qui lui succéda; Jean; Mathilde, mariée à Alfonse II, roi d'Aragon; Urraca, femme de Ferdinand II, roi de Léon; Thérèse, épouse de Philippe, comte de Flandre. C'est sous le règne d'Alfonse-Henriquez que furent créés les ordres militaires de l'Aile et d'Avis, et que les templiers arrivèrent au plus haut degré de prospérité. « Alfonse-Henriquez défendit, dit la Brandão, tout le Portugal de son glaive, et étendit les frontières des chrétiens depuis le Mondégo qui coule au pied des murs de Coïmbre, jusqu'au Guadalquivir qui traverse Séville, et même jusqu'au grand Océan et la Méditerranée. Par l'attitude imposante qu'il sut donner au Portugal, il procura à sa nation le sentiment de sa propre force, réveilla l'esprit national, et inspira aux Portugais une noble fierté. Depuis le moment où, le glaive en main, il avait conquis à dix-huit ans, avec une énergie qui prouvait le développement précoce de son activité et de sa sagesse, le trône qui lui était dû, c'est-à-dire pendant cinquante-sept ans, il poursuivit jusqu'à son dernier soupir un seul et même but, l'indépendance de son royaume et de son peuple. Alfonse ne négligea pas davantage l'art des négociations, et se montra aussi habile en politique que grand sur le champ de bataille. Il sentait bien quel était le pouvoir des armes spirituelles dans son siècle, et il sut gagner le pape à lui faire embrasser ses plans. Il rassembla sagement autour de lui la noblesse et les députés des villes (dans les cortès de Lamégo), les admit à ses conseils, et les attacha à sa personne en ayant l'air de leur laisser le choix de leur roi et de leur gouvernement. Lui seul sut se maintenir ainsi entre la puissance toujours menaçante des Sarrasins et la Castille jalouse, méfiante et supérieure en forces, et s'agrandit même aux dépens de toutes deux. Lui seul parvint par un heureux hasard, et après avoir obtenu des renforts, à enlever aux Sarrasins cette ville, qui devait être plus tard le centre du royaume, la résidence des rois, l'entrepôt des trésors de l'Inde, et l'intermédiaire entre le commerce d'Orient et celui d'Occident. C'est par la prise de Lisbonne qu'il couronna toutes ses conquêtes. Longtemps après sa mort, le prince magnanime vécut dans le souvenir de son peuple, et les Portugais ne voyaient rien à mettre au-dessus de leur premier roi. Il servit de modèle à ses successeurs, qui s'efforçaient de l'atteindre en perfection. C'est ainsi que le premier roi du Portugal, qui avait fait de si grandes choses dans sa vie, en produisit encore de grandes au delà du tombeau, par la douce influence que son noble souvenir exerça sur les cœurs de son peuple et de ses successeurs. »

Mariana, *Hist. de España*. — Zurita, *Annal.* — Guichenon, *Hist. de Savoye*. — Brandão, *Monarchia Lusitan.* — M. F. Denis, *le Portugal*, dans la Collection de *l'Univers*. — Schæffer, *Histoire du Portugal*.

ALFONSE II, surnommé *le Gros* (*o Gordo*), roi de Portugal, né le 23 avril 1185, mort le 25 mars 1223, fils de Sanche I[er] et de Douce de Barcelone, monta sur le trône en 1211. Il voulut d'abord s'emparer de l'héritage de ses sœurs Thérèse, mariée au roi de Léon, et Blanche, dame de Guadalaxara; mais, battu en 1212 par son beau-frère Alfonse IX, de Léon, il renonça à ses injustes prétentions et attaqua les Maures, qu'il défit dans une grande bataille en 1217, à Alcaçardosal, avec l'aide des croisés hollandais et allemands; les rois de Cordoue et de Badajoz périrent dans cette bataille. En 1220 et 1221, Alfonse fut encore victorieux des émirs de Jaën, Séville et Badajoz. Jugeant que ses sujets laïques ne devaient pas seuls supporter les frais d'une guerre entreprise au nom de la religion chrétienne, il imposa les immenses revenus du clergé. L'archevêque de Bragance ayant refusé de se soumettre à cette taxe, Alfonse en fit saisir les biens, et le chassa du Portugal. Le pape intervint alors, et excommunia le roi, qui mourut subitement à l'âge de trente-neuf ans. Il fut enterré au couvent d'Escobar. Ce monarque avait épousé en 1208 Urraca, fille d'Alfonse III, roi de Castille; il en eut cinq enfants : Sanche qui lui succéda, Alfonse qui régna ensuite, Ferdinand, Vincent, et Léonore, mariée à Waldemar, prince de Danemark. Le plus beau titre de gloire d'Alfonse II, c'est son

fueros ou chartes locales, mêlées de quelques axiomes monarchiques empruntés au code Justinien. Ce code fut d'abord imprimé à Séville, 1491, in-fol.; parmi les éditions plus récentes on remarque celle de l'Académie des sciences de Madrid (1807, 3 vol. in-4°, avec des notes et des variantes).

On attribue encore à Alfonse la célèbre *Cronica de España*, contenant l'histoire de l'Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Ferdinand III. On lit, dans la préface, que cette chronique fut seulement écrite par ordre du roi (*que mando fazer*); mais, à juger par l'usage fréquent qu'on y fait des verbes à la première personne du pluriel, et en raison des habitudes littéraires d'Alfonse, on peut admettre que ce roi eut une grande part à la rédaction du livre. C'est une compilation faite avec les écrits de saint Isidore, de Sébastien de Salamanque, d'Isidore, évêque de Beja, de Sampiro d'Orviédo, du moine de Silos, et surtout de Roderic de Tolède; on remarque çà et là des passages traduits des chroniques arabes. Cette chronique fut d'abord publiée par Florian de Ocampo; Zamora, 1542, in-fol. La chronique de Miguel de Herrera, intitulée *Cronica del muy esclarecido principe y rey don Alonso*, Valladolid, 1554, in-fol., fut seulement composée par ordre d'Alfonse. Ce roi écrivit aussi ou fit écrire une paraphrase de l'*Histoire sainte*, et l'*Histoire de la conquête de Jérusalem*, extraite en partie de l'ouvrage de Guillaume de Tyr.

L'étude favorite du roi Alfonse paraît avoir été l'alchimie; il passait pour avoir fait de l'or (1). Ce qui est plus certain, c'est qu'il avait altéré les monnaies, comme presque tous les rois qui s'étaient occupés d'alchimie. Alfonse se distingua aussi comme poëte : outre le Livre du Trésor (*Libro del Tesoro*), où il révèle ses secrets alchimiques, on a de lui les *Cantiguos de Nuestra Señora* (2), en dialecte gallicien, et un poëme en stances dactyliques de huit vers chaque (*Versos de arte mayor*), intitulé *Libro de las Querellas* (le Livre des Complaintes), où il se plaint amèrement de l'ingratitude de son fils Sancho. Tout ce qui nous reste de ces poésies a été publié par Sanchez, dans le 1er volume de sa *Coleccion de Poesias castellanas anteriores al siglo XV*; Madrid, 1779-1790, 4 vol. in-8°. Ses connaissances au-dessus de son siècle, ses relations avec les Juifs et les Maures, son indépendance à l'égard du pape, et la liberté avec laquelle il disposait des revenus du clergé, avaient attiré au roi Alfonse le reproche d'impiété. En somme, on peut dire de lui comme de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qu'il fut un incroyable mélange d'obstination, de faiblesse et de science. On lui attribue ce propos, d'une authenticité très-contestable, que, s'il avait été consulté sur la création du monde, il aurait proposé quelque chose de mieux.

(1) Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 384.
(2) On conserve à la bibliothèque de l'Escurial un manuscrit de ces *Cantiguos*, avec une notation musicale.

Mondejar, *Memorias historicas del rey don Alonso el Sabio, y observaciones á su Crónica*; Madrid, 1777, in-fol. — Joan. Emmanuel, *Chronicon*, *apud* Florez, *España Sagrada*, vol. XXIII; *Anales Toledanos*, ibid., vol. XXIII. — Conde, *Hist. de la Dominat.*, vol. III. — Alfonsus à Carthagena, *Anacephalæosis*, cap. 8. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XIII.

ALFONSE XI, surnommé *le Vengeur*, roi de Castille, né en 1310, mort le 26 mars 1350. Il était fils de Ferdinand IV et de Constance de Portugal, et âgé seulement de deux ans, lorsqu'il succéda à la couronne. Les oncles et frères du feu roi se disputèrent longtemps la régence, qui fut décernée (1314) aux infants don Pèdre et don Juan par le conseil de la reine Marie, aïeule du jeune roi. Les deux régents périrent, en 1319, dans une bataille contre les Maures, et la Castille fut replongée dans les troubles causés par la minorité du roi. Alfonse, ayant atteint sa majorité, déclara qu'il voulait désormais gouverner seul. En 1327, il défit les Maures de Grenade et la flotte du roi de Maroc. Mais il perdit (1333) Gibraltar, et fit d'inutiles efforts pour reprendre cette place. D'autres succès le dédommagèrent de ce revers : secondé par les rois de Portugal et d'Aragon, il gagne, le 30 octobre 1342, sur les rois de Maroc et de Grenade, la célèbre bataille de Rio-Salado, qui coûta la vie ou la liberté à plus de deux cent mille mahométans. Le sol était, dit-on, jonché de cadavres; et le butin immense qu'on y ramassa fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Alfonse gagna ensuite d'autres batailles, et forma en mai 1344 le fameux siége d'Algésiras, où les Maures opposèrent pour la première fois des projectiles lancés par la poudre à canon, aux machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles. La longueur de ce siége, qui dura deux ans, y attira beaucoup d'étrangers. Alfonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin, la place capitula, à condition que les Castillans souscriraient une trêve de dix années.

Le roi de Castille céda, en 1345, les Canaries à Louis de la Cerda, qui en fut couronné roi. Ce fut vers ce temps qu'Alfonse reçut d'Édouard III, roi d'Angleterre, un présent qui, peu considérable en apparence, devint une des principales sources de l'opulence de l'Espagne. C'était un petit troupeau des plus beaux moutons d'Angleterre, dont la race, s'étant multipliée jusqu'à nos jours, produit ces mérinos si renommés de l'Espagne. Alfonse allait reprendre Gibraltar, lorsque la peste l'enleva dans le sixième mois du siége de cette place. Il avait épousé, en 1328, Marie, fille d'Alfonse IV, roi de Portugal, et Béatrix, dont il eut Ferdinand, né l'an 1332, mort avant lui, et don Pèdre qui lui succéda.

Alfonse passe pour l'auteur d'une chronique générale, qui est ou perdue, ou ensevelie dans la poussière de quelque bibliothèque. Parmi les livres nombreux publiés par son ordre, on remarque

les archives de noblesse de Castille et un ouvrage sur la chasse. Ce dernier a été publié par Argote de Molina, sous le titre : *Libro de Monteria del rey don Alonso*; Séville, 1575, in-fol.

J. Nuñez de Villasan, *Cronica del muy esclarecido principe y rey don Alonso el Onzeno*; Medina del Campo, 1514, in-fol. — Mariana, *Hist. gen. España*, lib. XV et XVI. — Zurita, *Anales de Aragon*, vol. II, lib. VII. — Nicolao Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II. — Sarmiento, *Memorias para la Historia de la poesia y poetas españoles*; Madrid, 1787, p. 308.

II. *Les Alfonse d'Italie, divisés en ceux de Naples et ceux d'Este.*

A. *Alfonse de Naples.*

ALFONSE Ier, roi de Naples et de Sicile, le même qu'ALFONSE V *d'Aragon*, né en 1385, mort le 27 juin 1458. Fils de Ferdinand Ier, roi d'Aragon, et de Léonore d'Albuquerque, il monta, en 1416, d'abord sur le trône d'Aragon, sous le nom d'*Alfonse V*. Il avait hérité, du chef de son père, de la couronne de la Sicile et celle de l'île de Sardaigne; mais cette dernière souveraineté ne fut que nominale, car il la perdit bientôt par des troubles civils. Une année avant son avénement au trône d'Aragon, il avait épousé Marie, sa cousine germaine, fille de Henri III, roi de Castille.

Alfonse commença son règne par un jugement de Salomon. Une jeune esclave avait cité devant le tribunal du roi le maître qui était père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et qui devait, suivant une ancienne loi d'Espagne, la mettre en liberté. L'accusé niant le fait, Alfonse ordonna que l'enfant fût vendu à l'enchère. Les entrailles paternelles s'émurent alors : le maître reconnut son fils, et accorda la liberté à la mère. Il signala ensuite sa générosité à l'occasion d'une conspiration de nobles, à la tête desquels était Antoine de Luna. En déchirant, sans la lire, la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui : « Je « les forcerai, dit-il, à reconnaître que j'ai plus « de soin de leur vie qu'ils n'en ont eux-mêmes. »

En 1420, il entreprit une expédition qui l'occupa longtemps. Quelques historiens ont donné pour motif la jalousie de la reine Marie de Castille. Affable, galant, et l'un des plus beaux hommes de l'Europe, Alfonse aimait la belle Marguerite de Hijar, l'une des dames de la reine, et il eut d'elle un fils nommé Ferdinand. Dans un accès de jalousie, la reine fit étrangler sa rivale; et Alfonse, ne voulant pas se venger d'une femme, quelque sensible qu'il fût à la perte de sa maîtresse, prit le parti d'aller se distraire de sa douleur dans des expéditions lointaines. Quoi qu'il en soit, Alfonse aborda avec une armée dans l'île de Sardaigne, alors déchirée par plusieurs factions : une partie des habitants avaient donné le pouvoir au vicomte de Narbonne, tandis que les Génois occupaient la côte septentrionale de l'île, et que les Aragonais tenaient Alghero et Cagliari. Alfonse obtint, pour une somme de 100,000 florins d'or, la cession totale de la province d'Arborea de la part du vicomte de Narbonne. Alfonse essaya ensuite de s'emparer de l'île de Corse, sur laquelle il faisait valoir des droits; mais les Génois le forcèrent d'abandonner le siége de Bonifacio. Vers le même temps il reçut des propositions importantes de Jeanne II, reine de Naples, dont les États venaient d'être envahis par Louis d'Anjou : à condition qu'il viendrait la secourir, elle l'institua son héritier de la couronne de Naples, et le nomma, en attendant, duc de Calabre, avec le droit de placer une garnison de soldats aragonais dans l'une des forteresses du royaume. Ce pacte fut conclu en septembre 1420. Alfonse envoya sa flotte joindre celle de la reine de Naples, et obligea Louis d'Anjou et son lieutenant Sforza di Cotignola à lever le siége de Naples.

En juin 1421, Alfonse arriva à Naples, où il fut reçu avec une grande pompe. Il se dirigea ensuite contre Louis d'Anjou, renfermé dans Acerra : celui-ci conclut, par la médiation du pape Martin V, une trêve avec la reine Jeanne, et évacua la Campanie, en ne conservant que les Abruzzes. L'année suivante, des dissensions graves éclatèrent entre Alfonse et la reine Jeanne. Le grand sénéchal Caraccioli, amant de la reine, était jaloux d'Alfonse; et, craignant de perdre son influence, il insinua qu'Alfonse n'attendrait pas la mort naturelle de la reine pour prendre possession du royaume, et qu'il serait prudent de se saisir de sa personne. Mais Alfonse prévint la conspiration, et fit arrêter le sénéchal en mai 1423. La reine s'enferma alors dans le château de Porta-Capuana, qu'Alfonse vint investir. Elle appela à son secours Sforza, lieutenant du duc d'Anjou, retiré à Bénévent, qui défit Alfonse sous les murs de Naples, s'empara de la ville, et tint son adversaire bloqué dans Castel-Nuovo. Mais l'arrivée de troupes fraîches de la Catalogne avait remis Alfonse en possession de Naples, après un combat sanglant sous les murs de cette ville. La reine Jeanne se retira à Nola, où elle révoqua son testament, et adopta, au lieu d'Alfonse, Louis d'Anjou pour son héritier.

Sur ces entrefaites, Alfonse fut obligé de retourner en Espagne, où son frère Enrique ou Henri était prisonnier entre les mains de son cousin Jean H, roi de Castille. Il quitta Naples, et y laissa don Pedro, son frère, à la tête de ses troupes. Pendant la traversée il fit, le 4 novembre 1423, une descente à Marseille, ville de son compétiteur, et en enleva le corps de saint Louis, évêque de Toulouse, seul fruit de cette expédition. Comme il avait garanti les églises et les femmes de la fureur du soldat, les dames de Marseille voulaient lui témoigner leur reconnaissance par un riche présent; mais il le refusa, en disant : « Je me venge en prince, et je ne suis « pas venu pour faire la guerre en brigand. »

Cependant tout était en désordre dans Naples. Le duc de Milan et le pape avaient pris parti pour la reine Jeanne. Le premier, qui s'était institué

seigneur de Gênes, envoya une flotte qui prit Gaëte, Ischia et d'autres places. Les Aragonais finirent par n'avoir plus que deux forteresses en leur pouvoir. La guerre continua pendant plusieurs années, avec des succès variables, entre les partisans d'Anjou et ceux d'Aragon, jusqu'à ce qu'enfin tout le pays se soumit à la reine Jeanne.

Après un séjour de huit ans en Espagne, où il avait arrangé quelques affaires de famille, il reparut, en 1432, à Naples; car il n'avait pas renoncé au bénéfice de son adoption. Ayant tenté inutilement de secourir Tropéa, que les Français assiégeaient dans la Calabre, il attaqua l'île de Gerboa (dans le golfe de la petite Syrte, en face de la Sicile), qui dépendait du roi de Tunis, sur lequel il remporta une grande victoire, et se rendit maître de l'île; après quoi il revint en Sicile et en Italie, et entama des négociations avec la reine de Naples. Deux grands obstacles à leur réconciliation avaient déjà disparu : Louis d'Anjou était mort en Calabre, et le sénéchal Caraccioli avait été assassiné à Naples. En février 1435, la reine Jeanne vint elle-même à mourir, léguant ses États à René d'Anjou, comte de Provence, frère de Louis d'Anjou. Alfonse ne ménagea pas son argent pour se faire des partisans, tandis qu'il vint avec une flotte bloquer Gaëte. Le duc de Milan et les Génois volèrent au secours de cette place, et dans un combat donné le 5 août 1435 près de l'île de Ponza, ils détruisirent complétement la flotte d'Aragon. Alfonse et ses deux frères, Jean, roi de Navarre, l'infant don Henri, une quantité de grands seigneurs, furent faits prisonniers. Les Gaëtans, à la nouvelle de cette victoire, fondent sur les assiégeants, et font un si grand nombre de prisonniers, qu'Acéréto leur gouverneur, embarrassé de cette multitude, donne la liberté à quatre mille d'entre eux. Peu de temps après, Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, par une générosité peu d'accord avec ses précédents, renvoya libres, sans aucune rançon, le roi d'Aragon et toute sa suite. Le duc de Milan fit même une ligue avec Alfonse, qui, par ce moyen, se trouva en état de poursuivre son entreprise sur le royaume de Naples.

Alfonse fit d'abord, en 1436, une tentative inutile pour s'emparer de Naples. En 1438, il revint devant cette ville; mais il fut encore obligé de lever le siége, après y avoir perdu l'infant D. Pèdre, son frère. Sans se rebuter, il assiégea, en 1441, Naples pour la troisième fois, et à la fin le succès couronna son entreprise. Ayant introduit dans la place deux cents soldats, par le moyen d'un aqueduc qui avait servi dans une pareille circonstance à Bélisaire, il l'emporta dans la nuit du 1er au 2 juin 1442. Le duc d'Anjou, voyant ses affaires désespérées, s'embarqua, et après son départ le roi d'Aragon se rendit maître de l'Abruzze, de la Pouille et de la Calabre.

L'an 1443, le 26 février, il convoqua les états généraux, et fit reconnaître pour son successeur au trône de Naples Ferdinand, duc de Calabre, son fils naturel, qu'il maria, l'année suivante, avec Isabelle de Clermont. Marie, sa fille naturelle, épousa dans le même temps Lionel d'Est, duc de Ferrare. Alfonse prit lui-même le titre de roi des Deux-Siciles, *utriusque Siciliæ;* mais il ne se croyait pas encore sûr de la possession du royaume de Naples, tant qu'il n'en aurait pas reçu l'investiture du saint-siége. Afin de l'obtenir pour lui-même et pour Ferdinand son fils, qu'il avait fait duc de Calabre, il traita d'abord avec l'antipape Félix V; il s'adressa ensuite à Eugène IV, rival de Félix, par l'intermédiaire d'Alfonse Borgia, son confident, évêque de Valence, qui devint pape sous le nom de Calixte III. Eugène IV lui promit l'investiture, aux conditions qu'il le reconnaîtrait pour seul pape, et ferait marcher des troupes pour retirer des mains de François Sforce, qui fut depuis duc de Milan, la Marche d'Ancône, et les autres terres de l'Église dont celui-ci s'était emparé. A la suite d'un traité conclu à Terracine en juillet 1443, Eugène IV envoya de Sienne à Alfonse la bulle d'investiture du royaume de la Sicile *citra Pharum*, comme un fief de l'Église; et l'année suivante il fit la bulle qui légitima le fils naturel d'Alfonse, et le reconnaissait capable de succéder à son père. Nicolas V, qui succéda à Eugène en 1447, confirma les bulles de son prédécesseur, et garantit en outre à Alfonse la possession de Terracine, de Bénévent, de Ponte-Corvo et des îles de Ponza et de Ventotiene, sur lesquelles le saint-siége avait fait valoir des droits.

En juin 1458 Alfonse tomba malade après les fatigues d'une chasse dans les plaines de la Pouille, et mourut peu de temps après à Naples, âgé de soixante-quatorze ans et dans la quarante-troisième année de son règne, laissant la couronne de Naples à son fils naturel Ferdinand (il n'avait pas eu d'enfants légitimes), et celle d'Aragon à son frère Jean, roi de Navarre. Sa femme, Marie de Castille, le suivit au tombeau le 4 septembre de la même année.

Alfonse était un prince éclairé et instruit pour son temps. Sa cour était le rendez-vous des savants d'alors : il y avait Chrysoloras, George de Trébizonde, Lascaris l'aîné, Valla, Facio, Ant. Panormita, Pontano, Gianozzo Manetti, et d'autres, qui ont célébré la magnificence et la libéralité de leur protecteur. Æneas Sylvius (le pape Pie II), dans sa description de l'Europe, fait lui-même l'éloge d'Alfonse, et parle de l'amour de ce prince pour les lettres. Sous son règne, l'étude de la jurisprudence florissait à Naples. Il prit pour conseillers les légistes les plus éminents, réforma la *regia camera* ou l'administration des finances, embellit Naples, agrandit le môle et l'arsenal, fit border les rues de larges trottoirs, décorer la résidence royale de Castel-Nuovo, fit élever divers édifices publics, réparer les aqueducs,

construisit des fontaines publiques et fit dessécher des marais dans le voisinage de Naples. Dans ses dernières années, il aida son ancien bienfaiteur Visconti, duc de Milan, contre Sforza et les Vénitiens; il seconda le pape dans la reprise de la Marche d'Ancône, prit le parti des Adorni de Gênes contre la faction opposée, envoya son fils Ferdinand avec des troupes contre les Florentins, et fit parvenir des secours à Scanderbeg contre les Turcs.

On trouve dans le livre de Panormita, *De dictis et factis regis Alphonsi,* les traits suivants, qui font ressortir le caractère chevaleresque de ce prince. Son trésorier lui comptait un jour dix mille ducats. Un officier, présent, dit tout bas : « Il ne me faudrait que cette somme pour me rendre heureux. » « Tu le seras, » dit le roi qui l'entendit, et sur-le-champ lui fit compter les dix mille ducats. Pour se rendre plus populaire, il avait coutume de se promener dans les rues de sa capitale à pied et sans suite. On lui fit des représentations sur le danger qu'il y avait d'exposer ainsi sa personne : « Un père, répondit-il, « qui se promène au milieu de ses enfants n'a rien « à craindre. » C'est à lui que l'on attribue ce mot: « que pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle. » Un de ses courtisans lui ayant demandé quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait le plus : « Ceux, « répondit-il, qui craignent pour moi plus qu'ils « ne me craignent. » Voyant un jour une galère chargée de soldats sur le point d'être submergée, il ordonna aussitôt qu'on leur portât secours; et comme on hésitait, il s'élance dans une chaloupe, et s'écrie : « J'aime mieux être le « compagnon que le spectateur de leur mort. » Les soldats furent sauvés.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Aprile, *Chronologia della Sicilia.* — Facio, *Fatti d'Alfonso d'Aragona.* — Zurita, *Annales de Aragon.*

ALFONSE II, roi de Naples, né en 1448, mort le 19 novembre 1495, fils aîné de Ferdinand I[er] et d'Isabelle, fut couronné, le 8 mai 1494, roi de Naples. Du vivant de son père il avait fait ses preuves de valeur, de luxure, d'avarice et de cruauté contre le pape Paul II et les Vénitiens en 1469, et contre les Florentins qu'il défit le 7 septembre 1479; enfin contre les Toscans et les Turcs qui avaient envahi Otrante. Ce prince néanmoins, au bruit de l'arrivée de Charles VIII, roi de France, en Italie, fut saisi d'une frayeur si grande, que, le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, et passa, dans la même année, en Sicile, où il voulut embrasser la règle des Olivétains; mais, avant de pouvoir exécuter ce dessein, il mourut à Mazara, ville appartenant à sa belle-mère, sœur de Ferdinand, roi de Sicile. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Messine. Il avait épousé en 1455 Hippolyte, fille de François Sforce, duc de Milan, laquelle mourut le 20 août 1488, après lui avoir donné Ferdinand, son successeur au trône de Naples, Pierre, prince de Rossano, et Isabelle, femme de Jean-Galéas Sforce, duc de Milan.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Porzio, *la Congiura dei baroni contro il re Ferdinando I.* — Guicciardini, *Storia d'Italia.* — Commines, *Mémoires.*

B. *Alfonse d'Este, duc de Ferrare* (1).

ALFONSE I[er], d'Este, né en 1476, mort le 31 octobre 1534. Il succéda en 1505 à son père Hercule I[er], duc de Ferrare. Pendant toute la durée de son règne orageux, il fut engagé dans les guerres de l'Italie. En 1509, dans la fameuse ligue de Cambrai, que le pape Jules II, l'empereur Maximilien et Louis XII, roi de France, avaient conclue contre la république de Venise, il commanda, avec le titre de gonfalonier de l'Église, toutes les troupes papales. Jules II était irrité contre les Vénitiens, parce qu'ils ne voulaient pas rendre Ravenne, Pesaro, Faenza, et d'autres villes de la Romagne. Alfonse passa le Pô, prit Rovigo, Este, Montagnona, et vint avec son frère, le cardinal Hippolyte, joindre les Allemands et les Français sous les murs de Padoue, dont le siége échoua. Pendant ce temps les Croates, à la solde de Venise, mirent tout à feu et à sang dans les États de Ferrare : les atrocités commises par ces mercenaires sur les rives du Pô ont été dépeintes par Arioste (chant XXXVI de l'*Orlando furioso*), qui assistait à cette campagne avec le cardinal Hippolyte. Alfonse, avec l'aide des Français, défit les Vénitiens, et leur enleva leurs drapeaux, qu'il fit suspendre à la cathédrale de Ferrare. Peu de temps après, Jules II changea de politique : il fit la paix avec Venise, se ligua même avec les Vénitiens contre les Français, et engagea Alfonse à en faire autant. Celui-ci s'y refusa noblement. Le pape lui déclara alors la guerre, et lui prit Modène et Reggio. Les troupes papales s'avançaient déjà sur Ferrare, lorsque Alfonse les surprit et les battit complétement. Le duc, assisté des troupes françaises envoyées de Milan, défit aussi, sur les rives du Pô, les forces espagnoles commandées par don Pedro Navarro, que Jules II avait fait venir de Naples. Alfonse fut blessé dans ce combat. Peu après, Gaston de Foix, duc de Nemours, qui commandait les Français en Lombardie, s'avança avec le duc Alfonse sur Ravenne, où ils rencontrèrent les troupes réunies du pape et de Naples. Les Français remportèrent la victoire, après une bataille sanglante (le 11 avril 1512) où Gaston fut tué. Alfonse y fit prisonnier Fabrice Colonne, général du pape, et le renvoya généreusement.

Après que les Français eurent évacué l'Italie, Alfonse aspirait à la paix. Il se rendit à Rome

(1) Les Alfonse d'Este ont joué un très-grand rôle dans l'histoire d'Italie aux quinzième et seizième siècles. Le Tasse et l'Arioste ont ajouté à leur célébrité. On nous saura donc gré d'en avoir fait une mention spéciale dans notre Biographie.

pour faire sa soumission au pape : celui-ci l'accueillit d'abord fort bien, mais il donna ensuite l'ordre de l'arrêter. Fabrice Colonne fit alors évader son ancien bienfaiteur, qui arriva sain et sauf à Ferrare. Après la mort de Jules II en février 1513, Léon X, son successeur, rétablit Alfonse dans ses anciennes dignités, mais ne lui rendit pas Modène et Reggio. A l'arrivée du roi François Ier, Alfonse rejoignit les troupes françaises; et, après la défaite des Français par les armées combinées de Charles-Quint et du pape, il faillit voir tous ses États confisqués par Léon X. Heureusement ce pape vint à mourir, et Alfonse fit frapper à cette occasion une médaille avec cette devise : *De ore Leonis*. Il se réconcilia plus tard avec l'empereur, qui lui fit rendre les villes de Reggio et de Modène, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans. Il avait épousé en 1502 la fameuse Lucrèce Borgia, et eut pour successeur son fils Hercule.

Giraldi, *Commentario delle cose di Ferrara e dei principi di Este*. — Muratori, *Annali d'Italia*.

ALFONSE II, d'Este, duc de Ferrare, mort le 27 octobre 1597. Fils d'Hercule II et de Renée de France, fille de Louis XII, il succéda à son père en 1559. A cette époque, la France ne possédait plus en Italie que le marquisat de Saluces. Le duché de Milan, les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne, ainsi que le littoral de la Toscane, appartenaient à l'Espagne. Le Piémont était au duc de Savoie. Les Gonzagues, ducs de Mantoue, possédaient le marquisat de Montferrat; une autre branche de Gonzague avait Guastalla et Sabbioneta. Florence, Pise et Sienne appartenaient aux ducs de Médicis; Venise, Gênes et Lucques étaient des républiques aristocratiques; Parme et Plaisance étaient aux ducs de Farnèse; Massa et Carrara formaient un duché appartenant à la famille de Cybo-Malaspina; Urbino était, comme un fief de l'Église, aux ducs della Rovere; enfin Piombino et une partie de l'île d'Elbe appartenaient à la famille des Appiani. Tel fut l'état de l'Italie au milieu du seizième siècle. Après l'Espagne et le pape, la puissance prépondérante était partagée entre le grand-duc de Toscane, le duc de Savoie et le duc de Ferrare (maison d'Este). Alfonse surpassa tous ces princes en magnificence. En 1560, il épousa Lucrèce de Médicis, fille de Côme, grand-duc de Toscane. Sa mère, la duchesse douairière, vint, dans la même année, à la cour de France, où sa fille aînée, Anne, avait épousé François de Guise, duc d'Aumale. La nomination de son frère, Louis d'Este, au cardinalat fut l'occasion de fêtes superbes qui attirèrent une foule d'étrangers. Après la mort subite de sa femme en avril 1561, Alfonse épousa Béatrix, fille de l'empereur Ferdinand Ier, et assista en 1566 son beau-frère, Maximilien II, dans la guerre contre les Turcs. En 1581, il perdit sa seconde femme Béatrix, qui, comme la première, ne lui avait pas donné d'enfants.

Lucrèce, sœur d'Alfonse, avait épousé François-Maria della Rovere; elle se sépara plus tard de son mari, et vint habiter Ferrare. Léonore, autre sœur d'Alfonse, vivait célibataire à la cour de son frère, où elle mourut en février 1581. C'est la célèbre Léonore, dont le Tasse fut si éperdument amoureux, que le duc Alfonse le fit enfermer pendant plusieurs années comme fou. *Voy.* TASSE.

Le duc Alfonse mourut sans enfants, et légua ses États à son cousin César d'Este. Mais le pape Clément VIII annula ce testament, et incorpora Ferrare, comme fief du saint-siége, dans les domaines de l'Église. César dut se contenter de la possession de Modène et de Reggio, qui étaient des fiefs de l'Empire. Ainsi s'éteignit la lignée des ducs de Ferrare.

Muratori, *Annali d'Italia*.

ALFONSE III, d'Este, mort en 1644 Il succéda en 1628 à son père César, duc de Modène et de Reggio. Il épousa en 1608 Isabelle, fille de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie, qu'il perdit en 1626. Dégoûté de la vie, il abdiqua en 1629 la couronne ducale, et se retira dans un couvent de capucins, où il prit le nom de frère Jean-Baptiste de Modène.

Muratori, *Annali d'Italia*. — Litta, *Famiglie celebri italiane*.

ALFONSE IV, d'Este, duc de Modène et de Reggio, né en 1634, mort en juillet 1662. Il succéda en 1658 à son père François I. Il épousa en 1655 Laura, nièce du cardinal Mazarin, et servit d'abord sous son père, qui commandait les troupes françaises dans la guerre contre les Espagnols au sujet de la possession du Montferrat. Après la mort de son père, il fut nommé généralissime de l'armée française en Italie. A la paix des Pyrénées, en 1659, il obtint de l'empereur Léopold l'investiture de la principauté de Correggio, qu'il avait achetée. Alfonse aimait les beaux-arts, et fonda la galerie des tableaux à Modène. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de François II, et une fille, Marie-Béatrix, qui épousa Jacques II, roi d'Angleterre.

Muratori, *Annali d'Italia*.

III. *Les Alfonse de Portugal.*

ALFONSE ou **AFFONSO Ier** (*Henriquez*), roi de Portugal, né en 1094 à Guimaraens, mort à Santarem le 6 décembre 1185, succède à son père Henri de Bourgogne, en 1112, comme comte de Portugal, sous la tutelle de sa mère Thérèse de Castille. Sollicité par la clameur publique, le jeune prince prit, le 28 mai 1128, le gouvernement, et expulsa sa mère ainsi que les méprisables favoris qui l'entouraient. Thérèse excita un soulèvement; mais Alfonse le comprima aussitôt, et confina la princesse dans une prison, où elle mourut le 1er novembre 1130. Le roi

de Castille Alfonse-Raymond, ayant pris le parti de sa tante, fut également défait; et le jeune comte s'affranchit de l'hommage auquel il était soumis envers ce monarque. Tranquille à l'intérieur, Alfonse-Henriquez tourna ses armes contre les Maures, et remporta sur eux, le 25 juillet 1139, dans la plaine de Campo-Ourique (appelée depuis *Cabeja de Reis*, Têtes de Rois), une victoire dans laquelle cinq de leurs principaux chefs furent tués. Alfonse se fit immédiatement proclamer roi à Lamégo, et dès lors fut regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise. Après quelques démêlés avec le roi de Castille qui refusait de reconnaître son nouveau titre, il marcha sur Lisbonne qui appartenait encore aux Almoravides, et l'enleva en 1148 avec l'aide des croisés français et allemands, auxquels il accorda les villes d'Alma et d'Alçambaja.

Alfonse I[er] s'allia ensuite au roi de Navarre contre le roi d'Aragon Ferdinand; mais, pressé dans Badajoz, il tomba de cheval dans une sortie, et fut pris. Ferdinand ne le remit en liberté qu'après la restitution du royaume de Léon et la concession de la Galice. Les Almoravides firent en 1184 une nouvelle descente en Portugal, vinrent assiéger Santarem (le *Scalabris* des Romains), que défendait don Sanche : Alfonse, malgré son grand âge, courut débloquer son fils, tua Ali-Yacoub, chef des Maures, et mourut quelques jours après à quatre-vingt-dix ans; il fut enterré à Coïmbre.

Ce prince était d'une taille extraordinaire (il avait près de sept pieds, comme l'atteste son armure, conservée à Guimaraens). Il avait épousé en 1146 Mafalde, fille d'Amédée II, comte de Maurienne, dont il eut six enfants : Henri, mort jeune; Sanche, qui lui succéda; Jean; Mathilde, mariée à Alfonse II, roi d'Aragon; Urraca, femme de Ferdinand II, roi de Léon; Thérèse, épouse de Philippe, comte de Flandre. C'est sous le règne d'Alfonse-Henriquez que furent créés les ordres militaires de l'Aile et d'Avis, et que les templiers arrivèrent au plus haut degré de prospérité. « Alfonse-Henriquez défendit, dit la Brandâo, tout le Portugal de son glaive, et étendit les frontières des chrétiens depuis le Mondégo qui coule au pied des murs de Coïmbre, jusqu'au Guadalquivir qui traverse Séville, et même jusqu'au grand Océan et la Méditerranée. Par l'attitude imposante qu'il sut donner au Portugal, il procura à sa nation le sentiment de sa propre force, réveilla l'esprit national, et inspira aux Portugais une noble fierté. Depuis le moment où, le glaive en main, il avait conquis à dix-huit ans, avec une énergie qui prouvait le développement précoce de son activité et de sa sagesse, le trône qui lui était dû, c'est-à-dire pendant cinquante-sept ans, il poursuivit jusqu'à son dernier soupir un seul et même but, l'indépendance de son royaume et de son peuple. Alfonse ne négligea pas davantage l'art des négociations, et se montra aussi habile en politique que grand sur le champ de bataille. Il sentait bien quel était le pouvoir des armes spirituelles dans son siècle, et il sut gagner le pape à lui faire embrasser ses plans. Il rassembla sagement autour de lui la noblesse et les députés des villes (dans les cortès de Lamégo), les admit à ses conseils, et les attacha à sa personne en ayant l'air de leur laisser le choix de leur roi et de leur gouvernement. Lui seul sut se maintenir ainsi entre la puissance toujours menaçante des Sarrasins et la Castille jalouse, méfiante et supérieure en forces, et s'agrandit même aux dépens de toutes deux. Lui seul parvint par un heureux hasard, et après avoir obtenu des renforts, à enlever aux Sarrasins cette ville, qui devait être plus tard le centre du royaume, la résidence des rois, l'entrepôt des trésors de l'Inde, et l'intermédiaire entre le commerce d'Orient et celui d'Occident. C'est par la prise de Lisbonne qu'il couronna toutes ses conquêtes. Longtemps après sa mort, le prince magnanime vécut dans le souvenir de son peuple, et les Portugais ne voyaient rien à mettre au-dessus de leur premier roi. Il servit de modèle à ses successeurs, qui s'efforçaient de l'atteindre en perfection. C'est ainsi que le premier roi du Portugal, qui avait fait de si grandes choses dans sa vie, en produisit encore de grandes au delà du tombeau, par la douce influence que son noble souvenir exerça sur les cœurs de son peuple et de ses successeurs. »

Mariana, *Hist. de España*. — Zurita, *Annal.* — Guichenon, *Hist. de Savoye*. — Brandâo, *Monarchia Lusitan.* — M. F. Denis, le *Portugal*, dans la Collection de l'*Univers*. — Schæffer, *Histoire du Portugal*.

ALFONSE II, surnommé *le Gros* (*o Gordo*), roi de Portugal, né le 23 avril 1185, mort le 25 mars 1223, fils de Sanche I[er] et de Douce de Barcelone, monta sur le trône en 1211. Il voulut d'abord s'emparer de l'héritage de ses sœurs Thérèse, mariée au roi de Léon, et Blanche, dame de Guadalaxara; mais, battu en 1212 par son beau-frère Alfonse IX, de Léon, il renonça à ses injustes prétentions et attaqua les Maures, qu'il défit dans une grande bataille en 1217, à Alcaçardosal, avec l'aide des croisés hollandais et allemands; les rois de Cordoue et de Badajoz périrent dans cette bataille. En 1220 et 1221, Alfonse fut encore victorieux des émirs de Jaën, Séville et Badajoz. Jugeant que ses sujets laïques ne devaient pas seuls supporter les frais d'une guerre entreprise au nom de la religion chrétienne, il imposa les immenses revenus du clergé. L'archevêque de Bragance ayant refusé de se soumettre à cette taxe, Alfonse en fit saisir les biens, et le chassa du Portugal. Le pape intervint alors, et excommunia le roi, qui mourut subitement à l'âge de trente-neuf ans. Il fut enterré au couvent d'Escobar. Ce monarque avait épousé en 1208 Urraca, fille d'Alfonse III, roi de Castille; il en eut cinq enfants : Sanche qui lui succéda, Alfonse qui régna ensuite, Ferdinand, Vincent, et Léonore, mariée à Waldemar, prince de Danemark. Le plus beau titre de gloire d'Alfonse II, c'est son

code, qui renferme des lois peu nombreuses, mais pleines de sagesse et d'humanité. Il ordonna, entre autres, que les sentences de mort ne reçussent leur exécution que vingt jours après avoir été rendues, « parce que, disait-il, la justice peut toujours avoir son cours, au lieu que « l'injustice ne peut être réparée. »

Vasconcellos, *Anaceph. rex Lusitan.*— Pinhel, *Mem. dos reyes de Portugal.* — Rodericus Tolentanus. — M. F. Denis, *le Portugal.*

ALFONSE III, roi de Portugal, né le 5 mai 1210, mort le 16 février 1279. Il était fils d'Alfonse II et d'Urraca de Castille. Il passa ses premières années en France, où il épousa Mathilde de Dammartin, comtesse de Boulogne. Appelé par les Portugais, mécontents de la conduite de son frère Sanche, et secondé par le pape Innocent IV, il revint en Portugal et gouverna comme régent jusqu'en 1248. Son frère étant mort, il se fit couronner; et, après avoir assuré la tranquillité intérieure de ses États par des règlements justes et énergiques, il enleva aux Maures les Algarves en 1251, et fut le premier qui ajouta ce titre à celui de Portugal. Désireux de terminer quelques différends avec Alfonse X, roi de Castille, il répudia sa femme pour cause de stérilité, et épousa Béatrix de Guzman, fille de ce roi (1254). Mathilde porta ses plaintes au pontife Alexandre IV, qui enjoignit à Alfonse de la reprendre. Alfonse tint bon, et le pape mit son royaume en interdit jusqu'à la mort de Mathilde en 1262. Le roi de Portugal obtint alors du pape Urbain IV la confirmation de son union avec Béatrix; mais il encourut bientôt les censures du saint-siége par un nouveau grief. Il voulut réformer le clergé, et joignit à la couronne les biens des ordres militaires, devenus trop puissants. Excommunié derechef, et accablé par l'âge et la maladie, il se réconcilia avec l'Église moyennant quelques legs, et mourut à soixante-neuf ans. Il laissa de sa seconde femme (morte en 1304) quatre fils : Denis, qui lui succéda, Alfonse, Ferdinand, Vincent, et trois filles : Blanche, Constance, et Sanche. « Le roi Alfonse, dit Brandão, fut un des princes qui s'occupèrent le plus de la culture et de la prospérité du pays. Quelques contrées furent pour la première fois défrichées; d'autres, que la guerre avait dévastées, furent rendues à la culture. Plusieurs villages furent reconstruits, un grand nombre furent agrandis et mieux fortifiés; la plus grande partie des communes qui n'avaient pas de *foraes* (franchises municipales) en obtinrent. Les anciens priviléges furent confirmés, surtout lors de la réunion des cortès, qui eut lieu à Leiria au mois de mars 1254. »

Trois ans avant la convocation des cortès de Leiria, qui régularisèrent particulièrement les relations de différentes communes, le roi avait promulgué, de concert avec les *ricos homens* et les fidalgos, plusieurs lois générales relatives à la sûreté des personnes et des biens. Quelques-unes ont pour objet la répression du vol des vêtements et surtout des bestiaux, qui étaient alors la plus importante propriété; les amendes infligées au coupable étaient fixées en proportion de la valeur de l'objet dérobé, et remises en partie au roi, en partie à celui qui avait été volé. L'Église ne pouvait être oubliée à cette époque; aussi est-il dit à la fin de ce code criminel : « Toutes les églises doivent être proté« gées par le roi, comme elles l'ont été sous le « règne de son père et de son aïeul. »

Mariana, *Hist. de España.* — Zurita, *Annales.* — Brandão, *Mont. Lusit.*, lib. XV. — M. F. Denis, *le Portugal* — Schæffer, *Hist. du Portugal.*

ALFONSE ou AFFONSO IV, roi de Portugal et des Algarves, surnommé *le Brave* et *le Fier*, né à Coïmbre le 8 février 1290, mort le 28 mai 1357, fils de Denis et d'Élisabeth d'Aragon, se révolta plusieurs fois contre son père, qui lui pardonna sans cesse, et en mourut de chagrin en 1325. Aussitôt couronné, Alfonse dépouilla de ses biens son frère naturel, don Sanche d'Albuquerque. En 1336, au sujet de sa fille Marie, femme d'Alfonse XI de Castille, il déclara la guerre à son gendre, et pendant douze ans les Portugais et les Castillans payèrent de leur sang les querelles domestiques de leur souverain. Employant enfin ses forces contre l'ennemi commun, Alfonse se distingua à la célèbre bataille de Tarifa, livrée aux Maures le 30 octobre 1340, et ses escadres, jointes à celles de Castille et d'Aragon, remportèrent plusieurs avantages sur les musulmans.

L'épisode le plus connu du règne de ce prince, épisode chanté par Camoens dans le troisième chant des *Lusiades*, c'est la mort d'Inès de Castro, noble et belle Castillane, que l'infant don Pedro voulait épouser, contrairement à la volonté du roi. En voici le récit. Le roi, accompagné d'un grand nombre de nobles et de chevaliers, entre autres de don Alvaro Gonçalves, *meirinho mor* du royaume, de Pedro Coelho et de Diogo Lopez Pacheco, seigneur de Ferreira, vint à Coïmbre. Là, dans le couvent de Santa-Clara, vivait dans la retraite Inès, avec ses trois enfants. Dès qu'elle apprit l'arrivée du roi avec une suite aussi nombreuse, elle eut un pressentiment du sort qui la menaçait : toute voie de salut lui était fermée, l'infant étant absent pour plusieurs jours. Pâle comme la mort qui l'attendait, chancelant sous le poids de son émotion, et portant ses enfants dans ses bras, elle se jeta aux genoux du roi quand il entra dans le couvent : « Sire, lui dit-elle, pourquoi voulez-vous me tuer sans motifs? Votre fils est prince, et je n'ai pu lui résister. Soyez miséricordieux envers une femme, ne me tuez pas; ou du moins épargnez ces enfants, épargnez votre sang! » Ces paroles que le péril dictait à cette mère alarmée, la vue des enfants, d'une beauté touchante, émurent le roi. Il se retira, et parut entendre la voix de l'humanité qui

plaidait pour l'innocence. Mais ses conseillers, qui appréhendaient la suite d'une entreprise manquée et la vengeance de l'infant, déterminèrent de nouveau le monarque, en lui représentant les dangers que cette femme attirerait sur le trône et sur la patrie; ils allèrent même jusqu'à insulter à la piété du roi. Enfin Alfonse, pressé de tous côtés, laissa échapper ces mots : « Faites ce que vous voudrez; » et ils le firent. Coupable seulement d'avoir rendu amour pour amour, Inès succomba, victime de haines longtemps amassées. Ceux qui avaient conseillé le crime s'en firent les exécuteurs.

Outré de douleur et de rage, don Pedro jura de se venger. Réuni aux frères de la victime et de ses parents, il rassembla un corps d'armée, et ravagea toute la contrée entre le Douro et le Minho; il jeta la terreur dans les villes royales, et, aveuglé par sa passion, il frappa du fer et du feu les sujets de son père, qui un jour devaient être les siens. Une expédition tentée sur Porto échoua; cette ville fut défendue avec vigueur par l'archevêque de Braga. Enfin les instances de ce prélat, pour lesquelles l'infant avait toujours beaucoup de respect, et les exhortations plus tendres de sa mère, parvinrent à le calmer, et une réconciliation s'opéra entre le père et le fils. Le roi ne survécut pas deux ans à cette réconciliation. Il avait compris que toutes les promesses d'oubli et de pardon de l'infant ne sauveraient pas les complices de l'assassinat d'Inès : aussi, dès qu'il sentit sa fin approcher, il fit venir Diogo Lopez Pacheco, Alvaro Gonçalves et Pedro Coelho, leur fit comprendre les dangers qui les menaçaient, et leur donna le conseil, au risque même de perdre leur fortune, de chercher sans retard à l'étranger une sûreté qu'ils ne trouveraient pas en Portugal après sa mort. Ils suivirent ce conseil, et se retirèrent en Castille. Deux d'entre eux furent plus tard livrés à don Pedro, devenu roi, qui leur arracha la vie dans des supplices cruels, en même temps qu'il fit exhumer le corps d'Inès, et couronner solennellement dans la cathédrale de Coïmbre (ce fait est douteux). On a dit d'Alfonse IV qu'il avait été fils ingrat, frère injuste, et père cruel. Il est difficile de le défendre contre toutes ces accusations, et même de l'excuser; car il s'agit ici des sentiments les plus tendres du cœur humain. Sur le trône, il pensa en roi, et il savait remplir noblement ce qu'il regardait comme sa mission; il montra qu'il était capable de sacrifier ses inclinations à une grande action, lorsqu'il alla secourir le roi de Castille qui l'avait profondément offensé. Ses sujets se ressentirent surtout de son gouvernement sage et éclairé. Ils prospérèrent sous son administration vigoureuse; et le développement des forces du pays, l'accroissement de la population, ne furent arrêtées que par des calamités en dehors des prévisions humaines : le tremblement de terre qui dévasta Lisbonne en 1344, et la peste de 1348.

Mariana, *Hist. de España*. — De Pinhel, *Mem. dos Reyes de Portug.* — *Chronicon Conimbrense*. — M. F. Denis, *le Portugal* (dans la collection de l'*Univers*). — Schæffer, *Hist. du Portugal et Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, t. I. — Fernand Lopes, *Chroniques en Portugal*, publiées par Correa de Serra. — Duarte Nunez de Leam, *Chronicas reformadas*.

ALFONSE V ou **AFFONSO**, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal, né en 1432, mort à Cintra le 28 août 1481, succéda à son père Édouard (en portugais, *Duarte*) le 9 septembre 1438, sous la tutelle d'Éléonore d'Aragon, sa mère. Les états du royaume retirèrent la régence à cette princesse (morte en 1445), et la confièrent à don Pedro, oncle du jeune monarque. En 1446, le roi, devenu majeur, épousa sa cousine Isabelle, fille de don Pedro. Mais quelque temps après, excité contre son oncle par quelques courtisans, il le déclara rebelle, et marcha contre lui. Don Pedro fut tué d'une flèche à la gorge à la bataille d'Alfarrobeira, le 20 mai 1449. Alfonse ordonna que son corps demeurât privé de sépulture. L'année suivante, reconnaissant qu'il avait été trompé sur la loyauté de son malheureux oncle et beau-père, il lui fit rendre de grands honneurs, et punit ceux qui l'avaient injustement accusé.

Sous ce règne, les Portugais découvrirent la Guinée et y formèrent leurs premiers établissements. Aucun roi portugais avant Alfonse V, et nul après lui, ne fit des conquêtes plus importantes en Afrique; et Alfonse a bien mérité le surnom d'*Africain* qui lui fut donné. Sous lui, on peut le dire, le drame de l'histoire nationale eut lieu, non pas en Portugal, mais en Afrique, puis en Castille; et un épisode, ou plutôt une scène, se passa même sur le sol de France. Mais l'Afrique est la terre promise d'Alfonse V, l'objet de ses désirs, de ses plans favoris et de ses rêves. Là vit son esprit, alors même que sa personne reste en Portugal; dans sa patrie, il n'est qu'un hôte. Les traversées fréquentes en Afrique devinrent pour les Portugais une école de navigation et d'hydrographie. Elles reçurent tout à coup une nouvelle impulsion par le pape Calixte III, appelant (après la conquête de Constantinople par les Turcs) les princes chrétiens à une croisade générale contre les musulmans. Le roi de Portugal répondit seul à cet appel. Il équipa une flotte pour aller combattre les infidèles en Afrique. Il en poussa les préparatifs avec une grande ardeur. Afin de procurer à l'argent portugais plus de valeur dans les pays étrangers où sa marche le conduirait, il fit frapper, de l'or le plus fin, des *cruzados* (*d'ouro subido*) qui surpassaient de deux degrés en poids (sinon en valeur nominale) les ducats, monnaie analogue dans les autres États chrétiens.

Le 17 octobre 1458, Alfonse quitta le port de Lagos avec deux cent cinquante voiles, et jeta l'ancre dans la rade de Tanger, débarqua quelques troupes, et s'empara de la place d'Alcacer. Mais ce ne fut qu'après plusieurs tentatives infructueuses

et des combats meurtriers, qu'il parvint en 1471 à se rendre maître d'Arzilla et de Tanger. Ce fut aussi pendant ces campagnes qu'il fonda l'ordre de l'Épée (*torre e Espada.*)

Devenu veuf, et ébloui par l'éclat de la double couronne que Henri IV, roi de Castille, laissait à sa fille Jeanne, Alfonse pénétra en Castille avec une forte armée, se fiança à Palencia avec Jeanne, et se fit proclamer roi de Castille et de Léon en 1475. L'année suivante, attaqué par Ferdinand d'Aragon, époux d'Isabelle de Castille, il fut défait à Toro, et réduit à venir en France implorer les secours de Louis XI. Loin de l'aider, celui-ci, après l'avoir honorablement reçu à Bourges, le retint prisonnier. Son fils Jean II se fit couronner roi de Portugal, en son absence et par son ordre; mais Louis XI lui ayant laissé la faculté de quitter la France, Alfonse reprit sa couronne; et, renonçant à ses projets de la Castille, il fit la paix avec Ferdinand le 24 septembre 1479, et sa fiancée Jeanne se consacra à Dieu le 11 novembre 1480. Touché de cet exemple, il partit pour aller s'ensevelir dans le monastère de Saint-François de Veratojo; mais il mourut de la peste à Cintra à l'âge de quarante-neuf ans, laissant d'Isabelle, morte le 2 décembre 1455, Jean II qui lui succéda, et Jeanne qui prit le voile. — Alfonse V a fondé à Coïmbre la première bibliothèque du Portugal. Sa charité, et la libéralité avec laquelle il rachetait les esclaves chrétiens, lui avaient valu le surnom de *Rédempteur des captifs*.

Mariana, *Hist. de España*. — Imhoff, *Regnum Lusitanicum*. — Schæffer, *Hist. du Portugal*. — M. F. Denis, *le Portugal*. — *Collection des Chroniques* publiées par Correa de Serra.

ALFONSE VI, roi de Portugal (second roi de la maison de Bragance), né le 21 août 1643, mort à Cintra le 12 septembre 1683, fils de Jean IV et de Louise de Guzman, succéda à son père en 1656, sous la tutelle de sa mère, qui mourut le 27 février 1666. Bien qu'élevé par le grand inquisiteur du royaume, ses débauches scandalisèrent Lisbonne. Marié en 1663 à M[lle] Marie d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours, il n'en continua pas moins sa vie déréglée. La jeune reine, irritée, s'unit d'intérêt et, dit-on, d'amour avec l'infant don Pedro, frère du roi; et Alfonse VI se vit forcé de se démettre de la couronne, le 24 septembre 1667, en faveur de don Pedro, que les états proclamèrent régent. Marie fit rompre son mariage avec Alfonse pour cause constatée d'impuissance, et épousa son beau-frère le 2 avril 1668. Cette même année (13 février), la guerre qui durait depuis vingt-six ans avec l'Espagne fut terminée par un traité qui assura l'indépendance du Portugal. L'ex-roi, qui avait d'abord été relégué dans l'île de Tercère pendant huit années, puis ramené en 1675 au château de Cintra, y mourut d'apoplexie, âgé de quarante ans. Son frère Pedro lui succéda.

Vertot, *Histoire des révolutions de Portugal*. — *Mémoires de M. de Fremont d'Ablancourt*. — M. F. Denis, *le Portugal* (dans la collection de l'*Univers*). — Schæffer, *Histoire du Portugal*. — *Hist. del rey D. Affonso VI*, publiée par C.-A. da Sylva e Souza; Porto, 1845, in-8°.

ALFONSE, en latin *Alphonsus*, nom de plusieurs médecins espagnols du seizième siècle, mentionnés par Haller, *Biblioth. med. pract.*, et par Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hisp. Nova*. Les principaux sont :

ALFONSE Lopez *de Corella* (*Alphonsus Coreolanus*), natif de Corella dans la Navarre, fut professeur à Alcala de Hénarès. On a de lui : *Annotationes in omnia Galeni opera;* Saragosse, 1565, in-fol., et Madrid, 1582, in-4°; — *De morbo pestilente;* Valence, 1581, in-4°; — *Enchiridion seu methodus medicinæ;* Saragosse, 1549, in-12; — *Naturæ quærimonia;* Saragosse, 1564, in-8°; — *De natura urinæ;* Saragosse, 1573, in-8°; — *De febre maligna, ex placitis Galeni;* Saragosse, 1574, in-8°; — *De arte curativa, libri IV;* Estella, 1555, in-8°; — *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt;* Valence, 1549, in-12; — *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro mathematicas;* Valladolid, 1546, in-8°; — *Trezientas Preguntas de Cosas naturales, en diferentes materias;* 1546, in-4°.

ALFONSE *de Jubera*, vivait à Ocaña, et composa un ouvrage fort remarquable, intitulé *Decado y reformacion de todas las medicinas compuestas usuales;* Valladolid, 1577, in-8°.

ALFONSE Rodriguez *de Guevara*, natif de Grenade, professeur à l'université de Coïmbre, a publié : *Defensio Galeni in pluribus ex iis quibus impugnatur ab Andreo Vesalio*, etc.; Coïmbre, 1559, in-4°. C'est un ouvrage d'anatomie, cité par Van Der Linden, Douglas, etc.

ALFONSE *de Torrès*, médecin à Placentia, écrivit : *De febris epidemicæ novæ quam... vulgo* TABARDILLO *vocant, natura*, etc.; Burgos, 1574.

ALFONSE *de Talavera* a composé un ouvrage sur l'art vétérinaire; sous le titre : *Recopilacion de los mas famosos autores griegos y latinos qui trataron de la excellencia y generacion de los cavallos, y como se han, se doctrinar, y curar sus enfermedades;* Tolède, 1564, in-fol. C'est une compilation tirée de tous les auteurs grecs et latins qui ont écrit sur l'art vétérinaire.

* **ALFONSE** *de Alcala*, en latin *Alphonsus Complutensis*, rabbin espagnol, natif d'Alcala de Hénarès, vivait à la fin du quinzième siècle. Il embrassa le christianisme, et fut employé par le cardinal Ximenès à la révision de la célèbre Bible polyglotte qui fut imprimée de 1514 à 1517, in *Complutensi universitate*, 6 vol. in-folio. C'est la première Bible polyglotte qui ait été imprimée. Elle est aujourd'hui extrêmement rare.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193. — Lelong, *Biblioth. sacra*, t. I, p. 9.

*ALFONSE *de Bénévent*, canoniste espagnol, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Natif de Bénévent, dans les Asturies, il fut longtemps professeur de théologie à l'université de Salamanque. Son principal ouvrage a pour titre : *Tractatus de Pœnitentiis et actibus Pœnitentiarium et confessionis, cum forma absolutionis et Canonibus Pœnitentiariis ;* Salamanque, 1502, et Burgos, 1516, in-4°.

Lucius Marinæus Siculus, *De Hispaniæ laudibus ;* Salam., 1516. — Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. vetus*, vol. II.

*ALFONSE *de Baëna* (*Jean*), écrivain espagnol, juif converti, natif de Baëna, ville de l'Andalousie, vivait sous le règne de Jean II, de Castille (1406-54). Il est l'auteur d'un célèbre *Cancionero* récemment publié, recueil de plus de quarante poëtes castillans qui vivaient à la cour de Jean II. La Bibliothèque nationale en possède un manuscrit magnifique, qui appartenait autrefois à la bibliothèque de l'Escurial, et qui fut acquis par suite de la vente de la bibliothèque de M. Heber. C'est probablement le même qui fut offert à ce roi de Castille. Rodriguez de Castro en a donné quelques extraits dans sa *Biblioteca Española*, Madrid, 1781, 2 vol. in-folio.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. II, lib. X. — Sanchez, *Coleccion de Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, p. 170. — Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia*, etc.; Madr., 1787. — Velasquez, *Origenes de la Poesia castellaña ;* Malaga, 1797.

ALFONSE *de Burgos. Voy.* ABNER.

ALFONSE *de Castro. Voy.* CASTRO.

*ALFONSE *de Carthagène* ou *de Sainte-Marie* (en espagnol *Alfonso de Cartagena*, en latin *Alphonsus a Sancta-Maria*), célèbre historien espagnol, né à Carthagène en 1396, mort à Villasandino le 12 juillet 1456. Il était fils de Paulus, évêque de Burgos, dans la maison duquel il avait été élevé. Il fut successivement chanoine de Ségovie et de Saint-Jacques de Compostelle. En 1431, il fut envoyé par Juan II de Castille au concile de Bâle, où il se fit remarquer par son savoir et ses talents. Æneas Sylvius (*Commentaria*, lib. I) l'appelle *Deliciæ Hispaniarum*. Alfonse, pendant son séjour en Allemagne, parvint à réconcilier Albert II, empereur d'Allemagne avec Ladislas, roi de Pologne. Après son retour en Espagne, il succéda à son père à l'évêché de Burgos. Ses principaux ouvrages sont : *Anacephalæosis, nempe regum Hispanorum, Romanorum, Imperatorum, Summorum Pontificum, nec non regum Francorum*, espèce d'histoire de l'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'en 1496, imprimée à Grenade en 1545, in-folio, avec les *Chroniques latines* d'Antonius Nebrissensis, de Rodericus Toletanus ou Ximenès, et le *Paralipomenon* de Joannes Gerundensis. André Schott l'a insérée dans le tome I de sa *Hispania illustrata* ; Francf., in-fol.; — *Doctrinal de Cavaleros*, ou code de chevalerie ; Burgos, 1487, in-fol., et 1492, in-fol. ; — Quelques écrits de dévotion imprimés à Murcie, 1487, in-fol. — Son livre *Super Canariæ insulis, pro rege Castellæ allegationes*, n'a jamais été imprimé ; c'est un plaidoyer curieux en faveur du roi de Castille pour la possession des îles Canaries, qui avaient été vendues par Jean de Béthencourt à don Enrique, fils de João Ier, roi de Portugal. Ce manuscrit se trouve au Vatican (n° 4151). La Bibliothèque nationale de Paris possède de lui une fort belle chronique espagnole.

Nic. Antonio, *Biblioth. hist. vetus*, t. II, p. 261. — Ciaconius, *Biblioth. Scriptor.*, etc., p. 96. — Garibay, *Compendio historial.* — Gil Gonzalez Davila, *Theatro ecclesiastico de Burgos*, lib. XVII.

ALFONSE *de Espina* ou *Spina*, théologien, célèbre prédicateur espagnol, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il était, dit-on, d'origine juive, entra dans l'ordre des Franciscains, devint recteur de l'université de Salamanque, et évêque d'Orense en Galice. Il publia, sous le voile de l'anonyme, un grand ouvrage intitulé *Fortalitium fidei contra Judæos, Saracenos, aliosque Christianæ fidei inimicos*, imprimé d'abord en 1487, in-4° (sans lieu de publication); puis à Nuremberg, en 1494 ; d'autres éditions, mais rares, sont celles de Totanus (auquel on a à tort attribué l'ouvrage), Lyon, 1511, in-4°, et 1524. On y trouve, dans la troisième partie, des accusations atroces contre les juifs ; accusations calomnieuses, souvent reproduites, et qui servaient de prétexte à leurs persécutions.

N. Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, t. II, p. 182. — Garibay, *Compend. histor. de las Cronicas*, t. II, p. 1151. — Sainjore (Rich.-Simon), *Bibliothèque critique*, t. III, p. 316. — Cave, *Historia literaria Scriptor. ecclesiasticorum*, t. II, append. 177-179. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193 ; t. II, p. 1115. — Imbonatus, *Biblioth. lat. hebr.* — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, t. IV, p. 408.

*ALFONSE (*Jean*), dit *le Saintongeois*, navigateur du seizième siècle. Ce marin, que divers écrivains de la Péninsule ont revendiqué comme appartenant à l'Espagne, était bien certainement Français, comme l'indique suffisamment, du reste, son surnom. On sait aujourd'hui qu'il naquit aux environs de Cognac, à la fin du quinzième siècle : il entreprit de longs voyages dans les mers de l'Asie et dans celles du nouveau monde, et acquit des connaissances géographiques fort rares pour l'époque où il vivait. André Thevet qualifie Alfonse le Saintongeois de *capitaine* et *pilote de François Ier*. Nous savons, par le même auteur, que la vie si errante de ce marin fut interrompue par une longue détention, dont on ne connaît pas bien le motif. La relation fort tronquée des voyages de Jean Alfonse eut pour éditeur un poëte célèbre : ce fut Mellin de Saint-Gelais qui la prépara pour l'impression ; elle parut pour la première fois à Paris sous le titre de : *Voyages adventureux du capitaine Jean Alfonse ;* 1559, in-12. Jean de Marnef, l'imprimeur, crut devoir faire précéder cette publication de quelques vers louangeurs qui ne sont pas sans importance pour la biographie du marin ; ces vers, assez médiocres du reste,

et des combats meurtriers, qu'il parvint en 1471 à se rendre maître d'Arzilla et de Tanger. Ce fut aussi pendant ces campagnes qu'il fonda l'ordre de l'Épée (*torre e Espada.*)

Devenu veuf, et ébloui par l'éclat de la double couronne que Henri IV, roi de Castille, laissait à sa fille Jeanne, Alfonse pénétra en Castille avec une forte armée, se fiança à Palencia avec Jeanne, et se fit proclamer roi de Castille et de Léon en 1475. L'année suivante, attaqué par Ferdinand d'Aragon, époux d'Isabelle de Castille, il fut défait à Toro, et réduit à venir en France implorer les secours de Louis XI. Loin de l'aider, celui-ci, après l'avoir honorablement reçu à Bourges, le retint prisonnier. Son fils Jean II se fit couronner roi de Portugal, en son absence et par son ordre; mais Louis XI lui ayant laissé la faculté de quitter la France, Alfonse reprit sa couronne; et, renonçant à ses projets de la Castille, il fit la paix avec Ferdinand le 24 septembre 1479, et sa fiancée Jeanne se consacra à Dieu le 11 novembre 1480. Touché de cet exemple, il partit pour aller s'ensevelir dans le monastère de Saint-François de Veratojo; mais il mourut de la peste à Cintra à l'âge de quarante-neuf ans, laissant d'Isabelle, morte le 2 décembre 1455, Jean II qui lui succéda, et Jeanne qui prit le voile. — Alfonse V a fondé à Coïmbre la première bibliothèque du Portugal. Sa charité, et la libéralité avec laquelle il rachetait les esclaves chrétiens, lui avaient valu le surnom de *Rédempteur des captifs*.

Mariana, *Hist. de España*. — Imhoff, *Regnum Lusitanicum*. — Schæffer, *Hist. du Portugal*. — M. F. Denis, *le Portugal*. — *Collection des Chroniques* publiées par Correa de Serra.

ALFONSE VI, roi de Portugal (second roi de la maison de Bragance), né le 21 août 1643, mort à Cintra le 12 septembre 1683, fils de Jean IV et de Louise de Guzman, succéda à son père en 1656, sous la tutelle de sa mère, qui mourut le 27 février 1666. Bien qu'élevé par le grand inquisiteur du royaume, ses débauches scandalisèrent Lisbonne. Marié en 1663 à Mlle Marie d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours, il n'en continua pas moins sa vie déréglée. La jeune reine, irritée, s'unit d'intérêt et, dit-on, d'amour avec l'infant don Pedro, frère du roi; et Alfonse VI se vit forcé de se démettre de la couronne, le 24 septembre 1667, en faveur de don Pedro, que les états proclamèrent régent. Marie fit rompre son mariage avec Alfonse pour cause constatée d'impuissance, et épousa son beau-frère le 2 avril 1668. Cette même année (13 février), la guerre qui durait depuis vingt-six ans avec l'Espagne fut terminée par un traité qui assura l'indépendance du Portugal. L'ex-roi, qui avait d'abord été relégué dans l'île de Tercère pendant huit années, puis ramené en 1675 au château de Cintra, y mourut d'apoplexie, âgé de quarante ans. Son frère Pedro lui succéda.

Vertot, *Histoire des révolutions de Portugal*. — *Memoires de M. de Fremont d'Ablancourt*. — M. F. Denis, *le Portugal* (dans la collection de l'*Univers*). — Schæffer, *Histoire du Portugal*. — *Hist. del rey D. Afonso VI*, publiée par C.-A. da Sylva e Souza; Porto, 1845, in-8°.

ALFONSE, en latin *Alphonsus*, nom de plusieurs médecins espagnols du seizième siècle, mentionnés par Haller, *Biblioth. med. pract.*, et par Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hisp. Nova*. Les principaux sont:

ALFONSE Lopez *de Corella* (*Alphonsus Coreolanus*), natif de Corella dans la Navarre, fut professeur à Alcala de Hénarès. On a de lui: *Annotationes in omnia Galeni opera;* Saragosse, 1565, in-fol., et Madrid, 1582, in-4°; — *De morbo pestilente;* Valence, 1581, in-4°; — *Enchiridion seu methodus medicinæ;* Saragosse, 1549, in-12; — *Naturæ querimonia;* Saragosse, 1564, in-8°; — *De natura urinæ;* Saragosse, 1573, in-8°; — *De febre maligna, ex placitis Galeni;* Saragosse, 1574, in-8°; — *De arte curativa, libri IV;* Estella, 1555, in-8°; — *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt;* Valence, 1549, in-12; — *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro mathematicas;* Valladolid, 1546, in-8°; — *Trezientas Preguntas de Cosas naturales, en diferentes materias;* 1546, in-4°.

ALFONSE *de Jubera*, vivait à Ocaña, et composa un ouvrage fort remarquable, intitulé *Decado y reformacion de todas las medicinas compuestas usuales;* Valladolid, 1577, in-8°.

ALFONSE Rodriguez *de Guevara*, natif de Grenade, professeur à l'université de Coïmbre, a publié: *Defensio Galeni in pluribus ex iis quibus impugnatur ab Andreo Vesalio*, etc.; Coïmbre, 1559, in-4°. C'est un ouvrage d'anatomie, cité par Van Der Linden, Douglas, etc.

ALFONSE *de Torrès*, médecin à Placentia, écrivit: *De febris epidemicæ novæ quam... vulgo* TABARDILLO *vocant, natura*, etc.; Burgos, 1574.

ALFONSE *de Talavera* a composé un ouvrage sur l'art vétérinaire; sous le titre: *Recopilacion de los mas famosos autores griegos y latinos qui trataron de la excellencia y generacion de los cavallos, y como se han, se doctrinar, y curar sus enfermedades;* Tolède, 1564, in-fol. C'est une compilation tirée de tous les auteurs grecs et latins qui ont écrit sur l'art vétérinaire.

***ALFONSE** *de Alcala*, en latin *Alphonsus Complutensis*, rabbin espagnol, natif d'Alcala de Hénarès, vivait à la fin du quinzième siècle. Il embrassa le christianisme, et fut employé par le cardinal Ximenès à la révision de la célèbre Bible polyglotte qui fut imprimée de 1514 à 1517, in *Complutensi universitate*, 6 vol. in-folio. C'est la première Bible polyglotte qui ait été imprimée. Elle est aujourd'hui extrêmement rare.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193. — Lelong, *Biblioth. sacra*, t. I, p. 9.

***ALFONSE** *de Bénévent*, canoniste espagnol, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Natif de Bénévent, dans les Asturies, il fut longtemps professeur de théologie à l'université de Salamanque. Son principal ouvrage a pour titre : *Tractatus de Pœnitentiis et actibus Pœnitentiarium et confessionis, cum forma absolutionis et Canonibus Pœnitentiariis ;* Salamanque, 1502, et Burgos, 1516, in-4°.

Lucius Marinæus Siculus, *De Hispaniæ laudibus ;* Salam., 1516. — Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. vetus*, vol. II.

***ALFONSE** *de Baëna* (*Jean*), écrivain espagnol, juif converti, natif de Baëna, ville de l'Andalousie, vivait sous le règne de Jean II, de Castille (1406-54). Il est l'auteur d'un célèbre *Cancionero* récemment publié, recueil de plus de quarante poëtes castillans qui vivaient à la cour de Jean II. La Bibliothèque nationale en possède un manuscrit magnifique, qui appartenait autrefois à la bibliothèque de l'Escurial, et qui fut acquis par suite de la vente de la bibliothèque de M. Heber. C'est probablement le même qui fut offert à ce roi de Castille. Rodriguez de Castro en a donné quelques extraits dans sa *Biblioteca Española*, Madrid, 1781, 2 vol. in-folio.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. II, lib. X. — Sanchez, *Coleccion de Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, p. 170. — Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia*, etc.; Madr., 1787. — Velasquez, *Origenes de la Poesia castellaña ;* Malaga, 1797.

ALFONSE *de Burgos*. *Voy.* ABNER.

ALFONSE *de Castro*. *Voy.* CASTRO.

***ALFONSE** *de Carthagène* ou *de Sainte-Marie* (en espagnol *Alfonso de Cartagena*, en latin *Alphonsus a Sancta-Maria*), célèbre historien espagnol, né à Carthagène en 1396, mort à Villasandino le 12 juillet 1456. Il était fils de Paulus, évêque de Burgos, dans la maison duquel il avait été élevé. Il fut successivement chanoine de Ségovie et de Saint-Jacques de Compostelle. En 1431, il fut envoyé par Juan II de Castille au concile de Bâle, où il se fit remarquer par son savoir et ses talents. Æneas Sylvius (*Commentaria*, lib. I) l'appelle *Deliciæ Hispaniarum*. Alfonse, pendant son séjour en Allemagne, parvint à réconcilier Albert II, empereur d'Allemagne avec Ladislas, roi de Pologne. Après son retour en Espagne, il succéda à son père à l'évêché de Burgos. Ses principaux ouvrages sont : *Ana*[illegible]*sis*, [illegible]*um Hispanorum*, [illegible] *um*, *Summorum* [illegible] *Franco-rum*, e[illegible] [illegible] les premier[illegible] primé[illegible] [illegible] *Super Canariæ insulis*, *pro rege Castellæ allegationes*, n'a jamais été imprimé ; c'est un plaidoyer curieux en faveur du roi de Castille pour la possession des îles Canaries, qui avaient été vendues par Jean de Béthencourt à don Enrique, fils de João I[er], roi de Portugal. Ce manuscrit se trouve au Vatican (n° 4151). La Bibliothèque nationale de Paris possède de lui une fort belle chronique espagnole.

Nic. Antonio, *Biblioth. hist. vetus*, t. II, p. 261. — Ciaconius, *Biblioth. Scriptor.*, etc., p. 95. — Garibay, *Compendio historial*. — Gil Gonzalez Davila, *Theatro ecclesiastico de Burgos*, lib. XVII.

ALFONSE *de Espina* ou *Spina*, théologien, célèbre prédicateur espagnol, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il était, dit-on, d'origine juive, entra dans l'ordre des Franciscains, devint recteur de l'université de Salamanque, et évêque d'Orense en Galice. Il publia, sous le voile de l'anonyme, un grand ouvrage intitulé *Fortalitium fidei contra Judæos*, *Saracenos*, *aliosque Christianæ fidei inimicos*, imprimé d'abord en 1487, in-4° (sans lieu de publication); puis à Nuremberg, en 1494; d'autres éditions, mais rares, sont celles de Totanus (auquel on a à tort attribué l'ouvrage), Lyon, 1511, in-4°, et 1524. On y trouve, dans la troisième partie, des accusations atroces contre les juifs ; accusations calomnieuses, souvent reproduites, et qui servaient de prétexte à leurs persécutions.

N. Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, t. II, p. 182. — Garibay, *Compend. histor. de las Cronicas*, t. II, p. 1151. — Sainjore (Rich.-Simon), *Bibliothèque critique*, t. III, p. 316. — Cave, *Historia literaria Scriptor. ecclesiasticorum*, t. II, append. 177-179. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193 ; t. II, p. 1115. — Imbonatus, *Biblioth. lat. hebr.* — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, t. IV, p. 408.

***ALFONSE** (*Jean*), dit *le Saintongeois*, navigateur du seizième siècle. Ce marin, que divers écrivains de la Péninsule ont revendiqué comme appartenant à l'Espagne, était bien certainement Français, comme l'indique suffisamment, du reste, son surnom. On sait aujourd'hui qu'il naquit aux environs de Cognac, à la fin du quinzième siècle : il entreprit de longs voyages dans les mers de l'Asie et dans celles du nouveau monde, et acquit des connaissances géographiques fort rares pour l'époque où il vivait. André Thevet qualifie Alfonse le Saintongeois de *capitaine* et *pilote de François I[er]*. Nous savons, par le même auteur, que la vie si errante de ce marin fut interrompue par une longue détention, dont on ne connaît pas bien le motif. La relation fort tronquée des voyages de Jean Alfonse eut pour éditeur un poëte célèbre : ce fut Mellin de Saint-Gelais qui la prépara pour l'impression ; elle parut pour la première fois à Paris sous le titre de : *Voyages adventureux du capitaine Jean Alfonse ;* 1559, in-12. Jean de Marnef, l'imprimeur, crut devoir faire précéder cette publication de quelques vers louangeurs [illegible] ne sont pas sans importance pour la biographie [illegible] ces vers, assez médiocres de [illegible]

nous peignent *le gentil* capitaine de mer, *captif en sa foible vieillesse*. Il est sans doute fort à regretter que Jean de Marnef ait été si sobre de détails dans son admiration enthousiaste pour le navigateur. Nous savons seulement, grâce à lui, qu'après avoir repris les travaux qui l'ont illustré, Jean Alfonse trouva la mort dans un combat. Cette mort dut avoir lieu avant 1557, car Goujet prouve fort bien que Melin de Saint-Gelais vécut jusqu'à cette époque, et ne mourut pas, comme l'ont voulu quelques biographes, en 1554. Ce n'est pas non plus, selon toute apparence, le poëte qui a abrégé d'une façon si déplorable les récits du pilote saintongeois : le livre imprimé en 1559 a été fait à la requête de Vincent Aymard, marchand du pays de Piémont, et rédigé par Maurice Viémenot, marchand de la ville de Honfleur. La navigation la plus intéressante de ce marin (au point de vue historique) date de la première moitié du seizième siècle, le 16 avril 1542 ; nous le voyons partir comme pilote du fameux Roberval, se rendant au Canada. Précédemment il avait visité les bouches de l'Amazone, et avait donné les détails les plus précieux sur cette partie de l'Amérique méridionale, si rarement visitée alors, et surtout si peu décrite. Lorsque le pilote saintongeois rédigea sa Cosmographie, c'est-à-dire en 1545, il eut pour collaborateur avoué un autre pilote qui l'avait probablement accompagné dans ses pérégrinations, et qui se nommait Paulin Sécalart. Le beau manuscrit d'Alfonse, qui, par son étendue et la naïveté de sa rédaction, ne permet pas la moindre comparaison avec la relation tronquée de 1559, sera incessamment publié, avec tous les soins désirables, par M. Pierre Margry, qui en a fait une étude consciencieuse, et qui jettera sans doute sur la vie des deux auteurs quelque lumière inattendue. Nous avons essayé de réunir dans cet article plusieurs faits, plusieurs dates précises, sur un homme éminent, qui a rendu d'incontestables services à la géographie, et sur le compte duquel cependant les biographies les plus accréditées ont gardé un silence absolu. Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici qu'Olivier Basselin, qui jouissait au seizième siècle d'une haute réputation comme marin, a dressé les tables de déclinaison jointes à la relation imprimée en 1549. FERDINAND DENIS.

Cosmographie de Jean Alphonse et de Sécalart, manuscrit de la Biblioth. nationale. — André Thevet, *Cosmographie*; Paris, 1575, 2 vol. in-fol. — Marc Lescarbot, *Voyage à la Nouvelle-France*, p. 829.

***ALFONSE** *de Palencia*, en latin *Alphonsus Palentinus*, célèbre historien et lexicographe espagnol, né à Palencia, dans la Vieille-Castille, en 1423, mort vers 1495. A l'âge de dix-sept ans, il entra comme page dans la maison d'Alfonse de Carthagène, alors archevêque de Burgos. Il visita ensuite l'Italie, où il se lia avec le cardinal Bessarion, et suivit les cours du savant George de Trébizonde. A son retour en Espagne, il fut nommé historiographe d'Alfonse, frère cadet de Henri IV de Castille. Il fut employé à négocier le mariage d'Isabelle avec Ferdinand V, d'Aragon. On a de lui : *Universal vocabulario en latin y en romance*; Séville, 1490, in-fol.; — *De synonymis, libri III*; Séville, 1491, 2 vol. in-fol.; — *Espejo de la cruz* (le Miroir de la croix), ouvrage mystique, traduit de l'italien; Séville, 1485, in-fol.; — *los Libros de Flavio Josepho de las guerras de los Judios con los Romanos; y contra Appion gramatico*; Séville, 1591, in-fol. — Sa *Chronica del rey don Enrique IV*, et ses *Decades* (contenant le règne d'Isabelle jusqu'à la prise de Baza, en 1489), n'ont pas encore été imprimées, bien que les manuscrits n'en soient pas rares.

Nic. Antonio, *Bibl. hisp. vetus*, t. II, p. 331. — Mendez, *Typographia española*; Madrid, 1796, p. 90. — Prescott, *Ferdinand and Isabella*, édit. 1842, t. I, p. 216.

ALFONSE (*Pierre*), en latin *Alphonsus Petrus*, médecin et théologien espagnol, né en 1062, mort vers 1140. Juif de naissance, il se fit baptiser en 1106, et eut pour parrain Alfonse Ier, roi d'Aragon. Il devint ensuite médecin de ce roi. On a de lui : *Dialogi lectu dignissimi, in quibus impiæ Judæorum opiniones confutantur*, etc.; Cologne, 1536, in-8°; réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum*, édit. Lyon, vol. XXI, p. 172-221; — *De disciplina clericali*, publié à Berlin, avec des notes savantes par Fr. Wilh. Val. Schmidt, 1827, in-4°. Labouderie en donna une édition française dans les *Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles français*, 1825, avec le *Castoiment* ou *Chastoiment*, vieille traduction française, en vers, du même ouvrage. — Le livre *De scientia et philosophia* est encore inédit.

Nic. Antonio, *Biblioth. hisp. vetus*, t. II.

ALFONSE (*Louis*), savant pharmacien français, né à Bordeaux le 10 mars 1743, mort le 2 février 1820. Il étudia à Paris la chimie sous Rouelle et Macquer, devint partisan du mesmérianisme, et embrassa chaudement la cause de la révolution. Plus tard il revint à Bordeaux, où il se livra à l'agriculture et à l'exercice de la pharmacie. On a de lui : 1° *Analyse des sources différentes de la ville de Bordeaux et de ses environs*; — 2° *Mémoire sur la monnaie de billon*. Voyez l'*Éloge d'Alfonse* par Lartigue, inséré dans le recueil de l'Académie des sciences de Bordeaux, année 1820.

***ALFONSE** *de la Torre*, écrivain catalan, bachelier ès arts, vivait vers le milieu du quinzième siècle. On ne sait rien de sa vie. Il a composé un livre très-curieux, intitulé *la Visió delectable*, imprimé à Barcelone, 1484, in-fol., par Matthieu Vendrell. L'auteur y passe en revue toutes les sciences philosophiques et morales, et s'étend beaucoup sur les arts libéraux. Il le dédia à don Johan de Beamunt, prieur de Saint-Jean de Navarre, chancelier d'Aragon, et grand chambellan du prince Carlos de Viana. Ce livre

fut ensuite traduit en castillan, et imprimé à Tolosa (*Tolosa* en Guipuzcoa ou *Toulouse* en France ?), par Jean Parix et Étienne Clebat, en 1489, in-fol. Une troisième édition parut à Séville, sans date (vers la fin du quinzième siècle). En 1570, un Italien, nommé Domingo Delphini, le traduisit dans sa langue et le publia comme son œuvre ; et, ce qui est singulier, c'est que cette version italienne fut de nouveau rendue en espagnol par un juif, nommé François de Cacérès ; Amsterdam, 1663, in-4°.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp. vetus*, t. II, p. 328. — Mendez, *Typographia española* ; Madrid, 1796, in-4°, p. 100-400.

ALFONSE TOSTOT. *Voy.* TOSTOT.

***ALFONSE** *de Zamora*, rabbin espagnol, natif de Zamora, dans le Léon, mort vers 1531. Il était professeur d'hébreu à l'université d'Alcala de Hénarès, et travailla, par ordre du cardinal Ximenès, à la composition de la Bible polyglotte avec d'autres savants. On a de lui, entre autres, *Vocabularium nominum primitivorum Hebraicorum et Chaldaicorum* ; — *Interpretatio Hebraicorum, Chaldaicorum et Græcorum nominum Veteris et Novi Testamenti* ; — *Introductiones artis grammaticæ hebraicæ*. Ces ouvrages forment le sixième volume de la Polyglotte complutésienne ; Alcala de Hénarès, 1514-1517, 6 vol. in-fol.

Nic. Antonio, *Biblioth. hisp.*, t. I, p. 48. — Lelong, *Biblioth. sacra*, t. I, p. 9. — Imbonatus, *Biblioth. lat-hebr.*, 3, 4. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193 ; t. III p. 125. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabbinica*, t. II, p. 31, III, 811.

ALFORD (*Michel*), annaliste anglais, connu aussi sous les noms de *Flood* et de *Griffith*, né à Londres en 1587, mort à Saint-Omer en 1652. Il entra dans la société de Jésus en 1760, et, après avoir étudié la philosophie à Séville et la théologie à Louvain, il alla à Rome, où il resta cinq ans attaché à la cour du pape. Il devint ensuite coadjuteur du collége anglais de Liége, enfin recteur du collége des jésuites à Gand. Envoyé comme missionnaire en Angleterre, il fut arrêté à Douvres et conduit prisonnier à Londres, où il fut délivré par la protection d'Henriette-Marie, femme de Charles Ier. Alford passa le reste de ses jours dans le Lancastershire. Malgré les occupations d'une vie si active, il trouva le temps d'écrire de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite : une traduction de la *Vie de saint Winefrid*, écrite en latin par Robert, prieur de Shrewsbury ; — *Britannia illustrata, sive Lucii, Helenæ, Constantini patria et fides ; cum appendice de Paschale Britannorum, de Clericorum Nuptiis, et num olim Britannia coluerit Romanam Ecclesiam* ; Anvers, 1641, in-4° ; — *Annales ecclesiastici et civiles Britannorum* ; Liége, 1663, 4 vol. Dans ce dernier ouvrage Alford retrace l'histoire de l'Église romaine en Angleterre depuis les premiers Anglais, les Normands et les Anglo-Saxons. L. J.

Sotwel, *Bibliotheca script. societ. Jesu.* — *La préface des Annales ecclésiastiques* d'Alford.

ALFRED, ÆLFRED, ÆLFID, ELFRED ou **ALURED**, surnommé *le Grand*, roi des Anglo-Saxons, né en 849 à Wanading ou Wantage, dans le Berkshire, mort le 28 octobre 901. Il était petit-fils d'Egbert (qui avait soumis à la couronne de Wessex les autres royaumes de l'Heptarchie), et le plus jeune des quatre fils d'Ethelwulf et d'Osburge. Enfant chéri de ses parents, il reçut une éducation plus soignée que ses frères ; à l'âge de cinq ans il alla avec son père à Rome, où il fut oint et adopté comme fils spirituel par le pape Léon IV ; deux ans après il y retourna avec son père, y resta une année entière, et en revenant il traversa la France. A l'âge de vingt ans il épousa Alswythe, fille d'un noble de Mercie. Pendant le festin de la cérémonie nuptiale, il fut saisi d'un mal inconnu aux médecins d'alors, et qui ne le quitta qu'à l'âge de quarante-cinq ans. Pendant le règne de ses frères il eut le gouvernement d'un petit district, avec le titre de roi. Il fit en 868 avec son frère Ethelred la guerre contre les Danois ou Nordmans qui s'étaient emparés d'une grande partie de l'Angleterre ; il s'y distingua par un courage impétueux et presque téméraire, qu'il sut tempérer plus tard par le sang-froid d'un capitaine consommé. Ethelred ayant été tué dans cette campagne, Alfred fut élu roi unanimement par l'assemblée des chefs ; il refusa d'abord, avec une modestie réelle ou affectée, ce titre, car le péril imminent des invasions danoises rendait sa position fort difficile ; mais on parvint à triompher de sa résistance, et il fut couronné en 871, aux acclamations des Saxons, qui l'adoraient.

Les premières années de son règne ne furent pas heureuses. Après avoir vainement essayé de repousser les Danois par les armes, il ne parvint à les éloigner de son territoire qu'au moyen d'une somme d'argent. Ils se rejetèrent ensuite sur la Mercie et les pays environnants, où ils commirent d'affreux dégâts. En 876 ils revinrent attaquer Alfred, qui leur offrit encore une fois de l'argent ; ils acceptèrent ; mais, quoique ayant solennellement juré de se retirer, ils surprirent de nuit l'armée d'Alfred et la dispersèrent. Ces revers déterminèrent Alfred à combattre les Danois sur leur propre élément : il organisa une marine considérable, qui leur fit beaucoup de mal. Et Godrun, le chef des Danois, dut consentir à évacuer le royaume de Wessex. Mais, quelques mois après, Alfred fut forcé de quitter le trône, et erra en fugitif. L'artificieux Godrun avait recommencé la guerre au milieu de l'hiver, et les Saxons, n'étant pas préparés, furent taillés en pièces. Alfred avait voulu se jeter, de désespoir, dans le plus fort de la mêlée ; mais on l'en empêcha. Il se sauva dans une petite île formée par le confluent de la Tone et du Parret, et erra longtemps seul dans les marais déserts du Sommersetshire.

C'est à cette époque de la vie d'Alfred que l'on rapporte plusieurs anecdotes, dont ne parlent pas les historiens contemporains. Ainsi on

raconte qu'il fut hébergé dans la chaumière d'un porcher. Son hôtesse, dont le mari était absent, le pria un jour de surveiller les pains qu'elle faisait cuire au four. Alfred, trop absorbé dans ses réflexions, laissa brûler les pains, et en fut vivement rudoyé par l'irascible femme de ménage. Pieux et dévot, il regardait son infortune comme un châtiment divin, et se reprochait d'avoir abandonné les principes religieux en montant sur le trône. Il avait été, en effet, dur et hautain envers ses sujets, ce qui lui avait attiré une réprimande de saint Néot. Mais cette sévérité prouve que le saint portait à Alfred un vif intérêt; et l'on dit que peu de temps après sa mort il apparut en songe à ce prince dans l'humble cabane qui l'abritait, et lui prédit un prochain rétablissement sur le trône. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alfred, au fond de sa retraite, surveillait les mouvements de l'ennemi; et lorsque le temps d'agir lui parut venu, il résolut de juger par lui-même de l'état des choses. Déguisé en joueur de harpe, il pénètre dans le camp des Danois, et, tout en ne paraissant occupé qu'à les amuser, il étudie leurs forces, leur position, et s'assure que des divisions intestines règnent entre eux; d'après ces renseignements, il fait appel à ses anciens compagnons d'armes par l'envoi symbolique de la flèche et de l'épée nue, les engage à rentrer dans leurs foyers pour y rassembler des troupes, et leur donne rendez-vous à la pierre d'Egbert (1). Cet appel est entendu, et bientôt Alfred se trouve à la tête de forces imposantes. Il surprend alors les Danois, qu'il défait totalement à Aethendune, aujourd'hui Eddington. Quelques-uns, retranchés dans une citadelle du voisinage, tentent, mais vainement, de résister. Plus habile, un autre guerrier vient trouver Alfred, offre d'embrasser le christianisme et obtient le royaume de Est-Anglie, à la condition expresse de faire abandonner à ses compatriotes l'Angleterre et à s'opposer désormais à toute invasion.

Un traité formel consacra les droits des deux parties. Les conséquences de cet arrangement furent l'introduction en quelque sorte légale des Danois en Angleterre et leur occupation du pays sur une plus vaste échelle. L'Est-Anglie dont il est question dans ce traité comprenait ce qui forme aujourd'hui les comtés de Suffolk, Norfolk, Cambridge et surtout Essex, enfin une partie des districts de Huntingdon, Bedford et Hertford. Il ne resta de purement saxon que le royaume de Wessex, comprenant tout le territoire situé au sud de la Tamise, c'est-à-dire les comtés de Kent, Surrey, Sussex, Hants, Berks, Wilts, Dorset, Somerset, Devon et une partie du Cornwall.

Quelque temps après, grâce à ses dispositions stratégiques, Alfred s'opposa victorieusement au terrible débordement des pirates qui vinrent en 893, sous le commandement du féroce Hastings, reprendre les tentatives de conquête qui avaient presque réussi à Godrun. Ces écumeurs de mer, connus sous le nom générique d'*hommes du Nord* (*Nordmans*), se rassemblèrent dans le port de Boulogne, et fondirent en deux divisions, l'une de deux cent quarante, l'autre de quatre-vingts navires, sur l'Angleterre. Jamais Alfred ne déploya plus d'habileté, ni les barbares plus d'activité et de ténacité que dans la conduite de cette guerre, qui dura sans relâche trois années consécutives.

Alfred commença par occuper une position très-forte entre les deux armées; et il parvint à intercepter toute communication entre elles. Hastings offrit alors de se retirer moyennant une somme d'argent, et donna même des otages pour mieux tromper la vigilance d'Alfred. Celui-ci se laissa prendre une seconde fois à ces promesses perfides; une grande partie des Nordmans cernés s'évadèrent; mais ils furent en partie taillés en pièces dans leur fuite par les Saxons furieux. Hastings, après avoir essayé de reprendre ses avantages, fut successivement chassé de Milton, de Chester, de l'île de Jersey et d'autres points, et vint se réfugier en France.

Cependant il restait encore en Angleterre des débris considérables du corps de Hastings, ainsi que des Nordmans de l'Est-Anglie, qui engagèrent pendant deux ans avec les Saxons une guerre de déprédations et d'escarmouches, qu'Alfred termina par une ingénieuse adresse. Leur flotte avait remonté la Tamise et se trouvait à l'ancre sur la Lea. Le roi fit détourner le cours de l'eau, et, au moyen de deux forts inattaquables, il se rendit maître de la rivière, de manière à bloquer les Nordmans, qui disparurent (en 897).

Pendant les quatre années de paix qui suivirent, Alfred reprit son œuvre de civilisation intérieure, qu'il avait commencée après la déroute des Danois. Il avait trouvé le gouvernement civil presque détruit par les dévastations continuelles qu'avait souffertes le pays. L'insubordination des brigands du Nord avait gagné les Saxons : la force seule régnait. Alfred rétablit les cours de justice, qu'il fit administrer par des hommes instruits et intègres, après avoir séparé le pouvoir judiciaire, du commandement militaire. Malheur au juge qui aurait prononcé une sentence inique! le roi lui faisait infliger impitoyablement la peine du talion. Un chroniqueur assure que, dans l'espace d'un an, près de quarante-quatre magistrats furent exécutés pour des sentences irrégulières. Cette sévérité eut les plus heureuses conséquences : les vols et les meurtres devinrent très-rares. Pour s'en assurer, Alfred fit, dit-on, suspendre près d'une grande route des joyaux d'une grande valeur : personne ne vint les enlever. Il réunit aussi les ordonnances éparses de ses prédécesseurs, et ré-

(1) *Pierre d'Egbert*. On a beaucoup discuté sur l'usage des dolmens et menhirs, que l'on voit dans les contrées jadis habitées par des nations d'origine celtique. Ces amas de pierre n'étaient probablement, comme on vient de voir, que des lieux de rendez-vous pour les assemblées guerrières.

digea un code approprié à l'esprit du temps. Nous ferons remarquer ici qu'il n'est pas du tout nécessaire pour la gloire d'Alfred de lui attribuer des innovations radicales dans les institutions civiles, comme l'ont fait quelques panégyristes. Ainsi le jury, la division du pays en *shires* ou comtés, en *hundreds* et *tythings* (associations de cent et de dix familles), étaient connus de tous les peuples du Nord, et sont mentionnés par des auteurs antérieurs à Alfred (1). Mais il eut le mérite d'avoir fait revivre ces institutions tombées en désuétude, et d'avoir lui-même veillé à leur exécution scrupuleuse.

Dans ces temps de barbarie, Alfred s'occupa aussi très-activement de la culture et de la propagation des lettres. Comme, d'après son propre aveu, il y avait alors en Angleterre à peine un homme capable de traduire le latin, il fit venir à sa cour des savants étrangers; il s'adressa pour cela à Hincmar, archevêque de Reims, qui lui en envoya plusieurs. Parmi ces savants, on cite Grimbald, abbé du monastère de Winchester, et Jean Scot. Il se mit lui-même, à l'âge de trente-neuf ans, à étudier le latin, et entreprit de traduire en saxon, à l'usage de ses sujets, l'*Histoire ecclésiastique* de Bède et l'*Epitome* de Paul Orose. Il ouvrit des écoles en divers lieux pour l'instruction de ses sujets. Mais il est fort contestable que ce soit à lui qu'on doive la fondation de l'université d'Oxford. Enfin, l'instruction du peuple lui tenait beaucoup à cœur : il voulait que les enfants de chaque homme libre eussent des connaissances élémentaires d'écriture et de lecture.

Dans la distribution qu'il faisait de son temps, de ses finances et de ses occupations domestiques, Alfred était exact et méthodique. Les officiers de sa maison étaient divisés en trois corps qui se succédaient alternativement, et le quittaient à la fin de chaque mois, terme assigné à leur service. Le tiers de chacune de ses journées était consacré au sommeil et aux repas; il partageait le reste entre les devoirs de la royauté et les œuvres de piété et de charité (2). Son trésorier avait l'ordre de diviser son revenu en deux moitiés. La première se subdivisait en trois parts, dont l'une était destinée à récompenser ses ministres et ses domestiques, une autre à faire des présents aux étrangers qui visitaient sa cour, et la troisième à payer le corps nombreux des ouvriers qu'il employait; car il éleva des palais dans différents lieux de ses domaines, répara et embellit ceux qui lui venaient de ses prédécesseurs, et rebâtit Londres et plusieurs autres villes que les Danois avaient réduites en cendres. On dit qu'il montra dans toutes ces entreprises un goût éclairé et qu'il déploya une grande magnificence. Parmi les artistes qui l'entouraient, se trouvaient un grand nombre d'étrangers, attirés par ses promesses et par le bruit de sa libéralité; et l'on dit qu'il acquit, dans leurs conversations, des connaissances théoriques de leurs professions respectives, qui étonnaient les ouvriers les plus habiles. L'autre moitié de son revenu était divisée en quatre portions : la première était dévolue à l'entretien de ses écoles, son dessein favori; la seconde appartenait à deux monastères qu'il avait fondés, l'un, de religieuses, à Shaftesbury, à la tête duquel il plaça sa fille Ethelgive; l'autre, de moines, à Ethelingey, qu'il peupla d'étrangers, parce que les dévastations des Danois avaient anéanti l'institution monastique parmi ses sujets. Il employait la troisième portion à soulager les indigents, pour lesquels il fut en toute occasion un bienfaiteur des plus généreux. De la quatrième il tirait les aumônes qu'il distribuait annuellement à différentes églises : il ne limitait pas ses bienfaits à ses domaines, mais il les répandait dans le pays de Galles, la Northumbrie, l'Armorique et la Gaule. Souvent il envoyait des présents considérables à Rome, quelquefois aux nations des bords de la Méditerranée et à Jérusalem : une fois même il en envoya jusque dans l'Inde, aux chrétiens de Meliapour. Swithelm, chargé de distribuer cette aumône royale, rapporta au roi plusieurs perles et des liqueurs aromatiques de l'Orient.

Cette activité incessante, jointe à une santé débile, lui attira une mort prématurée. Alfred mourut à cinquante et un ans. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Winchester. Mais les chanoines, qui prétendaient entendre des gémissements sortir de sa tombe, le firent, par ordre de son fils Édouard, transporter dans l'église du nouveau monastère qu'il avait fondé à Winchester. Ses dépouilles mortelles y sont restées jusqu'à la destruction du couvent par Henri VIII. A cette époque l'évêque de Winchester, Richard Fox, recueillit les ossements de tous les rois saxons, les enferma dans des coffres de cuivre inscrits du nom de chacun, et les déposa dans l'intérieur d'un mur qui servait de clôture au presbytère de la cathédrale.

Alfred laissa deux fils : Édouard, qui lui succéda, et Ethelwerd, qui mourut en 922; il avait eu pour filles Ethelflède, mariée à Ethelred de Mercie; Ethelgive, abbesse de Shaftesbury; et Altrithe, mariée à Baudoin, comte de Flandre.

On vient de voir qu'Alfred mérite à juste titre le surnom de *Grand*. On l'a souvent comparé à Charlemagne. L'espace sur lequel il eut à exercer son intelligence était bien petit à côté de cet im-

(1) *Leges Saxonum*, XVI-XXII. — *Chronicon Sax.*

(2) Pour connaître les heures du jour, Alfred eut recours à un expédient assez ingénieux : par des expériences répétées, il trouva qu'une quantité de cire, pesant 72 pennies, pouvait faire six chandelles chacune de douze pouces de long, et toutes d'une épaisseur égale, et qu'en les brûlant l'une après l'autre, elles devaient brûler exactement vingt-quatre heures. Pour empêcher que la flamme ne fût inégalement activée par des courants d'air, les chandelles étaient renfermées dans une grande lanterne de corne transparente; or, comme la consommation de chaque pouce de cire correspondait à la soixante-douzième partie de la journée, ou vingt de nos minutes, il fut en état de mesurer le temps avec une assez grande précision.

mense empire des Francs. Mais le roi saxon assura à son pays l'indépendance et une durée stable pendant plus d'un siècle, tandis que l'œuvre de Charlemagne s'écroula après lui. Quant à la régénération des lettres, à la bonne administration de la justice, aux encouragements donnés aux arts et au commerce, on remarque dans ces deux hommes un génie égal d'organisation et de prévoyance.

Les ouvrages d'Alfred le Grand, parvenus jusqu'à nous, sont : un *Corps de lois*, publié en anglo-saxon par Guillaume Lombard dans son 'Αρχαιονομία; Londres, 1568, in-4°; — une traduction anglo-saxonne de l'*Histoire ecclésiastique de Bède*, publiée par Abraham Wheloc; Cambridge, 1644, in-fol., et par F. Smith, *ibid.*, 1722, in-fol. (d'après des manuscrits de la bibliothèque d'Oxford); — une traduction anglo-saxonne de l'*Histoire d'Orose*, imprimée avec une traduction anglaise; Londres, 1773, in-8° : Alfred y a ajouté deux mémoires géographiques très-curieux pour l'état des sciences à cette époque; — une traduction du *Pastoral* (*Liber Pastoralis curæ*) de saint Grégoire, avec une préface fort remarquable d'Alfred, qui en envoya une copie à chaque évêque du royaume; trois de ces copies ont été conservées jusqu'à nos jours : celle de la bibliothèque de Cambridge est dans un état d'intégrité parfaite. Cette traduction a été imprimée dans l'édition de la Chronique d'Asser; Londres, 1574, in-fol.; Camden et Vulcanius (de Smet) l'ont insérée dans leurs recueils; Francfort, 1603, in-fol., et Leyde, 1597; — une traduction du traité de Boëce : *De consolatione philosophiæ*, imprimée à Oxford, 1698, in-8°, et à Londres, 1829, in-8°; — une traduction de quelques *Soliloques* de saint Augustin, encore inédite.

On lui attribue aussi des traductions de psaumes, de fragments de l'Écriture, et une collection de proverbes. Son *Testament* en anglo-saxon a été imprimé à Oxford, 1788, in-4°, et à Londres, 1828, in-8°. C'est dans ce testament qu'on lit ces belles paroles : *Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées*. La Vie d'Alfred a été écrite par Astle, moine français, que le roi avait décidé à venir passer six mois tous les ans en Angleterre; elle a été imprimée à Oxford, 1722.

Chronicon Saxonicum. — Ingulphus, *Historia monasterii Croylandensis*. — Will. Malmsbury. *De gestis regum Anglorum*. — Speelman, *Life of Alfred*; Oxford, 1709, in-8°. — Bicknel, *Life of Alfred*; Londres, 1777. — Stelborg, *Leben Alfreds des Grossen* (Vie d'Alfred le Grand), ouvrage traduit en français, Paris, 1831, in 18. — Turner, *History of the Anglo-Saxons*.

ALFRED, AELFRED, ELFRED ou **ALUREDUS**, prince saxon, fils du roi Ethelred II et d'Emma fille de Richard I duc de Normandie, vivait dans la première moitié du onzième siècle. Pendant l'invasion des Danois sous Sweyn, il se trouvait, ainsi que leur oncle son frère Edward, en 1016, à la cour du duc de Normandie. Dans l'intervalle, leur mère Emma, devenue veuve d'Ethelred, épousa le roi Canut I. A la mort de ce prince en 1042, Alfred, résolu de faire valoir ses droits à la couronne, s'embarqua pour l'Angleterre à la tête d'une armée considérable et peut-être eût-il atteint son but, si Godwin, comte de Kent et beau-frère de Canut, n'eût pris parti contre lui, tout en ayant l'air de lui être favorable. Les Normands, attirés dans une embuscade aux environs de Guilford, furent décimés; Alfred fut fait prisonnier et conduit dans l'île d'Ely. Il eut les yeux crevés et son persécuteur voulut faire de lui un moine. Alfred, enfermé au monastère d'Ely, échappa à la surveillance dont il était l'objet, mais non, à ce qu'il paraît, à une mort violente, vers 1036 ou 1037. On n'est pas d'accord sur les circonstances de cette mort. Parmi les versions qui ont eu cours à ce sujet, il en est une qui fait de Godwin le meurtrier d'Alfred, de complicité avec l'évêque Livingen. On raconte même que la reine Emma trempa dans ce meurtre pour assurer la couronne à son autre fils Hardi Knut. Plus heureux qu'Alfred, son frère Édouard, surnommé le confesseur, épousa Edith, fille de Godwin, et monta sur le trône. Quand à Godwin lui-même, son crime lui profita peu, dit-on, et à son tour, il périt de mort violente.

Biographia Britannica. — *Encomium Emmæ*, dans Duchesne, *Hist. Normannorum*; Paris, 1619. — Ailredi, *Vita Edwardi confessoris*, p. 374, dans *Historia anglic. Script. decem*. — Turner, *Hist. des anglo-saxons*, II, 249.

ALFRED ou **ALURED**, surnommé *l'Anglais* (*Anglicus*), philosophe, paraît avoir vécu dans la seconde moitié du treizième siècle. Il fut chapelain du cardinal Ottoboni, qui, nommé légat, l'emmena avec lui en Angleterre. Roger Bacon parle de lui comme ayant traduit plusieurs ouvrages du grec en latin. Leland et Pits citent d'Alfred des ouvrages de médecine et de sciences naturelles (*De motu cordis; De rerum natura, De educatione accipitrum*), des Commentaires sur le Traité des plantes et les Météorologiques d'Aristote. Ces ouvrages sont restés inédits, ou ne nous sont pas parvenus.

Leland, *De Scriptoribus Angl.* — Tanner, *Biblioth. Brit. Hiber.* — Bale, *Scriptores*. t. IV, p. 88.

* **ALFRED, ALURED** ou **ALRED**, *de Beverley*, chroniqueur anglais, natif du Yorkshire, mort en 1126 ou 1136. Il fut trésorier de l'église de Saint-Jean à Beverley, et a laissé, entre autres écrits, une chronique intitulée *Aluredi Beverlacensis Annales, sive Historia de Gestis regum Britanniæ*, libri IX, publiée par Hearne, Oxford, 1716, in-8°, d'après un manuscrit unique, ayant appartenu à Thomas Rawlison. Cette chronique commence à l'histoire de Britus le Troyen, regardé comme le premier roi de la Grande-Bretagne, et va jusqu'à l'année 1128. Bale et d'autres critiques la prennent pour une compilation extraite de l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth, *Deflorationes Galfredi*.

Bale, *Scriptor*. — Pits, *De Script. Angl.* — Tanner, *Biograph. Britan. Hib.*

ALFRED ou **ALFERIC**, *de Malmsbury*, écrivain anglais, mort vers l'an 999. Il fut nommé abbé de Malmsbury, puis évêque de Kirton (Cre-

dicon), sur la recommandation de Dunstan, archevêque d'York. Bale et Pits citent de lui deux ouvrages, *De Naturis rerum*, et *De Rebus cœnobii sui*, qui n'ont pas vu le jour.

Bale, *Scriptor.* — Pits, *De rebus Angl.* — Tanner, *Biblioth. britan. hibern.* — Wrigkt, *Biograph. britan. liter.* p. 478.

*ALFRED et ARIRAM, deux sculpteurs et architectes allemands, contemporains de l'empereur Arnolphe, vivaient dans le neuvième siècle de J.-C. Ils étaient natifs de la Bavière, et appartenaient à des ordres religieux. Ils ont construit le fameux palais impérial à Ratisbonne. Alfred avait été moine à Tegernsée; un ancien écrivain cité par Fiorillo, le qualifie *Alfridus presbyter, et magister cujusque artis*; et un chroniqueur, mentionné dans le Trésor de Fez, dit d'Ariram : *Nullus in hoc ævo viget ingeniosior illo... artibus et variis*. Ariram était religieux du couvent de Saint-Emmeran.

Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste.* — Pez, *Thesaurus anecdot.*, vol. VI, part. I, p. 9.

ALFRIC, ÆLFRIC ou ELFRIC, surnommé *Abbas* (abbé) et *Grammaticus* (grammairien), écrivain anglo-saxon, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. On n'a sur lui que des détails peu nombreux et fort incertains. Il paraît avoir été successivement abbé de Saint-Albans et de Cerne, dans le Dorsetshire. Il eut pour maître Ethelwod à l'école de Winchester, et paraît avoir pendant quelques mois occupé, vers 995, le siége épiscopal de Wiltac (aujourd'hui Salisbury). Il a été confondu avec plusieurs autres écrivains de la même époque; car le nom d'*Alfric*, *Ælfric* ou *Alfred*, était très-commun chez les Anglo-Saxons. Il est l'auteur vrai ou supposé des ouvrages suivants : *Homélies* ou *Sermons*, extraits de saint Augustin et d'autres Pères de l'Église. La plus remarquable de ces homélies, *Paschal Sermon for Easter Sunday*, a été publiée en anglo-saxon et en anglais par l'archevêque Parker, avec une préface; London, 1566, in-8°; réimprimée dans Foxe, *Acts and monuments*, et dans d'autres recueils. — Une autre homélie, sur la naissance de saint Grégoire, a été publiée avec une traduction anglaise, par Elstob; London, 1709, in-8°; réimprimé à Londres en 1839, in-8°; — un *Traité sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, publié en anglo-saxon et en anglais par l'Isle; London, 1623 et 1638, in-4°; — un recueil de Canons, trad. du latin, publiés par Wilkins, *Concilia Magnæ Britanniæ et Hiberniæ*; Lond., 1737, in-fol.; — une *Grammaire et un glossaire anglo-saxons*; Londres, 1838, in-fol. — *Dialogue entre un maître et son élève*, publié dans Thorpe, *Analecta Anglo-Saxonica*, 1834; — une traduction anglo-saxonne du *Pentateuque*, publiée par Ed. Thwaites; Oxford, 1699, in-8°; — une *Préface* au livre de la Genèse, dans Thorpe, *Analecta*, et Leo, *Altsächsische Sprachproben*; Halle, 1838, in-8°; — la vie de son maître Ethelwod, dans Mabillon, *Acta SS. Benedictinorum*; — un manuel d'*Astronomie*, en anglo-saxon, dans Th. Wright, *Popular Treatises on Science written during the middle ages*, etc; London, 1841, in-8°. — Beaucoup d'autres écrits d'Alfric sont encore inédits. On trouve dans ses ouvrages des renseignements curieux sur les mœurs et les coutumes *des Anglo-Saxons*. — *Alfric Bata* ou *Putta*, archevêque d'Yorck, mort en 1051, a laissé aussi plusieurs écrits qui ont été confondus avec ceux du précédent.

Wright, *Biographia leteraria*, vol. I. — Hickes, *Thesaurus linguarum septentrionalium*; Oxford, 3e vol., 1705, in-fol. — Wharton, *Dissert. de duobus Elfricis*, dans *Anglia sacra*, t. I, 125. — Thorpe, *Analecta anglo-saxonica*.

*ALPTEKIN, surnommé *Abou-Mansour-Scherabi*, fut, vers l'an 980 de J.-C., le ministre et confident du khalife Aziz-Billah, contre lequel il avait d'abord fait la guerre, et qui lui pardonna généreusement. *Voy.* AZIZ-BILLAH.

Silv. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. II, p. 103 (nouvelle édit.)

ALGARDI (*Alessandro*), célèbre sculpteur et architecte italien, né à Bologne en 1598, mort à Rome en 1654. Il fut élève de Carrache, auxquels il doit la correction du dessin. Il commença par modeler de petites figures en plâtre, et y réussissait très-bien. Après avoir travaillé à différents ouvrages dans plusieurs villes de l'Italie, il vint à Rome, où il fut employé par le cardinal Ludovici pour restaurer des statues antiques. Sur la recommandation du Dominiquin, il fut chargé de faire une Madeleine et un saint Jean-Baptiste pour l'église de Saint-Sylvestre. Ses statues furent bien accueillies, comme elles le méritaient. En 1640 on lui commanda plusieurs groupes pour les églises de Rome. Il fit ensuite la statue en bronze du pape Innocent X, qui lui valut beaucoup d'honneur et d'argent; son œuvre principale, le beau bas-relief représentant saint Léon empêchant Attila d'entrer à Rome, date de la même époque. C'est le plus grand bas-relief qu'on ait jamais exécuté : la réputation qu'il obtint par cet ouvrage engagea Mazarin à inviter Algardi à venir en France; mais l'artiste refusa. Il devint très-riche; on lui reproche beaucoup d'avarice et de dureté. Algardi s'éleva au-dessus de l'état de médiocrité où était alors la sculpture. Sans être aussi maniéré que le Bernin, il n'en a pas moins plusieurs défauts, entre autres celui de vouloir obtenir par les masses lourdes du marbre des effets qui ne conviennent qu'à la peinture.

Passeri, *Vite de' Pittori*, etc. — Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* — Cicognara, *Storia della scoltura.* — Milizia, *Vite*, etc.; Ponz, *Viage de España.*

ALGAROTTI (*François*, comte), célèbre littérateur et artiste italien, né à Venise le 11 décembre 1712, mort à Pise le 3 mai 1764. Son père Rocco, riche marchand, allié à plusieurs familles nobles, l'envoya d'abord étudier à Rome au collége Nazarene, puis le rappela près de lui à Venise. Rocco mourut presque aussitôt après le retour de son fils, et celui-ci alla continuer

ses études à Bologne, où il eut pour maître Eustache Manfredi et François Zanotti. Il fut poëte dès l'âge de dix-sept ans, et ses vers de collége, publiés à son insu par Giampietro Zanotti, à Bologne, en 1733, dénotent sinon un talent original du moins une brillante facilité. Ce fut cependant du côté des sciences qu'Algarotti dirigea ses études avec le plus de succès. Il acquit en algèbre, en physique, en astronomie des connaissances étendues et c'est à tort que Foscolo l'accuse d'avoir escroqué (*scroccato*) la réputation de savant. Dans ses études sur les beaux-arts, Algarotti faisait marcher de front la pratique et la théorie, et il alla à Rome comparer les chefs-d'œuvre de l'art moderne avec les débris des modèles antiques; il voulut même avoir des copies de tous les objets qui excitaient son admiration. Quoiqu'il s'entendit fort bien lui-même à dessiner, à peindre et à graver, il se fit assister dans ses excursions par un jeune peintre, nommé Mauro Tesi, qui devint dès lors son intime ami. L'amour de la science, le désir de se produire sur un plus grand théâtre, arrachèrent Algarotti au séjour de Rome, et le conduisirent, à l'âge de vingt et un ans, en France, où il se lia avec Clairaut, Maupertuis, Fontenelle et Voltaire. Ce fut au milieu de ce monde savant et spirituel, auquel il se dérobait de temps en temps pour étudier dans sa retraite du mont Valérien, qu'Algarotti écrivit ses dialogues sur l'optique de Newton, intitulés *Newtonianismo per le dame*; Naples, 1737, et réimprimés sous le titre de *Dialoghi sopra l'ottica Newtoniana*. Cet ouvrage n'eut pas en France le succès que l'auteur avait espéré. Il fut cependant traduit en français par Duperron de Castéra; Paris 1752, 2 vol. in-12, en anglais, 1739, en russe, allemand, et en portugais. Ses compatriotes reprochèrent à Algarotti d'altérer le pur toscan par un mélange de gallicismes, et les séjours continuels qu'il faisait hors de l'Italie, le firent accuser plus d'une fois de dédaigner la littérature de son pays. Enfin ses épîtres en vers blancs (*sciolti*) publiées avec d'autres épîtres de Frugoni et de Bettinelli, et de prétendues *lettres* de Virgile dans lesquelles Dante et Pétrarque étaient attaqués, soulevèrent parmi ses compatriotes une indignation générale. Il dut se justifier comme d'une accusation de sacrilége, et déclarer qu'il n'était pour rien dans les *lettres de Virgile*. On a su depuis, en effet, qu'elles étaient de Bettinelli. Le reproche fait à Algarotti par ses contemporains de n'être pas assez Italien dans ses écrits lui a survécu, et Foscolo l'accuse positivement d'avoir corrompu la langue italienne.

Algarotti passa aussi quelque temps à Londres, où il eut pour ami le célèbre homme d'État William Pitt. Il accompagna Lord Baltimore à Saint-Pétersbourg et ce fut pour lui une occasion de donner, dans ses *Lettere sulla Russia*, des renseignements assez précis sur ce pays alors peu connu. Au retour de ce voyage, il passa par la Prusse, et fut présenté, vers 1738, à Frédéric le Grand, qui, n'étant encore que prince royal, vivait dans la retraite à Rheinsberg. Algarotti possédait, avec des formes brillantes, un fond solide d'instruction fait pour plaire à un prince qui visait à la grandeur et au bel esprit. Frédéric, ne pouvant alors donner que son amitié, Algarotti chercha et obtint des faveurs plus réelles à la cour de l'électeur de Saxe, Auguste III, qui le nomma conseiller de guerre et le chargea de faire des achats pour le Musée de Dresde, ce qui l'obligeait à de fréquents voyages en Italie et à de nouvelles études sur les beaux-arts. Il exposa ses idées à ce sujet dans ses lettres et surtout dans son *Saggio sopra la Pittura*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre. Cet ouvrage eut un grand nombre d'éditions, et fut traduit en anglais et en français (par Pingeron, Paris, 1769, in-12). Algarotti, dans sa dédicace à la Société des Arts, qui accompagne l'édition anglaise, datée de Bologne, 1762, s'exprime ainsi sur le but de son travail : « J'ai tenté dans cet essai de rechercher les premiers principes de la peinture, et d'indiquer quelles sont les études nécessaires pour former un peintre complet. »

Quatre jours après son avénement au trône, Frédéric l'appela près de lui. Algarotti, qui se trouvait alors en Angleterre, se hâta d'accourir auprès du roi de Prusse, qui à l'époque de son couronnement (en 1740) le créa comte, et plus tard chambellan. L'amitié de Frédéric et d'Algarotti dura sans interruption pendant vingt-cinq ans, jusqu'à la mort du dernier. Chaque fois que les deux amis étaient éloignés l'un de l'autre, ce qui arrivait souvent, ils entretenaient une correspondance active.

Tant de voyages et d'études, des œuvres si nombreuses et si variées avaient épuisé la frêle constitution d'Algarotti; et lorsqu'il se décida à quitter l'Allemagne pour aller demander à l'Italie un remède contre la phthisie dont il était atteint, il n'était déjà plus temps. Le climat de sa patrie ne put que retarder les progrès du mal. Après avoir séjourné quelque temps à Venise, à Bologne, il vint mourir à Pise.

Algarotti, en véritable disciple d'Horace, partagea ses dernier jours entre la musique, les beaux-arts et l'entretien des amis, et il se fit à lui-même son épitaphe : *Hic jacet Algarottus non omnis*, souvenir heureux du *non omnis moriar* d'Horace. Frédéric, qui fit élever à son ami un splendide monument dans le Campo-Santo de Pise voulut qu'on ajoutât à cette épitaphe les mots suivants : *Algarotto, Ovidii æmulo, Newtoni discipulo, Fredericus*. Les héritiers d'Algarotti ajoutèrent à leur tour au nom de *Fredericus* l'épitèthe de *Magnus* (1). Bien qu'Algarotti se soit exercé dans tous les genres d'écrire, il n'a laissé nulle part de ces traces originales qui attirent l'at-

(1) Au rapport de Camille Ugoni, le roi de Prusse ne remboursa jamais aux héritiers d'Algarotti les frais du monument qu'ils avaient fait élever par ses ordres.

tention de la postérité. C'est par une flatterie un peu forte que l'abbé Michelessi l'a appelé un profond philosophe et un sublime poëte; il ne fut qu'un savant aimable, un écrivain spirituel, et un amateur très-éclairé des beaux-arts. Outre les ouvrages déjà mentionnés, et une correspondance intéressante avec les hommes les plus éminents du dix-huitième siècle, Algarotti a laissé un grand nombre de petits traités, ou d'*essais*, dont nous citerons les plus importants : *Saggio sopra l'Architettura*; — *Saggio sopra l'Academia francese in Roma*; — *la Durata de' regni de' re di Roma*; — *la Giornata di Zama*; — *gl' Incas*; — *il Gentilesimo*; — *il Commercio*; — *il Cartesio*; — *Orazio*; — *la Necessità di scrivere nella propria lingua*; — *la Rima*; — *la Lingua francese, se le varie qualità di popoli nascono dall' influsso del clima, o della virtù della legislazione, e perchè i grandi ingegni in certi tempi fioriscono tutti insieme*; — *Saggio per reformare il teatro dell' opera*; — *Lettere sopra la traduzione dell' Eneide del Caro*; — *il Congresso di Citera*. Il laissa quelques ouvrages inachevés, entre autres une *Vie* de Jules César, *la Vita di Cesare, o sia il Triumvirato di Cesare, Crasso e Pompeo*.

Les œuvres complètes d'Algarotti publiées à Livourne en 1763-1765, 8 vol. in-8°, ont été traduites de l'italien en français, sous la direction de l'abbé Michelessi, par M. Belthier et revues par Mérian; Berlin, 1772, 8 vol. in-8°. Une description des objets d'art contenus dans sa maison de Venise fut publiée après sa mort par Antonio Selva sous le titre suivant : *Catalogo dè quadri, dè disegni, è dè libri che trattano dell' arte del designo della Galleria del fu sign. conte Algarotti in Venezia*.

Léo JOUBERT.

Domenico Michelessi, *Memorie intorno alla vita d'Algarotti*; Venise, 1770, in 4°. – Fabroni, *Vitæ Italorum Doctrina excellentium*, tome V, p. 304. — Camillo Ugoni, *Continuazione ai secoli della letteratura italiana*, de Cormani. – Foscolo, *Lettere di Jac. Ortis.* Tipaldo, *Biografia deg. Ital. illus.*, vol. VI.

* **ALGAZI** (*Chajim*), rabbin grec du dix-septième siècle, est auteur d'un commentaire diffus, intitule *Neschiboth Mischpot* (les Sentiers du jugement), imprimé à Constantinople par Franco-ben-Salomon, l'an du monde 5429 (1669 de J.-C.), in-fol.

Wolf, *Biblioth. hebr*, t. I, p. 267, t. III, 331. -- Bartolocci, *Biblioth. magn. rabbinica*, t. II, p. 833. — De Rossi, *Dizionario*, etc.

* **ALGAZI** (*Samuel-ben-Isaac*), rabbin, natif de Candie, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages, très-rares. Sa Chronologique (*Toledoth Abraham*, c'est-à-dire génération d'Abraham) a été imprimée à Venise, 1587, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. magn. rabbin.*, t. IV, p. 399. — Wolf, *Bibl. hebr.*, t. I, p. 1096. — De Rossi, *Diz. storico degli autori ebrei*, t. I, p. 46. — Lelong, *Bibl. sacra*, t. II, p. 951.

* **ALGAZI** (*Salomon-ben-Abraham*), rabbin natif du Levant, mort en 1683. Il fut longtemps grand rabbin à Mayence, et a publié beaucoup d'ouvrages sur le Talmud, parmi lesquels on remarque l'*Ahabath Olam* (l'Amour éternel); Constantinople, 1647, in-4°; — *Aphirson Shelomo* (la couche nuptiale de Salomon); Vérone, 1649, in-4°; — *Halicoth Eli* (Les actes de Dieu); Smyrne, 1663, in-4°; — *Zehab Secah* (le Dieu des anciens temps); Constantinople, 1683, in-8°; — *Jabid Shemuah*, commentaire sur le *Halicoth Olam* (la marche du monde); Venise, 1639, in-fol.; — *Lechem Setharim*, commentaire sur l'Aboda Sara du Talmud; Venise, 1664, in-4°; — *Mehulleppheth Saphirim*, publié d'abord à Smyrne, sans date, réimprimé par Gaspard Steen; Amsterdam, 1703, in-8°.

Wolf, *Biblioth. Heb.* t. I. — De Rossi, *Dizionario* etc. — Bartolocci, *Biblioth. magna Rabb.* — Hyde, *Catal. Bibl. Bodl.* t. II, 454.

ALGAZZALI (*Abou-Ib-Hamid Mohammed Ibn-Mohammed-Attusi*), philosophe arabe, né en 1058 à Thous (Perse), mort à Nissapour (Khorasan) en 1111 (503 de l'hégire). Son père était marchand de toiles de coton (*gazzal*), ce qui fit qu'on nomma le fils *Algazzali*. Ayant successivement étudié à Djordjân et à Nissabour, il fut appelé à une chaire de théologie à Bagdad, où il professa avec un tel éclat, que tous les imams du pays devinrent ses partisans zélés. Il succèda, dans la direction de la grande école de Bagdad, au célèbre docteur Jman-al-Naremein. Après avoir dirigé cet établissement pendant quatre ans, il fit le pèlerinage de la Mecque résida quelque temps à Damas, à Jérusalem, à Alexandrie. Il était sur le point d'entrer dans Magreb, lorsque ses enfants l'invitèrent à revenir dans son pays pour arranger des affaires de famille. De retour à Bagdad, il reçut du sultan l'injonction de reprendre à Nissabour la carrière de l'enseignement. Algazzali obéit : il professa environ encore quinze ans, et mourut en 505 (1111 de J.-C.), après avoir fondé à Nissabour un collége et un couvent pour les Coûfis.

Algazzali était un des auteurs arabes les plus savants et les plus féconds. Ses ouvrages, dont on porte le nombre à six cents, lui ont fait donner les surnoms de *Hodjat-al-Islam* (Preuve de l'Islamisme) et de *Zein-al-Din* (Ornement de la Foi); mais c'est peut-être à tort, qu'on le regarde comme un des chefs des Ascharites ou Orthodoxes; car il a trop souvent varié dans ses croyances. Ses principaux écrits ont pour titres : *Kitabun-nahali-Filosofa* (sur les Opinions des philosophes); — *Makassid-al-Falasifa* (la Tendance des philosophes); — *Tehafot-al-Falasifa* (la Destruction des philosophes). Ces trois traités contiennent la réfutation de divers systèmes philosophiques; Averroës (*Destructio destructionum philosophiæ Algazzali*, dans le vol. IX de ses œuvres, Venise, 1560), pense qu'Algazzali a essayé par ce ce moyen d'introduire son

propre système dans l'islamisme. Ces traités ont été traduits en hébreu; — *Ilya Oloum-al-Din* (Restauration des connaissances religieuses); on y trouve des critiques sur quelques articles de la foi musulmane; — *Al intissar ilail imamiz-Zenati* (Secours puissant contre l'iman de Zenata); c'est une controverse politique, où l'auteur combat les impostures du fondateur de la dynastie des Almoravides. Abou-Abdallah-Ibn-Tommet y puisa, dit-on, l'idée de fonder la dynastie des Almohades; — *Mizan-al-Bakk* (Balance de la justice), traité de morale; — *Al-iktisssad-fil-aticcad* (Traité des dogmes musulmans). Quelques-uns de ces traités de philosophie ont été traduits en latin par Pierre Lechtenstein, sous le titre de *Philosophica et Logica Algazzali;* Cologne, 1506, in-4°.

La Bibliothèque Impériale de Paris possède plusieurs écrits inédits d'Algazzali (fonds des manuscrits arabes). L'un de ces écrits (*Ce qui sauve des égarements et ce qui éclaircit les ravissements*) a été publié par A. Schmölders, en français et en arabe; Paris, 1842, in-8°. On y lit, entre autres, ce passage remarquable sur la division des sectes philosophiques :

« On classe les philosophes en trois catégories : fatalistes, naturalistes, et théistes. Les fatalistes forment une secte qui, niant un Dieu créateur, modérateur, doué de connaissance et de puissance, suppose que le monde existe sans créateur, et qu'il ne périra jamais; que l'animal tire son origine d'une matière prolifique particulière, et qu'il en a été et sera toujours ainsi. Ces gens sont hérétiques. Les naturalistes étudient la physique et les phénomènes prodigieux des animaux et des plantes : ils font beaucoup de recherches anatomiques sur les différentes parties des animaux; mais, tout en voyant le merveilleux de la création divine et les chefs-d'œuvre de la sagesse de Dieu, ils ne s'efforcent pas à s'élever à l'idée d'un Créateur sage, qui connaît la fin des choses et leur but. Et cependant aucun observateur ne saurait comprendre l'anatomie et l'utilité merveilleuse de toutes les parties du corps, à moins qu'il n'ait cette connaissance indispensable de l'excellente économie de l'ordonnateur dans l'organisation des animaux, et plus encore dans celle des hommes. Mais n'est-il point arrivé que ces hommes, à cause de leurs nombreuses recherches physiques, soient allés jusqu'à se persuader que la juste proportion de la composition élémentaire opère une grande influence sur l'existence des animaux, et que la faculté intellectuelle même de l'homme dépend de sa composition élémentaire, et qu'elle est périssable comme elle? Car celle-ci périt; et comme, selon eux, il est inconcevable qu'une chose une fois anéantie puisse revenir à la vie, ils vont jusqu'à soutenir que l'âme meurt à jamais sans retour. Niant la vie future, ils ne croient ni au paradis, ni à l'enfer, ni à la résurrection, ni au jugement dernier. Pour l'obéissance envers Dieu, il n'y a, selon eux, aucune récompense; pour la désobéissance, aucun châtiment. Vivant sans frein, ils s'abandonnent à leurs penchants comme les bêtes. Ceux-là encore sont donc hérétiques; car le fondement de la foi, c'est la croyance en Dieu, au prophète, et au dernier jour. Or, tout en croyant à Dieu et à ses attributs, il nient le dernier jour.

« Après eux vinrent les théistes. Tels sont Socrate, précepteur de Platon, qui lui-même fut précepteur d'Aristote. Celui-ci, en rédigeant pour les philosophes la logique, et en classant les sciences, a rendu obscures des choses qui auparavant étaient évidentes, et en a mis au jour d'autres qui étaient oubliées. Ces trois hommes combattaient en général les deux sectes précédentes, c'est-à-dire les fatalistes et les naturalistes; mais, en révélant leurs défauts, ils enseignaient eux-mêmes ce qu'ils avaient emprunté à d'autres. — Que Dieu préserve les croyants de s'attaquer réciproquement comme ils l'ont fait! »

D'Herbelot, *Biblioth. orientale*. — *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibl. nationale*. — Jourdain, dans la *Biographie universelle*. — A. Schmölders, *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes, et notamment sur la doctrine d'Algazzali*; Paris, Firmin Didot, 1842.

ALGER, en latin *Algerus*, savant prêtre de Liége, mort en 1131. Il fut d'abord diacre à l'église de Saint-Barthélemy dans cette ville, et il était chargé de la direction de l'école ecclésiastique; il passa de là à la cathédrale de Saint-Lambert, où il entretint une correspondance active concernant son administration. Après la mort de Frédéric, évêque de Liége, il refusa les offres avantageuses de plusieurs prélats d'Allemagne; il se retira à Cluny, et y mourut dans la pratique de toutes les observances monastiques.

Nous avons de lui : 1° *De misericordia et justitia*, mis au jour par D. Martène dans le 5ᵉ volume de ses *Anecdota*. C'est un recueil de passages des livres des saints Pères, accompagnés de courtes réflexions; — 2° *De sacramento corporis et sanguinis Domini*. Ce traité est dirigé contre l'hérésie de Bérenger; il était fort estimé par Pierre de Cluny et par Érasme; — 3° un opuscule sur le libre arbitre, rendu public par D. Bernard Pez dans le 4ᵉ tome de ses *Anedocta*; — 4° *De sacrificio Missæ*, courte dissertation publiée dans le 9ᵉ volume de la *Collectio scriptorum veterum* de Angelo Mai. — On regrette la perte de ses lettres et de son histoire de l'église de Liége.

Histoire littéraire de la France, t. XI. — Pierre de Cluny, livre II, *adv. Henric. et de Mirac. sui temp.* — Trithème, *In catal. script. Eccles.*, II, 9, *de Vir. illust. Bened.* — Érasme, *in Epist. et præf. ad Alger.* — Bellarmin, *De script. Eccles.* — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Valère André, *Bibl. Belg.* — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — Cellier, *Histoire des auteurs sacrés.*

***ALGHAFIKI** (*Abou-Djafar-Ahmed-ben-Mohammed*), médecin arabe, mort en 560 de l'hégire (1144 de J.-C.) Il vécut en Espagne, et fut surtout renommé pour sa connaissance des

drogues. On n'a que peu de détails de sa vie; aucun de ses écrits n'a été imprimé. La bibliothèque Bodléienne d'Oxford possède de ce médecin trois ouvrages manuscrits : 1° un *Traité des simples*, souvent cité par Ibn-Elbeytar; c'est un abrégé de ce que les Grecs et les Arabes ont écrit sur cette matière; — 2° *Sur les fièvres et les tumeurs*; — 3° *Sur les moyens de chasser les humeurs viciées.*

Ibn Abi Ossaybiah, *Fontes relationum de classibus medicorum*, cap. XIII, 35I. — Wüstenfeld, *Geschichte der arab. Ærzte.* — Nicoll et Pusey, *Catalog. codd. mss. arab. bibl. Bodl.*, p. 589.

ALGHALIB-BILLAH, c'est-à-dire *le Conquérant pour la cause de Dieu*, surnom d'AL-AHMAR (*Mohammed-ben-Youçouf-ben-Nasr*). *Voy.* ALAHMAR.

ALGHISI ou **ALGISI** (*François*), compositeur de musique italien, né à Brescia en 1666, mort dans sa ville natale en 1733. Il fut organiste de la cathédrale de Brescia, et fit représenter à Venise deux opéras (*l'Amore di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della Continenza*) qui eurent un grand succès. Vers la fin de ses jours il s'était acquis une réputation de saint, en ne vivant que d'herbes assaisonnées de sel.

Fétis, *Biographie des musiciens.*

ALGHISI-GALEAZZO, architecte et géomètre, natif de Carpi dans le Modénois, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il devint architecte du duc de Ferrare, et s'attacha principalement à l'art des fortifications. Son ouvrage : *Alghisci Carpensis apud Alphonsum II, Ferrariæ ducem architecti opus*, fut imprimé à Venise en 1570, in-fol., avec un grand luxe typographique; c'était le meilleur livre d'architecture qui eût paru jusqu'alors.

Tiraboschi, *Storia della letteratura.*

ALGHISI (*Thomas*), chirurgien italien, né à Florence le 17 septembre 1669, mort le 27 septembre 1713. Il étudia d'abord sous son père, qui était chirurgien de l'hôpital della Santa-Maria à Florence, puis sous l'anatomiste Laurent Bellini. En 1703, il fut reçu docteur à Padoue sous le célèbre Vallisnieri, et s'acquit une grande réputation comme opérateur, et particulièrement comme lithotomiste. Il fut en grande considération auprès de Clément IX, après une opération qu'il avait faite sur l'un des officiers de ce pape. Il mourut à la suite d'une amputation, nécessitée par une arme à feu qui lui avait éclaté entre les mains. On a de lui : *Litotomia, ovvero del cavar la pietra* (avec des figures d'instruments lithotomiques, de calculs, etc.); Florence, 1707, in-4°, et Venise, 1708, in-4°, ouvrage très-intéressant pour l'histoire de la chirurgie; — une lettre à Vallisnieri sur des vers sortis de la vessie, sur une matière propre à injecter les artères, et sur les bandages employés chez les Égyptiens, dans le 6e volume du *Giornale de' Letterati d'Italia*; réimprimée dans Vallisnieri, *Nuove Esperienze ed Osservazione.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALGMADESCH** (*don Meir-ben-Salomon*), rabbin espagnol, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages manuscrits (inédits), une traduction hébraïque de la *Morale* d'Aristote, avec des commentaires (bibliothèques de Paris, d'Oxford, du Vatican).

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 774; t. III, 666. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, t. IV, p. 14. — De Rossi, *Dizionario storico degli aut. ebrei.*

ALGRIN ou **MALGRIN** (*Jean*), cardinal et théologien, né vers la fin du douzième siècle, mort le 28 septembre 1237. On n'a aucun détail précis sur la première partie de sa vie. On sait seulement qu'il fut prieur à Abbeville. Il vint ensuite à l'université de Paris, où il acquit la réputation d'un homme savant et d'un habile prédicateur. En 1225 il fut nommé archevêque de Besançon, et en 1227 Grégoire IX le créa cardinal. Il fut envoyé comme légat en Aragon, pour prêcher la croisade contre les Sarrasins; depuis il négocia une réconciliation entre le pape et l'empereur Frédéric II. On a de lui, à la Bibliothèque nationale à Paris, beaucoup de sermons et un commentaire sur les psaumes (en manuscrit). On n'a publié de lui qu un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, imprimé à Paris en 1521, in-fol.

Mabillon, *Bibl. de l'ordre de Saint-Benoît.* — Dupin, *Bibl. des auteurs ecclésiastiques.* — Henr. Gandevensis, *De script. ecclesiasticis.* — Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætatis.* — Cave, *Hist. litt. scrip. ecclesiasticorum*, t. II, p. 291.

AL-HADJADJ-BEN-IOUCEF. *Voy.* ABDALLAH-BEN-ZOBAÏR.

ALHAKEM-IBN-ATTA, surnommé *Mokenna* (le Borgne), chef de secte arabe, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Il fit son apparition à Mérou, capitale du Khorasan (en 774 de J.-C), où il se donna pour le fils de Dieu sous la forme humaine, et ayant été d'abord incarné dans Adam et Noé, et d'autres personnes célèbres. Habile dans l'art magique (sciences physiques), il accompagnait ses prédications de choses qui frappaient les yeux du vulgaire; ainsi, on raconte qu'il faisait voir des disques lumineux dont l'éclat (lumière électrique?) effaçait, pendant la nuit, la lumière de la pleine lune; ce qui lui valut le surnom de *Sazendeh-mah* (faiseur de lunes). Le khalife Mahdi fit marcher contre lui des troupes. Alhakem se renferma dans une forteresse, où il se fit, dit-on, brûler de manière à ne laisser aucune trace de son corps (en 780). Les partisans d'Alhakem furent nombreux, et on en rencontre aujourd'hui sur les bords de l'Oxus. L'histoire d'Alhakem a fourni à Thomas Moore le sujet d'un poëme : *Mocanna, ou le prophète voilé du Khorassan.*

Ibnou-l-Athir, *Histoire générale* (ms.). — Aboulféda, *Annal. muslem.*, sub anno 163. — D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, au mot MOCANNA.

***ALHAKEM-BIAMRILLAH** (*Abou-Ali-Mansour*), sixième khalife de l'Égypte, de la dy-

nastie des Fatimites, succéda en 996 de J.-C. à son père Aziz-Billah, et disparut à l'âge de soixante et un ans, sans que l'on ait su comment. Rigide observateur des lois du Koran, il fit arracher toutes les vignes de l'Égypte, et ne permit aux juifs et aux chrétiens de ses États de ne porter que des turbans noirs. Ce fut sous ce règne qu'Ibn-Yunas dressa les tables astronomiques qui portent le nom de *Zigu-l-Hakemi* (*Tables Hakémites*).

Vie d'Alhakem-Biamrillah, par Makrizi, dans Silv. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, vol. I. — Aboulféda, *Annal. muslem.*, sub an. 386-396 de l'hégire.

ALHAKEM Ier, émir de Cordoue, né vers 112, mort en 206 de l'hégire (821 de J.-C.), surnommé *Alumdafar* (le vainqueur) et *Abou-l-'assin* (le cruel). L'exemple de son père Hescham Ier, auquel il succéda en 796, et son éducation soignée faisaient espérer à son avénement un règne heureux, en même temps que tout son maintien annonçait en lui un souverain brave et actif. Mais les premiers jours de son règne furent troublés par les guerres civiles. Deux de ses oncles, Abdallah et Soliman, se mirent en révolte ouverte contre lui, et se liguèrent avec les chrétiens : ils décidèrent Charlemagne à envoyer de nouveaux secours à son fils Louis le Débonnaire, qui faisait alors une guerre très-active aux Maures. Alhakem se tourna d'abord vers l'armée de ses oncles, qu'il mit en déroute après une bataille acharnée; il fut très-affecté de la mort de Soliman, et il traita son autre oncle Abdallah avec bonté, en lui demandant seulement ses fils comme otages : il donna même à l'un de ceux-ci sa sœur en mariage.

Alhakem se porta ensuite à la rencontre des Francs, qui s'étaient déjà emparés de beaucoup de places fortes, entre autres de Barcelone. L'émir les repoussa, passa les Pyrénées, et ravagea tout le pays jusqu'à Narbonne; mais il ne put empêcher Louis le Débonnaire de prendre pied en Catalogne, et d'en expulser définitivement les Maures. Alfonse le Chaste, qui était resté tranquille jusqu'alors, vint à son tour les attaquer. Il défit complétement deux généraux d'Alhakem; il s'était emparé du Portugal, et s'était avancé déjà jusqu'au Duero, lorsque le fils d'Alhakem, après plusieurs batailles dont le succès fut partagé, le refoula jusqu'au Minho, qu'il sut toujours garder.

Pendant ce temps les habitants de Tolède se révoltèrent, et outragèrent leur gouverneur Amrou. Celui-ci s'en vengea à l'arrivée du fils d'Alhakem, en persuadant à ce jeune prince de faire périr plus de cent des principaux habitants de la ville. Cette atrocité, qui se fit sans la moindre participation d'Alhakem, commença néanmoins à lui aliéner le cœur de ses sujets.

Bientôt une conspiration formidable vint aigrir le caractère d'Alhakem. Elle fut dénoncée par un de ses neveux; et le matin même qui avait été désigné pour l'assassinat de l'émir, le peuple, effrayé, vit suspendues aux créneaux de la citadelle les têtes sanglantes de trois cents conspirateurs.

Pour assurer à son fils Abd-er-Rahman la succession de ce trône si menacé, Alhakem convoqua, selon la coutume, les principaux officiers de l'État, et leur fit reconnaître le futur émir, qui resta depuis chargé des soins du gouvernement. Alhakem se renferma dans son palais, où l'abus du vin et des plaisirs vénériens le rendit idiot et cruel. Le peuple passa du murmure à la violence, lorsque Alhakem, après avoir créé une garde de quinze mille hommes composés de chrétiens prisonniers ou achetés, imposa une nouvelle taxe. L'insurrection partit du faubourg occidental de Cordoue. L'émir en fureur se mit à la tête de ses soldats, fondit sur la foule ameutée, et en fit un affreux massacre; après quoi les rebelles qui avaient échappé au carnage furent bannis, et le faubourg qu'ils habitaient fut rasé (en 817 de J.-C.). Depuis ce moment une tristesse profonde s'empara de son âme; des images sanglantes le poursuivaient nuit et jour. Il ne trouva quelque soulagement que dans la culture de la poésie et de la musique. Il vécut ainsi quatre ans, en proie aux remords de sa conscience agitée.

Alhakem Ier surpassa tous ses prédécesseurs en courage, en résolution et en science militaire. Il établit pour l'armée, qu'il disciplina, une solde régulière, et l'attacha par là au service de l'État. Il créa de plus des arsenaux et des magasins publics.

Al-Nuwayri, *Hist. des Beni-Omeyyah d'Espagne*, ms. — Conde, *Hist. de la dominacion de los Moros*, t. I, p. 250. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, p. 199. — Almakkari, *Dynast. moham.*, t. II, p. 106. — Aboulféda, *Ann. Musl.*, t. II. — Marmol, *Description de l'Afrique*, liv. III, p. 83. — D'Herbelot, *Bibl. orient.*, à l'art. Hakem.

ALHAKEM II, surnommé *Al Mostansir* ou *Montaser-Billah*, neuvième roi de Grenade, et deuxième khalife omeyyade d'Espagne, né vers le commencement du dixième siècle, mort le 2 safar 366 (de J.-C. 30 sept. 976). Il succéda, l'an de l'hégire 350 (de J.-C. 961), à son père Abd-er-Rahman III, et se montra digne de continuer un règne aussi glorieux. Le sien, moins agité, vit se développer dans l'Espagne musulmane tous les éléments de prospérité et de grandeur qu'y avait laissés le vainqueur de Ceuta et de Zamora. Déjà âgé d'environ quarante-huit ans lorsqu'il monta sur le trône, Alhakem y apporta une expérience consommée. Son père l'avait associé aux affaires, et même, dans ses dernières années, il n'avait voulu avoir que lui pour ministre. La belle âme d'Alhakem lui méritait cette confiance. Passionné pour l'étude et le commerce des savants, c'est au mouvement que ce goût dominant du souverain imprima aux esprits de ses peuples, qu'Alhakem a dû peut-être le principal titre de gloire de son règne, où, disent les historiens arabes, les lettres furent le plus en honneur et le plus magnifiquement encouragées. A son couronnement, qui se fit avec la plus grande pompe à Azhara,

Alhakem avait été, comme son père, salué du titre d'*émyr-al-moumenin*. Jusque-là l'un des principaux soins d'Alhakem avait été de rassembler à grands frais une bibliothèque qui s'éleva, dit-on, à 600,000 volumes, dont il avait lui-même disposé le classement. Le catalogue seul, encore loin d'être complet, remplissait déjà quarante-quatre volumes de cinquante feuilles. Le palais de Mérouan, contenant ce précieux dépôt, se trouva être ainsi le premier berceau de la célèbre académie de Cordoue; il était constamment ouvert aux savants de tous les pays, qui y affluaient. Alhakem ne négligea rien pour inculquer à Hixem, son fils, les préceptes de morale et de politique dont il s'applaudissait d'avoir fait sa règle de conduite. « N'oublie jamais, lui « répétait-il ordinairement en terminant ses ex- « hortations, n'oublie jamais, mon fils, que la « paix seule fait le bonheur des peuples; et « garde-toi de te laisser séduire par les maxi- « mes de l'ambition et de l'orgueil. La néces- « sité seule peut justifier une guerre, même en- « treprise pour l'avantage apparent des sujets. « D'ailleurs la triste gloire d'envahir des pro- « vinces, de ruiner des villes, de porter jusqu'aux « extrémités du monde la désolation et la mort « vaut-elle ce doux calme que répandent la jus- « tice et la modération sur toute notre carrière, « et qu'assure à notre dernière heure une cons- « cience exempte de remords? »

Si les mérites d'un prince se mesuraient à l'importance des événements qui se rattachent à son règne, Alhakem aurait pu rester presque ignoré. Ce n'est pas qu'il n'ait eu à cœur de montrer à ses peuples que les dispositions pacifiques n'excluaient pas en lui le courage et les autres vertus guerrières; mais lorsque, deux ans après son couronnement, il fit publier l'*aldjéhdd* contre le roi de Léon, Sanche le Gros, ce fut beaucoup moins dans la vue d'humilier cet ancien allié d'Abd-er-Rahman, qui refusait le tribut dû en retour de l'assistance à l'aide de laquelle il avait reconquis son trône, qu'afin de se conformer lui-même, ostensiblement du moins, à l'obligation imposée par le Koran de faire la guerre aux infidèles. Cette expédition fut bientôt terminée par la reprise de Zamora, que suivit de près la conclusion d'un traité de paix. L'histoire a recueilli des traits qui prouvent à quel point il avait su rendre les magistrats indépendants dans l'exercice de la justice. Alhakem se distingua de plus par le grand nombre d'édifices qu'il fit élever. Observant lui-même scrupuleusement les devoirs de la religion, il prescrivit qu'un tiers des vignes fût arraché du sol de l'Espagne, afin d'empêcher les musulmans de contrevenir à la défense du vin par le Koran. Informé que beaucoup de ses sujets se trouvaient ruinés par cette mesure, il modifia son ordonnance de manière à faire tomber toute la pénalité sur ceux qui feraient usage de boissons spiritueuses. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Al-Nuwayri, *Hist. des Beni-Omeyyah*, ms. — Al-Homaydi, *Iahwatu-l-Moktabis*. — Conde, *Hist. de la dom.*; t. I, p. 455. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, p. 201.

* **AL-HARTITH**, astronome arabe, vivait au troisième siècle de l'hégire (815-912 de J.-C.). Il composa plusieurs ouvrages d'astronomie, cités par Abou-Moschar.

Kifti, *Tarikh-al-Khokema*.

** **AL-HAZEN** (*Abou-Ali-al-Haçan-ben-al-Haçan-ibn-al-Haytham*), astronome arabe, natif de Bassora, mort au Caire en 1038 (430 de l'hégire). Très-versé dans les sciences d'application, il proposa un jour de construire un appareil mécanique au moyen duquel on pourrait prédire d'une manière infaillible les inondations périodiques du Nil, et il constata avec la même exactitude la crue et la baisse des eaux. Il fut mandé de Bassora par le sultan Hakem-Biamrillah, khalife fatimite d'Égypte, qui lui donna tous les encouragements nécessaire pour le mettre en état d'exécuter son projet. Mais Al-Hazen avait, pendant un voyage le long du Nil, reconnu les obstacles qui s'opposaient à toute exécution. Redoutant le courroux du prince, il simula la démence, et passa ainsi le reste de sa vie, copiant, dit-on, des livres et des manuscrits, pour pourvoir à sa subsistance. Il est plus avantageusement connu par ses propres ouvrages, dont Casiri a donné la liste complète. Les principaux sont : *Commentaires sur l'Almageste de Ptolémée*; — *Commentaires sur les Éléments d'Euclide*; — *Traité d'Optique et des Crépuscules*, publié par Gérard de Crémone en 1542, et de nouveau en latin, d'après la traduction du polonais Vitellivet; et avec les commentaires de Risner, pour faire suite au Traité d'optique d'Al-Hazen, traduit et commenté par les mêmes auteurs, sous le titre de : *Al-Hazen ou Al-Haken Opticæ Thesaurus libri VII primum editi. Ejusdem Liber de Crepuculis et nubium Ascensionibus, cum commentariis Risnerii, Basiliensis episcopi*; Bâle, 1572, in-fol. Al-Hazen donne dans son Traité d'optique, une description de l'œil et une explication remarquable du phénomène de la vision; il y parle même longuement des verres grossissants. Ce fut d'après ses idées qu'on construisit les premières lunettes. Il a aussi abordé le problème de la réfraction de la lumière, et résolu la question de savoir sur quel point d'un miroir convexe doit tomber la lumière qui vient d'un endroit donné, pour qu'elle se réfléchisse sur un autre point : c'est là ce qui s'appelle le problème d'Al-Hazen. Son traité d'optique n'est pas mentionné par le biographe des philosophes arabes, Ibn-Kifti, bien qu'il parle de l'auteur. Kepler paraît avoir beaucoup profité des ouvrages d'Al-Hazen, dont plusieurs se trouvent en manuscrits dans les Bibliothèques d'Oxford et de Leyde.

Kæstner, *Nov. Comment Soc. Gotting*, 1776, VII, 92; et 1777, VIII, 96. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, I, 415. — Montucla, *Hist. des mathem.*, I, 357. — Priestley, *Hist. of Vision*, 1772, p. 1720. — *Biographical-Dictionary*.

* **AL-HEDJADJ-IBN-MUTAR**, mathématicien arabe, vivait à la fin du huitième et au commencement du neuvième siècle. Il a traduit du grec en arabe les *Éléments* d'Euclide et l'*Almageste* de Ptolémée.

Flügel, *De arabicis Scriptorum græcorum interpretibus;* Meissen, 1840, in-8°. — Gartz, *De interpretibus Euclidis.*

* **AL-HOMAYDI** (*Abou-Abdillah-Mohammed-Ibn-Abi-Nasr-Al-Azdi*), historien arabe, né à l'île de Majorque en 1029, mort en 1095 de J.-C. Il eut pour maître le célèbre Ali-Ibn-Hazm, fondateur de la secte des hazémites, fit le pèlerinage de la Mecque, et visita le Caire, Damas et Bagdad, où il mourut. On a de lui, entre autres ouvrages (inédits), une *Histoire des illustres Andalousiens,* espèce de dictionnaire biographique des musulmans espagnols célèbres. Cet ouvrage fut continué, après la mort d'Al-Homaydi, par Adh-Dhobbi, un de ses disciples.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 146. — Almakkari, *Moham. Dynast.*, t. I, p. 198. — Hadji-Khalfah, au mot *Tarikhou-l-Andalous.* — Ibn-Khallekan, *Dict. biographique* (en arabe).

* **AL-HORR** (*Ibn-Abd-er-rhaman-Athkhefi*), quatrième émir de l'Espagne, succéda en 717 de J.-C. à Ayoub. Il ravagea le midi de la France, d'où il revint chargé de dépouilles. Sous le gouvernement d'Al-Horr, Pélage, le restaurateur de la liberté espagnole, s'enfuit de Cordoue, où il était retenu comme otage, et arbora, dans les Asturies, l'étendard de la révolte. Al-Horr envoya contre Pélage des troupes qui furent défaites, et il fut révoqué en 719.

Almakkari, *Moham. Dynast.*, t. II, p. 22. — Conde, *Hist. de la dominac.*, t. I, p. 66. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 328. — Borbon, *Cartas para ilustrar la Historia de la España arabe*, p. 13.

ALHOY (*Louis*), littérateur français, né à Angers en 1755, mort à Paris en 1826. Il remplaça en 1797 l'abbé Sicard dans la direction de l'institution des sourds et muets, et fut nommé, en 1815, principal du collége de Saint-Germain-en-Laye. On a de lui : *Discours sur l'éducation des sourds-muets;* Paris, 1800, in-8°; — *les Hospices,* poëme, ibid., 1804, in-8°; — *Promenades poétiques dans les hospices et les hôpitaux de Paris;* ibid., 1826, in-8°.

Biographie des hommes vivants, t. I, p. 46. — Alhoy, *De l'éducation des sourds et muets*, p. 6.

ALI, nom commun à un grand nombre de princes, de savants et de littérateurs orientaux. L'ordre des prénoms offrant ici de grandes difficultés à cause de l'orthographe si variable des noms arabes ou persans, nous avons dû classer ces homonymes par ordre chronologique.

ALI, fils d'Abou-Taleb, quatrième khalife des Arabes, né à la Mecque vers l'an de J.-C. 602, mort à Coufa le 17 du mois de ramadhan de l'an 40 de l'hégire (23 janvier 661 de J.-C.). Tout jeune encore, Ali, dont le père Abou-Taleb, oncle de Mahomet, était pauvre et chargé d'une nombreuse famille, fut recueilli par le futur législateur des Arabes, qui l'éleva comme son propre fils. Aussi fut-il le premier à croire à sa mission, et le suivait-il dans les vallées écartées où Mahomet, aux premiers temps de son apostolat, se retirait pour méditer ou prier, imitant ses gestes et répétant ses paroles. Quand le nouveau prophète se crut assez fort pour prêcher hautement sa doctrine à sa famille, il la rassembla pour lui annoncer sa mission, et demanda aux assistants : « Quel est celui d'entre vous qui veut m'aider dans mon œuvre? Que celui-là soit mon frère et mon mandataire auprès du peuple. » Tous se taisaient : Ali, qui était le plus jeune, prit seul la parole, et s'écria : « A moi, prophète de Dieu, à moi appartient l'honneur d'être ton soutien et ton vizir. » A partir de cette époque, Ali joue le premier rôle, après Mahomet, dans la grande épopée de l'établissement de l'islamisme. Jamais les chevaliers de la Table ronde, jamais les douze pairs de Charlemagne ne s'illustrèrent par de plus grands exploits, ne se montrèrent plus dévoués, plus courageux, plus invincibles, dans nos anciens romans de chevalerie, qu'Ali dans les chroniques des Orientaux. Lorsque Mahomet, traqué par les Koréischites, dut quitter pendant la nuit sa demeure entourée d'assassins, ce fut Ali qui, enveloppé du manteau vert que portait habituellement le prophète, se coucha sur son lit pour y attendre les coups des conjurés. Il échappa, parce qu'on le reconnut à temps. Il se trouvait au combat de Bedr, où il porta le premier coup en faveur de l'islamisme. Après la bataille, il fut reconnu que de tous les musulmans ceux qui avaient le plus vaillamment combattu étaient Ali et Hamza : Hamza avait abattu neuf ennemis, Ali en avait tué onze. Mahomet, en récompense, lui donna pour épouse sa fille Fatima : le don nuptial qu'il devait offrir à sa jeune femme avait été fixé à la valeur de quatre cent quatre-vingts dirhems, dont un tiers en argent, un autre tiers en parfums, et le dernier en étoffes. Ali, qui ne possédait pas cette somme, fut obligé, pour se la procurer, de vendre sa cuirasse à Othman, fils d'Affan, qui ne l'accepta en payement que pour la lui rendre aussitôt.

Au combat d'Ohod, Ali fut blessé; mais, tout blessé qu'il était, il sauva la vie au prophète, renversé de son cheval et gisant sur le champ de bataille. Quand les Koréischites vinrent attaquer Médine, ce fut Ali qui s'élança le premier pour repousser les assaillants. Il vint se poster devant le plus redoutable de tous, Amrou-ben-Abd-Woudd : « Ton sang est le mien, lui dit Amrou; nous descendons des mêmes ancêtres : ce n'est pas sur toi que je voudrais faire tomber ma colère. — Et moi, je veux ta mort, » répond Ali. A ces mots, Amrou n'écoute plus que sa haine contre l'islamisme; mais il veut du moins combattre à armes égales. Il saute à bas de son cheval, lui coupe les jarrets d'un coup de sabre, et se précipite sur son antagoniste. Tous deux se frappent, se défendent, et s'attaquent encore. Un

nuage de poussière s'élève sous leurs pieds; on ne les voit plus, on ne fait qu'entendre les coups qu'ils se portent. Les autres guerriers, restés immobiles, cherchent à deviner l'issue du combat, quand on entend tout à coup : *Allah Akbar*, Dieu seul est grand. C'est la formule de l'islamisme; elle annonce la victoire d'Ali. La poussière s'abaisse autour des combattants, et l'on voit le fils d'Abou-Taleb agenouillé sur la poitrine de son adversaire, auquel il coupait la tête. Quelques mois plus tard, Mahomet attaquait à son tour la forteresse de Khaïbar : deux chefs chargés par lui de diriger l'assaut avaient échoué dans leurs efforts. Ali était absent : il revint le soir même au camp, et Mahomet lui confia son étendard. La garnison de la forteresse avait pour chef un juif du nom de Marhab, que les chroniques arabes nous représentent comme une espèce de géant d'une force surhumaine. Ce fut lui qui vint en personne repousser l'attaque du fils d'Abou-Taleb, et les deux champions, à la manière des héros d'Homère, se provoquèrent d'abord par des paroles piquantes : « Tout Khaïbar, dit le juif, sait que je suis Marhab, aux armes bien trempées. Qui osera braver la force de mon bras? — Ce sera moi, répondit Ali, moi que ma mère a surnommé *le Lion*, et qui vais te mesurer de mon sabre à la grande mesure. » Ils se frappèrent à la fois : l'épée de Marhab brisa le bouclier d'Ali; le sabre d'Ali fendit le casque et la tête de Marhab, qui tomba mort. Abou-Rafé, affranchi du prophète, achève ainsi le récit de la conquête de Khaïbar : « Le fils d'Abou-Taleb, se trouvant alors sans bouclier, arracha de ses gonds une des portes de la forteresse, et, s'en couvrant contre les coups qu'on lui portait, il ne cessa de combattre jusqu'à ce que Dieu très-haut lui eût accordé la victoire. Il jeta ensuite ce bouclier, que sept de mes compagnons, ainsi que moi huitième, nous essayâmes en vain de soulever. »

Des missions importantes, des expéditions hasardeuses, telles étaient les seules causes qui pouvaient déterminer Mahomet à se séparer de son plus cher disciple. Lorsque le prophète partit pour l'expédition de Tabouk, ce fut à Ali qu'il confia le soin de gouverner Médine en son absence; mais à peine se fut-il éloigné, que les mécontents restés dans la ville cherchèrent à ébranler l'affection d'Ali pour le prophète, en lui persuadant que la détermination prise à son égard était un signe de défaveur. Ne pouvant supporter cette pensée, Ali prit ses armes, et, rejoignant l'armée musulmane, il fit part à Mahomet des soupçons qu'on lui avait fait concevoir : « Ils ont menti lâchement, répondit le prophète, ceux qui ont voulu te faire douter de mon affection. En me privant de tes services à l'armée, j'ai voulu confier Médine à un second moi-même qui prît soin de ceux que j'ai laissés derrière moi. Retourne, et veille sur ma famille. N'es-tu donc pas satisfait d'être auprès de moi ce qu'Aaron était auprès de Moïse? » Une affection si soutenue, les liens du sang, tout semblait annoncer que Mahomet désignerait Ali pour son successeur; mais le prophète mourut sans avoir fait connaître sa volonté dernière, et trois khalifes se succédèrent avant qu'Ali pût faire valoir les droits qu'il tenait de sa naissance, de son alliance avec Fatima, et de tant de services rendus à l'islam. C'est qu'il avait une puissante ennemie, Aïescha, la fille d'Abou-Bekr, l'épouse favorite de Mahomet. Cette jeune femme avait été un jour accusée d'avoir trahi la foi qu'elle devait à son époux; et, dans l'enquête ouverte à cette occasion, Ali se montra disposé à croire à sa culpabilité, accablant de mauvais traitements sa suivante, afin de lui arracher l'aveu de l'inconduite de sa maîtresse. Justifiée par le témoignage de cette fille et plus encore par l'amour de Mahomet, Aïescha n'oublia jamais le mauvais vouloir du fils d'Abou-Taleb en cette circonstance, et le poursuivit d'une haine constante, employant contre lui tout le crédit que lui donnait sur les musulmans la passion que le prophète avait eue pour elle.

Ce fut seulement à la mort d'Othman, dans la trente-cinquième année de l'hégire (de J.-C. 655), qu'Ali fut proclamé khalife; et à peine sur le trône, il vit s'élever contre lui deux chefs puissants, Talha et Zobaïr, qui, sous l'influence du ressentiment d'Aïescha, l'accusaient hautement d'être le principal instigateur de l'assassinat d'Othman. A la voix de ces hommes égarés, un grand nombre de musulmans se soulevèrent; et Ali, après avoir essayé, sans y réussir, de réfuter par la persuasion ces imputations calomnieuses, fut obligé de recourir à la voie des armes. Les deux armées en vinrent aux mains près de la ville de Bassorah, dont les révoltés s'étaient rendus maîtres. Ali combattit avec son courage habituel : ses deux fils Haçan et Hoçaïn se montrèrent dignes de lui. L'action principale se passa sur le point où se trouvait Aïescha; car cette femme implacable, montée sur un chameau célèbre par sa vitesse, et qui a donné son nom à la bataille (*le combat du Chameau*), parcourait les rangs, encourageant de sa parole perfide tous ces hommes auxquels elle avait fait partager sa haine contre celui qui méritait à tant de titres de succéder au prophète, dont il avait été l'appui le plus fidèle. Bientôt les troupes du khalife, qui avaient mis l'avant-garde de l'ennemi en désordre, pénétrèrent jusqu'à elle et voulurent se saisir du chameau qui la portait; mais chaque bras qui se posait sur le frein était à l'instant coupé par ses défenseurs; en sorte, disent les chroniqueurs arabes, que des membres abattus, des corps sanglants formaient autour d'elle comme un rempart. Enfin elle fut prise; et la litière où elle se tenait renfermée avait été atteinte par un si grand nombre de flèches, au dire d'Aboulféda, qu'elle en était toute hérissée, et ressemblait à un porc-épic. Ali se montra aussi clément après la victoire qu'il avait été courageux dans le combat. Il défendit de frapper les fuyards, fit faire de magnifiques

funérailles à ceux de ses ennemis qui avaient succombé, et accorda pleine amnistie à tous les autres.

Vainqueur d'Aïescha, Ali devait avoir bientôt un rival plus puissant à combattre. Moawiah, fils d'Abou-Sofian, n'avait pas oublié qu'au temps de l'idolâtrie son père commandait aux tribus du Hedjaz; et, décidé à ressaisir, au nom de l'islamisme, le pouvoir qu'au nom des dieux du paganisme avaient exercé ses ancêtres, il s'était créé dans la Syrie, qu'il gouvernait depuis quinze ans, des partisans nombreux et dévoués. Ali, qui se méfiait de son ambition, le rappela près de lui; mais non-seulement il refusa d'obéir, il fit encore suspendre dans la mosquée de Damas la robe sanglante que portait Othman le jour de son assassinat; et, chaque fois qu'il faisait la prière au peuple, il appelait sur la tête d'Ali la vengeance du ciel, l'accusant d'avoir suscité les factieux qui s'étaient souillés du meurtre de leur khalife. Excités par ces prédications chaque jour renouvelées, les Syriens prirent les armes; et soixante mille soldats formèrent à Moawiah une armée puissante, commandée par le fameux Amrou, le vainqueur de l'Égypte, alors gouverneur de la Palestine. Ali avait réuni de son côté, dans l'Irak et la Perse, soixante-dix mille combattants. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Siffin, près de la ville de Racca. On était alors dans les premiers mois de la 37[e] année de l'hégire. Plusieurs tentatives d'accommodement ayant échoué, on en vint aux mains; et telle était, des deux côtés, l'égalité des forces ou du courage, que pendant l'espace de cent dix jours il y eut quatre-vingt-dix combats, dans lesquels aucune des deux causes ne put complétement triompher. Cependant les Alides avaient eu le plus souvent l'avantage : en trois mois de combats, dit Aboulféda, les Syriens avaient perdu quarante-cinq mille hommes, et les partisans d'Ali vingt-cinq mille. La dernière lutte, qui fut la plus sanglante, mit les Syriens à deux doigts de leur perte. C'était pendant la nuit qu'Ali, voulant mettre fin à cette longue querelle, avait attaqué le camp de Moawiah. L'épée au poing, il frappait sans relâche, et, à chaque ennemi qui tombait, il s'écriait d'une voix terrible : *Allah Akbar*, Dieu est grand! Quatre cents fois on entendit sa voix retentir dans les ténèbres, et quatre cents cadavres marquaient son passage. Électrisés par son courage, ses soldats le suivent, et font des prodiges à leur tour. Pressés de toutes parts, décimés par le fer, les Syriens ne résistent plus : ils se débandent, ils vont être anéantis, lorsque Amrou donne à Moawiah le conseil de faire arborer le Koran au haut des piques, et de ramener ses soldats ainsi armés à la rencontre de l'ennemi : « Voici le livre de Dieu, crient les Syriens; qu'il soit juge entre vous et nous! » En vain Ali veut renverser ce nouvel obstacle : ses troupes refusent de le suivre, la victoire lui échappe; le combat devient une conférence où la ruse, la trahison vont triompher du bon droit et de la force.

Plusieurs historiens reprochent à Ali d'avoir ainsi trahi sa cause, en reportant sur le terrain de la discussion une question vidée sur le champ de bataille. Avant de l'accuser, il faudrait savoir s'il lui était possible de refuser l'appel à ce code religieux et politique où, dans toute occasion solennelle, les musulmans croient découvrir les jugements de la Providence. Ali, moins qu'un autre, aurait pu résister à ce principe religieux que lui opposait son adroit rival. L'homme qui le premier avait embrassé la religion de l'*islam*, c'est-à-dire de la soumission, ne pouvait avoir recours à l'argument du sabre quand on invoquait la loi de Dieu. La trêve fut donc signée; et Moawiah, toujours par les conseils d'Amrou, demanda qu'on nommât deux arbitres chargés de découvrir dans le saint livre quel était celui des deux prétendants qui avait mission de gouverner les fidèles. Ce premier succès des Omeyyades fut bientôt suivi d'un second, dû à la plus indigne mauvaise foi. Amrou, nommé arbitre par Moawiah, persuada à son collègue chargé des intérêts d'Ali qu'il fallait repousser à la fois les prétentions des deux rivaux, et porter leur choix sur un homme dont l'avénement pourrait obtenir une adhésion générale. En conséquence, au jour fixé, l'Alide, du haut d'une estrade élevée au milieu des deux armées, s'écria : « Arabes qui m'écoutez, deux compétiteurs ont par leur querelle ensanglanté l'empire : eh bien, je les déclare tous deux déchus de leurs droits, et je les dépose en la même forme et de la même manière que j'ôte cet anneau de mon doigt. » Puis, joignant le geste aux paroles, il déposa son anneau sur la tribune. Amrou prit aussitôt la parole : « Arabes qui m'écoutez, dit-il à son tour, vous venez d'entendre mon collègue, en vertu de ses pouvoirs, déposer Ali du khalifat : en vertu des miens, je confirme l'exclusion d'Ali; et, de même que je mets à mon doigt cet anneau, je revets du khalifat Moawiah, fils d'Abou-Sofian. » Un long tumulte suivit cet étrange jugement : les partisans d'Ali crièrent au scandale, et refusèrent de ratifier cette inique sentence. Mais la puissance d'Ali n'en avait pas moins été rudement atteinte par cela seul qu'elle avait été mise en doute : et telle est l'inconstance des partis, que les mêmes hommes qui l'avaient obligé à s'arrêter au milieu de sa victoire lui faisaient un crime d'avoir cédé à leur propre exigence, et d'avoir ainsi compromis le caractère indélébile de successeur du prophète.

Bientôt se forma un nouveau parti, connu sous le nom de parti des *khouaridj* ou schismatiques, et qui semblait n'avoir pour but que de se soustraire à tout lien politique ou religieux. Refusant à la fois de reconnaître Moawiah et Ali, ces hommes protestaient au nom de l'ancienne indépendance arabe, et prétendaient que la gloire ne compensait pas la perte de la liberté. Ali les défit complète-

ment sur les bords du Tigre; mais trois de ces fanatiques échappés à ses armes jurèrent de rendre le repos à l'empire, en ôtant la vie aux compétiteurs dont les prétentions avaient coûté tant de sang à l'Arabie. L'un d'eux devait assassiner Ali, l'autre Moawiah, et le dernier Amrou, qu'ils regardaient comme les fléaux du peuple arabe. Ils se lièrent par d'horribles serments, et fixèrent l'exécution de leur projet au vendredi 17 du mois de rhamadan de l'an 40 de l'hégire, résolus qu'ils étaient à frapper chacun sa victime au milieu de la mosquée où les chefs venaient ce jour-là faire la prière au peuple, afin de donner à cet acte de fanatisme un caractère religieux. Moawiah ne fut que blessé; Amrou, absent, échappa, tandis que celui qui le remplaçait fut frappé à sa place; Ali seul fut mortellement atteint. Renversé dans la mosquée de Coufa par un coup d'épée sur la tête, il fut reporté mourant dans son palais. Là, il fit appeler ses deux fils Haçan et Hocéïn, les seuls qu'il eût eus de Fatima, la fille du prophète, et employa les derniers moments de sa vie à leur donner des conseils, cherchant à les détacher des grandeurs, et les engageant à tourner leurs pensées vers le ciel. Peut-être à cette heure suprême lisait-il dans l'avenir que, toujours repoussés par une inexorable fatalité, ses descendants, malgré leurs titres à la vénération des Arabes, malgré leurs droits acquis et leurs vertus personnelles, échoueraient dans toutes les tentatives qu'ils feraient pour ressaisir le pouvoir, attirant sur eux, par leurs efforts infructueux, la proscription, l'exil ou la mort.

Outre sa belle réputation militaire, Ali a laissé celle d'un homme bienfaisant, généreux, toujours prêt à sacrifier son intérêt personnel à la cause de l'humanité. Il avait régné pendant quatre ans et neuf mois, dont plus de trois années avaient été passées à disputer sa couronne à des révoltés, et personne ne lui a reproché un acte d'injustice ou de vengeance. « Ali, dit M. Reinaud (*Monuments arabes et persans*, t. Ier, p. 345), passe pour avoir été fort savant; il avait du goût pour la poésie, et il nous reste encore de lui quelques poésies arabes fort estimées. Les principales consistent en sentences morales et pieuses. Outre cette science, quelques musulmans lui en attribuent une d'un ordre plus relevé : c'est celle de l'avenir et des choses cachées. Ils prétendent que le dépôt en est conservé dans un ouvrage mystérieux, appelé *Gefr*. Les uns disent que ce livre est resté entre les mains des descendants d'Ali, et qu'à eux seuls en est réservée la connaissance; les autres croient que la possession en est commune à tous, et qu'il est libre à chacun d'y recourir. Les sultans mameluks d'Égypte avaient entre les mains une copie de cet ouvrage, qui a passé au pouvoir des sultans de Constantinople. Il en existe plusieurs versions. Les Persans et en général les partisans des droits d'Ali y ont une foi aveugle, et le consultent assez souvent. »

Les catalogues de la Bibliothèque nationale à Paris mentionnent plusieurs manuscrits contenant quelques-unes des œuvres littéraires attribuées à Ali. Nous nous contenterons de citer les numéros 1423, 1468 et 1483 de l'ancien catalogue sous lesquels est inscrit un certain nombre de ses poésies; le numéro 439 contenant une espèce de prône dans lequel on n'a pas employé la lettre appelée élif en arabe; sorte de tour de force qui paraît peu digne d'un tel homme, et fait douter de l'authenticité du morceau; puis enfin, sous le n° 1939 du supplément au catalogue des mss. arabes, un recueil de cent sentences. Quant aux éditions des œuvres du fils d'Abou-Taleb publiées en Europe, on peut les diviser en deux classes principales, ses sentences et ses poésies. Dès l'année 1629, Golius publiait à Leyde quelques-unes des sentences d'Ali, que Pierre Wattier, docteur en médecine, traduisait en français et éditait à Paris en 1660. En 1642, il avait déjà paru une première traduction allemande et latine, sous ce titre : *Alis imperatoris muslemici centuria proverbiorum distichis latino-germanicis expressa ab Andrea Tscherningio;* Rostochii, 1642, in-8°. Ockley, dans la troisième édition de son Histoire des Sarrasins, avait aussi donné une version anglaise de 169 des sentences d'Ali; et en 1748, Letté, en publiant à Leyde le poëme de Caab-ben-Zohair, y adjoignit plusieurs des sentences attribuées au gendre du prophète. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, plusieurs publications semblables ont été faites : en 1806, à Oxford : *Sententiæ Ali ben Abi Talebi arabice et latine : latine vertit Cornelius van Waenen*; Oxonii, 1806, in-4°. — En 1832, à Édimbourg : *Apophtegms of Alee the son of Aboo Taleb with an english translation by William Yule;* Édimbourg, 1832, in-4°. — En 1834, à Iena : *Ali ben Abi Taleb sententiæ arabice et persice, e cod. ms. Vimarensi primus edidit J.-G. Stickel;* Ienæ, 1834, in-8°. — En 1837, à Leipzig : Heinrich Leberecht Fleischer, *Ali's hundert Sprüche arabisch und persich paraphrasirt;* Leipzig, 1837. Passons maintenant aux poésies d'Ali. Quelques-unes d'entre elles furent publiées pour la première fois à Rome par le R. P. Philippe Guadagnoli, dans son livre intitulé *Breves arabicæ institutiones;* Romæ, 1642, in-fol. Golius, à la suite de la grammaire d'Erpenius en 1656, et Agapito, à Padoue, en 1687, insérèrent aussi quelques petits poëmes attribués à ce héros de l'islamisme; mais ce fut Gérard Kuypers qui consacra le premier une publication spéciale aux poëmes du gendre de Mahomet, qu'il publia à Leyde sous ce titre : *Ali-ben-Abi-Taleb carmina arabice et latine, edidit et notis illustravit Gerardus Kuypers;* Lugduni Batavorum, 1745, in-8°. On a aussi publié en Égypte, il y a quelques années, le recueil des poésies d'Ali, texte arabe, portant la date de Boulak, an de l'hégire 1255 (de J.-C. 1840). Nous dirons, en terminant cette

revue bibliographique, que la réputation d'Ali, si belle, si durable, a engagé plusieurs littérateurs musulmans à consacrer leur plume et leur savoir à constater la généalogie des descendants de ce héros de l'islamisme; et nous citerons, à ce propos, le ms. arabe d'Abdallah ben Ibrahim Assili, inscrit à l'ancien catalogue de la Bibliothèque nationale sous le n° 636.

NOEL DES VERGERS.

Aboulféda, *Annal. moslemici*, par Reiske, t. I[er]. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. ALI. — M. Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*. — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie*; Paris, Firmin Didot, 1846. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes*; Paris, Firmin Didot, 1847.

*ALI-IBN-ZEYD (*Aboul-Hasan-Attaïmi*), astronome arabe, vivait probablement sous le règne d'Almansour, qui régna de 753 à 774. Il a traduit du persan (pehlwi) en arabe les tables astronomiques, appelées *Zig-Shehriar*. Ces tables sont malheureusement perdues; mais Alfazari et d'autres écrivains les citent souvent. Le khalife Almansour avait fait traduire du pehlwi un grand nombre d'ouvrages astronomiques; beaucoup de termes techniques, comme le nom de *zig* (table astronomique), sont d'origine persane. Ceci nous conduit à supposer que les Arabes pourraient bien avoir emprunté aux Persans la plupart de leurs connaissances astronomiques, comme ils avaient emprunté aux Grecs les sciences philosophiques et médicales.

Fihrist alkotob, ms. de la bibliothèque de Leyde. — *Biographical dictionary*.

*ALI-AR-RIDHA, un des douze imans ou descendants d'Ali, regardés par les schiytes comme les seuls successeurs légitimes de Mahomet, naquit en 758, et mourut empoisonné en 819 de J.-C. Ali épousa la fille d'Almamoun, khalife de Bagdad, fils d'Haroun-al-Raschid. Celui-ci réunit en 817 auprès de lui toute sa famille, qui était celle des Abassides, et se composait de trente-trois mille personnes avec les femmes et les enfants, pour leur déclarer qu'il ne voyait ni parmi ses propres parents, ni parmi ceux de Mahomet, de prince plus digne de lui succéder qu'Ali. Les Abassides n'acceptèrent pas cette décision : une guerre civile s'ensuivit; Al-Mamoun fut victorieux; mais Ali périt peu après, par le poison.

Karmani, *Tarikh Ad-dowel*, ch. III. — Ibn-Khallekan, *Diction. biogr.* (texte arabe), t. I, p. 444. — Aboulféda, *Annal. muslem.*, t. II, p. 119.

ALI-IBN-SIDAH (*Ibn-Ismail-Aboul-Hasan*), lexicographe et grammairien arabe, natif de Murcie, vivait dans le cinquième siècle de l'hégire (dixième siècle de J.-C.). A l'âge de trente-cinq ans il devint aveugle, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aux travaux littéraires. On cite de lui plusieurs traits pour faire voir qu'il était doué d'une mémoire très-heureuse. Il a composé, entre autres ouvrages, un grand dictionnaire arabe en trente-deux parties; les seizième et dix-septième parties se trouvent à la bibliothèque de l'Escurial (n° 575).

Ibn-Khallekan, *Dict. biograph.* — Almakkari, *Moh. Dynast.*, I, 422. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, I, 167. — De Sacy, *Chrestomathie arabe*, II, 105. — Aboulféda, *Annal. musl.*, IV, 208.

*ALI-IBN-AHMED-AL-IMRANI, mathématicien arabe, natif de Mossoul, mort en 955 de J.-C. Ses leçons et sa riche bibliothèque lui attirèrent de nombreux élèves. Il écrivit un commentaire sur l'algèbre d'Abou-Kamil-Schedja, un traité d'astronomie, et divers livres astrologiques. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé.

Kifti, *Tarikh Alhokema*. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, t. I, p. 411.

*ALI-IBN-AL-AGHRABI-ABOULHASAN, surnommé *Shaïbani* (de la tribu de *Shaïban*), astronome arabe, vivait dans le quatrième siècle de l'hégire, et écrivit un ouvrage intitulé *Questions et Élections*, qui n'a pas été imprimé.

Fihrist, vol. III, ms. de Leyde.

*ALI-IBN-AHMED-ABOULKASIM-ALMODJTABI, célèbre mathématicien arabe, natif d'Antioche, vivait à la cour d'Adhad-Eddaulah, vers 970 de J.-C. Il a écrit un commentaire sur Euclide, et plusieurs ouvrages d'algèbre, parmi lesquels on remarque un livre sur la manière de calculer avec les doigts sans abacus. Ce même sujet fut, chose curieuse, traité vers la même époque en Europe par Gerbert (pape Sylvestre II), qui s'exprime ainsi dans sa lettre CLX : *Nec putet philosophus sine literis hæc (rationes numerorum abaci) alicui arti vel sibi esse contraria : quid enim dicit esse digitos, articulos, minuta, qui auditor majorum fore dedignatur? Quid cum idem numerus modo simplex, modo compositus; nunc ut digitus, nunc constituatur ut articulus?*

Kifti, *Tarikh Alhokema*.

ALI-BEN-EL-ABBAS (*Ala-eddin al madjousi*), plus connu sous le nom de *Haly-Abbas*, célèbre médecin arabe, mort en 384 de l'hégire (994-95 de J.-C.). On ne sait que peu de chose de sa vie. Selon Aboulfaradje (*Hist. dynast.*, p. 214; *Chronic. syriac.*, p. 205), il était Perse d'origine, et de la religion des Mages. Il étudia sous Abou Maher Mousa, et devint médecin du fameux Adhad-Eddaulah, quatrième prince de la dynastie des Bouides, auquel il dédia son principal ouvrage, intitulé *Ketab-el-Maleki*, c'est-à-dire *le Livre Royal* (*Liber Regius*). Cet ouvrage, qui porte aussi le titre de *Ketab Kamel Essinadth Ettabiah*, c'est-à-dire *le Livre qui renferme tout ce qui est relatif à l'art médical* (1), est divisé en deux parties, dont chacune se compose de dix livres : la première partie traite de la théorie, et la seconde de la pratique médicale. « Ce fut, dit Aboulfaradje, le code des médecins jusqu'à l'époque où parut le Canon d'Avicenne; il continua même d'être plus estimé, sous le rapport pratique, que le livre d'Avicenne, qui est plus savant. » Suivant Freind, le système de Haly-Abbas est moins diffus que celui d'Avicenne. Voici à cet égard le jugement de M. Adams

(1) Quelques biographes ont fait de ces deux titres d'un même ouvrage, deux ouvrages différents.

(Append. à Barker's *Lemprière,* Londres, 1838) : « Je regarde, dit-il, le Livre Royal de Haly-Abbas comme le traité de médecine et des sciences accessoires le plus complet qui nous soit parvenu, en exceptant tout au plus le Synopsis de Paul d'Égine ; car ce traité contient un exposé satisfaisant des principes de physiologie, qui manquent chez le médecin grec. On y trouve, entre autres, une mention exacte du rôle que joue le suc gastrique dans la digestion ; sa diététique est aussi judicieuse que celle de nos médecins. Il parle des calculs biliaires en termes plus précis qu'on ne l'avait fait avant lui. Le neuvième livre n'est en quelque sorte que la reproduction textuelle du sixième de Paul d'Égine ; c'est le manuel de la chirurgie des Arabes. Pour la généralité, j'estime l'ouvrage de Haly-Abbas inférieur au Canon d'Avicenne ; mais il lui est supérieur par la recherche et l'indication minutieuse des détails d'une saine pratique. » — Haly-Abbas suit les règles si sages d'Hippocrate pour la manière de vivre dans les différentes saisons et sous les différents climats ; il décrit nettement l'influence de l'habillement et des eaux minérales sur la santé ; il indique un moyen singulier pour rendre moins nuisible l'eau d'un pays où l'on se trouve accidentellement : c'était de porter avec soi un peu de terre du pays natal, et de la délayer dans l'eau étrangère que l'on boit. Il avait aussi des connaissances anato miques très-étendues pour son époque ; ainsi il décrit très-bien les petits muscles du globe de l'œil. Enfin, il ne cesse de recommander aux jeunes médecins de s'instruire plutôt au lit du malade que dans les livres ; et il assure avoir fait, dans les hôpitaux, la plupart de ses observations.

On n'a pas encore publié l'original arabe du *Livre Royal,* bien qu'on en trouve un assez grand nombre de manuscrits dans les principales bibliothèques de l'Europe. La traduction latine, donnée en 1127 par Étienne d'Antioche (*Stephanus Antiochenus*), a été imprimée d'abord à Venise, 1492, in-folio ; puis à Lyon, 1523, in-4°. On en a reproduit quelques chapitres dans Fernel, recueil des médecins qui ont écrit *De febribus*, Venise, 1576, in-fol. — La bibliothèque de Goettingue possède un autre ouvrage (inédit) (*Tractatus de medicina*) de Haly-Abbas, divisé en trois sections : *Liber sanitatis, Liber morbi,* et *Liber signorum.*

Aboulfaradje, *Hist. Dynast.*, et *Chronic. Syr.* — Casiri, *Biblioth. arabico-hispan. Escur.*, t. I, p. 260, 275. — Freind, *History of physic.* — Sprengel, *Histoire de la medecine*, t. II. — Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ.* — Wüstenfeld, *Geschichte der Arab. Aerzte*, p. 59. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde*, etc. — Nicoll et Pusey, *Catalog. Cod. mss. arab. biblioth. Bodl.*, p. 669. — Russel, *Natural history of Aleppo*, vol. II, Append., p. 9.

ALI-IBN-YOUNIS (*Aboul-Hasan*), célèbre astronome arabe, né à Misr (Caire) vers le milieu du dixième siècle, mort en 399 de l'hégire (1008 de J.-C.). Il vécut à la cour des khalifes fatimites Azyz-billah et de son fils Hakim bi-Amr-Allah ; toutes ses observations furent faites au Caire et dans les environs. L'ouvrage où sont consignés ses travaux porte le titre de *Grande table ;* on le nomma encore la *Table hakemite,* du nom du khalife Alhakem, auquel il avait été dédié. Les Arabes le regardent comme l'ouvrage de ce genre le plus important qui ait paru jusque-là dans leur langue. On n'y trouve pas toutes les observations faites à la même époque par Aboul-Véfa ; mais il y en a un grand nombre d'autres qui manquent dans l'ouvrage de celui-ci. La Table d'Ibn-Younis renferme ce qui est relatif à la pratique des observations, au calcul et à l'usage des tables, tant des tables astronomiques proprement dites que des tables chronologiques et trigonométriques, auxquelles l'astronome est sans cesse obligé d'avoir recours. Son objet est encore de corriger les tables rédigées précédemment.

Voici comment l'auteur s'exprime dans sa préface : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! L'étude des corps célestes n'est point étrangère à la religion. Cette étude seule peut faire connaître les heures des prières, le temps du lever de l'aurore, où celui qui veut jeûner doit s'abstenir de boire et de manger ; la fin du crépuscule du soir, terme des vœux et des obligations religieuses ; le temps des éclipses, temps dont il faut être prévenu pour se préparer à la prière qu'on doit faire en pareil cas. Cette même étude est nécessaire pour se tourner toujours en priant vers la Kaaba, pour déterminer le commencement des mois, pour connaître certains jours douteux, le temps des semailles et la pousse des arbres, de la récolte des fruits, la position d'un lieu par rapport à un autre, et pour se diriger sans s'égarer. Le mouvement des corps célestes étant ainsi lié à plusieurs préceptes divins, et les observations faites du temps du khalife Almamoun étant déjà anciennes, et donnant lieu à des erreurs comme celles faites précédemment par Archimède, Hipparque, Ptolémée et autres, notre maître et seigneur, l'imam Hakem, a ordonné d'observer de nouveau les corps célestes dont le mouvement est plus prompt (la lune et Mercure), et plusieurs de ceux dont la marche est plus lente (les cinq autres planètes). »

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, p. XCV.

· **ALI-IBN-HAMMOUD**, fondateur de la dynastie des Hammoudites en Espagne, mort en 408 de l'hégire (1017 de J.-C.). Lorsque les Édrisites, descendants d'Ali, furent chassés d'Afrique par les Fatimites, Ali-Ibn-Hammoud et son frère Alcasem cherchèrent un refuge auprès d'Almanzor, le hadjeb ou chambellan tout-puissant de Hescham II, khalife de Cordoue. Ils reçurent différents emplois élevés dans l'armée. A la mort de cet homme extraordinaire, ils restèrent fidèles à la fortune de ses fils : lorsque le dernier de ceux-ci eut péri sur la croix, Ali et son frère prêtèrent leur secours à Soliman, nouveau hadjeb, contre Mohamed, son rival, qui fut vaincu. Pendant

toutes ces guerres civiles, le véritable souverain Hescham était confiné dans son palais, et était tour à tour exploité par tous les partis. Soliman le fit assassiner en 1013. Ali-Hammoud, décidé à venger Hescham, quitta l'Afrique, où Soliman lui avait donné un gouvernement : il gagna une bataille sur Soliman près de Séville, le fit prisonnier, et le tua de sa propre main. Ali, devenu khalife, régna d'abord avec des principes de justice; mais s'apercevant que les habitants de Cordoue ne l'en aimaient pas davantage, il laissa commettre à ses troupes mercenaires tous les excès. Hairam profita de la mésintelligence qui s'éleva alors entre Ali et ses sujets, pour prendre les armes, sous le prétexte de rétablir sur le trône un prince de la famille des Omeyyades. Battu par Ali dans deux batailles, il fut pris et décapité. Mais Ali lui-même fut bientôt après étranglé par des pages. Il était vertueux et il observait ses devoirs religieux; mais il fut toujours d'une cruauté impitoyable envers ses ennemis.

Al-homaydi, *Jadhwaten-l-moktabis* (manuscrit de la bibl. Bodléienne, Lib. Hunt. 464). — Conde, *Hist. de la domin.*, vol. I, ch. XV. — Aboulféda, *Annal. moslem.*, vol. II. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, vol. II. — Almakarri, *Mohamed. Dyn.*, vol. II. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

ALI-BEN-RODHOUAN (*Ben-Ali-Ben-Djafar Al-Misri*), connu aussi sous les noms corrompus de *Haly-Rodoan, Eben-Rodan, Rodoham, Redohan, Roboam*, médecin arabe, natif de Djizeh, près du Caire, vivait vers le milieu du onzième siècle de notre ère. Il était fils d'un porteur d'eau, et vint à l'âge de dix ans au Caire, où il étudia la philosophie et la médecine. Sans fortune, il gagna d'abord sa vie en donnant des leçons, et disant la bonne aventure aux coins des rues. Vers l'âge de trente-deux ans, il se fit une telle réputation par sa pratique médicale, que le khalife El-Hakem, khalife fatimite de l'Égypte, le prit à son service, en lui donnant le titre de *raïs alalatteba*, ou d'*archiatre*. Pendant la famine qui désola l'Égypte trois fois dans l'espace de deux ans (1053-1055 de J.-C.), il adopta une pauvre orpheline, à laquelle il confia tout son argent. L'ingrate fille s'enfuit plus tard de la maison, emportant avec elle toute la fortune (environ 20,000 ducats) de son père adoptif. Ali en perdit la raison, et mourut dans la misère. Aboulfaradje (*Hist. Dynast.*, p. 236) place sa mort dans l'année 460 de l'hégire (1067-1068); et Ossaybiah, dans l'an 453 de l'hégire (1061 de J.-C.).

Ce médecin paraît avoir joui d'une grande célébrité parmi ses contemporains; car, deux siècles après sa mort, on montrait encore au Caire l'endroit où il vivait. Cependant il s'est fait moins remarquer par ses travaux que par sa polémique violente avec les médecins de son temps, et particulièrement avec Ibn-Bottlan. Il adressa à ce dernier, qui l'avait appelé « crocodile du diable » à cause de sa laideur, une lettre sur les qualités du médecin. On nous a conservé la liste des livres qui formaient la bibliothèque d'Ali-Rodhouan : il y avait cinq ouvrages de philologie, dix traités de jurisprudence, quatre d'agriculture et de pharmacie, l'Almageste et le *Quadripartitum* de Ptolémée, l'Alhaouy (*Continens*) de Rhazès, Hippocrate, Gratien, Dioscoride, Rufus d'Éphèse, Oribase, Paul d'Égine, quelques écrits de Platon, d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisias, de Thémistius et d'Abou Nasr Alfarabi. Voilà la bibliothèque d'un médecin arabe au onzième siècle. Parmi les préceptes d'Ali, on remarque celui-ci : « Quand vous êtes appelé, dit-il, auprès d'un malade, contentez-vous d'abord à ne lui ordonner que des remèdes inoffensifs, jusqu'à ce que vous ayez bien saisi la nature du mal et le tempérament du malade. » Ce seul précepte dénote un praticien consommé. — Ali a composé un grand nombre de livres sur la médecine et la philosophie, dont deux ont été traduits en latin : 1° Haly Eben Rodan, *Commentarius in artem parvam Galeni;* Venet., 1496, in-fol.; — 2° *Commentarii in Ptolemæi Quadripartitum;* dans les éditions de Ptolémée, Venise, 1484 et 1493, in-4°. Quant aux autres ouvrages, on les trouve en manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe. Ainsi on voit à l'Escurial : *Commentarius in librum Galeni de arte medendi ad Glauconem; Commentarius in librum Galeni de tribu medicorum, nempe Rationalium, Methodicorum et Empiricorum;* — *Aphorismi*, et dans la bibliothèque Bodléienne (d'Oxford) : *De potionibus quibusdam necessariis.*

Abi Ossaybiah, *Fontes relationum de classibus medicorum*, cap. XIV. — Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte.* — De Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdallatif.* — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, t. I, p. 249. — Russel, *Nat. History of Aleppo*, vol. II, Append., p. XIX. — Nicoll et Pusey, *Catalog. codd. mss. arab. biblioth. Bodl.*, p. 602. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin.* — Flügel, *Dissert. de arabicis scriptor. græcor. interpretibus;* Meissen, 1841, in-4°, p. 38. — Haller, *Biblioth. medic. pract.*, t. I, p. 416.

ALI-IBN-HAZM (*Abou-Mohammed*), écrivain arabe, né à Cordoue en 384 de l'hégire (994 de J.-C.), mort en 456 de l'hégire (1064 de J.-C.). Il était fils d'Ahmed Ibn Said, vizir de Hischam II, émir de Cordoue, et hérita de la charge de son père. Versé en jurisprudence et en théologie, il a été considéré comme le fondateur d'une secte particulière, les hazémites. Il a écrit, entre autres, une Histoire des khalifes qui ont régné en Espagne, et un Risalah ou Épître sur l'Espagne, où il traite de la littérature arabe. On trouve cette épître dans Almakkari, *Histoire de l'Espagne*, t. I, p. 168 de la traduction anglaise.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, 110. — Ibn Khallekan, *Dict. biograph.* — D'Herbelot, *Biblioth. orient.* — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. I. — Aboulféda, *Annal. Muslem.*, II, 261.

ALI-ALHOSRI, surnommé *Adh-Dharir* (l'Aveugle), poëte arabe, natif de Hosr, village près de Caïrouan, mort vers 1095 de J.-C. Après

la prise de Caïrouan par les Almoravides, il émigra en Espagne et s'établit à Séville, où il loua dans ses vers le sultan Almotamed. Ibn-Bessam a fait le recueil des poésies d'Ali-Alhosri.

Ibn-Khallekan, *Dict. biograph.* (arabe).

ALI (*Ibn-Ioussouf-Ibn-Tachefin*), sultan d'Afrique et d'Espagne, de la dynastie des Almoravides mort en 537 de l'hégire (1142-1143 de J.-C.). Il était fils de Ioussouf-Ibn-Tachefin, et monta sur le trône l'an 1106 de notre ère. Peu de souverains musulmans régnèrent sur un plus grand nombre de provinces. Maître de tout l'empire de Maroc, depuis l'Atlas jusqu'à la mer Méditerranée, il exerçait de plus son autorité sur l'Andalousie, Grenade, Valence, et sur une partie du Portugal, de l'Aragon et de la Catalogne. Les auteurs arabes rapportent qu'on faisait la prière en son nom dans trois cent mille mosquées. Il était d'un esprit élevé, et les sciences ainsi que les arts reçurent de lui de nobles encouragements. C'est lui qui acheva la construction de la ville de Maroc, commencée par son père. Mais bientôt la vaste étendue de ses domaines fut pour lui une cause de ruine. Pendant qu'il était en Afrique, les cadis et les gouverneurs des provinces d'Espagne abusèrent de son éloignement pour tyranniser les peuples. Les rois chrétiens de Castille et d'Aragon profitèrent du mécontentement général pour essayer de reconquérir leurs anciens domaines. En vain Ali accourut plusieurs fois de Maroc avec des armées très-nombreuses; en vain remporta-t-il plusieurs victoires : ses succès étaient presque aussi meurtriers que l'eussent été les plus sanglantes défaites. Pour comble de maux, il se forma pendant son absence, dans les montagnes de l'Atlas, une nouvelle secte connue sous le nom d'*almohades*. Les sectaires, retranchés dans leurs positions escarpées, parvinrent à rendre tous ses efforts inutiles. Bientôt même ils lui enlevèrent la plus grande partie de ses provinces, et il mourut de douleur, après avoir vu sa puissance sur le penchant de sa ruine. Il eut pour successeur son fils Tachefin. [*Enc. des g. du m.*]

Conde, *Hist. de la dominat. des Arabes*, t. II, p. 193. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 218. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. X.

***ALI-IBN-ABI-ALI-ASSAIF** ou **SAIFEDDIN**, écrivain arabe, né à Amide en 1156 de J.-C., mort à Damas en 1233. Il étudia les mathématiques et la philosophie à Bagdad, fit des leçons publiques à Damas, et composa plusieurs ouvrages fort estimés des Arabes. Parmi ces ouvrages on en remarque un qui a pour titre *Bahir*, sur les sciences philosophiques et mathématiques, en cinq volumes.

Kifti, *Tarikh-Ahokema.* — Hadji Khalfah, *Dictionn. biographique.*

***ALI-IBN-BESSAM**, historien arabe, natif de Santarem, en Portugal, vécut dans le douzième siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage excellent sur les hauts faits des Maures d'Espagne ; c'est une biographie des hommes célèbres de cette nation pendant le onzième siècle. Cet ouvrage, dont on trouve des manuscrits dans les principales bibliothèques de l'Europe, est souvent cité par Ibn-Khallekan.

Almakkari, *Dynast. moham.*, t. I, p. 471. — Ibn-Khallekan, *Dictionn. biographique.*

***ALI-IBN-KHARUF**, surnommé *Aboul-Hasan*, poëte et grammairien arabe, né à Séville vers 1155 de J.-C., mort dans sa ville natale en 1212. On l'appelle aussi *Alhadhrami*, c'est-à-dire originaire de l'Hadhramant, pour le distinguer d'un autre poëte nommé aussi *Ibn-Kharuf*. On a de lui, à la bibliothèque de l'Escurial, diverses poésies et un commentaire sur l'ouvrage grammatical du célèbre Sibanyeh.

Ibn-Khallekan, *Dict. biograph.* — Almakkari, *Moham dynast.*, t. I, p. 479.

***ALI-IBN-AHMED-IBN-ALI-IBN-MOHAMMED-ABOUL-HASAN**, philosophe et mathématicien arabe, mort à Bagdad en 1215 de J.-C. Il a formé un grand nombre d'élèves célèbres.

Kifti, *Tarikh-Alhokema.*

ALI (*Abaoul-Hasan*), surnommé *Nour-Eddin* (lumière de la foi), deuxième sultan de la dynastie des Ayoubites, né en 1158, mort à Satar en 622 de l'hégire (1225 de J.-C.). Il était fils de Saladin, qui, ayant réglé l'ordre de la succession, ne donna à Ali que la Syrie. Ali, voulant frustrer ses frères de leur part, commença la guerre contre eux ; mais son oncle Malek-Aladdel se déclara contre lui, le défit à Damas, et le confina à Sarkhad. En 1198, Al-Hasiz, frère d'Ali et sultan d'Égypte, étant mort et n'ayant laissé que des enfants en bas âge, Ali reprit ses projets d'envahissement. Mais son oncle le détrôna de nouveau, et lui assigna Samayzat pour résidence. Ali y mourut à l'âge de soixante-sept ans. Il protégea les lettres, et il nous reste quelques-unes de ses nombreuses poésies.

Makrizi, *Khittat Misr* (en manuscrit). — Ibnoul-Athir, *Ibratou-l-Awalis*, au ch. sur les Ayoubites. — D'Herbelot, *Bibl. orientale.*

ALI-IBN-SAYD (*Aboul-Hasan-Nour-Eddin*), surnommé *Algarnathy* (de Grenade) ou *Almagraby* (de l'Occidentale), historien et géographe arabe, né à Grenade en 1214 de J.-C., mort à Tunis en 1286. Il fit ses études à Séville, et se distingua d'abord dans la guerre qui eut lieu entre les Almoravides et les Almohades. Il visita ensuite le Caire, Damas, Mossoul, Bagdad, Basra, la Mecque et Médine. A son retour, il trouva l'Espagne déchirée par des factions, et se retira à Tunis.

A Bagdad, Ibn-Sayd mit à contribution les bibliothèques de la ville, au nombre de trente-six. En effet, cette capitale n'avait pas encore été saccagée par les Tartares, et elle offrait des ressources de tout genre. A Alep, où il se trouvait entre les années 634 et 658 de l'hégire (1236-1260 de J.-C.), il attira sur lui l'attention du prince de cette ville, qui était un arrière-petit-fils du grand Saladin. Ce fut ce prince qui engagea Ibn-Sayd à

faire part au public du fruit de ses voyages et de ses lectures. Ibn-Sayd acheva le travail commencé par son père, et publia deux chroniques. L'une est intitulée *Livre qui renferme des détails singuliers au sujet des habitants du Magreb;* l'autre porte le titre de *Livre qui jette du jour sur l'histoire des habitants de Maschrec,* ou Orient. Son petit traité intitulé *Djagrafya* ou géographie, est un simple abrégé de celui d'Édrisi. Il est partagé, comme celui-ci, d'après l'ordre des sept climats, et chaque climat est divisé en sections. Chaque nom de lieu un peu considérable est accompagné de sa longitude et de sa latitude. De plus, comme, depuis Édrisi, beaucoup de nouveaux faits géographiques avaient été mis en lumière, Ibn-Sayd les a insérés dans son travail. Il cite souvent un écrivain appelé Ibn-Fathima ou fils de Fathime, lequel avait navigué sur les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au cap Blanc, et sur les côtes orientales jusqu'au pays de Sofala. Ibn-Sayd le cite encore pour le lac Aral et la ville de Rome, ce qui donne lieu à croire qu'Ibn-Fathima avait composé un traité général.

« Ibn-Sayd, dit M. Reinaud, n'a pas toujours travaillé avec la critique désirable, et il a quelquefois mêlé un climat avec l'autre; ses descriptions particulières ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse. Quand Aboulféda s'occupa de la composition de son traité, il se laissa séduire par l'origine occidentale d'Ibn-Sayd, et il lui accorda une foi entière pour les frontières de l'Europe et de l'Afrique; mais ensuite il reconnut ses inexactitudes, et la dernière rédaction du traité d'Aboulféda est dégagée d'une foule de passages qui se trouvent dans le manuscrit autographe de la bibliothèque de Leyde. La bibliothèque d'Oxford possède un exemplaire du traité d'Ibn-Sayd, qui est intitulé *Livre sur l'étendue de la terre en long et en large.* Mais on y trouve de plus un livre plus considérable, contenant, entre autres choses, de nombreux passages empruntés aux écrits historiques et géographiques d'Ibn-Sayd. Quelques savants ont induit de là qu'il existait deux rédactions du traité d'Ibn-Sayd, l'une plus developpée que l'autre. Cette opinion me paraît sans fondement. Le second ouvrage se compose de deux parties attribuées l'une à Ibn-Ishac, et l'autre à Ibn-Sayd. Il n'y est pas seulement traité de géographie, mais d'astronomie, d'histoire, etc. C'est évidemment une compilation faite par Ibn-Ishac lui-même. »

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction.* — Hadji-Khalfah, *Dict. bibl.* — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. I, 309. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*

*ALI, surnommé *Aboul-Hasan,* sixième sultan d'Afrique, de la dynastie des Beni-Abdel-Hakh, succéda, en 1331 de J.-C., à son père Othman, et mourut le 22 mai 1351. Peu de temps après son avénement, il envoya en Espagne son fils Abdel-Mélek, qui enleva aux Castillans Grenade, mais fut battu devant Tarifa. Vers le même temps, Ali ajouta, aux États du Maroc, Tlemcen et le territoire de Tunis. Maître de tant de pays, il déclara aux chrétiens d'Espagne le *djéhad* (guerre sainte); mais son armée essuya une défaite complète, le 30 octobre 1340, sur les bords de la rivière de Salado, près de Tarifa; les chroniques évaluent la perte des Africains à près de deux cent mille hommes. A son retour en Afrique, Ali eut à combattre les Tunisiens rebelles et son fils, qui voulait s'emparer du trône. Il succomba dans une lutte contre ce dernier. Ibn-Marzouk a consacré un ouvrage spécial à l'histoire d'Ali-Aboul-Hasan.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, 233 et 301 — Almakkari, *Moham. dynast.*, II. — Conde, *Hist. de la dominat. des Arabes*, III, 21. — Marmol, *Histoire de l'Afrique*, liv. II. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XVI, cap. 1.

*ALI-IBN-ABD-ER-RHAMAN (*Ibn-Houhceyel*), écrivain arabe, vivait à Grenade dans le huitième siècle de l'hégire (quatorzième siècle). Il a laissé un ouvrage intitulé *Tohfatou-l-anfous, oua schiar sokkani-l-andalous* (Présent pour l'âme, ou sentinelle pour les guerriers andalous), qui traite de la tactique et des armes en usage chez les Maures de l'Espagne. On y trouve des détails très-curieux sur la poudre à canon, dont on se servait du temps de l'auteur. Cet ouvrage a été dédié à Youçouf-Aboul-Hadjadj, septième émir de Grenade, de la dynastie des Nasrites, qui régna de 734 à 755 de l'hégire (1333 à 1355 de J.-C.). On en trouve des extraits dans Casiri, d'après un manuscrit de l'Escurial (n° 1647). Ali a aussi composé un Traité de l'art vétérinaire, dédié à Mohammed-ben-Youçouf, huitième émir de Grenade, de la même dynastie, qui régnait de 1355 à 1395.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 29. — Almakkari, *Mohammed. dynast.*, I, 448.

*ALI-ASTERABADI, poëte persan, né vers la fin du quatorzième siècle, mort à Asterabad en 1431. Il fut l'auteur d'un divan ou collection de poëmes très-célèbres dans son temps, mais oublié maintenant, parce qu'il n'avait qu'un intérêt local. — Hammer mentionne ce poëte sous le nom de *Derwend d'Asterabad.*

Dauladjah, *Vies des poëtes persans.* — Hammer, *Histoire des poëtes persans.*

*ALI-KUDSCHI, c'est-à-dire *l'Oiseleur,* astronome ottoman, né vers la fin du quatorzième siècle, mort en 1474. Il étudia les mathématiques à Samarkand, et fut ensuite chargé par son maître, le prince Ulughbey, qui s'occupait lui-même de sciences, de terminer l'observatoire de Samarkand. Après la mort d'Ulughbey il alla à Tebris, d'où il fut envoyé comme ambassadeur auprès de Mahomet II. Celui-ci lui fit des offres brillantes pour l'attacher à sa cour; il accepta, et vint se fixer à Constantinople. Parmi ses ouvrages principaux on cite: le *Fethije* et le *Mohamedije,* deux ouvrages de mathématiques, et un *Traité sur le cours de la lune.* La science astronomique des Ottomans n'a pas fait un pas

depuis Ali, qui en est le plus digne représentant.

Hammer, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber, t. III, p. 123.

*ALI-BESTAMI, écrivain turc, surnommé *Mussanifek*, ou *le Petit auteur* (parce qu'il commença sa carrière littéraire à l'âge de quinze ans), né en 1400 de J.-C., mort en 1470. Il était Persan d'origine, et descendait de l'imam Fakhyr-Eddin-Basi. En 1443 il vint en Turquie, où le grand vizir Mahmoud, grand protecteur des lettres, le combla de bienfaits. Ali devint un des scheiks les plus respectés. Mahmud ayant conclu avec le prince de Bosnie une capitulation qui garantissait la vie à ce dernier, Mohamet II, qui par tempérament et par politique ne rêvait que l'extermination de ses ennemis, s'adressa à Ali, afin d'obtenir quelque prétexte pour annuler le traité juré. Ali se chargea de cet acte déloyal, qui devait entraîner la disgrâce de son bienfaiteur; et, à force de subtilités, il fabriqua un fetwa qui infirmait la capitulation. Il alla plus loin encore : le roi captif ayant été introduit devant la cour du sultan, Ali le tua d'un coup de sabre, faisant lui-même l'office du bourreau.

Les ouvrages d'Ali, écrits en arabe et en persan, sont au nombre de vingt, d'après la liste qu'en donne Hammer. Ce sont pour la plupart des commentaires sur la théologie, la morale, la jurisprudence, la grammaire et la poésie. Il a fait aussi un poëme en l'honneur de Mahomet, et un glossaire arabe sur le *Motawoul* d'Avicenne. Mais il est surtout célèbre par son *Présent à Mahmoud*, traité de morale extrait d'un plus grand ouvrage.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman* (en allemand), vol. II, p. 76 et 551.

ALI-ABOU-L-HASSAN, vingtième roi de Grenade de la dynastie des Nasrites, mort vers 1484 de J.-C. Il succéda à son père Mahomet X en 871 de l'hégire (1466 de J.-C.). Les trois premières années de son règne furent tranquilles; mais en 1469 le wali ou gouverneur de Malaga ayant fait hommage à Henri, roi de Castille, dont Ali était tributaire, il fit irruption sur les domaines de son suzerain. Il n'obtint aucun succès; ses propres sujets se révoltèrent en masse contre lui, et les meilleurs soldats des Maures périrent dans cette guerre civile, qui dura plusieurs années. En 1481, prévoyant la guerre à outrance que Ferdinand et Isabelle, auxquels il avait refusé en 1478 le tribut accoutumé, allaient lui faire (l'Aragon et la Castille étant maintenant réunis), il prit le premier l'offensive, et s'empara de Zahara. En revanche, les chrétiens surprirent la forteresse d'Alhama, qu'Ali tâcha deux fois de reprendre, mais sans succès, pendant ce temps. Sa femme Zoraya, craignant que la prédilection d'Ali pour une Espagnole et les enfants qu'il avait d'elle ne privât du trône son fils Abn-Abdalla, appelé aussi Boabdil, trama une conspiration contre le roi son mari. Il s'ensuivit une guerre entre le père et le fils. Boabdil fut pris par les chrétiens, mais relâché bientôt après s'être déclaré leur vassal, pour entretenir la division parmi leurs ennemis. Quelques hommes influents, lassés de ces éternelles guerres intestines, firent exclure du trône les deux compétiteurs. Ali, que l'âge accablait d'infirmités, y consentit facilement, et mourut peu de temps après.

Conde, *Hist. de la domin.*, III, ch. XXXIV. — Al-makkari, *Mohamed. dynast.*, lib. VIII, ch. VII. — Lucio Marineo Siculo. *De las cosas memorablas de España*, fol. 171. — Antonius Nebrissensis, *Rerum gestarum Decades*, t. II, lib. I, ch. II. — Pulgar, *Cronica de Fernando e Isabel*, p. 181. — Mariana, *Hist. gener. de España*, lib. XXV.

*ALI-SHIR-AMIR, ministre du sultan Husaïn de Perse, né vers 1440, mort en 1500. Il encouragea beaucoup les sciences et les lettres, et orna Hérat de plusieurs édifices publics. Son divan ou collection de poésies, en langue turque, a été pendant longtemps fort estimé à la cour des princes de l'Orient.

Dauladjah, *Poëtes persans*. — Price, *Mohammedan history*.

*ALI-MAKHDUM (*Ali l'Eunuque*), grand vizir du sultan Bajazet II, mort en 1512. Eunuque surveillant du sérail, il fut nommé en 1492 pacha de Semendria, et commanda un corps d'armée dans la guerre sanglante contre les Transylvains et les Hongrois. En 1497, il enleva la Dalmatie aux Vénitiens; en 1500, il envahit la Morée, et s'empara de Modon et de Koron, boulevards de la Grèce. C'est après cette brillante conquête qu'il fut nommé grand vizir par Bajazet II, qui avait en son ministre la plus grande confiance. Il périt dans la guerre contre les Kurdes. Ali avait fondé à ses frais deux mosquées et une académie à Constantinople. Aimant les sciences et les lettres, il avait la coutume de réunir chez lui une fois par mois les savants et les littérateurs distingués, et ne les congédiait que comblés de présents. C'est sur la recommandation d'Ali que le sultan Bajazet II chargea le Perse Édris d'écrire l'histoire de l'empire ottoman.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, vol. II.

ALI-WASSI-EFFENDI, écrivain turc, natif de Philippopolis, mort en 950 de l'hégire (1543 de J.-C.). Il se rendit célèbre par sa traduction des fables de Bidpaï; il l'intitula *Houmadjou-name* (Livre royal), et l'offrit en hommage à l'empereur Soliman. On lui attribue aussi une Histoire des sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim, et Soliman.

Hammer, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber.

ALI-MOEZZIN (*Ali-Pacha-Muesinade* de quelques biographes), amiral (capitan-pacha) ottoman, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il commanda, en 1570, la flotte de Sélim II dans la guerre contre les Vénitiens, auxquels il enleva l'île de Chypre, Dulcigno, Antivari, Budoa, et quelques autres places. Mais il fut vaincu et perdit la vie, le 7 octobre

1571, dans la fameuse bataille de Lépante. (*Voy.* JUAN D'AUTRICHE).

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, vol. III. — Ahmed, *Tarikhi Fethi Kibris* (*Histoire de la conquête de l'île de Chypre*), écrit en 1746 (en turc).

* **ALI-ADIL-SHAH**, prince indien, mort en 1580. Il succéda, en 1557, à son père Ibrahim sur le trône de Bijapour; il se ligua avec quelques princes voisins contre le rajah de Bizanagar, qui fut entièrement défait, en 1564, à la fameuse bataille de Taliknote. La ville de Bizanagar fut rasée, et il n'en reste plus maintenant qu'un monceau de ruines. En 1569, Ali essaya d'enlever Goa aux Portugais; mais il fut repoussé avec perte. Il se borna depuis lors a bien administrer ses États : il embellit sa capitale, en y faisant construire des mosquées, des établissements de bains, des aqueducs, et d'autres monuments qui subsistent encore. Étant sans enfants, il désigna en 1579, pour successeur, son neveu Ibrahim; et l'année suivante il fut assassiné par un eunuque.

Col. Brigg, *History of the Mahommedan power in India*. — Scott, *History of the Dekkan*.

ALI (*Mustafa-Ben-Ahmed-Ben-Abdel-mollah*), célèbre historien turc, né à Gallipoli en 949 de l'hégire (1542 de J.-C.), mort en 1008 de l'hégire (1599 de J.-C.). Il entra d'abord dans le corps des janissaires, et composa, à l'âge de quatorze ans, un poëme, *Mihr we Mah* (Soleil et L'une), qu'il offrit à Sélim; celui-ci en fut si charmé, qu'il s'attacha l'auteur comme secrétaire. En 1593, il fut nommé secrétaire général des janissaires, et mourut pacha de Djidda. Son principal ouvrage a pour titre : *Kunho-l-Akbar* (Mine de notions); c'est une histoire universelle en quatre volumes, dont le quatrième contient l'histoire de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'au commencement du onzième siècle de l'hégire (seizième de J.-C.) Elle finit à l'avénement de Mahommed III en 1595, de manière que la *Feslike* de Hadji-Khalfah et les *Annales* de Nayma, qui commencent à l'an 1591 de J.-C., peuvent être regardées comme la continuation de l'histoire d'Ali. On a core de lui : *Nadiretou-l-Maharib* (la Sûreté des batailles), ou le récit des guerres de Sélim I[er] contre son père Bajazet et son frère Ahmed; — *Nussret-Name* (le Livre de la victoire), ou l'histoire de la campagne de la Géorgie en 1578. Son mérite comme poëte égale celui de l'historien.

Hammer, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, t. III, p. 115-123. — D'Herbelot, *Bibliot. orientale*, au mot ALI-SHAER.

***ALI-MUESINSADE**, surnommé *le Defterdar*, jurisconsulte turc, vécut au commencement du dix-septième siècle. Il composa en 1619 une collection des lois fondamentales de l'empire ottoman. Il y traite du système féodal, de la cour et des prescriptions de police chez les Turcs.

Hammer, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Grüber, t. III, p. 123.

ALI BEY, drogman turc, né à Léopold en Gallicie, mort en 1675 à Constantinople. Il était Polonais de naissance, mais les Tartares, l'ayant enlevé très-jeune, le vendirent aux Turcs, qui l'élevèrent dans leur religion : son vrai nom était *Albert Bobowski*. Après avoir accompagné en Égypte un seigneur turc, qui lui rendit la liberté, il revint à Constantinople, où il fut, en 1671, nommé premier drogman du sultan Mohammed IV. On dit qu'à la fin de sa vie il avait abjuré l'islamisme. Il parlait, dit-on, dix-sept langues. On a de lui : *Grammaire turque*; — *Dictionnaire turc*; — *le Catéchisme anglais traduit en turc*, et l'ouvrage de Grotius *De veritate religionis christianæ*, traduit en turc; — *de Turcorum Liturgia*; — *de Peregrinatione Meccana*; — *de Circumcisione*; — *de Ægrotorum visitatione*. Ces quatre derniers traités ont été publiés sous le nom d'Albertus Bolovius dans Thomas Hyde, *Peristol*, Oxford, 1691. On conserve encore de lui en manuscrit dans la bibliothèque de Leyde une *Traduction turque de la Bible*, et dans celle de Paris des *Dialogues en turc et en latin*, et *A. Comenius Janua linguarum*, trad. en turc.

Moréri, *Dict. hist.* — Lacroix, *Mémoires sur l'état général de la Turquie*. — Hammer, *Histoire des Ottomans*.

* **ALI-IBN-BOUWAYH** (*Aboul-Hasan*), surnommé *Imadedaulah*. *Voy.* IMAD-ED-DAULAH.

* **ALI-CHORLILI**, grand vizir sous le sultan turc, mort en 1711. Fils d'un paysan du village de Chorli, il s'éleva par ses talents jusqu'à la première dignité de l'empire ottoman. Nommé premier ministre en 1706, il s'appliqua à rétablir l'ordre dans les finances, déposa Antiochus Cantemir, hospodar de la Moldavie, accusé d'avoir accablé ses sujets d'impôts, et le remplaça en 1707 par Michel Rakoviza. Sourd aux suggestions du roi Charles XII, qui s'était réfugié en Turquie après sa défaite à Pultawa, et qui voulait engager le sultan dans une guerre contre la Russie, il tomba en disgrâce, et mourut pacha de la Crimée.

Raschid, *Tarikhi*, Constantinople, an de l'hégire 1153 (1740 de J.-C.), t. II, p. 50-78. — Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*. — Voltaire, *Histoire de Charles XII*.

ALI, surnommé *Coummourdji* (Charbonnier), grand vizir ottoman, tué en 1715. Il s'attira la faveur d'Ahmet II par sa beauté, devint très-influent au sérail, et fut nommé grand vizir en 1714, sous Ahmet III. Il fut l'adversaire constant de Charles XII de Suède, et contraria tous les projets d'alliance de celui-ci avec les Turcs; il le força à quitter Bender. Il fit ensuite décider la guerre contre les Vénitiens, dans laquelle ceux-ci perdirent la Morée. Cette violation du traité de Carlowitz entraîna la Porte dans une guerre contre l'empire d'Allemagne. Ali, qui ne connaissait rien à l'art militaire, eut l'ambition de se mesurer avec le prince Eugène. Il pénétra en Hongrie avec cent cinquante mille hommes; mais il fut complétement battu à la bataille de Pé-

terwardin, et il mourut deux jours après, à la suite des blessures qu'il y avait reçues en ralliant les fuyards. Ali avait beaucoup de présomption et d'orgueil; mais on ne peut que louer son administration à l'intérieur, dans laquelle il s'opposa vigoureusement aux dilapidations du trésor, en même temps qu'il fit prévaloir un esprit de bienveillance inaccoutumé.

Hammer, *Hist. de l'empire ottoman.*

ALI-BEY, dominateur de l'Égypte, né en 1728, mort en 1773. C'est un de ces esclaves qui, venus des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, maintenaient, sous le nom de mameluks, depuis plus de deux siècles, la puissance ottomane en Égypte. Il avait treize ans quand il fut conduit en Égypte; et il entra d'abord au service d'un *kehaya* ou colonel des janissaires, qui jouissait d'une grande influence. A l'âge de vingt ans il obtint le titre de *kachef*, ou gouverneur de district. Il fut ensuite admis parmi les beys, qui, au nombre de vingt-quatre et sous la direction d'un pacha ottoman, s'étaient partagé les provinces d'Égypte. Enfin il parvint, en 1766, à renverser tous ceux qui lui portaient ombrage, et s'empara de toute l'autorité. Secouant alors tout reste de dépendance envers le souverain de Constantinople, il chassa le pacha, et, prenant lui-même le titre de sultan, fit battre la monnaie à son effigie.

La Porte Ottomane était alors impliquée dans une guerre contre la Russie et la Pologne, et l'empire semblait menacé d'une dissolution prochaine. Ali, ayant eu occasion de converser avec des Européens que la curiosité et le commerce avaient conduits en Egypte, forma le projet de rendre à cette illustre contrée son ancien éclat. D'après ses vues, cette monarchie devait recouvrer les mêmes limites que sous les Ptolémées et le grand Saladin. Après avoir pris les mesures qui lui paraissaient devoir assurer la tranquillité intérieure, après avoir fait alliance avec l'empereur de Russie et avec Daher, pacha de Saint-Jean-d'Acre, qui avait levé l'étendard de la révolte, il commença d'abord par se rendre maître de la Mecque et des côtes de l'Arabie, voulant de nouveau faire de la mer Rouge le centre du commerce entre l'Orient et l'Occident. Il se mit ensuite en marche vers la Syrie, et s'empara en 1770, presque sans résistance, de Gaza, de Jaffa, et du reste de la Palestine. Déjà son armée était maîtresse de [illegible], et [illegible] ottomanes avaient ét[illegible] [illegible]l ne lui restait plus [illegible] Damas, et tout a[illegible] [illegible] être [illegible] tenant [illegible]

[illegible] ment, et Ali fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Dans son malheur il trouva un refuge auprès du pacha d'Acre; d'un autre côté, la Russie promit de lui envoyer des secours. Malheureusement il n'eut pas la patience d'attendre la réunion de forces suffisantes. Trompé par de faux avis, il crut que sa présence seule ferait soulever l'Égypte en sa faveur; et s'étant avancé jusqu'à Salehyé, il fut pris avec la plupart de ceux qui lui étaient restés fidèles, et mis à mort. Celui qui s'empara de sa personne était un mameluk appelé Mourad-Bey, le même qui plus tard se distingua contre les Français.

Ces événements se passèrent en 1773. Ainsi finit Ali-Bey, qui voulait régénérer l'Égypte, et qui avait un moment appelé sur lui l'attention de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. L'expérience prouva que ses talents étaient au-dessous d'une pareille tâche. Son aveugle confiance dans son favori, et l'irréflexion qu'il mit dans la plupart de ses entreprises, causèrent sa ruine. Pour arriver au pouvoir, Ali-Bey ne s'était pas fait scrupule de recourir à l'assassinat et aux crimes les plus horribles; mais une fois maître du pays, il chercha à faire régner une justice sévère, et les négociants européens établis en Égypte eurent beaucoup à se louer de son administration. Il était au reste superstitieux, et croyait à l'astrologie judiciaire. [*Enc. des g. du m.*]

Savary, *Lettres sur l'Égypte*, vol. II. — Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, II, 124. — Hammer, *Hist. de l'empire ottoman.*

ALI-BEY, pseudonyme d'un voyageur espagnol dont le véritable nom est *Domingo Badia y Leblich* ou *Castillo*. Il naquit en Biscaye en avril 1766, et mourut le 30 août 1818. Il étudia à Valence la langue arabe, ainsi que les sciences naturelles, physiques et mathématiques. Doué d'un esprit vif et inquiet, il forma le projet de visiter l'Afrique et l'Asie. Il imagina de prendre un nom musulman, afin d'exciter moins de défiance dans ces contrées; et pour donner plus d'éclat à ce voyage, il se fit passer pour un *descendant* de l'illustre famille des khalifes abbassides, qui régnèrent pendant si longtemps sur l'islamisme: telle est l'origine du nom d'*Ali-Bey*, sous lequel il est universellement connu. Pour le [illegible] d'un pareil dessein, il avait besoin des secours d'un gouvernement. La monarchie espagnole était alors sous l'administration de [illegible], prince de la Paix. Badia s'adressa à lui [illegible] tachant probablement son voyage à [illegible] de politique et de commerce [illegible] agréer son plan. Il se vit [illegible] achever de se préparer [illegible] [illegible]ise. Déjà il avait acquis une [illegible] laute de la langue arab[illegible] [illegible] [illegible] pour le [illegible] [illegible] [illegible]

successivement à Fez, à Maroc, à Tripoli, dans l'île de Chypre et en Égypte. Au commencement de 1807 il était à la Mecque, principal but de son voyage. Il visita encore Jérusalem, Damas et Constantinople. Il se disposait à rentrer dans sa patrie et à publier les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, lorsqu'il apprit l'entreprise de Napoléon contre le roi Charles IV, et l'invasion de l'Espagne par les Français. Il se hâta de se déclarer pour le vainqueur, et fut nommé en 1809 intendant de Ségovie, puis préfet de Cordoue. Mais lors de l'expulsion des Français, il fallut chercher un refuge ailleurs. Badia se retira en France, où il publia la relation de son voyage. Bientôt après il forma le projet de nouvelles courses, et, prenant cette fois le nom d'*Ali-Othman*, il retourna en Syrie. On prétend qu'il avait pour mission d'établir de nouveaux rapports commerciaux entre la France, sa patrie adoptive, et l'Orient. Mais il mourut subitement à Alep, et, à ce qu'on dit, empoisonné. Le pacha de Damas s'empara de tous ses papiers, et sa périlleuse entreprise resta sans résultats.

Badia n'avait acquis qu'une connaissance superficielle de la langue arabe; il ignorait l'état de l'Orient à l'époque où ses prétendus ancêtres, les Abbassides, avaient exercé leur domination; mais il réunissait des connaissances que peu de voyageurs ont possédées à la fois. Il avait étudié la minéralogie, l'astronomie, la physique, et avait emporté avec lui les instruments nécessaires à ses observations. Badia eut l'avantage d'être le premier chrétien qui décrivît avec détail des choses sur lesquelles on n'avait eu jusque-là que des idées incomplètes : telle est la Mecque avec son temple; telle est encore la mosquée d'Omar à Jérusalem. Aussi la relation de Badia, qui d'abord avait excité des soupçons fondés en apparence, a-t-elle fini par occuper la place qui lui appartient. Cette relation, au reste, n'est que la première partie d'un ouvrage plus considérable qui parut sous ce titre : *Voyages d'Ali-Bey, en Asie et en Afrique, pendant les années* 1803 *à* 1807, précédés d'une lettre au roi de France; Paris, 1814, 3 vol. in-8°, avec un atlas composé de 89 vues, plans et cartes géographiques. L'auteur annonçait dans la préface la publication de la partie purement scientifique, qui devait contenir la preuve de ses observations astronomiques, météorologiques, etc. Cette partie n'a point paru. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

ALI-PACHA (*Wéli-Zade-Tépélini*), surnommé *Arslan* (Lion), pacha de Janina, né vers 1741, mort le 5 février 1822. Ce personnage, par le rôle qu'il a joué, peut donner une idée de la situation morale et politique de l'empire ottoman au commencement de notre siècle. A ce titre, il mérite ici une place assez large. Ali descendait d'un pacha albanais qui périt en 1716 devant l'île de Corfou, alors occupée par les Vénitiens. Le père d'Ali, chassé de la maison paternelle par ses propres frères, se mit à la tête d'une troupe de klefthes (voleurs), marcha contre ses frères, les assiégea dans sa maison, et les y brûla vifs. La mère d'Ali, appelée Kamco, était fille d'un bey, ou grand propriétaire du pays. Douée d'un caractère vindicatif et féroce, elle employait également le fer et le poison pour se défaire des personnes qui lui faisaient ombrage. Ali naquit à Tébélen dans l'Albanie, et se fit remarquer de bonne heure par un caractère turbulent. Ayant perdu son père à l'âge de treize ans, sa mère se chargea de son éducation, et lui inspira de bonne heure les horribles sentiments qui l'animaient. Dès qu'il fut en âge de prendre les armes, il profita de l'anarchie qui régnait dans le pays, et se mit à faire des courses dans les contrées voisines. Le courage dont il fit preuve, et les richesses qu'il acquit, étendirent de bonne heure sa réputation; et il obtint la main de la fille d'un bey, appelée Émyneh, femme douée des plus belles qualités. Quelque temps après, il se rendit maître de Tébélen, sa patrie, et des villes du voisinage; et la guerre ayant éclaté entre la Turquie et la Russie, il se rendit au camp ottoman, à la tête d'un corps d'Albanais. Sa conduite à l'armée fut celle d'un brave soldat, et lui valut une bonne réputation militaire. Le titre de pacha à deux queues, la charge de *dervendji-pacha* ou de grand prévôt des routes, et celle de gouverneur de Tricala en Thessalie, furent la récompense de ses services. Bientôt même, à force d'intrigues et de crimes, il se fit nommer pacha de Janina, place qui le rapprochait de sa patrie. Ceci arriva en 1788. Le pachalik d'Arta pouvait s'obtenir par une calomnie; il l'obtint du sultan Sélim III. L'Acarnanie et d'autres pays étaient entre les mains d'hommes faibles; il s'en empara par la force. A chacune de ses conquêtes, il bannissait ou mettait à mort tous les habitants musulmans ou chrétiens qui lui donnaient de l'ombrage ou dont il convoitait les biens. Il ne tarda pas à se tourner contre les Souliotes, peuplade chrétienne établie dans le voisinage; et à force de ruse et de perfidie il parvint à les détruire ou à les faire fuir. Restaient encore Prévésa et quelques autres villes chrétiennes de la côte qui dépendaient de la république de Venise. En 1797, cette antique reine des mers ayant été renversée, et les troupes françaises ayant occupé Corfou avec les autres îles du golfe Adriatique, Ali crut l'occasion propice pour se rapprocher des vainqueurs; il fraternisa avec eux, et reçut de leurs mains la cocarde tricolore. Il se disait le plus fidèle disciple de la religion des jacobins, et voulait être initié au culte de la carmagnole, qu'il regardait comme une nouvelle religion. Il gagna si bien leur confiance, qu'en opposition à l'ancienne politique de Venise, ils lui permirent d'équiper une flotte. A l'époque des fêtes de Pâques, il fit une

descente sur la côte pendant que les habitants étaient à l'église, et, les attaquant à l'improviste, il en massacra plus de six mille.

Vers le même temps une armée française envahit l'Égypte sans aucune provocation, et la guerre fut déclarée par la Porte à la France. Ali se crut à la veille de faire la conquête des îles Ioniennes. Voulant connaître les forces que les Français y entretenaient, il attira sous divers prétextes à Janina un officier appelé Rose, qu'il fit mettre à la torture; et quand il en eut obtenu les renseignements dont il avait besoin, il l'envoya comme espion à Constantinople, où l'infortuné mourut des suites de ses souffrances. Ali commença ses opérations par la ville de Prévésa. Déjà un évêque grec et divers affidés du tyran avaient semé dans la ville l'esprit de discorde et de trahison. Un officier du génie qui dirigeait les travaux de fortifications mourut empoisonné. Les Français, en trop petit nombre, furent obligés de capituler, et la ville fut mise à feu et à sang. Le sultan crut devoir récompenser de tels exploits par une pelisse et un sabre d'honneur. Bientôt même (en 1803) la Macédoine et la Thrace étant infestées par de nombreuses bandes de voleurs, à tel point que les routes étaient devenues impraticables pour les caravanes et que toutes les affaires étaient suspendues, Ali fut nommé *Roumeli-velissi*, c'est-à-dire commandant général de la Romélie, ce qui lui donnait le rang de pacha à trois queues. Il vint camper à la tête de dix mille Albanais auprès de Bitoglia, où tous les pachas des environs avaient ordre de venir le joindre, et s'avança ensuite du côté de Philippopolis à la tête de quatre-vingt mille hommes. On crut un moment qu'un tel appareil serait fatal à l'empire même. Mais Ali se contenta de faire décapiter quelques chefs de rebelles, et reprit le chemin de Janina, levant des contributions dans les villes situées sur son passage, et emportant l'artillerie et tout ce qui était en état d'être transporté. La Porte ne voyait pas avec indifférence une telle conduite. Un cri général s'était élevé contre les déprédations d'Ali, et la voix publique était renforcée par les justes réclamations des Russes, alors maîtres des îles Ioniennes. Mais à cette époque la confusion était devenue générale dans l'empire, et l'infortuné Sélim III avait échoué dans toutes ses tentatives de réforme. Ali en profita, et, sous prétexte de rétablir le bon ordre, il étendit de tous côtés ses conquêtes. Lorsque les provinces Illyriennes eurent passé sous la domination française, Ali fit sa cour à Napoléon, qui, pour resserrer les liens de l'amitié, envoya M. Pouqueville à Janina, en qualité de consul général. En même temps un colonel du génie français fut chargé d'élever des fortifications à Janina et à Prévésa. Napoléon obtint même du sultan, pour le fils aîné d'Ali, le pachalik de Lépante, et pour son second fils celui de Morée, ce qui le rendait maître de la plus grande partie du continent de la Grèce. Ali ne laissa pas de former des relations secrètes avec le gouvernement anglais, qui, pour se l'attacher, lui fit présent d'un parc d'artillerie et de six cents fusées à la Congrève.

Muni de ces nouveaux moyens d'agression, il s'avança vers la ville de Bérat, située dans la moyenne Albanie, et qui bornait ses possessions du côté du nord. Le pacha de Bérat était beau-père de ses deux fils aînés. Ce lien n'empêcha pas Ali de le dépouiller entièrement; et, pour donner plus d'éclat à son triomphe, il fit conduire le malheureux pacha à Janina, où il l'enferma dans un souterrain, à l'entrée de son palais. Cette guerre s'était faite sans le consentement de la Porte. Ali se fit pardonner un tel attentat en envoyant aux membres les plus influents du divan une partie des dépouilles du vaincu. En vain le sultan essaya de l'attirer hors de l'Albanie, sous prétexte de la guerre qui se faisait alors entre la Russie et la Porte sur les rives du Danube : Ali se disait malade, et fut dispensé d'obéir.

Maître de riches trésors, Ali entretenait des émissaires en Grèce, en Moldavie, en Servie, à Constantinople, et jusque chez les principales puissances d'Europe. On a lieu de croire que ses intrigues ne furent pas étrangères aux désordres qui amenèrent la chute et la mort de Sélim III. Vers le même temps il s'emparait des villes albanaises d'Argyro-Kastro, de Kardiki, etc. Les habitants de Kardiki s'étaient rendus d'eux-mêmes; mais Ali, ayant à venger une ancienne injure faite à sa mère et à sa sœur, fit passer tous les hommes au fil de l'épée. Quant aux femmes et aux filles, elles furent remises à la sœur d'Ali, qui, après les avoir livrées aux plus horribles outrages, les envoya toutes nues dans les forêts, où elles périrent presque toutes de froid ou de faim. Il nous est impossible d'énumérer ici tous les crimes d'Ali. Nous nous contenterons d'ajouter qu'à la chute de Napoléon il se fit céder par les Anglais la ville de Parga, la seule qui restât encore aux chrétiens sur la côte; et nous passerons de suite aux projets d'indépendance que manifesta Ali, projets qui favorisèrent singulièrement les tentatives d'affranchissement que nourrissaient depuis quelque temps les peuples chrétiens de la Grèce, mais qui amenèrent la ruine du tyran. En 1820, Ali, enhardi par le succès qui avait couronné jusque-là ses entreprises, et bien qu'il eût environ quatre-vingts ans, ne dissimulait plus qu'avec peine ses desseins ambitieux. D'un autre côté, le sultan Mahmoud, qui convoitait les immenses richesses du pacha, et qui avait espéré qu'Ali ne tarderait pas à mourir, commençait à se montrer impatient.

Les nombreux ennemis du pacha profitèrent de ces dispositions pour précipiter le dénoûment. Ali fut déclaré *firmanli*, c'est-à-dire qu'il fut mis au ban de l'empire, et reçut ordre de se présenter dans le délai de quarante jours à Cons-

successivement à Fez, à Maroc, à Tripoli, dans l'île de Chypre et en Égypte. Au commencement de 1807 il était à la Mecque, principal but de son voyage. Il visita encore Jérusalem, Damas et Constantinople. Il se disposait à rentrer dans sa patrie et à publier les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, lorsqu'il apprit l'entreprise de Napoléon contre le roi Charles IV, et l'invasion de l'Espagne par les Français. Il se hâta de se déclarer pour le vainqueur, et fut nommé en 1809 intendant de Ségovie, puis préfet de Cordoue. Mais lors de l'expulsion des Français, il fallut chercher un refuge ailleurs. Badia se retira en France, où il publia la relation de son voyage. Bientôt après il forma le projet de nouvelles courses, et, prenant cette fois le nom d'*Ali-Othman*, il retourna en Syrie. On prétend qu'il avait pour mission d'établir de nouveaux rapports commerciaux entre la France, sa patrie adoptive, et l'Orient. Mais il mourut subitement à Alep, et, à ce qu'on dit, empoisonné. Le pacha de Damas s'empara de tous ses papiers, et sa périlleuse entreprise resta sans résultats.

Badia n'avait acquis qu'une connaissance superficielle de la langue arabe; il ignorait l'état de l'Orient à l'époque où ses prétendus ancêtres, les Abbassides, avaient exercé leur domination; mais il réunissait des connaissances que peu de voyageurs ont possédées à la fois. Il avait étudié la minéralogie, l'astronomie, la physique, et avait emporté avec lui les instruments nécessaires à ses observations. Badia eut l'avantage d'être le premier chrétien qui décrivît avec détail des choses sur lesquelles on n'avait eu jusque-là que des idées incomplètes : telle est la Mecque avec son temple; telle est encore la mosquée d'Omar à Jérusalem. Aussi la relation de Badia, qui d'abord avait excité des soupçons fondés en apparence, a-t-elle fini par occuper la place qui lui appartient. Cette relation, au reste, n'est que la première partie d'un ouvrage plus considérable qui parut sous ce titre : *Voyages d'Ali-Bey, en Asie et en Afrique, pendant les années* 1803 *à* 1807, précédés d'une lettre au roi de France; Paris, 1814, 3 vol. in-8°, avec un atlas composé de 89 vues, plans et cartes géographiques. L'auteur annonçait dans la préface la publication de la partie purement scientifique, qui devait contenir la preuve de ses observations astronomiques, météorologiques, etc. Cette partie n'a point paru. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

ALI-PACHA (*Wéli-Zade-Tépélini*), surnommé *Arslan* (Lion), pacha de Janina, né vers 1741, mort le 5 février 1822. Ce personnage, par le rôle qu'il a joué, peut donner une idée de la situation morale et politique de l'empire ottoman au commencement de notre siècle. A ce titre, il mérite ici une place assez large. Ali descendait d'un pacha albanais qui périt en 1716 devant l'île de Corfou, alors occupée par les Vénitiens. Le père d'Ali, chassé de la maison paternelle par ses propres frères, se mit à la tête d'une troupe de klefthes (voleurs), marcha contre ses frères, les assiégea dans sa maison, et les y brûla vifs. La mère d'Ali, appelée Kamco, était fille d'un bey, ou grand propriétaire du pays. Douée d'un caractère vindicatif et féroce, elle employait également le fer et le poison pour se défaire des personnes qui lui faisaient ombrage. Ali naquit à Tébélen dans l'Albanie, et se fit remarquer de bonne heure par un caractère turbulent. Ayant perdu son père à l'âge de treize ans, sa mère se chargea de son éducation, et lui inspira de bonne heure les horribles sentiments qui l'animaient. Dès qu'il fut en âge de prendre les armes, il profita de l'anarchie qui régnait dans le pays, et se mit à faire des courses dans les contrées voisines. Le courage dont il fit preuve, et les richesses qu'il acquit, étendirent de bonne heure sa réputation; et il obtint la main de la fille d'un bey, appelée Émyneh, femme douée des plus belles qualités. Quelque temps après, il se rendit maître de Tébélen, sa patrie, et des villes du voisinage; et la guerre ayant éclaté entre la Turquie et la Russie, il se rendit au camp ottoman, à la tête d'un corps d'Albanais. Sa conduite à l'armée fut celle d'un brave soldat, et lui valut une bonne réputation militaire. Le titre de pacha à deux queues, la charge de *dervendji-pacha* ou de grand prévôt des routes, et celle de gouverneur de Tricala en Thessalie, furent la récompense de ses services. Bientôt même, à force d'intrigues et de crimes, il se fit nommer pacha de Janina, place qui le rapprochait de sa patrie. Ceci arriva en 1788. Le pachalik d'Arta pouvait s'obtenir par une calomnie; il l'obtint du sultan Sélim III. L'Acarnanie et d'autres pays étaient entre les mains d'hommes faibles; il s'en empara par la force. A chacune de ses conquêtes, il bannissait ou mettait à mort tous les habitants musulmans ou chrétiens qui lui donnaient de l'ombrage ou dont il convoitait les biens. Il ne tarda pas à se tourner contre les Souliotes, peuplade chrétienne établie dans le voisinage; et à force de ruse et de perfidie il parvint à les détruire ou à les faire fuir. Restaient encore Prévésa et quelques autres villes chrétiennes de la côte qui dépendaient de la république de Venise. En 1797, cette antique reine des mers ayant été renversée, et les troupes françaises ayant occupé Corfou avec les autres îles du golfe Adriatique, Ali crut l'occasion propice pour se rapprocher des vainqueurs; il fraternisa avec eux, et reçut de leurs mains la cocarde tricolore. Il se disait le plus fidèle disciple de la religion des jacobins, et voulait être initié au culte de la carmagnole, qu'il regardait comme une nouvelle religion. Il gagna si bien leur confiance, qu'en opposition à l'ancienne politique de Venise, ils lui permirent d'équiper une flotte. A l'époque des fêtes de Pâques, il fit une

descente sur la côte pendant que les habitants étaient à l'église, et, les attaquant à l'improviste, il en massacra plus de six mille.

Vers le même temps une armée française envahit l'Égypte sans aucune provocation, et la guerre fut déclarée par la Porte à la France. Ali se crut à la veille de faire la conquête des îles Ioniennes. Voulant connaître les forces que les Français y entretenaient, il attira sous divers prétextes à Janina un officier appelé Rose, qu'il fit mettre à la torture; et quand il en eut obtenu les renseignements dont il avait besoin, il l'envoya comme espion à Constantinople, où l'infortuné mourut des suites de ses souffrances. Ali commença ses opérations par la ville de Prévésa. Déjà un évêque grec et divers affidés du tyran avaient semé dans la ville l'esprit de discorde et de trahison. Un officier du génie qui dirigeait les travaux de fortifications mourut empoisonné. Les Français, en trop petit nombre, furent obligés de capituler, et la ville fut mise à feu et à sang. Le sultan crut devoir récompenser de tels exploits par une pelisse et un sabre d'honneur. Bientôt même (en 1803) la Macédoine et la Thrace étant infestées par de nombreuses bandes de voleurs, à tel point que les routes étaient devenues impraticables pour les caravanes et que toutes les affaires étaient suspendues, Ali fut nommé *Roumeli-velissi*, c'est-à-dire commandant général de la Romélie, ce qui lui donnait le rang de pacha à trois queues. Il vint camper à la tête de dix mille Albanais auprès de Bitoglia, où tous les pachas des environs avaient ordre de venir le joindre, et s'avança ensuite du côté de Philippopolis à la tête de quatre-vingt mille hommes. On crut un moment qu'un tel appareil serait fatal à l'empire même. Mais Ali se contenta de faire décapiter quelques chefs de rebelles, et reprit le chemin de Janina, levant des contributions dans les villes situées sur son passage, et emportant l'artillerie et tout ce qui était en état d'être transporté. La Porte ne voyait pas avec indifférence une telle conduite. Un cri général s'était élevé contre les déprédations d'Ali, et la voix publique était renforcée par les justes réclamations des Russes, alors maîtres des îles Ioniennes. Mais à cette époque la confusion était devenue générale dans l'empire, et l'infortuné Sélim III avait échoué dans toutes ses tentatives de réforme. Ali en profita, et, sous prétexte de rétablir le bon ordre, il étendit de tous côtés ses conquêtes. Lorsque les provinces Illyriennes eurent passé sous la domination française, Ali fit sa cour à Napoléon, qui, pour resserrer les liens de l'amitié, envoya M. Pouqueville à Janina, en qualité de consul général. En même temps un colonel du génie français fut chargé d'élever des fortifications à Janina et à Prévésa. Napoléon obtint même du sultan, pour le fils aîné d'Ali, le pachalik de Lépante, et pour son second fils celui de Morée, ce qui le rendait maître de la plus grande partie du continent de la Grèce. Ali ne laissa pas de former des relations secrètes avec le gouvernement anglais, qui, pour se l'attacher, lui fit présent d'un parc d'artillerie et de six cents fusées à la Congrève.

Muni de ces nouveaux moyens d'agression, il s'avança vers la ville de Bérat, située dans la moyenne Albanie, et qui bornait ses possessions du côté du nord. Le pacha de Bérat était beau-père de ses deux fils aînés. Ce lien n'empêcha pas Ali de le dépouiller entièrement; et, pour donner plus d'éclat à son triomphe, il fit conduire le malheureux pacha à Janina, où il l'enferma dans un souterrain, à l'entrée de son palais. Cette guerre s'était faite sans le consentement de la Porte. Ali se fit pardonner un tel attentat en envoyant aux membres les plus influents du divan une partie des dépouilles du vaincu. En vain le sultan essaya de l'attirer hors de l'Albanie, sous prétexte de la guerre qui se faisait alors entre la Russie et la Porte sur les rives du Danube : Ali se disait malade, et fut dispensé d'obéir.

Maître de riches trésors, Ali entretenait des émissaires en Grèce, en Moldavie, en Servie, à Constantinople, et jusque chez les principales puissances d'Europe. On a lieu de croire que ses intrigues ne furent pas étrangères aux désordres qui amenèrent la chute et la mort de Sélim III. Vers le même temps il s'emparait des villes albanaises d'Argyro-Kastro, de Kardiki, etc. Les habitants de Kardiki s'étaient rendus d'eux-mêmes; mais Ali, ayant à venger une ancienne injure faite à sa mère et à sa sœur, fit passer tous les hommes au fil de l'épée. Quant aux femmes et aux filles, elles furent remises à la sœur d'Ali, qui, après les avoir livrées aux plus horribles outrages, les envoya toutes nues dans les forêts, où elles périrent presque toutes de froid ou de faim. Il nous est impossible d'énumérer ici tous les crimes d'Ali. Nous nous contenterons d'ajouter qu'à la chute de Napoléon il se fit céder par les Anglais la ville de Parga, la seule qui restât encore aux chrétiens sur la côte; et nous passerons de suite aux projets d'indépendance que manifesta Ali, projets qui favorisèrent singulièrement les tentatives d'affranchissement que nourrissaient depuis quelque temps les peuples chrétiens de la Grèce, mais qui amenèrent la ruine du tyran. En 1820, Ali, enhardi par le succès qui avait couronné jusque-là ses entreprises, et bien qu'il eût environ quatre-vingts ans, ne dissimulait plus qu'avec peine ses desseins ambitieux. D'un autre côté, le sultan Mahmoud, qui convoitait les immenses richesses du pacha, et qui avait espéré qu'Ali ne tarderait pas à mourir, commençait à se montrer impatient.

Les nombreux ennemis du pacha profitèrent de ces dispositions pour précipiter le dénoûment. Ali fut déclaré *firmanli*, c'est-à-dire qu'il fut mis au ban de l'empire, et reçut ordre de se présenter dans le délai de quarante jours à Cons-

tantinople, *au seuil doré de la porte de félicité,* pour se justifier. En même temps une armée fut envoyée vers Janina, et une flotte mit à la voile pour faire une descente sur les côtes d'Épire. Dans ces nouvelles circonstances, Ali, malgré son grand âge, sembla redoubler de courage et d'activité. Mais on vit bientôt combien les idées de cet homme avaient été rétrécies par l'avarice, l'égoïsme, l'esprit de vengance, principaux mobiles de toute sa vie; on vit à quel point on s'était exagéré son importance politique. Ali, pour se défendre, ne pouvait compter que sur ses troupes, composées de musulmans et de chrétiens; il avait à s'assurer à la fois des premiers, qui peut-être hésiteraient à combattre contre le sultan leur souverain, et des derniers, qui déjà commençaient à prononcer les mots *indépendance* et *liberté*. Il serait facilement parvenu à s'attacher les uns et les autres, au moins pour quelque temps, s'il avait voulu sacrifier une partie de ses trésors. Il pouvait encore faire un appel aux milliers d'aventuriers épars dans l'Europe chrétienne, et qui, ayant jusque-là vécu au milieu du bruit des armes, seraient volontiers rentrés dans la carrière des combats. La position de ses États était d'ailleurs extrêmement favorable pour la défense. Entourés à l'occident et au midi par la mer, ils étaient bornés à l'orient par une chaîne de montagnes qui pouvait être gardée par quelques centaines d'hommes. Enfin, il ne tenait qu'à lui, à l'aide de ses émissaires, de susciter des révoltes partielles dans les diverses provinces de l'empire; et, pour peu que la résistance se prolongeât, il devenait impossible à l'armée turque, composée de bandes indisciplinées, de se maintenir.

Dès qu'il fut instruit de l'orage qui se préparait, Ali convoqua les chefs chrétiens, tant grecs qu'albanais, et les appela aux armes. Ce sont ces mêmes hommes qui, sous le nom d'*armatolis,* ne tardèrent pas à se distinguer dans la guerre de l'indépendance grecque, et qui alors se répandirent dans les provinces restées fidèles à la Porte, pillant les caravanes et frappant les villages de contributions. En même temps des officiers habiles, y compris ses trois fils et quelques-uns de ses petits-fils, allèrent occuper les défilés et les lieux faciles à défendre. Quant au commandement des troupes qui devaient faire face à l'armée impériale, il fut donné au fameux Omer Brione. Mais dès que les troupes ottomanes se montrèrent, les Turcs, façonnés depuis si longtemps au joug, firent leur soumission. De leur côté, les Grecs, dont Ali ne voyait qu'avec effroi les projets d'indépendance, et qui n'avaient aucun avantage à attendre du tyran, rentrèrent dans leurs foyers. Ses propres fils et petits-fils, à l'exception d'un seul, passèrent dans le camp ennemi. Dès ce moment Ali se trouva menacé dans Janina, et, ne pouvant espérer de s'y défendre, il y fit mettre le feu, pour se retirer dans la forteresse qui domine le lac, voisin de la ville. Ce fut au mois d'août 1820. La forteresse était hérissée de canons servis par des mercenaires italiens, français et autres. En même temps une petite escadre se rendait maîtresse du lac. D'un autre côté, les débris des Souliotes, qu'il avait rattachés à sa cause, consentirent à faire une utile diversion. Pendant tout le reste de l'année il se défendit contre une armée où l'on comptait quarante-six pachas ou vizirs. Placé ordinairement au haut des remparts, sur la partie la plus exposée, il veillait à tout, et souvent ordonnait des sorties qu'il commandait lui-même. Au commencement de l'année 1821, le sultan, pour hâter la fin de cette guerre, d'autant plus que la Morée et les îles grecques de l'Archipel et une partie du continent commençaient à prendre les armes, donna le commandement de l'armée à Khorchid-Pacha, qui s'était déjà distingué dans plusieurs guerres. Dès lors le siége fut repris avec une nouvelle vigueur. Ali ne se montra que plus intéressé à conserver ses trésors. Une partie avait été déposée par lui dans le magasin des poudres, pour les détruire en un instant, s'il y était forcé; le reste fut jeté dans le lac, dans des lieux dont lui seul avait le secret. Ali ne savait pas encourager ses troupes par des libéralités faites à propos. Au mois d'octobre, la garnison, mal payée, l'abandonna, et il fut réduit à toute extrémité. Son lieu de retraite était une palanque en maçonnerie solide, garnie de canons; au-dessous se trouvait une vaste caverne, ouvrage de la nature, dans laquelle il avait enfermé des munitions et les trésors qu'il n'avait pas jugé convenable d'enfouir. Tout l'édifice d'ailleurs était miné.

Au commencement de janvier 1822, Ali ne conservait plus avec lui qu'environ cinquante personnes, y compris les instruments de ses crimes, et une chrétienne appelée Vasiliki, celle de ses femmes que depuis la mort d'Emyneh il chérissait le plus, ainsi que certains otages chrétiens, entre autres Constantin Botzaris. Khorchid, qui voulait le prendre vivant afin de jouir de ses trésors, lui envoya quelques-uns de ses officiers pour l'engager à se soumettre. Ali les invita à descendre avec lui dans la caverne. Là il leur montra plus de deux mille barils de poudre, et ses trésors placés dessus. Ensuite il leur présenta un de ses séides, appelé Fehim, jeune homme doué d'une figure aussi douce que son cœur était intrépide. Sa fonction consistait à tenir toujours une mèche allumée : Ali et lui se relevaient mutuellement, afin de veiller auprès du foyer menaçant. Puis le tyran leur dit : « On me fait la guerre pour avoir mes richesses; sachez qu'il suffit d'un moment pour les faire disparaître. La vie n'est rien pour moi. J'aurais pu appeler à mon aide les Grecs; j'ai refusé de traiter d'égal à égal avec ceux dont je fus le maître absolu; mais je tiens aux personnes qui m'environnent. Qu'un pardon scellé de la main du

sultan me soit présenté, et je me soumets. J'irai à Constantinople, dans l'Asie Mineure, partout où l'on voudra me conduire. » Khorchid, intéressé à l'entretenir dans ces dispositions, lui envoya une déclaration signée par tous ses officiers, et dans laquelle on s'engageait à lui obtenir son pardon du sultan. La convention portait qu'Ali conserverait un tiers de ses trésors, et qu'il serait libre de vivre à Constantinople ou dans quelque ville de l'Asie Mineure. Tourmenté par le souvenir de ses crimes, il saisissait avec empressement tous les liens qui semblaient le rattacher à la vie.

Khorchid lui proposa une entrevue dans l'île du lac. Ali y consentit. Dès que celui-ci y fut rendu, Khorchid fit entourer l'île par des troupes fidèles. Le 5 février au matin, il fit annoncer au tyran que son pardon était arrivé, et ajouta que, leurs vœux communs étant exaucés, il convenait de donner ordre à Féhim d'éteindre la mèche fatale. A ces derniers mots, Ali ouvrit les yeux; mais il était trop tard. En vain il demanda à se rendre en personne à sa palanque; on renouvela les premières protestations, et le tyran, à demi rassuré par un reste d'espoir qui n'abandonne jamais les malheureux, céda. Tirant de son sein un signe particulier, il le remit à un affidé de Khorchid, disant : « Présentez cet objet à Féhim; à cette vue, ce terrible dragon se changera en un agneau timide. » En effet, à la vue du talisman, Féhim se prosterna, éteignit la mèche, et fut aussitôt poignardé. Il était alors midi; et Ali, qui était resté dans l'île, commença à perdre toute espérance. Tout était silencieux autour de lui. Son pouls battait avec une violence extrême, mais on ne remarquait sur ses traits aucun trouble intérieur. Tantôt il prenait sa longue-vue, et regardait tour à tour le camp, la ville de Janina, le lac théâtre de ses crimes, ou le Pinde, qui terminait l'horizon du côté de l'orient. Tantôt il visitait ses armes, et alors ses yeux brillaient du feu de la jeunesse. Tantôt enfin, les heures lui paraissant trop longues, il tirait sa montre, ou se faisait servir du café et de l'eau à la glace. Il n'osait fixer le ciel, objet de son effroi. Le kiosk qu'il occupait formait l'avant-scène d'un corps-de-logis en bois élevé sur des colonnes. Suivant sa coutume, il s'était assis en face de la porte d'entrée, pour voir toutes les personnes qui se présenteraient. A cinq heures du soir, on vit approcher Omer Brione et d'autres chefs avec une suite nombreuse. A leur aspect, Ali se leva avec impétuosité, portant la main sur ses pistolets; et comme on lui dit de se soumettre au destin, de faire ses ablutions, d'adresser ses prières à Dieu et au prophète : « Ma tête, s'écrie-t-il en fureur, ne se livre pas si facilement. » En même temps il tue un des chefs et en blesse un autre. Mais on tirait de tous les côtés sur le kiosk. Ali est frappé à la poitrine; quatre de ses *palicares* tombent à ses côtés; les soldats placés au-dessous de l'appartement tirent sur lui à travers le plancher. Criblé de coups, il chancelle, s'accroche à une fenêtre, et roule sur un sofa. Alors les assaillants entrent, et le bourreau, saisissant le tyran par la barbe, le traîne sous le péristyle, où il lui coupe la tête. Cette tête avait conservé quelque chose de si imposant et de si terrible, que les vainqueurs ne purent se défendre d'une sorte de stupeur en la voyant. Khorchid, auquel on la présenta sur un plateau en vermeil, se leva pour la recevoir, et baisa respectueusement sa barbe. Telle était l'admiration qu'avait excitée la belle défense d'Ali, que tous, surtout ses anciens sujets, oubliaient ses crimes pour chanter ses hauts faits. On parfuma la tête des essences les plus précieuses. Elle fut enfermée dans une boîte d'argent et envoyée à Constantinople. La sensation que la chute d'Ali avait causée était si grande, que sur toute la route on fut obligé de montrer la tête à la population accourue sur le passage, et qu'on finit par la faire voir à prix d'argent. Arrivée à Constantinople, cette tête, comme celle du plus vulgaire des criminels, fut exposée à l'entrée du sérail. Sur ces entrefaites, Khorchid veillait à s'emparer des richesses du pacha. Malgré les tortures auxquelles on soumit les officiers d'Ali, on ne put découvrir que 60,000 bourses, c'est-à-dire environ vingt-cinq millions de francs. Dans le même temps, les enfants d'Ali, qui avaient été relégués en Asie Mineure, étaient mis à mort. La femme de Veli, le second, qui avait été déshonorée par le tyran, fut cousue dans un sac de cuir et précipitée dans une rivière. Ses filles furent exposées au bazar, et vendues à des pâtres turcomans. De toute la postérité d'Ali, naguère si florissante, il ne resta que deux de ses petits-fils, que l'on conduisit à Andrinople. Ainsi finit le trop fameux Ali-Pacha. On peut dire qu'il périt par les vices mêmes qui avaient fait son élévation, c'est-à-dire par son amour des richesses, son mépris de la vie d'autrui, et par son insatiable ambition.

Ainsi que tous les Albanais nourris dans l'ignorance la plus grossière et dans l'anarchie, Ali n'avait aucune idée de morale, et ne reconnaissait de frein que celui de la force. « Mon fils, lui avait souvent dit sa mère Kamco, souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts : si vous l'emportez sur eux, ce bien vous appartiendra. » Ces horribles leçons ne tardèrent pas à germer dans le cœur ambitieux et cupide d'Ali, et on a vu à quel point il sut les mettre à profit. Il professait extérieurement un grand respect pour la religion musulmane, et prodiguait surtout les égards aux derviches et aux sofis, espèce de moines qui mènent en général une vie errante et désordonnée, mais qui sont en possession d'imposer à la multitude. Plus d'une fois ces moines vagabonds le traitèrent avec la plus grande insolence, et le tyran ne retrouva pas à leur égard son humeur féroce; mais au fond il n'avait aucun prin-

cipe assuré de religion : il avait plus de penchant pour la magie, l'alchimie et les pratiques superstitieuses. Dans ses maladies, des frayeurs mortelles s'emparaient quelquefois de lui; il s'accusait, il poussait de longs gémissements. Il conjurait les médecins, qu'il appelait ses frères, de le sauver, promettant de les récompenser dignement. Il mettait des prisonniers en liberté, et invoquait les prières des derviches, et même celle des chrétiens. Mais, à peine remis de sa maladie, il reprenait le cours de ses excès, et accusait ses médecins d'incapacité, afin d'être dispensé de les payer. Il se pliait à tous les rôles. Musulman avec les Turcs, il était matérialiste avec les derviches, et chrétien dans la compagnie des Grecs, buvant avec eux *à la santé de la bonne Vierge*. Il n'était donc pas étonnant que beaucoup de chrétiens fussent entrés à son service. Ali, jusqu'à sa mort, mena la vie la plus licencieuse. Il avait un grand nombre d'épouses et de concubines, et ses émissaires, répandus partout, lui amenaient des femmes d'Italie et d'autres pays. Dans ses honteux penchants il ne respectait pas même l'ordre de la nature, et, d'après une habitude assez commune en Orient, il avait également un sérail de garçons. Le nombre de ces victimes de la lubricité était de plus de quatre cents : c'étaient en général les enfants des hommes qu'il avait fait périr. Le monstre ne respecta pas même l'épouse de son second fils et ses petites-filles. La conduite de ses fils, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, était digne d'un tel père. Ali, en se livrant à ces excès, obéissait autant à une infâme politique qu'à ses penchants luxurieux. Il ne se croyait sûr de quelqu'un que lorsqu'il l'avait avili. — Un jour il dit à Pouqueville : « Les Albanais me regardent comme un homme extraordinaire; mes moyens d'action sont l'or, le fer et le bâton : avec cela je dors tranquille. » On ne peut se faire d'idée de l'avarice sordide d'Ali. Indépendamment du butin pris en pays conquis et du produit des impôts, il possédait des fermes qui étaient gérées pour son compte, et où il entretenait environ cinq cent mille moutons et six cent mille chèvres. Convoitant incessamment les biens de tout homme riche, souvent il le faisait assassiner ou il le bannissait pour s'emparer de ses biens, en vertu de la loi qui, en Turquie, accorde au gouvernement toute propriété vacante; souvent encore il le faisait accuser de quelque crime qui emportait la peine capitale, ou, au moment de la mort, se faisait déclarer son héritier. Il s'était même livré aux recherches alchimiques de la pierre philosophale, et avait dépensé des sommes considérables pour cet objet. Parmi les nombreux traits de cruauté d'Ali, nous nous bornerons à citer le suivant. Pour varier les supplices infligés aux malheureux qui avaient encouru sa disgrâce, il avait fait enfermer un énorme léopard dans une cage de fer montée sur quatre roues. Au jour marqué, cette cage était conduite au milieu de la cour du palais, où l'individu destiné à la mort était introduit tout nu, et livré à l'animal féroce.

Quoique dénué d'instruction, puisqu'il savait à peine lire, Ali ne manquait pas de sagacité. Hautain envers ses inférieurs, il était caressant et affectueux envers ceux qu'il voulait gagner. Il déguisait toujours le véritable motif qui le faisait agir : de là les parjures, les caresses, les larmes même qu'il répandait à volonté. L'activité d'Ali était prodigieuse : levé tous les jours avant l'aurore, il prenait d'abord connaissance des dépêches et des requêtes qui lui étaient adressées. Il s'informait même de ce qui se passait chez les puissances chrétiennes d'Europe. A cet effet, il se faisait traduire les gazettes étrangères. Aucun détail ne lui échappait : il donnait le plan d'un château en même temps que l'ordre de brûler un village. Pendant qu'il écoutait la lecture d'un firman, il réglait la dépense de son maître d'hôtel. Il était parvenu à établir l'ordre le plus sévère dans ses États. Lui seul avec ses fils pouvait se livrer à la tyrannie; ou si d'autres le faisaient, c'était sous son bon plaisir. Partout il avait à ses ordres des sicaires toujours prêts à frapper. Malheur au téméraire qui aurait osé se livrer au moindre excès! Une telle sévérité au milieu d'un peuple remuant et indocile serait devenue excusable, si elle n'avait pas été établie dans l'intérêt d'un seul. — Ali avait le goût de l'architecture et des constructions : un grand nombre de forteresses et d'autres édifices furent commencés par lui; mais il n'avait pas les lumières nécessaires pour diriger l'exécution de ces travaux. Il n'y cherchait d'ailleurs nullement le bien public; il ne visait qu'à appeler l'attention sur sa personne.

Les États d'Ali, joints à ceux de ses enfants, qui y étaient contigus, comprenaient la plus grande partie de l'Albanie, l'Épire proprement dite, la Thessalie, la Livadie, l'Étolie et l'Acarnanie. Le nombre de ses sujets était d'un peu plus d'un million. Ali retirait à peu près dix millions de francs, soit des biens qu'il s'était appropriés, soit du produit des douanes, des salines, des pêcheries, et des avanies qui se commettaient journellement. Sur cette somme il avait à payer tous les ans au sultan 2,400,000 fr., et 2,000,000 aux personnes les plus influentes de la cour. Il avait, de plus, à veiller à l'entretien de son armée, qui se composait d'environ 14,000 hommes, musulmans et chrétiens. Les faits qu'on vient de lire prouvent à quel point on s'est pendant longtemps exagéré en Europe l'importance politique d'Ali. On lui supposait l'ambition de se rendre indépendant; on lui prêtait même le désir d'occuper le trône de ses maîtres. Sa tête n'était ni assez vaste ni assez forte pour concevoir de tels plans. L'Illyrie, l'Albanie et les îles voisines étant tour à tour un objet de convoitise pour les Anglais, les Français et les Russes, et l'empire ottoman paraissant

être à la veille d'une dissolution, chacune de ces nations se crut intéressée à se ménager l'amitié d'Ali. On a vu que le Directoire et ensuite Napoléon ne dédaignèrent pas de faire des avances au pacha. Les agents anglais se pressaient sur les routes de Janina, et il était presque devenu de mode de visiter Ali : lord Byron, qui ne voyait que des sujets de haine dans tout ce qui lui rappelait l'Europe chrétienne, et surtout sa propre patrie, semblait respirer plus à l'aise à la cour du tyran. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, 2e édit., 1826.— *Histoire de la régénération de la Grèce*, vol. I, II, III. — *Memoires sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, vizir de Janina, et notice sur la fin tragique d'Ali-Pacha.* — T.-S. Hughes, *Travels in Greece and Albania*, 2e édit., 1830, vol. I, ch. XVI, etc.; vol. II, ch. I, XIII. — Hobhouse, *A journey through Albania*, etc., lettres 6-16. — Doncourt, *Memoirs on the Jonian Islands, including the life and character of Ali-Pascha, translated from the original.* — Holland, *Travels in the Ionian isles, Albany, Thessaly, Macedonia.* — Malte-Brun, *Tableau historique et politique de la vie d'Ali-Pacha*, dans le sixième volume des *Nouvelles Annales des voyages.* — Beauchamp. *Histoire du fameux Ali-Pacha, vizir de Janina*, 2e édition, 1822.

ALI, nabab d'Aoude, et vizir de l'empereur mogol Schah-Alem, naquit en 1781, et mourut en mai 1817. D'une origine obscure, il fut, encore enfant, adopté par le nabab Assaf-Eddaoulah, auquel il succéda en 1797. Mais déjà, l'année suivante, il fut déposé par le gouvernement anglais, envers lequel il se montra peu docile. Il s'en vengea en faisant massacrer le résident anglais Charry, et se réfugia sur le territoire du rajah de Bérar. Celui-ci ne le livra qu'à la condition que sa vie serait épargnée. Ali fut conduit à Calcutta, et enfermé dans une cage de fer au fort William, où il mourut à l'âge de trente-six ans.

Forbes, *Mémoires*.

ALIADEULET, prince d'Arménie, régnait, l'an de l'hégire 920 (1514), sur le pays qui s'étend depuis Amasie jusqu'aux confins de la Caramanie. Auxiliaire de Sélim Ier, il le trahit ensuite pendant son expédition contre le schah de Perse. Il fut traqué dans les montagnes où il s'était caché; il fut découvert dans une caverne, et mis à mort.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*.

ALIAMET (*Jacques*), graveur français, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788. Disciple de Lebas, il perfectionna beaucoup l'art de graver à la pointe sèche. Blâmant les graveurs qui *poussent au noir*, ils les comparait aux acteurs qui ne savent faire que des grimaces pour plaire à la populace. On estime particulièrement ses estampes d'après Berghem, Wouwermans, Vernet. Ses principaux ouvrages sont : une *Ruine avec figures et animaux*, d'après Berghem; la *Vue de l'ancien port de Gênes* et *le Rachat de l'esclave*, d'après le même peintre; *le Départ pour le sabbat et l'arrivée au sabbat*, d'après David Téniers; *les Amusements de l'hiver*, d'après Adrien Van-der-Velde. Aliamet a gravé aussi deux *Batailles des Chinois*, ouvrage composé de seize planches.

Son frère *François-Germain*, né en 1734, mort vers la fin du dix-huitième siècle, vécut longtemps à Londres, où il fit différents portraits, et, entre autres, les gravures pour l'histoire d'Angleterre de Smollet.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Huber, *Manuel des amateurs*.

ALIBAUD (*Louis*), régicide, né à Nîmes en 1810, guillotiné le 11 juillet 1836. Il fut élevé au collége de Narbonne, et à dix-huit ans s'engagea comme volontaire dans le 15e régiment d'infanterie de ligne, où il parvint jusqu'au grade de fourrier. En 1830, il prit part à la révolution de juillet, et fut blessé le 29 sur une barricade. En 1834 il obtint son congé de réforme, et vécut, depuis ce moment, tantôt à Perpignan, tantôt à Barcelone et à Paris. Ce fut le 25 juin 1836 que, poussé par le fanatisme politique, il tira presque à bout portant sur le roi Louis-Philippe, au moment où il sortait en voiture par le guichet des Tuileries, pour aller à Neuilly. Alibaud fut aussitôt arrêté; il confessa hardiment son crime, et fut condamné à mort par la cour des Pairs.

Journaux du temps. — *Biographie universelle*.

ALIBERT (*Jean-Louis*, baron), médecin français, né à Villefranche, département de l'Aveyron, le 12 mai 1766, mort à Paris le 6 novembre 1837. Il vint à Paris vers le commencement de la révolution, et entra d'abord à l'École normale, où il eut pour condisciple le philosophe Laromiguière; puis il étudia à l'École de santé, première ébauche de la Faculté de médecine actuelle. Il y eut pour maître Cabanis, et pour amis Bichat et Richerand. En 1799 il fut reçu docteur, et soutint, à cette occasion, une thèse qui devint la base de son *Traité des fièvres intermittentes pernicieuses*; Paris, 1801 et 1819, in-8°. Nommé vers 1803 médecin de l'hôpital Saint-Louis, il fit des maladies de la peau son étude favorite, et consigna le résultat de ses observations dans un ouvrage considérable, intitulé *Traité complet des maladies de la peau, observées à l'hôpital Saint-Louis, etc.*; Paris, Barrois, 1806-1826, grand in-fol., avec cinquante et une planches. C'est l'ouvrage qui fait la véritable gloire d'Alibert. Il en parut, en 1832, un abrégé (*Précis* ou *Monographie des Dermatoses*), in-4° avec quinze planches coloriées, ou 2 vol. in-8° avec une planche; 2e édition, *ibid.*, 1835, 2 vol. in-8°. Son style est correct et même élégant; mais les praticiens lui reprochent de nombreuses inexactitudes.

« Jusqu'à la Restauration, dit un de nos médecins les plus spirituels, Alibert resta simplement médecin de l'hôpital Saint-Louis; mais lors de son retour en France, Louis XVIII le nomma son médecin ordinaire, sans doute en considération du genre de maladies dont il faisait sa principale étude, plutôt qu'à la recommandation du baron Portal, son premier médecin. Le roi, en effet, dès cette époque, souffrait de cette maladie de jambes qui persévéra jusqu'à sa mort. A ce

titre essentiel, qui fit infiniment pour sa fortune, Alibert réunit celui de professeur de matière médicale à l'École de médecine de Paris, celui de médecin du collége Henri IV et de plusieurs autres. Il professait sans gravité, mais sa parole avait du charme, et le son de sa voix était enchanteur. Ses leçons étaient remarquées pour ces mots imprevus et pittoresques dont il finissait lui-même par sourire avec esprit, à l'instigation de ses auditeurs. Mais ses improvisations les plus remarquables et les plus applaudies étaient pour l'hôpital Saint-Louis, où il professait en plein air sous des tilleuls, à l'ombre desquels il faisait parader pendant le printemps des malheureux couverts de dartres. C'est à ce cours célèbre que les médecins de toute l'Europe ont appris pendant vingt ans à connaître les maladies de la peau, qu'Alibert a mieux décrites et mieux représentées qu'aucun de ses devanciers. Bien que méditatif et distrait jusqu'à l'excès, Alibert fut constamment un des plus fervents apôtres de la mode. S'il apprenait qu'à la cour on eût accueilli un jeune poëte, vanté ses vers, lu ses ouvrages, dès le lendemain l'heureux auteur recevait ses invitations ou sa visite. A ses déjeuners on était certain de rencontrer les plus jeunes muses, les voyageurs récemment débarqués, les poëtes lauréats, les avocats et les jeunes orateurs dont les premiers débuts étaient applaudis, et même les actrices et acteurs en vogue : c'était là la brillante contre-partie de ses cours de l'hôpital Saint-Louis : là l'esprit, les arts et le luxe; ici les misères et les souffrances. Après le déjeuner venaient des lectures, puis la comédie. Son petit théâtre de la rue de Varennes avait ordinairement pour principaux ordonnateurs l'actrice Mlle Fleury et le célèbre Marchangy, avocat général. Puis quand vint régner Charles X, des sermons remplacèrent le spectacle : cependant le déjeuner du dimanche persévéra. Ses cabinets de consultations, qui ne s'ouvraient que deux fois la semaine, semblaient une succursale du Jardin des Plantes. On voyait là des volières qui mettaient à contribution toutes les régions du globe, des collections magnifiques de papillons et d'insectes, les peintures célèbres de Redouté, représentant les plus belles fleurs : à côté de cela les planches de son grand ouvrage, retraçant des ichthyoses, des psoriasis, des prorigos, etc. Alibert a toujours aimé les antithèses et les contrastes; mais il sanctifiait ce luxe et cette frivolité par de bonnes actions. Il paraît certain qu'il fut un des hommes les plus bienfaisants de son époque. Sa bienveillance était devenue proverbiale; et tels étaient l'aménité de son accueil, le charme de son entretien, qu'il suffisait de l'avoir entendu et abordé une ou deux fois, pour rester à jamais sympathique à sa personne. Son style de tous les jours, son style sans apprêt, avait aussi beaucoup de naturel, bien qu'un peu verbeux et trop orné. »

Outre les ouvrages cités, on a encore d'Alibert : *Éléments de thérapeutique et de matière médicale*; Paris, 1804, 2 vol. in-8°; 1826, 3 vol. in-8° (5e édit.); — *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*; Paris, 1799, in-8°; — réimprimé avec les *Éloges de Spallanzani, de Galvani, de Roussel et de Bichat*; Paris, 1806, in-8°; — *Nosologie naturelle, ou les Maladies du corps humain distribuées par familles*; Paris, 1817, 2 vol. in-4°, avec quarante-quatre planches coloriées; — *Physiologie des passions, ou Nouvelle Doctrine des sentiments moraux*; Paris, 1825, 2 vol. in-8°, avec neuf gravures; — *Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques*; Paris, 1826, in-8°. Alibert a été l'un des rédacteurs du *Dictionnaire des sciences médicales* et du *Journal universel des sciences médicales*.

Isid. Bourdon, dans le *Dictionnaire de la Conversation* (2e édition). — Quérard, *la France littéraire*. — Pariset, dans les *Bulletins de l'Académie de médecine de Paris*, novembre 1837.

*ALIBERTI (*Jean-Charles*), peintre italien, né à Asti en 1680, mort vers 1740. On a de lui quelques tableaux assez remarquables dans l'église de sa ville natale. — Son fils a fait quelques ouvrages à Turin.

Lanzi, *Storia pittorica della Italia*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

ALIBRAI. *Voy.* DALIBRAI.

ALIBRAND (*François*), jésuite, natif de Messine, mort en 1711, le 14 août. Il publia quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque un opuscule de polémique sur le lieu de naissance de saint Agostino Novello : *Risposta ad un scritto del dottor Vinc. Auria*, Venise, 1664; et un ouvrage, de casuistique : *Dell' opinione probabile*, etc.; Messine, 1707, in-4°. On lit aussi quelques-unes de ses poésies dans les recueils de l'Académie della Fucina, établie à Messine, et qui publia plusieurs volumes de prose et de vers.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*ALIBRANDI (*Jérôme*), peintre sicilien, surnommé *le Raphaël de Messine*, né en 1470, mort à Messine en 1524. Il étudia d'abord, sous Antonello, à Venise, où il se lia d'amitié avec les plus célèbres peintres d'alors. Vers 1497 il vint à Milan, où il eut pour maître Léonard de Vinci, et retourna, en 1514, dans sa patrie. La plupart de ses œuvres ont été perdues, ou vendues sous d'autres noms. Le coloris de ses tableaux rappelle le genre de Raphaël, et le dessin, celui de Léonard de Vinci. On cite comme son chef-d'œuvre sa *Purification de la sainte Vierge* dans la cathédrale de Messine.

Gaetano Grano, *Memorie de' Pittori Messini*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*ALIDOSI (*Jean-Nicolas-Pasquali*), antiquaire italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a laissé une série d'écrits relatifs à l'histoire politique, littéraire, ecclésias-

tique, etc., de la ville de Bologne, où il avait résidé. Ces écrits (inédits) se trouvent dans les archives de Bologne.

Orlandi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi.*

ALIDOSIO, nom de famille des seigneurs d'Imola. Alidosio Ier vivait en 1207, et ses successeurs restèrent, comme lui, fidèles au parti des Guelfes. *Louis*, en 1422, fut le cinquième et dernier seigneur d'Imola, de la famille des Alidosio.

Muratori.

ALIGHIERI ou **ALAGHIERI**, ancienne famille de Florence, principalement connue par un de ses membres, l'immortel *Durante* ou *Dante Alighieri*. Voyez DANTE.

Les Alighieri paraissent être originaires de Ferrare. *Cacci Aguida Elisei*, chevalier florentin, et aïeul paternel de Dante, épousa une femme de la famille des Alighieri de Ferrare. Il mourut en Syrie pendant la guerre des croisades, en 1147, et laissa un fils, qui s'appelait *Aldighiero* ou *Alighiero*, dont les descendants prirent le nom patronymique *Degli Alighieri.*

Mazzuchelli. — Tiraboschi.

ALIGNAN (*Benoît* D'), savant bénédictin, voyageur en Palestine, mort en juillet 1268. Il était abbé de Notre-Dame de la Grasse, au diocèse de Carcassonne, lorsqu'il fut, en 1229, nommé évêque de Marseille. Cette ville était alors agitée par des dissensions intestines, nées à l'occasion suivante. Les vicomtes étaient depuis longtemps en possession de la juridiction civile : un de ces vicomtes s'étant fait moine dans l'abbaye de Saint-Victor, avait laissé à cette abbaye la partie de juridiction qui lui appartenait; mais la commune ayant voulu se gouverner elle-même, protesta contre les exigences de l'abbaye. On en vint aux voies de fait, on pilla les biens de Saint-Victor, désordres auxquels le nouvel évêque parvint à mettre fin en faisant désister les moines de leurs prétentions à la juridiction civile, qui dès lors appartint tout entière aux bourgeois. D'Alignan se joignit en 1239 à Thibaut, roi de Navarre, et au comte de Champagne, pour le voyage de la terre sainte. Arrivé en Orient, il contribua à la construction d'un château fort dont nous parlerons plus loin. Revenu dans sa ville, il indisposa les Marseillais contre lui en écoutant favorablement les propositions que lui faisait le comte de Provence Raymond Bérenger, pour l'aider à mettre Marseille sous son autorité. La proposition que l'évêque en fit aux consuls causa une indignation générale, et il se vit forcé de renoncer à son projet. En 1248, il assistait au concile de Valence. Sous sa prélature, en 1252, il s'introduisit un nouvel ordre religieux, dit des *Frères de la bienheureuse Marie, mère du Christ*, que Clément IV confirma en 1266, et que le concile de Lyon de 1276 supprima.

En 1260, notre prélat part de nouveau pour la terre sainte, et en revient trois ans après. A son retour, le pape Alexandre IV lui adressa une bulle pour lui enjoindre d'exhorter ses diocésains à se croiser : ce qu'il fit exécuter lui-même par les frères prêcheurs et mineurs. Dans sa vieillesse, sans cesser d'être évêque, il s'était engagé dans l'ordre de ces derniers religieux, et il se nommait lui-même *frère Benoît.*

Benoît d'Alignan a laissé quelques écrits, partie imprimés, partie manuscrits, avec cette différence que ceux-ci surpassent de beaucoup les autres en étendue. Dans les imprimés se trouvent les ouvrages suivants : *Præfationes Benedicti, episcopi Massiliensis, in commentarium suum de sancta Trinitate et fide catholica*, imprimé dans Baluze; — *Sententia lata in synodo, de decimis*, à la suite du précédent; — *Epistola ad Innocentium papam IV*, dans le *Spicilegium* d'Achery; — *De constructione Castri Saphet*, ouvrage aussi inséré par Baluze dans ses *Miscellanea :* c'est une relation historique touchant la construction du château de Saphet en terre sainte, relation qui remplit six colonnes in-folio. Dans le dernier paragraphe, l'écrivain raconte « que ce château dominait plus de deux cent soixante-dix villages : *casaliæ quæ in gallico villæ dicuntur;* que c'était dans l'espace occupé par ces villages que se trouvaient les lieux les plus renommés et dont la visite était par là devenue libre, tels que la citerne près de laquelle Joseph fut vendu par ses frères; la ville de Capharnaüm, où le Seigneur J.-C. commença à prêcher et fit plusieurs miracles; où saint Pierre paya le tribut avec une pièce de monnaie prise dans la bouche d'un poisson; où Matthieu était assis à son bureau de recette, d'où le Seigneur le tira pour en faire un apôtre; près de là le lieu où le Seigneur nourrit cinq mille personnes avec cinq pains d'orge; Bethsaïde, où naquirent Pierre, André, Philippe et Jacques; Nazareth, le Thabor, Cana de Galilée, etc., etc.; enfin, ce château était placé entre Accon et Damas, presque au centre de la Galilée, sur une éminence entourée de montagnes, de collines, de précipices; et sa position au milieu des défilés et des rochers le rendait presque inaccessible et inexpugnable. » On ne peut guère déterminer avec précision la place de ce château : les dictionnaires géographiques et les cartes ne le citent pas. Hoffmann, dans son dictionnaire universel, au mot *Sapha*, dit que c'était un lieu au nord de Jérusalem, éloigné de sept stades de cette ville, et appelé en grec σκοπός (*specula*), parce que dans ce lieu élevé on pouvait voir la ville et le temple. Notre Saphet ne devait pas être si près de Jérusalem; il y avait donc un autre Sapha, comme le dit Moréri, près du mont Thabor, dans le voisinage de Zabulon. « On y voit encore, dit ce dernier, un château presque entier, qu'on croit avoir été la maison de Judith. » Peut-être ce château n'est-il autre que celui de notre évêque. Cependant ce château fort, boulevard des chrétiens de la terre sainte, tomba en 1266 au pouvoir du soudan de Babylone, qui en chassa les templiers. Il en faisait depuis longtemps le

siége sans succès, quand deux traîtres, un Castillan nommé Léon, et un Anglais, dissuadèrent les assiégés de se défendre, et causèrent ainsi la ruine des chrétiens, qui se virent contraints de sortir du château. Dans la capitulation, le soudan avait promis qu'ils se retireraient en toute sûreté avec armes et bagages; mais quand il fut maître du château, il en fit périr environ trois mille, la plupart templiers et religieux. Le traître Léon, qui pendant trente ans avait été dans l'ordre du Temple, apostasia en présence de tous ses frères. C'est par suite de cette perte mémorable que le pieux roi saint Louis, en ayant appris la désolante nouvelle, convoqua tous ceux des barons de France dont le revenu s'élevait à trois cents livres parisis, et partit pour faire le voyage de la terre sainte, accompagné de ses trois fils, des comtes d'Artois et de Bretagne, et d'un grand nombre de prélats.

Le manuscrit (Biblioth. nation., n° 4224) qui contient le grand et principal ouvrage de Benoît d'Alignan est un gros volume in-4° en parchemin, écrit sur deux colonnes, d'environ cinq cents feuillets, dont l'écriture est très-belle et bien lisible. L'ouvrage a pour titre : *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum :* De summa Trinitate et fide catholica *in decretalibus*. C'est une vaste exposition de la doctrine chrétienne, ou un traité de théologie pratique, fait par demandes et par réponses. Chacune des parties est précédée d'une table alphabétique des matières, avec l'indication des chapitres. La méthode que l'on y trouve ne semble déjà plus appartenir à cette classe de théologiens qui, dans leurs *sommes* sur le fameux *livre des Sentences*, accablent le lecteur par leurs nombreux syllogismes, instances, distinctions, etc., dont on ne trouve plus ici de vestige. A la suite de ce grand ouvrage, l'auteur en a fait lui-même un abrégé assez curieux et instructif, dont voici la construction : Il transcrit un symbole de la foi chrétienne catholique en vingt et une petites colones de grosse écriture, qui occupent le milieu des feuilles; et, à droite et à gauche de ces colonnes, il indique en très-petite écriture contre quelles erreurs chaque mot de ce symbole y a été inséré. Chacune des notes de la marge commence par ces mots : *Contra illos qui*, etc., et le nombre de ces *contra illos* va au delà de deux cents. Ce petit traité remplit onze pages du manuscrit. Il est suivi d'une *Exposition de l'Oraison dominicale* et de la *Salutation angélique*, en quatre pages, par le même auteur. Le manuscrit finit par un petit traité sur les *Dîmes* et les *Prîmices*.

Histoire littéraire de la France, t. XIX, p. 84. — Fabricius. *Bibl. med. et infim. ætat.* — *Gallia christiana*, t. VI. — D'Achery; Baluze.

ALIGRE (*Étienne* d'), chancelier de France, né à Chartres en 1550, mort le 11 décembre 1635. Il fut président au présidial de Chartres et intendant de Charles de Bourbon, comte de Soissons, qui le nomma tuteur de son fils. Le marquis de la Vieuville, alors ministre d'État, lui procura les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier à la fin de la même année, après la mort de Sillery. D'Aligre vivait dans une cour orageuse. Il perdit les sceaux en 1626. Cette disgrâce vient, dit-on, de ce que Gaston d'Orléans lui ayant demandé, d'un ton colère et menaçant, qui avait conseillé l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, son gouverneur et son ami, le magistrat épouvanté lui répondit « qu'il n'en savait rien, et qu'il n'était pas au conseil lorsqu'on en avait parlé. » Cette réponse pusillanime pour un chancelier, qui eût dû, comme chef du conseil, dire au duc avec fermeté que le roi avait fait cet acte d'autorité pour de très-bonnes raisons, piqua beaucoup le cardinal de Richelieu. D'Aligre fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière, au Perche, où il finit ses jours.

Son fils *Étienne* d'Aligre, né en 1592, mort le 25 octobre 1677, suivit la même carrière, et n'éprouva pas les mêmes revers. Il devint conseiller au grand conseil, intendant de justice en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen de conseillers d'État, garde des sceaux en 1672, et chancelier deux ans après. Il mourut avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

Vittorio Siri, *Memorie recondite*. — *Mémoires de Richelieu*. — *Memoires de Fontenay-Mareuil*. — *Memoires de Montglat*.

ALIGRE (*Étienne-François* d'), magistrat français, né en 1726, mort à Brunswick en 1798, descend de la famille du précédent. En 1768, il fut d'abord nommé président à mortier, puis premier président du parlement de Paris. Il fit plusieurs fois, à la tête du parlement, des remontrances au roi contre les impôts et contre certaines opérations ministérielles. Au moment où Necker, qui jouissait alors du plus grand crédit, préparait la convocation des états généraux. d'Aligre demanda et obtint la permission de lire, devant le roi et en présence de son ministre, un mémoire où il prédisait tous les malheurs qui devaient arriver de cette convocation. Cette lecture n'ayant pas produit l'effet qu'il en attendait, d'Aligre donna sa démission en 1788. Le jour de la prise de la Bastille (14 juillet 1789), d'Aligre fut arrêté et conduit à l'hôtel de ville; il aurait péri sans la présence d'esprit d'un de ses anciens domestiques. Il fut un des premiers à quitter la France, et mourut dans l'exil, en laissant à son fils unique, mort en mai 1847, une fortune considérable, qu'il avait placée sur la banque d'Angleterre.

Lacretelle, *Histoire de France*. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*.

ALIMENTUS. *Voy*. Cincius Alimentus.

ALINARD ou **HALINARD**, prélat français, né en Bourgogne vers 990, mort le 29 juillet 1052. Il était de famille noble, et fut élevé avec soin par son parrain, Vautier, évêque d'Autun, qui le confia ensuite au savant Brunon, évêque

de Langres. Celui-ci le fit chanoine et développa chez lui l'amour des sciences. Refusant tout avancement dans la carrière ecclésiastique, Alinard se retira, malgré la vive opposition de sa famille, dans le couvent de Saint-Bénigne de Dijon, où il prit l'habit de bénédictin. Il devint bientôt prieur, et quatre ans après il fut élu abbé de sa communauté. Très-versé dans les auteurs anciens sacrés et profanes, Alinard avait puisé dans leur lecture l'intelligence du droit canon, et de la philosophie. Cette érudition remarquable était soutenue par une rare éloquence. Alinard s'exprimait même avec facilité dans plusieurs langues vivantes. Sa modestie et ses rares connaissances attirèrent les regards de Henri le Noir, roi de Germanie, qui le força, en 1046, à accepter le siége archiépiscopal de Lyon, alors ville impériale, et le pria de l'accompagner à Rome. Alinard y consentit, et plut tellement aux Romains, que l'année suivante (1048) ils voulurent l'élire en remplacement de Clément II; mais, fidèle à ses penchants pour la retraite, il quitta brusquement Rome, et n'y rentra qu'en 1049, lorsque Léon XI y convoqua un concile. Le souverain pontife ne voulut plus se séparer d'Alinard : il l'emmena en France où ils se trouvèrent à la dédicace de Saint-Rémi de Reims et au grand concile qui la suivit. Ils assistèrent ensuite aux conciles de Rome et de Verceil, tenus en 1050 contre les erreurs de Bérenger. Alinard accompagna, en 1052, Léon XI à Bénévent, à Capoue, au Mont-Cassin et au mont Gargan. Son éloquence persuasive fut de la plus grande utilité au pontife, qui l'employa pour conclure la paix avec les seigneurs normands du royaume de Naples. Il se retira ensuite au couvent de Saint-Grégoire de Rome. Huges, chassé de l'évêché de Langres à cause de sa mauvaise conduite, vint solliciter la puissante intervention de son collègue pour rentrer en grâce auprès du saint-père. Alinard lui promit ses bons offices, et lui donna un dîner d'adieu : il en mourut, empoisonné, dit-on. Le peuple romain le fit enterrer avec pompe et lui éleva un riche mausolée avec cette épitaphe :

> Factus Apostolici consors et compar honoris,
> Duxit Apostolicam facilis et nomine vitam.

On n'a de ce prélat que quatre lettres : elles concernent les intérêts de son monastère. Le style en est fort remarquable. A. de L.

Dom Mabillon, *Acta Sanct. ord. S. Benedicti*. — *Hist. litt. de la France*, t. IX.

ALIPE. *Voyez* ALYPIUS.

ALIPRANDI (*Bonamente*), poëte italien, mort en 1417. Il fut élevé par François de Gonzague, prince de Mantoue, qui lui fit étudier les lettres, le droit et la philosophie. Aliprandi prit le métier des armes, et servit très-utilement son protecteur comme capitaine et comme diplomate. Il a laissé une chronique versifiée de Mantoue depuis l'origine de cette ville jusqu'en 1414. Cet ouvrage, mal écrit et très-inexact, se trouve dans Muratori, *Antiquitates Italiæ medii ævi;* Milan, 1741, in-fol. A. de L.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Crescimbini, *Storia della volgar poesia*. — Antoine Possevin, *Gonzagarum Mantuæ Hist.*

* **ALIPRANDI** (*Bernard*), musicien, natif de la Toscane, vivait à Munich dans la première moitié du dix-huitième siècle; il était maître de chapelle de l'electeur de Bavière. On a de lui trois opéras: *Mithridate*, représenté en 1738; *Iphigénie*, en 1739; et *Sémiranis*, en 1740.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **ALIPPANDI** (*Michel-Ange*), peintre italien, natif de Vérone, vivait au seizième siècle. Il étudia avec Paul Veronèse à Venise. On a de lui plusieurs tableaux estimés, et des fresques à Vérone.

Dal Pozzo, *Vite de' Pittori Veronesi.*

ALISON (*Archibald*), théologien écossais, né en 1757, mort en 1839 à Édimbourg. On a de lui un *Essay on the nature and principles of taste*; London, 1790, in-8°, et quelques sermons.

Biographical dictionary. — *Memoir* in *Edinburgh Evening courant*, 23 mai 1839. — *Gentleman's Magazine*, septembre 1839.

* **ALISON** (*Archibald*), jurisconsulte et historien anglais, fils du précédent, naquit à Kennley le 29 décembre 1792. Il étudia à Édimbourg, et devint, en 1814, avocat du barreau écossais. En 1828, il fut nommé membre du conseil royal et shériff du Lanarkshire. Les principaux ouvrages qu'il a publiés jusqu'à ce jour ont pour titre: *The principales of the criminal law of Scotland*; Édimb., 1832, in-8°; — *Practice of criminal law;* ibid., 1833, in-8°; — *History of Europe, from the commencement of the French revolution to the restauration of the Bourbons*, Edimb., 1833-42, in-8°; 8e édition, 1850, 20 vol. in-8°; cet ouvrage eut un grand succès : il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et même en arabe (Malte, 1845), et en hindoustani; — *Essays;* Édimb., 3 vol. in-8°; recueil d'articles d'histoire contemporaine, publiés dans *Blackwood's Magazine;* — *Principles of population;* Édimb., 1841, in-8° : l'auteur y combat les principes de Malthus: — *England in 1815, and 1847, or a sufficient and contacted currency*; Édimb., 1845, in-8°; — *The Life of the duke of Marlborough;* ibid., 1847.

Conversations-Lexicon, édit. de 1852.

ALIX *de Champagne*, fille de Thibaut IV, comte de Champagne, née dans la seconde moitié du douzième siècle, morte en 1246. Elle était épouse de Louis VII, roi de France, dit le Jeune, mère de Philippe-Auguste, et, durant l'expédition de son fils en terre sainte, régente du royaume et tutrice de l'héritier du trône. Alix de Champagne doit être placée au rang des princesses célèbres. Le renom de son esprit et de ses grâces vint aux oreilles de Louis VII, qui demanda sa main. Elle monta sur le trône qu'Éléonore de Guienne et Constance de Castille avaient laissé sans héritier, et, après quatre années d'une

union stérile, elle mit au monde Philippe-Auguste. Ce premier-né de la couronne fut accueilli avec transports, et surnommé *Dieu-donné*. Le rare mérite d'Alix n'avait point été l'unique cause de son élévation : la politique des rois capétiens recherchait l'alliance de ces riches héritières, qui leur apportaient en dot l'espoir de réunir quelque jour un grand comté au domaine royal, de lui enlever pour le présent son indépendance hostile, et de l'enclaver en quelque sorte dans les possessions de la famille régnante; or, le comté de Champagne était des plus puissants, et, pour mieux s'assurer son fidèle vasselage, le roi avait marié ses deux filles aux deux frères de sa nouvelle épouse. Ce fut dans la même pensée qu'il unit Philippe, encore adolescent, à Isabelle de Hainaut, fille du comte de Flandre. A la mort de Louis VII, on agita la question de la régence : Alix la réclamait, et la maison de Champagne s'enorgueillissait déjà de la tutelle du jeune roi; mais son beau-père, le comte de Flandre, n'était point d'humeur à céder facilement cette haute prérogative : la guerre civile allait donc s'ensuivre.

Cependant il arriva que Philippe, âgé à peine de quinze ans, se crut assez fort pour régner; il prouva du moins qu'il était assez habile par un usage précoce de ce génie politique qu'il déploya plus tard : on le vit opposer à sa mère et au comte de Champagne l'ambition rivale de son beau-père, et se soustraire ainsi, en les jouant tour à tour, à la tutelle et de l'un et de l'autre. Alix, qui s'était mise à la tête des mécontents et qui déjà en appelait à Henri II, roi d'Angleterre, fut bientôt désarmée par la fermeté précoce de son fils et par ses négociations affectueuses : elle aima mieux qu'il fût roi sans elle que pupille d'un comte de Flandre, et contribua de tout son pouvoir à le mettre en possession de son royaume. De son côté, Philippe ne voulut le confier qu'à elle seule quand il partit pour la croisade : il assembla les grands vassaux, et, de leur consentement unanime, la proclama régente et tutrice de Louis, son fils. Alix tint fermement le sceptre : son autorité forte et virile ne fléchit ni devant les grands vassaux ni devant les papes, et sa douceur et sa sagesse lui soumirent toutes les ambitions. La féodalité et l'Église ne gagnèrent rien à l'absence de Philippe-Auguste : sa mère l'avait continué en poursuivant le grand travail de son règne, la recomposition du pouvoir royal. Blanche de Castille et Anne de Beaujeu purent trouver un noble modèle dans Alix de Champagne. [*Enc. des g. du m.*]

Sismondi, *Histoire des Français*. — *L'Art de vérifier les dates*.

ALIX (*Pierre*), historien ecclésiastique, né à Dôle en 1600, mort le 6 juillet 1676, chanoine à Besançon, et abbé de Saint-Paul en 1652; il soutint avec fermeté les droits du chapitre métropolitain contre le pape Alexandre VII. On lui doit à ce sujet un traité intitulé *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos ac decanos Commentarius*; Besançon, 1672, in-4°. A la suite de cet écrit se trouve: *Refutatio scripti Româ nuper transmissi contra jura capituli Bisuntini*, in-4°. L'auteur y relève quelques prétentions de la cour de Rome, ce qui lui attira une censure de la part du père Simard, inquisiteur de Besançon; mais il lui répondit par un petit traité intitulé *l'Éponge pour effacer la censure du père Simard*, etc., in-4°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Dunod, *Histoire de l'église, etc., de Besançon*.

***ALIX** (*Matthieu-François*), médecin, né à Paris en 1738, mort en Brückenau en 1782. Vers 1775 il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Fulde, et eut la direction de l'école obstétricale de cette ville. Il fut aussi inspecteur des eaux minérales de Brückenau, Schwarzenfeldt et Altengrœnau. On a de lui : *Disputatio de duabus prope perinæum fistulis*; Erfurt, 1769, in-4°; — *Anweisung zur Wundarzneykunst*, etc. (Manuel de chirurgie); Riga, 1772, in-8°; — *De nocivis mortuorum intra sacras ædes urbiumque muros sepulturis*; Erfurt, 1773, in-8° : l'auteur insiste sur la nécessité d'établir les cimetières à quelque distance des villes; — *Quæstiones medico-legales ex chirurgia declarandæ*; Erfurt, 1774, in-4°; — *Observata chirurgica*, 1er et 2e cahier; Altenbourg, 1774 et 1776, in-8°; 3e et 4e cahier, Francf., 1778, in-8°. C'est un recueil d'observations rares et curieuses, dont on trouve des extraits dans Creutzenfeld, *Bibliotheca chirurgica*, t. I; dans Richter, *Bibliothèque chirurgicale*, t. III; et dans *Edinburgh Med. and Philos. Commentaries*, vol. IV et VI. Alix a aussi traduit en allemand Raulin, *Instructions sur les accouchements*, et Fermin, *Manuel d'Économie rurale*.

Biographie médicale.

***ALIX** (*P... M...*), graveur français, né à Honfleur en 1752, mort en 1809. Il était élève de Le Bas. Il a fait les portraits de plusieurs personnages éminents, entre autres celui de Napoléon, en manteau impérial, à son couronnement.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALIX ou **ALLIX** (*Thierry*), historien lorrain, né en 1534, mort à Nancy en 1597, président de la chambre des comptes de Lorraine sous le règne de Charles III. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, qui ont été souvent consultés par dom Calmet. Ces manuscrits ont pour titres : 1° *Traité sur la Lorraine et le Barrois*; — 2° *Discours sur le comté de Vaudemont*; — 3° *Discours sommaire sur la nature et qualité du comté de Bitche*; — 4° *Discours présenté de la part du duc Charles III au sujet de la Ligue, pour persuader aux états assemblés à Paris d'élire pour roi un prince de la maison de Lorraine*; — 5° *Histoire des*

pays et duchés de Lorraine, avec dénombrement des villes, bourgs et châteaux, terres et seigneuries, bailliages, prévôtés, châtellenies, collégiales, abbayes, prieurés, couvents, monastères, chartreuses et commanderies qui y sont et en dépendent, et des mines d'or et d'argent et autres; des rivières, montagnes, verreries, raretés, singularités, qui se rencontrent audit pays.

Bégin, dans la *Biographie Universelle*.

ALIX (*Ferdinand*), théologien français, né en 1740 à Frasne, mort à Verceil, près de Pontarlier, le 4 février 1825. Il fut élevé par un de ses oncles. Il étudia la théologie à Besançon, émigra pendant la révolution, rentra dans ses foyers à l'époque du concordat, et devint curé de Verceil. On a de lui : 1° *le Manuel des Catholiques, ou recueil de divers entretiens familiers sur la religion;* — 2° *les Impies modernes;* — 3° *le dernier Prône d'un prêtre du Jura.* Ces trois ouvrages ont été imprimés en Suisse, de 1794 à 1796, in-8°.

ALIX DE SAVOIE. *Voy.* ADÉLAÏDE.

ALIZARD (*Adolphe-Joseph-Louis*), chanteur distingué, né à Paris le 29 décembre 1814, mort le 23 janvier 1850. Il entra d'abord comme chantre aux Missions Étrangères, puis à Saint-Eustache, et débuta à l'Opéra le 23 juin 1837, dans le rôle de Gessler de *Guillaume Tell.* Il fit ensuite une tournée en Italie, et revint à Paris, où il remplit avec succès les rôles de voix de basse dans *Robert le Diable*, le *Freyschütz*, les *Huguenots*, la *Favorite*, et le *Prophète*.

Adrien de la Fage, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

* **ALKABETZ** (*Salomon-ben-Moïse*), célèbre rabbin, natif de Sapheth dans la Galilée supérieure, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui, entre autres, un commentaire sur le livre de Ruth, imprimé à Constantinople; 1566, in-4°.

De Rossi, *Dizion. storico degli autori Ebrei*, t. I, p. 47. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 1042. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra*.

***ALKADIR-BILLAH**, vingt-deuxième khalife de la dynastie des Abbassides, né à Bagdad en 947 de J.-C., mort en 1041. Il succéda, en 991, à Attay-Billah. Ce fut un prince juste, et de mœurs douces. Il accueillit à sa cour le célèbre poëte Firdousi, cherchant un asile contre la vengeance de Mahmoud le Ghaznévide, qui venait de conquérir le Khorasan.

Elmacin, *Hist. sarac.*, lib. III, cap. VI. — Aboulféda, *Annal. muslem.* — Ibn-Khallekan, *Dictionn. biogr.*

ALKAIJM. *Voy.* CAÏM.

***ALKALKASHANDI** (*Aboul-Abbas-Ahmed*), écrivain arabe, natif du Caire, a écrit un traité généalogique des tribus arabes, et une description de l'Égypte, dont Shaw a donné quelques fragments dans *Travels*, Oxford, 1738 : *Excerpta e Kalkaseda de Nilo et nilometro.*

ALKHAZREDJI (*Abou-Djafa Ibn Abdillakh Alkortobi*), historien arabe natif de Cordoue, vivait vers le milieu du douzième siècle. Il a écrit une histoire des Arabes depuis Mohammed jusqu'à la fin du règne des Almoravides (1140 de J.-C.).

Almakkari, *Moh. Dynast.*, t. I, p. 194.

ALKEMADE (*Cornelius van*), antiquaire hollandais, né le 11 mai 1654, mort le 12 mai 1737. Il fut premier commis des convois et licences à Rotterdam, et publia dans sa langue maternelle un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : 1° *Verhandeling over Ket-Kamprecht*, sur les anciens tournois; 1699, 1740, 3e édition, enrichie d'additions par Pierre van der Schelling, gendre de l'auteur; — 2° une édition de la chronique rimée de Mélis Stoke : *Hollandsche Jaarbœken of Rym-Kronyk van Melis Stoke;* Leyde, 1699, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des Carmélites de Harlem; — 3° *Muntspiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol.; recueil des monnaies des comtes de Hollande; — 4° *Inleiding tot het ceremonieel der Begraafnissen en der Wapenkunde* (des Cérémonies pratiquées dans les inhumations et du blason); Delft, 1713, in-8°; — 5° *Nederlandsche Displechtigheden*, 1732, 3 vol. in-8°; ouvrage très-curieux, qui traite des usages des anciens Hollandais dans la vie civile; — 6° *Jonker Fransen Oorlog*, 1 vol. in-8°, espèce de journal contenant le récit de la guerre singulière entre le parti des Hocksen et celui des Kabbeljauwsen, à Rotterdam, pendant les années 1488 et 1489; — 7° *Description de la ville de Brill et du pays de Voorn;* Rotterdam, 1729, in-fol.

Kok, *Vaderlandsch Woordenbak*, II, 606-621. — Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 149-152. — Collot d'Escury, *Hollands Roem in Kunsten en Wetenschappen*, III, 187, etc. — Uffenbach, *Reisen durch Niedersachsen, Holland und England*, III, 267-274.

ALKENDI ou **ALKINDI**. *Voy.* ALCHINDIUS.

***ALKHOWAREZMI** ou **ALKHARIZMY** (*Mohammed-Ibn-Mousa Abou-Djafar*), mathématicien arabe, né dans le Khorazan, vivait au commencement du neuvième siècle. Il fut bibliothécaire du khalife Al-Mamoun à Bagdad. Il composa deux tables astronomiques appelées *Sind-Hind*, parce qu'elles étaient basées sur le Sindhanta, système des Indiens. Son *Algèbre* fut écrite par ordre du khalife Almamoun; c'est, suivant Hadji-Khalfah, le premier ouvrage arabe où se trouve le système de notation indien. La traduction latine (par Rudolphe de Bruges), dont M. Libri a cité un fragment dans le vol. I de son *Histoire des mathématiques*, paraît avoir été faite au commencement du douzième siècle. Comme c'était le premier livre d'arithmétique offrant un pareil système de notation, on lui donna le nom d'*Algorismus*, c'est-à-dire l'art d'Alkhowarezmi. Ce n'est donc pas Léonard Fibonacci qui a introduit en Europe le système de figures d'algèbre arabes. Le docteur Rosen a

donné le texte arabe sur une traduction anglaise de l'Algèbre d'Alkhowarezmi; London, 1831, in-8°.

Kifti, *Tarikh Al-hokema.* — Fihrist, vol. III, manuscrit de la bibl. de Leyde. — Libri, *Histoire des mathématiques en Italie*, t. I. — Reinaud, *Géographie d'Aboulfeda*, introduction, t. I.

***ALKMAAR** (*Zacharie van*), peintre hollandais, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Houbraken le mentionne sous le nom de *Zacharias Paulusz*, qui vivait à Alkmaar et y peignait des portraits, depuis 1620 jusqu'en 1628. On ignore la date précise de sa mort.

Houbraken, *Schouburgk der Nederlandsche Konstschilders.*

ALKMAAR (*Henri* DE), poëte hollandais, vivait à la fin du quinzième siècle. Il était, en 1477, conseiller de David de Bourgogne, prince évêque d'Utrecht, et entra, en 1485, au service de René II, duc de Lorraine. Il passe pour l'auteur de *Reineke Vos*, célèbre poëme bas-saxon, qui est une peinture satirique de la vie des cours au quinzième siècle. Alkmaar se vengea par là des outrages dont il avait été l'objet à la cour d'Utrecht. La première édition, dont il ne reste qu'un exemplaire dans la bibliothèque de Wofenbüttel, parut à Lubeck, 1498, in-8°. Des motifs analogues inspirèrent Nicolas Baumann (*Voy.* BAUMANN), auteur de la seconde édition, Rostock, 1517, in-4°, ainsi que de la troisième; Lubeck, 1522, in-8°. Quant à la quatrième édition, ibid., 1539, in-4°, les additions qu'on y trouve font allusion aux doctrines de Luther. D'ailleurs, Alkmaar ne donne son ouvrage que pour une traduction du welche et du français. La légende primitive, dont le fond est beaucoup plus ancien, représente, selon M. Grimm, la rivalité des tribus germaniques. D'après ce savant, l'*Isengrim* ou le Loup de la fable serait Welf le Souabe; le Renard ou *Reineke* serait Reinhart ou Reginhart, duc frank de Lorraine, et l'Ours ou le *Brun*, Brunon de Saxe. Les sources les plus anciennes du *Reineke* sont trois poëmes latins en hexamètres, composés vers 1100 par des moines lorrains ou flamands, sous les titres de *Rufanus*, *Isangrimus* et *Reinardus Vulpes*. Ce dernier poëme, qui a pour auteur maître Nivardus, fut publié par Mone; Stuttgart, 1832. A ces diverses compositions on rattache deux séries d'ouvrages parallèles, et indépendantes l'une de l'autre : la légende poétique française et la légende flamande. Le premier *Reincke* ou *Renard* (Regnard) français, composé vers 1150, mais perdu aujourd'hui, et qui substitue à l'ours le lion, roi des animaux, a été imité en haut allemand, vers 1200, par l'Alsacien Henri le Glichseneare (le Brillant), et ce dernier a été copié à son tour, vers 1220, par un autre Allemand. Les deux versions ont été publiées par Mailath et Keoffinger, *Koloczaer Codex*; Pesth, 1818, et par M. Jac. Grimm en 1834 et en 1840. Le second *Renard* français, composé en prose, vers 1250 par Pierre de Saint-Clost (Saint-Cloud), fut plus tard imité en vers dans le *Nouveau Renard* du trouvère lillois Jacquemars Gieullée, et publié avec cette imitation par M. Méon sous le titre : *le Roman du Renard* etc.; Paris, 1826, 4 vol. in-8°; et par M. Chabaille, *Suppléments*; ibid. 1835, in-8°. Quant à la légende flamande, elle remonte directement au poëme de *Reinaert de Vos*, composé vers 1170, par Willems, continué vers 1270 par un auteur du même nom, et publié en entier à Gand, 1836, par un troisième Willems (Jean-François), qui fut l'un des restaurateurs des langue et littérature flamande de notre temps. Le poëme a été traduit ensuite ou plutôt délayé en prose hollandaise, Gouda, 1479, et en prose anglaise, Londres, 1481 et 1487. C'est dans cet état de mélange flamand, français et hollandais, que la légende recueillie par Alkmaar a servi de base à son poëme. Longtemps préféré au *Speculum vitæ aulicæ* de Hartmann Schopper; Francfort, 1567, qui était une version latine du même récit, le *Reineke Vos* d'Alkmaar fut réimprimé par F. Harkmann; Wolfenbüttel, 1711, in-4°, et en dernier lieu par H. Hoffmann, Breslau, 1836. Souvent traduit en prose allemande, il a été rajeuni par les hexamètres de Goethe, Weimar, 1794, et des érudits ont essayé de le rendre en latin. Quant aux autres traductions en langues modernes, elles ont été la plupart faites d'après les ïambes rimés de Sottan (Brunswick, 1803) et de Simvock (Francfort, 1845). Selon Dreyer, le *Reineke Vos* est une source précieuse pour l'étude de l'ancien droit germanique.

Jördens, *Lexicon Deutscher Dichter und Prosaisten*. — *Conversations Lexicon*. — Legrand d'Aussy, *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. de Paris*. — Jöcher et Adelung, *Allgem. Gelehrt. Lex.* — J. Grimm, *Die Sage von Reinhart Vos*, Leipz. 1834.

***ALKODHAÏ** (*Ahmed-ibn-Mohammed*), écrivain arabe, natif de Campos près de Jaën, vivait vers le milieu du onzième siècle. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire biographique*, dont on conserve le manuscrit (n° 1729) à la bibliothèque de l'Escurial.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 168.

***ALKODHAÏ** (*Mohammed-ibn-Mohammed*), écrivain arabe, natif d'Estepona en Espagne, mort vers 1308 de J.-C. Il fut d'abord *khattib* (prédicateur) dans la mosquée de sa ville natale, puis professeur de grammaire au collége de Grenade. Il a composé plusieurs traités pédagogiques (inédits).

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*

ALLACCI ou **ALLATIUS** (*Léon*), littérateur italien, né en 1586 dans l'île de Chio, mort le 19 janvier 1669. A l'âge de neuf ans, il vint en Calabre, où il fut protégé par la puissante famille des Spinelli. Il entra ensuite au collége Grec à Rome, et s'y livra à l'étude des anciens, de la philosophie et de la théologie. Après avoir été quelque temps secrétaire de l'évêque d'Anglona, il retourna dans son pays natal; mais n'y ayant pas trouvé une position convenable, il revint à Rome,

et s'y livra à l'enseignement du grec. En 1622 l'électeur de Bavière avait fait présent au pape Grégoire XV de la magnifique bibliothèque *Palatine* dont le général Tilly venait de s'emparer par la prise de Heidelberg. Allacci fut chargé de diriger le transport de cette bibliothèque, et s'en acquitta avec le plus grand soin; mais la mort de Grégoire XV le priva de la récompense méritée. Le cardinal François Barberini le prit alors pour bibliothécaire, jusqu'à ce qu'il fut enfin nommé bibliothécaire du Vatican par le pape Alexandre VII. Allacci, Grec de naissance, embrassa la religion catholique romaine et devint un des plus zélés partisans de l'autorité du pape. Il déclara ses compatriotes hérétiques, et dans son opinion tous les hérétiques devaient être exterminés par le fer et le feu. Quoiqu'il ne fût pas prêtre, il resta toute sa vie célibataire. Un jour le pape Alexandre VII, lui demandait pourquoi il ne prenait pas les ordres : « C'est, répondit-il, pour pouvoir me marier. » — « Mais, reprit le pape, pourquoi donc ne vous mariez-vous pas? — » C'est, répliqua-t-il, pour être libre de prendre les ordres quand je voudrai. » On prétend qu'Allacci se servit quarante ans de la même plume; et il a énormément écrit. En mourant, il légua ses livres à son ami Jean Pastricius, préfet du collége de la *Propagation de la foi*, et ses manuscrits au collége Grec. Dans tous ses écrits Allacci a montré un immense savoir, mais peu de critique et une grande intolérance en matière de religion. Fabricius, qui donne une liste complète de tous les ouvrages d'Allacci, les divise en quatre classes : 1° Traductions et commentaires; tels sont : *Socratis Antisthenis et aliorum Socraticorum Epistolæ*, avec des notes et un discours sur les écrits attribués à Socrate; Paris, 1637, in-4°; — *Philo Byzantius, de septem mundi Spectaculis*, avec notes et traduction latine, Rome, 1640, in-8°; reproduit dans le VIII° vol. du *Thesaur. Antiquitatum græcarum* de Gronovius; — *Sallustii philosophi Opusculum de diis et mundo, cum notis Holstenii*; Rome, 1638, in-12; — *Vita Homeri* dans l'ouvrage intitulé *de Patria Homeri*, Leyde, 1640, in-8°; — *Excerpta varia Græcorum sophistarum et rhetorum;* Rome 1641, in-8°; — Σύμμικτα, *sive opusculorum græcorum et latinorum vetustiorum ac recentiorum libri X;* Rome, 1668, in-4°; — *Græcia orthodoxa;* Rome, 1652 et 1659 2 vol. in-4° : c'est une collection avec traduction latine d'auteurs grecs favorables à l'Église romaine; — *Georgii Acropolitæ, magni logotheta : Historia, Joelis chronographia compendiaria et Joannis Canani narratio de Bello Constantinopolitano*, avec des notes; Paris, 1651, in-fol. — 2° Ouvrages relatifs aux Églises grecque et romaine; les plus importants de ces derniers sont : *de Ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione libri III, cum dissertatione de Dominicis et Hebdomadibus Græcorum;* Cologne, 1648, in-4°; — *De Ætate et Interstitiis in collatione ordinum etiam apud Græcos servandis;* Rome, 1638, in-8°, — *De utriusque Ecclesiæ, occidentalis atque orientalis, perpetua in dogmate de Purgatorio Consensione;* Rome, 1655, in-8°; — *Joannes Henricus Hottingerus fraudis et imposturæ manifestæ convictus;* Rome, 1661, in-8°; — *In Roberti Creyghtoni apparatum, versionem et notas ad Historiam synodi Florentinæ a Sylvestra Syropulo scriptam, exercitationes;* Rome, 1674, in-4°. — 3° Ouvrages historiques : *De Patria Homeri;* Leyde, 1640, in-8°; — *De Joanne Damasceno et ejusdem Scriptis*, imprimé dans l'édition de Damascene de Lequien; Paris, 1712, in-fol.; — *De Simeonum Scriptis Diatriba;* Paris, 1664, in-4°, — *De Psellis et eorum scriptis;* Rome, 1634, in-8°. — *De libris ecclesiasticis Græcorum*; Paris, 1644, in-4°; — *Apes urbanæ, sive de Viris illustribus qui ab anno* 1630 *per totum* 1632 *Romæ ad fuerunt et aliquid typis evulgarunt;* Rome, 1633, in-8°; — *Vita Julii Cæsaris Lagallæ, philosophi romani;* Paris, 1644, in-8°; — 4° Œuvres mêlées: *Confutatio fabulæ de Joanna papissa ex monumentis græcis;* Rome, 1640, in-4°; — *Poemata varia græca;* Rome, 1633, in-8°; — *Dramaturgia divisa in sette indici;* Rome, 1666; — *Poeti antichi raccolti da codici manoscritti della bibliotheca Vaticana e Barberina;* Naples, 1661, in-8°. Allacci avait promis une analyse détaillée des manuscrits grecs alchimiques, presque tous inédits, de Zozime, d'Olympiodore, etc.; cette promesse n'a été réalisée que de nos jours par Ferd. Hœfer, dans le tome I de son *Histoire de la Chimie.* L. J.

Lorenzo Crasso, *Istoria de' poeti greci*, p. 306. — Clément, *Bibl. curieuse*, p. 187. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 435. — Adelung, supplement à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ALLAINVAL (*Léonor-Jean-Christine-Soulas* d'), littérateur français, né à Chartres vers le commencement du dix-huitième siècle, mort à Paris, à l'hôtel-Dieu, le 2 mai 1753. Il vivait dans une misère profonde, et n'avait souvent d'autre gîte que ces chaises à porteurs qui stationnaient alors au coin des rues. En 1725, il fit quelques pièces de comédie, et donna au Théâtre-Français : *la Fausse Comtesse*, *l'École des Bourgeois*, *les Réjouissances publiques*, ou *le Gratis*, et *le Mari curieux;* au Théâtre-Italien : *l'Embarras des richesses*, *le Tour de carnaval*, et *l'Hiver;* à l'Opéra-Comique : *la Fée Marotte.* — *L'École des Bourgeois* eut un succès de vogue. « Cette pièce, dit la Harpe, a peu d'intrigue; « mais il y a du dialogue et des mœurs..... Le na- « turel et le bon comique y dominent; on y re- « marque surtout une excellente scène, celle où « l'homme de cour se concilie un moment M. Mat- « thieu, *son Cher oncle.* » — On a du même auteur; *** *Ana*, ou *Bigarrures calotines*, 1732-1733, quatre parties, in-12, rare; *Lettres à mi-*

donné le texte arabe sur une traduction anglaise de l'Algèbre d'Alkhowarezmi; London, 1831, in-8°.

Kifti, *Tarikh Al-hokema*. — Fihrist, vol. III, manuscrit de la bibl. de Leyde. — Libri, *Histoire des mathématiques en Italie*, t. I. — Reinaud, *Geographie d'Aboulfeda*, Introduction, t. I.

***ALKMAAR** (*Zacharie van*), peintre hollandais, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Houbraken le mentionne sous le nom de *Zacharias Pauluzz*, qui vivait à Alkmaar et y peignait des portraits, depuis 1620 jusqu'en 1628. On ignore la date précise de sa mort.

Houbraken, *Schouburgk der Nederlandsche Konstschilders*.

ALKMAAR (*Henri* DE), poëte hollandais, vivait à la fin du quinzième siècle. Il était, en 1477, conseiller de David de Bourgogne, prince évêque d'Utrecht, et entra, en 1485, au service de René II, duc de Lorraine. Il passe pour l'auteur de *Reineke Vos*, célèbre poëme bas-saxon, qui est une peinture satirique de la vie des cours au quinzième siècle. Alkmaar se vengea par là des outrages dont il avait été l'objet à la cour d'Utrecht. La première édition, dont il ne reste qu'un exemplaire dans la bibliothèque de Wofenbüttel, parut à Lubeck, 1498, in-8°. Des motifs analogues inspirèrent Nicolas Baumann (*Voy.* BAUMANN), auteur de la seconde édition, Rostock, 1517, in-4°, ainsi que de la troisième; Lubeck, 1522, in-8°. Quant à la quatrième édition, ibid., 1539, in-4°, les additions qu'on y trouve font allusion aux doctrines de Luther. D'ailleurs, Alkmaar ne donne son ouvrage que pour une traduction du welche et du français. La légende primitive, dont le fond est beaucoup plus ancien, représente, selon M. Grimm, la rivalité des tribus germaniques. D'après ce savant, l'*Isengrim* ou le Loup de la fable serait Welf le Souabe; le Renard ou *Reineke* serait Reinhart ou Reginhart, duc frank de Lorraine, et l'Ours ou le *Brun*, Brunon de Saxe. Les sources les plus anciennes du *Reineke* sont trois poëmes latins en hexamètres, composés vers 1100 par des moines lorrains ou flamands, sous les titres de *Rufanus*, *Isangrimus* et *Reinardus Vulpes*. Ce dernier poëme, qui a pour auteur maître Nivardus, fut publié par Mone; Stuttgart, 1832. A ces diverses compositions on rattache deux séries d'ouvrages parallèles, et indépendantes l'une de l'autre : la légende poétique française et la légende flamande. Le premier *Reincke* ou *Renard* (Regnard) français, composé vers 1150, mais perdu aujourd'hui, et qui substitue à l'ours le lion, roi des animaux, a été imité en haut allemand, vers 1200, par l'Alsacien Henri le Glichseneare (le Brillant), et ce dernier a été copié à son tour, vers 1220, par un autre Allemand. Les deux versions ont été publiées par Mailath et Keoffinger, *Koloczaer Codex*; Pesth, 1818, et par M. Jac. Grimm en 1834 et en 1840. Le second *Renard* français, composé en prose, vers 1250 par Pierre de Saint-Clost (Saint-Cloud), fut plus tard imité en vers dans le *Nouveau Renard* du trouvère lillois Jacquemars Gieullée, et publié avec cette imitation par M. Méon sous le titre : *le Roman du Renard* etc.; Paris, 1826, 4 vol. in-8°; et par M. Chabaille, *Suppléments*; ibid. 1835, in-8°. Quant à la légende flamande, elle remonte directement au poëme de *Reinaert de Vos*, composé vers 1170, par Willems, continué vers 1270 par un auteur du même nom, et publié en entier à Gand, 1836, par un troisième Willems (Jean-François), qui fut l'un des restaurateurs des langue et littérature flamande de notre temps. Le poëme a été traduit ensuite ou plutôt délayé en prose hollandaise, Gouda, 1479, et en prose anglaise, Londres, 1481 et 1487. C'est dans cet état de mélange flamand, français et hollandais, que la légende recueillie par Alkmaar a servi de base à son poëme. Longtemps préféré au *Speculum vitæ aulicæ* de Hartmann Schopper; Francfort, 1567, qui était une version latine du même récit, le *Reineke Vos* d'Alkmaar fut réimprimé par F. Harkmann; Wolfenbüttel, 1711, in-4°, et en dernier lieu par H. Hoffmann, Breslau, 1836. Souvent traduit en prose allemande, il a été rajeuni par les hexamètres de Goethe, Weimar, 1794, et des érudits ont essayé de le rendre en latin. Quant aux autres traductions en langues modernes, elles ont été la plupart faites d'après les ïambes rimés de Sottan (Brunswick, 1803) et de Simvock (Francfort, 1845). Selon Dreyer, le *Reineke Vos* est une source précieuse pour l'étude de l'ancien droit germanique.

Jördens, *Lexicon Deutscher Dichter und Prosaisten*. — *Conversations Lexicon*. — Legrand d'Aussy, *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibl. de Paris*. — Jöcher et Adelung, *Allgem. Gelehrt. Lex.* — J. Grimm, *Die Sage von Reinhart Fos*, Leipz. 1834.

***ALKODHAÏ** (*Ahmed-ibn-Mohammed*), écrivain arabe, natif de Campos près de Jaën, vivait vers le milieu du onzième siècle. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire biographique*, dont on conserve le manuscrit (n° 1729) à la bibliothèque de l'Escurial.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 165.

***ALKODHAÏ** (*Mohammed-ibn-Mohammed*), écrivain arabe, natif d'Estepona en Espagne, mort vers 1308 de J.-C. Il fut d'abord *khattib* (prédicateur) dans la mosquée de sa ville natale, puis professeur de grammaire au collége de Grenade. Il a composé plusieurs traités pédagogiques (inédits).

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*

ALLACCI ou **ALLATIUS** (*Léon*), littérateur italien, né en 1586 dans l'île de Chio, mort le 19 janvier 1669. A l'âge de neuf ans, il vint en Calabre, où il fut protégé par la puissante famille des Spinelli. Il entra ensuite au collége Grec à Rome, et s'y livra à l'étude des anciens, de la philosophie et de la théologie. Après avoir été quelque temps secrétaire de l'évêque d'Anglona, il retourna dans son pays natal; mais n'y ayant pas trouvé une position convenable, il revint à Rome,

et s'y livra à l'enseignement du grec. En 1622 l'électeur de Bavière avait fait présent au pape Grégoire XV de la magnifique bibliothèque *Palatine* dont le général Tilly venait de s'emparer par la prise de Heidelberg. Allacci fut chargé de diriger le transport de cette bibliothèque, et s'en acquitta avec le plus grand soin; mais la mort de Grégoire XV le priva de la récompense méritée. Le cardinal François Barberini le prit alors pour bibliothécaire, jusqu'à ce qu'il fut enfin nommé bibliothécaire du Vatican par le pape Alexandre VII. Allacci, Grec de naissance, embrassa la religion catholique romaine et devint un des plus zélés partisans de l'autorité du pape. Il déclara ses compatriotes hérétiques, et dans son opinion tous les hérétiques devaient être exterminés par le fer et le feu. Quoiqu'il ne fût pas prêtre, il resta toute sa vie célibataire. Un jour le pape Alexandre VII, lui demandait pourquoi il ne prenait pas les ordres : « C'est, répondit-il, pour pouvoir me marier. » — « Mais, reprit le pape, pourquoi donc ne vous mariez-vous pas? — » C'est, répliqua-t-il, pour être libre de prendre les ordres quand je voudrai. » On prétend qu'Allacci se servit quarante ans de la même plume; et il a énormément écrit. En mourant, il légua ses livres à son ami Jean Pastricius, préfet du collége de la *Propagation de la foi*, et ses manuscrits au collége Grec. Dans tous ses écrits Allacci a montré un immense savoir, mais peu de critique et une grande intolérance en matière de religion. Fabricius, qui donne une liste complète de tous les ouvrages d'Allacci, les divise en quatre classes : 1° Traductions et commentaires; tels sont : *Socratis Antisthenis et aliorum Socraticorum Epistolæ*, avec des notes et un discours sur les écrits attribués à Socrate; Paris, 1637, in-4°; — *Philo Byzantius, de septem mundi Spectaculis*, avec notes et traduction latine, Rome, 1640, in-8°; reproduit dans le VIII° vol. du *Thesaur. Antiquitatum græcarum* de Gronovius; — *Sallustii philosophi Opusculum de diis et mundo, cum notis Holstenii*; Rome, 1638, in-12; — *Vita Homeri* dans l'ouvrage intitulé *de Patria Homeri*, Leyde, 1640, in-8°; — *Excerpta varia Græcorum sophistarum et rhetorum;* Rome 1641, in-8°; — Σύμμικτα, *sive opusculorum græcorum et latinorum vetustiorum ac recentiorum libri X;* Rome, 1668, in-4°; — *Græcia orthodoxa;* Rome, 1652 et 1659 2 vol. in-4° : c'est une collection avec traduction latine d'auteurs grecs favorables à l'Église romaine; — *Georgii Acropolitæ, magni logotheta: Historia, Joelis chronographia compendiaria et Joannis Canani narratio de Bello Constantinopolitano*, avec des notes; Paris, 1651, in-fol. — 2° Ouvrages relatifs aux Églises grecque et romaine; les plus importants de ces derniers sont : *de Ecclesiæ occidentalis atque orientalis perpetua consensione libri III, cum dissertatione de Dominicis et Hebdomadibus Græcorum;* Cologne, 1648, in-4°; — *De Ætate et Interstitiis in collatione ordinum etiam apud Græcos servandis;* Rome, 1638, in-8°, — *De utriusque Ecclesiæ, occidentalis atque orientalis, perpetua in dogmate de Purgatorio Consensione;* Rome, 1655, in-8°; — *Joannes Henricus Hottingerus fraudis et imposturæ manifestæ convictus;* Rome, 1661, in-8°; — *In Roberti Creyghtoni apparatum, versionem et notas ad Historiam synodi Florentinæ a Sylvestra Syropulo scriptam, exercitationes;* Rome, 1674, in-4°. — 3° Ouvrages historiques : *De Patria Homeri;* Leyde, 1640, in-8°; — *De Joanne Damasceno et ejusdem Scriptis*, imprimé dans l'édition de Damascene de Lequien; Paris, 1712, in-fol.; — *De Simeonum Scriptis Diatriba;* Paris, 1664, in-4°, — *De Psellis et eorum scriptis;* Rome, 1634, in-8°. — *De libris ecclesiasticis Græcorum*; Paris, 1644, in-4°; — *Apes urbanæ, sive de Viris illustribus qui ab anno* 1630 *per totum* 1632 *Romæ adfuerunt et aliquid typis evulgarunt;* Rome, 1633, in-8°; — *Vita Julii Cæsaris Lagallæ, philosophi romani;* Paris, 1644, in-8°; — 4° Œuvres mêlées: *Confutatio fabulæ de Joanna papissa ex monumentis græcis;* Rome, 1640, in-4°; — *Poemata varia græca;* Rome, 1633, in-8°; — *Dramaturgia divisa in sette indici;* Rome, 1666; — *Poeti antichi raccolti da codici manoscritti della bibliotheca Vaticana e Barberina;* Naples, 1661, in-8°. Allacci avait promis une analyse détaillée des manuscrits grecs alchimiques, presque tous inédits, de Zozime, d'Olympiodore, etc.; cette promesse n'a été réalisée que de nos jours par Ferd. Hœfer, dans le tome I de son *Histoire de la Chimie*. L. J.

Lorenzo Crasso, *Istoria de' poeti greci*, p. 306. — Clément, *Bibl. curieuse*, p. 187. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 435. — Adelung, supplement à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

ALLAINVAL (*Léonor-Jean-Christine-Soulas* D'), littérateur français, né à Chartres vers le commencement du dix-huitième siècle, mort à Paris, à l'hôtel-Dieu, le 2 mai 1753. Il vivait dans une misère profonde, et n'avait souvent d'autre gîte que ces chaises à porteurs qui stationnaient alors au coin des rues. En 1725, il fit quelques pièces de comédie, et donna au Théâtre-Français : *la Fausse Comtesse*, *l'École des Bourgeois*, *les Réjouissances publiques*, ou *le Gratis*, et *le Mari curieux;* au Théâtre-Italien : *l'Embarras des richesses*, *le Tour de carnaval*, et *l'Hiver;* à l'Opéra-Comique : *la Fée Marotte*. — *L'École des Bourgeois* eut un succès de vogue. « Cette pièce, dit la Harpe, a peu d'intrigue; « mais il y a du dialogue et des mœurs..... Le naturel et le bon comique y dominent; on y remarque surtout une excellente scène, celle où « l'homme de cour se concilie un moment M. Matthieu, *son Cher oncle.* » — On a du même auteur; *** *Ana*, ou *Bigarrures calotines*, 1732-1733, quatre parties, in-12, rare; *Lettres à mi-*

lord ***, *au sujet de Baron et de la demoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12; *Éloge de Car*, 1731, in-12; *Almanach astronomique, géographique, et, qui plus est, véritable; Anecdotes de Russie sous Pierre Ier*, 1745, 2 parties in-12; une édition corrigée et augmentée de l'ouvrage du P. Rigord, intitulé *Connaissance de la Mythologie, par demandes et par réponses*, Paris, 1743, et une nouvelle édition des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12, 1745.

Quérard, *la France littéraire*, I, 32. — La Harpe, *Lycée*, XII, 550. — *Annales dramatiques*, I, 156, 262. —Barbier, *Examen critique*.

ALLAIRE (*Julien-Pierre*), administrateur et agronome français, né à Saint-Brieuc le 20 janvier 1742, mort le 26 janvier 1816. Lors de l'organisation de l'administration forestière, il fut chargé du contentieux et du repeuplement des bois, et a laissé une relation inédite d'un voyage dans les forêts des rives du Rhin.

M. Silvestre, *Mémoires de la Société d'Agriculture*, année 1816, p. 97 et suiv.

ALLAIS (*Denis* VAIRASSE D'), grammairien français, ainsi nommé de la ville d'Alais en Languedoc, où il naquit vers 1630. Il passa une partie de sa jeunesse en Angleterre, et se trouva, en 1665, sur la flotte commandée par le duc d'York. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont : 1° une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; — 2° un abrégé de cette *Grammaire* en anglais, 1683, in-12; — 3° *l'Histoire des Sévarambes*, ouvrage divisé en deux parties : la première imprimée en 1677, en 2 vol. in-12; la seconde en 1678 et 1679, en 3 vol. in-12; il fut réimprimé en 1716 à Amsterdam, en 2 vol. in-12. C'est un roman politique, qui a été traduit en plusieurs langues.

Marchand, *Dictionnaire historique*. — Morhof, *Polyhistor*, I, 74. — Watt, *Bibliotheca britannica*, I, 21.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voy*. BEAULIEU.

ALLALEONA. *Voy*. ALALEONA.

ALLAM (*André*), érudit anglais, né à Garsingdon, près d'Oxford, en 1654; mort en 1685. Il fut élevé à Oxford dans le collége de Saint-Edmond, dont il devint sous-recteur et reçut les ordres en 1680. Il coopéra à l'ouvrage *Athenæ oxonienses* de Wood, et il ajouta des préfaces aux *Epistle congratulatorie of Lysimachus Nicanor to the convenanters of Scotland* de Jean Corbet; Oxford, 1684; et aussi à l'*Ecclesiæ Anglicanæ Politeia* de Richard Cosin; Oxford, 1684. Il ajouta des notes au *Theatrum historicum, sive chronologiæ systema novum* de Helvicus; Londres, 1687. Enfin on a de lui une traduction de la *Vie d'Iphicrate* de Cornélius Népos.

Wood, *Athenæ Oxonienses; Fasti Oxon*.

ALLAMAND (*Jean-Nicolas-Sébastien*), savant, né à Lausanne en 1713, mort à Leyde le 2 mars 1787. Il fut professeur de philosophie et d'histoire naturelle à l'université de Franeker. Il était membre de la Société royale de Londres, et de l'Académie des sciences de Harlem. On raconte que les marins hollandais se faisaient un plaisir de lui rapporter de leurs longs voyages des plantes, des animaux, des fossiles, dont il enrichissait le jardin botanique et le muséum de l'université, placés sous sa surveillance. Il fit des observations intéressantes sur l'électricité, et expliqua le premier le phénomène de la bouteille de Leyde. (*Bibliothèque britannique*, t. XXIV, et *Transact. philosoph.* de Londres, n° 477).

Le bibliographe Prosper Marchand et le célèbre physicien s'Gravesande lui avaient légué le soin de mettre en ordre et de publier les ouvrages qu'ils avaient laissés manuscrits.

Les ouvrages publiés par les soins d'Allamand sont : s'Gravesande, *Philosophiæ Neutonianæ Institutiones in usus academicos*, 3e édit.; Leyde, 1744, in-8°; — *Œuvres philosophiques et mathématiques* de M. G. J. s'Gravesande; Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4°; — le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand; — les *Œuvres* de Buffon, 38 vol. in-4°; Amsterdam, 1766-79. Il a traduit en français 1° les *Sermons* de Jacques Forster *sur divers sujets*; Leyde, 1739, in-8°.: le tome Ier seul a paru; — 2° les *Éléments de la Chimie* de Boerhaave; Amsterdam, 1752, 2 vol. in-8°; — 3° l'*Essai sur l'histoire des coralines* d'Ellis; La Haye, 1756, in-4°; — 4° l'*Essai sur les comètes* d'Andr. Oliver, 1777, in-8°; — 5° la *Nouvelle description du cap de Bonne-Espérance*, par Henri Hopp; 1778, in-8°, traduit du hollandais, avec des notes; — 6° le *Règne animal* de Brisson, avec des notes; Leyde, 1762, in-8°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, t. III, p. 108. — Ersch, *Supplément à la France littéraire*; 1808, p. 4. — Barbier, *Examen critique*, I, 29. — Marchand, *Dictionnaire historique*.

ALLAMAND ministre protestant à Bex, dans le pays de Vaud, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Lettre sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, écrite à un gentilhomme protestant de cette province, par M.-D.-L. F.-D.-M.*, imprimée en France sous la fausse indication de Rotterdam, 1745, in-4° et in-8°.

Peut-être faut-il attribuer au même auteur : 1° *Pensées antiphilosophiques* (anonyme); la Haye, 1751, in-12; —2° *Anti-Bernier, ou Nouveau Dictionnaire de théologie, par l'auteur des P. A.* (*Pensées antiphilosophiques*); Genève et Berlin, 1770, 2 vol. in-8°.

Gibbon, *Miscellaneous Works*, édit. de lord Sheffield, II, 266.

ALLAN (*David*), peintre d'histoire écossais, né à Alloa le 13 février 1744, mort à Édimbourg le 6 août 1796. Après avoir séjourné quelque temps en Italie, il fut appelé en 1780 à diriger une académie fondée à Édimbourg. Il excellait dans le genre pittoresque : ses principaux ta-

bleaux sont *l'Origine de la peinture, les Bergers de Calabre*. La plupart de ses tableaux ont été reproduits par la gravure, entre autres *l'Enfant Prodigue, Hercule et Omphale*. On a aussi de lui de charmantes estampes à l'*aqua-tinta*.

Cunningham, *Lives of the most eminent British Painters, Sculptors, and Architects*.

ALLAN (*George*), antiquaire anglais, mort en 1800. Il était procureur à Darlington (province de Durham), où il vécut dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui, entre autres écrits, une *Esquisse de la vie et du caractère de l'évêque Trevor*, 1776; la *Vie de saint Cuthbert*, 1777; des *Collections relatives à l'hôpital Sherborn*.

Nichols, *Literary Anecdotes of the Eighteenth Century*, VI, 125.

***ALLAN** (*Robert*), chirurgien anglais, né à Édimbourg en 1778, mort en 1826. Il servit d'abord dans la marine comme aide-major, et s'établit ensuite comme praticien à Édimbourg, où il fit depuis 1812, des cours publics. On a de lui : *A Treatise on the operation on lithotomy*, Édimbourg, 1808, in-folio; l'auteur y insiste sur les avantages de la taille latérale; — *A system of pathological and operative surgery, founded on anatomy;* ibid., 1821, 1827, 3 vol. in-8°; — des articles sur les anévrismes, dans *Edinburgh Journal of medical Science*, t. I et II, 1826.

Vie d'Allan, dans *Edinburgh Journal of medical Science*, vol. II, décembre 1826.

***ALLAN** (*Thomas*), minéralogiste, né à Édimbourg le 17 juillet 1777, mort le 12 septembre 1833. Dès sa jeunesse il se montra passionné pour l'étude de la minéralogie; il visita la France, et particulièrement le Dauphiné, les îles Féroë, Cornouailles, etc. La collection de minéraux qu'il a laissée à Édimbourg est une des plus riches de la Grande-Bretagne. On a de lui un traité de minéralogie et quelques articles dans les *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*.

Biographical Dictionary.

***ALLANTSÉE** ou **ALANTSÉE** (*Léonard* et *Lucas*), frères, les premiers libraires de Vienne (depuis la découverte de l'imprimerie), natifs d'Augsbourg, vivaient à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. L'aîné, Léonard, mourut le 7 janvier 1518, et le cadet, Lucas, en décembre 1522. Ils entretenaient un commerce très-actif avec Augsbourg et Venise. Le premier ouvrage édité à leurs frais est un poëme latin : *De flenda Cruce Baptistæ Rhegiensis episcopi Carmen;* Vindobonæ, 1511, in-4°. On lit au bas des titres de leurs ouvrages : *Leonhardus et frater ejus Lucas Alantsee, cives et bibliopolæ Viennenses, Cæsarisque et rerum Cæsarearum studiosissimi, hos Augustales libellos prodire volverunt in lucem, expensis suis, imprimentibus eos et typis effigiantibus*.

Œsterreichisches Biograph. Lexicon; Vienne, 1851.

***ALLARD** et **ALLÆRD**, nom de plusieurs graveurs hollandais qui vivaient à Amsterdam et à Leyde dans les dix-septième et dix-huitième siècles. On a d'eux un grand nombre de portraits, de vues de villes, de paysages, de gravures d'animaux, etc.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*. — Strut, *Dictionary of engravers*. — Nagler, *Neues Allgm. Künstler-Lexicon*.

ALLARD (*Guy*), littérateur et généalogiste, né aux environs de Grenoble en 1645, mort en 1716. Conseiller au parlement de Grenoble, il se fit connaître par de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire du Dauphiné et à la généalogie des familles nobles de cette province. Au moment de sa mort, il s'occupait d'un grand travail, resté inédit, sur la justice, la police et les finances de la France. Ses livres imprimés sont : 1° *la Vie et les aventures de Zizime, fils de Mahomet, empereur des Turcs*, par G—D M. (Cl. la Bothère), nouvelle historique, 1673, 1712, 1724, in-12;—2° *Éloges de Des Adrets, Dupuy-Montbrun Colignon*, 1675, in-12; — 3° *les Aïeules de madame de Bourgogne;* 1677, in-12; — 4° *Bibliothèque du Dauphiné*, avec une courte notice sur l'auteur, 1680, petit in-12; réimprimé à Grenoble, 1797; l'édition originale est très-rare; —5° *les Inscriptions de Grenoble*, 1683, in-4°; — 6° *la Vie de Humbert II*, 1688; — 7° *les Présidents uniques et les premiers Présidents au parlement du Dauphiné*, 1695;—8° *Recueil de lettres*, 1695;—9° *Nobiliaire du Dauphiné*, 1671, in-12, 1696; — 10° *Généalogie de la famille Simiane*, 1697; — 11° *Histoire généalogique du Dauphiné*, 4 vol. in-4°, 1697; — 12° *État politique de Grenoble*, 1698, in-12; — 13° *les Gouverneurs et lieutenants au gouvernement du Dauphiné*, 1704, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, II, 778 — Quérard, *la France littéraire*, I, 33. — Meusel, *Bibliotheca historica*, IX, part. 2, p. 153. — Chorier, *Histoire du Dauphiné*.

ALLARD (*Mademoiselle*), célèbre danseuse, née le 14 août 1738, morte le 14 janvier 1802. Elle débuta à Paris en 1762, y obtint de grands succès, et quitta le théâtre en 1782. Le célèbre Auguste Vestris était son fils.

Grimm, *Correspondance*.

ALLARD (*Joseph-Félix*), littérateur français, né en 1795 à Marseille, mort le 20 octobre 1831. Il se destina à l'état ecclésiastique, et, après avoir enseigné la rhétorique dans les petits séminaires de Marseille et d'Aix, il fut, en 1827, attaché à la paroisse de Saint-Eustache à Paris. On a de lui une traduction de l'*Apologétique* de Tertullien; Paris, 1827, in-8°, et plusieurs articles biographiques dans le *Bulletin universel* de Férussac.

Techener, *Catalogue des livres et manuscrits de l'abbé Allard*.

ALLARD (*Jean-François*), général en chef des armées de Lahore, né à Saint-Tropez (Var) en 1785, mort le 23 janvier 1839; il servait sous l'empire, et fut en 1815 attaché à l'état-major du maréchal Brune. Après l'assassinat de ce dernier, Allard résolut de quitter la France. Il

essaya de se fixer en Égypte, puis passa en Perse, de là à Caboul, et enfin se rendit à Lahore auprès du roi des Sykes, Runjet-Sing, qui voulait fonder un État puissant en réunissant sous son autorité une foule de petites principautés indépendantes et agitées par l'anarchie. Allard gagna la confiance du maharadjah, et lui inspira l'idée d'organiser une armée à la française. A l'aide de cette armée, Runjet-Sing vainquit ses ennemis et établit l'unité au milieu des peuples sykes. Allard, auquel le maharadjah était redevable de ses succès, fut comblé d'honneurs et devint généralissime des armées du royaume. Le général français établit dans le Penjab tout le système militaire français : l'uniforme, l'équipement et la théorie de l'armée française; le drapeau tricolore est devenu le drapeau national des Sykes; les commandements se font en français; et le voyageur Jacquemont fut étrangement surpris lorsque, à son arrivée à Lahore, Allard lui ayant donné une compagne d'infanterie pour garder le pavillon où il logeait, il entendit l'officier qui criait à sa troupe: Peloton, halte!... front... à droite alignement... Reposez vos armes... Formez les faisceaux!... En 1835, après vingt ans d'absence, Allard revint dans sa patrie, et y reçut l'accueil le plus flatteur. Ses concitoyens s'empressèrent de lui témoigner l'estime dont ils étaient pénétrés pour un homme qui avait répandu le nom et la civilisation des Français sur les rives de l'Indus. Après un court séjour à Paris, où il laissa sa famille, il repartit pour sa patrie adoptive. Le roi Louis-Philippe lui donna le titre de chargé d'affaires. Allard n'a pas survécu longtemps à son retour dans l'Inde : pendant qu'il passait à Peichawer la légion française en revue, il fut saisi de violents vomissements, et mourut huit jours après. Selon le désir qu'il avait témoigné, il fut enterré à Lahore. Il laissa après lui le général Ventura et le général Court.

Moniteur, année 1839. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

ALLARDE (*Pierre-Gilbert* Leroi, baron d'), économiste français, né à Montluçon en 1749, mort à Besançon le 9 septembre 1809. Il embrassa d'abord l'état militaire; envoyé ensuite député aux états généraux, il s'y occupa presque exclusivement de finances, proposa plusieurs plans sur les impositions, et combattit les projets de Necker. Nommé commissaire pour examiner la situation de la caisse d'escompte, il s'opposa à ce que l'on donnât un cours forcé aux billets de cette caisse, et réfuta, sur ce sujet, l'opinion de l'abbé Maury. En janvier 1790, élu membre du comité des impositions dont il avait provoqué la création, il répondit au discours de Dupond de Nemours sur les banques; fit allouer cent trente mille livres au receveur général du clergé, pour frais de comptabilité; s'éleva contre les propositions de Rabaud-Saint-Étienne sur une nouvelle création de petits assignats, et prouva combien étaient inexactes les assertions de ce député sur le papier-monnaie en Angleterre. En 1791, il fit rendre un décret pour hâter la reddition des comptes des receveurs des décimes; il obtint l'abolition et le remboursement des jurandes et maîtrises, réservant à chaque citoyen la liberté de se livrer au commerce et d'embrasser l'état qu'il jugerait convenable; enfin il fit adopter et régler l'institution des patentes, et signa la protestation du 6 octobre 1789 contre les les rapports et les conclusions de Chabroud sur les événements des 5 et 6 obtobre 1789. Après la session, d'Allarde quitta les affaires politiques pour se livrer à des spéculations commerciales. Oublié pendant le temps le plus orageux de la révolution, il ne reparut qu'après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). En 1803, il fut nommé régisseur de l'octroi municipal de Paris; mais le défaut de payement des sommes que lui devait le gouvernement le força de manquer aux engagements qu'il avait contractés. Il vendit ses propriétés pour satisfaire ses créanciers, et se fit réhabiliter en 1807.

Son fils *Francis* s'est fait connaître par quelques chansons spirituelles et par de jolis vaudevilles, tels que *Boileau à Auteuil*, etc.

Biographie nouvelle des Contemporains.

ALLART (*Mary Gay*), femme de lettres, née à Lyon vers 1750, morte à Paris en 1821. Elle était probablement d'une famille d'origine anglaise reçut une éducation fort soignée. Des chagrins domestiques, qui semblent avoir troublé les derniers jours de madame Allard, la forcèrent à quitter Lyon pour venir habiter Paris, où elle mourut. On a d'elle : *Eléonore de Rosalba*, ou *le Confessionnal des pénitents noirs*, traduction d'un roman anglais d'Anne Radcliffe; Paris, 1797, 7 vol. in-18; — *les Secrets de famille*, traduction d'un roman anglais de miss Pratt; Paris, 1799, 5 vol. in-12 : Chénier, dans son *Tableau de la littérature depuis* 1789, a fait un grand éloge de ces deux traductions, aussi fidèles qu'élégantes; — *Albertine de Sainte-Albe;* Paris, 1818, 2 vol. in-12. Ce roman, seule production originale de madame Allart, obtint beaucoup de succès.

Sa fille, *Hortense* Allart, a publié : *Conjuration d'Amboise;* Paris, 1821, in-12; — *Lettres sur les ouvrages de madame de Staël;* Paris, 1824, in-8°; — *Sextus*, ou *le Romain des Marennes;* Paris, 1832, in-8° ; — *La femme et la démocratie de nos temps;* 1836, in-8°; — *Histoire de la République de Florence;* Paris, 1837, in-8°.

Biograph. univ. et port. des Contemp.

ALLATIUS. *Voy.* Allacci.

ALLÉ (*Jérôme*), religieux italien, natif de Bologne, fils naturel de Niccolo Borghesani, légitimé en 1582, mort en 1660. Il entra en 1607 dans l'ordre de Saint-Jérôme de Fiesole, et devint célèbre comme orateur et poëte. Parmi ses ouvrages on remarque surtout quelques drames pieux, intitulés *rappresentazioni;* tels sont :

Il folle sogno discorso; Camerino, 1613, in-4°, — *Convinti et confusi Ebrei*; Ferrare, 1619, in-4°; — *Orazione in Lode del defonto cardinale Lorenzo Magalotti*; Ferrare, 1637, in-4°; — *S. Nicolo, nuova Rappresentazione*; Ferrare, 1638, in-8°; — *Predica fatta nel capitolo generale...*; Bologne, 1639, in-4°; — *Estratto spirituale per curare un' anima*; Bologne, 1640, in-12; — *Nuova Rappresentazione della beata Caterina da Bologna*; Bologne, 1641, in-12; — *La Fortunata e Sfortunata Clotilda Regina di Francia, rappres. spirituale*; Bologne, 1642, in-12; — *La contrizione trionfante*; Bologne, 1644, in-12; — *Anatomia delle Religiose*; Bologne, 1645, in-12; — *L'uomo che parla poco e ragiona molto*; Bologne, 1646, in-12; — *La sconosciuta e conosciuta sposa di Salomone, rappres. spir.*; Bologne, 1650, in-12; — *Il concatenato sconcatenamento dei pensieri*, etc.; Bologne, 1653, in-8°; — *la Chimere Pitagoriche*, etc., *dissipate dal vento della verita*; Bologne, 1654, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. – Fantuzzi, *Notizie* tom.-II, p. 194. — Alidosi, *Dottori Bolognesi di theologia*, p. 123. — *Bibliotheca Bononiensis*.

ALLECTUS, souverain de la Grande-Bretagne sous les Romains, mort vers 296 de J.-C. Il fut d'abord ministre de l'usurpateur Carausius, qu'il assassina pour régner à sa place; il se revêtit alors de la pourpre impériale, et prit le titre d'Auguste. Constance-Chlore, pour réduire ce rebelle, fit construire et équiper deux flottes, l'une près de Boulogne, l'autre à l'embouchure de la Seine. Il prit lui-même le commandement de la première, et donna celui de l'autre à Asclépiodote, préfet du prétoire. Allectus, de son côté, disposa le plan de la défense sur celui de l'attaque. Il posta une flotte à l'île de Wight, pour observer les mouvements d'Asclépiodote et le combattre au passage; et il s'établit lui-même, sur la côte de Kent, de manière à tenir tête à Constance. Celui-ci se mit en mer le premier, ayant donné avis à Asclépiodote de son départ. Dès que la nouvelle en fut répandue parmi les soldats de la flotte de la Seine, l'ardeur de partir pour aller combattre aussi fut telle, qu'ils forcèrent leurs généraux à lever l'ancre, quoique la mer fût grosse. Un brouillard épais qui s'éleva les déroba à la vue de la flotte qu'Allectus avait placée à l'île de Wight. Ils abordèrent donc sans aucun obstacle au rivage britannique; et, dès qu'ils eurent pris terre, ils commencèrent par brûler eux-mêmes leurs vaisseaux, afin de ne laisser, comme Agathocle en Afrique, d'autre espoir de retour que la victoire. Peu de temps après, Constance débarqua lui-même sur les côtes d'Angleterre, et il fut reçu comme un libérateur par les naturels du pays, qui gémissaient sous la tyrannie d'Allectus. Celui-ci, abandonné des siens, fut tué dans la mêlée.

Eutrope, IX, 12. – Orose, VIII, 25.

ALLEGRAIN (*Christophe-Gabriel*), sculpteur français, né à Paris en 1710, mort le 17 avril 1795. Il était fils d'*Étienne Allegrain*, habile peintre et paysagiste (né en 1655, mort en 1736). Il excellait à représenter les figures nues, et rechercha dans tous ses ouvrages la beauté et la grâce. On lui reproche d'être souvent trop maniéré. Sa Vénus entrant au bain et sa Diane surprise par Actéon sont regardées comme ses chefs-d'œuvre. On cite aussi son Narcisse pour l'élégance des formes. Allegrain fut directeur de l'Académie des Beaux-arts de Paris; et madame du Barry le chargea d'exécuter plusieurs statues pour le jardin de Louveciennes, près de Marly.

Son frère, *Gabiel* ALLEGRAIN, mort en 1748, suivit les traces du père, et fut un paysagiste renommé.

Gabet, *Dictionnaire des artistes*, etc. — Füssli, *Allgemeines Künstler Lexicon*.

***ALLEGRANTI** (*Madeleine*), célèbre cantatrice italienne, morte vers le commencement du dix-neuvième siècle. Elle débuta en 1771 à Venise, et se fit ensuite entendre sur les théâtres de Manheim, de Ratisbonne, de Dresde et de Londres. Elle avait une belle voix de soprano.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — Lord Mount-Edgecumbe, *Musical Reminiscences*.

***ALLEGRANZA** (*Joseph*), archéologue italien, né à Milan en 1713, mort à Milan en décembre 1785. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et passa la plus grande partie de sa vie dans le couvent de Saint-Eustorgue. Outre quelques articles insérés dans les *Novelle letterarie di Firenze*, en 1752, et dans le *Giornale dei Letterati*, 1755, on a de lui un ouvrage d'archéologie chrétienne, intitulé : *De sepulcris christianis in ædibus sacris; accedunt inscriptiones sepulcrales christianæ seculo septimo antiquiores, in Insubria Austriaca repertæ; item, Inscriptiones sepulcrales ecclesiarum atque ædium pp. ord. Prædic. Mediol.*; Milan, 1773, in-8°.

Tipaldo, *Biographia degli Italiani illustri*.

ALLÈGRE (*Antoine*), traducteur français, et chanoine de Clermont, natif de la Tour en Auvergne, vivait vers le milieu du seizième siècle. Contemporain d'Amyot, il a traduit de l'espagnol, d'Antoine de Guevare : *le Mépris de la Cour, et la Louange de la Vie rustique*; Lyon, Dolet, 1545, in-8°, et Paris, 1556, in-16; — *Décade contenant les Vies de dix empereurs* (Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Commode, Pertinax, Julien, Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre-Sévère); Paris, 1556, in-4°, et 1567, in-8°.

Duverdier et la Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*, I, 28.

***ALLEGRETTI** (*Antoine*), poëte florentin, vivait au milieu du seizième siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome. On a de lui quelques poésies, insérées dans le Recueil d'Atanagi, *le Rime di diversi nobili Toscani*,

t. I, p. 9; t. II, p. 54; et dans Rubbi, *Parnaso Italiano*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini*.

ALLEGRETTI (*Allegretto degli*), publiciste italien, de la fin du quinzième siècle. Il a écrit un journal de Sienne : *Diarii Sanesi*, de 1450 à 1496, publié par Muratori, *Scriptor. rerum italic.*, vol. XXIII. On voit, dans son journal, qu'il fut lui-même acteur dans plusieurs des faits qu'il raconte; qu'en 1482, il fut élu membre du conseil du peuple, et, l'année suivante, l'un des conseillers de la république. Muratori déclare, dans la préface qu'il a mise aux *Diarii*, qu'ils contiennent des particularités minutieuses et souvent frivoles.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Muratori, *Scriptores rerum italicarum*.

***ALLEGRETTI** (*Charles*), peintre italien, natif de Monte-Prandone, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Lanzi cite de lui un tableau de sainte Épiphanie dans la cathédrale d'Ascoli.

Orsini, *Pitture d'Ascoli*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ALLEGRETTI (*Jacques*), médecin, poëte et astrologue italien, né à Forli dans la première moitié du quatorzième siècle, mort avant 1406. Il fonda une académie ou école de poésie, d'abord à Forli, puis à Rimini, et enseigna les belles-lettres à Charles Malatesta, qui fut seigneur de Rimini de 1385 à 1429. Allegretti se distingua comme poëte latin, mais ses ouvrages n'ont pas été publiés. Coluccio Salutato lui adressa, pour le détourner de l'astrologie, des vers intitulés : *Colucii Salutati ad Jacobum Allegrettum....... Carmina quædam hortatoria ne prophetare vellet, nec siderum gerere cursus*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V, p. 909-912. — Marchesi, *Vitæ illustrium Foroliviensium*, 827

ALLEGRI. *Voy.* CORRÉGE.

ALLEGRI (*Alexandre*), poëte italien natif de Florence, mort vers 1597. Le peu que l'on sait de sa vie se déduit de certains passages de ses ouvrages. On y voit, qu'après avoir fait ses études à Pise, il fut successivement courtisan, soldat et prêtre :

Scolare, cortegian, soldato et prete.

Il passa la fin de sa vie à Florence, et fut membre de l'Académie florentine. Il se fit surtout connaître par ses poésies satiriques et burlesques, écrites dans le genre du Berni. Bianchini, dans son *Traité de la Satire italienne*, et Crescembeni, dans sa *Storia della volgar Poesia*, parlent de lui comme d'un très-amusant et très-original écrivain. L'Académie della Crusca le cite dans son Dictionnaire comme un modèle du pur langage florentin. On a aussi de lui quelques poésies latines, réunies dans un recueil de poëtes latins; Florence, 1719. Ses ouvrages, publiés après sa mort par son frère François, consistent en : 1° *Rime piacevoli*, en quatre parties; la 1re et la 2e furent publiées à Vérone, 1605, 1607; la 3e à Florence en 1608, et la 4e à Vérone, 1613 : une seconde édition de tout l'ouvrage parut en Italie, avec la fausse indication d'Amsterdam 1754, augmentée de deux pièces inédites intitulées *la Geva* et *Il torricello a Geva*; — 2° *le Lettere di ser poi pedante nella carte dei Donati, a messer Pietro Bembo, a Messer Giovanni Boccacio, e a messer Francesco Petrarca, dedicate a messer Giovanni della Casa*; Bologne 1613; — 3° *Fantastica visione di Parri da Pozzolatico moderno Poderajo in Pian de' Giullari*; Lucca, 1613; ces deux pièces sont des parodies burlesques du langage des pédants. Alexandre Allegri avait laissé d'autres ouvrages poétiques (inédits ou perdus) parmi lesquels se trouvait une tragédie intitulée *Idoménée, roi de Crète*. — Il ne faut pas confondre cet écrivain avec un autre *Alexandre Allegri*, natif de Bergame et contemporain de l'Allegri florentin. Celui de Bergame a écrit aussi des poésies sur Astorre Baglione, officier au service de Venise, tué dans la guerre de Chypre.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALLEGRI (*Jérôme*), chimiste italien, vivait à Vérone vers le milieu du seizième siècle. Il présida en 1688 l'Académie des Aléthophiles, et s'occupa beaucoup de chimie, d'alchimie et d'astrologie. On a de lui : *Exposizione sopra la polvere del Algarotto*; Brescia, 1606, in-12; — *Scrutinj astronomici, per alquanti anni*; Vérone, 1678, in-12; — *Lettera fisico-medica, in che per varj esperimenti si va dubitando intorno a' principj fisici ed a' fondamenti medici*; Vérone, 1684, in-12; — *Quattro avvertimenti contra l'autore della Triaca* (inédit).

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ALLEGRI (*Grégoire*), compositeur italien, de la famille du Corrége, né à Rome vers 1580, mort le 16 février 1640. Il étudia son art sous Jean-Marie Nanini, fut attaché comme chanteur et compositeur à la cathédrale de Fermo, et entra en 1629, pour les mêmes fonctions, à la chapelle pontificale. Outre deux livres de *concerts* publiés à Rome en 1618 et 1619, et deux livres de *motets* (1620 et 1621), il a laissé des compositions manuscrites, qu'on trouve à Rome dans les archives de la chapelle pontificale, de Sainte-Marie *in Vallicella*, et du collége romain. Mais ce qui surtout l'a rendu célèbre, c'est son *Miserere*, qui se chante tous les ans à la chapelle Sixtine, dans la semaine sainte. Le pape attacha tant d'importance à ce que sa chapelle restât seule en possession de ce morceau, qu'il défendit sous des peines sévères d'en prendre et d'en communiquer des copies. Mozart, bravant cette défense, parvint à l'écrire après l'avoir entendu deux fois. Aujourd'hui ce *Miserere* est entre les mains du public. Burney le publia, en 1771, à Londres, sur une copie qu'il reçut du célèbre père Martini; Choron l'a inséré dans sa *collection*, et il se trouve aussi dans le *Musica sacra*, recueil publié à Leipzig. [*Enc. des g. du m.*]

Baini, *Vita di Palestrina*. — Kircher, *Musurgia*. —

Taylor, *Letters from Italy*. — Burney, *Musical tour in Italy*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

***ALLEGRINI** (*François*), peintre italien, né à Gubbio en 1587, mort à Rome en 1663. Il était élève de Cesari d'Arpino. On a de lui un grand nombre de fresques à Gubbio, à Savone, à Gênes et à Rome. — Il ne faut pas le confondre avec un autre *François Allegrini*, graveur de Florence, mort en 1785.

Soprani et Ratti, *Vite de' pittori Genovesi*. — Titi, *Pitture di Roma*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Gandelli, *Notizie istoriche degli intagliatori*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

ALLEIN (*Joseph*), théologien non conformiste, né à Devizes en 1633, mort en 1668. Il se distingua par ses prédications véhémentes, et fut mis en prison pour ses doctrines hétérodoxes. On a imprimé après sa mort le recueil de ses sermons.

Newton, *Sermon at the funeral of Mr. Joseph Allein, and an account of his life*. — Palmer, *Nonconformist's Memorials*, t. II, p. 377.

***ALLEMAND** ou **L'ALLEMAND**, nom de plusieurs artistes français.

George ALLEMAND, peintre d'histoire, natif de Nancy, vivait à Paris vers le milieu du dix-septième siècle. Il était élève de Vouet, et peignit plusieurs tableaux pour l'église Notre-Dame de Paris. Son frère, *Pierre Allemand*, était aussi peintre.

Philippe ALLEMAND, peintre, mentionné par Füssli, vivait à Paris, où il fut nommé en 1672 membre de l'Académie de peinture; il m. en 1716.

Jean-Baptiste ALLEMAND, élève de Joseph Vernet, vivait à Rome vers le milieu du dix-huitième siècle. En 1750, il peignit, dans le palais Corsini, quatre superbes paysages à la fresque.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Papillon, *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*. — Huber, *Manuel des amateurs*.

ALLEMAND (*Zacharie-Jacques-Théodore*, comte), vice-amiral français, né à Port-Louis en 1762, et mort à Toulon le 2 mars 1826. Dès l'âge de douze ans il fut embarqué comme mousse par son père, lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. A dix-sept ans, il servit sur *le Sévère*, vaisseau de l'escadre du bailli de Suffren, assista aux sept combats livrés par ce général aux Anglais, et mérita par sa conduite le grade de lieutenant de frégate. Nommé sous-lieutenant de vaisseau en 1786, lieutenant en 1792 et capitaine de haut-bord l'année suivante, il commanda en cette qualité la frégate *la Carmagnole*, qui s'empara d'un grand nombre de bâtiments du commerce anglais et de la frégate *la Tamise*, prise après un combat opiniâtre. Promu en 1795 au grade de chef de division, il passa sur *le Duquesne*, vaisseau de soixante-quatorze canons, et commanda une partie de l'escadre du contre-amiral Richeri, destinée à détruire les établissements des Anglais sur la côte du Labrador. En 1801, il se signala durant l'expédition contre Saint-Domingue. Lors de l'établissement de la Légion d'honneur, il en fut nommé chevalier, et peu après officier. Promu, en 1805, au grade de contre-amiral, il prit le commandement de l'escadre de Rochefort, tint la mer pendant six mois, prit ou détruisit cent bâtiments anglais du commerce, et le vaisseau de guerre *le Calcutta*. L'année suivante, il fit essuyer au commerce anglais des pertes qu'on évalua à dix-huit millions. En 1808, il commanda en second l'armée navale de Toulon, et, en 1809, les escadres de Brest, de Toulon et de Rochefort, avec le titre de vice-amiral. Cette armée était mouillée par ordre du ministre de la marine dans la rade de l'île d'Aix, lorsque, le 6 avril, lord Cochrane parut avec cinquante brûlots et plusieurs machines infernales, de l'invention du colonel Congrève; Allemand réunit aussitôt toute sa flotte en ligne de bataille très-serrée, et établit à quatre cents toises au large une estacade qui devait arrêter les brûlots.

L'attaque commença le 12 avril, à huit heures et demie du soir, favorisée par un vent très-violent : trente-trois brûlots et trois machines infernales arrivèrent sur l'estacade, la franchirent, à l'exception de quatre qui éclatèrent en cet endroit, et s'avancèrent contre la ligne française. L'amiral fit le signal de filer sur les câbles et de les couper au besoin : cette manœuvre réussit; mais trois vaisseaux et une flûte, atteints par les brûlots, s'échouèrent et furent incendiés. C'était un mince succès, qui ne pouvait compenser pour les Anglais une dépense de dix millions et la honte dont ils se couvraient. Il y eut, en effet, un cri de réprobation universelle dans toute l'Europe contre cette manière de faire la guerre, et cet attentat aux droits des nations fut flétri en Angleterre même, moins, il faut le dire, parce qu'il parut odieux, qu'à cause des représailles qu'il pouvait amener. « On annonce, disait un écrivain anglais, une attaque pour détruire l'escadre française dans la rade des Basques. Le colonel Congrève est parti avec des brûlots d'une *invention nouvelle*, et promet d'incendier onze vaisseaux. Les esprits sont bien partagés sur cette expédition, et quelques personnes sont effrayées de voir qu'on enseigne à l'ennemi et qu'on l'autorise à recourir au moyen le plus puissant de détruire un jour notre marine. Vivons-nous dans un siècle où une nation puisse cacher à une autre ces horribles découvertes, et se servir d'un moyen de destruction qui ne sera pas bientôt imité ou surpassé par ceux qui en auront souffert? Les Français sont-ils moins avancés que nous dans les secrets destructeurs de la mécanique et de la chimie? Ils montrent de l'horreur pour ces compositions et ces machines que nous-mêmes nous nommons *infernales :* faut-il les forcer à y recourir par tous les motifs de la plus légitime vengeance? On ne change impunément ni les lois de la guerre, ni celles du droit des gens. Quel intérêt avons-nous à user de brûlots, quand nous avons tant de vaisseaux victorieux? Nos plus belles flottes peuvent donc être à leur

tour, livrées à l'entreprise de quelques intrépides incendiaires! les véritables forteresses de notre île peuvent donc s'abîmer en quelques heures dans les mers! Voilà ce que le colonel Congrève et ce que notre ministère veulent apprendre à un ennemi dont nous avons à craindre le génie, la haine et le courage (1). » A la suite de cette affaire, il fut tenu un conseil de guerre pour examiner la conduite des capitaines français. L'un d'eux fut fusillé, un autre dégradé, un troisième condamné à trois mois de détention. De 1809 à 1812, Allemand fut à la tête de toutes nos forces navales dans la Méditerranée; mais son caractère dur et difficile le fit mettre à la retraite en 1814. Dans sa longue carrière maritime, il avait passé trois cent dix-huit mois sous voiles.

Moniteur universel, 1826. — *Annales maritimes*, 1828. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

*ALLEMANNI (*Joseph*), peintre italien, mort en 1739, âgé de soixante-quatre ans. Il était élève de Cignani, et appartenait à l'ordre des Minorites. On a de lui, entre autres, un tableau représentant la Conception de la sainte Vierge, dans l'église de Rimini.

Marcheselli, *Pitture delle chiese di Rimini*. — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALLEMANNI (*Pietro*), passe pour le plus ancien peintre d'Ascoli. Un tableau de lui, dans l'église d'Ascoli, porte la date de 1489.

Orsini, *Pitture d'Ascoli*.

ALLEMANT. *Voy.* LALLEMANT.

*ALLEN (*Alexandre*), philologue anglais, né à Hackney, près de Londres, le 21 septembre 1814, mort le 6 novembre 1842. Il étudia à Londres, et obtint, en 1840, le grade de docteur en philosophie à l'université de Leipzig. On a de lui : *An etymological analepsis of latin verbs*; Lond., 1836, in-8°; — *Eclogæ Ciceronianæ*, 1839; — *A new greek Delectus*, 1839; — *A New latin Delectus*, 1840; — *A new english Grammar*, 1841; — *An essay on teaching Greek*, dans le premier volume de *Central society of Education*; — des articles dans *Penny Encyclopædia*, et dans W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman antiquities*.

Biographical Dictionary.

*ALLEN (*Éthan*), célèbre colon américain, natif de Lichtfield, dans le Connecticut, mort à Burlington le 13 février 1789. Il fonda le petit État de Vermont, et commanda, pendant la guerre de l'Indépendance, un corps de partisans qui, sous le nom d'enfants de la montagne Verte (*Green Mountain boys*), s'est rendu redoutable aux Anglais. En mai 1775, peu de jours après le combat de Lexington, il s'empara, par surprise, des forts Ticonderoga et de Crown-Point, sur les bords du lac Champlain. Le 10 septembre de la même année, pendant l'expédition contre Montréal, il tomba entre les mains des Anglais, qui l'enfermèrent dans Pendennis-Castle, près de Falmouth, et le retinrent prisonnier jusqu'au moment où il fut, au bout d'un an et demi, échangé contre le colonel Campbell. A son arrivée aux États-Unis, le 6 mai 1778, Washington lui fit un accueil distingué, et le congrès lui conféra le grade de colonel. Allen a publié : *A Narrative of the Proceedings of the Governor of New-York*; Hartford, 1774, in-8°; — *A Vindication of the opposition of the Inhabitants of Vermont to the government of New-York, and of their right to form an Independant State*, 1779; — *A Narrative of colonel Ethan Allen's captivity*; Philadelphie, 1779; — *Reason, the only oracle of man, or a complete system of Natural religion*; Bennington, 1784.

Jared Sparks, *Vie d'Allen*, dans *Library of American Biography*, t. I, p. 181. — Lieber et Wigglesworth, *Encyclopædia americana*. — Allen, *American biographical and Historical Dictionary*.

*ALLEN ou ALLEYN (*Jean*), médecin anglais, mort le 16 septembre 1741. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut reçu, en 1730, membre de la Société royale de Londres, et qu'il résidait à Bridgewater. Il s'est fait surtout connaître par son ouvrage intitulé *Synopsis universæ medicinæ praticæ*; Londres, 1719, in-8°; 1729, 2 vol. in-8°; Amsterdam, 1730, in-8°, traduit en français; — *Abrégé de toute la médecine pratique*; Paris, 1728, 3 vol. in-12; plusieurs fois réimprimé. On y a trouvé le résumé des médecins les plus célèbres sur les causes et le traitement des principales maladies.

Allen publia aussi une petite brochure fort curieuse, mais qui n'attira pas l'attention des contemporains; elle a pour titre : *Specimina Ichnographica; or a brief Narrative of several New Inventions and Experiments*; Londres, 1730, petit in-4° (de 44 pages), avec une planche. Cette brochure, dédiée au roi George II, renferme trois dissertations, dont la première traite d'une nouvelle méthode de chauffer l'eau et d'autres liquides avec une très-petite quantité de combustible, d'après un principe qui rappelle notre chaudière à vapeur. Mais on n'y trouve pas encore de données vraiment pratiques, et l'écrit est un pamphlet plutôt qu'une brochure scientifique.

Nichols, *Literary anecdotes*. — Allen, *Specimina ichnographica*.

*ALLEN (*Jean*), théologien protestant, prédicateur à New-York, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *The royal spiritual Magazine*, 1752, 3 vol. in-8°; — *A chain of Truths, or a Dissertation upon the Harmony of the Gospel*, 1764.

Wilson, *Dissenting churches*, t. IV, p. 426.

*ALLEN (*Richard*), théologien protestant, mort à Londres en février 1717. Son principal ouvrage a pour titre : *Biographia ecclesiastica*, Lond., 1690, 2 vol. in-8°, contenant les vies des principaux Pères de l'Église.

Wilson, *Dissenting churches*, t. III, p. 228.

*ALLEN (*Thomas*), théologien anglican, né

(1) *British Review*, 1809.

à Oxford en 1682, mort le 31 mai 1755. Il fut pendant quarante ans pasteur à Kettering dans le Northamptonshire. Entre autres écrits théologiques, on a de lui : *The Practice of a holy life*, 1716, in-8°; — *The christian's sure Guide to eternal glory*, 1733, in-8°.

Nichols, *Illustrations of the literary history of the eighteenth century*, t. III, p. 789-800.

ALLEN (*Guillaume*), *Voy.* ALAN.

ALLEN ou **ALLEYN** (*Thomas*), mathématicien anglais, né le 21 décembre 1542 à Utoxeter, dans le Staffordshire, mort le 30 septembre 1632. Il étudia dans le collége de la Trinité, à Oxford. Le comte de Northumberland, protecteur des mathématiciens, le reçut quelque temps chez lui, et le comte de Leicester lui offrit un évêché, qu'il refusa par amour pour la solitude et pour les travaux qu'il avait entrepris. Les connaissances d'Allen en mathématiques le firent considérer par le vulgaire ignorant comme un sorcier; l'auteur d'un livre intitulé *République de Leicester*, l'accusa d'avoir employé la magie pour servir le comte de Leicester dans son projet d'épouser la reine Élisabeth. Il est certain que le comte avait tant de confiance dans Allen, que rien d'important ne se faisait dans l'État sans que celui-ci en eût connaissance. Allen recueillit avec soin de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie, la philosophie et les mathématiques. Plusieurs auteurs les ont cités comme ayant formé la *Bibliothèque Allenienne*. Outre les collections précieuses que ce savant a laissées, on a de lui : 1° *Ptolomæi Pelusiensis de astrorum judiciis, aut, ut vulgo vocant, quadripartitiæ constructionis, liber secundus, cum expositione Thomæ Alleyn, Angli Oxoniensis*; — 2° *Claudii Ptolomæi de astrorum judiciis liber tertius, cum expositione Th. Alleyn*. Ces ouvrages sont inédits. Selon Wood, Digby a fait usage des manuscrits d'Allen.

Biographical Dictionary. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

ALLEN (*Jean*), prélat et canoniste irlandais, né à Dublin en 1476 ou 1477, mort le 28 juillet 1534. Après avoir fait ses études à Oxford et à Cambridge, il fut envoyé à Rome par Warham, archevêque de Cantorbéry. A son retour, le cardinal Wolsey le prit pour chapelain. Allen, peu scrupuleux dans le choix des moyens, aida ce cardinal à supprimer plusieurs monastères dont les revenus furent appliqués à la dotation des deux colléges qui, à Oxford et à Ipswich, portent le nom de Wolsey. Pour prix de ce zèle, il fut nommé, en 1528, archevêque de Dublin et chancelier d'Irlande. Une révolte du comte de Kildare vint bientôt le mettre en danger. Assiégé dans Dublin, et forcé de se réfugier dans la citadelle de cette ville, il essaya de s'enfuir, fut pris dans le village de Tartaine et assassiné par Thomas Fitz-Gérald, fils du comte de Kildare. Allen a laissé : *Epistola de Pallii significatione activa et passiva*; — *De Consuetudinibus ac statutis intuitionis causis observandis*. Ces deux écrits sont inédits.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Tanner, *Bibliotheca Britannico hibernica*. — Strype, *Ecclesiastical memorials*. — *Biographia Britannica*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

ALLEN (*Thomas*), historien anglais, né en 1803, mort du choléra le 20 juillet 1833. Il a fait paraître les ouvrages suivants : 1° *The History of antiquities of the parish of Lambeth and the archiepiscopal palace in the county of Surrey, including biographical sketches of the most eminent persons who have been born, or have resided there from the earliest period to* 1826; Lond., 1827, in-4°; — 2° *The History and antiquities of London, Westminster, Southwark, and parts adjacent*, 4 vol. in-8°, 1828; — 3° *A new and complete History of the county of York, illustrated with engravings*, 1831, 3 vol. in-8°; — 4° *A new and complete History of the county of Surrey, illustrated by a series of views*, 1829, 2 vol. in-8°; — 5° *The same work with the addition of some parts of the county of Sussex, illustrated by views*; — 6° *The Panorama of London and visitors pocket companion in a tour through the metropolis, with 75 plates*, 1830; — 7° *A History of the county of Lincoln*; — 8° *A guide to the zoological Gardens and Museum*.

Gentleman's magazine, juillet, 1833.

ALLEN (*William* ou *Guillaume*). *Voy.* ALEN ou ALAN.

***ALLENT** (*Pierre-Alexandre-Joseph*), général français, né à Saint-Omer en 1772, mort le 3 juillet 1837. Après avoir fini ses études classiques, il se voua à la carrière militaire, et débuta en 1792 au bombardement de Lille, comme simple canonnier; admis au corps du génie, il parvint en 1795 au grade de capitaine. Le gouvernement l'employa ensuite à des travaux importants, et le nomma chef d'état-major du génie aux armées de Mayence et du Danube. Promu, sous l'empire, au grade de chef de bataillon et de major, Allent fut placé à la tête du comité de fortifications, et se distingua en 1814 par les efforts qu'il fit pour la défense de Paris. Après la restauration, il devint chef de l'état-major de la garde nationale, et, fidèle à ses nouveaux engagements, il refusa pendant les cent-jours les propositions que lui faisait l'empereur. Depuis le retour des Bourbons, il fut aide-major général de la garde nationale et conseiller d'État; c'est en cette dernière qualité qu'il rendit des services signalés. En 1832, il fut promu par Louis-Philippe à la dignité de pair de France. Comme écrivain, Allent occupe aussi un rang distingué. En 1798, il remporta le prix proposé par l'Institut national *sur l'influence morale et politique de la peinture*. Ses autres ouvrages traitent spécialement de l'art militaire; voici les principaux : *Histoire du corps impérial du génie, des siéges et des travaux qu'il a dirigés, etc.*; Paris,

1805; *Précis de l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les Romains;* Paris, 1803. Allent a gardé en manuscrit un troisième ouvrage qui paraît être la suite du premier : *Histoire de France considérée dans ses rapports avec l'établissement des frontières de ce royaume et avec les guerres défensives.* [*Enc. des g. du m.*]

Querard, *la France littéraire.* — De Gerando, *Notice nécrologique sur le chev. Allent.* (Extrait du *Moniteur* du 19 oct. 1838).

ALLÉON-DULAC (*Jean-Louis*), naturaliste français, né à Saint-Étienne le 11 février 1723, mort en 1768. Il étudia d'abord le droit, et occupa ensuite la place de directeur de la poste aux lettres à Saint-Étienne-en-Forez, afin de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Il a publié : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais;* Lyon, 1765, 2 vol. petit in-8°; — 2° *Mélanges d'histoire naturelle,* 1762, 2 vol. petit in-8°, réimprimés en 1765, 6 vol. petit in-8°. On trouve dans ces deux ouvrages, omis dans la *France littéraire* de Quérard, des observations neuves et fort intéressantes.

Bernard (A.), *Biographie forésienne* Montbrison, 1835, in-8°).

ALLERSTEIN ou **HALLERSTEIN** (*le P. Auguste*), astronome et missionnaire allemand, de l'ordre des Jésuites, né vers 1700 près de Vienne, mort à Pékin vers 1777. Il alla de bonne heure en Chine, où ses observations astronomiques le firent appeler à la cour de l'empereur Khien-long. Il devint plus tard mandarin et président du tribunal des mathématiques à Pékin. Il s'est surtout rendu célèbre par sa Traductions des états statistiques de *Heoupou* ou *Tribunal des fermes des années* 1760 et 1761, qui furent les vingt-cinquième et vingt-sixième du règne de Khien-long. Ces états donnent pour la population de la Chine, en 1760, le nombre de 196,837,977 habitants, et pour l'année 1761, celui de 198,214,624; (Voy. *Description générale de la Chine*, p. 283 de l'édit. in 4°.) On a encore du P. Allerstein : *Observationes astronomicæ ab a.* 1717 *ad* 1752, *a patribus Soc. J. Pekini factæ*, publiées par P. Hell; Vienne, 1768, 2 vol. in-4°; — *Astronomical observations, maden at Peking in* 1744 et 1747, dans les *Philosophical Transactions;* — *Observationes cometæ visi Pekini* 1748, dans les *Philosoph. Trans.*, n° 494; — *Mercurius in sole observatus Pekini Sinorum die 7 nov.* 1756, dans *Novi commentarii Academiæ Scienc. Petropolitanæ;* tom. X, 1762 et 1768; — *Über eine im Jahr* 1770 *gefundene Methode*, etc. (Sur une méthode de calculer les éclipses du soleil), dans P. Hell *Astronomische Ephemeriden;* Vienne, 1774; — *De Differentia meridianorum Petropolitani et Pekinensis*, dans les *Nov. Acta Acad. Petrop.*, t. XIX, p. 103.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycl.*

ALLESTRY ou **ALLESTREE** (*Richard*), théologien anglais, né en 1619 à Uppington dans le comté de Shrop, mort en 1684. Il entra en 1636 au collége du Christ à Oxford, et lors des troubles de la guerre civile il embrassa avec ses camarades la cause de la royauté. Après la bataille de Kineton-Field, il fut enlevé par un parti de cavaliers parlementaires et conduit à Broughton-House. Délivré par l'armée royale, il retourna à Oxford où il prit le grade de maître es-arts, en 1643, et entra ensuite dans un régiment de volontaires royaux, formé des étudiants d'Oxford. Il resta soldat jusqu'à la fin de la guerre civile, mettant à profit pour s'instruire tous les moments que lui laissaient ses occupations militaires. Après la chute de son parti, Allestry entra dans les ordres (1648), mais sans pouvoir encore trouver le repos. Les persécutions des autorités républicaines, les voyages qu'il fit sur le continent dans l'intérêt de Charles II, son emprisonnement un peu avant le retour de ce prince, le tinrent plusieurs années éloigné d'Oxford. Il y revint aussitôt après la restauration, et fut attaché en qualité de chanoine à l'Église du Christ (1660); dans la même année il prit le grade de docteur en théologie. Le dévouement inaltérable qu'il avait montré pour la cause de Charles Ier et de son fils fut récompensé par la chaire de professeur royal de théologie, qu'il occupa avec beaucoup de dignité et de succès jusqu'en 1675. A cette époque le mauvais état de sa santé le força de renoncer à l'enseignement. Il conserva néanmoins la place de prévôt du collége d'Éton, qu'il remplissait depuis 1665. Il consacra les appointements considérables de cette charge à relever le collége, et fit même bâtir une partie de l'édifice à ses frais. Allestry publia quelques ouvrages peu importants sur l'université d'Oxford; on a aussi imprimé de lui (Oxford, 1684) quarante sermons, la plupart prononcés devant le roi. L. J.

Wood, *Athenæ Oxonienses et Fasti Oxonienses.* — Watt, *Bibliotheca Britannica.* — *Biographical Dictionary.*

***ALLESTRY**, poëte anglais, mort dans la misère en 1686. Il était fils du célèbre libraire James Allestry, et étudia à Oxford. On a de lui quelques pièces de vers, qui se trouvent imprimées dans *Miscellany Poems*, 1727.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Kippis, *Biographia Britannica.*

***ALLET** (*Jean-Charles*), graveur et dessinateur français, natif de Paris, mort vers 1668. Il passa presque toute sa vie à Rome, et grava des sujets de religion, d'histoire, et des portraits, signés indifféremment *Carolus, Jo. Carolus*, et *Giov. Carlo Allet.*

Huber, *Manuel des amateurs.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.* — Strutt, *Dictionary of engravers.*

***ALLETZ** (*Pierre-Édouard*), littérateur français, né à Paris le 23 avril 1798, mort à Barcelone le 16 février 1850. Il était fils d'un ancien commissaire de police, auteur du *Dictionnaire de police moderne;* Paris, 1823, 4 vol. in-8°. Après avoir été professeur de philoso-

phie morale à la Société royale des bonnes-lettres, il embrassa la carrière diplomatique, et fut nommé consul à Barcelone. Outre plusieurs poésies de circonstance (*Dithyrambe sur l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Lamoignon-Malesherbes*, 1826; — *Poëme sur l'institution du jury*, 1819; — *Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Cauville*, poëme couronné par l'Académie française, 1822; — *Abolition de la traite des noirs;* poëme, 1823; — *Walpole*, poëme dramatique 1825), on a encore de lui : *Essai sur l'homme*, ou *Accord de la philosohhie et de la religion ;* Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Esquisses de la souffrance morale;* Paris, 1836, 2 vol. in-8° : c'est son principal ouvrage; — *Études poétiques du cœur humain ;* Paris, 1832, in-8°; *Tableau de l'histoire générale de l'Europe depuis* 1814 *jusqu'en* 1830; Paris, 1834, 3 vol. in-8°;— *Maladies du siècle ;* Paris, 1835 et 1836, in-8° ; — *la Démocratie nouvelle*, ou *Des mœurs et de la puissance des classes moyennes en France ;* Paris, 1837, in-8°; — *Aventures d'Alphonse Doria ;* 1838, 2 vol. in-8° ; — *Esquisses poétiques de la vie;* 1841, in-8°; — *Harmonie de l'intelligence humaine;* 1845, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.* — *Dictionnaire de la Conversation*, 2[e] édit.

ALLETZ (*Pons-Augustin*), littérateur français, né à Montpellier en 1703, ancien oratorien et avocat, mort à Paris le 7 mars 1785. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont *l'Agronome*, 2 vol. in-8°, abrégé de la *Maison rustique ;* — *Dictionnaire théologique*, in-8° ; — *Dictionnaire des conciles*, in-8°, l'un et l'autre écrits avec concision et clarté ; — *Manuel de l'homme du monde*, in-8°, et *Encyclopédie des pensées*, in-8° : deux compilations faites sans beaucoup de soin; — *Synopsis doctrinæ sacræ*, in-8°; — *Recueil des passages de l'Écriture sainte sur les vérités de la foi ;* — *Tableau de l'Histoire de France*, 2 vol. in-12 : écrit avec négligence, mais les principaux faits de cette histoire y sont exposés avec fidélité; — *les Princes célèbres qui ont régné dans le monde ;* Paris, 1769, 4 vol. in-12; — *Histoire des papes*, 2 vol. in-12; — *Histoire des singes*, in-12; — *Les Ornements de la mémoire* : c'est un recueil assez bien fait des plus beaux morceaux des poëtes français, in-12, *les Leçons de Thalie*, 3 vol. in-12 : ce sont des portraits, des caractères, des traits de morale tirés des poëtes comiques; — *Connaissance des poëtes français*, 2 vol. in-12; — *Cathéchisme de l'âge mûr*, in-12 : abrégé par demandes et par réponses des preuves de la religion; — *l'Albert moderne*, 3 vol. in-12 ; — *l'Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12; — *l'Esprit des journalistes de Hollande*, 2 vol. in-12 : ce second recueil ne vaut pas le précédent, qui offre plusieurs morceaux curieux et bien écrits. Alletz a fait aussi divers ouvrages d'instruction élémentaire, dont les plus connus sont, *Selectæ e Novo Testamento historiæ ex Erasmi paraphrasi desumptæ*, 1763, in-12, et *Selecta e Cicerone præcepta*, 1762, in-12; — *Abrégé de l'histoire grecque*, 1764, in-12; — *le Magasin des adolescents ;* Paris, 1774. in-12 ;— *Nouvelles Vies des Saints ;* — *l'Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV*, 1768, in-12 ; — *l'Almanach parisien*, 1785, 2 vol. in-12.

Nouveau Dictionnaire historique. — Quérard, *la France littéraire.*

ALLEY (*Guillaume*), évêque d'Exeter, né à Great-Wycomb dans le comté de Buckingham, mort le 15 avril 1571, d'après Turner, et selon d'autres biographes, en 1570 ou 1576. Élevé au collége d'Éton, Alley montra pour la réforme un zèle qui, sous le règne de la reine Marie, le força à se réfugier dans le nord de l'Angleterre. Il revint à Londres lors de l'avénement d'Élisabeth, et prêcha dans l'église Saint-Paul, en 1559. La reine, qui prit goût à ses sermons, le fit évêque d'Exeter. On a d'Alley Πτωχομυσεῖον, ou *The Poor man's library* (Bibliothèque du pauvre) ; Londres, 1565, 1571, 2 vol. in-fol.; c'est un recueil de sermons sur la première Épître de Saint-Pierre, prêchés en 1559 à l'église de Londres; — une *Grammaire hébraïque ;* — une *Traduction du Pentateuque ;* — un *Jugement concernant la doctrine et la discipline de l'Église ;* — *Epistolæ tres Archiepiscopo M. Parkero.*

Harwood, *Alumni Etonienses.* — *Biographia-Britannica.* — Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica.*

ALLEY (*Jérôme*), poëte et publiciste irlandais, né en 1760, mort vers 1827. Il fut pasteur à Drumcarr, dans le diocèse d'Armagh. On a de lui, entre autres : *The widowed queen ; or Elisabeth, dowager of Edward IV, a poem and oration*, 1778, in-4°; — *Review of the political principles of the modern whigs*, 1792; — *Observations on the government and constitution of great Britain*, 1782, in-12.

Biographical dictionnary of the living authors of great Britain and Ireland, 1816.

ALLEYN (*Édouard*), acteur anglais, né à Londres le 1[er] septembre 1566, et mort le 25 novembre 1626. Contemporain de Shakspeare et de Ben-Johnson, il fut regardé comme le premier acteur de son temps. Cependant il serait à à peine connu aujourd'hui s'il n'avait attaché son nom à l'établissement du collége de Dulwich, qui fut à la fois un hôpital pour les pauvres et une maison d'éducation pour les enfants. Il consacra 10,000 livres sterling à la construction de ce collége, commencé en 1613, achevé en 1619, et lui assura un revenu de 8,000 livres. Cette fondation pieuse venant d'un comédien parut si extraordinaire qu'on l'expliqua par le merveilleux : on prétendit qu'Alleyn, représentant le démon dans une pièce de Shakspeare, vit tout à coup le diable devant lui, et fut si frappé de cette apparition qu'il fit vœu de consacer sa fortune à une œuvre de charité. On n'a pas besoin de cette légende, qui paraît empruntée à *l'Histrio Mas-*

tix de Prynne, pour comprendre la libéralité du célèbre acteur, enrichi par l'exploitation heureuse de plusieurs théâtres, et par trois mariages qui le laissèrent sans enfants. Aussi humble que charitable, Alleyn voulut vivre dans l'hôpital qu'il venait de fonder. L J.

Fuller, *Worthies of England*. — Kippis, *Biographia Britannica*. — Collier, *Memoirs of Alleyn*, publiés par la *Shakespeare Society*. — Malone, *Historical Account of the English stage*.

ALLEIN. *Voy*. ALLEN.

ALLIER (*Achille*), graveur et antiquaire, né en 1807, mort à Bourbon-l'Archambault le 15 avril 1836. Il a passé sa courte vie à étudier l'histoire et les antiquités de sa province. Ses travaux sont : *Esquisses Bourbonnaises;* Moulins, Desrosiers; et Paris, Chamerot, 1832, in-4° de 82 pages et 13 lithographies; — *l'Ancien Bourbonnais* (histoire, monuments, mœurs, statistique), par Achille Allier; et continué depuis sa mort par MM. Ad. Michel et L. Batissier; gravé et lithographié sous la direction de M. Aimé Chenavard, d'après les dessins et documents de M. Dufour, par une société d'artistes; Moulins et Paris, 1833-1837, 2 vol. grand in-fol., et atlas de 125 planches : cet ouvrage est un des plus beaux monuments que les arts aient élevés pour la réédification de l'ancienne France; — *la Jolie Fille de la garde*, ballade bourbonnaise, gravée à l'eau-forte par Célestin Nanteuil, 1836.

Huot, *l'Art en province*. — Quérard, Complément de *la France littéraire*, continuation. — Général Beauvais, *Biographie universelle*, t. VI, p. 574.

* **ALLIER** (*Antoine*), statuaire, né à Embrun le 6 décembre 1793, fils d'un ancien payeur général des armées impériales, trésorier du roi de Rome, et député des Hautes-Alpes. Il suivit d'abord la carrière militaire, et se retira en 1815, avec le grade de capitaine de dragons, pour se livrer à son occupation favorite, l'art plastique, où il a fait preuve d'un véritable talent. On cite de lui, entre autres morceaux pleins d'expression et d'originalité, les statues de *Philopœmen*, d'*Ariane*, de l'*Éloquence* (à la chambre des députés), le buste de *Sully* (à la bibliothèque de l'Arsenal), d'un *Jeune marin mourant*. M. Allier, d'un caractère loyal et indépendant, a été envoyé, après la mort de son père, par le département des Hautes-Alpes à toutes les chambres ou assemblées législatives qui se sont succédé depuis 1839 jusqu'au 2 décembre 1851.

A. Thiers, *Salon de 1822*.

ALLIER (*Claude*), curé de Chambonas (Gard), fusillé le 5 septembre 1793. Il s'opposa constamment aux principes révolutionnaires. En 1790, il fut le chef du rassemblement formé à Puy en Velay, sous le nom de camp de Jalès. Le 18 juillet 1792 l'assemblée législative le décréta d'accusation; arrêté l'année suivante, il fut condamné à mort par le tribunal criminel de la Lozère et subit son jugement.

Biographie des Contemporains.

ALLIER (*Dominique*), chef royaliste, parent du précédent, guillotiné en novembre 1798. Il était l'un des chefs du rassemblement de Jalès, et partit en mission auprès des princes français à Coblentz. En 1794, il rentra en France avec le comte de Saillant pour soulever le midi, et en 1797 il se mit avec Saint-Christol à la tête de l'insurrection du Gard; mais, ayant été battu, il se réfugia dans le Vivarais, où il fut arrêté. Ses papiers fournirent la preuve qu'il correspondait avec le comte de Surville, agent des princes; il fut donc condamné à mort et exécuté.

Biographie des Contemporains.

ALLIER (*Louis*), numismate et antiquaire, surnommé *Hauteroche*, né à Lyon en 1766, mort à Paris en novembre 1827. Nommé en 1795 directeur de l'imprimerie française à Constantinople, il profita de ses loisirs pour visiter les îles de l'Archipel, la Troade et l'Asie Mineure. Lors de la rupture de la paix, il quitta Constantinople pour suivre l'expédition française en Égypte. Nommé en 1802 vice-consul d'Héraclée, il eut l'occasion de se livrer à son goût pour la numismatique et l'achéologie. Après la suppression de ce vice-consulat, il accompagna Félix de Beaujour au Levant, et occupa pendant quelque temps le vice-consulat de l'île de Cos. Ce fut, dit-on, « pour expier les fautes que son trop vif amour pour la numismatique lui avait fait commettre contre la délicatesse, » qu'il fonda un prix annuel de 400 francs pour l'ouvrage de numismatique jugé le meilleur par l'Académie des Inscriptions. Sa riche collection de médailles grecques fut en partie seulement acquise par la Bibliothèque nationale. Allier a publié : 1° *Essai sur l'explication d'une tessère antique portant deux dates, et conjectures sur l'ère de Bérythe, en Phénicie;* Paris 1820, in-4°; — 2° *Notice sur la courtisane Sapho, née à Érésos dans l'île de Lesbos*, lue à la Société asiatique; ibid., 1822, in-8°; — 3° *Mémoire sur une médaille-anecdote de Polémon Ier, roi du Pont*, inséré dans le recueil de la Société d'émulation de Cambrai, année 1825.

Revue encyclopédique, t. XXXVI, p. 837.

* **ALLIO** (*Matthieu* et *Thomas*), deux frères sculpteurs, vivaient à Milan vers le milieu du dix-septième siècle. On a d'eux des bas-reliefs et des statues dans les églises de Milan et de Pavie.

Brandolese, *Pitture, sculture, etc., di Padova*. —

* **ALLIOLI** (*Joseph-François*), théologien allemand, naquit le 10 août 1793 à Sulzbach. Il étudia à l'université de Landshut, où il devint, en 1825, professeur de théologie. L'année suivante, il fut appelé à l'université de Munich, dont il obtint, en 1830, le rectorat. Depuis 1831, il est grand-vicaire à Augsbourg. On a de lui : une *traduction* (allemande) *de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après la Vulgate;* Nuremberg, 1830; Landshut, 6e édit., 1839-1845, 6 vol. in-8°; — *Biblische Alterthümer* (Antiquités bibliques); Landshut, 1825, in-8°; — *Handbuch der biblischen Alterthumskunde* (Manuel d'archéologie biblique); ibid. 1841, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. 1852.

ALLIONI (*Charles*), médecin et botaniste italien, né à Turin en 1725, mort en 1804. Il n'y eut guère dans sa vie d'autres incidents remarquables que la publication de ses différents ouvrages. Docteur en médecine et en philosophie, il professa la botanique à l'université de Turin. L'ardeur et le succès avec lesquels il cultiva cette science le firent admettre dans beaucoup d'académies savantes d'Europe. Il était membre de la société de botanique de Florence, de l'Institut de Bologne, des sociétés royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue et de Madrid. Allioni publia de nombreux ouvrages, particulièrement sur la Flore de l'Italie, partie de la science qui, jusqu'à lui, avait été très-négligée par ses compatriotes. Son premier travail fut une description succinte des plantes les plus rares du Piémont : *Pedemontii stirpium variorum specimen primum;* Turin, 1755, in-4°. Une seconde édition de ce livre parut à Gottingue en 1756; on y trouve un certain nombre de plantes nouvelles, indigènes des montagnes du Piémont, décrites pour la première fois et dessinées en douze planches.

Allioni ne se confina pas dans l'étude de la botanique : toutes les parties des sciences naturelles avaient pour lui de l'intérêt. Il publia une description des fossiles du Piémont avec un essai sur la géologie générale de ce pays : *Oryctographiæ Pedemontanæ Specimen;* Paris, 1757, in-8°, et la même année, un ouvrage sur la Flore de Nice avec un essai sur quelques animaux marins du même pays : *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris*, Paris, 1757, in-8°; livre souvent cité sous le titre abrégé de *Enumeratio stirpium Nicæensis*. Les matériaux de cette Flore avaient été rassemblés par J. Giudice, ami d'Allioni; les plantes y sont rangées suivant la méthode proposée par Ludwig. Quoique contemporain et ami de Linné, Allioni fut un des rares botanistes qui résistèrent à l'introduction du système artificiel de classification créé par l'illustre savant suédois. Il fut soutenu dans cette entreprise par son ami Albert Haller, non moins éminent comme botaniste, que comme poëte, anatomiste et physiologiste; et, en classant les plantes de Nice d'après le système de Ludwig, il ne fit que suivre l'exemple que Haller lui avait donné dans sa classification des plantes de la Suisse. Allioni publia cinq, ans plus tard, une description des plantes cultivées dans le jardin botanique de Turin : *Synopsis methodica horti Taurinensis;* Turin, 1762, in-4°; mais il attendit plus de vingt ans encore pour faire paraître le grand travail de toute sa vie, la Flore des montagnes de son pays natal : *Flora Pedemontana, sive enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii;* Turin, 1785, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes contiennent une description des plantes avec leurs synonymes, et de très-judicieuses observations sur celles qui sont employées en médecine; le troisième consiste en quatre-vingt-douze planches, renfermant des figures de toutes les nouvelles espèces. En tout, l'ouvrage donne la description de deux mille huit-cent-treize plantes, dont deux cent trente-sept espèces nouvelles. Ces plantes sont disposées suivant le système de Rivin, modifié, d'après les idées de Knaut, Ludwig, Haller et autres botanistes célèbres. Comme complément à son grand ouvrage, Allioni publia sous le titre de *Auctuarium ad Floram Pedemontanam*, Turin, 1789, une description de nouvelles espèces, avec sept planches de figures. A ces travaux de longue haleine, il ajouta de nombreuses dissertations sur divers sujets de botanique, insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Turin*. Il donna dans les deux premiers volumes des *Miscellanæa Taurinensia*, la description des plantes de la Sardaigne et de la Corse. Les plantes de Sardaigne d'Allioni furent rassemblées par M. Ant. Piazza, et ce recueil est intitulé : *Fasciculus stirpium Sardiniæ in diœcesi Calaris lectarum à M. Ant. Piazza;* celles de la Corse furent recueillies par Félix Vallé, et leur description, qui fut publiée après sa mort par Allioni, porte le titre de *Florula corsica*. Nic. Laurent Burmann donna une nouvelle édition de cet opuscule avec de nombreuses additions de Jaussin dans le quatrième volume des *Nova acta Academiæ Curiosorum*.

Tout en cultivant la botanique avec le plus grand zèle, Allioni ne laissa pas de consacrer tous ses moments de loisir à la pratique de la médecine; ses principaux ouvrages à ce sujet sont : *Tractatio de Miliarum origine, progressu, natura et curatione;* Turin, 1758, in-8°; dans ce traité sur les fièvres miliaires, Allioni établit que l'éruption miliaire est la suite de certaines autres fièvres, et ne constitue pas en elle même, une maladie particulière : ce livre obtint de la réputation, et fut réimprimé à Iéna et Leipzig, 1772, et à Turin, 1792; — *Conspectus præsentaneæ morborum conditionis;* Turin, 1793, in-8°; cet ouvrage, divisé en vingt-six chapitres, traite des maladies en général; c'est un abrégé complet de la pratique médicale. Allioni est cependant plus connu comme botaniste que comme médecin, et sa Flore piémontaise lui assure une réputation durable. Lœfling a donné en honneur du botaniste de Turin le nom d'*Alliona* à un genre de plantes appartenant à la famille des *Nyctaginacées*. L. J.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Allioni *Opera*.

ALLIOT (*Pierre*), médecin français, natif de Bar-le-Duc, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il s'était acquis en Lorraine la réputation de posséder un secret pour la guérison du cancer : Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, l'appela à Paris pour essayer sur elle-même l'efficacité de ce remède. « Alliot,

dit Carrère, se rendit en 1665 à Saint-Germain; et la princesse se mit entre ses mains, après avoir quitté Gendron. On commença d'abord par conduire la reine-mère au Val-de-Grâce, à Paris, où ce médecin fit la première application de sa poudre le 24 août. Mais les douleurs s'étant excessivement augmentées, la reine abandonna Alliot, et se mit, le 9 janvier 1666, entre les mains d'un homme qui se disait natif de Milan, et dont les remèdes n'eurent pas d'autre effet que de hâter sa mort. Haller prétend que la poudre qu'Alliot employait dans la cure du cancer était faite avec de l'arsenic rouge dissous dans l'eau-forte et ensuite précipité par l'addition du vinaigre de saturne. Il édulcorait ce précipité par douze lotions d'eau simple; et dès qu'il lui paraissait insipide, il y faisait brûler de l'esprit de vin de cinq à six fois. »

On a d'Alliot : *Theses medicæ de Motu sanguinis circulato, et de morbis ex aere, præsertim de Arthritide;* Pont-à Mousson, 1663, in-8°; — *Epistola de cancro apparente;* Bar-le-Duc, 1664, in-12; — *Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus ducibus itineris Hippocrate et Galeno ad chirurgiæ studiosos*; Bar-le-Duc, 1664, in-12; réimprimé dans *Acta Hafniensia,* 1672. L'auteur y soutient que le cancer est formé par une humeur acide qui obstrue les glandes, et qu'il faut neutraliser par un alcali.

Ce médecin laissa deux fils : *Jean-Baptiste* et *Fauste Alliot*. Le premier, qui fut médecin de Louis XIV, publia : *Traité du Cancer, où l'on explique sa nature, et où l'on propose le moyen de le guérir*, etc.; Paris, 1698, in-8°. Mais on croit que le véritable auteur de ce livre était son fils *Hyacinthe Alliot*, religieux bénédictin. On y trouve que le fameux secret d'Alliot était du réalgar (sulfure d'arsenic), digéré dans une solution alcaline concentrée, et précipitée par l'acétate de plomb. Le précipité, lavé à l'eau tiède et à l'alcool, était pulvérisé et répandu sur les ulcères carcinomateux.

Fauste Alliot, mort à la Martinique où il exerçait la médecine, a publié un traité intitulé *An morbus antiquus syphilis;* Paris, 1717, in-4°, dont Astruc parle dans son traité *De Morbis venereis;* édit. 1740, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*, t. I.

***ALLISON** (*Thomas*), voyageur anglais, et contre-maître au service de la Russie vers la fin du dix-septième siècle. Il publia, en 1699, la relation d'un voyage intéressant, intitulé *An Ancount of a voyage from Archangel to Russia in the year* 1697; *of the Ship and company wintering near the North cape in the latitude of* 71°; *their manner of living and what they suffered by the extreme cold; also remarkable observations of the climate, country, and inhabitants, together with a chart describing the places where they lay, land in view, soundings*, etc.; London, 1699, in-8°. Les voyageurs subséquents ont confirmé l'exactitudes des détails que l'on trouve dans cette relation curieuse et rare.

Biographical dictionary.

ALLIX (*Jacques-Alexandre-François*), général, né à Perci, département de la Manche, le 21 septembre 1776, mort le 26 janvier 1836. Il était fils d'un mathématicien qui professait dans une école d'artillerie. C'est par cette arme qu'il débuta dans la carrière militaire. Cité avec honneur dans un décret de la convention pour sa conduite à l'armée du Nord, colonel à vingt ans, il prit glorieusement part à la campagne de Marengo et à l'expédition de Saint-Domingue. Républicain, et par conséquent partisan peu zélé du 18 brumaire, il fut oublié par Napoléon, et prit du service auprès de Jérôme, roi de Westphalie, qui lui conféra le grade de général de division. L'invasion étrangère le fit rentrer en France, et il contribua avec énergie à la défense du pays. Dans les Cent-Jours il obtint un commandement supérieur et la tâche importante de fortifier Saint-Denis. Proscrit par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se réfugia en Westphalie; rappelé depuis en France par l'ordonnance de 1819, il fut rétabli dans le cadre des officiers généraux. Le général Allix est auteur d'un *Nouveau système du monde*, où les gaz jouent un grand rôle : ce système, qui devait renverser celui de Newton, n'a pas obtenu le succès dont l'auteur s'était flatté. Le général Allix a publié encore un *Système d'artillerie de campagne;* Paris, 1827, in-8°; et en 1830 il a fait paraître, dans le *Journal militaire*, une relation des Journées de Juillet. [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur, 1836.

ALLIX (*Pierre*), théologien protestant, né à Alençon en 1641, mort à Londres le 3 mars 1717. Il fut d'abord pasteur à Rouen, puis à Charenton, où il travailla avec le célèbre Claude à une nouvelle version de la Bible, ce qui le fit accuser de socinianisme. Il fut obligé, en 1685, par la révocation de l'édit de Nantes, de se réfugier en Angleterre où il fut bien accueilli. Le clergé anglican le choisit pour composer l'histoire des Conciles, qui cependant n'a pas été imprimée parce qu'on ne put réunir le nombre de souscripteurs nécessaires. Les principaux ouvrages d'Allix sont : *De Tertulliani Vita et Scriptis*, 1680, in-8°; — *De Conciliorum quorumvis definitionibus ad examen revocandis*, 1680, in-8°; — *Anastasii sinaitæ anagogicarum contemplationum in Hexahemeron;* Londres, 1682, in-4°; — L'*Ouverture de l'Épître de saint Paul aux Romains par l'explication du verset 27 du c.* III, *et Lettre en forme de traité touchant la justification et la lecture des Pères;* Amsterdam, 1683, in-12; — *Douze sermons sur divers textes;* Amsterdam, 1685, in-12; — *Determinatio P. Jounnis Parisiensis prædicatoris, de Modo existendi corpus Christi in sacramento Altaris, alio quam sit ille*

quem tenet Ecclesia; Londres, 1686, in-12; — les *Maximes du vrai chrétien*, à la suite des *Bonnes et saintes Pensées pour tous les jours du mois;* Amsterdam, 1687, in-24; — *Réflexions sur les cinq livres de Moïse, pour établir la vérité de la Religion chrétienne*, tome premier; Londres et Amsterdam, 1687, in-8°; — *Reflexions sur les livres de l'Écriture sainte, pour établir la vérité de la Religion chrétienne*, tome second; Amsterdam, 1689, in-8°; Nuremberg, 1702, in-8°; — *The judgment of the ancient Jewish Church against the Unitarians in the controversy upon the holy Trinity and the divinity of our blessed Saviour;* Londres, 1689, in-8°, traduit en allemand par Seidelius, avec préface de G. Arnold; Berlin, 1707, in-4°; — *Some Remarks upon the ecclesiastical History of the ancient churches of Piedmont;* Londres, 1690, in-4°; — *Remarks upon the ecclesiastical History of the ancient churches of the Albigenses;* Londres, 1692, in-4° : Allix essaie dans ses deux derniers ouvrages de réfuter ce que Bossuet a écrit sur les Albigeois et les Vaudois; — *De Messiæ duplici adventu, Dissertationes duæ adversus Judæos;* Londres, 1701, in-12 : l'auteur y prétend que J.-C. reviendra sur terre en 1720 ou au plus tard en 1736; — *Preface and Arguments on the Psalmy;* Londres, 1701, in-8° : l'auteur donne aux psaumes un sens différent de celui qui est accepté généralement; — *Nectarii Patriarchæ Hierosolymitani confutatio Papæ in Ecclesiam;* Londres, 1702, in-8°; — *Augusti Hermanni Francke Manuductio ad lectionem Scripturæ Sacræ;* Londres, 1706; — *De Jesu Christi Domini Nostri anno et mense Natali;* Londres, 1707 et 1710; — in-8°; — *The Prophecies which M. Whiston applies to the times immediately following the appearance of the Messiah*, etc.; Londres, 1707, in-8°; — *Préparations à la Cène;* Genève, in-8°; (sans date). A. de L.

Niceron, *Mémoires*. — Bayle, *Lettres*. — Wood, *Fasti Oxonienses*. — Hauteville, *Discours historique et critique*. — J. A. Fabricius, *Tractatus de Scriptoribus pro veritatem religionis christianæ*. — Lelong, *Bibliothèque sacrée*. — Des Maizeaux, *Notes sur Bayle*. — Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, art. Tertullien.

ALLIX (*Pierre*), poëte français, mort an 1793. Il fut juge du t[illegible]unal de première instance à Paris, et mourut [illegible]itement à l'audience, au moment où il ren[illegible] c [illegible] e d[illegible]ire. On a de lui quelques pie[illegible]erees dans l'*Almanach des Mu*[illegible]*rcure de France*, et un p[illegible] i [illegible] *Quatre Ages* [illegible] – [illegible]on, mort vers 1832), servit dans l'armée de Condé, et publia, entre autres, les *Mémoires secrets de 1770 à 1830*, et succéda à Alphonse de Beauchamp dans la rédaction des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État;* Paris (Michaud), 1831-1837, 13 vol. in-8°. Son frère, *Louis-Alexandre* (né en 1774, mort en 1845), préfet et conseiller d'État sous la restauration, a publié une dissertation intéressante *sur les Camps romains du département de la Somme, suivie d'éclaircissements sur la situation des villes gauloises de Samarobrivie et Bratuspance*, etc.; Clermont-Ferrand, 1828, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

ALLORI (*Alessandro*), peintre italien, né à Florence en 1535, mort en 1607. Il n'avait que cinq ans lorsqu'il perdit son père, et fut élevé par son oncle Angelo Bronzino, peintre célèbre; de là lui vient le nom de *Bronzino* qu'on lui donne et qu'il se donne quelquefois à lui-même au bas de ses tableaux. Dès l'âge de dix-sept ans il se fit connaître à Florence par un *Christ en croix* et d'autres tableaux. A dix-neuf ans, en 1554, il vint à Rome, et compta bientôt parmi les meilleurs disciples de Michel-Ange. Il dirigea presque toutes ses études du côté de l'anatomie, et déploya dans ses œuvres une science peut-être trop sévère. Il écrivit même un traité d'anatomie à l'usage des artistes, publié en 1590. Allori peignit à fresque et à l'huile; ses peintures sont très-nombreuses dans les églises et les palais de Florence; on en trouve aussi dans la galerie impériale. Son plus grand travail est la chapelle Montagut dans l'église de l'Annunziata. Il y peignit à l'huile en 1582, un *Jugement dernier;* — un *Christ disputant contre les docteurs;* — un *Christ chassant les marchands du temple*. Dans son *Jugement dernier* il copia plusieurs figures du célèbre tableau de Michel-Ange, et dans son *Christ disputant contre les docteurs* il plaça beaucoup de ses plus illustres contemporains, entre autres Michel-Ange et Giacomo da Pontormo. Cet abus du portrait lui était habituel, et il y excellait. Le *sacrifice d'Abraham* dans la galerie impériale, et la *Femme adultère* dans l'église du Saint-Esprit à Florence passent pour ses chefs-d'œuvre. Il termina les fresques inachevées d'Andrea del Sarto, de Giacomo da Pontormo et de Franciabigio à la Villa de Poggio a Casano, et y ajouta quelques peintures originales.

Baldinucci, *Notizie de' Professori del Disegno*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey*, vol. I.

ALLORI (*Christofano*), peintre italien, fils du précédent, né à Florence en 1577, mort en 1619. Il porta comme son père le nom de *Bronzino;* mais il eut une manière toute différente et brilla surtout par la richesse du coloris, la vérité et la délicatesse de l'exécution, qualités qu'on ne trouve pas dans les tableaux de son père. Cristofano fut grand admirateur de Cigoli, de

Santi di Titi et Pagani. Il commença son éducation dans l'atelier de son père; puis il passa bientôt dans celui de Gregorio Pagani, avec lequel il exécuta de fort beaux ouvrages. Les tableaux de Cristofano sont rares. Enclin à la paresse et facile à décourager, il n'a terminé qu'un petit nombre de peintures. On trouve beaucoup d'esquisses de lui dans les galeries florentines, et ceux de ses ouvrages qu'il a achevés sont d'un fini exquis. On y remarque des paysages représentant les environs de Florence, genre de peinture peu cultivé à cette époque. Les tableaux les plus importants de Cristofano sont le *Miracle de San Giuliano*, dans la galerie Pitti; — un *San Manetto*, dans l'église de' Servi à Florence; — une *Judith et Holopherne*, au musée de Paris, et une *Madeleine*. La *Judith* et la *Madeleine* sont peintes sur le modèle de sa maîtresse, la belle Mazzafirra, et l'Holopherne est fait d'après le portrait d'Allori lui-même. La *Judith* a été gravée par Gondolfi pour le *Musée Napoléon*. Cristofano fit aussi quelques copies de la *Madeleine* du Corrége, mais il eut soin de modifier le fond, qui avait été manqué dans l'original.

Baldinucci, *Notizie de' Professori del Disegno*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fiorillo, *Geschichte der Mahlerey*, vol. I.

*ALLOU (*Charles-Nicolas*), archéologue français, né à Paris le 18 novembre 1787. Ingénieur en chef des mines, il a publié : *Description des monuments des différents âges observés dans le département de la Haute-Vienne, avec un précis des annales de ce pays*; Limoges, 1821, in-4°, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; — *Essai sur l'universalité de la langue française, ses causes, ses effets, et les motifs qui pourront continuer à la rendre durable*; Paris (Firmin Didot), 1828, in-8°: on y trouve des idées nouvelles à côté d'un résumé succinct des travaux de Henri Estienne (*Précellence du langage françois*), de l'écrit de Joachim du Bellay (*Défense et illustration de la langue françoise*), de ceux de Rivarol et de Schwab, qui avaient traité le même sujet. Cet *Essai* contient aussi des détails curieux sur la date précise de certains mots établis aujourd'hui dans notre langue; — *Études sur les casques du moyen âge*, dans les t. X à XII des Mémoires de la Société des antiquaires de France (1834 à 1836); — *Description de l'église de l'ancien prieuré de Solesme, près de Sablé, département de la Sarthe*; ibid., t. XII (1836); — *Sur les manuscrits conservés au séminaire et à l'hôtel de ville de Limoges*; Paris, 1837. On a en outre, de M. Allou, plusieurs mémoires ou articles insérés dans les *Annales des Mines*, dans la *Revue encyclopédique*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, et dans l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France*.

Quérard, *la France littéraire* (complément).

ALLOU (*Gilles*), peintre d'histoire français, élu en 1711 membre de l'Académie des beaux-arts à Paris. On a plusieurs gravures d'après les tableaux de ce peintre.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*. — Guérin, *Description de l'Académie royale des arts de peinture et de sculpture*.

ALLOUETTE (*François de L'*), en latin *Alaudanus*, antiquaire français, né à Vertus en 1530, mort à Sedan en 1608. Bailli du comté de Vertus en Champagne, président de Sedan et maître des requêtes, il est representé par la Croix du Maine comme un « homme docte ès langues, et des mieux versés et plus curieux de l'histoire tant ancienne que moderne. » On a de lui : 1° *Traité des nobles, et des vertus dont ils sont formés*, etc., *avec une histoire et description généalogique de l'illustre et ancienne maison de Coucy*; Paris, 1577, in-4°; — 2° *Généalogie de la très-illustre maison de Lamarck, de laquelle est issu le comte de Maulevrier*; Paris, 1584, in-fol.; — 3° *Des maréchaux de France et principale charge d'iceux*; Sedan, 1594 in-4°; — 4° *Des Affaires d'Estat, de finance, du prince, de la noblesse*; Paris, 1597, in-8°, et Metz, même année, in-4°; — 5° *Impostures d'impiété des fausses puissances et dominations attribuées à la lune et planètes, sur la naissance, vie, mœurs, etc., des hommes*; Sedan, 1600, in-4°; — 6° *Juris civilis Romanorum et Gallorum nova et exquisita Traditio*; Sédan, 1601, in-16.

La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*; édit. Juvigny, I, 200. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Les PP. Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 284. — Bouillot, *Biographie ardennaise*, t. I, p. 18.

ALLOUETTE (*Ambroise* et *François-Philippe* L'). Voyez L'AULOUETTE.

*ALLSTON (*Washington*), peintre et poëte américain, né en 1779 dans la Nouvelle-Caroline du Sud, mort le 8 juillet 1843. Il étudia d'abord la médecine à Newport dans le Rode-Island, et à l'université de Harvard. Il abandonna ensuite cette profession pour se livrer à la peinture. Il visita en 1814 Londres, Paris et Rome, où il se lia d'amitié avec Vanderlyn, Thorwaldsen et Coleridge. Depuis 1818, il ne quitta plus l'Amérique, et y vécut à Cambridgeport, près de Boston. Il a laissé un grand nombre de tableaux sur des sujets bibliques (*le Songe de Jacob; Élie dans le désert; Saül et la sorcière d'Endor*, etc.) : le style et le coloris en sont remarquables. Parmi ses ouvrages imprimés on remarque : *The sylphs of the seasons*; Londres, 1813, in-8°; — *Monaldi*, nouvelle; Boston, 1842; en allemand, par Kahldorf; Leipz., 1843.

Biographical Dictionary. — Amédée Pichot, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

ALLUT (*Antoine*), avocat, né à Montpellier en 1743, guillotiné le 25 juin 1794. Il prit part à la collaboration de la grande *Encyclopédie*. Dès l'origine de la révolution, Allut s'en montra partisan : ses concitoyens l'appelèrent aux fonctions de procureur de la commune, et en septembre 1791 le département du Gard le députa

à l'assemblée législative. Il ne se fit guère remarquer à la tribune; mais il fut successivement membre de divers comités. Un décret du 10 août 1792 ayant convoqué une convention nationale, il alla exercer la profession d'avocat à Uzès. A l'époque du 31 mai de l'année suivante, Allut se prononça avec chaleur pour le parti de la Gironde; il rédigea même et signa quelques adresses contre celui de la Montagne. Proscrit sous la dénomination de *fédéraliste*, il parvint longtemps à se soustraire aux poursuites dont il était l'objet. Enfin il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort.

Scipion **ALLUT**, traducteur français, né à Montpellier, mort en 1786, cousin du précédent, a publié, sous le voile de l'anonyme : *Nouveaux mélanges de poésie grecque*, etc.; Paris, 1779, in-8°.

Biographie des Contemporains.

ALLUT (*Jean*), dit *l'Éclaireur*, pseudonyme adopté par un fanatique français qui, au commencement du dix-huitième siècle, essayait à Londres (en 1714) de fonder une religion nouvelle. Il avait pour apôtres ou associés Nicolas Fatio, Jean Dandé et Charles Portalès. Son vrai nom était Élie Marion; il était natif de Barre, village des environs de Montpellier. Ses ouvrages, aujourd'hui très-rares, ont pour titre : 1° *Discernement des ténèbres d'avec la lumière, afin d'exciter les hommes à chercher la lumière;* Londres, 1710, in-8°; — 2° *Éclair de lumière descendant des cieux, et du relèvement de la chute de l'homme par son péché* (sans nom de lieu), 1711, in-8°; — 3° *Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers jours, pour découvrir sur la nuit des peuples de la terre la corruption qui se trouve dans leurs ténèbres;* 1714, in-8°; — 4° *Quand vous aurez saccagé, vous serez saccagés; car la lumière est apparue dans les ténèbres pour les détruire;* 1714, in-8° : ce sont des lettres signées Allut, Marion, Fatio et Portalès; — 5° *Avertissements prophétiques d'Élie Marion*, etc.; Londres, 1707, in-8°; — 6° *Cri d'alarme*, ou *Avertissement aux nations qu'ils sortent de Babylone* (*des ténèbres pour entrer dans le repos de Christ*), 1712, in-8°.

Court de Gébelin, *Histoire des troubles des Cévennes*, et Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, 2e édit., n° 4609.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens. *Voy.* SCIPION L'AFRICAIN.

ALLWOERDEN (*Henri* DE), théologien allemand, natif de Stade, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il étudia à Helmstædt sous le célèbre Mosheim, et publia, sur les conseils de ce dernier, la vie de Servet sous ce titre : *Historia Michaelis Serveti*, Helmstædt, 1728, in-4°, avec le portrait de Servet. On en trouve l'extrait dans les *Acta erudit. Lipsiens.*, 1728, et dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants*, I, 328.

Adelung, *Supplem. à Jöcher, Lexicon.*

ALMACIN ou **ELMACIN**, nom donné par erreur à Jergis (George) Ibnoul-Omayd Aboul-Yasar, arabe chrétien, né en 1223 de J.-C., mort au Caire en 1259. Il composa une chronique (*Attabari*) dont Almacin, qui vivait au quatorzième siècle, fit un abrégé, et en donna une suite jusqu'en 1334 de J.-C. Erpenius en publia le texte arabe avec une traduction latine, Leyde, 1625, in-fol. On trouve dans ce même volume l'*Histoire des Arabes*, par Roderic Ximenès, archevêque de Tolède.

Biographical Dictionary.

***ALMADA** (*D. Alvaro Vas* DE), comte d'Avranches, né au commencement du quinzième siècle, mort en 1449, célèbre chevalier portugais, frère d'armes de D. Pedro d'Alfarrobeira. Il faisait partie, dit-on, des douze preux qui allèrent venger l'honneur outragé des dames anglaises; et Camoens l'a célébré en cette occasion, en altérant toutefois son nom. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que c'était l'un des chevaliers les plus braves et les plus remplis de loyauté qu'il y eût alors dans la Péninsule. Comme D. Pedro, le fameux duc de Coïmbre, auquel le tenait lié une si étroite amitié, Almada avait voyagé dans toute l'Europe, et partout il avait recueilli des marques de la haute estime qu'il inspirait. En Angleterre, le roi l'avait créé chevalier de l'ordre de la Jarretière, et un précieux manuscrit de la Bibliothèque nationale en fait foi; en Allemagne, il s'était acquis la faveur particulière de l'empereur; et enfin, ce qui est d'un certain intérêt pour notre histoire locale, Charles VI l'avait créé comte d'Avranches, en raison des nombreux services qu'il avait rendus à la France. Quelques historiens cependant veulent qu'il ait reçu ce titre du roi d'Angleterre, à l'époque des guerres désastreuses du quinzième siècle. En 1439, nous retrouvons Vas de Almada dans la Péninsule, où il est attaché plus que jamais à la fortune de D. Pedro, nommé régent du royaume durant la minorité d'Alfonse V; et il ne sort du Portugal que pour aller faire la guerre aux Maures dans Ceuta; il ne revient d'Afrique que pour défendre de son crédit et de son bras le noble infant D. Pedro, que l'on calomniait avec un si cruel acharnement. Dès lors sa vie se trouve si intimement unie à celle du régent, que nous renvoyons à l'article détaillé consacré à ce grand homme, pour tout ce qui regarde les dernières portions de sa biographie. A la suite de la communion qu'il avait reçue avec D. Pedro, Vas d'Almada avait juré solennellement de ne pas survivre à son ami. En effet, lorsqu'à la bataille d'Alfarrobeira il eut appris que celui-ci avait succombé, il rentra un moment dans sa tente, prit quelque nourriture pour se fortifier, puis se jeta au fort de la mêlée, où nombre d'ennemis succombèrent devant lui. On dit que lorsqu'il fut las de frapper, il s'étendit à terre dans son armure, en s'écriant avec mépris : *Ras-*

sasiez-vous, garçons! Il fut tué à l'instant par ceux qui ne redoutaient plus son bras, et un noble personnage qui avait été jadis son ami coupa sa tête, pour la porter au jeune roi.

FERD. DENIS.

João-Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*. — Duarte Nunez de Leam, *Descripçam de Portugal*. — Ferd. Denis, *le Portugal* (Univers pittoresque), *et les notes de la traduct. des Lusiades*, par MM. Ortaire, Fournier et Desaules.

***ALMADJERITTI** (*Moslemah-ibn-Ahmed*), surnommé *Aboulcacim*, mathématicien et astronome arabe, natif de Madjeritt (*Mayoritum*), aujourd'hui Madrid, mort vers 1007 de J.-C. Parmi ses ouvrages qui sont inédits, on remarque un Traité d'Alchimie (Biblioth. nationale, ms. n° 973); un Traité de l'Astrolabe, et des Tables astronomiques.

Ibn-Abi-Ossaybiah. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. I, 320. — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. I, p. 427.

ALMAGRO (*Diego* DE), voyageur espagnol, compagnon de Pizarro, conquérant du Pérou, naquit de parents inconnus, en 1475, à Aldea del Rey, suivant Herrera. Il fut élevé comme un enfant de troupe, et se joignit de bonne heure aux aventuriers espagnols partant pour le nouveau monde, que l'on venait de découvrir.

Nous allons suivre ici le récit de Zarate, historien espagnol, témoin oculaire de ce qui s'est passé au Pérou jusqu'en 1548 (1) : « L'an 1525, dit-il, trois habitants de la ville de Panama, François Pizarro, Diego d'Almagro, dont on n'a jamais bien su l'origine (quelques-uns disent qu'il avait été trouvé à la porte d'une église), et un ecclésiastique, Fernand de Luque, formèrent une société dans l'espérance de s'enrichir par des découvertes que l'on ferait sur la côte orientale de la terre ferme. Après avoir obtenu la permission de Pedro Arias d'Avila, qui commandait alors dans ces parages, François Pizarro commença l'entreprise avec un vaisseau monté par cent quatorze hommes. Il découvrit d'abord à cinquante lieues de Panama une petite et pauvre province nommée Pérou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le pays qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de douze cents lieues de longueur. Il découvrit ensuite un autre pays que les Espagnols nommaient *el Pueblo quemado* (le Peuple brûlé). Les Indiens de ce pays lui tuèrent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer à Chinchama (Cuchama, à 3° lat. nord), qui n'est pas éloigné du lieu d'où il était parti.

« Cependant don Diego d'Almagro, qui était demeuré à Panama, y équipait un navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, et s'en alla chercher don François Pizarro le long de la côte, jusqu'à la rivière à laquelle il donna le nom de *Saint-Jean*. Il débarqua avec son monde au Peuple brûlé, où il avait trouvé les traces de son associé. Les Indiens, enflés de la victoire qu'ils avaient remportée en chassant de leur pays don François Pizarro, attaquèrent don Diego avec beaucoup de vigueur; ils forcèrent des retranchements et mirent les Espagnols en déroute. Don Diego, qui perdit un œil dans cette rencontre, se rembarqua. Il retourna donc en suivant toujours la côte jusqu'à Chincama, où il trouva François Pizarro. Ils furent fort aises de se revoir; et, après s'être procuré des renforts, ils recommencèrent à voguer le long de la côte avec deux cents Espagnols, montés sur deux navires et trois canots. Ils souffrirent beaucoup pendant cette navigation, parce que toute cette côte est pleine de rivières qui se jettent dans la mer, et dans l'embouchure desquelles on trouve une grande quantité de lézards que les indigènes nomment *caïmans* (crocodiles du nouveau monde). Ils souffrirent aussi beaucoup de la faim, parce qu'ils ne trouvaient rien à manger, sinon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *mangles*, dont on voit une grande quantité sur cette côte. Ces arbres (*rhizophora mangle*) sont d'un bois fort dur; ils sont hauts et droits, et comme ils se trouvent sur le bord de la mer, et que leurs racines sont abreuvées d'une eau salée, leurs fruits sont aussi salés et amers. Cependant la nécessité contraignait nos gens de s'en nourrir avec quelque peu de poisson qu'ils prenaient; car sur toute cette côte on ne trouve point de maïs. Comme ils allaient vers le sud, ils étaient obligés de ramer continuellement dans leurs canots contre les courants de la mer qui vont du côté du nord. De plus, les Indiens les harcelaient sans cesse, les attaquant avec de grands cris, et les appelant par injure des gens bannis et qui avaient des cheveux au visage, sans doute à cause de leur longue barbe. Ils ajoutaient qu'il fallait qu'ils fussent formés de l'écume de la mer, puisqu'ils étaient venus par la mer, et que, puisqu'ils erraient ainsi par le monde, il fallait qu'ils fussent de grands fainéants. Ces deux capitaines ayant donc perdu plusieurs de leurs soldats, tant par la disette des vivres que par les attaques des Indiens, ils convinrent que don Diego retournerait à Panama pour y faire quelques recrues; il en tira quatre-vingts hommes, avec lesquels et ceux qui leur restaient ils allèrent jusqu'au pays qu'on nomme Catamez (Catamaz, près de la baie de San-Mateo, dans le voisinage de Quito), pays médiocrement peuplé, et où ils trouvèrent abondamment des vivres. Ils remarquèrent que les Indiens de ces lieux, qui les attaquaient et leur faisaient la guerre, avaient le visage tout parsemé de clous d'or enchâssés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour porter ces ornements. Ayant découvert ce pays ainsi peuplé, ils ne passèrent pas outre, jusqu'à ce que don Diego d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant don François Pizarro

1 Zarate ou Çarate, *Historia del Descubrimiento y conquista del Peru*, Anvers, 1555, in-8°; traduit en français par S. D. C., Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12.

alla attendre son compagnon dans une petite île qui n'était pas loin de la grande terre, qu'ils nommèrent l'île de Coq (*isla del Gallo*), à 2' lat. nord.)

« A son retour à Panama, Almagro fut accueilli très-froidement par le gouverneur, Pedro de los Rios : celui-ci lui défendit même d'enrôler des volontaires, et donna ordre de laisser partir tous ceux qui étaient dans l'île du Coq. Pizarro se vit ainsi abandonné de tous ses soldats, à l'exception de douze qui lui demeurèrent fidèles, ainsi qu'Almagro, qui était revenu seul joindre son compagnon. Ce fut cette poignée de gens résolus qui exécuta une entreprise plus hardie, et surtout plus fructueuse et réelle, que celle des Argonautes.

« Ils se retirèrent d'abord dans une île déserte, à six lieues plus avant en mer. Cette île, remplie de sources et de ruisseaux, ils la nommèrent Gorgone. Ils s'y nourrirent d'écrevisses, de cancres et de grandes couleuvres, qui y étaient fort communes; ils furent contraints de vivre ainsi misérablement jusqu'au retour du vaisseau qui leur apporta des vivres de Panama, mais point de soldats; parce que le gouverneur ne voulait pas qu'un plus grand nombre d'hommes allassent périr inutilement dans une entreprise si périlleuse, comme plusieurs y avaient déjà péri (1). »

Pizarro et Almagro ne se laissèrent pas décourager. « Sous la conduite du pilote Barthélemy Ruiz, ils voguèrent avec beaucoup de peine et de péril contre la force des vents et des courants, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une province qu'on appelle *Mostripe*, située entre deux endroits habités par des chrétiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo et de Saint-Michel, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre. Pizarro avec le peu de gens qu'il avait n'osa passer outre; il se contenta seulement d'entrer un peu dans la rivière de Pucchos ou de Chira, et de prendre quelques brebis du pays, et quelques Indiens pour lui servir de truchements dans la suite. Il se remit donc en mer, et se rendit au port de Tumbez, où il apprit que le roi du Pérou avait là un beau palais, et qu'il y avait aussi des Indiens riches. Trois Espagnols de ses gens l'abandonnèrent dans ce lieu et s'enfuirent; on apprit depuis qu'ils avaient été tués par les Indiens. Après cette découverte, Pizarro et Almagro retournèrent à Panama, ayant employé trois ans dans ce voyage avec beaucoup de peine, de fatigue et de périls, tant par la disette des vivres que par les fréquentes attaques des Indiens, et plus encore par les murmures et les mutineries de ses propres gens, dont la plupart avaient perdu le courage en perdant l'espérance de réussir. Pizarro les apaisait et pourvoyait à leurs besoins autant qu'il lui était possible, avec beaucoup de prudence et de fermeté d'âme, se confiant sur les soins que don Diego d'Almagro prendrait sans doute de les pourvoir de toutes les choses nécessaires, de vivres, d'hommes, de chevaux et d'armes. Ces deux officiers, qui étaient les plus riches habitants de Panama quand ils commencèrent leur entreprise, s'y ruinèrent entièrement, et non-seulement y dépensèrent tout leur bien, mais s'endettèrent même beaucoup. »

(1) Zarate, t. I, p. 8.

Sur l'avis de ses compagnons, Pizarro alla en Europe, pour rendre compte à Charles-Quint des découvertes que l'on venait de faire, et solliciter les encouragements nécessaires à les poursuivre. Pizarro devait être nommé gouverneur, Almagro vice-gouverneur, et de Luque évêque de ces contrées nouvelles. Mais il ne demanda pour Almagro que la place de commandant d'une forteresse projetée à Tumbez, et stipula tous les postes importants pour ses trois frères, Ferdinand, Jean et Gonzalo, qu'il emmenait avec lui. Almagro, se croyant lésé dans ses intérêts, refusa à Pizarro toute coopération. Celui-ci ne parvint à calmer la colère de son compagnon qu'en lui abandonnant une partie de son autorité, et lui promettant qu'il renoncerait en sa faveur à la charge de gouverneur. Pizarro partit de Panama en janvier 1531, avec trois petits vaisseaux montés par cent quatre-vingts cavaliers et trente-six, pour faire la conquête du Pérou. Almagro le suivit peu de temps après avec cent cinquante-trois hommes d'infanterie et cinquante cavaliers, embarqués sur deux navires; il doubla le cap San-Francisco, et débarqua sa petite troupe à la pointe Sainte-Hélène, sous 2° lat. nord. De là il longea la côte jusqu'à Puerto-Viego (Vieux-Port), à 1° lat. sud, où il apprit les exploits de Pizarro, qui venait de faire l'inca prisonnier. Il se rendit à Caxamalca, où il fut bien accueilli par Pizarro, qui partagea avec lui la rançon du roi captif. Almagro prit aussi part au jugement inique qui condamna le malheureux inca Atahuilpa (*voy.* ce nom) à une mort cruelle. Pizarro retourna sur la côte, où il fonda la ville de Lima, qu'il appelait *de los Reyes*. Il envoya en même temps son frère Ferdinand en Europe, avec des trésors immenses pour l'empereur.

Charles-Quint, par lettres patentes datées de Tolède le 26 juillet 1528, avait confirmé Pizarro dans ses anciens titres, et conféré à Almagro le gouvernement de tout le territoire situé à deux cents lieues au sud du gouvernement de Pizarro. Cette ligne de démarcation devint le sujet de nouvelles disputes et de nouvelles découvertes. Almagro, et les deux frères de Pizarro, Jean et Gonzalo, s'étaient alors tous les trois installés à Cuzco. Le premier occupait cette place comme faisant partie de sa province; le dernier en faisait autant. Le sang allait couler, lorsque François Pizarro vint de nouveau rétablir la concorde. On jura une réconciliation solennellement, avec cette clause que si la province de Chili qu'Almagro allait conquérir, était trop petite, on lui donnerait une partie du Pérou.

Almagro, nommé d'avance gouverneur de la province qu'il devait d'abord conquérir, se mit en marche avec cinq cent soixante-dix hommes, tant cavalerie qu'infanterie. « Dans ce voyage, dit Zarate, Diego et ses gens souffrirent beaucoup en chemin tant par la faim que par la soif, et outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille qui leur tiraient des flèches, ce qu'ils faisaient avec beaucoup de force et d'adresse. Ils étaient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, et leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extrême froid qu'il eurent à souffrir surtout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des capitaines qui suivaient don Diego, qui s'appelait Ruydias, que plusieurs de ses soldats et de ses chevaux demeurèrent en chemin transis par le froid et gelés, sans que leur vêtement ait pu les garantir, ni empêcher qu'ils ne fussent pénétrés et glacés. En effet, le froid est si violent sur ces montagnes, que cinq mois après, lorsque don Diego retourna à Cusco, il trouva en plusieurs endroits les corps de ceux qui étaient morts et avaient demeuré glacés à son premier passage, debout appuyés contre quelques rochers, et tenant encore entre les mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés aussi bien qu'eux, et dont la chair était aussi fraîche et exempte de corruption que s'il n'y avait eu que quelques moments qu'ils fussent morts. Aussi au retour on se servit, pour nourriture, de la chair de ces chevaux, qu'on trouvait ainsi gelés sur le chemin. Parmi ces déserts, dans les lieux où il n'y avait pas de neige, ils manquaient d'eau. Pour y suppléer, ils firent des outres de peaux de brebis qu'ils remplissaient d'eau, et les faisaient porter à d'autres brebis vivantes; car il faut remarquer que les brebis du Pérou (Alpacas) étant fort grandes, servent de bêtes de somme : elles ressemblent assez au chameau par leur taille, sinon qu'elles n'ont pas de bosse sur le dos comme cet animal; elles peuvent porter une charge de cent livres au plus, ce que les Espagnols ont éprouvé; et même ils s'en sont servis comme de chevaux pour se faire porter eux-mêmes, et ils pouvaient faire ainsi quatre ou cinq lieues dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées, elles se couchent à terre, et il n'y a aucun moyen de les faire lever, ni en les frappant, ni en leur voulant aider : il faut nécessairement les décharger. Quand il y a un homme dessus et qu'elles sont lasses, si on les presse de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, et lui envoient des exhalaisons et une espèce de rosée de très-mauvaise odeur. Cet animal est d'un grand usage, et apporte beaucoup de profit à ses maîtres, parce que la laine en est très-fine et très-bonne, particulièrement celle de cette espèce de brebis qu'ils nomment *pacos*, qui en portent de fort longue : elles font fort peu de dépense pour leur nourriture en travaillant, pourvu qu'on leur donne un peu de maïs, et elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire. Leur chair est fort saine, de fort bon goût, et aussi bonne à manger que celle des moutons gras qu'on a en Castille. Il y a présentement boucherie publique dans tous les endroit du Pérou, où l'on vend de la chair de ces animaux (1). »

Almagro était depuis deux mois au Chili, quand il apprit que les Indiens du Pérou s'étaient révoltés et avaient massacré la plupart des Espagnols; que Ferdinand et Gonzalo Pizarro étaient assiégés dans Cuzco, et que Jean avait péri dans un combat. A cette fâcheuse nouvelle, Almagro retourna au Pérou en suivant le littoral sablonneux par le désert d'Atacama, où il eut autant à souffrir de la chaleur qu'il avait souffert du froid en passant les Andes. A son arrivée il battit les Péruviens, et leur fit lever le siége de Cuzco. Cependant les frères Pizarre lui refusèrent l'entrée de la ville. Il y pénétra pendant la nuit, fit prisonniers ses adversaires, et se proclama maître de Cuzco. Averti de cet état de choses, François Pizarro envoya des troupes pour délivrer ses frères, sous les ordres d'Alvarado, ancien officier de Cortès. Almagro vint à leur rencontre, les mit en déroute, et fit prisonniers les principaux officiers. On lui conseilla alors de se débarrasser de Ferdinand et Gonzalo Pizarro ainsi que d'Alvarado. Mais il leur laissa la vie, et se retira à Cuzco. Cette générosité fut son arrêt de mort. Almagro s'endormit sur les protestations d'une feinte soumission. Gonzalo et Ferdinand parvinrent à s'échapper, et à réunir autour d'eux sept cents hommes. Le 26 avril 1538, une bataille acharnée s'engagea, dans la plaine de Cuzco, entre des chrétiens qui auraient dû s'aimer comme des frères, loin de leur patrie, et au milieu d'une population ennemie. Almagro, usé par l'âge et les fatigues, avait donné le commandement des siens à un officier distingué, Orgoñez, qui avait servi en Italie. Placé sur un tertre, il fut témoin de la défaite de sa petite troupe (d'environ cent quarante hommes), qui fut massacrée sans pitié, avec leur commandant en tête. Almagro fut lui-même fait prisonnier. Après deux mois et demi de captivité, on ne le tira de sa prison que pour lui lire sa sentence de mort. Ni pleurs ni prières humiliantes ne purent le sauver : il subit le supplice du garot, et sa tête fut ensuite séparée du corps par le glaive. Cette mort est une tache dans la vie de Pizarro.

Herrera, *Historia general de los Hechos, etc.* — Zarate, *Historia del descubrimiento y conquista del Peru.* — Gomara, *Historia general de las Indias.* — Xeres, *Verdadera relacion de la conquista del Peru.* — Robertson, *History of the discovery and settlement of America.*

ALMAGRO (*Diego* DE), gouverneur du Pérou, fils du précédent, et d'une femme indienne de

(1) Zarate, t. I, p. 145. — C'est la première mention qu'on ait faite des lamas et des alpacas, animaux si utiles, qu'on essaie aujourd'hui de naturaliser en Europe.

Panama, naquit vers 1520, et mourut en septembre 1542. Il fut légitimé par l'empereur Charles-Quint en 1528, et placé par son père sous la surveillance d'un ancien officier, Jean d'Herrada. Voici les détails que nous donne sur lui l'historien Zarate :

« Ce jeune homme était bien fait, adroit, et de beaucoup de cœur; il avait surtout une adresse particulière pour monter à cheval, et y faire plusieurs tours avec beaucoup de grâce et de dextérité; il savait aussi parfaitement bien lire et écrire. Jean d'Herrada avait le soin et la charge de ce jeune homme en qualité de son gouverneur, à qui son père don Diego l'avait fort recommandé. Ils demeuraient dans la même maison à los Reyes, et cette maison était le rendez-vous de quelques amis et partisans d'Almagro qui étaient errants et vagabonds dans le pays, parce que peu de gens les voulaient recevoir chez eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarro était allé en Espagne, et Gonzale Pizarro à la découverte du pays de la cannelle, et que don Diego d'Almagro et lui, qui jusque-là avaient été tenus comme prisonniers, venaient d'être mis en pleine liberté par le marquis (François Pizarro), il crut que le temps était propre pour travailler à l'exécution d'un dessein qu'ils avaient formé. Ils commencèrent donc à faire provision d'armes et à préparer tout ce qui leur paraissait nécessaire pour y réussir, et venger comme ils l'avaient projeté la mort de don Diego, père du jeune d'Almagro. Ils étaient encore animés à la vengeance par la considération de la mort de plusieurs de leurs amis et de leurs partisans, dont ils conservaient chèrement la mémoire dans leur cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. François Pizarro avait souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur et les bons traitements qu'il leur faisait : mais il ne put jamais y réussir. Cela l'obligea d'ôter au jeune don Diego quelques Indiens qu'il avait, afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir des gens qui se voudraient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles; car les partisans d'Almagro étaient si bien unis entre eux, que tous leurs biens étaient en quelque sorte communs, et qu'ils se secouraient très-bien les uns les autres : de manière que tout ce qu'ils pouvaient gagner soit au jeu, soit par quelque autre moyen, ils le mettaient entre les mains de Jean d'Herrada pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissait donc tous les jours aussi bien que leur amas d'armes, et de tout ce qu'ils jugeaient nécessaire pour l'exécution de leur entreprise. Plusieurs personnes en avertirent le marquis; mais il était là-dessus si peu défiant, et vivait avec tant de sécurité, qu'il répondait à tout cela qu'il fallait laisser en repos ces pauvres malheureux, qui étaient assez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique, et par la misère qui les talonnait. Don Diego et ses gens, de plus en plus rassurés par cette indulgence, en devenaient tous les jours plus hardis. »

Enfin, le 26 juin 1541, treize hommes du parti d'Almagro entrèrent dans la maison de François Pizarro, qui se défendit longtemps en désespéré. « Enfin, dit Zarate, ils en vinrent à bout, et achevèrent de le tuer d'une estocade dans la gorge : en tombant il demanda à haute voix confession, et, ne pouvant plus parler, il fit à terre une figure de croix qu'il baisa, et rendit son âme à Dieu. Ainsi le conquérant du Pérou périt par les mains mêmes du fils d'Almagro, son ancien compagnon, qu'il avait fait tuer.

Les meurtriers proclamèrent immédiatement Diego gouverneur du Pérou. Le conseil de la ville de Lima fut obligé de dissimuler, et d'agréer un chef élevé par les factieux. Le nouveau gouverneur notifia son élection à la ville de Cuzco, et autres lieux du Pérou; il fut reconnu dans quelques-uns, et dans quelques autres il fut rejeté. Peralvarez Holguin s'était emparé de Cuzco, et s'y fit déclarer capitaine général, en attendant qu'il plût à l'empereur de nommer un gouverneur. Dès que le jeune Almagro en fut averti, il rassembla des troupes pour marcher contre cette ville; mais à peine était-il en chemin, qu'il apprit que Christophe Baca de Castro, auditeur de Valladolid, était arrivé à Quito avec les pouvoirs nécessaires pour informer du meurtre de don Diego Almagro le père, et déclarer le fils gouverneur général après la mort de François Pizarro. Tout le Pérou se soumit à cette décision; mais don Diego de Almagro n'en poursuivit pas moins son chemin, et obligea la ville de Cuzco à le recevoir. Là, se voyant à la tête d'un assez bon nombre de soldats, il résolut de disputer le terrain à Baca de Castro, nonobstant les ordres du roi et les forces dont il était appuyé. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Chupas, aux environs de Guamanga. Baca de Castro fit offrir une amnistie générale au jeune Almagro et à tous ceux de son parti, pourvu qu'on mît bas les armes et qu'on obéît aux ordres du roi; mais le jeune homme, livré à de mauvais conseils, rejeta cette offre; de sorte qu'on en vint aux mains. La victoire balança assez longtemps : enfin elle se déclara pour le parti du roi, et ce jour, qui était le 16 septembre 1542, vit détruire le parti des Almagro. Le jeune Diego voyant ses affaires ruinées prit la fuite, et à la faveur des ténèbres il prit le chemin de Cuzco, laissant beaucoup de ses partisans entre les mains du vainqueur. Baca de Castro les fit tous pendre ou décoller. Le jeune Almagro ayant été pris eut le même sort. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui pour sauver leur vie se retirèrent dans les montagnes chez Manco Ynca. Le jeune Diego d'Almagro fut, d'après son propre désir, enterré dans le tombeau de son père.

Herrera, *Historia general de los Hechos de los Cas-*

tellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano. — Zarate, *Historia del descubrimiento y conquista del Peru.* — Gomara, *Historia general de las Indias.* — Xeres, *Verdadera Relacion de la conquista del Peru.* — Robertson, *History of the discovery and settlement of America.* — Don G. Juan et don A. de Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique*, t. II.

*ALMAHDI (*Abou-Mohammed-Obeydullah*), fondateur de la dynastie des Fatimites ou Obeydites d'Afrique et d'Égypte, né en 260 de l'hégire (873-874 de J.-C.), mort en 934 de J.-C. Descendant de Fatime, fille du prophète, et chef de la secte des schiites, il détrôna, avec l'aide de la tribu berbère de Kotamah, Zeyadatallah, le dernier des Aglabites, et se fit proclamer khalife d'une grande partie de l'Afrique septentrionale. Almahdi régna vingt-six ans avec gloire, et fonda la ville de Mahdiyah, près de Cairouan. Ses deux successeurs immédiats n'étendirent pas leurs conquêtes au delà des provinces de Tunis, Cairouan, Barca et Tripoli. Mais Moizzeddin, le quatrième successeur d'Almahdi, se rendit maître de l'Égypte, et fixa sa résidence au Caire, ville de sa fondation. La dynastie des Fatimites avait duré jusqu'en 1169 de J.-C., lorsque Aladhed-Lidinallah, le quatorzième souverain de cette dynastie, fut détrôné par Salaheddin, le fondateur de la dynastie des Ayoubites.

Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères.* — Aboulféda, *Annal. muslem.* — Conde, *Hist. de la dominat. des Arabes.* — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. II, p. 21. — De Sacy, *Chrestomathie arabe.* — Elmacin, *Hist. sarac.*, lib. II, cap. 19.

*ALMAHDI BILLAH, troisième khalife de la race des Abbasides, mort en juin 785, succéda en 776 à son père Abou-Djafar-Almansour. Il s'est fait connaître par ses libéralités envers les pauvres et les poëtes. Aimant passionnément la chasse, il avait fait construire un magnifique palais au milieu d'une forêt, entre Mossoul et Bagdad. Un jour il poursuivait un antilope jusque dans un bâtiment en ruines; voulant y pénétrer par un passage étroit, il tomba de cheval et expira sur-le-champ. Il fut enterré par son fils Haroun-Al-Raschid, au pied d'un peuplier qu'il avait beaucoup aimé.

Elmacin, *Hist. Saracen.*, lib. II. — Aboulféda, *Annal. muslem.* — Ibn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.*

ALMAIN (*Jacques*), théologien français, né à Sens vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1515. Il était en 1512 professeur au collége de Navarre. On a de lui plusieurs traités de logique, de physique, de morale et de théologie; les deux plus importants sont : 1° *De Autoritate Ecclesiæ, seu sacrorum conciliorum eam repræsentantium*, etc., *contra Th. de Vio, qui his diebus suis scriptis nisus est Ecclesiæ Christi sponsæ potestatem enervare*; Paris, 1512, in-4°. Almain, tout ligueur qu'il était, y défend la doctrine du concile de Pise contre Cajetan; — 2° *De Potestate ecclesiastica et laicali contra Ockam.* Ces deux traités sont dans l'édition des ouvrages d'Almain; Paris, 1517, in-fol. Dupin les a insérés dans celle des œuvres de Gerson. On a encore de ce théologien un ouvrage intitulé *Moralia*, Paris, 1525, in-8°; il ne se trouve pas dans l'édition de 1517.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis.* — *Biogr. univ.*

*ALMAKHZOUMI (*Aboul-Motref-Ahmed*), historien et poëte arabe, né à Djesirah-Shukar (île de Xucar ou Alcira) en 1189 de J.-C., mort en mars 1256. Parmi ses ouvrages, qui sont inédits, on remarque : une histoire des Almohades, une histoire de Majorque, un poëme descriptif de Valence, et un recueil de *rasayil* (lettres).

Casiri, *Bibl. arab. hist. Escur.*, t. I, p. 107. — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. II, p. 329.

ALMAKRIZI. *Voy.* MAKRIZI.

ALMAMOUN. *Voy.* MAMOUN.

*ALMANNE ou ALTMANNE, en latin *Altmantius*, hagiographe, moine du couvent de Hautvilliers (diocèse de Reims), mort après 882, époque marquée par les ravages des Normans. Il a écrit les vies de saint Sindulfe, de saint Memmie, et la translation du corps de sainte Hélène de Rome à Hautvilliers en 840.

Sigebert de Gemblours. — *Histoire littéraire de France*, t. V, p. 618.

ALMANSOUR. *Voy.* MANSOUR.

*ALMANZI (*Joseph*), littérateur hébreu, né à Padoue en 1814. Outre plusieurs écrits remarquables, on a de lui, sous le titre *Abné Sicaron*, un Recueil d'anciennes inscriptions tumulaires hébraïques, avec des notes de S.-D. Luzzatto; Prague, 1845, in-4°. M. Almanzi possède une des bibliothèques privées les plus riches en manuscrits orientaux.

Œsterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

ALMANZOR. *Voy.* MANSOUR.

*ALMEIDA (*Brites* D'), surnommée *la Jeanne d'Arc portugaise*. Née dans le quatorzième siècle, selon toute probabilité à Aljubarotta, morte dans le même pays au quinzième siècle. Brites d'Almeida était une simple paysanne, exerçant le métier de boulangère. Au temps des guerres de Jean I[er] le mestre d'Aviz, elle eut occasion de donner des preuves d'un courage peu commun; mais elle ne guida jamais les armées. La bourgade où elle vivait ayant été assaillie par les troupes du roi de Castille en 1385, elle s'élança contre l'ennemi avec la pelle à enfourner qu'elle tenait à la main, et dans une seule action elle tua sept soldats espagnols. Camoens a célébré le courage tout viril de la paysanne d'Aljubarotta, et plusieurs poëtes l'ont imité; mais on a fort peu de détails positifs sur cette héroïne : certains écrivains assez modernes avaient même rangé son existence parmi ces mythes historiques qui circulent sans preuves. Un auteur que l'opinion générale range au premier rang parmi les critiques de son pays, M. Hercolano, a prouvé récemment que les exploits de Brites d'Almeida n'étaient pas imaginaires. Non-seulement la tradition est en-

core vivante dans le pays qu'elle habitait; mais il résulte des dernières recherches que, selon F. Manoël dos Santos, l'historiographe du royaume, F. Francisco Brandão aurait fait en 1642, sur les lieux mêmes, des investigations concluantes. Au dire des plus vieux habitants, la valeureuse boulangère avait le surnom *da Pisqueira*, et tenait son four dans la rue *direita* du bourg, près du cellier des frères d'Alcobaça. D'après une autre autorité (celle de Jozé Soares da Sylva, l'auteur des Mémoires sur le mestre d'Aviz), une seconde enquête, faite au commencement du dix-huitième siècle, aurait produit les renseignements suivants : On conservait depuis le quatorzième siècle, dans la bourgade d'Aljubarotta, la pelle qui avait servi à Brites pour accomplir son exploit; au temps de Philippe II, où toutes les traditions glorieuses du royaume étaient motif à persécution, on avait même caché cet instrument dans une muraille, et il avait été recouvert de ciment : la fameuse pelle n'avait été tirée de sa cachette, et cela à la joie extrême des populations, que lors de l'acclamation de João IV. Il paraît certain que l'arme assez singulière de la valeureuse Brites d'Almeida occupait fort la cour de Madrid, et que des ordres formels avaient été donnés afin qu'on l'expédiât pour cette capitale. Vers 1732, la maison de la Pisqueira existait encore, au dire de tous les habitants, mais elle ne présentait plus que des ruines. Selon les inductions du savant historien déjà cité, l'amazone portugaise n'aurait probablement pas été chercher les assaillants sur le champ de bataille; mais elle les aurait assommés dans son fournil, où ils seraient venus chercher un refuge. La tradition qui ordonnait une procession commémorative en l'honneur des exploits de Brites prouve que le peuple lui assignait une origine plus glorieuse.

La célèbre boulangère d'Aljubarotta devait être imitée deux siècles plus tard, en 1644, par une autre Portugaise, durant les guerres du dix-septième siècle. La place d'Ourguella, dans l'Alentéjo, ayant été assiégée par les forces du roi Catholique, Isabel Pereira, qui défendait les remparts, reçut une balle, et ne consentit jamais à abandonner son poste, qu'elle n'eût vu l'ennemi lever le siége. FERD. DENIS.

Francisco Rodriguez Lobo, *Poema do Santo Condestavel*, cant 14. - P.-Luiz Cardoso, *Dict. geog.*, t. I, p. 319. João-Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*. t. II, p. 411. - Herculano o Panorama, *Jornal litterario e instructivo*.

ALMEIDA (*Apollinaire*), missionnaire portugais, né à Lisbonne le 22 juillet 1587, assassiné le 9 juin 1638. Il entra chez les Jésuites le 27 avril 1601, et devint évêque de Nicée en 1626. Il partit aussitôt pour Goa, et en 1630 se rendit en Éthiopie. Chassé par le sultan Felladas, il se retira d'abord près de la mer Rouge, puis il revint à Tigré avec deux de ses collègues Francisco Rodriguez et Jacinto Francesco; ils y furent arrêtés et lapidés dans le bourg d'Oudagu. Almeida a laissé la *Vie du père Francesco Mendoça*.

Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

ALMEIDA (*Manoël*), missionnaire portugais, né à Vizeu en 1580, mort à Goa en 1646. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1598, et partit aussitôt pour les Indes, où il devint recteur du collége de Baïcam. Envoyé en 1622 en Éthiopie, il y demeura dix ans, occupé à catéchiser les habitants et à s'instruire de leurs usages; mais le sultan Segued, qui le protégeait, étant mort, son successeur crut devoir expulser les Jésuites du royaume. Almeida fut alors nommé provincial de son ordre et inspecteur des Indes; il méditait un nouveau voyage en Afrique lorsque la mort le frappa. Il avait réuni des matériaux précieux, qui ont servi au père Balthazar Tellier pour son *Histoire de la haute Éthiopie*; Coïmbre, 1650, in-fol. Almeida a en outre laissé, en manuscrit, un *Traité des mœurs des Abyssins*, et des *Lettres historiques* publiées à Rome, 1629, in-8°. A. DE L.

Mémoires de Portugal.—Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca scriptorum Hispaniæ*. — Ternaux-Compans, *Bibl. Asiatique et Africaine*, n° 1864.

ALMEIDA (*D. Francisco* DE), premier vice-roi des Indes portugaises, né à Lisbonne vers le milieu du quinzième siècle, mort le 1er mars 1510. Il appartenait à l'une des plus grandes familles du Portugal; sa maison tirait son origine de Payo Guterrez, surnommé Almeydão, qui avait conquis la ville d'Almeida sur les Maures, au temps de Sancho Ier. Ce Payo Guterrez était lui-même petit-fils de Pelayo Amadeo, le favori de D. Henrique, fondateur de la monarchie. Fils du deuxième comte d'Abrantès, qui avait occupé les plus hauts emplois sous João II, allié par sa femme D. Joanna Pereira au commandeur de Panoyas, Vasco Martins Moniz, Almeida était donc un personnage marquant à la cour d'Emmanuel, quoiqu'il ne fût que le septième enfant issu d'une nombreuse famille; aussi le roi lui sut-il quelque gré d'accepter le poste de gouverneur des Indes, lorsque Tristam da Cunha, nommé précédemment par lui à ce poste, ne put le remplir, en raison d'une cécité complète qui l'avait éloigné de la vie active pendant plusieurs mois, et qui en 1505 le contraignit à refuser l'emploi éminent qu'on lui offrait.

Almeida partit de Belem le 25 mars 1505, à la tête d'une flotte plus considérable que toutes celles qui avaient été expédiées jusqu'alors pour les Indes, puisqu'elle ne comptait pas moins de vingt-deux voiles, emmenant quinze cents hommes. Au nombre des personnages éminents qui faisaient partie de l'expédition, il faut placer d'abord D. Lourenço d'Almeida, le fils du gouverneur; puis João da Nova, l'éternel compétiteur d'Albuquerque, Diego Correa et João Serrão. Emmanuel voulut être témoin du départ de la flotte; et, pour être juste envers ce monarque, il faut dire que les instructions qu'il laissa en partant au nouveau gouver-

neur témoignent assez et de la haute sagacité qu'il mettait dans le choix des hommes, et de la vive intelligence qu'il déployait dans l'appréciation géographique des localités qu'on voulait soumettre alors à la couronne. Almeida avait ordre de bâtir d'abord une forteresse à Sofala, puis de se rendre maître de Guiloa, d'y construire également un fort, et, après avoir touché Cochin, d'aller avant tout explorer la mer Rouge. L'ennemi du commerce portugais venait de ce point, et c'était là qu'il fallait aller reconnaître sa position avant de le combattre.

La navigation d'Almeida fut interrompue par des calmes déplorables; et ce fut aussi à cette époque que les Portugais, craignant les tempêtes que l'on essuie presque toujours en doublant le cap de Bonne-Espérance, s'élevèrent dans l'hémisphère du sud à une hauteur telle, que les froids les plus rigoureux se firent sentir, et qu'une neige abondante même couvrit les bâtiments. Quoi qu'il en soit, la flotte était parvenue devant Quiloa le 22 juillet 1505. Cette place tomba pour ainsi dire sans coup férir entre les mains des Portugais, qui en assurèrent la suzeraineté à Emmanuel; puis ils se dirigèrent sur Mombaça, où l'action devait être plus chaude. Après un combat terrible, où les habitants prouvèrent, comme ils aimaient à le répéter, que les chevaliers de Monbaça ne devaient pas se comparer aux poules de Quiloa, la capitale de l'île tomba avec ses trésors au pouvoir d'Almeida, qui, pour sa part d'un immense butin, se contenta de prendre parmi les armes une flèche, et donna dès lors une preuve de ce désintéressement dont les vices-rois offrirent plus tard tant d'exemples mémorables.

Après avoir accompli ces exploits, qui devaient avoir un si grand retentissement chez les Maures commerçants qui fréquentaient les ports de l'Afrique orientale et de l'Inde, Almeida toucha à Melinde, dont le roi était déjà l'allié des Portugais; puis à l'île d'Anchedive, où il arriva le 30 septembre; et enfin il gagna les côtes de l'Inde. Cochin, où dès l'origine les Portugais avaient trouvé un accueil si favorable, devait être le lieu de sa résidence; mais avant d'y parvenir il punit le roi de Onor, qui avait d'abord accepté la paix, et le fit repentir d'avoir failli à ses serments; puis il alla surgir à Cananor, où il reçut l'ambassade du roi de Narsingue, le souverain le plus puissant de ces régions, au dire de tous les historiens portugais contemporains et même du vieux Barthema, dont la relation si précieuse coïncide avec leurs écrits. Enivré de cet honneur inespéré, ce fut alors seulement qu'Almeida prit de sa propre autorité, mais toutefois avec le consentement des capitaines de la flotte, le titre de vice-roi. Un de ses admirateurs les plus zélés, Fernand Lopez de Castanheda, convient de l'incroyable vanité qui le guidait en mainte occasion; et il en donna certes une preuve bien convaincante à cette époque, puisque le titre qu'il s'arrogeait ne lui était nullement accordé par les provisions royales dont il tirait ses pouvoirs. A Cochin, l'orgueil de ce représentant d'Emmanuel eut tout lieu d'être satisfait : Almeida eut l'honneur de faire un roi, et de placer sur sa tête la couronne d'or que le monarque portugais envoyait à son feudataire, en affectant de lui permettre de battre monnaie, et en lui assurant désormais sa protection. Immédiatement après avoir accompli cet acte, qui abaissait tant en réalité un souverain de fait, et qui en agrandissait tant un autre, D. Francisco d'Almeida donna une preuve à Emmanuel de l'habileté de son administration et de l'activité de son zèle, en expédiant pour le Portugal une flottille de huit navires chargés d'épices: le commandement de ces navires fut dévolu à Fernand Soares. Ces bâtiments, après avoir été compléter leur riche cargaison à Cananor, où les Portugais étaient désormais les maîtres, poursuivirent leur route; et ce fut durant ce mémorable voyage que, le 1er février 1506, fût vue pour la première fois, depuis Marco Polo, l'île de Madagascar, que les navigateurs étaient tentés alors de prendre pour un nouveau continent, et qu'ils nommèrent plus tard l'île de *São-Laurenço* (l'île de Saint-Laurent).

Après avoir pourvu aux besoins du commerce, Almeida songea à exécuter les ordres du roi; et il dirigea sur l'île de Sofala un des plus braves officiers de la flotte portugaise, Pero d'Anhaia, avec ordre d'y construire un fort. Un vieux roi aveugle, d'une rare énergie, commandait dans cette île; il permit d'abord l'érection du fort qu'on voulait bâtir près de son palais, puis, à l'instigation des Maures, il voulut chasser les chrétiens. Quelques mois après, et malgré une héroïque résistance, sa tête placée au bout d'une lance s'élevait sur les remparts de la ville, et attestait la puissance toujours inflexible et toujours croissante des Portugais.

Le système politique d'Almeida n'était pas cependant d'accord avec celui du conseil d'Emmanuel. Selon lui, l'érection de forteresses était la ruine du royaume, et c'était sur l'Océan même qu'il fallait aller chercher l'ennemi du nom chrétien pour l'anéantir. Sa bravoure personnelle et la valeur impétueuse de son fils, en multipliant les combats sur mer, servirent puissamment la cause des Portugais, mais elles n'eussent certainement pas consolidé leur pouvoir. Le roi de Calicut fut à cette époque profondément abaissé, et celui de Cananor paya cher ses tergiversations. Il était temps toutefois qu'Albuquerque arrivât aux Indes pour y fonder définitivement sur des bases solides la puissance portugaise. Quand ce grand homme y parvint, revêtu du titre de gouverneur, Almeida était affligé du coup le plus rude qui pût frapper sa vieillesse : son fils avait trouvé une mort héroïque devant Daboul, et il ne pouvait plus opposer son fougueux courage aux efforts du soudan d'Égypte,

qui envoyait une flotte formidable pour balayer les mers de l'Inde, disait-il, d'une poignée d'infidèles. En présence de son successeur, Almeida ne put nier la validité de ses pouvoirs, mais il les éluda; et, avec une arrogance qu'il puisait dans les priviléges de sa naissance et dans le titre qu'il s'était donné, il refusa d'abandonner le gouvernement avant d'avoir vengé, disait-il, sur ces *Roumts* partis de Constantinople et du Caire, la mort de son fils. Tout en faisant sentir à son rival que l'honneur de combattre la flotte partie d'Égypte lui appartenait, Albuquerque eut assez de modération et de condescendance pour ne pas faire valoir tous ses droits. Almeida, il faut en convenir, se montra plus grand homme de guerre et plus habile qu'il ne l'avait peut-être été dans le cours de son administration. A la tête d'une flotte de dix-neuf voiles, montée par treize cents Portugais, il se dirigea d'abord vers le port où son fils avait péri, et là il remporta une victoire. Elle fut souillée, il faut bien le dire, de tant de cruautés, que dans l'Inde entière, raconte un vieil historien, on répétait comme une forme proverbiale : « Puisse la colère des *Franguis* venir sur toi comme elle est venue sur Daboul! » Ceci avait lieu en décembre 1508. Quelques semaines après, Francisco de Almeida mettait le comble à sa gloire militaire en anéantissant, devant le port de Diú, les forces combinées du soudan d'Égypte et du rajah de Calicut. Il est à remarquer que l'émir Hossein n'avait pas seulement à bord de sa flotte des Arabes et des Hindous; il comptait parmi ses troupes huit cents mameluks admirablement armés et un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels on distinguait surtout des Slaves et des Vénitiens. La bataille dura depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil; et quoique leurs manœuvres fussent criblées de projectiles, les Portugais ne perdirent dans cette journée mémorable que trente-deux hommes. On évalue la perte des musulmans à trois mille hommes, sans compter la destruction des mameluks, dont il ne resta que vingt-deux seulement. Ces calculs, admis par les écrivains nationaux du seizième siècle, pourraient bien être taxés de quelque exagération, et plusieurs historiens réduisent à quinze cents le nombre des musulmans qui périrent dans cette action décisive, en bornant la perte des mameluks à quatre cents. Quoi qu'il en soit, la victoire remportée par Almeida sur les Roumis eut un immense retentissement dans la presqu'île de l'Inde, et commença, on peut l'affirmer, la ruine du commerce des musulmans dans ces régions. L'allié du soudan, qui n'avait point pris part à l'affaire, et qui était demeuré sur la plage tandis que l'émir Hossein déployait tant de courage, Melek-Iaz se hâta de conclure, pour le souverain de Calicut, un traité de paix avec le vice-roi; et tout en refusant de lui livrer Hossein, qui s'était enfui, disait-il, aussitôt après la bataille, et qui s'était réfugié dans l'intérieur, il restitua à Almeida tous les prisonniers chrétiens et lui abandonna les débris de la flotte, qui furent immédiatement brûlés.

Après ce grand combat naval, qui le plaçait désormais parmi les capitaines les plus éminents de son pays, satisfait d'une vengeance qu'il méditait depuis longtemps, et certainement enorgueilli outre mesure du succès de ses armes, D. Francisco de Almeida retourna à Cochin. Là, commencèrent ses fatals débats avec Albuquerque, débats durant lesquels la fierté orgueilleuse du vice-roi alla jusqu'à la violence. En 1509, lorsque le maréchal D. Fernando Coutinho eut rétabli Albuquerque dans tous ses droits, il fallut bien que le vainqueur de Diú abandonnât les Indes. Son départ s'effectua de Cochin le 19 novembre 1509, et l'on dit qu'il donna alors une dernière preuve de sa fastueuse libéralité, en accordant à quelques gentilshommes, sans doute nécessiteux, dix mille crusades sur ses propres biens.

Francisco d'Almeida ne quitta définitivement Cananor, où il était allé compléter le chargement de ses trois navires, que le 1er décembre. Malheureusement il se trouva dans la nécessité d'aller faire eau à la baie de Saldanha, non loin du cap de Bonne-Espérance. On était sur le point de remettre à la voile, lorsqu'un homme de l'équipage, qui s'était procuré un de ces moutons du Cap si renommés par leur grosseur, donna aux capitaines de la flotte le désir de ravitailler leurs navires, et d'emmener, pour terminer la campagne, une certaine quantité de bétail. Ce trafic, entamé avec les Cafres, s'effectua d'abord avec facilité, jusqu'à ce qu'un pur malentendu eût irrité les noirs, qui croyaient que l'on en voulait à la vie d'un d'entre eux. Les hostilités commencèrent; et le lendemain Francisco d'Almeida ayant voulu porter du secours aux siens, descendit à terre avec la bannière royale, et ne craignit pas de s'avancer à plus d'une lieue dans l'intérieur. Ce fut ce qui causa sa perte. Comme il revenait vers la plage, avec un troupeau de bœufs que l'on avait enlevé de vive force aux Cafres, ceux-ci, au milieu des tourbillons de poussière que soulevaient les pas des bestiaux, se réunirent en certain nombre, et poursuivirent les chrétiens en les attaquant à coups de fronde et à coups de zagaies. Almeida comprit que sa dernière heure était arrivée; il remit la bannière à un jeune chevalier plus vigoureux que lui, en lui recommandant de la soustraire aux efforts de cette misérable horde; et il ajouta que là finissaient les services qu'il avait rendus au roi et au pays. La bannière fut sauvée en effet; mais celui qui naguère faisait trembler les souverains les plus fastueux de la presqu'île de l'Inde par ses exploits et son nom, trouva la mort au milieu de quelques nègres. Il venait de gagner l'aiguade où l'attendaient les chaloupes, et il espérait encore se sauver, lorsqu'il se débarrassa de la barbote de son casque. Ce geste n'échappa pas à un

Cafre, qui lui plongea dans la gorge un pieu durci au feu, et la traversa de part en part. Almeida tomba à genoux, fit un geste pour arracher l'arme fatale; puis, sentant que cet effort était inutile, leva les bras au ciel, et retomba sur le sable en expirant. Les hommes qui accompagnaient le vice-roi ne cherchèrent pas à enlever son corps: ils lui firent courageusement un holocauste de leur propre vie, qu'ils pouvaient sauver, et la plupart d'entre eux périrent volontairement avec lui. Parmi ces loyales victimes, dit une chronique contemporaine, on comptait onze chevaliers de haute renommée. Damião de Goes évalue à soixante-cinq le nombre des Portugais qui périrent dans cette échauffourée malheureuse; un autre historien n'en compte que cinquante-sept. Le lendemain, lorsque Lourenço de Brito et George de Mello Pereira, qui commandaient la flottille du vice-roi, se rendirent sur la plage, ils trouvèrent le corps du malheureux Almeida outrageusement mutilé: on lui avait ouvert la poitrine et le ventre. Les funérailles se firent à la hâte, et les cadavres de tant de braves furent simplement enfouis dans le sable, sans que les deux capitaines, qui se disputaient déjà le commandement, songeassent à rapporter celui du vice-roi en Europe.

Ce douloureux événement se passait le 1er mars 1510; le jour suivant, les bâtiments remirent à la voile, et après une navigation de quelques mois allèrent surgir heureusement au port de Lisbonne. La nouvelle qu'ils apportaient jeta la consternation dans la ville, et l'on dit même qu'Emmanuel ayant fait part de la mort d'Almeida à Ferdinand d'Aragon, le mari d'Isabelle, ce monarque fit immédiatement fermer les fenêtres de son palais, en signe de deuil. Il avait pu juger de la valeur personnelle du vice-roi au siége de Grenade, et il en gardait un grand souvenir.

Fernand Lopes de Castanheda, qui avait pu recueillir sur Almeida des renseignements positifs, nous apprend que c'était un homme de moyenne stature, membru, comme on disait au seizième siècle, d'aspect fort grave, et d'une grande majesté. Malgré son extrême orgueil, il alliait aux qualités que nous venons de signaler une extrême courtoisie. Sa postérité s'est conservée par les femmes. Dona Léonor de Almeida, sa fille, se maria d'abord avec D. Francisco de Mendoça, le frère de la duchesse de Bragance, puis avec D. Rodrigo de Mello, comte de Tentugal, premier marquis de Ferreira; et elle s'est perpétuée dans cette famille. FERDINAND DENIS.

Fernand Lopes de Castanheda, *Hist. do descobrimento da India*. — João de Barros, *Decad. da India*. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. II, part. 2, chap. III. — Osorio, *De rebus Emman.*, lib. IV et lib. VI. — Antonio de S. Romão, *Historia de la India oriental*, l. I, cap. VII. — Pedro de Mariz, *Dialogos de varia historia*, Dial. 4, cap. XV. — Maffei, *Hist. Ind.*, lib. IV. — Francisco de Santa Maria, *Diario Portuguez*, pag. 28. — Fonseca, *Evora gloriosa*. — Barbudo, *Emprezas militares de Lusitanos*, fol. 144. — *O Panorama, jornal litterario e instructivo*.

*ALMEIDA (*Fernando* DE), musicien portugais, natif de Lisbonne, mort en 1638, dans le couvent de Thomar. Il fut des élèves les plus distingués de Duarte Lobo, et composa *Lamentationes, Responsiones et Miserere dos tres officios da quarta, quinta e sesta feira da semana santa*, et *missa a 12 voci*.

Machado, *Bibliotheca Lusitana historica*.

*ALMEIDA (*Gregorio* DE), pseudonyme du P. João de Vasconcellos, jésuite, né à Leiria en 1592, et mort au collége de Coïmbre en 1661. — Vasconcellos passe pour l'auteur du livre bien connu et intitulé *Restauração de Portugal prodigiosa offerecida ao serenissimo e felicissimo rey D. João IV do nome entre os reys, pelo D. Gregorio de Almeida Ulyssiponense*, Lisboa, 1643. Quelques auteurs n'admettent point le pseudonyme.

La *Restauração de Portugal* est mise au rang des livres classiques par l'Académie des sciences de Lisbonne. FERD. DENIS.

Catalogo dos autores, dans le grand Dictionnaire de l'Académie portugaise.

ALMEIDA MELLO E CASTRO (dom *Juan* D'), comte das Galvêas, ministre d'État portugais, né à Lisbonne en 1757, mort à Rio-Janeiro le 18 janvier 1814. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut successivement ministre à la Haye, à Rome, à Londres, et devint, en 1799, ministre des affaires étrangères et de la guerre. Après le traité de Badajoz entre la France et le Portugal, il fut congédié, et se rendit au Brésil, où il devint conseiller d'État et ministre.

Constancio, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*Antonio* D'), chirurgien portugais, né dans la province de Beira vers 1761, mort en 1822. Élève infirmier à l'hôpital Saint-Joseph de Lisbonne, il étudia à Londres sous le célèbre Hunter. On a de lui: 1° *Tratado completo de Medicina operatoria. Lente de operações no hospital de Sancto-Jose*; Lisbonne, 1801, 4 vol. in 8°; — 2° *Obras cirurgicas*; ibid., 1813-1814, 4 vol. in-8°; — 3° *Quadro elementos da Historia natural dos animães*; Londres, 1815, 2 vol. in-8°. C'est la traduction de l'ouvrage de Cuvier.

Constancio, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*D. Lourenço* D'), surnommé *le Macchabée portugais*, fils du vice-roi des Indes, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1508. Il partit avec la flotte qui emmenait son père aux Indes, et il se fit remarquer dans l'Orient en multipliant des exploits qui lui ont valu l'honneur d'être chanté par Camoens. Doué d'une force herculéenne, D. Lourenço d'Almeida ne tarda pas à être l'effroi des mahométans et des Hindous. Pour donner une idée de la terrible énergie qu'il montrait dans les combats, nous rappellerons, avec un de ses historiens, que devant Paname il pourfendit d'un coup de cimeterre un naire jusqu'à la ceinture. Avant de raconter ses grandes actions guerrières, sa bio-

graphie doit enregistrer d'autres faits plus curieux pour la science. En 1505, c'est-à-dire peu de temps après son arrivée aux Indes, son père lui ayant ordonné d'aller explorer les Maldives à la tête de neuf voiles, comme il eut gagné le cap Comorin, les courants l'entraînèrent sur les côtes de Ceylan. Il aborda cette île célèbre, à un port que Damião de Goes désigne sous le nom de *Gabalicão*, et que les Portugais appellent Callo. Le rajah qui commandait à cette portion de l'île reçut le jeune capitaine portugais en grande pompe, et, grâce à la terreur qu'il lui inspirait, accepta la suzeraineté du Portugal; en s'engagant à charger les navires portugais annuellement de quatre bahar de cannelle. Almeida se procura à Ceylan le premier éléphant qui soit venu de ces régions en Europe. Au retour de cette expédition, Almeida parcourut les côtes du Malabar à la tête d'une flotte dont son père lui avait donné le commandement, en le soumettant toutefois à un conseil composé des capitaines les plus expérimentés : ce fut en ce temps qu'il livra, devant Cananor, ce fameux combat naval durant lequel trois mille mahométants succombèrent, tandis que six ou huit Portugais seulement périrent.

Effrayé des progrès que les chrétiens faisaient dans les Indes et de la prépondérance qu'ils acquéraient, le sultan de Babylone, comme on disait alors, expédia une flotte sous le commandement de l'émir Hossein, que les écrivains portugais désignent sous le nom de Mirhocen. Cet amiral, né dans le Kurdistan, et qui était d'une habileté incontestable, opéra sa jonction avec Melek-Iaz dans le port de Choul. Ce fut là que Lourenço de Almeida trouva une mort digne de son courage, et que les plus grands poëtes ont célébrée à l'envi. Cerné par les deux flottes, abandonné par les navires qui prudemment se mettaient en sûreté, il voulut résister seul à l'émir Hossein. Une habile manœuvre, suivie d'une effroyable décharge d'artillerie, dut lui faire voir qu'il n'avait plus affaire aux sambusques de la côte, qu'il avait si souvent coulées bas. Un boulet l'avait atteint à la cuisse : l'intrépide jeune homme se fit lier, assis sur une chaise, au pied du grand mât, et là il commanda encore la manœuvre : un boulet vint le frapper en pleine poitrine, et il expira, comme dit Camoëns, sans savoir ce que c'était que se rendre.

A qui resurjam todos os antigos.
A ver o nobre ardor, que aqui se aprende :
Outro Sceva verão, que espedaçado
Nao sabe ser rendido nem domado.

Cam., *cant. X, st.* 30.

F. Denis.

João de Barros, *Decad. IV*, liv. Ier, chap. II. — Faria y Souza, *Asia portugueza*. t. I, part. 4. — João Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*, t. II, p. 430.

ALMEIDA (*Nicolao-Tolentino* d'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745, mort dans sa ville natale en 1811. Il étudia à l'université de Coimbre, obtint une place de commis au ministère de l'intérieur, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à ses travaux favoris. Il excelle dans le genre satirique, et offre quelques points de ressemblance avec Gresset. Le recueil de ses poésies fut publié sous le titre : *Obras poeticas de Nicolao-Tolentino de Almeida*, 2 vol. in-8°; Lisbonne, 1802; réimprimée en 1828, 2 vol. in-16.

ALMÉIDA ou **ALMEYDA** (*Théodose* ou *Théodore*), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, mort dans sa ville natale le 18 avril 1804. Il était membre de l'Académie royale des sciences de Lisbonne et de la Société royale de Londres. Ses écrits, empreints d'un certain caractère philosophique amenèrent des modifications sérieuses dans l'enseignement universitaire du Portugal. S'étant prononcé vivement pour la cour de Rome dans les discussions du pape Clément XIII et du roi Joseph, relativement à la suppression de la bulle *in Cœna Domini*, il fut exilé de Portugal, et se retira en France. Il ne rentra dans sa patrie qu'après la retraite du marquis de Pombal en 1777. Il a laissé quarante-deux volumes sur divers sujets, cinq volumes de traductions et plusieurs manuscrits. On cite principalement de lui *Recreação filosofica*, 5 vol. in-8°, 1751, etc.; — *L'Heureux indépendant*, roman que les critiques d'abord appelèrent *Heureux Impertinent*. A. de L.

Chalmers, *Biographical Dictionary*. — *Gentleman's Magazine* vol. XXIV. — Feller, *Dictionnaire historique universel* (édit. de M. Ch. Weiss; Paris, 1844).

AL-MELIK *Voy.* Mélik.

ALMELOVEEN (*Théodore Jansson van*), médecin et savant éditeur hollandais, né le 24 juillet 1657 à Mydrecht, près d'Utrecht, mort à Amsterdam le 28 juillet 1712, fils d'un ministre protestant, et neveu du célèbre imprimeur Jansson. Son grand-père Jean Jansson, que le roi de Suède nomma son imprimeur, fut un typographe également distingué. Almeloveen reçut sa première éducation à Gouda et Nordwyk; puis il vint, en 1696, étudier à Utrecht la littérature classique sous Grævius, la philosophie sous Gérard de Vries, la théologie sous Leusden, et la médecine sous Munniks et Jacques Vallan. Reçu docteur en 1681, il épousa, six ans après, la fille de Jean Immerseel, bourgmestre de la ville de Gouda, où il s'établit d'abord comme praticien. En 1697. il fut appelé à Harderwyk pour y professer la littérature grecque et la médecine. Ses connaissances bibliographiques et linguistiques lui attirèrent un grand renom parmi les savants, et il fut admis dans l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de *Celsus secundus*. Comme il mourut sans enfants, il légua à l'université d'Utrecht toutes les éditions de Quintilien qu'il avait pu amasser, et tous les livres manuscrits à un de ses amis. Almeloveen a laissé des éditions et des commentaires fort estimés. Voici la liste de ses travaux principaux : 1° *Hippocratis Aphorismi, græce et latine*; Amsterdam,

Cafre, qui lui plongea dans la gorge un pieu durci au feu, et la traversa de part en part. Almeida tomba à genoux, fit un geste pour arracher l'arme fatale; puis, sentant que cet effort était inutile, leva les bras au ciel, et retomba sur le sable en expirant. Les hommes qui accompagnaient le vice-roi ne cherchèrent pas à enlever son corps: ils lui firent courageusement un holocauste de leur propre vie, qu'ils pouvaient sauver, et la plupart d'entre eux périrent volontairement avec lui. Parmi ces loyales victimes, dit une chronique contemporaine, on comptait onze chevaliers de haute renommée. Damião de Goes évalue à soixante-cinq le nombre des Portugais qui périrent dans cette échauffourée malheureuse; un autre historien n'en compte que cinquante-sept. Le lendemain, lorsque Lourenço de Brito et George de Mello Pereira, qui commandaient la flottille du vice-roi, se rendirent sur la plage, ils trouvèrent le corps du malheureux Almeida outrageusement mutilé: on lui avait ouvert la poitrine et le ventre. Les funérailles se firent à la hâte, et les cadavres de tant de braves furent simplement enfouis dans le sable, sans que les deux capitaines, qui se disputaient déjà le commandement, songeassent à rapporter celui du vice-roi en Europe.

Ce douloureux événement se passait le 1er mars 1510; le jour suivant, les bâtiments remirent à la voile, et après une navigation de quelques mois allèrent surgir heureusement au port de Lisbonne. La nouvelle qu'ils apportaient jeta la consternation dans la ville, et l'on dit même qu'Emmanuel ayant fait part de la mort d'Almeida à Ferdinand d'Aragon, le mari d'Isabelle, ce monarque fit immédiatement fermer les fenêtres de son palais, en signe de deuil. Il avait pu juger de la valeur personnelle du vice-roi au siége de Grenade, et il en gardait un grand souvenir.

Fernand Lopes de Castanheda, qui avait pu recueillir sur Almeida des renseignements positifs, nous apprend que c'était un homme de moyenne stature, membru, comme on disait au seizième siècle, d'aspect fort grave, et d'une grande majesté. Malgré son extrême orgueil, il alliait aux qualités que nous venons de signaler une extrême courtoisie. Sa postérité s'est conservée par les femmes. Dona Léonor de Almeida, sa fille, se maria d'abord avec D. Francisco de Mendoça, le frère de la duchesse de Bragance, puis avec D. Rodrigo de Mello, comte de Tentugal, premier marquis de Ferreira; et elle s'est perpétuée dans cette famille. FERDINAND DENIS.

Fernand Lopes de Castanheda, *Hist. do descobrimento da India*. — João de Barros, *Decad. da India*. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. II, part. 2, chap. III. — Osorio, *De rebus Emman.*, lib. IV et lib. VI. — Antonio de S. Romão, *Historia de la India oriental*, l. I, cap. VII. — Pedro de Mariz, *Dialogos de varia historia*, Dial. 4, cap. XV. — Maffei, *Hist. Ind.*, lib. IV. — Francisco de Santa Maria, *Diario Portuguez*, pag. 28. — Fonseca, *Evora gloriosa*. — Barbudo, *Emprezas militares de Lusitanos*, fol. 144. — *O Panorama, jornal litterario e instructivo*.

***ALMEIDA** (*Fernando* DE), musicien portugais, natif de Lisbonne, mort en 1638, dans le couvent de Thomar. Il fut des élèves les plus distingués de Duarte Lobo, et composa *Lamentationes, Responsiones et Miserere dos tres officios da quarta, quinta e sesta feira da semana santa*, et *missa a 12 voci*.

Machado, *Bibliotheca Lusitana historica*.

***ALMEIDA** (*Gregorio* DE), pseudonyme du P. João de Vasconcellos, jésuite, né à Leiria en 1592, et mort au collége de Coïmbre en 1661. — Vasconcellos passe pour l'auteur du livre bien connu et intitulé *Restauração de Portugal prodigiosa offerecida ao serenissimo e felicissimo rey D. João IV do nome entre os reys, pelo D. Gregorio de Almeida Ulyssiponense*, Lisboa, 1643. Quelques auteurs n'admettent point le pseudonyme.

La *Restauração de Portugal* est mise au rang des livres classiques par l'Académie des sciences de Lisbonne. FERD. DENIS.

Catalogo dos autores, dans le grand Dictionnaire de l'Académie portugaise.

ALMEIDA MELLO E CASTRO (dom *Juan* D'), comte das Galvêas, ministre d'État portugais, né à Lisbonne en 1757, mort à Rio-Janeiro le 18 janvier 1814. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut successivement ministre à la Haye, à Rome, à Londres, et devint, en 1799, ministre des affaires étrangères et de la guerre. Après le traité de Badajoz entre la France et le Portugal, il fut congédié, et se rendit au Brésil, où il devint conseiller d'État et ministre.

Constancio, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*Antonio* D'), chirurgien portugais, né dans la province de Beira vers 1761, mort en 1822. Élève infirmier à l'hôpital Saint-Joseph de Lisbonne, il étudia à Londres sous le célèbre Hunter. On a de lui : 1° *Tratado completo de Medicina operatoria. Lente de operações no hospital de Sancto-Jose*; Lisbonne, 1801, 4 vol. in 8°; — 2° *Obras cirurgicas*; ibid., 1813-1814, 4 vol. in-8°; — 3° *Quadro elementos da Historia natural dos animães*; Londres, 1815, 2 vol. in-8°. C'est la traduction de l'ouvrage de Cuvier.

Constancio, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*D. Lourenço* D'), surnommé *le Macchabée portugais*, fils du vice-roi des Indes, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1508. Il partit avec la flotte qui emmenait son père aux Indes, et il se fit remarquer dans l'Orient en multipliant des exploits qui lui ont valu l'honneur d'être chanté par Camoens. Doué d'une force herculéenne, D. Lourenço d'Almeida ne tarda pas à être l'effroi des mahométans et des Hindous. Pour donner une idée de la terrible énergie qu'il montrait dans les combats, nous rappellerons, avec un de ses historiens, que devant Paname il pourfendit d'un coup de cimeterre un naïre jusqu'à la ceinture. Avant de raconter ses grandes actions guerrières, sa bio-

graphie doit enregistrer d'autres faits plus curieux pour la science. En 1505, c'est-à-dire peu de temps après son arrivée aux Indes, son père lui ayant ordonné d'aller explorer les Maldives à la tête de neuf voiles, comme il eut gagné le cap Comorin, les courants l'entraînèrent sur les côtes de Ceylan. Il aborda cette île célèbre, à un port que Damião de Goes désigne sous le nom de *Gabalicão*, et que les Portugais appellent Calle. Le rajah qui commandait à cette portion de l'île reçut le jeune capitaine portugais en grande pompe, et, grâce à la terreur qu'il lui inspirait, accepta la suzeraineté du Portugal; en s'engageant à charger les navires portugais annuellement de quatre bahar de cannelle. Almeida se procura à Ceylan le premier éléphant qui soit venu de ces régions en Europe. Au retour de cette expédition, Almeida parcourut les côtes du Malabar à la tête d'une flotte dont son père lui avait donné le commandement, en le soumettant toutefois à un conseil composé des capitaines les plus expérimentés : ce fut en ce temps qu'il livra, devant Cananor, ce fameux combat naval durant lequel trois mille mahométants succombèrent, tandis que six ou huit Portugais seulement périrent.

Effrayé des progrès que les chrétiens faisaient dans les Indes et de la prépondérance qu'ils acquéraient, le sultan de Babylone, comme on disait alors, expédia une flotte sous le commandement de l'émir Hossein, que les écrivains portugais désignent sous le nom de Mirhocen. Cet amiral, né dans le Kurdistan, et qui était d'une habileté incontestable, opéra sa jonction avec Melek-Iaz dans le port de Choul. Ce fut là que Lourenço de Almeida trouva une mort digne de son courage, et que les plus grands poëtes ont célébrée à l'envi. Cerné par les deux flottes, abandonné par les navires qui prudemment se mettaient en sûreté, il voulut résister seul à l'émir Hossein. Une habile manœuvre, suivie d'une effroyable décharge d'artillerie, dut lui faire voir qu'il n'avait plus affaire aux sambusques de la côte, qu'il avait si souvent coulées bas. Un boulet l'avait atteint à la cuisse : l'intrépide jeune homme se fit lier, assis sur une chaise, au pied du grand mât, et là il commanda encore la manœuvre : un boulet vint le frapper en pleine poitrine, et il expira, comme dit Camoëns, sans savoir ce que c'était que se rendre.

A qui resurjam todos os antigos.
A ver o nobre ardor, que aqui se aprende :
Outro Sceva verão, que espedaçado
Nao sabe ser rendido nem domado.

Cam., *cant. X, st.* 29.

F. Denis.

João de Barros, *Decad. IV*, liv. I[er], chap. II. — Faria y Souza, *Asia portugueza*. t. I, part. 4. — João Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*, t. II, p. 480.

ALMEIDA (*Nicolao-Tolentino* d'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745, mort dans sa ville natale en 1811. Il étudia à l'université de Coïmbre, obtint une place de commis au ministère de l'intérieur, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à ses travaux favoris. Il excelle dans le genre satirique, et offre quelques points de ressemblance avec Gresset. Le recueil de ses poésies fut publié sous le titre : *Obras poeticas de Nicolao-Tolentino de Almeida*, 2 vol. in-8°; Lisbonne, 1802; réimprimée en 1828, 2 vol. in-16.

ALMÉIDA ou **ALMEYDA** (*Théodose* ou *Théodore*), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, mort dans sa ville natale le 18 avril 1804. Il était membre de l'Académie royale des sciences de Lisbonne et de la Société royale de Londres. Ses écrits, empreints d'un certain caractère philosophique amenèrent des modifications sérieuses dans l'enseignement universitaire du Portugal. S'étant prononcé vivement pour la cour de Rome dans les discussions du pape Clément XIII et du roi Joseph, relativement à la suppression de la bulle *in Cœna Domini*, il fut exilé de Portugal, et se retira en France. Il ne rentra dans sa patrie qu'après la retraite du marquis de Pombal en 1777. Il a laissé quarante-deux volumes sur divers sujets, cinq volumes de traductions et plusieurs manuscrits. On cite principalement de lui *Recreação filosofica*, 5 vol. in-8°, 1751, etc.; — *L'Heureux indépendant*, roman que les critiques d'abord appelèrent *Heureux Impertinent*. A. de L.

Chalmers, *Biographical Dictionary*. — *Gentleman's Magazine* vol. XXIV. — Feller, *Dictionnaire historique universel* (édit. de M. Ch. Weiss; Paris, 1844).

AL-MELIK *Voy.* Mélik.

ALMELOVEEN (*Théodore Jansson van*), médecin et savant éditeur hollandais, né le 24 juillet 1657 à Mydrecht, près d'Utrecht, mort à Amsterdam le 28 juillet 1712, fils d'un ministre protestant, et neveu du célèbre imprimeur Jansson. Son grand-père Jean Jansson, que le roi de Suède nomma son imprimeur, fut un typographe également distingué. Almeloveen reçut sa première éducation à Gouda et Nordwyk; puis il vint, en 1696, étudier à Utrecht la littérature classique sous Grævius, la philosophie sous Gérard de Vries, la théologie sous Leusden, et la médecine sous Munniks et Jacques Vallan. Reçu docteur en 1681, il épousa, six ans après, la fille de Jean Immerseel, bourgmestre de la ville de Gouda, où il s'établit d'abord comme praticien. En 1697. il fut appelé à Harderwyk pour y professer la littérature grecque et la médecine. Ses connaissances bibliographiques et linguistiques lui attirèrent un grand renom parmi les savants, et il fut admis dans l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de *Celsus secundus*. Comme il mourut sans enfants, il légua à l'université d'Utrecht toutes les éditions de Quintilien qu'il avait pu amasser, et tous les livres manuscrits à un de ses amis. Almeloveen a laissé des éditions et des commentaires fort estimés. Voici la liste de ses travaux principaux : 1° *Hippocratis Aphorismi, græce et latine;* Amsterdam,

1685, in-24; — 2° *Aurelii Celsi de Medicina libri octo*, etc., avec des additions de Constantin, de Casaubon et d'Almeloveen, etc.; *ibid.*, 1687, in-12, 1713, in-8°; Padoue, 1722, in-8°, avec *Sorani Sammonici de medicina Præcepta saluberrima*; — 3° *Apicii Cœlii de Obsoniis et Condimentis, sive de Arte coquinaria libri X*, avec des notes de Martin Lister, Hamelbergius, van der Linden, etc.; Amstelod., 1709, in-8°; — 4° une nouvelle édition des huit livres des *Maladies aiguës et chroniques* de Cœlius Aurelianus, d'après Jean-Conrad Amman; Amsterdam, 1709, in-4°, avec fig.; — 5° *Bibliotheca promissa et latens*, à laquelle sont jointes les Épîtres de Velschius sur les écrits de médecine inédits, Goude, 1688 et 1698, in-8°; 1692, in-12; Nuremb., 1699, in-8°, *cum accessionibus Rodolphi Martini Melfuhreri*; — 6° *Anatomie de la moule*, en langue flamande, avec des observations anatomiques, médicales et chirurgicales; Amst., 1684, in-8°; — 7° *Onomasticon rerum inventarum et Inventa nov. antiqua, id est, brevis enarratio ortus et progressus artis medicæ*; Amst., 1684, in-8°; — 8° *Opuscula, sive antiquitatum e sacris profanarum Specimen conjectans veterum poetarum fragmenta, et plagiariorum syllabus*; Amstelodami, 1686, in-8°. A ces travaux il faut ajouter une édition de Strabon, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol.; des notes sur Juvénal; un *Tableau des Fastes consulaires de Rome*, Amsterdam, in-8°; *de Vitis Stephanorum*, Amstelodami, 1683, in-8°, apud Janssonio-Waasbergios. On y trouve des renseignements précieux sur la vie des célèbres imprimeurs de Paris, les Estienne; et par ce travail, qui n'est point conçu avec l'esprit de dénigrement de son prédécesseur Mallinkrot, Almeloveen a ouvert la voie à Maittaire et à M. A.-A. Renouard pour leurs *Annales des Estienne*. Le 6e volume de l'*Hortus Malabaricus*, fait en collaboration avec Drakestein, est de Thomas Almeloveen, et non de Théodore.

Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*. — Goulin, dans l'*Encyclop. méthod.* — *Biographie médicale*.

***ALMELOVEN** (*Jean*), peintre et graveur hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui plusieurs paysages estimés, dans le genre de Hermann Saftleeven.

Heinecken, *Dictionnaire des artistes*. — Hubert et Rost, *Handbuch für Kunstliebhaber*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

ALMENAR (*Jean*), médecin espagnol, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. C'est un des premiers syphilographes : il a décrit parfaitement le traitement mercuriel dans son ouvrage *De morbo gallico*, Venise, 1502, in-4°, réimprimé à Pavie, 1516, in-fol.. à Lyon, 1528 et 1539, in-8°, à Bâle, 1536, in-4°. Il explique la propagation de l'affection syphilitique par un virus particulier, excepté dans les couvents, où il l'attribue pieusement (*pie credendum est*) à l'influence et à la corruption de l'air.

Astruc, *De morbis venereis*, édit. de 1740, in-4°, p. 611.

ALMÉNARA. *Voy*. HERVAS.

ALMENDINGEN (*Louis Herscher* D'), jurisconsulte, né à Paris le 25 mai 1766, mort le 16 janvier 1827, fils du ministre de Hesse-Darmstadt à Paris. Il étudia le droit à Goettingue, prit part à la rédaction de la *Bibliothèque du droit criminel*, recueil périodique publié par Feuerbach et Grollmann, et devint conseiller du duc de Nassau. On a de lui, entre autres ouvrages, presque tous écrits en allemand : 1° *De l'Origine de la guerre, et de son influence sur la civilisation*, 1788, in-8°; — 2° *sur les Progrès et la Décadence des sciences*, 1789; — 3° *Recherches sur les droits et la forme de la diète germanique pendant la vacance du trône impérial*, 1792; — 4° *Essai philosophique sur les lois pénales de la république française*, 1798; — 5° *sur les* Rationes domesticæ *des Romains du temps de la république*, 1801; — 6° *sur l'Imputation légale, et ses rapports avec l'imputabilité morale*, 1802; — 7° *Recherches sur la nature des crimes et des peines*, 1804; — 8° *Essais pratiques sur la métaphysique du procès civil*, 1806; — 9° *Métaphysique du procès civil*, 1808; — 10° *Mémoires sur la jurisprudence et l'économie politique*, 9 vol. (1809-1812).

Zeitgenossen (Contemporains), vol. I.

***ALMER** (*Jean-Christian*), peintre danois, né à Copenhague en 1742, mort en 1792. Il fut professeur de l'Académie des beaux-arts de Copenhague, et laissa des tableaux peu nombreux, mais d'un grand mérite.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALMÉRAS (le baron *Louis*), général français, né le 15 mars 1768 à Vienne en Dauphiné, mort à Bordeaux le 7 janvier 1828. Engagé dans les Alpes en 1794, il fut attaqué par un corps sarde de mille cinq cents hommes, et, à la tête seulement de deux cents hommes, il parvint à le mettre en déroute, et demeura maître du champ de bataille. A la suite de cette action d'éclat, il obtint le commandement d'un corps, dispersa dans le département du Gard les rassemblements des royalistes, et arrêta Saint-Christol et Allier, deux de leurs chefs. Il suivit le général Kléber en Égypte, où il se distingua de nouveau. Revenu en France, il assista aux différentes batailles livrées contre l'Autriche et la Prusse. En 1810, il était général de brigade; en 1812, il fit la campagne de Russie et celle de France. En 1823, il reçut le commandement de la ville de Bordeaux.

Biographie nouvelle des Contemporains. — *Moniteur*, de 1828, p. 83.

***ALMEYDA** (*D. Francisco* DE), né à Lisbonne le 31 juillet 1701, mort dans la seconde partie du dix-huitième siècle, théologien portugais très-fécond. Il était fils du comte d'Assumar,

ambassadeur extraordinaire près la cour d'Espagne. Il fit de brillantes études à l'Oratoire; puis il passa à Coimbre, et devint licencié en 1730. Il s'était surtout appliqué à l'étude du droit canon, et acquit sous ce rapport une réputation méritée. Il devint membre de l'Académie royale le 13 mai 1728. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Censura de huma opinião do P. Paschasio Quesnel do Oratorio de Jesu Christo de Pariz que no livro*, etc.; — Discipline de l'Église, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles, *pertende provar que a disciplina ecclesiastica das Igrejas da Peninsula foi dependente das de França*; Lisboa, 1731, grand in-4°. Sa dissertation sur l'évêché de Guarda est curieuse, mais son ouvrage sur les rites et la discipline ecclésiastique de Portugal l'est encore davantage; nous en reproduisons ici le titre dans son intégrité; car ce livre, rare en France, est essentiellement utile à l'histoire ecclésiastique : *Aparato para a disciplina e ritos ecclesiasticos de Portugal parte primeira, na qual se trata da origem e fundação dos patriarchados de Roma, Alexandria e Antiochia, e se deserve com especialidade o patriarchado do Occidente; mostrando que as Igrejas de Espanha lhe pertencião por direito partieular, e por occasião desta materia se disputão bastantes questoens pertencentes a disciplina ecclesiastica curiosas, e não vulgares*; Lisboa, 1735, grand in-4°; t. II, ibid., 1735; t. III, ibid., 1736; t. IV, ibid., 1737.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — Souza, *Apparato à historia genealogico da Caza real Portugueza*. — D. Jozé Barbosa, *Memoria. do collegio de S. Paulo*, p. 398. — *Archiath. Lusitanæ*, p. 142.

ALMICI (*Pierre-Camille*), savant italien, né à Brescia le 2 novembre 1714, mort le 30 décembre 1779. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, s'appliqua avec ardeur aux études philosophiques théologiques et historiques, et s'acquit une grande autorité parmi le clergé catholique, dont en même temps il défendit avec beaucoup de zèle les idées et les doctrines. On a de lui : *Sopra I Martiri della Chiesa Catholica*, publiés sous le voile de l'anonyme, dans *les Dissertazioni recitate nell' adunanza Letteraria del conte Mazzuchelli*, *II*, 271; Brescia, 1765. — *Riflessioni critiche sopra il libro di Giusto Fabronio : De Statu Ecclesiæ et legitima Potestate romani pontificis*; — une *Critique* du *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire; — une *Critique* de l'ouvrage de Beccaria intitulé *Dei Delitti e delle Pene*; — des Dissertations sur des matières diverses, parmi lesquelles est celle intitulée *De la manière d'écrire les vies des hommes illustres*, suivie *De la manière d'écrire sa propre vie*; — plusieurs ouvrages restés manuscrits, notamment une *Tragédie* sacrée; — des *Méditations sur la vie et les écrits de Fr.-Paolo Sarpi*, etc. Son frère *Jean-Baptiste*, a écrit un livre intitulé : *Saggio sopra la Raggione umana*. V. R.

Mandelli, *Nuova Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, XXXVIII, article 8, 1783.

ALMODOVAR (le duc DE), diplomate espagnol, mort en 1794 à Madrid. Il fut ministre d'Espagne en Russie, en Portugal, et en Angleterre. En 1779, il notifia la rupture de la paix, pour prévenir l'attaque des Anglais contre Cadix et les îles Philippines. Il passa le reste de ses jours à Madrid dans la culture des lettres. On a de lui : *Decada epistolar sobre el Estado de las Letras in Francia*, Madrid, 1781, in-8°, et une traduction de l'ouvrage de l'abbé Raynal *Histoire philosophique et politique des deux Indes*, en espagnol, sous le titre : *Historia politica de los Establecimientos ultramarinos de las naciones europeas*; Madrid, 1784-1796, 5 vol. in-8°. Dans cet ouvrage, publié sous le pseudonyme de *Malo de Luque*, et qui est plus qu'une simple traduction, Almodovar défend la mémoire des premiers conquérants de l'Amérique. Quant à l'Angleterre, dont il avait toujours combattu l'influence, il regarde le rôle de cette puissance comme temporaire et devant finir avec la civilisation universelle du globe, et il voit déjà le commencement de cette décadence dans la délivrance des États-Unis de l'Amérique. CH. R.

Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, 1807, I, 304. — Coxe, *Memoirs of the Kings of Spain*, 1815, V, 42.

*ALMODOVAR (*don Ildefonso Dias de Ribera*, comte DE), général et homme d'État espagnol, natif de Valence. Réfugié en France en 1823, il rentra dans sa patrie après la mort de Ferdinand VII, devint président des cortès, capitaine général de Valence, et ministre de la guerre dans le cabinet de Mendizabal. En 1843, il fut ministre des affaires étrangères, et suivit la fortune de son ami Espartero,

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ALMOHADES, ou plus exactement *Almovaheddoun*, c'est-à-dire *Unitariens*, nom d'une dynastie arabe qui régna pendant plus d'un siècle (de 1130 à 1269 de J.-C.) sur le nord de l'Afrique et sur une grande partie de l'Espagne. *Voy.* ALMOHADES dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. F. Didot.

ALMOHALLABY (*Ben-Ahmed-Hassan*), géographe, florissait au dixième siècle de J.-C., en Égypte, à la cour du khalife Fatimite Azyz-Billah. On a de lui un traité de géographie qui a pour titre : *Livre des voies pour déterminer la limite des royaumes*. Cet ouvrage est souvent cité par Aboulféda. On ne le trouve dans aucune de nos bibliothèques.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, t. I.

***ALMOLI** (*Salomon*), rabbin du Levant, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. On a de lui, entre autres, un livre sur l'interprétation des songes (*Pithron Khalmooth*), imprimé à Constantinople et à Amsterdam, 1637 et 1642, in 4°. On y trouve l'opinion de tous les anciens sur ce sujet.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, 1042; III, 1027. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei.* — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra*, III, 1179. — Hottinger, *Biblioth. orientalis.*

ALMON (*Jean*), publiciste anglais, né à Liverpool en 1738; mort le 12 décembre 1805. Après avoir parcouru diverses parties de l'Europe et de l'Asie, il vint à Londres vers 1758, et s'y lia, entre autres, avec Goldsmith et Wilkes. En 1759 il commença sa carrière littéraire par un écrit intitulé : *The conduct of a late noble commander examined;* c'était l'examen de la conduite de lord George Sackville à la bataille de Minden. Ce pamphlet fut bientôt suivi d'un *Dictionnaire Militaire*, contenant le récit des siéges et des batailles les plus remarquables depuis Charlemagne jusqu'à 1760. Appelé vers 1760 à la rédaction du *Gazetteer*, Almon signa ses articles : *un Whig indépendant;* ils furent réunis en 4 vol. in-12 et 2 vol. in-8°, sous ce titre *A collection of interesting letters from the Public Papers.* Parmi les écrits politiques qu'il publia vers la même époque, on remarque un *Examen du règne de George II*, en 1761, et un *Examen de l'administration de M. Pitt.* à cette époque Wilkes attirait l'attention de l'Angleterre et tenait le pouvoir en échec; Almon se déclara pour lui, et la part active qu'il prit à la polémique soulevée par l'audacieux tribun le mit en rapport avec les chefs de l'opposition, qui l'engagèrent à ouvrir une librairie de pamphlets politiques. Presque tous les écrits de ce genre, publiés pendant ces années où *Wilkes* et *Liberté* était le cri populaire, sortirent du magazin d'Almon.

En 1767 il, commença le *Political register*, revue mensuelle, illustrée de caricatures, qui n'alla que jusqu'à la fin du second volume. En 1770, il fut poursuivi comme éditeur du *London Musæum*, qui contenait la *Lettre au roi*, de Junius. Il fut condamné à une légère amende et à fournir caution de sa conduite ultérieure pour deux ans. Cette condamnation augmenta la popularité d'Almon, qui réalisa une belle fortune par son commerce de librairie politique, et se retira dans une charmante villa à Boxmoor dans le comté d'Hertford, en 1783. Il y épousa la veuve de Parker, éditeur du *General Advertiser*, devint propriétaire et rédacteur de ce journal, et obtint un siége à la chambre des communes. Mais ses habitudes de pamphlétaire lui nuisirent; il fut condamné au Banc du roi pour un libelle, et forcé de se retirer en Amérique. Il en revint vers 1790, et publia encore trois ouvrages dont le plus important est la *Correspondance de John Wilkes d'après les manuscrits originaux, avec des mémoires sur sa vie*, 5 vol. in-8°. Il avait commencé en 1774 le *Parliamentary Register*, destiné à rendre compte des débats des deux chambres.

Public Characters de 1803-1804, p. 120-128. — *Gentleman's Magazine* de décembre 1805. — Chalmers, *Biographical Dictionnary.*

***ALMONACID** (*Sébastien* DE), sculpteur espagnol, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. En 1500, il exécuta des statues pour les cathédrales de Tolède et de Séville.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España.*

ALMONDE ou **ALLEMONDA** (*Philippe* VAN), amiral hollandais, né à Brielle le 29 décembre 1646, mort à Haaswyk près de Leyde le 6 janvier 1711. Capitaine en 1666, il assista, à la terrible bataille, dite des *quatre jours* (11-14 juin), où il commanda le *Dordrecht* sous les ordres de Ruyter, contre les Anglais, commandés par le duc d'York. En 1672, il commanda la flotte stationnée devant Gorée, d'où il fut rappelé en octobre 1673 pour rejoindre, en 1674, l'amiral Tromp, qui croisait sur les côtes de l'Espagne et de la France. En 1676 il fut chargé de ramener de Naples en Hollande la flotte de la république, avec le corps de l'amiral Ruyter, qui avait péri le 22 avril dans un combat livré à la flotte française près d'Agosta en Sicile. Nommé vice-amiral en 1677, il secourut, avec l'amiral Corneille Tromp, le Danemark contre la Suède. La même année il fut chargé de réduire les corsaires algériens; mais son escadre fut trop faible pour frapper un coup décisif. En 1688 il fut nommé vice-amiral de la flotte qui conduisit Guillaume III en Angleterre. En 1690 il fit avec l'amiral anglais Evertsen un débarquement en Irlande, qui eut un plein succès. En 1694, il commanda en chef les flottes anglaise et hollandaise réunies, qui bombardèrent les ports de la France et de l'Espagne sur l'Antlantique, Dieppe, Saint-Malo, Brest, Lorient etc. En 1696 il bombarda Copenhague, et le 11 octobre 1702 il attaqua encore avec l'amiral Rooke la riche flotte espagnole, arrivée des Indes occidentales dans le port de Vigo. Rooke l'avait dissuadé de cette entreprise à cause de la saison avancée, par crainte de la petite escadre française sous les ordres du lieutenant de vaisseau Château-Renaud, qui accompagnait la flotte espagnole. Les deux amiraux prirent 10 vaisseaux de ligne et 11 galions, et firent un butin de 2 millions en numéraire et de 5 millions en marchandises. Il commanda enfin, en 1705, la flotte hollandaise, qui, soutenue par une flotte anglaise sous l'amiral Shore et une armée de terre anglaise sous le comte de Petersborough, soumit à Charles d'Autriche, prétendant au trône d'Espagne, toutes les villes de la Catalogne et de la Valence. La surdité qu'il avait contractée dans ses nombreux combats le força alors à quitter le service actif. Il se retira dans sa propiété de Haaswyk, près de Leyde, où il mourut. Ses neveux Pierre et Guillaume lui ont fait ériger un magnifique mausolée dans l'église de Sainte-Catherine à Brielle.

Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlandden.*

***ALMOR** (don *Juan*), peintre espagnol, fit

plusieurs tableaux pour le couvent des Chartreux près de Saragosse, où il mourut vers la fin du dix-huitième siècle.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ALMORAVIDES, ou plus exactement *Almorabettin*, c'est-à-dire *Dévoués au service de Dieu*, nom d'une dynastie arabe qui régna sur le nord de l'Afrique et sur toute l'Espagne musulmane, depuis 1087 jusqu'en 1140. *Voy.* ALMORAVIDES dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. F. Didot.

***ALMOSNINO** (*Moyse-Ben-Baruch*), célèbre rabbin, né à Saloniki en 1523, mort vers la fin du seizième siècle. Il résida longtemps à Constantinople, et écrivit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *la Prière de Moïse*; Saloniki, 1563, in-4°, et une description de Constantinople, dont on ne connaît guère que la traduction espagnole, intitulée *Extremos y grandezas de Constantinopla, compuesto por Rabi Moysen Almosnino Hebreo, traducido por Jacob Cansino*; Madrid, 1638, in-4°.

Wolf, *Bibl. heb.*, I, 808. — Bartolocci, *Bibl. magna rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra.* — De Rossi, *Dizion. storico.*

ALMOSTANSIR-BILLAH. *Voy.* ALHAKEM II.

ALMOTAMED. *Voy.* MOTAMMED.

ALMOTENABBI. *Voy.* MOTENABBY.

ALMQUIST (*Charles-Jonas-Louis*), littérateur suédois, né en 1793. Il vécut d'abord retiré au milieu des paysages des montagnes, étudia ensuite la théologie, et vint s'établir à Stockholm. Il a composé un grand nombre d'ouvrages d'instruction élémentaire; mais il s'est surtout fait connaître en Suède par ses romans, et par un recueil de poésies intitulé : *Törnrosens Bok* (livre de Roses d'églantier).

Conversat.-Lexicon, édition de 1851.

ALMUDAFAR. *Voy.* ALHAKEM Ier.

ALNANDER (*Olaf-Jean*), antiquaire et bibliographe suédois, natif de Norrköping, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. On a de lui : *Historiola artis typographicæ in Svecia*, thèse publiée à Upsal en 1722, réimprimée à Rostock en 1725. Cet opuscule, divisé en quatre chapitres, contient un exposé succinct et clair des progrès de l'imprimerie en Suède depuis 1483 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Il en existe une traduction suédoise avec des additions nombreuses dans les manuscrits de la bibliothèque d'Upsal.

Fant, *Annales typographici seculi decimi sexti in Svecia*, 1794. — Warmholtz, *Bibliotheca historica sveo-gothica*, XV, 268.

ALNANDER (*Samuel-Jean*), bibliographe suédois, fils du précédent, mort en 1772. On a de lui : *Anvisning til et udvaldt Theologiskt Bibliothek* (Introduction à une Bibliothèque théologique choisie), Hesselberg, 1772, 2 vol. in-8°; — *Historia librorum prohibitorum in Suecia*; Upsal, 1764, in-4°.

Warmholtz, *Bibliotheca historica sveo-gothica.* — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, I, 22.

***ALNPEKE** (*Ditleb von*), chroniqueur allemand, vivait à Reval vers la fin du treizième siècle. Il a écrit une *Chronique de la Livonie*, en vers, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1296. On en trouve un manuscrit complet à la Bibliothèque de Heidelberg. Bergmann en a publié un fragment : *Fragment einer Urkunde der ältesten Livländischen Geschichte*, etc.; Riga, 1817, in-8°.

Gervinus, *Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen*, t. II, 71.

ALOADIN. *Voy.* ALADIN, ALA-EDDYN.

***ALOIS** (*Jean-François*), poëte italien, natif de Caserta près de Naples, fût accusé d'hérésie, et brûlé, le 24 mars 1564, sur la place publique de Naples. Il laissa quelques poésies, qui se trouvent insérées dans divers recueils, entre autres dans *Raccolta in morte d'Irene di Spilimbergo*; Venise, 1561, in-8°.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.*

ALOÏS (*Marie-Joseph-Joachim-François*), prince actuel de Lichtenstein, duc de Troppau et Jägerndorf, né le 26 mai 1796, succéda en 1836 à son père. Il épousa en 1831 la comtesse de Kiusky (née le 8 août 1813), dont il a huit filles et un fils, Jean-Marie-François Placide, né le 5 octobre 1840. Le prince Aloïs passe la plus grande partie de sa vie à Vienne, où il préside la Société impériale d'agriculture.

Conversat.-Lexicon, édit. de 1851.

***ALOÏS** (*Pierre*), poëte et théologien, natif de Caserte, mort en 1667. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut professeur aux colléges de Naples et de Lecce. On a de lui : *Centuriæ epigrammatum*; Lyon, 1635; Naples, 1646, in-8°; — *Commentarii in Evangelia quadragesimæ*; Paris, 1658, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALOISI (*Balthazar*), dit *Galanino*, peintre italien, né à Bologne en 1578, mort en 1638. Il était parent et élève de Carrache, et se fit remarquer par le relief de ses tableaux. On cite de lui surtout une *Visitation*, qui se voit à la Charité de Boulogne.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica.* — Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Bartsch, *le Peintre graveur.*

***ALOJA** (*Joseph*), graveur napolitain, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il fut au nombre des artistes que le gouvernement désigna pour graver les planches des antiquités d'Herculanum (*le Antichità di Ercolano*), publiées par ordre du roi de Naples en 1757, 1760 et 1762.

Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori.*

ALOMPRÂ (*Alom-prâ*, *Alompraw*, ou plus correctement *Alaong-b'houra*), fondateur de la dynastie actuelle des souverains birmans, né vers 1710 (et non en 1705), mort en 1760. Si la grandeur des actes et la supériorité du caractère se mesurent au niveau social dans lequel les hommes sont placés par le hasard de la naissance, Alomprâ fut un grand homme et un sou-

verain digne du rang suprême. D'une humble extraction, bien que les généalogistes birmans le fassent descendre des anciens rois de Pagân, Prôme et Tagoung, il s'était élevé au poste de chef d'une petite ville murée, située dans l'ouest de *Keoum-Méoum*, à douze milles environ de l'Irrawaddy et à cinquante milles d'Ava, dans le nord-ouest de cette capitale. Le nom actuel de cette petite ville, *Maxsobo* ou *Moutzobo*, lui aurait été imposé (selon le docteur F. Buchanan) par Alomprâ qui y était né, en mémoire de sa première profession, celle de chasseur, et signifierait « la ville du capitaine-chasseur. » Lorsqu'il en fit plus tard sa capitale, ou au moins sa résidence favorite, il lui conféra le titre de *Ratna singa*, « la Perle des lions. » C'est de ce point, de peu d'importance à l'époque où la lutte entre les Pégouans et les Birmans était dans toute sa force, et où les deux nations rivales s'aidaient tour à tour de l'appui que leur fournissaient, dans un intérêt mercantile, quelques spéculateurs européens; c'est de ce point, alors presque ignoré, que le fier chasseur assista au triomphe des Pégouans, en 1752.

Tout le pays était soumis. Le serment d'obéissance avait été prêté par tous les chefs birmans de quelque importance; et la nation birmane semblait s'être prosternée sans hésitation aux pieds du vainqueur. Alomprâ, cet aventurier, oublié dans son petit commandement par l'arrogante imprévoyance du monarque pégouan, indigné de l'humiliation de sa patrie, doué d'une force de volonté peu commune, d'une vive intelligence, d'une habileté égale à son audace, résolut d'affranchir ses compatriotes d'un joug odieux; et il y réussit par une des révolutions les plus inattendues qui aient jamais marqué le cours des affaires humaines. Alomprâ, comme tous les hommes supérieurs, exerçait sur ceux qui l'entouraient une influence sans bornes. Il sut profiter de la première occasion qui se présenta d'agrandir le théâtre de sa vie, et le remplit bientôt de l'éclat de son nom et de ses merveilleux exploits. Au moment où il accomplit sa première tentative de révolte, il avait sous la main une centaine d'hommes dévoués, tandis qu'on ne comptait à Montzobô qu'une cinquantaine, au plus, de soldats du Pégou, qui traitaient les habitants avec le plus outrageant mépris. Saisissant pour prétexte de sa rébellion quelque acte particulier d'iniquité et d'indigne violence, il ordonna à sa bande choisie de tomber sur les Pégouans, qui furent tous passés au fil de l'épée. Jugeant utile, toutefois, de dissimuler encore ses véritables intentions, il écrivit au gouverneur Apporatza, frère du roi de Pégou, et gouverneur en son nom des provinces birmanes, pour lui représenter l'affaire comme un acte de violence non préméditée, résultat fatal d'une irritation mutuelle. Apporatza, peu convaincu de la légitimité de cette explication, mais faisant trop bon marché des moyens de résistance de son obscur adversaire, ordonna qu'on envoyât un corps de troupes à Moutzobô pour réduire cette place à l'obéissance, et qu'Alomprâ fût emprisonné jusqu'à son retour de Pégou, où l'avaient appelé des affaires plus importantes.

Les troupes chargées de l'occupation de Montzobô et de s'assurer de la personne du chef réfractaire, trouvèrent le bourg fortement pâlissadé, et furent accueillis par les plus insultants défis. Alomprâ n'était pas homme à leur donner le temps de revenir de leur surprise. A la chute du jour, il se mit à la tête de son bataillon sacré; et se ruant avec furie sur les Pégouans, qui étaient à peine un millier d'hommes, il les mit dans une déroute complète. Après cet exploit, il engagea les populations voisines à venir se ranger sous son étendard. Il y eut quelque hésitation dans les premiers jours, mais les sympathies du peuple étaient pour le noble aventurier; et tandis que le neveu d'Apporatza, qui gouvernait en son absence, hésitait s'il marcherait sur Alomprâ, s'il attendrait des renforts ou s'il se retirerait sur Prôme, Alomprâ, instruit de tout ce qui se passait par les fidèles émissaires dont l'affection de ses compatriotes secondait les actives démarches, s'avança lui-même sur Ava, et le bruit de son approche suffit pour déterminer les Birmans à se lever en masse contre leurs oppresseurs. Dotatchéou (le neveu d'Apporatza) prit la fuite, et les Pégouans restés en arrière furent massacrés. Par suite de cette coopération spontanée et décisive, Alomprâ put se contenter de faire occuper Ava par un détachement dont il donna le commandement à son fils Schembuén, chassa les Pégouans de la vallée supérieure de l'Irrawaddy, et rangea les cantons voisins d'Ava sous son obéissance. Le roi de Pégou, au commencement de l'année 1754, parvint à réunir une nombreuse flotte de bateaux armés, qui, sous le commandement d'Apporatza, remonta l'Irrawaddy, et, bien que harcelé par les attaques des Birmans, parvint jusqu'à la capitale Ava, toujours occupée par Schembuén.

Alomprâ avait pendant ce temps réuni dans le voisinage immédiat d'Ava, à Kéoum-Méoum, une puissante flotte et une armée de dix mille hommes. Apporatza, préférant les chances d'une bataille aux douteuses opérations d'un long siége, laissa Ava de côté, et s'avança pour livrer bataille aux Birmans. Il fut complétement défait; et Schembuén, sortant du fort d'Ava, acheva la destruction de son armée. L'insurrection gagna de proche en proche. A cette époque, les Anglais et les Français, ayant rétabli leurs factoreries à Syriam, y avaient naturellement des intérêts opposés: les Français secoururent les Pégouans, les Anglais épousèrent la cause des Birmans Les deux partis, cependant, se contentaient d'aider clandestinement leurs alliés par leurs intrigues, et par quelques secours d'armes et de munitions. Dans l'automne de 1754, Beinga Della, roi de

Pégou, ayant fait les plus grands efforts pour réunir de nouvelles levées, remonta l'Irrawaddy, et mit le siége devant Prôme. Alomprâ, à la tête de ses meilleures troupes, descendit la rivière sur une flotte formidable de bateaux armés, attaqua les Pégouans sur le fleuve et sur ses deux rives, et, après une lutte sanglante, les força à chercher leur salut dans la fuite. Cette fois tout le delta de l'Irrawaddy entre Basseïn et Pégou se soumit; et Alomprâ, avant de retourner à Montsobô, fonda le florissant port de mer de Rangoun sur les ruines d'une grande et populeuse cité.

La lutte, soutenue par les efforts expirants des Pégouans, étendit encore longtemps ses ravages sur les districts riverains de Basseïn (*Persaïm*), Syriam et Martaban. Exaspéré par les preuves de duplicité et de faiblesse que lui donnaient tour à tour les principaux personnages des factoreries anglaises et françaises, toujours prêts à se ranger du côté du plus fort, et trahissant conséquemment les deux partis, Alomprâ en tira plus tard (1759) une vengeance sanglante en mettant à mort plusieurs Européens des deux nations, et détruisant les factoreries. Il investit enfin Pégou, la capitale rivale, où l'attendait une courageuse résistance et de suprêmes efforts, signal de l'agonie d'une nation puissante qui se refusait à subir les dernières humiliations dont la menaçait un siége rigoureux. Le roi de Pégou, dont l'imbécillité semble avoir égalé la mauvaise fortune, termina une lutte, désormais inégale, en se mettant lui-même avec toute sa famille à la discrétion du vainqueur. Sa malheureuse capitale fut livrée à un impitoyable pillage en 1757. En cette même année, Alomprâ, qui, depuis 1753, avait pris les titres et les insignes du pouvoir suprême, écrivit au roi d'Angleterre une lettre sur une feuille d'or enrichie de rubis : cette lettre, conçue dans les termes les plus pompeux, fut confiée à un certain John Dyer, qui paraît l'avoir reçue des mains d'Alomprâ, à Rangoun; mais on ne sait ce qu'elle est devenue; il s'en trouve une copie dans la collection du colonel Burney.

L'histoire des négociations des Anglais, à cette époque, présente un tableau déplorable des hésitations perpétuelles, de l'ignorance, du défaut de toute dignité et de bonne foi du gouvernement de la compagnie et de ses agents. Les Birmans ont été, de tout temps, trop ignorants de la supériorité européenne et trop insouciants dans leur imperturbable orgueil, pour songer à établir des relations profitables avec les peuples de l'Occident sur des bases mutuellement honorables; mais il faut convenir que les négociations entamées avec eux par les gouvernements chrétiens à diverses époques, dans l'intérêt momentané de leur politique ou de leur commerce, n'ont pas (au moins avant la grande expédition anglaise de 1824-1825) été conduites de manière à ébranler la mauvaise opinion qu'Alomprâ et ses successeurs avaient de nos principes et de nos motifs d'action.

En 1758, un simple enseigne, Lester, maladroitement envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour d'Ava, recevait, par ordre d'Alomprâ, en échange des présents humblement offerts au nom de la compagnie, dix-huit oranges, vingt-quatre têtes de maïs et cinq concombres! Les triomphes qui avaient signalé les premiers pas du conquérant birman l'accompagnèrent jusqu'au terme de sa courte mais brillante carrière. Il se rendit maître de toute la ligne de côtes maritimes depuis l'embouchure de l'Irrawaddy, à travers la péninsule de Ténassérim, jusqu'à Tavoy et Mergui; et, voulant tirer une vengeance éclatante de l'appui donné par les Siamois à une révolte des provinces du sud, il marcha sur Siam, avec la résolution d'incorporer ce royaume à ses États : mais à trois marches de la capitale, *Youthia*, il fut saisi d'une maladie mortelle qui lui fit rebrousser chemin, dans l'espoir de revoir sa terre natale avant de rendre le dernier soupir. Cet espoir fut déçu : Alomprâ expira en route, à deux jours de marche de Martaban, le 15 mai 1760, dans sa cinquantième année.

Le court espace de sept ans avait suffi à Alomprâ, non-seulement pour assurer l'indépendance de son pays et étendre sa domination au dehors, mais encore pour laisser, dans de nombreux édits relatifs à l'administration de la justice et à la police de son royaume, des preuves éclatantes de la solidité comme de l'étendue de son esprit. Il assit l'empire birman sur des bases telles, que la puissance colossale de l'Angleterre a pu seule les ébranler, et les a sagement respectées. Bien que quelques provinces éloignées du cœur de l'État soient passées sous la domination britannique, l'empire d'Ava est encore intact, et la postérité d'Alomprâ porte encore son sceptre. Les nouvelles reçues au moment où nous écrivons ces lignes nous apprennent que le gouvernement birman, dupe une seconde fois des illusions de son orgueil, est retombé dans les vaines espérances de vengeance qu'il paraissait avoir abandonnées depuis que les Anglais ont renoncé à entretenir un président à la cour d'Ava. Les hostilités provoquées de nouveau par les Birmans ont déjà pris un caractère sérieux, et se développeront peut-être, cette fois encore, sur une large échelle. Mais la lutte ne saurait être de longue durée. Les descendants d'Alomprâ comprendront, par le triomphe inévitable des armes britanniques, la nécessité de se soumettre aux conditions qui leur seront indiquées, et achèteront à ce prix la permission de continuer à s'asseoir sur un trône dont l'Angleterre est trop raisonnable pour envier la possession. D. de Jancigny.

Historical Review of the political relations between the British government in India and the empire of Ava, etc.; Calcutta, 1835. — Dalrymple, *Oriental Repertory* (2 vol. in-4°), vol. I. — Crawfurd, *Journal of an embassy to the court of Ava*, vol. I, etc.

*ALONSO DE LOS RIOS (*Pedro*), sculpteur espagnol, né à Valladolid en 1650, mort en 1700.

Élève de son père François Alonso, il a fait des travaux estimés pour plusieurs églises de Madrid.

Bermudez, *Diccionario historico*.

*ALONSO *de Mercadillo*, voyageur espagnol, du seizième siècle, fonda, en 1546, au Pérou la ville de *Loja* ou *Loxa* dans le district de Quito. Les environs produisent la fameuse écorce fébrifuge, le quinquina, connu d'abord sous le nom de *cascarilla de Loxa*.

George Juan et Antoine de Ulloa, *Voyage de l'Amérique méridionale*.

*ALONSO *de Mendoza*, voyageur espagnol du seizième siècle, fonda, en 1548, la ville de *la Paz*, au Pérou, sur le penchant des Cordillères.

George Juan et Antoine de Ulloa, *Voyage de l'Amérique méridionale*.

ALOPA (*Laurent* DE), imprimeur italien, fils de François d'Alopa, plus connu sous le nom latin de *Laurentius Francisci de Alopa*. Il était natif de Venise, et exerçait son art à Florence vers la fin du quinzième siècle. Il se livra particulièrement à l'impression des ouvrages grecs. De ses presses sont sorties : 1° *Anthologie grecque*, publiée par les soins de Lascaris; elle est accompagnée des scholies, et dédiée à Pierre de Médicis, 3 août 1494, in-4°; — 2° les *Hymnes de Callimaque*, sans date, in-4°; — 3° *Gnomæ monostichæ*, avec le poëme du Musée; sans date (1495?) in-4°; — 4° quatre tragédies d'Euripide (Médée, Hippolyte, Alceste, Andromaque), sans date, petit in-4°; — 5° la première édition de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes, 1496, in-4°. Ces éditions sont remarquables par la beauté du papier et l'élégance des caractères; toutes sont imprimées en capitales grecques. Elles furent en partie corrigées par le célèbre Jean Lascaris. La première édition de la traduction latine des œuvres de Platon, par Ficin, sans date, dont l'édition fut commencée en 1483 dans le monastère de Saint-Jacques de Ripoli à Florence, porte à la fin du *Convivium* le nom de Laurentius Venetus, que l'on suppose être le même que celui de Laurent d'Alopa. Cette édition est imprimée en caractère gothique.

Antoine Francisci ou *de Francescho*, de Venise, de la famille du précédent, était également imprimeur à Florence, de 1487 à 1492. A. F.-D.

Panzer, *Annales typographici*, t. V, p. 474. – Peignot, *Dictionn. de bibliologie*, t. I, p. 13. — Maittaire, *Annales typographici*, t. I, p. 267. Hain. R. bibl., pars second., p. 117.

ALOPÆUS (*Maximilien*), diplomate russe, naquit le 21 janvier 1748 à Wiborg en Finlande, et mourut à Francfort-sur-le-Mein le 16 mai 1821. Il fit ses études à Abo en 1767, et en 1768 à Gœttingue. A peine âgé de vingt ans, il fut employé au département des affaires étrangères à Pétersbourg, et par le chancelier de l'Empire, comte Ostermann, élevé à la charge de directeur de la chancellerie. Il géra aussi cet emploi sous le ministère du comte Panin. En 1788 il fut nommé ministre à Eutin (Holstein), et trois ans plus tard à la cour de Prusse. Il s'acquitta avec talent de plusieurs missions dont Catherine II l'avait chargé; ce fut par ses mains que passa la correspondance privée du grand-duc Paul avec Frédéric le Grand. De Berlin il fut envoyé en Saxe, et ensuite il représenta la Russie près de la diète de Ratisbonne. En 1802 il retourna à Berlin; et en 1806, après avoir négocié avec la Suède la cession du duché de Lauenbourg, il reçut une mission pour Londres. Ici finit sa carrière diplomatique. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — *Entsiklopedechesky-Lexicon*, t. II, p. 11.

ALOPÆUS (*David*, comte D'), frère du précédent, diplomate russe, né à Wiborg en 1769, mort à Berlin le 13 juin 1831. Après de bonnes études faites à l'Académie militaire de Stuttgard, il entra dans la diplomatie, et fut nommé ministre de Russie à la cour de Gustave IV, roi de Suède. Ce prince le fit arrêter et fit mettre les scellés sur ses papiers, au moment où il apprit la nouvelle de l'invasion de la Finlande par les troupes russes; invasion par laquelle l'empereur Alexandre voulut forcer le roi de Suède à accéder au système continental, que Gustave refusait de reconnaître. Élargi quelque temps après, Alopæus fut dédommagé par son souverain, qui lui fit don d'une terre assez considérable, et lui accorda la clef de chambellan. Ce fut lui qui signa, au nom de la Russie, la paix de Frederikshamm, par laquelle la Suède fut dépouillée d'une partie de ses provinces. En 1811, il alla à Stuttgard, comme ministre près de la cour de Wurtemberg; et en 1814 et 1815 il fut chargé de l'administration de la Lorraine, au nom des puissances dont les troupes marchaient sur Paris. Alopæus y laissa d'honorables souvenirs : les habitants de Nancy lui offrirent, à son départ, un témoignage de reconnaissance. Il devint ensuite ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Berlin; jusqu'à sa mort il remplit ces fonctions importantes, à la satisfaction des deux cours. Chargé, après la formation du royaume de Pologne, d'en régler les frontières du côté de la Prusse, il fut nommé comte de ce royaume. Il mourut ministre plénipotentiaire russe à Berlin. [*Enc. des g. du m.*]

Historical Sketch of the last years of Gustavus IV. — Follini, *Catal. biblioth. Magliabecch*, III, p. XXVII.

*ALOS (*Jean*), médecin espagnol, vivait à Barcelone dans la dernière moitié du dix-septième siècle. En 1664, il fut nommé professeur d'anatomie et de pharmacie à l'Académie de Barcelone. On a de lui : *Dissertatio de Vipereis trochiscis ad magnam senioris Andromachi Theriacam rite cum pane parandis per quartam juxta mentem Galeni*; Barcelone, 1664, in-4°; — *Criticum Apologium adversus stateram Jatricam Michaelis Villar*; Barcelone, 1625, in-4°; — *Pharmacopœia Catalana*; Barcelone, 1686, in-fol.; — *Disquisitio de Corde hominis physiologica et anatomica*; Barcelone, 1694, in-4°. — Le premier de ces opuscules, omis dans presque toutes les bibliographies médicales, traite des proportions de pain que Galien (*Antidotes*, liv. I, chap. 8) avait

ordonnées pour la préparation des trochisques ou pastilles de chair de vipère, l'un des ingrédients de la thériaque d'Andromaque. La question alors si controversée parmi les médecins espagnols, italiens et français, portait sur le mot grec τέταρτον (quatrième); il s'agissait de savoir si Galien désignait par là une partie de pain sur trois ou quatre de chair de vipère. Alos adopta la dernière version. La *Disquisitio* sur le cœur est l'ouvrage le plus remarquable d'Alos. La description anatomique en est assez exacte.

Haller, *Biblioiheca medicinæ practicæ*, t. II.

* **ALOYSIUS** (*Jean-Baptiste*), compositeur de musique italien, natif de Bologne, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Cœlum harmonicum*, Venise, 1628; — *Contextus musicus : moletti à 2, 3, 4, 5, 6 voci*; — *Cœlestis Parnassus : motetti e canzonetti*; — *Motetta festorum totius anni, à 4 voci*, Milan, 1587; — *Corona Stellarum*; Venise, 1637.

Fétis, *Biographie des musiciens*.

* **ALPAGO**, en latin **ALPAGUS** (*Andrée*), médecin italien, natif de Bellune, vivait au commencement du seizième siècle. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort. Il est aussi connu sous les noms d'Andrée de Bellune (*Andrea Bellunese*) et de *Bongajo* ou *Mongajo*, nom d'une ancienne famille. Alpago voyagea, dit-on, pendant trente ans en Orient, pour bien apprendre l'arabe, dans le but de lire le texte original d'Avicenne. Il visita l'île de Chypre, l'Égypte, et séjourna longtemps à Damas. A son retour en Italie, il fut professeur de médecine à l'École de Padoue, et mourut peu de mois après son installation.

Alpago avait fait une étude spéciale des médecins arabes, comme le montre la liste suivante de ses travaux : *Johannis Serapionis Practica dicta, interprete Andrea Alpago*; Lugduni, 1525, in-4°; Venet., 1550. in-fol.; — *Avicennæ Liber Canonis, de medicinis cordialibus, et Cantica, jam olim quidem a Gerhardo Cremonensi ex arabico sermone in latinum conversa; postea vero ab. Andr. Alpago infinitis prope correctionibus et indice decorata*; Venet., 1544, 1546, 1555, 1595 et 1608, 2 vol. in-fol. On y trouve quelques autres traités d'Avicenne (*De removendis Nocumentis* et *De Syrupo aceloso*); — *Averrois Libri VII; Cantica item Avicennæ, cum ejusdem Averrois Commentariis, et Tractatu de Theriaca, ab Armegando Blasio, ex arabico in latinum translatis et ab Andr. Bellunense castigatis*; Venet., 1552, in-folio; — *Glossarium nominum arabicorum ex Avicenna, aliaque Miscellanea Arabica*; in-12; — *Embitaris Tractatus de Limonibus, ab Andr. Alpago latinitate donatus*; Parisiis, 1602, in-4°.

Alpago dit, dans sa préface au Canon d'Avicenne, qu'il avait traduit de l'arabe en latin une biographie des médecins et philosophes arabes et grecs. Peut-être cet ouvrage existe-t-il encore quelque part en manuscrit, ainsi que la traduction des traités d'Avicenne (*De Venenis; de Medicinis principum non terribilibus; de Lapidibus pretiosis*), dont parle Ciacconius dans sa Bibliothèque. Alpago avait laissé ses papiers à son neveu Paolo Alpago, qui l'avait accompagné dans ses voyages.

Mazuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALPAÏDE ou **ALPAÏS**, surnommée *la Belle*, femme de Pepin d'Héristal et mère de Charles Martel, vivait au huitième siècle de J.-C. Elle captiva le cœur de Pepin d'Héristal, maire du palais, qui répudia Plectrude pour s'unir à elle. L'évêque de Liége, Lambert, condamna Pepin, et refusa de bénir à table le verre que l'on présentait à la nouvelle épouse au festin des noces. Alpaïde, outrée de l'injure, excita son frère Dodon à la venger; et celui-ci fit périr Lambert. Bientôt, suivant les chroniques du temps, le ciel punit le meurtrier par une maladie infecte qui couvrit son corps de vers, et le força, pour s'arracher à ses tourments, à se précipiter dans la Meuse. Ce qui peut justifier Pepin et Alpaïde, c'est que le divorce était admis et commun sous la première race. Pepin resta très-attaché à Alpaïde jusqu'à sa mort. Inconsolable de sa perte, et aussi pour échapper à la haine de Plectrude, Alpaïde s'enferma dans un monastère près de Namur.

Chronique de Saint-Denis, l. V, ch. XXIV. — Bayle, *Dict. crit.* — *Recueil des historiens des Gaules et de France*, t. III, p. 597.

ALP ARSLAN (*Mohammed-Lhaz-ed-Dyn-Abou-Choudja*), second sultan seldjoukide, né en Turkestan vers 1028 ou 1030 de J.-C. mort le 15 décembre 1072 à Berzem. En 1053 il monta sur le trône du Khorassan après la mort de Daoud, son père; et en 1063 il succéda à son oncle Togroul Beg. Le premier il réunit tous les États seldjoukides en une vaste monarchie, et, après avoir embrassé l'islamisme, il prit le surnom d'*Alp-Arslan* (très-courageux) dont les auteurs byzantins ont fait *Apolasaros*. Le khalife de Bagdad lui donna le titre d'*Adhad-eddin* (soutien de la religion), avec la prérogative de faire dire la prière en son nom. Le premier acte d'Alp-Arslan fut la mise à mort du vizir Amid-al-Mulk, qui fut remplacé par Nisam-al-Mulk. Celui-ci, condisciple d'Hassan Ssabah, chef de la secte des Assassins, sous le poignard desquels il tomba plus tard, fut le fondateur de toutes les écoles et académies du royaume des Seldjoukides. Pendant que ce vizir dirigeait les affaires, Alp Arslan fit lui-même la guerre avec succès. En 1064 il réprima la révolte d'un chef khowaresmien, Khazan, et recula, en 1065, les limites de l'empire au delà de l'Oxus dans le pays de Yond. De retour de cette campagne, il visita le sépulcre du huitième imam, Ali-Riza, et convoqua tous les princes feudataires à Radécan, où il leur déclara, qu'il avait choisi Malek-Schah, son fils aîné, pour son successeur et unique héritier de

tous ses États. En 1067 et 1068 il poursuivit le cours de ses conquêtes. A Césarée, capitale de la Cappadoce, il enleva les portes de l'église de Saint-Basile, enrichie d'or et de perles, et battit les Grecs sous Nicéphore Botoniate. En 1069, il envahit l'Arménie et la Géorgie, royaumes chrétiens. L'incident le plus remarquable de cette expédition fut le blocus du couvent de Mariam-Nishin (séjour de Marie) situé au milieu d'un lac et réputé imprenable; un tremblement de terre en ayant fait tomber les murs dans le lac, cette forteresse se rendit. Alp-Arslan ôta la liberté à tous les grands seigneurs de ce pays et les obligea à porter un fer à cheval pendu à l'oreille en signe de leur esclavage. Ayant laissé Malek-Schah pour achever cette conquête, Alp-Arslan se retourna vers les Grecs, qui, sous le vaillant empereur Romain IV, surnommé Diogènes, avaient, dans trois campagnes successives, rejeté les Turcs au-delà de l'Euphrate. Romain, fort d'une armée de 100,000 hommes, ayant réclamé pour gage de la paix, la remise entre ses mains de la ville de Réï, résidence du sultan dans le Hamadan, Alp-Arslan jura de vaincre ou de mourir. Un combat acharné fut livré en août 1071 près de la forteresse de Malaskerd, entre Wan et Erzeroum. Alp-Arslan remporta la victoire, et l''empereur grec, devenu prisonnier, baisa la terre, en signe de soumission, pendant que le sultan lui posa le pied sur la tête. Au moyen d'une rançon d'un million et d'un tribut annuel de 160,000 livres d'or, Romain recouvra la liberté, et fut, peu de temps après, assassiné par ses propres sujets. Alp-Arslan lui-même tomba bientôt sous le poignard du commandant de la forteresse de Berzem près de Caryr en Turkestan, Yousouf Cothuol, que le sultan, irrité de sa défense opiniâtre, avait insulté, et menacé d'un supplice ignominieux. Sa mort fit échouer le projet de soumettre tout le Turkestan, patrie des princes seldjoukides, qui devint le siége de la dynastie des Khowaresmiens. Alp-Arslan fut inhumé à Mervé, une des quatre capitales du Khorassan, où se trouvent les tombeaux des princes seldjoukides.

D'Herbelot', *Bibliothèque orientale*. — Hammer, *Histoire des Ottomans*.

***ALPEDRINHA** (*D. Jorge da Costa*), archevêque de Lisbonne, né au bourg d'Alpedrinha, dans la province de Beira, vers 1406, mort plus que centenaire à Rome le 19 septembre 1508. Il était plus généralement connu sous le nom de cardinal d'Alpedrinha, en souvenir du lieu de sa naissance; mais il était en réalité cardinal de la capitale du Portugal, et c'était l'un des plus habiles théologiens de son siècle. Né d'une famille noble, jouissant d'une réelle opulence, il reçut une éducation brillante, entra dans les ordres, et fut promu d'abord à l'évêché d'Évora, d'où il passa à l'archevêché de Lisbonne : il fut comblé de biens par Édouard et par son fils, et l'on affirme même qu'il posséda plus de revenus ecclésiastiques qu'aucun prélat de son temps. Nommé de bonne heure conseiller d'Alfonse V, sa faveur à la cour datait de loin, et c'était lui qui avait été chargé de diriger l'éducation de l'infante dona Catharina, fille du roi D. Duarte, qui se fit plus tard un nom dans les lettres, et qui traduisit même du latin le *traité de la Perfection de la vie monastique, de saint Laurent Justiniano*. Le crédit du cardinal Alpedrinha était devenu proverbial, et son influence dans les affaires se maintint durant tout le règne d'Alphonse V. Il n'en fut pas de même à l'époque où João II, comme prince régent, prit en main la direction des affaires. D'anciennes causes de dissension existaient entre l'infant et le cardinal, et elles tenaient, dit-on, à l'influence que celui-ci aurait exercée sur l'esprit du roi lorsqu'il avait été question d'unir l'héritier de la cour de Portugal à la fille de D. Henrique, dit l'Impuissant, à cette infortunée Beltraneja qui fut cause de dissensions si désastreuses, et qu'Alfonse V avait eu l'imprudence d'épouser au détriment de son fils. Ce fait curieux a été récemment produit par M. Rivera, et il donne un sens à une anecdote populaire citée par tous les historiens portugais. On raconte, en effet, que, lorsque Alfonse V revint de sa visite en France, la nouvelle de l'arrivée du roi fut apportée au prince comme il se promenait sur le bord de la mer, en compagnie du cardinal d'Alpedrinha et du connétable duc de Bragance. Le message sembla d'autant moins opportun au prince, que, dans un accès de misanthropie religieuse qui allait le conduire jusqu'à la terre sainte, le monarque portugais avait investi définitivement son fils du gouvernement de ses États quelques mois auparavant. Allait-il rendre au roi le pouvoir? allait-il le conserver? D. João hésitait. Il demanda à ses deux compagnons quelle devait être sa conduite dans cette occurence difficile, et ce qu'il fallait faire : « Recevoir le roi comme votre père et seigneur, » répondirent les deux hommes d'État. La réponse était peu du goût de l'infant; et, pour faire diversion à ses luttes intérieures, il prit un des galets de la plage, qu'il lança sur la surface des flots. La pierre bondit en ricochant : « Je vous jure que ce caillou ne m'atteindra pas à la tête, » dit tout bas le cardinal au duc de Bragance, qui se tenait côte à côte près de lui. Quelques jours après, Alpedrinha se mettait secrètement en route pour Rome, et échappait ainsi aux débats orageux qu'il croyait devoir se former entre le père et le fils.

Grâce à son rare savoir, le cardinal d'Alpedrinha acquit à la cour de Rome l'influence qu'il avait eue à Lisbonne. Sa prodigieuse carrière lui permit de vivre sous les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III et de Jules II. Par la seule prépondérance qu'il sut garder dans les affaires, il servit les intérêts du Portugal sous ces divers pontificats, et il ne cessa pas surtout d'être en correspondance avec Em-

manuel, sous lequel tant de grandes choses devaient s'accomplir pour son pays. Les fragments de ses lettres qui nous ont été conservés sont empreints d'une haute sagesse, et peuvent faire supposer que, du fond de son palais de Rome, l'habile vieillard put diriger celui qui devait être un grand roi. FERD. DENIS.

Memorias da Academia das sciencias de Lisboa, t. VIII. — *Panorama, Jornal literario e instructivo*, t. V, ann. 1841.

*ALPHACAR (*Judas-Ben-Joseph*), rabbin espagnol, exerçait la médecine à Tolède vers la fin du douzième siècle. On a de lui quelques lettres, imprimées avec celles de Maïmonide, Venise, 1545, in-8°; réimprimées dans Buxtorff, *Institutio Epistolaris Hebraica*, Bâle, 1629, in-12.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 431. — Bartolocci, *Biblioth. magn. rabbin.*, III, 82.

*ALPHANUS ou ALPHANI, médecin de Salerne du seizième siècle, a écrit *Opus de Peste, febre pestilentiali et febre maligna, necnon de variolis, et morbillis, quatenus nondum pestilentis sunt;* Naples, 1577, in-4°, et Hambourg, 1598 et 1618. Cet ouvrage fut composé à l'occasion d'une épidémie qui ravageait alors l'Italie et une grande partie de l'Europe.

ALPHARABIUS (*Jacques*), antiquaire italien, natif de Léonessa dans le royaume de Naples, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Panegyricum in divi Ludovici regis et christiani fœderis celebritate senatui Apostolico dictum*, imprimé en 1505; — *De Usu coronarum et earum genere apud veteres Romanos*, publié par Vogt; Leipzig, 1759, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — J. Adelung, *Supplém. à Jöcher*.

*ALPHÉE ou ALPHEUS (Ἀλφειός), poëte grec, natif de Mitylène, vivait sous le règne d'Auguste. Il nous reste de lui douze épigrammes, d'un style très-élégant, dans l'*Anthologia græca*.

Fabricius, *Biblioth. græca*, II, 91; IV, 480. — Jacobs, *Animadversiones in Anthol. græc.*, III, 2. — Brunck, *Analecta*, II, 129.

*ALPHEN (*Daniel van*), jurisconsulte hollandais, né le 7 novembre 1713, mort le 16 juillet 1797. Il fut professeur *utriusque juris* (droit civil et droit canon) à l'université de Leyde. On a de lui un traité *sur les prérogatives de la magistrature* (en hollandais), Leyde, 1755, in-8° (sous le voile de l'anonyme), et la continuation de l'ouvrage si intéressant de van Mieris, *Beschryving der Stad Leyden* (Description de la ville de Leyde), dont le premier volume parut en 1762; le travail d'Alphen comprend la moitié du 2e volume, publié en 1770, et tout le 3e vol., 1784, in-folio. Alphen a laissé des matériaux pour un quatrième volume, qui ne paraît pas avoir été imprimé.

Kok, *Vaderlandsch Woordenboek*, t. II, p. 697.

*ALPHEN (*Eusèbe-Jean*), peintre allemand, né à Vienne en 1741, mort en 1772. Il y a de lui plusieurs tableaux au crayon dans la galerie de Vienne.

Michel, *Catalogue des tableaux de la galerie impériale et royale de Vienne*.

*ALPHEN (*Jérôme van*), théologien hollandais, né le 9 mai 1700, mort le 20 avril 1758. Il fut pasteur protestant successivement à Leeuwarden et à Amsterdam. On de lui : *De terra Chadrach et Damaso opus;* Utrecht, 1723, in-12, réimprimé dans Ugolini, *Thesaurus antiquitatum sacrarum*; — un commentaire sur les chapitres XXIV et XXV de saint Matthieu; Leeuwarden, 1734, in-8°.

Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 170.

*ALPHEN (*Jérôme-Simon van*), théologien protestant, né à Hanau le 23 mai 1665, mort à Utrecht le 7 novembre 1742. Il étudia à Leyde et à Franeker; et il fut, pendant vingt-sept ans, professeur de théologie d'Utrecht, après avoir été, pendant le même espace de temps, successivement pasteur à Warmond, à Zutphen et à Amsterdam. Il se maria trois fois : la première femme, il l'avait, disait-il, prise pour tenir son ménage; la deuxième, pour soigner ses enfants, qui étaient nombreux; et la troisième, pour avoir soin de lui-même. Son principal ouvrage a pour titre : *Specimina analytica in Epistolas Pauli quinque ratione ordinis temporis quo scriptæ sunt priores;* Utrecht, 1742, 2 vol. in-4°.

Kok, *Vaderlandsch Woordenboek*, II, 704. — Abkoude, *Naamregister van Nederduitsche Boeken*, 1773, p. 14. — A. Drakenborch, *Oratio funebris in obitum H. S. van Alphen*; Utrecht, 1743, in-4°.

ALPHEN (*Jérôme van*), poëte hollandais, né à Gouda le 8 août 1746, mort à la Haye le 2 avril 1803. Il était petit-fils de Jérôme d'Alphen, le théologien. Il étudia le droit à l'université de Leyde, et devint procureur général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de la ville de Leyde, enfin conseiller et trésorier général de l'Union. Lorsque les Français envahirent la Hollande en 1795, il résigna ses fonctions, et se retira à la Haye. On a de lui (en hollandais) : *Essais de poésies édifiantes;* Utrecht, in-8°, 1771 et 1772; *Poëmes et méditations*, 1777; *Chants belges; Poésies pour les enfants*, 1781 : ouvrage souvent réimprimé, écrit avec une grâce et une bonhomie charmantes; — *Mélanges en prose et en vers;* — des *cantates*, genre de poésie dont il a donné l'exemple en Hollande; — *Essai d'hymnes et de cantiques pour le culte public*, 1801 et 1802. — *le Spectateur chrétien;* — *Moïse considéré, sous le rapport de sa législation, comme supérieur à Solon et à Lycurgue;* inséré dans le vol. IX des Mémoires de la Société Teylerienne de Harlem. — En 1813, on a publié les ouvrages posthumes d'Alphen.

Collot d'Escury, *Hollands Roem in Kunsten en Wetenschappen*, t. I, p. 158. — Kampen, *Geschiedenis der Letteren en Wetenschappen in de Nederlanden*, t. II, p. 378.

*ALPHERIOS, ALPHERIUS ou ALFERI (*Jacinthe* DE), médecin, né à Elche en Espagne,

vivait à Foggia (royaume de Naples) dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De peste et vera distinctione inter febrem pestilentem et malignam;* Naples, 1628, in-4°; — *De præservatione a calculis atque cunctis fere morbis, deque renalium medela;* Naples, 1632, in-4°; — *De modo consultandi, sive ut vulgus vocat, collegiandi;* Foggia, 1646, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALPHERY (*Nicéphore*), théologien du dix-septième siècle, appartenait à la famille impériale de Russie. A la suite de quelques troubles, il se réfugia en Angleterre, où il devint, en 1618, curé de Warlen dans le Huntingdonshire. Plus tard, il fut à deux reprises différentes rappelé dans sa patrie, pour monter sur le trône; mais il préféra sa pauvre cure à l'empire de Russie. Il mourut fort âgé, sous le règne de Charles II.

Walker, *Account of the sufferings of the clergy in the grand rebellion*, part. II, p. 183. — *Biographia Britannica.*

***ALPHÉUS** (Ἀλφειός), graveur grec, vivait dans le premier siècle de notre ère. On a des pierres sur lesquelles il a gravé les têtes de Germanicus, d'Agrippine et de Caligula.

Bracci, *De antiquis Sculptoribus.*

***ALPHIUS AVITUS**, poëte romain, vivait probablement sous le règne de Tibère. Il ne nous reste de lui que six vers dans l'*Anthologia latina*, t. II, p. 267, édit. Burmann.

ALPHONSE. *Voy.* ALFONSE.

ALPINI ou **ALPIN** (*Prosper*), plus connu sous le nom latin d'*Alpinus*, médecin et botaniste italien, né à Marostica, petite ville du Vicentin, le 23 novembre 1553, mort à Padoue le 5 février 1617. Il quitta de bonne heure l'école pour s'enrôler, à l'exemple de Paul, son frère, dans un régiment au service de l'État de Milan. Cependant, sur les conseils de ses amis et de son père François Alpinus, médecin distingué, il renonça bientôt à la carrière militaire pour reprendre en 1574 ses études à Padoue, où il fut, quelque temps après, élu vicaire du recteur et syndic des étudiants. Il remplit ces deux emplois avec tant d'adresse et de prudence, qu'il se fit aimer à la fois des étudiants et des professeurs; en même temps il s'appliqua avec tant de zèle à la philosophie et à la médecine, qu'il obtint le grade de docteur le 28 août 1578. Il se mit ensuite à pratiquer la médecine à Campo-San-Pietro, petite ville du district de Padoue. Mais, entraîné par un goût irrésistible pour la botanique, particulièrement pour la connaissance des plantes médicinales, il résolut, à l'exemple de Galien, de voyager à la recherche du végétal qui produit le baume, et il accepta avec empressement la place de médecin de George Emo, qui venait d'être nommé consul de la république vénitienne au Caire. Il partit de Venise le 12 septembre 1580; et, après une longue et périlleuse navigation, il arriva en Égypte au commencement du mois de juillet de l'année suivante.

Alpinus demeura, selon Tomasini, environ six ans en Orient. Il habita trois ans le Caire, visita les bords du Nil, Alexandrie, parcourut les îles de la Grèce, surtout Candie, consultant la nature et les hommes pour enrichir ses connaissances; mais, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, esquissés en Égypte, il se plaint de ce qu'il avait rarement trouvé des gens capables de le renseigner. Peu de temps après son retour à Venise, c'est-à-dire en 1586, il fut attaché comme médecin au célèbre amiral André Doria, prince de Melfi, et résida quelque temps à Gênes. Mais les Vénitiens, jaloux de la renommée de leur compatriote, le rappelèrent, en 1593, pour lui donner la chaire de botanique et la charge de démonstrateur des plantes à l'université de Padoue, avec deux cents florins d'appointements, qui furent, par la suite, portés à sept cent cinquante. Il créa en quelque sorte le jardin botanique de Padoue, qui eut pendant tout le dix-septième siècle une réputation européenne, et il remplit ses fonctions avec le plus grand zèle, quoiqu'il fût d'une santé délicate, et que ses voyages lui eussent fait gagner plusieurs infirmités, au nombre desquelles étaient les rhumatismes et la goutte. Vers la fin de sa vie il devint presque sourd, ce qui l'engagea à composer un traité de la surdité, que la mort l'empêcha d'achever. Il mourut dans sa soixante-quatrième année, et fut enterré le lendemain de sa mort, sans aucune pompe, dans l'église de Saint-Antoine à Padoue (1).

Alpinus avait été marié deux fois; de sa première femme, Bartholomea Tharsia, il eut quatre fils : *Marc-Antoine*, jurisconsulte, mort de la peste en 1631; *Alpino Alpini*, mort le 12 décembre 1637, professeur de botanique à Padoue; *Maurice*, théologien, moine du mont Cassin, mort en 1644; et *Paul*, qui se distingua dans la carrière des armes. Sa seconde femme se nommait *Guadaguina*, morte en 1600 : il en fait mention dans son livre *De præsagienda vita et morte.*

Le premier ouvrage qu'Alpinus publia, après son retour de l'Égypte, a pour titre : *De Balsamo, dialogus; in quo verissima balsami plantæ, opobalsami, carpobalsami et xylobalsami cognitio, plerisque antiquorum atque juniorum medicorum occulta, nunc elucescit*; Venetiis, 1592, in-4°; Patavii, 1639, in-4°; réimprimé à la suite d'autres ouvrages du même auteur, et traduit en français par Antoine Colin, Lyon, 1619, in-8°. On donnait alors le nom de *balsamum*, baume, à tous les sucs végétaux

(1) Tomasini dit, dans ses Éloges, qu'Alpinus mourut d'une fièvre lente le 23 novembre 1616, anniversaire de sa naissance; mais, dans son *Gymnasium Patavinum*, qu'il publia dix ans après ses Éloges, il semble rectifier ce qu'il avait avancé sur le jour de la mort d'Alpinus, en disant qu'il mourut le 5 février 1617. Cette dernière date paraît d'autant plus certaine, qu'elle est tirée des registres de l'université de Padoue, que Tomasini avait sous les yeux.

gommo-résineux, dont on faisait un grand usage en médecine : le baume pouvait donc provenir de beaucoup de plantes différentes. Suivant Sprengel, le baume dont il est ici question proviendrait d'une espèce d'*amyris*, que Bartholin dit avoir vue dans le jardin d'Alpinus à Padoue.

L'ouvrage qui valut à l'auteur en grande partie sa renommée a pour titre : *De plantis Ægypti Liber, in quo non pauci, qui circa herbarum materiam irrepserunt, errores deprehenduntur*, etc., Venetiis, 1592, in-4°; *cum observationibus et notis Joan. Veslingii; accessit liber de Balsamo*, Patavii, 1640, in-4°. On y trouve la description, avec des gravures dans le texte, d'environ cinquante plantes de l'Égypte, dont vingt-trois n'avaient pas encore été décrites. Cet ouvrage fut refondu, et réuni à un autre travail d'Alpinus sur l'Histoire naturelle de l'Égypte, qui resta longtemps en manuscrit, et ne parut qu'en 1735, sous le titre : *Historiæ naturalis Ægypti libri quatuor, opus posthumum, nunc primum ex auctoris autographo diligentissime recognito, editum* Lugdun. Batav., 2 vol. in-4°, avec de nombreuses gravures et les commentaires de Vesling, qui avait visité le Caire, et succédé à P. Alpinus dans la chaire de botanique; le cinquième livre est resté inédit. On y trouve, outre l'histoire des plantes, celle de divers animaux et des productions naturelles de l'Égypte, ainsi qu'une description détaillée du *laserpitium* et du *lotus* du Nil. Le manuscrit de cet ouvrage était tombé entre les mains de Lud. Campolongus, qui l'envoya à B. le Clair, et celui-ci paraît l'avoir le premier publié.

A cette histoire naturelle, dont les matériaux avaient été recueillis par l'auteur pendant son séjour en Orient, il faut joindre : 1° *De medicina Ægyptiorum libri IV;* Venise, 1591, in-4°; avec le traité de J. Bontius, *De medicina Indorum,* Paris, 1646, in-4°; et celui sur le Baume; Leyde, 1718, in-4°. Le Traité de la Médecine des Égyptiens fait, entre autres curiosités, pour la première fois connaître le café. On y trouve aussi des détails intéressants sur diverses espèces d'*acacia*, d'*amomum*, de *casse*, etc.;—2° *De plantis exoticis, libri duo,* ouvrage postume, publié par le soin d'Alpino Alpini, fils de l'auteur; Venise, 1627, in-4°; ibid., 1656, avec une préface de Prosper Alpini, écrite en 1614, et des planches intercalées dans le texte. On y trouve la description d'un grand nombre d'espèces nouvelles, que l'auteur cultivait dans le jardin de Padoue, et qui lui avaient été envoyées par Capello, gouverneur vénitien de l'île de Crète, et par Palmerius d'Ancône, résident au Caire; — 3° *De præsagienda vita et morte ægrotantium libri VII;* Venise, 1601, in-4°; Padoue, 1601, in-4°; Franfort, 1601, in-4°, réimprimé sous le titre : *Medicinalium observationum historico-criticarum libri VII;* Francf., 1621, in-8°; Leyde, 1700, avec une préface de Boerhaave; Hambourg, 1734, et Venise, 1735, avec des notes de Boerhaave et de Gaubius. Cet ouvrage, qui repose sur les doctrines d'Hippocrate, de Galien et d'Aristote, passait autrefois pour un chef-d'œuvre aux yeux des médecins (*Journal des savants*, août 1710; *Mémoire de Trévoux,* avril 1711, p. 735); — 4° *De medicina methodica libri XIII;* Patavii, 1611, in-folio; Lugd. Batav., 1719, in-4°. L'auteur y essaye de rétablir les principes de l'ancienne secte des méthodistes; c'est le moins connu de ses écrits.

Prosper Alpinus occupe le premier rang parmi les naturalistes de son époque. Il était animé de l'esprit de ces grands hommes qui, au seizième siècle, imprimèrent aux sciences une direction nouvelle, Linné lui dédia le genre *alpinia*, de la famille des zingibéracées. H.

Tomasini, *Elogia Virorum literis et sapientia illustrium*, p. 301. — Nicéron, *Mémoires*, t. XI. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Haller, *Bibliotheca botanica.* — Sprengel, *Historia rei herbariæ*, t. I.

* **ALPINUS**, poëte latin, contemporain d'Horace. Il travaillait à une histoire de la mort de Memnon tué par Achille, lorsque Horace composait ses satires : « Tandis que l'enflé Alpinus, dit le poëte satirique, égorge le fils de l'Aurore, qu'il dessine à gros traits la tête limoneuse du Rhin, j'ai pris le parti de m'amuser sur de petits sujets qui n'iront jamais retentir dans le temple d'Apollon, où Tarpa juge les rivaux, et qu'on ne verra point paraître et reparaître sur les théâtres. » Quelques critiques pensent que ce poëte est le même que Gallus, surnommé Alpinus, parce qu'il était originaire de Fréjus.

Horace, l. I, satire X, vers 36.

* **ALPRUNUS** (*Jean-Baptiste*), médecin allemand, vivait à Vienne dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était médecin de l'impératrice Éléonore, femme de Léopold Ier. Il a fait des recherches curieuses sur la matière des bubons pestilentiels, et publié ses résultats sous le titre : *De contagione Viennensi Experimentum;* Prague, 1680, in-4°.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lex.*

ALPTÉGHIN, fondateur de la dynastie des Gaznévides, mort à Gasna en 976 de J.-C. (l'an 365 de l'hégire). Turc de nation, il avait été esclave d'Achmed, fils d'Ismaël, second sultan des Samanides. Affranchi par son maître, il s'adonna à l'exercice des armes, et parvint à la charge de gouverneur du Khorassan, sous le règne d'Abdel-Mélek, cinquième sultan samanide. Ce prince étant mort en 961, Alptéghin conseilla aux principaux dignitaires de l'État de choisir pour successeur un frère du feu roi; mais les habitants de Bokhara proclamèrent sultan Mansour, fils d'Abdel-Mélek. Alptéghin allait se rendre dans cette capitale pour en témoigner son mécontentement, lorsque Mansour le déclara rebelle, et envoya quinze mille hommes à sa rencontre. Alptéghin n'avait que sept cents cavaliers, avec lesquels il fit tomber ses ennemis dans une embuscade, habilement dressée : il fit prisonniers tous ceux

qui échappèrent au massacre. Sa petite troupe, s'augmenta bientôt de trois mille Mamelouks, à l'aide desquels il s'empara de la ville de Ghasna. Il s'y soutint contre toutes les attaques du nouveau gouverneur du Khorassan, et en fit la capitale de sa dynastie. Il y régna quinze ans, et laissa son empire à son gendre Sébegtéghin, qui dirigea ses forces vers l'Indoustan.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — *Biographical-Dictionary*.

ALQUIÉ (*François-Savinien* D'), littérateur français du dix-septième siècle. On a de lui : *les Mémoires du voyage de Ghiron François, marquis de Ville, au Levant, ou l'Histoire du siége de Candie en* 1669; Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12; ouvrage rédigé sur les mémoires de J.-B. Rostagne, témoin oculaire; — *les Délices de la France;* Amsterdam, 1670, 2 vol. in-12; 2e édition, 1699, et 3e édition, Leyde, 1728, 3 vol. in-8°; — *l'État de l'empire d'Allemagne*, traduit du latin de Severinus de Mozambane (S. de Puffendorff); Amsterdam, 1699, in-12. Quelques bibliographes lui attribuent le *Voyage de Galilée, publié par D. S. A.;* Paris, 1670, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

ALQUIER (*Charles-Jean-Marie*, baron), diplomate français, né à Talmont, département de la Vendée, en 1752, mort à Paris le 4 février 1826. Avocat du roi à la Rochelle au commencement de la révolution, il fut élu maire de cette ville et député du tiers état en 1789. Dans l'assemblée nationale, dans la convention, dans le conseil des anciens, comme membre des comités, rapporteur, commissaire, secrétaire, il prit une part active et influente à tous les travaux. Il vota la mort de Louis XVI, avec cette restriction : que « l'exécution n'aurait lieu qu'à la paix générale, époque à laquelle le corps législatif pourrait commuer la peine; mais que l'application aurait lieu en cas d'invasion étrangère. » Depuis l'année 1798, sa carrière fut toute diplomatique. Sous le Directoire, ministre plénipotentiaire auprès de l'électeur de Bavière, il demanda hautement la retraite des troupes autrichiennes, alors qu'on accusait son gouvernement d'insurger la Bavière; après le traité de Florence, envoyé a Naples pour négocier la paix, il exigea d'abord la destitution du ministre Acton, et il se retira, sans prendre congé, le jour même où les flottes anglaise et russe violèrent la neutralité. C'est lui qui fut chargé de résoudre les graves difficultés qui s'étaient élevées entre le saint-siége et la cour impériale : pénétré du bon droit du pape Pie VII, il eut le courage de s'en expliquer avec Napoléon. Celui-ci toutefois l'envoya en 1810 à la cour de Suède, avec la mission de faire exécuter le blocus continental, que repoussaient invinciblement les intérêts du pays. Il était en Danemark quand la restauration arriva, et il fut rappelé en 1814. La loi de bannissement du 12 janvier 1816 lui fut appliquée, et il se retira à Vilvorde, près de Bruxelles; mais le 14 janvier 1818 elle fut rapportée à son égard, grâce à l'intervention généreuse du comte Boissy-d'Anglas. Le baron Alquier accepta ce bienfait avec reconnaissance. Rentré en France, il y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. [*Ency. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

***ALRAKI** (*Josué-Ibn-Vibesch*), rabbin espagnol, vivait probablement vers le douzième ou treizième siècle. Il écrivit un *Herbier arabe*, qui fut traduit en hébreu et en espagnol par le rabbin Joseph Vidal, sous le titre : *Nerem Hammaaloth* (le Sommet des astres), ouvrage qui se trouve, d'après le catalogue de Nesselius, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Vienne. Hottinger avait en sa possession une copie de cet herbier en arabe, hébreu et espagnol; il appelle l'auteur Josuah-Ibn-Veibesch-Schelraki.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 460. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabb.*, III, 778, 779. — Hottinger, *Bibliothèque orientale*.

ALRED. *Voy.* ALFRED.

***ALS** (*Pierre*), peintre danois, né à Copenhague en 1725, mort en 1775. Il vécut longtemps à Rome, et a fait plusieurs portraits estimés.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ALSACE (*Thomas-Louis* D'HENIN-LIÉTARD, *cardinal* D'), prélat belge, né à Bruxelles en 1680, mort le 6 janvier 1759. Fils de Philippe d'Hénin, comte de Boussu, prince de Chimay, il occupa d'abord le siége épiscopal d'Ypres, puis il fut choisi pour archevêque de Malines et primat des Pays-Bas. En 1719, Clément XI le nomma cardinal du titre de Césarée. Après la prise de Bruxelles par les Français en 1746, recevant Louis XV sur le portail de Sainte-Gudule, le cardinal d'Alsace prononça ces paroles mémorables : « Sire, le Dieu des armées est aussi « le père des miséricordes; tandis que Votre « Majesté lui rend des actions de grâces pour ses « victoires, nous lui demandons de les faire heu« reusement cesser par une paix prompte et du« rable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui « coule sur nos autels; tout autre nous alarme : « un prince de l'Église peut sans doute avouer « cette crainte devant un roi très-chrétien. C'est « dans ces sentiments que nous allons entonner « le *Te Deum* que Votre Majesté nous ordonne « de chanter. » — Le cardinal d'Alsace laissa trois neveux :

1° *Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace*, prince de Chimay, grand d'Espagne, colonel aux grenadiers de France, capitaine des gardes du roi de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden.

2° *Philippe-Gabriel-Maurice*, héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la Toison d'or, mort à Paris en 1802.

3° *Charles-Alexandre-Marc-Marcellin*, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du second frère de

Louis XVI, et guillotiné à Paris en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimay d'Hénin est éteinte, et il ne reste de la maison d'Alsace que des branches collatérales.

Boucher, *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1759, p. 88. — *Dictionnaire de la noblesse*. — Feller, *Dictionnaire historique*.

ALSAHARAVIUS. *Voy.* ALBUCASIS.

***ALSARIO** ou **ALZARIO** (en latin *Alsarius*) **DELLA CROCE** (*Vincent*), médecin italien, né à Gênes en 1576. On ignore l'année précise de sa mort, qui n'arriva pas avant 1631. Il étudia de bonne heure le latin et le grec, et avait à peine dix-neuf ans qu'il publia un opuscule intitulé : *De invidia et fascino veterum*, Lucques, 1595, in-4°; réimprimé dans le t. XII du *Thesaurus antiq. Roman.*, p. 885. Il étudia ensuite la médecine, et la pratiqua avec succès à Bologne, à Ravenne et à Rome. Dans cette dernière ville il professa la science médicale pendant vingt ans, et fut premier médecin du pape Grégoire XV.

Ses ouvrages ont pour titre : *Ephemeridum, id est diuturnarum observationum libri duo;* Bologne, 1599 et 1600, in-4°; — *De epilepsia, seu comitali morbo lectionum Bononiensium libri III, in quibus præter magni illius morbi theoriam, hoc est definitionem ejusque probationem, differentias, causas et signa*, etc.; Venise, 1603, in-4°; — *Consilium de asthmate pro Bonif. Cajetano, cardin., cum disputatione de melonibus*, etc.; Venise, 1607, in-4°; — *Consilium de variis symptomatibus in principibus illustrissimis ad Hieronymum Mercurialem;* Venise; —*De verme admirando per nares egresso commentarius;* etc.; Ravenne, 1610, in-4°; — *De sugillatione, quam Græci ὑπώπιον, id est sub oculis, vocant;* — *Consilium de catharro;* — *Dissertatio de salis et salitorum usu in febribus;* — *De medicinæ practicæ laudibus præfatio;* Rome; — *præfatio in romano Gymnasio habita, die VII mensis novembris*, année 1612; Rome, in-4°; — *De morbis capitis frequentioribus, quorum cognitio et curatio ita traduntur, ut ad alios etiam cognoscendos et curandos mirifice conducant : Hoc est de catarrho phrenitide, lethargo, epilepsia*, etc., *libri septem;* — *Inserta est disputatio de liquore chalcanthi, seu vitrioli, ejusque abusu in febrium et morborum calidorum curatione;* Rome, 1616, 1617, in-4°; Venise, 1619, in-4°; — *De quæsitis per epistolam in arte medica centuriæ quatuor, ubi varii casus, observationes, consilia, responsa, disputationes atque curationes non sine promiscua doctrina describuntur;* Venise, 1622, in-fol.; — *Disputatio generalis ad historiam fœtus nonimestris quidem et organici sed emortui ac parvæ adeo molis, ut vix quadrimestris fuerit existimatus, in adolescentula primipara;* Rome, 1627, in-4°; — *Consultatio medica pro nobili adolescentulo, oblivione, surditate secundum alteram aurem, subsurditie et ab auditione ex tinnitu secundum oppositam, nempe sinistram, laborante*, etc.; Rome, 1629, in-4°; — *Providenza methodica per preservarsi d'all' imminente peste, discorso prattico*, etc.; Rome, 1630; in-4°; — *Consilium prophylacticum, a lue pestifera grassante*, etc.; Rome, 1631, in-4°; — *Vesuvius ardens, sive exercitatio physico-medica*, Προπυρέτον, *id est modum in incendium Vesuvii montis in Campania, XVI mensis decembris, anni* 1631; Rome, 1632, in-4°; — *De morbis pectoris frequentioribus hæmophthisi, phthisi, asthmate, peripneumonia, pleuritide, libri tres*. Il n'existe plus de ce travail que l'écrit intitulé : *De hæmoptysi, hoc est sanguinis sputo, liv.* I; Rome, 1633, in-4°. Allacci et Soprani donnent, en outre, la liste d'ouvrages manuscrits (inédits) de l'auteur.

Allacci, *Apes urbanæ, sive de Viris illustribus*. — Soprani, *Scrittori della Liguria;* Genoa, 1667, p. 74.

***ALSCHEIK** (*Moïse*), rabbin, natif de la Galilée, mort vers 1592 à Saphath. Il a laissé un grand nombre de commentaires sur les livres de l'Ancien Testament.

De Rossi, *Dizionario hist.* — Wolf, *Bibl. hebr.* — Bartolocci, *Bibl. magna rabbin.* — Calmet, *Dict. de la Bible* — Lelong, *Bibl. sacra*.

***ALSLOOT** (*Daniel van*), peintre flamand, né à Bruxelles vers 1550, mort vers 1615. Il vécut à la cour de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas. On a de lui, à la galerie de Vienne, plusieurs paysages estimés.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*. — Mechal, *Catalogue des tableaux de la galerie de Vienne*.

ALSOP (*Antoine*), littérateur anglais, mort le 10 juin 1727 (et non 1726). Il prit ses grades en théologie à l'université d'Oxford, et devint chapelain de sir Jonathan Trelawney, évêque de Winchester, qui lui donna ensuite une prébende dans la cathédrale de Winchester et le rectorat de Brightwell dans le comté de Berks. En 1717, sa femme Élisabeth Astrey demanda la rupture de son mariage, et l'obtint avec 2,000 liv. de dommages-intérêts; cette affaire décida Alsop à quitter son pays pour quelque temps. Il revint en Angleterre vers 1720 et mourut d'une chute qu'il fit en se promenant dans son jardin.

En 1698, pendant qu'il était encore étudiant à Oxford, Alsop publia, à la suite d'une polémique avec le célèbre philologue Richard Bentley, un volume in-8°, intitulé *Fabularum Æsopicarum delectus*, contenant 237 fables en vers latins, accompagnées de l'original grec, de la 1re à la 158e. Ce recueil est dédié au vicomte Scudamore, et précédé d'une préface où Alsop attaque vivement Benthley. Alsop n'était pas seulement philologue, il était aussi poëte, et ses amis le comparaient à Horace. Ses poésies latines ont été publiées sous le titre : *Antonii Alsopi ædis Christi olim alumni Odarum libri duo*, en

1752, 1 vol. in-4°. On trouve quelques poésies anglaises d'Alsop dans les premiers volumes du *Gentleman's Magazine*, et dans les collections de Dodsley et Pearch.

Un autre **ALSOP** (*Vincent*), théologien anglais non-conformiste, mort en 1703, dans un âge avancé, est l'auteur de l'*Anti-Sozzo*, in-8°, 1675; et du *Melius inquirendum*, 1 vol., in-8°, 1679.

Nichols, *Literary Anecdotes of the eighteenth Century*. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Palmer, *Non-conformist's Memorial*.

ALSOUFY (*Aboul-Hassan-Abderrahman-ben-Omar*), astronome arabe, né à Réi en Hamadan, le 7 décembre 903 (291 de l'hégire), mort le 25 mai 986 de J.-C. (13 moharrem 376 de l'hégire). Il vécut à la cour du sultan bouïde Adhad-Eddaulah, pour l'instruction duquel il écrivit ses traités d'astronomie. Le premier parmi les astronomes arabes, il dressa un *Catalogue des étoiles fixes* avec une *Table astronomique*, contenant les figures des constellations. C'est de ce catalogue, que Thomas Hyde a publié des fragments étendus dans ses *Notes on the Observations of Oulough Bey*, Oxford, 1665, in-4°, reproduite par Bernard dans les *Philosophical Transactions*, 1693, n° 163. La Bibliothèque imp. de Paris possède plusieurs exemplaires du Catalogue d'Alsoufy, dont parle Caussin dans les *Notices et Extraits des manuscrits* etc. tome VII, p. 154. Le traité d'Alsoufy s'appuie sur deux sources principales, sur le catalogue de Ptolémée et sur la tradition des Arabes, chez lesquels les noms de beaucoup de constellations se conservent depuis la haute antiquité dans des strophes rimées. Alsoufy avait aussi écrit un *Traité géométrique sur la projection des rayons*; cet ouvrage ne nous est pas parvenu.

Ibn-Khallekan. — Bailly, *Histoire de l'Astronomie moderne*, I, 67. — Weidler, *Historia Astronomiæ*, p. 203 et suiv. — Grässe, *Allgemeine Geschichte der Literatur*.

ALSTED ou **ALSTEDIUS** (*Jean-Henri*) théologien et historien allemand, né à Ballersbach près Herborn (Nassau) en 1588, mort à Weissembourg en 1638. Il fut professeur de théologie protestante et de philosophie à Herborn, jusqu'en 1629, où il accepta la même chaire à l'université nouvellement fondée de Weissembourg (en Transylvanie). Il a écrit un nombre très-considérable d'ouvrages dont les principaux sont: *Theatrum scholasticum*; Herborn, 1610, in-8°; — *Lexicon theologicum*, Hanovre, 1612, in-8°; — *Theologia naturalis*; Franc., 1615 et 1622, in-4°; — *Thesaurus chronologiæ*; Herborn, 1624, in-8°; — *Artificium perorandi*; Francf., 1612, in-8°; — *Encyclopædia*; Herborn, 1610, in-4°, réimprimée en 2 vol. in-fol.; Herborn, 1630, et Lyon, 1649; 4 vol. in-fol. « L'auteur « s'y est proposé, dit Nicéron, de donner un « abrégé méthodique de toutes les sciences : « quoiqu'il soit peu exact en beaucoup d'endroits, « ce livre n'a pas laissé d'être reçu du public « avec de grands applaudissements. » Alstedius mourut âgé de cinquante ans. Sa fécondité avait fait trouver dans son nom l'anagramme *Sedulitas* (activité).

Vossius, *de Mathemat.*, cap. LIII, § 17. — Martin Zeiler, p. II., *Histor.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrt.-Lexicon*.

ALSTON (*Charles*), botaniste et médecin écossais, né à Eddlewood en 1683, mort le 22 novembre 1760. Son père avait une petite ferme dans la partie occidentale de l'Écosse, et était allié à la famille noble d'Hamilton. Le jeune Alston étudia d'abord la médecine, voyagea avec plusieurs gentilshommes sur le continent, puis renonça à la pratique médicale, et se retira dans son patrimoine. Après la mort de son père, il renouvela ses études à Glascow. Ce fut là que la duchesse d'Hamilton le prit sous sa protection : elle aurait désiré qu'il se destinât à la jurisprudence; mais Alston eut un goût prononcé pour la botanique et l'étude de la médecine, et depuis 1716 il se consacra entièrement à ces sciences. A trente-trois ans, il se rendit à Leyde pour étudier sous Boërhaave, et il y resta près de trois ans. Il contracta dans cette ville une liaison intime avec le célèbre Alexandre Monro, et ce fut avec lui qu'à leur retour à Édimbourg il forma le projet d'un vaste enseignement médical. On avait fait peu de chose pour cette partie de l'instruction, dans la capitale de l'Écosse, depuis le premier établissement des chaires de médecine en 1665, sous sir Robert Sibbald et le docteur Pitcairn. Le plan de l'enseignement fut formé d'après celui de Leyde : Monro fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie, et Alston professeur de botanique et de matière médicale. Ils eurent pour collègues Rutherford, Sinclair et Plummer. C'est aux efforts réunis de ces hommes célèbres que l'université d'Édimbourg doit l'origine de sa réputation.

Alston, chargé depuis 1716 de la direction du Jardin des Plantes, continua d'enseigner la botanique et la matière médicale avec un zèle et une assiduité infatigables jusqu'à sa mort. On a de lui : *Index plantarum præcipue officinalium; quæ in horto medico Edimburgensi studiosis demonstrantur*; Édimbourg, 1740, in-8°; — *Index medicamentorum simplicium triplex*, in-8°, ibid., 1752. C'est un résumé de matière médicale à l'usage des élèves de l'auteur; — *Tirocinium botanicum Edimburgense*, 1753, in-8° : le principal ouvrage d'Alston. C'est une réimpression de l'*Index*; mais en tête l'auteur développe ses principes de philosophie botanique, remarquables par leur opposition à ceux de Linné, qui commençaient à se répandre. « Alston, dit Dupetit-Thouars (dans la *Biographie Universelle*), fut un des plus redoutables adversaires du naturaliste suédois, parce qu'il l'attaqua en habile dialecticien, en érudit profond, et toujours avec décence et dignité. Il s'opposa fortement aux innovations que Linné introduisait dans la botanique, et il s'obstina à regarder le sexe des plantes

comme une hypothèse peu fondée. En cela il eut le tort de ne pas séparer deux choses très-distinctes : d'abord le fond matériel de cette découverte, entrevue depuis longtemps, confirmée et démontrée tout récemment, sans que Linné y eût aucune part; secondement, l'application que ce naturaliste en avait faite pour établir son système. On ne pouvait se dispenser de regarder celui-ci comme très-ingénieux ; mais on eût vu sans surprise qu'un vétéran, accoutumé dès son enfance aux méthodes de Ray, de Tournefort et de Boërhaave, trouvât que la science perdait plus qu'elle ne gagnait en adoptant ce nouvel arrangement. Alston, d'un autre côté, montra une grande impartialité en faisant imprimer textuellement dans son ouvrage les *Fundamenta botanica* de Linné, dont il recommanda fortement la lecture à ses élèves. »

On a encore d'Alston une dissertation sur l'étain, comme anthelminthique; une dissertation sur l'opium, et le récit d'un cas d'extravasion de sang dans le péricarde, imprimés dans les Essais de médecine d'Édimbourg (*Edinburgh medical Essays*). En 1743, Alston découvrit dans la chaux vive une propriété qui le portait à croire que la faculté de la chaux calcinée n'était point épuisée par la délitation (addition d'eau) : les premières expositions de ce paradoxe, comme il l'appelait, furent communiquées à la Société royale, et ensuite imprimées dans le 47e volume des *Transactions philosophiques*. Cette opinion fut contestée, et lui attira une controverse avec le docteur Whytt, son ami et collègue. Après avoir continué ses expériences et étendu ses observations, il publia, en 1752, sa *Dissertation sur la chaux vive et sur l'eau de chaux*, réimprimée en 1754 et 1757, dans laquelle il répond aux critiques de Whytt; et, après avoir fait l'énumération des diverses maladies dans lesquelles on avait trouvé l'eau de chaux utile et efficace, il confirme l'opinion de son collègue relativement aux vertus lithotriptiques de cette solution.

Les leçons d'Alston sur la matière médicale avaient été mises en état d'être imprimées avant sa mort; elles furent publiées sous le titre suivant : *Lectures on the materia medica, containing the natural history of drugs*, etc.; Édimbourg, en 3 vol. in-4°, 1770. Le célèbre botaniste espagnol, Mutis, ami de Linné, a donné, en honneur d'Alston, le nom d'*Alstonia* à un genre de plantes de l'Amérique. H

Haller, *Bibliotheca botanica*. — Sprengel, *Historia rei herbariæ*. — *Edinburgh-Cyclopædia*. — Pulteney, *Historical and biographical Sketches of the progress of Botany in England*, t. II. — Rose, *New Biograph. Dict.*

ALSTON ou **ALLSTON** (*William*), peintre, natif des États-Unis, mort en 1830. Il resta quelque temps à Rome, et s'est fait remarquer par ses tableaux de paysages. Il a aussi publié un ouvrage intitulé *Hints to young Practioners in the study of Landscape-Painting*; 1814, in-8°.

Morgenblatt, année 1807, p. 199. — Nagler, *Neues Allgm. Künstler-Lexicon*. — Fiorillo, *Geschichte der Malerey*, vol. V.

ALSTORPH (*Jean*), antiquaire hollandais, né vers 1680 à Groningue, mort en 1719. Il étudia les langues anciennes et la jurisprudence à l'Université de Harderwyk. On a de lui : 1° *Dissertatio philologica de Lecticis ; subjicitur de Lecticis veterum Diatriba* ; Amsterdam, 1704, in-12, avec fig.; — 2° *Dissert. juridica de asylis* ; Gron., 1701, in-4° ;— 3° *Conjectanea philologica super nummo cuso in memoriam obsidionis et liberationis urbis Groningæ an.* 1670; Gron., 1719, in-4° ; — 4° *De Hastis veterum* ; Amsterdam, 1757, in-4°, figures. L'auteur mourut pendant l'impression de cet ouvrage, qui traite de l'origine, des usages et des différentes formes de piques,

Sax, *Onomast. litterarium*, t. V, p. 534.

ALSTRÖMER ou **ALSTRÖM** (*Jornas*), agronome et industriel suédois, né le 7 janvier 1685 à Alingsas dans la Vestergothie, mort le 2 juin 1761 à Stockholm. Né pauvre, il vint jeune à Londres, où il se fit courtier de commerce, et gagna bientôt une fortune considérable. Il l'employa en grande partie à la prospérité de sa patrie, en y introduisant divers procédés industriels. Après s'être associé à Nicolas Sahlgren, directeur de la compagnie des Indes, pour fonder une grande maison de commerce à Gothenbourg, il parcourut l'Allemagne, la Hollande et la France, pour étudier les manufactures de ces pays et les plantes aptes à être cultivées en Suède. De retour en 1723, il établit à Siokla une fabrique d'impressions sur coton. L'année suivante il fonda une fabrique à tisser les bas. Plus tard, il ajouta à ces établissements des raffineries de sucre, des manufactures de tabac, des teintureries, des fabriques de drap et d'autres étoffes. Il fit ensuite venir d'Espagne, d'Angleterre et d'Eyderstedt, diverses races de bêtes à laine, et même des chèvres d'Angora. Tous ces établissements se trouvaient réunis à Alingsas, où Alströmer cultivait aussi, le premier en Suède, des pommes de terre. Il introduisit dans son pays plusieurs plantes tinctoriales, telles que la gaude et le pastel. La coutellerie, la tannerie, la construction des vaisseaux lui doivent aussi d'importantes améliorations, de même que le filage de laine et de soie, pour lequel il fit venir des fileuses d'Angleterre. En 1739, il contribua à la fondation de l'Académie des sciences de Stockholm, dont les premières séances furent tenues dans sa maison. Parmi les six premiers membres de ce corps savant figure le célèbre Linné, ami intime d'Alström. En 1749, un incendie détruisit une grande partie de ses établissements, qui furent, reconstruits aux frais de l'État. En 1751, lors du couronnement du nouveau roi, il fut anobli et son nom Alström changé en celui d'Alströmer. En 1760, sa statue fut placée dans le palais de la bourse avec l'inscription : *Jonas Alströmer*,

artium fabrilium in patria instaurator. Dix-huit cents personnes étaient occupées dans ses filatures de soie et de laine à l'époque de sa mort. On a d'Alströmer (en suédois) : *Guide du berger avec un appendice sur les pommes de terre;* Stockholm, 1727, in-12; — *Secrets de l'élève des moutons;* ibid., 1733, in-8°; — *la Prospérité future de la Suède;* ibid., 1745, in-8°; — *Instruction sur l'entretien des brebis;* ibid., 1746, in-8°; — *Sur l'Établissement des bergeries;* ibid., 1759; — — *Instruction pour la culture des pommes de terre* (sans date).

Kryger, *Aminnelse-Tal öfver C. Alströmer.* — Aurivillius, *Catal. Bibl. Upsal.*, I, 23. — Hirsching, *Historisch-Literarisches Handbuch*, I, 30. — *Biographical-Dictionary.*

ALSTRÖMER (*Claz ou Claude*), botaniste suédois, fils du précédent, né le 9 août 1736 à Alingsas, mort à Gasewadsholm le 5 mars 1796. Il fut envoyé à l'université d'Upsal avec ses deux frères aînés Auguste et Patrick, et s'appliqua particulièrement aux sciences naturelles sous la direction de Linné, Waller et Berch. Il y eut pour camarades et émules Forskal, Bergman et Solander. En 1760, Alströmer se rendit en Espagne, avec des lettres de recommandation de Linné. Après avoir parcouru pendant quinze mois les montagnes de la péninsule hispanique, il arriva en France au mois de novembre 1761, visita ce pays, ainsi que l'Italie, et revint en Angleterre, en repassant par Paris. Son séjour à Londres se prolongea jusqu'au mois de juin 1764, et au mois de novembre de la même année il était de retour à Alingsas. Ces longs voyages, semés de laborieuses recherches scientifiques, avaient profondément altéré la santé du jeune botaniste suédois. Peu après son retour dans sa patrie, il fut atteint d'une sorte de paralysie qui finit par le priver de l'usage de ses membres. Alströmer avait eu soin de noter toutes ses observations pendant ses voyages. Mais ce journal précieux périt malheureusement presque en entier dans un incendie. Les fragments conservés par Dubb (*Biographie d'Alströmer*) prouvent que le botaniste d'Alingsas possédait des connaissances étendues, et que, non content d'étudier les productions de la nature, il observait avec beaucoup de soin les arts et les manufactures des pays qu'il parcourait. On a de lui de nombreux articles dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm, et un discours prononcé en qualité de président de cette Académie. (*Tal om den finulliga Fär Afveln;* Stockholm, 1770, in-8°.) C'est l'ouvrage le plus important d'Alströmer. Il y expose les résultats de ses études sur les troupeaux de la péninsule hispanique, et tire de ses longues et minutieuses observations de hautes considérations physiologiques. Linnée donna en l'honneur de son disciple et ami le nom d'*Alstrœmeria* à un beau genre de plantes de la famille des *Amaryllidacées*.

L. J.

Dubb, *Aminnelse-Tal öfver Claz Alströmer*, Stockholm, 1796, in-8°. — Wikstrom, *Conspectus litteraturæ botanicæ in Suecia*, p. 22.

*ALT ou ALTZIUS (*Élias*), peintre allemand, vivait à Tubingue dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui une série de portraits des professeurs de l'université de Tubingue, gravés sur bois, et publiés sous le titre : *Imagines Professorum Tubingensium;* Tub. 1595, in-4°.

Möhsen, *Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen berühmter Aerzte.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ALT (*François-Joseph-Nicolas*, baron D'), historien suisse, né à Fribourg en 1689, mort le 17 février 1771. D'abord militaire au service d'Autriche en 1718, il rentra bientôt dans ses foyers, et devint avoyer de son canton. Il a publié une *Histoire de la Suisse* en dix volumes in-8°; Fribourg, 1750 à 1753. Zurlauben apprécie ainsi cet ouvrage : « L'entreprise de M. le baron « d'Alt mériterait de plus grands éloges, si, indé- « pendamment des fautes trop multipliées contre « la langue française, il avait appuyé les faits « de son Histoire sur des preuves et sur une « saine critique; s'il avait retranché les faits « étrangers à l'histoire de la Suisse, qui remplis- « sent une grande partie de son ouvrage; s'il avait « mieux fait connaître le gouvernement de la « Suisse, et plus exactement décrit la topographie « de quelques cantons; enfin, s'il avait passé sous « silence les événements incompatibles avec le « plan d'une histoire générale, et s'il n'avait pas « épousé avec trop de chaleur la cause des cantons catholiques. »

Zurlauben, *Histoire militaire de la Suisse*, VIII, 326. — Haller, *Bibl. der Schweiz. Geschichte*, t. IV.

ALTANI, famille noble du Frioul, dont les membres étaient d'abord comtes de *San-Vito*, puis comtes de *Salvarolo*. Les plus célèbres sont :

Antoine ALTANI, prélat et diplomate italien, mort à Barcelone en 1450. Nommé auditeur de la Rota par le pape Eugène IV, il fut élevé à la dignité d'évêque d'Urbin le 8 février 1436, et se distingua dans plusieurs missions en qualité de nonce apostolique. Il fut envoyé deux fois au concile de Bâle, en 1432 et 1436; une fois en Écosse, pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique; une autre fois près du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne, pour terminer leurs différends. Il s'entremit aussi pour la paix entre Henri VI, roi d'Angleterre, et Charles VII, roi de France, en 1444. La dernière mission d'Altani eut pour objet le mariage de l'empereur Frédéric III avec Leonora, infante de Portugal.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Liruti, *Histoire des hommes de lettres de Frioul.*

Antoine ALTANI, surnommé *le Jeune*, poète italien de la famille des précédents, naquit en 1505, et mourut en 1570. Comme la plupart des Altani, il étudia à Padoue, puis il revint à Castello di Salvarolo, où il partagea son temps entre les lectures théologiques, la poésie et la correspondance avec les principaux savants de l'é-

poque. Ses manuscrits, recueilis après sa mort par le comte Balthazar Altani, son neveu, sont devenus la possession d'Apostolo Zeno, qui les a légués aux dominicains de Venise. Ils portent le titre de : *Rime e prose spirituali, e volgari insieme con alcuni peomi Latini del conte Antonio Altano di Salvarolo.* V. R.

Liruti, *Hist. des hommes illustres du Frioul.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

Henri ALTANI, surnommé *le Vecchio* (l'aîné), poëte dramatique, mort en 1648, a composé plusieurs tragédies (*l'Americo, la Prigionera*, etc.) inédites.

Henri ALTANI, surnommé *il Giovane* (le jeune), né en 1653, mort en 1738, a publié l'histoire de sa famille sous le titre : *Memorie de' signori Altani, conti di Salvarolo*, 1717.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*— Tiraboschi.— Calogera, *Racolta di opuscol scientifici e filologici*, 1752.—Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, t. I, 271; v. 181. — Quadrio, *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, pag. 101.

*ALTAPHLISI (*Hobaïsch*), médecin juif, dont nous avons un recueil d'aphorismes parmi les manuscrits de la bibliothèque Boldéienne d'Oxford. On ignore la date de sa naissance et de sa mort. Son recueil, écrit en arabe avec des caractères hébreux, porte la date de l'an du monde 5295 (1535 de J.-C.)

Urus, *Catalog. mss. oriental. bibl. Bodleian.*

ALTARDJEMAN, c'est-à-dire *interprète* (*Sallam*), voyageur arabe, vivait vers le milieu du neuvième siècle. Il fut chargé par le khalife Vatek-Billah d'aller explorer les régions situées au nord du Volga, de la mer Caspienne et du Yaxarte, limites qui n'avaient pas encore été dépassées par les expéditions musulmanes. Sa mission avait surtout pour objet de rechercher les peuples de Gog et de Magog, dont il est parlé à la fois dans la Bible et dans le Coran. Altardjeman se rendit en Arménie et en Géorgie; il traversa le Caucase, visita les Khozars, qui, à cette époque, formaient un État florissant; tourna la mer Caspienne; et, s'avançant vers l'Oural et l'Altaï, il eut occasion de traverser des contrées qui n'ont été explorées que dans les temps modernes. Il revint en Mésopotamie, par la Bokharie et le Khorassan. La relation de ce voyageur nous a été conservée par Édrisi et par d'autres auteurs. Malheureusement elle est surchargée de récits fabuleux, et, dès son origine, elle excita l'incrédulité des musulmans eux-mêmes.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulfeda*, t. I. *Introduction.* — Edrisi, *Géographie*, trad. de M. Amédée Jaubert; Paris, 2 vol. in-4°.

*ALTAROCHE (*Marie-Michel*), littérateur français, né le 18 avril 1811 à Issoire, département du Puy-de-Dôme, où il fit ses études au collége communal, est fils d'un avocat distingué, qui le destinait au barreau. La vocation littéraire du jeune étudiant et les événements de 1830 en décidèrent autrement. Il vint à Paris peu de temps après la révolution de juillet, et abandonna l'étude du droit pour se jeter dans le journalisme.

Le *Courrier des Électeurs*, et plus tard les *Communes*, la *Révolution* de 1830, le *Diable boiteux*, fondé par le colonel Lennox, la *Tribune*, le *Populaire*, le *Journal du Peuple*, la *Caricature*, le *National* et le *Commerce*, le *Courrier français* et le *Siècle* (ces trois derniers pour le feuilleton), le comptèrent successivement au nombre de leurs collaborateurs, jusqu'en 1834; époque à laquelle il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder (et que dirigeait alors Louis Desnoyers), mais dont il prit bientôt la rédaction en chef, qu'il a exercée sans interruption, avec un esprit toujours plein d'originalité et une verve inépuisable, jusqu'au 24 février 1848. Ce journal plaisant, dont la dépense quotidienne de causticité gaspillait en quelques mois les trésors d'une imagination richement dotée, vécut durant quatorze années des spirituelles saillies et des mordantes épigrammes d'Altaroche, sans absorber l'exubérance de ce génie railleur, qui ouvrit même d'autres issues à son intarissable fécondité.

C'est ainsi qu'en dehors de sa tâche de chaque jour, il produisit en 1834, dans *Paris révolutionnaire*, une étude historique remarquable, intitulée *Peste contre peste*; et, dans *Paris au dix-neuvième siècle*, des études de mœurs, l'*Avoué de Paris* et les *Commissaires de police*; — en 1835, un petit volume de *Chansons politiques* (in-18), qui dut au mordant de ses couplets l'honneur d'une seconde édition bien vite épuisée; — en 1836, un second volume de *Chansons politiques* (in-32), qui eut trois éditions; — une comédie-vaudeville en un acte, *Lestocq, ou le Retour de Sibérie*, représentée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 14 août, sous le pseudonyme de *Dupuy*, et en collaboration avec M. *Laurencin* (Chapelle) (grand in-8°, à 2 col.; Paris, 1836); — en 1837, des *Contes démocratiques* (Paris, in-32), dont plusieurs avaient déjà paru dans divers journaux, et qui obtinrent trois éditions successives; — en 1838, les *Aventures de Victor Augerol*, ouvrage en deux volumes in-8°, bourré d'aventures à la Faublas, dont le but est peut-être moral, mais dont la lecture serait assurément pernicieuse pour des imaginations irréfléchies; — enfin la *Réforme* et la *Révolution* (Paris, 1841, 1 vol. in-32), deux études historiques, l'une sur le pape Alexandre VI et les Borgia, l'autre sur Louis XV et sa cour, avec cette épigraphe, qui révèle l'esprit de l'œuvre et la pensée de l'auteur : « La réforme est née « des fautes, des abus, des vices et des excès « de la papauté; la révolution est née des fautes, « des abus, des vices, des excès et des crimes « de la monarchie. »

M. Altaroche fut aussi l'un des auteurs du *Dictionnaire politique*, dirigé par Garnier-Pagès jeune et l'un des collaborateurs de l'*Alma-*

nach populaire, auquel il a fourni, de 1836 à 1848, un morceau chaque année.

Il a pris part à la fondation de la *Société des gens de lettres*, au comité de laquelle il a été élu quatorze fois; et il était, en 1847, secrétaire du comité de l'association du Mont-Carmel, formée pour protéger les chrétiens d'Orient.

En 1848, nommé commissaire du gouvernement provisoire pour le département du Puy-de-Dôme, son pays natal, il se porta candidat aux élections du 23 avril, et fut élu le premier de la liste, et à la presque unanimité, par cent onze mille suffrages. Sur les questions de principes soumises aux scrutins de la constituante, M. Altaroche vota constamment avec la droite. Il n'obtint pas de nouveau mandat pour l'assemblée législative.

En 1850, le 21 août, il remplaça M. Bocage dans la direction du second Théâtre-Français (*Odéon*), qu'il a conservée depuis lors, et dont la possession, longtemps contestée par son prédécesseur, vient de lui être confirmée par un arrêt du nouveau conseil d'État.

En résumé, l'ensemble des productions de M. Altaroche dénote une imagination riche, active, capricieuse, qui bondit sans frein dans les champs de la fantaisie, improvise toujours, et ne travaille presque jamais. Les exigences de la critique quotidienne ont d'abord éveillé puis entretenu en lui une surexcitation de génie propre à enfanter, à l'heure dite, de charmantes créations qu'une conception plus lente eût peut-être rendues viables, mais que le vent emporte avec la feuille du jour; la promptitude d'éclosion a fait de ses œuvres de brillantes éphémères. M. Altaroche enfin a trop de facilité pour être jamais un littérateur sérieux, et trop de malléabilité pour résister longtemps aux pressions de parti. Ce n'est ni un grand écrivain, ni un homme politique; c'est un homme d'esprit.

J.-F. Destigny (de Caen).

Quérard, *la France littéraire*, complément.

Altdorfer (*Albert*), peintre allemand, né à Altdorf, près de Landshut, en Bavière, en 1488, mort à Ratisbonne en 1538, élève d'Albert Durer; il était à la fois peintre et graveur, et prit le nom de sa ville natale, qu'il ne faut pas confondre avec Altorf, dans le canton d'Uri. On le connait en France sous le nom du *Petit Albert*. Parmi ses peintures on distingue la *Victoire d'Alexandre sur Darius*, au musée de Schleissheim, et la *Naissance du Sauveur*, à la galerie impériale de Vienne. Bartsch indique de cet artiste quatre-vingt-seize gravures sur acier, et soixante-trois sur bois. [*Enc. des g. du m.*]

Heinecken, *Dictionnaire des artistes*.— Strutt, *Dictionary of engravers*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

Alten (*Charles-Auguste*, comte de), général hanovrien, né le 20 octobre 1764, mort le 20 avril 1840. Il entra fort jeune dans le service militaire, se distingua en Espagne sous le duc de Wellington, qu'il aida plus tard à la bataille de Waterloo, et fut longtemps ministre de la guerre du roi de Hannovre.

Conversation-Lexicon.

Altenheym. *Voyez* Soumet (*Gabrielle*).

***Altensteig** ou **Altenstaïg** (*Jean*), théologien allemand catholique, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut quelque temps professeur à Tübingue, et a publié: *Vocabularium vocum quæ in operibus grammaticorum plurimorum continentur;* Tüb., 1508, in-4°; Hagenau, 1512 et 1515, in-4°; — *Vocabularium theologicum;* Hagenau, 1517, in-fol.; — *Commentarius in Henrici Bebelici Triumphum Veneris;* Strasbourg, 1515, in-4°; — *Ars Epistolandi;* Hagenau, 1512, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, I, 306, avec le *Supplément* d'Adelung.— Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

***Altenstein** (le baron *Charles Stein* d'), ministre d'État prussien, né le 7 octobre 1770 à Anspach, mort à Berlin le 14 mai 1840. Il étudia la jurisprudence à Erlangen et entra dans les affaires en 1790, sous l'administration du prince de Hardenberg, qui l'appela à Berlin. Il avança promptement, et fut nommé en 1806 conseiller privé des finances. Pendant la guerre de 1806, il suivit la cour à Kœnigsberg, où il se fit remarquer par une grande activité. Après la paix de Tilsit, il concourut avec zèle et talent à la réorganisation du royaume de Prusse. Altenstein développa dans cette circonstance, non-seulement les qualités d'un homme très-versé dans les affaires administratives, mais encore les vues sages et profondes d'un philosophe qui avait su se mettre à la hauteur de son siècle. Aussi a-t-il puissamment contribué à l'introduction de nombreuses améliorations et à la suppression d'un grand nombre d'abus. Il insista surtout sur l'adoption du principe de l'égalité des citoyens devant la loi, et sur l'abolition des priviléges de la noblesse. Après le retour de la cour à Berlin, Altenstein fut successivement chargé de diverses fonctions administratives; il eut une grande part à la fondation de l'université de Berlin en 1809, et devint à cette époque ministre des finances. Lorsque Hardenberg reprit la direction suprême des affaires, Altenstein s'en éloigna et vécut dans la retraite jusqu'en 1813, où il fut nommé gouverneur de la Silésie. En 1815, il accompagna le chancelier à Paris, et dirigea tout ce qui avait rapport aux réclamations de la Prusse. La même année, il fut nommé membre de la commission chargée de déterminer les limites des possessions prussiennes en Westphalie et dans les provinces rhénanes. En 1817, il fut appelé au ministère des cultes, de l'instruction publique et des affaires médicales. C'est surtout dans ce poste important qu'il a rendu à son pays les plus éminents services. Protecteur éclairé des lettres et des sciences, c'est sous sa direction qu'a été fondée l'université de Bonn,

que beaucoup de gymnases furent ouverts ou réorganisés, et que d'utiles réformes ont été introduites dans diverses branches de l'instruction publique. Il régla aussi les rapports de l'Église catholique, dans les provinces nouvellement acquises, avec le gouvernement central. Altenstein fut l'un des plus zélés partisans du célèbre philosophe Fichte. [*Enc. des g. du m.*]

Preussens Staatsmänner, I, II et IV. — *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, XXIX, p. 326. — Bülau, *Geschichte Deutschlands von 1806-1830.*

ALTER (*François-Charles*), savant jésuite allemand, né à Engelsberg, en Silésie, en 1749, mort à Vienne le 29 mars 1804, professeur de langue grecque au gymnase de Sainte-Anne à Vienne. Il s'occupa particulièrement de philologie et d'exégèse. Il a publié un très-grand nombre de dissertations ou articles insérés dans les *Memorabilien* de Paulus, et *Allgem. Litterat. anzeiger* de Leipzig. On en trouve dans l'*Allemagne savante* de J.-G. Meusel. Les principaux ouvrages sont : 1° *Novum Testamentum, ad codicem Vindobonensem græce expressum : varietatem lectionis addidit F.-C. Alter, professor gymnasii Vindob.*, t. I, 1786; t. II, 1787, in-8° : cette édition a pour base le *codex Lambecii I*, de la Bibliothèque impériale à Vienne; — 2° une traduction allemande de la *Bibliographie classique* d'Édouard Harwood, avec des notes; Vienne, 1778, in-8°; — 3° les variantes qu'il a tirées des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et dont il a enrichi les éditions qu'il a données de Cicéron, *Quæst. acad. Tusc., De Fin. et de Fato* (1786, in-8°); Lucrèce, *De Rerum Natura* (1787, in-8°); Homère, *Ilias* (t. I, 1789, in-8°, t. II [illegible]) et *Odyssea et min. Poem.* (1794); — 4° quelques dialogues de Platon, 1784, in-8°; — 5° Thucydide (1785, in-8°); — 6° la *Chronique de George Phranza ou Phrantzes*, grand logothète de Constantin; Vienne, 1796, in-fol.; — 7° [illegible] *tice sur la Littérature géorgienne* (en allemand), avec une gravure, Vienne, 179[illegible], in-8°.

Pelzel, *Gelehrte aus dem Orden der Jesuiten* [illegible] — *Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1804. — [illegible]

ALTHAMER (*André*), connu aussi sous le nom de *Paldo Sphyra* ou de *Andreas* [illegible]*tius*, était né en 1498 à Brentz, près de [illegible]dellingen, en Souabe, mort à Anspach vers 1540. Il fut pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach. Il prit une part active à la [illegible] de la réforme, et fut consulté dans les [illegible] théologiques de l'époque; il assista [illegible] 1528, au colloque tenu à Berne, [illegible] la présence du [illegible] publié : 1° *Dialogus, sive* [illegible] *Scripturæ qui* [illegible] *videntu*[illegible] — 2° [illegible]

La vie d'Althamer dans [illegible] Arn. Ballenstedt, 174[illegible]. — [illegible] *du Lutheranisme*, par Seckendorf.

***ALTHEN** (*Ehan* [illegible]), [illegible] la garance en France, [illegible] en 1774. Le luxe et [illegible] berceau et les premières [illegible] d'un gouverneur de province [illegible] brillant avenir, et se [illegible] dignités de son père [illegible] souverain à la cour [illegible] de Thamas-Kouli-Khan [illegible] persan, et renversé [illegible] then : elle fut massacrée [illegible] qui par la suite [illegible] ce fut pour [illegible] qui, sans [illegible] esclave. Il [illegible] quatorze ans, [illegible] garance et [illegible] l'esclavage [illegible] chez [illegible] d'un [illegible] sévères [illegible] excitait [illegible] maître, et se [illegible] français [illegible]

[illegible]

[illegible] it [illegible] ta [illegible] an[illegible] [illegible]ées [illegible] an[illegible] [illegible] de [illegible] seul [illegible] arum [illegible] elicia [illegible]

[illegible], *Elogia* [illegible]*aldi*, *De* [illegible]*sera*, VII.

[illegible]mé, né à [illegible] le 25 août [illegible], précepteur [illegible] directeur du [illegible] et signala son [illegible] de Dordrecht, [illegible] alatinat, après [illegible] Tilly en 1622. [illegible] comme il gagnait [illegible] chancelier, pour se [illegible]tesque, un lieu[illegible] disant : « Cette [illegible] dix hommes; le

tait. Il voulait introduire un nouveau système de culture et de fabrication de la soie. Il établit son exploitation auprès de Montpellier; mais les préjugés des populations ignorantes ou prévenues entravèrent ses efforts; Louis XV l'oublia; le gouvernement, absorbé par de graves intérêts, ne lui transmit aucun secours pécuniaire. Althen dévora en infructueux essais le patrimoine de sa femme. Il écrivit, il sollicita, il fit plusieurs voyages à Versailles : on le repoussa constamment.

Il retourna à Marseille. Dans ses différents voyages, il avait traversé plusieurs fois le comtat Venaissin; la nature du sol l'avait frappé par son analogie avec le sol de Smyrne et de l'Anatolie : même température, même climat. Il pensa que la garance réussirait merveilleusement dans le Comtat. Avec cette promptitude qu'il apportait à toutes ses décisions, il vint, après avoir réalisé les débris de sa fortune, à Avignon, dont le territoire faisait alors partie des États de l'Église. Il y rencontra un puissant patronage dans madame de Clausenette, qui l'autorisa à tenter un premier essai sur une de ses terres. La garance réussit, et en 1762 le marquis de Seytre-Caumont donna l'hospitalité à la famille Althen. De 1762 à 1774, le Persan résida dans une petite maison qu'il tenait des bontés de son protecteur.

En 1765, un autre essai de culture de garance fut tenté sur la rive gauche du Rhône, dans une terre de M. de Caumont : cet essai réussit, mais les débouchés n'existaient pas encore. Il fallait qu'Avignon et le comtat Venaissin fussent réunis à la France; il fallait l'immense essor de l'industrie du coton, résultat du blocus continental; il fallait le développement de toutes les manufactures; il fallait enfin le concours de ces diverses circonstances pour que le département de Vaucluse récoltât, année commune, vingt millions de francs de garance, valeur agricole, sans compter les bénéfices de trituration et de commission qu'en tire le commerce. Un fait suffira pour caractériser l'immense service rendu au Comtat par Althen : Tout le territoire de la commune de Monteux, arrondissement de Carpentras, a depuis centuplé de valeur. Il y a cinquante ans, on jouait aux dés, on échangeait contre un dîner un carré de terre qui constitue aujourd'hui la fortune d'une famille. Ces résultats, Althen put les pressentir pendant qu'il s'éteignait dans un état voisin de l'indigence. Il mourut à Caumont, laissant une fille unique qui mourut pauvre comme son père.

« Je me souviens confusément, ajoute M. Alphonse Rostoul, d'avoir vu cette infortunée. Elle était grande et maigre; elle portait sur toute sa personne l'empreinte de la souffrance et de la dignité. Des travaux de couture suffisaient à peine à ses besoins. Elle fatigua de ses sollicitations nos gouvernements successifs, puis elle mourut aussi de misère. C'est toujours avec des larmes que j'ai lu ces quelques lignes qu'elle adressait aux habitants du Comtat, dans une supplique qui ne fut pas entendue :

« Une femme infortunée gémit parmi vous
« dans l'oubli le plus profond et dans la misère
« la plus grande, et vous jouissez en paix des
« bienfaits que le ciel daigna répandre sur vous
« par la main de son père. La fille de celui qui,
« par son industrie, vous affranchit de l'empire
« du besoin en vous apprenant à fertiliser les
« champs les plus stériles, sa fille, dis-je, languit
« en ce jour dans une triste servitude, et gagne
« à peine un pain qu'elle humecte de ses larmes.
« Cependant, dans sa douleur, à qui doit-elle
« adresser ses prières? Déjà vingt fois elle a fait
« parvenir une voix plaintive jusqu'aux oreilles
« des grands et des princes, et tous l'ont ou-
« bliée; mais il lui vient une pensée qui la sou-
« tient et la console : c'est que vous ignorez ses
« maux... Elle veut vous les apprendre, certaine,
« dans la simplicité de son cœur, que vous ne
« pourrez les entendre sans vouloir y porter au
« moins quelques faibles remèdes... »

Enfin, en 1821, le conseil général de Vaucluse se souvint d'Althen, et, pour acquitter la dette de la reconnaissance, vota une tablette de marbre avec cette inscription, qui fut placée dans le musée Calvet, à avignon :

A Jean Althen,
Persan,
Introducteur et premier cultivateur de la garance
Dans le territoire d'Avignon,
Sous les auspices de M. le marquis de Caumont,
en M. DCC. LXV,
Le conseil général de Vaucluse.
M. DCCC. XXI.

Le jour où l'on posait cette tablette de marbre, la fille de Jean Althen mourait à l'hôpital.

Alphonse Rostoul, dans *Portraits et histoires des hommes utiles*, publiés par la Société Montyon, t. II, p. 248-252.

***ALTHOF** (*Louis-Christophe*), médecin allemand, né à Detmold en 1758, mort en 1832. Il étudia à Halle et à Goettingue, et s'établit en 1801 à Dresde, où il devint médecin du roi de Saxe. On a de lui : *Observationes de febre petechiali*, *Diss. inaug.*; Goetting., 1784, in-8°; — *Praktische Bemerkungen über einige Arzneymittel;* ibid., 1791, in-8° (observations de matière médicale, principalement sur le mercure, l'arsenic et la douce-amère); — *Programma de efficacia terræ ponderosæ salitæ;* ibid., 1794, in-4°; — *Comm. de cautelis quibusdam in corporis motitatione haud negligendis;* Wetzlar, 1788, in-8°; — traduction allemande de S. Gallini *Saggio d'Osserv.*, Berlin, 1794, et de J-.A. Murray, *Apparatus medicaminum ;* 5 vol. in-8°, Goetting., 1792.

Callisen, *Medic. Schriftsteller-Lexicon.*

ALTHORP (lord). *Voy.* SPENCER.

ALTHUSEN ou **ALTHUSIUS** (*Jean*), célèbre jurisconsulte hollandais, né en 1557 à Emden dans l'Ostfrieslande, ou, selon quelques-uns, à Diedershausen, dans le comté de Wittgenstein-Berlebourg, mort à Emden en 1638. Il étudia

à l'université de Bâle, et devint, vers 1590 professeur de droit à Herborn. Il refusa une chaire à l'université de Leyde, fut élu, en 1604, syndic de la ville d'Emden, et prit une part active aux démêlés de cette ville avec les comtes ostfrieslandais Eunon III, Rudolphe Christian, et Ulric II. Il défendait les libertés civiles et religieuses avec un talent remarquable, qui lui fit autant d'admirateurs que d'ennemis. Il s'élevait avec force contre les procès de sorcellerie, alors très-communs en Allemagne. Par ses principes politiques, il devança son siècle. Démocrate ardent, il soutenait que les rois ne sont que des magistrats (*omnes reges nihil aliud esse quam magistratus*); que toute souveraineté réside de droit dans le peuple seul (*summam reipublicæ cujusvis jure esse penes solum populum*); enfin qu'il est permis de déposer un roi et de lui ôter même la vie, dans le cas où il n'y aurait pas d'autre remède. Ces principes, que la révolution française devait, deux siècles après, mettre en pratique, furent alors vivement applaudis par les uns, et violemment attaqués par les autres. Au nombre des adversaires d'Althusius on remarque les jurisconsultes Conring, Grotius, Ziegler, Boehmer, et le chancelier ostfrieslandais Brenneisen. — Ses écrits les plus importants ont pour titres : 1° *Jurisprudentiæ Romanæ methodice digestæ libri II*; Bâle, 1586 et 1589, in-8°; Herborn, 1592 et 1599, in 8°; — 2° *Civilis conversationis libri II*; Hanovre, 1601 et 1611, in-8°; — 3° *Dicæologicæ libri III, totum et universum jus, quo utimur, methodice complectentes; cum parallelis hujus et Judaici juris, tabulisque insertis, atque indici triplici*; Herborn, 1617, in-4° et 1649, in-4°; Francf., 1618, in-4°; — 4° *Politica methodice digesta, cum oratione panegyrica de necessitate, utilitate et antiquitate scholarum*; Herborn, 1603, in-8°; Groningue, 1610, in-4°; Leyde, 1643, in-12; Amsterdam, 1651, in-12. C'est dans ces derniers ouvrages qu'Althusius expose les principes que nous venons de mentionner.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Brenneisen, *Ostfriesische Historie*; Aurich, 1720, t. I, lib. VII, p. 486. — Tjaden, *Gelehrtes Ostfriesland*, t. II, p. 279.

***ALTICHERIO** ou **ALDIGIERI DA ZEVIO**, peintre italien, vivait à Vérone dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il décora plusieurs palais de sa ville natale, et on cite de lui les portraits de plusieurs hommes éminents, entre autres celui de Pétrarque. Son style ressemble à celui de Giotto.

Vasari, *Vite de' pittori*. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*.

ALTICOZZI (*Laurent*), jésuite italien, né à Cortone, d'une illustre famille, le 25 mars 1689, mort en 1777 à Rome, où il avait demeuré plusieurs années. Son principal ouvrage est une *Somme de saint Augustin*; Rome, 1761, 6 vol. in-4°. On a aussi de lui différentes dissertations *sur les anciens et les nouveaux Manichéens; sur les mensonges et les erreurs d'Isaac Beausobre, dans son Histoire critique des Manichéens et du manichéisme*, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ALTICOZZI (*Renaud-Angellieri*), patrice de Cortone, publia en 1749, à Florence, l'*Epidicus*, comédie de Plaute, traduite en vers libres (*sciolti*), avec le texte latin, et quelques notes du prieur Gaetano Antinori, in-4°.

Argellati, *Biblioteca degli volgarizzatori*, vol. V, édit. de Milan, 1767.

ALTILIUS ou **ALTILIO** (*Gabriel*), poëte italien, né vers 1440, mort, selon Ughelli, en 1484, et, selon Mazzuchelli, vers 1501. La même incertitude existe au sujet du lieu de sa naissance, qui fut Basilicate, dans le royaume de Naples, au rapport des uns, et Mantoue d'après d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est à Naples qu'il étudia et établit sa résidence. Cette ville était alors le centre des lumières. Grâce à l'appui éclairé d'Alfonse Ier, Altilius, d'abord précepteur du prince Ferdinand, appelé à régner en 1495, devint évêque de Policastro, sous le pontificat de Sixte IV, et en même temps, secrétaire du prince Campano. Il ne reste de lui que quelques poésies, qui suffisent pour donner de son talent une haute idée. Parmi ces compositions, la plus remarquable est son épithalame sur le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille d'Alfonse II, roi de Naples, avec Jean Galéas Sforza, duc de Milan. Giraldi, Jules César Scaliger, Sannazar et Pontanus, ont unanimement loué l'auteur et l'œuvre. Le jugement de Scaliger n'est cependant pas aussi absolu qu'on l'a dit. Voici comme il s'exprime : *Gabriel Altilius Epithalamium cecinit longe optimum, excellentissimum vero futurum, si sibi ille temperasset. Dum enim vult omnia dicere, afficit auditorem aliquando fastidio tanto, quanta in aliis voluptate.* L'épithalame et cinq autres compositions d'Altilius ont été imprimées dans les *Raccolta delle poesie latine* de Sannazar, Venise, 1533, in-8°, et avec les poésies de Bazile Zanchi; Bâle 1555, in-8°. L'épithalame seul a paru dans les *Carmina illustrium poetarum italorum*, de Matteo Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de Gruter.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — P. Jove, *Elogia virorum literis illustrium* Bâle; 1577. — Giraldi, *De Poetis suorum temporum*. — Ughelli, *Italia sacra*, VII, 564; Venise, 1717-1722.

ALTING (*Henri*), théologien réformé, né à Embden le 17 février 1583, mort le 25 août 1644. Il étudia à Groningue, devint précepteur du prince électoral palatin, puis directeur du collége de la Sapience à Heidelberg, et signala son éloquence et son savoir au synode de Dordrecht, où il était député de la part du Palatinat, après la prise d'Heidelberg par le général Tilly en 1622. Alting faillit y perdre la vie. Comme il gagnait précipitamment la maison du chancelier, pour se dérober à la fureur de la soldatesque, un lieutenant-colonel l'arrêta, en lui disant : « Cette hache a fait périr aujourd'hui dix hommes; le

docteur Alting serait bientôt le onzième, si je savais où il est... » Alting échappa en lui disant qu'il était régent du collége de la Sapience. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort. Alting fut un des coopérateurs de la traduction hollandaise de la Bible. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on cite : 1° *Historia ecclesiastica Palatina ;* Amsterdam, 1644, in-4° ; — 2° *Theologia historica;* ibid., in-4°, 1646 ; — 3° *Explicatio catachesis Palatinæ;* ibid., 1646.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — *Biographical Dictionary.* — Nösselt, *Anweisung zur Kenntniss der besten Bücher in allen Theilen der Theologie.*

ALTING (*Jacques*), fils du précédent, professeur d'hébreu et ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg le 27 septembre 1618, et mourut le 20 août 1679. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel des Marêts, théologien qui ramenait tout à la scolastique, et ne pouvait souffrir ceux qui faisaient de l'Écriture et des Pères la règle de la théologie. Ses ouvrages ont été publiés par Balthasar Becker à Amsterdam, en 5 volumes in-fol., 1687. On a publié séparément : 1° *Hebræorum Respublica scholastica;* Amsterd., 1652, in-12. On voit par ses commentaires sur la Bible, sa grammaire syro-chaldaïque, et son traité de ponctuation massorétique, qu'Alting était surtout versé dans la littérature des Hébreux et dans les sciences des rabbins. Ses ennemis disaient « qu'il ne différait d'un juif que par le prépuce ; » encore regrettait-il beaucoup de n'être pas circoncis.

B. Becker, *Vie d'Alting,* dans le tome I de ses Œuvres. — Eichhorn, *Sprachenkunde.* — Gesenius, *Geschichte des Hebräishen Sprache.*

ALTING (*Menso*), théologien hollandais, né en 1541 à Fléda, dans l'Ost-Frise, mort à Emden, en 1617, pasteur et président du consistoire à Emden. Il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg. Hunnius.

Christophe Sax, *Onomast.*, t. V, p. 154.

ALTING (*Menso*), géographe hollandais, né en 1636, mort en 1713. Il fut bourgmestre de Groningue, et publia : 1° *Notitia Germaniæ inferioris;* Amsterdam, 1697, in-fol. ; — 2° *Descriptio Frisiæ inter Scaldis portum veterem et Amisiam ;* ib., 1701, in-fol. Son *Commentarius in tabulam Peuttingeri* est resté inachevé, et il a souvent changé de propriétaire depuis la mort de l'auteur.

Christophe Sax, *Onomast.*, part. I, p. 302, et part. V, p. 495.

ALTISSIMO, poëte italien, natif de Florence vivait probablement dans la seconde moitié du quinzième siècle. Selon Crescimbeni, il s'appelait *Cristoforo,* et, comme lauréat couronné, il prit le surnom d'*Altissimo.* « Ce poëte, qui annonçait tant de prétention par le nom qu'il s'était donné, dit M. Ginguené, et qui les soutenait si mal par son style, mit tout simplement en vers et en quatre-vingt-dix-huit chants les *Reali di Francia;* » Venise, 1534, in-8°. « Ce sont bien des rimes perdues, ajoute le même critique ; car, lorsqu'on a la fantaisie de lire ce vieux roman on préfère toujours de le lire en prose. » Cependant Altissimo improvisait avec facilité et même avec succès..

Crescimbeni, *Istoria della volgar poesie.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Vasari, *Vite de' Pittori.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Inghirami, *Description de l'imperial et royal palais Pitti.*— Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie,* III et IV. — Ruscelli, *Modo di comporre in versi italiani,* ch. VII.

***ALTISSIMO** (*Cristophano dell'*), peintre florentin, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui un grand nombre de portraits estimés à la galerie de Florence.

Vasari, *Vite de' Pittori.* — Lanzi, *Storia pittorica*

ALTMANN (*Jean-George*), savant allemand, né en 1697 à Zofingue, ville de l'Argovie, et mort en 1756, curé d'Inns, village du canton de Berne. Il fut pendant quelque temps professeur de morale et de langue grecque à Berne, et a publié un grand nombre de mémoires concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse. Il a rédigé avec Breitinger le recueil intitulé *Tempe Helvetica ;* Zurich, 1735-43, 6 vol. in-8°. On a encore de lui *Meletemata philolog. critica*, 3 vol. in-4°, 1753, et une *Description des glaciers de l'Helvetie;* Zurich 1751-53, fig. (en allemand).

Ersch et Gruber, *Encyclopedie allemande.*

***ALTOBELLO**, nom de deux peintres italiens : l'un, *François-Antonio,* du dix-septième siècle, a laissé quelques tableaux d'église, où le rouge écarlate et le bleu d'outre-mer sont trop prodigués ; l'autre, natif de Crémone, du seizième siècle, a fait quelques fresques estimées dans la cathédrale de Crémone.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani.* — Vasari, *Vite de' pittori.* — Ottley, *History of engraving.* — Brulliot, *Dict. des monogrammes.*
Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALTOMARI (*Antoine-Donat*), appelé en latin *Donatus ab Altomari*, médecin italien, né à Naples vers le milieu du seizième siècle. Il exerça d'abord la médecine à Naples, où il fut en butte à des calomnies qui l'obligèrent de se réfugier à Rome. Il ne lui fallut rien moins que l'intervention spéciale du pape Paul IV, pour le faire revenir à Naples. C'est lui-même qui nous apprend ces particularités, les seules que l'on connaisse de sa vie. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Lyon, in-fol., en 1565 et 1597 ; à Naples, en 1573 ; et à Venise, en 1561, 1574 et 1600. Quelques-uns de ses écrits ont paru séparément sous les titres : 1° *De uterum gerentibus*, 1543 ; — *Methodus de alteratione, concoctione, digestione, præparatione ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententia ;* Venise, 1547 ; Lyon, 1548 ; — 3° *Trium quæstionum nondum in Galeni doctrina dilucidatarum Compendium ;* Venise, in-8°, 1550 ; — 4° *De medendis humani corporis malis Ars medica ;* Naples, in-4°, 1553 ; Venise, 1558, in-8° ; Lugduni,

1559, etc.; — 5° *De medendis Febribus;* Naples, 1554, in-4°; 1562, in-4°; — 6° *De mannæ differentiis ac viribus deque eas dignoscendi via ac ratione;* Venise, 1562, in-4° : l'auteur y fait voir le premier que la manne de Calabre est le produit d'un arbre, et non une espèce de rosée; — 7° *De vinaceorum facultate et usu;* Venise, 1562, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ALTOMARI** (*Jean*), médecin italien, fils du précédent, vivait à Naples vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Salvo Selano philosopho ac medico, quod ea, quæ Donatus Antonius ab Altomari de artis medicæ divisione, indicationis descriptione, circuitus causis, Anaxionis Historia, etc., verissima sunt omnia, nec aliter in Galeni Hippocratisque doctrina interpretari, considerarive possunt;* Naples, 1583, in-4°. C'est un panégyrique d'Antoine Donat Altomari, et une diatribe contre Selanus, que l'auteur invite à cesser toute polémique. Cette invitation ne paraît pas avoir été accueillie, à en juger par la réponse : *Salvi Selani ad Joh. Alt. Apologia, quod ea, quæ dixit in commentariis ad Aphorismos contra Altimarum sunt verissima, et adducta ab eo in oppositionem nihil penitus concludant;* Venise, 1584, in-4°, inséré dans Liponius, *Bibliotheca medica.*

* **ALTOMONTE** (*Martino*), peintre italien, né à Naples en 1657, mort en 1745. Il étudia à Rome, et demeura trois ans à la cour de Jean Sobiesky, roi de Pologne. Il s'établit ensuite à Vienne, où il fit plusieurs tableaux d'église estimés. On a de lui, à la galerie de Vienne, une *Susanne au bain.*

Hagedorn, *Lettre à un amateur de peinture.* — Heineken, *Dict. des artistes.* — Nagler, *Neues All. Künstler-Lexicon.*

ALTON (*Richard*, comte DE), général autrichien, né à Lachand en Irlande le 27 avril 1732, mort à Trèves le 16 février 1790. En 1787, il reçut le commandement militaire des Pays-Bas autrichiens, et, pour combattre une insurrection, il fit, en 1788, le premier couler le sang à Bruxelles. Après avoir perdu la ville de Gand, il se retira dans le Luxembourg. Pendant ce temps on apprit la trêve conclue avec les insurgés par Trauthansdorff et le remplacement d'Alton par Ferraris. Alton fut cité devant un conseil de guerre : il prit du poison, et mourut près de Trèves. Son frère *Édouard d'Alton* (né à Grenanstown en Irlande le 9 août 1737, mort devant Dunkerque le 24 août 1793) servit contre les Français en 1792. Après une courte détention, subie en mars, il reprit du service en avril 1792, et succomba pendant le blocus de Dunkerque. CH. R.

Oesterreich. Biograph.-Lexicon.

* **ALTON** (*Joseph-Guillaume-Édouard* D'), naturaliste et antiquaire allemand, né en 1772 à Aquileja, mort en mai 1840. Il se destina d'abord à la carrière militaire, visita ensuite l'Italie, et vécut longtemps à Tieffurt près de Weimar, se livrant à l'étude des beaux-arts et de l'histoire naturelle, particulièrement de celle du cheval. Il s'établit ensuite à Würzbourg, et voyagea (1817 et 1818) avec son ami Pander en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal. A son retour, il fut nommé professeur d'archéologie et d'histoire des beaux-arts à l'université de Bonn, où il eut pour élève le prince Albert, mari de la reine d'Angleterre. Il laissa une belle collection de tableaux et de gravures, qui fut en partie achetée par l'université.

On a d'Alton : *Naturgeschichte des Pferdes* (Histoire naturelle du cheval); Bonn, 1810 2e partie (anatomie), 1817, in-fol., avec des figures; — *Ostéologie comparée* (en allemand), 12 livraisons in-4°; Bonn, 1821-1828. Alton a pris aussi une part active aux recherches de Dollinger et Pander sur le développement du poulet. (*Beiträge zur Entwickelungsgeschichte des Hühnchens*); Würzbourg, 1817, in-8°.

Son fils, *Jean-Samuel-Édouard d'Alton* médecin, né à Saint-Goar en 1803, professeur d'anatomie à Halle depuis 1834, a continué l'*Ostéologie comparée* (2 livraisons, sur les autruches et les oiseaux rapaces; Bonn, 1827-1838), et a publié, en 1850, le premier volume de son manuel de l'*Anatomie comparative de l'homme* (en allemand).

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

* **ALTON-SHÉE** (*Edmond*, comte D'), ancien pair de France par voie d'hérédité, naquit le 2 juin 1810. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie du comte Shée, son grand-père maternel, avec autorisation pour lui et ses descendants de joindre son nom d'*Alton* à celui de son aïeul maternel (1). Il entra à la chambre des pairs en 1836, et s'y fit connaître par son opposition très-vive aux derniers actes du gouvernement du roi Louis-Philippe; il adhéra, le 22 février 1848, au fameux banquet réformiste du douzième arrondissement. Après la révolution du 24 février, il fut nommé colonel de la deuxième légion de la banlieue, et posa dans les clubs sa candidature à l'assemblée constituante, mais ne fut pas élu. Au mois de décembre (1848), il devint président du comité démocrate et socialiste pour les élections, et au mois de janvier suivant il fut arrêté et gardé longtemps au secret. Malgré ses avances, M. d'Alton-Shée n'a pu se rendre populaire.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1852).

ALTORFER. *Voy.* ALTDORFER.

ALTOUVITIS ou **ALTOVITIS** (mademoiselle D'), femme poëte, née à Marseille en 1550, morte dans sa ville natale en 1606, s'est fait connaître par quelques pièces de poésies, insérées dans les recueils du temps. L'abbé Goujet a conservé, dans le t. XIII de sa *Bibliothèque française*,

(1) Le comte Henri Shée, conseiller d'État, ancien sénateur et préfet du Bas-Rhin, nommé pair de France le 4 juin 1814, et mort en mars 1820, ne laissa qu'une fille, Françoise Shée, veuve de Jacques-Wulfram, baron d'Alton, dont M. Edmon d'Alton-Shée est le fils unique.

p. 441, une ode de mademoiselle Altouvitis à la louange de Louis Belland et de Pierre Paul, les restaurateurs de la poésie provençale.

Goujet, *Biblioth. française*, t. XIII.

ALTOVITI (*Antoine*), théologien italien, né à Florence le 9 juillet 1521, mort dans la même ville le 28 décembre 1573. D'abord clerc, puis doyen de la chambre apostolique, il fut élevé par Paul III à l'archevêché de Florence en 1548. Il ne prit possession de son diocèse qu'en 1567, après une longue opposition du grand duc Cosme Ier, et se distingua au concile de Trente par l'étendue de ses connaissances en métaphysique et en théologie. Poccianti, Ghilini et Negri nous ont conservé les titres de plusieurs traités d'Altoviti en latin, sur la métaphysique, mais ils sont restés manuscrits, ainsi que sa défense de Dante contre les critiques de Castravilla (pseudonyme présumé de Bellisario Bulgarini), mentionné dans les *Fasti consolari dell' Académia Fiorentina*, de Salvini. On n'a d'Altoviti que deux décisions, publiées dans les *Decisiones S. Rotæ Romanæ coram Remboldo, Germano, ejusdem Rotæ auditore, in unum collectæ, opera Jos. Domitii;* Rome, 1676, in-fol., et les décrets de deux synodes présidés par lui : *Decreta diocesanæ, Florentinæ synodi*, etc.; Florence, 1569, in-4°; *Decreta provincialis synodi Florentinæ* etc.; Florence.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia*. — Ghilini, *Teatro d' Uomini letter.* — Negri, *Istor. degli scritt. florent.* — Gaddi, *de Script. non eccles.*

ALTRINGER (*Jean*). *Voy.* ALDRINGER.

*****ALTSCHUL** (*Élias*), médecin allemand, issu de parents israélites, naquit à Prague le 8 avril 1812. Il etudia à Vienne, et se livre particulièrement au traitement des maladies des yeux. Il a le premier introduit l'enseignement de l'homéopathie dans les facultés autrichiennes. Depuis 1848, il est professeur d'homéopathie théorique et pratique à l'école de Prague. Il a publié, entre autres, un *Dictionnaire de médecine oculaire* (en allemand); Vienne, 1836, 2 vol. in-12.

Oesterreichisches Biograph.-Lexicon; Vienne, 1851.

ALUNNO (*François*), mathématicien et philologue italien, natif de Ferrare, mort à Venise en novembre 1556. Il nous apprend dans ses ouvrages que son père se nommait *Niccolo del Bailo*, et qu'il se donnait à lui-même les titres de *mathématicien* et de *calligraphe*. Il paraît, en effet, qu'il excellait dans l'art de la calligraphie : Pierre Aretin lui dit, dans une lettre du 27 novembre 1537 : « Le grand empereur (Charles-Quint) a passé tout un jour à Bologne à contempler la grandeur de votre art, admirant de voir le *Credo* et l'*In Principio* (premier chapitre de l'évangile de Saint-Jean), écrits sans abréviation, dans l'espace d'un denier. » Alunno tint une école de calligraphie et probablement aussi de grammaire à Venise, Ferrare et Padoue. On a de lui : *Osservazioni sopra il Petrarca*, publiées avec les œuvres de Pétrarque; Venise, 1539, in-8°; — *Richezze della lingua italiana sopra il Boccaccio;* Venise, 1543, in-fol. : c'est un vocabulaire des mots de Boccace; — *La Fabbrica del Mondo, nella quale si contengono tutte le voci di Dante, del Petrarca, del Boccaccio e d'altre;* Venise, 1548, in-fol. Ces deux derniers ouvrages n'ont pas échappé aux remarques satiriques de Tassoni et Salviati.

Barotti, *Memorie istoriche di letterati Ferraresi*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Fontanini, *Bibliotheca d'ell' eloquenza Italiana*.

***ALUNNO** (*Niccolo*), peintre italien, vivait à Foligno vers 1460. Il a fait un grand nombre de tableaux, dont les principaux sont : *la Naissance de Jésus-Christ*, pièce d'autel de l'église de Foligno; une *Piété* avec deux anges portant des torches, dans l'église de Saint-François à Assise; des scènes de la Passion (tableau du Louvre, n° 854). On a aussi de lui quelques peintures à la détrempe, portant l'inscription : *Nicolai Fulginatis opus*, 1480. Alunno contribua beaucoup, par son style large et dégagé, aux progrès de la peinture.

Vasari, *Vite de' pittori*. — Mariotti, *Lettere pittoriche Perugine*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALVA Y ASTORGA (*Pierre* DE), religieux espagnol, né vers la fin du seizième siècle, mort dans les Pays-Bas en 1667. Il prit l'habit de saint François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différents endroits de l'Europe, et publia : *Funiculi nodi indissolubilis de conceptumentis et conceptu ventris, hoc est*, etc.; Bruxelles, 1663, in-4°, très-rare. L'auteur a voulu y démontrer la conception immaculée de la Vierge. Dans son *Naturæ prodigium et gratiæ portentum, hoc est, Seraph. P. Francisci vitæ acta Christi vitam et mortem regulata et coaptata;* Madriti, 1651, in-fol., il renchérit beaucoup sur le livre des Conformités, de Barth. de Pise. Celui-ci n'avait trouvé que quarante conformités; notre auteur en trouve quatre mille dont la soixante-dix-huitième fera juger des autres : « Le Sauveur fut dans le ventre de sa mère « pendant neuf mois complets, et saint François « aussi. » On a de lui beaucoup d'autres ouvrages qui ne méritent aucune mention.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*.

***ALVARADO** (*Pedro* DE), compagnon de Fernand Cortez et conquérant du Guatemala, naquit à Badajoz vers la fin du quinzième siècle, et mourut en 1541. Il partit pour le nouveau monde avec quatre de ses frères, et se trouva en 1518 à l'île de Cuba, d'où il fut envoyé, sous les ordres de Grijalva, pour explorer, avec les navires équipés par le gouverneur Vélasquez, les côtes du continent américain. Après avoir touché à l'île de Cozumel ou Acozamil (île des Hirondelles), et à plusieurs plaines du Yucatan, la petite flotte remonta les rivières de Tabasco et de Banderos (ainsi nommé à cause des bannières blanches que les indigènes déployèrent sur les bords de cette rivière). Grijalva fut si enchanté de la beauté du pays, avec ses champs

parfaitement cultivés, qu'il lui donna le nom de *Nouvelle-Espagne*. Il y troqua des perles de verre, de petits miroirs, des clochettes et d'autres bagatelles contre des bracelets, des pendants d'oreille en or, et en rapporta de grandes richesses. Ce fut là que les Espagnols entendirent pour la première fois parler de Montézuma et de son vaste empire. Alvarado fut chargé de retourner à Cuba, pour informer Vélasquez du résultat de l'expédition. Dans cet intervalle, Grijalva, auquel le gouverneur avait défendu de fonder aucune colonie, continuait à explorer les côtes et à recueillir des trésors. La vue de l'or stimula l'ardeur de Vélasquez, qui, mécontent de ce que Grijalva n'avait pas pénétré plus loin dans le pays, lui ôta le commandement à son arrivée à Cuba.

En février 1519, Cortez sortit du port de la Havane avec onze navires, portant cinq cent huit officiers ou soldats, et cent neuf matelots ou artisans. Alvarado commandait l'un de ces navires, et, séparé du reste de la flottille par une tempête, il arriva, trois jours avant Cortez, à Cozumal, rendez-vous désigné. Là, Cortez passa sa petite troupe en revue, tint conseil avec ses onze officiers, et se prépara, avec cette poignée d'aventuriers intrépides, à la conquête la plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention (*Voy.* Cortez). Le nom d'Alvarado figure dans tous les incidents les plus remarquables de cette conquête du Mexique, dont le récit, tout véritable qu'il est, ressemble à un roman. Doué d'une valeur et d'une activité prodigieuse, Alvarado contribua aux succès de tous les combats que les Espagnols livrèrent aux Indiens, notamment à Tabasco et à Otumba. Les Tlascalans, alliés des Espagnols, lui avaient donné le nom de *Tonatiouhtzin* (fils du Soleil), à cause de sa chevelure blonde. Pendant l'absence de Cortez, qui était allé combattre Narvaëz, il eut le commandement de la ville de Mexico; mais il encourut les reproches de son chef, pour avoir fait massacrer, au milieu d'une fête, un grand nombre de nobles aztèques, accusés de conspiration. Dans la fameuse retraite nocturne du 1er juillet 1520 (*la Noche triste*), Alvarado commandait l'arrière-garde, poste le plus difficile à garder contre les innombrables essaims d'Indiens. Pour échapper aux mains des Aztèques, qui l'auraient impitoyablement sacrifié à Vitziloputchli, leur dieu de guerre, il sauta un fossé d'une largeur énorme, connu jusqu'à ce jour sous le nom d'*el Salto de Alvarado.*

En 1523, il reçut le commandement de trois cents fantasins, de cent soixante cavaliers, de quatre pièces de canon et d'une troupe d'auxiliaires mexicains, pour soumettre les tribus indiennes qui occupaient les bords de l'océan Pacifique, dans la direction de Guatemala. Il réduisit les provinces de Zacatulan, de Tehuantepec, de Soconusco et d'Utlatlan. A Cayacatl, sur les bords de l'océan Pacifique, il fut blessé d'un coup de flèche à la cuisse, reçut la soumission des Indiens, et fonda la ville de *Sant-Iago de los Caballeros* (aujourd'hui *Guatemala-la-Veja*). Il envoya son frère Diego former l'établissement de San-Jorge à Tecultran, et fit construire le port de la Possession, à quinze lieues de Sant-Iago.

Après tant d'exploits il revint en Espagne, où l'empereur Charles-Quint lui fit un accueil magnifique, et le nomma gouverneur de Guatemala. Pendant son séjour au pays natal, il épousa doña Beatrix de la Cueva, parente de l'illustre famille des ducs d'Albuquerque. Il retourna en Amérique accompagné d'un grand nombre d'amis et de chevaliers cherchant fortune. Son esprit aventureux le lança bientôt dans de nouvelles entreprises. Il s'embarqua sur les bords de l'océan Pacifique avec une troupe d'environ cinq cents soldats, dont deux cent vingt-sept cavaliers, pour se diriger du côté de Quito, qui, selon ses calculs, devait être en dehors des limites du gouvernement de Pizarro. Mais le mauvais temps l'obligea de débarquer dans la Bahia de los Caraques, près du cap San-Francisco. De Caraques il pénétra dans l'intérieur; et, après une marche des plus hardies à travers les Andes, marche dont il faut lire les détails dans les *Décades* d'Herrera, il atteignit le pays qu'il cherchait. Il allait en venir aux mains avec la troupe de Pizarro dans la plaine de Rio-Bamba, lorsqu'il se décida à rebrousser chemin, après avoir reçu une forte indemnité; et revint dans le Hondouras pour aider les colons à fonder plusieurs établissements, entre autres Gracias-a-Dios et San-Juan de Puerto de Caballos.

Cependant Ferdinand Pizarro alla en 1534, en Espagne, représenter l'expédition d'Alvarado à Quito comme une infraction aux ordres de l'empereur. Alvarado revint aussi en Espagne, et se justifia si bien, que l'on ajouta à son gouvernement de Guatemala celui de Hondouras. A son retour en Amérique, il reprit sa carrière de découvertes. Il s'embarqua au port de la Possession avec une troupe d'environ mille soldats, sans compter les auxiliaires indiens, et longea la côte: mais une tempête le jeta dans le port de los Pueblos de Avalos, sur la côte du Michoacan. Là il périt à la suite d'une chute de cheval, dans un combat contre les Indiens. La même année (1541), une inondation, accompagnée d'une tempête affreuse, renversa les deux tiers de la ville de Sant-Iago: la maison du gouverneur fut détruite, et la femme d'Alvarado y trouva la mort avec tous les siens. H.

Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos.* — Solis, *Conquista di Mexico.* — Prescott, *Conquête du Mexique.* — Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne.* — Fernando de Alva Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, publiée par H. Ternaux-Compans; Paris, 1840. — Zarate, *Conquête du Pérou.*

ALVARE PÉLAGE (*don Alvar-François-Paez*), théologien espagnol, né vers la fin du treizième siècle, mort à Séville en 1352. Il

étudia le droit canon à Bologne, fut le disciple de Scot et le confrère de Guillaume Ockam et de Raimond Lulle. Il devint grand pénitencier du pape Jean XXII à Avignon, évêque de Sylves dans les Algarves, et nonce apostolique en Portugal. On a de lui : 1° *de Planctu Ecclesiæ libri duo*; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol. Il en existe une édition de 1474, Ulm, in-fol., pleine de fautes et très-rare. Cet ouvrage, commencé à Avignon en 1330, achevé en 1332, respire l'ultramontanisme le plus prononcé. Trithème lui attribue encore : — 2° *Speculum regum liber unus*; — 3° *Super sententias libri quatuor*; — 4° *Apologia*, et quelques autres ouvrages inédits.

Trithcim, *Annales*. — *Biogr. univ.* (Supplém.).

ALVAREZ, nom de plusieurs artistes espagnols, dont voici les deux principaux :

Lorenzo ALVAREZ, peintre de Valladolid vers 1640, a fait plusieurs tableaux d'église estimés.

Manuel ALVAREZ, sculpteur, né à Salamanque en 1727, mort en 1797. En 1786, il fut nommé directeur de l'Académie des beaux-arts. Son principal ouvrage est une statue équestre de Philippe V, roi d'Espagne. On trouve d'Alvarez un grand nombre de bustes et de statues dans les églises, couvents et palais de l'Espagne.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. — *Seminario pintoresco Español*, n° 52. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

***ALVAREZ** ou **ALVARUS**, nom de plusieurs médecins espagnols et portugais du seizième et dix-septième siècle. Voici les principaux :

Antonio ALVAREZ professa la médecine à Alcala de Henarès et à Valladolid, et fut attaché au duc d'Ossuna, vice-roi de Naples. On a de lui : *Epistolarum et consiliorum medicinalium Prima pars*; Naples, 1585, in-4°. Les neuf premières lettres traitent de divers sujets de médecine; la dernière contient une défense des opinions de Donato Altomare contre Salvus Selanus.

Jean ALVAREZ-BORGÈS fut attaché comme vétérinaire, pendant soixante ans, à Philippe IV et Charles II, rois d'Espagne, et écrivit sur les maladies des chevaux. Peut-être est-il l'auteur (*Johannes Alvarez*) de l'*Histoire naturelle de quelques animaux, et particulièrement du cheval*, mentionnée par Antonio (*Biblioth. Hispana Nova*), et qui se trouve en manuscrit (espagnol) à la Bibliothèque nationale de Paris.

Ferdinand ALVAREZ-CABRAL, mort à Santarem en 1636, composa plusieurs traités de médecine (inédits), dont on trouve la liste dans la *Biographie medicale*.

ALVAREZ DE CASTRO est mentionné par Antonio (*Bibl. Hisp. Nova*) comme l'auteur de deux manuscrits (*Janua vitæ, et fundamenti medicorum, duæ partes*) conservés dans la bibliothèque ecclésiastique de Tolède.

DIDACUS-ALVAREZ-CHACON est mentionné par Manget (*Biblioth. scriptor. medic.*) comme l'auteur d'un livre sur le traitement de la pleurésie : *Para curar el mal da Costado*; Séville, 1506, in-4°. Peut-être est-ce le même que *Didacus Alvarez*, qui, suivant Jöcher (*Allgem. Gelehrten-Lexicon*) a écrit : *Commentum novum in parabolas Arnoldi de Villa-Nova*.

Blasius ALVAREZ DE MIRAVAL, docteur en médecine et en théologie de Salamanque, a composé *la Conservacion de la salud del cuerpo, y alma para el buen regimiento de la Salud*; Medina-del-Campo, 1597, in-4°; Salamanque, 1601, in-4°.

NUNEZ ALVAREZ a publié *Annotationes ad libros duos Fr. Arcei de recta curandorum vulnerum ratione*; Anvers, 1574, in-8°.

Pierre ALVAREZ est, selon la *Biographie médicale*, l'auteur de quelques Commentaires manuscrits sur Galien et Hippocrate.

Thomas ALVAREZ, médecin de Séville, fut chargé par dom Sebastien, roi de Portugal, de surveiller les progrès de la peste qui avait éclaté en Portugal en 1569. Il est cité par Zacutus Lusitanus, qui en fait le plus grand cas. On a de lui : *Tratado o regimento para preservar da peste*; Coïmbre, 1569, in-4°; Lisbonne, 1580, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*. — Haller, *Biblioth. med. pract.* — Manget, *Biblioth. scriptorum medicorum*. — *Biographie medicale*.

ALVAREZ DA CUNHA (*D. Antonio*), écrivain portugais, né à Goa le 1er mai 1626, mort à Lisbonne le 26 du même mois 1690.

On sait peu de chose sur cet auteur, si ce n'est qu'il était officier tranchant en chef de la maison royale, et qu'il appartenait à une famille distinguée. Il a donné les ouvrages suivants : *Campanha de Portugal pela provincia de Alem Tejo na primavera do anno de 1663*; Lisboa, 1663, in-4°; — *Escola das verdadas, aberta aos principes na lingua italiana por o padrejuglares de companhia de Jesu, e patente a todos na Portugueza por D. Antonio Aluares da Cunha, secretario da Acad. dos Generosos de Lisboa*; Lisboa, 1671, in-4°. Alvarez est admis parmi les écrivains classiques de son pays. F. D.

Catalogo dos Autores, Dictionnaire de l'Académie des sciences.

***ALVAREZ** (*Baltazar*), théologien et jésuite portugais, chancelier de l'université d'Evora, mort en 1628. Il a publié, sous les auspices du grand inquisiteur de Portugal Mascarenhas, un livre fort curieux, intitulé *Index expurgatorius librorum ab ortu Lutheri*; Lisb., 1624, in-8°.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*. — *Historia e memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*, vol. V.

***ALVAREZ** (*Bernardin* DE), fondateur de l'ordre de charité de Saint-Hippolyte, né à Séville en 1514, mort le 12 août 1584. Il vint à l'âge de quatorze ans chercher fortune dans le nouveau monde, s'engagea dans l'armée du Mexique, et fut, pour sa mauvaise conduite, con-

damné à être transporté aux îles Philippines. Il s'échappa de la prison, et se réfugia au Pérou, où il amassa beaucoup d'or, qu'il employa à fonder des hôpitaux à Mexico en 1567, à Oaxtepec, à la Vera-Cruz, à Acapulco, et dans d'autres villes de la Nouvelle-Espagne. Ces hôpitaux étaient desservis par une association charitable de Saint-Hippolyte, dont les statuts furent approuvés par le pape Innocent XII. Ces statuts de l'ordre religieux de Saint-Hippolyte ont été imprimés à Mexico, 1621 et 1718, in-4°. Alvarez n'a pas encore eté canonisé.

Eguiara et Eguren, *Bibliotheca mexicana;* Mexico, 1755, t. I, p. 416-422.

*ALVAREZ DE PAZ (*Diego*), théologien et ésuite espagnol, né à Tolède vers 1560, mort à Potosi le 17 janvier 1620. Après avoir fini ses études, il se rendit au Pérou, et remplit successivement les fonctions de recteur des colléges de Quito, Cuzco et Lima. Il fut provincial de son ordre au Pérou. Ses principaux écrits sont : *De vita spirituali, ejusque perfectione libri V;* Leyde, 1608 et 1611, traduits en français sous le titre : *Exercice journalier des vertus;* Douay 1626, in-12 ; — *De exterminatione mali et promotione boni libri V;* Leyde, 1613.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

ALVAREZ (*Diego*), théologien espagnol de l'ordre des Dominicains, né vers 1550, à Médina Del-Rio-Secco, dans la Vieille-Castille; mort à Naples en 1635. Il fut, en 1596, envoyé à Rome pour soutenir la doctrine de saint Thomas sur la grâce contre les Jésuites, disciples de Molina. Puis il enseigna la théologie au collége de la Minerve, jusqu'à ce que Paul V le nommât archevêque de Trani, le 19 mars 1606. On a de lui : *Commentarius in Iesaiam;* Rome, 1599 et 1602, 2 vol. in-4°; — *de Auxiliis divinæ gratiæ, et de virtute liberi arbitri ;* Rome, 1610, in-fol.; Lyon, 1611, et 1620, in-fol.; c'est le principal ouvrage d'Alvarez. Sans déroger aux principes de l'école thomiste, l'auteur y adopte un système mitoyen qui n'a que trop prêté aux railleries de Pascal par les contraires qu'il veut mettre en harmonie. En attribuant à la grâce le commencement de la foi, et à la prédestination gratuite toutes les bonnes œuvres, Alvarez ne conserve au libre arbitre qu'un semblant de volonté à faire le bien ; — *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione;* Lyon, 1611, 1614 et 1622, in-8°; — *De Incarnatione divini Verbi disputationes* 80 ; Lyon, 1614, in-4° ; — *Disputationes quædam de prima parte Summæ Thomæ Aquinatis;* Trani, 1617; — *De Origine pelagianæ hæresis, etc.* Trani, 1619. in-4° ; — *Manuel pour les prédicateurs, tiré de plusieurs passages choisis de l'Écriture et des Pères;* sans date ni lieu d'impression.

Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée.*

ALVAREZ (*Diego*), jésuite, natif de Grenade, mort vers l'an 1617, a publié un ouvrage intitulé *Decisio casuum occurrentium in articulo mortis;* Hispali, 1604. L'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Melchior Zambrano.*

Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova.* — Jöcher *Allgemeines Gelehrten-Lexicon;* Adelung, *Supplement*.

ALVAREZ (*Emmanuel*), grammairien portugais, de l'ordre des Jésuites, né à Ribeira dans l'île de Madère, le 4 juin 1526, mort à Lisbonne le 30 décembre 1583. Après avoir été recteur des colléges de son ordre à Coïmbre et Évora, il dirigea le collége Saint-Roch à Lisbonne. On le connaît surtout pour sa grammaire latine, qui a joui longtemps d'une autorité classique; elle est intitulée : *De Institutione grammatica libri tres ;* Lisbonne, 1572, in-4°; Dillingen, 1574, in-4° ; il en existe un grand nombre d'éditions et d'abrégés. Parmi ces derniers on cite ceux de Richard Hess, de Richard Richardi et surtout d'Horace Torsellini. On a encore d'Alvarez : *De Mensuris, Ponderibus et Numeris*, traduit en portugais par le R. Franco, dans l'*Indiculo universal ;* Évora, 1716, in-8°. Quelques-uns lui attribuent *Cartas de algunos padres que andan in la India de Portugal el anno de* 1557 *hasta* 1561; Coïmbre (sans date).

Barbosa Machado, *Bibl. hist.* — Nic. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

ALVAREZ DO ORIENTE (*Fernão* D'), né à Goa au seizième siècle, mort vers 1595, l'un des écrivains les plus élégants du Portugal. Les seuls renseignements que nous ayons sur ce poëte nous viennent de Diogo de Couto. Cet historien nous apprend qu'Alvarez avait eu le commandement d'un bâtiment de guerre dans la flotte avec le secours de laquelle le vice-roi Antonio de Noronha avait été en décembre 1572 au secours de Damão; puis, qu'il servait avec le même grade à l'époque où partit la flotte commandée par Fernand Tellez, et qui fut expédiée vers la côte du nord par le gouverneur Antonio Moniz Barreto. Selon le même auteur, le poëte écrivait son œuvre vers 1595, et serait mort vers cette époque. Ce serait même cet événement qui aurait été cause des lacunes qu'on y remarque, puisqu'il n'est pas même achevé. En effet, son éditeur Domingos Fernandez déclare, dans le prologue, qu'il lui a fallu faire retoucher le livre par *gens de bon entendement.*

La première édition ne parut que dans le dix-septième siècle, sous le titre suivant : *Lusitania transformada, composta por Fernão d'Aluares do Oriente, dirigida ao illustrissimo e mui excellente senhor D. Miguel de Menezes, marquez de Villa-Real, conde de Alcoutim e de Valença, senhor de Almeida, capitão mor e gouvernador de Ceita, impressa em Lisboa por Luiz Estupiñam, anno* 1607; in-8°. Ce livre a été réimprimé pour la deuxième fois à Lisbonne en 1781, in-8°, et, dit-on, revu avec goût. Il faut revenir néanmoins à l'original. Alvarez do Oriente est de tous les poëtes de cette époque celui qui se rapproche le plus, par le style, de l'auteur des *Lusiades ;* c'est cette si-

militude sans doute qui a fait supposer à l'un des hommes les plus instruits de notre temps, à Lecussan Verdier, né en Portugal, et qui professait un véritable culte pour la littérature portugaise du seizième siècle, que la *Lusitania transformada* pourrait bien avoir été dérobée à Camoens, qui se plaint, on le sait, d'avoir perdu un ouvrage auquel il donnait tous ses soins. Nous signalons cette opinion d'un savant estimable, sans l'admettre et sans la combattre. Avant de se faire une opinion définitive sur cette question, il faut nécessairement attendre d'autres documents que ceux qui sont aujourd'hui à notre disposition. Le livre d'Alvarez, mêlé de prose et de vers, n'a jamais été traduit en français, et malheureusement ne reproduit aucune des scènes grandioses de l'Inde que l'auteur avait sous les yeux. FERD. DENIS.

Catalogo dos Autores, dans le grand *Dictionnaire de l'Académie des sciences*. — Barbosa Machado, *Bib. Lusit.* — Sané, trad. des *Odes portugaises de Francisco Manoel do Nascimento*.

ALVAREZ (*Francisco*), célèbre voyageur portugais, né à Coïmbre dans la première moitié du seizième siècle, mort après l'année 1540, très-âgé. Ce religieux si sincère et si modéré dans sa relation a été apprécié par nombre d'historiens, et n'a pas trouvé parmi ses concitoyens un seul biographe; si bien que l'on manque des plus simples renseignements sur les événements qui ont marqué sa longue carrière, et que l'on ne commence à en recueillir quelques-uns qu'en l'année 1515, où il entreprend ses longs et pénibles voyages. A cette époque il était déjà avancé en âge, et il remplissait l'office de chapelain du roi Emmanuel, qui, dit-on, appréciait ses vertus et sa science. Il est aisé de voir, en effet, qu'il avait fait des études approfondies; que la lecture des Pères de l'Église lui était familière, et qu'à des connaissances variées il joignait un sentiment du génie de sa langue maternelle, qui, bien des années après la publication de son livre, l'a fait considérer par l'Académie de Lisbonne comme une des autorités qu'elle aime à suivre.

Bien qu'il fût un écrivain habile et un théologien consommé, Francisco Alvarez agrandit le domaine des sciences géographiques : à son nom se rattache une des plus grandes explorations des temps modernes, celle de l'Abyssinie. Nous joindrons donc à la biographie du chapelain d'Emmanuel les circonstances les plus importantes de ses voyages.

Vers l'année 1509, quatre ans après son arrivée aux Indes, le grand Albuquerque avait vu arriver devant lui un prêtre nommé Matthieu, en assez pauvre équipage, et qui se disait cependant envoyé comme ambassadeur à la cour du roi Emmanuel, au nom de l'impératrice Hélène, régente de la haute Éthiopie. Les capitaines qui faisaient partie du conseil d'Albuquerque ajoutaient peu de foi au dire de ce prêtre arménien, voyageant avec un seul domestique, apportant pour tout présent au roi de Portugal un fragment de la vraie croix, enchâssé dans du peu d'or. Mais l'habile gouverneur des Indes, qui avait appris jadis à l'île de Cameram tout ce qui pourrait résulter d'avantages pour le Portugal de relations suivies avec l'Abyssinie, n'hésita pas à écouter l'humble messager, et l'expédia à la cour de Lisbonne, sous la protection d'un capitaine qui maltraita indignement le malheureux prêtre, et qui eut plus tard à répondre d'une conduite odieuse. Matthieu n'en parvint pas moins auprès d'Emmanuel, et, muni de lettres en bonne forme, fut reçu en audience solennelle. Ce ne fut toutefois qu'en l'année 1515 qu'on songea à répondre au message de la reine d'Éthiopie. Emmanuel fit choix alors, pour accomplir cette mission importante, d'un homme éminent dans les lettres, qui remplissait en ce temps les paisibles fonctions de grand chroniqueur du royaume, mais qui avait visité jadis l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, comme ambassadeur. Duarte Galvão, malgré son grand âge, fut désigné pour aller porter des paroles d'alliance contre les mahométans à ce négous d'Abyssinie, qu'on décorait si improprement du titre de Prestre Jehean des Indes. Francisco Alvarez fut attaché à la mission comme devant remplir les doubles fonctions de conseiller et de chapelain. Matthieu, comblé de présents, devait guider l'ambassade. La mission se dirigea d'abord vers les Indes orientales, où elle arriva en 1515; et en 1517 elle partit pour la mer Rouge avec les ambassadeurs. André Corsal nous a conservé le récit des calamités qui arrêtèrent cette expédition à son début. Il suffira de dire ici que l'infortuné Duarte Galvão ne put arriver que jusques à Cameram, devant les côtes de la haute Éthiopie. Sur cette île aride, ravagée jadis par Alfonse d'Albuquerque, il acheva douloureusement une carrière consacrée tout entière à retracer les gloires de son pays, et même à les accroître. Parvenu à une si faible distance de l'Abyssinie, Matthieu fut reconnu par quelques-uns des habitants notables qui avaient eu des relations avec lui : ils lui rendirent en présence des Portugais une sorte d'hommage, et alors seulement les doutes que l'on avait conçus sur la réalité de sa mission furent dissipés.

Aux portes mêmes de l'Abyssinie, la mort de D. Duarte Galvão s'opposait à l'accomplissement de l'ambassade. La flotte portugaise quitta l'île de Cameram, alla brûler Zeila, visita ensuite Ormuz, puis se rendit de là aux Indes, où l'ancien gouverneur était remplacé : c'était alors Diogo Lopez de Siqueira, à l'habileté duquel était remis le soin de l'administration. Ce gouverneur comprit toute l'importance de l'entreprise confiée jadis à Galvão : il résolut de la poursuivre, en ne lui donnant pas toutefois la pompe qu'elle devait avoir primitivement; et ce fut une faute grave. La plupart des présents destinés jadis au Prestre Jehan furent gardés dans les magasins de Cochin, où l'on affirme même

qu'ils avaient été fort entamés par Lopo Soares; et la suite de l'ambassadeur fut diminuée. Le choix qui présida à l'élection du chef de la mission ne montra pas plus de prévision. Le circonspect et habile Galvão fut remplacé par un soldat peu éclairé, et surtout d'un caractère violent. D. Rodrigo de Lima fut chargé par le capitão mor de la flotte d'aller établir les premières relations que l'on eût tentées jusqu'alors avec un souverain, sur les intentions duquel on n'avait recueilli que les notions les plus vagues. En réalité, on peut dire qu'à partir de cette époque, la science, la sagesse et le caractère conciliant de Francisco Alvarez sauvèrent la mission.

L'ambassade mit pour la première fois le pied sur le sol de l'Abyssinie, ou, pour mieux dire, il débarqua à Mesoah le 6 avril 1520. Mais une fois arrivé à Arkiko, le premier lieu de quelque importance où il s'arrêta sur le continent, il comprit mieux, par la nature du pays et par les difficultés qu'on lui suscita, quels allaient être les obstacles qu'il devait rencontrer avant de parvenir jusqu'au Prêtre Jehan. Ses ressources pour entreprendre ce pénible voyage consistaient surtout dans une provision de poivre assez considérable, denrée que l'on considérait alors par toute l'Abyssinie comme le moyen d'échange le plus facile et le plus profitable. Ses forces les plus réelles pour résister aux agressions des tribus errantes se montaient à seize Européens, dont nous donnerons ici les noms, parce qu'ils ont été partout altérés, et qu'ils se groupent dans cette biographie autour de la figure d'Alvarez, dont nous consultons la relation originale; ce que l'on n'avait pas encore fait même du temps de Ramusio. Les Portugais de la suite de l'ambassadeur marchaient dans l'ordre suivant : Après D. Rodrigo de Lima, que la traduction française change (nous ignorons pourquoi) en Rodrigue de Luna, venaient Jorge d'Abreu, homme éminent, habile dans la connaissance de la langue arabe; Lopo da Gama, João Escolar, secrétaire de l'ambassade; João Gonçalvez, l'interprète et le facteur de la mission; Manoel de Mares, le musicien chargé de toucher les orgues que l'on offrait au Prêtre Jean; Pero Lopez, Mestre João le médecin, qui plus tard, demeuré comme otage, fut revêtu du titre de patriarche d'Éthiopie, sous le nom de Bermudezi; Gaspar Pereira, Estevão Palharte, tous deux serviteurs de D. Rodrigue; João Fernandez, Lazaro d'Andrade le peintre, Alfonso Mendez, et enfin Francisco Alvarez, qui se nomme le dernier. Avec l'ambassadeur Matthieu venaient trois Portugais; ils s'appelaient l'un Magalhães (peut-être parent de l'illustre navigateur, qui faisait en cette année le premier tour du monde), les deux autres Alvarenga et Diogo Fernandez.

Le prêtre arménien Mattheus, que nous nommerons Matthieu avec nos vieilles relations, servait de guide aux Européens; mais, il faut le dire, sa position était presque aussi délicate qu'elle l'avait été jadis dans l'Inde et en Portugal, où l'on ajoutait si peu de foi à son ambassade. En effet, il n'avait pas été envoyé par David le négous alors régnant, mais par Hélène l'impératrice régente, qu'effrayaient les envahissements toujours croissants des Turcs, et qui appelait à son aide les souverains chrétiens. La mobilité capricieuse de cette souveraine, ses excentricités voisines de la folie, étaient alléguées quelquefois par son fils lui-même, et servirent de motifs pour nier la validité des pouvoirs de l'Arménien, lorsque des dissentiments s'élevèrent entre le négous et l'ambassadeur. Matthieu comprenait mieux que personne sa position; il voulait atteindre à la frontière, et tâter le terrain. Ce fut sans aucun doute la raison qui l'engagea à conduire les Portugais, à travers des chemins pour ainsi dire inextricables, au monastère de Bisam, dont les vieilles relations de Temporal et de Plantin ont fait le couvent de la Vision, et où il semble avoir eu parmi les moines de l'ordre de Saint-Antoine un véritable crédit. Dès l'origine, l'ambassade se trouva là dans une position embarrassante, si ce n'est fort difficile. Les choses se simplifièrent par la mort de Matthieu, qui expira entre les bras d'Alvarez dans un village appartenant aux moines, et voisin du monastère. Une épidémie qui régnait alors l'emporta en quelques jours, et jeta la terreur dans le pays. L'ambassade ne songea dès lors qu'à gagner dans le plus court délai la résidence du négous. Nous ne la suivrons pas dans ce long et pénible voyage; mais nous aimons à répéter quelques paroles d'un écrivain distingué, initié par ses vastes connaissances à toutes les choses de l'Orient, et qui le résument on ne peut mieux. « A peine Matthieu était-il mort, dit M. Noël des Vergers en parlant des Portugais, que, voulant hâter leur voyage pour échapper à l'épidémie, ils rencontrèrent de toutes parts des empêchements et de la défiance. Tantôt on refuse de leur fournir des guides, tantôt les porteurs chargés de leurs effets les abandonnent; et cependant les difficultés semblent augmenter à chaque pas. Ils se trouvaient alors au milieu de ces montagnes escarpées du Tigré, qui forment entre la mer et l'intérieur du pays une barrière presque insurmontable. Au moment où ils croyaient avoir découvert un passage plus facile, des rochers droits et nus se dressaient devant eux comme une muraille, et les forçaient à retourner en arrière. La nuit, ils étaient continuellement inquiétés pas les cris des hyènes, ... qui s'avançaient quelquefois jusqu'au milieu de leurs camps; le jour, ils avaient à redouter l'attaque plus dangereuse encore des tribus, qui ne vivent que de butin. » (*Univers*, article sur l'Abyssinie.)

Après avoir surmonté d'incroyables difficultés, Francisco Alvarez arriva avec l'ambassade, non pas à Gondar, comme le dit la *Biographie universelle* (cette ville n'était pas encore fondée), mais bien à Axum; et dans cette ancienne capi-

tale de l'Éthiopie il put admirer, au commencement du siècle, des monuments pleins d'intérêt, et souvent remplis d'une sorte de magnificence que la barbarie des musulmans a renversés depuis. Mais le négous n'était pas alors à Axum, qu'Alvarez appelle *Aquaxumo;* c'était dans le pays de Choa, si curieusement exploré de nos jours par M. Rochet d'Héricourt, qu'elle devait le rencontrer. L'empereur David se trouvait parfaitement au fait de la marche des Portugais; et il en donna la preuve en envoyant à leur rencontre un moine abyssin qui portait le nom de Zangazebo, et qui plus tard devait être envoyé comme ambassadeur à Rome.

Parvenu aux montagnes qui séparent le Tigré de la fertile province d'Angote, si abondamment alors couverte de bestiaux, dans le pays de Lasta, Francisco Alvarez visite pour la première fois les splendides églises de Lalibela ou Lalibala, que, selon la tradition éthiopienne, des hommes blancs ont creusées dans le roc dès le temps d'Abraham, sans employer, pour accomplir ces travaux gigantesques, plus de vingt-quatre ans. En présence de ces magnificences architecturales ignorées jusqu'à lui, le vieux prêtre, si sincère dans son admiration, n'a qu'une seule crainte, c'est qu'on ne veuille pas croire à son récit; mais il faut bien le dire, c'est dans ce même récit si minutieusement exact, et où toutes les mesures sont données, qu'il faut lire sa description; elle est altérée dans le texte de Ramusio, et par conséquent dans les traductions françaises. Nous signalons surtout cette différence aux archéologues, qui depuis trois siècles acceptent l'étrange version de Temporal, et même ses plans à coup sûr fantastiques, dont on ne trouve aucune trace dans l'édition originale de 1540, la seule, du reste, qu'on ait jamais imprimée en portugais. La seigneurie d'Abrigima (et non d'*Abugana*), où se trouvent ces merveilleux édifices souterrains, fut donnée à Zangazebo par le négous, et lui fut concédée sans doute par avance, en compensation des périls qu'il allait affronter.

Ceux que devaient courir Alvarez et ses compagnons n'étaient pas encore écartés. Plus le récit en est simple, plus on compatit aux souffrances qu'enduraient les Européens dans une region qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils devaient faire connaître au reste du monde, et où d'ailleurs un isolement absolu des autres peuples créait sans cesse dans les relations sociales des obstacles inattendus. Quelquefois ces obstacles étaient d'une autre nature, et ne pouvaient être surmontés sans un grand courage. Au sortir d'Abrigima dans la province d'Angote, par exemple, l'ambassade fut cruellement lapidée à coups de fronde; et elle faillit perdre mestre João, son médecin, qui plus tard devait jouer un si grand rôle en Abyssinie.

Après avoir traversé l'Amara, l'ambassade entra, le 1er octobre 1520, sur les terre de Choa; et enfin, le 15 du même mois, Francisco Alvarez put découvrir dans la plaine les tentes éparses qui environnaient la tente splendide du Prêtre-Jean; la vallée, dit-il, en était couverte.

Nous n'insisterons pas ici sur la pompe un peu barbare déployée par le négous pour accueillir les Portugais. La réception solennelle de l'ambassade n'eut lieu que le 20 octobre 1520; et les pouvoirs de D. Rodrigo de Lima, qui ne se présentait qu'au nom du gouverneur des Indes, furent si peu contestés, qu'on défraya magnifiquement sa table et celle de ses serviteurs. Mais D. Rodrigo avait trouvé à la cour du souverain d'Éthiopie un bien plus grand nombre de Franguis ou, si on l'aime mieux, d'Européens qu'il ne le supposait. Outre Pedro de Covilham, l'ancien envoyé de João II, qui vivait en Abyssinie depuis plus de trente-quatre ans sans pouvoir gagner le bord de la mer, et un peintre vénitien, nommé Brancaleone, résidant presque aussi anciennement dans le pays, où il avait exécuté d'innombrables peintures religieuses, et où il comptait pour compagnon un certain Thomas Gradenigo, il y avait une quarantaine d'individus, Génois, Biscayens, Catalans, Allemands même, que les hasards de l'esclavage ou de la navigation avaient amenés dans ces parages et qui y étaient parfaitement traités, ainsi que les Portugais envoyés naguère par Tristan da Cunha. Ce fut de cette réunion d'Européens que partirent les calomnies qui devaient ruiner momentanément le crédit de l'ambassade : on accusa hautement D. Rodrigo de Lima d'avoir retenu la plus grande partie des présents destinés au négous, et de s'être même approprié les nombreux sacs de poivre qui lui étaient réservés; on nia même la validité de ses pouvoirs, et on alla jusques à affirmer que l'Arménien Matthieu n'avait reçu aucune mission légale pour se présenter devant Emmanuel. Le dédain se traduisit de mille manières, les approvisionnements journaliers cessèrent d'avoir lieu; mais des explications fort explicites ayant eu lieu entre le négous, l'ambassadeur et Francisco Alvarez, ces nuages se dissipèrent et la bonne intelligence se rétablit, sans aller toutefois jusqu'à la bienveillance de la part du souverain éthiopien, ce que l'on peut attribuer sans doute au caractère de D. Rodrigo; car pour Alvarez, il avait complétement conquis la faveur du monarque.

A partir de ce moment, c'est en effet le digne prêtre qui sauve la mission, ou pour mieux dire qui la soutient de son crédit. Il accomplit alors la charge qui lui a été déléguée par le capitão-mor à Messoah, et sur laquelle se tait Ramusio; sans être ambassadeur, c'est la sagesse de ses conseils qui dirige l'ambassade et qui la mène à bien.

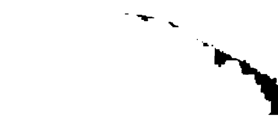
Avant tout, et quoique pourvu de certaines connaissances générales, Francisco Alvarez est un habile théologien, c'est ce qui lui assure la faveur du négous; il remplit tous les devoirs

d'un ecclésiastique, c'est ce qui lui attire l'estime du clergé abyssin. A tous les instants du jour, au lever de l'aurore même, l'empereur veut l'avoir dans sa tente, où sans être vu de lui, selon l'étiquette de la cour, il demande des explications sur les dogmes de la religion catholique, et s'émerveille fréquemment de leur conformité avec ceux que professent ses ancêtres de toute antiquité. Malgré son jeune âge (il n'a que vingt-quatre ans), non-seulement il s'enquiert des conciles qui ont été célébrés jadis parmi nous et des livres religieux en usage en Europe, mais il veut que le digne chapelain édifie son peuple en célébrant la messe. C'est donc à tort qu'un savant, dont nous respectons l'autorité, a dit que ces discussions théologiques n'eurent pas lieu sans une extrême aigreur de part et d'autre. La meilleure preuve d'ailleurs de l'autorité que Francisco Alvarez finit par acquérir dans ses discussions religieuses peut se déduire de l'ambassade qu'il remplit solennellement auprès du pape de la part du négous, et qui ne tendait à rien moins qu'à remettre immédiatement l'Abyssinie sous son autorité, en déclinant celle de l'Abouna Cophte, qu'on avait suivie jusqu'alors.

Au mois de février 1521, la couronne d'or que le négous destinait au roi Emmanuel avait été remise à D. Rodrigo de Lima, avec d'autres présents pour lui et les siens; les lettres adressées au monarque portugais et au pape avaient été scellées soigneusement, et placées dans leurs riches sachets de satin cramoisi. Francisco Alvarez avait reçu l'investiture du patriarcat futur de Messoah. On se préparait en un mot au départ, lorsque de graves dissentiments éclatèrent entre l'ambassadeur et George d'Abreu, qui avait su conquérir la faveur du négous. Après le départ définitif de l'ambassade pour Messoah, et lorsque l'on était déjà fort avancé dans le voyage, ces dissentiments prirent un tel caractère d'hostilité, que les Portugais en vinrent aux mains, sans que le caractère conciliant d'Alvarez pût les arrêter. Dès lors l'autorité du négous dut intervenir. L'ambassade fut contrainte de rétrograder; et les individus qui composaient la mission durent rester encore six longues années en Abyssinie. A partir du chapitre CIX de sa relation, le digne Francisco Alvarez s'interrompt complétement, et se tait sur les débats déplorables de ses compatriotes, pour ne s'occuper que de la religion des Abyssins ou de l'administration de leur beau pays. [illegible] ce séj[illegible] il se tient au courant [illegible] de ce pays, et il [illegible] observations [illegible] grande [illegible] [illegible] va [illegible]

Ce ne fut en effet qu'au mois d'avril de l'année 1526, cinq ans après la mort d'Emmanuel, que l'ambassade portugaise put se mettre définitivement en route pour Messoah avec Zagazabo, l'ambassadeur abyssin, chargé de remettre à João III la couronne d'or jadis destinée à son père. D. Hector de Sylveira, capitão-mor d'une flottille de trois galions et de deux caravelles, attendait, dans le golfe d'Arkiko, l'ambassadeur et sa suite. Malgré les efforts du négous pour retenir les Portugais, l'embarquement définitif eut lieu le 28 avril. Durant une relâche à l'île de Cameran, Francisco Alvarez recueillit pieusement les cendres de Duarte Galvam; et, après avoir gagné le port de Cochin, il les remit au propre fils du grand historien, qui servait dans ces parages et qui leur donna la sépulture. Ce fut de Cananor que D. Rodrigo de Lima s'embarqua définitivement avec Alvarez et l'ambassadeur abyssinien pour le port de Lisbonne. Il y arriva le 25 juillet 1527; mais la peste régnait, alors dans cette ville, et une caravelle dirigea, par ordre du roi, la mission sur Santarem. Ce fut dans Coïmbre même, au centre du mouvement intellectuel qu'il favorisait tant, que João III reçut l'ambassadeur éthiopien. Seize ans plus tard, au mois de janvier 1533, Francisco Alvarez, déjà chargé d'années, alla à Rome en compagnie de D. Martin de Portugal. Il lui restait à accomplir la mission dont l'avait chargé le roi David : ce fut à Clément VII qu'il remit les lettres de ce souverain, qui errait déjà en fugitif dans son royaume.

La cour de Lisbonne avait enfin décidé que la relation de Francisco Alvarez paraîtrait. Le noble et persévérant voyageur vint à Paris pour rendre, dit-il, l'impression de son livre plus parfaite; il en rapporta des caractères qu'il jugeait préférables à ceux des Valentin et des Galharde; et le volume qu'il destinait aux curieux, car on le tira sans doute à petit nombre, fut imprimé en 1540 à Lisbonne; il parut sous le titre suivant : *Verdadeira informaçam do Preste Ioão das Indias, em que se contão todos os sitios das terras e dos tratos e comercios della et doque passaram no viagem de D. Rodrigo de Lima, que for por mandado de Pedro Lopez Siqueira, e assi das cartas e presentes que ho Preste João mandou a el rey nosso senhor.* — Nous n'avons pas vu ce titre; il manque au précieux volume de la Bibl. nat. L'image en bois qui précède l'ouvrage l'abrége ainsi : *Verdadera informaçam das terras do Preste Joam, segundo vio e escreveo ho [illegible] Francisco Alvarez, cappellã del rey [illegible] senhor. Agora nouamête impresso por [illegible] do dito senhor em casa de [illegible] [illegible] de Sua Alteza.* [illegible]



Rodrigo de Lima, que foi por mandado de Diogo Lopez de Sequeira, que antam era governador na India : e assi das cartas e presentes que ho Preste Joã mandou a el rey nosso senhor, cõ outras cousas notaueis que ha na terra ho qual vio e escreueo, ho padre Frãcisco Aluarez, capellã del rey nosso señor, con muita diligencia e verdade, acabouse no anno da encarnaçam de nosso sñor Jesu Christo a hos vinte dou dias de outubro de mile quinhentos e quarenta anos. L'apparition de ce beau livre fit une véritable révolution dans les idées confuses que l'on avait jusqu'alors en Europe sur la géographie, l'histoire et même les productions naturelles de la haute Éthiopie. La sincérité dénuée de toute exagération dont il offrait tant de preuves, la correcte simplicité avec laquelle il était écrit, dépouillèrent de tout son merveilleux la légende du Prestre Jean, dont il existe tant de manuscrits, et que l'imprimerie venait de vulgariser. Les richesses fantastiques de ce souverain imaginaire s'évanouirent; mais, en remplacement d'une sorte de fable populaire, les vrais savants possédèrent un trésor d'observations judicieuses et de documents géographiques absolument nouveaux pour l'époque où ils parurent. Malheureusement le précieux volume dont nous avons reproduit minutieusement le titre fut peu répandu hors de la Péninsule; il était déjà rare au temps de Damião de Goes, qui lui a emprunté la meilleure partie de ses observations sur les Éthiopiens, et dont la plume facile vulgarisa tant de précieuses observations. Francisco Alvarez était vieux lorsqu'il partit pour son périlleux voyage. Goes, en parlant de l'âge de Duarte Galvão et de celui de son compagnon auquel il rend hommage, dit : *Is quoque senex et moribus inculpatis.* Or Galvão avait soixante et onze ans lorsqu'il mourut, et Alvarez devait être plus qu'octogénaire lorsqu'il publia sa relation. La mort ne lui laissa probablement pas le temps de la faire réimprimer; et lorsqu'elle entra dans la circulation européenne, si l'on peut se servir de ce mot, elle y parut altérée dans la version italienne de Ramusio, et en 1556 plus altérée encore dans la traduction française publiée par Jean Temporal, que reproduisit deux ans plus tard Iehan Plantin à Anvers avec de légères modifications, dues sans doute à un certain Jean Bellère. La traduction espagnole de Thomas de Padilla, Anvers, 1557, réimpr. en 1561 in-fol., et improprement attribuée à Selves, est préférable, mais les noms y sont encore travestis; il en est probablement de même des versions allemandes que cite M. Ternaux Compans dans sa *Bibliothèque Asiatique et Africaine* : il faut donc de toute nécessité revenir à l'original. Dans le mouvement scientifique toujours croissant qui nous attire aujourd'hui vers l'Afrique, le livre de Francisco Alvarez ne saurait être négligé : il renferme sur l'Abyssinie les plus précieuses origines pour l'ethnographie et l'histoire, et il n'est pas même à dédaigner en ce qui regarde l'histoire naturelle. Pour n'en offrir qu'un exemple, le savant et infortuné Petit, dont les mémoires sont insérés dans la belle relation de M. Lefebvre, doute, en énumérant les fruits de la contrée, si les limons, les cédrats, les oranges, sont cultivés depuis longtemps dans cette portion de l'Afrique, et ne se montrent pas avec l'invasion portugaise. Un simple coup d'œil sur la relation du seizième siècle eût fait évanouir l'incertitude du naturaliste.

Francisco Alvarez habitant l'Abyssinie deux ans environ avant l'apparition de ce cruel Gragné que Bermudez appelle Goronha, et dont on a comparé avec raison les ravages à ceux que renouvelait sans cesse dans sa marche destructive le terrible Attila, il avait vu le pays non pas tel qu'il fut après l'invasion des guerriers impitoyables du pays d'Adel et celle des Gallas, mais soumis à l'autorité d'un seul négous : cela seul rendait précieux le récit du vieux prêtre portugais, puisque la relation de Bermudez, qui l'accompagna sous le nom de mestre João, ne peint déjà plus que des scènes de désolation. Il n'est pas jusqu'aux réflexions d'Alvarez qui concourent à mieux faire saisir dans leur ensemble les observations des voyageurs modernes; et lorsqu'on s'est initié avec lui à certains faits intellectuels, à certaines lois fondamentales qui ont régi cette antique contrée, et même à la fatale ignorance dans laquelle on resta longtemps à son égard, on sent mieux la justesse d'une opinion émise par M. Théophile Lefebvre dans l'introduction de son vaste ouvrage : « Si l'Abyssinie, dit-il, n'a fait aucun progrès, ceci résulte avant tout de sa position isolée, de l'absence complète des rapports avec des nations qui lui furent supérieures en civilisation; car il n'y avait aucun peuple qui par le fait ne la séquestrât du monde entier : c'est au point qu'avant Alvarez et les Portugais, on chercherait vainement la moindre trace des relations directes de l'Abyssinie avec aucune des nations européennes modernes. » FERDINAND DENIS.

Legatio David, Æthiopiæ regis, ad Clementem papam VII, ejusdem David legatio ad Emmanuelem Portugalliæ regem, id. ad Joannem Portugaliæ regem de regno Ethiopiæ ac populo, etc.; Bononiæ, 1533, in-4°. — Barros, *Decada 3 da India*, liv. IV, cap. 3. — Le P. Balthazar, *Telles historia da Ethiopia alta*, liv. II, cap. 6. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispanica nova*. — Guerreiro, *Relação annal das causas do Oriente, do anno 1607 et 1608*, p. 278. — Ilhescas, *Historia pontifical*, parte 2, liv. VI, cap. 22. — Andrade, *Chronica del rey D. João Terceiro*, parte 2, cap. 6. — Jarric, *Thesaurus rerum indicarum*, t. II, cap. 14. — Fernando-Lopes de Castanheda, *Historia do descubrimento da India*, liv. VII, cap. 8. — Ludolph, *Historia Æthiopica*, p. 4. — Godinho, *De Abyssin. rebus*, lib. I, cap. 25 et 34. — Damião de Goes, *Fides, religio moresque Æthiopum*, p. 80. — *Catalogo dos Autores*, dans le grand Dictionnaire de l'Académie des sciences de Lisbonne, in-fol., dont un seul volume a paru. — Ferdinand Denis, *le Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge, avec la legende du Prestre-Jean.*

*ALVAREZ DE RIBERA (*François*), jurisconsulte espagnol, né vers 1530, mort à Valla-

dolid en 1605. Il étudia le droit à Salamanque, servit comme soldat en Italie, devint en 1570 président de la chambre royale à Naples, et entra dans les ordres en 1589. Son principal écrit est un plaidoyer en faveur de Philippe II : *Pro augustissimo Philippo II Responsum de successione regni Portugaliæ*; Madrid, 1621, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. II, p. 289.

***ALVAREZ** (*P. Gonçalo*), jésuite portugais, fondateur des études à Macao, né à Villaviciosa dans la première moitié du seizième siècle, mort dans un naufrage le 2 juillet 1573. Ce religieux appartenait à une famille noble; et, après avoir étudié à Coïmbre, il prit l'habit de jésuite dans le collége de cette ville le 1er janvier 1549. Homme d'une instruction profonde, il fut choisi par saint François de Borja pour occuper le poste si important de visiteur des Indes. Il partit en 1568; et, après avoir éprouvé une tempête épouvantable au cap de Bonne-Espérance, il arriva à Goa le 10 septembre de la même année, sur le bâtiment qui conduisait D. Luis de Attayde. Après s'être acquitté des principaux offices des Indes portugaises dans l'Inde, il se rendit à la Chine, et ce fut lui qui organisa le premier système d'études à Macao. Il se rendait au Japon pour continuer sa vie laborieuse avec le P. Manoel Lopes, lorsque son navire sombra. On a de lui *Carta a São Francisco de Borja, general de Companhia*. Cette lettre a servi à plusieurs historiens, et entre autres à Souza : *Oriente Conquistado*. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. II.

***ALVAREZ DE COLMENAR** (*Jean*), nom espagnol, probablement supposé, d'un écrivain français qui a publié un ouvrage sous le titre : *les Délices de l'Espagne et du Portugal;* Leyde (Van der Aa), 1707, 5 vol. in-12; ibid., 1715, 6 vol. in-12. Cet ouvrage a servi de base aux *Annales d'Espagne et de Portugal;* Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4°.

Leon Pinedo, *Biblioteca oriental y occidental*, t. III, p. 1408, édit. 1738.

***ALVAREZ** (*F. Jean*), né à Torres-Novas dans le quinzième siècle, mort au commencement du seizième, écrivain portugais. Frère Jean Alvarez accompagna D. Fernando, surnommé *le saint Infant*, en Afrique, et partagea sa captivité. Il ne revint en Europe qu'après la mort du noble martyr, et fut, peu de temps après son retour, nommé abbé commendataire de la célèbre abbaye de Paço de Souza, dont on attribue la fondation au fameux Egaz Moniz, et qui appartient à l'ordre des Bénédictins. Il entreprit de porter la réforme dans ce monastère; et, grâce à sa fermeté, il en vint à bout. Diverses affaires l'ayant appelé à Rome et en Belgique, il envoya à ses moines, parmi certains ouvrages relatifs à la règle de Saint-Benoît, une copie de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Les lettres de João Alvarez ont été reproduites dans le grand ouvrage de J. Pinto Ribeiro; mais le livre qui surtout le recommande au souvenir de l'historien est celui dans lequel il a raconté les souffrances et la résignation du noble fils de João Ier. Ce récit, fort altéré depuis, a été publié sous le titre suivant : *Chronica das feitos vida e morte do iffante sancto D. Fernando, que morreo em Feez, etc.*; Lisboa, Germão Gallharde, 1527, in-8°. M. Figanière n'a jamais pu se procurer cette édition; il cite la seconde publiée en 1577, avec des changements par Frey Hyeronimo de Ramos. Comme c'est la seule que l'on puisse se procurer aujourd'hui, nous reproduisons l'un des deux titres qu'elle porte : *Chronica da vida e feitos do muyto virtuoso o sancto iffante dom Fernando, que morreo em terra de Mouros : scripta antigamente por frey João Alvarez, cavalleiro da ordem d'Aviz, secretario do dito senhor, que com elle esteve captivo atee sua morte despois cinquo annos. Agora nouamente emendada e concertada pelo padre Frey Hyeronymo de Ramos, da ordem dos Preegadores, por mandado do serenissimo cardeal Iffante, etc.* A la feuille 144 on a placé la suscription suivante : *Foi impressa esta chronica do sancto iffante D. Fernando, filho del rey D. João primeiro deste nome, em Lisboa per Antonio Ribeiro;* 1577, in-8°. FERD. DENIS.

Barbosa, *Machado lib. Lus.* — *Catalogo dos Autores.* — *Bibliographia historica Portugueza.*

***ALVAREZ Y BAENA** (*Joseph-Antoine*), biographe espagnol, né à Madrid vers le milieu du dix-huitième siècle, mort vers 1803. Il s'est fait connaître par son ouvrage intitulé *Hijos de Madrid, ilustres en santidad, dignidades, armas, sciencias y artes;* Madrid, 1789-1791, 4 vol. in-4°. L'auteur nous informe, dans la préface, qu'il a commencé, de concert avec son frère Juan Antonio, à recueillir dès 1769 les matériaux de cet ouvrage, et qu'il a eu à sa disposition la bibliothèque (8,000 volumes) de son oncle Santiago, roi d'armes de Sa Majesté Catholique.

Alvarez a encore publié : *Compendio de las grandezas de Madrid;* Madrid, 1786, in-8°. Il allait mettre au jour une histoire détaillée de Madrid, quand la mort le surprit.

Mesonero Romanos, *Manual de Madrid*, 2e édit., p. 8. — J. Ant. Alvarez de Quindos y Baena, *Descripcion de Aranjuez*, 1804, prologue.

***ALVAREZ** (le *P. Luiz*), jésuite portugais, né au village de San-Romão, dans l'évêché de Coïmbre, en 1618, mort à Lisbonne en 1709. Cet écrivain ascétique est regardé comme classique, et a donné un grand nombre d'ouvrages. Nous citerons : *Amor sagrado, offerceeo P. Luiz Alvarez, da companhia da Jesus;* Evora, 1673, in-8°; — *Ceo de Graça, inferno custoso;* Coïmbra, 1692; — *Sermões de Quaresma, offerecidas ao illustrissimo senhor D. Juan Mascarenhas, bispo de Portalegre, etc.*; Lisboa, 1688, in-4°. Les deuxième et troisième parties ont paru en 1693 et 1699. F. D.

Catalogo dos Autores, dans le *Dictionnaire de l'Academie des Sciences*.

ALVAREZ DE CASTRO (*Mariano*), général espagnol, né au bourg d'Osma vers 1775, mort en 1810. Il entra de bonne heure au service, comme cadet, dans un régiment des gardes espagnoles, et était parvenu au grade de colonel lors de l'invasion de la Péninsule par Napoléon. Chargé du commandement du fort Mont-Jouy qui domine Barcelone, il tint quelque temps en échec le général Duhesme après la prise de cette place. Un ordre exprès du gouverneur de la Catalogne put seul le décider à se rendre. Bientôt cependant arrivèrent les renforts que le marquis de Pallacio amenait de Mahon : Alvarez alla y prendre de l'emploi, et sa belle conduite lui mérita d'être désigné pour commander Girone, dont les Français pressaient le siége depuis soixante-dix jours, et sur laquelle ils avaient lancé déjà dix mille bombes ou grenades. Les assiégés faisaient bonne contenance : bourgeois et soldats, tous rivalisaient de zèle. Cependant Alvarez sut leur communiquer encore un nouvel élan, au point que les femmes elles-mêmes voulurent partager les fatigues et les périls du siége. Il s'en forma un corps de cinq cents, prises sans distinction de rang parmi les plus vigoureuses. Mais pour que les efforts héroïques de Girone ne demeurassent pas stériles, il fallait qu'ils fussent secondés par les populations environnantes, et Alvarez ne cessait de provoquer leur levée en masse. Un fléau plus désastreux encore que le fer et la flamme, une épidémie, suite de la famine et du carnage, achevait de dévorer le reste des défenseurs de la nouvelle Sagonte. Alvarez, atteint de la contagion, résigna son commandement plutôt que de subir une capitulation inévitable; et, retenu captif après l'évacuation de la place, il expira bientôt de douleur dans sa prison à Figuières.[*Enc. des g. du m.*]

Southey, *History of the Peninsular war*, t. II, p. 250 et suiv. — Toreno, *Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España*, t. II, p. 44-61. — Napier, *History of the war in the Peninsula*, t. III, p. 17-46.

ALVAREZ (*Martin don*), comte de Colomera, général espagnol, né en Andalousie en 1714, mort en 1819. Il embrassa de bonne heure la profession militaire, et fit ses premières armes dans la guerre d'Italie en 1733. En 1779 il eut le commandement de ce fameux camp de Saint-Roch et de ce long blocus de Gibraltar, qui inspira la verve satirique de Parny.

En juillet 1794, il fut appelé au commandement de l'armée de Navarre et Guipuzcoa, avec le titre de capitaine général; mais il ne put empêcher les Français de franchir la Bidassoa, et de prendre Fontarabie, Saint-Sébastien et Tolosa. Il fut remplacé en février 1795 par le prince de Castel-Franco dans le commandement de l'armée de Navarre, et obtint sa retraite. Appelé au conseil d'État, il prêta, en 1808 serment à Joseph Bonaparte, et se tint, depuis 1814, éloigné des affaires. Il mourut à l'âge de cent cinq ans.

Biographie des Contemporains.

ALVAREZ, sculpteur espagnol, né à Valence vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Rome en 1830. Il fut au nombre des artistes désignés par Napoléon, après l'occupation des États du pape, pour orner le palais de Monte-Cavallo. On a de lui une belle statue en marbre, représentant *Adonis*. Il mourut dans un état voisin de l'indigence.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon*.

ALVAREZ (*Thomé*), né à Leiria ou à Villaviciosa dans le seizième siècle, mort dans le dix-septième, célèbre canoniste portugais. Trésorier de la chapelle royale, personne ne se montra plus habile que lui, dit-on, dans tout ce qui regarde la discipline ecclésiastique : il a laissé plusieurs ouvrages. Nous citerons les traités suivants : *Scholium in rubricas* 17 *Missalis romani Clementis VIII authoritate recogniti de ordine genuflectendi in missa privata et solemni*; Ulyssipone, 1613, in-8°. — *Notationes in rubricas breviarii romani ex decreto sacro-sancti concilii Tridentini, restituti Pii V pontificis maxime jussu, editi et Clementis VIII authoritate recogniti*; Ulyssipone, 1629, in-8°.

On lui attribue également la vie de D. Jorge de Attayde, aumônier de l'évêque de Vizeu. Son *Directorio do Coro para a Capella real*, est, dit Barbosa, un ouvrage parfait dans son genre.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

***ALVARO** (*Jean*), peintre italien du dix-huitième siècle. On cite de lui une *Sainte Famille*, comme un tableau fort estimé.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

***ALVAROTTO** (*Jacob*), légiste italien, né à Padoue en 1385, mort le 18 juin 1453. Il enseigna le droit féodal à Padoue, et fut juge à Florence et à Sienne. On a publié après sa mort : *Lectura in usus feudorum*; Venise, 1476, souvent réimprimé.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ALVARUS** (*Paulus*), *Alvarus* ou *Cordubensis*, écrivain espagnol, natif de Cordoue, mort en 861. On a de lui une vie de Saint-Euloge, dans Schott, *Hispania illustrata*, vol. IV, pag. 223 (édit. Francf., 1608), et dans *Acta sanct.*, 11 mars; et quelques lettres insérées dans *Bibliotheca Patrum*, Paris, 1589, t. IX, p. 332.

Florez, *España Sagrada*, t. X, 868-887; XI, 10-299.

***ALVENSLEBEN** (*Albert*, comte d'), homme d'État allemand, né le 23 mars 1794, suivit d'abord la carrière militaire, étudia ensuite le droit, devint en 1823 conseiller d'État prussien, et fut, de 1836 à 1842, ministre des finances à Berlin. Vers la fin de 1850, il reçut la mission de représenter la Prusse aux conférences de Dresde.

Conversat.-Lexicon, édit. de 1851.

ALVENSLEBEN (*Charles-Gebhard*), général prussien, né à Schochwitz le 7 septembre 1778, mort le 12 février 1831. Il fit les campagnes de 1792 à 1794 dans l'armée du duc de

Brunswick. En 1806 il combattit à Iéna, et partagea à Prenzlow le sort du corps d'armée de Hohenlohe. En mars 1813 il commandait un régiment de la garde, avec lequel il combattit à Lutzen; et à la bataille de Bautzen il contribua beaucoup à la prise du village de Preititz. Il fut nommé général en 1817, et avait demandé sa retraite quelque temps avant sa mort.

Conversat.-Lexicon.

ALVENSLEBEN (*Philippe-Charles*, comte D'), ministre d'État prussien, né le 12 décembre 1745 à Hanovre, mort le 21 octobre à Berlin, en 1802. Il étudia le droit à Halle, et suivit la carrière diplomatique : Frédéric-Guillaume II lui confia successivement des missions en Bavière en France, en Hollande et en Angleterre. Pendant la guerre pour la succession de la Bavière, en 1790, il fut mis à la tête du département des affaires étrangères. On a de lui un *Essai d'un tableau chronologique des événements de la guerre depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hubertsbourg*; Berlin, 1792, in-8°.

Conversat.-Lexicon.

***ALVES** (*Robert*), poëte écossais, né à Elgin le 11 décembre 1745, mort le 1er janvier 1794. En 1782 il publia un choix d'odes et d'élégies, et en 1789 deux poëmes, *Edinburgh* et *The weeping Bard*. Un volume posthume, publié en 1801, a pour titre : *The Banks of Esk and other Poems*.

Campbell, *Introduction to the History of Poetry in Scotland*, p. 305.

ALVIANO (*Barthélemi*), général vénitien, né vers le milieu du quinzième siècle, mort le 7 octobre 1515. En 1508, Alviano surprit et tailla en pièces l'armée de l'empereur Maximilien, qui s'était avancée dans le Frioul. Il recouvra Cadore, mit le siége devint Gorice qu'il emporta en quatre jours, et enleva Trieste. L'année suivante, il commandait en second l'armée vénitienne aux ordres du comte Petigliano. Alviano voulait attaquer les armées alliées avant qu'elles eussent opéré leur jonction. Ce plan offrait l'avantage de porter le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi. Mais le projet timide du général en chef prévalut : il consistait à rester sur la défensive. L'armée française, commandée par Louis XII, avait passé l'Adda sans rencontrer la moindre résistance. Alviano qui commandait l'arrière-garde de l'armée vénitienne, cédant imprudemment à son ardeur, engagea l'affaire d'Agnadel le 14 mai 1509, avant que Petigliano eût le temps de prendre position. Toute l'armée vénitienne fut culbutée, et l'impatient Alviano, qui trois heures auparavant demandait à grands cris la bataille, fut blessé au visage, et tomba entre les mains du vainqueur.

Lors du traité d'alliance conclu à Blois entre la France et la république de Venise (14 mars 1513), Alviano recouvra sa liberté. Les Suisses ayant battu la Trémouille à Novarre, l'armée française abandonna les Vénitiens ses alliés, et repassa les Alpes à la hâte. Alviano fut réduit à s'enfermer dans Padoue. Le sénat, redoutant la fougueuse impétuosité du général, lui défendit de faire sortir ses troupes sous aucun prétexte. Le général espagnol Cardonne profita de cette circonstance pour ravager le pays des Vénitiens. Alviano demanda instamment la permission de sortir pour tomber sur ce pillard, dont il assurait la facile défaite; et l'ayant enfin reçue, il courut sur l'ennemi et l'atteignit le 7 octobre 1513, à deux milles de Vicenco, près de la Motta. L'action s'engagea entre son armée et celle des Espagnols, exténuée de fatigue et chargée de butin.

On a fait un reproche à Alviano d'avoir attaqué les ennemis dans une position où il pouvait les forcer à se rendre sans combattre; mais les critiques de ce genre sont très-hasardées. Les troupes de la république trompèrent l'espérance de leur général : elles lâchèrent pied dès le premier choc, abandonnèrent leur artillerie et leur chef, qui fut obligé de se jeter dans Trévise. Cette affaire couvrit de gloire l'armée espagnole, qui, un instant auparavant, désespérait de son salut. Cependant Alviano réunit à la hâte quelques troupes, et reprit l'offensive au commencement de l'année suivante. Il battit les Autrichiens et reconquit plusieurs places. Toutes les biographies et même la *Biographie universelle* disent qu'Alviano contribua beaucoup à la victoire de Marignan, que François Ier remporta sur les Suisses le 14 septembre 1515; mais l'armée vénitienne n'arriva que sur la fin de l'action, pour se mettre à la poursuite de l'ennemi. Au bruit du canon Alviano accourut auprès du roi, mais avec un piquet de cavalerie seulement, et suivit François Ier pendant une partie de cette journée. Après la bataille de Marignan et la retraite des Espagnols, Alviano reprit les villes que la république avait perdues. La mort le surprit au moment où, après être rentré dans Bergame, il allait commencer le siége de Brescia. Les fatigues de cette campagne avaient épuisé le reste de ses forces. Le gouvernement vénitien ordonna que son corps fût transporté à Venise, pour lui faire des obsèques magnifiques. [*Enc. des g. du m.*]

Coronelli, *Biblioteca universale sacro-profana*; Venise, 1701. — Sismondi, *Républiques italiennes*, t. XIII, p. 481; et t. XIV, p. 390; 1818. — Bembo, *Historiæ Venetæ*, lib. VII, p. 169-170.

ALVINCZY ou **ALVINZY** (pron. *Alvintchi*, *Joseph*), feld-maréchal autrichien, naquit en 1735 au château d'Alvincz, bourg de la Transylvanie, sur le Marosch, et mourut à Bude le 27 novembre 1810. Il entra au service militaire dès l'âge de quinze ans; il signala son courage dans la guerre de sept ans, pendant laquelle il reçut de graves blessures et gagna le grade de major. Après s'être distingué à Torgau et à la prise de Schweidnitz, il se battit glorieusement à l'affaire de Tœplitz, où on le vit charger l'ennemi l'épée à la main. Pendant la paix il s'appliqua à introduire dans l'armée les nouveaux

règlements militaires de Lascy; et la guerre pour la succession de Bavière, en le rappelant sur les champs de bataille, lui offrit de nouveaux lauriers. Joseph II le nomma major général, en même temps qu'il le chargea d'enseigner à son neveu François les principes de la tactique. Envoyé ensuite, sous Laudon, contre les Turcs, il fut promu au grade de feld-maréchal lieutenant, bien qu'il eût échoué devant Belgrade.

En 1790, Alvinczy dut partir en toute hâte pour la Belgique, où les innovations imprudentes de Joseph II avaient amené une insurrection générale contre l'empereur et contre l'évêque de Liége. L'attaque d'Alvinczy sur la ville de Liége ne réussit pas; une chute de cheval l'obligea de quitter son commandement, et il retourna à Vienne, où Léopold II lui conféra le titre de chambellan. Mais il reparut à la tête des armées dans la guerre de 1792 et 1793, et commanda une division contre la France. Il eut une grande part à la victoire que les Autrichiens remportèrent à Nerwinde. Envoyé ensuite pour renforcer le duc d'York, généralissime des coalisés, il fut battu à Hondtschoot le 6 septembre 1793. L'année suivante, il fut mis à la tête d'un autre corps auxiliaire, et reçut la mission de défendre contre les Français l'importante forteresse de Landrecies, pendant le siége de laquelle il reçut encore une blessure qui l'éloigna du combat. Le jeune archiduc Charles prit un instant sa place; mais bientôt Alvinczy reparut à son poste, et les nouveaux services qu'il rendit lui valurent le grade de grand maître de l'artillerie. Placé auprès du jeune prince d'Orange pour éloigner les Français de la place de Charleroi, il ne se borna pas à le guider de ses lumières, mais il lui donna aussi l'exemple de la bravoure. Deux chevaux furent tués sous lui dans la mêlée, et lui-même fut atteint d'une balle, ce qui n'empêcha pas pourtant le succès de l'opération. L'empereur François II, son ancien élève, l'appela vers 1796 à Vienne pour siéger au conseil aulique; mais Alvinczy n'y resta pas longtemps : les malheurs de l'armée autrichienne en Italie demandaient un prompt remède, et on porta sur lui les regards pour réparer des pertes si cruelles. Après avoir réorganisé dans le Tyrol l'armée de Beaulieu, démoralisée par ses nombreuses défaites, et préparé dans ce pays une vigoureuse résistance, il entra en toute hâte en Italie, pour dégager le général en chef Wurmser, que les troupes républicaines tenaient étroitement bloqué dans Mantoue. D'abord il eut quelques succès, et l'empereur put croire un instant qu'il vengerait les deux armées que les Français avaient déjà détruites. Alvinczy se battit avec acharnement, et quelques combats partiels livrés à Scalda-Ferro et à Bassano tournèrent à son avantage; mais le 15 novembre il fut battu par Bonaparte à la bataille meurtrière d'Arcole, et du 14 au 16 janvier suivant (1797) à celle de Rivoli, qui détruisit encore une fois l'armée autrichienne et amena la reddition de Mantoue. Alors Alvinczy fut rappelé : ses ennemis l'accusèrent d'incapacité et même de trahison; mais il eut peu de peine à se justifier de ces cruelles imputations. L'empereur, qui l'estimait, n'en tint aucun compte; car il lui confia en 1798 le commandement général de la Hongrie, durant lequel Alvinczy réorganisa l'armée hongroise. François II l'avait aussi nommé membre du conseil intime, et il ajouta à toutes ces faveurs le don d'une belle terre située dans le banat de Temesvar. Enfin, en 1808, il le nomma feld-maréchal général. Alvinczy fut enlevé en 1810 par une attaque d'apoplexie, à Bude, où on l'enterra au cimetière militaire, au milieu de ses compagnons d'armes. Sa famille s'éteignit avec lui. Élégant dans ses manières, formé aux habitudes de la cour, et très-propre à briller par ses qualités personnelles, Alvinczy était simple dans les camps, adonné au travail, exact dans tout ce qui tenait au service, et sévère à l'égard de ses subordonnés. [Extr. *de l'Enc. des g. du m.*]

H. Eggert Willibald von der Luke, *Militair-Conversations-Lexicon*; Leipzig, 1833. — Botta, *Storia d'Italia*, t. II, p. 92.

ALVINZI (*Pierre*), théologien hongrois, né à la fin du seizième siècle à Nagy-Enyed en Transylvanie, mort après 1646 à Kaschau ou Cassovie en Hongrie. Il s'est fait connaître surtout par la polémique contre le jésuite Pierre Pazmany, archevêque de Gran et fondateur de l'université de Tyrnau. On a de lui : *Versification de la grammaire latine de Gregory Molnar;* Waradin, entre 1603 et 1607; — *Itinerarium Catholicum, az az nevezetes vetélkedés, a felöl ha az Evangelikusok tu domanyéké uj mgy az mostani Romai vallasonvalo Papistak-é;* Cassovie, 1616; ouvrage anonyme : c'est une longue controverse sur la question de savoir si les doctrines des protestants sont plus neuves que celles des catholiques; — *S. T. D. Ptöl Küldetett szines üt Levelekre srend zerend valo Felelet* (Réponse convenable aux cinq lettres de P.); Cassovie 1619; — *Rövid uti Prédikatio* (court sermon de voyage); Cassovie, 1632; — *Postilla, az az urnapi szent Evangeliumok szerent, rövid magyaraz atokkal es vilagos tanusagokkal* (Postille hongroise, ou série de sermons pour l'explication des péricopes du dimanche); Cassovie 1634-1636, 2 vol. in-4°.

Oesterreichisches Biographisches-Lexicon. — Czvittinger, *Specimen Hungariæ literat.* — Horanyi, *Mem. Hungar.*

ALVINZY. *Voy.* ALVINCZY.

ALVISET (*dom Benoît*), savant bénédictin, né au commencement du dix-septième siècle à Besançon, mort en 1673. Pendant les guerres qui désolaient alors la Franche-Comté, il se rendit en Italie, et entra dans la congrégation du Mont-Cassin, sous le nom de *Virginius*. On a de lui un traité sur les priviléges des moines,

sous le titre : *Murenulæ sacræ vestis sponsæ Regis æterni vermiculatæ; opus de privilegiis ordinum regularium; Venetiis*, 1661, in-4°. Cet ouvrage mis à l'index par la cour de Rome, et réimprimé à Kempten (*Campidona*), abbaye de Saxe, 1673, in-4°, est aujourd'hui fort rare.

Calmet, *Bibliothèque Lorraine*. — Armellinus, *Bibliotheca Benedictino-Cassinensis*, pars II, 28.

***ALWAKEDI**. *Voy*. WAKEDI ou VAKEDI.

ALWALID. *Voy*. WALID ou VALID.

ALWATHIK-BILLAH (c'est-à-dire *celui qui a foi en Dieu*, surnom d'*Abou-Djafar-Haroun*), khalife de Bagdad, succéda en janvier 842 à son père Almutasem, et mourut en août 847. Son règne n'est remarquable que par la conquête de la Sicile en 843, à la suite d'une expédition commandée par le général Aglab, qui se rendit indépendant et fonda la dynastie des Aglabites. Alwathik aimait les sciences et les lettres, et avait fait une étude spéciale de la médecine. Pour se guérir d'une hydropisie, il se fit exposer sur une planche à la température d'un four de boulanger, dont on venait de retirer la braise, et mourut à moitié brûlé.

Aboulfeda, *Annales muslem.*, t. II. — Price, *Chron. of Mohammedan hist.*

ALXINGER (*Jean-Baptiste* D'), poëte allemand, né à Vienne le 24 janvier 1755, mort le 1er mai 1797. Il étudia à Vienne sous le célèbre numismate Eckhel, qui lui donna le goût des modèles de l'antiquité. Ses premiers essais poétiques parurent dans les *Mois littéraires* et dans l'*Almanach des Muses*, de Vienne; il en composa un recueil, publié en 1784 à Leipzig, et en 1788 à Klagenfurth, suivi bientôt d'un *Nouveau recueil de poésies*, à Vienne en 1794. La plupart de ces poésies étaient des pièces de circonstance; on en trouva le style lâche et incorrect; mais ce qui fit sa réputation de poëte, ce sont deux épopées chevaleresques : *Doolin de Mayence*, en dix chants (Vienne et Leipzig, 1787, in-8°); et *Bliombéris*; Leipzig, 1791, en douze chants, où Alxinger imita Wieland. Enfin, on a de lui une traduction allemande du *Numa Pompilius* de Florian; Vienne, 1791.

Jördens, *Lexikon Deutscher Dichter und Prosaisten*, t. I, p. 36-45. — Gervinus, *Neuere Geschichte der Poetischer National-literatur der Deutschen*, t. II, 21. — *Oesterreichisches Biogr.-Lexicon*; Vienne, 1851.

ALY. *Voy*. ALI.

ALY-BEY. *Voy*. ALI-BEY.

ALY-CHYR (*Émir-Nisam-el-hak-Waddin*), vizir et poëte persan, né, dans le Djagataï, vers 1440 (844 de l'hégire), mort en 1500 à Hérat. Fils de Bahadour, grand dignitaire du sultan mogol Baber, il reçut une éducation soignée, et s'éleva jusqu'à la dignité de grand vizir du sultan Houssein-Mirza. C'est à lui que la littérature persane dut tout son éclat. Mirkhond et son fils Khondémir, Dauladgah et Djami, étaient ses contemporains. Il fit construire dans la ville de Hérat un édifice qui renfermait une mosquée et une académie; l y établit Mirkhond, lui donnant tous les secours nécessaires à la composition de son grand ouvrage sur l'histoire de la Perse. Ali-Chyr réunit encore, à grands frais, à Hérat, une vaste bibliothèque, dont il confia le soin à Khondémir. Enfin il protégea efficacement les arts et les lettres. Plus tard, il se démit de sa charge de vizir et de gouverneur d'Asterabad pour se livrer à ses goûts pour la poésie. Dans ses poésies turques il se donnait le nom de *Newaji*, tandis que dans ses poëmes persans il s'appela *Fani*. Voici ses principaux ouvrages, en dialecte turc du Djagataï : *Medschales ennafaïs* (Sociétés précieuses), histoire des poëtes du Djagataï; — *Aroûsi turki* (Prosodie turque); — quatre recueils de poésies, intitulés : *Merveilles de l'enfanse; Raretés de la jeunesse; Curiosités de l'âge mûr; Traits de la Vieillesse;* — six recueils en persan : un *divan* de six mille distiques; *Nasmeddschewahir* (Cordon de perles); *Nessaïm el-mohabbe* (Soupirs d'amour); *Ners elleali* (Jet de perles); *Chamset motabachchariri* (les Cinq Navigateurs); *Machboub-el-Koloub* (les Bien-aimés des Cœurs); — Cinq poëmes historiques, intitulés : *Ferhad et Chirin; Medjnoun et Léila; la Digue d'Alexandre; les Sept Planètes*; et l'*Étonnement des Purs*. Ces ouvrages sont en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris.

Silv. de Sacy, dans *Notices et extraits des manuscr. de la Bibl. de P.*, IV, 246-290; — Hammer, *Hist. de la litt. pers.*

ALYATTE (Ἀλυάττης), roi de Lydie, monta sur le trône vers 618 avant J.-C., et mourut 352 ans avant J.-C. Il fit la guerre aux Mèdes et à Cyaxare, petit-fils de Déjocès, chassa les Cimmériens de l'Asie, prit Smyrne, assiégea vainement Clazomène, et ravagea pendant onze ans le territoire des Milésiens. Atteint d'une maladie grave, il envoya à Delphes consulter l'oracle. La Pythie refusa de répondre avant que les ennemis eussent rebâti le temple de Minerve, qu'ils avaient brûlé, dans le pays des Milésiens. Au lieu d'un temple, Alyatte en fit bâtir deux près d'Assos; et ce fut là, dit-on, le remède qui lui fit recouvrer la santé.

Quelques Scythes, échappés des mains des Mèdes et réfugiés à la cour du roi de Lydie, devinrent un sujet de guerre entre Alyatte et Cyaxare. Cette guerre dura pendant cinq ans avec des succès partagés. La bataille qui se donna la sixième année fut remarquable par une éclipse de soleil qui, selon les historiens, changea tout à coup le jour en nuit très-obscure (1). Cette éclipse avait été prédite par Thalès le Milésien. Les Mèdes et les Lydiens, alors effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardaient comme un signe de la colère des dieux, firent

(1) On n'est pas d'accord sur l'époque exacte de cette éclipse, dont la détermination serait d'une si haute importance comme point de repère chronologique. Larcher la fixe au 9 juillet de l'an 597 avant J.-C.

la paix par l'entremise de Syennesis, roi de Cilicie, et de Labynète, roi de Babylone. Alyatte donna sa fille en mariage à Astyage, fils de Cyaxare, et mourut après un règne de cinquante-cinq ans; il eut pour successeur Crésus, son fils.

Les Lydiens érigèrent à Alyatte un tombeau qui surpassait en grandeur les plus hauts édifices, si l'on en excepte ceux d'Égypte et de Babylone. Il avait près de mille pas de tour, et environ quatre cents de largeur. On voit près de Sart (l'ancien Sardes) un tertre que Chandler, Hamilton et d'autres voyageurs regardent comme le tombeau d'Alyatte.

Hérodote, l. I, c. 16, 17, etc. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. I, p. 374. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX, p. 608; t. XX, p. 3, 31, 32, 143. — Hamilton, *Researches in Asia Minor*; London, 1842. — Chandler, *Voyages*.

ALYM ou **HALYM-GHERAÏ**, trente-quatrième khan de Crimée, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Fils de Menghely II, il succéda à Arslan, le 12 août 1755, et régna sous la suzeraineté de la Porte, jusqu'au 21 octobre 1758. Charles de Peysonnel, consul de France à la cour d'Alym, nous a laissé des détails intéressants sur « ce prince indéfinissable, le plus judicieux, le plus éclairé, le plus éloquent, le plus juste, le plus libéral et le plus aimable qui ait jamais peut-être gouverné les Tatars, celui qui s'est le plus mal conduit, qui a commis le plus de fautes, qui a fait le plus d'injustices, qui a fait le moins de bien, et qui est parti le plus détesté, malgré son adresse et son ambition. » En effet, en dépit des belles qualités et des bonnes intentions que l'historien français attribue un peu gratuitement au khan tartare, le règne de ce prince fut une suite de désastres qui amenèrent rapidement la ruine d'Alym-Gheraï, et hâtèrent celle de la Crimée. Comme ses prédécesseurs, il échoua contre les Nogaïs, qui, après avoir été longtemps les auxiliaires indisciplinés et redoutables des dynasties tartares du Caucase, envahirent la Crimée au commencement du dix-septième siècle, et s'y maintinrent dans un état d'indépendance presque complète, gouvernés par un prince de la maison de Gheraï, élu par eux et confirmé par les khans de Crimée. Les rébellions n'étaient pas rares parmi ces Tartares belliqueux et nomades; mais cette fois, leur levée de boucliers avait un caractère plus sérieux, puisqu'elle avait lieu à l'instigation de leur général, Krym-Gheraï, ambitieux qui convoitait le trône. Ils prirent pour prétexte l'augmentation des impôts, et les demandes de blé faites par Alym pour l'approvisionnement de Constantinople. Le khan de Crimée marcha contre les Nogaïs, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, en septembre 1758, mais il ne put surmonter la résistance de son habile et audacieux cousin Krym-Gheraï. Pour détruire les espérances de cet ambitieux compétiteur, il fit aux rebelles les plus larges concessions et finit même par leur ouvrir le Budjac, principal grenier de Constantinople. Cet acte amena sa destitution par la Porte, qui, n'ayant plus le vaillant Arslan à sa disposition, fut forcé de mettre à la tête de la Crimée le rebelle Krym-Ghyraï.

De Peyssonnel, *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares du Pont-Euxin*. — Hammer, *Hist. des Ottomans*.

ALYON (*Pierre-Philippe*), botaniste et pharmacien français, né dans l'Auvergne en 1758, mort à Paris en 1816. Avant la révolution, il fut lecteur du duc d'Orléans, et chargé d'enseigner l'histoire naturelle aux enfants de ce prince. En 1783, il présenta à la Société de médecine un mémoire sur les préservatifs du virus vénérien; mais il fut détourné de ses recherches intéressantes par les scrupules d'un de ses amis, qui trouvait convenable de laisser la syphilis se propager, comme un frein contre les désordres d'une jeunesse trop ardente. Après la mort du duc d'Orléans, en 1794, Alyon fut détenu à Nantes pendant plusieurs mois. Depuis, il dirigea la pharmacie du Val-de-Grâce, et ensuite celle de l'hôpital de la garde impériale. Malgré son âge et ses infirmités, il fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814, devint prisonnier de guerre, et resta à Znaïm en Moravie jusqu'à la conclusion de la paix générale. Ses ouvrages sont : 1° *Essai sur les propriétés médicinales de l'oxygène, et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses*; Paris, an V, in-8°, réimprimé en l'an VII (1799), et traduit en allemand; Leipzig, 1798; — 2° *Cours élémentaire de botanique*; Paris, an VII, in-fol. Ce sont des tableaux synoptiques qu'il avait composés dans l'origine pour les enfants du duc d'Orléans; — 3° *Cours élémentaire de chimie théorique et pratique*; Paris, 1787, in-8°, et 1799, 2 vol. in-8°. Alyon a corrigé la partie botanique de l'édition de J.-J. Rousseau que le libraire offrit à la convention nationale. Il a, de plus, traduit de l'anglais l'ouvrage de Rollot *sur les maladies gastriques*, in-8°; Paris, 1798, et, de l'italien, le traité de Vacca-Berlinghieri *sur les maladies vénériennes*.

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*.

ALYPIUS (Ἀλύπιος), d'Antioche, architecte et ingénieur, vivait vers le milieu du quatrième siècle, sous le règne de Julien l'Apostat. Ce dernier le chargea de faire rebâtir le temple de Jérusalem. Alypius se mit à l'œuvre, et fut secondé en cela par le gouverneur de la province. Mais bientôt il fallut renoncer à l'entreprise, parce que, dit-on, les feux sortaient de dessous terre, et rendaient le lieu impraticable. Huit années après, il se trouva impliqué dans le procès des personnes accusées de magie et d'avoir voulu prédire l'avénement du successeur de Valens. Il fut banni, et tous ses biens confisqués. Son fils, Hiéroclès, condamné à mort pour la même accusation, fut sauvé heureusement au moment

où on le conduisait au supplice. On pense que cet Alypius est le même que celui qui dédia à Julien une description géographique de l'ancien monde, que Godefroy a publiée en grec et latin à Genève, 1625.

Fabricius, *Biblioth. græca*, III. — Pausanias, VI, 8.

ALYPIUS (Ἀλύπιος), philosophe grec, contemporain de Jamblique, vivait à Alexandrie dans le quatrième siècle. Il était si petit de taille, qu'on le surnommait le pygmée. « Mais la Nature, dit Eunape, dépensa pour développer son esprit tout ce qu'elle emploie d'ordinaire pour former les corps. » Alypius eut de nombreux disciples, avec lesquels il discutait sans avoir recours à aucun livre. Un jour qu'il rencontra Jamblique, il lui posa cette question : « Un homme riche n'est-il pas un homme injuste, ou l'héritier d'un homme injuste? » Jamblique ne répondit rien; mais il admira Alypius comme un dialecticien sagace, vint souvent causer avec lui; et, lorsque le petit philosophe mourut, il écrivit un récit de sa vie, dont Eunape a donné un extrait dans la *Vie* de Jamblique.

Vita Jamblichi, édit. Commelin, p. 88. — Smith, *Dictionary of Greeck and Rom. Biograph.*

ALYPIUS, écrivain et musicien grec, vivait, selon Cassiodore, antérieurement à Ptolémée et même à Euclide. De la Borde le place dans la seconde moitié du quatrième siècle. De tous les écrivains anciens sur la musique qui nous ont été conservés, il est le seul par lequel nous connaissions les notes des Grecs; son ouvrage Εἰσαγωγὴ μουσική, *Introduction à la musique*, divise toute la théorie de cet art en sept parties, traitant des sons, des intervalles, des systèmes, des genres, des tons, des changements et de la composition; mais il ne s'occupa que d'une de ces parties, les tons. Il a été publié par Meursius (grec et latin), sous le titre : *Aristoxenus, Nicomachus, Alypius, auctores musices antiquissimi hactenus non editi;* Leyde, 1616, in-4°. Meibom l'a aussi publié dans son Recueil des musiciens grecs, 1652, in-4°.

Fabricius, *Bibl. græca*. - Fetis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ALYPIUS, archevêque de Césarée. On a de lui le fragment d'une lettre conservé dans Photius (*Biblioth.*, p. 13, 40, édit. Bekker).

ALZATE Y RAMIREZ (don *Joseph-Antoine*), astronome et géographe mexicain (d'origine espagnole), mort vers 1795. Il fit un grand nombre d'observations astronomiques, et sut dans sa *Gazeta de literatura*, qu'il publia longtemps à Mexico, inspirer à la jeunesse mexicaine le goût des sciences. Alzate était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Outre ses travaux astronomiques, on a de lui : 1° *Nouvelle carte de l'Amérique septentrionale*, dédiée à l'Académie royale des sciences de Paris, 1768; 2° *Estado de la geografia de la Nueva España, y modo de perfecionarla*, periodico de Mexico, décemb. 1772, n. 7, p. 55; — 3° *Mapa del Arzobispado de Mexico :* c'est une carte manuscrite, dessinée en 1768, revue par l'auteur en 1772, mais peu estimée; — 4° *Lettres sur différents objets d'histoire naturelle*, adressée à l'Académie des sciences de Paris, et imprimée dans la relation du voyage de Chappe; — 5° *Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles au volcan Pexocatexctl.* Alzate avait fixé la position de Mexico à 19° 54' lat. sept. et 100° 30 long. occid. D'après M. de Humboldt, elle est à 19° 25' 45" lat. et 101° 25' 30" long.

Humboldt et Bonpland, *Voyage*, 3e partie, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*. — Lalande, *Bibliographie astronomique*, 518 517.

AMABLE (saint), prêtre français, mort à Riom le 15 octobre 475. Il fut d'abord chantre à Clermont. L'évêque de cette ville lui donna ensuite la cure de Riom. Amable y fit bâtir deux églises, de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Bénigne, dont il est encore le patron. On attribue à ses reliques une grande vertu contre la morsure des animaux venimeux. De son vivant, faisant le voyage de Rome, Dieu lui accorda, dit le légendaire, un rayon de soleil qui le guidait, lui obéissait, comme un fidèle serviteur, et lui portait son manteau. A. de L.

Saint Gregoire de Tours, *de Gloria Confessorum*. — Surius, *Vie de Saint-Amable*. — Savaron, *Origine des églises de Clermont*. — Baillet, *Vie des Saints*. — L'abbe Faydit, *Vie de saint Amable*.

AMAC ou AMIK BOKHARI (*Aboul-Naghib*), poëte persan, né probablement à Bokhara, où il mourut presque centenaire. Sa vie remplit tout le onzième siècle, qui est celui de la plus haute puissance des Seldjoukides. Amak était le favori de Khéder-khan, fondateur d'une académie, qui comptait parmi ses membres Raschidi, Kelami, Neghib-Merghabi, Ali-Schatrangi, Schandi, etc. Amak devint président de cette académie, et fut comblé de richesses. C'est ce qui lui attira particulièrement la jalousie du poëte Raschidi, auteur du poëme *Hadaïe-al-Scher*, ou le *Jardin-Enchanté*. Vers la fin de sa vie il fut appelé auprès de Sandjar, prince seldjoukide de Fars. Mais, à cause de son grand âge, il ne put se mettre en route; il eut cependant encore assez de vigueur pour composer une de ses plus belles élégies, qui remporta le prix, sur la mort prématurée de la sœur de Sandjar, Mahi-Mulk, mariée à Mahmoud, neveu et successeur présomptif du sultan; cette élégie commence par ces vers : « Au temps que la rose commence à éclore dans les jardins, celle qui était déjà épanouie s'est flétrie en un instant; et nous la voyons déjà couverte de poussière; et, lorsque les rejetons des arbres sucent l'eau des nuées printanières, ce narcisse s'est desséché, faute d'eau, au milieu de la fraîcheur d'un jardin. » Outre ses élégies, très-estimées, nous avons de lui : *Histoire des amours de Yousouf et Zouleïka*, roman en vers, tiré de la vie du patriarche Joseph, si altérée, comme on sait, dans le Koran.

Daulatschah *Biographie des poëtes persans* (en persan). — Hammer, *Histoire des poëtes persans* (en allemand). — D'Herbelot, *Bibl. orient.*

la paix par l'entremise de Syennesis, roi de Cilicie, et de Labynète, roi de Babylone. Alyatte donna sa fille en mariage à Astyage, fils de Cyaxare, et mourut après un règne de cinquante-cinq ans; il eut pour successeur Crésus, son fils.

Les Lydiens érigèrent à Alyatte un tombeau qui surpassait en grandeur les plus hauts édifices, si l'on en excepte ceux d'Égypte et de Babylone. Il avait près de mille pas de tour, et environ quatre cents de largeur. On voit près de Sart (l'ancien Sardes) un tertre que Chandler, Hamilton et d'autres voyageurs regardent comme le tombeau d'Alyatte.

Herodote, l. I, c 16, 17, etc. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. I, p. 874. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, t XIX, p. 608 ; t. XX, p. 3, 31, 32, 148. — Hamilton, *Researches in Asia Minor*; London, 1842. — Chandler, *Voyages*.

ALYM ou **HALYM-GHERAÏ**, trente-quatrième khan de Crimée, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Fils de Menghely II, il succéda à Arslan, le 12 août 1755, et régna sous la suzeraineté de la Porte, jusqu'au 21 octobre 1758. Charles de Peyssonnel, consul de France à la cour d'Alym, nous a laissé des détails intéressants sur « ce prince indéfinissable, le plus judicieux, le plus éclairé, le plus éloquent, le plus juste, le plus libéral et le plus aimable qui ait jamais peut-être gouverné les Tatars, celui qui s'est le plus mal conduit, qui a commis le plus de fautes, qui a fait le plus d'injustices, qui a fait le moins de bien, et qui est parti le plus détesté, malgré son adresse et son ambition. » En effet, en dépit des belles qualités et des bonnes intentions que l'historien français attribue un peu gratuitement au khan tartare, le règne de ce prince fut une suite de désastres qui amenèrent rapidement la ruine d'Alym-Gheraï, et hâtèrent celle de la Crimée. Comme ses prédécesseurs, il échoua contre les Nogaïs, qui, après avoir été longtemps les auxiliaires indisciplinés et redoutables des dynasties tartares du Caucase, envahirent la Crimée au commencement du dix-septième siècle, et s'y maintinrent dans un état d'indépendance presque complète, gouvernés par un prince de la maison de Gheraï, élu par eux et confirmé par les khans de Crimée. Les rébellions n'étaient pas rares parmi ces Tartares belliqueux et nomades; mais cette fois, leur levée de boucliers avait un caractère plus sérieux, puisqu'elle avait lieu à l'instigation de leur général, Krym-Gheraï, ambitieux qui convoitait le trône. Ils prirent pour prétexte l'augmentation des impôts, et les demandes de blé faites par Alym pour l'approvisionnement de Constantinople. Le khan de Crimée marcha contre les Nogaïs, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, en septembre 1758, mais il ne put surmonter la résistance de son habile et audacieux cousin Krym-Gheraï. Pour détruire les espérances de cet ambitieux compétiteur, il fit aux rebelles les plus larges concessions, et finit même par leur ouvrir le Budjac, principal grenier de Constantinople. Cet acte amena sa destitution par la Porte, qui, n'ayant plus le vaillant Arslan à sa disposition, fut forcé de mettre à la tête de la Crimée le rebelle Krym-Ghyraï.

De Peyssonnel, *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares du Pont-Euxin*. — Hammer, *Hist. des Ottomans*.

ALYON (*Pierre-Philippe*), botaniste et pharmacien français, né dans l'Auvergne en 1758, mort à Paris en 1816. Avant la révolution, il fut lecteur du duc d'Orléans, et chargé d'enseigner l'histoire naturelle aux enfants de ce prince. En 1783, il présenta à la Société de médecine un mémoire sur les préservatifs du virus vénérien ; mais il fut détourné de ses recherches intéressantes par les scrupules d'un de ses amis, qui trouvait convenable de laisser la syphilis se propager, comme un frein contre les désordres d'une jeunesse trop ardente. Après la mort du duc d'Orléans, en 1794, Alyon fut détenu à Nantes pendant plusieurs mois. Depuis, il dirigea la pharmacie du Val-de-Grâce, et ensuite celle de l'hôpital de la garde impériale. Malgré son âge et ses infirmités, il fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814, devint prisonnier de guerre, et resta à Znaïm en Moravie jusqu'à la conclusion de la paix générale. Ses ouvrages sont : 1° *Essai sur les propriétés médicinales de l'oxygène, et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses*; Paris, an V, in-8°, réimprimé en l'an VII (1799), et traduit en allemand; Leipzig, 1798; — 2° *Cours élémentaire de botanique*; Paris, an VII, in-fol. Ce sont des tableaux synoptiques qu'il avait composés dans l'origine pour les enfants du duc d'Orléans; — 3° *Cours élémentaire de chimie théorique et pratique*; Paris, 1787, in-8°, et 1799, 2 vol. in-8°. Alyon a corrigé la partie botanique de l'édition de J.-J. Rousseau que le libraire offrit à la convention nationale. Il a, de plus, traduit de l'anglais l'ouvrage de Rollot *sur les maladies gastriques*, in-8°; Paris, 1798, et, de l'italien, le traité de Vacca-Berlinghieri *sur les maladies vénériennes*.

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*.

ALYPIUS (Ἀλύπιος), d'Antioche, architecte et ingénieur, vivait vers le milieu du quatrième siècle, sous le règne de Julien l'Apostat. Ce dernier le chargea de faire rebâtir le temple de Jérusalem. Alypius se mit à l'œuvre, et fut secondé en cela par le gouverneur de la province. Mais bientôt il fallut renoncer à l'entreprise, parce que, dit-on, les feux sortaient de dessous terre, et rendaient le lieu impraticable. Huit années après, il se trouva impliqué dans le procès des personnes accusées de magie et d'avoir voulu prédire l'avénement du successeur de Valens. Il fut banni, et tous ses biens confisqués. Son fils, Hiéroclès, condamné à mort pour la même accusation, fut sauvé heureusement au moment

où on le conduisait au supplice. On pense que cet Alypius est le même que celui qui dédia à Julien une description géographique de l'ancien monde, que Godefroy a publiée en grec et latin à Genève, 1625.

Fabricius, *Biblioth. græca*, III. — Pausanias, VI, 8.

ALYPIUS (Ἀλύπιος), philosophe grec, contemporain de Jamblique, vivait à Alexandrie dans le quatrième siècle. Il était si petit de taille, qu'on le surnommait le pygmée. « Mais la Nature, dit Eunape, dépensa pour développer son esprit tout ce qu'elle emploie d'ordinaire pour former les corps. » Alypius eut de nombreux disciples, avec lesquels il discutait sans avoir recours à aucun livre. Un jour qu'il rencontra Jamblique, il lui posa cette question : « Un homme riche n'est-il pas un homme injuste, ou l'héritier d'un homme injuste? » Jamblique ne répondit rien; mais il admira Alypius comme un dialecticien sagace, vint souvent causer avec lui; et, lorsque le petit philosophe mourut, il écrivit un récit de sa vie, dont Eunape a donné un extrait dans la *Vie* de Jamblique.

Vita Jamblichi, édit. Commelin, p. 28. — Smith, *Dictionary of Greeck and Rom. Biograph.*

ALYPIUS, écrivain et musicien grec, vivait, selon Cassiodore, antérieurement à Ptolémée et même à Euclide. De la Borde le place dans la seconde moitié du quatrième siècle. De tous les écrivains anciens sur la musique qui nous ont été conservés, il est le seul par lequel nous connaissions les notes des Grecs; son ouvrage Εἰσαγωγὴ μουσικὴ, *Introduction à la musique*, divise toute la théorie de cet art en sept parties, traitant des sons, des intervalles, des systèmes, des genres, des tons, des changements et de la composition; mais il ne s'occupa que d'une de ces parties, les tons. Il a été publié par Meursius (grec et latin), sous le titre : *Aristoxenus, Nicomachus, Alypius, auctores musices antiquissimi hactenus non editi;* Leyde, 1616, in-4°. Meibom l'a aussi publié dans son Recueil des musiciens grecs, 1652, in-4°.

Fabricius, *Bibl. græca*. - Fetis, *Biogr. univ. des musiciens.*

ALYPIUS, archevêque de Césarée. On a de lui le fragment d'une lettre conservé dans Photius (*Biblioth.*, p. 13, 40, édit. Bekker).

ALZATE Y RAMIREZ (don *Joseph-Antoine*), astronome et géographe mexicain (d'origine espagnole), mort vers 1795. Il fit un grand nombre d'observations astronomiques, et sut dans sa *Gazeta de literatura*, qu'il publia longtemps à Mexico, inspirer à la jeunesse mexicaine le goût des sciences. Alzate était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Outre ses travaux astronomiques, on a de lui : 1° *Nouvelle carte de l'Amérique septentrionale*, dédiée à l'Académie royale des sciences de Paris, 1768; 2° *Estado de la geografia de la Nueva España, y modo de perfecionarla*, periodico de Mexico, decemb. 1772, n. 7, p. 55; — 3° *Mapa del Arzobispado de Mexico :* c'est une carte manuscrite, dessinée en 1768, revue par l'auteur en 1772, mais peu estimée; — 4° *Lettres sur différents objets d'histoire naturelle*, adressée à l'Académie des sciences de Paris, et imprimée dans la relation du voyage de Chappe; — 5° *Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles au volcan Pexocatexetl*. Alzate avait fixé la position de Mexico à 19° 54' lat. sept. et 100° 30 long. occid. D'après M. de Humboldt, elle est à 19° 25' 45" lat. et 101° 25' 30" long.

Humboldt et Bonpland, *Voyage*, 3e partie, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*. — Lalande, *Bibliographie astronomique*, 513 517.

AMABLE (saint), prêtre français, mort à Riom le 15 octobre 475. Il fut d'abord chantre à Clermont. L'évêque de cette ville lui donna ensuite la cure de Riom. Amable y fit bâtir deux églises, de Saint-Jean-Baptiste et de Sainte-Bénigne, dont il est encore le patron. On attribue à ses reliques une grande vertu contre la morsure des animaux venimeux. De son vivant, faisant le voyage de Rome, Dieu lui accorda, dit le légendaire, un rayon de soleil qui le guidait, lui obéissait, comme un fidèle serviteur, et lui portait son manteau. A. de L.

Saint Grégoire de Tours, *de Gloria Confessorum*. — Surius, *Vie de Saint-Amable*. — Savaron, *Origine des eglises de Clermont*. — Baillet, *Vie des Saints*. — L'abbé Faydit, *Vie de saint Amable.*

AMAC ou AMIK BOKHARI (*Aboul-Naghib*), poëte persan, né probablement à Bokhara, où il mourut presque centenaire. Sa vie remplit tout le onzième siècle, qui est celui de la plus haute puissance des Seldjoukides. Amak était le favori de Khéder-khan, fondateur d'une académie, qui comptait parmi ses membres Raschidi, Kelami, Neghib-Merghabi, Ali-Schatrangi, Schandi, etc. Amak devint président de cette académie, et fut comblé de richesses. C'est ce qui lui attira particulièrement la jalousie du poëte Raschidi, auteur du poëme *Hadaïe-al-Scher*, ou le *Jardin-Enchanté*. Vers la fin de sa vie il fut appelé auprès de Sandjar, prince seldjoukide de Fars. Mais, à cause de son grand âge, il ne put se mettre en route; il eut cependant encore assez de vigueur pour composer une de ses plus belles élégies, qui remporta le prix, sur la mort prématurée de la sœur de Sandjar, Mahi-Mulk, mariée à Mahmoud, neveu et successeur présomptif du sultan; cette élégie commence par ces vers : « Au temps que la rose commence à éclore dans les jardins, celle qui était déjà épanouie s'est flétrie en un instant; et nous la voyons déjà couverte de poussière; et, lorsque les rejetons des arbres sucent l'eau des nuées printanières, ce narcisse s'est desséché, faute d'eau, au milieu de la fraîcheur d'un jardin. » Outre ses élégies, très-estimées, nous avons de lui : *Histoire des amours de Yousouf et Zouleïka*, roman en vers, tiré de la vie du patriarche Joseph, si altérée, comme on sait, dans le Koran.

Daulatschah *Biographie des poëtes persans* (en persan.. — Hammer, *Histoire des poëtes persans* (en allemand). — D'Herbelot, *Bibl. orient.*

*AMADÉ (*Ladislas*, baron D'), poëte hongrois, né à Kaschan le 12 mars 1703, mort à Felbar le 22 décembre 1764. Il suivit la carrière militaire, et parvint au grade de colonel. On a de lui quelques poésies lyriques et érotiques (*Nyagas énekei, szerelmei, Buzgószionek, etc.*); Vienne, 1755, in-8°.

Oesterr. Biograph.-Lexicon; Vienne, 1851.

AMAD-EDDAULAH. *Voyez* IMAD-EDDAULAH.

AMADEI (*Charles-Antoine*), médecin et botaniste, né à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1720. Il découvrit deux espèces de plantes, très-rares en Italie, et qui se retrouvent dans les régions équatoriales. L'une de ces espèces à fait établir le genre *Aldrovanda*. Il n'a laissé aucun ouvrage.

Gaëtan Monsi, *deux Dissertations dans les Mémoires de l'Institut de Bologne*, t. III et V.

*AMADEI (*Girolamo*) religieux italien de l'ordre *di servi di Maria Vergine*, né vers 1483, mort à Lucques, le 16 février 1543, professa la théologie à Bologne et à Sienne. Le général de son ordre l'envoya en Allemagne comme son vicaire, pour s'opposer aux progrès de l'hérésie de Luther. Amadei la combattit, non-seulement par ses prédications, mais aussi par un traité sur l'immortalité de l'âme, dans lequel il refutait les doctrines du moine allemand. Cet ouvrage, d'abord publié à Rome et dédié au cardinal Antoine de Padoue, fut réimprimé sous le titre d'*Apologia sull' immortalità dell' anima*; Milan 1518, in-4°, avec une dédicace au cardinal Roberto Puccio. Amadei fut nommé vicaire-général *de' servi* par le pape Adrien VI, et confirmé dans cette place par le chapitre de Faënza en 1524 et par celui de Sienne en 1533. Il s'efforça de réformer les couvents de son ordre. Outre l'ouvrage déjà cité, Amadei a laissé plusieurs écrits encore inédits; entre autres, un traité *De Jure divino*, contre Luther. L. J.

Giani, *Annales ordinis FF. servorum B. M. V.*, vol. II. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AMADEI (*Étienne*), peintre italien, né à Perugia en 1589, mort en 1644. On a remarqué comme une particularité de sa vie qu'il naquit et mourut à la même heure et au même jour du mois (20 janvier, à minuit). Il a fait plusieurs portraits et sujets d'histoire, estimés.

Pascoli, *Vite de' pittori, scultori e architecti*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*AMADEI ou AMADEO (*Jean-Antoine*), sculpteur italien, natif de Pavie, mort vers 1471. Son chef-d'œuvre fut le mausolée du général vénitien Barthélemy Colleoni, dans l'église de Bergame.

Cicognara, *Storia della scultura*.

AMADESI (*Dominique*), poëte italien, né à Bologne le 4 août 1657, mort dans sa ville natale le 11 septembre 1730. Riche marchand Bolonais, il consacra ses loisirs à des études littéraires, et composa des poésies qui lui acquirent une grande réputation. Ses premiers écrits parurent sous l'anagramme de *Simonide da Meaco*, dans le recueil de Gobbi, *Scelta di Sonetti e Canzoni de' più excellenti Rimatori d'ogni secolo*; Bologne, 1709. D'autres poésies d'Amadesi furent publiées, en 1723, par son ami Gio. Pietro Zanotti. Son fils Lelio-Alberto cultiva aussi les lettres avec succès. Quelques-unes de ses poésies se trouvent dans le recueil de Gobbi.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

AMADESI (*Joseph-Louis*), canoniste et antiquaire italien, né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1773. Il suivit dès l'enfance sa famille à Ravenne, et passa dans cette ville presque tout le reste de sa vie. Il entra dans les ordres, et fut nommé, par l'archevêque de Ravenne, gardien des archives archiépiscopales; vaste dépôt qu'Amadesi mit en ordre, et dont il profita pour ses recherches historiques. Ses principaux ouvrages sont : *de Jurisdictione Ravennatum Episcoporum in civitate et diœcesi Ferrariensi*; Ravenne, 1747; — *de Jure Ravennatum Archiepiscoporum deputandi notarios*; Rome, 1752; — *de Comitatu Argentato*; Rome, 1763; — un grand nombre d'opuscules, publiés dans le recueil du P. Calogera (*Raccolta di opuscoli scientifici et filologici*, vol. XIII et XIIV; le dix-septième chant accompagné de notes du *Bertoldo, Bertoldino, e Cacasenno*. Quelques beaux esprits de Bologne avaient pris l'engagement de mettre en vers et d'annoter l'Histoire populaire du paysan lombard Bertoldo, écrite par Giulio Cesare Croce. Amadesi, qui cultivait à la fois l'érudition et la poésie, fournit son contingent à cette docte et burlesque composition.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*.

AMADEUS. *Voy.* AMÉDÉE.

AMADOR REBELLO (le P.), jésuite portugais, né dans le bourg de Mezamfrio, évêché de Porto, en 1539, mort à Lisbonne en 1622. On a de lui : *Alguns capitulos tirados das cartas que vieram este anno de* 1588 *dos padres da companhia de Jesu, que andam nas partes da India, China, Japão e reino de Angola, impressos para se poderem com mais facilidade communicar a muitas pessoas que os pedem. Collegidos por o padre Amador Rebello, da mesma companhia, procurador das provincias da India e Brasil*; Lisboa, 1688.

Ce livre est assez rare, et on se le procure difficilement en France. Amador Rebello est mis au nombre des écrivains qui font autorité.

FERD. DENIS.

Catalogo dos Autores. — Marbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

AMADUZZI (*Jean-Christophe*), en latin *Amadutius*, philologue italien, né près de Rimini en 1740, mort en 1792 à Rome, où il dirigeait l'imprimerie de la Propagande de la foi. On a de lui : 1° une quatrième édition, avec des notes, de l'ouvrage de Bellori, intitulé *Fragmenta vestigii veteris Romæ*; Rome, 1764, in-fol.; — 2° *Le-*

ges novellæ quinque anecdotæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III, cum ceterarum etiam novellarum editarum titulis, et variis lectionibus ex codice Ottoboniano; quibus accedunt aliæ Valentiniani III Constitutiones jam editæ, quæ in codice Theodosiano desiderantur; ac tandem lex romana, seu responsum Papiani, titulis, anecdotis, variisque lectionibus auctum; Rome, 1767, in-fol.; c'est un supplément à l'édition du code Théodosien donnée par Ritter; — 3° *Anecdota litteraria e manuscriptis codicibus eruta*; Rome, 1773 et 1774, 3 vol. grand in-8°; — 4° *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Mathiorum adservantur, collecta et annotationibns illustrata;* Rome, 1779, 3 vol. in-fol., avec 270 planches; — 5° *Characterum ethicorum Theophrasti capita duo, hactenus anedocta*, grec et latin, avec une préface et des notes; Parme, 1786, in-4°; — 6° *Alphabetum bramanum seu romanum regni Avæ, finitimarumque regionum;* Rome, 1776-1787, in-8°; — 7° *Epistola ad Bodonium, super editionem Anacreontis;* Parme, 1791, in-8°; — 8° *Discorso filosophico sul fine e l'utilità della Academia*; Rome, 1777, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III, p. 369.

AMALAIRE ou **AMALARIUS FORTUNATUS**, archevêque français, mort en 814. Il fut élevé au monastère de Medeloc, et nommé en 810 archevèque de Trèves. Charlemagne le chargea, l'année suivante, d'instruire les Saxons dans la religion chrétienne. Amalaire fonda l'église d'Hambourg, et partit en 813 avec Pierre, abbé de Nonantule, comme ambassadeur près Michel Curopalate, empereur d'Orient. Il réussit dans sa mission, et mourut à son retour. Amalaire a laissé un livre *sur le Sacrement de Baptême*, dédié à Charlemagne, et faussement attribué à Alcuin. A. DE L.

Brovenarius, *Annales ecclesiastici Trevirorum*. — Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*. — Le Mire, *Opera diplomatica et historica*. — *Hist. litt. de la France*, t. IV.

AMALAIRE ou **AMALARIUS SYMPHORIUS**, prélat français, vivait en 841. Il fut d'abord disciple d'Alcuin, puis successivement prêtre à Metz, abbé de Hornbach et co-évêque de Trèves. Louis le Débonnaire lui fit composer plusieurs ouvrages concernant le service divin. Ce fut également par ordre de ce monarque qu'Amalaire fit un voyage à Rome en 831 pour arrêter avec le pape Grégoire IV un choix d'antiennes et de prières. Amalaire à laissé : *De ecclesiasticis seu divinis Officiis*, publié et approuvé par le concile d'Aix-la-Chapelle en 813; — *De Ordine antiphonario ;* écrit vers 832; — *Forma institutionis canonicorum et sanctimonalium canonice viventium*, imprimé avec notes de Lemire, dans *le Code des Règles des Clercs;* Anvers, 1638, in-fol. : Pierre Damarin critique ce code, comme facilitant le péculat en accordant trop de nourriture aux religieux; — Cinq *lettres*, adressées, la première à Jérémie, archevêque de Sens, sur la manière d'écrire le nom de Jésus; la deuxième à Jonas d'Orléans sur le même sujet; la troisième à Rangaire, évêque de Noyon, sur le sens de ces paroles : *Hic est calix sanguinis mei, non et æterni testamenti;* la quatrième à Hatton, moine, sur le nom de *Séraphim*, pour savoir quand il est masculin et quand il est neutre; la cinquième à Guntard, sur la défense de cracher après la communion. Ces lettres ont été publiées dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Acheri, et réimprimées dans les *Anecdota* de Martenne. Amalaire trouva dans saint Agobard, archevêque de Lyon, un antagoniste véhément. Dans sa dissertation *De divina Psalmodia*, Agobard s'exprime ainsi sur son adversaire : *quia nuper stultus et improbus ipsaque stultitia et improbitate sua omnibus notus calumniator erupit, qui sanctam Ecclesiam nostram id est, Lugdunensem, non solum verbo, sed etiam scriptis lacerare non cessat.* Ce langage rappelle celui des humanistes de nos jours. A. DE L.

Honoré d'Autun, *de Luminibus ecclesiasticis*. — Sigebert, *Catalogus*. — Ademard d'Angoulême, *Chronica*. — Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*. — Dom Luc d'Acheri *Spicilége*, — Le Mire, *Regulæ constitutæ Clericorum*. — Baluze, *ad Agobardum*. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du IX siècle*. — *Histoire littéraire de la France*, IV, 531.— Dom Cellier, *Histoire générale des Auteurs sacrés*.

AMALARIC, roi des Visigoths, né en 502, tué en décembre 531. Après la mort de Théodoric, son aïeul, il fut reconnu roi d'un consentement unanime, par les Visigoths, en 511. Peu de temps après son installation, il fit avec Athalaric, son cousin, petit-fils et successeur de Théodoric, un traité par lequel la Provence demeura sous la domination des Ostrogoths, et Amalaric eut tout ce que les Goths possédaient en deça du Rhône. Amalaric épousa en 526 Clotilde, fille de Clovis Ier, princesse aussi zélée pour la foi catholique qu'Amalaric l'était pour l'arianisme. Ce prince n'épargna ni caresse, ni menaces, ni violences, pour lui faire adopter sa croyance : Clotilde fut inébranlable. Enfin, après avoir beaucoup souffert, elle prit le parti de porter plainte à ses frères, et envoya au roi Childebert un mouchoir teint de son sang. Childebert, indigné, se mit à la tête d'une armée, défit Amalaric, qui, revenant à Narbonne chercher ses trésors, y est tué d'un coup de lance par un soldat franc. En lui finit la race des Théodorics, qui avait régné cent onze ans. Childebert, après avoir livré Narbonne au pillage et ravagé la Septimanie, reprit la route de France, ramenant Clotilde sa sœur; mais elle mourut en chemin. Theudis succéda à Amalaric.

Procope, *De bello Gothico*, lib. I. — Jornandes, *De rebus Gothicis*, c. 58, p. 143. — Isidore, *Chronicon Gothorum*. — Aschbach, *Geschichte der Westgothen in Spanien*.

AMALARIUS. *Voy.* AMALAIRE.

AMALASONTE (en goth. *Amalesuenta*, la vierge de Amales), reine des Ostrogoths, étranglée en 535, était fille de Théodoric et d'Audé-

* **AMADÉ** (*Ladislas*, baron D'), poëte hongrois, né à Kaschan le 12 mars 1703, mort à Felbar le 22 décembre 1764. Il suivit la carrière militaire, et parvint au grade de colonel. On a de lui quelques poésies lyriques et érotiques (*Nyagas énekei, szerelmei, Buzgószionek*, etc.); Vienne, 1755, in-8°.

Oesterr. Biograph.-Lexicon; Vienne, 1851.

AMAD-EDDAULAH. *Voyez* IMAD-EDDAULAH.

AMADEI (*Charles-Antoine*), médecin et botaniste, né à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1720. Il découvrit deux espèces de plantes, très-rares en Italie, et qui se retrouvent dans les régions équatoriales. L'une de ces espèces à fait établir le genre *Aldrovanda*. Il n'a laissé aucun ouvrage.

Gaëtan Monsi, *deux Dissertations dans les Mémoires de l'Institut de Bologne*, t. III et V.

* **AMADEI** (*Girolamo*) religieux italien de l'ordre *di servi di Maria Vergine*, né vers 1483, mort à Lucques, le 16 février 1543, professa la théologie à Bologne et à Sienne. Le général de son ordre l'envoya en Allemagne comme son vicaire, pour s'opposer aux progrès de l'hérésie de Luther. Amadei la combattit, non-seulement par ses prédications, mais aussi par un traité sur l'immortalité de l'âme, dans lequel il refutait les doctrines du moine allemand. Cet ouvrage, d'abord publié à Rome et dédié au cardinal Antoine de Padoue, fut réimprimé sous le titre d'*Apologia sull' immortalità dell' anima*; Milan 1518, in-4°, avec une dédicace au cardinal Roberto Puccio. Amadei fut nommé vicaire-général *de' servi* par le pape Adrien VI, et confirmé dans cette place par le chapitre de Faënza en 1524 et par celui de Sienne en 1533. Il s'efforça de réformer les couvents de son ordre. Outre l'ouvrage déjà cité, Amadei a laissé plusieurs écrits encore inédits; entre autres, un traité *De Jure divino*, contre Luther. L. J.

Giani, *Annales ordinis FF. servorum B. M. V.*, vol. II. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **AMADEI** (*Étienne*), peintre italien, né à Perugia en 1589, mort en 1644. On a remarqué comme une particularité de sa vie qu'il naquit et mourut à la même heure et au même jour du mois (20 janvier, à minuit). Il a fait plusieurs portraits et sujets d'histoire, estimés.

Pascoli, *Vite de' pittori, scultori e architecti*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **AMADEI** ou **AMADEO** (*Jean-Antoine*), sculpteur italien, natif de Pavie, mort vers 1471. Son chef-d'œuvre fut le mausolée du général vénitien Barthélemy Colleoni, dans l'église de Bergame.

Cicognara, *Storia della scultura*.

AMADESI (*Dominique*), poëte italien, né à Bologne le 4 août 1657, mort dans sa ville natale le 11 septembre 1730. Riche marchand Bolonais, il consacra ses loisirs à des études littéraires, et composa des poésies qui lui acquirent une grande réputation. Ses premiers écrits parurent sous l'anagramme de *Simonide da Meaco*, dans le recueil de Gobbi, *Scelta di Sonetti e Canzoni de' più excellenti Rimatori d'ogni secolo*; Bologne, 1709. D'autres poésies d'Amadesi furent publiées, en 1723, par son ami Gio. Pietro Zanotti. Son fils Lelio-Alberto cultiva aussi les lettres avec succès. Quelques-unes de ses poésies se trouvent dans le recueil de Gobbi.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

AMADESI (*Joseph-Louis*), canoniste et antiquaire italien, né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1773. Il suivit dès l'enfance sa famille à Ravenne, et passa dans cette ville presque tout le reste de sa vie. Il entra dans les ordres, et fut nommé, par l'archevêque de Ravenne, gardien des archives archiépiscopales; vaste dépôt qu'Amadesi mit en ordre, et dont il profita pour ses recherches historiques. Ses principaux ouvrages sont : *de Jurisdictione Ravennatum Episcoporum in civitate et diœcesi Ferrariensi*; Ravenne, 1747; — *de Jure Ravennatum Archiepiscoporum deputandi notarios*; Rome, 1752; — *de Comitatu Argentato*; Rome, 1763; — un grand nombre d'opuscules, publiés dans le recueil du P. Calogera (*Raccolta di opuscoli scientifici et filologici*, vol. XIII et XIIV; le dix-septième chant accompagné de notes du *Bertoldo, Bertoldino, e Cacasenno*. Quelques beaux esprits de Bologne avaient pris l'engagement de mettre en vers et d'annoter l'Histoire populaire du paysan lombard Bertoldo, écrite par Giulio Cesare Croce. Amadesi, qui cultivait à la fois l'érudition et la poésie, fournit son contingent à cette docte et burlesque composition.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*.

AMADEUS. *Voy.* AMÉDÉE.

AMADOR REBELLO (le P.), jésuite portugais, né dans le bourg de Mezamfrio, évêché de Porto, en 1539, mort à Lisbonne en 1622. On a de lui : *Alguns capitulos tirados das cartas que vieram este anno de* 1588 *dos padres da companhia de Jesu, que andam nas partes da India, China, Japão e reino de Angola, impressos para se poderem com mais facilidade communicar a muitas pessoas que os pedem. Collegidos por o padre Amador Rebello, da mesma companhia, procurador das provincias da India e Brasil*; Lisboa, 1688.

Ce livre est assez rare, et on se le procure difficilement en France. Amador Rebello est mis au nombre des écrivains qui font autorité.

FERD. DENIS.

Catalogo dos Autores. — Marbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

AMADUZZI (*Jean-Christophe*), en latin *Amadutius*, philologue italien, né près de Rimini en 1740, mort en 1792 à Rome, où il dirigeait l'imprimerie de la Propagande de la foi. On a de lui : 1° une quatrième édition, avec des notes, de l'ouvrage de Bellori, intitulé *Fragmenta vestigii veteris Romæ*; Rome, 1764, in-fol.; — 2° *Le-*

ges novellæ quinque anecdotæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III, cum ceterarum etiam novellarum editarum titulis, et variis lectionibus ex codice Ottoboniano; quibus accedunt aliæ Valentiniani III Constitutiones jam editæ, quæ in codice Theodosiano desiderantur; ac tandem lex romana, seu responsum Papiani, titulis, anecdotis, variisque lectionibus auctum; Rome, 1767, in-fol.; c'est un supplément à l'édition du code Théodosien donnée par Ritter; — 3° *Anecdota litteraria e manuscriptis codicibus eruta*; Rome, 1773 et 1774, 3 vol. grand in-8°; — 4° *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Mathiorum adservantur, collecta et annotationibns illustrata;* Rome, 1779, 3 vol. in-fol., avec 270 planches; — 5° *Characterum ethicorum Theophrasti capita duo, hactenus anedocta*, grec et latin, avec une préface et des notes; Parme, 1786, in-4°; — 6° *Alphabetum bramanum seu romanum regni Avæ, finitimarumque regionum;* Rome, 1776-1787, in-8°; — 7° *Epistola ad Bodonium, super editionem Anacreontis;* Parme, 1791, in-8°; — 8° *Discorso filosophico sul fine e l' utilità della Academia*; Rome, 1777, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III, p. 369.

AMALAIRE ou **AMALARIUS FORTUNATUS**, archevêque français, mort en 814. Il fut élevé au monastère de Medeloc, et nommé en 810 archevèque de Trèves. Charlemagne le chargea, l'année suivante, d'instruire les Saxons dans la religion chrétienne. Amalaire fonda l'église d'Hambourg, et partit en 813 avec Pierre, abbé de Nonantule, comme ambassadeur près Michel Curopalate, empereur d'Orient. Il réussit dans sa mission, et mourut à son retour. Amalaire a laissé un livre *sur le Sacrement de Baptême*, dédié à Charlemagne, et faussement attribué à Alcuin. A. DE L.

Brovenarius, *Annales ecclesiastici Trevirorum*. — Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*. — Le Mire, *Opera diplomatica et historica*. — *Hist. litt. de la France*, t. IV.

AMALAIRE ou **AMALARIUS SYMPHORIUS**, prélat français, vivait en 841. Il fut d'abord disciple d'Alcuin, puis successivement prêtre à Metz, abbé de Hornbach et co-évêque de Trèves. Louis le Débonnaire lui fit composer plusieurs ouvrages concernant le service divin. Ce fut également par ordre de ce monarque qu'Amalaire fit un voyage à Rome en 831 pour arrêter avec le pape Grégoire IV un choix d'antiennes et de prières. Amalaire à laissé : *De ecclesiasticis seu divinis Officiis*, publié et approuvé par le concile d'Aix-la-Chapelle en 813; — *De Ordine antiphonario;* écrit vers 832; — *Forma institutionis canonicorum et sanctimonalium canonice viventium*, imprimé avec notes de Lemire, dans *le Code des Règles des Clercs;* Anvers, 1638, in-fol. : Pierre Damarin critique ce code, comme facilitant le péculat en accordant trop de nourriture aux religieux; — Cinq *lettres*, adressées, la première à Jérémie, archevêque de Sens, sur la manière d'écrire le nom de Jésus; la deuxième à Jonas d'Orléans sur le même sujet; la troisième à Rangaire, évêque de Noyon, sur le sens de ces paroles : *Hic est calix sanguinis mei, non et æterni testamenti;* la quatrième à Hatton, moine, sur le nom de *Séraphim*, pour savoir quand il est masculin et quand il est neutre; la cinquième à Guntard, sur la défense de cracher après la communion. Ces lettres ont été publiées dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Acheri, et réimprimées dans les *Anecdota* de Martenne. Amalaire trouva dans saint Agobard, archevêque de Lyon, un antagoniste véhément. Dans sa dissertation *De divina Psalmodia*, Agobard s'exprime ainsi sur son adversaire : *quia nuper stultus et improbus ipsaque stultitia et improbitate sua omnibus notus calumniator erupit, qui sanctam Ecclesiam nostram id est, Lugdunensem, non solum verbo, sed etiam scriptis lacerare non cessat.* Ce langage rappelle celui des humanistes de nos jours. A. DE L.

Honoré d'Autun, *de Luminibus ecclesiasticis*. — Sigebert, *Catalogus*. — Ademard d'Angoulême, *Chronica*. — Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*.— Dom Luc d'Acheri *Spicilège*, — Le Mire, *Regulæ constitutæ Clericorum*. — Baluze, *ad Agobardum*. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du IX siècle*. — *Histoire littéraire de la France*, IV, 531.— Dom Ceillier, *Histoire générale des Auteurs sacrés*.

AMALARIC, roi des Visigoths, né en 502, tué en décembre 531. Après la mort de Théodoric, son aïeul, il fut reconnu roi d'un consentement unanime, par les Visigoths, en 511. Peu de temps après son installation, il fit avec Athalaric, son cousin, petit-fils et successeur de Théodoric, un traité par lequel la Provence demeura sous la domination des Ostrogoths, et Amalaric eut tout ce que les Goths possédaient en deçà du Rhône. Amalaric épousa en 526 Clotilde, fille de Clovis Ier, princesse aussi zélée pour la foi catholique qu'Amalaric l'était pour l'arianisme. Ce prince n'épargna ni caresse, ni menaces, ni violences, pour lui faire adopter sa croyance : Clotilde fut inébranlable. Enfin, après avoir beaucoup souffert, elle prit le parti de porter plainte à ses frères, et envoya au roi Childebert un mouchoir teint de son sang. Childebert, indigné, se mit à la tête d'une armée, défit Amalaric, qui, revenant à Narbonne chercher ses trésors, y est tué d'un coup de lance par un soldat franc. En lui finit la race des Théodorics, qui avait régné cent onze ans. Childebert, après avoir livré Narbonne au pillage et ravagé la Septimanie, reprit la route de France, ramenant Clotilde sa sœur; mais elle mourut en chemin. Theudis succéda à Amalaric.

Procope, *De bello Gothico*, lib. I. — Jornandes, *De rebus Gothicis*, c. 58, p. 142. — Isidore, *Chronicon Gothorum*. — Aschbach, *Geschichte der Westgothen in Spanien*.

AMALARIUS. *Voy.* AMALAIRE.

AMALASONTE (en goth. *Amalesuenta*, la vierge de Amales), reine des Ostrogoths, étranglée en 535, était fille de Théodoric et d'Audé-

flèda. Elle eut pour époux Euthéric, de la famille des Amales dont elle-même était issue, et que Théodoric éleva à la dignité consulaire. Euthéric mourut avant son beau-père, laissant un héritier du nom d'Athalaric, âgé de dix ans seulement. Théodoric Ier lui-même termina sa glorieuse carrière l'année suivante (526), après avoir nommé pour successeur le jeune fils d'Euthéric, dont la tutelle devait rester entre les mains d'Amalasonte, sa mère. Cette princesse parlait, outre la langue nationale, le grec et le latin; elle cultivait les lettres avec goût, et travaillait à répandre chez son peuple les bienfaits de la civilisation. Soutenue par le sage Cassiodore, elle régna avec douceur, poursuivant le projet de son père de fondre insensiblement en un seul peuple les Romains et les Goths, leurs vainqueurs. Sa prudence et sa sagesse firent fleurir le royaume d'Italie, indépendant par le fait, bien que nominalement soumis à l'empire de Byzance; enfin elle mit tous ses soins à donner à son fils une éducation qui le rendît propre à continuer son ouvrage. Celui-ci, au contraire, rebelle aux maîtres grecs et romains chargés de l'élever suivant les principes des peuples civilisés, préférait les mœurs grossières des Goths, et se livrait, dès qu'il en trouvait l'occasion, aux amusements barbares de ses jeunes compatriotes. Sa mère en fut vivement affectée; et, le trouvant un jour dans une position des plus indécentes, elle ne put s'empêcher de le frapper.

Ce n'était pas ainsi que les Goths avaient coutume d'élever leurs enfants; ils ne voulaient pas qu'une seule offense impunie laissât dans leur âme un souvenir d'humiliation ou de crainte. « Celui qui aura tremblé devant la férule d'un « pédagogue, disaient-ils, ne regardera jamais « sans crainte le fer des ennemis. »

Athalaric sortit en jetant des cris; il se plaignit aux principaux chefs des Goths d'être accablé de mauvais traitements pour ne vouloir ni apprendre une science inutile, ni écouter des maîtres ennuyeux; et ce langage mit dans ses intérêts les vieux guerriers de Théodoric, dont l'ignorance méprisait la science des livres. Ils reprochèrent à la reine de corrompre, par des occupations futiles et des traitements indignes d'un roi, la nature énergique d'un prince qui leur promettait un souverain digne de ses ancêtres. Les vieux maîtres furent donc renvoyés, et l'on donna au prince un certain nombre de jeunes compagnons qui ne tardèrent pas à déraciner en lui tous les germes que l'éducation avait pu y semer. Non-seulement il se livra à la débauche et à l'ivrognerie, mais il mit de côté tout sentiment filial. Aussi, quand éclata en 533 contre elle un complot qui menaçait à la fois sa vie et son autorité, Athalaric ne fit rien pour la défendre; et il ne cacha pas son humeur quand il la vit triompher de ses ennemis. La malheureuse mère pressentit le sort qui attendait le royaume : elle hésitait si elle devait contracter un nouveau mariage, ou déposer son pouvoir entre les mains de l'empereur d'Orient, qui conservait des Goths sur l'Italie des droits de suzeraineté. La brutalité de son fils excitait en elle de vives appréhensions, et elle craignit qu'après la mort de son fils, auquel ses dérèglements avaient attiré une incurable maladie, elle ne restât seule, exposée à leur humeur grossière et farouche. Peu après la mort d'Athalaric, arrivée le 20 octobre 534, elle partagea son trône avec Théodat, son cousin, qu'elle épousa le 8 octobre 534; mais cette mesure ne fit qu'ajouter à son infortune. En 535, l'empereur Justinien envoya à Ravenne, résidence d'Amalasonte, des ambassadeurs chargés de demander aux Ostrogoths la cession de la Tuscie, et de rappeler à la reine les ouvertures que, dans un moment d'incertitude, elle avait déjà faites à l'empereur, au sujet de la résignation de l'autorité souveraine entre ses mains. En même temps l'un des députés avait reçu de Théodora, femme de Justinien, la commission d'engager Théodat à se débarrasser d'une odieuse tutelle pour régner seul; celui-ci n'eut rien de plus pressé que de suivre un pareil conseil. L'impératrice haïssait Amalasonte, et craignait que les hautes qualités de cette princesse n'exerçassent sur Justinien une influence fatale à son crédit. Théodat se hâta de reléguer, le 30 avril 535, Amalasonte dans un château du lac Bolzéna, où elle fut livrée à la vengeance de quelques parents de ces Goths qui jadis avaient payé de leur vie une conspiration contre la reine. Surprise au bain, elle fut étranglée après un règne d'environ neuf ans. Justinien la vengea. Bélisaire descendit en Italie, mit à mort Théodat en août 536, et, après dix-sept années de guerre, Narsès acheva, en 552, la destruction complète du royaume fondé par Théodoric Ier. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Manso, *Geschichte des Ost-Gothischen Reiches in Italien*, p. 175. — Procope, *De Bello Gothico*, t. I, p. 1 et 4. — *Hist. Arcana*, c. 16. — Mascou, *Histoire des Anciens Germains*.

AMALBERGUE, fille de Théodoric. *Voy.* HERMENFROI.

AMALEC était, selon quelques historiens, petit-fils d'Ésaü, et passe pour avoir été le père des Amalécites. Selon les Arabes, Amalec était fils de Cham et petit-fils de Noé. Cette opinion n'est pas à dédaigner. Dans la Bible, on voit presque toujours les Amalécites joints aux Chananéens et aux Philistins, et jamais aux Iduméens; et lorsque Saul fit la guerre à Amalec, les Iduméens ne se donnèrent pas le moindre mouvement pour le secourir, ni pour le venger. Il est donc moins vraisemblable que les Amalécites, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, étaient un peuple de Chanaan, fort différent des descendants d'Amalec, petit-fils d'Ésaü.

Genèse, XXXVI, 12, 16; XIV, 7. — Numer., XXIV, 20.

***AMALGER**, en latin *Amalgerus*, religieux du dixième siècle, de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Il est cité par un auteur contemporain,

Ermenrich, comme très-habile dans les beaux-arts, et surtout dans l'architecture.

Fragmenta ex libro Ermenrici, monachi Augiensis, in Mabillon, *Vetera Analecta*, t. IV, p. 329.

AMALIE, duchesse de Saxe-Weimar, née le 24 octobre 1739, morte le 10 avril 1807, se distingua par la protection généreuse qu'elle accordait aux sciences et aux lettres. Sa cour était, vers la fin du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième, le rendez-vous des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne, parmi lesquels il suffit de citer Herder, Goethe, Wieland et Schiller. Veuve, à l'âge de dix-neuf ans, du duc Ernest-Auguste-Constantin, elle répara, par une bonne administration, les pertes que la guerre de sept ans avait causées au duché de Weimar. Elle fonda des établissements de bienfaisance, et donna Wieland pour gouverneur à son fils. En 1775, elle déposa l'autorité gouvernementale entre les mains de son fils aîné, et en 1788 elle fit un voyage en Italie, en compagnie du célèbre auteur de *Werther*. Elle mourut quelques mois après Herder.

Goethe, *Zum Andenken der Fürstin Anna-Amalia*, etc., dans ses ouvrages, t. XXXII, p. 223, édit. de 1830, Stuttgard (Cotta). -- Gervinus, *Geschichte der deut. National Literat.*, t. I, p. 539

***AMALIE** ou **AMÉLIE** (*Anne*), princesse de Prusse, sœur de Frédéric le Grand, née le 9 novembre 1723, morte le 30 mars 1787. Elle s'acquit un grand talent dans la musique, qui fut, pour ainsi dire, l'occupation de toute sa vie. D'un caractère original, elle avait pour maître Kirnberger, l'un des élèves les plus distingués de J.-Sébastien Bach. Attachée aux anciennes traditions musicales, elle dédaignait Haydn, comme un novateur. Elle a composé, sur la mort de Jésus (texte de Ramler), un oratorio où elle déploie des connaissances profondes dans l'harmonie du contre-point.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

***AMALIE** (*Catherine*), femme poëte, fille du comte Dietrich de Waldek, née en 1640, morte à Erbach en 1696. Elle épousa, en 1664, le comte George-Louis d'Erbach. On a d'elle plusieurs hymnes, publiés sous le titre : *Andächtige Singekunst;* Hildburghausen, 1692, in-8°.

Wetzel, *Beschreibung der berühmtesten Liederdichter*, t. I, p. [illegible]

***AMALIE** ou **AMÉLIE** (*Élisabeth*), landgravine de Hesse-Cassel, née le 29 janvier 1602, morte le 8 août [illegible]. Fille du comte Philippe-Louis, comte de Hanau-Munzenberg, elle épousa à dix-sept ans Guillaume V, surnommé *le Constant*, landgrave de Hesse-Cassel, et en eut quatorze enfants, qui moururent presque tous en bas âge. Après la mort de son mari en 1637, elle fut nommée régente. Attachée à la religion protestante, elle vit ses États, à plusieurs reprises, dévastés, pendant la guerre de trente ans, par les troupes impériales. A la paix de Westphalie, elle obtint en dédommagement l'abbaye de Hersfeld, la petite principauté de Gelingen, quelques domaines du Schauenberg, et la somme de six cent mille thalers. C'était une princesse fort instruite, et douée de rares qualités morales.

K.-W. Justi, *Amalie Elisabeth, Landgräfin von Hessen*, etc.; Giessen, 1812, in-8°.

AMALIE. *Voy*. **AMÉLIE**.

AMALRIC ou **ARNAULD**, fameux chef de la croisade contre les albigeois, né vers le milieu du douzième siècle, mort le 29 septembre 1225. Il fut d'abord abbé de Poblet en Catalogne, puis abbé de Grandselve, enfin abbé de Cîteaux. Il possédait cette dernière dignité, lorsqu'en 1204 Innocent III l'adjoignit aux légats Raoul et Pierre de Castelnau, chargés d'extirper en France l'hérésie des albigeois. Il prêcha contre eux une croisade à laquelle prirent part plusieurs princes et seigneurs du temps, et fut nommé généralissime des croisés. En 1209, après la prise de plusieurs châteaux, la déroute ou la fuite de plusieurs troupes, il assiégea et prit Béziers. Soixante mille habitants y furent impitoyablement massacrés; et cette ville, pillée, dépeuplée, devint la proie des flammes. Avant de commencer le massacre, les croisés demandèrent à leur chef Amalric comment on pourrait distinguer les catholiques des hérétiques de cette ville : « Tuez-les tous, répondit l'abbé, car Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Cette expédition sanglante terminée, Amalric conduisit son armée vers Carcassonne, dont il fit le siége. La garnison, commandée par le vicomte Raimond Roger, après une résistance longue et opiniâtre, fut forcée de capituler. Amalric consentit qu'ils sortiraient en chemise et en brayes; et, contre la foi du traité, il retint le vicomte, et le fit périr dans une étroite prison.

Les terres qu'il venait de conquérir furent offertes par Amalric au duc de Bourgogne, qui avait combattu dans cette croisade. Ce duc refusa généreusement les dépouilles du vicomte Raimond Roger; les comtes de Nevers et de Saint-Paul, principaux chefs des croisés, firent le même refus; mais Simon de Montfort, moins délicat, accepta l'offre. Amalric commanda au comte de Toulouse de lui livrer tous ses sujets suspects d'hérésie. Le comte refusa, fut excommunié, ainsi que tous les habitants de ses terres, et particulièrement ceux de Toulouse. Les plaintes du comte et des habitants de cette ville furent portées au pape, qui ordonna à Amalric d'absoudre les excommuniés : il le fit; mais comme les habitants de Toulouse ne purent payer sur-le-champ une somme qu'il exigeait d'eux, il les excommunia de nouveau. Le comte de Toulouse fut traité tout aussi rigoureusement. Il ne cessait de protester de son orthodoxie et de sa soumission au pape; mais Amalric, continuant la guerre, força le comte de Toulouse à se défendre.

Ce fut pendant ces expéditions déplorables que, le 12 mars 1212, Amalric fut nommé archevêque de Narbonne, et qu'il s'arrogea le titre de duc de cette ville. Il ne resta pas longtemps

tranquille dans son nouveau siége. Son humeur inquiète et guerrière le porta à rassembler des troupes; et, à la tête de cent chevaliers français et d'un corps d'infanterie, il marcha en Espagne contre Miramolin, roi de Maroc, qui venait de faire une irruption dans la péninsule. Il contribua au succès d'une bataille décisive (16 juillet 1212), comme il le dit lui-même dans sa relation adressée au chapitre général de Cîteaux, et insérée dans Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 188-192, et dans *Gallia christiana*, t. VI, p. 53-56. A son retour, il reçut, ainsi que Simon de Montfort, une lettre du pape, qui contenait de vifs reproches sur la conduite violente et injuste de l'un et de l'autre. Ils y étaient accusés d'avoir envahi, non-seulement les terres des hérétiques, mais encore celles des catholiques, de s'être emparés du bien d'autrui avec si peu de ménagement, qu'à peine, de tous les domaines du comte de Toulouse, lui restait-il la ville de ce nom; et d'avoir commis plusieurs autres vexations. Simon de Montfort disputa à son protecteur le titre de duc de Narbonne. Amalric, furieux, lança, en 1216, une excommunication contre Simon, qui s'en moqua. Il se réconcilia ensuite avec le comte de Toulouse, et parut embrasser ses intérêts avec chaleur. Ce prélat turbulent et sanguinaire, dont l'existence aggrava les calamités de son siècle, termina sa carrière un an avant le règne de saint Louis. Son corps fut transporté à l'abbaye de Cîteaux, où on lui éleva un superbe mausolée.

« Quand je vois, dit l'abbé de Fleury, les évêques et les abbés de Cîteaux à la tête de ces armées qui faisaient un si grand carnage des hérétiques, comme à la prise de Béziers, quand je vois l'abbé de Cîteaux désirer la mort des hérétiques de Minerbe, quoiqu'il n'osât les y condamner ouvertement, parce qu'il était moine et prêtre, et les croisés brûler les malheureux avec grande joie, comme dit le moine de Vaux-Cernay en plusieurs endroits de son histoire, en tout cela je ne reconnais plus l'esprit de l'Église. »

Amalric n'en a pas moins été placé par Henriquez, dans le ménologe de Cîteaux, avec le titre de Bienheureux. « Enflammé du zèle de la foi chrétienne, dit Henriquez, il combattit rigoureusement les albigeois. Chef de l'armée catholique, il soumit plusieurs villes à Jésus-Christ. Après avoir investi saint Dominique des fonctions d'inquisiteur, et s'être livré lui-même à d'immenses travaux pour les intérêts de la religion, il mourut en paix et en odeur de sainteté. » Ajoutons cependant que ce qu'on dit ici de saint Dominique n'est pas tout à fait exact. Ce formidable ennemi des hérétiques ne tenait point sa mission de l'abbé de Cîteaux. Les pouvoirs excessifs qu'Amalric et les autres légats avaient reçus du pape Innocent III ont amené sans doute l'établissement des tribunaux de l'inquisition; mais aucun de ces légats ne les a fondés ni présidés. Saint Dominique paraît avoir été le véritable fondateur de cette institution, qui se développa successivement durant les cinquante premières années du treizième siècle, sous Innocent III et ses successeurs.

Au milieu des manœuvres, des courses, des querelles, des expéditions militaires qui ont rempli toute la vie d'Amalric, il n'a pu trouver le temps de composer aucun ouvrage proprement dit; mais il nous reste un assez grand nombre de ses chartes et de ses lettres, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XVII, p. 328.

Pierre de Vaux Cernay, *Histoire albigeoise*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, liv. V. — Aubert Lemire, *In orig monast.*, lib. V, cap. XIX. — *Histoire des comtes de Toulouse*. — Vaissette, *Histoire général du Languedoc*, tom. III. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. IX, p. 219. — *Hist. littér. de la France*, t. XVII. p. 206.

AMALRIC (*Augier* D') (en latin *Amalricus Augerii*), historien ecclésiastique du quatorzième siècle, dédia au pape Urbain V, élu en 1362, une histoire des papes sous le titre de *Chronicon pontificale*, ou *Actus pontificum Romanorum*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de deux cents écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII. On la trouve dans Eckhart, *Corpus historicum medii ævi*, vol. II, in-fol.; Leipzig, 1723, et dans Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. III, Milan, 1734.

Muratori, *Præfatio in vitas Pontificum romanorum*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*.

***AMALTEO** (*Pomponio*), peintre italien, né en 1505 à San-Vito dans le Frioul, mort vers le milieu du seizième siècle. Il a fait un grand nombre de fresques et de tableaux à l'huile, qui n'ont pas tous le même mérite. Ses meilleures pièces sont un *Jugement de Salomon*, un *Jugement de Daniel*, un *Jugement de Trajan*, et un *Saint François* dans l'église d'Udine.

Ses frères, *Jérôme* et *Antoine*, furent ses principaux élèves. Sa fille excellait à faire les portraits.

Altan, *Memorie intorno alla vita di Pomponio Amalteo*, dans les *Opuscoli Calogeriani*, vol. XLVIII. — Renaldis, *Della pittura Friulana*. Vasari, *Vite de' pittori*. — Ridolfi, *le Maraviglie dell' arte*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

AMALTHÉE ou **AMALTEO**, famille italienne, établie d'abord à Pordanone dans le Frioul, puis à Oderzo dans la marche de Trévise, a fourni à l'histoire littéraire : *François*, *Paul* et *Marc-Antoine*, frères; *Jérôme*, *Jean-Baptiste* et *Corneille*, fils de François; enfin *Octave* et *Attilius*, fils de Jérôme. Les voici dans le même ordre :

I. **AMALTHÉE** (*François*), littérateur italien, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il professa les belles-lettres dans quelques villes du nord-est de l'Italie, principalement à Oderzo, et se fit connaître par des poésies latines. On trouve de lui, dans le recueil de Calogera (*Raccolta d'Opusculi scientifici et filologici*) un petit poëme en vers hexamètres.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Giraldi, *de Poetis suorum temp.*

II. **AMALTHÉE** (*Paul*), poëte italien, frère du précédent, né à Pordenone, en 1460, mort en 1517. Il entra dans l'ordre des Frères Mineurs, et ouvrit, en 1495, une école de belles-lettres à Pordenone. Il eut pour disciple le célèbre Jérôme Aléandre, qui fut depuis cardinal. Il était occupé à mettre en vers la vie de Maximilien, lorsqu'il périt à Vienne de la main des hérétiques, à ce que prétend le père Gio. degli Agostini (*Miscellanea di varie operette*). On cite de Paul Amalthée : *Poema de Bello germanico adversus hæreticos*, poëme inédit, et des poésies latines imprimées avec l'*Austrias* de Riccardo Bartolini; Strasbourg, 1516, in-4°.

Mazuchelli, *Scrittori d'Italia*.

III. **AMALTHÉE** (*Marc-Antoine*), littérateur italien, frère des deux précédents, né à Pordenone en 1475, mort en 1558. On voit, par les lettres de François, que Marc-Antoine voyagea longtemps, et qu'il avait un fils nommé Vittorino, mort vers 1603. Il laissa en manuscrit un recueil d'épîtres latines.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

IV. **AMALTHÉE** (*Jérôme*), médecin, philosophe et poëte, fils aîné de François Amalthée, né à Oderzo en 1506, mort le 24 octobre 1574. Il fut reçu docteur à Padoue, et y enseigna successivement la médecine et la philosophie. Il quitta plus tard Padoue, et vint exercer l'art de guérir, depuis 1536 jusqu'en 1558, à Serravalle et dans quelques autres villes de son pays. Il passa à Oderzo ses dernières années. On ne connaît qu'un seul poëme de lui en italien; ses autres ouvrages sont en latin. Inférieur comme poëte à son frère Jean-Baptiste, il doit sa célébrité surtout à deux ou trois épigrammes, restées dans la mémoire de tous les latinistes. La plus gràcieuse, qu'on a souvent traduite dans les langues modernes sans jamais l'égaler, est intitulée *de Gemellis Luscis*.

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
Et poterat forma vincere uterque deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

L'épigramme intitulée *Horologium Pulvereum* n'est guère moins connue; quant à la *Gigantomachia hæretica*, elle dut son succès plutôt aux invectives contre les hérétiques qu'au mérite de l'auteur. Les poésies de Jérôme furent publiées par Aléandre sous le titre suivant : *Trium fratrum Amaltheorum Hieronymi, Josephi, Baptistæ, Cornelii Carmina. Accessere Hieronymi Alexandri Junioris Amaltheorum cognati poematia*; Venise, 1627, in-8°; et réimprimées par Grævius. Amsterdam, 1689, in-12, et 1718, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

V. **AMALTHÉE** (*Jean-Baptiste*), poëte italien, second fils de François, né à Oderzo en 1525, mort à Rome en 1573. Il étudia à Padoue, où il s'acquit l'estime de Lodovico Dolce, de Giraldi, de Pietro Aretino et d'autres littérateurs éminents de cette époque. Il fut quelque-temps secrétaire de la république de Raguse, et vint à Rome en 1561. Le cardinal Charles Borromée l'emmena avec lui à Milan, et ne le laissa repartir pour Rome en 1568 qu'après l'avoir comblé de faveurs. Quelque temps avant sa mort, Amalthée fut secrétaire de Pie IV. Il accompagna, en 1554, l'ambassade vénitienne à Londres. Il excellait à faire des vers en latin, en grec et en italien. Ses poëmes latins (églogues, élégies et épigrammes) sont très-estimés, et on les préfère à ceux de ses contemporains. Ses poésies italiennes, peu nombreuses, mais faciles, pures, gràcieuses, sont dispersées dans plusieurs recueils; on en trouve dans la *Scelta di Stanze di diversi auctori Toscani raccolte da M. Agostino Ferentilli*; Venise, 1779; et dans les *Rime di diversi da Lodovico Dolce*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*.

VI. **AMALTHÉE** (*Corneille*), troisième fils de François Amalthée, né à Oderzo en 1530, mort en 1603. Il se fit connaître par ses poésies latines, et Riccoboni (*de Gymn. Patav.* VI) l'appelle *poeta eximius tanquam in Musarum domicilio florens*. A juger par son titre d'*admodum reverendus*, il était dans les ordres. Il travailla avec Paul-Manuce à purger la mauvaise latinité du catéchisme romain pour la belle édition de cet ouvrage que Manuce publia à Rome, 1566, in-fol. De tous ses poëmes latins celui qui lui fit le plus d'honneur c'est son *Proteus*, imprimé à Venise, chez Onuphre Farri, 1572, in-4°, et dans un recueil de poésies latines sur la victoire de Lépante (de Curzolari) par P. Gherardo; Venise, 1772, in-8°. On y remarque que la victoire de don Juan d'Autriche avait été prédite par Amalthée, et un poëte latin du temps célébra cette heureuse inspiration dans un distique où il disait qu'Amalthée, en chantant les vainqueurs, était lui-même vainqueur des autres poëtes. On trouve les poésies de C. Amalthée dans Aléandre, *Fratrum Amaltheorum carmina*; Venise, 1627, in-8°, et dans Gruter, *Deliciæ poetarum italorum*.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*. — Tiraboschi, *Storia delle letteratura italiana*.

VII. **AMALTHÉE** (*Octave*), fils aîné de Jérôme, né à Oderzo en 1543, mort en 1626, après avoir professé la philosophie à Padoue, embrassa comme son père l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le *Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques* de Calogera.

Mazuchelli. — Ginguené.

VIII. **AMALTHÉE** (*Attilius*), second fils de Jérôme, né à Oderzo en 1550, mort à Rome en 1633, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes. Il fut aussi archevêque d'Athènes.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*.

*AMADÉ (*Ladislas*, baron D'), poëte hongrois, né à Kaschau le 12 mars 1703, mort à Felbar le 22 décembre 1764. Il suivit la carrière militaire, et parvint au grade de colonel. On a de lui quelques poésies lyriques et érotiques (*Nyagas énekei, szerelmei, Buzgószionek*, etc.); Vienne, 1755, in-8°.

Oesterr. Biograph.-Lexicon; Vienne, 1851.

AMAD-EDDAULAH. *Voyez* IMAD-EDDAULAH.

AMADEI (*Charles-Antoine*), médecin et botaniste, né à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1720. Il découvrit deux espèces de plantes, très-rares en Italie, et qui se retrouvent dans les régions équatoriales. L'une de ces espèces à fait établir le genre *Aldrovanda*. Il n'a laissé aucun ouvrage.

Gaëtan Monti, *deux Dissertations dans les Mémoires de l'Institut de Bologne*, t. III et V.

*AMADEI (*Girolamo*) religieux italien de l'ordre *di servi di Maria Vergine*, né vers 1483, mort à Lucques, le 16 février 1543, professa la théologie à Bologne et à Sienne. Le général de son ordre l'envoya en Allemagne comme son vicaire, pour s'opposer aux progrès de l'hérésie de Luther. Amadei la combattit, non-seulement par ses prédications, mais aussi par un traité sur l'immortalité de l'âme, dans lequel il refutait les doctrines du moine allemand. Cet ouvrage, d'abord publié à Rome et dédié au cardinal Antoine de Padoue, fut réimprimé sous le titre d'*Apologia sull' immortalità dell' anima*; Milan 1518, in-4°, avec une dédicace au cardinal Roberto Puccio. Amadei fut nommé vicaire-général *de' servi* par le pape Adrien VI, et confirmé dans cette place par le chapitre de Faënza en 1524 et par celui de Sienne en 1533. Il s'efforça de réformer les couvents de son ordre. Outre l'ouvrage déjà cité, Amadei a laissé plusieurs écrits encore inédits; entre autres, un traité *De Jure divino*, contre Luther. L. J.

Giani, *Annales ordinis FF. servorum B. M. V.*, vol. II. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AMADEI (*Étienne*), peintre italien, né à Perugia en 1589, mort en 1644. On a remarqué comme une particularité de sa vie qu'il naquit et mourut à la même heure et au même jour du mois (20 janvier, à minuit). Il a fait plusieurs portraits et sujets d'histoire, estimés.

Pascoli, *Vite de' pittori, scultori e architecti*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*AMADEI ou AMADEO (*Jean-Antoine*), sculpteur italien, natif de Pavie, mort vers 1471. Son chef-d'œuvre fut le mausolée du général vénitien Barthélemy Colleoni, dans l'église de Bergame.

Cicognara, *Storia della scultura*.

AMADESI (*Dominique*), poëte italien, né à Bologne le 4 août 1657, mort dans sa ville natale le 11 septembre 1730. Riche marchand Bolonais, il consacra ses loisirs à des études littéraires, et composa des poésies qui lui acquirent une grande réputation. Ses premiers écrits parurent sous l'anagramme de *Simonide da Meaco*, dans le recueil de Gobbi, *Scelta di Sonetti e Canzoni de' più excellenti Rimatori d'ogni secolo*; Bologne, 1709. D'autres poésies d'Amadesi furent publiées, en 1723, par son ami Gio. Pietro Zanotti. Son fils Lelio-Alberto cultiva aussi les lettres avec succès. Quelques-unes de ses poésies se trouvent dans le recueil de Gobbi.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

AMADESI (*Joseph-Louis*), canoniste et antiquaire italien, né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1773. Il suivit dès l'enfance sa famille à Ravenne, et passa dans cette ville presque tout le reste de sa vie. Il entra dans les ordres, et fut nommé, par l'archevêque de Ravenne, gardien des archives archiépiscopales; vaste dépôt qu'Amadesi mit en ordre, et dont il profita pour ses recherches historiques. Ses principaux ouvrages sont: *de Jurisdictione Ravennatum Episcoporum in civitate et diœcesi Ferrariensi*; Ravenne, 1747; — *de Jure Ravennatum Archiepiscoporum deputandi notarios*; Rome, 1752; — *de Comitatu Argentato*; Rome, 1763; — un grand nombre d'opuscules, publiés dans le recueil du P. Calogera (*Raccolta di opuscoli scientifici et filologici*, vol. XIII et XIIV; le dix-septième chant accompagné de notes du *Bertoldo, Bertoldino, e Cacasenno*. Quelques beaux esprits de Bologne avaient pris l'engagement de mettre en vers et d'annoter l'Histoire populaire du paysan lombard Bertoldo, écrite par Giulio Cesare Croce. Amadesi, qui cultivait à la fois l'érudition et la poésie, fournit son contingent à cette docte et burlesque composition.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*.

AMADEUS. *Voy.* AMÉDÉE.

AMADOR REBELLO (le P.), jésuite portugais, né dans le bourg de Mezamfrio, évêché de Porto, en 1539, mort à Lisbonne en 1622. On a de lui: *Alguns capitulos tirados das cartas que vieram este anno de 1588 dos padres da companhia de Jesu, que andam nas partes da India, China, Japão e reino de Angola, impressos para se poderem com mais facilidade communicar a muitas pessoas que os pedem. Colligidos por o padre Amador Rebello, da mesma companhia, procurador das provincias da India e Brasil*; Lisboa, 1688.

Ce livre est assez rare, et on se le procure difficilement en France. Amador Rebello est mis au nombre des écrivains qui font autorité.

FERD. DENIS.

Catalogo dos Autores. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

AMADUZZI (*Jean-Christophe*), en latin *Amadutius*, philologue italien, né près de Rimini en 1740, mort en 1792 à Rome, où il dirigeait l'imprimerie de la Propagande de la foi. On a de lui: 1° une quatrième édition, avec des notes, de l'ouvrage de Bellori, intitulé *Fragmenta vestigii veteris Romæ*; Rome, 1764, in-fol.; — 2° *Le-*

ges novellæ quinque anecdotæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III, cum ceterarum etiam novellarum editarum titulis, et variis lectionibus ex codice Ottoboniano; quibus accedunt aliæ Valentiniani III Constitutiones jam editæ, quæ in codice Theodosiano desiderantur; ac tandem lex romana, seu responsum Papiani, titulis, anecdotis, variisque lectionibus auctum; Rome, 1767, in-fol.; c'est un supplément à l'édition du code Théodosien donnée par Ritter; — 3° *Anecdota litteraria e manuscriptis codicibus eruta*; Rome, 1773 et 1774, 3 vol. grand in-8°; — 4° *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Mathiorum adservantur, collecta et annotationibns illustrata;* Rome, 1779, 3 vol. in-fol., avec 270 planches; — 5° *Characterum ethicorum Theophrasti capita duo, hactenus anedocta*, grec et latin, avec une préface et des notes; Parme, 1786, in-4°; — 6° *Alphabetum bramanum seu romanum regni Avæ, finitimarumque regionum;* Rome, 1776-1787, in-8°; — 7° *Epistola ad Bodonium, super editionem Anacreontis;* Parme, 1791, in-8°; — 8° *Discorso filosophico sul fine e l' utilità della Academia*; Rome, 1777, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III, p. 269.

AMALAIRE ou **AMALARIUS FORTUNATUS**, archevêque français, mort en 814. Il fut élevé au monastère de Medeloc, et nommé en 810 archevêque de Trêves. Charlemagne le chargea, l'année suivante, d'instruire les Saxons dans la religion chrétienne. Amalaire fonda l'église d'Hambourg, et partit en 813 avec Pierre, abbé de Nonantule, comme ambassadeur près Michel Curopalate, empereur d'Orient. Il réussit dans sa mission, et mourut à son retour. Amalaire a laissé un livre *sur le Sacrement de Baptême*, dédié à Charlemagne, et faussement attribué à Alcuin. A. DE L.

Brovenarius, *Annales ecclesiastici Trevirorum*. — Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*. — Le Mire, *Opera diplomatica et historica*. — *Hist. litt. de la France*, t. IV.

AMALAIRE ou **AMALARIUS SYMPHORIUS**, prélat français, vivait en 841. Il fut d'abord disciple d'Alcuin, puis successivement prêtre à Metz, abbé de Hornbach et co-évêque de Trêves. Louis le Débonnaire lui fit composer plusieurs ouvrages concernant le service divin. Ce fut également par ordre de ce monarque qu'Amalaire fit un voyage à Rome en 831 pour arrêter avec le pape Grégoire IV un choix d'antiennes et de prières. Amalaire à laissé : *De ecclesiasticis seu divinis Officiis*, publié et approuvé par le concile d'Aix-la-Chapelle en 813; — *De Ordine antiphonario;* écrit vers 832; — *Forma institutionis canonicorum et sanctimonalium canonice viventium*, imprimé avec notes de Lemire, dans *le Code des Règles des Clercs;* Anvers, 1638, in-fol. : Pierre Damarin critique ce code, comme facilitant le péculat en accordant trop de nourriture aux religieux; — Cinq *lettres*, adressées, la première à Jérémie, archevêque de Sens, sur la manière d'écrire le nom de Jésus; la deuxième à Jonas d'Orléans sur le même sujet; la troisième à Rangaire, évêque de Noyon, sur le sens de ces paroles : *Hic est calix sanguinis mei, non et æterni testamenti;* la quatrième à Hatton, moine, sur le nom de *Séraphim*, pour savoir quand il est masculin et quand il est neutre; la cinquième à Guntard, sur la défense de cracher après la communion. Ces lettres ont été publiées dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Acheri, et réimprimées dans les *Anecdota* de Martenne. Amalaire trouva dans saint Agobard, archevêque de Lyon, un antagoniste véhément. Dans sa dissertation *De divina Psalmodia*, Agobard s'exprime ainsi sur son adversaire : *quia nuper stultus et improbus ipsaque stultitia et improbitate sua omnibus notus calumniator erupit, qui sanctam Ecclesiam nostram id est, Lugdunensem, non solum verbo, sed etiam scriptis lacerare non cessat.* Ce langage rappelle celui des humanistes de nos jours. A. DE L.

Honoré d'Autun, *de Luminibus ecclesiasticis*. — Sigebert, *Catalogus*. — Ademard d'Angoulême, *Chronica*. — Sirmond, *Concilia antiqua Galliæ*.— Dom Luc d'Acheri *Spicilége*. — Le Mire, *Regulæ constitutæ Clericorum*. — Baluze, *ad Agobardum*. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du IX siècle*. — *Histoire littéraire de la France*, IV. 531.— Dom Ceillier, *Histoire générale des Auteurs sacrés*.

AMALARIC, roi des Visigoths, né en 502, tué en décembre 531. Après la mort de Théodoric, son aïeul, il fut reconnu roi d'un consentement unanime, par les Visigoths, en 511. Peu de temps après son installation, il fit avec Athalaric, son cousin, petit-fils et successeur de Théodoric, un traité par lequel la Provence demeura sous la domination des Ostrogoths, et Amalaric eut tout ce que les Goths possédaient en deçà du Rhône. Amalaric épousa en 526 Clotilde, fille de Clovis I[er], princesse aussi zélée pour la foi catholique qu'Amalaric l'était pour l'arianisme. Ce prince n'épargna ni caresse, ni menaces, ni violences, pour lui faire adopter sa croyance : Clotilde fut inébranlable. Enfin, après avoir beaucoup souffert, elle prit le parti de porter plainte à ses frères, et envoya au roi Childebert un mouchoir teint de son sang. Childebert, indigné, se mit à la tête d'une armée, défit Amalaric, qui, revenant à Narbonne chercher ses trésors, y est tué d'un coup de lance par un soldat franc. En lui finit la race des Théodorics, qui avait régné cent onze ans. Childebert, après avoir livré Narbonne au pillage et ravagé la Septimanie, reprit la route de France, ramenant Clotilde sa sœur; mais elle mourut en chemin. Theudis succéda à Amalaric.

Procope, *De bello Gothico*, lib. I. — Jornandes, *De rebus Gothicis*, c. 58, p. 152. — Isidore, *Chronicon Gothorum*. — Aschbach, *Geschichte der Westgothen in Spanien*.

AMALARIUS. *Voy.* AMALAIRE.

AMALASONTE (en goth. *Amalesuenta*, la vierge de Amales), reine des Ostrogoths, étranglée en 535, était fille de Théodoric et d'Audé-

fidèle. Elle eut pour époux Euthéric, de la famille des Amales dont elle-même était issue, et que Théodoric éleva à la dignité consulaire. Euthéric mourut avant son beau-père, laissant un héritier du nom d'Athalaric, âgé de dix ans seulement. Théodoric Ier lui-même termina sa glorieuse carrière l'année suivante (526), après avoir nommé pour successeur le jeune fils d'Euthéric, dont la tutelle devait rester entre les mains d'Amalasonte, sa mère. Cette princesse parlait, outre la langue nationale, le grec et le latin; elle cultivait les lettres avec goût, et travaillait à répandre chez son peuple les bienfaits de la civilisation. Soutenue par le sage Cassiodore, elle régna avec douceur, poursuivant le projet de son père de fondre insensiblement en un seul peuple les Romains et les Goths, leurs vainqueurs. Sa prudence et sa sagesse firent fleurir le royaume d'Italie, indépendant par le fait, bien que nominalement soumis à l'empire de Byzance; enfin elle mit tous ses soins à donner à son fils une éducation qui le rendît propre à continuer son ouvrage. Celui-ci, au contraire, rebelle aux maîtres grecs et romains chargés de l'élever suivant les principes des peuples civilisés, préférait les mœurs grossières des Goths, et se livrait, dès qu'il en trouvait l'occasion, aux amusements barbares de ses jeunes compatriotes. Sa mère en fut vivement affectée; et, le trouvant un jour dans une position des plus indécentes, elle ne put s'empêcher de le frapper.

Ce n'était pas ainsi que les Goths avaient coutume d'élever leurs enfants; ils ne voulaient pas qu'une seule offense impunie laissât dans leur âme un souvenir d'humiliation ou de crainte. « Celui qui aura tremblé devant la férule d'un « pédagogue, disaient-ils, ne regardera jamais « sans crainte le fer des ennemis. »

Athalaric sortit en jetant des cris; il se plaignit aux principaux chefs des Goths d'être accablé de mauvais traitements pour ne vouloir ni apprendre une science inutile, ni écouter des maîtres ennuyeux; et ce langage mit dans ses intérêts les vieux guerriers de Théodoric, dont l'ignorance méprisait la science des livres. Ils reprochèrent à la reine de corrompre, par des occupations futiles et des traitements indignes d'un roi, la nature énergique d'un prince qui leur promettait un souverain digne de ses ancêtres. Les vieux maîtres furent donc renvoyés, et l'on donna au prince un certain nombre de jeunes compagnons qui ne tardèrent pas à déraciner en lui tous les germes que l'éducation avait pu y semer. Non-seulement il se livra à la débauche et à l'ivrognerie, mais il mit de côté tout sentiment filial. Aussi, quand éclata en 533 contre elle un complot qui menaçait à la fois sa vie et son autorité, Athalaric ne fit rien pour la défendre; et il ne cacha pas son humeur quand il la vit triompher de ses ennemis. La malheureuse mère pressentit le sort qui attendait le royaume: elle hésitait si elle devait contracter un nouveau mariage, ou déposer son pouvoir entre les mains de l'empereur d'Orient, qui conservait des Goths sur l'Italie des droits de suzeraineté. La brutalité de son fils excitait en elle de vives appréhensions, et elle craignit qu'après la mort de son fils, auquel ses dérèglements avaient attiré une incurable maladie, elle ne restât seule, exposée à leur humeur grossière et farouche. Peu après la mort d'Athalaric, arrivée le 20 octobre 534, elle partagea son trône avec Théodat, son cousin, qu'elle épousa le 8 octobre 534; mais cette mesure ne fit qu'ajouter à son infortune. En 535, l'empereur Justinien envoya à Ravenne, résidence d'Amalasonte, des ambassadeurs chargés de demander aux Ostrogoths la cession de la Tuscie, et de rappeler à la reine les ouvertures que, dans un moment d'incertitude, elle avait déjà faites à l'empereur, au sujet de la résignation de l'autorité souveraine entre ses mains. En même temps l'un des députés avait reçu de Théodora, femme de Justinien, la commission d'engager Théodat à se débarrasser d'une odieuse tutelle pour régner seul; celui-ci n'eut rien de plus pressé que de suivre un pareil conseil. L'impératrice haïssait Amalasonte, et craignait que les hautes qualités de cette princesse n'exerçassent sur Justinien une influence fatale à son crédit. Théodat se hâta de reléguer, le 30 avril 535, Amalasonte dans un château du lac Bolzéna, où elle fut livrée à la vengeance de quelques parents de ces Goths qui jadis avaient payé de leur vie une conspiration contre la reine. Surprise au bain, elle fut étranglée après un règne d'environ neuf ans. Justinien la vengea. Bélisaire descendit en Italie, mit à mort Théodat en août 536, et, après dix-sept années de guerre, Narsès acheva, en 552, la destruction complète du royaume fondé par Théodoric Ier. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Manso, *Geschichte des Ost-Gothischen Reiches in Italien*, p. 175. — Procope, *De Bello Gothico*, t. I, p. 1 et 4. — *Hist. Arcana*, c. 16. — Mascou, *Histoire des Anciens Germains*.

AMALBERGUE, fille de Théodoric. *Voy.* HERMENFROI.

AMALEC était, selon quelques historiens, petit-fils d'Ésaü, et passe pour avoir été le père des Amalécites. Selon les Arabes, Amalec était fils de Cham et petit-fils de Noé. Cette opinion n'est pas à dédaigner. Dans la Bible, on voit presque toujours les Amalécites joints aux Chananéens et aux Philistins, et jamais aux Iduméens; et lorsque Saül fit la guerre à Amalec, les Iduméens ne se donnèrent pas le moindre mouvement pour le secourir, ni pour le venger. Il est donc moins vraisemblable que les Amalécites, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, étaient un peuple de Chanaan, fort différent des descendants d'Amalec, petit-fils d'Ésaü.

Genèse, XXXVI, 12, 16; XIV, 7. — Numer., XXIV, 20.

***AMALGER**, en latin *Amalgerus*, religieux du dixième siècle, de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Il est cité par un auteur contemporain,

Ermenrich, comme très-habile dans les beaux-arts, et surtout dans l'architecture.

Fragmenta ex libro Ermenrici, monachi Augiensis, in Mabillon, *Vetera Analecta*, t. IV, p. 329.

AMALIE, duchesse de Saxe-Weimar, née le 24 octobre 1739, morte le 10 avril 1807, se distingua par la protection généreuse qu'elle accordait aux sciences et aux lettres. Sa cour était, vers la fin du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième, le rendez-vous des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne, parmi lesquels il suffit de citer Herder, Goethe, Wieland et Schiller. Veuve, à l'âge de dix-neuf ans, du duc Ernest-Auguste-Constantin, elle répara, par une bonne administration, les pertes que la guerre de sept ans avait causées au duché de Weimar. Elle fonda des établissements de bienfaisance, et donna Wieland pour gouverneur à son fils. En 1775, elle déposa l'autorité gouvernementale entre les mains de son fils aîné, et en 1788 elle fit un voyage en Italie, en compagnie du célèbre auteur de *Werther*. Elle mourut quelques mois après Herder.

Goethe, *Zum Andenken der Fürstin Anna-Amalia*, etc., dans ses ouvrages, t. XXXII, p. 223, édit. de 1830, Stuttgard (Cotta). — Gervinus, *Geschichte der deut. National Literat.*, t. I, p. 539

***AMALIE** ou **AMÉLIE** (*Anne*), princesse de Prusse, sœur de Frédéric le Grand, née le 9 novembre 1723, morte le 30 mars 1787. Elle s'acquit un grand talent dans la musique, qui fut, pour ainsi dire, l'occupation de toute sa vie. D'un caractère original, elle avait pour maître Kirnberger, l'un des élèves les plus distingués de J.-Sébastien Bach. Attachée aux anciennes traditions musicales, elle dédaignait Haydn, comme un novateur. Elle a composé, sur la mort de Jésus (texte de Ramler), un oratorio où elle déploie des connaissances profondes dans l'harmonie du contre-point.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

***AMALIE** (*Catherine*), femme poëte, fille du comte Dietrich de Waldek, née en 1640, morte à Erbach en 1696. Elle épousa, en 1664, le comte George-Louis d'Erbach. On a d'elle plusieurs hymnes, publiés sous le titre : *Andächtige Singekunst;* Hildburghausen, 1692, in-8°.

Wetzel, *Beschreibung der berühmtesten Liederdichter*, t. I, p. 60.

***AMALIE** ou **AMÉLIE** (*Élisabeth*), landgravine de Hesse-Cassel, née le 29 janvier 1602, morte le 8 août 1651. Fille du comte Philippe-Louis, comte de Hanau-Munzenberg, elle épousa à dix-sept ans Guillaume V, surnommé *le Constant*, landgrave de Hesse-Cassel, et en eut quatorze enfants, qui moururent presque tous en bas âge. Après la mort de son mari en 1637, elle fut nommée régente. Attachée à la religion protestante, elle vit ses États, à plusieurs reprises, dévastés, pendant la guerre de trente ans, par les troupes impériales. A la paix de Westphalie, elle obtint en dédommagement l'abbaye de Hersfeld, la petite principauté de Gelingen, quelques domaines du Schauenberg, et la somme de six cent mille thalers. C'était une princesse fort instruite, et douée de rares qualités morales.

K.-W. Justi, *Amalie Elisabeth, Landgräfin von Hessen*, etc.; Giessen, 1812, in-8°.

AMALIE. *Voy*. AMÉLIE.

AMALRIC ou **ARNAULD**, fameux chef de la croisade contre les albigeois, né vers le milieu du douzième siècle, mort le 29 septembre 1225. Il fut d'abord abbé de Poblet en Catalogne, puis abbé de Grandselve, enfin abbé de Cîteaux. Il possédait cette dernière dignité, lorsqu'en 1204 Innocent III l'adjoignit aux légats Raoul et Pierre de Castelnau, chargés d'extirper en France l'hérésie des albigeois. Il prêcha contre eux une croisade à laquelle prirent part plusieurs princes et seigneurs du temps, et fut nommé généralissime des croisés. En 1209, après la prise de plusieurs châteaux, la déroute ou la fuite de plusieurs troupes, il assiégea et prit Béziers. Soixante mille habitants y furent impitoyablement massacrés; et cette ville, pillée, dépeuplée, devint la proie des flammes. Avant de commencer le massacre, les croisés demandèrent à leur chef Amalric comment on pourrait distinguer les catholiques des hérétiques de cette ville : « Tuez-les tous, répondit l'abbé, car Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Cette expédition sanglante terminée, Amalric conduisit son armée vers Carcassonne, dont il fit le siége. La garnison, commandée par le vicomte Raimond Roger, après une résistance longue et opiniâtre, fut forcée de capituler. Amalric consentit qu'ils sortiraient en chemise et en brayes; et, contre la foi du traité, il retint le vicomte, et le fit périr dans une étroite prison.

Les terres qu'il venait de conquérir furent offertes par Amalric au duc de Bourgogne, qui avait combattu dans cette croisade. Ce duc refusa généreusement les dépouilles du vicomte Raimond Roger; les comtes de Nevers et de Saint-Paul, principaux chefs des croisés, firent le même refus; mais Simon de Montfort, moins délicat, accepta l'offre. Amalric commanda au comte de Toulouse de lui livrer tous ses sujets suspects d'hérésie. Le comte refusa, fut excommunié, ainsi que tous les habitants de ses terres, et particulièrement ceux de Toulouse. Les plaintes du comte et des habitants de cette ville furent portées au pape, qui ordonna à Amalric d'absoudre les excommuniés : il le fit; mais comme les habitants de Toulouse ne purent payer sur-le-champ une somme qu'il exigeait d'eux, il les excommunia de nouveau. Le comte de Toulouse fut traité tout aussi rigoureusement. Il ne cessait de protester de son orthodoxie et de sa soumission au pape; mais Amalric, continuant la guerre, força le comte de Toulouse à se défendre.

Ce fut pendant ces expéditions déplorables que, le 12 mars 1212, Amalric fut nommé archevêque de Narbonne, et qu'il s'arrogea le titre de duc de cette ville. Il ne resta pas longtemps

tranquille dans son nouveau siége. Son humeur inquiète et guerrière le porta à rassembler des troupes; et, à la tête de cent chevaliers français et d'un corps d'infanterie, il marcha en Espagne contre Miramolin, roi de Maroc, qui venait de faire une irruption dans la péninsule. Il contribua au succès d'une bataille décisive (16 juillet 1212), comme il le dit lui-même dans sa relation adressée au chapitre général de Cîteaux, et insérée dans Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 188-192, et dans *Gallia christiana*, t. VI, p. 53-56. A son retour, il reçut, ainsi que Simon de Montfort, une lettre du pape, qui contenait de vifs reproches sur la conduite violente et injuste de l'un et de l'autre. Ils y étaient accusés d'avoir envahi, non-seulement les terres des hérétiques, mais encore celles des catholiques, de s'être emparés du bien d'autrui avec si peu de ménagement, qu'à peine, de tous les domaines du comte de Toulouse, lui restait-il la ville de ce nom; et d'avoir commis plusieurs autres vexations. Simon de Montfort disputa à son protecteur le titre de duc de Narbonne. Amalric, furieux, lança, en 1216, une excommunication contre Simon, qui s'en moqua. Il se réconcilia ensuite avec le comte de Toulouse, et parut embrasser ses intérêts avec chaleur. Ce prélat turbulent et sanguinaire, dont l'existence aggrava les calamités de son siècle, termina sa carrière un an avant le règne de saint Louis. Son corps fut transporté à l'abbaye de Cîteaux, où on lui éleva un superbe mausolée.

« Quand je vois, dit l'abbé de Fleury, les évêques et les abbés de Cîteaux à la tête de ces armées qui faisaient un si grand carnage des hérétiques, comme à la prise de Béziers, quand je vois l'abbé de Cîteaux désirer la mort des hérétiques de Minerbe, quoiqu'il n'osât les y condamner ouvertement, parce qu'il était moine et prêtre, et les croisés brûler les malheureux avec grande joie, comme dit le moine de Vaux-Cernay en plusieurs endroits de son histoire, en tout cela je ne reconnais plus l'esprit de l'Église. »

Amalric n'en a pas moins été placé par Henriquez, dans le ménologe de Cîteaux, avec le titre de Bienheureux. « Enflammé du zèle de la foi chrétienne, dit Henriquez, il combattit rigoureusement les albigeois. Chef de l'armée catholique, il soumit plusieurs villes à Jésus-Christ. Après avoir investi saint Dominique des fonctions d'inquisiteur, et s'être livré lui-même à d'immenses travaux pour les intérêts de la religion, il mourut en paix et en odeur de sainteté. » Ajoutons cependant que ce qu'on dit ici de saint Dominique n'est pas tout à fait exact. Ce formidable ennemi des hérétiques ne tenait point sa mission de l'abbé de Cîteaux. Les pouvoirs excessifs qu'Amalric et les autres légats avaient reçus du pape Innocent III ont amené sans doute l'établissement des tribunaux de l'inquisition; mais aucun de ces légats ne les a fondés ni présidés. Saint Dominique paraît avoir été le véritable fondateur de cette institution, qui se développa successivement durant les cinquante premières années du treizième siècle, sous Innocent III et ses successeurs.

Au milieu des manœuvres, des courses, des querelles, des expéditions militaires qui ont rempli toute la vie d'Amalric, il n'a pu trouver le temps de composer aucun ouvrage proprement dit; mais il nous reste un assez grand nombre de ses chartes et de ses lettres, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XVII, p. 328.

Pierre de Vaux Cernay, *Histoire albigeoise*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, liv. V. — Aubert Lemire, *In orig monast.*, lib. V, cap. XIX. — *Histoire des comtes de Toulouse*. — Vaissette, *Histoire général du Languedoc*, tom. III. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. IX, p. 219. — *Hist. littér. de la France*, t. XVII. p. 306.

AMALRIC (*Augier* D') (en latin *Amalricus Augerii*), historien ecclésiastique du quatorzième siècle, dédia au pape Urbain V, élu en 1362, une histoire des papes sous le titre de *Chronicon pontificale*, ou *Actus pontificum Romanorum*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de deux cents écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII. On la trouve dans Eckhart, *Corpus historicum medii ævi*, vol. II, in-fol.; Leipzig, 1723, et dans Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. III, Milan, 1734.

Muratori, *Præfatio in vitas Pontificum romanorum*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*.

***AMALTEO** (*Pomponio*), peintre italien, né en 1505 à San-Vito dans le Frioul, mort vers le milieu du seizième siècle. Il a fait un grand nombre de fresques et de tableaux à l'huile, qui n'ont pas tous le même mérite. Ses meilleures pièces sont un *Jugement de Salomon*, un *Jugement de Daniel*, un *Jugement de Trajan*, et un *Saint François* dans l'église d'Udine.

Ses frères, *Jérôme* et *Antoine*, furent ses principaux élèves. Sa fille excellait à faire les portraits.

Altan, *Memorie intorno alla vita di Pomponio Amalteo*, dans les *Opuscoli Calogeriani*, vol. XLVIII. — Renaldis, *Della pittura Friulana*. Vasari, *Vite de' pittori*. — Ridolfi, *le Maraviglie dell' arte*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

AMALTHÉE ou **AMALTEO**, famille italienne, établie d'abord à Pordanone dans le Frioul, puis à Oderzo dans la marche de Trévise, a fourni à l'histoire littéraire : *François*, *Paul* et *Marc-Antoine*, frères; *Jérôme*, *Jean-Baptiste* et *Corneille*, fils de François; enfin *Octave* et *Attilius*, fils de Jérôme. Les voici dans le même ordre :

I. **AMALTHÉE** (*François*), littérateur italien, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il professa les belles-lettres dans quelques villes du nord-est de l'Italie, principalement à Oderzo, et se fit connaître par des poésies latines. On trouve de lui, dans le recueil de Calogera (*Raccolta d'Opusculi scientifici et filologici*) un petit poëme en vers hexamètres.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Giraldi, *de Poetis suorum temp.*

II. **AMALTHÉE** (*Paul*), poëte italien, frère du précédent, né à Pordenone, en 1460, mort en 1517. Il entra dans l'ordre des Frères Mineurs, et ouvrit, en 1495, une école de belles-lettres à Pordenone. Il eut pour disciple le célèbre Jérôme Aléandre, qui fut depuis cardinal. Il était occupé à mettre en vers la vie de Maximilien, lorsqu'il périt à Vienne de la main des hérétiques, à ce que prétend le père Gio. degli Agostini (*Miscellanea di varie operette*). On cite de Paul Amalthée : *Poema de Bello germanico adversus hæreticos*, poëme inédit, et des poésies latines imprimées avec l'*Austrias* de Riccardo Bartolini; Strasbourg, 1516, in-4°.

Mazuchelli, *Scrittori d'Italia*.

III. **AMALTHÉE** (*Marc-Antoine*), littérateur italien, frère des deux précédents, né à Pordenone en 1475, mort en 1558. On voit, par les lettres de François, que Marc-Antoine voyagea longtemps, et qu'il avait un fils nommé Vittorino, mort vers 1603. Il laissa en manuscrit un recueil d'épîtres latines.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

IV. **AMALTHÉE** (*Jérôme*), médecin, philosophe et poëte, fils aîné de François Amalthée, né à Oderzo en 1506, mort le 24 octobre 1574. Il fut reçu docteur à Padoue, et y enseigna successivement la médecine et la philosophie. Il quitta plus tard Padoue, et vint exercer l'art de guérir, depuis 1536 jusqu'en 1558, à Serravalle et dans quelques autres villes de son pays. Il passa à Oderzo ses dernières années. On ne connaît qu'un seul poëme de lui en italien; ses autres ouvrages sont en latin. Inférieur comme poëte à son frère Jean-Baptiste, il doit sa célébrité surtout à deux ou trois épigrammes, restées dans la mémoire de tous les latinistes. La plus gracieuse, qu'on a souvent traduite dans les langues modernes sans jamais l'égaler, est intitulée *de Gemellis Luscis*.

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
Et poterat forma vincere uterque deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

L'épigramme intitulée *Horologium Pulvereum* n'est guère moins connue; quant à la *Gigantomachia hæretica*, elle dut son succès plutôt aux invectives contre les hérétiques qu'au mérite de l'auteur. Les poésies de Jérôme furent publiées par Aléandre sous le titre suivant : *Trium fratrum Amaltheorum Hieronymi, Josephi, Baptistæ, Cornelii Carmina. Accessere Hieronymi Alexandri Junioris Amaltheorum cognati poematia*; Venise, 1627, in-8°; et réimprimées par Græevius. Amsterdam, 1689, in-12, et 1718, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

V. **AMALTHÉE** (*Jean-Baptiste*), poëte italien, second fils de François, né à Oderzo en 1525, mort à Rome en 1573. Il étudia à Padoue, où il s'acquit l'estime de Lodovico Dolce, de Giraldi, de Pietro Aretino et d'autres littérateurs éminents de cette époque. Il fut quelque-temps secrétaire de la république de Raguse, et vint à Rome en 1561. Le cardinal Charles Borromée l'emmena avec lui à Milan, et ne le laissa repartir pour Rome en 1568 qu'après l'avoir comblé de faveurs. Quelque temps avant sa mort, Amalthée fut secrétaire de Pie IV. Il accompagna, en 1554, l'ambassade vénitienne à Londres. Il excellait à faire des vers en latin, en grec et en italien. Ses poëmes latins (églogues, élégies et épigrammes) sont très-estimés, et on les préfère à ceux de ses contemporains. Ses poésies italiennes, peu nombreuses, mais faciles, pures, gràcieuses, sont dispersées dans plusieurs recueils; on en trouve dans la *Scelta di Stanze di diversi auctori Toscani raccolte da M. Agostino Ferentilli*; Venise, 1779; et dans les *Rime di diversi da Lodovico Dolce*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*.

VI. **AMALTHÉE** (*Corneille*), troisième fils de François Amalthée, né à Oderzo en 1530, mort en 1603. Il se fit connaître par ses poésies latines, et Riccoboni (*de Gymn. Patav.* VI) l'appelle *poeta eximius tanquam in Musarum domicilio florens*. A juger par son titre d'*admodum reverendus*, il était dans les ordres. Il travailla avec Paul-Manuce à purger la mauvaise latinité du catéchisme romain pour la belle édition de cet ouvrage que Manuce publia à Rome, 1566, in-fol. De tous ses poëmes latins celui qui lui fit le plus d'honneur c'est son *Proteus*, imprimé à Venise, chez Onuphre Farri, 1572, in-4°, et dans un recueil de poésies latines sur la victoire de Lépante (de Curzolari) par P. Gherardo; Venise, 1772, in-8°. On y remarque que la victoire de don Juan d'Autriche avait été prédite par Amalthée, et un poëte latin du temps célébra cette heureuse inspiration dans un distique où il disait qu'Amalthée, en chantant les vainqueurs, était lui-même vainqueur des autres poëtes. On trouve les poésies de C. Amalthée dans Aléandre, *Fratrum Amaltheorum carmina*; Venise, 1627, in-8°, et dans Gruter, *Deliciæ poetarum italorum*.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*. — Tiraboschi, *Storia delle letteratura italiana*.

VII. **AMALTHÉE** (*Octave*), fils aîné de Jérôme, né à Oderzo en 1543, mort en 1626, après avoir professé la philosophie à Padoue, embrassa comme son père l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le *Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques* de Calogera.

Mazuchelli. — Ginguené.

VIII. **AMALTHÉE** (*Attilius*), second fils de Jérôme, né à Oderzo en 1550, mort à Rome en 1633, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes. Il fut aussi archevêque d'Athènes.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*.

AMAMA (*Sixtin*), orientaliste et théologien hollandais, né à Franeker le 13 octobre 1593, mort le 9 novembre 1629. Après avoir étudié à l'université de sa ville natale, il passa plusieurs années en Angleterre, et en 1618 devint professeur de langues orientales et de théologie à l'université de Franeker. Il refusa plus tard la place d'Erpenius, et contribua à réformer la discipline des étudiants. On a de lui : *Dissertatio, qua ostenditur, præcipuos Papismi errores ex ignorantia Hebraismi et vulgata versione partim ortum, partim incrementum sumsisse;* Franeker, 1618, in-4°; — *Censura vulgatæ atque a Tridentinis canonizatæ versionis quinque librorum Mosis;* Franeker, 1620, in-4°; — *De recta Lectione Linguæ sanctæ;* ibid., 1620 et 1623, in-12; — *De Nomine tetragrammato;* ibid., 1620, in-8°; — *Bybelsche Conferentiën, in welcke de Nederlandsche oversettinghe des Bybels aan de Hebreeuwsche*, etc. (Conférences sur la Bible, ou la Comparaison de la Bible hollandaise avec le texte hébreu et les meilleures traductions dans d'autres langues); Amsterdam, 1623, in-4°; — *Parænesis ad synodos, Episcopos et Superintendentes ecclesiarum protestantium de excitandis S. S. linguarum Studiis;* Franeker, 1624; — *Des corrections et des annotations à la traduction hollandaise de l'Ancien Testament par P. Hockins;* Amsterdam, 1625, in-fol. et 2e édit., 1630, in-fol.; — *Hebreeuwsche Grammatica of Taelskunst;* Amsterdam, 1627, in-8°; — *Hebreeuwsch Woerdenboek;* Franeker, 1628, in-8°; — *Antibarbarus criticus;* Amsterdam, 1628; cet ouvrage, publié d'abord sous forme d'une lettre adressée au P. Mersenne, traite des livres historiques de l'Ancien-Testament. — Son fils, *Nicolas* AMAMA, philosophe hollandais, né à Franeker en 1618, mort en 1656, a publié : *Dissertationum Marinarum decas;* Franeker, 1641, in-8°.

Biographical Dictionary. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Saxe, *Onomast.*, IV, 274. — Van der Aa, *Biographische Woordenboek der Nederlanden.*

*AMAMA, peintre danois, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il résidait à Altona, et fut le maître du célèbre Balthasar Denner. On a de lui des paysages, des oiseaux et surtout des fleurs, à l'*aqua tinta*, fort estimés.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

AMAN, seigneur perse, pendu en 453 avant J.-C. Il était fils d'Amadath Gogéen, et descendait d'Agag roi des Amalécites, peuple de l'Arabie-Pétrée que les Hébreux avaient en partie exterminé sous le règne de David. Aman fut pris en affection par Assuérus, roi des Perses et des Mèdes, qui le fit son premier ministre, lui donna rang au-dessus de tous les princes de la cour, ordonnant même que chacun se prosternât sur son passage comme représentant le monarque lui-même. Le Juif Mardochée se refusa seul à rendre cet honneur à Aman. Celui-ci irrité de cette résistance et se souvenant des motifs de haine qu'il avait contre les Hébreux, résolut leur perte. Les Juifs étaient fort nombreux en Perse depuis que Nabuchodonosor, avait emmené en captivité Jéchonias, roi de Juda, et tout son peuple. Sans s'arrêter devant l'immensité du massacre, Aman dit au roi Assuérus : « Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de votre royaume, gens séparés les uns des autres, lesquels ont des lois et des cérémonies étranges, et qui de plus méprisent les ordonnances du roi et vous savez fort bien qu'il est de l'intérêt de votre royaume de ne pas souffrir que l'impunité les rendent encore plus insolents. Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse, et je paierai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents. » — « Alors le roi, continue le récit de la Bible, tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir, et le donna à Aman, fils d'Amadath, de la race d'Agag, ennemi des Juifs, et lui dit: Gardez pour vous l'argent que vous m'offrez, et faites de ce peuple ce que vous voudrez. Au premier mois appelé nisan, le treizième jour, on fit venir les secrétaires du roi et l'on écrivit au nom d'Assuérus en la manière qu'Aman l'avait commandé à tous les satrapes du roi, aux juges des provinces et des diverses nations en autant de langues différentes qu'il était nécessaire pour pouvoir être lues et entendues de chaque peuple; et les lettres furent scellées de l'anneau royal et envoyées par les courriers du roi dans chaque province, afin qu'on tuât et qu'on exterminât tous les Juifs, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, les petits enfants et les femmes, en un même jour, le treizième jour du douzième mois adar, et qu'on pillât tous leurs biens, et cet édit fut affiché à Suze dans le même temps que le roi et Aman célébraient un festin » (*Esther*, c. III).

Mardochée, à cette nouvelle, se rendit au palais et informa sa nièce Esther, femme d'Assuérus de la destinée préparée à leur nation, l'exhortant à mettre en usage tout son pouvoir sur le roi pour faire révoquer le fatal arrêt. Par une coïncidence heureuse, Mardochée avait antérieurement découvert un complot tramé contre la vie d'Assuérus par deux eunuques, Bagathan et Tharès, et en avait fait avertir le roi par Esther. Le souvenir de ce service le sauva. Le roi fit venir Aman et lui demanda. « Que doit-on faire à un homme que le roi veut honorer? » Le ministre, croyant qu'il s'agissait de lui-même, répondit : qu'il devait être revêtu des habits royaux, placé, avec le diadème en tête, sur le cheval que le roi avait coutume de monter, puis promené dans la ville par le premier des grands, criant : C'est ainsi que sera honoré tout homme qu'il plaira au roi d'honorer. » Le roi dit alors : « Hâtez-vous, et faites tout ce que vous avez dit au Juif Mardochée, et prenez bien garde de rien oublier. » Aman fut donc obligé de promener ainsi en triomphe son ennemi; mais sa colère ne fit qu'accroître, et, sur le conseil de Zarès, sa femme, et de ses amis, il fit élever dans son palais une po-

tence de cinquante coudées pour y attacher Mardochée. On sait que c'est Aman qui y fut pendu.

Livre d'Esther.

*AMAND (*Jacques* ou *Jean-François*), graveur français, né à Gault, près de Blois, en 1730, mort à Paris en 1769. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts. On a de lui plusieurs paysages; on estime surtout ses vues de Rome et des environs.

Heineken, *Dictionaire des artistes*. — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*.— Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

AMAND (saint), évêque français, né à Bordeaux, vivait dans le commencement du cinquième siècle. Il fut élevé à la prêtrise par saint Delphin, évêque de Bordeaux. Il devint à son tour catéchiste et parrain de saint Paulin plus tard évêque de Nole, avec lequel il entretint une correspondance qui a été conservée. Saint Amand fut porté au siége épiscopal de Bordeaux en 403, après la mort de saint Delphin. Saint Séverin, évêque de Cologne, ayant, disent quelques auteurs du temps, quitté son siége pour se retirer à Bordeaux, saint Amand par un rare sentiment d'humilité, lui confia le gouvernement de son église, et ne reprit ses fonctions qu'après la mort de saint Séverin. On n'a de saint Amand qu'une lettre adressée à saint Jérôme et rapportée dans ses Épîtres. A de L.

Grégoire de Tours, *de Gloria confessorum*.— Baillet, *Vie des Saints*. — Dom Rivet, *Histoire littéraire*. — *Acta Sanctorum*. — Dom Cellier, *Auteurs sacrés*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*.

AMAND (saint), évêque français, né à Herbauge (Bretagne), en 589, mort à Saint Elnon le 6 février 679. Descendant d'une famille noble, il se retira à vingt-ans dans un monastère de l'île d'Oye. Il fit plus tard le voyage de Tours, et se rendit en 612 à Bourges, où l'évêque Austrégisile lui donna une cellule près de la cathédrale, dans laquelle il passa quinze ans en reclus. En 627 il fit le pèlerinage de Rome, et fut envoyé, à son retour, comme évêque missionnaire, en Flandre. Le roi Dagobert, auquel il avait reproché sa conduite irrégulière, l'exila dans l'Aquitaine, mais le rappela bientôt pour baptiser son fils Sigebert. Amand reprit ensuite ses prédications, et se rendit à Gand, où il fut battu et jeté à l'eau. Son dévouement à la foi le fit élire évêque de Maëstricht en 649. Il a fondé plusieurs monastères, entre autres celui de Tournay qui porte son nom, et l'abbaye d'Elnon, où il mourut. Cette abbaye ainsi que la ville qui l'avoisine portent aujourd'hui le nom de Saint-Amand.

Mabillon, *Acta Sanctorum*. — Baillet, *Vie des Saints*. — Rainguet, *Biographie saintongeaise*.

AMAND (*Pierre*), chirurgien de la communauté de Saint-Côme, né à Riez en Provence vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Paris le 22 juin 1720. Il se livra surtout à la pratique obstétricale, et publia les résultats de sa longue expérience (recueil de cent trente cas les plus intéressants) sous le titre : *Nouvelles observations sur la pratique des accouchements;* Paris, 1713 et 1715, in-8°. A la place du forceps, il imagina une sorte de filet propre à tirer la tête de l'enfant hors de la matrice.

Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*.

AMANDUS (*Æneas-Sylvius*), général romain, vivait à la fin du troisième siècle après J.-C. C'est un des chefs des paysans gaulois qui, vers l'an 287, furent poussés à la révolte par la dureté de leurs maîtres. Sous le nom de *Bagaudes*, mot dont l'origine n'est pas bien connue, cette multitude indisciplinée, se faisant des armes avec des instruments champêtres, se souleva simultanément dans les provinces gauloises entre le Rhône et la Loire, livra aux flammes les villages et les villes ouvertes, et força ceux de ses oppresseurs qui échappèrent à sa furie à s'enfuir dans les villes fortifiées ou hors de la province. Les Bagaudes élurent deux chefs, Ælianus et Amandus, qui prirent le titre et les ornements d'empereurs romains, et firent frapper à leur coin des médailles dont quelques-unes existent encore. Mais leur autorité fut de courte durée : ils furent pris et exécutés par l'ordre de Maximien, collègue de Dioclétien. L. J.

Ducange, *Glossaire*, au mot *Bagudæ*. — Dubos, *Histor. Critic. Monarch. Francorum*. — Salvien, *De vero Judic., et Provident.* — Eutrope, IX, 20. — Aurelius Victor, *Maximianus*. — Hieronymus, in *Eusebii Chronicon*, CCLXXXVI.

AMANIEU DES ESCAS, troubadour, vivait dans la dernière moitié du treizième siècle, sous Jacques II, roi d'Aragon. Ses productions n'attestent pas beaucoup d'inspiration poétique; mais elles renferment une foule de détails intéressants et prouvent qu'Amanieu était un gentilhomme d'un rang élevé; elles consistent 1° en une épître à une dame dont il déplore l'absence; on y trouve peu de passion et de sentiment, mais beaucoup de proverbes encore usités aujourd'hui; 2° en instructions (*enseinhaman*) à une jeune demoiselle de qualité, qui, sur le point d'entrer au service d'une dame, désirait apprendre l'art de se conduire selon les convenances. Ces *instructions* du poëte ont pour objet les belles manières du temps, et la galanterie alors en usage; on verra par la citation suivante que ses conseils ne sont pas sévères. « Si aucun homme, au printemps, lui dit-il, vous somme et vous requiert d'amour, point ne soyez de revêche compagnie; défendez-vous par des discours agréables, et s'il vous tourmente tellement que son entretien vous importune, demandez-lui quelles dames sont les plus belles, des dames de Gascogne ou des Anglaises; quelles sont les plus courtoises, les plus loyales et les meilleures; et s'il vous dit que ce sont les dames de Gascogne, répondez-lui sans crainte : Seigneur, sauf votre honneur, les dames anglaises sont plus belles que celles de tout autre pays. S'il est pour les Anglaises, répondez-lui : Ne vous déplaise, seigneur, plus belle est Gasconne. Et vous le mettrez de la sorte en souci. »

Une troisième pièce d'Amanieu contient des avis à un jeune gentilhomme (*damoiseau*). Comme il y est question de former un chevalier

du treizième siècle, l'amour et la galanterie y tiennent la première place. En 1278, Amanieu adressa à sa maîtresse une longue épître, qui ne consiste guère qu'en lieux communs, et ne renferme pas même, comme ses autres poésies, des détails curieux sur les mœurs du temps. On trouve des extraits du texte original des trois premières pièces dans Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, et les instructions à la jeune dame et au jeune gentilhomme ont été traduites par l'abbé Millot.

L. J.

Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V, 20-24; II, 263-271. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*, III, 193-224. — *Hist. littéraire de France*, t. XX.

AMANT. *Voy.* SAINT-AMANT.

***AMANTHON** (*Claude-Nicolas*), publiciste français, né à Villers-les-Ports le 20 janvier 1760, mort le 28 septembre 1835. Il fut membre de la Société des sciences, arts et agriculture de Dijon, avocat au parlement, puis adjoint au maire de cette ville; enfin maire d'Auxonne, conseiler de préfecture du département de la Côte-d'Or, et juge suppléant au tribunal de première instance de Dijon. Outre un grand nombre de mémoires judiciaires et quelques articles de journaux, il a publié: 1° (avec Ligeret) *Apothéose de Rameau*, scènes lyriques; Dijon, 1783, in-8°; — 2° *Mémoire et consultation* sur une question de séparation d'habitation, soumise au tribunal de famille; ibid., 1792, in-8°; — 3° *Adresses des sections de la commune d'Auxonne*, sur les événements du Jura; ibid., 1793, in-4°; — 4° *Adresses du conseil général de la commune d'Auxonne*, lues à la barre de la convention nationale le 25 germinal et le 23 prairial an III (1795), in-8°; — 5° *Mémoire adressé au corps législatif, par l'administration municipale d'Auxonne*, sur la nécessité de conserver l'arsenal de construction et l'école d'artillerie établis dans la commune, 1799, in-8°; — 6° *Mémoire pour le grand hospice civil de la ville d'Auxonne*, sur une question de la liquidation de la dette publique, 1800, in-8°; — 7° *Jugements remarquables* des conseils de guerre et de révision de la dix-huitième division militaire, 1800; — 8° (avec Gille) *Coup d'œil sur les finances de la ville d'Auxonne*, 1801, in-8°; — 9° *Aperçu des moyens provisoires qui pourraient être employés pour faire cesser la mendicité dans la ville d'Auxonne*, 1802, in-8°; — 10° *Recherches biographiques sur le professeur d'artillerie Jean-Louis Lombard*, 1803, in-8°; — 11° *Recherches biographiques sur Denis Morin de la Chasteigneraye*, 1870, in-8°; — 12° *Notice biographique sur M. Léonard Reule, de Dijon*, nouvelle édition, 1810, in-8°; — 13° *Annuaire du département de la Côte-d'Or pour l'année* 1828; Dijon, Lagier; Bonnefond-Dumoulin, 1828, in-12; — 14° *Notice sur M. François Chaussier* (extrait du Journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1828, in-8°; — 15° *Notice sur M. le comte de Gassendi, ancien général d'artillerie* (extrait du journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1828, in-8°; — 16° *Notice sur M. de Boisville, évêque de Dijon* (extrait du Journal de la Côte-D'Or); Dijon, 1829, in-8° de huit pages; — 17° *Notice sur M. Chatillon et sur M. Torombert* (extrait du Journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1830, in-8°; — 18° *Paraibôle de l'anfan prôdigue et le livré de Ruth, revirai po lai premeire fai en borguignon, par cin habitan de lai rue Sain-Félabar, ai Dijon;* Dijon, 1831, in-8° de trente-deux pages; — 19° *Galerie auxonnaise, ou Revue générale des Auxonnais dignes de mémoire, comprenant la réimpression des biographies de Maillard du Mesle, intendant des îles de France et de Bourbon, et de madame Gardel, première danseuse de l'Académie royale de musique*; Auxone, 1835, in-8° de cent-vingt-huit pâges, avec une gravure et deux planches. Amanthon est mort au moment où il terminait l'impression de cet ouvrage, dernier tribut de son zèle pour l'histoire de la Bourgogne. Il a en outre inséré un grand nombre d'articles biographiques et archéologiques dans le *Journal de Dijon et de la Côte-d'Or* (dont il fut propriétaire depuis 1813), dans la *Gazette des tribunaux*, dans le *Moniteur universel* et dans le *Magazin encyclopédique*.

Quérard, *la France littéraire*, suppl. — *Biographie des hommes vivants*. — Rabbe, *Biographie des Contemporains*.

AMAR (*J.-B.-André*), homme politique, né à Grenoble vers 1750, mort à Paris en 1816, avocat au parlement de Grenoble, et trésorier de France. Il fut nommé, en 1792, député de la convention nationale par le département de l'Isère. D'abord partisan modéré de la révolution, il en devint bientôt un des plus fougueux défenseurs. Il débuta à l'assemblée en dénonçant « les machinations de l'aristocratie du Bas-Rhin. » Il se prononça ensuite contre Lanjuinais, qui prétendait que la convention était incompétente pour juger Louis XVI. Il vota successivement contre l'appel au peuple, pour la peine de mort, pour l'exécution dans les vingt-quatre heures, et contre le sursis. Bientôt après, il propose une adresse aux départements sur la conduite de l'assemblée dans cette affaire; dénonce une addition faite au plan de constitution, et appuie le projet de Robert Lindet sur l'organisation du tribunal révolutionnaire. Prétendant que la république était trahie du côté du Mont-Blanc, où Kellermann commandait, il accuse ce général à la tribune, et demande qu'il soit mis en jugement. En mars 1793, il fut envoyé en mission dans le département de l'Ain. Son zèle patriotique fut loin d'être modéré, à en juger par les réclamations que les habitants de ce département firent parvenir à la convention nationale, au sujet des nombreuses incarcérations qu'il avait ordonnées. Rentré au sein de la con-

vention, il demanda l'envoi de commissaires dans le département de la Lozère pour y apaiser les troubles, et provoqua le décret d'accusation contre Buzot. Après l'évasion de Pétion et de Lanjuinais, il demanda que les députés qui, depuis le 31 mai, s'étaient abstenus de paraître aux séances, fussent enfermés dans une maison nationale. Il fit décréter l'arrestation de Duprat jeune et de Mainvielle, comme complices de Barbaroux; il accusa Carra de recevoir chez lui des « aristocrates, » puis proposa la suspension du comité de surveillance de Clamecy, et l'envoi de Forestier dans le département de la Nièvre. Il fut nommé secrétaire le 8 août, vota la réclusion des suspects jusqu'à la paix, et confirma les dépositions faites contre Lesterp-Beauvais, comme complice des Lyonnais. Le 14 septembre suivant, il devint membre rapporteur du comité de sûreté générale, et provoqua un grand nombre de mesures révolutionnaires. Le 3 octobre, il présenta le fameux rapport sur la faction Brissot, à la suite duquel soixante-treize députés furent mis en arrestation, et quarante-six décrétés d'accusation. Cet homme farouche et soupçonneux ne cessa de poursuivre les girondins. Il n'épargna pas même les gens de son parti, et fit contre Chabot, Bazire et Fabre d'Églantine, un rapport pour prouver que ces députés, de concert avec Delaunay d'Angers et Jullien de Toulouse, avaient voulu s'enrichir aux dépens de la république, et que les dispositions du décret qui réglait les intérêts de la nation dans les comptes de la compagnie des Indes avaient été falsifiées par eux.

Cette manière d'agir ne manqua pas de lui faire des ennemis dangereux : Hébert le dénonça aux *Cordeliers* comme noble, comme conspirateur, et comme un aristocrate déguisé qui voulait faire périr les amis de la liberté, en les animant les uns contre les autres. Loin de succomber sous le poids de ces accusations, il dénonça lui-même Hébert et ses adhérents, qui ne tardèrent pas à suivre à l'échafaud Bazire, Chabot et Fabre d'Églantine. Nommé président de la convention nationale le 4 avril 1794, il fit en cette qualité un don au canonnier Gechter; et, sur une pétition des habitants de *Franciade* (Saint-Denis), il proclama les titres de J.-J. Rousseau à l'immortalité et aux honneurs du Panthéon. Le 8 thermidor (25 juillet), il se réunit aux autres députés qui, comme lui, redoutaient les desseins de Robespierre; il osa s'élever contre ses accusations, et le somma de les préciser. Il contribua de cette manière aux succès de la journée du 9. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût dénoncé le 11 fructidor (28 août), par Lecointre de Versailles, comme complice de ce même Robespierre; mais il parvint à obtenir un décret qui déclara sa conduite « conforme au vœu national. »

Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes et Barrère, membres de l'ancien comité de salut public, ayant été, dans la journée du 12 germinal an XIII (1[er] avril 1795), condamnés à la déportation, Amar prit leur défense : son dévouement l'entraîna dans leur perte; il fut arrêté, et conduit au château de Ham. On découvrit alors une lettre de lui, par laquelle il reprochait au comité révolutionnaire de ne pas indiquer la quotité de la fortune des individus qu'il mettait en arrestation. Amar fut rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV. Il vivait à Paris, éloigné des affaires et dans l'obscurité, lorsque le Directoire ordonna son arrestation, comme complice de la conspiration de Drouet et de Babœuf. Transféré à Vendôme devant la haute cour nationale, il y fit l'apologie de sa conduite politique et du gouvernement révolutionnaire, et cria à l'injustice. On ne le trouva pas exempt de blâme et de cruauté; mais aucune preuve légale ne s'élevait contre lui. Reconduit en prison, il fut renvoyé devant le tribunal de la Seine pour l'application de la loi du 22 floréal, qui exilait de Paris plusieurs ex-conventionnels. Amar vécut dans la retraite pendant tout le règne de Napoléon, sous lequel il ne voulut jamais prêter aucun serment, ni accepter aucune place. Aussi à la rentrée des Bourbons ne se trouva-t-il pas compris dans la catégorie des proscrits du 12 janvier 1816.

Biographie des Contemporains.

AMAR-DURIVIER (*Jean-Augustin*), littérateur français, né à Paris en 1765, mort le 25 janvier 1837. Il fit ses études au collége de Montaigu : voué par goût à l'instruction publique, il entra de bonne heure dans la congrégation des pères de la Doctrine chrétienne, et y professa avec succès à Bourges et à la Flèche, jusqu'à la fin de 1791. Il remplissait à Lyon les fonctions d'instituteur, lors du siége de cette ville : il en partagea les dangers, et n'échappa à l'arrêt de mort porté contre lui que par le dévouement énergique de l'un des membres de la commission même qui l'avait condamné. Quelque temps après, Amar reprit à Lyon son cours d'enseignement, qu'il continua jusqu'à la fin de 1802. Appelé à cette époque dans la capitale par le ministre de l'intérieur, il fut nommé en 1803 conservateur de la bibliothèque Mazarine, et il a depuis occupé ce poste jusqu'à sa mort. Il a publié un grand nombre de livres d'éducation, dont les principaux sont : 1° *le Fablier anglais, ou fables choisies de Gay, Moore, Wilkes et autres*, traduites en français avec le texte anglais, 1 vol. in-12; Paris, 1802; — 2° *Cours complet de rhétorique*, 1 vol. in-8°; Paris, Langlois, 1804 et 1811; — 3° les *Comédies de Térence*, traduction de *Lemonier*; nouvelle édition revue et corrigée, avec des notes, 3 vol. in-12; Paris, 1812; — 4° *Bibliotheca rhetorum, auctore P. G.-F. Le Jay, e societate Jesu : editio nova*; 3 vol. in-8°; Paris, 1809, 1813; — 5° *Pharsale de Lucain*, traduction de *Marmontel*, revue et augmentée de tous les passages omis dans la première édition, et du *Supplément de Thomas May*, traduit pour la première fois en français;

2 vol. in-12; Paris, 1816; — 6° les deux premiers volumes d'*Ovide*, dans la collection de la bibliothèque des *Classiques latins*, de Lemaire; — 7° *Œuvres complètes de J.-B. Rousseau, avec des notes critiques, et un essai historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur*; 5 vol. in-8°; Paris, Lefèvre, 1820; — 8° *Chefs-d'œuvre de Goldoni, traduits pour la première fois en français, avec le texte italien : un discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de Goldoni, etc.*; 3 vol.; Lyon, 1801, in-8°; — 9° *Conciones poeticæ græcæ, seu orationes variæ e poetis græcis excerptæ*; Paris, 1823, in-12; — 10° *Éléments de l'histoire de France*; 3 vol.; Paris, 1801, in-12; — 11° *Paméla, ou la Vertu récompensée*; Lyon, in-8°; — 12° *Les vrais Incroyables, ou les Métamorphoses modernes*, comédie; Lyon; — 13° *Catherine II*, tragédie; — 14° *la Dot de Suzette*, comédie; — 15° *Narrations extraites des meilleurs poëtes latins, Horace, Virgile, etc.*, texte et traduction, 2 vol. in-8°; Paris, 1834. On a encore de lui un grand nombre d'articles dans le *Moniteur*, dans la *Quinzaine littéraire* et dans la *Biographie universelle*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — *Moniteur*, année 1837. — Quérard, *la France littéraire*.

AMARA-SINHA, célèbre poëte et grammairien hindou, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. C'était « une des neuf pierres précieuses qui ornaient le trône de Vikramâditya. » Il composa des ouvrages nombreux qui, à l'exception d'un seul (l'*Amara-Kosha*, ou trésor d'Amara), furent perdus à l'époque (vers le cinquième siècle de notre ère) où les brahmans persécutaient les sectateurs de la religion de Bouddha; car Amara était bouddhiste.

L'*Amara-Kosha* est un vocabulaire sanscrit, divisé en trois livres et dix-huit chapitres. Les deux chapitres du premier livre comprennent les objets surnaturels, et contient les termes relatifs aux qualités morales de l'homme, à la philosophie et aux beaux-arts. Le second livre, composé de dix chapitres, traite des objets naturels, des différentes occupations de l'homme, etc. Le troisième livre comprend six chapitres consacrés plus spécialement à des matières grammaticales. Cette division a valu à cet ouvrage le nom de *Trikanda*, c'est-à-dire *Tripartite*, sous lequel il est souvent cité. Tous les noms substantifs (il n'y a pas de verbes) y sont rangés avec leurs synonymes en une ou plusieurs lignes de dix-huit syllabes chacune, et forment l'espèce de mesure qu'on appelle *vaktra* ou *s'loka*. Le nombre total des noms, y compris les synonymes, ne dépasse pas dix mille, ce qui est peu, comparativement à la richesse de la langue sanscrite. On supplée par les traités de Maitreya, Mâdhava et d'autres. Presque tous les grammairiens et lexicographes de l'Inde imitèrent, traduisirent ou commentèrent l'ouvrage d'Amara.

Le premier chapitre de l'Amara-Kosha fut imprimé pour la première fois à Rome, en 1798, avec des caractères tamoul, sous le titre : *Amara-Sinha, seu Dictionarii sanscrudamici sectio prima de cælo, ex tribus ineditis codicibus indicis mss., curante P. Paulino a S. Bartholomæo*. Tout l'ouvrage parut à Calcutta, avec d'autres vocabulaires : *the Amara-Kosha, Trikanda-S'esha, Medinî and Harâvali*, 1807, in-8°, édition de H.-T. Colebrooke; Calcutta, 1808, in-4°, avec une traduction anglaise, une préface et un index. En 1831, le texte sanscrit fut réimprimé à Calcutta; et dans la même année il fut traduit en bengali par Ramoyada Vidyâlankar. Loiseleur-Deslongchamps donna l'original avec une traduction française, Paris, 1839. Il existe aussi une édition de l'Amara-Kosha, imprimée à Tanjore en 1808. On n'a pu encore découvrir un autre ouvrage souvent cité du même auteur, le *Amara-Mâla*.

Wilson, *Sanscrit dictionary*, préface. — Colebrooke, *Essays*, II, 16, 50; London, 1837. — *Asiatic Researches*, I, 294; VIII, 242. — *Journal Asiatique*, X, 249. — *Mackenzie Collection*, II, 93. — *Vocabulaire d'Amara-Sinha*, par Loiseleur-Deslongchamps, *Préface*.

AMARAL (*Andres do*), Portugais, chancelier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, exécuté le 5 novembre 1522. Jaloux de l'élection de Villiers de l'Isle-Adam (22 janvier 1521), il disait tout haut que ce serait là le dernier grand maître de l'ordre. Pendant le siége de Rhodes par les Turcs (juin-novembre 1522), il fut convaincu d'avoir entretenu une correspondance secrète avec le sultan Soliman, au moyen de flèches lancées des remparts; il fut solennellement dégradé, et eut la tête tranchée. Les chevaliers de Saint-Jean rendirent la place le jour de Noël, faute de munitions.

Jacques, bâtard de Bourbon, *Oppugnation de la noble et chevalereuse cite de Rhodes*; Paris, 1525. — Fontanus, *De bello Rhodico, libri III*; Rome, 1524. — Marulli, *Vite de' gran maestri della sacra religione di San-Giovani*; Rome, 1594. — Pantaléon, *Militaris ordinis Johannitorum Historia nova*; Bâle, 1581. — Funes *Cronica de la religion de San-Juan*; Valence, 1626. — Vertot, *Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean*.

AMARAL (*Antonio Caetano do*), écrivain portugais, né à Lisbonne le 13 juin 1747, mort le 13 janvier 1819. Il fut membre de l'Académie des sciences de Lisbonne et inquisiteur. On a de lui un grand travail sur les costumes lusitaniens, sous le titre : *Memorias sobre a forma do governo e costumes dos povos que habitárão o terreno Lusitano*, mémoires qui parurent successivement dans *Memorias de Litteratura portugueza* et dans *Historia e Memorias da Academia real*, deux séries distinctes de volumes publiés par l'Académie de Lisbonne; la première série contient quatre de ces mémoires, et la seconde, le reste. C'est sans doute cette circonstance qui a induit M. Constancio en erreur (*Biographie universelle*), quand il dit qu'Amaral avait écrit deux séries d'Essais sur le même sujet. — Amaral a en outre traduit et édité différents ouvrages. Parmi ces derniers, on remarque Diogo

do Couto, *Soldado practico;* Lisbonne, 1790, in-8°.

Mémoire de Mendo Trigoso, dans *Historia e memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*, t. VIII. — Constancio, dans la *Biographie universelle*.

*AMARI (*Michel*), historien italien, né à Palerme le 7 juillet 1806. Dès son enfance il fut, sous la direction du professeur Domenico Scinà, initié aux principes de la révolution française, et commença, dès l'âge de quinze ans, à suivre la carrière administrative. Son père ayant été condamné en 1822, par suite d'une conspiration politique, à la peine de mort, commuée en trente ans de détention, le jeune Amari, avec les revenus de son modeste emploi, pourvut noblement à l'entretien d'une mère, de deux sœurs et de deux frères, plus jeunes que lui. Il employa ses moments de loisir à étudier l'histoire et la littérature étrangère, particulièrement l'anglais et le français. A l'époque des ravages du choléra en 1837, il rendit de grands services à la population de Palerme, par les mesures sanitaires auxquelles il avait concouru dans les limites de ses fonctions. Peu de temps après, il fut changé de résidence, et appelé à un autre emploi dans le ministère de la justice à Naples. C'est là qu'il finit son principal ouvrage : *la Guerra del Vespro siciliano*, Palerme, 1842, 2 vol. in-8°; Paris, 1843, 2 vol. in-8°; 4e édit., Florence 1851, in-12. Cet ouvrage, qui eut, dès son apparition, un grand succès, et qui a été traduit en anglais par lord Ellesmere (Londres, 1850, 3 vol. in-12), et en allemand par Schröder, (Hildesheim, 1851, 2 vol. in-8°), fut prohibé par le gouvernement napolitain; les censeurs, qui n'en avaient pas empêché l'impression, perdirent leurs places : l'éditeur sicilien fut exilé à l'île de Ponza, où il mourut peu de temps après; et l'auteur, pour échapper aux poursuites qu'on allait lui intenter, se réfugia en France. Il vint à Paris, et il s'y occupait depuis plusieurs années à réunir les matériaux d'une Histoire de l'occupation de la Sicile par les musulmans, lorsque la révolution de 1848 le ramena dans le champ tumultueux de la politique. Débarqué en Sicile le 2 mars de la même année, il fut nommé membre du comité révolutionnaire, et député au parlement par la ville de Palerme. Enfin, il occupa le plus difficile des ministères en temps de révolution, celui des finances. Comme tous ses collègues, il refusa ses appointements, et passa, pour nous servir de ses expressions, cinq mois de martyre entre deux classes d'hommes toujours mécontents, entre ceux qui doivent fournir le budget et ceux qui veulent en vivre. En août 1848, il fut chargé d'une mission en France pour solliciter du gouvernement républicain une intervention efficace. N'en ayant obtenu que des promesses, il retourna, le 22 avril 1849, à Palerme, qu'il quitta huit jours après, pour venir à Paris prendre le cours de ses travaux paisibles, et se procurer, par l'étude, cette tranquillité d'âme que les stoïciens désignaient par le nom si expressif de γαλήνη, le calme après l'orage.

Outre les *Vêpres siciliennes*, M. Amari a publié jusqu'à ce jour : une traduction italienne de *Marmion*, nouvelle de Walter Scott; Palerme, 1832, 2 vol. in-12; — *Storia costituzionale della Sicilia, di Niccolo Palmieri*, avec une introduction et des notes (sous le voile de l'anonyme); Lausanne, 1847, in-8°; et avec le nom de l'auteur, Palerme, 1848; — *la Sicile et les Bourbons;* Paris, 1849, in-8°; — *Solwan al Mota', ossia conforti politici di Ibn-Zafer, Arabo Siciliano del XII secolo;* Florence et Londres, 1852, in-12; — *Description de Palerme, par Ibn-Haucal*, traduit de l'arabe, dans le *Journal Asiatique*, 4e série, vol. V (1845); — *Voyage en Sicile de Mohammed-Ibn-Djobaïr*, traduction de l'arabe; ibid., t. VI et VII (1846-1847).

AMARITON (*Jean*), jurisconsulte français, né à Nonette (Auvergne) vers le commencement du seizième siècle, mort en 1590. Il fut d'abord collègue de Cujas dans l'université de Toulouse, et vint ensuite à Paris exercer la profession d'avocat. On a de lui des commentaires sur les Épîtres de Cicéron et d'Horace, Paris, 1553, et des notes sur le trente-neuvième livre d'Ulpien; Toulouse, 1554. D'autres manuscrits furent perdus dans le pillage de sa maison.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

AMASA, général de l'armée d'Absalon; mort en 1019 avant J.-C. Après la défaite du parti d'Absalon, David offrit à Amasa le pardon de sa faute, en haine de Joab qui avait tué Absalon, et lui promit même le commandement général de son armée. Après la révolte de Séba, fils de Bochri, David dit à Amasa de rassembler les troupes de Juda, et de marcher à leur tête contre Séba. Peu de temps après il fut assassiné par son rival Joab, au moment où il le saluait.

Reg., II, 17-19; XX, 4.

*AMASEO (*Grégoire*), littérateur italien, mort en 1541. Il succéda, en 1501, à la Valla dans la chaire d'éloquence latine à Venise. Mazzuchelli cite de lui : *Panegyricus in laudem card. Grimani*, 1498, in-4° (à Udine?); — *Oratio de laudibus studiorum humanitatis ac eloquentiæ;* Venise, 1501, in-4°; — *Descriptio geographica Italiæ et provinciæ Forojuliensis, ad Leandrum Bononiensem* (manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Montfaucon *Bibliotheca Biblioth.*, mss., t. II, p. 1129.

*AMASEO (*Romolo*), littérateur italien, né à Udine en 1489, mort à Rome en 1552. Il étudia à Padoue, et professa les lettres à Bologne. Il avait été choisi par le pape Clément VII pour prononcer, le 1er janvier 1530, devant lui et devant l'empereur Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue à Bologne entre ces deux souverains. En 1543 il fut appelé

in-4°. Mazzuchelli cite encore de lui un ouvrage manuscrit : *De sui temporis Poetis Historia.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMASEO (*Romolo*), littérateur italien, né à Udine en 1489, mort à Rome en 1552. Il étudia à Padoue, et professa les lettres à Bologne. Il avait été choisi par le pape Clément VII pour prononcer, le 1er janvier 1530, devant lui et devant l'empereur Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue entre ces deux souverains. Amaseo fut appelé à Rome en 1543 par Paul III et par son neveu, le cardinal Alexandre Farnèse. Le pape l'employa dans plusieurs missions politiques auprès de l'empereur, de quelques princes d'Allemagne et du roi de Pologne; enfin, en 1550, après la mort de sa femme, Jules III lui conféra la charge de secrétaire des brefs. On a de lui : 1° deux traductions latines : l'*Expédition de Cyrus* par Xénophon; Bologne, 1533, in-fol.; et la *Description de la Grèce*, par Pausanias; Rome, 1547, in-4°; — 2° un volume de harangues, ou dix-huit discours latins (*Orationes*), prononcés en différentes occasions; Bologne, 1580, in-4°.

Mazzuchelli. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

AMASEO (*Pompilio*), mort en 1584, fils du précédent, eut une carrière moins brillante que lui; mais il se livra aux mêmes études, et enseigna aussi les lettres grecques à Bologne, où il mourut vers la fin de 1584. Il traduisit deux fragments de Polybe, imprimés à Bologne en 1543. Il avait écrit aussi en latin l'histoire des poëtes de son temps, qui n'a pas été imprimée.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — De Thou, *Hist.*, lib. XXI, p. 655. — Huet, *De claris interpretibus*, lib. II, p. 167. — Baillet.

AMASIAS ou **AMAZIAS**, huitième roi de Juda fils de Joas, né en 864 avant J.-C., mort en 811. Il succéda à son père en 835. Après avoir châtié les meurtriers de ce prince, il s'occupa du rétablissement de l'ordre dans son royaume. Puis il entreprit de faire la guerre aux Iduméens et engagea à cet effet cent mille hommes appartenant au royaume d'Israël. Mais un prophète vint au nom du Seigneur inviter Amasias à renvoyer ces auxiliaires, en lui disant : « O Roi! ne souffrez pas que l'armée d'Israël marche avec vous; car Dieu n'est point avec Israël ni avec les enfants d'Éphraïm; que si vous les retenez, vous imaginant que le succès de la guerre dépende de la force de l'armée, allez, agissez avec valeur; mais comptez que Dieu vous fera succomber sous vos ennemis; car c'est de Dieu que vient tout le secours, et c'est lui qui met en fuite. » Amasias se montra docile à la voix de Dieu : Israël fut congédié, et Juda combattit seul contre les enfants de Séir, qu'il défit complétement. Amasias gâta sa victoire en adorant les idoles des Iduméens et repoussant le prophète envoyé pour le ramener à la piété. Plus tard ayant demandé en mariage la fille du roi d'Israël, et obtenu pour réponse l'apologue du cèdre et du chardon, il marcha contre ce prince; mais il fut vaincu à Bethsame et fait prisonnier. Rentré dans son royaume, Amasias fut assassiné à Lachis où il était venu chercher un refuge contre des rebelles.

IV Rois, ch. XIV.

AMASIAS, prêtre de Béthel. *Voy.* AMOS.

***AMASIS I**er (Ἄμασις), roi d'Égypte, régna, selon Diodore de Sicile, plusieurs générations après Sésostris II. Il est dépeint comme un tyran cruel : il fit mourir plusieurs de ses sujets pour confisquer leurs biens, et se porta à une violence extrême. Ses peuples supportèrent le joug, tant que l'autorité absolue les tint dans la crainte et dans le silence. Mais Actisanès, roi d'Éthiopie, ayant déclaré la guerre à Amasis, ils profitèrent de l'occasion pour faire éclater leur haine contre leur roi en l'abandonnant. Amasis fut vaincu, et l'Égypte tomba sous la puissance des Éthiopiens.

Diodore de Sicile. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX, p. 13 et suiv.

AMASIS, roi d'Égypte, né à Siouph (nome de Saïs) dans la seconde moitié du septième siècle avant J.-C., mort, selon Diodore, dans la troisième année de la LXIIIe olympiade (526 avant J.-C.). Ce fut un des rois les plus sages et les plus exempts des préjugés de sa nation. Il succéda à Apriès, abandonné par une grande partie de ses troupes, et détrôné à la suite d'une insurrection militaire. Au rapport d'Hérodote, les Égyptiens faisaient d'abord peu de cas d'Amasis, parce qu'il était d'une origine obscure et plébéienne. Mais, par son habileté et sa conduite prudente, il parvint à se concilier leur estime. Le commerce de l'Égypte avait été jusqu'alors interdit aux étrangers : fait singulier qui rappelle la Chine. Amasis facilita le premier l'accès de l'Égypte aux étrangers, et particulièrement aux Grecs. Il concéda à ces derniers la ville et le port de Naucratis, et leur assigna même des terrains où ils pouvaient élever des autels et des enceintes sacrées pour le culte de leurs dieux. Jamais l'Égypte ne paraît avoir été dans un état aussi florissant que sous le règne d'Amasis. On y comptait alors, dit Hérodote, vingt mille villes, toutes habitées. On attribue à Amasis une loi qui obligeait chaque habitant à déclarer tous les ans au préfet du nome de quel genre d'industrie il tirait sa subsistance : cette loi punissait de mort ceux qui ne faisaient pas leur déclaration, ou qui ne pouvaient indiquer des moyens légitimes d'existence. Solon l'emprunta aux Égyptiens et la donna aux Athéniens, qui l'ont longtemps maintenue en vigueur. Amasis orna son pays de monuments nombreux et magnifiques, parmi lesquels on cite les propylées du temple de Minerve à Saïs, des sphinx gigantesques à figures d'hommes, le colosse couché en face du temple de Vulcain à Memphis, et le temple d'Isis à Memphis. Il agrandit aussi ses domaines, en enlevant aux Phéniciens les villes florissantes de l'île de Chypre (vers 550 avant J.-C.). Il fit un traité avec les Cyrénéens, et épousa Ladice, la fille de

Battus, leur roi. Vers cette époque, Cambyse, successeur de Cyrus, chercha un prétexte pour envahir l'Égypte. Il fit demander en mariage la fille d'Amasis : celui-ci envoya au roi des Perses Nitétès, fille d'Apriès. La supercherie fut dévoilée, et la guerre éclata. Quel que fût le motif de cette guerre, Amasis mourut avant que les Perses eussent mis le pied sur son territoire, après cinquante-cinq ans de règne, au dire de Diodore. H.

Hérodote, liv. II, chap. CLXXII et suiv. — Diodore, liv. I, chap. LXVIII. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. I, p. 92. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IV, p. 299, 396; t. VII, p. 442; t. X, p. 7; t. XII, p. 77; t. XIV, p. 292; t. XIX, p. 22, 141; t. XXI, p. 129.

*AMASIS, général des Perses, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe (495 avant J.-C.). Il commandait l'infanterie au siége de Barce. Après plusieurs attaques inutiles, il eut recours à la ruse. A cet effet, il fit creuser pendant la nuit un grand fossé, sur lequel on mit des poutres que l'on pouvait faire tomber aisément; puis il les fit couvrir de terre, afin d'en masquer l'apparence. Aussitôt le jour venu, Amasis annonça aux Barcéens qu'il voulait avoir une entrevue avec eux. Ceux-ci, désirant un accommodement, y consentirent volontiers. On s'engagea par un serment réciproque à garder les conventions stipulées, tant que la terre où se trouvaient les parlementaires (ils étaient sur le fossé) resterait intacte. Les Barcéens promirent au roi de payer un certain tribut, et les Perses jurèrent de n'attenter rien de nouveau contre les Barcéens. Ceux-ci sortirent donc librement de la ville, et y laissèrent entrer les Perses sans défiance. Les Perses firent alors tomber les poutres qui couvraient le fossé, et se répandirent dans tous les quartiers de la ville, qu'ils saccagèrent.

Hérodote, IV, 167, 201 et suiv.

*AMASTINI, graveur italien, natif de Fossombrone, vivait à Rome vers le milieu du dix-huitième siècle. Il s'occupait surtout à imiter les gravures antiques, et s'acquit ainsi une grande fortune.

Goethe, *Winkelmann und sein Jahrhundert*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

AMASTRIS, fille d'Oxathre, frère de Darius-Codoman, au quatrième siècle avant J.-C. Lorsque Alexandre épousa Statira, il donna Amastris en mariage à Cratérus. Après la mort d'Alexandre, se voyant négligée par son époux, elle le quitta d'accord avec lui, et se maria avec Denys, tyran d'Héraclée, dont elle eut deux fils et une fille. Denys la laissa, en mourant, tutrice de ses enfants, et elle se remaria à Lysimaque, roi de Thrace; mais ce prince ayant épousé Arsinoé, elle ne voulut plus rester avec lui, et retourna dans ses États, où elle fonda une ville à qui elle donna son nom. Ses fils, étant devenus grands, la firent périr en faisant couler à fond un vaisseau sur lequel elle s'était embarquée; Lysimaque, qui avait eu d'elle un fils nommé Alexandre, vengea sa mort. On a d'Amastris quelques médailles.

Memnon, *de Heraclea Pontica*, apud *Phot. Biblioth.*, p. 224, édit. Bekker.

*AMASTRIS. *Voy.* AMESTRIS.

*AMAT (*Félix*), historien ecclésiastique, né à Sabadelle, dans le diocèse de Barcelone, le 10 août 1750, mort dans un couvent de franciscains près de Sallent, le 28 septembre 1824. Il fonda, avec l'archevêque de Tarragone, la Société des amis de la patrie (*amigos del pais*), et fut nommé en 1803, par Charles IV, abbé de Saint-Ildefonse et archevêque de Palmyre. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Tratado de la Iglesia da Jesu Cristo*, ou Histoire ecclésiastique depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; Madrid, 12 vol. in-4°, 1793-1803; — *Observaciones sobre la Potestad eclesiastica*, Barcelone, 1817-1823, 3 vol. in-4°, publiés sous le pseudonyme de *don Macario Padua Melato;* — *Seis cartas à Irenico;* Barcelone, 1817, in-8°; — *Deberes del Cristiano en tiempo de revolucion;* Madrid, 1813. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par le neveu de l'auteur.

Torres Amat, *Diccionario critico de los escritores catalanes*, p. 16-24.

*AMATI (*André*), célèbre fabricant de violons, vivait à Crémone vers le milieu du seizième siècle; son fils *Antoine*, né vers 1565, mort vers 1620, continua avec son frère Jérôme le métier paternel. Ils firent, entre autres, pour Henri IV, roi de France, un violon richement ornementé, qui porte la date de 1595, et qui existe encore. Cet instrument est une rareté historique du plus grand prix. « Son patron est de la plus grande dimension : le filet qui l'entoure est en écaille. Son vernis à l'huile est brillant comme l'or. La table inférieure est décorée des armoiries de France et de Navare, entourées des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, que surmonte la couronne de France. De chaque côté des armoiries se trouve la lettre H émaillée d'outremer, et parsemée dans ses jambages de fleurs de lis en or. Cet H est traversé par la main de la justice et le sceptre, et une couronne soutenue par une épée semble se poser dessus. Aux coins de la table d'harmonie sont aussi des fleurs de lis en or, et sur les éclisses se trouve la légende : *Henri IV, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.* »

Nicolo, fils de Jérôme, suivit les traces de ses ancêtres. Les Amati fabriquèrent aussi des basses et des violoncelles. « Leurs basses, dit M. Fétis, dont on ne connaît qu'un petit nombre, ne méritent que des éloges pour le beau fini du travail et la douceur de leur son. Charles IX, roi de France, grand amateur de musique, chargea les frères Amati de la confection des instruments de sa chambre. Il paraît qu'ils furent tous construits par André : ces instruments con-

sistaient en vingt-quatre violons, dont douze plus petits, six vielles et huit basses. M. Cartier, qui a vu de ces violons, affirme que rien ne surpasse la perfection de leur travail. Ils étaient revêtus d'un vernis d'huile d'un ton doré, avec des reflets d'un brun rougeâtre. Sur le dos de l'instrument on avait peint les armes de France, composées d'un cartel renfermant trois fleurs de lis sur un champ d'azur, entourées du collier de Saint-Michel, et surmontées de la couronne royale fleurdelisée, et supportée par deux anges. Deux colonnes entourées de liens en rubans blancs, avec la devise *Justice et piété*, étaient placées aux deux côtés des armoiries, et aussi surmontées de couronnes royales que portaient des anges. La tête de ces instruments était décorée d'une sorte d'arabesque torse, d'un goût fort élégant. M. Cartier et M. Boisgelon conjecturent que les violons de grand patron étaient destinés à la musique de la chambre, et que les autres servaient pour les bals des petits appartements de la cour. Au reste, il est bon de remarquer que les violons n'ont jamais servi dans la chapelle de Charles IX; car ce n'est que sous le règne de Louis XIV que les instruments, et particulièrement les violons, ont été introduits dans la musique de la chapelle des rois de France.

« Les petits violons d'Antoine Amati, d'une qualité de son doux et moelleux, n'ont pu être surpassés sous ce rapport. Malheureusement ce son, si pur et si doux, a peu d'intensité. Antoine chercha à balancer l'exiguité du patron et le peu d'élévation des éclisses par la hauteur et l'étendue des voûtes. Les épaisseurs de la table sont considérables au centre, et vont en diminuant progressivement jusqu'aux extrémités dans toute l'étendue de la circonférence. La chanterelle et la seconde des instruments de cet artiste rendent un son brillant et argentin; la troisième est moelleuse et veloutée, mais la quatrième est faible. On attribue généralement ce défaut à l'absence des proportions entre les épaisseurs et la capacité. Pour y porter remède autant qu'il est en leur pouvoir, les luthiers de nos jours, à qui l'on confie ces instruments pour les monter, élèvent souvent un peu plus le chevalet vers la quatrième qu'ils ne le font aux violons de Stradivari et de Guarnari. »

Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

*AMATI (*Jérôme*), antiquaire italien, né en 1768 à Sevignano, mort à Rome le 15 avril 1834. Il fut bibliothécaire du Vatican, et fournit des matériaux aux travaux de Monti, de Borghesi, d'Ackerblad, etc. Il collationna les manuscrits du Vatican pour l'édition de Weiske du *Traité sur le sublime*, qu'il attribuait le premier, non à Longin, mais à Denys d'Halicarnasse; il en fit autant pour l'édition de Gail de l'*Anabase* de Xenophon, et copia plusieurs poésies de troubadours pour l'ouvrage de M. Raynouard. On a de lui quelques notices intéressantes dans les actes de *Pontificia Accademia Romana di archeologia*, et dans le *Journal de l'Académie des Arcades*.

Giornale Arcadico, t. LXI, p. 182-412, année 1833.

*AMATI (*Nathan*), médecin juif, traduisit en l'an du monde 5038 (1278 de J.-C.) les œuvres d'Avicenne de l'arabe en hébreu. Il écrivit aussi un abrégé des œuvres d'Avicenne, et traduisit quelques dissertations d'Arrhazi et les *Aphorismes d'Hippocrate*.

De Rossi, *Dizionar. storico degli autori Ebrei*, I, 51. — Urus, *Catalog. mss. oriental. bibl. Bodl.*, I, 78.

AMATIUS (*Caius*), Romain d'une origine obscure, qui prétendit, en qualité de petit-fils de Marius, disputer à Auguste l'héritage de César (l'an 42 avant J.-C.). Après le meurtre du dictateur, il reparut à Rome. Des gens du peuple, qu'attiraient les noms de Marius et de César, et encore plus le désir du pillage, commirent, sous sa conduite, les plus grands désordres; mais Antoine, qui désirait se concilier le sénat, fit arrêter Amatius, et ordonna qu'on l'étranglât dans sa prison : ce qui fut exécuté sans autre formalité.

Cicero, *ad Atticum*, XII, 49, XIV, 6. — Tite-Live, *Epist.*, 116. — Valère-Maxime, IX, 15.

AMATO ou AMATUS, religieux du mont Cassin, et ensuite évêque, vivait au onzième siècle. Il composa diverses poésies latines, et, entre autres, quatre livres qu'il dédia au pape Grégoire VII, et qui avaient pour titre : *de Gestis apostolorum Petri et Pauli*. Ces ouvrages sont perdus, et c'est une grande perte, si l'on en croit Pierre Diacre, qui appelle Amatus un versificateur admirable. Le chanoine Mari, dans ses notes sur ce passage (chap. 20) de Pierre Diacre, parle d'un manuscrit conservé à la bibliothèque du mont Cassin, et qui contient une histoire des Normands en huit livres, composée par Amatus. Tiraboschi regrette (t. III, p. 268) que cet ouvrage n'ait pas vu le jour.

Ginguené. — Tiraboschi. — *Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 226.

*AMATO (*Élie* D'), polygraphe italien, né en 1666 à Montalto, mort en 1747. Il entra dans l'ordre des Carmélites, et devint provincial de son ordre. Parmi ses nombreux écrits qui roulent sur toute espèce de matières, on remarque principalement : *Lettere erudite Chiesastico-civili, accademico-critiche*; parte prima, 1714, parte seconda, 1715; — *Congressi accademici sullo discettabile storico della Biblia*, 1720, 6 vol. in-8°; — *Museum literarium, in quo pæne omnium scriptorum dubia, supposititia, maledica, falsa, fabulosa, satyrica, proscripta, anonyma, suffurata, insulsa, putidaque monumenta, eruditorum criterio strictim expanduntur*; Naples, 1730, in-4° : ce titre promet plus que l'ouvrage ne renferme.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AMATO (*Jean-Antoine* D'), dit *le Vieux*, peintre italien, né à Naples en 1475, mort en 1555. Il était très-religieux, et ne fit que des tableaux d'église. Avant de commencer un ou-

vrage, il avait l'habitude de communier, et refusa de décorer l'arc de triomphe élevé lors de la visite de Charles-Quint à Naples, parce qu'il devait y avoir des figures nues. On a de lui plusieurs fresques et des tableaux à l'huile dans les églises de Naples : ils rappellent le genre simple du Pérugin.

Jean-Antoine AMATO, dit *le Jeune*, neveu du précédent, né en 1535, mort en 1598, a fait des tableaux (Naissance de Jésus-Christ) qui, par la richesse du coloris, rappellent ceux du Titien.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani.*

* AMATO (*Jesu-Marie*), antiquaire sicilien, né à Palerme en 1666, mort en 1726. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut professeur de belles-lettres au séminaire de sa ville natale. Son principal ouvrage a pour titre : *De principe templo Panormitano, libri XIII, in quibus ostenditur Panormitana cathedra a S. Petro apostolo instituta,* etc.; Palerme, 1726, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* AMATO (*Joseph* D'), missionnaire italien, né à Naples vers 1757, mort à Moulha, dans le royaume d'Ava, au commencement d'avril 1832. Il fut envoyé en Asie, en 1783, par la Société de la propagation de la foi, et devint curé de cinq villages catholiques dans le district de Dibayen, environ dix lieues au nord-ouest de la ville d'Ava. Ces villages étaient habités par les descendants des Français qu'Alompra avait faits prisonniers de guerre en 1757. Il savait le pelvi et le birman, et connaissait l'histoire naturelle. Il possédait un herbier de plus de deux cents espèces végétales inconnues, et une collection d'animaux, perdus pendant la guerre des Birmans en 1834.

Lettre de Burney, dans *London Asiatic Journal*, mars 1835, nouvelle série, X, 274.

AMATO (*Michel* D'), théologien italien, né à Naples en 1682, mort dans sa ville natale le 15 novembre 1729. Il fut protonotaire et premier chapelain du Château-neuf. On a de lui : 1° *De opobalsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita*; Naples, 1722, in-8°, réimprimé la même année avec des additions ; — 2° *De piscium atque avium esus consuetudine apud quosdam Christi fideles, in antepaschali jejunio;* ibid., 1723, in-12 ; — 3° *Dissertationes quatuor : de causis ex antiquis fidei symbolis Nicæno et Constantinopolit. articulus ille :* DESCENDIT AD INFEROS, *fuerit prætermissus ; — De inferni Situ ; — Quomodo Christus in ultima cœna Eucharistiam benedixerit, et utrum uno aut pluribus calicibus usus fuerit ; — De Ritu quo in primitiva Ecclesia fideles sanctam Eucharistiam percepturi manibus excipiebant ;* 1728, in-4°.

Bibliothèque italique, t. VII, p. 265, et les *Mémoires* de Niceron, t. XVII, p. 78. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* AMATO (*Scipion*), polyglotte et jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il savait un grand nombre de langues, et servit de truchement à l'ambassadeur japonais envoyé auprès du pape Paul V. Il rendit compte de cette ambassade dans un ouvrage intitulé *Istoria del regno di Voxu del Giappone, dell' antichità, nobiltà e valore del suo re Idate Masamune, e dell' ambasciata inviata alla santità di papa Paolo V et delli successi; con altre varie cose di edificazione e gusto spirituale de' lettori;* Rome, 1615, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMATO (*Vincent*), historien italien, gentilhomme de Cantazaro, ville du royaume de Naples, publia, en 1670, des Mémoires historiques de sa patrie, qu'il appelle l'*illustrissima, famosissima et fedelissima città di Cantazaro.* — AMATO (*Vincent*), Sicilien, né en 1629, compositeur de musique, a laissé : 1° *Sacri concerti*, à deux, trois, quatre et cinq voix, avec une messe à trois et quatre ; Palerme, 1656 ; — 2° *Messa e salmi di vespro e compieta*, à quatre et cinq voix ; ibid., 1656 ; — 3° l'*Isauro, opera di Vicenzio d'Amato;* Aquila, 1664.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

* AMATORE, nom de deux anciens peintres de Bresce, *Joseph* et *Paul;* on a d'eux quelques pièces d'autel dans les églises de leur ville natale.

Le pitture e sculture di Brescia, 1760. — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

* AMATRICE-COLA (*Filotesio dell'*), peintre et architecte napolitain, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Son chef-d'œuvre est une sainte Cène dans l'église d'Ascoli. Il tomba dans une profonde mélancolie depuis la mort de sa femme, qui s'était précipitée du haut d'un mur pour échapper à des soldats qui voulaient l'outrager.

Vasari, *Vite de' pittori.* — *Guida d'Ascoli.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

* AMATUS ou AMATI (*Vincent*), abbé musicien, né à Cimmina en Sicile le 6 janvier 1629, mort le 29 juillet 1670. Après avoir fait ses études au séminaire de Palerme, il devint maître de chapelle de la cathédrale de cette ville en 1665. On a de lui : 1° *Sacri concerti a due, tre, quattro e cinque voci, con una messa a tre e quattro*, lib. 1°, op. 1er ; Palerme, 1656, in-4° ; — 2° *Messa e salmi di vespro, e compieta a quattro e cinque voci*, lib. 1°, op. 2°; ibid., 1656; — 3° l'*Isaura*, opéra ; Aquila, 1664.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMATUS LUSITANUS ou AMATO LE PORTUGAIS (*Joannes Rodericus*, en portugais *Joāo Roderiguez*), médecin, né en 1511 à Castel-Branco (*Castellum album*), petite ville de la province de Beira, mort en 1568. Il étudia la médecine à Salamanque, sous Alderetus, et, dès l'âge de dix-huit ans, il pratiqua la chirurgie dans les deux hôpitaux de cette ville. Il voyagea ensuite en France, dans les Pays-Bas, et en Italie. Il resta quelque temps à Venise et à Ferrare. Dans cette dernière ville il enseigna en 1547 la médecine, et disséqua, d'après son propre aveu, douze cadavres humains, ce qui était beau-

coup pour une époque où les préjugés religieux s'opposaient encore fortement à l'étude de l'anatomie. En 1549, on le trouve à Ancône, enseignant et exerçant son art avec tant de succès, que le pape Jules III le faisait plus d'une fois venir à Rome pour le consulter.

Amatus était Juif de religion et d'origine. Cependant il ne paraît pas avoir été inquiété pour le culte de ses ancêtres jusqu'en 1555, année de l'avénement de Paul IV. Dès ce moment, d'après ce qu'il raconte lui-même, il s'enfuit d'Ancône à Pesaro, pour échapper aux poursuites de l'inquisition; de Pesaro il se réfugia à Raguse, et de là à Saloniki en Macédoine, après avoir perdu sa bibliothèque et une partie de sa fortune, pour sauver sa vie. Il y avait à Saloniki (Thessalonique) une célèbre synagogue de Juifs. C'est là qu'il mourut à l'âge de cinquante-sept ans.

On a de ce médecin : *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materia medica libros;* Antwerpiæ, 1536, in-4°; — *In Dioscoridem Anazarbæum commentatio;* Lyon, avec des notes de Robert Constantin et des figures tirées de Fuchs et de Daléchamp; — *Curationum medicinalium centuriæ septem, quibus præmittitur commentatio de introitu medici ad ægrotantem, deque crisi et diebus criticis;* Venise, 1557, 1566, in-8°; Lyon, 1560, 1580, in-12; Paris, 1613, 1620, in-4°; Bordeaux, 1620, in-4°; Barcelone, 1628, in-folio; Francfort, 1646, in-fol. La première centurie parut seule à Florence en 1551, in-8°; la seconde à Venise en 1553, in-12. Il écrivit les autres en différents endroits, particulièrement à Rome, à Raguse et à Thessalonique. Chaque centurie comprend cent cas remarquables de médecine et de chirurgie, suivis de scholies ou de commentaires. On en trouve une analyse dans Haller, *Biblioth. chirurgica*, t. I, p. 204; *Bibl. med. pract.*, t. II, p. 28; *Bibl. botan.*, t. I, p. 251, et dans Astruc, *De morbis venereis*, p. 735, édit. 1740. Dans la préface de la cinquième centurie, l'auteur dit que dans sa fuite d'Ancône il perdit quelques commentaires manuscrits sur le quatrième *fen* du Ier livre d'Avicenne; il y parle aussi d'une traduction espagnole d'Eutrope.

« A juger par ses écrits, dit Haller, Amatus a fait une lecture assidue de Galien et des médecins arabes; c'est un excellent clinicien; mais il est vaniteux, et on lui reproche plusieurs erreurs. » Amatus est un des médecins du seizième siècle qui ont le plus encouragé les études anatomiques. Il fait l'un des premiers mention des valvules des veines. A propos de la saignée dans la pleurésie, il dit, contre Vésale, que « le sang que la veine azygos reçoit de la veine cave supérieure ne peut pas retourner dans cette dernière, à cause des valvules (*ostiola sive opercula*) qui sont situées à l'orifice de la première. » (*Centur.* I, *curat.* 52, Schol.). Parmi les élèves qui assistaient à ses dissections, il cite J.-B. Cananus, pour lequel on revendique la découverte des valvules des veines, et qui publia le résultat de ses recherches en 1543.

Amatus passe pour avoir l'un des premiers fait usage de bougies dans le traitement des maladies de l'urètre; mais l'origine de ce traitement remonte au moins au second siècle de notre ère.

On ne confondra pas avec Amatus le Portugais les trois médecins suivants : 1° *Cintio* D'AMATO, chirurgien-barbier italien, qui a publié un manuel de petite chirurgie sous le titre : *Nuova et utilissima prattica di tutto quello ch'al diligente barbiero s'appartiene;* Naples, 1671, in-4°; — 2° *Jean-Charles* AMATUS, médecin espagnol, auteur de *Fructus medicinæ e variis Galeni locis decerptæ;* Lyon, 1623, in-12; c'est un traité de matière médicale, dédié à la sainte Vierge, gardienne de Montserrat; — 3° *Leonardus* AMATUS, médecin sicilien, natif de Sciacca, mort en 1674, auteur de *Adversariorum catena de jure Galeni veteris pro asthmate;* Palerme, 1667, in-4°. Il laissa aussi deux manuscrits, l'un sur les bains, l'autre sur les antiquités de Sciacca. H.

Haller, *Biblioth.* — Sprengel. — *Biographie médicale.* — Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

AMAURY, en latin *Amalricus* ou *Elmericus*, dit *de Chartres*, célèbre philosophe, théologien français, natif de Bène, village du pays chartrain, vivait à Paris vers la fin du douzième siècle et au commencement du treizième. Il y donnait des leçons de dialectique et des autres arts libéraux compris dans le *Trivium* et le *Quadrivium*. Pour son malheur il s'avisa d'expliquer les livres de métaphysique d'Aristote, qui venaient d'être traduits en latin, sur de nouvelles copies du texte, ou sur des versions arabes récemment rapportées de l'Orient. C'est dans ces livres qu'Amaury fait sortir tous les êtres d'une matière première qui « n'a par elle-même ni forme ni figure, mais en qui le mouvement est continuel et nécessaire. » Il y avait longtemps que les Arabes avaient commencé d'introduire cette philosophie en Occident, car dès le neuvième siècle Jean Scot Érigène enseignait que la matière première était tout et qu'elle était dieu. Quoiqu'on se fût plaint de la témérité de ce docteur, la doctrine dont il s'agit n'avait subi aucune condamnation particulière. Amaury ne craignit donc pas de la renouveler :

« Un être simple, disait-il, est celui qui n'a ni quantité ni qualité; tel est Dieu, telle est aussi la matière première. Mais y a-t-il deux êtres simples? Non; car ils ne seraient distincts que par des qualités ou des parties que l'on aurait de plus ou de moins que l'autre; or ces parties, ces qualités, en plus ou moins, répugnent à la nature de l'être simple. Par conséquent il faut que Dieu et la matière première ne soient qu'un. » Loin de sentir les dangers de ce système, Amaury prétendait le concilier avec le récit de Moïse et avec toute la théologie. Du mouvement continuel et nécessaire

de la matière première, il concluait que tous les êtres particuliers devaient finir par rentrer au sein de l'Être des êtres, seul indestructible, et qu'avant cette consommation dernière les vicissitudes de la nature auraient divisé l'histoire du monde et de la religion en trois époques correspondantes aux trois personnes de la sainte Trinité. La loi mosaïque avait été l'époque de Dieu le Père; la loi évangélique était celle de Dieu le Fils, et allait bientôt être remplacée par le règne de l'Esprit-Saint. Sous la seconde époque, chacun devait se regarder comme un membre de Jésus-Christ, dont le corps était en toute chose, disait Amaury, autant qu'au pain eucharistique. On rapporte qu'il soutenait aussi que Dieu avait parlé par Ovide aussi bien que par saint Augustin. Mais Amaury se donnait surtout pour le prophète de la troisième époque, sous laquelle bientôt les sacrements cesseraient; et la seule infusion intérieure de la grâce du Saint-Esprit suffirait au salut des hommes, sans aucun acte extérieur. L'une des conséquences de ce système était de nier la résurrection des corps, ou du moins de n'en admettre d'autres que la rentrée de tous les êtres dans la matière première, à la fin de la troisième époque. En rassemblant ces idées d'Amaury, éparses dans les récits des chroniqueurs et des théologiens du moyen âge, on y trouve encore tant de liaison et d'enchaînement, qu'on peut regretter de n'avoir plus l'ouvrage où il les avait développées, et qui portait le titre de *Physion*, Traité des choses naturelles. Ce livre fut condamné par une bulle d'Innocent III, à laquelle on a quelquefois donné la date de 1198, mais qui n'est que de 1204. Amaury, obligé de se rétracter, ne le fit, dit-on, qu'à contre-cœur, et mourut peu de temps après de chagrin et de dépit. Il fut enterré près du monastère de Saint-Martin-des-Champs.

Ses disciples étendirent ou exagérèrent sa doctrine : ils enseignèrent que Dieu le Père s'était incarné dans Abraham, comme Dieu le Fils dans Jésus-Christ. Ils qualifièrent le pape du nom d'Antechrist, et appliquèrent à Rome les textes sacrés qui concernent l'antique Babylone. On accusait les disciples d'Amaury de nier la distinction du vice et de la vertu, de regarder toutes les actions corporelles comme indifférentes, et de se livrer en conséquence aux plus honteux excès. Ce qui est plus avéré, c'est qu'ils annonçaient l'établissement du règne du Saint-Esprit, et par conséquent l'extinction des pratiques et institutions du christianisme.

Le plus lettré d'entre eux s'appelait David de Dinant; c'est, selon toute apparence, le seul qui ait écrit : il composa des apologies de la doctrine d'Amaury; mais elles ne subsistent plus, et nous manquons de renseignements particuliers sur sa personne.

Les autres disciples d'Amaury étaient deux prêtres sexagénaires, Ulric et Pierre de Saint-Cloud; quatre autres prêtres, Guerin ou Garin, Jean les Uncines, Étienne, curé de Vieux-Corbeil, Étienne de Celles; les diacres Étienne et Odon ou Eudes; les sous-diacres Guillaume de Poitiers et Bernard; Élimand ou Elmang, acolyte; Dudon, clerc, et un orfévre nommé Guillaume. Ce dernier était le prophète de la secte. Il se donnait pour l'un des sept personnages dans lesquels le Saint-Esprit devait s'incarner. Il prédisait quatre fléaux qui allaient se succéder dans le cours de cinq années : la famine qui désolerait les peuples, le glaive dont les princes s'armeraient l'un contre l'autre, les commotions de la terre qui s'entr'ouvrirait pour engloutir les cités; enfin le feu du ciel qui dévorerait les prélats, tous membres de l'Antechrist. Mais Guillaume promettait à Philippe-Auguste les destinées les plus glorieuses; il réservait à ce monarque et à son fils Louis toutes les faveurs et les bénédictions divines : l'empire français embrasserait tout le globe, et Louis régnerait sur la terre aussi longtemps que le Saint-Esprit sur le monde, c'est-à-dire jusqu'au terme où tous les êtres rejoindraient l'Être suprême.

Cependant deux commissaires furent envoyés dans les diocèses de Paris, de Sens, de Troyes et de Langres, avec ordre de faire semblant de professer les opinions d'Amaury, afin de découvrir ses véritables disciples. Sur les dénonciations de maître Raoul de Nemours et de son adjoint, l'évêque de Paris se fit amener plusieurs de ces sectaires, et les retint dans sa prison. Un concile de Paris les jugea en 1209. Là furent interrogés, condamnés, dégradés et livrés au bras séculier, les quatorze disciples dont nous avons rapporté les noms. L'anathème prononcé contre les ouvrages d'Amaury fut expressément étendu à ceux de David de Dinant, à tous les livres de théologie écrits en langue vulgaire, et même à la métaphysique d'Aristote. On traita un peu moins rigoureusement les livres de physique du même philosophe : on se contenta d'en interdire la lecture pendant trois ans. Philippe-Auguste était alors absent; il fallut attendre son retour. Les malheureux ne furent ainsi livrés aux flammes que le 20 décembre 1210. Cette exécution se fit aux Champeaux, hors de la porte de Paris, c'est-à-dire aux halles. On voulut bien réduire à dix le nombre des victimes; Ulric Garin et le diacre Étienne furent seulement emprisonnés pour le reste de leur vie, et Pierre de Saint-Cloud en fut quitte pour se faire moine. A l'égard des femmes et autres personnes, on daigna les déclarer graciables. Mais on exhuma le cadavre d'Amaury, on brûla ses os avec ses livres, sans oublier la métaphysique d'Aristote.

Cinq ans après, en 1215, se tint le quatrième concile général de Latran, qui condamna de nouveau Amaury et ses disciples. Leur supplice, s'il faut en croire les chroniqueurs, n'excita aucun intérêt, aucune compassion. « Personne ne douta, dit Césaire d'Heisterbach, qu'ils

n'eussent en marchant vers le bûcher altéré méchamment la températfure de l'atmosphère; et tout le monde leur attribua l'inclémence de l'air, *aeris inclementia*, qu'éprouvèrent, le 20 décembre, les spectateurs de leurs derniers tourments. »

Guielmus Armoricus, dans Bouquet, *Recueil des historres des Gaules*, v. XVII. — Césaire de Heisterbach, *Chron.* — *Histoire litteraire de la France*, t. XVI, p. 586. - Labbe, *Concil.*

AMAURY, AMALRIC ou ALMARIC. Deux rois de Jérusalem ont porté ce nom, d'origine gothique (de *amal*, ciel, et *ric*, riche).

AMAURY Ier, comte de Joppé, né vers 1135, mort le 11 juillet 1173. Il fut couronné roi de Jérusalem le 16 février 1165, à la mort de son frère Baudouin III, âgé seulement de vingt-sept ans. Ce fut un prince vain, ambitieux et avide, et l'histoire lui reproche une extrême avarice. Il passa son règne de huit ans à guerroyer avec le soudan d'Égypte, l'allié naturel des Francs contre les Seldjoucides, et avec le célèbre Nour-Eddin, sultan d'Alep; il rechercha l'amitié tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant ses intérêts du moment, sans se faire le moindre scrupule de rompre des traités à peine conclus, lorsqu'ils mettaient obstacle à de nouveaux desseins. Il échoua dans son projet de conquérir l'Égypte, qui fut réunie aux vastes États du sultan d'Alep. Après la mort du sultan Nour-Eddin, le jeune et vaillant Salah-Eddin (Saladin), gouverneur d'Égypte, recueillit l'immense héritage du sultan d'Alep, et menaça de s'emparer du petit royaume de Jerusalem, qui, pour comble de malheur, était agité par les factions des templiers et des hospitaliers. Amaury implora le secours des chrétiens d'Occident, et se rendit lui-même à Constantinople pour obtenir l'intervention de l'empereur d'Orient. Le territoire de Jérusalem allait être envahi par le puissant ennemi, quand Amaury vint à mourir et laissa la couronne à son fils Baudouin IV.

Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, IV, 2. — Michaud, *Histoire des croisades*, t. II, p. 219-245. — Guillaume de Tyr, *Historia Belli sacri*, l. XIX, XX. — Du Cange, *Fam[illiæ] b[y]zantinæ*, p. 182. — Funk, *Tableaux relatifs au temps des croisades*; Leipzig, 1824, 4 vol. in-8°.

AMAURY II, de Lusignan, mort le 1er avril 1205, était d'abord roi de Chypre, et fut appelé au trône vacillant de Jérusalem après son mariage avec Isabelle, veuve de Henri, comte de Champagne, dernier titulaire d'un royaume redevenu la proie des musulmans. Son règne nominal dura de 1194 à 1205. Soutenu par l'empereur Henri VI, il obtint quelques avantages sur les Sarrasins; mais, après la mort d'Henri et le rappel de ses troupes, Amaury fut accablé par les forces des Sarrasins, et il ne fut sauvé que par la discorde qui régnait dans la famille de Saladin. Il fit prêcher une croisade dans tout l'Occident; mais les croisés, au lieu de délivrer Jérusalem, prirent Constantinople, dont ils avaient entendu vanter les trésors. A cette nouvelle, le petit nombre de guerriers qui s'étaient dirigés vers la Palestine rebroussèrent vite chemin, pour aller partager avec leurs frères d'armes le riche butin de Byzance. Amaury resta seul à Ptolémaïs où il mourut, laissant le royaume de Chypre à son fils Hugues de Lusignan.

Wilken. — Michaud. — Du Cange.

***AMAURY**, AMALRIC ou AIMERIC, patriarche de Jérusalem, mort en 1180. Il occupa ce siége patriarcal depuis 1159, et contribua beaucoup à l'élection d'Amaury Ier comme roi de Jérusalem en 1165. Il était lié d'amitié avec le célèbre historien Guillaume de Tyr.

Guillaume de Tyr, *Historia Belli sacri*, lib. XIX, 14. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, vol. III, p. 46.

***AMAYA** (*François*), jurisconsulte espagnol, natif d'Antequera (province de Grenade), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut professeur à Salamanque. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : *Observationum Juris libri III*; Salamanque, 1625, in-4°; — *Desengaños de los Bienes Humanos*; Madrid, 1681, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, édit. 1788, I, p. 408. — Rezabal y Ugarte, *Biblioteca de los escritores de los seis colegios mayores*, p. 7. 10. — Struve, *Bibliotheca juris*, septième edit., p 824.

***AMAYA**, peintre espagnol, élève de Vincent Carduccio, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1682, il fit les tableaux du grand autel de l'église Saint-Martin à Ségovie.

Bermudez, *Diccionario historico*.

***AMBÈRES** (*François* D'), peintre et sculpteur, natif d'Anvers, est connu par les travaux qu'il fit, de 1502 à 1510, par ordre du cardinal Ximenès, pour la cathédrale de Tolède.

Bermudez, *Diccionario historico*.

AMBERGER (*Christophe*), peintre, né à Nuremberg vers le commencement du seizième siècle, mort à Augsbourg en 1560. Il imita la manière de son maître Holbein le jeune, et sut se faire un nom par la correction de son dessin et l'excellente disposition de ses figures : ses productions se distinguent surtout par le mérite de la perspective. Son histoire de *Joseph* en douze tableaux paraît être ce qu'il a fait de mieux. La galerie de Munich possède plusieurs de ses ouvrages; c'est d'après lui qu'on a gravé la décollation de saint Jean-Baptiste en demi-figures. Charles-Quint le combla de faveurs, et le chargea, en 1530, de faire son portrait, tableau qui se voit au musée de Berlin.

Sandart, *Teutsche Academie*. — Mæl. Mekbel, *Catalogue des tableaux*.

AMBÉRIEUX (*Pierre Dujat* D'), littérateur français, né à Ambérieux en 1738, mort le 24 octobre 1821. Il passa dans ses foyers le temps orageux de 1793, aimé de ses concitoyens, qui recevaient de lui de nombreux bienfaits. On a de lui un opuscule en vers et en prose, sous le titre *Des singes*. Son fils a composé des romances qui ont eu du succès, et a travaillé à la *Flore* publiée à Lyon chez Bruyset.

B[io]gr. [nouv]. [des] contemporains. — *Moniteur*, 1821, 1[...].

AMBIGAT (*Ambigatus*), roi des Gaules dans le septième siècle avant J.-C. A l'époque où Tarquin l'ancien régnait à Rome, la Celtique, l'une des trois parties de la Gaule, obéissait aux Bituriges, qui lui donnaient un roi. Sous le gouvernement d'Ambigat, que ses vertus, ses richesses et la prospérité de son peuple avaient rendu tout-puissant, la Gaule reçut un tel développement par la fertilité de son sol et le nombre de ses habitants, qu'il sembla impossible de contenir le débordement de sa population. Le roi, déjà vieux, voulant débarrasser son royaume de cette multitude qui l'écrasait, engagea Bellovèse et Sigovèse, fils de sa sœur, jeunes guerriers ennemis du repos, à aller chercher un autre séjour dans les contrées que les dieux leur indiqueraient par les augures, leur permettant d'emmener avec eux autant d'hommes qu'ils voudraient, afin que nulle nation ne pût repousser les nouveaux venus.

Tite-Live, V, 34.

AMBILLOU. *Voy.* BOUCHET.

AMBIORIX, fameux roi des Eburons ou des Nerviens, peuple de la Gaule, vivait vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. A cette époque les Éburons, peuple puissant de la Belgique, obéissaient à deux chefs élus par le peuple : Cativulcus et Ambiorix. « Le premier, déjà vieux et cassé, ne possédait plus rien des qualités qui l'avaient rendu jadis populaire parmi les siens; le second, jeune, actif, joignait au courage le plus déterminé un esprit opiniâtre, délié, et fertile en ruses. De bonne heure les Romains avaient distingué Ambiorix, et César fit tout pour se l'attacher à l'issue de cette campagne où les Aduatikes furent si cruellement traités : il rendit à Ambiorix son fils et son neveu, détenus comme otages chez ce peuple; il lui donna encore d'autres marques de sa faveur. Toutefois, cette amitié intéressée ne séduisit point le chef éburon. Plus que tous les autres chefs patriotes, plus qu'Indutiomar lui-même, au fond il haïssait les Romains; mais, habile à dissimuler ses sentiments, il attendit avec patience l'heure favorable. L'absence de César pendant son imprudente excursion en Bretagne, et l'incurie de Labienus, lui permirent de se concerter à son aise avec les mécontents des diverses parties de la Gaule; il le fit malgré l'opposition de son collègue Cativolke, que l'âge et la maladie rendaient timide et incertain. Déjà s'organisait par ses soins une vaste conspiration qui, ayant son foyer en Belgique, s'étendait de là dans les cités du centre et de l'ouest, lorsque le retour de César en arrêta les progrès. Tout fut conduit avec tant de mystère, que non-seulement les Romains, mais encore celles des nations gauloises qu'on savait dévouées aux Romains, n'en conçurent aucun soupçon. Le Trévire Indutiomar, rentré dans ses foyers après l'expédition de Bretagne, mit au service d'Ambiorix son crédit et son infatigable activité; il alla trouver Cativolke, l'aiguillonna, finit par entraîner le vieillard indécis, et obtint de lui qu'il ne s'opposerait pas à l'armement en masse des Éburons, et qu'il aiderait même son collègue dans toutes les occasions importantes. Il fut convenu, entre les conjurés belges et armoricains, qu'on attendrait l'arrivée de César en Italie et la dispersion des troupes romaines dans les quartiers, pour donner le signal de la guerre et attaquer en même temps sur tous les points.

Cette vaste conjuration nationale, dont Ambiorix était en droit d'espérer la délivrance de la Gaule, échoua par la précipitation des Carnutes. Leurs mouvements donnèrent l'alarme à César, qui resta dans les Gaules et envoya deux de ses lieutenants, T. Saburius et Q. Cotta, prendre leurs quartiers d'hiver dans le fort d'Aduatuca, sur le territoire même des Éburons. Ambiorix, sans se déconcerter, arriva auprès d'eux, les assura de son amitié et leur fournit des vivres; mais dès qu'il apprit le soulèvement des Carnutes, il tomba sur les Romains qui étaient sortis pour couper du bois, les battit et les poursuivit jusque dans leurs retranchements, qu'il investit; il ne put toutefois triompher du courage des légionnaires. Mais il tenta un autre moyen : il fit crier aux Romains « qu'il avait à communiquer à leurs généraux des choses du plus haut intérêt, concernant leur vie et le salut de leur armée. » On lui adressa aussitôt deux parlementaires, auxquels il déclara qu'il était dévoué à César; que les Éburons faisaient la guerre aux Romains, parce qu'ils y étaient forcés par tous les autres Gaulois; qu'il croyait que son amitié pour César l'obligeait à prévenir les Romains qu'une armée nombreuse de Germains venait de passer le Rhin et arriverait dans deux jours; qu'alors les Romains seraient écrasés. Il les engageait à évacuer le fort d'Aduatuca, leur promettant de leur livrer le passage. Les lieutenants de César, effrayés, acceptèrent l'avis des Gaulois, et sortirent de leurs camps sans précaution. Mais quand ils furent au milieu des bois, Ambiorix tomba sur eux et les tailla en pièces. Après cette victoire il souleva tous les peuples voisins, et alla attaquer le camp de Q. Cicéron; mais César arriva à temps pour sauver son lieutenant. Ambiorix marcha à sa rencontre avec soixante mille hommes. Le général romain n'avait que deux légions incomplètes, et qui ne formaient pas sept mille hommes; il eut recours à la ruse, affecta d'avoir peur, et se renferma dans ses retranchements. Ambiorix les fit attaquer; mais les Romains, sortant tout à coup, tombèrent sur les Gaulois surpris, les défirent, en massacrèrent un grand nombre, et aussitôt opérèrent leur jonction avec Cicéron. Cette victoire effraya la Gaule entière, qui posa les armes. Après la défaite d'Indutiomar, Ambiorix fit une nouvelle tentative, et parvint à entraîner avec lui plusieurs peuples; mais ceux-ci furent successivement vaincus par César, et les Éburons atta-

qués à l'improviste furent dispersés; les uns se retirèrent au fond des Ardennes, les autres chez les peuples voisins, qui, effrayés des menaces de César, leur refusèrent l'entrée de leur pays. Ambiorix, ne gardant près de lui que quatre cavaliers dévoués, se tint au milieu des bois, dont il connaissait tous les détours. Quant à son collègue le vieux Cativolke, malade, infirme, accablé de chagrin, hors d'état de supporter les fatigues d'une telle guerre ou les privations d'une telle retraite, il mit fin à sa vie en buvant un poison composé avec le suc de l'if. Ses dernières paroles furent des paroles de douleur et de malédiction: il dévoua à la vengeance du ciel et de la terre l'homme qui était venu troubler ses vieux jours, et verser sur sa patrie de si effroyables calamités.

Le pays des Éburons fut envahi de tous côtés; les Éburons cernés furent massacrés par les Romains et par tous les aventuriers de la Belgique que César invita à cette expédition, en livrant les vaincus corps et biens au premier occupant. Jamais César ne put s'emparer d'Ambiorix. Il lui échappa, grâce au dévouement de ses quatre compagnons et aux faux rapports de ses concitoyens, qui parvinrent ainsi à dérober à la vengeance romaine l'un des héros de l'indépendance gauloise.

César, *de bell. Gall.*, V, 26-51. — Dion. X, 5-10. — Florus, III, 10. — Orose. — Eckhel, *Doctr num.*, t. I, p. 78; VI, 9. — Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. III, p. 40 et suiv.

*AMBIVERI (*François*), littérateur italien, né à Bergame vers 1592, mort le 4 mai 1627 à Trévi. Il fut recteur de l'école Canobienne à Novarre. On a de lui, entre autres : *De D. Mariæ Romanæ virginis et martyris laudibus carmina latina et italica;* Bergame, 1613, in-8°; — *Affetti Poetici;* Bergame, 1614, in-8°; — *Vaticinationes Virgilianæ de J. Baptista Borromeo;* Novarre, 1621.

Calvi, *Scena litteraria degli scrittori Bergamaschi*, I, 150. — Argelati, *Biblioth. script. Mediolanensium.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMBIVIUS (*Lucius-Turpio*), célèbre acteur romain, souvent cité avec Roscius et Æsopus.

Cicéron, *De senectute*, 14. — Tacit., *De oratoribus*, 20. — Symmaque, *Epist.*, I, 25.

*AMBLEVILLE (*Charles* D'), musicien ecclésiastique, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était jésuite de la maison professe de Clermont, à Paris. On a de lui : 1° *Octonarium sacrum, seu canticum beatæ Virginis per diversas ecclesiæ tonos decantatum;* Paris, 1634, in-4°; — 2° *Harmonia sacra, seu Vesperæ in dies tum dominicos, tum festas totius anni, una cum missa ac litaniis beatæ Virginis, sex vocibus;* Paris, 1636, in-4°.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

AMBLIMONT (FUSCHEMBERG, comte D'), général de la marine française à la fin du dix-huitième siècle. Pendant la révolution, il entra au service de l'Espagne, et fut tué en 1796, dans la bataille où l'amiral lord Saint-Vincent remporta la victoire. Il a laissé une *Tactique navale;* Paris (Didot jeune), 1788, in-4°, fig.

Biographie universelle.

AMBLY (*Claude-Jean-Antoine*, marquis D'), général français, né à Suzanne, bourg de Champagne, en 1711, mort à Hambourg en 1797. Il fit toutes les guerres que la France soutint sous le règne de Louis XV; aussi fut-il nommé en 1767 maréchal de camp et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Mais ce fut comme député aux états généraux qu'il se signala par une opposition violente à toutes les mesures révolutionnaires. Il en vint un jour jusqu'à provoquer en duel Mirabeau. Aussitôt après la session, d'Ambly émigra, et, malgré son âge avancé, fit encore plusieurs campagnes dans l'armée de Condé.

Biographie moderne.

*AMBODIK (*Nestor-Maximovitch*), médecin russe, né en 1740 à Veprik, village du gouvernement de Pultawa, mort en 1812. Il étudia d'abord à l'université de Kiev, puis à l'hôpital militaire de Saint-Pétersbourg, et se fit recevoir docteur à la faculté de Strasbourg en 1776. Il devint accoucheur de la famille impériale, et fit à Saint-Pétersbourg des cours d'obstétrique en allemand et en russe. C'est un des premiers médecins russes qui écrivirent en leur langue. On a de lui grand nombre de traductions ou compilations, dont les principales sont : *Vrachebnoe Vechschestvoslovie* (matière médicale); Saint-Pétersbourg, 1782, in-8°; — *Anatomico-phiziologichaski slovar* (Dictionnaire anatomico-physiologique, en russe, latin et français); ibid., 1783, in-8°; — *Iskusstvo Povivaniya* (l'Art obstétrical), 1784, in 8°; — *Phiziologiya*, 1787; — *Osnoviniya Botaniki* (Éléments de botanique), 1796, in-8°; — *Novniy Bolanichesky slovar* (Nouv. Dict. Botanique); 1808, in-8°, en russe, latin et allemand.

Entziklopedcheski-Lexicon, t. II, p. 73.

AMBOISE (D'), maison noble de France, ainsi dénommée d'après la petite ville d'Amboise, sur les bords de la Loire. Elle se divisait en quatre branches: les seigneurs d'Amboise, de Chaumont, de Bussy et d'Aubijoux. Chacune de ces branches a produit des hommes célèbres, dont le principal est le cardinal *George d'*AMBOISE. Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, père du cardinal, fut chambellan sous Charles VII et Louis XI. Il eut huit filles et neuf garçons de sa femme Anne de Beuil. Des huit filles, l'une fut abbesse de Sainte-Ménéhould; la seconde, religieuse à Fontevrault; et la troisième, prieure de Poissy; les cinq autres furent mariées aux premiers seigneurs du royaume. Des neuf garçons, l'aîné, *Charles*, fut successivement gouverneur de Bourgogne, de Champagne, de l'Ile-de-France, et confident de Louis XI; *Jean* fut évêque de Langres; *Aimeric*, grand prieur de France; *Louis*, évêque d'Albi; *Jean*, chef de la branche de Bussy, lieutenant du roi en Normandie; *Pierre*, évêque de Poitiers; *Jacques*, évêque de Clermont;

Hugues, tige de la branche d'Aubijoux, gentilhomme de Louis XII. Le cardinal *George* fut le dernier des frères, qui tous, comme on vient de voir, occupèrent les premières charges du royaume.

AMBOISE (*George* D'), cardinal-archevêque, premier ministre de Louis XII, né en 1460, mort le 25 mai 1510. Dès sa naissance il fut destiné à l'Église, comme cadet de famille; il étudia le droit canon, et reçut, à l'âge de quatorze ans, le titre d'évêque de Montauban, grâce au crédit que l'aîné avait auprès de Louis XI. Introduit à la cour, cet enfant évêque devint aumônier du roi. « Fort jeune qu'il était, dit son biographe, il sut de bonne heure se contenir, à l'exemple des personnes sages qui parlaient le moins qu'elles pouvaient, de peur d'irriter un prince aussi terrible que Louis XI, qui regardait comme ennemis tous les gens qui lui déplaisaient. Si la cour de ce roi n'était pas une école où le jeune prélat pût se former à la vertu, il y apprit à bien se conduire et à ne parler qu'à propos (1). »

D'Amboise se lia de bonne heure avec le duc d'Orléans, gendre du roi (le duc avait épousé Jeanne, princesse laide, contrefaite, sœur de Charles VIII et d'Anne de Beaujeu); même humeur, mêmes inclinations, même âge, à peu de chose près. Après la mort de Louis XI, le duc d'Orléans et Anne de Beaujeu, quoique tous deux fort jeunes, prétendaient à la régence. Anne de Beaujeu l'emporta; et le duc, ayant vu échouer ses intrigues, fut obligé de se réfugier auprès de François II, duc de Bretagne (en mai 1484). D'Amboise persuada alors au jeune roi (Charles VIII) de se laisser enlever, pour échapper, disait-il, au honteux esclavage où le tenait la dame de Beaujeu. Le roi y avait consenti; et tout était déjà préparé, lorsque le complot fut découvert par la trahison d'un courrier. D'Amboise fut arrêté avec son frère de Bussy, ainsi que le célèbre Ph. de Comines, qui demeura huit mois enfermé dans une cage.

« D'Amboise, interrogé d'abord par les officiers de la métropole de Tours, ensuite par les commissaires choisis dans le parlement, s'il n'était pas des conjurés, et s'il n'avait pas concouru, autant qu'il était en lui, à faire enlever le roi, répondit avec fermeté qu'il n'avait rien fait que par ordre, et qu'il s'en rapportait à ce que le roi lui-même en dirait. Cette réponse rendait le procès si difficile, qu'on ne songea plus à l'instruire. En effet, que dire et que faire à un homme qui parlait ainsi? et comment le punir comme complice d'un forfait dont le roi, qui avait déjà dix-sept à dix-huit ans, était le premier coupable? D'Amboise fut plus de deux ans en prison, resserré plus ou moins, selon que les affaires du duc d'Orléans allaient bien ou mal, et selon que la dame de Beaujeu était plus ou moins aigrie par les rapports qu'on lui faisait de l'un et de l'autre. La plus grande peine de d'Amboise, à ce qu'il disait depuis, soit pour faire sa cour, soit qu'en effet cela fût vrai (car il était homme franc et sincère), était moins d'être prisonnier, que de ne pouvoir concourir que de ses vœux et de ses prières à la prospérité du duc. On ne peut dire combien il lui était attaché (1). »

Après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (28 juillet 1488), François II, bloqué avec son hôte dans le château de Nantes, fut obligé de capituler. D'Amboise, relégué dans son diocèse de Montauban, qui était pour lui comme un lieu d'exil, fit jouer tous les ressorts pour obtenir sa mise en liberté et celle du duc d'Orléans. Il se servit pour cela fort habilement de l'entremise de son frère Louis, évêque d'Albi, aumônier, et du confesseur de la dame de Beaulieu, qui fut sollicitée de toute part, même par sa sœur, la pauvre Jeanne délaissée; mais ce qui fit tomber toutes les préventions contre le duc, c'est qu'il s'employa avec un dévouement généreux à faire conclure le mariage du roi avec la riche héritière de Bretagne, la princesse Anne, sur l'esprit de laquelle il avait toute influence. Il revint à la cour, où il fut comblé d'amitiés. La faveur du duc rejaillit sur d'Amboise. Ce prélat fut d'abord archevêque de Narbonne; puis le siége de Rouen étant venu à vaquer, il l'obtint en 1493, à la recommandation expresse du duc d'Orléans, qui venait d'être nommé gouverneur de la Normandie. Il n'est qualifié que de prêtre dans l'acte de son élection, ce qui fait voir évidemment qu'il n'avait été sacré ni évêque de Montauban, ni archevêque de Narbonne. Le duc d'Orléans le fit nommer en même temps lieutenant général de la Normandie, et se reposa sur lui de tous les soins de son gouvernement, au temporel aussi bien qu'au spirituel.

« La Normandie était alors dans un grand désordre. La noblesse opprimait le peuple; la justice n'y était point rendue; les soldats licenciés de la dernière guerre y étaient cantonnés par troupes dans la plupart des grands chemins. Ces bandits, moins formidables par leur courage, quelque braves qu'ils fussent, que par leur nombre et leur fureur, infectaient les lieux d'alentour, et détroussaient tous les passants. Autrefois on aurait compté parmi les travaux d'Hercule d'exterminer tant de brigands: d'Amboise en vint à bout par une sage fermeté, poursuivant vivement les uns et ne leur donnant point de quartier, forçant les autres par la peur, ou les engageant par des offres à se retirer de la province. En moins d'un an et demi, il eut l'honneur et le plaisir d'y avoir rétabli l'ordre et le repos, avant que d'être obligé de suivre le roi en Italie (2). »

Lors de l'expédition de Charles VIII en Italie (*voy.* ce nom), on reprocha à d'Amboise de

(1) Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise*; Amsterdam, 1726, in-4°, p. 9.

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, p. 19.
(2) Ibid., p. 48.

suivre le duc d'Orléans, au lieu de continuer à administrer son diocèse. En novembre 1494, il joignit le duc à Asti, se détachant de l'armée du roi pour envahir le Milanais, sur lequel il avait des droits légitimes du chef de sa grand'mère Valentine de Milan. (*Voy.* LOUIS XII.) Bloqué dans Novarre avec son confident, il fut délivré par l'arrivée inespérée du roi, qui venait de quitter le royaume de Naples aussi rapidement qu'il l'avait conquis.

La noblesse de la Normandie avait profité de l'absence de son archevêque et de son gouverneur, pour monter contre eux une forte cabale. Dès que le roi fut de retour, les nobles vinrent en corps se plaindre de la tyrannie du favori, ajoutant que si le roi n'y donnait ordre, il ne serait plus le maître de cette importante province. La plainte était grave, et le roi n'était que trop disposé à l'écouter. Il en fit du bruit, sans cependant s'en expliquer ni avec le duc d'Orléans ni avec d'Amboise. « L'un et l'autre bien avertis tâchèrent inutilement de se justifier, et de faire voir évidemment (ils le pensaient du moins ainsi) que tout ce qu'on avait dit au roi n'était qu'une calomnie. La calomnie, même évidente, est toujours plus ou moins funeste à ceux qu'elle attaque; et, quelque innocents qu'ils soient, il en reste toujours dans l'esprit plus ou moins de soupçon contre eux. Le roi était si prévenu, que le duc ni d'Amboise ne purent le désabuser. Dans cette triste conjoncture, la conscience ne leur reprochant rien, ils se retirèrent à Blois pour attendre tranquillement que sa colère fût calmée. Le but de la cabale était de faire ôter au duc le gouvernement de Normandie, ou d'obliger ce prince à reléguer d'Amboise à Ast; mais peu de temps après les choses ayant changé de face, les calomniateurs furent trop heureux d'éprouver la clémence de l'un et de l'autre, quand, par la mort de Charles VIII, le duc fut devenu roi et d'Amboise premier ministre (1). »

Cet événement eut lieu en avril 1498. Le confident d'Amboise, devenu roi sous le nom de Louis XII, paya, sur ses revenus privés, les frais du sacre. « On ne leva rien sur les peuples, ni pour cette cérémonie, quoiqu'elle eût beaucoup coûté, ni pour le joyeux avénement. Cette libéralité, qui surprit agréablement, parce qu'en pareille occasion on avait toujours demandé un don extraordinaire, fit honneur au premier ministre. Elle lui attira la bienveillance du public, et fit croire qu'effectivement il était bien intentionné, et que l'envie qu'il témoignait de rendre tout le monde heureux n'était pas une vaine promesse, telle qu'on en fait pour éblouir dans le commencement d'un règne. En effet, dès que Louis XII fut sacré, d'Amboise retrancha un dixième de tous les subsides. Il continua depuis à les faire diminuer, jusques à ce qu'ils fussent réduits aux deux tiers de ce qu'ils étaient; et, quelque guerre que dans la suite il eût à soutenir, il ne rétablit rien de tout ce que l'on avait ôté (1). »

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, liv. I, p. 57.

Le ministre de Louis XII appliqua ensuite à tout le royaume les réformes qu'il avait d'abord introduites dans la Normandie. « Il fit, dit Legendre, pour rétablir la discipline parmi les troupes, des ordonnances si sévères, il fit exécuter ces rigoureuses ordonnances avec tant de fermeté, que pendant tout son ministère, loin de se plaindre des gens de guerre, les provinces à l'envi demandaient qu'on y en envoyât pour y consommer les denrées, qu'ils payaient a prix raisonnable et en argent comptant. Les gens de justice étaient d'autres sangsues qui n'avaient pas moins dévoré la substance du peuple. Les procès ne finissaient point; la poursuite en coûtait souvent plus cher qu'on n'en retirait en les gagnant avec dépens. Le juge, d'intelligence avec le praticien, multipliait la procédure, même dans les causes sommaires, ce qui ruinait les parties en frais. Ce n'était pas selon les lois ni selon la coutume que les affaires se jugeaient. La prévention ou l'intérêt, et le plus souvent la faveur, décidait des plus difficiles, si fort que le nouveau roi, qui était juste et équitable, établit à la suite, par l'avis du premier ministre, un tribunal supérieur sous le titre de *grand conseil*, où l'homme sans protection qui aurait peine à avoir justice, devant les tribunaux ordinaires, contre gens d'un trop grand crédit, pût avoir aisément recours, et où ses plaintes fussent jugées avec autant de diligence que d'équité. D'Amboise, touché de ces désordres, n'ignorant pas d'ailleurs que la première fonction des rois est de rendre la justice au peuple, et que le bien du peuple dépend principalement de la lui rendre prompte et exacte, résolut fortement de remédier à un si grand mal. Pour cela il fit venir à la cour les juges et les praticiens qui passaient pour les plus habiles et les plus intègres qui fussent alors dans le royaume, afin qu'ils examinassent, tant en particulier qu'entre eux, ce qu'il y aurait de mieux à faire pour abréger les procès, pour diminuer les frais, pour prévenir ou pour réprimer la corruption des méchants juges, pour éluder les ruses du praticien intéressé, se réservant à décider sur ces différents règlements quand ils auraient été dressés, et qu'ils auraient fini une affaire des plus importantes, qui pouvait autant qu'aucune autre contribuer au bien de l'État et à la tranquillité publique (2). »

Cette affaire si importante était de faire déclarer nul le mariage du roi avec Jeanne de France, troisième fille de Louis XI. Moyennant une somme d'argent, et quelques conditions stipulées en faveur de César Borgia, Alexandre VI (*voy.* ce nom) se prêta à toute demande. Le mariage fut cassé, Louis XII épousa Anne de Bretagne,

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, lib. I, p. 64.
(2) *Ibid.*, lib. I, p. 66.

veuve de Charles VIII, et son ministre reçut des mains de Borgia le chapeau de cardinal.

D'Amboise continua ses travaux de réforme : il fit publier dans tous les tribunaux ces ordonnances qui servirent longtemps de code national. « Il alla lui-même les établir en Normandie, avec le titre effrayant de *réformateur général*. Il n'y avait point été depuis qu'il en était gouverneur en chef (honneur qu'il avait reçu dès le commencement du règne), ni depuis qu'il était cardinal et premier ministre. On ne peut dire avec quels applaudissements et quelles acclamations il fut reçu. Rouen se surpassa en cette occasion, tant il était respecté et aimé. Les habitants lui firent une entrée pompeuse; ce fut une espèce de triomphe. Ce qu'il y eut de plus honorable pour le triomphateur, ce fut l'affection des peuples, dont les cœurs volaient après lui : aussi ne cessait-il de faire du bien à cette ville. Il venait tout nouvellement d'y faire conduire à ses dépens toute l'eau vierge des environs, et d'élever dans les carrefours et les autres lieux publics ces superbes fontaines qui y coulent de nuit et de jour. Comme sa plus grande passion était de se faire aimer, il fut très-sensible aux témoignages que lui donnèrent les habitants de Rouen de leur respectueuse tendresse. Un autre sujet de joie pour lui fut de trouver son diocèse en aussi bon état pour le spirituel que l'on pouvait le souhaiter. Ne pouvant résider, il se faisait instruire de tout; et la réponse décidait de ce qu'il y avait à faire, selon les cas qui se présentaient. Étant à Rouen, il y tint les états de la province, et pourvut sur-le-champ à toutes les plaintes qu'on y fit. Il y était allé avec un plein pouvoir d'y faire et d'y ordonner, comme eût fait le roi en personne (1). »

Cependant les nouvelles ordonnances avaient excité des troubles parmi les écoliers et les régents de l'université, qui se disaient lésés dans leurs privilèges. « Ce ne furent que clameurs, que libelles contre les ministres, qu'injures contre le roi même, qui en fut plus piqué que de l'audace avec laquelle l'université ordonna qu'on n'enseignerait plus à Paris et qu'on n'y prêcherait plus, qu'elle n'eût été rétablie dans ses droits et ses privilèges. En vain le parlement enjoignit aux régents de continuer à enseigner, pas un n'obéit; de sorte que tout se préparait à une sédition, si d'Amboise ne l'eût prévenue. Le plus prompt remède fut de faire approcher les troupes. Le roi partit de Blois avec sa maison. Sa marche répandit l'effroi : autant que la gent scolastique avait été audacieuse tant qu'elle n'avait point eu de peur, autant fut-elle consternée quand elle sut le roi à Corbeil, qui n'est qu'à sept lieues de Paris. Les plus mutins s'évanouirent; leur fuite ramena le calme; l'université d'elle-même rouvrit ses classes, fit prêcher, et ensuite députa au roi. Ses députés essuyèrent de grandes huées quand ils se présentèrent. Les gens de la cour, en ce temps-là, ne sachant la plupart ni lire ni écrire, n'avaient pas, pour les gens de lettres, la considération et l'estime que ceux-ci méritent. Les pauvres députés, déferrés par cette avanie, ne parlèrent au roi qu'en tremblant, et sans réclamer leurs privilèges; ils demandèrent humblement pardon, tant pour le corps en général que pour les particuliers qui n'avaient pu se contenir. Le cardinal d'Amboise, qui était, disent les historiens, l'âme et la langue de Louis XII, répondit que l'université avait d'autant plus de tort, que si on lui avait ôté une partie de ses privilèges, elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même, qui avait continué à en abuser, quelque avis qu'on lui eût donné de se corriger; que le roi, par bonté, voulait bien oublier les insolences des écoliers, les emportements des régents, et les injures atroces que les uns et les autres avaient vomies contre lui. « Oui, dit le roi, frappant sur sa poitrine, ces insolents m'ont injurié jusque dans leurs sermons; » mais que s'il arrivait, continua d'Amboise, qu'ils manquassent à l'avenir de respect pour Sa Majesté ou de soumission à ses ordres, il n'y aurait plus de pardon; et qu'après avoir éprouvé la clémence d'un si bon prince, ils ressentiraient aussitôt toute la rigueur de sa justice; que le roi aimait les savants et les protégerait toujours, tant qu'ils ne s'en rendraient pas indignes; du reste, qu'il aimait mieux qu'il y eût à Paris moins de régents et moins d'écoliers, pourvu que ceux qui y seraient fussent plus soumis et plus sages. L'université profita de ces salutaires avis; et lorsque quelques jours après il parut un nouvel édit qui confirmait les ordonnances, lesquelles avaient causé le trouble, pas un écolier ni régent ne fit le moindre mouvement (1). »

L'ordre étant rétabli, Louis XII, toujours d'accord avec son ministre, reprit son projet de mise en possession du Milanais. Avant de partir avec le roi pour l'Italie, le cardinal s'était fait donner par Alexandre VI le titre de légat *à latere*, avec les immenses prérogatives qui y sont attachées (2). Tenant beaucoup à cette dignité pour avoir plus d'autorité sur les couvents indisciplinés, il se la fit renouveler, plus tard, pour un temps indéfini. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ces guerres d'Italie, qui eurent pour résultat la conquête du Milanais, de Gênes et d'une partie du Piémont. (*Voy.* LOUIS XII, AUBIGNY, TRIVULCE, GIÉ, ALEXANDRE VI, JULES II, SFORCE). Tant que les troupes françaises

(1) Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise*; Amsterdam, 1726, in-4°, liv. II, p. 75.

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, liv. II, p. 79.

(2) Les *légats*, bien différents des nonces et des autres envoyés, étaient les délégués du pape : ils possédaient la plénitude du pouvoir apostolique; ils avaient le droit de donner des dispenses et des indulgences plénières, de faire porter processionnellement la croix et la bannière devant eux, de lever des impôts sur le clergé (ce qui les faisait détester), et de réformer les ordres monastiques. Enfin, d'Amboise, comme *légat*, était pape en France.

occupaient l'Italie, les Italiens se montraient humbles et soumis; mais dès qu'elles avaient le dos tourné, ils secouaient le joug et fomentaient de nouveaux troubles, excités tantôt par l'empereur, tantôt par le pape, quelquefois par tous les deux à la fois. Les serments, les protestations de fidélité et de soumission aux pieds du vainqueur présent n'étaient qu'un moyen de mieux tromper le vainqueur absent. Les Suisses servaient pour de l'argent tous les partis: malheur à ceux qui les payaient trop mesquinement! Tout cela était entremêlé d'intrigues dont les trames échappaient quelquefois aux plus clairvoyants, mais qui toutes avaient leur source dans les vices du cœur humain. Voilà le tableau de ces guerres de l'Italie, dont Guicchardin a été l'éloquent narrateur.

Les sages institutions que Louis XII introduisit dans le Milanais auraient dû lui gagner l'affection de ses nouveaux sujets. « Par le conseil de d'Amboise, le roi fonda à Milan une chaire de théologie, une de droit, une de médecine, et y attira par des honneurs et de gros appointements les plus célèbres professeurs. D'Amboise y fit établir un sénat de juges choisis, qui rendissent la justice sans délai, sans frais, sans faveur. Il fit diminuer toutes les impositions d'un quart; il mit peu de troupes dans les places, de peur de fouler le peuple; et, pour contenir ces troupes, il recommanda aux officiers de leur faire garder et de garder eux-mêmes la plus exacte discipline. Enfin, croyant qu'un homme du pays, homme de réputation, de mérite et d'expérience, y serait beaucoup plus aimé, mieux obéi, plus respecté que ne serait un étranger, il persuada au roi de donner le gouvernement de Milan et tout le duché au maréchal Trivulce, en lui associant, dans le commandement général des armes, le brave Stuart d'Aubigny (1). »

Mais à peine d'Amboise avait-il repassé les monts (en 1500), que le même Sforze, que les Milanais avaient abandonné à l'approche des Français, fut accueilli comme un libérateur. Côme et Bellinzona reçurent ce duc avec de grandes acclamations; les bourgeois de Milan prirent les armes en sa faveur, et Trivulce eut à peine le temps de se réfugier dans le château pour échapper aux assassins. D'Amboise partit avec le maréchal de la Trémouille pour châtier les rebelles. Sforze fut arrêté par ses propres soldats et livré aux Français le 10 avril 1500. « Les bourgeois de Milan, qui, la veille de cet événement, s'étaient vantés d'enlever Amboise dans Verceil, lui députèrent le lendemain pour demander miséricorde. D'Amboise, sagement fier, ne répondit à leurs prières que par un regard sévère, et laissant ces rebelles dans la crainte plus que dans l'espérance. Il alla loger à Milan, non dans le palais ducal, comme on l'en avait supplié, mais au château, d'où ces séditieux n'avaient pu chasser les Français. Les canons en étaient braqués du côté de la ville, comme si on se fût préparé à la réduire en poussière. Les bourgeois, consternés de cet épouvantable appareil, firent dire à d'Amboise qu'ils remettaient leur vie et leurs biens à sa discrétion; et pour obtenir grâce, hommes, femmes et enfants, les uns en habits de deuil, d'autres en habits de pénitent, tous fondant en larmes, coururent se jeter à genoux devant la porte du château, criant d'un ton lamentable : *Grâce, grâce! miséricorde!* Le bruit s'était répandu qu'il en allait sortir des troupes, le flambeau et le sabre à la main, pour mettre à feu et à sang toutes les rues des environs; en même temps, d'autres troupes venues du camp saccageraient le reste de la ville.

« Le dessein de d'Amboise était de faire aux Milanais plus de peur que de mal: cependant, sans paraître plus disposé à se laisser fléchir, il leur fit dire, pour réponse, qu'ils eussent à se trouver le jour du vendredi saint dans la cour de l'hôtel de ville, pour y entendre leur sentence. On ne peut exprimer quelle peine il se donna et quel soin il prit, en attendant le jour fatal, pour empêcher les gens de guerre de piller cette grande ville. Il fut sur pied trois jours et trois nuits, faisant lui-même la ronde pour tenir en respect les soldats et les officiers. Le vendredi saint, les gentilshommes, les citadins et le menu peuple de Milan se rendirent à l'hôtel de ville, non en foule et en confusion, mais en processions, distinguées par leurs étendards, et composées de femmes et d'hommes choisis de tous les états; devant les pères et les mères marchaient les petits enfants, pour attendrir d'Amboise, qui, d'une fenêtre du château, vit filer ces processions. Peu après, il se mit en marche, en grand habit de cardinal, sa croix portée devant lui. Sa marche fut un triomphe, ayant pour cortége toute la noblesse de l'armée, et un monde infini de gens de toutes les sortes qui le suivirent à l'hôtel de ville, où la plupart ne purent entrer.

« Au fond de la cour de ce superbe bâtiment était un amphithéâtre, et au milieu de l'amphithéâtre un trône où s'assit d'Amboise, ayant à ses côtés les principaux officiers de la guerre et de la judicature. Les gentilshommes, les citadins et le menu peuple de Milan, qui étaient rangés dans la cour, se prosternèrent quand il parut, et demeurèrent à genoux pendant la longue harangue que leur orateur prononça, la tête nue et à genoux, pour demander pardon du passé et pour promettre en leur nom qu'ils seraient fidèles à l'avenir. Cet orateur ayant cité l'exemple de saint Pierre, et dit que la chute de cet apôtre avait rendu sa foi plus ferme, le cardinal l'interrompit, disant d'un ton de menace : « Saint Pierre renia trois fois son maître; mais s'il arrivait que ce peuple, après ce qu'il vient de faire, retombât dans la même faute, il n'y aurait plus de pardon: Milan serait rasé jusqu'aux fondements, et tous les habitants seraient sans miséricorde passés au

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, t. II, p. 98.

fil de l'épée. Ces paroles, quoique fulminantes, laissaient pressentir que, pour cette première fois, il y avait lieu d'espérer que le roi leur pardonnerait. En effet, dès qu'un autre harangueur, qui parla par ordre de d'Amboise, leur eut reproché, par un discours aussi majestueux que piquant, leur infidélité et leur inconstance, d'Amboise, élevant sa voix, leur pardonna au nom du roi. Alors la cour retentit de cris de joie et d'allégresse; hommes, femmes et enfants crièrent à l'envi : *Vive la France! vive le roi! vive le cardinal, qui assure nos vies et nos biens!* Les processions le reconduisirent au château avec de grandes acclamations, le peuple jetant des fleurs par toutes les rues où il passa. Il y a peu d'exemples d'une amende honorable d'un si grand éclat (1). »

Le cardinal fit mettre des troupes dans toutes les places fortes, eut toujours une armée sur pied pour tenir les Italiens en respect, remplaça le maréchal Trivulce, gouverneur du Milanais, par Chaumont d'Amboise, son neveu; et, après avoir ainsi pacifié le pays sans coup férir, il revint en France, où il fut, pour les courtisans, tour à tour un objet d'adulation, de haine et de jalousie; mais, fort de l'affection inaltérable du roi, cet habile ministre triompha de toutes les cabales qu'on avait montées contre lui, et dans lesquelles le maréchal de Gié et la reine elle-même avaient trempé.

On a reproché au cardinal d'Amboise le traité de Blois (1503), par lequel le conseil du roi démembrait et détruisait d'un coup de plume la monarchie française. Par ce traité, le roi donnait la seule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de l'empereur et du roi Ferdinand d'Aragon, ses deux ennemis, à ce même prince qui fut depuis, sous le nom de Charles-Quint, si terrible à la France et à l'Europe. Mais ce traité était en grande partie l'œuvre même d'Anne de Bretagne, à laquelle le roi ne savait rien refuser. Puis le cardinal parvint lui-même à le rompre, après avoir assuré la succession intacte sur la tête de François, duc de Valois, fils du comte d'Angoulême, et avoir employé les députations des villes à vaincre l'obstination de la reine. La plus grande faute que l'on puisse reprocher au cardinal d'Amboise, c'est, non pas d'avoir eu l'ambition de devenir pape (ambition bien légitime), mais de l'avoir laissée paraître. Ce fut là le point faible que ses ennemis avaient su habilement exploiter. Après la mort d'Alexandre VI, il aurait vu certainement ses vœux accomplis, s'il avait été moins crédule et plus hardi. Il avait des trésors; les troupes qui devaient aller au royaume de Naples étaient aux portes de Rome. Mais les cardinaux italiens lui persuadèrent d'éloigner cette armée, afin que son élection (car il se croyait sûr d'être élu) parût plus libre et en fût plus valide. Il l'écarta, et alors le cardinal Julien de la Rovère fit élire Pie III, qui mourut au bout de vingt-sept jours. Ensuite ce cardinal Julien devint pape lui-même sous le nom de Jules II. Cependant la saison pluvieuse empêcha les Français de passer assez tôt le Garillan, et favorisa Gonsalve de Cordoue, qui reprit Naples. Ainsi le cardinal d'Amboise perdit à la fois la tiare pour lui, et Naples pour son roi.

Au commencement de 1504, la famine et la peste (nom impropre que les chroniqueurs donnent à toute épidémie) désolèrent la France. « D'Amboise donna de si bons ordres pour faire venir du blé des pays étrangers, pour faire ouvrir les greniers des gens qui en avaient caché, pour faire semer de menus grains dont le peuple pût se nourrir, qu'on souffrit peu de la famine. La peste fut violente, mais elle dura peu. Si le mal fut grand, le remède fut prompt, par les secours continuels que le ministre envoya aux lieux infectés, et par les précautions qu'il prit pour en préserver ceux qui ne l'étaient pas. On ne peut dire combien il s'attira de bénédictions et de louanges, en faisant cesser par ses soins ces épouvantables fléaux (1). »

Après la mort de l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien et gendre de Ferdinand, roi d'Aragon, ces deux souverains prétendirent tous deux à la régence de la Castille. Le cardinal d'Amboise, choisi pour juge de leur contestation, prononça en faveur du roi d'Aragon, ce qui ajouta encore à la haine que lui portait Maximilien depuis la rupture du traité de Blois; mais cette haine n'était pas bien redoutable, car l'empereur n'était pas assez riche pour payer des troupes nombreuses. C'est ce que n'ignorait pas le ministre de Louis XII, depuis longtemps noté sur le Livre rouge de Maximilien.

Ce fut en revenant de l'Italie, où les Génois rebelles venaient d'être châtiés, que le cardinal tomba malade, et mourut, à l'âge de cinquante ans, à Lyon, d'une goutte remontée à l'estomac. Le roi lui fit faire des obsèques magnifiques. Le cœur et les intestins du cardinal ont été enterrés à Lyon dans le couvent des Célestins, tandis que son corps fut transporté avec pompe et enseveli dans la cathédrale de Rouen, où l'archevêque, neveu du cardinal, lui éleva en 1522 un magnifique monument en marbre.

On raconte que le cardinal ministre répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa dernière maladie : « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean! » — « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Bérault, sans avoir au degré suprême toutes les vertus qui ont signalé les évêques du premier âge de l'Église, en eut toutefois qui dans tous les temps feront désirer des prélats qui lui soient comparables. Il réunit d'ailleurs toutes les qualités sociales et politiques qui font les ministres et les citoyens pré-

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, liv. II, p. 112.

(1) Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise*, l. II, p. 190.

cieux. Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand homme de bien que grand homme d'État, le conseil et l'ami de son roi, tout dévoué au monarque et très-zélé pour la patrie, ayant encore à concilier les devoirs de légat du saint-siege avec les priviléges et les libertés de sa nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de la cour; partout il fit le bien, réforma les abus, et captiva les cœurs avec l'estime publique. »

Pour bien juger le cardinal d'Amboise, qui fut surnommé *le Père du peuple* (titre qu'on donnait aussi à Louis XII), il faut lire ses *lettres au roi Louis XII*, publiées à Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. F. H.

Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise*; Rouen, 1726, in-4°. — *Lettres du cardinal d'Amboise à Louis XII*, 1712, 4 vol. in-12. — Barrière de Vieuzac, *Éloge de G. d'Amboise*, dans *Éloges acad.*, 1806, in-8°. — Goyon d'Arsac, *Éloge du cardinal d'Amboise*. — *Dictionnaire de Feller*.

AMBOISE, nom d'une famille bourgeoise de la petite ville d'Amboise. Ses membres les plus célèbres sont : *Adrien*, évêque de Tréguier, mort en 1616, auteur d'une tragédie, *Holoferne*, Paris, 1580; *François* et *Jacques*; tous trois fils du chirurgien *Jean* d'Amboise.

Amboise (*François* d'), littérateur français, né à Paris en 1550, mort en 1620. Il était fils de Jean d'Amboise, chirurgien du roi. Charles IX le fit élever à ses frais. Il enseigna d'abord les belles-lettres au collége de Navarre, puis se fit avocat, et accompagna Henri III en Pologne. De retour en France, il fut nommé successivement maître des requêtes et conseiller d'État. Nicéron (tome XXXIII) a donné la liste des ouvrages d'Amboise, dont voici les principaux : *Notable discours, en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaite amitié*, traduit de l'italien de Piccolomini; Lyon, 1577, in-16; — *Dialogue et Devis des damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses en la vraye et parfaite amitié*; Paris, 1581 et 1583, in-16; — *Regrets facétieux et plaisantes harangues funèbres sur la mort de divers animaux*, traduit de l'italien d'Ortensio Lando; Paris, 1576, in-16, et 1583, in-12 : ces trois ouvrages ont été publiés sous le nom de Thierry de Tymophile, gentilhomme picard; — *les Néopolitains, comédie française fort facétieuse, sur le sujet d'une histoire d'un Espagnol et un Français*; Paris, 1584, in-16; — une édition des œuvres d'Abailard; — *Desespérades*, ou *eglogues amoureuses, èsquelles sont au vif dépeintes les passions et le desespoir d'amour*; Paris, 1572, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire critique*. — Niceron, *Memoires*, t. XXXIII, p. 339.

Amboise (*Jacques* d'), en latin *Jacobus Ambosianus*, chirurgien français, mort en 1606. C'était le [illegible] fils de Jean d'Amboise, chirurgien sous Charles IX et Henri III. Il suivit la profession de son père, se fit licencié en médecine, et devint, en 1594, recteur de la faculté de Paris. « Dans le même temps, dit Hazon, l'université avait à combattre des rivaux formidables, les plus puissants qu'elle ait jamais eus; d'Amboise possédait les armes de l'éloquence; il s'en servait utilement en plein parlement, contre les jésuites. Après avoir servi glorieusement la patrie et l'université pendant le temps d'un rectorat si critique, il fut proclamé docteur en médecine en 1594, par Barthélemi Perdulcis. En 1606, régnait à Paris une maladie pestilentielle; il paraît que d'Amboise mourut de cette maladie épidémique le 30 août de la même année, après avoir perdu son fils. »

On a de lui : *Venæ sectio arthritidi purgatione commodior*; Paris, 1594, in-8°; — *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis Academiæ ordinibus, in Clasomontenses, qui se jesuitas dicunt*; Paris, 1594, in-12.

Hazon, *Notice des hommes les plus célèbres de la faculté de Paris*, p. 88. — *Journal de Henri IV*, t. III, p. 376.

AMBOISE (*Michel* d'), littérateur français, dit *le seigneur de Chevillon*, et surnommé *l'Esclave fortuné*, né à Naples vers le commencement du seizième siècle, mort en 1547. Il était fils naturel de Charles-Chaumont d'Amboise, amiral de France et lieutenant général du roi en Lombardie. Voici la notice des ouvrages qu'il a laissés, et qui n'ont plus maintenant d'autre mérite que celui de la rareté : 1° *les Complaintes de l'Esclave fortuné, avec vingt épîtres et trente rondeaux d'amour*; in-8° goth., Paris, sans date; — 2° *la Panthaire de l'Esclave fortuné*, etc.; in-8° goth., Paris, 1530; — 3° *les Bucoliques de frère Baptiste Mantouan, nouvellement traduites du latin en rime française*; in-4° goth., Paris, 1530; — 4° *les cent Épigrammes*, etc.; in-8°, Paris, sans date; — 5° *les Épîtres vénériennes de l'Esclave fortuné, privé de la court d'amour*, etc.; in-8° goth., Paris, 1532, 1534 et 1536; — 6° *le Babilon, autrement la Confusion de l'Esclave fortuné* etc.; in-8° goth., Paris, 1535; — 7° *les Contre-Épîtres d'Ovide*, etc.; in-8°, Paris, 1541, et *ibid.* 1546, in-16; — 8° *le Secret d'amour, où sont contenues plusieurs lettres, tant en rithme qu'en prose*, etc.; in-8°, Paris, 1541; — 9° *Quatre satires* (les 8e, 10e, 11e et 13e) *de Juvénal*, translatées en français, etc.; in-18, Paris, 1544; — 10° enfin, *le Ris de Démocrite et le Pleur d'Héraclite, philosophes, sur les folies et misères de ce monde*, traduit de l'italien d'Antoine Philéremo Frégoso, et interprété en rime française; in-8°, Paris, 1547, in-16; Rouen, 1550. Michel d'Amboise est, en outre, l'auteur du *Blason de la dent*, qui se trouve dans le recueil intitulé *Blasons anatomiques des parties du corps féminin*, etc.; in-16, Lyon, 1536.

La Croix du Maine et de Goujet, *Bibliothèques fran-*

çaises, t. X. — Moréri, *Dictionnaire*. — Nicéron, *Mémoires*, XXXIII, p. 328.

AMBRA (*François* D'), auteur comique italien, natif de Florence, mort à Rome en 1558. Il descendait d'une noble famille florentine, et en 1549 devint consul de l'Académie de Florence, où il fit des cours publics. On a de lui : *Il Furto, commedia* (en prose.); Florence, 1560 et 1596, in-8°; Venise, 1561 et 1596, in-12; — *la Tofanaria* (1) (*commedia in versi sciolti*) *con gli intermedj di Geo-Bat. Cini*; Florence, 1561 et 1593, in-8°; cette pièce fut jouée aux fêtes nuptiales de François de Médicis et de Jeanne d'Autriche; — *I. Bernardi, commedia in versi sciolti*; Florence, 1563 et 1564, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Negroni, *Istoria degli scrittori Fiorentini*. — Quadrio, *Della Storia della ragione d'ogni poesia*. — Ginguené, *Hist. litt.*, VI, 296.

AMBROGI (*Antoine-Marie*), littérateur italien, né à Florence en 1713, mort à Rome en 1788. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et professa pendant trente ans la rhétorique et la poésie au *collegio Romano*. On a d'Ambrogi : une traduction, en vers blancs ou *sciolti*, des œuvres de Virgile, publiée pour la première fois à Rome de 1758 à 1762, en quatre vol. in-12, et réimprimée magnifiquement dans la même ville, de 1763 à 1765, en 3 vol. in-fol.; — une traduction des deux élégants petits poëmes de Noceti, *de Iride et de Aurora boreali*; Florence, 1754; — une traduction de l'*Alzire* de Voltaire, ibid., 1740 : ce fut le prélude de sa collection des *Tragedie del sig. Voltaire adattate al uso del Teatro Italiano*; Florence, 1752, 2 vol. in-12; ces tragédies sont *Zaïre, Mahomet, Brutus, la Mort de César, Marianne, Mérope* et *Sémiramis*. Parmi ses autres écrits on remarque des traductions des *Lettres choisies* de Cicéron; Rome, 1780, et de l'*Histoire du Pelagianisme* du jésuite Patouillet; — un discours latin *in Electione Josephi II, Romanorum regis*; Rome, 1764, in-4°; — *il Ragguaglio istorico della vita, virtù et morte del P. Marcello Francesco Mastrilli*; Florence, 1749; — *Musæum Kircherianum*; Rome, 1765, 2 vol. in-fol. C'est une description du Musée de Kircher dont Ambrogi avait été directeur pendant quelques années. L. J.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. I, p. 134-135.

***AMBROGI** (*Domenico degli*), surnommé *Menichio del Brizio*, peintre italien, natif de Bologne, vivait dans le dix-septième siècle. Il était élève de Baldi, de Calvart et de Brizio. Ses principaux ouvrages sont des paysages, des fresques et des ornements d'architecture.

Malvasia, *Felsina pitt*. - Bartsch, *le Peintre graveur*.

***AMBROGIO** (*Jean*), peintre et sculpteur florentin du quatorzième siècle. Il fut enrôlé en 1370 dans la compagnie des peintres, et exécuta, pour l'église Santa-Maria del Fiore (cathédrale de Florence), plusieurs ouvrages qui ont été détruits.

(1) Et non *Tofanara* comme on l'a imprimé.

Baldinucci; *Notizie de' professori del disegno da Cimabue*, etc., vol. IV.

AMBROGIO ou **AMBROSIO** (*Thésée*), théologien et orientaliste italien, né près de Pavie en 1469, mort en 1540. Il manifesta de bonne heure de rares dispositions pour la linguistique. Après avoir étudié les lettres à Milan, il revint dans sa ville natale, s'y appliqua à la jurisprudence, et reçut à dix-neuf ans le titre de docteur. Il allait être appelé à un poste diplomatique important. lorsqu'il se fit admettre parmi les chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran. Il s'adonna dès lors à la théologie, et pendant vingt ans il prêcha dans diverses localités. En 1512, il assista à l'ouverture du concile de Latran. Il s'y trouvait des Éthiopiens, des Syriens et des Maronites, qui, ayant demandé l'autorisation de célébrer la messe dans leurs langues respectives, ne l'obtinrent qu'après l'examen de leur liturgie par Ambrogio, commis à cet effet par le cardinal Santacroce. Appelé par Léon X à occuper à Bologne la chaire de syriaque et de chaldéen, il contribua à répandre en Italie le goût des langues orientales. Il préparait une édition du Psautier en chaldéen et un traité sur les idiomes sémitiques, lorsque Pavie, où il vivait retiré, tomba aux mains des Français : tous les matériaux qu'il avait rassemblés furent dispersés ou détruits. Il ne retrouva que son Psautier en 1534, chez un marchand de fromage. A Venise, il se lia d'amitié avec l'orientaliste Guillaume Postel. De Venise il alla à Ferrare, où il publia son principal ouvrage sous le titre : *Introductio in Chaldaicam linguam, Syriacam atque Armenicam et decem alias linguas : Characterum differentium Alphabeta circiter quadraginta et eorumdem invicem conformatio. Mystica et cabalistica quamplurima scitu digna*, etc., 1539, in-4°. On doit encore à Ambrogio une édition des *Discours* de Calisto de Plaisance sur le prophète Hagai. V. R.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura ital*.

AMBROISE, AMBROSIUS (saint), un des grands hommes du christianisme d'Occident, naquit en 340 à Trèves, dans le palais de son père, préfet du prétoire de la Gaule méridionale. C'était le temps où la religion chrétienne, maîtresse des âmes, s'emparait des lois et du pouvoir. Tendant à devenir l'unique inspiration de la société romaine, où toute autre force avait péri, elle entourait, pénétrait de toutes parts cette société, lui enlevait ses grands hommes à mesure qu'ils paraissaient, changeait pour eux le but de l'ambition, la vocation des grands travaux, et mettait insensiblement partout l'Église au lieu de l'empire. La lutte intérieure des sectes, les combats de l'*arianisme* contre la foi de Nicée, n'arrêtaient pas ce mouvement : au contraire, l'esprit religieux grandissait par ses divisions; il ne laissait nulle part hors de soi d'intérêt suffisant pour une âme élevée. Il entraînait dans un des temples rivaux tout homme

puissant par la conviction et la parole, et rejetait au second rang les dignités de la politique et de la guerre. Ainsi mourait l'empire; ainsi s'élevait l'Église.

Dès lors rien de plus simple et de plus conforme au temps que la destinée d'Ambroise. Sa mère était vouée avec ardeur au culte chrétien; sa sœur reçut le voile religieux des mains du pape Libère. Lui-même, pénétré de toutes les idées chrétiennes sans avoir encore reçu le baptême, les appliquait, avec le zèle d'une âme vertueuse, à l'administration qui lui était confiée sous Pétronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie. Quelques années après, nommé consul par Valentinien, et chargé, à ce titre, du gouvernement de la Ligurie et de la province Émilia, il reçut, en partant, cette instruction : « Allez, et agissez non pas en juge, mais en évêque; c'est-à-dire, modérez la rigueur des lois romaines; point de tortures et de condamnations à mort; soyez indulgent et secourable au peuple. » Que l'on compare ces formes nouvelles de gouvernement à l'idéal même du proconsul romain dans la *Vie d'Agricola*, par Tacite; et on concevra la salutaire modération que la réforme chrétienne imprimait au pouvoir. L'imagination des peuples était frappée de cette influence, dont ils sentaient le bienfait; et ce bienfait explique la manière soudaine dont Ambroise, de préfet, devint évêque.

Milan, capitale de la province, était divisée entre la foi de Nicée et le symbole d'Arius. L'archevêque Auxence appartenait à la secte arienne. A sa mort, en 374, les deux partis se disputèrent vivement l'élection. La ville était en feu; on était prêt à se battre dans l'église, où le peuple venait voter, selon l'usage. Ambroise s'y rendit, et d'abord parla comme un magistrat, pour le maintien de l'ordre et de la paix publique. On lui répond par le cri, *Ambroise évêque!* qu'un enfant, dit-on, prononça le premier. Catholiques, ariens, acharnés l'un contre l'autre, se réunissent dans ce vote par un accord qui parut un miracle. C'était l'œuvre des vertus d'Ambroise, de sa renommée de justice et de douceur; et puis ce magistrat civil, qui n'était encore que *catéchumène* et semblait impartial entre les deux sectes, devait être préféré par chacune d'elles.

Ambroise, assez pieux pour être effrayé de l'épiscopat, se refuse aux vœux du peuple, et sort aussitôt de l'église. Il retourne à son tribunal; il veut même, par l'emploi d'une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, se montrer indigne des fonctions d'évêque. Pour la première fois, il ordonne la torture contre des accusés. Le peuple étonné devine cette ruse d'humilité, et s'écrie en tumulte : *Nous prenons ton péché sur nous!* Ambroise retourne à sa maison, et, par un nouvel et singulier artifice, il y fait venir des prostituées. Mais le peuple le devine encore, et s'écrie : *Nous prenons ton péché sur nous!* Enfin il s'échappe dans la nuit, et sort de Milan. On l'y ramène; et il est gardé à vue, en attendant un rescrit de l'empereur qui lui permette de quitter sa charge, et d'être ordonné évêque de Milan. Il s'enfuit encore, et se tint caché dans la *villa* d'un noble du voisinage, le *clarissime* Léonce. Mais le rescrit impérial arriva, et l'ordre de livrer Ambroise à l'épiscopat fut affiché partout. Il reparut alors, fut baptisé par un évêque catholique, et, huit jours après, consacré sur le siége de Milan. Dès lors l'arianisme, qui avait à moitié envahi l'Italie du nord, eut un puissant adversaire.

Ambroise ne pouvait hésiter entre les deux symboles. D'une imagination vive et tendre, sa foi trouvait bien plus à se nourrir dans les dogmes mystérieux de Nicée et les pieuses élévations des Athanase et des Basile. Ayant disposé de ses biens en faveur de l'Église et des pauvres, et s'étant délivré de tout soin, il s'adonna sans relâche à l'étude des lettres sacrées et aux devoirs de l'épiscopat. Une partie des nuits, il lisait l'Écriture et les Pères; le jour, il était au peuple. Son ministère, selon l'usage de ces premiers temps, était à la fois un infatigable apostolat et une grande *justice de paix*. Il écoutait les plaintes, donnait des conseils, conciliait les différends et les procès, visitait les pauvres et les malades, officiait dans le temple, et, le dimanche, prêchait au peuple la parole divine, qu'il venait d'apprendre. A peine cette vie si obsédée, si laborieuse lui laissait-elle, dans le jour, peu d'instants pour prendre ses repas, lire quelques pages et méditer, la porte de sa chambre toujours ouverte. C'est ainsi que l'a vu et que nous le montre Augustin, qui, après avoir erré entre les philosophies et les sectes religieuses, charmé par l'éloquence d'Ambroise, reçut de lui le baptême. Là brille le plus beau modèle de cet épiscopat chrétien, qui fut presque la seule magistrature des temps de barbarie, et qui reparut si sublime dans un François de Sales, un Charles Borromée, un Fénelon, un Cheverus.

A l'époque d'Ambroise, dans la faiblesse et les révolutions de l'empire, une grande autorité, même politique, s'attachait à un tel ministère ainsi rempli. Ambroise était le premier nom invoqué par les peuples; on se réfugiait vers lui des bords de la Mauritanie et des confins de la Thrace, mal défendus par l'empereur; il donnait tout, et jusqu'aux vases sacrés de son église, pour soulager les fugitifs et racheter les prisonniers. Bientôt l'empire d'Occident, qui avait passé de Valentinien I[er] aux mains de sa veuve l'impératrice Justine et de ses deux fils, est attaqué par une rébellion intérieure. Le jeune empereur Gratien, abandonné de ses troupes, est tué dans Lyon par un général romain, Maxime, Anglais de naissance, qui s'empare des Gaules et menace l'Italie. L'archevêque de Milan part en ambassade pour détourner ce péril; et, dans une longue négociation, il séduit, il arrête Maxime.

De retour dans l'Italie, qu'il avait préservée de la guerre, saint Ambroise fut en butte à la jalousie et au zèle sectaire de l'impératrice Justine. L'Occident était loin alors de cette unité de croyance que semblait offrir l'empire d'Orient, sous la forte main et les lois despotiques de Théodose. Le paganisme même y tentait quelques efforts, au milieu de Rome. Une disette ayant affligé l'Italie en 383, le sénat, où se conservaient, avec le regret de son pouvoir perdu, les souvenirs de l'ancien culte, prit occasion de ce désastre pour demander la restitution des biens et des honneurs enlevés au sacerdoce païen, et le rétablissement de l'autel de la Victoire dans le Capitole. Ce vœu, que Symmaque, préfet de Rome, appuya de son éloquence, embarrassait la cour de Milan. L'évêque de Rome, Damase, n'y résistait qu'en silence. Ambroise le combattit avec chaleur dans une lettre à Valentinien, et dans une réfutation de la requête de Symmaque. Les rôles anciens des deux cultes étaient changés, dans cette controverse. Symmaque invoquait le principe de tolérance qu'avaient réclamé les chrétiens, et que Constantin et Jovien avaient inscrit dans leurs édits. Ambroise le repoussait comme un sacrilége. Mais, il faut l'avouer, le souvenir des persécutions païennes donnait beaucoup de force à ses paroles, lorsqu'il pouvait répondre : « Ils se plaignent du « retranchement de quelques pensions, ceux « qui n'ont jamais épargné notre sang ! » Mais ce qui frappe surtout, c'est l'ardeur de foi et d'espérance qui respire dans les paroles de saint Ambroise; tandis que celles de Symmaque, dénuées de conviction et d'avenir, ne semblent qu'un pompeux cérémonial, un vain et dernier combat rendu pour l'honneur des armes. La demande du sénat fut rejetée; et l'écrit de saint Ambroise, admiré dans toute l'Italie, inspira de beaux vers au poëte Prudence sur le même sujet et les mêmes idées.

Cependant la cour de Milan, ou dominée par un zèle de secte, ou redoutant le pouvoir du catholicisme, se montrait toujours favorable aux ariens. Dans la même année qui vit rejeter la requête des païens, l'impératrice Justine promulgua, sous le nom de son fils, un édit de tolérance qui assurait aux ariens le libre exercice de leur culte. Leur ayant accordé pour leur communion un évêque dans Milan, elle invita saint Ambroise à venir discuter contre lui devant l'empereur. Ambroise refusa cette épreuve et ce jugement. L'impératrice blessée voulut alors remplacer Ambroise par l'évêque arien, et menaça d'envoyer des troupes, si on lui résistait. Le bruit courut aussitôt que les ariens prenaient de force toutes les églises. La foule catholique se précipita vers la cathédrale, et y resta plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Investi par des troupes dans son église, Ambroise répondit, avec une inflexible fermeté, qu'il n'en sortirait pas volontairement, et que le temple ne pouvait être livré par le prêtre. La cour alors se réduisit à demander que, gardant sa cathédrale, il cédât pour le culte arien une seule des églises du faubourg, la basilique *Portia*. La foule repoussa cette demande par ses cris, et courut défendre la basilique. Le lendemain, dimanche des Rameaux, l'impératrice envoya des troupes pour occuper cette basilique *Portia*, et y tendre les voiles qui servaient aux ariens. Le peuple résista, déchira les voiles, tandis qu'Ambroise officiait et prêchait dans sa cathédrale. Parmi ce désordre, un prêtre arien, sur le point d'être massacré par le peuple, fut sauvé par les efforts d'Ambroise. Au milieu de la sédition, qui dura plusieurs jours, on continuait de négocier avec l'archevêque. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise. Celui-ci répondait au tribun de l'empereur : « Si vous voulez ce qui est à moi, des terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, quoique tous mes biens soient la propriété des pauvres; mais les choses de Dieu ne sont pas sujettes du pouvoir impérial. Voulez-vous me jeter dans les fers, me traîner à la mort? c'est une joie pour moi. Je ne me ferai pas un rempart de la foule du peuple; je n'embrasserai pas les autels, en demandant la vie : il me sera plus doux de mourir pour les défendre. » Des soldats alors furent envoyés pour se saisir de la cathédrale. A la vue d'Ambroise et des fidèles qui l'entouraient, ils baissèrent leurs armes et se réunirent au peuple. Ambroise monta en chaire et parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis, répondant au reproche de révolte et d'usurpation qu'il pressentait ou qu'il avait entendu de la bouche de quelques officiers du prince : « La domination du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse : Maxime ne dirait pas que je suis le tyran de Valentinien, lui qui se plaint que mon ambassade fut comme une barrière qui l'empêcha de pénétrer en Italie. » Des officiers vinrent s'excuser près d'Ambroise; d'autres allèrent dire à l'empereur qu'ils lui avaient obéi, qu'ils occupaient la basilique où il les avait envoyés; mais que s'il se séparait de la religion catholique, ils iraient trouver Ambroise. Abandonné de toutes parts, le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, s'écria : « Je ne suis donc qu'une ombre d'empereur ! et je vois bien que vous me livrerez, les mains liées, à votre évêque, toutes les fois qu'il l'ordonnera. » Puis, ayant consulté avec ses eunuques, il fit demander à Ambroise, par un dernier message, s'il prétendait usurper l'empire en nouveau tyran. Ambroise répondit qu'il avait seulement soutenu les droits de l'Église, et qu'il respectait la puissance de l'empereur; que, du reste, on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise était le sauveur ou le tyran de l'empereur Valentinien. L'eunuque, grand chambellan du palais, fit alors menacer Ambroise d'aller lui couper la tête dans son église : « Nous serons tous deux

puissant par la conviction et la parole, et rejetait au second rang les dignités de la politique et de la guerre. Ainsi mourait l'empire; ainsi s'élevait l'Église.

Dès lors rien de plus simple et de plus conforme au temps que la destinée d'Ambroise. Sa mère était vouée avec ardeur au culte chrétien; sa sœur reçut le voile religieux des mains du pape Libère. Lui-même, pénétré de toutes les idées chrétiennes sans avoir encore reçu le baptême, les appliquait, avec le zèle d'une âme vertueuse, à l'administration qui lui était confiée sous Pétronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie. Quelques années après, nommé consul par Valentinien, et chargé, à ce titre, du gouvernement de la Ligurie et de la province Émilia, il reçut, en partant, cette instruction : « Allez, et agissez non pas en juge, mais en évêque; c'est-à-dire, modérez la rigueur des lois romaines; point de tortures et de condamnations à mort; soyez indulgent et secourable au peuple. » Que l'on compare ces formes nouvelles de gouvernement à l'idéal même du proconsul romain dans la *Vie d'Agricola*, par Tacite; et on concevra la salutaire modération que la réforme chrétienne imprimait au pouvoir. L'imagination des peuples était frappée de cette influence, dont ils sentaient le bienfait; et ce bienfait explique la manière soudaine dont Ambroise, de préfet, devint évêque.

Milan, capitale de la province, était divisée entre la foi de Nicée et le symbole d'Arius. L'archevêque Auxence appartenait à la secte arienne. A sa mort, en 374, les deux partis se disputèrent vivement l'élection. La ville était en feu; on était prêt à se battre dans l'église, où le peuple venait voter, selon l'usage. Ambroise s'y rendit, et d'abord parla comme un magistrat, pour le maintien de l'ordre et de la paix publique. On lui répond par le cri, *Ambroise évêque!* qu'un enfant, dit-on, prononça le premier. Catholiques, ariens, acharnés l'un contre l'autre, se réunissent dans ce vote par un accord qui parut un miracle. C'était l'œuvre des vertus d'Ambroise, de sa renommée de justice et de douceur; et puis ce magistrat civil, qui n'était encore que *catéchumène* et semblait impartial entre les deux sectes, devait être préféré par chacune d'elles.

Ambroise, assez pieux pour être effrayé de l'épiscopat, se refuse aux vœux du peuple, et sort aussitôt de l'église. Il retourne à son tribunal; il veut même, par l'emploi d'une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, se montrer indigne des fonctions d'évêque. Pour la première fois, il ordonne la torture contre des accusés. Le peuple étonné devine cette ruse d'humilité, et s'écrie en tumulte : *Nous prenons ton péché sur nous!* Ambroise retourne à sa maison, et, par un nouvel et singulier artifice, il y fait venir des prostituées. Mais le peuple le devine encore, et s'écrie : *Nous prenons ton péché sur nous!* Enfin il s'échappe dans la nuit, et sort de Milan. On l'y ramène; et il est gardé à vue, en attendant un rescrit de l'empereur qui lui permette de quitter sa charge, et d'être ordonné évêque de Milan. Il s'enfuit encore, et se tint caché dans la *villa* d'un noble du voisinage, le *clarissime* Léonce. Mais le rescrit impérial arriva, et l'ordre de livrer Ambroise à l'épiscopat fut affiché partout. Il reparut alors, fut baptisé par un évêque catholique, et, huit jours après, consacré sur le siége de Milan. Dès lors l'arianisme, qui avait à moitié envahi l'Italie du nord, eut un puissant adversaire.

Ambroise ne pouvait hésiter entre les deux symboles. D'une imagination vive et tendre, sa foi trouvait bien plus à se nourrir dans les dogmes mystérieux de Nicée et les pieuses élévations des Athanase et des Basile. Ayant disposé de ses biens en faveur de l'Église et des pauvres, et s'étant délivré de tout soin, il s'adonna sans relâche à l'étude des lettres sacrées et aux devoirs de l'épiscopat. Une partie des nuits, il lisait l'Écriture et les Pères; le jour, il était au peuple. Son ministère, selon l'usage de ces premiers temps, était à la fois un infatigable apostolat et une grande *justice de paix*. Il écoutait les plaintes, donnait des conseils, conciliait les différends et les procès, visitait les pauvres et les malades, officiait dans le temple, et, le dimanche, prêchait au peuple la parole divine, qu'il venait d'apprendre. A peine cette vie si obsédée, si laborieuse lui laissait-elle, dans le jour, peu d'instants pour prendre ses repas, lire quelques pages et méditer, la porte de sa chambre toujours ouverte. C'est ainsi que l'a vu et que nous le montre Augustin, qui, après avoir erré entre les philosophies et les sectes religieuses, charmé par l'éloquence d'Ambroise, reçut de lui le baptême. Là brille le plus beau modèle de cet épiscopat chrétien, qui fut presque la seule magistrature des temps de barbarie, et qui reparut si sublime dans un François de Sales, un Charles Borromée, un Fénelon, un Cheverus.

A l'époque d'Ambroise, dans la faiblesse et les révolutions de l'empire, une grande autorité, même politique, s'attachait à un tel ministère ainsi rempli. Ambroise était le premier nom invoqué par les peuples; on se réfugiait vers lui des bords de la Mauritanie et des confins de la Thrace, mal défendus par l'empereur; il donnait tout, et jusqu'aux vases sacrés de son église, pour soulager les fugitifs et racheter les prisonniers. Bientôt l'empire d'Occident, qui avait passé de Valentinien Ier aux mains de sa veuve l'impératrice Justine et de ses deux fils, est attaqué par une rébellion intérieure. Le jeune empereur Gratien, abandonné de ses troupes, est tué dans Lyon par un général romain, Maxime, Anglais de naissance, qui s'empare des Gaules et menace l'Italie. L'archevêque de Milan part en ambassade pour détourner ce péril; et, dans une longue négociation, il séduit, il arrête Maxime.

De retour dans l'Italie, qu'il avait préservée de la guerre, saint Ambroise fut en butte à la jalousie et au zèle sectaire de l'impératrice Justine. L'Occident était loin alors de cette unité de croyance que semblait offrir l'empire d'Orient, sous la forte main et les lois despotiques de Théodose. Le paganisme même y tentait quelques efforts, au milieu de Rome. Une disette ayant affligé l'Italie en 383, le sénat, où se conservaient, avec le regret de son pouvoir perdu, les souvenirs de l'ancien culte, prit occasion de ce désastre pour demander la restitution des biens et des honneurs enlevés au sacerdoce païen, et le rétablissement de l'autel de la Victoire dans le Capitole. Ce vœu, que Symmaque, préfet de Rome, appuya de son éloquence, embarrassait la cour de Milan. L'évêque de Rome, Damase, n'y résistait qu'en silence. Ambroise le combattit avec chaleur dans une lettre à Valentinien, et dans une réfutation de la requête de Symmaque. Les rôles anciens des deux cultes étaient changés, dans cette controverse. Symmaque invoquait le principe de tolérance qu'avaient réclamé les chrétiens, et que Constantin et Jovien avaient inscrit dans leurs édits. Ambroise le repoussait comme un sacrilége. Mais, il faut l'avouer, le souvenir des persécutions païennes donnait beaucoup de force à ses paroles, lorsqu'il pouvait répondre : « Ils se plaignent du « retranchement de quelques pensions, ceux « qui n'ont jamais épargné notre sang! » Mais ce qui frappe surtout, c'est l'ardeur de foi et d'espérance qui respire dans les paroles de saint Ambroise; tandis que celles de Symmaque, dénuées de conviction et d'avenir, ne semblent qu'un pompeux cérémonial, un vain et dernier combat rendu pour l'honneur des armes. La demande du sénat fut rejetée; et l'écrit de saint Ambroise, admiré dans toute l'Italie, inspira de beaux vers au poëte Prudence sur le même sujet et les mêmes idées.

Cependant la cour de Milan, ou dominée par un zèle de secte, ou redoutant le pouvoir du catholicisme, se montrait toujours favorable aux ariens. Dans la même année qui vit rejeter la requête des païens, l'impératrice Justine promulgua, sous le nom de son fils, un édit de tolérance qui assurait aux ariens le libre exercice de leur culte. Leur ayant accordé pour leur communion un évêque dans Milan, elle invita saint Ambroise à venir discuter contre lui devant l'empereur. Ambroise refusa cette épreuve et ce jugement. L'impératrice blessée voulut alors remplacer Ambroise par l'évêque arien, et menaça d'envoyer des troupes, si on lui résistait. Le bruit courut aussitôt que les ariens prenaient de force toutes les églises. La foule catholique se précipita vers la cathédrale, et y resta plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Investi par des troupes dans son église, Ambroise répondit, avec une inflexible fermeté, qu'il n'en sortirait pas volontairement, et que le temple ne pouvait être livré par le prêtre. La cour alors se réduisit à demander que, gardant sa cathédrale, il cédât pour le culte arien une seule des églises du faubourg, la basilique *Portia*. La foule repoussa cette demande par ses cris, et courut défendre la basilique. Le lendemain, dimanche des Rameaux, l'impératrice envoya des troupes pour occuper cette basilique *Portia*, et y tendre les voiles qui servaient aux ariens. Le peuple résista, déchira les voiles, tandis qu'Ambroise officiait et prêchait dans sa cathédrale. Parmi ce désordre, un prêtre arien, sur le point d'être massacré par le peuple, fut sauvé par les efforts d'Ambroise. Au milieu de la sédition, qui dura plusieurs jours, on continuait de négocier avec l'archevêque. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise. Celui-ci répondait au tribun de l'empereur : « Si vous voulez ce qui est à moi, des terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, quoique tous mes biens soient la propriété des pauvres; mais les choses de Dieu ne sont pas sujettes du pouvoir impérial. Voulez-vous me jeter dans les fers, me traîner à la mort? c'est une joie pour moi. Je ne me ferai pas un rempart de la foule du peuple; je n'embrasserai pas les autels, en demandant la vie : il me sera plus doux de mourir pour les défendre. » Des soldats alors furent envoyés pour se saisir de la cathédrale. A la vue d'Ambroise et des fidèles qui l'entouraient, ils baissèrent leurs armes et se réunirent au peuple. Ambroise monta en chaire et parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis, répondant au reproche de révolte et d'usurpation qu'il pressentait ou qu'il avait entendu de la bouche de quelques officiers du prince : « La domination du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse : Maxime ne dirait pas que je suis le tyran de Valentinien, lui qui se plaint que mon ambassade fut comme une barrière qui l'empêcha de pénétrer en Italie. » Des officiers vinrent s'excuser près d'Ambroise; d'autres allèrent dire à l'empereur qu'ils lui avaient obéi, qu'ils occupaient la basilique où il les avait envoyés; mais que s'il se séparait de la religion catholique, ils iraient trouver Ambroise. Abandonné de toutes parts, le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, s'écria : « Je ne suis donc qu'une ombre d'empereur! et je vois bien que vous me livrerez, les mains liées, à votre évêque, toutes les fois qu'il l'ordonnera. » Puis, ayant consulté avec ses eunuques, il fit demander à Ambroise, par un dernier message, s'il prétendait usurper l'empire en nouveau tyran. Ambroise répondit qu'il avait seulement soutenu les droits de l'Église, et qu'il respectait la puissance de l'empereur; que, du reste, on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise était le sauveur ou le tyran de l'empereur Valentinien. L'eunuque, grand chambellan du palais, fit alors menacer Ambroise d'aller lui couper la tête dans son église : « Nous serons tous deux

contente, lui fit répondre l'évêque; j'aurai souffert, ce qui est ordinaire aux évêques, pour la cause de Dieu; et toi, tu auras rempli l'office dont se chargent les eunuques pour complaire aux hommes. » On sent combien cette cour de Milan, lâche, tracassière, avilie par des modes orientales, était faible devant cette hauteur opiniâtre et cette austère pureté. Elle céda de tout point; et Ambroise demeura triomphant, au milieu de l'enthousiasme et des cantiques du peuple, qui posa les armes.

Ces fautes de la cour de Milan appelaient une invasion suspendue depuis trois ans. Maxime, qui s'était arrêté avec dépit en deçà des Alpes, saisit ce nouveau prétexte de plainte, et affecta d'intervenir pour la défense d'Ambroise et de la foi catholique. La cour de Milan trembla, et ne vit d'autre médiateur qu'Ambroise lui-même. L'évêque partit de nouveau pour arrêter Maxime par des négociations; mais, cette fois, il ne réussit pas. Maxime lui refusa toute entrevue particulière, et ne voulut l'écouter que devant son conseil. Il se plaignit à lui d'avoir été trompé la première fois, et comme enchanté par ses belles paroles. « Sans doute, lui répondit Am- « broise, j'ai défendu les intérêts d'un prince, « mon pupille; j'en tire gloire : c'était l'action « d'un évêque. Mais je n'ai fermé les Alpes à « personne, et je ne vous ai opposé ni armée, ni « retranchements, ni fausses promesses. » En même temps, il insista pour la durée d'une paix fidèlement gardée par Valentinien. Maxime, dans son prétendu zèle pour la foi, avait alors près de lui des évêques qui s'étaient récemment associés à la condamnation à mort de quelques sectaires, les *priscellianistes*. Ambroise les vit avec horreur, et refusa de communiquer avec eux. Maxime saisit ce prétexte de rejeter toutes les propositions d'Ambroise, et, l'ayant renvoyé, marcha vers l'Italie abandonnée par Valentinien et sa mère, qui fuyaient en Orient. L'Italie fut rapidement conquise; et bientôt Maxime, qui avait commencé la guerre au nom de la foi catholique, maître de Rome, y releva l'autel de la Victoire, au nom de la tolérance.

Ambroise, retiré dans son église de Milan, que le vainqueur avait ménagée, ne cessait, par ses lettres, d'appeler Théodose. Ce prince parut, détruisit Maxime, et rendit l'Italie à la famille de Valentinien, ou plutôt à l'Église. Ambroise, qui dominait sous des princes faibles, parut grand, même devant Théodose. Lorsque ce prince eut ordonné, de Milan, le massacre de Thessalonique, tout se taisait dans le monde : il n'y avait ni sénat, ni magistrat, ni philosophe qui osât faire un reproche ou une plainte. Ambroise défendit seul, à haute voix, les droits de l'humanité, et représenta le jugement des siècles.

Quand il apprit la nouvelle du massacre exécuté, il écrivit d'abord à Théodose une lettre sans faste, mais pleine de force : « Il a été com- « mis, lui disait-il, dans la [illegible] Thessalo- « nique, un attentat sans exemple dans l'his- « toire. Je n'ai pu le détourner; mais j'ai dit « d'avance combien il était horrible... Dans la « communion d'Ambroise, il n'y a pas d'abso- « lution pour ce que tu as fait. » Puis il ajoutait avec une admirable autorité : « Je n'ai contre « toi nulle haine; mais tu me fais éprouver une « sorte de terreur. Je n'oserais, en ta présence, « offrir le divin sacrifice : le sang d'un seul « homme injustement versé me le défendrait; le « sang de tant de victimes innocentes me le per- « met-il? Je ne le crois pas. Je t'écris de ma « main ces paroles, que tu liras seul. »

Ainsi Ambroise voulait d'abord épargner à Théodose l'affront public qu'il lui infligea. C'est mal comprendre cette action, que de dire, comme Voltaire, « qu'il importait peu d'empêcher, pendant quelques mois, Théodose d'aller s'ennuyer à la grand'messe. » Il importait beaucoup non que Théodose n'allât point à la messe, mais qu'un prince si emporté et si puissant trouvât sur terre la publique condamnation de son crime. Rassuré par des flatteurs, qui croyaient corrompre la religion même aussi facilement qu'une conscience de prince, Théodose, malgré la lettre d'Ambroise, se rendit à l'église avec tout son cortége. Là, il fut arrêté sur le seuil par l'archevêque, qui, lui reprochant à haute voix le meurtre de Thessalonique, lui demanda s'il oserait étendre ses mains, encore teintes du sang innocent, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ; s'il oserait recevoir cette divine hostie dans la même bouche qui avait ordonné tant de massacres. Théodose, interdit, balbutia l'exemple de David. — « Vous l'avez imité dans son crime, répliqua « l'archevêque; imitez-le dans sa pénitence. » Théodose, confondu, se retira; et peu de temps après il fit paraître l'édit qui ordonnait une suspension de trente jours entre la date et l'exécution de toute sentence de mort : faible barrière que le pouvoir absolu s'imposait à lui-même! Mais peut-on nier que, dans ces temps de despotisme militaire et de passions violentes, le christianisme n'ait été la dernière sauvegarde du monde?

Théodose retourna dans l'Orient, et Ambroise reprit sur les affaires d'Italie l'influence qui naissait pour lui des malheurs du temps.

Théodose, en quittant l'Italie, laissait à Valentinien des lois de rigueur trop fortes pour sa faiblesse. Par un de ses édits, tout homme qui, après avoir professé le christianisme, revenait au culte païen, était frappé de mort civile. Le nombre de ces consciences mobiles avait été grand sous Maxime; et rien n'était alors plus commun, parmi les dignitaires et les courtisans, qu'un changement de foi qui suivait l'avénement du prince. On s'effraya de voir cette faiblesse recherchée et punie. Quelques chefs du parti païen, qui occupaient encore des charges publiques, profitèrent de ce mécontentement. Ils ne disposaient plus du peuple, mais ils pouvaient conspirer. Ils excitèrent l'ambition d'Arbogaste, guer-

rier d'une tribu franke à la solde de l'empire, devenu comte du palais et général de l'armée des Gaules. Valentinien, qui était venu visiter cette province, ayant osé disgracier Arbogaste au milieu de son armée, hâta sa révolte.

Le jeune empereur pressa aussitôt, par ses lettres, saint Ambroise de venir lui donner le baptême, et d'être médiateur entre lui et le général rebelle. Mais, dans l'intervalle, Valentinien, entouré et trahi de toutes parts, fut assassiné près de Lyon; et le général franc, comme si, satisfait de la vengeance et de la réalité du pouvoir, il eût dédaigné le titre, donna l'empire à un de ses amis, le rhéteur Eugène. Ambroise, arrivé trop tard, pleura Valentinien, lui fit élever un magnifique tombeau, et prononça l'éloge funèbre de cet infortuné jeune homme, qui comme son frère avait si peu régné; puis, sans négocier avec les nouveaux maîtres de l'empire, il repartit pour Milan.

Eugène, sous la protection d'Arbogaste, passa les Alpes, annonçant qu'il rétablirait l'autel de la Victoire, et qu'il permettrait l'ancien culte. La conduite d'Ambroise fut remarquable alors : on y sent combien l'Église séparait sa cause de celle de toute dynastie. Ambroise ne contesta rien à Eugène, que le droit de rouvrir les temples et d'autoriser, disait-il, les sacriléges des gentils. « Il est juste, seigneur, que je vous honore, lui « écrivait-il; mais honorez celui que vous voulez « faire croire l'auteur de votre élévation. »

Eugène, qui cependant n'espérait d'appui durable que chez les paiens, et qui par ses souvenirs de rhéteur leur appartenait, les favorisa bientôt sans mesure : tout en faisant profession de la foi chrétienne, il rendit au paganisme ses insignes, ses cérémonies, ses priviléges. Ambroise, alors, rejeta les offrandes que le prince envoyait à l'église de Milan, et le repoussa, non comme usurpateur, mais comme sacrilége.

Le paganisme allait livrer et perdre sa dernière bataille. Théodose, accouru d'Orient, détruisit près d'Aquilée l'armée d'Arbogaste et d'Eugène, dernier camp du polythéisme romain, recruté des paiens barbares de Germanie. Le christianisme vit son pouvoir plus que jamais assuré. Eugène et Arbogaste furent mis à mort. Ambroise, félicitant l'empereur d'avoir puni les tyrans, lui donna le conseil d'épargner tous ceux qu'ils avaient entraînés dans leur cause. Ce fut, dit-on sans certitude, à cette occasion qu'il composa ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, qui retentit encore dans tous les temples de la chrétienté.

Théodose, au comble de la gloire et réunissant les deux moitiés de l'empire, proscrivit par de nouvelles lois tout reste de superstition païenne. L'archevêque de Milan était son principal conseil, ou du moins partageait sa faveur avec le ministre Rufin. Théodose lui recommanda ses deux fils, en les nommant ses héritiers, chacun pour une moitié de l'empire; et, peu de temps après, à l'âge de cinquante ans, tombé malade à Milan, il mourut assisté de ses prières. Ambroise prononça l'éloge funèbre de Théodose devant le cercueil qui, escorté d'une armée victorieuse, allait reporter ses restes inanimés en Orient. Il bénit en lui le libérateur de l'Italie, et sur sa tombe inaugura le règne de ses fils par des paroles où, à la transmission militaire du pouvoir, se mêlait le principe d'hérédité monarchique, que commençait à consacrer la religion. « Ce grand prince, disait-il, nous a quittés; mais « il ne nous a pas quittés tout entier : il nous a « laissé ses fils en qui nous devons le recon- « naître, en qui nous le voyons et le possédons « encore. Que la faiblesse de leur âge ne soit pas « sujet d'inquiétude! la fidélité des soldats est « l'âge adulte des empereurs. »

Ambroise survécut peu à Théodose, et, comme lui, mourut d'une fin prématurée à l'âge de cinquante-sept ans, au mois de février 397, à la fin de ce quatrième siècle qui vit naître tant de beaux génies pour l'Église. Son épiscopat, qui avait été pendant vingt-trois ans la plus grande illustration de l'Occident, resta béni par le peuple de Milan et vénéré dans toute l'Italie.

Bien que les écrits de saint Ambroise n'aient été presque tous que des actes même de sa vie, inspirés par les devoirs de son ministère et par les événements publics; bien qu'il n'ait pas la science et l'art des *Pères* de l'Église grecque, ses contemporains, sa renommée d'éloquence ne fut pas moindre, ni son autorité sur les âmes. Son talent était agrandi par sa vertu; et nous entendons saint Augustin témoigner du charme et de la douceur de sa parole, qui nous semblerait aujourd'hui souvent subtile et déclamatoire. Dans la réalité, il n'est pas un éloquent lettré comme saint Jérôme, mêlant à la pureté du langage romain les hardiesses hébraïques et les beautés originales d'une âme solitaire. Il n'est pas un philosophe, un métaphysicien religieux comme saint Augustin, embrassant d'un facile et infatigable génie le savoir presque entier de son temps, et le ramenant à l'idéal chrétien. Il n'a pas cette énergie et cette grandeur de pensées spéculatives qui, plus d'un siècle auparavant, s'alliait dans Tertullien à une barbarie de diction hâtée par la rudesse africaine. Il n'a pas cette simplicité magnanime, cette négligence austère que saint Cyprien, jadis rhéteur à Carthage, sut mettre dans ses discours, à mesure qu'il s'approchait du martyre. Sa puissance de parole est différente; sa grâce est autre, elle tient au mouvement d'une âme vive et tendre, que l'on sent unie dans tous ses ouvrages à une fermeté de raison politique et sénatoriale. Chez lui, la sensibilité vraie prédomine sur tous les défauts, que cependant elle ne prévient pas; elle répand l'intérêt et le pathétique, où vous seriez tenté de blâmer le faux goût.

Après l'intelligence de la vie publique et du gouvernement des âmes, ce premier des arts, la

puissant par la conviction et la parole, et rejetait au second rang les dignités de la politique et de la guerre. Ainsi mourait l'empire; ainsi s'élevait l'Église.

Dès lors rien de plus simple et de plus conforme au temps que la destinée d'Ambroise. Sa mère était vouée avec ardeur au culte chrétien; sa sœur reçut le voile religieux des mains du pape Libère. Lui-même, pénétré de toutes les idées chrétiennes sans avoir encore reçu le baptême, les appliquait, avec le zèle d'une âme vertueuse, à l'administration qui lui était confiée sous Pétronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie. Quelques années après, nommé consul par Valentinien, et chargé, à ce titre, du gouvernement de la Ligurie et de la province Émilia, il reçut, en partant, cette instruction : « Allez, et agissez non pas en juge, mais en évêque; c'est-à-dire, modérez la rigueur des lois romaines; point de tortures et de condamnations à mort; soyez indulgent et secourable au peuple. » Que l'on compare ces formes nouvelles de gouvernement à l'idéal même du proconsul romain dans la *Vie d'Agricola*, par Tacite; et on concevra la salutaire modération que la réforme chrétienne imprimait au pouvoir. L'imagination des peuples était frappée de cette influence, dont ils sentaient le bienfait; et ce bienfait explique la manière soudaine dont Ambroise, de préfet, devint évêque.

Milan, capitale de la province, était divisée entre la foi de Nicée et le symbole d'Arius. L'archevêque Auxence appartenait à la secte arienne. A sa mort, en 374, les deux partis se disputèrent vivement l'élection. La ville était en feu; on était prêt à se battre dans l'église, où le peuple venait voter, selon l'usage. Ambroise s'y rendit, et d'abord parla comme un magistrat, pour le maintien de l'ordre et de la paix publique. On lui répond par le cri, *Ambroise évêque!* qu'un enfant, dit-on, prononça le premier. Catholiques, ariens, acharnés l'un contre l'autre, se réunissent dans ce vote par un accord qui parut un miracle. C'était l'œuvre des vertus d'Ambroise, de sa renommée de justice et de douceur; et puis ce magistrat civil, qui n'était encore que *catéchumène* et semblait impartial entre les deux sectes, devait être préféré par chacune d'elles.

Ambroise, assez pieux pour être effrayé de l'épiscopat, se refuse aux vœux du peuple, et sort aussitôt de l'église. Il retourne à son tribunal; il veut même, par l'emploi d'une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, se montrer indigne des fonctions d'évêque. Pour la première fois, il ordonne la torture contre des accusés. Le peuple étonné devine cette ruse d'humilité, et s'écrie en tumulte : *Nous prenons ton péché sur nous!* Ambroise retourne à sa maison, et, par un nouvel et singulier artifice, il y fait venir des prostituées. Mais le peuple le devine encore, et s'écrie : *Nous prenons ton péché sur nous!* Enfin il s'échappe dans la nuit, et sort de Milan. On l'y ramène; et il est gardé à vue, en attendant un rescrit de l'empereur qui lui permette de quitter sa charge, et d'être ordonné évêque de Milan. Il s'enfuit encore, et se tint caché dans la *villa* d'un noble du voisinage, le *clarissime* Léonce. Mais le rescrit impérial arriva, et l'ordre de livrer Ambroise à l'épiscopat fut affiché partout. Il reparut alors, fut baptisé par un évêque catholique, et, huit jours après, consacré sur le siége de Milan. Dès lors l'arianisme, qui avait à moitié envahi l'Italie du nord, eut un puissant adversaire.

Ambroise ne pouvait hésiter entre les deux symboles. D'une imagination vive et tendre, sa foi trouvait bien plus à se nourrir dans les dogmes mystérieux de Nicée et les pieuses élévations des Athanase et des Basile. Ayant disposé de ses biens en faveur de l'Église et des pauvres, et s'étant délivré de tout soin, il s'adonna sans relâche à l'étude des lettres sacrées et aux devoirs de l'épiscopat. Une partie des nuits, il lisait l'Écriture et les Pères; le jour, il était au peuple. Son ministère, selon l'usage de ces premiers temps, était à la fois un infatigable apostolat et une grande *justice de paix*. Il écoutait les plaintes, donnait des conseils, conciliait les différends et les procès, visitait les pauvres et les malades, officiait dans le temple, et, le dimanche, prêchait au peuple la parole divine, qu'il venait d'apprendre. A peine cette vie si obsédée, si laborieuse lui laissait-elle, dans le jour, peu d'instants pour prendre ses repas, lire quelques pages et méditer, la porte de sa chambre toujours ouverte. C'est ainsi que l'a vu et que nous le montre Augustin, qui, après avoir erré entre les philosophies et les sectes religieuses, charmé par l'éloquence d'Ambroise, reçut de lui le baptême. Là brille le plus beau modèle de cet épiscopat chrétien, qui fut presque la seule magistrature des temps de barbarie, et qui reparut si sublime dans un François de Sales, un Charles Borromée, un Fénelon, un Cheverus.

A l'époque d'Ambroise, dans la faiblesse et les révolutions de l'empire, une grande autorité, même politique, s'attachait à un tel ministère ainsi rempli. Ambroise était le premier nom invoqué par les peuples; on se réfugiait vers lui des bords de la Mauritanie et des confins de la Thrace, mal défendus par l'empereur; il donnait tout, et jusqu'aux vases sacrés de son église, pour soulager les fugitifs et racheter les prisonniers. Bientôt l'empire d'Occident, qui avait passé de Valentinien I[er] aux mains de sa veuve l'impératrice Justine et de ses deux fils, est attaqué par une rébellion intérieure. Le jeune empereur Gratien, abandonné de ses troupes, est tué dans Lyon par un général romain, Maxime, Anglais de naissance, qui s'empare des Gaules et menace l'Italie. L'archevêque de Milan part en ambassade pour détourner ce péril; et, dans une longue négociation, il séduit, il arrête Maxime.

De retour dans l'Italie, qu'il avait préservée de la guerre, saint Ambroise fut en butte à la jalousie et au zèle sectaire de l'impératrice Justine. L'Occident était loin alors de cette unité de croyance que semblait offrir l'empire d'Orient, sous la forte main et les lois despotiques de Théodose. Le paganisme même y tentait quelques efforts, au milieu de Rome. Une disette ayant affligé l'Italie en 383, le sénat, où se conservaient, avec le regret de son pouvoir perdu, les souvenirs de l'ancien culte, prit occasion de ce désastre pour demander la restitution des biens et des honneurs enlevés au sacerdoce païen, et le rétablissement de l'autel de la Victoire dans le Capitole. Ce vœu, que Symmaque, préfet de Rome, appuya de son éloquence, embarrassait la cour de Milan. L'évêque de Rome, Damase, n'y résistait qu'en silence. Ambroise le combattit avec chaleur dans une lettre à Valentinien, et dans une réfutation de la requête de Symmaque. Les rôles anciens des deux cultes étaient changés, dans cette controverse. Symmaque invoquait le principe de tolérance qu'avaient réclamé les chrétiens, et que Constantin et Jovien avaient inscrit dans leurs édits. Ambroise le repoussait comme un sacrilége. Mais, il faut l'avouer, le souvenir des persécutions païennes donnait beaucoup de force à ses paroles, lorsqu'il pouvait répondre : « Ils se plaignent du « retranchement de quelques pensions, ceux « qui n'ont jamais épargné notre sang! » Mais ce qui frappe surtout, c'est l'ardeur de foi et d'espérance qui respire dans les paroles de saint Ambroise; tandis que celles de Symmaque, dénuées de conviction et d'avenir, ne semblent qu'un pompeux cérémonial, un vain et dernier combat rendu pour l'honneur des armes. La demande du sénat fut rejetée; et l'écrit de saint Ambroise, admiré dans toute l'Italie, inspira de beaux vers au poëte Prudence sur le même sujet et les mêmes idées.

Cependant la cour de Milan, ou dominée par un zèle de secte, ou redoutant le pouvoir du catholicisme, se montrait toujours favorable aux ariens. Dans la même année qui vit rejeter la requête des païens, l'impératrice Justine promulgua, sous le nom de son fils, un édit de tolérance qui assurait aux ariens le libre exercice de leur culte. Leur ayant accordé pour leur communion un évêque dans Milan, elle invita saint Ambroise à venir discuter contre lui devant l'empereur. Ambroise refusa cette épreuve et ce jugement. L'impératrice blessée voulut alors remplacer Ambroise par l'évêque arien, et menaça d'envoyer des troupes, si on lui résistait. Le bruit courut aussitôt que les ariens prenaient de force toutes les églises. La foule catholique se précipita vers la cathédrale, et y resta plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Investi par des troupes dans son église, Ambroise répondit, avec une inflexible fermeté, qu'il n'en sortirait pas volontairement, et que le temple ne pouvait être livré par le prêtre. La cour alors se réduisit à demander que, gardant sa cathédrale, il cédât pour le culte arien une seule des églises du faubourg, la basilique *Portia*. La foule repoussa cette demande par ses cris, et courut défendre la basilique. Le lendemain, dimanche des Rameaux, l'impératrice envoya des troupes pour occuper cette basilique *Portia*, et y tendre les voiles qui servaient aux ariens. Le peuple résista, déchira les voiles, tandis qu'Ambroise officiait et prêchait dans sa cathédrale. Parmi ce désordre, un prêtre arien, sur le point d'être massacré par le peuple, fut sauvé par les efforts d'Ambroise. Au milieu de la sédition, qui dura plusieurs jours, on continuait de négocier avec l'archevêque. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise. Celui-ci répondait au tribun de l'empereur : « Si vous voulez ce qui est à moi, des terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, quoique tous mes biens soient la propriété des pauvres; mais les choses de Dieu ne sont pas sujettes du pouvoir impérial. Voulez-vous me jeter dans les fers, me traîner à la mort? c'est une joie pour moi. Je ne me ferai pas un rempart de la foule du peuple; je n'embrasserai pas les autels, en demandant la vie : il me sera plus doux de mourir pour les défendre. » Des soldats alors furent envoyés pour se saisir de la cathédrale. A la vue d'Ambroise et des fidèles qui l'entouraient, ils baissèrent leurs armes et se réunirent au peuple. Ambroise monta en chaire et parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis, répondant au reproche de révolte et d'usurpation qu'il pressentait ou qu'il avait entendu de la bouche de quelques officiers du prince : « La domination du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse : Maxime ne dirait pas que je suis le tyran de Valentinien, lui qui se plaint que mon ambassade fut comme une barrière qui l'empêcha de pénétrer en Italie. » Des officiers vinrent s'excuser près d'Ambroise; d'autres allèrent dire à l'empereur qu'ils lui avaient obéi, qu'ils occupaient la basilique où il les avait envoyés; mais que s'il se séparait de la religion catholique, ils iraient trouver Ambroise. Abandonné de toutes parts, le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, s'écria : « Je ne suis donc qu'une ombre d'empereur! et je vois bien que vous me livrerez, les mains liées, à votre évêque, toutes les fois qu'il l'ordonnera. » Puis, ayant consulté avec ses eunuques, il fit demander à Ambroise, par un dernier message, s'il prétendait usurper l'empire en nouveau tyran. Ambroise répondit qu'il avait seulement soutenu les droits de l'Église, et qu'il respectait la puissance de l'empereur; que, du reste, on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise était le sauveur ou le tyran de l'empereur Valentinien. L'eunuque, grand chambellan du palais, fit alors menacer Ambroise d'aller lui couper la tête dans son église : « Nous serons tous deux

contents, lui fit répondre l'évêque; j'aurai souffert, ce qui est ordinaire aux évêques, pour la cause de Dieu; et toi, tu auras rempli l'office dont se chargent les eunuques pour complaire aux hommes. » On sent combien cette cour de Milan, lâche, tracassière, avilie par des modes orientales, était faible devant cette hauteur opiniâtre et cette austère pureté. Elle céda de tout point; et Ambroise demeura triomphant, au milieu de l'enthousiasme et des cantiques du peuple, qui posa les armes.

Ces fautes de la cour de Milan appelaient une invasion suspendue depuis trois ans. Maxime, qui s'était arrêté avec dépit en deçà des Alpes, saisit ce nouveau prétexte de plainte, et affecta d'intervenir pour la défense d'Ambroise et de la foi catholique. La cour de Milan trembla, et ne vit d'autre médiateur qu'Ambroise lui-même. L'évêque partit de nouveau pour arrêter Maxime par des négociations; mais, cette fois, il ne réussit pas. Maxime lui refusa toute entrevue particulière, et ne voulut l'écouter que devant son conseil. Il se plaignit à lui d'avoir été trompé la première fois, et comme enchanté par ses belles paroles. « Sans doute, lui répondit Am-« broise, j'ai défendu les intérêts d'un prince, « mon pupille; j'en tire gloire : c'était l'action « d'un évêque. Mais je n'ai fermé les Alpes à « personne, et je ne vous ai opposé ni armée, ni « retranchements, ni fausses promesses. » En même temps, il insista pour la durée d'une paix fidèlement gardée par Valentinien. Maxime, dans son prétendu zèle pour la foi, avait alors près de lui des évêques qui s'étaient récemment associés à la condamnation à mort de quelques sectaires, les *priscellianistes*. Ambroise les vit avec horreur, et refusa de communiquer avec eux. Maxime saisit ce prétexte de rejeter toutes les propositions d'Ambroise, et, l'ayant renvoyé, marcha vers l'Italie abandonnée par Valentinien et sa mère, qui fuyaient en Orient. L'Italie fut rapidement conquise; et bientôt Maxime, qui avait commencé la guerre au nom de la foi catholique, maître de Rome, y releva l'autel de la Victoire, au nom de la tolérance.

Ambroise, retiré dans son église de Milan, que le vainqueur avait ménagée, ne cessait, par ses lettres, d'appeler Théodose. Ce prince parut, détruisit Maxime, et rendit l'Italie à la famille de Valentinien, ou plutôt à l'Église. Ambroise, qui dominait sous des princes faibles, parut grand, même devant Théodose. Lorsque ce prince eut ordonné, de Milan, le massacre de Thessalonique, tout se taisait dans le monde : il n'y avait ni sénat, ni magistrat, ni philosophe qui osât faire un reproche ou une plainte. Ambroise défendit seul, à haute voix, les droits de l'humanité, et représenta le jugement des siècles.

Quand il apprit la nouvelle du massacre exécuté, il écrivit d'abord à Théodose une lettre sans faste, mais pleine de force : « Il a été com-« mis, lui disait-il, dans la [illegible]lo-« nique, un attentat sans exemple dans l'his-« toire. Je n'ai pu le détourner; mais j'ai dit « d'avance combien il était horrible... Dans la « communion d'Ambroise, il n'y a pas d'abso-« lution pour ce que tu as fait. » Puis il ajoutait avec une admirable autorité : « Je n'ai contre « toi nulle haine; mais tu me fais éprouver une « sorte de terreur. Je n'oserais, en ta présence, « offrir le divin sacrifice : le sang d'un seul « homme injustement versé me le défendrait; le « sang de tant de victimes innocentes me le per-« met-il? Je ne le crois pas. Je t'écris de ma « main ces paroles, que tu liras seul. »

Ainsi Ambroise voulait d'abord épargner à Théodose l'affront public qu'il lui infligea. C'est mal comprendre cette action, que de dire, comme Voltaire, « qu'il importait peu d'empêcher, pendant quelques mois, Théodose d'aller s'ennuyer à la grand'messe. » Il importait beaucoup non que Théodose n'allât point à la messe, mais qu'un prince si emporté et si puissant trouvât sur terre la publique condamnation de son crime. Rassuré par des flatteurs, qui croyaient corrompre la religion même aussi facilement qu'une conscience de prince, Théodose, malgré la lettre d'Ambroise, se rendit à l'église avec tout son cortége. Là, il fut arrêté sur le seuil par l'archevêque, qui, lui reprochant à haute voix le meurtre de Thessalonique, lui demanda s'il oserait étendre ses mains, encore teintes du sang innocent, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ; s'il oserait recevoir cette divine hostie dans la même bouche qui avait ordonné tant de massacres. Théodose, interdit, balbutia l'exemple de David. — « Vous l'avez imité dans son crime, répliqua « l'archevêque; imitez-le dans sa pénitence. » Théodose, confondu, se retira; et peu de temps après il fit paraître l'édit qui ordonnait une suspension de trente jours entre la date et l'exécution de toute sentence de mort : faible barrière que le pouvoir absolu s'imposait à lui-même! Mais peut-on nier que, dans ces temps de despotisme militaire et de passions violentes, le christianisme n'ait été la dernière sauvegarde du monde?

Théodose retourna dans l'Orient, et Ambroise reprit sur les affaires d'Italie l'influence qui naissait pour lui des malheurs du temps.

Théodose, en quittant l'Italie, laissait à Valentinien des lois de rigueur trop fortes pour sa faiblesse. Par un de ses édits, tout homme qui, après avoir professé le christianisme, revenait au culte païen, était frappé de mort civile. Le nombre de ces consciences mobiles avait été grand sous Maxime; et rien n'était alors plus commun, parmi les dignitaires et les courtisans, qu'un changement de foi qui suivait l'avénement du prince. On s'effraya de voir cette faiblesse recherchée et punie. Quelques chefs du parti païen, qui occupaient encore des charges publiques, profitèrent de ce mécontentement. Ils ne disposaient plus du peuple, mais ils pouvaient conspirer. Ils excitèrent l'ambition d'Arbogaste, guer-

rier d'une tribu franke à la solde de l'empire, devenu comte du palais et général de l'armée des Gaules. Valentinien, qui était venu visiter cette province, ayant osé disgracier Arbogaste au milieu de son armée, hâta sa révolte.

Le jeune empereur pressa aussitôt, par ses lettres, saint Ambroise de venir lui donner le baptême, et d'être médiateur entre lui et le général rebelle. Mais, dans l'intervalle, Valentinien, entouré et trahi de toutes parts, fut assassiné près de Lyon; et le général franc, comme si, satisfait de la vengeance et de la réalité du pouvoir, il eût dédaigné le titre, donna l'empire à un de ses amis, le rhéteur Eugène. Ambroise, arrivé trop tard, pleura Valentinien, lui fit élever un magnifique tombeau, et prononça l'éloge funèbre de cet infortuné jeune homme, qui comme son frère avait si peu régné; puis, sans négocier avec les nouveaux maîtres de l'empire, il repartit pour Milan.

Eugène, sous la protection d'Arbogaste, passa les Alpes, annonçant qu'il rétablirait l'autel de la Victoire, et qu'il permettrait l'ancien culte. La conduite d'Ambroise fut remarquable alors : on y sent combien l'Église séparait sa cause de celle de toute dynastie. Ambroise ne contesta rien à Eugène, que le droit de rouvrir les temples et d'autoriser, disait-il, les sacriléges des gentils. « Il est juste, seigneur, que je vous honore, lui « écrivait-il; mais honorez celui que vous voulez « faire croire l'auteur de votre élévation. »

Eugène, qui cependant n'espérait d'appui durable que chez les païens, et qui par ses souvenirs de rhéteur leur appartenait, les favorisa bientôt sans mesure : tout en faisant profession de la foi chrétienne, il rendit au paganisme ses insignes, ses cérémonies, ses priviléges. Ambroise, alors, rejeta les offrandes que le prince envoyait à l'église de Milan, et le repoussa, non comme usurpateur, mais comme sacrilége.

Le paganisme allait livrer et perdre sa dernière bataille. Théodose, accouru d'Orient, détruisit près d'Aquilée l'armée d'Arbogaste et d'Eugène, dernier camp du polythéisme romain, recruté des païens barbares de Germanie. Le christianisme vit son pouvoir plus que jamais assuré. Eugène et Arbogaste furent mis à mort. Ambroise, félicitant l'empereur d'avoir puni les tyrans, lui donna le conseil d'épargner tous ceux qu'ils avaient entraînés dans leur cause. Ce fut, dit-on sans certitude, à cette occasion qu'il composa ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, qui retentit encore dans tous les temples de la chrétienté.

Théodose, au comble de la gloire et réunissant les deux moitiés de l'empire, proscrivit par de nouvelles lois tout reste de superstition païenne. L'archevêque de Milan était son principal conseil, ou du moins partageait sa faveur avec le ministre Rufin. Théodose lui recommanda ses deux fils, en les nommant ses héritiers, chacun pour une moitié de l'empire; et, peu de temps après, à l'âge de cinquante ans, tombé malade à Milan, il mourut assisté de ses prières. Ambroise prononça l'éloge funèbre de Théodose devant le cercueil qui, escorté d'une armée victorieuse, allait reporter ses restes inanimés en Orient. Il bénit en lui le libérateur de l'Italie, et sur sa tombe inaugura le règne de ses fils par des paroles où, à la transmission militaire du pouvoir, se mêlait le principe d'hérédité monarchique, que commençait à consacrer la religion. « Ce grand prince, disait-il, nous a quittés; mais « il ne nous a pas quittés tout entier : il nous a « laissé ses fils en qui nous devons le reconnaître, en qui nous le voyons et le possédons « encore. Que la faiblesse de leur âge ne soit pas « sujet d'inquiétude! la fidélité des soldats est « l'âge adulte des empereurs. »

Ambroise survécut peu à Théodose, et, comme lui, mourut d'une fin prématurée à l'âge de cinquante-sept ans, au mois de février 397, à la fin de ce quatrième siècle qui vit naître tant de beaux génies pour l'Église. Son épiscopat, qui avait été pendant vingt-trois ans la plus grande illustration de l'Occident, resta béni par le peuple de Milan et vénéré dans toute l'Italie.

Bien que les écrits de saint Ambroise n'aient été presque tous que des actes même de sa vie, inspirés par les devoirs de son ministère et par les événements publics; bien qu'il n'ait pas la science et l'art des *Pères* de l'Église grecque, ses contemporains, sa renommée d'éloquence ne fut pas moindre, ni son autorité sur les âmes. Son talent était agrandi par sa vertu; et nous entendons saint Augustin témoigner du charme et de la douceur de sa parole, qui nous semblerait aujourd'hui souvent subtile et déclamatoire. Dans la réalité, il n'est pas un éloquent lettré comme saint Jérôme, mêlant à la pureté du langage romain les hardiesses hébraïques et les beautés originales d'une âme solitaire. Il n'est pas un philosophe, un métaphysicien religieux comme saint Augustin, embrassant d'un facile et infatigable génie le savoir presque entier de son temps, et le ramenant à l'idéal chrétien. Il n'a pas cette énergie et cette grandeur de pensées spéculatives qui, plus d'un siècle auparavant, s'alliait dans Tertullien à une barbarie de diction hâtée par la rudesse africaine. Il n'a pas cette simplicité magnanime, cette négligence austère que saint Cyprien, jadis rhéteur à Carthage, sut mettre dans ses discours, à mesure qu'il s'approchait du martyre. Sa puissance de parole est différente; sa grâce est autre, elle tient au mouvement d'une âme vive et tendre, que l'on sent unie dans tous ses ouvrages à une fermeté de raison politique et sénatoriale. Chez lui, la sensibilité vraie prédomine sur tous les défauts, que cependant elle ne prévient pas; elle répand l'intérêt et le pathétique, où vous seriez tenté de blâmer le faux goût.

Après l'intelligence de la vie publique et du gouvernement des âmes, ce premier des arts, la

science d'Ambroise semble se renfermer dans l'Écriture sainte; il est presque étranger à cette philosophie antique et à cette controverse dogmatique, dont l'Orient chrétien était si occupé. Sa théologie est surtout morale. Hors de là, il cherche peu; et il paraît emprunter seulement à saint Basile, à saint Hippolyte, à Origène, et même à Philon le Juif, quelques explications et quelques allégories. Tel est l'esprit de son traité en six livres sur l'œuvre des six jours, formé, comme l'*Hexaméron* de saint Basile, des homélies qu'il avait prononcées devant le peuple; mais demeuré bien loin de cet élégant modèle, et tombant parfois même dans d'étranges et puériles affectations. Ainsi furent inspirés encore ses *traités* allégoriques sur les premiers récits de la Genèse, sur l'*Éden*, sur la vie contraire et les sacrifices opposés de *Caïn* et d'*Abel*, sur *Noé*, sur *Abraham*, sur *Isaac*, et son union avec Rebecca, considérée comme un prophétique symbole de l'union des âmes avec le Verbe divin, sur la *mort* enfin, c'est-à-dire sur la spiritualité de l'âme, son épuration et sa béatitude. Dans toute cette interprétation de l'Écriture, Ambroise touche au génie mystique de l'Orient, à cet écueil de l'allégorie où s'était perdu souvent Origène; mais il ne fait servir l'allégorie qu'à la leçon morale, à la perfection pratique de l'âme, et jamais à ces fables pieuses où se plaisait l'imagination et dont s'armait l'erreur des sectes. C'est aussi le caractère du traité *Sur la fuite du monde*, et celui des *Livres* sur *Jacob et la vie bienheureuse*, sur *Élie* et sur le *Jeûne*, titre double affectionné par l'orateur, qui aime à consacrer ainsi, par quelque saint nom de l'ancienne loi, le précepte de la loi nouvelle, et à mêler le récit au conseil, comme il le faisait sans doute, pour saisir l'esprit du peuple dans les homélies familières qu'il a résumées ici.

Un de ces traités où se sent encore l'émotion de la parole, le traité de *Naboth et des Pauvres*, touche, avec une grande liberté chrétienne, à la terrible question de la misère et de la richesse, à cet exemple « vieux, dit-il, mais « habituel, d'un *Achab* oppresseur, tel qu'on en « voit naître chaque jour, et non pas d'un seul « *Naboth*, mais d'une foule d'opprimés. » L'ardente charité du pontife fait concevoir ce langage pour son temps, où sous le réseau de fer de l'empire, sous le despotisme militaire sans cesse transféré, mais immuable, ce n'était pas la révolte des pauvres qu'il fallait craindre, mais la dureté impunie des riches; et, là même, c'est sur le respect du droit violé par la convoitise de l'oppresseur qu'il fonde son anathème; et il ne maudit les possesseurs des palais que lorsqu'ils ont usurpé la vigne de *Naboth*.

Sous cette même forme de narration allégorique, il rapporte à l'histoire de *Tobie* un traité *Contre l'usure*, où, prohibant ce que la loi permet, il interdit tout commerce d'argent. Enfin, dans quatre livres des Plaintes de *Job* et de *David*, et dans une *Apologie* de David, dont il commentait les psaumes, on peut croire qu'il avait en vue surtout une leçon présente, un péril à détourner, un frein à mettre à cette tyrannie qui lui échappa, le jour du massacre de Thessalonique. Ainsi donc, à travers les allégories et les symboles, c'est à la leçon vivante, c'est au bien de l'humanité, à l'allégement du joug impérial ou de l'égoïsme païen, qu'est ramené le travail du pieux évêque sur les Livres saints. A ce titre, dans sa parole comme dans sa vie, nul ne fut plus évangélique.

Les traces d'une autre culture cependant se trouvent encore dans ses écrits, surtout ceux qui, médités avec plus d'art, n'étalent pas l'écho de sa parole de chaque jour. « Enlevé tout à « coup, comme il le dit, aux tribunaux civils, « et dépouillé de la toge pour la chasuble, il en« seigna ce qu'il n'avait pas encore appris, ou « plutôt fut obligé d'apprendre et d'enseigner à « la fois. » Mais quand ce noviciat rapide fut achevé, le Romain parut sous l'*éphod* hébraïque; et avec une vertu toute nouvelle dans sa perfection, chez Ambroise comme chez d'autres grands hommes du christianisme, on put voir distinctement le contact et l'alliance des deux mondes et des deux lois. Cela est parfois sensible dans le sujet des ouvrages comme dans le tour des idées. Évidemment les trois *Livres* d'Ambroise sur les devoirs des *ministres* sont une contre-partie, un supplément du *Traité des Devoirs* de Cicéron; ce sont les *Offices chrétiens*, non pas bornés au sacerdoce, comme le ferait croire le titre, mais s'étendant à toutes les conditions, d'une manière seulement plus domestique que civile, et s'appliquant plus à former l'homme intérieur que le citoyen, selon le génie de la société chrétienne, et aussi selon la loi politique du temps. On y sent toutefois, à part même la pureté religieuse, une belle tradition de l'antique. Les deux écrivains dont l'imitation est le plus sensible et souvent même trop marquée dans le génie d'Ambroise, ce sont Tite-Live et Virgile; mais leur influence ne suffit pas pour conjurer le faux goût du temps, et les souvenirs de leur langue sont parfois étrangement mêlés. Il n'y a pas moins quelques beaux reflets de l'antiquité dans le style inégal de leur disciple devenu chrétien, et ce qui manque dans la forme est couvert par l'excellence du fond, lorsque Ambroise, reprenant la division de Cicéron en devoirs divers qui dépendent de l'*honnête*, de l'*utile*, et de l'*agréable*, rejette les deux derniers termes, et ne reconnaît d'autre source aux devoirs que l'*honnête* sanctifié dans l'homme, divinisé dans Dieu. Sous cette inspiration, il revise, pour ainsi dire, quelques-unes des sentences de la sagesse antique sur des problèmes que s'était posés Cicéron; il est plus rigoureux envers soi, et plus humain pour tous; il élargit la cité, étend la bienfaisance au dehors, et la fait descendre, au dedans à

tous les degrés, depuis l'amitié, la bienveillance civique, jusqu'aux derniers soins de la charité hospitalière et du soulagement des malades et des pauvres. Tel est ce livre, noble témoignage de la lutte du christianisme contre la philosophie, pour élever la loi morale, et de la lutte du sacerdoce contre la vertu laïque, pour la dépasser dans l'accomplissement de cette loi sainte.

Comparé au traité des *Devoirs* de Cicéron, ou rapproché des *Morales* d'Aristote, si admirables dans la définition et la peinture de tous les caractères de la civilité grecque, le traité de saint Ambroise marque à la fois une décadence de la société et un progrès de l'homme intérieur, la disparition des citoyens et le commencement des *saints*.

La même transformation est plus sensible encore dans les trois livres sur les *Vierges*, qu'un écrivain illustre a loués sans les avoir assez lus; car, au lieu de quelques vagues paroles empruntées à celui qu'il appelle le *Fénelon des Pères de l'Église*, combien de nuances délicates et profondes, de lumières sur la société antique, et de vues sur le sort nouveau des femmes, n'aurait-il pas recueillies dans ce grave et chaste écrit que l'évêque chrétien adresse à sa sœur devenue religieuse, comme la sœur de *René?* Nulle part saint Ambroise n'a été plus ému et n'a trouvé un plus heureux langage : c'est la grâce et la tendresse de quelques récits modernes, avec une sainte innocence qu'ils n'ont pas. On s'étonne moins, après cette lecture, d'apprendre, par les plaintes d'Ambroise, que les dames de Milan s'efforçaient d'empêcher leurs filles d'assister à ses sermons, d'où cet ouvrage est tiré, de peur qu'elles ne fussent trop tôt séduites à la vie religieuse.

Rien de plus éloquent surtout que le début du *troisième livre*, où Ambroise, se reportant par le souvenir au jour de la prise d'habit de sa sœur Marcelline à Rome, dans l'église des Apôtres, à la fête de Noël, entend et répète l'exhortation du pape Libère à la jeune novice, puis y ajoute lui-même ses conseils d'évêque et de frère sur toutes les précautions à prendre, tous les périls à fuir, pour rester fidèle aux engagements d'un si grand jour. Sa voix affectueuse monte par degrés jusqu'à la plus haute éloquence, alors que, marquant les écueils dont la vie religieuse même était encore entourée dans la splendeur du patriciat romain, et rappelant la séduction des sociétés mondaines, le danger des fêtes, des danses, il arrive d'une façon extraordinaire, quoique naturelle, aux noms d'Hérode et de Jean, à l'image de la tyrannie et du martyre, à cette tête coupée au milieu des plaisirs, et devant laquelle il s'écrie : « Cette tête (1), elle « est portée à Hérodiade, qui triomphe et qui « bondit de joie, comme si elle avait échappé à « l'accusation, parce qu'elle a tué le juge. » Belles et symboliques paroles, applicables à tant de choses, et intelligibles dans tous les temps!

(1) Portatur hoc caput ad Herodiadem : lætatur, exsultat, quasi crimen evaserit, quia judicem trucidavit. Sanct. Ambrosii *De Virginibus* lib. III, c. VI.

La même idée de perfection chrétienne a dicté l'écrit sur les *Veuves*, d'une morale plus austère encore que celle de Bossuet, sans tomber toutefois dans l'erreur des sectes rigoristes qui prohibaient absolument les secondes noces. Là seulement, ainsi que dans un second traité sur la *Virginité*, on remarquera sous quelle inspiration ce sage esprit voulait multiplier, pour les femmes, les exemples d'un célibat religieux, qui, dans l'Orient surtout, pouvait seul les relever et les ennoblir. Sa vue, en cela, est d'autant plus digne d'attention qu'un passage célèbre et contesté de son *Livre* des *Devoirs des ministres* semblerait ne pas exiger d'une manière absolue le célibat des prêtres.

D'autres écrits de saint Ambroise, un *Discours* pour la *profession* d'une religieuse de Bologne, Ambrosia; un *Livre* sur les *Sacrements*, qu'il appelle encore *Mystères;* deux *Livres* de la *Pénitence*, sont précieux pour l'histoire, et renferment, avec cet intérêt d'expression, ce choix de touchants souvenirs, particulier à son génie, une foule de détails originaux sur la discipline des premiers temps, et sur cette grande église de Milan que le nom de son vertueux évêque éleva si haut, sans qu'il prétendît jamais l'assimiler à celle de Rome, dont il était l'interprète puissant et glorieux, mais le disciple soumis.

Cette orthodoxie distingue singulièrement ses deux seuls traités de pure et abstraite théologie, les *cinq livres* sur *la Foi* et les *deux livres sur l'Esprit-Saint*. L'âpre saint Jérôme, il est vrai, du fond de sa cellule de Bethléem, les accusait de manquer « absolument de logique et de vi« gueur, de n'avoir rien de mâle, de pressant, « de convaincant, et de n'être qu'un plagiat des « Grecs, poli et fardé de couleurs étrangères : » et saint Augustin y remarque l'extrême simplicité, et ce qu'il appelle la bassesse du style. Mais peut-être, de ces deux génies, l'un était trop violent et l'autre trop ingénieux pour juger avec toute justice cette équitable douceur d'esprit, cette candeur de langage que saint Ambroise alliait toujours, même à la controverse.

Parmi tant d'écrits de son laborieux *ministère*, il ne faut pas négliger ceux qui furent l'effusion naturelle d'une âme si digne de s'élever au-dessus du faux goût contemporain, dont elle était souvent dominée. Fénelon, juge trop éclairé des Pères pour proposer, comme on le fait aujourd'hui, de les préférer et de les substituer aux génies classiques de l'antiquité; Fénelon, trop savant et trop chrétien pour conseiller, par zèle pieux, cet abandon des lettres profanes, qui fut la persécution même inventée par Julien (1); Fénelon enfin, tout en blâmant les affectations

(1) Un tel paradoxe renouvelle en effet l'interdiction

et les jeux de mots de saint Ambroise, lui trouve souvent, dit-il, *une force et une persuasion inimitables*. Il admire en particulier l'expression de sa tendresse en parlant de la mort de son frère Satyrus, tendresse si pathétique et d'un accent si grave, que l'imitation d'un passage de Tite-Live, et l'emploi presque littéral des paroles de Paul Émile en deuil de ses fils le jour de son triomphe, n'altèrent pas la vérité de ce cri de douleur, et que, bien des siècles plus tard, les plus touchantes lamentations de Bossuet sur Henriette d'Angleterre en sont encore un souvenir.

Cette sensibilité dans les affections domestiques, saint Ambroise l'étendit à d'autres douleurs que lui imposait la périlleuse tutelle dont il était chargé par les maux de l'empire. Rien de plus touchant que la *Consolation sur la mort de Valentinien*, adressée aux deux sœurs du jeune prince, pour déplorer ses vertus, sa justice, son courage, sa fin violente, comme celle de son frère, par la main d'Arbogaste, un de ces généraux héritiers toujours près du pouvoir absolu, dont ils sont les protecteurs ou les instruments. Ici le sujet est court, la louange bornée, comme une espérance sitôt détruite; mais l'âme de l'orateur et la prévoyance du pieux politique ont tout agrandi dans les regrets qu'il prodigue à la mémoire des deux princes infortunés dont il attendait le bien de l'empire, et dont il a vu les jours précipités plus vite que les flots du Rhône : « Gratien, Valentinien, noms « chers et respectés, dans quelles bornes étroites « votre vie s'est renfermée! Que vos morts se « touchent de près! que vos tombeaux sont « voisins l'un de l'autre! Gratien, Valentinien, « j'aime à m'arrêter sur vos noms, à me repo- « ser sur votre souvenir! »

Deux ans après cet hommage funèbre rendu à d'augustes victimes du despotisme militaire retourné contre lui-même, celui qui, à la voix de saint Ambroise, était accouru d'Orient pour les venger, Théodose, dans la force de l'âge, au comble de la puissance, mourait à Milan; et le grand archevêque avait à le célébrer dans la chaire sacrée, d'où il l'avait souvent averti. Quel sujet plus imposant! quel orateur plus digne! Ce n'était pas ici l'insidieux et adulateur Eusèbe prononçant l'éloge funèbre de Constantin, dont il avait trompé la confiance et égaré, dans les derniers temps, la foi persécutrice; c'était le conseiller vertueux d'un grand prince que ses passions violentes auraient pu rendre un tyran, et qui, grâce à saint Ambroise, ne le fut qu'un seul jour. Mais c'est ici que nous comprendrons bien ce que l'influence d'un siècle en déclin enlève à la puissance du génie même le plus heureux, et au naturel des sentiments même les plus vrais. Surchargé de quelques souvenirs de légende, sans grands enseignements, sans fortes pensées, l'éloge funèbre de Théodose, prononcé par saint Ambroise, ne répond ni au nom du héros, ni à celui du panégyriste, ni à la grandeur de l'empire, ni à celle de la religion. Quelques mots seulement sont mémorables, parce qu'ils se rapportent avec dignité au courage d'Ambroise et au remords de Théodose. « J'ai aimé cet homme, « dit l'archevêque vers la fin de son discours, « parce qu'il cherchait plus les réprimandes que « la flatterie. Il a pleuré, dans l'assemblée des « fidèles, le crime que la fraude des autres lui « avait fait commettre. Empereur, il n'a pas rougi « de faire une pénitence publique; et, depuis, il « n'a pas cessé de pleurer sa faute. »

Quelle que soit, au reste, l'imperfection du dernier monument que saint Ambroise consacrait ainsi à Théodose, l'alliance de leurs noms ne périra jamais. Quelles que soient les fautes d'art et de goût mêlées à tous ses autres ouvrages, la trace non-seulement de sa vertu, mais de sa pensée, sera toujours précieuse et gardée dans les trésors de l'esprit humain, comme son nom placé parmi les âmes pures et saintes des bienfaiteurs du monde. Le plus sûr des témoignages écrits, les *Lettres* de saint Ambroise, dans ce qui nous en est resté, confirment en tout l'impression de respect qu'inspirent ses ouvrages; ces lettres semblent d'autant plus grandes et nobles, qu'elles sont plus intimes et plus familières : telles, par exemple, que la vingtième adressée à sa sœur sur ses propres périls, et ses luttes pour refuser à l'impératrice Justine et aux *ariens* les basiliques de Milan. Quelques-unes, celle entre autres dont il accabla Théodose, seront immortelles comme la conscience humaine. Toutes montrent à découvert l'homme qui, au milieu des violences et de la mobilité de l'empire, n'eut jamais une faiblesse de caractère ni une tache sur sa vie, et fut par la grandeur de l'âme au niveau de toutes les épreuves, comme il se serait placé par ses écrits, dans un temps meilleur, au rang des premiers orateurs et des plus nobles génies.

A. VILLEMAIN.

La meilleure édition des œuvres de saint Ambroise est celle des Bénédictins (J. du Frische et

faite aux maîtres chrétiens d'enseigner les lettres anciennes, cet édit de l'empereur Julien que son historien le plus ami appelle *un acte inique, et digne d'être enseveli dans un éternel silence* (*perenni silentio obruendum*). Le zèle peu réfléchi qui propose aujourd'hui derechef cette proscription des auteurs classiques va plus loin encore : il prétend exclure, non-seulement les grands modèles de l'antiquité, en leur qualité de païens, mais aussi ceux d'entre les Pères de l'Église latine qui ont conservé une diction trop pure, et par là même suspecte de paganisme. On sent jusqu'où pourrait s'étendre, au préjudice du bon sens et des bonnes lettres, un système d'épuration ainsi compris, et une délicatesse de conscience si ombrageuse, qu'elle ne serait satisfaite qu'à force d'incorrections et de barbaries de langage. Saint Pierre Chrysologue même, si sévèrement jugé par Fénelon, serait à peine un modèle rassurant pour des personnes si scrupuleuses. En réponse à leur rigorisme, qui se prétend plus catholique que l'Église de tous les siècles et plus éclairé en matière d'enseignement que Bossuet, Fénelon, et tous les grands esprits, toutes les grandes écoles des trois derniers siècles, il faut lire la sage et excellente lettre que Mgr l'évêque d'Orléans vient d'adresser aux petits séminaires de son diocèse. (*Note de l'auteur.*)

Lenourry); Paris, 2 vol. in-fol., 1686-90. Il existe aussi une édition de ses œuvres par Erasme, 2 vol. in-folio; 1527, Bâle (Froben). Outre ses travaux apostoliques, on doit à saint Ambroise l'amélioration du chant de l'Église. « Jusqu'à saint Ambroise, dit M. Fétis, le chant de l'Église n'avait point reposé sur des principes fixes; il paraît que ce fut lui qui le premier en régla les formes. Saint Grégoire, qui gouverna l'Église depuis 591 jusqu'à 604, réforma le chant ecclésiastique et sa notation, d'où est venu le nom de *chant grégorien*, qu'on donne généralement au chant de l'Église romaine. Ce chant fut adopté par toutes les Églises d'Occident, à l'exception de celle de Milan, qui se sert encore du *chant ambrosien*. Saint Ambroise avait conservé quelque rhythme au chant de son église; mais insensiblement ce rhythme s'est effacé, et il n'est plus facile aujourd'hui de signaler de différence sensible entre le chant ambroisien et le chant grégorien. Un prêtre savant de la cathédrale de Milan, nommé *Camille Perego*, a fait de profondes recherches sur les traditions et les règles du chant ambrosien, et les a consignées dans un livre qui a pour titre : *Regola del canto Ambrosiano;* Milan, 1622, in-4°. Cet ouvrage est précieux pour son objet. On attribue communément à saint Ambroise le *Te Deum* qui se chante dans les solennités de l'Église; mais tout porte à croire que ce chant lui est postérieur de plusieurs siècles. Il est plus sûr qu'il est l'auteur de quelques autres chants de l'Église, particulièrement des suivants : 1° *Æterne rerum conditor;* — 2° *Deus, creator omnium;* — 3° *Veni, redemptor omnium;* — 4° *Splendor paternæ gloriæ;* — 5° *Consors paterni luminis;* — 6° *O lux beata trinitas*. Ces chants sont encore en usage dans les églises de Milan selon leur forme primitive, si l'on en croit la tradition. »

Paulinus, *Vita Ambros.*, in Append. ad op. Ambros., edit. Benedict. — Godefroi Herman, *Vie de saint Ambroise*, 1678. — Théodoret, IV, 6. — Baronius, *Annal.* — Basnage, *Annal.*, t. III. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

***AMBROISE**, archevêque de Moscou, dont le nom de famille est *André Sertis-Kamensky*, naquit à Néjine, gouvernement de Tchernigov, en 1708, et mourut le 16 septembre 1771. En 1735, il quitta les bancs du séminaire de Saint-Alexandre-Nefsky pour prendre place parmi les maîtres. Quatre ans après, il fut reçu moine; et c'est alors qu'il prit, suivant l'usage constamment suivi, le nom d'*Ambroise*, sous lequel l'histoire lui a donné une place distinguée dans ses annales. Après avoir été quelque temps préfet des études à l'Académie de Saint-Alexandre, il passa en qualité d'archimandrite au couvent du Nouveau-Jérusalem à Vosnécensk; et en 1753 il fut sacré évêque, d'abord de Péréïaslavl, puis du diocèse de Kroutitzy, près de Moscou. Promu à la dignité d'archevêque en 1761, il fut préposé à l'église métropolitaine de Moscou, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Depuis 1748, il avait été aussi membre du saint synode.

Dans toutes ces fonctions Ambroise déploya un grand zèle et des vertus vraiment chrétiennes. On lui doit des établissements nouveaux, la construction ou l'achèvement de plusieurs monastères et églises; et il signala encore sa bienfaisance comme membre de l'administration de l'hospice des enfants trouvés, à Moscou. Malgré toutes ces occupations, Ambroise trouva le temps de cultiver les lettres et les sciences théologiques : il nous reste de lui, outre un grand nombre de traductions, des sermons et une espèce de liturgie. Rien n'est plus tragique que la fin de ce vénérable prélat. On sait qu'en 1771 la peste apportée de Bender par les troupes victorieuses de Catherine II fit d'horribles ravages à Moscou, et moissonna, dit-on, jusqu'à cent mille habitants. Le peuple, voyant que l'art des médecins ne pouvait rien contre ce fléau, invoqua avec une ferveur ardente les secours de la religion. On attribue encore aujourd'hui à l'image de la Vierge dite d'Ibérie (*Iverskaïa Bojémater*) le don des cures miraculeuses. C'est autour de sa chapelle que se pressait alors toute la population de Moscou. On conçoit que les malades étant les plus assidus à ce culte, la contagion dut se communiquer plus facilement, et le mal augmenter de jour en jour. Ambroise, plus éclairé que son troupeau, et effrayé du danger dont celui-ci était menacé, osa enlever de nuit la sainte image. Qu'on s'imagine l'étonnement, le désespoir du peuple, quand le lendemain il ne trouva plus son palladium! L'archevêque fut aussitôt accusé de sacrilége, et la foule se dirigea vers sa demeure. Ambroise s'était retiré au monastère de la *Vierge du Don*, situé en dehors de la capitale : la populace s'y précipita, et enfonça les portes. Alors l'archevêque se cacha dans le sanctuaire de l'église où les prêtres seuls ont le droit d'entrer; mais un enfant montra le chemin aux furieux. Ils le trouvèrent en prière au pied de l'autel, le saisirent, le traînèrent à la porte du temple où ils allaient l'égorger, quand le prélat les supplia de lui laisser le temps de communier encore une fois, afin de se préparer à paraître devant l'Éternel. Ils accordèrent ce répit, et restèrent tranquilles témoins de la cérémonie; mais à peine fut-elle achevée qu'ils entraînèrent le prélat hors de l'église, et le massacrèrent impitoyablement. [*Enc. des g. du m.*]

AMBROISE, dit AUSBERT ou AUTPERT, écrivain ecclésiastique, mort le 19 juillet 778. Il resta quelque temps à la cour de Pepin; puis il passa en Italie, où il fut élu abbé de Saint-Vincent-sur-le-Volturne, près de Bénévent. Les moines italiens ayant protesté contre cette élection, Charlemagne renvoya l'affaire au pape Adrien. Ambroise mourut deux ans après. On a de lui : 1° *Commentarius in Apocalypsin;* Cologne, 1536, in-fol. : ouvrage d'un style simple et d'une latinité assez pure, et si rare dans les écrits de cette époque.

On y lit à la fin : « Moi Ambroise, appelé aussi « Ansbert (Autpert, Ansbert ou Amsbert), né « dans la province des Gaules, et instruit dans « les lettres divines en grande partie dans le « Samnium, au monastère de Saint-Vincent, j'ai « fait et achevé le présent ouvrage dans les temps « de Paul, pontife romain, de Didier, roi des « Lombards, et d'Arrochise, duc de cette prin- « cipauté. Cet ouvrage étant écrit d'un style qui « le rend si facile à comprendre, je l'ai appelé « *le Miroir des Enfants.* » Cet ouvrage paraît avoir été composé vers 760. — 2° *Traité du combat des vices et des vertus*, composé à l'imitation de la *Psychomachia* de Prudence, et publié dans l'Appendice des œuvres de saint Augustin, t. XVI ; — 3° *Vies des saints Paldon, Tason et Taton, fondateurs et abbés de Saint-Vincent-sur-le-Volturne*, publiées dans Ughelli, *Italia sacra*, t. VI ; et dans Mabillon, *Act. Sanct. ord. S. Bened* : ces vies devaient servir de modèles aux moines d'alors ; — 4° *Commentaires ou Homélies sur le Lévitique, sur le Cantique de Salomon et sur les Psaumes*, publiés dans les *Act. Sanct. ord. S. Bened.* ; — 5° *Homélies sur la Cupidité, sur la Purification et la Transfiguration*, publiées par Martène dans son *amplissima Collectio*, t. IX ; — 6° *Homélies sur l'Assomption de la sainte Vierge*, dans l'Appendice des Œuvres de saint Augustin, t. V ; et dans les *Acta Sanct. ord. S. Bened.* Ces homélies sont d'une authenticité contestable. On cite encore d'autres manuscrits qui portent le nom d'Auspert.

Histoire littéraire de la France, t. IV.

AMBROISE LE CAMALDULE, célèbre théologien italien, né le 24 septembre 1378, à Portico près de Forli, mort à Florence le 21 octobre 1439. Il apprit le grec à Venise sous Em. Chrysoloras, devint en 1431 général de l'ordre des Camaldules, et fit d'importantes réformes dont il parles dans son *Hodoeporicon*. Créé cardinal, il représenta le pape Eugène IV au concile de Florence, qui fut plus tard transféré à Ferrare. C'est là qu'il harangua les prélats grecs et l'empereur Jean Paléologue, et dressa la formule de réunion des deux Églises. Ses principaux ouvrages sont : *Unionis formula inter Ecclesiam græcam et latinam*, en grec et en latin, 1449, insérée dans *la Collection des Conciles*, t. XIII, p. 510 ; — *Hodoeporicon* ; Florence, 1451 et 1452, in-4°, très-rare ; ibid, 1678, in-8°, et Lucques 1681, in-4° ; — *Sancti-Ephræmi Syri Sermones XIX*, en latin ; Florence, 1481, in-fol. ; Brixen, 1490, in-4°. Ambroise a donné un grand nombre d'éditions ou traductions latines, parmi les quelles on remarque : *Contra Gentes libri II, de Idolalatria et de Incarnatione Verbi*, dans l'édition de Saint-Athanase par Nicolas Bérauld ; Paris, 1520, in-fol. ; — *Vita Sancti Joannis Chrysostomi*, de Palladius ; Venise, 1533 in-8° ; — *De vera Virginitate*, en latin, dans l'édition des œuvres de saint Basile ; Bâle, 1565 ; — *Adversus Græcorum errores, Libri IV* ; Manuel Caleca, Genève, 1592, in-8° ; — *Ad Stagyrium adversus vitæ monasticæ vituperatores libri tres*, de saint Chrysostome inséré dans l'édition de Saint-Jean Chrysostome ; Paris, 1519. La correspondance du savant Camaldule avec Eugène IV, se trouve, sous le titre : de *Epistolarum Libri XX*, inséré dans le vol. III, de Martenne et Durand : *Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio* ; Paris, 1724, in-fol. Une autre édition de cette correspondance fut publiée en vingt-cinq livres par Laurent Mehus ; Florence, 1759, 2 vol. in-fol. On a encore de lui en manuscrit beaucoup de traités ascétiques, des homélies et autres dans la Bibliothèque de Turin, dans celle de Saint-Marc à Florence, au Mont-Cassin, à Padoue, etc.

Paul Jove, *Elogia*. — Nicéron, *Memoire*, XIX, p. 1 — C. Oudin, *de Scriptor. eccles.* — Richard et Girard, *Bibliothèque sacree*.

AMBROISE *de Lombez* (le P.), ou *La Peirie*, savant capucin, né à Lombez le 20 mars 1708, mort le 25 octobre 1778, à Saint-Sauveur, près de Baréges. On a de lui : 1° *Traité de la paix intérieure*, in-12, réimprimé plusieurs fois. — 2° *Lettres spirituelles sur la paix intérieure, et autres sujets de piété*, 1766, in-12.

Biographie universelle.

AMBROISIEN. *Voy.* AMBROSIUS.

***AMBROCH** (*Joseph-Charles*), musicien allemand, né en 1759 à Trumau en Bohême, mort à Berlin le 8 septembre 1822. Il fit ses études musicales à Prague, débuta au théâtre de Bayreuth en 1784, et se fit entendre sur les théâtres d'Hambourg, de Hanovre et de Vienne jusqu'en 1791, où il fut engagé premier ténor au théâtre de Berlin. Outre son talent comme chanteur, Ambrosch possédait aussi celui de la composition. On a de lui : 1° *Ambrooch und Bœheim Freimaurer-lieder mit Melodien*, 2 th. (Chants maçonniques avec mélodie, par Ambrosch et Bœheim) ; Berlin, 1793 ; — 2° *Freundschaftliches Trinklied unbesorgt voll edler Freunde* (Chanson de table, etc.) ; Berlin, 1796 ; — 3° *Zwey Lieder : Als ich auf meiner Bleiche*, et *Joch Klage hier*, etc. (deux chansons, etc.) ; Hambourg, 1796 ; — 4° *Sechs Lieder mit Verœndrungen für die Singstimme* (six chansons avec variations pour la voix) ; Zerbst, 1797, 26 pages in-folio ; — 5° *Romanze des Pagen aus Figaro's Hochzeit* (Romance du Page des Noces de Figaro, pour la guitarre) ; 1800.

Fétis, *Biographie des musiciens*.

AMBROSINI (*Barthélemy*), médecin, et professeur de botanique à l'université de Bologne ; naquit vers la fin du seizième siècle, et mourut en 1657. Il rendit de grands services à la population de Bologne pendant la peste de 1630. On a de lui : 1° *De Capsicorum varietate cum suis iconibus ; accessit panacea ex herbis quæ a sanctis denominantur* ; Bononiæ, 1630, in-12 ; — 2° *Modo e facile preserva, è cura di peste a*

beneficio del popolo di Bologna; 1631, in-4°; — 4° *Theorica medicina in tabulas veluti digesta, cum aliquot consultationibus;* Bononiæ, 1632, in-4°; *de Pulsibus*, ibid., 1641, in-4°; *de Externis Malis opusculum;* ibid., 1656; *de Urinis*, etc. On lui doit aussi une édition fort estimée des Œuvres d'Aldrovande.

*AMBROSINI (*Hyacinthe*), botaniste italien, frère du précédent, né en 1605, mort en 1672. Il succéda à son frère dans la chaire de botanique et la direction du jardin des plantes à Bologne. On a de lui : *Hortus studiosorum Bononiæ consitus* (catalogue des plantes cultivées dans le jardin de Bologne), Bologne, 1657, in-8°; on y trouve la description de quelques espèces nouvellement introduites, avec des planches grossièrement exécutées; — *Phytologia, hoc est de plantis; Partis primæ Tomus primus, in quo herbarum nostro sæculo descriptarum nomina æquivoca, synonyma ac etymologica investigantur, additis aliquot plantarum vivis iconibus, lexicoque botanico, cum indice trilingui;* Bologne, 1666, in-8°. C'est une espèce de dictionnaire de botanique, contenant l'explication des termes scientifiques, leur étymologie, la synonymie et la description abrégée des plantes, avec un petit nombre de gravures sur bois. H.

Manget, *Biblioth. scriptor. medic.* — Haller, *Biblioth. botan.* — Sprengel, *Hist. rei herbar.*

AMBROSIUS ou AMBROSIUS AURELIANUS, roi de la Grande-Bretagne, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle de notre ère. Au rapport des plus anciens chroniqueurs, il descendait de race royale. Geoffroy de Monmouth lui donne pour père Constantin, roi des Bretons, mort assassiné en 445 et qui lui-même descendait peut-être de Constantin le *Soldat*. Lors de l'usurpation de Vortigern, Ambrosius se réfugia en Armorique, d'où il revint dans la Grande-Bretagne à la tête d'une armée considérable. Élu roi par l'assemblée générale des Bretons en l'an 465, il assiégea et brûla Vortigern dans la citadelle que ce chef s'était bâtie au pays de Galles, et où il était allé chercher un refuge. Ambrosius marcha ensuite contre les Saxons Hengist et Essa, et remporta sur le dernier des avantages signalés. Quant à Hengist, il périt dans une bataille. Son fils Octa, assiégé dans York, se rendit au vainqueur, qui ne fut pas moins heureux contre une nouvelle armée de Saxons, conduite par Pascentius, fils de Vortigern. Ambrosius mourut empoisonné, dit-on, par un Saxon, émissaire de Pascentius. Suivant l'historien de Manchester, Whitaker, Ambrosius n'était autre qu'un certain *Natanleod*, défait et tué en 508 par Cerdix, fondateur du royaume des Saxons occidentaux. Mais rien ne vient à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, les chroniqueurs sont à peu près d'accord sur le caractère et les qualités de cet Ambrosius. Il est appelé par Gildas entre autres : *Comes fidelis, fortis, veraxque*. Et Geoffrey de Montmouth ajoute qu'il fit des efforts pour rétablir l'ordre dans le pays, et rendre à la religion son éclat primitif. V. R.

Gildas, *De Excidio Britanniæ.* — Beda, *Chronicon ad annum* 520, et *Historia ecclesiastica*, lib. I, cap. XVI. — Nennius, *Historia Britonum.* — Henri d'Huntingdon, *Histor.*, lib. II. — Matthieu de Westmsten, *Flores historiarum ad annos* 442, 464. — Geoffrey de Monmouth, *Historia britannica.* — F. Palsgrave, *Rise and Progress of the English Commonwealth.*

*AMBROSIUS, peintre et religieux grec, de l'école byzantine, d'une époque incertaine. On voit dans l'église della Carita, à Fabriano, un *Dernier jugement*, tableau qui porte l'inscription χεὶρ Ἀμβροσίου μοναχοῦ. Lanzi le suppose avoir été fait vers l'an 1500.

D'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

*AMBROZY (*Wenzel-Bernard*), peintre bohémien, né à Ruttenberg, en Bohême, le 2 juillet 1723, mort à Prague le 26 avril 1806. Il fut attaché à la cour de Marie-Thérèse, et fit un grand nombre de fresques et de tableaux d'église pour Prague et les environs. Il avait adopté le genre de son compatriote Reiner; par la vivacité de son coloris, il rappelle l'école vénitienne.

Dlabacz, *Künstler-Lexicon für Boehmen.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

*AMBUEHL (*Jean-Ludwig*), poëte allemand, né le 13 février 1750 à Wattweil (canton de Saint-Gall), mort le 22 avril 1800. Il était fils d'un maître d'école. Après que son père eut perdu la vue, il se chargea de son école, ainsi que de l'entretien de sa mère et de ses frères. Il employa ses moments de loisir à s'instruire lui-même dans la musique, la poésie, et l'histoire naturelle. Il devint ensuite professeur dans l'institution de Kuster à Rheineck, fit l'éducation d'une jeune personne, la plus riche héritière du canton, et fut nommé, vers la fin de 1798, sous-gouverneur (*Unterstatthalter*) du district du Rheinthal, charge qu'il remplit avec probité jusqu'à sa mort. On a de lui un grand nombre de nouvelles et de drames historiques, où respire un fervent patriotisme. Ces principaux ouvrages sont : *Der Schweizerbund;* Zurich, 1799, in-8°; — *Angelina*, 1781; — *Hans von Schwaben, oder Kaiser Alberts Tod;* Saint-Gall, 1784; — *Wilhelm Tell;* Zurich, 1781; — *Die Brieftasche aus den Alpen*, 1re et 2e livraisons; Zurich, 1780-1782; 3e et 4e livrais., Saint-Gall, 1783-1785; — *Briefe einer befreiten Nonne;* Saint-Gall, 1783. Quelques poésies ont été publiées après la mort de l'auteur par G. Grob, Saint-Gall et Leipzig, 1803, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, t. III, p. 339. — Gervinus, *Neuere Geschichte der Poet. National-Litteratur der Deutschen*, I, 578.

AMÉDÉE ou AMÉ, les comtes et ducs de Savoie. *Voyez* SAVOIE (Maison de).

AMADROZ (*Jacob*), officier suisse au service de la France, né à Chaux-de-Fonds (Neufchâtel) en 1719, mort le 15 février 1812. Lieutenant-colonel du régiment de Guastalla, il se dis-

tingua pendant ces guerres malheureuses dont madame de Pompadour traçait la marche de son boudoir, et, suivant l'expression de Diderot, *avec des mouches*. A la malheureuse bataille de Rosbach, son régiment fut l'un de ceux qui résistèrent le plus longtemps aux Prussiens victorieux. Nommé lieutenant de roi à Cassel pendant le siége de cette ville, ce fut lui qui s'opposa seul à la signature de la honteuse capitulation proposée, et qui insista sur la nécessité de réparer les fortifications extérieures. Il quitta le service de France en 1792.

Biographie des contemporains.

AMEIL (*Auguste, baron*), général français, né à Paris le 6 janvier 1775, mort le 16 septembre 1822, servit d'abord comme simple soldat d'infanterie, et passa par tous les grades militaires jusqu'à celui de colonel, qu'il obtint en 1809. Durant la campagne de Moscou, il fut promu au grade de général de brigade; mais ayant durant les Cent-Jours repris du service auprès de Napoléon, après avoir adhéré à sa déchéance, il fut proscrit au second retour des Bourbons et condamné à mort. Il échappa, mais fut arrêté dans le Hanovre au moment où il cherchait à passer en Suède, auprès de son ancien général Bernadotte. Retenu dans une forteresse comme prisonnier d'État, sa raison succomba à tant de malheurs, et il resta fou jusqu'à l'époque de sa mort.

Biographie des contemporains.

AMEILHON (*Hubert-Pascal*), savant français, né à Paris le 5 août 1730, mort dans sa ville natale le 23 novembre 1811. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et publia, jeune encore, son *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous les Ptolémées*, ouvrage qui lui ouvrit, en 1766, les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nommé en 1793 membre de la commission des monuments, il embrassa chaudement la cause de la révolution. Il fut pendant cinquante-deux ans bibliothécaire à Paris. Ce fut lui qui organisa la bibliothèque de l'Arsenal, et qui sauva de la destruction plus de 800,000 volumes provenant des bibliothèques particulières et des corporations religieuses, confisquées durant la révolution. Sous le consulat, il reprit ses travaux littéraires, un moment interrompus. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Éclaircissement sur l'inscription grecque trouvée à Rosette, contenant un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur de Ptolemée Épiphane, cinquième des rois Ptolémées*; Paris, 1803, in-4°, fig.; — 2° continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, dont Lebeau avait donné les vingt-huit premiers volumes; — 3° *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous le règne des Ptolémées*; Paris, 1766, in-8°. Ameilhon a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'Agriculture* (1779-1783), dans le *Journal des Savants* (1790-1792), dans le *Journal de Verdun*, et dans le *Magasin encyclopédique*. Il a fourni aux *Mémoires de l'Institut* (section littérature et beaux-arts) les mémoires suivants : *Recherches sur les couleurs des anciens, et sur les arts qui y ont rapport* (mém. de 78 pages, dans le tome I, 1798); — 2° *Projet sur quelques changements qu'on pourrait faire à nos catalogues de bibliothèques*, etc. (t. II, 1799); — 3° *Recherches sur différentes espèces de Spartes dont il est parlé dans les anciens auteurs* (ibid.); — 4° *Second mémoire sur les couleurs et sur la teinture des anciens* (tome III, 1801); — 5° *Recherches sur la pêche des anciens* (mém. de 65 pages, dans le tome IV, 1804); — 6° *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide* (tome XXXVII de l'Acad.); — 7° *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens et sur les avantages qu'ils en retiraient* (tome XXXVIII); — 8° *l'Art du plongeur chez les anciens* (tome XL); — 9° *Sur le télescope* (tome XLII), où l'auteur réfute l'opinion de Dutens. Enfin, Ameilhon a inséré plusieurs articles sous le titre de *Chemici veteres*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*. — Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages d'Ameilhon*, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. V. — Sylvestre, *Notice biographique d'Ameilhon*, dans les *Mémoires publiés par la Société d'Agriculture de la Seine*, t. XLV.

***AMEINOCLÈS** (Ἀμεινοκλῆς), ingénieur corinthien, vivait vers l'an 700 avant J.-C. Il construisit le premier, pour les habitants de Samos, des trirèmes ou navires à trois rangées de rames.

Thucydide, I, 13.

***AMEIPSIAS** (Ἀμειψίας), poëte comique grec, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Ses pièces, dont il ne nous reste que de faibles fragments, étaient fort goûtées des Athéniens : le *Connos* (nom d'un des maîtres de Socrate) et les *Villageois* (Κωμασταί), deux comédies d'Ameipsias, avaient remporté le prix sur les *Nuées* et les *Guêpes* d'Aristophane.

A. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum*, et *Quæstionum scenicarum specimen*, II, 42.

***AMELESAGORAS** (Ἀμελησαγόρας), un des plus anciens historiens grecs, natif de Chalcédoine, suivant Denys d'Halicarnasse. Maxime de Tyr parle d'un Melesagoras d'Éleusis, sage et prophète, qui est peut-être celui que mentionne Clément d'Alexandrie, comme auteur d'une Histoire de l'Attique dont il nous reste un fragment dans Antigone Carystius.

Denys d'Halicarnasse, *De Thucyd. charactere*, p. 138 édit. Sylburg. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, VI, 629. — Antigone Carystius, *Histor. mirabil.*, 12. — Maxime de Tyr, *Dissertat.*, 38. - Apollodore, III, 10. — Scholiaste ad Eurip., *Alcest.*, 2, p. 85. — Voss, *De historicis græcis*, p. 22, édit. Westermann. — C. Müller, *Fragmenta histor. græc.*, vol. II (édit. Amb. F.-Didot).

AMELGARD, prêtre belge, vivait à Liége vers la fin du quinzième siècle. Il fut, dit-on, chargé

par Charles VII de la révision du procès de Jeanne d'Arc. On a de lui : *de Rebus gestis Caroli VII historiarum libri V; — De Rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri L;* manuscrit inédit, qui se conserve à la Bibliothèque nationale de Paris. On trouve de nombreux extraits de l'histoire de Louis XI dans dom Martène et Durand, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. IV, p. 748.

Martène et Durand, *Observatio prævia ad excerpta ex Amelgardi libro.* — Lelong, *Bibl. historique*, t. II.

*****AMÉLIE ou AMALIE (*Marie-Frédérique-Augusta*), princesse de Saxe, sœur aînée du roi de Saxe Frédéric-Auguste II, est née le 10 août 1794. Elle reçut l'éducation la plus distinguée, et devait en 1810 épouser l'empereur Napoléon, qui lui préféra, pour son malheur, l'archiduchesse Marie-Louise. Restée célibataire, la princesse Amélie sut charmer ses loisirs par la culture des arts, et surtout de la poésie et de la musique. Elle a composé un grand nombre de drames et de comédies, dont plusieurs ont eu un succès brillant sur les théâtres de l'Allemagne. Parmi ces pièces, qui ont paru sous le voile de l'anonyme ou d'un pseudonyme, on remarque *Mensonge et Vérité, l'Oncle, la Fiancée du Prince, l'Hôte, le Cousin Henri, l'Anneau de Mariage, le Beau-Père, la Demoiselle de Campagne, l'Héritier du Majorat*, etc. — La princesse-auteur y fait preuve d'une rare entente de la mise en scène et d'une profonde connaissance du cœur humain. Le plus souvent son but est de nous montrer le triomphe d'une nature pure, mais inculte, sur les prétentions de l'orgueil aristocratique. La princesse Amélie a composé aussi quelques morceaux de musique sacrée, et même, dit-on, quelques partitions d'opéra. Le titre de ses œuvres dramatiques est : *Original-Beitrage zur deutschen Schaubühne;* Dresde, 1837-1844, 7 vol. in-8°.

Conversations-Lexicon.

AMÉLIE. La reine de Prusse ainsi appelée en France n'est connue en Allemagne, sa patrie, que sous celui de *Louise*. (*Voy.* ce mot.)

AMÉLIE, reine des Français. *V.* MARIE-AMÉLIE.

AMÉLIER DE TOULOUSE (*Guillaume*), nom donné par erreur (dans la *Biogr. univers.*) à *Anelier*, troubadour du douzième siècle. *Voy.* ANÉLIER.

AMELIN ou HAMELIN (*Jean* D'), de Sarlat en Périgord, traducteur de Tite-Live, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il était contemporain d'Amyot, traducteur de Plutarque, et attaché comme gentilhomme au service du maréchal de Biron. C'est, comme il le dit lui-même, sous la tente qu'il acheva la traduction des *Conciones* ou Harangues tirées de Tite-Live; Paris, 1554, in-8° (imprimerie de Vascosan); réimprimées en 1567 et en 1568. La traduction de la troisième Décade de Tite-Live parut à Paris, 1559, in-fol., et fut reproduite en 1585 par Blaise de Vigenère, *resuyvie presque tout à neuf*. Plusieurs de ces ouvrages manuscrits ont été perdus.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*, édit. Juvigny, I, 438. — Ronsard, *Œuvres;* Paris, 1623.

AMELINE (*Claude*), théologien français, né à Paris en 1667, mort dans la même ville le 23 septembre 1708. Fils d'un procureur au Châtelet, il suivit d'abord le barreau; il se fit ensuite oratorien, étudia la théologie à Saumur, et devint en 1664, archidiacre du diocèse de Paris, fonctions qui lui donnaient le droit d'inspection sur le clergé de la métropole. On a d'Ameline : *Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions et de ses égarements;* Paris, 1684, in-12; — *Traité de l'Amour du souverain bien;* Paris, 1699, in-12.

Bayle, *République des lettres*, janvier 1685, p. 116. —

AMELIUS (Ἀμέλιος), philosophe éclectique disciple de Plotin et maître de Porphyre, vivait vers la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. Suidas le dit natif d'Apamée, mais Porphyre, dont l'autorité est plus considérable, le fait naître en Étrurie; son vrai nom était *Gentilianus*. Le nom d'*Amélius*, qu'il se donna à lui-même semble signifier *insouciant*, ou détaché des choses du monde. Selon Porphyre, il préférait à ce surnom celui d'*Amérius* (ἀμέριος) *intègre*. Il s'attacha d'abord au philosophe stoïcien Lysimaque, mais la lecture des écrits, aujourd'hui perdus, du platonicien Numénius le séduisit au point qu'il les copia de sa propre main, et les apprit par cœur. Gagné par les ouvrages de Numénius à l'école d'Alexandrie, Amélius alla trouver à Rome le plus illustre représentant de cette école, Plotin, dont il suivit les leçons avec assiduité pendant vingt-quatre ans (de 246-270). Au rapport de Porphyre, Amélius composa près de cent ouvrages, dont la plupart n'étaient que les leçons de son maître, recueillies et commentées sans doute avec beaucoup d'intelligence. On cite encore de lui un écrit sur la différence des idées de Plotin à celles de Numénius, où il justifiait le premier de l'accusation portée contre lui d'avoir été le plagiaire du second, et un ouvrage en quarante livres contre Zostrianus, dans lequel il réfutait les imposteurs qui publiaient sous des noms anciens des œuvres de leur invention. Après la mort de Plotin, il quitta Rome et alla s'établir à Apamée en Syrie, où il passa la fin de sa vie. Comme les autres philosophes de l'école d'Alexandrie, il chercha à relever le paganisme par la philosophie et à introduire dans les doctrines du néo-platonisme quelques idées chrétiennes. Amélius avait commenté les paroles de Saint-Jean sur le Λόγος, et Eusèbe nous a conservé un fragment de ce commentaire. — La bibliothèque de Saint-Marc à Venise contient un ouvrage inédit d'un certain Amélius (probablement le philosophe éclectique) intitulé Περὶ τῆς Ἰωάννου τοῦ καρ' ἡμῖν εὐαγγελίου θεολογίας. L. J.

Eunape, *Vitæ philosophorum.* — Suidas, Ἀμέλιος. — Porphyre, *Vita Plotini.* — Eusèbe, *Præp. ev.*

*****AMÉLIUS (*Martin*), célèbre jurisconsulte allemand, né à Fribourg en Brisgau le 30 octo-

tingua pendant ces guerres malheureuses dont madame de Pompadour traçait la marche de son boudoir, et, suivant l'expression de Diderot, *avec des mouches*. A la malheureuse bataille de Rosbach, son régiment fut l'un de ceux qui résistèrent le plus longtemps aux Prussiens victorieux. Nommé lieutenant de roi à Cassel pendant le siége de cette ville, ce fut lui qui s'opposa seul à la signature de la honteuse capitulation proposée, et qui insista sur la nécessité de réparer les fortifications extérieures. Il quitta le service de France en 1792.

Biographie des contemporains.

AMEIL (*Auguste, baron*), général français, né à Paris le 6 janvier 1775, mort le 16 septembre 1822, servit d'abord comme simple soldat d'infanterie, et passa par tous les grades militaires jusqu'à celui de colonel, qu'il obtint en 1809. Durant la campagne de Moscou, il fut promu au grade de général de brigade; mais ayant durant les Cent-Jours repris du service auprès de Napoléon, après avoir adhéré à sa déchéance, il fut proscrit au second retour des Bourbons et condamné à mort. Il échappa, mais fut arrêté dans le Hanovre au moment où il cherchait à passer en Suède, auprès de son ancien général Bernadotte. Retenu dans une forteresse comme prisonnier d'État, sa raison succomba à tant de malheurs, et il resta fou jusqu'à l'époque de sa mort.

Biographie des contemporains.

AMEILHON (*Hubert-Pascal*), savant français, né à Paris le 5 août 1730, mort dans sa ville natale le 23 novembre 1811. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et publia, jeune encore, son *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous les Ptolémées*, ouvrage qui lui ouvrit, en 1766, les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nommé en 1793 membre de la commission des monuments, il embrassa chaudement la cause de la révolution. Il fut pendant cinquante-deux ans bibliothécaire à Paris. Ce fut lui qui organisa la bibliothèque de l'Arsenal, et qui sauva de la destruction plus de 800,000 volumes provenant des bibliothèques particulières et des corporations religieuses, confisquées durant la révolution. Sous le consulat, il reprit ses travaux littéraires, un moment interrompus. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Éclaircissement sur l'inscription grecque trouvée à Rosette, contenant un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur de Ptolemée Épiphane, cinquième des rois Ptolémées*; Paris, 1803, in-4°, fig.; — 2° continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, dont Lebeau avait donné les vingt-huit premiers volumes; — 3° *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous le règne des Ptolemées*; Paris, 1766, in-8°. Ameilhon a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'Agriculture* (1779-1783), dans le *Journal des Savants* (1790-1792), dans le *Journal de Verdun*, et dans le *Magasin encyclopédique*. Il a fourni aux *Mémoires de l'Institut* (section littérature et beaux-arts) les mémoires suivants : *Recherches sur les couleurs des anciens, et sur les arts qui y ont rapport* (mém. de 78 pages, dans le tome I, 1798); — 2° *Projet sur quelques changements qu'on pourrait faire à nos catalogues de bibliothèques*, etc. (t. II, 1799); — 3° *Recherches sur différentes espèces de Spartes dont il est parlé dans les anciens auteurs* (ibid.); — 4° *Second mémoire sur les couleurs et sur la teinture des anciens* (tome III, 1801); — 5° *Recherches sur la pêche des anciens* (mém. de 65 pages, dans le tome IV, 1804); — 6° *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide* (tome XXXVII de l'Acad.); — 7° *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens et sur les avantages qu'ils en retiraient* (tome XXXVIII); — 8° *l'Art du plongeur chez les anciens* (tome XL); — 9° *Sur le télescope* (tome XLII), où l'auteur réfute l'opinion de Dutens. Enfin, Ameilhon a inséré plusieurs articles sous le titre de *Chemici veteres*, *dans les Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*. — Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages d'Ameilhon*, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. V. — Sylvestre, *Notice biographique d'Ameilhon*, dans les *Mémoires publiés par la Société d'Agriculture de la Seine*, t. XLV.

***AMEINOCLÈS** (Ἀμεινοκλῆς), ingénieur corinthien, vivait vers l'an 700 avant J.-C. Il construisit le premier, pour les habitants de Samos, des trirèmes ou navires à trois rangées de rames.

Thucydide, I, 13.

***AMEIPSIAS** (Ἀμειψίας), poëte comique grec, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Ses pièces, dont il ne nous reste que de faibles fragments, étaient fort goûtées des Athéniens : le *Connos* (nom d'un des maîtres de Socrate) et les *Villageois* (Κωμασταί), deux comédies d'Ameipsias, avaient remporté le prix sur les *Nuées* et les *Guêpes* d'Aristophane.

A. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum*, et *Quæstionum scenicarum specimen*, II, 42.

***AMELESAGORAS** (Ἀμελησαγόρας), un des plus anciens historiens grecs, natif de Chalcédoine, suivant Denys d'Halicarnasse. Maxime de Tyr parle d'un Melesagoras d'Éleusis, sage et prophète, qui est peut-être celui que mentionne Clément d'Alexandrie, comme auteur d'une Histoire de l'Attique dont il nous reste un fragment dans Antigone Carystius.

Denys d'Halicarnasse, *De Thucyd. charactere*, p. 138 édit. Sylburg. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, VI, 629. — Antigone Carystius, *Histor. mirabil.*, 12. — Maxime de Tyr, *Dissertat.*, 38. — Apollodore, III, 10. — Scholiaste ad Eurip., *Alcest.*, 2, p. 85. — Voss, *De historicis græcis*, p. 22, édit. Westermann. — C. Müller, *Fragmenta histor. græc.*, vol. II (édit. Amb. F.-Didot).

AMELGARD, prêtre belge, vivait à Liége vers la fin du quinzième siècle. Il fut, dit-on, chargé

par Charles VII de la révision du procès de Jeanne d'Arc. On a de lui : *de Rebus gestis Caroli VII historiarum libri V; — De Rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri L;* manuscrit inédit, qui se conserve à la Bibliothèque nationale de Paris. On trouve de nombreux extraits de l'histoire de Louis XI dans dom Martène et Durand, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. IV, p. 748.

Martène et Durand, *Observatio prævia ad excerpta ex Amelgardi libro.* — Lelong, *Bibl. historique*, t. II.

*AMÉLIE ou AMALIE (*Marie-Frédérique-Augusta*), princesse de Saxe, sœur aînée du roi de Saxe Frédéric-Auguste II, est née le 10 août 1794. Elle reçut l'éducation la plus distinguée, et devait en 1810 épouser l'empereur Napoléon, qui lui préféra, pour son malheur, l'archiduchesse Marie-Louise. Restée célibataire, la princesse Amélie sut charmer ses loisirs par la culture des arts, et surtout de la poésie et de la musique. Elle a composé un grand nombre de drames et de comédies, dont plusieurs ont eu un succès brillant sur les théâtres de l'Allemagne. Parmi ces pièces, qui ont paru sous le voile de l'anonyme ou d'un pseudonyme, on remarque *Mensonge et Vérité, l'Oncle, la Fiancée du Prince, l'Hôte, le Cousin Henri, l'Anneau de Mariage, le Beau-Père, la Demoiselle de Campagne, l'Héritier du Majorat*, etc. — La princesse-auteur y fait preuve d'une rare entente de la mise en scène et d'une profonde connaissance du cœur humain. Le plus souvent son but est de nous montrer le triomphe d'une nature pure, mais inculte, sur les prétentions de l'orgueil aristocratique La princesse Amélie a composé aussi quelques morceaux de musique sacrée, et même, dit-on, quelques partitions d'opéra. Le titre de ses œuvres dramatiques est : *Original-Beitrage zur deutschen Schaubühne;* Dresde, 1837-1844, 7 vol. in-8°.

Conversations-Lexicon.

AMÉLIE. La reine de Prusse ainsi appelée en France n'est connue en Allemagne, sa patrie, que sous celui de *Louise*. (*Voy.* ce mot.)

AMÉLIE, reine des Français. *V.* MARIE-AMÉLIE.

AMÉLIER DE TOULOUSE (*Guillaume*), nom donné par erreur (dans la *Biogr. univers.*) à *Anelier*, troubadour du douzième siècle. *Voy.* ANÉLIER.

AMELIN ou HAMELIN (*Jean* D'), de Sarlat en Périgord, traducteur de Tite-Live, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il était contemporain d'Amyot, traducteur de Plutarque, et attaché comme gentilhomme au service du maréchal de Biron. C'est, comme il le dit lui-même, sous la tente qu'il acheva la traduction des *Conciones* ou Harangues tirées de Tite-Live; Paris, 1554, in-8° (imprimerie de Vascosan); réimprimées en 1567 et en 1568. La traduction de la troisième Décade de Tite-Live parut à Paris, 1559, in-fol., et fut reproduite en 1585 par Blaise de Vigenère, *resuyvie presque tout à neuf*. Plusieurs de ces ouvrages manuscrits ont été perdus.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*, édit. Juvigny, I, 438. — Ronsard, *Œuvres;* Paris, 1623

AMELINE (*Claude*), théologien français, né à Paris en 1667, mort dans la même ville le 23 septembre 1708. Fils d'un procureur au Châtelet, il suivit d'abord le barreau; il se fit ensuite oratorien, étudia la théologie à Saumur, et devint en 1664, archidiacre du diocèse de Paris, fonctions qui lui donnaient le droit d'inspection sur le clergé de la métropole. On a d'Ameline : *Traité de la volonté, de ses principales actions, de ses passions et de ses égarements;* Paris, 1684, in-12; — *Traité de l'Amour du souverain bien;* Paris, 1699, in-12.

Bayle, *République des lettres*, janvier 1685, p. 116. —

AMELIUS (Ἀμέλιος), philosophe éclectique disciple de Plotin et maître de Porphyre, vivait vers la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. Suidas le dit natif d'Apamée, mais Porphyre, dont l'autorité est plus considérable, le fait naître en Étrurie; son vrai nom était *Gentilianus*. Le nom d'*Amélius*, qu'il se donna à lui-même semble signifier *insouciant*, ou détaché des choses du monde. Selon Porphyre, il préférait à ce surnom celui d'*Amérius* (ἀμέριος) *intègre*. Il s'attacha d'abord au philosophe stoïcien Lysimaque, mais la lecture des écrits, aujourd'hui perdus, du platonicien Numénius le séduisit au point qu'il les copia de sa propre main, et les apprit par cœur. Gagné par les ouvrages de Numénius à l'école d'Alexandrie, Amélius alla trouver à Rome le plus illustre représentant de cette école, Plotin, dont il suivit les leçons avec assiduité pendant vingt-quatre ans (de 246-270). Au rapport de Porphyre, Amélius composa près de cent ouvrages, dont la plupart n'étaient que les leçons de son maître, recueillies et commentées sans doute avec beaucoup d'intelligence. On cite encore de lui un écrit sur la différence des idées de Plotin à celles de Numénius, où il justifiait le premier de l'accusation portée contre lui d'avoir été le plagiaire du second, et un ouvrage en quarante livres contre Zostrianus, dans lequel il réfutait les imposteurs qui publiaient sous des noms anciens des œuvres de leur invention. Après la mort de Plotin, il quitta Rome et alla s'établir à Apamée en Syrie, où il passa la fin de sa vie. Comme les autres philosophes de l'école d'Alexandrie, il chercha à relever le paganisme par la philosophie et à introduire dans les doctrines du néo-platonisme quelques idées chrétiennes. Amélius avait commenté les paroles de Saint-Jean sur le Λόγος, et Eusèbe nous a conservé un fragment de ce commentaire. — La bibliothèque de Saint-Marc à Venise contient un ouvrage inédit d'un certain Amélius (probablement le philosophe éclectique) intitulé Περὶ τῆς Ἰωάννου τοῦ κατ' ἡμῖν εὐαγγελίου θεολογίας. L. J.

Eunape, *Vitæ philosophorum*. — Suidas, Ἀμέλιος. — Porphyre, *Vita Plotini*. — Eusèbe, *Præp. ev.*

*AMÉLIUS (*Martin*), célèbre jurisconsulte allemand, né à Fribourg en Brisgau le 30 octo-

bre 1526, mort vers 1590. Il fut chancelier du margrave de Bade Charles II, et aida puissamment ce prince à introduire dans le pays de Bade la religion protestante. Après la mort de Charles II il fut nommé régent, et fit bâtir plusieurs établissements et édifices, parmi lesquels on remarque le château de Kiefernbourg et le gymnase de Durlach.

Adam, *Vitæ germanorum jurisconsultorum*. — Sachs, *Badensche Geschichte*, IV, 178. — Pantaleon, *Heldenbuch*, vol. III.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (*Abraham-Nicolas*), célèbre publiciste français, né à Orléans en février 1634, mort à Paris le 8 décembre 1706. Il fut d'abord secrétaire d'ambassade à Venise, et se consacra ensuite à l'étude de l'histoire, de la morale et de la philosophie : voilà tout ce que l'on sait de sa vie. On lui reproche de la dureté dans le style; mais son exactitude dans les faits et la justesse de son esprit font pardonner ce défaut. Les principaux ouvrages d'Amelot sont : *Histoire du gouvernement de Venise*, etc.; Amsterdam, 1676, 1705, 3 vol. in-12, avec un supplément. Cet ouvrage, qui, pour la première fois, mit au jour les maximes de la république de Venise, devint l'objet des réclamations du sénat vénitien auprès de la cour de France. Bayle dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille; — *Histoire du concile de Trente*, de Fra Paolo Sarpi, traduite par le *sieur de la Mothe-Josseval*. Amelot, qui se cache ici, a fait sa traduction, non sur l'original italien, mais sur la version latine peu fidèle de Newton. Cette traduction, dès qu'elle parut en France, fut violemment attaquée par les partisans de l'autorité illimitée du pape. Amelot fut diffamé dans plusieurs libelles, et accusé d'être mauvais chrétien. « Je suis, répliqua-t-il, bon catholique, aussi bien que toute ma famille, qui l'a été depuis trois cents ans... Mais ayant été élevé et instruit dans l'Église gallicane et dans l'université de Paris, dont j'ai l'honneur d'être membre, je crois et veux toujours croire ce qu'elles enseignent touchant les matières de discipline et de jurisdiction ecclésiastique. » Voici les passages les plus incriminés de l'*Histoire du concile de Trente* : « Le pape, dit l'auteur (Fra Paolo), fut fort content de la conduite de quelques couvents qui s'étaient soustraits à la juridiction des évêques pour se soumettre immédiatement à celle du saint siége de Rome, qui par là acquérait des sujets soumis dans chaque ville. » Et le traducteur ajouta en note : « C'est pourquoi l'on ne saurait veiller de trop près sur les moines, qui forment une monarchie étrangère dans le cœur des États des princes séculiers. » Dans un autre endroit, l'auteur donne le précis d'une remontrance dressée par les théologiens catholiques de l'Allemagne en faveur du mariage du clergé. A quoi Amelot ajoute que « le célibat des prêtres est une loi d'économie; c'est pourquoi le pape Pélage fit difficulté de confirmer l'évêque de Saragosse, parce qu'il avait femme et enfants; et quand il le confirma, ce fut à condition que sa femme et ses enfants n'emporteraient après sa mort que ce qui se trouvait alors dans son inventaire...... Quand des prêtres (non mariés) sont obligés d'abandonner leur pays, ils peuvent le faire avec moins de peine, ne laissant point après eux de gages qu'ils chérissent... Il est donc de l'intérêt de l'État, quoique ce ne soit pas celui de ce qu'on appelle l'Église, que les ecclésiastiques soient mariés. » — Ailleurs, en parlant de Philippe, landgrave de Hesse, prince protestant, qui fut si lâchement surpris et emprisonné par l'empereur Charles-Quint, le champion du catholicisme, Amelot fait connaître que, dans le traité que cet empereur fit avec le landgrave, il substitua, devant le mot *Gefangenschaft* (emprisonnement), un *w* aux lettres *in* dans le mot *einige* (quelque, aucun), ce qui en changeait complétement le sens; car *ewige* signifie *éternel*. Aussi l'empereur répondit-il aux réclamations de son prisonnier, qu'il s'acquitterait suffisamment de sa promesse s'il mettait le landgrave en liberté une heure avant sa mort. — Les autres ouvrages d'Amelot sont : *le Prince*, de Nicolas Machiavel, traduit de l'italien avec des remarques, 1683 et 1686, in-12. Pour justifier Machiavel, Amelot prétend que son ouvrage n'est qu'une satire de la politique italienne du temps; — les *Annales de Tacite*, traduites du latin, avec des notes politiques et historiques, 1690 et 1735, 10 vol. in-12 : les quatre premiers volumes sont d'Amelot, les six autres sont de François Bruys; on les regarde comme inférieurs aux premiers; — une nouvelle édition des *Lettres du cardinal d'Ossat*, 5 vol. in-12, 1707; — *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, 1722, 2 vol. in-8°; 1737, 3 vol. in-12 : L. Coquelet en a donné une troisième édition à Paris, 1742, 3 vol. in-12; ces mémoires, imprimés après la mort d'Amelot, sont fautifs et incomplets; — *la Morale de Tacite*, 1686, in-12 : l'auteur y a rassemblé une centaine de traits ou maximes propres à peindre le caractère des courtisans et de leurs discours empoisonnés; — *l'Homme de cour*, traduction de l'*Oraculo Manual* de Baltasar Gracian; Paris, 1684, in-4°; — *Discours préliminaire sur les traités faits entre les rois de France et les autres princes de l'Europe, depuis le règne de Charles VII jusqu'à l'an* 1690; Paris, 1692, in-12 : Amelot y définit la politique *l'art d'en imposer aux hommes*. Il y rapporte entre autres cette fameuse maxime conseillée par François Sforce à Louis XI, que, « pour mieux trouver les partis en lutte, il faut d'abord leur accorder tout ce qu'ils demandent. » H.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXV, p. 120. — Richard Simon, *Bibliothèque critique*, t. I. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Quérard, *France littéraire*. — Lelong, *Bibliothèque historique*. — Saxius, *Onomast.*, t. V, p. 306.

AMELOT (*Sébastien-Michel*), évêque de

Vannes, né à Angers le 5 septembre 1741, mort à Paris le 2 avril 1829. Il administrait avec une sage modération son diocèse, lorsque la révolution éclata. Sur son refus de prêter le serment à la constitution civile du clergé, il fut conduit à Paris, et cité à la barre de l'assemblée constituante. Plus tard il se réfugia en Suisse, où il signa l'*Instruction* que quarante-huit évêques adressèrent, le 15 août 1798, aux fidèles de France. Après l'invasion de la Suisse par l'armée française, Amelot se retira à Augsbourg, et de là à Londres, en 1800. Il prit ensuite part aux actes des évêques non démissionnaires, aux *Réclamations*, du 6 avril 1803, à la suite de ces *Réclamations*, du 15 avril 1804, et à la *Déclaration sur les droits du roi*, du 8 du même mois. A la rentrée des Bourbons, il se démit de son évêché, et mourut aveugle.

Biographie des Contemporains.

AMELOTTE ou **AMELOTE** (*Denis*), théologien français, né à Saintes le 15 mars 1606, mort à Paris en 1678. Il fut d'abord grand-vicaire de Brandon, évêque de Périgueux, et quitta ce prélat en 1656, pour s'enfermer à l'Oratoire de Paris. Ce fut de cette retraite qu'il lança divers écrits contre les jansénistes et répondit à Nicole et à Noël de Latane. Il fit la traduction du *Nouveau Testament* (Paris, 1666-1670, 4 vol., in-8°), dont Louis XIV répandit cent mille exemplaires parmi les Cévenols nouvellement convertis. Dans sa préface, le père Amelotte affirme qu'il a confronté tous les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, vingt manuscrits de France, seize d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du Nord et du fond de la Grèce; puis il avoue que cette nomenclature n'était qu'une figure de discours destinée à donner du relief à son ouvrage. Dans son épître dédicatoire à Péréfixe, archevêque de Paris, il se laissa aller à des attaques véhémentes contre les écrivains de Port-Royal. Aussi cette dédicace fut-elle remplacée, dans la réédition de 1688, par une autre plus modérée, adressée à du Harlay, alors métropolitain.

Outre l'ouvrage mentionné, on a d'Amelotte : *La vie du P. de Gondren, supérieur de l'Oratoire*; Paris, 1643, in-4°, et 1657, in-8°; — *la Vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement*; Paris, 1654, in-4°; — *Défense des constitutions d'Innocent X et d'Alexandre VII*; 1660, in-4°; *Considération sur la Requête que les docteurs de Port-Royal ont présentée au roi, pour répondre à celle de l'archevêque d'Embrun*; 1668, in-4°; — *l'Harmonie des quatre Évangélistes*; Paris, 1669, in-12; — *Abrégé de la théologie* ou *des principales vérités de la Religion*; Paris, 1675, in-4°.

Le père Lelong, *Bibliothèque sacrée*, 387. — Arnaud, *Défense du Nouveau Testament de Mons.* — Nicole, *Idée générale de l'esprit du père Amelote.* — Richelet. — Rainguet, *Biographie Saintongeaise.*

AMELUNGHI (*Jérôme*), poëte italien, surnommé *il Gobbo di Pisa* (le bossu de Pise), vivait au milieu du seizième siècle. Il est considéré comme l'inventeur du genre de poésie que les Italiens appellent héroi-comique, et dans lequel furent écrits plus tard *la Secchia rapita* de Tassoni, et *le Scherno degli Dei* de Bracciolini. Le principal poëme d'Amelunghi est intitulé *la Gigantea*; c'est le combat des géants contre Jupiter et les autres dieux; il fut imprimé sous le pseudonyme de *Forabosco* à Florence en 1547, et réimprimé en 1566 avec *la Nanea*, guerre des pygmées contre les geants, poëme du même genre, par F. Aminta, poëte inconnu. On prétendit qu'Amelunghi avait copié l'ouvrage inédit d'un certain Betto Arrighi. Parmi ses poésies burlesques, nous citerons *Gli Scolari*, les étudiants insérés dans *les Canti Carnascialeschi*; Florence, 1559.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***AMENDOLA** (*Ferrante*), peintre d'histoire, né à Naples en 1664, mort en 1724. D'abord élève de Solimena, il quitta la manière de son maître pour celle de Luca Giordano. Parmi les nombreux ouvrages qu'il exécuta à Naples, on cite deux tableaux d'autel dans l'église de la Madone de Monte-Virgine. Selon Dominici, Amendola se distingua par sa facilité pratique dans le coloris, mais échoua complétement dans l'imitation du genre grandiose de Giordano, surtout dans la draperie. Au rapport de Nagler, on trouve dans la galerie royale de Munich un excellent tableau d'Amendola, représentant la boutique d'un charlatan; cependant ce tableau n'est pas indiqué dans les catalogues.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*, t. I.

AMÉNOPHIS, nom de plusieurs pharaons ou rois d'Égypte. Le premier qui le porta, roi de la 18ᵉ dynastie, est peu connu dans l'histoire. On voit, sur les monuments, qu'il s'appelait aussi *Ammon-Mai*. Il monta sur le trône l'an 1778 avant l'ère chrétienne, et régna vingt et un ans.

Le second AMÉNOPHIS, fils de *Thoutmosis II*, est le septième pharaon de la 18ᵉ dynastie. D'après le *Canon chronologique de Manéthon* et la *Table d'Abydos*, il paraît être ce *Memnon* des Grecs dont la statue rendait, dit-on, des sons harmonieux et fut mise au nombre des sept merveilles du monde. Il étendit son empire jusqu'au cœur de l'Éthiopie d'une part, et de la Scythie de l'autre. C'est lui qui demanda à Joseph l'interprétation de ses songes, le prit pour ministre, et établit en Égypte Jacob et sa famille. Le commencement de son règne, dont la durée fut de trente ans et cinq mois, remonte à l'année 1687 avant Jésus-Christ. Son épouse se nommait *Taïa*.

AMÉNOPHIS III, ou Aménophis-Ramessès, appelé Ramsès V sur les monuments, et fils de Ramessès-Meïamoun, fut le dix-septième et dernier roi de la 18ᵉ dynastie. C'est sans doute le quatrième pharaon dont il est parlé dans la Bible, et le dernier qui figure dans le Pentateuque. C'est lui qui est désigné dans l'Exode comme persécuteur des Israélites. Avant les travaux de MM. Champollion, cette identité semblait déjà

établie dans un fragment de Manéthon, conservé par Josèphe (*contre Apion*, I, 26). On lit dans ce passage qu'Aménophis-Ramessès, voulant chasser une troupe de lépreux, fut épouvanté par les prédictions menaçantes d'un prêtre égyptien. Le chronographe veut sans doute parler des Israélites. Il ajoute que, malgré la prophétie, ce prince résolut de marcher contre ces lépreux, qui s'étaient révoltés contre lui; mais qu'ayant craint de combattre contre la Divinité, il retourna à Memphis, d'où il porta peu de temps après ses armes en Éthiopie. Il paraît donc, suivant Manéthon, que ce pharaon ne périt pas dans la mer Rouge, comme on a cru pouvoir l'inférer de quelques versets du 14ᵉ chapitre de l'Exode. Aménophis III régna dix-neuf ans et demi, depuis l'année 1493 avant notre ère.

AMÉNOPHIS IV, nommé aussi *Aménophtep*, *Ménophrès* et *Aménophtès*, et second successeur du grand Sésostris, est à peine connu. On sait qu'il monta sur le trône en 1322 avant Jésus-Christ, et qu'il fut le troisième pharaon de la 19ᵉ dynastie. Ce fut, selon Théon, sous son règne, dans la trente et unième année, que s'accomplit le grand cycle cynique ou la période zodiacale, formant une révolution de quatorze cent soixante et une années vagues de trois cent soixante-cinq jours, équivalant, dans le calendrier civil, à quatorze cent soixante années de trois cent soixante-cinq jours et un quart. [*Enc. des g. du m.*]

George Syncelle, p. 130, édit. Dindorf. — Wilkinson, *Materia hieroglyphica*, part. II. — S. Sharpe, *The early history of Egypt*, p. 64.

AMENTA (*Niccolo*), poëte et philologue italien, né à Naples en 1659, mort en 1719. Atteint d'une ophthalmie chronique, durant toute son enfance il fut élevé par sa mère. Lorsque l'état de ses yeux lui permit de se livrer à l'étude, il le fit avec tant de succès qu'à dix-huit ans il put prendre ses grades. Il embrassa alors la profession d'avocat, sans abandonner la littérature. Il donna en 1695 sa *Constanza*, qui fut suivie de six autres comédies : *il Forca*, *la Fante*, *la Somiglianza*, *la Carlotta*, *la Giustina*, *le Gemelle*. Ces pièces furent réimprimées plusieurs fois, jouées dans toute l'Italie, à Paris et jusqu'en Angleterre. Malgré le succès de ses comédies et de quelques petits poëmes, *Rime Capitoli*, Amenta doit surtout sa réputation à ses études philologiques sur la langue italienne. Les ouvrages qu'il a publiés à ce sujet, sont : *Della Lingua nobile d'Italia, et del modo di leggiadramente scrivere in essa non che di parfettamente parlare*; Naples, 1723; — *Il Torto, e'l Diritto del non si puo, esaminato da Ferrante Longobardi, colle osservazioni di Niccolo Amenta avvocato Napoletana*; Naples, 1727 et 1728; ce sont des observations sur le traité intitulé : *Il Torto e'l Diritto del non si puo*, publié à Rome en 1668 par le jésuite Daniele Bartoli, sous le pseudonyme de Ferrante Longobardi; — Une défense de l'ouvrage de Muratori, *Della perfetta poesia Italiana*; — *De' rapporti di Parnasso parte prima*; Naples, 1710 : c'est une imitation du *Ragguagli di Parnasso* de Boccalini; — *Vita di Lionardo Napoletano*, insérée dans le 2ᵉ vol. des *Vite degli Arcadi illustri*; Rome, 1710; réimprimée à Venise la même année; — *Vita di monsignore Scipione Pasquale Cosentina*, en tête des œuvres de Cosentina, publiées par Amenta; Venise, 1701-1703.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VIII, p. 84-87.

***AMENTÈS** (Ἀμήντης), chirurgien grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il est cité par Galien comme l'inventeur de quelques bandages ingénieux pour le traitement des fractures. Peut-être le nom d'Amentès n'est-il qu'une corruption du chirurgien Amyntas, dont Oribase a donné un fragment dans *Collecta medicinalia*, lib. XLVIII, cap. 30 (dans A. Mai, *Classici autores e Vaticanis codicibus*, 4 vol, p. 99). Si c'est, ainsi que le prétend Sprengel, le même Amentès que cite le Scoliaste de Théocrite, et qui conspira avec Chrysippe de Rhodes contre Ptolémée Philadelphe, il doit avoir vécu plus de deux siècles avant J.-C.

Galien, *De fasciis*. — Fabricius, *Bibl. græc.*, XII, 778. — Schol. ad Theocrit, *Idyll.* XVIII. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I.

AMERBACH (*Jean*), célèbre imprimeur, né vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1528. On ignore le lieu de sa naissance; on le croit né à Reutlingen en Souabe. Il étudia à Paris sous Jean de Lapierre (*Lapidanus*), prieur de Sorbonne, qui eut l'honneur d'appeler à Paris les premiers imprimeurs. Après avoir reçu le grade de maître ès arts, il alla s'établir à Bâle, où il imprima des livres depuis 1481 jusqu'à sa mort. Il fit paraître en 1492 les œuvres de saint Ambroise; en 1496, quelques poëmes et écrits de Pétrarque; et donna, en 1506, la première édition des œuvres de saint Augustin. « L'énormité des dépenses, dit Érasme dans la préface de l'édition de 1529, avait épouvanté les imprimeurs. Le premier qui osa risquer l'entreprise fut Jean Amerbach, homme d'une piété sincère, riche d'argent, mais plus riche encore d'intelligence : il n'épargna rien pour se procurer les ouvriers les plus habiles et faire collationner de tous côtés des manuscrits; enfin il fit toutes ces dépenses, moins par l'amour du gain que dans le noble but de rendre accessibles au plus grand nombre de chrétiens les œuvres des premiers Pères de l'Église, dont l'étude avait été jusqu'alors si négligée. »

Amerbach substitua, l'un des premiers, les caractères romains aux italiques et aux gothiques, d'abord généralement employés. La grosseur du type dont il se servit pour cette édition de saint Augustin porte encore dans nos ateliers d'imprimerie le nom de *saint-augustin*; mais l'œil de la lettre était de forme gothique. Amerbach avait aussi l'intention d'imprimer les œuvres de saint Jérôme; et, pour donner une édition aussi cor-

recte que possible, il avait fait apprendre à Bruno, Basile et Boniface, ses fils et ses aides, le latin, le grec et l'hébreu. Le digne vieillard mourut avant de voir sa tâche terminée. L'édition de saint Jérôme, en 9 vol. in-fol., sortit, dans l'intervalle de 1516 à 1526, des presses de Froben, qu'Amerbach avait fait venir à Bâle. Josse Bade, dans la lettre qu'il écrivit en 1499 à Antoine Koburger, et qui est en tête des œuvres d'Ange Politien, fait l'éloge de la correction qu'Amerbach apportait à ses éditions : « Si tous les libraires avaient les excellentes qualités de Jean Amerbach, ils seraient beaucoup plus honorés qu'ils le sont des amis des lettres. » Jean Lapierre fait aussi son éloge; enfin Érasme l'appelle *le meilleur des hommes*. A. F.-D.

Érasme, *Opera omnia*, édit. de Le Clerc, III, 1249. — Maittaire, *Annales typographici*, t. I, p. 140 et sq. 221, etc. — Ambr. Firmin-Didot, *Essai sur la Typographie*; Paris, 1851.

AMERBACH (*Boniface*), jurisconsulte, né à Bâle en 1495, mort en 1562. Il était le fils aîné de l'imprimeur Jean Amerbach, et reçut une éducation distinguée. Il corrigea avec ses deux frères une édition hébraïque de saint Jérôme, que leur père avait laissée inachevée. C'est ce travail qui le mit en rapport avec Érasme. En 1513, il obtint le grade de maître ès arts à l'université de Bâle, et étudia à Fribourg la jurisprudence, sous les auspices d'Ulric Zasius. Après avoir voyagé quelque temps en Italie et en France, il fut reçu docteur en droit à l'université d'Avignon, et retourna dans sa ville natale pour ne plus la quitter, depuis 1525 jusqu'à sa mort. Il enseigna le droit civil à l'université de Bâle. Érasme, peu de jours avant de mourir, reçut les soins affectueux de Boniface Amerbach, de Froben et d'Épiscopius, ses meilleurs amis; il nomma Amerbach son légataire universel, et les deux autres imprimeurs ses exécuteurs testamentaires. Dans la cathédrale de Bâle on lit l'épitaphe qu'Amerbach inscrivit sur le buste d'Érasme : les noms des trois amis y sont rappelés. Amerbach répara avec sa propre fortune, qui était considérable, quelques omissions qu'il crut avoir remarquées dans le testament de son ami. Il poussa en cela son désintéressement si loin, que ces legs supplémentaires furent faits sous le nom d'Érasme. On a d'Amerbach une *Lettre sur la ville de Bâle*, qui se trouve dans Sébastien Munster, *Cosmographie;* et quelques dissertations : Περὶ ἐπιεικείας καὶ ἐπιεικοῦς, et Περὶ τοῦ ἑκουσίου καὶ ἀκουσίου (*sur la modération et sur des actions volontaires ou involontaires*). Érasme a comparé le style latin d'Amerbach à celui de Politien.

On imprima en 1659, à Bâle, in-4°, *Bibliotheca Amerbachiana*, etc.; ouvrage assez rare, et très-curieux pour l'histoire de l'imprimerie. Érasme et Boniface Amerbach avaient jeté les premiers fondements de cette bibliothèque.

Gesner, *Bibliotheca*, 1545 et 1583. — Pantaléon, *Prosopographia*, Bâle, 1565-6. II, 264, etc. — Boissardus, *Bibliotheca sive Thesaurus virtutis et gloriæ*, XI, 80, 81. — Melchior Adam, *Vitæ germanorum jurisconsultorum*, p. 182. — Érasme; *Opera omnia*, édit. P. Leclerc, III; 1249-1288, etc. — Münster, *Cosmographia universalis*, lib. III.

AMERBACH ou **AMERPACH** (*Vitus* ou *Veit*), littérateur allemand, né à Wendingen (Bavière) en 1487, mort à Ingolstadt en 1557. Il étudia la philosophie et la théologie à Wittemberg, et devint un des partisans les plus zélés de Luther; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Église catholique, et fut nommé professeur de philosophie à Ingolstadt, où il mourut. Outre quelques écrits philosophiques (*de Anima;* Wittemb., 1542, in-4°; *de Philosophia naturali*, etc., 1549; — *Antiparadoxa, cum orationibus de Laudibus, de Patria, et de Ratione studiorum;* Strasbourg, 1541), on a de lui des commentaires sur les *Offices* de Cicéron, et sur le *Discours pour le poëte Archias;* sur les poëmes de Pythagore et de Phocylide; sur les *Tristes* d'Ovide, et sur l'*Art poétique* d'Horace. On a aussi de lui des épigrammes, des épitaphes, des pièces de vers et quelques traductions.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Lexicon*. — Gesner, *Bibliotheca*.

***AMERBACH** (*Élieh-Nicolas*), musicien célèbre du seizième siècle. En 1571, il était organiste à l'église de Saint-Thomas, à Leipzig. Il avait fait, à ce qu'il dit lui-même, son éducation à l'étranger, probablement en Flandre, pays qui abondait alors en musiciens distingués. Son principal ouvrage a pour titre : *Tablature pour l'orgue*, contenant divers motets, des morceaux de musique sacrée, des compositions de Baptista, Keniz, Scandel, Orlando di Lasso, et Vento. Grégoire Bersmann a fait sur Amerbach le distique suivant :

Hoc satis est : satis est Eliæ dicere nomen :
Quod superest, ipsum tempe loquetur opus.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

AMER BIAKHAM-ALLAH (*Aboul-Mansour-Amer Kamillah*), septième khalife fathémite d'Égypte, né vers 1095 de J.-C., mort le 22 dzoulcdgé de l'an 524 de l'hégire (26 novembre 1130). A l'âge de cinq ans, il succéda à son père Mostaly. Sous son règne, le vizir Afdhal exerça tous les droits de la souveraineté pendant l'espace de vingt ans. Las de l'esclavage où ce ministre le retenait, Amer, l'an 1125 de Jésus-Christ, le fit assassiner, dit-on, par deux Buthémiens, qui le poignardèrent au retour d'une promenade. Amer fut lui-même assassiné cinq ans plus tard. Amer ne fut point regretté de ses sujets. Il avait des talents, mais il manquait de vertus; il était cruel, orgueilleux, dissimulé, voluptueux, et livré à tous les excès.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

***AMERGIN**, **MAC-AMALGAÏD** ou **AMALGAÏDH**, poëte irlandais, vivait à la cour du roi d'Irlande Dermod, qui régna depuis 538-559, d'après O'Halloran (*General History of Ireland*), ou depuis 544-559, d'après O'Reilly. Amergin

établie dans un fragment de Manéthon, conservé par Josèphe (*contre Apion*, I, 26). On lit dans ce passage qu'Aménophis-Ramessès, voulant chasser une troupe de lépreux, fut épouvanté par les prédictions menaçantes d'un prêtre égyptien. Le chronographe veut sans doute parler des Israélites. Il ajoute que, malgré la prophétie, ce prince résolut de marcher contre ces lépreux, qui s'étaient révoltés contre lui; mais qu'ayant craint de combattre contre la Divinité, il retourna à Memphis, d'où il porta peu de temps après ses armes en Éthiopie. Il paraît donc, suivant Manéthon, que ce pharaon ne périt pas dans la mer Rouge, comme on a cru pouvoir l'inférer de quelques versets du 14[e] chapitre de l'Exode. Aménophis III régna dix-neuf ans et demi, depuis l'année 1493 avant notre ère.

Aménophis IV, nommé aussi *Aménophtep*, *Ménophrès* et *Aménophtès*, et second successeur du grand Sésostris, est à peine connu. On sait qu'il monta sur le trône en 1322 avant Jésus-Christ, et qu'il fut le troisième pharaon de la 19[e] dynastie. Ce fut, selon Théon, sous son règne, dans la trente et unième année, que s'accomplit le grand cycle cynique ou la période zodiacale, formant une révolution de quatorze cent soixante et une année vagues de trois cent soixante-cinq jours, équivalant, dans le calendrier civil, à quatorze cent soixante années de trois cent soixante-cinq jours et un quart. [*Enc. des g. du m.*]

George Syncelle, p. 130, édit. Dindorf. — Wilkinson, *Materia hieroglyphica*, part. II. — S. Sharpe, *The early history of Egypt*, p. 64.

AMENTA (*Niccolo*), poëte et philologue italien, né à Naples en 1659, mort en 1719. Atteint d'une ophthalmie chronique, durant toute son enfance il fut élevé par sa mère. Lorsque l'état de ses yeux lui permit de se livrer à l'étude, il le fit avec tant de succès qu'à dix-huit ans il put prendre ses grades. Il embrassa alors la profession d'avocat, sans abandonner la littérature. Il donna en 1695 sa *Constanza*, qui fut suivie de six autres comédies : *il Forca*, *la Fante*, *la Somiglianza*, *la Carlotta*, *la Giustina*, *le Gemelle*. Ces pièces furent réimprimées plusieurs fois, jouées dans toute l'Italie, à Paris et jusqu'en Angleterre. Malgré le succès de ses comédies et de quelques petits poëmes, *Rime Capitoli*, Amenta doit surtout sa réputation à ses études philologiques sur la langue italienne. Les ouvrages qu'il a publiés à ce sujet, sont : *Della Lingua nobile d'Italia, et del modo di leggiadramente scrivere in essa non che di perfettamente parlare*; Naples, 1723; — *Il Torto, e'l Diritto del non si puo, esaminato da Ferrante Longobardi, colle osservazioni di Niccolo Amenta avvocato Napoletana*; Naples, 1727 et 1728; ce sont des observations sur le traité intitulé : *Il Torto e'l Diritto del non si puo*, publié à Rome en 1668 par le jésuite Daniele Bartoli, sous le pseudonyme de Ferrante Longobardi; — Une défense de l'ouvrage de Muratori, *Della perfetta poesia Italiana*; — *De' rapporti di Parnasso parte prima*; Naples, 1710 : c'est une imitation du *Ragguagli di Parnasso* de Boccalini; — *Vita di Lionardo Napoletano*, insérée dans le 2[e] vol. des *Vite degli Arcadi illustri*; Rome, 1710; réimprimée à Venise la même année; — *Vita di monsignore Scipione Pasquale Cosentina*, en tête des œuvres de Cosentina, publiées par Amenta; Venise, 1701-1703.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VIII, p. 84-87.

***AMENTÈS** (Ἀμήντης), chirurgien grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il est cité par Galien comme l'inventeur de quelques bandages ingénieux pour le traitement des fractures. Peut-être le nom d'Amentès n'est-il qu'une corruption du chirurgien Amyntas, dont Oribase a donné un fragment dans *Collecta medicinalia*, lib. XLVIII, cap. 30 (dans A. Mai, *Classici autores e Vaticanis codicibus*, 4 vol., p. 99). Si c'est, ainsi que le prétend Sprengel, le même Amentès que cite le Scoliaste de Théocrite, et qui conspira avec Chrysippe de Rhodes contre Ptolémée Philadelphe, il doit avoir vécu plus de deux siècles avant J.-C.

Galien, *De fasciis*. — Fabricius, *Bibl. græc.*, XII, 778. — Schol. ad Theocrit, *Idyll.* XVIII. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I.

AMERBACH (*Jean*), célèbre imprimeur, né vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1528. On ignore le lieu de sa naissance; on le croit né à Reutlingen en Souabe. Il étudia à Paris sous Jean de Lapierre (*Lapidanus*), prieur de Sorbonne, qui eut l'honneur d'appeler à Paris les premiers imprimeurs. Après avoir reçu le grade de maître ès arts, il alla s'établir à Bâle, où il imprima des livres depuis 1481 jusqu'à sa mort. Il fit paraître en 1492 les œuvres de saint Ambroise; en 1496, quelques poëmes et écrits de Pétrarque; et donna, en 1506, la première édition des œuvres de saint Augustin. « L'énormité des dépenses, dit Érasme dans la préface de l'édition de 1529', avait épouvanté les imprimeurs. Le premier qui osa risquer l'entreprise fut Jean Amerbach, homme d'une piété sincère, riche d'argent, mais plus riche encore d'intelligence : il n'épargna rien pour se procurer les ouvriers les plus habiles et faire collationner de tous côtés des manuscrits; enfin il fit toutes ces dépenses, moins par l'amour du gain que dans le noble but de rendre accessibles au plus grand nombre de chrétiens les œuvres des premiers Pères de l'Église, dont l'étude avait été jusqu'alors si négligée. »

Amerbach substitua, l'un des premiers, les caractères romains aux italiques et aux gothiques, d'abord généralement employés. La grosseur du type dont il se servit pour cette édition de saint Augustin porte encore dans nos ateliers d'imprimerie le nom de *saint-augustin*; mais l'œil de la lettre était de forme gothique. Amerbach avait aussi l'intention d'imprimer les œuvres de saint Jérôme; et, pour donner une édition aussi cor-

recte que possible, il avait fait apprendre à Bruno, Basile et Boniface, ses fils et ses aides, le latin, le grec et l'hébreu. Le digne vieillard mourut avant de voir sa tâche terminée. L'édition de saint Jérôme, en 9 vol. in-fol., sortit, dans l'intervalle de 1516 à 1526, des presses de Froben, qu'Amerbach avait fait venir à Bâle. Josse Bade, dans la lettre qu'il écrivit en 1499 à Antoine Koburger, et qui est en tête des œuvres d'Ange Politien, fait l'éloge de la correction qu'Amerbach apportait à ses éditions : « Si tous les libraires avaient les excellentes qualités de Jean Amerbach, ils seraient beaucoup plus honorés qu'ils le sont des amis des lettres. » Jean Lapierre fait aussi son éloge; enfin Érasme l'appelle *le meilleur des hommes*. A. F.-D.

Érasme, *Opera omnia*, édit. de Le Clerc, III, 1249. — Maittaire, *Annales typographici*, t. I, p. 140 et sq. 221, etc. — Ambr. Firmin-Didot, *Essai sur la Typographie*; Paris, 1851.

AMERBACH (*Boniface*), jurisconsulte, né à Bâle en 1495, mort en 1562. Il était le fils aîné de l'imprimeur Jean Amerbach, et reçut une éducation distinguée. Il corrigea avec ses deux frères une édition hébraïque de saint Jérôme, que leur père avait laissée inachevée. C'est ce travail qui le mit en rapport avec Érasme. En 1513, il obtint le grade de maître ès arts à l'université de Bâle, et étudia à Fribourg la jurisprudence, sous les auspices d'Ulric Zasius. Après avoir voyagé quelque temps en Italie et en France, il fut reçu docteur en droit à l'université d'Avignon, et retourna dans sa ville natale pour ne plus la quitter, depuis 1525 jusqu'à sa mort. Il enseigna le droit civil à l'université de Bâle. Érasme, peu de jours avant de mourir, reçut les soins affectueux de Boniface Amerbach, de Froben et d'Épiscopius, ses meilleurs amis; il nomma Amerbach son légataire universel, et les deux autres imprimeurs ses exécuteurs testamentaires. Dans la cathédrale de Bâle on lit l'épitaphe qu'Amerbach inscrivit sur le buste d'Érasme : les noms des trois amis y sont rappelés. Amerbach répara avec sa propre fortune, qui était considérable, quelques omissions qu'il crut avoir remarquées dans le testament de son ami. Il poussa en cela son désintéressement si loin, que ces legs supplémentaires furent faits sous le nom d'Érasme. On a d'Amerbach une *Lettre sur la ville de Bâle*, qui se trouve dans Sébastien Münster, *Cosmographie;* et quelques dissertations : Περὶ ἐπιεικείας καὶ ἐπιεικοῦς, et Περὶ τοῦ ἑκουσίου καὶ ἀκουσίου (*sur la modération et sur des actions volontaires ou involontaires*). Érasme a comparé le style latin d'Amerbach à celui de Politien.

On imprima en 1659, à Bâle, in-4°, *Bibliotheca Amerbachiana*, etc.; ouvrage assez rare, et très-curieux pour l'histoire de l'imprimerie. Érasme et Boniface Amerbach avaient jeté les premiers fondements de cette bibliothèque.

Gesner, *Bibliotheca*, 1545 et 1583. — Pantaléon, *Prosopographia*, Bâle, 1565-6, II, 264, etc. — Boissardus, *Bibliotheca sive Thesaurus virtutis et gloriæ*, XI, 80, 81. — Melchior Adam, *Vitæ germanorum jurisconsultorum*, p. 182. — Érasme; *Opera omnia*, édit. P. Leclerc, III; 1249-1288, etc. — Münster, *Cosmographia universalis*, lib. III.

AMERBACH ou **AMERPACH** (*Vitus* ou *Veit*), littérateur allemand, né à Wendingen (Bavière) en 1487, mort à Ingolstadt en 1557. Il étudia la philosophie et la théologie à Wittemberg, et devint un des partisans les plus zélés de Luther; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Église catholique, et fut nommé professeur de philosophie à Ingolstadt, où il mourut. Outre quelques écrits philosophiques (*de Anima;* Wittemb., 1542, in-4°; *de Philosophia naturali*, etc., 1549; — *Antiparadoxa, cum orationibus de Laudibus, de Patria, et de Ratione studiorum;* Strasbourg, 1541), on a de lui des commentaires sur les *Offices* de Cicéron, et sur le *Discours pour le poëte Archias;* sur les poëmes de Pythagore et de Phocylide; sur les *Tristes* d'Ovide, et sur l'*Art poétique* d'Horace. On a aussi de lui des épigrammes, des épitaphes, des pièces de vers et quelques traductions.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Lexicon*. — Gesner, *Bibliotheca*.

***AMERBACH** (*Élieh-Nicolas*), musicien célèbre du seizième siècle. En 1571, il était organiste à l'église de Saint-Thomas, à Leipzig. Il avait fait, à ce qu'il dit lui-même, son éducation à l'étranger, probablement en Flandre, pays qui abondait alors en musiciens distingués. Son principal ouvrage a pour titre : *Tablature pour l'orgue*, contenant divers motets, des morceaux de musique sacrée, des compositions de Baptista, Keniz, Scandel, Orlando di Lasso, et Vento. Grégoire Bersmann a fait sur Amerbach le distique suivant :

Hoc satis est : satis est Eliæ dicere nomen :
Quod superest, ipsum tempe loquetur opus.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

AMER BIAKHAM-ALLAH (*Aboul-Mansour-Amer Kamillah*), septième khalife fathémite d'Égypte, né vers 1095 de J.-C., mort le 22 dzouledgé de l'an 524 de l'hégire (26 novembre 1130). A l'âge de cinq ans, il succéda à son père Mostaly. Sous son règne, le vizir Afdhal exerça tous les droits de la souveraineté pendant l'espace de vingt ans. Las de l'esclavage où ce ministre le retenait, Amer, l'an 1125 de Jésus-Christ, le fit assassiner, dit-on, par deux Buthémiens, qui le poignardèrent au retour d'une promenade. Amer fut lui-même assassiné cinq ans plus tard. Amer ne fut point regretté de ses sujets. Il avait des talents, mais il manquait de vertus; il était cruel, orgueilleux, dissimulé, voluptueux, et livré à tous les excès.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

***AMERGIN, MAC-AMALGAÏD** ou **AMALGAÏDH**, poëte irlandais, vivait à la cour du roi d'Irlande Dermod, qui régna depuis 538-559, d'après O'Halloran (*General History of Ireland*), ou depuis 544-559, d'après O'Reilly. Amergin

a laissé *Dinn Seancnas* (Histoire des places remarquables de l'Irlande). Cet ouvrage reçut quelques additions au douzième siècle.

Sir James Ware, *History of the Writers of Ireland*, by Harris. — O'Reilly, *Transactions of the Iberno-celtic Society, for* 1820.

* **AMERGIN, MAC-AMALGARD**, écrivain irlandais, de la seconde moitié du septième siècle. Il vivait au temps de Finghin, roi de Munster, qui régna, selon O'Reilly, de 662-696 de J.-C. Il écrivit un traité sur les privilèges et les punitions des différentes classes de la société; un exemplaire de cet ouvrage se trouve dans les manuscrits du collége de la Trinité, à Dublin.

O'Reilly, *Transact. of the Iberno-celtic Soc. for* 1820.

AMERGIN ou **AMERGHIN** (en latin *Amerginus*), surnommé *Glungeal* (aux genoux blancs), un des chefs de l'expédition milésienne qui tient une si grande place dans les annales de l'ancienne Irlande. O'Halloran le fait vivre vers 1266 avant J.-C., et O'Flaherty vers 1016. La différence considérable de ces deux dates prouve combien il existe d'incertitude sur ce personnage et sur son histoire : nous suivrons le récit de O'Halloran. Amergin était fils de Golamh ou Golamh, surnommé *Milo* (en latin *Milesius*) *Spainneach* ou le *héros espagnol*, et de Scota, fille de Pharaon, roi d'Égypte. Il naquit dans la patrie de sa mère. Nommé grand prêtre des Milésiens (fils de héros) pendant qu'ils habitaient encore l'Espagne, il les suivit dans leur invasion en Irlande, et fut envoyé en ambassade aux trois frères Danaans qui régnaient sur cette contrée, pour les sommer de se soumettre aux envahisseurs. Sur le refus des Danaans, la guerre éclata : elle fut acharnée et la victoire resta longtemps douteuse. Cinq des huit fils de Milesius périrent dans la lutte, ainsi que leur mère Scota. Celle-ci fut ensevelie près de Tralée, dans un lieu qui prit le nom de Glen-Scota. Enfin à la bataille décisive de Tailtan ou Talten, les trois Danaans tombèrent sous les coups d'Amergin et de ses deux frères Héber Fion et Hérémon. Cette légende ressemble beaucoup au combat des Horaces et des Curiaces; et les dissensions des trois frères vainqueurs se disputant leur conquête, la mort d'Héber Fion et d'Amergin vaincus par Hérémon rappellent aussi la querelle de Remus et de Romulus, et le meurtre du premier.

On ne s'est pas contenté de faire d'Amergin un guerrier et un prêtre, on a voulu voir un auteur dans le fils de Milesius. Selon le vieux poëte Ocormac; « Amergin, aux genoux blancs, fut le premier auteur irlandais : historien, juge, poëte, philosophe » O' Flaherty lui attribue un vers qu'il traduit ainsi :

Aris præpositus sit doctior, aptior armis.

Ce court fragment paraît supposé aussi bien que divers poëmes insérés sous le nom d'Amergin dans le *Leabhar Gabhaltus* (Livre de la Conquête), compilation rédigée au quatorzième siècle sur des documents plus anciens. Deux de ces poëmes ont été publiés avec un vieux glossaire dans le *Irish Minstrelsy* de Hardiman.

Dans l'obscurité profonde qui enveloppe les premiers siècles des annales irlandaises, il est impossible de reconnaître si Amergin fut un personnage réel ou fictif, et s'il y a quelque chose de fondé dans son histoire. Les dates données par O'Halloran et O'Flaherty ne soutiennent pas l'examen. La conquête de l'Irlande par les Milésiens ou Scots peut-être regardée comme un fait historique; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle remonte au treizième, ou même au onzième siècle avant J.-C. Léo JOUBERT.

O' Flaherty, *Ogygia*. — O' Halloran, *General History of Ireland*. — Sir James Ware, *History and antiquities of Ireland*. — O' Reilly, *Transactions of the Iberno-celtic Society* pour 1820.

AMÉRIC VESPUCE. *Voy.* VESPUCE.

AMERIGHI ou **MORIGI MICHEL-ANGE** (*Caravaggio*). *Voy.* MICHEL-ANGE.

* **AMERLING** (*Frédéric*), célèbre peintre allemand, né à Vienne le 14 avril 1803. Il a longtemps voyagé en Allemagne, en France et en Italie, et se distingue surtout par son talent de faire les portraits. Parmi ses meilleurs tableaux historiques, on remarque *Didon abandonnée par Enée*, et *Moïse dans le désert*.

Oesterreichisches Biographisches-Lexicon.

* **AMEROT** ou **AMEROTTUS** (*Adrien*), grammairien, natif de Soissons, mort en 1560. On a de lui : *De Dialectis diversis Declinationum græcanicarum ex Corintho et aliis*; Paris, 1534, in-8°; nouvelle édition, 1536, in-8°; — *Compendium græcæ Grammaticæ, perspicua brevitate complectens quicquid est Octo Partium Orationis*; in-4°; Paris, 1520. Montfaucon cite, dans sa *Bibliotheca Manuscriptorum*, encore un autre ouvrage, intitulé *De Arithmetica*, qui se trouve, dit-on, dans la bibliothèque du Vatican.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehr.-Lexicon*.

AMERSFOORT (*Evert van*), peintre hollandais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Van Mander le mentionne seulement comme un des disciples distingués de François Floris.

Van Mander. *Het Leven der Schilders.*

* **AMERSFOORDT** (*Jacques*) philologue hollandais, né à Amsterdam le 24 novembre 1786, mort le 23 octobre 1824. Orphelin avant d'avoir atteint sa douzième année, il fut élevé par les soins de quelques parents. Il etudia d'abord à l'école latine d'Amsterdam, ensuite à l'Athénée de cette ville, enfin a l'universite de Leyde. Un discours latin prononcé à l'école lui gagna l'amitié de Jérôme de Bosch. Il fut l'un des fondateurs de la Société pour l'étude de la littérature orientale, à laquelle il s'était principalement livré. Ayant pris le grade de docteur à l'université de Leyde, il obtint, en 1816, la chaire de professeur de littérature orientale à l'Athénée de Harderwyk, qui fut supprimée au bout de deux ans. Quelque temps après, il fut nommé professeur de theologie à l'Athénée de Franeker, où il remplit les fonctions de *rector magnificus*, de-

puis octobre 1821 jusqu'en juin 1823. Il mourut pendant un voyage qu'il fit à Leyde, pour assister à l'anniversaire de la levée du siége de cette ville. On a de lui : *Dissertatio philologica de variis lectionibus Holmesianis locorum quorundam Pentateuchi Mosaici*; Leyde, 1815, in-4°; — *Oratio de studio Literarum arabicarum variis post renatam in Europa Doctrinam ætatibus itidem variato*; Harderwyk, 1816, in-4°; — *Oratio de Religionis Christianæ popularitate*; Leeuwarden, 1818, in-4°; réimprimée dans les *Annales Academiæ Groninganæ*, 1817-1818. — Amersfoordt a laissé deux frères, dont l'un, Henri, a écrit plusieurs ouvrages.

Vie d'Amerswoordt, par J.-W. de Crane, dans *Algemeene Konst-en Letter-Bode*; Haarlem, 1824, II, 394, 399. — J.-A. Philips, *Narratio eorum quæ, ipso rectore Franequeræ, acciderunt*; dans les *Annales Academiæ Groninganæ*, 1825, p. 10, 16.

AMERVAL ou **AMERLAN** (*Éloi* D'), littérateur français, né à Béthune vers la fin du quatorzième siècle. Il était maître des enfants de chœur dans sa ville natale. Il n'est connu que par un ouvrage rare et curieux, intitulé *la grande Dyablerie qui traicte comment Sathan fait demonstrance à Lucifer de tous les maulx que les mondains font selon leurs estatz, vocations et mestiers, et comment il les tire à dampnation*; imprimé à Paris par Alain Loctrian, in-8° (sans date), par Michel Lenoir, in-8° (sans date), et 3e édit., par le même Lenoir; Paris, 1508, in-folio. C'est une espèce de dialogue dont les deux principaux personnages sont Lucifer et Satan, qui rapportent *tout au long, et sans rien requerir, les abuz, faultes et pechiez* que les hommes commettent journellement.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*, édit. de Juvigny. — Brunet, *Manuel du libraire*.

* **AMES** (*Fischer*), jurisconsulte et orateur américain, fils de Nathaniel Ames, né le 9 avril 1758, mort le 4 juillet 1808. Il commença en 1781 à exercer la profession d'avocat. L'habileté dont il faisait preuve comme orateur, et les articles qu'il fournissait à des journaux, lui valurent en 1788 un siége dans la convention de Massachusetts, pour ratifier la constitution. Bientôt après il fut envoyé comme son premier député au congrès des États-Unis, où il fut maintenu pendant tout le temps de la présidence de Washington, dont il fut un des plus fermes appuis. Il se fit surtout connaître par la véhémence de ses discours contre le gouvernement britannique. A l'époque de la retraite de Washington, Ames se retira aussi de la vie publique, et consacra une partie de ses loisirs à la publication d'une série d'articles intitulés *Leçons d'Histoire*, et dirigés contre l'influence des principes révolutionnaires alors en vigueur en France. Dr. Kirkland, président du Harvard-Collége, et l'un des amis intimes d'Ames, publia, en 1809, *The Works of Fisher Ames*, 1 vol. in-8°, avec un portrait et une biographie de l'auteur. Ses *Essays on the Influence of Democracy* furent réimprimés à Londres, 1835, in-8°.

Vie d'Ames, par Dr Kirkland, dans *The Works of Fisher Ames*; Boston, 1809, in-8°. — Lieber et Wigglesworth, *Encyclopædia Americana*, I, 212; — Marshall, *Life of Washington* (London, édit. 1807, in-4°), v. 172, 207, etc.

AMES (*Guillaume*), théologien anglais, né à Norfolk en 1576, mort à Rotterdam en 1633. Zélé calviniste, il fut obligé de se retirer en Hollande, où il occupa, pendant douze ans, la place de professeur en théologie de l'université de Franeker. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Puritanismus anglicanus*; in-8°, 1610; et, en anglais, Londres, 1641; — 2° *Medulla theologica*; in-12, Franeker, 1623; Amsterdam, 1627, 1628, 1634, 1641; et en anglais, Londres, in-12; — 3° *de Conscientia, et ejus jure*, etc.; Amsterdam, 1630, 1631, 1643, in-12; et en anglais, Londres, in-4°, 1643; — 4° *Demonstratio logicæ veræ*; in-12, Leyde, 1632; — 5° *Technometria*; Amsterdam, in-8°, 1632; — 6° *Fresh suit against human ceremonies in god's worship*; in-4°, 1633. Les autres ouvrages de G. Ames sont des écrits de controverse contre le cardinal Bellarmin et le théologien Grevinchovius.

Middleton, *Biographia evangelica*, t. III, p. 48. — Brook, *Lives of the Puritans*. — Mosheim, *Hist. eccles.*, t. III, p. 480.

AMES (*Joseph*), antiquaire anglais, né à Yarmouth le 23 janvier 1688, mort en 1758. Il commença par être marchand de bric-à-brac dans le quartier de Wapping, à Londres; et il était parvenu à un âge assez avancé, lorsqu'il se mit à étudier les antiquités sous les auspices du prédicateur J. Russel et de Pierre Thompson. Il devint en 1736 membre de la Société royale de Londres, et secrétaire de la Société des Antiquaires. Il a publié les *Typografical Antiquities of Great Britain*, ou *Précis historique de l'origine et des progrès de l'imprimerie dans la Grande-Bretagne, avec des notices sur ses premiers imprimeurs, et un catalogue des livres par eux imprimés depuis l'an* 1471 *jusqu'à l'an* 1600, avec un supplément contenant les progrès de l'imprimerie en Écosse et en Irlande; 1749, 1 vol. in-4°, réimprimé avec des additions considérables de Guill. Herbert, 1785-1790, 3 vol. in-4°, et, depuis, avec des additions considérables de Dibdin. On a encore d'Ames : *Parentalia, or memoirs of the family of the Wren*; Lond., 1750, in-fol.

Gough, *Memoires of Joseph Ames*, en tête des *Typographical Antiquities*. — *Biographical Dictionary*.

* **AMES** (*Joseph*), capitaine de la marine anglaise, né le 5 mars 1619, mort le 1er décembre 1695. Il entra de bonne heure dans la marine, et prit part à plusieurs batailles contre la flotte hollandaise. Il se distingua particulièrement dans la bataille (31 juillet 1653) où les Hollandais perdirent leur fameux amiral van Tromp; le parlement lui décerna à cette occasion une mé-

daille en or, gravée par Simon. Après s'être retiré du service de la marine, il demeura à Yarmouth, où il mourut.

* **AMES** (*Nathaniel*), astronome et médecin américain, né en 1708, mort à Dedham en 1765, petit fils de Joseph Ames, pratiquait la médecine à Dedham, ville située à neuf lieues de Boston, et publia pendant quarante ans un *Almanach populaire* américain.

Allen, *American biographical and historical Dictionary*, p. 37.

AMESTRIS ou **AMASTRIS.** Il y a deux princesses de ce nom : l'une, femme de Xerxès, dont Hérodote (IX, 109 et suiv.) rapporte la cruauté à l'égard d'Artaünté, princesse vertueuse que Xerxès essaya de séduire; l'autre, nièce de Darius Codoman, et tour à tour femme du général macédonien Cratérus, de Denys d'Héraclée et de Lysimaque (*voy.* AMASTRIS). C'est à cette dernière, qui fut tuée par ses fils, qu'on attribue la fondation de la ville d'Amestris en Paphlagonie, aujourd'hui Amassérah, et dont le port était jadis très-fréquenté. Après avoir fait partie du royaume du Pont, cette ville assez importante, fondée sur l'emplacement de l'antique Sésame, ville forte, située sur une hauteur, et connue déjà d'Homère, passa sous la domination des Romains. Après le partage de l'empire d'Orient, elle fut une des principales villes de l'empire de Trébisonde; en 1210 elle devint la propriété de Théodore Lascaris, puis celle des Génois; et quand Mahomet II eut pris Constantinople, il s'empara encore d'Amestris, dont le port n'était pas sans importance. On a des médailles d'Amestris. [*Enc. des g. du m.*]

Hérodote, liv. IX. — Diodore, liv. XI.

AMFREVILLE (D'), nom de plusieurs marins français du dix-septième siècle. Ils étaient trois frères, dont l'aîné, marquis d'Amfreville, commandait l'aile gauche de la flotte française lors de la prise d'Alger par Duquesne en 1683. Il prit également part à la reddition de Tripoli en 1685 sous d'Estrées. En 1690, chargé de la croisière d'Irlande, il ramena cinq mille Irlandais qui venaient prendre du service en France. Il se distingua, ainsi que ses deux frères, à la bataille de la Hogue en 1693. Le plus jeune d'entre eux, le chevalier d'Amfreville, contribua à la victoire de Lagos et à la défense de Saint-Malo.

Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*. — Quincy, *Histoire militaire de Louis le Grand*. — Hennequin, *Biographie maritime*.

AMHERST (*Jeffry*, lord), général anglais, né le 29 janvier 1717, mort le 3 août 1793. Il assista, sous les ordres du duc de Cumberland, aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck, et fut nommé en 1758 major général de l'armée. Pendant la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, il commanda les troupes anglaises qui, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderoga, Crownpoint, Québec et Montréal, s'emparèrent, en 1760, du Canada. De retour en Angleterre, il entra dans le conseil privé du roi, et fut en 1776 élevé à la pairie, avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent.

Gentleman's Magazine, septembre 1797. — *Annual Necrology*, 1797-1798. — *Biographical Dictionary*.

* **AMHERST** (*William Pitt*, comte D'), neveu et héritier du précédent, né vers 1770, mort vers 1845. Élevé dans les principes du ministre Pitt, lord d'Amherst s'attacha de conviction au parti tory, et lui resta constamment fidèle. Après avoir suivi la carrière diplomatique, il fut choisi par la compagnie des Indes orientales pour remplir, dans l'intérêt du commerce de cette compagnie, une mission en Chine, et s'embarqua en 1816 pour cette destination, avec une suite nombreuse. Il pénétra jusqu'au centre du *Céleste Empire;* mais ce voyage n'eut point un résultat satisfaisant. Les concessions qu'il fit aux mandarins chinois et à l'empereur sur l'article de l'étiquette de cour donnèrent lieu de leur part à de nouvelles exigences, et le fier Breton refusa enfin de se soumettre au cérémonial ridicule et humiliant qu'on voulait lui faire subir. Pendant son retour en Europe, il fit naufrage, et se sauva sur la chaloupe du vaisseau à Batavia.

A Sainte-Hélène il eut une longue entrevue avec Napoléon, et au mois d'août 1817 il débarqua en Angleterre, aussi peu satisfait de son entreprise en Chine que l'avait été, vingt-trois ans auparavant, son devancier lord Macartney. La relation de son voyage ne fut pas publiée par lui-même; mais Abel (*voy.* ce mot), qui l'avait accompagné en qualité de médecin et de naturaliste, en fit connaître les événements les plus importants, et on en trouve aussi quelques fragments dans la relation du capitaine Élie. La compagnie des Indes, loin de lui imputer le mauvais succès de cette tentative, lui tint compte de ses efforts, et en 1823 lord Amherst fut nommé au poste important de gouverneur général dans les Indes orientales. C'est sous son administration qu'eut lieu la guerre des Anglais avec le puissant peuple des Birmans. En 1826 il reçut le titre de comte. Rappelé en Europe en 1828, il revint en Angleterre, où il est mort âgé.

M. N. Wallich, préposé au jardin botanique de la compagnie des Indes orientales, a donné, en l'honneur de la comtesse Amherst et de sa fille miss Sarah, le nom d'*amherstia nobilis* à une fleur de l'Inde, extrêmement remarquable par sa grandeur, sa conformation et l'éclat de sa couleur. Le genre des *amherstia*, de la classe des *diadelphia decandria* de Linné, et de l'ordre naturel des légumineuses, appartient en propre à l'empire des Birmans, et est cultivé dans les jardins de Martaban. L'*amherstia nobilis*, dont rien n'égale la magnificence, s'appelle en birman *thoca :* on en trouve la représentation en grandeur naturelle et réduite, dans un ouvrage très-précieux qui a été publié à Londres chez Treuttel

et Würtz et Richter, sous le titre suivant : *Plantæ asiaticæ rariores, or descriptions and figures of a select number of unpublished East Indian plants*, 3 vol. in-fol. avec 300 planches color.; Londres, 1829. [*Enc. des g. du m.*]

AMHURST (*Nicolas*), littérateur anglais, né à Marden, dans le comté de Kent vers la fin du dix-septième siècle, mort le 27 avril 1742 à Twickenham. Il fut élevé au collége de Saint-John à Oxford, où il se fit déjà connaître par son écrit *Protestant Popery, or the convocation* (1718), écrit dirigé contre le haut clergé anglican. Ce pamphlet, bien plus que les mauvaises mœurs qu'on lui reprochait, fit chasser Amhurst du collége Saint-John. Il se vengea par deux satires anonymes, publiées, l'une, *Terræ Filius*, en 1721, et l'autre, *Oculus Britanniæ, an heroi co-panegyrical poem on the University of Oxford*, en 1724. Après avoir quitté Oxford, il vint à Londres, et s'y fit publiciste. Sa principale entreprise fut le journal *le Craftsman*, vers 1729 ou 1730; il le dirigea avec un immense succès, et aida puissamment à dépopulariser l'administration de Walpole. Ce succès fut sans doute dû en grande partie à la collaboration de Bolingbroke, de Pulteney et d'autres chefs de l'opposition, Amhurst fut détenu quelques jours à propos d'une lettre satirique publiée sous le nom supposé de Colley Cibber dans *le Craftsman* du 2 juillet 1727. Lorsque les amis politiques d'Amhurst arrivèrent au pouvoir en 1742, ils oublièrent complétement les services qu'il leur avait rendus, et cette ingratitude semble avoir hâté la mort du poëte publiciste. On a en outre d'Amhurst : *An epistle from the princesse Sobieski to the chevalier de Saint-George*, in-8°, 1719; — *Poems on several occasions*, in-8°, 1720; — *The British general*, poëme à la mémoire du duc de Marlborough.

Wilson, *History of Merchant Taylor's School*. — Cibbers, *Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, V. 335-338. — *Biographia Britannica*.

* **AMICI** (*Jean-Baptiste*), physicien italien, né à Modène en 1784. Il étudia les mathématiques à Bologne, et montra de bonne heure un goût prononcé pour la construction des instruments d'optique; il employa les loisirs que lui laissait sa chaire de mathématiques au lycée de Panaro, principale école du duché de Modène, à s'occuper de découvertes utiles au progrès des arts et des sciences. Il parvint à composer un alliage très-dur, capable de prendre et de conserver un beau poli, avec lequel il construisit, dès le commencement de notre siècle, des miroirs de télescopes de 11 pouces de diamètre et de 20 pieds de foyer. En 1812, il montra un de ces télescopes aux astronomes de l'observatoire de Milan. Vers 1827, Amici construisit des microscopes dioptriques (à six oculaires et trois objectifs) qui portent son nom, et qui, malgré les microscopes si perfectionnés d'Oberhaeuser, sont encore aujourd'hui fort estimés. Il imagina six espèces différentes de *camera lucida* pour le dessin et les observations microscopiques. On lui doit aussi un excellent appareil pour observer et mesurer exactement tous les phénomènes de lumière polarisée. Inspecteur général des études dans le duché de Modène en 1831, il fut appelé par le grand-duc de Toscane à la direction de l'observatoire de Florence après la mort de L. Pons, et continue encore aujourd'hui à honorer son pays par ses travaux.

Amici a publié, dans différents recueils académiques, un grand nombre de mémoires et d'observations sur *les étoiles doubles*, sur *les satellites de Jupiter*, sur *les diamètres équatorial et polaire du soleil* (à l'aide d'un nouveau micromètre), sur *la circulation de la séve dans les végétaux*, sur *les infusoires*, sur *la fécondation des plantes*, etc. C'est à l'aide du microscope qu'il a pu se livrer à une série d'observations intéressantes sur la structure et la circulation de la séve dans quelques plantes, telles que les *chara*. Ces observations se trouvent dans les vol. XVIII et XIX des *Memorie della Società Italiana*. — Vincent Amici, son fils, est professeur de mathématiques à Pise, et assiste le père dans ses travaux.

Conversations-Lexicon.

AMICI (*Thomas*), sculpteur italien du quinzième siècle. Il fit en 1495, de concert avec J. Mabila de Mazo, un tableau pour l'autel de san Nicolo, dans la cathédrale de Crémone. C'est ce qu'indique l'inscription qui se trouve sur les deux colonnes latérales de l'autel. — Malvasia fait mention d'un *Antonio-Federico Amici*, peintre de Bologne et disciple de Cesare Gennari.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Malvasia, *Felsina Pittrice*.

AMICO (*Antonin*), prêtre sicilien et historiographe du roi d'Espagne Philippe IV, mourut en 1641. Il a publié plusieurs ouvrages historiques de quelque valeur, et en a laissé beaucoup d'autres manuscrits. Ses ouvrages imprimés sont : *Sacræ Domus Templi, sive Militum Templariorum, Notitiæ et tabularia*; Palerme, 1636, in-fol.; — *Dissertatio de urbis Syracusarum Archiepiscopatu*; Naples, 1640, in-4°, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Siciliæ*, t. II; Leyde, 1723; — *Series Ammiratorum Siciliæ*; Palerme, 1640, in-4°; — *De Messanensis Prioratus Militum sancti Joannis Origine*; Palerme, 1640; — Une histoire des vice-rois de Sicile, écrite en espagnol, et intitulée *Chronologia de los Virreyes que han governado el Regno de Sicilia*; Palermo, 1640, 1687, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

AMICO (*Barthélemy*), jésuite, né à Anza en Lucanie en 1562, mort à Naples en 1649. Il fut professeur et préfet des études dans l'université de Naples. Son principal ouvrage est un savant commentaire sur Aristote, intitulé *In universam Aristotelis philosophiam notæ et disputationes*, 7 vol. in-fol.; Naples de 1623 à 1648. Mazzuchelli donne la liste de ses autres ouvrages

daille en or, gravée par Simon. Après s'être retiré du service de la marine, il demeura à Yarmouth, où il mourut.

***AMES** (*Nathaniel*), astronome et médecin américain, né en 1708, mort à Dedham en 1765, petit fils de Joseph Ames, pratiquait la médecine à Dedham, ville située à neuf lieues de Boston, et publia pendant quarante ans un *Almanach populaire* américain.

Allen, *American biographical and historical Dictionary*, p. 37.

AMESTRIS ou **AMASTRIS**. Il y a deux princesses de ce nom : l'une, femme de Xerxès, dont Hérodote (IX, 109 et suiv.) rapporte la cruauté à l'égard d'Artaünté, princesse vertueuse que Xerxès essaya de séduire; l'autre, nièce de Darius Codoman, et tour à tour femme du général macédonien Cratérus, de Denys d'Héraclée et de Lysimaque (*voy.* AMASTRIS). C'est à cette dernière, qui fut tuée par ses fils, qu'on attribue la fondation de la ville d'Amestris en Paphlagonie, aujourd'hui Amassérah, et dont le port était jadis très-fréquenté. Après avoir fait partie du royaume du Pont, cette ville assez importante, fondée sur l'emplacement de l'antique Sésame, ville forte, située sur une hauteur, et connue déjà d'Homère, passa sous la domination des Romains. Après le partage de l'empire d'Orient, elle fut une des principales villes de l'empire de Trébisonde; en 1210 elle devint la propriété de Théodore Lascaris, puis celle des Génois; et quand Mahomet II eut pris Constantinople, il s'empara encore d'Amestris, dont le port n'était pas sans importance. On a des médailles d'Amestris. [*Enc. des g. du m.*]

Hérodote, liv. IX. — Diodore, liv. XI.

AMFREVILLE (D'), nom de plusieurs marins français du dix-septième siècle. Ils étaient trois frères, dont l'aîné, marquis d'Amfreville, commandait l'aile gauche de la flotte française lors de la prise d'Alger par Duquesne en 1683. Il prit également part à la reddition de Tripoli en 1685 sous d'Estrées. En 1690, chargé de la croisière d'Irlande, il ramena cinq mille Irlandais qui venaient prendre du service en France. Il se distingua, ainsi que ses deux frères, à la bataille de la Hogue en 1693. Le plus jeune d'entre eux, le chevalier d'Amfreville, contribua à la victoire de Lagos et à la défense de Saint-Malo.

Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*. — Quincy, *Histoire militaire de Louis le Grand*. — Hennequin, *Biographie maritime*.

AMHERST (*Jeffry*, lord), général anglais, né le 29 janvier 1717, mort le 3 août 1793. Il assista, sous les ordres du duc de Cumberland, aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck, et fut nommé en 1758 major général de l'armée. Pendant la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, il commanda les troupes anglaises qui, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderoga, Crownpoint, Québec et Montréal, s'emparèrent, en 1760, du Canada. De retour en Angleterre, il entra dans le conseil privé du roi, et fut en 1776 élevé à la pairie, avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent.

Gentleman's Magazine, septembre 1797. — *Annual Necrology*, 1797-1798. — *Biographical Dictionary*.

***AMHERST** (*William Pitt*, comte D'), neveu et héritier du précédent, né vers 1770, mort vers 1845. Élevé dans les principes du ministre Pitt, lord d'Amherst s'attacha de conviction au parti tory, et lui resta constamment fidèle. Après avoir suivi la carrière diplomatique, il fut choisi par la compagnie des Indes orientales pour remplir, dans l'intérêt du commerce de cette compagnie, une mission en Chine, et s'embarqua en 1816 pour cette destination, avec une suite nombreuse. Il pénétra jusqu'au centre du *Céleste Empire;* mais ce voyage n'eut point un résultat satisfaisant. Les concessions qu'il fit aux mandarins chinois et à l'empereur sur l'article de l'étiquette de cour donnèrent lieu de leur part à de nouvelles exigences, et le fier Breton refusa enfin de se soumettre au cérémonial ridicule et humiliant qu'on voulait lui faire subir. Pendant son retour en Europe, il fit naufrage, et se sauva sur la chaloupe du vaisseau à Batavia.

A Sainte-Hélène il eut une longue entrevue avec Napoléon, et au mois d'août 1817 il débarqua en Angleterre, aussi peu satisfait de son entreprise en Chine que l'avait été, vingt-trois ans auparavant, son devancier lord Macartney. La relation de son voyage ne fut pas publiée par lui-même; mais Abel (*voy.* ce mot), qui l'avait accompagné en qualité de médecin et de naturaliste, en fit connaître les événements les plus importants, et on en trouve aussi quelques fragments dans la relation du capitaine Élie. La compagnie des Indes, loin de lui imputer le mauvais succès de cette tentative, lui tint compte de ses efforts, et en 1823 lord Amherst fut nommé au poste important de gouverneur général dans les Indes orientales. C'est sous son administration qu'eut lieu la guerre des Anglais avec le puissant peuple des Birmans. En 1826 il reçut le titre de comte. Rappelé en Europe en 1828, il revint en Angleterre, où il est mort âgé.

M. N. Wallich, préposé au jardin botanique de la compagnie des Indes orientales, a donné, en l'honneur de la comtesse Amherst et de sa fille miss Sarah, le nom d'*amherstia nobilis* à une fleur de l'Inde, extrêmement remarquable par sa grandeur, sa conformation et l'éclat de sa couleur. Le genre des *amherstia*, de la classe des *diadelphia decandria* de Linné, et de l'ordre naturel des légumineuses, appartient en propre à l'empire des Birmans, et est cultivé dans les jardins de Martaban. L'*amherstia nobilis*, dont rien n'égale la magnificence, s'appelle en birman *thoca :* on en trouve la représentation en grandeur naturelle et réduite, dans un ouvrage très-précieux qui a été publié à Londres chez Treuttel

et Würtz et Richter, sous le titre suivant : *Plantæ asiaticæ rariores, or descriptions and figures of a select number of unpublished East Indian plants*, 3 vol. in-fol. avec 300 planches color.; Londres, 1829. [*Enc. des g. du m.*]

AMHURST (*Nicolas*), littérateur anglais, né à Marden, dans le comté de Kent vers la fin du dix-septième siècle, mort le 27 avril 1742 à Twickenham. Il fut élevé au collége de Saint-John à Oxford, où il se fit déjà connaître par son écrit *Protestant Popery, or the convocation* (1718), écrit dirigé contre le haut clergé anglican. Ce pamphlet, bien plus que les mauvaises mœurs qu'on lui reprochait, fit chasser Amhurst du collége Saint-John. Il se vengea par deux satires anonymes, publiées, l'une, *Terræ Filius*, en 1721, et l'autre, *Oculus Britanniæ, an heroi co-panegyrical poem on the University of Oxford*, en 1724. Après avoir quitté Oxford, il vint à Londres, et s'y fit publiciste. Sa principale entreprise fut le journal *le Craftsman*, vers 1729 ou 1730; il le dirigea avec un immense succès, et aida puissamment à dépopulariser l'administration de Walpole. Ce succès fut sans doute dû en grande partie à la collaboration de Bolingbroke, de Pulteney et d'autres chefs de l'opposition, Amhurst fut détenu quelques jours à propos d'une lettre satirique publiée sous le nom supposé de Colley Cibber dans *le Craftsman* du 2 juillet 1727. Lorsque les amis politiques d'Amhurst arrivèrent au pouvoir en 1742, ils oublièrent complétement les services qu'il leur avait rendus, et cette ingratitude semble avoir hâté la mort du poëte publiciste. On a en outre d'Amhurst : *An epistle from the princesse Sobieski to the chevalier de Saint-George*, in-8°, 1719; — *Poems on several occasions*, in-8°, 1720; — *The British general*, poëme à la mémoire du duc de Marlborough.

Wilson, *History of Merchant Taylor's School.* — Cibbers, *Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, V, 335-338. — *Biographia Britannica.*

* **AMICI** (*Jean-Baptiste*), physicien italien, né à Modène en 1784. Il étudia les mathématiques à Bologne, et montra de bonne heure un goût prononcé pour la construction des instruments d'optique; il employa les loisirs que lui laissait sa chaire de mathématiques au lycée de Panaro, principale école du duché de Modène, à s'occuper de découvertes utiles au progrès des arts et des sciences. Il parvint à composer un alliage très-dur, capable de prendre et de conserver un beau poli, avec lequel il construisit, dès le commencement de notre siècle, des miroirs de télescopes de 11 pouces de diamètre et de 20 pieds de foyer. En 1812, il montra un de ces télescopes aux astronomes de l'observatoire de Milan. Vers 1827, Amici construisit des microscopes dioptriques (à six oculaires et trois objectifs) qui portent son nom, et qui, malgré les microscopes si perfectionnés d'Oberhaeuser, sont encore aujourd'hui fort estimés. Il imagina six espèces différentes de *camera lucida* pour le dessin et les observations microscopiques. On lui doit aussi un excellent appareil pour observer et mesurer exactement tous les phénomènes de lumière polarisée. Inspecteur général des études dans le duché de Modène en 1831, il fut appelé par le grand-duc de Toscane à la direction de l'observatoire de Florence après la mort de L. Pons, et continue encore aujourd'hui à honorer son pays par ses travaux.

Amici a publié, dans différents recueils académiques, un grand nombre de mémoires et d'observations sur *les étoiles doubles*, sur *les satellites de Jupiter*, sur *les diamètres équatorial et polaire du soleil* (à l'aide d'un nouveau micromètre), sur *la circulation de la séve dans les végétaux*, sur *les infusoires*, sur *la fécondation des plantes*, etc. C'est à l'aide du microscope qu'il a pu se livrer à une série d'observations intéressantes sur la structure et la circulation de la séve dans quelques plantes, telles que les *chara*. Ces observations se trouvent dans les vol. XVIII et XIX des *Memorie della Società Italiana*. — Vincent Amici, son fils, est professeur de mathématiques à Pise, et assiste le père dans ses travaux.

Conversations-Lexicon.

AMICI (*Thomas*), sculpteur italien du quinzième siècle. Il fit en 1495, de concert avec J. Mabila de Mazo, un tableau pour l'autel de san Nicolo, dans la cathédrale de Crémone. C'est ce qu'indique l'inscription qui se trouve sur les deux colonnes latérales de l'autel. — Malvasia fait mention d'un *Antonio-Federico Amici*, peintre de Bologne et disciple de Cesare Gennari.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Malvasia, *Felsina Pittrice.*

AMICO (*Antonin*), prêtre sicilien et historiographe du roi d'Espagne Philippe IV, mourut en 1641. Il a publié plusieurs ouvrages historiques de quelque valeur, et en a laissé beaucoup d'autres manuscrits. Ses ouvrages imprimés sont : *Sacræ Domus Templi, sive Militum Templariorum, Notitiæ et tabularia*; Palerme, 1636, in-fol.; — *Dissertatio de urbis Syracusarum Archiepiscopatu*; Naples, 1640, in-4°, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Siciliæ*, t. II; Leyde, 1723; — *Series Ammiratorum Siciliæ*; Palerme, 1640, in-4°; — *De Messanensis Prioratus Militum sancti Joannis Origine*; Palerme, 1640; — Une histoire des vice-rois de Sicile, écrite en espagnol, et intitulée *Chronologia de los Virreyes que han governado el Regno de Sicilia*; Palermo, 1640, 1687, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMICO (*Barthélemy*), jésuite, né à Anza en Lucanie en 1562, mort à Naples en 1649. Il fut professeur et préfet des études dans l'université de Naples. Son principal ouvrage est un savant commentaire sur Aristote, intitulé *In universam Aristotelis philosophiam notæ et disputationes*, 7 vol. in-fol.; Naples de 1623 à 1648. Mazzuchelli donne la liste de ses autres ouvrages

de philosophie, de théologie et de casuistique.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMICO (*Bernardin*), religieux franciscain, né à Gallipoli dans la terre d'Otrante. Il était prieur de l'ordre des Minimes à Jérusalem en 1596. Il y resta cinq ans, dessinant et décrivant les lieux saints. A son retour en Italie, il publia le fruit de ses travaux, sous le titre de *Trattato delle piante, ed immagini dei sacri edifici di Terra sancta, designate in Gerusalemme.... Ombreggiate ed intagliate da Ant. Tempesti, Fiorentino;* Rome, 1609, in-fol. Cet ouvrage imprimé avec luxe, et dédié à Philippe III, roi d'Espagne, est devenue rare. Il a été réimprimé à Florence en 1620, avec des augmentations considérables et une dédicace à Cosme II, grand-duc de Toscane : les planches de cette seconde édition sont gravées par le célèbre Callot.

Biografia degli uomini illustri del regno di Napoli.

AMICO (*Étienne*), religieux du mont Cassin, né à Palerme, mort en 1662. Il publia sous le nom de Fanesto Musica (*Fanesto* est l'anagramme de *Stefano*, Étienne) un volume de poésies latines, intitulé *Sacra Lyra, variorum auctorum cantionibus contexta, in latina epigrammata conversis;* Palerme, 1650, in-12.

Coronelli, *Bibliotheca universale*, III, 231

AMICO (*Faustin*), poëte italien, né à Bassano en 1524, mort en 1558. Il a laissé, entre autres, une épître à son ami Alexandre Campesano, sous ce titre : *Faustini Amici, Bassanensis, anno ætatis suæ XXIV immaturata morte prorepti, Epistola ad Alexandrum Campesanum;* Venise, 1664, in-4°; — des poésies italiennes publiées dans le recueil de Gobbi.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMICO (*François*), jésuite italien, né à Cosenza, d'une famille noble, en 1578, mort à Gratz en 1651. Il se fit jésuite en 1596, et, après avoir enseigné la théologie à Aquilée, à Naples et à Gratz, il fut préfet des études à Vienne. François Amico est l'auteur d'un *Cursus theologiæ* publié en neuf vol. in-fol. de 1630 à 1650, réimprimé à Douai en huit vol., et à Anvers en neuf vol. en 1650.

Cornelli, *Bibliotheca universale.*

*AMICO (*Laurent*), religieux de l'ordre de Saint-François, né à Milazzo le 17 décembre 1633. Il se fit franciscain en 1648, enseigna dans son ordre à Catane, pendant sept ans, la théologie et la philosophie, fut deux fois provincial des Franciscains en Sicile, et devint vicaire général dans la province de Palo. Il publia sous le nom d'Antonin qu'il portait avant d'entrer en religion : *Dissertationes epistolares ad Amicum et Formularium electionis canonicæ;* — *Discursus quo probatur linguam italicam a Sicula derivatam;* — *Vita di Papino Martire.*

Moréri, édit., de 1759.

AMICO (*Louis*), comte Castellafero, diplomate italien, né à Asti en 1757, mort à Florence le 17 mai 1832. Il étudia à Paris et à Gœttingue. Il fut successivement ministre de Sardaigne à Naples, à Vienne, à Berlin et à Florence. Avec lui s'éteignit une des plus anciennes familles du Piémont.

Tipaldo, *Biografia italiana.*

AMICO (*Philippe*), né à Milazo en Sicile, en 1654, a publié *Riflessioni istorici sulla citta di Milazzo;* Catane, 1700, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMICO (*Raymond*), musicien italien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né vers la fin du seizième siècle à Noto en Sicile, a publié des *mottetti* de une à quatre voix; Messine, 1621.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

AMICO (*Vito-Marie*), antiquaire italien, né à Catane en Sicile en 1693, mort en 1762. Descendant d'une noble famille, il entra, à l'âge de vingt ans, dans l'ordre des Bénédictins, et fit profession au monastère de San-Nicola delle-Arene à Catane. Il enseigna l'histoire à l'université de Catane, puis la philosophie et la théologie dans son ordre, dont il devint prieur en 1733, et abbé en 1747. Il reçut, en 1751, de Charles, roi des Deux-Siciles, le titre d'historiographe de la Sicile. Amico dirigea ses études du côté des antiquités de son pays, et de l'histoire de l'Église de Sicile. Il publia avec Mongitore une nouvelle édition de la *Sicilia sacra* de Rocco Pirro, avec de nombreuses additions, consistant surtout en notices sur les couvents des bénédictins en Sicile. Cette édition, publiée en 1733, à Venise, avec la fausse indication de Palerme, 2 vol. in-fol., fut trouvée si incorrecte, qu'Amico fit réimprimer à Catane, dans la même année, avec de nouvelles additions, tout ce qui lui appartenait dans cet ouvrage, sous le titre suivant : *Siciliæ sacræ libri quarti integra pars secunda, reliquas Abbatiarum ord. S. Benedicti, quæ in Roccho Pirro desiderantur, notitias complectens. Auctore G. T. D. P. D. Vito Maria Amico a Catana Benedictino casinensi. Accessit supplementum ad notitiam San-Martini de Scalis, San-Joannis de Eremitis Panormi, et San-Placidi de Colonero Messanensi. Editio secunda correctior, variis documentis ac diplomatibus aucta;* Catane, 1733, in-fol. Amico écrivit bientôt après, sa *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catanæ historia;* Catane, 1741, un vol. in-fol., suivi de trois autres volumes, dont le dernier parut en 1746. Il publia aussi, avec un commentaire étendu et des additions, les dix premiers livres de la chronique de Sicile par Fazello : *Fratris Thomæ Fazelli siculi Prædic. ord. de Rebus siculis decas prima, criticis animadversionibus atque auctario abs. T. D. D. Vito Maria Amico*, etc. *illustrata;* Catane, 1749, 3 vol. in-fol. Ce travail fut suivi d'un ouvrage encore plus important sur l'histoire et la géographie de la Sicile : *Lexicon Topographicum siculum*, six vol. in-4°, Palerme 1757-1760. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, tom. VIII. — *Biografia degli uomini illustri della Sicilia*, tom. II.

*AMICUS (*Bonaventure* D'), peintre et moine capucin d'Amiens en Picardie, se fit connaître, vers la fin du seizième siècle, par ses tableaux de sujets religieux. Bonaventure était le maître de Quentin Varin, célèbre peintre d'Amiens, auquel il enseigna la perspective.

Daire, *Tableau historique des sciences*, etc., *de la province de Picardie*. — Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*AMICUS (*Diomède*), médecin italien, natif de Plaisance, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On ne sait rien de sa vie. Ses ouvrages, qui témoignent d'une connaissance profonde des médecins anciens, ont pour titres : *Tractatus tres exactissimi : primus, de morbis omnibus generatim ; secundus, de peste ; tertius, de variolis, morbillis et scrophulis*; Venise, 1599, in-4°; — *De morbis sporadibus;* Venise, 1605 et 1607, in-4°. L'auteur entend par maladies *sporadiques* celles qui se déclarent chez certains individus, dans certaines conditions données.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AMIDANO (*Pomponio*), peintre italien du seizième siècle, natif de Parme. Il fut un des meilleurs élèves de Parmegiano : son chef-d'œuvre se trouve dans l'église de la Madonne del Quartiere, à Parme. D'autres tableaux du même peintre se trouvent à San-Michelino et dans l'église della Trinità.

Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

AMIGONI ou AMICONI (*Jacques*), peintre italien, né à Venise en 1675, mort en Espagne en 1752. Il voyagea en Flandre, en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. On remarque, parmi ses tableaux, l'*Histoire de Judith*, et *les Amours de Jupiter et d'Io*.

Zanetti, *Della pittura Veneziana*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

* AMIGONI (*Ottavio*), peintre italien, né à Brescia en 1605, mort en 1661. Il fut disciple d'Antonio Gaudino, et peignait à l'huile et à fresque. On a de lui plusieurs tableaux dans les églises de Brescia.

Orlandi, *Abecedario pittorico*.

AMIK DE BOKHARA, poëte persan, qui florissait sous le règne du sultan Sandjar, dans la première moitié du douzième siècle. Il composa un roman en vers sur les amours de Yousouf et Zulaikha (c'est-à-dire du patriarche Joseph et de la femme de Putiphar), thème favori des poëtes persans.

Daulatshah, *Poëtes persans*.

AMILCAR ou HAMILCAR, nom punique, commun à plusieurs généraux ou suffètes carthaginois, dont les principaux sont :

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Barca*, ou *Barcas*, c'est-à-dire *la Foudre*, général carthaginois, mort l'an 228 avant J.-C. Il appartenait à une famille qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Il fut le père d'Annibal, et eut d'abord le commandement des troupes en Sicile, dans la dix-huitième année de la première guerre punique. Il se porta sur les côtes de l'Italie, ravagea les terres des Bruttiens et des Locriens, déjoua toutes les mesures des consuls romains, et termina promptement une campagne qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de stratégie. Pendant cinq ans il dévasta ainsi l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains. Mais après que Hannon fut vaincu par le consul Lutatius (en 242 avant J.-C.) dans un combat naval livré près des îles Égades, Amilcar se prononça pour la paix, dans l'intérêt de sa patrie, qu'il voyait épuisée par les dépenses d'une aussi longue guerre. Il entra en négociations avec les Romains, ces ennemis mortels de Carthage; mais bien décidé à se venger d'eux aussitôt que les forces de sa patrie le permettraient. Il se comporta dans cette mission avec une noble fierté. Catulus ne voulait conclure la paix qu'à la condition qu'Amilcar mettrait bas les armes et évacuerait la Sicile. Amilcar répondit qu'il aimerait mieux voir sa patrie ensevelie sous ses propres ruines, et périr lui-même les armes à la main, que se montrer devant ses concitoyens couvert d'une telle infamie. De retour dans son pays, il trouva les affaires dans un état bien différent de celui qu'il s'était imaginé. Carthage était en proie à des discordes civiles. Les troupes mercenaires, au nombre de près de cent mille hommes, s'étaient soulevées, et s'étaient emparées successivement de presque toutes les places fortes. Amilcar, revêtu du commandement absolu, fit rentrer dans l'obéissance toutes les villes rebelles, entre autres Utique et Hippone.

Quelque temps après, il demanda et obtint le commandement de l'armée d'Espagne. On rapporte qu'à cette occasion Amilcar fit jurer à son fils Annibal, âgé de neuf ans, au milieu d'un sacrifice solennel, une haine implacable aux Romains. On sait qu'Annibal a tenu son serment.

Amilcar emmena ainsi avec lui son fils et son gendre Asdrubal, jeune homme d'une rare beauté et d'une grande valeur.

Amilcar passa le détroit, et envahit l'Espagne. Pendant les neuf ans qu'il y commanda, il soumit plusieurs peuples, enrichit Carthage de leurs dépouilles, et fonda, dit-on, *Barcino* (Barcelone). Enfin, il périt en combattant contre les Vectones, nation de la Lusitanie. Son gendre Asdrubal lui succéda dans le commandement.

Un autre *Amilcar*, fils de Bomilcar, fut vaincu en 213 avant J.-C., par les Scipions.

Cornelius Nepos, *in Reg.*, c. III; *in Amilc.*, c. I, II, III. — Justin, XLIV, v. — Tite-Live, XXI, I; XXIV, XLI. — Diodore de Sicile, XXV. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IX, p. 86.

AMILCAR (Ἀμίλκας), général carthaginois fils de Giscon, mort l'an 309 avant J.-C. Les Carthaginois, instruits des progrès que faisait en Sicile l'armée d'Agathocle, équipèrent une flotte considérable, dont ils conférèrent le commandement à Amilcar. Après avoir perdu plusieurs navires par une tempête violente, il aborda

en Sicile avec environ cinquante mille hommes, défit Agathocle dans la bataille d'Himère, et rendit l'espoir à ses alliés.

Pendant qu'il assiégeait Syracuse, Agathocle, partit secrètement, alla attaquer les Carthaginois dans leur propre pays, et brûla ses vaisseaux dès qu'il eut touché la terre d'Afrique. Les habitants de Carthage envoyèrent en Sicile des députés à Amilcar, pour l'inviter à venir au plus tôt à leur secours, lui montrant tous les morceaux de fer provenant des navires incendiés. Amilcar avertit les ambassadeurs de garder le plus profond silence sur leur propre désastre, et de répandre, au contraire, le bruit qu'Agathocle avait perdu toute son armée avec toute sa flotte, et de faire voir, à l'appui de cette nouvelle, les fragments de fer qu'ils portaient avec eux. Les députés s'acquittèrent de ce stratagème, et sommèrent les Syracusains de se rendre; mais les assiégés, informés de l'état réel des choses, continuèrent à se défendre vigoureusement. Amilcar, dans une attaque nocturne, tomba entre les mains des Syracusains, qui l'égorgèrent, et envoyèrent sa tête à Agathocle en Afrique.

Diodore de Sicile, XVIII. — Justin, XXII. 3.

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Rhodanus* ou le Rhodien, fut envoyé par les Carthaginois, vers l'an 330 avant J.-C., auprès d'Alexandre le Grand, avec ordre d'épier les desseins de ce conquérant. Il feignit d'être exilé de sa patrie, et de venir chercher un asile auprès de ce prince. Il s'offrit en même temps à le suivre dans ses expéditions, comme simple soldat. Ainsi, chaque fois qu'il découvrait quelque nouveau projet du roi; il l'écrivait à ses concitoyens sur des tablettes de bois. Après la mort d'Alexandre, il revint à Carthage, où ses ingrats compatriotes le firent mourir.

Justin, XXI, 6.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième khalife de la race des Abbassides. *Voy.* AMYN.

***AMINADDIN DE NAZALABAD**, poëte persan, florissait dans la première moitié du quinzième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages en vers, dont on peut voir les titres dans Daulatshah, ou dans Hammer, *Vies des poëtes persans*.

Daulatshah, *Poëtes persans*.

AMIOT ou **AMYOT** (*Joseph*), jésuite missionnaire français en Chine, né en 1718 à Toulon, mort à Pékin en 1794. Il arriva à Macao en 1750, et se rendit le 22 août 175, sur les ordres de l'empereur Khien-long, à Pékin, où ses connaissances en physique et en mathématiques le mirent en grand crédit. Il a le premier fait connaître aux Européens la Chine d'une manière plus exacte, et les célèbres sinologues Desguignes, Abel Rémusat, etc., ont largement puisé dans ses écrits, dont voici les titres : *Éloge de la ville de Moukden, capitale de la Mandchourie, et de ses environs, poëme composé en chinois et en tartare par Khien-long, empereur de la Chine et de la Tartarie, accompagné de notes curieuses sur la géographie, sur l'histoire naturelle de la Tartarie orientale et sur les anciens usages des Chinois, composées par les éditeurs chinois et tartares. On y a joint une pièce de vers sur le thé, composée par le même empereur*, traduit du chinois en français; Paris, 1770, in-8°; ce poëme de Khien-long sur la ville de Moukden, qui excita l'enthousiasme de Voltaire, est la première composition poétique qui ait été faite en tartare-mandchou; — *Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois, ouvrage sur lequel les aspirans aux grades militaires sont obligés de subir les examens. On y a joint dix préceptes adressés aux troupes par l'empereur Yong-Tscheng et des planches gravées pour l'intelligence des exercices, des évolutions*, etc, Paris, 1772, in-4°, avec 21 planches gravées; cette traduction ne contient que trois des six principaux *kings* ou livres classiques chinois sur les arts militaires. Elle a été réimprimée dans les t. VII et VIII des *Mémoires sur les Chinois* (Paris, 1776 et suiv., in-4°); avec addition du 4e et 6e et de planches; — *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise;* Bruxelles, 1773, in-4° et 1782, in-8°; cette lettre, adressée à la société royale de Londres, en 1770, et dont il parut une analyse dans les *Philosophical Transactions*, avait pour but de réfuter les idées de Needham sur la ressemblance supposée des anciens caractères égyptiens gravés sur un buste d'Isis à Turin, avec les caractères chinois; elle fut réimprimée dans le vol. I des *Mémoires sur les Chinois;* Paris, 1776, in-4°; — *Abrégé historique des principaux traits de la Vie de Confucius;* Paris, 1787, in-4°, avec fig.; réimp. dans le tom. XII des *Mémoires sur les Chinois;* — *Dictionnaire tartare-mandchou-français, composé d'après un dictionnaire mandchou-chinois*, par Amiot, et publié par Langlès; Paris, 1789, 3 vol. in-4°; ce dictionnaire donna pour la première fois aux savants de l'Europe une idée exacte de la langue des conquérants de la Chine; — *Traduction de l'Hymne tartare-mandchou chanté à l'occasion de la conquête de Kin-Tchouen*, avec des notes de Langlès; Paris, 1792, in-8°; — *Alphabet tartare-mandchou*, publié par Langlès; Paris, 1807, in-8°, avec une Introduction, où il recommande l'étude de cette langue, dont la littérature, d'après Abel-Remusat (*Recherches sur les langues tartares*), ne se compose que de traductions textuelles du chinois. Les autres travaux d'Amiot se trouvent insérés dans les 16 volumes des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts et les usages des Chinois;* Paris, 1776-1814, in-4°. Nous en mentionnerons particulièrement les suivants : *De la musique des Chinois, tant ancienne, que moderne*, dans le tome VI; — *Grammaire tartare-mandchoue*, dans le tome XIII, qui n'est

qu'une traduction imparfaite de celle du P. Gerbillon, publiée en latin dans Thévenot, *Collection des Voyages; — Apologie de la haute antiquité de la chronologie chinoise contre le P. Cibot; — Observations à propos de l'ouvrage de Pauw Recherches sur les Égyptiens et les Chinois; — Histoire des nations tributaires de la Chine; — Abrégé chronologique des annales de la Chine; — Esquisses biographiques sur les personnes les plus distinguées de la Chine, empereurs, généraux, savants, poëtes, etc.; — Notices sur l'histoire contemporaine de la Chine, comprenant la soumission des Tartars-Torgouts, les exploits du général Akoui, etc.; — Vie et doctrine de Laotsé; et histoire de la secte fondée par lui.* L'assertion émise par Amiot dans cet écrit, à savoir que les Chinois avaient professé le dogme de la trinité 200 ans avant J.-C., a été refutée par M. Stanislas Julien. On dit qu'Amiot avait aussi traduit les *Fables de la Fontaine* en tartare-mandchou.

Lettres édifiantes et curieuses, XXVIII, 158. — Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, I, 97. — Eichhorn, *Geschichte der Literatur*, V, I, 84. — *Mémoires concernant les Chinois*, XV, 1. — Staunton, *Miscellaneous notices relating to China*. — Gabelentz *Éléments de la gramm. mandchoue* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycopædie*.

AMIOT. *Voy.* AMYOT.

AMIR, fils d'Aidin, régnait, vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Il aida Jean Cantacuzène, empereur grec, à comprimer une insurrection qui l'avait forcé à se réfugier chez le despote de Servie, et il délivra l'impératrice Irène, assiégée dans Démotica par les Bulgares. Il mourut quelque temps après à Smyrne, bloquée par les Vénitiens et par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*.

* **AMIRDOVALT**, médecin arménien, natif d'Amasie, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il visita plusieurs contrées de l'Orient, vint à Constantinople, et s'établit à Philippopolis, où il composa un traité de médecine en arménien, sous le titre : *Ankidatz anbed* (Inutile pour l'ignorant), 2 vol. in-fol., 1476. Le premier volume contient la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la thérapeutique; le deuxième volume est entièrement consacré à un exposé de la matière médicale par ordre alphabétique. Les maladies y sont divisées en inflammatoires (ayant pour principe le chaud), et en anesthéniques (ayant pour principe le froid). L'auteur cite souvent des autorités grecques, arabes et arméniennes.

Storia letteraria di Armenia, p. 148.

* **AMLETH** ou **HAMLETH**, prince du Jutland, vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. Il était, selon Saxo-Grammaticus, fils d'Horvendill, prince feudataire du Jutland, et de Gérutha, fille de Roric, quinzième roi de Danemark depuis Danus. Fengo fit assassiner Horvendill, son frère, épousa Gérutha, et se mit en possession de la principauté. Amleth, craignant de partager le sort de son père, fit semblant d'être fou; et Saxo nous raconte de lui une foule de traits qui sont un mélange d'esprit observateur et de démence. C'est, comme on voit, le fond du drame de Shakspeare. Les traditions scandinaves confirment l'existence d'un homme appelé Amleth : on montrait jadis dans le Jutland un champ, avec une tombe portant le nom d'Amleth; et Pontanus (*Histoire du Danemark*, publiée en 1631) parle de la défaite d'Amleth par Vigleth, *in campo Amlethi dicto*. On remarque encore aujourd'hui, aux environs d'Elseneur, l'endroit où le père d'Amleth aurait été assassiné. Saxo rapporte seulement que Fengo tua son frère, sans dire ni où ni comment. Mais Belleforest, dans sa traduction de Saxo, ajoute de son chef que Fengo tua Horvendill dans un banquet. Shakspeare se servit de la mauvaise traduction de Belleforest, et, par son drame admirable, donna en quelque sorte une âme à la tradition danoise. Holberg, Baden, Péterson et la plupart des historiens récents du Danemark, regardent toute l'histoire d'Amleth comme fabuleuse, tandis que Müller laisse entrevoir qu'elle n'est pas tout à fait sans fondement.

Saxo-Grammaticus, *Historia danica*, édit. de P.-E. Müller et Velschow, I, 135, 161. — P.-E. Müller, *Critisk undersægelse af Danmarks og Norges Pagnhistorie, aller om Trovaerdigheden af Saxos og Snorros Kilder*, p. 42-44. — Joannes Magnus, *De Omnibus*, p. 95, 96. — Pontanus, *Rerum danicarum historia*, p. 19, 20. — Pontoppidan, *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*, II, 22, 24. — Torfæus, *Series dynastarum Daniæ*, p. 238, 202. — Dahlmann, *Geschichte von Dænemark*, I, 19.

* **AMLING** (*Charles-Gustave*), célèbre graveur allemand, né à Nuremberg en 1651, mort en 1701. Il parvint à se faire remarquer, à Munich, de l'électeur de Bavière, Maximilien II, qui l'envoya étudier à Paris sous F. de Poilly, l'un des plus habiles graveurs d'alors. Après son retour à Munich, il fut nommé graveur de la cour, et s'acquit une grande renommée en Allemagne. Ses portraits sont fort estimés. Ses tableaux historiques sont d'un dessin faible et quelquefois incorrect.

Doppelmayr, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis et Künstlern*. — Heinecken, *Dict. des Artistes*, etc.

* **AMMAN** (*George-Christophe*), médecin de Ratisbonne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Exercitatio medica casum practicum exponens*; Iéna, 1656, in-4°; — Ἄσκησις Ἰατρική *De sanguificatione læsa*; Iéna, 1659, in-4°. Ce médecin ne se trouve pas mentionné dans les biographies médicales.

Biographical Dictionary.

AMMAN (*Jean-Conrad*), médecin allemand, né à Schaffhouse en 1669, mort vers 1730 à Warmond, près de Leyde. Il étudia à Bâle et exerça la médecine à Amsterdam, où il se fit surtout connaître par l'enseignement des sourds-muets. On a de lui : 1° *Surdus loquens*, etc.; Amsterdam, 1692, in-8°; — 2° *Dissertatio de*

loquela, qua non solum vox humana et loquendi artificium ex originibus suis eruuntur, sed et traduntur media, quibus ii, qui ab incunabulis surdi et muti fuerunt, loquelam adipisci possint; Amsterdam, 1700, in-8°. Ce travail a été traduit en français par Beauvais de Préau, et se trouve imprimé à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets* par Deschamps, 1779, in-12. On doit aussi à Amman une bonne édition des œuvres de Cœlius Aurelianus, avec les notes de Jansson van Almeloveen; enfin il a traduit en hollandais plusieurs dialogues de Platon; Amsterdam, 1709 et 1722, in-4°.

Haller, *Biblioth. med. pract.*

AMMAN (*Jean*), médecin et botaniste allemand, né à Schaffhouse en 1707, mort à Saint-Pétersbourg en 1741. Fils du professeur Jean-Jacques (et non du précédent, comme l'indique la *Biographie universelle*), il étudia la médecine à Leyde sous le célèbre Boerhaave. Sur la recommandation de son maître, il se rendit, en 1730, à Londres auprès de Sloane, qu'il aida dans plusieurs entreprises littéraires. En 1731 il devint membre de la Société royale de Londres, et en 1733 il fut appelé spontanément à Saint-Pétersbourg, où il occupa jusqu'à sa mort une chaire de botanique et d'histoire naturelle. Quelque temps avant sa mort, il avait été nommé membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Ses manuscrits et ses riches herbiers, renfermant les plantes qu'il avait recueillies en Hollande, en Angleterre et en Russie, furent achetés par le musée de Saint-Pétersbourg.

On a de lui : 1° *Stirpium rariorum in imperio Rutheno sponte provenientium Icones et descriptiones;* Petrop., 1739, in-4°. Cet ouvrage était destiné à faire connaître les plantes que J.-G. Gmelin, Messerschmid et Heinzelmann avaient trouvées pendant leurs voyages dans la Russie asiatique. Il ne contient que trente-cinq plantes assez bien dessinées : sa publication fut arrêtée par la mort de l'auteur, à peine âgé de trente-quatre ans; — 2° plusieurs articles intéressants dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, dont le tome Ier renferme les descriptions et les figures des *tacca, trichilia* et *siphonanthus* (*clerodendron*); le tome X, la description de quelques fougères des Antilles, envoyées par Guillaume Houlston. Ce dernier a établi, en l'honneur d'Amman, le genre *ammania*, qui comprend un petit nombre d'espèces, la plupart tropicales, de la famille des salicariées. F. H.

Richter, *Geschichte der Medicin in Russland*, t. III, p. 268. — Sprengel, *Geschichte der Botanik*, t. II, p. 198. — J. Amman, *Ouvrages*.

AMMAN (*Jean-Jacques*), chirurgien et voyageur allemand, né en 1586 à Thalweil sur le lac de Zurich, mort à Zurich en 1658. Il fut instruit par son père dans l'art chirurgical, et accompagna, en 1612 et 1613, l'ambassadeur hongrois Negroni dans son voyage à Constantinople, en Syrie, en Palestine et en Égypte. Il a publié la relation de ce voyage sous le titre : *Reise ins gelobte Land, von dannen durch die Wüste und Ægypten gen Alexandrien*, etc., 3 vol. in-8°; Zurich, 1618. Cet ouvrage renferme des notices très-curieuses; il a été réimprimé dans un recueil allemand de *Voyages dans la terre promise;* Zurich, 1678.

Biographie médicale. — Haller, *Bibliotheca medico-practica*, t. I, p. 400.

AMMAN ou **AMOUN** (*Josse*), dessinateur et peintre allemand, né à Zurich en 1535, mort en 1591 à Nuremberg, où il s'était établi depuis 1573. Outre un grand nombre de gravures sur bois, sur verre, et de dessins à la plume, on a de lui : 1° une collection des *Portraits des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Henri III, avec une courte biographie de chacun d'eux; Francfort, 1576; — 2° des gravures pour l'*Histoire du Nouveau Testament;* — 3° Une collection de costumes de femmes : *Gynæceum, sive Theatrum mulierum, in quo omnium Europæ gentium fœmineos habitus figuris expressos videre fas est;* Francfort, 1586, in-4°; ibid., 1592; — 4° *Panoplia omnium liberalium mechanicarum et sedentariarum artium genera continens*, etc.; Francfort, 1564, collection précieuse de cent treize pièces, représentant les diverses manipulations des arts; — 5° *Artis pingendi enchiridion;* Francfort, 1578; — 6° *Figures bibliques*, etc.; Francfort, 1571 et 1579; — 7° *les Hommes de Tite-Live;* Strasbourg, 1631.

Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*, t. I, 22. — Heineken; Nagler.

AMMANATI. *Voy.* PICCOLOMINI.

AMMANATI (*Barthélemy*), architecte et sculpteur, né à Florence en 1511, mort en 1589. Il fut d'abord élève de Baccio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole, et le duc Cosme de Médicis le nomma son architecte. Les principaux ouvrages d'Ammanati sont : les statues qui décorent à Naples le tombeau de Sannazar; à Rome, le tombeau du cardinal de Monti; à Florence, le pont de la Trinité et plusieurs fontaines; il termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages qui, depuis, ont été imitées par l'architecte J. de Brosse au palais du Luxembourg, à Paris. On trouve dans la collection des dessins de la galerie de Florence un ouvrage d'Ammanati, intitulé *la Città* (la ville), renfermant les plans des différents édifices propres à rendre une ville commode et magnifique. Ses ouvrages de sculpture ont un caractère grand, mais un peu maniéré; ses bronzes sont exécutés avec finesse.

Vasari, *Uomini illustri dell' Italia.* — Cicognara, *Storia di scultura.* — Baldinucci, *Vite de' pittori*, etc.

***AMMANATI** (*Giovanni*), habile sculpteur italien du quatorzième siècle. Il était chef des artistes qui, en 1331 et 1355, furent employés à la construction des stalles du chœur de la ca-

thédrale d'Orviéto. Il était renommé pour son habileté dans les travaux de marqueterie.

Della Valle, *Istoria del duomo d'Orvieto.*

AMMANN (*Paul*), botaniste et médecin allemand, né à Breslau le 31 août 1634, mort à Leipzig le 4 février 1691. Il étudia la médecine dans diverses universités d'Allemagne, et voyagea en Hollande et en Angleterre. En 1664, l'Académie des Curieux de la nature se l'associa sous le nom de *Dryander*. Depuis 1670 jusqu'à sa mort, il remplit, à l'université de Leipzig, successivement les chaires de médecine, de botanique et de physiologie. Ammann fut en quelque sorte le créateur du jardin botanique de Leipzig, le plus beau de l'Allemagne au dix-septième siècle.

Voici les titres de ses ouvrages, dans leur ordre chronologique : 1° *Medicina critica, sive decisoria, id est, centuria casuum in facultate Lipsiensi resolutarum variis discursibus aucta*; Rudolstadt, 1670, in-4°; — 2° *Præliminaris excusatio qua casuum et responsuum suorum importunam editionem deprecatur*; Leipzig, 1670, in-4°; — 3° *Parænesis ad discentes circa institutionum medicarum emendationem occupata*; Rudolstadt, 1673, in-12; Leipzig, 1677, in-12; — 4° *Archæus synopticus, Eccardi Leichneri archæo synoptico contra Parænesin ad discentes, oppositus*; ibid., 1674, in-12; — 5° *Suppellex botanica, hoc est, enumeratio plantarum quæ non solum in horto medico Academiæ Lipsiensis sed etiam in aliis circa urbem viridariis, pratis ac sylvis, etc., progerminare solent. Accessit brevis ad materiam medicam manuductio*; Leipzig, 1675, in-8° : c'est un catalogue raisonné des plantes du jardin botanique de Leipzig; — 6° *Character plantarum naturalis ab ultimo fine, videlicet, fructificatione, desumptus*; Leipzig, 1676, in-12; Francofurti, 1685, in-12; Leipzig, 1686, in-12, avec des additions; Francofurti, 1701, in-12, avec des additions de Daniel Nebel. Quoique partisan de la méthode de Morison, qui caractérise les plantes d'après les feuilles, l'auteur établit deux cent vingt genres, d'après l'organisation des graines; — 7° *Hortus Bosianus quoad exotica solum descriptus*; Lipsiæ, 1686, in-4°. Cet opuscule renferme la description de plusieurs plantes rares, classées d'après la méthode de Morison; — 8° *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quo veterum medicorum et philosophorum hypotheses in corpus juris civilis pariter ac canonici hactenus transumptæ, a præconceptis opinionibus vindicantur*; Francfort et Leipzig, 1689, in-8°; — 9° *Praxis vulnerum lethalium sex decadibus historiarum rariorum, ut plurium traumaticarum, cum cribationibus adornata*; Francfort, 1690, in-8°; Leipzig, 1701, in-8°. — Amman est véritablement l'auteur de la classification des plantes d'après l'organisation de la graine. F. H.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Haller, *Bibliotheca botanica*

***AMMAR IBN YASIR**, surnommé *Aboul-Yokhdán*, Arabe célèbre, de la tribu des Ans, l'un des compagnons du prophète, vivait dans la première moitié du septième siècle. Il embrassa, l'un des premiers, la doctrine de l'islam. Fait prisonnier par les idolâtres de la Mecque, il fut condamné à être brûlé vif. « Les flammes, dit Aboulféda, entouraient déjà Ammár, quand Mahomet, qui vint à passer, étendit sa main sur le bûcher, et préserva ainsi son ami du contact du feu. Il accompagna Mahomet dans sa fuite en Abyssinie, et on entendait souvent dire au prophète « que la vérité et la justice ne quitteraient jamais son ami Ammár. » Après la mort d'Othman, Ammár se fit partisan d'Ali contre Moawiyah. Il assista à la bataille du Chameau (657-658 de J.-C.), où il fut sauvé d'une manière miraculeuse. Il périt à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans la bataille de Sefayn, où il commandait la cavalerie d'Ali. Un petit-fils d'Ammár, nommé Abdallah Ibn Saïd, s'établit en Espagne, et devint le père d'une nombreuse postérité connue sous le nom de *Beni-Saïd*, dans la province de Grenade.

Aboulféda, *Vie de Mohammed* (trad. par M. des Vergers); Paris, 1837. — Elmacin, *Hist. Sarac.*, lib. I, cap. VI. — D'Herbelot, *Bibl. orientale.* — Al-Makkari, *Moham. dyn.*, II, 18.

***AMMIANUS** (Ἀμμιανός), poëte grec, vivait au temps de l'empereur Adrien. On a de lui plus de vingt épigrammes, dans l'*Anthologie grecque* (lib. IX et XI). On ne sait rien de sa vie.

Fabricius, *Biblioth. græca.* — Jacobs. *Antholog. græca.*

AMMIEN MARCELLIN, ou *Ammianus Marcellinus*, historien latin, issu d'une famille grecque, naquit, selon Libanius (*epist.* 983), à Antioche, vers 320 de J.-C., et mourut vers la fin du quatrième siècle. Il entra fort jeune au service militaire, et fit ses premières campagnes dans la Gaule et en Asie, sous les ordres d'Ursicinus, maître de la cavalerie, sous le règne de Constance (de 340 à 350 de J.-C.). Dans ces campagnes, il paraît avoir été attaché, comme *protector domesticus*, espèce de cadet de famille, à la personne d'Ursicinus. Dans le dix-huitième livre de son Histoire, il fait lui-même une mention modeste de ses services militaires. Il servit ensuite avec Eutrope dans la malheureuse expédition de l'empereur Julien contre Sapor. Il se trouvait à Amide quand cette ville, située près du Tigre, fut attaquée par le roi de Perse; il parvint à s'enfuir à Antioche avec les débris de l'armée. Après la mort de Julien, il paraît avoir servi encore sous les règnes de Valentinien, de Valens, de Gratien et de Théodose I[er], qui monta sur le trône en 379 de J.-C. Ammien se retira du service militaire avec le rang de *comes*, aux termes d'un rescrit impérial (*Cod. Just.*, IX, tit. 27). Il résulte, de divers passages de son Histoire, qu'il avait visité non-seulement l'Asie Mineure et la Mésopotamie, mais la Gaule (lib. XV, 9), l'Égypte (IX, 4), enfin la plus grande partie de l'empire romain. Ses témoignages sont donc du plus grand poids.

daille en or, gravée par Simon. Après s'être retiré du service de la marine, il demeura à Yarmouth, où il mourut.

* **AMES** (*Nathaniel*), astronome et médecin américain, né en 1708, mort à Dedham en 1765, petit fils de Joseph Ames, pratiquait la médecine à Dedham, ville située à neuf lieues de Boston, et publia pendant quarante ans un *Almanach populaire* américain.

Allen, *American biographical and historical Dictionary*, p. 37.

AMESTRIS ou **AMASTRIS.** Il y a deux princesses de ce nom : l'une, femme de Xerxès, dont Hérodote (IX, 109 et suiv.) rapporte la cruauté à l'égard d'Artaünté, princesse vertueuse que Xerxès essaya de séduire ; l'autre, nièce de Darius Codoman, et tour à tour femme du général macédonien Cratérus, de Denys d'Héraclée et de Lysimaque (*voy.* AMASTRIS). C'est à cette dernière, qui fut tuée par ses fils, qu'on attribue la fondation de la ville d'Amestris en Paphlagonie, aujourd'hui Amassérah, et dont le port était jadis très-fréquenté. Après avoir fait partie du royaume du Pont, cette ville assez importante, fondée sur l'emplacement de l'antique Sésame, ville forte, située sur une hauteur, et connue déjà d'Homère, passa sous la domination des Romains. Après le partage de l'empire d'Orient, elle fut une des principales villes de l'empire de Trébisonde ; en 1210 elle devint la propriété de Théodore Lascaris, puis celle des Génois ; et quand Mahomet II eut pris Constantinople, il s'empara encore d'Amestris, dont le port n'était pas sans importance. On a des médailles d'Amestris. [*Enc. des g. du m.*]

Hérodote, liv. IX. — Diodore, liv. XI.

AMFREVILLE (D'), nom de plusieurs marins français du dix-septième siècle. Ils étaient trois frères, dont l'aîné, marquis d'Amfreville, commandait l'aile gauche de la flotte française lors de la prise d'Alger par Duquesne en 1683. Il prit également part à la reddition de Tripoli en 1685 sous d'Estrées. En 1690, chargé de la croisière d'Irlande, il ramena cinq mille Irlandais qui venaient prendre du service en France. Il se distingua, ainsi que ses deux frères, à la bataille de la Hogue en 1693. Le plus jeune d'entre eux, le chevalier d'Amfreville, contribua à la victoire de Lagos et à la défense de Saint-Malo.

Van Tenac, *Histoire générale de la Marine*. — Quincy, *Histoire militaire de Louis le Grand*. — Hennequin, *Biographie maritime*.

AMHERST (*Jeffry*, lord), général anglais, né le 29 janvier 1717, mort le 3 août 1793. Il assista, sous les ordres du duc de Cumberland, aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck, et fut nommé en 1758 major général de l'armée. Pendant la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, il commanda les troupes anglaises qui, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderoga, Crownpoint, Québec et Montréal, s'emparèrent, en 1760, du Canada. De retour en Angleterre, il entra dans le conseil privé du roi, et fut en 1776 élevé à la pairie, avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent.

Gentleman's Magazine, septembre 1797. — *Annual Necrology*, 1797-1798. — *Biographical Dictionary*.

* **AMHERST** (*William Pitt*, comte D'), neveu et héritier du précédent, né vers 1770, mort vers 1845. Élevé dans les principes du ministre Pitt, lord d'Amherst s'attacha de conviction au parti tory, et lui resta constamment fidèle. Après avoir suivi la carrière diplomatique, il fut choisi par la compagnie des Indes orientales pour remplir, dans l'intérêt du commerce de cette compagnie, une mission en Chine, et s'embarqua en 1816 pour cette destination, avec une suite nombreuse. Il pénétra jusqu'au centre du *Céleste Empire;* mais ce voyage n'eut point un résultat satisfaisant. Les concessions qu'il fit aux mandarins chinois et à l'empereur sur l'article de l'étiquette de cour donnèrent lieu de leur part à de nouvelles exigences, et le fier Breton refusa enfin de se soumettre au cérémonial ridicule et humiliant qu'on voulait lui faire subir. Pendant son retour en Europe, il fit naufrage, et se sauva sur la chaloupe du vaisseau à Batavia.

A Sainte-Hélène il eut une longue entrevue avec Napoléon, et au mois d'août 1817 il débarqua en Angleterre, aussi peu satisfait de son entreprise en Chine que l'avait été, vingt-trois ans auparavant, son devancier lord Macartney. La relation de son voyage ne fut pas publiée par lui-même ; mais Abel (*voy.* ce mot), qui l'avait accompagné en qualité de médecin et de naturaliste, en fit connaître les événements les plus importants, et on en trouve aussi quelques fragments dans la relation du capitaine Élie. La compagnie des Indes, loin de lui imputer le mauvais succès de cette tentative, lui tint compte de ses efforts, et en 1823 lord Amherst fut nommé au poste important de gouverneur général dans les Indes orientales. C'est sous son administration qu'eut lieu la guerre des Anglais avec le puissant peuple des Birmans. En 1826 il reçut le titre de comte. Rappelé en Europe en 1828, il revint en Angleterre, où il est mort âgé.

M. N. Wallich, préposé au jardin botanique de la compagnie des Indes orientales, a donné, en l'honneur de la comtesse Amherst et de sa fille miss Sarah, le nom d'*amherstia nobilis* à une fleur de l'Inde, extrêmement remarquable par sa grandeur, sa conformation et l'éclat de sa couleur. Le genre des *amherstia*, de la classe des *diadelphia decandria* de Linné, et de l'ordre naturel des légumineuses, appartient en propre à l'empire des Birmans, et est cultivé dans les jardins de Martaban. L'*amherstia nobilis*, dont rien n'égale la magnificence, s'appelle en birman *thoca :* on en trouve la représentation en grandeur naturelle et réduite, dans un ouvrage très-précieux qui a été publié à Londres chez Treuttel

et Würtz et Richter, sous le titre suivant : *Plantæ asiaticæ rariores, or descriptions and figures of a select number of unpublished East Indian plants*, 3 vol. in-fol. avec 300 planches color.; Londres, 1829. [*Enc. des g. du m.*]

AMHURST (*Nicolas*), littérateur anglais, né à Marden, dans le comté de Kent vers la fin du dix-septième siècle, mort le 27 avril 1742 à Twickenham. Il fut élevé au collége de Saint-John à Oxford, où il se fit déjà connaître par son écrit *Protestant Popery, or the convocation* (1718), écrit dirigé contre le haut clergé anglican. Ce pamphlet, bien plus que les mauvaises mœurs qu'on lui reprochait, fit chasser Amhurst du collége Saint-John. Il se vengea par deux satires anonymes, publiées, l'une, *Terræ Filius*, en 1721, et l'autre, *Oculus Britanniæ, an heroi co-panegyrical poem on the University of Oxford*, en 1724. Après avoir quitté Oxford, il vint à Londres, et s'y fit publiciste. Sa principale entreprise fut le journal *le Craftsman*, vers 1729 ou 1730; il le dirigea avec un immense succès, et aida puissamment à dépopulariser l'administration de Walpole. Ce succès fut sans doute dû en grande partie à la collaboration de Bolingbroke, de Pulteney et d'autres chefs de l'opposition, Amhurst fut détenu quelques jours à propos d'une lettre satirique publiée sous le nom supposé de Colley Cibber dans *le Craftsman* du 2 juillet 1727. Lorsque les amis politiques d'Amhurst arrivèrent au pouvoir en 1742, ils oublièrent complétement les services qu'il leur avait rendus, et cette ingratitude semble avoir hâté la mort du poëte publiciste. On a en outre d'Amhurst : *An epistle from the princesse Sobieski to the chevalier de Saint-George*, in-8°, 1719; — *Poems on several occasions*, in-8°, 1720; — *The British general*, poëme à la mémoire du duc de Marlborough.

Wilson, *History of Merchant Taylor's School.* — Cibbers, *Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, V. 333-334. — *Biographia Britannica.*

* **AMICI** (*Jean-Baptiste*), physicien italien, né à Modène en 1784. Il étudia les mathématiques à Bologne, et montra de bonne heure un goût prononcé pour la construction des instruments d'optique; il employa les loisirs que lui laissait sa chaire de mathématiques au lycée de Panaro, principale école du duché de Modène, à s'occuper de découvertes utiles au progrès des arts et des sciences. Il parvint à composer un alliage très-dur, capable de prendre et de conserver un beau poli, avec lequel il construisit, dès le commencement de notre siècle, des miroirs de télescopes de 11 pouces de diamètre et de 20 pieds de foyer. En 1812, il montra un de ces télescopes aux astronomes de l'observatoire de Milan. Vers 1827, Amici construisit des microscopes dioptriques (à six oculaires et trois objectifs) qui portent son nom, et qui, malgré les microscopes si perfectionnés d'Oberhaeuser, sont encore aujourd'hui fort estimés. Il imagina six espèces différentes de *camera lucida* pour le dessin et les observations microscopiques. On lui doit aussi un excellent appareil pour observer et mesurer exactement tous les phénomènes de lumière polarisée. Inspecteur général des études dans le duché de Modène en 1831, il fut appelé par le grand-duc de Toscane à la direction de l'observatoire de Florence après la mort de L. Pons, et continue encore aujourd'hui à honorer son pays par ses travaux.

Amici a publié, dans différents recueils académiques, un grand nombre de mémoires et d'observations sur *les étoiles doubles*, sur *les satellites de Jupiter*, sur *les diamètres équatorial et polaire du soleil* (à l'aide d'un nouveau micromètre), sur *la circulation de la sève dans les végétaux*, sur *les infusoires*, sur *la fécondation des plantes*, etc. C'est à l'aide du microscope qu'il a pu se livrer à une série d'observations intéressantes sur la structure et la circulation de la sève dans quelques plantes, telles que les *chara*. Ces observations se trouvent dans les vol. XVIII et XIX des *Memorie della Società Italiana*. — Vincent Amici, son fils, est professeur de mathématiques à Pise, et assiste le père dans ses travaux.

Conversations-Lexicon.

AMICI (*Thomas*), sculpteur italien du quinzième siècle. Il fit en 1495, de concert avec J. Mabila de Mazo, un tableau pour l'autel de san Nicolo, dans la cathédrale de Crémone. C'est ce qu'indique l'inscription qui se trouve sur les deux colonnes latérales de l'autel. — Malvasia fait mention d'un *Antonio-Federico Amici*, peintre de Bologne et disciple de Cesare Gennari.

Cicognara, *Storia della Scultura.* — Malvasia, *Felsina Pittrice.*

AMICO (*Antonin*), prêtre sicilien et historiographe du roi d'Espagne Philippe IV, mourut en 1641. Il a publié plusieurs ouvrages historiques de quelque valeur, et en a laissé beaucoup d'autres manuscrits. Ses ouvrages imprimés sont : *Sacræ Domus Templi, sive Militum Templariorum, Notitiæ et tabularia*; Palerme, 1636, in-fol.; — *Dissertatio de urbis Syracusarum Archiepiscopatu*; Naples, 1640, in-4°, et dans le *Thesaurus Antiquitatum Siciliæ*, t. II; Leyde, 1723; — *Series Ammiratorum Siciliæ*; Palerme, 1640, in-4°; — *De Messanensis Prioratus Militum sancti Joannis Origine*; Palerme, 1640; — Une histoire des vice-rois de Sicile, écrite en espagnol, et intitulée *Chronologia de los Virreyes que han governado el Regno de Sicilia*; Palermo, 1640, 1687, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMICO (*Barthélemy*), jésuite, né à Anza en Lucanie en 1562, mort à Naples en 1649. Il fut professeur et préfet des études dans l'université de Naples. Son principal ouvrage est un savant commentaire sur Aristote, intitulé *In universam Aristotelis philosophiam notæ et disputationes*, 7 vol. in-fol.; Naples de 1623 à 1648. Mazzuchelli donne la liste de ses autres ouvrages

de philosophie, de théologie et de casuistique.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMICO (*Bernardin*), religieux franciscain, né à Gallipoli dans la terre d'Otrante. Il était prieur de l'ordre des Minimes à Jérusalem en 1596. Il y resta cinq ans, dessinant et décrivant les lieux saints. A son retour en Italie, il publia le fruit de ses travaux, sous le titre de *Trattato delle piante, ed immagini dei sacri edifici di Terra sancta, designate in Gerusalemme.... Ombreggiate ed intagliate da Ant. Tempesti, Fiorentino;* Rome, 1609, in-fol. Cet ouvrage imprimé avec luxe, et dédié à Philippe III, roi d'Espagne, est devenue rare. Il a été réimprimé à Florence en 1620, avec des augmentations considérables et une dédicace à Cosme II, grand-duc de Toscane : les planches de cette seconde édition sont gravées par le célèbre Callot.

Biografia degli uomini illustri del regno di Napoli.

AMICO (*Étienne*), religieux du mont Cassin, né à Palerme, mort en 1662. Il publia sous le nom de Fanesto Musica (*Fanesto* est l'anagramme de *Stefano*, Étienne) un volume de poésies latines, intitulé *Sacra Lyra, variorum auctorum cantionibus contexta, in latina epigrammata conversis;* Palerme, 1650, in-12.

Coronelli, *Bibliotheca universale,* III, 231

AMICO (*Faustin*), poëte italien, né à Bassano en 1524, mort en 1558. Il a laissé, entre autres, une épître à son ami Alexandre Campesano, sous ce titre : *Faustini Amici, Bassanensis, anno ætatis suæ XXIV immaturata morte prorepti, Epistola ad Alexandrum Campesanum;* Venise, 1664, in-4°; — des poésies italiennes publiées dans le recueil de Gobbi.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***AMICO** (*François*), jésuite italien, né à Cosenza, d'une famille noble, en 1578, mort à Gratz en 1651. Il se fit jésuite en 1596, et, après avoir enseigné la théologie à Aquilée, à Naples et à Gratz, il fut préfet des études à Vienne. François Amico est l'auteur d'un *Cursus theologiæ* publié en neuf vol. in-fol. de 1630 à 1650, réimprimé à Douai en huit vol., et à Anvers en neuf vol. en 1650.

Cornelli, *Bibliotheca universale.*

***AMICO** (*Laurent*), religieux de l'ordre de Saint-François, né à Milazzo le 17 décembre 1633. Il se fit franciscain en 1648, enseigna dans son ordre à Catane, pendant sept ans, la théologie et la philosophie, fut deux fois provincial des Franciscains en Sicile, et devint vicaire général dans la province de Palo. Il publia sous le nom d'Antonin qu'il portait avant d'entrer en religion : *Dissertationes epistolares ad Amicum et Formularium electionis canonicæ;* — *Discursus quo probatur linguam italicam a Sicula derivatam;* — *Vita di Papino Martire.*

Moréri, édit., de 1759.

AMICO (*Louis*), comte Castellafero, diplomate italien, né à Asti en 1757, mort à Florence le 17 mai 1832. Il étudia à Paris et à Gœttingue. Il fut successivement ministre de Sardaigne à Naples, à Vienne, à Berlin et à Florence. Avec lui s'éteignit une des plus anciennes familles du Piémont.

Tipaldo, *Biografia italiana.*

AMICO (*Philippe*), né à Milazo en Sicile, en 1654, a publié *Riflessioni istorici sulla citta di Milazzo;* Catane, 1700, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMICO (*Raymond*), musicien italien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né vers la fin du seizième siècle à Noto en Sicile, a publié des *mottetti* de une à quatre voix; Messine, 1621.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

AMICO (*Vito-Marie*), antiquaire italien, né à Catane en Sicile en 1693, mort en 1762. Descendant d'une noble famille, il entra, à l'âge de vingt ans, dans l'ordre des Bénédictins, et fit profession au monastère de San-Nicola delle-Arene à Catane. Il enseigna l'histoire à l'université de Catane, puis la philosophie et la théologie dans son ordre, dont il devint prieur en 1733, et abbé en 1747. Il reçut, en 1751, de Charles, roi des Deux-Siciles, le titre d'historiographe de la Sicile. Amico dirigea ses études du côté des antiquités de son pays, et de l'histoire de l'Église de Sicile. Il publia avec Mongitore une nouvelle édition de la *Sicilia sacra* de Rocco Pirro, avec de nombreuses additions, consistant surtout en notices sur les couvents des bénédictins en Sicile. Cette édition, publiée en 1733, à Venise, avec la fausse indication de Palerme, 2 vol. in-fol., fut trouvée si incorrecte, qu'Amico fit réimprimer à Catane, dans la même année, avec de nouvelles additions, tout ce qui lui appartenait dans cet ouvrage, sous le titre suivant : *Siciliæ sacræ libri quarti integra pars secunda, reliquas Abbatiarum ord. S. Benedicti, quæ in Roccho Pirro desiderantur, notitias complectens. Auctore G. T. D. P. D. Vito Maria Amico a Catana Benedictino casinensi. Accessit supplementum ad notitiam San-Martini de Scalis, San-Joannis de Eremitis Panormi, et San-Placidi de Colonero Messanensi. Editio secunda correctior, variis documentis ac diplomatibus aucta;* Catane, 1733, in-fol. Amico écrivit bientôt après, sa *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catanæ historia;* Catane, 1741, un vol. in-fol., suivi de trois autres volumes, dont le dernier parut en 1746. Il publia aussi, avec un commentaire étendu et des additions, les dix premiers livres de la chronique de Sicile par Fazello : *Fratris Thomæ Fazelli siculi Prædic. ord. de Rebus siculis decas prima, criticis animadversionibus atque auctario abs. T. D. D. Vito Maria Amico, etc. illustrata;* Catane, 1749, 3 vol. in-fol. Ce travail fut suivit d'un ouvrage encore plus important sur l'histoire et la géographie de la Sicile : *Lexicon Topographicum siculum,* six vol. in-4°, Palerme 1757-1760. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII,* tom. VIII. — *Biografia degli uomini illustri della Sicilia,* tom. II.

*AMICUS (*Bonaventure* D'), peintre et moine capucin d'Amiens en Picardie, se fit connaître, vers la fin du seizième siècle, par ses tableaux de sujets religieux. Bonaventure était le maître de Quentin Varin, célèbre peintre d'Amiens, auquel il enseigna la perspective.

Daire, *Tableau historique des sciences*, etc., *de la province de Picardie*. — Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*AMICUS (*Diomède*), médecin italien, natif de Plaisance, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On ne sait rien de sa vie. Ses ouvrages, qui témoignent d'une connaissance profonde des médecins anciens, ont pour titres : *Tractatus tres exactissimi : primus, de morbis omnibus generatim; secundus, de peste; tertius, de variolis, morbillis et scrophulis;* Venise, 1599, in-4°; — *De morbis sporadibus;* Venise, 1605 et 1607, in-4°. L'auteur entend par maladies *sporadiques* celles qui se déclarent chez certains individus, dans certaines conditions données.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*AMIDANO (*Pomponio*), peintre italien du seizième siècle, natif de Parme. Il fut un des meilleurs élèves de Parmegiano : son chef-d'œuvre se trouve dans l'église de la Madonne del Quartiere, à Parme. D'autres tableaux du même peintre se trouvent à San-Michelino et dans l'église della Trinità.

Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

AMIGONI ou AMICONI (*Jacques*), peintre italien, né à Venise en 1675, mort en Espagne en 1752. Il voyagea en Flandre, en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. On remarque, parmi ses tableaux, l'*Histoire de Judith*, et *les Amours de Jupiter et d'Io*.

Zanetti, *Della pittura Veneziana*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

* AMIGONI (*Ottavio*), peintre italien, né à Brescia en 1605, mort en 1661. Il fut disciple d'Antonio Gaudino, et peignait à l'huile et à fresque. On a de lui plusieurs tableaux dans les églises de Brescia.

Orlandi, *Abecedario pittorico*.

AMIK DE BOKHARA, poëte persan, qui florissait sous le règne du sultan Sandjar, dans la première moitié du douzième siècle. Il composa un roman en vers sur les amours de Yousouf et Zulaikha (c'est-à-dire du patriarche Joseph et de la femme de Putiphar), thème favori des poëtes persans.

Daulatshah, *Poëtes persans*.

AMILCAR ou HAMILCAR, nom punique, commun à plusieurs généraux ou suffètes carthaginois, dont les principaux sont :

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Barca*, ou *Barcas*, c'est-à-dire *la Foudre*, général carthaginois, mort l'an 228 avant J.-C. Il appartenait à une famille qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Il fut le père d'Annibal, et eut d'abord le commandement des troupes en Sicile, dans la dix-huitième année de la première guerre punique. Il se porta sur les côtes de l'Italie, ravagea les terres des Bruttiens et des Locriens, déjoua toutes les mesures des consuls romains, et termina promptement une campagne qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de stratégie. Pendant cinq ans il dévasta ainsi l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains. Mais après que Hannon fut vaincu par le consul Lutatius (en 242 avant J.-C.) dans un combat naval livré près des îles Égades, Amilcar se prononça pour la paix, dans l'intérêt de sa patrie, qu'il voyait épuisée par les dépenses d'une aussi longue guerre. Il entra en négociations avec les Romains, ces ennemis mortels de Carthage; mais bien décidé à se venger d'eux aussitôt que les forces de sa patrie le permettraient. Il se comporta dans cette mission avec une noble fierté. Catulus ne voulait conclure la paix qu'à la condition qu'Amilcar mettrait bas les armes et évacuerait la Sicile. Amilcar répondit qu'il aimerait mieux voir sa patrie ensevelie sous ses propres ruines, et périr lui-même les armes à la main, que se montrer devant ses concitoyens couvert d'une telle infamie. De retour dans son pays, il trouva les affaires dans un état bien différent de celui qu'il s'était imaginé. Carthage était en proie à des discordes civiles. Les troupes mercenaires, au nombre de près de cent mille hommes, s'étaient soulevées, et s'étaient emparées successivement de presque toutes les places fortes. Amilcar, revêtu du commandement absolu, fit rentrer dans l'obéissance toutes les villes rebelles, entre autres Utique et Hippone.

Quelque temps après, il demanda et obtint le commandement de l'armée d'Espagne. On rapporte qu'à cette occasion Amilcar fit jurer à son fils Annibal, âgé de neuf ans, au milieu d'un sacrifice solennel, une haine implacable aux Romains. On sait qu'Annibal a tenu son serment.

Amilcar emmena ainsi avec lui son fils et son gendre Asdrubal, jeune homme d'une rare beauté et d'une grande valeur.

Amilcar passa le détroit, et envahit l'Espagne. Pendant les neuf ans qu'il y commanda, il soumit plusieurs peuples, enrichit Carthage de leurs dépouilles, et fonda, dit-on, *Barcino* (Barcelone). Enfin, il périt en combattant contre les Vectones, nation de la Lusitanie. Son gendre Asdrubal lui succéda dans le commandement.

Un autre *Amilcar*, fils de Bomilcar, fut vaincu en 213 avant J.-C., par les Scipions.

Cornelius Nepos, *in Reg.*, c. III; *in Amilc.*, c. I, II, III. — Justin, XLIV, V. — Tite-Live, XXI, I; XXIV, XLI. — Diodore de Sicile, XXV. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IX, p. 86.

AMILCAR (Ἀμίλκας), général carthaginois fils de Giscon, mort l'an 309 avant J.-C. Les Carthaginois, instruits des progrès que faisait en Sicile l'armée d'Agathocle, équipèrent une flotte considérable, dont ils conférent le commandement à Amilcar. Après avoir perdu plusieurs navires par une tempête violente, il aborda

en Sicile avec environ cinquante mille hommes, défit Agathocle dans la bataille d'Himère, et rendit l'espoir à ses alliés.

Pendant qu'il assiégeait Syracuse, Agathocle, partit secrètement, alla attaquer les Carthaginois dans leur propre pays, et brûla ses vaisseaux dès qu'il eut touché la terre d'Afrique. Les habitants de Carthage envoyèrent en Sicile des députés à Amilcar, pour l'inviter à venir au plus tôt à leur secours, lui montrant tous les morceaux de fer provenant des navires incendiés. Amilcar avertit les ambassadeurs de garder le plus profond silence sur leur propre désastre, et de répandre, au contraire, le bruit qu'Agathocle avait perdu toute son armée avec toute sa flotte, et de faire voir, à l'appui de cette nouvelle, les fragments de fer qu'ils portaient avec eux. Les députés s'acquittèrent de ce stratagème, et sommèrent les Syracusains de se rendre; mais les assiégés, informés de l'état réel des choses, continuèrent à se défendre vigoureusement. Amilcar, dans une attaque nocturne, tomba entre les mains des Syracusains, qui l'égorgèrent, et envoyèrent sa tête à Agathocle en Afrique.

Diodore de Sicile, XVIII. — Justin, XXII. 3.

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Rhodanus* ou le Rhodien, fut envoyé par les Carthaginois, vers l'an 330 avant J.-C., auprès d'Alexandre le Grand, avec ordre d'épier les desseins de ce conquérant. Il feignit d'être exilé de sa patrie, et de venir chercher un asile auprès de ce prince. Il s'offrit en même temps à le suivre dans ses expéditions, comme simple soldat. Ainsi, chaque fois qu'il découvrait quelque nouveau projet du roi; il l'écrivait à ses concitoyens sur des tablettes de bois. Après la mort d'Alexandre, il revint à Carthage, où ses ingrats compatriotes le firent mourir.

Justin, XXI, 6.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième khalife de la race des Abbassides. *Voy.* AMYN.

***AMINADDIN DE NAZALABAD**, poëte persan, florissait dans la première moitié du quinzième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages en vers, dont on peut voir les titres dans Daulatshah, ou dans Hammer, *Vies des poëtes persans*.

Daulatshah, *Poëtes persans*.

AMIOT ou **AMYOT** (*Joseph*), jésuite missionnaire français en Chine, né en 1718 à Toulon, mort à Pékin en 1794. Il arriva à Macao en 1750, et se rendit le 22 août 175, sur les ordres de l'empereur Khien-long, à Pékin, où ses connaissances en physiques et en mathématiques le mirent en grand crédit. Il a le premier fait connaître aux Européens la Chine d'une manière plus exacte, et les célèbres sinologues Desguignes, Abel Rémusat, etc., ont largement puisé dans ses écrits, dont voici les titres : *Éloge de la ville de Moukden, capitale de la Mandchourie, et de ses environs, poëme composé en chinois et en tartare par Khien-long, empereur de la Chine et de la Tartarie, accompagné de notes curieuses sur la géographie, sur l'histoire naturelle de la Tartarie orientale et sur les anciens usages des Chinois, composées par les éditeurs chinois et tartares. On y a joint une pièce de vers sur le thé, composée par le même empereur*, traduit du chinois en français; Paris, 1770, in-8°; ce poëme de Khien-long sur la ville de Moukden, qui excita l'enthousiasme de Voltaire, est la première composition poétique qui ait été faite en tartare-mandchou; — *Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois, ouvrage sur lequel les aspirans aux grades militaires sont obligés de subir les examens. On y a joint dix préceptes adressés aux troupes par l'empereur Yong-Tscheng et des planches gravées pour l'intelligence des exercices, des évolutions*, etc, Paris, 1772, in-4°, avec 21 planches gravées; cette traduction ne contient que trois des six principaux *kings* ou livres classiques chinois sur les arts militaires. Elle a été réimprimée dans les t. VII et VIII des *Mémoires sur les Chinois* (Paris, 1776 et suiv., in-4°); avec addition du 4e et 6e et de planches; — *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise;* Bruxelles, 1773, in-4° et 1782, in-8°; cette lettre, adressée à la société royale de Londres, en 1770, et dont il parut une analyse dans les *Philosophical Transactions*, avait pour but de réfuter les idées de Needham sur la ressemblance supposée des anciens caractères égyptiens gravés sur un buste d'Isis à Turin, avec les caractères chinois; elle fut réimprimée dans le vol. I des *Mémoires sur les Chinois;* Paris, 1776, in-4°; — *Abrégé historique des principaux traits de la Vie de Confucius;* Paris, 1787, in-4°, avec fig.; réimp. dans le tom. XII des *Mémoires sur les Chinois;* — *Dictionnaire tartare-mandchou-français, composé d'après un dictionnaire mandchou-chinois*, par Amiot, et publié par Langlès; Paris, 1789, 3 vol. in-4°; ce dictionnaire donna pour la première fois aux savants de l'Europe une idée exacte de la langue des conquérants de la Chine; — *Traduction de l'Hymne tartare-mandchou chanté à l'occasion de la conquête de Kin-Tchouen*, avec des notes de Langlès; Paris, 1792, in-8°; — *Alphabet tartare-mandchou*, publié par Langlès; Paris, 1807, in-8°, avec une Introduction, où il recommande l'étude de cette langue, dont la littérature, d'après Abel-Remusat (*Recherches sur les langues tartares*), ne se compose que de traductions textuelles du chinois. Les autres travaux d'Amiot se trouvent insérés dans les 16 volumes des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts et les usages des Chinois;* Paris, 1776-1814, in-4°. Nous en mentionnerons particulièrement les suivants : *De la musique des Chinois, tant ancienne, que moderne*, dans le tome VI; — *Grammaire tartare-mandchoue*, dans le tome XIII, qui n'est

qu'une traduction imparfaite de celle du P. Gerbillon, publiée en latin dans Thévenot, *Collection des Voyages; — Apologie de la haute antiquité de la chronologie chinoise contre le P. Cibot; — Observations à propos de l'ouvrage de Pauw Recherches sur les Égyptiens et les Chinois; — Histoire des nations tributaires de la Chine; — Abrégé chronologique des annales de la Chine; — Esquisses biographiques sur les personnes les plus distinguées de la Chine, empereurs, généraux, savants, poëtes, etc.; — Notices sur l'histoire contemporaine de la Chine, comprenant la soumission des Tartars-Torgouts, les exploits du général Akoui, etc.; — Vie et doctrine de Laotsé; et histoire de la secte fondée par lui.* L'assertion émise par Amiot dans cet écrit, à savoir que les Chinois avaient professé le dogme de la trinité 200 ans avant J.-C., a été refutée par M. Stanislas Julien. On dit qu'Amiot avait aussi traduit les *Fables de la Fontaine* en tartare-mandchou.

Lettres édifiantes et curieuses, XXVIII, 158. — Abel Remusat, *Recherches sur les langues tartares*, I, 97. — Eichhorn, *Geschichte der Literatur*, V, I, 84. — *Mémoires concernant les Chinois*, XV, 1. — Staunton, *Miscellaneous notices relating to China*. — Gabelentz *Éléments de la gramm. mandchoue* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycopædie*.

AMIOT. *Voy.* AMYOT.

AMIR, fils d'Aidin, régnait, vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Il aida Jean Cantacuzène, empereur grec, à comprimer une insurrection qui l'avait forcé à se réfugier chez le despote de Servie, et il délivra l'impératrice Irène, assiégée dans Démotica par les Bulgares. Il mourut quelque temps après à Smyrne, bloquée par les Vénitiens et par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*.

* **AMIRDOVALT**, médecin arménien, natif d'Amasie, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il visita plusieurs contrées de l'Orient, vint à Constantinople, et s'établit à Philippopolis, où il composa un traité de médecine en arménien, sous le titre : *Ankidatz anbed* (Inutile pour l'ignorant), 2 vol. in-fol., 1476. Le premier volume contient la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la thérapeutique; le deuxième volume est entièrement consacré à un exposé de la matière médicale par ordre alphabétique. Les maladies y sont divisées en inflammatoires (ayant pour principe le chaud), et en anesthéniques (ayant pour principe le froid). L'auteur cite souvent des autorités grecques, arabes et arméniennes.

Storia letteraria di Armenia, p. 148.

* **AMLETH** ou **HAMLETH**, prince du Jutland, vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. Il était, selon Saxo-Grammaticus, fils d'Horvendill, prince feudataire du Jutland, et de Gérutha, fille de Roric, quinzième roi de Danemark depuis Danus. Fengo fit assassiner Horvendill, son frère, épousa Gérutha, et se mit en possession de la principauté. Amleth, craignant de partager le sort de son père, fit semblant d'être fou; et Saxo nous raconte de lui une foule de traits qui sont un mélange d'esprit observateur et de démence. C'est, comme on voit, le fond du drame de Shakspeare. Les traditions scandinaves confirment l'existence d'un homme appelé Amleth : on montrait jadis dans le Jutland un champ, avec une tombe portant le nom d'Amleth; et Pontanus (*Histoire du Danemark*, publiée en 1631) parle de la défaite d'Amleth par Vigleth, *in campo Amlethi dicto*. On remarque encore aujourd'hui, aux environs d'Elseneur, l'endroit où le père d'Amleth aurait été assassiné. Saxo rapporte seulement que Fengo tua son frère, sans dire ni où ni comment. Mais Belleforest, dans sa traduction de Saxo, ajoute de son chef que Fengo tua Horvendill dans un banquet. Shakspeare se servit de la mauvaise traduction de Belleforest, et, par son drame admirable, donna en quelque sorte une âme à la tradition danoise. Holberg, Baden, Péterson et la plupart des historiens récents du Danemark, regardent toute l'histoire d'Amleth comme fabuleuse, tandis que Müller laisse entrevoir qu'elle n'est pas tout à fait sans fondement.

Saxo-Grammaticus, *Historia danica*, édit. de P.-E. Müller et Velschow, I, 135, 161. — P.-E. Müller, *Critisk undersægelse af Danmarks og Norges Pagnhistorie, aller om Trovaerdigheden af Saxos og Snorros Kilder*, p. 42-44. — Joannes Magnus, *De Omnibus*, p. 95, 96. — Pontanus, *Rerum danicarum historia*, p. 19, 20. — Pontoppidan, *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*, II, 22, 24. — Torfæus, *Series dynastarum Daniæ*, p. 238, 202. — Dahlmann, *Geschichte von Dænemark*, I, 19.

* **AMLING** (*Charles-Gustave*), célèbre graveur allemand, né à Nuremberg en 1651, mort en 1701. Il parvint à se faire remarquer, à Munich, de l'électeur de Bavière, Maximilien II, qui l'envoya étudier à Paris sous F. de Poilly, l'un des plus habiles graveurs d'alors. Après son retour à Munich, il fut nommé graveur de la cour, et s'acquit une grande renommée en Allemagne. Ses portraits sont fort estimés. Ses tableaux historiques sont d'un dessin faible et quelquefois incorrect.

Doppelmayr, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis et Künstlern*. — Heinecken, *Dict. des Artistes*, etc.

* **AMMAN** (*George-Christophe*), médecin de Ratisbonne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Exercitatio medica casum practicum exponens*; Iéna, 1656, in-4°; — Ἄσκησις Ἰατρική *De sanguificatione læsa*; Iéna, 1659, in-4°. Ce médecin ne se trouve pas mentionné dans les biographies médicales.

Biographical Dictionary.

AMMAN (*Jean-Conrad*), médecin allemand, né à Schaffhouse en 1669, mort vers 1730 à Warmond, près de Leyde. Il étudia à Bâle et exerça la médecine à Amsterdam, où il se fit surtout connaître par l'enseignement des sourds-muets. On a de lui : 1° *Surdus loquens*, etc.; Amsterdam, 1692, in-8°; — 2° *Dissertatio de*

en Sicile avec environ cinquante mille hommes, défit Agathocle dans la bataille d'Himère, et rendit l'espoir à ses alliés.

Pendant qu'il assiégeait Syracuse, Agathocle, partit secrètement, alla attaquer les Carthaginois dans leur propre pays, et brûla ses vaisseaux dès qu'il eut touché la terre d'Afrique. Les habitants de Carthage envoyèrent en Sicile des députés à Amilcar, pour l'inviter à venir au plus tôt à leur secours, lui montrant tous les morceaux de fer provenant des navires incendiés. Amilcar avertit les ambassadeurs de garder le plus profond silence sur leur propre désastre, et de répandre, au contraire, le bruit qu'Agathocle avait perdu toute son armée avec toute sa flotte, et de faire voir, à l'appui de cette nouvelle, les fragments de fer qu'ils portaient avec eux. Les députés s'acquittèrent de ce stratagème, et sommèrent les Syracusains de se rendre; mais les assiégés, informés de l'état réel des choses, continuèrent à se défendre vigoureusement. Amilcar, dans une attaque nocturne, tomba entre les mains des Syracusains, qui l'égorgèrent, et envoyèrent sa tête à Agathocle en Afrique.

Diodore de Sicile, XVIII. — Justin, XXII. 3.

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Rhodanus* ou le Rhodien, fut envoyé par les Carthaginois, vers l'an 330 avant J.-C., auprès d'Alexandre le Grand, avec ordre d'épier les desseins de ce conquérant. Il feignit d'être exilé de sa patrie, et de venir chercher un asile auprès de ce prince. Il s'offrit en même temps à le suivre dans ses expéditions, comme simple soldat. Ainsi, chaque fois qu'il découvrait quelque nouveau projet du roi; il l'écrivait à ses concitoyens sur des tablettes de bois. Après la mort d'Alexandre, il revint à Carthage, où ses ingrats compatriotes le firent mourir.

Justin, XXI, 6.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième khalife de la race des Abbassides. *Voy.* AMYN.

***AMINADDIN DE NAZALABAD**, poëte persan, florissait dans la première moitié du quinzième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages en vers, dont on peut voir les titres dans Daulatshah, ou dans Hammer, *Vies des poëtes persans*.

Daulatshah, *Poëtes persans*.

AMIOT ou **AMYOT** (*Joseph*), jésuite missionnaire français en Chine, né en 1718 à Toulon, mort à Pékin en 1794. Il arriva à Macao en 1750, et se rendit le 22 août 175, sur les ordres de l'empereur Khien-long, à Pékin, où ses connaissances en physiques et en mathématiques le mirent en grand crédit. Il a le premier fait connaître aux Européens la Chine d'une manière plus exacte, et les célèbres sinologues Desguignes, Abel Rémusat, etc., ont largement puisé dans ses écrits, dont voici les titres : *Éloge de la ville de Moukden, capitale de la Mandchourie, et de ses environs, poëme composé en chinois et en tartare par Khien-long, empereur de la Chine et de la Tartarie, accompagné de notes curieuses sur la géographie, sur l'histoire naturelle de la Tartarie orientale et sur les anciens usages des Chinois, composées par les éditeurs chinois et tartares. On y a joint une pièce de vers sur le thé, composée par le même empereur*, traduit du chinois en français; Paris, 1770, in-8°; ce poëme de Khien-long sur la ville de Moukden, qui excita l'enthousiasme de Voltaire, est la première composition poétique qui ait été faite en tartare-mandchou; — *Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ère chrétienne par différents généraux chinois, ouvrage sur lequel les aspirans aux grades militaires sont obligés de subir les examens. On y a joint dix préceptes adressés aux troupes par l'empereur Yong-Tscheng et des planches gravées pour l'intelligence des exercices, des évolutions*, etc, Paris, 1772, in-4°, avec 21 planches gravées; cette traduction ne contient que trois des six principaux *kings* ou livres classiques chinois sur les arts militaires. Elle a été réimprimée dans les t. VII et VIII des *Mémoires sur les Chinois* (Paris, 1776 et suiv., in-4°); avec addition du 4e et 6e et de planches; — *Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise;* Bruxelles, 1773, in-4° et 1782, in-8°; cette lettre, adressée à la société royale de Londres, en 1770, et dont il parut une analyse dans les *Philosophical Transactions*, avait pour but de réfuter les idées de Needham sur la ressemblance supposée des anciens caractères égyptiens gravés sur un buste d'Isis à Turin, avec les caractères chinois; elle fut réimprimée dans le vol. I des *Mémoires sur les Chinois;* Paris, 1776, in-4°; — *Abrégé historique des principaux traits de la Vie de Confucius;* Paris, 1787, in-4°, avec fig.; réimp. dans le tom. XII des *Mémoires sur les Chinois;* — *Dictionnaire tartare-mandchou-français, composé d'après un dictionnaire mandchou-chinois*, par Amiot, et publié par Langlès; Paris, 1789, 3 vol. in-4°; ce dictionnaire donna pour la première fois aux savants de l'Europe une idée exacte de la langue des conquérants de la Chine; — *Traduction de l'Hymne tartare-mandchou chanté à l'occasion de la conquête de Kin-Tchouen*, avec des notes de Langlès; Paris, 1792, in-8°; — *Alphabet tartare-mandchou*, publié par Langlès; Paris, 1807, in-8°, avec une Introduction, où il recommande l'étude de cette langue, dont la littérature, d'après Abel-Remusat (*Recherches sur les langues tartares*), ne se compose que de traductions textuelles du chinois. Les autres travaux d'Amiot se trouvent insérés dans les 16 volumes des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts et les usages des Chinois;* Paris, 1776-1814, in-4°. Nous en mentionnerons particulièrement les suivants : *De la musique des Chinois, tant ancienne, que moderne*, dans le tome VI; — *Grammaire tartare-mandchoue*, dans le tome XIII, qui n'est

qu'une traduction imparfaite de celle du P. Gerbillon, publiée en latin dans Thévenot, *Collection des Voyages; — Apologie de la haute antiquité de la chronologie chinoise contre le P. Cibot; — Observations à propos de l'ouvrage de Pauw Recherches sur les Égyptiens et les Chinois; — Histoire des nations tributaires de la Chine; — Abrégé chronologique des annales de la Chine; — Esquisses biographiques sur les personnes les plus distinguées de la Chine, empereurs, généraux, savants, poëtes, etc.; — Notices sur l'histoire contemporaine de la Chine, comprenant la soumission des Tartars-Torgouts, les exploits du général Akoui, etc.; — Vie et doctrine de Laotsé; et histoire de la secte fondée par lui.* L'assertion émise par Amiot dans cet écrit, à savoir que les Chinois avaient professé le dogme de la trinité 200 ans avant J.-C., a été refutée par M. Stanislas Julien. On dit qu'Amiot avait aussi traduit les *Fables de la Fontaine* en tartare-mandchou.

Lettres édifiantes et curieuses, XXVIII, 158. — Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, I, 97. — Eichhorn, *Geschichte der Literatur*, V, I, 84. — *Mémoires concernant les Chinois*, XV, 1. — Staunton, *Miscellaneous notices relating to China*. — Gabelentz *Éléments de la gramm. mandchoue* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encycopædie*.

AMIOT. *Voy.* AMYOT.

AMIR, fils d'Aidin, régnait, vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Il aida Jean Cantacuzène, empereur grec, à comprimer une insurrection qui l'avait forcé à se réfugier chez le despote de Servie, et il délivra l'impératrice Irène, assiégée dans Démotica par les Bulgares. Il mourut quelque temps après à Smyrne, bloquée par les Vénitiens et par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*.

* **AMIRDOVALT**, médecin arménien, natif d'Amasie, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il visita plusieurs contrées de l'Orient, vint à Constantinople, et s'établit à Philippopolis, où il composa un traité de médecine en arménien, sous le titre : *Ankidatz anbed* (Inutile pour l'ignorant), 2 vol. in-fol., 1476. Le premier volume contient la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la thérapeutique; le deuxième volume est entièrement consacré à un exposé de la matière médicale par ordre alphabétique. Les maladies y sont divisées en inflammatoires (ayant pour principe le chaud), et en anesthéniques (ayant pour principe le froid). L'auteur cite souvent des autorités grecques, arabes et arméniennes.

Storia letteraria di Armenia, p. 148.

* **AMLETH** ou **HAMLETH**, prince du Jutland, vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. Il était, selon Saxo-Grammaticus, fils d'Horvendill, prince feudataire du Jutland, et de Gérutha, fille de Roric, quinzième roi de Danemark depuis Danus. Fengo fit assassiner Horvendill, son frère, épousa Gérutha, et se mit en possession de la principauté. Amleth, craignant de partager le sort de son père, fit semblant d'être fou; et Saxo nous raconte de lui une foule de traits qui sont un mélange d'esprit observateur et de démence. C'est, comme on voit, le fond du drame de Shakspeare. Les traditions scandinaves confirment l'existence d'un homme appelé Amleth : on montrait jadis dans le Jutland un champ, avec une tombe portant le nom d'Amleth; et Pontanus (*Histoire du Danemark*, publiée en 1631) parle de la défaite d'Amleth par Vigleth, *in campo Amlethi dicto*. On remarque encore aujourd'hui, aux environs d'Elseneur, l'endroit où le père d'Amleth aurait été assassiné. Saxo rapporte seulement que Fengo tua son frère, sans dire ni où ni comment. Mais Belleforest, dans sa traduction de Saxo, ajoute de son chef que Fengo tua Horvendill dans un banquet. Shakspeare se servit de la mauvaise traduction de Belleforest, et, par son drame admirable, donna en quelque sorte une âme à la tradition danoise. Holberg, Baden, Péterson et la plupart des historiens récents du Danemark, regardent toute l'histoire d'Amleth comme fabuleuse, tandis que Müller laisse entrevoir qu'elle n'est pas tout à fait sans fondement.

Saxo-Grammaticus, *Historia danica*, édit. de P.-E. Müller et Velschow, I, 136, 161. — P.-E. Müller, *Critisk undersægelse af Danmarks og Norges Pagnhistorie, aller om Trovaerdigheden af Saxos og Snorros Kilder*, p. 42-44. — Joannes Magnus, *De Omnibus*, p. 95, 96. — Pontanus, *Rerum danicarum historia*, p. 19, 20. — Pontoppidan, *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*, II, 22, 24. — Torfæus, *Series dynastarum Daniæ*, p. 238, 202. — Dahlmann, *Geschichte von Dænemark*, I, 19.

* **AMLING** (*Charles-Gustave*), célèbre graveur allemand, né à Nuremberg en 1651, mort en 1701. Il parvint à se faire remarquer, à Munich, de l'électeur de Bavière, Maximilien II, qui l'envoya étudier à Paris sous F. de Poilly, l'un des plus habiles graveurs d'alors. Après son retour à Munich, il fut nommé graveur de la cour, et s'acquit une grande renommée en Allemagne. Ses portraits sont fort estimés. Ses tableaux historiques sont d'un dessin faible et quelquefois incorrect.

Doppelmayr, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis et Künstlern*. — Heinecken, *Dict. des Artistes*, etc.

* **AMMAN** (*George-Christophe*), médecin de Ratisbonne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Exercitatio medica casum practicum exponens*; Iéna, 1656, in-4°; — Ἀσχησις Ἰατρικὴ *De sanguificatione læsa*; Iéna, 1659, in-4°. Ce médecin ne se trouve pas mentionné dans les biographies médicales.

Biographical Dictionary.

AMMAN (*Jean-Conrad*), médecin allemand, né à Schaffhouse en 1669, mort vers 1730 à Warmond, près de Leyde. Il étudia à Bâle et exerça la médecine à Amsterdam, où il se fit surtout connaître par l'enseignement des sourds-muets. On a de lui : 1° *Surdus loquens, etc.*; Amsterdam, 1692, in-8°; — 2° *Dissertatio de*

loquela, qua non solum vox humana et loquendi artificium ex originibus suis eruuntur, sed et traduntur media, quibus ii, qui ab incunabulis surdi et muti fuerunt, loquelam adipisci possint; Amsterdam, 1700, in-8°. Ce travail a été traduit en français par Beauvais de Préau, et se trouve imprimé à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets* par Deschamps, 1779, in-12. On doit aussi à Amman une bonne édition des œuvres de Cœlius Aurelianus, avec les notes de Jansson van Almeloveen; enfin il a traduit en hollandais plusieurs dialogues de Platon; Amsterdam, 1709 et 1722, in-4°.

Haller, *Biblioth. med. pract.*

AMMAN (*Jean*), médecin et botaniste allemand, né à Schaffhouse en 1707, mort à Saint-Pétersbourg en 1741. Fils du professeur Jean-Jacques (et non du précédent, comme l'indique la *Biographie universelle*), il étudia la médecine à Leyde sous le célèbre Boerhaave. Sur la recommandation de son maître, il se rendit, en 1730, à Londres auprès de Sloane, qu'il aida dans plusieurs entreprises littéraires. En 1731 il devint membre de la Société royale de Londres, et en 1733 il fut appelé spontanément à Saint-Pétersbourg, où il occupa jusqu'à sa mort une chaire de botanique et d'histoire naturelle. Quelque temps avant sa mort, il avait été nommé membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Ses manuscrits et ses riches herbiers, renfermant les plantes qu'il avait recueillies en Hollande, en Angleterre et en Russie, furent achetés par le musée de Saint-Pétersbourg.

On a de lui : 1° *Stirpium rariorum in imperio Rutheno sponte provenientium Icones et descriptiones;* Petrop., 1739, in-4°. Cet ouvrage était destiné à faire connaître les plantes que J.-G. Gmelin, Messerschmid et Heinzelmann avaient trouvées pendant leurs voyages dans la Russie asiatique. Il ne contient que trente-cinq plantes assez bien dessinées : sa publication fut arrêtée par la mort de l'auteur, à peine âgé de trente-quatre ans; — 2° plusieurs articles intéressants dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, dont le tome Ier renferme les descriptions et les figures des *tacca, trichilia* et *siphonanthus* (*clerodendron*); le tome X, la description de quelques fougères des Antilles, envoyées par Guillaume Houlston. Ce dernier a établi, en l'honneur d'Amman, le genre *ammania*, qui comprend un petit nombre d'espèces, la plupart tropicales, de la famille des salicariées. F. H.

Richter, *Geschichte der Medicin in Russland*, t. III, p. 268. — Sprengel, *Geschichte der Botanik*, t. II, p. 198. — J. Amman, *Ouvrages*.

AMMAN (*Jean-Jacques*), chirurgien et voyageur allemand, né en 1586 à Thalweil sur le lac de Zurich, mort à Zurich en 1658. Il fut instruit par son père dans l'art chirurgical, et accompagna, en 1612 et 1613, l'ambassadeur hongrois Negroni dans son voyage à Constantinople, en Syrie, en Palestine et en Égypte. Il a publié la relation de ce voyage sous le titre : *Reise ins gelobte Land, von dannen durch die Wüste und Ægypten gen Alexandrien*, etc., 3 vol. in-8°; Zurich, 1618. Cet ouvrage renferme des notices très-curieuses; il a été réimprimé dans un recueil allemand de *Voyages dans la terre promise;* Zurich, 1678.

Biographie médicale. — Haller, *Bibliotheca medico-practica*, t. I, p. 600.

AMMAN ou **AMOUN** (*Josse*), dessinateur et peintre allemand, né à Zurich en 1535, mort en 1591 à Nuremberg, où il s'était établi depuis 1573. Outre un grand nombre de gravures sur bois, sur verre, et de dessins à la plume, on a de lui : 1° une collection des *Portraits des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Henri III, avec une courte biographie de chacun d'eux; Francfort, 1576; — 2° des gravures pour l'*Histoire du Nouveau Testament;* — 3° Une collection de costumes de femmes : *Gynæceum, sive Theatrum mulierum, in quo omnium Europæ gentium fœmineos habitus figuris expressos videre fas est;* Francfort, 1586, in-4°; ibid., 1592; — 4° *Panoplia omnium liberalium mechanicarum et sedentariarum artium genera continens*, etc.; Francfort, 1564, collection précieuse de cent treize pièces, représentant les diverses manipulations des arts; — 5° *Artis pingendi enchiridion;* Francfort, 1578; — 6° *Figures bibliques*, etc.; Francfort, 1571 et 1579; — 7° *les Hommes de Tite-Live;* Strasbourg, 1631.

Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*, t. I, 22. — Heinecken; Nagler.

AMMANATI. *Voy.* PICCOLOMINI.

AMMANATI (*Barthélemy*), architecte et sculpteur, né à Florence en 1511, mort en 1589. Il fut d'abord élève de Baccio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole, et le duc Cosme de Médicis le nomma son architecte. Les principaux ouvrages d'Ammanati sont : les statues qui décorent à Naples le tombeau de Sannazar; à Rome, le tombeau du cardinal de Monti; à Florence, le pont de la Trinité et plusieurs fontaines; il termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages qui, depuis, ont été imitées par l'architecte J. de Brosse au palais du Luxembourg, à Paris. On trouve dans la collection des dessins de la galerie de Florence un ouvrage d'Ammanati, intitulé *la Città* (la ville), renfermant les plans des différents édifices propres à rendre une ville commode et magnifique. Ses ouvrages de sculpture ont un caractère grand, mais un peu maniéré; ses bronzes sont exécutés avec finesse.

Vasari, *Uomini illustri dell' Italia.* — Cicognara, *Storia di scultura.* — Baldinucci, *Vite de' pittori*, etc.

***AMMANATI** (*Giovanni*), habile sculpteur italien du quatorzième siècle. Il était chef des artistes qui, en 1331 et 1355, furent employés à la construction des stalles du chœur de la ca-

thédrale d'Orviéto. Il était renommé pour son habileté dans les travaux de marqueterie.

Della Valle, *Istoria del duomo d'Orvieto*.

AMMANN (*Paul*), botaniste et médecin allemand, né à Breslau le 31 août 1634, mort à Leipzig le 4 février 1691. Il étudia la médecine dans diverses universités d'Allemagne, et voyagea en Hollande et en Angleterre. En 1664, l'Académie des Curieux de la nature se l'associa sous le nom de *Dryander*. Depuis 1670 jusqu'à sa mort, il remplit, à l'université de Leipzig, successivement les chaires de médecine, de botanique et de physiologie. Ammann fut en quelque sorte le créateur du jardin botanique de Leipzig, le plus beau de l'Allemagne au dix-septième siècle.

Voici les titres de ses ouvrages, dans leur ordre chronologique : 1° *Medicina critica, sive decisoria, id est, centuria casuum in facultate Lipsiensi resolutarum variis discursibus aucta;* Rudolstadt, 1670, in-4°; — 2° *Præliminaris excusatio qua casuum et responsuum suorum importunam editionem deprecatur;* Leipzig, 1670, in-4°; — 3° *Parænesis ad discentes circa institutionum medicarum emendationem occupata;* Rudolstadt, 1673, in-12; Leipzig, 1677, in-12; — 4° *Archæus synopticus, Eccardi Leichneri archæo synoptico contra Parænesin ad discentes, oppositus;* ibid., 1674, in-12; — 5° *Suppellex botanica, hoc est, enumeratio plantarum quæ non solum in horto medico Academiæ Lipsiensis sed etiam in aliis circa urbem viridariis, pratis ac sylvis*, etc., *progerminare solent. Accessit brevis ad materiam medicam manuductio;* Leipzig, 1675, in-8° : c'est un catalogue raisonné des plantes du jardin botanique de Leipzig; — 6° *Character plantarum naturalis ab ultimo fine, videlicet, fructificatione, desumptus;* Leipzig, 1676, in-12; Francofurti, 1685, in-12; Leipzig, 1686, in-12, avec des additions; Francofurti, 1701, in-12, avec des additions de Daniel Nebel. Quoique partisan de la méthode de Morison, qui caractérise les plantes d'après les feuilles, l'auteur établit deux cent vingt genres, d'après l'organisation des graines; — 7° *Hortus Bosianus quoad exotica solum descriptus;* Lipsiæ, 1686, in-4°. Cet opuscule renferme la description de plusieurs plantes rares, classées d'après la méthode de Morison; — 8° *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quo veterum medicorum et philosophorum hypotheses in corpus juris civilis pariter ac canonici hactenus transumptæ, a præconceptis opinionibus vindicantur;* Francfort et Leipzig, 1689, in-8°; — 9° *Praxis vulnerum lethalium sex decadibus historiarum rariorum, ut plurium traumaticarum, cum cribationibus adornata;* Francfort, 1690, in-8°; Leipzig, 1701, in-8°. — Amman est véritablement l'auteur de la classification des plantes d'après l'organisation de la graine. F. H.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Haller, *Bibliotheca botanica*

***AMMAR IBN YASIR**, surnommé *Aboul-Yokhdán*, Arabe célèbre, de la tribu des Ans, l'un des compagnons du prophète, vivait dans la première moitié du septième siècle. Il embrassa, l'un des premiers, la doctrine de l'islam. Fait prisonnier par les idolâtres de la Mecque, il fut condamné à être brûlé vif. « Les flammes, dit Aboulféda, entouraient déjà Ammár, quand Mahomet, qui vint à passer, étendit sa main sur le bûcher, et préserva ainsi son ami du contact du feu. Il accompagna Mahomet dans sa fuite en Abyssinie, et on entendait souvent dire au prophète « que la vérité et la justice ne quitteraient jamais son ami Ammár. » Après la mort d'Othman, Ammár se fit partisan d'Ali contre Moawiyah. Il assista à la bataille du Chameau (657-658 de J.-C.), où il fût sauvé d'une manière miraculeuse. Il périt à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans la bataille de Sefayn, où il commandait la cavalerie d'Ali. Un petit-fils d'Ammár, nommé Abdallah Ibn Saïd, s'établit en Espagne, et devint le père d'une nombreuse postérité connue sous le nom de *Beni-Saïd*, dans la province de Grenade.

Aboulféda, *Vie de Mohammed* (trad. par M. des Vergers); Paris, 1837. — Elmacin, *Hist. Sarac.*, lib. I, cap. VI. — D'Herbelot, *Bibl. orientale*. — Al-Makkari, *Moham. dyn.*, II, 18.

***AMMIANUS** (Ἀμμιανός), poëte grec, vivait au temps de l'empereur Adrien. On a de lui plus de vingt épigrammes, dans l'*Anthologie grecque* (lib. IX et XI). On ne sait rien de sa vie.

Fabricius, *Biblioth. græca*. — Jacobs, *Antholog. græca*.

AMMIEN MARCELLIN, ou *Ammianus Marcellinus*, historien latin, issu d'une famille grecque, naquit, selon Libanius (*epist.* 983), à Antioche, vers 320 de J.-C., et mourut vers la fin du quatrième siècle. Il entra fort jeune au service militaire, et fit ses premières campagnes dans la Gaule et en Asie, sous les ordres d'Ursicinus, maître de la cavalerie, sous le règne de Constance (de 340 à 350 de J.-C.). Dans ces campagnes, il paraît avoir été attaché, comme *protector domesticus*, espèce de cadet de famille, à la personne d'Ursicinus. Dans le dix-huitième livre de son Histoire, il fait lui-même une mention modeste de ses services militaires. Il servit ensuite avec Eutrope dans la malheureuse expédition de l'empereur Julien contre Sapor. Il se trouvait à Amide quand cette ville, située près du Tigre, fut attaquée par le roi de Perse; il parvint à s'enfuir à Antioche avec les débris de l'armée. Après la mort de Julien, il paraît avoir servi encore sous les règnes de Valentinien, de Valens, de Gratien et de Théodose I[er], qui monta sur le trône en 379 de J.-C. Ammien se retira du service militaire avec le rang de *comes*, aux termes d'un rescrit impérial (*Cod. Just.*, IX, tit. 27). Il résulte, de divers passages de son Histoire, qu'il avait visité non-seulement l'Asie Mineure et la Mésopotamie, mais la Gaule (lib. XV, 9), l'Égypte (IX, 4), enfin la plus grande partie de l'empire romain. Ses témoignages sont donc du plus grand poids.

Après avoir passé la première partie de sa vie dans le tumulte des camps et des affaires, il consacra le reste de ses jours à rédiger l'Histoire de son temps. On ignore l'époque précise de sa mort. On sait toutefois qu'il survécut à l'empereur Gratien, dont il mentionne la fin (lib. XXVII, 6). Comme il parle du temple de Sérapis à Alexandrie, détruit en 391, et de Néotherius, qui fut consul en 390, Ammien devait être alors très-âgé; on peut conjecturer qu'il mourut vers 395. Au nombre de ses contemporains étaient saint Ambroise, saint Basile, Symmaque, Aurelius-Victor, Eutrope, saint Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nyssa, Libanius et Eunapius.

Son ouvrage intitulé *Rerum gestarum libri XXXI* devait être une suite aux *Annales de Tacite;* mais les treize premiers livres, qui contenaient l'histoire romaine depuis l'an 91 de J.-C. (époque où cesse Tacite) jusqu'en 352 de J.-C., sont perdus. Les vingt-huit livres qui nous restent, avec quelques lacunes, forment cependant la partie la plus précieuse : l'auteur y raconte (jusqu'à la mort de Valens en 378) les événements dont il fut souvent témoin oculaire. Il y mêle quelques digressions géographiques, archéologiques et ethnographiques du plus haut intérêt; tels sont les chapitres sur les Sarrasins, dans le livre XIV; sur les Gaulois, dans le livre XV; sur les obélisques, dans le livre XVII; sur la Thrace et les régions du Pont; sa description de l'Égypte, des Pyramides, du Nil; ses remarques sur les animaux de l'Égypte, dans le livre XXII; sa description de la Perse; ses notices sur les Huns, les Alains, etc., dans le livre XXXI. L'ouvrage n'est pas exempt d'erreurs géographiques, surtout en ce qui concerne l'Égypte; mais on y trouve des renseignements exacts sur le bassin de l'Euphrate et du Tigre, théâtre de l'expédition de Julien, que l'auteur avait suivie. En somme, c'est un des meilleurs livres historiques et géographiques du quatrième siècle de notre ère. — Le style d'Ammien est quelquefois diffus et obscur, mais il ne manque pas d'une certaine vigueur, tant soit peu barbare. Son latin rappelle celui du code de Théodose, et il y a des expressions que l'on ne rencontre pas dans les bons classiques. Son jugement est supérieur à son langage, et d'une impartialité remarquable. Ses réflexions sont d'un esprit sain, et dégagé de tout préjugé.

On a beaucoup discuté pour savoir si Ammien fut chrétien ou païen. La question reste encore indécise : quoiqu'il soit plein de respect pour les chrétiens, rien ne prouve dans son langage qu'il ait renoncé au culte du paganisme. Du moins c'était un de ces philosophes éclairés et tolérants, dont il ne manquait pas d'exemples dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'ouvrage d'Ammien fut, dit-on, découvert par Poggio Bracciolini, qui passa une partie de sa vie à rechercher les manuscrits des auteurs grecs et romains. Il fut pour la première fois imprimé à Rome, par A. Sabinus, en 1474; puis successivement à Bologne, par Castellus, en 1517; à Bâle, par Froben, en 1518, et à Augsbourg, en 1533, par Accorso, qui se vante d'y avoir corrigé plus de cinq mille fautes. Cette édition contient les cinq derniers livres, qui jusqu'alors n'avaient point été encore imprimés. En 1533, Gelenius fit paraître à Bâle une édition avec les mêmes additions, sauf le dernier livre et une partie de l'avant-dernier, qui y manquent. L'édition de Valois (Paris, 1681), renferme, outre les notes de Lindenbrog, plusieurs notes nouvelles et une vie de l'historien par Chifflet. Gronovius réimprima cette édition en 1693, à Leyde, in-4° et in-fol., avec quelques annotations. Enfin la meilleure édition est celle que commença Wagner et qu'Erfurdt acheva (Leipzig, 1808, 3 vol, in-8°). — Ammien Marcellin a été traduit en français par de Marolles, 3 vol. in-12; Paris, 1672; par Moulines, 3 vol in-12. On le trouve aussi dans la collection de Panckouke et dans celle de M. Nisard. Il en existe aussi une traduction allemande par Wagner; Francf., 3 vol. in-8°, 1792-1794, et une traduction anglaise par Philémon Holland; Lond., 1609, in-fol.

F. H.

Claude Chifflet, etc., *De Ammiani Marcellini vita, etc.* — Valesii, *Præfationes in poster. et prior. Ammiani editionem.* — Libanius, *Epistolæ.*

AMMIRATO (*Scipion*), dit *l'Ancien*, publiciste italien né à Lecce, dans le royaume de Naples, le 27 septembre 1531; mort à Florence le 30 janvier 1601. Sa famille, qui était originaire de Florence, l'envoya à Naples faire son droit; mais il n'avait aucun goût pour cette étude, et s'adonna de préférence à la littérature et à la poésie. En 1551, il reçut les ordres mineurs de la main de l'évêque de Lecce. Il voyagea ensuite, ou plutôt erra dans toute l'Italie, en quête d'une position. Après avoir résidé quelque temps à Venise, à Rome et à Naples, il revint dans sa ville natale. Il fut employé par quelques gentilshommes du pays, et reçut de l'archevêque de Naples une mission pour le pape Pie V. Il finit par s'établir à Florence en 1569. Ce fut alors que le grand-duc Cosme I[er] le chargea d'écrire l'histoire de Florence, et le cardinal Ferdinand de Médicis lui donna un logement dans sa propre maison de campagne de la Petraia. En 1595, Ammirato devint chanoine de la cathédrale de Florence. Malgré la faveur dont il jouissait auprès des Medicis, il eut encore à se plaindre de la fortune : il se représente, dans ses lettres, citées par Mazzuchelli, comme réduit à mendier des secours qu'on lui refusait quelquefois.

Ammirato fut un écrivain très-fécond; voici la liste de ceux de ses ouvrages qui ont gardé quelque réputation : *Delle Famiglie Nobili Napolitane;* ouvrage généalogique divisé en deux parties : la première fut publiée à Florence, in-fol., en 1580; la seconde dans la même ville, 1651, in-fol. après la mort de l'auteur; — *Discorsi sopra Cornelio Tacito;* Florence, 1594,

in-4°, souvent réimprimé ; — *Orazioni a diversi principi intorno a' i preparamenti che s'avrebbero a fare contro la potenza del Turco;* Florence, 1598, in-4°. — *Il Rota, ovvero delle Imprese;* Florence, 1598; c'est un traité sur les devises héraldiques; — *Istorie Fiorentine*, en deux parties : la première, composée de vingt livres, va jusqu'à l'année 1434, époque à laquelle Cosme de Médicis, surnommé le *Père de la patrie*, revint de son exil; elle fut publiée à Florence, 1600, 1 vol. in-fol. La seconde partie, en 15 livres, allant jusqu'à l'an 1574, fut publiée par Ammirato le jeune, et dédiée au grand-duc Ferdinand II; Florence, 1641, un vol. in-fol. Ammirato, dit le *Jeune* publia une seconde édition de la première partie, avec des additions; Florence, 1647, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage d'Ammirato est l'histoire de Florence la plus exacte et la plus complète qui existe; il a valu à son auteur, de la part de l'Académie de la Crusca, le titre ambitieux de *Tite-Live* moderne; — *Delle Famiglie nobili Fiorentine*, complété et publié par Ammirato le jeune; Florence, 1616, in-fol. — *I Vescovi di Fiesole, di Volterra e d'Arezzo, con l'aggiunta di Scipione Ammirato il Giovane;* Florence, 1637, in-4°; ce sont des notices biographiques sur les évêques de ces trois villes; — *Opuscoli*; Florence, 1640-1642, 3 vol. in-4°; c'est un recueil où se trouvent des discours adressés à des rois et à des papes, des biographies du roi Ladislas et de sa sœur Jeanne II de Naples et de plusieurs membres distingués de la famille des Médicis, des dialogues, des traités et de courts poëmes ; — *Albero e storia dei conti Guidi coll' agiunte di Scipione Ammirato il Giovane;* Florence, 1640, in-fol., et avec des additions, 1650 : les comtes Guidi, dont cet ouvrage retrace l'histoire, avaient joué un rôle important dans les premiers temps de l'histoire de Florence; — *Discorsi delle Famiglie Paladina et Antoglietta;* Florence, 1595, in-4°. Ammirato fut un laborieux et exact investigateur de généalogie, et ses recherches à ce sujet fournissent à l'histoire d'utiles matériaux. Il prétend lui-même qu'il examina cinquante mille documents pour son histoire des Familles nobles napolitaines et six mille pour ses Familles nobles florentines. Ses livres sont devenus très-rares. Ammirato a laissé aussi plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres, une continuation de la Chronique de Monte Cassino, et sa propre biographie, qui se trouve à Florence dans la bibliothèque de Santa-Maria la Nuova.

Scipione AMMIRATO *le Jeune*, né à Montajone, dans la Toscane, vers 1582; mort vers 1630. Il s'appelait de son véritable nom Cristoforo Bianco, et était fils d'un maçon. Ayant servi de secrétaire à Ammirato ancien dans la dernière partie de sa vie, celui-ci le fit son héritier à condition qu'il prendrait son nom et son surnom. Ammirato le jeune publia plusieurs ouvrages posthumes de son bienfaiteur. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

AMMON, frère de Moab, et regardé, ainsi que celui-ci, comme un fruit du commerce incestueux de Loth avec ses filles. Il donna son nom à la race des *Ammonites*.

***AMMON** (*Antoine-Blaise*), musicien allemand, mort vers 1590. On a de lui quelques hymnes sacrés, des messes et des motets.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

***AMMON** (*Charles-Guillaume*), écrivain hippiatrique, né à Trakehnen (Prusse) en 1777. Il a vécu depuis 1813 à Rohrenfeld, près de Neubourg, sur le Danube. Son principal ouvrage est un *Traité complet d'Hippiatrique* (en allemand); Heilbronn, 1804-1807, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1825.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851

AMMON (*Christophe-Fédéric* D'), célèbre prédicateur, théologien protestant, né à Baireuth le 16 janvier 1766, mort le 21 mai 1820. Il étudia à Erlangen, où il devint en 1792 professeur de théologie. Après diverses mutations qui le menèrent d'Erlangen à Gœttingue, de Gœttingue à Erlangen, il fut appelé à Dresde en 1813, et c'est depuis cette époque qu'il a pris rang parmi les meilleurs prédicateurs de l'Allemagne protestante. Entre les nombreux écrits d'Ammon l'on remarque : *Fortbildung des Christenthums zur Weltreligion* (sur la Propagation du christianisme, etc.); Leipzig, 1833-1840, 4 vol. in-8° ; — *Entwurf einer rein biblischen Theologie* (Esquisse d'une théologie biblique pure); Gœttingue, 1802, 3 vol. in-8°; — un Recueil de sermons; — une édit. de *l'Hécube* d'Euripide; Erl. 1748, in-4°.

Conversations-Lexicon.

***AMMON** (*Clément*), graveur allemand, natif de Francfort, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Son talent était fort borné. Il travaillait à Francfort et à Heidelberg, fut gendre de Théodore de Bry, et continua la collection de portraits publiée par de Bry (*Bibliothcea calcografica;* 6 vol. in-4°). Ammon y ajouta les volumes VII et VIII, *Pars bibliothecæ calcograficæ, id est, continuatio secunda et tertia Iconum virorum illustrium ;* Francof. ad Moen., 1650-1652, in-4°. Chaque volume contient cinquante portraits, gravés par Ammon ; et dont Heineken nous a donné les noms. Ammon publia de même en 1669, à Heidelberg, une nouvelle édition des premières parties de cet ouvrage; et, en 1665, il donna une seconde édition de Bry : *Collection de portraits des sultans turcs et persans.* — Son frère *Jean* Ammon fut aussi graveur.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*, etc. — Hüsgen, *Artistisches Magazin.*

***AMMON** (*Fredéric-Auguste*), médecin allemand, fils de Christophe-Frédéric, naquit à Gœttingue le 10 septembre 1799. Il étudia à Leipzig et à Gœttingue, et devint, en 1829, professeur à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde. Il s'est livré plus spécialement au traitement des mala-

dies des yeux. Parmi ses écrits on remarque : *De physiologia tenotomiæ*; Dresde, 1887, in-8° — *Observations cliniques sur les maladies des yeux* (en allemand); Berlin, 1838-1841, 3 vol. in-8°; — *De iritide*; Berlin, 1843, in-8°; — *la Chirurgie plastique* (en allemand); Berlin, 1842, publié de concert avec M. Baumgarten. Il a publié aussi un *Journal d'ophthalmologie*, 5 vol. in-8°; Dresde et Heidelberg, 1830-1836; et un *Recueil mensuel d'observations médico-chirurgicales*; 3 vol.; Leipz. 1838-1840.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

AMMONAS (Ἀμμώνας) ou **AMOUN** (Ἀμοῦν), fondateur en Égypte d'un ordre monastique très-célèbre; mort vers 320 de J.-C. Marié malgré lui par ses parents, il persuada à son épouse de vivre dans une perpétuelle continence. Après dix-huit ans passés de la sorte, il se retira, pour mener une vie encore plus austère, à Scetis et au mont Nitria, au sud du lac Maréotis, où il vécut vingt-deux ans, allant deux fois chaque année visiter son épouse vierge. Il mourut avant saint Antoine, qui lui adressa une lettre. (Voy. *Œuvres de saint Athanase*, II, part. 5, p. 959, éd. Bénéd). On lui attribue des *Règles ascétiques* (Κεφάλαια), traduites en latin par Gérard Vossius (*Bibliot. PP. Ascetica*, t. II, p. 484, Paris, 1661).

Sozom., *Hist. ecclés.*, I, 14. — Socrat., *Hist. ecclés.*, IV, 23. — W. Smith's, *Dictionary*.

AMMONIO (*André*), poëte italien, né à Lucques en 1477, mort à Londres en 1517. Après avoir acquis à Rome une grande réputation par ses connaissances en grec et en latin, il vint en Angleterre, où il fut patroné par Thomas Morus. Malgré cette protection et son talent poétique, Ammonio eut d'abord à souffrir de la misère; et il exprimait à son ami Érasme le regret d'avoir quitté Rome, lorsqu'il fut nommé, en 1513, secrétaire d'Henri VIII pour sa correspondance latine. Ce fut en cette qualité qu'il accompagna le roi d'Angleterre dans sa campagne de France, en 1513. Il célébra en vers latins les succès que les Anglais obtinrent dans cette guerre, et les victoires qu'ils remportèrent sur Jacques IV roi d'Écosse. A l'époque de sa mort il était nonce de Léon X auprès d'Henri VIII. Bayle cite de lui les écrits suivants : *Scotici conflictus Historia*; — *Bucolica seu Eclogæ*; — *De Rebus nihili*; — *Panegyricus quidam*; — *Epigrammata*; — *Poemata diversa*. Tous ces ouvrages sont perdus, à l'exception d'une églogue insérée dans *les Bucolicorum Auctores*; Bâle, 1546. On trouve dans la correspondance d'Érasme onze lettres d'Ammonio. L. J.

Bale, *Scriptorum Britanniæ centuria decima tertia*, n° 45. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Bayle. *Dictonnaire critique*.

AMMONIUS (Ἀμμώνιος), nom commun à plusieurs Grecs, distingués dans les sciences et les lettres. Comme la plupart des Ammonius n'ont pas de prénoms, nous les avons tous rangés, autant que possible, dans l'ordre chronologique.

***AMMONIUS**, célèbre chirurgien d'Alexandrie, paraît avoir vécu sous le règne de Ptolémée-Philadelphe (283-247 avant J.-C.). Il eut, selon Celse, le premier l'idée de broyer les gros calculs de la vessie et de les extraire par fragments; ce qui lui valut le surnom de lithotome (λιθοτόμος). Ce mode d'opération, décrit par Celse, a beaucoup d'analogie avec celui de nos *lithotripteurs* modernes. Voici ce passage de Celse, si intéressant pour l'histoire de la lithotriptie : *Si quando autem is major* (calculus) *non videtur, nisi rupta cervice, extrahi posse, findendus est : cujus repertor Ammonius, ob id* λιθοτόμος *cognominatus est. Id hoc modo fit : uncus injicitur calculo, sic, ut facile cum concussum quoque teneat, ne is retro revolvatur; tum ferramentum adhibetur crassitudinis modicæ, prima parte tenui, seu retusa, quod admotum calculo, et ex altera parte ictum, eum findit, magna cura habita, ne aut ad ipsam vesicam ferramentum perveniat, aut calculi fractura ne quid incidat.*

Aétius et Paul d'Égine citent aussi un Ammonius; mais il est difficile de décider si c'est le lithotome. H.

Celse, *De medic.*, lib. VII, 26. — Aétius, *Tetrab.*, II. — Paul d'Égine, VII, 16.

AMMONIUS, philosophe grec, qui vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Il fut maître de Plutarque, et professa, dit-on, à Athènes une espèce de syncrétisme pour concilier le système d'Aristote avec celui de Platon.

Plutarque, *De adulatoris et amici discrimine*, p. 70. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, V, 153.

AMMONIUS, fils d'Hermias, en latin *Ammonius Hermiæ*, philosophe grec péripatéticien, natif d'Alexandrie, vivait vers la fin du cinquième siècle. En 480 de J.-C., il fut disciple de Proclus à Athènes, et enseigna dans son pays natal la philosophie d'Aristote, ou plutôt un mélange des doctrines d'Aristote avec celles de Platon. Il fut le maître de Zacharie, d'Asclépias de Tralles, de Damascius, de Simplicius et de Jean Philoponus. Ammonius a laissé des commentaires très-estimés sur l'Introduction de Porphyre (*Commentarius in Isagogen Porphyrii de quinque prædicabilibus*); Venise, 1500. in-fol., et 1545, in-8° (en grec); sur les catégories d'Aristote. *In prædicamenta Aristotelis*, avec la vie de ce philosophe; Venise, 1503, in-fol.; sur le *Traité de l'interprétation*; Venise, 1549, in-8°, et Londres, 1658, in-8°, en grec et en latin; enfin des *scolies sur les sept livres de la Métaphysique*, qui sont inédites. Les commentaires sur Aristote ont été réimprimés par Brandis, dans *Scholia in Aristotelem*; Berlin, 1836, in-4°.

Fabricius, *Bibl. græca*, V, 704

***AMMONIUS**, fils d'Ammonius, grammairien grec, vivait à Alexandrie dans la dernière moitié du premier siècle avant J.-C. Il était élève du célèbre Aristarque et donna des commentaires,

aujourd'hui perdus, sur Homère, Suidas et Aristophane, souvent cités par les scoliastes.

Suidas, au mot Ἀμμώνιος. — Fabricius, *Bibl. græc.*, V, 712.

***AMMONIUS**, philosophe chrétien, confondu quelquefois avec Ammonius Saccas, vivait à Alexandrie dans le troisième siècle de notre ère. Il est l'auteur d'une *Harmonie dans les Évangiles,* que quelques critiques attribuent à Tatien. Cet ouvrage porta, dit-on, Eusèbe à écrire ses Canons. Il en existe une traduction latine par Victor de Capoue, sous le titre : *Ammonii, vulgo Tatiani diatessaron, sive harmoniæ in quatuor evangelia;* Mayence, 1524, in-8°; Cologne, 1532, in-8°; et dans la Bibliothèque des Pères, édit. de Bâle et de Lyon. Nachtigal (en latin *Luscinius*) en a extrait la vie de Jésus : *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis ex Ammonii Alex. fragmentis græcis latine versa, per O. Luscinium;* Erfurt, 1544, in-8°.

Peut-être cet Ammonius est-il l'auteur de la métaphrase de l'évangile de saint Jean, que l'on attribue généralement à Nonnus, et qui se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.

Brucker, *Hist. philosoph.*, II, 107. — Adelung, supplém. à Jöcher, *Lexicon*. — Fabricius, *Bibl. græc.*, V, 713.

***AMMONIUS LAMPRENSIS**, écrivain grec, natif de Lamptres, dans l'Attique, vivait peut-être dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé un ouvrage sur les autels et les sacrifices (Περὶ βωμῶν καὶ θυσιῶν), dont Athénée cite un fragment.

Athénée, XI, 476. — Fabricius, *Bibl. græc.*, V, 712.

AMMONIUS SACCAS, philosophe grec, fondateur de l'école néoplatonicienne, mort à Alexandrie en 241 après J.-C. Il fut surnommé *Saccas*, parce que dans sa jeunesse il avait gagné sa vie comme porte-faix. Fils de parents chrétiens, il embrassa la religion païenne, et fonda, vers le commencement du troisième siècle, l'école néoplatonicienne à Alexandrie. Initié à la fois aux mystères du paganisme et du christianisme par ses maîtres Athénagoras et saint Clément d'Alexandrie, il résolut de réunir sous une seule bannière les divers philosophes dont les disputes fournissaient des armes aux sceptiques et aux chrétiens, surtout Aristote et Platon, de les concilier entre eux, et de les amalgamer même avec la philosophie des mages et des brames; mais, au lieu de convenir de la manière dont il avait composé son système, il prétendit l'avoir reçu comme une tradition de la plus haute antiquité. Il l'enveloppait d'un voile mystérieux, et ne le communiquait qu'à un petit nombre de disciples, parmi lesquels on remarque Longin et Plotin. Ce dernier fut sans contredit, de tous les disciples d'Ammonius, le philosophe le plus distingué. La dispute entre lui et Longin, et le mépris qu'il témoignait pour la philosophie de ce dernier, semblent faire entendre que la doctrine d'Ammonius n'était pas encore parfaitement établie. A côté de Plotin se placent encore deux autres disciples distingués d'Ammonius, Erennius et Origène. Ces trois hommes étaient convenus de ne pas rendre publiques les doctrines d'Ammonius; mais Erennius manqua le premier à sa promesse par la publication de nous ne savons quel livre. Origène, qui composa un petit nombre d'ouvrages et de peu d'importance, l'imita ensuite. Cependant, si nous jugeons de son mérite par la haute estime de Plotin pour lui, il n'aurait pas été un philosophe médiocre. Plotin regarda dès lors sa promesse comme dégagée, et il composa les ouvrages que nous possédons encore. Mais ces ouvrages, et les renseignements que nous avons sur la vie de cet homme, sont sujets à toutes les conjectures que nous pourrions élever sur la doctrine d'Ammonius, puisque nous n'avons aucune connaissance de la philosophie d'Origène et d'Erennius. Ammonius n'a laissé aucun écrit.

Porphyre, *Vie de Plotin*. — Hiéroclès, apud *Phot. cod.*, 214. — Roesler, *De commentitiis philosophiæ Ammoniacæ fraudibus et noxis;* Tubingue, 1786, in-4°. — Dehaut, *Essai historique sur la vie et la doctrine d'Ammonius Saccas;* Bruxelles, 1836, in-4°. — Brucker, Tenneman, Tiedeman, Ritter, *Histoire de la philosophie*. — Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie*.

AMMONIUS, grammairien grec, pontife d'un temple égyptien consacré au dieu-singe. Il se réfugia, en 389 de J.-C., à Constantinople, après la destruction des temples païens d'Égypte par ordre de Théodose, et y fut le maître de Socrate, célèbre historien ecclésiastique. C'est un fait qui paraît constant; et les raisons que Valckenaer a alléguées pour placer ce grammairien au premier ou au second siècle ont été jugées généralement insuffisantes.

Ammonius a composé un dictionnaire des synonymes, sous le titre : Περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων, *des locutions semblables et différentes*, ouvrage utile, que Henri Estienne a injustement déprécié, après en avoir tiré bon parti pour son *Thesaurus linguæ græcæ*, l. 9; Valckenaer l'a publié à Leyde, 1739, in-4°. Le but d'Ammonius est de marquer les mots qui, à l'époque où il vivait, étaient employés dans un sens différent de celui que leur donnaient les anciens et bons écrivains. Un traité du même auteur sur les mots impropres, Περὶ ἀκυρολογίας, qui n'a pas été imprimé, pourrait former la seconde partie du premier. Cette édition a été réimprimée en entier à Leipzig, 1822, in-8°, par les soins de G.-H. Schæfer, qui y a ajouté des notes inédites de L. Kulencamp, et la lettre critique de Ch. Segaar, adressée à Valckenaer, et publiée à Utrecht, 1766, in-8°. On cite aussi, comme très-bonne, une édition par C.-F. Ammon; Erlangue, 1787, in-8°, avec les notes de Valckenaer.

Fabricius, *Bibl. gr.*, V, 715. — Préface de Valckenaer.

***AMMONIUS**, poëte grec, récita en 438 de J.-C., devant Théodose II, un poëme épique sur la guerre du Goth Gaïnas. Il ne nous reste qu'un court fragment, conservé dans l'*Etymologicum*

magnum, au mot Μίηαντος. Peut-être cet Ammonius est-il le même que celui dont il nous reste deux épigrammes, insérées dans l'*Anthologie grecque*.

Socrate, *Hist. ecclés.* — Fabricius, *Bibl. gr.*, V, 722.

* **AMNON**, rabbin de Mentz, vivait vers 1240 de J.-C. On a de lui le *Machzor*, ou livre de prières, imprimé à Dyrenfurt, 1703, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. magn. rabb.*, I, 371-374. — Dolfias, *Bibl. hebr.*, I, 201 ; III, 128.

AMMON, fils aîné de David et d'Achinoam seconde femme de ce roi, viola Thamar, fille de David et de Maacha, et la chassa ignominieusement. Absalon vengea sa sœur en faisant tuer, deux ans après, Ammon dans un festin, l'an 1026 avant J.-C.

Reg., II, c. 3, v. I. — *Paralipom.*, I, c. 13, v. 1.

* **AMO** (*Antoine-Guillaume*), écrivain nègre, né en 1703, à la Guinée; on ignore la date de sa mort. Il fut, encore enfant, transporté à Amsterdam et présenté au duc de Brunswick-Wolfenbüttel, Antoine-Ulric. Ce prince avait du goût pour les lettres, et était lui-même auteur de quelques romans. Le duc donna le jeune nègre à son fils Antoine-Guillaume, qui l'envoya étudier à l'université de Halle. Là, Amo publia en 1729, sous la présidence du recteur Ludwig, une dissertation inaugurale : *De jure Maurorum*. Il passa ensuite à l'université de Wittemberg, où il fit paraître, à l'occasion de son doctorat en philosophie : *Dissertatio inauguralis philosophica de humanæ mentis ἀπαθείᾳ, seu sensionis ac facultatis sentiendi in mente humana absentia et eorum in corpore nostro organico ac vivo præsentia, quam publice defendet autor Ant.-Guil. Amo Guinea-Afer*; Wittemberg, 1734, in-4°. Amo devint plus tard conseiller d'État à Berlin; mais après la mort de son protecteur le duc de Brunswick, il quitta l'Europe. Quelques années après, Henri Gallandet, fondateur de la Société scientifique zéelandaise, rencontra en 1753 Amo à Axum en Abyssinie, menant une vie d'ermite, et ayant la réputation d'un devin. Amo parlait plusieurs langues : l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'allemand et le hollandais lui étaient également familiers. Il avait à cette époque environ cinquante ans. Son père et sa sœur vivaient dans l'intérieur de l'Afrique, à une distance de plusieurs journées de la côte d'Or. Un de ses frères était esclave à Surinam. Amo quitta plus tard Axum, et passa à Saint-Sébastien, fort hollandais à Chamah; depuis lors, on n'a plus eu de ses nouvelles.

Grégoire, *De la littérature des nègres*, p. 198-202. — Winkelman, *Vie de Gallandet*, dans *Verhandelingen uitgegeeven door het Zeeuwsch Genootschap der wetenschappen*; 1792, IX, 19, 20.

AMOLON, **AMULON** ou **AMULUS**, archevêque français, mort le 31 mars 852. Il fut élevé par S. Agobard, archevêque de Lyon, dont il devint le diacre, et auquel il succéda le 16 janvier 841. Amolon, suivant les traces de son prédécesseur, s'opposa vivement aux progrès des juifs, et écrivit à ce sujet une longue lettre à Théobalde, évêque de Langres, dans laquelle il essaie de démontrer combien le commerce des juifs est pernicieux aux chrétiens. Amolon s'acquit une si grande réputation de vertu que le roi de France Charles le Chauve l'admit dans son conseil. Le pape Léon IV et l'empereur Lothaire professaient aussi une haute considération pour ce sage prélat, auquel le martyrologe de saint Irénée accorde le titre de saint. Amolon a laissé un *Traité contre les Juifs*, publié par le père Chifflet sous le pseudonyme de Raban-Maur, Dijon, 1656 ; — une *Épître* au moine Godescal, *Sur la Grâce et la Prédestination ;* suivie d'un traité intitulé *Responsio ad interrogationem cujusdam de præscientia vel præ destinatione divina et libero arbitrio*. — Un *Recueil de sentences de saint Augustin* sur le même texte; — *Épître à Théobald* de Langres, au sujet de quelques reliques peu authentiques apportées par des religieux se disant arriver de Rome. Ces divers ouvrages ont été imprimés par Baluze à la suite de ceux d'Agobard, en 1666. On les trouve également dans la *Bibliotheca Patrum*. A. DE L.

Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, t. IV. — Trithème, *de Scriptoribus ecclesiasticis*. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*. — *Histoire littéraire de la France*. — Dom Ceillier, *Auteurs sacrés*. — Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. — Baluze, *præfatio et notitiæ ad Amulum*. — Severt, *Chronologia historica Lugduni*.

* **AMOMETUS** (Ἀμώμητος), écrivain grec, auteur d'un ouvrage, aujourd'hui perdu, sur une nation asiatique appelée *les Attaques*. Il avait écrit aussi la relation d'un voyage sur le Nil, depuis Memphis jusqu'au mur d'Isis (ἐκ Μέμφεως ἀνάπλους). Il n'en reste qu'un petit nombre de fragments fort intéressants. Eudocie et le Scoliaste sur Apollonius de Rhodes citent un écrivain du nom d'Atrometus, nom que l'on croit être le même qu'Amometus.

Pline, *Hist. nat.*, VI, 20. — Antigonus Carystius, *Hist. mirabil.*, p. 164. — Élien, *Hist. animal.*, XVII, 6 — Le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, III, 1179. — Müller, *Fragment. hist. græc.*, dans la collection des Classiques grecs de A.-F. Didot.

AMONTONS (*Guillaume*), physicien français, né à Paris le 31 août 1663, mort le 11 octobre 1705. Affecté de surdité par suite d'une maladie d'enfance, il montra une véritable passion pour la construction de mécaniques et d'instruments de physique. Ses recherches, publiées sous le titre : *Remarques et expériences physiques sur la construction d'une nouvelle clepsydre, sur les baromètres, thermomètres et hygromètres*, Paris, 1695, lui ouvrirent, en 1699, les portes de l'Académie des sciences. Amontons est le véritable inventeur de la télégraphie, et il en fit deux fois l'expérience publique devant des membres de la famille royale. « Le secret, dit Fontenelle, consistait à disposer, dans plusieurs postes consécutifs, des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmissent au suivant, et toujours ainsi de suite. Ces différents signaux étaient au-

tant de lettres d'un alphabet dont on n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome. La plus grande portée des lunettes réglait la distance des postes, dont le nombre devait être le moindre qu'il fût possible; et comme le second poste faisait des signaux au troisième, à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à Rome presque en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris. »

Pourquoi ces principes ne furent-ils réellement appliqués que plus de cinquante ans après leur découverte? Cela tient en partie à l'indifférence du public, et en partie à l'insouciance de l'auteur.

« La place, ajoute Fontenelle, que cet académicien remplissait à l'Académie était presque unique. Il avait un don singulier pour les expériences, des idées fines et heureuses, beaucoup de ressources pour lever les inconvénients, une grande dextérité pour l'exécution; et on croyait voir revivre en lui M. Mariotte, si célèbre par les mêmes talents. Nous ne craignons pas de le comparer à un des plus grands sujets qu'ait eus l'Académie. Amontons, qui jouissait d'une santé parfaite et menait la vie du monde la plus réglée, fut tout d'un coup attaqué d'une inflammation d'entrailles; la gangrène s'y mit en peu de jours, et il mourut le 11 octobre, âgé de quarante-deux ans et près de deux mois. Il était marié, et n'a laissé qu'une fille âgée de deux mois. Le public perd par sa mort plusieurs inventions utiles qu'il méditait, sur l'imprimerie, sur les vaisseaux, sur la charrue. Ce qu'on a vu de lui, répond que ce qu'il croyait possible devait l'être à toute épreuve; et le génie de l'invention, naturellement subtil, hardi, et quelquefois présomptueux, avait en lui toute la solidité, toute la retenue et même toute la défiance nécessaires. Les qualités de son cœur étaient encore préférables à celles de son esprit : une droiture si naïve et si peu méditée, qu'on y voyait l'impossibilité de se démentir; une simplicité, une franchise et une candeur que le peu de commerce avec les hommes pouvait conserver, mais qu'il ne lui avait pas données; une entière incapacité de se faire valoir autrement que par ses ouvrages, ni de faire sa cour autrement que par son mérite, et par conséquent une incapacité presque entière de faire fortune. »

Mémoires de l'Académie royale des sciences, 1696 et 1795. — Fontenelle, *Éloge d'Amontons*, dans l'Histoire de l'Académie, 1705.

***AMORETTI** (*Maria-Pellegrina*), femme savante, née à Oneglia en 1756, morte le 12 octobre 1787. A l'âge de quinze ans, elle soutenait des thèses philosophiques à Pavie contre quiconque se présentait pour lui disputer la palme, et reçut de l'université le titre de docteur à l'âge de vingt et un ans. Elle composa un traité de jurisprudence romaine, *De jure dotium apud Romanos*, qui fut publié après sa mort.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana del secolo XVIII.*

AMORETTI (*Charles*), naturaliste et géographe italien, né à Oneglia, près de Gênes, le 13 mars 1741, mort à Milan le 24 mars 1816. Fils d'un négociant honorable, il entra, à l'âge de seize ans, dans l'ordre de Saint-Augustin, et obtint en 1772 la chaire de droit canonique à l'université de Parme. En 1772, il sollicita de la cour de Rome sa sécularisation, pour se livrer tout entier à ses études favorites; et il abandonna la théologie pour les sciences naturelles. Chargé de l'éducation des enfants de Cusani, patricien de Milan, il parcourut avec ses élèves l'Italie septentrionale, les Alpes et une partie de l'Autriche, pour se perfectionner dans ses connaissances géologiques et minéralogiques. Versé dans les langues modernes, il résolut de tenir ses compatriotes au courant du progrès des sciences chez les étrangers, et il s'associa au P. Soave pour la publication du recueil intitulé *Nuova scelta d'opuscoli interessanti sulle scienze et sulle arti* (27 vol. in-4°, Milan, 1775-1788). Sur la demande du P. Fumagalli, il traduisit en italien l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par J. Winckelmann; traduction accompagnée de notes; Milan, 1779, 2 vol. in-4°. En 1783, Amoretti fut nommé secrétaire de la Société patriotique de Milan (*Società agraria*) instituée pour les progrès de l'agriculture dans le Milanais, et il en remplit les fonctions pendant quinze ans. Nommé, en 1797, l'un des conservateurs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, il insista le premier sur un examen scrupuleux des trésors de cette bibliothèque, où Angelo Maï rendit plus tard de si éminents services. Amoretti fut membre de l'Institut national d'Italie, du conseil des mines, de la Société d'encouragement des sciences et des arts, chevalier de la Couronne de fer depuis la création de cet ordre en 1805, et ne laissa qu'une fortune très-médiocre.

Outre les ouvrages cités, on a d'Amoretti : 1° Antoine Pigafetta, *Premier voyage autour du monde*, d'après les manuscrits de l'Ambrosienne; Milan, 1800; — 2° Ferrer Maldonado, *Voyage de la mer Atlantique à l'océan Pacifique*, 1812, tiré des manuscrits de l'Ambrosienne. Ces voyages, dont le dernier a été regardé comme supposé, ont été traduits en français par Amoretti lui-même; — 3° *Memorie storiche sù la vita, gli studi et le opere di Leonardo da Vinci*; Milan, 1784, in-8° : cette excellente biographie, faite sur des documents pour la plupart inédits, a été réimprimée en 1804, dans la *Racoltà de' classici italiani*, 1819. — 4° *Viaggio da Milano ai tre laghi*; Milan, 1794; ibid., 1803, in-4°; ibid., 1806, in-8° : c'est un voyage minéralogique aux lacs Côme, Lugano et Majore; — 5° l'*Éloge historique de Fumagalli*, à la tête du *Codice diplomatico sant' Ambrosiano*; Milan, 1808; — 6° le *Guide des étrangers dans Milan et aux environs;*

Milan, 1805, 2 vol. in-12 : ce guide a été écrit en français ; — 7° *Della rabdomanzia ossia elettrometria animale ricerche fisiche e storiche ;* Milan, 1808, in-8° : c'est une histoire complète de la baguette divinatoire ; — 8° *Della torba et della lignite* ; ibid., 1810, in-8° ; — 9° *Ricerca del carbone fossile ;* ibid., 1811, in-8° : c'est un mémoire intéressant sur la houille ; — 10° *Elementi di elettricità animale ;* Milan, 1816 : c'est un extrait *della Rabdomanzia*, etc. Amoretti a, de plus, traduit de l'allemand, Sonnenfels, *Sur l'abolition de la Torture ;* Sulzer, *Voyage de Berlin à Nice ;* et du latin, Mitterpacher, *Elementa rei rusticæ*. Enfin, il a inséré un grand nombre d'articles dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie italienne*, dans le *Magasin encyclopédique*, et dans beaucoup d'autres recueils. — La nièce d'Amoretti, *Maria-Pellegrina*, née en 1756, morte à Oneglia le 12 novembre 1787, étudia la jurisprudence, et fut en 1777 reçue docteur en droit à l'université de Pavie. F. H.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana*, t. II, p. 72.

AMOREUX (*Pierre-Joseph*), médecin naturaliste, né à Beaucaire vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1824 à Montpellier, où il était bibliothécaire de la faculté de médecine. Il s'est fait connaître par de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont anonymes, sur la médecine, l'histoire naturelle, la botanique et l'agriculture. Tessier a donné de grands éloges aux travaux d'Amoreux sur l'économie rurale. Voici le titre de ses principaux ouvrages : 1° *Traité de l'olivier*, contenant l'histoire et la culture de cet arbre, les différentes manières d'exprimer l'huile d'olive, etc., couronné par l'Académie de Marseille ; Montpellier, 1784, in-8°, 2e édition ; — 2° *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval*, fondateur du jardin botanique donné par Henri IV à la faculté de médecine de Montpellier en 1593 ; Avignon, 1786, in-8° ; — 3° *Mémoire sur les haies destinées à la clôture des prés, des champs*, etc., couronné par l'Académie de Lyon ; Paris, 1787, in-8° ; 2e édit., sous le titre de *Traité*, etc., Montpellier, 1809, in-8° ; — 4° *Notice sur les insectes de la France réputés venimeux ;* 1789, in-8° ; — 5° *Dissertation sur les pommes d'or des Hespérides ;* 1800, in-8° ; — 6° *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes ;* Montpellier, 1805, in-8° ; — 7° *Précis historique de l'art vétérinaire*, pour servir d'introduction à une bibliographie vétérinaire générale ; Montpellier, 1810, in-8° ; — 8° des notices biographiques sur *Guill. Amoreux* (père de l'auteur), Montpellier, 1806, in-8° ; sur *L. Joubert*, ibid., 1814, in-8° ; sur *Ant. Gouan*, Paris, 1822, in-8° ; tous trois médecins de Montpellier ; — 9° *Dissertation philologique sur les plantes religieuses ;* Montpellier, 1817, in-8° ; — 10° *Dissertation historique et critique sur l'origine du cachou ;* 1802, in-8° ; — 11° *Tentamen de noxa animalium ;* Montpellier, 1762, in-4° ; — 12° *Mémoire sur le bornage des possessions rurales*, 1809, in-8° ; — 13° *Mémoire sur la nécessité et les moyens d'améliorer l'agriculture dans le district de Montpellier.*

Carrère, *Bibliothèque de médecine.* — Quérard, *la France littéraire.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon.* — *Revue de l'histoire de Licorne, par un naturaliste de Montpellier ;* Paris, 1818, in-8°.

* AMOROS (*François*), colonel espagnol, né à Valence en 1769, mort à Paris en 1843, introduisit le premier, en France, la gymnastique dans l'éducation. Entré au service dans son pays natal en 1787, il parcourut les divers grades jusqu'à celui de colonel, et chacun fut la récompense d'une action honorable ; puis, appelé à diverses fonctions administratives, il fut successivement employé par Charles IV et par Joseph-Napoléon comme conseiller d'État, gouverneur de province, ministre de la police, et commissaire royal de l'armée de Portugal. En 1807, il fut chargé de diriger l'éducation de l'infant don Francisco de Paula. Obligé de quitter son pays pour chercher un asile en France, Amoros voulut payer sa dette à sa patrie adoptive en lui donnant une institution qui lui manquait ; et, après de nombreuses difficultés qu'il surmonta avec une rare persévérance, il établit, sous les auspices du gouvernement, un gymnase dans lequel il développa les forces physiques en même temps qu'il leur donnait la plus utile direction. En 1831, Amoros a été nommé directeur du gymnase militaire normal de Paris. Il a publié, outre plusieurs écrits sur l'administration et sur l'éducation : *Manuel d'éducation physique, gymnastique et morale*, etc., etc. ; Paris, 1830. [*Encyc. des g. du m.*]

* AMOROSI (*Antoine*), peintre italien, natif d'Ascoli, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'est fait surtout connaître par ses peintures humoristiques, que les Italiens nomment *Bambocciate* (bamboches).

Pascoli, *Vite de' pittori moderni.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

AMORT (*Eusèbe*), théologien allemand, né, le 15 novembre 1692, à la Bibermühle près de Tœlz (Bavière), et mort le 5 février 1775. Il entra fort jeune au couvent de Pollingen, où il enseigna plus tard la théologie et le droit canon. Il suivit le cardinal Cercari à Rome, où il se perfectionna encore dans ses connaissances. A son retour en 1735, il fut nommé membre de l'Académie des sciences à Munich. Parmi ses nombreux écrits on remarque : 1° *Nova philosophiæ planetarum et artis criticæ Systemata ;* Norimbergæ, 1723, in-4° ; — 2° *Scutum Kempense, seu Vindiciæ IV librorum de Imitatione Christi, quibus Thomas a Kempis in sua possessione stabilitur ;* Coloniæ, 1728, in-4° ; — 3° *De Origine, Progressu, Valore, Fructu indulgentiarum*, etc. ; Aug. Vindel., 1735,

in-fol.; — 4° *De Revelationibus, Visionibus et Apparitionibus Privatis Regulæ tutæ ex Scriptura, Conciliis collectæ;* ibid., 1744, 2 vol. in-8°; — 5° *Demonstratio critica religionis catholicæ,* etc.; ibid., 1745, in-fol.; — 6° *Nova Demonstratio de falsitate revelationum Agredanarum;* ibid., 1751, in-4°; — 7° *Theologia eclectica, moralis et scholastica;* ibid., 4 vol. in-fol.; — 8° *Deductio critica, qua juxta sanioris criticæ leges moraliter certum redditur Thomam Kempensem librorum de Imitatione Christi auctorem esse,* etc.; ibid., 1761, in-4°.

De Savioli, *Éloge académique d'Amort;* Munich. 1777, in-4°. — Meusel, *Lexicon,* t. I. — Baader, *Gelehrtes Baiern,* t. I, p. 20.

* **AMORT** (*Gaspard*), peintre bavarois, né à la Jachenau près Benediktbaiern, en 1612, mort à Munich en 1675. Il étudia à Rome et vint ensuite s'établir à Munich, où il fit beaucoup de tableaux assez estimés pour le palais de l'électeur, et pour plusieurs églises et couvents de la Bavière.

Lipowsky, *Baierisches Künstler Lexicon.*

AMORY (*Thomas*), théologien anglais, né en 1700, mort en 1774. Il fut pasteur d'une congrégation presbytérienne. On a de lui, outre plusieurs volumes de sermons : 1° *Dialogue sur la dévotion,* 1733 et 1746, in-8°; — 2° *Notice sur la vie et les écrits de M. Grove,* en tête de ses *Œuves posthumes,* 1740; — 3° *Système de philosophie morale de Grove,* 1749; — 4° *Mémoires du docteur Benson,* en tête de ses *Histoire du christianisme;* — 5° *Mémoire de Samuel Chandler.*

Biographical Dictionary. — Dr. Flaxman's *Funeral sermon on Dr. Amory;* in-8°, 1774.

AMORY (*Thomas*), humoriste anglais, né en 1691, mort le 25 novembre 1788. Il était fils du conseiller Amory qui accompagna Guillaume III en Irlande, et fut nommé secrétaire des biens confisqués dans ce royaume. On a de lui : *Memoirs of several Ladies of Great Britain; interspersed with Literary Reflections, and Accounts of Antiquities and curious things;* Lond., 1755, in-8°. — *The life of John Buncle; Esq; containing various observations and reflections made in several parts of the world, and many extraordinary relations,* 1er vol., 1756, in-8°; 2e vol., 1766. Cet ouvrage fut réimprimé en 4 vol. in-12; en 3 vol. in-12, 1825.

Chalmers, *Biographical Dictionary;* — *Gentleman's Magazine* I, VIII, 1062; I, IX, 107, 322. — *Retrospective Review,* VI, 100, 113.

AMOS, un des douze petits prophètes, contemporain d'Isaïe, d'Osée, de Joel vivait vers 800 avant J.-C. Il naquit à Tekoah, village du royaume de Juda, à peu de distance de Jérusalem. Simple berger, il n'était point fils d'un prophète, et n'avait pas été élevé dans les écoles où se formaient ces éloquents interprètes de la volonté divine; mais un jour qu'il gardait ses brebis, Dieu se levant devant lui, ordonna au pasteur d'aller prophétiser parmi le peuple d'Israël. Amos, obéissant aux ordres du Seigneur, se rendit à Bethel, principal siége du culte des idoles. Les sévères prédications du prophète excitèrent la colère du prêtre idolâtre de Bethel, Amasias, qui l'accusa de conspirer contre la vie du roi Jéroboam II. Amos fut forcé par cette dénonciation de sortir du royaume d'Israël. L'auteur des *Vies des prophètes*, faussement attribuées à Epiphanius, prétend que le berger de Tekoah, ayant été frappé d'un coup d'épée par Amasias, et d'un coup de bâton par le fils du prêtre idolâtre, revint dans sa patrie mourir des suites de ses blessures.

Amos indique lui-même l'époque à laquelle il prophétisait : « c'était, dit-il, dans les jours d'Osias, roi de Juda, et dans les jours de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, (808—784 avant J.-C.) deux ans avant le tremblement de terre ». On ne peut préciser la date de ce tremblement de terre, mais d'autres détails historiques permettent de rapporter les prophéties d'Amos à la fin du règne de Jéroboam II. Elles comprennent : 1° quatre discours dirigés contre Juda, les Philistins, Tyr, Edom, Ammon et Moab, et particulièrement contre Israël; 2° une série de visions prophétiques sur la ruine d'Israël, parmi lesquelles se trouve le récit de la lutte d'Amos et d'Amasias. Le berger de Tekoah n'est inférieur, pour le style et la pensée, à aucun des autres petits prophètes. Ses images, empruntées aux objets champêtres, que sa profession lui rendait familiers, ont de la grâce et du charme.

Le livre d'Amos. — Rosenmüller, *Scholia in Vet. Test.* — Winer, *Biblisches Realworterbuch.*

AMOS (*Guillaume*), agronome écossais, mort en 1824. Il résidait à Brothertoft, près de Boston, dans le Lincolnshire, où il s'occupait de l'exploitation d'une ferme. On a de lui : *The Theory and Practice of Drill Husbandry;* Lond., 1794, in-4°; — *Minutes of Agricultura and Planting, illustrated with dried specimens of grasses. and plates of agricultural machines;* Boston et Londres; 1804, in-4°; — *Essays on Agricultural machines;* ibid., 1810, in-4°.

Biographical Dictionary.

AMOUDRU (*Anatole*), architecte et jurisconsulte français, né à Dôle le 6 janvier 1739, mort le 8 mars 1812. Il fut emmené par Blondel, son maître, à Varsovie, où il dirigea les constructions de plusieurs palais. On lui doit aussi le château de Fresnes, près de Vendôme. En 1775 il étudia le droit, et fut, en 1790, maire de Dôle. On a de lui : 1° *Cadastre parcellaire de la ville de Dôle,* ancienne capitale de la Franche-Comté; Dôle, 1808, in-4°; — 2° *des Mesures agraires en usage dans la Franche-Comté, de leurs rapports entre elles et avec le nouveau système métrique;* in-8° de 34 pages; — 3° une *Notice historique sur Dôle,* restée en manuscrit.

Quérard, *la France littéraire.*

AMOUR (*Guillaume de Saint-*), célèbre philosophe et théologien français, né, vers le commencement du treizième siècle, à Saint-Amour, en Franche-Comté, mort le 13 septembre 1272, Chanoine de l'église de Beauvais, professeur cé-

lèbre pendant longtemps dans la chaire de philosophie de l'école du Parvis de Notre-Dame de Paris, procureur de la nation de France auprès de cette école, il devint recteur de l'université, et finit, après son rectorat, par en être élu syndic. A tous ces titres on doit joindre encore celui d'associé de Robert de Sorbonne dans l'érection de la congrégation de ce nom, dont il fut un des premiers maîtres ou docteurs. Guillaume de Saint-Amour, malgré la célébrité que ces diverses fonctions lui ont donnée parmi ses contemporains, aurait passé inaperçu aux yeux de la postérité, comme tant d'autres qui ont rempli les mêmes charges; mais par des circonstances mémorables, au milieu desquelles il parut avec éclat, son nom retentit par toute l'Europe, passa dans toutes les histoires ou chroniques contemporaines, devint le signe de ralliement d'un parti, l'objet des attaques d'un autre; et il conserve encore de nos jours une certaine renommée dans l'histoire des écoles. Nous allons faire connaître Guillaume de Saint-Amour, d'après l'histoire littéraire de la France.

En 1228, sous la régence de la reine Blanche, les exercices de l'université ayant été interrompus à cause du meurtre de quelques écoliers par des gens d'armes du guet, et le corps de l'université n'ayant pu obtenir réparation du méfait qu'il regardait comme contraire à ses droits, Amour cessa ses leçons, et se transporta tantôt à Reims, tantôt à Angers. Les religieux dominicains, qui depuis leur établissement dans Paris y avaient toujours ambitionné une chaire sans pouvoir l'obtenir, mettant à profit la fuite des maîtres séculiers, se la firent donner par l'évêque et le chancelier. Ces différends se terminèrent : les maîtres rentrèrent dans leurs chaires sans se récrier sur l'envahissement des nouveaux moines; mais ceux-ci, devenant plus entreprenants par le silence des autres, élevèrent une seconde chaire, malgré l'opposition des anciens maîtres. Non-seulement le décret rendu contre cette entreprise fut sans effet, mais en 1250 de nouvelles querelles s'étant élevées entre les bourgeois de Paris et les écoliers, les dominicains insistèrent plus que jamais pour qu'on leur accordât à perpétuité deux chaires théologiques et doctorales. L'Académie refusa, et statua que désormais nul n'aurait la faculté d'enseigner, qu'il n'eût promis par un serment solennel de se soumettre à ses statuts. Les dominicains s'étant refusés à ce serment, l'université, en vertu de ses constitutions, fit publier partout que les frères dominicains étaient exclus de tout enseignement séculier.

Les dominicains, exaspérés, s'agitèrent, et, faute de bonnes raisons, recoururent à de puissants protecteurs; ils plaidèrent leur cause auprès du régent du royaume, le comte de Poitiers, en accusant les académiciens de faire des statuts contre Dieu et l'Église, de conspirer contre l'honneur du roi et contre la sûreté du royaume; ils plaidèrent auprès du pape Innocent IV, par des diffamations contre les maîtres de l'école de Paris, et le supplièrent de donner aux religieux, de sa pleine autorité, l'entrée dans l'Académie, et de faire taire par des censures les répugnances des séculiers. Favorablement écoutés, leur audace s'accrut à tel point, qu'ils envahirent toutes les fonctions pastorales et bravèrent l'autorité hiérarchique. Leurs excès firent ouvrir les yeux à Innocent IV lui-même, qui jusque-là les avait favorisés outre mesure; et ce pape donna un bref pour les faire rentrer dans leur règle. Innocent n'ayant pas tardé à mourir, un historien de ce même ordre ne craignit pas de dire que c'était par l'effet des *merveilleuses litanies des dominicains;* d'où naquit cet adage parmi les cardinaux : *Cavete a litaniis Prædicatorum, quia mirabilia faciunt.* Alexandre IV, qui succéda à Innocent, ami déclaré des dominicains, fut favorable à tous leurs desseins, et leur accorda tant de priviléges, qu'ils exercèrent, au rapport d'un historien contemporain, une vraie tyrannie sur les maîtres de l'Académie, élevèrent des chaires tant qu'ils voulurent, et réduisirent au silence, par des censures, tous les opposants. Forts de tant de priviléges, et abusant de la victoire, ils se firent les accusateurs de quelques-uns des maîtres séculiers qui leur avaient le plus résisté, et surtout de Guillaume de Saint-Amour, l'athlète le plus actif et le plus puissant que l'Académie, dont il était un des chefs, avait opposé aux mendiants; ils lancèrent donc contre lui leurs traits les plus acérés. Se rappelant qu'il avait prêché publiquement et souvent contre les mendiants valides, tels que les truands, les béguins, les bons-valets et autres, qui disaient « que le travail des mains était un crime, qu'il fallait toujours prier, et que la terre porterait bien plus de fruits par la prière que par le travail des mains, » et qu'il avait prêché aussi contre des mendiants, qu'il avait appelés pseudo-prédicateurs, hypocrites, envahisseurs des maisons, désœuvrés, curieux, coureurs, perturbateurs de la hiérarchie ecclésiastique, ils prétendirent que tout cela était dirigé contre eux : ils accusèrent donc en forme Guillaume de Saint-Amour auprès de Séguin, évêque de Mâcon, parce qu'il était de son diocèse. Guillaume s'étant disculpé, fut accusé de nouveau près du légat du pape, qui à son tour le déféra devant le tribunal du roi de France et de l'évêque de Paris, avec l'inculpation d'avoir écrit et distribué un ouvrage contre le souverain pontife. L'accusé parut devant l'évêque, en présence de quatre mille clercs; il demanda que ses accusateurs parussent à leur tour; et aucun ne se montrant, il fut déclaré innocent.

Cependant l'introduction violente des dominicains parmi les maîtres séculiers devenait de jour en jour plus pénible à supporter pour ceux-ci : on disait dans les écoles que c'était faire violence à la nature, que de vouloir réunir les ré-

guliers aux séculiers; bien plus encore, de vouloir faire cette réunion malgré la répugnance des séculiers. Les maîtres de l'Académie, ne pouvant plus compter sur leurs droits pour obtenir justice, recoururent aux prières; ils adressèrent donc à Alexandre IV une lettre très-humble, où, faisant un long détail des insultes dont les mendiants les accablaient, et surtout leur confrère le vénérable Guillaume de Saint-Amour, ils finissent par dire au souverain pontife « que la société qu'il leur a imposée avec les frères prêcheurs est une dure servitude, à laquelle ils ne peuvent plus résister; qu'ils sont prêts à porter leurs écoles dans un autre royaume; et que si cela leur était encore défendu, ils préféreraient renoncer à l'enseignement, et rentrer chacun dans ses foyers pour y jouir de la liberté naturelle, que d'être étouffés sous la servitude intolérable d'une société forcée avec les frères dominicains. »

Loin d'être touché de leurs prières, le pape donna en 1255 trois nouvelles bulles en faveur des frères prêcheurs; et ceux-ci auraient réduit les académiciens aux dernières extrémités par les sentences d'excommunication et de suspension, si le roi de France s'était prêté à leur exécution. Les frères essayèrent de se rendre le roi favorable en faisant parvenir à ses oreilles quelques griefs contre les maîtres séculiers; mais saint Louis, nonobstant les bulles papales, chargea quatre prélats, les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen, de s'associer quelques autres personnages, et de terminer par arbitrage ces différends. Guillaume de Saint-Amour parla pour l'Académie, et obtint que les frères fussent séparés d'elle, moyennant deux chaires doctorales qui leur furent accordées à perpétuité : cette grande discorde parut ainsi terminée.

Mais les débats qui avaient eu lieu dans cette assemblée fournirent de nouveaux motifs de désordre. Les maîtres séculiers, pour repousser de leur société les frères dominicains, avaient dit, entre autres choses, qu'ils craignaient *qu'ils ne fussent de ces hommes qui vont de maison en maison, qui séduisent des femmes chargées de péchés, qui s'ingèrent de gouverner les consciences et les propriétés, qui s'attachent par des vœux et des serments les esprits faibles dont ils se sont emparés, et qu'ils détournent de leurs pasteurs; qui, n'étant ni apôtres, ni successeurs des apôtres, ni disciples du Seigneur, ni successeurs de ces disciples, ni leurs vicaires, veulent agir dans l'Église d'une manière désordonnée, et non selon la tradition; de ces hommes enfin par lesquels l'Apôtre a dit que les périls des derniers temps seraient faites.* Ces accusations, qui probablement avaient paru assez bien fondées aux prélats désignés pour arbitres entre les maîtres séculiers et les frères prêcheurs, jointes à la voix publique qui en ajoutait de plus graves encore, comme on le voit en plusieurs endroits de l'histoire de Matthieu Pâris, portèrent un grand nombre de prélats de France à demander aux maîtres des écoles parisiennes de réunir en un corps les autorités de l'Écriture et des canons qui annoncent les périls des derniers temps, pour servir d'instruction aux fidèles relativement aux religieux mendiants. Ce fut pour acquiescer à ce désir presque universellement manifesté, que Guillaume de Saint-Amour et les autres maîtres rédigèrent le livre fameux *De periculis novissimorum temporum.*

Le livre *De periculis* parut en 1256 : le nom, la dignité, le rang, le savoir de son auteur et de ses associés, la matière qui y était traitée, la manière dont la conduite des frères y était mise au jour, tout contribua à en faire un grand événement. Chacun en parla, et le peuple en fut dans l'agitation; voici ce qu'en dit Matthieu Pâris, contemporain, qui nous éclaire sur tous ces faits : *Le peuple se mit à tourner en ridicule les religieux mendiants; on leur refusa les aumônes qu'on leur avait données jusque-là; on les appelait hypocrites, successeurs de l'Antechrist, faux prédicateurs, conseillers adulateurs des rois et des princes, contempteurs des ordinaires et leurs supplantateurs, envahisseurs habiles des appartements des rois, prévaricateurs abusant des confessions, et qui, voyageant en des pays où ils ne sont pas connus, excitent à pécher avec plus d'audace.* »

Cependant ces dissensions n'étaient point vues avec indifférence par Louis IX, qui avait employé les exhortations les plus pressantes pour y mettre fin, mais sans succès : il envoya donc à Alexandre IV, deux clercs qu'on ne trouve désignés que par les noms de Jean et de Pierre, et qui paraissent avoir été du parti des frères prêcheurs; et lui fit remettre en même temps le livre *De periculis*, comme la preuve des torts des maîtres séculiers. Ceux-ci de leur côté élurent les plus célèbres d'entre eux, Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Chrestien de Beauvais, Nicolas de Bar-sur-Aube, Jean de Gastaville, Jean Belin; et ayant fait collecte d'argent, tant parmi les maîtres que parmi les écoliers, pour fournir aux frais de leur voyage, ils les envoyèrent aussi vers le pape, en les chargeant du livre de l'*Evangelium æternum*, où leurs adversaires montraient que « l'Ancien et le Nouveau Testament ayant fini leur temps, un Évangile plus parfait, enseigné par les religieux mendiants, allait commencer. »

Dès que les frères eurent appris que les maîtres séculiers se préparaient à se rendre auprès du pape, ils les devancèrent; et, sollicitant l'examen du livre de Guillaume par quelques cardinaux, ils firent prononcer « que ce livre renfermait des doctrines perverses contre l'autorité et la puissance du souverain pontife et de ses coévêques, contre ceux qui, s'étant réduits à l'aumône pour l'amour de Dieu, ont vaincu le monde et ses œuvres par leur pauvreté volontaire. » En conséquence de

lèbre pendant longtemps dans la chaire de philosophie de l'école du Parvis de Notre-Dame de Paris, procureur de la nation de France auprès de cette école, il devint recteur de l'université, et finit, après son rectorat, par en être élu syndic. A tous ces titres on doit joindre encore celui d'associé de Robert de Sorbonne dans l'érection de la congrégation de ce nom, dont il fut un des premiers maîtres ou docteurs. Guillaume de Saint-Amour, malgré la célébrité que ces diverses fonctions lui ont donnée parmi ses contemporains, aurait passé inaperçu aux yeux de la postérité, comme tant d'autres qui ont rempli les mêmes charges; mais par des circonstances mémorables, au milieu desquelles il parut avec éclat, son nom retentit par toute l'Europe, passa dans toutes les histoires ou chroniques contemporaines, devint le signe de ralliement d'un parti, l'objet des attaques d'un autre; et il conserve encore de nos jours une certaine renommée dans l'histoire des écoles. Nous allons faire connaître Guillaume de Saint-Amour, d'après l'histoire littéraire de la France.

En 1228, sous la régence de la reine Blanche, les exercices de l'université ayant été interrompus à cause du meurtre de quelques écoliers par des gens d'armes du guet, et le corps de l'université n'ayant pu obtenir réparation du méfait qu'il regardait comme contraire à ses droits, Amour cessa ses leçons, et se transporta tantôt à Reims, tantôt à Angers. Les religieux dominicains, qui depuis leur établissement dans Paris y avaient toujours ambitionné une chaire sans pouvoir l'obtenir, mettant à profit la fuite des maîtres séculiers, se la firent donner par l'évêque et le chancelier. Ces différends se terminèrent : les maîtres rentrèrent dans leurs chaires sans se récrier sur l'envahissement des nouveaux moines; mais ceux-ci, devenant plus entreprenants par le silence des autres, élevèrent une seconde chaire, malgré l'opposition des anciens maîtres. Non-seulement le décret rendu contre cette entreprise fut sans effet, mais en 1250 de nouvelles querelles s'étant élevées entre les bourgeois de Paris et les écoliers, les dominicains insistèrent plus que jamais pour qu'on leur accordât à perpétuité deux chaires théologiques et doctorales. L'Académie refusa, et statua que désormais nul n'aurait la faculté d'enseigner, qu'il n'eût promis par un serment solennel de se soumettre à ses statuts. Les dominicains s'étant refusés à ce serment, l'université, en vertu de ses constitutions, fit publier partout que les frères dominicains étaient exclus de tout enseignement séculier.

Les dominicains, exaspérés, s'agitèrent, et, faute de bonnes raisons, recoururent à de puissants protecteurs; ils plaidèrent leur cause auprès du régent du royaume, le comte de Poitiers, en accusant les academiciens de faire des statuts contre Dieu et l'Église, de conspirer contre l'honneur du roi et contre la sûreté du royaume; ils plaidèrent auprès du pape Innocent IV, par des diffamations contre les maîtres de l'école de Paris, et le supplièrent de donner aux religieux, de sa pleine autorité, l'entrée dans l'Académie, et de faire taire par des censures les répugnances des séculiers. Favorablement écoutés, leur audace s'accrut à tel point, qu'ils envahirent toutes les fonctions pastorales et bravèrent l'autorité hiérarchique. Leurs excès firent ouvrir les yeux à Innocent IV lui-même, qui jusque-là les avait favorisés outre mesure; et ce pape donna un bref pour les faire rentrer dans leur règle. Innocent n'ayant pas tardé à mourir, un historien de ce même ordre ne craignit pas de dire que c'était par l'effet des *merveilleuses litanies des dominicains*; d'où naquit cet adage parmi les cardinaux : *Cavete a litaniis Prædicatorum, quia mirabilia faciunt.* Alexandre IV, qui succéda à Innocent, ami déclaré des dominicains, fut favorable à tous leurs desseins, et leur accorda tant de priviléges, qu'ils exercèrent, au rapport d'un historien contemporain, une vraie tyrannie sur les maîtres de l'Académie, élevèrent des chaires tant qu'ils voulurent, et réduisirent au silence, par des censures, tous les opposants. Forts de tant de priviléges, et abusant de la victoire, ils se firent les accusateurs de quelques-uns des maîtres séculiers qui leur avaient le plus résisté, et surtout de Guillaume de Saint-Amour, l'athlète le plus actif et le plus puissant que l'Académie, dont il était un des chefs, avait opposé aux mendiants; ils lancèrent donc contre lui leurs traits les plus acérés. Se rappelant qu'il avait prêché publiquement et souvent contre les mendiants valides, tels que les truands, les béguins, les bons-valets et autres, qui disaient « que le travail des mains était un crime, qu'il fallait toujours prier, et que la terre porterait bien plus de fruits par la prière que par le travail des mains, » et qu'il avait prêché aussi contre des mendiants, qu'il avait appelés pseudo-prédicateurs, hypocrites, envahisseurs des maisons, désœuvrés, curieux, coureurs, perturbateurs de la hiérarchie ecclésiastique, ils prétendirent que tout cela était dirigé contre eux : ils accusèrent donc en forme Guillaume de Saint-Amour auprès de Séguin, évêque de Mâcon, parce qu'il était de son diocèse. Guillaume s'étant disculpé, fut accusé de nouveau près du légat du pape, qui à son tour le déféra devant le tribunal du roi de France et de l'évêque de Paris, avec l'inculpation d'avoir écrit et distribué un ouvrage contre le souverain pontife. L'accusé parut devant l'évêque, en présence de quatre mille clercs; il demanda que ses accusateurs parussent à leur tour; et aucun ne se montrant, il fut déclaré innocent.

Cependant l'introduction violente des dominicains parmi les maîtres séculiers devenait de jour en jour plus pénible à supporter pour ceux-ci : on disait dans les écoles que c'était faire violence à la nature, que de vouloir réunir les ré-

guliers aux séculiers; bien plus encore, de vouloir faire cette réunion malgré la répugnance des séculiers. Les maîtres de l'Académie, ne pouvant plus compter sur leurs droits pour obtenir justice, recoururent aux prières; ils adressèrent donc à Alexandre IV une lettre très-humble, où, faisant un long détail des insultes dont les mendiants les accablaient, et surtout leur confrère le vénérable Guillaume de Saint-Amour, ils finissent par dire au souverain pontife « que la société qu'il leur a imposée avec les frères prêcheurs est une dure servitude, à laquelle ils ne peuvent plus résister; qu'ils sont prêts à porter leurs écoles dans un autre royaume; et que si cela leur était encore défendu, ils préféreraient renoncer à l'enseignement, et rentrer chacun dans ses foyers pour y jouir de la liberté naturelle, que d'être étouffés sous la servitude intolérable d'une société forcée avec les frères dominicains. »

Loin d'être touché de leurs prières, le pape donna en 1255 trois nouvelles bulles en faveur des frères prêcheurs; et ceux-ci auraient réduit les académiciens aux dernières extrémités par les sentences d'excommunication et de suspension, si le roi de France s'était prêté à leur exécution. Les frères essayèrent de se rendre le roi favorable en faisant parvenir à ses oreilles quelques griefs contre les maîtres séculiers; mais saint Louis, nonobstant les bulles papales, chargea quatre prélats, les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen, de s'associer quelques autres personnages, et de terminer par arbitrage ces différends. Guillaume de Saint-Amour parla pour l'Académie, et obtint que les frères fussent séparés d'elle, moyennant deux chaires doctorales qui leur furent accordées à perpétuité : cette grande discorde parut ainsi terminée.

Mais les débats qui avaient eu lieu dans cette assemblée fournirent de nouveaux motifs de désordre. Les maîtres séculiers, pour repousser de leur société les frères dominicains, avaient dit, entre autres choses, qu'ils craignaient *qu'ils ne fussent de ces hommes qui vont de maison en maison, qui séduisent des femmes chargées de péchés, qui s'ingèrent de gouverner les consciences et les propriétés, qui s'attachent par des vœux et des serments les esprits faibles dont ils se sont emparés, et qu'ils détournent de leurs pasteurs; qui, n'étant ni apôtres, ni successeurs des apôtres, ni disciples du Seigneur, ni successeurs de ces disciples, ni leurs vicaires, veulent agir dans l'Église d'une manière désordonnée, et non selon la tradition; de ces hommes enfin par lesquels l'Apôtre a dit que les périls des derniers temps seraient hâtés.* Ces accusations, qui probablement avaient paru assez bien fondées aux prélats designés pour arbitres entre les maîtres séculiers et les frères prêcheurs, jointes à la voix publique qui en ajoutait de plus graves encore, comme on le voit en plusieurs endroits de l'histoire de Matthieu Pâris, portèrent un grand nombre de prélats de France à demander aux maîtres des écoles parisiennes de réunir en un corps les autorités de l'Écriture et des canons qui annoncent les périls des derniers temps, pour servir d'instruction aux fidèles relativement aux religieux mendiants. Ce fut pour acquiescer à ce désir presque universellement manifesté, que Guillaume de Saint-Amour et les autres maîtres rédigèrent le livre fameux *De periculis novissimorum temporum.*

Le livre *De periculis* parut en 1256 : le nom, la dignité, le rang, le savoir de son auteur et de ses associés, la matière qui y était traitée, la manière dont la conduite des frères y était mise au jour, tout contribua à en faire un grand événement. Chacun en parla, et le peuple en fut dans l'agitation; voici ce qu'en dit Matthieu Pâris, contemporain, qui nous éclaire sur tous ces faits : *Le peuple se mit à tourner en ridicule les religieux mendiants; on leur refusa les aumônes qu'on leur avait données jusque-là; on les appelait hypocrites, successeurs de l'Antechrist, faux prédicateurs, conseillers adulateurs des rois et des princes, contempteurs des ordinaires et leurs supplantateurs, envahisseurs habiles des appartements des rois, prévaricateurs abusant des confessions, et qui, voyageant en des pays où ils ne sont pas connus, excitent à pécher avec plus d'audace.* »

Cependant ces dissensions n'étaient point vues avec indifférence par Louis IX, qui avait employé les exhortations les plus pressantes pour y mettre fin, mais sans succès : il envoya donc à Alexandre IV, deux clercs qu'on ne trouve désignés que par les noms de Jean et de Pierre, et qui paraissent avoir été du parti des frères prêcheurs; et lui fit remettre en même temps le livre *De periculis*, comme la preuve des torts des maîtres séculiers. Ceux-ci de leur côté élurent les plus célèbres d'entre eux, Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Chrestien de Beauvais, Nicolas de Bar-sur-Aube, Jean de Gastaville, Jean Belin; et ayant fait collecte d'argent, tant parmi les maîtres que parmi les écoliers, pour fournir aux frais de leur voyage, ils les envoyèrent aussi vers le pape, en les chargeant du livre de l'*Evangelium æternum*, où leurs adversaires montraient que « l'Ancien et le Nouveau Testament ayant fini leur temps, un Évangile plus parfait, enseigné par les religieux mendiants, allait commencer. »

Dès que les frères eurent appris que les maîtres séculiers se préparaient à se rendre auprès du pape, ils les devancèrent; et, sollicitant l'examen du livre de Guillaume par quelques cardinaux, ils firent prononcer « que ce livre renfermait des doctrines perverses contre l'autorité et la puissance du souverain pontife et de ses coévêques, contre ceux qui, s'étant réduits à l'aumône pour l'amour de Dieu, ont vaincu le monde et ses œuvres par leur pauvreté volontaire. » En conséquence de

lèbre pendant longtemps dans la chaire de philosophie de l'école du Parvis de Notre-Dame de Paris, procureur de la nation de France auprès de cette école, il devint recteur de l'université, et finit, après son rectorat, par en être élu syndic. A tous ces titres on doit joindre encore celui d'associé de Robert de Sorbonne dans l'érection de la congrégation de ce nom, dont il fut un des premiers maîtres ou docteurs. Guillaume de Saint-Amour, malgré la célébrité que ces diverses fonctions lui ont donnée parmi ses contemporains, aurait passé inaperçu aux yeux de la postérité, comme tant d'autres qui ont rempli les mêmes charges; mais par des circonstances mémorables, au milieu desquelles il parut avec éclat, son nom retentit par toute l'Europe, passa dans toutes les histoires ou chroniques contemporaines, devint le signe de ralliement d'un parti, l'objet des attaques d'un autre; et il conserve encore de nos jours une certaine renommée dans l'histoire des écoles. Nous allons faire connaître Guillaume de Saint-Amour, d'après l'histoire littéraire de la France.

En 1228, sous la régence de la reine Blanche, les exercices de l'université ayant été interrompus à cause du meurtre de quelques écoliers par des gens d'armes du guet, et le corps de l'université n'ayant pu obtenir réparation du méfait qu'il regardait comme contraire à ses droits, Amour cessa ses leçons, et se transporta tantôt à Reims, tantôt à Angers. Les religieux dominicains, qui depuis leur établissement dans Paris y avaient toujours ambitionné une chaire sans pouvoir l'obtenir, mettant à profit la fuite des maîtres séculiers, se la firent donner par l'évêque et le chancelier. Ces différends se terminèrent : les maîtres rentrèrent dans leurs chaires sans se récrier sur l'envahissement des nouveaux moines; mais ceux-ci, devenant plus entreprenants par le silence des autres, élevèrent une seconde chaire, malgré l'opposition des anciens maîtres. Non-seulement le décret rendu contre cette entreprise fut sans effet, mais en 1250 de nouvelles querelles s'étant élevées entre les bourgeois de Paris et les écoliers, les dominicains insistèrent plus que jamais pour qu'on leur accordât a perpétuité deux chaires théologiques et doctorales. L'Académie refusa, et statua que désormais nul n'aurait la faculté d'enseigner, qu'il n'eût promis par un serment solennel de se soumettre à ses statuts. Les dominicains s'étant refusés à ce serment, l'université, en vertu de ses constitutions, fit publier partout que les frères dominicains étaient exclus de tout enseignement séculier.

Les dominicains, exaspérés, s'agitèrent, et, faute de bonnes raisons, recoururent à de puissants protecteurs; ils plaidèrent leur cause auprès du régent du royaume, le comte de Poitiers, en accusant les académiciens de faire des statuts contre Dieu et l'Église, de conspirer contre l'honneur du roi et contre la sûreté du royaume; ils plaidèrent auprès du pape Innocent IV, par des diffamations contre les maîtres de l'école de Paris, et le supplièrent de donner aux religieux, de sa pleine autorité, l'entrée dans l'Académie, et de faire taire par des censures les répugnances des séculiers. Favorablement écoutés, leur audace s'accrut à tel point, qu'ils envahirent toutes les fonctions pastorales et bravèrent l'autorité hiérarchique. Leurs excès firent ouvrir les yeux à Innocent IV lui-même, qui jusque-là les avait favorisés outre mesure; et ce pape donna un bref pour les faire rentrer dans leur règle. Innocent n'ayant pas tardé à mourir, un historien de ce même ordre ne craignit pas de dire que c'était par l'effet des *merveilleuses litanies des dominicains*; d'où naquit cet adage parmi les cardinaux : *Cavete a litaniis Prædicatorum, quia mirabilia faciunt.* Alexandre IV, qui succéda à Innocent, ami déclaré des dominicains, fut favorable à tous leurs desseins, et leur accorda tant de priviléges, qu'ils exercèrent, au rapport d'un historien contemporain, une vraie tyrannie sur les maîtres de l'Académie, élevèrent des chaires tant qu'ils voulurent, et réduisirent au silence, par des censures, tous les opposants. Forts de tant de priviléges, et abusant de la victoire, ils se firent les accusateurs de quelques-uns des maîtres séculiers qui leur avaient le plus résisté, et surtout de Guillaume de Saint-Amour, l'athlète le plus actif et le plus puissant que l'Académie, dont il était un des chefs, avait opposé aux mendiants; ils lancèrent donc contre lui leurs traits les plus acérés. Se rappelant qu'il avait prêché publiquement et souvent contre les mendiants valides, tels que les truands, les béguins, les bons-valets et autres, qui disaient « que le travail des mains était un crime, qu'il fallait toujours prier, et que la terre porterait bien plus de fruits par la prière que par le travail des mains, » et qu'il avait prêché aussi contre des mendiants, qu'il avait appelés pseudo-prédicateurs, hypocrites, envahisseurs des maisons, désœuvrés, curieux, coureurs, perturbateurs de la hiérarchie ecclésiastique, ils prétendirent que tout cela était dirigé contre eux : ils accusèrent donc en forme Guillaume de Saint-Amour auprès de Séguin, évêque de Mâcon, parce qu'il était de son diocèse. Guillaume s'étant disculpé, fut accusé de nouveau près du légat du pape, qui à son tour le déféra devant le tribunal du roi de France et de l'évêque de Paris, avec l'inculpation d'avoir écrit et distribué un ouvrage contre le souverain pontife. L'accusé parut devant l'évêque, en présence de quatre mille clercs; il demanda que ses accusateurs parussent à leur tour; et aucun ne se montrant, il fut déclaré innocent.

Cependant l'introduction violente des dominicains parmi les maîtres séculiers devenait de jour en jour plus pénible à supporter pour ceux-ci : on disait dans les écoles que c'était faire violence à la nature, que de vouloir réunir les ré-

guliers aux séculiers; bien plus encore, de vouloir faire cette réunion malgré la répugnance des séculiers. Les maîtres de l'Académie, ne pouvant plus compter sur leurs droits pour obtenir justice, recoururent aux prières; ils adressèrent donc à Alexandre IV une lettre très-humble, où, faisant un long détail des insultes dont les mendiants les accablaient, et surtout leur confrère le vénérable Guillaume de Saint-Amour, ils finissent par dire au souverain pontife « que la société qu'il leur a imposée avec les frères prêcheurs est une dure servitude, à laquelle ils ne peuvent plus résister; qu'ils sont prêts à porter leurs écoles dans un autre royaume; et que si cela leur était encore défendu, ils préféreraient renoncer à l'enseignement, et rentrer chacun dans ses foyers pour y jouir de la liberté naturelle, que d'être étouffés sous la servitude intolérable d'une société forcée avec les frères dominicains. »

Loin d'être touché de leurs prières, le pape donna en 1255 trois nouvelles bulles en faveur des frères prêcheurs; et ceux-ci auraient réduit les académiciens aux dernières extrémités par les sentences d'excommunication et de suspension, si le roi de France s'était prêté à leur exécution. Les frères essayèrent de se rendre le roi favorable en faisant parvenir à ses oreilles quelques griefs contre les maîtres séculiers; mais saint Louis, nonobstant les bulles papales, chargea quatre prélats, les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen, de s'associer quelques autres personnages, et de terminer par arbitrage ces différends. Guillaume de Saint-Amour parla pour l'Académie, et obtint que les frères fussent séparés d'elle, moyennant deux chaires doctorales qui leur furent accordées à perpétuité : cette grande discorde parut ainsi terminée.

Mais les débats qui avaient eu lieu dans cette assemblée fournirent de nouveaux motifs de désordre. Les maîtres séculiers, pour repousser de leur société les frères dominicains, avaient dit, entre autres choses, qu'ils craignaient *qu'ils ne fussent de ces hommes qui vont de maison en maison, qui séduisent des femmes chargées de péchés, qui s'ingèrent de gouverner les consciences et les propriétés, qui s'attachent par des vœux et des serments les esprits faibles dont ils se sont emparés, et qu'ils détournent de leurs pasteurs; qui, n'étant ni apôtres, ni successeurs des apôtres, ni disciples du Seigneur, ni successeurs de ces disciples, ni leurs vicaires, veulent agir dans l'Église d'une manière desordonnée, et non selon la tradition; de ces hommes enfin par lesquels l'Apôtre a dit que les périls des derniers temps seraient faites.* Ces accusations, qui probablement avaient paru assez bien fondées aux prélats designés pour arbitres entre les maîtres séculiers et les frères prêcheurs, jointes à la voix publique qui en ajoutait de plus graves encore, comme on le voit en plusieurs endroits de l'histoire de Matthieu Pâris, portèrent un grand nombre de prélats de France à demander aux maîtres des écoles parisiennes de réunir en un corps les autorités de l'Écriture et des canons qui annoncent les périls des derniers temps, pour servir d'instruction aux fidèles relativement aux religieux mendiants. Ce fut pour acquiescer à ce désir presque universellement manifesté, que Guillaume de Saint-Amour et les autres maîtres rédigèrent le livre fameux *De periculis novissimorum temporum*.

Le livre *De periculis* parut en 1256 : le nom, la dignité, le rang, le savoir de son auteur et de ses associés, la matière qui y était traitée, la manière dont la conduite des frères y était mise au jour, tout contribua à en faire un grand événement. Chacun en parla, et le peuple en fut dans l'agitation; voici ce qu'en dit Matthieu Pâris, contemporain, qui nous éclaire sur tous ces faits : *Le peuple se mit à tourner en ridicule les religieux mendiants; on leur refusa les aumônes qu'on leur avait données jusque-là; on les appelait hypocrites, successeurs de l'Antechrist, faux prédicateurs, conseillers adulateurs des rois et des princes, contempteurs des ordinaires et leurs supplantateurs, envahisseurs habiles des appartements des rois, prévaricateurs abusant des confessions, et qui, voyageant en des pays où ils ne sont pas connus, excitent à pécher avec plus d'audace.* »

Cependant ces dissensions n'étaient point vues avec indifférence par Louis IX, qui avait employé les exhortations les plus pressantes pour y mettre fin, mais sans succès : il envoya donc à Alexandre IV, deux clercs qu'on ne trouve désignés que par les noms de Jean et de Pierre, et qui paraissent avoir été du parti des frères prêcheurs; et lui fit remettre en même temps le livre *De periculis*, comme la preuve des torts des maîtres séculiers. Ceux-ci de leur côté élurent les plus célèbres d'entre eux, Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Chrestien de Beauvais, Nicolas de Bar-sur-Aube, Jean de Gastaville, Jean Belin; et ayant fait collecte d'argent, tant parmi les maîtres que parmi les écoliers, pour fournir aux frais de leur voyage, ils les envoyèrent aussi vers le pape, en les chargeant du livre de l'*Evangelium æternum*, où leurs adversaires montraient que « l'Ancien et le Nouveau Testament ayant fini leur temps, un Évangile plus parfait, enseigné par les religieux mendiants, allait commencer. »

Dès que les frères eurent appris que les maîtres séculiers se préparaient à se rendre auprès du pape, ils les devancèrent; et, sollicitant l'examen du livre de Guillaume par quelques cardinaux, ils firent prononcer « que ce livre renfermait des doctrines perverses contre l'autorité et la puissance du souverain pontife et de ses coévêques, contre ceux qui, s'étant réduits à l'aumône pour l'amour de Dieu, ont vaincu le monde et ses œuvres par leur pauvreté volontaire. » En conséquence de

cette première sentence, portée par quatre cardinaux le troisième jour avant les nones d'octobre de l'an 1256, le pape Alexandre IV condamna le livre *De periculis novissimorum temporum*, comme inique, abominable et exécrable.

Après cette condamnation, Alexandre IV expédia plusieurs bulles pour en rendre l'effet plus sûr. Il écrivit au roi de France pour la lui faire connaître, et lui recommander de conserver aux religieux dominicains l'affection qu'il leur avait toujours portée. Il écrivit aux archevêques de Tours et de Reims d'exiger des maîtres séculiers de rétracter tout ce qu'ils avaient avancé pour les doctrines du livre *De periculis*, avec menace de suspension, excommunication et privation perpétuelle de leurs bénéfices, en cas de refus. Il écrivit à tous les prélats, archiprêtres, abbés, prieurs des provinces françaises, de regarder les frères dominicains comme les bons ministres de Jésus-Christ, de les traiter avec bienveillance, de les protéger contre leurs ennemis. Enfin, ce pape épuisa tout ce qu'il avait de puissance en faveur de cette milice, objet de sa prédilection.

Mais, chose étonnante et incompréhensible dans un siècle où le pontife romain avait un si grand ascendant sur toutes les autorités humaines! les maîtres de l'école parisienne furent inébranlables dans leurs principes : ils ne consentirent pas à recevoir les dominicains dans leur société; ils ne voulurent pas renier les discours qu'ils avaient tenus contre eux, ni ce que renfermait le livre *De periculis*, et encore moins prêcher publiquement contre leurs premières doctrines. Ils ne résistaient pas en face ni directement, il est vrai; mais ils demandaient du temps, ils interposaient appel sur appel; et les bulles étaient mises en oubli ou tournées en mépris. Le pape alors en publia de plus sévères, pour réduire les docteurs parisiens. Il écrivit au chancelier de Paris de n'accorder la faculté d'enseigner qu'à ceux qui jureraient d'observer ses dernières ordonnances. Il fit savoir à tous les prélats de la chrétienté qu'il approuvait les ordres des dominicains et des franciscains pour toutes les fonctions ecclésiastiques; que les clercs élevés dans leurs écoles auraient droit aux mêmes prérogatives que les autres; et que si les prélats voulaient le trouver plus disposé à servir leurs intérêts et ceux de leurs églises, ils y parviendraient en montrant la plus grande charité aux frères prêcheurs, en les accueillant et les aidant en toute circonstance. Il enjoignit à l'évêque de Paris d'user de toute son autorité contre les maîtres récalcitrants, de recourir à la force du bras séculier s'il le fallait; et enfin, dans une bulle adressée au roi, il le conjura, avec promesse de rémission de ses péchés, d'aider le prélat de sa puissance, pour briser les têtes opiniâtres de ces insolents, *ut insolentiorum cervicosa pervicacia confringatur.*

Pendant ce violent orage qui tombait sur les maîtres séculiers des écoles de Paris, les quatre députés envoyés auprès du pape hésitèrent à passer outre. Ayant appris en chemin que le livre *De periculis* avait été condamné et brûlé publiquement dans l'église d'Anagni, et informés des bulles terribles lancées coup sur coup par le pape, trois d'entre eux perdirent courage, et reprirent promptement le chemin de Paris, où ils vinrent abjurer le livre et leurs discours précédents contre les frères. Mais Guillaume de Saint-Amour, défenseur intrépide de la vérité, gardien fidèle des droits de l'Académie, se rendit sans crainte à la cour papale, et demanda à être entendu dans sa défense. Le pape lui donna pour juges les quatre cardinaux sur le rapport desquels il avait condamné le livre : alors Guillaume, en présence de ses accusateurs, parla si bien en faveur de sa doctrine, qu'il fut renvoyé après avoir été déclaré innocent de tout ce dont on l'avait accusé. Thomas de Cantiprato va jusqu'à dire que Guillaume réfuta si bien tout ce qu'on put lui objecter, et par les charmes de son éloquence exerça une telle influence sur les auditeurs, que le pape crut devoir l'obliger à se taire; aveu bien extraordinaire dans la bouche d'un adversaire. Le même auteur ajoute que le pape avait mandé Albert le Grand, comme le seul homme qu'on pût opposer à Guillaume de Saint-Amour.

Nonobstant l'heureuse issue de sa défense, Guillaume vit redoubler les efforts des frères, qui, employant soit la violence, soit les prières, soit divers artifices, arrachèrent au pape un bref qui l'exilait de France, et lui interdisait à jamais l'enseignement public. Dans son épître au roi de France, Alexandre IV suppose que ce prince a demandé l'exil de Guillaume, et l'exhorte vivement à ne pas permettre que ce docteur rentre en France; et comme il prévoit que cette mesure rendra tous les autres maîtres plus hostiles aux frères prêcheurs et mineurs, il recommande de nouveau ces derniers au monarque au nom de Jésus-Christ, pour le service duquel ils sont envoyés. Ensuite il écrit à l'évêque de Paris que s'il vient à apprendre que Guillaume a enfreint ses ordres, il le fasse dénoncer partout comme excommunié, parjure, privé de tout bénéfice. Mais en même temps, pour calmer un peu les maîtres séculiers, il veut que ce prélat leur fasse savoir que ce n'est pas pour avoir été défenseur de l'Académie que Guillaume a été ainsi puni, mais pour ses excès précédents, et surtout son détestable livre. Une autre bulle adressée au même évêque lui enjoint d'absoudre de toute peine ecclésiastique tout maître ou clerc qui, ayant pris parti pour Guillaume, viendrait à se rétracter. C'est ainsi que l'auteur du livre *De periculis*, que l'université avait mis à sa tête pour veiller à ses intérêts, fut seul accablé sous les coups qu'une puissance supérieure fit tomber sur le corps dont il était membre; il alla se cacher à Saint-Amour, son pays natal.

Quatre siècles après Guillaume, l'auteur des *Provinciales*, dans des circonstances presque analogues, s'étant aussi attiré la haine d'une célèbre société religieuse, aux envahissements et aux doctrines de laquelle il avait entrepris de résister, ne fut à l'abri de ses coups que parce que, n'étant revêtu d'aucune dignité, il ne lui donna pas prise sur lui : « Je ne vous crains, disait-il à ses adversaires, ni pour moi ni pour aucun autre, n'étant attaché à aucune communauté ni à aucun ordre religieux. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Ainsi, mon père, j'échappe à toutes vos prises.... Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi. On a bien délogé des gens de Sorbonne; mais cela ne me déloge pas de chez moi, etc. »

Malgré la condamnation et la combustion du livre *De periculis*, la pétulante jeunesse de Paris l'avait traduit en français, l'avait même mis en vers, afin de le rendre d'une lecture plus curieuse pour le peuple. (Il ne paraît pas qu'aucune de ces traductions en rimes françaises soit venue jusqu'à nous).

Cependant Alexandre IV mourut en 1260, après avoir, par quarante bulles environ, tâché de briser la résistance que les maîtres séculiers opposaient aux réguliers. Urbain IV et, trois ans après, Clément IV, qui lui succédèrent, animés d'un esprit moins hostile envers l'Académie parisienne, permirent à Guillaume de quitter Saint-Amour et de venir revoir ses confrères. La joie universelle qui éclata à l'occasion de son retour, l'accueil cordial qu'on lui fit, les folles réjouissances auxquelles se livrèrent tous les maîtres, égalèrent le chagrin que son exil leur avait causé cinq ou six ans auparavant. Réintégré au milieu de ses amis, Guillaume recommença sa lutte littéraire contre les prêcheurs et les mineurs; et comme son livre *De Periculis* avait été mal reçu du pape, quoique les autorités sur lesquelles il était appuyé fussent à l'abri de toute attaque, il en fit un autre à l'appui du premier, auquel il donna pour titre : *Collectiones catholicæ et canonicæ Scripturæ ad instructionem*, etc., etc. Il envoya ce nouvel écrit à Clément IV par un des docteurs de l'université, maître Thomas, qui devait le soumettre à l'examen du pape. Ce pontife, après l'avoir lu en partie, adressa en 1266, à Guillaume, une lettre assez bienveillante, où néanmoins, tout en louant son zèle pour la vérité, il lui dit que ce dernier écrit ressemble beaucoup au premier, et qu'il doit craindre de se laisser tromper par l'apparence du bien.

Guillaume de Saint-Amour eut, outre le pape Alexandre IV, de puissants adversaires parmi ses contemporains. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Albert le Grand, parlèrent contre lui dans les chaires publiques, et écrivirent pour réfuter ses écrits. Vincent de Beauvais, et tous les historiens des frères prêcheurs et mineurs, ont voulu ternir sa mémoire; mais, d'un autre côté, il eut pour lui les maîtres de l'école parisienne, qui appartenaient tous à l'Église et formaient en outre le corps le plus savant de la nation; il eut tout le clergé de Sens et de Reims, un grand nombre d'évêques, à l'invitation desquels il avait écrit son livre; le pape Clément IV, qui l'appelle *fils chéri*, expression qui ne se donne jamais à un ennemi de l'Église; enfin il fut un des plus importants associés de Robert de Sorbonne dans la création de la congrégation qui porte le nom de ce dernier. Son portrait fut placé avec vénération auprès de celui de Robert, dans la bibliothèque primitive de cet établissement. Le poëte Jean de Meun paraît avoir été un chaud partisan des opinions de Guillaume : il parle de lui avec éloge dans son roman de *la Rose*.

Les œuvres de Guillaume de Saint-Amour se trouvent réunies en un volume in-4°, imprimé à Constance en 1632, *Opera G., doctoris olim integerrimi*. En 1633, les dominicains obtinrent un arrêt du conseil privé du roi contre l'ouvrage que l'impression venait de rendre public. Cet arrêt, du 14 juillet 1633, a été imprimé, avec les sept bulles d'Alexandre IV relatives à cette condamnation, en latin et en français, et le tout forme une brochure de 43 pages in-12. Par cet arrêt, « il est fait défense à tous imprimeurs et libraires d'exposer en vente, vendre ni débiter ledit livre, à peine de la vie; et à tous autres d'iceluy retenir ni avoir par devers eux, à peine de trois mille livres d'amende contre ceux qui se trouveront saisis. » Les religieux à la requête desquels il fut rendu disent dans leur avis au lecteur : « Nous avons inséré cet arrest avec les bulles de sa sainteté, pour advertir les adhérants de ce meschant autheur que s'ils ne changent leur mauvaise affection pour l'amour de la vérité, ils y seront contraints par la crainte du chastiment. »

Histoire littéraire de la France, t. XIX, p. 197. — Dupin, *Histoire des controverses dans le treizième siècle*, p. 522-550. — Crevier, *Histoire de l'université de Paris*, t. I, p. 411-499. — Matthieu Pâris, *Chronique*, *Préface* des Œuvres de Guill. de Saint-Amour.

AMOUR (*Louis Gorin de Saint-*). *Voyez* SAINT-AMOUR.

***AMOUREUX** (*Abraham-César* D'), habile sculpteur français, natif de Lyon, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de Coustou aîné, et fit pour sa ville natale plusieurs bas-reliefs qui se distinguent par leur belle composition. Il se rendit à Copenhague en 1682, où il exécuta la statue, en plomb doré, de Christian V, roi de Danemark. L'Amoureux se noya dans la Saône pendant une traversée par eau, de Fossey à Lyon.

Füssli, *Allgmeines Künstler-Lexicon*. — De Fontenai, *Dictionnaire des artistes*.

***AMPACH AUF GRUENFELDEN** (*Jean-George* D'), médecin allemand, né en 1784, mort en 1832. Il fut longtemps professeur de mé-

decine vétérinaire et légale, d'histoire de la médecine et de botanique à Salzbourg. Ses principaux ouvrages sont *Ueber den sogenannten Milzbrand oder die Karfunkel-krankheit der groesseren nutzbaren Haussäugethiere* (sur le Charbon, maladie des animaux domestiques); Pesth, 1820, in-8°; — *Grundriss der Gerichtlichen Veterinair-kunde* (Principes de l'art vétérinaire; Vienne, 1822, in-8°; — *Praktische Lehre von den Herde-krankheiten* (sur les maladies des Troupeaux; Pesth, 1819, in-8°; — *Die Lungenfaeule, die Lungen-und die Milz-seuche des Hornviehs* (sur la pneumonie et la pleurésie des bêtes à cornes) Pesth, 1819, in-8°, *Ueber die Natur der Drehkrankheit der Schaafe* (sur la Douve du mouton); Vienne, 1827, in-4°.

Callisen *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*, tome I, p. 26.

***AMPELIUS** (*Lucius*), écrivain romain, auteur d'un petit ouvrage de cinquante chapitres, intitulé *Liber Memorialis*. Il essaye d'y comprendre tout ce qui est remarquable dans la nature; l'astronomie, la géographie, l'histoire, remplissent son cadre. C'est une compilation écrite dans un style clair et concis, mais offrant quelques symptômes de la décadence. Nous ne savons rien de la vie de cet auteur; on suppose généralement qu'il vécut dans le quatrième siècle de notre ère, sous le règne de Théodose le Grand. Quelques-uns le croient identique avec le proconsul dont font mention le code Théodosien et Ammien Marcellin, ou avec l'Ampelius dont parle Sidoine Apollinaire dans une de ses lettres. Quoi qu'il en soit, il est postérieur à Trajan, dont il fait mention dans les chapitres 22 et 27; et, à en juger par un passage du chapitre 18, où il dit que « Sylla fut le seul souverain qui ait volontairement résigné l'empire, » il devait vivre avant l'abdication de Dioclétien (305 de J.-C.). Il parle aussi du temple de Diane d'Éphèse, comme existant de son temps; or nous savons que ce temple fut détruit sous le règne de Gallien (253-268 de J.-C.). L'ouvrage d'ailleurs a été dédié à Macrin, qui régna de 217 à 218.

La première édition du *Liber Memorialis* fut publiée par les soins de Saumaise, et imprimée avec Florus; Hanovre, 1611, in-fol. On le trouve aussi à la fin des éditions de Florus, par Hermanides, Grævius et Duker. Tschucke (Leipzig, 1793, in-12) et J. A. Beck (Leipzig, 1826, in-8°) l'ont publié séparément.

Baehr *Geschichte der Röm. Litteratur*, p. 484. — Gläser *Rheinisches Museum für Philologie*, nouvelle série, II, 145.

AMPÈRE (*André-Marie*), célèbre physicien, né à Lyon le 20 janvier 1775, mort à Marseille le 10 juin 1836. Il passa son enfance dans un village voisin de sa ville natale à Polémieux-lez-mont-Dor, où ses parents vivaient depuis quelque temps, retirés des affaires. Son père, ancien négociant, tomba victime de la tourmente révolutionnaire. Avant de mourir, il écrivit à sa femme ces lignes touchantes : .... « Il s'en faut beaucoup, ma chère amie, que je te laisse riche et même avec une aisance ordinaire; tu ne peux l'imputer à ma mauvaise conduite, ni à aucune dissipation. Ma plus forte dépense a été l'achat des livres et des instruments de géométrie dont notre fils ne pouvait se passer pour son instruction : mais cette dépense même était une sage économie, *puisqu'il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même.* »

Tout enfant, avant même de connaître les chiffres, on le voyait (nous citons ici le spirituel auteur de la *Galerie des contemporains illustres*) faire de longues opérations arithmétiques avec de petits cailloux. Durant une maladie grave, sa mère lui ayant enlevé ses cailloux, afin de forcer son esprit au repos, le surprit continuant sur son lit ses calculs avec les morceaux d'un biscuit qu'on lui avait donné, après plusieurs jours de diète absolue. Aussitôt qu'il sut lire, il se jeta sur les livres avec avidité, dévorant tout ce qui lui tombait sous la main. Son père avait commencé à lui enseigner le latin; mais apercevant en lui une aptitude particulière pour les mathématiques il ajourna l'étude du latin et laissa l'enfant libre de suivre sa voie, ne s'occupant que de lui fournir les livres nécessaires; si bien qu'à onze ans le jeune Ampère avait dépassé les mathématiques élémentaires, et étudié l'application de l'algèbre à la géométrie. Quand il fallut aller plus loin, les livres manquaient dans la modeste bibliothèque paternelle; on se rendit à Lyon afin de se les procurer; et l'abbé Daburon, depuis inspecteur général et collègue de son ancien élève, alors bibliothécaire du collége de Lyon, vit un jour entrer chez lui M. Ampère, conduisant par la main un petit bonhomme de douze ans, qui le pria, d'une voix enfantine, de vouloir bien lui prêter les ouvrages d'Euler et de Bernoulli. M. Daburon se récria, ces livres étant au nombre des plus difficiles que l'intelligence humaine ait produits. « J'espère néanmoins être en état de les comprendre, » répliqua l'enfant. — Vous savez sans doute qu'ils sont écrits en latin, dit le bibliothécaire, et que c'est le calcul différentiel qu'on y emploie. » Ici le jeune Ampère fut arrêté : il ne savait pas le latin, et il n'avait pas étudié le calcul différentiel; mais cet obstacle fut bientôt franchi. Quelques leçons de M. Daburon le mirent sur la voie du calcul différentiel, et, aidé de son père, il apprit lestement à expliquer Virgile, afin de pouvoir lire Bernoulli. A dix-huit ans il étudiait la *Mécanique analytique* de Lagrange, dont il avait refait presque tous les calculs; et il a répété souvent qu'il savait alors autant de mathématiques qu'il en a jamais su. Ce qui ne l'empêchait pas de lire, dans le texte, Virgile, le Tasse; de commenter les principaux auteurs français; d'être attiré presque à un égal degré

par l'histoire, les voyages, la poésie, les romans, la philosophie, la botanique, l'histoire naturelle; et enfin d'absorber, depuis A jusqu'à Z, la volumineuse encyclopédie de Diderot et d'Alembert, dont il pouvait, cinquante ans plus tard, grâce à sa prodigieuse mémoire, reciter encore des passages entiers. Ainsi marchait cet étonnant esprit, pareil à un fleuve qui va s'élargissant toujours à mesure qu'il s'éloigne de sa source, lorsque survint tout à coup un temps d'arrêt. La mort affreuse de son père fit sur le jeune savant de Polémieux l'effet d'un coup de foudre; elle le jeta pendant quelque temps dans une sorte d'idiotisme : il passait ses journées dans un morne silence, occupé machinalement à faire des tas de sable, ou à contempler le ciel. En vain ses amis cherchaient à l'arracher à cette torpeur : tout sentiment, toute faculté semblaient éteints en lui. Un an se passa ainsi. Enfin un jour qu'il promenait ses yeux sur un ouvrage de J.-J. Rousseau, les *Lettres sur la botanique*, l'influence de cette prose harmonieuse et chaude lui monta au cerveau; son esprit et son cœur revinrent à la vie; il se remit d'abord à la botanique, le commerce de la nature le ramena ensuite à la poésie; il se prit à lire avec passion les poëtes latins, Horace, Virgile, Lucain.

« Cette époque de sentiment et de poésie, dit M. Sainte-Beuve, fut complète pour le jeune Ampère. Nous en avons sous les yeux des preuves sans nombre, dans les papiers de tous genres amassés devant nous et qui nous sont confiés, trésor d'un fils. Il écrivit beaucoup de vers français, et ébaucha une multitude de poëmes, tragédies, comédies, sans compter les chansons, madrigaux, charades, etc. Je trouve des scènes écrites d'une tragédie d'*Agis*, des fragments, des projets d'une tragédie de *Conradin*, d'une *Iphigénie en Tauride.....*, d'une autre pièce où paraissaient Carbon et Sylla, d'une autre où figuraient Vespasien et Titus; un morceau d'un poëme moral sur la vie; des vers qui célèbrent l'assemblée constituante; une ébauche de poëme sur les sciences naturelles; un commencement assez long d'une grande épopée intitulée *l'Américide*, dont le héros était Christophe Colomb. Chacun de ces commencements, d'ordinaire, forme deux ou trois feuillets de sa grosse écriture d'écolier, de cette écriture qui avait comme peur sans cesse de ne pas être assez lisible, et la tirade s'arrête brusquement, coupée le plus souvent par des X et Y, par la *formule générale pour former immédiatement toutes les puissances d'un polynôme quelconque* (je ne fais que copier). Vers le même temps, il construisait aussi une espèce de langue philosophique dans laquelle il fit des vers. Mais on a là-dessus trop peu de données pour en parler. Ce qu'il faut seulement conclure de cet amas de vers et de prose, où manque, non pas la facilité, mais l'art, ce que prouve cette littérature poétique, blasonnée d'algèbre, c'est l'étonnante variété, l'exubérance et inquiétude en tout sens, de ce cerveau de vingt et un ans, dont la direction définitive n'était pas trouvée. Le soulèvement s'essayait sur tous les points, et ne se faisait jour sur aucun. Mais un sentiment supérieur, le sentiment le plus cher et le plus universel de la jeunesse, manquait encore, et le cœur aller éclater. Je trouve sur une feuille, dès longtemps jaunie, ces lignes tracées; en les transcrivant, je ne me permets point d'en altérer un seul mot, non plus que pour toutes les citations qui suivront. Le jeune homme disait : « Parvenu à l'âge où les lois me rendaient maître « de moi-même, mon cœur soupirait tout bas « de l'être encore. Libre et insensible jusqu'à « cet âge, il s'ennuyait de son oisiveté. Élevé « dans une solitude presque entière, l'étude et « la lecture, qui avaient fait si longtemps mes « plus chères délices, me laissaient tomber dans « une apathie que je n'avais jamais ressentie, et « le cri de la nature répandait dans mon âme « une inquiétude vague et insupportable. Un « jour que je me promenais après le coucher du « soleil, le long d'un ruisseau solitaire.... » Le fragment s'arrête brusquement ici. Que vit-il le long de ce ruisseau? Un autre cahier de souvenirs ne nous laisse point en doute, et sous le titre : *Amorum*, contient jour par jour toute une histoire naïve de ses sentiments, de son amour, de son mariage, et va jusqu'à la mort de l'objet aimé. Qui le croirait? ou plutôt, en y réfléchissant, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Ce savant que nous avons vu chargé de pensées et de rides, et qui semblait n'avoir dû vivre que dans le monde des nombres, il a été un énergique adolescent; la jeunesse aussi l'a touché, en passant, de son auréole; il a aimé, il a pu plaire; et tout cela, avec les ans, s'était recouvert, s'était oublié; il se serait peut-être étonné comme nous, s'il avait retrouvé, en cherchant quelque mémoire de géométrie, ce journal de son cœur, ce cahier d'*Amorum* enseveli. »

Le 2 août 1799, le jeune Ampère épousa Mlle Julie Carron, dont la famille peu fortunée, mais très-pieuse, habitait le village de Saint-Germain, dans le voisinage de Polémieux. Il vint avec sa jeune épouse se fixer à Lyon, où il gagna d'abord sa vie en donnant des répétitions de mathématiques. Cette alliance avec une famille animée d'une foi vive, ne contribua pas peu à développer chez Ampère les sentiments religieux qui d'ailleurs lui étaient naturels, et devaient un jour le faire classer parmi ceux des hommes supérieurs de ce temps-ci qui ont présenté au plus haut degré l'union de la science et de la foi. Cependant sa foi eut des intermittences de découragement et de ferveur : il était de ces âmes qui ne peuvent supporter le doute et s'endormir, comme on dit, sur cet oreiller. « Le doute, écrivait-il à un de ses amis, est le plus grand des tourments que l'homme endure sur la terre. » Il disait quelquefois que trois événements avaient

été décisifs sur sa vie : d'abord, la première communion, qui avait puissamment exalté en lui sa croyance religieuse ; puis, la lecture de l'éloge de Descartes par Thomas, qui lui avait inspiré l'amour des sciences physiques et philosophiques ; et enfin la prise de la Bastille, qui le fit ce qu'il resta toujours au fond, à travers toutes les modifications de la position sociale et de l'âge, un esprit sincèrement libéral, croyant au progrès et aimant les hommes. C'est dans le souvenir du premier de ces événements, dans le souvenir de sa première communion qu'il aimait à chercher des forces, quand le doute, cet ennemi acharné, venait l'assaillir et le combattre. On a de lui des pages qui rappellent les poignantes anxiétés de Pascal.

Marié à vingt-quatre ans avec une femme aimée, il eut deux années d'un bonheur sans nuage ; deux années seulement, car, devenu père, il lui fallut bientôt, en décembre 1801, pour accomplir tous les devoirs de la paternité, se séparer de sa femme malade et de son enfant, et accepter les fonctions de professeur de physique et de chimie à l'école centrale de Bourg, en attendant qu'il pût être nommé professeur au lycée de Lyon, terme suprême de son ambition. Il passa un an dans ce poste obscur, souffrant de vivre loin des êtres si chers à son cœur, écrivant à sa femme des lettres dont quelques-unes sont de véritables idylles charmantes de naïveté et de tendresse, tandis que d'autres rendent avec une énergie singulière le combat terrible du doute et de la foi, qui se réveillait en lui. Au milieu de ces combats intérieurs, il s'occupe activement, parfois même avec enthousiasme, de ses expériences de physique et de chimie, et il prépare le premier ouvrage qui doit fixer sur lui l'attention publique : nous voulons parler de l'ouvrage publié à Lyon en 1802, sous le titre de *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*. Cet ouvrage avait pour but, non la théorie d'un jeu particulier, mais la solution d'un problème général qui avait occupé le génie de Pascal, de Fermat et même de Buffon, c'est-à-dire une évaluation exacte, d'après le calcul des probabilités, des dangers que court l'homme qui expose une mise aux chances d'un jeu de hasard. « L'auteur, dit M. Arago, s'y montre calculateur ingénieux et exercé ; ses formules ont de l'élégance, et le conduisent à des démonstrations purement algébriques de théorèmes qui semblaient devoir exiger l'emploi de l'analyse différentielle. La question principale s'y trouve, du reste, complétement résolue. Ce mémoire présenté à M. Delambre, qui était alors en tournée pour organiser les lycées dans cette partie de la France, fut jugé par lui digne d'être présenté à l'Institut, et valut à son auteur la place qu'il avait tant désirée de professeur de mathématiques au lycée de Lyon. Il jouissait à peine depuis quelques mois du bonheur de se trouver réuni à ce qu'il aimait, lorsque la maladie de sa femme s'aggrava de jour en jour : il la perdit le 13 juillet 1804 ; et à cette date funèbre, dans ses papiers, à la suite de deux versets des psaumes, on trouve une prière fervente qui se termine ainsi : « O Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre ! »

Le séjour de Lyon lui était devenu odieux, et ce fut avec joie qu'il accepta, en novembre 1805, la place de répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, place qu'il obtint sur la recommandation de M. Delambre. Une nouvelle étude vint bientôt faire diversion, et rivaliser chez Ampère avec les travaux de mathématiques et de physique. Tandis qu'il écrivait de nombreux mémoires, soit sur l'analyse mathématique transcendante, soit sur l'application de cette même analyse aux plus importantes questions de la mécanique rationnelle, de l'optique, de la physique, des gaz, de la chimie moléculaire ; tandis qu'il émettait des idées originales et importantes sur la physiologie animale et la théorie de la terre, travaux nombreux et divers dans le détail desquels la nature de ce recueil ne permet pas d'entrer ici, il ne tarda pas à contracter dans la société de Cabanis, Destutt de Tracy, et dans celle de Maine de Biran (société d'Auteuil), un goût très-vif pour la philosophie, et spécialement pour la métaphysique ; cette direction nouvelle de son esprit devint assez prononcée pour dominer par moments toutes les autres. « Combien est admirable, écrivait-t-il dans ce temps-là à son vieil ami de Lyon, M. Bredin, combien est admirable la science de la psychologie ! et, pour mon malheur, tu ne l'aimes plus..... il faut, pour me priver de toute consolation sur la terre, que nous ne puissions plus sympathiser en matière de métaphysique..... Sur la seule chose qui m'intéresse, tu ne penses plus comme moi..... C'est un vide affreux dans mon âme. » — Ainsi, dans cet esprit ardent et infatigable, la psychologie elle-même passait à l'état de passion. Mais ses travaux philosophiques ont été moins appréciés jusqu'ici que ses travaux de mathématiques et de physique. Il ne pouvait en être autrement, cette première partie de ses travaux étant restée presque entièrement inédite (1).

De 1805 à 1820, Ampère fit ainsi marcher de front les mathématiques, la physique, la chimie, la philosophie, trouvant encore le temps de suffire aux divers emplois dont il fut successivement chargé. En 1806, il avait été membre du bureau consultatif des arts et métiers ; il y remplit les fonctions de secrétaire jusqu'en 1810, époque à laquelle il donna sa démission en faveur de M. Thenard. En 1808, il avait été appelé aux fonctions d'inspecteur général de l'université ; en 1809, il fut nommé professeur d'analyse à l'École polytechnique, chevalier de la Lé-

(1) On en trouve quelques pages, communiquées par M. Ampère fils, dans la *Galerie des contemporains* (t. X, p. 25-29).

gion d'Honneur, et, en 1814, membre de l'Institut.

La Restauration fut accueillie par lui avec sympathie; mais les grandes convulsions qui la précédèrent lui déchirèrent le cœur. C'est ici le cas de dire un mot de la physionomie de la politique d'Ampère. On a parlé quelquefois de sa timidité en cette matière. Il était timide en effet, non pas seulement en politique, mais dans tous les rapports ordinaires de la vie, et cela par ignorance de la vie bien plus que par une véritable timidité. Sa tendresse pour sa famille, dont il était l'unique soutien, contribuait également à le rendre circonspect dans l'expression de ses opinions sur les affaires publiques; mais, dans les grandes occasions, cette noble veine d'humanité qui était en lui se gonflait, et alors le torrent débordait, il ne s'arrêtait plus, quitte à regretter ensuite, dans sa sollicitude paternelle, à s'exagérer même les imprudences de sa parole. C'est ainsi, que, sous la Restauration, la cause des Grecs, alors qu'elle était encore très-suspecte au gouvernement, trouva parfois en lui un avocat étonnant les autres et s'étonnant lui-même de son éloquence. C'est ainsi qu'après juillet 1830, chargé d'années, épuisé de fatigues et de veilles, il se retrouvait jeune et ardent pour la Pologne.

C'est en 1820 que M. Ampère mit le sceau à sa gloire scientifique par ses belles découvertes sur l'électro-magnétisme. Ici nous ne saurions mieux faire que de laisser parler M. Arago : « Au milieu des progrès rapides, admirables, que faisaient tant de sciences anciennes et modernes, celle qui traite du magnétisme restait à peu près stationnaire. On sait, depuis dix siècles au moins, que les barres de fer ou d'acier convenablement préparées, convenablement supportées, se dirigent vers le nord. Cette curieuse propriété nous a donné les deux Amériques, la Nouvelle-Hollande, de nombreux archipels et les centaines d'îles isolées de l'Océanie, etc.; c'est à elle que dans des temps sombres ou de brouillard recourent, pour se diriger, les capitaines des mille et mille navires dont toutes les mers du monde sont sillonnées de jour et de nuit : aucune vérité de physique n'a eu des conséquences aussi colossales. Cependant jusqu'ici on n'avait rien découvert touchant la nature de la modification intime qu'éprouve une lame d'acier neutre pendant les opérations mystérieuses (on pourrait presque dire cabalistiques) à l'aide desquelles s'opère sa transformation en aimant. L'ensemble des phénomènes du magnétisme, les affaiblissements, les destructions, les renversements de polarité des aiguilles de boussole, occasionnés à bord de quelques navires par de violents coups de foudre, semblaient établir des liaisons intimes entre le magnétisme et l'électricité. Cependant les travaux *ad hoc* entrepris, à la demande de plusieurs académies, pour développer et fortifier cette analogie, n'avaient pas conduit à des résultats décisifs..... Les choses en étaient à ce point, lorsqu'en 1819 le physicien danois Œrsted annonça au monde savant un fait immense par lui-même, et surtout par les conséquences qu'on en a déduites; un fait dont le souvenir se transmettra d'âge en âge, tant que les sciences seront en honneur parmi les hommes. Ce fait, actuellement connu de tout le monde, consiste dans l'action relative qu'un fil métallique quelconque exerce sur l'aiguille aimantée placée dans son voisinage, quand un courant électrique le traverse. La découverte d'Œrsted arriva à Paris par la Suisse. Le lundi 11 septembre 1820, un académicien qui revenait de Genève répéta devant l'Académie les expériences du savant danois. Sept jours après, le 18 septembre, Ampère présentait déjà un fait beaucoup plus général que celui du physicien de Copenhague. Dans un si court intervalle de temps, il avait deviné que deux fils conjonctifs (c'est ainsi que l'on appelle des fils que l'électricité parcourt) agiraient l'un sur l'autre; il avait imaginé des dispositions extrêmement ingénieuses pour rendre ces fils mobiles, sans que les extrémités de chacun d'eux eussent jamais à se détacher des pôles respectifs de leurs piles voltaïques; il avait réalisé, transformé ces conceptions en instruments susceptibles de fonctionner; il avait enfin soumis son idée capitale à une expérience décisive. Le vaste champ de la physique n'offrit peut-être jamais une si belle découverte conçue, mise hors de doute, et complétée avec tant de rapidité. Cette brillante découverte d'Ampère, en voici l'énoncé exact : Deux fils conjonctifs parallèles s'attirent quand l'électricité les parcourt dans le même sens; ils se repoussent, au contraire, si les courants électriques s'y meuvent en sens opposés. Les fils conjonctifs de deux piles semblablement placées, de deux piles dont les pôles cuivre et zinc se correspondent respectivement, s'attirent donc toujours. Il y a, de même, toujours répulsion entre les fils conjonctifs de deux piles, quand le pôle zinc de l'une est en regard du pôle cuivre de l'autre. Ces singulières attractions et répulsions n'exigent pas que les fils sur lesquels on opère appartiennent à deux piles différentes. En pliant et repliant un seul fil conjonctif, on peut faire en sorte que deux de ses portions en regard soient traversées par le courant électrique, ou dans le même sens, ou dans les sens opposés. Les phénomènes sont alors absolument identiques à ceux qui résultent de l'action des courants provenant de deux sources distinctes. Dès leur naissance, les phénomènes d'Œrsted avaient été justement appelés *électro-magnétiques;* ceux d'Ampère, puisque l'aimant n'y joue aucun rôle direct, durent prendre le nom plus général de phénomènes *électro-dynamiques*..... Parmi les phénomènes de la physique terrestre, ceux contre lesquels Ampère allait lutter étaient certainement au nombre des plus complexes. Les attractions, les répulsions, observées entre des fils conjonctifs, résultent des attractions ou des répulsions de toutes leurs par-

ties. Or, le passage du total à la détermination des éléments nombreux et divers qui le composent, en d'autres termes, la recherche de la manière dont varient les actions mutuelles de deux parties infiniment petites de deux courants, quand on change leurs distances et leurs inclinaisons relatives, offrait des difficultés inusitées. Toutes ces difficultés ont été vaincues. Les quatre états d'équilibre à l'aide desquels l'auteur a débrouillé les phénomènes s'appelleront *les lois d'Ampère*, comme on donne le nom de lois de Kepler aux trois grandes conséquences que ce génie supérieur déduisit des observations de Tycho. Grâce aux efforts de l'illustre académicien, la loi du carré des distances, la loi qui régit les mouvements célestes, la loi que Coulomb étendit aux phénomènes d'électricité de tension, et même, quoiqu'avec moins de certitude, aux phénomènes magnétiques, est devenue le trait caractéristique des actions exercées par l'électricité en mouvement. Dans toutes les expériences magnétiques tentées avant la découverte d'Œrsted, la terre s'était comportée comme un gros aimant. On devait donc présumer qu'à la manière des aimants, elle agirait sur des courants électriques. L'expérience cependant n'avait pas justifié la conjecture. Appelant à son aide la théorie électro-dynamique, et la faculté d'inventer des appareils qui s'était révélée en lui d'une manière si éclatante, Ampère eut l'honneur de combler l'inexplicable lacune. Pendant plusieurs semaines, les savants nationaux et étrangers purent se rendre en foule dans son humble cabinet de la rue des Fossés-Saint-Victor, et y voir avec étonnement un fil conjonctif de platine qui s'orientait par l'action du globe terrestre. Qu'eussent dit Newton, Halley, Dufai, Æpinus, Franklin, Coulomb, si quelqu'un leur avait annoncé qu'un jour viendrait où, à défaut d'aiguille aimantée, les navigateurs pourraient orienter leur marche en observant des courants électriques, en se guidant sur des fils électrisés! L'action de la terre sur un fil conjonctif est identique, dans toutes les circonstances qu'elle présente, avec celle qui émanerait d'un faisceau de courants ayant son siége dans le sein de la terre, au sud de l'Europe, et dont le mouvement s'opérerait comme la révolution diurne du globe de l'ouest à l'est. Qu'on ne dise donc pas que les lois des actions magnétiques étant les mêmes dans les deux théories, il est indifférent d'adopter l'une ou l'autre. Supposez la théorie d'Ampère vraie, et la terre, dans son ensemble, est inévitablement une vaste pile voltaïque donnant lieu à des courants dirigés comme le mouvement diurne; et le mémoire où se trouve ce magnifique résultat va prendre rang, sans désavantage, à côté des immortels travaux qui ont fait de notre globe une simple planète, un ellipsoïde aplati à ses pôles, un corps jadis incandescent dans toutes ses parties, incandescent encore aujourd'hui à de grandes profondeurs, mais ne conservant plus à sa surface aucune trace de cette chaleur d'origine. »

Le dernier ouvrage qui occupa la vie d'Ampère fut sa classification des sciences : le premier volume, rédigé à Clermont en 1832 avec l'aide de M. Gonod, a été publié par le fils de l'illustre savant en 1838; le second, qui fut rédigé à Paris, a été publié en 1843. Voici, d'après un autre juge très-compétent, M. Littré, voici le principe qui a présidé à cette vaste classification : « Toute la science humaine se rapporte uniquement à deux objets généraux, le monde matériel et la pensée. De là naît la division naturelle en sciences du monde ou *cosmologiques*, et sciences de la pensée ou *noologiques*. De cette façon, M. Ampère partage toutes nos connaissances en deux règnes; chaque règne est, à son tour, l'objet d'une division pareille : les sciences cosmologiques se divisent en celles qui ont pour objet le monde inanimé, et celles qui s'occupent du monde animé; de là deux embranchements qui dérivent des premières et qui comprennent les sciences mathématiques et physiques, et deux autres embranchements qui dérivent des secondes, et qui comprennent les sciences relatives à l'histoire naturelle et les sciences médicales. La science de la pensée, à son tour, est divisée en deux sous-règnes, dont l'un renferme les sciences noologiques proprement dites et les sciences sociales; et il en résulte, comme dans l'exemple précédent, quatre embranchements. C'est en poursuivant cette division, qui marche toujours de deux en deux, que M. Ampère arrive à ranger dans un ordre parfaitement régulier toutes les sciences, et à les mettre dans des rapports qui vont toujours en s'éloignant. Ce tableau, s'il satisfait les yeux, satisfait aussi l'esprit; et c'est certainement avec curiosité et avec fruit que l'on voit ainsi se dérouler la série des sciences, et toutes provenir de deux points de vue principaux, l'étude du monde et l'étude de l'homme. Sous ces noms que M. Ampère a classés, sous ces chapitres qu'il a réunis, se trouve renfermé tout ce que l'humanité a conquis et possède de plus précieux. Là est le grand héritage de puissance et de gloire que les nations se lèguent et que des siècles accroissent. » « Si le temps m'eût permis d'écrire un traité plus complet, dit Ampère, page 22 de son *Essai sur la philosophie des sciences*, j'aurais eu soin, en parlant de chacune d'elles, de ne pas me borner à en donner une idée générale : je me serais appliqué à faire connaître les vérités fondamentales sur lesquelles elle repose; les méthodes qu'il convient de suivre, soit pour l'étudier, soit pour lui faire faire de nouveaux progrès; ceux qu'on peut espérer suivant le degré de perfection auquel elle est déjà arrivée. J'aurais signalé les nouvelles découvertes, indiqué le but et les principaux résultats des travaux des hommes illustres qui s'en occupent; et quand deux ou plusieurs opinions, sur les bases mêmes de la science, partagent

encore les savants, j'aurais exposé et comparé leurs systèmes, montré l'origine de leurs dissentiments, et fait voir comment on peut concilier ce que ces systèmes offrent d'incontestable. Et celui qui s'intéresse aux progrès des sciences, et qui, sans former le projet insensé de les connaître toutes à fond, voudrait cependant avoir de chacune une idée suffisante pour comprendre le but qu'elle se propose, les fondements sur lesquels elle s'appuie, le degré de perfection auquel elle est arrivée, les grandes questions qui restent à résoudre, et pouvoir ensuite, avec toutes ces notions préliminaires, se faire une idée juste des travaux actuels des savants dans chaque partie, des grandes découvertes qui ont illustré notre siècle, de celles qu'elles préparent, etc.; c'est dans l'ouvrage dont je parle que cet ami des sciences trouverait à satisfaire son noble désir. » — Il est très-regrettable qu'Ampère n'ait pas exécuté un pareil projet.

Il venait d'achever son ouvrage sur la classification des sciences, lorsqu'il partit, en mai 1836, pour sa tournée universitaire d'inspecteur général; sa santé donnait alors de vives inquiétudes. Cependant son fils et ses amis espéraient que le climat du Midi, qui lui avait déjà rendu une fois la vie, lui serait encore favorable; mais ces espérances furent cruellement déçues. Il arriva mourant à Marseille, et, malgré les soins qui lui furent prodigués dans le collége de cette ville, où tout le monde éprouvait pour lui la plus respectueuse tendresse, il expira le 10 juin 1836, à cinq heures du matin, emporté par une fièvre cérébrale qui s'était déclarée à la suite d'une affection de poitrine, déjà ancienne.

« Ce profond physicien, ce grand géomètre, dit l'auteur de la *Galerie des contemporains*, eut de la Fontaine la bonhomie, l'inexpérience du monde et des hommes; comme le fabuliste, il passa pour un type de distraction, et toute une série d'anecdotes plus ou moins gaies, plus ou moins authentiques, qu'il serait trop long de rapporter ici, se rattache à ce nom. Mais chez M. Ampère la distraction provenait, non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit; c'était de l'absorption plutôt que de la distraction. »

Voici la liste des principaux travaux d'Ampère, d'après l'ordre chronologique :

Considérations sur la théorie mathématique du jeu, 1 vol. in-4°; Lyon et Paris, 1802, in-4°; — *Recherches sur l'application des formules générales du calcul des variations aux problèmes de la mécanique* (Mémoires des savants étrangers, t. I, 1805); — *Recherches sur quelques points de la théorie des fonctions dérivées qui conduisent à une nouvelle démonstration du théorème de Taylor, et à l'expression finie des termes qu'on néglige lorsqu'on arrête cette série à un terme quelconque* (Journal de l'École polytechnique, 13e cahier, t. VI, 1806); — *Démonstration générale du principe des vitesses vituelles, dégagée de la considération des infiniment petits* (Journ. de l'École polytech., 13e cah., t. VI, 1806); — *Mémoire sur les avantages qu'on peut retirer, dans la théorie des courbes, de la considération des paraboles osculatrices, avec des réflexions sur les fonctions différentielles dont la valeur ne change pas lors de la transformation des axes* (Journ. de l'École polytech., 14e cah., t. VII, 1808); — *Considérations générales sur les intégrales des équations aux différences partielles* (Journ. de l'École polytech., 17e cah., t. X, 1815); — *Lettre à Berthollet, sur la détermination des proportions dans lesquelles les corps se combinent, d'après le nombre et la disposition respective des molécules dont les parties intégrantes sont composées* (Ann. de Chimie, t. XC, p. 43, avril 1814; et Journ. des Mines, t. XXXVII, p. 5, numéro de janvier 1815); — *Démonstration de la relation découverte par Mariotte entre les volumes des gaz et les pressions qu'ils supportent à une même température*, lue à l'Institut le 24 janvier 1814 (Ann. de Chimie, t. XCXIV, p. 145, mai 1815); — *Essai d'une classification naturelle pour les corps simples* (Ann. de Chimie et de Phys., t. I, p. 295 et 373, et t. II, p. 5 et 105, 1816; et in-8°, 84 pages); — *Démonstration d'un théorème nouveau d'où l'on peut déduire toutes les lois de la réfraction ordinaire et extraordinaire;* mémoire lu à la première classe de l'Institut le 27 mars 1815 (Mém. de l'Inst., t. XIV, p. 235, 1816); — *Lettre sur l'état magnétique des corps qui transmettent un courant d'électricité* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XVI, p. 119); — *Note sur un appareil à l'aide duquel on peut vérifier toutes les propriétés des conducteurs de l'électricité voltaïque* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XVIII, p. 88, 313); — *Mémoire sur la théorie mathématique des phénomènes électro-dynamiques, uniquement déduite de l'expérience* (Mém. de l'Académie des sciences, t. VI, 1827); — *Mémoire contenant le calcul de l'action qu'exerce un petit aimant qui ne peut que tourner autour de son centre d'inertie, dans un plan horizontal, sur un fil conducteur, incliné à l'horizon et situé dans un plan vertical, passant par le centre d'inertie du petit aimant*, lu à l'Académie des sciences les 8 et 15 janvier 1821 (Extrait du Journ. de Phys., t. XCIII, p. 160, février 1821); — *Notice sur une nouvelle expérience électro-magnétique, où l'on observe le mouvement, toujours dans le même sens, d'une portion de conducteur voltaïque, par l'action du globe terrestre* (Observ. électro-dynam., p. 239; Ann. de Chim. et de Phys., t. XX, p. 60, 1821; Biblioth. univ., t. XX, p. 173, 1821); — *Notice sur les nouvelles expériences électro magnétiques qui ont été faites par différents*

physiciens depuis le mois de mars 1821, lue à la séance publique de l'Académie des sciences du 8 avril 1822 (Obs. électro-dynam., p. 199; Journal de Phys., t. XCIV, p. 61, 1822; Monit. du 1er octobre 1822); — *Mémoire sur la détermination de la formule qui représente l'action mutuelle de deux portions infiniment petites de conducteurs voltaïques*, lu à l'Académie des sciences les 10 et 24 juin 1822 (Ann. de Chim. et de Phys., t. XX, p. 398, août 1822; Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827; Obs. électro-dynam., p. 293 et 316); — *Notice sur quelques expériences nouvelles, relatives à l'action mutuelle de deux portions du circuit voltaïque et à la production des courants électriques par influence, et sur les circonstances dans lesquelles l'action électro-dynamique doit, d'après la théorie, produire, dans un conducteur mobile autour d'un axe fixe, un mouvement de rotation continu, ou donner à ce conducteur une direction fixe*, lue à l'Académie des sciences les 16 et 23 septembre 1822 (Bull. de la Société philom., p. 145, 1822; Obs. électro-dynam., p. 319); — *Nouveau mémoire sur l'action mutuelle des courants électriques*, lu à l'Académie des sciences les 22 et 29 décembre 1823 (inséré dans les Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVI, p. 134 et 246, 1823; Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827); — *Note sur une nouvelle expérience relative à la nature du courant électrique*, en commun avec M. Becquerel, lue à l'Académie des sciences le 12 avril 1823 (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 29, 1826); — *Lettre à M. Faraday sur l'électro-magnétisme* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 389); — *Mémoire sur les phénomènes électro-dynamiques* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 134, 246); — *Description d'un appareil électro-dynamique* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 390); — *Mémoire sur une nouvelle expérience électro-dynamique, sur son application à la formule qui représente l'action mutuelle de deux éléments de conducteurs voltaïques, et sur de nouvelles conséquences déduites de cette formule*, lu à l'Académie des sciences le 12 septembre 1825 (Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827; Ann. de Chim. et de Phys., t. XXIX, p. 381, 1825, et t. XXX, p. 29, ibid.); — *Mémoire sur l'action exercée par un circuit électro-dynamique, formant une courbe plane dont les dimensions sont considérées comme infiniment petites; sur la manière d'y ramener celle d'un circuit fermé, qu'elles qu'en soient la forme et la grandeur; sur deux nouveaux instruments destinés à des expériences propres à rendre plus directe et à vérifier la détermination de la valeur de l'action mutuelle de deux éléments de conducteurs; sur l'identité des forces produites par des circuits infiniment petits et par des particules d'aimant; enfin, sur un nouveau théorème relatif à l'action de ces particules*, lu à l'Académie des sciences le 28 novembre 1825 (Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827; et Correspond. mathém. et phys. des Pays-Bas; et in-8°, 16 p.); — *Note sur une nouvelle expérience électro-dynamique qui constate l'action d'un disque métallique en mouvement, sur une portion de conducteur voltaïque plié en hélice ou en spirale* (Bull. de la Société philom., p. 134, 1826); — *Note sur une expérience de M. Hippolyte Pixii, relative au courant produit par la rotation d'un aimant, à l'aide d'un appareil imaginé par M. Hippolyte Pixii* (Ann. de Chim. et de Phys., t. LI, p. 76); — *Description d'un appareil électro-dynamique*, etc., in-8°, 1824-1826, 1 pl.; — *Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques et des lois de ces phénomènes*, in-8° de 42 p.; Paris, 1823 (inséré en partie dans le *Recueil d'observations électro-dynam.*, p. 325); — *Mémoire sur quelques nouvelles propriétés des axes permanents de rotation des corps et des plans directeurs de ces axes* (Mém. de l'Acad. roy. des sciences, t. V, 1826); — *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral*, sans titre, sans nom d'auteur et sans table de matières, 1 vol. in-4°; — *Mémoire sur la détermination de la surface courbe des ondes lumineuses dans un milieu dont l'élasticité est différente suivant les trois dimensions, c'est-à-dire celle où la force produite par l'élasticité a lieu dans la direction même du déplacement des molécules de ce milieu*, lu à l'Académie des sciences le 26 août 1828 (Ann. de Chimie et de Phys., t. XXXIX, p. 113, 1828); — *Note sur la chaleur et la lumière considérées comme résultant de mouvements vibratoires*, (Ann. de Chim. et de Phys., t. LVIII, p. 432); — *Mémoire sur l'action mutuelle de deux courants électriques, sur celle qui existe entre un courant électrique et le globe terrestre, et celle de deux aimants l'un sur l'autre*, lu à l'Acad. des sciences les 18 et 25 septembre, 2 et 30 octobre 1820 (Ann. de Chim. et de Phys., t. XV, p. 59 et 170, 1820).

Ampère ne fut pas non plus étranger aux sciences naturelles; car on a de lui, entre autres, une notice ou *Lettre sur la nature du système nerveux des animaux articulés* (Annales de l'Hist. naturelle, t. III), et des *Remarques additionnelles aux principes exposés dans la lettre précédente* (ibid.).

M. Sainte-Beuve et M. Littré, *Jeunesse, études diverses*, etc., *de M. Ampère*, dans la *Revue des deux Mondes*, année 1837, numéro du 15 février. — M. Fr. Arago, *Éloge d'Ampère*. — *Galerie des contemporains illustres*, t. X. — E. Arago, dans la *Biographie universelle* (nouvelle édit.).

****AMPÈRE** (*Jean-Jacques*), littérateur, fils du précédent, est né à Lyon le 12 août 1800.

fit ses études à Paris auprès de son père, et suivit avec enthousiasme les cours de philosophie de M. Cousin. Il s'éprit ensuite d'une passion non moins vive pour la littérature allemande, anglaise, et les premiers efforts du romantisme qui commençait à poindre. Plus tard, il eut le bonheur d'être introduit par M. Ballanche auprès de Mme Récamier et de M. de Chateaubriand, et de voir, dès sa jeunesse, commencer pour lui de délicates et glorieuses amitiés dont l'influence ne lui fut pas inutile. Au commencement de 1830, il fut appelé à Marseille pour y enseigner la littérature. Après la révolution de juillet, il fut rappelé à Paris, et y suppléa successivement M. Fauriel et M. Villemain à la Faculté des lettres; en 1833, à la mort d'Andrieux, il fut nommé professeur au collége de France; en 1842, il fut élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, cinq ans après, à l'Académie française. Ses travaux publiés jusquà présent sont : *De l'histoire de la poésie; discours prononcé à l'Athénée de Marseille pour l'ouverture du cours de littérature;* Marseille. 1830, brochure de 52 pages in-8°; — *De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen âge;* Paris, 1833; — *Littérature et voyages (en Allemagne, en Scandinavie, etc.)*; Paris, 1834, 2 vol. in-8° : cet ouvrage avait d'abord paru par articles dans la *Revue des deux mondes;* — *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle;* Paris, 1839, 3 vol. in-8°; c'est la publication du cours fait par l'auteur au collége de France; — *Sur la formation de la langue française;* Paris, 1841, 1 vol. in-8°. — M. Ampère a été un des collaborateurs du *Globe*, de la *Revue française*, et a donné dans la *Revue des deux mondes*, dont il paraît être un des rédacteurs les plus fidèles, une série d'articles très-bien écrits sur un voyage qu'il a fait (en 1844) en Égypte et en Nubie. Depuis ce dernier voyage, M. Ampère s'est beaucoup occupé de l'écriture hiéroglyphique, qu'il déchiffre, dit-on, avec une grande facilité.

Dictionnaire de la conversation. — *Galerie des contemporains.* — Quérard; *la France littéraire* (complément)

AMPHIARAÜS (Ἀμφιάραος), célèbre devin, était fils d'Oïclès. Pour soutenir la réputation qu'il s'était faite de lire dans l'avenir, on répandit le bruit qu'il était fils d'Apollon et d'Hypermnestre. Adraste, roi d'Argos, chez qui il s'était retiré, lui donna en mariage sa sœur Ériphyle, qui fut la cause de sa mort et de tous les malheurs qui arrivèrent ensuite à sa famille. Il fit tout ce qu'il put pour ne pas aller à la guerre de Thèbes. Selon Diodore, un pressentiment lui disait qu'il périrait à cette guerre; aussi quitta-t-il la cour d'Adraste, et se cacha-t-il avec tant de soin, que sans la perfidie de sa femme, qui fit connaître le lieu de sa retraite, il eût été impossible de le trouver. Un collier que son frère lui donna décida Ériphyle à révéler le secret de son mari. Ainsi Amphiaraüs se vit forcé d'aller à la guerre avec les autres; mais, avant de partir, il ordonna à Alcméon, son fils, de tuer Ériphyle dès qu'il appendrait la nouvelle de sa mort. Comme il l'avait prédit, il perdit la vie, étant tombé dans un précipice au retour de cette expédition, pendant qu'il considérait le vol des oiseaux pour en tirer des augures. Alcméon, informé de la mort de son père, exécuta l'ordre cruel qu'il avait reçu. Amphiaraüs, après sa mort, fut mis au rang des demi-dieux.

Pausanias; Diodore de Sicile; Strabon; Plutarque; Pline. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. V, p. 29; t. VII, p. 217; t. IX, p. 76.

* **AMPHICRATES** (Ἀμφικρατης), orateur athénien, vivait dans le second siècle avant J.-C. Banni de son pays, il se retira à Séleucie sur le Tigre. Les habitants, charmés de son éloquence, le prièrent de leur enseigner la rhétorique; mais il s'y refusa avec une arrogance de sophiste, en leur disant que leur plat était trop petit pour contenir un dauphin : ὡς οὐδὲ λεκάνη δελφῖνα χωροίη. De là il se retira près de la reine Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigrane, et se rendit bientôt suspect à cette cour; on lui défendit même tout commerce avec les Grecs. Cela lui fit tant de peine, qu'il se laissa, dit-on, mourir de faim. Cléopâtre le fit enterrer magnifiquement : son tombeau était près de Sapha.

Plutarque, *Vie de Lucullus*, ch. 22.

* **AMPHICRATES** (Ἀμφικράτης), historien grec, qui écrivit des vies d'hommes célèbres (Περὶ ἐνδόξων ἀνδρῶν). Cet ouvrage est cité par Diogène Laërce (II, 101) et Athénée (XIII).

AMPHICTYON (Ἀμφικτύων), fils de Deucalion et de Pyrrha, chassa, vers l'an 1497 avant J.-C., Cranaüs, son beau-père, de l'Attique, et régna sur ce pays pendant dix ans. On le regarde, quoiqu'à tort, comme le fondateur des amphictyonies, ou associations politiques et religieuses de la Grèce. Par cette espèce d'alliance, les Grecs commencèrent à se regarder tous comme frères et à se défendre mutuellement; et, par la suite, cette union les rendit formidables aux barbares mêmes, qui leur avaient d'abord causé tant d'épouvante. — Amphictyon avait un temple à Anthèle, près des Thermopyles.

Pausanias, I, 2, X, 8. — Apollodore, III, 14. — Hérodote, VII, 200. — *Mémoire de l'Académie des inscriptions et Belles-lettres*, t. III, p. 198.

AMPHILOQUE (Ἀμφίλοχος) (saint), évêque d'Icone (Lycaonie), né en Cappadoce, mort vers 399. Dégoûté de la carrière d'avocat et de rhéteur, qu'il avait embrassée, il se retira dans la solitude d'Ozizale (Cappadoce), et y fut élu évêque d'Icone. Il assista en cette qualité aux conciles de Constantinople, tenus, en 381, 385 et 394, et dirigés principalement contre l'arianisme. Il demanda à l'empereur Théodose qu'il fût interdit aux ariens de s'assembler. L'empereur, qui avait déjà promulgué cette défense pour les villes, ne voulut pas l'étendre au-delà de ces

limites. Mais Amphiloque ne se rebuta point : étant allé quelques jours après au palais, il trouva Théodose avec son fils, Arcadius, qui venait d'être proclamé Auguste. Amphiloque salua l'empereur, et ne fit pas attention au prince. Théodose l'invita alors à saluer son fils selon la coutume. Sur le refus du prélat, Théodose s'emporta et ordonna qu'on chassât Amphiloque de sa présence ; celui-ci se retourna en s'écriant : « Vous voyez, seigneur, que vous ne pouvez souffrir l'injure qu'on fait à votre fils, et que vous vous emportez de colère contre ceux qui ne le traitent pas avec respect ; ne doutez pas que le Dieu de l'Univers n'abhorre de même ceux qui blasphèment contre son fils unique, en ne lui rendant pas les mêmes honneurs qu'à lui, et qu'il ne les haïsse comme des gens ingrats à leur bienfaiteur et à leur sauveur. » Théodose comprit l'allusion, et rendit un décret qui défendit aux ariens toute pratique extérieure. Amphiloque poursuivit aussi les Massaliens ou *Euchites*, ainsi nommés parce qu'ils faisaient consister dans l'oraison toute l'essence de la religion. Il présida le concile de Side (Pamphylie), qui condamna les prétendus illuminés. Il nous reste d'Amphiloque une lettre synodique, quelques fragments de divers ouvrages théologiques, et *huit homélies*. On lui attribue faussement le poëme à Sélécius, petit-fils de Trajan ; il appartient à Grégoire de Nazianze. La fête d'Amphiloque est célébrée le 23 novembre.

Théodoret, *Historia ecclesiastica*. — Sozomène, *Hist. Eccles.* — Possevin, *Bibliotheca selecta*. — Saint Jérôme, *Littera ad Magnum*, LXXXIV. — Surius, *Vita Amphilochii*. — Saint Chrysostome, *de Hominibus illustribus*. — Léon de Byzance, *Historia byzantina*. — Saint Cyrille d'Alexandrie, *Catecheses*. — Bellarmin *Triadelphes*. — De Tillemont, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclesiastiques*. — Herman, *Vie de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze*.

AMPHINOMUS. *Voy.* ANAPIUS.

***AMPHION** (Ἀμφίων), sculpteur grec, fils d'Acestor de Cnosse et élève de Ptolique de Corcyre, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Pausanias cite de lui un ouvrage, déposé par les Cyrénéens au temple de Delphes, représentant Battus, le fondateur de Cyrène, dans un char, avec Libya qui le couronne, et Cyrène qui conduit le char.

Pausanias, VI, 3 ; X, 15.

***AMPHIS** (Ἄμφις), poëte comique athénien, vivait vers 320 avant J.-C. Ses comédies, à en juger par les titres et un petit nombre de fragments qui en restent, traitent, pour la plupart, des sujets mythologiques. Nous avons les titres de vingt-six de ces pièces, qui, avec quelques fragments, ont été recueillis par Meineke.

A. Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*, p. 403, etc. — Bode, *Geschichte der dramatischen Dichtkunst der Hellenen*, II, 415.

***AMPHISTRATE**, sculpteur grec, vivait vers 320 avant J.-C. Il est cité par Pline comme l'auteur d'une magnifique statue de Callisthène, le compagnon d'Alexandre, dans les jardins Serviliens à Rome. Tatien dit qu'Amphistrate fit aussi une statue, en bronze, de Clitus. On croit qu'il a vécu au temps d'Alexandre le Grand, au quatrième siècle avant J.-C.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 5. — Tatien, *Orat. ad Græcos*, 52.

***AMPIUS** (*Titus-Flavianus*), personnage consulaire romain, vivait vers l'an 70 de J.-C. (621 de Rome). Durant la guerre civile entre Vespasien et Vitellius, il commandait en chef les légions de Pannonie, et suivit le parti du premier, quoiqu'il fût parent du second. Mais il paraissait se souvenir trop de cette alliance, ce qui le rendit très-suspect aux soldats. Leur mécontentement augmentait de jour en jour, et ils en vinrent à soupçonner T. Ampius de trahison. Sans aucune preuve, mais à cause de la haine qu'ils lui portaient, ils demandèrent sa mort, lui reprochant d'être parent de Vitellius, d'avoir trahi Othon, et détourné à son profit la gratification que ce prince leur avait destinée. Ils ne voulurent point se laisser fléchir par ses prières, quoique prosterné à leurs pieds il leur tendît des mains suppliantes, déchirant ses habits, se frappant la poitrine. Dans leur aveugle colère, ils prenaient toutes ces marques de repentir, de crainte et d'humilité, pour des preuves certaines de son crime. Aponius, autre général de Vespasien, ayant pris la parole pour le défendre, ils lui fermèrent la bouche par leurs cris impétueux, et ne donnèrent pas plus d'attention aux autres chefs, qui voulurent parler en sa faveur. Ampius n'échappa à la mort que par la fuite. Voilà un des exemples éclatants de l'indiscipline des légions romaines.

Tacite, *Hist.*, l. III, c. IV et X. — Crevier, *Histoire des empereurs*, t. III, p. 171, 172, 178, 185.

AMPSING ou **AMPZINGIUS** (*Jean-Assuérus*), médecin hollandais, né dans la province d'Over-Yssel en 1559, mort à Rostock en 1642. Il fit d'abord sa théologie, fut nommé pasteur à Harlem ; puis il étudia la médecine, et devint professeur à l'université de Rostock et médecin du duc de Mecklembourg. Il a laissé : 1° *Dissertatio iatro-mathematica* ; Rostochii, 1602 ; 1618, in-4° ; 1629, in-8° ; — 2° *De theriaca Oratio* ; ibid. ; 1618, in-4° ; 1619, in-8° ; — 3° *De morborum differentiis liber* ; ibid., 1619, in-4° ; 1623, in-8° ; avec le traité précédent ; — 4° *Heptas Affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium* ; Wittebergæ et Rostochii, 1623, in-8°. Il composa aussi quelques opuscules théologiques contre les anabaptistes.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. II, p. 357. — Ampzing, *De theriaca, et dissertatio iatro-mathematica*. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***AMPZING** (*Samuel*), poëte hollandais, fils du précédent, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On ne connaît pas les dates précises de sa naissance et de sa mort. Il fut, en 1619, pasteur protestant à Harlem. La liste complète de ses nombreux écrits théologiques, sans intérêt, se trouve dans Pars, *Catalogue d'écrivains hollandais*. On y remarque aussi une Des-

cription de la ville de Haarlem; Haarlem, 1628, in-4°.

Witsen Geysbeck, *Biographisch Woordenboek der Nederduitsche Dichters*, I, 37-42.

AMR-IBN-ABDELRAHMAN (*Ibn-Ahmed-Ibn-Ali*), médecin et géomètre arabe, natif de Cordoue, et descendant d'une famille du Kerman, d'où le surnom d'*Alkermani;* mort en 458 de l'hégire (1066 de J.-C.). Il étudia les mathématiques, l'astronomie et la médecine à Harran en Mésopotamie, principal siége des Sabéens, qui se disaient les descendants des anciens Chaldéens et les héritiers de leur science. Il revint en Espagne, et se fixa à Saragosse, où il se fit une grande renommée par des opérations chirurgicales.

Casiri, *Bibl. arab. hisp.*, I, 438. — Wüstenfeld; *Geschichte der Arabischen Aerzte*, n° 137.

* **AMR-IBN-OTHMAN** (*Ibn-Kanbar-Abou-Bishr*), célèbre grammairien arabe, surnommé *Sibawayah*, Persan d'origine, vécut quelque temps à Bagdad sous le règne du khalife Haroun-al-Raschid, et mourut vers 810 de J.-C. Il écrivit sur la grammaire et la syntaxe arabe un ouvrage qui fut un véritable monument aux yeux de ses compatriotes. Cet ouvrage s'appelle *Sibawayah*, d'après le nom de l'auteur, ou *le Livre* par excellence. Il se trouve à la Bibliothèque Impériale. S. de Sacy en a donné quelques extraits dans son *Anthologie grammaticale arabe;* Paris, 1829.

Ibn-Kallekan, *Dict. biograph. arab.* — Silvestre de Sacy, *Anthologie grammaticale arabe*, p. 40. — D'Herbelot, au mot *Sibouieh*.

AMRI, roi d'Israël, mort en l'an 914 avant Jésus-Christ. Il fut élu roi après la mort d'Éla, dont il commandait les armées, et qui avait été assassiné par Zambri. Il vint attaquer le meurtrier dans Thersa, et le réduisit à se brûler avec toute sa famille, après avoir été reconnu roi pendant sept jours seulement. Quant à Amri, il n'eut d'abord sous sa domination que la moitié du royaume d'Israël, l'autre moitié s'étant donnée à Thebni. A la mort de ce dernier, Amri demeura seul roi, et régna douze ans : six à Thersa et six à Samarie, où il finit ses jours. Ce prince, qui n'était pas dépourvu de courage, imita l'impiété de quelques-uns de ses prédécesseurs, et ne sut remplir aucun des devoirs d'un souverain soucieux du bonheur de ses sujets.

Rois, Liv. III, chapitre 16. — Josèphe, *Antiquités judaïques*. — Usser, *Annales*.

AMROU-'EL-KAIS, célèbre poëte arabe, auteur d'une des sept *Moallakah*, poëmes composés avant Mahomet, suspendus à la Kaaba, temple de la Mecque, d'où leur est venu le nom de *Moallakah* (suspendus). Amrou-'el-Kaïs mena une vie errante parmi les Arabes vagabonds et brigands, jusqu'à la mort de son père, chef de la tribu de Kendah, et qui fut tué par la tribu des Benou-Asad. On raconte qu'Amrou-'el-Kaïs vint à Constantinople implorer le secours de l'empereur Justinien contre des Arabes rebelles. L'empereur lui donna des troupes; puis, il lui fit remettre une chemise empoisonnée. A peine Amrou-'el-Kaïs s'en fut-il revêtu, qu'il éprouva de vives douleurs, et ne tarda pas à expirer. Cette histoire est révoquée en doute par Aboulféda. Amrou-'el-Kaïs était antérieur d'un demi-siècle à Mahomet, et il est regardé comme un des pères de la poésie arabe. La *Moallakah* qui porte son nom et dont Lette a publié à Leyde, en 1748, le texte arabe, et W. Jones une traduction anglaise à Londres, en 1783, in-4°, et 1799, est une sorte de mosaïque où Amrou se livre à tous les écarts de son imagination. Elle a été commentée par les écrivains arabes les plus célèbres. La meilleure édition de la *Moallakah* d'Amrou-'el-Kaïs a été donnée par Hengstenberg, Bonn, 1823, in-4°. Quant aux poésies détachées d'Amrou-'el-Kaïs, elles ont été publiées par le baron Mac Guckin Slane (traduction, notes et vie du poëte), Paris, 1837, in-4°. D'autres poésies d'Amrou se trouvent en manuscrit dans les bibliothèques de Paris, de Leyde et de Gotha.

Mac-Guckin-Slane, préface à *Diwan d'Amro'lkais*. — Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des anciens Arabes*.

* **AMROU** (*Ben-Bahr*), surnommé *Aldjahedh* à cause d'une difformité des yeux, géographe et naturaliste, florissait à Bassora dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne, sous le khalife Al-Mamoun et ses premiers successeurs. A cette époque Bassora servait d'intermédiaire entre la Mésopotamie et la Syrie, d'une part; et, de l'autre, entre les côtes de la Perse, les côtes orientales de l'Afrique, l'Inde et la Chine. Cette ville avait donc une bien plus grande importance commerciale qu'aujourd'hui. Amrou profita de l'affluence des marchands qui venaient des régions les plus éloignées, pour former des collections d'histoire naturelle. Il s'occupa même d'en décrire l'origine et les caractères, et on cite de lui, entre autres : 1° *le livre des cités et merveilles des contrées*. Mais Massoudy, dans le *Moroudj-Aldzeheb* et dans le *Ketab-Altanbyh*, et Albyrouny (voyez *les Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde*, publiés par M. Reinaud, 1845), s'accordent à dire que, conformément à une conjecture jadis émise par les Grecs (*Journal des Savants*, 1831, article de M. Letronne), Amrou faisait communiquer le Nil avec l'Indus; — 2° une *Histoire des animaux*, dont M. de Hammer a donné l'analyse, d'après un des manuscrits de sa collection, dans les *Arabische, persische, türkische Handschriften;* Vienne, 1840. Aldjahedh fonda une secte qui différait de celle des motazélites, en ce qu'elle n'enseignait pas la damnation éternelle des méchants.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction*, t. I. — Ibn-Khallekan. — De Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. II.

AMROU-BEN-LEÏTH, second sultan de Perse, de la dynastie des Soffarides, mort vers 900 ou 902 de J.-C. à Bagdad. Il succéda en 879 de J.-C. à son frère Yakoub, fondateur de sa dynas-

tie, et obtint du khalife l'investiture des provinces de Khorassan, de Fars et d'Irak, conquises par Yakoub. Il agrandit ensuite son empire du côté de l'Inde, et y joignit la province de Sedjestan. En 884, il déclara la guerre au khalife Motamed, pour avoir supprimé son nom, qu'on avait coutume de joindre à celui du khalife dans les prières publiques; mais il fut vaincu sous les murs de Bagdad. Pendant ce temps, Mohammed-ben-Zéïd, prince fatimite, s'était fait proclamer khalife dans le Khorassan, et avait institué Refyi-Ibn-Harthamah comme gouverneur. Amrou s'empara des deux rebelles, et les envoya prisonniers au khalife de Bagdad en 887; ce service le réconcilia avec Motamed. Mais en 899 le successeur de Motamed, le khalife Motadhed, excita contre Amrou le fondateur de la dynastie des Samanides, Ismaïl. Amrou, battu sur les bords de l'Oxus, tomba entre les mains d'Ismaïl, qui l'envoya au khalife de Bagdad. Ce dernier enferma Amrou dans une prison, où il le fit mourir de faim. Avec Amrou finit la dynastie des Soffarides. La tradition rapporte à ce prince un de ces contes si répandus dans l'Orient. Le jour même où il fut pris par les Samanides, il s'était fait préparer de la viande par un soldat, et pendant qu'elle cuisait dans le chaudron, il survint un gros chien, qui emporta le morceau prêt à être servi au sultan. Amrou se mit à rire à gorge déployée, en disant : « Ce matin mon maître d'hôtel s'est plaint à moi que 300 chameaux ne suffisaient pas pour porter ma cuisine ; je vois maintenant qu'un seul chien suffit pour l'emporter. » Amrou était borgne; on l'accuse d'avarice et de cruauté, et ses ministres et favoris vivaient dans une crainte perpétuelle qu'il ne les mît à mort pour s'approprier leurs richesses. On raconte qu'il avait fait élever un grand nombre de jeunes esclaves, et qu'il les avait distribués avec soin aux principaux seigneurs de la cour, qui lui en devaient repondre. De temps en temps il faisait venir devant lui, sous différents prétextes, ces jeunes esclaves, pour apprendre d'eux tout ce qui se passait chez leurs maîtres. Les courtisans, fort surpris d'entendre de la bouche d'Amrou des choses tenues secrètes, crurent à un commerce particulier du prince avec les démons.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

AMROU-BEN-EL-ASS, célèbre capitaine de l'islamisme, né vers 600, mort en 663 de J-C. Il appartenait à la tribu des Koréyschites, et fit d'abord des vers satyriques contre Mahomet. Il devint ensuite un des plus zélés sectateurs du prophète, et prit une part très-grande aux premières guerres de l'islamisme. Après la mort d'Abou-Obeydah, il dirigea les travaux du siége de Jérusalem, qui se rendit au khalife Omar. Nommé gouverneur de la Syrie et de la Palestine, Amrou, pour assurer ses conquêtes, résolut de soumettre l'Égypte. A l'instigation de ses conseillers, jaloux d'Amrou, Omar avait senti s'ébranler la confiance qu'il avait dans son lieutenant. Son irrésolution se trahit par une lettre qu'Amrou reçut lorsqu'il était en marche, et qu'il eut l'habileté prévoyante de n'ouvrir qu'après avoir dépassé les frontières de la Syrie : « Si mes ordres, écrivait le khalife, vous parviennent pendant que vous êtes encore en Syrie, revenez sur vos pas; si, au contraire, vous êtes déjà sur la terre d'Égypte, marchez devant vous, et que la bénédiction du Très-Haut vous accompagne : mes secours ne vous manqueront pas. » Ainsi justifié par les paroles mêmes du khalife, puisque l'armée se trouvait alors à El-Arisch, Amrou continua sa marche. En 640, il prit, après un long siége, la ville de Mesr, près de laquelle il posa les fondements de Médinat el Fostat (vieux Caire). Il reçut deux ambassades des Coptes ou Jacobites, auxquels il accorda des conditions favorables. Il se servit des Coptes pour soumettre les Grecs d'Alexandrie. Cette ville se rendit après un siége de quatorze mois et une perte de vingt-trois mille hommes. Parmi les trésors, dit M. Desvergers, que la conquête d'Alexandrie venait de mettre entre les mains des musulmans, il en était un qu'ils étaient loin encore de pouvoir apprécier; la bibliothèque du Sérapion, la plus vaste collection de livres qui fût dans l'univers, avait été l'un des plus précieux ornements de la ville d'Alexandrie. Depuis le règne de Ptolémée Philadelphe, époque à laquelle elle se composait de plus de cinq cent mille volumes, elle avait vu chaque année nouvelle augmenter ses richesses. Euclide, Apollonius de Perge, Avortus, Hipparque, Ératosthène, Strabon, Ptolémée y avaient puisé leur savoir et consigné leurs travaux : philologues, grammairiens, scoliastes, critiques littéraires, géomètres, astronomes, y formaient, par leur réunion, cette école célèbre qui prit la plus grande part au développement de l'intelligence dans l'antiquité. Amrou, que le métier des armes et l'enivrement de la victoire n'empêchaient pas de comprendre tout ce que son peuple avait encore à apprendre des nations vaincues, s'était lié d'amitié, depuis la prise de la ville, avec un célèbre grammairien et philosophe, nommé Jean Philoponus. A la prière de ce savant, dont il appréciait la doctrine, le général musulman écrivit à Omar, proposant au khalife de conserver précieusement l'immense dépôt où se trouvaient réunis tous les trésors de l'ancienne littérature. On connaît la réponse du khalife : « Si les livres dont tu parles, écrivit-il à Amrou, contiennent ce qui est déjà dans le livre de Dieu, ils sont inutiles; s'ils contiennent autre chose, ils sont dangereux : ainsi fais-les brûler. »

« On a beaucoup douté de cette réponse, ajoute le même orientaliste, et depuis longtemps les savants, qui se sont occupés de l'histoire des conquêtes arabes, sont divisés d'opinion sur la question de savoir si la bibliothèque d'Alexandrie a été réellement détruite par les ordres d'Omar. Le texte arabe d'Aboulfaradje et celui d'Abd-

Allatif ne permettent guère d'élever des doutes sérieux sur un fait qu'ils affirment d'une manière toute positive, et qui convient parfaitement aux habitudes de ce rude khalife, toujours prêt à chercher ses arguments au bout de son épée. » — Après avoir achevé la conquête de l'Égypte, et de la Nubie, Amrou pénétra dans l'ancienne Pentapole, ravagea Barca et Zouila, et s'avança jusqu'à Tripoli. Ce fut en quelque sorte la première reconnaissance des musulmans poussée dans le Maghreb. Amrou garda le gouvernement de l'Égypte jusqu'à la mort d'Omar en 647, où il fut remplacé par Abdallah-Ibn-Saïd, frère de lait du khalife. Pour se venger de sa disgrâce, il se déclara, en 646, pour Moawyah, et l'aida à se placer sur le trône. En récompense de ses services, il reçut le gouvernement de l'Égypte, et le conserva jusqu'à sa mort. Il se fit aimer en Égypte par une administration juste et par des travaux d'utilité publique. Il fit nettoyer le canal qui joignait la mer Rouge à la Méditerranée : ouvrage commencé et abandonné depuis les Pharaons par tous les gouverneurs de l'Égypte. La tradition arabe le place au nombre des sept compagnons du prophète.

D'Herbelot, *Bibl. orient.* — Hamaker, *De Expugnat. Memph. et Alexandr.;* Leyde, 1825, in-4°. — Aboulféda, *Ann. musl.* — Elmacin, *Hist. sarac.* I, 3-7. — M. Noël des Vergers, *Arabie* (dans l'Univ.)

AMROU-BEN-KELTHOUM-ETAGLEBI, poëte arabe du sixième siècle de J.-C., est l'auteur de l'un des *Moallakah*, ou recueils de poëmes des Arabes. Il atteignit, dit-on, l'âge de cent cinquante ans, et prononça, avant sa mort, un discours en présence de tous ses enfants rassemblés. Le Moallakah d'Amrou fut publié par Kosegarten; Iéna, 1819, in-4°. Il en existe une traduction anglaise par William Jones; Lond., 1782, in-4°.

Reiske, *Tharaphæ moallakah cum scholiis nahas* (Leyden, 1746, in-4°), p. XXXV. — Casiri, *Bib. arab.-hisp. Esc.*, t. I, p. 119.

AMSDORF (*Nicolas* D'), théologien allemand, né le 3 décembre 1483 à Zschoppau, près de Wurzen, mort à Eisenach le 14 mai 1565. Il fut un des premiers et des plus zélés collaborateurs de Luther. Il étudia à l'université de Wittemberg, et y devint, en 1511, professeur de théologie et chanoine de la cathédrale. Il approuva les thèses de Luther contre la papauté; en 1519 il assista ce dernier à la conférence de Leipzig, et, en 1521, à la diète de Worms. Pendant le séjour de Luther à la Wartbourg, près d'Eisenach, où il traduisait la Bible, les religieux augustins supprimèrent à Wittemberg les cérémonies de la messe. L'électeur de Saxe, craignant les suites de cette mesure révolutionnaire, consulta Amsdorf, Mélanchthon, Juste Jonas et Jean Dolz, qui approuvèrent en tout point la conduite de ces religieux. Amsdorf prêcha la réforme en 1524 à Magdebourg, en 1531 à Goslar, et en 1534 à Linbeck. En 1537, il prit une part active à la convention de Smalkalde. Après la mort du comte palatin, évêque de Naumbourg, Amsdorf fut, le 20 janvier 1542, installé dans le siége épiscopal par Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et par Luther, malgré les plus vives protestations de la majorité du chapitre métropolitain. Après la bataille de Muhlberg en 1547, il céda la place à Jules de Pflug, nommé évêque par l'empereur et le pape. Amsdorf se rendit à Magdebourg, qui fut alors le lieu de refuge des protestants et des controversistes. Il y engagea des disputes théologiques avec George Major et avec Flacius sur le libre arbitre et le péché originel. Il concourut à la fondation de l'université de Iéna, qui fut solennellement consacrée le 2 février 1558. — Les écrits d'Amsdorf sont nombreux, mais très-rares. On y remarque une édition des œuvres de Luther, et un livre (*Extrait de la Chronique de Naucler*) sur les démêlés des papes avec les empereurs, sous le titre de : *Ein kurzer Auszug aus der Chronica Naucleri, wie untreulich die Päpste mit den römischen Kaisern gehandelt;* Magdeb., 1534, in-4°.

Adam, *Vit. theolog. german.* — Zeumer, *Vit. prof. Jenens.* — G. Bergner, progr. I et II, *De Nicolo Amsdorfio;* Magd. 1718, in-4°. — David Chytræus, *Saxonia ab anno Christi* 1500-1599, p. 249, etc. — Eichhorn, *Deutsche Staats-und Rechts-Geschichte*, t. IV, p. 117.

***AMSLER** (*Samuel*), graveur allemand, né le 17 décembre 1791, à Schinznach en Suisse, mort le 18 mai 1849. Il fut professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich, et fit un grand nombre de gravures estimées, d'après Michel-Ange, Raphaël, et Thorwaldsen (*le Triomphe d'Alexandre le Grand*). Son dernier grand ouvrage est le *Triomphe de la religion dans les arts*, d'après Overbeck.

Conversations-Lexicon, édit. 1851.

AMTHOR (*Christophe-Henri*), jurisconsulte et poëte allemand, né à Stolberg, vers 1678, mort le 21 février 1721. En 1705 il occupa une chaire de droit à l'université de Kiel, et fut en 1713 nommé historiographe du Danemark et gouverneur de Rendsbourg. En 1719 il fut nommé conseiller du tribunal à Copenhague. On a de lui : 1° un recueil de poésies érotiques; Rendsbourg, 1716; 2e édit., augmentée; *ibid.*, 1734; — 2° *De Obstagio;* Kiel, 1712, in-4°; — 3° une *Histoire de Frédéric IV*, restée en manuscrit.

Jördens, *Lexicon Deutscher Dichter and Prosaisten.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.* — Wolf, *Encyclop. der Deutschen National-Litteratur.*

***AMTHOR** (*Gaspard*), médecin allemand, natif de Hexdorf, près de Schleusingen, où il fut professeur de physique au gymnase, en 1594. On a de lui : *Memorabilium medicorum pars, continens curationes per euporista tam galenica quam chymica;* Iéna, 1632, in-4°; — *Chrysiascopion sive aurilogium;* Iéna, 1632, in-4°; sur les propriétés de l'or, d'après Paracelse; — *Nosocomium infantile et puerile;* Schleusingen, 1638, in-4°.

Haller, *Biblioth. med. pract.*, t. II, p. 600. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Lexicon*.

* **AMTHOR** (*Ulric-Joachim*), médecin allemand, probablement un parent du précédent, natif de Schleusingen, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il s'est un des premiers occupé de tératologie, et a publié : *De monstris, disputatio physica;* Iéna, 1652, in-4°.

AMULIO ou **DA MULA** (*Marc-Antonio*), cardinal italien, né le 12 février 1505 à Venise, mort à Rome le 13 mars 1570. Il étudia la jurisprudence à Padoue, et fut d'abord employé par le gouvernement vénitien dans plusieurs affaires importantes. Chargé d'une mission près de Charles-Quint en 1553, podestat de Vérone en 1568, il alla porter à Philippe II les félicitations de Venise, à l'occasion de la paix conclue entre la France et l'Espagne, et fut envoyé peu après, à Rome, en qualité d'embassadeur. Ses vertus, son érudition et son habileté dans les affaires, lui gagnèrent l'estime du pape Pie IV, qui le nomma évêque de Rieti, cardinal et bibliothécaire du Vatican. On a de lui des lettres imprimées dans Farrius, *Orationes, etc., ex actis concilii Tridentini;* Venise, 1567, p. 125, dans Labbe, *Concilia;* Venise, 1733, vol. XX, p. 521 ; et dans Pino, *Nuova scelta di lettere di diversi nobilissimi uomini;* lib. I, pag. 87 et 106; Venise, 1582.

Superbi, *Trionfo glorioso d'heroi illustr.*, 82. — Pallavicino, *Istoria del concilio di Trento*, II 182, etc. — Ciacconio, *Vitæ pontificum romanorum et cardinalium*, III, 929. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, V, 33-35.

AMULIUS ou **AMULEIUS SYLVIUS**, roi des Albains, tué en 754 avant J.-C. Il était fils de Procas et frère cadet de Numitor, qu'il détrôna (en 714 avant J.-C.), après avoir fait périr son neveu Égestus dans une partie de chasse. Quant à la fille de Numitor, Rhéa Sylvia, il la força à se consacrer au culte de Vesta « Cette princesse, dit Tite-Live, devenue par la violence mère de deux enfants, soit conviction, soit dessein d'ennoblir sa faute par la complicité d'un dieu, attribua à Mars cette douteuse paternité ; mais ni les dieux ni les hommes ne purent soustraire la mère et les enfants à la cruauté du roi : la prêtresse, chargée de chaînes, fut jetée en prison, et l'ordre fut donné de précipiter les enfants dans le fleuve. » On a supposé qu'Amulius, déguisé en guerrier, avait lui-même violé sa nièce, afin d'avoir le motif de la faire mettre à mort. Rhéa ne se sauva qu'en faisant intervenir un Dieu dans son infortune : Amulius fut obligé de s'arrêter devant cette déclaration. Quoi qu'il en soit, les enfants exposés furent sauvés par « un berger, Faustulus, qui les emporta chez lui et les confia aux soins de sa femme Larentia. Selon quelques-uns, cette Larentia était une prostituée a qui les bergers avaient donné le nom de Louve. » De là l'origine de l'allaitement merveilleux de Rémus et de Romulus, noms des deux jumeaux. Ceux-ci, devenus hommes, apprirent de Faustulus et de Numitor le secret de leur naissance et les crimes d'Amulius : aidés des serviteurs de Numitor, ils tuèrent l'ursurpateur et replacèrent leur aïeul sur le trône. Selon Niebuhr, toute cette histoire n'est qu'une fable.

Tite-Live, *Hist. Rom.* — Denis d'Halicarnasse *Antiquitates*. — Europe, *Breviarium*. — Florus. — Plutarque, *Vita Romuli*. — Justin. — Niebuhr, *Hist. Rom.*

AMULIUS, peintre romain, vivait sous le règne de Néron. Pline cite de lui une *Minerve* qui semblait toujours regarder le spectateur, à quelque place qu'on la mit.

Pline, *Histoire naturelle*.

AMURAT, AMURATH ou **MOURAD** nom de quatre sultans ou empereurs ottomans, dont voici l'histoire :

AMURAT Ier ou **MOURAD**, empereur des Ottomans, né en 726 de l'hégire (1326 de J.-C.), mort en 1389 de J.-C., succéda à son père Orkhan, en 1360. Il affermit d'abord sa puissance en Asie par la répression soudaine d'une insurrection en Galatie; puis il tourna ses regards vers l'Europe : c'est lui qui commença sur ce continent la longue série de conquêtes des Turcs. Son expédition fut couronnée par la prise d'Andrinople, lâchement abandonnée par sa garnison. Lala-Chahin, un des lieutenants d'Amurat, s'avança même jusqu'au delà du Balkan.

Peu de temps après, la paix conclue avec l'empereur grec permit à Amurat de s'occuper de l'administration de son empire. La loi sur le partage du butin fut établie sur une base fixe; un cinquième en revint aux prêtres, un autre aux pauvres. Les pratiques extérieures du culte n'avaient jamais été exécutées en public par les sultans, quoique le Coran le commandât. Mewla-Fenari, alors mufti, voulut obliger le souverain à remplir son devoir, et il lui fit à ce sujet une remontrance très-hardie. Amurat ne s'en formalisa pas, et fit construire à Andrinople une superbe mosquée, en expiation de ses torts. Il y érigea aussi plusieurs établissements d'utilité publique, des bains, un sérail, etc.

En 1365 on vit se conclure pour la première fois un traité de paix solennel entre les Ottomans et un peuple chrétien : la petite république de Raguse se mit sous la protection du sultan. Lorsqu'il fallut signer le traité, Amurat, plus habile à manier le sabre que la plume, trempa sa main droite dans l'encre, et l'appliqua en tête de l'acte, en tenant réunis les trois doigts du milieu, et en écartant le petit doigt et le pouce. Ce grossier seing privé, imité et orné ensuite par les calligraphes, fut appelé *toughra*. On l'applique encore aujourd'hui sur les firmans de la Porte-Ottomane. L'ignorance du sultan, ajoutée à son fanatisme religieux, se manifesta encore par le peu d'encouragement qu'il donna aux sciences et aux lettres. Plusieurs savants distingués de son époque furent obligés d'aller chercher loin de sa cour un asile où leur mérite fût mieux apprécié.

Le repos dont Amurat jouissait depuis la paix

avec les Grecs ne fut pas de longue durée; une croisade, prêchée par le pape Urbain V, avait amené l'armée chrétienne presque sous les murs d'Andrinople; mais, surprise la nuit par les Ottomans, elle fut taillée en pièces en 1363. Dans les campagnes suivantes, le sultan s'empara de plusieurs places fortes, et continua à guerroyer sans aucun succès marquant jusqu'en 1371, époque à laquelle il retourna en Asie. Une révolte le força bientôt à revenir en Romanie. Pendant qu'il y faisait le siége d'Apollonia, et au moment de l'abandonner, une partie des murs s'écroula, et les assiégeants pénétrèrent dans la place. Quand Amurat reçut cette bonne nouvelle, il se trouvait appuyé contre un platane, qui devint un objet de la plus grande vénération, parce que l'imagination des musulmans fit de cet incident un miracle dû aux prières ferventes du sultan. Pendant le pillage de cette ville, Amurat aperçut un soldat qui portait une coupe d'or assez mal cachée dans son bonnet. Il ne punit pas le pillard, et, en souvenir de cette circonstance, il adopta pour lui-même et les officiers de la cour le bonnet doré, quoique d'ailleurs il eût le goût de la simplicité dans son habillement.

Il fit ensuite de nouveau la paix avec l'empereur de Byzance, pour attaquer les Slaves et Valaques. Après une courte campagne, Lazar, kral de la Servie, et Sisman, souverain de la Bulgarie, furent contraints à implorer la paix, à des conditions très-onéreuses.

A la cour de France, le roi d'Arménie racontait bien autrement l'histoire des démêlés d'Amurat avec les Serviens. C'est sur le rapport de ce prince que Froissart nous apprend que « Amurat, se proposant de faire la conquête de la Servie, envoya des ambassadeurs au despote de ce pays avec un mulet chargé d'un sac de millet, voulant lui faire savoir par là qu'il ferait entrer sur ses terres une armée aussi nombreuse que les grains de millet qui étaient dans ce sac. Le despote ayant demandé trois jours aux ambassadeurs pour leur répondre, fit jeûner pendant ce temps toute la volaille de sa basse-cour; et, le troisième jour, il fit verser devant elle le sac de millet, qui en moins d'une demi-heure fut avalé. Alors, adressant la parole aux ambassadeurs qui étaient présents : « Beaux seigneurs, leur dit-il, avez-vous vu comment le millet que vous m'avez apporté de par votre maistre en me menaçant, est dévoré et mis au néant par cette poulaille? et encore en mangeroient-ils bien plus largement, s'ils en avoient.... Lamorabaquin (c'est ainsi qu'il appelle Amurath) me mande que si je n'obéis à luy, il mettra dedans ma terre gens d'armes sans nombre. Si dites luy, de par moy, que je les attendray. Mais il ne s'y en saura ja tant venir qu'ils ne soyent tous dévorés, comme le millet a esté dévoré par ceste poulaille. » Et, de fait, Amurath ayant envoyé une armée de soixante mille hommes en Servie, le despote trouva moyen d'en enfermer l'avant-garde dans une embuscade où elle fut taillée en pièces. « Bien en y avoient aucuns qui se cuy-toient sauver, mais non firent, car ils furent chassés et versés par terre tous morts; n'oncques un tout seul ne s'en sauva. Or, retournèrent ceux de l'arrière-garde devers Lamorabaquin, et lui contèrent le grand meschef qui estoit venu à ses gens. »

Après tant de succès, l'heureux Amurath jouit d'une paix de six années, qu'il passa principalement à Andrinople, sa nouvelle capitale. Durant ce temps, il s'occupa avec activité de l'organisation de l'armée. Il perfectionna l'institution des *spahis* (cavaliers) et celle des *woïnaks*, espèce de soldats du train. Ces derniers étaient des chrétiens chargés du soin de conduire les équipages et de nettoyer les écuries; pour les dédommager de l'humilité de ces fonctions, on les exempta de tout tribut. Les spahis furent divisés en *beuluks* (escadrons), sous le commandement du beuluk-bacchi. Le chef du corps, *spah-aga*, eut sous lui quatre officiers généraux. Pour ses drapeaux le prophète avait choisi la couleur du soleil (jaune); les fatimites, la couleur de la terre (vert); les omeyyades, celle du jour (blanc); les abassides, celle de la nuit (noire); les descendants d'Othman adoptèrent la couleur du sang, ce fut le rouge qui distingua l'étendard des spahis. Des fiefs militaires furent érigés dans la plupart des provinces de l'empire en faveur des spahis, et pour récompenser leurs services. Ces fiefs étaient cultivés par les paysans chrétiens ou mahométans, appelés *raïas*, qui avaient la propriété du sol, mais qui étaient soumis à la juridiction seigneuriale du sipah; et celui-ci percevait à son profit le produit des impôts sur les terres de son fief. Les fils de raïa héritaient des propriétés de leur père; lorsque le successeur naturel manquait, et qu'un autre nombre de la famille héritait, ce ne pouvait être qu'avec l'autorisation du sipah, et après lui avoir payé un droit; enfin s'il n'y avait point de parents, le fonds passait à un des voisins, sans que le sipah pût en disposer en faveur d'une autre personne. Les spahis devaient résider dans leurs fiefs en temps de paix, et fournir pendant la guerre un *djèbèli* (cuirassier) par chaque somme de trois mille aspres de revenu. On appelait *timar* tout fief qui rendait moins de mille aspres : le fief militaire ayant un revenu supérieur à cette somme prenait le nom de *ziamet*. Ces fiefs étaient héréditaires en ligne droite; et, à défaut de descendants mâles, reversibles au domaine (miri). Le pacha de la province les donnait alors à un autre sipah, ou à un ancien militaire. Cette institution d'Amurat fut très-avantageuse à ses successeurs, jusqu'à Soleïman Ier, à qui les ziamet et le timar fournirent encore deux cent mille hommes. Mais, après la mort de ce grand prince, les règlements d'Amurat tombèrent en désuétude, et les feuda-

taires ne se présentaient plus sous les drapeaux avec leur contingent d'hommes. Après la paix de Kutchuk-Kaïnardjè en 1776 (1189 de l'hégire), le sultan Abdul-Hamid rendit un édit sévère, pour la réorganisation des djèbèlis; mais les clameurs des propriétaires des fiefs effrayèrent le gouvernement, qui renonça à ses projets de réforme. Il se contenta d'une rétribution de 50 piastres par homme, appelée *bèdèl-djèbèli*, en remplacement du nombre de cavaliers prescrit par la loi.

Amurat, qui unissait le génie de la politique à celui de la guerre, chercha, par le mariage de son fils Baïezid avec la fille du prince de Kermian, à se faire un allié parmi les petits princes de l'Asie Mineure, qui le contrariaient souvent dans ses projets d'agrandissement. Par cette alliance le sultan devint possesseur de plusieurs villes importantes, données en dot à sa bru. Il força le prince Hamid à lui en vendre plusieurs autres. Sur ces entrefaites, ses lieutenants lui avaient soumis la Macédoine jusqu'aux frontières de l'Albanie.

Amurat vit ainsi tout plier sous ses lois; l'empereur Jean Paléologue, s'humiliant devant le conquérant, lui envoyait Théodore son troisième fils, pour apprendre l'art de la guerre. Mais une conspiration domestique faillit arracher le sceptre à ces deux souverains. Leurs fils, Saoudji et Andronicus Paléologue, unis par une haine ardente contre les auteurs de leurs jours, arborent l'étendard de la révolte. Au moment de la bataille, Amurat s'avance seul, et somme les rebelles de se rendre. Accoutumés à obéir à cette voix puissante, les soldats abandonnent Saoudji; le sultan, irrité, le fit mettre à mort.

Amurat eut encore à combattre plusieurs insurrections qu'il étouffa avec énergie. Lorsqu'il eut entre autres défait le prince de Karamanie, ses courtisans lui conseillèrent de réunir à l'empire le territoire du petit prince de Tektrè : « Le lion ne s'amuse pas à chasser les mouches, » répondit le sultan. Quelques mois après la défaite du prince de Karamanie, le feu de la révolte embrase la Servie : Lazar, kral de cette contrée, s'unit de nouveau au perfide Sisman, beau-père d'Amurat et kral des Bulgares, ainsi qu'aux Bosniaques, et vingt mille Ottomans sont presque entièrement détruits par les forces combinées de ces peuples. Amurat, surpris de cet échec inattendu, hésite un instant à l'aspect de cette ligue formidable; mais bientôt son courage et son activité renaissent, et il repasse en Europe. Ali-Pacha, son général, met le siége devant Nicopolis, et force Sisman, qui s'y était réfugié, à demander grâce au sultan, qui la lui accorda moyennant la cession de Silistrie. Une violation de foi réciproque ralluma la guerre. Celle-ci fut encore contraire au kral bulgare, qui se rendit à discrétion. Amurat s'empara des États du kral; mais il épargna sa vie, et lui accorda un revenu digne de son rang.

La défaite de son allié ne put intimider Lazar. Les deux adversaires se trouvèrent en face dans la plaine de Kossova. L'armée d'Amurat était inférieure en nombre à celle des confédérés. Le sultan consulte ses lieutenants, pour savoir si la prudence permet de hasarder la bataille. Le fougueux Baïezid repousse tout conseil timide, et sollicite avec ardeur le combat. Le grand vizir est de l'avis du jeune prince : le pieux ministre avait cherché dans le *Livre de Dieu* (Kitob-Ullah) la décision que d'autres demandent à la prudence humaine. Le Coran, ouvert au hasard, avait répondu par ces deux versets : « O prophète, combats les infidèles et les hypocrites ! car souvent une troupe nombreuse est vaincue par une plus faible. » Cet oracle dissipe tous les doutes, enflamme tous les cœurs; Amurat, profitant de cet enthousiasme, donne l'ordre de l'attaque; une lutte acharnée s'engage, une égale fureur anime les deux armées. Baïezid, prompt comme la foudre, dont il portait le nom (*Ildirim*), vole partout où la résistance est la plus opiniâtre : sa lourde massue lui ouvre à travers les rangs une route ensanglantée. Yakoub, son frère et son rival de gloire, marche avec honneur sur ses traces : « Déjà, dit un historien musulman, les lances brillantes comme le diamant avaient été changées, par le sang qu'elles avaient versé, en lames de couleur de l'hyacinthe; déjà l'acier des javelots s'était transformé en rubis étincelants, et le champ de bataille, jonché de têtes et de turbans aux mille nuances, en un immense carré de tulipes. » Enfin les chrétiens plient, le kral de Servie est fait prisonnier, ses soldats fuient ou sont massacrés, et la victoire est aux Ottomans.

Après ce terrible combat, Amurat parcourt le champ de bataille; il est étonné de ne voir parmi les morts que des jeunes hommes, et pas un vieillard : « La vieillesse est sage, répond le grand vizir; elle sait que rien ne peut s'opposer aux armes invincibles des serviteurs du prophète. » Le sultan se félicita de cette victoire, à laquelle il s'attendait peu; car, superstitieux comme tous ses sujets, il accordait une grande confiance aux visions et aux songes; et, la nuit précédente, il s'était vu, dans un rêve affreux, mourir sous le fer d'un assassin. Tout à coup un des cadavres qu'il foulait aux pieds se releva pâle et sanglant, et lui plongea un poignard dans le cœur. Les janissaires se précipitent sur le meurtrier, qui leur échappe trois fois, et succombe enfin sous le nombre, après avoir fièrement vendu sa vie (1). Amurat, blessé à mort, or-

(1) Ce brave était Miloch Kobilowitch. Les historiens hostiles aux Ottomans racontent les circonstances de ce fait différemment. Selon Jean Ducas, Miloch aurait demandé une audience au sultan, et l'aurait alors assassiné. Mais que le meurtre ait eu lieu dans la tente ou sur le champ de bataille, il est certain qu'il était prémédité. Miloch voulait par cette action se laver de l'accusation de trahison, qui avait été articulée contre lui à la suite des faits suivants : Les deux filles de Lazar étaient mariées,

donne le supplice de Lazar, et expire sur le théâtre de sa gloire l'an 791 de l'hégire (1389).

Amurat I[er] est un des princes les plus remarquables de la race d'Osman. Guerrier infatigable, doué de grandes facultés intellectuelles, et surtout d'une volonté inébranlable, fidèle observateur de sa religion, il fut à la fois aimé et craint de son peuple.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — Jouannin, *la Turquie* (dans la collection de l'*Univers*).

AMURAT II, empereur des Ottomans, né vers 1404, mort le 7 de moharrem 855 de l'hégire (9 février 1451). A douze ans il fut nommé gouverneur d'Amasie, et succéda en 1422 à Mohammed I[er]. Après avoir fait rendre les derniers devoirs à son père et ordonné un deuil de huit jours, il envoya signifier son avénement au roi de Hongrie, à l'empereur grec Emmanuel, et aux princes de Mentéché et de Karamanie. Un traité de paix fut conclu avec ce dernier, et une trêve de cinq ans avec Sigismond. Emmanuel seul, oubliant les maux causés à son pays par l'inimitié des monarques ottomans, osa sommer Amurat de lui livrer ses deux frères en otage, aux termes d'une clause du testament du sultan Mohammed; en cas de refus, l'empereur menaçait Amurat de remettre en liberté Moustapha, fils de Baïezid-Ildirim, héritier légitime du trône, et de le faire reconnaître par les provinces européennes, en attendant la soumission de celles d'Asie. Le vizir Baïezid-Pacha répondit, au nom de son maître, que la loi du prophète ne permettait pas aux fils des vrais croyants d'être élevés chez les giaours (infidèles). Dès qu'il connut cette réponse, Emmanuel, suivant sa menace, délivra le prétendant, après lui avoir imposé la condition de rendre à l'empire grec Gallipoli et un grand nombre d'autres villes. Dix galères, sous les ordres de Démétrius Lascaris, débarquent Moustapha devant Gallipoli, dont tous les habitants et même ceux des environs se soumettent; mais la garnison de la forteresse refuse de la livrer au prétendant. Ce prince laisse Démétrius devant la ville, et poursuit sa marche vers l'isthme d'Athos, grossissant son armée d'une partie des populations qui se trouvaient sur son passage, et s'emparant de quelques places. Alors Amurat envoie son vizir Baïezid-Pacha à Andrinople, qui y rassemble environ trente mille hommes et établit son camp près de la ville. Moustapha, dont l'armée était devenue bien plus forte par la réunion des grands vassaux de l'empire, s'avance vers les troupes du sultan, et leur ordonne audacieusement de mettre bas les armes. Cet ordre produit un effet magique; les soldats obéissent; Baïezid-Pacha et son frère Hamza sont chargés de chaînes; le premier est mis à mort, et le second rendu à la liberté. A ces nouvelles, la forteresse de Gallipoli capitule; Démétrius Lascaris Léontarios se dispose à y mettre garnison; mais Moustapha s'y oppose, en disant qu'il ne fait pas la guerre au profit de l'empereur. Le général grec, voyant s'évanouir ainsi toutes les espérances que son maître avait fondées sur l'élargissement du prétendant, cherche alors à renouer avec Amurat; mais l'obstination d'Emmanuel à exiger qu'on lui remette les deux frères du sultan, fait rompre les négociations. Le monarque ottoman conclut alors un traité d'alliance avec les Génois de Phocée, qui lui offrent leurs vaisseaux, et lui envoient la portion échue du tribut qu'ils payaient à son prédécesseur (1).

Lorsque Amurat eut appris la défection de l'armée de Baïezid-Pacha et la triste fin de ce vizir, il prononça, avec la résignation qui caractérise les musulmans, ces pieuses paroles : « Ne cherchons d'autre cause à ce malheur que la colère de Dieu. Nos péchés nous ont attiré son indignation; tâchons de le fléchir par nos ferventes prières et par nos larmes; car, lorsque le créateur est contraire, que peut faire la créature? » Il alla visiter ensuite le grand scheik Bokhari, et lui demanda son intercession. Le scheik se mit en prières pendant trois jours; il tombe enfin en extase et entend la voix de Mahomet : « Le Dieu de miséricorde a exaucé les vœux d'Amurat; dis-lui que la puissance divine lui donnera la victoire. » Le scheik répète au sultan cette promesse, et lui ceint l'épée qui doit punir les rebelles. Amurat, plein de confiance dans les paroles du derviche, se retranche derrière la rivière d'Ouloubad, et attend sans crainte l'ennemi. Tout à coup Moustapha, qui s'avançait pour livrer bataille, est saisi d'un violent saignement de nez qui dura trois jours, et lui causa un tel affaiblissement, qu'il fut obligé de suspendre l'attaque. Bientôt après il fut abandonné peu à peu de tous ses soldats. Resté seul avec quelques valets, Moustapha se réfugia dans Gallipoli, et vit du haut des remparts s'avancer la flotte génoise qui conduisait Amurat vers les côtes d'Europe. Le débarquement s'opéra à quelque distance du port de Gallipoli : Moustapha quitta cette ville, et se sauva en Valachie. Trahi dans sa fuite par ses propres serviteurs, il est pris à Kizil-Agateh-Yénidjé, et condamné à périr du supplice des malfaiteurs.

L'empereur grec, ayant appris la défaite et la mort tragique de Moustapha, commença à craindre pour lui-même : il envoya au sultan des

la première à Miloch, l'autre à Brankovich. Les deux sœurs disputant un jour sur la valeur de leurs époux, la femme de Miloch appuya ses raisons par un soufflet. Il s'ensuivit un duel entre les deux beaux-frères. Miloch renversa son adversaire, lequel, par vengeance, l'accusa d'intelligence avec les Turcs.

(1) Dès le règne de Michel Paléologue, quelques Italiens avaient obtenu de cet empereur le privilège d'exploiter des mines d'alun dans le district de Phocée : des nobles génois commandaient la forteresse, construite avec l'aide des Grecs pour protéger cet établissement. Sous Mohammed I[er], Jean Adorno, fils du doge de Gênes, gouverneur de la nouvelle Phocée, s'était engagé à payer au sultan un tribut annuel par lequel la colonie génoise achetait la franchise de son pavillon.

ambassadeurs chargés de lui porter des protestations d'amitié, et de ne rien négliger pour apaiser sa colère. Pour toute réponse, Amurat, à la tête de vingt mille hommes, s'avança sous les murs de Constantinople; il fit construire des machines destinées à faciliter l'assaut, et annonça que la ville et tous ses trésors seraient abandonnés aux musulmans. Cette promesse accrut considérablement les forces de l'armée assiégeante, à laquelle s'empressèrent de se joindre une foule de gens sans aveu, attirés par l'espoir d'un riche pillage. Les nombreux derviches qui se rendirent au camp du sultan réclamaient pour leur part de butin les religieuses que renfermaient les couvents de Constantinople. Le grand scheik était à leur tête : la victoire d'Ouloubad, attribuée à ses prières, avait ajouté à la considération dont il jouissait déjà. Objet d'un profond respect de la part des musulmans qui se prosternaient devant lui et s'empressaient de baiser ses mains, ses pieds, et même les rênes de sa mule, ce personnage révéré entra comme en triomphe dans le camp ottoman : se dérobant aux empressements de la foule, il se retira sous une tente de feutre, et chercha dans ses livres cabalistiques l'heure où Constantinople devait tomber devant les enfants du prophète. Pendant ce temps les derviches, ses disciples, remplissant l'air de cris sauvages, insultaient les soldats chrétiens accourus sur les remparts : « Hommes aveugles, s'écriaient-ils, qu'avez-vous fait de votre Dieu? où est votre Christ? pourquoi vos saints ne viennent-ils pas vous défendre? Demain vos murs tomberont, demain vos femmes et vos filles seront emmenées en esclavage, et vos nonnes livrées à nos derviches; car notre prophète le veut ainsi! » Enfin, après de longues méditations, le scheik Bokhari sortit de sa tente; la foule se pressait autour de lui, attendant en silence l'oracle qu'il allait prononcer. Il annonça solennellement que, le 24 août 1422, il monterait à cheval à une heure après midi, et que, lorsqu'il aurait agité son cimeterre et poussé trois fois le cri de guerre, Constantinople serait au pouvoir des musulmans. Au jour et à l'heure indiqués, le scheik, monté sur un superbe cheval, s'avança vers la ville, escorté par cinq cents derviches : au moment où il tira le glaive du fourreau, l'armée entière poussa le cri d'*Allah et Mahomet!* les Grecs y répondirent par celui de *Christos et Panhagia* (1)! et le combat s'engagea. Il fut terrible : les musulmans étaient exaltés par les promesses qu'ils croyaient venues du ciel; et les Grecs combattaient pour leur culte et leurs foyers : *pro aris et focis*. Le soleil allait disparaître à l'horizon sans que la victoire fût fixée, lorsque tout à coup, au milieu des rayons d'or dont il éclairait les bastions extérieurs, une vierge, revêtue d'une robe violette et jetant autour d'elle un éclat surnaturel, apparaît aux yeux éblouis des assiégeants, et les remplit d'une terreur panique. Ils fuient, et Constantinople est sauvée. Les historiens qui rapportent le miracle assurent que le scheik-émir lui-même attesta la vérité de cette apparition, confirmée par le témoignage de toute l'armée ottomane. Les Grecs, de leur côté, ne manquèrent pas de dire que la sainte Vierge était descendue du ciel pour protéger les religieuses, menacées par les derviches. Quoi qu'il en soit, la déroute des musulmans peut s'expliquer aussi par des causes toutes naturelles.

L'empereur Emmanuel, voyant tous ses projets déjoués par la mort du prétendant, avait suscité un second rival. Un autre Moustapha, son frère puîné, excité par son gouverneur et par les agents secrets d'Emmanuel, venait de se révolter, et de s'emparer de Nicée (Isnik). Les habitants de Brousse, menacés aussi par le nouveau prétendant, lui avaient offert en présent cent riches tapis, et s'étaient excusés de ne pouvoir lui ouvrir les portes de la ville, à cause du serment de fidélité qui les liait au sultan Amurat. Ces nouvelles lui parvinrent pendant l'assaut, et le décidèrent à lever aussitôt le siége et à retourner en Asie. Telle est la véritable cause de l'abandon de l'entreprise, à laquelle Constantinople échappa encore une fois, grâce au stratagème de son empereur.

Pendant qu'Amurat s'avançait à la rencontre de Moustapha, celui-ci alla visiter en secret l'empereur grec, qui ne lui fit que de vaines promesses. Le prétendant retournait à son armée, lorsque, trahi par le perfide Élias, [illegible] même qui l'avait poussé à la révolte et que [illegible] d'Amurat avait séduit, il fut livré à son [illegible] compétiteur et exécuté sur-le-champ, [illegible] de ces paroles du prophète : « Lorsqu'il y a [illegible] khalifes auxquels on rend hommage, il faut [illegible] mourir l'un d'eux. »

Tandis que le sultan triomphait du [illegible] de ses frères, Esfendiar, prince de [illegible] Kastamouni, profitait de la révolte de [illegible] pour essayer de s'affranchir du joug ott[illegible] mit le siége devant les villes de Tarak[illegible] Boli; mais, abandonné par son propre fils K[illegible] Bei, qui entraîna dans sa défection la plus [illegible] partie de l'armée, il fut obligé d'acheter son [illegible] don en donnant sa fille en mariage au vainqueur, et en lui cédant les mines des montagnes [illegible] Kastamouni.

Les noces du sultan avec [illegible] du p[illegible] de Sinope furent le signal des [illegible] les plus [illegible] lantes. La nouvelle épouse fit son [illegible] à A[illegible]nople, avec un éclat dont cette [illegible] n'a[illegible] pas vu d'exemple jusqu'alors. Les [illegible] trois sœurs d'Amurat furent célébrées [illegible] temps.

Cependant, au milieu de la paix et des [illegible] sances publiques, Amurat n'oubliait [illegible] térêts de sa politique. L'empereur [illegible]

(1) La *Toute-sainte*, épithète consacrée à la Vierge Marie chez les Grecs.

venait à peine de mourir, et déjà un traité conclu avec Jean, son successeur, assurait au sultan la possession d'un grand nombre de villes sur les bords de la mer Noire et de la Strania (Strymon), et de plus, un tribut annuel de trente mille ducats. L'ancien traité de paix avec les princes de Servie et de Valachie était renouvelé, et une trêve de deux ans signée avec Sigismond, roi de Hongrie, récemment élu empereur d'Allemagne. Un échange de riches présents eut lieu entre les deux souverains. Amurat envoya des tapis d'Orient, des vases dorés, des étoffes d'or, de soie, etc.; et Sigismond, des pièces de velours, des draps de Malines, des chevaux de prix, huit pommeaux d'or et mille florins.

En avril 1429, Amurat enleva aux Vénitiens la ville de Thessalonique, après un siége mémorable. Sept mille habitants emmenés en esclavage, les églises profanées, les autels renversés, tels furent les désastres qui accompagnèrent la prise de cette malheureuse cité. Quand le désordre eut cessé, Amurat permit à ses prisonniers de reprendre leurs anciennes demeures; et il remplaça les habitants morts ou conduits hors de la province par l'excédant de population de la ville la plus voisine, *Yènidjè-Wardar*. Ainsi Thessalonique, conquise en 1386 par Amurat Ier, reprise par Baiezid en 1394, et par Mohammed après l'interrègne, tomba enfin, pour la quatrième fois, au pouvoir des Ottomans, et fit depuis partie de leur empire sous le nom de Selaniki. Malgré les dévastations successives qu'elle avait éprouvées, elle ne tarda pas à redevenir florissante, grâce à sa belle position, qui la rend l'entrepôt nécessaire du commerce de la Thrace et de la Thessalie. Parmi les églises grecques qui furent converties en mosquées, on remarque celle qui contenait le cercueil de saint Démétrius, d'où découlait incessamment, dit la tradition, une huile balsamique célèbre par les cures merveilleuses qu'elle opérait; mais, depuis que la voix du muezzin retentit au-dessus des voûtes du temple chrétien, la précieuse source est tarie.

En 1431, la ville de Janina (*Yania*) ouvrit ses portes au sultan, sous la condition que les habitants conserveraient leurs priviléges : mais les commissaires envoyés par Amurat pour prendre possession de la place violèrent le traité, firent raser l'église Saint-Michel et les fortifications.

Un seigneur valaque, appelé Wladdrakul (en langue valaque *le Diable*), après avoir tué Dan son souverain, venait de conclure un traité de paix avec Amurat, qui avait voulu d'abord soutenir les droits du frère du prince légitime; mais l'offre d'un tribut de la part de l'usurpateur, et la promesse de reconnaître la suzeraineté de la Porte, levèrent les scrupules du sultan. L'année suivante (1433), il renouvela la trêve avec le roi de Hongrie. Sigismond, revêtu des insignes de la royauté, reçut dans la cathédrale de Bâle les ambassadeurs de son allié, qui lui offrirent douze coupes en or remplies de pièces du même métal, et des vêtements de soie brodés d'or et chargés de pierres précieuses.

Malgré ces apparences de bonne intelligence entre Amurat et Sigismond, ce dernier entretenait des relations secrètes avec le prince de Servie et celui de Karamanie Ibrahim-Bei, qu'il excitait à reconquérir les possessions ravies à ses prédécesseurs par les musulmans. Le vol d'un beau cheval arabe qu'Ibrahim avait enlevé par supercherie au chef des Turcomans de Zoul-Kadriiè, qui s'en plaignit au sultan, fut le léger grief qui fit éclater la guerre. Le vassal révolté, complétement battu par Sarudjè-Pacha et par le sultan lui-même, fut obligé d'implorer sa grâce, qu'il dut aux prières de son épouse, sœur du monarque ottoman; mais ce prince, tout en pardonnant la rébellion d'Ibrahim, voulait punir ceux qui l'avaient provoquée. Brankowitch parvint à détourner l'orage, en rappelant au sultan la promesse de mariage qui existait depuis quelques années entre le monarque et Marie, fille du prince de Servie. La jeune fiancée fut remise alors entre les mains des envoyés musulmans, et devint le gage de la réconciliation. Sigismond porta seul tout le poids de la colère du sultan. Pendant quarante-cinq jours l'armée ottomane ravagea le pays, et, en se retirant, emmena soixante-dix mille prisonniers.

Les noces du sultan firent succéder les plaisirs à la guerre; mais, après quelques mois, de nouveaux soupçons sur la fidélité de son beau-père et du voïvode de Valachie décidèrent le sultan à les attaquer tous les deux. Drakul se remit lui-même aux mains du vainqueur, qui, après l'avoir détenu quelque temps, lui rendit la liberté : quant à George Brankowitch, il se réfugia en Hongrie auprès d'Albert, successeur de Sigismond. Sèmendra, assiégée par l'armée ottomane, se rendit au bout de trois mois. Les vainqueurs se disposaient à marcher sur Nicopolis, lorsque l'approche d'un corps ennemi les fit changer de dessein. Les Hongrois furent mis en déroute, et laissèrent un si grand nombre de prisonniers entre les mains des soldats musulmans, que l'un d'eux vendit une belle esclave pour une paire de bottes. Albert tenta vainement de reprendre Sèmendra; la terreur que les Ottomans inspiraient à ses troupes était si vive, qu'elles s'enfuyaient à leur seul aspect, en s'écriant : Voici le Loup!

Amurat, toujours attentif à étendre ses relations politiques, échangeait ses lettres amicales avec les princes d'Égypte, de Karamanie, avec Kara-Youlouk de la dynastie du Mouton-Blanc, et Chahrokh fils de Timour; il tâchait aussi d'établir des liaisons diplomatiques avec Wladislas, roi de Pologne, dont le frère, Casimir, était poussé par un parti au trône de Bohême, en concurrence avec Albert, déjà possesseur des couronnes d'Allemagne et de Hongrie. Le sultan offrait son alliance à Wladislas, à la condition qu'il romprait toutes relations avec Albert, et soutiendrait Ca-

simir comme roi de Bohême. La mort d'Albert vint rompre des négociations qui n'avaient plus de but, et l'empereur ottoman alla mettre le siége devant Belgrade, dont le prince de Servie avait confié la défense aux Hongrois.

Jusqu'ici nous avons vu Amurat, toujours et partout victorieux, marcher rapidement à son but, en renversant tous les obstacles opposés à son ambition. C'est devant Belgrade que son étoile pâlit pour la première fois. La résistance de cette ville, dont il fut obligé d'abandonner le siége au bout de six mois, fut le prélude des défaites successives que lui fit éprouver le célèbre Jean Huniade, connu des musulmans sous le nom d'Yanko.

Mezid-Bei, grand écuyer d'Amurat, après avoir remporté la victoire de Szent-Imreh, assiégeait Hermanstadt. Huniade vient au secours de cette ville, et fait éprouver la défaite la plus complète aux Ottomans, dont vingt mille restèrent sur le champ de bataille. Le général hongrois, qui n'avait perdu que trois mille hommes, passe les montagnes, entre en Valachie, et ravage les deux rives du Danube. Reçu en triomphe par ses concitoyens, peu accoutumés à de pareils succès contre les armes ottomanes, Yanko envoie à George Brankowitch un char rempli des dépouilles ennemies, et surmonté des têtes de Mezid-Bei et de son fils : un vieillard musulman, placé au milieu de ces sanglants trophées, fut obligé de les offrir au prince de Servie. Le sultan, brûlant de venger cet affront, envoie Chèhab-Uddin-Pacha avec une armée de quatre-vingt mille hommes contre le vainqueur, qui n'en avait que quinze mille. L'orgueilleux Ottoman s'était vanté que la vue seule de son turban mettrait en fuite les soldats d'Huniade. Un triomphe plus éclatant encore que la première victoire, fut la réponse du brave Hongrois à cette fanfaronnade. Chèhab-Uddin fut pris avec cinq mille des siens et deux cents drapeaux. Cette victoire d'Huniade, remportée en 1442, est connue sous le nom de *bataille de Vasag*.

L'année suivante fut remarquable par la rapidité des triomphes d'Huniade. Une campagne de cinq mois lui suffit pour gagner cinq batailles et prendre autant de villes; aussi les Hongrois, fiers de ces succès, l'ont-ils nommée *la longue campagne*. Le 3 novembre 1443, les armées ottomane et hongroise se rencontrèrent aux environs de Nissa. La bravoure des musulmans dut échouer devant les savantes manœuvres d'Huniade. Ce général obligea Amurat à se réfugier derrière le mont Hémus (le Balkan), après avoir perdu deux mille hommes, et laissé entre les mains de l'ennemi quatre mille prisonniers et neuf drapeaux. Une nouvelle bataille s'engagea un mois plus tard dans les défilés du Balkan, où les Hongrois eurent à lutter à la fois contre leurs ennemis, et contre les avalanches et les énormes blocs de glace et de rochers qui se détachaient des hauteurs voisines. L'avantage leur resta cependant, ainsi que dans un troisième combat, livré dans les champs de Yalowaz.

Au milieu de tous ces revers, Amurat apprend que le plus indocile de ses vassaux, le prince de Karamanie, vient de se révolter pour la troisième fois, et s'est emparé des villes de Beïchèhri, Ak-Chehir, et Ak-Hyssar. Le sultan confie à ses généraux la défense des frontières européennes, retourne en Asie, saccage plusieurs villes de la Karamanie; mais, pressé de s'opposer aux succès rapides d'Huniade, il pardonne aux rebelles et reprend la route d'Andrinople. Voulant mettre un terme à la guerre désastreuse qu'il soutenait, le sultan rend au voïvode Drakul la Valachie, et à George Brankowitch, ses deux fils, et les forts de Sèmendra, Chehir-Keuï et Krussovaz ; il envoie ensuite un ambassadeur à Jean Huniade, qui en réfère à la diète du royaume. Enfin, une trêve de dix ans fut signée à Szegedin le 12 juillet 1444, au prix de grands sacrifices de la part du sultan. Pour mieux en assurer l'exécution et la solidité, les conditions en furent solennellement jurées sur l'Évangile et le Coran.

A peine ce traité qui devait assurer la tranquillité du sultan était-il conclu, qu'une nouvelle accablante le plongea dans le plus profond chagrin. Son fils Ala-Eddin venait de mourir. Amurat, qui joignait à de brillantes qualités guerrières une grande bonté, et surtout une grande affection pour ses enfants, éprouva une telle douleur de cette perte, qu'il renonça au pouvoir suprême, et se retira à Magnésie, après avoir environné son fils Mohammed, âgé seulement de quatorze ans, de ministres vieillis dans les affaires, et capables de guider son inexpérience; mais, tandis qu'Amurat, à peine arrivé au milieu de sa carrière, cherchait déjà le repos, les ennemis de l'empire ottoman veillaient, attentifs à saisir la première occasion de venger les affronts que les armes musulmanes leur avaient fait éprouver. L'abdication volontaire d'Amurat semblait la leur offrir : le sceptre était tombé aux mains d'un enfant. Aussi, malgré la solennité du serment prêté par le roi de Hongrie, dix jours s'étaient à peine écoulés, que cette paix, qui devait durer dix ans, fut rompue par le prince chrétien, à l'instigation du cardinal Julien, légat en Allemagne et promoteur de la croisade contre les Turcs, prêchée le pape Eugène IV. L'armée de Wladislas, mandée par Huniade, à qui l'on promit la roy
de la Bulgarie dès qu'il aurait conquis
province, ne s'élevait guère qu'à dix n
mes. La réunion des cinq mille Valaques
ordres de Drakul était loin de rendre
tiens assez forts pour s'opposer avec
Ottomans. Cependant les premiers traversen
crainte les plaines de la Bulgarie, rav
passant, les églises grecques et bulgares,
vingt-huit navires ottomans, s'emparent de quel-
ques places fortes, et vont camper près de Warna
qui ouvre ses portes à l'armée chrétienne.
ce pressant danger, les ministres du p

Mohammed lui conseillèrent de remettre les rênes du gouvernement à la main ferme qui les avait tenues jusqu'alors avec tant de gloire. Le prince envoie des ambassadeurs à son père, qui les écoute à regret : « Vous avez un empereur, lui répond-il ; c'est à lui à vous défendre. Eh quoi ! m'enviez-vous donc un repos bien mérité, après tout ce que j'ai souffert pour vous ? » Les envoyés insistent, lui parlent du salut de l'empire : il cède enfin, et passe en Europe à la tête de quarante mille hommes. Arrivé près du camp hongrois, il range ses troupes en bataille, et ordonne que le traité violé par les chrétiens soit placé au bout d'une lance plantée en terre, afin de rappeler aux soldats musulmans le parjure de leurs ennemis. Au premier choc, le brave Huniade enfonce les Ottomans et pénètre même jusqu'à la tente du sultan, qui, entraîné par le désordre de ses troupes, allait abandonner le champ de bataille, lorsque le beïlerbeï Karadja le retient par la bride de son cheval, et lui épargne la honte de la fuite. Tout change alors : les Hongrois sont repoussés. Wladislas, emporté par sa fougue, avait quitté la position avantageuse qu'il occupait, et cherchait son rival dans la mêlée. Les deux souverains se rencontrent enfin. Amurat, d'un coup de djèrid, perce le cheval du roi de Hongrie, qui est renversé. Un janissaire s'approche, lui tranche la tête, et, la plaçant au bout d'une pique, crie avec force aux ennemis : « Voilà la tête de votre roi ! » Cet affreux spectacle porte la terreur dans l'armée hongroise ; elle fuit précipitamment, malgré les prodiges de valeur du brave Huniade, qui est enfin obligé de céder.

Amurat, satisfait d'avoir sauvé l'État, et dégoûté de grandeurs achetées au prix d'un repos qui était l'objet de tous ses vœux, laisse une seconde fois le sceptre aux mains inexpérimentées de son fils, et retourne à ses beaux jardins de Magnésie, où, entouré de femmes et de jeunes favoris, il s'abandonnait aux plaisirs du harem et de la table. Mais à peine goûtait-il les délices de cette vie voluptueuse, que l'État réclame encore son sauveur. Les janissaires venaient de se révolter : cette terrible troupe, qu'une main de fer pouvait seule contenir dans les bornes du devoir, méprisait l'autorité d'un enfant. Elle préluda par un violent incendie aux scènes de désordre qui portèrent l'épouvante dans Andrinople. Le chef des eunuques s'était attiré la haine des janissaires : il n'échappa que par miracle à leur vengeance. Irrités de voir leur victime se dérober à leur colère, ils pillent la ville, et se retirent ensuite sur la colline de Bautchoul. Le grand vizir Khalil, Ishak-Pacha et le beïlerbeï Ouzghour, qui gouvernaient au nom du jeune sultan, commencèrent par accorder aux révoltés une augmentation de paye, et obtinrent ainsi un calme momentané ; ils en profitèrent pour envoyer, auprès d'Amurat, Sarydjè-Pacha, qui lui exposa le danger pressant où se trouvait l'empire, et le conjura, au nom de son peuple désolé, de prendre une troisième fois les rênes du gouvernement. Ce prince, sacrifiant ses goûts au vœu de ses anciens sujets, cède à leurs prières et revient à Andrinople. Dès qu'il a ressaisi le sceptre, tout rentre dans l'ordre, tant son nom inspirait de crainte et de respect. Mohammed, que le vizir Kalil, dans le but de l'éloigner d'Andrinople, avait invité à une partie de chasse, trouva, à son retour, le palais occupé par son père. Malgré le caractère altier du jeune sultan et son goût pour le pouvoir, il n'osa se plaindre, et se retira à Magnésie ; mais il garda dans le cœur une haine secrète contre le ministre qui l'avait fait descendre deux fois du trône, dans l'espace d'une année.

Le sultan tourna aussitôt ses regards du côté de l'Albanie et du Péloponnèse. A la tête d'une armée de soixante mille hommes, il s'empara de l'isthme de Corinthe, et soumit au tribut les princes du Péloponnèse ; il s'avança ensuite en Albanie, pour réduire le célèbre George Castriot, autrement dit Scanderberg : c'était un élève des Turcs, qui était rentré dans ce pays, dont le sultan avait dépouillé Jean Castriot, son père. Une armée de cent mille hommes assiége Croya, sa capitale. Quatre mille hommes de garnison, que Scanderberg y avait mis, suffirent pour repousser les assiégeants ; tandis que ce héros, avec une armée de quarante mille hommes soudoyés par les Vénitiens, harcelait continuellement les Turcs. Amurat est obligé de se retirer : il revient l'année suivante, et essuie les mêmes affronts. La retraite des Ottomans termina ainsi cette guerre d'Albanie, qui fut interrompue, en 1448, par la défaite de Jean Huniade qui avait envahi la Servie. Instruit de cette invasion, le sultan accourut au secours de son allié, et rencontra l'armée hongroise dans la plaine de Kossova, où elle s'était retranchée. Trop confiant en sa fortune passée, Huniade, au lieu d'attendre les secours que lui promettait Iskender-Bei, quitte son camp, marche à l'ennemi, et se dispose à l'attaquer. Avant d'accepter le combat, Amurat fit une dernière tentative de conciliation, que repoussa le fier Huniade. Enfin, le 17 octobre 1448, commença la mémorable bataille de Kossova, qui dura trois jours, et où la victoire fut disputée avec acharnement ; mais les Hongrois, trahis par les Valaques, qui passèrent du côté des Ottomans, durent céder ; ils se retirèrent cependant en bon ordre, et parvinrent à gagner leurs retranchements. Huniade, désespérant du succès, sortit furtivement du camp et passa en Hongrie, accompagné de quelques officiers. L'armée, abandonnée de son général, se dispersa, et fut massacrée. Dix-sept mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, et l'on prétend que les Osmanlis achetèrent cette victoire par une perte de quarante mille hommes.

En 1449, la mort de Jean Paléologue avait éveillé les ambitions rivales de deux prétendants à l'empire grec. Démétrius, frère puîné de Constantin, lui disputait la couronne ; mais Amurat

n'eut qu'un mot à dire pour assurer à l'héritier légitime ce sceptre que le fils du monarque ottoman devait bientôt briser entre les mains du dernier empereur Paléologue.

Au mois de février 1451, Amurat fut frappé au milieu d'un festin d'une attaque d'apoplexie, et mourut dans une île près d'Andrinople, où il aimait à se délasser des pénibles devoirs du rang suprême.

Un historien musulman raconte avec des circonstances toutes différentes la mort d'Amurat, qu'il attribue à une faiblesse superstitieuse. Ce prince, dit-il, revenant de la chasse aux environs d'Andrinople, rencontra sur le port Ada-Kuprucy, un derviche, qui, à la vue de son souverain, s'écria d'un air inspiré : « Vous n'avez pas de temps à perdre, auguste monarque, pour combler les profondeurs de l'abîme creusé sous vos pieds par vos péchés et vos prévarications... L'ange de la mort est à votre porte; ouvrez les bras et recevez avec résignation le messager du ciel. Ces paroles firent la plus vive impression sur Amurat. Ses conseillers, Ishak-Pacha et Sarydjé-Pacha, qui marchaient à ses côtés, cherchèrent inutilement à le rassurer; son esprit était frappé. Son trouble augmenta en apprenant que ce derviche était disciple du célèbre scheik Mohammed-Bohkari, qui lui avait prédit, dans le temps, la défaite du prétendant Moustapha. Convaincu alors que c'était un arrêt du ciel, il se prépara à la mort, fit son testament, régla les affaires de l'empire, et succomba en trois jours, victime de sa crédulité.

Amurat est le seul des souverains ottomans dont le règne offre l'exemple d'une double abdication *volontaire*. Ce prince, d'une haute capacité, d'un caractère juste et ferme, gouverna l'empire avec gloire; et si, en vrai philosophe, il préférait à l'éclat de la couronne les douceurs de la vie privée, il sut s'y arracher quand la voix de son peuple le rappela. Pieux et charitable comme presque tous les princes de la dynastie d'Osman, il avait soin, lorsqu'il s'emparait d'une ville, d'y élever un djami (cathédrale), une mosquée, un imaret, un mèdrèçé et un khan. La mosquée d'Andrinople, connue sous le nom de Utch-cherafiéli (aux trois galeries), est son ouvrage; elle est remarquable surtout par une singularité dans la construction de son minaret, dont on ne trouve ni modèle ni imitation dans l'architecture orientale. Trois escaliers en spirale, s'élevant depuis la base jusqu'au faîte de la colonne, conduisent à ces trois galeries, de manière que trois personnes, montant en même temps, entendent réciproquement le bruit de leurs pas sur les marches, superposées les unes aux autres. Près de cette mosquée, Amurat fit bâtir un *darul-hadis* (école des traditions des prophètes), et y attacha des professeurs richement retribués. Brousse possède aussi une mosquée due à ce prince : elle est placée au milieu d'un bosquet de cyprès, sous lesquels on voit les tombeaux de ses femmes, de ses fils et de ses frères. Amurat est le premier des empereurs ottomans qui ait fait construire des ponts d'une grande longueur. On cite celui qui est jeté sur un vaste marais, entre Salonique et Vèni-chéhir; un autre à Erkènè, qui avait cent soixante-onze arches, et un troisième à Angora; le produit du péage de ce dernier pont était consacré au soulagement des pauvres de la *Mecque* et de *Médine*, où le sultan envoyait tous les ans un présent de trois mille cinq cents ducats, à l'époque du départ de la caravane des pèlerins.

Sous le règne d'Amurat, la poésie commença à jeter plus d'éclat que sous ses prédécesseurs : les biographies des poètes ottomans en citent un nombre considérable, dont la nomenclature offrirait peu d'intérêt. La jurisprudence et la théologie eurent aussi de savants professeurs, quoique moins distingués et surtout moins nombreux que sous son fils et son successeur, Sultan-Mohammed-Elfatyh.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — M. Jouannin, *la Turquie*, dans la Collection de l'*Univers*.

AMURAT III, sultan des Ottomans, né vers 1545, mort le 17 janvier 1595. Il succéda, en 1574, à Sélim II, son père. La nuit même de son entrée au sérail, il fit étrangler ses cinq frères; le lendemain, il reçut les hommages de tous les officiers de sa maison. Lorsque cette cérémonie fut terminée, ceux-ci, rangés silencieusement autour du sultan, attendirent avec anxiété qu'il leur adressât la parole. C'est une superstition très-accréditée chez les musulmans, comme autrefois chez les Grecs et les Romains, et même encore parmi les nations modernes, que les premiers mots prononcés par le nouveau monarque prosnostiquent infailliblement le bonh ou le malheur de son règne. Aussi ce fut avec grande tristesse que les courtisans sortir de la bouche d'Amurat ces paroles mauvais augure : *J'ai faim; qu'on me d à manger!* Une famine qui affligea c année Constantinople et diverses pro es l'empire, vint confirmer cette opinion po les guerres et les dissensions intestines, dirent si désastreux le règne d'Amurat I, nèrent encore plus de force aux préjugés nants.

Après la prière des funérailles, le corps de Sélim II fut inhumé à Sainte-Sophie, et huit jours plus tard ses cinq fils furent déposés à ses pieds. Le sultan, qui les avait fait périr, distribua des aumônes et fit psalmodier le Coran, pour le salut de leurs âmes. Les janissaires et les autres troupes reçurent cent dix bourses d'or. Diverses promotions et quelques destitutions eurent lieu; et quatre cents prisonniers chrétiens furent mis en liberté.

Le premier acte administratif du sultan fut une ordonnance qui interdisait aux musulmans l'usage du vin : elle fut provoquée par l'inso-

lence de quelques janissaires ivres, qui apostrophèrent le sultan, un jour qu'il passait devant la taverne où ils buvaient. Habitués à la licence du règne de Sélim II, les soldats s'irritèrent de cette prohibition, maltraitèrent le *soubachi* (prévôt), et menacèrent le grand vizir et même le sultan. Cette audace intimida Amurat, qui révoqua son édit, à condition que les troupes ne troubleraient pas la tranquillité publique; mais il punit l'aga des janissaires de l'indiscipline de ses soldats : ce chef fut destitué, et remplacé par un rénégat italien, qui avait transformé son nom de *Cicala* en celui de Djighala.

Malgré le traité conclu avec Maximilien, les hostilités entre l'Autriche et la Porte ne continuaient pas moins : les beis de Gran et de Stuhlweissembourg menacèrent Ujvar et Palota; quelques villages furent brûlés, et les environs de Tapaou Dotis saccagés jusqu'à Kopraïnis. Les sandjakbeis de Pakariz, d'Huina, de Poschega, de Bosna-Seraï et l'alaï-bei, de Wellaï, réunirent deux mille hommes, battirent le brave capitaine de la Carniole, Herbaert, baron d'Auersperg, qui fut pris et eut la tête tranchée; cette tête et celle d'un autre chef figurèrent dans l'entrée triomphale de Ferhad-Bei à Constantinople; elles furent ensuite achetées au bourreau par le baron d'Ungnad, ambassadeur de l'empereur, qui les envoya dans la Carniole, où elles furent inhumées.

A ces violations du traité de paix qui signalèrent le début du règne d'Amurat, vinrent se joindre les violations du droit des gens. Sous prétexte d'espionnage, le drogman de Venise fut chassé du divan, et celui de France fut obligé, pour sauver sa tête, d'embrasser l'islamisme; un autre agent étranger, Dominique Mossbach, de Tubingue, conduit au divan la chaîne au cou, y reçut cinquante coups de bâton.

Venise et Florence renouvelèrent leurs capitulations avec la Porte. L'Espagne présenta au divan, le 7 février 1578 (fin de 985), un projet de trêve qui ne put être signé qu'après cinq ans de négociations. En 1579, la reine Élisabeth d'Angleterre brigua l'amitié d'Amurat, et en obtint un traité de commerce favorable à la Grande-Bretagne. L'année précédente, quelques modifications avaient été apportées aux capitulations conclues avec la France quarante-cinq ans auparavant; enfin, la Suisse chercha à établir des rapports avec l'empire ottoman, qui accueillait très-bien les propositions que lui faisaient diverses puissances chrétiennes, d'abord en vertu du grand principe de la politique ottomane : *La Sublime Porte est ouverte à tous ceux qui viennent y chercher secours*, mais surtout à cause des embarras que lui occasionnaient ses préparatifs de guerre contre la Perse. L'année 1578 fut signalée par plusieurs événements malheureux, attribués à l'influence d'une comète apparue en 1577; la peste ravagea Constantinople et l'Italie; et la mort enleva le mufti Hamid, le kapoudan-pacha Piali, la sœur d'Amurat et sa tante Mir-Mah-Sultane; mais le plus grand malheur pour l'État fut la fin tragique du grand vizir Muhammed-Sokolli, le plus remarquable de tous les ministres ottomans, le soutien du trône sous les règnes de Suleïman et de son fils Sélim. Lui seul, malgré le peu de faveur dont il jouissait auprès d'Amurat, sut retarder la décadence de l'empire, dont la faiblesse apparut dès que cette main puissante ne tint plus les rênes du gouvernement. Sokolli périt sous le fer d'un assassin qui l'aborda déguisé en derviche, et le frappa au moment où il tenait le conseil du soir. Le meurtrier, mis à la torture, ne fit aucun aveu et fut écartelé. On attribua ce crime à une vengeance personnelle, pour en mieux cacher peut-être la véritable source. Muhammed-Sokolli avait été pendant quatorze ans à la tête des affaires; les littérateurs et les savants trouvaient en lui un puissant protecteur, et son nom est attaché à un grand nombre de fondations d'utilité publique ou de piété. Sur la prédiction d'un derviche qui lui avait dit avoir vu en songe une main divine graver sur la porte du divan ces mots, *Vainqueur de la Perse!* le sultan chargea son fidèle vizir Osman-Pacha de porter la guerre dans ce pays. Elle fut longue et sanglante, et finit, en 1590 de J.-C., par un traité de paix qui assurait aux Ottomans le Kurdjistan, la Géorgie, le Schirwan, Tebris, et une partie de l'Azerbaïdjan. Peu de temps après, le khan rebelle de la Crimée fut châtié par Osman-Pacha, qui, à son retour à Constantinople, reçut de son souverain les plus grands honneurs. Vers la même époque, Ibrahim, pacha du Caire, subjugua les Maronites qui habitaient le mont Liban et les environs : entreprise dans laquelle avait échoué le sultan Sélim II, neuf ans auparavant. Toutes ces victoires furent l'occasion de splendides fêtes.

En 1589, une insurrection avait éclaté parmi les janissaires : elle était motivée par l'altération de la monnaie avec laquelle on voulait payer leur solde. L'intendant de la monnaie, après avoir inutilement essayé de faire accepter au defterdar (trésorier) une monnaie de bas aloi, *aussi légère*, dit un historien ottoman, *qu'une feuille d'amandier, et ne valant guère mieux qu'une goutte de rosée*, s'était adressé au favori d'Amurat, Muhammed-Pacha, beïlerbei de Roumilie, qui se laissa gagner par un présent de deux cent mille aspres, et ordonna au defterdar d'accepter pour le payement des troupes la nouvelle monnaie. Cette décision détermina la révolte. Les janissaires assaillirent le sérail, en demandant à grands cris les têtes du defterdar et du beïlerbei; le sultan fut obligé de les leur abandonner. Cette concession fit connaître aux janissaires toute l'étendue de leur pouvoir; aussi depuis ce jour l'autorité souveraine commença à décliner, et l'État marcha à grands pas vers sa décadence. A la suite de cette émeute, le sultan

n'eût qu'un mot à dire pour assurer à l'héritier légitime ce sceptre que le fils du monarque ottoman devait bientôt briser entre les mains du dernier empereur Paléologue.

Au mois de février 1451, Amurat fut frappé au milieu d'un festin d'une attaque d'apoplexie, et mourut dans une île près d'Andrinople, où il aimait à se délasser des pénibles devoirs du rang suprême.

Un historien musulman raconte avec des circonstances toutes différentes la mort d'Amurat, qu'il attribue à une faiblesse superstitieuse. Ce prince, dit-il, revenant de la chasse aux environs d'Andrinople, rencontra sur le port Ada-Kuprucy, un derviche, qui, à la vue de son souverain, s'écria d'un air inspiré : « Vous n'avez pas de temps à perdre, auguste monarque, pour combler les profondeurs de l'abîme creusé sous vos pieds par vos péchés et vos prévarications... L'ange de la mort est à votre porte; ouvrez les bras et recevez avec résignation le messager du ciel. Ces paroles firent la plus vive impression sur Amurat. Ses conseillers, Ishak-Pacha et Sarydjé-Pacha, qui marchaient à ses côtés, cherchèrent inutilement à le rassurer; son esprit était frappé. Son trouble augmenta en apprenant que ce derviche était disciple du célèbre scheik Mohammed-Bohkari, qui lui avait predit, dans le temps, la défaite du prétendant Moustapha. Convaincu alors que c'était un arrêt du ciel, il se prépara à la mort, fit son testament, régla les affaires de l'empire, et succomba en trois jours, victime de sa crédulité.

Amurat est le seul des souverains ottomans dont le règne offre l'exemple d'une double abdication *volontaire*. Ce prince, d'une haute capacité, d'un caractère juste et ferme, gouverna l'empire avec gloire; et si, en vrai philosophe, il préférait à l'éclat de la couronne les douceurs de la vie privée, il sut s'y arracher quand la voix de son peuple le rappela. Pieux et charitable comme presque tous les princes de la dynastie d'Osman, il avait soin, lorsqu'il s'emparait d'une ville, d'y élever un djami (cathédrale), une mosquée, un imaret, un mèdrècé et un khan. La mosquée d'Andrinople, connue sous le nom de Uteh-cherafiéli (aux trois galeries), est son ouvrage; elle est remarquable surtout par une singularité dans la construction de son minaret, dont on ne trouve ni modèle ni imitation dans l'architecture orientale. Trois escaliers en spirale, s'élevant depuis la base jusqu'au faîte de la colonne, conduisent à ces trois galeries, de manière que trois personnes, montant en même temps, entendent réciproquement le bruit de leurs pas sur les marches, superposées les unes aux autres. Près de cette mosquée, Amurat fit bâtir un *darul-hadis* (école des traditions des prophètes), et y attacha des professeurs richement retribués. Brousse possède aussi une mosquée due à ce prince : elle est placée au milieu d'un bosquet de cyprès, sous lesquels on voit les tombeaux de ses femmes, de ses fils et de ses frères. Amurat est le premier des empereurs ottomans qui ait fait construire des ponts d'une grande longueur. On cite celui qui est jeté sur un vaste marais, entre Salonique et Véni-chéhir; un autre à Erkènè, qui avait cent soixante-onze arches, et un troisième à Angora; le produit du péage de ce dernier pont était consacré au soulagement des pauvres de la *Mecque* et de *Médine*, où le sultan envoyait tous les ans un présent de trois mille cinq cents ducats, à l'époque du départ de la caravane des pèlerins.

Sous le règne d'Amurat, la poésie commença à jeter plus d'éclat que sous ses prédécesseurs : les biographies des poëtes ottomans en citent un nombre considérable, dont la nomenclature offrirait peu d'intérêt. La jurisprudence et la théologie eurent aussi de savants professeurs, quoique moins distingués et surtout moins nombreux que sous son fils et son successeur, Sultan-Mohammed-Elfatyh.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — M. Jouannin, *la Turquie*, dans la Collection de l'*Univers*.

AMURAT III, sultan des Ottomans, né vers 1545, mort le 17 janvier 1595. Il succéda, en 1574, à Sélim II, son père. La nuit même de son entrée au sérail, il fit étrangler ses cinq frères; le lendemain, il reçut les hommages de tous les officiers de sa maison. Lorsque cette cérémonie fut terminée, ceux-ci, rangés silencieusement autour du sultan, attendirent avec anxiété qu'il leur adressât la parole. C'est une superstition très-accréditée chez les musulmans, comme autrefois chez les Grecs et les Romains, et même encore parmi les nations modernes, que les premiers mots prononcés par le nouveau monarque prosnostiquent infailliblement le bonheur ou le malheur de son règne. Aussi ce fut avec la plus grande tristesse que les courtisans entendirent sortir de la bouche d'Amurat ces paroles de mauvais augure : *J'ai faim; qu'on me donne à manger!* Une famine qui affligea cette même année Constantinople et diverses provinces de l'empire, vint confirmer cette opinion populaire; les guerres et les dissensions intestines, qui rendirent si désastreux le règne d'Amurat III, donnèrent encore plus de force aux préjugés dominants.

Après la prière des funérailles, le corps de Sélim II fut inhumé à Sainte-Sophie, et huit jours plus tard ses cinq fils furent déposés à ses pieds. Le sultan, qui les avait fait périr, distribua des aumônes et fit psalmodier le Coran, pour le salut de leurs âmes. Les janissaires et les autres troupes reçurent cent dix bourses d'or. Diverses promotions et quelques destitutions eurent lieu; et quatre cents prisonniers chrétiens furent mis en liberté.

Le premier acte administratif du sultan fut une ordonnance qui interdisait aux musulmans l'usage du vin : elle fut provoquée par l'inso-

lence de quelques janissaires ivres, qui apostrophèrent le sultan, un jour qu'il passait devant la taverne où ils buvaient. Habitués à la licence du règne de Sélim II, les soldats s'irritèrent de cette prohibition, maltraitèrent le *soubachi* (prévôt), et menacèrent le grand vizir et même le sultan. Cette audace intimida Amurat, qui révoqua son édit, à condition que les troupes ne troubleraient pas la tranquillité publique; mais il punit l'aga des janissaires de l'indiscipline de ses soldats : ce chef fut destitué, et remplacé par un rénégat italien, qui avait transformé son nom de *Cicala* en celui de Djighala.

Malgré le traité conclu avec Maximilien, les hostilités entre l'Autriche et la Porte ne continuaient pas moins : les beis de Gran et de Stuhlweissembourg menacèrent Ujvar et Palota; quelques villages furent brûlés, et les environs de Tapaou Dotis saccagés jusqu'à Kopraïnis. Les sandjakbeis de Pakariz, d'Huina, de Poschega, de Bosna-Seraï et l'alaï-bei, de Wellaï, réunirent deux mille hommes, battirent le brave capitaine de la Carniole, Herbaert, baron d'Auersperg, qui fut pris et eut la tête tranchée; cette tête et celle d'un autre chef figurèrent dans l'entrée triomphale de Ferhad-Beï à Constantinople; elles furent ensuite achetées au bourreau par le baron d'Ungnad, ambassadeur de l'empereur, qui les envoya dans la Carniole, où elles furent inhumées.

A ces violations du traité de paix qui signalèrent le début du règne d'Amurat, vinrent se joindre les violations du droit des gens. Sous prétexte d'espionnage, le drogman de Venise fut chassé du divan, et celui de France fut obligé, pour sauver sa tête, d'embrasser l'islamisme; un autre agent étranger, Dominique Mossbach, de Tubingue, conduit au divan la chaîne au cou, y reçut cinquante coups de bâton.

Venise et Florence renouvelèrent leurs capitulations avec la Porte. L'Espagne présenta au divan, le 7 février 1578 (fin de 985), un projet de trêve qui ne put être signé qu'après cinq ans de négociations. En 1579, la reine Élisabeth d'Angleterre brigua l'amitié d'Amurat, et en obtint un traité de commerce favorable à la Grande-Bretagne. L'année précédente, quelques modifications avaient été apportées aux capitulations conclues avec la France quarante-cinq ans auparavant; enfin, la Suisse chercha à établir des rapports avec l'empire ottoman, qui accueillait très-bien les propositions que lui faisaient diverses puissances chrétiennes, d'abord en vertu du grand principe de la politique ottomane : *La Sublime Porte est ouverte à tous ceux qui viennent y chercher secours*, mais surtout à cause des embarras que lui occasionnaient ses préparatifs de guerre contre la Perse. L'année 1578 fut signalée par plusieurs événements malheureux, attribués à l'influence d'une comète apparue en 1577; la peste ravagea Constantinople et l'Italie; et la mort enleva le mufti Hamid, le kapoudan-pacha Piali, la sœur d'Amurat et sa tante Mir-Mah-Sultane; mais le plus grand malheur pour l'État fut la fin tragique du grand vizir Muhammed-Sokolli, le plus remarquable de tous les ministres ottomans, le soutien du trône sous les règnes de Suleïman et de son fils Sélim. Lui seul, malgré le peu de faveur dont il jouissait auprès d'Amurat, sut retarder la décadence de l'empire, dont la faiblesse apparut dès que cette main puissante ne tint plus les rênes du gouvernement. Sokolli périt sous le fer d'un assassin qui l'aborda déguisé en derviche, et le frappa au moment où il tenait le conseil du soir. Le meurtrier, mis à la torture, ne fit aucun aveu et fut écartelé. On attribua ce crime à une vengeance personnelle, pour en mieux cacher peut-être la véritable source. Muhammed-Sokolli avait été pendant quatorze ans à la tête des affaires; les littérateurs et les savants trouvaient en lui un puissant protecteur, et son nom est attaché à un grand nombre de fondations d'utilité publique ou de piété. Sur la prédiction d'un derviche qui lui avait dit avoir vu en songe une main divine graver sur la porte du divan ces mots, *Vainqueur de la Perse!* le sultan chargea son fidèle vizir Osman-Pacha de porter la guerre dans ce pays. Elle fut longue et sanglante, et finit, en 1590 de J.-C., par un traité de paix qui assurait aux Ottomans le Kurdjistan, la Géorgie, le Schirwan, Tebris, et une partie de l'Azerbaïdjan. Peu de temps après, le khan rebelle de la Crimée fut châtié par Osman-Pacha, qui, à son retour à Constantinople, reçut de son souverain les plus grands honneurs. Vers la même époque, Ibrahim, pacha du Caire, subjugua les Maronites qui habitaient le mont Liban et les environs : entreprise dans laquelle avait échoué le sultan Sélim II, neuf ans auparavant. Toutes ces victoires furent l'occasion de splendides fêtes.

En 1589, une insurrection avait éclaté parmi les janissaires : elle était motivée par l'altération de la monnaie avec laquelle on voulait payer leur solde. L'intendant de la monnaie, après avoir inutilement essayé de faire accepter au defterdar (trésorier) une monnaie de bas aloi, *aussi légère*, dit un historien ottoman, *qu'une feuille d'amandier, et ne valant guère mieux qu'une goutte de rosée*, s'était adressé au favori d'Amurat, Muhammed-Pacha, beïlerbei de Roumilie, qui se laissa gagner par un présent de deux cent mille aspres, et ordonna au defterdar d'accepter pour le payement des troupes la nouvelle monnaie. Cette décision détermina la révolte. Les janissaires assaillirent le sérail, en demandant à grands cris les têtes du defterdar et du beïlerbei; le sultan fut obligé de les leur abandonner. Cette concession fit connaître aux janissaires toute l'étendue de leur pouvoir; aussi depuis ce jour l'autorité souveraine commença à décliner, et l'État marcha à grands pas vers sa décadence. A la suite de cette émeute, le sultan

destitua le grand vizir Siawouch, et le remplaça par Sinan-Pacha. Depuis 1589 jusqu'en 1592, des troubles et des désastres de tout genre, symptômes non équivoques de désorganisation, éclatèrent sur tous les points de l'empire : deux nouvelles révoltes des janissaires entraînèrent la destitution de Sinan-Pacha et de son successeur Ferhad-Pacha. En Égypte, les troupes s'insurgèrent contre le gouverneur Oweis-Pacha : à Tebriz, Djafer, voulant punir la rébellion de ses soldats qui refusaient la nouvelle monnaie, en fit massacrer dix-huit cents. A Keïfi, un aventurier, qui se disait le fils de Châh-Thahmasp, se créa des partisans, remporta quelques avantages sur le sandjak-bei du pays, et fut enfin vaincu par le gouverneur d'Erzroum. A Constantinople, un imposteur, appelé Yahia-Muhammed-Seïiah, prit le nom de *Mehdi*, et se fit passer pour le douzième imam qui, suivant les musulmans, doit paraître à la fin du monde : on parvint à s'en emparer; il fut empalé. (*Voy.* MEHDI.) Enfin, en 1592 et 1593, la peste causa de si affreux ravages dans la capitale, que les boutiques restèrent longtemps fermées, et que le sultan alla habiter les châteaux du Bosphore.

Amurat, pour mettre un terme à l'esprit d'insubordination de l'armée, crut devoir l'occuper à la guerre. D'après les conseils de Sinan-Pacha, la Hongrie fut choisie pour le théâtre des hostilités : Haçan-Pacha, gouverneur de Bosnie, assiégea Sissek; mais les Impériaux accoururent au secours de la place. Haçan, resserré dans l'angle formé par le confluent de la Koulpa et de l'Odra, fut battu complétement, et se noya avec la plupart des siens. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, le peuple exaspéré demanda vengeance; l'ambassadeur autrichien fut emprisonné, ainsi que toute sa suite. Le grand vizir Sinan partit pour la Hongrie, s'empara de Wesprim et du petit fort de Palata, et établit ses quartiers d'hiver à Belgrade. D'un autre côté, le pacha de Bude était vaincu près de Stuhlweissembourg. Szabandna, Divia, et neuf autres villes ou châteaux, tombèrent au pouvoir des Impériaux. Au printemps suivant, l'archiduc Matthias prit Néograd et investit Gran, qu'il abandonna après un siége de vingt jours. Chrastovitz, Gora, Petrina et Sissek se rendirent à l'archiduc Maximilien : les trois premières places furent bientôt reprises par les musulmans, qui s'emparèrent encore des villes de Tata (*Dotis*), Saint-Marton, Papa, et de la forteresse de Raab. La place de Komorn, grâce à la solidité de ses remparts, résista aux efforts du grand vizir. Malgré le succès de l'armée ottomane, à laquelle le khan des Tartares, Ghazi-Ghéraï, venait de se réunir avec quarante mille hommes, Sinan se vit abandonné par les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, qui conclurent une alliance avec l'Autriche; et huit mille musulmans périrent à Bucharest et à Gurgevo, victimes de la trahison des voivodes valaque et moldave, Michel et Aron.

Frappé du rêve d'un de ses favoris, le superstitieux Amurat crut sa fin prochaine. Il se rendit dans les jardins du sérail, pour s'y reposer dans le kiosque de Sinan-Pacha, qui domine le Bosphore. Là, il ordonna à ses musiciens de chanter un air lugubre qui commence par ces paroles : « Je suis accablé sous le poids de mes maux : ô mort, sois cette nuit toujours à mes côtés! » Ces chants funèbres furent interrompus par une décharge d'artillerie qui fit sauter en éclats les vitres du pavillon. Amurat tira le plus noir présage d'un incident qui n'avait rien que de très-naturel, et dit à ses officiers, en versant d'abondantes larmes : « Je vois bien que c'en est fait du kiosque de mon existence. » A ces mots, il rentra dans son appartement, se jeta accablé sur un sopha, et mourut quatre jours après, le 16 janvier 1595, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la vingtième de son règne.

Amurat III était d'une taille moyenne : une barbe peu fournie et de couleur rousse descendait sur sa poitrine; sa figure pâle, ses yeux éteints, indiquaient l'abus des plaisirs du harem. Sa passion pour les femmes était si immodérée, qu'il eut jusqu'à cinq cents esclaves et quarante sultanes-khassèkis ou khass-odaliks, qui lui donnèrent cent trente enfants. Aussi fut-il dominé toute sa vie par ses favorites, entre autres par sa première épouse Safiié (la Pure), issue de la noble famille vénitienne du Baffo. Il était d'un caractère superstitieux, faible, et facile à irriter. On a cependant peu d'actes de cruauté à lui reprocher. Par suite de ce manque d'énergie, il était aisé de s'emparer de sa confiance; et le mufti, le khodja, les imams, les scheiks, les vizirs, partagèrent avec les femmes l'honneur de diriger les volontés de leur souverain. Il avait l'esprit cultivé; on a de lui quelques *ghazels*, et un ouvrage ascétique intitulé *le Commencement du jeûne*. Il aimait la danse et la musique, et se plaisait à s'entourer de musiciens, de nains et de bouffons : les astrologues, les devins, les interprètes de songes, furent aussi en grande faveur auprès de lui.

Quoique Amurat III ne puisse être compté au rang des princes remarquables, et que ce soit sous son règne que l'État ait marché visiblement à sa décadence, il est vrai pourtant de dire que ce période de temps ne fut pas sans gloire : grâce aux talents des vizirs Sinan, Osman et Ferhad, la victoire vint encore accroître l'héritage du grand Suleïman.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — M. Jouannin, *la Turquie*, dans la collection de *l'Univers*.

AMURAT IV, sultan des Ottomans, né vers 1611, mort le 8 février 1640. Il n'avait que douze ans lorsqu'il succéda, le 10 septembre 1623, à son oncle le sultan Mustapha. Son règne fut agité par les troubles qui s'élevèrent en Crimée, par la guerre que les Turcs firent en Transylvanie pour soutenir Betlenf-Gabor, par les incursions des Cosaques qui s'avancèrent jusqu'au port

de Constantinople, par les révoltes de plusieurs pachas en Asie; enfin par les séditions des janissaires, demandant à diverses reprises la destitution de leurs chefs et une augmentation de leur paye. Il serait trop long d'entrer dans les détails de toutes ces sanglantes péripéties. Pour apaiser les farouches prétoriens, le jeune sultan dut plus d'une fois consentir à voir ses ministres favoris tués sous ses yeux. Ces exécutions horribles, qui le firent frémir d'une rage impuissante, contribuèrent peut-être, autant que l'abus du vin, à le rendre plus tard d'une cruauté proverbiale. L'événement le plus heureux et le plus important de son règne fut la prise de Bagdad, que plusieurs armées, conduites par des pachas vaillants, avaient essayé en vain d'arracher aux Persans.

Le 15 novembre 1638, Amurat arrive sous les murs de Bagdad. Il ranimait par sa présence l'ardeur des soldats qui travaillaient à l'ouverture des tranchées; on dit même qu'il leur donnait l'exemple en mettant la main à l'œuvre. Cette conduite fit naître le plus grand enthousiasme dans l'armée, et eut les plus heureux effets. C'est à l'occasion du siége de Bagdad que le sultan Amurat mérita le titre de *Ghazi*, qui lui fut décerné d'une voix unanime. Après que les feux d'une artillerie bien nourrie eurent abattu une portion des murs jusqu'au niveau du sol, un assaut général eut lieu le 17 chaban 1048 (24 décembre 1638). Le grand vizir Taïar-Muhammed-Pacha, s'élançant sur le rempart comme un simple volontaire, eut la tête traversée par une balle; et, suivant les expressions d'un écrivain oriental, *l'oiseau de son esprit s'envola de sa cage terrestre dans les bosquets de roses du paradis*. Le kapoudan-pacha Moustapha remplaça sur-le-champ Taïar-Pacha, et monta à l'assaut avec une intrépidité qui ranima l'armée des assiégeants et leur assura la victoire. Le lendemain, après avoir soutenu un siége de quarante jours, ce boulevard de la frontière persane capitula, et Bagdad fut incorporé à l'empire ottoman, dont il fait encore partie aujourd'hui. Amurat avait promis de respecter la vie et les biens des vaincus, en enjoignant au khan de faire évacuer la ville avant midi; mais la garnison n'ayant pas tenu compte de cet ordre, les Ottomans pénétrèrent de vive force dans Bagdad, et firent un horrible carnage des vaincus : trente mille Persans furent massacrés le jour même de la capitulation.

Le gouvernement de Bagdad fut confié à Haçan, aga des janissaires; Bektach-Aga eut le commandement de la garnison. Avant de quitter sa conquête, Sultan-Amurat, dans un accès de colère occasionné par l'explosion de la poudrière de Bagdad, fit trancher la tête à mille prisonniers persans. Son entrée à Constantinople se fit le 8 safer (10 juin 1639), avec une pompe digne de la conquête : sa hautesse à cheval, vêtue à la manière des anciens héros persans, et les épaules couvertes d'une peau de léopard, était précédée par cent timbaliers et trompettes persans, qui jouaient des airs nationaux; et, à ses côtés, vingt-deux khans enchaînés ornaient la marche du triomphateur.

A la suite d'une orgie nocturne où il s'abandonna plus que jamais à son penchant pour le vin, passion qu'une abstinence forcée semblait avoir encore accrue; et, comme dit un historien ottoman, « après avoir été séparé pendant quelque temps de la fille de la vigne qu'il aimait avec ardeur, et avoir renoncé pendant plusieurs mois à se mirer dans le cristal de la coupe du matin, qui depuis tant d'années avait brillé sur la couche du plaisir; au premier jour de Beïram, le maître du monde consentit à voir étinceler de nouveau cette liqueur matinale dans la coupe séduisante..... et il recommença à baiser les lèvres de rubis du cristal où écumait la boisson rosée. »

La santé du sultan déclina visiblement : tyran jusque sur son lit de mort, il menaça les médecins du dernier supplice s'ils ne le guérissaient pas, et donna l'ordre d'étrangler son frère Sultan-Ibrahim. Ce prince avait dû jusqu'alors son salut au mépris que sa faiblesse corporelle et une sorte d'imbécillité affectée avaient inspiré à Amurat. La sultane Validé prit sur elle d'empêcher l'exécution d'Ibrahim; mais, pour ne pas réveiller le terrible courroux du sultan moribond, elle lui fit dire qu'il était obéi, et que son frère n'existait plus. Le soupçonneux monarque voulut voir le cadavre du prince; et comme les médecins s'opposaient à ce désir, sous le prétexte que ce spectacle redoublerait son mal, il s'élança hors du lit; mais, trop faible pour se soutenir, il retomba dans les bras de son favori Silihdar-Pacha. Enfin, après quinze jours de maladie, Amurat expira le 16 chewwal 1049 (9 février 1640); il était âgé de vingt-neuf ans, et en avait régné dix-sept.

Suivant quelques historiens, sa santé était altérée depuis plusieurs mois par les craintes superstitieuses où l'avait jeté une éclipse de soleil. Vainement ses astrologues cherchèrent-ils à le rassurer en lui promettant un règne long et fortuné; Amurat, qui cultivait lui-même les sciences occultes, voulut s'instruire de sa destinée par des moyens surnaturels; il ouvrit le Djefr-Kitabi, livre mystérieux écrit en caractères magiques. Apporté d'Égypte par Selim Ier, ce livre renferme, si l'on en croit une tradition populaire, le nom de tous les princes qui régneront dans cette contrée jusqu'à la fin du monde; on y trouve aussi la série de tous les sultans ottomans, et même le récit prophétique de leurs destinées. Amurat étudia longtemps cet ouvrage, crut y voir la prédiction de sa mort prochaine, et, dans son effroi, cacheta le funeste livre, et prononça mille anathèmes contre ceux qui y toucheraient à l'avenir. Ses craintes redoublèrent encore lorsqu'il apprit que le scheik de la Mecque, renommé par son talent pour la

destitua le grand vizir Siawouch, et le remplaça par Sinan-Pacha. Depuis 1589 jusqu'en 1592, des troubles et des désastres de tout genre, symptômes non équivoques de désorganisation, éclatèrent sur tous les points de l'empire : deux nouvelles révoltes des janissaires entraînèrent la destitution de Sinan-Pacha et de son successeur Ferhad-Pacha. En Égypte, les troupes s'insurgèrent contre le gouverneur Oweis-Pacha : à Tebriz, Djafer, voulant punir la rébellion de ses soldats qui refusaient la nouvelle monnaie, en fit massacrer dix-huit cents. A Keïfi, un aventurier, qui se disait le fils de Châh-Thahmasp, se créa des partisans, remporta quelques avantages sur le sandjak-bei du pays, et fut enfin vaincu par le gouverneur d'Erzroum. A Constantinople, un imposteur, appelé Yahia-Muhammed-Seïiah, prit le nom de *Mehdi*, et se fit passer pour le douzième imam qui, suivant les musulmans, doit paraître à la fin du monde : on parvint à s'en emparer; il fut empalé. (*Voy.* MEHDI.) Enfin, en 1592 et 1593, la peste causa de si affreux ravages dans la capitale, que les boutiques restèrent longtemps fermées, et que le sultan alla habiter les châteaux du Bosphore.

Amurat, pour mettre un terme à l'esprit d'insubordination de l'armée, crut devoir l'occuper à la guerre. D'après les conseils de Sinan-Pacha, la Hongrie fut choisie pour le théâtre des hostilités : Haçan-Pacha, gouverneur de Bosnie, assiégea Sissek; mais les Impériaux accoururent au secours de la place. Haçan, resserré dans l'angle formé par le confluent de la Koulpa et de l'Odra, fut battu complétement, et se noya avec la plupart des siens. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, le peuple exaspéré demanda vengeance; l'ambassadeur autrichien fut emprisonné, ainsi que toute sa suite. Le grand vizir Sinan partit pour la Hongrie, s'empara de Wesprim et du petit fort de Palata, et établit ses quartiers d'hiver à Belgrade. D'un autre côté, le pacha de Bude était vaincu près de Stuhlweissembourg. Szabandna, Divia, et neuf autres villes ou châteaux, tombèrent au pouvoir des Impériaux. Au printemps suivant, l'archiduc Matthias prit Néograd et investit Gran, qu'il abandonna après un siége de vingt jours. Chrastovitz, Gora, Petrina et Sissek se rendirent à l'archiduc Maximilien : les trois premières places furent bientôt reprises par les musulmans, qui s'emparèrent encore des villes de Tata (*Dotis*), Saint-Marton, Papa, et de la forteresse de Raab. La place de Komorn, grâce à la solidité de ses remparts, résista aux efforts du grand vizir. Malgré le succès de l'armée ottomane, à laquelle le khan des Tartares, Ghazi-Ghéraï, venait de se réunir avec quarante mille hommes, Sinan se vit abandonné par les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, qui conclurent une alliance avec l'Autriche; et huit mille musulmans périrent à Bucharest et à Gurgevo, victimes de la trahison des voivodes valaque et moldave, Michel et Aron.

Frappé du rêve d'un de ses favoris, le superstitieux Amurat crut sa fin prochaine. Il se rendit dans les jardins du sérail, pour s'y reposer dans le kiosque de Sinan-Pacha, qui domine le Bosphore. Là, il ordonna à ses musiciens de chanter un air lugubre qui commence par ces paroles : « Je suis accablé sous le poids de mes maux : ô mort, sois cette nuit toujours à mes côtés! » Ces chants funèbres furent interrompus par une décharge d'artillerie qui fit sauter en éclats les vitres du pavillon. Amurat tira le plus noir présage d'un incident qui n'avait rien que de très-naturel, et dit à ses officiers, en versant d'abondantes larmes : « Je vois bien que c'en est fait du kiosque de mon existence. » A ces mots, il rentra dans son appartement, se jeta accablé sur un sopha, et mourut quatre jours après, le 16 janvier 1595, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la vingtième de son règne.

Amurat III était d'une taille moyenne : une barbe peu fournie et de couleur rousse descendait sur sa poitrine; sa figure pâle, ses yeux éteints, indiquaient l'abus des plaisirs du harem. Sa passion pour les femmes était si immodérée, qu'il eut jusqu'à cinq cents esclaves et quarante sultanes-khassèkis ou khass-odaliks, qui lui donnèrent cent trente enfants. Aussi fut-il dominé toute sa vie par ses favorites, entre autres par sa première épouse Safiié (la Pure), issue de la noble famille vénitienne du Baffo. Il était d'un caractère superstitieux, faible, et facile à irriter. On a cependant peu d'actes de cruauté à lui reprocher. Par suite de ce manque d'énergie, il était aisé de s'emparer de sa confiance; et le mufti, le khodja, les imams, les scheiks, les vizirs, partagèrent avec les femmes l'honneur de diriger les volontés de leur souverain. Il avait l'esprit cultivé; on a de lui quelques *ghazels*, et un ouvrage ascétique intitulé *le Commencement du jeûne*. Il aimait la danse et la musique, et se plaisait à s'entourer de musiciens, de nains et de bouffons : les astrologues, les devins, les interprètes de songes, furent aussi en grande faveur auprès de lui.

Quoique Amurat III ne puisse être compté au rang des princes remarquables, et que ce soit sous son règne que l'État ait marché visiblement à sa décadence, il est vrai pourtant de dire que ce période de temps ne fut pas sans gloire : grâce aux talents des vizirs Sinan, Osman et Ferhad, la victoire vint encore accroître l'héritage du grand Suleïman.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.* — M. Jouannin, *la Turquie*, dans la collection de l'*Univers*.

AMURAT IV, sultan des Ottomans, né vers 1611, mort le 8 février 1640. Il n'avait que douze ans lorsqu'il succéda, le 10 septembre 1623, à son oncle le sultan Mustapha. Son règne fut agité par les troubles qui s'élevèrent en Crimée, par la guerre que les Turcs firent en Transylvanie pour soutenir Betlenf-Gabor, par les incursions des Cosaques qui s'avancèrent jusqu'au port

de Constantinople, par les révoltes de plusieurs pachas en Asie; enfin par les séditions des janissaires, demandant à diverses reprises la destitution de leurs chefs et une augmentation de leur paye. Il serait trop long d'entrer dans les détails de toutes ces sanglantes péripéties. Pour apaiser les farouches prétoriens, le jeune sultan dut plus d'une fois consentir à voir ses ministres favoris tués sous ses yeux. Ces exécutions horribles, qui le firent frémir d'une rage impuissante, contribuèrent peut-être, autant que l'abus du vin, à le rendre plus tard d'une cruauté proverbiale. L'événement le plus heureux et le plus important de son règne fut la prise de Bagdad, que plusieurs armées, conduites par des pachas vaillants, avaient essayé en vain d'arracher aux Persans.

Le 15 novembre 1638, Amurat arrive sous les murs de Bagdad. Il ranimait par sa présence l'ardeur des soldats qui travaillaient à l'ouverture des tranchées; on dit même qu'il leur donnait l'exemple en mettant la main à l'œuvre. Cette conduite fit naître le plus grand enthousiasme dans l'armée, et eut les plus heureux effets. C'est à l'occasion du siége de Bagdad que le sultan Amurat mérita le titre de *Ghazi*, qui lui fut décerné d'une voix unanime. Après que les feux d'une artillerie bien nourrie eurent abattu une portion des murs jusqu'au niveau du sol, un assaut général eut lieu le 17 chaban 1048 (24 décembre 1638). Le grand vizir Taïiar-Muhammed-Pacha, s'élançant sur le rempart comme un simple volontaire, eut la tête traversée par une balle; et, suivant les expressions d'un écrivain oriental, *l'oiseau de son esprit s'envola de sa cage terrestre dans les bosquets de roses du paradis*. Le kapoudan-pacha Moustapha remplaça sur-le-champ Taïiar-Pacha, et monta à l'assaut avec une intrépidité qui ranima l'armée des assiégeants et leur assura la victoire. Le lendemain, après avoir soutenu un siége de quarante jours, ce boulevard de la frontière persane capitula, et Bagdad fut incorporé à l'empire ottoman, dont il fait encore partie aujourd'hui. Amurat avait promis de respecter la vie et les biens des vaincus, en enjoignant au khan de faire évacuer la ville avant midi; mais la garnison n'ayant pas tenu compte de cet ordre, les Ottomans pénétrèrent de vive force dans Bagdad, et firent un horrible carnage des vaincus : trente mille Persans furent massacrés le jour même de la capitulation.

Le gouvernement de Bagdad fut confié à Haçan, aga des janissaires; Bektach-Aga eut le commandement de la garnison. Avant de quitter sa conquête, Sultan-Amurat, dans un accès de colère occasionné par l'explosion de la poudrière de Bagdad, fit trancher la tête à mille prisonniers persans. Son entrée à Constantinople se fit le 8 safer (10 juin 1639), avec une pompe digne de la conquête : sa hautesse à cheval, vêtue à la manière des anciens héros persans, et les épaules couvertes d'une peau de léopard, était précédée par cent timbaliers et trompettes persans, qui jouaient des airs nationaux; et, à ses côtés, vingt-deux khans enchaînés ornaient la marche du triomphateur.

A la suite d'une orgie nocturne où il s'abandonna plus que jamais à son penchant pour le vin, passion qu'une abstinence forcée semblait avoir encore accrue; et, comme dit un historien ottoman, « après avoir été séparé pendant quelque temps de la fille de la vigne qu'il aimait avec ardeur, et avoir renoncé pendant plusieurs mois à se mirer dans le cristal de la coupe du matin, qui depuis tant d'années avait brillé sur la couche du plaisir; au premier jour de Beïram, le maître du monde consentit à voir étinceler de nouveau cette liqueur matinale dans la coupe séduisante..... et il recommença à baiser les lèvres de rubis du cristal où écumait la boisson rosée. »

La santé du sultan déclina visiblement : tyran jusque sur son lit de mort, il menaça les médecins du dernier supplice s'ils ne le guérissaient pas, et donna l'ordre d'étrangler son frère Sultan-Ibrahim. Ce prince avait dû jusqu'alors son salut au mépris que sa faiblesse corporelle et une sorte d'imbécillité affectée avaient inspiré à Amurat. La sultane Validé prit sur elle d'empêcher l'exécution d'Ibrahim; mais, pour ne pas réveiller le terrible courroux du sultan moribond, elle lui fit dire qu'il était obéi, et que son frère n'existait plus. Le soupçonneux monarque voulut voir le cadavre du prince; et comme les médecins s'opposaient à ce désir, sous le prétexte que ce spectacle redoublerait son mal, il s'élança hors du lit; mais, trop faible pour se soutenir, il retomba dans les bras de son favori Silihdar-Pacha. Enfin, après quinze jours de maladie, Amurat expira le 16 chewwal 1049 (9 février 1640); il était âgé de vingt-neuf ans, et en avait régné dix-sept.

Suivant quelques historiens, sa santé était altérée depuis plusieurs mois par les craintes superstitieuses où l'avait jeté une éclipse de soleil. Vainement ses astrologues cherchèrent-ils à le rassurer en lui promettant un règne long et fortuné; Amurat, qui cultivait lui-même les sciences occultes, voulut s'instruire de sa destinée par des moyens surnaturels; il ouvrit le Djefr-Kitabi, livre mystérieux écrit en caractères magiques. Apporté d'Égypte par Selim Ier, ce livre renferme, si l'on en croit une tradition populaire, le nom de tous les princes qui régneront dans cette contrée jusqu'à la fin du monde; on y trouve aussi la série de tous les sultans ottomans, et même le récit prophétique de leurs destinées. Amurat étudia longtemps cet ouvrage, crut y voir la prédiction de sa mort prochaine, et, dans son effroi, cacheta le funeste livre, et prononça mille anathèmes contre ceux qui y toucheraient à l'avenir. Ses craintes redoublèrent encore lorsqu'il apprit que le scheik de la Mecque, renommé par son talent pour la

divination, avait assuré au Silihdar que la lune de chewwal, pendant laquelle le sultan était né, indiquait quelque chose de sinistre pour cette année 1049 (1640). Pour détourner la fâcheuse influence des astres, Amurat ordonna des aumônes et des sacrifices, et fit mettre en liberté un grand nombre de prisonniers; mais, frappé d'une terreur insurmontable, il n'en mourut pas moins pendant la lune fatale de chewwal.

L'extérieur de ce prince répondait à l'idée que sa conduite sanguinaire en donnait. Quoique d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, son corps constitué vigoureusement était d'une force athlétique. Sa chevelure était brune, sa barbe épaisse et noire, son teint olivâtre. Son regard, brillant mais sombre, inspirait la terreur; son front vaste était sillonné, entre les sourcils, de quelques rides verticales, qui se creusaient profondément lorsque la colère l'agitait. L'ensemble de sa personne était plein d'une majesté grave et fière qui commandait le respect. Peu de souverains ont été aussi redoutés que lui; et l'effroi qu'il faisait naitre était si grand, que ses sujets s'enfuyaient à son approche, ou bien lorsqu'ils ne pouvaient éviter sa présence, demeuraient dans le silence le plus profond : on n'osait prononcer son nom qu'en tremblant, et l'on a vu des personnes qui se sentaient coupables d'infraction à ses ordonnances, s'évanouir de frayeur en entendant annoncer sa venue. Cette épouvante n'était pas sans motif; et malheur à celui qui, à tort ou à raison, réveillait la terrible colère de ce prince impitoyable! Lorsqu'il sortait pendant le jour, les janissaires écartaient le peuple à coups de bâtons et de pierres. Dans la nuit, il se dérobait quelquefois de l'appartement des femmes; et, courant dans les rues le cimeterre en main, il tuait tous ceux qu'il rencontrait. D'autres fois, il se plaisait à tirer des flèches sur ceux qui passaient devant les fenêtres du sérail. Dans un accès de délire sanguinaire où le jetait son état d'ivresse presque habituel, il fit noyer des femmes qui dansaient dans une prairie, parce que leur gaieté l'importunait. Quelques-uns des innombrables traits de barbarie qui l'ont rendu un objet d'horreur et d'effroi, signaleront le caractère de ce terrible despote.

Pendant un voyage à Andrinople en 1634, Amurat traversait à cheval un pont sous lequel trente derviches s'étaient cachés, afin de voir l'empereur de plus près. A son approche, les malheureux sortirent précipitamment de leur retraite, et par cette brusque apparition effrayèrent le cheval, qui se cabra et désarçonna son cavalier : ils furent tous décapités sur-le-champ.

A Bechik-Tach, un paysan qui se trouva sur la route du sultan, et dont le chariot embarrassait le chemin, fut percé d'un coup de flèche par Amurat, qui, en le voyant tomber, ordonna au bostandji-bachi de l'achever; mais le rusé campagnard se hâta de s'écrier : « Longue vie à mon padichâh! l'âme de l'insolent s'est envolée de son corps lorsqu'il a reçu votre flèche! » Cette repartie lui sauva la vie.

La marche d'Amurat à travers l'Asie Mineure et l'Arménie, lorsqu'il se rendait au siége d'Érivan, ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue suite de supplices : après avoir fait exécuter à Sidi-Ghazi un chef de rebelles, nommé Kara-Yilan-Oghlou (le fils du serpent noir), il ordonna aussi la mort de tous ses enfants, qui n'avaient point pris part à la révolte de leur père.

A Bardakli, il fit mettre à mort le sandjak-bei de Magnésie, Toutidji-Haçan-Pacha, qui rejoignait l'armée avec deux mille soldats très-bien équipés. Le sultan, à sa vue, se rappela que, dans les derniers troubles survenus dans son gouvernement, ce pacha avait eu peine à réduire les factieux « Ah! maudit! s'écria-t-il, toi qui ne pouvais venir à bout d'une demi-douzaine de rebelles, voilà qu'aujourd'hui tu fais des marches triomphales! Qu'on lui coupe la tête! »

Amurat avait en grande aversion l'opium et le tabac, et il avait fulminé des ordonnances terribles contre ceux qui s'en permettaient l'usage. A Nakarazeu-Tchairi (Prairie du trompette), le tchaouch Djewheri-Zadè fut décapité : son crime était d'avoir fumé une pipe de tabac. Soixante-quatre fumeurs arrêtés à Alep, à Hadjèghez, à Roha et à Utch-Paunar, périrent dans les supplices, les uns pendus, les autres écartelés, décapités, ou écrasés à coups de marteau. Dans une autre occasion cependant, il se montra plus humain : un fumeur passionné n'ayant pu se résoudre, malgré les défenses du sultan, à renoncer aux charmes de la pipe, avait creusé une fosse profonde dans laquelle il descendait pour se livrer à son goût favori, et qu'il recouvrait de gazon pour en dérober la vue aux passants. Un jour le fumeur souterrain fut surpris en flagrant délit par Amurat, qui, tirant son cimeterre, se préparait à venger sur le coupable le mépris de l'ordonnance impériale; mais celui-ci, sans s'émouvoir, se mit à dire gaiement : « Hors d'ici, fils d'une femme esclave! ton édit est fait pour là-haut, et ne s'étend pas sous terre. » Le sultan rit de la repartie et pardonna; il accorda au délinquant le privilége spécial de fumer tant sur terre que dessous, et lui donna un emploi à la cour.

En 1634, un marchand vénitien fut pendu au, pour avoir dirigé, de sa maison, une lunette d'approche sur le sérail. Les biens de la victime furent confisqués. Plusieurs Anglais et Français furent emprisonnés, et ne purent obtenir leur liberté qu'en payant une avanie de quarante mille écus. Le sultan Amurat regardait les Francs comme solidaires les uns des autres, sans aucune distinction. Il fit faire des perquisitions chez les négociants, même chez les ambassadeurs, et fit saisir toutes les armes. Le repré-

sentant de l'Angleterre, sir Peter Wych, fut dépouillé de l'épée avec laquelle son souverain l'avait armé chevalier.

La terreur que le sultan Amurat inspirait à ses sujets était doublée par les preuves qu'il leur donnait de la vigueur surnaturelle dont il était doué, en se faisant lui-même l'exécuteur de ses propres arrêts de mort. Mais tandis que ces exécutions glaçaient d'effroi les soldats, des traits de force et de courage leur inspiraient pour lui la plus haute admiration.

Dans un moment de colère contre le vizir Moustapha-Pacha, qui était d'une vigueur peu commune et d'une taille gigantesque, le sultan saisit son ministre par le ceinturon, et le tint suspendu en l'air comme un enfant.

Amurat, malgré son génie et ses lumières, ne fut point à l'abri des terreurs superstitieuses qui dominèrent la plupart des princes de sa race. Le 14 zilka'dè de 1039 (25 juin 1630), il était assis dans son palais de Nechik-Tach, sous le superbe kiosque élevé par son père Sultan-Ahmed; il tenait en main les satires de Néfi'i, ouvrage gai, mais impie, qu'il parcourait avec plaisir, lorsque tout à coup la foudre frappe le kiosque et tombe au milieu de l'appartement. Les officiers de la suite du sultan se jettent la face contre terre; et Amurat, croyant voir dans cet accident une preuve de la colère du ciel, déchire le livre, en maudit l'auteur, récite des prières, et ordonne des aumônes et des sacrifices. Dans la même année, une inondation détruisit de fond en comble le temple de la Kaaba : cet événement répandit la consternation parmi tous les peuples musulmans; et Amurat, autant par religion que par politique, s'occupa avec ardeur de la reconstruction de ce sanctuaire. L'inspection des travaux fut confiée à Sofdjiseïd-Muhammed-Effendi, chef des émirs et molla de Médine : le tribut annuel des chrétiens d'Égypte (coptes) fut assigné à cette œuvre pieuse. Un fetwa du mufti avait permis de réédifier l'édifice sacré, mais sous la condition de lui conserver sa forme et son étendue primitives, et d'y employer autant que possible les anciens matériaux. On changea à cette époque trois des colonnes d'ébène du temple, et l'on en fit des chapelets, que les pèlerins achetaient fort cher. Ces chapelets portaient le nom de ces trois colonnes, Hanan, Ménan et Dëian. La Kaaba actuelle est donc l'ouvrage d'Amurat IV. Suivant les historiens musulmans, elle avait été déjà réédifiée dix fois.

Amurat renouvela en 1043 (1633) les lois qui proscrivaient les boissons fermentées, et il livra aux bourreaux les personnes ivres, et même celles dont l'haleine sentait encore le vin : mais, peu de temps après avoir fulminé ce terrible édit, il rencontra, dans une de ses rondes nocturnes, un homme du peuple, nommé Bikri-Moustapha, qui, dans son ivresse, loin de s'effrayer de la présence du sultan, lui ordonna de lui faire place : Amurat, étonné d'une pareille témérité, lui répondit qu'il était le padichâh : « Et moi, reprit hardiment l'ivrogne, je suis Bikri-Moustapha, et j'achèterai Constantinople si tu veux me la vendre. — Où trouveras-tu assez d'or pour la payer? répliqua Amurat. — Ne t'embarrasse pas de cela, dit Moustapha; je ferai bien plus, j'achèterai aussi *le fils de l'esclave*. » Amurat accepta le marché, et fit transporter Bikri au palais. Le lendemain, lorsque les fumées du vin furent dissipées, Bikri-Moustapha, appelé devant le sultan, fut sommé de tenir sa promesse. Tirant alors de dessous sa robe un flacon de vin : « O padichâh, dit Bikri, voilà le trésor qui fait du mendiant un conquérant, et du dernier fakir un Alexandre à deux cornes (Iskenderd-zoul-Karneïn). » Étonné de la confiance joyeuse du buveur, Amurat se laissa persuader, vida la bouteille, et dès ce moment prit tant de goût au vin, qu'il s'enivrait presque tous les jours. Bikri-Moustapha fut admis au nombre des *muçahibs* ou conseillers privés, et devint le compagnon inséparable du sultan dans ses fréquentes orgies. Quelques écrivains ont cherché à rejeter sur son état d'ivresse, à peu près habituel, cette foule d'actions atroces qui ternissent la renommée d'Amurat IV; car, malgré son odieuse tyrannie, on ne peut refuser à ce prince la gloire d'avoir rendu à l'empire ottoman, affaibli sous son prédécesseur, sa force et son premier éclat. Il supprima un grand nombre d'abus, étouffa l'esprit de révolte parmi les janissaires, accrut les revenus de l'État, régénéra l'armée, et, par la crainte de sa sévère justice, retint les grands dans le devoir, et les empêcha d'opprimer et de dépouiller le peuple. Mais ses grandes qualités sont effacées par les actes sanguinaires qui souillèrent son règne. Plusieurs historiens font monter le nombre de ses victimes jusqu'à cent mille : on lui attribue l'invention du cruel supplice du *crochet*. Il consistait à précipiter les patients sur d'énormes crochets de fer scellés dans la muraille; ces malheureux y restaient suspendus par le flanc, et respiraient encore assez longtemps dans cette horrible position avant de cesser de souffrir. Au reste, Amurat a peint lui-même son naturel vindicatif et implacable par le mot caractéristique que l'histoire a conservé : « Les vengeances ne vieillissent pas, quoiqu'elles puissent blanchir. »

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — M. Jouannin, *la Turquie* (dans la collection de l'*Univers*).

* **AMUSSAT** (*Jean-Zuléma*), chirurgien français, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres) le 21 novembre 1796. Il débuta dans sa carrière comme chirurgien sous-aide vers les dernières années de l'empire; il passa ensuite comme interne plusieurs années à l'hôpital de la Salpêtrière, sous M. Esquirol, et devint sous-prosecteur à la Faculté de médecine de Paris. M. Amussat a inventé ou perfectionné plusieurs instruments de chirurgie et de dissection : tel est, entre autres, le *rachitome*, destiné à mettre à nu la moelle

dans le canal rachidien. Par l'invention des sondes droites, il a le premier suggéré à M. le Roy d'Étiolles et à M. Civiale l'idée de l'introduction d'instruments dans la vessie pour y broyer les calculs. Il fit aussi connaître la possibilité d'arrêter des hémorragies en tordant les artères et les veines, et signala le danger de l'introduction de l'air dans les veines durant les opérations.

Parmi les mémoires nombreux dont M. Amussat est l'auteur, on remarque : *Mémoire sur le rétrécissement de l'urètre et sur les injections forcées*, lu en 1822 à l'Académie de médecine, et publié, en 1832, sous le titre : *Leçons de M. Amussat sur les rétentions d'urine*; — *Recherches sur l'appareil biliaire*; Paris, 1824 : c'est après ce travail, où il démontre l'existence d'une valvule en spirale dans le col de la vésicule biliaire, que M. Amussat a été nommé membre de l'Académie, quoiqu'il ne fût pas encore docteur (sa réception ne date que de 1826); — *Recherches sur le système nerveux*, en 1825; — *Torsion des artères*, en 1829, mémoire couronné par l'Institut; — *Tables synoptiques de la lithotripsie et de la cystotomie hypogastrique*, en 1832; — *Recherche sur l'introduction de l'air dans les veines*, en 1839, mémoire couronné par l'Institut.

M. Isidore Bourdon, dans le *Dictionnaire de la Conversation* (nouvelle édit.). — Sachaile (Lachaise) *les Médecins de Paris*.

AMY *Voy.* LAMY.

AMY (. . . .), avocat au parlement d'Aix, né vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1760. On a de lui quelques écrits de physique expérimentale fort remarquables : 1° *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne*, etc., 1749, in-12; — 2° *Nouvelles fontaines domestiques*, 1750, in-12; — 3° *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752-1754, in-12; — 4° *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12. On manque de renseignements précis sur cet auteur.

Quérard, *la France littéraire*. — Watt, *Bibliotheca Britannica*.

*AMYAND (*Claudius*), chirurgien anglais, mort en 1740. Il servit dans l'armée en Flandre, et fut nommé, en 1716, membre de la Société royale de Londres. Il a publié, dans les *Philosophical Transactions*, plusieurs observations intéressantes de cas de chirurgie rares (t. XXVI-XLIV).

Haller, *Biblioth. chirurgica*, t. II, p. 180. — *Biographical Dictionary*. — *Gentleman's Magazine*. 1740.

*AMYCLÉE (Ἀμυκλαῖος), sculpteur grec, natif de Corinthe, vivait 500 ans avant J.-C. Il fit, de concert avec deux autres sculpteurs, Chionis et Diyllus, un groupe représentant la dispute d'Hercule et d'Apollon. Les Phocéens le déposèrent à Delphes, à l'occasion d'une guerre qu'ils avaient entreprise, sous le commandement de Tellias, contre les Thessaliens.

Pausanias, X, 1, 4-184. — Hérod., VIII, 27.

AMYN-AHMED, *El-Razy*, savant persan, natif de la ville de Rey en Azerbaidjam, florissait au commencement du dix-septième siècle de notre ère. Cet auteur, sur lequel on ne possède aucun renseignement biographique, recueillit dans les meilleurs écrivains arabes et persans les descriptions des principales contrées et villes connues des orientaux. Cette compilation appelée l'*Heft Iclym* (les sept climats) fut achevée en 1594 (1002 de l'hégire); elle n'est pas mentionnée dans la *Bibliotheca Orientalis* de Zenker et parais n'avoir jamais été imprimée, du moins en Europe. La bibliothèque impériale possède une copie, de l'*Heft Iclym*, que Langlès décrit ainsi : C'est un gros volume in-fol. de 582 feuillets, écrit en 1094 de l'hégire (1685). Langlès a donné plusieurs fragments de cet ouvrage, dans les notes qu'il a ajoutées à la traduction française des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques, ou Mémoires de la Société de Calcutta*, et à la nouvelle édition des *Voyages* de Chardin.

Catalogue de la Bibliot. Imp.

AMYN (*Mohammed-al-Amyn-ben-Haroun*), sixième khalife abbasside, né en 786 à Bagdad, assassiné près de cette ville en 813 de J.-C. Il était le fils aîné de Haroun-al-Raschid; il succéda au célèbre khalife en 809, et f [illegible] peu son surnom d'*Amyn* (fidèle). On [illegible] e rapporte de lui le trait suivant : Haroun [illegible] reproché à son fils son aversion pour l'étude, [illegible] écrivit sur son cahier ces deux vers : « Je [illegible] de mes amours, cherchez quelque autre [illegible] die. » Son frère cadet, Mamoun, gouvern[illegible] Khorassan, devait être l'héritier du kh[illegible] la volonté expresse de son père. [illegible] av[illegible] outre donné à son troisième [illegible] le gouvernement de la Mésopotamie. [illegible] Am[illegible] pouilla ces deux princes de leurs c[illegible] Mamoun à la cour, voulant, disait-il, [illegible] ses conseils. Il prit ce parti à l'instigati[illegible] vizir Fadhl-el-Rabieh, homme habile. [illegible] nourrissait une haine profonde co[illegible] prince supérieur. Bientôt après, Amyn pro[illegible] son propre fils, âgé de cinq ans, co[illegible] son successeur, et au nom duquel les prières [illegible] ques devaient se faire dorénavant, à la [illegible] Mamoun. Il donna à cet enfant le nom [illegible] *thek Billah* (c'est-à-dire raisonnant selon [illegible] nom changé par ironie en celui de *Natta* [illegible] (bégayant par la grâce de Dieu). [illegible] béissant pas aux injonctions du kh[illegible] tre à la cour, Amyn envoya contre [illegible] le neur de son fils, Ali-[illegible]h, avec 60,000 [illegible] dats. Mais le lieutenant de [illegible] devint le fondateur d[illegible] quatre mille hommes [illegible] près de Reï, en 811. P[illegible] profitant victoire, Mamoun mit deux [illegible] vint investir Bagdad. L'imprévu [illegible] fut si grande, qu'en appre[illegible] il continua tranquillement à [illegible] gre : « car, disait-il, je n'ai encore [illegible] Il fut déposé par ses propres sol[illegible]

troupes de Mamoun, s'étant révoltées pendant le blocus, faute de solde, se laissèrent gagner par l'or d'Amyn, qu'elles remirent sur le trône. Cependant Amyn ne sut pas profiter de cet heureux incident, et les deux généraux de Mamoun, Thaher et Harthamah parvinrent à s'emparer de Bagdad. Amyn s'embarqua sur une chaloupe pour se livrer à Harthamah, de préférence à Thaher, auquel il ne se fiait pas; mais Thaher, jaloux de son collègue, fit couler à fond la barque : de sorte qu'Amyn tomba entre les mains des soldats de ce général, qui le massacrèrent. Ainsi finit ce malheureux khalife, après un règne de quatre ans et sept mois. Thaher, qu'Amyn avait vu en songe saper et faire tomber une muraille où le khalife était assis, divisa vers cette époque la Perse, et en détacha le Khorassan, pour fonder la dynastie des Thahérides.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

AMYNANDRE, roi d'Athamanie, joua un rôle important, de 209 à 189, pendant les guerres de Philippe, roi de Macédoine, et d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, contre les Romains, avec lesquels il se brouilla et se réconcilia tour à tour.

Tite-Live; Polybe.

AMYNTAS (Ἀμύντας), nom de trois rois de la Macédoine, dont l'histoire offre quelque obscurité.

AMYNTAS Ier (Ἀμύντας), fils d'Alcétas, roi de Macédoine, de la dynastie des Téménides, mort vers l'an 480 avant J.-C. Il monta sur le trône en l'an 510 avant J.-C., et fut contemporain des Pisistratides, comme le prouve l'offre qu'il fit à Hippias, banni d'Athènes, de le recevoir dans la ville d'Anthème en Macédoine. Trois ans plus tard, il fit acte de soumission à Darius, roi de Perse, revenu de de son expédition en Scythie, et qui lui avait envoyé des ambassadeurs pour lui demander la *terre et l'eau*. Ces ambassadeurs abusèrent de l'hospitalité dont ils étaient l'objet, au point d'exiger, à l'issue d'un festin offert par Amyntas, la possession des femmes et des filles de ce prince, trop faible pour se refuser à une demande qui violait le droit des gens. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, sous prétexte de faire venir des femmes plus belles que celles que l'on avait envoyé chercher, fit retirer les femmes demandées et entrer de jeunes hommes, revêtus d'habits féminins, qui poignardèrent ces députés lascifs. Informé du fait, le général perse, Mégabaze, expédia en Macédoine son lieutenant Bubarès pour venger l'injure dont il se croyait l'objet. Bubarès remplit mal cette mission : il se laissa séduire par l'offre que lui fit Alexandre de la main de Gygéa, sa sœur, et les choses en restèrent là. Il ne paraît même pas que Darius eut connaissance de toute cette aventure, et les bonnes relations entre la Macédoine et la Perse se maintinrent sous Xerxès, successeur de Darius, qui traversa la Macédoine, lors de sa fameuse expédition contre la Grèce. D'ailleurs Amyntas, qui était déjà avancé en âge lorsqu'il commença à régner, mourut quelque temps après. Les chronologistes varient sur la durée de son règne, qui fut de trente ans selon les uns, de quarante, selon d'autres. Il eut pour successeur son fils Alexandre, dont on vient de parler. V. R.

Hérodote, IV, V et VIII. — Justin, VII, 1 et XXXIII, 2. — Pausanias, IX, 40. — Clinton, *Festi hellenici*. — Eusèbe, *Chronologie*.

AMYNTAS II, roi de Macédoine, fils de Philippe et petit-fils d'Alexandre Ier, mourut en 370 avant J.-C. Il était monté sur le trône en l'an 394, et régnait depuis un an, lorsque la Macédoine fut envahie par les Illyriens : Amyntas fut vaincu par eux dans une bataille, et il abandonna le pays. Peu de temps après, il fut rétabli sur le trône par les Thessaliens. Il chassa alors les Illyriens, et réclama aux habitants d'Olynthe un territoire qu'il leur avait cédé avant son départ de la Macédoine. Après le refus des Olynthiens, Amyntas s'adressa aux Spartiates, qui répondirent à son appel; et, grâce à leur concours, il parvint à obtenir satisfaction d'Olynthe. Il rentra ainsi en possession de tout son royaume. On ignore si les Illyriens, cause première de l'exil d'Amyntas, tentèrent une invasion nouvelle. Seulement, au rapport de Diodore, Amyntas dut leur payer un tribut et leur remettre en otage son fils Philippe; d'où il faut conclure que les Illyriens firent d'autres incursions. Cependant Amyntas continua son alliance avec Sparte, et à la fin de sa vie il rechercha celle des Athéniens. Il favorisa même leurs prétentions sur Amphipolis, et adopta leur général Iphicrates. Il laissa trois fils issus de son mariage avec Eurydice : Alexandre, qui lui succéda, Perdiccas et Philippe. S'il en faut croire l'historien Justin, Amyntas, déjà éprouvé par ses guerres avec le dehors, ne fut guère heureux dans son intérieur. Sa femme, poussée par une passion étrangère, aurait conspiré contre lui. Justin ajoute que le complot fut découvert, et qu'Amyntas pardonna à sa femme, qui, loin de revenir à de meilleurs sentiments, fit périr, après la mort d'Amyntas, ses fils Alexandre et Perdiccas. On ne doit pas confondre avec cet Amyntas, qui eut pour médecin et ami Nicomaque, père d'Aristote, son homonyme, dont parle Thucydide, et qui était fils de Philippe. V. R.

Diodore, XIV, 89, 92, XV, 19, 60. — Justin, VII. — Thucydide, I et II. — Xénophon, *Hellenica*.

AMYNTAS III (1), fils de Perdiccas III et petit-fils d'Amyntas II, roi de Macédoine, mort vers l'an 368 avant J.-C. Il était encore enfant à la mort de son père en 359 avant J.-C. Héritier direct du trône, il eut pour tuteur, Philippe, son oncle, père d'Alexandre le Grand, qui prit en même temps le titre de régent du royaume en attendant qu'il pût s'emparer tout à fait de

(1) D'après l'autorité des auteurs anciens, c'est à tort qu'on a, dans la *Biographie universelle* de MM. Michaud, attribué à Amyntas II des faits qui appartiennent à Amyntas III.

la couronne. Cependant Amyntas épousa Cynane, fille de Philippe et sœur d'Alexandre. Il fut mis à mort comme ayant ourdi une conspiration contre la vie de ce prince au moment où celui-ci allait se rendre en Asie. C'est de cet Amyntas que parle Plutarque.

Plutarque, *Le Destin d'Alexandre*. — Justin, VII, 5. — Q. Curce, VI, 9. — Photius, *Biblioth.*

AMYNTAS, fils d'Antiochus, général macédonien, mort vers 330 avant J.-C. Selon Arrien, sa haine pour Alexandre le Grand lui fit abandonner la Macédoine, et, d'après d'autres historiens, il aurait participé au meurtre de Philippe par Pausanias. Il se réfugia à Éphèse, où il se mit sous la protection des Perses. Après la bataille du Granique, craignant de tomber entre les mains d'Alexandre, il s'enfuit vers Darius, avec les mercenaires grecs qui se trouvaient à Éphèse. Dans l'hiver de la même année 333, pendant qu'Alexandre se trouvait à Phaselis en Lycie, Amyntas fut, selon toute probabilité, l'intermédiaire des négociations qui eurent lieu entre Darius et Alexandre-Lynceste à l'effet de donner la mort à Alexandre le Grand. On sait que ce complot fut révélé par l'aveu du Perse Asisine, que Darius avait secrètement envoyé à Lynceste, et qui avait été arrêté en Phrygie par Parménion. A la bataille d'Issus, Amyntas commandait les Grecs auxiliaires des Perses, et, s'il en faut croire Plutarque et Arrien, il donna à Darius le conseil, non suivi, d'attendre Alexandre dans les plaines de la Cilicie. Après la défaite des Perses dans cette journée, il prit la fuite avec un corps considérable de Grecs, et gagna Tripoli en Phénicie. Il y trouva quelques vaisseaux, avec lesquels il passa dans l'île de Chypre ; de là il se rendit en Égypte, où il ambitionna aussitôt la couronne. Il se donna comme envoyé de Darius pour gouverner Péluse, et cette ville lui ouvrit ses portes. Il marcha ensuite vers Memphis, et, à la tête des Égyptiens qui vinrent en grand nombre se joindre à lui, il battit les troupes rassemblées dans cette place sous les ordres de Mazan. Mais celui-ci, profitant des excès auxquels s'abandonnèrent les vainqueurs, revint à la charge, et reprit l'offensive. Amyntas et ses troupes furent défaits à leur tour, et lui-même perdit la vie.

Arrien, II. — Quinte-Curce, IV. — Diodore, XVI, 48. — Plutarque, *Alexandre*. — Mitford, *Hist. de la Grèce*.

AMYNTAS, fils d'Andromène, l'un des généraux d'Alexandre le Grand. L'armée étant campée sur les bords de l'Hermus près de Sardes, Amyntas fut détaché pour s'emparer d'une forteresse située sur une montagne d'un accès difficile. Comme la forteresse ne tarda pas à se rendre, vers l'an 331 avant J.-C., il fut envoyé avec deux galères en Macédoine, pour y faire des levées. Il en revint amenant six mille hommes de pied, cinq cents chevaux macédoniens envoyés par Antipater, et six cents chevaux thraces, avec trois mille cinq cents fantassins de la même nation.

Arrien, III, 16. — Quinte-Curce, IV, 6 ; VII, 2. — Diodore, XVII.

***AMYNTAS**, roi de la Galatie (province d'Asie Mineure), mort vers 30 ans avant J.-C. D'abord ministre du roi Déjotare, il servit quelque temps le parti de Marc-Antoine, qu'il assista à Philippi contre Brutus et Cassius, mais qu'il abandonna à la bataille d'Actium, pour s'attacher à la fortune d'Auguste. Celui-ci lui assura la souveraineté de la Galatie, et de quelques districts de la Lycaonie et de la Pamphylie. Après la mort d'Amynthas, la Galatie devint province romaine.

Dion-Cassius, XLVII, 48. — Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Strabon, XII, 567. Velleius-Paterculus, II, 84. — Appien, *De bello civ.*, V, 75.

AMYNTAS, écrivain grec, cité par Athénée comme l'auteur d'un ouvrage intitulé Σταθμοί, *Stations*. A en juger par les fragments qui en restent, cet ouvrage renfermait des détails précieux sur les produits naturels et sur les mœurs et coutumes des habitants de l'Asie. On ignore l'époque où vivait cet Amyntas.

Athénée. — Müller, *Fragment. hist. græc.*, dans la collection d'A. Firmin Didot,

AMYNTIEN (Ἀμυντιανός), biographe grec, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. Contemporain de Marc-Aurèle, il dédia à cet empereur une *Vie d'Alexandre le Grand* dont l'introduction annonce un style à la hauteur des exploits du héros macédonien. Mais ce style est critiqué par Photius, qui signale des lacunes, sans cependant rien citer de l'ouvrage. Parmi les autres œuvres d'Amyntien, il mentionne : *Vies parallèles* (Βίοι παράλληλοι) de *Denys l'Ancien* et de *l'empereur Domitien*, en deux livres ; — *Vies parallèle de Philippe de Macédoine* et *d'Auguste* ; — une *Vie d'Olympias*, mère d'Alexandre le Grand. Le scoliaste de Pindare parle d'un ouvrage sur les *Éléphants*, par un Amyntien, qui paraît être le même que le biographe. Il est regrettable que tous ces écrits ne soient point parvenus jusqu'à nous ; la *Vie d'Olympias* surtout eût éclairci certains points obscurs de l'histoire de Macédoine et de la vie d'Alexandre.

Photius, *Bibliothèque*, cod. XXXI. — Scoliaste de Pindare, *Olymp.*, III, 52. — Schoell, *Hist. de la littérature grecque*, t. IV, p. 172.

AMYON (*Jean-Claude*), membre de la convention nationale, né en 1735 à Po[illegible], mort le 17 juin 1803, propriétaire, maire [illegible] trateur de son district, fut député, en [illegible] 1792, par le département du Jura. [illegible] mort de Louis XVI, et se déclara contre [illegible] et le sursis. Signataire des protestations [illegible] 9 juin contre les événements du 31 mai, [illegible], sur le rapport d'Amar, mis en arrestation avec soixante-douze de ses collègues. Le 9 thermidor lui rendit la liberté; il rentra à la convention, et passa au conseil des anciens, d'où il sortit, en mai 1797, pour ne plus reparaître sur la scène politique.

Biographie des Contemporains.

AMYOT (*Jacques*), littérateur français, né à Melun le 30 octobre 1513, mort à Auxerre le 6 février 1693. Jeune et pauvre, il s'en vint étudier à Paris. Le collége de France, nouvellement fondé par le roi François Ier, était ouvert à toutes les jeunes intelligences : on y faisait déjà de la science nouvelle. Là venait Amyot, cachant dans un coin de la classe le délabrement de son habit et la pâleur de son visage affamé : là il était assis des jours entiers, suppléant par la mémoire aux livres qui lui manquaient, écoutant avidement ces leçons de poésie et d'éloquence qui devaient tant lui profiter. Ce fut une vie d'études et de privations. Quand il eut compris quelque chose aux langues grecque et latine, et quand il sentit dans son cœur qu'il les aimait assez pour leur faire tous les sacrifices, Amyot se mit au service de quelques étudiants de haut parage, nobles seigneurs qui n'étudiaient guère, mais qui avaient de beaux livres et du parchemin à griffonner. Amyot brossait leurs habits et composait leurs discours latins; il était leur poëte et leur domestique; mais au collége de France il était leur supérieur. Il devint ainsi maître ès arts à Paris, puis docteur en droit civil à Bourges. C'est à Bourges que Jacques Colure, abbé de Saint-Ambroise et lecteur du roi, le prit en amitié, et lui fit obtenir par le crédit de madame Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin dans cette même université où il était arrivé pieds nus et mendiant.

L'enseignement public était alors comme un second sacerdoce aussi indépendant, aussi inviolable que le premier. Cette noblesse de la science, qui s'était fait jour à travers la noblesse d'epée et de robe, et qui marchait leur egale, donnait à ceux qui en étaient revêtus une popularite incroyable. Le professeur marchait entouré d'une jeunesse ardente et dévouée, dont il était l'oracle pour peu qu'il eût du mouvement dans la parole et de l'émotion dans le cœur. Amyot fut pendant dix ans professeur de grec et de latin dans l'université. Pendant ce temps, et comme il savait bien le grec, cette science qui était une supériorité même au seizième siècle, il traduisit du grec le roman de *Théagène et Chariclée*, cette longue pastorale d'une naiveté un peu fardée, mais encore agréable et gracieuse : la traduction eut du succès. Ce genre de romans était fort a la mode à la cour; les rois et les princesses en faisaient leurs delices, et ne dedaignaient pas d'en composer.

Après le roman de *Théagène et Chariclée*, Amyot publia les premières *Vies de Plutarque*, ce grand livre dont il a fait un livre français. *Les Vies des Hommes illustres* sont un monument placé sur les limites de l'histoire grecque et de l'histoire romaine. Sous le rapport de l'étude littéraire, de la morale et de l'histoire, Amyot ne pouvait mieux choisir. Comme il a dû travailler pour suffire à tant d'émotions diverses, à tant de [illegible], pour raconter tout le courage, tout le sang-froid, tout le stoïcisme des Vies de Plutarque! Dans ce beau livre, tout est écrit du même style coulant et harmonieux : c'est partout le même travail, la même persévérance, la même perfection. Ceux qui ont quelque idée des difficultés de la prose française au seizième siècle, où elle était encore rebelle aux plus grands génies, ne peuvent se figurer comment Amyot a suffi à écrire tant de belles pages, tant de gros volumes, populaires aussitôt qu'imprimés.

François Ier lui donna l'abbaye de Bellozane, retraite riche et tranquille, où l'interprète de Plutarque pouvait sans distraction se livrer à ses travaux.

Devenu abbé de Bellozane, Amyot ne pensa plus qu'à perfectionner son livre. Il résolut donc d'aller à Rome étudier au Vatican le texte de Plutarque, et il partit à la suite du cardinal de Tournon. Amyot, à la cour du cardinal, mena la vie italienne du seizième siècle : vie élégante et passionnée, vie de science, d'art et de politique. Rome alors retentissait des noms de François Ier et de Charles-Quint; l'Italie, traversée par tant d'armées différentes et dans des appareils si divers, était toute fière de ses grands artistes et de ses grands poëtes. A Trente, le concile, assemblé pour la seconde fois, discutait le dogme catholique, que Luther avait puissamment ébranlé. Le cardinal de Tournon envoya l'abbé de Bellozane au concile de Trente pour réclamer contre quelques propositions fausses, et contraires aux intérêts du roi de France. Jacques Amyot parla hardiment en plein concile, et fut aussi éloquent en latin qu'en français. Comme les assistants se montraient choqués de ce que le roi dans sa lettre s'était servi du mot *conventus* pour dire concile, au lieu de *concilium*, Amyot leur donna une leçon de latinité, en prouvant, par un grand nombre de citations sacrées et profanes, que le mot *conventus* était latin dans le sens du mot concile.

Amyot rapporta de son voyage à Rome la connaissance des affaires politiques et un excellent texte de Plutarque. Il fut proposé par le cardinal de Tournon et agréé comme précepteur des fils de Henri II. Cette charge ne l'empêcha pas d'achever entièrement la traduction des *Vies de Plutarque*, qu'il dédia à Henri II, après avoir dédié les premiers livres à François Ier; de même qu'il dédia ses *Œuvres morales* à son élève Charles IX. Dans sa dédicace à Henri II, Amyot disait, sans qu'on pût l'accuser de rien exagérer : « Il y a tant de plaisir, d'instruction et de proufit en la substance du livre, qu'en quelque style qu'il soit, pourvu qu'il s'entende, il ne peut faillir à estre bien reçeu de toute personne de bon jugement, pour ce que c'est en somme un recueil abrégé de tout ce qui a esté de plus mémorable et de plus digne faict ou dict par les plus grands roys, plus excellents capitaines et plus sages hommes des deux plus nobles, plus vertueuses

et plus puissantes nations qui jamais furent au monde. » Le précepteur des enfants de France terminait son épître au roi Henri II en exprimant l'espérance que ni la langue italienne, ni l'espagnole, ni aucune autre en usage par l'Europe, ne se pourra vanter de surmonter la française en nombre ni en bonté des outils de sapience, qui sont les livres.

Amyot était d'un caractère timide et faible, insouciant, en apparence, comme un érudit : il ne faut pas trop lui en vouloir si son royal élève a ordonné la Saint-Barthélemy. Charles IX, monté sur le trône, nomma son précepteur Amyot grand aumônier, malgré la reine-mère, qui se serait oubliée jusqu'à lui dire : « J'ai fait bouquer les Guises et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé, et je vous ai en tête, petit prestolet! » Outre la grande aumônerie, Charles IX donna encore à son précepteur l'abbaye de Roches, et peu après celle de Saint-Corneille de Compiègne. Dans ce même temps, le cardinal de la Bourdaisière, évêque d'Auxerre, étant venu à mourir, Pie V, qui voulait être agréable au roi de France, pourvut Jacques Amyot de l'évêché d'Auxerre : le *français d'Amyot* méritait cette belle récompense. Sur ce point il faut croire Montaigne, disant que, grâce à la traduction de Plutarque, « on osoit à cette heure et parler et escrire. »

Après la mort de Charles IX, Henri III, roi de Pologne, également élève de Jacques Amyot, revint de Pologne pour succéder à son frère. Sur les instances de la duchesse de Savoie, sa tante, il conserva à son précepteur la charge de grand aumônier; et quand il institua l'ordre du Saint-Esprit, voulant en honorer Amyot qui n'était pas gentilhomme, le roi glissa cet article parmi les statuts de l'ordre : « *Quiconque seroit grand aumônier de France seroit aussi commandeur du Saint-Esprit, sans estre tenu de faire ses preuves de noblesse.* »

Ainsi parvenu aux honneurs et à la fortune, Amyot n'en continua pas moins à travailler tout le jour et à administrer son diocèse; mais il se mêlait peu à ces débats politiques où le prêtre et le soldat jouaient le principal rôle, au grand détriment du reste de la nation. Quand il en avait le loisir, il réparait son évêché et sa cathédrale d'Auxerre, sans oublier d'inscrire au fronton de la chapelle : *Jacobus Amyotus domûs D. N. J.-C. decorem de integro restaurandum curavit.*

Toutefois, dans cette église réparée à ses frais, il eut à soutenir plus d'une émeute. Ses diocésains se révoltèrent. A la sortie des états de Blois, l'an 1589, il fut assailli par des voleurs, et il retourna à son évêché, pauvre et dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui. Il mourut accablé de tristesse et de chagrin. Il laissa une grande fortune à sa famille, et léguait douze cents écus à l'hôpital d'Orléans, en reconnaissance « des douze deniers qu'il y avait reçus, étant pauvre et nu, lorsqu'il allait à Paris. »

Les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, traduites par Amyot, ont été réimprimées bien souvent. Les principales éditions sont celles de Vascosan, Paris, 1565-1775, 4 tomes en 2 vol. in-fol.; celle de Bastien, en 1784, 18 vol. in-8°, et celle de MM. Brotier et Vauvilliers, avec des notes, en 1783-1787, 22 vol. in-8°, réimprimée par Cussac, 1801-1806, 25 vol. in-8°, avec quelques additions de Clavier. Les autres ouvrages d'Amyot sont : 1° *Histoire æthiopique d'Heliodorus*, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes, Thessalien, et Chariclée, Æthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois; Paris, 1545, in-fol.; 1549, in-8°; — 2° *Sept livres des Histoires de Diodore Sicilien*, traduits du grec; Paris, Vascosan, 1554, in-fol., réimprimés en 1587 : cette traduction comprend les livres XI à XVII; — 3° *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduites du grec de Longus; Paris, 1559, in-8° : cette traduction a été souvent réimprimée; — 4° *Lettre à M. de Morvilliers, maistre des requestes*, du 8 septembre 1551, insérée dans les *Mémoires du concile de Trente*, par l'Argus, et dans les *Mémoires* du même concile, par Dupuy. Cette lettre est une relation du voyage d'Amyot à Trente. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Nicéron, *Mémoires*, t. IV, p. 48. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. III, p. [illegible]. — Teissier, *Éloges des hommes savants*, t. IV, p. [illegible]. — Rouillard, *Histoire de Melun*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — De Thou, *Histoire*, liv. VIII. —*Éloge d'Amyot*, dans les *Mém. de l'Acad. franç.*, [illegible].

AMYOT (le père). *Voy.* AMIOT.

AMYRAUT, AMYRALDUS ou **AMURAULT** (*Moïse*), théologien protestant, né à Bourgueil, en Anjou, en septembre 1596, mort en juillet 1664. Il fit ses études à Saumur, sous Caméron, et publia avec Louis Cappel et Josue de la Place les *Theses Salmurienses*, qui eurent une grande autorité chez les calvinistes. Il assista, en 1631, au synode de Charenton, et fut chargé « de porter en cour le cahier des représentations sur les infractions faites aux édits de pacification. » C'est lui qui obtint la suppression de la coutume humiliante d'après laquelle les députés protestants ne devaient haranguer le roi qu'à genoux. Amyraut sentit vivement le tort que faisaient à la réforme les nombreux schismes qui la divisaient. Ce fut pour ramener tous les p[illegible] à un point central de réunion contre l'Église romaine, qu'il composa son traité *de Secessione Ecclesia romana, deque pace inter e[illegible] cos in negotio religionis instituenda*. Le nombre d'écrits sortis de sa plume, t[illegible] français qu'en latin, sur toutes sortes de matières, prouve sa facilité d'écrire dans les deux langues. Ces écrits sont très-rares aujourd'hui, la plupart n'ayant guère été imprimés qu'une fois, et assez peu recherchés, à cause du peu d'intérêt qu'excitent maintenant les matières de controverse. On distingue, dans ce nombre,

outre ceux dont il a été fait mention : 1° *Traité des religions, contre ceux qui les estiment indifférentes*; Paris, 1631, in-8°; — 2° *De l'élévation de la foi et de l'abaissement de la raison*; 1641, in-4°; — 3° *Morale chrétienne*, 6 vol. in-8°; — 4° *Traité des songes*; — 5° Deux volumes *contre les millénaires*, pour réfuter le sieur de Launay, grand partisan du millénarisme; — 6° *Traité de l'état des fidèles après la mort*, dédié à sa femme pour la consoler de la perte de leur fille; — 7° *Du gouvernement de l'Église*; — 8° *Considération sur les droits par lesquels la nature a reglé les mariages*; — 9° *Vie de François de la Noue*, depuis le commencement des troubles en 1560, jusqu'à sa mort en 1591; Leyde, 1661, in-4°.

Bayle, *Dictionnaire critique*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Teissier, *Éloges des hommes savants*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

***AMYRTÉE** (Ἀμυρταῖος), roi d'Égypte, né à Saïs, ville de la basse-Égypte, vivait dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne. C'était un des généraux qui, sous le règne d'Artaxercès, se révoltèrent contre les Perses. Après la défaite d'Inarus, compagnon d'Amyrtée, vers l'an 456 avant J.-C., tous les habitants rentrèrent dans l'obéissance du roi de Perse, excepté Amyrtée, qui avait encore un petit parti dans les marais, où il se maintint longtemps. Amyrtée ne quitta sa retraite que lorsque Darius fut monté sur le trône. Bientôt les Égyptiens, las de nouveau de la domination des Perses, accoururent de toute part pour se grouper autour de lui comme d'un libérateur. Les Perses furent chassés, et Amyrtée se proclama roi d'Égypte. Il mourut après un règne de six ans.

Hérodote, II, 140; III, 15. — Thucydide, I, 110. — George Syncelle, *Chronographia*, p. 142, édit. Dindorf.

AMYTIS. Ctésias mentionne deux princesses perses de ce nom :

AMYTIS, fille d'Astyages, mariée d'abord à Spitames, puis à Cyrus, dont elle eut deux fils : Cambyse et Tangoxercès (le Smerdis d'Hérodote). Cambyse, ayant fait tuer son frère, ordonna, pour cacher ce crime, à un certain Spendasates, qui avait une grande ressemblance avec le prince assassiné, de se faire passer pour Tangoxercès. Mais cette ruse ne put tromper Amytis qui s'empoisonna de désespoir.

AMYTIS, fille de Xercès, femme de Megabaze et mère de cet Achœmènes qui, au rapport de Ctésias périt en Égypte.

Ctesias, *Persica*, c. II, IX, etc.

***ANACAONA**, surnommée *Fleur d'or*, femme de Caonabo, l'un des plus puissants caciques de Haïti à l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. Elle était célèbre parmi les natifs, pour savoir composer des *areytos* (ballades ou légendes). Les Espagnols la dépeignaient comme une femme d'une grande beauté, pleine de grâce et d'intelligence. Son mari tomba victime d'une ruse de guerre des Espagnols. Elle-même fut mise à mort traîtreusement par Nicolas de Ovando, gouverneur de Haïti. Celui-ci avait invité Anacaona avec ses Indiens à une fête : il la fit arrêter prisonnière et pendre, après avoir brûlé la maison, avec tous les Indiens qui s'y trouvaient.

Herrera, *Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, décade I, liv. III, chap. 8; liv. VI, chap. 4, etc. — Charlevoix, *Histoire de l'Isle espagnole ou Saint-Domingue*, édit. de 1733, I, 191. 196; II, 8, 10. — Washington-Irving, *Life and Voyages of Columbus*, édit. de 1828, II, 420; III, 381.

ANACHARSIS (Ἀνάχαρσις), philosophe scythe, vivait dans la première moitié du sixième siècle avant J.-C. Il était, dit-on, frère de Saulius roi des Scythes. Surmontant la prévention de ses compatriotes contre les coutumes des nations étrangères, il résolut de voyager et surtout de visiter la Grèce. Il arriva à Athènes au moment où Solon était occupé à doter cette cité d'un nouveau code, et il entra en rapport avec ce grand législateur, dont il devint ensuite l'ami. Sa présence produisit sur les Athéniens une impression d'intérêt mêlé de curiosité. Diogène Laerce, Plutarque, Athénée et Lucien ont reproduit quelques-unes des observations et des réparties pleines de sens et de finesse que lui inspiraient les mœurs et les institutions grecques. C'est ainsi qu'il comparait les lois de Solon à des toiles d'araignée, par où les puissants s'échappaient, tandis que les faibles s'y trouvaient pris. En voyant les matières politiques soumises chez les Athéniens aux délibérations des Prytanes, tandis que l'exécution dépendait de la sanction du peuple, il disait que c'étaient les sages qui délibéraient et les fous qui décidaient.

Invité par Crésus à venir à la cour de Lydie, il ne se rendit pas d'abord à cet appel d'un prince qui se proposait avant tout une satisfaction d'amour propre, celle de faire admirer ses richesses : « Je n'ai nul besoin de votre or, répondit le philosophe, je ne suis venu en Grèce que pour m'y enrichir du côté de l'esprit, et je serai heureux de retourner dans ma patrie, non plus riche, mais plus habile et plus homme de bien ». Cependant après avoir ainsi témoigné son mépris des superfluités de l'opulence, le philosophe grec fit une visite au roi de Lydie.

Anacharsis est compté par quelques écrivains au nombre des sages de la Grèce. Seul parmi les barbares il obtint à Athènes le droit de cité, et seul aussi il fut initié aux mystères d'Éleusis. Cette initiation aux solennités religieuses des Grecs causa sa mort. A son retour dans sa patrie, il passa par Cyzique, où l'on célébrait les mystères de la mère des dieux. Il fit vœu alors de les célébrer de la même manière, s'il revenait sain et sauf dans ses foyers. C'est ce qu'il fit en effet, dans une localité entourée de forêts et appelée *Hylée* (ὕλη, bois); mais, surpris par des Scythes, il fut dénoncé au roi son frère. Celui-ci, étant venu s'assurer de la réalité du fait, lança contre Anacharsis une flèche qui lui donna la mort. On a attribué à Anacharsis divers écrits, et l'on trouve dans les Épistolographes grecs (Venise (Alde), 1499, in-4°, et Paris, 1552 in-4°), neuf *Lettres* écrites,

dit-on, par Anacharsis; mais elles ne sont rien moins qu'authentiques. Tout le monde sait quel excellent ouvrage le philosophe scythe a inspiré à l'abbé Barthélemy. V. R.

Herodote, liv. IV. — Lucien, *Scythe et Anacharsis.* — Cicéron, *Tusculanes*, V. — Pline, liv. VII, 46. — Elien, *Varia Hist.* — Diogène Laërce. — Gronovius, *Antiquités grecques.*

ANACLET (Ἀνακλητος), ou plutôt ANENCLET (Ἀνέγκλητος, Irréprochable) (*saint*), pape, ou plutôt évêque de la petite congrégation de chrétiens à Rome, mourut vers 109 de J.-C. Il succéda à saint Clément, et gouverna son église neuf ans et trois mois, selon le Pontifical de Libère et un registre manuscrit fort ancien de la bibliothèque du Vatican; douze ans et trois mois, selon d'autres pontificaux moins anciens. On croit qu'il était né à Athènes, et qu'il alla à Rome, où il fut converti au christianisme par les apôtres. On célèbre sa fête le 13 juillet, et on lui accorde le titre de martyr, d'après les martyrologes anciens. Le père Labbe a inséré trois lettres décrétales de saint Anaclet dans le t. I[er] de sa *Collection de conciles*. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* et ceux de la *Biographie universelle*, à la suite d'Eusèbe et de quelques critiques modernes, ont confondu Anaclet, successeur de saint Clément, avec Clet, successeur de Linus; ils ont prétendu que Clet est l'abrégé d'Anaclet; mais ces deux pontifes sont bien distingués par les anciens, et notamment par le calendrier ou Pontifical de Libère, par un poëte contemporain de Tertullien, par les anciens antiphonaires de l'église du Vatican, et par le Martyrologe attribué à saint Jérôme. Parmi les modernes, le cardinal Orsi nous semble avoir victorieusement réfuté les adversaires de cette opinion. Au reste, il serait bien difficile de dire au juste quels ont été les actes du pontificat d'Anaclet I[er] : il règne en général une grande obscurité dans l'histoire des évêques de Rome jusqu'à l'en 100 de notre ère. [L'abbé LABOUDERIE dans l'*Enc. des g. du m.*]

Saint Irenée, liv. III. c. 3. — Eusebe, *Epist.*, liv. III. - Saint Augustin, *Epist.*, II. 65. — Baronius *Annales*, et *au Martyrol*, *13 juillet.* — Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques.* — Du Pin, *Bibliothèque ecclesiastique.*

ANACLET, antipape, élu en concurrence avec Innocent II en 1130, mort le 7 janvier 1138. Il se nommait *Pierre de Léon*, et était petit-fils de Léon, juif riche et considéré, baptisé par Léon IX. Destiné aux lettres, Pierre vint en France et fit ses études à Paris. Il acheva sa théologie sous Arnaud de Bresse, professeur excommunié, en 1139, par le pape Innocent II. En retournant à Rome, Pierre passa par Cluny, y fit profession par les conseils de saint Bernard. Le pape Pascal II le rappela à Rome, et le fit cardinal de Sainte-Marie de Transtevere. Calixte II l'envoya en mission avec le cardinal Grégoire Papareschi, auprès de Louis VI, roi de France. Il présida en qualité de légat aux conciles de Chartres et de Beauvais en 1124, « et amassa, dit l'abbé Fleury, des richesses immenses par les exactions ordinaires à la cour de Rome. » Après la mort d'Honoré II, arrivée le 14 février 1130, la majorité des cardinaux élut Grégoire Papareschi, qui prit le nom d'Innocent II; mais la minorité, soutenue par la noblesse, fit choix de Pierre de Léon. Celui-ci se fit sacrer sous le nom d'Anaclet II, s'empara des trésors des principales églises de Rome, et poursuivit Innocent avec tant de vivacité, qu'il l'obligea à se réfugier en France. Anaclet ne parvint à se faire reconnaître que de son beau-frère Roger, duc de Sicile, auquel il conféra le titre de roi de Naples et de duc d'Aquitaine. Dénoncé par les prédications de saint Bernard, condamné par les conciles de Reims, le 19 octobre 1131, et de Pise, le 30 mai 1134, il résista, pour ainsi dire, à toute la chrétienté, et, malgré la défaite de Roger dont les États avaient été confisqués par l'empereur Lothaire, Anaclet conserva son siége dans Rome, où il mourut. Ceux de son parti élurent alors un cardinal Grégoire, auquel ils firent prendre le nom de Victor IV; mais ce Grégoire, reconnaissant l'illégitimité de son élection, vint se soumettre à Innocent II, qui rentra enfin dans la capitale du monde catholique. Dans un concile tenu quelque temps après dans le palais de Latran, Innocent fit condamner les partisans d'Anaclet et déclarer non avenues toutes les ordinations faites par cet antipape. A. DE L.

Saint Bernard, *Epistolæ*, 124 et 147; — Arnaud de Bonneval, *Vie de saint Bernard.* — Pierre Diacre, *Chronique du Mont-Cassin*, LII. c. 98. — Baronius, *Annales*, 1130, 1134 et 1138. — Fleury, *Histoire ecclesiastique.* — Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Cap. XLI et XLVI. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes.* — Dupin, *Bibliotheque des Auteurs ecclésiastiques*, douzième siecle. — Sismonde de Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes.* — Platina, *Vitæ Pontificum.*

ANACRÉON (Ἀνακρέων), célèbre poëte grec, natif de Téos, en Ionie, vers 560 avant J.-C., mort en 475. Le nom seul d'*Anacréon* réveille l'idée d'un genre tout entier de poésie lyrique, transmis des anciens aux modernes. Fort jeune encore, il suivit avec sa famille la colonie des Téiens qui, pour échapper au joug des Perses, allèrent s'établir à Abdère sur les côtes de la Thrace, dans la 59[e] olympiade (541 ans avant J.-C.). Il passa les plus belles années de sa vie auprès de Polycrate, tyran de Samos, jouissant de l'intimité de ce prince et des plaisirs de sa cour, la plus voluptueuse qui fût alors, refusant ses dons, mais lui disputant ses beaux amis sans perdre sa faveur. Il est vrai que ses vers étaient pleins des louanges du tyran, dont il savait adoucir l'âme par le charme de son art. Après la mort de Polycrate, qui finit misérablement en 1023 un règne de onze années, Anacréon se rendit à Athènes sur une galère à cinquante rames, que lui dépêcha par honneur Hipparque, fils de Pisistrate, jaloux de compter parmi les poëtes dont il était entouré le chantre déjà célèbre des Amours et des Grâces. Ce fut à la cour de ce tyran nouveau qu'Anacréon connut Simonide de Céos, autre grand lyrique ionien, qui devait lui sur-

vivre, et lui consacrer une double épitaphe. Il y chanta comme lui, mais sur un ton moins grave, les nobles Athéniens. Peu fait d'ailleurs pour les orages de la liberté, lorsque Hipparque fut tombé sous le poignard d'Harmodius et d'Aristogiton, il retourna à Téos, sa première patrie. Là encore, au bout de quelques années, une révolution vint troubler ce repos, que chérissait par-dessus tout Anacréon. L'Ionie s'étant soulevée contre le grand roi, il se vit forcé d'échanger une seconde fois le séjour de Téos contre celui d'Abdère. Cependant il serait revenu mourir à Téos, si l'on en croit les vers de Simonide; un pepin de raisin l'étrangla, dit-on, au passage. Ce qui est plus sûr, c'est qu'il prolongea son existence jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Les Téiens gravèrent son image sur leurs monnaies, et les Athéniens, pour rendre hommage à la mémoire du poëte qui les avait charmés, lui élevèrent une statue sur l'Acropolis; elle le représentait chantant des vers inspirés par l'ivresse.

En effet, la vie d'Anacréon, pour nous servir de l'expression heureuse d'un des auteurs de l'*Anthologie* qui l'ont célébré, fut une longue libation aux Muses, à Bacchus et à l'Amour. Sa poésie, en grande partie érotique, fut un reflet de sa vie. Épris du beau dans tous les genres, et trop fidèle aux mœurs de son temps, il chanta avec délices les attraits de Smerdias, la chevelure de Cléobule, et surtout Bathylle, le gracieux joueur de flûte. Mais de même qu'il composait à jeun ces chansons bachiques qui respiraient l'ivresse, de même, dans ses vers amoureux, en s'exaltant jusqu'au délire de la passion, il avait su garder la loi sévère du beau. C'est là sans doute ce qui donnait à ses chants ce caractère de dignité que l'antiquité y reconnaissait, aussi bien que dans ceux de Sappho, mais qui contraste singulièrement avec la grâce frivole et un peu banale de la plupart des pièces que nous sommes habitués à regarder comme les ouvrages d'Anacréon. Les anciens possédaient de lui cinq livres de poésies non moins variées par le fond que par la forme, des hymnes, des élégies, des ïambes, outre les chansons bachiques et érotiques. Le dialecte ionien y regnait dans toute sa pureté, et le rhythme en était fort savant : Anacréon s'y montrait aussi grand poete que les illustres lyriques, ses contemporains ou ses devanciers, auxquels l'associèrent dans la suite les critiques d'Alexandrie. Tel on l'entrevoit encore çà et là dans les fragments assez nombreux qui nous ont été transmis de ses ouvrages authentiques, par les citations qu'en ont faites les auteurs de l'antiquité. Toutefois, même dans ces fragments, les idées qui dominent sont celles de l'amour et du vin; et, quant au mètre, on y rencontre frequemment le vers léger et facile qu'Anacréon parait avoir affectionné, et qui prit de lui le nom d'*anacréontique*, transporte de bonne heure au genre dont il fut regarde comme le type. A ce genre appartiennent cinquante-cinq petites pièces connues sous le nom d'*Odes d'Anacréon*, et qui ont été publiées pour la première fois par H. Estienne, à Paris, en 1554, d'après deux manuscrits mal à propos devenus suspects, parce que l'éditeur avait négligé de les désigner. Elles se sont retrouvées, avec une disposition différente et un bien meilleur texte, à la suite de l'*Anthologie* de Constantin Céphalas, dans un manuscrit de la bibliothèque Palatine à Heidelberg, transporté à la Vaticane de Rome, d'après lequel Jos. Spaletti les a fait graver en *fac-simile* dans sa magnifique édition donnée à Rome en 1781. Tout porte à croire qu'à un très-petit nombre d'exceptions près, ces chansons anacréontiques, de mérites fort divers, ne sont que des imitations d'Anacréon, faites à des époques non moins diverses, beaucoup dans les premiers siècles de notre ère seulement. La plupart ne manquent ni d'esprit, ni de finesse, ni même d'une certaine naïveté; mais la véritable inspiration poétique n'y apparait que de loin en loin; la langue d'ailleurs, qui n'est plus l'ancien ionien, et la mesure des vers souvent négligée à l'excès, suffiraient pour motiver l'arrêt de la critique contre ces productions agréables en elles-mêmes, mais peu dignes du grand maître dont elles ont usurpé le nom. L'on n'en saurait dire autant des épigrammes d'Anacréon reçues par Méléagre dans son *Anthologie*, et qui se sont perpétuées jusqu'à nous dans celles de ses successeurs. Le caractère de ces inscriptions, d'une simplicité parfaite, garantit l'authenticité de la plupart d'entre elles. On les trouve réunies aux fragments également authentiques, à la suite des odes dites d'Anacréon, dans les éditions de Fischer, dont la dernière, la plus complète de toutes, et où sont discutées au long les questions touchées ici, parut en 1793, in-8°; dans celles de Brunck, 1778 et 1786, in-16 et in-32; et dans la petite et précieuse édition de M. Boissonade (tom. I de sa Collection des poëtes grecs), Paris, 1823, in-24, qui y a joint les Anacréontiques de Basilius, de Julianus, et de Paul le Silentiaire. L'édition la plus estimée est celle de Bergk, Leipz., 1834, in-8°.

Anacréon, sans parler des imitations nombreuses qu'il a produites dans les temps modernes, a été fréquemment traduit dans toutes les langues, notamment en français par madame Dacier et Longepierre, par MM. Gail, de Saint-Victor et Veissier-Descombes. La traduction du second et celles des deux derniers sont en vers. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les éditions, traductions, imitations d'Anacréon; on en trouve la liste à peu près complète dans G. Hoffmann, *Lexicon Bibliographicum, Script. Græcor.*, t. I, p. 128-146. [M. Guigniaut, dans l'*Encyc. des g. du m.*]

Vossius, *Des poëtes grecs*, c. 4. — Wolper, *De Antiquitate carminum Anacreonteorum*; Leipz., 1825, in-8°. — Müller, *Histoire de la littérature de l'ancienne*

Grèce, t. I; p. 180. — Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. I, p. 350.

ANAFESTE (*Paul Luc*), ou PAOLUCCIO ANAFESTO Ier, doge de Venise, mort en 717. Les différends qui existaient entre les chefs ou tribuns des îles vénitiennes aboutirent à une magistrature unique, dont Anafeste fut investi, dans une assemblée présidée en 697 à Héraclée, par Christophe, patriarche de Grado. En 715, Anafeste fit un traité avec Luitprand, roi de Lombardie, qui fixa les limites de l'État de Venise compris entre les deux Piaves.

Daru, *Histoire de Venise*.

***ANAGNOSTES** (*Jean*), historien byzantin, natif de Thessalonique, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il a laissé une description de la prise de Thessalonique par les Turcs en 1430, dont il fut témoin. Sur l'invitation d'Amurat II, il revint dans sa ville natale; mais, peu de temps après, tous ses biens furent confisqués. A sa narration de la prise de Thessalonique est jointe une monodie ou lamentation en prose sur cet événement. Allatius publia les deux écrits, avec une version latine, dans ses Σύμμικτα.

Allatius, Σύμμικτα, édit. de Cologne, 1653, p. 317-380, — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*, édit. de 1743, appendice, p. 130. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. de Harles, t. VII, p. 804. — Hankius, *De Byzantinarum rerum scriptoribus græcis*, p. 636-639.

ANAN (*Ben Shophet*), rabbin, vivait vers 260 ou 270 de J.-C. R Mordecai, dans son ouvrage sur les Caraïtes, cité par Wolff, dit qu'Anan vivait vers 3980 A. M. (220 A. D.), et l'appelle Ben Shophet. On lui attribue : *Seder Elijahu Rabba* (la grande ordonnance d'Elijah), et *Seder Elijahu Zuta* (la petite ordonnance moindre d'Elijah), imprimées par Daniello Zanetti; Venise, 1598, in-4°.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 145, 146, 953, 954, 1094; III, 1095. — Bartoloocci, *Biblioth. mag. rabbin.*, I, 133, 182; IV, 287, 308. — Plantavius, *Biblioth. rabbin.*, n° 753.

ANAN ou **ANANUS** (*Ben David*), rabbin, vivait au milieu du huitième siècle de notre ère. Il passe pour le restaurateur ou même le fondateur des doctrines caraïtiques; ses partisans le représentent comme le défenseur de la loi pure contre les traditions de Hillel. Le peu de fragments qui restent des ouvrages d'Anan sont dispersés dans les écrits appartenant à sa secte. D'après Mordecai, il avait écrit un commentaire sur le Pentateuque.

Wolf, *Biblioth. hebraica*, I, 984, 088. — De Rossi, *Dizionar. storico degli autor. ebr.*, I, 51, 52. — R. Mordecai Nissan, *Dod.* (*Mordecai*, éd. Wolff, 47-73. R. Simon, *Hist. critique du Vieux-Testament*, 162.

ANANIA (*Joannes* DE), *Jean* **D'ANANIE** ou **D'AGNANY**, jurisconsulte italien, né dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort en 1458. Il s'appelait *Anania*, du nom d'une ville très-ancienne du Latium, et professa le droit civil et canonique à Bologne. Parmi ses ouvrages, on cite : 1° des commentaires sur le 5e livre des Décrétales, et un volume de *Consultations*; — 2° *De Revocatione feudi alienati*; Lugduni, 1546, in-4°; — 3° *De Magia et Maleficiis*; Lugduni, 1669, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*. — Baldus Perusinus, *In usus feudorum commentaria*, etc.; Lyon, 1550, in-fol.

***ANANIA** (*Jean-Laurent*), archéologue italien, natif de Taverna, ville de la Calabre, mort vers 1582. Sa réputation d'érudit lui procura le patronage de Caraffa, archevêque de Naples, qui l'accueillit dans sa maison. Après la mort de son protecteur en 1576, Anania se retira dans sa ville natale, où il s'occupa exclusivement de l'étude des sciences magiques et naturelles. On a de lui deux ouvrages fort curieux, intitulés *l'universale Fabrica del Mondo, ovvero Cosmografia divisa in quattro trattati*; Venise, 1576, in-4°, dédié à la princesse Sforza d'Aragon; 2e édition, Venise, 1582; 3e édition, Venise, 1596; — *De natura Dæmonum Libri quatuor*; Venetiis, 1581, in-12; réimprimé à Venise, 1682 et 1589; à Lyon, 1620; à Rome, 1651, et dans le *Malleus Malificorum*; Lyon, 1669. Ce livre traite de l'origine des démons et de leur influence sur les hommes. — On attribue encore à Anania deux opuscules (inédits) : *De Fortuna* et *Contra Hebræos*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ANANIA SHIRACUNENSIS**, mathématicien arménien, surnommé *le Calculateur*, vivait au septième siècle. Il visita la plus grande partie de l'empire grec; il étudia à Trébisonde sous Tikicus, et fonda une école d'où sortirent Hermon, Tiridates, Azarias, Ézéchiel, et Cyriacus.

Anania a composé un grand ouvrage divisé en quatre livres, et intitulé *Kalandar*; on en trouve une copie dans le monastère de Saint-Lazare à Venise. Le premier livre traite de l'astronomie contre les astrologues; le second, des poids et mesures (publié à Venise, en 1821, par les moines de Saint-Lazare); le troisième comprend les mathémathiques en général, et le quatrième, l'arithmétique. On attribue encore à Anania deux homélies : l'une sur la contrition, l'autre sur l'humilité.

Sukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*; Venise, 1829, p. 41.

ANANIAS ou **ANANIAH**, nom commun à plusieurs personnages bibliques, dont le plus ancien est celui qui, sous le nom de Sidrach, fut jeté, vers l'an 590 avant J.-C., avec Misach et Abdénago, dans une fournaise ardente, par suite du refus d'adorer la statue de Nabuchodonosor. On sait que ces trois hommes furent épargnés miraculeusement, l'ange du Seigneur ayant amorti, pour les sauver, l'action des flammes (Daniel, ch. I et III).

Le second Ananias tomba mort aux pieds de Saint-Pierre, en même temps que sa femme Saphire; voici à quelle occasion :

La communauté des biens s'établissait au sein de la famille, peu nombreuse encore, qui s'était ralliée autour de la croix du Christ. Environnés d'hommes privés de tout moyen de subsistance,

et qu'ils regardaient néanmoins comme des frères, les chrétiens mieux partagés de la fortune firent le sacrifice de leurs biens-fonds, qu'ils vendirent pour *en mettre le prix aux pieds des apôtres*. Ananias était de ce nombre. Après s'en être concerté avec sa femme, il vendit son bien et en remit le produit à saint Pierre, sans lui avouer qu'il en retenait une partie pour son usage. Mais il ne put tromper l'apôtre, qui lui reprocha son manque de foi en donnant pour un sacrifice complet l'abandon d'une partie seulement de sa fortune, que pourtant rien ne l'aurait empêché de garder tout entière. Frappé des paroles sévères de l'apôtre, Ananie tombe aussitôt sans connaissance. (*Act. Apost.*, V, 1-10.)

Le troisième Ananias fut grand-prêtre des Juifs, en l'an 49 de l'ère chrétienne. Accusé, dans la neuvième année de son pontificat, d'avoir tenté d'armer les Juifs contre les Romains, il alla se justifier à Rome, d'où il revint pleinement absous. A son retour, et sans doute pour témoigner de son zèle, il persécuta les chrétiens, et fit comparaître devant lui saint Paul, arrêté par les troupes Romaines préposées à la garde du temple, et qui avait déclaré qu'il était citoyen romain. « Mes frères, dit l'apôtre, j'ai vécu jusqu'ici devant Dieu dans une bonne conscience. » — Ananias lui répondit en le faisant souffleter. — « Dieu te punira, muraille blanche, répliqua saint Paul. » Quelques années plus tard Ananias fut destitué de ses fonctions par Agrippa et massacré par des séditieux commandés par son propre fils.

Act. Apost. XXIII et XXIV. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, X, 516, 9.

* **ANANIAS**, peintre et messager d'Abgar, roi d'Édesse en Mésopotamie, vivait dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Au rapport de Jean de Damas, de Nicéphore, de Cédrène et d'autres, Abgar, atteint d'une maladie grave, et ayant entendu parler des miracles de Jésus en Judée, envoya Ananias à Jérusalem avec une lettre, pour prier le Christ de venir auprès de lui à Édessa. Dans le cas où Ananias n'aurait pu le déterminer à se rendre à Édessa, il devait en faire le portrait fidèle et l'apporter au roi. Ananias remit la lettre, et examina avec soin la figure du Christ : embarrassé par la foule qui l'entourait, il se retira à quelque distance pour commencer le portrait. Mais, soit à cause des mouvements que le Christ faisait, soit à cause du rayonnement de sa figure, Ananias ne put achever sa tâche. Or, le Christ, connaissant la demande d'Abgar, demanda de l'eau, s'en lava la figure, et l'essuya avec une toile qu'il remit à Ananias, avec une réponse pour Abgar. Or sur la toile se trouva imprimée la figure du Christ (ἐναπεμάξατο τῷ ἱματίῳ τὸ ἑαυτοῦ ἀπεικόνισμα).

Ananias porta le portrait à son maître, qui l'eut en grande vénération, et fut guéri.

On conserve, dans l'église de Saint-Pierre à Rome, l'image du Christ, imprimée sur une toile, et appelée la *Sancta Veronica*, ou la *Sainte image véritable*. Cette toile avait été, selon la tradition, offerte au Sauveur par une femme, au moment où il tomba accablé sous le poids de sa croix; et, en s'en essuyant, il y avait laissé l'impression de son image. Il en est fait mention dans beaucoup de documents de l'Église. Ainsi, dans un ancien missel de Mayence de l'an 1493, on trouve une litanie de *Sancta Veronica, seu Vultu Domini*. En 1249, Urbain IV, alors chapelain du pape Innocent IV, donna une copie de ce portrait au couvent des religieux de Montreuil.

Evagrius, *Hist.* I, IV, c. 27. — Joannes Damascenus, *De fide orthodoxa*, l. IV, c. 16. — Cedrenus, *Annal.*, p. 148, ed. Xyland. — Chifflet, *De linteis sepulchralibus Christi Servatoris Crisis historica*, c. 23, 24. — Gretser, *Syntagma de imaginibus manu non factis, deque aliis a S. Luca pictis*; in-fol.; Paris, 1625. — Tili, *Descrizione delle pitture, etc., di Roma*.

* **ANANUS** l'aîné, fils de Seth, fut nommé grand prêtre des Juifs vers l'an 7 de notre ère, par Cyrénius, gouverneur de la Syrie. Il succéda à Joazar, fils de Simon, et posséda la souveraine sacrificature pendant environ dix ans. Il fut déposé par Valerius Gratus, le premier *procurator* de la Judée, nommé par l'empereur Tibère. C'est l'*Annas* des évangélistes, devant lequel fut conduit Jésus-Christ après son arrestation dans le jardin de Gethsemané. Il envoya le prisonnier devant Caïphe, alors grand prêtre en exercice, et gendre d'Ananus.

Il paraît avoir présidé le sanhédrin, lorsque les apôtres saint Pierre et saint Jean furent amenés devant ce conseil. Il appartenait probablement à la secte des sadducéens ; et cinq de ses fils (Éléazar, Jonathan, Théophile, Mathias, et Ananus) obtinrent la dignité de grand prêtre.

Saint Luc, III, 2. — Saint Jean, XVIII, 13, 24. — Actes des Apôtres, IV, 6; V, 17. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, XVIII, 2; XX, 9.

* **ANANUS** le jeune, fils du précédent, mort vers l'an 67 de notre ère. Il fut nommé grand prêtre par Agrippa le jeune, dans l'intervalle qui s'écoula depuis la mort de Festus, *procurator* de la Judée, jusqu'à l'arrivée de son successeur Albinus. Il était, comme son père, sadducéen, et par conséquent sévère dans la punition des criminels. Il fut, au bout de trois mois, révoqué de ses fonctions.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XX, 9; *De bell. Jud.*, IV, 3.

ANAPIUS et **AMPHINOMUS**, deux frères, natifs de Catane en Sicile, ont été célébrés pour leur amour filial. Pendant une éruption de l'Etna, ils prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, et les emportèrent ainsi hors de la ville; la lave brûlante les atteignit, dit-on, et se sépara en deux sans leur faire aucun mal. On leur éleva des statues à Catane, et on leur décerna même des honneurs divins, sous le nom de *frères pieux*. Silius rappelle leur souvenir en parlant de Catane :

Tum Catane nimium ardenti vicino Typhæo,
Et generasse Pios quondam celeberrima Fratres.

Grèce, t. I; p. 180. — Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. I, p. 350.

ANAFESTE (*Paul Luc*), ou PAOLUCCIO ANAFESTO Ier, doge de Venise, mort en 717. Les différends qui existaient entre les chefs ou tribuns des îles vénitiennes aboutirent à une magistrature unique, dont Anafeste fut investi, dans une assemblée présidée en 697 à Héraclée, par Christophe, patriarche de Grado. En 715, Anafeste fit un traité avec Luitprand, roi de Lombardie, qui fixa les limites de l'État de Venise compris entre les deux Piaves.

Daru, *Histoire de Venise*.

***ANAGNOSTES** (*Jean*), historien byzantin, natif de Thessalonique, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il a laissé une description de la prise de Thessalonique par les Turcs en 1430, dont il fut témoin. Sur l'invitation d'Amurat II, il revint dans sa ville natale; mais, peu de temps après, tous ses biens furent confisqués. A sa narration de la prise de Thessalonique est jointe une monodie ou lamentation en prose sur cet événement. Allatius publia les deux écrits, avec une version latine, dans ses Σύμμικτα.

Allatius, Σύμμικτα, édit. de Cologne, 1653, p. 317-380, — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria*, édit. de 1743, appendice, p. 130. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. de Harles, t. VII, p. 804. — Hankius, *De Byzantinarum rerum scriptoribus græcis*, p. 636-639.

ANAN (*Ben Shophet*), rabbin, vivait vers 260 ou 270 de J.-C. R. Mordecai, dans son ouvrage sur les Caraïtes, cité par Wolff, dit qu'Anan vivait vers 3980 A. M. (220 A. D.), et l'appelle Ben Shophet. On lui attribue : *Seder Elijahu Rabba* (la grande ordonnance d'Elijah), et *Seder Elijahu Zuta* (la petite ordonnance moindre d'Elijah), imprimées par Daniello Zanetti; Venise, 1598, in-4°.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 145, 146, 953, 954, 1094; III, 1095. — Bartoloccci, *Biblioth. mag. rabbin.*; I, 133, 182; IV, 287, 308. — Plantavius, *Biblioth. rabbin.*, n° 753.

ANAN ou **ANANUS** (*Ben David*), rabbin, vivait au milieu du huitième siècle de notre ère. Il passe pour le restaurateur ou même le fondateur des doctrines caraïtiques; ses partisans le représentent comme le défenseur de la loi pure contre les traditions de Hillel. Le peu de fragments qui restent des ouvrages d'Anan sont dispersés dans les écrits appartenant à sa secte. D'après Mordecai, il avait écrit un commentaire sur le Pentateuque.

Wolf, *Biblioth. hebraica*, I, 954, 055. — De Rossi, *Dizionar. storico degli autor. ebr.*, I, 51, 52. — R. Mordecai Nissan, *Dod.* (*Mordecai*, éd. Wolff, 47-73. R. Simon, *Hist. critique du Vieux-Testament*, 162.

ANANIA (*Joannes* DE), *Jean* D'ANANIE ou D'AGNANY, jurisconsulte italien, né dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort en 1458. Il s'appelait *Anania*, du nom d'une ville très-ancienne du Latium, et professa le droit civil et canonique à Bologne. Parmi ses ouvrages, on cite : 1° des commentaires sur le 5e livre des Décrétales, et un volume de *Consultations*; — 2° *De Revocatione feudi alienati*; Lugduni, 1546, in-4°; — 3° *De Magia et Maleficiis*; Lugduni, 1669, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Orlandi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*. — Baldus Perusinus, *In usus feudorum commentaria*, etc.; Lyon, 1550, in-fol.

***ANANIA** (*Jean-Laurent*), archéologue italien, natif de Taverna, ville de la Calabre, mort vers 1582. Sa réputation d'érudit lui procura le patronage de Caraffa, archevêque de Naples, qui l'accueillit dans sa maison. Après la mort de son protecteur en 1576, Anania se retira dans sa ville natale, où il s'occupa exclusivement de l'étude des sciences magiques et naturelles. On a de lui deux ouvrages fort curieux, intitulés *l'universale Fabrica del Mondo, ovvero Cosmografia divisa in quattro trattati*; Venise, 1576, in-4°, dédié à la princesse Sforza d'Aragon; 2e édition, Venise, 1582; 3e édition, Venise, 1596; — *De natura Dæmonum Libri quatuor*; Venetiis, 1581, in-12; réimprimé à Venise, 1682 et 1589; à Lyon, 1620; à Rome, 1651, et dans le *Malleus Maleficorum*; Lyon, 1669. Ce livre traite de l'origine des démons et de leur influence sur les hommes. — On attribue encore à Anania deux opuscules (inédits) : *De Fortuna* et *Contra Hebræos*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ANANIA SHIRACUNENSIS**, mathématicien arménien, surnommé *le Calculateur*, vivait au septième siècle. Il visita la plus grande partie de l'empire grec; il étudia à Trébisonde sous Tikicus, et fonda une école d'où sortirent Hermon, Tiridates, Azarias, Ézéchiel, et Cyriacus.

Anania a composé un grand ouvrage divisé en quatre livres, et intitulé *Kalandar*; on en trouve une copie dans le monastère de Saint-Lazare à Venise. Le premier livre traite de l'astronomie contre les astrologues; le second, des poids et mesures (publié à Venise, en 1821, par les moines de Saint-Lazare); le troisième comprend les mathémathiques en général, et le quatrième, l'arithmétique. On attribue encore à Anania deux homélies : l'une sur la contrition, l'autre sur l'humilité.

Sukias Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*; Venise, 1829, p. 41.

ANANIAS ou **ANANIAH**, nom commun à plusieurs personnages bibliques, dont le plus ancien est celui qui, sous le nom de Sidrach, fut jeté, vers l'an 590 avant J.-C., avec Misach et Abdénago, dans une fournaise ardente, par suite du refus d'adorer la statue de Nabuchodonosor. On sait que ces trois hommes furent épargnés miraculeusement, l'ange du Seigneur ayant amorti, pour les sauver, l'action des flammes (Daniel, ch. I et III).

Le second Ananias tomba mort aux pieds de Saint-Pierre, en même temps que sa femme Saphire; voici à quelle occasion :

La communauté des biens s'établissait au sein de la famille, peu nombreuse encore, qui s'était ralliée autour de la croix du Christ. Environnés d'hommes privés de tout moyen de subsistance,

et qu'ils regardaient néanmoins comme des frères, les chrétiens mieux partagés de la fortune firent le sacrifice de leurs biens-fonds, qu'ils vendirent pour *en mettre le prix aux pieds des apôtres*. Ananias était de ce nombre. Après s'en être concerté avec sa femme, il vendit son bien et en remit le produit à saint Pierre, sans lui avouer qu'il en retenait une partie pour son usage. Mais il ne put tromper l'apôtre, qui lui reprocha son manque de foi en donnant pour un sacrifice complet l'abandon d'une partie seulement de sa fortune, que pourtant rien ne l'aurait empêché de garder tout entière. Frappé des paroles sévères de l'apôtre, Ananie tombe aussitôt sans connaissance. (*Act. Apost.*, V, 1-10.)

Le troisième Ananias fut grand-prêtre des Juifs, en l'an 49 de l'ère chrétienne. Accusé, dans la neuvième année de son pontificat, d'avoir tenté d'armer les Juifs contre les Romains, il alla se justifier à Rome, d'où il revint pleinement absous. A son retour, et sans doute pour témoigner de son zèle, il persécuta les chrétiens, et fit comparaître devant lui saint Paul, arrêté par les troupes Romaines préposées à la garde du temple, et qui avait déclaré qu'il était citoyen romain. « Mes frères, dit l'apôtre, j'ai vécu jusqu'ici devant Dieu dans une bonne conscience. » — Ananias lui répondit en le faisant souffleter. — « Dieu te punira, muraille blanche, répliqua saint Paul. » Quelques années plus tard Ananias fut destitué de ses fonctions par Agrippa et massacré par des séditieux commandés par son propre fils.

Act. Apost. XXIII et XXIV. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, X, 816, 9.

* **ANANIAS**, peintre et messager d'Abgar, roi d'Édesse en Mésopotamie, vivait dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Au rapport de Jean de Damas, de Nicéphore, de Cédrène et d'autres, Abgar, atteint d'une maladie grave, et ayant entendu parler des miracles de Jésus en Judée, envoya Ananias à Jérusalem avec une lettre, pour prier le Christ de venir auprès de lui à Édessa. Dans le cas où Ananias n'aurait pu le déterminer à se rendre à Édessa, il devait en faire le portrait fidèle et l'apporter au roi. Ananias remit la lettre, et examina avec soin la figure du Christ : embarrassé par la foule qui l'entourait, il se retira à quelque distance pour commencer le portrait. Mais, soit à cause des mouvements que le Christ faisait, soit à cause du rayonnement de sa figure, Ananias ne put achever sa tâche. Or, le Christ, connaissant la demande d'Abgar, demanda de l'eau, s'en lava la figure, et l'essuya avec une toile qu'il remit à Ananias, avec une réponse pour Abgar. Or sur la toile se trouva imprimée la figure du Christ (ἐναπεμάξατο τῷ ἱματίῳ τὸ ἑαυτοῦ ἀπεικόνισμα).

Ananias porta le portrait à son maître, qui l'eut en grande vénération, et fut guéri.

On conserve, dans l'église de Saint-Pierre à Rome, l'image du Christ, imprimée sur une toile, et appelée la *Sancta Veronica*, ou la *Sainte image véritable*. Cette toile avait été, selon la tradition, offerte au Sauveur par une femme, au moment où il tomba accablé sous le poids de sa croix; et, en s'en essuyant, il y avait laissé l'impression de son image. Il en est fait mention dans beaucoup de documents de l'Église. Ainsi, dans un ancien missel de Mayence de l'an 1493, on trouve une litanie de *Sancta Veronica, seu Vultu Domini*. En 1249, Urbain IV, alors chapelain du pape Innocent IV, donna une copie de ce portrait au couvent des religieux de Montreuil.

Evagrius, *Hist.* I, IV, c. 27. — Joannes Damascenus, *De fide orthodoxa*, l. IV, c. 16. — Cedrenus, *Annal.*, p. 148, ed. Xyland. — Chifflet, *De linteis sepulchralibus Christi Servatoris Crisis historica*, c. 23, 24. — Gretser, *Syntagma de imaginibus manu non factis, deque aliis a S. Luca pictis*; in-fol.; Paris, 1625. — Tili, *Descrizione delle pitture, etc., di Roma*.

* **ANANUS** l'aîné, fils de Seth, fut nommé grand prêtre des Juifs vers l'an 7 de notre ère, par Cyrénius, gouverneur de la Syrie. Il succéda à Joazar, fils de Simon, et posséda la souveraine sacrificature pendant environ dix ans. Il fut déposé par Valerius Gratus, le premier *procurator* de la Judée, nommé par l'empereur Tibère. C'est l'*Annas* des évangélistes, devant lequel fut conduit Jésus-Christ après son arrestation dans le jardin de Gethsemané. Il envoya le prisonnier devant Caïphe, alors grand prêtre en exercice, et gendre d'Ananus.

Il paraît avoir présidé le sanhédrin, lorsque les apôtres saint Pierre et saint Jean furent amenés devant ce conseil. Il appartenait probablement à la secte des sadducéens; et cinq de ses fils (Éléazar, Jonathan, Théophile, Mathias, et Ananus) obtinrent la dignité de grand prêtre.

Saint Luc, III, 2. — Saint Jean, XVIII, 13, 24. — Actes des Apôtres, IV, 6; V, 17. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XVIII, 2; XX, 9.

* **ANANUS** le jeune, fils du précédent, mort vers l'an 67 de notre ère. Il fut nommé grand prêtre par Agrippa le jeune, dans l'intervalle qui s'écoula depuis la mort de Festus, *procurator* de la Judée, jusqu'à l'arrivée de son successeur Albinus. Il était, comme son père, sadducéen, et par conséquent sévère dans la punition des criminels. Il fut, au bout de trois mois, révoqué de ses fonctions.

Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 9; *De bell. jud.*, IV, 3.

ANAPIUS et **AMPHINOMUS**, deux frères, natifs de Catane en Sicile, ont été célébrés pour leur amour filial. Pendant une éruption de l'Etna, ils prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, et les emportèrent ainsi hors de la ville; la lave brûlante les atteignit, dit-on, et se sépara en deux sans leur faire aucun mal. On leur éleva des statues à Catane, et on leur décerna même des honneurs divins, sous le nom de *frères pieux*. Silius rappelle leur souvenir en parlant de Catane :

Tum Catane nimium ardenti vicino Typhæo,
Et generasse Pios quondam celeberrima Fratres.

Et Cornélius Sévérus célèbre leur dévouement dans sa description de l'Etna :

> Amphinomus fraterque pari sub munere fortes,
> Cum jam vicinis streperent incendia tectis,
> Accipiunt pigrumque patrem, matremque senilem.

Valère-Maxime, V, 4. — Sénèque, *De Beneficiis*, III, 37.

ANASCO (*Jean* DE), voyageur espagnol, natif de Séville, vivait dans la première moitié du seizième siècle. C'était un des officiers les plus actifs dans l'expédition aventureuse de Hernando de Solo en Florida, de 1539 à 1543. Il rendit de grands services et servit de guide aux Espagnols qui, après avoir descendu, en 1543, le Mississipi, revinrent sains et saufs dans la Nouvelle-Espagne. Il retourna quelque temps après dans sa patrie, où il mourut.

Herrera, *Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, édit. de 1730, décade VI, 161 ; VII, 167. — El Ynca Garcilaso de la Vega, *la Florida*, edit. de 1605, p. 97, etc. — Théodore Irving, *the Conquest of Florida under Hernando de Soto*, I, 24 ; II, 277.

ANASTASE Ier (*Anastasius*, Ἀναστάσιος), surnommé *le Dicore*, ou *Silentiaire* (*Silentiarius*), empereur d'Orient, naquit en 430 à Dyrrachium (Durazzo en Épire), d'une famille obscure, et mourut dans la nuit du 8 au 9 juillet 518. On ne sait presque rien sur la première partie de sa vie. Il fit, vers 482, naufrage sur la côte d'Égypte, et fut recueilli dans la maison de Talaïa, évêque d'Alexandrie. Après la mort de Zénon, il fut proclamé par le sénat, et couronné le 11 avril 491, à l'âge de soixante ans. Comme Anastase était plus que suspect d'hérésie, le patriarche Euphémius, avant de lui ceindre le diadème, l'obligea de signer une profession de foi orthodoxe, et d'y joindre une promesse de soutenir les décrets du concile de Chalcédoine. Son élévation à l'empire fut l'ouvrage d'Ariane, veuve de Zénon, qu'il épousa. Avant son avénement il avait fait partie du clergé de Constantinople, et avait été même élu, mais non sacré, patriarche d'Antioche. Il avait embrassé dès lors les erreurs d'Eutychès et du manichéisme; ce qui porta le patriarche Euphémius, dans la suite, à faire abattre à Constantinople la chaire où il avait enseigné.

Anastase, placé sur le trône impérial, employa tout son pouvoir à protéger les hérétiques. Lâche et hypocrite, il persécuta les évêques, fomenta des dissensions, et ne vint à bout de ses ennemis que par des bassesses, ou par l'habileté de ses généraux. Le plus dangereux de ses ennemis fut Vitalien, maître de la milice. L'intérêt de la religion servit de prétexte à la révolte de Vitalien. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois l'orthodoxie armée pour sa défense. Anastase envoie Hypace, son neveu, contre le rebelle, qui approchait de Constantinople avec une armée formidable. Hypace fut pris et enfermé dans une cage de fer, qu'on traînait dans un chariot à la suite du vainqueur. Enfin, après avoir ravagé la Scythie, la Mœsie et la Thrace, Vitalien obligea l'empereur d'entrer en négociation avec lui. Anastase promit de rappeler les évêques exilés, et de ne plus inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien congédia son armée. Vitalien vécut tranquille à la cour, avec le titre de général de la Thrace, qu'il avait dévastée. Telle était la faiblesse d'Anastase. Ce prince avait néanmoins quelques bonnes qualités naturelles, et il fit quelques actes louables : il supprima les spectacles où les hommes combattaient contre des bêtes, il abolit la vénalité des charges, l'impôt sur les animaux domestiques, nommé *chrysargyre* (χρυσάργυρος), qui subsistait depuis Vespasien. Pour défendre Constantinople contre les incursions des barbares, il fit élever un mur d'environ dix-huit lieues d'étendue du nord au midi, et garni de tours, depuis l'une des deux mers qui baignent cette ville jusqu'à l'autre. Il fit de plus construire des aqueducs dans la ville d'Hiérapolis, bâtit un port à Césarée, et rétablit le phare d'Alexandrie. Anastase mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, après un règne de vingt-sept ans et trois mois moins quelques jours : sa mort rendit la paix à l'Église. Sa femme Ariane l'avait précédé de trois ans au tombeau. Il eut pour successeur Justin.

Évagrius. — Cédrène. — Théophane. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. VI, 531. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. VII.

ANASTASE II ou **ARTEMIUS**, empereur d'Orient, né vers le milieu du septième siècle, mort en 719. Il fut proclamé empereur à Constantinople le 4 juin 713, le lendemain de la déposition de Philippicus Bardanes, dont il était secrétaire. Son premier soin fut de rétablir la paix dans l'Église. En 715, ayant appris que le khalife Soliman se préparait à l'attaquer, il arma une flotte pour le prévenir. Mais les troupes s'étant mutinées à Rhodes, tuèrent le diacre Jean leur chef, obligèrent Théodore, receveur des impôts à Adramite, en Natolie, de se mettre à leur tête, et le proclamèrent empereur. Anastase, au premier bruit de cette révolte, sortit de Constantinople, après y avoir laissé une forte garnison, et se rendit à Nicée. Les rebelles marchèrent sur Constantinople, et s'emparèrent de la ville impériale après six mois de siége. Anastase, jugeant alors qu'il ferait de vains efforts pour se maintenir sur le trône, traita avec Théodore pour avoir la vie sauve. Il se retira dans un cloître à Thessalonique, après deux ans sept mois et douze jours de règne. Dégoûté bientôt de la vie monastique, ce prince implora le secours des Bulgares pour remonter sur le trône. Ces nouveaux auxiliaires l'emmenèrent jusqu'aux portes de Constantinople; mais, séduits par l'or de Léon l'Isaurien, ils le livrèrent à cet empereur, qui lui fit trancher la tête.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 267. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. IX, p. 24.

ANASTASE Ier (saint), mort le 14 décembre 401, selon les Bollandistes et Muratori, élu pape en 398. Il succéda à Siricius un an après la mort

de saint Ambroise. Ce fut sous son pontificat que florissaient saint Chrysostome, saint Augustin et saint Jérôme, et que l'on tenait plusieurs conciles à Carthage, à Constantinople, à Éphèse et à Tolède. L'évêque de Rome y prit une part peu importante. L'acte le plus saillant d'Anastase, ce fut la réconciliation de l'Église de Rome avec celle d'Antioche, après un schisme de dix-sept ans. — Parmi les lettres qu'on attribue à ce pape, il y en a deux apocryphes : l'une est une épître adressée à un certain Nerenianus; l'autre est adressée aux évêques allemands : elle ordonne que les fidèles restent debout, dans les églises, pour entendre l'évangile; que les néophytes ne reçoivent la prêtrise que sur la recommandation de cinq évêques; et que les manichéens, chassés de Rome, ne soient point accueillis en Allemagne. Ces deux lettres sont évidemment supposées; car la première est postérieure à la mort de saint Anastase, et la dernière est antérieure à son avénement au pontificat. Elles ont été publiées dans Constant, *Epistolæ Romanorum pontificum*, in-fol.

Saint Anastase s'opposa vivement aux doctrines d'Origène, dont il condamna le livre Περὶ ἀρχῶν (des Principes), traduit par Rufin. Saint Jérôme le loue beaucoup dans cette circonstance, et l'appelle un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté et d'une sollicitude apostolique (*Epist. ad Demetriadem, de serv. Virg.*).

Saint Augustin, *epist.* 165. — Saint Jérôme, *epist.* 16. — Socrate, liv. VII, c. 9. — Sozomène, liv. VIII, c. 24. — Théodoret, liv. V, c. 23. — L'abbé Receveur, *Histoire de l'Église*.

ANASTASE II, originaire de Rome, élu pape le 25 novembre 496, le jour même où Clovis reçut le baptême. Car il écrivit à ce roi : « Nous nous réjouissons, très-cher fils, de ce que tu sois devenu chrétien au moment de notre avénement. » Son règne fut très-court; car il mourut le 17 novembre 498, après avoir vainement essayé de faire cesser le différend qui s'était élevé entre les Églises de Rome et celle d'Orient à propos de la question de savoir si le nom d'Acacius, patriarche de Constantinople, accusé d'eutychianisme, devait être rayé ou maintenu dans les *Diptyques* (archives impériales). Anastase fut d'avis de le rayer; ce à quoi l'empereur se refusa. Outre sa lettre à Clovis, on en a une autre adressée à l'empereur de Constantinople, et publiée par Labbe dans le *Recueil des conciles*. Baluze a donné quelques fragments d'Anastase, relatifs au schisme d'Orient.

Labbe, *Concilia*, t. IV, p. 1278. — Baluzius, *Nova collecta conciliorum*, p. 1457. — Baronius, *Annal.*, A. D. 496.

ANASTASE, antipape en 855. *Voy.* BENOIT III.

ANASTASE III, élu pape en 911, mort en 913. Il était fils d'un certain Lucien, et succéda à Sergius III. Son gouvernement, qui ne dura que deux ans et environ deux mois, fut doux et modéré. On n'en a pas d'autre détail.

Baronius. Moreri.

***ANASTASE** (*antipape*), cardinal de Saint-Marcel, soutenait, en 855 et 856, la cause des empereurs Lothaire et Louis, dans leur lutte contre Benoît III. Il fut placé sur le trône pontifical par la force militaire; mais le peuple et le clergé de Rome refusèrent de le reconnaître.

Baronius. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

ANASTASE IV, Romain, pape, mort le 2 décembre 1154, succéda à Eugène III le 9 juillet 1153; il se nommait *Conrad*, et avait été chanoine régulier. Honorius II, son parent, l'avait fait évêque de Sabine et cardinal. Il favorisa l'ordre religieux militaire de Saint-Jean de Jérusalem, dont la fondation datait de quelques années. La haute sagesse dont il avait fait preuve dans le gouvernement de Rome sous le pontificat d'Innocent II ne l'abandonna pas, depuis sa promotion, à l'égard de l'empereur Frédéric. Il donna des marques de charité pendant la famine presque universelle qui dura autant que son pontificat. On trouve des lettres de ce pontife dans le tome IX de la Collection des conciles de Labbe.

Labbe, *Concilia*, t. X, p. 1122. — Platine, *Vit. Pontif.* — Génébrard, *in Chron.*

***ANASTASE**, prêtre (*presbyter*) de Constantinople, énonça le premier, en 428 de J.-C., dans un sermon sur la sainte Vierge, une doctrine particulière qui fut aussitôt acceptée et propagée par Nestorius. Il soutenait que la Vierge ne devait pas être appelée *Théotokos*, mère de Dieu, mais *Christotokos*, mère du Christ, puisque Dieu ne pouvait ni naître ni mourir. Telle fut l'origine du nestorianisme.

Evagrius.

ANASTASE Ier, patriarche de Constantinople, né dans la seconde moitié du septième siècle, mort vers la fin de l'an 753. Il favorisa la secte des iconoclastes, et se fit nommer, le 22 janvier de l'an 730, à la place du patriarche Germain, dont il avait été le disciple. Son élection fut le fruit de sa perfidie. L'empereur Léon en le nommant patriarche exigea de lui de l'aider dans la destruction des images. Anastase tint parole, et fit commencer sa tâche par la destruction de l'image du Christ qui était dans le vestibule du palais impérial. Il en coûta la vie à l'officier que l'empereur avait chargé de commettre ce sacrilége. Comme cet officier était monté sur l'échelle pour abattre l'image, des femmes le firent tomber, et aussitôt il fut mis en pièces. L'empereur vengea sa mort par le massacre de ceux qui en avaient été les auteurs et les complices. Mais le patriarche eut son tour. L'an 743, au mois de novembre, l'empereur Constantin Copronyme, après lui avoir fait crever les yeux, le fit promener dans l'hippodrome, monté sur un âne, la tête tournée vers la queue; et cela pour avoir suivi le parti d'Artabase, curopalate, et beau-frère de l'empereur. Cependant il ne le déposa point, sans doute parce qu'il n'espérait pas alors trouver un homme assez méchant pour le remplacer. Cet indigne pontife

Et Cornélius Sévérus célèbre leur dévouement dans sa description de l'Etna :

> Amphinomus fraterque pari sub munere fortes,
> Cum jam vicinis streperent incendia tectis,
> Accipiunt pigrumque patrem, matremque senilem.

Valère-Maxime, V, 4. — Sénèque, *De Beneficiis*, III, 37.

ANASCO (*Jean* DE), voyageur espagnol, natif de Séville, vivait dans la première moitié du seizième siècle. C'était un des officiers les plus actifs dans l'expédition aventureuse de Hernando de Soto en Florida, de 1539 à 1543. Il rendit de grands services et servit de guide aux Espagnols qui, après avoir descendu, en 1543, le Mississipi, revinrent sains et saufs dans la Nouvelle-Espagne. Il retourna quelque temps après dans sa patrie, où il mourut.

Herrera, *Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, édit. de 1730, décade VI, 161 ; VII, 167. — El Ynca Garcilaso de la Vega, *la Florida*, édit. de 1605, p. 97, etc. — Théodore Irving, *the Conquest of Florida under Hernando de Soto*, I, 24 ; II, 277.

ANASTASE Ier (*Anastasius*, Ἀναστάσιος), surnommé *le Dicore*, ou *Silentiaire* (*Silentiarius*), empereur d'Orient, naquit en 430 à Dyrrachium (Durazzo en Épire), d'une famille obscure, et mourut dans la nuit du 8 au 9 juillet 518. On ne sait presque rien sur la première partie de sa vie. Il fit, vers 482, naufrage sur la côte d'Égypte, et fut recueilli dans la maison de Talaïa, évêque d'Alexandrie. Après la mort de Zénon, il fut proclamé par le sénat, et couronné le 11 avril 491, à l'âge de soixante ans. Comme Anastase était plus que suspect d'hérésie, le patriarche Euphémius, avant de lui ceindre le diadème, l'obligea de signer une profession de foi orthodoxe, et d'y joindre une promesse de soutenir les décrets du concile de Chalcédoine. Son élévation à l'empire fut l'ouvrage d'Ariane, veuve de Zénon, qu'il épousa. Avant son avénement il avait fait partie du clergé de Constantinople, et avait été même élu, mais non sacré, patriarche d'Antioche. Il avait embrassé dès lors les erreurs d'Eutychès et du manichéisme; ce qui porta le patriarche Euphémius, dans la suite, à faire abattre à Constantinople la chaire où il avait enseigné.

Anastase, placé sur le trône impérial, employa tout son pouvoir à protéger les hérétiques. Lâche et hypocrite, il persécuta les évêques, fomenta des dissensions, et ne vint à bout de ses ennemis que par des bassesses, ou par l'habileté de ses généraux. Le plus dangereux de ses ennemis fut Vitalien, maître de la milice. L'intérêt de la religion servit de prétexte à la révolte de Vitalien. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois l'orthodoxie armée pour sa défense. Anastase envoie Hypace, son neveu, contre le rebelle, qui approchait de Constantinople avec une armée formidable. Hypace fut pris et enfermé dans une cage de fer, qu'on traînait dans un chariot à la suite du vainqueur. Enfin, après avoir ravagé la Scythie, la Mœsie et la Thrace, Vitalien obligea l'empereur d'entrer en négociation avec lui. Anastase promit de rappeler les évêques exilés, et de ne plus inquiéter les catholiques Ce fut à ces conditions que Vitalien congédia son armée. Vitalien vécut tranquille à la cour, avec le titre de général de la Thrace, qu'il avait dévastée. Telle était la faiblesse d'Anastase. Ce prince avait néanmoins quelques bonnes qualités naturelles, et il fit quelques actes louables : il supprima les spectacles où les hommes combattaient contre des bêtes, il abolit la vénalité des charges, l'impôt sur les animaux domestiques, nommé *chrysargyre* (χρυσάργυρος), qui subsistait depuis Vespasien. Pour défendre Constantinople contre les incursions des barbares, il fit élever un mur d'environ dix-huit lieues d'étendue du nord au midi, et garni de tours, depuis l'une des deux mers qui baignent cette ville jusqu'à l'autre. Il fit de plus construire des aqueducs dans la ville d'Hiérapolis, bâtit un port à Césarée, et rétablit le phare d'Alexandrie. Anastase mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, après un règne de vingt-sept ans et trois mois moins quelques jours : sa mort rendit la paix à l'Église. Sa femme Ariane l'avait précédé de trois ans au tombeau. Il eut pour successeur Justin.

Évagrius. — Cédrène. — Théophane. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. VI, 531. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. VII.

ANASTASE II ou **ARTEMIUS**, empereur d'Orient, né vers le milieu du septième siècle, mort en 719. Il fut proclamé empereur à Constantinople le 4 juin 713, le lendemain de la déposition de Philippicus Bardanes, dont il était secrétaire. Son premier soin fut de rétablir la paix dans l'Église. En 715, ayant appris que le khalife Soliman se préparait à l'attaquer, il arma une flotte pour le prévenir. Mais les troupes s'étant mutinées à Rhodes, tuèrent le diacre Jean leur chef, obligèrent Théodore, receveur des impôts à Adramite, en Natolie, de se mettre à leur tête, et le proclamèrent empereur. Anastase, au premier bruit de cette révolte, sortit de Constantinople, après y avoir laissé une forte garnison, et se rendit à Nicée. Les rebelles marchèrent sur Constantinople, et s'emparèrent de la ville impériale après six mois de siége. Anastase, jugeant alors qu'il ferait de vains efforts pour se maintenir sur le trône, traita avec Théodore pour avoir la vie sauve. Il se retira dans un cloître à Thessalonique, après deux ans sept mois et douze jours de règne. Dégoûté bientôt de la vie monastique, ce prince implora le secours des Bulgares pour remonter sur le trône. Ces nouveaux auxiliaires l'emmenèrent jusqu'aux portes de Constantinople; mais, séduits par l'or de Léon l'Isaurien, ils le livrèrent à cet empereur, qui lui fit trancher la tête.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 207. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. IX, p. 24.

ANASTASE Ier (saint), mort le 14 décembre 401, selon les Bollandistes et Muratori, élu pape en 398. Il succéda à Siricius un an après la mort

de saint Ambroise. Ce fut sous son pontificat que florissaient saint Chrysostome, saint Augustin et saint Jérôme, et que l'on tenait plusieurs conciles à Carthage, à Constantinople, à Éphèse et à Tolède. L'évêque de Rome y prit une part peu importante. L'acte le plus saillant d'Anastase, ce fut la réconciliation de l'Église de Rome avec celle d'Antioche, après un schisme de dix-sept ans. — Parmi les lettres qu'on attribue à ce pape, il y en a deux apocryphes : l'une est une épître adressée à un certain Nerenianus; l'autre est adressée aux évêques allemands : elle ordonne que les fidèles restent debout, dans les églises, pour entendre l'évangile; que les néophytes ne reçoivent la prêtrise que sur la recommandation de cinq évêques; et que les manichéens, chassés de Rome, ne soient point accueillis en Allemagne. Ces deux lettres sont évidemment supposées; car la première est postérieure à la mort de saint Anastase, et la dernière est antérieure à son avénement au pontificat. Elles ont été publiées dans Constant, *Epistolæ Romanorum pontificum*, in-fol.

Saint Anastase s'opposa vivement aux doctrines d'Origène, dont il condamna le livre Περὶ ἀρχῶν (des Principes), traduit par Rufin. Saint Jérôme le loue beaucoup dans cette circonstance, et l'appelle un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté et d'une sollicitude apostolique (*Epist. ad Demetriadem, de serv. Virg.*).

Saint Augustin, *epist.* 165. — Saint Jérôme, *epist.* 16. — Socrate, liv. VII, c. 9. — Sozomène, liv. VIII, c. 24. - Théodoret, liv. V, c. 23. — L'abbé Receveur, *Histoire de l'Église*.

ANASTASE II, originaire de Rome, élu pape le 25 novembre 496, le jour même où Clovis reçut le baptême. Car il écrivit à ce roi : « Nous nous réjouissons, très-cher fils, de ce que tu sois devenu chrétien au moment de notre avénement. » Son règne fut très-court; car il mourut le 17 novembre 498, après avoir vainement essayé de faire cesser le différend qui s'était élevé entre les Églises de Rome et celle d'Orient à propos de la question de savoir si le nom d'Acacius, patriarche de Constantinople, accusé d'eutychianisme, devait être rayé ou maintenu dans les *Diptyques* (archives impériales). Anastase fut d'avis de le rayer; ce à quoi l'empereur se refusa. Outre sa lettre à Clovis, on en a une autre adressée à l'empereur de Constantinople, et publiée par Labbe dans le *Recueil des conciles*. Baluze a donné quelques fragments d'Anastase, relatifs au schisme d'Orient.

Labbe, *Concilia*, t. IV, p. 1273. — Baluzius, *Nova collecta conciliorum*, p. 1457. — Baronius, *Annal.*, A. D. 496.

ANASTASE, antipape en 855. *Voy.* BENOIT III.

ANASTASE III, élu pape en 911, mort en 913. Il était fils d'un certain Lucien, et succéda à Sergius III. Son gouvernement, qui ne dura que deux ans et environ deux mois, fut doux et modéré. On n'en a pas d'autre detail.

Baronius. Moreri.

***ANASTASE** (*antipape*), cardinal de Saint-Marcel, soutenait, en 855 et 856, la cause des empereurs Lothaire et Louis, dans leur lutte contre Benoît III. Il fut placé sur le trône pontifical par la force militaire; mais le peuple et le clergé de Rome refusèrent de le reconnaître.

Baronius. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

ANASTASE IV, Romain, pape, mort le 2 décembre 1154, succéda à Eugène III le 9 juillet 1153; il se nommait *Conrad*, et avait été chanoine régulier. Honorius II, son parent, l'avait fait évêque de Sabine et cardinal. Il favorisa l'ordre religieux militaire de Saint-Jean de Jérusalem, dont la fondation datait de quelques années. La haute sagesse dont il avait fait preuve dans le gouvernement de Rome sous le pontificat d'Innocent II ne l'abandonna pas, depuis sa promotion, à l'égard de l'empereur Frédéric. Il donna des marques de charité pendant la famine presque universelle qui dura autant que son pontificat. On trouve des lettres de ce pontife dans le tome IX de la Collection des conciles de Labbe.

Labbe, *Concilia*, t. X, p. 1182. — Platine, *Vit. Pontif.* — Génébrard, *in Chron.*

***ANASTASE**, prêtre (*presbyter*) de Constantinople, énonça le premier, en 428 de J.-C., dans un sermon sur la sainte Vierge, une doctrine particulière qui fut aussitôt acceptée et propagée par Nestorius. Il soutenait que la Vierge ne devait pas être appelée *Theotokos*, mère de Dieu, mais *Christotokos*, mère du Christ, puisque Dieu ne pouvait ni naître ni mourir. Telle fut l'origine du nestorianisme.

Evagrius.

ANASTASE Ier, patriarche de Constantinople, né dans la seconde moitié du septième siècle, mort vers la fin de l'an 753. Il favorisa la secte des iconoclastes, et se fit nommer, le 22 janvier de l'an 730, à la place du patriarche Germain, dont il avait été le disciple. Son élection fut le fruit de sa perfidie. L'empereur Léon en le nommant patriarche exigea de lui de l'aider dans la destruction des images. Anastase tint parole, et fit commencer sa tâche par la destruction de l'image du Christ qui était dans le vestibule du palais impérial. Il en coûta la vie à l'officier que l'empereur avait chargé de commettre ce sacrilége. Comme cet officier était monté sur l'échelle pour abattre l'image, des femmes le firent tomber, et aussitôt il fut mis en pièces. L'empereur vengea sa mort par le massacre de ceux qui en avaient été les auteurs et les complices. Mais le patriarche eut son tour. L'an 743, au mois de novembre, l'empereur Constantin Copronyme, après lui avoir fait crever les yeux, le fit promener dans l'hippodrome, monté sur un âne, la tête tournée vers la queue; et cela pour avoir suivi le parti d'Artabase, curopalate, et beau-frère de l'empereur. Cependant il ne le déposa point, sans doute parce qu'il n'espérait pas alors trouver un homme assez méchant pour le remplacer. Cet indigne pontife

Et Cornélius Sévérus célèbre leur dévouement dans sa description de l'Etna :

> Amphinomus fraterque pari sub munere fortes,
> Cum jam vicinis streperent incendia tectis,
> Accipiunt pigrumque patrem, matremque senilem.

Valère-Maxime, V, 4. — Sénèque, *De Beneficiis*, III, 37.

ANASCO (*Jean* DE), voyageur espagnol, natif de Séville, vivait dans la première moitié du seizième siècle. C'était un des officiers les plus actifs dans l'expédition aventureuse de Hernando de Soto en Florida, de 1539 à 1543. Il rendit de grands services et servit de guide aux Espagnols qui, après avoir descendu, en 1543, le Mississipi, revinrent sains et saufs dans la Nouvelle-Espagne. Il retourna quelque temps après dans sa patrie, où il mourut.

Herrera, *Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, édit. de 1730, décade VI, 161; VII, 167. — El Ynca Garcilasso de la Vega, *la Florida*, édit. de 1605, p. 97, etc. — Théodore Irving, *the Conquest of Florida under Hernando de Soto*, I, 24; II, 277.

ANASTASE I[er] (*Anastasius*, Ἀναστάσιος), surnommé *le Dicore*, ou *Silentiaire* (*Silentiarius*), empereur d'Orient, naquit en 430 à Dyrrachium (Durazzo en Épire), d'une famille obscure, et mourut dans la nuit du 8 au 9 juillet 518. On ne sait presque rien sur la première partie de sa vie. Il fit, vers 482, naufrage sur la côte d'Égypte, et fut recueilli dans la maison de Talaïa, évêque d'Alexandrie. Après la mort de Zénon, il fut proclamé par le sénat, et couronné le 11 avril 491, à l'âge de soixante ans. Comme Anastase était plus que suspect d'hérésie, le patriarche Euphémius, avant de lui ceindre le diadème, l'obligea de signer une profession de foi orthodoxe, et d'y joindre une promesse de soutenir les décrets du concile de Chalcédoine. Son élévation à l'empire fut l'ouvrage d'Ariane, veuve de Zénon, qu'il épousa. Avant son avénement il avait fait partie du clergé de Constantinople, et avait été même élu, mais non sacré, patriarche d'Antioche. Il avait embrassé dès lors les erreurs d'Eutychès et du manichéisme; ce qui porta le patriarche Euphémius, dans la suite, à faire abattre à Constantinople la chaire où il avait enseigné.

Anastase, placé sur le trône impérial, employa tout son pouvoir à protéger les hérétiques. Lâche et hypocrite, il persécuta les évêques, fomenta des dissensions, et ne vint à bout de ses ennemis que par des bassesses, ou par l'habileté de ses généraux. Le plus dangereux de ses ennemis fut Vitalien, maître de la milice. L'intérêt de la religion servit de prétexte à la révolte de Vitalien. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois l'orthodoxie armée pour sa défense. Anastase envoie Hypace, son neveu, contre le rebelle, qui approchait de Constantinople avec une armée formidable. Hypace fut pris et enfermé dans une cage de fer, qu'on traînait dans un chariot à la suite du vainqueur. Enfin, après avoir ravagé la Scythie, la Mœsie et la Thrace, Vitalien obligea l'empereur d'entrer en négociation avec lui. Anastase promit de rappeler les évêques exilés, et de ne plus inquiéter les catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien congédia son armée. Vitalien vécut tranquille à la cour, avec le titre de général de la Thrace, qu'il avait dévastée. Telle était la faiblesse d'Anastase. Ce prince avait néanmoins quelques bonnes qualités naturelles, et il fit quelques actes louables : il supprima les spectacles où les hommes combattaient contre des bêtes, il abolit la vénalité des charges, l'impôt sur les animaux domestiques, nommé *chrysargyre* (χρυσάργυρος), qui subsistait depuis Vespasien. Pour défendre Constantinople contre les incursions des barbares, il fit élever un mur d'environ dix-huit lieues d'étendue du nord au midi, et garni de tours, depuis l'une des deux mers qui baignent cette ville jusqu'à l'autre. Il fit de plus construire des aqueducs dans la ville d'Hiérapolis, bâtit un port à Césarée, et rétablit le phare d'Alexandrie. Anastase mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, après un règne de vingt-sept ans et trois mois moins quelques jours : sa mort rendit la paix à l'Église. Sa femme Ariane l'avait précédé de trois ans au tombeau. Il eut pour successeur Justin.

Évagrius. — Cédrène. — Théophane. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. VI, 531. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. VII.

ANASTASE II ou **ARTEMIUS**, empereur d'Orient, né vers le milieu du septième siècle, mort en 719. Il fut proclamé empereur à Constantinople le 4 juin 713, le lendemain de la déposition de Philippicus Bardanes, dont il était secrétaire. Son premier soin fut de rétablir la paix dans l'Église. En 715, ayant appris que le khalife Soliman se préparait à l'attaquer, il arma une flotte pour le prévenir. Mais les troupes s'étant mutinées à Rhodes, tuèrent le diacre Jean leur chef, obligèrent Théodore, receveur des impôts à Adramite, en Natolie, de se mettre à leur tête, et le proclamèrent empereur. Anastase, au premier bruit de cette révolte, sortit de Constantinople, après y avoir laissé une forte garnison, et se rendit à Nicée. Les rebelles marchèrent sur Constantinople, et s'emparèrent de la ville impériale après six mois de siége. Anastase, jugeant alors qu'il ferait de vains efforts pour se maintenir sur le trône, traita avec Théodore pour avoir la vie sauve. Il se retira dans un cloître à Thessalonique, après deux ans sept mois et douze jours de règne. Dégoûté bientôt de la vie monastique, ce prince implora le secours des Bulgares pour remonter sur le trône. Ces nouveaux auxiliaires l'emmenèrent jusqu'aux portes de Constantinople; mais, séduits par l'or de Léon l'Isaurien, ils le livrèrent à cet empereur, qui lui fit trancher la tête.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 207. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. IX, p. 24.

ANASTASE I[er] (saint), mort le 14 décembre 401, selon les Bollandistes et Muratori, élu pape en 398. Il succéda à Siricius un an après la mort

de saint Ambroise. Ce fut sous son pontificat que florissaient saint Chrysostome, saint Augustin et saint Jérôme, et que l'on tenait plusieurs conciles à Carthage, à Constantinople, à Éphèse et à Tolède. L'évêque de Rome y prit une part peu importante. L'acte le plus saillant d'Anastase, ce fut la réconciliation de l'Église de Rome avec celle d'Antioche, après un schisme de dix-sept ans. — Parmi les lettres qu'on attribue à ce pape, il y en a deux apocryphes : l'une est une épître adressée à un certain Nerenianus; l'autre est adressée aux évêques allemands : elle ordonne que les fidèles restent debout, dans les églises, pour entendre l'évangile; que les néophytes ne reçoivent la prêtrise que sur la recommandation de cinq évêques; et que les manichéens, chassés de Rome, ne soient point accueillis en Allemagne. Ces deux lettres sont évidemment supposées; car la première est postérieure à la mort de saint Anastase, et la dernière est antérieure à son avénement au pontificat. Elles ont été publiées dans Constant, *Epistolæ Romanorum pontificum*, in-fol.

Saint Anastase s'opposa vivement aux doctrines d'Origène, dont il condamna le livre Περὶ ἀρχῶν (des Principes), traduit par Rufin. Saint Jérôme le loue beaucoup dans cette circonstance, et l'appelle un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté et d'une sollicitude apostolique (*Epist. ad Demetriadem, de serv. Virg.*).

Saint Augustin, *epist.* 165. — Saint Jérôme, *epist.* 16. — Socrate, liv. VII, c. 9. — Sozomène, liv. VIII, c. 24. — Théodoret, liv. V, c. 23. — L'abbé Receveur, *Histoire de l'Église*.

ANASTASE II, originaire de Rome, élu pape le 25 novembre 496, le jour même où Clovis reçut le baptême. Car il écrivit à ce roi : « Nous nous réjouissons, très-cher fils, de ce que tu sois devenu chrétien au moment de notre avénement. » Son règne fut très-court; car il mourut le 17 novembre 498, après avoir vainement essaye de faire cesser le différend qui s'était élevé entre les Églises de Rome et celle d'Orient à propos de la question de savoir si le nom d'Acacius, patriarche de Constantinople, accusé d'eutychianisme, devait être rayé ou maintenu dans les *Diptyques* (archives impériales). Anastase fut d'avis de le rayer; ce à quoi l'empereur se refusa. Outre sa lettre à Clovis, on en a une autre adressée à l'empereur de Constantinople, et publiée par Labbe dans le *Recueil des conciles*. Baluze a donné quelques fragments d'Anastase, relatifs au schisme d'Orient.

Labbe, *Concilia*, t. IV, p. 1273. — Baluzius, *Nova collecta conciliorum*, p. 1457. — Baronius, *Annal.*, A. D. 496.

ANASTASE, antipape en 855. *Voy.* BENOIT III.

ANASTASE III, élu pape en 911, mort en 913. Il était fils d'un certain Lucien, et succéda à Sergius III. Son gouvernement, qui ne dura que deux ans et environ deux mois, fut doux et modéré. On n'en a pas d'autre détail.

Baronius. Moreri.

***ANASTASE** (*antipape*), cardinal de Saint-Marcel, soutenait, en 855 et 856, la cause des empereurs Lothaire et Louis, dans leur lutte contre Benoît III. Il fut placé sur le trône pontifical par la force militaire; mais le peuple et le clergé de Rome refusèrent de le reconnaître.

Baronius. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

ANASTASE IV, Romain, pape, mort le 2 décembre 1154, succéda à Eugène III le 9 juillet 1153; il se nommait *Conrad*, et avait été chanoine régulier. Honorius II, son parent, l'avait fait évêque de Sabine et cardinal. Il favorisa l'ordre religieux militaire de Saint-Jean de Jérusalem, dont la fondation datait de quelques années. La haute sagesse dont il avait fait preuve dans le gouvernement de Rome sous le pontificat d'Innocent II ne l'abandonna pas, depuis sa promotion, à l'égard de l'empereur Frédéric. Il donna des marques de charité pendant la famine presque universelle qui dura autant que son pontificat. On trouve des lettres de ce pontife dans le tome IX de la Collection des conciles de Labbe.

Labbe, *Concilia*, t. X, p. 1122. — Platine, *Vit. Pontif.* — Génébrard, *in Chron.*

***ANASTASE**, prêtre (*presbyter*) de Constantinople, énonça le premier, en 428 de J.-C., dans un sermon sur la sainte Vierge, une doctrine particulière qui fut aussitôt acceptée et propagée par Nestorius. Il soutenait que la Vierge ne devait pas être appelée *Theotokos*, mère de Dieu, mais *Christotokos*, mère du Christ, puisque Dieu ne pouvait ni naître ni mourir. Telle fut l'origine du nestorianisme.

Evagrius.

ANASTASE Ier, patriarche de Constantinople, né dans la seconde moitié du septième siècle, mort vers la fin de l'an 753. Il favorisa la secte des iconoclastes, et se fit nommer, le 22 janvier de l'an 730, à la place du patriarche Germain, dont il avait été le disciple. Son élection fut le fruit de sa perfidie. L'empereur Léon en le nommant patriarche exigea de lui de l'aider dans la destruction des images. Anastase tint parole, et fit commencer sa tâche par la destruction de l'image du Christ qui était dans le vestibule du palais impérial. Il en coûta la vie à l'officier que l'empereur avait chargé de commettre ce sacrilége. Comme cet officier était monté sur l'échelle pour abattre l'image, des femmes le firent tomber, et aussitôt il fut mis en pièces. L'empereur vengea sa mort par le massacre de ceux qui en avaient été les auteurs et les complices. Mais le patriarche eut son tour. L'an 743, au mois de novembre, l'empereur Constantin Copronyme, après lui avoir fait crever les yeux, le fit promener dans l'hippodrome, monté sur un âne, la tête tournée vers la queue; et cela pour avoir suivi le parti d'Artabase, curopalate, et beau-frère de l'empereur. Cependant il ne le déposa point, sans doute parce qu'il n'espérait pas alors trouver un homme assez méchant pour le remplacer. Cet indigne pontife

mourut d'une colique, dans la vingt-quatrième année de son épiscopat.

Évagrius, *Hist. eccles.* — Basnage.

ANASTASE, surnommé *le Bibliothécaire*, savant écrivain, vivait au neuvième siècle, sous les papes Nicolas I[er], Adrien II et Jean VII. Quelques biographes ont fixé, mais d'une manière arbitraire la date de sa mort à 886. Nommé cardinal en 848, il fut envoyé à Constantinople par l'empereur Louis pour négocier le mariage de sa fille et de Basile, empereur d'Orient. C'est pendant cette ambassade qu'il assista au huitième concile général où fut condamné Photius. Anastase a traduit du grec en latin un grand nombre d'ouvrages. Son style est rude et à demi barbare. Ses traductions les plus importantes sont : *Chronologia Nicephori Constantinopolitani ;* — *Historia ecclesiastica ;* cette histoire, écrite vers 872, est composée d'extraits de Nicéphore, George Syncelle, Théophanes le Confesseur. On attribue généralement à Anastase les *Vitæ pontificum a Petro usque ad Nicolaum I.* L'édition *princeps* de cet ouvrage est de Mayence, 1602, in-4°, par le jésuite Jean Busée ; on le trouve réimprimé dans le *Corpus scriptorum Historiæ Byzantinæ* de l'édition de Paris et de celle de Venise, avec *l'Historia ecclesiastica*. Les *Vitæ Pontificum* furent publiées séparément, avec des notes, par l'ordre du pape Clément XI, par François Blanchini et Jean Vignoli ; Rome, in-fol. (1[er] vol. 1718, 2[e] vol. 1724, 3° vol. 1728), et en 1724, in-4° ; on les trouve aussi dans le 3[e] vol. des *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. Le 2[e] vol. de cette collection contient le *Chronicon Cassinense*, attribué encore à Anastase. L. J.

J. H. Boecler, *Bibliographia critica.* — Fabricius, *Bibliotheca Latina media et infimæ ætatis.* — Cave, *Scriptorum Eccl. Hist. Litteraria*, II, 249.

ANASTASE (saint), surnommé *Astric*, apôtre de la Hongrie, né en l'an 954, mort le 10 septembre 1044. Il portait encore le nom d'Astric quand il entra au monastère de Saint-Boniface, à Rouen, et y embrassa la règle de Saint-Benoît. Il vint ensuite en Bohême avec saint Adalbert, évêque de Prague, qui le fit abbé de Saint-Braunau. Mais l'évêque ayant dû fuir ce pays rebelle à sa voix, Astric se retira avec lui. Il trouva un asile à la cour du duc Étienne de Hongrie, qui le plaça, en l'an 1000, à la tête de l'abbaye de Saint-Martin, également de l'ordre de Saint-Benoît. Étienne ayant divisé son duché en dix évêchés, celui de Colœza fut accordé à Astric, qui dès lors se fit appeler Anastase. Le duc l'envoya ensuite à Rome, pour solliciter du pape Silvestre II la sanction de l'organisation ecclésiastique de la Hongrie, et, pour le duc lui-même, le titre de roi. Anastase réussit dans cette mission ; il rapporta à Étienne, avec la couronne royale et la double croix, insigne de son apostolat, le droit de régler les affaires de son église. « Ce prince mérite bien le titre d'apôtre, disait le pape ; car il a acquis un peuple puissant à la foi de Jésus-Christ. » Proclamé roi par la nation, Étienne fut en effet sacré et couronné par Anastase. Celui-ci remplit en outre, pendant trois ans, les fonctions de métropolitain de la Hongrie, une cécité temporaire ayant éloigné l'évêque de Strigonie de son siége : c'est en cette qualité de métropolitain provisoire, qu'Anastase siégea à l'assemblée de Francfort, et qu'il négocia et bénit le mariage du roi avec Giselle, sœur de l'empereur Henri. L'archevêque de Strigonie ayant enfin recouvré la vue, Anastase se retira dans son diocèse, et continua, jusqu'à sa mort, de se vouer au triomphe de la foi chrétienne.

OEsterreichisches Biographisches-Lexicon ; Vienne, 1851.

ANASTASE (*Olivier de Saint-*), religieux de l'ordre des Carmélites, né au commencement du dix-septième siècle, mort à Bruxelles en 1674 ; son nom de famille était *de Crock.* On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *le Jardin spirituel des Carmes, émaillé des vertus des saints les plus célèbres de ce saint ordre comme d'autant de belles fleurs, et arrosé d'instructions spirituelles, comme d'une agréable rosée ;* 2 vol. in-12, Anvers, 1659-1661 ; — 2° *le Combat spirituel d'amour entre la mère de Dieu et les serviteurs de l'ordre du mont Carmel, avec égal avantage des deux côtés ;* Anvers, 1661, in-12 ; — 3° *Apologues moraux, traduits de Saint Cyrille, et enrichis de petites pièces de poésies et de conclusions ;* Anvers, 1669, in-12 ; — 4° *Pleias mystica, calculata ad meridianum desolati Belgii*, 1669, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française.* — *Biblioth. carmelitana.*

ANASTASE (le père). *Voyez* GUICHARD.

***ANASTASE CASSINENSIS**, religieux du mont Cassin, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Il fut bibliothécaire du pape Étienne III. C'est ce qui l'a fait confondre quelquefois avec Anastase le bibliothécaire, qui vivait vers la fin du neuvième siècle. On le croit l'auteur de *Historia de translatione partis reliquiarum sancti Benedicti et sororis ejus, Scholasticæ* (manuscrit de la bibliothèque du mont Cassin).

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — Cave, *Scriptorum eccles. histor. litteraria*, II, 249.

***ANASTASE DE PALESTINE** (*Anastasius Palæstinus*), vivait pendant la seconde moitié du onzième siècle. Il est l'auteur du *Tractatus de Jejunio gloriosissimæ Deiparæ quodque servandum sit ut legitimum*, ouvrage écrit originairement en grec, et qui se trouve traduit en latin dans Cotelier, *Monumenta Ecclesiæ græcæ*, III, 432. On a aussi de lui un fragment du traité : Περὶ τῶν ἑπτὰ ἑβδομάδων νηστειῶν (sur les sept semaines du carême), en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne.

Scriptor. eccles. historia litteraria, II, 350. — ınd Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Jö-llgemeines *Gelehrten-Lexicon*.

ASTASE LE SINAÏTE (*Anastasius Si-*(du couvent du mont Sinaï), nom com-plusieurs écrivains religieux, souvent con-entre eux. En voici les principaux :

STASE LE SINAÏTE, l'aîné, évêque ou pa-.e d'Antioche depuis ,561 ; mort le 21)9. Il professait l'opinion des aphthartodo-ἀφθαρτοδόκητοι), qui soutenaient que le du Christ était incorruptible avant son ion au ciel, et qu'il n'avait jamais perdu ses s viriles. On attribue à Anastasius les ou-suivants : *Sermones V de orthodoxa* — *Sermones II in Annunciationem ginis Mariæ; — Sermo in Transfigura-ı J. Christi; — Expositio compendiaria 'oxæ fidei; — Tractatus de sanctis tribus ıgesimis*. Ces ouvrages sont tous écrits ː; on en trouve une traduction latine dans 'iotheca Patrum*, IX, 923, etc.

ius, IV, c. 39-41 ; V, c. 3. — Cave, *Script. hist. litteraria*, II, 186, 187. — Jöcher, *Allgem. m-Lexicon*. — Ersch und Gruber, *Allgemeine pædie*. — Gibbon, *Decline and Fall*, VIII, , éd. 1815.

.TASE LE SINAÏTE, le jeune (saint et mar-.uccéda au précédent dans le siége d'An-en 599. Il fit preuve d'un grand zèle conversion des Juifs, qui se révoltèrent ent Anastase, le 21 décembre 608. On le l souvent avec Anastase l'aîné. On lui at-une traduction grecque de l'ouvrage de 'e le Grand : *De cura pastorali*, ainsi raité, en grec, sur la foi. Une traduction le ce dernier ouvrage se trouve dans la *heca Patrum*.

Historia litteraria, I, 487. — Baronius, *Mar-um romanum*, le 21 décembre. — Ersch und *Allgemeine Encyclopædie*. — Jöcher, *Allgem. n-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

TASE LE SINAÏTE, florissait au septième On ignore s'il mourut vers 620, ou e ans plus tard. Il combattait les hérétiques :e et de Syrie, particulièrement les acé-secte de monophysites. C'est un person-férent des deux précédents, avec lesquels confondu, même par Gretser. On a de lui : s (Guide), dirigé principalement contre 'chiens, en vingt-quatre chapitres, publié ·tser en grec et en latin; Ingolstadt, 1606; *ogicæ contemplationes in Hexameron* : ıe dissertation longue et fantasque sur la ı ; on en trouve une traduction latine (en 'res) dans la *Bibliotheca vet. Patrum*; , 1618 : le douzième livre fut publié, en en latin, par Allix; Londres, 1682; — *rmons sur divers points de la doctrine; t cinquante-quatre questions et ré-* : c'est une compilation des Pères de l'É-ui traite des matières morales et théolo-On trouve tous ces écrits traduits dans la *Bibliotheca vet. Patrum*, tom. VI, pars I, p. 580-800.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

ANASTASE LE SINAÏTE, patriarche d'Antioche, mort en 649. Il fut nommé à ce siége en 629 par l'empereur Héraclius. Il se déclara contre le concile de Chalcédoine, et se montra partisan des doctrines hérétiques des jacobites. C'est proba-blement cet Anastase qui est l'auteur de l'ou-vrage grec sur *les Hérésies*, qui se trouve (en manuscrit) à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Théophane, p. 274, éd. de Paris. — Baronius, *Annales ecclesiastici*, ad an. 629. — Jöcher, *Allgemeines Ge-lehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

ANASTASI BRATANOWSKI. *Voy.* BRATA-NOWSKI.

* **ANASTASI** (*Giovanni*), peintre italien, né à Sinigaglia en 1654, mort en 1704. On trouve des tableaux de lui dans l'église de sa ville na-tale, dans l'église de Santa-Lucia de Monte Al-boddo. L'église de San-Francesco à Rimini pos-sède un portrait d'Anastasi, représentant un membre de la famille Malatesta. Son genre est facile et animé.

Marcheselli, *Pitture delle Chiese di Rimini*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ANASTASIE (*sainte*) (Ἀναστάσια). Il y a plusieurs saintes ou martyres de ce nom. La première, instruite dans la religion chrétienne par saint Pierre et saint Paul, eut la tête tran-chée par ordre de Néron. La seconde, martyri-sée à Sirmich en Illyrie, et honorée par l'Église le 25 décembre, paraît être la même que la sui-vante.

ANASTASIE, martyrisée en 304. Fille de Pré-textat, fonctionnaire romain, et de Flavie, chré-tienne, elle fut mariée à Publius, l'un des favoris de l'empereur Dioclétien, et ambassadeur en Perse. Publius fit emprisonner sa femme, vou-lant à son arrivée la faire condamner comme chrétienne. Mais lui-même mourut en route, et Anastasie, ayant recouvré la liberté, se livra entièrement aux pratiques de sa religion et au soulagement des pauvres. Chrysogone, prêtre en qui elle avait beaucoup de confiance et avec lequel elle correspondait, ayant été exilé à Aqui-lée, elle l'y rejoignit bientôt, mais ses bonnes actions la firent découvrir; arrêtée en Macédoine, elle fut condamnée au feu par le préfet d'Illyrie. Une dame, nommé Apollonie, recueillit ses cen-dres, et les enterra près de Zara (Dalmatie), d'où elle furent d'abord transportées à Sirmich, puis, en 460, à Constantinople, dans l'église dite *Anas-tasis* (Résurrection); de là elles furent transfé-rées dans l'Église de Sainte-Sophie. Sa fête est célébrée le 23 décembre. A. DE L.

Metaphraste, *Vitæ Sanctorum*. — Théodore Lector, *Historia tripartita*. — Surius, *Vitæ Sanctorum*. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire eccle-siastique des six premiers siècles*. — Baillet, *Vies des Saints*.

* **ANASTASIUS**, moine capucin du dix-septième siècle, vivait à Prague en Bohême. En 1669 il pu-

mourut d'une colique, dans la vingt-quatrième année de son épiscopat.

Évagrius, *Hist. eccles.* — Basnage.

ANASTASE, surnommé *le Bibliothécaire*, savant écrivain, vivait au neuvième siècle, sous les papes Nicolas I[er], Adrien II et Jean VII. Quelques biographes ont fixé, mais d'une manière arbitraire la date de sa mort à 886. Nommé cardinal en 848, il fut envoyé à Constantinople par l'empereur Louis pour négocier le mariage de sa fille et de Basile, empereur d'Orient. C'est pendant cette ambassade qu'il assista au huitième concile général où fut condamné Photius. Anastase a traduit du grec en latin un grand nombre d'ouvrages. Son style est rude et à demi barbare. Ses traductions les plus importantes sont : *Chronologia Nicephori Constantinopolitani; — Historia ecclesiastica;* cette histoire, écrite vers 872, est composée d'extraits de Nicéphore, George Syncelle, Théophanes le Confesseur. On attribue généralement à Anastase les *Vitæ pontificum a Petro usque ad Nicolaum I.* L'édition *princeps* de cet ouvrage est de Mayence, 1602, in-4°, par le jésuite Jean Busée; on le trouve réimprimé dans le *Corpus scriptorum Historiæ Byzantinæ* de l'édition de Paris et de celle de Venise, avec *l'Historia ecclesiastica.* Les *Vitæ Pontificum* furent publiées séparément, avec des notes, par l'ordre du pape Clément XI, par François Blanchini et Jean Vignoli; Rome, in-fol. (1[er] vol. 1718, 2[e] vol. 1724, 3° vol. 1728), et en 1724, in-4°; on les trouve aussi dans le 3[e] vol. des *Scriptores Rerum Italicarum* de Muratori. Le 2[e] vol. de cette collection contient le *Chronicon Cassinense*, attribué encore à Anastase. L. J.

J. H. Boecler, *Bibliographia critica.* — Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ et infimæ ætatis.* — Cave, *Scriptorum Eccl. Hist. Litteraria*, II, 249.

ANASTASE (saint), surnommé *Astric*, apôtre de la Hongrie, né en l'an 954, mort le 10 septembre 1044. Il portait encore le nom d'Astric quand il entra au monastère de Saint-Boniface, à Rouen, et y embrassa la règle de Saint-Benoît. Il vint ensuite en Bohême avec saint Adalbert, évêque de Prague, qui le fit abbé de Saint-Braunau. Mais l'évêque ayant dû fuir ce pays rebelle à sa voix, Astric se retira avec lui. Il trouva un asile à la cour du duc Étienne de Hongrie, qui le plaça, en l'an 1000, à la tête de l'abbaye de Saint-Martin, également de l'ordre de Saint-Benoît. Étienne ayant divisé son duché en dix évêchés, celui de Colœza fut accordé à Astric, qui dès lors se fit appeler Anastase. Le duc l'envoya ensuite à Rome, pour solliciter du pape Silvestre II la sanction de l'organisation ecclésiastique de la Hongrie, et, pour le duc lui-même, le titre de roi. Anastase réussit dans cette mission; il rapporta à Étienne, avec la couronne royale et la double croix, insigne de son apostolat, le droit de régler les affaires de son église. « Ce prince mérite bien le titre d'apôtre, disait le pape; car il a acquis un peuple puissant à la foi de Jésus-Christ. » Proclamé roi par la nation, Étienne fut en effet sacré et couronné par Anastase. Celui-ci remplit en outre, pendant trois ans, les fonctions de métropolitain de la Hongrie, une cécité temporaire ayant éloigné l'évêque de Strigonie de son siége : c'est en cette qualité de métropolitain provisoire, qu'Anastase siégea à l'assemblée de Francfort, et qu'il négocia et bénit le mariage du roi avec Giselle, sœur de l'empereur Henri. L'archevêque de Strigonie ayant enfin recouvré la vue, Anastase se retira dans son diocèse, et continua, jusqu'à sa mort, de se vouer au triomphe de la foi chrétienne.

Œsterreichisches Biographisches-Lexicon; Vienne, 1851.

ANASTASE (*Olivier de Saint-*), religieux de l'ordre des Carmélites, né au commencement du dix-septième siècle, mort à Bruxelles en 1674; son nom de famille était *de Crock*. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *le Jardin spirituel des Carmes, émaillé des vertus des saints les plus célèbres de ce saint ordre comme d'autant de belles fleurs, et arrosé d'instructions spirituelles, comme d'une agréable rosée*; 2 vol. in-12, Anvers, 1659-1661; — 2° *le Combat spirituel d'amour entre la mère de Dieu et les serviteurs de l'ordre du mont Carmel, avec égal avantage des deux côtés*; Anvers, 1661, in-12; — 3° *Apologues moraux, traduits de Saint Cyrille, et enrichis de petites pièces de poésies et de conclusions*; Anvers, 1669, in-12; — 4° *Pleias mystica, calculata ad meridianum desolati Belgii*, 1669, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française.* — *Biblioth. carmelitana.*

ANASTASE (le père). *Voyez* GUICHARD.

***ANASTASE CASSINENSIS**, religieux du mont Cassin, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Il fut bibliothécaire du pape Étienne III. C'est ce qui l'a fait confondre quelquefois avec Anastase le bibliothécaire, qui vivait vers la fin du neuvième siècle. On le croit l'auteur de *Historia de translatione partis reliquiarum sancti Benedicti et sororis ejus, Scholasticæ* (manuscrit de la bibliothèque du mont Cassin).

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — Cave, *Scriptorum eccles. histor. litteraria*, II, 249.

***ANASTASE DE PALESTINE** (*Anastasius Palæstinus*), vivait pendant la seconde moitié du onzième siècle. Il est l'auteur du *Tractatus de Jejunio gloriosissimæ Deiparæ quodque servandum sit ut legitimum*, ouvrage écrit originairement en grec, et qui se trouve traduit en latin dans Cotelier, *Monumenta Ecclesiæ græcæ*, III, 432. On a aussi de lui un fragment du traité : Περὶ τῶν ἑπτὰ ἑβδομάδων νηστειῶν (sur les sept semaines du carême), en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne.

Scriptor. eccles. historia litteraria, II, 350. — ınd Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Jö- *llgemeines Gelehrten-Lexicon.*

ASTASE LE SINAÏTE (*Anastasius Si-* (du couvent du mont Sinaï), nom com- plusieurs écrivains religieux, souvent con- entre eux. En voici les principaux :

STASE LE SINAÏTE, l'aîné, évêque ou pa- e d'Antioche depuis ,561 ; mort le 21)9. Il professait l'opinion des aphthartodo- ἀφθαρτοδόκηται), qui soutenaient que le du Christ était incorruptible avant son on au ciel, et qu'il n'avait jamais perdu ses s viriles. On attribue à Anastasius les ou- suivants : *Sermones V de orthodoxa* — *Sermones II in Annunciationem ginis Mariæ*; — *Sermo in Transfigura- J. Christi*; — *Expositio compendiaria oxæ fidei*; — *Tractatus de sanctis tribus ıgesimis*. Ces ouvrages sont tous écrits ; on en trouve une traduction latine dans *iotheca Patrum*, IX, 923, etc.

us, IV, c. 39-41 ; V, c. 3. — Cave, *Script. hist. litteraria*, II, 186, 187. — Jöcher, *Allgem. m-Lexicon*. — Ersch und Gruber, *Allgemeine pædie*. — Gibbon, *Decline and Fall*, VIII, , éd. 1816.

TASE LE SINAÏTE, le jeune (saint et mar- uccéda au précédent dans le siége d'An- en 599. Il fit preuve d'un grand zèle conversion des Juifs, qui se révoltèrent ent Anastase, le 21 décembre 608. On le l souvent avec Anastase l'aîné. On lui at- une traduction grecque de l'ouvrage de e le Grand : *De cura pastorali*, ainsi raité, en grec, sur la foi. Une traduction e ce dernier ouvrage se trouve dans la *heca Patrum*.

Historia litteraria, I, 487. — Baronius, *Mar- ım romanum*, le 21 décembre. — Ersch und *Allgemeine Encyclopædie*. — Jöcher, *Allgem. n-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

TASE LE SINAÏTE, florissait au septième On ignore s'il mourut vers 620, ou ans plus tard. Il combattait les hérétiques e et de Syrie, particulièrement les acé- secte de monophysites. C'est un person- rent des deux précédents, avec lesquels onfondu, même par Gretser. On a de lui : s (Guide), dirigé principalement contre chiens, en vingt-quatre chapitres, publié tser en grec et en latin; Ingolstadt, 1606; *ogica contemplationes in Hexameron* : e dissertation longue et fantasque sur la ; on en trouve une traduction latine (en res) dans la *Bibliotheca vet. Patrum*; , 1618 : le douzième livre fut publié, en en latin, par Allix; Londres, 1682; — *rmons sur divers points de la doctrine*; *cinquante-quatre questions et ré-* : c'est une compilation des Pères de l'É- ui traite des matières morales et théolo- On trouve tous ces écrits traduits dans la *Bibliotheca vet. Patrum*, tom. VI, pars I, p. 580-800.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

ANASTASE LE SINAÏTE, patriarche d'Antioche, mort en 649. Il fut nommé à ce siége en 629 par l'empereur Héraclius. Il se déclara contre le concile de Chalcédoine, et se montra partisan des doctrines hérétiques des jacobites. C'est probablement cet Anastase qui est l'auteur de l'ouvrage grec sur *les Hérésies*, qui se trouve (en manuscrit) à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Théophane, p. 274, éd. de Paris. — Baronius, *Annales ecclesiastici*, ad an. 629. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

ANASTASI BRATANOWSKI. *Voy.* BRATANOWSKI.

* **ANASTASI** (*Giovanni*), peintre italien, né à Sinigaglia en 1654, mort en 1704. On trouve des tableaux de lui dans l'église de sa ville natale, dans l'église de Santa-Lucia de Monte Alboddo. L'église de San-Francesco à Rimini possède un portrait d'Anastasi, représentant un membre de la famille Malatesta. Son genre est facile et animé.

Marcheselli, *Pitture delle Chiese di Rimini*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ANASTASIE (*sainte*) (Ἀναστάσια). Il y a plusieurs saintes ou martyres de ce nom. La première, instruite dans la religion chrétienne par saint Pierre et saint Paul, eut la tête tranchée par ordre de Néron. La seconde, martyrisée à Sirmich en Illyrie, et honorée par l'Église le 25 décembre, paraît être la même que la suivante.

ANASTASIE, martyrisée en 304. Fille de Prétextat, fonctionnaire romain, et de Flavie, chrétienne, elle fut mariée à Publius, l'un des favoris de l'empereur Dioclétien, et ambassadeur en Perse. Publius fit emprisonner sa femme, voulant à son arrivée la faire condamner comme chrétienne. Mais lui-même mourut en route, et Anastasie, ayant recouvré la liberté, se livra entièrement aux pratiques de sa religion et au soulagement des pauvres. Chrysogone, prêtre en qui elle avait beaucoup de confiance et avec lequel elle correspondait, ayant été exilé à Aquilée, elle l'y rejoignit bientôt, mais ses bonnes actions la firent découvrir; arrêtée en Macédoine, elle fut condamnée au feu par le préfet d'Illyrie. Une dame, nommé Apollonie, recueillit ses cendres, et les enterra près de Zara (Dalmatie), d'où elle furent d'abord transportées à Sirmich, puis, en 460, à Constantinople, dans l'église dite *Anastasis* (Résurrection); de là elles furent transférées dans l'Église de Sainte-Sophie. Sa fête est célébrée le 23 décembre. A. DE L.

Metaphraste, *Vitæ Sanctorum*. — Théodore Lector, *Historia tripartita*. — Surius, *Vitæ Sanctorum*. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles*. — Baillet, *Vies des Saints*.

* **ANASTASIUS**, moine capucin du dix-septième siècle, vivait à Prague en Bohême. En 1669 il pu-

blia un livre curieux, intitulé *Radius paupertatis*, avec plusieurs planches, gravées par l'auteur.

Dlabacz, *Allgemeines historisches Künstler-Lexicon für Böhmen*. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANATOLE ou **ANATOLIUS** (Ἀνατόλιος), évêque de Laodicée, naquit à Alexandrie en Égypte de parents chrétiens, vers l'an 230 de notre ère, et mourut vers la fin du troisième siècle. Dans sa jeunesse, suivant l'exemple de quelques docteurs chrétiens de sa ville natale, il s'était voué aux études profanes à peu près au même degré qu'aux études religieuses. La ville d'Alexandrie, qu'à cette époque on pouvait considérer comme une grande école, était partagée entre les disciples de Platon et ceux d'Aristote. Quelques-uns, Ammonius Saccas surtout, avaient essayé de concilier ensemble deux systèmes qui partent de principes contraires et présentent des résultats opposés. Plotin, plus sage, s'était prononcé pour les doctrines de Platon. Anatole, qu'on ne peut égaler ni à l'un ni à l'autre de ces deux maîtres, mais qui n'est pas sans mérite, s'attacha aux principes d'Aristote. Il se distingua par là d'un autre Anatole, platonicien, qui fut le maître de Jamblique. A la demande de ses amis, il exposa le système d'Aristote et le professa pendant quelques années.

Cependant les chrétiens l'ayant député en 270 au synode d'Antioche, où il y avait à résoudre une question de culte au moyen de quelques calculs, Anatole, qui était aussi mathématicien, y parla avec des sentiments si religieux, qu'on le sacra évêque de Laodicée. A partir de cette époque il paraît s'être attaché à l'interprétation des saintes Écritures; il appliqua surtout ses connaissances en mathématiques au calcul de l'époque pascale; et nous avons encore de lui un ouvrage qui atteste que dans cette question, qui divisa quelque temps l'Église grecque et l'Église latine, il se prononça pour l'opinion des Latins, c'est-à-dire pour la célébration de la fête de Pâques au jour de dimanche. On lui attribue une *Arithmétique* en dix livres, dont il ne reste qu'un fragment dans les *Théologumènes* de Jamblique; — une espèce de *Catéchisme de mathématiques*, dont Fabricius a donné un extrait dans sa *Bibliothèque grecque*, vol. III, p. 462; — le *Canon paschal*, qui existe dans une version latine assez mauvaise, qu'on attribue peut-être à tort à Rufin. On le trouve aussi, avec le *Canon paschal* de Victorius, dans A. Bucher, *Doctrina temporum*, p. 435. [*Enc. des g. du m.*]

Letronne, *Journal des savants*. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, p. 99; Londres, 1688. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. III, p. 461. — Fontanini, *Historia literaria Aquileiæ*, t. V, p. 13. — Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. VII, ch. 32. — George Syncelle.

ANATOLE, jurisconsulte grec, natif de Béryte, vivait dans la première moitié du sixième siècle de notre ère. Il fut appelé en 530 à Constantinople, pour assister Tribonien et d'autres dans la compilation du *Digeste* et des *Pandectes*. Il reçut de l'empereur Justinien la dignité consulaire, avec le titre de *comes rerum privatarum*. Il mourut de la chute d'une pierre sur la tête pendant un tremblement de terre. Anatole avait écrit des commentaires, aujourd'hui perdus, sur le *Digeste* et le *Code Justinien*.

Agathias, *Hist.*, V, 3. — Bach, *Historia jurisprudentiæ romanæ*, IV, 1. — Zimmern, *Geschichte des Römischen Privatrechts*, § 109.

***ANATOLE DE VINDAN** (*Anatolius Vindanius*), surnommé *Azutrion*, écrivain grec, natif de Béryte (s'il est le même que l'Anatole d'Eunapius), mort vers 360. Il avait composé un ouvrage en douze livres sur l'agriculture : Συγγραφὴ Γεωργικῶν. On en trouve des fragments dans les Géoponiques (Γεωπονικά) de Cassianus Bassus, recueil d'écrits agronomiques, fait par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète.

F.-N. Niclas, Introduction à son édit. des *Geoponica*; Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique, vivait dans le troisième siècle de J.-C. Il a écrit un ouvrage sur les *Sympathies* et les *Antipathies* (περὶ Συμπαθειῶν καὶ Ἀντιπαθειῶν), dont J. Rendlorf a publié un fragment avec une version latine et des notes dans Fabricius, *Bibliothèque grecque*, vol. IV, p. 295. — Suivant H. de Valois et d'autres, cet ouvrage a eu pour auteur Anatole d'Alexandrie, évêque de Laodicée.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 114. — Amm. Marcellin, p. 223 et 272, édit. de H. de Valois. — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. V, p. 730.

ANATOLIUS, patriarche de Constantinople, présida, en 450 de J.-C., le synode de Constantinople qui condamna Eutychès et ses adhérents. Il assista en 451 au grand concile de Chalcédoine, où s'éleva une dispute entre Anatolius et Léon, évêque de Rome, relativement à la suprématie des deux sièges. Il existe encore sur cette matière une lettre d'Antiochus.

Cave, *Script. eccles. hist. litt.*

ANAXAGORE (Ἀναξαγόρας), statuaire, natif d'Égine, vivait vers 480 avant J.-C. C'est lui qui fit la statue de Jupiter qu'on voyait à Olympie, dans le bois sacré. Cette statue y fut déposée par tous les peuples de la Grèce, qui avaient combattu à Platée contre Mardonius, général de l'armée des Perses. Selon Hérodote, elle était en bronze (χάλκεος), et avait quinze pieds de haut.

Hérodote. — Pausanias, V, 23. — Vitruve, *De architect.*

ANAXAGORE ou **ANAXAGORAS** (Ἀναξαγόρας), philosophe grec, de l'école ionienne, naquit à Clazomène la première année de la 70e olympiade, cinq cents ans avant J.-C., et mourut à Lampsaque en 426 avant J.-C. Sa famille était illustre, et son père Hégésibule ou Eubule lui laissa de grandes richesses; mais il en abandonna la propriété ou tout au moins l'administration à ses parents, pour se livrer à l'étude de la nature, qu'il considérait comme la véritable destination de l'homme. Malgré quelques difficultés, on ne peut guère douter qu'il

n'ait entendu les leçons d'Anaximène; et des autorités graves indiquent aussi qu'il eut pour maître son compatriote Hermotime, à qui Aristote fait remonter la doctrine d'une intelligence ordonnatrice de l'univers.

On lit dans Diogène Laërce qu'Anaxagore vint se fixer à Athènes à l'âge de vingt ans, l'année même où cette ville fut prise par les Perses; mais tout semble indiquer qu'on doit reporter cet événement dix-neuf ans plus tard, vers l'année 461. Athènes était alors la ville la plus célèbre et la plus florissante de la Grèce, et le voyage de Parménide et de Zénon prouve que les philosophes commençaient à la visiter. Anaxagore l'habita pendant trente années; il y enseigna la philosophie avec un grand éclat, et compta parmi ses disciples Archélaüs, Euripide, Périclès, et peut-être Socrate. Bien qu'Anaxagore ne se mêlât pas des affaires publiques, les principes qu'il inspirait à la jeunesse, et l'amitié de Périclès, en faisaient un personnage important. Dans un moment où l'autorité de Périclès était chancelante, la faction opposée à ce grand homme intenta contre Anaxagore une accusation d'impiété (ἀσέβεια) : les témoignages varient et sur les points de doctrine qu'on lui reprochait, et sur le nom de l'accusateur, ainsi que sur le jugement et sur la peine prononcée (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que, par le secours de Périclès, Anaxagore, avant ou après le jugement, put quitter Athènes (431 avant J.-C.).

Le philosophe se retira à Lampsaque, où il continua d'enseigner, et où il mourut trois ans après, âgé de soixante-douze ans. Élien rapporte que les habitants de la ville lui élevèrent deux autels, dédiés à la Vérité et à l'Intelligence. Platon et Aristote s'accordent à dire qu'il avait écrit un livre sur la philosophie naturelle, et Plutarque lui en attribue un autre sur la quadrature du cercle. — Anaxagore était d'un caractère élevé, d'un désintéressement et d'une tempérance remarquables, et d'une telle gravité de mœurs qu'on rapporte qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il aimait beaucoup Homère, et passe pour le premier qui ait considéré les ouvrages de ce poete comme des allégories morales.

Dans l'espace il n'y a pas de vide entre les choses. C'est ce qu'il essaye de démontrer par des faits contre les doctrines atomistiques et pythagoriciennes, disant que dans les autres vides et dans les clepsydres, où l'espace semble être vide, on rencontre cependant la résistance de l'air (Arist., *Phys.*, III, 6). Sa fameuse proposition, Tout est dans tout, ne peut avoir d'autre sens pour lui si ce n'est que, par la connexité universelle de toutes les parties primitives entre elles, l'action de toutes est éprouvée par chacune d'elles. A l'appui de ce principe il attachait une grande importance à l'observation que la nourriture développe et fait croître toutes les parties de l'organisme animal, et que par conséquent toutes ces parties devaient être aussi contenues dans la nourriture. Il pose la formation du soleil et de la terre, qui, pour lui, sont inanimés comme tous les grands corps composant le monde avant la naissance des plantes, dont ils sont le père et la mère, et fait naître les animaux de l'humidité fangeuse primitive de la terre par l'action de la chaleur; formation imparfaite d'abord, puisque ce n'est que plus tard qu'ils acquièrent la faculté naturelle de se reproduire entre eux. Dans le développement tardif de la vie animale il y a donc aussi, d'après Anaxagore, coïncidence entre les révolutions générales du monde et les phénomènes terrestres. Car il supposait que la terre qui est au centre du monde, où elle a été entraînée par le tourbillon de l'air qui l'entoure et la supporte en cet endroit de l'espace, occupa d'abord une place telle par rapport aux astres, que le pôle du ciel passait par le milieu de la terre; mais qu'ensuite les animaux étant sortis de la terre, le monde ou la terre s'inclina vers le sud, et que les étoiles prirent leur place actuelle par rapport à la terre, afin qu'elle fût en partie inhabitable et en partie habitable, suivant la température des climats. Ici se présente avec raison l'œuvre de l'esprit créateur dans le monde. Anaxagore avait aussi admis certaines grandes périodes dans la formation du monde. La première époque de la formation de la terre laisse apercevoir une prépondérance croissante du feu; car la terre, limoneuse dans le principe, se dessécha par l'action du soleil, et devint habitable aux êtres vivants. Ce qui, suivant l'idée du philosophe, ne peut cependant pas toujours avoir lieu; car comme les éléments ignés et les éléments aqueux ne peuvent être en nombre infini, il doit arriver un moment où, sur la terre desséchée, l'opération inverse commence, et où l'eau reprend insensiblement la prépondérance. C'est à quoi Anaxagore faisait allusion lorsqu'il disait que les montagnes de Lampsaque seraient ensevelies sous les eaux de la mer, si le temps ne manquait.

Rien n'a plus contribué à la célébrité de ce philosophe que sa doctrine d'un esprit, νοῦς, ordonnateur du monde; résultat auquel il fut conduit par une plus profonde observation de la nature et de l'ordre qu'elle présente, peut-être aussi par les révélations mystiques de son compatriote Hermotime, et par ses réflexions sur l'insuffisance de tous les systèmes tirés uniquement de l'ordre naturel. D'après le principe que rien ne vient de rien, il admit une matière à l'état de chaos, donnée primitivement, dont les parties constitutives, toujours unies et semblables les unes aux autres (*homœoméries*, ὁμοιομερῆ στοιχεῖα, ὁμοιομερίαι), ne peuvent

(1) On lui reprochait, entre autres, d'avoir avancé que la lune était une terre semblable à la nôtre, et le soleil une masse enflammée (μύδρος διάπυρος), et non un corps animé par une divinité. Il fut accusé d'impiété (ἀσέβεια), et forcé de quitter Athènes ([illegible] avant J.-C.).

blia un livre curieux, intitulé *Radius pauperta-tis*, avec plusieurs planches, gravées par l'auteur.

Dlabacz, *Allgemeines historisches Künstler-Lexicon für Böhmen*. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANATOLE ou **ANATOLIUS** (Ἀνατόλιος), évêque de Laodicée, naquit à Alexandrie en Égypte de parents chrétiens, vers l'an 230 de notre ère, et mourut vers la fin du troisième siècle. Dans sa jeunesse, suivant l'exemple de quelques docteurs chrétiens de sa ville natale, il s'était voué aux études profanes à peu près au même degré qu'aux études religieuses. La ville d'Alexandrie, qu'à cette époque on pouvait considérer comme une grande école, était partagée entre les disciples de Platon et ceux d'Aristote. Quelques-uns, Ammonius Saccas surtout, avaient essayé de concilier ensemble deux systèmes qui partent de principes contraires et présentent des résultats opposés. Plotin, plus sage, s'était prononcé pour les doctrines de Platon. Anatole, qu'on ne peut égaler ni à l'un ni à l'autre de ces deux maîtres, mais qui n'est pas sans mérite, s'attacha aux principes d'Aristote. Il se distingua par là d'un autre Anatole, platonicien, qui fut le maître de Jamblique. A la demande de ses amis, il exposa le système d'Aristote et le professa pendant quelques années.

Cependant les chrétiens l'ayant député en 270 au synode d'Antioche, où il y avait à résoudre une question de culte au moyen de quelques calculs, Anatole, qui était aussi mathématicien, y parla avec des sentiments si religieux, qu'on le sacra évêque de Laodicée. A partir de cette époque il paraît s'être attaché à l'interprétation des saintes Écritures; il appliqua surtout ses connaissances en mathématiques au calcul de l'époque pascale; et nous avons encore de lui un ouvrage qui atteste que dans cette question, qui divisa quelque temps l'Église grecque et l'Église latine, il se prononça pour l'opinion des Latins, c'est-à-dire pour la célébration de la fête de Pâques au jour de dimanche. On lui attribue une *Arithmétique* en dix livres, dont il ne reste qu'un fragment dans les *Théologumènes* de Jamblique; — une espèce de *Catéchisme de mathématiques*, dont Fabricius a donné un extrait dans sa *Bibliothèque grecque*, vol. III, p. 462; — le *Canon paschal*, qui existe dans une version latine assez mauvaise, qu'on attribue peut-être à tort à Rufin. On le trouve aussi, avec le *Canon paschal* de Victorius, dans A. Bucher, *Doctrina temporum*, p. 435. [*Enc. des g. du m.*]

Letronne, *Journal des savants*. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, p. 99; Londres, 1688. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. III, p. 461. — Fontanini, *Historia literaria Aquileiæ*, t. V, p. 15. — Eusebe, *Histoire ecclésiastique*, l. VII, ch. 32. - George Syncelle.

ANATOLE, jurisconsulte grec, natif de Béryte, vivait dans la première moitié du sixième siècle de notre ère. Il fut appelé en 530 à Constantinople, pour assister Tribonien et d'autres dans la compilation du *Digeste* et des *Pandectes*. Il reçut de l'empereur Justinien la dignité consulaire, avec le titre de *comes rerum privatarum*. Il mourut de la chute d'une pierre sur la tête pendant un tremblement de terre. Anatole avait écrit des commentaires, aujourd'hui perdus, sur le *Digeste* et le *Code Justinien*.

Agathias, *Hist.*, V, 3. — Bach, *Historia Jurisprudentiæ romanæ*, IV, 1. — Zimmern, *Geschichte des Römischen Privatrechts*, § 109.

***ANATOLE DE VINDAN** (*Anatolius Vindanius*), surnommé *Azutrion*, écrivain grec, natif de Béryte (s'il est le même que l'Anatole d'Eunapius), mort vers 360. Il avait composé un ouvrage en douze livres sur l'agriculture : Συγγραφὴ Γεωργικῶν. On en trouve des fragments dans les Géoponiques (Γεωπονικά) de Cassianus Bassus, recueil d'écrits agronomiques, fait par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète.

F.-N. Niclas, Introduction à son édit. des *Geoponica*; Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique, vivait dans le troisième siècle de J.-C. Il a écrit un ouvrage sur les *Sympathies* et les *Antipathies* (περὶ Συμπαθειῶν καὶ Ἀντιπαθειῶν), dont J. Rendtorf a publié un fragment avec une version latine et des notes dans Fabricius, *Bibliothèque grecque*, vol. IV, p. 295. — Suivant H. de Valois et d'autres, cet ouvrage a eu pour auteur Anatole d'Alexandrie, évêque de Laodicée.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 118. — Amm. Marcellin, p. 223 et 272, édit. de H. de Valois. — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. V, p. 780.

ANATOLIUS, patriarche de Constantinople, présida, en 450 de J.-C., le synode de Constantinople qui condamna Eutychès et ses adhérents. Il assista en 451 au grand concile de Chalcédoine, où s'éleva une dispute entre Anatolius et Léon, évêque de Rome, relativement à la suprématie des deux sièges. Il existe encore sur cette matière une lettre d'Antiochus.

Cave, *Script. eccles. hist. litt.*

ANAXAGORE (Ἀναξαγόρας), statuaire, natif d'Égine, vivait vers 480 avant J.-C. C'est lui qui fit la statue de Jupiter qu'on voyait à Olympie, dans le bois sacré. Cette statue y fut déposée par tous les peuples de la Grèce, qui avaient combattu à Platée contre Mardonius, général de l'armée des Perses. Selon Hérodote, elle était en bronze (χάλκεος), et avait quinze pieds de haut.

Hérodote. — Pausanias, V, 23. — Vitruve, *De architect.*

ANAXAGORE ou **ANAXAGORAS** (Ἀναξαγόρας), philosophe grec, de l'école ionienne, naquit à Clazomène la première année de la 70e olympiade, cinq cents ans avant J.-C., et mourut à Lampsaque en 426 avant J.-C. Sa famille était illustre, et son père Hégésibule ou Eubule lui laissa de grandes richesses; mais il en abandonna la propriété ou tout au moins l'administration à ses parents, pour se livrer à l'étude de la nature, qu'il considérait comme la véritable destination de l'homme. Malgré quelques difficultés, on ne peut guère douter qu'il

n'ait entendu les leçons d'Anaximène; et des autorités graves indiquent aussi qu'il eut pour maître son compatriote Hermotime, à qui Aristote fait remonter la doctrine d'une intelligence ordonnatrice de l'univers.

On lit dans Diogène Laërce qu'Anaxagore vint se fixer à Athènes à l'âge de vingt ans, l'année même où cette ville fut prise par les Perses; mais tout semble indiquer qu'on doit reporter cet événement dix-neuf ans plus tard, vers l'année 461. Athènes était alors la ville la plus célèbre et la plus florissante de la Grèce, et le voyage de Parménide et de Zénon prouve que les philosophes commençaient à la visiter. Anaxagore l'habita pendant trente années; il y enseigna la philosophie avec un grand éclat, et compta parmi ses disciples Archélaüs, Euripide, Périclès, et peut-être Socrate. Bien qu'Anaxagore ne se mêlât pas des affaires publiques, les principes qu'il inspirait à la jeunesse, et l'amitié de Périclès, en faisaient un personnage important. Dans un moment où l'autorité de Périclès était chancelante, la faction opposée à ce grand homme intenta contre Anaxagore une accusation d'impiété (ἀσέβεια) : les témoignages varient et sur les points de doctrine qu'on lui reprochait, et sur le nom de l'accusateur, ainsi que sur le jugement et sur la peine prononcée (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que, par le secours de Périclès, Anaxagore, avant ou après le jugement, put quitter Athènes (431 avant J.-C.).

Le philosophe se retira à Lampsaque, où il continua d'enseigner, et où il mourut trois ans après, âgé de soixante-douze ans. Élien rapporte que les habitants de la ville lui élevèrent deux autels, dédiés à la Vérité et à l'Intelligence. Platon et Aristote s'accordent à dire qu'il avait écrit un livre sur la philosophie naturelle, et Plutarque lui en attribue un autre sur la quadrature du cercle. — Anaxagore était d'un caractère élevé, d'un désintéressement et d'une tempérance remarquables, et d'une telle gravité de mœurs qu'on rapporte qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il aimait beaucoup Homère, et passe pour le premier qui ait considéré les ouvrages de ce poete comme des allégories morales.

Dans l'espace il n'y a pas de vide entre les choses. C'est ce qu'il essaye de démontrer par des faits contre les doctrines atomistiques et pythagoriciennes, disant que dans les autres vides et dans les clepsydres, où l'espace semble être vide, on rencontre cependant la résistance de l'air (Arist., *Phys.*, III, 6). Sa fameuse proposition, Tout est dans tout, ne peut avoir d'autre sens pour lui si ce n'est que, par la connexité universelle de toutes les parties primitives entre elles, l'action de toutes est éprouvée par chacune d'elles. A l'appui de ce principe il attachait une grande importance à l'observation que la nourriture développe et fait croître toutes les parties de l'organisme animal, et que par conséquent toutes ces parties devaient être aussi contenues dans la nourriture. Il pose la formation du soleil et de la terre, qui, pour lui, sont inanimés comme tous les grands corps composant le monde avant la naissance des plantes, dont ils sont le père et la mère, et fait naître les animaux de l'humidité fangeuse primitive de la terre par l'action de la chaleur; formation imparfaite d'abord, puisque ce n'est que plus tard qu'ils acquièrent la faculté naturelle de se reproduire entre eux. Dans le développement tardif de la vie animale il y a donc aussi, d'après Anaxagore, coïncidence entre les révolutions générales du monde et les phénomènes terrestres. Car il supposait que la terre qui est au centre du monde, où elle a été entraînée par le tourbillon de l'air qui l'entoure et la supporte en cet endroit de l'espace, occupa d'abord une place telle par rapport aux astres, que le pôle du ciel passait par le milieu de la terre; mais qu'ensuite les animaux étant sortis de la terre, le monde ou la terre s'inclina vers le sud, et que les étoiles prirent leur place actuelle par rapport à la terre, afin qu'elle fût en partie inhabitable et en partie habitable, suivant la température des climats. Ici se présente avec raison l'œuvre de l'esprit créateur dans le monde. Anaxagore avait aussi admis certaines grandes périodes dans la formation du monde. La première époque de la formation de la terre laisse apercevoir une prépondérance croissante du feu; car la terre, limoneuse dans le principe, se dessécha par l'action du soleil, et devint habitable aux êtres vivants. Ce qui, suivant l'idée du philosophe, ne peut cependant pas toujours avoir lieu; car comme les éléments ignés et les éléments aqueux ne peuvent être en nombre infini, il doit arriver un moment où, sur la terre desséchée, l'opération inverse commence, et où l'eau reprend insensiblement la prépondérance. C'est à quoi Anaxagore faisait allusion lorsqu'il disait que les montagnes de Lampsaque seraient ensevelies sous les eaux de la mer, si le temps ne manquait.

Rien n'a plus contribué à la célébrité de ce philosophe que sa doctrine d'un esprit, νοῦς, ordonnateur du monde; résultat auquel il fut conduit par une plus profonde observation de la nature et de l'ordre qu'elle présente, peut-être aussi par les révélations mystiques de son compatriote Hermotime, et par ses réflexions sur l'insuffisance de tous les systèmes tirés uniquement de l'ordre naturel. D'après le principe que rien ne vient de rien, il admit une matière à l'état de chaos, donnée primitivement, dont les parties constitutives, toujours unies et semblables les unes aux autres (*homœoméries*, ὁμοιομερῆ στοιχεῖα, ὁμοιομερίαι), ne peuvent

(1) On lui reprochait, entre autres, d'avoir avancé que la lune était une terre semblable à la nôtre, et le soleil une masse enflammée (μύδρος διάπυρος), et non un corps animé par une divinité. Il fut accusé d'impiété (ἀσέβεια), et forcé de quitter Athènes (437 avant J.-C.).

être décomposées; et c'était par l'arrangement et la séparation de ces particules qu'il expliquait les phénomènes du monde physique; mais ce chaos, environné d'air et d'éther, avait dû être mû et animé dans l'origine par une intelligence. Le νοῦς est ἀρχὴ τῆς κινήσεως. C'est de ce premier principe qu'est venu le mouvement, d'abord circulaire; et par la séparation des parties discordantes, l'union des parties analogues, enfin la proportion de l'ordre. L'intelligence est la cause formatrice et ordonnatrice; elle possède l'omniscience, la grandeur, la puissance, l'énergie libre et spontanée, αὐτόκρατες; elle est simple et pure : distincte de toute matière, elle pénètre toutes choses, les détermine, et est par conséquent le principe de toute vie, ψυχὴ τοῦ κόσμου, de tout sentiment et de toute perception dans le monde. Cette partie de la philosophie d'Anaxagore reposait sur l'hypothèse que l'ordre des choses du monde doit avoir sa raison dans un être intelligent. L'action d'ordonner était, suivant lui, l'occupation de l'esprit; et comme pour établir l'ordre il faut voir dans le passé et dans l'avenir, il donna aussi à l'esprit la vue du passé et de l'avenir. Nul doute qu'il n'ait pensé, ici, au mouvement régulier des astres. Cette contemplation lui était si agréable et la science de la nature avait pour lui un si vif attrait, qu'il pensait que la vie était un plus grand bien que le néant, par cela seul que nous pouvons contempler le ciel, le cours du soleil et de la lune. Comme tous les philosophes de l'école ionienne, Anaxagore porta son attention surtout sur l'étude des phénomènes naturels, à en juger par les fragments conservés dans Simplicius : « Les Grecs, dit-il, ont tort de penser que les choses naissent et qu'elles périssent; car rien ne naît et rien ne périt (οὐδὲν γὰρ χρῆμα γίγνεται, οὐδὲ ἀπόλλυται); seulement, ce qui est se mêle ou se sépare, se confond ou se distingue; le naître et le mourir sont appelés avec plus de raison composition et décomposition. » Un physicien chimiste de nos jours ne saurait pas mieux parler. Voici les principales opinions qu'on attribue à Anaxagore : Au commencement, la matière confuse fut agitée circulairement par l'esprit. L'effet de ce mouvement fut de réunir au centre les parties les plus pesantes, et de rejeter à la circonférence les plus légères. De là, au milieu du monde, la terre, et à la circonférence la matière éthérée ou le feu, et entre les deux l'eau et l'air. Dans ce mouvement rapide, quelques parties solides furent détachées de la terre et enflammées par le feu : elles formèrent le soleil et les astres qui circulent autour de la terre du levant au couchant, obéissant encore au mouvement qui les emporta.

Le soleil n'est qu'une pierre incandescente, plus grande que le Péloponnèse; les aérolithes sont les fragments qui de temps en temps s'en détachent (1). Le soleil est alternativement repoussé du nord au midi et du midi au nord, par deux masses d'air accumulées aux pôles, et dont la force élastique est alternativement augmentée par la compression qu'il exerce sur eux en s'en rapprochant; de là les solstices. L'éloignement des étoiles empêche que nous n'en sentions la chaleur. Les comètes sont des étoiles errantes agglomérées; la lune est un corps opaque éclairé par le soleil, ayant, comme la terre, des vallées, des collines, des eaux, et comme elle habitable. Le soleil, la lune, les astres ne sont donc point des dieux, et l'on a tort de les adorer. La mer s'est d'abord formée de l'épurement de la terre; elle est entretenue par les pluies et les fleuves; les fleuves le sont par les pluies et par l'eau enfermée dans les cavités de la terre; les pluies enfin viennent des vapeurs qui s'élèvent de la mer, des fleuves et de la terre. Le vent est produit par la raréfaction de l'air par le soleil; les tremblements, par la compression de l'air dans les cavités de la terre; le son, par la percussion de l'air; l'arc-en-ciel, par la réflexion des rayons du soleil sur un nuage; les éclipses de soleil, par l'interposition de la lune; et celles de la lune, par l'interposition de la terre.

Les êtres animés sont sortis d'abord de la terre humide et chaude, et se sont ensuite perpétués par l'accouplement; les mâles se forment à droite, les femelles à gauche. Il semblerait résulter de quelques témoignages fort obscurs qu'Anaxagore admettait deux âmes, l'une raisonnable et l'autre animale, l'une émanant du principe intelligent et l'autre ayant la nature de l'air; la première spéciale à l'homme et immortelle, la seconde périssable et la seule qui se rencontre dans les animaux. Mais ce sont des inductions plus que douteuses. Ce qui paraît certain, c'est qu'Anaxagore distinguait les perceptions des sens des conceptions de la raison, et prétendait que celles-ci seules atteignent la véritable nature des choses, dont les autres ne saisissent que l'apparence. Il avait en conséquence fort peu de foi aux données des sens, et il soutenait, par exemple, que la neige n'est pas blanche, mais noire, attendu qu'elle est composée de particules d'eau qui sont noires. Quelque incomplètes que soient ces traditions, elles suffiraient cependant à elles seules pour donner une haute idée du génie d'observation et de la sagacité de ce grand philosophe. Les fragments d'Anaxagore ont été recueillis et publiés par E. Schaubach, Leipzig, 1827, et par W. Schorn, Bonn, 1829. [Jouffroy, dans l'*Ency. des g. du m.*, avec addit.]

Ritter, *Geschichte der Philosophie*. — Saint Augustin, liv. VIII, *De Civit. Dei*, cap. 2. — Diogène Laërce, *In Anax.*, lib. II. — Plutarque, *In vita Niciæ*. — Pline, *Hist. nat.*, liv. II, chap. 58. — Heinius, *Dissertations sur Anaxagore*, dans les t. VIII et IX de l'*Hist. de l'Acad. roy. des sciences et belles-lettres de Prusse*; et dans le

(1) Anaxagore avait, selon Pline, prédit la chute d'un fameux aérolithe qui tomba, en 405 avant J.-C., sur les bords de l'Ægos-Potamos, pendant le temps où Lysandre défit les Athéniens.

Magasin de Hissmann, t. VIII. — De Ramsay, *Anaxagoras, ou système qui prouve l'immortalité de l'âme par la matière du chaos, qui fait le magnétisme de la terre;* la Haye, 1778, in-8°. — Fr.-Aug. Carus, *sur Anaxagore de Clazomène et l'esprit de son temps;* dans les *Beiträge de Fülleborn, X° cahier* (*all.*); Bjusd. *Diss. de Cosmotheologiæ Anaxagoræ fontibus;* Lips, 1797, in-4°. — J.-T. Hemsen, *Anaxagoras Clazomenius, sive de vita ejus atque philosophia Disquis. philos. hist.*; Gotting., 1821, in-8°. — Schaubach, *de Anaxagora.*

* **ANAXANDRE** (Ἀνάξανδρος), quatorzième roi de Sparte, de la dynastie des Agides, régna de 685 à 668 avant J.-C. Il était fils d'Eurycrate, et combattit Aristomène dans la seconde guerre messénienne.

Pausanias, III, 14; IV, 15. — Thirlwall, *History of Græce*, t. I.

* **ANAXANDRE**, peintre grec, cité par Pline. On ignore l'époque où il vécut; ses ouvrages étaient fort estimés.

Pline, *Hist. natur.*, XXXV, 40.

ANAXANDRIDES (Ἀναξανδρίδης), fut le quinzième roi de Sparte de la branche des Agides, et le seizième, en y comprenant Aristodème. Il monta sur le trône probablement en 560 avant J.-C., et fut contemporain de Crésus, roi de Lydie. Son règne fut de longue durée, puisque son fils ne lui succéda que vers 520. Anaxandrides fut deux fois marié. Comme il n'avait pas d'enfants de sa première femme, les éphores et les sénateurs de Sparte, inquiets pour sa succession, le pressèrent de divorcer. Il refusa, mais, sur leurs instances, il consentit à prendre une autre femme, et il en eut deux à la fois, contre la coutume de son pays. De sa seconde femme naquit Cléomène, son fils aîné et son successeur. La première lui donna trois fils : Dorieus, qui après la mort de son père quitta Sparte et alla chercher un établissement à l'étranger; Léonidas et Cléombrote, père de ce Pausanias, vainqueur à Platée, et duquel descendirent les futurs rois de la branche des Agides. Sous le règne d'Anaxandrides, les Spartiates obtinrent des succès dans leur guerre contre les Tegéens d'Arcadie, et une ambassade vint de la part de Crésus leur demander des secours contre les Perses. L. J.

Hérodote, I. 65-69; V. 39-41. — Pausanias, III, 3.

ANAXANDRIDES (Ἀναξανδρίδης), poëte comique grec, vivait vers 350 avant J.-C. Il était fils d'Anaxander, originaire de Camira, dans l'île de Rhode. Son premier succès dramatique date de l'an 376 avant J.-C., et on ne lui attribue pas moins de soixante pièces de théâtre, dont dix furent beaucoup applaudies. On connaît seulement les titres de trente-cinq de ces pièces. Selon Suidas, il donna le premier une grande importance, sur la scène grecque, aux rôles d'amoureuses. Dans une de ses pièces il s'attaque à Platon, qu'il ne craint pas de nommer, et dans une autre il désigne deux orateurs alors célèbres : Callistrate et Mélanope. En 347 avant J.-C., il donna une représentation à l'occasion des jeux célébrés à Dium par Philippe, roi de Macédoine. Anaxandrides composa aussi des dithyrambes; il était estimé d'Aristote, et se piquait d'élégance. Jamais il ne retouchait ceux de ses ouvrages qui n'avaient pas été applaudis : il les vendait au parfumeur et n'en voulait plus entendre parler. On ne sait rien de sa mort. Il n'est pas certain, que les Athéniens l'aient condamné à mourir de faim, comme on l'a prétendu.

Suidas, au mot Ἀναξανδρίδης. — Diog. Laërce, III, 26. — Aristote, *Rhét.* III. — Athénée IX, 374. — Bode, *Geschichte der Hellenischen Dichtkunst.*

ANAXARQUE (Ἀνάξαρχος), philosophe grec, surnommé Εὐδαιμονικὸς, et natif d'Abdère, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il accompagna Alexandre le Grand en Asie et s'acquit la faveur du conquérant par l'art qu'il mettait à le flatter. C'est ainsi que, lors du meurtre de Clitus, il consola Alexandre par cette maxime de courtisan « qu'un roi ne peut mal faire, maxime reproduite depuis par les Anglais : *The king cannot do wrong.* » Cependant il paraît que parfois Anaxarque ne craignait point de faire entendre à son maître quelques vérités. « C'est bien du sang humain, » dit-il un jour en voyant Alexandre blessé. Dans une autre occasion, il montrait à ce prince tous les mondes qui se balancent majestueusement sur nos têtes, et il lui faisait comprendre par là à combien peu se réduisait le monde dont il convoitait la conquête. Ce philosophe eut beaucoup d'ennemis, et fut l'objet de nombreuses calomnies; les courtisans d'Alexandre surtout lui vouèrent une haine qui serait une preuve de sa supériorité. On dit qu'après la mort du roi de Macédoine, il tomba aux mains de Nicocreon, roi de Chypre, dont il avait encouru l'inimitié, et que, par les ordres de ce prince, il fut pilé dans un mortier. On ajoute qu'il supporta stoïquement ce supplice, et qu'il se coupa la langue avec les dents pour la cracher au visage de son bourreau. On ne mentionne de lui aucun ouvrage. Seulement, au rapport de Strabon, il fut chargé, avec Callisthènes, de la révision des manuscrits d'Homère, qu'Alexandre avait fait placer religieusement dans une cassette toute parfumée. Quant au surnom donné à Anaxarque, il signifiait, dit-on, que ce philosophe faisait consister le souverain bien dans la tranquillité absolue de l'esprit (Ἀπάθεια) ou plutôt dans l'εὐδαιμονία (le bonheur), d'où la secte des Εὐδαιμονικοί, dont Anaxarque aurait été le chef. Peut-être aussi faut-il entendre par εὐδαίμων cette circonstance qu'avant la catastrophe qui mit fin à ses jours, le philosophe abdéritain fut vraiment heureux.

Arrien, *Anabase*, IV, 10. — Plutarque *Vie d'Alexandre*. — Elien, *Var. Hist.* — Justin, XVI, 13. — Cicéron, *Quæst. Tusculan.*, I. II, c. 52; *De Natura deorum*, c. 52. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, VIII, 128 et suiv. — Luzac, *Lectiones atticæ;* Leyde, 1809, in-4°.

* **ANAXIDAMUS** (Ἀναξίδαμος), onzième roi de Sparte, de la dynastie des Proclides, fils de Zeuxidame, vivait vers 670 avant J.-C. Sous son règne, les Messéniens furent une seconde fois vaincus par les Spartiates et chassés du Péloponèse.

Pausanias, III, 7, 6; IV, 15. — Clinton, *Fasti hellenici*.

ANAXILAS, ou **ANAXILAÜS** (Ἀναξίλας), fils de Crétinas, tyran de Rhégium, (dont la *Biographie Universelle* de MM. Michaud a fait à tort deux personnages), mort vers 476 avant J.-C. Il descendait d'un de ces Messéniens qui, après la conquête de leur patrie par les Spartiates, émigrèrent, vers 666 avant J.-C., du Péloponèse à Rhégium en Italie, où plusieurs de leurs compatriotes s'étaient déjà établis. Anaxilas épousa Cydippe, fille de Térillus, roi d'Himère en Sicile, et il s'éleva au pouvoir suprême en s'emparant de la citadelle d'Himère, en 494. Il régna pendant dix-huit ans, et se distingua par sa modération et sa justice dans l'exercice de son autorité. La première année de son règne fut marquée par un événement important. Les habitants de Milet, échappés à la ruine de leur patrie, et joints à des émigrants de Samos, s'emparèrent de Zancle en Sicile. Anaxilas les chassa de cette ville, y établit une nouvelle colonie, et la nomma *Messène* (aujourd'hui Messine) du nom de la patrie de ses ancêtres dans le Péloponèse. En 480, son beau-père Térillus ayant été chassé d'Himère par Théron, roi d'Agrigente, Anaxilas invoqua le secours des Carthaginois, et donna ses deux fils pour otage à leur général Hamilcar. Les Carthaginois furent vaincus par Théron et son allié Gélon, le jour même de la bataille de Salamine. Les fils d'Anaxilas ne conservèrent pas longtemps le pouvoir; ils furent chassés par les habitants de Rhégium et de Zancle, en 461.

Pausanias place la vie d'Anaxilas 150 ans avant la date donnée par Hérodote et Thucydide; c'est ce qui fit croire à deux Anaxilas. Mais Bentley (*Phalaris*) a prouvé que l'Anaxilas de Pausanias était le même que celui des autres historiens. L. J.

Hérodote, VI, 22, 23, VII, 165. — Thucydide, VI, 5. — Pausanias, V, 26, 4. — Pindare, *Pyth.*, I. — Diodore, XI, 48, 66, 76. — Aristote, *Rhetorica*, III, 9.

ANAXILAS (Ἀναξίλας), poëte comique grec, vivait à Athènes vers 340 avant J.-C. Il était contemporain de Platon et de Démosthène, dont il cite le nom. Il ne nous reste de ses nombreuses comédies (*Thésée, Glaucus, Calypso, Circé*, etc.) que de faibles fragments.

Diogène Laërce. — Clinton, *Fasti hellenici*. — Bode, *Geschichte der Hellenischen Dichtkunst*, III, 2, 416.

ANAXILAÜS (Ἀναξίλαος), philosophe pythagoricien, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Il était né à Larisse, mais on ne sait dans laquelle des nombreuses villes qui portaient ce nom. On voit dans la chronique d'Eusèbe, qu'il fut, en 28 avant J. C., banni, par l'ordre d'Auguste, de Rome et de l'Italie, sur une accusation de magie. Ce qui donna lieu à cette accusation ce fut probablement la science d'Anaxilaus : il produisait par des moyens naturels des choses merveilleuses, que ses contemporains ignorants et crédules attribuaient à la magie. La plupart de ses inventions appartenaient à la physique amusante, et sont mentionnées par saint Irénée et saint Épiphane comme des tours d'adresse (παίγνια). Pline en rapporte plusieurs : les uns paraissent en effet incroyables, les autres n'avaient rien que de très-naturel.

Eusèbe, *Chron.* — Saint Irénée, I. 13. — Saint Épiphane, *adversus Hæres.* — Pline, *Histor. Nat.* XIX.

ANAXIMANDRE (Ἀναξίμανδρος), natif de Milet, philosophe grec de l'école ionienne. Selon Apollodore, il avait soixante-quatre ans dans la seconde année de la 58e olympiade, et mourut peu de temps après; ce qui fixe sa naissance à l'année 610 avant J.-C., et sa mort un peu après l'année 547. Son père s'appelait Praxiades. On ne connaît que deux circonstances de sa vie : Selon Élien, Anaximandre fut chargé de conduire sur les bords de l'Euxin la colonie milésienne qui y fonda Apollonie; et Cicéron raconte que, prévoyant un tremblement de terre qui renversa la ville de Sparte en détachant des masses de pierre du sommet du Taygète, il conseilla aux Lacédémoniens de sortir de la ville et de coucher dans la campagne. Il fut l'ami et le disciple de Thalès, que toute l'antiquité considère comme le chef de l'école ionienne. Diogène seul confère ce titre à Anaximandre, qui fut aussi, dit-on, le premier philosophe qui écrivit. Apollodore avait vu son livre, et Thémistius et Suidas en rapportent diversement le titre.

On lui attribue l'invention du *gnomon* ou style du cadran solaire, et on prétend qu'il s'en servit pour déterminer avec plus d'exactitude les solstices et les équinoxes. Mais Pline attribue cette invention à Anaximène, et Hérodote aux Babyloniens. On assure qu'il fut le premier qui construisit une sphère, qui essaya de dessiner sur une surface les contours des terres et des mers, et qui traça des figures de géométrie pour rendre sensibles aux yeux les théorèmes de cette science. On lui attribue enfin, mais avec peu de fondement, la découverte de l'obliquité de l'écliptique (1).

Anaximandre passe pour s'être servi le premier d'un nom grec pour désigner le principe des choses (ἀρχή); mais il y a plusieurs versions chez les anciens sur ce qu'il regardait comme principe; car, quoique l'on convienne qu'il l'appelait *l'infini* (τὸ ἄπειρον), on n'a cependant pas décidé la question de savoir ce qu'il entendait par ce mot. Selon les témoignages les plus sûrs d'Aristote et de Théophraste, Anaximandre entendait par *infini* le mélange de différentes espèces de parties constitutives, dont les choses particulières ont dû se former par la séparation. Cette idée se rapprocherait donc de celle du chaos des anciens, si par chaos on entend l'état primitif, confus, d'où toutes choses sont sorties en prenant une existence particulière. Il dérivait l'action de créer les choses particulières du mouvement éternel de l'infini; d'où nous pouvons bien conclure qu'il attribuait

(1) Anaximandre ébaucha, dit-on, le premier, une carte géographique; Strab., I, 1, 24; Diog. Laërce, II, 2.

à l'infini une force vivante à lui propre. En cela il s'accordait parfaitement avec Anaximandre, Thalès, et Anaximène ; car tous ces philosophes admettent une unité vivante comme principe des phénomènes de la nature. Mais une différence essentielle se présente dans la manière dont les autres philosophes dérivaient les choses particulières de l'être primitif : car ce n'était pas du changement qui s'opérait dans les qualités de l'être primitif qu'Anaximandre faisait naître les qualités sensibles des choses, mais bien de la séparation des contraires par un mouvement éternel, quoiqu'ils soient tous contenus et réunis en une unité dans l'infini. Le principe primitif d'Anaximandre est donc à la vérité une unité ; mais il contient déjà la multiplicité des éléments dont les choses se composent, et celles-ci n'ont besoin que d'être séparées pour apparaître comme des phénomènes isolés dans la nature.

Anaximandre explique de la manière suivante la naissance des choses par l'infini : « Le point central de la formation du monde était la terre ; car la terre ayant la forme d'un cylindre dont la base est à la hauteur comme 1 : 3, est affermie par l'air, et tenue dans un égal éloignement de tous les autres corps; les étoiles, au contraire, se meuvent autour d'elle à des distances égales les unes des autres; et au-dessous des planètes est le ciel des étoiles fixes, ensuite la lune, et enfin le soleil. La terre se composa primitivement d'un mélange d'éléments froids, aqueux et terrestres, qui, séparés de l'infini par le mouvement éternel, s'isolèrent ainsi du chaud et du froid. Le ciel est une sphère creuse, ignée, qui contient l'air atmosphérique : c'est un composé de froid et de chaud. Le soleil est au plus haut des cieux; la lune est au-dessous; les étoiles plus bas. Le soleil, la lune, les étoiles sont des roues ou des sphères concaves, pleines de feu ; au centre de ces roues ou de ces sphères est un trou par où le feu s'échappe; celui du soleil est égal à la terre, mais la roue elle-même est vingt-huit fois plus grande; la roue de la lune, dix-neuf fois seulement. Les éclipses de la lune et du soleil ont lieu quand le trou s'obstrue; les phases de la lune sont produites par l'obliquité variable de la roue par rapport à nous. » La lune a donc, d'après cette version, une lumière qui lui est propre; seulement elle est plus rare que celle du soleil. Selon Diogène, au contraire, Anaximandre aurait pensé que la lune tire sa lumière du soleil. Quoi qu'il en soit, ce philosophe a, selon Eudème (*apud Simplic.*), le premier fait des observations sur la grandeur et la distance des corps célestes.

Pour expliquer la création des hommes et des animaux, Anaximandre supposait que « notre terre s'est formée d'un mélange primitif d'eau et de terre, puisque l'influence du soleil, s'accroissant de plus en plus, dessécha l'humidité primitive. Or, tant que la terre fut plus boueuse et moins ferme qu'elle n'est, le soleil eut plus d'action sur elle ; à présent même l'action solaire est plus sensible dans des contrées marécageuses que dans les pays secs. Le soleil donc mettant en fermentation l'humidité contenue dans l'intérieur de la terre comme dans un réservoir d'essence vitale, l'eau s'en dégagea en forme de bulles. » C'est ainsi que les premiers animaux naquirent, selon Anaximandre, dans l'humidité; le soleil les en fit éclore, et les revêtit d'une carapace solide. Mais, avec le temps, les animaux brisèrent cette enveloppe corticale et s'élevèrent dans la région sèche, où ils ne vécurent cependant que peu de temps. Anaximandre paraît avoir considéré l'homme comme le dernier produit vivant de l'action solaire sur la terre; car il soutient que l'homme a le plus grand besoin de tous les autres animaux pour sa conservation; que, par conséquent, il n'a pas pu venir au monde sous une forme parfaite dans le principe, mais d'abord sous la forme de poisson; après quoi s'étant développé davantage, et étant devenu capable de s'aider lui-même, il fut jeté sur la terre. Ces hypothèses font voir clairement la difficulté que l'on trouve à expliquer les organisations vivantes, en considérant la formation de l'organisme comme l'œuvre d'une série de phénomènes naturels.

Mais comme l'infini était, suivant Anaximandre, le principe de toute naissance, il était aussi le principe de toute mort : c'est ce que voulait faire entendre Anaximandre lorsqu'il disait, en faisant allusion à la morale : « Ce qui fait que les choses naissent fait aussi qu'elles passent, suivant leur destinée; car elles subissent la peine et le châtiment dus à l'injustice, suivant l'ordre du temps. » Anaximandre regardait l'opposition extrême entre le monde et le ciel, ou entre le froid et le chaud, comme tendant à se neutraliser dans une série progressive d'actions et de réactions ou de séparations; car le soleil agit continuellement, maintenant même, sur la terre pour l'échauffer et la dessécher; c'est-à-dire qu'il attire dans sa sphère les éléments froids dont la terre se compose, et devient ainsi plus froid lui-même, tandis que les éléments chauds s'accumulent sur la terre. La fin de ce procédé continuel de la nature ne peut être conçue que dans un parfait équilibre des forces opposées, en sorte que tout se résolve de nouveau dans le mélange proportionnel de l'infini.

Le tonnerre et les éclipses viennent de l'air renfermé dans les nuages, et qui, à cause de sa ténuité relative, s'en échappe avec bruit et lumière. Les vents sont produits par l'action du soleil, qui agite les parties les plus ténues et les plus humides de l'air. La mer est la partie de l'humide primitif que le feu n'a pas desséché. A ces opinions bizarres, mais qui peuvent contenir quelques traces de vérité, des autorités moins suspectes ajoutent les suivantes, qui méritent beaucoup plus d'attention : Il y a une infinité de mondes qui naissent et qui meurent à de longs intervalles; ces mondes sont les dieux, lesquels

par conséquent ne sont point immortels. De toute éternité les forces créatrices et destructives du froid et du chaud ont agi dans le sein de l'infini, et c'est par elles que les mondes sont engendrés et détruits. Ces forces ont primitivement formé autour de la terre une enveloppe de feu semblable à l'écorce autour de l'arbre; un jour cette écorce s'est rompue, et ses éclats ont formé le soleil, la lune et les étoiles. [JOUFFROY, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

H. Ritter, *Histoire de la philosophie ionienne*; Berlin, 1821, in-8° (en allemand). — L'abbé de Canaye, *Recherches sur Anaximandre*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript*, t. X. — Fréd. Schleiermacher, *Dissertation sur la philosophie d'Anaximandre*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Berlin*, pour l'année 1815 (en allemand).

* **ANAXIMANDRE** (Ἀναξίμανδρος), historien, natif de Milet, était contemporain du roi de Perse Artaxerxès Mnémon, qui régna de 424 à 405 de J.-C. Anaximandre écrivait en dialecte ionien.

Diogène Laërce, II. — Suidas, Ἀναξίμανδρος.

ANAXIMÈNE (Ἀναξιμένης), philosophe grec de l'école ionienne, fils d'Eurystrate, naquit, selon Apollodore, dans la soixante-troisième olympiade (528 à 525 avant J.-C.). Si cette date est exacte, Alexandre le Grand ne saurait avoir été, comme on le dit communément, l'élève d'Anaximandre, qui mourut vers la 58e olympiade (1). Suivant Diogène Laërce, Anaximène mourut à l'époque de la prise de Sardes par Cyrus (en 546 avant J.-C.). Or, s'il est vrai qu'il parvint à un âge avancé, la date de la naissance est nécessairement erronée. Quoi qu'il en soit, on ne connaît aucun détail de sa vie. On sait seulement qu'il enseignait la philosophie, qu'il écrivait dans le dialecte ionien, et que Théophraste réunit en un ouvrage les opinions de ce philosophe, qui se rapprochent bien plus de celles de Thalès que de celles d'Anaximandre. On trouve dans Diogène deux lettres d'Anaximène à Pythagore, qui, comme toutes celles de cette espèce, sont certainement apocryphes. Pline lui attribue l'invention du gnomon, à l'aide duquel on aurait découvert l'obliquité de l'écliptique. Comme principe des choses, Anaximène substitue l'air infini à l'indéfini indéterminé d'Anaximandre, ce qui s'accordait très-bien dans son esprit avec l'idée que l'air environne le monde, et que la terre, aplatie comme une feuille, est supportée par l'air, absolument comme Thalès qui enseignait que la terre flottait sur l'eau. L'idée cosmique, qui domine dans cette doctrine, est ainsi énoncée : « Tout est air, car tout en sort et tout y retourne. Comme notre âme, qui n'est que de l'air, nous domine, de même le souffle et l'air entourent et dominent le monde. » Anaximène supposait ainsi pour le monde entier un principe de vie général, constant, qui est l'air, pareil au principe de vie qui est en nous. Il passe pour avoir enseigné aussi que l'air, lorsqu'il est absolument homogène, échappe à la perception, mais qu'il se manifeste par les propriétés qu'il possède, par le froid et par le chaud, par l'humidité et le mouvement.

Anaximène ne paraît pas avoir établi une différence entre Dieu et le monde : il pouvait donc dire indifféremment que l'air infini est dieu, ou que les dieux et tout ce qui est divin provient de l'air. Il réduisait le développement du monde à la condensation et à la vaporisation, ou, comme il semble l'avoir dit lui-même, à la condensation et à la dilatation. C'est dans ce sens qu'il enseignait que le chaud et le froid des choses ne consistent que dans la dilatation et la condensation de l'air, et il cherchait à le prouver. « L'air, disait-il, que nous aspirons en tenant les lèvres serrées est froid; au contraire, il est chaud quand nous l'expirons en ouvrant la bouche. » Il expliquait d'une manière analogue comment l'air devient feu en se dilatant, comment l'air en se condensant forme le vent et les nuages, comment en se condensant davantage encore il forme l'eau, et ainsi de suite pour la formation de la terre et des pierres. Anaximène semble avoir aussi admis quatre principaux degrés dans les qualités de l'air, degrés qui répondaient à l'opinion commune des quatre éléments : de ces degrés, c'est-à-dire du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, se formaient toutes les autres propriétés des choses naturelles.

« La couche extérieure du ciel, disait-il, est de terre; le soleil, la lune, les étoiles sont également plats comme la terre, et supportés par l'air. Les mouvements des astres sont produits par la condensation et l'élasticité de l'air. Le soleil, la lune, les astres ne passent point sous la terre pendant la nuit; ils tournent alentour, et la hauteur de la terre nous cache alors leur mouvement. Les changements de saisons viennent du soleil seul. L'arc-en-ciel a lieu quand les rayons du soleil, rencontrant un nuage noir et dense, sont arrêtés et ne peuvent passer outre. La terre tremble quand une longue sécheresse ou des pluies abondantes venant à la fendre ou à la ramollir, des parties considérables de son écorce s'effondrent, et se précipitent dans ses cavités. » Anaximène admettait l'explication du tonnerre et des éclairs donnée par son maître; mais il l'appuyait de cette observation, que pendant la nuit les rames font jaillir des étincelles du sein de la mer. On a aussi d'Anaximène quelques maximes morales éparses dans Stobée. [JOUFFROY, dans l'*Ency. des g. du m.*, avec addit.]

Diogène Laërce, lib. II. — Aristote, *De cœlo*; *Physic.* et *Meteorol.* — Plutarque, *De placitis philosoph.* — Cicero, *Quæst. acad.*; *De natura deorum*. — Simplicius, *Phys.* — Stobée, *Eclog.* — Ritter, *Histoire de la philosophie.* — Schneider, *Eclogæ physicæ*.

ANAXIMÈNE (Ἀναξιμένης), rhéteur et historien, fils d'Aristocle, natif de Lampsaque, vivait

(1) Ceux qui commettent cette erreur confondent Anaximène le philosophe avec Anaximène le rhéteur et l'historien.

dans le quatrième siècle avant J.-C. Il eut pour maître Diogène le Cynique et le grammairien Zoïle. Il fut l'un des précepteurs d'Alexandre le Grand, qu'il suivit dans ses campagnes. Il composa entre autres une Histoire de Philippe, roi de Macédoine, et de son fils Alexandre. Cet ouvrage, entièrement perdu, était divisé en douze livres, commençant à l'origine de la race humaine, et finissant, comme les *Helléniques* de Xénophon, à la bataille de Mantinée, en 362 avant J.-C. Pausanias raconte par quel trait ingénieux Anaximène sauva sa ville natale.

Le roi de Macédoine, irrité de la longue résistance que Lampsaque lui avait opposée dès le début de son invasion de l'Asie, se préparait à en tirer une vengeance éclatante, lorsqu'il vit arriver son ancien maître en suppliant. « Je jure, s'écria-t-il, de ne point faire ce que tu me demanderas. » Anaximène eut assez de présence d'esprit pour retourner la prière qu'il avait été sur le point d'adresser au roi, et de répondre : « Je te supplie donc, ô Alexandre, de saccager Lampsaque et d'en réduire les habitants en esclavage. » Il sauva ainsi sa ville natale.

Pausanias, qui vécut au deuxième siècle de J.-C., vit à Olympie la statue d'Anaximène, que lui avaient élevée les citoyens de Lampsaque.

Diodore, XV, 89. — Pausanias, VI, 18. — Clinton, *Fasti hellenici*. — Quinte-Curce, I, 3.

* **ANAXIPPUS** (Ἀνάξιππος), poëte comique athénien, florissait vers le temps de Démétrius Poliorcète, c'est-à-dire vers 308 avant J.-C. Tous ses ouvrages sont perdus, et nous ne savons aujourd'hui que les titres de quatre ou cinq.

Suidas, *sub voce* Ἀνάξιππος. — Élien, *Historia animal.*, XIII, 4. — Athénée, IV, 169; IX, 403; X, 418; XI, 486; XIII, 610, édit. Casaub. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, II, 413. — Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*, p. 469, etc.

ANAYA MALDONADO (*don Diego*), prélat espagnol, né à Salamanque vers 1360, mort vers 1440. Il était évêque de Salamanque lorsqu'il fut envoyé au concile de Constance en qualité d'ambassadeur, avec Martin Fernandez, de Cordoue. Nommé à l'évêché de Salamanca en 1401, Anaya fonda dans cette ville un collége destiné à l'enseignement gratuit, et il consacra à cet établissement presque toute sa fortune. Ce collége, le premier de ce genre en Europe, et connu sous le nom de Saint-Barthélemy-le-Vieux, a subsisté jusque dans ces derniers temps. Ce généreux exemple fut imité, dans la suite, par quelques autres prélats.

Bezabal y Ugarte, *Biblioteca de los escritores de los seis colegios mayores* (Appendice, p. 1-9). — Ruiz de Vergara, *Vie d'Anaya* (en espagnol). — Gonçalez de Avila, *Historia de Salamanca*, 319, 339. — Ortiz de Zuniga, *Annales eclesiasticas y seculares de Sevilla*, 299.

ANAYA (*Pédro de*), amiral. *Voy.* ANNAYA.

* **ANCANTHERUS** (*Claude*), médecin et historiographe impérial, vivait à Vienne dans la seconde moitié du seizième siècle. Il était protestant, et originaire d'une famille du Barrois. Outre plusieurs manuscrits et livres annotés de gloses marginales, conservés à la bibliothèque de Vienne, on a de lui : 1° *Pauli Silentiarii hemiambia diametra catalectica in Thermas epicas, latine facta epico carmine. Accesserunt luculentissimæ annotationes, brevis item non minus utilis quam jucunda de thermis dissertatio, et non nulla poemata ejusdem authoris ad Plovenum, dominum nobilissimum et ornatissimum juvenem*; Venise, 1586, in-12; — 2° *Diameron in nuptias Ferdinandi Medicis, magni Hetruriæ ducis, et Christinæ Lotharingiæ ducis filiæ*; Padoue, 1590, in-4°; — 3° *Nomenclator gemmarum quæ magis in usu sunt, nunquam antehac quod sciri adhuc potuerit, ex græco. Accesserunt in hunc libellum notæ breves non infructuosæ, typis Ottomarianis*, 1594, in-8° : c'est la traduction de l'ouvrage de Psellus l'Ancien, sur les propriétés médicales des pierres précieuses; — 4° *Rudolpho II imperatori, semper Augusto, Claudii Ancantheri, ejus historici, Panegyricus, Taurino recepto, dicatus*; Prague, J. Ottmar, 1598, in-4°.

Annales encyclopédiques, septembre 1817.

ANCARANO (*Jacques* D'), plus connu sous les noms de Jacques *Palladino*, ou de Jacques *de Teramo* ou *Theramo*. Voy. TERAMO.

ANCARANO (*Pietro Giovanni* D'), ou Ancarani jurisconsulte et poëte italien, né à Reggio en Lombardie, vivait vers 1557. Comme jurisconsulte, il se fit connaître par son *Familiarium juris quæstionum*, Venise, 1569, in-8°; comme poëte, par quelques sonnets, insérés dans la *Ninfa Tiberina* de François Molza, et dans la *Fenice* de T. Giov. Scandianese. Ce poëme est dédié à Ancarano, alors podestat de Carpi.

Un autre *Ancarano* (*Barthelemy*), de Reggio, auteur de quelques vers qui se lisent dans l'*Antologia in morte del cavalier Vecellio*, vivait vers 1620.

Guasco, *Storia letteraria*. — Crescimbeni, *His. del. volg. pasia.*

ANCARANO (*Gaspard*), prêtre et poëte de Bassano, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fit imprimer en 1587, à Venise, un recueil intitulé *Capitoli e Canzoni spirituali sopra il Pater noster, Ave Maria, Credo, Salve Regina, e Magnificat*, etc., in-4°. Il a aussi publié les *Sette Salmi penitenziali, latini e volgari, in ottava rima*, accompagnés de quelques autres poésies spirituelles; Venise, chez les Junte, 1588, in-4°. On a encore de lui d'autres ouvrages du même genre, où il y a beaucoup de piété, et qui ne sont pas dépourvus de poésie.

Tiraboschi. — Ginguené.

ANCELOT (*Jacques-Arsène-François-Polycarpe*), auteur dramatique, et l'un des plus féconds de ce siècle. Né au Havre, le 9 février 1794, mort à Paris, le 7 septembre 1854. Son père, greffier du tribunal de commerce de cette ville, était un homme instruit, qui aimait les vers, et qui, de bonne heure, exerça son fils à les déclamer.

Le jeune Ancelot fut d'abord destiné à l'administration de la marine, où son oncle, M. Pouyer, occupait un emploi important. Bien que sa vocation littéraire et poétique se fût déjà manifestée par des signes certains, il se conforma d'abord aux intentions paternelles. Il entra dans les bureaux de la marine au Havre même. En 1812 il fut envoyé en Hollande pour le service de l'administration. En 1813 il était à Rochefort, en qualité d'employé de troisième classe. En janvier 1815 il entra, comme commis, dans l'administration centrale, à laquelle il demeura attaché jusqu'à la révolution de 1830.

Mais on lutte vainement contre la nature : la nature est toujours la plus forte. Avant même qu'il eût fait, par obéissance filiale, les premiers pas dans cette carrière de bureaucrate où il ne devait pas aller bien loin, le futur auteur de *Louis IV* versifiait déjà, versifiait sans cesse, et comme malgré lui. Quand il partit pour la Hollande, il avait dans son bagage une comédie en trois actes et en vers, intitulée l'*Eau bénite de cour*, ouvrage destiné à plus d'une catastrophe. Le manuscrit tomba dans la mer pendant la traversée. Le jeune poëte en fit un autre : le terrible M. Pouyer s'en empara, et le jeta au feu. Il est à croire que M. Ancelot se résigna enfin, et abandonna cette comédie à son malheureux sort, car elle n'a jamais vu le jour.

Bientôt après il composa une tragédie dont le titre était *Warbeck*, et le héros, apparemment, Perkins Warbeck. Mais l'expérience avait profité à notre auteur, qui, cette fois, n'écrivit pas un seul vers de son œuvre, et la confia tout entière à sa mémoire. Elle échappa donc à tous les périls, et put arriver sans encombre devant le comité du Théâtre-Français, à qui le poëte la récita le 19 mars 1816. Elle fut reçue. Mais d'une tragédie reçue à une tragédie jouée il y a bien loin; et lorsque *Louis IX* fit sa première apparition sur la scène française, près de quatre ans plus tard, le pauvre *Warbeck* n'était pas encore sorti du carton où on l'avait placé. Il y est toujours.

Louis IX fut représenté le 5 novembre 1819, et obtint un succès éclatant. Une versification correcte, élégante, harmonieuse, une peinture assez fidèle et très-brillante de l'époque, des mœurs, des caractères, un plan sagement ordonné, — on y tenait alors, — et quelques scènes fort heureusement trouvées, justifiaient pleinement ce succès. Il est à croire que le choix du héros y fut aussi pour quelque chose. Précisément à la même époque Casimir Delavigne faisait jouer à l'Odéon ses *Vêpres Siciliennes*. Casimir Delavigne avait déjà publié ses premières *Messéniennes* : le parti libéral l'avait adopté, et le prônait avec ardeur. Le triomphe des *Vêpres Siciliennes* était donc comme une victoire remportée par l'opposition. L'opinion royaliste, voulant aussi avoir sa victoire, s'empara du succès de *Louis IX*, et en fit le sien propre. Les faveurs de cour plurent sur M. Ancelot. Sa position à la marine fut améliorée, et Louis XVIII lui assigna une pension de 2000 francs sur sa cassette.

La seconde tragédie de M. Ancelot, *le Maire du palais*, jouée le 16 avril 1823, ne fut pas, à beaucoup près, aussi heureuse que *Louis IX*. Elle ne put avoir que sept représentations. Ce fut pourtant à l'occasion de cet ouvrage que le roi conféra à l'auteur la croix de la Légion d'honneur. Était-ce seulement pour le consoler, ou bien pour protester contre le jugement du public? Quoi qu'il en soit, M. Ancelot prit sa revanche l'année suivante par la tragédie de *Fiesque*, où, s'aidant avec beaucoup d'esprit et de goût du génie de Schiller, il montra une vigueur de pensée, une hardiesse de combinaisons scéniques qu'on ne lui avait pas encore vues.

Fiesque avait été représenté à l'Odéon le 5 novembre 1824, cinq ans, jour pour jour, après *Louis IX*. En 1828, l'auteur donna *Olga*, ou *l'Orpheline russe*, et, l'année suivante, *Élisabeth d'Angleterre*. Ces deux ouvrages réussirent, quoique avec moins de retentissement que *Louis IX*.

Le sujet du premier lui avait été inspiré probablement par un voyage qu'il fit en Russie en 1826, à la suite du maréchal Marmont, chargé de représenter le roi de France au couronnement de l'empereur Nicolas. Nous ne dirons rien d'une ode qu'il écrivit à cette occasion, et qui fut imprimée à Moscou. Les poésies de cour survivent rarement aux circonstances qui les ont fait naître. D'ailleurs, le talent de M. Ancelot n'a rien de lyrique. Il tira de ce voyage un meilleur parti dans un volume en vers et en prose, intitulé *Six mois en Russie*, ouvrage écrit avec grâce, et plein de détails intéressants. A peu près vers la même époque, et avant la représentation d'*Olga*, il publia successivement *Marie de Brabant*, poëme en six chants, et un roman en quatre volumes, intitulé *l'Homme du monde*, qu'on croirait écrit sur le scenario du plus sombre, du plus violent, du plus exagéré des mélodrames. Cependant le mélodrame ne vint qu'après le roman. *L'Homme du monde*, arrangé pour le théâtre, de compte à demi avec M. Saintine, eut à l'Odéon un succès bruyant, mais où la réputation de l'auteur n'avait rien à gagner.

Indépendamment de la pension dont nous avons parlé, M. Ancelot avait obtenu la place ou plutôt le titre de bibliothécaire de Meudon, qui n'était, à proprement parler, qu'un prétexte pour augmenter son bien-être. La révolution de juillet vint tout à coup détruire cette situation médiocre, mais tranquille, ce bonheur modeste, prix de travaux consciencieux et estimables. Le poëte reçut ce coup avec courage, et, prenant bravement son parti, renonça aux œuvres où l'on ne gagne que de la gloire. Il y a pour les écrivains deux routes à suivre : celle de l'art,

et celle de l'industrie. M. Ancelot avait d'abord choisi la première. Mais, de 1815 à 1830, il était devenu père de famille. Il se résigna donc à la seconde, et descendit sur les scènes secondaires, où jamais jusqu'alors il n'avait compromis son nom. Il y déploya, pendant quelques années, des qualités qu'on ne lui connaissait pas encore, de l'esprit, de la finesse, de la grâce, une fécondité remarquable, une infatigable activité, qui explique peut-être jusqu'à un certain point, mais qui n'excuse pas, la moralité douteuse de quelques-uns des sujets qu'il a traités. Les mœurs du dix-huitième siècle sont plus comiques qu'édifiantes. Nous trouverions difficilement aujourd'hui la liste exacte de tous les vaudevilles, drames et comédies anecdotiques qu'il a fait jouer, de 1830 à 1840, seul, ou en société avec divers collaborateurs. Le nombre en est considérable, et plusieurs ont obtenu des succès retentissants et lucratifs. *Madame du Barry*, *Léontine*, *le Favori*, *le Régent*, *Madame du Châtelet*, *la Comtesse d'Egmont*, *Heureuse comme une princesse*, *l'Espion*, vingt autres encore que nous pourrions citer, lui constituèrent, en peu d'annés, le capital du revenu qui lui avait été enlevé par les événements politiques. Qu'on nous pardonne d'apprécier aussi prosaïquement, et par leurs résultats purement matériels, des œuvres où il faut jeter à pleines mains l'invention, les combinaisons dramatiques, les observations fines, les vives et piquantes saillies. C'est surtout dans les arts que la forme emporte le fond. Le vaudevilliste est comme le journaliste : il s'adresse à ses contemporains, et non à la postérité. M. Ancelot lui-même ne se faisait à cet égard aucune illusion : il disait assez plaisamment qu'après avoir, pendant quinze ans, travaillé *pro fama*, il était réduit à travailler *pro fame*. Heureux si, depuis, il n'avait pas perdu, dans une spéculation imprudente, la plus grande partie d'une fortune qui lui avait coûté si cher! Rien n'est plus aventureux que la direction d'un théâtre, et M. Ancelot en a fait une cruelle expérience.

Quelques années auparavant, il avait tout à coup repris son rang au Théâtre-Français par la tragédie de *Maria Padilla*, ouvrage laborieusement étudié, assez fortement conçu, où la versification est tout à la fois très-ferme et très-élégante. L'artiste d'autrefois s'y retrouvait tout entier. Malheureusement, quelques erreurs de plan nuisaient à l'intérêt de l'ouvrage, qui n'eut qu'un succès d'estime. Mais c'en fut assez pour ouvrir enfin à l'auteur les portes de l'Académie française. Il y avait déjà frappé deux fois, en 1828 et en 1830. Il y remplaça M. de Bonald en 1841. Peu après il fit paraître les *Épîtres familières*, recueil de satires aussi remarquables par la verdeur de l'épigramme que par la grâce du style et la richesse de la versification.

En 1849 M. Ancelot a été chargé par M. de Tocqueville, alors ministre des affaires étrangères d'aller ouvrir à Turin, à Florence, à Bruxelles, etc., des négociations tendant à amener, entre ces pays et la France, la reconnaissance mutuelle des droits de propriété littéraire, et la répression de la contrefaçon. Il a rempli sa mission avec intelligence et succès, ainsi que le prouvent les traités intervenus depuis cette époque. Il est heureux pour un homme de lettres d'avoir pu honorer la fin de sa carrière par un acte utile à la littérature de tous les pays.

G. Hequet.

ANCELOT (*Marguerite-Virginie Chardon*, madame), épouse du précédent. Née à Dijon le 15 mars 1792, mademoiselle Chardon fut amenée à Paris par sa mère en 1804. Elle étudia d'abord la peinture. Mais on ne peut guère citer d'elle qu'un tableau de chevalet, qui fut exposé au salon de 1828. Il était intitulé, sur le livret : *Une lecture de M. Ancelot*. Presque tous les littérateurs de cette époque y figuraient, et cette collection de portraits attirait l'attention autant pour le moins que le mérite de l'œuvre. Lors de cette exposition, il y avait déjà onze ans qu'elle était mariée.

Tant que dura le gouvernement des Bourbons de la branche aînée, madame Ancelot se contenta des succès de salon qu'obtient toujours une jolie femme qui est en même temps une femme d'esprit. Quand les événements de 1830 eurent condamné son mari à une production plus active, madame Ancelot devint peu à peu, et en secret, son collaborateur. Il serait difficile de savoir au juste dans quelle proportion elle contribua aux succès de l'auteur de *Léontine* et de *Reine, Cardinal et Page*. Le bruit et la publicité l'effrayaient.

En 1835 elle fit imprimer un volume intitulé *Emprunts aux salons de Paris*. C'était un recueil de nouvelles écrites avec une grâce parfois un peu maniérée, et remarquables surtout par une finesse d'observations qui semblait trahir le sexe de l'écrivain. Mais cette fois encore elle eut peur, et voulut que son mari signât pour elle. Bientôt pourtant elle s'enhardit, et donna successivement au Théâtre-Français plusieurs comédies en prose : *Un Mariage raisonnable*, *Marie* ou *les Trois Époques*, *le Château de ma Nièce*, *Isabelle* ou *Deux jours d'expérience*. Mademoiselle Mars jouait dans les trois premières, qui furent très-bien accueillies par le public. *Marie* surtout réussit avec éclat.

Le Gymnase-Dramatique a eu d'elle un vaudeville en deux actes, intitulé *Clémence*, ou *la Fille de l'Avocat*.

Lorsqu'enfin M. Ancelot eut obtenu la direction du Vaudeville, elle écrivit pour ce théâtre une foule de pièces plus recommandables par la grâce des idées et du style que par la vigueur des conceptions dramatiques et l'intérêt des situations. Depuis lors madame Ancelot paraît avoir cessé d'écrire, et nous n'avons plus à citer d'elle qu'un roman en deux volumes intitulé *Gabrielle*,

dont la fable est malheureusement assez vulgaire, mais qui se soutient par certains détails, et par les mêmes qualités de style que les *Emprunts aux salons de Paris*. G. HEQUET.

Dictionnaire de la Conversation, nouvelle édition. — Quérard, *la France littéraire*.

ANCHARANO (*Pierre* D'), jurisconsulte italien, né à Ancharano vers 1350, mort vers 1417. Il fut élève de Balde, professa quelque temps le droit canon à Bologne, d'où il vint enseigner le droit civil à Padoue en 1385. En 1393, il se rendit à Ferrare sur l'invitation du duc Albert II; mais il n'y fit qu'un séjour de peu de durée. Sa chaire ayant été supprimée après la mort de ce prince, il vint faire un cours de décrétales à Sani, et retourna à Bologne, où il vivait encore en 1415. On ne sait pas exactement à quelle époque mourut Ancharano : le monument qui lui fut élevé dans l'église des Dominicains de Bologne, n'indique ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort. Il jouissait d'une grande autorité comme jurisconsulte, ainsi que le prouve la qualification d'*Anchora juris*, qu'on lui donnait. Les plus anciens jurisconsultes lui attribuent des commentaires sur le *Digestum vetus* et le *Digestum novum;* sur les *Décrétales*, le *liber sextus* et les *Clémentines*, et un volume de *Consultations*. Spangenberg qui a recherché ces ouvrages avec soin n'a pu s'en procurer une seule copie. Comme les légistes, qui les mentionnent, citent les opinions d'Ancharano sans rapporter le texte de ses écrits, on a supposé que ces derniers se perdirent peu après la mort de l'auteur.

Spangenberg, dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.— Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ANCHER. *Voy.* ANKER.

ANCHÈRES (*Daniel*), poëte français, né aux environs de Verdun en 1586, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il suivit d'abord la carrière militaire, et se mit plus tard à cultiver les Muses. Depuis ce moment, toute sa vie est dans ses écrits. En 1608, Anchères fit paraître une tragédie : *les funestes Amours de Belcar et de Méliane;* avec les *Amours d'Anne* (série de poëmes en l'honneur de sa maîtresse Anne de Montaud); Paris, 1608, in-12. Ce livre est dédié à Jacques I[er], roi d'Angleterre; l'auteur annonce dans sa préface qu'il se propose d'aller en Angleterre solliciter le haut patronage du roi. Ce dessein fut exécuté dès l'année suivante, à en juger par *les trois premiers de sept tableaux de pénitence;* Paris, 1609, in-4°. L'exemplaire qu'Anchères présenta au roi se conserve actuellement au Musée britannique : la page du titre n'est pas imprimée, mais écrite à la main avec des lettres d'or sur vélin; et on remarque au bas les initiales I. R. (*Iacobus rex*). Deux ans après, le même auteur fit paraître les deux premiers livres de la *Stuaride;* Paris, 1611, in-4°, où il fait remonter l'origine des Stuarts à Astrée. Ce poëme, qui plut beaucoup au roi, fut publié sous le nom de *Jean de Schelandre*, anagrame de *Daniel des Anchères*.

Après la mort de son protecteur, en 1625, Anchères revint en France, où il publia, encore sous le pseudonyme de Jean de Schelandre : *Tyr et Sidon*, ou *les funestes amours de Léonte et de Philoline*, *et l'heureux succès de Belcar et de Méliane*, tragi-comédie en deux journées, chacune de cinq actes; Paris, 1628, in-8°. La première partie de cette double pièce est une tragédie nouvelle, tandis que la seconde partie n'est (sauf quelques changements de noms propres et la conclusion, qui est un mariage, au lieu d'un meurtre) que la reproduction de la tragédie publiée vingt ans auparavant. Cette particularité et le pseudonyme ont donné lieu aux méprises les plus singulières : ainsi, la Vallière accuse Schelandre d'avoir pillé Anchères, et Beauchamps regarde toute la dernière pièce, qui paraît avoir été jouée sur quelques théâtres privés, comme une simple réimpression de celle publiée en 1608. M. Weiss lui-même (*Biographie universelle*) paraît avoir partagé cette opinion. H.

Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de France*, II, 14. — La Vallière, *Bibliothèque du Théâtre-Français*, I, 408. — *Préfaces et dédicaces* des ouvrages d'Anchères.

- * **ANCHERSEN** ou **ANSGARIUS** (*Mathias*), savant philologue danois, né le 16 mars 1682, mort en 1741. En 1706 il quitta le Danemarck, et voyagea pendant trois ans en Hollande et en Angleterre, où il s'appliquait surtout aux langues orientales. En 1709 il retourna dans sa patrie, et fut nommé professeur à l'université de Copenhague, et en 1731 évêque de Ribe en Jutland. On a de lui : *Spicilegium defectus lexicorum rabbinicorum;* Copenhague, 1704, in-4°; — *Poëma Tograï arabicum arabice, cum versione latina J. Golii, hactenus inedita, præfatione, notisque suis aucta;* Utrecht, 1707, in-8° : tous les exemplaires de cette édition, excepté cinquante, furent perdus sur la mer, dans le trajet de Hollande à Copenhague; — *Oratio de mathematicis Danorum*, insérée dans la *Dænische Bibliothek*, vol. VIII, p. 701.

Moller, *Cimbria literata*. — Worm, *Forsøg til et Lexicon over Danske Norske og Islandske lærde mænd*.

ANCHERSEN (*Jean-Pierre*), jurisconsulte et antiquaire danois, né le 4 octobre 1700 à Borch, dans le Jutland; mort le 22 avril 1765 à Copenhague. Il devint en 1733 premier bibliothécaire de Copenhague, en 1736 professeur de philosophie, et en 1737 professeur d'éloquence à l'université de cette ville. De ses ouvrages nombreux, sur les antiquités danoises, nous ne citerons que : *Lemmata et Indices observationum de Solduriis et Origine militiæ atque imperii apud Celtas;* Halle, 1729, in-4°; — *XII Disputationes de Solduriis;* Copenhague, 1734-1740, in-4°; — *Jus publicum et feudale veteris Norvegiæ;* ibid., 1736, in-4°; — *Descriptio statuum cultiorum in fabulis;* ibid., et Leipzig, 1741, in-fol.; — *Parva Cimbrorum civitas;* Copenhague, 1746, in-4°; —

De Suevis; ibid., 1746, in-4°; — *Origines Danicæ*; ibid., 1747, in-4°; — *Vallis Herthæ Deæ et origines danicæ græcis et latinis auctoribus conscriptæ et illustratæ*; ibid., 1747, in-4°. La plupart de ces écrits ont été réunis après la mort de l'auteur et publiés par Gerhard Oelrichs, sous le titre *Opuscula minora*; Brême, 1775, 3 vol. in-4°.

Nyerup et Kraft, *Dict. biogr. Dan.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.— Ersch et Gruber, *Allgem. Encyc.*

*ANCHIETA (*Miguel*), sculpteur espagnol du seizième siècle, natif de Pampelune. Il étudia à Florence, et retourna bientôt après dans sa patrie. Anchieta a fait les belles stalles du chœur de la cathédrale de Pampelune, qui sont comptées parmi les plus belles de toute l'Espagne. Le dessin de ces stalles est d'un goût exquis. Elles sont enrichies en outre d'un grand nombre de statuettes de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, très-habilement exécutées. On cite encore d'Anchieta une Assomption de la Vierge pour l'autel principal de l'église de Cascante; l'autel de l'église de Santa-Maria, à Tafalla; la statue équestre en albâtre de saint George tuant le dragon, à Saragosse; enfin une Assomption de la Vierge pour le grand autel de la cathédrale de Burgos.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ANCHIETA ou ANCHIETTA (le *P. Jozé* D'), l'un des premiers apôtres du Brésil, né à Ténériffe en 1533; mort le 9 juin 1597. Il sortait d'une ancienne famille de la Biscaye, alliée aux Loyola. Son père était né dans cette partie de l'Espagne; sa mère avait reçu le jour dans la grande Canarie. Sa première éducation se fit dans l'île même où il était né : il n'avait pas plus de quatorze ans lorsque son père l'envoya à Coïmbre, où il put profiter encore des enseignements qui venaient de succéder à ceux des Diogo de Teive, des Gouvea et des Buchanan. Ce fut là qu'il puisa ce goût pour la belle latinité, qui ne l'abandonna jamais, même au milieu des peuples les plus rudes du désert.

Les jésuites, témoins de ses efforts, comprirent de bonne heure cette grande intelligence qui commençait à se développer, et devinèrent qu'il y avait en lui tous les nobles instincts d'un missionnaire intrépide et dévoué, comme il en fallait au seizième siècle. Jozé de Anchieta fut affilié à la compagnie, et partit en 1553 pour ces vastes solitudes du Brésil, dont on ignorait encore l'étendue géographique, et dont les peuples étaient à peu près inconnus. Mais l'inconnu, c'était alors ce que recherchaient ces hommes à l'âme ardente, qui ne s'informaient ni des périls du voyage, ni des coutumes atroces des hordes sauvages parmi lesquelles ils allaient demeurer, pourvu qu'ils eussent le temps de proclamer avant de mourir la loi nouvelle qu'ils apportaient. Jozé de Anchieta n'avait que vingt ans; il était poëte : il n'hésita pas à courir volontairement les risques du martyre. Dès le début et quelques jours après son arrivée à Bahia, où était établi le grand collége, il fut dirigé, sur un ordre du P. Leonardo Nunes, vers les champs de Piratininga, où Nobrega avait fondé la mission de San-Vicente. Nous ne parlerons ni de son naufrage sur les Abrolhos, ni des souffrances qu'il lui fallut endurer le long de la côte orientale. Le poëte, ravi à l'aspect de tant de splendeurs, admirait; le missionnaire commençait à comprendre les rudes travaux que lui réservait une nature indomptée; ce n'étaient pas seulement les éléments qu'il fallait vaincre, c'étaient les hommes qu'il fallait combattre, et combattre à force de patience, de douceur, de résignation. Cet art divin, et que nul ne posséda jamais comme lui, il l'apprit de son propre cœur, puis des touchants enseignements de Palacios, d'Azpilcueta Navarro, et de cet infatigable Léonard Nunes, que les Indiens avaient nommé ingénieusement dans leur langue *Abare Bébé* (le Père qui vole); voulant d'un seul mot faire comprendre le zèle infatigable du missionnaire parcourant sans cesse les forêts, en quête de nouvelles conversions et de nouveaux dangers.

On ne condamna pas d'abord le jeune missionnaire à ses travaux : sa complexion était faible, il n'y eût peut-être pas résisté; on attendit qu'il pût mesurer ses forces à la tâche immense qui lui était réservée. Durant les premiers mois sa science fut mise à profit; mais pendant qu'il enseignait la langue de Virgile aux rares élèves du collége de Piratinga, à ces *Mamalucos* descendants des Indiens et des Européens, qui devaient être un jour de si hardis explorateurs, et dont quelques-uns se destinaient à l'Église, il apprenait d'eux la langue tupi, à laquelle son universalité devait faire bientôt donner le nom de *lingoa geral*, et qui est un dialecte du *guarani*. Bientôt le jeune missionnaire canarien, transporté tout à coup de Coïmbre au milieu de ces rudes élèves, sut la langue des Indiens d'une façon merveilleuse. Il n'avait pas encore perdu l'habitude d'étudier comme on étudie dans une université : non-seulement il sonda les richesses des dialectes sauvages comme il eût étudié un pur idiome de l'antiquité, mais dans la langue même des Tamoyos et des Tupinambas il fit des vers, des cantiques, des chansons mondaines, ayant trait à quelque loi morale, et que les jeunes filles, les enfants, les Indiens eux-mêmes, allaient répétant dans les carrefours de la colonie. Il fit plus : il composa un mystère, une sorte de comédie presque satirique, où le *tupi*, dans un dialogue animé, alternait avec le portugais, et conviait à résipiscence les Indiens et même les Européens, dont la vie, il faut le dire, était certes moins exemplaire. Sa propre volonté allait lui imposer toutefois d'autres travaux. Quand il posséda tous les secrets du langage de ces Indiens, quand il put parler à leur cœur et que sa parole l'eut fait aimer, il entra sans hésitation dans les forêts. Sa renommée était déjà

immense parmi les peuplades de la côte, hordes encore bien sauvages, mais plus nombreuses qu'on ne saurait l'imaginer aujourd'hui. Anchieta, tout en continuant les travaux de ses prédécesseurs les Navarro, les Simon, les Gram, fit sans aucun doute plus de catéchumènes qu'aucun d'eux : il acquit bientôt la réputation du plus habile et du plus ardent missionnaire qui se fût montré dans ces contrées; il allait être bientôt convié par ses supérieurs à remplir une autre mission.

A l'époque où les plaines de Piratininga se peuplaient d'Indiens soumis au catholicisme, le chevalier de Villegaigon, fixé sur son rocher, tentait de dominer encore la baie de Rio de Janeiro, et d'y fonder un réfuge pour les Français, alliés déjà à plusieurs hordes de Tupinambas et de Tamoyos. Mem de Sa' reçut de Jean III l'ordre d'aller combattre les étrangers dont on redoutait l'envahissement : il comprit que la parole du saint missionnaire achèverait ce que le sabre aurait commencé; il emmena avec lui Anchieta. Après de rudes combats les Français furent expulsés; mais les Tamoyos irrités se ruèrent sur les habitations naissantes de Piratininga. Anchieta montra alors autant de résolution et d'énergie qu'il montrait de résignation et de douceur dans les forêts : les sauvages furent chassés sans aucune perte pour les chrétiens. (*Voy.* sa lettre dans la *Revista*).

Ces agressions perpétuelles inquiétaient néanmoins la colonie. Aussi intrépides l'un que l'autre, Nobrega et Anchieta allèrent demander la paix aux Tamoyos, et seuls ils s'avancèrent à vingt-six lieues de Saint-Vincent, jusque dans la baie d'Ubapeba. La paix fut conclue; Nobrega retourna dans les champs de Piratininga pour la faire ratifier, par le consentement général des autres tribus. Anchieta demeura parmi les Indiens dans l'aldée d'Iperoig, sur des rivages charmants, mais déserts; il y resta plusieurs mois, catéchisant ces redoutables sauvages, impatients du joug nouveau qu'ils venaient de subir, et songeant déjà à le secouer. Ce fut en ce temps, et lorsqu'il pouvait se dérober aux naïves importunités des Indiens, qu'il composa son poëme latin en l'honneur de la Vierge. Il nous apprend lui-même qu'il l'écrivit sur la plage unie du rivage, admirant ces riantes collines alors incultes et aujourd'hui couvertes de moissons abondantes. La vague venait effacer l'écriture, mais la mémoire du poëte gardait le fruit du travail et de l'inspiration : ainsi furent préservés de l'oubli les quatre mille cinq cents vers dont se compose l'œuvre d'Anchieta.

Après son exil volontaire, l'infatigable missionnaire retourna à Piratininga, et il pensa alors périr dans un naufrage. La prière, dit-il, le sauva; il put embrasser ses frères; mais le génie inconstant des Indiens ne lui laissa pas un long repos. Les Tamoyos, aidés des Français de Rio de Janeiro, se révoltèrent encore. Il fallut encore aller les combattre. Estacio de Sa' fut désigné pour accomplir cette périlleuse entreprise; Anchieta l'accompagna; et si la valeureuse résolution du jeune capitaine eut de si grands succès, il les dut en partie aux conseils du missionnaire et à son activité. Ce fut au retour de cette expédition, dans un voyage où il fut mandé à Bahia, que le compagnon d'Estacio fut ordonné prêtre par dom Pedro Leitão, deuxième évêque du Brésil. Il retourna presque immédiatement dans la baie délicieuse où il venait d'être témoin des plus rudes combats, mais où il n'avait pas encore accompli sa tâche. Par ordre de l'épouse de João III, la ville capitale du Brésil prit alors naissance, et avec elle s'éleva le collége que fit bâtir Anchieta.

A la vie presque militaire, à la vie de l'architecte fondateur d'un grand édifice, succéda encore la vie des religieux enseignements. Pendant six années Anchieta fut recteur du collége de San-Vicente. Le général de l'ordre lui réservait une charge plus pesante, et il ne l'accepta pas, dit-on, sans effroi : en 1578, au moment où le Portugal allait succomber, il fut nommé provincial. Ce n'était plus, comme l'a si bien dit M. Pereira da Sylva, les soins du rectorat ou d'un séminaire qui devaient l'occuper; la direction suprême de l'ordre venait de lui être confiée. Tout le territoire compris entre le rio de la Plata et l'Amazone était dévolu à son zèle. Ce n'était plus une ou deux nations d'idolâtres qu'il avait à convertir, c'était des milliers de peuplades de diverses origines, de mœurs et de coutumes différentes.

Anchieta débuta dans ses nouvelles fonctions par visiter les établissements de Pernambuco, puis ceux que l'on commençait à fonder dans la baie de Rio de Janeiro. A peine nourri dans ces excursions de quelques biscuits secs et d'un peu de poisson salé, on dit que le long des côtes inexplorées il développait les qualités d'un marin habile, et qu'il étonnait parfois les pilotes. Nous ne le suivrons pas dans ses courses de Saint-Vincent à Rio, et de ce port à Bahia, où l'occupèrent de grandes fondations monumentales qui subsistent encore, et que le gouvernement utilise de nos jours. Ces vastes travaux, il les exécutait dans ses jours de repos; mais lorsque sur la côte orientale il s'enfonçait dans les forêts impénétrables, lorsqu'il osait affronter la rage brutale des Aymores, ancêtres des Botocoudos, ses frères se mettaient en prière; car ces Indiens étaient considérés comme des sauvages impitoyables par les sauvages eux-mêmes. Plein d'une sérénité inaltérable, Anchieta revenait toujours du désert, et toujours il y avait laissé quelque germe de paix ou de civilisation. Pendant huit années entières, il mena cette vie de labeur et de souffrances. Enfin, se trouvant en 1585 à Bahia, où était la maison professe, il supplia le visiteur de l'ordre de l'alléger du poids de sa dignité, et d'en revêtir à sa place le P. Marçal Belliarte : il n'avait que cinquante-deux ans, et ses forces étaient déjà défaillantes.

Il se retira d'abord à Rio de Janeiro, où, dès l'année 1582, il avait fondé la maison de Miséricorde; mais il ne fit pas dans la cité naissante un bien long séjour : la solitude des grandes forêts, le voisinage des Indiens lui étaient devenus nécessaires. Par ses soins les aldées des Tupiniquins et des Papanases s'étaient formées dans la province d'Espirito-Santo : ce fut au milieu d'elles, à Rerigtiba, au nord du Rio Cabapuana, qu'il établit son séjour. Dans cette campagne si belle, mais si solitaire, il relut les Pères de l'Église, saint Basile, saint Augustin surtout, pour lesquels son admiration allait toujours croissant; et il termina aussi quelques-uns de ses pieux ouvrages. Ce fut là qu'à la suite d'une longue maladie, et après avoir béni ceux qui l'entouraient, il s'éteignit paisiblement : on était au 9 juin de l'année 1597. De Rerigtiba, les catéchumènes voulurent le porter à dos d'homme jusqu'à Espirito-Santo, qui est à quinze lieues; trois cents Indiens formaient son cortége funèbre. Plus tard il fut enseveli dans le collége de Bahia, et Rome commença les enquêtes nécessaires à sa canonisation. Depuis près de trois siècles, les pauvres Indiens de la côte n'ont écouté que leur cœur pour le ranger parmi les saints. Jozé de Anchieta a laissé de nombreux ouvrages, restés presque tous manuscrits. Les plus importants sont sa grammaire de la *lingoa geral*, et son poëme de la Vierge : la grammaire, introuvable pour ainsi dire aujourd'hui, est intitulée *Arte da Grammatica mais usada na costa do Brasil*; Coimbra, 1595, in-12. Figueira, qui donna la sienne en 1620, fait assez comprendre sa valeur, en disant que de son temps l'idiome des Indiens avait déjà vieilli. Le poëme *de Beatæ Virginis vita* a été imprimé deux fois par Simao de Vasconcellos, dans la *Chronica do Brasil* et dans la vie d'Anchieta, donnée par le même. Alegambe inscrit ainsi les titres des autres écrits du missionnaire : *Dict. linguæ brasilicæ; — Doctrina christiana, pleniorque catechismus eadem lingua explicatus; — Dialogus de Religionis scitu dignis; — Institutio ad interrogandos intra confessionem pœnitentes ; — Syntagma monitorum ad præparandos moribundos; — Cantiones sacræ, linguis lat., lusitanica, hispanica et brasilica; — Drama ad extirpanda Brasiliæ vitia; — Brasilica societatis historia, et vitæ clariorum qui in Brasilia vixerunt; — De Rebus gestis Mem de Sa.* L'Académie des sciences a publié une dissertation latine d'Anchieta sur les productions naturelles du Brésil, dans l'ouvrage intitulé *Noticias para a historia e a geographia das naçoes ultramarinas*, qui prouve que l'infatigable missionnaire était aussi un zélé naturaliste. FERDINAUD DENIS.

Pereira da Sylva, *Plutarco Brasileiro*; Rio de Janeiro, 1857, t. I. — *Ostensor Brazileiro, Jornal literario e pictorial*, pub. par V.-P. de Carvalho Gumaraens et João Joze Moreira; Rio de Janeiro, 1845-1846, in-4°. — Le colonel Accioli, *O jesuita Joze de Anchieta, Revista trimensal*, t. VII, p. 551. — Simão de Vasconcellos, *Vida do veneravel, padre Joseph de Anchieta, da companhia de Jesu, tavmatvrgo* (sic) *do nouo mundo na provincia do Brazil*; Lisboa, 1672, in-fol., portr. — P. Scipion Esgambato, *Elogio del P. Joseph de Anchieta*, etc.; 1631, réimp. en ital. en Ancône. — Manuel Monteyro, *Elogio del P. Joseph de Anchieta*; 1659, imp. avec d'autres éloges. — *Vida del padre Joseph de Anchieta, traduzida de latin en castellano por el padre Estevan de Paternina, de la misma compañia, y natural de Logrono*; Salamança, 1618, in-12. (Séb. Berctano, humaniste habile, traduisit d'abord en latin cette vie, primitivement rédigée en portugais par le provincial de l'ordre P. Rodriguez; Paternina se procura d'autres documents, et la donna en espagnol.)

***ANCHILUS** (N...), peintre flamand, né à Anvers en 1688, mort en 1733. Il imita minutieusement le style de Teniers, et vers 1720 il vint à Londres, où il fit beaucoup de tableaux estimés, représentant surtout des scènes de la vie anglaise. Il eut pour protecteur sir Robert Walpole. En 1733, Anchilus quitta Londres, avec deux autres peintres, pour se rendre à Rome; mais, avant d'arriver à Lyon, il tomba malade et mourut.

Van Gool, *Nieuwe Schouburg der Nederlantsche Konts-schilders*, etc.

ANCHISE (Ἀγχίσης), prince troyen, fils de Capys et de Thémis, fille d'Ilus, par laquelle il descendait de Tros, le fondateur de Troie. Ce prince, dont la résidence était à Dardanus, était d'une si grande beauté, qu'il inspira de l'amour à Vénus elle-même, quand cette déesse l'aperçut au pied du mont Ida, où il faisait paître son troupeau. C'est de cet amour que naquit Énée, dont la piété filiale devint le plus beau titre de gloire. A la prise de Troie, Anchise, accablé de vieillesse, ne pouvant prendre la fuite par lui-même, son fils Énée le chargea sur ses épaules, et parvint ainsi à le soustraire à la mort. Selon Virgile, Anchise accompagna Énée dans ses expéditions, et mourut en Sicile, où son fils, aidé d'Aceste, roi de cette contrée, lui érigea un tombeau sur le mont Éryx, et institua en son honneur des jeux annuels, dont l'usage se soutint pendant une longue suite de siècles. Parmi les monuments de toute espèce qui nous ont été conservés de l'ancienne Grèce, il s'en trouve beaucoup où l'acte de piété filiale auquel Énée dut son surnom de *pius Æneas*, se voit représenté. [*Enc. des g. du m.*]

Homère, *Iliade*, XX, 238. — Apollodore, III, 12. — Virgile, *Énéide*.

***ANCHITÉE.** *Voy.* PAUSANIAS.

ANCILLON (*Charles*), littérateur français, fils de David, né à Metz le 28 juillet 1659, mort à Berlin le 5 juillet 1715. Il étudia à Metz, puis à Hanau, à Marbourg, à Genève et à Paris, et revint, à l'âge de vingt ans, dans sa ville natale, pour y suivre la profession d'avocat. A la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il fit partie de la députation envoyée à Louis XIV pour solliciter des modifications à l'ordonnance royale. Les députés demandèrent à Louvois qu'il fût permis aux ministres protestants vieux et infirmes de rester en France jusqu'à la fin de l'hiver.

« Quoi! s'écria Louvois, ils ne sont pas déjà partis ». Il fallut donc quitter Metz immédiatement. Charles Ancillon suivit son père à Berlin. Il fut nommé par l'électeur de Brandebourg, juge et directeur de la colonie française établie dans cette ville, et, à l'exception d'une mission en Suisse, il passa le reste de sa vie dans la capitale de la Prusse. L'électeur de Brandebourg, devenu roi, le prit pour son historiographe, et lui confia la surintendance de l'école française de Berlin. On a d'Ancillon : *Réflexions politiques, par lesquelles, on fait voir que la persécution des réformés est contre les veritables intérêts de la France;* Cologne, 1685, in-12, ouvrage mal à propos attribué par Bayle à Sandras de Courtilz; — *l'Irrévocabilité de l'édit de Nantes prouvée par les principes du droit et de la politique;* Amsterdam, 1688, in-12; — *la France intéressée à rétablir l'édit de Nantes;* ibid, 1690, in-12; — *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les États de Brandebourg;* Berlin, 1690, in-8°; — *Dissersation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement des édifices publics, à l'occasion de la première pierre posée au temple de Frédérikstad, pour les réfugiés français;* ibid., 1701, in-8°; — *Discours sur la statue érigée sur le Pont-Neuf de Berlin à l'électeur Frédéric-Guillaume;* ibid,. 1703, in-fol; — *Mélanges critiques de littérature;* Bâle, 1698, in-8°; 3. vol. : le titre de l'édition de la même ville, en 1796, attribue faussement ces mélanges à Jean Leclerc; — *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres;* Amsterdam, 1709, in-12; ces mémoires étaient destinés à servir de supplément au *Dictionnaire de Bayle* que Renier-Leers se proposait de publier; — *Vie de Soliman II;* Rotterdam, 1706, in-8°; — *Traité des Eunuques;* 1707, in-12, sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme d'Ancillon.

Nicéron, *Memoires*, t. VII, p. 383. — *Generale Dictionary*, éd t. de 1734. — Barbier, *Dict. des ouvr. anonymes.*

ANCILLON (*David*), publiciste français, né à Metz le 17 mars 1617, mort à Berlin le 3 sept. 1692. Fils d'un jurisconsulte protestant distingué, il fut placé dès l'enfance au collége des Jésuites, où il se fit remarquer par un grand zèle pour l'étude, et résista à tous les efforts tentés par ses maîtres pour le faire changer de religion. Il alla étudier à Genève, la Philosophie et la théologie sous la direction de Du Pan, de Spanheim et d'autres éminents professeurs, quitta cette ville en 1641, fut reçu la même année ministre à Charenton, et fut envoyé en cette qualité à Metz, puis à Maux, où il se maria. La révocation de l'Édit de Nantes le força de se retirer d'abord à Francfort sur le Mein, ensuite à Hanau, enfin à Berlin, où il remplit les fonctions de pasteur jusqu'à sa mort. Parmi ses ouvrages on remarque : *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aost;* Sédan, 1657, in-4°; — *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze;* Hanau, 1666; — *Vie de Guill. Farel,* ou *l'Idée du fidèle ministre du Christ,* imprimée, sur un manuscrit très-défectueux, à Amsterdam, 1691, in-12.

Discours sur la vie de M. Ancillon. — Bayle, *Dict crit.* — *Histoire de l'édit de Nantes*, in-4°, 1695, vol. V liv. XXIV. — *Histoire de l'Établissement des Français dans l'Estat de son Altesse Électorale de Brandebourg.*

ANCILLON (*Joseph*), jurisconsulte, né à Metz en 1626, mort en novembre 1719. Il était frère puîné du précédent. Après la révocation de l'édit de Nantes, il suivit sa famille à Berlin, profitant de la déclaration de Postdam, qui donnait une nouvelle patrie aux protestants français persécutés. Ancillon devint conseiller de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, et membre du tribunal français. Selon Duchat, « il était homme « de belles-lettres, bon théologien, et le meilleur « jurisconsulte de sa province (*Ducatiana*, t. II, p. 399). Il a publié, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage intitulé *Traité de la différence des biens meubles et immeubles dans le ressort de la coutume de Metz;* Metz, Brice Antoine, 1698, in-12. — *Louis-Frédéric* **ANCILLON**, né en 1744, mort en 1814, outre quelques dissertations couronnées, a publié : 1° *Judicium de judiciis circa argumentum Cartesianum pro existentia Dei ad nostra usque tempora latis;* Berlin, 1792, in-8°; — 2° *Tentamen in Psalmo sexagesimo octavo denuo vertendo, cum dissertatione historica, quam claudit Carmen sæculare Horatii cum eodem Psalmo collatum;* Berlin, 1797, in-8°. Son fils Pierre-Frédéric se rendit célèbre comme ministre d'État du roi de Prusse.

Ersch et Grüber, *Encyclop. allemande.* — Barbier, *Dictionnaire des anonymes;* t. III, n° 17967.

ANCILLON (*Jean-Pierre Frédéric*), historien et célèbre homme d'État prussien, né à Berlin le 30 avril 1766, mort le 19 avril 1837. Il était fils de Louis-Frédéric. Pour continuer la série des ministres de l'Évangile sortis de sa famille, le jeune Ancillon se destina à l'état ecclésiastique, et s'y prépara par de fortes études embrassant les branches les plus variées. Il étudia dans son ensemble le vaste champ de l'histoire, se pénétra de l'esprit particulier à chaque époque et rattacha les faits isolés au tableau général du développement de notre race. Après avoir achevé ses cours universitaires, il fut nommé ministre d'une communauté française à Berlin, et professeur à l'académie militaire. En 1791, il prononça, en présence du prince Henri de Prusse, un discours qui attira sur le jeune pasteur l'attention de la cour. En 1793, il fit un voyage en Suisse, et, quelques années après, il parcourut la France, se livrant à cet esprit d'observation sage et calme qu'on retrouve dans tous ses écrits. Après avoir publié quelques fragments sur ces deux voyages, il se mêla vivement au débats littéraires de l'époque, et écrivit avec ardeur dans plusieurs journaux,

Vers le même temps il prépara ses *Mélanges de littérature et de philosophie,* dont la première édition parut, en 1801, à Berlin; ils révélèrent un homme qui avait mûrement réfléchi sur les principales questions débattues par les philosophes sur les systèmes français comme sur ceux de sa patrie. Habile à résumer les discussions et ce que des opinions différentes pouvaient avoir de commun, Ancillon, éclectique par la solidité de ses connaissances, a beaucoup contribué à mettre dans tout leur jour les systèmes des philosophes, à en montrer les côtés vulnérables, à en signaler les égarements, et à faciliter la fusion de ceux qui, dégagés de ce qu'ils avaient d'antipathique, semblaient se compléter réciproquement. Il n'a jamais fait école lui-même. L'homme est toujours son objet : il n'aborde qu'avec répugnance les recherches métaphysiques, dont les moyens sont si imparfaits et les résultats si douteux.

Non content de révéler ainsi sa vocation de philosophe, Ancillon prit rang encore parmi les bons historiens de son époque par son *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis le quinzième siècle;* ouvrage imprimé à plusieurs reprises, mais malheureusement inachevé, où les aperçus politiques brillent autant que les portraits de caractères, et dont le style ne serait pas désavoué par les meilleurs écrivains français. A propos de cette histoire universelle des temps modernes, une commission de l'Institut de France proclama Ancillon « le digne héritier et successeur de Leibniz, montrant par son exemple que le but de la vraie philosophie est de multiplier et non de détruire les vérités; qu'elle tire sa principale force de l'alliance des sentiments avec les principes, et que c'est parmi les âmes élevées qu'elle aime à chercher ses premiers adeptes. » (Rapport de 1810.) Peu de temps après, il fut nommé membre de l'Académie royale de Berlin, et obtint la charge d'historiographe, dont son aïeul avait déjà été revêtu. En même temps la confiance du roi Frédéric-Guillaume III l'appela, en 1806, à faire l'éducation du prince royal et de son cousin le prince Frédéric-Guillaume-Louis, fonctions dont il s'acquitta à la satisfaction de son souverain, qui le nomma conseiller d'État. C'est en sa qualité de gouverneur des deux princes qu'il revit Paris en 1814; et les haines politiques n'empêchèrent pas l'accueil empressé qu'il y reçut. En même temps il continua à remplir ses devoirs d'académicien, et offrit de temps à autre au public des productions plus ou moins étendues, soit en allemand, soit en français; car ces deux langues lui étaient également familières. Après avoir terminé l'éducation des princes, il fut attaché en qualité de conseiller de légation au département des affaires étrangères, et prit une part active à un grand nombre de transactions diplomatiques. Il rendit aussi à sa patrie des services signalés comme membre de la commission de constitution, et se concilia de plus en plus la confiance de la cour, l'estime de ses collègues et celle du public. En 1825, il devint directeur de la section politique du ministère des affaires étrangères, et le public lui attribuait la rédaction de la *Staatszeitung* (Gazette d'État) de Berlin, journal semi-officiel. Élève et partisan déclaré du comte de Bernstorff, il lui succéda en juin 1831 dans le ministère des affaires étrangères, qu'il a dirigées avec sagesse. Son système, dans les conjonctures difficiles, était celui de la temporisation. C'était aussi celui du vieux roi. « M. Ancillon, « dit un écrivain célèbre, est toujours l'homme « des tempéraments et du milieu; il tient honorablement sa place entre le génie et la médiocrité. Sa philosophie n'est pas plus *décidée* « que sa politique, son style n'a pas plus de vigueur que son administration; tout est dans « une mesure honnête et convenable, toujours « à l'abri de la force et de la grandeur (1). »

Ancillon, bien qu'il fût trois fois marié, n'a point laissé d'enfants. Il fut le dernier rejeton d'une illustre famille.

Voici la liste exacte des ouvrages d'Ancillon : 1° *Mélanges de littérature et de philosophie;* 1re éd., Berlin, 1801, in-8°; 2e éd., Paris, 1809, 2 vol. in-8°; — 2° *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis le quinzième siècle*, Berlin, 1803-1805, 4 vol. in-8°; nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur, Paris, 1823, 4 vol. in-8°; — 3° *Éloge historique de H.-B. Mérian;* Berlin, 1810, in-8°; — 4° *Ueber Souverainetæt und Staatsverfassung* (Sur le droit de souveraineté et sur les institutions politiques); Berlin, 1816, in-8°; — 5° *Essais philosophiques*, ou *nouveaux Mélanges de littérature et de philosophie;* Genève et Paris, 1817, 2 vol. in-8°; — 6° *Ueber Staatswissenschaft* (Sur les sciences politiques); Berlin, 1819, in-8°; — 7° *Nouveaux essais de politique et de philosophie;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — 8° *Ueber Glauben und Wissen in der Philosophie* (Sur les objets de la foi et du savoir en matières philosophiques); Berlin, 1824, in-8°; — 9° *Ueber den Geist der Staatsverfassungen und dessen Einfluss auf die Gesetzgebung* (De l'esprit des constitutions, et de son influence sur la législation); Berlin, 1825, in-8°; — 10° *Zur Vermittlung der Extreme in den Meinungen* (Des moyens de concilier les extrêmes dans les opinions politiques et en littérature); Berlin, 1828-1831, 2 vol. in-8°; — 11° *Pensées sur l'homme, ses rapports et ses intérêts;* Berlin, 1829, 2 vol. in-8°. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — M. Lerminier, *Au delà du Rhin.*

ANCINA (*Jean-Juvénal*), savant prélat italien, né à Fossano en 1545, mort le 31 août 1604.

(1) M. Lerminier, *Au delà du Rhin.*

Il étudia les sciences d'abord à Montpellier, puis dans l'université de Mondovi, nouvellement créée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il se livra avec succès à la poésie, étudia la médecine à Padoue, puis se fit prêtre, et devint évêque de Saluces. A l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques, intitulé *de Academia subalpina, libri duo;* Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°. Les principaux de ses ouvrages sont : *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres;* Montréal, 1565, in-8°; — *Tempio Armonico;* Rome, 1599, in-4° : recueil de poésies spirituelles; — *Decades divinarum contemplationum*, cité par le P. Lombardo; — un *Cantico*, en cent strophes, adressé au pape Pie V.

Ughelli, *Italia sacra*, I, 1230-1232. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Agosti della Chiesa, *Vie d'Ancina;* Turin, 1629. — Lombardo, *Vie d'Ancina;* Naples, 1656. — Marciani, *Mem. historiques sur la congregation de l'Oratoire*, t. I.

ANCKARSTROEM. *Voy.* ANKARSTROEM.

***ANCKARSVÆRD** (*Charles-Henri*, comte D'), homme d'État suédois, né en 1782 à Sveaberg. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut en 1813 aide de camp du prince royal de Suède (Bernadotte) dans la guerre contre les Français. Il s'attira la disgrâce du prince, parce qu'il avait désapprouvé dans une lettre l'appui que la Suède prêtait, dans cette circonstance, aux puissances alliées. Élu membre de la diète en 1817, il fut le chef de l'opposition parlementaire, et eut avec le comte d'Adlersparre des discussions très-vives, à la suite desquelles il publia ses *Principes politiques*.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1853).

***ANCKER** (*Jean*), graveur hollandais, vivait à Zwoll vers le milieu du quinzième siècle; c'est pourquoi on l'appelle *Ancker de Zwoll*. Ses gravures sont très-rares et estimées : Brulliot en mentionne dix-neuf.

Bartsch, *le Peintre graveur*. — Ottley, *Inquiry into the origin and early history of engraving*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANCKWITZ (*Nicolas*, comte), diplomate polonais, né vers 1750, mort en 1794, nonce de Cracovie, joignit de grands vices à des talents remarquables : joueur, ambitieux, cupide, mais éloquent et habile, il fut convaincu d'avoir vendu à la Russie les intérêts de la Pologne. Député de l'ordre équestre à la diète de cette république, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Danemark, il revint à Varsovie en 1792, pour rendre compte de sa mission à la confédération générale. Chargé de faire à Grodno l'ouverture de la diète, il se montra l'un des membres les plus actifs de cette assemblée. Ce fut lui qui signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi de Pologne et de la république, et après le second partage de ce malheureux pays, le traité d'alliance conclu avec la Russie. On le vit ensuite, étant maréchal du conseil permanent, recevoir un traitement de 30,000 florins. La voix publique s'éleva contre l'homme qui semblait s'enrichir des dépouilles de sa patrie. On ne remarqua pas sans horreur que le signataire d'un traité qui ruinait la Pologne était stipendié par la cour de Russie. Le 18 avril 1794, une insurrection éclata, le peuple se porta au palais du nonce. Des lettres, saisies dans son secrétaire, prouvèrent son crime : condamné à être pendu, il fut exécuté sur-le-champ devant l'hôtel de ville. Son cadavre fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs.

Biographie des Contemporains.

***ANCONA** (*Ciriaco* D'), antiquaire italien, né à Ancône vers 1391, mort à Crémone vers le milieu du quinzième siècle. Il voyagea dans tout l'Orient, tant pour des affaires de commerce que pour recueillir des manuscrits et des objets antiques. En 1426 il partit pour la Syrie, visita Rhodes, Béryte, Damas, l'île de Chypre, Mitylène, Cyzique, Thessalonique, Andrinople, etc., et revint en Italie avec de nombreuses copies de manuscrits et d'inscriptions. Le pape Eugène IV, Côme de Médicis, Visconti de Milan, l'encouragèrent dans ses recherches. En 1443 il se rendit en Morée, où il copia des inscriptions que mentionnent dans leur correspondance Filelfo, Traversari, Léonard Arétin, etc. En 1449 il habitait Ferrare. On ignore la date précise de sa mort.

La plupart des manuscrits d'Ancona sont perdus. Ceux qui ont été publiés après sa mort sont : *Itinerarium*, écrit vers 1441 et dédié au pape Eugène IV, imprimé par Mehus à Florence en 1742; — *Epigrammata reperta per Illyricum a Kyriaco Anconitano*, publ. par Moroni; Rome, 1664; livre très-rare, contenant plus de deux cents inscriptions. — Mazzuchelli cite encore quelques ouvrages inédits, qui paraissent se trouver dans quelques bibliothèques de l'Italie ou de l'Allemagne. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, t. VI, I

ANCÔNE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

***ANCORA** (*Gaëtano* D'), antiquaire italien, né à Naples le 8 octobre 1757, mort le 4 mars 1816. Il eut pour protecteur sir William Hamilton, ambassadeur anglais à la cour de Naples, et fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Naples. Par suite de troubles politiques de sa patrie, il perdit sa place, et refusa l'offre que lui fit l'empereur de Russie d'une chaire à l'université de Wilna. A la restauration du prince Ferdinand en 1815, Ancora fut rétabli dans tous ses honneurs et émoluments, et nommé secrétaire de la commission pour l'instruction publique. Il mourut un an après.

Ses principaux ouvrages sont : — *Memoria sulla observanza degli Antichi del silenzio;* Naples, 1782, in-4°; — *Saggio sull' uso de' Pozzi presso gli Antichi, specialmente per preservativo de' tremuoti;* Naples, 1787, in-8° : cet ouvrage curieux fut publié d'abord

dans Signorelli, *Vicende della cultura delle Due Sicilie*, et réimprimé plus tard séparément; — *Ricerche filosofico-critiche sopra alcuni fossili metallici della Calabria;* Livourne, 1791, in-8°; cet ouvrage, sur lequel Carlo Amoretti et autres s'expriment avec éloge, est dédié à sir Joseph Banks; — *Guida ragionata per le antichità et per le curiosità naturali di Pozzuoli e de' Luoghi circonvicini;* Naples, 1792, in-8°; ce livre fut traduit en français par Barles de Manville, 1792; — *Dell' Economia fisica degli Antichi nel construire de' città;* Naples, in-8°. Outre ces ouvrages, il publia beaucoup d'articles dans des feuilles périodiques, sur des sujets divers; les principaux sont: un *Essai sur les jeux publics des Grecs*, imprimé dans les *Éphemérides romaines pour* 1790; — une *Lettre sur les fables d'Ésope;* — trois *Lettres sur le groupe de Vénus et Adonis, de Canova;* — *Réflexions sur l'histoire des géants, et sur les idées que se formaient les anciens sur le flux et le reflux de la mer.* H.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, II, 582-584.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (marchal D'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, régna de l'an 638 avant J.-C. jusqu'à l'an 614. Petit-fils de Numa par Pompilie, fille de ce prince, il fut élu par le peuple après la mort de Tullus Hostilius, l'an 114 de Rome. Dès le commencement de son règne, il remit en honneur les cérémonies religieuses instituées par son aïeul, et ordonna même au grand-prêtre de les transcrire sur une table blanche (*Album*) et de les exposer aux regards du peuple; ce fait, qui prouverait que l'écriture était dès lors en usage à Rome, est extrêmement douteux. Les Latins, enhardis par les dispositions pacifiques du nouveau roi, ravagèrent le territoire romain. Ancus, après leur avoir vainement demandé satisfaction, leur déclara la guerre d'une manière si solennelle que cette déclaration devint par la suite un des rites de Rome. Les cérémonies pratiquées dans les déclarations de guerre composèrent le *droit fécial*. Tite-Live, qui les expose longuement, les attribue à Ancus-Martius, et lui accorde la gloire d'avoir institué la religion de la guerre, comme Numa avait fondé la religion de la paix. La guerre fut heureuse pour les Romains. Ils s'emparèrent de Politorium, de Tellènes, de Ficane, les détruisirent et en transportèrent les habitants à Rome. Les vaincus, gratifiés du droit de cité, s'établirent sur le mont Aventin. D'autres Latins, enlevés à leur patrie par de nouvelles victoires des Romains, peuplèrent un peu plus tard le mont Janicule, qui fut joint à la ville par un pont de bois (*Pons Sublicius*). Ce ne fut pas la ville seulement, mais tout le territoire, qui s'accrut de cette façon. La forêt Mæsia fut enlevée aux Veiens, et les frontières romaines reculées jusqu'à la mer. La ville d'Ostie fut fondée à l'embouchure du Tibre, et des salines y furent creusées. En mémoire d'une guerre si heureuse, Ancus Martius éleva un temple à Jupiter Férétrien. Ce fut lui aussi qui, pour contenir la population de Rome, fit bâtir une prison au-dessus du forum. On lui attribue encore le magnifique aqueduc, appelé *Aqua Martia*, restauré dans la suite et agrandi par le préteur Q. Martius Rex. Sous le règne d'Ancus, un riche habitant de la ville étrusque de Tarquinies vint s'établir à Rome. Tite-Live l'appelle *Lucumon*, bien que ce mot semble être plutôt un titre qu'un nom propre. Quoi qu'il en soit, L. Tarquin, comme on l'appelait du nom de Tarquinies, s'acquit la faveur du peuple par sa bienfaisance et son affabilité, et gagna par son expérience des affaires l'amitié d'Ancus Martius, qui, en mourant, lui confia la tutelle de ses deux fils. Tel est le récit de Tite-Live. Plutarque prétend que la mort d'Ancus fut violente; et, selon Denys d'Halicarnasse, il n'obtint le trône que par un crime. LÉO JOUBERT.

Tite-Live, I, 32, 35. — Denys d'Halicarnasse, III, 36-46. — Cicéron, *De Republica*, II, 18, 33, 35. — Niebuhr, *Histoire romaine.*

* **ANDALA** (*Ruard*), philosophe et théologien hollandais, né en 1665 à Andlahuizen près de Boolsward en Frise, mort le 12 septembre 1727. Après avoir été successivement pasteur à Arum, à Makkum et à Boolward, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Franeker. Il était partisan déclaré des doctrines de Descartes, à en juger par les polémiques qu'il soutint avec plusieurs de ses collègues qui professaient les idées d'Aristote. En 1712, il permuta sa chaire avec celle de théologie. Ses principaux écrits sont: *Dissertationes academicæ in philosophiam primam et naturalem;* Franeker, 1709, in-4°; — *Syntagma theologico-physico-metaphysicum, complectens compendium theologiæ naturalis, paraphrasin in principia philosophiæ Renati Descartes, ut et dissertationum philosophicarum Heptada;* Franeker, 1711, in-4°: on y trouve, entre autres, quelques observations météorologiques fort intéressantes; — *Dissertationum philosophicarum pentas;* Franeker, 1712, in-4°; recueil de cinq dissertations de controverse contre Leibniz, le Clerc, Deurhov et Geuling; — *Cartesius verus Spinosismi eversor et physicæ experimentalis architectus;* Franeker, 1719, in-4°, réplique à un ouvrage de le Roi, *Cartesius verus Spinosismi architectus;* — *Verklaring van de Openbaringe van Johannes* (commentaire sur l'Apocalypse); Leeuwarden, 1716, in-4°: cet ouvrage était très-estimé des théologiens hollandais. On a aussi d'Andala cinq lettres, en hollandais, à Balthazar Bekker, l'auteur du fameux livre intitulé *De betooverde Weereld* (le Monde enchanté), où il est question de l'existence des sorcières et des enchantements. H.

Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, p. 728 737. — Chalmot, *Biographisch-Woordenboek der Nederlanden*, I, 241.

il étudia les sciences d'abord à Montpellier, puis dans l'université de Mondovi, nouvellement créée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il se livra avec succès à la poésie, étudia la médecine à Padoue, puis se fit prêtre, et devint évêque de Saluces. A l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques, intitulé *de Academia subalpina, libri duo;* Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°. Les principaux de ses ouvrages sont : *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres;* Montréal, 1565, in-8°; — *Tempio Armonico;* Rome, 1599, in-4° : recueil de poésies spirituelles; — *Decades divinarum contemplationum,* cité par le P. Lombardo; — un *Cantico,* en cent strophes, adressé au pape Pie V.

Ughelli, *Italia sacra*, I, 1230-1232. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Agosti della Chiesa, *Vie d'Ancina;* Turin, 1629. — Lombardo, *Vie d'Ancina;* Naples, 1656. — Marciani, *Mem. historiques sur la congregation de l'Oratoire*, t. I.

ANCKARSTROEM. *Voy.* ANKARSTROEM.

*__ANCKARSVÆRD__ (*Charles-Henri*, comte D'), homme d'État suédois, né en 1782 à Sveaberg. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut en 1813 aide de camp du prince royal de Suède (Bernadotte) dans la guerre contre les Français. Il s'attira la disgrâce du prince, parce qu'il avait désapprouvé dans une lettre l'appui que la Suède prêtait, dans cette circonstance, aux puissances alliées. Élu membre de la diète en 1817, il fut le chef de l'opposition parlementaire, et eut avec le comte d'Adlersparre des discussions très-vives, à la suite desquelles il publia ses *Principes politiques.*

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1853).

*__ANCKER__ (*Jean*), graveur hollandais, vivait à Zwoll vers le milieu du quinzième siècle; c'est pourquoi on l'appelle *Ancker de Zwoll.* Ses gravures sont très-rares et estimées : Brulliot en mentionne dix-neuf.

Bartsch, *le Peintre graveur*. — Ottley, *Inquiry into the origin and early history of engraving*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANCKWITZ (*Nicolas*, comte), diplomate polonais, né vers 1750, mort en 1794, nonce de Cracovie, joignit de grands vices à des talents remarquables : joueur, ambitieux, cupide, mais éloquent et habile, il fut convaincu d'avoir vendu à la Russie les intérêts de la Pologne. Député de l'ordre équestre à la diète de cette république, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Danemark, il revint à Varsovie en 1792, pour rendre compte de sa mission à la confédération générale. Chargé de faire à Grodno l'ouverture de la diète, il se montra l'un des membres les plus actifs de cette assemblée. Ce fut lui qui signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi de Pologne et de la république, et après le second partage de ce malheureux pays, le traité d'alliance conclu avec la Russie. On le vit ensuite, étant maréchal du conseil permanent, recevoir un traitement de 30,000 florins. La voix publique s'éleva contre l'homme qui semblait s'enrichir des dépouilles de sa patrie. On ne remarqua pas sans horreur que le signataire d'un traité qui ruinait la Pologne était stipendié par la cour de Russie. Le 18 avril 1794, une insurrection éclata, le peuple se porta au palais du nonce. Des lettres, saisies dans son secrétaire, prouvèrent son crime : condamné à être pendu, il fut exécuté sur-le-champ devant l'hôtel de ville. Son cadavre fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs.

Biographie des Contemporains.

*__ANCONA__ (*Ciriaco* D'), antiquaire italien, né à Ancône vers 1391, mort à Crémone vers le milieu du quinzième siècle. Il voyagea dans tout l'Orient, tant pour des affaires de commerce que pour recueillir des manuscrits et des objets antiques. En 1426 il partit pour la Syrie, visita Rhodes, Béryte, Damas, l'île de Chypre, Mitylène, Cyzique, Thessalonique, Andrinople, etc., et revint en Italie avec de nombreuses copies de manuscrits et d'inscriptions. Le pape Eugène IV, Côme de Médicis, Visconti de Milan, l'encouragèrent dans ses recherches. En 1443 il se rendit en Morée, où il copia des inscriptions que mentionnent dans leur correspondance Filelfo, Traversari, Léonard Arétin, etc. En 1449 il habitait Ferrare. On ignore la date précise de sa mort.

La plupart des manuscrits d'Ancona sont perdus. Ceux qui ont été publiés après sa mort sont : *Itinerarium,* écrit vers 1441 et dédié au pape Eugène IV, imprimé par Mehus à Florence en 1742; — *Epigrammata reperta per Illyricum a Kyriaco Anconitano,* publ. par Moroni; Rome, 1664; livre très-rare, contenant plus de deux cents inscriptions. — Mazzuchelli cite encore quelques ouvrages inédits, qui paraissent se trouver dans quelques bibliothèques de l'Italie ou de l'Allemagne. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, t. VI, 8

ANCÔNE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

*__ANCORA__ (*Gaëtano* D'), antiquaire italien, né à Naples le 8 octobre 1757, mort le 4 mars 1816. Il eut pour protecteur sir William Hamilton, ambassadeur anglais à la cour de Naples, et fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Naples. Par suite de troubles politiques de sa patrie, il perdit sa place, et refusa l'offre que lui fit l'empereur de Russie d'une chaire à l'université de Wilna. A la restauration du prince Ferdinand en 1815, Ancora fut rétabli dans tous ses honneurs et émoluments, et nommé secrétaire de la commission pour l'instruction publique. Il mourut un an après.

Ses principaux ouvrages sont : — *Memoria sulla observanza degli Antichi del silenzio;* Naples, 1782, in-4°; — *Saggio sull' uso de' Pozzi presso gli Antichi, specialmente per preservativo de' tremuoti;* Naples, 1787, in-8° : cet ouvrage curieux fut publié d'abord

dans Signorelli, *Vicende della cultura delle Due Sicilie*, et réimprimé plus tard séparément; — *Ricerche filosofico-critiche sopra alcuni fossili metallici della Calabria;* Livourne, 1791, in-8°; cet ouvrage, sur lequel Carlo Amoretti et autres s'expriment avec éloge, est dédié à sir Joseph Banks; — *Guida ragionata per le antichità et per le curiosità naturali di Pozzuoli e de' Luoghi circonvicini;* Naples, 1792, in-8°: ce livre fut traduit en français par Barles de Manville, 1792; — *Dell' Economia fisica degli Antichi nel construire de' città;* Naples, in-8°. Outre ces ouvrages, il publia beaucoup d'articles dans des feuilles périodiques, sur des sujets divers; les principaux sont: un *Essai sur les jeux publics des Grecs*, imprimé dans les *Éphemérides romaines pour* 1790; — une *Lettre sur les fables d'Ésope;* — trois *Lettres sur le groupe de Vénus et Adonis, de Canova;* — *Réflexions sur l'histoire des géants, et sur les idées que se formaient les anciens sur le flux et le reflux de la mer.* H.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, II, 583-584.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (marchal D'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, régna de l'an 638 avant J.-C. jusqu'à l'an 614. Petit-fils de Numa par Pompilie, fille de ce prince, il fut élu par le peuple après la mort de Tullus Hostilius, l'an 114 de Rome. Dès le commencement de son règne, il remit en honneur les cérémonies religieuses instituées par son aïeul, et ordonna même au grand-prêtre de les transcrire sur une table blanche (*Album*) et de les exposer aux regards du peuple; ce fait, qui prouverait que l'écriture était dès lors en usage à Rome, est extrêmement douteux. Les Latins, enhardis par les dispositions pacifiques du nouveau roi, ravagèrent le territoire romain. Ancus, après leur avoir vainement demandé satisfaction, leur déclara la guerre d'une manière si solennelle que cette déclaration devint par la suite un des rites de Rome. Les cérémonies pratiquées dans les déclarations de guerre composèrent le *droit fécial*. Tite-Live, qui les expose longuement, les attribue à Ancus-Martius, et lui accorde la gloire d'avoir institué la religion de la guerre, comme Numa avait fondé la religion de la paix. La guerre fut heureuse pour les Romains. Ils s'emparèrent de Politorium, de Tellènes, de Ficane, les détruisirent et en transportèrent les habitants à Rome. Les vaincus, gratifiés du droit de cité, s'établirent sur le mont Aventin. D'autres Latins, enlevés à leur patrie par de nouvelles victoires des Romains, peuplèrent un peu plus tard le mont Janicule, qui fut joint à la ville par un pont de bois (*Pons Sublicius*). Ce ne fut pas la ville seulement, mais tout le territoire, qui s'accrut de cette façon. La forêt Mæsia fut enlevée aux Véiens, et les frontières romaines reculées jusqu'à la mer. La ville d'Ostie fut fondée à l'embouchure du Tibre, et des salines y furent creusées. En mémoire d'une guerre si heureuse, Ancus Martius éleva un temple à Jupiter Férétrien. Ce fut lui aussi qui, pour contenir la population de Rome, fit bâtir une prison au-dessus du forum. On lui attribue encore le magnifique aqueduc, appelé *Aqua Martia*, restauré dans la suite et agrandi par le préteur Q. Martius Rex. Sous le règne d'Ancus, un riche habitant de la ville étrusque de Tarquinies vint s'établir à Rome. Tite-Live l'appelle *Lucumon*, bien que ce mot semble être plutôt un titre qu'un nom propre. Quoi qu'il en soit, L. Tarquin, comme on l'appelait du nom de Tarquinies, s'acquit la faveur du peuple par sa bienfaisance et son affabilité, et gagna par son expérience des affaires l'amitié d'Ancus Martius, qui, en mourant, lui confia la tutelle de ses deux fils. Tel est le récit de Tite-Live. Plutarque prétend que la mort d'Ancus fut violente; et, selon Denys d'Halicarnasse, il n'obtint le trône que par un crime. LÉO JOUBERT.

Tite-Live, I, 32, 35. — Denys d'Halicarnasse, III, 36-46. — Cicéron, *De Republica*, II, 18, 33, 35. — Niebuhr, *Histoire romaine*.

* **ANDALA** (*Ruard*), philosophe et théologien hollandais, né en 1665 à Andlahuizen près de Boolsward en Frise, mort le 12 septembre 1727. Après avoir été successivement pasteur à Arum, à Makkum et à Boolward, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Franeker. Il était partisan déclaré des doctrines de Descartes, à en juger par les polémiques qu'il soutint avec plusieurs de ses collègues qui professaient les idées d'Aristote. En 1712, il permuta sa chaire avec celle de théologie. Ses principaux écrits sont: *Dissertationes academicæ in philosophiam primam et naturalem;* Franeker, 1709, in-4°; — *Syntagma theologico-physico-metaphysicum, complectens compendium theologiæ naturalis, paraphrasin in principia philosophiæ Renati Descartes, ut et dissertationum philosophicarum Heptada;* Franeker, 1711, in-4°: on y trouve, entre autres, quelques observations météorologiques fort intéressantes; — *Dissertationum philosophicarum pentas;* Franeker, 1712, in-4°; recueil de cinq dissertations de controverse contre Leibniz, le Clerc, Deurhov et Geuling; — *Cartesius verus Spinosismi eversor et physicæ experimentalis architectus;* Franeker, 1719, in-4°, réplique à un ouvrage de le Roi, *Cartesius verus Spinosismi architectus;* — *Verklaring van de Openbaringe van Johannes* (commentaire sur l'Apocalypse); Leeuwarden, 1716, in-4°: cet ouvrage était très-estimé des théologiens hollandais. On a aussi d'Andala cinq lettres, en hollandais, à Balthazar Bekker, l'auteur du fameux livre intitulé *De betooverde Wereld* (le Monde enchanté), où il est question de l'existence des sorcières et des enchantements. H.

Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, p. 728 737. — Chalmot, *Biographisch-Woordenboek der Nederlanden*, I, 241-

Il étudia les sciences d'abord à Montpellier, puis dans l'université de Mondovi, nouvellement créée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il se livra avec succès à la poésie, étudia la médecine à Padoue, puis se fit prêtre, et devint évêque de Saluces. A l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques, intitulé *de Academia subalpina, libri duo*; Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°. Les principaux de ses ouvrages sont : *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres*; Montréal, 1565, in-8°; — *Tempio Armonico*; Rome, 1599, in-4° : recueil de poésies spirituelles; — *Decades divinarum contemplationum*, cité par le P. Lombardo; — un *Cantico*, en cent strophes, adressé au pape Pie V.

Ughelli, *Italia sacra*, I, 1230-1232. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Agosti della Chiesa, *Vie d'Ancina*; Turin, 1629. — Lombardo, *Vie d'Ancina*; Naples, 1656. — Marciani, *Mem. historiques sur la congregation de l'Oratoire*, t. I.

ANCKARSTROEM. *Voy.* ANKARSTROEM.

***ANCKARSVÆRD** (*Charles-Henri*, comte D'), homme d'État suédois, né en 1782 à Sveaberg. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut en 1813 aide de camp du prince royal de Suède (Bernadotte) dans la guerre contre les Français. Il s'attira la disgrâce du prince, parce qu'il avait désapprouvé dans une lettre l'appui que la Suède prêtait, dans cette circonstance, aux puissances alliées. Élu membre de la diète en 1817, il fut le chef de l'opposition parlementaire, et eut avec le comte d'Adlersparre des discussions très-vives, à la suite desquelles il publia ses *Principes politiques*.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1853).

***ANCKER** (*Jean*), graveur hollandais, vivait à Zwoll vers le milieu du quinzième siècle; c'est pourquoi on l'appelle *Ancker de Zwoll*. Ses gravures sont très-rares et estimées : Brulliot en mentionne dix-neuf.

Bartsch, *le Peintre graveur*. — Ottley, *Inquiry into the origin and early history of engraving*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANCKWITZ (*Nicolas*, comte), diplomate polonais, né vers 1750, mort en 1794, nonce de Cracovie, joignit de grands vices à des talents remarquables : joueur, ambitieux, cupide, mais éloquent et habile, il fut convaincu d'avoir vendu à la Russie les intérêts de la Pologne. Député de l'ordre équestre à la diète de cette république, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Danemark, il revint à Varsovie en 1792, pour rendre compte de sa mission à la confédération générale. Chargé de faire à Grodno l'ouverture de la diète, il se montra l'un des membres les plus actifs de cette assemblée. Ce fut lui qui signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi de Pologne et de la république, et après le second partage de ce malheureux pays, le traité d'alliance conclu avec la Russie. On le vit ensuite, étant maréchal du conseil permanent, recevoir un traitement de 30,000 florins. La voix publique s'éleva contre l'homme qui semblait s'enrichir des dépouilles de sa patrie. On ne remarqua pas sans horreur que le signataire d'un traité qui ruinait la Pologne était stipendié par la cour de Russie. Le 18 avril 1794, une insurrection éclata, le peuple se porta au palais du nonce. Des lettres, saisies dans son secrétaire, prouvèrent son crime : condamné à être pendu, il fut exécuté sur-le-champ devant l'hôtel de ville. Son cadavre fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs.

Biographie des Contemporains.

***ANCONA** (*Ciriaco* D'), antiquaire italien, né à Ancône vers 1391, mort à Crémone vers le milieu du quinzième siècle. Il voyagea dans tout l'Orient, tant pour des affaires de commerce que pour recueillir des manuscrits et des objets antiques. En 1426 il partit pour la Syrie, visita Rhodes, Béryte, Damas, l'île de Chypre, Mitylène, Cyzique, Thessalonique, Andrinople, etc., et revint en Italie avec de nombreuses copies de manuscrits et d'inscriptions. Le pape Eugène IV, Côme de Médicis, Visconti de Milan, l'encouragèrent dans ses recherches. En 1443 il se rendit en Morée, où il copia des inscriptions que mentionnent dans leur correspondance Filelfo, Traversari, Léonard Arétin, etc. En 1449 il habitait Ferrare. On ignore la date précise de sa mort.

La plupart des manuscrits d'Ancona sont perdus. Ceux qui ont été publiés après sa mort sont : *Itinerarium*, écrit vers 1441 et dédié au pape Eugène IV, imprimé par Mehus à Florence en 1742; — *Epigrammata reperta per Illyricum a Kyriaco Anconitano*, publ. par Moroni; Rome, 1664; livre très-rare, contenant plus de deux cents inscriptions. — Mazzuchelli cite encore quelques ouvrages inédits, qui paraissent se trouver dans quelques bibliothèques de l'Italie ou de l'Allemagne. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, t. VI, 8

ANCÔNE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

***ANCORA** (*Gaëtano* D'), antiquaire italien, né à Naples le 8 octobre 1757, mort le 4 mars 1816. Il eut pour protecteur sir William Hamilton, ambassadeur anglais à la cour de Naples, et fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Naples. Par suite de troubles politiques de sa patrie, il perdit sa place, et refusa l'offre que lui fit l'empereur de Russie d'une chaire à l'université de Wilna. A la restauration du prince Ferdinand en 1815, Ancora fut rétabli dans tous ses honneurs et émoluments, et nommé secrétaire de la commission pour l'instruction publique. Il mourut un an après.

Ses principaux ouvrages sont : — *Memoria sulla osservanza degli Antichi del silenzio*; Naples, 1782, in-4°; — *Saggio sull' uso de' Pozzi presso gli Antichi, specialmente per preservativo de' tremuoti*; Naples, 1787, in-8° : cet ouvrage curieux fut publié d'abord

dans Signorelli, *Vicende della cultura delle Due Sicilie*, et réimprimé plus tard séparément; — *Ricerche filosofico-critiche sopra alcuni fossili metallici della Calabria;* Livourne, 1791, in-8°; cet ouvrage, sur lequel Carlo Amoretti et autres s'expriment avec éloge, est dédié à sir Joseph Banks; — *Guida ragionata per le antichità et per le curiosità naturali di Pozzuoli e de' Luoghi circonvicini;* Naples, 1792, in-8°: ce livre fut traduit en français par Barles de Manville, 1792; — *Dell' Economia fisica degli Antichi nel construire de' città;* Naples, in-8°. Outre ces ouvrages, il publia beaucoup d'articles dans des feuilles périodiques, sur des sujets divers; les principaux sont: un *Essai sur les jeux publics des Grecs*, imprimé dans les *Éphemérides romaines pour* 1790; — une *Lettre sur les fables d'Ésope;* — trois *Lettres sur le groupe de Vénus et Adonis, de Canova;* — *Réflexions sur l'histoire des géants, et sur les idées que se formaient les anciens sur le flux et le reflux de la mer.* H.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, II, 583-584.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (marchal D'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, régna de l'an 638 avant J.-C. jusqu'à l'an 614. Petit-fils de Numa par Pompilie, fille de ce prince, il fut élu par le peuple après la mort de Tullus Hostilius, l'an 114 de Rome. Dès le commencement de son règne, il remit en honneur les cérémonies religieuses instituées par son aïeul, et ordonna même au grand-prêtre de les transcrire sur une table blanche (*Album*) et de les exposer aux regards du peuple; ce fait, qui prouverait que l'écriture était dès lors en usage à Rome, est extrêmement douteux. Les Latins, enhardis par les dispositions pacifiques du nouveau roi, ravagèrent le territoire romain. Ancus, après leur avoir vainement demandé satisfaction, leur déclara la guerre d'une manière si solennelle que cette déclaration devint par la suite un des rites de Rome. Les cérémonies pratiquées dans les déclarations de guerre composèrent le *droit fécial*. Tite-Live, qui les expose longuement, les attribue à Ancus-Martius, et lui accorde la gloire d'avoir institué la religion de la guerre, comme Numa avait fondé la religion de la paix. La guerre fut heureuse pour les Romains. Ils s'emparèrent de Politorium, de Tellènes, de Ficane, les détruisirent et en transportèrent les habitants à Rome. Les vaincus, gratifiés du droit de cité, s'établirent sur le mont Aventin. D'autres Latins, enlevés à leur patrie par de nouvelles victoires des Romains, peuplèrent un peu plus tard le mont Janicule, qui fut joint à la ville par un pont de bois (*Pons Sublicius*). Ce ne fut pas la ville seulement, mais tout le territoire, qui s'accrut de cette façon. La forêt Mæsia fut enlevée aux Veïens, et les frontières romaines reculées jusqu'à la mer. La ville d'Ostie fut fondée à l'embouchure du Tibre, et des salines y furent creusées. En mémoire d'une guerre si heureuse, Ancus Martius éleva un temple à Jupiter Férétrien. Ce fut lui aussi qui, pour contenir la population de Rome, fit bâtir une prison au-dessus du forum. On lui attribue encore le magnifique aqueduc, appelé *Aqua Martia*, restauré dans la suite et agrandi par le préteur Q. Martius Rex. Sous le règne d'Ancus, un riche habitant de la ville étrusque de Tarquinies vint s'établir à Rome. Tite-Live l'appelle *Lucumon*, bien que ce mot semble être plutôt un titre qu'un nom propre. Quoi qu'il en soit, L. Tarquin, comme on l'appelait du nom de Tarquinies, s'acquit la faveur du peuple par sa bienfaisance et son affabilité, et gagna par son expérience des affaires l'amitié d'Ancus Martius, qui, en mourant, lui confia la tutelle de ses deux fils. Tel est le récit de Tite-Live. Plutarque prétend que la mort d'Ancus fut violente; et, selon Denys d'Halicarnasse, il n'obtint le trône que par un crime. LÉO JOUBERT.

Tite-Live, I, 32, 35. — Denys d'Halicarnasse, III, 36-48. — Cicéron, *De Republica*, II, 18, 33, 35. — Niebuhr, *Histoire romaine*.

* **ANDALA** (*Ruard*), philosophe et théologien hollandais, né en 1665 à Andlahuizen près de Boolsward en Frise, mort le 12 septembre 1727. Après avoir été successivement pasteur à Arum, à Makkum et à Boolward, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Franeker. Il était partisan déclaré des doctrines de Descartes, à en juger par les polémiques qu'il soutint avec plusieurs de ses collègues qui professaient les idées d'Aristote. En 1712, il permuta sa chaire avec celle de théologie. Ses principaux écrits sont: *Dissertationes academicæ in philosophiam primam et naturalem;* Franeker, 1709, in-4°; — *Syntagma theologico-physico-metaphysicum, complectens compendium theologiæ naturalis, paraphrasin in principia philosophiæ Renati Descartes, ut et dissertationum philosophicarum Heptada;* Franeker, 1711, in-4°: on y trouve, entre autres, quelques observations météorologiques fort intéressantes; — *Dissertationum philosophicarum pentas;* Franeker, 1712, in-4°; recueil de cinq dissertations de controverse contre Leibniz, le Clerc, Deurhov et Geuling; — *Cartesius verus Spinosismi eversor et physicæ experimentalis architectus;* Franeker, 1719, in-4°, réplique à un ouvrage de le Roi, *Cartesius verus Spinosismi architectus;* — *Verklaring van de Openbaringe van Johannes* (commentaire sur l'Apocalypse); Leeuwarden, 1716, in-4°: cet ouvrage était très-estimé des théologiens hollandais. On a aussi d'Andala cinq lettres, en hollandais, à Balthazar Bekker, l'auteur du fameux livre intitulé *De betooverde Weereld* (le Monde enchanté), où il est question de l'existence des sorcières et des enchantements. H.

Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, p. 728 737. — Chalmot, *Biographisch-Woordenboek der Nederlanden*, I, 241-

il étudia les sciences d'abord à Montpellier, puis dans l'université de Mondovi, nouvellement créée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il se livra avec succès à la poésie, étudia la médecine à Padoue, puis se fit prêtre, et devint évêque de Saluces. A l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques, intitulé *de Academia subalpina, libri duo;* Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°. Les principaux de ses ouvrages sont : *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres;* Montréal, 1565, in-8°; — *Tempio Armonico;* Rome, 1599, in-4° : recueil de poésies spirituelles; — *Decades divinarum contemplationum,* cité par le P. Lombardo; — un *Cantico,* en cent strophes, adressé au pape Pie V.

Ughelli, *Italia sacra,* I, 1230-1232. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Agosti della Chiesa, *Vie d'Ancina;* Turin, 1629. — Lombardo, *Vie d'Ancina;* Naples, 1656. — Marciani, *Mem. historiques sur la congrégation de l'Oratoire,* t. I.

ANCKARSTROEM. *Voy.* ANKARSTROEM.

***ANCKARSVÆRD** (*Charles-Henri,* comte D'), homme d'État suédois, né en 1782 à Sveaberg. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut en 1813 aide de camp du prince royal de Suède (Bernadotte) dans la guerre contre les Français. Il s'attira la disgrâce du prince, parce qu'il avait désapprouvé dans une lettre l'appui que la Suède prêtait, dans cette circonstance, aux puissances alliées. Élu membre de la diète en 1817, il fut le chef de l'opposition parlementaire, et eut avec le comte d'Adlersparre des discussions très-vives, à la suite desquelles il publia ses *Principes politiques.*

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1853).

***ANCKER** (*Jean*), graveur hollandais, vivait à Zwoll vers le milieu du quinzième siècle; c'est pourquoi on l'appelle *Ancker de Zwoll.* Ses gravures sont très-rares et estimées : Brulliot en mentionne dix-neuf.

Bartsch, *le Peintre graveur.* — Ottley, *Inquiry into the origin and early history of engraving,* etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes,* etc.

ANCKWITZ (*Nicolas,* comte), diplomate polonais, né vers 1750, mort en 1794, nonce de Cracovie, joignit de grands vices à des talents remarquables : joueur, ambitieux, cupide, mais éloquent et habile, il fut convaincu d'avoir vendu à la Russie les intérêts de la Pologne. Député de l'ordre équestre à la diète de cette république, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Danemark, il revint à Varsovie en 1792, pour rendre compte de sa mission à la confédération générale. Chargé de faire à Grodno l'ouverture de la diète, il se montra l'un des membres les plus actifs de cette assemblée. Ce fut lui qui signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi de Pologne et de la république, et après le second partage de ce malheureux pays, le traité d'alliance conclu avec la Russie. On le vit ensuite, étant maréchal du conseil permanent, recevoir un traitement de 30,000 florins. La voix publique s'éleva contre l'homme qui semblait s'enrichir des dépouilles de sa patrie. On ne remarqua pas sans horreur que le signataire d'un traité qui ruinait la Pologne était stipendié par la cour de Russie. Le 18 avril 1794, une insurrection éclata, le peuple se porta au palais du nonce. Des lettres, saisies dans son secrétaire, prouvèrent son crime : condamné à être pendu, il fut exécuté sur-le-champ devant l'hôtel de ville. Son cadavre fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs.

Biographie des Contemporains.

***ANCONA** (*Ciriaco* D'), antiquaire italien, né à Ancône vers 1391, mort à Crémone vers le milieu du quinzième siècle. Il voyagea dans tout l'Orient, tant pour des affaires de commerce que pour recueillir des manuscrits et des objets antiques. En 1426 il partit pour la Syrie, visita Rhodes, Béryte, Damas, l'île de Chypre, Mitylène, Cyzique, Thessalonique, Andrinople, etc., et revint en Italie avec de nombreuses copies de manuscrits et d'inscriptions. Le pape Eugène IV, Côme de Médicis, Visconti de Milan, l'encouragèrent dans ses recherches. En 1443 il se rendit en Morée, où il copia des inscriptions que mentionnent dans leur correspondance Filelfo, Traversari, Léonard Arétin, etc. En 1449 il habitait Ferrare. On ignore la date précise de sa mort.

La plupart des manuscrits d'Ancona sont perdus. Ceux qui ont été publiés après sa mort sont : *Itinerarium,* écrit vers 1441 et dédié au pape Eugène IV, imprimé par Mehus à Florence en 1742; — *Epigrammata reperta per Illyricum a Kyriaco Anconitano,* publ. par Moroni; Rome, 1664; livre très-rare, contenant plus de deux cents inscriptions. — Mazzuchelli cite encore quelques ouvrages inédits, qui paraissent se trouver dans quelques bibliothèques de l'Italie ou de l'Allemagne. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, t. VI, 8

ANCÔNE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

***ANCORA** (*Gaëtano* D'), antiquaire italien, né à Naples le 8 octobre 1757, mort le 4 mars 1816. Il eut pour protecteur sir William Hamilton, ambassadeur anglais à la cour de Naples, et fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Naples. Par suite de troubles politiques de sa patrie, il perdit sa place, et refusa l'offre que lui fit l'empereur de Russie d'une chaire à l'université de Wilna. A la restauration du prince Ferdinand en 1815, Ancora fut rétabli dans tous ses honneurs et émoluments, et nommé secrétaire de la commission pour l'instruction publique. Il mourut un an après.

Ses principaux ouvrages sont : — *Memoria sulla observanza degli Antichi del silenzio;* Naples, 1782, in-4°; — *Saggio sull' uso de' Pozzi presso gli Antichi, specialmente per preservativo de' tremuoti;* Naples, 1787, in-8° : cet ouvrage curieux fut publié d'abord

dans Signorelli, *Vicende della cultura delle Due Sicilie*, et réimprimé plus tard séparément; — *Ricerche filosofico-critiche sopra alcuni fossili metallici della Calabria;* Livourne, 1791, in-8°; cet ouvrage, sur lequel Carlo Amoretti et autres s'expriment avec éloge, est dédié à sir Joseph Banks; — *Guida ragionata per le antichità et per le curiosità naturali di Pozzuoli e de' Luoghi circonvicini;* Naples, 1792, in-8°; ce livre fut traduit en français par Barles de Manville, 1792; — *Dell' Economia fisica degli Antichi nel construire de' città;* Naples, in-8°. Outre ces ouvrages, il publia beaucoup d'articles dans des feuilles périodiques, sur des sujets divers; les principaux sont: un *Essai sur les jeux publics des Grecs*, imprimé dans les *Éphemérides romaines pour* 1790; — une *Lettre sur les fables d'Ésope;* — trois *Lettres sur le groupe de Vénus et Adonis, de Canova;* — *Réflexions sur l'histoire des géants, et sur les idées que se formaient les anciens sur le flux et le reflux de la mer.* H.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, II, 582-584.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (marchal D'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, régna de l'an 638 avant J.-C. jusqu'à l'an 614. Petit-fils de Numa par Pompilie, fille de ce prince, il fut élu par le peuple après la mort de Tullus Hostilius, l'an 114 de Rome. Dès le commencement de son règne, il remit en honneur les cérémonies religieuses instituées par son aïeul, et ordonna même au grand-prêtre de les transcrire sur une table blanche (*Album*) et de les exposer aux regards du peuple; ce fait, qui prouverait que l'écriture était dès lors en usage à Rome, est extrêmement douteux. Les Latins, enhardis par les dispositions pacifiques du nouveau roi, ravagèrent le territoire romain. Ancus, après leur avoir vainement demandé satisfaction, leur déclara la guerre d'une manière si solennelle que cette déclaration devint par la suite un des rites de Rome. Les cérémonies pratiquées dans les déclarations de guerre composèrent le *droit fécial*. Tite-Live, qui les expose longuement, les attribue à Ancus-Martius, et lui accorde la gloire d'avoir institué la religion de la guerre, comme Numa avait fondé la religion de la paix. La guerre fut heureuse pour les Romains. Ils s'emparèrent de Politorium, de Tellènes, de Ficane, les détruisirent et en transportèrent les habitants à Rome. Les vaincus, gratifiés du droit de cité, s'établirent sur le mont Aventin. D'autres Latins, enlevés à leur patrie par de nouvelles victoires des Romains, peuplèrent un peu plus tard le mont Janicule, qui fut joint à la ville par un pont de bois (*Pons Sublicius*). Ce ne fut pas la ville seulement, mais tout le territoire, qui s'accrut de cette façon. La forêt Mæsia fut enlevée aux Veiens, et les frontières romaines reculées jusqu'à la mer. La ville d'Ostie fut fondée à l'embouchure du Tibre, et des salines y furent creusées. En mémoire d'une guerre si heureuse, Ancus Martius éleva un temple à Jupiter Férétrien. Ce fut lui aussi qui, pour contenir la population de Rome, fit bâtir une prison au-dessus du forum. On lui attribue encore le magnifique aqueduc, appelé *Aqua Martia*, restauré dans la suite et agrandi par le préteur Q. Martius Rex. Sous le règne d'Ancus, un riche habitant de la ville étrusque de Tarquinies vint s'établir à Rome. Tite-Live l'appelle *Lucumon*, bien que ce mot semble être plutôt un titre qu'un nom propre. Quoi qu'il en soit, L. Tarquin, comme on l'appelait du nom de Tarquinies, s'acquit la faveur du peuple par sa bienfaisance et son affabilité, et gagna par son expérience des affaires l'amitié d'Ancus Martius, qui, en mourant, lui confia la tutelle de ses deux fils. Tel est le récit de Tite-Live. Plutarque prétend que la mort d'Ancus fut violente; et, selon Denys d'Halicarnasse, il n'obtint le trône que par un crime. LÉO JOUBERT.

Tite-Live, I, 32, 35. — Denys d'Halicarnasse, III, 36-46. — Cicéron, *De Republica*, II, 18, 33, 35. — Niebuhr, *Histoire romaine.*

* **ANDALA** (*Ruard*), philosophe et théologien hollandais, né en 1665 à Andlahuizen près de Boolsward en Frise, mort le 12 septembre 1727. Après avoir été successivement pasteur à Arum, à Makkum et à Boolward, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Franeker. Il était partisan déclaré des doctrines de Descartes, à en juger par les polémiques qu'il soutint avec plusieurs de ses collègues qui professaient les idées d'Aristote. En 1712, il permuta sa chaire avec celle de théologie. Ses principaux écrits sont: *Dissertationes academicæ in philosophiam primam et naturalem;* Franeker, 1709, in-4°; — *Syntagma theologico-physico-metaphysicum, complectens compendium theologiæ naturalis, paraphrasin in principia philosophiæ Renati Descartes, ut et dissertationum philosophicarum Heptada;* Franeker, 1711, in-4°: on y trouve, entre autres, quelques observations météorologiques fort intéressantes; — *Dissertationum philosophicarum pentas;* Franeker, 1712, in-4°; recueil de cinq dissertations de controverse contre Leibniz, le Clerc, Deurhov et Geuling; — *Cartesius verus Spinosismi eversor et physicæ experimentalis architectus;* Franeker, 1719, in-4°, réplique à un ouvrage de le Roi, *Cartesius verus Spinosismi architectus;* — *Verklaring van de Openbaringe van Johannes* (commentaire sur l'Apocalypse); Leeuwarden, 1716, in-4°: cet ouvrage était très-estimé des théologiens hollandais. On a aussi d'Andala cinq lettres, en hollandais, à Balthazar Bekker, l'auteur du fameux livre intitulé *De betooverde Wereld* (le Monde enchanté), où il est question de l'existence des sorcières et des enchantements. H.

Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, p. 728-737. — Chalmot, *Biographisch-Woordenboek der Nederlanden*, I, 241.

Il étudia les sciences d'abord à Montpellier, puis dans l'université de Mondovi, nouvellement créée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il se livra avec succès à la poésie, étudia la médecine à Padoue, puis se fit prêtre, et devint évêque de Saluces. A l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques, intitulé *de Academia subalpina, libri duo*; Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°. Les principaux de ses ouvrages sont : *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres*; Montréal, 1565, in-8°; — *Tempio Armonico*; Rome, 1599, in-4° : recueil de poésies spirituelles; — *Decades divinarum contemplationum*, cité par le P. Lombardo; — un *Cantico*, en cent strophes, adressé au pape Pie V.

Ughelli, *Italia sacra*, I, 1230-1232. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Agosti della Chiesa, *Vie d'Ancina*; Turin, 1629. — Lombardo, *Vie d'Ancina*; Naples, 1656. — Marciani, *Mem. historiques sur la congregation de l'Oratoire*, t. I.

ANCKARSTROEM. *Voy.* ANKARSTROEM.

***ANCKARSVÆRD** (*Charles-Henri*, comte D'), homme d'État suédois, né en 1782 à Sveaberg. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut en 1813 aide de camp du prince royal de Suède (Bernadotte) dans la guerre contre les Français. Il s'attira la disgrâce du prince, parce qu'il avait désapprouvé dans une lettre l'appui que la Suède prêtait, dans cette circonstance, aux puissances alliées. Élu membre de la diète en 1817, il fut le chef de l'opposition parlementaire, et eut avec le comte d'Adlersparre des discussions très-vives, à la suite desquelles il publia ses *Principes politiques*.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1853).

* **ANCKER** (*Jean*), graveur hollandais, vivait à Zwoll vers le milieu du quinzième siècle; c'est pourquoi on l'appelle *Ancker de Zwoll*. Ses gravures sont très-rares et estimées : Brulliot en mentionne dix-neuf.

Bartsch, *le Peintre graveur*. — Ottley, *Inquiry into the origin and early history of engraving*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANCKWITZ (*Nicolas*, comte), diplomate polonais, né vers 1750, mort en 1794, nonce de Cracovie, joignit de grands vices à des talents remarquables : joueur, ambitieux, cupide, mais éloquent et habile, il fut convaincu d'avoir vendu à la Russie les intérêts de la Pologne. Député de l'ordre équestre à la diète de cette république, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Danemark, il revint à Varsovie en 1792, pour rendre compte de sa mission à la confédération générale. Chargé de faire à Grodno l'ouverture de la diète, il se montra l'un des membres les plus actifs de cette assemblée. Ce fut lui qui signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi de Pologne et de la république, et après le second partage de ce malheureux pays, le traité d'alliance conclu avec la Russie. On le vit ensuite, étant maréchal du conseil permanent, recevoir un traitement de 30,000 florins. La voix publique s'éleva contre l'homme qui semblait s'enrichir des dépouilles de sa patrie. On ne remarqua pas sans horreur que le signataire d'un traité qui ruinait la Pologne était stipendié par la cour de Russie. Le 18 avril 1794, une insurrection éclata, le peuple se porta au palais du nonce. Des lettres, saisies dans son secrétaire, prouvèrent son crime : condamné à être pendu, il fut exécuté sur-le-champ devant l'hôtel de ville. Son cadavre fut jeté dans la sépulture des malfaiteurs.

Biographie des Contemporains.

***ANCONA** (*Ciriaco* D'), antiquaire italien, né à Ancône vers 1391, mort à Crémone vers le milieu du quinzième siècle. Il voyagea dans tout l'Orient, tant pour des affaires de commerce que pour recueillir des manuscrits et des objets antiques. En 1426 il partit pour la Syrie, visita Rhodes, Béryte, Damas, l'île de Chypre, Mitylène, Cyzique, Thessalonique, Andrinople, etc., et revint en Italie avec de nombreuses copies de manuscrits et d'inscriptions. Le pape Eugène IV, Côme de Médicis, Visconti de Milan, l'encouragèrent dans ses recherches. En 1443 il se rendit en Morée, où il copia des inscriptions que mentionnent dans leur correspondance Filelfo, Traversari, Léonard Arétin, etc. En 1449 il habitait Ferrare. On ignore la date précise de sa mort.

La plupart des manuscrits d'Ancona sont perdus. Ceux qui ont été publiés après sa mort sont : *Itinerarium*, écrit vers 1441 et dédié au pape Eugène IV, imprimé par Mehus à Florence en 1742; — *Epigrammata reperta per Illyricum a Kyriaco Anconitano*, publ. par Moroni; Rome, 1664; livre très-rare, contenant plus de deux cents inscriptions. — Mazzuchelli cite encore quelques ouvrages inédits, qui paraissent se trouver dans quelques bibliothèques de l'Italie ou de l'Allemagne. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, t. VI, 8

ANCÔNE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

***ANCORA** (*Gaëtano* D'), antiquaire italien, né à Naples le 8 octobre 1757, mort le 4 mars 1816. Il eut pour protecteur sir William Hamilton, ambassadeur anglais à la cour de Naples, et fut nommé professeur de langue grecque à l'université de Naples. Par suite de troubles politiques de sa patrie, il perdit sa place, et refusa l'offre que lui fit l'empereur de Russie d'une chaire à l'université de Wilna. A la restauration du prince Ferdinand en 1815, Ancora fut rétabli dans tous ses honneurs et émoluments, et nommé secrétaire de la commission pour l'instruction publique. Il mourut un an après.

Ses principaux ouvrages sont : — *Memoria sulla observanza degli Antichi del silenzio*; Naples, 1782, in-4°; — *Saggio sull' uso de' Pozzi presso gli Antichi, specialmente per preservativo de' tremuoti*; Naples, 1787, in-8° : cet ouvrage curieux fut publié d'abord

dans Signorelli, *Vicende della cultura delle Due Sicilie*, et réimprimé plus tard séparément; — *Ricerche filosofico-critiche sopra alcuni fossili metallici della Calabria;* Livourne, 1791, in-8°; cet ouvrage, sur lequel Carlo Amoretti et autres s'expriment avec éloge, est dédié à sir Joseph Banks; — *Guida ragionata per le antichità et per le curiosità naturali di Pozzuoli e de' Luoghi circonvicini;* Naples, 1792, in-8°: ce livre fut traduit en français par Barles de Manville, 1792; — *Dell' Economia fisica degli Antichi nel construire de' città;* Naples, in-8°. Outre ces ouvrages, il publia beaucoup d'articles dans des feuilles périodiques, sur des sujets divers; les principaux sont: un *Essai sur les jeux publics des Grecs*, imprimé dans les *Éphemérides romaines pour* 1790; — une *Lettre sur les fables d'Ésope;* — trois *Lettres sur le groupe de Vénus et Adonis, de Canova;* — *Réflexions sur l'histoire des géants, et sur les idées que se formaient les anciens sur le flux et le reflux de la mer.* H.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, II, 582-584.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (marchal D'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, régna de l'an 638 avant J.-C. jusqu'à l'an 614. Petit-fils de Numa par Pompilie, fille de ce prince, il fut élu par le peuple après la mort de Tullus Hostilius, l'an 114 de Rome. Dès le commencement de son règne, il remit en honneur les cérémonies religieuses instituées par son aïeul, et ordonna même au grand-prêtre de les transcrire sur une table blanche (*Album*) et de les exposer aux regards du peuple; ce fait, qui prouverait que l'écriture était dès lors en usage à Rome, est extrêmement douteux. Les Latins, enhardis par les dispositions pacifiques du nouveau roi, ravagèrent le territoire romain. Ancus, après leur avoir vainement demandé satisfaction, leur déclara la guerre d'une manière si solennelle que cette déclaration devint par la suite un des rites de Rome. Les cérémonies pratiquées dans les déclarations de guerre composèrent le *droit fécial*. Tite-Live, qui les expose longuement, les attribue à Ancus-Martius, et lui accorde la gloire d'avoir institué la religion de la guerre, comme Numa avait fondé la religion de la paix. La guerre fut heureuse pour les Romains. Ils s'emparèrent de Politorium, de Tellènes, de Ficane, les détruisirent et en transportèrent les habitants à Rome. Les vaincus, gratifiés du droit de cité, s'établirent sur le mont Aventin. D'autres Latins, enlevés à leur patrie par de nouvelles victoires des Romains, peuplèrent un peu plus tard le mont Janicule, qui fut joint à la ville par un pont de bois (*Pons Sublicius*). Ce ne fut pas la ville seulement, mais tout le territoire, qui s'accrut de cette façon. La forêt Mæsia fut enlevée aux Veiens, et les frontières romaines reculées jusqu'à la mer. La ville d'Ostie fut fondée à l'embouchure du Tibre, et des salines y furent creusées. En mémoire d'une guerre si heureuse, Ancus Martius éleva un temple à Jupiter Férétrien. Ce fut lui aussi qui, pour contenir la population de Rome, fit bâtir une prison au-dessus du forum. On lui attribue encore le magnifique aqueduc, appelé *Aqua Martia*, restauré dans la suite et agrandi par le préteur Q. Martius Rex. Sous le règne d'Ancus, un riche habitant de la ville étrusque de Tarquinies vint s'établir à Rome. Tite-Live l'appelle *Lucumon*, bien que ce mot semble être plutôt un titre qu'un nom propre. Quoi qu'il en soit, L. Tarquin, comme on l'appelait du nom de Tarquinies, s'acquit la faveur du peuple par sa bienfaisance et son affabilité, et gagna par son expérience des affaires l'amitié d'Ancus Martius, qui, en mourant, lui confia la tutelle de ses deux fils. Tel est le récit de Tite-Live. Plutarque prétend que la mort d'Ancus fut violente; et, selon Denys d'Halicarnasse, il n'obtint le trône que par un crime. LÉO JOUBERT.

Tite-Live, I, 32, 35. — Denys d'Halicarnasse, III, 36-46. — Cicéron, *De Republica*, II, 18, 33, 35. — Niebuhr, *Histoire romaine.*

* **ANDALA** (*Ruard*), philosophe et théologien hollandais, né en 1665 à Andlahuizen près de Boolsward en Frise, mort le 12 septembre 1727. Après avoir été successivement pasteur à Arum, à Makkum et à Boolward, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Franeker. Il était partisan déclaré des doctrines de Descartes, à en juger par les polémiques qu'il soutint avec plusieurs de ses collègues qui professaient les idées d'Aristote. En 1712, il permuta sa chaire avec celle de théologie. Ses principaux écrits sont: *Dissertationes academicæ in philosophiam primam et naturalem;* Franeker, 1709, in-4°; — *Syntagma theologico-physico-metaphysicum, complectens compendium theologiæ naturalis, paraphrasin in principia philosophiæ Renati Descartes, ut et dissertationum philosophicarum Heptada;* Franeker, 1711, in-4°: on y trouve, entre autres, quelques observations météorologiques fort intéressantes; — *Dissertationum philosophicarum pentas;* Franeker, 1712, in-4°; recueil de cinq dissertations de controverse contre Leibniz, le Clerc, Deurhov et Geuling; — *Cartesius verus Spinosismi eversor et physicæ experimentalis architectus;* Franeker, 1719, in-4°, réplique à un ouvrage de le Roi, *Cartesius verus Spinosismi architectus;* — *Verklaring van de Openbaringe van Johannes* (commentaire sur l'Apocalypse); Leeuwarden, 1716, in-4°: cet ouvrage était très-estimé des théologiens hollandais. On a aussi d'Andala cinq lettres, en hollandais, à Balthazar Bekker, l'auteur du fameux livre intitulé *De betooverde Wereld* (le Monde enchanté), où il est question de l'existence des sorcières et des enchantements. H.

Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, p. 728 737. — Chalmot, *Biographisch-Woordenboek der Nederlanden*, I, 241.

253. — Ypeij et Dermout, *Geschiedenis der Nederlandsche hervormde kerk*, II, 488

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, enleva la couronne à Éboric vers l'an 583, et fut défait l'année suivante par Leovigilde, qui incorpora le royaume des Suèves dans celui des Visigoths en 584.

Mariana, *Histoire de l'Espagne*.

ANDEIRO (*don Juan-Ferdinand*), favori de la reine de Portugal Éléonore Tellez. *Voy.* TELLEZ et JEAN I[er].

* **ANDEREBUS**, moine de Corvey, dans la Basse-Saxe, mort en 958. Les annales de Corvey (*Annales Corbeienses*) le citent comme peintre et musicien célèbre.

Fioriollo, *Geschichte der zeichnenden Künste in Deutschland*.

* **ANDERLINI** (*Lucio-François*), médecin italien, vivait à Saint-Angelo (duché d'Urbino) au dix-huitième siècle. Il composa, dans ses heures de loisir, un poëme anatomique. *L'Anatomico in Parnasso*; Pesaro, 1739, in-4°. On lui attribue aussi (*Biographie médicale*) un recueil de poésies intitulé *Poesia facete*; Venise, 1754, in-8°.

Anderlini, *l'Anatomico in Parnasso*.

* **ANDERLONI** (*Pietro*), graveur italien, né le 12 octobre 1784 à Santa-Eufemia dans le Bressan, mort le 13 octobre 1849. Il suivit la carrière de son père, Faustin, qui le fit d'abord travailler aux planches du Traité de l'anévrisme, de Scarpa. Il eut ensuite pour maître Longhi, qu'il remplaça, en 1831, à la direction de l'École de gravure de Milan. On cite parmi ses meilleures productions *la Vierge* et *la Vision d'Ézéchiel*, d'après Raphaël; la *Fille de Jéthro*, d'après le Poussin; la *Femme adultère*, d'après le Titien. — Son père Faustin a gravé les portraits de Harder, de Schiller, etc.

Oesterreichisches Biograph. — Lexicon, 1851. — *Dictionnaire de la Conversation*.

ANDERLOT. *Voy.* DANDELOT et COLIGNI.

ANDERSEN ou **ANDREÆ** (*Lars* ou *Laurent*), chancelier suédois, né en 1480, mort en 1552 à Strengnäs. Il étudia la théologie, et après son retour d'un voyage à Rome, il devint archidiacre à Strengnäs, où il se lia avec Olaüs Petri, un des principaux propagateurs de la réforme. En 1523, le roi Gustave Wasa l'envoya en Allemagne avec Olaus Petri, pour s'entendre avec Luther sur l'introduction de la réforme en Suède. Ce fut encore avec Olaüs Petri qu'Andersen entreprit en 1526 la traduction de la Bible en suédois. En 1527 enfin, il fit prendre aux états de la diète de Westeras une résolution décisive qui laissa au roi la libre disposition des affaires ecclésiastiques. Andersen, qui était chancelier depuis 1526, refusa, en 1531, l'archevêché d'Upsal, pour le faire donner à son ami Laurent Petri, qui fut ainsi le premier archevêque protestant de la Suède. Plus tard, il fut, on ne sait pas trop sur quels motifs, accusé d'avoir eu connaissance d'une conspiration tramée contre le roi, et de ne l'avoir pas révélée. Il fut condamné à perdre la vie; mais Gustave, qui avait gardé le souvenir des services de son chancelier, commua la peine capitale en une forte amende. Andersen passa le reste de sa vie à Strengnäs. On a de lui, outre sa traduction de la Bible : *En Kort undervisning om Troona oct godha Gerningar* (courte instruction sur la foi et les bonnes œuvres); Stockholm, 1528, in-8°.

J. Magnus, *Historia de omnibus Gothorum regibus*; Rome, 1553, p. 477. — Gezelius, *Biographisk-Lexicon öfver Svenke män*. — Messenius, *Scandia illustrata*.

* **ANDERSEN** (*Hans-Christian*), poëte danois, né le 2 avril 1805 à Odensée, en Fionie. Fils d'un cordonnier, il travailla d'abord dans un atelier, et s'engagea ensuite au théâtre de Copenhague. Comme il s'était fait remarquer par quelques pièces de vers, il obtint des secours du roi, qui lui fit faire des études classiques. En 1830, il publia son premier recueil de *Poésies*, suivi d'un second recueil (*Phantasien und Skizzen*), en 1831. Pendant un voyage en Allemagne, il se lia d'amitié avec Tieck et Chamisso. De 1833 à 1834, il visita, aux frais du gouvernement danois, la Suisse, la France et l'Italie, où il acheva son *Improvisator*, et *Agnete und der Meermann*, espèce de nouvelle. En 1840, il fit paraître un drame romantique, *le Mulâtre*, qui eut du succès; et son *Livre à images sans images*, contenant des portraits fantastiques. En 1841, il fit un voyage en Orient, qu'il a décrit dans le *Bazar d'un poëte* (1842). En 1846, il visita Rome, Naples et les Pyrénées, où il termina son autobiographie sous le titre *le Conte de ma vie*. Ses œuvres complètes, dont la plupart ont été traduites en allemand et dans d'autres langues ont paru à Leipzig, 1847-1848, 35 vol. in-12.

Conversations-Lexicon.

* **ANDERSEN** (*Pierre*), peintre danois, disciple de Magnus Berg, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il était peintre de la cour, et a laissé plusieurs tableaux estimés.

Weinwich, *Kunstenshistorie*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANDERSON (*Adam*), écrivain écossais, né vers 1692, mort le 10 janvier 1765. Il fut pendant quarante ans employé à l'Administration de la Mer du sud (*South sea House*), et consacra ses moments de loisir à la composition de sa grande histoire de l'origine du commerce : *An historical and chronological deduction of the origin of commerce from the earliest accounts, containing an history of the great commercial interests of the British empire*; Londres, 1762, 2 vol in-fol.; l'édition de 1797-1799, quatre vol in-4°, contient un volume de supplément.

Gentleman's Magazine, LIII, 41.

ANDERSON (*Alexandre*), mathématicien écossais, né à Aberdeen vers 1582, professait les mathématiques à Paris vers le commencement du dix-septième siècle. Il publia un *Supplementum Apollonii redivivi*, 1612, in-4°, où il complète Ghetaldi.

Montucla, *Histoires des mathématiques*.

* **ANDERSON** (*Alexandre*), naturaliste anglais, mort en 1813. Il visita fort jeune les îles Caraïbes, et en observa la constitution géologique et les végétaux. En 1780, il fit connaître le *kirkina piton*, arbre de l'île de Sainte-Lucie, dont l'écorce a été employée en médecine; on en trouve une description dans Rozier, *Observations sur la physique*. En 1789, il communiqua à la Société royale de Londres une notice intéressante sur un lac de bitume dans l'île de la Trinité: *Account of a bituminous lake or plain in the island of Trinidad* (imprimé dans les *Philosophical Transactions*.)

Anderson dirigea pendant plusieurs années le jardin botanique de l'île de Saint-Vincent, et publia, en 1798, un rapport sous ce titre : *State of some of the most valuable plants in his Majesty's botanical garden in the island of Saint-Vincent*. On y trouve, entre autres, la description de l'arbre à pain (*Artocarpus incisa*) apporté d'O-Tahiti, ainsi que des détails sur la culture du giroflier et du cannelier. Ce rapport, qui valut à son auteur une médaille d'argent de la part de la Société des arts, a été imprimé dans le volume XVI des Mémoires de cette Société. En 1802, Anderson fit paraître, dans ce même recueil, deux notices, dont l'une sur l'introduction du giroflier aux Indes orientales (île de Saint-Vincent), et l'autre sur la culture du cannelier à Saint-Vincent. Ces deux notices, accompagnées de planches et d'échantillons de produits, valurent à leur auteur la médaille d'or. On ne connaît la vie d'Anderson que par ses travaux. H.

Transact. Soc. of Arts, XVI, XX. — *Philosoph. Transact.*, 1789. — Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*.

ANDERSON (sir *Edmond*), jurisconsulte anglais, né vers 1531 à Flixborough dans le comté de Lincoln, mort le 1er août 1605. Il descendait d'une famille écossaise, établie en Angleterre, et fut élevé à Oxford. Ses succès au barreau lui valurent, en 1579, la place de sergent de la reine; ce fut en cette qualité qu'il eut à procéder contre les brownistes, sectaires qui troublaient les provinces de l'est. La rigueur avec laquelle il réprima ces troubles lui attira les éloges de l'évêque de Norwich, et contribua à le faire nommer, au mois de mai 1582, président de la cour des communs-plaids.

Anderson occupa pendant plus de vingt-deux ans cette haute dignité sous Élisabeth et sous Jacques Ier. Il fut commissaire royal dans les procès : de Marie Stuart, des complices de Babington, en 1586, de sir Walter Raleig en 1603, du comte d'Arundel en 1589, des comtes d'Essex et de Southampton en 1600, et dans celui de Davison, accusé d'avoir fait exécuter la sentence de mort contre Marie Stuart sans avoir attendu les derniers ordres d'Élisabeth, et qui ne fut condamné qu'à une légère amende. On a reproché à Anderson d'avoir dit que Davison avait fait une chose juste, mais d'une manière injuste (*justum sed non justè*); mais on voit dans le compte-rendu du procès que ces paroles furent prononcées par le *chief baron*, sir Roger Manwood. Comme juge, Anderson poussa quelquefois la sévérité jusqu'à la violence, surtout dans les poursuites contre les puritains et autres sectaires protestants; mais en général il se montra modéré et équitable, et sut plus d'une fois résister aux volontés arbitraires d'Élisabeth. Comme jurisconsulte, il déploya un vaste savoir et beaucoup d'habileté. Les seuls ouvrages qui restent de lui sont un recueil, fait pour son propre usage, de jugements rendus par différentes cours, et publié en 1663, sous le titre de *Reports*, ainsi qu'un autre recueil de causes, intitulé *Gouldsborough's Reports*. Cette compilation, faussement attribuée à Anderson, est l'œuvre de Gouldsborough, un des greffiers de la cour des communs-plaids. On compte, parmi les descendants d'Anderson, deux familles de baronnets, et les lords Yarborough plus connus sous le nom de Pelham.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ oxonienses*. — Lloyd, *State worthies*. — Granger, *Biographical history*. — *English Baronetage*, Vol. III, part. II.

ANDERSON ou **ANDERSEN** (*George*), voyageur allemand né à Tonderen (duché de Schleswig) au commencement du dix-septième siècle, mort vers 1675. Sans avoir fait d'études préliminaires, et doué seulement d'une mémoire prodigieuse, il partit de Texel le 24 avril 1644, et visita successivement le cap de Bonne-Espérance, Java, Sumatra; il parcourut l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, et revint par la Tartarie, la Perse septentrionale, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. De retour dans sa patrie le 23 novembre 1650, il entra au service du duc de Holstein-Gottorp, auquel il faisait chaque jour le récit de ses voyages; ce récit fut publié, du consentement d'Anderson, à Schleswig en 1669, par Oléarius, sous ce titre : *Relation des voyages en Orient de George Anderson et de Volg. Iversen*, in-fol. (en allemand).

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

* **ANDERSON** (*Guillaume* ou *William*), naturaliste anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il servit comme chirurgien à bord du navire *la Révolution*, dans le voyage de Cook de 1772 à 1775. Pendant une relâche dans le port de Sandwich, une partie de l'équipage du navire fut empoisonnée en mangeant des poissons que l'on venait de pêcher. Ce détail curieux est raconté par Anderson dans le vol. LXVI des *Philosophical Transactions* (*An account of some poisonous fish in the south seas, in a letter to sir James Pringle*). La lettre adressée à Pringle porte la date du 3 avril 1776. En novembre de la même année, Anderson envoya à la Société royale de Londres la description d'un bloc erratique qui se trouve à dix lieues environ de la ville du Cap, et qui est connu dans le pays sous le nom de *Tour de Babel* ou de *Perle de diamant*. Les papiers inédits d'Anderson, contenant plusieurs observations zoologiques intéressantes, ainsi que son

herbier (plantes de Van-Diémen), sont déposés au Musée britannique. R. Brown a donné à un genre de la famille des épacridées le nom d'*andersonia*. H.

R. Brown, *Prodromus floræ Novæ Hollandiæ*. — Voyages de Cook. — Watt, *Biblioth. britan.*

ANDERSON (*Jacques*), économiste et agronome écossais, né en 1739 au village d'Hermiston, près d'Édimbourg, mort le 15 octobre 1808. Il perdit ses parents de bonne heure, et prit, dès l'âge de quinze ans, la direction d'une ferme que sa famille avait exploitée depuis plusieurs générations. Avide de s'instruire, il suivit à Édimbourg le cours de chimie de Cullen, et ne négligea rien pour améliorer la pratique de l'agriculture. Il avait à peine vingt ans, quand il introduisit chez les fermiers du Mid-Lothian l'usage de la petite charrue à deux chevaux et sans roue, aujourd'hui généralement connue sous le nom de charrue écossaise (*Scotch plough*). Il quitta bientôt Hermiston, et se mit à gérer une ferme dans l'Aberdeenshire, beaucoup plus vaste, pour continuer, sur une plus grande échelle, les applications de la science à l'économie rurale. En 1771, il publia à ce sujet son premier essai littéraire : *Essays on planting*, dans Ruddiman, *Edinburgh weekly Magazine*. En 1776, il fit paraître un *Practical Treatise on Chimneys*, et, en 1777, *Essays relating to agriculture and rural affairs*, 3 vol. in-8°.

Marié depuis 1768, Anderson se retira en 1783 à Édimbourg, pour surveiller l'éducation de ses enfants. Il s'occupa alors de l'amélioration de la pêche sur la côte occidentale des îles de l'Écosse, et en fit le sujet d'un rapport adressé au gouvernement : *An account of the present state of the Hebrides and Western Coast of Scotland; in which an attempt is made to explain the circumstances that have hitherto depressed the industry of natives; and some hints are suggested for encouraging the fisheries and promoting other improvements in those countries*; Édimbourg, 1785, in-8°.

En 1790, il fonda à Édimbourg un recueil hebdomadaire, destiné à mettre les sciences à la portée de tout le monde. Ce recueil, intitulé *l'Abeille* (*the Bee*), qui contient de nombreux articles fort intéressants sur l'économie politique et rurale, parut jusqu'en 1794, et remplit dix-huit volumes. En 1797, Anderson se retira à Isleworth, près de Londres; il y publia, de 1799 à 1802, un journal mensuel, sous le titre : *Recreations in Agriculture, Natural History, Arts, and Miscellaneous Literatur*; 6 vol. in-8°. On y trouve, entre autres, un article fort remarquable sur l'origine de la rente (vol. V, p. 401-428), article qui donna lieu à de vives controverses.

Outre les écrits mentionnés, on a d'Anderson : *Observations on Slavery*; Manchester, 1789, in-4°; — *A general View of the Agriculture and rural Economy of the county of Aberdeen, etc.*; Édimb., 1794, in-8°; — *On an universal Character, in two Letters to Edward Home*; Édimb., 1794, in-8°; — *A practical Treatise on draining bogs and swampy grounds, etc.*; ibid., 1797, in-8°; — des articles dans *Gentleman's Magazine*, et dans l'*Encyclopédie Britann. sur la mousson, etc.* H.

Gentleman's Magazine, LXXVIII, 1051. — *Encyclopædia Britannica*. — *Biographical Dictionary*.

* **ANDERSON** (*James* ou *Jacques*), historien écossais, né le 5 août 1662, mort en 1728. Il étudia à l'université d'Édimbourg, où il prit le degré de maître ès arts le 27 mai 1680. Depuis 1715 il occupa la place de maître général des postes de l'Écosse. On a de lui : *Collections relating to the History of Mary queen of Scotland*; 4 vol. in-4°, 1724-1728; — *Selectus diplomatum et numismatum Scotiæ thesaurus, in duas partes distributus : Prior syllogen complectitur veterum diplomatum sive chartarum regum et procerum Scotiæ, una cum eorum sigillis, a Duncano II ad Jacobum I, id est, ab anno 1094 ad 1412. Adjuncta sunt reliquorum Scotiæ et Magnæ Britanniæ regum sigilla, a prædicto Jacobo I*, etc.; Édimb., 1739.

Chalmers, *Life of Ruddiman*, 151-164. — Maidment, *Analecta scotica*. — *Catalogues of scottish Writers*, Édimbourg, 1833.

ANDERSON (*James*), généalogiste écossais, souvent confondu avec le précédent, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Appartenant à la congrégation presbytérienne dans Swallow-Street (Piccadilly), il reçut de ses amis le surnom de *Bishop Anderson*. Chef d'une loge de francs-maçons, il publia, en 1723, *the Constitutions of Free Masons*; Londres, in-8°. En 1732, il fit paraître un énorme volume in-fol., intitulé *Royal Genealogies, or the Genealogical Tables of Emperors, Kings and Princes, from Adam to these times*, en deux parties; — *A Genealogical History of the House of Yvery in its different Branches of Yvery, Luvel, Perceval and Gournay*; 2 vol. in-8°; Londres, 1742.

Gentleman's Magazine, LIII, 41. — Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen*.

* **ANDERSON** (*James*), médecin anglais, mort vers 1809. On a fort peu de détails sur sa vie. Il fut longtemps médecin en chef des armées britanniques dans les Indes orientales, et se fit d'abord connaître par une série de lettres adressées au célèbre Joseph Banks, sur les productions naturelles de l'Hindoustan. Ces lettres parurent à Madras, 1787, in-8°. On y trouve, entre autres, l'histoire de la découverte d'un insecte propre à remplacer la cochenille, et qui vit, comme celle-ci, sur le cactus. On fit des essais pour multiplier cet insecte, mais on ne tarda pas à reconnaître que le carmin ainsi obtenu était inférieur à celui du Brésil. En 1789, Anderson publia une nouvelle série de lettres sur la culture du nopal ou cactus cochenillifère, que la compagnie anglaise des Indes avait fait venir

de l'île de France et du jardin de Kew. Cette nouvelle série parut sous le titre : *Conclusion of Letters on the subject of Cochineal*; Madras, 1789-1790, in-8°.

Il s'occupa ensuite de l'introduction du mûrier dans les possessions anglaises de l'Inde, et publia ses résultats sous le titre : *Correspondence for the Introduction of Cochineal Insects from America, the Varnish and Tallow Trees from China, the discovery and cultivation of white lac, the culture of red lac, and also for the Introduction, cultivation and establishment of mulberry trees and silk worms, with a description and drawing of an improved Piedmontese Reel for the manufacture of raw silk, together with the cultivation of the finest Cinnamon, trees of Ceylan, indigo, etc.*; Madras, 1791, in-8°. — On a encore de lui : *Miscellaneous communications, letters, etc.*; Madras, 1794-1796; — *An attempt to discover such minerals as correspond with the classification of Cronstedt and thus led to a more extensive knowledge of the mineralogy of this country* (Coromandel), dans *The Phœnix*; 1797. — *Journal of the Establishment of napal and tuna for the prevention or cure of Scurvy, dysentery and ulcers on ship board and navigation*; Madras, 1808. H.

Royle, *Essay on the productive resources of India.* — *Biographical Dictionary.*

ANDERSON (*Jean*), ministre presbytérien écossais, né en 1671, mort en 1720. Il fut élevé à Saint-Andrew's, où il prit le degré de maître ès arts. En 1704 il fut nommé pasteur à Dumbarton, et commença à publier des écrits de controverse, parmi lesquels on remarque : *A Dialogue between a curate and a Countrey man concerning the English Service or common Prayer Book of England*; Glasgow, 1710 ou 1711, in-4°; — *A Defence of the Church Government Faith, Worship, and Spirit of the Presbyterians, in answer to a book entitled, An Apology for Mr. Thomas Rhind.*

Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen.* — Scottish, *Biographical Dictionary*, in-12; Édimbourg, 1822.

ANDERSON (*Jean*), jurisconsulte et géographe allemand, né à Hambourg le 14 mars 1674, mort le 3 mai 1743. Son père, riche marchand d'origine suédoise, lui fit donner une éducation soignée. Le jeune Anderson fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine, ainsi que dans les mathématiques, et fréquenta en 1695 l'université de Halle, fondée un an auparavant. Il y étudia le droit; mais dans ses moments de loisir il apprit le français, l'italien et l'anglais. Il prit le grade de docteur en droit, à Leyde, le 8 août 1697, après avoir soutenu une thèse *de Jure Zenoniano*.

Anderson visita ensuite les mines les plus remarquables de la Saxe, et parcourut l'Allemagne et la Hollande, où il se lia d'amitié avec Leeuwenhoek et Musschenbroek; il visita la Haye pendant les négociations qui précédèrent la paix de Ryswick. De retour à Hambourg, il exerça avec succès la profession d'avocat. En novembre 1708 il fut nommé syndic, et en 1732 premier bourgmestre de sa ville natale, place qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Durant les quinze ans qu'Anderson remplit les fonctions de syndic, il fut employé à plusieurs négociations importantes. Au mois d'août 1711, il fut envoyé en ambassade auprès de Frédéric IV, roi de Danemark; dans le cours du même mois il conclut, au nom de la ville de Hambourg, un traité de commerce et de navigation avec les États de Brandebourg, de Wolfenbuttel et de Hanovre. En 1713, il représenta sa ville natale au congrès d'Utrecht; en 1715, il fit partie de l'ambassade envoyée auprès de Louis XIV. Ses négociations, retardées un moment par la mort du roi, amenèrent la conclusion d'un traité de commerce entre la France et Hambourg. Anderson s'était acquis une si grande renommée, que le roi George I[er] fit tous ses efforts pour l'attirer au service de l'Angleterre. Mais il refusa cette offre, aimant mieux être bourgmestre de Hambourg que serviteur d'un prince.

Cependant ses occupations administratives ne l'empêchèrent pas de se livrer à des travaux scientifiques. Pendant un long séjour à Paris, il cultiva l'amitié de Cassini, de Jussieu, de Réaumur, de Geoffroy et de Fontenelle, et s'y livra à son goût pour l'archéologie et la numismatique.

Anderson a fourni des notes au *Dictionnaire étymologique* d'Ekert, et il a complété la publication du *Glossaire* de Gérard Meyer (*Glossarium linguæ veteris Saxonicæ*). Après sa mort, on trouva parmi ses papiers : *Glossarium Teutonicum et Allemanicum*; — *Observationes Juris Germanici, ad ductum Elementorum Juris Germanici beati Heirenii*, et quelques autres écrits. Son principal ouvrage est une histoire naturelle du Groënland et de l'Islande, publiée, en 1746, sous le titre : *Herrn Johann Anderson, J. U. D. und weyland ersten Bürgermeister der freyen Kayserlichen Reichstadt Hamburg, Nachrichten von Groënland und der Strasse Davis zum wahren Nutzen der Wissenschaft und der Handlung* (avec des figures); Hambourg, 1746, in-8°. C'est un recueil de détails précieux fournis par les marins qui avaient visité ces régions. Cet ouvrage fut traduit en danois en 1748, et en français par Sellius, en 1754. Il est recherché pour les renseignements curieux qu'il contient, et pour les détails sur la langue islandaise, compris dans les quarante-trois dernières pages. Horrebow en a corrigé quelques erreurs. L'édition allemande est très-rare, et la traduction française est tronquée. F. H.

Vie d'Anderson, qui précède l'édition allemande de l'Islande, etc. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplém. d'Adelung.

*ANDERSON (*Jean*), physicien anglais, né à

Roseneath, dans le Dumbartonshire, en 1726, mort le 13 janvier 1796. Il étudia à Glasgow, où il devint, en 1760, professeur de physique et de philosophie naturelle. Il fit des expériences sur diverses espèces de projectiles, et paraît avoir eu le premier l'idée des fusils à répercussion. Il perfectionna aussi les pièces de campagne, et en offrit, en 1791, un modèle à la convention nationale, avec cette inscription : *Don de la science à la liberté*. Il eut aussi l'idée de faire transporter à de grandes distances des journaux ou manifestes politiques, en les attachant à de petits ballons en papier huilé, gonflés de gaz hydrogène. Son principal ouvrage a pour titre : *Institutes of Physics*; Glasgow, 1786; il eut, dans l'espace de dix ans, cinq éditions successives.

Glasgow mechanic's Magazine, vol. III. — Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen.*

*ANDERSON (*Jean*), médecin anglais, mort à Margate en juin 1804. Il exerça longtemps sa profession à Kingston, près de Londres. On a de lui : *Dissert. de Scorbuto*; Édimb., 1771, in-4°; — *Medical Remarks on natural, spontaneous and artificial evacuation*; ibid., 1788, in-8°.

Gentleman's Magazine, t. LXXV, 978.

*ANDERSON (*Jean*), chirurgien écossais, né le 6 juin 1789 à Gilmerton-House, dans la contrée de Mid-Lothian, mort le 24 décembre 1832. Il exerça son art à Hamilton, dans le Lanarkshire, et écrivit *Historiacal and genealogical memoirs of the House of Hamilton*, Édimb., 1825, in-8°; avec un supplément, publié en 1827.

Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen*, IV, 477.

*ANDERSON (*Patrick*), médecin écossais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *The cold spring of Kingborne Craig, his admirable and new tryed properties*, etc.; Édimb., 1618, in-8°; — *Grana anglica, hoc est pilularum hujus nominis utilitas*, etc.; Édimb., 1635, in-12. Les pilules d'Anderson, ou grains anglais, dont parle cet opuscule très-rare, ont encore aujourd'hui une grande réputation dans toute l'Écosse, et le privilége de leur date s'est transmis par voie d'héritage. — Anderson a laissé, en manuscrit, une *Histoire de l'Écosse*.

Biographical Dictionary.

ANDERSON (*Robert*), géomètre et fabricant d'étoffes de soie à Londres au milieu du dix-septième siècle. Il publia en anglais : 1° *Propositions stéréométriques, applicables à divers objets, mais spécialement destinées au jaugeage*; 1668, in-8°; — 2° *le Jaugeage perfectionné, pour servir de supplément aux Propositions stéréométriques*; 1669, in-8°; — *Ad angularium sectionum analyticen theoremata* καθολικώτερα; Paris, 1615; — *Vindiciæ Archimedis, sive Elenchus cyclometriæ novæ a Philippo Lansbergio nuper editæ*; Paris, 1616; — *Animadversionis in Franciscum Vietam a Clemente Cyriaco nuper editæ brevis* Διάκρισις; Paris, 1617; — *Exercitationum mathematicarum decas prima*; Paris, 1619. Ces ouvrages sont très rares. S. Davies en a donné l'analyse dans *Ladie's diary for* 1840.

Biographical Dictionary.

*ANDERSON (*Robert*), poëte anglais, né à Carlisle le 1[er] février 1770, mort le 27 septembre 1833. Le plus jeune des neuf enfants d'un père pauvre, il reçut sa première éducation dans une école de charité. Dès son enfance il eut un goût prononcé pour la poésie, et ce goût lui vint, dit-il, d'une montagnarde écossaise pour laquelle il faisait souvent des commissions. Son premier essai fut la ballade *Lucy Gray*, qui fut chantée avec applaudissements au Vauxhall, pendant l'été de 1794. En 1796 Anderson publia un volume de poésies, qui ne lui valut qu'un peu de vaine renommée. En 1801 il composa, en dialecte cumbrien, un poëme intitulé *Betty Brown*, qui fut assez favorablement accueilli; ce qui détermina l'auteur à en faire d'autres dans le même genre. Ces poëmes, insérés d'abord dans les journaux, furent réunis en un volume, et publiés sous le titre *Ballads in the Cumberlamd Dialect*; Carlisle, 1805, avec des notes et un glossaire par l'ami de l'auteur, M. Thomas Sanderson. Peu de temps après l'apparition de ce volume, Anderson quitta l'Angleterre pour s'établir à Belfast, où il demeura plusieurs années. De retour à Carlisle, il dut songer sérieusement à se prémunir contre l'indigence qui menaçait sa vieillesse. Il publia, peu de temps après, deux volumes de poésie, avec son autobiographie, que son ami Sanderson accompagna d'un *Essay on the Caracters and Manners of the Peasantry of Cumberland*; Carlisle, 2 vol. in-8°, 1820. — Les poésies humoristiques d'Anderson sont très-estimées dans son pays natal. Les foires, les noces, les vogues de village, sont son thème favori. On trouve un choix de ses poésies dans *Dialogues, Poems, etc. in the Westmoreland and Cumberland Dialects*; London, 1839, in-12. H.

Autobiographie d'Anderson. — Anderson, *Ballads in the Cumberland Dialect*; Carlisle, 1805.

* ANDERSON (*Robert*), publiciste anglais, né à Lanarkshire le 7 janvier 1750, mort à Édimbourg le 20 février 1830. Destiné d'abord à la théologie, il l'abandonna pour l'étude de la médecine; et, après avoir quelque temps exercé sa profession à Bamborough-Castle en Northumberland et à Alnwick, il retourna à Édimbourg pour ne s'occuper que de travaux littéraires. Il employa plusieurs années à préparer son édition des *British Poets*, dont le premier volume parut en 1792, et le dernier (le 14[e] de la série) en 1807. Anderson y consacre à chaque poëte une notice biographique et critique, étendue et soigneusement faite. Sa notice sur Johnson fut imprimée à part avec des additions, sous le titre : *The Life of Samuel Johnson, with critical observations on his Works*. Sa notice sur Smollett fut aussi publiée à part : *The Life of Tobias*

Smollet, M. D., with critical observations on his Works; Édimbourg, 1803, in-8°. En 1820, Anderson publia une édition des ouvrages de John Moore, M. D.; avec un *Memoir of his Life and Writings*.

Encyclopédie Britannique.

*ANDERSON (*Thomas*), chirurgien anglais, vivait à Leith vers le milieu du dix-huitième siècle. En 1781 il lut, à la Société philosophique d'Édimbourg, un mémoire intitulé *Pathological observations on Brain* (imprimé dans le t. II des *Transactions of the Royal Society of Edimburg*, 1790). Le mémoire est du plus haut intérêt; il renferme des résultats importants qui sont aujourd'hui acquis à la science. Ainsi l'auteur y établit que : 1° lorsque le cerveau est malade d'un côté, c'est le côté opposé du corps qui en reçoit l'effet; 2° lorsque les deux côtés du cerveau sont malades, tout le corps souffre. On cite encore de ce chirurgien : *Account of a very extraordinary enlargement of the Stomach discovered in dissection, med. Com.* II, 294, 1774; — *History of a Case in which a quantity of pus from near the rectum found its way into the scrotum, giving the appearence of hernia*; ibid., II, 243. H.

Watt, *Bibl. britan.*

ANDERSON (*Walter*), écrivain écossais, né vers 1720, mort en 1800. Il fut pendant cinquante ans pasteur à Chirnside. Outre une histoire de Crésus sur les songes, sur les oracles, on a de lui une *Histoire de France*; 2 vol. in-4°, 1769; 3e volume jusqu'à l'édit de Nantes, 1775; 4e et 5e volume jusqu'à la paix de Munster, 1648.

Gentlem. Magaz., LXX, 802, 999. — Chambers, *Lives of illustrious Scotsmen.*

ANDERTON (*Henri*), peintre anglais, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il fut élève de Robert Streater, peintre de Charles II; il visita Rome, et y consacra quelques années à l'étude des antiques. Après son retour en Angleterre, Anderton fit les portraits des principales personnes de la cour, ainsi que plusieurs tableaux de paysages estimés.

Piles, *l'Art de peindre*, etc.; Londres, 1706.

ANDERTON (*Jacques*), controversiste anglais, natif de Lostock, dans le Lancastershire, vivait au commencement du dix-septième siècle. Selon Dodd, il se produisit d'abord, dans le monde littéraire, sous le pseudonyme de *John Brerely*. Il appartenait à une famille noble, catholique et très-dévouée aux Stuarts. On croit qu'il était frère cadet de Royer Anderton de Birchley, mort en 1640. Son principal ouvrage est *The Protestant's apologie for the Roman Church*, dont la première édition paraît avoir été publiée en 1604. Ce livre attira beaucoup l'attention du public, d'après ce que nous apprend Morton, évêque de Durham, dans la préface de sa réponse à l'*Apologie des Protestants*, et il ajoute que son métropolitain, Bancroft, archevêque de Cantorbery, le chargea ainsi que plusieurs autres théologiens de répondre au livre d'Anderton. Morton s'acquitta seul de sa tâche en publiant *Catholike appeale for Protestants*. Aux textes protestants favorables à l'Église romaine cités par Anderton Morton répondit par des textes catholiques orthodoxes, favorables aux doctrines protestantes, et, comme dans toutes les controverses, on s'attribua la victoire des deux côtés. On cite encore d'Anderton : *A Treatise of the liturgy of the mass concerning the sacrifice, réal presence, and service in latin*. Les mots *in latin* ont fait croire à tort à la *Biographie universelle* que cet ouvrage était en latin.

Laurence ANDERTON, né dans le comté de Lancastre d'une famille protestante, en 1576, mort en 1643. Il se convertit au catholicisme et se fit jésuite. On a de lui : — *The Progeny of Catholics and Protestants*; Rouen, 1634, in-8°; — *The triple Cord*; saint-Omer, 1634, in-8°; — *One God, one Faith*, in-8°. L. J.

Dodd, *Church History of England.* — Barwick, *Funéral sermon on bishop Morton*; — Baines, *History of the county palatine of Lancaster.* — Ribadeneira, *Bibliothcca Scriptorum Societatis Jesu.*

ANDIER, graveur. *Voy.* DESROCHES.

ANDJOU (le nabab *Fakr-Eddin-Haçan-ben Djemâl-Eddin-Hocéin*), écrivain persan, vivait au commencement du dix-septième siècle à la cour du sultan Akhbar et de son fils Djihanguir. On a de lui : *Elfi*, c'est-à-dire Mille Histoires, ou Histoire universelle; — la traduction du *Mahabharata* en persan; — la traduction du *Ramayana* en persan. Il était aussi un des principaux collaborateurs du grand dictionnaire persan, appelé *Ferhenki Djihanguiri*, qui fut commencé sous Akbar, et terminé sous Djihanguir en 1609 (ou 1017 de l'hégire). Ce dernier chiffre est en même temps, par un de ces jeux de mots familiers aux Orientaux, celui de la valeur numérique totale des lettres composant l'hémistiche : *Voici le Dictionnaire de Nouredin Djihanguir*, par lequel l'auteur termine cet ouvrage. Dans la préface, Andjou insiste particulièrement sur le classement des matériaux et sur les principales sources qui avaient été consultées. Il donne l'énumération de quarante-quatre lexiques persans, de nombreux traités particuliers, des commentaires sur le Koran, des annales, des histoires, poésies, etc. en persan, enfin des livres écrits dans les anciens dialectes, tels que le zend et le pazend. Le dictionnaire lui-même est précédé de douze chapitres sur l'écriture et la grammaire persane, et terminé par deux appendices dont l'un contient les mots particuliers aux livres zends, et l'autre un recueil de mots composés, appelés *khatimeh*. Ces deux appendices manquent dans la plupart des copies du *Ferhenki*. Tout l'ouvrage se trouve en manuscrit dans plusieurs grandes bibliothèques de l'Europe, notamment dans celle de Paris.

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

*ANDLO ou ANDLAU, ANDELO ou ANDELOW (*Herman-Pierre* D'), historien et jurisconsulte allemand, vivait au quinzième siècle.

Il descendait d'une famille italienne qui possédait, depuis plusieurs générations, le château d'Andlau en Alsace. Nous ne savons de sa vie que ce qu'il a dit lui-même dans ses écrits. Il composa, vers 1460, un ouvrage important : *De Cæsarea monarchia*. Cet ouvrage, divisé en deux livres, est dédié à l'empereur Frédéric III, et contient des allusions à la prise de Constantinople, comme étant un événement récent. Il fut publié d'abord par Marquard Freher, d'après un manuscrit conservé à la bibliothèque de Heidelberg, sous le titre *De Imperio romano, regis et augusti creatione, inauguratione administratione et officio, juribus, ritibus et ceremoniis electorum aliisque imperii partibus*, imprimé à Strasbourg, en 1603 et en 1612, in-4° ; réimprimé en 1657, dans le recueil de Freher intitulé *Repræsentatio reipublicæ Germanicæ*, et attribué dans quelques catalogues à Œlhafen. Cet ouvrage est remarquable en ce qu'il donne le premier exposé systématique du droit public allemand.

Putter, *Literatur das deutschen Staatsrechts*, vol. I. — Millin, *Magasin encyclop.*

ANDOCIDE (Ἀνδοκίδης), orateur grec, né en 467 avant J.-C., mort à une époque inconnue. Il était fils de Léogoras et fut chargé avec Glaucon du commandement de la flotte envoyée au secours des Corcyréens. Ce fait est attesté par Thucydide ; et on s'étonne qu'Andocide n'en ait rien dit dans son discours *sur les Mystères*, qui est une récapitulation de sa vie politique. Si les détails contenus dans le discours *contre Alcibiade*, qu'on lui attribue, sont exacts, il remplit différentes missions en Thessalie, en Macédoine, en Italie et en Sicile, fut quatre fois mis en accusation et autant de fois acquitté. Il fut compromis, avec son père et d'autres membres de sa famille, dans l'affaire de la mutilation des Hermès et de la profanation des mystères d'Éleusis (*Voy.* Alcibiade). Dénoncé par Dioclide, il dénonça à son tour plusieurs personnes qui parvinrent à s'échapper. Ses révélations rassurèrent les Athéniens, qui croyaient voir dans la mutilation des Hermès l'indice d'un vaste complot contre la sûreté de l'État, et lui sauvèrent la vie ; mais il fut forcé de s'exiler. Il visita différents pays, entre autres Chypre, où il se livra au commerce. L'auteur des *Vies des dix orateurs*, livre atribué à Plutarque, l'accuse même d'avoir fait présent de la fille d'un certain Aristide au roi de Citium dans l'île de Chypre. Sous l'administration des Quatre-cents, en 411 avant J.-C., il obtint d'Archélaüs, roi de Macédoine, la permission d'exporter de ce pays des vivres pour la flotte athénienne de Samos ; et, croyant s'être ainsi concilié la bienveillance du gouvernement d'Athènes, il revint dans sa patrie ; mais les Quatre-cents, qui venaient d'apprendre la défection de la flotte de Samos, le firent jeter en prison. Andocide s'exila une seconde fois, pendant la tyrannie des Trente, et ne revint qu'après la délivrance d'Athènes par Thrasybule en 403. En 391, il se prononça pour la paix avec les Spartiates, fut chargé de la négocier, et ne réussit pas. Cet échec fut puni par un troisième exil. Depuis lors on ne sait plus rien de sa vie. Nous avons sous son nom quatre discours, celui *sur son retour de l'exil* (περὶ τῆς ἑαυτοῦ καθόδου), semble avoir été prononcé au retour de son premier exil et après la chute du gouvernement des Quatre-cents. Le discours *sur les Mystères* (περὶ τῶν μυστηρίων) fut prononcée, en 400, trois ans après le rappel de son second exil ; il s'y défend contre l'accusation renouvelée de sacrilége, et contre les haines excitées par ses dénonciations dans l'affaire des Hermès. L'authenticité du discours *Sur la paix* (περὶ τῆς εἰρήνης) déjà contestée par Denys d'Halicarnasse et Harpocration, n'est pas soutenable. Quant au discours *contre Alcibiade* (κατὰ Ἀλκιβιάδου), que Taylor attribue à Phæax, et que Ruhnken veut maintenir à Andocide, c'est une médiocre amplification de rhétorique, aussi indigne de l'un que de l'autre. Les quatre discours d'Andocide, publiés pour la première fois par les Aldes (Venise, 1513), ont été réimprimés dans les collections de Henri Estienne, Reiske et Dobson, et dans les *Attici oratores* d'Emm. Bekker, 1822. La meilleure édition est celle que MM. Baiter et Sauppe ont donnée dans la *Bibliothèque græcolatine* de M. A. F. Didot ; Paris, 1846. M. Ch. Müller a revu avec un grand soin la traduction latine de Reiske. L. J

Thucydide, 27. — Plutarque, *Vies des dix Orateurs*. — Photius, *Biblioth.* — Sluiter, *Lectiones Andocideæ*.

ANDOQUE (*Pierre*), antiquaire français, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1664. Il était conseiller au présidial de Béziers. On a de lui : 1° *Histoire du Languedoc, avec l'état des provinces voisines* ; Béziers, 1648, in-fol. Cette histoire va jusqu'en 1610 ; — 2° *Catalogue des évêques de Béziers*, 1650, in-4°.

David Clément, *Bibl. curieuse*. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, t. IV, p. 233 ; Paris, 1729.

ANDRADA ou **ANDRADE** (*Alfonso* D'), jésuite espagnol, né à Tolède en 1590, mort à Madrid en 1658. Il fut membre du collége de Saint-Bernard à Tolède, et enseigna la philosophie à l'Athénée de cette ville. Il fut envoyé en mission dans les Indes, et trouva le temps d'écrire plus de trente volumes, dont Nicolas Antonio a donné les titres, et dont la plupart ont été imprimés. Parmi ces derniers on remarque : *El buen soldado catolico, y sus obligaciones* ; 1 vol. in-8° ; Madrid, 1642 ; — *El estudiante perfecto, y sus obligaciones* ; 1 vol. in-8° ; Madrid, 1643. — *Itinerario historial que debe guardar el Hombre para caminar al cielo* ; 2 vol., Madrid, 1648 et 1757 ; — *Idea del perfecto prelado y vida del cardenal Arzobispo de Toledo, don Balthazar di Moscoso y Sandoval* ; in-4° ; Madrid, 1658. — *Varrones illustres de la Compañia de Jesus* ; 2 vol. in-fol., Madrid, 1672.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

* **ANDRADA** (*Diogo Lopez* D'), célèbre prédicateur portugais, né en juin 1569 à Azambrya, dans le district de Santarem, mort en juin 1635. Andrada entra dans l'ordre des Augustins, et se distingua comme prédicateur dans les principales villes du Portugal et de l'Espagne. Philippe IV le nomma archevêque d'Otranto, dans le vice-royaume de Naples. — Les ouvrages d'Andrada, composés de sermons, d'homélies, de discours et de traités théologiques, ont été publiés, en trois volumes in-fol., par Gregorio Rodriguez; Madrid, 1656.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

ANDRADA (*Diogo Payva* D'), théologien portugais, né en 1528 à Coïmbre, mort en 1575. Fils du grand trésorier du roi Jean, il fut envoyé au concile de Trente par dom Sébastien. Ses ouvrages sont : 1° *Orthodoxarum Quæstionum libri X*, etc., *contra Kemnitii petulantem audaciam;* Venise, 1564, in-4°; — 2° *Defensio Trid. fidei libri sex, adversus hæreticorum detestabiles calumnias;* Lisbonne, 1578, in-4°; Cologne, 1580, in-8°; — 3° *De conciliorum autoritate* : cet ouvrage fut bien accueilli à Rome, parce qu'Andrada y donne une grande extension à l'autorité du pape; — 4° sept volumes de *sermons*, et quelques autres écrits.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Alegambe, *Biblioth. Scrip. soc. Jesu.*

ANDRADA (*Diogo de Paya*), neveu du précédent, publia en 1616, à Lisbonne, sous le titre d'*Exame d'antiguidades*, une critique de l'ouvrage de Brito Bernardo, intitulé *Monarchia Lusitana*. Il reproche à l'auteur une trop grande crédulité et bon nombre d'erreurs. On a aussi d'Andrade, *Casamento perfecto;* Lisbonne, 1630, ouvrage qui eut plusieurs éditions. On lui attribue la *Chauléide*, poëme latin sur la bataille de Chaul, livrée dans les Indes orientales.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

* **ANDRADA** (*Francisco*), poëte portugais, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On a de lui un poëme sur *le premier siége de Diu*. Nommé historiographe par Philippe III, il écrivit, par ordre du roi, une chronique de la vie de Jean III de Portugal. Le siége de Diu (*O primeiro cerco de Diu*) fut publié in-4° à Lisbonne, 1589; et la *Chronica do muito alto e poderoso rey destes reinos de Portugal don Juan o III deste nome;* Lisbonne, 1613.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

* **ANDRADA** (*Francisco Radés* DE), historien espagnol, natif de Tolède, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut prieur du couvent des bénédictins à Jaen, et aumônier de Philippe II. Il s'est fait connaître par son ouvrage sur les trois ordres de chevalerie de l'Espagne : *Coronica de los tres ordenes y caballeros de Santago, Calatrava y Alcantara;* Tolède, 1572, in-fol. : on y trouve beaucoup de notices généalogiques et biographiques concernant la noblesse espagnole. On a encore du même auteur : *Catalogo de las obligaciones que los Caballeros, Compendadores, Priores y otros religiosos de lo orden de la Caballeria de Calatrava tienen in razon de su habito y profesion;* Tolède, 1571, in-8°; et des manuscrits généalogiques.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.* — Argote de Molina, *Nobleza de Andalusia.* — Lopez de Haro, *Nobiliario genealogico de los reyes y titulos de España.* — Mariana, *Historia general de España.* — Ernesti, *Bibliotheca hispanica.* — Caro y Torres, *Historia de los ordenes militares.*

* **ANDRADA** ou **ANDRADE** (*Fernan Perez* DE), compagnon et ami d'Enrique ou Henri, comte de Trastamara (plus tard Henri II, roi de Castille et de Léon I), dans le quatorzième siècle.

Andrada reçut le surnom d'*O Bo*, ou *le Bon* en langage de Galicie. Il bâtit ou plutôt restaura le château fort appelé *el castillo de Andrada*, situé sur un roc isolé à l'est de Puente de Eume. Il n'en reste que de belles ruines, entre autres une large tour carrée d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la campagne et sur la mer, du côté de Coruña et Ferrol. On trouve une description de ce château dans le *Dicionario geographico* de Miñano, à l'article *Puente de Eume*. Andrada bâtit aussi un pont qui traverse la rivière d'Eume, et qui est encore l'une des plus remarquables constructions de ce genre en Espagne. Ce pont a 3045 pieds d'Espagne de longueur, avec cinquante-huit arches. Il y avait autrefois sous ce pont une chapelle, et un petit hôpital avec quatre lits, pour loger les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle. Le tout avait été construit de 1382 à 1388. Lopez de Haro fait d'Andrado un *privado* ou ministre confident de Henri II; et Gaudara, un *testamentario* ou exécuteur testamentaire de ce roi. Andrada ne laissa point de fils; ses biens passèrent à son frère Pedro Fernandez de Andrada.

Lopez de Haro, *Nobiliario genealogico de los reyes y titulos de España.* — Argote de Molina, *Nobleza de Andalusia.* — *Les Chroniques* de sire Jean Froissart. — Gaudara, *Armas y Triunfos de Galicia.*

* **ANDRADA** (*Fernão Perez* DE), marin portugais, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. En mars 1505, Andrada accompagna Francisco d'Almeida aux Indes, et se trouva à la bataille de Chaul, où fut tué Lorenzo d'Almeida. Il servit ensuite sous Albuquerque, et se distingua au siége de Goa. Après la prise de Malaca, Andrada y resta avec une flottille de dix vaisseaux, et fut assez heureux pour réprimer, par son courage, son activité et sa décision de caractère, une conspiration formée par Patè Quitir, un des chefs de Java. En 1513 il eut à combattre une puissante armée du sultan de Java, sous le commandement de Patè Unuz. Il se rendit ensuite à Lisbonne avec une cargaison d'épices, et fut gracieusement accueilli par le roi Manoël, qui lui confia une des

premières missions en Chine. Il arriva à Canton en 1517, et ouvrit le premier l'Europe au commerce chinois par la voie du cap de Bonne-Espérance.

Barros, *Decadas da Asia*. — Osorius, *De rebus Emmanuelis Lusitaniæ regis, etc., gestis*. — Lapitau, *Histoire des decouvertes et conquêtes des Portugais*. — David, *Account of the Chinese*.

ANDRADA (*Jacintho Freyre* DE), écrivain portugais, né à Beja dans l'Alem-tejo en 1597, mort le 13 mai 1657. Son père appartenait à la noblesse, et, par sa mère Dona Luiza de Faria, il descendait d'une des plus anciennes familles du Portugal, de celle qui a pour antique majorat le château de Faria, dans la province d'Entre-Douro e Minho. Bien que ses ancêtres se fussent illustrés par les armes, Andrada fut destiné dès l'origine à l'étude des lettres. Son père avait découvert de bonne heure en lui tous les instincts qui constituent le littérateur. Après lui avoir fait apprendre le latin et lui avoir fait suivre un cours d'éloquence, il l'envoya à Coimbre, où il étudia la théologie, puis la jurisprudence civile et canonique. Ce fut à l'université qu'il prit la résolution de suivre la carrière ecclésiastique. Le 18 mai 1618, il se fit recevoir bachelier en droit canon, et, revêtu de ce titre, il passa immédiatement à Madrid, où sa naissance bien connue, que l'on savait unie à une rare instruction, le fit admettre dès l'origine par le haut clergé, et lui fit ouvrir les premières maisons de la cour. Son séjour dans la capitale de l'Espagne, qui était, au grand chagrin des Portugais, le lieu d'où émanaient toutes les grâces, ne fut pas infructueux pour lui : il fut bientôt muni de l'abbaye de Notre-Dame de l'Assomption de Sãobade, dans la province de Tras-os-Montes. Peu de temps après, une nouvelle faveur l'envoya en possession de l'abbaye de Santa-Maria das Chãs, relevant de l'évêché de Viseu, l'un des plus riches bénéfices du Portugal. A cette époque il fut chargé par le ministre espagnol de remplir plus d'une mission épineuse, ce dont il s'acquitta avec habileté et prudence. Mais au moment où ses services semblaient devoir le porter aux plus hauts emplois, son affection bien connue pour la maison de Bragance le rendit suspect, et les écrits dans lesquels il servait les prétentions de dom João l'arrêtèrent dans sa carrière. Pour éviter l'emprisonnement dont il était menacé par le ministère espagnol, il quitta Madrid, où il résidait depuis longues années, et il alla chercher un asile dans son abbaye das Chãs. Au sein de cette retraite, il se livra plus que jamais à l'étude, et atteignit enfin l'année 1640; époque si vivement attendue par lui, puisque le Portugal venait de recouvrer son indépendance : dom João IV était monté sur le trône. Andrada quitta alors la province de Tras-os-Montes, dont le climat lui convenait peu, et se rendit à Lisbonne : l'accueil qu'on lui fit à la cour fut des plus favorables. L'infant dom Theodosio, qui donnait dès lors des preuves remarquables de son goût pour les sciences et la littérature, le vit surtout avec plaisir. Après la mort si regrettable de ce jeune prince, João IV le choisit pour être précepteur de l'infant don Affonso; mais l'abbé das Chãs déclina une telle responsabilité. Bien qu'on ait exagéré l'incapacité du prince, il n'était pas nécessaire d'être doué de la sagacité que possédait Andrada, pour comprendre ce qu'il serait sur un trône encore peu affermi. João IV ne s'offensa point de ce refus : il avait le sentiment amer de la nullité de son fils. Il n'en fut pas de même lorsqu'il eut offert l'évêché de Viseu à un homme sur lequel il croyait pouvoir compter, et que celui-ci l'eut encore refusé. Selon la tradition même, et faisant malicieusement allusion aux difficultés que la cour de Rome multipliait pour confirmer les nouvelles nominations aux siéges vacants, Andrada aurait répondu : « Je n'accepte point une telle dignité, et je ne saurais boire le lait qui a tant de peine à devenir de la viande. » Cette plaisanterie, d'un assez mauvais goût, attira sur l'écrivain une défaveur marquée : il comprit mieux dès lors ce qui l'attendait à la cour, et combien la liberté de son langage devait déplaire; il retourna à son abbaye. Plus tard, sa sœur dona Maria Continho, qui demeurait à Lisbonne, réclama son assistance. Il vécut auprès d'elle pendant quelque temps, faisant toujours de l'étude son plus doux plaisir; et il mourut dans une maison qui lui appartenait, le 13 mai 1657 (1) Ses restes sont déposés dans une modeste sépulture de l'église Santa-Justa. Andrada vécut à l'abri d'une mauvaise fortune, qui fut trop souvent le partage des écrivains de la Péninsule, et il put obéir généreusement à l'esprit de charite que lui commandait sa profession. Tout le monde s'accorde à lui reconnaître les plus hautes qualités du cœur. Les biographes portugais nous ont conservé quelques détails sur sa personne : il était d'une stature plus qu'ordinaire, d'un aspect mélancolique et grave, qui inspirait le respect. Sa conversation contrastait avec tout ce qu'il y avait de sérieux dans sa personne : elle était aimable, abondante en mots spirituels, en galants concetti même, tels que les exigeait le ton des cours du dix-septième siècle : tout cela s'alliait d'ailleurs avec une noble sincérité, avec un haut sentiment de la dignité humaine. La conversation d'Andrada était, à ce qu'il paraît, comme ses écrits : elle le faisait universellement rechercher. Il y a peu d'écrivains qui aient trouvé dans son pays autant de lecteurs qu'il en eut dès l'origine. Le seul ouvrage qui ait assuré la réputation d'Andrada fut imprimé deux fois dans la même année, comme cela advint pour les *Lusiades*; il fut publié par Crasbeck, sous le simple titre de *Vida de dom João de Castro, quarto vizo-rey da India*, et parut en 1651. C'est l'histoire d'une courte période; mais il fal-

(1) Et non le 13 juin, comme le dit une biographie étrangère justement accréditée.

lait un noble esprit pour comprendre tout ce qu'elle eut de grand, et pour mettre en relief un héros qui ne le cède, quant aux glorieuses conceptions, qu'à Albuquerque, et qui lui fut supérieur par le désintéressement. Nous l'avons dit il y a bien des années, Andrada est un de ces historiens si rares auxquels la nature a départi l'énergie et la noblesse, qui savent voir et qui savent peindre; dont le coup d'œil embrasse les événements, et qui ne donnent des détails que ce qu'il faut pour bien développer les masses. Il choisit un beau sujet, et il le traita avec une telle supériorité, qu'il est resté un modèle que l'on propose sans cesse dans la littérature portugaise... C'était une bien belle histoire à retracer que celle de Jean de Castro, de cet homme qui put défendre la gloire de son pays en donnant, pour garantie de sommes considérables, son antique probité et celle de sa famille. Dans ce pacte fondé sur un gage éphémère, où ceux qui livrèrent leur or s'honorèrent comme ceux qui le demandaient, il y a quelque chose d'héroïque et de chevaleresque qu'on ne peut assez admirer. Cette action fut transmise par un homme capable d'en sentir la dignité : on peut dire qu'il est heureux pour Jean de Castro d'avoir trouvé un historien tel qu'Andrada.

On a fait à cet historien un reproche des longues harangues de ses personnages, des lettres supposées. C'était l'artifice des historiens de son époque, et il en a usé; mais il en a usé en maître. Et pour preuve nous reproduirons cette lettre qu'il donne comme ayant été écrite par le gouverneur aux habitants de Goa, alors que pour ravitailler Diù il faisait un appel à leur patriotisme : c'est la noble pensée de Jean de Castro, revêtue d'un style qu'on ne pouvait avoir à son époque, car Barros n'avait pas encore parlé :

« J'ai fait déterrer don Fernand, mon fils, que les Maures ont tué dans cette forteresse alors qu'il combattait pour le service de Dieu et du roi notre maître. Je voulais vous envoyer ses ossements comme gage; mais ils se sont trouvés dans un tel état, qu'on ne pouvait encore les tirer de la terre. Il ne me restait donc autre chose que mes propres moustaches; et je vous les envoie par Diogo Rodrigues de Azevedo. Vous devez déjà le savoir, je ne possède ni or, ni argent, ni meubles; je ne possède aucuns biens fonds sur lesquels je puisse assurer mon emprunt; je n'ai qu'une sincérité sèche et brève, et Dieu me l'a donnée. » Malheureusement ce langage si simple, si puissant dans sa concision, est défiguré quelquefois par l'emphase, par l'emploi d'expressions fausses, par l'abus des concetti surtout, qui au dix-septième siècle avait fait irruption dans toute la Péninsule. Andrada est un grand écrivain, mais un grand écrivain qui annonce la décadence.

Bien des années après l'apparition de la *Vie de Jean de Castro*, un autre beau livre a paru : c'est le livre de Jean de Castro lui-même, et malheureusement Andrada ne l'a pas connu : le fameux *Roteiro* du gouverneur des Indes, publié en 1842 à Paris par M. Nunes de Carvalho, eut évité plus d'une erreur historique à son biographe. On pourrait en dire autant des lettres précieuses du grand homme, exhumées il y a huit ou dix ans dans les *Annaes maritimos e coloniaes* que rédige M. Anteiro. Ces documents devront être consultés désormais; mais ils ne diminuent en rien le mérite de style que l'on reconnaît universellement à l'œuvre d'Andrada. La Vie de Jean de Castro a été traduite en latin dans cette ville de Goa, où, pour nous servir des expressions d'une reine portugaise, l'ancien vice-roi reçut jadis les honneurs du triomphe plutôt en capitaine d'idolâtres qu'en héros chrétien. Sous cette forme plus accessible à tous, le livre est intitulé *De rebus gestis Joannis de Castro Indiarum pro-regis IV, olim ab Hyacintho Freyre de Andrada lusitano sermone descriptis, nunc in latinum conversis interp. Francisco Maria del Rosso, societatis Jesu*; Romæ, 1753, in-4°. Il a paru en 1664 une version anglaise de Peter Wichek; mais jamais l'œuvre d'Andrada n'a reçu en français les honneurs de la traduction. Parmi les nombreuses éditions de cet ouvrage, nous citerons celle qui a été publiée à Lisbonne en 1835 par l'Académie des sciences, et qu'un savant prélat a enrichie de notes. Andrada a laissé en manuscrit un livre intitulé *Origen y progresso de la caza y familia de Castro*, etc.; et il est auteur de la traduction d'une histoire écrite en latin par Manoel da Cunha, sous le titre de *Lusitania liberata*. Le *Portugal restaurado* fut dédié à la reine dona Luisa-Francesca de Gusman en 1645. Andrada avait composé, dit-on, une assez grande quantité de vers pour en former plusieurs volumes; ils ont péri dans un incendie. Ceux que nous connaissons ont été publiés en 1718 dans la *Feniz renascida*, recueil accrédité au dix-huitième siècle : ils ne peuvent rien ajouter à la réputation de l'historien.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Catalogo dos autores*, dans le grand Dictionnaire de l'Académie. — *Etat présent du royaume de Portugal* (par Dumouriez); Hambourg, 1797, in-4°. — *O Panorama, journal literario*, etc. — Nicolao Antonio, *Bib. hispana nova*, t. I, p. 465. — Souza, *Apparat. a hist. genealogica da Caza-real*, p. 106, § 113. — João Soares de Brito, *Theat. lusit. liter.*, manuscrit de la Bib. nationale. — Diogo Gouvea Barradas, *Antiguedades de Beja*, liv. III, cap. 27. — Ferdinand Denis, *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil*.

* **ANDRADA** (*Paolo Gonzalez* DE), poëte portugais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. A en croire Nicolas Antonio, on peut le comparer aux meilleurs poëtes de sa nation. Il écrivit en espagnol un volume *de Varias Poesias*, in-4°, publié à Lisboa en 1629, par Matheo Pinheiro.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

* **ANDRADA** (*Pedro Fernandez* DE), écrivain espagnol, natif de Séville, vivait vers la fin du

seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il s'était occupé de l'art militaire, et particulièrement de l'étude du cheval. On a de lui : *De la naturaleza del Caballo;* Séville, 1580, in-8°; — *Libro de la Gineta de España;* ibid., 1599, in-8°; — *Nuevos Discursos de la Gineta de España, sobre el uso del Cabezon;* ibid., 1616, in-8°.

N. Antonio, *Bibliotheca hisp. nov.*

*ANDRADA (*Miguel Leitam* DE), historien portugais, commandeur de l'ordre du Christ, naquit à Villa-do-Pedrogão en 1555; il était le dixième enfant de Pedro de Andrada, fils lui-même du grand Alcaïde (Alcaide mór) de Penamacor. Il étudia tour à tour à Salamanque et à Coïmbre. Bien jeune encore, il s'embarqua pour la malheureuse journée d'Alcaçar; il prit bravement part à l'action, il y fut même blessé; et c'est, avec Bernardo da Cruz et Hieronimo de Mendoça, l'homme qu'on peut consulter avec le plus de fruit sur cette épouvantable catastrophe. Devenu captif des soldats d'Abdul-Melek, il fut conduit à Fêz. On demandait pour son rachat la somme ruineuse de 12,000 crusades. Il sentit qu'il lui serait impossible d'obtenir cette somme énorme, et il chercha son salut dans la fuite; il réussit; et, après avoir gagné Melilha, il parvint à s'embarquer pour Malaga, d'où il gagna le Portugal. Impliqué dans les affaires du prétendant (dom Antonio), il fut enfermé à Santarem; mais il eut le bonheur de s'échapper de cette prison, comme il s'était échappé de Fêz. Leitam de Andrada paraît avoir passé le reste de sa vie dans de paisibles loisirs, et il mourut âgé à Lisbonne, car il avait soixante-quinze ans lorsqu'il publia sa curieuse *Miscellanea.* On ignore toutefois quelle fut l'année précise où il mourut. Voici le titre complet de son livre : *Miscellanea do sitio de N. S. da luz do Pedrogão grande a parecimento da sua santa imagem, fundação de seu convento e da sé de Lisboa, expugnacão della, perda del rey D. Sebastião. E que seja nobreza, senhor, senhora, vassalo del rey, rico homem, infancão, corte cortezia, misura, reverencia e tirar o chapeo e prodigios com muitas curiosidades, e poesias diversas;* Lisboa, 1629, in-4°. FERD. DENIS.

Catalogo dos autores, dans le grand dictionnaire de Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

*ANDRADA E SYLVA (*Bonifacio Jozé* DE), le principal fondateur de l'indépendance brésilienne, naturaliste célèbre, homme d'État, né à Villa de Santos le 13 juin 1765, mort à Nictheroy le 6 avril 1838. Ce grand citoyen, issu d'une famille noble, eut pour père le colonel Bonifacio-Jozé de Andrada, qui donna ses premiers soins à son éducation, et il fut élevé d'abord sous les yeux de sa mère dona Barbara da Sylva. Ses premières études classiques se firent au Brésil, et furent dirigées par l'évêque don Manoël da Resurreicão; puis il alla, vers 1783, suivre les cours de l'université de Coïmbre.

C'étaient les sciences naturelles qui avaient surtout préoccupé le jeune Brésilien, et, dans cette branche du savoir humain, l'étude de la minéralogie. Lorsqu'il vint se fixer à Lisbonne déjà riche des plus rares connaissances, il trouva un protecteur éclairé dans le duc de Lafõens. Grâce aux lumières de ce seigneur, Bonifacio de Andrada appartint dès le début de sa carrière à l'Académie royale de Lisbonne, et fut désigné pour être un des deux pensionnaires de l'État qui devaient parcourir l'Europe en qualité de naturalistes; il commença ses voyages scientifiques en 1790.

Le jeune académicien, déjà connu par d'excellents mémoires, visita tour à tour la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suède, la Norwége, le Danemark, la Bohème, la Hongrie, la Turquie et l'Italie. Ainsi que le fait comprendre en d'excellents termes son biographe, l'auteur du *Plutarque brésilien,* M. Pereira de Sylva, il voyagea partout et partout il étudia. A Paris il suivit les cours de Lavoisier, de Chaptal, de Fourcroy, de Laurent de Jussieu, de l'abbé Haüy; à Freyberg, il étudia sérieusement sous Abraham Werner, le fondateur de la géognosie; et à Pavie il eut pour maître Volta.

Nous avons insisté sur les premiers et hauts enseignements que put recevoir Andrada; ils étaient variés, on le voit, mais rentraient toujours dans une spécialité utile. Comme s'il ne devait pas être un jour l'homme politique de son pays, le jeune voyageur concentrait alors, en effet, toutes les forces de son intelligence sur les sciences positives.

La réputation du jeune savant était donc solidement établie, lorsqu'en l'année 1800 il effectua son retour en Portugal. Il avait eu jadis pour protecteur le duc de Lafõens : il trouva alors dans le comte de Linharès un appréciateur zélé de ses vastes études et de ses connaissances spéciales. Grâce à ce seigneur, auquel le Brésil peut aujourd'hui s'enorgueillir d'avoir donné naissance, Bonifacio de Andrada obtint une chaire de métallurgie et de géognosie qui avait été créée à son intention; et, peu de temps après qu'il eut été nommé *desembargador da prelação do porto,* il se vit appelé à l'inspection générale des mines. Cette période de sa carrière administrative et scientifique, où il rendit de si grands services au Portugal, fût marquée par d'importants travaux. Sans négliger aucun des devoirs de sa charge judiciaire ou de son professorat, il entreprit d'immenses travaux. Outre la canalisation du Mondego, qui s'effectua sous sa direction, il dirigea, à partir de l'année 1805, les vastes semis d'arbres qui devaient utiliser les plages sablonneuses du Portugal.

Après la seconde invasion française, commença pour Bonifacio de Andrada un nouveau genre de vie. « A la tête des guerriers citoyens qui repoussèrent les armes étrangères, dit le docteur Sigaud, figura, comme colonel du bataillon des étudiants

mencement de l'année 1838, il sentit que sa carrière allait finir; et il se fit transporter dans la petite ville de Nictheroy, siége du gouvernement provincial, cité charmante où l'empereur possède un palais, et où les habitants de Rio de Janeiro vont jouir des sites les plus délicieux. Ce fut là, dans sa maison de campagne de *San-Domingos*, qu'Andrada e Sylva termina sa vie le 6 avril 1838, le jour anniversaire où, sept ans auparavant, don Pedro lui avait confié la tutelle de ses enfants. Il eut la consolation de mourir dans les bras d'une fille chérie; l'autorité ordonna que ses obsèques fussent dignes, par leur pompe, des grands souvenirs qu'il laissait.

Jozé-Bonifácio de Andrada n'a pas laissé une seule production de quelque étendue; ou si on l'aime mieux, il n'a pu réunir en corps d'ouvrages les précieux écrits répandus dans une multitude de recueils scientifiques. Parmi ses principaux articles, nous citerons : *Memoria sobre a pescaria da baleia, mellhores processoś da extracção do seu azeite, e grandes vantagens que della resultam para Portugal e seus dominios*, dans *Memorias economicas*, t. II. — *Memoria sobre e nova mina de ouro da outra banda do Tejo*, dans l'*Académie des sciences de Lisbonne*, t. V. — *Lettre adressée à l'ingénieur Beyer, inspecteur des mines de Schneiberg, où l'on décrit les caractères distinctifs de quelques minéraux, tels que l'akhantikon, le spodumène, la sahlite* (en allemand), dans la *Gazette de Dresde*; — *Essai sur les mines de Suède, et spécialement sur les mines de Uto*, etc., dans la *Revue scientifique de Genève*; — *Description des mines de Salha*; — *Representação a assemblea geral constituente e legislativa do imperio do Brasil sobre a escravatura*; Paris, Firmin Didot, 1825, brochure de 40 pages.

FERDINAND DENIS.

J. M. Pereira da Sylva, *Plutarco Brasileiro*; Rio de Janeiro, 1847, 2 vol. in-8°. — Docteur Sigaud, *Article nécrologique imprimé dans l'Écho français, journal publié à Rio de Janeiro*, numéros des 5 et 12 mai 1838. — [illegible] *ria do Brazil, desde a chegada da real familia de* [illegible] *em 1808, ate a abdicação do imperador D. Pe-* [illegible] *João Armitage, traduzida do inglez por hum* [illegible] *Rio de Janeiro*, 1837, in-8°. Cette trad. est [illegible] l'original. [illegible] *Historia da revolução do* [illegible] d'obr[illegible] *com peças officiaes e* [illegible] *Pedro, principiada* [illegible] *deputados, e con-* [illegible]. — Docteur Émi- [illegible] *de Andrada e* [illegible] *publica da* [illegible], inséré dans [illegible] Janeiro, 1846.

[illegible] célèbre mis- [illegible] dans [illegible], vers 1580, [illegible]

Il [illegible] -90, et se [illegible] de son [illegible] c'est du [illegible] il passa da[illegible] [illegible]

à Goa dans la première année du dix-septième siècle. Nommé supérieur de la résidence du Mogol, il apprit là qu'il existait au Thibet certains vestiges du christianisme; ou plutôt il eut connaissance de ces formes extérieures du culte de Boudha, qui ont frappé d'une surprise si grande plusieurs voyageurs par leur analogie avec notre culte. Il faut bien convenir d'ailleurs que la connaissance qu'on avait alors des doctrines professées de toute antiquité par les chrétiens de Saint-Thomas, donnait quelque apparence de vérité à ces bruits. Antonio de Andrada n'hésita pas à entreprendre un voyage immense; et, revêtu de l'habit mogol, il se dirigea vers le Thibet. Ce qu'il eut à souffrir de privations dans ce voyage difficile serait trop long à raconter : il suffira de dire que, dans les contrées montueuses qui séparent l'Inde du Thibet, il eut à braver un froid assez vif pour que les doigts de ses pieds fussent gelés complétement. Il parvint enfin à Caparanga, cité qui était alors la résidence du chef militaire du Thibet. On affirme qu'il y prêcha l'Évangile, et qu'il put même édifier un temple à la Vierge, dans la construction duquel les grands de la cour se faisaient un devoir de l'aider : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il retourna dans le Mogol, qu'il y alla chercher de nouveaux ouvriers évangéliques, et qu'il pénétra une seconde fois au Thibet, où il fut reçu avec autant d'empressement qu'il l'avait été la première fois. Ce fut alors qu'il fut élu provincial de la résidence de Goa, puis député du saint office. Barbosa prétend que les juifs de Goa lui administrèrent un poison subtil, dont il mourut. On affirma que certains miracles s'étaient opérés sur sa tombe : le vrai miracle qu'il accomplit, ce fut celui dont il donna la preuve à l'Europe, en traversant des déserts jusqu'alors inconnus. Il intitula avec raison sa première relation, *Nouvelle découverte du grand Cathay ou des royaumes du Thibet* (1); et Matthieu Pinheiro publia cet opuscule à Lisbonne en 1626. L'ouvrage fut reproduit par le P. Antonio Franco, puis traduit en diverses langues. Il parut dès 1629 en français : malheureusement, et comme cela arrivait si souvent alors, cette version fut faite sur l'italien. Pour avoir une idée des travaux d'Andrada, il faut lire la lettre (2) où il donne le récit de son retour au Thibet en 1625; puis il faut examiner la relation (3) qu'il écrivit pour les pères de la compagnie de Goa, dans laquelle il raconte ce qui lui arriva dans la cité de Sarinegar jusqu'à Bardinasa, lorsqu'il allait à la découverte du Thibet : elle est datée du 16 mai 1624 : Jean Dried l'a donnée en français. Théodore Rhay a extrait la plus grande partie de ce qu'il a dit sur le Thibet, de la description d'Andrada. FERDINAND DENIS.

(1) *Novo descobrimento do Grão Catayo, ou dos Reynos de Tibet*; Lisb., 1626, in-4°.
(2) *Imagem da virtude em o noviciado de Lisboa.*
(3) *Histoire de ce qui s'est passé au royaume de Tibet en l'année 1626.*

se laissa entraîner par les emportements éloquents de son frère le député Antonio-Carlos Ribeiro de Andrada Machado e Sylva, et appuya de son influence une guerre violente et désespérée que son parti entreprit immédiatement contre le nouveau ministère. Cette opposition réussit, et absorba toutes les fractions démocratiques du pays.

Dom Pedro se persuada qu'en renversant l'assemblée constituante, en déportant loin de l'empire les principaux opposants du gouvernement, et en concédant au Brésil une constitution politique, sans l'assentiment ou l'examen des assemblées populaires, il en finirait avec les partis, et acheminerait le pays vers cet état de grandeur et de prospérité après lequel il aspirait.

L'assemblée fut en effet dissoute le 12 novembre 1823: Andrada, ses frères et leurs amis, furent arrêtés, et embarqués sur la corvette de guerre *Luconia*, et déportés en France. Débarqué sur une terre hospitalière qui l'avait jadis accueilli, le noble exilé choisit les environs de Bordeaux pour résidence. Durant le séjour assez prolongé qu'il y fit, il cessa de s'occuper de politique. Il fit alors un retour sur ses jeunes années, relut, comme il nous le dit lui-même, les poëtes de l'antiquité, scruta curieusement les secrets de cette belle langue qu'il n'avait jamais cessé de cultiver, tout en parlant admirablement la plupart des idiomes de l'Europe, et il publia ses poésies. Le petit volume anonyme qui les reproduit, et qui paraît uniquement destiné à des amis, est aujourd'hui recherché par ses compatriotes plutôt qu'il n'est connu en France. C'est bien plus le délassement aimable d'un vieillard plein des souvenirs de l'antiquité, que ce n'est l'œuvre d'un poëte essentiellement original. Andrada, qui se déguise sous le nom de *Fylinto Americo*, a laissé heureusement des preuves plus brillantes de son talent poétique, qui est après tout réel. Ce qui distingue en général ces poésies, c'est le choix des expressions, la pureté du langage, et souvent l'harmonie. Néanmoins, dans l'*Ode au poëte exilé,* dans les *Vers adressés aux habitants de Bahia*, que ne renferme pas le recueil publié à Bordeaux, la douleur fait trouver au poëte des expressions pleines d'enthousiasme, et lui inspire quelques strophes de la plus grande beauté.

Deux événements bien divers marquèrent encore les temps d'exil du noble vieillard : il perdit la compagne à laquelle il avait voué ses plus chères affections, et il apprit que la ville de Bahia, usant de son droit d'élection, l'avait élu pour faire partie du sénat. En 1829 seulement, Jozé-Bonifacio quitta sa retraite et retourna au Brésil; il fut, dit-on, parfaitement accueilli de dom Pedro; mais la vieillesse, la lassitude d'une vie agitée, lui faisaient déjà sentir la nécessité d'une vie paisible. Il ne prit aucune part alors aux affaires politiques, et se retira à Paquetà, île charmante de la baie de Rio de Janeiro, retraite vraiment délicieuse pour un amant passionné de la nature.

Malgré son amour pour la retraite, Andrada n'hésita pas, dans les jours difficiles, à prendre une de ces charges qui entraînent avec elle la plus haute responsabilité. En 1831, lorsque dom Pedro, abdiquant l'empire, eut lui-même à subir l'exil auquel il se condamnait si noblement, Jozé-Bonifacio reçut cette lettre touchante et concise:

Amicus certus in re incerta cernitur.

« L'occasion est arrivée de me donner encore une preuve d'amitié en prenant soin de l'éducation d'un fils aimé et cher, votre empereur.

« Je délègue à un citoyen si plein de patriotisme la tutelle de mon fils chéri, et j'espère qu'en l'élevant dans ces sentiments d'honneur et de patriotisme qui doivent servir de base à l'éducation de tous les souverains, pour qu'ils soient dignes de régner, il arrivera un jour à faire le bonheur du Brésil, dont je m'éloigne plein de regrets.

« J'espère que vous me rendrez ce bon office, en vous rappelant que si vous le refusiez, je vivrais dans un perpétuel tourment.

« Votre constant ami

« PEDRO. »

Une pareille lettre honorait autant celui auquel elle s'adressait, que le souverain, déchu par l'effet de sa propre volonté, qui venait de l'écrire. Andrada n'hésita pas à accepter le mandat qui venait de lui être si noblement décerné. Les circonstances politiques où se trouvait alors le Brésil ne lui permirent pas d'en remplir pendant longtemps les obligations : toutefois on peut juger aujourd'hui, par la haute et solide instruction qu'on se plaît à reconnaître chez le jeune empereur du Brésil, avec quel zèle et aussi avec quel fruit il sut les remplir au début de la première enfance du jeune monarque. L'illustre vieillard ne tarda pas à être démis de ses fonctions : ce qu'il y a d'étrange sans doute, c'est qu'on lui imputa alors, pour lui retirer la tutelle des enfants de dom Pedro, des tendances opposées à celles qui motivèrent jadis son exil. Ces tracasseries intérieures nous conduisent jusqu'en 1833. A cette époque, comme le rapporte l'auteur que nous avons plusieurs fois cité, « Andrada fut arraché par la force publique du palais impérial, et eut à supporter l'instruction d'un procès criminel: mis en accusation, il eut à répondre devant un jury. Absous, il lui fallut reprendre son ancienne résidence dans l'île de Paquetà. »

Confiné dans cet îlot, vraie corbeille de verdure et de fleurs, mais qui n'a guère plus d'une demi-lieue de longueur, Jozé-Bonifacio y vécut dans la contemplation et dans l'étude durant près de cinq ans. Ce fut au sein de cette retraite paisible qu'il échappa, pendant la dernière période d'une vie si agitée, si laborieuse, aux tourmentes politiques qui bouleversaient encore le Brésil à quelques lieues de lui. Dès le com-

mencement de l'année 1838, il sentit que sa carrière allait finir; et il se fit transporter dans la petite ville de Nictheroy, siége du gouvernement provincial, cité charmante où l'empereur possède un palais, et où les habitants de Rio de Janeiro vont jouir des sites les plus délicieux. Ce fut là, dans sa maison de campagne de *San-Domingos*, qu'Andrada e Sylva termina sa vie le 6 avril 1838, le jour anniversaire où, sept ans auparavant, don Pedro lui avait confié la tutelle de ses enfants. Il eut la consolation de mourir dans les bras d'une fille chérie; l'autorité ordonna que ses obsèques fussent dignes, par leur pompe, des grands souvenirs qu'il laissait.

Jozé-Bonifácio de Andrada n'a pas laissé une seule production de quelque étendue; ou si on l'aime mieux, il n'a pu réunir en corps d'ouvrages les précieux écrits répandus dans une multitude de recueils scientifiques. Parmi ses principaux articles, nous citerons : *Memoria sobre a pescaria da baleia, mellhores processos da extracção do seu azeite, e grandes vantagens que della resultam para Portugal e seus dominios*, dans *Memorias economicas*, t. II. — *Memoria sobre e nova mina de ouro da outra banda do Tejo*, dans l'*Académie des sciences de Lisbonne*, t. V. — *Lettre adressée à l'ingénieur Beyer, inspecteur des mines de Schneiberg, où l'on décrit les caractères distinctifs de quelques minéraux, tels que l'akhantikon, le spodumène, la sahlite* (en allemand), dans la *Gazette de Dresde*; — *Essai sur les mines de Suède, et spécialement sur les mines de Uto*, etc., dans la *Revue scientifique de Genève*; — *Description des mines de Salha*; — *Representação a assemblea geral constituente e legislativa do imperio do Brasil sobre a escravatura*; Paris, Firmin Didot, 1825, brochure de 40 pages.

FERDINAND DENIS.

J. M. Pereira da Sylva, *Plutarco Brasileiro*; *Rio de Janeiro*, 1847, 2 vol. in-8°. — Docteur Sigaud, *Article nécrologique imprimé dans l'Écho français, journal publié à Rio de Janeiro*, numéros des 8 et 12 mai 1838. — *Historia do Brazil, desde a chegada da real familia de Bragança em* 1808, *ate a abdicação do imperador D. Pedro I por João Armitage, tradusida do ingles por hum Brasileiro*; *Rio de Janeiro*, 1837, in-8°. Cette trad. est préférable à l'original. — *Historia da revolução do Brasil, no dia 7 d'abril de* 1831, *com peças officiaes e fac simile da propria mão de dom Pedro, principiada por hum membro da camara dos deputados, e concluida por J. F.*; Rio de Janeiro, 1831. — Docteur Emilio Joaquim da Sylva Maia, *Jozé-Bonifacio de Andrada e Sylva, Elogio historico, lido na sessão publica da Academia de medicina, a* 30 *de junho* 1838, inséré dans la *Revista trimensal*, 2e série, t. Ier; Rio de Janeiro, 1846.

ANDRADA (le P. *Antonio* DE), célèbre missionnaire portugais, né à Villa-de-Oleiros, dans le prieuré du Crato (province d'Alemtejo), vers 1580, mort à Goa le 20 août 1633.

Il prit l'habit de jésuite à Coïmbre en 1596, et se fit remarquer dès l'origine par la finesse de son esprit et la maturité de son jugement; c'est du moins ce que nous dit Barbosa. Bientôt il passa dans les missions de l'Inde, et il arriva à Goa dans la première année du dix-septième siècle. Nommé supérieur de la résidence du Mogol, il apprit là qu'il existait au Thibet certains vestiges du christianisme; ou plutôt il eut connaissance de ces formes extérieures du culte de Boudha, qui ont frappé d'une surprise si grande plusieurs voyageurs par leur analogie avec notre culte. Il faut bien convenir d'ailleurs que la connaissance qu'on avait alors des doctrines professées de toute antiquité par les chrétiens de Saint-Thomas, donnait quelque apparence de vérité à ces bruits. Antonio de Andrada n'hésita pas à entreprendre un voyage immense; et, revêtu de l'habit mogol, il se dirigea vers le Thibet. Ce qu'il eut à souffrir de privations dans ce voyage difficile serait trop long à raconter : il suffira de dire que, dans les contrées montueuses qui séparent l'Inde du Thibet, il eut à braver un froid assez vif pour que les doigts de ses pieds fussent gelés complétement. Il parvint enfin à Caparanga, cité qui était alors la résidence du chef militaire du Thibet. On affirme qu'il y prêcha l'Évangile, et qu'il put même édifier un temple à la Vierge, dans la construction duquel les grands de la cour se faisaient un devoir de l'aider : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il retourna dans le Mogol, qu'il y alla chercher de nouveaux ouvriers évangéliques, et qu'il pénétra une seconde fois au Thibet, où il fut reçu avec autant d'empressement qu'il l'avait été la première fois. Ce fut alors qu'il fut élu provincial de la résidence de Goa, puis député du saint office. Barbosa prétend que les juifs de Goa lui administrèrent un poison subtil, dont il mourut. On affirma que certains miracles s'étaient opérés sur sa tombe : le vrai miracle qu'il accomplit, ce fut celui dont il donna la preuve à l'Europe, en traversant des déserts jusqu'alors inconnus. Il intitula avec raison sa première relation, *Nouvelle découverte du grand Cathay ou des royaumes du Thibet* (1); et Matthieu Pinheiro publia cet opuscule à Lisbonne en 1626. L'ouvrage fut reproduit par le P. Antonio Franco, puis traduit en diverses langues. Il parut dès 1629 en français : malheureusement, et comme cela arrivait si souvent alors, cette version fut faite sur l'italien. Pour avoir une idée des travaux d'Andrada, il faut lire la lettre (2) où il donne le récit de son retour au Thibet en 1625; puis il faut examiner la relation (3) qu'il écrivit pour les pères de la compagnie de Goa, dans laquelle il raconte ce qui lui arriva dans la cité de Sarinegar jusqu'à Bardinasa, lorsqu'il allait à la découverte du Thibet : elle est datée du 16 mai 1624 : Jean Dried l'a donnée en français. Théodore Rhay a extrait la plus grande partie de ce qu'il a dit sur le Thibet, de la description d'Andrada. FERDINAND DENIS.

(1) *Novo descobrimento do Grão Catayo, ou dos Reynos de Tibet*; Lisb., 1626, in-4°.

(2) *Imagem da virtude em o noviciado de Lisboa.*

(3) *Histoire de ce qui s'est passé au royaume de Tibet en l'année 1626.*

se laissa entraîner par les emportements éloquents de son frère le député Antonio-Carlos Ribeiro de Andrada Machado e Sylva, et appuya de son influence une guerre violente et désespérée que son parti entreprit immédiatement contre le nouveau ministère. Cette opposition réussit, et absorba toutes les fractions démocratiques du pays.

Dom Pedro se persuada qu'en renversant l'assemblée constituante, en déportant loin de l'empire les principaux opposants du gouvernement, et en concédant au Brésil une constitution politique, sans l'assentiment ou l'examen des assemblées populaires, il en finirait avec les partis, et acheminerait le pays vers cet état de grandeur et de prospérité après lequel il aspirait.

L'assemblée fut en effet dissoute le 12 novembre 1823: Andrada, ses frères et leurs amis, furent arrêtés, et embarqués sur la corvette de guerre *Luconia*, et déportés en France. Débarqué sur une terre hospitalière qui l'avait jadis accueilli, le noble exilé choisit les environs de Bordeaux pour résidence. Durant le séjour assez prolongé qu'il y fit, il cessa de s'occuper de politique. Il fit alors un retour sur ses jeunes années, relut, comme il nous le dit lui-même, les poëtes de l'antiquité, scruta curieusement les secrets de cette belle langue qu'il n'avait jamais cessé de cultiver, tout en parlant admirablement la plupart des idiomes de l'Europe, et il publia ses poésies. Le petit volume anonyme qui les reproduit, et qui paraît uniquement destiné à des amis, est aujourd'hui recherché par ses compatriotes plutôt qu'il n'est connu en France. C'est bien plus le délassement aimable d'un vieillard plein des souvenirs de l'antiquité, que ce n'est l'œuvre d'un poëte essentiellement original. Andrada, qui se déguise sous le nom de *Fylinto Americo*, a laissé heureusement des preuves plus brillantes de son talent poétique, qui est après tout réel. Ce qui distingue en général ces poésies, c'est le choix des expressions, la pureté du langage, et souvent l'harmonie. Néanmoins, dans l'*Ode au poëte exilé*, dans les *Vers adressés aux habitants de Bahia*, que ne renferme pas le recueil publié à Bordeaux, la douleur fait trouver au poëte des expressions pleines d'enthousiasme, et lui inspire quelques strophes de la plus grande beauté.

Deux événements bien divers marquèrent encore les temps d'exil du noble vieillard : il perdit la compagne à laquelle il avait voué ses plus chères affections, et il apprit que la ville de Bahia, usant de son droit d'élection, l'avait élu pour faire partie du sénat. En 1829 seulement, Jozé-Bonifacio quitta sa retraite et retourna au Brésil; il fut, dit-on, parfaitement accueilli de dom Pedro; mais la vieillesse, la lassitude d'une vie agitée, lui faisaient déjà sentir la nécessité d'une vie paisible. Il ne prit aucune part alors aux affaires politiques, et se retira à Paquetà, île charmante de la baie de Rio de Janeiro, retraite vraiment délicieuse pour un amant passionné de la nature.

Malgré son amour pour la retraite, Andrada n'hésita pas, dans les jours difficiles, à prendre une de ces charges qui entraînent avec elle la plus haute responsabilité. En 1831, lorsque dom Pedro, abdiquant l'empire, eut lui-même à subir l'exil auquel il se condamnait si noblement, Jozé-Bonifacio reçut cette lettre touchante et concise:

Amicus certus in re incerta cernitur.

« L'occasion est arrivée de me donner encore une preuve d'amitié en prenant soin de l'éducation d'un fils aimé et cher, votre empereur.

« Je délègue à un citoyen si plein de patriotisme la tutelle de mon fils chéri, et j'espère qu'en l'élevant dans ces sentiments d'honneur et de patriotisme qui doivent servir de base à l'éducation de tous les souverains, pour qu'ils soient dignes de régner, il arrivera un jour à faire le bonheur du Brésil, dont je m'éloigne plein de regrets.

« J'espère que vous me rendrez ce bon office, en vous rappelant que si vous le refusiez, je vivrais dans un perpétuel tourment.

« Votre constant ami

« PEDRO. »

Une pareille lettre honorait autant celui auquel elle s'adressait, que le souverain, déchu par l'effet de sa propre volonté, qui venait de l'écrire. Andrada n'hésita pas à accepter le mandat qui venait de lui être si noblement décerné. Les circonstances politiques où se trouvait alors le Brésil ne lui permirent pas d'en remplir pendant longtemps les obligations : toutefois on peut juger aujourd'hui, par la haute et solide instruction qu'on se plaît à reconnaître chez le jeune empereur du Brésil, avec quel zèle et aussi avec quel fruit il sut les remplir au début de la première enfance du jeune monarque. L'illustre vieillard ne tarda pas à être démis de ses fonctions : ce qu'il y a d'étrange sans doute, c'est qu'on lui imputa alors, pour lui retirer la tutelle des enfants de dom Pedro, des tendances opposées à celles qui motivèrent jadis son exil. Ces tracasseries intérieures nous conduisent jusqu'en 1833. A cette époque, comme le rapporte l'auteur que nous avons plusieurs fois cité, « Andrada fut arraché par la force publique du palais impérial, et eut à supporter l'instruction d'un procès criminel: mis en accusation, il eut à répondre devant un jury. Absous, il lui fallut reprendre son ancienne résidence dans l'île de Paquetà. »

Confiné dans cet îlot, vraie corbeille de verdure et de fleurs, mais qui n'a guère plus d'une demi-lieue de longueur, Jozé-Bonifacio y vécut dans la contemplation et dans l'étude durant près de cinq ans. Ce fut au sein de cette retraite paisible qu'il échappa, pendant la dernière période d'une vie si agitée, si laborieuse, aux tourmentes politiques qui bouleversaient encore le Brésil à quelques lieues de lui. Dès le com-

mencement de l'année 1838, il sentit que sa carrière allait finir; et il se fit transporter dans la petite ville de Nictheroy, siége du gouvernement provincial, cité charmante où l'empereur possède un palais, et où les habitants de Rio de Janeiro vont jouir des sites les plus délicieux. Ce fut là, dans sa maison de campagne de *San-Domingos*, qu'Andrada e Sylva termina sa vie le 6 avril 1838, le jour anniversaire où, sept ans auparavant, don Pedro lui avait confié la tutelle de ses enfants. Il eut la consolation de mourir dans les bras d'une fille chérie; l'autorité ordonna que ses obsèques fussent dignes, par leur pompe, des grands souvenirs qu'il laissait.

Jozé-Bonifácio de Andrada n'a pas laissé une seule production de quelque étendue; ou si on l'aime mieux, il n'a pu réunir en corps d'ouvrages les précieux écrits répandus dans une multitude de recueils scientifiques. Parmi ses principaux articles, nous citerons : *Memoria sobre a pescaria da baleia, mellhores processos da extracção do seu azeite, e grandes vantagens que della resultam para Portugal e seus dominios*, dans *Memorias economicas*, t. II. — *Memoria sobre e nova mina de ouro da outra banda do Tejo*, dans l'*Académie des sciences de Lisbonne*, t. V. — *Lettre adressée à l'ingénieur Beyer, inspecteur des mines de Schneiberg, où l'on décrit les caractères distinctifs de quelques minéraux, tels que l'akhantikon, le spodumène, la sahlite* (en allemand), dans la *Gazette de Dresde*; — *Essai sur les mines de Suède, et spécialement sur les mines de Uto*, etc., dans la *Revue scientifique de Genève*; — *Description des mines de Salha*; — *Representação a assemblea geral constituente e legislativa do imperio do Brasil sobre a escravatura*; Paris, Firmin Didot, 1825, brochure de 40 pages.

FERDINAND DENIS.

J. M. Pereira da Sylva, *Plutarco Brasileiro*; *Rio de Janeiro*, 1847, 2 vol. in-8°. — Docteur Sigaud, *Article nécrologique imprimé dans l'Écho français, journal publié à Rio de Janeiro*, numéros des 8 et 12 mai 1838. — *Historia do Brazil, desde a chegada da real familia de Bragança em 1808, ate a abdicação do imperador D. Pedro I por João Armitage, traduzida do ingles por hum Brasileiro*; *Rio de Janeiro*, 1837, in-8°. Cette trad. est préférable à l'original. — *Historia da revolução do Brasil, no dia 7 d'abril de 1831, com peças officiaes e fac simile da propria mão de dom Pedro, principiada por hum membro da camara dos deputados, e concluida por J. F.*; Rio de Janeiro, 1831. — Docteur Émilio Joaquim da Sylva Maia, *Jozé-Bonifacio de Andrada e Sylva, Elogio historico, lido na sessão publica da Academia de medicina, a 30 de junho 1838*, inséré dans la *Revista trimensal*, 2e série, t. Ier; Rio de Janeiro, 1846.

ANDRADA (le P. *Antonio* DE), célèbre missionnaire portugais, né à Villa-de-Oleiros, dans le prieuré du Crato (province d'Alemtejo), vers 1580, mort à Goa le 20 août 1633.

Il prit l'habit de jésuite à Coïmbre en 1596, et se fit remarquer dès l'origine par la finesse de son esprit et la maturité de son jugement; c'est du moins ce que nous dit Barbosa. Bientôt il passa dans les missions de l'Inde, et il arriva à Goa dans la première année du dix-septième siècle. Nommé supérieur de la résidence du Mogol, il apprit là qu'il existait au Thibet certains vestiges du christianisme; ou plutôt il eut connaissance de ces formes extérieures du culte de Boudha, qui ont frappé d'une surprise si grande plusieurs voyageurs par leur analogie avec notre culte. Il faut bien convenir d'ailleurs que la connaissance qu'on avait alors des doctrines professées de toute antiquité par les chrétiens de Saint-Thomas, donnait quelque apparence de vérité à ces bruits. Antonio de Andrada n'hésita pas à entreprendre un voyage immense; et, revêtu de l'habit mogol, il se dirigea vers le Thibet. Ce qu'il eut à souffrir de privations dans ce voyage difficile serait trop long à raconter : il suffira de dire que, dans les contrées montueuses qui séparent l'Inde du Thibet, il eut à braver un froid assez vif pour que les doigts de ses pieds fussent gelés complétement. Il parvint enfin à Caparanga, cité qui était alors la résidence du chef militaire du Thibet. On affirme qu'il y prêcha l'Évangile, et qu'il put même édifier un temple à la Vierge, dans la construction duquel les grands de la cour se faisaient un devoir de l'aider : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il retourna dans le Mogol, qu'il y alla chercher de nouveaux ouvriers évangéliques, et qu'il pénétra une seconde fois au Thibet, où il fut reçu avec autant d'empressement qu'il l'avait été la première fois. Ce fut alors qu'il fut élu provincial de la résidence de Goa, puis député du saint office. Barbosa prétend que les juifs de Goa lui administrèrent un poison subtil, dont il mourut. On affirma que certains miracles s'étaient opérés sur sa tombe : le vrai miracle qu'il accomplit, ce fut celui dont il donna la preuve à l'Europe, en traversant des déserts jusqu'alors inconnus. Il intitula avec raison sa première relation, *Nouvelle découverte du grand Cathay ou des royaumes du Thibet* (1); et Matthieu Pinheiro publia cet opuscule à Lisbonne en 1626. L'ouvrage fut reproduit par le P. Antonio Franco, puis traduit en diverses langues. Il parut dès 1629 en français : malheureusement, et comme cela arrivait si souvent alors, cette version fut faite sur l'italien. Pour avoir une idée des travaux d'Andrada, il faut lire la lettre (2) où il donne le récit de son retour au Thibet en 1625; puis il faut examiner la relation (3) qu'il écrivit pour les pères de la compagnie de Goa, dans laquelle il raconte ce qui lui arriva dans la cité de Sarinegar jusqu'à Bardinasa, lorsqu'il allait à la découverte du Thibet : elle est datée du 16 mai 1624 : Jean Dried l'a donnée en français. Théodore Rhay a extrait la plus grande partie de ce qu'il a dit sur le Thibet, de la description d'Andrada. FERDINAND DENIS.

(1) *Novo descobrimento do Grão Catayo, ou dos Reynos de Tibet*; Lisb., 1626, in-4°.

(2) *Imagem da virtude em o noviciado de Lisboa.*

(3) *Histoire de ce qui s'est passé au royaume de Tibet en l'année 1626.*

ANDRAGATHE ou **ANDRAGATHIAS**, général romain, servait, en 383 de J.-C., dans les Gaules, sous Maxime, et aida ce dernier dans son projet de se faire élire empereur. Il poignarda l'empereur Gratien entre Grenoble et Lyon. Après ce meurtre, Maxime donna à Andragathe le commandement de son armée navale, et l'envoya en Sicile à la poursuite de Valentinien. Andragathe s'y soutint durant quelque temps; mais lorsqu'il apprit la défaite de Maxime il se précipita dans la mer, en 388 de J.-C.

Marcellin, *In chron.* — Zosime, liv. IV et VI. — Socrate, *Hist. ecclés.*, liv. IV. c. II.

*ANDRAL (*Gabriel*), célèbre médecin français, né à Paris le 6 novembre 1797. Reçu docteur en 1821, il fut nommé, à vingt-cinq ans, membre de l'Académie de médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris. A peine âgé de trente ans, il remplaça, comme professeur titulaire, Bertin dans la chaire d'hygiène, qu'il échangea, en 1830, contre celle de pathologie interne. En 1839, il succéda à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générales; enfin, il entra à l'Institut en 1842.

Peu de médecins, quel que soit leur mérite, peuvent se flatter d'avoir fait une carrière aussi rapide et aussi brillante. M. Andral est gendre de Royer-Collard, du fameux chef de l'opposition avant 1830, et fils de *Guillaume Andral*, né à Espédaillac dans le Lot en 1769, membre de l'Académie de médecine, ancien médecin de l'armée d'Italie et du roi Murat.

M. Andral (fils) a publié jusqu'à ce jour; *Clinique medicale, ou Choix d'observations recueillies à la clinique de M. Lerminier médecin de l'hôpital de la Charité;* Paris, 1824-27, 4 vol. in-8°; — *Précis d'anatomie pathologique;* Paris et Montpellier, 1829, 3 vol. in-8°; — *Cours de pathologie interne, professé à la Faculté de médecine, recueilli et rédigé par M. Amédée Latour;* Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — (avec Meriadec Laennec) : *Notes et additions au Traité de l'auscultation médiate de Laennec;* Paris, 1837, in-8°. — On lui doit, en outre, plusieurs articles et Rapports instructifs insérés dans les journaux de médecine, et surtout une série de belles recherches *sur les modifications de proportions de quelques principes du sang*. Ces recherches, faites en commun avec MM. Cavarret et Delafond, ont été le principal titre de M. Andral à l'Institut

A l'École de médecine, M. Andral réunit autour de sa chaire de nombreux élèves, qui tous admirent le talent du maître habile et éloquant.

Querard, *la France littéraire.* — Sachaile (Lachaise), *les Médecins de Paris.*

ANDRASY (pron. *Andraachi*), ancienne famille noble de Hongrie, qui fait remonter son origine à l'an 1000 de J.-C. La plupart des membres de cette famille se distinguèrent dans les guerres contre les Turcs. Les frères Andrasy, *Jules* et *Mano*, attachés à la cause de la révolution, ont joué, comme militaires, un rôle marquant dans les événements de 1848.

Œsterreichisches Biogr.-Lexicon, édit. 1851. — *Conversations-Lexicon*, 1852.

ANDRÉ (*Saint*), l'un des douze apôtres, né à Bethsaïde (Galilée), crucifié à Patras le 20 novembre 95. Il était fils de Jonas et frère de saint Pierre. Il fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste, qui lui fit connaître J.-C. en lui disant : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du « monde » — André revint chez lui, plein de joie d'avoir vu le Messie. Un jour Jésus ayant rencontré les deux frères, occupés à leur état de pêcheurs, leur dit de laisser là leurs filets pour venir avec lui, et qu'il les ferait pêcheurs d'hommes. André et Pierre obéirent et furent les premiers apôtres. Jésus étant allé peu après à Capharnaüm, les deux frères lui demandèrent la guérison de la belle-mère de Pierre; Jésus la leur accorda. L'année suivante, Jésus ayant voulu donner à manger dans le désert à cinq mille personnes, André apporta les cinq pains d'orge et les deux poissons qui furent multipliés. Ce fut encore cet apôtre qui présenta au Sauveur quelques gentils venus à Jérusalem, et lui demanda quand arriverait la ruine du Temple. C'est là tout ce que l'Evangile nous apprend de saint André. Origène prétend qu'il enseigna la foi chrétienne en Scythie; d'autres docteurs le font aller en Sogdiane dans le pays des Sacques, de là en Grèce où il fut mis en croix sur un arbre par l'ordre d'Égée, juge de Patras. Les uns mettent ce martyre sous le règne de Néron, d'autres sous Domitien ou Vespasien. Saint Jérôme dit que le corps de saint André fut transporté en 357 à Constantinople avec celui de saint Luc. En effet, Justinien, faisant rebâtir, en 550, la Basilique des Apôtres, y trouva ses reliques ainsi que celles de saint Timothée. Les villes d'Amalfi, de Milan, de Noli, et d'Agde revendiquent les restes de saint André. On représente ce martyr attaché à deux pièces de bois, croisées en forme de X, qu'on appelle *croix de Saint-André*, ou de *Bourgogne*; ce dernier nom lui fut donné, parce que, peinte en rouge, la croix de Saint-André servait d'armoirie principale aux ducs de ce pays. — Les Écossais reconnaissent aussi saint André pour leur patron; et sa croix figurait également sur leurs insignes. L'Église honore cet apôtre le 30 novembre. A. de L.

S. Mathieu, *Évangile*, c. IV. — S. Marc, *Évangile*, c. I et XIII. — S. Jean, *Évangile*, c. I et II. — S. Luc, c. VI. — Eusèbe, *Apologie d'Origène*. — S. Grégoire de Nazianze, *Orationes*. — Paulin, *Vita Ambrosii*. — S. Jérôme, *Chronica*. — S. Augustin, *de Fide contra Manicheos*. — Théodoret, *in Psalmos*, 116. — Gaudence de Bresse, *Homeliæ*, 17. — Petrus Chrysologus, *Sermones*, 133. — Grégoire de Tours, *de Gloria Martyrum*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Pierre de Damien, *Vita Sancti Andreæ*.

ANDRÉ D'AVELLIN (saint), né en 1521 à Castro-Nuovo, mort à Naples, le 10 novembre 1608. D'abord avocat, il quitta son véritable nom, qui était *Lancelot*, lorsqu'il embrassa, en 1556, la règle des clercs réguliers théatins. Il devint par

sa ferveur l'édification de son ordre. Non content d'en observer la règle avec sévérité, il avait fait deux vœux particuliers : celui de combattre ses désirs et celui de faire chaque jour quelques progrès dans la vertu. Saint Charles Borromée professait pour lui la plus sincère amitié. André fut frappé d'apoplexie au pied de l'autel en disant la messe. Clément XI le canonisa en 1712. Naples et la Sicile l'ont choisi pour patron. Ses ouvrages ont été imprimés à Naples, 1733-1734, 5 vol. in-4°.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

ANDRÉ ou **ANDRÉAS** (Ἀνδρέας), archevêque de Césarée en Cappadoce, vivait, selon les uns, à la fin du cinquième siècle, et, selon d'autres, vers le milieu du neuvième. Il écrivit en grec un Commentaire sur l'Apocalypse, qui fut traduit en latin par Peltanus, et publié sous le titre : *Andreæ, Cæsareæ Cappadociæ episcopi, Commentarii in Joannis Apostoli Apocalypsim, latine ex interpretatione T. Peltani*; Ingolstadt, 1584; in-4°; réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum*. Fr. Sylburg a publié cet ouvrage dans le texte original, avec des notes; Heidelberg, 1596, in-fol. On lui attribue aussi *Therapeutica spiritualis*, conservée en manuscrit à la bibliothèque de Vienne.

Oudin, *Commentaris de scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, p. 93, 101. — Hoffman, *Lexicon script. græc.* — Fabricius, *Biblioth. Græca*, t. VIII, p. 696.

ANDRÉ ou **ANDREAS** (Ἀνδρέας) (*Andreas Cretensis*), archevêque de Crète, vivait vers la fin du septième siècle et au commencement du huitième. Il fut d'abord moine à Jérusalem; c'est pourquoi il s'appelle aussi *Andreas Hierosolymitanus*. Il fut envoyé par Théodore, patriarche de Jérusalem au concile de Constantinople, pour y combattre les doctrines des monothélites. Il obtint ensuite à Constantinople les offices de diacre et d'orphanotrophe, enfin il fut élevé à l'archevêché de Crète. Selon plusieurs écrivains, il permuta ce siége contre celui de Césarée en Cappadoce, et mourut le 14 juin 724. Mais les meilleurs critiques soutiennent qu'André de Césarée est un personnage différent, et que l'époque de la mort d'André de Crète est incertaine. L'église grecque, qui le considère comme un saint, célèbre sa mémoire le 4 juillet.

André de Crète a laissé de nombreux écrits, dont une partie seulement a été publiée par F. Combefis, avec les ouvrages d'Amphiloque et de Méthodius, traduction latine, vocabulaire, et notes; Paris, 1644, in-fol. Ce sont pour la plupart des homélies. On les trouve réimprimés dans le vol. X de la *Bibliotheca Patrum*; Leyde, 1677; et dans Combefis, *Bibliotheca Concionatoria*; Paris, 1662. Parmi les autres écrits d'André on remarque un poëme iambique adressé à l'archiduc Agathon, pour le remercier de lui avoir permis de copier les actes du concile déjà mentionné de Constantinople. On le trouve, avec une traduction latine dans Combefis, *Auctuarium novum Biblioth. Pat.*, XIII, 167; — Μέθοδος πῶς δεῖ εὑρεῖν τὸν κύκλον τοῦ ἡλίου, ou Méthode pour trouver le cycle solaire, imprimé dans Pétau, *Uranologium*; Paris, 1630, in-fol; Anvers, 1703, in-fol., p. 211. André est aussi l'auteur de plusieurs hymnes qui sont encore aujourd'hui chantées dans les églises grecques.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, I, 481, etc. — Fabricius, *Biblioth, græc.*, XI, 62, etc. 68, etc. — F. Cornaro, *Creta sacra*; Venise, 1755, in-fol.

***ANDRÉ** ou **ANDREAS**, célèbre archevêque de Lund, en Suède, mort le 24 juin 1228. Dans sa jeunesse, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. De retour dans son pays, il fut nommé chancelier de Canut VI. Indeburge, sœur de Canut, avait été mariée au roi de France Philippe II. Celui-ci, sans motif, répudia sa femme, qui revint auprès de son frère le roi de Suède et de Danemark. Canut envoya André à Rome, pour porter plainte auprès du pape Célestin III. André plaida si bien la cause de la reine, que le pape força le roi Philippe à reprendre sa femme. En revenant de Rome, André fut saisi par les Français en Bourgogne, et détenu pendant quelque temps. Après sa délivrance il fut élu archevêque de Lund et primat de Danemark, et confirmé dans cette dignité par le pape Innocent III, en 1201. Après la mort de Canut en 1203, André couronna à Lund le frère et le successeur de Canut, Waldemar II. Il l'accompagna ensuite dans sa croisade contre les Livoniens. Par suite de son âge et de ses infirmités, il se retira dans une île (*Insula Ivensis*, de Möller), où il mourut.

On a de cet archevêque : une *traduction latine des Lois de Schonen*, publiée par Harold Huitfeld; Copenhague, 1590, in-4°; — *la Loi de Zeelande* en dix-sept livres, publiée en danois par Huitfeld, à Copenhague; *Hexaméron*, poëme latin sur les six journées de la création; — un poëme *sur les sept Sacrements*. Ce poëme et l'*Hexaméron* sont conservés en manuscrit dans les archives de la cathédrale de Lund.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueogothica*, 13. — Möller, *Hypomnemata ad librum Alberti Bartholini de Scriptis Danorum*, 161. — Gadebusch, *Livlaendische Bibliothek*. — Huitfeld, *Chronologia*, etc., p. 84, 69, etc. — Adelung, supplém. à Jöcher, *All. Gelehrten-Lexicon*.

ANDRÉ, nom commun à trois rois de Hongrie, de la dynastie des Arpades.

ANDRÉ Ier, cousin de saint Étienne, était le quatrième roi du pays des Madjares, et occupa le trône de 1046 à 1061. Ce fut un roi sage et énergique, mais dont le règne ne fut point heureux. Quand Pierre l'Allemand fut détrôné par les magnats, le fils de Ladislas le Chauve se trouvait en Russie : il accourut, mais ne parvint à s'emparer du sceptre qu'en promettant de ne point favoriser le christianisme introduit par saint Étienne, et contre lequel il s'était formé une conjuration. En cédant à la violence, André ne crut pas s'engager irrévocablement, et ne s'en déclara pas moins, dans la suite, pour la nouvelle religion. Pierre s'était reconnu vassal de l'empire d'Allemagne; et Henri III, faisant valoir

ANDRAGATHE ou **ANDRAGATHIAS**, général romain, servait, en 383 de J.-C., dans les Gaules, sous Maxime, et aida ce dernier dans son projet de se faire élire empereur. Il poignarda l'empereur Gratien entre Grenoble et Lyon. Après ce meurtre, Maxime donna à Andragathe le commandement de son armée navale, et l'envoya en Sicile à la poursuite de Valentinien. Andragathe s'y soutint durant quelque temps; mais lorsqu'il apprit la défaite de Maxime il se précipita dans la mer, en 388 de J.-C.

Marcellin, *In chron.* — Zosime, liv. IV et VI. — Socrate, *Hist. eccles.*, liv. IV. c. II.

***ANDRAL** (*Gabriel*), célèbre médecin français, né à Paris le 6 novembre 1797. Reçu docteur en 1821, il fut nommé, à vingt-cinq ans, membre de l'Académie de médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris. A peine âgé de trente ans, il remplaça, comme professeur titulaire, Bertin dans la chaire d'hygiène, qu'il échangea, en 1830, contre celle de pathologie interne. En 1839, il succéda à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générales; enfin, il entra à l'Institut en 1842.

Peu de médecins, quel que soit leur mérite, peuvent se flatter d'avoir fait une carrière aussi rapide et aussi brillante. M. Andral est gendre de Royer-Collard, du fameux chef de l'opposition avant 1830, et fils de *Guillaume Andral*, né à Espedaillac dans le Lot en 1769, membre de l'Académie de médecine, ancien médecin de l'armée d'Italie et du roi Murat.

M. Andral (fils) a publié jusqu'à ce jour; *Clinique médicale, ou Choix d'observations recueillies à la clinique de M. Lerminier médecin de l'hôpital de la Charité;* Paris, 1824-27, 4 vol. in-8°; — *Précis d'anatomie pathologique;* Paris et Montpellier, 1829, 3 vol. in-8°; — *Cours de pathologie interne, professé à la Faculté de médecine, recueilli et rédigé par M. Amédée Latour;* Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — (avec Meriadec Laennec) : *Notes et additions au Traité de l'auscultation médiate de Laennec;* Paris, 1837, in-8°. — On lui doit, en outre, plusieurs articles et Rapports instructifs insérés dans les journaux de médecine, et surtout une série de belles recherches *sur les modifications de proportions de quelques principes du sang.* Ces recherches, faites en commun avec MM. Cavarret et Delafond, ont été le principal titre de M. Andral à l'Institut

A l'École de médecine, M. Andral réunit autour de sa chaire de nombreux élèves, qui tous admirent le talent du maître habile et éloquant.

Quérard, *la France littéraire.* — Sachaile (Lachaise), *les Médecins de Paris.*

ANDRASY (pron. *Andraachi*), ancienne famille noble de Hongrie, qui fait remonter son origine à l'an 1000 de J.-C. La plupart des membres de cette famille se distinguèrent dans les guerres contre les Turcs. Les frères Andrasy, *Jules* et *Mano*, attachés à la cause de la révolution, ont joué, comme militaires, un rôle marquant dans les événements de 1848.

Œsterreichisches Biogr.-Lexicon, édit. 1851. — *Conversations-Lexicon*, 1852.

ANDRÉ (*Saint*), l'un des douze apôtres, né à Bethsaïde (Galilée), crucifié à Patras le 20 novembre 95. Il était fils de Jonas et frère de saint Pierre. Il fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste, qui lui fit connaître J.-C. en lui disant : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du « monde » — André revint chez lui, plein de joie d'avoir vu le Messie. Un jour Jésus ayant rencontré les deux frères, occupés à leur état de pêcheurs, leur dit de laisser là leurs filets pour venir avec lui, et qu'il les ferait pêcheurs d'hommes. André et Pierre obéirent et furent les premiers apôtres. Jésus étant allé peu après à Capharnaüm, les deux frères lui demandèrent la guérison de la belle-mère de Pierre; Jésus la leur accorda. L'année suivante, Jésus ayant voulu donner à manger dans le désert à cinq mille personnes, André apporta les cinq pains d'orge et les deux poissons qui furent multipliés. Ce fut encore cet apôtre qui présenta au Sauveur quelques gentils venus à Jérusalem, et lui demanda quand arriverait la ruine du Temple. C'est là tout ce que l'Evangile nous apprend de saint André. Origène prétend qu'il enseigna la foi chrétienne en Scythie; d'autres docteurs le font aller en Sogdiane dans le pays des Sacques, de là en Grèce où il fut mis en croix sur un arbre par l'ordre d'Égée, juge de Patras. Les uns mettent ce martyre sous le règne de Néron, d'autres sous Domitien ou Vespasien. Saint Jérôme dit que le corps de saint André fut transporté en 357 à Constantinople avec celui de saint Luc. En effet, Justinien, faisant rebâtir, en 550, la Basilique des Apôtres, y trouva ses reliques ainsi que celles de saint Timothée. Les villes d'Amalfi, de Milan, de Noli, et d'Agde revendiquent les restes de saint André. On représente ce martyr attaché à deux pièces de bois, croisées en forme de X, qu'on appelle *croix de Saint-André*, ou de *Bourgogne;* ce dernier nom lui fut donné, parce que, peinte en rouge, la croix de Saint-André servait d'armoirie principale aux ducs de ce pays. — Les Écossais reconnaissent aussi saint André pour leur patron; et sa croix figurait également sur leurs insignes. L'Église honore cet apôtre le 30 novembre. A. de L.

S. Mathieu, *Évangile*, c. IV. — S. Marc, *Évangile*, c. I et XIII. — S. Jean, *Évangile*, c. I et II. — S. Luc, c. VI. — Eusèbe, *Apologie d'Origène.* — S. Grégoire de Nazianze, *Orationes.* — Paulin, *Vita Ambrosii.* — S. Jérôme, *Chronica.* — S. Augustin, *de Fide contra Manicheos.* — Théodoret, *in Psalmos*, 116. — Gaudence de Bresse, *Homeliæ*, 17. — Petrus Chrysologus, *Sermones*, 133. — Grégoire de Tours, *de Gloria Martyrum.* — Bollandus, *Acta Sanctorum.* — Pierre de Damien, *Vita Sancti Andreæ.*

ANDRÉ D'AVELLIN (saint), né en 1521 à Castro-Nuovo, mort à Naples, le 10 novembre 1608. D'abord avocat, il quitta son véritable nom, qui était *Lancelot*, lorsqu'il embrassa, en 1556, la règle des clercs réguliers théatins. Il devint par

sa ferveur l'édification de son ordre. Non content d'en observer la règle avec sévérité, il avait fait deux vœux particuliers : celui de combattre ses désirs et celui de faire chaque jour quelques progrès dans la vertu. Saint Charles Borromée professait pour lui la plus sincère amitié. André fut frappé d'apoplexie au pied de l'autel en disant la messe. Clément XI le canonisa en 1712. Naples et la Sicile l'ont choisi pour patron. Ses ouvrages ont été imprimés à Naples, 1733-1734, 5 vol. in-4°.

Moréri, *Dictionnare historique*.

ANDRÉ ou **ANDRÉAS** (Ἀνδρέας), archevêque de Césarée en Cappadoce, vivait, selon les uns, à la fin du cinquième siècle, et, selon d'autres, vers le milieu du neuvième. Il écrivit en grec un Commentaire sur l'Apocalypse, qui fut traduit en latin par Peltanus, et publié sous le titre : *Andreæ, Cæsareæ Cappadociæ episcopi, Commentarii in Joannis Apostoli Apocalypsim, latine ex interpretatione T. Peltani*; Ingolstadt, 1584; in-4°; réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum*. Fr. Sylburg a publié cet ouvrage dans le texte original, avec des notes; Heidelberg, 1596, in-fol. On lui attribue aussi *Therapeutica spiritualis*, conservée en manuscrit à la bibliothèque de Vienne.

Oudin, *Commentaris de scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, p. 93, 101. — Hoffman, *Lexicon script. græc.* — Fabricius, *Biblioth. Græca*, t. VIII, p. 696.

ANDRÉ ou **ANDREAS** (Ἀνδρέας) (*Andreas Cretensis*), archevêque de Crète, vivait vers la fin du septième siècle et au commencement du huitième. Il fut d'abord moine à Jérusalem; c'est pourquoi il s'appelle aussi *Andreas Hierosolymitanus*. Il fut envoyé par Théodore, patriarche de Jérusalem au concile de Constantinople, pour y combattre les doctrines des monothélites. Il obtint ensuite à Constantinople les offices de diacre et d'orphanotrophe, enfin il fut élevé à l'archevêché de Crète. Selon plusieurs écrivains, il permuta ce siége contre celui de Césarée en Cappadoce, et mourut le 14 juin 724. Mais les meilleurs critiques soutiennent qu'André de Césarée est un personnage différent, et que l'époque de la mort d'André de Crète est incertaine. L'église grecque, qui le considère comme un saint, célèbre sa mémoire le 4 juillet.

André de Crète a laissé de nombreux écrits, dont une partie seulement a été publiée par F. Combefis, avec les ouvrages d'Amphiloque et de Méthodius, traduction latine, vocabulaire, et notes; Paris, 1644, in-fol. Ce sont pour la plupart des homélies. On les trouve réimprimés dans le vol. X de la *Bibliotheca Patrum*; Leyde, 1677; et dans Combefis, *Bibliotheca Concionatoria*; Paris, 1662. Parmi les autres écrits d'André on remarque un poeme iambique adressé à l'archiduc Agathon, pour le remercier de lui avoir permis de copier les actes du concile déjà mentionné de Constantinople. On le trouve, avec une traduction latine dans Combefis, *Auctuarium novum Biblioth. Pat.*, XIII, 167; — Μέθοδος πῶς δεῖ εὑρεῖν τὸν κύκλον τοῦ ἡλίου, ou Méthode pour trouver le cycle solaire, imprimé dans Pétau, *Uranologium*; Paris, 1630, in-fol; Anvers, 1703, in-fol., p. 211. André est aussi l'auteur de plusieurs hymnes qui sont encore aujourd'hui chantées dans les églises grecques.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, I, 481, etc. — Fabricius, *Biblioth, græc.*, XI, 62, etc. 68, etc. — F. Cornaro, *Creta sacra*; Venise, 1755, in-fol.

* **ANDRÉ** ou **ANDREAS**, célèbre archevêque de Lund, en Suède, mort le 24 juin 1228. Dans sa jeunesse, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. De retour dans son pays, il fut nommé chancelier de Canut VI. Indeburge, sœur de Canut, avait été mariée au roi de France Philipe II. Celui-ci, sans motif, répudia sa femme, qui revint auprès de son frère le roi de Suède et de Danemark. Canut envoya André à Rome, pour porter plainte auprès du pape Célestin III. André plaida si bien la cause de la reine, que le pape força le roi Philippe à reprendre sa femme. En revenant de Rome, André fut saisi par les Français en Bourgogne, et détenu pendant quelque temps. Après sa délivrance il fut élu archevêque de Lund et primat de Danemark, et confirmé dans cette dignité par le pape Innocent III, en 1201. Après la mort de Canut en 1203, André couronna à Lund le frère et le successeur de Canut, Waldemar II. Il l'accompagna ensuite dans sa croisade contre les Livoniens. Par suite de son âge et de ses infirmités, il se retira dans une île (*Insula Ivensis*, de Möller), où il mourut.

On a de cet archevêque : une *traduction latine des Lois de Schonen*, publiée par Harold Huitfeld; Copenhague, 1590, in-4°; — *la Loi de Zeelande* en dix-sept livres, publiée en danois par Huitfeld, à Copenhague; *Hexaméron*, poëme latin sur les six journées de la création; — un poëme *sur les sept Sacrements*. Ce poëme et l'*Hexaméron* sont conservés en manuscrit dans les archives de la cathédrale de Lund.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueogothica*, 13. — Möller, *Hypomnemata ad librum Alberti Bartholini de Scriptis Danorum*, 161. — Gadebusch, *Livlaendische Bibliothek*. — Huitfeld, *Chronologia*, etc., p. 54, 69, etc. — Adelung, supplém. à Jöcher, *All. Gelehrten-Lexicon*.

ANDRÉ, nom commun à trois rois de Hongrie, de la dynastie des Arpades.

ANDRÉ Ier, cousin de saint Étienne, était le quatrième roi du pays des Madjares, et occupa le trône de 1046 à 1061. Ce fut un roi sage et énergique, mais dont le règne ne fut point heureux. Quand Pierre l'Allemand fut détrôné par les magnats, le fils de Ladislas le Chauve se trouvait en Russie : il accourut, mais ne parvint à s'emparer du sceptre qu'en promettant de ne point favoriser le christianisme introduit par saint Étienne, et contre lequel il s'était formé une conjuration. En cédant à la violence, André ne crut pas s'engager irrévocablement, et ne s'en déclara pas moins, dans la suite, pour la nouvelle religion. Pierre s'était reconnu vassal de l'empire d'Allemagne; et Henri III, faisant valoir

les droits de sa couronne, demanda le tribut au roi de Hongrie. André réussit à le repousser, et soumit même une partie de l'Esclavonie. Mais bientôt la défection de son frère lui suscita de nouveaux embarras. André ayant fait couronner à cinq ans Salomon son fils, Béla, exclu de la succession, se révolta contre lui, et appela à son secours Boleslaf, roi de Pologne. Une bataille fut livrée sur les bords de la Theiss : les Allemands qui se trouvaient dans l'armée d'André se battirent avec succès; mais les Hongrois le trahirent pendant le combat, et la victoire resta aux Polonais. Tombé à terre et foulé aux pieds des chevaux, André fut fait prisonnier, et mourut bientôt après, de chagrin et de misère.

ANDRÉ II, fils de Béla III et surnommé *le Hiérosolymitain*, fut le dix-huitième roi de sa race, et régna de 1205 à 1235. Béla ne lui ayant pas laissé d'apanage, ce prince se révolta contre Emrich, son frère aîné, qui, par son courage et sa présence d'esprit, parvint aisément à le soumettre. Après la mort d'Emrich, André devint tuteur de Ladislas, son fils, dont cependant il ne respecta pas les droits; et sa mère elle-même se vit réduite à s'enfuir avec lui en Autriche. André la suivit avec une armée, et allait consommer son usurpation, quand la mort de son pupille lui épargna un crime. Appelé alors au trône par sa naissance, il se livra aux suggestions de sa femme, contre laquelle éclata bientôt une conspiration dont cette princesse fut victime. André apprit sa mort en Russie, où il était occupé à placer la couronne de Galitch sur la tête de Coloman, son second fils.

La croisade que le roi de Hongrie entreprit en 1217 par ordre du pape Honorius III, et pour se conformer aux dernières volontés de son père, n'eut aucun résultat heureux, quoiqu'elle coûtât cher au pays. Seulement André forma une alliance éphémère avec l'empereur d'Orient, Théodore Lascaris, et avec le roi des Bulgares, qui tous deux se montrèrent disposés à reconnaître la suprématie de l'évêque de Rome. Il trouva à son retour une extrême confusion dans le pays, où les magnats entretenaient les troubles et le désordre. Pour rendre la paix à la Hongrie, il convoqua en 1222 une diète, où il signa la *bulla aurea*, qui forme la base des droits de la noblesse hongroise, et qui devint pour la noblesse et le clergé une véritable constitution. L'influence des magnats fut alors contre-balancée par l'autorité des nobles du second ordre, et il fut établi en principe qu'aucune taxe ne pourrait être établie sur les biens de la noblesse ni du clergé sans le consentement de ces deux ordres. Cependant le calme ne se rétablit point. André ramena en 1224 son fils Coloman en Russie; et c'est sur le couronnement de ce prince que l'Autriche, héritière des droits de la Hongrie, fonda, lors du premier partage de la Pologne, son droit sur le royaume de Gallicie. Ce roi estimable mourut le 7 mars 1235, au moment où les Tatars menaçaient son pays d'une première incursion.

ANDRÉ III, surnommé *le Vénitien*, dernier roi de la race des Arpades et le vingt-deuxième de la série, régna de 1290 à 1300, comme successeur de Ladislas III, *Cumanus*. Il était né à Venise, d'un fils posthume d'André II et de Thomasine Maurocena. En montant sur le trône, il eut pour compétiteurs le pape, qui réclama la Hongrie comme un fief donné au saint-siége par saint Étienne, et aussi le duc d'Autriche Albert, en faveur duquel Rodolphe de Habsbourg crut pouvoir disposer de la couronne apostolique. Bientôt il se présenta un nouveau prétendant dans la personne de Charles Martel, prince de Sicile, qui descendait, par Marie sa mère, des Arpades, devanciers d'André III. Cependant l'archevêque de Strigonie (Gran) couronna ce dernier, malgré les réclamations du saint-père. Et, se plaçant à la tête d'une armée, André battit successivement le prince de Sicile et Albert d'Autriche, auquel il dicta la paix sous les murs de Vienne en 1291. Mais le fils de Charles Martel, Charles Robert, ayant aussi pris les armes pour conquérir la couronne de saint Étienne, André se découragea, tomba malade, et mourut de chagrin. Pour apaiser une rébellion de magnats, il avait tenu en 1297 une diète à Pesth, dans laquelle de bonnes lois furent rendues. A sa mort, la ligne masculine des Arpades s'éteignit. [*Enc. des g. du m.*]

Joan de Thurocz, *Chronica Hungarorum*, dans Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricorum*, I, 129-134, 4e édit., 1766. — Fessler, *Geschichte der Ungern*, t. I, p. 424. — Katona, *Historia critica regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*, t. II, p. 1-154. — Virag, *Magyar Szazadok*. — Palma, *Notitia rerum Hungaricarum*, t. I, p. 563, 3e édit., 1785.

ANDRÉ ou **ANDREASSO DE HONGRIE**, roi de Naples, né à Bade en 1324, mort à Naples le 18 septembre 1345. Second fils de Charobert, roi de Naples, et ensuite de Hongrie, il fut marié en 1331 à Jeanne, petite-fille du roi Robert de Naples, âgée de six ans. Robert, qui mourut en 1343, avait institué Jeanne son unique héritière, et n'avait laissé à André que le titre de duc de Calabre. En effet, Jeanne fut seule couronnée, en même temps que sa sœur cadette, Marie, était déclarée héritière présomptive. André réclama en vain contre cette spoliation auprès de sa mère, Élisabeth de Hongrie, et auprès du pape Clément VI. L'époux de Marie, Charles de Duras, et le frère de celui-ci, le prince de Tarente, amant de la reine Jeanne, avaient déjà réussi à brouiller cette dernière avec André, et même à la faire entrer dans un complot tramé contre la vie du roi son époux. Jeanne trouva dans sa blanchisseuse, qui fut en même temps sa confidente, Philippine Cabane, dite la Catanaise, une conseillère d'un esprit très-fertile en expédients. André concourut à la perpétration du crime en faisant, à l'occasion d'un tournoi, peindre sur son drapeau un billot et une hache. Après une partie de chasse près d'Aversa, le 18 septembre 1345,

André fut réveillé dans la nuit par les conjurés, sous prétexte que d'importantes nouvelles étaient arrivées de la capitale. A peine eut-il paru, qu'ils lui jetèrent un nœud coulant autour du cou, et le tinrent suspendu hors d'un balcon jusqu'à ce qu'il eût cessé de respirer. Ce prince paraît avoir été calomnié par quelques historiens : s'il faut en croire Pétrarque, il se fit remarquer par sa douceur, et ne manquait pas de talents.

Fessler, *Geschichte der Ungarn.* — *Oesterreich. Biograph.-Lex.* — Sismondi. — Muratori.

ANDRÉ, chef de révoltés juifs, et natif de Cyrène, vivait dans la première moitié du second siècle de J.-C. Il est appelé Λουκούας par Eusèbe, et l'*homme des lumières* par Aboulfaradje. Il se mit à la tête des Juifs sous le règne de Trajan, et ranima leur patriotisme découragé en leur promettant de les faire rentrer dans Jérusalem. Pour atteindre ce but, ils ne devaient, disait-il, rien épargner : ils se rendraient au contraire agréables au seigneur, en exterminant les infidèles partout ou il s'en rencontrerait; surtout dans les endroits où se trouveraient des synagogues. Entraînés par ce fanatique, les Juifs vainquirent Lupus, préfet d'Égypte, et l'obligèrent de se renfermer dans Alexandrie, dont il fit massacrer ceux d'entre les habitants qui appartenaient à la religion de Moïse. Les Juifs tirèrent de cette exécution sanglante une vengeance terrible. Les uns ravagèrent la Lybie, où ils firent périr, dit-on, environ 200,000 habitants; les autres s'avancèrent jusque dans l'île de Chypre, où ils massacrèrent un nombre considérable de Grecs et de Romains. S'il en faut croire, Dion Cassius, dont Eusèbe ne confirme pas en ce point le récit, ils commirent d'affreux excès dans ces expéditions : les prisonniers de guerre étaient sciés et leurs chairs mangées par les vainqueurs, qui se servaient de la peau de leurs victimes en guise de vêtement. Ils furent enfin arrêtés dans le cours de leurs vengeances par Martius Turbo, général romain, envoyé contre eux par Trajan en l'an 115. V. R.

Eusèbe, *Hist. eccles.* IV. — Dion Cassius, LXIX. — Crevier, *Histoire des empereurs.*

ANDRÉ III (*Alexandrowitch*), grand-duc de Russie, né vers le milieu du treizième siècle, mort le 27 juillet 1304. Il était le second fils d'Alexandre Newski, et le frère puîné de Démétrius. Profitant du moment où ce prince, qui régna avant lui, s'était rendu à Novgorod pour des détails d'organisation intérieure, André alla combattre et réduire les Yases ou Alains du Caucase, qui refusaient de reconnaître la domination des Tatars. Il prit et brûla en particulier une ville du Daghestan, Diediakof, dont il emmena les habitants en esclavage.

Comblé à cette occasion des présents du grand khan, il crut le moment favorable à l'exécution du dessein qu'il avait conçu de détrôner son frère Démétrius. En effet, le khan ayant placé André à la tête des princes russes, sous le titre de grand-duc, et lui ayant accordé un corps de Tatars, il marcha sur Mourom, ordonna aux princes feudataires de venir le seconder; et Démétrius fut contraint de fuir de ses États. Les Tatars en profitèrent pour envahir et dévaster les duchés de Mourom, de Souzdal, de Wladimir, d'Yourief, de Rostaw, de Twer. Une seule ville, Peréiaslaf, ayant résisté à André et aux étrangers, dont il s'était fait l'instrument et l'auxiliaire, les habitants furent presque tous passés au fil de l'épée. Alors Démétrius vint à Peréiaslaf, et y leva des troupes. André eut de nouveau recours aux Mogols; et Démétrius implora Nogaï, gouverneur de l'Ukraine et d'Ekatérinoslaf. Nogaï répondit à l'appel du prince fugitif, qui fit semblant de demander une réconciliation. Mais le bon vouloir du gouverneur de l'Ukraine ne fut pas de longue durée, grâce aux intrigues d'André, qui réussit même à obtenir de lui des troupes. Nouvelle fuite de Démétrius : cette fois il se retire à Psko, et son frère reste maître de la principauté. De leur côté, les Tatars dévastèrent de nouveau tout le pays, théâtre des hostilités des deux frères Ces hordes étrangères s'attaquèrent une seconde fois à la malheureuse ville de Peréiaslaf; mais en cette occasion les éléments mêmes du pillage firent défaut. Les habitants avaient eu le temps de se réfugier dans les bois.

La mort presque subite de Démétrius, en 1294, mit fin à cette guerre fratricide. André resta enfin possesseur de la souveraineté. Mais cet état de choses fut troublé, deux ans plus tard, par les ambitions rivales des neveux d'André. En vain ce prince, qui se fit même, pour mieux réussir, accompagner par sa jeune épouse, porta-t-il le différend devant le khan, en présence duquel les contendants en vinrent aux mains : le *statu quo* fut maintenu jusqu'à la mort également inopinée de Daniel, duc de Moscou, en 1302. André convoitait la possession de cette ville, embellie par le prince défunt : il en appela à de nouvelles conférences devant le grand khan, qui, en 1303, ordonna aux princes russes de s'en tenir chacun à ce qui leur était échu. André mourut universellement haï, et revêtu du froc, selon l'usage.

Karamzin, *Histoire de Russie*, t. IV. — *Entsiklopedechesky-Lexicon*, II, 283-285.

ANDRÉ (*Charles*), né à Langres en 1722, exerçait à Paris, en 1756, le métier de perruquier. On lui attribua une tragédie dont le véritable auteur était Dampierre, l'une de ses pratiques. Cette pièce a pour titre : *Tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes et en vers, par M. André, perruquier privilégié, demeurant à Paris, rue de la Vannerie, près la Grève; imprimé à Amsterdam* (Paris), *et se vend chez l'auteur;* M. DCC. LVI, in-8°. Il la dédia « à l'illustre et célèbre poëte, M. de Voltaire, » qu'il appelle « monsieur et cher confrère. »

Quérard, *France littéraire.*

***ANDRÉ** (*Christian-Charles*), publiciste allemand, né à Hildburghausen le 20 mars 1763;

mort le 19 juillet 1831. Il s'occupa d'abord de pédagogie, et dirigea depuis 1787 l'institution de Schnepfenthal, qui venait d'être fondée par Salzmann, sur le plan de l'*Emile* de Rousseau. Il y eut pour aides Bechstein, Linz et d'autres. En 1790, André fonda à Eisenach un pensionnat de jeunes demoiselles, et prit en 1798 la direction de l'école protestante à Brünn. Tous ces travaux administratifs ne l'empêchèrent pas de publier un recueil pédagogique sous le titre de *Compendiose Bibliothek der gemeinnützigen Kenntnisse* (Bibliothèque compacte des connaissances utiles). Mais il fut obligé d'interrompre cette publication, par ordre du gouvernement autrichien. Il se mit alors à publier à Brünn un journal (*Patriotisches Tagblatt*). La censure lui suscita d'abord des chicanes; mais enfin, grâce à la protection de quelques personnages influents, le journaliste put continuer ses publications périodiques de concert avec Schneller, Prokesch et d'autres.

Les ouvrages d'André sont très-nombreux. Les principaux ont pour titres : *Gemeinnützige Spaziergaenge auf alle Tage im Jahr*, 10 vol.; Brunswick, 1790-1791 (Promenades utiles pour chaque jour de l'année), publiées de concert avec Bechstein et Blasche : cet ouvrage obtint un grand succès; — *Uebersicht der Gebirgsformationen und besonders der Uebergangsformationen in Maehren*; Brunn, 1804 (Tableau des roches et surtout des roches de transition en Moravie); — *Neueste Geographisch-statistiche Beschreibung des Kaiserthums Oestreich*; Weimar, 1813, in-8° (Nouvelle description géographico-statistique de l'empire autrichien); ouvrage d'un grand mérite. En 1797, André entreprit avec Bekker la publication du *Reichsanzeiger* (Indicateur de l'Empire). En 1809, il fonda l'*Hesperus*, recueil périodique qui eut un grand succès, et qu'il continua jusqu'à sa mort. Vers la même époque il entreprit une nouvelle publication périodique, *Oekonomische Neuigkeiten* (Nouvelles économiques), exclusivement consacrées aux améliorations pratiques de l'agriculture. Pendant onze ans, de 1811 à 1822, il eut la rédaction du *National-Kalender fur die gesammte Œstreichische Monarchie* (Almanach national pour toute la monarchie autrichienne), qu'il continua, après son établissement à Stuttgart, sous le titre : *Almanach national pour les États de la Confédération germanique*. H.

Conversations-Lexicon. — *Oesterreichische National-Encyclopædie*, I, 81, etc. — *Nekrolog der Deutschen*, 9-ter Jahrgang 1831. — *Morgenblatt*, année 1821.

ANDRÉ (*Elie* ou *Hélie*), philologue français, natif de Bordeaux, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une traduction latine des odes d'Anacréon, Paris, 1555, in-4°, et 1556, in-8°; — *Theodori Gazæ Liber quartus de constructione Orationis*, græce cum versione latina; Paris, 1551, in-4°; — *Carmen de Pace*; Paris, 1559, in-4°; — quelques poëmes latins, imprimés dans Ranutius Gherus (anagramme de *Janus Gruterus*), *Deliciæ poetarum gallorum*, I, 67-89.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. franç.*, édit. de Rigolay de Juvigny, I, 360. — Supplem. d'Adelung à Jöcher, *Lexicon*.

***ANDRÉ** (*Émile*), agronome allemand, frère de Rudolphe André, naquit à Schnepfenthal le 1er mars 1790. Il fut nommé, en 1807, conservateur des forêts du prince de Salm; plus tard il se fit militaire, et se distingua dans les guerres de l'Autriche contre la France. Après la conclusion de la paix, il revint à ses travaux silvicoles, et obtint la place d'inspecteur général des nombreux domaines que le prince d'Auersperg possède en Bohême, en Autriche, en Carinthie et en Istrie. En 1825 il se démit de cette place, et se retira à Prague pour s'y livrer à l'étude. Quelques années après, il acheta dans les environs de cette ville une terre, dans le but d'y travailler à l'amélioration des races ovines; mais en 1838 il fut tiré de sa retraite par le prince d'Odescalch, qui lui confia l'administration de ses vastes propriétés. André a publié jusqu'à présent : 1° *Versuch einer zeitgemaessen Forstorganisation* (Essai d'organisation forestière selon les besoins de l'époque; Prague, 1823; — 2° *Vorzügliche Mittel*, etc. (Moyens les plus propres pour retirer des forêts le plus de profit possible); Prague, 1826, in-8°; — 3° *Einfachste den hoechsten Ertrag und die Nachhaltigkeit ganz sicher stellende Forstwirthschaftsmethode*, etc. (Méthode de culture forestière la plus simple, garantissant le revenu le plus élevé et le plus durable, etc.); Prague, 1832, in-8°. E. JACQUEMIN.

***ANDRÉ** ou **SAINT-ANDRÉ** (*François*), médecin français, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il fut l'un des médecins de Louis XIV. On a de lui : *Entretiens sur l'acide et l'alcali, où sont examinées les objections de M. Boyle contre ces principes*; Paris, 1677 et 1681, in-12 : cet ouvrage, qui contient des idées erronées, eut un grand succès; il a été traduit en latin, en italien et en anglais; — *Réflexions sur les causes des maladies, et de leurs symptômes*; Paris, 1687, in-12; — *Réflexions sur la nature des remèdes, leurs effets et leur manière*; Rouen, 1700, in-12; — *Lettres au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers*; Paris, 1725, in-12. — Dans ces trois derniers ouvrages, l'auteur, devenu médecin du roi, prend le titre de *monsieur de Saint-André*, tandis que dans le premier il ne se nomme que *François André*; c'est ce qui explique l'erreur de Brandis, de Carrère et d'autres, qui ont fait du même auteur des personnages différents. — On lui attribua aussi : *Prælectiones in Hippocratis Librum de internis affectionibus*; Caen, 1687, in-12 : petit volume rare. H.

Haller et Brandis, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. III, p. 329; IV, 18, 47

*ANDRÉ ou ANDREA (*Hyacinthe*), médecin espagnol, natif d'Ostralie en Catalogne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut pendant vingt-quatre ans professeur à Barcelone, et résigna sa chaire en 1675. On a de lui : *Practicæ Gotholanorum pro curandis humani corporis morbis ;* Barcelone, 1678, in-fol., d'après le système de Galien. H.

André, *Practicæ goth.*

ANDRÉ ou ANDREÆ (*Jacques*), théologien allemand, né, le 25 mars 1528, à Waiblingen dans le Wurtemberg, mort à Tubingue le 7 janvier 1590. Il fut surnommé par ses contemporains *Schmidlein* ou *Fabricius* (Forgeron), à cause de la profession de son père. Il fut successivement élève, professeur, chancelier et prévôt de l'université de Tubingue. C'est un des principaux auteurs de la *Formula concordiæ* rédigée en 1576 au couvent de Bergen, près de Magdebourg, et qui devait mettre un terme à toutes les disputes élevées dans le sein de l'Allemagne protestante, depuis la mort de Luther. Il a laissé de nombreux écrits, presque tous de controverse, dirigés contre le calvinisme et contre l'Église romaine, ou destinés à défendre la doctrine de l'ubiquité ou de la présence du corps de Jésus-Christ en tous lieux.

Andreæ fama; Andræana reflorescens; Argent., 1603, in-12 ; — *Fischlini memor. theolog. Wirtemb. resuscitata.* — Melchior Adam, *Vitæ Germ. theolog.* — *Allgemeine Encyclop.*

ANDRÉ ou ANDREÆ (*Jean* ou *Giovanni*), célèbre canoniste, naquit dans le canton du Mugello, près de Florence, vers 1275 ; ou, selon d'autres, à Bologne, et mourut le 17 juillet 1347. Élevé d'abord par son père, il étudia le droit canon à l'université de Bologne. Il y mourut de la peste après avoir professé le droit canon pendant quarante-cinq ans, successivement à Padoue, à Pise et à Bologne. On lui prodigua dans son épitaphe les titres pompeux d'archidocteur des décrets, de rabbin des docteurs, de lumière, de censeur, et de règle des mœurs (*rabbi doctorum, lux, censor, normaque morum*). On a de lui : — 1° des commentaires sur les Décrétales et sur le Sexte, qu'il intitula *Novellæ*, du nom de sa mère et de sa fille; Rome, 1476 ; Pavie, 1484 ; Bâle, 1486 ; Venise, 1489, 1490 et 1581 ; — 2° des commentaires sur les Clémentines, ou sur les Nouvelles de Clément V; Strasbourg, 1471; Mayence, Rome et Bâle, 1476; Lyon, 1552, in-fol.; — 3° des additions au *Speculum juris* de Durand, prises mot à mot des *Consilia* d'Oddrale; Paris, 1522 ; Bâle, 1574. C'est ainsi qu'il s'était encore approprié le traité *de Sponsalibus et Matrimonio*, de Jean Anguissola ou Anguisciola. (*Voy.* CALDERINO.)

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter.* — Fantuzzi. Tiraboschi. — Mazzuchelli.

ANDRÉ *Valère* ou ANDREAS *Valerius*, surnommé DESSELIUS ou *Taxander* (de *Taxandria*, ancien nom du Brabant), bibliographe belge, né à Desschel (Brabant), le 27 novembre 1588, mort à Louvain en 1656. Il étudia les lettres à Douay et à Anvers, où il eut pour maître André Schott. Il étudia ensuite le droit, et devint professeur et bibliothécaire à l'université de Louvain. — André est principalement connu par l'ouvrage intitulé *Bibliotheca belgica ;* Louvain, 1623, in-8° ; 1643, in-4°, édition augmentée. Foppens, chanoine de Bruxelles, en a donné une nouvelle édition en 1739, Bruxelles, in-4°, 2 vol., dans laquelle il a fondu ce qu'on trouve dans Lemire, Swerts et autres. Quoique cette dernière soit la plus belle, les curieux recherchent encore les premières, parce qu'elles contiennent des particularités que le nouvel éditeur a abrégées ou omises. On a du même auteur : *Catalogus claror. Hispaniæ scriptor.*, sous le nom de *Val. Taxander ;* Maymet, 1607, in-4°, rare ; — *Fasti academici studii Lovaniensis, etc.* ; Louvain, 1636, in-4°, considérablement augmentés dans l'édition de 1650, qui fut mise à l'index ; — *Synopsis juris canonici ; — de Toga et Sagis*, etc.

Nicéron, *Mémoires*, XLI, 190. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Foppens, *Bibliotheca belgica.* — David Clément, *Bibl. curieuse.*

*ANDRÉ ou ANDRÉAS (*Jean*), *Ratisbonnensis*, chroniqueur allemand, nommé aussi *Andreas Magister*, vivait au commencement du quinzième siècle. Il était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, et entra dans le couvent de Saint-Magnus, à Ratisbonne, en 1410. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages imprimés sont : — *Chronicon generale a Christo nato usque ad annum* 1422, inséré dans Pez, *Thesaurus Anecdotorum*, t. IV, part. 3, p. 273, 1723, in-fol. Le même ouvrage, augmenté et continué jusqu'à l'année 1490 par Jean Kraft, est inséré dans Eckhart, *Corpus Historicorum medii ævi*, t. I, p. 1931, 1723, in-fol. ; — *Chronicon de ducibus Bavariæ* (jusqu'en 1439), *cum paralipomenis Leonardi Bauholz, ad annum* 1486; *ejusdem Andreæ Historiæ fundationum nonnullorum monasteriorum per partes Bavariæ ;* Amberg, 1602, in-4° ; réimprimé à Hanovre en 1607, in-4°, et dans *Scriptores Rerum Germanicarum* de Schilter ; Strasbourg, 1702, in-fol. ; — *Diarium Sexennale, annum Christi* 1422 *cum quinque sequentibus, complectens, edidit Andreas Felix Oefelius*, dans *Rerum Boicarum Scriptores*, t. I, p. 15, 1763, in-fol. ; — *Catalogus Episcoporum Ratisbonensium, ab origine ad annum* 1428, dans la collection d'Oefelius, t. I, p. 31. H.

Vossius, *de Historicis latinis*, p. 580. — Oudin *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, III, 2467. Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, I, 96. — Oefelius, *Rerum Boicarum scriptores.* — Adelung, Supplément au *Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

ANDRÉ ou ANDREAS (*Jean*), écrivain espagnol, mahométan converti, natif de Xativa, petite ville du royaume de Valence, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il est l'auteur d'un ouvrage célèbre,

intitulé *Confusion de la secta Mahometana;* Séville, 1537, in-8°; Grenade, 1560, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, et est maintenant excessivement rare dans le texte original. Il a été traduit en latin par Gisbertus Voetius; Utrecht, 1646, in-8°; en allemand, par Christian Cælius; Leipzig, 1598, in-8°; en anglais, par Josua Notstock; Londres, 1652, in-8°. La traduction anglaise a pour titre : *the Confusion of Muhameds Sect; or a Confutation of the Turkish Alcoran.... written originally in spanish by Joannes Andreas Maurus, who was one of their Bishops, and afterwards turned Christian; translated into english by J. N.*—Fuster attribue à André un ouvrage fort rare, intitulé *Practica de Arithmetica;* imprimé à Valence en 1515, et à Séville en 1537, in-4°. H.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II, 325. — Rodriguez, *Bibliotheca valentina*, 222. — Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia*, I, 75. — Moréri, *le Grand dictionnaire historique*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*. — Fuster, *Biblioteca valenciana*, I, 63.

*ANDRÉ ou ANDREAS A CRUCE (*Jean*), en italien *Andrea della Croce*, en français *André Delacroix*, chirurgien italien, mort en 1580. Il pratiqua longtemps son art à Venise. On a de lui : *Chirurgiæ libri septem, in quibus ea omnia quæ optimie chirurgo in curandis vulneribus convenire videntur, ordine quodam amplissimo, concerni possunt;* Venise, 1573, in-fol.; traduction en italien, ibid., 1574, in-fol. C'est une compilation contenant des extraits d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, etc., avec quelques commentaires. Il en existe plusieurs éditions.

Haller, *Bibliotheca chirurgica*, t. I, p. 229.

ANDRÉ (le petit père). *Voy.* BOULLANGER.

ANDRÉ (*Jean*), peintre français, né à Paris en 1662, mort dans la même ville en 1753. Il prit de bonne heure l'habit de dominicain, et se livra à Rome à son goût pour la peinture, sous Carle Maratte. Revenu en France, il exécuta les fresques qui décoraient les Jacobins de la rue du Bac et ceux de la rue Saint-Honoré. A Lyon, il fit dans le couvent de son ordre, un immense tableau représentant *J.-C. chez le Pharisien*. A Bordeaux le couvent de Saint-Dominique possédait de ce peintre *les Noces de Cana* et *la Multiplication des Pains*. Saint-Lazare de Paris avait de lui *Saint Vincent prêchant aux pauvres*, et d'autres tableaux.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

ANDRÉ, ANDREAS ou ANDREÆ (*Jean-Valentin*), savant allemand, né à Herrenberg, dans le Wurtemberg, en 1586, mort en 1654. Ce fut un des hommes les plus remarquables de son époque. Il passe pour le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. Mais quelques auteurs doutent qu'André ait été le fondateur de cet ordre. (*Voy.* Herder, *Deutsches Museum*, année 1770. Chr.-G. de Murr (*Sur la véritable origine des rose-croix*, etc.; Sulzbach, 1803, in-8°); et J.-G. Buhle, *De vera origine adhuc latente fratrum de Rosea Cruce, inprimis vero ordine Francomurariorum;* Gœttingue, 1803; en allemand, 1804, in-8°). Ce dernier pense que André a donné seulement une nouvelle organisation de l'ordre des Rose-Croix, d'après les bases de celui des Francs-Maçons. Conformément aux statuts des rose-croix, les sciences devaient être employées au profit de la vertu et du bonheur des hommes, au lieu de les faire servir à l'orgueil et aux intérêts matériels. Né de parents protestants. André étudia à Tubingue, voyagea en France et en Italie, devint abbé d'Adelsberg et chapelain du duc de Brunswick-Wolfenbüttel.

André a laissé, dit-on, plus de cent ouvrages, parmi lesquels on remarque: *De Christiani Cosmoxeni genitura Judicium;* Montbéliard, 1612, in-12 : c'est une satire contre les astrologues; — *Collectaneorum mathematicorum Decades XI;* Tubingen, 1614, in-4°; — *Invitatio ad fraternitatem Christi prior;* Strasbourg, 1617; *posterior*, ibid., 1618, in-12; — *Rosa florescens, contra Menapii calumnias*, 1617, in-8° : cette apologie des rose-croix est signée *Florentinus de Valentia*, nom qu'André a pris quelquefois, ainsi que celui d'*Andreas de Valentia;* — *Menippus, seu dialogorum satyricorum Centuria, inanitum nostratium speculum;* — *Helicone juxta Parnassum*, 1617, in-12. C'est dans ce livre remarquable que l'auteur met en relief les causes qui empêchaient l'Église et les lettres d'être aussi utiles qu'elles devraient l'être; — *Civis christianus, sive Peregrini quondam errantis Restitutiones;* Strasbourg, 1619, in-8°; traduit en français, sous le titre du *Sage citoyen;* Genève, 1822, in-8°; — *Mythologiæ christianæ, sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ imaginum libri III;* Strasbourg, 1619, in-12 : ce livre a été en partie traduit par Sontag et Herder; — *Reipublicæ christianopolitanæ Descriptio; Turris Babel, judiciorum de fraternitate rosaceæ crucis chaos; Christianæ societatis Idea :* ces trois écrits, tous publiés à Strasbourg en 1619, in-12, laissent entrevoir le projet qu'avait l'auteur de former une société secrète. Peut-être faut-il lui attribuer aussi *les Nopces chimiques de Christian Rosencreutz*, et *la Réforme générale du monde*.

On cite encore de lui : *Herculis christiani Luctæ XXIV;* Strasbourg, 1615, in-12 : c'est une allégorie aux travaux d'Hercule luttant contre les vices du siècle; — *Opusula aliquot de Restitutione reipublicæ christianæ in Germania;* Nuremberg, 1633, in-12 : l'auteur s'y montre dévoué à la cause de Gustave-Adolphe; — *Mythologiæ christianæ, sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ Imaginum libri III;* Strasbourg, 1619, in-12 : une traduction de cet ouvrage parut en 1786, sous le titre de : *J. V. Andreæ Dichtungen zur Beherzigung unsers Zeitalters*, avec une préface de Herder. Les autres

l'André, parmi lesquels une vie de père *Jacques Andreæ* en vers latins, ondance avec les ducs de Brunswick, *elenialia Augustalia*, sont si nome la liste seule des titres formerait. Voyez M.-P. Burks, *Vollstaendiges iss aller Schriften J. V. Andreæ;* 1793, in-8°. Enfin André laissa beaumanuscrits inédits, conservés en partie thèque d'Helmstaedt. Le professeur a tiré la vie d'André, et l'a donnée cond volume de sa collection d'auies : *Selbstbiographien berühmer;* Winterthur, 1799, in-8°. — Ant aussi plusieurs poëmes (en allentre autres : *Geistliche Kurzweil* nts spirituels); Strasbourg, 1619, *Christliche Gemælde* (Peintures s); Tubingue, 1612, in-4°; qui fournider ample matière à l'éloge d'André. rages d'André, dit cet illustre écrisont pas des salons larges et vides, lis petits appartements, qui veulent s et ornés de curiosités. L'auteur y es vérités que nous oserions à peine urd'hui, quoique nous soyons plus un siècle. » F. H.

utobiographies d'hommes célèbres; Win9, in-8°. — Burk, *Notice sur Andreæ*, etc.; 1798, in-8°. — Melch. Fischlini, *Memoria wirtemberg.*, t. II, p. 129. — Flögel, *Ges-Komischen Litteratur*, t. III, 405.

(*Jean*), célèbre musicien allemand, bach le 28 mars 1741, mort le 18 juin it d'abord destiné au commerce par, mais son goût pour la musique l'emu'à l'âge de vingt ans, André n'avait ue des pièces fugitives de chant ou de umentale. Les opéras-comiques des opéras-bouffes italiens qu'il enancfort vers 1760, lui donnèrent l'ivailler pour la scène. Son premier ou genre, *Der Töpfer* (le Potier), qui nté à Francfort, plut par la gaieté et qui y régnaient. Son succès détermina Gœthe à confier au jeune compositeur l'*Erwin et Elmire*. André le mit en rec le même succès. Ces deux ouvraété représentés peu de temps après à ssirent si bien, que leur auteur fut apette ville pour y diriger le grand théâvendit alors sa fabrique de soieries, à Berlin avec sa femme et ses enfants per son poste, et pour apprendre et le contre-point, dont il n'avait e fait l'étude régulière. Durant le passa à Berlin, André composa un l nombre d'ouvrages pour le théâtre iit. Il resta plusieurs années dans cette obablement il s'y serait fixé pour toueût pu y transporter une fonderie de et une imprimerie de musique qu'il es à Offenbach en 1774; mais n'ayant pu l'introduire à Berlin à cause du privilége de Hummel, et ses affaires ayant été mal conduites en son absence, il prit en 1784 le parti de retourner à Offenbach, pour diriger lui-même une entreprise qu'il considérait comme plus avantageuse que la direction d'un théâtre. Le succès répondit aux espérances d'André, et son établissement devint un des plus considérables de l'Europe en ce genre. Lui-même en dirigea toutes les parties, et leur donna tant d'extension qu'il finit par y employer journellement plus de cinquante ouvriers.

Les opéras dont André a composé la musique sont : 1° *Der-Töpfer* (le Potier); — 2° *Erwin et Elmire;* — 3° *Herzog Michel* (le duc Michel); — 4° *Der alte Freyer* (l'Amoureux suranné); — 5° *Peter und Hannchen* (Pierre et Jeannette); — 6° *Der Fürst im hœchsten Glanze* (le Prince dans toute sa splendeur); — 7° *Laura Roseti;* — 8° *Claudine;* — 9° *l'Alchimiste;* — 10° *les Grâces;* — 11° *Das Tartarische Gesetz* (la Loi des Tartares); — 12° *Das Friedens-Fest* (la Fête de la paix); — 13° *Die Schadenfreude* (l'Envie); — 14° *Kurze Thorheit ist die beste* (la plus courte Folie est la meilleure); — 15° *Das Wüthende Heer* (l'Armée furibonde); — 16° *Elmire*, réduite pour le clavecin en 1782; — 17° *Das Automat* (l'Automate); — 18° *Der Barbier von Bagdad* (le Barbier de Bagdad); — 19° *le Vieux Homme libre;* — 20° *Arlequin perruquier*, pantomime; — 21° *Belmont et Constance;* — 22° *Quelque chose doit nous survivre;* — 23° musique pour la tragédie de *Macbeth;* — 24° Idem, pour *le Roi Lear;* — 25° *Divertissements* pour diverses circonstances. « Le style de ce musicien, dit M. Fétis, n'a rien de remarquable, soit sous le rapport de la nouveauté des idées, soit sous celui de l'harmonie; mais ses mélodies ont du naturel, de la grâce, et plus de gaieté qu'on n'en trouve communément dans la musique allemande. » Il y a beaucoup d'analogie entre la manière d'André et celle de Ditters de Dittersdorf.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANDRÉ (*Jean-Antoine*), fils du précédent, né à Offenbach le 6 octobre 1775, et non à Berlin en 1776, mort vers 1845. Son premier ouvrage fut une sonate pour piano avec accompagnement de violon, composée pendant un voyage qu'il fit à Manheim et à Strasbourg avec son père. En 1789, il retourna à Manheim pour y continuer ses études de violon, sous la direction de Frænzel : il y fut nommé premier violon adjoint du théâtre de la cour; mais l'année suivante il fut obligé de retourner à Offenbach pour y diriger le commerce de musique de son père, qui voyageait en Saxe.

La grande quantité d'ouvrages sortis de sa plume lui avait déjà donné une habitude d'écrire qu'il est rare de posséder à cet âge; toutefois cette habitude pratique ne lui parut pas suffisante; il sentit la nécessité de faire des études

plus sérieuses; et en 1792 il retourna à Manheim pour faire un cours d'harmonie et de contrepoint sous la direction du maître de chapelle Walmeister, qui, en moins de deux ans, le mit en état d'écrire correctement. Depuis 1793 jusqu'en 1796, il passa son temps alternativement entre le commerce de musique et l'étude de son art. Il était dans sa vingtième année quand il partit pour l'université de Iena, où il resta jusqu'au printemps de 1797. Après avoir voyagé quelque temps dans le nord de l'Allemagne, il retourna à Offenbach en 1798; mais il n'y resta pas longtemps, et dans la même année il entreprit un second voyage musical à Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne et Wesel. La mort de son père le rappela a Offenbach en 1799, et dès ce moment il se livra sérieusement à son commerce de musique, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de faire encore, dans le cours de cette année, une grande tournée musicale. Pendant son séjour à Vienne, il acheta de la veuve de Mozart la collection de manuscrits qui avait été laissée par le grand artiste.

La liste des ouvrages de sa composition, qui ont été imprimés depuis 1788 jusqu'à ce jour, comprend vingt et une symphonies pour l'orchestre (Manheim et Offenbach), trois concertos de violon, sept concertos pour divers instruments à vent, plusieurs recueils d'harmonie pour la musique militaire, deux messes, *Rinaldo et Alcina*, opéra (1799), sept œuvres de quatuor pour deux violons, alto et basse, six œuvres de sonates de piano, des sérénades pour orchestre, des fantaisies et des airs variés pour plusieurs instruments, des cantates, des romances, etc. La musique d'André manque d'invention, mais elle est agréable, et l'harmonie en est assez purement écrite.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANDRÉ (*John*), aide de camp du général anglais Clinton à l'époque de la guerre d'indépendance de l'Amérique. Il tomba victime de la perfidie du général Arnold, qui, feignant de trahir les Américains, avait demandé à entrer en pourparlers avec les Anglais. Il chargea le major André d'entretenir une correspondance secrète; et lorsque toutes les mesures furent prises, André vint trouver Arnold à West-Point; mais à son retour, et au moment où il se croyait hors des postes de l'armée américaine, il fut arrêté et fusillé comme espion le 2 octobre 1780.

American biography.

ANDRÉ LONCIUMEL, LONTUMEL ou de LOSIMER, c'est-à-dire de *Longjumeau* près de Paris, dominicain, est connu par les missions qu'il remplit en Orient dans la première moitié du treizième siècle. En 1238 il alla chercher à Constantinople la sainte couronne d'épines que Louis IX avait rachetée. André et son frère Jacques la transportèrent à Venise, puis à Sens, où le roi accourut à sa rencontre; enfin à Paris, où elle fut déposée dans la Sainte-Chapelle, qui venait d'être magnifiquement reconstruite. En 1245, André de Longjumeau fut adjoint, probablement par saint Louis, aux deux frères mineurs et aux quatre dominicains qu'Innocent IV, après le concile de Lyon, envoyait au prince tartare Bajothnoy (Bochin ou Boehin), pour le réconcilier avec les chrétiens : on sait que cette entreprise n'eut aucun succès.

Bzovius suppose qu'en 1247 André de Longjumeau se rendit, par ordre d'Innocent IV, auprès des primats orientaux qui gouvernaient les églises schismatiques des jacobites et des nestoriens, et qu'il rapporta au pape cinq épîtres contenant la profession de foi de ces prélats. On le trouve vers la fin de l'année 1248 dans l'île de Chypre, où passait le roi Louis IX allant à la terre sainte, et où arrivait aussi le nommé David, qui se disait nonce du chef des Tartares, Ercalthay ou Elche-tay Yven. André reconnut David pour l'avoir vu dans l'armée des Tartares, et traduisit au roi, en langue latine, les paroles de cet envoyé, ainsi que les lettres dont il était porteur. Comme David annonçait qu'Ercalthay et le grand khan se montraient dévoués au christianisme, qu'ils étaient même déjà baptisés, saint Louis chargea André de Longjumeau et six autres envoyés de se rendre en toute hâte auprès du souverain de la Tartarie, auquel ils avaient à offrir de magnifiques présents. Ils partirent le 25 janvier 1249; mais lorsqu'ils arrivèrent au terme de leur long voyage, le grand khan, qu'ils nommaient *Ken-Can*, ou *Kuine*, venait de mourir, et sa veuve Chamis, qui le remplaçait, n'était nullement disposée à favoriser les chrétiens. André eut avec cette reine un entretien qui ne lui laissa aucun espoir de réussir dans sa mission. Il prit alors le parti d'aller rejoindre Louis IX à Saint-Jean-d'Acre. Il se trouvait dans cette ville en 1253, quand le cordelier Guillaume de Rubruquis se disposait à un nouveau voyage en Tartarie. Guillaume, avant son départ, reçut d'André des renseignements dont il profita, sans cependant obtenir plus de succès à la cour de Tartarie. Le nouveau khan, appelé Mangu, renvoya Rubruquis, en le chargeant de remettre à Louis IX des lettres où David était traité d'imposteur. Peut-être ce David n'avait-il été qu'un espion.

On ne sait rien de ce que devint André après 1253. Il est probable qu'il a écrit les relations de ses voyages et de ses légations; mais il ne reste de lui qu'une lettre à saint Louis, transmise à la reine Blanche par ce monarque, et la traduction latine de l'épître vraie ou supposée d'Ercalthay, épître dont Bergeron a inséré une version française dans sa collection d'anciens voyages en Asie. Plusieurs auteurs du treizième siècle, Gautier, Cornut, Vincent de Beauvais, Rubruquis, Guillaume de Nangis, Bernard Guidonis, ont fait mention d'André de Longjumeau.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. [illegible].

*ANDRÉ (*Nicolas*), chirurgien français, né à Dijon en 1704, mort vers 1780. Il fit ses études

à Montpellier, et s'établit à Versailles. Outre plusieurs écrits sur l'usage des bougies dans les maladies syphilitiques, on a de lui : *Observations pratiques sur les maladies de l'urètre, et sur plusieurs faits convulsifs, et la guérison de plusieurs maladies chirurgicales*; Paris, 1756, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine*.

* **ANDRÉ** (*Rodolphe*), agronome et économiste allemand, fils de Christian-Charles, né à Gotha le 16 janvier 1792, mort à Tischnowitz en janvier 1825. Il avait à peine dix-sept ans quand il commença en Moravie sa carrière d'agriculteur praticien, qu'il continua ensuite en Bohême. En 1814, il eut la direction des domaines de Raitz et de Blansko, appartenant au prince de Salm; et, quelques années après, on lui confia l'administration des domaines plus étendus de Tischnowitz, dans la basse Autriche. Le grand mérite d'André est d'avoir le premier approfondi et bien décrit l'art difficile de perfectionner les races, et d'en créer de nouvelles et de constantes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Darstellung der vorzüglichsten landwirthschaftlichen Verhaeltnisse*, etc. (Exposé des principales situations de culture sous le rapport du sol); Prague, 1815, 1 vol. in-8° : c'est un manuel destiné à l'agriculteur praticien; la 3e édition, qui a paru en 1831, est enrichie de notes par A. Rieger; — 2° *Anleitung zur Veredlung des Schafviehes*, etc. (Instructions pour l'amélioration des races ovines); 1 vol., Prague, 1816 : la 2e édition, publiée en 1826, contient des annotations d'Elsner; — 3° *Ueber die Verwaltung*, etc. (Sur l'administration des domaines en Bohême, en Moravie et en Autriche); Prague, 1820, 1 vol. grand in-8°; — 4° *Kurzgefasster Unterricht über die Wartung des Schafviehes*, etc. (Instruction abrégée pour les soins à donner aux moutons). Cet ouvrage, publié par les soins de la Société impériale d'agriculture de Moravie, est une espèce de catéchisme du berger.

E. JACQUEMIN.

Conversations-Lexicon.

ANDRÉ BARDON. *Voy.* DANDRÉ.

ANDRÉ *de Saint-Nicolas*, religieux carme, né à Remiremont en Lorraine vers 1650, mort à Besançon en 1713. On a de lui : 1° *De Lapide sepulchrali, antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus, Vesuntione, in Sancti Joannis Evangelistæ basilica, recens posito*; Besançon, 1693, in-12; — 2° *Lettres en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté*; Dijon, Micard, 1698, in-12 : l'auteur y combat l'opinion du P. Dunod sur la situation de l'ancienne ville d'Avenches (*Aventicum*), près du lac d'Antre, aux environs de Moirans; — 3° plusieurs ouvrages manuscrits conservés à la bibliothèque de Besançon.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — *Journal des savants*, 1697, p.

* **ANDRÉ** ou **ANDREAS** *de Staffelstein*, bénédictin allemand, du monastère de Saint-Michel à Bamberg, mort en 1502. Ses ouvrages sont : *Chronicon Monasterii Sancti Michaelis, prope Bambergam*, en manuscrit de la bibliothèque royale de Munich; — *Opus ingens de sanctis et viris illustribus ordinis Sancti Benedicti*, en manuscrit à Munich : un extrait de cet ouvrage (*Acta sanctæ Athumodæ*, abbesse de Gandersheim) a été inséré par Pez dans son *Thesaurus*, tom. I, 63; — *Vita B. Ottonis, episcopi Bambergensis*, publiée par J. Gretser, dans son ouvrage *De divis Bambergensibus*, et dans part. X de ses ouvrages; Ingolstadt, 1611, in-4°. On en trouve une traduction en italien dans Maffei, *Vite di XVII Confessori di Christo*. Ziegelbauer fait mention de plusieurs autres ouvrages d'André, subsistant en manuscrits à Bamberg et dans d'autres bibliothèques.

Ziegelbauer, *Historia rei literariæ ordinis Sancti Benedicti*, I, 502. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

* **ANDRÉ** ou **ANDREÆ** (*Thierri-Ernest*), peintre courlandais, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui des portraits et des tableaux d'histoire estimés. Heineken fait l'éloge de plusieurs ouvrages d'André, qui se trouvent à Brunswick.

Heineken, *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen.*

ANDRÉ (*Tobie*), médecin allemand, né à Brême le 11 août 1633, mort à Franeker le 5 janvier 1685. Il étudia à Duisbourg, à Leyde, à Groningue, et fut reçu en 1659 docteur en philosophie et en médecine à Duisbourg. En 1669 il fut appelé à Bois-le-Duc, et passait pour avoir le secret de garantir les cadavres de la putréfaction. Quelque temps après, il fut nommé professeur à Franeker. L'université s'opposa à cette nomination; et, quoique André se fût justifié de certains soupçons qu'on avait conçus contre lui, l'ordre des états fut révoqué, et il n'obtint point la chaire à laquelle il avait été appelé. En 1674 il passa à Francfort-sur-l'Oder, pour y enseigner la médecine; mais bientôt les curateurs de l'Académie de Franeker le rappelèrent dans cette ville le 11 juillet 1680; et, le 11 janvier de l'année suivante, il vint y remplir la chaire de philosophie. Pendant les quatre années qu'il occupa cet emploi, il soutint de toutes ses forces la physique de Descartes, comme avait déjà fait Abraham von Galich, son prédécesseur. André fut un des admirateurs de Louis de Bils, et publia à ce sujet : *Breve extractum actorum in cadaveribus Bilsiana methodo præparatis*; Duisburgi, 1659, in-4°; Marpurgi, 1678, in-4°; — *Bilanx exacta Bilsianæ et Clauderianæ balsamationis*; Amstelodami, 1682, in-12; opuscule dirigé contre Gabriel Clauder, médecin du duc d'Altenbourg, qui avait fait imprimer, en 1679, un écrit par lequel il prétendait prouver que sa manière d'embaumer,

ne cédait en rien à celle de Louis de Bils. On attribue à ce médecin : *De concoctione ciborum in ventriculo;* Francfurti, 1675, in-4° ; — *Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentia in corpora;* Amstelodami, 1691, in-12.

Biographie médicale. — Adelung, Suppl. à Jöcher.

ANDRÉ, surnommé *Sylvius*, c'est-à-dire *Du Bois*, chroniqueur français, vivait dans la deuxième moitié du douzième siècle. Il était prieur de Marchiennes, dans le pays d'Ostravant, diocèse d'Arras. Il n'est connu que par une chronique abrégée des rois de France, qui a pour titre : *De gestis et successione regum Francorum;* elle est divisée en trois livres, un pour chacune des trois races ; et chaque livre est subdivisé en chapitres, selon le nombre de rois qui composent les trois dynasties. André ne s'est pas contenté de nous donner l'histoire des rois de France, il a voulu faire connaître leur origine, et pour cela il remonte, comme tant d'autres chroniqueurs du moyen âge, jusqu'à Priam et au siége de Troie ; mais il a du moins le mérite d'être fort succinct dans cette partie. Il a dédié son ouvrage à Pierre, évêque d'Arras, qui lui avait commandé ce travail. Dans l'épître dédicatoire qui sert de préface, il déclare que les principaux auteurs qu'il a suivis sont Grégoire de Tours et Sigebert, continué par Anselme de Gemblours jusqu'à l'année 1136 ; mais il ne se borne pas à ces deux auteurs, ni à donner seulement l'histoire des rois : il y a entremêlé tout ce qu'il a pu découvrir touchant l'histoire ecclésiastique et civile de la France, de l'Artois et du reste des Pays-Bas. Cet ouvrage a été cité comme une autorité. Guillaume, abbé d'Andres, dans le Boulonais, qui écrivait au commencement du treizième siècle, l'a inséré tout entier, depuis l'année 1091, dans la chronique de son monastère.

Raphaël de Beauchamp, autre moine de Marchiennes, a publié la chronique d'André en un volume in-4° de plus de 1200 pages, imprimé à Douai en 1633 chez Pierre Bogard, avec des prolégomènes, des observations en tout genre, des paralipomènes, des appendices, etc. C'est ainsi que d'un opuscule assez mince, d'une chronique sèche et décharnée, on est venu à bout de faire un gros livre, sous le titre de *Synopsis franco-merovingica.*

Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 87.

ANDRÉ (*Yourévitch*), grand-duc de Russie, né à Suzdal en 1110, assassiné le 29 juin 1174. Il était fils de Youri ou George Vladomirovitch, prince souverain de Kiev. A la mort de son père (1157), il ne fit aucune tentative pour lui succéder dans le royaume de Kiev, dont la possession était disputée par les autres princes indépendants ; il se contenta du duché de Souzdal, dont il agrandit la capitale, Wladimir, fondée par son aïeul Wladimir Monomaque. Il exila ses frères, avec leur mère et avec les seigneurs rebelles, à Constantinople, où ils furent accueillis par l'empereur Manuel Comnène. Il remporta ensuite sur les Bulgares une victoire complète (1166), et réduisit en cendres plusieurs villes. En même temps il donna à son fils Mstislav le commandement d'une forte armée qui s'empara de Kiev et pilla cette ancienne capitale. L'année suivante (1170), Mstislav assiégea Novgorod, dont les habitants, après une longue résistance, finirent par se soumettre. André devint, par ces diverses conquêtes, le plus puissant des seigneurs russes. Mais par cela même il excita la jalousie des autres seigneurs, et il tomba bientôt sous le fer des assassins. La populace pénétra dans le palais de Bogolynbovo, près Wladimir, et en tira le cadavre pour le traîner dans les rues. Les habitants de Wladimir conservèrent longtemps la mémoire de l'anniversaire (24 juin) de cet horrible assassinat. C'est encore une tradition parmi eux, que les meurtriers jetés dans un lac voisin par ordre de Michel, frère d'André, en furent rejetés par l'eau, et se changèrent en îlots flottants (îlots de tourbe qu'on voit sur ce lac), et qu'on entend leurs gémissements à minuit.

Sous le règne d'André, la Russie était divisée en au moins dix royaumes indépendants, qui devaient devenir facilement la proie des Tartares.

Ustrialov, *Runkaya Istoriya.*

ANDRÉ D'ARBELLES, publiciste français, né à Montluel vers 1770, mort le 28 sept. 1825. Il étudia à Lyon, et vint fort jeune à Paris chercher fortune. Secrétaire du comte de Clermont-Tonnerre, il émigra en 1792, et servit dans l'armée des princes sous le nom de *M. de Montluel* (1). En 1798 il fut attaché à Talleyrand, et nommé, en 1808, historiographe du ministère des relations extérieures. A cette époque il changea son nom contre celui *d'Arbelles*. Plus tard, il devint un ardent royaliste, et fut nommé, sous Louis XVIII, préfet de la Mayenne, et, sous Charles X, préfet de la Sarthe. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Précis des causes et des événements qui ont amené le démembrement de la Pologne*, formant l'introduction des *Mémoires sur la révolution de Pologne* (par le général de Pirton), *trouvés à Berlin;* Paris, 1806, in-8° ; — *Réponse au manifeste du roi de Prusse ;* Paris, 15 novembre 1807, in-8° ; — *De la Politique et des progrès de la puissance russe ;* Paris, 1807, in-8° ; — *Que veut l'Autriche?* Paris, 1809, in-8° ; — *Tableau historique de la politique de la cour de Rome depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours ;* Paris, 1810, in-8°. cet ouvrage est une justification des actes de Napoléon s'emparant des États du pape ; — *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres ;* Paris, imprimerie impériale, 1810, in-8°. Selon Barbier (*Dictionnaire des anonymes*), ces ouvrages sont dus à M. Lesur.

(1) Il était frère cadet de *Claude André*, évêque de Quimper, fils d'un marchand de blé à Montluel, mort chanoine de Saint-Denis le 26 août 1818.

Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 88. — *Le Moniteur universel*, 1825, p. 1353, 1380. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, t. II, p. 191.

ANDRÉ (*Yaroslawitch*), prince de Wladimir, né vers le commencement du treizième siècle, mort le 14 novembre 1264. Il était le fils de Jaroslaf II, et frère cadet du célèbre Alexandre Newski. Il devint, en 1249, vassal de Batou-Khan, chef des Tatars-Mogols. Déjà, l'année suivante, il avait essayé de secouer le joug; mais il fut complétement battu, et obligé de s'enfuir de la Russie. En 1257, à la mort de Batou-Khan, il rentra dans son pays, obtint son pardon du successeur de Batou, et vécut dans la soumission, comme prince de Souzdel. Voyez, pour plus de détails, BATOU et ALEXANDRE NEWSKI.

Entsiklopedechescky-Lexicon, II, p. 282.

ANDRÉ (*Yves-Marie*), philosophe et théologien français, né le 22 mai 1675 à Châteaulin, en basse Bretagne, mort à Caen le 26 février 1764. Il entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, et occupa depuis 1726 la place de professeur de mathématiques à Caen. Le P. André s'acquit une grande réputation par l'*Essai sur le beau*, qui parut en 1741, in-12. Il était grand admirateur de saint Augustin, et avait eu même le projet d'en composer la vie. Sincèrement attaché aux maximes de l'Église gallicane, il trouvait étrange qu'on laissât aux moines la liberté de former dans l'État un parti pour les doctrines ultramontaines. Quoique soumis aux décrets de Rome sur le jansénisme, il voulait que chacun gardât le silence sur des questions si vivement controversées. On voit, par sa correspondance avec l'abbé de Marbœuf, qu'il blâmait les procédés de ses confrères contre le cardinal de Noailles. Admirateur de la doctrine du P. Malebranche, il eut avec ce célèbre philosophe une correspondance très-suivie, qui ne finit qu'à la mort de ce dernier. Les sentiments du P. André eurent bientôt du retentissement. On l'accusa d'être un novateur en philosophie, et d'avoir une doctrine suspecte en théologie. Il fut éloigné des charges, dépouillé de celles qu'il possédait, changé de lieu de résidence, menacé d'un exil rigoureux; mais rien ne fut capable de l'ébranler dans ses opinions. Il disait plaisamment à ce sujet : « Je « ne saurais faire comme le P. Dutertre, qui, « en vertu de la sainte obédience, s'est couché « le soir malebranchiste, et s'est levé le matin « bon disciple d'Aristote. » A la suppression de l'ordre des jésuites, le P. André se retira chez les chanoines réguliers à Caen; et le parlement de Rouen pourvut honorablement à ses besoins. C'est dans cette retraite qu'il termina paisiblement sa longue carrière. L'abbé Guyot, son ami, a recueilli ses œuvres, qui ont été imprimées à Paris en 1766, 5 vol. in-12.

Sabatier de Castres, *les trois Siècles de la littérature française*, t. I, p. 161. V. Cousin *introd. précédant les œuvres philos. du P. André*.

ANDRÉ (l'abbé), écrivain ecclésiastique, natif de Marseille, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut bibliothécaire du chancelier d'Aguesseau, et fit, pendant plusieurs années, partie de la congrégation de l'Oratoire. Il ne voulut, par modestie, mettre son nom sur aucun des ouvrages qu'il a publiés. On lui attribue les écrits suivants : *Lettres à l'abbé Prévost, concernant les missions du Paraguay;* 1758, in-12; — *la Divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau;* Paris, 1768, 2 parties in-12 : la première partie, qui avait paru en 1762, sous le titre de *Réfutation du nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau, intitulé* ÉMILE, etc.; in-8° et in-12, est seul l'œuvre d'André; la seconde partie a été rédigée par D. Deforis; — *l'Esprit de M. Duguet*, ou *Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages;* Paris, 1764, in-12; — *la Morale de l'Évangile en forme d'élévation à Dieu*, ou *la Religion du cœur, avec le tableau des vertus chrétiennes d'un grand magistrat* (le chancelier d'Aguesseau); Paris, 1786, 3 vol. in-12; — *Lettres à l'auteur des Lettres pacifiques* (sans date), in-12. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes.*). C'est aux soins d'André que l'on doit la publication des œuvres du chancelier d'Aguesseau; Paris, 1759-1790, 13 vol. in-4°. On lui doit aussi une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, avec des augmentations et une table, etc.; Paris, 1783, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes*.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *Voy.* CASTAGNO.

ANDRÉ VANNUCCHI, dit ANDRÉ DEL SARTO. *Voy.* VANNUCCHI.

ANDRÉ (le père CHRYSOLOGUE). *Voy.* CHRYSOLOGUE.

ANDRÉ (le maréchal SAINT-). *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

ANDRÉ. *Voyez* MURVILLE.

ANDRÉ. *Voyez* DANDRÉ.

ANDRÉA. *Voyez* NERCIAT.

ANDREA, prêtre italien, né à Bergame, vivait vers la fin du neuvième siècle. Il est l'auteur d'une chronique publiée par Muratori dans ses *Antiquitates italicæ medii ævi*, sous ce titre : *Andreæ Presbyteri Itali scriptoris seculi noni chronicon breve hactenus ineditum ab anno DLXVIII usque ad mortem Ludovici II*, etc. Muratori s'est trompé en donnant cet ouvrage comme inédit, car Menckenius l'avait déjà publié dans ses *Scriptores Rerum Germanicarum*; Leipzig, 1728, in-fol., tom. I. Il a été inséré aussi par Pertz, dans les *Monumenta Germanica historica*, Hanovre, 1830, in-fol., tom. III. Dom Bouquet en a donné des extraits dans le *Recueil des historiens des Gaules*, tom. VII.

Muratori, *Ant. Ital.* vol. I. — Mazzuchelli, *Scrit. d'Ita.*

***ANDREA**, moine de Vallombrosa, abbé de San-Fedele-di-Strami, dans le diocèse d'Arezzo, mourut en 1106. Andrea se trouva à Parme en 1061, lorsque Cadolo, évêque simoniaque de ce siége, fut élu pape en opposition à Alexandre II,

Andrea s'opposa violemment à cette élection, et fut exilé de la ville par le clergé. Ses ouvrages sont : *Sancti Arialdi vita*, insérée dans Puricelli, *de Sanctis Martyribus*, etc.; Milan, 1657, in-fol.; — *Epistolæ ad Syrum, presbyterum Mediolanensem*; — *Vita sancti Johannis Gualberti*, insérée dans le vol. III des *Acta Sanctorum*.

Affo, *Memorie degli scrittori Parmigiani*, I, 48. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*. — Ughelli, *Italia sacra*.

ANDREA *de Nerciat*. *Voy*. NERCIAT.

ANDREA de *Pise*, ou *Pisano*, sculpteur et architecte italien, né à Pise, en 1270, mort à Florence en 1345. Il étudia sous Nicola et Giovanni Pisani. A l'exemple de ces deux artistes, regardés comme les pères de la sculpture moderne, il abandonna le style gothique pour imiter les bas-reliefs antiques que les Pisans avaient rapportés de la Grèce. Ses premières œuvres, exécutées à Pérouse et à Pise, sous la direction de ses maîtres, attirèrent l'attention des Florentins, qui le chargèrent de travailler à la cathédrale de Sainte-Marie del Fiore, avec Arnolfo Lapo et Giotto di Bondone. Il décora la façade de Sainte-Marie de plusieurs belles statues, entre autres, un Boniface VII, un Saint-Pierre et un Saint-Paul. Ces précieux ornements furent enlevés en 1586, quand on voulut donner à la cathédrale une décoration plus moderne, et dispersés en plusieurs endroits de Florence; on en voit encore aujourd'hui quelques-uns dans les jardins de Valfonda et della Poggia Impériale. A la mort d'Arnolfo da Lapo, Andrea fut nommé surintendant des travaux publics de Florence, et éleva la forteresse de la Scarperia, dans le défilé de Mugello. Les bas-reliefs des portes du baptistère de Saint-Jean à Florence sont le chef-d'œuvre du Pisano. Il les exécuta sur les dessins de Giotto et y travailla huit ans, de 1331 à 1339, comme l'a prouvé Cicognara. La vie entière de saint Jean Baptiste est représentée en vingt compartiments. Sur les autres panneaux sont ciselées de petites figures, appelées *Vertus*. Bien que cet ouvrage ne puisse soutenir la comparaison avec les fameuses portes que Lorenzo Ghiberti exécuta pour le même édifice, et qui lui valurent le mot si connu de Michel-Ange : « Ce sont les portes du Paradis », il est impossible de ne pas admirer dans Andrea la simplicité, le sentiment, la grâce, et beaucoup d'habileté pour son temps. Les portes du Pisano, enlevées pour faire place à celles de Ghiberti, sont posées aujourd'hui à l'une des faces latérales du baptistère.

Cicognara, *Storia della scultura*.

ANDREA (*Jean*), savant prélat italien, né à Vigevano en 1417, mort vers 1480. Son nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*. Il étudia à Mantoue sous le célèbre Vittorino de Feltre, et eut, dans la première partie de sa vie, beaucoup à souffrir de la misère. Une place de secrétaire près du cardinal Nicolo di Cusa commença à lui assurer une meilleure position. Après avoir parcouru diverses universités étrangères, il fut nommé d'abord évêque d'Acciani en Corse, puis transféré par le pape Paul II à l'évêché d'Aleria dans la même île, vers 1469. Son épitaphe nous apprend qu'il fut de plus référendaire, bibliothécaire et sécrétaire du pape Sixte IV. Trithème attribue à Andrea quelques commentaires sur la quatrième Décrétale et deux traités, l'un, *de usu Feudorum*, l'autre *de Appellationibus*. Mais Mazzuchelli pense que Trithème a confondu l'évêque Andrea avec le canoniste Jean d'Andrea. Zettner le donne aussi pour l'auteur d'un volume d'épîtres imprimées à Venise. Le grand mérite d'Andrea, c'est d'avoir dirigé les éditions d'auteurs classiques faites à Rome par Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz; savoir : en 1467, *les Lettres familières* de Cicéron; — en 1469, *les Métamorphoses* d'Apulée; *les Nuits attiques* d'Aulu-Gèle; *les Commentaires* de César; *les Décades* de Tite-Live; la première traduction latine de Strabon; *les Œuvres* de Virgile; — en 1470 : l'*Histoire-Naturelle* de Pline; *les Épîtres* de Saint-Jérôme; *les Epîtres* et *Discours* du pape saint Léon; *les Institutions oratoires de* Quintilien; *les Douze Césars* de Suétone; *le Commentaire* de saint Thomas d'Aquin sur les quatre évangélistes; — en 1471 : *les Épîtres* de saint Cyprien; *la Bible* en latin; Silius Italicus, *Poëme sur la seconde guerre punique*; *les Discours* de Cicéron; *les Œuvres* d'Ovide; *les Commentaires* de Nicolas de Lyra sur la Bible, 5 vol. in-fol. Les quatres derniers volumes ne parurent qu'en 1472. Pour la révision de tous les passages grecs, Jean Andrea se fit assister par Théodore de Gaza.

Ami zélé des lettres, Andrea s'exprime ainsi dans la préface, adressée au pape Sixte IV (tome I des *Commentaires* de Lyra) : « J'ai toujours pensé qu'il était du devoir des souverains, quels qu'ils fussent, d'accorder des éloges aux savants, attendu qu'excités par ces éloges ils s'efforcent de confirmer la bonne opinion, même exagérée, qu'on a de leur mérite, par des œuvres que, livrés à eux-mêmes, ils n'auraient jamais entreprises. » Ailleurs il nous donne la liste des ouvrages imprimés par Sweynheym et Pannartz, et le nombre du tirage de chaque édition, qui ne dépasse pas trois cents exemplaires. Il sollicite vivement Sixte IV de secourir ces imprimeurs, « écrasés sous le poids de tant de papiers, et dont la voix suppliante sera bientôt celle des trépassés, si la générosité du pape ne leur vient en aide. »

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*. — A. Firmin Didot, *Essai sur la typographie*; Paris, 1851, p. 631.

ANDREA (*Alexandre* D'), littérateur italien, né à Barletta (royaume de Naples) en 1519, a écrit un ouvrage historique intitulé *Della Guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli nel pontificato di Paolo IV, l'anno* 1556 *et* 1557, *ragionamenti*, etc.; Venise 1560, in-4° (Ruscelli). Cet ouvrage fut réimprimé en 1613, et traduit en espagnol en 1589. Toppi, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, ajoute que

d'Andrea avait aussi traduit le livre de l'empereur *Léon sur l'Art de la guerre*, et qu'il y avait ajouté de très-beaux discours; mais cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, n'a jamais été imprimé.

Toppi. *Biblioteca napoletana.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Orlandi, *Origine della stampa*, p. 300. — Tafuri, *Scrittori di Napoli*, t. III. — Argelati, *Bibliotheca degli Volgarizzatori.* — Ginguené.

* **ANDREA** (*François* DE), jurisconsulte napolitain éminent, né le 24 février 1625, mort le 10 septembre 1698. Mazzuchelli cite de lui : *Super Secretariorum apostolicorum suppressione ;* Rome, 1682, in-fol., ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANDREA (*Onuphre* D'), poëte napolitain, mort vers 1650. Selon Crescimbeni, il montra, tout en écrivant à la manière de Marini, une connaissance assez étendue des anciens, qu'il aurait dû imiter plus souvent. Le P. Quadrio le donne pour un des meilleurs et des plus judicieux poëtes de son temps. On a d'Andrea : *Aci, poema, canti VIII, in ottava rima;* Naples, 1628, in-12; — *L'Elpino, favola boschereccia;* Naples, 1629, in-12; — *Poesie, non altre volte date in luce*, 1re partie; Naples, 1631, in-12; 2e partie; Naples, 1634, in-12; — *La Vana Gelosia, commedia;* Naples, 1635, in-12; — *Discorsi in prosa, della Bellezza, dell' Amicizia, dell' Amore*, etc.; Naples, 1636, in-4°; — *Italia liberata*, poëme héroïque sur la destruction du royaume des Lombards, en vingt chants; Naples, 1646-1647, in-12. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Crescimbeni, *Ist. dell. volg. poes.*, vol. IV.—Quadrio, *Storia d'ogni poes.*, vol. II.

* **ANDREA** (*Zoan* ou *Jean*), graveur italien, vivait au commencement du seizième siècle. Il était contemporain de Mantegna, dont il copia les tableaux. Ses gravures sont rares et fort estimées : Bartsch en nomme trente-trois. La plus remarquable et la plus grande est une allégorie de *Mercure et de l'Ignorance.*

Il exista encore deux autres artistes italiens du nom d'Andrea : *Nicolo di Andrea*, peintre et graveur, né à Ancône en 1556, mort en 1604 à Ascoli; et *Alessandro di Andrea*, mort en 1771, qui gravait très-correctement à l'eau-forte plusieurs des dessins de Solimena, son maître.

Zani, *Materiali*, etc. — Ottley, *Early history of engraving.* — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc. — Bartsch, *le Peintre-graveur.* — Cumberland, *Critical catalogue*, etc. — Gandellini, *Notizie istoriche degl' intagliatori.*

ANDRÉADE (*Fernand* D'). *Voy.* ANDRADA.

* **ANDREÆ** (*Abraham*), théologien controversiste, archevêque d'Upsal, natif d'Angermannland, mort en 1607. D'abord recteur de l'université de Stockholm, il irrita par son opposition le roi Jean, fils de Gustave-Wasa, qui voulait rétablir le catholicisme en Suède, et il essaya de soulever le clergé protestant. Pour échapper à la prison, il se réfugia en Allemagne, et passa treize ans à Hambourg et à Lubeck : ce fut dans cet intervalle qu'il publia la plupart de ses ouvrages. En 1593, après la mort du roi Jean et pendant l'absence de Sigismond, successeur de Jean, qui était en même temps roi de Pologne, le clergé de Suède se rassembla à Upsal, et résolut de maintenir la confession d'Augsbourg ; Andreæ fut unanimement élu pour archevêque. Le roi Jean-Sigismond, à son arrivée à Stockholm, fut obligé de ratifier ce choix, et de consentir à ce qu'un archevêque protestant prononçât le discours funèbre de son père catholique. Andreæ couronna ensuite Sigismond et sa femme, princesse d'Autriche. Peu de temps après, il fut chargé par le duc Charles, prince régent du royaume, de visiter le pays et de rétablir les affaires de l'Église, troublées par de longues dissensions. Dans cette tournée il souleva par ses rigueurs l'indignation du peuple, et encourut le blâme du régent. Accusé de plus, en cette circonstance, d'entretenir des rapports secrets avec le roi Sigismond, alors en Pologne, au détriment du royaume de Suède, il fut privé de sa dignité et de ses charges ecclésiastiques, et emprisonné dans le château de Gripsholm, où il mourut. Les principaux écrits d'Andreæ sont : *Scriptum contra Liturgiam*, publié en 1579 ; — *Forum Adiaphororum;* Wittenberg, 1587, in-8° : l'auteur y combat les adiaphoristes, qui soutenaient que beaucoup de cérémonies religieuses étaient ἀδιάφορα, c'est-à-dire *indifférentes ;* — *Apologia pro Fuga ex regno Sueciæ;* Hambourg, in-8°. — Andreæ traduisit aussi en suédois un commentaire des prophéties de Daniel par Draconitis, et publia plusieurs ouvrages de son beau-père Laurentius Petri de Nerike, en suédois et en latin, avec des notes.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sveogothica*, I, 62. — Gezelius, *Biographiskt Lexicon öfver Svenska-Män*, I, 15-17. — Baazius, *Inventorium ecclesiæ Sveogothorum*, 422, 485, 538, etc. — Scheffer, *Svecia literata*, p. 32. — J. Moller, *Cimbria literata*, II, 39. — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, I, 36, 601.

* **ANDREÆ** ou **ANDRESSON** (*Gudmund*), écrivain islandais, né vers 1630 à Biard, dans le district de Midfiord, mort à Copenhague en 1654. Il était fils d'un fermier, et composa, fort jeune, un *Traité sur la Polygamie*, où il montrait que la polygamie n'était pas contraire aux lois divines. Ce traité circulait d'abord en manuscrit; car la seule imprimerie d'Islande se trouvait alors à Holum, dans la maison de l'évêque. L'auteur passa pour sorcier : on n'osa l'arrêter que pendant qu'il était endormi sur le bord de la mer, où il se livrait à la pêche. Il fut transporté à Copenhague et mis en prison. Il s'en échappa d'une manière miraculeuse; mais il fut arrêté, jugé, et reconnu innocent. Le roi Christian IV en prit soin, et lui fit faire ses études à l'université. Andreæ mourut par suite d'un excès de travail. Outre quelques poésies islandaises, il a écrit plusieurs ouvrages qui furent, après sa mort, achetés, mis en ordre et publiés par Jean Resenius. Les principaux ont pour titre : *Philosophia antiquissima Norvego-Danica, dicta Voluspa, alias*

Edda Sæmundi; Copenhague, 1683, in-4°; — *Lexicon-Islandicum, sive Gothicæ Runæ vel linguæ septentrionalis Dictionarium*; Copenhague, 1683, in-4°. F. H.

Finn. Jonsson, *Historia ecclesiastica Islandiæ*, t. III, p. 586. — Halfdan Einarsson, *Historia litteraria Islandica*, p. 9.

ANDREÆ (*Jean*), archiviste des comtes de Nassau, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui une histoire volumineuse de la maison de Nassau, où l'on trouve des documents intéressants sur la guerre de trente ans.

Adelung, Supplém. à Jöcher.

ANDREÆ (*Jean-Gérard-Reinhard*), pharmacien allemand, né à Hanovre le 17 décembre 1724, mort en 1793. Il étudia à Berlin, séjourna quelque temps en Angleterre, et fut lié d'amitié avec les savants les plus célèbres de son temps, tels que Muschenbroek, Franklin, de Luc, Gmelin, etc. En 1763 il visita la Suisse, d'où il adressa à ses amis une série de lettres sur les plantes, les minéraux, les eaux thermales de la Suisse. Ces lettres (*Briefe aus der Schweiz*) ont été publiées à Zurich, 1776, in-4°, avec planches. En 1765, le roi d'Angleterre le chargea d'examiner les principaux terrains du Hanovre, et le résultat de ses recherches parut en 1769, sous le titre de : *Dissertation sur un grand nombre de terres qui forment le sol des possessions allemandes de Sa Majesté Britannique, et sur leur emploi pour l'agriculture*. — On a en outre, de lui, quelques mémoires de physique et de chimie dans le *Magasin Hanovrien*. Il mourut fort regretté du monde savant et des pauvres.

F. H.

Ersch und Gruber, *Allgem. Encycl.*

ANDREÆ (*Tobie*), philosophe allemand, né le 19 août 1604, mort le 17 octobre 1676. Il fut professeur d'histoire et de langue grecque à l'université de Groningue, et avait adopté les doctrines de Descartes. On a de lui : *Methodi Cartesianæ Assertio opposita Jacobi Regii methodi Cartesianæ Considerationi theologicæ*; Groningen, 1653, 2 vol. in-8°; — *Brevis Replicatio brevi Explicationi mentis humanæ Regii opposita*; Amsterdam, 1653, in-12; — *Exercitationes II philosophicæ de angelorum malorum Potentia in corpora*; Amsterdam, 1691, in-12.

J. Mensinga, *Oratio funebris in Tobiam Andream*; Groningue, 1776, in-4°. — *Vitæ professorum Groningensium*, p. 124. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*.

ANDRÉANI (*André*), surnommé *Mantuano*, peintre italien et habile graveur en bois, confondu avec Altdorfer par la ressemblance de leurs monogrammes, naquit à Mantoue en 1540, et mourut à Rome en 1623. Parmi ses estampes et gravures, on cite comme les plus remarquables : *le Pavé de Sienne*, gravé d'après Beccafumi en 1587; — *le Déluge*, d'après le Titien; — *Pharaon submergé*, d'après le même; — *le Triomphe de Jules-César*, gravé en 1598 sur un dessin d'André Mantègne.

Baglione, *Vite de pittori*, etc. — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*. — Huber, *Manuel des amateurs*. — Bartsch, *le Peintre-graveur*.

* **ANDREAS**, archevêque de Crain en Carinthie, l'un des précurseurs de Luther, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Envoyé, par l'empereur Frédéric III, auprès du pape Sixte IV, il fut scandalisé des choses qu'il voyait à la cour de Rome. Il se hasarda à démontrer au pape et aux cardinaux la nécessité d'une réforme dans leurs mœurs et dans la discipline ecclésiastique. Le pape, loin de s'en irriter, loua d'abord le zèle tout chrétien de l'archevêque. Mais comme André insista davantage, le pape résolut de mettre fin à tant d'importunité. L'archevêque fut donc emprisonné en 1482, et relâché bientôt par l'intervention de l'empereur. Dès qu'il fut mis en liberté, il s'empressa d'aller à Bâle, essayant d'y réunir un nouveau concile pour faire cesser les scandales de la cour papale. Il en appelait au concile de Constance, qui par un décret avait demandé des assemblées périodiques de l'Église pour remédier aux abus; en même temps il protestait contre le pape, l'accusant de simonie, de népotisme, et de corrompre la religion par l'introduction de cérémonies païennes. Il envoya cette protestation à toutes les cours de la chrétienté. Le clergé le fit passer pour fou, tandis que l'opinion publique et les universités sympathisaient avec le hardi réformateur. Le pape l'excommunia, ainsi que tous ceux qui lui donneraient asile.

Dans cette conjoncture délicate, Bâle demanda l'avis de l'empereur. Celui-ci invita André à s'excuser de ce qu'il avait porté atteinte à la prérogative du pouvoir temporel en convoquant un concile sans la sanction impériale. Le pape essaya de gagner Bâle par la voie de la persuasion, pendant que son légat mit cette ville en interdit. Mais cet interdit ne fut observé que par les carmes déchaussés, qui pour cela manquèrent de mourir de faim, parce que les habitants leur refusaient l'aumône. Cependant Andreas persista dans sa résolution, se défendant par des arguments solides. Il s'ensuivit une longue procédure remarquable par son sujet, comprenant, d'un côté les réclamations du pape, de l'autre celles de l'empereur. Enfin la cour de Rome l'emporta : Andrea fut sommé de se rétracter. On lui donna trois jours pour se décider : comme il resta inébranlable, on l'emprisonna; et au bout de quelques mois on le trouva pendu dans sa prison, l'an 1484, le jour même, dit-on, où Luther vint au monde. Son corps fut mis dans un baril, et jeté dans le Rhin par la main du bourreau. F. H.

Müller, *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, 296-298. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

* **ANDREASI** (*Hippolyte*), peintre italien, natif de Mantoue, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il était élève de Jules Romain. On a de lui quelques tableaux estimés d'après les modèles de son maître.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*, etc.

* **ANDREEVSKY** (*Étienne-Semenovitch*), médecin russe, mort le 19 décembre 1818. Il servit d'abord comme chirurgien dans l'armée, devint membre du collége impérial de médecine en 1792, traça les premiers réglements du système de quarantaine en Russie, organisa les écoles de médecine à Saint-Pétersbourg et à Moscou, et fit exempter les étudiants du service militaire. En 1807, il devint ministre des finances, et mourut gouverneur d'Astracan. H.

Entsiklopedechesky-Lexicon, I, 318; II, 278.

* **ANDREEVSKI** (*Ivan-Samoylovitch*), médecin russe, mort en 1809. Il étudia à Kiev, et devint professeur à l'université de Moscou. Outre plusieurs traductions, on a de lui: *Dissertatio inauguralis medica, sistens observationes anatomicas susceptionem intestinorum verminosam illustrantes;* Moscou, 1803, in-4°; — *Kratkæ nachertani anatomii domashnuikh zhivotnuikh* (Essai d'anatomie des animaux domestiques); Moscou, 1804.

Entsiklopedechesky-Lexicon, II, 274.

ANDREHAN, ANDREYHEN ou **ANDENEHAN** (*Arnoul*, sire D'), maréchal de France, vivait dans le quatorzième siècle. Il se signala dans plusieurs combats contre les Anglais et les Espagnols sous les règnes de Jean et Charles V, fut emmené deux fois prisonnier en Angleterre, et une troisième fois en Espagne, en 1367; revenu en France, il remit à Charles V la charge de maréchal de France que lui avait confiée le roi Jean; mais bientôt, fatigué d'une trop longue inaction, il se rendit en Espagne avec Duguesclin, et y mourut en 1370.

Anselme, *Histoire généalogique de la maison royale de France, des grands officiers de la couronne*, 1730, t. VI, p. 751; t. VIII, p. 204. — *Mémoires de Bertrand Duguesclin*, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France;* Paris, 1790, t. IV, p. 108.

ANDRÉI (*Antoine-François*), membre de la convention nationale, né en Corse vers 1740, mort en 1800. Il était attaché à l'opéra-buffa du théâtre de *Monsieur*, pour la composition de poemes en italien, ou la traduction des opéras de cette langue en français, lorsque les électeurs de Bastia le nommèrent, en septembre 1792, pour représenter leur département à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI il vota l'appel au peuple, la détention aussi longtemps que le salut public l'exigerait, et le sursis. Il siégeait avec les girondins, et fut au moment d'éprouver leur sort. Décrété d'accusation à la suite des événements du 31 mai 1793, il fut arrêté avec la majeure partie de ses soixante-douze collègues, et ne dut son salut qu'à la chute de Robespierre. Il rentra à la convention, et passa au conseil des cinq-cents lors de sa formation. Il en sortit en mai 1797, et mourut peu de temps après.

Biographie des Contemporains.

ANDREINI (*François*), de Pistoia, comédien célèbre, mari d'Isabelle de Padoue (*Voy.* l'article suivant), florissait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. La date de sa mort est inconnue; mais il vivait encore en 1616, comme on le voit par la préface des *Frammenti d'alcune scritture*, ouvrage de sa femme, qu'il prépara pour l'impression. A la fois acteur et auteur, il était avec Isabelle à la tête d'une troupe de comédiens appelés *les Jaloux* (*Gelosi*), troupe qui eut pendant quelques années une grande réputation en France et en Italie. Le rôle qu'il jouait avec le plus de succès était celui du *Capitano Spavento da valle inferna*, espèce de *Miles gloriosus*, et type des *Capitans* du Théâtre Français. En 1604, il perdit sa femme, et la réputation de sa troupe commença dès lors à décliner. Dans ses dernières années, il publia, *Le Bravure del Capitano Spavento*; Venise, 1607; ce sont soixante-cinq dialogues entre le capitaine fanfaron et son valet Trappola. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; l'édition de 1669 contient une seconde partie, composée de trente nouveaux dialogues. Les autres ouvrages de François Andreini sont: *l'Alterezza di Narciso*, comédie pastorale en vers; — *L'Ingannata Proserpina*, pièce en vers; — *Ragionamenti fantastici posti, in forma di dialoghi*, en prose.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANDREINI (*Isabelle*), poëte et comédienne italienne, née à Padoue en 1562, morte à Lyon en 1604. Elle épousa François Andreini, dont il est question dans l'article précédent, et se fit remarquer sur la scène autant que par son talent poétique, qui lui assigne un rang distingué dans l'histoire littéraire de son pays. Elle étudia même la philosophie et fit partie de l'Académie des *Intenti*, où, selon l'usage des académies d'Italie elle portait le titre de l'*Accesa* (l'Enflammée), qui donne une idée de son caractère enthousiaste, quoique sa conduite fût parfaitement irréprochable. Sa beauté n'était pas moins vantée. Comme Tullie d'Aragon, qui vécut vers la même époque, elle eut de nombreux admirateurs. Parmi ceux-ci se faisait surtout remarquer un neveu du pape Clément VIII, le cardinal Cintio Aldobrandini, qui lui témoigna la considération qu'elle méritait, et, en l'honneur duquel elle composa plusieurs poëmes. Isabelle vint aussi en France, où elle fut également accueillie par le roi, la reine et les principaux personnages de la cour. A sa mort, une médaille fut frappée en son honneur, avec cette légende: *Æterna Fama*. On a d'elle: *Mirtilla, favola pastorale;* Vérone, 1588 et Venise, 1616; ouvrage conçu dans le genre sinon avec le génie du Guarini. « C'est, dit M. Ginguené, la vengeance que l'Amour exerce contre un berger et une nymphe qui ont irrité son orgueil, et à cet effet il rend Tircis éperdûment amoureux d'Ardélie et Ardélie aussi éperdûment amoureuse d'elle-même. On la voit se mirer dans l'eau d'une fontaine; comme Narcisse elle se dit les mêmes douceurs: c'est Narcisse au sexe près, si l'être qui n'est

amoureux que de lui-même a un sexe; » — *Rime*; Milan, 1601 et 1696; — *Lettere*; Venise, 1607, in-4°, œuvre posthume; — *Fragmenti d'alcune scritture, raccolti da Francesco Andreini*; Venise, 1616; — des *Poésies* diverses dans les *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni seculo*; Venise, 1726, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Histoire litt. de l'Italie*, VI.

ANDREINI (*Jean-Baptiste*), poëte et comédien, fils de François et d'Isabelle Andreini, né à Florence en 1568, mort à Paris vers 1652. Acteur comme son père et sa mère, il vint en France et eut le bonheur de plaire au roi Louis XIII. Riccoboni, dans son *Histoire du théâtre italien*, le cite comme un homme de talent, tout en ajoutant que ses ouvrages ont les défauts du temps. Andreini écrivit un grand nombre de pièces, presque toutes oubliées aujourd'hui; mais il en est une dont le titre du moins est resté célèbre, c'est l'*Adamo*. Ce drame, comme le nom l'indique, a pour sujet la chute du premier homme. « Les principaux interlocuteurs, dit Ginguené, sont le Père-Éternel, Adam, Eve, l'archange Michel; des chœurs de séraphins, de chérubins, d'anges et d'archanges, Lucifer, Satan, Belzebuth, des chœurs d'esprits ignés, aériens, aquatiques et infernaux; les Sept-Péchés mortels, le monde, la chair, la faim, la mort, la vaine gloire et le serpent; mais il n'y a pas le moindre rapport entre l'imagination sublime de l'Homère anglais, et les conventions bizarres et mesquines à la fois d'Andreini. » Cependant le comte Napione et d'autres critiques ont pensé que Milton avait emprunté à l'*Adamo* l'idée de son *Paradis perdu*. C'était l'opinion de Voltaire, c'est aussi celle de M. Villemain. « D'après une anecdote racontée par Voltaire, dit ce critique éminent, c'est dans cette dernière ville (Milan) que Milton, ayant assisté par hasard à la représentation du drame italien d'un certain Andreini sur la Chute du premier homme, vit la grandeur d'un tel sujet et conçut le plan de son poëme. L'amour-propre anglais a repoussé cette origine, et le docteur Johnson a vivement contredit Voltaire. Cependant l'anecdote est vraisemblable : le drame cité existe, et même, ce que n'a pas dit Voltaire, la seconde scène du premier acte est un monologue de Lucifer apercevant la lumière du jour : on ne saurait donc nier que le mouvement et les pensées de ce morceau ne soient un faible crayon de la sublime apostrophe de Satan au soleil. Mais, qu'importent ces premières traces d'imitation effacées par l'enthousiasme du poëte, et perdues dans sa richesse? » On peut citer d'autres scènes du *Paradis Perdu* inspirées par l'*Adamo*, telles que la rage jalouse de Satan enviant le bonheur de l'homme, l'assemblée du Pandémonium, et le combat des Anges. Voltaire va jusqu'à dire que Milton vit jouer cette pièce à Florence : c'est une erreur évidente, puisqu'en 1613 Milton n'avait que cinq ou six ans; mais le poëte anglais put avoir connaissance de la pièce imprimée. Une magnifique édition de l'*Adamo* fut publiée avec des gravures d'après les dessins de Procaccini; Milan, 1613 et 1617, et dédiée à la reine de France. On cite encore d'Andreini quelques ouvrages de poésie ou de critique; — *Lo Specchio della commedia, ragionamento primo*; Paris, 1625; — *La Ferza, ragionamento secondo contro l'accuse date alla commedia, al sig. Marc-Antonio Morosini, Ambasciadore per la Republica di Venezia a Luigi XIII*; Paris, 1625. Ce sont deux apologies de la comédie telle qu'elle existait alors; — *L'Olivastro*, poëme en vingt-cinq chants sur les infortunes d'un poëte; Bologne, 1642; — *Cristo sofferente, meditazioni in versi divotissimi sopra i punti principali della Passione di Cristo*; Florence et Rome, 1651.

L. J.

Riccoboni, *Histoire du Théâtre italien*. — Mazzuchelli. — Tiraboschi. — Maffei, *Storia della Letteratura italiana*.

* **ANDREINI** (*Pierre-André*), antiquaire italien, né à Florence vers 1650, mort en 1720. Il parcourut son pays natal à la recherche des médailles, des gemmes, des sculptures, dont il forma un riche musée, qui, après la mort du propriétaire, fut réuni au musée grand-ducal de Florence. A Naples, Andreini recueillit plusieurs inscriptions trouvées près du cap Misène, et relatives à la flotte romaine qui avait stationné dans ces parages. Elles sont devenues la propriété de Gori, qui en parle dans le troisième volume de sa *Raccolta d'iscrizioni antiche*.

Andreini avait la réputation d'un profond érudit. Une médaille en bronze fut frappée en son honneur à Rome, avec l'inscription : *Petrus Andreas Andreinus. Nob. Flor. Vit. suæ LXXVII*; et, sur le revers : *Motos præstat componere*. On lui attribue l'ouvrage suivant, publié sous le voile de l'anonyme: *Parere cavalleresco intorno al Rifacimento de' danni dovuti dall' offensore all' offeso*; Florence, in-4°, 1721.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANDRELINI (*Publio Fausto*), plus connu sous le nom latinisé de *Publius Faustus Andrelinus*, poëte latin moderne, né à Forli dans la Romagne, vers le milieu du quinzième siècle; mort à Paris le 25 février 1518. En Italie, il obtint, dès sa jeunesse, la réputation de poëte, et fut couronné à Rome, à l'âge de vingt-deux ans, après la publication de son recueil de vers amoureux, intitulé *Livia*. Ces premiers et éclatants succès ne le retinrent pas en Italie : il était pauvre, et vint chercher fortune à Paris où sa réputation l'avait précédé. En 1489, un an après son arrivée, il fut chargé par Charles VIII de professer la littérature classique à l'Université. Son enseignement, qui dura près de trente ans, comprenait, non-seulement la poésie et l'éloquence, encore mais quelques branches des ma-

thématiques. Pendant tout ce temps, Andrelini ne cessa de s'occuper de poésie latine. Érasme, après avoir correspondu avec lui, et l'avoir comblé d'éloges pendant sa vie, l'accabla de sarcasmes après sa mort. Tous les littérateurs n'acceptèrent pas sans restriction une suprématie que le mérite ne justifiait pas, et les haines soulevées par Andrelini firent encore plus de bruit que ses poésies. Il eut les querelles les plus vives avec son compatriote et collègue Girolamo Balbo, qu'il parvint à rendre suspect d'hérésie, et à lui faire quitter la France. Le génie et le savoir d'Andrelini aussi bien que sa conduite et son caractère ont été l'objet des jugements les plus défavorables. Érasme disait qu'à tous ses vers il ne manquait qu'une syllabe, νοῦς en grec, *mens* en latin, *sens* en français. Il se moquait encore du titre de poëte du roi et de la reine qu'Andrelini se donnait assez plaisamment : « *Faustus Andrelinus, Foroliviensis, poëta non solum laureatus, verum etiam regius, atque etiam si diis placet, regineus.* Les ouvrages d'Andrelini justifient en quelque sorte les railleries d'Érasme. Ses épigrammes, recueillies par Gruter, n'ont aucune valeur. Quant à ses églogues, *Bucolica,* elles montrent qu'il n'était qu'un pur arrangeur de mots, pauvre de pensée, dénué de sensibilité et d'invention. Ces froids et prolixes poëmes qui n'ont de pastoral que le nom et la forme, sont remplis d'allusions malignes et même d'invectives contre ses nombreux ennemis et méritent la critique de Vossius qui leur applique le mot de Théocrite de Chio sur l'orateur Anaximène : « C'est une goutte de sens perdue dans un fleuve de paroles (ἄρχεται λέξεων μὲν ποταμὸς, νοῦ δὲ σταλαγμός). La plupart des églogues d'Andrelini, sont des éloges prosaïques de ses patrons; celles qui contiennent le récit des événements de sa propre vie, renferment du moins des détails intéressants, et nous montrent le fait si peu fréquent d'un poëte enrichi par des vers. » La dixième églogue, dit Bayle, nous donne une chose rare : c'est un poëte, qui, bien loin de se plaindre de l'ingratitude de son siècle, et d'accuser les Muses de ne pas donner de pain à ceux qui se mettent à leur service, reconnaît que sa pension était copieuse; et que lorsqu'il récita devant Charles VIII son poëme sur la conquête de Naples, il en reçut un sac d'argent qu'il pouvait à peine porter sur ses épaules :

Nescio qua nostri captus dulcedine cantus
Ipse fuit, fulvi saccum donavit et aris
Vix istis delatum humeris, cunctosque per annos
Pensio larga datur, qualem non lentus habebat
Tityrus umbrosis resonans sua gaudia sylvis.

Mazzuchelli donne la liste complète des ouvrages d'Andrelini, dont plusieurs ont été souvent réimprimés dans le cours du seizième siècle. Les principaux sont : *Livia, seu Amorum Libri IV;* Paris, 1490, in-4°; Venise, 1501, in-4°; — *Elegiarum libri III;* Paris 1494, in-4°; Strasbourg, 1508, in-4°; — *Epistolæ proverbiales;* Paris, in-4°, sans date, réimprimé plusieurs fois à Paris, Leipzig, Cologne, Bâle, Anvers et Helmstadt; — *Bucolica;* Paris, 1501, in-4°, et douze églogues, dans les *Bucolicorum Auctores triginta octo,* publiés, par Oporin; Bâle 1546, in-12; — *Hecatodistichon;* Paris, 1512, Strasbourg 1513, in-8°; c'est, comme le titre l'indique, un recueil de cent distiques. Souvent réimprimé avec d'autres ouvrages, il a été traduit deux fois en français, par J. Paradin en 1545, et par Privé en 1604. C'est à ce recueil que sont empruntés les 46 distiques épigrammatiques publiés dans les *Deliciæ Poëtarum Italorum* de Gruter, et, avec la suppression d'un distique qui a un caractère politique, dans les *Carmina Illustrium Poëtarum Italorum;* Florence, 1719, tom. I.

Léo JOUBERT.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Baillet, *Jugements des Savants,* n° 1249, t. VII, p. 119; Paris, 1685-6186. — Quadrio, *Storia e ragione d'ogni poesia,* t. I, p. 71. — Boulay, *Historia universitatis Parisiensis,* t. V, p. 789.

* **ANDREOLA** (*Philippe*), peintre napolitain, élève de Solimena. Il faisait surtout des arabesques et des ornements d'architecture à la détrempe et à fresque, dans plusieurs églises de Naples. Il mourut en 1724.

Dominici, *Vite de' pittori napolitani.*

* **ANDREOLI** (*George*), nommé *Giorgio da Gubbio* ou *maestro Giorgio*, sculpteur italien, s'établit, selon Fiorillo, à Gubbio en 1498. On a de lui plusieurs beaux bas-reliefs. Son fils, connu sous le nom de *maestro Concio,* exerça l'art de son père.

Lanzi, *Storia pittorica,* etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **ANDREOPULUS** (*Michael*), grammairien grec, vivait dans le quinzième siècle. Il est regardé comme le traducteur de soixante-deux fables attribuées à un philosophe persan, nommé *Syntipas.* Il les a traduites en grec, sous le titre Παραδειγματικοὶ λόγοι (*Exemples*), non du persan, mais du syriaque. Ces fables ressemblent à celles de Babrias. Mathiæ les a publiées d'après deux manuscrits grecs; Leipzig, 1781, in-8°. Andreopulus a aussi traduit du syriaque en grec le roman de Cyrus et de Syntipas, précepteur de son fils. M. Boissonade l'a publié à Paris en 1828.

Schoell, *Histoire de la Littérature grecque,* VII.

ANDRÉOSSI (*François*), ingénieur français, né à Paris le 10 juin 1633, mort à Castelnaudary en 1688. Il aida Riquet dans la construction du canal du Languedoc, et fut nommé directeur de ce canal après la mort de Riquet. On a de lui : 1° une *Carte du canal de Languedoc*, 3 feuilles in-fol., publiée en 1669. — 2° *Extrait des Mémoires concernant la construction du canal royal de communication des deux mers, Océane et Méditerranée, en Languedoc, par François Andréossi,* en 1675, écrit imprimé pour la première fois dans l'*Histoire du canal du Midi* par le général Andréossi.

Biographie universelle.

ANDRÉOSSI (*Antoine-François*, comte D'), général français, né à Castelnaudary le 6 mars 1761, mort à Montauban le 10 septembre 1828. Il descend d'une famille italienne qui partagea avec Riquet la gloire d'avoir exécuté le grand canal du Languedoc. Lieutenant d'artillerie dès l'âge de vingt ans, il fit en 1787 la guerre de Hollande, fut fait prisonnier par les Prussiens, revint en France en vertu d'un échange, partagea l'enthousiasme de nos armées au commencement de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, avança rapidement, et se trouvait inspecteur général de l'artillerie quand Napoléon monta sur le trône. Ce fut lui qui, le 29 juillet 1796, devant Mantoue assiégée, commanda les cinq chaloupes canonnières dont la fausse attaque attira sur lui tout le feu de la place, et favorisa l'attaque réelle dirigée sur deux autres points par les généraux Murat et Dallemagne. Étant général de brigade, il fut chargé, le 19 mai 1797, par le général Bonaparte, de reconnaître si l'Izonzo était guéable; et pour s'en assurer il se jeta dans cette rivière, la passa et repassa lui-même à pied sur deux points différents. Son voyage de 1798, sur les côtes, était destiné à accélérer les préparatifs de la descente en Angleterre que le même général devait commander. Il le suivit en Égypte, devint un des membres les plus actifs de cette expédition, et concourut d'une manière distinguée au magnifique travail de la commission d'Égypte. Ses *Mémoires sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac Natron, sur le Fleuve-sans-eau*, publiés dans les *Mémoires sur l'Égypte*, ont aussi paru séparément à Paris, 1800, in-4°. Le général Bonaparte revint en France, et ramena quelques hommes dévoués, choisis dans son état-major : Andréossi fut de ce nombre. Il seconda puissamment son chef, qui franchit le consulat, saisit le sceptre, et récompensa son ancien compagnon d'armes en créant pour lui une quatrième division du ministère de la guerre, qui comprenait sous cette dénomination toute l'administration de l'artillerie et du génie. Il remplit plusieurs missions délicates, et fut chargé de l'ambassade de Londres après le traité d'Amiens; puis il devint ambassadeur à Vienne, et gouverneur de cette ville en 1809, après la bataille de Wagram. A son retour, l'ambassade ottomane lui fut confiée; et sa conduite dans ce poste difficile, la protection généreuse et constante qu'il accorda aux Français établis dans ce pays, le firent vivement regretter, lorsque Louis XVIII le rappela (14 août 1814).

Pendant les événements de 1815, Andréossi reparut sur la scène politique, en attachant son nom à la fameuse délibération du conseil d'État (25 mars 1815). Il fit ensuite partie de la commission chargée de présenter un rapport sur *les mesures de sûreté générale*, et fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés vers les armées étrangères, qui s'avançaient en ravageant le territoire français. Après la rentrée des Bourbons, Andréossi se livra entièrement aux travaux scientifiques dans sa maison de campagne à Ris, près de Paris. Outre les mémoires insérés dans le grand ouvrage sur l'Égypte, il a publié : 1° *Histoire du canal du Midi, connu précédemment sous le nom de canal du Languedoc*, 1800, in-8°; 2° édition, considérablement augmentée, et contenant un grand nombre de cartes et plans topographiques; Paris, 1804, 2 vol. in-4°; — 2° *Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*; 1802, in-8°; — 3° *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, ou *Essai sur le Bosphore et la partie du delta de Thrace, comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople*; 1818, in-8°, et atlas; traduit en anglais, à Londres, la même année; — 4° *De la direction générale des subsistances militaires, sous le ministère de M. le maréchal de Bellune*; Paris, 1824, in-8°; — 5° *Mémoire sur ce qui concerne les marchés Ouvrard*; Paris, 1826, in-8°; — 6° *Mémoire sur les dépressions de la surface du globe*; Paris, 1826, in-8°. Il traite des dépressions dans le sens longitudinal des chaînes de montagnes, et entre deux reliefs maritimes adjacents.

Biographie des Contemporains. — Mignet, *Études politiques*. — *Mémorial de Saint-Hélène*. — *Œuvres de Napoléon Bonaparte*.

ANDRÉOZZI (*Gaëtano*), compositeur de musique, né à Naples en 1763, mort en 1826. Il fut admis dans sa jeunesse au conservatoire de la *Pietà dei Turchini*, et acheva ses études musicales sous la direction de Jomelli, son parent. Ses premiers ouvrages furent des cantates à voix seule et des duos pour deux soprani et basse. Il n'avait que seize ans lorsqu'il sortit du conservatoire, pour aller à Rome composer au théâtre *Argentina* son premier opéra, intitulé *la Morte di Cesare* (en 1779). En 1780, il écrivit *Il Bajazet*, pour le théâtre royal de Florence; et dans la même année il fut appelé à Livourne pour y écrire l'*Olimpiade*. Ses autres opéras sont *Agesilao*, en 1781, au théâtre *San-Benedetto* de Venise; *Teodolinta*, dans la même année, à Turin; *Catone in Utica*, en 1782, à Milan; et, dans la même année, *il Triomfo d'Arsace*, à Rome; la *Vergine del Sole*, à Gênes, en 1783; *Angelica e Medoro*, dans la même année, à Venise. Quelques succès qu'il avait obtenus le mirent en réputation vers cette époque, et des propositions lui furent faites pour le fixer à la cour de Russie. Il s'y rendit en 1784, et écrivit dans la même année, à Pétersbourg, la *Dido* et *Giasone e Medea*. De retour en Italie, il publia à Florence, en 1786, six quatuors pour deux violons, alto et basse. L'année suivante, il écrivit *Virginia* pour le théâtre Argentina, à Rome. Le peu de succès de cet ouvrage le détermina à retourner à Naples, où il donna des leçons de chant. En 1788,

il écrivit, pour le théâtre Saint-Charles, *Sofronia e Olindo*, et l'opéra de *Sesostri*. En 1790, *Saule*, oratorio, *il Finto cieco, et la Principessa filosofa*. Appelé l'année suivante à Madrid, il y écrivit *Gustavo de Suezia*; puis il revint à Naples pour y composer son oratorio de la *Passione di Giesu Christo*. Son dernier ouvrage fut la *Giovanna d'Arco*; il l'écrivit pour le grand théâtre de Venise. Il se voua ensuite à l'enseignement. Parmi ses élèves on comptait la duchesse de Berri. En vieillissant, il cessa d'être recherché comme professeur, et devint fort pauvre. L'espoir de trouver des secours dans la munificence de son ancienne élève l'amena à Paris en 1825. Il ne fut pas trompé dans son attente; mais il ne jouit pas longtemps des bienfaits de la princesse. Andréozzi était un musicien de peu de génie et de peu de science; mais, comme la plupart de ses compatriotes, il avait une certaine facilité et du naturel dans sa mélodie.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*ANDRÈS (*Antoine*), moine franciscain, natif de Tauste, dans l'Aragon, vivait vers la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. C'était un partisan zélé et un des meilleurs commentateurs de son maître, Jean Duns Scot. La manière insinuante dont il professait les doctrines de son maître, lui valut le surnom de *Doctor dulcifluus*. On a de lui : *Commentarius in artem veterem Aristotelis, scilicet, in Isagogen Porphyrii, Prædicamenta et post Prædicamenta Aristotelis*; Venise, 1477, in-fol.; — *Quæstiones super XII libros Metaphysicæ*; Venise, 1491, in-fol.; — *In quatuor libros Sententiarum*; Venise, 1572 et 1578, in-fol. H.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II, 142. — Latassa, *Bibliotheca antigua de los escritores aragoneses*, I, 279. — Samaniego, *Vida del venerable padre Joan Dunsio Escoto*, 258.

ANDRÈS (*Bonaventure-Jean*), jésuite allemand, né à Nuremberg en 1744, mort le 16 mai 1822. Après la suppression de l'ordre des Jésuites, il fut nommé à l'université de Wurtzbourg professeur d'éloquence sacrée et de littérature grecque et latine, et successivement membre de la commission des études, conseiller ecclésiastique, et professeur d'homélitique. On a de lui : 1° *Chrestomathia Quintiliana*, recueil des meilleurs morceaux de Quintilien ; — 2° une édition du *Prædium rusticum* de Vanière, avec la traduction allemande, 2 vol. in-8°, 1788; — 3° *Fables de Desbillons*, avec la version allemande, 1789, in-8°; — 4° *Vanierii carmina minora selecta*, in-8°, 1791; — 5° *Nouveau magasin pour les prédicateurs et les pasteurs des âmes*, 1803 et 1805, 2 vol. in-8°; — 6° *Chronique de Franconie*, in-4°, 1807 et 1808; — 7° *Chronique du grand-duché de Wurtzbourg*, en collaboration avec Oegg; Wurtzbourg, 1806-1811, in-4°.

Biographie des hommes vivants. — Kayser, *Bücher-Lexicon*.

ANDRÈS (*Juan* ou *Jean*), savant espagnol, né à Planès (royaume de Valence) le 15 février 1740, mort à Rome le 13 janvier 1817. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites. En 1766, après l'expulsion des jésuites de l'Espagne, il se retira en Italie, où il se livra avec ardeur à des travaux scientifiques. En 1776, il publia, en italien, son *Saggio della filosophia del Galileo*. Cet ouvrage fait honneur à l'érudition, à l'impartialité et à la sagesse de l'auteur. A cette époque une querelle littéraire s'étant élevée entre plusieurs docteurs et l'abbé Lampillus, jésuite espagnol, Andrès n'y prit aucune part; mais deux ans après on vit paraître, aussi en italien, son fameux livre *Dell' origine, progresso et stato attuale d'ogni letteratura*; Parme, 1782, 7 vol. grand in-4°; Venise, 1808-17, 8 vol. in-4°; Pistoie, 1818, 3 vol. in-4°; Pise, 1821, 23 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit dans un style élégant et pur, a nécessité d'immenses recherches dans les bibliothèques d'Allemagne et d'Italie. Il fut traduit en espagnol par don Carlos Andrès, son frère, et imprimé à Madrid. Le premier volume le fut en français, par S.-E. Ortolani; Paris, 1805, in-8°. On a encore d'Andrès un recueil de lettres en espagnol, sous le titre de *Cartas familiares a su hermano D. Carlos, con la noticia del viage a varias ciudades de Europa*; Madrid, 1794, 6 vol. in-4°. Don Andrès rentra dans sa patrie lorsque le gouvernement espagnol permit aux ex-jésuites d'y revenir; mais, après la mort de son père, le désir de revoir d'anciens amis et de reprendre les habitudes qu'il avait contractées, le rappela en Italie. Il fut nommé conservateur et bibliothécaire royal à Naples; et, malgré tous les changements politiques, il fut maintenu dans son poste par le roi Ferdinand. En 1807, il démontra que c'était à tort qu'on avait attribué à Flavio l'invention de la boussole, et qu'elle n'avait pas même été découverte dans la ville d'Amalfi, sa patrie. Quatre ans avant sa mort, Andrès devint aveugle par suite d'une opération malheureuse de la cataracte.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° une édition des Lettres latines et italiennes d'Antoine Augustin (*voy.* ce nom), précédées d'une bonne dissertation; Parme, 1804, in-4°; — 2° *Sur le revers d'une médaille mal expliquée par Mattei*; Mantoue, 1778, in-8°; — 3° *Sur une démonstration de Galilée*; Ferrare, 1779, in-4°; — 4° *Sur la musique des Arabes*; Venise, 1787, in-8°; — 5° *Sur deux poëmes grecs conservés à la bibliothèque Laurentienne de Florence*, l'un de Jean d'Otrante, et l'autre de George de Gallipoli, poëtes du treizième siècle; — 6° *Sur le culte d'Isis et quelques inscriptions trouvées dans un temple qui lui était consacré*; — 7° *Sur la découverte de Pompéia et d'Herculanum*; — 8° *Sur la figure de la terre*, etc.; — 9° *Dissertazione sopra un problema idrostatico*; Mantoue, 1775, in-4°; pièce envoyée au con-

ANDRÉOSSI (*Antoine-François*, comte D'), général français, né à Castelnaudary le 6 mars 1761, mort à Montauban le 10 septembre 1828. Il descend d'une famille italienne qui partagea avec Riquet la gloire d'avoir exécuté le grand canal du Languedoc. Lieutenant d'artillerie dès l'âge de vingt ans, il fit en 1787 la guerre de Hollande, fut fait prisonnier par les Prussiens, revint en France en vertu d'un échange, partagea l'enthousiasme de nos armées au commencement de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, avança rapidement, et se trouvait inspecteur général de l'artillerie quand Napoléon monta sur le trône. Ce fut lui qui, le 29 juillet 1796, devant Mantoue assiégée, commanda les cinq chaloupes canonnières dont la fausse attaque attira sur lui tout le feu de la place, et favorisa l'attaque réelle dirigée sur deux autres points par les généraux Murat et Dallemagne. Étant général de brigade, il fut chargé, le 19 mai 1797, par le général Bonaparte, de reconnaître si l'Izonzo était guéable; et pour s'en assurer il se jeta dans cette rivière, la passa et repassa lui-même à pied sur deux points différents. Son voyage de 1798, sur les côtes, était destiné à accélérer les préparatifs de la descente en Angleterre que le même général devait commander. Il le suivit en Égypte, devint un des membres les plus actifs de cette expédition, et concourut d'une manière distinguée au magnifique travail de la commission d'Égypte. Ses *Mémoires sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac Natron, sur le Fleuve-sans-eau*, publiés dans les *Mémoires sur l'Égypte*, ont aussi paru séparément à Paris, 1800, in-4°. Le général Bonaparte revint en France, et ramena quelques hommes dévoués, choisis dans son état-major : Andréossi fut de ce nombre. Il seconda puissamment son chef, qui franchit le consulat, saisit le sceptre, et récompensa son ancien compagnon d'armes en créant pour lui une quatrième division du ministère de la guerre, qui comprenait sous cette dénomination toute l'administration de l'artillerie et du génie. Il remplit plusieurs missions délicates, et fut chargé de l'ambassade de Londres après le traité d'Amiens; puis il devint ambassadeur à Vienne, et gouverneur de cette ville en 1809, après la bataille de Wagram. A son retour, l'ambassade ottomane lui fut confiée; et sa conduite dans ce poste difficile, la protection généreuse et constante qu'il accorda aux Français établis dans ce pays, le firent vivement regretter, lorsque Louis XVIII le rappela (14 août 1814).

Pendant les événements de 1815, Andréossi reparut sur la scène politique, en attachant son nom à la fameuse délibération du conseil d'État (25 mars 1815). Il fit ensuite partie de la commission chargée de présenter un rapport sur *les mesures de sûreté générale*, et fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés vers les armées étrangères, qui s'avançaient en ravageant le territoire français. Après la rentrée des Bourbons, Andréossi se livra entièrement aux travaux scientifiques dans sa maison de campagne à Ris, près de Paris. Outre les mémoires insérés dans le grand ouvrage sur l'Égypte, il a publié : 1° *Histoire du canal du Midi, connu précédemment sous le nom de canal du Languedoc*, 1800, in-8°; 2° édition, considérablement augmentée, et contenant un grand nombre de cartes et plans topographiques; Paris, 1804, 2 vol. in-4°; — 2° *Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*; 1802, in-8°; — 3° *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, ou *Essai sur le Bosphore et la partie du delta de Thrace, comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople*; 1818, in-8°, et atlas; traduit en anglais, à Londres, la même année; — 4° *De la direction générale des subsistances militaires, sous le ministère de M. le maréchal de Bellune*; Paris, 1824, in-8°; — 5° *Mémoire sur ce qui concerne les marchés Ouvrard*; Paris, 1826, in-8°; — 6° *Mémoire sur les dépressions de la surface du globe*; Paris, 1826, in-8°. Il traite des dépressions dans le sens longitudinal des chaînes de montagnes, et entre deux reliefs maritimes adjacents.

Biographie des Contemporains. — Mignet, *Études politiques.* — *Mémorial de Saint-Hélène.* — *Œuvres de Napoléon Bonaparte.*

ANDRÉOZZI (*Gaëtano*), compositeur de musique, né à Naples en 1763, mort en 1826. Il fut admis dans sa jeunesse au conservatoire de la *Pietà dei Turchini*, et acheva ses études musicales sous la direction de Jomelli, son parent. Ses premiers ouvrages furent des cantates à voix seule et des duos pour deux soprani et basse. Il n'avait que seize ans lorsqu'il sortit du conservatoire, pour aller à Rome composer au théâtre *Argentina* son premier opéra, intitulé *la Morte di Cesare* (en 1779). En 1780, il écrivit *Il Bajazet*, pour le théâtre royal de Florence; et dans la même année il fut appelé à Livourne pour y écrire l'*Olimpiade*. Ses autres opéras sont *Agesilao*, en 1781, au théâtre *San-Benedetto* de Venise; *Teodolinda*, dans la même année, à Turin; *Catone in Utica*, en 1782, à Milan; et, dans la même année, *il Triomfo d'Arsace*, à Rome; *la Vergine del Sole*, à Gênes, en 1783; *Angelica e Medoro*, dans la même année, à Venise. Quelques succès qu'il avait obtenus le mirent en réputation vers cette époque, et des propositions lui furent faites pour le fixer à la cour de Russie. Il s'y rendit en 1784, et écrivit dans la même année, à Pétersbourg, la *Dido* et *Giasone e Medea*. De retour en Italie, il publia à Florence, en 1786, six quatuors pour deux violons, alto et basse. L'année suivante, il écrivit *Virginia* pour le théâtre Argentina, à Rome. Le peu de succès de cet ouvrage le détermina à retourner à Naples, où il donna des leçons de chant. En 1788,

il écrivit, pour le théâtre Saint-Charles, *Sofronia e Olindo*, et l'opéra de *Sesostri*. En 1790, *Saule*, oratorio, *il Finto cieco*, et *la Principessa filosofa*. Appelé l'année suivante à Madrid, il y écrivit *Gustavo de Suezia;* puis il revint à Naples pour y composer son oratorio de la *Passione di Giesu Christo*. Son dernier ouvrage fut la *Giovanna d'Arco;* il l'écrivit pour le grand théâtre de Venise. Il se voua ensuite à l'enseignement. Parmi ses élèves on comptait la duchesse de Berri. En vieillissant, il cessa d'être recherché comme professeur, et devint fort pauvre. L'espoir de trouver des secours dans la munificence de son ancienne élève l'amena à Paris en 1825. Il ne fut pas trompé dans son attente; mais il ne jouit pas longtemps des bienfaits de la princesse. Andréozzi était un musicien de peu de génie et de peu de science; mais, comme la plupart de ses compatriotes, il avait une certaine facilité et du naturel dans sa mélodie.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*ANDRÈS (*Antoine*), moine franciscain, natif de Tauste, dans l'Aragon, vivait vers la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. C'était un partisan zélé et un des meilleurs commentateurs de son maître, Jean Duns Scot. La manière insinuante dont il professait les doctrines de son maître, lui valut le surnom de *Doctor dulcifluus*. On a de lui : *Commentarius in artem veterem Aristotelis, scilicet, in Isagogen Porphyrii, Prædicamenta et post Prædicamenta Aristotelis;* Venise, 1477, in-fol.; — *Quæstiones super XII libros Metaphysicæ;* Venise, 1491, in-fol.; — *In quatuor libros Sententiarum;* Venise, 1572 et 1578, in-fol. H.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II, 142. — Latassa, *Bibliotheca antigua de los escritores aragoneses*, I, 219. — Samaniego, *Vida del venerable padre Joan Dunsio Escoto*, 258.

ANDRÈS (*Bonaventure-Jean*), jésuite allemand, né à Nuremberg en 1744, mort le 16 mai 1822. Après la suppression de l'ordre des Jésuites, il fut nommé à l'université de Wurtzbourg professeur d'éloquence sacrée et de littérature grecque et latine, et successivement membre de la commission des études, conseiller ecclésiastique, et professeur d'homélitique. On a de lui : 1° *Chrestomathia Quintiliana*, recueil des meilleurs morceaux de Quintilien ; — 2° une édition du *Prædium rusticum* de Vanière, avec la traduction allemande, 2 vol. in-8°, 1788; — 3° *Fables de Desbillons*, avec la version allemande, 1789, in-8°; — 4° *Vanierii carmina minora selecta*, in-8°, 1791; — 5° *Nouveau magasin pour les prédicateurs et les pasteurs des âmes*, 1803 et 1805, 2 vol. in-8° ; — 6° *Chronique de Franconie*, in-4°, 1807 et 1808; — 7° *Chronique du grand-duché de Wurtzbourg*, en collaboration avec Oegg; Wurtzbourg, 1806-1811, in-4°.

Biographie des hommes vivants. — Kayser, *Bücher-Lexicon*.

ANDRÈS (*Juan* ou *Jean*), savant espagnol, né à Planès (royaume de Valence) le 15 février 1740, mort à Rome le 13 janvier 1817. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites. En 1766, après l'expulsion des jésuites de l'Espagne, il se retira en Italie, où il se livra avec ardeur à des travaux scientifiques. En 1776, il publia, en italien, son *Saggio della filosophia del Galileo*. Cet ouvrage fait honneur à l'érudition, à l'impartialité et à la sagesse de l'auteur. A cette époque une querelle littéraire s'étant élevée entre plusieurs docteurs et l'abbé Lampillus, jésuite espagnol, Andrès n'y prit aucune part; mais deux ans après on vit paraître, aussi en italien, son fameux livre *Dell' origine, progresso et stato attuale d'ogni letteratura;* Parme, 1782, 7 vol. grand in-4°; Venise, 1808-17, 8 vol. in-4°; Pistoie, 1818, 3 vol. in-4°; Pise, 1821, 23 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit dans un style élégant et pur, a nécessité d'immenses recherches dans les bibliothèques d'Allemagne et d'Italie. Il fut traduit en espagnol par don Carlos Andrès, son frère, et imprimé à Madrid. Le premier volume le fut en français, par S.-E. Ortolani; Paris, 1805, in-8°. On a encore d'Andrès un recueil de lettres en espagnol, sous le titre de *Cartas familiares a su hermano D. Carlos, con la noticia del viage a varias ciudades de Europa;* Madrid, 1794, 6 vol. in-4°. Don Andrès rentra dans sa patrie lorsque le gouvernement espagnol permit aux ex-jésuites d'y revenir; mais, après la mort de son père, le désir de revoir d'anciens amis et de reprendre les habitudes qu'il avait contractées, le rappela en Italie. Il fut nommé conservateur et bibliothécaire royal à Naples; et, malgré tous les changements politiques, il fut maintenu dans son poste par le roi Ferdinand. En 1807, il démontra que c'était à tort qu'on avait attribué à Flavio l'invention de la boussole, et qu'elle n'avait pas même été découverte dans la ville d'Amalfi, sa patrie. Quatre ans avant sa mort, Andrès devint aveugle par suite d'une opération malheureuse de la cataracte.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° une édition des Lettres latines et italiennes d'Antoine Augustin (*voy.* ce nom), précédées d'une bonne dissertation; Parme, 1804, in-4°; — 2° *Sur le revers d'une médaille mal expliquée par Mattei;* Mantoue, 1778, in-8°; — 3° *Sur une démonstration de Galilée;* Ferrare, 1779, in-4°; — 4° *Sur la musique des Arabes;* Venise, 1787, in-8°; — 5° *Sur deux poëmes grecs conservés à la bibliothèque Laurentienne de Florence*, l'un de Jean d'Otrante, et l'autre de George de Gallipoli, poëtes du treizième siècle; — 6° *Sur le culte d'Isis et quelques inscriptions trouvées dans un temple qui lui était consacré;* — 7° *Sur la découverte de Pompéia et d'Herculanum;* — 8° *Sur la figure de la terre*, etc.; — 9° *Dissertazione sopra un problema idrostatico;* Mantoue, 1775, in-4°; pièce envoyée au con-

cours où Fontana remporta le prix; — 10° *Lettera sopra il corrompimento del gusto italiano*; Crémone, 1776, in-8°; — 11° *Dissertazione sopra la ragione della scarzezza di progressi delle scienze in questo tempo*; Ferrare, 1779, in-4°; — 12° *Lettera sopra l'origine e le vicende dell'arte d'insegnare a parlare i surdi e muti*; Vienne, 1793, in-8° : l'auteur y montre que les Espagnols ont connu les premiers l'art d'instruire les sourds et muets; — 13° *Viaje de Viena*; Madrid, 1794, in-8°, trad. en italien et en allemand : c'est la relation du voyage d'Andrès en Allemagne; — 14° *Catalogo della libreria dei Capilupi*; Mantoue, 1797, in-8°, enrichi de notes; — 15° *Lettera sopra alcuni codici delle bibliotheche Capitolari di Novarra e di Vercelli*; Parme, 1802, grand in-8°; — 16° *Sur une carte géographique de* 1455; Naples, 1815, in-8°; — 17° *Sur l'usage de la longue grecque dans le royaume de Naples*; ibid., 1816 : cette lettre, adressée à l'abbé Morelli, contient des détails curieux sur quelques points de l'histoire des Lombards.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, t. IV, p. 262. — Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibliotheca española de los mejores escritores de reynado Carlos III*. — Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, t. II, p. 392. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII*, t. III, p. 142.

*ANDRÈS (*Carlos*), écrivain espagnol, frère de Juan Andrès, naquit à Planès, près de Valence, en 1753, et mourut le 5 janvier 1820. Il étudia la philosophie et la jurisprudence, devint membre du barreau de Madrid, et traduisit en espagnol plusieurs ouvrages de Juan Andrès, entre autres celui qui a pour titre : *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d'ogni litteratura*, ouvrage que le roi d'Espagne fit introduire dans les *Reales estudios de San-Isidoro*. En 1811 il devint membre des cortès, et se retira de la vie publique en 1813. Outre la traduction des ouvrages de son frère, on a de lui : *Carta sobre la utilidad de los Catalagos de libros y manuscritos de varias librerias y archivos, insertando otra del Abate su Hermano sobre el mismo Asunto*; Valence, 1799, in-8°.

Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, II, 410.

*ANDRÈS DE USTARROZ (*Jean-François*), célèbre historien espagnol, né à Saragosse en 1606, mort à Madrid le 18 août 1647. Il fut chargé de la continuation des histoires du royaume, de la classification des archives nationales, et d'un index général de ces documents. Il commença aussitôt cet immense travail, et succéda à Ximenès, comme chroniqueur du royaume, le 9 janvier 1647. Ses principaux ouvrages imprimés ont pour titre : *Universidad de Amor*; Saragosse, 1664; — *Descripcion de la Justa en campo abierto que mantubo en el coso de Zaragoza don Raymundo Gomez de Mendoza*; Saragossa, 1638, in-4°; — *Antigüedades de la villa de Mallen*; Saragossa, 1641; — *Historia de Santo-Domingo de Val*; Saragossa, 1643, in-4°; — *Memorial historico-genealogico de la casa de Abarca de Bolea*; Saragossa, 1644, in-fol.; — *Monumento de los santos martyres Justo y Pastor en la ciudad de Huesca*, 1644, ibid., in-8°; — *Relacion del juramento de los Fueros de Aragon*; ibid., 1645; in-4°; — *Discurso de las Medallas desconoscidas españoles*; Huesca, 1645, in-4°; — *Segunda parte de los annales de la corona y regno de Aragon*; Saragossa, 1663, in-fol.; — *Progresos de la Historia en el regno de Aragon*; Saragossa, 1680, in-fol. On conserve la seconde partie de cet ouvrage dans la bibliothèque royale de Madrid. Latassa a donné une liste complète des ouvrages d'Andrès.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 682. — Latassa, *Bibliotheca de los escritores Aragoneses*, III, 161-185.

*ANDRÈS DE GUSSEME (*Thomas*), numismate espagnol, vivait au dix-huitième siècle. Il était avocat au conseil royal, et membre de l'Académie d'histoire et belles-lettres de Séville. Ses ouvrages sont : *Diccionario numismatico general, para la perfecta inteligencia de las medallas antiguas, sus signos, notas et inscripciones*, etc., 6 vol.; Madrid, 1773-1777, in-4° : l'ouvrage entier fut imprimé aux frais du duc d'Arcos; — *Desconfianzas criticas sobre algunos monumentos de antigüedad que se suponen descubiertos en Grenada*; — *Noticias pertenecientes a la historia antigua y moderna de la villa de Lora del Rio en Andalucia*, imprimées dans le premier volume des *Mémoires littéraires de l'Académie des belles-lettres de Séville*. Il lut aussi devant cette académie l'éloge funèbre de Ferdinand VI, et des notices sur quelques antiquités inédites de la Bétique.

Sempere y Guarinos, *Bibliotheca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III*.

ANDRÈS DE SAN-NICOLAS, écrivain espagnol, moine augustin de Tunja au Pérou, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il était recteur du collége d'Alcala en Espagne, provincial général de la Nouvelle-Grenade dans l'Amérique du Sud, et historiographe de son ordre. On a de lui : *Passerculi solitarii Planctus, sive Peccatoris ad Dominum Conversio*; Rome, 1654, in-4°; — *Proventus Messis dominicæ Patrum Excalceatorum B. Augustini, congregationis Hispaniæ*; Rome, 1656, in-4°; — *Historia general de los Religiosos Descalzados del orden de Eremitanos de San-Augustino*; Madrid, 1664, in-fol.; — *Designios del Indice mas dichoso sobre la Regla de San-Augustino*; Rome, 1656, in-8°; — *Tesoro de Palermo; Vida de Santa Rosalea*; Madrid, 1655, in-16. — *Imagen de Nuestra Señora de Capocavana, Portento del Nuevo Mundo*; Madrid, 1663, in-4°.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — Audiffredus, *Bibliotheca casenatensis catalogus*. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*.

ANDREEW DE BILISTEIN. *Voy.* BILISTEIN.

ANDREW (*James*), pédagogue écossais, né en 1774, mort à Édimbourg le 13 juin 1833. Il était principal du séminaire militaire de la compagnie des Indes orientales, à Addiscombe. Ses ouvrages sont : *Institutes of Grammar, as applicable to the english language, or as introductory to the study of other languages. To wich are added Chronological Tables;* London, 1817, in-8° ; — *Key to Scripture Chronology made by comparing Sacred History with Prophecy, and rendering the Bible consistent with itself, illustrated with new Tables, of Cronology and various Notes ;* London, 1722 ; in-8°. — *Astronomical and Nautical Table ;* 1810, in-8°.

Genteleman's Magazine for 1833, p. 89.

*ANDREWE (*Laurens*), traducteur et imprimeur anglais, dans la première moitié du seizième siècle. Le bibliographe Ames le dit né à Calais. Andrewe se fixa comme imprimeur à Londres, à l'enseigne de la Croix-d'or, dans Fleet-Street. On croit qu'il avait appris l'imprimerie de Jean Doesborowe, imprimeur à Anvers. En 1510, il traduisit *the wonderful Shape and nature of man, beasts, etc.*, ouvrage imprimé à Anvers par Doesborowe. En 1527, il imprima *the great Herball, whiche gyueth parfyt knowledge and Vorderstandyng of all maner of herbes*, etc., in-fol., et *the vertuose Boke of Distyllacyon of the waters of all maner of herbes*, etc., de maître Jérôme Bruynswyke, in-fol. L'ouvrage intitulé *Valucion of Ejode and Sylver*, qui a été imprimé en 1499, à ce qu'on croit, a aussi été traduit par Andrewe.

Ames, *Typographical antiquities*, édit. Herbert, I, 412.

ANDREWS (*James-Petit*), historien anglais, né en 1737 à Newbury (comté de Berks), mort à Londres le 6 août 1797. Il se fit connaître, en 1788, par une brochure en faveur des enfants ramoneurs de cheminée, brochure qui appela l'attention du parlement sur le sort de ces malheureux. Andrews a encore publié : 1° *Anecdotes ancien and modern, with observations ;* Londres, 1789, in-8° ; et supplément, 1790 : ouvrage badin, qui eut beaucoup de succès et un grand nombre d'éditions ; — 2° *History of Great Britain connected with the cronology of Europe*, avec des notes contenant les anecdotes du temps, les vies des savants, etc., depuis l'invasion de César jusqu'à la mort d'Édouard VI ; 2 vol. in-4°, 1794 ; — 3° *Continuation de l'Histoire de la Grande-Bretagne* de l'Écossais Robert Henry ; Londres, 1796, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine, LXVII, 796.

*ANDREWS (*John*), publiciste anglais, mort vers 1809 à Kensington, dans sa trente-troisième année. Ses principaux ouvrages sont : *the History of the Revolutions of Denmark, with an account of the present state of that Kingdom and People*, 2 vol. in-8° ; Londres, 1774 ; — *History of the War with America, France, Spain, and Holland, commencing in 1775, and ending in 1783, with portraits, maps, charts*, etc. ; London, 1785-1786, 4 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine, février 1809.

*ANDREWS (*Henri*) ; botaniste anglais, vivait à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. En 1797, il entreprit la publication d'un recueil périodique : *the Botanist's Repository*, continué jusqu'en 1814 ; Londres, 10 vol. in-4°. On y trouve l'histoire des plantes rares ou nouvelles ; avec des planches coloriées. En 1802, il commença un ouvrage intitulé *Coloured Engravings of Heaths ; the drawings taken from living plants only*, etc. ; Londres, 4 vol. in-fol. ; nouvelle édition, in-8°. De 1805 à 1828, il publia une *Monographie* du genre *geranium*, avec planches, 2 vol. in-4°, suivie bientôt de la *Monographie* du genre *Rosa*. H.

Biographical Dictionary.

ANDREWS ou ANDREWES (*Lancelot*), théologien anglais, né à Londres en 1555, mort en 1626. Après avoir reçu une forte instruction théologique à Cambridge au collége de Pembroke, il entra dans les ordres, puis accompagna dans le Nord Henri, comte de Huntingdon, président de York, et réussit par ses prédications à ramener à l'Église anglicane un grand nombre de dissidents. Cette mission lui valut le vicariat de Saint-Giles à Londres, une prébende à Saint-Paul et une seconde prébende à l'église de Southwell, places lucratives qui lui permirent d'étudier à loisir la théologie, et de se livrer à son goût pour la prédication. Ses sermons attirèrent l'attention de la reine Élisabeth, qui le nomma un de ses chapelains, et, en 1601, doyen de Westminster. Jacques Ier l'éleva successivement aux évêchés de Chichester (novembre 1605), d'Ély (septembre 1609), et de Winchester (février 1618), et le nomma doyen de la chapelle royale. Andrews fut enseveli dans l'église du Saint-Sauveur à Winchester. Ses héritiers lui érigèrent un magnifique tombeau avec une longue inscription latine, qui rappelle, entre autres, qu'il ne fut jamais marié : *Cælebs hinc migravit ad aureolam cœlestem*. Andrews savait, dit-on, quinze langues, et, après Usher, il était sans contredit l'homme de son temps le plus versé dans la connaissance des Pères de l'Église, des antiquités ecclésiastiques, et du droit canonique. Il déploya ce vaste savoir dans sa polémique avec le cardinal Bellarmin. Le roi Jacques ayant prétendu, dans sa *Defence of the Right of kings* que les princes chrétiens avaient autorité sur le clergé, fut réfuté par Matthieu Tortus, aumônier de Bellarmin, et cette réfutation fut attribuée au cardinal lui-même. Andrews, chargé par Jacques de répondre au traité de Tortus, publia sa réponse sous le titre bizarre de *Tortura Torti, sive ad Matthæi Torti librum responsio*, etc. ; Londres, 1609, in-4°. Bellarmin entra dans la dispute en publiant en 1610, *Pro Responsione sua ad librum Ja-*

cobi, magnæ Britanniæ regis, cui titulus est, Triplici nodo triplex cunæus, et Andrews répliqua par sa *Reponsio ad Apologiam cardinalis Bellarmini*, etc., Londres, 1610, in-4°. Parmi les autres ouvrages d'Andrews, on remarque : *A manual for sick*; — *Private Devotions*; — *Holy Devotions with directions to pray*; Londres, 1655; — *Ninety-six sermons*; Londres, 1629; — *Opuscula quædam posthuma*; Londres, 1629, in-4°; — *The Moral Law expounded* : — Londres, 1642, in-fol; — Ἀποσπασμάτια *sacra*; Londres, 1657, in-fol. L. J.

Cassan, *Lives of the Bishops of Winchester*; London, 1827, in-8°, vol. II. — Kippis, *Biographia Britannica*. — Usher, *Brit. Angl. antiq.* — Fuller, *Church history of Britain*. — Casaubon, *Epistolæ*, Rotterdam, 1709.

* **ANDREWS** (*Laurence*), écrivain anglais, vivait dans la première moitié du seizième siècle, sous le règne de Henri VIII. On ne sait rien de lui, sinon qu'il traduisit en anglais les ouvrages suivants : *Speculum Mundi; un ouvrage sur la zoologie; un ouvrage sur la distillation*. Ce sont les premiers livres scientifiques publiés en anglais.

Tanner, *Bibliotheca britannico-hibernica*.

ANDREWS (*Pierre-Miles*), auteur dramatique anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 18 juillet 1814 à Cleveland. Il était lieutenant-colonel du régiment des volontaires du prince de Galles. Lié avec Garrick, il prit du goût pour le théâtre, et composa un grand nombre de comédies, parmi lesquelles on remarque : *the Election*, en 1774; — *Dissipation*, en 1781; — *the Baron Kinvervankol-Sprakengatchdern*; — *Better late than never* (Mieux vaut tard que jamais). Il fut nommé membre du parlement en 1790, et successivement réélu en 1796, 1802, 1806 et 1807. Andrews paraît s'être surtout acquis une certaine célébrité comme homme de bon ton. « Personne « ne rassemble dans son salon, dit l'auteur « d'une biographie anglaise, un cercle plus bril- « lant de duchesses, de marquises, de comtesses « et de baronnes, etc.; et si M. le colonel An- « drews avait réalisé le projet de sa première « jeunesse, d'aller vivre en Orient, lors même « qu'il serait parvenu à la dignité de pacha, son « harem eût été peu de chose, comparé à cette « réunion séduisante de beautés anglaises dont « se composent ses soirées. »

Gentleman's Magazine, LXXXIV, 190. — *Biogr. dramatica*. — *Public characters*, for 1809, 1810.

ANDREZEL (*Barthélemy-Philibert Picon* D'), prêtre français, né en 1757 à Salins, mort à Versailles le 12 décembre 1825. Il fit partie des dernières assemblées du clergé, tenues en 1782 et 1786, et fut titulaire de la riche abbaye de Saint-Jacut en Bretagne. Émigré en Angleterre, il revint en France sous le consulat, et prit part à la rédaction de quelques journaux, entre autres du *Journal des Curés*, et devint plus tard inspecteur général de l'université. On a de lui : une traduction de l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*, par le célèbre Fox, imprimée en 1809, 2 vol. in-8°. D'Andrezel fut l'éditeur des *Excerpta e scriptoribus græcis*, fait par M. Mollevault, professeur, frère du poëte de ce nom; Paris 1815, in-12.

Biographie des hommes vivants. — *Biographie des Contemporains*.

ANDRI. *Voy*. ANDRY.

ANDRIA (*Nicolas*), médecin italien, né à Massafra le 10 septembre 1748, mort le 9 décembre 1814. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et étudia d'abord le droit, plus la médecine à Naples, sous le célèbre Cotugno. En 1775, il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples; et en 1801 il obtint la chaire de physiologie, et devint doyen en 1811. On a de lui : 1° *Trattato delle acque minerali*; Naples, 1775, in-8°; 2° édition, corrigée, ibid., 1783, in-8° : l'auteur y traite surtout et particulièrement des eaux minérales d'Ischia, de Castellamare et de Naples; — 2° *Littera sull' aria fissa*; ibid., 1776, in-4°; lettre anonyme attribuée à Andria; — 3° *Institutiones philosophico-chimicæ*; Naples, 3e édit., 1803; ouvrage traduit en italien par Vulpes en 1812; — 4° *Elementi di fisiologia*, d'après le plan de Haller; — 5° *Elementa medecinæ theoreticæ*; Naples, 1787, traduit en italien par le fils d'Andria, 1814 : on y trouve en germe la doctrine de Brown, plus tard développée par Broussais; — 6° *Dissertazione sulla teoria della vita*; Naples, 1804 : le principe vital y est identifié avec le fluide galvanique et celui-ci est à son tour assimilé au fluide nerveux; — 7° *Historia materiæ medicæ*; ibid., 1788; ouvrage traduit, en 1815, en italien par Tauro; — 8° *Institutiones medicæ practicæ*; ibid., 1790, trad. en italien, en 1812, par le même, avec des notes. L'auteur y appelle le premier l'attention des médecins sur les maladies du diaphragme.

Biografia degli uomini illustri del regno di Napoli, t. V. — *Dictionnaire historique de la medecine*. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*, t. XXIV. — Vulpes, *Elogio storico d'Andria*, dans le *Giornale enciclopedico di Napoli*.

* **ANDRIAN-WERBURG** (*Victor*, baron D'), publiciste autrichien, né le 17 sept. 1813, près de Goeritz. Il a étudié à Vienne, et passé la plus grande partie de sa vie dans ses domaines en Lombardie. En avril 1848, il fut nommé membre du parlement de Francfort, et, en août de la même année, ambassadeur du pouvoir central à Londres. En 1849, il s'est retiré des affaires. Les ouvrages qu'il a jusqu'ici publiés ont pour titre : *Oestreich und seine Zukunft* (l'Autriche et son avenir); Hambourg, 1843; in-8°; — *Centralisation und Decentralisation in Oestreich*; Vienne, 1850, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. 1852.

* **ANDRIESSENS** (*Antoine*), paysagiste hollandais, né à Amsterdam en 1746, mort en 1813. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Ses

deux frères s'étaient également distingués dans la peinture.

Descamps, *Vie des peintres flamands.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANDRIEU (*Bertrand*), graveur en médailles, né à Bordeaux le 24 novembre 1761, et mort à Paris le 6 décembre 1822. Il vint fort jeune à Paris, et y fut chargé pendant quarante ans d'exécuter les médailles relatives aux événements les plus importants. On lui doit, entre autres, *la grande Minerve assise, distribuant des couronnes; la statue équestre de Henri IV; la Vaccine; l'Étude; la bataille de Marengo*, celle *d'Iéna* et celle *d'Austerlitz; la Paix de Vienne*, celle *de Tilsitt* et celle *de Lunéville; le Rétablissement du culte; la France en deuil au 20 mars.* Sa dernière médaille fut frappée à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il a gravé *en relief* sur acier, à la demande des frères Didot, les charmantes vignettes qui ornent leur édition de Virgile de 1797 (an VI), premier ouvrage stéréotypé par le procédé de Firmin Didot.

Schlichtegroll, *Numismatische Annalen.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'École française au dix-neuvième siècle.*

* **ANDRIEU**, moine qui vivait avant le treizième siècle, puisqu'un manuscrit de cette époque, renfermant la traduction d'un traité de la *Pénitence d'Adam*, le cite pour en être l'auteur. C'est une légende singulière qui se rapporte aux paroles de la Genèse sur l'arbre de la science du bien et du mal. Ève, en cueillant la fatale pomme, aurait en même temps enlevé le rameau auquel tenait le fruit; par distraction, elle l'aurait emporté du Paradis terrestre; plus tard, elle l'aurait planté, et il en serait venu un grand arbre sous lequel Caïn aurait tué son frère Abel. Puis le bois fut employé à la construction du *Saint des saints* dans le temple de Salomon; puis enfin la tige entièrement déracinée fournit la matière de la vraie croix. Cette tradition est un des cent épisodes du livre de *Joseph d'Arimathie*, première partie des *Romans de la Table ronde* (*Voy.* ARTUS). Pour en retrouver la première origine, il faut remonter à l'évangile apocryphe d'Ève, dont saint Épiphane nous a conservé quelque chose dans le livre des *Hérésies*. Le texte latin de la *Pénitence d'Adam* a été imprimé par Arnold de Bruxelles, établi à Naples vers 1472. Peu de temps après, Colard Mansion, le célèbre imprimeur de Bruges, en fit une traduction nouvelle qui semble être restée inédite.

PAULIN PARIS.

Van-Praët, *Notice sur Colard Mansion*; Paris, 1829, et *Bibliothèque du S. de la Gruthuyse*; Paris, 1831. — P. Paris, *Manuscrits français de la bibliothèque du Roi*; Paris, 1836, t. I.

ANDRIEUX (*Marie-Martin-Antoine*), général français, né en 1768, mort à Saint-Domingue en 1802. Il entra au service, comme capitaine de volontaires, dans le mois de novembre 1791. Il rendit des services importants en Italie, surtout au passage du Mincio le 26 septembre 1800, et au blocus de Gênes, où il donna des preuves d'un rare talent et d'une grande intrépidité. Le général Masséna le chargea de négocier la capitulation de cette ville, qui, par reconnaissance, lui fit présent d'un sabre magnifique. Après cette campagne, il occupait ses loisirs à écrire la relation de la défense de Gênes, lorsqu'il fut appelé à faire partie de l'expédition de Saint-Domingue, où il mourut de la fièvre jaune.

Biographie des Contemporains.

ANDRIEUX (*François-Guillaume-Jean-Stanislas*), célèbre littérateur français, né à Strasbourg le 6 mai 1759, mort à Paris le 10 mai 1833. Il eut pour premier instituteur son père, homme d'un grand sens, dont il honora et chérit toujours la mémoire. Il fit ses études au collége du cardinal Lemoine à Paris, et les termina à l'âge de dix-sept ans.

Ce fut lors des compositions du concours universitaire qu'il fit la connaissance de Collin d'Harleville, comme lui l'un des bons élèves de l'université. Ils s'étaient trouvés plusieurs fois placés l'un à côté de l'autre, et avaient pu se rendre réciproquement quelques petits services. Ils n'appartenaient pas au même collége, mais ils avaient l'occasion de se rencontrer de temps en temps à la promenade. Alors ils causaient littérature; une sympathie mutuelle s'établit entre eux et les unit étroitement.

A sa sortie du collége, Andrieux fut placé par ses parents chez un procureur au Châtelet. Il y travailla sérieusement, et suivit en même temps les cours de l'École de droit. Cependant son goût pour la littérature le porta aussi à s'essayer dans la carrière du théâtre. Une romance de François (de Neufchâteau), intitulée *Anaximandre*, lui fournit en 1780, lorsqu'il était maître clerc de son procureur, le sujet de sa première comédie. Il ne la termina que deux ans après, et la fit représenter sur le Théâtre-Italien. Ce petit acte, consacré à peindre la faiblesse amoureuse d'un philosophe de la Grèce, est écrit avec infiniment de grâce et d'esprit; il est en vers de dix syllabes, et il obtint un légitime succès. Andrieux partageait ainsi son temps entre l'étude de la jurisprudence et celle des lettres.

Si Andrieux cultivait la littérature avec amour, ce n'était point au détriment de l'étude du droit. Il ne songeait pas alors à devenir homme de lettres; toute son ambition se bornait à être un avocat instruit et estimé. Il avait prêté serment en 1781, et néanmoins il travaillait dans le but de se faire recevoir docteur en droit et d'arriver un jour au professorat. Une circonstance douloureuse l'arrêta dans ce projet : il perdit son père, qui ne laissa point de fortune. Le jeune Andrieux chercha dès lors à entrer dans une carrière qui lui permettrait de venir immédiatement en aide à sa famille. Ce fut ainsi qu'il consentit à accepter l'offre qu'on lui fit d'être attaché au duc d'Uzès en qualité de secrétaire. Toutefois, cette position

secondaire ne lui convint pas longtemps ; et, malgré la faiblesse de son organe, il reprit la carrière du barreau, et commença son stage à la fin de 1785. Il eut le bonheur d'être secondé par un avocat célèbre de cette époque, Hardoin de la Reynerie, qui non-seulement l'éclairait de ses conseils, mais lui procurait encore quelques causes. C'est ainsi qu'il fut appelé à défendre l'abbé Mulot, chanoine régulier de Saint-Victor, qui se trouva compromis dans la fameuse affaire du collier. Il publia un mémoire pour cette défense, et obtint la mise hors de cause de son client (1).

Andrieux plaida sa première affaire contre Picard, père de l'auteur comique de ce nom, qui fut, après Collin d'Harleville, son plus intime ami. Picard était ce que l'on appelait alors un *avocat de sept heures*, parce que les audiences du parlement où l'on jugeait les petites causes se tenaient à sept heures du matin. Il était fort occupé, et jouissait de l'estime de la magistrature et de ses confrères. Il fut très-étonné de perdre sa cause contre un jeune débutant qui lui était tout à fait inconnu.

Mais Andrieux avait des goûts littéraires trop prononcés pour que les occupations du jeune avocat fissent cesser chez lui le culte des muses. Presque tous les jours, après son dîner, il allait se promener seul aux Tuileries et aux Champs-Élysées, et, comme il l'a dit lui-même, il y ramassait quelques vers ; puis, rentré dans sa demeure, il y déposait sur le papier la récolte faite pendant sa promenade. Ce fut ainsi qu'il composa sa meilleure comédie, *les Étourdis*.

Cette pièce, en trois actes et en vers, fut représentée sur le Théâtre-Italien le 14 décembre 1787. Elle y obtint un succès de bon aloi, et valut à son auteur les éloges de deux critiques difficiles, la Harpe et Palissot.

Si nous sortons de la grande exception que présenta Beaumarchais, nous ne trouvons guère, depuis Destouches jusqu'en 1786, que des auteurs comiques sans verve et sans gaieté. *L'Inconstant* de Collin d'Harleville, joué en cette année, fit reparaître sur la scène un rôle de Crispin, ce vieux type des valets rusés qui avaient tant animé les comédies de Regnard et de Hauteroche. *Les Étourdis* d'Andrieux sont mieux intrigués ; la versification en est plus franche et plus spirituelle. On y remarqua une heureuse innovation : c'est celle qui consiste à donner pour confident au principal personnage, non plus un valet libertin et fripon, mais un ami du même âge et de la même position sociale. Le valet sans doute y joue encore son rôle, mais il est tenu à distance, et n'a plus l'importance qu'on lui donnait jusqu'alors. La scène des usuriers est d'un excellent comique ; l'action marche avec rapidité et vraisemblance ; les vers sont charmants, et plusieurs d'entre eux, comme ceux des grands maîtres, sont devenus proverbes ; entre autres celui-ci :

Il en coûte bien cher pour mourir à Paris !

Collin et Andrieux ne tardèrent pas à avoir des émules qui rendirent plus qu'eux encore au Théâtre-Français son antique gaieté, mais avec moins d'esprit et de bon goût que les deux amis n'en mettaient dans leurs ouvrages, et surtout avec moins d'élégance dans le style. Fabre d'Églantine, Picard, Alexandre Duval, Étienne, etc., marchèrent dignement sur leurs traces.

Le succès des *Étourdis* détourna un peu Andrieux de l'exercice de sa profession d'avocat. On touchait d'ailleurs au moment où le barreau allait avoir le sort de tant d'autres institutions. Andrieux devait être inscrit sur le tableau de l'ordre des avocats à la fin de 1789 ; mais il n'y en eut plus cette année-là, dans laquelle il eut encore le malheur de perdre Hardoin de la Reynerie, son maître et son ami.

Andrieux salua la révolution avec joie. Il était loin, ainsi que tous les hommes de bien qui s'associèrent à ce grand mouvement social, de s'attendre aux excès qui ne devaient pas tarder de souiller la plus noble des causes. Il montra les espérances qu'elle lui faisait concevoir, dans une pièce de vers composée au mois d'octobre 1790, et intitulée, *les Français aux bords du Scioto*. Il mit en présence, sur ces rives lointaines, un philosophe qui s'était échappé de la Bastille, où il avait été renfermé pour avoir publié un ouvrage contre les abus de l'ancien régime, et un émigré qui venait de quitter la France précisément parce qu'on y abolissait ces mêmes abus. Les pensées exprimées dans ce dialogue sont justes et modérées, les vers bien tournés et spirituels. Les mêmes qualités s'étaient trouvées déjà dans le *Souper des six Sages*, conte moral qui avait paru dans l'*Almanach des Muses de* 1784. Mais ces délassements littéraires ne pouvaient assurer à Andrieux une existence honorable, et suppléer à la perte de son état. Heureusement qu'un de ses amis, M. Ganilh, qui depuis a fait partie de plusieurs législatures, demanda pour lui à son insu, au commencement de 1791, une place à M. Dufresne Saint-Léon, directeur général de la liquidation qu'on venait d'établir pour vérifier et reconnaître les dettes de l'État. Nommé d'abord chef de bureau dans cette administration, l'année suivante il y devint chef de division.

Andrieux, que la sévère profession d'avocat n'avait pu détourner de la culture des lettres, n'en fut pas plus distrait par ses fonctions administratives. Il composa, en 1792, son *Épître au pape*, dans laquelle il émit des principes très-philosophiques qui lui attirèrent (chose singulière) une réponse de Fabre d'Églantine.

La journée de proscription et de mort du 31 mai 1793 étant arrivée, Andrieux s'empressa de résigner une place qui dépendait du gouvernement

(1) Ce mémoire forme un in-4° de 48 pages (Paris, imprimerie de [illegible] Demonville, 1786). Il est signé de Me Andrieux, avocat, et suiv. d'une consultation et quelques signatures de MM. Hardoin et [illegible].

Le séjour de Paris, d'ailleurs, lui était devenu insupportable, et il voulut aller, dans le sein de l'amitié, chercher à oublier les douleurs que son cœur de citoyen éprouvait des crimes qui se commettaient au nom de la liberté. Il partit donc seul, à pied, un bâton à la main, et se rendit à Mévoisins, près Maintenon, village qu'habitait, dans son petit manoir paternel, le bon Collin d'Harleville. Il y passa sept à huit mois, faisant des vers et jouissant d'un doux repos.

Ce fut dans cette retraite de Mévoisins qu'Andrieux fit quelques imitations d'Horace qui tiennent une place honorable dans ses œuvres. Une espèce de lutte s'était ouverte entre Collin et son ami. Ils prirent pour texte de leur concours la jolie fable des *Deux rats,* qui se trouve dans la satire 6 du livre II d'Horace. Ces imitations sont insérées dans les œuvres des deux poëtes, et on peut assurer que la palme appartient à Andrieux; ce que Collin d'Harleville lui-même s'empressa d'avouer loyalement dans une note qu'il a jointe à sa pièce. Trouvant une sorte de similitude entre sa situation et celle que dépeint Horace dans sa belle ode *Beatus ille qui procul negotiis*, etc., il s'empressa de la traduire ou plutôt de l'imiter en vers français :

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires;
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages aïeux !....

Mais Andrieux ne cultivait pas ses champs héréditaires; et, après un assez long séjour chez son ami, il dut quitter Mévoisins et revenir à Paris. Il y fut d'ailleurs rappelé par les soins que nécessita la représentation d'un petit opéra-comique, *l'Enfance de Jean-Jacques Rousseau*, qu'il avait composé, et dont la musique était de Dalayrac; il fut joué le 4 prairial an II (23 mai 1794). Le sujet, de pure invention, n'est point emprunté des *Confessions;* mais le poëte a groupé autour de Jean-Jacques quelques personnages réels, notamment cette bonne tante dont le philosophe aimait les chansons, et qui lui inspira sa passion pour la musique. Dalayrac avait eu soin de reproduire, dans sa partition, des airs et des motifs de Rousseau. Ce n'était pas une idée heureuse, de mettre sur la scène le philosophe de Genève dans sa première jeunesse, ce qui nécessitait que son rôle fût joué par une femme. La pièce eut peu de succès (1), et Andrieux ne la comprit pas dans ses œuvres.

Dans les fêtes publiques qui se célébraient alors, on chantait des hymnes patriotiques composés par les poëtes les plus en renom. Lebrun et Chénier, notamment, avaient en quelque sorte le monopole de ces chants de triomphe, dont la musique était confiée à la lyre de Gossec ou à celle de Méhul. Andrieux voulut s'essayer en ce genre. Ce fut ainsi qu'il composa d'abord un *Hymne guerrier et patriotique, imité des fragments de Tyrtée* (1), et ensuite des *Stances patriotiques* pour la fête des jeunes Barra et Viala (2), morts victimes de leur courage républicain. La convention avait ordonné une fête en leur honneur. Ces deux poëmes d'Andrieux ne sont point dénués de mérite; mais le genre lyrique n'était pas celui qui lui convenait, et il ne s'y essaya plus.

Andrieux n'ayant pas d'occupations qui le retinssent à Paris, se retira à Montmorency, où il se livra exclusivement à la culture des lettres. Quelques-uns de ses amis avaient fondé, en 1794, sous le titre de *Décade philosophique*, un recueil périodique auquel il coopéra activement pendant plusieurs années. C'étaient Ginguené, Amaury Duval et Jean-Baptiste Say qui étaient les principaux auteurs de ce recueil. Andrieux y fit insérer quelques contes et opuscules en prose. Il y fronda, avec une gaieté piquante et un à-propos plein de sel, certains travers de l'époque. Ainsi, les dames avaient alors adopté la mode singulière de porter des perruques blondes, quelle que fût la couleur de leurs cheveux et de leur teint. Andrieux censura ce ridicule dans une petite pièce (3) dont Picard fit ensuite le sujet d'une de ses comédies. *Le défaut de Modération, la Manie de parler tous ensemble, les Illusions qu'on se fait à soi-même,* devinrent aussi le texte de ses observations fines et spirituelles. Ces petites pièces, pleines de sens et de raison, étaient imitées, pour la forme du moins, de quelques-uns des moralistes anglais, particulièrement de Swift et d'Addison. On voit qu'il étudiait beaucoup la littérature anglaise, sans négliger les classiques anciens. Ainsi, après avoir composé une imitation de l'élégie XI du premier livre de Tibulle, nous trouvons, dans le même volume de la *Décade*, *les Arbres choisis par les dieux*, fable imitée, en vers français, de Phèdre, et le *Portrait d'Olivier Goldsmith,* traduit aussi en vers, de David Garrick.

Ce n'étaient pas seulement des opuscules moraux qu'Andrieux s'amusait à écrire pour la *Décade :* c'étaient encore des contes en prose, où des anecdotes étaient racontées avec une grâce piquante et naturelle. Tels sont *le Contrat de mariage*, *les Fausses conjectures* ou *l'Observateur en défaut*, *Amour et Humanité*, *le Dernier couvent de France*, etc. Enfin, il enrichissait la *Décade* d'articles de critique littéraire, dans lesquels il examinait quelques-uns

(1) Chez Maradan, brochure in-8°, an II.
(2) La *Biographie universelle*, supplément, au mot *Andrieux*, indique, comme de lui, un opéra-comique intitulé *les Deux Sentinelles*, musique de Dalayrac, représenté en 1788. Nous ne connaissons pas cet ouvrage, qui ne figure pas parmi les partitions de Dalayrac, indiquées par le *Dictionnaire historique des musiciens*. Andrieux a composé avec Guillard un opéra en trois actes, représenté en 1790, et intitulé *Louis IX en Égypte.* La musique était de Lemoine. Cet opéra ne paraît pas avoir obtenu beaucoup de succès.

(1) *Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an II, p. 539.
(2) *Ibid.*, 4e trimestre de l'an II, p. 163.
(3) *Ibid.*, 1er trimestre de l'an III, p. 147.

cours où Fontana remporta le prix; — 10° *Lettera sopra il corrompimento del gusto italiano;* Crémone, 1776, in-8°; — 11° *Dissertazione sopra la ragione della scarzezza di progressi delle scienze in questo tempo;* Ferrare, 1779, in-4°; — 12° *Lettera sopra l'origine e le vicende dell'arte d'insegnare a parlare i surdi e muti;* Vienne, 1793, in-8° : l'auteur y montre que les Espagnols ont connu les premiers l'art d'instruire les sourds et muets; — 13° *Viaje de Viena;* Madrid, 1794, in-8°, trad. en italien et en allemand : c'est la relation du voyage d'Andrès en Allemagne; — 14° *Catalogo della libreria dei Capilupi;* Mantoue, 1797, in-8°, enrichi de notes; — 15° *Lettera sopra alcuni codici delle biblioteche Capitolari di Novarra e di Vercelli;* Parme, 1802, grand in-8°; — 16° *Sur une carte géographique de* 1455; Naples, 1815, in-8°; — 17° *Sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples;* ibid., 1816 : cette lettre, adressée à l'abbé Morelli, contient des détails curieux sur quelques points de l'histoire des Lombards.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, t. IV, p. 262. — Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibliotheca española de los mejores escritores de reynado Carlos III.* — Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, t. II, p. 392. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII*, t. III, p. 142.

***ANDRÈS** (*Carlos*), écrivain espagnol, frère de Juan Andrès, naquit à Planès, près de Valence, en 1753, et mourut le 5 janvier 1820. Il étudia la philosophie et la jurisprudence, devint membre du barreau de Madrid, et traduisit en espagnol plusieurs ouvrages de Juan Andrès, entre autres celui qui a pour titre : *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d'ogni litteratura*, ouvrage que le roi d'Espagne fit introduire dans les *Reales estudios de San-Isidoro.* En 1811 il devint membre des cortès, et se retira de la vie publique en 1813. Outre la traduction des ouvrages de son frère, on a de lui : *Carta sobre la utilidad de los Catalagos de libros y manuscritos de varias librerias y archivos, insertando otra del Abate su Hermano sobre el mismo Asunto;* Valence, 1799, in-8°.

Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, II, 410.

***ANDRÈS DE USTARROZ** (*Jean-François*), célèbre historien espagnol, né à Saragosse en 1606, mort à Madrid le 18 août 1647. Il fut chargé de la continuation des histoires du royaume, de la classification des archives nationales, et d'un index général de ces documents. Il commença aussitôt cet immense travail, et succéda à Ximenès, comme chroniqueur du royaume, le 9 janvier 1647. Ses principaux ouvrages imprimés ont pour titre : *Universidad de Amor;* Saragosse, 1664; — *Descripcion de la Justa en campo abierto que mantubo en el coso de Zaragoza don Raymundo Gomez de Mendoza;* S[illegible], 1635, in-4°; — *Antiguedades de [illegible]* [illegible] [illegible]agossa, 16[illegible]; — *H[illegible]* *d[illegible]* [illegible] Saragossa, [illegible], in-4°; — *Memorial historico-genealogico de la casa de Abarca de Bolea;* Saragossa, 1641, in-fol.; — *Monumento de los santos martyres Justo y Pastor en la ciudad de Huesca*, 1644, ibid., in-8°; — *Relacion del juramento de los Fueros de Aragon;* ibid., 1645, in-4°; — *Discurso de las Medallas desconoscidas españoles;* Huesca, 1645, in-4°; — *Segunda parte de los annales de la corona y regno de Aragon;* Saragossa, 1663, in-fol.; — *Progresos de la Historia en el regno de Aragon;* Saragossa, 1680, in-fol. On conserve la seconde partie de cet ouvrage dans la bibliothèque royale de Madrid. Latassa a donné une liste complète des ouvrages d'Andrès.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 692. — Latassa, *Bibliotheca de los escritores Aragoneses*, III, 161-185.

***ANDRÈS DE GUSSEME** (*Thomas*), numismate espagnol, vivait au dix-huitième siècle. Il était avocat au conseil royal, et membre de l'Académie d'histoire et belles-lettres de Séville. Ses ouvrages sont : *Diccionario numismatico general, para la perfecta inteligencia de las medallas antiguas, sus signos, notas et inscripciones*, etc., 6 vol.; Madrid, 1773-1777, in-4° : l'ouvrage entier fut imprimé aux frais du duc d'Arcos; — *Desconfianzas criticas sobre algunos monumentos de antigüedad que se suponen descubiertos en Grenada;* — *Noticias pertenecientes a la historia antigua y moderna de la villa de Lora del Rio en Andalucia*, imprimées dans le premier volume des *Mémoires littéraires de l'Académie des belles-lettres de Séville.* Il lut aussi devant cette académie l'éloge funèbre de Ferdinand VI, et des notices sur quelques antiquités inédites de la Bétique.

Sempere y Guarinos, *Bibliotheca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III.*

ANDRÈS DE SAN-NICOLAS, écrivain espagnol, moine augustin de Tunja au Pérou, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il était recteur du collége d'Alcala en Espagne, provincial général de la Nouvelle-Grenade dans l'Amérique du Sud, et historiographe de son ordre. On a de lui : *Passerculi solitarii Planctus, sive Peccatoris ad Dominum Conversio;* Rome, 1654, in-8°; — *Proventus Messis dominicæ Patrum Excalceatorum B. Augustini, congregationis Hispaniæ;* Rome, 1656, in-4°; — *Historia general de los Religiosos Descalzados del orden de Eremitanos de San-Augustino;* Madrid, 1664, in-fol.; — *Designios del Indice mas dichoso sobre la Regla de San-Augustino;* Rome, 1656, in-8°; — *Tesoro de Palermo; Vida de Santa Rosalea;* Madrid, 1655, in-16. — *Imagen de Nuestra Señora de Capocavana, Portento del Nuevo Mundo;* Madrid, 1663, in-4°.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Audiffredus, *Bibliotheca casenatensis catalogus.* — Ossinger, *Bibliotheca [illegible]*.

ANDREÆ DE B[illegible]STEIN. *Voy.* **BILSTEIN.**

ANDREW (*James*), pédagogue écossais, né en 1774, mort à Édimbourg le 13 juin 1833. Il était principal du séminaire militaire de la compagnie des Indes orientales, à Addiscombe. Ses ouvrages sont : *Institutes of Grammar, as applicable to the english language, or as introductory to the study of other languages. To wich are added Chronological Tables;* London, 1817, in-8° ; — *Key to Scripture Chronology made by comparing Sacred History with Prophecy, and rendering the Bible consistent with itself, illustrated with new Tables, of Cronology and various Notes ;* London, 1722 ; in-8°. — *Astronomical and Nautical Table ;* 1810, in-8°.

Gentleman's Magazine for 1833, p. 89.

*ANDREWE (*Laurens*), traducteur et imprimeur anglais, dans la première moitié du seizième siècle. Le bibliographe Ames le dit né à Calais. Andrewe se fixa comme imprimeur à Londres, à l'enseigne de la Croix-d'or, dans Fleet-Street. On croit qu'il avait appris l'imprimerie de Jean Doesborowe, imprimeur à Anvers. En 1510, il traduisit *the wonderful Shape and nature of man, beasts, etc.*, ouvrage imprimé à Anvers par Doesborowe. En 1527, il imprima *the great Herball, whiche gyueth parfyt knowledge and Vorderstandyng of all maner of herbes*, etc., in-fol., et *the vertuose Boke of Distyllacyon of the waters of all maner of herbes*, etc., de maître Jérôme Bruynswyke, in-fol. L'ouvrage intitulé *Valucion of Ejode and Sylver*, qui a été imprimé en 1499, à ce qu'on croit, a aussi été traduit par Andrewe.

Ames, *Typographical antiquities*, édit. Herbert, I, 412.

ANDREWS (*James-Petit*), historien anglais, né en 1737 à Newbury (comté de Berks), mort à Londres le 6 août 1797. Il se fit connaître, en 1788, par une brochure en faveur des enfants ramoneurs de cheminée, brochure qui appela l'attention du parlement sur le sort de ces malheureux. Andrews a encore publié : 1° *Anecdotes ancien and modern, with observations ;* Londres, 1789, in-8° ; et supplément, 1790 : ouvrage badin, qui eut beaucoup de succès et un grand nombre d'éditions ; — 2° *History of Great Britain connected with the cronology of Europe*, avec des notes contenant les anecdotes du temps, les vies des savants, etc., depuis l'invasion de César jusqu'à la mort d'Édouard VI ; 2 vol. in-4°, 1794 ; — 3° *Continuation de l'Histoire de la Grande-Bretagne* de l'Écossais Robert Henry ; Londres, 1796, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine, LXVII, 796.

*ANDREWS (*John*), publiciste anglais, mort vers 1809 à Kensington, dans sa trente-troisième année. Ses principaux ouvrages sont : *the History of the Revolutions of Denmark, with an account of the present state of that Kingdom and People*, 2 vol. in-8° ; Londres, 1774 ; — *History of the War with America, France, Spain, and Holland, commencing in* 1775, *and ending in* 1783, *with portraits, maps; charts*, etc. ; London, 1785-1786, 4 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine, février 1809.

*ANDREWS (*Henri*) ; botaniste anglais, vivait à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. En 1797, il entreprit la publication d'un recueil périodique : *the Botanist's Repository*, continué jusqu'en 1814 ; Londres, 10 vol. in-4°. On y trouve l'histoire des plantes rares ou nouvelles ; avec des planches coloriées. En 1802, il commença un ouvrage intitulé *Coloured Engravings of Heaths ; the drawings taken from living plants only*, etc. ; Londres, 4 vol. in-fol. ; nouvelle édition, in-8°. De 1805 à 1828, il publia une *Monographie* du genre *geranium*, avec planches, 2 vol. in-4°, suivie bientôt de la *Monographie* du genre *Rosa*. H.

Biographical Dictionary.

ANDREWS ou ANDREWES (*Lancelot*), théologien anglais, né à Londres en 1555, mort en 1626. Après avoir reçu une forte instruction théologique à Cambridge au collége de Pembroke, il entra dans les ordres, puis accompagna dans le Nord Henri, comte de Huntingdon, président de York, et réussit par ses prédications à ramener à l'Église anglicane un grand nombre de dissidents. Cette mission lui valut le vicariat de Saint-Giles à Londres, une prébende à Saint-Paul et une seconde prébende à l'église de Southwell, places lucratives qui lui permirent d'étudier à loisir la théologie, et de se livrer à son goût pour la prédication. Ses sermons attirèrent l'attention de la reine Élisabeth, qui le nomma un de ses chapelains, et, en 1601, doyen de Westminster. Jacques Ier l'éleva successivement aux évêchés de Chichester (novembre 1605), d'Ély (septembre 1609), et de Winchester (février 1618), et le nomma doyen de la chapelle royale. Andrews fut enseveli dans l'église du Saint-Sauveur à Winchester. Ses héritiers lui érigèrent un magnifique tombeau avec une longue inscription latine, qui rappelle, entre autres, qu'il ne fut jamais marié : *Cœlebs hinc migravit ad aureolam cœlestem.* Andrews savait, dit-on, quinze langues, et, après Usher, il était sans contredit l'homme de son temps le plus versé dans la connaissance des Pères de l'Église, des antiquités ecclésiastiques, et du droit canonique. Il déploya ce vaste savoir dans sa polémique avec le cardinal Bellarmin. Le roi Jacques ayant prétendu, dans sa *Defence of the Right of kings* que les princes chrétiens avaient autorité sur le clergé, fut réfuté par Matthieu Tortus, aumônier de Bellarmin, et cette réfutation fut attribuée au cardinal lui-même. Andrews, chargé par Jacques de répondre au traité de Tortus, publia sa réponse sous le titre bizarre de *Tortura Torti, sive ad Matthæi Torti librum responsio*, etc. ; Londres, 1609, in-4°. Bellarmin entra dans la dispute en publiant en 1610, *Pro Responsione sua ad librum Ja-*

cobi, magnæ Britanniæ regis, cui titulus est, Triplici nodo triplex cunæus, et Andrews répliqua par sa *Reponsio ad Apologiam cardinalis Bellarmini*, etc., Londres, 1610, in-4°. Parmi les autres ouvrages d'Andrews, on remarque : *A manual for sick; — Private Devotions; — Holy Devotions with directions to pray;* Londres, 1655; — *Ninety-six sermons;* Londres, 1629; — *Opuscula quædam posthuma;* Londres, 1629, in-4°; — *The Moral Law expounded :* — Londres, 1642, in-fol; — Ἀποσπασμάτια *sacra*; Londres, 1657, in-fol. L. J.

Cassan, *Lives of the Bishops of Winchester;* London, 1827, in-8°, vol. II. — Kippis, *Biographia Britannica.* — Usher, *Brit. Angl. antiq.* — Fuller, *Church history of Britain.* — Casaubon, *Epistolæ*, Rotterdam, 1709.

* **ANDREWS** (*Laurence*), écrivain anglais, vivait dans la première moitié du seizième siècle, sous le règne de Henri VIII. On ne sait rien de lui, sinon qu'il traduisit en anglais les ouvrages suivants : *Speculum Mundi; un ouvrage sur la zoologie; un ouvrage sur la distillation.* Ce sont les premiers livres scientifiques publiés en anglais.

Tanner, *Bibliotheca britannico-hibernica.*

ANDREWS (*Pierre-Miles*), auteur dramatique anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 18 juillet 1814 à Cleveland. Il était lieutenant-colonel du régiment des volontaires du prince de Galles. Lié avec Garrick, il prit du goût pour le théâtre, et composa un grand nombre de comédies, parmi lesquelles on remarque : *the Election*, en 1774 ; — *Dissipation*, en 1781 ; — *the Baron Kinvervankot-Sprakengatchdern ; — Better late than never* (Mieux vaut tard que jamais). Il fut nommé membre du parlement en 1790, et successivement réélu en 1796, 1802, 1806 et 1807. Andrews paraît s'être surtout acquis une certaine célébrité comme homme de bon ton. « Personne « ne rassemble dans son salon, dit l'auteur « d'une biographie anglaise, un cercle plus bril« lant de duchesses, de marquises, de comtesses « et de baronnes, etc.; et si M. le colonel An« drews avait réalisé le projet de sa première « jeunesse, d'aller vivre en Orient, lors même « qu'il serait parvenu à la dignité de pacha, son « harem eût été peu de chose, comparé à cette « réunion séduisante de beautés anglaises dont « se composent ses soirées. »

Gentleman's Magazine, LXXXIV, 190. — *Biogr. dramatica.* — *Public characters*, for 1809, 1810.

ANDREZEL (*Barthélemy-Philibert Picon* D'), prêtre français, né en 1757 à Salins, mort à Versailles le 12 décembre 1825. Il fit partie des dernières assemblées du clergé, tenues en 1782 et 1786, et fut titulaire de la riche abbaye de Saint-Jacut en Bretagne. Émigré en Angleterre, il revint en France sous le consulat, et prit part à la rédaction de quelques journaux, entre autres du *Journal des Curés*, et devint plus tard inspecteur général de l'université. On a de lui : une traduction de l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*, par le célèbre Fox, imprimée en 1809, 2 vol. in-8°. D'Andrezel fut l'éditeur des *Excerpta e scriptoribus græcis*, fait par M. Mollevault, professeur, frère du poëte de ce nom ; Paris 1815, in-12.

Biographie des hommes vivants. — *Biographie des Contemporains.*

ANDRI. *Voy.* ANDRY.

ANDRIA (*Nicolas*), médecin italien, né à Massafra le 10 septembre 1748, mort le 9 décembre 1814. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et étudia d'abord le droit, plus la médecine à Naples, sous le célèbre Cotugno. En 1775, il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples; et en 1801 il obtint la chaire de physiologie, et devint doyen en 1811. On a de lui : 1° *Trattato delle acque minerali;* Naples, 1775, in-8° ; 2° édition, corrigée, ibid., 1783, in-8° : l'auteur y traite surtout et particulièrement des eaux minérales d'Ischia, de Castellamare et de Naples ; — 2° *Littera sull' aria fissa;* ibid., 1776, in-4°; lettre anonyme attribuée à Andria ; — 3° *Institutiones philosophico-chimicæ;* Naples, 3e édit., 1803 ; ouvrage traduit en italien par Vulpes en 1812 ; — 4° *Elementi di fisiologia*, d'après le plan de Haller ; — 5° *Elementa medecinæ theoreticæ;* Naples, 1787, traduit en italien par le fils d'Andria, 1814 : on y trouve en germe la doctrine de Brown, plus tard développée par Broussais ; — 6° *Dissertazione sulla teoria della vita;* Naples, 1804 : le principe vital y est identifié avec le fluide galvanique et celui-ci est à son tour assimilé au fluide nerveux ; — 7° *Historia materiæ medicæ;* ibid., 1788 ; ouvrage traduit, en 1815, en italien par Tauro ; — 8° *Institutiones medicæ practicæ;* ibid., 1790, trad. en italien, en 1812, par le même, avec des notes. L'auteur y appelle le premier l'attention des médecins sur les maladies du diaphragme.

Biografia degli uomini illustri del regno di Napoli, t. V. — *Dictionnaire historique de la medecine.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*, t. XXIV. — Vulpes, *Elogio storico d'Andria*, dans le *Giornale enciclopedico di Napoli.*

* **ANDRIAN-WERBURG** (*Victor*, baron D'), publiciste autrichien, né le 17 sept. 1813, près de Goeritz. Il a étudié à Vienne, et passé la plus grande partie de sa vie dans ses domaines en Lombardie. En avril 1848, il fut nommé membre du parlement de Francfort, et, en août de la même année, ambassadeur du pouvoir central à Londres. En 1849, il s'est retiré des affaires. Les ouvrages qu'il a jusqu'ici publiés ont pour titre : *Oestreich und seine Zukunft* (l'Autriche et son avenir); Hambourg, 1843; in-8° ; — *Centralisation und Decentralisation in Oestreich;* Vienne, 1850, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. 1852.

* **ANDRIESSENS** (*Antoine*), paysagiste hollandais, né à Amsterdam en 1746, mort en 1813. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Ses

deux frères s'étaient également distingués dans la peinture.

Descamps, *Vie des peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ANDRIEU (*Bertrand*), graveur en médailles, né à Bordeaux le 24 novembre 1761, et mort à Paris le 6 décembre 1822. Il vint fort jeune à Paris, et y fut chargé pendant quarante ans d'exécuter les médailles relatives aux événements les plus importants. On lui doit, entre autres, *la grande Minerve assise, distribuant des couronnes; la statue équestre de Henri IV; la Vaccine; l'Étude; la bataille de Marengo*, celle *d'Iéna* et celle *d'Austerlitz; la Paix de Vienne*, celle *de Tilsitt* et celle *de Lunéville; le Rétablissement du culte; la France en deuil au 20 mars*. Sa dernière médaille fut frappée à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il a gravé *en relief* sur acier, à la demande des frères Didot, les charmantes vignettes qui ornent leur édition de Virgile de 1797 (an VI), premier ouvrage stéréotypé par le procédé de Firmin Didot.

Schlichtegroll, *Numismatische Annalen*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'École française au dix-neuvième siècle*.

* **ANDRIEU**, moine qui vivait avant le treizième siècle, puisqu'un manuscrit de cette époque, renfermant la traduction d'un traité de la *Pénitence d'Adam*, le cite pour en être l'auteur. C'est une légende singulière qui se rapporte aux paroles de la Genèse sur l'arbre de la science du bien et du mal. Ève, en cueillant la fatale pomme, aurait en même temps enlevé le rameau auquel tenait le fruit; par distraction, elle l'aurait emporté du Paradis terrestre; plus tard, elle l'aurait planté, et il en serait venu un grand arbre sous lequel Caïn aurait tué son frère Abel. Puis le bois fut employé à la construction du *Saint des saints* dans le temple de Salomon; puis enfin la tige entièrement déracinée fournit la matière de la vraie croix. Cette tradition est un des cent épisodes du livre de *Joseph d'Arimathie*, première partie des *Romans de la Table ronde* (*Voy.* ARTUS). Pour en retrouver la première origine, il faut remonter à l'évangile apocryphe d'Ève, dont saint Épiphane nous a conservé quelque chose dans le livre des *Hérésies*. Le texte latin de la *Pénitence d'Adam* a été imprimé par Arnold de Bruxelles, établi à Naples vers 1472. Peu de temps après, Colard Mansion, le célèbre imprimeur de Bruges, en fit une traduction nouvelle qui semble être restée inédite.

PAULIN PARIS.

Van-Praet, *Notice sur Colard Mansion*; Paris, 1829, et *Bibliothèque du S. de la Gruthuyse*; Paris, 1831. — P. Paris, *Manuscrits français de la bibliothèque du Roi*; Paris, 1836, t. I.

ANDRIEUX (*Marie-Martin-Antoine*), général français, né en 1768, mort à Saint-Domingue en 1802. Il entra au service, comme capitaine de volontaires, dans le mois de novembre 1791. Il rendit des services importants en Italie, surtout au passage du Mincio le 26 septembre 1800, et au blocus de Gênes, où il donna des preuves d'un rare talent et d'une grande intrépidité. Le général Masséna le chargea de négocier la capitulation de cette ville, qui, par reconnaissance, lui fit présent d'un sabre magnifique. Après cette campagne, il occupait ses loisirs à écrire la relation de la défense de Gênes, lorsqu'il fut appelé à faire partie de l'expédition de Saint-Domingue, où il mourut de la fièvre jaune.

Biographie des Contemporains.

ANDRIEUX (*François-Guillaume-Jean-Stanislas*), célèbre littérateur français, né à Strasbourg le 6 mai 1759, mort à Paris le 10 mai 1833. Il eut pour premier instituteur son père, homme d'un grand sens, dont il honora et chérit toujours la mémoire. Il fit ses études au collége du cardinal Lemoine à Paris, et les termina à l'âge de dix-sept ans.

Ce fut lors des compositions du concours universitaire qu'il fit la connaissance de Collin d'Harleville, comme lui l'un des bons élèves de l'université. Ils s'étaient trouvés plusieurs fois placés l'un à côté de l'autre, et avaient pu se rendre réciproquement quelques petits services. Ils n'appartenaient pas au même collége, mais ils avaient l'occasion de se rencontrer de temps en temps à la promenade. Alors ils causaient littérature; une sympathie mutuelle s'établit entre eux et les unit étroitement.

A sa sortie du collége, Andrieux fut placé par ses parents chez un procureur au Châtelet. Il y travailla sérieusement, et suivit en même temps les cours de l'École de droit. Cependant son goût pour la littérature le porta aussi à s'essayer dans la carrière du théâtre. Une romance de François (de Neufchâteau), intitulée *Anaximandre*, lui fournit en 1780, lorsqu'il était maître clerc de son procureur, le sujet de sa première comédie. Il ne la termina que deux ans après, et la fit représenter sur le Théâtre-Italien. Ce petit acte, consacré à peindre la faiblesse amoureuse d'un philosophe de la Grèce, est écrit avec infiniment de grâce et d'esprit; il est en vers de dix syllabes, et il obtint un légitime succès. Andrieux partageait ainsi son temps entre l'étude de la jurisprudence et celle des lettres.

Si Andrieux cultivait la littérature avec amour, ce n'était point au détriment de l'étude du droit. Il ne songeait pas alors à devenir homme de lettres; toute son ambition se bornait à être un avocat instruit et estimé. Il avait prêté serment en 1781, et néanmoins il travaillait dans le but de se faire recevoir docteur en droit et d'arriver un jour au professorat. Une circonstance douloureuse l'arrêta dans ce projet : il perdit son père, qui ne laissa point de fortune. Le jeune Andrieux chercha dès lors à entrer dans une carrière qui lui permettrait de venir immédiatement en aide à sa famille. Ce fut ainsi qu'il consentit à accepter l'offre qu'on lui fit d'être attaché au duc d'Uzès en qualité de secrétaire. Toutefois, cette position

secondaire ne lui convint pas longtemps; et, malgré la faiblesse de son organe, il reprit la carrière du barreau, et commença son stage à la fin de 1785. Il eut le bonheur d'être secondé par un avocat célèbre de cette époque, Hardoin de la Reynerie, qui non-seulement l'éclairait de ses conseils, mais lui procurait encore quelques causes. C'est ainsi qu'il fut appelé à défendre l'abbé Mulot, chanoine régulier de Saint-Victor, qui se trouva compromis dans la fameuse affaire du collier. Il publia un mémoire pour cette défense, et obtint la mise hors de cause de son client (1).

Andrieux plaida sa première affaire contre Picard, père de l'auteur comique de ce nom, qui fut, après Collin d'Harleville, son plus intime ami. Picard était ce que l'on appelait alors un *avocat de sept heures*, parce que les audiences du parlement où l'on jugeait les petites causes se tenaient à sept heures du matin. Il était fort occupé, et jouissait de l'estime de la magistrature et de ses confrères. Il fut très-étonné de perdre sa cause contre un jeune débutant qui lui était tout à fait inconnu.

Mais Andrieux avait des goûts littéraires trop prononcés pour que les occupations du jeune avocat fissent cesser chez lui le culte des muses. Presque tous les jours, après son dîner, il allait se promener seul aux Tuileries et aux Champs-Élysées, et, comme il l'a dit lui-même, il y ramassait quelques vers; puis, rentré dans sa demeure, il y déposait sur le papier la récolte faite pendant sa promenade. Ce fut ainsi qu'il composa sa meilleure comédie, *les Étourdis*.

Cette pièce, en trois actes et en vers, fut représentée sur le Théâtre-Italien le 14 décembre 1787. Elle y obtint un succès de bon aloi, et valut à son auteur les éloges de deux critiques difficiles, la Harpe et Palissot.

Si nous sortons de la grande exception que présenta Beaumarchais, nous ne trouvons guère, depuis Destouches jusqu'en 1786, que des auteurs comiques sans verve et sans gaieté. *L'Inconstant* de Collin d'Harleville, joué en cette année, fit reparaître sur la scène un rôle de Crispin, ce vieux type des valets rusés qui avaient tant animé les comédies de Regnard et de Hauteroche. *Les Étourdis* d'Andrieux sont mieux intrigués; la versification en est plus franche et plus spirituelle. On y remarqua une heureuse innovation : c'est celle qui consiste à donner pour confident au principal personnage, non plus un valet libertin et fripon, mais un ami du même âge et de la même position sociale. Le valet sans doute y joue encore son rôle, mais il est tenu à distance, et n'a plus l'importance qu'on lui donnait jusqu'alors. La scène des usuriers est d'un excellent comique; l'action marche avec rapidité et vraisemblance; les vers sont charmants, et plusieurs d'entre eux, comme ceux des grands maîtres, sont devenus proverbes; entre autres celui-ci :

Il en coûte bien cher pour mourir à Paris !

Collin et Andrieux ne tardèrent pas à avoir des émules qui rendirent plus qu'eux encore au Théâtre-Français son antique gaieté, mais avec moins d'esprit et de bon goût que les deux amis n'en mettaient dans leurs ouvrages, et surtout avec moins d'élégance dans le style. Fabre d'Églantine, Picard, Alexandre Duval, Étienne, etc., marchèrent dignement sur leurs traces.

Le succès des *Étourdis* détourna un peu Andrieux de l'exercice de sa profession d'avocat. On touchait d'ailleurs au moment où le barreau allait avoir le sort de tant d'autres institutions. Andrieux devait être inscrit sur le tableau de l'ordre des avocats à la fin de 1789; mais il n'y en eut plus cette année-là, dans laquelle il eut encore le malheur de perdre Hardoin de la Reynerie, son maître et son ami.

Andrieux salua la révolution avec joie. Il était loin, ainsi que tous les hommes de bien qui s'associèrent à ce grand mouvement social, de s'attendre aux excès qui ne devaient pas tarder de souiller la plus noble des causes. Il montra les espérances qu'elle lui faisait concevoir, dans une pièce de vers composée au mois d'octobre 1790, et intitulée, *les Français aux bords du Scioto*. Il met en présence, sur ces rives lointaines, un philosophe qui s'était échappé de la Bastille, où il avait été renfermé pour avoir publié un ouvrage contre les abus de l'ancien régime, et un émigré qui venait de quitter la France précisément parce qu'on y abolissait ces mêmes abus. Les pensées exprimées dans ce dialogue sont justes et modérées, les vers bien tournés et spirituels. Les mêmes qualités s'étaient trouvées déjà dans le *Souper des six Sages*, conte moral qui avait paru dans l'*Almanach des Muses* de 1784. Mais ces délassements littéraires ne pouvaient assurer à Andrieux une existence honorable, et suppléer à la perte de son état. Heureusement qu'un de ses amis, M. Ganilh, qui depuis a fait partie de plusieurs législatures, demanda pour lui à son insu, au commencement de 1791, une place à M. Dufresne Saint-Léon, directeur général de la liquidation qu'on venait d'établir pour vérifier et reconnaître les dettes de l'État. Nommé d'abord chef de bureau dans cette administration, l'année suivante il y devint chef de division.

Andrieux, que la sévère profession d'avocat n'avait pu détourner de la culture des lettres, n'en fut pas plus distrait par ses fonctions administratives. Il composa, en 1792, son *Épître au pape*, dans laquelle il émit des principes très-philosophiques qui lui attirèrent (chose singulière) une réponse de Fabre d'Églantine.

La journée de proscription et de mort du 31 mai 1793 étant arrivée, Andrieux s'empressa de résigner une place qui dépendait du gouvernement

(1) [illegible] in-4° de 48 pages. Paris, [illegible] 1786. Il est [illegible] An-[illegible] [illegible]

Le séjour de Paris, d'ailleurs, lui était devenu insupportable, et il voulut aller, dans le sein de l'amitié, chercher à oublier les douleurs que son cœur de citoyen éprouvait des crimes qui se commettaient au nom de la liberté. Il partit donc seul, à pied, un bâton à la main, et se rendit à Mévoisins, près Maintenon, village qu'habitait, dans son petit manoir paternel, le bon Collin d'Harleville. Il y passa sept à huit mois, faisant des vers et jouissant d'un doux repos.

Ce fut dans cette retraite de Mévoisins qu'Andrieux fit quelques imitations d'Horace qui tiennent une place honorable dans ses œuvres. Une espèce de lutte s'était ouverte entre Collin et son ami. Ils prirent pour texte de leur concours la jolie fable des *Deux rats,* qui se trouve dans la satire 6 du livre II d'Horace. Ces imitations sont insérées dans les œuvres des deux poëtes, et on peut assurer que la palme appartient à Andrieux; ce que Collin d'Harleville lui-même s'empressa d'avouer loyalement dans une note qu'il a jointe à sa pièce. Trouvant une sorte de similitude entre sa situation et celle que dépeint Horace dans sa belle ode *Beatus ille qui procul negotiis*, etc., il s'empressa de la traduire ou plutôt de l'imiter en vers français :

> Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
> Cultive de ses mains ses champs héréditaires;
> Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
> Garde les simples mœurs de nos sages aïeux !....

Mais Andrieux ne cultivait pas ses champs héréditaires; et, après un assez long séjour chez son ami, il dut quitter Mévoisins et revenir à Paris. Il y fut d'ailleurs rappelé par les soins que nécessita la représentation d'un petit opéra-comique, *l'Enfance de Jean-Jacques Rousseau,* qu'il avait composé, et dont la musique était de Dalayrac; il fut joué le 4 prairial an II (23 mai 1794). Le sujet, de pure invention, n'est point emprunté des *Confessions;* mais le poëte a groupé autour de Jean-Jacques quelques personnages réels, notamment cette bonne tante dont le philosophe aimait les chansons, et qui lui inspira sa passion pour la musique. Dalayrac avait eu soin de reproduire, dans sa partition, des airs et des motifs de Rousseau. Ce n'était pas une idée heureuse, de mettre sur la scène le philosophe de Genève dans sa première jeunesse, ce qui nécessitait que son rôle fût joué par une femme. La pièce eut peu de succès (1), et Andrieux ne la comprit pas dans ses œuvres.

Dans les fêtes publiques qui se célébraient alors, on chantait des hymnes patriotiques composés par les poëtes les plus en renom. Lebrun et Chénier, notamment, avaient en quelque sorte le monopole de ces chants de triomphe, dont la musique était confiée à la lyre de Gossec ou à celle de Méhul. Andrieux voulut s'essayer en ce genre. Ce fut ainsi qu'il composa d'abord un *Hymne guerrier et patriotique, imité des fragments de Tyrtée* (1), et ensuite des *Stances patriotiques* pour la fête des jeunes Barra et Viala (2), morts victimes de leur courage républicain. La convention avait ordonné une fête en leur honneur. Ces deux poëmes d'Andrieux ne sont point dénués de mérite; mais le genre lyrique n'était pas celui qui lui convenait, et il ne s'y essaya plus.

Andrieux n'ayant pas d'occupations qui le retinssent à Paris, se retira à Montmorency, où il se livra exclusivement à la culture des lettres. Quelques-uns de ses amis avaient fondé, en 1794, sous le titre de *Décade philosophique*, un recueil périodique auquel il coopéra activement pendant plusieurs années. C'étaient Ginguené, Amaury Duval et Jean-Baptiste Say qui étaient les principaux auteurs de ce recueil. Andrieux y fit insérer quelques contes et opuscules en prose. Il y fronda, avec une gaieté piquante et un à-propos plein de sel, certains travers de l'époque. Ainsi, les dames avaient alors adopté la mode singulière de porter des perruques blondes, quelle que fût la couleur de leurs cheveux et de leur teint. Andrieux censura ce ridicule dans une petite pièce (3) dont Picard fit ensuite le sujet d'une de ses comédies. *Le défaut de Modération, la Manie de parler tous ensemble, les Illusions qu'on se fait à soi-même,* devinrent aussi le texte de ses observations fines et spirituelles. Ces petites pièces, pleines de sens et de raison, étaient imitées, pour la forme du moins, de quelques-uns des moralistes anglais, particulièrement de Swift et d'Addison. On voit qu'il étudiait beaucoup la littérature anglaise, sans négliger les classiques anciens. Ainsi, après avoir composé une imitation de l'élégie XI du premier livre de Tibulle, nous trouvons, dans le même volume de la *Décade*, *les Arbres choisis par les dieux*, fable imitée, en vers français, de Phèdre, et le *Portrait d'Olivier Goldsmith,* traduit aussi en vers, de David Garrick.

Ce n'étaient pas seulement des opuscules moraux qu'Andrieux s'amusait à écrire pour la *Décade :* c'étaient encore des contes en prose, où des anecdotes étaient racontées avec une grâce piquante et naturelle. Tels sont *le Contrat de mariage*, *les Fausses conjectures* ou *l'Observateur en défaut*, *Amour et Humanité*, *le Dernier couvent de France*, etc. Enfin, il enrichissait la *Décade* d'articles de critique littéraire, dans lesquels il examinait quelques-uns

(1) Chez Maradan, brochure in-8°, an II.

(2) La *Biographie universelle*, supplément, au mot *Andrieux*, indique, comme de lui, un opéra-comique intitulé *les Deux Sentinelles*, musique de Dalayrac, représenté en 178[illegible]. Nous ne connaissons pas cet ouvrage, qui ne figure pas parmi les partitions de Dalayrac, indiquées par le [illegible] *historique des* [illegible]. Andrieux [illegible] un opéra en trois actes, représenté en 179[illegible] et [illegible] *Louis IX en Égypte*. La musique était de Lemoyne. Cet opéra ne paraît pas avoir obtenu beaucoup de succès.

(1) *Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an II, p. 539.

(2) *Ibid.*, 4e trimestre de l'an II, p. 163.

(3) *Ibid.*, 1er trimestre de l'an III, p. 147.

des principaux ouvrages qui paraissaient alors. Mais ces travaux ne pouvaient suffire, ni pour occuper entièrement Andrieux, ni pour le mettre à même de subvenir aux besoins de sa famille; car il s'était marié, et avait aussi sa sœur avec lui.

Heureusement une occasion s'offrit pour le placer dans une position élevée. Pons (de Verdun), son camarade de collége et son ami, était membre du comité de législation de la convention nationale. Il profita de l'influence qu'il y exerçait pour faire nommer Andrieux juge au tribunal de cassation. Aux termes de la législation en vigueur à cette époque, c'était par élection que ses membres devaient être nommés; mais les circonstances étaient telles alors, que la convention crut, pour cette fois, devoir combler elle-même les vides qui existaient dans le sein du premier corps judiciaire de la France. Andrieux fut un de ceux qui y furent appelés par l'arrêté du 14 nivôse an III (3 janvier 1795). La convention lui accorda en même temps une pension de 2,000 fr., en qualité d'homme de lettres.

Le poëte, redevenu jurisconsulte, apporta, dans l'exercice de ses fonctions de magistrature. la haute intégrité de son caractère, une application soutenue à ses devoirs, un esprit juste et pénétrant. Il appartenait à la section civile; en 1797, les membres de cette section le choisirent à l'unanimité pour vice-président.

La seule comédie des *Étourdis* eût été suffisante pour ouvrir à Andrieux les portes de l'Institut national, qui fut créé par la constitution de l'an III; ses autres travaux littéraires ajoutaient encore aux titres qu'il avait déjà pour en faire partie. Aussi fut-il compris dans les premières nominations, sur les vives instances de Collin d'Harleville. Il fut attaché à la classe de littérature et beaux-arts, aujourd'hui l'Académie française. A la séance d'inauguration de ce grand corps, le 15 germinal an IV (4 avril 1796), Andrieux lut, aux applaudissements d'une nombreuse et brillante assemblée, le *Procès du sénat de Capoue,* anecdote tirée de l'Histoire romaine de Tite-Live (1). C'était une douce leçon de morale donnée à ces hommes qui dénigrent tout, et qui, excepté eux, ne trouvent personne digne d'occuper les emplois publics. Le vieux Pacuvius les dévoile, et ramène le peuple à des sentiments plus justes. On était dans un temps où une pareille leçon venait fort à propos, et les allusions fines et spirituelles qu'elle renferme furent saisies avec empressement. Comment, en effet, ne pas applaudir des vers empreints de bon sens et d'ironie, comme ceux-ci :

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?...
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès

(1) *Decade*, III, liv. XXIII.

Éteignons nos débats; que le passé s'oublie;
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie! »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps.
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un *avis aux lecteurs*.

Le succès obtenu par cette lecture d'Andrieux dans la première séance publique de l'Institut, lui en fit demander de nouvelles pour d'autres séances. Ce fut ainsi qu'il y lut *l'Hôpital des fous* (1), où il glissa encore quelques allusions politiques qui n'échappèrent pas à la malignité de l'assemblée, entre autres ces vers qui semblaient s'appliquer au prétendant à un autre trône que celui de la Perse :

Roi partout, excepté dans mes propres États
Je fais des généraux, et n'ai point de soldats.

Puis un an plus tard, il lut, dans une de ces solennités, *le Meunier de Sans-Souci*, dont pour faire l'éloge, il suffit de dire qu'il est devenu populaire comme une fable de la Fontaine.

Aux élections de germinal an VI (avril 1798), Andrieux, qui était encore juge au tribunal de cassation (2), fut choisi, par la partie modérée du corps électoral de Paris, pour être l'un de ses candidats au conseil des cinq-cents. Il fut nommé presque malgré lui, et n'aurait pas vu sans peine comme il l'avoue lui-même, son élection annulée. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il était de ceux qui ne voulaient ni le retour de l'ancien régime, ni celui des passions démagogiques de 1793.

Aussitôt sa nomination, il écrivit des *Réflexions d'un nouveau député sur ses devoirs et ses fonctions* (3). Ces *Réflexions* contiennent d'excellents conseils, qu'après plus de cinquante ans beaucoup de représentants pourraient se donner aussi à eux-mêmes aujourd'hui.

Dans l'espèce de programme qu'Andrieux s'était tracé au moment de son entrée dans la carrière législative, il mettait au nombre des objets les plus essentiels qu'il se proposait d'étudier, *un plan d'éducation*. Il réalisa ce projet, et, les 1[er] et 2 floréal an VII, il prononça un discours très-développé *sur l'instruction publique dans les écoles primaires*. Il attaqua le plan des commissions, qui, suivant lui, était trop gigantesque. « Ce ne sont pas tant les hautes connaissances qui nous manquent, dit-il, que les petites et les familières. Nous courons après le superflu avant d'avoir le nécessaire. Il semble, à voir les projets de nos commissions,

(1) Le *Procès du senat de Capoue* et *l'Hôpital des fous* furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de l'an V (1797).

(2) Aux termes de la loi du 25 messidor an IV (12 juillet 1796), Andrieux était sorti du tribunal de cassation en germinal an V (avril 1797); mais il y fut appelé de nouveau (5 septembre 1797) par suite de la loi du 19 fructidor de cette même année. C'est donc à tort que la *Biographie universelle* dit qu'il ne faisait plus partie du tribunal de cassation au moment de son élection au conseil des cinq cents.

(3) *Decade philosophique*, 3[e] trimestre de l'an VI, p. 389.

qu'elles aient eu le dessein de faire un peuple d'hommes à prétentions, des demi-littérateurs, des quarts de savants. Il vaudrait mieux former des hommes simples, d'un sens droit, suffisamment instruits de ce qu'ils doivent savoir, moins raisonneurs que raisonnables. »

Après la révolution du 18 brumaire an VIII, Andrieux, sans l'avoir demandé, sans avoir vu personne, apprit encore par le *Moniteur* qu'il avait été nommé membre du tribunat. Cette assemblée était la seule dans laquelle on discutât et on délibérât en public. Il y apporta ses habitudes de modération, mais en même temps d'indépendance. Il prit une part active aux discussions qui y eurent lieu à diverses reprises sur les successions testamentaires.

La considération dont Andrieux jouissait au tribunat le fit élire d'abord secrétaire, puis président au mois de fructidor an VIII. En cette qualité, il dut prononcer, le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), un discours pour l'anniversaire de la fondation de la république. Il se fit un devoir d'y montrer le rôle que le tribunat était appelé à jouer dans les nouvelles institutions de la France; et, pressentant en quelque sorte l'avenir, il disait : « C'est ici que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, le noble désintéressement, le dévouement héroïque, toutes les vertus républicaines doivent avoir leur sanctuaire et leur autel. Vous en devez à la France, tribuns, la *conservation* et l'exemple ! »

Si jusqu'ici nous nous sommes plu à donner de justes louanges à Andrieux pour sa conduite modérée et son esprit si plein de bon sens, nous devons dire que nous ne saurions approuver la direction qu'il suivit, ainsi que ses amis, dans la discussion du Code civil. Toute la France aspirait à l'unité de législation, les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour lui donner ce grand bienfait; et voilà que quelques hommes de talent, les uns ennemis du premier consul, les autres plus académiciens que législateurs, se mettent à épiloguer sur les projets qui leur sont soumis. Aujourd'hui que nous apprécions depuis longtemps les avantages du Code civil, nous trouvons les raisons qu'on alléguait contre ses premiers titres bien mesquines, et nous ne saurions trop louer le gouvernement consulaire de ne s'être pas arrêté à des obstacles qu'il ne tarda pas à vaincre. En donnant ce grand code à la France, il s'est couvert d'une gloire immortelle, et sa plus douce récompense a été dans l'empressement que les nations les plus civilisées du monde ont mis à se l'approprier ou à l'imiter. Quoi qu'il en soit, le gouvernement consulaire ne voulant plus éprouver de pareilles résistances, eut recours à un moyen extrême, qui ne saurait recevoir l'approbation des amis de la liberté. Il élimina du tribunat vingt de ses membres les plus énergiques. Andrieux ne fut pas compris dans ce nombre; ce fut un peu plus tard, à la fin de l'an X (septembre 1802), qu'il fut éliminé à son tour avec d'autres de ses collègues; et il rentra dès lors dans la vie littéraire, pour ne plus la quitter.

C'est après le rejet du premier titre du Code civil que Bonaparte se plaignant à Andrieux, qui en avait été rapporteur, des résistances du tribunat, le poëte lui répondit : « *Citoyen premier consul, on ne s'appuie que sur ce qui résiste.* » Le mot est vrai; il est devenu historique. Les flatteurs du pouvoir lui font presque toujours beaucoup plus de mal que ceux qui ne craignent pas de lui dire la vérité. Mais nous croyons qu'il portait à faux s'il s'appliquait aux résistances relatives au Code civil; et les législateurs qui ont combattu ce Code sont bien loin de pouvoir être placés à côté des Portalis, des Siméon, des Bigot de Préameneu, dans la reconnaissance des peuples.

Pendant l'exercice de ses graves fonctions judiciaires et législatives, Andrieux n'avait pas été infidèle aux muses. Il avait employé ses loisirs à composer de jolies pièces de vers, dont la lecture avait fait plus d'une fois l'attrait principal des séances publiques de l'Institut. Rappeler le *Dialogue entre deux journalistes sur les mots* MONSIEUR *et* CITOYEN, dont le dernier vers,

Appelez-vous messieurs, mais soyez citoyens,

a été cité si à propos par M. le président de l'assemblée législative (1); rappeler encore *le Doyen de Badajoz*, *la Bulle d'Alexandre VI*, *la Querelle de saint Roch et de saint Thomas*, c'est reporter la pensée sur de charmants récits, embellis par des vers gracieux et spirituels. Ces deux dernières pièces, sans doute, sont un peu libres; elles se ressentent du temps où elles ont été composées. Le professeur du collége de France les a repoussées de ses œuvres lorsqu'il les publia en 1818. Mais il nous est permis aujourd'hui d'être moins scrupuleux; le délicieux esprit qui y règne nous les fait rechercher, et nous nous sentons disposés à les absoudre, avec les contes du bonhomme et certaines chansons de Béranger.

Andrieux continuait aussi de travailler à la *Décade philosophique*. Il y fit insérer, à la fin de l'an X, une analyse très-détaillée des *Animaux parlants* de Casti (2). Les plus spirituels passages de ce poëme italien furent traduits par lui, en vers qui méritent de figurer à côté de la *Bulle d'Alexandre VI* et de *saint Roch et saint Thomas*.

Depuis les *Étourdis*, si l'on excepte l'opéra-comique de l'*Enfance de Jean-Jacques Rousseau*, Andrieux n'avait plus fait représenter de comédies. En 1802, lorsqu'il vit qu'il touchait au terme de sa carrière législative, il donna au théâtre Louvois, qui était dirigé par son ami Picard, un petit acte intitulé *Helvétius* ou *la Vengeance d'un Sage*. Le but qu'il se proposa

(1) Séance du 6 octobre 1849.

(2) Trois articles dans la *Décade philosophique*, 4e trimestre de l'an X, p. 162, 222 et 291.

des principaux ouvrages qui paraissaient alors. Mais ces travaux ne pouvaient suffire, ni pour occuper entièrement Andrieux, ni pour le mettre à même de subvenir aux besoins de sa famille; car il s'était marié, et avait aussi sa sœur avec lui.

Heureusement une occasion s'offrit pour le placer dans une position élevée. Pons (de Verdun), son camarade de collége et son ami, était membre du comité de législation de la convention nationale. Il profita de l'influence qu'il y exerçait pour faire nommer Andrieux juge au tribunal de cassation. Aux termes de la législation en vigueur à cette époque, c'était par élection que ses membres devaient être nommés; mais les circonstances étaient telles alors, que la convention crut, pour cette fois, devoir combler elle-même les vides qui existaient dans le sein du premier corps judiciaire de la France. Andrieux fut un de ceux qui y furent appelés par l'arrêté du 14 nivôse an III (3 janvier 1795). La convention lui accorda en même temps une pension de 2,000 fr., en qualité d'homme de lettres.

Le poëte, redevenu jurisconsulte, apporta, dans l'exercice de ses fonctions de magistrature, la haute intégrité de son caractère, une application soutenue à ses devoirs, un esprit juste et pénétrant. Il appartenait à la section civile; en 1797, les membres de cette section le choisirent à l'unanimité pour vice-président.

La seule comédie des *Étourdis* eût été suffisante pour ouvrir à Andrieux les portes de l'Institut national, qui fut créé par la constitution de l'an III; ses autres travaux littéraires ajoutaient encore aux titres qu'il avait déjà pour en faire partie. Aussi fut-il compris dans les premières nominations, sur les vives instances de Collin d'Harleville. Il fut attaché à la classe de littérature et beaux-arts, aujourd'hui l'Académie française. A la séance d'inauguration de ce grand corps, le 15 germinal an IV (4 avril 1796), Andrieux lut, aux applaudissements d'une nombreuse et brillante assemblée, le *Procès du sénat de Capoue*, anecdote tirée de l'Histoire romaine de Tite-Live (1). C'était une douce leçon de morale donnée à ces hommes qui dénigrent tout, et qui, excepté eux, ne trouvent personne digne d'occuper les emplois publics. Le vieux Pacuvius les dévoile, et ramène le peuple à des sentiments plus justes. On était dans un temps où une pareille leçon venait fort à propos, et les allusions fines et spirituelles qu'elle renferme furent saisies avec empressement. Comment, en effet, ne pas applaudir des vers empreints de bon sens et d'ironie, comme ceux-ci :

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?...
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès
Éteignons nos débats; que le passé s'oublie;
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie! »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps.
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

Le succès obtenu par cette lecture d'Andrieux dans la première séance publique de l'Institut, lui en fit demander de nouvelles pour d'autres séances. Ce fut ainsi qu'il y lut *l'Hôpital des fous* (1), où il glissa encore quelques allusions politiques qui n'échappèrent pas à la malignité de l'assemblée, entre autres ces vers qui semblaient s'appliquer au prétendant à un autre trône que celui de la Perse :

Roi partout, excepté dans mes propres États
Je fais des généraux, et n'ai point de soldats.

Puis un an plus tard, il lut, dans une de ces solennités, *le Meunier de Sans-Souci*, dont pour faire l'éloge, il suffit de dire qu'il est devenu populaire comme une fable de la Fontaine.

Aux élections de germinal an VI (avril 1798), Andrieux, qui était encore juge au tribunal de cassation (2), fut choisi, par la partie modérée du corps électoral de Paris, pour être l'un de ses candidats au conseil des cinq-cents. Il fut nommé presque malgré lui, et n'aurait pas vu sans peine comme il l'avoue lui-même, son élection annulée. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il était de ceux qui ne voulaient ni le retour de l'ancien régime, ni celui des passions démagogiques de 1793.

Aussitôt sa nomination, il écrivit des *Réflexions d'un nouveau député sur ses devoirs et ses fonctions* (3). Ces *Réflexions* contiennent d'excellents conseils, qu'après plus de cinquante ans beaucoup de représentants pourraient se donner aussi à eux-mêmes aujourd'hui.

Dans l'espèce de programme qu'Andrieux s'était tracé au moment de son entrée dans la carrière législative, il mettait au nombre des objets les plus essentiels qu'il se proposait d'étudier, *un plan d'éducation*. Il réalisa ce projet, et, les 1er et 2 floréal an VII, il prononça un discours très-développé *sur l'instruction publique dans les écoles primaires*. Il attaqua le plan des commissions, qui, suivant lui, était trop gigantesque. « Ce ne sont pas tant les hautes connaissances qui nous manquent, dit-il, que les petites et les familières. Nous courons après le superflu avant d'avoir le nécessaire. Il semble, à voir les projets de nos commissions,

(1) *Décade*, III, liv. XXIII.

(1) Le *Procès du sénat de Capoue* et *l'Hôpital des fous* furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de l'an V (1797).

(2) Aux termes de la loi du 24 messidor an IV (12 juillet 1796), Andrieux était sorti du tribunal de cassation en germinal an V (avril 1797); mais il y fut appelé de nouveau (5 septembre 1797) par suite de la loi du 19 fructidor de cette même année. C'est donc à tort que la *Biographie universelle* dit qu'il ne faisait plus partie du tribunal de cassation au moment de son élection au conseil des cinq cents.

(3) *Decade philosophique*, 3e trimestre de l'an VI, p. 389.

qu'elles aient eu le dessein de faire un peuple d'hommes à prétentions, des demi-littérateurs, des quarts de savants. Il vaudrait mieux former des hommes simples, d'un sens droit, suffisamment instruits de ce qu'ils doivent savoir, moins raisonneurs que raisonnables. »

Après la révolution du 18 brumaire an VIII, Andrieux, sans l'avoir demandé, sans avoir vu personne, apprit encore par le *Moniteur* qu'il avait été nommé membre du tribunat. Cette assemblée était la seule dans laquelle on discutât et on délibérât en public. Il y apporta ses habitudes de modération, mais en même temps d'indépendance. Il prit une part active aux discussions qui y eurent lieu à diverses reprises sur les successions testamentaires.

La considération dont Andrieux jouissait au tribunat le fit élire d'abord secrétaire, puis président au mois de fructidor an VIII. En cette qualité, il dut prononcer, le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), un discours pour l'anniversaire de la fondation de la république. Il se fit un devoir d'y montrer le rôle que le tribunat était appelé à jouer dans les nouvelles institutions de la France; et, pressentant en quelque sorte l'avenir, il disait : « C'est ici que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, le noble désintéressement, le dévouement héroïque, toutes les vertus républicaines doivent avoir leur sanctuaire et leur autel. Vous en devez à la France, tribuns, la *conservation* et l'exemple ! »

Si jusqu'ici nous nous sommes plu à donner de justes louanges à Andrieux pour sa conduite modérée et son esprit si plein de bon sens, nous devons dire que nous ne saurions approuver la direction qu'il suivit, ainsi que ses amis, dans la discussion du Code civil. Toute la France aspirait à l'unité de législation, les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour lui donner ce grand bienfait; et voilà que quelques hommes de talent, les uns ennemis du premier consul, les autres plus académiciens que législateurs, se mettent à épiloguer sur les projets qui leur sont soumis. Aujourd'hui que nous apprécions depuis longtemps les avantages du Code civil, nous trouvons les raisons qu'on alléguait contre ses premiers titres bien mesquines, et nous ne saurions trop louer le gouvernement consulaire de ne s'être pas arrêté à des obstacles qu'il ne tarda pas à vaincre. En donnant ce grand code à la France, il s'est couvert d'une gloire immortelle, et sa plus douce récompense a été dans l'empressement que les nations les plus civilisées du monde ont mis à se l'approprier ou à l'imiter. Quoi qu'il en soit, le gouvernement consulaire ne voulant plus éprouver de pareilles résistances, eut recours à un moyen extrême, qui ne saurait recevoir l'approbation des amis de la liberté. Il élimina du tribunat vingt de ses membres les plus énergiques. Andrieux ne fut pas compris dans ce nombre; ce fut un peu plus tard, à la fin de l'an X (septembre 1802), qu'il fut éliminé à son tour avec d'autres de ses collègues; et il rentra dès lors dans la vie littéraire, pour ne plus la quitter.

C'est après le rejet du premier titre du Code civil que Bonaparte se plaignant à Andrieux, qui en avait été rapporteur, des résistances du tribunat, le poëte lui répondit : « *Citoyen premier consul, on ne s'appuie que sur ce qui résiste.* » Le mot est vrai; il est devenu historique. Les flatteurs du pouvoir lui font presque toujours beaucoup plus de mal que ceux qui ne craignent pas de lui dire la vérité. Mais nous croyons qu'il portait à faux s'il s'appliquait aux résistances relatives au Code civil; et les législateurs qui ont combattu ce Code sont bien loin de pouvoir être placés à côté des Portalis, des Siméon, des Bigot de Préameneu, dans la reconnaissance des peuples.

Pendant l'exercice de ses graves fonctions judiciaires et législatives, Andrieux n'avait pas été infidèle aux muses. Il avait employé ses loisirs à composer de jolies pièces de vers, dont la lecture avait fait plus d'une fois l'attrait principal des séances publiques de l'Institut. Rappeler le *Dialogue entre deux journalistes sur les mots* MONSIEUR *et* CITOYEN, dont le dernier vers,

Appelez-vous messieurs, mais soyez citoyens,

a été cité si à propos par M. le président de l'assemblée législative (1); rappeler encore *le Doyen de Badajoz*, *la Bulle d'Alexandre VI*, *la Querelle de saint Roch et de saint Thomas*, c'est reporter la pensée sur de charmants récits, embellis par des vers gracieux et spirituels. Ces deux dernières pièces, sans doute, sont un peu libres; elles se ressentent du temps où elles ont été composées. Le professeur du collége de France les a repoussées de ses œuvres lorsqu'il les publia en 1818. Mais il nous est permis aujourd'hui d'être moins scrupuleux; le délicieux esprit qui y règne nous les fait rechercher, et nous nous sentons disposés à les absoudre, avec les contes du bonhomme et certaines chansons de Béranger.

Andrieux continuait aussi de travailler à la *Décade philosophique*. Il y fit insérer, à la fin de l'an X, une analyse très-détaillée des *Animaux parlants* de Casti (2). Les plus spirituels passages de ce poëme italien furent traduits par lui, en vers qui méritent de figurer à côté de la *Bulle d'Alexandre VI* et de *saint Roch et saint Thomas*.

Depuis les *Étourdis*, si l'on excepte l'opéra-comique de l'*Enfance de Jean-Jacques Rousseau*, Andrieux n'avait plus fait représenter de comédies. En 1802, lorsqu'il vit qu'il touchait au terme de sa carrière législative, il donna au théâtre Louvois, qui était dirigé par son ami Picard, un petit acte intitulé *Helvétius* ou *la Vengeance d'un Sage*. Le but qu'il se proposa

(1) Séance du 6 octobre 1849.

(2) Trois articles dans la *Décade philosophique*, 4e trimestre de l'an X, p. 162, 222 et 291.

des principaux ouvrages qui paraissaient alors. Mais ces travaux ne pouvaient suffire, ni pour occuper entièrement Andrieux, ni pour le mettre à même de subvenir aux besoins de sa famille; car il s'était marié, et avait aussi sa sœur avec lui.

Heureusement une occasion s'offrit pour le placer dans une position élevée. Pons (de Verdun), son camarade de collége et son ami, était membre du comité de législation de la convention nationale. Il profita de l'influence qu'il y exerçait pour faire nommer Andrieux juge au tribunal de cassation. Aux termes de la législation en vigueur à cette époque, c'était par élection que ses membres devaient être nommés; mais les circonstances étaient telles alors, que la convention crut, pour cette fois, devoir combler elle-même les vides qui existaient dans le sein du premier corps judiciaire de la France. Andrieux fut un de ceux qui y furent appelés par l'arrêté du 14 nivôse an III (3 janvier 1795). La convention lui accorda en même temps une pension de 2,000 fr., en qualité d'homme de lettres.

Le poëte, redevenu jurisconsulte, apporta, dans l'exercice de ses fonctions de magistrature, la haute intégrité de son caractère, une application soutenue à ses devoirs, un esprit juste et pénétrant. Il appartenait à la section civile; en 1797, les membres de cette section le choisirent à l'unanimité pour vice-président.

La seule comédie des *Étourdis* eût été suffisante pour ouvrir à Andrieux les portes de l'Institut national, qui fut créé par la constitution de l'an III; ses autres travaux littéraires ajoutaient encore aux titres qu'il avait déjà pour en faire partie. Aussi fut-il compris dans les premières nominations, sur les vives instances de Collin d'Harleville. Il fut attaché à la classe de littérature et beaux-arts, aujourd'hui l'Académie française. A la séance d'inauguration de ce grand corps, le 15 germinal an IV (4 avril 1796), Andrieux lut, aux applaudissements d'une nombreuse et brillante assemblée, le *Procès du sénat de Capoue,* anecdote tirée de l'Histoire romaine de Tite-Live (1). C'était une douce leçon de morale donnée à ces hommes qui dénigrent tout, et qui, excepté eux, ne trouvent personne digne d'occuper les emplois publics. Le vieux Pacuvius les dévoile, et ramène le peuple à des sentiments plus justes. On était dans un temps où une pareille leçon venait fort à propos, et les allusions fines et spirituelles qu'elle renferme furent saisies avec empressement. Comment, en effet, ne pas applaudir des vers empreints de bon sens et d'ironie, comme ceux-ci :

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?...
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès

(1) *Décade*, III, liv. XXIII.

Éteignons nos débats; que le passé s'oublie;
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie! »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps.
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un *avis aux lecteurs*.

Le succès obtenu par cette lecture d'Andrieux dans la première séance publique de l'Institut, lui en fit demander de nouvelles pour d'autres séances. Ce fut ainsi qu'il y lut *l'Hôpital des fous* (1), où il glissa encore quelques allusions politiques qui n'échappèrent pas à la malignité de l'assemblée, entre autres ces vers qui semblaient s'appliquer au prétendant à un autre trône que celui de la Perse :

Roi partout, excepté dans mes propres États
Je fais des généraux, et n'ai point de soldats.

Puis un an plus tard, il lut, dans une de ces solennités, *le Meunier de Sans-Souci*, dont pour faire l'éloge, il suffit de dire qu'il est devenu populaire comme une fable de la Fontaine.

Aux élections de germinal an VI (avril 1798), Andrieux, qui était encore juge au tribunal de cassation (2), fut choisi, par la partie modérée du corps électoral de Paris, pour être l'un de ses candidats au conseil des cinq-cents. Il fut nommé presque malgré lui, et n'aurait pas vu sans peine comme il l'avoue lui-même, son élection annulée. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il était de ceux qui ne voulaient ni le retour de l'ancien régime, ni celui des passions démagogiques de 1793.

Aussitôt sa nomination, il écrivit des *Réflexions d'un nouveau député sur ses devoirs et ses fonctions* (3). Ces *Réflexions* contiennent d'excellents conseils, qu'après plus de cinquante ans beaucoup de représentants pourraient se donner aussi à eux-mêmes aujourd'hui.

Dans l'espèce de programme qu'Andrieux s'était tracé au moment de son entrée dans la carrière législative, il mettait au nombre des objets les plus essentiels qu'il se proposait d'étudier, *un plan d'éducation*. Il réalisa ce projet, et, les 1er et 2 floréal an VII, il prononça un discours très-développé *sur l'instruction publique dans les écoles primaires*. Il attaqua le plan des commissions, qui, suivant lui, était trop gigantesque. « Ce ne sont pas tant les hautes connaissances qui nous manquent, dit-il, que les petites et les familières. Nous courons après le superflu avant d'avoir le nécessaire. Il semble, à voir les projets de nos commissions,

(1) Le *Procès du sénat de Capoue* et *l'Hôpital des fous* furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de l'an V (1797).

(2) Aux termes de la loi du 25 messidor an IV (12 juillet 1796), Andrieux était sorti du tribunal de cassation en germinal an V (avril 1797); mais il y fut appelé de nouveau (3 septembre 1797) par suite de la loi du 19 fructidor de cette même année. C'est donc à tort que la *Biographie universelle* dit qu'il ne faisait plus partie du tribunal de cassation au moment de son élection au conseil des cinq cents.

(3) *Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an VI, p. 389.

qu'elles aient eu le dessein de faire un peuple d'hommes à prétentions, des demi-littérateurs, des quarts de savants. Il vaudrait mieux former des hommes simples, d'un sens droit, suffisamment instruits de ce qu'ils doivent savoir, moins raisonneurs que raisonnables. »

Après la révolution du 18 brumaire an VIII, Andrieux, sans l'avoir demandé, sans avoir vu personne, apprit encore par le *Moniteur* qu'il avait été nommé membre du tribunat. Cette assemblée était la seule dans laquelle on discutât et on délibérât en public. Il y apporta ses habitudes de modération, mais en même temps d'indépendance. Il prit une part active aux discussions qui y eurent lieu à diverses reprises sur les successions testamentaires.

La considération dont Andrieux jouissait au tribunat le fit élire d'abord secrétaire, puis président au mois de fructidor an VIII. En cette qualité, il dut prononcer, le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), un discours pour l'anniversaire de la fondation de la république. Il se fit un devoir d'y montrer le rôle que le tribunat était appelé à jouer dans les nouvelles institutions de la France; et, pressentant en quelque sorte l'avenir, il disait : « C'est ici que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, le noble désintéressement, le dévouement héroïque, toutes les vertus républicaines doivent avoir leur sanctuaire et leur autel. Vous en devez à la France, tribuns, la *conservation* et l'exemple ! »

Si jusqu'ici nous nous sommes plu à donner de justes louanges à Andrieux pour sa conduite modérée et son esprit si plein de bon sens, nous devons dire que nous ne saurions approuver la direction qu'il suivit, ainsi que ses amis, dans la discussion du Code civil. Toute la France aspirait à l'unité de législation, les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour lui donner ce grand bienfait; et voilà que quelques hommes de talent, les uns ennemis du premier consul, les autres plus académiciens que législateurs, se mettent à épiloguer sur les projets qui leur sont soumis. Aujourd'hui que nous apprécions depuis longtemps les avantages du Code civil, nous trouvons les raisons qu'on alléguait contre ses premiers titres bien mesquines, et nous ne saurions trop louer le gouvernement consulaire de ne s'être pas arrêté à des obstacles qu'il ne tarda pas à vaincre. En donnant ce grand code à la France, il s'est couvert d'une gloire immortelle, et sa plus douce récompense a été dans l'empressement que les nations les plus civilisées du monde ont mis à se l'approprier ou à l'imiter. Quoi qu'il en soit, le gouvernement consulaire ne voulant plus éprouver de pareilles résistances, eut recours à un moyen extrême, qui ne saurait recevoir l'approbation des amis de la liberté. Il élimina du tribunat vingt de ses membres les plus énergiques. Andrieux ne fut pas compris dans ce nombre; ce fut un peu plus tard, à la fin de l'an X (septembre 1802), qu'il fut éliminé à son tour avec d'autres de ses collègues; et il rentra dès lors dans la vie littéraire, pour ne plus la quitter.

C'est après le rejet du premier titre du Code civil que Bonaparte se plaignant à Andrieux, qui en avait été rapporteur, des résistances du tribunat, le poëte lui répondit : « *Citoyen premier consul, on ne s'appuie que sur ce qui résiste.* » Le mot est vrai; il est devenu historique. Les flatteurs du pouvoir lui font presque toujours beaucoup plus de mal que ceux qui ne craignent pas de lui dire la vérité. Mais nous croyons qu'il portait à faux s'il s'appliquait aux résistances relatives au Code civil; et les législateurs qui ont combattu ce Code sont bien loin de pouvoir être placés à côté des Portalis, des Siméon, des Bigot de Préameneu, dans la reconnaissance des peuples.

Pendant l'exercice de ses graves fonctions judiciaires et législatives, Andrieux n'avait pas été infidèle aux muses. Il avait employé ses loisirs à composer de jolies pièces de vers, dont la lecture avait fait plus d'une fois l'attrait principal des séances publiques de l'Institut. Rappeler le *Dialogue entre deux journalistes sur les mots* MONSIEUR *et* CITOYEN, dont le dernier vers,

Appelez-vous messieurs, mais soyez citoyens,

a été cité si à propos par M. le président de l'assemblée législative (1); rappeler encore *le Doyen de Badajoz*, *la Bulle d'Alexandre VI*, *la Querelle de saint Roch et de saint Thomas*, c'est reporter la pensée sur de charmants récits, embellis par des vers gracieux et spirituels. Ces deux dernières pièces, sans doute, sont un peu libres; elles se ressentent du temps où elles ont été composées. Le professeur du collége de France les a repoussées de ses œuvres lorsqu'il les publia en 1818. Mais il nous est permis aujourd'hui d'être moins scrupuleux; le délicieux esprit qui y règne nous les fait rechercher, et nous nous sentons disposés à les absoudre, avec les contes du bonhomme et certaines chansons de Béranger.

Andrieux continuait aussi de travailler à la *Décade philosophique*. Il y fit insérer, à la fin de l'an X, une analyse très-détaillée des *Animaux parlants* de Casti (2). Les plus spirituels passages de ce poëme italien furent traduits par lui, en vers qui méritent de figurer à côté de la *Bulle d'Alexandre VI* et de *saint Roch et saint Thomas.*

Depuis les *Étourdis*, si l'on excepte l'opéra-comique de l'*Enfance de Jean-Jacques Rousseau*, Andrieux n'avait plus fait représenter de comédies. En 1802, lorsqu'il vit qu'il touchait au terme de sa carrière législative, il donna au théâtre Louvois, qui était dirigé par son ami Picard, un petit acte intitulé *Helvétius* ou *la Vengeance d'un Sage*. Le but qu'il se proposa

(1) Séance du 6 octobre 1849.

(2) Trois articles dans la *Décade philosophique*, 4e trimestre de l'an X, p. 162, 222 et 291.

des principaux ouvrages qui paraissaient alors. Mais ces travaux ne pouvaient suffire, ni pour occuper entièrement Andrieux, ni pour le mettre à même de subvenir aux besoins de sa famille; car il s'était marié, et avait aussi sa sœur avec lui.

Heureusement une occasion s'offrit pour le placer dans une position élevée. Pons (de Verdun), son camarade de collége et son ami, était membre du comité de législation de la convention nationale. Il profita de l'influence qu'il y exerçait pour faire nommer Andrieux juge au tribunal de cassation. Aux termes de la législation en vigueur à cette époque, c'était par élection que ses membres devaient être nommés; mais les circonstances étaient telles alors, que la convention crut, pour cette fois, devoir combler elle-même les vides qui existaient dans le sein du premier corps judiciaire de la France. Andrieux fut un de ceux qui y furent appelés par l'arrêté du 14 nivôse an III (3 janvier 1795). La convention lui accorda en même temps une pension de 2,000 fr., en qualité d'homme de lettres.

Le poëte, redevenu jurisconsulte, apporta, dans l'exercice de ses fonctions de magistrature. la haute intégrité de son caractère, une application soutenue à ses devoirs, un esprit juste et pénétrant. Il appartenait à la section civile; en 1797, les membres de cette section le choisirent à l'unanimité pour vice-président.

La seule comédie des *Étourdis* eût été suffisante pour ouvrir à Andrieux les portes de l'Institut national, qui fut créé par la constitution de l'an III; ses autres travaux littéraires ajoutaient encore aux titres qu'il avait déjà pour en faire partie. Aussi fut-il compris dans les premières nominations, sur les vives instances de Collin d'Harleville. Il fut attaché à la classe de littérature et beaux-arts, aujourd'hui l'Académie française. A la séance d'inauguration de ce grand corps, le 15 germinal an IV (4 avril 1796), Andrieux lut, aux applaudissements d'une nombreuse et brillante assemblée, le *Procès du sénat de Capoue,* anecdote tirée de l'Histoire romaine de Tite-Live (1). C'était une douce leçon de morale donnée à ces hommes qui dénigrent tout, et qui, excepté eux, ne trouvent personne digne d'occuper les emplois publics. Le vieux Pacuvius les dévoile, et ramène le peuple à des sentiments plus justes. On était dans un temps où une pareille leçon venait fort à propos, et les allusions fines et spirituelles qu'elle renferme furent saisies avec empressement. Comment, en effet, ne pas applaudir des vers empreints de bon sens et d'ironie, comme ceux-ci :

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?...
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès
Éteignons nos débats; que le passé s'oublie;
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie! »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps.
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un *avis aux lecteurs*.

Le succès obtenu par cette lecture d'Andrieux dans la première séance publique de l'Institut, lui en fit demander de nouvelles pour d'autres séances. Ce fut ainsi qu'il y lut *l'Hôpital des fous* (1), où il glissa encore quelques allusions politiques qui n'échappèrent pas à la malignité de l'assemblée, entre autres ces vers qui semblaient s'appliquer au prétendant à un autre trône que celui de la Perse :

Roi partout, excepté dans mes propres États
Je fais des généraux, et n'ai point de soldats.

Puis un an plus tard, il lut, dans une de ces solennités, *le Meunier de Sans-Souci*, dont pour faire l'éloge, il suffit de dire qu'il est devenu populaire comme une fable de la Fontaine.

Aux élections de germinal an VI (avril 1798), Andrieux, qui était encore juge au tribunal de cassation (2), fut choisi, par la partie modérée du corps électoral de Paris, pour être l'un de ses candidats au conseil des cinq-cents. Il fut nommé presque malgré lui, et n'aurait pas vu sans peine comme il l'avoue lui-même, son élection annulée. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il était de ceux qui ne voulaient ni le retour de l'ancien régime, ni celui des passions démagogiques de 1793.

Aussitôt sa nomination, il écrivit des *Reflexions d'un nouveau député sur ses devoirs et ses fonctions* (3). Ces *Réflexions* contiennent d'excellents conseils, qu'après plus de cinquante ans beaucoup de représentants pourraient se donner aussi à eux-mêmes aujourd'hui.

Dans l'espèce de programme qu'Andrieux s'était tracé au moment de son entrée dans la carrière législative, il mettait au nombre des objets les plus essentiels qu'il se proposait d'étudier, *un plan d'éducation*. Il réalisa ce projet, et, les 1er et 2 floréal an VII, il prononça un discours très-développé *sur l'instruction publique dans les écoles primaires*. Il attaqua le plan des commissions, qui, suivant lui, était trop gigantesque. « Ce ne sont pas tant les hautes connaissances qui nous manquent, dit-il, que les petites et les familières. Nous courons après le superflu avant d'avoir le nécessaire. Il semble, à voir les projets de nos commissions,

(1) *Décade*, III, liv: XXIII.

(1) Le *Procès du sénat de Capoue* et *l'Hôpital des fous* furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de l'an V (1797).

(2) Aux termes de la loi du 24 messidor an IV (12 juillet 1796), Andrieux était sorti du tribunal de cassation en germinal an V (avril 1797); mais il y fut appelé de nouveau (5 septembre 1797) par suite de la loi du 19 fructidor de cette même année. C'est donc à tort que la *Biographie universelle* dit qu'il ne faisait plus partie du tribunal de cassation au moment de son élection au conseil des cinq cents.

(3) *Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an VI, p. 389.

qu'elles aient eu le dessein de faire un peuple d'hommes à prétentions, des demi-littérateurs, des quarts de savants. Il vaudrait mieux former des hommes simples, d'un sens droit, suffisamment instruits de ce qu'ils doivent savoir, moins raisonneurs que raisonnables. »

Après la révolution du 18 brumaire an VIII, Andrieux, sans l'avoir demandé, sans avoir vu personne, apprit encore par le *Moniteur* qu'il avait été nommé membre du tribunat. Cette assemblée était la seule dans laquelle on discutât et on délibérât en public. Il y apporta ses habitudes de modération, mais en même temps d'indépendance. Il prit une part active aux discussions qui y eurent lieu à diverses reprises sur les successions testamentaires.

La considération dont Andrieux jouissait au tribunat le fit élire d'abord secrétaire, puis président au mois de fructidor an VIII. En cette qualité, il dut prononcer, le 1[er] vendémiaire an IX (23 septembre 1800), un discours pour l'anniversaire de la fondation de la république. Il se fit un devoir d'y montrer le rôle que le tribunat était appelé à jouer dans les nouvelles institutions de la France; et, pressentant en quelque sorte l'avenir, il disait : « C'est ici que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, le noble désintéressement, le dévouement héroïque, toutes les vertus républicaines doivent avoir leur sanctuaire et leur autel. Vous en devez à la France, tribuns, la *conservation* et l'exemple ! »

Si jusqu'ici nous nous sommes plu à donner de justes louanges à Andrieux pour sa conduite modérée et son esprit si plein de bon sens, nous devons dire que nous ne saurions approuver la direction qu'il suivit, ainsi que ses amis, dans la discussion du Code civil. Toute la France aspirait à l'unité de législation, les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour lui donner ce grand bienfait; et voilà que quelques hommes de talent, les uns ennemis du premier consul, les autres plus académiciens que législateurs, se mettent à épiloguer sur les projets qui leur sont soumis. Aujourd'hui que nous apprécions depuis longtemps les avantages du Code civil, nous trouvons les raisons qu'on alléguait contre ses premiers titres bien mesquines, et nous ne saurions trop louer le gouvernement consulaire de ne s'être pas arrêté à des obstacles qu'il ne tarda pas à vaincre. En donnant ce grand code à la France, il s'est couvert d'une gloire immortelle, et sa plus douce récompense a été dans l'empressement que les nations les plus civilisées du monde ont mis à se l'approprier ou à l'imiter. Quoi qu'il en soit, le gouvernement consulaire ne voulant plus éprouver de pareilles résistances, eut recours à un moyen extrême, qui ne saurait recevoir l'approbation des amis de la liberté. Il élimina du tribunat vingt de ses membres les plus énergiques. Andrieux ne fut pas compris dans ce nombre; ce fut un peu plus tard, à la fin de l'an X (septembre 1802), qu'il fut éliminé à son tour avec d'autres de ses collègues; et il rentra dès lors dans la vie littéraire, pour ne plus la quitter.

C'est après le rejet du premier titre du Code civil que Bonaparte se plaignant à Andrieux, qui en avait été rapporteur, des résistances du tribunat, le poëte lui répondit : « *Citoyen premier consul, on ne s'appuie que sur ce qui résiste.* » Le mot est vrai; il est devenu historique. Les flatteurs du pouvoir lui font presque toujours beaucoup plus de mal que ceux qui ne craignent pas de lui dire la vérité. Mais nous croyons qu'il portait à faux s'il s'appliquait aux résistances relatives au Code civil; et les législateurs qui ont combattu ce Code sont bien loin de pouvoir être placés à côté des Portalis, des Siméon, des Bigot de Préameneu, dans la reconnaissance des peuples.

Pendant l'exercice de ses graves fonctions judiciaires et législatives, Andrieux n'avait pas été infidèle aux muses. Il avait employé ses loisirs à composer de jolies pièces de vers, dont la lecture avait fait plus d'une fois l'attrait principal des séances publiques de l'Institut. Rappeler le *Dialogue entre deux journalistes sur les mots* MONSIEUR *et* CITOYEN, dont le dernier vers,

Appelez-vous messieurs, mais soyez citoyens,

a été cité si à propos par M. le président de l'assemblée législative (1); rappeler encore *le Doyen de Badajoz*, *la Bulle d'Alexandre VI*, *la Querelle de saint Roch et de saint Thomas*, c'est reporter la pensée sur de charmants récits, embellis par des vers gracieux et spirituels. Ces deux dernières pièces, sans doute, sont un peu libres; elles se ressentent du temps où elles ont été composées. Le professeur du collége de France les a repoussées de ses œuvres lorsqu'il les publia en 1818. Mais il nous est permis aujourd'hui d'être moins scrupuleux; le délicieux esprit qui y règne nous les fait rechercher, et nous nous sentons disposés à les absoudre, avec les contes du bonhomme et certaines chansons de Béranger.

Andrieux continuait aussi de travailler à la *Décade philosophique*. Il y fit insérer, à la fin de l'an X, une analyse très-détaillée des *Animaux parlants* de Casti (2). Les plus spirituels passages de ce poëme italien furent traduits par lui, en vers qui méritent de figurer à côté de la *Bulle d'Alexandre VI* et de *saint Roch et saint Thomas*.

Depuis les *Étourdis*, si l'on excepte l'opéra-comique de l'*Enfance de Jean-Jacques Rousseau*, Andrieux n'avait plus fait représenter de comédies. En 1802, lorsqu'il vit qu'il touchait au terme de sa carrière législative, il donna au théâtre Louvois, qui était dirigé par son ami Picard, un petit acte intitulé *Helvétius* ou *la Vengeance d'un Sage*. Le but qu'il se proposa

(1) Séance du 6 octobre 1849.

(2) Trois articles dans la *Décade philosophique*, 4e trimestre de l'an X, p. 182, 222 et 291.

fut de montrer qu'il ne faut pas juger les hommes d'après quelques opinions spéculatives; qu'il ne faut pas surtout les mépriser et les haïr pour ces opinions, lorsqu'on leur voit faire des actions pour lesquelles on est obligé de les respecter et de les aimer (1).

Ainsi qu'Andrieux a eu soin de le dire, il n'était pas un *partisan bien chaud de la doctrine et des écrits d'Helvétius* (2); mais il admirait d'autant plus ses vertus, qu'il n'était pas étranger à la société d'Auteuil, et qu'il allait quelquefois rendre visite à la veuve de ce philosophe. Tout, chez elle, respirait l'amour des lettres et de la philosophie. Turgot, Franklin, Condorcet, Malesherbes, avaient fréquenté cette maison, où Bonaparte était allé chercher une leçon de modération à son retour d'Égypte (3). Cabanis, de Tracy, Daunou, Gallois, Roussel, étaient les hôtes habituels de cette société, qui se réunissait aussi, une fois par décade, en un dîner chez un restaurateur de la rue du Bac. C'étaient les derniers représentants de la philosophie du dix-huitième siècle; ils en avaient l'enthousiasme et en conservaient les illusions. Le souvenir des vertus d'Helvétius se perpétuait parmi ces hommes distingués, dans la compagnie desquels Andrieux avait appris à les respecter. Il paraissait du reste s'être peint lui-même, lorsqu'il faisait dire à son principal personnage :

> Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes;
> Je vais. . . . .
> Vivre auprès de ma femme, élever mes enfants,
> Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans;
> Et, profitant enfin de ma propre morale,
> De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.

Cette agréable comédie obtint un succès qu'elle dut surtout, comme presque toutes les pièces du même auteur, à des pensées fines et à des vers bien tournés.

L'année suivante, Andrieux donna au même théâtre *la Suite du Menteur* de Pierre Corneille, à laquelle il avait fait des changements et additions considérables. Cette comédie réussit; mais elle reçut un moins favorable accueil lorsqu'elle fut reprise quelques années plus tard au Théâtre-Français (4), quoique notre poëte y eût beaucoup travaillé dans cet intervalle. Il fut plus heureux avec sa comédie intitulée *le Trésor*, jouée le 28 janvier 1804. Il y combattit l'esprit de cupidité qui aveugle tant de gens, et opposa au caractère d'un avare celui d'un homme qui sait se rendre heureux par une douce philosophie, quoiqu'il n'ait qu'une fortune médiocre. On peut croire qu'il avait fait allusion à sa propre situation dans le personnage de Latour; et bien qu'il ne fût pas encore professeur au collége de France, par un singulier hasard il faisait, de l'homme raisonnable de sa comédie, un professeur à ce célèbre collége, place à laquelle il ne devait être promu que dix ans après.

Le Trésor obtint un véritable succès. L'intrigue en est amusante, et la versification très-soignée. Aussi cette comédie fut-elle désignée, par la *classe de la langue et de la littérature française* de l'Institut, pour obtenir le prix décennal que l'empereur avait créé.

Notre poëte fit encore jouer en 1804, au Théâtre-Français, *Molière avec ses amis*. Le fameux souper d'Auteuil, ainsi mis sur la scène, obtint de légitimes applaudissements. Les personnages célèbres qui figurent dans cette comédie y tiennent un langage parfaitement approprié à leur situation. Les pensées y sont pleines de délicatesse, et les vers spirituels et élégants. C'est avec raison que Daunou, parlant de l'anecdote qui a donné lieu à ce petit acte, a dit : « Ce souper d'Auteuil a été mis sur la scène française par un héritier du bon goût et du bon esprit de ses convives. »

Mais ces travaux littéraires n'enrichissaient point notre poëte. Comme nous l'avons dit, il s'était marié; deux filles étaient nées de ce mariage; sa sœur habitait avec lui. Ces charges de famille ne laissaient pas d'être assez lourdes. Ses amis, qui déjà plus d'une fois s'étaient employés pour lui, cherchèrent encore à lui procurer une occupation permanente et lucrative. Ils s'adressèrent à Fouché, qui le fit venir et lui offrit une place de censeur, aux appointements de 8,000 fr. par an. Andrieux refusa, malgré l'insistance du ministre. On ne pouvait craindre, disait celui-ci, qu'avec lui la censure dégénérât en inquisition; il ne prétendait nullement comprimer la pensée; les idées libérales s'étaient réfugiées dans son ministère. Andrieux répondit à Fouché qu'il le remerciait beaucoup de sa bonne volonté pour lui; mais qu'ayant toujours parlé pour la liberté de la presse et contre la censure, il ne pouvait en conscience se charger de remplir des fonctions qui lui répugnaient, et dont il s'acquitterait fort mal. Puis il ajouta en riant : « Tenez, citoyen ministre, mon rôle est d'être pendu, et non d'être bourreau. »

Mais, lors de l'avénement de l'empire, il fut l'objet d'un acte de délicatesse qui honore infiniment son auteur. Joseph Bonaparte, dont il avait été le collègue au conseil des cinq-cents, et qui devenait prince français, ayant appris qu'il se trouvait dans une situation embarrassée, lui offrit une pension de 6,000 fr. avec le titre de bibliothécaire. Le poëte lui opposa d'abord quelque résistance. « Il me tombe, repliqua Joseph, une grande fortune; je m'en regarde comme l'administrateur plus que comme le propriétaire; comment puis-je mieux m'en servir qu'en en faisant part à des personnes que j'aime? Aidez-moi à en faire bon usage, c'est moi qui vous aurai obligation. » Andrieux se rendit à un si noble langage. Il a joui pendant dix ans de cette pen-

(1) Préface d'*Helvétius*.
(2) Même preface.
(3) Madame *Helvétius*, se promenant dans son jardin avec Bonaparte, lui dit : « Vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. »
(4) 29 novembre 1808.

sion, et sa reconnaissance a suivi jusque dans l'exil l'auteur de cette action généreuse.

Ce n'est pas tout. Le sénat le prit encore pour bibliothécaire; ce qui lui valut un logement gratuit et un traitement, qui augmentèrent son aisance. Enfin, dans la même année 1804, il arriva un autre bonheur à notre poëte. M. Lacuée, depuis comte de Cessac, son confrère à l'Institut et gouverneur de l'École polytechnique, fit créer dans cette école une chaire pour l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres, et il y fit nommer Andrieux. Ses élèves devinrent bientôt ses amis; et ce cours forme la base de celui qu'il a professé plus tard au collége de France, et qui a tant augmenté sa réputation.

C'était avec une bonté toute paternelle qu'Andrieux parlait aux studieux jeunes gens qui suivaient ses leçons. Elles consistaient plutôt en une charmante causerie que dans un enseignement doctrinal. Aussi arrivait-il quelquefois aux élèves d'oublier le règlement de l'école qui leur défendait de donner aucune marque d'approbation ou d'improbation aux leçons des professeurs, et ne craignaient-ils pas de l'applaudir.

Ce fut le 24 février 1806 qu'il eut le malheur de perdre son excellent ami Collin d'Harleville. Rien ne fut plus touchant que cette intimité qui exista entre les deux poetes. Elle a été célébrée par Ducis, qui nous montre Andrieux, son crayon rouge à la main, revoyant, avec son goût si délicat et si sûr, les ouvrages de Collin. Tantôt c'était celui-ci qui ajoutait quelques vers à une scène d'Andrieux, tantôt, au contraire, Andrieux rendait le même service à son ami.

> Prêtez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre.
> D'une amitié parfaite ô spectacle enchanteur,
> Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur (1)!

On conçoit facilement quelle dut être la poignante douleur d'Andrieux à la mort d'un tel ami. Il fit faire son buste par Houdon, et prononça sur sa tombe un discours empreint de l'éloquence du cœur. Enfin, plusieurs années après, il rédigea une notice détaillée sur la vie et les ouvrages de ce poete distingué, et elle fut placée en tête d'une édition de ses œuvres. Mais ce ne furent pas là les seuls services rendus par Andrieux à la mémoire de Collin d'Harleville. Celui-ci, quelques mois avant sa mort, voulant supprimer beaucoup de papiers inutiles, chargea sa domestique de les brûler. La mission ne fût pas accomplie fidèlement, et les papiers furent vendus à un epicier. Or il s'y était glissé une comédie inédite de Collin, intitulée *les Querelles des deux frères*. Heureusement elle fut achetee par un amateur qui en reconnut le mérite, et la sauva du naufrage. Les comédiens de l'Odéon conçurent le projet de jouer cette œuvre posthume de Collin. Andrieux revit le manuscrit, et il fit précéder la première représentation d'un prologue en vers qui expliquait au public comment la nouvelle comédie avait ete retrouvee, et faisait un appel à son indulgence et à sa sympathie pour l'auteur.

Comme on le voit, les fonctions du professorat et celles de bibliothécaire laissaient encore le temps à notre poëte de faire de jolis vers. C'est ainsi qu'il récita, à la séance publique de l'Institut dans laquelle M. de Tracy fut reçu en remplacement de Cabanis, une *Promenade de Fénelon*, qui, avec *le Meunier de Sans-Souci*, est choisie si souvent pour orner la mémoire de nos enfants.

Andrieux avait quelquefois occasion de se trouver avec l'empereur, soit chez Joseph, soit dans d'autres réunions. Ce fut dans une de ces rencontres que Napoleon lui dit : « La comédie ne corrige personne; les vices mis en scène sont toujours si brillants, qu'on va plutôt les imiter. » Le poëte composait alors sa comédie du *Vieux Fat*, qui fut jouée au Théâtre-Français le 6 juin 1810. Il y rendit ainsi la pensée de l'empereur :

> Souvent des jeunes fats on a fait le portrait :
> Les grâces que toujours sur la scène on leur donne
> Font qu'on les a joués sans corriger personne.
> On trouve aimable en eux ce qui devrait choquer;
> On va les applaudir, au lieu de s'en moquer.

Le Vieux Fat, qui était une comédie en cinq actes, n'eut pas de succès. On y retrouvait toujours l'élégance de versification propre à son auteur, mais la pièce parut triste; et elle pâlit devant une farce jouée sur un théâtre secondaire, par un excellent acteur, et où le même sujet était traité avec moins de délicatesse d'esprit, mais avec plus de gaieté (1). Depuis, Andrieux a réduit cette comédie en trois actes, sans cependant la faire représenter.

On vient de voir quelle était l'opinion de Napoléon sur la comédie; après l'avoir exprimée, il ajouta, en continuant de s'adresser à Andrieux : « Mais vous, vous savez faire autre chose que des comédies. » Il est probable que, par ces derniers mots, l'empereur faisait allusion, non à l'ancienne opposition du tribun, mais au cours qu'il professait alors à l'École polytechnique.

Andrieux rendait justice aux grandes qualités du conquérant; son admiration cependant était loin d'aller jusqu'à la flatterie. Un jour, après une distribution des prix du concours général, il dînait, avec des professeurs de l'université et les élèves lauréats, chez Frochot, préfet de la Seine. La conversation vint à rouler sur le sujet du prix d'honneur, qui était une harangue de Charlemagne. Selon toute apparence, ce sujet n'avait été choisi que pour amener de louangeuses allusions à l'empereur, et recevait, probablement par ce motif l'approbation de tous les convives. « Moi, dit Andrieux, je n'aime pas de pareils sujets : c'est mettre au concours un prix d'adulation. » Un long silence se fit, et la conversation changea bien vite de caractère.

En 1814, la chaire de litterature française au collége de France etant devenue vacante, An-

(1) Ducis, *Epître à mon ami Andrieux*.

(1) Le *Ci-devant jeune homme*, joué par Potier.

drieux se mit sur les rangs pour l'obtenir. Quoiqu'il eût un concurrent redoutable dans Ginguené, il fut présenté par la majorité des professeurs du collége et par l'unanimité des membres de l'Académie française. Il fut nommé, et remplit cette place concurremment avec celle qu'il occupait à l'École polytechnique. Mais, au mois de mars 1816, il fut destitué de cette dernière fonction. Il avait été dénoncé par une feuille soi-disant monarchique et religieuse. Il s'en vengea en traduisant en beaux vers *la Parabole du Samaritain*, et la dédia à son dénonciateur anonyme.

Mais si Andrieux ne pouvait, malgré sa modération et son talent, échapper aux rancunes de l'esprit de parti, il était chéri de la jeunesse et estimé de ses collègues, quelle que fût leur opinion politique. Parmi les hommes de lettres dont l'amitié lui était le plus chère, il faut citer Picard, Roger, Campenon, Daru, Droz, Firmin Didot, et le respectable Ducis. Cet illustre vieillard lui adressa une *Épître*, à laquelle il répondit par une autre épître intitulée *Cécile* et *Térence*, qui contient ce vers exprimant si bien ce qui se trouvait chez le doyen du Parnasse français :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,

vers qui servit de légende à la médaille qu'on a décernée à Ducis après sa mort.

Mais la principale occupation d'Andrieux, dans les vingt dernières années de sa vie, était son cours de littérature au collége de France. Malheureusement, le grand ouvrage qu'on était en droit de croire qui en résulterait n'a pas été publié. Pour l'apprécier, nous n'avons que les sommaires du *Cours de grammaire et belles-lettres* qu'il avait professé à l'École polytechnique, et qui avait été publié à l'usage des élèves (1), et les notes recueillies par quelques-uns de ses auditeurs.

Andrieux était un pur classique. Il attaquait dans sa chaire les doctrines romantiques avec une extrême ardeur. Suivant lui, le désordre littéraire devait conduire au désordre moral. Pouvons-nous dire aujourd'hui qu'il se soit trompé? Il admirait peu Gœthe et Schiller; mais il goûtait profondément les beautés répandues dans Shakspeare, et réservait son enthousiasme exclusif pour Molière, Corneille et Racine. Ce n'étaient pas seulement des jeunes gens qui suivaient avec empressement le cours de littérature française du collége de France : on y voyait aussi des hommes d'un âge mûr et même quelques vieillards venant se retremper à cette source pure, et y chercher de douces jouissances littéraires. Dans la dernière séance d'une année, Andrieux cita cette épitaphe d'un poëte grec : « *Ci-gît Épicharme, poëte et philosophe. Il donnait à la jeunesse des leçons utiles et pleines de grâce.* »

Il n'est aucun de ses auditeurs qui n'eût été disposé à tracer une semblable épitaphe sur sa tombe.

(1) Année 1806 à 1807 1 vol. in-4°, imprimerie de H. Perronneau.

Andrieux avait un organe d'une extrême faiblesse; mais, ainsi que l'a dit ingénieusement l'un de ses confrères (1), *il savait se faire entendre à force de se faire écouter*. C'est qu'il avait soin d'embellir l'enseignement par l'esprit et la grâce; et il ne perdit jamais de vue cette pensée si juste et si délicate, exprimée dans un vers de sa jeunesse :

C'est trop peu que d'instruire; il faut instruire et plaire.

De là l'immense succès qu'obtenaient ses leçons, et l'empressement qu'une jeunesse d'élite mettait à les suivre.

Mais la préparation du cours de littérature n'employait pas tous les moments d'Andrieux, et il travaillait encore à quelques œuvres dramatiques. Il est vrai que le peu de succès du *Vieux Fat* semblait l'avoir détourné de faire représenter des ouvrages nouveaux; car on ne peut considérer que comme une étude littéraire les changements qu'il essaya d'apporter, à la demande de Talma, au *Polyeucte* et au *Nicomède* de Corneille; changements qui étaient nécessités par le goût du public de cette époque. Il les avait faits avec une réserve religieuse, « se mettant aux pieds du grand Corneille, et lui demandant la permission d'ôter quelques grains de poussière à son beau cothurne (2)! »

Mais en 1816 notre poëte fit jouer *la Comédienne*, sa meilleure comédie après *les Étourdis*. La pièce obtint un beau succès, qui reçut encore plus d'éclat par le talent d'une inimitable actrice. Les vers de cette comédie, qui est en trois actes, sont d'une extrême élégance, et l'intrigue est bien conduite. Elle essuya cependant quelques critiques; et l'on se souvient encore de la querelle pédantesque que fit à l'auteur un grave journaliste, à l'occasion de ce vers si plaisant :

Cicéron!... Cicéron n'était point gentilhomme.

Le Manteau, joué quelques années plus tard, est un agréable badinage dont le sujet est emprunté à un fabliau du moyen âge.

Depuis longtemps aussi Andrieux n'avait plus fait de lectures dans les séances publiques de l'Institut. Il saisit l'occasion de la réception à l'Académie française de ses deux amis MM. Droz et Casimir Delavigne, pour réciter un *Discours sur la perfectibilité de l'homme*. Les pensées et les vers de ce discours rappellent quelques poëmes de Voltaire, où de semblables sujets philosophiques sont traités avec une supériorité dont Andrieux ne s'est point éloigné. Cette lecture fut fort applaudie, particulièrement les vers, devenus proverbes, dans lesquels on voit figurer ces hommes qui,

Au char de la raison s'attelant par derrière,
Veulent à reculons l'enfoncer dans l'ornière.

Si à ces divers travaux nous joignons une imitation en cinq actes et en prose d'un drame de Cumberland intitulé *le Jeune Créole*, et une imitation de *Jane Shore*, célèbre tragédie de Rowe,

(1) M. Villemain.
(2) Œuvres, t. III, p. 340.

qu'Andrieux composa, en cinq actes et en vers, sous le titre de *Lénore*, nous aurons la liste à peu près complète de ses principaux ouvrages à l'époque où nous sommes arrivés.

En 1829, il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Auger, qui s'était donné la mort. Tous ses soins se dirigèrent d'abord vers l'achèvement de la nouvelle édition du *Dictionnaire*. Déjà il s'était occupé de ce grand ouvrage, comme membre de la commission qui était chargée d'en préparer la rédaction. Il avait fait d'ailleurs de profondes études sur la langue française en particulier, et sur les principales langues tant anciennes que modernes en général. Il avait consigné le résultat de ses méditations sur ce grave sujet dans une savante dissertation, intitulée *De l'origine, de la formation et de la variété des langues, de leurs progrès et de leur déclin*. Il avait aussi étudié la méthode que Samuel Johnson avait suivie pour composer son célèbre *Dictionnaire anglais*, et il en traduisit la préface. Enfin, bien des années auparavant, il avait lu à une séance de l'Institut un *Rapport sur la continuation du Dictionnaire de la langue française* (1). Devenu secrétaire perpétuel, Andrieux redoubla d'efforts pour mener à bonne fin la difficile tâche confiée à l'Académie, et il disait quelquefois, moitié sérieusement, moitié en plaisantant : *Je mourrai du Dictionnaire*. Il ne lui fut pas malheureusement donné de présider à la publication de cette nouvelle édition.

Notre poëte s'occupa avec une grande activité des autres devoirs que ses fonctions de secrétaire perpétuel lui imposaient. Il rédigea les programmes pour les concours et des livrets pour les prix de vertu. Ses rapports sur les concours étaient de véritables ouvrages dans lesquels les sujets des prix étaient traités avec étendue et supériorité. Nous mentionnerons particulièrement son Rapport *sur le courage civil* (1832), son Rapport sur le concours à un prix extraordinaire de 10,000 francs, dont le sujet était : *De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois;* et enfin son Rapport sur un autre prix de 10,000 francs pour un discours sur ce sujet : *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie animale*. Ce dernier travail était si bien fait et remplissait si bien les vues que l'Académie avait eues en proposant ce sujet de concours, qu'un des académiciens dit en badinant que c'était au rapporteur que le prix eût dû être donné.

Le 30 septembre 1830, Andrieux fit jouer au Théâtre-Français une tragédie en cinq actes, intitulée *Lucius-Junius Brutus*. Il avait commencé cette tragédie en 1794 ; il la retoucha à bien des reprises, et se décida enfin à la faire représenter, lorsque la révolution de 1830 rendit plus de liberté au théâtre. Le même sujet avait été traité par Voltaire; Andrieux ne voulut pas lutter contre lui; son intention fut d'exprimer différemment ce fait historique. Les amis d'Andrieux attendaient avec anxiété le résultat d'une épreuve qu'il eût été bien pénible de voir échouer. Heureusement, le succès ne fut pas un instant douteux. Le vieux poëte classique avait fait des concessions raisonnables à l'esprit de son temps, l'action marchait régulièrement, mais présentait un intérêt soutenu qui était relevé encore par des vers qui ne manquaient ni d'énergie ni de sensibilité.

Peu avant la représentation de *Brutus*, Andrieux avait lu, dans une séance publique de l'Institut, un conte intitulé *l'Enfance de Louis XII*, qui obtint, comme toutes les lectures qu'il fit en de semblables occasions, de nombreux et justes applaudissements.

Cependant notre poëte approchait du terme d sa carrière. A partir de 1832, ses forces diminuèrent, et, dans l'automne de cette année, il écrivait à l'un de ses gendres : « Je sens, comme Fontenelle, une grande difficulté de vivre. » Ses enfants l'engagèrent alors à se faire suppléer au collége de France; mais il leur répondit : « Non, un professeur doit mourir à son poste. » Puis, comme les supplications étaient renouvelées, il ajouta : « C'est mon seul moyen d'être utile maintenant; qu'on ne me l'enlève pas. Si on me l'ôte, il faut me résoudre à n'être plus bon à rien. » Campenon insista auprès de lui pour qu'il suspendît au moins ses leçons. Pour toute réponse, Andrieux, lui montrant une lettre où l'un de ses jeunes auditeurs lui peignait avec effusion sa reconnaissance, lui dit : « Tenez, mon ami, lisez, et dites si je puis quitter ma chaire. »

Au printemps de 1833, Andrieux s'éteignit entre les bras de sa sœur et de ses enfants.

Au jour de ses funérailles, un nombreux concours d'amis, d'hommes de lettres et de jeunes gens, s'empressa de lui rendre les derniers devoirs. Quoiqu'il ne fût plus depuis longtemps professeur à l'École polytechnique, son souvenir s'y était tellement perpétué, que les élèves de cette École voulurent porter eux-mêmes son cercueil. Plusieurs membres de l'Institut et quelques jeunes gens se rendirent interprètes de la douleur commune, en prononçant des discours touchants sur sa tombe.

Les dépouilles mortelles d'Andrieux reposent au cimetière du Père-Lachaise, où ses filles lui ont fait élever un monument sur lequel elles ont fait graver les quatre vers suivants, extraits d'un conte (*l'Alchimiste et ses enfants*) que leur père avait composé pour elles pendant leur enfance :

Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand, une tête si chère!
Que n'avons-nous à donner un trésor?
Nous l'offririons pour revoir notre père.

A.-H. Taillandier.

(1) 8 floréal an IX. Il est dans *la Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an IX, p. 387.

drieux se mit sur les rangs pour l'obtenir. Quoiqu'il eût un concurrent redoutable dans Ginguené, il fut présenté par la majorité des professeurs du collége et par l'unanimité des membres de l'Académie française. Il fut nommé, et remplit cette place concurremment avec celle qu'il occupait à l'École polytechnique. Mais, au mois de mars 1816, il fut destitué de cette dernière fonction. Il avait été dénoncé par une feuille soi-disant monarchique et religieuse. Il s'en vengea en traduisant en beaux vers *la Parabole du Samaritain*, et la dédia à son dénonciateur anonyme.

Mais si Andrieux ne pouvait, malgré sa modération et son talent, échapper aux rancunes de l'esprit de parti, il était chéri de la jeunesse et estimé de ses collègues, quelle que fût leur opinion politique. Parmi les hommes de lettres dont l'amitié lui était le plus chère, il faut citer Picard, Roger, Campenon, Daru, Droz, Firmin Didot, et le respectable Ducis. Cet illustre vieillard lui adressa une *Épître*, à laquelle il répondit par une autre épître intitulée *Cécile* et *Térence*, qui contient ce vers exprimant si bien ce qui se trouvait chez le doyen du Parnasse français :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,

vers qui servit de légende à la médaille qu'on a décernée à Ducis après sa mort.

Mais la principale occupation d'Andrieux, dans les vingt dernières années de sa vie, était son cours de littérature au collége de France. Malheureusement, le grand ouvrage qu'on était en droit de croire qui en résulterait n'a pas été publié. Pour l'apprécier, nous n'avons que les sommaires du *Cours de grammaire et belles-lettres* qu'il avait professé à l'École polytechnique, et qui avait été publié à l'usage des élèves (1), et les notes recueillies par quelques-uns de ses auditeurs.

Andrieux était un pur classique. Il attaquait dans sa chaire les doctrines romantiques avec une extrême ardeur. Suivant lui, le désordre littéraire devait conduire au désordre moral. Pouvons-nous dire aujourd'hui qu'il se soit trompé? Il admirait peu Gœthe et Schiller ; mais il goûtait profondément les beautés répandues dans Shakspeare, et réservait son enthousiasme exclusif pour Molière, Corneille et Racine. Ce n'étaient pas seulement des jeunes gens qui suivaient avec empressement le cours de littérature française du collége de France : on y voyait aussi des hommes d'un âge mûr et même quelques vieillards venant se retremper à cette source pure, et y chercher de douces jouissances littéraires. Dans la dernière séance d'une année, Andrieux cita cette épitaphe d'un poëte grec : « *Ci-gît Épicharme, poëte et philosophe. Il donnait à la jeunesse des leçons utiles et pleines de grâce.* »

Il n'est aucun de ses auditeurs qui n'eût été disposé à tracer une semblable épitaphe sur sa tombe.

(1) Année 1806 à 1807 1 vol. in-4°, imprimerie de H. Perronneau.

Andrieux avait un organe d'une extrême faiblesse ; mais, ainsi que l'a dit ingénieusement l'un de ses confrères (1), *il savait se faire entendre à force de se faire écouter*. C'est qu'il avait soin d'embellir l'enseignement par l'esprit et la grâce ; et il ne perdit jamais de vue cette pensée si juste et si délicate, exprimée dans un vers de sa jeunesse :

C'est trop peu que d'instruire ; il faut instruire et plaire.

De là l'immense succès qu'obtenaient ses leçons, et l'empressement qu'une jeunesse d'élite mettait à les suivre.

Mais la préparation du cours de littérature n'employait pas tous les moments d'Andrieux, et il travaillait encore à quelques œuvres dramatiques. Il est vrai que le peu de succès du *Vieux Fat* semblait l'avoir détourné de faire représenter des ouvrages nouveaux; car on ne peut considérer que comme une étude littéraire les changements qu'il essaya d'apporter, à la demande de Talma, au *Polyeucte* et au *Nicomède* de Corneille ; changements qui étaient nécessités par le goût du public de cette époque. Il les avait faits avec une réserve religieuse, « se mettant aux pieds du grand Corneille, et lui demandant la permission d'ôter quelques grains de poussière à son beau cothurne (2) ! »

Mais en 1816 notre poëte fit jouer *la Comédienne*, sa meilleure comédie après *les Étourdis*. La pièce obtint un beau succès, qui reçut encore plus d'éclat par le talent d'une inimitable actrice. Les vers de cette comédie, qui est en trois actes, sont d'une extrême élégance, et l'intrigue est bien conduite. Elle essuya cependant quelques critiques ; et l'on se souvient encore de la querelle pédantesque que fit à l'auteur un grave journaliste, à l'occasion de ce vers si plaisant :

Ciceron !... Cicéron n'était point gentilhomme.

Le Manteau, joué quelques années plus tard, est un agréable badinage dont le sujet est emprunté à un fabliau du moyen âge.

Depuis longtemps aussi Andrieux n'avait plus fait de lectures dans les séances publiques de l'Institut. Il saisit l'occasion de la réception à l'Académie française de ses deux amis MM. Droz et Casimir Delavigne, pour réciter un *Discours sur la perfectibilité de l'homme*. Les pensées et les vers de ce discours rappellent quelques poëmes de Voltaire, où de semblables sujets philosophiques sont traités avec une supériorité dont Andrieux ne s'est point éloigné. Cette lecture fut fort applaudie, particulièrement les vers, devenus proverbes, dans lesquels on voit figurer ces hommes qui,

Au char de la raison s'attelant par derrière,
Veulent à reculons l'enfoncer dans l'ornière.

Si à ces divers travaux nous joignons une imitation en cinq actes et en prose d'un drame de Cumberland intitulé *le Jeune Créole*, et une imitation de *Jane Shore*, célèbre tragédie de Rowe,

(1) M. Villemain.
(2) Œuvres, t. III, p. 340.

qu'Andrieux composa, en cinq actes et en vers, sous le titre de *Lénore*, nous aurons la liste à peu près complète de ses principaux ouvrages à l'époque où nous sommes arrivés.

En 1829, il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Auger, qui s'était donné la mort. Tous ses soins se dirigèrent d'abord vers l'achèvement de la nouvelle édition du *Dictionnaire*. Déjà il s'était occupé de ce grand ouvrage, comme membre de la commission qui était chargée d'en préparer la rédaction. Il avait fait d'ailleurs de profondes études sur la langue française en particulier, et sur les principales langues tant anciennes que modernes en général. Il avait consigné le résultat de ses méditations sur ce grave sujet dans une savante dissertation, intitulée *De l'origine, de la formation et de la variété des langues, de leurs progrès et de leur déclin*. Il avait aussi étudié la méthode que Samuel Johnson avait suivie pour composer son célèbre *Dictionnaire anglais*, et il en traduisit la préface. Enfin, bien des années auparavant, il avait lu à une séance de l'Institut un *Rapport sur la continuation du Dictionnaire de la langue française* (1). Devenu secrétaire perpétuel, Andrieux redoubla d'efforts pour mener à bonne fin la difficile tâche confiée à l'Académie, et il disait quelquefois, moitié sérieusement, moitié en plaisantant : *Je mourrai du Dictionnaire*. Il ne lui fut pas malheureusement donné de présider à la publication de cette nouvelle édition.

Notre poëte s'occupa avec une grande activité des autres devoirs que ses fonctions de secrétaire perpétuel lui imposaient. Il rédigea les programmes pour les concours et des livrets pour les prix de vertu. Ses rapports sur les concours étaient de véritables ouvrages dans lesquels les sujets des prix étaient traités avec étendue et supériorité. Nous mentionnerons particulièrement son Rapport *sur le courage civil* (1832), son Rapport sur le concours à un prix extraordinaire de 10,000 francs, dont le sujet était : *De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois;* et enfin son Rapport sur un autre prix de 10,000 francs pour un discours sur ce sujet : *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie animale*. Ce dernier travail était si bien fait et remplissait si bien les vues que l'Académie avait eues en proposant ce sujet de concours, qu'un des académiciens dit en badinant que c'était au rapporteur que le prix eût dû être donné.

Le 30 septembre 1830, Andrieux fit jouer au Théâtre-Français une tragédie en cinq actes, intitulée *Lucius-Junius Brutus*. Il avait commencé cette tragédie en 1794 ; il la retoucha à bien des reprises, et se décida enfin à la faire représenter, lorsque la révolution de 1830 rendit plus de liberté au théâtre. Le même sujet avait été traité par Voltaire; Andrieux ne voulut pas lutter contre lui; son intention fut d'exprimer différemment ce fait historique. Les amis d'Andrieux attendaient avec anxiété le résultat d'une épreuve qu'il eût été bien pénible de voir échouer. Heureusement, le succès ne fut pas un instant douteux. Le vieux poëte classique avait fait des concessions raisonnables à l'esprit de son temps, l'action marchait régulièrement, mais présentait un intérêt soutenu qui était relevé encore par des vers qui ne manquaient ni d'énergie ni de sensibilité.

Peu avant la représentation de *Brutus*, Andrieux avait lu, dans une séance publique de l'Institut, un conte intitulé *l'Enfance de Louis XII*, qui obtint, comme toutes les lectures qu'il fit en de semblables occasions, de nombreux et justes applaudissements.

Cependant notre poëte approchait du terme d sa carrière. A partir de 1832, ses forces diminuèrent, et, dans l'automne de cette année, il écrivait à l'un de ses gendres : « Je sens, comme Fontenelle, une grande difficulté de vivre. » Ses enfants l'engagèrent alors à se faire suppléer au collége de France; mais il leur répondit : « Non, un professeur doit mourir à son poste. » Puis, comme les supplications étaient renouvelées, il ajouta : « C'est mon seul moyen d'être utile maintenant; qu'on ne me l'enlève pas. Si on me l'ôte, il faut me résoudre à n'être plus bon à rien. » Campenon insista auprès de lui pour qu'il suspendît au moins ses leçons. Pour toute réponse, Andrieux, lui montrant une lettre où l'un de ses jeunes auditeurs lui peignait avec effusion sa reconnaissance, lui dit : « Tenez, mon ami, lisez, et dites si je puis quitter ma chaire. »

Au printemps de 1833, Andrieux s'éteignit entre les bras de sa sœur et de ses enfants.

Au jour de ses funérailles, un nombreux concours d'amis, d'hommes de lettres et de jeunes gens, s'empressa de lui rendre les derniers devoirs. Quoiqu'il ne fût plus depuis longtemps professeur à l'École polytechnique, son souvenir s'y était tellement perpétué, que les élèves de cette École voulurent porter eux-mêmes son cercueil. Plusieurs membres de l'Institut et quelques jeunes gens se rendirent interprètes de la douleur commune, en prononçant des discours touchants sur sa tombe.

Les dépouilles mortelles d'Andrieux reposent au cimetière du Père-Lachaise, où ses filles lui ont fait élever un monument sur lequel elles ont fait graver les quatre vers suivants, extraits d'un conte (*l'Alchimiste et ses enfants*) que leur père avait composé pour elles pendant leur enfance :

Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand, une tête si chère!
Que n'avons-nous à donner un trésor?
Nous l'offririons pour revoir notre père.

A.-H. TAILLANDIER.

(1) 5 floréal an IX. Il est dans *la Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an IX, p. 337.

A.-H. Taillandier, *Notice sur la vie et les ouvrages de F.-G.-S. Andrieux*; Paris, 1850. — *Notice biographique*, placée en tête de l'édition des œuvres d'Andrieux; Paris, 1818. — M. Thiers, *Discours sur Andrieux*, dans le *Recueil de l'Académie française*, — 1830-39. Jourdain, *Poëtes français*, I, p. 446, et II, p. 240. — *Biographie des quarante*, p. 5.

*ANDRIOLI (*Girolamo*), peintre véronais d'un grand mérite, vivait au dix-septième siècle. Son nom se trouve inscrit à la date de 1606 sur un tableau d'autel et sur d'autres saints, dans l'église de Santa-Caterina di Sienna, à Verona. Il peignit aussi les deux pièces latérales dans la Cappella Maggiore di Sant' Angelo, sous le castel de San Felice.

Dal Pozzo, *Vite de' pittori Veronesi*.

*ANDRIOLLI (*Michel-Angelo*), médecin italien, vivait à Vérone à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il appartenait à l'école des iatrochimistes. On a de lui : *Concilium veterum et neotericorum de conservanda valetudine; seu De morborum causis procatharticis, in quo rationes experimentorum suffragiis discussæ exarantur*; Lugduni, 1693, in-4°; Bâle, 1694; c'est un traité d'hygiène fort intéressant; — *Domesticorum auxiliorum et facile parabilium remediorum, tractatus quinque*; Venise, 1698, in-4°; — *Enchiridium practicum medicum*; Venise, 1700, in-4°; l'auteur y soutient, d'après la doctrine de Sylvius de la Boë, que la fièvre intermittente provient d'un mélange vicieux de la bile avec le suc pancréatique; — *Physiologiæ Pars secunda, in via Platonis et accademicorum institutiones medicæ*; Klagenfurt, 1701, in-4°; c'est la continuation du traité d'hygiène; — *Philosophia experimentalis præside Platone in concilio veterum et neotericorum convocata, seu Physica reformati Platonis*; Klagenfurt, 1708; — *De febribus et morbis acutis*; Venise, 1711; — *Novum et integrum systema physico-medicum*, Bâle, 1694, in-fol. H.

Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*ANDRIOT ou HANDRIOT (*François*), graveur français, né à Paris en 1655. Il vécut quelque temps en Italie, et exécuta un grand nombre de gravures d'après plusieurs maîtres français et italiens. Il imita le style de F. Poilly, mais l'exécution n'est pas de premier ordre, et les extrémités sont lourdes. Les originaux qu'il a reproduits font rechercher ses planches. Il a gravé d'après Raphaël, Titien, Domenichino, Guido, Albano, Ann. Carracci, C. Marratta, Poussin, le Sueur et d'autres.

Huber, *Manuel des amateurs*.

ANDRISCUS (Ἀνδρίσκος), surnommé *Pseudo-Philippus* (le faux Philippe), roi macédonien, né à Adramyttium, ville de la Troade, dans l'Asie Mineure, mourut à Rome en 147 avant J.-C. Il se donnait pour fils d'une concubine de Persée, dernier roi de Macédoine, qui l'aurait fait élever secrètement à Adramyttium, afin que dans le cas où la guerre contre les Romains lui devînt funeste, il restât au moins quelque rejeton de la race royale. Voyant qu'à l'aide de ce conte il ne recrutait aucun partisan dans son pays, il passa en Syrie, où régnait Démétrius-Soter, beau-frère de Persée. Ce prince, aussi peu crédule que les Macédoniens, fit arrêter le prétendu Philippe, et l'envoya à Rome sous bonne escorte. L'extérieur et les manières d'Andriscus n'inspiraient que du mépris pour sa personne. Les Romains se mirent donc peu en peine de le surveiller sévèrement : il en profita, et prit la fuite. Arrivé chez les Thraces, il trouva moyen de les soulever; à la tête d'une assez forte armée, il entra dans la Macédoine, s'en rendit maître, et prit les insignes de la dignité royale. Ce premier et facile triomphe l'enhardit : il attaqua la Thessalie, et en soumit une grande partie. Rome, étonnée de la rapidité des progrès d'un aventurier qu'elle avait d'abord méprisé, choisit Scipion Nasica pour le combattre. Le général romain reprit les villes de Thessalie dont Andriscus s'était emparé, et le rejeta en Macédoine. Le sénat donna ordre au préteur P. Juventius Thalna de passer dans ce royaume avec une armée. Juventius s'y rendit aussitôt; mais méprisant trop son adversaire il s'engagea témérairement dans un combat contre Andriscus appuyé par toutes les forces de la Macédoine et de la Thrace : Juventius et son lieutenant Q. Cœlius y perdirent la vie avec une partie de leur armée. Le vainqueur, profitant de sa victoire, recouvra la Thessalie. Une ambassade des Carthaginois, alors en guerre avec les Romains, et la promesse de prompts secours vinrent encore alimenter son orgueil, et, croyant son autorité suffisamment affermie, il s'abandonna sans réserve à ses mauvais instincts. Les violences, les confiscations, les meurtres firent apprécier aux Macédoniens leur nouveau maître. Une désaffection générale fut la conséquence d'une conduite aussi impolitique. Q. Cécilius Métellus remplaça Juventius, pour continuer la guerre. Andriscus marcha à sa rencontre; et, pour ne pas trop s'éloigner de la mer, il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le général romain éprouva d'abord un échec grave dans un combat de cavalerie, mais Andriscus ayant détaché une partie de son armée pour aller couvrir la Thessalie, Métellus profita de son affaiblissement, l'attaqua, et l'obligea à la fuite. Andriscus rassembla une nouvelle armée et hasarda une seconde bataille, plus funeste pour lui que la première. Il crut alors trouver un asyle chez Bysas, roi de Thrace. Mais celui-ci, dans la crainte de s'attirer la haine des Romains, livra son dangereux hôte à Métellus, qui le fit conduire à Rome chargé de chaînes. Le roi macédonien, après avoir servi au triomphe de son vainqueur, surnommé *le Macédonique*, fut mis à mort par ordre du sénat. H. H.

Tite-Live, *Epitome*, 49, 51, 52. — Lucien, *Adversus indoctum*, c. XX. — Diodore de Sicile, *Fragments* du liv.

XXXII. — Polybe, *Excerpt. Vatican.* XXXIV, 6. — Aurelius Victor, *De viris illustribus*, 61. — Pausanias, VII, 13, 1. — Velleius-Paterculus I, 11. — Florus, II, 14. — Dion, *Hist. rom.* — Cousin-Despréaux, *Histoire générale de la Grèce.* — Eutrope Rollin, *Histoire ancienne*, t. V.

* **ANDROBIUS**, peintre de l'antiquité. On ne sait ni où ni à quelle époque il vécut. Pline fait mention d'un de ses tableaux : *Scyllis coupant les ancres de la flotte perse.*

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40. — Hérodote, VIII, 8.

* **ANDROBULUS**, sculpteur cité par Pline, qui le classe parmi les artistes habiles dans la représentation des philosophes. On ne sait rien de son âge ni de sa patrie.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8.

* **ANDROCLE** (*Androclus*), esclave célèbre par la touchante reconnaissance d'un lion, vivait vers le commencement de l'ère chrétienne. A Rome on faisait, en guise de spectacle, combattre des criminels et des esclaves contre des bêtes féroces. Un lion africain inspirait l'effroi par son seul aspect. Un jour ce terrible animal, au lieu de se précipiter sur la victime, s'arrête tout à coup, et va lui prodiguer des caresses, comme un chien qui reconnaît son maître. Toute l'assemblée applaudit à ce spectacle inaccoutumé; l'empereur se fit amener l'homme ainsi épargné par le lion, et lui demanda qui il était. « Je suis un esclave, répondit-il; mon nom est Androcle. Pour échapper à la tyrannie de mon maître, qui était proconsul en Afrique, je pris la fuite, et me tins caché dans les déserts de la Libye. Accablé de chaleur et de fatigue, j'allai me reposer dans un antre. Il n'y avait pas longtemps que j'y étais, lorsque je vis arriver un lion qui poussait des cris plaintifs; je reconnus qu'il était blessé, et que cet antre était sa demeure. Dès qu'il m'aperçut, il s'approcha de moi, non pas d'un air menaçant, mais implorant mon aide, et me montrant son pied piqué par une grosse épine, que j'arrachai. Le lion soulagé se coucha, laissant sa patte entre mes mains, et s'endormit. Depuis ce jour j'ai partagé avec lui pendant trois ans son antre et le produit de sa chasse. Je voulus enfin quitter cette vie sauvage, et j'errais au hasard lorsque je fus saisi par des soldats et transporté d'Afrique à Rome, où je fus condamné par mon maître à mourir dans l'arène. » L'empereur accorda la vie à Androcle, et lui fit don du lion. Cette histoire est racontée par Aulu-Gelle, d'après le témoignage oculaire d'Appion, qui vivait sous les règnes de Tibère et de Caligula.

Aulu-Gelle, V, XIV. — Sénèque, *De beneficiis*, II, 19.

ANDROCLÈS (Ἀνδροκλῆς), fils de Phintas, et roi des Messéniens, mort en 740 avant J.-C. Il partagea le trône avec son frère Antiochus à l'époque où éclata la première guerre Messénienne. Les enfants d'Androclès, après la prise de l'Ithome, obtinrent des Lacédémoniens le canton nommé Hyamie, dans la seconde guerre de Messène. Ils prirent les armes avec les autres Messéniens, et ils périrent en combattant les Lacédémoniens.

Pausanias. — Eusèbe, *Chronicon*, II, p. 321.

* **ANDROCLÈS** (Ἀνδροκλῆς), chef du parti démagogique à Athènes vers 412 avant J.-C. Ennemi déclaré d'Alcibiade, il le fit exiler, en l'accusant d'avoir renversé les statues d'Hermès, et profané les mystères d'Éleusis. Il fut assassiné vers 410, après le rappel d'Alcibiade et le triomphe du parti oligarchique.

Thucydide, VIII, 65. — Plutarque, *Alcibiade*, 19. — Andocides, *De mysteriis*, 6. — Aristophane, *les Guêpes*. — Aristote, *Rhétor.*, II, 23.

* **ANDROCLUS** (Ἄνδροκλος), fils de Codrus, roi d'Athènes, conduisit, vers l'an 1050, une colonie d'Ioniens en Asie Mineure. Il s'empara d'Éphèse et de l'île de Samos, chassa les Léléges et les Lydiens, et se proclama roi du pays. Il tomba dans un combat contre les Cariens, et fut enterré à Éphèse, où Pausanias vit encore sa statue dans le second siècle de notre ère.

Pausanias, VII, 2. — Strabon, XIV, p. 633.

ANDROCYDE (Ἀνδροκύδης), médecin grec, vivait sous le règne d'Alexandre le Grand (de 336 à 323 avant J.-C). Pline rapporte qu'il écrivit à Alexandre une lettre dans laquelle il engageait ce prince à se garder de l'usage immodéré du vin, qu'il appelle « le sang de la terre. » Il passe aussi pour avoir recommandé la rave comme un contre-poison. — Théophraste et Athénée mentionnent un médecin du même nom. H.

Pline, *Hist. nat.*, XIV, 7; XVII, 37. — Théophraste, *Hist. plant.*, IV, 20. — Athénée, VI, 72.

ANDROCYDES, peintre grec, natif de Cyzique, contemporain et rival de Zeuxis, vivait vers 400 à 377 avant J.-C. Plutarque cite de lui deux tableaux : l'un représentait une escarmouche de cavalerie avant la bataille de Leuctres, l'autre une Scylle environnée de poissons si admirablement peints, qu'ils faisaient, dit-on, envie aux gastronomes. Ces deux tableaux avaient été faits pour les Thébains.

Plutarque, *Pélopidas*, 25. — Pline, *Histoire naturelle* XXXV, 30, 39.

ANDROMACHUS, riche habitant de Naxos, ville de la Sicile, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Cette ville ayant été détruite par Denys l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitants, et alla fonder avec eux, en 395 avant J.-C., la ville de Tauromène, qu'il gouverna heureusement. Lorsqu'en 343 avant J.-C., Timoléon prit les armes contre Denys le Jeune, Andromachus l'accueillit dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils.

Diodore de Sicile, XVI, 768. — Plut., *Timol.*, 10.

ANDROMAQUE (Ἀνδρομάχη), fille d'Éétion, roi de Thèbes en Cilicie, et femme d'Hector, fils de Priam. Cette princesse était célèbre dans l'antiquité pour sa beauté et ses vertus. Racine, dans sa tragédie d'*Andromaque*, nous représente son héroïne comme fidèle à son époux alors même qu'il n'est plus; mais cette fiction

du poëte est bien loin de la vérité. Delille, dans une note du troisième chant de l'*Énéide*, dit qu'on peut appliquer à la veuve d'Hector ces vers de Voltaire :

C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau dessein d'être une femme honnête ;
C'est donc en vain qu'on fait ce que l'on peut :
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

En effet, dans le partage des prisonniers qui se fit après la prise de Troie, Andromaque échut à ce même Pyrrhus qui avait fait précipiter son fils Astyanax du haut d'une tour. Ce roi l'emmena en Épire, et elle en eut trois fils, Molossus, Piélus et Pergame. Pyrrhus s'en défit par la suite, et la donna à Hélénus, frère d'Hector. Elle eut de son beau-frère un nouveau fils, Cestrinus. Selon Pausanias, Andromaque passa dans l'Asie Mineure avec Pergame, le plus jeune des fils de Pyrrhus. On connaît les touchants adieux faits par Andromaque à son époux Hector lorsqu'il la quitta pour ne plus la revoir.

Homère, VI, 395 ; XXII, 460. — *Iliade*, XIX, 894 et suiv.

ANDROMAQUE l'Ancien (Ἀνδρόμαχος ὁ πρεσβύτερος), natif de Crete, médecin de Néron, vivait de 54 à 68 de J.-C. Il porta le premier le titre d'*archiatre* (ἄρχων τῶν ἰατρῶν, c'est-à-dire le chef des médecins, ou plutôt, de τοῦ ἄρχοντος ἰατρός, le médecin du chef), et inventa, dit-on, la thériaque qui porte son nom (*theriaca Andromachi*). On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il exerça la médecine à Rome avec beaucoup de succès. La thériaque (θηριακή ou ἀντίδοτος γαλήνη), médicament très-complexe, était réputée comme antidote contre tous les poisons. C'est ce qui lui fit d'abord donner le nom de *mithridation :* il suffit, disait-on, d'en prendre une certaine quantité le matin, pour être à l'abri du poison pendant toute la journée. Ce médicament, véritable macédoine de drogues, était probablement connu déjà avant le médecin de Néron : Andromaque le modifia en y introduisant une plus forte proportion d'opium, en éliminant six ingrédients et y ajoutant vingt-huit nouvelles substances, particulièrement la chair desséchée de vipère (après avoir coupé la tête et la queue de ce reptile), de manière à porter le nombre total des ingrédients à soixante-quinze. Cette préparation, qui ne repose sur aucun principe de chimie pharmaceutique, a été en usage jusque dans ces derniers temps, après avoir été beaucoup simplifiée. Elle figure encore dans quelques pharmacopées.

Andromaque en fit le sujet d'un poëme élégiaque écrit en grec et composé de quatre-vingt-sept distiques, contenant les noms des substances qui entrent dans la thériaque. Ce petit poëme nous a été conservé par Galien (*De Antidot.*, lib. I, cap. 6, et *de Ther. ad Pisonem*, cap. 6). Il a été publié séparément par François Tidicæus, avec deux traductions latines, l'une en vers et l'autre en prose; Zurich, 1607, in-4°; et par J.-S. Leinker; Nuremberg, 1754, in-fol. On le trouve aussi dans le premier volume d'Ideler, *Physici et medici græci minores*, Berlin, 1841, in-8°; et dans le recueil des fragments des poëmes grecs sur la médecine et l'histoire naturelle, insérés dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A. Firmin Didot. Il a été traduit en allemand dans E.-W. Weber, *Elegische Dichter der Hellenen;* Francfort, 1826, in-8°. F. H.

Le Clerc, *Histoire de la médecine*. — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. II, p. 627; vol. XIII, p. 60. — Haller, *Biblioth. medic. pract.*, t. I. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die Aeltere Medicin ;* Leipzig, 1841, in-8°. — Libavius, *De theriaca Andromachi senioris ;* Cobourg, 1618, in-fol. — Cagnatus, *Variæ observat.*, p. 171; Rome, 1587, in-8°.

ANDROMAQUE le Jeune (Ἀνδρόμαχος ὁ νεώτερος), médecin grec, vivait vers le milieu du premier siècle de notre ère. Il passe pour le fils du précédent, et fut également archiatre de Néron. On ne sait rien de sa vie. Suivant Fabricius et Haller, il est l'auteur d'un ouvrage en trois livres : Περὶ συνθέσεως φαρμάκων (De la composition des remèdes). Choulant l'attribue à Andromaque l'Ancien. Les fragments cités par Cramer dans *Anecdota græca Parisiensia* (vol. I, p. 394), appartiennent peut-être à cet ouvrage, que Galien cite souvent avec éloge.

C'est à un Andromaque qu'Érotien a dédié son Lexique d'Hippocrate.

Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. XIII. — Haller, *Bibl. med. pract.*, I. — Sprengel, *Hist. de la médecine*. — Paul Cigalinus, *De Plinii patria*, dans l'édition de Pline par Frantz, II, p. 129. — C.-G. Kühn, *Index medicorum oculariorum inter Græcos Romanosque ;* Leipzig, 1829, in-4°.

ANDROMÈDE. *Voy.* PERSÉE.

ANDROMÈDE (*Andromeda*) (Ἀνδρομέδα), fille du roi éthiopien Céphée et de Cassiopée. Celle-ci, ayant voulu rivaliser en beauté avec les Néréides, fut cause que Neptune inonda le pays et le fit ravager par un monstre marin. Le roi consulta l'oracle d'Ammon, qui répondit que, pour faire cesser le fléau, il fallait donner Andromède en proie au monstre. Céphée fit donc attacher sa fille à un rocher; elle fut délivrée par Persée, qui l'épousa, après avoir tué, pendant le repas de noces, Phinée, à qui elle avait été fiancée avant son exposition.

Andromède a été placée parmi les astres, sa constellation (figurant une femme à bras étendus, et clouée sur un rocher) se trouve au ciel boréal, dans le voisinage de Persée, de Céphée et de Cassiopée. — Linné a donné le nom d'*Andromeda* à un genre de plantes (famille des éricacées) qui se plaisent dans les plages désertes des contrées septentrionales. H.

Ovide, *Métamorph.*, IV, 670. — Hygin. — Fabricius, 64. — Apollodore, II, 4, 3. — Fabricius, *Bibl. græc.*, II, et *Bibl. latina*, IV.

* **ANDRON** (Ἄνδρων), sculpteur grec qui, à ce que nous raconte Tatien, fit une statue d'Harmonia, fille de Mars et de Vénus. Mais on ignore le temps et le lieu où il vivait. Clarac, dans sa *Table chronologique des artistes de l'antiquité*, le fait vivre, sans indiquer ses autorités, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Tatianus, *Orat. in Græcos*, 55; *Catal. du Musée du Louvre*; Paris.

*ANDRON (Ἄνδρων), médecin grec, vivait probablement avant l'ère chrétienne. Suivant Tiraqueau et Fabricius, c'est le même qu'André de Caryste, mentionné par Dioscoride et Pline. Il paraît avoir écrit sur la matière médicale. Il est aussi cité par Athénée, par Galien, par Cœlius Aurelianus, par Oribase et par Celse.

Dioscoride, *De mat. med.*, IV, 65. — Pline, *Hist. nat.*, XX, 18. — Tiraqueau, *De nobilit.*, 31. — Fabricius, *Bibl. græca*, vol. XIII. — Le Clerc, *Hist. de la Méd.* — C.-G. Kühn, *Index medic. ocularionum*.

ANDRONIC (Ἀνδρόνικος), nom commun à quatre empereurs de Constantinople (Bas-Empire). Les voici dans leur ordre chronologique :

ANDRONIC Ier (*Comnène*) (Ἀνδρονίκος Κομνηνός), empereur grec de Constantinople, petit-fils d'Alexis Ier, né en 1110, mort le 12 septembre 1185. Il parvint à se concilier la faveur de son cousin Manuel Comnène, qui occupait le trône de Constantinople; mais celui-ci, irrité contre Andronic, qui plusieurs fois avait attenté à sa vie et entretenait des intelligences secrètes avec les Turcs, le fit mettre en prison, où il resta douze ans. Deux fois il essaya vainement de s'évader. Une troisième tentative réussit, et il se retira en Russie. Afin de rentrer en grâce auprès de Manuel, il persuada au souverain de cette contrée de se joindre à l'empereur grec contre les Hongrois, et prit part lui-même à cette guerre. De nouveaux sujets de mécontentement le firent reléguer à Œnoé, ville du Pont. Il y était encore à la mort de Manuel. Ses agents secrets ayant adroitement préparé les esprits, il réussit à se saisir de la couronne impériale. Son entrée dans Constantinople fut signalée par des actes de cruauté et par d'effroyables désordres. Affectant un grand respect pour Alexis, fils de Manuel, il le porta lui-même sur ses épaules, en grande pompe, à l'église, pour le couronner, et força ensuite ce jeune prince à signer l'arrêt de sa mort. La populace de Constantinople, excitée par ses créatures, le proclama empereur et collègue d'Alexis au mois d'octobre 1183. Celui-ci, quelques jours après, mourut assassiné. Andronic, vieillard dissolu, épousa Agnès de France, âgée de onze ans et fiancée à Alexis. Ce tyran couvrait ses forfaits du voile de la religion, qu'il savait être très-puissante sur l'esprit des peuples. Quelques évêques se déshonorèrent en poussant la condescendance jusqu'à l'absoudre du meurtre d'Alexis. Mais l'autorité d'Andronic n'était pas reconnue dans tout l'empire : Pruse et Nicée refusèrent l'obéissance; ces villes, assiégées et prises d'assaut, furent livrées au pillage et à toutes les horreurs de la guerre. A son retour à Constantinople, des flots de sang coulèrent, et les bourreaux devinrent à leur tour des victimes.

En 1185, Guillaume, roi de Sicile, excité par Alexis, neveu de l'empereur Manuel, entreprit la conquête de l'empire grec. Dans ce dessein, il fait partir une flotte avec une forte armée de terre. Ses généraux, après avoir pris Durazzo le 24 juin, Thessalonique le 25 août suivant, marchent droit à Constantinople. Andronic envoie contre eux un corps de troupes, qui fut mis en fuite au premier choc. Furieux de ce revers, il s'en prit à plusieurs seigneurs de Constantinople, qu'il soupçonnait faussement d'intelligence avec l'ennemi. Il en fit mourir la plupart. Du nombre de ces innocentes victimes, se trouva Isaac l'Ange, qui lui était d'ailleurs odieux parce que le peuple l'aimait. Isaac se sauve dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple s'étant attroupé le proclame empereur. Andronic, à cette nouvelle, veut s'enfuir par mer. Il est pris, chargé de chaînes et ramené aux pieds d'Isaac, qui l'abandonne à la populace. Il n'y eut sorte de tourments et d'outrages qu'on ne lui fit subir durant plusieurs jours. Il les soutint avec une grande fermeté, ne disant autre chose que « Kyrie eleison, » c'est-à-dire : « Seigneur, ayez pitié de moi. » Enfin, après avoir été promené par la ville, monté sur un chameau, il fut mené au théâtre, où il fut pendu par les pieds, entre deux poteaux dont l'un était surmonté d'une figure de cochon, et l'autre de celle d'un loup. Il servit ainsi pendant trois jours de jouet à la fureur populaire. On lui arracha les dents, les cheveux, les yeux, les femmes, par un raffinement de cruauté, lui enlevèrent les parties génitales. Ce vieillard septuagénaire, affreusement mutilé, respirait encore, lorsqu'un Italien lui plongea l'épée dans les reins, et mit fin à cet atroce spectacle. [*Encycl. des g. du m.*, avec addit.]

Nicétas, *Manuel Comnène*, l. I, 3 et suiv. — Guillaume de Tyr, XXI, 18. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XIX, 215. — Gibbon, *Decline and Fall*, IX, p. 96-107. — Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 28.

ANDRONIC II (*Paléologue*) (Ἀνδρόνικος Παλαιόλογος), empereur de Constantinople, et fils de Michel Paléologue et de Théodora, naquit vers l'an 1258, et mourut le 13 février 1332. Associé à l'empire le 8 novembre 1273, il fut reconnu seul empereur le 11 décembre 1282, et annula si bien les mesures prises par Michel pour le rapprochement des Églises grecque et latine, que le pape Clément V l'excommunia. Il fut un de ces princes faibles et ineptes qui consacraient à des pratiques de dévotion et à de vaines disputes théologiques un temps que réclamait impérieusement le salut de l'empire. Tandis que Philanthropène, son général, battait les Turcs, Andronic se livrait à la mollesse et aux intrigues de cour. Il altéra les monnaies, et commit plusieurs actes de cruauté. Ainsi, en 1290, il fit mettre, sur quelques faux rapports, Constantin son frère dans une cage de fer, où ce malheureux mourut au bout de seize ans. En 1293, il se donna pour collègue son fils Michel. Alors Philanthropène, ayant lieu de se plaindre de la cour, leva l'étendard de la révolte et obtint de grands succès; mais il tomba entre les

mains du gouverneur de la Lydie, qui lui fit crever les yeux.

Andronic, après une campagne heureuse contre les Tatars du Kaptchak, perdit une grande partie de ses États de l'Asie Mineure, enlevés par les Osmanlis, qui avaient à leur tête le fameux Osman ou Othman, fondateur de l'empire turc. Après avoir conquis presque toute la Bithynie, Osman parut pour la première fois sur le rivage de la Propontide; et, spectacle nouveau, les Turcs se transportèrent sur des galères à l'île de Chio, dont ils massacrèrent les habitants. Incapable de résister à ce terrible ennemi, Andronic acheta le secours d'un célèbre chef de condottieri, Roger de Flor, qui infestait alors avec ses mercenaires, appelés *Catalans*, les régions méditerranéennes. Roger, commandant vingt-deux navires montés par huit mille hommes, défit, en 1304, les Turcs près de Cyzique; et, en 1305, il les battit de nouveau à deux reprises différentes, près de Philadelphie et dans les monts Taurus. En récompense de ses services, Roger fut nommé grand-duc, puis césar. Mais son arrogance le rendit bientôt insupportable, et il fut assassiné à Andrinople par ordre de l'empereur. Après la mort de leur chef, les Catalans, sous les ordres de Bérenger d'Entença et Fernando Ximenez d'Arenos, ravagèrent la Thrace et la Macédoine, parcoururent la Grèce et vinrent s'emparer de la Morée, où ils se fixèrent en 1308. Vers cette époque, l'empereur perdit son fils, et se vit forcé, après une longue résistance, de s'associer son petit-fils Andronic qu'il n'aimait pas, et qui, peu de temps après, le priva de la couronne et l'enferma dans son palais. Il passait le reste de ses jours dans le mépris et l'abandon, quand ses surveillants, qui craignaient qu'il ne remontât sur le trône après la mort de son petit-fils, alors dangereusement malade, vinrent exiger de lui une abdication formelle, et le contraignirent d'embrasser l'état monastique. Il vécut moine sous le nom d'Antoine, au couvent de Drama en Thessalie.

Il avait épousé : 1° *Anne*, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, dont il eut Michel, couronné empereur le 21 mai 1294, et mort en 1320; et Constantin; — 2° *Irène*, fille de Guillaume le Grand, marquis de Montferrat, qui lui donna trois fils et une fille. [*Encyc. des g. du m.*, avec addit.]

Pachymère, *Andronicus Palæologus*. — Nicéphore Grégoras, l. VI-X. — Cantacuzène, I, 1. — Ramon Muntaner, *Chronica*. — Gibbon, *Decline and Fall*, etc. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*.

ANDRONIC III (*Paléologue*) (Ἀνδρόνικος Παλαιολόγος), dit *le Jeune*, empereur de Constantinople, petit-fils du précédent et fils de Michel Paléologue, naquit en 1295, et mourut le 15 juin 1341. Associé à l'empire et couronné le 2 février 1325, il succéda l'an 1332 à son aïeul, qu'il avait dépossédé quelques années auparavant. Une jeunesse dissipée le priva de l'affection de son aïeul, contre qui il se révolta, par suite, dit Cantacuzène, des soupçons que manifesta contre lui le vieil Andronic, et de ses mauvais procédés à son égard. Obligé de quitter Constantinople, le jeune prince rassembla des troupes, mais seulement pour intimider son grand-père et pour chasser les Bulgares, qui, arrivés jusqu'à Andrinople, furent entièrement battus par lui. Mais il essaya vainement d'amener à un accommodement le vieillard ombrageux. Dans cette extrémité, il se rendit maître de Constantinople et de la personne de l'empereur. Devenu seul maître de l'empire, il se conduisit avec modération et usa de clémence envers ses ennemis. Il repoussa ensuite les Bulgares qui venaient de faire de nouvelles incursions, reprit l'île de Chio, et défit les Turcs dans plusieurs rencontres. A peine guéri d'une blessure grave reçue en combattant, il tomba dangereusement malade. Il désigna alors pour son successeur le *grand domestique* Jean Cantacuzène, qui refusa généreusement. Andronic recouvra la santé; il eut encore à combattre les ennemis du dehors et ceux du dedans. En 1333, les Turcs lui enlevèrent Nicée, dont ils firent leur capitale. Les Vénitiens, voyant que les conquêtes de ces infidèles s'étendaient sur leurs terres, forment pour les repousser une ligue dans laquelle ils firent entrer le pape Jean XXII, l'empereur Andronic, les rois de France, de Naples, de Chypre, et le grand maître de Rhodes. Mais tout le fruit du grand armement que firent les confédérés, se borna à une victoire stérile qu'ils remportèrent sur les côtes de Grèce. L'an 1339, Andronic envoya des ambassadeurs au pape Benoît XII, pour traiter de la réunion. Barlaam, chef de cette ambassade, proposa la convocation d'un concile général pour aplanir toutes les difficultés. Mais cette proposition n'eut pas de suite. L'empereur et sa femme étaient fort attachés à la doctrine des quiétistes, ou à Grégoire Palamas, leur chef. On raconte que ce prince, l'an 1341, ayant assemblé dans son palais un concile, il y harangua, quoique malade, avec tant de véhémence en faveur du quiétisme, que son mal empira, et l'emporta quatre jours après. C'était depuis longtemps la manie des empereurs grecs de vouloir se mêler à toutes les querelles théologiques, et de s'en rendre les arbitres. Andronic III avait régné treize ans depuis l'expulsion de son aïeul. Il laissa deux fils, Jean et Michel, sous la tutelle de l'impératrice *Anne de Savoie*, leur mère, et sa seconde femme. Il avait épousé en premières noces *Jeanne*, fille de Henri le Merveilleux, duc de Brunswick-Grubenhagen.

Pachymère, *Andronicus Palæologus*. — Nicéphore, liv. VIII-XI. — Cantacuzène, I, 58, etc.; II, 1-40. — Gibbon. *Decline and Fall*. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*.

ANDRONIC IV. *Voy.* PALÉOLOGUE.

ANDRONIC (Ἀνδρόνικος), nom commun à trois empereurs de Trébizonde.

* ANDRONIC Ier, GUIDO COMNÈNE (Ἀνδρόνικος Γυΐδων Κομνηνός), empereur de Trébizonde,

mort en 1235. Il succéda, en 1222, à Alexis Ier, dont il avait épousé la fille; et, après avoir subi plusieurs échecs, il devint tributaire du sultan d'Iconium. Il eut pour successeur *Jean I (Axuchos)*, fils d'Alexis.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 102. — Vincent de Beauvais, *Specul. Hist.*, lib. XXXI, c. XCIV. — Chronique de Panarète (ms.).

* ANDRONIC II (*Comnène*) (Ἀνδρόνικος Κομνηνός), empereur de Trébizonde, mort en 1266. Il était fils de Manuel Ier, dit *le Guerrier*, et succéda à son père en mars 1263. Après lui, régna son frère George Ier.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 167. — Panarète et Bessarion, manuscrits.

* ANDRONIC III (*Comnène*), empereur de Trébizonde, mort en janvier 1332. Il était fils d'Alexis II, auquel il succéda en 1330. Il fit tuer ses oncles Michael et George, soupçonnés de trahison. Il eut pour successeur son fils Manuel II, enfant de huit ans.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 167. — Panarète et Bessarion, manuscrits.

* ANDRONIC PALÉOLOGUE, second fils de l'empereur Manuel Paléologue (1392-1425). Il reçut de son père la principauté de Thessalonique, qu'il vendit aux Vénitiens peu de temps avant la conquête de la Macédoine par les Turcs. Il se fit moine sous le nom d'Acacius, et mourut de la lèpre à Constantinople le 4 mars 1429.

Du Cange, *Familia Byzantina*.

* ANDRONIC (Ἀνδρόνικος), médecin grec, paraît avoir vécu dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il est cité par Galien et Octavius Horatianus. On ne sait rien de sa vie, ni de ses écrits.

Fabricius, *Biblioth. græca*, t. XIII. — Tiraqueau (Tiraquellus), *De nobilitate*, cap. XXXI. — Octavius Horatianus, *Rer. med.*, I, 18; II, 6; IV, 18.

* ANDRONIC (*Angèle*) (Ἀνδρόνικος Ἄγγελος), fils de Constantinus Angélus, de Philadelphia en Lydie, et de Théodora, sœur cadette d'Alexis Comnène, vivait de 1080 à 1118. L'empereur Manuel l'envoya combattre les Turcs, qui s'étaient établis dans la province de Cappadoce. On ignore comment il s'acquitta de cette mission; mais, remis trois ans plus tard en présence des mêmes ennemis, il abandonna son armée avant le combat. Pour cette trahison, Andronic, de retour à Constantinople, fut habillé en femme et promené ignominieusement autour de la ville. Plus tard il rentra en grâce, et fut envoyé en 1180 par les tuteurs du jeune Alexis, fils de Manuel, contre l'usurpateur Andronic Comnène. Il fut vaincu près Charax en Bithynie; et, craignant la colère de l'impératrice Marie, veuve de Manuel, il passa avec toute sa famille dans le camp d'Andronic Comnène. Selon Guillaume de Tyr (lib. XXI, c. XVI), Andronic Angèle fut envoyé par l'empereur Manuel vers Baudouin IV, roi de Jérusalem, pour concerter avec lui une expédition destinée à reconquérir l'Égypte. Andronic Angèle avait épousé Euphrosyne, fille de Théodore, l'un des secrétaires privés de Manuel; il en eut six fils, dont deux (Isaac Angèle et Alexis Angèle) devinrent empereurs.

Du Cange, *Familia Byzantina*.

* ANDRONIC CAMATÈRE (Ἀνδρόνικος Καμάτηρος), écrivain grec, préfet de Constantinople vers 1156 de J.-C., et parent de l'empereur Manuel Comnène, qui l'éleva au rang de Sébastos et de préfet des gardes impériales. Il a composé, entre autres, un ouvrage contre les Latins, en forme de dialogue, sur la *Procession du Saint-Esprit*; un dialogue entre l'empereur Manuel et Pierre, savant arménien; un écrit sur les deux natures en Jésus-Christ. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé : on lui attribue un autre dialogue contre les Juifs, imprimé dans Stevardius, *Auctuarium ad Canisium*; Ingolstadt, 1616, in-4°, et dans la *Bibliotheca Patrum*, XVI, 38, etc. Jean Ducas, à qui Eustathe dédia son commentaire sur Denys Périégète, était fils d'Andronic Camatère.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*; 1678, Appendix. 84. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 278, etc.

* ANDRONICUS (Ἀνδρόνικος), d'Olynthe, général d'Alexandre le Grand. En 329 avant J.-C., il fut chargé par Alexandre de lui amener les Grecs qui avaient combattu dans l'armée des Perses. En 314 il assista Démétrius, fils d'Antigone, dans son expédition contre Ptolémée. A la bataille de Gaza, Andronicus commanda la cavalerie de l'aile droite dans l'armée de Démétrius; et après la défaite il demeura à la tête de la garnison de Tyr. Il tomba entre les mains de Ptolémée, qui lui laissa la vie et l'attacha à son service.

Arrien, III, 28. — Quinte-Curce, VII, 8. — Diodore de Sicile, XIX, 69, 82, 86.

* ANDRONICUS (Ἀνδρόνικος), député à Rome par Attale II, en l'an 156 avant J.-C., pour apprendre au sénat que Prusias, roi de Bithynie, avait commencé contre lui des hostilités. Rome ne crut pas à ce message. En 149, nouvelle ambassade d'Andronicus : il s'agissait cette fois de combattre l'influence des envoyés de Prusias. Le fils de ce monarque, Nicomède, se trouvait en même temps à Rome. Comme son père le haïssait, et menaçait même ses jours, il s'acquit la sympathie d'Andronicus, qui entra avec lui et ses amis dans une conspiration contre Prusias.

Polybe, XXXII, 28. — Appien, *De bello Mithridat.*, 4 et 5.

* ANDRONICUS CYRRHESTÈS (Ἀνδρόνικος Κυρρήστης), architecte grec, natif de Cyrrhus, en Macédoine, vivait 100 ans avant J.-C. selon l'opinion de Ot. Müller. Il construisit la Tour des Vents à Athènes, près de l'Agora; elle était destinée à indiquer la direction des vents et l'heure du jour. Sa forme est octogone, et sur chacun des angles on voit sculptée une figure humaine représentant par ses attributs les vents principaux. Ces figures sont dirigées vers les vents

qu'elles indiquent, et sous chacune d'elles se trouve un cadran solaire. Sur le sommet était placé un Triton en bronze, mobile, fixé à une verge de fer, et servant de girouette. A juger par les ruines de ce monument, qui existe encore presque intact à Athènes, il est postérieur à Périclès. Dans l'intérieur de la tour était une clepsydre pour suppléer pendant la nuit, ou par un temps couvert, aux cadrans placés à l'extérieur. La Tour des Vents est bâtie en pierre de taille, et recouverte de tuiles. Varron donne à cet édifice le nom d'*Horologium;* et ce que Vitruve en dit donne lieu de croire que cet Andronic était un astronome. Le colonel Leake assigne à la construction de cet édifice la date de 150 après J.-C.

Vitruve, I, 6. — Varron, *De Re rustica*, III, 5. — Stuarts *Athens*, vol. I, ch. III.

***ANDRONICUS** (*Marcus-Pompilius*), philosophe épicurien, natif de Syrie, enseignait la grammaire à Rome vers l'an 60 avant J.-C. Mais ses opinions ou ses habitudes épicuriennes nuisirent à sa réputation de professeur; et il fut obligé, faute d'élèves, de se retirer à Cumes. Son dénûment le força à vendre un Épitome ou Digeste chronologique, qu'il avait compilé; Orbilius, le célèbre précepteur d'Horace, acheta le livre, et le publia sous le nom de l'auteur.

Suétone, *De illustribus grammaticis*, 58.

ANDRONICUS (*Marcus-Livius*), le plus ancien poëte dramatique latin, natif de Tarente, vivait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. On place la date de sa mort entre l'an 221 et l'an 206 avant J.-C. On prétend qu'il fut esclave et affranchi de la famille Livia, d'où lui vint son surnom de *Livius*. M. Livius Salinator, qui fut consul pour la première fois en 219 avant J.-C., lui accorda la liberté et le chargea de l'éducation de ses enfants. Andronicus commença à donner des pièces à Rome vers l'an 240 avant J.-C. En 207 avant J.-C., probablement après la défaite d'Hasdrubal sur le Métaure, les pontifes firent une procession solennelle au temple de Jupiter Stator, et une hymne composée par Andronicus fut chantée par vingt-sept jeunes filles d'origine praticienne. Il traduisit aussi l'*Odyssée* en vers saturnins, et familiarisa les Romains avec les chefs-d'œuvre dramatiques, lyriques et épiques de la Grèce. Si rude que fut son style, il exerça une puissante influence sur la littérature latine, et ses écrits étaient encore lus, dans les écoles, du temps d'Horace. Ses pièces de théâtre firent époque dans l'art romain, en reléguant au second plan les farces grossières et licencieuses qui avaient composé jusque là toute la littérature dramatique indigène. Andronicus introduisit une distinction singulière entre l'action et la déclamation. Atteint d'une extinction de voix, il se fit assister par un esclave qui récitait les paroles, tandis que lui-même faisait les gestes appropriés. Il paraît, d'après le témoignage de Suétone, qu'Andronicus donna des leçons publiques de grec, sans être cependant un *grammaticus*; car cette profession ne fut connue à Rome que vers l'an 159 avant J.-C. Ses pièces existaient encore sous le règne de Numérien à la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne; il n'en reste aujourd'hui que des fragments qui ont été recueillis, ainsi que quelques vers de sa traduction de l'*Odyssée*, par Bothe, *Poëtæ scenici latini*, t. V, 7-22. L. J.

Vopiscus, *Vita Numeriani*. — Cicero, *Brutus; Tusculanæ quæstiones*; *de Senectute*. — Tite-Live, VII, 2; XXVII, 37. — Valère-Maxime, II, 4, 3. - Aulu Gelle, *Noctes Atticæ*, XVII, 21. — Horace, *Epist.* II, 1. Suétone, *de illustribus grammaticis*.

ANDRONICUS DE RHODES (Ἀνδρόνικος Ῥόδιος), philosophe péripatéticien, vivait dans premier siècle avant l'ère chrétienne. Il professa d'abord à Athènes, et vint, en 71 avant J.-C., se fixer à Rome. C'était vers l'époque où les manuscrits d'Aristote, qui se trouvaient dans la bibliothèque d'Apellicon, furent envoyés à Rome par Sylla, qui en confia la transcription à Tyrannion, affranchi de Lucullus. Tyrannion chargea en sous œuvre Andronicus du classement et des tables, et celui-ci s'en acquitta avec succès. On lui attribue aussi le terme de *métaphysique*, τὰ μετὰ τὰ φυσικά. Les ouvrages d'Andronicus ont péri. Le fragment *Des vertus et des vices* dans Stobée, ainsi que la Paraphrase des *Éthiques à Nicomaque*, qu'on a longtemps attribués à Andronicus, sont d'un auteur plus récent. Ce dernier ouvrage fut d'abord publié sous le titre de *Incerti auctoris paraphrasis*, par Daniel Hinsius; Leyde 1607, in-4°; puis en 1617, in-8°, avec le traité Περὶ παθῶν; réimprimé à Cambridge, 1679, et à Oxford, 1809, in-8°.

Plutarque, *Sulla*, 26. — Ammonius, in *Aristotel. cat.*, p. 8. — Sainte-Croix, *Historiens d'Alexandre*; Paris, 1775, in 4°, p. 118. — Blakesley; *Life of Aristoteles*. Cambridge, 1839. — Schoell, *Hist. de la littér. grecque*, III, p. 277; V, 184.

***ANDRONICUS** (Ἀνδρόνικος), poëte grec, contemporain de Libanius et de Thémistius vivait, à Hermopolis vers l'an 350 après J.-C. Libanius vante le charme des poésies d'Andronicus. Mais un malheur imprévu qui frappa sa mère l'arrêta dans son essor. Thémistius parle d'un jeune poëte égyptien, auteur d'une tragédie et de dithyrambes. Il est probable qu'il s'agit d'Andronicus, quoique plusieurs critiques modernes prétendent qu'il est question du poëte Harpocration. Mais Photius ne laisse point place au doute: il donne à Andronicus le titre de décurion d'Hermopolis, et parle de ses drames et de ses poésies. En l'an 359, Andronicus, soupçonné avec quelques autres d'adhérer au paganisme, comparut à Scythopolis devant Paulus, délégué à cet effet par l'empereur Constance; mais les accusés furent acquittés. Il n'est plus question ensuite d'Andronicus. On n'a de ses ouvrages qu'une épigramme, citée dans l'*Anthologia græca* (VIII, 181.)

Libanius, *Épist.* LXXV, *De vita sua*, p. 68. — Themistius, *Orat.*, XXIX, p. 418, etc. — Maxime Planude, in *Nic. Comnenus, Prænotiones mystagog.*, p. 158. — Ammien Marcellin, XIX. — Photius, *Biblioth.*

ANDRONICUS-CALLISTUS (Ἀνδρόνικος Κάλ-

λιστος) (*Jean*), moraliste et philologue grec, né à Thessalonique, dans la première moitié du quinzième siècle, mort en 1478. Il fut au nombre des savants qui, après la prise de Constantinople, vinrent enseigner la langue grecque en Italie. Il professa à Bologne en 1464, à Rome en 1469, et à Florence, où il eut pour disciples Georges Valla, le savant Hongrois Janus Panonius, et Ange Politien; enfin à Paris il occupa la chaire laissée vacante par la mort d'Hiéronyme de Sparte. Ses leçons contribuèrent puissamment à la culture de la philosophie et de la littérature grecque en France. On croit qu'il retourna dans sa patrie peu de temps avant sa mort. Andronicus était péripatéticien; c'est ce qui lui a fait attribuer le traité *sur les Passions* (περὶ Παθῶν) publié par David Hoeschel à Ausbourg, 1594, in-12, et réimprimé quelquefois avec les œuvres d'Aristote. L. J.

Hodius, *De græcis illustribus*. — Platina, *Panegyricus in cardinal. Bessarion*. — Philadelphe, *Epistolæ*, lib. XV, XVII, XXIX. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, VII, p. 330.

ANDROQUE. *Voy.* ANDOQUE.

* ANDROS (*Edmond*), gouverneur anglais de l'Amérique du Nord, né le 6 décembre 1637, mort le 24 février 1713. Il servit d'abord dans la guerre de Charles II contre les Hollandais. En 1674, il succédà à son père comme bailli de Guernesey, et fut quelque temps après nommé gouverneur de New-York. Il fit la guerre aux Indiens, et souleva contre lui les colons, écrasés d'impôts. Rappelé en Angleterre, il ne tarda pas à être renvoyé en Amérique comme gouverneur des États de Massachusetts, de New-Hampshire, de Maine-New-Plymouth, de Rhode-Island, de Connecticut. Il se rendit de nouveau impopulaire par les taxes qu'il levait arbitrairement, et mit des entraves aux transactions ordinaires jusqu'à annuler tous les mariages qui n'avaient point été bénis par des ministres de l'Église anglicane. En octobre 1687, il se rendit à Hartford pour se faire remettre la charte de Connecticut, qu'il avait déclarée nulle. Le parchemin fut placé sur la table de la maison du parlement, et on prolongea à dessein les débats jusqu'au soir; tout à coup les lumières furent éteintes; et quand on les eut rallumées, la charte avait disparu. Soustraite par le capitaine Wadsworth et mise dans un arbre creux, elle y demeura longtemps cachée. L'arbre subsiste encore; on le vénère dans le pays sous le nom de *chêne de la charte de Connecticut*.

En 1688, le gouverneur marcha à la tête de huit cents hommes contre les Indiens, réunis à Penobscot. A son approche, les sauvages s'enfuirent; il fit construire des forts pour les tenir en respect.

Sur le rapport qu'Andros avait conclu un traité avec les Indiens pour venir massacrer les habitants de Boston, cette ville se souleva le 19 avril 1689. Le peuple prit possession de la place, saisit les fonctionnaires les plus hostiles, et força le gouverneur à chercher un refuge dans le fort. Andros fut rappelé en Angleterre, où on devait instruire son procès : mais on ne donna pas suite à cette affaire, et, à la grande surprise des Américains, Andros fut nommé gouverneur de Virginia en 1692. Dans ce nouveau poste, Andros se conduisit sans violence, et servit la colonie en encourageant la culture du coton et favorisant l'établissement de nombreuses manufactures. Il fut, en dernier lieu, gouverneur et bailli de Guernsey.

Duncan, *History of Guernsey*, p. 588-590. — Holmes, *American Annals*, I, 395-403. — Belknap, *History of New-Hampshire*, I, 233-237. — Hutchinson, *History of the Colony of Massachusetts-Bay*; Londres, 1765, 353-398. — Neal, *History of new-England*, II, 420-441. — Chalmers, *Political Annals of the colonies*, I, 463-470. — Allen, *American Biographical and historical dictionary*, p. 43-44. — Beverley, *History and present state of Virginia*, p. 94-97. — Bancroft, *History of the United States*, II, 405 et suiv.

* ANDROSI (*François*), sculpteur italien, natif de Padoue, mort en 1780. Il fit en 1762, pour la cathédrale de Padoue, un nouvel autel en marbre de Carrare sous lequel on plaça les ossements de l'évêque Fricidius, mort au commencement du septième siècle.

Rosetti, *Descrizione delle Pitture, etc., di Padova*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* ANDROSTHÈNE (Ἀνδροσθένης), natif de Thasos, un des amiraux d'Alexandre le Grand, accompagna Néarque dans son expédition destinée à explorer les côtes du golfe Persique : Athénée cite de lui un *Paraplus* de l'Inde. Marcius d'Israël fait mention d'un certain Androsthène Jasius. L'épithète de *Jasius* n'est probablement qu'une erreur de copiste, et doit être corrigée en *Thasius*.

Strabon, p. 776, éd. Casaub. — Arrien, *Anab.*, VII, 20. — Athénée, p. 93, éd. Casaub.

* ANDROSTHÈNE (Ἀνδροσθένης), sculpteur grec, natif d'Athènes, vivait vers 420 avant J.-C.; il orna le temple d'Apollon à Delphes par les statues de Diane, de Latone, d'Apollon, des Muses, de Bacchus, et par un groupe de Bacchantes.

Pausanias, X, 19.

* ANDROTION (Ἀνδροτίων), fils d'Andron, orateur et l'un des démagogues les plus influents d'Athènes, vivait vers 320 avant J.-C. Il était, dit le scoliaste d'Hermogène, orateur consommé, et élève d'Isocrate. Il fut président du conseil des cinq-cents. Contemporain de Démosthène, il plaida contre lui au sujet d'un décret illégal qu'Androtion voulait faire adopter au peuple. Nous avons le discours de Démosthène; la réponse d'Androtion a péri. Un seul fragment nous en a été conservé par Aristote, qui le cite avec éloge (*Rhét.*, III, 4).

Ni Suidas, ni Tzetzes, ni le scoliaste d'Hermogène, ne mentionnent l'orateur Androtion comme ayant été historien. Le fragment 49 (*Bibl. græco-latin.* de F. Didot), extrait de Pausanias, concerne aussi bien l'orateur que l'historien.

Plutarque met Androtion au nombre des hommes éminents obligés de s'exiler, et qui écrivirent hors de leur patrie. « Les Muses, dit-il,

qu'elles indiquent, et sous chacune d'elles se trouve un cadran solaire. Sur le sommet était placé un Triton en bronze, mobile, fixé à une verge de fer, et servant de girouette. A juger par les ruines de ce monument, qui existe encore presque intact à Athènes, il est postérieur à Périclès. Dans l'intérieur de la tour était une clepsydre pour suppléer pendant la nuit, ou par un temps couvert, aux cadrans placés à l'extérieur. La Tour des Vents est bâtie en pierre de taille, et recouverte de tuiles. Varron donne à cet édifice le nom d'*Horologium;* et ce que Vitruve en dit donne lieu de croire que cet Andronic était un astronome. Le colonel Leake assigne à la construction de cet édifice la date de 150 après J.-C.

Vitruve, I, 6. — Varron, *De Re rustica*, III, 5. — Stuart, *Athens*, vol. I, ch. III.

***ANDRONICUS** (*Marcus-Pompilius*), philosophe épicurien, natif de Syrie, enseignait la grammaire à Rome vers l'an 60 avant J.-C. Mais ses opinions ou ses habitudes épicuriennes nuisirent à sa réputation de professeur; et il fut obligé, faute d'élèves, de se retirer à Cumes. Son dénûment le força à vendre un Épitome ou Digeste chronologique, qu'il avait compilé; Orbilius, le célèbre précepteur d'Horace, acheta le livre, et le publia sous le nom de l'auteur.

Suétone, *De illustribus grammaticis*, 58.

ANDRONICUS (*Marcus-Livius*), le plus ancien poëte dramatique latin, natif de Tarente, vivait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. On place la date de sa mort entre l'an 221 et l'an 206 avant J.-C. On prétend qu'il fut esclave et affranchi de la famille Livia, d'où lui vint son surnom de *Livius*. M. Livius Salinator, qui fut consul pour la première fois en 219 avant J.-C., lui accorda la liberté et le chargea de l'éducation de ses enfants. Andronicus commença à donner des pièces à Rome vers l'an 240 avant J.-C. En 207 avant J.-C., probablement après la défaite d'Hasdrubal sur le Métaure, les pontifes firent une procession solennelle au temple de Jupiter Stator, et une hymne composée par Andronicus fut chantée par vingt-sept jeunes filles d'origine praticienne. Il traduisit aussi l'*Odyssée* en vers saturnins, et familiarisa les Romains avec les chefs-d'œuvre dramatiques, lyriques et épiques de la Grèce. Si rude que fut son style, il exerça une puissante influence sur la littérature latine, et ses écrits étaient encore lus, dans les écoles, du temps d'Horace. Ses pièces de théâtre firent époque dans l'art romain, en reléguant au second plan les farces grossières et licencieuses qui avaient composé jusque là toute la littérature dramatique indigène. Andronicus introduisit une distinction singulière entre l'action et la déclamation. Atteint d'une extinction de voix, il se fit assister par un esclave qui récitait les paroles, tandis que lui-même faisait les gestes appropriés. Il paraît, d'après le témoignage de Suétone, qu'Andronicus donna des leçons publiques de grec, sans être cependant un *grammaticus*: car cette profession ne fut connue à Rome que vers l'an 159 avant J.-C. Ses pièces existaient encore sous le règne de Numérien à la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne; il n'en reste aujourd'hui que des fragments qui ont été recueillis, ainsi que quelques vers de sa traduction de l'*Odyssée*, par Bothe, *Poëtæ scenici latini*, t. V, 7-22. L. J.

Vopiscus, *Vita Numeriani*. — Cicero, *Brutus; Tusculanæ quæstiones; de Senectute*. — Tite-Live, VII, 2; XXVII, 37. — Valère-Maxime, II, 4, 3. - Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, XVII, 21. — Horace, *Epist.* II, 1. Suetone, *de illustribus grammaticis*.

ANDRONICUS DE RHODES (Ἀνδρόνικος Ῥόδιος), philosophe péripatéticien, vivait dans premier siècle avant l'ère chrétienne. Il professa d'abord à Athènes, et vint, en 71 avant J.-C., se fixer à Rome. C'était vers l'époque où les manuscrits d'Aristote, qui se trouvaient dans la bibliothèque d'Apellicon, furent envoyés à Rome par Sylla, qui en confia la transcription à Tyrannion, affranchi de Lucullus. Tyrannion chargea en sous œuvre Andronicus du classement et des tables, et celui-ci s'en acquitta avec succès. On lui attribue aussi le terme de *métaphysique*, τὰ μετὰ τὰ φυσικά. Les ouvrages d'Andronicus ont péri. Le fragment *Des vertus et des vices* dans Stobée, ainsi que la Paraphrase des *Éthiques à Nicomaque*, qu'on a longtemps attribués à Andronicus, sont d'un auteur plus récent. Ce dernier ouvrage fut d'abord publié sous le titre de *Incerti auctoris paraphrasis*, par Daniel Hinsius; Leyde 1607, in-4°; puis en 1617, in-8°, avec le traité Περὶ παθῶν; réimprimé à Cambridge, 1679, et à Oxford, 1809, in-8°.

Plutarque, *Sulla*, 26. — Ammonius, in *Aristotel. cat.*, p. 8. — Sainte-Croix, *Historiens d'Alexandre*; Paris, 1775, in 4°, p. 112. — Blakesley; *Life of Aristoteles*; Cambridge, 1839. — Schoell, *Hist. de la littér. grecque*, III, p. 277; V, 154.

***ANDRONICUS** (Ἀνδρόνικος), poëte grec, contemporain de Libanius et de Thémistius vivait, à Hermopolis vers l'an 350 après J.-C. Libanius vante le charme des poésies d'Andronicus. Mais un malheur imprévu qui frappa sa mère l'arrêta dans son essor. Thémistius parle d'un jeune poëte égyptien, auteur d'une tragédie et de dithyrambes. Il est probable qu'il s'agit d'Andronicus, quoique plusieurs critiques modernes prétendent qu'il est question du poëte Harpocration. Mais Photius ne laisse point place au doute: il donne à Andronicus le titre de décurion d'Hermopolis, et parle de ses drames et de ses poésies. En l'an 359, Andronicus, soupçonné avec quelques autres d'adhérer au paganisme, comparut à Scythopolis devant Paulus, délégué à cet effet par l'empereur Constance; mais les accusés furent acquittés. Il n'est plus question ensuite d'Andronicus. On n'a de ses ouvrages qu'une épigramme, citée dans l'*Anthologia græca* (VIII, 181.)

Libanius, *Epist.* LXXV, *De vita sua*, p. 68. — Themistius, *Orat.*, XXIX, p. 418. etc. — Maxime Planude, in *Nic. Comnenus, Prænotiones mystagog.*, p. 158. — Ammien Marcellin, XIX. — Photius, *Biblioth.*

ANDRONICUS-CALLISTUS (Ἀνδρόνικος Κάλ-

λιστος) (*Jean*), moraliste et philologue grec, né à Thessalonique, dans la première moitié du quinzième siècle, mort en 1478. Il fut au nombre des savants qui, après la prise de Constantinople, vinrent enseigner la langue grecque en Italie. Il professa à Bologne en 1464, à Rome en 1469, et à Florence, où il eut pour disciples Georges Valla, le savant Hongrois Janus Panonius, et Ange Politien; enfin à Paris il occupa la chaire laissée vacante par la mort d'Hiéronyme de Sparte. Ses leçons contribuèrent puissamment à la culture de la philosophie et de la littérature grecque en France. On croit qu'il retourna dans sa patrie peu de temps avant sa mort. Andronicus était péripatéticien; c'est ce qui lui a fait attribuer le traité *sur les Passions* (περὶ Παθῶν) publié par David Hoeschel à Ausbourg, 1594, in-12, et réimprimé quelquefois avec les œuvres d'Aristote. L. J.

Hodius, *De græcis illustribus.* — Platina, *Panegyricus in cardinal. Bessarion.* — Philadelphe, *Epistolæ*, lib. XV, XVII, XXIX. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, VII, p. 330.

ANDROQUE. *Voy.* ANDOQUE.

* **ANDROS** (*Edmond*), gouverneur anglais de l'Amérique du Nord, né le 6 décembre 1637, mort le 24 février 1713. Il servit d'abord dans la guerre de Charles II contre les Hollandais. En 1674, il succéda à son père comme bailli de Guernesey, et fut quelque temps après nommé gouverneur de New-York. Il fit la guerre aux Indiens, et souleva contre lui les colons, écrasés d'impôts. Rappelé en Angleterre, il ne tarda pas à être renvoyé en Amérique comme gouverneur des États de Massachusetts, de New-Hampshire, de Maine-New-Plymouth, de Rhode-Island, de Connecticut. Il se rendit de nouveau impopulaire par les taxes qu'il levait arbitrairement, et mit des entraves aux transactions ordinaires jusqu'à annuler tous les mariages qui n'avaient point été bénis par des ministres de l'Église anglicane. En octobre 1687, il se rendit à Hartford pour se faire remettre la charte de Connecticut, qu'il avait déclarée nulle. Le parchemin fut placé sur la table de la maison du parlement, et on prolongea à dessein les débats jusqu'au soir; tout à coup les lumières furent éteintes; et quand on les eut rallumées, la charte avait disparu. Soustraite par le capitaine Wadsworth et mise dans un arbre creux, elle y demeura longtemps cachée. L'arbre subsiste encore; on le vénère dans le pays sous le nom de *chêne de la charte de Connecticut*.

En 1688, le gouverneur marcha à la tête de huit cents hommes contre les Indiens, réunis à Penobscot. A son approche, les sauvages s'enfuirent; il fit construire des forts pour les tenir en respect.

Sur le rapport qu'Andros avait conclu un traité avec les Indiens pour venir massacrer les habitants de Boston, cette ville se souleva le 19 avril 1689. Le peuple prit possession de la place, saisit les fonctionnaires les plus hostiles, et força le gouverneur à chercher un refuge dans le fort. Andros fut rappelé en Angleterre, où on devait instruire son procès : mais on ne donna pas suite à cette affaire, et, à la grande surprise des Américains, Andros fut nommé gouverneur de Virginia en 1692. Dans ce nouveau poste, Andros se conduisit sans violence, et servit la colonie en encourageant la culture du coton et favorisant l'établissement de nombreuses manufactures. Il fut, en dernier lieu, gouverneur et bailli de Guernsey.

Duncan, *History of Guernsey*, p. 588-590. — Holmes, *American Annals*, I, 395-408. — Belknap, *History of New-Hampshire*, I, 232-237. — Hutchinson, *History of the Colony of Massachusetts-Bay*; Londres, 1765, 353-395. — Neal, *History of new-England*, II, 420-441. — Chalmers, *Political Annals of the colonies*, I, 463-470. — Allen, *American Biographical and historical dictionary*, p. 43-44. — Beverley, *History and present state of Virginia*, p. 94-97. — Bancroft, *History of the United States*, II, 405 et suiv.

* **ANDROSI** (*François*), sculpteur italien, natif de Padoue, mort en 1780. Il fit en 1762, pour la cathédrale de Padoue, un nouvel autel en marbre de Carrare sous lequel on plaça les ossements de l'évêque Fricidius, mort au commencement du septième siècle.

Rosetti, *Descrizione delle Pitture, etc., di Padova.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **ANDROSTHÈNE** (Ἀνδροσθένης), natif de Thasos, un des amiraux d'Alexandre le Grand, accompagna Néarque dans son expédition destinée à explorer les côtes du golfe Persique : Athénée cite de lui un *Paraplus* de l'Inde. Marcius d'Israël fait mention d'un certain Androsthène Jasius. L'épithète de *Jasius* n'est probablement qu'une erreur de copiste, et doit être corrigée en *Thasius*.

Strabon, p. 776. éd. Casaub. — Arrien, *Anab.*, VII, 20. — Athénée, p. 93, éd. Casaub.

* **ANDROSTHÈNE** (Ἀνδροσθένης), sculpteur grec, natif d'Athènes, vivait vers 420 avant J.-C.; il orna le temple d'Apollon à Delphes par les statues de Diane, de Latone, d'Apollon, des Muses, de Bacchus, et par un groupe de Bacchantes.

Pausanias, X, 19.

* **ANDROTION** (Ἀνδροτίων), fils d'Andron, orateur et l'un des démagogues les plus influents d'Athènes, vivait vers 320 avant J.-C. Il était, dit le scoliaste d'Hermogène, orateur consommé, et élève d'Isocrate. Il fut président du conseil des cinq-cents. Contemporain de Démosthène, il plaida contre lui au sujet d'un décret illégal qu'Androtion voulait faire adopter au peuple. Nous avons le discours de Démosthène; la réponse d'Androtion a péri. Un seul fragment nous en a été conservé par Aristote, qui le cite avec éloge (*Rhét.*, III, 4).

Ni Suidas, ni Tzetzes, ni le scoliaste d'Hermogène, ne mentionnent l'orateur Androtion comme ayant été historien. Le fragment 49 (*Bibl. græco-latin.* de F. Didot), extrait de Pausanias, concerne aussi bien l'orateur que l'historien.

Plutarque met Androtion au nombre des hommes éminents obligés de s'exiler, et qui écrivirent hors de leur patrie. « Les Muses, dit-il,

« pour composer les plus beaux et les plus « nobles écrits, ont dû recourir à l'exil. C'est ainsi « que l'Athénien Thucydide écrivit en Thrace, à « Scapté Hylé; Xenophon à Scillunte, en Élide; « le Sicilien Timée, né à Tauromenium, écrivit à « Athènes; l'Athénien Androtion, à Mégare; le « poëte Bacchylide, dans le Péloponèse. Tous « conservèrent leur force d'âme dans l'exil, qui « leur sembla venir en aide pour encore mieux « consacrer leur gloire, tandis que la postérité n'a « gardé aucun souvenir de ceux qui les exilèrent. »

Les fragments de l'histoire *Atthide* (Ἀτθίς), composée par Androtion, sont peu nombreux; ils ont été publiés avec ceux de Philochorus par Siebelis; Leipz., 1811, in-8°

Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, dans la *Bibl. græco lat.* de A. F. Didot.

* **ANDROTION** (Ἀνδροτίων), agronome grec, vivait avant le temps de Théophraste (vers 360 avant J.-C.). Son ouvrage, à l'exception de quelques fragments, est perdu.

Théophraste, *Historia plantarum*, II, 8. — Varron, *De re rustica*, I, 1. — Columella, *De re rustica*, I, 1. — Athenæus, III, 75 et 82. — Harpocration, au mot Ταφοδόλιον.

ANDROUET DU CERCEAU (*Jacques*), architecte français, né à Orléans, mort à Turin en 1592. En 1576, il fut chargé par le cardinal de Bourbon de continuer au château Gaillon les travaux commencés par Androuet père. En 1478, il traça le plan du Pont-Neuf, qui ne fut achevé par Guillaume Marchand qu'en 1604. Ce pont, destiné à relier ensemble le Louvre, les Halles, le Palais de justice et le faubourg Saint-Germain, était alors le plus large et le plus long de Paris. Assis sur douze arches, sa largeur était de vingt-quatre mètres, et cent soixante-dix huit boutiques le garnissaient. Androuet continua l'hôtel Carnavalet, rue Sainte-Catherine, dont on admire encore la riche décoration. Cet hôtel avait été commencé par Jean Goujon, qui en a fait les belles sculptures, et fut terminé par Mansard. Androuet bâtit ensuite l'hôtel de Sully et celui de Mayenne, tous deux rue Saint-Antoine; celui de Seguier, aujourd'hui des Thermes, rue de Grenelle saint-Honoré. On y remarquait surtout la chapelle ornée d'une boiserie en cul de lampe. Ce fut encore Androuet qui donna, sous Henri IV, les dessins nécessaires pour l'agrandissement du château des Tuileries et la construction de la grande galerie qui le joint au Louvre. Les protestants ayant cessé d'être protégés vers 1585, Androuet se réfugia à Turin auprès du duc de Savoie. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a de cet habile artiste : *Livre d'Architecture contenant les plans et dessins de cinquante bâtiments*; Paris, 1559 et 1611, in-fol : — *Second livre d'Architecture*; Paris, 1561, in-fol : c'est la suite du précédent; — *les plus excellents Bâtiments de France*, dédié à Catherine de Médicis; Paris, 1576 et 1607, in-fol. — *De Perspective* et *les Grotesques*; Paris, 1576, in-fol.; — *Livre d'Architecture auquel sont contenues diverses ordonnances de plans et élévations des bâtiments pour seigneurs et autres qui voudront bâtir aux champs*; Paris, 1582, in-fol.; — *les Édifices Romains*, d'après nature; Paris, 1583, in-fol. Toutes les planches qui illustrent ces ouvrages, sont gravées à l'eau forte par l'auteur lui-même.

Dezallier d'Argenville, *Vie des fameux Architectes*. — Legrand, *Description de Paris*. — Marin Saugrain, *les Curiositez de Paris*. — Callet père, *Notices historiques de quelques architectes français au seizième siècle*; Paris (Didot), 1833.

* **ANDRUZZI** (*Louis*), théologien italien, comte de Sant-Andrea, né vers 1688 ou 1689 dans l'île de Chypre, mourut vers le milieu du dix-huitième siècle. Il appartenait probablement à une famille vénitienne établie dans cette île. De 1709 à 1732, il fut professeur de grec à l'université de Bologne. Il écrivit plusieurs livres de controverse pour la défense de l'Église catholique romaine, contre Dosithée, patriarche de Jérusalem, qui avait attaqué l'infaillibilité du pape, et renouvelé la fameuse dispute sur le *Filioque*. Voici ses principaux ouvrages : *Vetus Græcia de sancta romana cede præclare sentiens; sive responsio ad Dositheum, patriarcham Hierosolymitanum*; Venise, 1713; — *Consensus tum græcorum tum latinorum Patrum de processione Spiritus Sancti e Filio, contra Dositheum, patriarcham Hierosolymitanum*; Rome, 1716, dédié au pape Clément XI; — *Perpetua Ecclesiæ doctrina de infallibilitate papæ in decidendis ex cathedra fidei quæstionibus extra concilium œcumenicum et ante fidelium acceptionem*; Bologne, 1720; — *Clementina constitutio Unigenitus, Ecclesiæ traditionum vindex*; Bologne, 1723; — *Peremptorium Iconomachiæ per Jacobum Picenum reviviscentis*; Venise, 1730; — *Vindiciæ sermonis sancti Ildefonsi, archiepiscopi Toletani, de perpetua virginitate ac parturitione Dei genitricis Mariæ*; Rome 1742; — *Specimen philosophiæ moralis expressum in præstantioribus legibus et virtutibus gentilium græcorum*; Rome, 1744. — Andruzzi écrivit en langue italienne : *Orazione in lode di sua excellenza il signor Andrea Cornaro, ambasciadore della serenissima republica di Venezia alla Santità di N. S. Clemente XI*; Bologne, 1620. Il traduisit en grec plusieurs homélies de Clément XI et une oraison de Benoît XIV.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANDRY (*Nicolas*), médecin français, surnommé *Bois'Regard*, né à Lyon en 1658, mort le 13 mai 1742. Il fit ses premières études au collége des Grassins, et se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Plus tard, il étudia la médecine à Reims et à Paris, où il fut reçu docteur en 1697. En 1701 il fut nommé professeur au collége de France, membre du comité de rédaction du Journal des Savants; et en 1724 il obtint la place de doyen de la Faculté de médecine. Il eut plusieurs démêlés, au sujet de quelques points de médecine et d'administration scolaire avec Phi-

lippe Hecquet, Jean-Louis Petit et Lémery. Sous le décanat d'Andry, la Faculté écrivit au cardinal de Noailles pour lui représenter « l'abus des dispenses du carême, données par d'autres que les médecins reçus; abus capables d'énerver la discipline ecclésiastique. » Le cardinal fit droit aux représentations de la Faculté dans un mandement qui fut publié aux prônes des paroisses. La Faculté, par l'organe d'Andry, décida que « désormais les chirurgiens, au moment de faire quelque grande opération, se feraient assister d'un docteur. » La Faculté renouvela aussi les anciens règlements de librairie (1535) qui ordonnaient que les ouvrages de médecine, de chirurgie et de pharmacie ne seraient mis sous presse qu'après avoir reçu l'approbation de la Faculté.

On a d'Andry : *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française*; Paris, 1689 et 1692 : ce livre, dirigé contre le P. Bouhours, fut suivi des *Réflexions critiques* avec six lettres, et des *Sentiments de Cléarque sur les dialogues d'Eudoxe de Philante*; — *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*; Paris, 1700 : Lémery en fit une critique sévère dans le *Journal de Trévoux*, pour se venger de celle qu'Andry avait publiée de son *Traité des aliments*; Valisnieri appliqua à l'auteur l'épithète d'*homo vermiculosus*, lui reprochant de voir des vers partout; — *Éclaircissements sur le livre de la génération des vers dans le corps de l'homme, contenant des remarques nouvelles sur les vers et les maladies vermineuses*; in-12, Paris, 1702 : c'est une réponse aux critiques qu'on avait faites du livre précédent; — *Remarques de médecine sur différents sujets, principalement sur ce qui regarde la saignée et la purgation*; Paris, 1610, in-12; — *le Régime du carême, considéré par rapport à la nature du corps et des aliments*; Paris, 1710, in-12; — *Traité des aliments du carême*; Paris, 1713, 2 vol. in-12, puis 3 vol. in-12; on y a joint l'ouvrage précédent; — *le Thé de l'Europe, ou les Propriétés de la véronique*; Paris, 1704; Reims, 1746, 1747, in-12; — *Examen de différents points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine*; Paris, 1723, in-8° : l'auteur y fait une injuste critique du fameux *Traité sur les maladies des os*, de J.-L. Petit; — *Remarques de chimie touchant la préparation de certains remèdes*; Paris, 1735, in-12; libelle dirigé contre la première édition de la *Chimie médicale* de Malouin; — *Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie*; Paris, 1738, in-12 : c'est une justification du décanat d'Andry; — *Orthopédie, ou l'Art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps*; Paris, 1741, 2 vol. in-12, fig.; Bruxelles, 1743, 1 vol. in-8°, fig. C'est un des premiers traités didactiques d'orthopédie.

Hazon et Bertrand. *Des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine de Paris.* — *Encyclopédie méthodique.*

ANDRY (*Charles-Louis-François*), médecin français, né à Paris en 1741, mort le 8 avril 1829. Fils d'un riche épicier-droguiste, il étudia la médecine moins pour gagner sa vie que pour soulager les malades. Il fut médecin des hôpitaux, docteur-régent de la Faculté de Paris, et l'un des premiers membres de la Société royale de médecine. Il se plaisait à dire qu'il avait *gentilhommisé* la médecine. Il donnait chaque année aux pauvres le dixième de ses revenus. Nommé (sur la recommandation de Corvisart) à son insu l'un des quatre médecins consultants de Napoléon, Andry ne prélevait sur son traitement que les frais de costume, et remettait le surplus au maire de son arrondissement pour le faire distribuer aux indigents, « persuadé, disait-il, qu'il ne devait pas profiter d'un argent qu'il reconnaissait n'avoir pas gagné. » Andry fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, et ardent antagoniste de Mesmer. Il mourut fort âgé, et son testament se termine par ces mots : « Je ne demande que des prières. » Outre quelques mémoires, on a de lui : *le Manuel du jardinier*, traduit de l'italien de Mandirola; Paris, 1765, in-8°, sous le pseudonyme de *Randy*; — *Matière médicale*, extraite des meilleurs auteurs et des leçons de Ferrein; ibid., 1770, 3 vol. in-12; — *Recherches sur la rage*; ibid., 1778, 1779, in-8° : ce livre, qui a été traduit dans plusieurs langues, a été inséré dans les *Mémoires de la Société de médecine*, t. I[er], p. 104; — *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine* (avec Thouret); ibid., 1783, in-8°; et dans les *Mémoires de la Société de médecine*, t. III, p. 531; — *Recherches sur la mélancolie*; ibid., 1786, in-4°; et dans les *Mémoires* précités, t. V, p. 89.

G. Lardin, *Hommage à la mémoire d'Andry*; Paris, 1830, in-8°. — *Dictionnaire de la Conversation.*

ANEAU ou plutôt **ANNEAU** (*Barthélemy*), dit *Annulus*, poëte, historien et jurisconsulte français, né à Bourges vers le commencement du seizième siècle, tué le 12 juin 1561. Il fut professeur de rhétorique au collége de la Trinité, à Lyon; et ce collége, dirigé par des séculiers en rivalité avec les colléges dirigés par des prêtres, était soupçonné de favoriser le calvinisme. « Une pierre, dit l'auteur des Recherches sur l'histoire de Lyon, une pierre lancée d'une fenêtre de ce collége sur le saint sacrement, le jour de la Fête-Dieu, sembla réaliser les soupçons qu'on avait sur la religion de ce collége : le peuple, irrité de cet attentat, entra en fureur, massacra Aneau sans savoir s'il en était l'auteur, et le collége fut fermé le lendemain. » Une autre circonstance avait aggravé les soupçons : c'est celle de sa liaison intime avec Clément Marot.

Parmi ses ouvrages, conçus dans le goût du siècle, on remarque : *Mystère de la Nativité, par personnages, composé en imitation verbale et*

musicale de diverses chansons, publié dans un volume intitulé *Chant natal*, contenant sept noëls, un chant pastoral et un chant royal; Lyon, 1539, in-4°; en 1559, sous le titre de *Genethliac musical et historical de la conception et nativité de Jésus-Christ*; — *Lyon marchant, satire française sur la comparaison de Paris, Rouen, Lyon et Orléans*; Lyon, 1542, in-4° : c'est une espèce de drame qui fut joué en 1541 sur le théâtre du collége de la Trinité; on y trouve le récit des principaux événements arrivés en Europe depuis 1524 jusqu'en 1540; — *les Emblèmes d'André Alciat, traduits vers pour vers*; Lyon, 1549, in-8°, 1558, in-16; — *Picta Poesis*; Lugduni, 1552, in-8°; recueil de vers grecs et latins, publié aussi sous ce titre : *Imagination poétique, traduite en vers françois des Latins et Grecs, par l'auteur d'iceulx*; Lyon, 1552, in-8°; — *la République d'Utopie, traduite du latin de Thomas Morus*; Paris, in-8°, et Lyon, in-16; — *Alector*, ou *le Coq, histoire fabuleuse en prose française, tirée d'un fragment grec*; Lyon, 1560; in-8° : Bernard de la Monnoye en fait la critique suivante : « C'est un mauvais ouvrage, où de bonnes gens « croient voir un sens mystique merveilleux, « quoiqu'il n'y en ait pas plus que dans les fan- « freluches de Rabelais. Aneau d'ailleurs, pau- « vre écrivain, soit en latin, soit en français, « feignait, pour donner plus de poids à son ou- « vrage, de l'avoir traduit d'un fragment grec. » Ce jugement n'a pas empêché que l'*Alector* d'Aneau ne soit encore aussi recherché que les *Fanfreluches* de Rabelais.

Archives historiques et statistiques du département du Rhône, XI, 83. — Rubys, *Histoire véritable de la ville de Lyon*, p. 389. — *Biographie lyonnaise*; Lyon, 1839. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon*; Lyon, 1757, 2 vol. in-12.

ANEAU (*Lambert* D'). *Voy.* DANEAU.

***ANEDA** (*Jean* D'), peintre espagnol, natif de Burgos, exécuta en 1565, de concert avec Jean de Cea, quelques ouvrages pour la cathédrale de sa ville natale.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ANEL (*Dominique*), chirurgien français, né à Toulouse vers 1679, mort vers 1730. Il est connu pour avoir inventé une nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales, méthode qui porte son nom. Il étudia d'abord à Toulouse, puis à Montpellier, sous la direction d'Antoine Petit et de Maréchal. Au commencement du dix-huitième siècle, il servit comme chirurgien dans les armées de l'empereur d'Allemagne. En 1710 il s'établit à Gênes, où il guérit un jeune abbé d'une fistule lacrymale, en introduisant dans le conduit lacrymal une soie de sanglier, à laquelle il substitua plus tard une petite canule; il y faisait des injections à l'aide d'une petite seringue. Cette cure merveilleuse fut le premier essai de la méthode d'Anel, qu'on pratique encore aujourd'hui généralement, et qui eut a son origine beaucoup de détracteurs. La méthode d'Anel fut perfectionnée par Heister (*Voy.* ce nom). On a d'Anel : *Art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; avec un discours sur un spécifique propre à prévenir les maladies vénériennes*; Amsterdam, 1707, in-12 : opuscule réimprimé plusieurs fois, et inséré dans les *Dilucidazioni* de Sancassani; l'auteur conseille l'emploi d'une espèce de seringue pour extraire d'une plaie pénétrante le sang extravasé; — *Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales, avec un recueil de différentes pièces pour et contre, et en faveur de la même méthode*; Turin, 1713-1714, in-4° : ce volume, assez rare, renferme aussi : *Observation singulière sur la fistule lacrymale*; — *Informazione fatta dal chirurgo Fr. Signorotti contra monsù Dom. Anel*; — *Lettres diverses*, ou *les Critiques de la critique de Signorotti*; — *Suite de la nouvelle Méthode, ou discours apologétique*, etc.; — *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal*; Paris, 1716, in-12; — *Recueil de méthodes pour la guérison des plus dangereuses maladies*; Trévoux, 1717, in-12; — *Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme hydropique, et remplie de plus de sept mille corps étrangers*; Paris, 1722, in-12.

Biographie médicale.

ANÉLIER (*Guillaume*), troubadour, natif de Toulouse, vivait à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième. Il nous est connu par son poëme sur la guerre de Navarre et par quatre sirventes, où se manifestent avec énergie son amour pour son pays, et son aversion pour la guerre, dont le résultat devait être de livrer le Languedoc à une domination étrangère. De semblables pièces de vers sont des morceaux d'histoire où le chant d'un seul poëte peint l'esprit d'un peuple entier. On lit à la fin du quatrième sirvente le couplet suivant (traduit en français) :

Les troubadours bien sont négligés,
Et la fleur des vaillants barons
A qui les cours, la galanterie, le savoir
Plaisaient, et les joyeux ébats et les divertissements.
Que maintenant si vous leur en voulez parler,
Ils penseront vous vilipender;
Car rien de cela ne peut leur plaire.
Avoir, avoir, leur ôte le rire.

Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, III, 404. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 553.

ANELLI (*Angelo*), poëte italien, né en 1761 à Desenzano dans le Brescian, mort le 3 avril 1820. Secrétaire du général Angeia pendant les guerres des Français en Italie, commissaire du Directoire près de l'administration du département de Benaco, professeur d'éloquence à Brescia et à Milan, Anelli a laissé quelques opuscules, dont voici les titres : *Odæ et Elegiæ*; Vérone, 1780, in-8°; — *l'Argene, novella morale in ottava rima*; Venise, 1793, in-8°; — *le Cronache di Pindo*; Milan, 1811, 1818, in-8°;

ouvrage inachevé, qui est une espèce de tableau où l'auteur passe en revue tous les grands écrivains anciens et modernes, mais particulièrement ceux d'Italie; — des opéras-buffa, et trente et une autres pièces de théâtre données sous le voile de l'anonyme et sous des noms supposés.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII e dei contemporanei.*

ANEMAS (les), quatre frères qui, en 1105, conspirèrent contre Alexis Comnène, empereur d'Orient. Leur complot ayant été découvert, ils furent soumis à d'horribles tortures, et enfermés, près du palais de Blaquernes, dans une tour qui porte depuis lors le nom de *Tour des Anemas.*

ANÉRIO (*Félix*), célèbre musicien italien, né à Rome vers 1560, mort vers 1630. A la mort de Palestrina, il fut nommé compositeur de la chapelle pontificale le 3 avril 1594. On a de lui : trois livres de madrigaux spirituels à cinq voix; Rome, Gardane, 1585; deux livres de concerts spirituels à quatre voix; Rome, Goattino, 1593; — *Responsori per la settimana santa, a tre e quattro voci;* Rome, Zanetti, 1603; — *Canzonette a tre, quattre voci; madrigali spirituali a tre, quattro voci,* lib. 4; Rome, Zanetti, 1603. On a aussi imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1610, *Canzoni a quattro voci.* Quelques motets et psaumes à huit voix d'Anério sont insérés dans les trois collections publiées par Fabio Constantini à Naples, 1615, et à Rome, 1616 et 1617. On trouve aussi un sonnet à huit voix, du même compositeur, dans les *sonnetti nuovi* de Fabio Petrozzi, Rome, 1609. Dans le même recueil sont deux sonnets en l'honneur d'Anério : l'un, mis en musique par Léonard Merdret, sur ces paroles : *Felice ora ch' Orfeo ti chiama;* l'autre, par Jean Tavaccio, *Vivo felice or tra quest' antri,* etc. Les compositions inédites de Felice Anério se conservent dans les archives de la basilique du Vatican et à la chapelle pontificale.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANÉRIO (*Jean-François*), musicien, frère puîné du précédent, né à Rome vers 1567, fut d'abord maître de chapelle de Sigismond III, roi de Pologne, puis de la cathédrale de Vérone. De là il fut appelé à Rome pour y remplir la place de maître de musique du séminaire romain; il fut ensuite maître de chapelle de la *Madona-de-Monti;* enfin, en 1600, il obtint le même emploi à Saint-Jean de Latran, où il resta jusqu'en 1603. On ignore l'époque de sa mort. Jean-François Anério est un des premiers compositeurs italiens qui aient fait usage de croches, de doubles et de triples croches. On a de lui entre autres : *Guirlanda di sacre rose, motetti a cinque voci;* Rome, Soldi, 1613; — *Selva armonica, dove si contengon motetti, madrigali, canzonnetti, dialoghi; arie a una, dai* (sic), *tre a quattro voci, con bassa per organo;* Rome, 1617; — *Diporti musicali, madrigali ad una, due, tre quattro voci;* Rome, 1617; — *Libro delle letanie;* Rome, Marsotti, 1626; — *Teatro armonico spirituale di madrigali a cinque, sei, sette e otto voci,* 1619. Quelques motets de Jean-François Anério ont été insérés dans trois collections publiées par Fabio Constantini sous les titres suivants : 1° *Salmi a otto voci di diversi eccellentissimi autori;* Naples, G.-G. Carlino, 1615; — 2° *Vari motetti a due, tre, quattro voci,* etc.; Rome, Zanetti, 1616; — 3° *Alcuni motetti a otto voci,* etc.; Rome, 1617. La vogue extraordinaire qu'obtint la messe du pape Marcel, composée par Palestrina, et la difficulté de l'exécuter en quelques endroits à six voix, telle qu'elle était écrite, détermina Jean-François Anério à la réduire à quatre voix pour en faciliter l'exécution : elle fut imprimée dans cet état pour la première fois, en 1600, à Rome.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **ANESI** (*Paul*), paysagiste florentin, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Ses ouvrages les plus estimés sont des vues de ruines des environs de Rome. On les confond quelquefois avec ceux de J.-P. Pannini. Anesi fut le maître de Zuccherelli.

Lanzi, *Storia pittorica.*

* **ANEURIN**, poëte gaëlic, mort en 570 de J.-C. Il était fils de Caw-ab-Geraint, chef des Gododins ou Ottadins, c'est-à-dire « habitants d'une région voisine des forêts. » Quelques-unes des productions de ce poëte subsistent encore. Les Gododins, qui habitaient le nord de l'Angleterre, furent complétement défaits par les Saxons en 540 dans la bataille de Cattraeth, sur la côte de Northumberland. Des trois cent soixante-trois chefs présents à la bataille, quatre seulement échappèrent à la mort. Aneurin fut de ce nombre. Il se réfugia à la cour du roi Arthur, dans la Galles du sud, où il se lia d'amitié avec le barde Taliesin.

Le morceau le plus important d'Aneurin qui nous reste est une pièce de plus de 900 lignes, toutes rimées, mais d'une longueur irrégulière, appelée *les Gododins.* C'est un fragment d'un poëme ou d'une série de poëmes consacrée à la mémoire des guerriers qui succombèrent dans la bataille de Cattraeth. L'authenticité de ce poëme gaëlic a été contestée il y a quelques années; mais elle a été défendue avec succès par M. Sharon Turner. Une traduction complète, quoique peu exacte, en a été donnée par Edward Davies dans sa *Mythology and Rites of the British Druids,* et une autre par l'archidiacre William. Un court extrait des *Gododins* a été donné, par Gray, dans Evans *Specimens of the Welsh Bards.* Un autre poëme, attribué à Aneurin, est imprimé dans la *Myvyrian Archaiology,* sous le titre de *Englynion*

y Misceld (vers sur les mois); mais l'authenticité de ce poëme n'est pas aussi certaine que celle des *Gododins*.

J.-H. Parry, *Cambrian Plutarch*, p. 21-40. — Owen, *Cambrian Biography*, p. 8, etc. — *Cambro-Briton* (publié par J. H. Parry), I, 91-94. — E. Jones, *Relicks of the Welsh Bards*, p. 17 — Davies, *Mythology and Rites of the British Druids*, p. 326-383. — Sharon Turner, *A Vindication of the Genuineness of the Ancient British Poems*, à la fin de son *History of the Anglo-Saxons*, 5e édit.; III, 586, 589, etc.

ANFOSSI (*Pascal*), compositeur italien, né à Naples en 1729, mort à Rome en 1795. Il fit ses premières études dans sa ville natale, sous les professeurs les plus distingués. Le célèbre Piccini encouragea les premiers essais d'Anfossi, et lui procura, en 1771, un engagement comme compositeur au théâtre *delle Dame*, à Rome. Quoique ses ouvrages eussent d'abord peu de succès, Anfossi persista dans sa carrière; en 1773 il fit jouer *l'Inconnue persécutée*, et obtint enfin un triomphe complet. En peu de temps se succédèrent *la Finta Giardiniera*, *il Geloso in cimento*, l'*Avaro* et autres; mais son grand opéra de l'*Olympiade*, qui fut très-mal reçu, le décida à quitter l'Italie. Il vint à Paris, précédé du titre pompeux de maître du conservatoire de Venise, et donna au grand Opéra son *Inconnue persécutée*, arrangée sur des paroles françaises; mais le public restant indifférent aux accords de cette mélodie étrangère, Anfossi quitta aussi la France, et en 1783 on le trouve directeur du théâtre italien de Londres. Après quelques années d'exil, il revint définitivement se fixer à Rome; et dès lors il compta de brillants succès, au nombre desquels il faut ranger ceux d'*Antigone*, de *Démétrius*, et de son opéra-buffa *le Pazzie de' Gelosi*, composition qui fit fureur à Rome. En 1789 il obtint les honneurs d'un triomphe musical, et mourut comblé des faveurs de la fortune et de la renommée. La musique profane n'est pas son seul titre de gloire : il composa plusieurs *oratorio*, dont les poëmes avaient été faits par Metastase, et qui obtinrent autant de vogue que ses meilleurs opéras. Le nombre de ces derniers s'élève à 39; on en trouve la liste dans Gerber, *Dictionnaire des Musiciens*, et dans Fetis. [*Enc. des g. du m.*]

Fetis s'exprime ainsi sur le mérite d'Anfossi : « La réputation d'Anfossi a égalé celle des plus grands maîtres de son temps; cependant on ne peut nier qu'il ne soit inférieur à Galuppi, à Piccini, à Paisiello pour l'invention; et l'on ne peut expliquer l'éclat de ses succès que par l'air naturel et facile qui régnait dans ses mélodies, et surtout par cette magie de la coupe italienne, qui consiste dans un heureux retour des idées principales. Mais les produits d'un art ne vivent pas longtemps s'il ne s'y trouve de la création; de là vient que la musique d'Anfossi a vieilli plus vite que celle de ses émules. Grand nombre de morceaux de Buranello, de Piccini, de Sacchini et de Paisiello seraient encore entendus avec plaisir; il en est peu d'Anfossi qui aujourd'hui ne fissent naître l'ennui. »

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***ANFOSSO** (*Jacques*), graveur italien, vivait à Pavie dans le seizième siècle. C'était un artiste habile, qui jouissait de la faveur des papes Pie V et Grégoire XIII, comme nous l'apprend l'épitaphe suivante, conservée dans le *Lettere pittorice : Jacopo Anfosso Ticinensi, in crystallis ad fabre formandis, præciosisque lapillis cælandis, veris a falsis dignoscendis, clarissimo; princip. ob solers ingenium, integritatemque, Pio V, Greg. XIII, Romanis pontificib. grato, vixit ann. LXXX. Cælum extulit, cælum abstulit, cælum accipit. Tiberius Carolius ex testamento P. C. Ann. Sal., M. D. LXXXV.*

Bottari, *Raccolta di lettere sulla pittura*, etc.

***ANGARANO** (*Ottavigno*, comte), peintre vénitien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui, dans l'église de San-Daniele à Venise, un tableau d'autel représentant l'Adoration des pasteurs, et qui a été pris pour un ouvrage du Tintoret.

Descrittione di tutte le pubbliche pitture della città di Venezia, etc. — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes*, etc.

ANGE (*Angelos*), nom de famille d'Isaac et Alexis, empereurs de Constantinople. *Voy.* ISAAC et ALEXIS.

***ANGE** (*François* DE L'), peintre d'histoire, né à Annecy (Savoie) en 1675, mort en 1756. Il vécut huit ans à Turin, et entra en 1706 à Bologne dans l'ordre de San-Filippo-Neri, où il passa le reste de sa vie. On a de lui un grand nombre de petits tableaux estimés, représentant des sujets religieux.

Crespi, *Felsina pittrice*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

ANGE DE SAINT-JOSEPH le père, carme déchaussé, dont le véritable nom était *Joseph Labrosse*, naquit à Toulouse en 1636, et mourut le 29 décembre 1697. En 1662 il vint à Rome, où il étudia l'arabe dans le couvent de Saint-Pancrace, sous le père Célestin à San-Liduvina, frère du célèbre orientaliste Golius. Le 12 novembre de l'année suivante, il fut envoyé comme missionnaire en Orient avec trois autres carmélites; le 5 mai 1664, il arriva à Smyrne, et le 5 novembre suivant, à Ispahan. Ce fut là qu'il apprit le persan sous le père Baltazar, carmélite portugais, et parvint, dit-on, au bout de quelques mois, à pouvoir prêcher dans cette langue. Il passa dix ans en Perse et en Arabie, et fut prieur de son ordre, d'abord à Ispahan, puis à Basrah. Après la prise de cette ville par les Turcs, le père Ange se rendit, en avril 1678, à Constantinople pour solliciter du sultan la protection de l'établissement des missionnaires à Basrah; il réussit dans sa mission par l'intermédiaire de l'ambassadeur français, M. de Nointel

tel; mais, peu de temps après, il fut rappelé à Rome, où il arriva en novembre 1679. En 1680 il vint à Paris, devint supérieur des missions de la Hollande, passa ensuite en Angleterre et en Irlande, où il séjourna plusieurs années, et fut nommé, l'année même de sa mort, prieur du couvent des Carmélites à Perpignan.

On a de lui : *Pharmacopœa persica, ex idiomate persico in latinum conversa; opus missionariis, mercatoribus, cæterisque regionum orientalium lustratoribus necessarium; accedit in fine specimem notarum in pharmacopœam persicam;* Paris, 1681, in-8°. Suivant le docteur Hyde (*Biographia Bitannica*), cité par Langlès (*Biog. univers.*), « cet ouvrage a été traduit du persan par le P. Matthieu, dont le P. Ange a tu le nom, sans oser pourtant y substituer ouvertement le sien, placé en caractères persans sur le titre de l'ouvrage; ce même nom est en caractères romains en tête de la dédicace adressée au général des carmes déchaussés. » Un autre ouvrage a pour titre : *Gazophylacium linguæ Persarum, triplici linguarum clavi italicæ, latinæ, gallicæ, nec non specialibus præceptis ejusdem linguæ reseratum;* Amsterdam, 1684, in-fol. Bernier, Pétis de la Croix, et Chardin, citent avec éloge le P. Ange. H.

Martialis a San Joanne-Baptista, *Bibliotheca scriptorum carmelitanum excalceatorum.* — Nicéron, *Mémoires*, XXIX, p. 26. — *Bibliotheca carmelitana.* — *Biographie toulousaine.*

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (nom de famille : *François Raffard*), augustin déchaussé de la maison des Petits-Pères, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726. Destiné à professer la théologie, il fut entraîné vers l'étude de l'histoire, et profita des riches matériaux laissés par le P. Anselme. Il s'en servit pour composer l'*Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol, in-fol., ouvrage important; l'*Histoire de la maison de France;* un *État de la France*, en 5 vol. in-12; les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur mirent la dernière main à cet ouvrage, qu'ils publièrent avec des additions nombreuses; Paris, 6 vol. in-12. On trouve dans l'*État de France* un exposé méthodique et exact de l'origine et des prérogatives de tous les officiers ecclésiastiques, militaires et civiles.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, — Quérard, *la France litterariæ*, I, p. 64. — Jugler, *Bibliotheca historiæ litterariæ*, III, 1574. — Richard et Giraud, *Bibl. sacree.*

ANGE. *Voy.* MICHEL-ANGE.

ANGE (*Rocca*). *Voy.* ROCCA.

ANGEBERT. *Voy.* ENGILBERT.

ANGELBERT, poëte du neuvième siècle. On lui attribue un poeme sur la bataille de Fontenay, dont les vers suivants témoignent que leur auteur assista à la bataille :

Hoc autem scelus peractum
Quod descripsi rytmis
Angelbertus ego vidi.

Histoire littéraire de la France, V.

ANGÈLE MERICI, ou **DE BRESCIA** (la mère), fondatrice de l'ordre des Ursulines, née en 1511 à Desenzano, sur le lac de Guarda, morte le 21 mars 1540. Elle fut élevée dans la maison de son oncle, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-François, et fit un pélerinage dans la terre sainte. A son retour, elle fonda en 1537, à Brescia, un ordre de religieuses dont elle fut nommée supérieure. Cet ordre devint si florissant, que, dans moins de cent ans, on comptait seulement en France plus de trois cent cinquante couvents d'ursulines.

Hélyot, *Histoire des ordres monastiques*, IV, p. 150. — D'Emillianne, *Histoire des ordres monastiques*, p. 247-249. — Moréri, *Dict. hist.*

ANGELERIO. *Voy.* ANGELIERI.

ANGELI (*Bonaventure*), historien italien, né à Ferrare vers 1525, mort vers la fin du seizième siècle. Il professa d'abord le droit civil, fonda une Académie de belles-lettres avec son ami Gianbatista Pigna, resta quelque temps au service des ducs de Ferrare, et fut accusé, dit-on, d'hérésie, et forcé de quitter sa patrie en 1576. Angeli profita de son exil pour visiter l'Italie, décrire les sources des fleuves, leur cours, et leurs embouchures. Ses voyages l'amenèrent à Parme, et des amis l'engagèrent à écrire l'histoire de cette ville. Il y consentit, et mit, dit-on, six mois pour s'acquitter de cette tâche. Cependant cette histoire, qui semble avoir coûté plusieurs années de travail, ne fut publiée qu'en 1591, probablement du vivant de l'auteur, bien que Baruffaldi le fasse mourir en 1576, et que Mazzuchelli, généralement exact, adopte cette date. Les ouvrages d'Angeli ont pour titre : *Commentariolus in titulos de personnalibus servitutibus in institutionibus;* Ferrare; 1552, in-8°; — *De variis ac diversis jurisconsultorum nominibus privilegiisque, ex legislatorum commentariis excerptis, Epistola*, in-4°; sans indication de lieu ni de date; — *De Die Paradoxo;* Modène, in-8°, sans date; — *De non sepeliendis mortuis penes aram;* Ferrare, 1565, in-8°; c'est un traité contre l'ensevelissement des morts *près de l'autel*, que Ginguené (*Biographie Universelle*) a changé, par l'omission des mots *ante aram*, en un traité *contre l'Ensevelissement des morts;* — *Tractatus de Vertigine et Scotomia;* Modène, in-4°, sans date; — *Gli ordini e i modi osservati da sommi Pontifici nel donare lo stocco;* Ferrare, 1557; — *Discorso intorno l'origine de' cardinali;* Ferrare, 1565, in-8°; — *La Descrizione del Po, tratta da commentarj de' fiumi di Bonaventura Arcangeli Ferrarese;* Padoue, 1578, in-4°; bien que cette description du Pô porte le nom d'Arcangeli, Affo et Barotti l'attribuent avec raison à Angeli; — *Annotazioni e dichiarazioni alla Gierusaleme liberata;* notes anonymes publiées dans l'édition de *la Jérusalem* de Viotti; Parme, 1581, in-4°, et attribuées à Angeli par Affo; —

Historia della città di Parma e la descrizione del fiume Parma; Parme, 1591, in-4°.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia*, t. I. — Barotti, *Memorie istoriche di litterati Ferraresi*, t. II, p. 187. — Affo, *Storia di Parma*, et *Memorie degli Scrittori e litterati Parmigiani*, t. IV, p. 209. — Alberti, *Istoria di Parma*.

ANGELI (*Étienne* D'), mathématicien italien, élève du célèbre Cavalieri, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut engagé dans une polémique avec Riccioli au sujet de la rotation de la terre, et répondit victorieusement aux arguments que son adversaire avait opposés au système de Copernic. Après la suppression de son ordre en 1668, il enseigna les mathématiques à Padoue. Ses ouvrages, publiés in-4° à Venise sont : *Problemata geometrica*, 1658; — *Miscellaneum hyperbolicum et parabolicum*, 1659; — *Miscellaneum geometricum*, 1660; — *De infinitorum spiralium spatiorum mensura*, 1660; — *De infinitarum cochlearum mensuris*, 1661; — *De infinitis parabolis, de infinitisque solidis*, etc., 1659; — *Eorundem liber quintus*, 1663; — *De superficie ungulæ, et de quartis liliorum parabolicorum et cycloidalium*, 1661; — *Quæstiones ad stereometriam et mechanicam, pars prima*, 1662; — *Considerationi sopra la forza di alcune regioni fisico-mattematiche, addotte da G.-B. Riccioli.... Contra il sistema copernicano*, 1662; — *De infinitis spiralibus inversis*, etc.; Padoue. 1659. Montucla cite les écrits d'Angeli avec éloge.

Montucla, *Hist. des mathém.* — Beughem, *Bibliographia mathematica.*

ANGELI (*Filippo*), peintre italien, né à Rome vers la fin du seizième siècle, fut le premier qui s'attacha, dans la composition des paysages, aux règles de la perspective la plus exacte. En 1612 le grand-duc de Toscane Cosme II, protecteur éclairé des beaux-arts, réussit à l'attirer à sa cour, où il passa une grande partie de sa vie; il y mourut en 1645. Ses tableaux sont extrêmement rares, et les amateurs les payent un prix exorbitant. Le musée Napoléon en possédait un qui a donné lieu à de grandes contestations. Il représentait *le Satyre et le Passant*, personnages d'une fable de la Fontaine; et cependant le célèbre fataliste était, à l'époque de la mort de Philippe Angeli, beaucoup trop jeune pour avoir traité ce sujet. Était-ce le peintre ou le poëte qui le premier avait eu l'idée de cette allégorie? Ni l'un ni l'autre, car l'antiquité avait pris l'initiative; et, malgré les calculs de ceux qui, pour tout accorder, attribuaient ce tableau au peintre Sébastiani Ricci, mort en 1754, il n'est pas impossible que la Fontaine et Angeli aient puisé la même idée aux mêmes sources. [*Enc. des g. du m.*]

Il y a plusieurs autres artistes italiens du nom d'*Angeli* (*César, Joseph, Jean*), qui vivaient au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Baglione, *Vite de' pittori*. — Pascoli, *Vite de' pittori*. — Lanzi, *Storia pittor.* — Heineken, *Dict. des artistes.*

***ANGELI** (*François Marie*), frère mineur d'Assisi, dans les États du pape, écrivit, vers la fin du dix-septième siècle, une histoire du couvent auquel il appartenait. Son ouvrage fut publié après sa mort; il est intitulé *Istoria del sacro convento d'Assisi, sua fondazione, privilegi, sepoltura del padre serafico san Francesco*, etc.; Montefiascone, 1704, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ANGELICO** (*Michel-Angelo*), pharmacien italien, natif de Vicence, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il pratiqua la pharmacie avec beaucoup de succès dans le district de Vitture; et on lui attribue le mérite d'avoir perfectionné l'art des antidotes, à tel point que le collegio de' Medici l'honora d'un diplôme spécial, et que l'on publia en son honneur un poëme intitulé *Elogia in theriacam et mithridaticam antidotum a Michaele-Angelo Angelico, pharmacopæo Vicentino, ad divi Michaelis symbolum pristino candori restitutam;* Vicence, 1618, in-4°. — Angelico consacra ses heures de loisir à la poésie, et devint membre de l'Académie Olympique. Ses ouvrages sont : *l'Antidotario di Claudio Galeno;* Vicence, 1608, in-8°, réimprimé en 1613, in-4°; — *Cento madrigali;* Vicence, 1604; — *l'Amor gradito, idillo;* Vicence, 1613, in-12. Il composa aussi quelques poésies dans l'ancien idiome toscan et dans le dialecte vénitien. Quelques-uns de ses vers sont imprimés dans le *Gareggiamento poetico* de Petrelli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Angiolgabriello di Santa-Maria, *Biblioteca de' scrittori di Vicenza*, VI, 117-119

***ANGELICO** (*Michel-Angelo*), poëte italien, neveu du précédent, natif de Vicence, mort à Vienne en 1697. Il avait étudié le droit; mais il consacra presque tout son temps à la poésie et aux belles-lettres. Sa réputation littéraire toujours croissante lui procura l'entrée dans l'Académie des *Olimpici* de Vicence, et dans celle des *Ricovrati* de Padoue. Son amour pour la poésie augmentant avec le succès, il abandonna sa profession, et accepta, en 1690, une invitation à Vienne, comme *poeta Cæsareo*. Il fut bien accueilli par l'empereur, qui goûta fort quelques compositions poétiques qu'Angelo avait écrites pour la fête de ce monarque. On a de lui : *Epitalamio nella nozze de' monarchi Leopoldo Cesare Augusto et Margherita di Spagna;* — *Poesie Liriche;* Venise, 1665, in-12; — *Discorsi academici*, à la fin de ses Poésies lyriques; — *l'Innocenza illesa del Tradimento*, etc.; Vienne, 1694, in-4°; — *Assemblea de' cigni per celebrare i sudori apostolici del P. D. Girolamo Ventimiglia, L. R. teatino*, etc.; Vienne, 1691, in-4°; — des vers insérés dans *le Lagrime di Parnaso*.

Angiolgabriello di Santa-Maria, *Biblioteca de' scrittori di Vicenza*, VI, 119.

ANGELICO. *Voy.* GIOVANNI (Fra).

ANGELIERI (*Bonaventura*), écrivain franciscain appelé aussi *Angilerus*, né à Marsalla (Sicile), vivait en 1707. Ayant fait profession

dans l'ordre des frères Mineurs de Saint-François, il devint vicaire général de cet ordre en Espagne. Mécontent de l'opposition qu'on faisait à ses projets de réforme, il entra chez les pères Cordeliers de l'Observance après avoir été attaché au doge Marc-Antoine Giustiniani en qualité de chapelain. On a d'Angelieri : *Lux Magica, Academica cœlestium, terrestrium et inferorum Origo, Ordo, et Subordinatio cunctorum, quoad esse, fieri, et operari, viginti quatuor voluminibus divisa; pars prima de imaginibus totius mundi, primodiis cunctarum rerum præcise vero de re metallica;* Venise, 1686, in-4°. Il publia ce premier volume sous le pseudonyme de Livio-Betani; mais le second parut avec son nom véritable, et sous le titre de *Lux Magica academica; pars secunda, primordia rerum naturalium, sanabilium, infirmorum et incurabilium continens*, Venise, 1687, in-4°. Les vingt deux autres volumes promis par l'auteur sur les mêmes sujets n'ont point été publiés. A. de L.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, I, 112. — Mazzuchelli. *Scrittori d'Italia.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **ANGELINI** (*Scipione*), peintre italien, né à Perugia en 1667, mort en 1729. On a de lui un grand nombre de tableaux estimés, représentant des fleurs, et vendus à bas prix en France, en Angleterre et en Hollande.

D. Nagler fait mention d'un *Giuseppe Angelini*, sculpteur de Perugia, qui vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et fit de nombreuses statues et des bustes. Parmi ces derniers, il en est un du célèbre Piranesi. Il restaura aussi beaucoup de statues anciennes.

Pascoli, *Vite de' pittori*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ANGELIO ou **DEGLI ANGELI** (*Pierre*), plus connu sous le nom latinisé de *Petrus Angelius Bargæus*, littérateur italien, né à Barga, dans le district de Lucques, en 1517; mort à Pise en 1596. La première partie de sa vie fut remplie d'aventures et de voyages. Venu à Bologne, à l'âge de seize ans, pour étudier le droit, il se livra à la littérature sous la direction d'Amaseo, et s'acquit bientôt une assez grande réputation comme érudit et comme poëte latin. Son savoir et ses talents lui valurent la protection des Pepoli, grande famille de Bologne; mais une intrigue à laquelle il se trouva mêlé, et quelques vers satiriques de sa composition le forcèrent de quitter cette ville. Il se réfugia à Venise, auprès de l'ambassadeur de France, Pélissier, qui l'employa à copier des manuscrits grecs pour la bibliothèque royale de Paris. Il suivit ensuite à Constantinople un envoyé de France, et assista au siége de Nice en 1543. Bien qu'il fût alors au service de la France, il se prit de querelle avec un officier de ce pays, lequel, irrité de l'échec que les troupes françaises venaient d'essuyer devant Nice, en rejetait la faute sur les Italiens, et les accusait de trahison. Un duel s'ensuivit, et Bargeo tua son adversaire. Il fut aussitôt arrêté; mais il parvint à s'évader, grâce à la bienveillance du commandant de la galère sur laquelle il était détenu, et, après un périlleux voyage le long des côtes, il arriva à Gênes. De là il gagna Mondovi, et se mit sous la protection du célèbre Davalos, marquis del Vasto. Celui-ci, non content de donner une pension au littérateur fugitif, le recommanda à Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane. Cette recommandation n'eut pas d'effet immédiat, et la mort d'Alphonse Davalos força Angelio d'accepter la place de professeur de grec à Reggio. En 1549, Cosme l'appela à remplir à Pise des fonctions à peu près semblables. Heureux de goûter le repos après une vie si agitée, Angelio se consacra, pendant vingt-cinq ans, à un enseignement qui eut pour objet d'abord les belles-lettres, ensuite l'explication des œuvres politiques et morales d'Aristote; mais, au sein même des pacifiques études de l'université, il trouva l'occasion de déployer ses talents militaires. En 1554, durant la guerre de Sienne, les troupes de Pierre Strozzi firent une démonstration contre la ville de Pise, laissée sans garnison. Angelio se mit à la tête des écoliers, inspira aux Pisans la résolution de se défendre, et résista aux assaillants, jusqu'à ce que la ville eût été secourue. Cette même année il donna une autre preuve de son dévouement au grand-duc de Toscane. Celui-ci avait été forcé de suspendre le payement des professeurs. Pendant que les autres membres de l'université quittaient leurs places, Bargeo resta à son poste, et engagea pour vivre, ses meubles, et jusqu'à ses livres. En 1575, il fut appelé à Rome par le cardinal Ferdinand, depuis grand-duc de Toscane, qui lui donna une forte pension, et il put ainsi cultiver à loisir la poésie latine. Il eut également une pension du roi de France Henri III. Après avoir suivi à Florence le grand-duc Ferdinand, Angelio vint terminer sa vie à Pise. Il fut enseveli dans le Campo-Santo. On a de lui : *Laudatio ad funebrem concionem in exequiis Henrici II Valesii, Gallorum regis;* Florence, 1559, in-4°; en italien, Bologne, 1559, in-4°, et dans Sansovino *Raccolta d'Orazioni;* — *Cynegeticon, seu de Venatione libri VI;* Leyde, 1561, in-4°; Florence, 1568, in-8° : c'est le meilleur des petits poëmes d'Angelio; — *Epistolæ undecim*, dans Michel Bruti, *Epistolæ clarorum Virorum;* Lyon, 1561, in-8°; — *Ixeuticon, vel de Aucupio liber primus*, avec une *Elegia de Radagisii et Getarum cæde ad urbem Florentiam;* Florence, 1566, in-4°; — *Epithalamium in Nuptias Francisci Medicis et Joannæ Austriacæ*, Florence, 1566, in-4°; il fut traduit en italien par Gerardo Spini; Florence, 1567, in-4°. Ces quatre ouvrages ont été insérés dans le recueil des poésies d'Angelio, *Poemata omnia ab ipso diligentissime recognita et aucta*, publié d'abord par Giunti avec quelques poëmes latins

de Maria Colonna; Florence, 1568, in-8°, et ensuite par Angelio lui-même sous le même titre; Rome, 1585, in-4°. Dans cette dernière édition Angelio a fait entrer en outre : *Ecloga quatuor, Epistolarum liber unus; Carminum libri IV; Syriados libri sex priores*. L'Épithalame, les églogues et plusieurs morceaux des *Carmina* se trouvent dans le vol. 1er de Gruter *Deliciæ italorum poetarum*, 1719; — *Laudatio ad funebrem Concionem in exequiis Cosmi Medicis*, en latin et en italien; Florence, 1574, in-4°; — *De Ordine legendi scriptores historiæ Romanæ*; Rostock, 1576, in-4°, et aussi dans Grotius *De Studiis instituendis*; Amsterdam, 1643, in-12 : le traité d'Angelio fut traduit en italien par Fr. Serbonati et annexé à Paolo del Rosso, *Vite dei XII Cesari di Suetonio*; Florence, 1611, in-8°; — *Commentarius de Obelisco ad Sixtum V papam*; Rome, 1586, in4°, et inséré aussi à la page 1869 et suiv. du tom. IV de Grævius *Thesaurus Antiquitatum romanarum*; — *De privatorum publicorumque urbis Romæ eversoribus Epistola*; Florence, 1589, in-4° : ces deux traités ont été insérés dans le t. IV du *Thesaurus Ant. Rom.*, de Grævius; ils sont très-connus et ont été cités par deux écrivains contemporains : Hobhouse (*Illustrations of Childe Harold*) et Platner (*Beschreibung der Stadt Rom*, vol. 1er); mais Platner a commis une étrange méprise en prenant Bargeo pour un Portugais; — une traduction italienne de Sophocle, *Œdipe Roi*, avec des *Poesie toscane d'Angelio et de Maria Colonna*; Florence, 1589, in-8°; — *Commentarii de sua Vita*, traduits en italien et insérés dans Salvini, *Fasti consolari dell' Academia Fiorentina*; Florence, 1717, in-4°; — *De Bello Senensi Commentarius*, publié avec notes par Moreni; Florence, 1812, in-8°; c'est l'histoire de l'expulsion des Français de Sienne en 1555 par Cosme de Médicis; — *Syriados libri XII, seu Expeditio Christianorum principum, qua Hierosolyma liberata est*; Florence, 1591, in-4°, réimprimé à Florence, 1616, in-4°; Venise, même date et même format. La *Syriade* est un poëme épique latin sur la première croisade. Bargeo qui travaillait à cette vaste composition depuis 1560 à peu près, eut connaissance en 1575 de la *Gierusalemme Liberata* de Torquato Tasso, et, chose etrange, il ne fut pas découragé par la lecture de ce chef-d'œuvre. Se croyant très-supérieur au grand poëte de Sorrente, il termina laborieusement un poëme condamné d'avance à l'oubli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letterat. ital.* — Quadrio, *Storia e ragione d'ogni poesia*, II, 270, et III, 103. — Crescimbeni, *Dell istoria della volgar poesia*, IV, 88. — Ginguené, *Hist. litt. d'Ital.*, X, 2·2.

ANGELIO ou **DEGLI ANGELI** (*Antoine*), evêque et poëte toscan, frère aîné du précédent, né à Barga, mort en 1579. Il fut d'abord professeur de belles-lettres à Florence, puis précepteur de François-Marie et de Ferdinand Ier, tous deux grands-ducs de Toscane. La faveur du dernier le fit, en 1570, évêque de Massa. On n'a d'Angelio que trois épîtres en latin, publiées avec le recueil (*Poemata omnia*) de son frère; Rome, 1585, in-4°. On les trouve aussi dans les *Deliciæ poetarum italorum* de Gruter. A. DE L.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ughelli, *Italia sacra*.

* **ANGELIS** ou **DEGLI ANGELI** (*Alessandro*), astronome italien, né à Spolète en 1562, mort à Ferrare en 1620. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et devint préfet des études au collége de Rome. Il écrivit contre les astrologues un ouvrage intitulé *In astrologos conjectores libri, quinque*; Lyon, 1604, 1615, in-4°; Rome (avec des additions et des corrections), 1615, in-4°; Cologne, 1620, in-4°.

Ribadeneira, Alegambe, Stowel, *Bibliotheca scriptor. soc. Jesu*, 1676, p. 19 — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Coronelli, *Bibliotheca universale*, III, p. 786.

* **ANGELIS** (*Balthazar* D'), jurisconsulte napolitain, du dix-septième siècle. On a de lui : *Aureæ decisiones concilii Neapolitani*; Naples, 1629, 1656, in-fol. — *Pratum, sive utilissimus apparatus ad omnes titulos, leges et paragraphos I et II libri codicis Justiniani*; Naples, 1635, in-fol. — *Tractatus de ordine judiciali et praxi tribunalis religiosi*; Naples 1636, 1656, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Lipenius, *Bibliotheca realis juridica*, I, 744, ed. 1757.

ANGELIS (*Domenico* DE), historien et biographe napolitain, né à Lecce (terre d'Otrante) le 14 octobre 1675, mort dans la même ville le 9 août 1719. Il étudia à Naples, se fit recevoir docteur en droit à Macerata, embrassa l'état ecclésiastique, et devint successivement grand pénitencier à Lecce, vicaire-général de Viesti, et chapelain des troupes napolitaines et papales. Ayant, en cette qualité, fait une expédition en Espagne, il fut fait prisonnier par les Miquelets, qui le relâchèrent presqu'aussitôt. Philippe V, alors possesseur du royaume de Naples, le nomma son historiographe, et le duc de Gravina le choisit pour sécrétaire. On a d'Angelis : *Dissertazione intorno alla patria di Ennio*; Rome, 1701, in-8°, et Florence (Naples), 1712, in-8°.; — *Vita di Roberto Carracciolo, vescovo d'Aquino e di Lecce*; Naples, 1703, in-4°, réimprimée dans les *Vite de' Letterati Salentini*; — *Lettera al marchesi Orsi ove si tratto dell' origine e progressi de' Academici Spioni*; Lecce, 1705, in-8°; — *Discorso historico in cui si tratta dell' Origine di Lecce*; Lecce, 1705, in-8°; — *Vita di Scipione Amirato*; Lecce, 1706, 3 vol. in-8°; — *Vite de' Letterati Salentini*; Florence (Naples) 1710-1713, 2 vol. in-4°; — *Vite di Antonio Caraccio, di Andrea Peschicelli, di Giacomo-Antonio Ferrari, di Giorgio Baglivo*; Lecce, 1715, in-8°; — *Orazione fenebre dell' imperatore Giuseppe*; Naples, 1716. A. DE L.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Niceron, *Memoires*, XVI, 282; — Crescembini, *Della volgar poesia*, I, 157, et IV, 261;

ANGELIS DE ou **DEGLI ANGELI** (*François-Antoine*), jésuite, né à Sorrente, près de Naples, vers 1567, mort en 1623. Il fut envoyé en 1602, comme missionnaire, aux Indes. De là il passa en Abyssinie, et y prêcha l'Évangile pendant dix-huit ans. Il traduisit dans le dialecte amara plusieurs livres religieux, parmi lesquels on remarque les *Commentaires de Maldonatus sur les évangiles de saint Matthieu et de saint Luc.*

Ribadeneira, Alegambe et Sotwel, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*; Rome, 1676, p. 218. — Coronelli, *Biblioteca universale*; 1701-1706, III, 768. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANGELIS (*Girolamo* ou *Jérôme* D'), missionnaire jésuite, né à Castro-Giovanni en Sicile en 1567, mort le 4 décembre 1623. Il étudia d'abord le droit à Palerme; puis il entra, à dix-huit ans, dans l'ordre des Jésuites, et se destina aux missions orientales. Après dix ans de préparation, il partit en 1596, et après une navigation longue et pénible il fut jeté sur la côte de Brésil. Là, Angelis fut saisi par des pirates et emmené en Angleterre, et de là, après une courte captivité, il passa en Portugal. Il repartit bientôt, et arriva en 1602 aux îles du Japon. Il s'appropria la langue du pays, et montra un zèle admirable, couronné de succès, dans la conversion et l'instruction des indigènes. Il continua ses travaux apostoliques jusqu'en 1614, époque où les jésuites furent bannis. Mais lui, avec la permission de ses supérieurs, quitta ses habits de jésuite, se déguisa sous l'accoutrement d'un Japonais, et demeura caché dans l'île de Nipon pendant neuf ans, ayant eu à lutter contre des obstacles de toute sorte. Il traversa tout le Nipon, et fut le premier Européen qui pénétra dans quelques-unes des îles voisines. Dans l'île de Yeso il convertit, dit-on, plus de dix mille habitants au christianisme. Mais, à la fin, l'infatigable missionnaire fut arrêté, emprisonné et brûlé vif avec quatre-vingt-dix de ses néophytes, après un séjour de vingt-deux ans au Japon. On lui attribue : *Relazione del regno di Yezo*; Rome et Messine, 1625, in-8°.

Ribadeneira, Alegambe et Sotwel, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*; Rome, 1676, p. 387. — Mongitore, *Biblioth. sicula*, 1708-1714, I, 278. — Coronelli, *Biblioth. universale*, 1701-1706; III, 768. — Koenig, *Biblioth. vetus et nova*, 1678, p. 40. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*__ANGELIS DE__ ou **DEGLI ANGELI** (*Paul*), antiquaire italien, natif de Syracuse, mort en 1647. Il fut chanoine de Santa-Maria-Maggiore, à Rome. On a de lui : *Delle Limosine, ovvero opere che si assicurano nel giorno del final giudizio*; Brescia, 1607, in-8°; Rome, 1615, in-4°; — *Basilicæ Sanctæ-Mariæ-Majoris de Urbe, a Liberio papa usque ad Paulum Quintum, descriptio et delineatio*; Rome, 1621, in-fol.; — *Compendio delle cose che si trattan nell' istoria de' titoli dell' eminentissimo collegio Apostolico*; Rome, 1640, in-4°; — *Basilicæ veteris Vaticanæ descriptio, authore romano ejusdem basilicæ canonico; cum notis abbatis Pauli de Angelis; quibus accessit Descriptio brevis novi templi Vaticani, necnon Ichnographia*; Rome, 1646, in-fol. Cette description fut faite par un certain Petrus Mallius à la fin du douzième siècle, durant le pontificat de Célestin III.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Mongitore, *Bibliotheca sicula*, 1708-1714, II, 130. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VIII, 143, éd. 1787-1794, in-4°. — Platner und Bunsen, *Beschreibung der Stadt Rom.*, vol. II, part. I, p. 88; 1832.

*__ANGELIS__ (*Pedro* DE), publiciste portugais, né en Italie vers la fin du siècle dernier. Il fut d'abord attaché au roi Murat, et vint en 1818 à Paris, où il s'occupa de littérature. Il se rendit ensuite en Amérique, et se fixa à Buenos-Ayres, où il obtint la confiance entière de Rosas. Il devint dans cette ville l'éditeur et le rédacteur infatigable d'une revue intitulée *l'Archivo americano.* Cette revue, publiée en espagnol, en français et en anglais, cessa de paraître avec la chute de Rosas, dont elle servait les vues politiques.

Le principal ouvrage de M. de Angelis a pour titre : *Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata, ilustrados con notas y disertaciones por Pedro de Angelis*; Buenos-Ayres, imprenta del Estado, 1836 et années suivantes, 7 vol. in-fol. — Cette précieuse collection de documents géographiques et historiques commence par la réimpression de l'*Historia Argentina de Rui Dias de Guzman*, qui a été faite sur la première édition de 1612, et qui est devenue pour ainsi dire introuvable. Non-seulement M. de Angelis a eu pour ses publications les immenses ressources que présentaient la bibliothèque publique et les archives de Buenos-Ayres, mais il a pu puiser dans de riches collections particulières : il se loue entre autres de l'ample moisson qu'il a pu faire dans celle du docteur dom Saturnino Segurola, qui possède tant de précieux manuscrits. Possesseur d'une imprimerie, M. de Angelis a pu éditer lui-même sa vaste collection, qui est un des ouvrages les plus importants et les plus utiles dont on ait doté l'Amérique. FERDINAND DENIS.

*__ANGELIS__ (*Pierre*), peintre français, né à Dunkerque en 1685, mort en 1734. Il étudia à Dusseldorf et à Rome, où il resta trois ans. Il vint plus tard s'établir à Rennes, où il fit un grand nombre de paysages et de tableaux estimés dans le genre de Teniers et de Watteau. Il adopta plus tard la manière de Rubens et de Vandyck, qui a sans doute plus de coloris, mais qui n'est pas aussi propre à faire ressortir le caractère des scènes de la vie d'intérieur.

Domenico DE ANGELIS, habile peintre de fresque, vivait à Rome au commencement du dix-neuvième siècle. Il fut un des meilleurs élèves de Benefiale, et exécuta à Rome plusieurs ouvrages dont Goëthe parle avec éloge dans *Winkelmann und sein Jahrhundert.*

Walpole, *Anecdotes of painting in England.* — Nagler, *Neues Künstler-Lexicon.*

ANGELO (*Jacques* D'), helléniste italien, né à Scarperia dans la vallée de Mugello en Toscane, vivait à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Établi à Florence, il se joignit, vers 1400, a Coluccio Salutato pour engager les magistrats florentins à faire venir de Venise Manuel Chrysoloras, qui venait de quitter Constantinople. Ce fut sous ce savant professeur qu'il etudia le grec, et il fit lui-même un court voyage à Constantinople. Léonard d'Arezzo raconte dans une de ses lettres, en 1405, qu'il disputa à Jacques Angelo la place de secrétaire apostolique, et qu'il l'emporta. Cependant un document de 1410 donne à Angelo le titre de secrétaire apostolique. On n'a d'Angelo qu'un seul ouvrage original; c'est une *Vie* de Cicéron, encore paraît-elle en grande partie traduite de Plutarque : *Historica narratio de vita rebusque gestis Marci Tullii Ciceronis, quam Romæ in obscura ac pervetusta quadam bibliotheca, antiquo exaratam stylo, anno* 1553 *reperit et ab interitu vindicavit..... W. Peristerus Borussus;* Berlin, 1553, in-8°. Mazzuchelli cite encore des éditions de Wittenberg, 1564, in-8°; de Berlin, 1577, 1581 et 1587, in-8° ; elles sont, ainsi que la première, extrêmement rares. Angelo traduisit *Pompée, Marcus Brutus, Jules César,* et probablement *Cicéron* de Plutarque; mais ces traductions n'ont jamais été publiées. Quant à sa traduction de Ptolémée : *Cosmographiæ Ptolemæi libri octo, Jacopo Angeli interprete,* elle est fort estimée; la date de l'édition *princeps* est douteuse. Ce livre a été réimprimé à Vicence, 1475; à Rome, 1478; à Ulm, 1482, 1486; à Rome, 1490, in-fol. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Negri, *Istoria degli scrittori fiorentini;* Ferrare, 1722, p. 320. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, p. 799, édit. 1795. — Andres, *Dell' origine de' progressi*, IX, p. 48.

* **ANGELO** (*Lorentino* D'), peintre italien, natif d'Arezzo, vivait au milieu du seizième siècle. Il était élève de Pietro della Francesca, et en adopta le genre. Il fit un grand nombre fresques pour Arezzo et les environs.

Vasari mentionne aussi un certain *Angelo Siciliano*, sculpteur, qui exécuta plusieurs statues dans la cathédrale de Milan au commencement du seizième siècle.

Au dix-septième siècle, *Pedro Angelo*, graveur espagnol, vivait à Tolède, et grava plusieurs planches représentant des sujets religieux. — Lanzi mentionne un habile paysagiste romain, nommé *Angelo Agiolo* ou *Angeluccio*, élève de Claude Lorrain, et qui mourut très-jeune.

Vasari, *Vite de' pittori*, etc. — Brandolese, *Pitture di Padova*. — Bermudez, *Diccionario historico*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

* **ANGELO DA PICITONE**, musicien italien, franciscain, natif de Pizzighetone, près Crémone, vivait au milieu du seizième siècle. Il était moine franciscain, et passa pour un des meilleurs organistes de son temps. Il publia un ouvrage intitulé *Conventuale dell' ordine Minori organista præclarissimo, composto, nel qual si contengono alcune bellissime dispute contra quelli che dicono la musica non esser scienza, con altre molte quæstione et soluzioni di varii dubii;* Venise, 1547.

Walther, *Musikalische Biblioth.*

ANGELO, jurisconsulte italien du quinzième siècle, était, comme son père Paul de Castro, professeur à l'université de Padoue, et s'acquit, par ses connaissances dans le droit canonique, le titre d'avocat consistorial. Cependant sa réputation ne se trouve consacrée que par son épitaphe, qu'on lit sur le tombeau de son père.

ANGELOCRATOR ou **ENGELHARDT** (*Daniel*), théologien allemand, né à Corbach en 1569, mort en 1635, surintendant et pasteur à Kœthen. Outre divers écrits théologiques, on a de lui : *Chronologia autoptica;* Cassel, 1601, in-fol., ouvrage où l'auteur raconte quelques événements dont il fut témoin : *Doctrina de ponderibus, mensuris et monetis;* Marbourg; 1617, in-4°.

Striedel, *Gelehrtes Hessen.*

ANGELOME, écrivain religieux, de l'ordre des Bénédictins, mort en 854. On ignore le lieu de sa naissance. Jeune encore, il se retira dans le monastère de Luxeuil. De l'école de Luxeuil il passa à celle du palais, où il paraît avoir professé à son tour. Il vint ensuite à la cour, ou il fut l'objet de la bienveillance de Lothaire, devenu depuis empereur : il paraît même que ce fut à la sollicitation de ce prince qu'il commenta le *Cantique des Cantiques*. Il revint ensuite à Luxeuil, et s'y livra entièrement à ses travaux sur l'Écriture : son style a de la clarté et de la précision.

On a de lui : *Commentaire sur la Genèse;* — *Commentaire sur le livre des Rois;* Rome, 1565, in-fol.; — *Commentaire sur le Cantique des Cantiques;* Cologne, Jean Prael, 1531, in-8°; — *Commentaire sur les quatres Évangiles.*

Histoire littéraire de la France, V. — Cellier, *Auteurs sacrés*, T. VIII. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. II. Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, neuvième siecle. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria.*

ANGELONI (*Francesco*), antiquaire italien, né à Terni, dans les États de l'Église, à la fin du seizième siècle, mort à Rome en 1652. Sa vie n'offre aucun incident remarquable. Il vécut longtemps à Rome en qualité de secrétaire du cardinal Aldobrandini, et rassembla une précieuse collection numismatique. Angeloni débuta dans la carrière littéraire par deux comédies; à sa mort il laissa en manuscrit plusieurs compositions poétiques, comédies, nouvelles, et une *Arcadia* à l'imitation de celle de Sannazar. Il est porté sur la liste de Quadrio parmi les poëtes qui, dans leurs écrits, ont mêlé la prose et les vers. C'est pourtant à ses traités sur l'archéolo-

gie qu'il devait sa réputation, et encore est-il moins célèbre par ses propres ouvrages que comme oncle et premier maître de Bellori. On a d'Angeloni : *Gli irragionevoli amori, commedia;* Venise, 1611, in-8°; — *Flora, commedia;* Venise, 1614, in-12; — *Dialoghi del signor Pietro Agrestino de' Calzanti ad Erasto Afrone, per fuggir le fraude delle cattive femine;* Venise, 1615 et 1616; — *Lettere de buone feste, scritte da principe a principi;* Rome, 1638, in-8°;—*l'Istoria Augusta da Giulio Cæsare a Constantino il Magno illustrata con la verità delle antiche medaglie;* Rome, 1641, in-fol.; les médailles gravées d'après la collection de l'auteur sont suivies d'explications et de commentaires historiques; le texte de l'ouvrage essuya de violentes critiques. Une seconde édition avec de nombreuses corrections d'Angeloni, fut publiée par les soins de Bellori. L'éditeur déclare dans la préface que son oncle reconnaissait les erreurs et les omissions de l'*Istoria Augusta*, mais n'avait pu mieux faire à cause de ses occupations et de son grand âge. Cette seconde édition donne les revers des médailles avec les descriptions de Bellori; — *Istoria di Terni;* Rome, 1646, in-4° et 1685, in-4°; l'édition de 1646 est extrêmement rare, et se distingue par trois belles gravures de Canini. L'*Istoria di Terni*, comprend trois parties : 1° une savante dissertation sur les antiquités de Terni; 2° une histoire minutieuse de cette cité depuis les temps les plus anciens, jusqu'à 1605; 3° une description de la ville moderne, et se termine par des mémoires sur les saints natifs de Terni. Quant à *Il Bonino, ovvero avvertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi commentari istorici*, in-4°, publié en 1649, sans indication de lieu et de date, Mazzuchelli a prouvé que cette critique des ouvrages de l'antiquaire français Jean Tristan qui avait lui-même vivement attaqué la première édition de l'*Istoria Augusta*, avait été attribuée à tort à Angeloni et qu'elle était l'œuvre de Bellori. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Quadrio, *Della storia e della ragione d' ogni poesia*, 1739-1752, I, 203. — Mandosio, *Bibliotheca romana*, art. *Bellori.* — Fontanini, *Bibliot. d'eloquenza italiana.* — Clement, *Bibliotheque curieuse.* — Haym, *Bibliotheca italiana, osia Notizia de' libri rari nella lingua italiana.*

* **ANGELONI** (*Louis*), publiciste italien, né à Frosinone en 1758, mort à Londres en 1842. A l'époque de la révolution, il devint membre du gouvernement de la république romaine. Après le renversement de cette république, il émigra, et vint à Paris, où il fut impliqué dans la conspiration de Ceracchi et Topino-Lebrun, en 1801. Après dix mois de captivité, il fut mis en liberté, et publia successivement à Paris, en 1811, un travail sur Gui d'Arezzo, le restaurateur de la musique; en 1814 : *Sopra l'ordinamento che aver dovrebbono i governi d'Italia;* en 1818 : *Dell' Italia uscente il settembre* 1818, brochure où il s'élève contre les actes du congrès de Vienne. En 1823 il fut expulsé de France, et se retira à Londres, où il fit paraître, en 1826, *Della forza nelle cose politiche;* et en 1837, *Esortazioni patriotiche.*

Biographical Dictionary.

* **ANGELUCCI** (*Angelo*), célèbre fabricant de violons, né à Naples vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1765. Il fit la découverte que les boyaux des agneaux nourris dans les montagnes, et n'ayant que sept ou huit mois, fournissent de meilleures cordes que les agneaux de tout autre âge nés dans la plaine.

Volkmann, *Nouvelles d'Italie.*

ANGELUNCI (*Liborio*), médecin italien, né à Rome en 1746, mort à Milan en 1811. Il étudia la chirurgie et l'art obstétrical, et fut en 1797 l'un des cinq consuls de la république romaine. Il quitta Rome en 1799, lorsque les Français évacuèrent cette place, et devint chirurgien-major des vélites de la garde. On a de lui une édition de Dante avec des notes, et quelques écrits sur la médecine.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*

ANGELUCCI (*Théodore*), médecin et poëte italien, natif de Belforte, près de Tolentino, mort en 1600. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il exerça d'abord la médecine à Trévise, qu'il éprouva des malheurs, fut exilé, se retira à Venise, devint membre de l'Académie de cette ville, et mourut à Montagnana. Son corps fut transporté à Trévise et enseveli dans l'église de Saint-François, dans le tombeau de la famille de sa femme, avec une épitaphe que donne Mazzuchelli. Angelucci défendit Aristote contre F. Patrizzi, célèbre professeur de philosophie à Ferrare, qui avait attaqué ce philosophe dans ses *Discussiones Peripateticæ*. De toutes parts en Italie s'élevaient d'ardentes controverses entre les partisans de Platon et ceux d'Aristote. Angelucci publia *Sententia quod Metaphysica sint eadem quæ Physica;* Venise, 1584, in-4°, dirigé en grande partie contre Patrizzi, qui y répondit par une *Apologie* publiée à Ferrare en 1584. Angelucci réfuta l'*Apologie* de Patrizzi dans son *Exercitationum cum Patritio Liber;* Venise, 1585. On a encore d'Angelucci : *Ars medica ex Hippocratis et Galeni thesauris potissimum deprompta;* Venise, 1588 et 1593, in-4°; — *De natura et curatione malignæ febris, libri IV;* critiqué par Gio Donatelli dans sa dissertation *De febre maligna disputatio cum Theodoro Angelutio;* Venise, 1593. Angelucci répliqua par sa *Bactria, quibus rudens quidam ac falsus criminator valide repercutitur, et de natura malignæ febris accuratissime disseritur;* Venise, 1593; — *Capitolo in lode della Pazzia*, composition burlesque, publiée à Venise, 1601; — *Deus: Canzone spirituale di Celio Magno con un discorso sopra di quella di Ottavio Menini, e con due lezioni di Teodoro Angelucci;* Venise,

1597 ; c'est une traduction d'une hymne latine à la louange de Dieu, de Celio Magno, secrétaire du conseil des dix à Venise. Il existe une traduction de l'Énéide en vers blancs (*sciolti*), qui porte à sa première page le nom de Théodore Angelucci, Naples, 1649, in-4°; mais plusieurs critiques, entre autres les compilateurs de la *Bibliotheca Societatis Jesu*, attribuent cette traduction au père Ignazio Angelucci, jésuite de la même famille que Théodore. Selon Mazzuchelli, le P. Ignazio ne fit que publier l'ouvrage de son parent; et quelques critiques regardent cette traduction comme plus fidèle que celle d'Annibal Caro.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Zeno, *Note al Fontanini*.

ANGELUS (*Christophe*), savant grec, natif du Péloponèse, mort à Oxford le 1er février 1638. Il visita pour s'instruire les principales villes de la Grèce, et pendant un séjour à Athènes il fut emprisonné par le gouverneur turc; cette persécution le décida à partir pour l'Angleterre. Il débarqua à Yarmouth en 1608, et fut bien accueilli par l'évêque de Norwich qui le recommanda aux chefs de l'université de Cambridge. Après avoir étudié au collége de la Trinité, il vint à Oxford, et passa dans cette ville presque tout le reste de sa vie. On a de lui : *On the many stripes and torments inflicted on Christopher Angelus by the Turks for the faith he had in Jesus Christ*, en grec et en anglais; Oxford, 1617, in-4°; — *Encomium of the famous kingdom of Great Britain and of the two flourishing sister-universities Cambridge and Oxford;* Cambridge, 1619, in-4°, en grec et en anglais ; — *Enchiridion de Institutis Græcorum;* Cambridge, 1619, in-4° : c'est un curieux manuel en grec et en latin sur les rites et les cérémonies de l'église grecque ; — *Labor C. Angeli de Apostasia Ecclesiæ*, etc.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — *Gentleman's Magazine*, LXIV, 795.

ANGELUS ou **ANGEL**. *Voy.* ENGEL.

*__ANGELUS__ (*Jean*), médecin et astronome allemand, natif d'Aichen en Bavière, mort à Vienne en 1512. Il étudia à Ingolstadt, et fut employé à Vienne à la correction des tables de planètes de Purbach. On a de lui : *Astrolabium planum in Tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuto æquationes domorum cœli, moras nati in utero matris, cum quodam tractatu nativitatum utili ac ornato, nec non horas inæquales pro quolibet climate mundi*; Venise, 1502, in-4°. H.

Weidler, *Histoire astronom.* Lalande. *Biblioth. astronom.*

*__ANGELUS SILESIUS__, ou plutôt **SCHEFFLER** (*Jean*), poete allemand, né à Breslau ou Glatz (Silésie) en 1624, mort en 1677. Il étudia d'abord la médecine, puis la théologie; il se fit ensuite catholique de protestant qu'il était, et devint grand vicaire de l'évêque de Breslau. On a de lui un recueil d'hymnes sacrés (*Cherubinisches Wanderbuch*, Glogau, 1674), qui eut un grand succès en Allemagne, et dont Varnhagen van Ense a publié, en 1820, un nouveau choix. H.

Conversations-Lexicon. — Müller, *Bibliothek deutscher Dichter*; Leipzig, in-8°, 1826.

ANGELY (L'), fou en titre de Louis XIII, mort vers 1640. Boileau lui a fait une renommée dans sa première satire :

Un poëte à la cour était jadis de mode ;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode ;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angely.

Ailleurs il se sert de lui pour personnifier Alexandre :

Quoi ? cet écervelé qui mit le monde en cendre,
Ce fougueux l'Angely qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré ?

Valet d'écurie, à la suite du prince de Condé dans ses campagnes de Flandre, il se fit remarquer par son cynisme bouffon et spirituel. Le prince en fit cadeau au roi, comme d'une curiosité de grand prix. L'Angely, une fois en cour, se fit payer fort cher son esprit. On le craignait autant qu'on le recherchait pour ses bonnes plaisanteries, souvent trop caustiques. Il rançonnait les uns pour les amuser, et les autres pour ne pas les déchirer de sarcasmes et de quolibets. Les cadeaux et les écus pleuvant sur lui, il amassa une somme d'argent énorme pour le temps; ce qui le fit reconnaître par sa famille, qui, noble mais pauvre, l'avait renié jusque-là. [*Enc. des g. du m.*]

Bernard de la Monnoie. — *Menagiana*, I, p. 18 (1715).

*__ANGELY__ (*Louis*), poëte dramatique allemand, né à Berlin entre 1770 et 1780, mort en 1835. Il descendait d'une famille française qui, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, s'était établie à Berlin. Il débuta d'abord comme acteur aux théâtres de Riga et de Saint-Pétersbourg, et devint ensuite régisseur du théâtre de Berlin appelé *Koenigsstaedter-Theater*. Il écrivit pour ce théâtre un grand nombre de vaudevilles et de comédies, qui rendirent son nom célèbre dans toute l'Allemagne. Parmi ses principales pièces on remarque : *Die Sieben Madchen in Uniform* (les Sept filles en uniforme) et *Das Fest der Handwerker* (la Fête des artisans), qui obtinrent un succès immense. Il traduisit en allemand un nombre prodigieux de comédies et vaudevilles français; le recueil de ses ouvrages dramatiques parut sous le titre : *Vaudevilles und Lustspiele, theils Originale, theils Uebertragungen und Bearbeitungen, zunächst für das Koenigsstaedter-Theater*; Berlin, 1828-1834 ; 3 vol. in-8°.

Neuer Nekrolog der Deutschen, année 1835, p. 1067.

ANGENNES (maison D'). Noble famille française qui tire son nom de la terre d'Angennes, dans le Perche; elle remonte au quatorzième siècle; mais on ne peut en suivre la filiation que depuis *Robert* d'Angennes, seigneur de Rambouillet et de Marolles. Robert eut trois fils :

Hugues, l'aîné, fut échanson du duc de Touraine, et laissa un fils qui fut tué à Azincourt. La postérité fut continuée par le troisième fils de Robert, *Regnault*, seigneur de Rambouillet et de la Loupe. Il se distingua sous le règne de Charles VI, dont il fut premier écuyer tranchant, puis chambellan. Ce prince l'employa dans quelques affaires importantes, et lui fit faire plusieurs voyages en Flandre et en Allemagne. En 1392, il était garde et capitaine du Louvre. Il eut, en cette qualité, à soutenir plusieurs luttes contre les Parisiens soulevés en 1413.

Jean, fils du précédent, surnommé *Sapin*, fut panetier, puis chambellan du roi, et enfin gouverneur du Dauphiné en 1410. En 1417, il défendit, pendant dix mois, Cherbourg contre les Anglais. *Jean II*, son fils, fut écuyer d'honneur de Charles VII, se distingua dans les guerres contre les Anglais, surtout en prenant d'assaut la ville de Mantes.

Jacques, petit-fils du précédent, seigneur de Rambouillet, de la Villeneuve, de Maintenon, de Meslai, de la Moutonnière, du tiers d'Angeville, de Poigny, de Montlouet, du Fargis, etc., fut l'un des favoris de François Ier, capitaine des gardes du corps de ce roi, et de ses successeurs Henri II, François II et Charles IX, lieutenant général de leurs armées et gouverneur de Metz; il fut envoyé, en 1561, par le roi auprès des princes protestants d'Allemagne, et mourut en 1562. Il eut neuf fils.

Charles, cardinal de Rambouillet, du titre de Sainte-Euphémie, fut d'abord évêque du Mans, et pendant son épiscopat les huguenots prirent le Mans et dévastèrent Saint-Julien; il se trouva au concile de Trente, fut ambassadeur de France auprès de Grégoire XIII, et mourut en 1587.

Nicolas d'Angennes, seigneur de Rambouillet, de la Villeneuve et de la Moutonnière, envoyé en 1566 en Angleterre, comme ambassadeur, par Charles IX, pour donner le collier de son ordre au duc de Norfolk et au comte de Leicester, fut chambellan de Henri III, gouverneur de Metz en 1582; contribua en 1589, à Blois, à réunir Henri III avec Henri de Navarre, et mourut vers 1611. Il était fort savant et très-habile dans les affaires politiques.

Claude, né à Rambouillet en 1534, mort le 15 mars 1601. Évêque de Noyon et pair de France, puis évêque du Mans, il avait étudié la philosophie à Paris, et le droit à Bourges et à Padoue. Il avait été, en 1568, envoyé en ambassade auprès de Cosme de Médicis. En 1585, il assista à l'assemblée du clergé à Paris, où il défendit les libertés de l'Église gallicane avec éloquence. Henri III le choisit pour aller annoncer à Sixte V la mort du duc de Guise et du cardinal de Lorraine. On a de lui : *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8° ; — *Lettre de l'évêque du Mans, avec la réponse faite par un docteur en théologie, en laquelle est répondu à ces deux doutes : Si on peut suivre en sûreté de conscience le parti du roi de Navarre et le reconnaître pour roi, et si l'acte de frère Jacques Clément doit être approuvé en conscience, et s'il est louable ou non;* Paris, 1589, in-8° ; — *Avis de Rome, tirés des lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois*, 1589, in-8°.

Louis, marquis de Maintenon, baron de Meslai, seigneur de la Moutonnière, fut ambassadeur extraordinaire en Espagne; il eut pour fils *Charles* d'Angennes, marquis de Maintenon, père de *Charles-François*, gouverneur de Marie-Galante de 1679 à 1686; ce fut lui qui vendit le marquisat de Maintenon à Françoise d'Aubigné, depuis madame de Maintenon.

François, septième fils de Jacques, seigneur de Rambouillet, favori de Catherine de Médicis, fut ambassadeur en Suisse. *Jean*, autre frère du précédent, seigneur de Poigny et de Boisoreau, fut envoyé successivement, par Henri III, auprès du roi de Navarre, du duc de Savoie, et en Allemagne. Son fils, *Jacques* d'Angennes, seigneur de Poigny et de Boisoreau, fut ambassadeur en Angleterre en 1634.

Charles, comte d'Angennes, arrière-petit-fils du précédent, blessé à la bataille d'Oudenarde et tué à celle de Malplaquet. *Philippe*, neuvième fils de Jacques, gentilhomme de la chambre de Henri III, gouverneur du Maine, tué au service de Henri IV pendant le siége de Laval, en 1590. Son fils, *Charles* d'Angennes, seigneur du Fargis, fut ambassadeur en Espagne de 1620 à 1624 : ce fut lui qui signa avec l'Espagne le traité de Monçon. Son fils, *Charles* d'Angennes, comte de la Rochepot, fut tué à l'attaque des lignes d'Arras en 1640, et mourut sans postérité.

Moréri, *Dictionnaire* en dix vol. in-fol. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **ANGERMANN** (*David*), habile peintre de miniatures, né à Eger (Bohême) en 1763. Il vivait encore à Berlin en 1810, et fut le disciple d'A. Graff.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **ANGERMAYR** (*Christophe*), sculpteur bavarois, né à Weilheim vers la fin du seizième siècle, mort en 1653. Il fut élève de Jean Degler, et s'établit à Munich en 1613, où il fut nommé peintre de la cour, avec un traitement de 400 florins. De 1618 à 1624 il fit pour l'électeur Maximilien Ier une très-belle collection de gravures en ivoire.

F.-J. Strreber, *Geschichte des Königlichen Müns-Kabinets zu München*, 1806. — Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon.*

* **ANGERMEYER** (*Albert*) ou *Jean-Albert*, peintre bohémien, né à Biling en 1674, mort à Prague en 1740. Il était élève de R. Byss, et peignait des insectes et des fleurs. Ses planches, faites sur bois, étain ou cuivre, sont très-estimées.

Dlabacz, *Allgemeines Künstler-Lexicon für Böhmen.*

ANGHIERA (*Pietro Martire* D'), plus c[illegible] sous les noms latins de *Petrus Martyr*, célèbre

historien né en 1455 à Arona, sur le lac Majeur, mort à Grenade en 1526. Il vint à Rome en 1477 ou 1478, fut protégé par le cardinal Ascanio Sforza et par l'archevêque de Milan, et se lia avec Pomponio Leti et d'autres littérateurs du temps. Dix ans cependant se passèrent sans qu'il obtînt une position digne de son mérite. Il se décida alors à accepter les propositions de Lopez Mendoza, ambassadeur d'Espagne près d'Innocent VIII, et partit avec lui en 1488 pour la cour de Ferdinand et d'Isabelle. Il prit du service dans l'armée qui marchait contre les Maures de Grenade, mais on ne sait rien de ses actions militaires. En 1494 il entra dans les ordres, et fut chargé de l'instruction des pages royaux. Il remplit pendant neuf ans ces fonctions, qui lui permettaient, comme il le dit lui-même dans une lettre à l'archevêque de Grenade, d'acquérir une plus grande connaissance des hommes et des affaires. Au mois d'août 1501, il fut chargé d'une mission confidentielle pour le gouvernement vénitien, avec ordre d'aller au Caire pour gagner le sultan d'Égypte à la politique de l'Espagne ; cette ambassade ne produisit pas de résultats. Dans le récit de son ambassade, dédié à Léon X, il a fait une fidèle peinture de l'état de l'Égypte à cette époque. En récompense de ses services, Anghiera obtint du pape le titre de protonotaire apostolique, et fut élu en 1505 prieur de la cathédrale de Grenade. On a de lui : *Opus Epistolarum Petri Martyris Angierii, Mediolanensis* ; Alcala, 1530, in-fol. ; Amsterdam (Elzevir), 1670, in-fol. ; cette correspondance, qui s'étend depuis 1488, jusqu'en mai 1565, contient beaucoup d'anecdotes curieuses sur la cour d'Espagne pendant le siége de Grenade ; sur les découvertes de Christophe Colomb, sur le règne de Jeanne la folle, etc. ; — *De rebus oceanicis et orbe nova decades*, c'est une histoire en dix livres des découvertes faites en Amérique depuis le premier voyage de Colomb jusqu'en 1525, les trois premières décades furent publiées en 1516 avec une dédicace à Charles-Quint. Ginguené (*Biographie universelle*) prétend que les *Décades* furent publiées pour la première fois à Paris, 1536, in-fol ; c'est une erreur : il existe une édition d'Alcala, 1530, in-fol., qui n'est elle-même qu'une réimpression d'une édition publiée du vivant de l'auteur. Une des meilleures éditions est celle de Paris, 1587, petit in-8°, par Hackluyt ; — *Legationis Babylonicæ Libri tres*, ouvrages imprimés avec les *Decades* ; c'est le récit de son ambassade au Caire, qu'Anghiera appelle, comme presque tous ses contemporains, *Babylone* (1). Quant au livre de *Insulis nuper inventis*, attribué à Anghiera, c'est une mauvaise copie de sa quatrième décade.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplement d'Adelung.

ANGIER (*Paul*), poëte français, natif de Carentan en Normandie, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il n'est connu que par une pièce médiocre, intitulée *l'Expérience de M. Paul Angier, Carentenois, contenant une briefve défense en la personne de l'honneste Amant, pour l'Amye de Court, contre la Contre'Amye* ; Paris, 1545, in-16. C'est une défense de *Amye de Court*, poëme du sieur de la Borderie, contre la *Contr'Amye* de Charles Fontaine. Elle lui attira l'épithète de *Le dernier des novices rimeurs*.

La Croix du Maine, et Duverdier, édit. de Rigoley de Juvigny. — Goujet, *Bibl. franç.*, XI.

***ANGIERS** (*Paul*), graveur anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était élève de John Quinney. On a de lui des gravures de paysage assez médiocres.

Heinecken, *Dictionnaire des artistes*, etc. — Strutt, *Dictionary of Engravers*.

ANGILBERT, ministre de Charlemagne et poëte, mort le 18 février 814. Il fut surnommé l'*Homère* de son temps. Comme Charlemagne, il étudia sous le savant Alcuin, et obtint ensuite toute la confiance du prince, qui lui fit épouser sa fille Berthe, le nomma primicier du palais de Pepin, couronné roi d'Italie, et, à son retour, lui donna le gouvernement de la partie maritime de la France d'alors, c'est-à-dire tout le pays compris entre l'Escaut et la Seine ; enfin, il le fit son secrétaire et son ministre. Ces honneurs accumulés éblouirent si peu Angilbert, que, du consentement de Berthe, qui lui avait donné deux fils, dont l'un fut l'historien Nithard, il se retira en 790 au monastère de Centule ou de Saint-Riquier. Devenu abbé de ce monastère en 794, il le fit rebâtir à l'aide des libéralités du roi Charles, y fit construire trois grandes églises, et s'appliqua à y faire régner une sévère discipline. Toutefois, il sortit encore de cette retraite, mais seulement sur l'appel de Charles, et lorsque celui-ci avait besoin de ses services. C'est ainsi qu'il fut successivement chargé de conduire à Rome Félix, évêque d'Urgel, convaincu d'hérésie ; de porter au pape Adrien les actes du concile de Francfort et les livres Carolins ; enfin, d'aller féliciter Léon III à l'occasion de son exaltation. En 800, Angilbert assista au couronnement de Charles à Rome ; et, en 814, il signa le testament de l'empereur, qu'il suivit vingt jours après dans la tombe.

Comme écrivain, Angilbert marque également dans l'histoire de son siècle. Alcuin, avec lequel il était lié, lui adressa plusieurs lettres ; et ce fut à la prière d'Angilbert qu'il retoucha la *Vie de Saint-Riquier*. L'évêque d'Orléans, Théodulphe, dédia au ministre de Charlemagne un de ses poëmes, dirigé contre un poete admis à la table d'Angilbert, mais qui la déshonorait, au dire de l'évêque, par ses mauvais vers. On suppose que ce poëte était Clément, Irlandais, appelé en France par Charlemagne pour l'aider à répandre l'instruction.

On a d'Angilbert un *poëme* en soixante-huit

(1) [illegible] le Caire, une ancienne [illegible] appelée Babylone.

Orient, et s'il n'avait lui-même écrit le journal de ce voyage, aujourd'hui conservé dans un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale. Son père Oger V lui avait laissé, comme à l'aîné de ses enfants, le fief héréditaire et le titre d'avoué de l'église de Térouenne. Il partit de son château d'Anglure, à quatre lieues de Sézanne en Brie, le 16 juillet 1395, avec la résolution de gagner toutes les indulgences attachées au pèlerinage de la terre sainte; « et, » dit-il en finissant, « le jeudi « vingt-deuxiesme jour de juin 1396, nous refeus- « mes disner à Angleure. » Ainsi le voyage dura un peu plus de onze mois. La caravane se composait de plusieurs gentilshommes, entre autres de Pierre de Nebrelines, qui fut gravement blessé par des pirates en traversant le Nil, et de Simon de Salebruck, qui mourut, au retour, dans l'île de Chypre. « Il est, dit Oger d'Anglure, mis en terre « en l'église de Saint-François aux cordeliers de « Nicosie, bien honnestement; et y a une tombe « bien faicte et bien escripte dessus luy, et ses ar- « mes sont painctes ou mises dessus luy et sa ba- « nière en une lance, avec sa cotte d'armes. » Ils arrivèrent à Pavie le 31 juillet; pour le temps, c'était voyager assez rapidement. Quoiqu'ils eussent vendu leurs chevaux, ils louèrent sur le Pô une barque qui les conduisit à Venise le 9 août. Plusieurs fois, dans la traversée, on leur avait demandé leurs lettres de past et leurs *bulletes*. Par ce dernier mot, on doit entendre des sachets, alors recommandés comme préservatifs de maladies épidémiques. « Qui ne les a, dit-il, et lettre « de past, il luy faut payer la gabelle par tout. » On voit que, dès ce temps, le système productif des passeports était parfaitement organisé.

L'auteur a soin de décrire tous les lieux et corps saints de la ville de Venise; pour le reste, il s'en préoccupe assez peu. Cependant il nous avertit que le 13 août il se rendit avec ses compagnons à Prada, dans l'espoir d'assister à un combat
lier entre messires Boucicaut et Galeas de
ie; mais les combattants posèrent les
la prière du monsieur de Padoue. Ce
. dont nos historiens parlent fort peu,
le frère aîné du second maréchal de
Quoi qu'il en soit, nos pèlerins, partis
30 août, entrèrent à Beirout en Syrie
. Ils visitèrent avec le plus grand
ons ée par les plus touchants
chrétienne; nous avons
tombeau d'Absalon en de-
a ville sainte, et qu'avec
il laisse les tom-
s l'enceinte de
les deux églises de
e. « Et venant de
e, il y a, dit-il,
y a deux grosses
re une cha-
-Dame,
es de Da-
petite
« chapelette en laquelle David fit le psaultier. »

Vers Gaza, ils virent une grosse pierre reconnue pour être la femme de Loth. « Elle estoit, « dit-il, assez près de Gaza, à la senestre main, « en montant une montagne. Et est icelle pierre « assez semblant avoir esté ainsi muée. » Cela pouvait bien être un faux *semblant*. Comme Jacques de Vitry, il remarque près du couvent de Saint-Jean, entre la mer Morte et Jéricho, « une « ville champestre en laquelle et environ il crois- « soit moult de sucre, » c'est-à-dire de cannes à sucre. Partis de Jérusalem le 13 octobre, nos pèlerins prirent la route de Sainte-Catherine du mont Sinaï, où ils arrivèrent après vingt-trois jours de marche constante. Ils y restèrent jusqu'au 10 novembre, et entrèrent le 22 dans la capitale de l'Égypte. Le journal donne une description intéressante du Caire. « On y trouve, dit-il, « bien soixante mille *cabarets*. Ce sont lieus et « *estaus* où les viandes cuites sont vendues. » D'après l'explication, on doit croire que ce mot n'était pas encore usité en Europe, ou du moins en France. L'aspect des Pyramides les frappa d'une admiration que le sire d'Anglure n'a pas mal rendue : il les nomme les greniers de Pharaon, et n'est pas en peine d'en indiquer l'ancienne destination qu'il rattache à l'histoire de Joseph. « Ils « sont, dit-il, ainsi comme à la façon d'un fin dia- « mant; c'est à savoir très-larges dessous, et très- « aigus par dessus... Et véismes sur l'un d'iceulx « greniers, ainsi comme au milieu en montant, « certains ouvriers massons qui, à force, des- « muroient les grosses pierres taillées qui font la « couverture desdits greniers, et les laissoient de- « valler à val. D'icelles pierres sont faits la plus « grant partie des beaux ouvrages que l'on voit au « Caire et à Babylone, et que l'on y fist de long « temps. »

De là ils allèrent visiter les anciennes cellules des pères du desert, et se mirent en mer pour retourner en Europe le 21 décembre. Ce fut après avoir essuyé une horrible tempête qu'ils arrivèrent en Chypre. Le roi de l'île les reçut avec honneur. « C'estoit, au rapport d'Anglure, un fort « bel homme, parlant aisément françois, grand « amateur de chasse. » La reine, à laquelle ils furent présentes, était « moult honorablement pa- « rée, et avoit un moult noble et riche chapel d'or, « de pierres et de perles sur son chef. Ses quatre « fils estoient moult gracieusement atournés : « les cinq filles estoient bien ordonnées, et avoient « chacune un chapel d'or de pierres et de perles « sur leurs testes. » On doit remarquer ici que les historiens ne donnent au roi Jacques Ier, dont il s'agit, que deux filles encore vivantes à l'époque du voyage de nos pèlerins. En revenant par Venise et Milan, le seigneur d'Anglure remarque « la belle et grosse église que l'on faisoit « dans cette deuxième ville. » C'était la merveilleuse cathédrale, dont les premiers fondements avaient été jetés dix années auparavant. Enfin il rentra en France, à compter de Lausanne, par

couragements qui étaient en son pouvoir. Mais, en cela, il ne consultait pas toujours les principes sévères d'économie qui doivent diriger ceux qui ont en main les deniers de l'État : aussi fut-il accusé par Charles Lameth, le 7 novembre 1790, d'avoir multiplié les dépenses et présenté un compte de vingt millions, fort exagéré; et, le 15 juin 1791, un décret, rendu sur le rapport de Camus, ordonna la saisie de ses biens. Forcé de quitter la France, il se rendit en Russie, puis il revint en Allemagne, où il mourut dans un couvent de moines. Il avait formé à ses frais un magnifique cabinet de minéralogie, qu'il céda, en 1780, au muséum d'histoire naturelle.

Biographie des Contemporains. — Marmontel, *Mémoires.*

ANGIVILLER (*E.-J. de Laborde*, comtesse D'), née en 1735, morte le 14 mars 1808. Sa maison fut le rendez-vous des savants et des littérateurs les plus distingués de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Madame Angiviller, par son esprit, ses grâces et sa charité, fut de son temps ce que Mme Récamier a été pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

Biographie universelle.

ANGLADA (*Joseph*), médecin français, né à Perpignan le 17 octobre 1775, mort le 19 décembre 1833. Il étudia à Montpellier et à Paris, et occupa pendant environ douze ans la chaire de thérapeutique et de matière médicale à la faculté de Montpellier. Il a publié . *Dissertation sur les connaissances et les qualités nécessaires au médecin*; Montpellier, 1797, in-4°; — *Mémoires pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*; Paris, I, 1827; II, 1828, in-8°; — *Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Traité de toxicologie générale, envisagée dans ses rapports avec la physique, la pathologie, la thérapeutique et la médecine légale*; Paris, 1835, in-8°, ouvrage posthume, publié par le fils de l'auteur.

Revue médicale, 1834. — *Archives générales de médecine*, vol. XV.

ANGLE (*Jér.-Ch.* DE L'). *Voy.* FLEURIAU.

ANGLEBERME (*Jean-Pyrrhus* D'), jurisconsulte français, né à Orléans vers 1470, mort en 1521. Il eut d'abord pour maître Érasme, étudia ensuite la jurisprudence, et devint professeur de droit à l'université d'Orléans. Un de ses élèves, Charles Dumoulin, avoue « qu'il doit le bon sens qu'on trouve dans ses livres à d'Angleberme, qu'il appelle *jurisconsultissimus et utriusque linguæ peritissimus.* » Nommé par François Ier conseiller au conseil souverain de Milan, d'Angleberme ne jouit pas longtemps de cette fonction importante. « Voulant se guérir, dit l'abbé Pataud (dans la *Biographie univ.*) d'une blessure que lui avait causée l'explosion d'un magasin à poudre, d'Angleberme prit sans discernement une drogue qui lui brûla les entrailles. Alciat, vivement touché de sa perte, fit graver sur son tombeau huit vers qui ne donnent pas une grande idée du talent poétique de l'auteur. »

Voici, d'après l'abbé Pataud (qui avait à sa disposition des papiers de famille), la liste des œuvres d'Angleberme, omis par Moréri et d'autres lexicographes : *Institutio boni magistratus*; Orléans, 1500, in-4°; Paris, 1519; — *Vie de saint Euverte*, et *Éloge de saint Aignan*, évêque d'Orléans; — *Panégyrique de la ville d'Orleans*, prononcé en 1514; — *Militia regum Francorum pro re christiana, sive opusculum de rebus fortiter a Francis gestis pro fide christiana*; Paris, 1518; — Fragments des déclamations d'Apulée, sous le titre d'*Apulei Floridorum libri quatuor*; Paris, 1518, in-4°; — *Tres posteriores libri codicis Justiniani et de Romanis magistratibus libri tres*, in-4°, 1518, dédié au chancelier Duprat; — *Commentarius in Aurelianas Consuetudines.* — *Dissertation sur la loi salique*, imprimée séparément en 1613. — Plusieurs traités sur des questions de droit. — Diverses exhortations à ses élèves pour maintenir en eux l'amour de l'étude.

Pasquier, *les Recherches sur la France.* — Lelong, *Bibliothèque de la France* (édit. Fontette). — Dumoulin, *Annotationes ad jus canonicum.* — Ziliettus, *Tractatus tractatuum.*

ANGLÈS (*Charles-Grégoire*), magistrat français, né le 4 septembre 1736 à Veynes en Dauphiné, mort le 5 juin 1823. Conseiller du parlement, émigré pendant la révolution, député et premier président de la cour royale de Grenoble, il se montra fort opposé aux principes révolutionnaires, et prit beaucoup de part au lois répressives de la presse. — Son fils, le comte *Jules Anglès*, né à Grenoble en 1778, mort le 16 janvier 1828, ministre de la police générale sous Napoléon, fut préfet de police de Paris sous Louis XVIII, au moment de l'assassinat du duc de Berry.

Biographie des Contemporains

ANGLIVIEL. *Voy.* BEAUMELLE (LA).

ANGLURE (*Saladin* ou *Oger* D'), natif d'Anglure près de Séranne en Brie, fit, en 1190, partie de la croisade sous les ordres de Philippe-Auguste. Il fut fait prisonnier par le soudan Saladin, qui le relâcha, sur la promesse de revenir pour lui apporter sa rançon. D'Anglure n'ayant pu trouver en France la somme exigée, retourna en Palestine, et se reconstitua prisonnier. Touché de ce trait sublime, Saladin le renvoya sans rançon, en demandant seulement qu'Anglure et ses descendants portassent désormais le nom de *Saladin.*

Michaud, *Hist. des Croisades.*

***ANGLURE** (*Oger* D'), voyageur français, né vers le milieu du quatorzième siècle et mort après 1396. Ce gentilhomme champenois ne sortirait pas maintenant de la poudre des tableaux généalogiques, s'il n'avait fait un pieux voyage en

Orient, et s'il n'avait lui-même écrit le journal de ce voyage, aujourd'hui conservé dans un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale. Son père Oger V lui avait laissé, comme à l'aîné de ses enfants, le fief héréditaire et le titre d'avoué de l'église de Térouenne. Il partit de son château d'Anglure, à quatre lieues de Sézanne en Brie, le 16 juillet 1395, avec la résolution de gagner toutes les indulgences attachées au pèlerinage de la terre sainte; « et, » dit-il en finissant, « le jeudi « vingt-deuxiesme jour de juin 1396, nous refeus- « mes disner à Angleure. » Ainsi le voyage dura un peu plus de onze mois. La caravane se composait de plusieurs gentilshommes, entre autres de Pierre de Nebrelines, qui fut gravement blessé par des pirates en traversant le Nil, et de Simon de Salebruck, qui mourut, au retour, dans l'île de Chypre. « Il est, dit Oger d'Anglure, mis en terre « en l'église de Saint-François aux cordeliers de « Nicosie, bien honnestement; et y a une tombe « bien faicte et bien escripte dessus luy, et ses ar- « mes sont painctes ou mises dessus luy et sa ba- « nière en une lance, avec sa cotte d'armes. » Ils arrivèrent à Pavie le 31 juillet; pour le temps, c'était voyager assez rapidement. Quoiqu'ils eussent vendu leurs chevaux, ils louèrent sur le Pô une barque qui les conduisit à Venise le 9 août. Plusieurs fois, dans la traversée, on leur avait demandé leurs lettres de past et leurs *bulletes*. Par ce dernier mot, on doit entendre des sachets, alors recommandés comme préservatifs de maladies épidémiques. « Qui ne les a, dit-il, et lettre « de past, il luy faut payer la gabelle par tout. » On voit que, dès ce temps, le système productif des passeports était parfaitement organisé.

L'auteur a soin de décrire tous les lieux et corps saints de la ville de Venise; pour le reste, il s'en préoccupe assez peu. Cependant il nous avertit que le 13 août il se rendit avec ses compagnons à Prada, dans l'espoir d'assister à un combat singulier entre messires Boucicaut et Galéas de Mantoue; mais les combattants posèrent les armes, à la prière du monsieur de Padoue. Ce Boucicaut, dont nos historiens parlent fort peu, devait être le frère aîné du second maréchal de Boucicaut. Quoi qu'il en soit, nos pèlerins, partis de Venise le 30 août, entrèrent à Beirout en Syrie le 24 septembre. Ils visitèrent avec le plus grand soin cette terre, consacrée par les plus touchants souvenirs de la religion chrétienne; nous avons remarqué qu'il place le tombeau d'Absalon en dehors des murailles de la ville sainte, et qu'avec tous les auteurs du moyen âge il laisse les tombeaux de David et de Salomon dans l'enceinte de la montagne de Sion, entre les deux églises de Saint Sauveur et de Notre-Dame. « Et venant de « la première à la seconde église, il y a, dit-il, « une grande place en laquelle il y a deux grosses « pierres, et près de la première est une cha- « pelle attenant à ladite église de Notre-Dame, « en laquelle chapelle sont les sépulcres de Da- « vid et de Salomon. Et dedans est une petite « chapelette en laquelle David fit le psaultier. »

Vers Gaza, ils virent une grosse pierre reconnue pour être la femme de Loth. « Elle estoit, « dit-il, assez près de Gaza, à la senestre main, « en montant une montagne. Et est icelle pierre « assez semblant avoir esté ainsi muée. » Cela pouvait bien être un faux *semblant*. Comme Jacques de Vitry, il remarque près du couvent de Saint-Jean, entre la mer Morte et Jéricho, « une « ville champestre en laquelle et environ il crois- « soit moult de sucre, » c'est-à-dire de cannes à sucre. Partis de Jérusalem le 13 octobre, nos pèlerins prirent la route de Sainte-Catherine du mont Sinaï, où ils arrivèrent après vingt-trois jours de marche constante. Ils y restèrent jusqu'au 10 novembre, et entrèrent le 22 dans la capitale de l'Égypte. Le journal donne une description intéressante du Caire. « On y trouve, dit-il, « bien soixante mille *cabarets*. Ce sont lieus et « *estaus* où les viandes cuites sont vendues. » D'après l'explication, on doit croire que ce mot n'était pas encore usité en Europe, ou du moins en France. L'aspect des Pyramides les frappa d'une admiration que le sire d'Anglure n'a pas mal rendue : il les nomme les greniers de Pharaon, et n'est pas en peine d'en indiquer l'ancienne destination qu'il rattache à l'histoire de Joseph. « Ils « sont, dit-il, ainsi comme à la façon d'un fin dia- « mant; c'est à savoir très-larges dessous, et très- « aigus par dessus... Et véismes sur l'un d'iceulx « greniers, ainsi comme au milieu en montant, « certains ouvriers massons qui, à force, des- « muroient les grosses pierres taillées qui font la « couverture desdits greniers, et les laissoient de- « valler à val. D'icelles pierres sont faits la plus « grant partie des beaux ouvrages que l'on voit au « Caire et à Babylone, et que l'on y fist de long « temps. »

De là ils allèrent visiter les anciennes cellules des pères du désert, et se mirent en mer pour retourner en Europe le 21 décembre. Ce fut après avoir essuyé une horrible tempête qu'ils arrivèrent en Chypre. Le roi de l'île les reçut avec honneur. « C'estoit, au rapport d'Anglure, un fort « bel homme, parlant aisément françois, grand « amateur de chasse. » La reine, à laquelle ils furent présentés, était « moult honorablement pa- « rée, et avoit un moult noble et riche chapel d'or, « de pierres et de perles sur son chef. Ses quatre « fils estoient moult gracieusement atournés : « les cinq filles estoient bien ordonnées, et avoient « chacune un chapel d'or de pierres et de perles « sur leurs testes. » On doit remarquer ici que les historiens ne donnent au roi Jacques Ier, dont il s'agit, que deux filles encore vivantes à l'époque du voyage de nos pèlerins. En revenant par Venise et Milan, le seigneur d'Anglure remarque « la belle et grosse église que l'on faisoit « dans cette deuxième ville. » C'était la merveilleuse cathédrale, dont les premiers fondements avaient été jetés dix années auparavant. Enfin il rentra en France, à compter de Lausanne, par

Vaux, Salins, Fontenay, Saint-Jean-de-Losne, Dijon, Sainte-Seine, Chanceaux, Châtillon-sur-Seine, Gié, Troyes, Méry-sur-Seine, et enfin Anglure. — Le journal de ce voyage, conservé dans un manuscrit contemporain de l'auteur, fut imprimé à Troyes, 1621, in-8°. Il porte avec lui son genre d'intérêt, par les comparaisons qu'il nous permet d'en faire avec les relations plus modernes de la même traversée. PAULIN PARIS.

Bibliothèque nationale, manuscrit n° 5?1, supplément français.

ANGLUS (*Thomas*), prêtre catholique anglais, du dix-septième siècle, se déguisa sous les noms de *Candidus, Albius, Bianchi* et *Richworth*. Son vrai nom paraît avoir été *White* (Blanc). Il résida longtemps en Portugal et en France, et fut principal d'un collége à Lisbonne et sous-principal de celui de Douai. Il se livra au mysticisme, et composa plusieurs écrits sur la prédestination, le libre arbitre et la grâce; écrits que Baillet compare, pour leur obscurité, aux anciens oracles. « Ou les savants m'entendent, « répliqua Anglus, ou ils ne m'entendent pas. « S'ils m'entendent, et qu'ils trouvent que je me « trompe, il leur est aisé de me réfuter; s'ils ne « m'entendent point, ils ont tort de s'élever con- « tre ma doctrine. » La plupart des écrits d'Anglus furent, en 1658, mis à l'Index, et on condamna vingt-deux propositions extraites de ses *Institutiones peripateticæ*. Descartes parle de lui sous le nom de *M. Vitus*. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Institutiones peripateticæ*; — 2° *Appendix theologica de origine mundi*; — 3° *Tabulæ suffragiales de terminandis fidei litibus ab Ecclesia catholica fixæ*; — 4° *Tessera romanæ evulgatio*; — 5° *Statera morum*; — 6° *De medio animarum statu*, etc.

Biographia britannica. — *Biographie universelle*.

***ANGO** (*Pierre*), jésuite français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il professa les mathématiques à Caen. On a de lui quelques ouvrages de physique : *l'Optique, divisée en trois livres, où l'on démontre : 1° la propagation et les proprietez de la lumière; 2° la vision; 3° la figure et la disposition des verres qui servent à la perfectionner*; Paris, 1682, in-12; — *Pratique générale des fortifications, pour les tracer sur le papier et sur le terrein sans avoir égard à aucune méthode particulière*; Moulins, 1679, in-8°. Dans le privilége annexé à cet ouvrage, il est fait mention de deux autres ouvrages écrits par Ango : *Du mouvement d'ondulation*, et *De la dioptrique*. Adelung lui en attribue encore un autre : *Homo a vermibus*; Caen, in-4°. Mais il s'agit ici d'une thèse médicale imprimée en 1711, dont l'auteur, professeur à la faculté de médecine de Caen, n'avait rien de commun avec Ango.

Adelung, Supplem. à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jocher.

ANGO ou **ANGOT**, célèbre armateur dieppois, né dans cette ville à la fin du quinzième siècle, mort en 1551. Dieppe était à cette époque une des villes les plus commerçantes de France; d'audacieux aventuriers, sortis de son port, couraient toutes les mers et rivalisaient seuls avec les Espagnols et les Portugais, que plus d'une fois ils combattirent avec avantage. Angot, fort jeune encore, avait fait plusieurs voyages en Afrique et aux Indes. Son habileté, son courage, d'heureuses spéculations, lui valurent bientôt une fortune considérable qu'il employa magnifiquement. Mais ce qui le rend célèbre, c'est moins l'emploi fastueux qu'il fit de ses richesses, que l'audace qu'il montra en osant, avec ses seules ressources, faire la guerre à un État puissant alors par sa marine. Vers 1530, les Portugais ayant rencontré en mer quelques vaisseaux d'Angot qui revenaient des Indes, les pillèrent. A cette nouvelle, le bourgeois de Dieppe arme en guerre ses vaisseaux marchands, y fait monter huit cents hommes, et avec sa petite flottille pénètre dans le Tage et bloque le port de Lisbonne. Tous les vaisseaux qui entrèrent dans ce fleuve furent pris, et tout le pays qui borde les deux rives pillé. Le roi de Portugal, étonné de se trouver en guerre avec la France, fut contraint d'envoyer un ambassadeur à François Ier, qui le renvoya au bourgeois dieppois, lequel se fit payer une large indemnité. Par malheur Angot prêta de l'argent au roi; et quand il voulut rentrer dans ses fonds, pour prévenir une ruine que des spéculations manquées rendaient certaine, François Ier oublia qu'il avait été reçu chez le bourgeois normand avec plus de magnificence que n'en aurait pu montrer un prince; et l'argent n'ayant pas été restitué, Angot mourut dans la misère.

Le Bas, *Dictionn. encyclop. de la France*; Paris, F. Didot.

ANGOT (*Robert*), poëte français, né à Caen en 1581, mort vers le milieu du dix-septième siècle. A l'âge de vingt-deux ans il publia un recueil d'odes, de sonnets, d'épigrammes, etc., intitulé *le Prélude poétique*; Paris, Gilles Robinot, 1603, in-12. Suivant Goujet, on remarque entre Robert Angot et Vauquelin de la Fresnaye quelque conformité de tour d'esprit et d'érudition. On a aussi d'Angot : *les nouveaux Satyres et exercices gaillards de ce temps, en neuf satyres, auxquels est ajoutée l'Uranie et muse céleste*; Rouen, Michel Lallemant, 1637, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française*.

ANGOULÊME. *Voy.* AYMAR.

ANGOULÊME (comtes et ducs D'), ancienne maison noble de France. On cite, comme premier comte d'Angoulême, *Turpion* (839-863), dont le dernier descendant mâle fut *Adémar* ou *Aimar*, mort vers 1218. Sa fille Isabelle, veuve de Jean, roi d'Angleterre, épousa Hugues X, comte de Marche (mort en 1249), auquel elle apporta en dot le comté d'Angoulême. Après la mort de Hugues XIII (1303), les comtés d'Angoulême et de Marche furent réunis aux domaines

de la couronne par Philippe le Bel, roi de France.

Louis, duc d'Orléans (mort en 1407), second fils de Charles V, eut en apanage le comté d'Angoulême. Son petit-fils Charles (mort en 1496) eut de sa femme Louise de Savoie, François, comte d'Angoulême, qui monta en 1515 sur le trône de France sous le nom de François Ier, et érigea le comté d'Angoulême en duché, en le donnant à sa mère. Le titre de duc d'Angoulême fut porté depuis par Charles, troisième fils de François Ier, mort fort jeune, par Charles IX avant son avénement au trône, et par Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, mort en 1650 (*Voy.* cet article). Le fils de Charles de Valois, Louis-Emmanuel, mort en 1653, légua le duché d'Angoulême à sa fille Marie-Françoise, qui épousa le duc de Joyeuse, et mourut en 1696, sans héritiers. Charles X donna le titre de duc d'Angoulême à son fils aîné, Louis-Antoine (*voy.* cet article).

ANGOULÊME (*Charles de Valois*, duc D'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né le 28 avril 1573, mort le 24 septembre 1650. Frère utérin de la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, il fut d'abord destiné à entrer dans l'ordre de Malte, et nommé grand prieur; mais Catherine de Médicis lui ayant légué les comtés d'Auvergne et de Lauragais, il épousa la fille du connétable de Montmorency. Marguerite de Valois ayant fait casser par le parlement la donation de Catherine de Médicis, Louis XIII donna à Charles de Valois le duché d'Angoulême en 1619. Ce prince se distingua aux batailles d'Arques, d'Ivry et de Fontaine-Française. Condamné à une prison perpétuelle pour ses intrigues avec la marquise de Verneuil, il n'en sortit qu'en 1616, fut chargé l'année suivante de faire le siége de Soissons, et, en 1628, celui de la Rochelle. Il prit encore part aux guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandre, et mourut à soixante-dix-sept ans. Françoise de Nargonne, qu'il avait épousée en 1644, mourut âgée de quatre-vingt-douze ans en 1715, par conséquent cent quarante et un ans après le père de son mari, Charles IX. Des deux fils du duc d'Angoulême, l'aîné, Henri, devint fou. On a du duc d'Angoulême : 1° *Mémoires très-particuliers du duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et Henri IV;* 1662, in-12. Ces *Mémoires* forment le tome Ier des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France;* 1756, 4 vol. in-12; — 2° *les Harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestants de l'Allemagne, par le duc d'Angoulême;* 1620, in-8°; — 3° *La générale et fidèle relation de tout ce qui s'est passé en l'île de Ré, envoyée par le roy à la royne sa mère;* 1627, in-8°; — 4° une traduction française de la *Relation de l'origine et succès des chérifs, et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant, écrite en espagnol par Diejo de Torrès;* Paris, 1636, in-4°. Le traducteur n'a mis sur le frontispice que les initiales M. C. D. V. D. A.; réimprimée dans le troisième volume de la *Description générale de l'Afrique*, etc., par Marmol, 1667, 3 vol. in-4°.

Buchon, *Notice sur Charles de Valois.* — Anselme, *Histoire généalogique, etc., de la maison royale de France.* — De Thou, *Historia sui temporis.* — D'Aubigné, *Histoire universelle.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Sismondi, *Histoire des Français.*

ANGOULÊME (*Louis-Emmanuel de Valois*, duc D'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorency, né à Clermont en Auvergne en 1596, mort à Paris le 13 novembre 1653. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et devint, en 1612, évêque d'Agde. Plus tard, il changea d'état, suivit la carrière militaire, se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Louis XIII le nomma colonel général de la cavalerie, et gouverneur de Provence.

ANGOULÊME (le duc et la duchesse D'). — *Louis-Antoine de Bourbon*, duc d'Angoulême, et plus tard dauphin de France, fils du comte d'Artois, depuis roi sous le nom de Charles X, et de Marie-Thérèse de Savoie, princesse de Sardaigne, naquit à Versailles le 6 août 1775, et mourut à Göritz le 3 juin 1844. Il avait quatorze ans lorsque la révolution éclata. Le comte d'Artois, pressé de protester par son absence contre les concessions qu'il reprochait au roi son frère, émigra dès 1789; ses deux fils le suivirent à Turin, à la cour de leur grand-père, où pendant quelque temps ils s'appliquèrent aux sciences militaires. En 1792, le jeune duc reçut un commandement en Allemagne, mais sans se distinguer; et le mauvais succès de cette campagne le fit rentrer dans l'inaction, où il resta jusqu'en 1814. Dans l'intervalle, il ne se fit remarquer que par son fidèle attachement à son oncle, et, d'après ses traditions de famille, à son roi. Ayant passé quelque temps à Holyrood, près d'Édimbourg, où le comte d'Artois s'était retiré, il rejoignit Louis XVIII à Blackenbourg, et le suivit à Mittau. C'est au château ducal de cette ville de Courlande qu'il épousa en 1799 sa cousine, l'infortunée Orpheline du Temple, dont toute la vie n'a été qu'un tissu de malheurs.

Marie-Thérèse-Charlotte, fille de France, et qui reçut au berceau le titre de *Madame Royale*, naquit le 19 décembre 1778 à Versailles, du mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette d'Autriche, et mourut le 19 octobre 1851. Son éducation grave et religieuse fit germer en elle des principes sévères auxquels elle resta fidèle, et qui semblaient devoir la préparer aux terribles coups que le destin lui réservait. Elle n'avait pas quatorze ans lorsque la journée du 10 août brisa le trône de son père, et que la famille entière échangea les pompes de Versailles contre la prison du Temple. Ses parents n'en sortirent que pour monter à l'échafaud; et la jeune princesse eut à pleurer successivement son

père, sa mère, sa tante Élisabeth, et son frère. Enfin l'Autriche se souvint de la petite-fille de Marie-Thérèse : elle négocia en sa faveur, et, le 26 décembre 1795, fut effectué à Richen, près de Bâle, l'échange de la fille de Louis XVI contre les conventionnels Camus, Lamarque, Quinette et Bancal, et contre Beurnonville, ancien ministre de la guerre, que Dumouriez avait anciennement livrés à Clairfayt. Arrivée à Vienne, elle y resta plus de trois ans, vivant des revenus d'un legs que la duchesse de Saxe-Teschen, sa tante, lui avait fait, et épousa son cousin à Mittau le 10 juin 1799. Les nouveaux époux restèrent à Mittau jusqu'au commencement de 1801. Ils cherchèrent ensuite un asile à Varsovie. Le sort les ballottait : sacrifiés par la Prusse, ils retournèrent à Mittau en 1805, et dès l'année suivante l'empereur Alexandre les abandonna à son tour. L'Angleterre seule, jusqu'où le bras de Napoléon ne pouvait atteindre, leur promettait un refuge durable : Louis XVIII s'y rendit à la fin de 1806, et acheta, quelque temps après, le château d'Hartwell, où toute la famille se trouva bientôt réunie. Le duc et la duchesse d'Angoulême y vécurent dans une profonde retraite. Les revers des armées françaises et de leur illustre chef mirent fin à cette vie paisible et uniforme. Lorsque l'armée anglo-espagnole franchit les Pyrénées, le duc d'Angoulême, étant débarqué dans un port d'Espagne sur la Méditerranée, se joignit à elle, et adressa, le 11 février 1814, aux Français sa proclamation de Saint-Jean-de-Luz, où il disait : « J'arrive, je suis en France, dans cette France qui m'est si chère ; je viens briser vos fers ! » Ses paroles furent écoutées : une grande fermentation se manifesta dans tout le Midi ; les royalistes coururent au-devant de lui ; et le 12 mars le duc, appuyé par les baïonnettes ennemies, fit son entrée à Bordeaux, où Louis XVIII fut aussitôt reconnu et proclamé. Son langage fut conciliant, et il annonçait des intentions libérales. Après avoir parcouru les départements du Midi pour les rallier sous la bannière des lis et prévenir les malheurs que le fanatisme pouvait y produire, il alla rejoindre son père et le roi Louis XVIII à Paris le 27 mai 1814. Ce roi, rappelé de l'exil, avait fait son entrée dans la capitale quelques semaines auparavant ; il s'était plu à montrer aux Français à ses côtés celle qu'il nommait sa fille, son Antigone, et qui avait pris pour devise : *Union et oubli*.

Le duc et la duchesse d'Angoulême étaient à Bordeaux, ville considérée alors comme éminemment royaliste et très-favorable en effet à la cause des Bourbons, lorsque, le 9 mars, la nouvelle du débarquement de Napoléon leur fut transmise de Paris. Nommé l'année précédente colonel général des cuirassiers et des dragons, et grand-amiral de France, le duc reçut alors les pouvoirs extraordinaires d'un lieutenant général du royaume. Il forma aussitôt un gouvernement pour les provinces du Midi, réunit des troupes, et remporta sur la route de Lyon plusieurs avantages sur le parti bonapartiste. De son côté, la duchesse montra beaucoup de résolution, passa les troupes en revue, les visita dans leurs casernes, et cherchait à rallumer le feu mourant de l'amour des Bourbons. C'est à propos de cette conduite sans doute que Napoléon a dit d'elle qu'elle était « le seul homme de sa famille. » Mais ses efforts furent aussi infructueux que ceux de son mari. Celui-ci n'avait à opposer que son inexpérience à des généraux habiles ; d'ailleurs incertain sur les dispositions des habitants, et bientôt abandonné d'une grande partie de ses troupes, il ne put tenir la campagne, et se rendit prisonnier le 16 avril 1815. Un général le conduisit à Cette, où, par ordre de Napoléon, il recouvra la liberté en s'embarquant. Sa femme avait quitté la France quinze jours plus tôt. Le duc d'Angoulême alla à Madrid, où il reçut un accueil bienveillant : il s'occupait d'organiser un corps de troupes et de s'établir sur la frontière, lorsque la nouvelle de la seconde abdication de l'empereur rendit ces mesures inutiles. Il se hâta donc de retourner en France, et de profiter de l'enthousiasme que la cause royale excitait encore une fois dans le Midi, pour former des bataillons de volontaires et rétablir l'autorité du roi son oncle. A Paris il rejoignit la duchesse le 7 août, et le 15 il en partit avec elle pour retourner à Bordeaux, leur ville chérie, où il devait présider le collége électoral de la Gironde, convoqué pour le 23. Les élections répondirent à leurs vœux ; et après avoir visité Toulouse, ils revinrent à Paris, où, après quelques années de calme, de nouvelles épreuves les attendaient. Leur frère, le duc de Berry, fut assassiné en 1820. La guerre d'Espagne, quoique généralement mal vue en France, environna le duc d'Angoulême, auquel en fut confié le commandement, d'une certaine popularité militaire dont il n'avait pas joui jusqu'alors. Les combats que le généralissime eut à livrer étaient insignifiants ; mais on aimait à y voir le présage de triomphes nouveaux qui laveraient la honte des deux invasions ennemies. Secondé par des guerriers tels que le duc de Reggio, le maréchal Moncey, Molitor, le général Guilleminot, etc., le duc d'Angoulême remplit les intentions du roi, et rendit, le 1er octobre 1823, la liberté à Ferdinand VII, qu'il reçut à Puerto-Santa-Maria de Cadix. Il signala sa modération par l'ordonnance d'Andujar, que les violentes réactions du parti royaliste avaient rendue nécessaire ; mais il n'eut pas assez de fermeté pour en garantir l'exécution. Partout on lui désobéit : la régence royale de Madrid protesta ; les troupes de Navarre se déclarèrent contre dans une adresse, et nommèrent l'ordonnance un attentat, une usurpation. Telle fut la reconnaissance des Espagnols pour la conduite exemplaire et la discipline parfaite de l'armée placée sous les ordres du duc ; conduite qui a fait dire au ministre Canning que « jamais armée n'a occu-

sionné si peu de maux, et n'en a tant empêché. » Le duc d'Angoulême, vivement contrarié, quitta Madrid le 4 novembre, et le 22, par un ordre du jour daté de Oyarzoun, prit congé de sa brave armée.

A l'avénement de Charles X, le 16 septembre 1824, le duc d'Angoulême prit le titre antique de *Dauphin*. Quoiqu'il assistât souvent aux conseils des ministres et qu'il fût aussi question de lui confier même un portefeuille, il ne prit aux affaires qu'une part bien secondaire : le public en attribuait, à tort ou à raison, une plus importante à la Dauphine; aussi n'obtint-elle, dans les départements qu'elle parcourait de temps en temps, et surtout dans ceux de l'est, qu'un froid accueil, tandis que Charles X et le Dauphin se louaient beaucoup de la manière dont ils y étaient reçus. Les ordonnances du 25 juillet 1830 rouvrirent la route qui devait, pour la troisième fois, conduire la famille royale à la terre d'exil. Le Dauphin, après avoir durement reproché au maréchal duc de Raguse l'issue d'un combat auquel on ne lui permit pas d'assister, prit, le 29, le commandement des troupes repoussées de Paris et réunies au pont de Sèvres; mais il était trop tard pour rétablir les affaires. La Dauphine, absente depuis quelques semaines, accourut de Dijon, déguisée, et non sans courir des périls, et ne retrouva son époux qu'à Rambouillet, où la cour venait de se retirer. Là, le Dauphin signa, en date du 2 août, conjointement avec Charles X, l'abdication au trône et à tous ses droits en faveur de son neveu le duc de Bordeaux; mais cette mesure ne changea rien à la marche des événements, contraires à la branche aînée des Bourbons. Toute la famille royale fut obligée de quitter le territoire de la France. Partie de Rambouillet le 5 août au soir, elle n'arriva que le 16 à Cherbourg, lieu indiqué pour son embarquement. Ces retards ne purent sauver une cause désespérée : les princes durent la reconnaître telle par l'attitude des populations mornes, et parées des couleurs tricolores, dont ils traversaient le territoire. Ils débarquèrent en Angleterre le 23, et furent reçus comme des particuliers. L'opinion publique dans ce pays leur était contraire, Charles X demanda et obtint de pouvoir se fixer de nouveau à Édimbourg, au château de Holyrood. Le duc et la duchesse d'Angoulême y vécurent dans la retraite, sous le nom de comte et de comtesse de Marne, jusqu'au 9 septembre 1832, où cette dernière, dont la santé souffrait du climat de l'Écosse, partit pour le continent, accompagnée de la sœur du duc de Bordeaux. Elle arriva à Vienne le 6 octobre, et y resta jusqu'au 25, d'où elle partit pour aller rejoindre le comte de Ponthieu et celui de Marne à Prague. La famille royale se trouva ainsi quelque temps réunie au palais (Hradchin) de Prague; elle se transporta plus tard à Göritz, où s'éteignit Charles X en novembre 1836. Huit ans après, mourut le duc d'Angoulême, qui fut, sept ans après, suivi au tombeau par la duchesse, sa femme. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

ANGOULÊME (*Jacques* D'), sculpteur français, vivait à Rome vers le milieu du seizième siècle. Reims est sa ville natale; il fut nommé *d'Angoulême*, d'après la ville qu'il habita à son retour de Rome. Ses travaux étaient fort estimés, et on les a même comparés à ceux de Michel-Ange. On conserve encore, dans la bibliothèque du pape, trois grandes figures en cire exécutées par d'Angoulême; et l'on voyait, dans une grotte voisine de Meudon, une belle statue de l'Automne, également sortie du ciseau de ce sculpteur.

Fussli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — M. Louis Paris, *Remesiana*; Reims, 1847.

ANGOULEVENT cadet, pseudonyme d'un poëte satirique qui vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a sous ce nom un recueil intitulé *les Satyres bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent*; Paris, 1615. Selon M. Weiss, c'est un de ces trois poëtes cyniques (d'Auvray, de Motin et d'Éternod) qui se cache sous le pseudonyme d'Angoulevent. Le fou de Henri IV portait aussi le nom d'Angoulevent.

Biographie universelle, suppl. — Brunet, *Manuel du libraire*.

ANGOULEVENT, fou de Henri IV. *Voy.* JOUBERT (Nicolas).

ANGRAN D'ALLERAY (*Denis-François*), magistrat français, né à Paris en 1715, mort le 28 avril 1794. Après avoir été successivement, conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Lyon, procureur général au grand conseil, il fut appelé, en 1774, à la place importante de lieutenant civil du Châtelet. Il remplit ces fonctions avec un esprit de conciliation qui lui valut l'estime générale. Non content de donner l'exemple aux jeunes conseillers du parlement, il ouvrit des conférences utiles à leur instruction. Rien ne peint mieux l'équité et la bienfaisance d'Angran d'Alleray que le trait suivant qui a fourni à Chastenet-Puységur le sujet d'une comédie en trois actes, intitulée le *Juge bienfaisant*. Dans l'hiver de 1787, les gardes du commerce arrêtèrent pour une dette assez considérable un malheureux père de famille. D'Alleray fut forcé de le faire conduire en prison; mais il y devança le prisonnier, paya sa dette, et le fit mettre en liberté. En 1787, Angran d'Alleray fut nommé conseiller d'État et membre de l'Assemblée des notables. Les troubles de la révolution vinrent bouleverser sa paisible existence. Il résigna, en 1789, ses fonctions de lieutenant-civil du Châtelet, et se retira au sein de sa famille, composée de trois filles, dont l'aînée avait épousé le marquis de Vibraye, lieutenant général, gouverneur du duc d'Enghien, la seconde, le marquis de la Luzerne, ambassadeur à Londres, et la troisième le comte de la Luzerne. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, et accusé d'a-

voir fait passer des secours aux émigrés, Angran d'Alleray avoua noblement qu'il avait en effet envoyé de l'argent à son gendre. « Ignorais-tu la loi qui le défend, lui dit un des jurés? — Non; mais, répondit le vieillard, j'en connais une plus sacrée : celle de la nature, qui ordonne aux pères de secourir leurs enfants. » Il fut condamné à mort. L. J.

Biographie nouvelle des Contemporains.

ANGRIANI ou **AYGUANI** ou **DE AYGONNIS** (*Michel*), moine italien, né à Bologne vers le milieu du quatorzième siècle, mort le 16 novembre 1400. Il étudia dans sa patrie, entra dans l'ordre des Carmes, et fut reçu docteur à l'université de Paris. De retour en Italie, il se fit remarquer du pape Urbain VI, qui le nomma vicaire général. Angriani fut pendant cinq ans général de son ordre, et se retira dans le monastère de Bologne, où il mourut. Le plus considérable de ses ouvrages est un commentaire sur les psaumes, dont on a longtemps ignoré l'auteur; il est intitulé *Incognitus in Psalmos;* Milan, 1510, in-fol.; publié par Léonard Veggio, et réimprimé plusieurs fois; la dernière édition de Lyon est de 1682, 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *Quæstiones disputatæ in librum quartum Sententiarum;* Milan, 1510, in-fol.; revu par François-Léonard Priolo; Venise, 1623, in-fol.

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ ætatis*, V, p. 222, édit. in-8°. — Nicéron, *Mem.* — Côme de Villiers de Saint-Étienne, *Bibliotheca carmelitana*, II.

ANGUIER (*François*), sculpteur français, né à Eu en 1604, mort à Paris le 8 août 1669. Il était fils d'un menuisier, et montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la sculpture. Il eut d'abord pour maître, Carron d'Abbeville, puis il vint à Paris se perfectionner dans l'atelier de Simon Guillain. Anguier parcourut ensuite l'Angleterre et l'Italie. A son retour, Louis XIII le logea au Louvre et le nomma garde du cabinet des Antiques. On ne peut énumérer le grand nombre des morceaux sortis du ciseau de cet artiste, dont le tour fin et délicat est toujours admiré; nous citerons surtout : *le Tombeau du cardinal de Bérulle*, dans l'église de l'Oratoire près du Louvre; — *la Statue de Henri, duc de Rohan-Chabot*, autrefois dans l'église des Célestins, sur le quai de ce nom, aujourd'hui dans les galeries de sculpture du Louvre; — *le Mausolée de Henri, duc de Montmorency*, décapité à Toulouse en 1632; aux pieds du duc était sa femme, Marie-Félicie des Ursins, en partie voilée; sur quatre coins du monument, s'élevaient *la Valeur, la Libéralité, la Noblesse et la Piété:* ce mausolée décorait l'église de la Visitation à Moulins; — *la Chapelle funéraire de la famille de Thou*, dans Saint-André-des-Arcs de Paris, église aujourd'hui détruite; — enfin dans la cathédrale de Reims, *deux Anges*, en argent, *portant la tête de saint Remi*. A. DE L.

Guilbert, *Memoires biographiques de la Seine Inférieure.* — *Dictionnaire de la Conversation;* — Maria Saugrain, *Curiosités de Paris*, p. 232. — *Vies des fameux Sculpteurs.*

ANGUIER (*Michel*), sculpteur français, frère du précédent, né à Eu en 1612, mort à Paris le 11 juillet 1686. Il naquit, pour ainsi dire, sculpteur, puisqu'à quinze ans, et sans avoir eu de notions premières, il sut exécuter plusieurs travaux d'art dans l'église des Jésuites de sa ville natale. Il vint ensuite à Paris étudier sous Guillain, puis il alla à Rome où il eut l'Algarde pour maître. Il fit sous les yeux de cet habile artiste plusieurs bas-reliefs, et fut employé aux décorations de la basilique de Saint-Pierre, à celles de Saint-Jean des Florentins, et de plusieurs palais particuliers. Il ne revint en France qu'en 1651, après dix années d'étude et de travail. Son frère, François, l'y accueillit et lui fournit l'occasion d'utiliser ses talents, malgré les troubles de la Fronde. Michel débuta par une statue de Louis XIII, qui fut coulée en bronze et érigée à Narbonne. Anne d'Autriche le chargea de la décoration de ses appartements du Louvre : on y remarque, dans la troisième pièce, douze petits amours qui enlacent d'une guirlande un grand morceau de peinture. En 1662, il orna l'église du Val-de-Grâce du groupe de *la Nativité*, placé sur le maître-autel; la disposition en est heureuse, le caractère de la Vierge est beau; saint Joseph exprime bien une respectueuse surprise; la figure de Jésus endormi est pleine de charmes : ce groupe est le chef-d'œuvre de Michel. Il exécuta ensuite dans l'église des Célestins de Paris le *Monument élevé à Henri I*^er^ *duc de Longueville*, composé d'un obélisque de cinq mètres, à quatre faces de marbre noir dans lesquelles sont incrustés des bas-reliefs allégoriques, représentant *l'Abondance, la Justice, la Force* et *la Prudence*. Il se fit encore remarquer par le *monument de Jacques de Souvré*, commandeur de Malte, et par une statue de *Louis XIV*, en pied. Il fut reçu, en 1668, à l'Académie de Peinture dont il devint recteur en 1671. En 1674, il termina les bas-reliefs de la porte Saint-Denis, commencés par Girardon. On avait aussi de lui dans la chapelle basse de Saint-Denis de la Châtre, détruite en 1810, une *Apparition de J.-C. à saint Denis* un *Saint Jean* et un *Saint Benoît* dans le couvent des Filles-Dieu, un *Crucifix* de marbre à la Sorbonne, un en bois, qu'il légua, en mourant, à l'église de Saint-Roch : « Je ne pourrais, disait-il, en exécutant ce crucifix, terminer une carrière par un morceau plus analogue à mes sentiments. » Michel Anguier doit être considéré comme un des meilleurs sculpteurs français du dix-septième siècle. Il fut enterré à Saint-Roch, près de son frère aîné. On grava sur leur tombe l'épitaphe suivante :

Dans sa concavité, ce modeste tombeau
Tient les os renfermés de l'un et l'autre frère.
Il leur était aisé d'en avoir un plus beau
Si de leurs propres mains ils l'eussent voulu faire.

A. DE L.

Alexandre Lenoir, *Musée des Monuments français.* —

Guilbert, *Mémoires Biographiques de la Seine Inférieure*. — Marin-Saugrain, *Curiositez de Paris*, — *Dictionnaire de la Conversation*.

*ANGUILLA (*Jacques* D'), peintre, natif de Lucques, vivait au quinzième siècle. Il appartenait à l'école de Giotto. Son coloris avait de la vivacité, ses draperies étaient jetées avec goût; enfin l'ensemble de son dessin était à la fois correct et proportionné.

Osservazione sopra alcuni antichi monumenti nello Stato Luchese, 1815, p. 59. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANGUILLARA (*Giovanni-Andrea* DELL') célèbre poëte italien né vers l'an 1517 à Sutri; on ignore la date exacte de sa mort. Quoique d'une famille pauvre, il reçut une certaine instruction, puisqu'on le voit à Rome employé chez un imprimeur comme correcteur d'épreuves. Une intrigue avec la femme de son patron le força à s'enfuir de Rome. Après avoir été dépouillé par des bandits, il arriva à Venise, où il trouva encore un emploi de correcteur. Ce fut dans cette ville qu'il composa, pour une somme d'environ douze cents francs, sa paraphrase des *Métamorphoses d'Ovide*. Cette paraphrase, qui est le chef-d'œuvre d'Anguillara, a été louée outre mesure par les critiques italiens : quelques-uns le préfèrent même à l'original, et Crescimbeni le met sur le même rang que la belle traduction de l'*Énéide* par Annibal Caro. Non content de délayer le style déjà si diffus d'Ovide, Anguillara altère les idées du poëte latin par un mélange d'idées et de sentiments modernes. Cette traduction, qui fit la réputation d'Anguillara, n'améliora point sa fortune : il revint à Rome aussi pauvre qu'il en était parti, et, sans que ses malheurs l'eussent corrigé. Joueur et débauché, il vécut dans la misère, et, après s'être vu réduit à vendre, pour vivre, ses livres et jusqu'à ses habits, il mourut dans une infime taverne d'un des plus pauvres quartiers de Rome. Les dernières traces qu'on trouve de son existence sont dans une lettre à lui adressée par Annibal Caro, en avril 1564, et dans la préface de sa tragédie d'*Œdipe*, datée de Venise, février 1565. Les ouvrages d'Anguillara ont pour titre : *le Métamorfosi di Ovidio, ridotte in ottava rima*; les trois premiers livres parurent à Paris, 1544, in-4°, et de nouveau à Venise, 1555, in-4°. L'ouvrage entier fut publié à Venise, 1561, in-4°, et dédié à Charles IX, roi de France, comme la première partie avait été dédiée au roi Henri II. D'autres éditions, annotées par Giuseppe Orologj, parurent à Venise en 1563, in-4°; 1575, in-4°; 1578, in-4°; 1579, in-8°; 1581, in-4°; 1584, in-4°; 1592, in-4°. Ces deux dernières éditions, données par les Giunti, sont ornées des figures de Jacopo Franco; — *Il primo libro dell' Eneide de Virgilia, ridotto in ottava rima*; Padoue, 1564, in-4°; Venise, 1565, in-8°; les autres livres n'ont pas été publiés; — *Rime*; ce sont des poésies lyriques et burlesques dans le genre appelé *Bernesque*; le plus connu de ces petits poëmes a été souvent réimprimé parmi les œuvres du Berni; il est intitulé *Capitolo di Messer Giovan' Andrea dell' Anguillara al cardinale di Trento*; — *Edippo, tragedia*; Padoue, 1565, in-4°, et Venise, 1565, in-8°; la date de 1556, donnée par Mazzuchelli pour l'édition de Padoue, paraît être une méprise : cette tragédie est insérée dans le huitième volume du *Theatro Italiano antico*, Milan, 1809. La tragédie d'Anguillara n'est point une traduction ni même une imitation de Sophocle ou de Sénèque, c'est une œuvre originale, mais très-imparfaite, qui manque surtout d'unité : l'intérêt, divisé entre plusieurs personnages, s'épuise promptement. Tiraboschi raconte que l'*Edippo* d'Anguillara fut la première pièce jouée sur le Théâtre Olympique bâti par Palladio à Vicence, et Riccoboni (*Histoire du Théâtre italien*), prétend que la dernière pièce représentée sur ce théâtre fut la traduction de l'*Œdipe roi* par Giustiniano. La coïncidence est curieuse, si les deux assertions sont exactes. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.— Tiraboschi, *della letteratura italiana*. — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, I, 395. V, 86.

ANGUILLARA (*Louis* ou *Aloysio*), célèbre botaniste italien, né au commencement du seizième siècle, mort en octobre 1570. Il prit son nom du lieu de sa naissance, *Anguillara*, près de Bracciano, dans les États du pape. Bien que le seul ouvrage d'Anguillara ne forme, dans l'édition originale, qu'un petit volume in-12 de 270 pages, la valeur de ses travaux le place plus haut comme savant que beaucoup d'auteurs de gros in-folio. Il se destina à la carrière médicale et enseigna la médecine à Ferrare. On ne sait guère sur sa vie que ce qu'il nous en apprend lui-même. Il raconte qu'il voyagea en Chypre, Candie, dans une partie de la Grèce, en Illyrie, en Italie, en Provence et en Suisse. Il séjourna quelque temps à Candie, et étudia sous la direction d'un *speziale* (apothicaire) rhodiote, nommé Constantin. A son retour en Italie, il suivit les leçons de Ghini, et fut appelé en 1546 à Padoue pour administrer le Jardin botanique qui venait d'y être fondé en 1545, selon Tiraboschi, bien que d'autres historiens fassent remonter cette fondation jusqu'à 1535. Sprengel assure qu'il joignit à cette place celle de professeur à l'université de Padoue; mais ce fait n'est pas mentionné par les autres biographes. L'ouvrage qui assure la réputation d'Anguillara fut publié, non par lui-même, mais par son ami Giovanni Marinello, sous le titre suivant: *Semplici di Luigi Anguillara, li quali in più pareri a diversi nobili huomini scritti appaiono, e nuovamente da M. Giovanni Marinello, mandati in luce*; Venise, 1561, in-12; cet ouvrage consiste en quatorze lettres adressées à divers personnages, et contient les résultats des observations faites par Anguillara dans ses nombreux voyages. Ayant recueilli un grand nombre de plantes, il les compara avec

les descriptions des naturalistes grecs et romains, et essaya d'établir la concordance des noms antiques avec les noms modernes. Pour mener à bien ce travail délicat et compliqué, il ne se contenta pas d'étudier avec soin les œuvres imprimées de Théophraste et de Dioscoride, il consulta les manuscrits encore existants de quelques anciens *rhizotomes*. Grâce à tant de laborieuses recherches, il parvint à décrire avec une grande exactitude, bien qu'un peu trop succinctement, quinze cents plantes environ; mais il ne les classa point avec méthode, et les désigna tantôt par leurs noms anciens, tantôt par les noms vulgairement employés de son temps. Parmi les plantes qu'il fit connaître pour la première fois on trouve les suivantes: *Salicornia fruticosa, Jasminum grandiflorum, Salvia pomifera, Camphorosma monspeliaca, Ruppia maritima, Anchusa tinctoria, Solanum lycopersicum, Quercus Ægilops*, etc.

Malgré le service signalé qu'il venait de rendre à la science, et en dépit de la bonne foi et de la modestie qui se font voir à toutes les pages de son livre, le botaniste italien excita la haine de Matthiole, qui était alors au comble de la réputation. Cet illustre savant, irrité qu'Anguillara eût osé le contredire, l'accabla d'invectives, et fit partager sa colère à Aldrovandi, comme on peut le voir par ce fragment d'une lettre de Matthiole à Aldrovandi: « Je suis charmé que vous l'ayez reconnu (Anguillara) d'abord pour très-ignorant, puis pour très-méchant et très-envieux » (*molto me piace che lo habbiate connosciuto prima per ignorantissimo, e poi per malignissimo ed invidiosissimo*). On peut opposer à ces injures le jugement impartial de Haller, qui loue l'exactitude des observations d'Anguillara, la modestie avec laquelle il combat les opinions erronées des autres, et ses corrections de Dioscorides. La haine de Matthiole et d'Aldrovandi pour Anguillara et les persécutions qu'ils lui suscitèrent semblent l'avoir forcé à quitter Padoue. Il se retira à Ferrare selon les uns, à Florence suivant les autres. Ses lettres (*Pareri*) écrites à Padoue, et datées de différentes époques depuis 1539 jusqu'en 1561, ont été imprimées plusieurs fois; on croit que la première édition est de Venise 1561, in-8°. L'édition in-douze, publiée la même année, dans la même ville, est très-estimée et très-rare; elle contient deux gravures (le *chamæleon* et le *sedum arborescens*), qu'on place parmi les premiers essais de la gravure sur bois. L'ouvrage d'Anguillara est en italien; il fut traduit en latin, Bâle, 1595, avec des notes de Gaspard Bauhin. — Eloy et Carrère font mourir Anguillara à Padoue en 1550; c'est une erreur évidente, puisque nous avons de cet écrivain des lettres postérieures à cette date. Selon Mazzuchelli, il mourut à Ferrare, en 1570, d'une fièvre pestilentielle, au retour d'un voyage fait en Pouille avec [illegible] Evangelista Quadramio à la recherche des [illegible]es propres à la composition de la thériaque.

Gærtner consacra à la mémoire du botaniste italien le genre *anguillara*, nom que L. de Jussieu remplaça par celui de *Badula* et que R. Brown a rendu à un genre de plantes de la famille des *mélanthacées*. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, vol. VII, part. II. — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexicon*, et *Adelung's Suppl*. — Sprengel, *Historia Rei herbariæ*. — Haller, *Bibliot. Bot*. — Ersch und Gruber, *Allgem. Encyclop*.

***ANGUILLESI** (*Giovanni Domenico*), né à Pise en 1766, mort dans la même ville en 1833. Jurisconsulte et poëte, il remplit des fonctions administratives sous les différents gouvernements qui se succédèrent en Toscane au commencement du dix-neuvième siècle, et devint sécrétaire de la grande duchesse Élisa, sœur de Napoléon. Après les événements de 1814, Anguillesi fut chargé de professer la littérature latine à l'université de Naples. En 1824 il fut nommé chancelier de l'université de Pise. Membre de l'Académie de la Crusca, ami et correspondant de Monti et de Ricci, Anguillesi a fourni de nombreux articles au *Giornale de' Letterati* de Pise, et traduisit *le Génie du christianisme* de Chateaubriand et autres ouvrages français. Il a laissé encore des poésies insérées dans le *Parnasso dei poete viventi* et réimprimées séparément Pise, 1818, 2 vol.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

ANGUISCIOLA. *Voy*. ANGUSSOLA.

***ANGUS** ou **ÆNGUS**, en latin *Ænguseus* ou *Æneas*, écrivain irlandais du huitième siècle, surnommé *Ceile Dé*, en latin *Keledeus*, c'est-à-dire adorateur de Dieu. Il était fils d'Oblein, de la race royale des Dalriads. Il se fit, très-jeune encore, moine dans l'abbaye de Cluain-Enach ou Cluain-Eidnach, dans le territoire de Hy-Falgia, à présent Clonenagh, où il eut pour maître Mal-Athgène, mort en 767. Il se retira plus tard, comme ermite, dans un lieu désert qui porta longtemps son nom. Il alla ensuite dans l'abbaye de Tamhlact, à présent Tallaght, près de Dublin; puis il eut, dit-on, la vision d'un ange, qui le détermina, à écrire la vie des saints.

Ses principaux ouvrages (encore inédits) sont: *Felire*, ou description des fêtes célébrées par l'Église, par stances de quatre lignes, dont chacune contient six syllabes et finit par un mot de deux syllabes: O'Reilly en cite plusieurs manuscrits; *Psalter na Rann*, ou *Psautier rimé*, également en manuscrit.

O'Reilly, *Transactions of the Iberno-Celtic Society for 1820*, vol. I, part. I. — Johannes Colganus, *Vita sancti Ængusii* dans *Acta Sanctorum*, par Bolland et d'autres, tom. II. — Sir James Ware, *History of the Writers of Ireland*, translated, revised and improved by Harris. — Mervin Archdall, *Monasticum hibernicum*.

ANGUS (*Williams*), graveur anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 12 octobre 1821. Il s'est distingué dans la gravure du paysage. On a de lui une collection de *Vues des résidences de la grande et de la petite noblesse*.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ANGUSSOLA ou **AGNOSCIOLA** (1) (*Sophonisbe*), femme peintre, née à Crémone en 1535, morte à Gênes vers 1620. Élève de Benardino, elle dépassa de bonne heure son maître, et porta l'art du portrait à sa plus haute perfection. Philippe II l'attira à sa cour, où l'honneur de poser devant elle fut disputé par les plus grands du royaume. Depuis elle épousa un Moncade, qui la fixa à Palerme. Devenue veuve, elle se remaria avec un Lomellini, qui l'emmena à Gênes, où elle devint aveugle. Elle passait pour la personne de son siècle qui raisonnait le mieux sur les arts. Sa maison devint une école de théorie, qui, suivant Lanzi, parvint à régénérer la peinture génoise, tombée en décadence. Sa vie dura près d'un siècle; et Van-Dyck, qui eut le bonheur de l'écouter, assurait qu'il avait plus appris de cette vieille femme aveugle que du peintre le *mieux voyant*. Ses portraits sont peu nombreux. Madrid en a conservé, dit-on, quelques-uns; Florence en possède deux; l'Allemagne et la France n'en ont pas; en Angleterre, il y en a un chez le comte d'Yarborough.

Lanzi-Vasari, *Vite de' pittori*. — Soprani, *Vite de' pittori Genovesi*; — Bermudez, *Diccionario historico*, etc. — Walpole, *Anecdotes of painting*. — M. Francis Wey, *les Anglais chez eux*, in-8°, 1851.

ANHALT, maison princière allemande, dont le territoire est enclavé dans les États de la Prusse. Elle descend de Bernard, fils puîné d'Albert, surnommé *l'Ours*, marquis de Brandebourg, en 1142. Ce Bernard eut pour apanage le comté d'Anhalt, auquel il joignit, en 1180, le duché de Saxe, et contribua à l'élection de l'empereur Frédéric I[er], après la proscription de Henri le Lion. Bernard à sa mort, en 1212, légua à l'aîné de ses fils, Henri, la possession d'Anhalt, et au plus jeune, celle de Saxe. C'est au prince Henri que commence l'histoire proprement dite de la maison d'Anhalt, qui comprend aujourd'hui trois lignes : *Anhalt-Dessau*, *Anhalt-Bernbourg*, et *Anhalt-Coethen*. La ligne d'*Anhalt-Zerbst* s'éteignit en 1793 par la mort de Frédéric-Auguste, et ses domaines furent, en 1797, répartis entre les autres lignes collatérales. — Le duc actuel d'Anhalt-Dessau, *Léopold-Frédéric*, né le 1[er] octobre 1794, n'a qu'un seul fils, né en 1831; et ses trois frères, George-Bernard, né en 1796, Frédéric-Auguste, né en 1799, et Waldemar-Guillaume, né en 1807, n'ont pas d'enfants. A la révolution de 1848, le peuple demanda et obtint le renvoi de l'ancien ministère, et une constitution nouvelle fut proclamée le 29 octobre 1848. Mais depuis l'installation du ministre Ploetz, soutenu par la Prusse, on est revenu peu à peu à l'ancien état de choses. — Le seul membre encore vivant dans la ligne d'Anhalt-Bernbourg est la princesse Emma, depuis 1845 veuve du prince George de Waldeck. Le duché d'Anhalt-Bernbourg est administré par un conseil de régence, sous l'influence du cabinet de Berlin. Le mouvement de 1848 fut, depuis janvier 1849, comprimé par l'énergie du ministre Krosigk. — La ligne d'Anhalt-Coethen s'éteignit, le 23 novembre 1847, par la mort du duc Henri, et ses domaines sont, depuis ce moment, incorporés dans le duché d'Anhalt-Dessau, qui finira également à la mort du duc actuel. Ce prince s'est fait aimer de son peuple en favorisant l'agriculture, et contribuant à l'établissement du chemin de fer qui passe par ses États. — Voici les princes d'Anhalt qui ont marqué dans l'histoire :

Linder, *Histoire des pays d'Anhalt* (en allemand); Dessau, 1833; *Die Gegenwart*; Leipz. (Brockhaus), 1851. — Casp. Sagittarius, *Historia Princ. Anhaltinorum*; Jena, 1686, in-4°. — J.-Christoph. Beckmann, *Historie des Fürstenthums-Anhalt*; Zerbst, 1710, 8 vol. in-fol. — Ejusd., *Accessiones historiæ Anhaltinæ*; Zerbst, 1716, in-fol.

I. *Anhalt-Bernbourg*.

ANHALT-BERNBOURG (le prince *Christian I[er]* ou *Christiern*), né le 9 mai 1568, mort le 20 avril 1630. Il succéda en 1606 à Joachim-Ernest, son père, et eut pour son lot, dans le partage des biens patrimoniaux, les seigneuries de Bernbourg et les bailliages de Ballenstädt et d'Hartzgerode, avec l'abbaye sécularisée de Gernrode. Il passa une grande partie de sa vie à voyager et à faire la guerre, et fut employé dans plusieurs négociations. En 1591, il conduisit en France une armée considérable, que Christian I[er], électeur de Saxe, et d'autres princes allemands, avaient fournie à Henri IV contre les Espagnols, joints aux ligueurs. Mais, arrivé en France, il céda le commandement de ces troupes au vicomte de Turenne; et, s'étant mis à la tête de celles de Strasbourg, il marcha contre les Lorrains, sur lesquels il remporta deux avantages, le 8 septembre et le 1[er] novembre 1592. Les villes confédérées d'Allemagne le députèrent vers l'empereur Rodolphe II en 1609, pour lui exposer leurs griefs. En 1619, il aida le prince Maurice d'Orange à s'emparer de Juliers. L'électeur palatin Frédéric V, élu roi de Bohême, l'ayant fait son général, il battit, cette même année, les comtes de Dampierre et de Bucquoi. L'année suivante (1620), il fut à son tour défait à la bataille de Prague, livrée le 8 novembre. En 1621, il fut mis au ban de l'Empire par l'empereur Ferdinand II, avec lequel il ne tarda pas à se réconcilier. — D'*Anne*, son épouse, fille d'Arnoul, comte de Bentheim et de Tecklenbourg, il eut Christian, son successeur; Ernest, né le 19 mai 1608, mort à Naumbourg le 3 décembre 1632, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lützen; Frédéric, né le 16 novembre 1613, seigneur de Hartzgerode et de Gernrode, colonel d'un régiment de Hesse, et un des meilleurs chimistes de son époque, mort le 30 juin 1670.

(1) Cet article se trouve déjà dans le I[er] volume à AGNOSCIOLA, dont le véritable nom est ANGUSSOLA, comme l'a constaté M. Francis Wey sur le portrait qui existe chez le comte d'Yaborough. Nous profitons de cette circonstance pour compléter ici cet article.

ANHALT-BERNBOURG (le prince *Christian II*), dit *le Jeune*, né le 9 août 1599, mort le 22 septembre 1656, fit sa première campagne sous Charles-Emmanuel de Savoie, contre les Espagnols. Étant passé ensuite au service de l'électeur palatin Frédéric, élu roi de Bohême, il combattit vaillamment pour lui en 1620 à la bataille de Prague, où il fut fait prisonnier. L'empereur Ferdinand, au pouvoir duquel il était tombé, le traita avec distinction, et lui rendit, peu de temps après, la liberté. Il succéda, l'an 1630, au prince Christian Ier, son père. Il voyageait alors en divers pays. Après avoir pris possession de cet héritage, il recommença de nouveaux voyages, au bout desquels il vint mourir chez lui. Il avait épousé, le 27 février 1625, *Éléonore-Sophie*, fille de Jean, duc de Holstein-Sonderbourg, morte le 5 janvier 1675, qui lui donna dix-sept enfants, dont l'aîné, *Victor-Amédée*, né le 6 octobre 1634, lui succéda. Celui-ci quitta la religion luthérienne, pour embrasser celle de Calvin. Il introduisit dans sa maison le droit de primogéniture, et le fit confirmer par l'empereur en 1678. Il fit construire à Bernbourg un beau pont presque entier de pierre, sur la Saale, pour joindre la ville au faubourg. La même année, il fonda une maison pour douze orphelins.

II. *Anhalt-Coethen.*

ANHALT-COETHEN (le prince *Louis* D'), né à Dessau le 17 juin 1579, mort le 7 janvier 1650. Il servit, dans la guerre de trente ans, le parti des protestants, fut nommé par Gustave-Adolphe gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt, en 1631. Il laissa de Sophie, fille du comte de Lippe, qu'il avait épousée en secondes noces le 12 septembre 1626 : Guillaume-Louis, mort sans enfants le 13 avril 1665, et Anne-Sophie, mariée à Günther, comte de Schwarzbourg. — Le prince Louis fut un des plus zélés protecteurs des sciences et des lettres. Il était fondateur et président de la Société des fructifiants (*Fruchtbringende Palmorden*), établie en 1627 à Weimar, pour l'encouragement de la littérature nationale. Chaque membre se donnait un nom significatif allemand, tiré des propriétés des plantes. Le prince Louis était très-versé dans les langues anciennes et modernes, et avait visité plusieurs pays de l'Europe, particulièrement la France et l'Italie. On a de lui, entre autres ouvrages, une traduction du *Livre de Job* en vers allemands; *les Triomphes de Pétrarque; Vie de Tamerlan*, et *le Couronnement de David*.

ANHALT-COETHEN (*Frédéric-Ferdinand*, duc D'), né à Pless le 25 juin 1769, mort le 2 août 1830, fils de Frédéric-Erdmann, duc d'Anhalt-Pless, et de Louise-Ferdinande de Stolberg-Wernigerode; il entra en 1786 au service de la Prusse; il fit les campagnes de 1793 et 1794, fut blessé à la bataille de Hochheim et au combat de Kirweiler. En 1796, il devint, par la mort de son père, souverain de la principauté d'Anhalt-Pless, enclavée dans les États prussiens de la Silésie. En 1806 il prit part à la bataille de Iéna, et parvint, avec les débris de son régiment de hussards, à se sauver jusqu'à Stettin. En 1814 et 1815 il assista, comme général prussien, aux guerres des souverains coalisés contre la France. En 1819 il hérita, comme plus proche agnat, du duché d'Anhalt-Coethen. En 1824, pendant un voyage à Paris, il embrassa avec son épouse le catholicisme, et mourut six ans après.

III. *Anhalt-Dessau.*

ANHALT-DESSAU (prince *Léopold Ier d'Anhalt*), né le 8 juillet 1676, mort le 9 avril 1747. Il fut feld-maréchal de Prusse, sous le surnom de *Alte-Dessauer* (vieux Dessau). Ses parents le destinaient à la carrière civile; mais, entraîné par un goût irrésistible vers l'état militaire, il obtint à l'âge de douze ans un régiment de l'empereur Léopold Ier, et à seize on lui donna le régiment de son père, qui était feld-maréchal général et gouverneur de Berlin. Après deux ans de voyages, il fit, en 1699, sa première campagne sur le Rhin. Dans la guerre de la succession d'Espagne, le prince de Dessau déploya, comme général, autant de prudence que de bravoure; et, à la bataille de Hochstaedt, les Prussiens qu'il commandait prirent une part glorieuse à la victoire des alliés. L'année suivante, il cueillit de nouveaux lauriers en Italie. Chargé plus tard du commandement des Prussiens dans les Pays-Bas, il fut nommé en 1712 feld-maréchal général et conseiller privé militaire.

Le roi Frédéric-Guillaume Ier lui était tellement attaché, qu'il ne pouvait se passer de lui : Léopold était d'ailleurs par sa mère, sœur de la première reine de Prusse, proche parent de la famille régnante. Lorsque le roi se décida à marcher lui-même contre les Suédois, Léopold l'accompagna, et fut, à vrai dire, le chef de l'armée; il se couvrit de gloire dans ce commandement. Après la mort de son royal ami, il jouit de la même confiance auprès de son successeur, Frédéric II. Ce prince, en partant pour sa première expédition contre la Silésie, lui confia la défense du pays de Brandebourg, menacé, de la part du Hanovre, d'une invasion qui cependant n'eut pas lieu. En 1742, le roi l'investit du commandement en chef des troupes en Silésie. Lors du nouvel envahissement de la Bohême par les Prussiens en 1744, Léopold était posté près de Magdebourg à la tête d'une armée qu'il conduisit ensuite en Silésie, où il commanda pendant l'absence du roi. L'année suivante, il força à une prompte retraite les Autrichiens, et se porta de Magdebourg par Leipzig sur Dresde. Le 15 décembre, il livra aux Saxons, près de Kesselsdorf, une bataille sanglante qui fit tomber la capitale de la Saxe au pouvoir des Prussiens, et termina la guerre par la paix de Dresde. Léopold

accompagna le roi à Berlin, et retourna ensuite dans sa résidence de Dessau, où il mourut. De son mariage, toujours heureux, avec Anna Fœhs ou Fœhsin, fille d'un apothicaire de Dessau, qui avait été élevée en 1701 au rang de princesse d'Empire, il eut neuf enfants légitimes ou légitimés. Les manières de Léopold étaient brusques et peu gracieuses; mais il était populaire, et fort aimé des soldats.

Varnhagen von Ense, *Biographische Denkmale*, t. II; et Busching, *Beitræge zu der Lebensgeschichte merkwürdiger Personen*, I.
Conversations-Lexicon.

ANHALT-DESSAU (*Léopold-Maximilien* D'), fils du précédent, né le 25 septembre 1700, mort le 20 avril 1751. Il servit fort jeune en Hongrie dans les guerres contre les Turcs, et dans la guerre de Silésie. Il se distingua au siége de Glogau, s'empara de Breslau; et après d'autres actions d'éclat, il obtint du grand Frédéric le titre de feld-maréchal général. Ayant succédé à son père dans la première partie de Dessau, il perfectionna l'administration des finances, créa plusieurs institutions utiles, et fit reconstruire le palais de Dessau. Il était marié à Gisèle-Agnès d'Anhalt-Coethen, dont il eut sept enfants.

ANHALT-DESSAU (*Léopold-Frédéric-François*, prince D'), né à Dessau le 10 août 1740, mort le 9 août 1817. Il entra au service de la Prusse, et fit ses premières armes sous Frédéric II, pendant la guerre de sept ans. Il assista au siége de Prague et à la bataille de Collin, et prit, en 1758, les rênes du gouvernement de sa principauté. De 1763 à 1769, il visita l'Angleterre, la France et l'Italie, où il étudia les monuments d'architecture romaine, en compagnie avec le célèbre Winckelmann. De retour dans sa principauté, il y créa un grand nombre d'établissements d'utilité publique, perfectionna l'agriculture, l'enseignement, et réforma la procédure civile et criminelle. Pendant les guerres de 1806 et 1807, il sut gagner l'estime de Napoléon, qui exempta le pays de Dessau de toute contribution militaire. En 1814 il perdit son fils unique le prince héréditaire, et le 8 juin 1815 il signa son adhésion aux statuts de la confédération germanique qui donne aux pays d'Anhalt, d'Oldembourg et de Schwarzbourg, une voix à la diète.

IV. *Anhalt-Zerbst-Dessau.*

ANHALT-ZERBST-DESSAU (le prince *Rodolphe*), né vers 1460, mort le 7 septembre 1513, était fils de George Ier, mort presque centenaire, et frère de Sigismond, qui, après s'être signalé par divers exploits militaires, mourut dans un voyage en Palestine. Son père George avait réparé par une sage économie le désastre de 1467, où la ville et le château de Dessau, avec les archives, furent consumés par un incendie. Rodolphe fut l'un des plus grands guerriers de son temps, très-attaché à Maximilien Ier, roi des Romains, pour lequel il se mit en otage entre les mains des Brugeois révoltés. L'empereur Frédéric III reconnut cette générosité par la charge de grand écuyer qu'il lui confia. En 1507 Rodolphe fut nommé général dans la guerre de Gueldre contre Charles, comte d'Egmont; et, l'année suivante, il servit l'empereur dans la guerre contre les Vénitiens, où il défit quatre mille paysans sur la Brenta. Il prit la ville de Vicence; mais les habitants la livrèrent aux ennemis en 1510. Il défendit Vérone attaquée par les Vénitiens, et battit leur armée, en 1513, sur la rivière de Bachilion. Mais la même année il fut empoisonné, le 7 septembre, par les Véronais.

ANHALT-ZERBST-DESSAU (*Joachim-Ernest*, le prince), né le 20 octobre 1536, mort le 6 décembre 1586, succéda en 1561 à Charles, son frère, et, l'an 1566, à Wolfgang, son cousin, mort sans postérité. Devenu maître de toute la principauté d'Anhalt, il prétendit encore rentrer dans le comté d'Ascanie, et protesta contre la foi et hommage que Sigismond, évêque d'Halberstadt, s'était fait rendre par les habitants de ce pays. En 1582, il fonda le collége de Zerbst. L'année suivante, il fit construire un pont de pierre sur la Mulde, qui passe à Dessau, et va près de là se jeter dans l'Elbe. Marié à *Agnès*, fille de Wolfgang, comte de Barby, il eut pour enfants Jean-Georges, né le 9 mai 1577, qui lui succéda; Christian, chef de la nouvelle branche de Bernbourg; Anne-Marie, née le 13 juin 1561, mariée, le 19 mai 1577, à Joachim-Frédéric, duc de Lignitz, morte le 14 novembre 1605; Sibylle, née le 22 septembre 1564, mariée, le 22 mai 1581, à Frédéric, duc de Wurtemberg, morte le 16 novembre 1614. *Léonore*, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, à laquelle Joachim-Ernest se remaria l'an 1571, lui donna seize enfants, dont les principaux sont: Bernard, né le 25 septembre 1572, et mort, l'an 1596, au service de l'empereur, à Tyrnau dans la Hongrie, où il commandait mille chevaux pour le cercle de Saxe (le zèle de la religion protestante l'avait amené, l'an 1590, en France, où il servit le roi Henri IV); Auguste, qui forma la branche de Plœtzkau, puis de Coëthen; Rodolphe, qui fit celle de Zerbst; Jean-Ernest, né le 1er mai 1578, employé d'abord au service des Provinces-Unies contre l'Espagne, puis en Hongrie, où il se distingua beaucoup, à la tête d'un régiment d'infanterie saxonne, à la prise de l'Albe-Royale en 1601, mort le 12 décembre de l'année suivante, en retournant à Vienne; Louis, né le 17 juin 1579, prince d'Anhalt-Coëthen, établi gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt en 1631, par le célèbre Gustave-Adolphe, roi de Suède.

ANHALT (*Antoine-Günther*, prince D'), né le 11 novembre 1653, mort le 10 octobre 1714, fils de Jean et de Sophie-Auguste, fille de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fixa sa demeure à Mühlingen, et se mit au service de la Prusse. Il assista aux siéges de Grave, d'Oudenarde et de Philipsbourg. En 1683 il aida George III, électeur

de Saxe, à battre les Turcs devant Vienne. Il se trouva plus tard aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde, et reçut en 1703, du roi de Prusse, le commandement d'un corps d'armée de 15,000 hommes au service de la Hollande et de l'Angleterre. Il avait parcouru presque tous les pays de l'Europe.

ANIANUS, poëte et astronome du quinzième siècle. Il mit en vers hexamètres léonins tout le calendrier Julien, avec les cycles solaires et lunaires, les fêtes mobiles, le comput, les saisons, etc., et publia le tout sous le titre : *Computus manualis*, Strasbourg, 1488. Les éditions de Paris, 1519 et 1526, contiennent un commentaire de Jacques Marse, Dauphinois, avec des tables dressées pour chaque mois par Nicolas Bonaspes. Dans ce poëme on trouve pour la première fois les vers mnémotechniques sur les signes du Zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemmini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Ces vers ont été problablement empruntés par Anianus à un ouvrage ancien.

Maittaire, *Index Annal. typograph.* — *Biographical Dictionary*.

ANIANUS ou **ANIEN**, prêtre italien, né à Célède ou Célène dans la Campanie, vivait au commencement du cinquième siècle. Il assista, en 415, au synode de Diospolis, et fut le plus zélé défenseur de Pélage. Il traduisit du grec en latin toutes les homélies de Saint-Chrysostome sur Saint-Matthieu : la traduction des dix-huit dernières avait été à tort attribuée à Grégoire de Trébizonde, comme le reconnut Richard Simon en examinant un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris. Anianus fit précéder sa traduction d'une épître à l'évêque Oruntius ou Horuntius, chassé de l'Italie comme coupable de pélagianisme et condamné au synode d'Éphèse. Il traduisit encore les sept homélies de Saint-Chrysostome à la louange de saint Paul, et les dédia à Évangèle, prêtre pélagien, l'*Épître dédicatoire à Évangèle* se trouve dans plusieurs collections d'ouvrages ecclésiastiques (*Bedæ opera*, t. VI ; — *Epistolæ selectæ ad calcem Epistolæ Clementis Romani* ; — *Œuvres de Saint-Chrysostome*, publiées par Montfaucon (t. II, 475). Érasme (*Epist.* XXVI, 59) accuse Anianus d'avoir commis une faute grave dès le début de sa traduction de l'homélie de Chrysostome aux Néophytes (*Homilia ad Neophytos*), qui commence par ces mots : *Benedictus Deus : ecce stellæ etiam...* Mais Richard Simon pense qu'Anianus a fait sa traduction sur un texte grec différent de celui que lisait Érasme. On attribue à Anianus une épître à Demetrias, laquelle se lit dans les œuvres de Saint-Jérôme et de Saint-Augustin. Quant au livre contre l'Épître de Saint-Jérôme à Ctésiphon (*Liber adversus Epistolam Hieronymi ad Ctesiphontem*), qu'on trouve mentionné par saint Jérôme lui-même dans sa lettre 98me à Alype et Augustin, il ne nous a pas été conservé. L. J.

Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*. — Dupin, *Bibl. des auteurs eccl.*, III, p. 87. — Cave, *Script. eccl.*, I, 303. — Rich. Simon, *Lettres choisies*, n° IX.

***ANIANUS**, chronographe et moine égyptien, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il composa, selon Syncellus, une *Chronographie*, fondée à la fois sur l'ère du monde. D'après ce système, la première année du monde coïncide avec la première année du cycle pascal, et sa chronologie s'étend jusqu'à l'année 5852 de la création du monde, terme de son onzième cycle. Son ère est la même que celle de Panodore, c'est-à-dire que tous deux supposent 5493 ans depuis la création du monde jusqu'à l'ère chrétienne ; mais Anianus diffère de Panodore, en plaçant l'incarnation en 5501, et non en 5493. Ce cycle pascal de cinq cent trente-deux ans, qui est ordinairement attribué à Victorius, fut probablement inventé par Anianus ; du moins il est certain qu'il précéda de cinquante ans Victorius dans l'emploi de ce cycle.

Ideler, *Handbuch der Chronologie*, II, 441-446.

ANIBERT (*Louis-Mathieu*), poëte antiquaire français, né à Trinque-taille-lez-Arles le 12 octobre 1742, mort le 15 mars 1782. Outre quelques pièces de vers et comédies, on a de lui : *Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles, pour servir à l'histoire générale de la Provence* ; 1779, 3 vol. in-12 ; — *Mémoire sur l'ancienneté d'Arles, suivi d'observations sur la formation des marais voisins de cette ville, et sur un passage d'Ammien-Marcellin* ; 1782, in-12.

Querard, *la France littéraire*.

ANICET (saint), fut pape ou plutôt évêque de Rome en 157, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et en 150, suivant Lenglet-Dufresnoy. Il discuta avec saint Polycarpe sur la fixation de la fête de Pâques ; mais cette discussion n'altéra point l'amitié qui régnait entre ces deux saints personnages, qui, dans un synode à Rome, lancèrent un décret contre les quartodécimanes. Il s'opposa aux hérésies de Valentin et de Marcion. Saint Anicet paraît avoir souffert le martyre le 17 avril 161, sous le règne de Marc-Aurèle. On lui attribue une lettre (apocryphe) adressée *universis ecclesiis per Galliæ provincias constitutis*. Son corps est vénéré actuellement à Rome dans la chapelle du palais Altemps ; il y a été transféré en 1604, du cimetière de Calixte.

Acta Sanctorum.

ANICET, affranchi de Néron, dont il fut le précepteur. Commandant la flotte à Misène l'an 60 après J.-C., il fit périr Agrippine par ordre de Néron, qui plus tard l'exila en Sardaigne, où il mourut.

Tacite, *Annales*, XIV. — Dion Cassius, 61, 13. — Suétone.

ANICET. *Voy.* BOURGEOIS.

ANICH (*Pierre*), paysan du Tyrol, astronome et géographe, né en 1723 à Oberpofess, près d'Inspruck, mort en 1766. Dans les vingt-huit premières années de sa vie, il se livra, comme son père, à la culture de ses terres ; mais il manifesta

de bonne heure un goût très-prononcé pour les sciences. Les jésuites d'Inspruck ayant reconnu ses talents naturels, lui enseignèrent les principes de la mécanique et des mathématiques; bientôt il se crut assez habile pour entreprendre la confection d'un globe céleste, puis d'un globe terrestre et de divers instruments de mathématiques. Son professeur s'étant aperçu que ces travaux lui réussissaient, recommanda Anich à l'impératrice Marie-Thérèse, qui le chargea de mesurer le Tyrol septentrional, et d'en dresser la carte : c'était une entreprise extrêmement pénible, de lever tout seul et sans aucun secours le terrain d'un pays hérissé de montagnes. Ses compatriotes loin de le seconder, le contrariaient. Ils l'accusaient d'être un espion de l'Autriche, et lui refusaient même un gîte. Anich grimpait sur les rochers, malgré le froid et la pluie, sans se décourager, et dessinait dans un chalet ou en plein air. Au bout de trois ans il eut levé la plus grande partie du Tyrol septentrional, et dressé une carte de quatre pieds et demi de haut et de sept de large. Tous les hameaux toutes les montagnes, toutes les vallées y étaient exactement indiquées. A la demande de la cour de Vienne, il réduisit cette carte à une plus petite échelle encore. Elle parut sous le titre : *Tyrolis geographice delineata a Petro Anich et Blasio Huever curante Ign Weinhart*. En Tyrol on appelle simplement la carte d'Anich la carte du paysan. On dit qu'elle ne le cède guère en exactitude à la grande carte du Tyrol, levée et dressée récemment par l'état-major général autrichien, à l'aide de tous les secours de la science et des moyens matériels qui manquaient au paysan Anich. [*Enc. des g. du m.*]

Lalande, *Bibliographie astronomique*. — *Vie d'Anich* (en allemand), avec portrait; Munich, 1767.

ANICHINI (*Louis*), graveur italien, natif de Ferrare vivait à Venise dans le milieu du seizième siècle. Il se distingua par la délicatesse de son burin et la précision qu'il mit dans les plus petits objets. Michel-Ange témoigna son admiration pour les pierres fines gravées par Anichini. On a de lui des médailles fort estimées, surtout celles de Henri II, roi de France, et du pape Paul III ayant au revers Alexandre le Grand prosterné devant le grand-prêtre de Jérusalem.

Vasari, *Vite de' Pittori, etc.*, part. III. — Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*.

***ANICIT** ou **ANNAIRIZI** (*Aboul-Abbas Al-Fadhl-Ibn-Hatim*), célèbre astronome arabe, vivait au temps du khalife Al-Matadhed, qui mourut en 289 de l'hégire (902 de J.-C.). Il dédia à ce khalife un livre sur la météorologie (*Fi Ahdatou-l-jauw*). Son principal ouvrage sont des tables astronomiques, dans lesquelles il suit le système du Siddhanta. Elles sont si souvent citées par les astronomes du moyen âge, qu'on a lieu de supposer qu'il y eut une traduction latine de ces tables, quoiqu'on ne paraisse pas en trouver d'exemplaire dans les bibliothèques d'Europe.

Kifti *Tarikh Al-Hokema*. — *Notices et extraits des manuscrits du Roi*, t. IV.

***ANICIUS** (*Lucius Gathes*), préteur romain, vivait en 169 avant J.-C. Il fit la guerre à Gentius, roi de l'Illyrie, vers l'époque où Paul-Émile fit la conquête de la Macédoine. Gentius s'enferma avec tous les siens dans Scodra forteresse que les Romains emportèrent d'assaut. Le prince fit sa soumission et l'Illyrie devint province romaine en 66 avant J.-C.

Tite-Live, XLIV, XVII, 30; XLV, XXVI. — Appien, *Illyrica*, 9. — Polybe, XXX, 13.

ANIELLO. *Voy.* MASANIELLO.

ANIEN ou **ANIANUS** jurisconsulte romain, vivait du temps d'Alaric II, roi des Visigoths en Espagne. C'est par ordre de ce prince qu'Anien abrégea les XVI livres du code Théodosien. Alaric les publia au moment où il se préparait à la guerre contre Clovis. Ce fut aussi à la prière d'Oronce, évêque espagnol, qu'Anien traduisit du grec en latin les huit premières homélies de saint Jean-Chrysostome sur saint Matthieu. Sigebert, en parlant d'Anien, s'exprime en ces termes : *Anianus, vir spectabilis, jubente Athalarico rege volumen unum de legibus Theodosii imperatoris edidit, et, monente Oruntio episcopo, librum Joannis Chrysostomi in Mattheum de græco in latinum transtulit.*

Sigebert, *De script. eccles.* — Possevin. — Gesner. — Vossius. — Le Mire.

ANIEN, abbé, natif de Cassel en Flandre, fut d'abord moine de Bergue-Saint-Vinox, de l'ordre de Saint-Benoît, puis abbé du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul d'Audembourg, dans le diocèse de Bruges. Il vécut vers l'an 1450, et composa une Chronique universelle depuis le commencement du monde jusques à son temps.

Valère André, *Bibl. belg.* — Jean Cognac, IV, c. 48. — *Hist. Tornac.* — Le Mire. — Vossius, etc.

ANILÉE (Ἀνιλαῖος) et **ASINÉE** (Ἀσιναῖος), deux Juifs qui, de simples particuliers, se rendirent très-puissants. Ils étaient frères, et demeuraient, vers l'an 20 de J.-C., à Neerda près de Babylone, où leur mère leur fit apprendre le métier de tisserand. Pour se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, ils prirent les armes, enlevèrent un fort sur l'Euphrate, furent bientôt suivis d'un grand nombre de jeunes gens, et se rendirent redoutables dans le pays. Artaban, roi des Parthes envoya des troupes pour les combattre. Anilée et Asinée les défirent. Le roi des Parthes, charmé de leur courage, les voulut voir, et les renvoya comblés de faveurs. Asinée fut empoisonné par sa femme, Parthe d'origine, et Anilée fut tué en embuscade par les Babyloniens, sous le règne de Caligula, vers l'an 40 de J.-C.

Josèphe, XVIII, *Ant. Jud.*, c. 12.

ANIMUCCIA (*Jean*), compositeur de musique, Italien, né à Florence vers 1500, mort à Rome en 1569 ou 1575. Il fut maître de chapelle

de la basilique de Saint-Pierre à Rome, et composa le premier les *laudi* ou hymnes à plusieurs parties dans les oratorios. On a de lui : *Madrigali e motteti a quattro et cinque voci ;* Venise, 1548 ; — *Missæ a cinque voci;* Rome, 1567 ; — *Canticum beatæ Mariæ Virginis ad omnes modo factum ;* Rome, 1568, in-fol.

Baini, *Vita di Palestrina.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Adami, *Osservazioni.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

***ANIMUCCIA** (*Paul*), musicien italien, frère de Jean Animuccia, mort en 1563. On ne sait de lui que ce qu'en dit Poccianti en ces termes : *Paulus Animuccia, laudatissimi Joannis frater, musicus veneratissimus, Madrigales et Motettas mira suavitate refertas posteris transmisit.* Il fut maître de chapelle de Saint-Jean de Latran à Rome, de 1550 à 1552.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANISIO (*Jean*), plus connu sous le nom latinisé de *Janus Anysius*, poëte latin moderne, né à Naples vers 1472, mort vers 1540. Le peu que l'on sait de sa vie se trouve dans ses ouvrages. Il nous apprend lui-même qu'il étudia le droit dans sa jeunesse, et le quitta pour la littérature ; qu'il voyagea ensuite, résida quelques années à Rome, et revint à Naples, où il se fit prêtre. Il eut, de son temps, une certaine réputation comme poëte latin ; mais ses ouvrages sont très-peu connus aujourd'hui ; remplis de réminiscences classiques, ils ne sont en beaucoup d'endroits que des centons de Virgile. Cependant Anisio a montré un peu plus d'originalité dans sa seconde églogue, qui célèbre le retour de la paix dans le sud de l'Italie, et l'expulsion des Français par Gonzalve de Cordoue. Voici les titres de ses ouvrages : *Jani Anysii varia Poëmata et Satyræ ;* Naples, 1531, in-4° ; et 1536, avec des additions ; comme cet ouvrage contient des sentences et non des satyres, Mazuchelli pense que *Satyræ* a été mis par une erreur d'impression pour *Sententiæ*; six églogues tirées de ce volume ont été publiées dans les *Bucolicorum Scriptores triginta octo*, Bâle, 1546, in-12 ; — *Jani Anysii Satyræ*, Naples, 1532, in-4°, avec un commentaire par son frère, médecin et poëte lui-même, auteur de poésies latines publiées à Naples en 1537 ; — *Jani Anysii Protogenos tragedia ;* Naples, 1536, in-4° ; — *Epistolæ de Religione, et Epigrammata ;* Naples, 1538, in-4°. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Gyraldus, *De poetis suorum temporum Dialogus.*

ANISSON-DUPERON, ancienne famille française, originaire du Dauphiné, a fourni plusieurs hommes célèbres dans la librairie et la magistrature. En voici les principaux :

Charles ANISSON, religieux, commandeur du Viennois, faisait partie de l'ambassade de Rome pour la réconciliation de Henri IV en 1595. (Voy. P. Bussières, *Historiæ Franciscæ*, lib. XXIII, ch. 6.)

Laurent ANISSON, sieur d'*Hauteroche*, son neveu, libraire, fut élu échevin de Lyon en 1670. Il fit paraître en 1677 la *Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum scriptorum*, 27 vol. in-fol.

Jean ANISSON, sieur d'*Hauteroche*, fils aîné du précédent, éditeur et collaborateur du *Glossaire grec* de Du Cange, intendant du commerce, conseiller honoraire au parlement, et chevalier de Saint-Michel, fut appelé en 1690 à la direction de l'Imprimerie royale établie aux galeries du Louvre, et « appointé comme officier de la maison du roi, sans préjudice de tous priviléges d'échevinage et bourgeoisie de la ville de Lyon, nonobstant son établissement à Paris. » (Voy. la préface du Glossaire, et la correspondance de Du Cange conservée à la Bibliothèque nationale.)

En 1707 il fut admis à se démettre de sa charge en faveur de Claude Rigaud, son beau-frère, à cause des travaux et soins qu'on exigeait de lui pour d'autres parties du service du roi. Il fut envoyé à Londres en 1713, comme commissaire pour régler, de concert avec les commissaires de la reine Anne, les contestations élevées par la chambre des communes au sujet des articles 8 et 9 du traité de commerce stipulé par le traité d'Utrecht de la même année. (Voy. *Correspondance des affaires étrangères*, de 1713 et 1714 (1).

Jacques ANISSON, frère de Jean, et deuxième fils de Laurent, était échevin de Lyon en 1710. Avec l'autorisation du roi il prit le nom de Duperon, d'un domaine qu'il avait acquis.

En 1723 *Louis-Laurent*, fils aîné de Jean Anisson, succéda à son cousin Claude Rigaud dans la direction de l'Imprimerie royale. *Jacques* ANISSON-DUPERON, frère du précédent, lui succéda en 1733.

Étienne-Alexandre-Jacques ANISSON-DUPERON, fils du précédent, né à Paris en 1748, survivancier de son père par lettres patentes de 1783, lui succéda en 1788, et épousa M[lle] Chabenat de Bonneuil, fille du président au parlement. En décembre 1790, et en exécution d'un décret de l'assemblée, il fit dresser et déposer aux Archives l'inventaire de tous les objets composant l'Imprimerie royale. Après le 10 août, il quitta la direction de l'Imprimerie, par suite des persécutions qu'il éprouva. Il crut se soustraire à sa mauvaise fortune en se retirant à la campagne ; mais il fut arrêté en germinal an II, et fit, pour recouvrer sa liberté, des sacrifices pécuniaires considérables en faveur de plusieurs membres des autorités municipales de Ris et de Corbeil, où étaient situées ses principales propriétés. Ce moyen accéléra sa perte. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 6 floréal an II, et le riche mobilier de l'Imprimerie royale, devenu pour la plus grande

(1) Ces négociations, entravées par les jalousies exclusives du commerce anglais à cette époque, sont fidèlement rapportées, dans une histoire dudit traité de commerce d'Utrecht, par M. de Ségur-Dupeyron, publiée en 18[illegible]. Ces négociations restèrent suspendues et sans solution à la mort de la reine Anne.

partie propriété de sa famille, fut, avec tous ses biens, confisqué au profit de l'État. On a d'Anisson-Duperon un *Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse,* lu en mars 1783 à l'Académie des sciences, publié en 1785, in-4°, et qui fut imprimé dans le tome X du recueil de cette académie.

* *Alexandre-Jacques-Laurent* ANISSON-DUPERON, économiste, ancien pair de France, naquit en octobre 1776. Auditeur au conseil d'État, il fut chargé en 1806 de diverses missions en Allemagne et en Italie. Il exerçait les fonctions de préfet du département de l'Arno à Florence lorsqu'il fut appelé à Paris en 1809 pour la réorganisation de l'Imprimerie impériale, dont la direction fut placée sous son autorité. En 1814, capitaine dans la garde nationale, 1re légion, il concourut en cette qualité à la défense de Paris. Nommé maître des requêtes et directeur de l'Imprimerie royale, il en exerça les fonctions aux conditions selon lesquelles son père et ses devanciers en avaient été chargés jusqu'à la révolution. Les imprimeurs du commerce réclamèrent vivement alors contre le privilége dont cette imprimerie avait été investie pour le service exclusif des principales administrations publiques. Le gouvernement obtempéra à leur demande; le privilége fut aboli, et réduit à la publication du Bulletin des lois. Les dépenses du directeur lui furent remboursées sur tarifs officiels, à la condition de certaines charges déterminées. Dans les Cent-Jours, M. Anisson publia son vote motivé contre l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, et se démit de ses emplois, qui lui furent rendus en 1815.

A cette époque, les beaux types orientaux de Rome et de Florence purent être sauvés et conservés à l'Imprimerie royale par les soins de M. Anisson.

En 1823, M. de Peyronnet, garde des sceaux, ayant estimé utile de reprendre l'Imprimerie royale en régie au compte de l'État, l'ancien système du privilége fut substitué à celui de la libre concurrence, sous la conduite d'un administrateur placé dans les attributions du garde des sceaux, ministre de la justice.

En 1827, lors du rétablissement de la censure, M. Anisson, dont les opinions politiques étaient contraires à l'opportunité de cette mesure, envoya sa démission de maître des requêtes à la commission du sceau.

Depuis cette époque, retiré de toutes fonctions salariées, il se livra à l'étude des questions d'économie politique. Élu à la chambre des députés en juin 1830, par l'arrondissement de Thiers-Ambert (Puy-de-Dôme), il était absent de Paris lors de la révolution de Juillet, qu'il n'avait ni appelée ni désirée, mais qu'il accepta comme moyen de salut contre de plus menaçantes entreprises. En juillet 1831, il se retira de la candidature de Thiers, par son refus signé et publié d'engager d'avance son vote contre l'hérédité de la pairie. De 1833 à 1842, il fut appelé à la députation de la Seine-Inférieure, restant néanmoins membre du conseil général du Puy-de-Dôme, dont la présidence lui fut déférée en 1840 et 1841. Enfin M. Anisson fut nommé pair en 1844.

Dans l'une et dans l'autre chambre, il fit partie des majorités parlementaires de Casimir Périer, du duc de Broglie et de M. Guizot; il ne s'est éloigné de leur politique que par ses principes toujours favorables à la liberté commerciale, non absolue et illimitée, mais soumise aux seules nécessités de l'impôt et du revenu public, considérant, sous cette réserve, la liberté comme le plus puissant moyen de développement industriel, d'union internationale et d'actif progrès dans la voie des lumières, du christianisme et de la civilisation. M. Anisson fut l'un des fondateurs de l'association pour la liberté des échanges. Outre plusieurs rapports importants, on lui doit: *Examen de l'enquête commerciale sur les sucres, précédé de l'examen de l'enquête sur les fers;* Paris, 1829; — *De l'affranchissement du commerce et de l'industrie;* ibid., 1829, in-8°; — *Essai sur les Traités de commerce de Methuen,* de 1703 et de 1786; ibid., 1847, in-8°.

M. Anisson-Duperon épousa en 1816 mademoiselle de Barante, qui lui donna plusieurs enfants, dont l'aîné, auditeur au conseil d'État, sous-préfet à Louviers jusqu'à la révolution de 1848, a publié un *Essai sur la centralisation administrative, et ses dangers dans un État démocratique;* Rouen, 1849, in-8°.

Collonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.* — *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 80 et suiv. — *Documents inédits des affaires étrangères.*

* ANITCHKOK (*Dimitri Sergievitch*), philosophe et mathématicien russe, né en 1740 ou avant, mort le 1er mai 1788. Il fut nommé professeur à l'université de Moscou en 1771. En 1765 il publia son *Kurs tchistoi Mathematiki* (Cours de mathématiques pures); ouvrage qui s'augmenta de quatre volumes (de 1780 en 1787), contenant l'arithmétique, la géométrie, la trigonométrie théorique et pratique, et l'algèbre. Il y ajouta un supplément sur l'artillerie et la fortification. En 1782 parurent ses *Annotationes in Logicam, Metaphysicam et Cosmologiam*, servant de commentaires aux travaux de Baumeister. Il publia divers autres écrits en langues russe et latine, parmi lesquels on remarque des *Discours sur la Providence manifestée dans l'univers*, et sur *l'Immortalité de l'âme prouvée par son immatérialité.* Son opuscule philosophique sur l'origine et le progrès de la religion (*Dissertatio philosophica de ortu et progressu religionis apud diversas maximeque rudes gentes*), fut condamné et brûlé publiquement à Moscou.

Snigriev, *Slovar ruskikh svetskikh pisatelei.* — Bantiesh-Kamensky, *Slovar dostopamyatnikh Liudei Russkoi Zemli.*

ANITUS. *Voy.* ANYTUS.

ANJOS (*F. Luiz dos*), hagiographe portugais, né à Porto au seizième siècle, mort à Coïmbre en 1625. Il appartenait à l'ordre des Ermites Augustins, et il avait acquis la réputation d'un archéologue distingué. Il a publié un livre reconnu comme classique quant au style : *Jardim de Portugal, em que se da noticia de algumas sanctas e outras mulheres illustres em virtude as quais nascerão, ou viverão ou estão sepultadas neste reino, e suas conquistas*, etc.; Coimbra, 1626, in-4°. L'auteur de ce livre si rempli d'intérêt étant mort dès le début de l'impression, l'entreprise fut continuée par un capucin nommé F. Antonio de Purificaçao, habile écrivain lui-même. F. DENIS.

ANJOU (*François*, duc D'). *Voy.* ALENÇON (duc D').

ANJOU (comtes et ducs D'). Il y eut deux maisons de ce nom; toutes deux riches et puissantes rivalisaient jadis en pouvoir avec les rois de France, et dont la souveraineté fut détruite par Louis XI. Elle se divisait en plusieurs branches. La première faisait remonter son origine à Ingelger, sénéchal du Gâtinais, qui reçut en 870, du roi Charles le Chauve, la partie de l'Anjou située entre le Maine et la Mayenne. Foulques, mort en 938, et Geoffroy, mort en 988, obtinrent des donations semblables dans la province de l'Anjou au milieu du dixième siècle. Les plus anciens seigneurs portaient le titre de *marquis* ou de *consuls* (*consules Andegavenses*), et plus tard celui de *comtes*.

Un des descendants de Geoffroy (mort en 988), Geoffroy V, surnommé *le Bel* ou *Plantagenet* (d'une branche de genêt qu'il portait à son bonnet), réunit en 1129 le comté d'Anjou et du Maine, et fonda la maison anglaise de Plantagenet, en épousant Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, qui donna en douaire à sa fille le duché de Normandie. Le fils de ce Geoffroy (mort en 1151) devint, par sa mère, roi d'Angleterre et duc de Normandie, sous le nom de Henri II, et, par son père, il hérita des comtés de l'Anjou et du Maine; enfin, par son mariage avec Éléonore, il acquit le duché d'Aquitaine. Jean sans Terre, qui succéda en 1199 à son frère Richard Cœur de Lion, fils de Henri II, perdit ses domaines en France, et ne garda que la couronne d'Angleterre.

La seconde maison d'Anjou était une branche royale de France. Saint Louis donna à son frère Charles, comte de Provence, mort en 1285 (devenu roi de Naples et de Sicile), les comtés d'Anjou et du Maine. Le fils de Charles, Charles II, roi de Naples, dit *le Boiteux*, donna l'investiture des domaines de France à son gendre Charles, comte de Valois, fils cadet du roi Philippe le Hardi. Les comtes de Valois, dès 1290, prirent les titres de *ducs d'Anjou* et *comtes du Maine*. A l'extinction de la lignée directe de René, duc d'Anjou, du Maine et de la Lorraine, mort en 1480, le Maine et l'Anjou devinrent domaines de la couronne de France. — Depuis, le titre de duc d'Anjou (sans impliquer aucun droit de souveraineté) fut porté successivement par Charles VIII avant son avénement au trône, par chacun des quatre fils de Henri II, par le second fils de Henri IV (duc d'Orléans), par les deux fils de Louis XIV, morts jeunes, par le petit-fils de Louis XIV (Philippe V, roi d'Espagne), par son arrière-petit-fils (Louis XV), et par le second fils de ce prince. *Voy.* CHARLES, LOUIS, RENÉ, etc. (d'Anjou). H.

Bernard de Giraud, *Histoire sommaire des comtes et ducs d'Anjou*, etc.; Paris, 1872, in-4°. — Dufourny *Hist généalogique*, etc., 8 vol. in-fol.

ANKARKRONA (*Théodore*), amiral suédois, né à Carlskrona le 15 février 1687, mort à Stockholm le 3 novembre 1750. Son véritable nom était *Christoffel*. Il fut successivement au service des Hollandais, des Français, sous le chevalier de Toulon, et des Anglais. De retour dans sa patrie, il se signala surtout dans la guerre maritime entre les Danois et les Suédois, de 1711 à 1715. Dans cette dernière année, il aida Charles XII à se rendre, au milieu de la nuit et de la tempête, de Stralsund à Stockholm. En 1717, il fut anobli avec le titre d'Ankarkrona. En 1712, il devint amiral et membre de l'Académie des sciences, dont il fut président en 1744. Il aida Alströmer dans ses entreprises industrielles, si importantes pour la Suède. On a d'Ankarkrona : *Relation om Konung Carl XII afresa ifrån Stralsund och an Komst till Sverige* dans le *Svenska Mercurius* 1763 : c'est la relation de la traversé de Charles XII depuis Stralsund; — *Tal om Forbindelsen emellan Landtbruk, manufacturer del Sjöfart* (Sur les rapports intimes entre l'agriculture, l'industrie et la navigation); Stockholm, 1745, in-8°.

Gezelius, *Biograph.-Lex.*

ANKARSTRŒM (*Jean-Jacques*), gentilhomme suédois, fameux pour avoir assassiné le roi Gustave-Adolphe III, naquit en 1761, et fut exécuté le 29 avril 1792. Son père avait servi avec distinction dans les armées suédoises. Le jeune Ankarstrœm entra à la cour comme page, devint ensuite sous-officier dans la garde, et servit en dernier lieu comme enseigne dans les gardes du corps. C'était un homme morose et passionné, toujours mécontent de la marche des affaires publiques, et fortement attaché aux prérogatives de sa caste. Ayant pris son congé en 1783, il vécut quelque temps à la campagne avec la femme qu'il venait d'épouser, et dont un opéra français calomnia les mœurs au point de donner lieu de sa part à un démenti public. L'idée qui préoccupait Ankarstrœm le ramena dans la capitale en 1792 : il s'y aboucha avec d'autres mécontents, car la conduite arbitraire de Gustave III lui avait aliéné la noblesse. La mort du roi fut résolue entre lui et, disait-on, les comtes de Horn et Ribbing, le baron Bielke, le général Pechlin et le colonel Liliehorn. Ankarstrœm sollicita l'*honneur* de porter le coup fatal; mais comme d'autres conjurés y prétendaient aussi, il ne l'obtint que du sort.

C'est pendant la diète de Gèfle que l'attentat qu'ils tramaient devait être mis à exécution; mais ils ne trouvèrent pas les moyens de l'accomplir, et suivirent le roi à Stockholm. Il devait paraître le 15 mars 1795 à un bal masqué : ce jour et ce lieu furent choisis par Ankarstrœm, qu'une haine profonde poussait au crime. Le comte de Horn arrêta Gustave en lui disant : « Bonsoir, beau masque! » et au même instant Ankarstrœm lui tira un coup de pistolet qui le blessa mortellement. Le coupable s'était perdu dans la foule; mais les armes qu'il avait jetées le trahirent, et le monarque eut encore assez de présence d'esprit pour ordonner lui-même quelques mesures propres à le faire découvrir. Arrêté et mis en jugement, Ankarstrœm confessa son crime sans honte; mais il refusa avec constance de nommer ses complices. Il fut condamné à être battu de verges pendant trois jours, à être conduit à l'échafaud sur une charrette, et à être décapité après avoir eu le poing droit coupé, sentence qu'il subit avec fermeté et courage. Les comtes de Horn et Ribbing, qu'on ne put convaincre de complicité, furent seulement condamnés au bannissement. [*Encyc. des gens du monde.*]

Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia, etc.*, part. IV, Scandinavia, t. I, p. 189. — Rabbe, *Biographie des Contemporains.* — Beaumont-Vassy, *les Suedois depuis Charles XII.*

***ANKER** ou **ANCHER** (*Peder Kofod*), jurisconsulte danois, né le 14 juin 1710 à Sester-Larskier, dans l'île de Bornholm, mort en 1788. Il fut d'abord professeur de droit à l'université de Copenhague, puis membre du conseil de l'amirauté et du consistoire de Danemark. Il publia de nombreux écrits sur le droit danois, norwégien et romain. Ses principaux ouvrages sont: *Dansk Lov Historie;* Copenhague, 1769-1776, 3 vol. in-4°: c'est un exposé critique des lois danoises depuis le roi Harald Blaatand jusqu'à Christian V; — *Een Jüdske Lovbog paa Gammel dansk* (Livre sur la loi jutlandaise, en vieux danois); Copenhague, 1783, in-4° : c'est la meilleure édition des anciennes lois du Jutland; le texte est accompagné de notes critiques et historiques, et d'une traduction latine; — *Farrago legum antiquarum Daniæ municipalium;* Copenhague, 1776, in-4°; — *Dansk Lehns-Ret* (les Lois féodales du Danemark); Copenhague, 1778, in-8°, traduit en allemand par J.-H. Bärens (Copenhague, 1788, in-8°), qui, dans la préface, donne une biographie détaillée de l'auteur.

Holberg, *Dannemarks riges historie*, III, 848, etc. — Adelung, Supplement au *Gelehrten-Lexicon* de Jöcher. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

ANKWICZ. *Voy.* ANCWITZ.

ANLY (*Jean* D'), chroniqueur français, natif de Montmédy, vivait vers le milieu du seizième siècle. L'abbaye d'Orval, dans le pays de Luxembourg, conservait de ce chroniqueur un manuscrit in fol. intitulé *Recueil et Abrégé de plusieurs histoires, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes, etc.; ensemble une table généalogique de la postérité de Clodion le Chevelu.*

Biographie universelle.

***ANNA** (*Baldassare* D'), peintre vénitien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était Flamand de naissance, et eut pour maître Léonard Corona. On a de lui quelques tableaux d'église estimés; il surpassa Corona dans la finesse du coloris, mais lui resta inférieur dans le dessin.

Zanetti, *Della pittura veneziana, etc.* — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***AN-NADIM MOHAMMED-IBN-ISHAK**, communément appelé *Abou'l-Farj-Ibn-Abi-S'akob*, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Firist Alkotob;* c'est un catalogue de livres écrits en arabe ou traduits dans cette langue, avec des notices sur les auteurs de ces ouvrages. On ne sait rien de la vie d'An-Nadim. Il dit lui-même, en plusieurs endroits de son livre, qu'il écrivait en l'an 377 de l'hégire (987 de J.-C.); et il rapporte que l'on montrait peu de temps avant lui, dans une collection d'autographes, un exemplaire du Koran écrit par Ali, gendre du prophète, et que l'authenticité de cette écriture était certifiée par plusieurs contemporains d'Ali. L'ouvrage d'An-Nadim est divisé en trois livres ou volumes : le premier renferme des notices sur les grammairiens, historiens et poëtes; on en trouve un manuscrit très-ancien dans la Bibliothèque nationale, à Paris; le second volume contient les ouvrages de théologie, de dialectique et de jurisprudence; le troisième volume mentionne les ouvrages de philosophie, de médecine, de mathématiques et d'astronomie. On en a publié des fragments dans *Wiener Jahrbücher* (par Hammer-Purgstall), et dans *De originibus medicinæ arabicæ sub khalifatu;* Leyde, 1840.

Dans un appendice à son ouvrage, An-Nadim a donné, entre autres, un chapitre très-curieux sur les Sabéens, qui a été reproduit en partie par Hottinger dans son *Historia Orientalis*, et traduit par von Hammer-Purgstall dans le *Journal asiatique*. Des extraits considérables du *Fihrist* se trouvent dans Hottinger, *Promptuarium seu Bibl. Orientalis*. Le nombre des livres mentionnés dans le *Fihrist* est d'environ dix mille, et celui des auteurs de deux mille. C'est ce qui peut nous faire comprendre l'activité littéraire des Arabes, puisque tous ces dix mille livres avaient été écrits dans un espace de moins de deux cents ans.

Wejers, *Orientalia*. — Baron Slane, dans le *Journal asiatique*. — Jonsius, *De script. hist. phil.;* Francfort, 1659, p. 318.

ANNAT ou **ANNATS** (*François*), jésuite français, né à Rodez le 5 février, 1590, mort à Paris le 14 juin 1670. Son véritable nom était *Canard*, qu'il latinisa (d'*Anas*). Admis à dix-sept ans dans la compagnie de Jésus, il devint successivement recteur du collége de Montpellier et de celui de

Toulouse, provincial de son ordre, et confesseur de Louis XIV, place qu'il occupa pendant seize ans, et résigna quelques mois seulement avant sa mort. Il montra à la cour un grand zèle pour la religion, beaucoup de prudence et de modestie, et un désintéressement qui fit dire à Louis XIV : « Je n'ai jamais su si le P. Annat avait des parents. » Comme théologien, le P. Annat consacra son vaste savoir à combattre les Jansénistes, provoqua la *Constitution* d'Innocent X, qui condamnait les cinq propositions de Jansénius, et rédigea en 1655, avec M. de Marca, la célèbre profession de foi, dite le *Formulaire* d'Alexandre VII, qui amena la ruine de Port-Royal. Le P. Annat, si rigoureux pour les jansénistes, montra pour les amours de Louis XIV une indulgence qui parut excessive aux contemporains. M. Sainte-Beuve, dans son livre sur Port-Royal, cite à ce propos le couplet suivant, qui est une épigramme assez spirituelle contre le confesseur et son royal pénitent :

Le père Annat est rude,
Et me dit souvent
Qu'un péché d'habitude
Est un crime fort grand.
De peur de lui déplaire,
Je quitte La Vallière.
Et prends Montespan.

Le P. Annat composa de nombreux ouvrages dans sa longue polémique contre les jansénistes, où il eut pour adversaires Arnauld, Nicole et Pascal. Les uns sont en latin, les autres en français rédigés dans un style singulier. Parmi ces derniers on cite : *le Rabat-joie des Jansénistes, ou Observations nécessaires sur ce qu'on dit être arrivé à Port-Royal au sujet de la sainte Épine, par un docteur catholique* ; Paris, 1656, in-4°.

LEO JOUBERT.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, t. V. — Sotvellus, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*.

***ANNAT** (*Pierre*), écrivain ecclésiastique, neveu de François Annat, né en 1638 à Villecontat, dans le Rouergue, mort à Paris en 1715. Il fut pendant quelque temps professeur de philosophie à Toulouse, et entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, dont il fut élu général en 1694. On le dépeint comme un homme d'une modestie excessive, d'une simplicité et d'une honnêteté parfaites. Il a laissé un ouvrage curieux, intitulé *Methodicus ad positivam theologiam apparatus, in gratiam candidatorum* ; Paris, 1700, 2 vol. in-4° ; réimprimé à Paris en 1705 ; Venise, 1701, in-8°, et Herbipolis (Würzburg). Cet ouvrage a été mis à l'index, 1726, in-4°, à Rome.

Gallia christiana, VII, p. 974. — B. Walchius, *Bibliotheca theologica selecta*, V, I, p. 16. — *Catalogue des livres imprimes de la Bibliothèque nationale à Paris*, 373.

ANNAYA (*Pedro* DE), amiral portugais, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle ; son histoire se rattache à l'établissement de la domination portugaise sur les côtes de l'Afrique orientale. En 1500, les amiraux portugais Pedro Alvarez et Abrilius Fidalcus trouvèrent, dans un endroit appelé *Zaphal*, (Sofala) deux vaisseaux maures chargés d'or, qui faisaient voile pour Melinde. Soupçonnant quelle pouvait être la source des richesses immenses des Maures du Mozambique, ils s'approchèrent des côtes. Un vaisseau naufragé qu'ils rencontrèrent dans ces parages ne tarda pas à confirmer les premières suppositions, et bientôt la nouvelle se répandit qu'il y avait plus d'or dans ce pays que dans tout le reste de la terre. Annaya fut chargé, en 1508, par Dom Manuel, de la conquête ce pays d'or (*Tracto de ouro*), comme l'appelle Barros. L'amiral portugais obtint d'abord par surprise la permission de fonder un établissement sur la côte. Le roi de Sofala, regrettant cette concession, vint attaquer la forteresse bâtie par les Portugais : il fut repoussé et tué ; son fils fut alors proclamé roi par Annaya, mais à condition de se reconnaître vassal de Dom Manuel. Les Portugais ajoutèrent bientôt à cette première conquête celle de Quiloa et de Mombaza.

Jao de Barros, *Decadas*. — Ferd. Hoefer, *Afrique australe et orientale* (dans *l'Univ. pitt.*).

ANNE, ANNA, nom dérivé de l'hébreu *khana*, être gracieux. Ce nom est commun à plusieurs femmes célèbres, rangées ci-dessous par ordre chronologique.

ANNE (sainte), vivait dans le premier siècle de notre ère. Elle était fille de Mathan, prêtre de Bethléem, et fut mariée à saint Joachim. Après vingt et un ans de stérilité, elle mit au monde la Vierge Marie, mère de Jésus-Christ. On ne sait rien de positif sur la vie de cette sainte ; son nom ne se trouve ni dans l'Écriture, ni dans les Pères des trois premiers siècles. Saint Épiphane est le premier qui en ait fait mention. Justinien bâtit en 550 une Église à Constantinople, en l'honneur de sainte Anne, et la tradition qui en fait la mère de la sainte Vierge paraît être même postérieure à cette époque. On croit que son corps fut apporté de Constantinople en 710, et que sa tête fut envoyée par Louis de Blois, vers 1210, à Chartres. Les Allemands prétendent aussi avoir une tête de sainte Anne à Duren (duché de Juliers), et Trithème fait mention d'une autre tête de c sainte, honorée à Ursitz (diocèse de Wurtzbourg). Diverses autres églises, et principalement celle d'Apt en Provence, affirment également posséder les restes de cette sainte.

Nicéphore, *Breviarium historicum*. — Saint Jérôme, *Epistola ad Matthæum*. — Eckius, *de sancta Anna*. — Baronius, *Annales*. — Tillemont, *Memoires pour l'histoire eccles.* — Baillet, *Vies des Saints*.

ANNE, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, et de la célèbre Didon, épousa Sichée, et abandonna sa patrie après la mort de son époux, pour éviter la tyrannie de son frère, qui avait plusieurs fois tenté de la dépouiller de ses biens. Elle embarqua ses trésors, et, suivie de Didon et d'une grande partie de la jeunesse tyrienne, elle vint sur la côte d'Afrique fonder Carthage. Cette ville

devint dans la suite l'émule de Tyr par son commerce et sa puissance. La chronologie fixe cette émigration à l'an 888 avant l'ère chrétienne. La fête d'*Anna Perenna* fut instituée par Énée en Italie. Elle se célébrait aux ides de Mars; on y buvait avec excès; et la superstition, favorisant l'intempérance, faisait croire à chaque convive qu'il vivrait autant d'années qu'il boirait de coups en l'honneur d'*Anna*. Selon Hartung, Anne serait une divinité italienne.

Diodore de Sicile. — Hartung, *die Religion der Römer*, II, 229. — Hoefer, *la Phénicie* (dans la collection de *l'Univers* de F. Didot).

ANNE DE RUSSIE, reine de France, femme de Henri Ier et mère de Philippe Ier, vivait vers le milieu et la fin du onzième siècle. D'après la croyance commune, elle était fille de Iaroslaf Vladimirovitch, grand prince de Russie; et Henri Ier, après la mort de sa première épouse, la choisit pour être bien sûr d'avoir une femme qui n'eût avec lui aucune espèce de parenté. Mais Nestor, le principal annaliste russe, n'a point eu connaissance de ce mariage, seul exemple pourtant d'une alliance contractée avec la Russie par un prince français. L'incertitude dans laquelle on est d'ailleurs sur le nom de cette princesse, appelée tantôt *Anne*, tantôt *Agnès*, et aussi *Gertrude*, ainsi que sur l'année du mariage contracté suivant les uns en 1044, suivant d'autres en 1051 ou en 1036, a fait naître des doutes sur la réalité de la personne. Les annales de la France, qui ne parlent de la Russie de Kief qu'en cette occasion, varient de plus sur le nom du père de la princesse, nommé tour à tour Iaroslaf ou Iarodislaf, George, Iourij, et même Gauthier; et tandis que tel historien assure que la veuve de Henri fut enterrée à l'abbaye de Villiers, tel autre la fait retourner en Russie, et terminer ses jours loin de la France. Ces incertitudes ont fait assigner à Anne ou Agnès, par quelques historiens, une tout autre patrie; suivant eux, cette princesse serait originaire de la Robastie du Danube, ou bien elle aurait été prise chez les Rousses ou Ruthéniens d'Aquitaine, dont il est question dans nos anciennes annales, et dont le nom se trouve même dans César, qui les place dans la *Rouergue*, aux environs de Rodez. Mais cette hypothèse n'est pas appuyée de preuves suffisantes. Quoi qu'il en soit, après huit ans de stérilité, Anne donna à Henri Ier, son époux, un héritier. Veuve en 1060, elle refusa la régence du royaume pour vivre dans la retraite à Senlis, où elle avait fait bâtir un couvent. Cependant elle ne tarda pas à former une nouvelle union, et épousa un parent de son premier mari, Raoul de Péronne, comte de Crépy en Valois. Une union de ce genre n'était pas alors regardée comme une mésalliance; mais le comte étant marié à une autre femme, et l'Église n'ayant pas consenti au divorce, les nouveaux époux furent excommuniés. Au bout de quelque temps, Raoul répudia sa femme, qui termina ses jours bientôt après, soit dans sa patrie, soit en France, près de l'abbaye de Villiers, où on la dit enterrée. [*Enc. des gens du monde.*]

Levesque, *Sur les anciennes relations de la France avec la Russie*, dans les *Mem. de l'Institut national* (*Sciences morales*), II, p. 73-78.— Karamzin, *Hist. de la Russie*, II.

ANNE COMNÈNE (Ἄννα Κομνηνά), fille d'Alexis I, empereur d'Orient, née le 1er décembre 1083, morte en 1148. C'est l'une de ces femmes qui brillent au milieu des longues dynasties byzantines, si pauvres en hommes et en génies virils. Elle reçut la plus forte éducation de son temps. L'éloquence, la poésie, les mathématiques, la philosophie, occupèrent sa jeunesse. Plus tard, elle joignit la passion du pouvoir à celle de l'étude. Savante et philosophe ambitieuse et intrigante, Anne Comnène est l'expression assez vive de son époque. Princesse du sang impérial, elle prend sa part des complots domestiques et des haines de famille qui bouleversent de temps à autre la cour de Constantinople. Écrivain, elle a la lourde érudition et la naïveté superstitieuse d'un moine grec, le pédantisme et le mauvais goût d'un rhéteur. Quoique épouse du savant Nicéphore Bryenne, qui n'aspirait qu'au repos et à l'obscurité de l'étude, et poussant jusqu'au délire son impatience de régner, elle embrassa les genoux de son père Alexis pour obtenir l'exhérédation de Jean, son frère; et lorsque celui-ci fut en possession du trône, elle conspira pour l'en arracher. L'insouciante lenteur de Nicéphore Bryenne fit échouer l'entreprise. Depuis, vaincue par la clémence de son frère, elle se contenta de régner sur les beaux esprits de l'époque, poëtes et philosophes, rhéteurs ou grammairiens, ainsi que Walter Scott nous l'a présentée dans le *Comte Robert de Paris*.

Anne a fait la biographie de son père, Alexis I, dans un livre intitulé Ἀλεξίας (*Alexiade*). C'est un livre passionné et diffus; le style est surchargé d'érudition. C'est cependant une des histoires les plus intéressantes de la collection Byzantine. Anne y raconte la première croisade, et manifeste à chaque page l'horreur du nom latin et des croisés. On dit pourtant qu'elle ne fut point insensible aux mérites du prince croisé Bohémond, duc de Tarente, qu'elle exalte et abaisse outre mesure, comme par boutades d'amour et de dépit.

L'*Alexiade*, en langue grecque et en quinze livres, fut publiée d'abord à Augsbourg en 1610 par David Hœschel, en 1 vol. in-4°; c'est seulement un abrégé; puis à Paris par le père Poussines en 1651, avec les notes d'Hœschel. Du Cange a donné, dans son édition de Cinnamus, des observations importantes sur l'*Alexias*. La meilleure édition est celle de Schopen, avec une nouvelle traduction latine (celle du P. Poussines est très-médiocre), Bonn, 1839, 2 vol. in-8°. Schiller, dans ses *Mémoires historiques*, tom. I et II, en a donné une traduction allemande. L'*Alexiade* a été pu-

bliée en français par le président Cousin. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Mart. Hank, *De Byzantinarum rerum Scriptoribus*, p. 607-616. — Fabricius, *Biblioth. græca*, VII, p. 726.

ANNE, dauphine de Viennois, succéda en 1282 aux États de son frère Jean Ier, mort sans postérité, et devint dès lors souveraine du Dauphiné. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'empire, qui ne pouvait passer aux femmes; qu'il appartenait dès lors à l'empereur Rodolphe, et que celui-ci lui en ayant accordé l'investiture, ce fief devenait sa propriété. Anne défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe le Bel, qui indemnisa Robert. Anne resta en possession du domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrée dans le monastère des chartreuses de Salette, qu'elle avait fondé.

Art de vérifier les dates. — Valbonnais, *Hist. du Dauphiné.*

ANNE *de Savoie*, fille du duc Amédée V et de Marie de Brabant, naquit en 1320 et mourut en 1359. Elle devint impératrice d'Orient par son mariage avec Andronic III, dit *le Jeune*. Son entrée à Constantinople, en 1337, fut splendide. Anne partagea la gloire de son époux : elle le rendit accessible aux pauvres, juste et bienfaisant. Après la mort de ce prince, elle eut la douleur de voir ses fils privés du trône par la perfidie de Jean de Cantacuzène, leur tuteur. Vers la fin de sa vie elle se mêla aux querelles théologiques, et embrassa les doctrines des palamistes ou quiétistes du mont Atlas.

Bertolotti, *Compendio della istoria della real Casa di Savoia.*

ANNE DE CHYPRE, fille de Janus, roi de Chypre et d'Arménie, mourut le 11 novembre 1462. Elle épousa en 1431 Louis, duc de Savoie. Son esprit conciliant et flatteur, l'aménité de son caractère, les grâces de sa figure, captivèrent l'affection de son époux, qui lui abandonna presque entièrement son autorité. Elle en profita pour créer des établissements utiles et des monastères. Les cordeliers de Genève, les observantins de Nice et de Turin lui devaient la fondation de leurs monastères. Elle se fit enterrer dans un habit de cordelier.

Bertolotti, *Compendio della historia della real Casa di Savoia.*

ANNE DE BEAUJEU, fille aînée de Louis XI, épouse du seigneur de Beaujeu, née vers 1462, morte en 1522. Le vieux roi, avant de mourir, la jugea digne de continuer son règne pendant l'extrême jeunesse de Charles VIII. Il la nomma régente à l'exclusion de tous les princes du sang, qu'il redoutait trop pour leur faire toucher son sceptre de si près. Anne de Beaujeu justifia son choix, en s'appuyant sur les états et en déployant la plus grande fermeté. Il se fit une parodie de la *Ligue du bien public* : les princes et les seigneurs se mirent en campagne; mais la régente y mit tant de vigueur, qu'elle étouffa la *guerre folle* à sa naissance. Le duc d'Orléans, qui en était l'âme, fut défait et pris. Soit raison politique, soit, comme on dit, jalousie et dépit d'amour rebuté, Anne le retint deux ans dans la tour de Bourges. Charles VIII le délivra. Devenu roi, le duc d'Orléans *ne vengea pas ses injures* : il combla de bienfaits celle qui l'avait traité si durement. [*Enc. des g. du m.*]

Sismondi, *Hist. des Français.*

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, née à Nantes le 26 janvier 1476, morte au château de Blois le 9 janvier 1514. Elle était fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, le 6 décembre 1491. Elle était belle, quoiqu'un peu boiteuse, défaut à peine visible, tant elle prenait soin de le dissimuler. Les qualités de son esprit répondaient aux agréments de son corps. Pendant l'expédition de Charles en Italie, Anne gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de ce prince, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, parvint à la consoler. Il épousa, le 8 janvier 1499, Anne, qu'il avait aimée lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Cette princesse donna un grand éclat à sa cour, par le grand nombre de demoiselles de qualité, bretonnes et françaises, qu'elle y appela. Elle leur offrait le modèle des vertus, et leur donnait l'exemple du travail. C'est elle qui forma l'établissement des filles d'honneur de la reine, remplacées en 1673 par les dames du palais. Jouissant de la plus grande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servait pour secourir les malheureux, pour équiper les officiers pauvres, pour soulager leurs enfants et leurs veuves. Mais, parmi les objets de sa libéralité, elle choisissait de préférence les Bretons : « aussi le roi dans sa goguette, dit Brantôme, l'appeloit quelquefois sa Bretonne, parce qu'elle avoit réellement le cœur plus breton que françois. » Elle aimait les savants et leur faisait du bien. Une de ses manies était de vouloir paraître plus instruite qu'elle ne l'était. Dans les audiences qu'elle donnait aux ambassadeurs, elle mêlait toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avait eu soin d'apprendre par cœur.

Anne était naturellement éloquente, judicieuse, sensée, agréable. Son cœur était généreux, sensible et franc; mais sa hauteur l'avait rendue vindicative (*voy.* ROHAN). Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondait : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, lorsqu'elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pour-

tant dans quelques occasions ; et on connaît la fable des *Biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très à propos. C'est la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle, outre cent gentilshommes, et de donner audience aux ambassadeurs. La Bibliothèque nationale conserve de cette reine son livre d'Heures en manuscrit, in-4°, orné de jolies figures en miniature, représentant des opérations agricoles; toutes les marges sont décorées de la figure d'une plante, avec des insectes, d'après nature. Ces plantes sont au nombre de trois cents, dont plusieurs sont rendues avec une grande exactitude. Cette série de dessins, qui est de la fin du quinzième siècle, peut être regardée comme l'herbier le plus complet que l'on ait de cette époque.

Histoire de Bretagne. — Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne.* — Mézeray, *Histoire de France.* — Anselme, *Histoire généalogique, etc., de la maison royale de France.* — Brantôme, *Vie des dames illustres.*

ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, née vers la fin du quinzième siècle, morte le 27 janvier 1547. Elle porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale en 1527. Zapalski, vayvode de Transylvanie, soutenu par Soliman, empereur des Turcs, lui disputa sa puissance, et vint mettre le siége devant Vienne. Anne soutint alors le courage de Ferdinand, et donna des exemples de la plus grande fermeté. Hilarion de Coste la représente comme une des plus belles femmes de son temps. Cette reine mourut à Prague, et fut inhumée dans la cathédrale de cette ville. Marie de Médicis et Anne d'Autriche, ses petites-filles, régnèrent en France.

Dictionnaire historique. — *OEsterr. Biographisches Lexikon*; Vienne, 1851.

ANNE MARIE, princesse de Brunswick, née vers le commencement du seizième siècle, morte le 20 mars 1568. Elle était femme d'Albert, duc de Prusse; et en mourant elle laissa à son fils Albert-Frédéric un petit traité de conduite, intitulé *Miroir des Princes*, qui se conserve dans la bibliothèque de Kœnigsberg. Il a été publié par le professeur Nicolavius, de Rome.

Jöcher, avec le Supplém. d'Adelung.

ANNE D'AUTRICHE, reine de France, fille de Philippe II, roi d'Espagne, naquit en 1601, et mourut le 20 janvier 1666. Elle épousa Louis XIII le 25 décembre 1615, et fut mère de Louis XIV. Le parlement lui confia la régence pendant la minorité de son fils, par arrêt du 18 mai 1643, et cassa le testament de Louis XIII. Le cardinal Mazarin, qui avait toute la confiance de la reine, gouverna le royaume sans que son administration causât d'abord le moindre murmure. Les victoires du duc d'Enghien, si célèbre sous le nom de *grand Condé*, faisaient respecter la régence. Mais l'avidité de Mazarin, l'augmentation des impôts, et l'ambition des grands, préparaient une guerre civile (guerre de la Fronde). La reine, obligée de s'enfuir de Paris, implora le secours du grand Condé. Le peuple chantait des vaudevilles injurieux à la vertu d'Anne. On imprima à Cologne, en 1692, un petit ouvrage intitulé *les Amours d'Anne d'Autriche avec le cardinal de Richelieu*. Les troubles apaisés, Anne d'Autriche donna tout son temps à la piété. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grâce, et mourut d'un cancer à l'âge de soixante-quatre ans. On connaît sa réponse à Mazarin, qui feignait de craindre que le roi n'épousât sa nièce Hortense Mancini : « Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi et contre vous. » Cette réponse était un reflet de son caractère indulgent, mais plein de noblesse et de hauteur.

Anne avait joui de peu de bonheur avec Louis XIII. Richelieu, qui dominait ce prince et qui n'aimait pas la reine, lui avait persuadé qu'elle était entrée dans les complots de Chalais. L'idée de cette accusation se grava si profondément dans l'esprit soupçonneux et mélancolique de Louis XIII, qu'au lit de la mort, la reine lui ayant fait dire par Chavigny qu'elle n'avait eu aucune part aux desseins de Chalais, le roi répondit : « En l'état où je suis, je dois lui pardonner; mais je ne peux pas la croire.... » Madame de Motteville rapporte, au sujet de ces étranges imputations, une particularité qu'elle dit avoir entendue de la bouche de la reine. C'est que le roi la fit venir au conseil; qu'il lui reprocha en face d'avoir conspiré contre sa vie pour avoir un autre mari; et que la reine, outrée de cette accusation, lui répondit avec fermeté « qu'elle aurait trop peu gagné au change, de « vouloir commettre un si grand crime pour un « si petit intérêt. » Cependant Richelieu, intéressé à la desservir, fit épier toutes ses démarches. Elle entretenait un commerce secret de lettres avec la reine d'Angleterre, avec le duc de Lorraine, et surtout avec le roi d'Espagne, son frère. Il ne fut pas difficile, lorsque ce commerce fut découvert, de persuader à Louis XIII que la reine son épouse était plus attachée aux intérêts de l'Espagne qu'à ceux de la France. En 1637, les soupçons allèrent si loin, qu'elle fut obligée de répondre au chancelier sur les intelligences qu'elle pouvait avoir avec les puissances étrangères. Elle nia d'abord; ensuite elle avoua une partie de sa correspondance, plus imprudente que criminelle, et fut obligée de demander pardon à son époux, et de signer un écrit où elle promettait plus de prudence et de zèle.

Malgré sa juste aversion pour Richelieu, elle rendait justice à son mérite. Se trouvant un jour à Rueil, et regardant un portrait de ce cardinal, elle dit aux seigneurs qui l'entouraient : « Si cet homme eût vécu jusqu'à cette heure, il aurait été plus puissant que jamais. » Il ne faut donc

pas s'en rapporter entièrement à ce que le cardinal de Retz dit de cette princesse dans ses Mémoires. Ce prélat, qui n'avait pas à se louer d'elle, et qui avait feint cependant d'en être amoureux, lui suppose plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété réelle, plus d'opiniâtreté que de fermeté; enfin, il ne lui accorde que cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas. Mais on voit évidemment que le pinceau de cet historien a été égaré par la haine et la fureur de faire des antithèses. Une observation que les physiologistes n'oublieront point, c'est que cette princesse, qui aimait passionnément les fleurs, ne pouvait supporter la vue des roses, même en peinture. Elle était d'une délicatesse singulière sur tout ce qui touchait son corps. On avait de la peine à lui trouver de la batiste assez fine pour ses chemises et ses draps. Le cardinal Mazarin lui disait, en plaisantant sur cette extrême délicatesse : « Madame, si vous étiez damnée, votre enfer serait de coucher dans des draps de toile de Hollande. »

Madame de Motteville fait le portrait suivant d'Anne d'Autriche : « Elle me parut, dit cette dame, lorsque je vins la saluer en 1639, aussi belle qu'aucune de celles qui composaient son cercle. Elle se coiffait, selon la mode, d'une coiffure ronde, frisée clair, et mettait beaucoup de poudre. Ses cheveux étaient devenus d'une couleur un peu brune, et elle en avait une grande quantité. Elle n'avait pas le teint délicat, ayant même le défaut d'avoir le nez gros, et de mettre, à la mode d'Espagne, trop de rouge; mais elle était blanche, et jamais il n'y a eu aussi belle peau que la sienne. Ses yeux étaient parfaitement beaux; la douceur et la majesté s'y rencontraient ensemble; la couleur, mêlée de vert, rendait leurs regards plus vifs, et remplis de tous les agréments que la nature leur avait pu donner. Sa bouche était petite, vermeille; les sourires en étaient admirables. Elle avait le tour du visage beau et le front bien fait. Ses mains et ses bras avaient une beauté surprenante, et toute l'Europe en a ouï publier les louanges; leur blancheur, sans exagération, avait celle de la neige. Elle avait la gorge belle, sans être parfaite. Elle était grande et avait la mine haute, sans être fière. Elle avait dans l'air du visage de grands charmes, et sa beauté imprimait, dans le cœur de ceux qui la voyaient, une tendresse toujours accompagnée de vénération et de respect. Avec tous ces agréments, elle ne se fit point aimer du roi son époux; elle fut toujours liée avec les mécontents, et rendit suspecte son affection pour le roi d'Espagne, son frère, en ne lui écrivant qu'en cachette, et par l'entremise de gens souvent ennemis secrets de l'État. » (*Voy.* LOUIS XIII, MAZARIN, BUCKHINGHAM, CONDÉ, RETZ.)

Sismondi, *Histoire des Français*, XXIV. — Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, I, p. 106 (1827). — Aubery, *Histoire du cardinal Mazarin* — La Rochefoucauld, *Mémoires*, collect. Petitot. — Bernard Le Vassor, *Histoire de Louis XIII*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France*.

ANNE, reine d'Angleterre, née à Twickenham, le 6 février 1664, morte le 1er août 1714. Elle était la seconde fille de Jacques II et d'Anne Hyde, fille du comte de Clarendon. D'une santé assez faible pendant son enfance, elle fut envoyée en France à l'âge de cinq ans, pour s'y rétablir sous un climat plus doux. A sept ans elle perdit sa mère, et, comme la princesse Marie, sa sœur aînée, elle fut élevée dans la communion anglicane. Anne monta sur le trône le 8 mars 1702. Trois jours après, elle vint déclarer au sein de la chambre des lords, qu'elle était résolue de poursuivre les mesures adoptées par le feu roi dans l'intérêt de l'Europe, c'est-à-dire, comme elle le disait, d'abaisser la France (*To reduce exorbitant power of France*). En même temps elle fit partir pour la Haye le comte de Marlborough, qu'elle venait de créer chevalier de la Jarretière et commandant général des armées. Il avait pour mission d'annoncer aux états généraux, que la reine était déterminée à adhérer à l'alliance européenne, ménagée par le roi son prédécesseur, et à déclarer la guerre. Marlborough arriva à la Haye le 28 mars et retourna en Angleterre le 3 avril, après avoir rempli le mandat de sa souveraine. Il venait d'arrêter avec les états généraux, que la guerre contre la France et l'Espagne serait déclarée le même jour à Londres, à Vienne et à la Haye; que les opérations commenceraient par le siége de Kaiserwerth sur le Rhin, en même temps qu'une flotte se dirigerait sur Cadix. La déclaration de guerre eut en effet lieu le 4 mai; et le 12 du même mois Marlborough revint en Hollande avec le titre de généralissime des armées alliées. George Rooke eut le commandement de la flotte destinée à agir contre Cadix, et le duc d'Ormond fut placé à la tête des troupes embarquées. La mésintelligence qui régnait entre ces deux généraux diminua le résultat de cette expédition, dont les succès de Marlborough en Flandre compensèrent l'inefficacité.

Telle était la situation au dehors : des changements non moins graves s'accomplissaient à l'intérieur. Le règne de la reine Anne peut se partager en deux périodes distinctes : la période de guerre, introduite et dirigée par l'influence de la comtesse de Marlborough, influence d'ambition individuelle avant tout; et la période de pacification, amenée également par une influence féminine, cette fois au profit d'un parti. Un écrivain qui porte dans l'histoire le coup d'œil de l'homme politique, M. de Rémusat, résume comme il suit, l'état des choses au commencement du règne. « La reine Anne, dit-il, arrivait au trône le

cœur plein de ressentiment contre la mémoire de son beau-frère. Elle n'aimait, ni sa personne, ni ses principes, ni ses amis. Élevée dans les idées de la pure église anglicane, elle avait par zèle protestant adhéré à la révolution; mais elle regardait l'autorité royale comme sacrée, la tolérance religieuse comme une faiblesse, les dissidents comme des hérétiques ou des profanes, les whigs comme des républicains. Les tories l'avaient soutenue contre le roi, d'après l'usage invariable de toute opposition d'appuyer l'héritier de la couronne même, et c'est à eux qu'elle croyait devoir l'avantage de tenir sa dotation et tout son établissement du parlement et de la loi, non de la munificence royale. Son avénement présageait donc celui des tories. Son mari le prince Georges de Danemark était pour eux, quoique avec modération, et elle avait toute confiance dans le comte de Rochester, son oncle, qui était comme leur chef. Cependant sa première affection semblait toujours appartenir à la célèbre Sarah Jennings, comtesse de Marlborough. Cette confidente de sa jeunesse et de ses disgrâces avait lutté avec elle et pour elle contre les volontés de Guillaume III; et, quoique déjà son impérieuse autorité se fît pesamment sentir, elle était encore la plus forte. Les souvenirs d'une affection de vingt ans, l'habitude, la faiblesse, cette obstination d'amour-propre qui empêche de rompre; car une rupture ressemble à l'aveu d'une erreur, tout soumettait encore la reine à l'ascendant d'une femme supérieure dont l'âme était grande, mais altière, ambitieuse, violente, passionnée d'amour et d'orgueil pour la gloire de son mari. Lady Marlborough n'aimait ni lord Rochester ni lord Nottingham, ni l'église, ni les tories. Si elle eût été absolument libre, elle aurait laissé aux whigs une grande part du gouvernement; mais, disgrâciée sous le dernier règne, elle comptait, ainsi que lord Marlborough, dans le parti opposé. Elle n'entreprit pas de lutter ouvertement contre le courant qui le ramenait au pouvoir. Il lui suffit d'être la maitresse de la cour, avec les titres de première dame, d'intendante de la garde robe et de la cassette, et de gouvernante du parc de Windsor, tandis que son mari commanderait les armées ». La comtesse devait donc tout gouverner, et nécessairement l'administration fut composée d'hommes à sa dévotion et à celle de son mari, en tête desquels se trouvait son allié Godolphin. Quant à Rochester, il redevint lord lieutenant d'Irlande. D'après une loi passée sous le règne de Guillaume, le parlement existant fit place à un autre qui se réunit le 20 octobre 1702. Les tories avaient la majorité; ils la fortifièrent encore en décidant suivant leur intérêt tous les cas d'élection contestée et débutèrent par un hommage rendu à Marlborough, qui avait retrempé (*retrieved*), disaient-ils, la vieille gloire de l'Angleterre. Le parti opposé essaya en vain de faire passer un amendement qui tempérait cet hommage. C'était, en effet, la critique du feu roi et du traité de Riswick. Alors commencèrent aussi les débats mémorables au sujet du bill dirigé contre ce que l'on appelait la *Conformité occasionnelle*, au moyen de laquelle tout dissident, s'il était serviteur de l'État, se soumettait, en prenant possession de son emploi, à l'épreuve du Test; c'est-à-dire à l'obligation de recevoir le sacrement suivant le rit anglican, sauf à revenir ensuite aux pratiques de sa secte. Ce bill, dirigé contre cette manière d'éluder la loi, fort en usage chez les whigs, était surtout réclamé par le parti des dévots. Cependant la querelle était plus politique que religieuse. Au rapport de Swift, la reine craignait moins pour l'Église que pour son pouvoir. Il serait difficile de reproduire tous les orages soulevés au sein des deux chambres par cette proposition, les conflits qu'elle amena et l'agitation qu'elle fit passer, même au sein de la nation. « Jamais, écrivait le sarcastique Swift (16 décembre 1703), je n'ai vu ni lu d'exemple d'une si grande et si ardente explosion d'esprit de parti. C'était si général, que j'ai trouvé les chiens des rues plus querelleurs et plus insolents qu'à l'ordinaire, et la veille au soir du jour où le bill a été discuté, un comité de chats whigs et tories a eu un chaud et bruyant débat sur le toit de notre maison. Mais comment s'en étonner, quand les dames mêmes sont divisées en haute et basse Église, et, par zèle pour la religion, ont à peine le temps de dire leurs prières. » Trois fois le bill fut représenté, et trois fois il échoua. Enfin le 5 avril 1705 ce premier parlement de la reine Anne fut dissous.

Cependant Marlborough venait de remporter la victoire de Blenheim; Gibraltar était pris par sir George Rooke; l'Espagne était envahie à la fois par Galway et Péterborough, en 1705; et la bataille de Ramillies mettait le comble aux succès des armes anglaises. Les whigs eurent la majorité dans la nouvelle chambre des communes; il en résulta des changements dans le ministère. Le discours d'ouverture, prononcé par la reine, portait l'empreinte de ce caractère des élections : Anne déclarait avant tout que l'Église n'était pas en danger, et qu'elle continuerait de faire exécuter le *toleration-act*, établi sous le roi Guillaume. En 1707 fut consommée enfin l'union si longuement négociée de l'Écosse et de l'Angleterre. Cette même année fut moins contraire aux armes françaises : elles remportèrent quelques victoires maritimes. On murmura à cette occasion en Angleterre contre l'amirauté, et, dès lors, contre le prince Georges de Danemark, mari de la reine, investi par elle du titre de grand amiral. Les chefs whigs se faisaient surtout remarquer par leurs attaques. En même temps Godolphin fit, presque contre le gré de la reine, entrer un autre whig, le comte de Sunderland, gendre de Marlborough, dans le cabinet à la place de sir Charles Hedges. Les anciennes prédilections de la reine pour le parti tory se réveillèrent alors. Godolphin et Marlborough s'en aperçurent bien-

tôt, et l'influence de la duchesse de Marlborough déclina visiblement. Les personnes auxquelles Anne demanda alors des conseils et des inspirations furent Robert Harley, depuis comte d'Oxford et mistriss Masham, l'une des femmes attachées à la chambre de la reine. C'était une parente de la duchesse de Marlborough, recommandée par celle-ci à la souveraine et qui remplaça bientôt sa protectrice dans le cœur d'Anne. Mistriss Masham hérita bientôt de tout le pouvoir qu'avait eu la duchesse. Elle eut assez de crédit pour amener, en 1710, à la tête des affaires Harley et Saint-Jean (Bolingbroke) à la place de Marlborough et de Godolphin. Mais ce ne fut pas sans peine que la duchesse de Marlborough renonça à son influence. « Si le caractère de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, dit Voltaire, elle eût régné encore. La reine et elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés (1). Ce mystère et cette familiarité laissaient toujours la voie ouverte à la réconciliation; mais la duchesse n'employa cette ressource que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : Rendez-moi justice, et ne me faites point de réponse. Elle s'en repentit ensuite; elle vint demander pardon; elle pleura et la reine ne lui répondit autre chose sinon : Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre et je ne vous répondrai pas. »

Le changement de ministère en Angleterre permit au roi de France de renouveler avec plus de succès que par le passé, les propositions de paix qui jusque-là avaient toujours échoué. Malgré les succès que remporta encore Marlborough, les négociations continuèrent secrètement entre Harley et M. de Torcy. Les préliminaires de la paix furent posés en novembre 1711, et le 11 avril 1713 le Traité d'Utrecht fut conclu. Voilà donc à quoi tenaient les destinées de deux grandes nations : l'influence évanouie d'une femme ambitieuse et l'influence naissante d'une autre femme ! La perte de son commandement fut annoncée par la reine elle-même à Marlborough, et l'on en vint ensuite jusqu'à accuser ce général de concussion. La condition principale de la paix était la reconnaissance de la succession protestante par la France; le roi s'engageait en outre à éloigner le prétendant; il renonçait à la couronne d'Espagne, qui resterait à son petit-fils Philippe; et de son côté, ce prince renonçait à la couronne de France; le port de Dunkerque devait être démoli; la baie d'Hudson était assurée à la Grande-Bretagne, et la France s'engageait à rembourser à la compagnie anglaise les pertes qu'elle avait souffertes pendant la guerre; toute l'île de Saint-Christophe, la Nouvelle-Écosse et l'île de Terre-Neuve étaient laissées à la Grande-Bretagne. Les Français ne devaient posséder dans l'île de Terre-Neuve que des huttes pour conserver leur poisson; et ils n'avaient droit de pêcher que depuis le cap Bonavista jusqu'au cap Nord de Terre-Neuve; l'Angleterre conservait Minorque et Gibraltar; Naples, Milan, la Sardaigne et la Flandre espagnole étaient cédés à l'empereur; la Sicile était transférée au duc de Savoie, et la Hollande obtenait Luxembourg, Namur, Charleroy et Newport. En même temps un traité de commerce était conclu entre les deux nations. Mais la Chambre des Communes ne donna pas sa sanction à cet autre projet.

Les dernières années de ce règne furent marquées par les intrigues des Jacobites (1), par les efforts que firent les whigs en faveur de l'électeur de Hanovre, qu'ils sollicitaient de venir en Angleterre, par la guerre d'influence que se faisaient Harley, comte d'Oxford et Bolingbroke, tandis que la reine passait de l'un à l'autre. D'abord sacrifié, le dernier l'avait enfin emporté. Cependant la reine tomba malade; c'était à la fin de juillet 1714. Après dix-sept grossesses inféconds, Anne ne laissait point d'héritier direct. En conséquence le conseil privé envoya l'ordre aux hérauts d'armes de se tenir prêts à proclamer roi Georges Ier, et il dépêcha un message à la cour de Hanovre pour inviter l'électeur à presser son voyage. Ces mesures furent adoptées le 31 juillet; le lendemain matin, Anne rendit le dernier soupir. On dit que des excès de boisson (2) contribuèrent à hâter la fin de cette princesse. L'Angleterre compte peu de règnes plus glorieux. A l'éclat des victoires s'est venu joindre durant cette période, celui des lettres. Il suffit de citer des noms tels que Swift, Pope, Addison, Steele, Prior, Gay, Arbuthnot, Congrève et, le plus brillant de tous, Bolingbroke. Les Anglais ont pu à bon droit appeler ce règne leur véritable siècle d'Auguste (*True augustan age*). La duchesse de Marlborough a fait de la personne d'Anne un portrait que les autres historiens n'ont pas contredit : « La reine, dit la duchesse, avait un aspect assez gracieux, mais déparé plus tard par un embonpoint excessif : son regard avait parfois de la majesté; mais un froncement de sourcils presque continuel et qui dénotait une certaine tristesse intérieure, nuisait à l'effet qu'elle produisait d'abord. » (*Queen Anne had a person and appearance not all ungraceful, till she grew exceeding gross and corpulent. There was something of majesty in her look but mixed with a sullen and constant frown, that plainly betrayed a gloominess of soul.*)

V. Rosenwald.

Lod John Russell, *Memoirs of the Affairs of Europe from the Peace of Utrecht*, 2 vol. in-4°, 1829.—Macpherson, *Original papers containing the secret History of*

(1) Dans cette correspondance, la reine se faisait appeler Morley, et la duchesse, Mistress Freeman.

(1) Elles allèrent si loin, que le ministère, conjointement avec les chambres et au nom de la reine, promit 100,000 livres à celui qui livrerait le pretendant. On ajoute même que celui-ci osa venir un jour en Angleterre.

(2) Un present considérable de vins de France fait par le roi Louis XIV, lors de la conclusion de la paix, peut-être aussi les ennuis causés par les partis, donnèrent, à ce qu'il paraît, plus d'activité à ce penchant.

Great Britain from the Restauration to the accession of the house of Hanover; Londres, 1772, 2 vol. in 4°. — Coxe, *Memoirs and correspondance of John, duke of Marlborough*; Londres, 1827, 6 vol. in-8°.— *Mémoires du duc de Saint-Simon*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — *Mémoires de Torcy* — Burnet, *History of his own Time*. —Dalrymple, *Memoirs of Great Britain and Ireland*. — *Account of the conduct of the Dowager Duchess of Marlborough*; Londres, 1742, in-8° (tirés des papiers de la duchesse par Hook). — Swift, *Œuvres*. — Bolingbroke, *OEuvres*. — Ralph; Tindal; Smollett; Tindal, Cunningham. — De Remusat, *Bolingbroke, sa vie et son temps*, dans la *Revue des deux Mondes*, 1853.

ANNE (*Ivanovna*), impératrice de Russie, née en 1693, morte le 28 octobre 1740. Seconde fille d'Ivan V Alexéïevitch et de Prascovie Soltikof, elle fut mariée en 1710 par Pierre le Grand, son oncle, au duc de Courlande Frédéric-Guillaume, auquel elle ne donna pas d'enfants, et qui mourut une année après son mariage. Mais après la mort prématurée de Pierre II, fils du malheureux Alexis, aidés des grands boïars de Russie, le chancelier Ostermann et les frères Dolgorouki appelèrent la duchesse de Courlande au trône de Russie, en qualité de fille du frère aîné de Pierre le Grand. En même temps le conseil secret, les présidents du sénat et les hauts colléges se réunirent pour rédiger une capitulation en vertu de laquelle la nouvelle souveraine renoncerait à une partie des droits exercés par ses prédécesseurs. On exigeait d'elle l'engagement de ne jamais déclarer la guerre sans l'assentiment du conseil secret; de prendre l'avis de ce conseil sur les impôts qu'elle voudrait lever; de ne nommer son successeur, de ne conférer aucune charge importante, de n'aliéner les terres de la couronne que de concert avec lui, et de soumettre à sa sanction les sentences de mort, de bannissement, de confiscation de biens, toutes les fois qu'elles seraient rendues contre un noble, ou que le crime ne serait pas incontestablement prouvé. Informée de ces prétentions des boïars par les princes Vassili, Dolgorouki et Michel Galitzine, et par le général-major Léontief, la duchesse de Courlande y souscrivit sans opposition, et promit même de s'imposer un plus grand sacrifice en éloignant de sa personne son favori le fameux Jean de Buren, plus connu sous le nom de comte de Biren (*voy.* ce mot), qu'elle avait fait son écuyer, et qui devait lui succéder au trône de Courlande. Proclamée impératrice au commencement de 1730, Anne signala son avénement par un acte qui pouvait surprendre de la part d'une princesse livrée aux plaisirs et peu habile à gouverner. Le pouvoir que les Dolgorouki s'arrogèrent à la suite des nouveaux arrangements, ne tarda pas à exciter la jalousie de leurs rivaux et à produire du mécontentement : par le conseil des princes Alexis Tcherkassky et Ivan Troubetskoï, l'impératrice, convoquant dès le 25 février de la même année son conseil secret, se fit présenter le diplôme comme pour renouveler son serment; mais, le déchirant aussitôt, elle dit : *Je vous pardonne !* et rétablit le pouvoir absolu en promettant toutefois d'en user avec modération. Puis elle institua le *cabinet* auquel l'administration suprême resta depuis confiée, et où Ostermann joua le rôle principal. Mais l'impératrice lui donna bientôt un rival redoutable en rappelant près d'elle son favori le comte de Biren, qui exerça un si grand ascendant sur cette princesse, timide de sa nature, faible de caractère et entièrement livrée aux jouissances sensuelles, qu'il était bien plus souverain qu'elle-même, et qu'elle a été vue prosternée à ses genoux, implorant la grâce de ceux qu'elle voulait soustraire à la fureur de l'impérieux favori. Le chancelier Ostermann et le maréchal Munich, grâce à leur capacité éminente et utile, échappèrent aux coups du favori; mais celui-ci s'acharna à poursuivre les princes Dolgorouki, auxquels il s'en prenait d'avoir été un instant éloigné de la personne de l'impératrice. Il les fit d'abord exiler en Sibérie, et, rappelés par lui sur un nouveau soupçon, ils furent livrés à toutes sortes de supplices, les uns écartelés, d'autres décapités : le prince Ivan fut roué vif en 1739. Tout le reste de cette illustre famille, dépouillé de ses biens, fut banni à une grande distance de Moscou. On dit que dix mille personnes montèrent sur l'échafaud par l'ordre du sanguinaire Biren, et que vingt mille autres allèrent peupler les solitudes de la Sibérie.

Cependant le règne d'Anne ne fut pas sans gloire. Renonçant à tout nouvel agrandissement du côté de l'Orient, pour maintenir à la Russie la place distinguée qu'elle commençait à prendre dans le système européen, elle fit la paix avec la Chine, qui envoya alors en Russie sa première ambassade, et rendit au fameux Chah-Nadir les conquêtes faites par la Russie sur la Perse au delà du Kour, devenu la limite de l'empire. Elle prit une part active aux affaires de Pologne, dont elle voulut exclure la France. Dans un traité conclu en 1733 avec l'électeur Frédéric-Auguste, elle assura à ce dernier la couronne des Piasts, et obtint de lui la promesse que le duché de Courlande serait donné à Biren, à l'extinction de la famille de Kettler. Par son ordre, Munich assiégea Dantzig, dernier refuge de Stanislas Leczinski, que les Polonais avaient pour la seconde fois élu roi, et que Louis XV soutenait de tout son pouvoir. La prise de cette ville par le feld-maréchal décida alors le roi de France à tourner ses armes contre l'Autriche. Mais Anne envoya un secours de 10,000 hommes à Charles VI, son allié; ce fut la première armée russe que l'on vit paraître dans la partie centrale de l'Europe. Ce renfort hâta la conclusion de la paix de Vienne en 1736 : Auguste III resta roi de Pologne; et la Russie établit si bien son influence, qu'à la mort du dernier Kettler, en 1737, Biren fut en effet nommé duc de Courlande. La Porte voyait d'un mauvais œil cette influence croissante de la Russie : c'est sans doute à son instigation que le khan de Crimée recommença

les hostilités avec cet empire. Nonobstant la prise d'Asof et d'Otchakof, et malgré le secours de l'Autriche, la Russie ne put réduire la Porte à souscrire à ses conditions; et même la victoire que Munich remporta à Stavoutchani, et à la suite de laquelle Khotim et toute la Moldavie tombèrent au pouvoir des Russes, ne put triompher de l'obstination des Turcs, qui avaient pour alliés la peste et la famine. Tout ce que la Russie gagna à la paix de Belgrade, conclue en 1739 avec les Turcs, ce fut la possession d'Asof, mais démantelé, et la reconnaissance par la Porte du titre d'*empereur* donné au czar. En revanche, elle restitua à la Porte toutes ses conquêtes, et renonça même au commerce de la mer Noire, depuis longtemps l'objet de sa convoitise.

Le règne d'Anne, quoique occupé par de si longues guerres, ne fut pas tout à fait stérile pour les sciences. Cette princesse fit continuer les voyages de découvertes ordonnés par Pierre le Grand, envoya des expéditions dans la mer Glaciale pour examiner la côte septentrionale de la Sibérie; et par son ordre les capitaines Béring, Tchirikof et Spangenberg visitèrent les îles Aléoutiennes et Kouriles, et cherchèrent une route dans l'Océan oriental. Anne nomma en mourant, pour successeur, Ivan Antonovitch, petit-fils de Catherine, la sœur aînée de l'impératrice. Biren fut nommé régent pendant la minorité du prince. [*Enc. des g. du m.*]

Levesque, *Hist. de la Russie*. — Ustrialov, *Russkaya Istoriya*, t. III, p. 208-281.

ANNE PÉTROWNA, fille aînée du czar Pierre Ier et de Catherine Ire, naquit en 1706 et mourut en 1728. Distinguée par sa beauté et son esprit, elle épousa en 1725 Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, dont elle eut l'infortuné Pierre III (*voy.* ce nom). Appelée au conseil de régence après la mort de l'impératrice Catherine, elle n'y put assister qu'une fois. Menzicoff, qui la redoutait, l'obligea de quitter la Russie et de se retirer à Kiel, où elle mourut à vingt-deux ans.

Ustrialov, dans *Entsiklopedechesky-Lexikon*, II, 319, etc.

ANNE DE CLÈVES, reine d'Angleterre. *Voyez* HENRI VIII.

ANNE DE BOULEN. *Voy.* BOULEN.

ANNE DE FERRARE. *Voy.* FERRARE.

ANNE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

ANNE, duchesse de Guise. *Voy.* GUISE (François, duc DE).

ANNE ou **ANNA PÉTROWNA**. *Voy.* TARRAKANOFF.

ANNEBAUT ou **ANNEBAUD** (*Claude*), baron de Retz, maréchal de France, né à la fin du quinzième siècle, mort à la Fère le 2 novembre 1552. Descendant d'une ancienne famille de Normandie, il fit ses premières armes à la défense de Mézières, assiégée par le comte de Nassau, en 1521, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Rendu à la liberté, il défendit la ville de Turin contre l'armée impériale, et s'empara de Quiéras, Saluces, Montcalier et autres places du Piémont. Ses belles actions lui valurent le gouvernement de cette province, et la dignité de maréchal de France. François Ier le fit amiral en 1543, et le chargea, deux ans après, de tenter une descente en Angleterre. La marine royale ne s'élevait pas à plus de vingt-cinq galères. « Mais, dit M. de Sismondi, Annebaut, ayant fait rassembler de Bayonne à Montreuil tous les corsaires et tous les vaisseaux de commerce, s'était ainsi formé une flotte de cent cinquante vaisseaux de commerce, et de soixante transports. Le rendez-vous était donné au Havre, et c'est là que le roi se rendit avec toute sa cour, pour voir, le 6 juillet (1545), ses soldats monter à bord des vaisseaux. Sur le plus gros et le plus beau navire de toute la flotte, qui mesurait huit cents tonneaux et portait cent canons, et où l'on avait embarqué le trésor de l'expédition, le roi comptait donner ce jour-là un grand festin aux dames. Les cuisiniers de la cour avaient allumé de grands feux, sans vouloir écouter les ordres des officiers de marine : bientôt le vaisseau fut embrasé : on sauva avec peine les dames de la cour et l'argent. Quant aux soldats et aux matelots, ils périrent presque tous dans les flammes. Malgré ce désastre, la flotte ne tarda pas à mettre en mer, et, le 18 juillet, elle parut devant l'île de Wight. La flotte anglaise sortit de Portsmouth à sa rencontre; mais, reconnaissant qu'elle n'était pas assez forte pour livrer bataille, après avoir échangé de loin plusieurs décharges d'artillerie, elle rentra dans le port. Annebaut après l'avoir reconnu, conclut qu'il était impossible d'y attaquer la flotte anglaise. Il fit quelques descentes sur les côtes du Hampshire et de l'île de Wight pour les ravager. Il revint ensuite devant Boulogne, où il débarqua quatre mille soldats et trois mille prisonniers, pour construire, au lieu nommé Outreau, un fort destiné à fermer le port et à bloquer la ville; puis il reprit la mer, et rencontra de nouveau la flotte anglaise devenue plus forte, tandis que la sienne s'était affaiblie. Les deux flottes se lâchèrent plusieurs bordées sans en venir à une bataille, et Annebaut ramena la sienne au Havre. La campagne maritime finit ainsi sans avoir produit aucun résultat, quoiqu'elle eût coûté une énorme dépense. »

A la mort de François Ier, Annebaut fut disgracié. Il ne tarda pas à être rappelé à la cour, mais il n'eut aucune part à la direction des affaires.

De Thou, *Histoire*. — Godefroy, *Offic. de la couronne*. — Sismondi, *Histoire des Français*, vol. XXVI et XXVII.

ANNRIX. *Voy.* SOUVENEL.

* **ANNERT** (*Frédéric-Albert*), graveur allemand, né à Nuremberg en 1758, mort en 1800. Il attira l'attention par ses *Vues des environs de Nuremberg*, publiées de 1789 à 1794.

Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.

ANNÈSE (*Gennaro*), successeur de Masa-

niello dans le commandement des révoltés de Naples en 1647 et 1648. Après l'assassinat de Masaniello par le duc d'Arcos, gouverneur de Naples au nom du roi d'Espagne, on choisit pour chef don François de Toralto, prince de Massa. Bientôt on le soupçonna d'intelligence avec le duc d'Arcos; et le peuple le massacra, et mit à sa place Gennaro Annèse. Ce nouveau chef était armurier, plus capable d'un travail mécanique que de l'administration d'un État. Fourbe, avare, brutal et crapuleux, il se lia d'abord avec le duc de Guise, que le peuple avait appelé pour soutenir sa révolte : ne pouvant pas l'emporter sur lui en autorité, il donna sa démission moyennant une forte indemnité, et traita secrètement avec les Espagnols, qu'il introduisit dans Naples le 6 avril 1648; mais il fut bientôt la victime de sa perfidie : les Espagnols, croyant n'avoir plus rien à craindre de la fureur de la populace, profitèrent de quelques troubles pour massacrer ce malheureux objet de l'enthousiasme populaire.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli*. — Botta, *Storia d'Italia*.

ANNESLEY (*Arthur*), comte d'Anglesey, écrivain anglais, né le 10 juillet 1614 à Dublin, mort en 1686. A l'âge de seize ans, il entra au collége de la Magdeleine à Oxford, d'où il sortit pour étudier les lois à Lincoln's-Inn; il voyagea ensuite sur le continent pour se perfectionner dans ses études. Au commencement de la rébellion il se joignit aux royalistes; mais bientôt il se réconcilia avec les républicains, qui l'envoyèrent à Illster en 1645. Il changea encore une fois de parti, et eut la plus grande influence à l'époque de la restauration. Il fut créé comte d'Anglesey par le roi Charles II, avec lequel il avait entretenu pendant son exil une correspondance intime. En 1667 il fut nommé trésorier de la marine, et en 1673 créé lord du sceau privé. En 1680, Dangerfield l'accusa publiquement, à la barre du parlement, comme complice d'une conspiration en faveur du pape; et cependant, en 1682, il présenta au roi une lettre sur l'état actuel de la nation, et relative aux soupçons qu'on avait sur le duc d'Yorck, généralement regardé comme papiste. Il fut bientôt après dépouillé de ses charges, et se retira à la campagne. Il avait écrit une *Histoire des troubles d'Irlande* de 1641 à 1650, entremêlée d'observations morales, politiques et historiques, qui malheureusement a été perdue. Ses *Mémoires* ont été publiés à Londres par P. Pett en 1693, in-8°.

Biographical Dictionary. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, IV, p. 181. — Horace Walpole, *Royal and noble Authors*. — Banks, *Extinct Peerage*, III, p. 11.

ANNESLEY ou **ANNELEY** (*Samuel*), théologien anglais, né à Kenilworth en 1620, mort le 31 décembre 1696. Devenu chapelain du comte de Warwick, il fit avec lui un voyage en 1644. Prédicateur à Saint-Paul en 1657, il fut appelé par le parlement à faire partie de la commission pour l'approbation et l'admission des ministres de l'Évangile d'après le rit presbytérien, et il garda ces fonctions jusqu'en 1660. Outre de nombreux sermons qu'il a laissés, on a de lui une collection d'exercices de piété, sous ce titre : *Morning exercices at Cripplegate, or Several Cases of Conscience practically resolved by sundry Ministers*; 4 vol.; London, 1661, avec une préface à chaque volume.

Williams, *Funeral Sermon for Dr. Annesley*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, II, p. 966.

* **ANNETSBERGER** (*Franzisca*), femme peintre, née en Bavière. Elle excellait dans la miniature, ce qui lui valut, en 1814, le titre de peintre de la cour (*Hofmalerin*).

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANNET (*Pierre*), maître d'école à Londres, publia en 1762 un ouvrage intitulé *the Free Inquirer* (le Libre investigateur), qui contenait des propositions contraires à la doctrine chrétienne. Traduit devant la cour du banc du roi, il fut condamné comme blasphémateur à deux mois de prison, avec exposition au pilori. Mais ce châtiment, blâmé par le peuple, ne lui fit pas changer d'opinion. Il rouvrit son école, et continua à professer ses doctrines dans un café de Londres. On lui demanda un jour ce qu'il pensait de la vie à venir; il répondit par cet apologue : « Un « de mes amis, voyageant en Italie, entra dans « une ville : il vit une auberge, et voulut savoir « si c'était celle qu'on lui avait indiquée; il de- « manda à un passant si ce n'était pas l'enseigne « de l'Ange. — Ne voyez-vous pas, lui répondit « le passant, que c'est un dragon, et non pas un « ange? — Mon ami, dit le voyageur, je n'ai ja- « mais vu ni d'ange ni de dragon; je puis donc « me tromper de porte. »

Biographia Britannica. — Suard, dans la *Biographie universelle*.

ANNIBAL ou **HANNIBAL**, nom phénicien ou sémitique, qui signifie *gracieux seigneur*. Ce nom est commun à plusieurs suffètes ou généraux carthaginois, dont les plus célèbres sont les trois suivants.

ANNIBAL (Ἀννίβας), suffète carthaginois, mort en 406 avant J.-C. Selon Justin, il était fils d'Asdrubal, tandis que, selon Diodore de Sicile, il était fils de Giscon. Il aida les Égestéens, peuple de la Sicile, à combattre les Sélinontins et les Syracusains. Il prit Sélinonte après un siége opiniâtre. Les soldats d'Annibal saccagèrent cette cité florissante, et en massacrèrent les habitants. Après la prise de Sélinonte, Annibal se dirigea avec toute son armée vers Himère, qu'il renversa de fond en comble, parce que son grand-père Amilcar avait péri sous les remparts de cette cité, par la ruse de Gélon; il fit égorger trois mille habitants sur la même hauteur où son aïeul Amilcar avait été égorgé par Gélon. Après ces terribles représailles il se rembarqua avec ses troupes pour Carthage, en ne laissant en Sicile que ce qui suffisait pour la défense de ses alliés.

Cependant les Carthaginois n'avaient pas re-

noncé au dessein de se rendre maître de la Sicile entière. Trois ans après, ils y envoyèrent de nouveau Annibal, avec une armée; et comme il s'excusait sur son grand âge, ils lui donnèrent pour lieutenant Imilcon, fils d'Hannon. Annibal commença la campagne par le siége d'Agrigente, où il mourut de la peste, qui avait été occasionnée par la violation des tombeaux.

Diodore de Sicile, p. 357-377. — Justin, l. XIX, c. II. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IV, p. 491.

ANNIBAL (Ἀννίβας), *l'Ancien*, général carthaginois, vivait vers l'an 260 avant J.-C. Il dévasta pendant la première guerre punique les côtés de l'Italie, et fut complétement battu par le consul Duilius. Ce fut la première victoire navale remportée par les Romains. Les Carthaginois perdirent quatre-vingts navires, parmi lesquels était celui d'Annibal, qui se sauva dans une chaloupe. Il envoya, dit-on, un affidé à Carthage, pour prévenir l'effet de cette fâcheuse nouvelle. Le messager étant introduit au sénat : « Annibal, dit-il, m'envoie vous consulter s'il doit livrer bataille aux Romains. » On lui répondit d'une commune voix qu'il n'y avait pas à hésiter. « Annibal l'a fait, ajouta le messager; et il a été vaincu. » De cette manière, les juges ne purent le condamner sans être en contradiction avec eux-mêmes. Aussi Annibal reprit-il le commandement. Ayant été de nouveau battu par les Romains dans un des ports de la Sardaigne, il fut attaché à une croix, et lapidé par ses propres soldats.

Diodore de Sicile. — Polybe. — Orose. — Zonaras.

ANNIBAL ou **HANNIBAL**, fameux général carthaginois, fils d'Amilcar Barcas, naquit à Carthage l'an 247 avant J.-C., et mourut en 183 avant J.-C. C'est l'homme qui pendant plus de vingt ans fut l'épouvante des vainqueurs du monde. Il était âgé de neuf ans lorsque son père, qu'il avait voulu suivre en Espagne, lui fit solennellement jurer sur un autel une haine éternelle aux Romains. A la mort d'Amilcar, qui eut pour successeur dans le commandement Asdrubal son gendre, Annibal revint dans sa patrie, où il resta quatre ans; il en avait vingt-deux lorsqu'il alla rejoindre l'armée carthaginoise d'Espagne. Les soldats crurent revoir en lui leur ancien chef idolâtre. Le jeune Annibal donna, dans trois campagnes successives, des preuves si éclatantes de talent et d'intrepidité, qu'à la mort d'Asdrubal, en 219, le commandement en chef lui fut déféré par acclamation. Fidèle à son serment, le jeune capitaine ne songeait qu'à rompre l'alliance conclue avec les Romains. Dans ce but il attaqua Sagonte, leur alliée, et s'empara de cette ville au bout d'un siége de huit mois, et après des prodiges de valeur de part et d'autre. Dans l'un des assauts, Annibal eut la cuisse traversée d'une flèche. Sagonte fut rasée, et on parla longtemps de son siége, comme l'un des plus mémorables de l'histoire. Les Romains envoyèrent sur-le-champ des deputés à Carthage pour demander qu'on leur livrât Annibal; la négociation traînant en longueur, la guerre fut déclarée.

Annibal rassembla une armée nombreuse, et conçut le projet hardi d'attaquer les Romains dans l'Italie même. Après avoir pourvu à la sûreté de l'Afrique, et laissé en Espagne son frère Asdrubal avec une forte armée, il se mit en marche l'an 218 avant J.-C. A la tête de cinquante mille hommes d'infanterie, de neuf mille cavaliers et de trente-sept éléphants, il franchit la chaîne des Pyrénées, pour se diriger vers le Rhône.

Comme cette marche est une des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention, et a été le sujet de nombreuses controverses, nous allons en donner le récit d'après Polybe.

« Dès son arrivée, dit Polybe, sur les rives du Rhône, Annibal se mit en devoir de le franchir, à la hauteur où le fleuve n'a encore qu'un seul lit. Il établit son camp à quatre journées environ de la mer. Il s'assura par tous les moyens l'amitié des peuplades riveraines, et attacha ensemble leurs barques d'une seule pièce, ainsi que leurs canots, qu'elles ont en assez grande quantité, parce qu'elles font pour la plupart le commerce maritime. Enfin, il acquit les matériaux nécessaires pour la construction de bateaux, et en deux jours on en fit un nombre considérable, chaque soldat, loin de compter sur son voisin, ne mettant qu'en soi-même l'espoir du passage. Cependant, sur le bord opposé, s'était rassemblée une nuée de barbares, afin d'empêcher Annibal de traverser le fleuve. A cette vue, Annibal comprit bien que, pour le moment, il était impossible de forcer le passage en présence de tant d'ennemis, et que, d'autre part, il avait à craindre, s'il demeurait en place, d'être bientôt enveloppé. Il fit donc partir la troisième nuit une partie de son armée, à qui il donna pour guides des indigènes, et pour chef Hannon, fils du suffète Bomilcar. Ces troupes remontèrent le fleuve durant deux cents stades, et firent halte en un lieu où il est coupé par une île. Grâce à des pièces de bois enlevées à une forêt voisine, et qu'ils unirent entre elles par des cordes ou par de solides attaches, elles eurent bientôt construit un nombre suffisant de barques, sur lesquelles elles franchirent le fleuve sans obstacle. Elles s'établirent dans une position assez forte, et y demeurèrent un jour, pour se reposer de leurs récentes fatigues, et se préparer à opérer la manœuvre que le général leur avait commandée. Annibal, de son côté, s'occupait de mettre ses soldats en état d'agir; mais ce qui lui causait le plus d'embarras, c'était le passage des éléphants : il en avait trente-sept avec lui.

« La cinquième nuit, les soldats qui avaient franchi le Rhône se mirent en mouvement vers l'aurore, et, en suivant le lit du fleuve, marchèrent sur les barbares opposés à Annibal. Aussitôt celui-ci, qui tenait ses troupes toutes prêtes, songea à effectuer le passage. Il réserva pour

les plus grands bateaux la cavalerie pesamment armée, pour les barques d'une seule pièce l'infanterie légère. Les gros bateaux occupaient le premier rang; en seconde ligne venaient les bâtiments légers, afin que, les forts canots supportant toute la violence du courant, le trajet fût sans danger pour les barques. De plus, on imagina de faire tirer du haut de la poupe les chevaux à la nage; et comme un seul homme suffisait, pour en conduire de chaque côté du bateau, à grandes guides, trois ou quatre, un nombre considérable de chevaux fut transporté dès le premier convoi. A la vue de cette manœuvre, les barbares se répandirent sans ordre et hors de leurs retranchements, convaincus qu'il leur serait facile de refouler les Carthaginois. Mais Annibal, averti de l'approche des troupes qu'il avait envoyées au delà du fleuve, par un nuage de fumée, suivant le signal convenu, ordonna à ses soldats de s'embarquer, et aux pilotes de résister avec énergie à la rapidité du courant. On eut bientôt exécuté ses ordres : les soldats sur les barques, s'animant par des cris, et luttant contre l'impétuosité du Rhône; les deux armées, debout sur la rive; les Carthaginois qui n'avaient pas encore passé, inquiets du sort de leurs compagnons, et excitant leur courage par de furieuses clameurs; les barbares en face, entonnant leur hymne de guerre, et appelant le combat; tout cela formait un terrible et intéressant spectacle. Les Gaulois avaient en masse quitté leurs tentes; soudain les Carthaginois détachés par Annibal se précipitent : quelques-uns mettent le feu au camp; le plus grand nombre se jette sur ceux qui gardaient le rivage. Si brusquement surpris, les barbares coururent en partie au secours de leurs tentes, tandis que les autres se mirent en devoir de tenir tête à l'ennemi. Alors Annibal, qui voyait tout s'accommoder à ses désirs, rassemblant les soldats qui avaient les premiers traversé le fleuve, livra bataille aux Gaulois; et ceux-ci, gênés par leur propre désordre, troublés par ce qu'il y avait d'inattendu dans cette attaque, furent bientôt réduits à fuir.

« Le général carthaginois, maître ainsi de la victoire et du passage, s'occupa tout d'abord de transporter au delà du Rhône le reste de ses troupes. Toutes furent bientôt sur l'autre rive, et Annibal demeura cette nuit auprès du fleuve; mais le lendemain, dès l'aurore, sur l'avis que la flotte romaine stationnait à l'embouchure du Rhône, il envoya trois cents cavaliers numides, avec ordre d'examiner quelles étaient les forces de l'ennemi. Il choisit ensuite des hommes spéciaux pour opérer le transport des éléphants; puis, convoquant une assemblée générale, il fit paraître devant les soldats le roi Magilus et sa suite, récemment arrivés des plaines qu'arrose le Pô. Un interprète rendit compte à la foule des intentions des Gaulois. De toutes les choses qu'ils dirent alors les plus propres à animer l'ardeur de la multitude, étaient la présence d'hommes qui venaient, pour ainsi parler, chercher les Carthaginois, et qui promettaient de s'associer à leur guerre contre Rome; l'engagement que prenait Magilus, et qui ne pouvait être suspect, de les conduire par des chemins où ils ne manqueraient de rien, et qui les mèneraient promptement et sans péril en Italie; la fécondité, l'étendue du pays qui les attendait; l'ardeur enfin de cette population guerrière, avec qui ils devaient combattre les troupes romaines (1).

« Lorsque les éléphants eurent franchi le fleuve, Annibal les plaça avec la cavalerie à l'arrière-garde, se dirigea de la mer vers l'orient, comme s'il eût voulu pénétrer dans l'intérieur de l'Europe, et s'avança le long du Rhône. Annibal, loin d'agir comme un insensé, montra dans toute sa conduite la plus grande prudence. Il s'était soigneusement informé de la fertilité du pays où il devait aller, des sentiments de haine qui animaient les populations à l'égard des Romains; et, dans les endroits difficiles, il prenait pour guides des gens du pays, qui devaient partager sa fortune. Si je parle ici avec ce ton d'assurance, c'est que je tiens les faits dont il est

(1) Voici comment Polybe raconte le transport des éléphants : « Les Carthaginois construisirent un assez grand nombre de radeaux, puis en joignirent solidement deux qui présentaient une surface de cinquante pieds, et qu'ils fichèrent en terre sur la partie qui conduisait au Rhône. A ces premiers radeaux ils en adaptèrent d'autres en avant, étendant ainsi du bord vers le milieu du fleuve une espèce de pont. Enfin ils assujettirent le côté exposé au courant par des cordages enlacés autour des arbres qui bordaient sa rive, afin que tout l'ouvrage restât immobile, et ne courût pas risque d'être emporté par les flots. Dès que le pont eut atteint une longueur d'environ deux cents pieds, on plaça à l'extrémité deux autres radeaux d'une grandeur particulière, très-solides, et qui, fortement unis entre eux, l'étaient au reste de manière à ce qu'on pût facilement en couper les liens. A ces radeaux étaient attachés plusieurs câbles, au moyen desquels les bateaux remorqueurs devaient les maintenir contre le courant, et, par cette résistance, les transporter, avec les éléphants qui les montaient, sur l'autre rive. On eut soin encore de jeter beaucoup de terre dans tous les radeaux, et on ne s'arrêta que lorsqu'on eut rendu ce pont semblable en tout, pour la couleur et pour l'égalité du terrain, à la route qui menait au bord du fleuve. Les éléphants obéissent volontiers à leurs Indiens tant qu'ils sont sur terre; mais ils n'osent mettre le pied dans l'eau. On les conduisit donc sur la chaussée artificielle disposée à ce sujet, deux femelles en tête de la troupe : les autres suivirent. Quand ils furent établis dans les derniers radeaux, on coupa les liens qui les enchaînaient aux autres; et, en tirant les câbles du haut des nacelles chargées de remorquer, on eut bientôt éloigné de la chaussée et les éléphants et les navires où ils étaient entassés. Ces animaux, d'abord troublés, se tournèrent de tous côtés, et firent mine de vouloir s'élancer dehors; mais, entourés d'eau, la crainte les contraignit à demeurer en place. C'est ainsi qu'en attachant aux dernières barques deux radeaux, Annibal réussit à transporter la plupart des éléphants. Au milieu du trajet, quelques-uns se jetèrent, par peur, dans les flots; les conducteurs périrent; les animaux furent sauvés. Grâce à leur force et à la longueur de leurs trompes, qu'ils élevaient au-dessus de l'eau, et qui leur permettait de respirer, ou de rejeter l'eau, ils parvinrent sains et saufs sur la rive, sans avoir presque perdu pied.

question de la bouche même de témoins oculaires; et que, pour ce qui regarde les localités, je les ai parcourues en personne, dans un voyage que je fis autrefois aux Alpes, afin d'en prendre par moi-même une exacte connaissance. Annibal, après une marche continue de quatre jours, était parvenu en un lieu fort peuplé et fertile, qu'on nomme Ile, et qui tire son nom de sa position même. Le Rhône l'arrose d'un côté, la Saône de l'autre, et, en se réunissant, s'aiguisent en pointe (1). Pour sa grandeur et sa conformation, l'Ile ressemble assez au Delta d'Égypte, si ce n'est toutefois que la mer sert de borne à l'un des côtés du Delta et aux fleuves qui l'arrosent, tandis que l'Ile est fermée par des montagnes d'un accès difficile, et dont les gorges étroites sont presque impénétrables. Annibal, à son arrivée, y trouva deux frères qui se disputaient l'autorité, et qui avaient chacun une armée à leur disposition. L'aîné fit un appel aux forces du nouveau venu, et le pria de l'aider à conquérir le trône : Annibal y consentit, frappé des avantages qu'il en pouvait immédiatement tirer; il combina ses efforts avec ceux du prince son allié, le débarrassa de son rival, et obtint du vainqueur de précieux secours. Non-seulement celui-ci fournit au camp du blé et des provisions nécessaires en abondance, mais il remplaça les armes vieilles et fatiguées par des armes toutes fraîches, et renouvela ainsi fort à propos le matériel des troupes carthaginoises. De plus, en leur donnant des habits et des chaussures, il facilita singulièrement le passage des Alpes. Enfin, et ce fut là le plus grand de ses services, il se mit avec ses forces à la suite de celles des Carthaginois, qui craignaient de traverser le pays des Gaulois Allobroges, et protégea leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au pied des Alpes. Annibal, après avoir, en dix jours, parcouru le long du fleuve huit cents stades, s'occupa sans retard de franchir les Alpes. »

Dans cette marche périlleuse, l'intrépide Carthaginois eut beaucoup à souffrir des attaques des Allobroges, qui s'enfuyaient à la vue des éléphants.

« Le neuvième jour (2), continue Polybe, il atteignit le sommet des montagnes, et y demeura deux jours dans son camp, afin de donner quelque repos au reste de ses troupes, et d'attendre les traînards. Dans l'intervalle, un grand nombre de chevaux qui, emportés par la crainte, avaient fui, et de bêtes de somme qui avaient perdu leur fardeau, vinrent, contre toute attente, rejoindre les Carthaginois, guidés par les traces de l'armée. On était au coucher de la Pléiade, et la cime des Alpes était couverte de neige. A la vue de ses soldats, qu'abattaient à la fois et le souvenir de leurs anciennes souffrances et la pensée de leurs travaux futurs, Annibal les réunit, et, pour ranimer leur ardeur, profita de la seule ressource qui lui restait, de la vue de l'Italie, de cette Italie placée au pied de la chaîne des Alpes; de telle sorte que, pour le voyageur qui embrasse de l'œil l'une et l'autre, les Alpes semblent être l'Acropole de la terre italique. Il leur montra les plaines qu'arrose le Pô, leur rappela la bienveillance des peuples gaulois qui les habitaient, leur indiqua l'endroit où s'élevait Rome, et réchauffa par là quelque peu leur courage. Le lendemain il donna le signal du départ, et commença à descendre. Il ne rencontra d'ennemis que quelques brigands isolés; mais la difficulté des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde pendant la descente que lors de l'ascension. Comme le sentier était étroit et fortement incliné, et que la neige ne permettait pas de voir où le pied devait poser, tout ce qui s'écartait de la route roulait dans le précipice. Les soldats supportèrent cette épreuve en hommes familiarisés avec les périls; mais quand ils arrivèrent à un défilé si étroit qu'il était impraticable pour les éléphants et les bêtes de charge, et dont la pente, d'un stade et demi environ, déjà escarpée auparavant, l'était encore davantage par suite d'une récente avalanche, ils se laissèrent aller de nouveau au désespoir et à la crainte. Annibal songea d'abord à tourner cet endroit difficile; mais la neige qui venait de tomber rendait la route qu'il avait tentée impossible; et il renonça à son projet.

« L'obstacle que rencontrait l'armée était d'une nature toute particulière et curieuse : sur la neige, qui datait de l'hiver précédent, était étendue une seconde couche qui, molle parce qu'elle était nouvelle et sans profondeur, cédait facilement sous le pied. Aussi, quand les soldats eurent foulé cette couche supérieure, et qu'ils marchèrent sur l'ancienne neige que, durcie par le temps, ils ne pouvaient entamer, les malheureux, flottant pour ainsi dire sur ce terrain humide, tombaient comme font sur nos routes ceux qui marchent dans la boue. Les suites de ces chutes étaient plus tristes que la chute elle-même. Comme il leur était impossible d'assurer leurs pas sur la neige inférieure, ils tombaient; et comme, pour se relever, ils voulaient s'appuyer sur les mains ou les genoux, ils se noyèrent en d'immenses flaques d'eau, après avoir glissé sur une pente rapide. Quant aux bêtes de somme, une fois abattues, elles rompaient, dans leurs efforts pour se redresser, la croûte formée par la neige; et alors elles y demeuraient comme attachées avec leurs bagages, retenues à la fois et par leur fardeau et par la dureté de la glace. Annibal, désespérant de réussir de ce côté, plaça son camp sur le dos même de la montagne,

(1) Polybe parle ici probablement du lieu où est aujourd'hui situé Lyon, bien que quelques philologues aient dû torturer le texte pour lire *Isère* au lieu de *Saône*, dans l'intérêt de leur opinion relative au passage des Alpes.

(2) Le texte présente ici quelque obscurité, due probablement à des lacunes.

dont par ses ordres on avait déblayé la neige ; puis, animant ses soldats, il ouvrit à grand' peine une route à travers le roc. En un jour fut pratiqué un passage suffisant pour les chevaux et les bêtes de somme, qu'il fit aussitôt défiler; et dès qu'il se fut établi en un lieu où il n'y avait pas de neige, il les envoya au pâturage. Il chargea ensuite les Numides de continuer, en se relayant, le premier travail; et, après trois jours de cruelles fatigues, il put enfin dégager ses éléphants. Ils étaient réduits par la famine à un déplorable état; car le sommet des Alpes et tout ce qui en est voisin est complétement dépourvu d'arbres, à cause des neiges qui y règnent tout l'hiver; les régions intermédiaires, sur les deux versants, nourrissent seules des arbres, des forêts, et sont seules habitables.

« Annibal ayant réuni toutes ses forces, continua à descendre; et trois jours plus tard il était dans la plaine, non sans avoir perdu dans cette longue marche, soit sous les coups de l'ennemi, soit dans les eaux des fleuves, dans les précipices et les ravins des Alpes, un grand nombre de soldats, et plus encore de chevaux et de bêtes de somme. Enfin, après avoir mis cinq mois à venir de Carthagène, quinze jours à franchir les Alpes, il entra dans les plaines de la Cisalpine, sur les terres des Insubriens (1). Il lui restait des troupes africaines douze mille fantassins, avec huit mille Espagnols environ. La cavalerie ne s'élevait pas à plus de six mille hommes, comme il le dit lui-même sur la colonne de Licinium, où se trouve l'énumération de ses forces (2). »

Le premier peuple que les Carthaginois eurent à combattre sur la terre italique, ce furent les Insubriens, habitant le territoire situé entre le Pô et le Tésin. Les Insubriens étaient alors en guerre avec les Tauriniens; c'est pourquoi Annibal essaya d'abord, mais vainement, de s'allier avec les Tauriniens (1). Le premier combat avec l'armée romaine s'engagea sur les rives du Tésin (*Ticinus*); une charge de la cavalerie numide décida la victoire en faveur d'Annibal. Scipion évita un nouveau combat, et fit retraite jusqu'à la Trébie.

Cependant Sempronius était arrivé avec une seconde armée. Tenu d'abord par elle en échec, Annibal sut bientôt exciter son ardent adversaire à combattre, dressa une embuscade sur les bords de la Trébie, cerna l'armée romaine et l'anéantit (2). Les Romains perdirent vingt-six mille hommes et leur camp.

Annibal prit ses quartiers d'hiver dans la Gaule cisalpine, chez les Liguriens; c'est là qu'il fut atteint d'une maladie grave des yeux, et ne put depuis jamais se servir de l'œil gauche aussi bien que de l'œil droit. (Cornél. Nép., *Hannibal*, 4). A l'ouverture de la campagne suivante, il se dirigea sur l'Étrurie; il rencontra à l'issue des Apennins deux nouvelles armées romaines. Il résolut de les battre séparément, et de fondre sur le consul Flaminius avant l'arrivée de son collègue. Il le trompa par des marches simulées, s'approcha de lui en longeant les Apennins, et déboucha par les marais de Clusium. Quatre jours et quatre nuits de suite, les Carthaginois marchèrent au milieu des marécages. Annibal lui-même, ayant monté le dernier éléphant qui eût survécu au passage des Alpes, eut de la peine à sortir de ce péril. A peine l'armée eut-elle posé le pied sur un sol ferme, qu'il recourut à tous les moyens de contraindre Flaminius à une bataille : il portait partout le ravage, le massacre et l'incendie; puis il feignit de marcher sur Rome, et se détourna brusquement pour s'engager dans des défilés qu'entouraient des rochers presque inaccessibles. Le consul Flaminius le suivit inconsidérément, et se laissa surprendre. Ce fut alors que se livra sur les bords du lac de Trasimène cette bataille sanglante, dans laquelle la ruse et le talent triomphèrent de l'intrépidité romaine. Au milieu de la mêlée (3), Annibal, à peine

(1) Polybe, III, 42 et suiv. (t. I, p. 218 de la trad. de F. Bouchot).

(2) Suivant l'opinion de Letronne, du général Vaudoncourt et de Fortia d'Urban, c'est par le mont Genèvre (après avoir côtoyé la rive gauche de l'Isère, puis la rive gauche du Drac, jusqu'à Saint-Bonnet) qu'Annibal franchit les Alpes; et le rocher qui fut, selon Tite-Live, rendu praticable par du vinaigre, se trouverait au-dessus du mont Dauphin. Mais n'est-il pas beaucoup plus simple d'admettre, conformément au récit de Polybe, plus croyable que Tite-Live, qu'Annibal, continuant à longer les rives du Rhône jusqu'à sa source (ce qui était tout à fait dans les usages de la stratégie ancienne), passa la Furca, la vallée d'Ursern, où il établit son camp, franchit le Saint-Gothard, un des passages les plus faciles des Alpes, et descendit, par la vallée du Tésin, dans les plaines de la Lombardie. Ce qui vient à l'appui de mon opinion, c'est que les Romains, qui devaient attendre leur ennemi à la sortie des Alpes, engagèrent le premier combat précisement sur les rives du Tésin. Si l'on fait, au contraire, passer Annibal par le mont Genèvre, par le petit ou le grand Saint-Bernard, on est obligé de recourir à une série d'hypothèses inadmissibles pour expliquer comment Annibal avait d'abord à combattre les Insubriens, qui habitaient entre le Pô et le Tésin, et comment sa première rencontre avec les Romains n'eut lieu que sur les rives du Tésin. F. H.

(1) Nous suivons toujours Polybe, autorité préférable à Tite-Live.

(2) Il existe de graves discordances au sujet de la bataille de la Trébie (aujourd'hui *Trevi*). Ce fut, selon Cornélius Népos, le troisième engagement qu'Annibal eut avec le consul P. Cornélius Scipion, qu'il avait déjà repoussé la première fois sur les bords du Rhône (*apud Rhodanum*, que des critiques ont proposé à tort de changer en *Eridanum*), sans doute dans le Valais, et la seconde fois près de Clastidium, petite ville de la Gaule cispadane, non loin de la jonction du Tésin avec le Pô. Tite-Live (XXI, 48 et suiv.) et Polybe (III, 68 et suiv.) s'accordent ici avec Népos, sauf quelques légères différences. D'après ces derniers historiens, Cornélius Scipion, encore malade de ses blessures, n'assista point à la bataille de la Trébie avec son collègue Tibérius Longus. Florus, Eutrope, Ampélius, et d'autres, ne parlent que de Sempronius, battu à la bataille de la Trébie.

(3) Pendant que les deux armées en étaient aux mains, il survint, dit Plutarque, un tremblement de terre si violent qu'il renversa des villes entières, fit changer de cours à des rivières, entr'ouvrit des montagnes, sans qu'aucun des combattants ne sentit une si terrible com-

remis de maladie, se faisait porter dans une litière.

Enrichi par le butin de l'ennemi vaincu, et après avoir culbuté le propréteur Centenius, qui avait occupé avec un corps d'élite les hauteurs de l'Apennin, Annibal pénétra dans l'Apulie. Rome, consternée, avait confié son salut à un dictateur, Quintus-Fabius-Maximus Verrucosus, qui cherchait à épuiser la force des Carthaginois en temporisant : il combattait Annibal avec la ruse, le suivait partout sans jamais chercher à l'atteindre, convaincu que les Carthaginois ne pouvaient tenir longtemps dans un pays ravagé. Cependant Annibal conduisit ses soldats dans les plaines de Capoue, tant pour détacher de l'alliance des Romains les villes effrayées, que pour faire descendre Fabius des hauteurs où il se maintenait. Tout à coup il tomba dans le même piége que celui où il avait attiré et fait périr Flaminius. Enfermé entre les rochers de Formies, les sables de Linterne et les mers voisines, il ne pouvait se sauver que par la ruse. Il fit alors réunir, dit-on, mille bœufs, attacha des fagots à leurs cornes, et poussa hors du camp ces animaux, qui, dans leur furie, se dirigeaient vers les défilés que gardaient les Romains. Épouvantés à cette vue étrange, ceux-ci quittèrent les hauteurs, et Annibal força le passage.

Les Romains, mécontents de Fabius et de son système de temporisation, partagèrent la dictature entre lui et Minutius Félix, son maître de cavalerie. Celui-ci n'aspirait qu'à combattre : il tomba dans une embuscade à Gérunium, et, sans l'assistance généreuse de Fabius, il était perdu sans ressource. Dès lors les généraux romains, ne voulant plus rien laisser au hasard, temporisèrent, à l'exemple de Fabius. Annibal voyait avec inquiétude son armée dépérir et diminuer, lorsque le nouveau consul Térentius Varron, homme présomptueux et inexpérimenté, vint prendre le commandement des légions (216 avant J.-C.). Annibal avait occupé la petite ville de Cannes dans la vallée de l'Aufidus (Pouille), et mis les Romains dans la nécessité de livrer bataille. Paul-Émile, collègue de Varron dans le consulat, voulait différer la bataille, en vertu de l'autorité qu'il partageait avec Térentius. Celui-ci, au contraire, choisit le jour où il commandait en chef, donna le signal de l'attaque, et éprouva à Cannes la défaite la plus complète que les armées romaines eussent éprouvée jusqu'à ce jour-là. « Dans cette bataille, Annibal employa, dit Plutarque, deux stratagèmes : d'abord il plaça son armée de manière qu'elle eut à dos un vent impétueux qui, faisant élever de cette plaine découverte et sablonneuse une poussière échauffée, la portait par-dessus les phalanges carthaginoises dans les bataillons des Romains, et la poussait dans leurs yeux avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille : Il mit aux deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats; et, se plaçant lui-même au centre avec les moins aguerris, il les disposa de façon que ce centre s'avançait en pointe et dépassait les ailes. Il avait ordonné à ces ailes, lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille et pénétré jusqu'au centre, de tomber brusquement sur eux, de les prendre en flanc et par derrière, et de les envelopper de tous côtés. Ce fut là ce qui causa le carnage horrible qu'on fit des Romains : car aussitôt que le front eut plié, et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée, qui d'abord formait une pointe, prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite placées aux ailes les firent se rapprocher de droite et de gauche. Elles prirent les ennemis en queue, et firent main-basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul-Émile ayant été renversé de cheval, les cavaliers qui étaient auprès de lui mirent tous pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre général : quittant ses chevaux, elle combattit à pied. A cette vue, Annibal s'écria : « Je les aime mieux, dit-il, comme cela, que si on me les livrait pieds et poings liés. » Plus de quarante mille Romains restèrent sur le champ de bataille. La terreur se répandit dans Rome, et l'on désespéra du salut de la cité. Longtemps après cet événement, les Romains, quand ils voulaient faire peur aux enfants, disaient comme en proverbe : *Annibal ante portas*. (*Voy.* VARRON.)

La plupart des historiens ont reproché à Annibal d'avoir négligé de profiter de son éclatante victoire en marchant sur Rome, qui n'aurait pu lui opposer aucune résistance; mais il est à croire que, trop affaibli lui-même, il n'osa pas entreprendre le siége du Capitole, que déjà il pouvait voir de loin; il craignait les effets du désespoir des Romains, et ne voulut point l'affronter avec des forces insuffisantes. Au lieu donc de prendre ce parti, Annibal poursuivit quelques corps dispersés : il battit Marcellus à Venusium, et Tib. Sempronius dans la Lucanie : l'un et l'autre périrent (1). *Quamdiu*,

Note. Flaminius, après des prodiges de valeur, fut tué avec les plus braves de ses soldats; les autres prirent la fuite, et les ennemis en firent un horrible carnage. Le nombre des morts fut de quinze mille; il y eut autant de prisonniers. Annibal fit chercher le corps de Flaminius, pour lui rendre les honneurs dus à son courage; mais on ne le trouva point parmi les morts, et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

(1) Annibal ne fut pas lui-même présent au combat où périt T. Sempronius. « Lorsque Magon, un de ses lieutenants, lui eut envoyé le corps de Sempronius, les soldats, voyant le corps gisant à terre, crièrent qu'il fallait le mutiler, et en disperser les morceaux à coups de fronde. Mais Annibal leur dit qu'il était inconvenant de s'emporter sur un corps inanimé. Réfléchissant sur l'incon-

ajoute Corn. Nepos, *in Italia fuit, nemo in acie restitit, nemo adversus eum post Cannensem pugnam in campo castra posuit.* Il fit demander du secours à son frère, et marcha sur Capoue. Le séjour qu'il fit dans cette ville énerva le courage de ses soldats. « Une vie luxueuse, l'usage de lits mous, de parfums et de mets splendidement variés, avaient fait perdre cette vigueur et ce courage inébranlable qui caractérisaient les soldats d'Annibal. Le corps et l'âme étaient devenus efféminés, et avaient perdu leur ressort. » (Diodore, t. IV, p. 321, trad. de F. Hoefer.)

Cependant aucun général romain, depuis la bataille de Cannes, n'osait plus tenir la campagne; mais Annibal était hors d'état de profiter de ses succès : son armée était affaiblie, et, malgré sa brillante victoire, malgré l'importance que son parti avait à Carthage, ses ennemis y avaient obtenu une telle influence qu'il eut de la peine à se faire donner un renfort de douze mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers : son frère Asdrubal ne parvint à rassembler cette troupe qu'après de grands efforts; encore fut-il obligé, pour la lui amener, de faire un long séjour dans la Gaule (*voy.* ASDRUBAL). Annibal se vit donc forcé à se tenir sur la défensive. Capoue, assiégée par deux armées consulaires, était sur le point de se rendre, lorsque Annibal, espérant la sauver par un coup hardi, se porta en avant, et campa en vue du Capitole l'an 211 avant J.-C. Mais les Romains ne se laissèrent plus épouvanter : Capoue leur ouvrit ses portes, et dès ce moment presque tous les peuples d'Italie se déclarèrent en leur faveur. Repoussé dans son camp par le consul Claudius Nero, Annibal fut dans l'impossibilité de faire jonction avec son frère. Déjà celui-ci avait franchi les Alpes probablement par le même passage qu'avait suivi Annibal, lorsqu'il fut surpris et tué, l'an 207 avant J.-C., par le consul Claudius Nero, qui jeta sa tête sanglante dans le camp d'Annibal. Celui-ci se retira dans le Bruttium, où, quoique entouré d'embarras de tout genre et avec des forces inégales, il combattit l'armée victorieuse, et se maintint avec avantage.

Ce fut alors que Scipion, imitant la tactique de son ennemi, porta les armes romaines en Afrique; et Carthage tremblante appela Annibal à son secours. A cet ordre de rappel, il s'écria en frémissant de colère, et presque les larmes aux yeux : « Voilà donc Annibal vaincu, non « par le peuple romain dont j'ai tant de fois « battu les armées, mais par la basse malignité « du sénat de Carthage, trop jaloux de ma gloire! » Il fallut cependant obéir. Il fit tuer les soldats alliés qui refusaient de le suivre, et en 203 il abandonna l'Italie, qu'il avait occupée seize ans. Il aborda au port de Leptis, rassembla autour de lui un grand nombre de Numides, et prit son camp auprès d'Adrumète, pendant que Scipion s'emparait d'un grand nombre de villes et réduisait les habitants en esclavage. Annibal, forcé par ses compatriotes de livrer une bataille décisive, marcha contre lui. Près de Zama, à cinq journées de Carthage, une conférence eut lieu entre les deux généraux : les propositions d'Annibal furent rejetées. La fortune des armes l'avait abandonné; vingt mille Carthaginois demeurèrent sur la place, vingt mille furent faits prisonniers. Annibal s'enfuit à Adrumète, rassembla les fugitifs, et au bout de quelques jours parvint à réunir une nouvelle armée : il se rendit alors à Carthage, et déclara au sénat que le seul moyen de salut était la paix. Ainsi se termina, au bout de dix-huit ans, cette lutte sanglante. (*Voy.* SCIPION.)

Annibal obtint le commandement en chef d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique, et fut revêtu de la dignité de *suffète*. Mais le parti de Hannon, son ennemi juré, ne cessa de le poursuivre, et l'accusa auprès des Romains d'entretenir des relations secrètes avec le roi de Syrie Antiochus, afin de renouveler la guerre. Des députés romains vinrent à Carthage demander qu'on leur livrât Annibal. Pour tirer sa patrie de l'embarras et lui épargner cette honte, Annibal s'enfuit à Tyr. Il y fut reçu avec de grands honneurs. A Éphèse, où Antiochus, roi de Syrie, tenait sa cour, Annibal décida ce prince à déclarer la guerre aux Romains, et lui démontra que l'Italie devait en être le théâtre. Antiochus goûta les plans d'Annibal; mais lorsqu'il fit solliciter l'alliance de Carthage, les ennemis du héros exilé l'emportèrent encore une fois dans le sénat, et firent avorter le projet. Cependant Annibal eut le commandement de la flotte syrienne, et attaqua les Rhodiens alliés de Rome; mais la perfidie d'un subalterne le contraignit à la retraite. Antiochus lui-même, par une série de fautes et de désastres, fut obligé de négocier une paix honteuse. Annibal, qui devait être livré aux Romains, n'y échappa que par une seconde fuite, et se rendit auprès de Prusias, roi de Bithynie, qui ne respirait que guerre et vengeance contre les Romains. Annibal fut l'âme d'une coalition puissante, entre Prusias et divers princes limitrophes, contre Eumènes, roi de Pergame, allié de Rome. Il remporta plusieurs avantages sur terre et sur mer; mais l'Asie tremblait au nom de Rome, et Prusias, à qui le sénat avait envoyé des députés pour exiger l'extradition d'Annibal, était prêt à obéir. Dans l'impossibilité d'y échapper, le vieillard, qui, fugitif, était encore l'effroi de ses impitoyables ennemis, avala le poison qu'il portait, dit-on, sur lui dans un anneau (1). Il avait

tance de la fortune, dont il avait un exemple sous les yeux, et admirant la valeur de cet ennemi qui n'était plus, il fit au mort de magnifiques funérailles. Il en recueillit les os, les déposa généreusement dans une corne, et les envoya dans le camp des Romains. » (Diodore, t. IV, p. 322, de la trad. de F. H.)

(1) Ce fut peut-être de l'opium, depuis longtemps cultivé en Égypte et sur la côte de l'Afrique.

passé toute sa vie dans les camps, sans avoir été trahi par aucun de ses soldats. Ce fut dans la même année de 183 avant J.-C. que moururent trois grands hommes : Annibal, Scipion, et Philopœmen.

Napoléon professait la plus haute admiration pour le génie d'Annibal, « cet homme, dit-il dans le *Mémorial,* le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être ; si hardi, si sûr, si large en toutes choses ; qui à vingt-six ans conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible ; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait insurmontables (1), et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre ; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. » [*Enc. des g. du m.*, avec de nombreuses addit.]

Annibal a été le sujet d'une tragédie de M. Firmin Didot ; Paris, 1824.

Zander, *Expedition d'Annibal à travers les Alpes ;* Gœttingue, 1828, in-8°. — Fr.-Guill. de Vaudoncourt, 4 vol. in-4° ; Milan, 1812. — Fortia d'Urban, 1821, in-8°, *Sur le passage d'Annibal.* — Cornélius Népos, Plutarque, *dans la vie de Fabius et de Marcellus.* — Justin ; Orose ; Diodore ; Polybe ; Appien ; Eutrope. — Rollin, *Histoire ancienne,* I, p. 199. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* V, p. 192, etc. — Letronne, *Journal des Savants.*

* **ANNIBALE**, surnommé *Patavinus* ou *Padovano*, musicien italien, vivait au milieu du seizième siècle. Il fut un des plus habiles joueurs de luth et de clavecin de son temps. Il remplit pendant trente ans les fonctions d'organiste de l'église de Saint-Marc à Venise. On a de lui : *Liber primus motettorum quinque et sex vocum ;* Venise, 1576 ; — *Cantiones quatuor vocum ;* Venise, 1592 ; — *Madrigali a cinque voci ;* ibid., 1583.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

* **ANNIBALIEN** ou **ANNIBALLIANUS** (*Flavius Claudius*), natif de Toulouse, neveu de l'empereur Constantin le Grand (2) et frère de César Dalmatius, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il reçut de son oncle le titre de *roi*, comme l'attestent les médailles frappées avec la légende : *Flavio Anniballiano regi.* Dans la division de l'empire, le Pont, la Cappadoce, la petite Arménie, la Bithynie avec Césarée, échurent en partage à Annibalien. Après la mort de Constantin, Annibalien et son frère Dalmatius furent assassinés, en 337 de J.-C., à Constantinople par les gardes du palais, probablement à l'instigation de Constance II. H.

Eckhel, *Doctrina nummor. veterum*, VIII, 24. — Zosime, II. — Ammien-Marcellin, XIV.

ANNICERIS (Ἀννίκερις), philosophe grec, de Cyrène, disciple d'Hégésias, et probablement contemporain d'Épicure, vivait vers 330 avant J.-C. Il succéda à Aristippe, fondateur de l'école cyrénaïque. Il modifia, dit-on, les doctrines de son maître, et créa lui-même une secte particulière (ἀννικερία αἵρεσις), dont les adhérents reçurent le nom d'*annicériens* (ἀννικέρειοι). Cette secte paraît s'être de bonne heure réunie à celle d'Épicure. Elle admettait, comme principal objet de la vie, la volupté (ἡδονή), qui n'excluait point les jouissances morales ; car l'amitié, la reconnaissance, l'amour paternel et filial, ainsi que l'amour de la patrie, étaient mis au nombre des éléments de la volupté.

Un autre *Anniceris*, de Cyrène, plus ancien que le précédent, et qu'Élien nous dépeint comme un grand amateur de chevaux, se trouvait à Égine au moment où Platon devait être vendu comme esclave, par ordre de Denys le Jeune. Il acheta le célèbre philosophe pour la somme de vingt ou trente mines, et le remit en liberté. Ce fait seul, ajoute Olympiodore (dans la *Vie de Platon*) a sauvé Anniceris de l'oubli. H.

Diogène Laërce, II, 86 et 96 ; III, 20. — Strabon, XVII. — Cicéron, *de Officiis*, III, 33. — Élien, *Variæ Historiæ.*

ANNIUS DE VITERBE, nom latin de *Jean Nanni*, naquit à Viterbe l'an 1432, et mourut le 13 novembre 1502. Il entra fort jeune dans l'ordre des Frères Prêcheurs. Également versé dans les langues et les lettres latines, grecques, hébraïques, arabes et chaldaïques, il porta très-loin la connaissance de la chronologie et de l'histoire sacrées. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de remplir divers emplois dans son ordre. Sa probité, ses prédications et quelques-uns de ses écrits lui avaient fait une si grande réputation, qu'honoré successivement de la confiance particulière de deux papes, Sixte IV et Alexandre VI, il était considéré à la cour de Rome comme l'un des plus habiles et des plus recommandables personnages de son siècle.

Le premier ouvrage qu'il publia et qui lui fit beaucoup d'honneur, dans un temps où la destruction de l'empire de Constantin frappait et agitait tous les esprits, fut son Traité de l'empire des Turcs (*Tractatus de imperio Turcarum*) ; c'est un recueil de sermons qu'il prêcha à Gênes en 1471. Il se donna les airs d'un prophète dans son Traité des Triomphes que les chrétiens remporteront sur les mahométans et les Sarasins (*De futuris Christianorum triumphis in Turcas et Saracenos, ad Xystum IV et omnes principes christianos ;* Gênes, 1480, in-4° ; et à Na-

(1) Pompée, dans la lettre qu'il écrivit au sénat sur son expédition d'Espagne, lettre qui est ordinairement jointe aux fragments de Salluste, dit qu'il s'est frayé pour passer les Alpes une route inconnue à Annibal, c'était celle du mont Cenis ; ce qui détruit entièrement l'opinion de ceux qui ont voulu faire passer Annibal par cette montagne.

(2) Suivant Glareanus (notes à Eutrope, *Breviar.* X), Annibalien était fils de Constance Chlore et père de César Dalmatius.

remberg, in-4°). Ce second ouvrage n'est que le résumé de ses explications ou de ses réflexions sur le livre de l'Apocalypse; il les avait prêchées dès l'année 1471. Ce livre a eu plusieurs éditions : la bibliothèque de Colbert en conservait un manuscrit, qui est maintenant à la Bibliothèque nationale. Un troisième ouvrage d'Annius a pour objet le prêt à intérêt; il est intitulé *Ad R. D. P.* (*reverendum dominum Petrum*) *Barotium, episcopum Patavinum, quæstiones duæ super mutuo judaico et civili et divino.* Cet ouvrage est daté de Viterbe le 8 mai 1492, in-4°; le lieu et le nom de l'imprimeur n'y sont point marqués. L'auteur publia son dernier ouvrage à Rome, au Champ-de-Flore, sous la date du 10 juillet 1498 (Eucharius Silber). Dans sa préface, qui a été imprimée avec une traduction française (*Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe;* Paris, 1818), il ne se qualifie point de maître du sacré palais; et en effet il n'obtint cette charge qu'en 1499. Il avait dès lors un appartement au Vatican, et y demeurait toujours. C'était à lui d'examiner, corriger, rejeter ou approuver ce qui devait être imprimé à Rome. Tous les libraires et imprimeurs étaient sous sa juridiction; il avait le droit de siéger dans la congrégation de l'*Index*, et siégeait, quand le pape tenait chapelle, immédiatement après le doyen de la rote.

Annius eut toujours l'estime et l'affection de toute la famille du pape Alexandre VI; mais sa sincérité lui coûta cher : il ne craignait pas de dire quelquefois à César Borgia des vérités qui déplaisaient à ce prince vicieux. On prétend que celui-ci, pour se délivrer d'un si incommode censeur, le fit empoisonner à l'âge de soixante-dix ans. La ville de Viterbe lui fit dresser une statue dans l'hôtel-de-ville. Annius s'est fait une fausse renommée par ses Antiquités (*Antiquitatum variarum volumina XVIII,* in-fol.; Rome, 1498. Il a prétendu donner les ouvrages jusqu'alors inconnus d'un grand nombre d'auteurs anciens, et a ajouté des commentaires sur la plupart de ces ouvrages. Ce fut à l'occasion de ces prétendues découvertes et de ce travail que les plus savants hommes du seizième et du dix-septième siècle s'écrivirent des libelles pour ou contre Annius. Persuadés que les véritables ouvrages de ces anciens écrivains ne subsistaient plus, ils ne pouvaient regarder que comme des pièces fausses ou supposées celles que l'on faisait paraître sous le nom de Bérose, de Manéthon, de Mégasthène, etc.; et les commentaires d'Annius sur des écrits de cette nature devaient passer pour de pures fictions. [*Enc. des g. du m.*]

Apostolozeno, *Dissertazioni Vossiane.* — Tiraboschi, VII, part. II, p. 16 et 17. — Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, vol. II. — Nicéron, *Mémoires*, vol. XI et XX. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis.*

ANNON ou **HANNON** (saint), archevêque de Cologne, né au commencement du onzième siècle, mort le 4 décembre 1075. Il appartenait à la famille des comtes de Sonneberg en Souabe, et suivit d'abord la carrière des armes. Son oncle, chanoine de Bamberg, l'en dégoûta, et lui inspira le goût de l'état ecclésiastique. L'empereur Henri III, dit *le Noir*, entendant vanter les vertus d'Annon, voulut le connaître, l'appela près de lui, et le nomma archevêque de Cologne en 1055. Le prélat s'occupa aussitôt de la réforme des monastères; il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoit. Après la mort de Henri III, l'impératrice Agnès fit confier à saint Annon la régence de l'empire, et il l'exerça glorieusement; il réprima les exactions, diminua les impôts, et apprit à gouverner au jeune Henri IV. Pendant un voyage qu'il fit en Italie pour l'élection du pape Alexandre II, il confia son gouvernement à l'archevêque Adalbert de Brême. A son retour, il trouva les habitants de Cologne indisposés contre lui, et fut obligé d'employer la force pour les soumettre. Grégoire VII, successeur d'Alexandre II, trouva en Annon un des plus zélés propagateurs de ses réformes ecclésiastiques, notamment dans la question du célibat.

Au nom d'Annon se rattache une des plus belles productions littéraires de l'Allemagne; c'est une espèce de panégyrique de ce saint (en 59 chapitres), intitulé *Lobgesang auf den Heiligen Anno*, et composé vers 1193. Opitz l'imprima le premier avec un commentaire en 1639, in-8°. La meilleure édition est de Goldmann; Leipzig, 1816, in-8°.

Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredtsamkeit*, IX, p. 82. — Gervinius, *Geschichte der Poetischen National-Literatur der Deutschen*, I, p. 208.

ANNONE ou **ANNONI** (*Johan-Jacob*), antiquaire et naturaliste, né à Bâle en 1728, mort en 1804. Il était professeur de jurisprudence à l'université de Bâle, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à son goût pour l'archéologie et l'histoire naturelle; ses collections de médailles et d'objets d'histoire naturelle, qu'on conserve à Bâle, sont riches et remarquables. Il a donné un grand nombre de mémoires, insérés dans les *Acta Helvetica;* des notes relatives aux monnaies antiques, pour l'édition de Bâle, 1762, du *Glossaire* de Du Cange, et des additions à l'ouvrage de Knorr, sur les pétrifications.

Lutz, *Nekrolog Denkwürdiger Schweizer*, p. 22.

ANOT (*Pierre-Nicolas*), littérateur français, né en 1762 à Saint-Germainmont (département des Ardennes), mort le 21 octobre 1823. A l'époque de la révolution il visita les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, l'île de Malte, et vint, après douze années d'exil, s'établir à Reims, où il se livra aux fonctions du sacerdoce et à des travaux de cabinet. On a de lui : *Guide de l'histoire, ou Annales du monde depuis la dispersion des hommes jusqu'en* 1801; Reims, 1801, in-fol., réimprimé sous ce titre : *Annales du monde, ou Tableaux chronologiques, etc.*;

Reims, 1816; — *les Deux Voyageurs*, ou *Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie*, etc.; Paris, 1803, 2 vol. in-12; — *Oraison funèbre de Louis XVI*; 1814, in-8°; — *Tableau de l'Histoire universelle, servant de texte aux Annales du monde*, 1817; — *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence*; 1823, deux parties in-12.

Quérard, *la France littéraire*, I, p. 68. — Macquart, *Éloge d'Anot*, dans *l'Annuaire du département de la Marne*, année 1821.

ANNOWAÏRY. *Voy.* NOWAÏRY.

ANQUETIL (*Louis-Pierre*), historien français, né à Paris le 21 février 1723, mort le 6 septembre 1806. Il était le frère aîné d'Anquetil-Duperron, et entra de bonne heure dans l'ordre des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Nommé directeur du séminaire à Reims, il débuta dans la carrière des lettres par l'histoire de cette ville, ouvrage qui est devenu assez rare. En 1759, il fut prieur de l'abbaye de la Roe en Anjou, puis prieur-curé de Château-Renard; enfin, au commencement de la révolution, il fut curé de la Villette près de Paris. On a de lui : *l'Esprit de la Ligue*; Paris, 3 vol. in-12, 1767; — *l'Intrigue du cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde*; Paris, 1780, 4 vol. in-12; — *Louis XIV, sa cour, et le Régent*; Paris, 1789, 4 vol. in-12; — les *Mémoires du maréchal de Villars*; Paris, 1784, 4 vol. in-12; — *Histoire de France*; Paris, 1807, 14 vol. in-12; — *Histoire civile et pratique de la ville de Reims*; Reims, 1756, 3 vol. in-12; — un *Précis de l'histoire universelle*; 12 vol. in-12, 1801 et 1807. Ces deux derniers ouvrages ont été souvent contestés à Anquetil, surtout le premier, dont le véritable auteur paraît avoir été Félix de la Salle. Il y eut une vive polémique entre les deux auteurs, pour savoir qui mettrait son nom en tête de l'ouvrage : Anquetil l'emporta. C'est à cette occasion que parut un écrit intitulé *Mémoire servant de réponse pour le sieur Delaistre, libraire de Reims, contre le sieur Anquetil*; Reims, 1er janvier 1758, in-4° de 14 pages. Il travaillait au *Précis de l'histoire universelle*, lorsqu'il fut arrêté pendant le règne de la terreur, et dans sa prison il ne cessa de travailler à son ouvrage. Après le 9 thermidor, il termina son entreprise, et bientôt le ministre Charles La Croix l'introduisit dans les archives des relations extérieures. Anquetil y composa ses *Motifs de guerre et traités de paix*, ouvrage dans lequel il déploya des connaissances profondes en diplomatie, et une grande rectitude de jugement. Il dit dans sa préface de l'*Histoire de France* que c'est pour remplir le désir de l'empereur qu'il a fait cette dernière entreprise. Cet abrégé est, en effet, nécessaire pour tenir lieu des histoires volumineuses que l'on consulte plutôt qu'on ne les lit; mais celle d'Anquetil est le dernier effort de sa vieillesse. Elle est faible de style comme de pensée : elle ne porte plus le cachet de l'auteur de *l'Esprit de la Ligue*. Comme historien, Anquetil s'est acquis des droits à la reconnaissance de sa patrie; ses qualités morales lui ont mérité l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

Dacier, dans le *Magasin encyclopédique*; Paris, 1795-1812. — Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire*.

ANQUETIL-DUPERRON (*Abraham-Hyacinthe*), savant orientaliste, membre de l'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 7 décembre 1731, mort dans sa ville natale le 17 janvier 1805. Frère du précédent, il s'est rendu célèbre par ses voyages dans l'Inde, et par la découverte qu'il fit d'une partie des livres de Zoroastre. Après avoir étudié l'hébreu et ses dialectes, l'arabe et le persan, plein d'ardeur pour la science, il s'enrôla en 1754 comme simple soldat pour l'Inde; mais il fut bientôt libéré du service militaire, et dut à Malesherbes et à l'abbé Barthélemy de s'embarquer à Lorient, avec un secours d'argent accordé par le roi. Arrivé dans l'Inde, et après avoir parcouru une grande partie de cette vaste presqu'île, il se fixa à Sourate, où se trouve encore une colonie de Guèbres ou adorateurs du feu, que le fanatisme des musulmans avait obligés de quitter la Perse. Aussitôt il s'occupa de gagner la confiance des *destours* ou prêtres parses, et se fit initier par eux à la connaissance des livres de Zoroastre; il parvint même à se faire céder une partie de ces livres écrits en zend, en pehlvi et en sanscrit. Quand il se vit en possession de matériaux suffisants, il retourna en Europe en 1762, et se mit en devoir de les communiquer au monde savant. Il avait rapporté de l'Inde une centaine de manuscrits.

L'ouvrage où sont consignés les principaux résultats de ses recherches parut en 1771, sous le titre de *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4°; il consiste dans une traduction littérale du *Vendidad*, ainsi que d'autres livres sacrés des Guèbres, précédée d'une relation particulière de ses voyages. Cet ouvrage, à l'époque où il parut, fit une grande sensation. Jusque-là on ne connaissait sur les doctrines de l'ancienne Perse que les fragments transmis par les Grecs et les Romains, et les témoignages suspects des musulmans et des autres peuples asiatiques d'une origine récente. C'est à ces fragments et à ces témoignages qu'avait dû se borner le laborieux Hyde dans son livre *De veteri religione Persarum*. Anquetil offrait enfin à la curiosité des Européens les monuments originaux de ces doctrines, ou du moins des monuments d'une autorité incontestable. Malheureusement Anquetil manquait de la patience et de la sagacité qu'exigeait une pareille tâche. Pendant son séjour à Sourate il s'était hâté de faire, sous la dictée des *destours*, une version littérale des livres qu'il se proposait de publier. Mais il ne s'était pas rendu

compte de la valeur précise de chaque mot; il n'avait pas même acquis une connaissance vraiment approfondie des langues persane et indienne qu'il entendait parler. De là, outre des erreurs de détail, on remarque dans ses traductions une gêne et même une obscurité qui en rendent l'usage peu commode. A ces graves inconvénients s'est jointe une précipitation dans l'impression de l'ouvrage, qui a exigé une liste d'*errata* considérable. Aussi le travail d'Anquetil donna lieu, dès sa naissance, à une foule de commentaires et de dissertations qui sont loin pourtant d'avoir levé toutes les difficultés. Le principal de ces commentaires est celui qui accompagne la traduction allemande du Zend-Avesta par Kleuker. Les livres originaux apportés par Anquetil de l'Inde, ainsi que ses propres manuscrits, y compris les brouillons qu'il avait écrits à Sourate, se trouvent maintenant recueillis à la Bibliothèque nationale de Paris. Il est donc permis d'espérer qu'on arrivera tôt ou tard à une solution plus ou moins complète. Deux orientalistes célèbres, M. Burnouf à Paris et M. Olzhausen à Kiel, ont reproduit une partie du *Zend-Avesta* dans le texte original, avec une traduction et des notes. Le premier s'est surtout aidé des commentaires en sanscrit, et le second des commentaires en pehlvi, deux langues qu'Anquetil connaissait faiblement. Depuis la publication de ces travaux, les savants ont sous les yeux un moyen de critique qui leur manquait. Parmi les autres ouvrages d'Anquetil, nous citerons sa *Législation orientale*, 1778; — *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786; — *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1790, 2 vol. in-8°; — *Oupnek'hat* ou *Oupanichad* (extrait de la partie théologique des Védas); 1804, 2 vol. in-4°. C'est une traduction latine de la version persane des *Oupnek'hat*, ou *Secrets qu'il ne faut pas révéler*.

Pendant la révolution Anquetil s'enferma dans son cabinet, et n'eut plus d'autres amis que ses livres, d'autre délassement que le souvenir de ses chers brahmes et de ses *destours*, à qui il adressait ces paroles singulières, qu'on peut lire en tête de sa traduction des *Oupanichadas* : « Anquetil-Duperron aux sages de l'Inde, salut. — « Vous ne dédaignerez pas les écrits d'un homme « qui est, pour ainsi dire, de votre caste, ô « hommes sages! Écoutez, je vous prie, quel est « mon genre de vie. Ma nourriture quotidienne « se compose de pain, d'un peu de lait ou de « fromage, et d'eau de puits; le tout coûtant « quatre sous de France, ou le douzième d'une « roupie indienne. Je passe l'hiver sans feu; « l'usage des matelas, des draps, m'est inconnu; « mon linge de corps n'est ni changé ni lavé. « Sans revenu, sans traitement, sans place, je « vis de mes travaux littéraires, assez bien portant pour mon âge et eu égard à mes fatigues « passées. Je n'ai ni femme, ni enfants, ni domestique : privé de tous les biens de ce monde « et affranchi de ses liens, seul, absolument libre, « j'aime cependant beaucoup tous les hommes, et « surtout les gens de bien. Dans cet état, faisant rude guerre à mes sens, je méprise les « séductions du monde et je les surmonte. Je « suis près du terme de mon existence; j'aspire « vivement et avec de constants efforts vers « l'Être suprême et parfait, et j'attends avec « calme la dissolution de mon corps. » Anquetil s'imposait volontairement ces privations : il ne tenait qu'à lui de vivre dans l'aisance. Soit fierté, soit bizarrerie, il refusa constamment les récompenses qui lui furent offertes, et que méritaient ses utiles travaux. Un de ses biographes raconte que Louis XVI ayant destiné des fonds pour en gratifier ceux des hommes de lettres et des savants auxquels la France avait le plus d'obligation, il avait fait comprendre Anquetil-Duperron pour une somme de 3,000 fr. Un ami les lui porta, et plaça le sac qui les contenait sur sa cheminée; mais il ne fut pas plutôt sorti, qu'Anquetil s'en saisit, et courut le lancer aux trousses de son ami, qui retrouva le sac arrivé avant lui au bas de l'escalier. On fut obligé d'avoir recours à la ruse pour lui faire accepter une partie de cette somme : il avait une vieille pendule de très-peu de valeur; on lui fit accroire qu'elle était d'un prix inestimable, et on la lui acheta pour 1,500 fr. La Société d'instruction publique lui ayant plus tard alloué une pension de 6,000 fr., Anquetil renvoya le brevet en disant qu'il n'en avait pas besoin. L'extérieur de ce savant était si misérable, que, dans les rues, le prenant pour un mendiant, on lui offrait l'aumône, qu'il refusait modestement. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il dit à son médecin : « Je vais partir pour un voyage bien plus grand « que tous ceux que j'ai déjà faits; mais je ne « sais où j'arriverai. » Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il avait encore lu à l'Académie plusieurs mémoires, dont l'objet est de prouver l'authenticité des ouvrages attribués par les Parses à Zoroastre, et d'éclaircir l'histoire et les langues anciennes de l'Orient. Il était occupé à revoir une traduction du *Voyage aux Indes orientales* du P. Paulin de Saint-Barthélemy, et à le publier avec des corrections et des additions, lorsque sa mort arrêta l'impression de cet ouvrage, qui a été continué par les soins de Silvestre de Sacy, et a paru en 1808, 3 vol. in-8°. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Bopp, *Gramat. Vergleich des sanskrit, zend*, etc., p. 9. — Von Bohlen, *Das alte Indien*, t. I, p. 134. — Langlois, *Notice sur Anquetil-Duperron*. — *Biographie des Contemporains*. — *Biograph. universelle*.

ANQUETIL DE BRIANCOURT, troisième frère du précédent, fut aussi envoyé dans l'Inde, avec diverses missions, sous les auspices de Malesherbes, en 1756, et il se trouvait encore à Surate en 1760. C'était un homme savant; il favorisa les recherches, et fut utile aux immenses travaux d'Anquetil-Duperron. [*Enc. des g. du m.*]

***ANRAAT** (*Pierre Van*), peintre hollandais, vivait à Amsterdam vers la fin du dix-huitième

siècle. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il épousa la fille du peintre Van der Veen, et peignit lui-même avec succès le portrait et les sujets intérieurs.

Houbraken, *Schouburg der nederlantsche Konstschilders*.

*ANRIQUE (*maestro*), statuaire espagnol du quatorzième siècle. Il fit, en 1380, quelques ouvrages pour le monument élevé, dans la cathédrale de Tolède, à Henri II de Castille par ordre de son fils don Juan Ier. On trouve, dans Bermudez, l'ordonnance du prince pour le payement des sculptures exécutées par Anrique, se montant à 4000 maravédis (50 francs). Voici ce document : *E' á maestro Anrique, que face las imágines paral monimento del rey nuestro padre, que Dios perdone, que nos le mandamos dar* 4000 *maravedis*.

Bermudez, *Diccionario historico*.

ANSALDI (le père *Casto-Innocente*), antiquaire italien, né en 1710 à Plaisance, mort à Turin en 1779. Entré jeune dans l'ordre de St-Dominique, il étudia la théologie à Milan, à Alexandrie, à Bologne et à Rome. Il occupa ensuite successivement la chaire de théologie à Naples, à Brescia, à Ferrare, à Milan et à Turin. On a de lui un grand nombre d'opuscules et de mémoires, dont voici les principaux, indiqués dans l'ordre chronologique : *Patriarchæ Josephi, Ægyptii olim proregis, religio a criminibus Basnagii vindicatus*; Naples, 1738, in-8°; Brescia, 1747, in-8°; — *Dissertatio de veteri Ægyptiorum idololatria*, dans la *Raccolta calogerana*, t. XXIII, p. 135-226; — *De causis inopiæ veterum monumentorum, pro copia martyrum dignoscenda*; — *De Martyribus sine sanguine Dissertatio, in qua et nonnulla Romani martyrologii loca a criminationibus Bælii vindicantur*; deux dissertations réunies, Milan, 1739, 1745, in-8°, et 1741-1744, in-4°; — *De principiorum legis naturalis Traditione libri tres*; Milan, 1742, in-4°; — *De forensi Judæorum Buccina Commentarius*; Brescia, 1745, in-4°; — *De romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium Evocatione liber*, etc.; Brescia, 1745, in-8°, quatrième édition; Oxford, 1765, in-8°; — *De Authenticis S. Scripturæ apud sanctos Patres lectionibus*; Vérone, 1747, in-4°; — *Epistola ad Alb. Mazzolenum, de Tarsensi Hercule in viridi jaspide insculpto*; Brescia, 1749, in-4°; — *De Baptismate in Spiritu Sancto et igni Commentarius philologicus; cui accedunt Orationes duæ in Athenæo Ferrariensi habitæ*; Milan, 1752, in-4°; — *De sacro et publico apud ethnicos pictarum tabularum cultu, adversus Græcos recentiores, Dissertatio*; Ferrare, 1752, in-8°; Venise, 1755, in-4°; Turin, 1768, in-4°; — *Della necessità e verità della religione naturale e rivelata*; Venise, 1755, in-8°; — *Herodiani infanticidii Vindiciæ*; etc.; Brescia, 1757, in-4°; — *De futuro sæculo ab Hebræis ante captivitatem cognito, adversus Jo. Clerici cogitata, Commentarius*; Milan, in-8°; — *Della speranza e della consolazione di rivedere i cari nostri nell' altra vita*; Turin, 1772, in-8°; — *Saggio intorno alle immaginazioni*, etc.; ibid., 1775, in-8°; — *Riflezzioni sopra i mezzi di perfezionare la filosofia morale*; ibid., 1778, in-8°; — *De Profectione Alexandri Magni Hierosolym.*; dissertation posthume; ibid., 1780.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Annali litter. d'Italia*, 1756, p. 188.

ANSALDI (*Innocent*), peintre et littérateur, né en 1734 à Pescia, petite ville de la Toscane, mort en 1816. Il étudia à Florence, à Rome, et décora des productions de son pinceau plusieurs églises et musées d'Italie. Lanzi, Cicognara, Bertoli lui doivent quelques renseignements utiles pour leurs ouvrages sur la peinture. Ansaldi a publié : *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture della città e sobborghi de Pescia*; Bologne, 1771, in-8°; — une traduction *in verso sciolto* du poëme de *la Peinture* de Dufresnoy; — *Il pittore istruito*, poëme didactique; Bologne, 1820.

Lanzi, *Histoire de la peinture en Italie*, t. I, p. 111, et une *Notice sur la vie d'Ansaldi* par Moreni, à la suite du poëme *Il pittore istruito*.

*ANSALDO (*Andrea*), peintre italien, né à Voltri en 1584, mort en 1638. Il était élève d'Horace Cambassio, de Gênes, qu'il surpassa bientôt. Comme il était grand admirateur de Paul Véronèse, il emprunta un jour un tableau de ce maître, et le copia si souvent, qu'il finit par s'en approprier le coloris. Revenu à Voltri, il s'y fit remarquer d'abord par deux tableaux qu'il fit pour l'église *Santi-Niccolo-ed-Erasmo*; puis, par une *Décollation de saint Jean-Baptiste*. Il peignit ensuite l'*Absolution* de l'empereur Théodose, par saint Ambroise, pour l'oratoire de ce nom; la *Peste* de Milan, pour l'église San-Niccolo-ed-Erasmo; et une Cène, pour l'oratoire de Saint-Antoine abbé, de Gênes. On compte, parmi les meilleurs ouvrages d'Ansaldo, le *Martyre de Saint-Sébastien*, pour la cathédrale de Cadix; on cite encore sa *Vue des fortifications de Gênes*, ses fresques dans le palais Spinola, représentant les exploits du marquis de ce nom, en Flandre; et celles de la coupole de l'église *Annunziata* qui dépeignent l'Assomption. Le temps a altéré ces derniers ouvrages, au point d'en rendre la restauration nécessaire. Elle fut confiée en 1700 à Grégoire Terrani, qui s'en acquitta de son mieux, mais sans atteindre le fini du maître. Ansaldo fit de nombreux et remarquables élèves.

Soprani et Ratti, *Vite de' Pittori*, etc., *Genovesi*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANSALONI (*Giordano*), appelé aussi *Giordano di S.-Stefano*, missionnaire sicilien, de l'ordre de Saint-Dominique, né au commencement du dix-septième siècle, mort le 18 novembre 1634. Ayant entendu parler des persécutions

par un moine de Saint-Pierre-le-Vif, l'archevêque de Sens chassa en même ville, avec défense d'y revenir jaclasses de personnes bien différentes, les religieuses. Pourquoi? Le temps négise explique l'expulsion des Juifs; ne rend pas trop raison du bannissegieuses. V. ROSENWALD.

Rec. des Historiens des Gaules et de la X. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti* III. — *Gallia christiana.*

ou **ANSEGISUS** (saint), abbé de Saint-Vandrille, mort le 20 juillet ntré au monastère de Fontenelle ou ille, il fut recommandé par l'abbé Geroald, son parent, à Charlema- à Aix-la-Chapelle, et qui le chargea abbayes de Saint-Sixte à Reims, et ge ou Memmie à Châlons-sur-Marne. ut de l'empereur le bénéfice de l'ab- -Flais ou Saint-Germer, du diocèse Pendant qu'il était placé à la tête re, il remplissait aussi les fonctions *orum regalium*, ou directeur des ntés par l'empereur à Aix-la-Chaginhard ou Heinsgardus, comme raphe d'Anségise. Louis le Débonmbla pas moins que Charlemagne, nt successivement le titre d'abbé de Saint-Wandrille ou Vandrille, déjà fait son père. Il lui confia s missions importantes. C'est ainsi 830, il le chargea de se rendre e espagnole, pour s'enquérir de la autselin ou Gaucelin, gardien de commandution de ses dis- amentai als. Le ne de l' le meilleu té l'objet es qu'il d chit de liv batiales. re le plus imp ns l'histoire lit mier recueil d l'an 827 qu'il rass dans sa préface, les nts de notre législati divisé en quatre livres. L 2 articles, les capitulaires qui concerne les matières second, ceux de Louis le D ux mêmes matières; le trois les capitulaires de Charlem les choses temporelles; enfin, ux de Louis, sur les mêmes su 77 articles. A ce dernier livre trois appendices consacrés à d rigines diverses et mixtes, d

quelques-uns émanent encore de Charlemagne (1[er] et 2[e] appendices), et les autres de Louis son fils et de Lothaire, son successeur (3[e] appendice). Ce grand travail, qui s'arrête à la treizième année de Louis le Débonnaire, fut continué par Benoît, diacre de Mayence.

La collection d'Anségise eut tout d'abord la sanction de Louis le Débonnaire. Charles le Chauve lui donna force de loi; et l'empereur Lothaire publia les deux recueils en l'an 845, en y ajoutant quelques-uns de ses propres capitulaires.

Cette collection impériale fut la première imprimée : à Ingolstadt, en 1545; à Mayence, en 1602, à la suite des lettres d'Hincmar; enfin, à Francfort en 1613, dans la *Collectio Consuetudinum et Legum imperialium*, de Goldast. Il y eut bien aussi une édition d'Anségise et de Benoît, donnée en 1548 par du Tillet, évêque de Saint-Brieuc; mais elle n'alla pas jusqu'à la fin. En 1588, Pierre Pithou édita en un volume in-8° les mêmes recueils; mais cette édition était peu soignée. L'édition de 1603, émanée de François Pithou, vaut mieux. En 1620, nouvelle édition; et, en 1623, 1640, 1696, les notes du P. Sirmond. Enfin, les *Capitularia regum Francorum*, de Baluze, éd. de 1677, 2 vol. in-fol., reproduisent, et plus exactement que toutes les publications précédentes, les œuvres d'Anségise et de Benoît.

Trithème a confondu l'abbé de Saint-Vandrille avec l'archevêque de Sens du même nom, et lui attribue à tort d'autres écrits. V. ROSENWALD.

Gesta abbatum Fontanellensium, dans Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, sæc. IV, 1. — D. Achery, *Spicilegium*, III, 1[re] éd. — Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, II. — Baluze, *Capitularia regum Francorum*. — *Hist. litt. de la France*, IV. — Bouquet, *Recueil des historiens de la Gaule et de la France*, V, VI. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et inf. ætatis.*

ANSÉGISE ou ...SUSUS, **ANSERSUS**, **AN**...ISUS, enfin ...ISUS, évêque de Troyes, ...rt vers l'an ... élevé à l'épiscopat en ..., et devint, ...t de Mabillon, chan...r du roi d... ...oul ou Rodulf. Pré...t guerrier ... l'esprit de l'é... il fut ...5, dans un enga... avec le... qui ravageaient ... Bourg... 949, Hugues le ... duc de F... vers Louis IV ... Un ... remarquable dans ... c'est qu'à la ..., comte de ...dit à la cour ... de troupes ...épiscopale, ... Anségise, ... devant ... piller. ...rent

le peuple. Le zèle et la capacité dont il fit preuve dans c… fonctions lui méritèrent l'estime publique. Harold ou Hériold, roi de Danemark, avant de quitter Mayence où il avait reçu le baptême, pour retourner dans ses États, demanda des missionnaires pour y introduire le christianisme. On lui donna Anschaire, qui partit avec Autbert, et obtint d'abord de grands succès; mais il fut obligé de s'enfuir à la suite d'Harold, dont la violente ardeur avait soulevé les Danois. Peu de temps après, Biarn, roi de Suède, envoya des ambassadeurs à Louis le Débonnaire; Anschaire les suivit à leur départ, et obtint du roi la permission de prêcher l'Evangile dans son royaume. Ses prédications furent accompagnées d'un succès éclatant; Anschaire baptisa un grand nombre de prosélytes, bâtit une église, et revint dans son monastère en 831. L'année suivante, le pape Grégoire IV le nomma légat du saint siége et premier archevêque de Hambourg. Après la ruine de cette ville par les Normands en 845, Anschaire se réfugia à Brême, d'où il dirigeait les restes de son troupeau, dispersé par les barbares. L'évêque de Brême étant mort en 849, le roi Louis de Germanie unit les deux évêchés de Hambourg et de Brême, sous la direction d'Anschaire. Le pape Nicolas I[er] le déclara son légat pour prêcher l'Évangile chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les nations voisines. Anschaire retourna en Danemark, sous la protection du roi Eric, pour remédier aux désordres que son absence avait causés, et que n'avaient pu arrêter les missionnaires qui lui avaient succédé. Il parvint, à force de travaux, à faire refleurir la religion chrétienne. Il fit aussi un voyage en Suède, où il réussit également à extirper les abus qui s'étaient glissés dans l'Église. Couvert de gloire par tant de conversions, il retourna à Brême, où il mourut en 865, suivant Godescard. Il avait écrit plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste qu'un petit nombre de lettres et la vie de saint Willehard, premier évêque de Brême, *Liber de Vita et miraculis S. Willehardi, Bremensis episcopi*, publié pour la première fois par Philippe César dans son *Triapostolatus septentrionis ;* Cologne, 1642, in-8° ; avec la vie de saint Anschaire par saint Rembert, dans l'*Histoire des Bénédictins* de dom Mabillon et dans Langenbeck, *Scriptores rerum Danicarum medii ævi*. [*Encyc. des g. du m.*]

Dorfer, dans l'*Allgemeine Encyclopædie*. — Cave, *Historia literaria*, I, p. 823.

ANSEAUME (N...), littérateur français, né à Paris dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort dans sa ville natale en juillet 1784. Il fut d'abord souffleur du Théâtre-Italien, puis sous-directeur de l'Opéra-Comique. En 1766, il publia son *Théâtre*, 3 vol. in-8°, qui contient entre autres : *le Peintre amoureux*, opéra-comique, joué le 25 juin 1757 ; — *le Monde renversé ;* — *Bertholde à la ville ;* — *le Peintre amoureux ;* — *le Médecin de l'Amour ;* — *Cendrillon*, 1759, d'après le conte de Perrault ; — *l'Ivrogne corrigé*, d'après une fable de la Fontaine ; — *le Milicien ;* — *les deux Chasseurs et la Laitière ;* — *l'École de la Jeunesse, ou le Barneveldt français*, etc., etc. On a du même auteur, publiées séparément, les pièces suivantes : *les Épreuves de l'Amour*, 1759 ; *le Dépit généreux*, avec M. Quétant, 1761, in-8° ; *la Nouvelle Troupe*, 1760 ; *le Procès des Ariettes et des Vaudevilles*, avec Favart, 1761 ; *la Clochette*, 1766 ; *le Tableau parlant*, 1769, in-8°, pièce jouée souvent, et dont la musique de Grétry fait le principal mérite ; *la Ressource comique, ou la Pièce à deux acteurs*, 1772 ; *la Coquette de village*, 1771 ; *Zémire et Mélinde*, 1773, in-8° ; *le Rendez-vous bien employé*, 1774 ; *le Retour de tendresse*, 1777, in-8°. On retrouve une appréciation des ouvrages et du talent d'Anseaume dans la *Correspondance de Grimm*, août 1763 et février 1765.

Des Essarts, *les Siècles littéraires de la France*. — *Annales dramatiques*. — Origny, *Annales du théâtre italien*, III, p. 199. — Quérard, *la France littéraire*.

ANSÉGISE ou **ANSEGISUS**, archevêque de Sens, mort le 25 novembre 882. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il était frère de Wala, évêque d'Auxerre. Devenu abbé de Saint-Michel après avoir été prêtre de l'église de Reims, il fut appelé à l'archevêché de Sens en 871. Charles le Chauve l'avait chargé, l'année précédente, de plaider devant le pape Adrien II en faveur des prétentions de son maître à la possession de la Lorraine par suite de la mort de Lothaire, roi d'Austrasie. Le pape a… dire à Charles qu'il s'opposait à son… On ignore si Anségise réussit dans… toujours est-il que le fils de Louis le… garda la Lorraine. L'archevêque de… encore chargé d'obtenir pour ce prince, … Jean VIII, la couronne impériale : Charl… effet, sacré empereur à Rome. Le … à Anségise les titres de vicaire p… al et primat. Mais au concile de Pontion, Hincmar et quelques autres prélats … rent à l'exercice de cette dernière d… té l'archevêque de Sens. Hincmar motiv… écrit cette opposition. Mais Charles le … prit parti pour Anségise, et le fit placer … concile au-dessus des évêques et des … litains. Il paraît, au surplus, que le … fut pas de l'avis des prélats opposés à l… vêque. L'empereur l'envoya, en … année, une dernière fois à … bord bien accueilli par le pape, … ensuite, à l'occasion de quelques … ou supposées, avec le duc de Spol… assista, en 877, au couronnement … Bègue à Compiègne; puis, en 878 … de Troyes, où fut annoncée l'exc… du duc de Spolète; enfin, en 879, … rière Louis III et Carloman, … de Louis Bègue. Un ouvrage intitulé …

ranni, écrit par un moine de Saint-Pierre-le-Vif, raconte que l'archevêque de Sens chassa en même temps de la ville, avec défense d'y revenir jamais, deux classes de personnes bien différentes, les Juifs et les religieuses. Pourquoi? Le temps où vivait Anségise explique l'expulsion des Juifs; mais on ne se rend pas trop raison du bannissement des religieuses. V. ROSENWALD.

D. Bouquet, *Rec. des Historiens des Gaules et de la France*, VII-IX. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, 2, III. — *Gallia christiana*.

ANSÉGISE ou **ANSEGISUS** (saint), abbé de Fontenelle ou Saint-Vandrille, mort le 20 juillet 833. Étant entré au monastère de Fontenelle ou Saint-Vandrille, il fut recommandé par l'abbé Gervolde ou Geroald, son parent, à Charlemagne qu'il vit à Aix-la-Chapelle, et qui le chargea de diriger les abbayes de Saint-Sixte à Reims, et de Saint-Menge ou Memmie à Châlons-sur-Marne. En 807, il reçut de l'empereur le bénéfice de l'abbaye de Saint-Flais ou Saint-Germer, du diocèse de Beauvais. Pendant qu'il était placé à la tête de cette abbaye, il remplissait aussi les fonctions d'*exactor operum regalium*, ou directeur des travaux exécutés par l'empereur à Aix-la-Chapelle, sous Eginhard ou Heinsgardus, comme l'écrit le biographe d'Anségise. Louis le Débonnaire ne le combla pas moins que Charlemagne, en lui conférant successivement le titre d'abbé de Huvenil et de Saint-Wandrille ou Vandrille, comme avait déjà fait son père. Il lui confia aussi plusieurs missions importantes. C'est ainsi que, vers l'an 830, il le chargea de se rendre dans la Marche espagnole, pour s'enquérir de la conduite de Gautselin ou Gaucelin, gardien de cette marche.

Anségise recommanda l'exécution de ses dispositions testamentaires à saint Hildeman, évêque de Beauvais. Le nombre des legs dont il le gratifia témoigne de l'opulence de l'abbé. Celui-ci, d'ailleurs, fit le meilleur usage des munificences dont il avait été l'objet. Il rétablit la discipline dans les abbayes qu'il dirigeait, restaura les édifices, et enrichit de livres nouveaux les bibliothèques abbatiales.

Mais son titre le plus imposant, c'est la place qu'il occupe dans l'histoire littéraire du pays. On lui doit le premier recueil des capitulaires des rois. Ce fut en l'an 827 qu'il rassembla, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface, les éléments épars de ces monuments de notre législation primitive. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier contient, en 162 articles, les capitulaires de Charlemagne en ce qui concerne les matières ecclésiastiques; le second, ceux de Louis le Débonnaire, relatifs aux mêmes matières; le troisième, en 91 articles, les capitulaires de Charlemagne réglementant les choses temporelles; enfin, le quatrième, ceux de Louis, sur les mêmes sujets, et classés en 77 articles. A ce dernier livre se trouvent joints trois appendices consacrés à des capitulaires d'origines diverses et mixtes, dont quelques-uns émanent encore de Charlemagne (1er et 2e appendices), et les autres de Louis son fils et de Lothaire, son successeur (3e appendice). Ce grand travail, qui s'arrête à la treizième année de Louis le Débonnaire, fut continué par Benoît, diacre de Mayence.

La collection d'Anségise eut tout d'abord la sanction de Louis le Débonnaire. Charles le Chauve lui donna force de loi; et l'empereur Lothaire publia les deux recueils en l'an 845, en y ajoutant quelques-uns de ses propres capitulaires.

Cette collection impériale fut la première imprimée : à Ingolstadt, en 1545; à Mayence, en 1602, à la suite des lettres d'Hincmar; enfin, à Francfort en 1613, dans la *Collectio Consuetudinum et Legum imperialium*, de Goldast. Il y eut bien aussi une édition d'Anségise et de Benoît, donnée en 1548 par du Tillet, évêque de Saint-Brieuc; mais elle n'alla pas jusqu'à la fin. En 1588, Pierre Pithou édita en un volume in-8° les mêmes recueils; mais cette édition était peu soignée. L'édition de 1603, émanée de François Pithou, vaut mieux. En 1620, nouvelle édition; et, en 1623, 1640, 1696, les notes du P. Sirmond. Enfin, les *Capitularia regum Francorum*, de Baluze, éd. de 1677, 2 vol. in-fol., reproduisent, et plus exactement que toutes les publications précédentes, les œuvres d'Anségise et de Benoît.

Trithème a confondu l'abbé de Saint-Vandrille avec l'archevêque de Sens du même nom, et lui attribue à tort d'autres écrits. V. ROSENWALD.

Gesta abbatum Fontanellensium, dans Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, sæc. IV, 1. — D. Achery, *Spicilegium*, III, 1re éd. — Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, II. — Baluze, *Capitularia regum Francorum*. — *Hist. litt. de la France*, IV. — Bouquet, *Recueil des historiens de la Gaule et de la France*, V, VI. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et inf. ætatis*.

ANSÉGISE ou **ANSUSUS**, **ANSERSUS**, **ANSEISUS**, enfin **ANCIGISUS**, évêque de Troyes, mort vers l'an 971. Il fut élevé à l'épiscopat en 912, et devint, au rapport de Mabillon, chancelier du roi de France Raoul ou Rodulf. Prélat et guerrier à la fois, selon l'esprit de l'époque, il fut blessé, en 925, dans un engagement avec les Normands, qui ravageaient alors la Bourgogne. En l'an 949, Hugues le Grand, duc de France, le députa vers Louis IV d'Outremer. Un autre fait remarquable dans la vie guerrière de cet évêque, c'est qu'à la suite d'un différend avec Robert, comte de Troyes, il quitta cette ville et se rendit à la cour d'Othon, qui lui donna un corps de troupes avec lequel il revint assiéger la ville épiscopale. Mais ces auxiliaires abandonnèrent Anségise, après la défaite de leurs compatriotes, devant la ville de Sens, qu'ils avaient tenté de piller. Les auteurs de la *Gallia christiana* placent cet événement en 959, et supposent que l'évêque fut rétabli dans son évêché l'année suivante. Mais la première date est plus exacte.

Frodoardus, *Chronicon*; Hugo Floriacensis, *Chroni-*

Reims, 1816; — *les Deux Voyageurs*, ou *Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie*, etc.; Paris, 1803, 2 vol. in-12; — *Oraison funèbre de Louis XVI;* 1814, in-8°; — *Tableau de l'Histoire universelle, servant de texte aux Annales du monde*, 1817; — *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence;* 1823, deux parties in-12.

Quérard, *la France littéraire*, I, p. 66. — Macquart. *Éloge d'Anot*, dans l'*Annuaire du département de la Marne*, année 1821.

ANNOWAÏRY. *Voy.* NOWAÏRY.

ANQUETIL (*Louis-Pierre*), historien français, né à Paris le 21 février 1723, mort le 6 septembre 1806. Il était le frère aîné d'Anquetil-Duperron, et entra de bonne heure dans l'ordre des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Nommé directeur du séminaire à Reims, il débuta dans la carrière des lettres par l'histoire de cette ville, ouvrage qui est devenu assez rare. En 1759, il fut prieur de l'abbaye de la Roe en Anjou, puis prieur-curé de Château-Renard; enfin, au commencement de la révolution, il fut curé de la Villette près de Paris. On a de lui : *l'Esprit de la Ligue;* Paris, 3 vol. in-12, 1767; — *l'Intrigue du cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde;* Paris, 1780, 4 vol. in-12; — *Louis XIV, sa cour, et le Régent;* Paris, 1789, 4 vol. in-12; — les *Mémoires du maréchal de Villars;* Paris, 1784, 4 vol. in-12; — *Histoire de France;* Paris, 1807, 14 vol. in-12; — *Histoire civile et pratique de la ville de Reims;* Reims, 1756, 3 vol. in-12; — un *Précis de l'histoire universelle;* 12 vol. in-12, 1801 et 1807. Ces deux derniers ouvrages ont été souvent contestés à Anquetil, surtout le premier, dont le véritable auteur paraît avoir été Félix de la Salle. Il y eut une vive polémique entre les deux auteurs, pour savoir qui mettrait son nom en tête de l'ouvrage : Anquetil l'emporta. C'est à cette occasion que parut un écrit intitulé *Mémoire servant de réponse pour le sieur Delaistre, libraire de Reims, contre le sieur Anquetil;* Reims, 1er janvier 1758, in-4° de 14 pages. Il travaillait au *Précis de l'histoire universelle*, lorsqu'il fut arrêté pendant le règne de la terreur, et dans sa prison il ne cessa de travailler à son ouvrage. Après le 9 thermidor, il termina son entreprise, et bientôt le ministre Charles La Croix l'introduisit dans les archives des relations extérieures. Anquetil y composa ses *Motifs de guerre et traités de paix*, ouvrage dans lequel il déploya des connaissances profondes en diplomatie, et une grande rectitude de jugement. Il dit dans sa préface de l'*Histoire de France* que c'est pour remplir le désir de l'empereur qu'il a fait cette dernière entreprise. Cet abrégé est, en effet, nécessaire pour tenir lieu des histoires volumineuses que l'on consulte plutôt qu'on ne les lit; mais celle d'Anquetil est le dernier effort de sa vieillesse. Elle est faible de style comme de pensée : elle ne porte plus le cachet de l'auteur de *l'Esprit de la Ligue*. Comme historien, Anquetil s'est acquis des droits à la reconnaissance de sa patrie; ses qualités morales lui ont mérité l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

Dacier, dans le *Magasin encyclopédique*; Paris, 1795-1812. — Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire*.

ANQUETIL-DUPERRON (*Abraham-Hyacinthe*), savant orientaliste, membre de l'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 7 décembre 1731, mort dans sa ville natale le 17 janvier 1805. Frère du précédent, il s'est rendu célèbre par ses voyages dans l'Inde, et par la découverte qu'il fit d'une partie des livres de Zoroastre. Après avoir étudié l'hébreu et ses dialectes, l'arabe et le persan, plein d'ardeur pour la science, il s'enrôla en 1754 comme simple soldat pour l'Inde; mais il fut bientôt libéré du service militaire, et dut à Malesherbes et à l'abbé Barthélemy de s'embarquer à Lorient, avec un secours d'argent accordé par le roi. Arrivé dans l'Inde, et après avoir parcouru une grande partie de cette vaste presqu'île, il se fixa à Sourate, où se trouve encore une colonie de Guèbres ou adorateurs du feu, que le fanatisme des musulmans avait obligés de quitter la Perse. Aussitôt il s'occupa de gagner la confiance des *destours* ou prêtres parses, et se fit initier par eux à la connaissance des livres de Zoroastre; il parvint même à se faire céder une partie de ces livres écrits en zend, en pehlvi et en sanscrit. Quand il se vit en possession de matériaux suffisants, il retourna en Europe en 1762, et se mit en devoir de les communiquer au monde savant. Il avait rapporté de l'Inde une centaine de manuscrits.

L'ouvrage où sont consignés les principaux résultats de ses recherches parut en 1771, sous le titre de *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4°; il consiste dans une traduction littérale du *Vendidad*, ainsi que d'autres livres sacrés des Guèbres, précédée d'une relation particulière de ses voyages. Cet ouvrage, à l'époque où il parut, fit une grande sensation. Jusque-là on ne connaissait sur les doctrines de l'ancienne Perse que les fragments transmis par les Grecs et les Romains, et les témoignages suspects des musulmans et des autres peuples asiatiques d'une origine récente. C'est à ces fragments et à ces témoignages qu'avait dû se borner le laborieux Hyde dans son livre *De veteri religione Persarum*. Anquetil offrait enfin à la curiosité des Européens les monuments originaux de ces doctrines, ou du moins des monuments d'une autorité incontestable. Malheureusement Anquetil manquait de la patience et de la sagacité qu'exigeait une pareille tâche. Pendant son séjour à Sourate il s'était hâté de faire, sous la dictée des *destours*, une version littérale des livres qu'il se proposait de publier. Mais il ne s'était pas rendu

compte de la valeur précise de chaque mot; il n'avait pas même acquis une connaissance vraiment approfondie des langues persane et indienne qu'il entendait parler. De là, outre des erreurs de détail, on remarque dans ses traductions une gêne et même une obscurité qui en rendent l'usage peu commode. A ces graves inconvénients s'est jointe une précipitation dans l'impression de l'ouvrage, qui a exigé une liste d'*errata* considérable. Aussi le travail d'Anquetil donna lieu, dès sa naissance, à une foule de commentaires et de dissertations qui sont loin pourtant d'avoir levé toutes les difficultés. Le principal de ces commentaires est celui qui accompagne la traduction allemande du Zend-Avesta par Kleuker. Les livres originaux apportés par Anquetil de l'Inde, ainsi que ses propres manuscrits, y compris les brouillons qu'il avait écrits à Sourate, se trouvent maintenant recueillis à la Bibliothèque nationale de Paris. Il est donc permis d'espérer qu'on arrivera tôt ou tard à une solution plus ou moins complète. Deux orientalistes célèbres, M. Burnouf à Paris et M. Olzhausen à Kiel, ont reproduit une partie du *Zend-Avesta* dans le texte original, avec une traduction et des notes. Le premier s'est surtout aidé des commentaires en sanscrit, et le second des commentaires en pehlvi, deux langues qu'Anquetil connaissait faiblement. Depuis la publication de ces travaux, les savants ont sous les yeux un moyen de critique qui leur manquait. Parmi les autres ouvrages d'Anquetil, nous citerons sa *Législation orientale*, 1778; — *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786; — *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1790, 2 vol. in-8°; — *Oupnek'hat* ou *Oupanichad* (extrait de la partie théologique des Védas); 1804, 2 vol. in-4°. C'est une traduction latine de la version persane des *Oupnek'hat*, ou *Secrets qu'il ne faut pas révéler*.

Pendant la révolution Anquetil s'enferma dans son cabinet, et n'eut plus d'autres amis que ses livres, d'autre délassement que le souvenir de ses chers brahmes et de ses *destours*, à qui il adressait ces paroles singulières, qu'on peut lire en tête de sa traduction des *Oupanichadas* : « Anquetil-Duperron aux sages de l'Inde, salut. — « Vous ne dédaignerez pas les écrits d'un homme « qui est, pour ainsi dire, de votre caste, ô « hommes sages! Écoutez, je vous prie, quel est « mon genre de vie. Ma nourriture quotidienne « se compose de pain, d'un peu de lait ou de « fromage, et d'eau de puits; le tout coûtant « quatre sous de France, ou le douzième d'une « roupie indienne. Je passe l'hiver sans feu; « l'usage des matelas, des draps, m'est inconnu; « mon linge de corps n'est ni changé ni lavé. « Sans revenu, sans traitement, sans place, je « vis de mes travaux littéraires, assez bien portant pour mon âge et eu égard à mes fatigues « passées. Je n'ai ni femme, ni enfants, ni do- « mestique : privé de tous les biens de ce monde « et affranchi de ses liens, seul, absolument libre, « j'aime cependant beaucoup tous les hommes, et « surtout les gens de bien. Dans cet état, fai- « sant rude guerre à mes sens, je méprise les « séductions du monde et je les surmonte. Je « suis près du terme de mon existence; j'aspire « vivement et avec de constants efforts vers « l'Être suprême et parfait, et j'attends avec « calme la dissolution de mon corps. » Anquetil s'imposait volontairement ces privations : il ne tenait qu'à lui de vivre dans l'aisance. Soit fierté, soit bizarrerie, il refusa constamment les récompenses qui lui furent offertes, et que méritaient ses utiles travaux. Un de ses biographes raconte que Louis XVI ayant destiné des fonds pour en gratifier ceux des hommes de lettres et des savants auxquels la France avait le plus d'obligation, il avait fait comprendre Anquetil-Duperron pour une somme de 3,000 fr. Un ami les lui porta, et plaça le sac qui les contenait sur sa cheminée; mais il ne fut pas plutôt sorti, qu'Anquetil s'en saisit, et courut le lancer aux trousses de son ami, qui retrouva le sac arrivé avant lui au bas de l'escalier. On fut obligé d'avoir recours à la ruse pour lui faire accepter une partie de cette somme : il avait une vieille pendule de très-peu de valeur; on lui fit accroire qu'elle était d'un prix inestimable, et on la lui acheta pour 1,500 fr. La Société d'instruction publique lui ayant plus tard alloué une pension de 6,000 fr., Anquetil renvoya le brevet en disant qu'il n'en avait pas besoin. L'extérieur de ce savant était si misérable, que, dans les rues, le prenant pour un mendiant, on lui offrait l'aumône, qu'il refusait modestement. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il dit à son médecin : « Je vais partir pour un voyage bien plus grand « que tous ceux que j'ai déjà faits; mais je ne « sais où j'arriverai. » Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il avait encore lu à l'Académie plusieurs mémoires, dont l'objet est de prouver l'authenticité des ouvrages attribués par les Parses à Zoroastre, et d'éclaircir l'histoire et les langues anciennes de l'Orient. Il était occupé à revoir une traduction du *Voyage aux Indes orientales* du P. Paulin de Saint-Barthélemy, et à le publier avec des corrections et des additions, lorsque sa mort arrêta l'impression de cet ouvrage, qui a été continué par les soins de Silvestre de Sacy, et a paru en 1808, 3 vol. in-8°. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Bopp, *Grammat. Vergleich. des sanskrit, zend*, etc., p. 9. — Von Bohlen, *Das alte Indien*, t. I, p. 134. — Langlois, *Notice sur Anquetil-Duperron*. — *Biographie des Contemporains*. — *Biograph. universelle*.

ANQUETIL DE BRIANCOURT, troisième frère du précédent, fut aussi envoyé dans l'Inde, avec diverses missions, sous les auspices de Malesherbes, en 1756, et il se trouvait encore à Surate en 1760. C'était un homme savant; il favorisa les recherches, et fut utile aux immenses travaux d'Anquetil-Duperron. [*Enc. des g. du m.*]

***ANRAAT** (*Pierre Van*), peintre hollandais, vivait à Amsterdam vers la fin du dix-huitième

siècle. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il épousa la fille du peintre Van der Veen, et peignit lui-même avec succès le portrait et les sujets intérieurs.

Houbraken, *Schouburg der nederlantsche Konstschilders.*

*__ANRIQUE__ (*maestro*), statuaire espagnol du quatorzième siècle. Il fit, en 1380, quelques ouvrages pour le monument élevé, dans la cathédrale de Tolède, à Henri II de Castille par ordre de son fils don Juan Ier. On trouve, dans Bermudez, l'ordonnance du prince pour le payement des sculptures exécutées par Anrique, se montant à 4000 maravédis (50 francs). Voici ce document : *E° á maestro Anrique, que face las imágines paral monimento del rey nuestro padre, que Dios perdone, que nos le mandamos dar 4000 maravedis.*

Bermudez, *Diccionario historico.*

__ANSALDI__ (le père *Casto-Innocente*), antiquaire italien, né en 1710 à Plaisance, mort à Turin en 1779. Entré jeune dans l'ordre de St-Dominique, il étudia la théologie à Milan, à Alexandrie, à Bologne et à Rome. Il occupa ensuite successivement la chaire de théologie à Naples, à Brescia, à Ferrare, à Milan et à Turin. On a de lui un grand nombre d'opuscules et de mémoires, dont voici les principaux, indiqués dans l'ordre chronologique : *Patriarchæ Josephi, Ægyptii olim proregis, religio a criminibus Basnagii vindicatus*; Naples, 1738, in-8°; Brescia, 1747, in-8°; — *Dissertatio de veteri Ægyptiorum idololatria*, dans la *Raccolta calogerana*, t. XXIII, p. 135-226; — *De causis inopiæ veterum monumentorum, pro copia martyrum dignoscenda*; — *De Martyribus sine sanguine Dissertatio, in qua et nonnulla Romani martyrologii loca a criminationibus Bælii vindicantur*; deux dissertations réunies, Milan, 1739, 1745, in-8°, et 1741-1744, in-4°; — *De principiorum legis naturalis Traditione libri tres*; Milan, 1742, in-4°; — *De forensi Judæorum Buccina Commentarius*; Brescia, 1745, in-4°; — *De romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium Evocatione liber*, etc.; Brescia, 1745, in-8°, quatrième édition; Oxford, 1765, in-8°; — *De Authenticis S. Scripturæ apud sanctos Patres lectionibus*; Vérone, 1747, in-4°; — *Epistola ad Alb. Mazzolenum, de Tarsensi Hercule in viridi jaspide insculpto*; Brescia, 1749, in-4°; — *De Baptismate in Spiritu Sancto et igni Commentarius philologicus; cui accedunt Orationes duæ in Athenæo Ferrariensi habitæ*; Milan, 1752, in-4°; — *De sacro et publico apud ethnicos pictarum tabularum cultu, adversus Græcos recentiores, Dissertatio*; Ferrare, 1752, in-8°; Venise, 1755, in-4°; Turin, 1768, in-4°; — *Della necessità e verità della religione naturale e rivelata*; Venise, 1755, in-8°; — *Herodiani infanticidii Vindiciæ*; etc.; Brescia, 1757, in-4°; — *De futuro sæculo ab Hebræis ante captivitatem cognito, adversus Jo. Clerici cogitata, Commentarius*; Milan, in-8°; — *Della speranza e della consolazione di rivedere i cari nostri nell' altra vita*; Turin, 1772, in-8°; — *Saggio intorno alle immaginazioni*, etc.; ibid., 1775, in-8°; — *Riflezzioni sopra i mezzi di perfezionare la filosofia morale*; ibid., 1778, in-8°; — *De Profectione Alexandri Magni Hierosolym.*; dissertation posthume; ibid., 1780.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Annali litter. d'Italia*, 1756, p. 185.

__ANSALDI__ (*Innocent*), peintre et littérateur, né en 1734 à Pescia, petite ville de la Toscane, mort en 1816. Il étudia à Florence, à Rome, et décora des productions de son pinceau plusieurs églises et musées d'Italie. Lanzi, Cicognara, Bertoli lui doivent quelques renseignements utiles pour leurs ouvrages sur la peinture. Ansaldi a publié : *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture della città e sobborghi de Pescia*; Bologne, 1771, in-8°; — une traduction *in verso sciolto* du poëme de *la Peinture* de Dufresnoy; — *Il pittore istruito*, poëme didactique; Bologne, 1820.

Lanzi, *Histoire de la peinture en Italie*, t. I, p. 183, et une *Notice sur la vie d'Ansaldi* par Moreni, à la suite du poëme *Il pittore istruito.*

*__ANSALDO__ (*Andrea*), peintre italien, né à Voltri en 1584, mort en 1638. Il était élève d'Horace Cambassio, de Gênes, qu'il surpassa bientôt. Comme il était grand admirateur de Paul Véronèse, il emprunta un jour un tableau de ce maître, et le copia si souvent, qu'il finit par s'en approprier le coloris. Revenu à Voltri, il s'y fit remarquer d'abord par deux tableaux qu'il fit pour l'église *Santi-Niccolo-ed-Erasmo*; puis, par une *Décollation de saint Jean-Baptiste*. Il peignit ensuite l'*Absolution* de l'empereur Théodose, par saint Ambroise, pour l'oratoire de ce nom; la *Peste* de Milan, pour l'église San-Niccolo-ed-Erasmo; et une Cène, pour l'oratoire de Saint-Antoine abbé, de Gênes. On compte, parmi les meilleurs ouvrages d'Ansaldo, le *Martyre de Saint-Sébastien*, pour la cathédrale de Cadix; on cite encore sa *Vue des fortifications de Gênes*, ses fresques dans le palais Spinola, représentant les exploits du marquis de ce nom, en Flandre; et celles de la coupole de l'église *Annunziata* qui dépeignent l'Assomption. Le temps a altéré ces derniers ouvrages, au point d'en rendre la restauration nécessaire. Elle fut confiée en 1700 à Grégoire Terrani, qui s'en acquitta de son mieux, mais sans atteindre le fini du maître. Ansaldo fit de nombreux et remarquables élèves.

Soprani et Ratti, *Vite de' Pittori*, etc., *Genovesi*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

__ANSALONI__ (*Giordano*), appelé aussi *Giordano di S.-Stefano*, missionnaire sicilien, de l'ordre de Saint-Dominique, né au commencement du dix-septième siècle, mort le 18 novembre 1634. Ayant entendu parler des persécutions

que les chrétiens souffraient dans le Japon, il résolut d'obtenir à son tour la palme du martyre. A cet effet il se rendit en Espagne, où on lui accorda de faire partie d'une mission dirigée vers les îles Philippines. A son arrivée dans ces parages, il fut chargé de distribuer les soins spirituels dans un hôpital de Chinois et de Japonais à Manille. Il en profita pour apprendre leur langue, au point de pouvoir se faire passer pour un indigène. C'est ainsi que l'entrée du Japon lui fut permise en 1632. La religion chrétienne était alors en butte aux plus grandes violences : néanmoins, grâce à son déguisement, Ansaloni resta deux ans sans être découvert comme chrétien; il passait pour un prêtre japonais. Mais le 4 août 1634, il fut reconnu et arrêté à Nangasaki. Soumis d'abord à d'horribles tortures, il fut enfin pendu la tête en bas; mais il ne mourut pas sur-le-champ : son agonie dura sept jours. Un autre prêtre, le père Thomas de Saint-Hyacinthe, fut également mis à mort avec soixante-neuf chrétiens. Ansaloni était, au rapport de ses biographes, un homme éclairé : il possédait, dit-on, la connaissance de sept langues. Il a laissé une traduction, en latin, *Des vies des Saints de son ordre*, ouvrage écrit en espagnol par Hernando del Castillo; le manuscrit de cette traduction existait encore à Séville au temps de Mongitore, en 1708; — un livre resté inachevé, sur les idoles et les sectes chinoises, avec la réfutation de leurs erreurs. Aduarte, qui mentionne cet ouvrage, ne dit pas dans quelle langue il fut écrit.

Aduarte, *Historia del santo Rosario de Filipinas*, 1693, I, 687-697. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, I, 268. — Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 478.

***ANSALONI** (*Vincent*), peintre bolonais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il peignit d'après les principes de Louis Carrache. On a conservé de lui, à Bologne, deux tableaux de grand mérite, au jugement de Lanzi. Le premier est dans la chapelle de Fioravanti, à l'église de Saint-Étienne : il repr sente un saint Sébastien; l'autre est une *Vierge dans les nuages*, avec saint Sébastien et saint Roch placés au-dessous. Ce tableau se trouve dans l'église des Célestins.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

***ANSARI** (*Abn-l-Kasim*), poëte persan, mort en 1040. Il vivait sous le règne de Mahmoud le Ghizni, et passait alors pour le plus brillant génie de la Perse. Il fut chargé par le roi de la surveillance des œuvres littéraires. Il fit un poëme en l'honneur de Mahmud, et traduisit l'histoire de Rustam et Sohrab, de manière à s'attirer l'admiration de ses contemporains. Mais son plus beau titre littéraire, c'est d'avoir protégé et produit sur la scène du monde l'Homère de la Perse, Firdousi de Thous. La rencontre eut lieu dans un jardin : attirés par une mutuelle sympathie, les deux poëtes se lièrent bientôt d'une étroite amitié.

Daulatshah, *Des poëtes de la Perse*.

ANSART (*André-Joseph*), historien ecclésiastique, né dans l'Artois en 1723, mort en 1790. Il fut successivement bénédictin, chevalier de Malte, avocat au parlement de Paris, et prieur-curé de Villeconin. On a de lui : *Dialogues sur l'utilité des moines rentés*, 1769, in-12; — *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1771, in-12; — *Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuil*, 1772, in-12; — *Éloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Masénius, 1777, in-12; — *Esprit de saint Vincent de Paul, ou Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12; — *Histoire de sainte Reine d'Alise, et de l'abbaye de Flavigny*, 1782, in-12; — *Histoire de saint Fiacre*, 1784, in-12. On suppose qu'Ansart a puisé ses ouvrages dans les archives de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Quérard, *la France littéraire*.

ANSART (*Louis-Joseph-Auguste*), écrivain ecclésiastique, né en 1748 à Aubigny, dans le diocèse d'Arras; mort le 29 mai 1823. Il fut prieur-curé à Grand-Pré (Ardennes), et a publié : *Bibliothèque littéraire du Maine, ou Traité historique et critique des auteurs de cette province*; Châlons-sur-Marne, 1784, in-8° : ce recueil, qui devait comprendres 8 volumes, est resté inachevé; *Vie de Grégoire Cortès, bénédictin, évêque d'Urbin et cardinal*; Paris, 1786, in-12.

Quérard, *la France lit.* — Boulliot, *Biogr. Ardennaise*.

ANSBERT (saint), né dans la première moitié du septième siècle, à Chaussi, village du Vexin, mort en 698. Il fut évêque de Rouen après la mort de saint Ouen, en 683, et assista aux états du royaume, assemblés à Clichy par Thierri III. Pepin, maire du palais, trompé par les ennemis d'Ansbert, le relégua dans un monastère du Hainaut, pour y finir ses jours dans les exercices de la bienfaisance et de la piété. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Fontenelle.

La vie de Saint-Ansbert, par Aigrade, dans Bolland, *Acta Sanct.*, et dans Surius. — *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 646.

ANSBERT, chroniqueur allemand du douzième siècle. Il accompagna en Palestine l'empereur Frédéric Barberousse, et fit la relation de cette croisade, document précieux qui resta ignoré jusqu'en 1824, époque où le savant Dobrowski en acheta le manuscrit d'un barbier de village qui le tenait d'un juif. L'ouvrage parut à Prague en 1827, chez Gaëtan de Mayregg. On en trouve un extrait dans le tome VI de la *Bibliothèque des Croisades* de Michaud.

Biographie universelle.

ANSCHAIRE (saint), en latin *Anscarius* ou *Ansgerius*, surnommé l'Apôtre du Nord, naquit en Picardie le 8 septembre 801, et mourut à Brême le 3 février 864. Il fut élevé dans le célèbre couvent de Corbie, d'où il passa à Corvey en Westphalie. Il fut chargé du soin d'enseigner les lettres dans la nouvelle abbaye, et d'instruire

le peuple. Le zèle et la capacité dont il fit preuve dans ces fonctions lui méritèrent l'estime publique. Harold ou Hériold, roi de Danemark, avant de quitter Mayence où il avait reçu le baptême, pour retourner dans ses États, demanda des missionnaires pour y introduire le christianisme. On lui donna Anschaire, qui partit avec Autbert, et obtint d'abord de grands succès; mais il fut obligé de s'enfuir à la suite d'Harold, dont la violente ardeur avait soulevé les Danois. Peu de temps après, Biarn, roi de Suède, envoya des ambassadeurs à Louis le Débonnaire; Anschaire les suivit à leur départ, et obtint du roi la permission de prêcher l'Évangile dans son royaume. Ses prédications furent accompagnées d'un succès éclatant; Anschaire baptisa un grand nombre de prosélytes, bâtit une église, et revint dans son monastère en 831. L'année suivante, le pape Grégoire IV le nomma légat du saint siége et premier archevêque de Hambourg. Après la ruine de cette ville par les Normands en 845, Anschaire se réfugia à Brême, d'où il dirigeait les restes de son troupeau, dispersé par les barbares. L'évêque de Brême étant mort en 849, le roi Louis de Germanie unit les deux évêchés de Hambourg et de Brême, sous la direction d'Anschaire. Le pape Nicolas Ier le déclara son légat pour prêcher l'Évangile chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les nations voisines. Anschaire retourna en Danemark, sous la protection du roi Éric, pour remédier aux désordres que son absence avait causés, et que n'avaient pu arrêter les missionnaires qui lui avaient succédé. Il parvint, à force de travaux, à faire refleurir la religion chrétienne. Il fit aussi un voyage en Suède, où il réussit également à extirper les abus qui s'étaient glissés dans l'Église. Couvert de gloire par tant de conversions, il retourna à Brême, où il mourut en 865, suivant Godescard. Il avait écrit plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste qu'un petit nombre de lettres et la vie de saint Willehard, premier évêque de Brême, *Liber de Vita et miraculis sancti Willehardi, Bremensis episcopi*, publié pour la première fois par Philippe César dans son *Triapostolatus septentrionis*; Cologne, 1642, in-8°; avec la vie de saint Anschaire par saint Rembert, dans l'*Histoire des Bénédictins* de dom Mabillon et dans Langenbeck, *Scriptores rerum Danicarum medii ævi*. [*Encyc. des g. du m.*]

Dorfer, dans l'*Allgemeine Encyclopædie*. — Cave, *Historia literaria*, I, p. 523.

ANSEAUME (N...), littérateur français, né à Paris dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort dans sa ville natale en juillet 1784. Il fut d'abord souffleur du Théâtre-Italien, puis sous-directeur de l'Opéra-Comique. En 1766, il publia son *Théâtre*, 3 vol. in-8°, qui contient entre autres : *le Peintre amoureux*, opéra-comique, joué le 25 juin 1757; — *le Monde renversé*; — *Bertholde à la ville*; — *le Peintre amoureux*; — *le Médecin de l'Amour*; — *Cendrillon*, 1759, d'après le conte de Perrault; — *l'Ivrogne corrigé*, d'après une fable de la Fontaine; — *le Milicien*; — *les deux Chasseurs et la Laitière*; — *l'École de la Jeunesse, ou le Barneveldt français*, etc., etc. On a du même auteur, publiées séparément, les pièces suivantes : *les Épreuves de l'Amour*, 1759; *le Dépit généreux*, avec M. Quétant, 1761, in-8°; *la Nouvelle Troupe*, 1760; *le Procès des Ariettes et des Vaudevilles*, avec Favart, 1761; *la Clochette*, 1766; *le Tableau parlant*, 1769, in-8°, pièce jouée souvent, et dont la musique de Grétry fait le principal mérite; *la Ressource comique, ou la Pièce à deux acteurs*, 1772; *la Coquette de village*, 1771; *Zémire et Mélinde*, 1773, in-8°; *le Rendez-vous bien employé*, 1774; *le Retour de tendresse*, 1777, in-8°. On retrouve une appréciation des ouvrages et du talent d'Anseaume dans la *Correspondance de Grimm*, août 1763 et février 1765.

Des Essarts, *les Siècles littéraires de la France*. — *Annales dramatiques*. — Origny, *Annales du théâtr. italien*, III, p. 190. — Quérard, *la France littéraire*.

ANSÉGISE ou **ANSEGISUS**, archevêque de Sens, mort le 25 novembre 882. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il était frère de Wala, évêque d'Auxerre. Devenu abbé de Saint-Michel après avoir été prêtre de l'église de Reims, il fut appelé à l'archevêché de Sens en 871. Charles le Chauve l'avait chargé, l'année précédente, de plaider devant le pape Adrien II en faveur des prétentions de son maître à la possession de la Lorraine par suite de la mort de Lothaire, roi d'Austrasie. Le pape avait fait dire à Charles qu'il s'opposait à son investiture. On ignore si Anségise réussit dans sa mission : toujours est-il que le fils de Louis le Débonnaire garda la Lorraine. L'archevêque de Sens fut encore chargé d'obtenir pour ce prince, du pape Jean VIII, la couronne impériale : Charles fut, en effet, sacré empereur à Rome. Le pape donna à Anségise les titres de vicaire pontifical et de primat. Mais au concile de Pontion, tenu en 876, Hincmar et quelques autres prélats s'opposèrent à l'exercice de cette dernière dignité par l'archevêque de Sens. Hincmar motiva dans un écrit cette opposition. Mais Charles le Chauve prit parti pour Anségise, et le fit placer dans le concile au-dessus des évêques et des métropolitains. Il paraît, au surplus, que le concile ne fut pas de l'avis des prélats opposés à l'archevêque. L'empereur l'envoya, en cette même année, une dernière fois à Rome, où il fut d'abord bien accueilli par le pape, auquel il [illegible] ensuite, à l'occasion de quelques intrigues, [illegible] ou supposées, avec le duc de Spolète. Ansé[illegible] assista, en 877, au couronnement de L[illegible] Bègue à Compiègne; puis, en 878, au [illegible] de Troyes, où fut annoncée l'exc[illegible] du duc de Spolète; enfin, en 879, il [illegible] rière Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue. Un ouvrage intitulé *Chronicon Ode-*

ranni, écrit par un moine de Saint-Pierre-le-Vif, raconte que l'archevêque de Sens chassa en même temps de la ville, avec défense d'y revenir jamais, deux classes de personnes bien différentes, les Juifs et les religieuses. Pourquoi? Le temps où vivait Anségise explique l'expulsion des Juifs; mais on ne se rend pas trop raison du bannissement des religieuses. V. ROSENWALD.

D. Bouquet, *Rec. des Historiens des Gaules et de la France*, VII-IX. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, 2, III. — *Gallia christiana*.

ANSÉGISE ou **ANSEGISUS** (saint), abbé de Fontenelle ou Saint-Vandrille, mort le 20 juillet 833. Étant entré au monastère de Fontenelle ou Saint-Vandrille, il fut recommandé par l'abbé Gervolde ou Geroald, son parent, à Charlemagne qu'il vit à Aix-la-Chapelle, et qui le chargea de diriger les abbayes de Saint-Sixte à Reims, et de Saint-Menge ou Memmie à Châlons-sur-Marne. En 807, il reçut de l'empereur le bénéfice de l'abbaye de Saint-Flais ou Saint-Germer, du diocèse de Beauvais. Pendant qu'il était placé à la tête de cette abbaye, il remplissait aussi les fonctions d'*exactor operum regalium*, ou directeur des travaux exécutés par l'empereur à Aix-la-Chapelle, sous Eginhard ou Heinsgardus, comme l'écrit le biographe d'Anségise. Louis le Débonnaire ne le combla pas moins que Charlemagne, en lui conférant successivement le titre d'abbé de Huvenil et de Saint-Wandrille ou Vandrille, comme avait déjà fait son père. Il lui confia aussi plusieurs missions importantes. C'est ainsi que, vers l'an 830, il le chargea de se rendre dans la Marche espagnole, pour s'enquérir de la conduite de Gautselin ou Gaucelin, gardien de cette marche.

Anségise recommanda l'exécution de ses dispositions testamentaires à saint Hildeman, évêque de Beauvais. Le nombre des legs dont il le gratifia témoigne de l'opulence de l'abbé. Celui-ci, d'ailleurs, fit le meilleur usage des munificences dont il avait été l'objet. Il rétablit la discipline dans les abbayes qu'il dirigeait, restaura les édifices, et enrichit de livres nouveaux les bibliothèques abbatiales.

Mais son titre le plus imposant, c'est la place qu'il occupe dans l'histoire littéraire du pays. On lui doit le premier recueil des capitulaires des rois. Ce fut en l'an 827 qu'il rassembla, ainsi qu'il le dit lui-même dans sa préface, les éléments épars de ces monuments de notre législation primitive. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier contient, en 162 articles, les capitulaires de Charlemagne en ce qui concerne les matières ecclésiastiques; le second, ceux de Louis le Débonnaire, relatifs aux mêmes matières; le troisième, en 91 articles, les capitulaires de Charlemagne réglementant les choses temporelles; enfin, le quatrième, ceux de Louis, sur les mêmes sujets, et classés en 77 articles. A ce dernier livre se trouvent joints trois appendices consacrés à des capitulaires d'origines diverses et mixtes, dont quelques-uns émanent encore de Charlemagne (1er et 2e appendices), et les autres de Louis son fils et de Lothaire, son successeur (3e appendice). Ce grand travail, qui s'arrête à la treizième année de Louis le Débonnaire, fut continué par Benoît, diacre de Mayence.

La collection d'Anségise eut tout d'abord la sanction de Louis le Débonnaire. Charles le Chauve lui donna force de loi; et l'empereur Lothaire publia les deux recueils en l'an 845, en y ajoutant quelques-uns de ses propres capitulaires.

Cette collection impériale fut la première imprimée : à Ingolstadt, en 1545; à Mayence, en 1602, à la suite des lettres d'Hincmar; enfin, à Francfort en 1613, dans la *Collectio Consuetudinum et Legum imperialium*, de Goldast. Il y eut bien aussi une édition d'Anségise et de Benoît, donnée en 1548 par du Tillet, évêque de Saint-Brieuc; mais elle n'alla pas jusqu'à la fin. En 1588, Pierre Pithou édita en un volume in-8° les mêmes recueils; mais cette édition était peu soignée. L'édition de 1603, émanée de François Pithou, vaut mieux. En 1620, nouvelle édition; et, en 1623, 1640, 1696, les notes du P. Sirmond. Enfin, les *Capitularia regum Francorum*, de Baluze, éd. de 1677, 2 vol. in-fol., reproduisent, et plus exactement que toutes les publications précédentes, les œuvres d'Anségise et de Benoît.

Trithème a confondu l'abbé de Saint-Vandrille avec l'archevêque de Sens du même nom, et lui attribue à tort d'autres écrits. V. ROSENWALD.

Gesta abbatum Fontanellensium, dans Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, sæc. IV, 1. — D. Achery, *Spicilegium*, III, 1re éd. — Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, II. — Baluze, *Capitularia regum Francorum*. — *Hist. litt. de la France*, IV. — Bouquet, *Recueil des historiens de la Gaule et de la France*, V, VI. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et inf. ætatis*.

ANSÉGISE ou **ANSUSUS**, **ANSERSUS**, **ANSEISUS**, enfin **ANCIGISUS**, évêque de Troyes, mort vers l'an 971. Il fut élevé à l'épiscopat en 912, et devint, au rapport de Mabillon, chancelier du roi de France Raoul ou Rodulf. Prélat et guerrier à la fois, selon l'esprit de l'époque, il fut blessé, en 925, dans un engagement avec les Normands, qui ravageaient alors la Bourgogne. En l'an 949, Hugues le Grand, duc de France, le députa vers Louis IV d'Outremer. Un autre fait remarquable dans la vie guerrière de cet évêque, c'est qu'à la suite d'un différend avec Robert, comte de Troyes, il quitta cette ville et se rendit à la cour d'Othon, qui lui donna un corps de troupes avec lequel il revint assiéger la ville épiscopale. Mais ces auxiliaires abandonnèrent Anségise, après la défaite de leurs compatriotes, devant la ville de Sens, qu'ils avaient tenté de piller. Les auteurs de la *Gallia christiana* placent cet événement en 959, et supposent que l'évêque fut rétabli dans son évêché l'année suivante. Mais la première date est plus exacte.

Frodoardus, *Chronicon*; Hugo Floriacensis, *Chroni-*

c. n. — Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, citée elle-même dans Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, VIII et IX. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, III. — *Gallia christiana*.

* **ANSELIN** (*Jean-Louis*), graveur français, né à Paris en 1764, mort en 1823. Il était élève d'Augustin de Saint-Aubin, et reproduisit avec bonheur les œuvres de plusieurs maîtres. Ses meilleurs gravures sont : *Adam et Ève*, d'après Lebarbier l'aîné (1808); *le Siége de Calais*, d'après Barthelemy; *Madame de Pompadour*, d'après Boucher; des scènes de Bacchantes, d'après Carême; *Molière faisant la lecture de son* Tartuffe *devant Ninon de Lenclos et autres*, d'après Monsiau (1814); portrait de *Lally-Tolendal*, d'après Verhulot; et *Sabinus decouvert dans sa retraite*, d'après Taillasson (1819); enfin *Anacréon*, d'après Restout; et quelques vignettes pour les œuvres complètes de Rousseau.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes*.

ANSELME ou **ANSELMO** (saint), né vers 1036, mort le 18 mars 1086. Son oncle, le pape Alexandre II, le chargea, en 1066, de diriger la célèbre comtesse Mathilde, et l'envoya en 1073 recevoir de l'empereur Henri IV, l'investiture d'un évêché. Cette même année Alexandre II mourut, et l'évêché de Lucques qu'il avait gardé jusqu'à sa mort, passa à son neveu. Anselme consentit d'abord à recevoir l'investiture, par la crosse et l'anneau, des mains d'Henri IV, puis il se repentit de sa faiblesse, et voulut l'expier en se faisant moine à Cluny. Un ordre de Grégoire VII, le rappela dans son diocèse. Anselme eut alors à soutenir une longue lutte contre les chanoines de sa cathédrale, qu'il voulait réformer, et qui finirent par se joindre à l'anti-pape Guibert. Forcé de quitter Lucques en 1083, il se réfugia à Mantoue, où il mourut. On a de lui une douzaine d'ouvrages, dont le plus important, *Libri II contra Guibertum antipapam pro Gregorio VII*, publié pour la première fois dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius, a été réimprimé dans le supplément de la *Bibliotheca Patrum*; Paris, 1639.

Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*. — Rota, *Notizie istoriche di san Anselmo, vescovo di Lucca*; Verone, 1733, in-8°. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANSELME (saint), archevêque de Cantorbery, né à Aoste (Piémont) en 1053, mort le 21 avril 1109. Il mena d'abord une vie dissipée, et, comme Abailard, il parcourait la France en *scholasticus* errant. Attiré par la réputation de Lanfranc, il vint étudier au monastère du Bec en Normandie, où il entra en 1060 dans l'ordre de Saint-Benoît. Trois ans après, il devint lui-même d'abord prieur, puis, en 1078, abbé du Bec, la plus célèbre école du onzième siècle. Lanfranc, le maître d'Anselme, et qui avait gouverné l'église de Cantorbéry durant dix-neuf ans, était mort le 26 mai 1089. Cette église fut quatre ans sans archevêque; enfin, en 1093, on élut Anselme en quelque sorte malgré lui, et il fut sacré le 4 décembre de la même année.

En 1094, Guillaume II, dit *le Roux*, résolut de passer en Normandie pour enlever cette province au duc Robert (1) son frère, et chercha de l'argent de tous côtés pour son expédition. Il ne voulut pas se contenter des cinq cents livres d'argent (somme alors considérable) que lui offrait Anselme. Le refus que fit ce prélat de lui donner une plus forte somme commença à le brouiller avec ce prince. A ce premier sujet de mécontentement s'en ajouta bientôt un autre. Presque tous les prélats d'Angleterre suivaient avec le roi le parti de l'antipape Guibert, qu'ils reconnaissaient sous le nom de Clément III. Anselme, qui avait de nouveau irrité le roi par son refus de contribuer aux frais de guerre, demanda à Guillaume la permission d'aller prendre le *pallium* des mains d'Urbain II, légitime pape. Cette permission ne lui fut pas accordée; et, dans une assemblée de prélats et de seigneurs (en 1095) où Anselme, secondé du seul évêque de Rochester, soutint les intérêts d'Urbain II, on résolut de ne point reconnaître pour archevêque et primat un homme si attaché au parti du pape que l'on ne reconnaissait point en Angleterre. Anselme voulut alors quitter l'Angleterre: on l'en empêcha; et après son retour à Cantorbéry on l'arrêta, et on exila ses plus fidèles serviteurs. Après un raccommodement de courte durée, Anselme reçut, en octobre 1097, la permission de se rendre auprès d'Urbain II. Il partit, avec Edmère, qui a écrit sa vie, et avec le moine Baudouin. A Douvres, ses malles furent fouillées par ordre du roi. Il s'arrêta quelque temps à Lyon, et arriva, après la fête de Pâques de l'année suivante, à Rome, où il trouva toute la considération due à son mérite. Dans le concile que le pape tint à Bari le 1er d'octobre 1098, il disputa contre les Grecs sur la procession du Saint-Esprit. Plus tard, Anselme revint en France; il passa de nouveau par Lyon, où il composa divers écrits (le Traité de la Conception virginale, du Péché originel, et de la Rédemption des hommes), et apprit, à l'abbaye de la Chaise-Dieu, la mort de Guillaume *le Roux*, arrivée le 2 août 1099. Henri I[er] le rappela en Angleterre, et se brouilla bientôt avec lui pour les investitures des bénéfices. Après le concile tenu en 1102 dans l'Église de Westminster, où furent déposés neuf évêques simoniaques, il partit de nou[illegible] pour Rome le 27 avril 1103; il célébra à C[illegible] la Pentecôte, et demeura au Bec jusqu'à [illegible] août, pour ne pas s'exposer aux chaleurs de l'Italie; enfin, il arriva vers la fin de l'automne à Rome, où il fut logé au palais de Latran. A son retour d'Italie, il resta longtemps en France, et il se réconcilia, à l'abbaye du Bec, avec le roi d'Angleterre, alors en Normandie: c[illegible] réconciliation avait été amenée par Adèle, [illegible] de Blois, sœur du roi Henri. Le 15 a[illegible] 106,

(1) Robert, duc de Normandie, partant en 1096 pour la croisade, céda son duché pour trois ans à son frère, moyennant une somme à laquelle Anselme contribua pour 200 marcs d'argent.

Anselme reprit son siége archiépiscopal, et mourut trois ans après à l'âge de soixante-seize ans, et dans la seizième année de son épiscopat. Son corps fut porté à Cantorbéry, et enterré auprès de celui de Lanfranc.

Saint Anselme laissa différents ouvrages, dont voici les principales éditions : la première est de Cologne en 1612, due aux soins de Jacques Picard de Beauvais, chanoine régulier de Saint-Augustin, de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Paris. En 1630, le P. Théophile Raynault, jésuite, fit imprimer à Lyon les œuvres de saint Anselme, et y ajouta diverses pièces qui avaient été tirées de la bibliothèque du Vatican. Il les divise en quatre parties : *Didactica*, *Ascetica*, *Parænetica*, et *Notha*. Enfin le P. dom Gabriel Gerberon, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné en 1675 une nouvelle édition des œuvres de ce prélat, imprimée à Paris ; il a eu soin, non-seulement de revoir les anciennes éditions, mais encore les manuscrits conservés dans les riches bibliothèques de France et d'Angleterre ; il a vu dans celle de Coton diverses épîtres inédites de saint Anselme, et il en a formé un quatrième livre, qu'il a ajouté aux trois que le P. Picard avait déjà publiés. Il divise ses œuvres en quatre parties : la première contient les traités dogmatiques de philosophie et de théologie ; la deuxième, les pièces d'exhortations, comme les sermons et les homélies ; la troisième, les œuvres ascétiques ou spirituelles ; enfin la quatrième, les épîtres. On y trouve aussi des notes et des éclaircissements. Le même dom Gerberon a ajouté à ces ouvrages ceux d'Edmer ou Éadmer, moine bénédictin, secrétaire d'Anselme, et auteur de la *Vie* de ce saint prélat.

Saint Anselme fut un second Augustin, supérieur à tous ses contemporains par la sagacité de son esprit et ses talents en dialectique, égal aux plus éminents en vertu et en piété. En lui se manifesta vivement le besoin d'une philosophie religieuse, et il s'efforça d'y satisfaire en ramenant à une même série de raisonnements les vérités religieuses, rédigées, pour la plupart, d'après la doctrine d'Augustin. Ce fut pour cet objet qu'il composa son *Monologium, sive exemplum meditandi de ratione fidei ;* l'auteur y essaye de développer systématiquement la science de Dieu et des choses divines d'après des principes rationnels, tout en mettant la foi au-dessus de la théologie naturelle dans son *Proslogium* (Monologue adressé à l'esprit), autrement intitulé *Fides quærens intellectum*, où il se proposa de démontrer l'existence de Dieu par l'idée du Très-Grand (c'est-à-dire de l'être parfait). Un moine de Marmoutier, *Gaunilon*, combattit avec habileté cette preuve ontologique. Ses écrits, *Cur Deus homo*, et de *Concordia prædestinationis*, ont fait époque dans l'histoire de la philosophie chrétienne. Anselme peut être considéré comme l'inventeur de la métaphysique scolastique, par l'exemple qu'il donna le premier, bien que d'autres voies aient été préférées, et qu'une partie de ses idées soient restées sans développement.

Vie de saint Anselme, par Éadmer, son secrétaire, et par dom Gerberon, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, II, p. 685. — Guill. de Malmesbury, *de Gestis pontificum Anglorum*. — *Histoire littéraire de la France*, IX, p. 398-465. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*. — M. Ampère, *Histoire littéraire de la France*. — B. Hauréau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 177 et suiv. — M. Bouchitté, *le Rationalisme chrétien à la fin du onzième siècle ;* Paris, 1842, in-8° ; — Raineri, *Istorica panegirica* de saint Anselme ; Modène, 1693-1706, 4 vol. in-4°. — Joanis Salisberiensis, *de Vita Anselmi*, dans Wharton, *Anglia sacra*, II, p. 149. — Frank, *Anselme de Cantorbéry ;* Tubingue, 1842. — Hasse, *Vie d'Anselme de Cantorbéry ;* Leipzig, 1843, in-8°.

ANSELME DE LIÉGE, doyen de la cathédrale de cette ville et historien, mort, à ce que l'on suppose, vers l'an 1056. L'évêque Vazon se l'attacha à cause de son mérite éminent, et le successeur de Vazon alla avec lui en pèlerinage à Rome en 1053. Anselme devint ensuite doyen de la cathédrale. On a de lui une *Histoire des évêques de Liége*, commencée déjà par le chanoine Alexandre, et continuée par Anselme vers l'an 1050, jusqu'en 1056. L'ouvrage se compose de deux parties : la première contient l'histoire des vingt-sept premiers évêques de Liége : c'est une reproduction de la même histoire, par l'abbé Hériger ; l'autre partie est la suite des évêques jusqu'à Vazon inclusivement. L'auteur déclare qu'il a puisé aux sources et à ses propres souvenirs. Cette seconde partie se trouve dans Martène, d'après un manuscrit ancien de plus de six siècles, émané de l'abbaye de Saint-Hubert, et qui avait appartenu à M. de Crassier.

Martène, *Amplissima collectio*, t. II, 1729. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætatis*, lib. I. — Sax, *Onomasticon literarium*, p. 11. — D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. VII, 472-476.

ANSELME DE RIBEMONT (le comte), chroniqueur français, mort en 1099. Il descendait des anciens comtes de Valenciennes : ses parents lui firent donner l'instruction que comportait l'époque ; et, à juger d'après ce qui reste de ses écrits, il répondit à ce qu'on attendait de lui. De 1070 à 1095, Anselme ne s'occupa guère qu'à doter les abbayes ou les monastères, celui de Notre-Dame de Ribemont en particulier. Mais lorsque, en 1095, le concile de Clermont décida la croisade, le comte de Ribemont se rangea sous la bannière de Godefroi de Bouillon. Les historiens de l'expédition rendent témoignage à la valeur d'Anselme. Il se distingua devant Antioche et Nicée ; mais le siége d'Archos ou Arcos, dans le voisinage de Tripoli, devint funeste au comte de Ribemont, qui y perdit la vie, d'un coup de pierre reçu à la tête. Un chroniqueur contemporain, Raymond d'Agiles, raconte que l'infortuné croisé eut, la nuit qui précéda sa mort, une vision qui lui annonçait sa fin, et qu'il s'y prépara dès lors sérieusement.

Il ne reste de lui que la seconde de ses deux *Relations des événements de la croisade;* elle a été recueillie, d'après un manuscrit de Baluze, par d'Achéry. Comme la première, cette relation, mentionnée par Guibert de Nogent, s'adresse à Manassé, archevêque de Reims : Anselme lui rappelle ce qu'il a déjà raconté touchant la prise de Nicée et le passage de la Romanie et de l'Arménie par les croisés; et il voit la cause de leurs succès dans les prières qu'il avait recommandé de faire pour eux.

Fabricius attribue, à tort, au comte de Ribemont une description de la terre sainte, qui se trouve dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius, t. VI. C'est évidemment l'œuvre d'un Anselme postérieur de plusieurs siècles à celui dont nous venons d'écrire l'histoire. V. ROSENWALD.

D'Achéry, *Spicilegium*, t. VII. — Guibert de Nogent et Raym. d'Agiles, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, 1611. — *Histoire littéraire*, t. VIII, 496-500. — Fabricius, *Biblioth. med. et infim. latin.*, t. I.

ANSELME, moine de l'abbaye de Saint-Remi, écrivain du onzième siècle. On ne sait rien de sa vie : seulement il écrivit en 1056, sur l'invitation de son abbé, la relation de la dédicace de l'église de Saint-Remi, en 1049, par le pape Léon IX. Son livre est intitulé *Histoire de l'église de Saint-Remi de Reims*, et contient diverses parties : 1° Description de la nouvelle église; — Relation du voyage du pape Léon IX à Reims : cette partie du livre a fait appeler cet ouvrage, par Sigebert, *l'Itinéraire du pape Léon IX*, et compte rendu du concile tenu en cette occasion les 2 et 3 octobre 1049; — Dédicace et translation du corps de saint Remi en octobre 1049; — *Récit de quelques miracles*, avec une lettre du pape aux Français pour les engager à célébrer la fête de la translation de saint Remi.

Sigebert, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, ch. 152. — Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*. — *Hist. litt. de la France*, VII, 477-479. — Fleury, *Hist. eccles.*

ANSELME DE LAON, en latin *Anselmus Laudunensis*, célèbre théologien, surnommé *Doctor scholasticus*, mort le 15 juillet 1117. Il était fils d'un laboureur, et étudia probablement sous saint Anselme de Cantorbéry, à la célèbre abbaye du Bec en Normandie. Vers 1076 on le trouve à Paris tenant une école avec Manegold, surnommé *le Maître des docteurs*, et contribua, par son enseignement, à jeter les fondements de l'université de Paris. Le pape Eugène III (Marlot, *Metropolis Remensis Historia*, t. II, p. 285) le désigne comme le restaurateur des études théologiques en France. Un peu avant 1100, Anselme revint dans sa ville natale pour diriger l'école attenant à la cathédrale, dont il avait été élu archidiacre. L'école de Laon attira les jeunes gens de tous les pays de l'Europe. [illegible] théologiques, Anselme s'attachait surtout à former le cœur de ses élèves. Aidé de son frère Raoul ou Rodolphe, qui enseignait la dialectique, il s'était réservé l'enseignement de la théologie, qui consistait dans une simple exposition de l'Écriture sainte, appuyée sur l'autorité des Pères de l'Église. Abailard le dépeint comme un vieillard orthodoxe, instruit, disert, mais dont l'esprit manquait de fermeté et de décision : « Qui l'abordait incertain sur un point douteux, le quittait plus incertain encore. » Il charmait ses auditeurs par une étonnante facilité d'élocution; mais le fond des idées était peu de chose, et il ne savait ni résister ni satisfaire à une question. « De loin, dit Abailard, c'était un bel arbre chargé de feuilles; de près, il était sans fruits, ou ne portait que la figue aride de l'arbre que le Christ a maudit. Quand il allumait son feu, il faisait de la fumée, mais point de lumière. » Ce jugement n'est peut-être pas exempt de partialité; car Abailard, de disciple qu'il était, devint un des plus ardents adversaires d'Anselme de Laon. Ce fut en 1113 qu'Abailard suivit les leçons de ce maître. On cite encore, parmi les disciples d'Anselme, Vicelin, apôtre des Vandales et des Bohémiens; Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons; Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers; Geoffroi le Breton et Hugues d'Amiens, archevêques de Rouen; Matthieu, cardinal-évêque d'Albano; Gui d'Étampes, évêque du Mans; Guillaume de Corbeil, archevêque de Cantorbéry en 1123, et Robert de Bethune, évêque d'Hereford, tous personnages célèbres de leur temps. En un mot, l'école de Laon était alors aussi renommée que l'avait été celle d'Alexandrie sous Origène; son apogée dura depuis 1100 jusqu'en 1117.

Plein de modestie et tout entier à son enseignement, Anselme refusa pour lui-même plusieurs évêchés, et pour ses neveux les titres de noblesse que lui avait offerts le chancelier Étienne de Garlande : « Laissez mes neveux, leur dit-il, dans la condition où ils sont nés; je me reprocherais de leur avoir procuré des honneurs si contraires à l'humilité que nous recommande l'Écriture. » La mort de Coucy, évêque de Laon, en 1107, fut l'occasion de graves désordres. Le chapitre élut Gaudry évêque, à la sollicitation du roi d'Angleterre. Anselme seul s'opposa à cette élection, et alla en conférer avec le pape Pascal II, qui se trouvait alors à Dijon; mais sa démarche fut sans résultat. Quelque temps après, le peuple de Laon, mécontent de la conduite de Gaudry, massacra cet évêque, et mit le feu à l'évêché et à la trésorerie : l'incendie se communiqua à la cathédrale, qui fut réduite en cendres. « Anselme, que Dieu, dit le moine Hermann, avait sauvé comme un autre Jérémie, pour consoler son peuple, fit alors connaître les différents passages de l'Écriture appropriés aux événements, et capables de ramener la soumission aux ordres de la Providence. » (Guibertus Novig., *De vita sua*, p. 528.) Il parvint à rétablir l'ordre, et mourut à un âge très-avancé. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Saint-Vincent, et l'épitaphe

qu'on plaça sur sa tombe a été longtemps prise pour celle d'Anselme de Cantorbéry.

Plusieurs ouvrages d'Anselme de Laon ont été attribués à son homonyme, archevêque de Cantorbéry. Les plus authentiques sont : 1° une glose interlinéaire de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont le texte est expliqué par de courtes notes, tirées principalement des Pères de l'Église. Cette glose fut prise pour modèle par la plupart des commentateurs postérieurs, et surtout par Gilbert de la Porée et Pierre Lombard. Anselme fit aussi des additions à la glose marginale (*Glossa ordinaria*) de Walafrid Strabon, et le tout fut publié sous le titre : *Glossa interlinaris in totum Vetus et Novum Testamentum, una cum glossa ordinaria edita;* Bâle, 1502, 1508, in-fol. On a encore publié sous le nom d'Anselme (probablement *Anselme d'Auxerre*), des commentaires sur saint Matthieu, sur les Psaumes, sur saint Jean, sur l'Apocalypse; Cologne, 1573 et 1612, et Anvers, 1651, in-8°. F. H.

Histoire littéraire de la France, t. VII, p. 89-92; t. IX, p. 35; t. V, p. 62. — Lelong, *Bibliotheca sacra*, p. 610.

ANSELME *de Havelberg*, évêque saxon, mort en 1159. L'empereur Lothaire II l'envoya à Constantinople, après 1137, probablement pour conférer avec Jean Comnène, qui y régnait alors, au sujet des matières qui avaient donné lieu précédemment à une ambassade de l'empereur d'Orient. Anselme entra aussi en controverse avec les membres de l'Église grecque, à l'occasion des dissentiments qui la séparaient de l'Église latine. En 1145, l'envoyé de Lothaire vint à Tusculum; il s'y rencontra avec le pape, qui l'invita à lui rendre compte de ce qui avait été dit de part et d'autre. C'est ce qui donna lieu à l'ouvrage d'Anselme, intitulé : Ἀντικείμενα (le Pour et le Contre). En 1155, il fut élu archevêque de Ravenne par le peuple et le clergé de cette cité, et exarque de la province par l'empereur Frédéric Barberousse, au retour d'une mission que lui avait confiée cet empereur, à l'effet d'entraîner Emmanuel Comnène dans une alliance contre le roi de Sicile.

L'Ἀντικείμενα d'Anselme se trouve dans le *Spicilége* de d'Achéry; il est divisé en trois parties. La première traite de la perpétuité et de l'unité de l'Église; la seconde partie rend compte de la conférence publique d'Anselme avec l'archevêque de Nicomédie, sur la procession du Saint-Esprit. L'archevêque concède ce point que *le Saint-Esprit* EST *du Fils, qu'il est envoyé par lui, et qu'il entend la parole du Fils.* Seulement cela ne veut pas dire que le Saint-Esprit *procède* du Fils, point de controverse qui ne se trouve pas formellement exprimé dans l'Évangile. La troisième partie est la relation d'une autre conférence avec le même archevêque au sujet de la prééminence de l'Église de Rome. L'adversaire d'Anselme accorde encore que cette Église est l'aînée des deux sœurs; il lui reconnaît le droit de présider les conciles; mais il lui refuse le droit de réglementer l'Église grecque sans son consentement, et sans y être autorisée par les termes mêmes de la sainte Écriture. Le reste du livre a trait aux usages de la communion grecque. Ces deux dernières parties de l'ouvrage sont écrites en forme de dialogue.

D'Achéry, *Spicilegium*, t. I, 2e édit. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquæ*, t. II, col. 1428. — Fleury, *Hist. ecclés.*, l. LXIX, ch. 17 et 42, liv. LXX, 4 et 29. — Dupin, *Hist. des Controv.*, etc., dans le douzième siècle.

*ANSELME (*Dædalus*), sculpteur milanais, vivait vers la fin du douzième siècle. On voit sur une des portes de Milan, avec une inscription latine portant le nom de ce sculpteur, un bas-relief assez grossièrement exécuté, et représentant l'expulsion des Juifs et des ariens. Les figures en sont courtes, et manquent de proportion. Hagen parle d'Anselme dans son ouvrage intitulé *Briefe in die Heimath.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*ANSELME DE PARME (*George*) a écrit sur la musique, et vécu au quinzième siècle. Gerber croit que c'est le même qu'Anselme Flamand, musicien du duc de Bavière, considéré par Zacconi comme le premier auteur de l'addition de la septième note aux six premières de l'hexacorde de Gui d'Arezzo. Mais cette opinion ne se soutient pas; car Anselme de Parme a vécu à une époque antérieure à celle dont parle Zacconi, qui est le seizième siècle. Gaforio parle d'Anselme dans ses ouvrages; et c'est d'après le premier de ces auteurs que Forkel le mentionne à son tour. Mais les doutes disparaissent devant la découverte d'un manuscrit d'Anselme, intitulé *De harmonia dialogi*, faite en 1724, dans des circonstances assez curieuses. Un ami de Pierre Mazzuchelli, directeur de la bibliothèque Ambrosienne, étant entré chez un épicier, remarqua que, pour envelopper l'objet vendu, le marchand déchirait une page d'un in-folio sans couverture. L'acheteur acquit le volume, le montra à Mazzuchelli, qui reconnut aussitôt combien il était précieux, et le déposa à la bibliothèque Ambrosienne. Il paraît, au surplus, que cette copie des dialogues d'Anselme avait appartenu à Gaforio. Voici, en effet, ce qu'on lit à la fin du manuscrit, et d'une autre écriture que celle du corps de l'ouvrage : *Liber Franchini Gafori Laudensis, musicæ professoris, Mediolani phonasci.*

Le P. Affo fait d'Anselme un professeur de mathématiques, et assure qu'il était mort avant 1443. Le titre de l'ouvrage cité vient à l'appui de cette conjecture; car il est ainsi conçu : *Præstantissimi ac clarissimi musici, artium medicinæque ac astrologiæ consumatissimi Anselmi Georgii Parmensis, de musica dicta balnearum.* On conclut de là qu'Anselme était à la fois musicien, médecin, et astronome ou

astrologue. L'ouvrage *de Harmonia dialogi* est dédié à un des interlocuteurs, Pierre de Rossi, appelé, dans le texte, *Pietro de Rubeis*. Ce personnage avait été le protecteur d'Anselme. La dédicace est ainsi conçue ; *Magnifico militi domino et benefactori meo optimo domino Petro Rubeo, Georgius Anselmus salutem et recommandationem: Disputationem nostram de Harmonica celesti quam Corsenæ septembri proximo in Balneis habuimus redactam tuo jussu his in scriptis ad te mitto. Quantum tamen recolere volui : Quatenus quod erratum aut neglectum fuerit pro arbitrio emendes. Vale integerrime heros.* Ex Parma, idus aprilis 1434. On voit par là que l'ouvrage fut terminé au commencement de cette même année.

Le livre *De Harmonia dialogi* se compose de quatre-vingt-sept feuillets in-fol. Il est divisé en trois dialogues, intitulés : 1° *De Harmonia celesti ;* — 2° *De Harmonia instrumentali ;* — 3° *De Harmonia cantabili*. Il est à regretter, pour l'histoire de l'art, que les exemples de musique manquent dans le manuscrit.

Affo, *Memorie degli Scrittori et Letterati Parmigiani*. — Forkel, *Litterature musicale* — Gerber, *Neues Lexik. der Tonk.* — Zacconi, *Prattica di Musica*, part. II, ch. IV. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

ANSELME ou **ANSELMO** (*Georges*), poëte latin moderne, né à Parme d'une ancienne famille, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut médecin du collége de Parme. On a de lui : *Georgii Anselmi Nepotis, Epigrammaton libri septem; Sosthyrides, Palladis Peplus, Æglogæ quatuor* ; Venise, 1528, in-8° ; livre très-rare ; on trouve quelques autres poésies d'Anselme dans les *Deliciæ Italorum Poetarum* de Grüter, p. 230-239, dans l'*Aggiunte all' appendice di varg-sogetti Parmigiani* de Ramuccio Pico, dans la préface du *Faloniere del Tuano* de Bergantini, dans le *Libro d'arme et d'amore dè Philogine* d'Andrea Baffardo, Parme ; 1508, in-4° ; — *Epiphyllides* ; c'est un commentaire sur quelques comédies de Plaute, imprimé pour la première fois dans l'édition de Plaute publiée à Parme, 1509, in-fol., et reimprimé dans l'édition du même auteur, donnée à Venise en 1518 ; — la *Vie* de Jacobo Caviceo mort en 1511, et né à Parme comme Anselme. Cette *Vie* fut publiée avec le roman de Caviceo intitulé *Libro del Peregrino* ; Venise, 1526 et 1547, in-8°. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANSELME ou **ANSELMO** (*Antoine*), jurisconsulte hollandais, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1668. Il fut échevin d'Anvers, et laissa plusieurs ouvrages de droit public, dont les principaux sont : 1° *Codex Belgicus* ; Anvers, 1649, in-folio ; — 2° *Scribonianus Belgicus* ; Bruxelles, 1663, in-folio ; — 3° un *Recueil d'édits* en flamand, 1648, 4 vol. in-fol ; un autre de *Consultations*, publié à Anvers en 1671, in-folio.

Foppens, *Bibliotheca belgica*.

ANSELME DE SAINTE-MARIE (le P. *Pierre de Guibours*), généalogiste français, né à Paris en 1625, mort dans sa ville natale en 1694. Il était de l'ordre de Saint-Augustin, et a publié : l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1674, 2 vol. in-4° : livre continué par Dufourni et par Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien de l'ordre de Saint-Augustin ; 9 vol. in-fol., 1726-1733. Il se compose de trois parties qui avaient été publiées séparément sous les titres : *le Palais de l'Honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France*, 1663-1668, in-4° ; — *le Palais de la Gloire, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France et de plusieurs nobles familles de l'Europe*, 1664, in-4° ; — *la Science héraldique*, 1675, in-4° ; — *le Palais de l'Honneur, ou la Science héraldique du blason, contenant l'origine des armoiries*, etc. ; Paris, 1686, avec fig.

Lelong, *Bibliothèque historique de France*, t. II, n° 31837. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. I, p. 355.

ANSELME (le P. *Antoine*), célèbre prédicateur, né le 13 janvier 1652 à l'Isle-Jourdain, dans le comté d'Armagnac, mort à Saint-Sever le 8 août 1737. Fils d'un chirurgien renommé, il étudia à Toulouse, et se livra à l'éloquence sacrée. Il débuta à Gimont comme prédicateur, et ses premiers succès lui valurent le surnom de *Petit Prophète*. Il alla ensuite à Toulouse ; ce fut là que le marquis de Montespan l'entendit prêcher, et lui confia l'éducation de son fils. Anselme vint avec son élève à Paris, où ses sermons attirèrent un nombreux auditoire. Madame de Sévigné en fait un grand éloge (lettre du 8 avril 1689). En 1581, l'Académie française le désigna pour prononcer le panégyrique de saint Louis, et dès lors Anselme prêcha souvent à la cour et dans les principales églises de Paris. En 1710, il devint membre de l'Académie des Inscriptions, et mourut à quatre-vingt-cinq ans dans l'abbaye de Saint-Sever, que Louis XIV lui avait donnée en 1699. On a du père Anselme : des odes imprimées dans le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse* ; — des panégyriques des saints et des oraisons funèbres à Paris en 1718, 3 vol. in-8°, avec son portrait ; — *Sermons sur l'avent, le carême et sur divers sujets* ; Paris, 1721, 4 vol. in-8° et 6 vol. in-12 ; — des dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, années 1724 à 1729.

Lettres de Madame de Sévigné. — Girard et Richard, *Biblioth. sacree*.

ANSELME (*Jacques-Bernard-Modeste* D'), général français, né à Apt le 22 juillet 1740, mort en 1812. Colonel de grenadiers avant la Révolution, il fut élevé au garde de maréchal de

camp en 1791, et chargé du commandement de l'armée du Var. Lors des troubles occasionnés à Perpignán en avril 1792 par les soldats du régiment de Vermandois, Anselme se rendit aux casernes avec les autorités de la ville, et parvint à apaiser les mutins. Dans le mois de septembre suivant, il passa le Var à la tête de son corps d'armée, s'empara de Nice et de la forteresse de Montalban; il fit ensuite capituler le château de Villefranche, défendu par cent pièces de canon, et remporta une victoire complète sur l'ennemi. Le 3 décembre 1792, un aide de camp du général Anselme, accompagné d'une nombreuse députation de Marseillais, présenta à la convention, au nom du général, quatre drapeaux pris à l'ennemi. Peu après le général Anselme éprouva des revers, et fut battu à Saspello. Les commissaires envoyés à l'armée du Var le suspendirent de ses fonctions, et l'accusèrent d'avoir favorisé le pillage dans le pays de Nice. Il publia un *Mémoire justificatif* en mars 1793 (brochure in-4° de 35 pages), où il attribue les désordres qui eurent lieu à la négligence du général Montesquiou. A la séance du 16 février, Anselme fut décrété d'arrestation, et envoyé à l'Abbaye. La révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) le rendit à la liberté, et il finit ses jours dans une obscure retraite.

Biographie des Contemporains.

ANSELME. *Voy.* ASCELIN.

* **ANSELMI** (*Batista*), médecin, né en Liguni, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il exerça la médecine à Gênes. On a de lui : *Breve discorso della Peste;* Gênes, 1630; — *Opera nella quale si dichira l'essenza della Peste;* Gênes, 1638, in-4°; — *Consultatio pro ill. Pellina Spinula;* Bologna, 1643, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANSELMI** (*Michel-Ange*), peintre italien, natif de Lucques, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fait le plus d'honneur à l'école de Sienne, et eut pour premier maître Razzi, dit *le Sodoma;* il jouit à Parme des conseils du Corrège, qu'il aida ensuite dans la *décoration de la cathédrale.* Le muséum du Louvre a de ce maître un excellent tableau apporté de Parme.

Affo, *Il Parmigiano servitore di Piazza*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica.*

* **ANSELMO** (*Giorgio*), mathématicien et astronome, natif de Parme, mort en 1440, était l'aïeul du poëte latin de ce nom. On trouve dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit intitulé *Georgii de Anselmi Astronomia.* Il y a en outre, dans les poëmes du petit-fils, deux épigrammes intitulées : la première, *In Dialogos de Harmonia Georgii Anselmi avi;* l'autre, *In Libros Astrologicarum Institutionum Georgii Anselmi avi.* Le poëte consacra encore à la mémoire de son aïeul l'inscription suivante, placée dans l'église Saint-Thomas, à Parme : *Memoriæ Georgii Anselmi avi, viri illustr., qui mathem. duo de XX, Voluminibus in lucem revocavit, Georgius Anselmus pientiss. nepos posuit,* H. M. H. N. S.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANSELMUS** (*Aurelius* ou *Aurelio Anselmi*), médecin, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il eut le titre de premier médecin du duc de Mantoue. On a de lui : *Gerocomica, sive de senum Regimine opus;* Venise, 1606, in-4°. L'auteur y fait l'éloge de la vieillesse, qu'il n'avait pas encore atteinte; il indique surtout le régime qui convient à cet âge de la vie.

Anselmi, *Gerocomica.*

* **ANSELMUS DE JANUA**, chirurgien du treizième siècle. On l'a cru originaire de Gênes; mais, d'après une ancienne liste des professeurs de Montpellier, il est natif de la Porte, village du Languedoc. Sprengel lui donna, on ne sait sur quelle autorité, le prénom de *Baptiste,* et le confond avec *Baptiste Anselmi* de Gênes. Il est mentionné dans la *Chirurgie* de Lanfranc, pour une application malheureuse du trépan; et Gui de Chauliac le cite, sous le nom d'*Ansericus de Janua,* comme l'inventeur d'un emplâtre composé de résine, de térébenthine, de vinaigre et de certaines herbes, emplâtre qu'il avait présenté au pape Boniface VIII. H.

Astruc, *Memoires de la faculté de médecine de Montpellier*, p. 180. — Haller, *Biblioth. chirurgica.* — Sprengel, *Hist. de la médecine.*

ANSIAUX (*Jean-Joseph-Éléonor-Antoine*), peintre d'histoire, né à Liége en 1764, d'une famille connue dans le barreau. Il commença par l'étude du droit, qu'il quitta pour se livrer à celle des beaux-arts. Il y fit de tels progrès, qu'à dix-sept ans il mérita de recevoir des mains du prince de Liége, qui venait de fonder une académie de peinture, la médaille d'or destinée au premier prix de dessin. Il se rendit ensuite à Anvers, pour y étudier l'école flamande; puis, entraîné par un jeune Français qui lui avait vanté l'école de Paris, il vint s'y perfectionner sous les David, les Regnault et les Vincent, et remporta des prix dans différents concours. Ne pouvant se rendre en Italie, il étudia les chefs-d'œuvre apportés en France à la suite de nos victoires. Des portraits en pied, entre autres celui du maréchal Kellermann, de M[lle] Mézerai, commencèrent la réputation d'Ansiaux. En 1801 il exposa une *Sapho* et une *Léda* qui attirèrent l'attention; en 1810, *Angélique et Médor inscrivant leurs noms sur un tronc d'arbre,* tableau fort admiré alors; et en 1812 et 1814, *l'Assomption* et *la Résurrection.* L'Institut le cite comme un des peintres qui méritaient le plus d'être employés par le gouvernement. Il peignit ensuite un *Richelieu présentant le Poussin à Louis XIII,* pour le musée de Bordeaux et pour l'hôtel de ville d'Hoye; un *Retour de l'enfant prodigue,* qui lui valut une médaille d'or. Ce tableau fut suivi d'un *Saint*

Jean reprochant à Hérode sa conduite licencieuse; d'un *Jésus bénissant les enfants*; enfin d'un *Moïse sauvé des eaux*, tous trois exposés au salon de 1821. Il fit encore plusieurs portraits d'hommes célèbres, remarquables par la ressemblance. Ansiaux travaillait, vers la même époque, à une *Flagellation* de grande dimension pour la cathédrale de Metz, et à une *Annonciation de la Vierge* pour l'infirmerie de Marie-Thérèse. On a distingué, à l'exposition de 1824, son tableau représentant *Saint Paul à Athènes*. La cathédrale du Mans a de cet artiste un tableau représentant l'*Adoration des Mages*, et la cathédrale d'Arras, la *Résurrection*. Ansiaux a traité aussi des sujets dans le genre gracieux, recueillis par quelques amateurs.

Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — *Biographie universelle et portative des Contemporains*.

ANSIAUX (*Emmanuel-Antoine-Joseph*), jurisconsulte belge, né à Liége le 1er janvier 1761, mort à Munster le 27 février 1800. Forcé de s'expatrier à la révolution liégeoise, il se retira en Allemagne, où il devint historiographe de l'ordre noble de Saint-Hubert, et conseiller intime de la duchesse de Wirtemberg. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire de Liége*, ou *Collection des discours historiques qui ont concouru à la Société d'émulation*; Maestricht et Liége, 1785, in-8°, p. 95-107, et plusieurs articles insérés dans l'*Esprit des journaux*. Parmi ces articles on remarque une *Notice sur Lambert de Vlierden*, novembre 1784; et une *Notice sur Charles du Méan*.

Bec de Lièvre, *Biographie liégeoise*.

***ANS-IBN-MALIK**, surnommé *Abou-Hamzah*, l'un des compagnons de Mahomet, mort vers l'an 710. Il était de la tribu des Khazrej. A dix ans, il embrassa l'islamisme, suivit Mahomet à Médine, et combattit avec lui les Arabes en diverses rencontres. Sa mémoire extraordinaire lui permit de retenir tous les préceptes du prophète, qu'il transmit à son fils Málik, fondateur de la secte des málikites. Après la mort de Mahomet, Ans-Ibn-Málik se retira à Basorah, où il vécut jusqu'à l'âge de cent trois ans.

El-Nawawi, *Dict. biograph.*, part. II, p. 165. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, voc. Ans.

ANSIDEI (*Balthasar*), littérateur italien, né en 1556 à Pérouse, mort à Rome dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut conservateur de la bibliothèque du Vatican, puis garde des archives du château Saint-Ange. Il a laissé des poésies et des lettres, qui sont encore en manuscrit.

Giornale della letteratura italiana; la notice de Vermiglioli sur la vie et les ouvrages d'Ansidei.

***ANSIDEI** (*Joseph*), écrivain et poëte italien, né en 1662, mort en 1707. Son père l'envoya de bonne heure à Florence, pour être page de Ferdinand II. Quelques années plus tard, Ansidei retourna à Pérouse, pour s'y consacrer tout entier à la poésie. Il devint membre de l'Académie de Ravenne et de la Crusca. Il était surtout très-versé dans ce qui avait trait à la chevalerie : aussi fut-il souvent consulté lorsqu'il s'agissait de quelque débat relatif au point d'honneur. On a de lui : *Trattato cavalleresco contra l'abuso del mantenimento delle private inimicizie, diviso in tre libri*, in-8°; Perugia, 1691. Cet ouvrage fut beaucoup loué dans le *Giornale de' Letterati*; Modena, 1692; — *Risposte et Decisioni cavalleresche* et *J. Simboli morali e cavallereschi*, en manuscrit; *la Beltà di Fillide animaestra à non amarla*, *ode platonica*; poëme inédit. Ansidei édita les poëmes de Ricci, son ami, après la mort de celui-ci : *Poesie del sig. dott. Costanzo Ricci*, in-4°; Perugia, 1673. — Un des fils d'Ansidei, Marc-Antonio Ansidei, devint cardinal, et mourut en 1728.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ANSLAY** (*Brian*), appelé quelquefois BRIAN ANNESLAY, auteur ou traducteur d'un volume très-curieux, imprimé par Henry Pepwell en 1521, sur lequel Warton, dans son *History of English Poetry*, a publié des détails absolument inexacts. C'est ainsi qu'il se trompe en disant que ce volume de la traduction en vers anglais, d'un poëme français, faite à la demande du comte de Kent, est intitulée *The citie of Dames*. L'exemplaire que l'on a de ce livre au Musée britannique n'a pas de frontispice; il ouvre par une analyse du contenu, commençant par les mots suivants : *Here begynneth the boke of the Cyte of Ladyes*. Ritson, dans sa *Bibliographia poetica*, pense que ce poëme est probablement une traduction du *Trésor de la Cite des Dames*, par Christine de Pisan. Mais rien dans le poëme n'appuie cette conjecture.

Biographical Dictionary.

ANSLO (*Reinier Van*), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1626, mort à Pérouse le 16 mai 1669. En 1649, âgé de vingt-trois ans, il fit un voyage à Rome. Appartenant à une famille anabaptiste, il embrassa la religion orthodoxe, et passa le reste de ses jours dans la capitale de la chrétienté. La reine Christine de Suède l'avait gratifié d'une chaîne d'or, et le pape Innocent X d'une médaille du même métal. On a publié le *Recueil de ses poésies* à Rotterdam, 1713, in-8°. On y distingue sa *Couronne pour saint Étienne le martyr*, qui parut en 1646, le poëte n'ayant pas encore vingt ans. Sa tragédie des *Noces Parisiennes*, ou *de la Saint-Barthélemy*, fut publiée en 1649.

Yprey, *Histoire de la langue hollandaise*. — De Vries, *Nederduitsche Dichtkunde*. — Van Kampen, *Beknopte Geschiedenis*, etc.

ANSON (*George*, baron *Soberton*), [illegible] amiral anglais, né en 1697 dans le Stafford[illegible], mort le 6 juin 1762, troisième fils de W[illegible] Anson, seigneur de Shuckborough. Il se dévou[illegible]

dès son enfance au service maritime, et s'y initia dès sa première course. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte les plus grands périls. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1733 capitaine d'un vaisseau de soixante canons. Son courage, uni à la prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit bientôt un nom célèbre. L'ambitieux projet de régner sur les mers occupait l'Angleterre depuis longtemps; elle crut pouvoir l'exécuter en partie en 1739. La guerre fut déclarée à l'Espagne, et l'Angleterre médita dès lors la conquête du Mexique et du Pérou. Le ministère britannique destina Anson à porter la guerre dans les possessions des Espagnols; on lui donna six navires, montés d'environ quatorze cents hommes d'équipage.

Anson appareilla le 18 septembre, relâcha aux îles du cap Vert, toucha au Brésil, fut en vue du cap Blanc sur la côte des Patagons en février 1741, et s'engagea le 7 mars dans le détroit de Lemaire, qu'il conseilla d'éviter comme un passage dangereux. Mais à peine en était-il sorti, qu'une tempête affreuse assaillit son escadre. Cette tempête dura trois mois, jeta les navires hors de leur route dans les mers glaciales du sud, les dispersa, et causa la perte de deux d'entre eux. Deux autres reprirent la route du Brésil, dans la pensée que le commandant en chef avait péri. Avec les deux navires qui lui restaient, il aborda dans l'île fertile et déserte de Juan-Fernandès; de là, il vint attaquer la ville de Payta, la plus riche place des Espagnols dans le Pérou. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendre, et emporta un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus d'un million de piastres; le gain pour les Anglais, d'environ 180,000 piastres. Le vainqueur s'éloigna de Payta presque aussitôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les îles Laronnes avec *le Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais, avant d'y arriver, le scorbut lui avait enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian.

Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, et se remit en mer. Quelques jours après, il rencontra un navire espagnol richement chargé; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports.

Anson retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et arriva en Angleterre le 15 juin 1745, après un voyage de trois ans et neuf mois. Il fit porter triomphalement à Londres sur trente-deux chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient, en or et en argent, à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral de l'escadre *Bleue* fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral de l'escadre *Blanche*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre la Jonquière. Ce capitaine français ramenait en Europe une escadre composée de six vaisseaux revenant des Indes orientales. L'amiral anglais commandait une puissante flotte de quatorze vaisseaux de guerre, quand il rencontra cette escadre à la hauteur du cap Finistère. La disproportion des forces n'eût promis aucune gloire à Anson, s'il eût attaqué un guerrier moins redoutable que la Jonquière. Ce héros combattit comme il l'avait toujours fait, et il ne se rendit qu'à la dernière extrémité. « Vous avez vaincu *l'Invincible,* dit-il à Anson, et *la Gloire* vous suit. » C'étaient les noms des deux vaisseaux de l'escadre de la Jonquière. Cette victoire ne resta pas sans récompense. Le ministère britannique éleva le vainqueur à la dignité d'amiral, et, peu de temps après, il le nomma premier lord de l'amirauté.

L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo en 1758. L'entreprise échoua; et les soldats échappés à la valeur française furent ramenés par Anson en Angleterre. Les fatigues de ce dernier voyage, jointes à quarante ans de courses maritimes, avaient entièrement accablé le héros anglais. Quelques jours après son retour à Londres, la mort l'enleva à sa patrie, qui déplora longtemps sa perte.

La réputation de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes; il fut homme de bien et généreux, même au milieu des horreurs de la guerre. Il n'eut d'autre défaut qu'une trop grande confiance, effet de son bon cœur. Il ne connaissait ni la société ni les hommes, dont il fut souvent la dupe. Aussi a-t-on dit de lui « qu'il avait fait le tour du monde, et qu'il n'y était jamais entré. » La relation de son voyage autour du monde parut à Londres, sous le titre : *Voyage round the World in the years 1740 to 1745, by Georges lord Anson ; compiled from his papers*, by Richard Walter; in-4°, fig., 1746, réimprimée en 1776, grand in-8°; traduite en français, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1749,

astrologue. L'ouvrage *de Harmonia dialogi* est dédié à un des interlocuteurs, Pierre de Rossi, appelé, dans le texte, *Pietro de Rubeis*. Ce personnage avait été le protecteur d'Anselme. La dédicace est ainsi conçue ; *Magnifico militi domino et benefactori meo optimo domino Petro Rubeo, Georgius Anselmus salutem et recommandationem: Disputationem nostram de Harmonica celesti quam Corsenæ septembri proximo in Balneis habuimus redactam tuo jussu his in scriptis ad te mitto. Quantum tamen recolere volui: Quatenus quod erratum aut neglectum fuerit pro arbitrio emendes. Vale integerrime heros.* Ex Parma, idus aprilis 1434. On voit par là que l'ouvrage fut terminé au commencement de cette même année.

Le livre *De Harmonia dialogi* se compose de quatre-vingt-sept feuillets in-fol. Il est divisé en trois dialogues, intitulés : 1° *De Harmonia celesti;* — 2° *De Harmonia instrumentali;* — 3° *De Harmonia cantabili.* Il est à regretter, pour l'histoire de l'art, que les exemples de musique manquent dans le manuscrit.

Affo, *Memorie degli Scrittori et Letterati Parmiggiani.* — Forkel, *Litterature musicale* — Gerber, *Neues Lexik. der Tonk.* — Zacconi, *Prattica di Musica*, part. II, ch. IV. — Fétis; *Biographie universelle des Musiciens.*

ANSELME ou **ANSELMO** (*Georges*), poëte latin moderne, né à Parme d'une ancienne famille, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut médecin du collége de Parme. On a de lui : *Georgii Anselmi Nepotis, Epigrammaton libri septem; Sosthyrides, Palladis Peplus, Æglogæ quatuor;* Venise, 1528, in-8°; livre très-rare; on trouve quelques autres poésies d'Anselme dans les *Deliciæ Italorum Poetarum* de Grüter, p. 230-239, dans l'*Aggiunte all' appendice di varg-sogetti Parmigiani* de Ramuccio Pico, dans la préface du *Faloniere del Tuano* de Bergantini, dans le *Libro d'arme et d'amore dè Philogine* d'Andrea Baffardo, Parme; 1508, in-4°; — *Epiphyllides;* c'est un commentaire sur quelques comédies de Plaute, imprimé pour la première fois dans l'édition de Plaute publiée à Parme, 1509, in-fol., et reimprimé dans l'édition du même auteur, donnée à Venise en 1518; — la *Vie* de Jacobo Caviceo mort en 1511, et né à Parme comme Anselme. Cette *Vie* fut publiée avec le roman de Caviceo intitulé *Libro del Peregrino;* Venise, 1526 et 1547, in-8°. L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANSELME ou **ANSELMO** (*Antoine*), jurisconsulte hollandais, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1668. Il fut échevin d'Anvers, et laissa plusieurs ouvrages de droit public, dont les principaux sont : 1° *Codex Belgicus;* Anvers, 1649, in-folio; — 2° *Scribonianus Belgicus;* Bruxelles, 1663, in-folio; — 3° un *Recueil d'édits* en flamand, 1648, 4 vol. in-fol; un autre de *Consultations*, publié à Anvers en 1671, in-folio.

Foppens, *Bibliotheca belgica.*

ANSELME DE SAINTE-MARIE (le P. *Pierre de Guibours*), généalogiste français, né à Paris en 1625, mort dans sa ville natale en 1694. Il était de l'ordre de Saint-Augustin, et a publié : l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1674, 2 vol. in-4° : livre continué par Dufourni et par Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien de l'ordre de Saint-Augustin; 9 vol. in-fol., 1726-1733. Il se compose de trois parties qui avaient été publiées séparément sous les titres : *le Palais de l'Honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France*, 1663-1668, in-4°; — *le Palais de la Gloire, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France et de plusieurs nobles familles de l'Europe*, 1664, in-4°; — *la Science héraldique*, 1675, in-4°; — *le Palais de l'Honneur, ou la Science héraldique du blason, contenant l'origine des armoiries*, etc.; Paris, 1686, avec fig.

Lelong, *Bibliothèque historique de France*, t. II, n° 24837. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. I, p. 355.

ANSELME (le P. *Antoine*), célèbre prédicateur, né le 13 janvier 1652 à l'Isle-Jourdain, dans le comté d'Armagnac, mort à Saint-Sever le 8 août 1737. Fils d'un chirurgien renommé, il étudia à Toulouse, et se livra à l'éloquence sacrée. Il débuta à Gimont comme prédicateur, et ses premiers succès lui valurent le surnom de *Petit Prophète.* Il alla ensuite à Toulouse; ce fut là que le marquis de Montespan l'entendit prêcher, et lui confia l'éducation de son fils. Anselme vint avec son élève à Paris, où ses sermons attirèrent un nombreux auditoire. Madame de Sévigné en fait un grand éloge (lettre du 8 avril 1689). En 1581, l'Académie française le désigna pour prononcer le panégyrique de saint Louis, et dès lors Anselme prêcha souvent à la cour et dans les principales églises de Paris. En 1710, il devint membre de l'Académie des Inscriptions, et mourut à quatre-vingt-cinq ans dans l'abbaye de Saint-Sever, que Louis XIV lui avait donnée en 1699. On a du père Anselme: des odes imprimées dans le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse;* — des panégyriques des saints et des oraisons funèbres à Paris en 1718, 3 vol. in-8°, avec son portrait; — *Sermons sur l'avent, le carême et sur divers sujets;* Paris, 1721, 4 vol. in-8° et 6 vol. in-12; — des dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, années 1724 à 1729.

Lettres de Madame de Sevigné. — Girand et Richard, *Biblioth. sacrée.*

ANSELME (*Jacques-Bernard-* [illegible] *deste* D'), général français, né à Apt le 22 [illegible] mort en 1812. Colonel de grenadiers a[illegible] t la [illegible] volution, il fut élevé au [illegible] garde de

camp en 1791, et chargé du commandement de l'armée du Var. Lors des troubles occasionnés à Perpignán en avril 1792 par les soldats du régiment de Vermandois, Anselme se rendit aux casernes avec les autorités de la ville, et parvint à apaiser les mutins. Dans le mois de septembre suivant, il passa le Var à la tête de son corps d'armée, s'empara de Nice et de la forteresse de Montalban; il fit ensuite capituler le château de Villefranche, défendu par cent pièces de canon, et remporta une victoire complète sur l'ennemi. Le 3 décembre 1792, un aide de camp du général Anselme, accompagné d'une nombreuse députation de Marseillais, présenta à la convention, au nom du général, quatre drapeaux pris à l'ennemi. Peu après le général Anselme éprouva des revers, et fut battu à Saspello. Les commissaires envoyés à l'armée du Var le suspendirent de ses fonctions, et l'accusèrent d'avoir favorisé le pillage dans le pays de Nice. Il publia un *Mémoire justificatif* en mars 1793 (brochure in-4° de 35 pages), où il attribue les désordres qui eurent lieu à la négligence du général Montesquiou. A la séance du 16 février, Anselme fut décrété d'arrestation, et envoyé à l'Abbaye. La révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) le rendit à la liberté, et il finit ses jours dans une obscure retraite.

Biographie des Contemporains.

ANSELME. *Voy.* ASCELIN.

* **ANSELMI** (*Batista*), médecin, né en Liguni, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il exerça la médecine à Gênes. On a de lui : *Breve discorso della Peste;* Gênes, 1630; — *Opera nella quale si dichira l'essenza della Peste;* Gênes, 1638, in-4°; — *Consultatio pro ill. Pellina Spinula;* Bologna, 1643, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANSELMI** (*Michel-Ange*), peintre italien, natif de Lucques, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fait le plus d'honneur à l'école de Sienne, et eut pour premier maître Razzi, dit *le Sodoma;* il jouit à Parme des conseils du Corrège, qu'il aida ensuite dans la *décoration de la cathédrale.* Le muséum du Louvre a de ce maître un excellent tableau apporté de Parme.

Affo, *Il Parmigiano servitore di Piazza*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica.*

* **ANSELMO** (*Giorgio*), mathématicien et astronome, natif de Parme, mort en 1440, était l'aïeul du poëte latin de ce nom. On trouve dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit intitulé *Georgii de Anselmi Astronomia.* Il y a en outre, dans les poëmes du petit-fils, deux épigrammes intitulées : la première, *In Dialogos de Harmonia Georgii Anselmi avi;* l'autre, *In Libros Astrologicarum Institutionum Georgii Anselmi avi.* Le poëte consacra encore à la mémoire de son aïeul l'inscription suivante, placée dans l'église Saint-Thomas, à Parme : *Memoriæ Georgii Anselmi avi, viri illustr., qui mathem. duo de XX, Voluminibus in lucem revocavit, Georgius Anselmus pientiss. nepos posuit,* H. M. H. N. S.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANSELMUS** (*Aurelius* ou *Aurelio Anselmi*), médecin, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il eut le titre de premier médecin du duc de Mantoue. On a de lui : *Gerocomica, sive de senum Regimine opus;* Venise, 1606, in-4°. L'auteur y fait l'éloge de la vieillesse, qu'il n'avait pas encore atteinte; il indique surtout le régime qui convient à cet âge de la vie.

Anselmi, *Gerocomica.*

* **ANSELMUS DE JANUA**, chirurgien du treizième siècle. On l'a cru originaire de Gênes; mais, d'après une ancienne liste des professeurs de Montpellier, il est natif de la Porte, village du Languedoc. Sprengel lui donna, on ne sait sur quelle autorité, le prénom de *Baptiste,* et le confond avec *Baptiste Anselmi* de Gênes. Il est mentionné dans la *Chirurgie* de Lanfranc, pour une application malheureuse du trépan; et Gui de Chauliac le cite, sous le nom d'*Ansericus de Janua,* comme l'inventeur d'un emplâtre composé de résine, de térébenthine, de vinaigre et de certaines herbes, emplâtre qu'il avait présenté au pape Boniface VIII. H.

Astruc, *Mémoires de la faculté de médecine de Montpellier*, p. 180. — Haller, *Biblioth. chirurgica.* — Sprengel, *Hist. de la médecine.*

ANSIAUX (*Jean-Joseph-Éléonor-Antoine*), peintre d'histoire, né à Liége en 1764, d'une famille connue dans le barreau. Il commença par l'étude du droit, qu'il quitta pour se livrer à celle des beaux-arts. Il y fit de tels progrès, qu'à dix-sept ans il mérita de recevoir des mains du prince de Liége, qui venait de fonder une académie de peinture, la médaille d'or destinée au premier prix de dessin. Il se rendit ensuite à Anvers, pour y étudier l'école flamande; puis, entraîné par un jeune Français qui lui avait vanté l'école de Paris, il vint s'y perfectionner sous les David, les Regnault et les Vincent, et remporta des prix dans différents concours. Ne pouvant se rendre en Italie, il étudia les chefs-d'œuvre apportés en France à la suite de nos victoires. Des portraits en pied, entre autres celui du maréchal Kellermann, de M[lle] Mézerai, commencèrent la réputation d'Ansiaux. En 1801 il exposa une *Sapho* et une *Léda* qui attirèrent l'attention; en 1810, *Angélique et Médor inscrivant leurs noms sur un tronc d'arbre*, tableau fort admiré alors; et en 1812 et 1814, *l'Assomption* et *la Résurrection.* L'Institut le cite comme un des peintres qui méritaient le plus d'être employés par le gouvernement. Il peignit ensuite un *Richelieu présentant le Poussin à Louis XIII*, pour le musée de Bordeaux et pour l'hôtel de ville d'Hoye; un *Retour de l'enfant prodigue*, qui lui valut une médaille d'or. Ce tableau fut suivi d'un *Saint*

dès son enfance au service maritime, et s'y initia dès sa première course. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte les plus grands périls. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1733 capitaine d'un vaisseau de soixante canons. Son courage, uni à la prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit bientôt un nom célèbre. L'ambitieux projet de régner sur les mers occupait l'Angleterre depuis longtemps; elle crut pouvoir l'exécuter en partie en 1739. La guerre fut déclarée à l'Espagne, et l'Angleterre médita dès lors la conquête du Mexique et du Pérou. Le ministère britannique destina Anson à porter la guerre dans les possessions des Espagnols; on lui donna six navires, montés d'environ quatorze cents hommes d'équipage.

Anson appareilla le 18 septembre, relâcha aux îles du cap Vert, toucha au Brésil, fut en vue du cap Blanc sur la côte des Patagons en février 1741, et s'engagea le 7 mars dans le détroit de Lemaire, qu'il conseilla d'éviter comme un passage dangereux. Mais à peine en était-il sorti, qu'une tempête affreuse assaillit son escadre. Cette tempête dura trois mois, jeta les navires hors de leur route dans les mers glaciales du sud, les dispersa, et causa la perte de deux d'entre eux. Deux autres reprirent la route du Brésil, dans la pensée que le commandant en chef avait péri. Avec les deux navires qui lui restaient, il aborda dans l'île fertile et déserte de Juan-Fernandès; de là, il vint attaquer la ville de Payta, la plus riche place des Espagnols dans le Pérou. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendre, et emporta un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus d'un million de piastres; le gain pour les Anglais, d'environ 180,000 piastres. Le vainqueur s'éloigna de Payta presque aussitôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les îles Laronnes avec *le Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais, avant d'y arriver, le scorbut lui avait enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian.

Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, et se remit en mer. Quelques jours après, il rencontra un navire espagnol richement chargé; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports.

Anson retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et arriva en Angleterre le 15 juin 1745, après un voyage de trois ans et neuf mois. Il fit porter triomphalement à Londres sur trente-deux chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient, en or et en argent, à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral de l'escadre *Bleue* fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral de l'escadre *Blanche*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre la Jonquière. Ce capitaine français ramenait en Europe une escadre composée de six vaisseaux revenant des Indes orientales. L'amiral anglais commandait une puissante flotte de quatorze vaisseaux de guerre, quand il rencontra cette escadre à la hauteur du cap Finistère. La disproportion des forces n'eût promis aucune gloire à Anson, s'il eût attaqué un guerrier moins redoutable que la Jonquière. Ce héros combattit comme il l'avait toujours fait, et il ne se rendit qu'à la dernière extrémité. « Vous avez vaincu *l'Invincible*, dit-il à Anson, et *la Gloire* vous suit. » C'étaient les noms des deux vaisseaux de l'escadre de la Jonquière. Cette victoire ne resta pas sans récompense. Le ministère britannique éleva le vainqueur à la dignité d'amiral, et, peu de temps après, il le nomma premier lord de l'amirauté.

L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo en 1758. L'entreprise échoua; et les soldats échappés à la valeur française furent ramenés par Anson en Angleterre. Les fatigues de ce dernier voyage, jointes à quarante ans de courses maritimes, avaient entièrement accablé le héros anglais. Quelques jours après son retour à Londres, la mort l'enleva à sa patrie, qui déplora longtemps sa perte.

La réputation de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes; il fut homme de bien et généreux, même au milieu des horreurs de la guerre. Il n'eut d'autre défaut qu'une trop grande confiance, effet de son bon cœur. Il ne connaissait ni la société ni les hommes, dont il fut souvent la dupe. Aussi a-t-on dit de lui « qu'il avait fait le tour du monde, et qu'il n'y était jamais entré. » La relation de son voyage autour du monde parut à Londres, sous le titre : *Voyage round the World in the years 1740 to 1745, by Georges lord Anson; compiled from his papers*, by Richard Walter; in-4°, fig., 1746, réimprimée en 1776, grand in-8°; traduite en français, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1749,

d'), plus connue sous le nom de *lady Élisabeth Craven*, née à Spring-Garden en décembre 1750, morte à Naples le 13 janvier 1828. La plus jeune des filles du comte de Berkeley, elle épousa en 1767 Guillaume, comte de Craven, dont elle eut sept enfants. Mais, maltraitée par lui, après une union de quatorze ans elle s'en sépara en 1781. (*Voy.* l'article précédent). En 1787, elle parcourut la Crimée, la Turquie et la Russie. Reçue à Constantinople par le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France, elle descendit, encouragée par lui, dans la grotte d'Antiparos, qui n'avait encore été visitée par aucune femme. Ce spectacle fit peu d'impression sur elle : son esprit léger et délicat était plus fait pour saisir les nuances des mœurs de la société, que pour admirer les sauvages beautés de la nature. Lord Craven étant mort en 1791, elle épousa ce *frère* d'affection (c'est ainsi qu'elle appelait le margrave d'Anspach dans sa correspondance), qui devait lui rendre un bonheur dont sa première union l'avait privée. Ce fut dans la délicieuse retraite de Brandebourg-House que lady Craven se livra à son goût pour les lettres. Après la mort du margrave en 1806, elle continua d'habiter le même château, et y donna, en 1821, asile à la malheureuse épouse du prince-régent. (*Voy.* Caroline de Brunswick.) Toujours dominée par la manie des voyages, elle parcourut de nouveau l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, et mourut à Naples, âgée de soixante-dix-huit ans. Elle écrivait dans trois langues, l'allemand, l'anglais et le français, avec de la facilité et de l'élégance.

On a de la margrave d'Anspach plusieurs comédies agréables, mais qui manquent d'originalité : *la Somnambule* (imité de Pont-de-Veyle); *la Miniature; le Pot d'argent*, espèce de farce qui a eu du succès; *Narjad*, comédie en trois actes, écrite en français; *le Déguisement*, imitation française de *She would and she would not*, par Colley Cibber. (Dans cette dernière pièce, jouée à Anspach, lady Craven s'était chargée du rôle d'Hippolyte.) La meilleure de ses pièces de théâtre est une comédie intitulée *le Philosophe moderne*, en vers français, jouée à Triezdorf, chez le margrave. C'est un tableau ingénieux des exagérations qui se sont mêlées aux nobles et sérieuses pensées du dix-huitième siècle : « Du plus grand bien au « plus grand mal, dit Montaigne, il n'y a qu'un « tour de cheville. » Toutes ces pièces ont été réunies dans le nouveau théâtre d'Anspach et de Triezdorf, publié par Asimont; Anspach, 1789, 2 vol. in-8°. On trouve toute la saillie bizarre de l'*humour* anglais dans ses *Anecdotes modernes de l'ancienne famille de Kinkervankos-Darspraken-Gotchdern*, satire très-vive de l'étiquette et de la morgue nobiliaires des petites cours allemandes. *Le Soldat de Dierestein, ou Amour et Clémence, histoire autrichienne*, est une parodie d'Ossian; la dédicace à l'aigle autrichienne est originale et gaie. Elle a traduit, du français, la *Relation rapide d'un voyage à Bordeaux*. Son *Voyage à Constantinople par la Crimée* (*Tourney through the Crimee to Constantinople*, Londres, 1789) est connu. On a en français deux traductions de cet ouvrage, l'une par Guédon de la Berchère, l'autre par Durand le fils. Le voyage de milady Craven renferme des observations précieuses. Si l'on en croit le biographe anglais, la première édition fut faite au profit de Mercier, auteur du *Tableau de Paris*. Elle fut encore auteur d'une de nos plus jolies romances villageoises, *Non, non, je n'irai plus au bois*. Ses mémoires (*Memoirs of the margravine of Anspach, formely lady Craven written by herself*, 2 vol., Londres, 1825), publiés en anglais, ont été traduits en français par J.-B. Parisot; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Ce fut son dernier ouvrage.

Biographie des Hommes vivants. — Collins, *Peerage.* — *Gentleman's Magazine*, XCVIII, 466-468. — *Biographie des Contemporains.*

ANSPRAND ou **AGIPRAND**, Bavarois d'origine, roi des Lombards, né vers 657, mort le 10 ou le 11 juin 712. Il fut proclamé roi de Lombardie en 712, après la mort d'Aribert II, et ne jouit du trône que trois mois, car il mourut dans la même année à l'âge de cinquante-cinq ans. Il eut pour successeur son fils Liutprand.

Paul Diaconus, *De gestis Longobardorum*, lib. VI.

***ANSPRAND**, appelé aussi *Ageprand*, duc de Spolète, vivait vers la première moitié du huitième siècle : son oncle Liutprand, roi des Lombards, lui donna son duché, au détriment de Transmund qui avait encouru sa disgrâce. Mais, à la mort du roi, Ansprand fut dépossédé à son tour, et Lupo mis en sa place en 745.

Fatteschi, *Memorie storico-diplomatiche del ducato di Spoleto.*

ANSSE DE VILLOISON. *Voy.* Villoison.

***ANSTETT** (*Jean-Protasius*), diplomate russe, né à Strasbourg vers 1760, mort le 14 mai 1835 à Francfort-sur-le-Mein. En 1789 il se rendit en Russie, où il resta d'abord longtemps attaché au département des affaires étrangères. Envoyé en Prusse en 1794, il accompagna le roi dans sa campagne contre la Pologne, fut ensuite chargé de régler les frontières entre la Prusse et la Russie, et plus tard employé pour la liquidation des dettes polonaises. Il géra à trois reprises différentes l'ambassade de Vienne comme chargé d'affaires, et ne la quitta que pour régler encore une fois les frontières de la Russie, du côté de la Galicie autrichienne. De retour à Saint-Pétersbourg en 1811, il devint l'année suivante directeur de la chancellerie diplomatique du prince Koutousof, et, à la mort de ce dernier, il accompagna l'empereur Alexandre dans les campagnes de 1813 et de 1814. Il négocia au nom de la Russie la convention de Kalisch, et représenta cette puissance au congrès de Prague, puis aux conférences qui produisirent

le recez territorial de Francfort. Enfin, il fut jusqu'à sa mort plénipotentiaire russe près la confédération germanique à Francfort. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

ANSTEY (*Christophe*), poëte anglais, né en 1724, mort en 1805. Les détails de sa vie n'ont rien de bien remarquable. Il cultiva avec quelque succès la poésie, le genre satirique notamment. Entre autres productions de cette nature, son *New Bath guide*, publié pour la première fois en 1766, à l'occasion d'un séjour qu'il avait fait aux eaux, eut une vogue plus qu'ordinaire. Cet ouvrage eut plusieurs éditions; le poëte s'y attaque avec verve aux travers de l'époque : ses traits atteignent surtout certaines sectes et corporations : les méthodistes, les médecins, etc. Les biographes lui trouvent de l'analogie avec Swift et Sheridan.

Biographical Dictionary — Rose, *New Biographical Dictionary*.

ANSTIS (*John*), antiquaire anglais, né à Saint Neot en Cornouailles le 28 septembre 1669, mort le 4 mars 1744. Il représenta le bourg de Saint-Germain dans le premier parlement de la reine Anne, en 1702. Ses vastes connaissances héraldiques le recommandèrent à la reine, qui le nomma en 1714 roi d'armes. Il ne prit possession de cette charge, qui lui fut contestée par sir John Vanbrugh, qu'au mois d'avril 1718. Dans l'intervalle, à l'époque de l'avénement de Georges Ier, il fut emprisonné, comme partisan des Stuarts, et coupable de complot contre la succession de la maison de Brunswick. Ses nombreux ouvrages, presque tous relatifs à la science héraldique et au cérémonial de la cour, sont restés en partie inédits. Parmi ceux qui ont été imprimés, on remarque : *the Register of the most noble order of the Garter*; 1724, 2 vol. in-fol.; — *Observations introductory to an historical essay on the Knighthood of the Bath*, 1725, in-4°.

Noble, *History of the college of Arms*. — Nichols, *Literary anecdotes of the eighteenth century*. — Beatson, *Chronological Register of both houses of the british Parliament*.

ANSTRUTHER (sir *John*), homme d'État anglais, né le 27 mars 1753, mort le 26 octobre 1811. D'abord partisan de Fox, il suivit plus tard l'exemple de Burke, et donna son appui à toutes les mesures propres à arrêter le progrès de la révolution française. A l'occasion de l'emprisonnement de Françis Burdett, auquel il avait contribué, il manqua d'être massacré par le peuple.

Gentleman's Magazine.

* **ANTAGORAS** (Ἀνταγόρας), poëte grec, natif de Rhodes, contemporain du roi Antigone Gonatas, qui vivait vers 250 avant J.-C. Il paraît avoir suivi ce prince dans ses campagnes, et aimé la bonne chère : Athénée rapporte de lui quelques propos de table. Antagoras avait composé un long poëme épique, intitulé *la Thébaïde* (Θηβαΐς), contenant l'histoire tragique de la maison royale de Thèbes. Ce poëme paraît avoir été si ennuyeux, que tous les Béotiens se mirent à bâiller lorsque l'auteur en fit la lecture devant eux. On raconte la même histoire pour la *Thébaïde* d'Antimaque. Il ne nous reste d'Antagoras qu'une épigramme, recueillie dans l'*Anthologie grecque* (IX, p. 147), et deux petits poëmes, conservés dans Diogène Laërce (IV, 21 et 26). F. H.

Pausanias, I, 2, 3. — Athénée, VIII, 340. — Plutarque, *Apophthegmata Antigon.*; 117; *Symposiac.*, IV; 4. — Valcker. *Der epische Cyclus*, p. 109. — Anonymi, *Vita Arati*, p. 444, édit. Buhle. — Mich. Apostolius, *Proverb.*, V, 82.

ANTALCIDAS (Ἀνταλκίδας), Spartiate, fameux par la paix qu'il conclut, en 387 avant J.-C., au nom de toute la Grèce, avec Artaxercès-Mnémon. Par ce traité toutes les villes grecques du continent de l'Asie furent abandonnées au roi de Perse. Les actes d'Antalcidas nous le font juger comme un habile diplomate, de cette école politique de Lysandre dévouée à la Perse, et sacrifiant les intérêts de la Grèce à ceux de Sparte. Son père, nommé Léon, paraît être le même que l'éphore éponyme dont parle Xénophon. A l'une de ces époques où Sparte était en grand danger, quand par les succès de Pharnabaze et de Conon, et par le rétablissement des Longs Murs à Athènes, la puissance de sa rivale semblait rétablie, Antalcidas fut choisi, l'an 393 av. J.-C., comme ambassadeur pour négocier auprès du satrape Tiribaze la paix de Sparte avec le roi de Perse. Les Athéniens alarmés députèrent de leur côté auprès de ce satrape une ambassade à la tête de laquelle était Conon; Thèbes, Argos et Corinthe y joignirent aussi leurs députés. Tiribaze n'osa rien conclure sans l'autorisation d'Artaxercès; mais il seconda sous main Antalcidas en lui donnant de l'argent pour continuer la guerre, et sous un vain prétexte mit Conon en prison. Tiribaze se rendit auprès du roi de Perse, et fit traîner l'affaire en longueur. A Pharnabaze, qui protégeait les Athéniens, succéda provisoirement Ariobarzane, que les liens de l'hospitalité unissaient à Antalcidas. C'est dans ces circonstances qu'Antalcidas fut envoyé de nouveau en Asie comme commandant de la flotte et comme ambassadeur. A son arrivée, il dépêcha sa flotte au secours d'Abydos bloquée par Iphicrate, et se rendit auprès de Tiribaze, qu'il accompagna peut-être auprès du roi de Perse. Il sut rendre Artaxercès favorable à Sparte, en obtint des secours, et sut l'engager à forcer Athènes d'accepter la paix, qui serait dictée par Artaxercès, sous l'influence de Sparte. Apprenant que sa flotte était bloquée à Abydos par Iphicrate, il s'y rendit par terre; et pendant la nuit, forçant le blocus, il fit diverses excursions heureuses, et rentra à Abydos, où il attendait un secours de vingt vaisseaux italiens et siciliens. Informé qu'une flotte de huit vaisseaux était partie de Thrace pour se joindre à celle d'Athènes, il mit à la voile, et parvint à s'emparer de ces huit vaisseaux. Bientôt sa flotte, accrue des vaisseaux d'Italie, et de Syracuse qu'il attendait, de la flotte de toutes les villes d'Ionie placées dans la satrapie de Tiribaze, et même de

plusieurs vaisseaux qu'Ariobarzane lui envoyait de la satrapie de Pharnabaze, resta maîtresse de la mer. Athènes se vit donc contrainte à accepter la paix. Sparte, Argos, et autres États de la Grèce, la désiraient également; des députés de tous ces États se rendirent auprès de Tiribaze, qui leur lut le décret royal portant :

« Le roi Artaxercès pense qu'il est juste que les villes de l'Asie soient désormais sous sa dépendance, ainsi que les îles de Chypre et de Clazomène; que quant aux autres villes grecques, petites ou grandes, elles resteront indépendantes, excepté toutefois les îles de Lemnos, Imbros et Scyros, qui continueront à appartenir à Athènes. Si ce traité était violé par quelque État, le roi s'engage à le combattre par terre et par mer, et à fournir les subsides nécessaires. » Ce célèbre traité fut accepté par tous immédiatement l'an 387 avant J.-C. Les deux États de Thèbes, d'Argos et de Corinthe différèrent, mais pour quelques jours, leur adhésion. Si la Grèce y perdit la liberté des villes de l'Asie, elle acquit du grand roi la reconnaissance de son indépendance.

Artaxercès, satisfait de ces conventions, fit l'accueil le plus favorable à Antalcidas; et un jour, au sortir d'un repas, il lui envoya la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête, après l'avoir trempée dans des huiles de senteur. Antalcidas retourna à Sparte, où il devint éphore. Les Lacédémoniens le renvoyèrent depuis vers Artaxercès, pour en obtenir des secours en argent; mais ce prince, qui avait d'abord appelé Antalcidas son hôte et son ami tant que Sparte était à la tête de la Grèce, ne fit plus attention à lui dès qu'il vit la puissance de Sparte abattue. Antalcidas revint à Lacédémone : exposé aux railleries de ses ennemis et craignant d'être poursuivi par les éphores, il se laissa, dit-on, mourir de faim.

La Grèce aujourd'hui se trouve à peu près dans la position du traité d'Antalcidas, excepté que quelques îles appartiennent encore aux Turcs, telles que la Crète et Samos, ainsi que les îles Ioniennes, qui sont occupées par les Anglais.

Xenophon, *Hellenica*, IV, 8 ; V, 1, 31. — Polybe, VI, 49. — Strabon, VI. — Plutarque, *Agesilas*, 23. — Isocrate, *Panegyr.* — Diodore de Sicile. — Clavier, dans la *Biographie universelle*. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. IV, p. 455. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

ANTANDRE (Ἀντανδρος), frère d'Agathocle, tyran de Syracuse, commandait en 317 avant J.-C. les troupes que les Syracusains envoyèrent au secours des Brutiens. Pendant l'expédition de son frère en Afrique, le commandement de Syracuse lui fut remis en 310. Il paraît qu'il avait eu l'intention de rendre cette ville à Amilcar, ce qui ne s'effectua pas. Antandre sut regagner la confiance de son frère, qu'il égala en cruauté. Antandre est mentionné comme συγγραφεύς parmi ceux qui ont écrit l'histoire d'Agathocle; mais son ouvrage ne nous est pas parvenu.

Diodore de Sicile, XIX. — *Mémoires, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, II, p. 100.

ANTAR, ancien guerrier et poëte arabe, était jusqu'ici connu en Europe par un poëme qui avait mérité d'être suspendu, comme un ouvrage achevé, à la porte de la Caaba, et d'être compté à ce titre parmi les moallacas. On ne savait rien au reste sur la personne d'Antar, sinon qu'il avait vécu un peu avant Mahomet, au sixième siècle de notre ère, et que ses exploits firent longtemps le sujet des entretiens de ses compatriotes. Depuis quelques années il a plus vivement fixé l'attention des Européens, à l'occasion d'un roman dont il est le héros, et qui, écrit en arabe, a une étendue d'environ douze volumes in-8°. Antar y est représenté comme le fils d'un scheik arabe, appelé *Cheddad ;* mais, né d'une simple esclave, il fut relégué à la garde des troupeaux. En vain rachetait-il la bassesse de sa naissance par l'élévation de ses idées et par ses exploits prodigieux : ses compatriotes l'accablaient d'humiliations. Ce qui excitait surtout la jalousie, c'est qu'il était devenu amoureux d'une de ses cousines appelée Ibla, et qu'Ibla était recherchée par un jeune homme riche et puissant. Pareil à Hercule, il ne parvint à désarmer l'envie qu'à force de travaux et de services. Enfin, jugé digne de prendre place parmi les chefs de sa nation, il épousa Ibla, et répandit la terreur de son nom, ainsi que le bruit de sa gloire poétique, en Perse, dans l'Asie Mineure et jusqu'en Europe. Le roman d'Antar présente le développement d'une grande idée morale. On y voit un homme, privé des avantages de la figure et de la naissance, mériter par sa force d'âme, par la puissance de l'esprit et par un indomptable courage, d'occuper le premier rang parmi les hommes. L'ouvrage est écrit d'un style noble et élevé. Le récit est partie en prose, et partie en vers. L'auteur fait entrer dans son cadre tous les tableaux et tous les détails qui pouvaient donner une idée des mœurs et des usages de l'Arabie avant Mahomet. Aucun livre ne présente sur les tribus arabes des renseignements plus abondants et plus dramatiques. Malgré l'immense quantité de personnages qui y figurent, et le grand nombre d'événements enchaînés les uns aux autres, il est facile à comprendre, et jamais les épisodes ne font oublier le sujet principal. Il resterait à savoir à quelle époque a été composé ce roman. On voit assez souvent revenir dans le récit les noms d'Asmaï et d'autres écrivains des septième et huitième siècles; mais ils paraissent être simplement les auteurs que le rédacteur définitif a mis à contribution. L'ensemble du récit décèle l'influence des idées chevaleresques que les guerres des croisades introduisirent chez les Orientaux, et se rapporte à l'époque où les guerriers de l'occident se trouvaient en présence de ceux de l'orient. En effet, il est fait mention dans le dictionnaire arabe des Médecins, par Ibn-Abou-Osaybya, d'une histoire d'Antar composée, vers le milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, par un

médecin de la cour de Zengui, prince de Moussoul et d'Alep, lequel se nommait Aboul-Moyyad-Ibn-Alsayegh, et fut plus tard surnommé *Al-Antary* ou l'Antarien. Le roman d'*Antar* partage avec les *Mille et une Nuits* l'admiration des Orientaux, et il n'est pas de conteur arabe qui n'en récite de mémoire divers épisodes : c'est ce qui est cause des différences que les copies présentent entre elles. L'ouvrage a été traduit en turc; quant aux versions en langues européennes, il n'existe jusqu'ici que la version anglaise de la première partie du roman, par M. Terrick-Hamilton, secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, sous le titre de *Antar a Bedoueen, romance;* Londres, 4 vol. in-8°. C'est sur cette traduction qu'a été fait l'extrait publié par M. de l'Écluse dans la *Revue française* du mois de mai 1830. D'autres extraits faits sur le texte arabe ont été ensuite publiés dans le *Journal asiatique* de Paris par MM. Caussin de Perceval, Gustave Dugat, etc. [M. Reinaud, dans l'*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Journal asiatique, avril 1838 (art. de Hammer). — De Sacy, *Notice des anciens poëmes arabes connus sous le nom de moallacas*, p. 18. — Caussin de Perceval, *Histoire des anciens Arabes*. — Reiske, *Prologus ad Tharaphæ Moallakam;* Leyde, 1742.

*ANTELAMI (*Benoît degli*), sculpteur et architecte italien du douzième siècle. Il travailla à Parme de 1178 à 1196. Il y a de lui dans la cathédrale de cette ville un bas-relief représentant le crucifiement et la descente de croix. Quoique grossier, ce travail n'a peut-être été égalé par aucun des anciens sculpteurs italiens antérieurs à Giovanni Pisano. La composition est d'une grande simplicité, malgré le nombre assez grand des figures. Ce bas-relief porte le nom du sculpteur, avec la date de 1178. Antelami construisit aussi le baptistère de Parme.

Affo, *Il Parmigiano servitor di Piazza*. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

*ANTELLOTTO (*Bracioforte*), joaillier italien, vivait au commencement du quatorzième siècle. Suivant une ancienne chronique de la ville de Monza par Buonincontro Morizia, Antellotto fut appelé dans cette ville pour y réparer une pièce d'orfévrerie du plus grand prix et plusieurs vases d'or et d'argent, avariés par le transport. Antellotto s'acquitta de cette besogne à l'entière satisfaction de l'archevêque de Milan, qui en parle ainsi : *Antellotum Brachium fortem de Placentia domicellem meum, plenum spiritu, sapientia, intelligentia, et scientia in omni opere ad excogitandum fabre quidquid fieri poterit, ex auro et argento, ære, marmore et gemmis.*

Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, vol. XII. — Cicognara, *Storia della scultura*, etc.

ANTELMI (*Joseph*), historien ecclésiastique, né à Fréjus le 25 juillet 1648, mort le 21 juin 1697. Il fut chanoine de Fréjus, et publia d'abord un traité *De Periculis canonicorum*, c'est-à-dire sur les dangers de la vie des chanoines. En 1680 il publia une dissertation *De Initiis Ecclesiæ Forojuliensis*. Cette dissertation devait précéder une histoire complète de la ville et de l'église de Fréjus, qu'il se proposait de publier; mais elle est restée manuscrite. En 1684 il obtint, par la recommandation du P. la Chaise, sous lequel il avait fait sa théologie à Lyon, la place de grand vicaire et d'official auprès de l'évêque de Pamiers. Il publia en 1689, sur les ouvrages de saint Léon le Grand et de saint Prosper, quelques notices dirigées contre le P. Quesnel : celui-ci avait attribué à saint Léon plusieurs livres qu'Antelmi restitue à saint Prosper. Le P. Quesnel lui répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savants* du 8 et du 15 août 1689, ce qui engagea Antelmi à répliquer par l'ouvrage suivant : *Deux Lettres de l'auteur des Dissertations sur les ouvrages de saint Léon et de saint Prosper, à M. l'abbé..., pour servir de réponse aux deux parties de la lettre du P. Quesnel;* Paris, 1690, in-4°. La dissertation d'Antelmi *sur le Symbole d'Athanase* est aussi dirigée contre le P. Quesnel. Celui-ci avait conjecturé que ce symbole était de Vigile de Thapsus, évêque d'Afrique, vers la fin du cinquième siècle. Antelmi renouvela la conjecture du P. Pithou, que ce symbole est d'un théologien français du cinquième siècle, qu'il croit être Vincent de Lérins.

On a encore du même auteur : *De Ætate sancti Martini, Turonensis episcopi, et quorundam ejus gestorum ordine, anno emortuali, nec non sancto Briccio successore. Epistola ad R. P. Anton. Pagium;* Parisiis, 1693, in-8° : on y trouve la liste de tous les écrivains qui ont traité de la vie de saint Martin; — *De sanctæ Maximæ virginis, Callidiani in Forojuliensi diœcesi cultu et patria, Epistola ad virum cl. Danielem Papebrochium;* lettre imprimée dans la collection de Bollandus, du 16 mai, p. 580; — *De Translatione corporis sancti Auxilii, Epistola ad virum cl. Ludovicum Thomassinum de Mazauge;* — *Assertio pro unico sancto Eucherio, Lugdunensi episcopo, opus posthumum; accessit Concilium Regiense sub Rostagno metropolitano Aquensi anni* 1285; *nunc primum prodit integrum, et notis illustratum, opera Caroli Antelmi, designati episcopi Grassensis, præpositi Forojuliensis;* Parisiis, 1726, in-4°. Cet ouvrage, où l'auteur prouve qu'il n'y a eu qu'un saint Eucher, évêque de Lyon, ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, par les soins de son frère Charles Antelmi, évêque de Grasse.

Nicéron, *Mémoires*. — Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (dix-septième siècle). — Moreri, *Dictionnaire critique*. — Millin, dans la *Biographie universelle*.

ANTELMI ou ANTHELMI (*Léonce*), grand vicaire de Fréjus et prévôt de la cathédrale de cette ville, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Le P. Lelong lui attribue une vie de François Pi-

quet, consul de France et de Hollande à Alep; Paris (veuve Mergé), 1732, in-12. Mais Quérard prétend que c'est l'œuvre de Charles Antelmi, évêque de Grasse. La préface donne lieu à supposer que l'ouvrage, commencé par Charles, fut continué par son frère Léonce.

Lelong, *Bibliothèque de la France*.—Quérard, *la France littéraire*.

ANTELMI (*Nicolas*, théologien, né dans la deuxième moitié du seizième siècle, mort le 2 mars 1646. Chanoine et vicaire général de Fréjus, il était très-lié avec le savant Peiresc, et fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, pour leur *Gallia christiana*, le catalogue des évêques de Fréjus.

ANTELMI ou **ANTHELMI** (*Pierre*), neveu du précédent, théologien, né à Fréjus vers la fin du seizième siècle, mort dans la même ville en 1668. Après avoir étudié la théologie et le droit à Paris, il revint dans sa ville natale, fut pourvu d'un canonicat vacant par la démission de Nicolas Antelmi, et se livra, d'après le désir de son oncle, à la recherche des antiquités de la Provence. Cependant, dès 1630, il se défit peu à peu de sa riche collection d'antiques en faveur de Peiresc, et abandonna après la mort de ce dernier, en 1637, les études archéologiques pour la théologie et l'histoire ecclésiastique. Il revit sur les documents authentiques les leçons de l'office de Saint-Léonce, patron de la cathédrale de Fréjus.

Joseph Antelmi, préface de sa dissertation *De Initiis Ecclesiæ Forojuliensis*; Aix, 1680, in-4°.—Louis Dufour, *Sanctus Leontius episcopus et martyr suis Forojuliensibus restitutus*; Avignon, 1638, in-8°.

* **ANTELMI** ou **ANTHELMI** (*Joseph*), neveu du précédent, chanoine de la cathédrale de Fréjus, né en 1648, mort en 1697. Il a laissé de nombreux traités sur l'histoire ecclésiastique, entre autres: *De Ætate Sancti Martini Turonensis episcopi, etc.*, *Epistola ad Anton. Pagium;* Paris, 1693, in-8°;— *De Sanctæ Maximæ virginis, etc., cultu et patria, epistola ad Danielem Papebrochium*, dans la collection de Bollandus (16 mai, p. 580);—*Assertio pro unico Euchero Lugdunensi episcopo, etc.*, publié, après la mort de l'auteur, par son frère Charles Antelmi, évêque de Grasse; Paris, in-4°.

Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiast.*

ANTELMI (*Pierre-Thomas*), littérateur et mathématicien, né le 14 septembre 1730 à Trigance en Provence, mort le 7 janvier 1783. Il fut professeur de mathématiques à l'École militaire, et directeur de l'observatoire nouvellement construit. Outre divers mémoires publiés dans la collection de l'Académie des sciences, on a de lui: des traductions de l'ouvrage italien d'Agnesi (*voy.* AGNESI), des fables allemandes de Lessing, Paris, 1764, et de la *Messiade* de Klopstock, 1769, 2 vol, in-12. Cette dernière traduction, faite en collaboration avec Junker, ne donne que les dix premiers chants.

Desessarts, *les Siècles littéraires de la France*.

ANTÉNOR (Ἀντήνωρ), prince troyen, fils d'Æsyetès et de Cléomnestre, et parent de Priam, avait épousé Théano, fille de Cisséus, roi de Thrace, dont il eut dix-neuf fils. Selon Homère, il était l'un des chefs les plus sages parmi les Troyens, et il ouvrit l'avis de rendre Hélène à Ménélas (*Il.*, VII, 348). Il avait donné l'hospitalité à Ménélas et à Ulysse, qui, lorsqu'ils vinrent à Troie comme ambassadeurs, auraient été tués par les fils de Priam, si Anténor ne les eût protégés. (*Il.*, IV, 146 et 203). Il trahit sa patrie pendant la guerre de Troie, et entretenait une correspondance secrète avec les Grecs principalement avec Ménélas et avec Ulysse. Ce dernier s'était introduit déguisé dans Troie: Anténor le reconnut, mais ne le dénonça point. Quand Troie fut saccagée, une peau de panthère placée à la porte d'Anténor servit de signal convenu pour que sa maison fût épargnée des Grecs. C'est pour rappeler ce fait que, dans le Lesché à Delphes, lui et sa famille étaient représentés portant une peau de panthère. Après la ruine de Troie, Anténor se réfugia en Italie, où il bâtit Padoue sur les côtes de la mer Adriatique. Cette ville porta d'abord le nom de son fondateur. Tite-Live le fait venir de Paphlagonie, et aborder en Italie avec une colonie de Hénètes.

Strabon, p. 48. — Pausanias — Virgile, *Énéide*, l. I, v. 246. — Plutarque, t. I, p 68.

Un sculpteur athénien, du nom d'ANTÉNOR, avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qui furent enlevées d'Athènes par Xerxès, et qu'Alexandre le Grand, ou, suivant d'autres, Antiochus, renvoya en Grèce. (Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8; Pausanias, I, 8.)—Tite-Live (XLIV, 28) fait mention d'un Macédonien *Anténor*, qui commanda avec Callippus la flotte du roi Persée; et Élien (*Anim.*, XVII, 35) parle d'un écrivain de ce nom, auteur d'une *Histoire de Crète*. [*Enc. des g. du m.*]

ANTÈRE ou **ANTEROS** (saint), Grec de naissance, succéda le 21 novembre 235 à Pontien, évêque de Rome. Il mourut le 3 janvier 236, et eut pour successeur saint Fabien. Les auteurs des fausses Décrétales lui ont attribué une lettre, datée trois mois après sa mort.

Baronius, *Annales*.

ANTÉSIGNAN (*Pierre*), grammairien, natif de Rabastein, au diocèse d'Albi, vivait dans le seizième siècle. Il a donné une édition de *Térence* avec des notes; Lyon, 1556 et 1560, in-4°. Il fit une *Grammaire universelle;* Paris, 1581, in-4°; compilation confuse et indigeste. Sa *Grammaire grecque*, dont la dernière édition in-8° parut à Lyon en 1613, a été imprimée plusieurs fois. On cite encore de ce grammairien: *Thematis verborum investigandi ratio, et Praxis præceptorum linguæ græcæ*.

Bayle, *Dictionnaire critique*.

ANTHELME, *Anthelmus, Nanthelmus, Anselmus, Anselinus* (saint), né vers 1105, mort le 26 juin 1178. Descendant d'une famille noble de Savoie, il occupa d'abord les premières dignités des chapitres de Genève et de Bellay.

Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et devint prieur de la grande Chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des Chartreux en faveur d'Alexandre III. Ce pape le récompensa de ce service par l'évêché de Belley, où il mourut à plus de soixante-dix ans, après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert, fils d'Amédée. C'était un prélat d'un esprit actif et d'un zèle ardent.

Histoire littéraire de la France, t. XIV, p. 612-614.

ANTHÉMIUS (Ἀνθέμιος), fut consul en 405, sous le règne d'Arcadius; puis préfet d'Orient et patrice. Lorsqu'en 408 Arcadius laissa le sceptre à Théodose II, qui n'avait alors que sept ans, Anthémius sut, par sa sagesse, conserver au jeune empereur son héritage. Il apaisa les querelles théologiques, arrêta les Huns, fonda des établissements utiles, et en 413 entoura Constantinople d'une nouvelle enceinte. A l'avénement de Pulchérie en 414, il résigna le pouvoir, et mourut dans la retraite. Saint Jean Chrysostome lui adressa ce bel éloge : « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. La vertu va se trouver, à l'abri de votre tribunal, dans un asile assuré, et le temps de votre magistrature sera pour tout l'Orient une fête perpétuelle. »

Codex Theodosien, VII, tit. 13. — Socrate, *Hist. ecclesiast.*, VII, 1.

ANTHÉMIUS (*Procope*), empereur d'Occident, mort en 472. Il était de la famille de ce Procope qui revêtit la pourpre sous Valens, et il devint lui-même successivement comte d'Illyrie, consul et général des troupes de l'Orient. L'empereur Marcien lui donna ensuite en mariage sa fille Ælia-Marciana-Euphémie. A la mort de Marcien, Anthémius obtint le commandement de l'armée dirigée contre les Huns et les Goths, avec le commandement de la flotte de l'Hellespont. Il triompha de l'ennemi, et fut désigné par Léon pour aller régner à Rome, où en effet le peuple et le sénat l'acclamèrent en l'an 467. Mais un homme dominait alors réellement en Italie; c'était Ricimer. Pour s'en faire un ami, Anthémius lui fit épouser sa fille. Mais l'empereur d'Occident ne soutint pas sa réputation guerrière lorsqu'il eut à combattre en 468, pour Léon, contre les Vandales. En 471, il appela lui-même contre les Visigoths, qui ravageaient alors l'Espagne, un corps de Bretons, auxiliaires plus dangereux peut-être que l'ennemi. Mais le plus acharné de ses adversaires était toujours son gendre Ricimer. Une réconciliation de peu de durée avait été ménagée entre ces deux personnages par Épiphane, évêque de Pavie. Mais Ricimer ayant appris que Léon envoyait contre lui Anicius Olybrius, prit les devants, et se présenta sous les murs de Rome avec une armée d'Italiens, de Bourguignons et de Suèves. Il offrit à Olybrius le trône d'Anthémius. Ce dernier se réfugia dans une église, quoique le peuple et le sénat lui fussent favorables. Vainement un corps de troupes, amené à son secours par le Goth Gilimer, livra-t-il à Ricimer un combat sur le pont Hadrien; le gendre d'Anthémius vainquit l'ennemi : Gilimer fut défait et tué, et l'empereur d'Occident, arraché de son asile, fut mis à mort par ordre de son gendre. Anthémius, auquel les contemporains accordent de la piété, laissa néanmoins célébrer à Rome les Lupercales; et ce fut à grand'peine que le pape Hilaire l'empêcha de laisser les hérétiques tenir des assemblées dans Rome. Ce fut encore sous son règne que le gouverneur des provinces gauloises, Arvandus, fut condamné pour malversations dans son gouvernement.

Sidoine Apollinaire, *Anthemii Panegyricus*; *Epistolæ*, I, 79 et pass. — Damascius, *Vit. Isidori ap.* — Phot., *Biblioth.*, p. 69. — Baronius, *Annal.*, an 467, n° 8. — Tillemont, *Hist. des emper.*, VI, et les notes de Sirmond sur Sidoine et Ennodius, dans ses *Œuvres*, vol. I, p. 1[illegible].

ANTHÉMIUS, architecte, ingénieur et mathématicien, né à Tralles, en Lydie, vers la fin du cinquième siècle, mort à Constantinople en 531, inventa, dit-on, divers moyens d'imiter les tremblements de terre, le tonnerre et les éclairs. Il construisit aussi un immense miroir ardent, formé de plusieurs miroirs plats. Mais ce qui le rendit surtout célèbre, c'est la construction de la superbe église de Sainte-Sophie à Constantinople, dont il ne fit cependant que jeter les fondations. Justinien la fit élever; et lorsqu'il vit cet ouvrage achevé, il s'écria : « O Salomon, je t'ai surpassé! » Ce monument est dans la situation la plus avantageuse; il occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville de Constantinople du côté du sérail. La place de Sainte-Sophie est presque un carré parfait de deux cent cinquante-deux pieds de long sur deux cent vingt-huit de large. Elle est dans la direction de l'orient au couchant. On voit s'élever de son milieu une coupole hémisphérique de cent trois pieds de diamètre, dont la circonférence est percée de vingt-quatre fenêtres : on compte quatre-vingts pieds depuis le centre de cette coupole jusqu'au pavé. Elle est accompagnée de deux autres plus petits, qui sont également hémisphériques. Dans le fond de ce temple est une demi-coupole, sous laquelle est placé le seul autel qui s'y trouve. C'est aujourd'hui l'endroit où les Turcs conservent le Koran. La voûte de cette église est en pierre, et l'intérieur de la coupole est orné de mosaïques; les murs sont couverts de peintures. Le pavé est composé de compartiments de marbres les plus choisis, parmi lesquels le marbre rouge antique domine le plus. Il y avait au dehors un *atrium* ou vestibule, c'est-à-dire une place carrée, environnée de portiques qui n'existent plus. On passe de là dans un portique aussi long que l'église, qui a trente-six pieds de large. Il est soutenu par des pilastres qui tiennent lieu de colonnes, et l'on voit au-dessus un autre portique. On entre dans l'église de Sainte-Sophie par neuf magnifiques

portes de bronze; les jambages qui les reçoivent sont de marbre blanc. La porte du milieu est la plus considérable. L'albâtre, le serpentin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines, ne sont point épargnées, tant au dedans que dans le dehors de cette église. On voyait autrefois dans le milieu de l'*atrium* la statue équestre colossale de l'empereur Justinien. Pour élever ce temple magnifique, Justinien se saisit des revenus publics, imposa des taxes, et prit pour couvrir la coupole le plomb des conduits des fontaines.

A peine cette église fameuse fut-elle achevée, qu'un tremblement de terre renversa le dôme; mais l'empereur le fit rétablir aussitôt. On n'y employa, dit-on, que des pierres ponces, pour le rendre plus léger; et Anthémius composa à cette occasion un ciment formé de chaux, de tuiles pilées, d'écorce d'orme hachée, d'orge bouillie délayée avec de l'eau tiède, ciment qui acquérait la dureté du fer. Depuis que les Turcs ont changé cette église en mosquée, ils ont construit vis-à-vis des quatre angles quatre minarets, c'est-à-dire quatre espèces de clochers isolés qui s'élèvent très-haut. Ils sont si déliés vers leurs pointes, qu'on les prendrait pour les vergues d'un vaisseau appareillé. Sainte-Sophie a servi de modèle à toutes les mosquées qui ont été bâties dans la suite à Constantinople. A ces détails il faut ajouter que l'on a découvert tout récemment, sous une couche de stuc, les superbes mosaïques qui faisaient l'ornement de l'église Sainte-Sophie sous les empereurs grecs, successeurs de Justinien.

Anthémius eut, avant Salomon de Caus et Papin, connaissance de la force de la vapeur. Voici à cet égard le récit d'Agathias : « Un homme per« dit un procès contre un de ses voisins, nommé « Zénon; pour se venger de lui, il dispose un « jour dans quelques endroits de sa maison plu« sieurs grandes chaudières pleines d'eau, qu'il « bouche fort exactement par-dessus, et sur « les trous par lesquels l'eau bouillante devait « s'évaporer : il met de longs tuyaux de cuir « bouilli, larges à l'endroit où ils étaient cousus « et attachés aux couvercles, et allant petit à pe« tit en étrécissant par le haut en forme de trom« pettes. Le plus étroit de ces tuyaux répondait « aux poutres et aux soliveaux du plancher de « la chambre où étaient les chaudières. Il y met « le feu dessous; et comme l'eau des chaudières « bouillait à gros bouillons, les vapeurs épaisses « de la fumée montaient en haut par les tuyaux, « et ne pouvaient avoir leur issue libre, parce « que les tuyaux étant étroits par le bout fai« saient branler les poutres et soliveaux non« seulement de la chambre, mais de toute la « maison d'Anthémius et de celle de son voisin, « qui pensait que c'était un tremblement de « terre; de sorte qu'il l'abandonna, dans la crainte « d'y périr. » N'est-ce pas là la chaudière d'eau bouillante, et le soulèvement du piston par la force d'expansion de la vapeur comprimée; enfin tout le principe des machines en usage aujourd'hui? Il n'y manque que la condensation par l'eau froide, pour produire le mouvement de va-et-vient. Cette découverte, qui n'a servi qu'à effrayer un voisin incommode et processif, est d'autant plus singulière qu'elle a été faite par un ingénieur, non d'une manière fortuite, mais par raisonnement; car il savait d'avance les résultats qu'elle produirait. Il est bien étrange qu'un homme de l'art comme Anthémius n'ait pas songé à utiliser cette force vive, assez puissante pour remuer des poutres et faire trembler une maison.

Dupuy a publié en 1777 un fragment inédit d'Anthémius, contenant *quatre problèmes de mécanique et de dioptrique*, in-4° de 41 pages. Il a enrichi ce fragment de notes et d'observations dans le tome XLII des Mémoires de l'Ac. des Inscr. et B.-L. Louis Dutens l'avait le premier tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et l'avait publié dans un écrit intitulé *Du miroir ardent d'Archimède;* Paris, 1775, in-8°.

Eustathe, commentat. d'Homère; Paul le Silentiaire. — *Hist. des imaginations extravagantes*, Paris, 1709, de M. Oufle (par Laurent Bordelon.) — Procope, *De Ædificiis Justiniani*, l. I.—Agathias, *Hist.*, l. V.—D'Agincourt, *Hist. de l'Art*.—Kugler, *Handbuch der Kunstgeschichte*.

***ANTHERMUS**, sculpteur grec, né dans l'île de Chios, vivait vers 580 avant J.-C. Il descendait d'une famille d'artistes, et ses fils se distinguèrent comme lui.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5. — Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen*. — Sillig, *Catalogus Artificum*.

ANTHEUNIS (*Jacques*). Voy. JACQUES DE MIDDELBOURG.

ANTHIMUS (Ἀνθίμος), évêque de Trébisonde, devint, par l'influence de l'impératrice Théodora, patriarche de Constantinople, et embrassa la doctrine d'Eutychès peu après son élection au patriarchat. L'évêque de Rome Eutychès vint à Constantinople, et obtint de l'empereur Justinien la déposition d'Anthimus, qui fut confirmée par le synode (an de J.-C. 536).

Quelques fragments du débat entre Anthimus et le pape Agapet en présence de Justinien ont été conservés dans les Actes des Conciles.

Mansi, *Nova Collect. Concil.* VIII, p. 881-869. — Labbe, *Act. Concil.*

***ANTHING** (*Frédéric*), peintre allemand, né à Gotha vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1805 à Pétersbourg. Il avait suivi dans sa disgrâce le feld-maréchal Souvarof, qui, lors de sa désastreuse expédition contre la Pologne, se l'était attaché en qualité d'aide de camp et d'historiographe. Anthing s'est surtout fait un nom comme peintre de portraits à la silhouette, genre par lui mis à la mode dans les cours de Constantinople, de Vienne et de Berlin, qu'il avait successivement visitées de 1785 à 1800. On ne cite guère de lui que deux tableaux qui se voient dans l'une des salles de la bibliothèque de l'Académie de Saint-Pétersbourg : ce sont des portraits en pied d'académiciens. L'*Album* d'An-

Saint-Tropez vers 1752, mis à mort le 31 octobre 1793. Administrateur du département du Var et député à la convention nationale, il était très-attaché au parti des girondins. Au retour d'une mission en Corse, il fut arrêté à Marseille par les sections insurgées. Le général Cartaux, qui s'empara, le 25 août 1793, de la ville, et anéantit les factieux, fit rendre la liberté à Antiboul, qui partit aussitôt pour Paris. Rentré à la convention, il fut accusé d'être partisan de la faction renversée, traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice du parti de la Gironde, et condamné à mort avec vingt de ses collègues.

Biographie des Contemporains.

ANTIC. *Voy.* Bosc (D').

***ANTICHIO** (*Pierre*), peintre vénitien, mort en 1763. Il a fait plusieurs tableaux estimés, représentant des scènes de l'histoire sainte, et remarquables par la vivacité de leur coloris.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***ANTICLIDE** (Ἀντικλείδης), historien grec, né à Athènes, vivait probablement après Alexandre le Grand. On n'a aucun détail sur lui. Ses ouvrages étaient fort estimés des anciens; il n'en reste que de faibles fragments. En voici les titres : Νόστος, le Retour; c'était, au rapport de Strabon et à en juger par les fragments, l'énumération critique des légendes auxquelles donna lieu le retour des Grecs après la prise de Troie; — Δηλιακά, l'histoire de l'île de Délos; — Ἐξηγητικός; on ne sait pas trop ce que pouvait être ce livre : Athénée suppose qu'il avait trait à des sujets mythologiques; — une *Histoire d'Alexandre le Grand*, dans laquelle l'auteur donna une revue rétrospective concernant l'histoire primitive de l'Égypte.

Vossius, *De Historicis græcis*, p. 389, ed. Westermann. — C.-W. Müller, *De cyclo Græcorum epico*, p. 126. — C. Müller, *Fragmenta hist. græc.*, dans la collection des auteurs grecs d'A. Firmin Didot.

ANTICO (*Laurent*), en latin *Antiquus*, grammairien, natif de Lentino en Sicile, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il enseigna la grammaire dans le séminaire de Padoue. On a de lui : *De Eloquentia compendiarii libri tres;* Venise, 1594, in-8°; l'édit. de Padoue est de 1618; — *De Institutione grammaticæ Commentarii tres;* Padoue, 1601, in-8°. Fabricius (*Bibliotheca latina*, vol. 2) avertit qu'Élie Putschius, dans ses *Grammaticæ latinæ Auctores antiqui*, et Joseph Quesnel, dans son *Catalogus bibliothecæ Thuanæ*, ont confondu cet Antico ou Antiquus avec les anciens grammairiens.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biogr. universelle.*

ANTIDOTE, peintre grec, élève d'Euphranor et maître de Nicias, vivait à Athènes dans la cent quatrième olympiade (364 avant J.-C.). On cite parmi ses ouvrages un *Lutteur* et un *Joueur de flûte.*

Athénée.

***ANTIGÈNES** (Ἀντιγένης), nom de plusieurs médecins grecs, souvent confondus entre eux.

Antigènes le Cléophantin est mentionné par Cœlius Aurelianus, comme ayant traité de la catalepsie sous le nom d'ἀναυδία. Il avait eu pour maître Cléophante, et parmi ses disciples on cite Mnémon, qui vivait sous le règne de Ptolémée Évergète (247-222 avant J.-C.). Il avait composé un *Traité sur les fièvres et les tumeurs*, dont Cœlius Aurelianus cite quelques passages.

Antigènes, élève de Quintus et Marinus, vivait à Rome dans le second siècle de J.-C. Il railla Galien pour avoir prédit la guérison du philosophe Eudème. H.

Cœlius Aurelianus, *De morb. acut.*, lib. II, cap. 10. — Galien, *Comment. in Hippocrat.* — Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, p. 68. — Haller, *Biblioth. medic. pract.*, t. I.

***ANTIGÈNES** (Ἀντιγένης), historien grec. Il avait écrit une vie d'Alexandre le Grand, où se trouvait racontée l'entrevue du conquérant avec la reine des Amazones.

Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 46. — Pline, *Hist. nat.* lib. V. — Hérodien, *De monosyllabis*, p. 41.

***ANTIGÈNES**, général d'Alexandre le Grand, l'un des chefs des Argyraspides. Il avait déjà servi sous Philippe; au siége de Périnthe, il perdit un œil. Après la mort d'Alexandre, il obtint le gouvernement de la Susiane limitrophe de la Babylonie; puis il prit successivement le parti de Perdiccas et d'Eumènes, qu'il n'abandonna jamais. Après la défaite d'Eumènes en 316 avant J.-C., Antigènes tomba entre les mains d'Antigone, qui le fit brûler tout vif.

Diodore de Sicile. — Quinte-Curce, l. V, c. 2. — Plutarque, t. I, p. 590. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGÉNIDAS (Ἀντιγενίδας), nom commun à deux Thébains, célèbres joueurs de flûte. Le premier, fils de Dionysius, donna quelques leçons à Alcibiade. Le second, fils de Satyrus, fut beaucoup plus célèbre par les changements qu'il fit à la flûte, en y multipliant les tons par le nombre de trous de l'instrument. Il joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce général athénien épousa la fille de Cotys, roi de Thrace. Il joua aussi devant Alexandre, et il accompagnait le poëte Philoxène lorsqu'il récitait ses vers. Il ne doit donc pas être confondu avec celui qui fut le maître d'Alcibiade. Ses deux filles, Méla et Satyra, suivirent la profession de leur père : elles sont citées dans une épigramme de l'Anthologie grecque.

Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. II, p. 321-322, note 1. — Suidas, t. I, p. 300. — Cicéron, *Brut.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGNAC (*Antoine*), poëte chansonnier, né à Paris le 5 décembre 1772, mort dans sa ville natale le 21 septembre 1823. Il était employé à l'administration des postes aux lettres, et consacrait tous ses moments de loisir à chanter les plaisirs de la table, de l'amour et du vin. Désaugiers, son convive aux banquets du *Caveau moderne*, a consacré à la mémoire d'Antignac

en Cilicie une flotte chargée de chasser les garnisons d'Antigone des villes maritimes. D'abord victorieux, Ptolémée perdit ensuite tout le fruit de ses conquêtes, par suite des succès de Démétrius Poliorcètes, fils d'Antigone. Ce dernier venait de s'emparer d'Athènes en 307 avant J.-C., et de Mégare; il allait soumettre à son pouvoir la Grèce entière, lorsqu'il fut rappelé par son père pour l'opposer à Ptolémée, qui venait de prendre l'île de Chypre. Démétrius le défit complétement, dans une bataille navale en 306 avant J.-C., et Antigone prit dès lors le titre de *roi* (βασιλεύς) et le diadème. En même temps il conféra les insignes de la royauté à Démétrius, avec lequel il vécut longtemps en bonne intelligence. Les autres lieutenants d'Alexandre, Lysimaque, Séleucus et même Ptolémée prirent également le titre de roi. En 306, Antigone envahit l'Égypte, et cette fois il fut repoussé avec perte. Démétrius, qu'il envoya ensuite assiéger Rhodes, fut obligé, après une année de siége, de conclure une paix favorable aux assiégés en l'an 304 avant J.-C. Ce prince, après une nouvelle expédition en Grèce, se disposait à marcher contre Cassandre, qui demanda alors à traiter avec Antigone. Antigone voulait que Cassandre se rendît à discrétion. Poussé à bout, Cassandre forma une ligue avec Séleucus, Ptolémée et Lysimaque. Ce dernier, joint à Séleucus, envahit l'Asie Mineure; Antigone, octogénaire, marcha contre eux : il fut battu et tué à Ipsus en Phrygie, en 301 avant J.-C. — C'est à Antigone le Cyclope que l'on attribue ce mot fameux : « On veut bien de la trahison, mais pas du traître. » V. R.

Plutarque, *Eumenes* et *Demetrius*. — Diodore, XVIII, XX.

ANTIGONE (Ἀντίγονος), surnommé *Gonatas* (Γονατᾶς) (1), ou de Goni, fils de Démétrius Poliorcète, né en 319, mort en 239 avant J.-C. Il partagea avec son père ses alternatives de bonne et de mauvaise fortune. Après la mort de Démétrius en 283, il ne fit pas d'abord valoir ses droits à la couronne de Macédoine, et se contenta des villes grecques que ses garnisons occupaient encore; mais, lorsque Séleucus eût été assassiné, en 280, par Ptolémée Céraunus, il essaya sans succès de disputer le trône à son meurtrier. Ptolémée Céraunus, et Sosthènes, qui lui succéda pendant deux ans, périrent dans la guerre contre les Gaulois. La Macédoine tomba dans l'anarchie, et fut déchirée par plusieurs prétendants, au nombre desquels on comptait Antipater, neveu de Cassandre, et Antiochus, roi de Syrie : Antigone battit le premier, fit la paix avec le second, et chassa les Gaulois de Macédoine. Se croyant affermi sur le trône, il se préparait à rétablir sur la Grèce la suprématie que la Macédoine venait de perdre par ses dissensions intestines, lorsqu'il fut attaqué, en 273, par Pyrrhus, vaincu et réduit à la possession de quelques villes maritimes. L'aventureux roi d'Épire fut tué à Argos, l'année suivante, et Antigone, rétabli sur le trône, put poursuivre ses projets contre l'indépendance grecque. Cette entreprise à peine interrompue par une tentative malheureuse d'Alexandre, fils de Pyrrhus, contre la Macédoine, fut d'abord couronnée de succès. Antigone battit les Spartiates, en 265, près de Corinthe dans un combat où leur roi Aréus fut tué, prit plusieurs villes du Péloponèse, et s'empara même d'Athènes par trahison, en 262. Ces conquêtes et la protection qu'Antigone accordait aux tyrans les plus cruels, comme Aristotime d'Élis, poussèrent les villes achéennes à s'unir plus étroitement; et il en résulta une ligue redoutable, dont le roi de Macédoine essaya inutilement d'arrêter les progrès. Lorsque Aratus se fut emparé de l'Acrocorinthe, en 243, Antigone, désespérant de vaincre les Achéens, traita avec eux pour s'assurer les villes qui lui restaient encore en Grèce. Il mourut bientôt après ce traité à l'âge de quatre-vingts ans, et laissa la couronne à son fils Démétrius II. L. J.

(1) Le surnom de *Gonatas* est généralement dérivé *Gonni* ou *Gona*, petite ville de la Perrhébie en Thessalie, qui passe pour le lieu natal d'Antigone. Mais, selon Niebuhr, Gonatas (Γονατᾶς) est un mot macédonien qui signifie *genouillère*, ou plaque de fer que les guerriers portaient autour du genou. Antigone était déjà en état de porter les armes, quand son père se mit en possession de la Thessalie, enfin, si ce nom venait de la ville de *Gona*, il faudrait l'accentuer Γονατὰς, d'après les meilleures autorités. H. ?.

Plutarque, *Vies de Démétrius*, *Pyrrhus*, *Aratus*. — Justin, XVII, 2; XXIV, 1. — Pausanias, 13. — Polybe, II, 43. 45; X, 29, 34. — Eusèbe, *Chron*. — Smith. *Dictionnary of Greek and Romain Biography*.

ANTIGONE, roi de Macédoine, né vers 263 avant J.-C., mort dans la 4e année de la 139e olympiade (221 avant J.-C). Il fut surnommé *Doson* (Δώσων), c'est-à-dire *qui promet de donner*, parce qu'il promettait plus qu'il ne donnait. Petit-fils de Démétrius Poliorcète, il gouverna la Macédoine pendant la minorité de son neveu Philippe, fils de Démétrius II, épousa la veuve de ce dernier, et se fit proclamer roi de Macédoine, en 229. Les Macédoniens, irrités de son usurpation, se révoltèrent et l'assiégèrent dans son palais. Antigone, se présentant sans armes devant les rebelles, leur jeta son diadème et sa robe de pourpre, en leur disant de les remettre au plus digne. Cette abnégation toucha les Macédoniens, qui lui laissèrent la couronne et consentirent à la punition des chefs de la sédition. Antigone profita de la rivalité des Achéens et des Spartiates pour rendre à la Macédoine sa prépondérance sur la Grèce. Appelé par Aratus contre les Étoliens et Cléomène, il fut nommé généralissime de la ligue achéenne sur terre et sur mer, et se fit livrer la citadelle de Corinthe. Une première campagne, en 223, lui donna tout le nord du Péloponèse. L'année suivante il pénétra dans l'Arcadie, s'empara de Tégée, d'Orchomène, et détruisit Mantinée. En 221, il marcha avec une puissante armée sur Sellasie, où le roi de Sparte Cléomène était campé. Celui-ci fut entièrement défait, Sellasie prise et détruite. Sparte, qui se rendit au vainqueur, fut traitée avec plus de mo-

en Cilicie une flotte chargée de chasser les garnisons d'Antigone des villes maritimes. D'abord victorieux, Ptolémée perdit ensuite tout le fruit de ses conquêtes, par suite des succès de Démétrius Poliorcètes, fils d'Antigone. Ce dernier venait de s'emparer d'Athènes en 307 avant J.-C., et de Mégare; il allait soumettre à son pouvoir la Grèce entière, lorsqu'il fut rappelé par son père pour l'opposer à Ptolémée, qui venait de prendre l'île de Chypre. Démétrius le défit complétement, dans une bataille navale en 306 avant J.-C., et Antigone prit dès lors le titre de *roi* (βασιλεύς) et le diadème. En même temps il conféra les insignes de la royauté à Démétrius, avec lequel il vécut longtemps en bonne intelligence. Les autres lieutenants d'Alexandre, Lysimaque, Séleucus et même Ptolémée prirent également le titre de roi. En 306, Antigone envahit l'Égypte, et cette fois il fut repoussé avec perte. Démétrius, qu'il envoya ensuite assiéger Rhodes, fut obligé, après une année de siége, de conclure une paix favorable aux assiégés en l'an 304 avant J.-C. Ce prince, après une nouvelle expédition en Grèce, se disposait à marcher contre Cassandre, qui demanda alors à traiter avec Antigone. Antigone voulait que Cassandre se rendît à discrétion. Poussé à bout, Cassandre forma une ligue avec Séleucus, Ptolémée et Lysimaque. Ce dernier, joint à Séleucus, envahit l'Asie Mineure; Antigone, octogénaire, marcha contre eux : il fut battu et tué à Ipsus en Phrygie, en 301 avant J.-C. — C'est à Antigone le Cyclope que l'on attribue ce mot fameux : « On veut bien de la trahison, mais pas du traître. » V. R.

Plutarque, *Eumenes* et *Demetrius*. — Diodore, XVIII, XX.

ANTIGONE (Ἀντίγονος), surnommé *Gonatas* (Γονατᾶς) (1), ou de Goni, fils de Démétrius Poliorcète, né en 319, mort en 239 avant J.-C. Il partagea avec son père ses alternatives de bonne et de mauvaise fortune. Après la mort de Démétrius en 283, il ne fit pas d'abord valoir ses droits à la couronne de Macédoine, et se contenta des villes grecques que ses garnisons occupaient encore; mais, lorsque Séleucus eût été assassiné, en 280, par Ptolémée Céraunus, il essaya sans succès de disputer le trône à son meurtrier. Ptolémée Céraunus, et Sosthènes, qui lui succéda pendant deux ans, périrent dans la guerre contre les Gaulois. La Macédoine tomba dans l'anarchie, et fut déchirée par plusieurs prétendants, au nombre desquels on comptait Antipater, neveu de Cassandre, et Antiochus, roi de Syrie : Antigone battit le premier, fit la paix avec le second, et chassa les Gaulois de Macédoine. Se croyant affermi sur le trône, il se préparait à rétablir sur la Grèce la suprématie que la Macédoine venait de perdre par ses dissensions intestines, lorsqu'il fut attaqué, en 273, par Pyrrhus, vaincu et réduit à la possession de quelques villes maritimes. L'aventureux roi d'Épire fut tué à Argos, l'année suivante, et Antigone, rétabli sur le trône, put poursuivre ses projets contre l'indépendance grecque. Cette entreprise à peine interrompue par une tentative malheureuse d'Alexandre, fils de Pyrrhus, contre la Macédoine, fut d'abord couronnée de succès. Antigone battit les Spartiates, en 265, près de Corinthe dans un combat où leur roi Aréus fut tué, prit plusieurs villes du Péloponèse, et s'empara même d'Athènes par trahison, en 262. Ces conquêtes et la protection qu'Antigone accordait aux tyrans les plus cruels, comme Aristotime d'Élis, poussèrent les villes achéennes à s'unir plus étroitement; et il en résulta une ligue redoutable, dont le roi de Macédoine essaya inutilement d'arrêter les progrès. Lorsque Aratus se fut emparé de l'Acrocorinthe, en 243, Antigone, désespérant de vaincre les Achéens, traita avec eux pour s'assurer les villes qui lui restaient encore en Grèce. Il mourut bientôt après ce traité à l'âge de quatre-vingts ans, et laissa la couronne à son fils Démétrius II. L. J.

Plutarque, *Vies de Demetrius*, *Pyrrhus*, *Aratus*. — Justin, XVII, 2; XXIV, 1. — Pausanias, 13. — Polybe, II, 43.-45; X, 29, 34.— Eusèbe, *Chron.*— Smith. *Dictionnary of Greek and Romain Biography*.

ANTIGONE, roi de Macédoine, né vers 263 avant J.-C., mort dans la 4e année de la 139e olympiade (221 avant J.-C). Il fut surnommé *Doson* (Δώσων), c'est-à-dire *qui promet de donner*, parce qu'il promettait plus qu'il ne donnait. Petit-fils de Démétrius Poliorcète, il gouverna la Macédoine pendant la minorité de son neveu Philippe, fils de Démétrius II, épousa la veuve de ce dernier, et se fit proclamer roi de Macédoine, en 229. Les Macédoniens, irrités de son usurpation, se révoltèrent et l'assiégèrent dans son palais. Antigone, se présentant sans armes devant les rebelles, leur jeta son diadême et sa robe de pourpre, en leur disant de les remettre au plus digne. Cette abnégation toucha les Macédoniens, qui lui laissèrent la couronne et consentirent à la punition des chefs de la sédition. Antigone profita de la rivalité des Achéens et des Spartiates pour rendre à la Macédoine sa prépondérance sur la Grèce. Appelé par Aratus contre les Ætoliens et Cléomène, il fut nommé généralissime de la ligue achéenne sur terre et sur mer, et se fit livrer la citadelle de Corinthe. Une première campagne, en 223, lui donna tout le nord du Péloponèse. L'année suivante il pénétra dans l'Arcadie, s'empara de Tégée, d'Orchomène, et détruisit Mantinée. En 221, il marcha avec une puissante armée sur Sellasie, où le roi de Sparte Cléomène était campé. Celui-ci fut entièrement défait, Sellasie prise et détruite. Sparte, qui se rendit au vainqueur, fut traitée avec plus de mo-

(1) Le surnom de *Gonatas* est généralement dérivé *Gonni* ou *Gona*, petite ville de la Perrhébie en Thessalie, qui passe pour le lieu natal d'Antigone. Mais, selon Niebuhr, Gonatas (Γονατᾶς) est un mot macédonien qui signifie *genouillère*, ou plaque de fer que les guerriers portaient autour du genou. Antigone était déjà en état de porter les armes, quand son père se mit en possession de la Thessalie, enfin, si ce nom venait de la ville de *Gona*, il faudrait l'accentuer Γονάτας, d'après les meilleures autorités. H..

dération : il se contenta de changer la constitution de cette ville et de lui donner un gouverneur, le Béotien Brachylle. Trois jours après la prise de Sparte, Antigone fut rappelé dans son royaume par une révolte des Illyriens, et mourut bientôt après.

Justin, XXVIII et XXIX. — Polybe, II. — Plutarque, *Cléomène et Aratus*.

ANTIGONE, roi des Juifs, né vers 80 avant J.-C., mis à mort en 35 avant J.-C. (1). Il fut le dernier des Macchabées qui occupa le trône de Judée. Après l'empoisonnement de son père, Aristobule II, par des partisans du grand Pompée, et le supplice de son frère Alexandre à Antioche, en 49, Antigone fut chassé de la Judée par Antipater et par ses fils, Hérode et Phasaël. Ce fut en vain qu'Antigone réclama la protection de César et tenta une invasion en Judée en 42. Lorsque la guerre éclata entre les Romains et les Parthes, il acheta fort cher l'appui de ces derniers, chassa Hérode de Jérusalem, et fit couper les oreilles à Phasaël pour l'empêcher de devenir grand prêtre. Le sénat déclara Antigone ennemi de la République, et Marc-Antoine se chargea de rétablir Hérode. Son lieutenant Sosius s'empara de Jérusalem après un siége de cinq mois. Antigone, tombé entre les mains des Romains, implora humblement sa grâce sans pouvoir l'obtenir, et fut exécuté à Antioche. L. J.

Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XIV et XV. — Dion Cassius. — Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Smith, *Dictionary of Greek and Romain Biography*.

ANTIGONE *de Caryste*, ou *le Carystien* (Ἀντίγονος ὁ Καρύστιος), naturaliste et polygraphe grec, natif de Caryste en Eubée, vivait sous Ptolémée Philadelphe, qui régna de 285 à 247. On ne sait rien de sa vie. Il avait écrit des *vies* (βίοι) *d'écrivains célèbres*, ouvrage perdu, et souvent cité par Diogène Laërce, Athénée et Eusèbe. Mais il nous reste de lui un *Recueil de choses merveilleuses* (Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή), contenant des fables ou récits merveilleux puisés en grande partie dans le livre attribué à Aristote : *De mirabilibus auscultationibus*, et dans Callimaque. Guillaume Xylander (nom grécisé de l'allemand *Holsmann*) en donna la première édition, avec une version latine, à la suite de son *Marc-Aurèle*; Bâle, 1568, in-8°. Meursius le publia séparément à Leyde, 1619, in-4°. Beckmann en donna en 1791, à Leipzig, in-4°, une bonne édition avec le texte grec, la version latine de Xylander, et des notes de Meursius, Bentley, Schneider, etc. L'édition la plus récente est celle de Westermann, dans *Scriptorum rerum mirabilium Græci*; Brunswick, 1841, in-8°. D'autres ouvrages du même auteur (*Histoire des animaux*; *Traité du style*; *Antipater*, poëme épique; *Métamorphoses*) sont perdus.

(1) D'après Dion Cassius (XLIX, 22), il régna de 40 à 37 avant J.-C.; d'après Josèphe (*Antiq. Jud.*, XIV, 169), de 37 à 34. *Voy.* Ideler, *Handbuch der Chronologie*, t. II, p. 389, et Wernsdorf, *De fide librorum Machabæorum*. (H.)

Athénée, 3, 7, et 18. — Diogène Laërce, *In Chrys. et Pyrrh.*, VII et IX. — Denys d'Halicarnasse, *Hist. rom.*, I. — Plutarque, *Vita Romuli*. — Saint Jérôme, *In præf. de script. eccles.* Fabricius, *Bibl. græca*, IV, 303.

ANTIGONUS SOCHŒUS, grand prêtre juif, natif de Socho en Judée, vivait vers 310 avant l'ère chrétienne. Il succéda au grand prêtre Siméon, surnommé *le Juste*, qui avait été contemporain d'Alexandre le Grand. Il professa la doctrine, propagée ensuite par son disciple Sadok, qui sans doute donna son nom aux *Saducéens*, à savoir qu'on devait aimer Dieu et pratiquer la vertu, sans arrière-pensée de récompense, même future. Sadoc et de Baithos, autre disciple d'Antigonus, en tirèrent la conséquence, qu'il ne fallait s'attendre à rien au delà du tombeau, et que les morts ne ressusciteraient point. Ce fut là une des principales doctrines des Saducéens.

Winer, *Biblisches Real-Woerterbuch*.

***ANTIGONUS** ou **ANTIGONE**, chirurgien grec, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Galien, qui l'a cité le premier, recommande quelques-unes des prescriptions d'Antigone.

Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, p. 63 de l'ancienne édition — Kühn, *De Medicinæ militaris apud Græcos et Romanos conditione*, fascic. V, p. 5 et 6; Leipzig, 1826, in-4°. — Id., *Addimenta ad Elenchum Medicorum veterum a Fabricio exhibitum*, fascic. II, p. 3. — Id., *Index Medicorum OcularIorum inter Græcos et Romanos*, fascic. I, p. 9; Leipzig, 1829, in-4°. — Galien *De Compos. medicam.*, lib. II, cap. 1; t. XII, p. 557, 580; ed. Kühn.

***ANTIGONUS** (Ἀντίγονος), écrivain grec, natif de Cumes, dans l'Asie Mineure. Il composa sur l'agriculture un ouvrage qui ne nous est point parvenu, mais que l'on trouve cité par d'anciens auteurs qui ont écrit sur la même matière. On ignore l'époque à laquelle il vivait.

Varro, *De Re Rustica*, lib I. — Columella, *De Re rustica*, lib. I. — Pline, *Elenchus*, lib 8, 14, 15 et 17 — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biogr.*

ANTILLON, savant espagnol, né vers 1760 à Santa-Eulalia, village de l'Aragon, mort en 1820. Il étudia à Saragosse la jurisprudence et les sciences exactes, et fut nommé professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au séminaire royal des nobles à Madrid. Pour faciliter à ses élèves l'intelligence de ses cours, il écrivit plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès. Lors de l'invasion des Français, il retourna dans son pays natal, où il fit partie de la junte populaire de Teruel. Après la prise de Saragosse, il se rendit à Séville, et contribua à la rédaction de divers journeaux patriotiques avec plusieurs littérateurs dévoués, comme lui, aux principes constitutionnels. A l'approche des Français, il se retira à Cadix avec la junte centrale; nommé peu de temps après juge à la cour royale de Majorque, il publia un journal libéral intitulé *l'Aurore patriotique majorquine*. Lorsqu'en 1813 les Français évacuèrent l'Andalousie, Antillon fut élu représentant de la province d'Aragon aux cortès constitutionnelles : il y combattit avec énergie les principes antilibéraux. Ses opinions

le firent arrêter par ordre de Ferdinand VII; mais, atteint d'une maladie grave, il mourut sur la route de Saragosse au moment où on le traînait devant une des commissions formées à cette époque pour le condamner bien plus que pour le juger. Parmi les écrits de ce savant professeur, on distingue surtout ses *Elementos de la Geografia astronomica, natural y scientifica do Espana y Portugal*; Madrid, 1815. Ce dernier ouvrage, qui est très-estimé des Espagnols, a été traduit en français sur la dernière édition, sous le titre de *Géographie physique et politique de l'Espagne et du Portugal*, suivie d'un itinéraire détaillé de ces deux royaumes; 1 vol. in-8°, Paris, 1823. La traduction française comprend la liste des ouvrages et des cartes qu'Antillon a consultés, et qu'il regardait comme les seuls dignes de confiance pour tout ce qui a rapport à la description de l'Espagne et du Portugal. Cet auteur a laissé aussi plusieurs cartes géographiques, et divers écrits sur la politique et les sciences. [*Enc. des g. du m.*]

Brunet, *Manuel du Libraire.*

ANTIMACHIDES. *Voyez* ANTISTATES.

ANTIMACO (*Marc-Antoine*), helléniste italien, né à Mantoue vers l'an 1473, mort à Ferrare vers 1552. Il passa cinq années en Grèce pour se perfectionner dans la connaissance du grec, et à son retour il enseigna cette langue dabord à Mantoue, puis, à partir de 1527 jusqu'à sa mort, dans l'université de Ferrare. Bien qu'Antimaco ait écrit des poésies grecques et latines, il n'est connu aujourd'hui que par quelques traductions du grec en latin, dont voici le titre : *Gemisti Plethonis de Gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam per capita, tractatio, duobus libris explicata, Marco Antonio Antimaco interprete*, etc.; Bale, 1540, petit in-4°; on y trouve : deux livres de l'histoire de la Grèce après la bataille de Mantinée par Gémiste Pléthon; les quatre premiers chapitres de l'*Ars Rhetorica* de Denys d'Halicarnasse; une grande partie du traité *de Interpretatione*, attribué à Démétrius de Phalère; la préface de Polyen; un discours à la louange de la littérature grecque. La traduction de l'*Ars Rhetorica* a été adoptée par Sylburge dans son édition de Denys; Francfort, 1586, in-fol. On la trouve encore dans l'édition de Denys de Reiske; Leipzig, 1774-1775, in-8°, et dans une collection de traités critiques intitulée : *Degli Autori del ben parlare, per secolari et religiosi, opere diverse*; Venise; 1743, in-4°.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Gyraldus, *Opera* II, 881.

***ANTIMAQUE** *de Téos*, poëte épique, vivait à une époque fort reculée. On ne sait presque rien de ses ouvrages : un passage de Plutarque ferait croire qu'Antimaque avait écrit sur une éclipse que l'on aurait vue au temps de la fondation de Rome, et Clément d'Alexandrie cite de lui un fragment.

Clement d'Alexandrie, *Stromata*, lib. VI, p. 622. — Plutarque, *Romulus*, 12.

ANTIMAQUE (Ἀντίμαχος), poëte épique, natif de Claros, petite ville du territoire de Colophon, vivait à la fin de la guerre du Péloponèse (404 avant J.-C.). Parmi ses ouvrages on cite souvent une élégie érotique, intitulée *Lydé*, que les anciens vantent comme un chef-d'œuvre, mais dont il ne nous reste que cinq ou six vers tout mutilés, et une *Thébaïde*, dont nous avons, en fragments épars, une soixantaine de vers, reste précieux d'un poëme qu'on mettait en comparaison avec l'*Iliade*. L'empereur Adrien lui donnait même la préférence sur ce chef-d'œuvre des épopées; mais il est déjà bien assez honorable, le jugement de Quintillien (l. X, c. 1) qui assigne à Antimaque le premier rang après Homère. L'*Anthologie* de Céphalas nous a conservé de ce poëte (Brunck, t. I, p. 167; Jacobs, IX, 321) une épigramme charmante, d'un tour vif et gracieux, qu'il composa à l'occasion d'une statue de Vénus armée. On cite encore, comme ouvrages perdus d'Antimaque, des poëmes intitulés *Diane*, *Delta* etc. Les fragments d'Antimaque ont été recueillis et publiés par Schellenberg, Halle, 1786, sous le titre des *Antimachi Colophonii reliquiæ*, etc., avec une lettre critique de F.-A. Wolf. Düntzer et Welcker les ont publiés avec des dissertations. Tous les fragments sont réunis par M. Dübner dans le vol. des Poëtes Épiques de la *Bibliot. des auteurs grecs*, publiée par A. F. Didot, avec commentaires et avec notice historique.

Suidas, t I, p. 303. — Pausanias. — Quintillien, l. X, c. 1. — Plutarque, t. I, p. 24, 443. — N. Bach, *Philetæ Hermesianactis Reliquiæ acced. epimetrum de Antimachi Lyda*, p. 240. — Welker, *Der Epische Cyclus*, p. 102-110. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. I.

***ANTIMAQUE**, poëte épique, natif d'Héliopolis en Égypte, vivait un peu avant Auguste. Selon Suidas, il fut l'auteur d'un poëme composé de 3,780 hexamètres, et intitulé Κοσμοποιΐα (la Création du monde). Tzetzès cite trois vers d'un Antimaque à propos de la descente d'Achille sur les rives de Troie.

Clément d'Alexandrie, *Stromates.* — Tzetzès. *Chiliad.*

ANTIN (D'). *Voy.* GONDRIN.

ANTINE (D'). *Voy.* DANTINE.

ANTINORI (*Antonio-Lodovico*), antiquaire italien, né vers 1720 à Aquila dans l'Abruzze, mort dans sa ville natale en 1780. Il avait suivi la carrière ecclésiastique, et devint archevêque de Lanciano. Encore très-jeune, il avait recueilli beaucoup d'inscriptions inédites qu'il adressa à Muratori; celui-ci publia de lui des chroniques de l'Abruzze du treizième siècle, dans le t. VI de ses *Antiquitates italianæ medii ævi*. Antinori a joint à ces chroniques curieuses des notes intéressantes. Gennaro Antinori recueillit les matériaux que lui laissa son frère, et en annonça la publication sous ce titre : *Raccolta di Memorie istoriche delle tre provincie degli Abruzzi*; 15 vol. in-4°. Les quatre premiers parurent à Naples, de 1781 à 1784.

Laur. Giustiniani, *Biblioth. storica del regno di Na-*

hâta de conclure la paix avec Ptolémée Philadelphe, dont il épousa la fille Bérénice, après avoir répudié Laodice. A la mort de Ptolémée en 248, il reprit Laodice, et renvoya Bérénice. En 246, Laodice empoisonna Antiochus, et fit mettre à mort sa rivale avec son enfant; puis, pour assurer le trône à Séleucus, son fils aîné, elle plaça dans son lit Artémon, prince de la famille royale, qui ressemblait parfaitement à Antiochus II. Imitant jusqu'à la voix du feu roi, le faux Antiochus feignit d'être mourant, et, en présence des grands du royaume, il désigna pour son successeur, le fils aîné de Laodice. D'après Phylarque, Antiochus II était fort adonné au vin et aux plaisirs de la table. On rapporte à son mariage avec Bérénice et à la mort du roi le passage du prophète Daniel, XI, 6. Il n'y a qu'une seule médaille qu'on puisse sûrement appliquer à Antiochus Théos, c'est celle qui porte au revers Hercule assis sur un roc et tenant dans sa main une massue.

Phylarque dans les *Fragments des Historiens grecs*, éd. de A. Firm. Didot. — Appien, *Syriaca*. — Sulpice Sévère II. — Eusèbe, *Chronicon*. — Saint-Jérôme, *Comm. sur Daniel, XI*, 6.

ANTIOCHUS III (Ἀντίοχος Ἱέραξ), surnommé *Hiérax* (l'Épervier), roi de Syrie, né en 260, mort en 227 avant J.-C. Second fils du précédent et de Laodice, il n'eut d'abord que la Cilicie, les autres États héréditaires ayant été enlevés à Seleucus-Callinicus, son frère aîné, par Ptolémée-Évergète. Seleucus engagea son frère à reconquérir son patrimoine, et, en effet, Antiochus leva une armée, en 243; mais ce fut pour dépouiller complètement Séleucus. Cette cupidité lui valut le surnom d'*Hiérax*. Bientôt après, Ptolémée fit une trêve avec Séleucus, qui retira la promesse faite à Antiochus de lui céder toute l'Asie Mineure. La guerre se ralluma alors entre les deux frères. Après avoir battu Séleucus près d'Ancyre, Antiochus attaqua le roi de Macédoine, Démétrius II, qui avait épousé, puis répudié sa sœur Nicée. Cependant Séleucus reprit les armes, et il finit par chasser Antiochus de la Syrie, malgré les troupes auxiliaires gauloises, que ce dernier avait enrôlées. Eumène de Pergame profita de cette guerre intestine pour s'emparer de presque toute l'Asie Mineure, sous prétexte d'aider Séleucus contre les Gaulois. Repoussé par Artamène de Cappadoce, son beau-père, Antiochus se réfugia en Égypte chez Ptolémée Évergète, qui le mit en prison. Une courtisane l'en fit évader, mais bientôt après il fut tué en route par des brigands thraces.

Justin, XXVII, 7. — Appien, *Syriaca*.

ANTIOCHUS IV (Ἀντίοχος ὁ Μέγας), surnommé *le Grand*, roi de Syrie, né vers 238, mort en 187 avant J.-C. Il était second fils de Séleucus Callinice et de Laodice, et succéda, en 223, à son frère aîné, Seleucus-Céraunus. Son cousin Achæus, qui avait spontanément refusé la couronne, eut le gouvernement de l'Asie Mineure et reprit en peu de temps toutes les conquêtes que les rois de Pergame avaient faites sous les règnes précédents. Après avoir épousé Laodice, fille de Mithridate IV du Pont, le roi Antiochus reprit en 221 aux Égyptiens une partie de la Cœlésyrie, mais il fut arrêté dans le cours de ses succès, près de Gerrha, par Théodote l'Étolien, gouverneur de Ptolémée. Il attaqua alors les deux frères Molo et Alexandre, qu'il avait nommés satrapes de la Médie et de la Perse, et qui, après s'être rendus indépendants, avaient battu le commandant de toutes les troupes d'Antiochus, Épigène, mal soutenu par Hermias, premier ministre du roi. Celui-ci défit complétement les rebelles dans l'Apolloniade, province située au-delà du Tigre, et les réduisit à se donner la mort. Puis il soumit Artabazane, roi de la Petite-Médie, province qui avait échappé aux conquêtes d'Alexandre le Grand, et revint en Syrie, où il fit périr, en 220, Hermias le Carien, jusqu'alors son principal conseiller, qui avait voulu profiter de la naissance d'un héritier du trône pour empoisonner le roi et s'emparer de la tutelle d'un fils mineur. En 219, Antiochus parvint enfin à reprendre aux Égyptiens Séleucie, située aux bords de l'Oronte, et possédé par les Ptolémées depuis 246. Il conquit en peu de temps toute la Cœlésyrie, la Palestine, l'Idumée et la Phénicie, provinces, dans lesquelles il laissa comme gouverneurs plusieurs généraux maltraités par Ptolémée-Philopator, tels que Théodote l'Étolien, etc. Mais il perdit en peu de jours, par sa défaite à Raphia (en 217), tous les fruits de ses conquêtes. L'année suivante il comprima la révolte d'Achæus, son cousin, qui s'était fait proclamer roi de l'Asie Mineure. Achæus s'étant renfermé dans la citadelle de Sardes, fut livré par un traître, et eut la tête tranchée.

De 212 à 205, Antiochus entreprit sa grande campagne dans la haute Asie. Il ne put, il est vrai, recouvrer les provinces parthes et la Bactriane, vaillamment défendues par leurs rois Arsace II et Euthydème; mais il raffermit son empire sur la haute Asie, jusqu'au Paropanise et à l'Indus. Il renoua ses anciennes relations avec les Indiens; Sophagasenus, leur roi, lui donna de l'argent et des éléphants. Au retour de cette expédition mémorable, Antiochus fut surnommé *le Grand*. En 204, Ptolémée Philométor étant monté sur le trône, le roi de Syrie profitant de la minorité de ce prince âgé de 5 ans, conclut un traité d'alliance avec Philippe V, roi de Macédoine, à l'effet de partager avec lui toutes les possessions des Ptolémées. Antiochus s'empara de la Cœlésyrie et de la Palestine, et il était sur le point de pousser ses conquêtes jusqu'en Égypte, lorsqu'il reçut, en 200, du peuple romain, nommé tuteur du jeune Ptolémée, une ambassade, qui lui défendait d'entrer en Égypte. Il abandonna alors ce projet de conquête pour marcher contre Attale, roi de Pergame. Scopas, général de Ptolémée, ayant profité de cette diversion pour reprendre les provinces qu'on avait

enlevées à son maître, fut battu près de Panéas par Antiochus, qui avait échoué dans son expédition contre Pergame. Le roi de Syrie occupa une troisième fois la Phénicie et la Palestine, soutenu par les Juifs, auxquels il accorda plusieurs priviléges. Il fut bienveillant pour cette nation, et y choisit des colons pour repeupler plusieurs parties de l'Asie Mineure. Informé, vers la même époque, de la défaite du roi Philippe, son allié, à Cynoscéphale (197 avant J.-C.) il se hâta de faire la paix avec le roi d'Égypte, auquel il promit en mariage sa fille Cléopâtre, avec la Cœlésyrie et la Palestine pour dot. Puis il se dirigea sur Éphèse, où il passa l'hiver, franchit en 196, l'Hellespont, et se rendit maître de la Chersonèse de Thrace, où il rebâtit Lysimachia. Il donna à son second fils Séleucus le gouvernement des provinces conquises, et se disposa à y ajouter la Thrace, les îles et les villes grecques de l'Asie Mineure, lorsqu'il reçut encore une députation de Rome, à la tête de laquelle se trouvait L. Cornélius Scipion. Au discours hautain des ambassadeurs qui le sommaient de rendre toutes ses conquêtes récentes, il répondit que, ne se mêlant pas de ce que les Romains faisaient chez eux, il pensait bien rester maître de ses actions en Asie. Les pourparlers traînaient en longueur : Antiochus était occupé de la conquête de Chypre, tandis que les Romains avaient à combattre les Insubriens et les Boïens. Assoupie un instant, la querelle se ralluma avec plus de vivacité, lorsqu'en 193 Annibal vint se réfugier auprès d'Antiochus, auquel il demanda 10,000 fantassins et 1,000 cavaliers pour aller attaquer les Romains en Italie. De leur côté, ceux-ci dépêchèrent vers Antiochus des ambassadeurs chargés de surveiller sa conduite et, en même temps, d'avoir de fréquents entretiens avec Annibal, pour le rendre suspect au roi. Antiochus, égaré par cette tactique perfide, et croyant Annibal disposé à se réconcilier avec les Romains, refusa de suivre les conseils du héros carthaginois. C'est vers ce temps qu'il fit empoisonner son fils aîné, Antiochus, gouverneur de la Syrie (en 192). Appelé ensuite par l'Étolien Thoas, il se rendit en Grèce (en 191) où, après avoir soumis Eubée, il rejoignit les Étoliens, les Athamanes, et les Thébains, alliés contre Rome. Il eut alors l'imprudence de soutenir un prétendant au trône de la Macédoine, Philippe de Mégalopolis, et s'aliéna ainsi le roi Philippe V, qui devint l'ami des Romains. Au lieu de poursuivre ses succès, il passa l'hiver au milieu des plaisirs, et épousa la fille d'un chef de Chalcis en Eubée. Dans cet intervalle, les Romains, mettant à profit son oisiveté, se fortifièrent. Au printemps de 190, il revint en Thessalie, où il fut battu, près des Thermopyles, par M. Acilius Glabrio et M. Porcius Cato le Censeur, malgré la courageuse résistance des Étoliens, ses alliés, qui avaient occupé les principaux défilés. Le roi lui-même parvint à peine avec 500 cavaliers à gagner Chalcis, d'où il retourna à Éphèse, pour mettre en état de défense tous les ports de l'Asie Mineure et de la Chersonèse de Thrace; car Émilius Paulus tenait la mer avec 24 vaisseaux. Antiochus se souvint alors d'Annibal, et l'associa à son amiral Polyxenidas dans le commandement de la flotte syriennes. Mais, organisée à la hâte, cette flotte fut battue par l'escadre romaine dans les deux combats de Chios et de Myconèse. Ne voulant pas consentir aux conditions posées par les Romains, qui insistaient sur l'évacuation de toute l'Asie Mineure en deçà du Taurus, le roi livra et perdit la bataille de Magnésie (189). Dans cette bataille 70,000 Syriens furent battus par 30,000 Romains commandés par les deux Scipions, l'Asiatique, et l'Africain. Antiochus se soumit enfin aux dures conditions que lui imposaient les vainqueurs : il réduisit son armée et sa flotte, livra tous ses éléphants, paya 15,000 talents, et s'engagea à remettre entre les mains des Romains 200 otages, au nombre desquels était son propre fils, et de renvoyer de ses États plusieurs réfugiés, entre autres Thoas et Annibal : ce dernier eut le temps de s'échapper. Les provinces cédées par Antiochus furent distribuées par les Romains de telle façon, qu'ils se réservèrent le moyen de s'immiscer, à la première occasion, dans les affaires de la Syrie. Après la conclusion de la paix, Antiochus fit reconnaître comme roi son fils Séleucus Philopator, et s'appliqua à soumettre Artaxias et Zadriadès, qui s'étaient rendus indépendants dans les deux Arménies. Pour trouver l'argent nécessaire, tant au paiement du tribut imposé par les Romains, qu'à sa nouvelle expédition en Arménie, il pilla le temple de Bélus dans l'Élymaïde, sous le prétexte que cette province s'était révoltée. Mais les habitants, indignés de ce sacrilége, massacrèrent Antiochus, en 187 avant J.-C. D'après Aurélius Victor, ce fut un des officiers du roi, insulté par lui, qui l'assassina pendant un festin. Quelques historiens ont appliqué à ce prince le passage de Daniel, XI, 10-19, où le prophète parle « d'un prince syrien mort dans une citadelle de ses États. » On a vanté sa justice, et on lui attribue un décret qui permettait à ses sujets de ne point obéir à ses ordonnances si elles se trouvaient contraires à la disposition des lois.

C'est sur les médailles d'Antiochus le Grand qu'on voit pour la première fois employée l'ère des Séleucides, qui commence en octobre 312 avant J.-C. Celles qui n'ont pour exergue que les mots d'Ἀντίοχος βασιλεὺς, et dont la figure se distingue par un nez doit, long, pointu, les numismates les attribuent, à Antiochus II ou III, plutôt qu'à Antiochus IV.

Plutarque, t. I, p. 342. — Justin, l. XXIV, c. 1, 2, 4; l. XXXI, c. 1, 6, 7, 8; l. XXXII, etc. — Cornelius Népos, *Annibal*; c. 2, 7, 8, 9. — Tite-Live, XXXI, c. 1, 14; l. XXXIII, c. 13, 19, 20; l. XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII. — Strabon, XVI. — Aurelius Victor. — Florus. — Appien. — Eusèbe, *Chronicon*. — Saint Jérôme, *Comm. sur Daniel*. — Sulpice-Sévère, II.

ANTIOCHUS V, (Ἀντίοχος Ἐπιφανής), surnommé *Epiphanès* ou *Epimanès*, roi de Syrie, né vers 200, mort en 164 avant J.-C. Cinquième fils d'Antiochus IV et de Laodice, il se trouva plus rapproché du trône depuis la mort de ses trois frères aînés, survenue avant celle de leur père. Après avoir passé douze ans à Rome, où il avait été envoyé comme otage en 188, il fut réclamé par son frère, le roi Séleucus IV, et remplacé par Démétrius, fils de ce prince. A peine arrivé en Asie Mineure, Antiochus vainquit Héliodore, grand trésorier de Syrie qui avait assassiné Séleucus IV et usurpé le trône, et se fit proclamer roi, en 176. Les historiens se sont étendus longuement sur les bizarreries de ce prince : il avait, disent-ils, l'habitude, quand il passait dans les rues, de jeter de l'or aux uns, des pierres aux autres; il entrait dans les boutiques, buvait avec les étrangers et même avec la lie du peuple. On ajoute qu'un jour il remplit de vin une fontaine d'Antioche. Ces singularités, jointes à plusieurs actes de cruauté commis pendant son règne, firent changer, dit-on, son surnom d'*Épiphanès* (l'Illustre) en celui d'*Épimanès* (le Fou). Cependant ce prince ne manquait pas de bonnes qualités. En 173, à la mort de sa sœur Cléopâtre, reine d'Égypte, il réclama la Cœlésyrie, la Phénicie et la Palestine, données par son père en dot à cette reine, comme domaines réversibles à la Syrie. En même temps Antiochus V fit valoir ses droits devant le sénat de Rome; mais les Romains qui étaient alors occupés à combattre Persée, roi de Macédoine, ne donnèrent que des réponses évasives. Après trois campagnes successives, de 172 à 169, le roi de Syrie parvint à s'emparer, non-seulement des provinces qu'il revendiquait, mais encore de presque toute l'Égypte. Il fut arrêté sous les murs d'Alexandrie par une ambassade romaine. On connaît l'histoire du *cercle* de *Popilius*, cette fameuse scène presque théâtrale où Popilius Lænas enferma le roi dans un espace circulaire tracé avec une baguette, pour en obtenir une prompte réponse : Antiochus, qui autrefois avait compté l'ambassadeur parmi ses amis à Rome, obéit à cette intimation et renvoya la flotte syrienne, prête à bloquer Alexandrie (en 168). Pendant ses expéditions en Égypte, Antiochus se trouva souvent en contact avec les Juifs, chez lesquels la rivalité des deux grands sacrificateurs Jason et Ménélas avait dégénéré en une guerre ouverte. Jason, après avoir renfermé Ménélas dans la citadelle de Jérusalem, commit toute sorte de vexations sur les habitants de cette ville. Antiochus V, qui croyait à une révolte générale des Juifs contre son autorité, prit leur capitale d'assaut, et la livra pendant trois jours au pillage. Après avoir massacré 80,000 habitants, il en vendit 40,000 autres comme esclaves. Il fut aussi introduit par Ménélas dans le sanctuaire, d'où il emporta en Syrie les vases sacrés et les riches trésors du temple (en 170). L'année suivante, il revint pour brûler une partie de Jérusalem, et pour bâtir une citadelle qui dominât la ville. Ce fut alors qu'il profana le temple de Salomon, en y plaçant la statue de Jupiter Olympien, et qu'eut lieu le martyre d'Éléazar et de ses sept fils, appelés Macchabées. Cette conduite cruelle du roi fut le signal de la révolte des Juifs sous le prêtre Matthathias, et sous ses fils (en 168). Antiochus chargea Timothée et Nicanor de réduire les rebelles. Ceux-ci furent défaits, et Lysias leur successeur, éprouva le même sort. Les violences du roi à l'égard des Juifs eurent leur source surtout dans l'opinion où il était que le parti orthodoxe de ce peuple tenait pour les Ptolémées; car l'attachement d'Antiochus au polythéisme, dont il avait donné des preuves en achevant le temple de Jupiter Olympien à Athènes, et en envoyant de riches offrandes à Délos et à Olympie, ne suffit pas seul pour expliquer tant de rigueurs inutiles. La dernière expédition d'Antiochus fut dirigée contre les tribus mèdes et chaldéennes, chez lesquelles il allait recueillir les arrérages de tribut. Il échoua devant le temple de Bélus dans l'Élymaïde, où déjà son père avait trouvé la mort. Il mourut près de Tabæ en Perse, à la suite d'une violente attaque d'épilepsie, maladie qu'il avait contractée par ses excès de boisson. Selon les auteurs juifs, son corps, rongé par les vers, se serait putréfié de son vivant. Sa mort fut généralement regardée comme une punition des dieux pour sa profanation des temples. On a appliqué aux jeux fastueux célébrés par lui à Daphné, port d'Antioche, quelques prophéties de Daniel. Sur ses médailles le surnom de Θεός, Dieu, est ajouté à son nom d'Antiochus Épiphane.

Justin, XXIV, 3. — Polybe. — Appien, *Syriaca*. — Macchabées, I et II. — Josèphe, *Antiq. Jud.* XII. — Rollin, *Histoire ancienne*, IV, [illegible]. — *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, XVI, 303; et XXI, 365. — Pauly, *Real-Encyclop.*

ANTIOCHUS VI (Ἀτίοχος Εὐπάτωρ), surnommé Eupator, roi de Syrie, fils du précédent, né en 172 mort en 161, succéda à son père en 163 à l'âge de neuf ans. Lysias, soutenu par les Romains, disputa la régence à Philippe institué tuteur par le testament du père. Accompagné du jeune roi, il continua la guerre contre les Juifs, et assiégea Jérusalem, dont il leva le siége pour marcher contre Philippe, qui fut pris et tué. Mais Démétrius Soter revint de Rome en Syrie, et réclama son trône. Lysias et le jeune roi tombèrent dans ses mains, et furent mis à mort. Antiochus VI commençait alors la troisième année de son règne. Les médailles de ce roi sont très-rares. Il y en a une qui le représente, tenant dans la main droite, la figure demi-nue de Jupiter, et dans la gauche, une lance. (*Voy.* DÉMÉTRIUS-SOTER et LYSIAS.)

I et II des *Machabées* — Josèphe, *Antiq. Jud.* XII, 14 et 15, et Justin, liv. XXXIV. — Diodore de Sicile, *Biblioth. Hist.*

ANTIOCHUS VII (Ἀντίοχος Διόνυσος), roi de

Syrie, surnommé *Dionysos* (Bacchus), était fils d'Alexandre Balas. Après la mort de son père, tué en 146 avant J.-C., il se réfugia en Arabie, d'où il fut ramené par Tryphon ou Diodotos en 144, pour détrôner Démétrius Nicator, détesté de ses sujets. Cette prétention fut soutenue par les princes juifs Siméon et Jonathan. Mais bientôt Antiochus fut mis à mort par Tryphon, qui se proclama lui-même roi d'une partie de la Syrie, en laissant l'autre à Démétrius. L'usurpateur répandit le bruit qu'Antiochus était mort (en février 142) des suites d'une opération chirurgicale. Sur les médailles qui nous restent de lui, Antiochus est surnommé Ἐπιφανής Διόνυσος; sa tête est entourée de rayons; on y voit aussi les Dioscures, et un éléphant portant une torche sur sa trompe.

Justin, XXXVI, 1. — Josèphe. — Appien.

ANTIOCHUS VIII, surnommé *Sidétès* (Σιδήτης) (1), roi de Syrie, né à Rome en 164, mort dans le pays des Parthes en 129 avant J.-C. Fils puîné de Démétrius Soter. Il quitta sa retraite à Rhodes, lorsqu'il apprit la captivité de son frère aîné Démétrius Nicator, tombé, en 139, entre les mains des Parthes, et vint épouser Cléopâtre, femme de Démétrius. Puis il défit et mit à mort l'usurpateur Diodote Tryphon, qui s'était emparé de la moitié du royaume de Syrie. Il recommença la guerre contre les Juifs; mais il fut repoussé, en 135, par Simon-Macchabée. Il fut plus heureux contre le fils de Simon, Jean Hyrcan, qu'il contraignit, en 132, à reconnaître la suzeraineté de la Syrie, à payer un tribut, et à raser les murs de Jérusalem. Il laissa, du reste, aux Juifs, leur constitution sacerdotale, avec Jean Hyrcan pour grand-prêtre. Ce dernier accompagna le roi dans l'expédition contre les Parthes. Antiochus parvint d'abord à délivrer son frère; mais il fut ensuite vaincu par les Parthes, et perdit la vie dans une bataille. Athénée le représente comme un prince adonné aux plaisirs de la table.

Justin, XXXVIII. — Diodore de Sicile *Bibl. hist.* XXXIV. — Appien, *De Bello Syr.* — Athénée, X et XII. — *Macchabées*, I et II. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIII, 8. — Pauly, *Real-Encyclop.*

ANTIOCHUS IX (Ἀντίοχος Γρυπὸς), surnommé *Grypus* (au nez crochu) (2), roi de Syrie, né en 141 à Antioche, mort en 96. Second fils de Démétrius Nicator et de Cléopâtre, il faisait ses études à Athènes, quand il en fut rappelé par Cléopâtre pour succéder à son frère Séleucus V, que cette princesse avait fait mourir en 124, après un an de règne. Secondé par Ptolémée Physcon, dont il avait épousé la fille Tryphène, il marcha bientôt contre Alexandre Zébinas, qui s'était emparé d'une grande partie de la Syrie, le vainquit, et le mit à mort en 122. En 120, Antiochus Grypus fit prendre à sa mère Cléopâtre le poison qu'elle lui avait destiné pour régner seule. Ce paricide lui valut le surnom euphémique de *Philométor* (qui aime sa mère). Après quelques années de paix, de nouvelles guerres civiles éclatèrent. Le fils d'Antiochus Sidètes, Antiochus de Cyzique, que le roi, son frère utérin, avait essayé d'empoisonner, se souleva; mais il fut défait dans la première rencontre. Sa femme Cléopâtre, seconde fille de Ptolémée-Physcon, lui amena une armée égyptienne, à l'aide de laquelle il força, en 113, Antiochus Grypus, à chercher un refuge à Aspendus, en Pisidie. Antiochus de Cyzique (*voy.* ANTIOCHUS X) régna un an à Antioche, ville qu'Antiochus Grypus reprit en 112. Les deux frères se réconcilièrent ensuite et firent un partage, aux termes duquel Antiochus Grypus garda Antioche et le nord de la Syrie. Plus tard les hostilités recommencèrent, et d'autres sœurs et princesses égyptiennes, également femmes des deux rois de Syrie, y prirent une part active. Au plus fort de ces inextricables dissensions, Antiochus Grypus fut assassiné par un certain Héracléon, qu'il avait comblé de bienfaits. Il laissa sa part du royaume à ses cinq fils, qui continuèrent la guerre contre leur oncle Antiochus X. Dans l'intervalle, les Juifs s'étaient rendus indépendants et Antiochus X, qui avait marché contre eux, ne se voyant pas soutenu par Antiochus IX, avait dû se retirer devant les fils d'Hyrcan. Sélène, veuve de Ptolémée Lathyre, fut la femme d'Antiochus IX, et, après la mort de celui-ci, elle épousa Antiochus X, pour devenir en dernier lieu la femme de son beau-fils Antiochus XI. Athénée donne la description du faste de la cour d'Antiochus VIII, qui résidait à Daphné.

Justin, XXXIX, 1. — Appien, *Syriaca.* — Josèphe. *Antiq. Jud*, p. 451. — Athénée, X et XII.

ANTIOCHUS X, surnommé *le Cyzicénien* (Κυζικηνός), roi de Syrie, mort en 95 avant J.-C. Il était fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidètes, par conséquent frère utérin d'Antiochus IX. Il avait été élevé à Cyzique, où sa mère l'avait envoyé, et fut associé à l'empire par son frère. Il épousa la fille de Ptolémée-Physcon, qui lui donna une armée pour envahir la Syrie, et disputer le trône à Séleucus VI, fils d'Antiochus-Gryphus. Antiochus le Cyzicénien fut vaincu près d'Antioche par Séleucus VI, dans une ba-

(1) Le surnom de *Sidètes* est généralement dérivé de *Sida*, ville de la Pamphylie, où Antiochus fut élevé. D'après une autre etymologie, il vient du syriaque *sida*, chasseur. Sur quelques médailles, ce roi porte aussi le titre d'*Evergètes* (Εὐεργέτης), bienfaiteur: et Josèphe l'appelle *Eusèbes* (Ευσεβής) et *Soter* (Σωτήρ), sauveur. Sur les médailles on remarque, entre autres emblèmes, une ancre, une tête de lion, le lotus, et la figure de Pallas. (H.)

(2) Le surnom de *Grypus* (Γρυπός) vient de γρύψ, *vautour*, probablement à cause de son nez fortement aquilin. On l'appelait aussi, par ironie, *Philometor* (qui aime sa mère), parce qu'il avait empoisonné sa mère; et *Aspendius*, à cause de sa fuite à Aspendus. Sur ses médailles, où il est représenté avec sa mère, il porta aussi le surnom d'*Epiphanes* (Ἐπιφανής); sur le revers on voit representée une figure demi-nue, tenant dans la main droite une étoile, et dans la main gauche une lance; la tête est surmontée d'un croissant, et le tout est entouré d'une couronne de laurier. (H.)

taille décisive, l'an 95, et se donna lui-même la mort. Il ne laissa qu'un fils, Antiochus X, dit *Eusebès*.

Les médailles d'Antiochus X, très-rares, donnent à ce roi le surnom de *Philopator*.

Justin. — Josèphe. — Appien.

ANTIOCHUS XI, surnommé *Eusebès* (Εὐσεβής) et *Philopator*, roi de Syrie, né en 111 à Antioche, mort en Cilicie en 75, avant J.-C. Il était fils unique d'Antiochus X et de Cléopâtre. A la mort de son père, tué sous les murs d'Antioche, il parvint à s'échapper de cette ville, et prit, en 95, le titre de roi. Il eut à combattre successivement les cinq fils de son oncle, Antiochus IX. D'abord vainqueur de Séleucus VI, en 94, près de Mopsueste, ensuite d'Antiochus XII, il fut vaincu à son tour par Philippe et Démétrius III, et forcé, en 92, de se réfugier chez les Parthes, il revint en Syrie, avec leur aide et s'y maintint contre ses cousins, jusqu'à l'avénement de Tigrane d'Arménie au trône de Syrie en 83. Celui-ci, appelé par les Syriens eux-mêmes, chassa tous les autres prétendants. Antiochus XI se retira, dit-on, en Cilicie, jusqu'à la déchéance de Tigrane en 75, puis il essaya de reprendre le pouvoir souverain. D'autres historiens le font mourir en 85 chez les Parthes. Sur ses médailles on trouve les surnoms de *Philopator* et d'*Eusebès* avec les têtes des Dioscures.

Justin — Appien. — Josèphe, *Antiq. Jud.* 21.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Epiphane Philadelphe*, roi de Syrie, né vers 118 à Antioche, mort en 93, près de cette ville. Second fils d'Antiochus IX et de Tryphène, il régnait depuis trois ans à peine, lorsque, après avoir brûlé Mopsueste et massacré les habitants, il fut défait par Antiochus XI dans une bataille livrée aux bords de l'Oronte, où il se noya. Sur une de ses médailles, très-rares d'ailleurs, on voit les surnoms de *Philadelphe* et d'*Épiphane* et au revers Pallas tenant dans la main droite une figure de la Victoire, et une lance dans la main gauche.

Josèphe. — Eusèbe. — Justin.

ANTIOCHUS XIII, surnommé *Dionysos*, roi de Syrie, né vers 112, mort en 85. Il était le plus jeune fils d'Antiochus IX, et s'empara du trône, lorsqu'il apprit que Démétrius III était tombé entre les mains des Parthes. Il se rendit ensuite maître de Damas et de la Cœlésyrie, menacés par Arétas Ier, roi nabathéen, et vint attaquer ce dernier jusque dans son propre pays. Victorieux dans une première bataille, il perdit la vie dans la seconde. Il porte sur ses médailles l'épithète de *Theos*, *Epiphane*, *Nicephore*, *Philopator*, *Callinicus*; au revers on remarque Jupiter tenant dans la main droite une figure de la Victoire, et une lance dans la main gauche.

Justin. — Appien. — Josèphe. — Eusèbe. — Ekhel.

ANTIOCHUS XIV (Ἀσιατικός), surnommé *l'Asiatique*, dernier roi de Syrie, de la dynastie des Séleucides, mort vers 49 avant J.-C. Il était fils d'Antiochus XI (Eusebès) et de Séléné, princesse egyptienne. Il se rendit à Rome vers 73 ou 74 avant J.-C., pour réclamer le royaume d'Égypte comme un héritage de sa mère. Après dix ans de vaines réclamations, il retourna en Syrie. En passant par la Sicile, il fut d'abord reçu magnifiquement par le proconsul Verrès, qui le dépouilla ensuite de tous ses trésors, pour se dédommager, disait-il, des ravages que des pirates syriens avaient commis en Sicile (en 83 avant J.-C.). Après que l'armée de Tigrane eut évacué la Syrie, Antiochus prit le titre de roi. Lucullus le laissa tranquille possesseur du royaume de Syrie, que Pompée réduisit bientôt (en 65 avant J.-C.) en province romaine. — Sur les médailles, Antiochus l'Asiatique porte le surnom de Διόνυσος, Ἐπιφανής, Φιλοπάτωρ, Καλλίνικος. Quelques historiens l'ont, à tort, confondu avec Antiochus Ier, roi de Commagène.

Justin, XI, 2. — Appien, *Syr.* — Cicéron, *In Verrem.*

II. *Antiochus, rois de Commagène.*

ANTIOCHUS Ier (Ἀντίοχος), roi de la Commagène, petite contrée (capitale Samosate) située entre l'Euphrate supérieur et le mont Taurus. La Commagène n'est mentionnée comme royaume indépendant que vers l'an 65 avant J.-C., époque où la Syrie fut réduite en province romaine par Pompée. C'est ce qui a conduit quelques historiens à regarder Antiochus Ier de Commagène identique avec Antiochus XIII de Syrie, qu'ils supposent avoir été laissé en possession d'une partie de ses États. Mais cette opinion est insoutenable; car Dion Cassius parle d'Antiochus, roi de Commagène, comme impliqué dans la guerre de Lucullus contre Tigrane vers l'an 69, c'est-à-dire quatre ans avant la réduction du royaume de Syrie en province romaine. Après la déposition d'Antiochus XIII, Pompée traversa le Taurus, et tourna ses armes contre Antiochus Ier de Commagène; puis il finit par faire la paix avec ce roi, auquel il donna même Séleucie et les conquêtes qu'il venait de faire en Mésopotamie. On n'entend plus ensuite parler du roi de Commagène que vers l'an 51 avant J.-C., c'est-à-dire au moment où il informa Cicéron, alors proconsul de la Cilicie, que les Parthes avaient passé l'Euphrate. Pendant la guerre civile, en 49 avant J.-C., Antiochus envoya à Pompée, son bienfaiteur, un secours de deux cents cavaliers.

Après la mort de Pompée et la défaite de Crassus, Antiochus s'allia avec Orodes, roi des Parthes. P. Ventidius, lieutenant de Marc-Antoine, défit, en 38 avant J.-C., les Parthes commandés par Pacorus. Attiré par l'espoir d'un riche butin, Marc-Antoine vint mettre le siége devant Samosate, capitate de la Commagène. Mais il abandonna bientôt ce siége, et accorda la paix à Antiochus. On ignore la date précise de la mort de ce roi. H.

Dion Cassius, XXXV, 2; XLIX, 20. — Appien, *De Bello Mithridat.*; *De Bello civili*, II, 49. — Cicéron, *Epist. ad familiares*, XV. 1, 3, 4. — César, *De Bello civili*, III, 3.

ANTIOCHUS II, roi de Commagène, mort en 29 avant J.-C. Il ne régna que peu de temps, et eut à défendre le trône contre les prétentions de son frère Mithridate.

Accusé d'avoir fait assassiner un ambassadeur que son frère avait envoyé à Rome, il fut cité devant le sénat, qui le condamna à mort et donna sa couronne au fils de Mithridate.

Dion Cassius, LII, 43.

ANTIOCHUS III, roi de Commagène, mort en l'an 17 après J.-C. On ne connaît pas la date de son avénement; on croit qu'il succéda à Mithridate II. Son royaume devint province romaine après sa mort.

Tacite, *Annales*, II, 42 et 56.

ANTIOCHUS IV, surnommé *Épiphanes*, roi de Commagène, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il mourut, selon quelques auteurs, vers l'an 41 de J.-C. Il était fils d'Antiochus III; Caligula lui rendit, en l'an 38 de J.-C., les possessions de ses aïeux qui étaient devenues provinces romaines, et y ajouta une partie de la Cilicie. Antiochus vécut à Rome dans l'intimité de l'empereur; mais celui-ci lui reprit bientôt (on ne sait pourquoi) son royaume. Claude le lui rendit en l'an 41. La vigueur qu'il déploya contre les pirates et les Parthes lui fit accorder l'Arménie par Néron en l'an 55. Antiochus fut un des premiers qui reconnurent Vespasien comme empereur; il commandait un corps d'auxiliaires au siége de Jérusalem. Mais en 72 il se compromit par une alliance avec les Parthes, et il perdit de nouveau son royaume. Il passa le reste de sa vie à Rome, où il fut traité avec beaucoup d'égards. Quelques auteurs attribuent à son fils les faits postérieurs à l'an 41 que nous venons de rapporter.

Dion Cassius, LIX, 8, 24; LX, 8. — Suétone, *Caligula*, 16. — Tacite, *Annales*, XII, 55; XIII, 7 et 37; XIV, 26. — *Historiæ*, II, 81; V, 1. — Josephus Flavius, *Antiquités Judaïques*, XIX, 931. — Clinton, *Fast. Hellen.*, III, 343. — Eckhel, *Doctrina Num. vet.*, III, 255.

ANTIOCHUS, roi des Messéniens, né vers 810 avant J.-C., mort en 744. Fils de Phintas, il régna d'abord conjointement avec son frère Androclès, mais bientôt la discorde éclata entre eux au sujet de Polycharès, qui, pour venger un meurtre, massacra plusieurs Lacédémoniens. Les Spartiates demandèrent alors que Polycharès leur fût livré; Androclès et Antiochus, n'ayant pu s'entendre à cet égard, la guerre éclata entre eux. Androclès fut tué et Antiochus, resté possesseur du trône, mourut peu après; son fils Euphaës lui succéda.

Diodore. — Pausanias. — Thirlwall, *Hist. de la Grèce*.

***ANTIOCHUS**, astronome grec. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il existe dans plusieurs bibliothèques des manuscrits d'ouvrages sur l'astronomie attribués à un certain Antiochus. Un de ces ouvrages a pour titre : Ἀποτελεσματικά; un autre s'appelle Καλανδολόγιον (sur les cérémonies qui doivent être observées dans chaque mois). C'est au Vatican que se trouvent les manuscrits les plus complets.

Fabricius, *Bibl. græca*, IV, p. 151. — Gale, *Ad Iamblichum de mysteriis*, p. 664.

***ANTIOCHUS**, historien grec, fils de Xénophane, né à Syracuse, vivait vers le commencement de la guerre du Péloponnèse. Il fut le premier historien de la Sicile. Nous n'avons des deux ouvrages estimés qu'il écrivit que les morceaux recueillis dans les *Fragmenta Historicorum græcorum*, de C. Muller : le premier de ces ouvrages contenait l'histoire de la Sicile dès les temps les plus reculés; le second était une histoire de l'Italie, souvent citée par Strabon. Il y faisait remonter la fondation de Rome à une époque antérieure à la prise de Troie, et il en attribuait la fondation à un fils de Jupiter, du nom de Romus.

Vossius, *De Historicis græcis*, p. 45, ed. Westermann. — Niebuhr, *Römische Geschichte*. — Müller, *Frag. Hist. græc.*, p. 45.

***ANTIOCHUS**, lieutenant d'Alcibiade, vivait vers la fin du cinquième siècle avant J.-C. Il avait, dit Plutarque, gagné la faveur de son maître, parce qu'il lui avait rattrapé une caille qui, au milieu des agitations du forum, s'était envolée du manteau d'Alcibiade. Antiochus fut vaincu par Lysandre en 408, dans un combat naval livré sur la côte d'Éphèse.

Diodore de Sicile. — Pausanias. — Plutarque.

***ANTIOCHUS**, *d'Ascalon*, philosophe grec, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il était disciple de Philon, auquel il succéda comme chef de la nouvelle Académie. Il enseignait à Athènes, où il compta pour auditeurs, en 79 avant J.-C., Varron, Cicéron, et Brutus. Il enseignait aussi à Alexandrie et à Rome. Il accompagna son ami Licinius Lucullus en Asie, où il mourut. Antiochus s'était proposé, dans un ouvrage intitulé *Sosus*, de ramener les doctrines de la nouvelle Académie à celles de l'ancienne, de concilier les académiciens avec les stoïciens, et de réfuter le scepticisme de Philon et de Carnéade. Selon Cicéron, qui en parle souvent avec éloge, il définit le souverain bien : *Vivere ex hominis natura*. Sextus Empiricus lui attribue un traité de logique intitulé Κανονικά.

Ciceron, *Academ.* — Plutarque, *Ciceron et Lucullus*. — Strabon, XIV. — *Hist. græca.* — Sextus Empiricus, *Adversus mathemat.*, I, 235; VII, 201. — Diogène Laërce, IX, 106-116.

***ANTIOCHUS** (Ἀντίοχος), médecin, saint et martyr, vivait sous l'empereur Adrien. Il était chrétien et natif de la Mauritanie. Il se livra à la médecine, uniquement pour soulager et traiter les malades pauvres. Il passa quelque temps en Galatie et en Cappadoce, et se rendit, vers 120 de J.-C., à l'île de Sardaigne, où il subit le martyre. Sa mémoire est célébrée le 13 décembre.

L'Église célèbre (le 15 juillet) la mémoire d'un autre Antiochus, médecin, martyr et saint, natif de Sébaste, persécuté et mis à mort sous Dioclétien vers l'an 304 de J.-C. On raconte qu'il fut miraculeusement sauvé des griffes des bêtes

féroces auxquelles il avait été exposé, et que de ses blessures découlait du lait, au lieu de sang. H.

Martyrologium romanum. — Fabricius, *Bibl. græca*, XIII, p. 64. — Bzovius, *Nomenclator Sanctorum professione medicorum.*

*ANTIOCHUS, médecin, qui a dû vivre à Rome au temps de Galien, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il sut se préserver de toute maladie jusqu'à un âge très-avancé : à quatre-vingts ans, il visitait encore ses clients à pied. C'est peut-être à lui que l'on doit le petit poëme grec élégiaque sur un *Antidote* (contre-poison) *contre les serpents*, que nous a conservé Galien, et que M. Bussmaker donne dans la collection des poëtes didactiques. (*Bibl. græc. lat.* de A. F. Didot.)

Galien, *De Sanit. tuenda*, VI, p. 332; ed. Kühn. — Fabricius, *Bibl. græca*, XIII, p. 64.

*ANTIOCHUS, *d'Égée*, sophiste grec, surnommé *le Transfuge* (Αὐτόμολος) vivait vers 200 de J.-C. Il était élève de Denys de Milet. Il accompagna Septime-Sévère dans son expédition contre les Parthes; et, pour relever le courage de l'armée romaine, transie de froid, il se roula dans la neige. Cette conduite lui concilia la faveur de l'empereur et de son fils Caracalla. Plus tard, il déserta le camp romain et se réfugia auprès de Tiridate, roi des Parthes; de là le surnom de *Transfuge*.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, IV, p. 292. — Dion Cassius, LXXVII, p. 814. — Suidas. — Phrynichus, *Eclogiæ atticorum nominum et verborum.*

*ANTIOCHUS, évêque de Ptolémaïs, mort en 408 de J.-C. Il se distingua comme prédicateur, et fut le rival de saint Jean Chrysostome. Il avait écrit un grand nombre de sermons, d'homélies, et un grand traité contre l'avarice. Il n'en reste plus que de faibles fragments.

Cave, *Script. eccles. Hist. liter.*

ANTIOCHUS, de *Seba* ou *Saba*, près de Jérusalem, vivait au commencement du septième siècle, pendant la guerre de l'empereur Héraclius contre Chosroës, roi des Perses. Il fut témoin de la prise de Jérusalem par les Perses en 614 de J.-C., et parle des traitements barbares qu'éprouvaient alors les moines de la Palestine. Il nous reste de lui une espèce de *Traité de morale chrétienne*, sous le titre Πανδέκτης τῆς ἁγίας Γραφῆς, composé de cent trente chapitre. En tête de l'ouvrage se trouve une lettre dédicatoire à Eustathe, abbé d'Ancyre. Il fut d'abord publié en latin par G. Tilman, Paris 1543, in-8°, et réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum;* Paris, 1579, vol. II; Cologne, 1618, vol. VII; et Lyon, 1677, vol. XII. Le texte grec fut publie par Fronto Ducæus, avec la traduction latine de Tilman, dans le I[er] vol. de l'*Auctuarium Bibl. Patrum;* Paris, 1624. H.

Cave, *Scriptor. eccles. hist. liter.*, I, 448.

ANTIPAS. *Voy.*. ANTIPATER de l'Idumée.

ANTIPATER, ou plutôt ANTIPATRE (Ἀντίπατρος), né vers 390, mort en 320 avant J.-C. C'était un officier qu'affectionnait Philippe de Macédoine : il fut chargé, après la bataille de Chéronée (338 avant J.-C.) de rapporter à Athènes les os des guerrriers athéniens qui avaient succombé. D'accord avec Parménion, il conseilla vainement à Alexandre de ne pas entreprendre son expédition en Asie, avant d'avoir assuré par un mariage', la succession du trône. Comme Alexandre le Grand dont il partagea l'amitié, il eut pour maître Aristote. Il fut ministre du roi Philippe, qui lui donna le plus bel éloge qu'un ministre pût recevoir de son souverain : « J'ai dormi profondément, dit-il un jour, qu'il s'était levé tard, parce qu'Antipater veillait. » A son départ pour son expédition en Asie, Alexandre le nomma régent du royaume de Macédoine. En l'an 331 avant J.-C., Antipater comprima l'insurrection de la Thrace, dirigée par Memnon, et il ne fut pas moins heureux contre les Spartiates, sous Agis III. Ce fut à cette époque qu'il se brouilla avec Olympias qui le rendit suspect à Alexandre. Celui-ci fit venir Antipater en Asie, sous prétexte d'y amener de nouvelles troupes, tandis que Cratère fut envoyé en Macédoine, pour y prendre la régence du royaume. Quelques historiens on fait entrer Antipater dans un complot qui aurait eu pour but d'empoisonner Alexandre; mais rien ne justifie leur assertion, rejetée d'ailleurs par Plutarque et Arrien. Après la mort d'Alexandre le Grand, Antipater fut appelé à la régence de la Macédoine; il se trouva ensuite engagé dans une guerre contre une ligue des États grecs ayant Athènes à leur tête. Secondé par Cratère, qui défit les confédérés à Cranon, il usa si modérément de la victoire, qu'il parvint à dissoudre la ligue. Athènes fut obligée alors de demander la paix. A son retour en Macédoine, Antipater donna sa fille Phila en mariage à Cratère, avec lequel il envahit, en 323 avant J.-C., le pays des Étoliens. Informé par Antigone de la trahison de Perdiccas et de son dessein de répudier sa femme Nicæa, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, il passa en Asie, pendant qu'il employait Cratère à combattre Eumènes, puis il se mit à la poursuite de Perdiccas, qui marchait en Égypte contre Ptolémée. Après le meurtre de Perdiccas, la régence resta à Antipater, et il s'y maintint malgré la reine Eurydice. Vers la fin de l'année 321, il revint en Europe, emmenant avec lui le roi et la reine et laissant Antigone continuer la guerre commencée en Lydie contre Eumènes. Durant la maladie qui l'emporta, il reçut la visite de l'orateur Démades, envoyé d'Athènes pour obtenir de lui l'éloignement de la garnison de Munychie : convaincu d'être en correspondance avec Perdiccas, Demades fut mis à mort. Antipater, confia la tutelle du jeune roi à Polysperchon, à l'exclusion de Cassandre, son fils.

Plutarque, *Phocion*, *Alexandre et Démosthènes.* — Diodore, XVIII, — Polybe, V. 10. — Justin, XII, XIII. — Arrien, *Anabase*, I.

ANTIOCHUS II, roi de Commagène, mort en 29 avant J.-C. Il ne régna que peu de temps, et eut à défendre le trône contre les prétentions de son frère Mithridate.

Accusé d'avoir fait assassiner un ambassadeur que son frère avait envoyé à Rome, il fut cité devant le sénat, qui le condamna à mort et donna sa couronne au fils de Mithridate.

Dion Cassius, LII, 43.

ANTIOCHUS III, roi de Commagène, mort en l'an 17 après J.-C. On ne connait pas la date de son avénement; on croit qu'il succéda à Mithridate II. Son royaume devint province romaine après sa mort.

Tacite, *Annales*, II, 42 et 56.

ANTIOCHUS IV, surnommé *Épiphanes*, roi de Commagène, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il mourut, selon quelques auteurs, vers l'an 41 de J.-C. Il était fils d'Antiochus III; Caligula lui rendit, en l'an 38 de J.-C., les possessions de ses aïeux qui étaient devenues provinces romaines, et y ajouta une partie de la Cilicie. Antiochus vécut à Rome dans l'intimité de l'empereur; mais celui-ci lui reprit bientôt (on ne sait pourquoi) son royaume. Claude le lui rendit en l'an 41. La vigueur qu'il déploya contre les pirates et les Parthes lui fit accorder l'Arménie par Néron en l'an 55. Antiochus fut un des premiers qui reconnurent Vespasien comme empereur; il commandait un corps d'auxiliaires au siége de Jérusalem. Mais en 72 il se compromit par une alliance avec les Parthes, et il perdit de nouveau son royaume. Il passa le reste de sa vie à Rome, où il fut traité avec beaucoup d'égards. Quelques auteurs attribuent à son fils les faits postérieurs à l'an 41 que nous venons de rapporter.

Dion Cassius, LIX, 8, 24; LX, 8. — Suétone, *Caligula*, 16. — Tacite, *Annales*, XII, 55; XIII, 7 et 37; XIV, 26. — *Historiæ*, II, 81; V, 1. — Josephus Flavius, *Antiquites Judaiques*, XIX, 951. — Clinton, *Fast. Hellen.*, III, 343. — Eckhel, *Doctrina Num. vet.*, III, 255.

ANTIOCHUS, roi des Messéniens, né vers 810 avant J.-C., mort en 744. Fils de Phintas, il régna d'abord conjointement avec son frère Androclès, mais bientôt la discorde éclata entre eux au sujet de Polycharès, qui, pour venger un meurtre, massacra plusieurs Lacédémoniens. Les Spartiates demandèrent alors que Polycharès leur fût livré; Androclès et Antiochus, n'ayant pu s'entendre à cet égard, la guerre éclata entre eux. Androclès fut tué et Antiochus, resté possesseur du trône, mourut peu après; son fils Euphaës lui succéda.

Diodore. — Pausanias. — Thirlwall, *Hist. de la Grèce*.

***ANTIOCHUS**, astronome grec. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il existe dans plusieurs bibliothèques des manuscrits d'ouvrages sur l'astronomie attribués à un certain Antiochus. Un de ces ouvrages a pour titre : Ἀποτελεσματικά; un autre s'appelle Καλανδολόγιον (sur les cérémonies qui doivent être observées dans chaque mois). C'est au Vatican que se trouvent les manuscrits les plus complets.

Fabricius, *Bibl. græca*, IV, p. 131. — Gale, *Ad Iamblichum de mysteriis*, p. 666.

***ANTIOCHUS**, historien grec, fils de Xénophane, né à Syracuse, vivait vers le commencement de la guerre du Péloponnèse. Il fut le premier historien de la Sicile. Nous n'avons des deux ouvrages estimés qu'il écrivit que les morceaux recueillis dans les *Fragmenta Historicorum græcorum*, de C. Müller : le premier de ces ouvrages contenait l'histoire de la Sicile dès les temps les plus reculés; le second était une histoire de l'Italie, souvent citée par Strabon. Il y faisait remonter la fondation de Rome à une époque antérieure à la prise de Troie, et il en attribuait la fondation à un fils de Jupiter, du nom de Romus.

Vossius, *De Historicis græcis*, p. 46, ed. Westermann. — Niebuhr, *Römische Geschichte*. — Müller, *Frag. Hist. græc.*, p. 45.

***ANTIOCHUS**, lieutenant d'Alcibiade, vivait vers la fin du cinquième siècle avant J.-C. Il avait, dit Plutarque, gagné la faveur de son maître, parce qu'il lui avait rattrapé une caille qui, au milieu des agitations du forum, s'était envolée du manteau d'Alcibiade. Antiochus fut vaincu par Lysandre en 408, dans un combat naval livré sur la côte d'Éphèse.

Diodore de Sicile. — Pausanias. — Plutarque.

***ANTIOCHUS**, *d'Ascalon*, philosophe grec, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il était disciple de Philon, auquel il succéda comme chef de la nouvelle Académie. Il enseignait à Athènes, où il compta pour auditeurs, en 79 avant J.-C., Varron, Cicéron, et Brutus. Il enseignait aussi à Alexandrie et à Rome. Il accompagna son ami Licinius Lucullus en Asie, où il mourut. Antiochus s'était proposé, dans un ouvrage intitulé *Sosus*, de ramener les doctrines de la nouvelle Académie à celles de l'ancienne, de concilier les académiciens avec les stoïciens, et de réfuter le scepticisme de Philon et de Carnéade. Selon Cicéron, qui en parle souvent avec éloge, il définit le souverain bien : *Vivere ex hominis natura*. Sextus Empiricus lui attribue un traité de logique intitulé Κανονικά.

Ciceron, *Academ.* — Plutarque, *Ciceron et Lucullus*. — Strabon, XIV. — *Hist. græca*. — Sextus Empiricus, *Adversus mathemat.*, I, 235; VII, 201. — Diogène Laërce, IX, 106-116.

***ANTIOCHUS** (Ἀντίοχος), médecin, saint et martyr, vivait sous l'empereur Adrien. Il était chrétien et natif de la Mauritanie. Il se livra à la médecine, uniquement pour soulager et traiter les malades pauvres. Il passa quelque temps en Galatie et en Cappadoce, et se rendit, vers 120 de J.-C., à l'île de Sardaigne, où il subit le martyre. Sa mémoire est célébrée le 13 décembre.

L'Église célèbre (le 15 juillet) la mémoire d'un autre Antiochus, médecin, martyr et saint, natif de Sébaste, persécuté et mis à mort sous Dioclétien vers l'an 304 de J.-C. On raconte qu'il fut miraculeusement sauvé des griffes des bêtes

féroces auxquelles il avait été exposé, et que de ses blessures découlait du lait, au lieu de sang. H.

Martyrologium romanum. — Fabricius, *Bibl. græca*, XIII, p. 64. — Bzovius, *Nomenclator Sanctorum professione medicorum.*

*ANTIOCHUS, médecin, qui a dû vivre à Rome au temps de Galien, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il sut se préserver de toute maladie jusqu'à un âge très-avancé : à quatre-vingts ans, il visitait encore ses clients à pied. C'est peut-être à lui que l'on doit le petit poëme grec élégiaque sur un *Antidote* (contre-poison) *contre les serpents*, que nous a conservé Galien, et que M. Bussmaker donne dans la collection des poëtes didactiques. (*Bibl. græc. lat.* de A. F. Didot.)

Galien, *De Sanit. tuenda*, VI, p. 332; ed. Kühn. — Fabricius, *Bibl. græca*, XIII, p. 64.

*ANTIOCHUS, *d'Égée*, sophiste grec, surnommé *le Transfuge* (Αὐτόμολος) vivait vers 200 de J.-C. Il était élève de Denys de Milet. Il accompagna Septime-Sévère dans son expédition contre les Parthes; et, pour relever le courage de l'armée romaine, transie de froid, il se roula dans la neige. Cette conduite lui concilia la faveur de l'empereur et de son fils Caracalla. Plus tard, il déserta le camp romain et se réfugia auprès de Tiridate, roi des Parthes; de là le surnom de *Transfuge*.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, IV, p. 292. — Dion Cassius, LXXVII, p. 814. — Suidas. — Phrynichus, *Eclogæ atticorum nominum et verborum.*

*ANTIOCHUS, évêque de Ptolémaïs, mort en 408 de J.-C. Il se distingua comme prédicateur, et fut le rival de saint Jean Chrysostome. Il avait écrit un grand nombre de sermons, d'homélies, et un grand traité contre l'avarice. Il n'en reste plus que de faibles fragments.

Cave, *Script. eccles. Hist. liter.*

ANTIOCHUS, de *Seba* ou *Saba*, près de Jérusalem, vivait au commencement du septième siècle, pendant la guerre de l'empereur Héraclius contre Chosroës, roi des Perses. Il fut témoin de la prise de Jérusalem par les Perses en 614 de J.-C., et parle des traitements barbares qu'éprouvaient alors les moines de la Palestine. Il nous reste de lui une espèce de *Traité de morale chrétienne*, sous le titre Πανδέκτης τῆς ἁγίας Γραφῆς, composé de cent trente chapitre. En tête de l'ouvrage se trouve une lettre dédicatoire à Eustathe, abbé d'Ancyre. Il fut d'abord publié en latin par G. Tilman, Paris 1543, in-8°, et réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum*; Paris, 1579, vol. II; Cologne, 1618, vol. VII; et Lyon, 1677, vol. XII. Le texte grec fut publie par Fronto Ducæus, avec la traduction latine de Tilman, dans le Ier vol. de l'*Auctuarium Bibl. Patrum*; Paris, 1624. H.

Cave, *Scriptor. eccles. hist. liter.*, I, 448.

ANTIPAS. *Voy.*. ANTIPATER de l'Idumée.

ANTIPATER, ou plutôt ANTIPATRE (Ἀντίπατρος), né vers 390, mort en 320 avant J.-C. C'était un officier qu'affectionnait Philippe de Macédoine : il fut chargé, après la bataille de Chéronée (338 avant J.-C.) de rapporter à Athènes les os des guerriers athéniens qui avaient succombé. D'accord avec Parménion, il conseilla vainement à Alexandre de ne pas entreprendre son expédition en Asie, avant d'avoir assuré par un mariage[1], la succession du trône. Comme Alexandre le Grand dont il partagea l'amitié, il eut pour maître Aristote. Il fut ministre du roi Philippe, qui lui donna le plus bel éloge qu'un ministre pût recevoir de son souverain : « J'ai dormi profondément, dit-il un jour, qu'il s'était levé tard, parce qu'Antipater veillait. » A son départ pour son expédition en Asie, Alexandre le nomma régent du royaume de Macédoine. En l'an 331 avant J.-C., Antipater comprima l'insurrection de la Thrace, dirigée par Memnon, et il ne fut pas moins heureux contre les Spartiates, sous Agis III. Ce fut à cette époque qu'il se brouilla avec Olympias qui le rendit suspect à Alexandre. Celui-ci fit venir Antipater en Asie, sous prétexte d'y amener de nouvelles troupes, tandis que Cratère fut envoyé en Macédoine, pour y prendre la régence du royaume. Quelques historiens on fait entrer Antipater dans un complot qui aurait eu pour but d'empoisonner Alexandre; mais rien ne justifie leur assertion, rejetée d'ailleurs par Plutarque et Arrien. Après la mort d'Alexandre le Grand, Antipater fut appelé à la régence de la Macédoine; il se trouva ensuite engagé dans une guerre contre une ligue des États grecs ayant Athènes à leur tête. Secondé par Cratère, qui défit les confédérés à Cranon, il usa si modérément de la victoire, qu'il parvint à dissoudre la ligue. Athènes fut obligée alors de demander la paix. A son retour en Macédoine, Antipater donna sa fille Phila en mariage à Cratère, avec lequel il envahit, en 323 avant J.-C., le pays des Étoliens. Informé par Antigone de la trahison de Perdiccas et de son dessein de répudier sa femme Nicæa, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, il passa en Asie, pendant qu'il employait Cratère à combattre Eumènes, puis il se mit à la poursuite de Perdiccas, qui marchait en Égypte contre Ptolémée. Après le meurtre de Perdiccas, la régence resta à Antipater, et il s'y maintint malgré la reine Eurydice. Vers la fin de l'année 321, il revint en Europe, emmenant avec lui le roi et la reine et laissant Antigone continuer la guerre commencée en Lydie contre Eumènes. Durant la maladie qui l'emporta, il reçut la visite de l'orateur Démades, envoyé d'Athènes pour obtenir de lui l'éloignement de la garnison de Munychie : convaincu d'être en correspondance avec Perdiccas, Demades fut mis à mort. Antipater, confia la tutelle du jeune roi à Polysperchon, à l'exclusion de Cassandre, son fils.

Plutarque, *Phocion*, *Alexandre* et *Démosthènes*. — Diodore, XVIII, — Polybe, V. 10. — Justin, XII, XIII. — Arrien, *Anabase*, I.

ANTIPATER, roi de Macédoine, petit-fils du précédent, mort vers 290 avant J.-C. Il était second fils de Cassandre et de Thessalonica, demi-sœur d'Alexandre le Grand. Après la mort de son frère aîné, Philippe IV, qui avait succédé à Cassandre, il monta (en 296) sur le trône, qui lui fut disputé par son plus jeune frère Alexandre. Il paraît que les deux frères se réconcilièrent en se partageant la Macédoine. Alexandre fut mis à mort en 294 par Démétrius, fils d'Antigone le Cyclope, et Antipater perdit aussi son royaume. Selon Justin, il se retira en Thrace auprès de Lysimaque, dont il avait épousé la fille Eurydice. Malgré cette parenté, Lysimaque livra à Démétrius la partie de la Macédoine qui appartenait à Antipater; et, comme celui-ci l'accusait de trahison, il le fit tuer, et ordonna de mettre Eurydice en prison. Diodore de Sicile attribue à Démétrius la mort d'Antipater. On concilie les témoignages en apparence contradictoires de Justin et de Diodore, en supposant que Lysimaque fit mourir son gendre à l'instigation de Démétrius.

Plutarque. — Justin, XVI, 1, 2. — Diodore, XXI.

ANTIPATER (*l'Iduméen*), père d'Hérode le Grand, mourut en l'an 43 (et non en 49) avant J.-C. Selon Josèphe, son père avait obtenu d'Alexandre Jannée le gouvernement de l'Idumée. Ce fut par ses conseils qu'Hyrcan II invoqua contre son frère Aristobule, les secours du chef Arabe Arétas, en 65, et ce fut surtout grâce à son influence que Pompée, après la prise de Jérusalem en 63, déposa Aristobule et mit à sa place Hyrcan, tout en ne lui accordant que le titre de grand prêtre au lieu de celui de roi que portait son frère. Hyrcan, par indolence et par incapacité, laissa presque toujours le pouvoir aux mains d'Antipater, qui l'exerça avec loyauté et de manière à garder la faveur des Romains. Il soutint Aulus Gabinius contre Alexandre, fils d'Aristobule, et contre Archélaüs, roi d'Égypte. Pendant la guerre d'Alexandrie, en 148, il déploya tant de zèle pour César, que celui-ci le nomma procurateur de toute la Judée. Antipater ne fit usage de l'autorité absolue qui lui était confiée, que pour le bien de son pays, soit en empêchant son fils Hérode d'attaquer Hyrcan, soit en répartissant avec équité la taxe imposée à la Judée par Cassius. Cependant il ne put échapper à l'envie et à la haine de quelques-uns de ses compatriotes, et fut empoisonné par l'échanson d'Hyrcan, à l'instigation de Malchus, auquel il avait deux fois sauvé la vie. L. J.

Josèphe. *Antiq. Jud.*, XIV, 1-11; *De Bello Jud.*, I, 6-11. — Julius Africanus, *in Eusebii, Hist. Eccles.*, I, 6.

ANTIPATER, fils aîné d'Hérode le Grand par sa première femme Doris, fut un monstre de cruauté. Josèphe en résume la vie par ces deux mots : Κακίας μυστήριον. Hérode, ayant répudié Doris pour épouser Mariamne, l'an 38 avant J.-C., bannit d'abord Antipater de la cour; puis il le rappela, pour que la présence d'un rival contînt l'inimitié d'Alexandre et d'Aristobule, fils de Mariamne, qui étaient exaspérés de la mort de leur mère. Antipater parvint à changer en sa faveur les dispositions d'Hérode, qui rappela Doris et envoya Antipater à Rome, en le recommandant à la bienveillance d'Auguste. Il ne cessa de conspirer contre ses deux frères; et bien qu'Hérode les eût deux fois réconciliés, il parvint, à l'aide de Salomé, de Phéroras, et surtout du Spartiate Euryclès, à obtenir leur mort. Débarrassé de ses rivaux et déclaré héritier du trône, il ourdit avec son oncle Phéroras un complot contre la vie de son père; et, pour éviter les soupçons, il sollicita d'être envoyé à Rome, où il se rendit porteur du testament d'Hérode, qu'il avait altéré. Mais la mort de Phéroras, empoisonné, dit-on, par sa femme, fit découvrir cet affreux mystère. Il fut rappelé de Rome sans qu'il pût soupçonner qu'on en fût informé. Arrivé en Syrie, il fut traduit par Nicolas de Damas devant le tribunal de Quintus Varus, le gouverneur romain de la Syrie; et la sentence portée contre lui ayant été confirmée par Auguste, il fut exécuté en prison cinq jours avant la mort d'Hérode, alors à l'agonie, et dans l'année du massacre des Innocents. C'est au sujet de ce fils dénaturé qu'Auguste disait : *Melius est Herodis porcum esse quam filium.*

Josèphe, *Ant.*, XIV, XVI et XVII, 1; *Bel. Jud.*, I. — Eusèbe, *Hist. Eccl.*, I, 8, 12. — Macrobe, *Sat.*, II, 4.

ANTIPATER (*Lælius-Cœlius*), jurisconsulte et historien romain, vivait vers 153 avant J.-C. Il fut contemporain de C. Gracchus, et tuteur de l'orateur L. Crassus. Le premier il tenta d'ajouter à l'histoire romaine les ornements du style; mais sa diction avait plus de force que d'élégance. Il ne faut pas le confondre avec le Cœlius du *Digeste*, Cœlius Sabinus. Aucun de ses ouvrages judiciaires n'est venu jusqu'à nous. Il écrivit une Histoire de la seconde guerre punique, et composa des *Annales*, qui furent abrégées par Brutus. Il suivit l'histoire grecque du Sicilien Silenus Calatinus, et quelquefois les *Origines* de Caton le Censeur. L'empereur Adrien le préférait à Salluste; Valère-Maxime l'appelle *certus romanæ Historiæ auctor*, et Tite-Live le cite souvent. Cependant Antipater avait rempli ses *Annales* de contes merveilleux. Les fragments qui nous ont été conservés par Nonius se trouvent dans les éditions de *Salluste* de Wasse, Corte et Havercamp, ainsi que dans *les Vitæ et Fragmenta veterum historicorum Romanorum* de Krausse.

Cicéron, *de Divinatione*; *Ad Atticum* XIII, 8; *de Oratore*. — Tite-Live, 31, 32, 36, 38 et 39. — Spartien, *in Adriano*. — Valère-Maxime I, 7. — Suétone, *Illustres Gramm.* 3.

ANTIPATER, poëte. L'*Anthologie* a conservé un assez grand nombre d'épigrammes de trois Antipater. Les copistes n'ayant pas assez soigneusement distingué ces trois poëtes, il y a quelque confusion dans le classement et les titres des poésies qu'on leur attribue. Le plus ancien est Antipater de Macédoine, contemporain de Philippe V, père de Persée, dernier roi de Macédoine.

Le second, *Antipater de Sidon*, florissait cent ans avant J.-C., du temps de Méléagre, qui honora sa tombe d'une inscription funéraire. Pline rapporte que, tous les ans, la fièvre le prenait le jour anniversaire de sa naissance, et que, parvenu sans autre indisposition à un âge fort avancé, il fut enlevé par un des accès de cette fièvre, que ramenait son jour natal. Il nous reste une quarantaine de ses épigrammes et épitaphes (ἐπιτύμβια). Le troisième Antipater, connu sous le nom d'*Antipater de Thessalonique*, a vécu sous Auguste et sous Tibère. Comme Antipater de Sidon, c'était un de ces Grecs improvisateurs qui rédigeaient en vers tout ce qui frappait leur esprit, souvenirs, images, anecdotes, et dont la mission semble avoir été de détourner des affaires publiques et des goûts de la guerre la jeunesse romaine, éprise des ingénieuses frivolités de la Grèce et de l'emphase du genre asiatique (*asiaticum genus*). C'est, dit-on, au plus ancien des trois Antipater que revient de droit la palme du goût, de la grâce, du style, et de l'invention. [*Enc. des g. du m.*]

Cicéron, *De Oratore*, III, 50. — Pline, *Histoire naturelle*, VII, 51. — Jacobs, *ad Anthologiam græc.*, XIII, 84?. — Brunck, *Analecta*, II, 109.

* **ANTIPATER** (Ἀντίπατρος), *de Tarsus*, philosophe stoïcien, vivait vers le milieu du deuxième siècle avant J.-C. Il fut disciple et successeur de Diogène dit le Babylonien. Il eut, à ce qu'il paraît, une grande influence sur son école; il se fit surtout remarquer par ses luttes avec Carnéade et les autres académiciens. Cicéron loue sa subtilité; mais il écrivait mieux qu'il ne parlait : c'est ce qui lui valut le sobriquet de Καλαμοβόας, ou Braillard de plume. Outre ses œuvres de controverse, on cite de lui : 1° un ouvrage en deux livres sur les présages; il en appuie la réalité, non-seulement sur le raisonnement, mais encore sur des exemples; — 2° un traité sur les songes, auxquels il ajoute une égale créance; — 3° quelques traités de morale, dans lesquels, au jugement de Cicéron, il établit des préceptes plus en harmonie avec la nature humaine que ne l'étaient ceux de l'école à laquelle il appartenait; — 4° un ouvrage sur la Divinité, où se rencontrent des idées supérieures aux notions reçues dans le peuple. Pour lui, Dieu plane, sans y être sujet, au-dessus des accidents de la vie humaine; il est incorruptible et pur, et plein de bonté pour l'homme.

Orelli, *Onomasticon Tullianum*, II, 44; on y trouve les passages de Cicéron qui concernent Antipater. — Plutarque, *De Stoicorum Repugnantiis*, *de Garrulitate*. - Eusèbe, *Præparatio evangelica*, XIV, 8. — Stobée, *De Fato*, 18. — Athénée, VIII. — Diogène Laërce, VII. — Waillot, *De Antipatro*, *Tarsensi*; Liége, 1825, in-8°.

* **ANTIPATER** *de Tyr*, philosophe stoïcien, mourut à Athènes vers l'an 46 avant J.-C. Il est cité avec éloge par Cicéron, et paraît avoir composé un livre *sur les Devoirs*, qui a été critiqué par Panætius. Peut-être est-ce le même Antipater que Diogène Laërce cite comme l'auteur d'un Traité sur l'univers (Περὶ κόσμου).

Cicéron, *De Officiis*, II, 24. — Diogène Laërce, VII, 139. — Strabon, XVI. — Voss, *De Historicis Græcis*, édit. Westermann, p. 392.

* **ANTIPATER**, *d'Hiérapolis* en Phrygie, rhéteur grec, fils de Zeuxidème, vivait sous l'empereur Septime-Sévère (193-211 de J.-C.). Il jouissait de la bonne grâce de cet empereur, qui le fit son secrétaire intime, l'éleva à la dignité consulaire, et le nomma gouverneur de la Bithynie. Il avait écrit plusieurs discours, dont il ne nous reste aucun fragment.

Philostrate, *Vie des Sophistes*, II, 24, 25.

* **ANTIPHANE**, sculpteur grec, natif d'Argos, vivait 400 ans avant J.-C. Il était élève de Périclyte et maître de Cléon. On cite, parmi ses ouvrages, des statues de héros, et le cheval de bronze que les Argiens déposèrent à Delphes, en souvenir de la victoire qu'ils avaient remportée à Thyrée sur les Lacédémoniens. Ce cheval est appelé Θύρειος par Pausanias.

Pausanias, V, 17; X, 9. — Thucydide, VI, 95.

* **ANTIPHANE**, médecin grec, natif de l'île de Délos, vivait probablement dans la première moitié du second siècle avant J.-C. Il composa un livre intitulé Πανόπτης. Il est cité par Galien et par Cælius Aurelianus. Suivant Clément d'Alexandrie, il attribuait la principale cause des maladies chez l'homme à la trop grande variété d'aliments.

Cælius Aurelianus, *De Morb. Chronic.*, IV, 8. — Galien, *De Composit. medic.*, V, 31, t. XII, p. 877, édit. Kühn. — Clément d'Alexandrie, *Pædag.*, II, 1. — Haller, *Bibl. med. pract.*, t. I.

ANTIPHANES (Ἀντιφάνης), nom commun à plusieurs écrivains grecs. L'un d'eux est cité par Athénée et par Clément Alexandrin. Il avait écrit un ouvrage sur les prostituées d'Athènes.

Athénée, III. — Clément Alexandrin, *Strom.*, I. — Vossius, *De Hist. græc.*, lib. III.

Un autre *Antiphanes*, né à Berga (Thrace), avait écrit un livre d'Histoires merveilleuses (ἄπιστα). Il donna lieu au mot βεργαΐζειν, *bergaïser*, synonyme de *radoter*. On ignore le temps auquel il vivait. On l'a souvent confondu avec le précédent.

Étienne de Byzance, in Βέργα. — Athénée, III.

Antiphanes, de Caryste dans l'Eubée, poëte grec, contemporain de Thespis, vers l'an 523 avant J.-C. (*Voy.* Suidas.)

Un dernier *Antiphanes*, natif de Smyrne ou de Rhodes, poëte comique, fut contemporain d'Alexandre le Grand. Il était né, selon Suidas, dans la 93e olympiade, et mourut à soixante-quatorze ans, dans la 112e. Il composa plus de deux cent soixante pièces, qui eurent peu de succès, et dont Athénée nous a conservé quelques fragments. Il gagna trente fois le prix. Il est souvent confondu avec le poëte comique Alexis.

Athénée. — Suidas. — Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*. — Koppiers, *Observat. philologiques sur quelques passages d'Antiphanes*, etc.; Leyde, 1771, in-8°.

* **ANTIPHILE**, architecte grec, vivait dans le

cinquième siècle avant J.-C. Il construisit à Olympie, avec Pothée et Mégaclès, ce que Pausanias appelle la *Trésorerie des Carthaginois*, bâtiment qui contenait une statue colossale de Jupiter et des cuirasses de lin que les Syracusains, sous les ordres de Gélon, avaient enlevées aux Carthaginois, probablement dans la bataille livrée en 480 avant J.-C., le jour même où Xerxès fut vaincu à Salamine.

Pausanias, VI, 19.

ANTIPHILE (Ἀντίφιλος), peintre grec, natif d'Égypte, vivait vers 330 avant J.-C. Il était contemporain d'Apelle, dont il était le rival. Pline parle avec éloge d'un tableau de lui, représentant un jeune garçon soufflant le feu dont la lueur éclairait durant la nuit un riche appartement, et faisait briller la beauté du jeune homme. On cite encore parmi ses ouvrages les plus estimés, un *Hésione*, un *Bacchus*, un *Hippolyte effrayé à la vue d'un taureau envoyé contre lui*, une figure comique nommée *Gryllos* (*le Pourceau*), qui fit donner le nom de *grylles* aux peintures que nous nommons *grotesques*. On peut considérer à juste titre Antiphile comme l'inventeur de ce genre.

Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 37. — Quintilien, *Inst. orator.*, XII, 10. — Lucien, Περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν διαβολῇ.

***ANTIPHILE** (Ἀντίφιλος), poëte grec, paraît avoir vécu peu de temps après le règne de Néron. Il nous reste de lui une quarantaine d'épigrammes, que Reiske attribue, sans raison plausible, à plusieurs Antiphile.

Reiske, *Ad Antholog. Constant. Cephalæ*, p. 191. — Jacobs, *Antholog. græca*, t. XIII, p. 881.

ANTIPHON (Ἀντιφῶν), nom commun à plusieurs écrivains, qui ont été souvent confondus entre eux. Le plus célèbre est *Antiphon* le Rhéteur, né à Rhamnus en Attique, au commencement de la soixante-quinzième olympiade, vers l'an 479 avant J.-C., mort en 419 avant J.-C. Il était fils de l'orateur Sophilus. Il suivit aussi les leçons de Gorgias. C'est lui, dit-on, qui inventa l'art de la rhétorique. L'école sicilienne avait enseigné et pratiqué l'art de parler; mais Antiphon fut le premier qui sut appliquer les principes à l'éloquence judiciaire, et aux affaires qui se traitaient devant l'assemblée du peuple; aussi Hermogène l'appelle-t-il l'inventeur du genre politique. Antiphon enseigna à Athènes, où il eut entre autres pour élève Thucydide, qui parle de lui avec respect. On croit que le style de l'histoire se ressentit de l'école d'un si grand maître. Selon Photius, il avait placé au-dessus de la porte de son école : « Ici l'on console les malheureux. » Antiphon composait à prix d'argent des discours pour des accusés ou des démagogues, que ceux-ci apprenaient ensuite à débiter : cet usage exerça la première verve satirique des poëtes de l'ancienne comédie.

Antiphon commanda plusieurs fois les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse, et il équipa à ses frais soixante trirèmes. Il eut une grande part à la révolution qui établit à Athènes le gouvernement des quatre-cents, dont il fut membre. Pendant la courte durée de cette oligarchie, Antiphon fut envoyé à Sparte pour y négocier la paix : le mauvais succès de cette ambassade renversa son parti. Accusé de trahison, Antiphon, malgré son éloquente défense, fut condamné à mort; sa maison fut rasée, son corps laissé sans sépulture, et son nom déclaré infâme. Les anciens citent de lui un *Art rhétorique* (Τέχνη ῥητορική), des *discours politiques* (δημηγορικοί), des *discours judiciaires* (δικάνικοί), et des *morceaux d'apparat* (ἐπιδεικτικοί). Il nous reste encore de lui quinze harangues, toutes du genre de celles qu'Hermogène appelle λόγοι φονικοί , c'est-à-dire se rapportant à des procès criminels. Trois de ces discours ont été effectivement prononcés ou destinés à l'être dans des procès qui ont été jugés de son temps. Ils sont intitulés : 1° *Accusation d'empoisonnement contre une belle-mère* (Κατηγορία φαρμακείας κατὰ τῆς μητρυιᾶς); — 2° *Sur le meurtre d'Hérode* (Περὶ τοῦ Ἡρώδου φόνου); c'est un plaidoyer en faveur d'un prévenu : on le regarde comme son meilleur morceau; — 3° *Sur* [*le meurtre*] *d'un choriste* (Περὶ τοῦ χορευτοῦ) : ce dernier morceau est tronqué. Les deux autres discours d'Antiphon sont des espèces d'études, plutôt que des discours prononcés ou achevés. Les trois discours achevés intéressent au plus haut degré l'histoire de la jurisprudence, parce qu'ils font connaître la forme de la procédure criminelle chez les Athéniens. Ils ont été imprimés, pour la première fois, dans la collection aldine, Venise, 1513, in-fol.; dans le recueil des orateurs grecs de Henri Estienne, et dans ceux de Reiske, de Dobson et de Bekker. L'édition la plus récente d'Antiphon est de Baiter et H. Sauppe; Zurich, 1838, in-8°.

Quintilien, *Institut. Orator.*, III. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 202.

L'*Antiphon* mentionné par Xénophon (*Memorabil.*, I, 6) trouva à redire aux habits de Socrate, et composa, dit-on, un livre sur la vérité, où il niait la Providence.

Un troisième *Antiphon*, poëte tragique, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Aristote l'appelle *le poëte*, ce qui empêche de le confondre avec l'orateur qui portait son nom. Denys l'Ancien le fit mettre à mort, parce que, dit-on, il ne goûtait pas les œuvres du tyran; peut-être aussi parce qu'il fut l'objet des soupçons de Denys. Celui-ci lui ayant un jour demandé ce qui valait mieux du cuivre ou du bronze, le poëte lui aurait répondu qu'il préférait le métal qui avait servi à fondre les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. On a recueilli les titres de quelques-unes des pièces d'Antiphon : l'*Andromaque*, le *Méléagre*, la *Médée*, le *Jason*, et d'autres.

Enfin il y avait un *Antiphon* philosophe, antérieur à Aristote, qui en fait mention, aussi bien que Plutarque. Il croyait que la lune luit de

sa propre lumière; il a écrit sur la *quadrature du cercle* et *sur la nature des choses*, livres cités par Plutarque, *De Placitis Philosophorum*, lib. II.

Fabricius, *Bibl. græca*, II, 750. — Van Spaan, *Dissertatio historica de Antiphone oratore*. — Müller, *Hist. de la littérature grecque*

ANTIQUARIO (*Jacques*), littérateur italien, né à Pérouse vers 1444 ou 1445, mort à Milan en 1512. Descendant de la noble famille des Antiquarj de Pérouse, il fut élevé par Giovanni Antonio Campano, devint, vers 1467, secrétaire de Gio. Battista Savello, gouverneur de Bologne, et fut appelé à Milan, entre 1471 et 1473, pour remplir les mêmes fonctions auprès du duc Galeas Marie. Lors de l'occupation de Milan, par les Français en 1499, Antiquario ne suivit pas dans l'exil son maître Lodovico Sforza. Louis XII le confirma dans sa place de secrétaire; on prétend même, mais sans preuves, qu'il le nomma lieutenant général du Milanais. Antiquario obtint de riches bénéfices, et en fit le plus libéral usage en protégeant les littérateurs de son temps. Il fut l'ami de Politien, de Laurent de Médicis, de Merula, de Girolamo Donato. On a de lui : *Oratio Jacobi Antiquarii pro populo Mediolanensi in die triumphali Ludovici Galliarum regis et Mediolani ducis de fractis Venetis*; Milan, 1509, in-8°.: — *Epistolæ*; Pérouse, 1509, in-4°; plusieurs de ces lettres sont aussi insérées parmi celles de Politien, et dans l'appendice des *Memorie* de Vermiglioli; — *Carmina*; — *Modus habendi displicentiam peccatorum*. L. J.

Vermiglioli, *Memorie di Jacopo Antiquarj*, 1813. — Sassi, *Historia literario-typographica Mediolanensis*, 242. — Argellati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANTIQUUS (*Jean*), peintre hollandais, né à Groningue, le 11 octobre 1702, mort en 1750. Il peignit d'abord sur verre jusqu'à vingt ans chez Guérard van der Véen; puis, dominé par son goût pour la peinture à l'huile, il entra dans les ateliers de Benheimen et de Jean-Abel Wassenbergh. Mécontent de ces deux maîtres, il vint à Paris; mais, faute d'argent, il dut retourner à Amsterdam où Gimnich lui fit faire des progrès rapides. Le désir de voyager l'emportant encore, Antiquus s'embarqua pour Gênes avec son frère Laurent, le paysagiste, et pour prix du passage il fit le portrait du capitaine. De Gênes ils allèrent à Pise, où leur guide les dévalisa complétement le jour de leur arrivée; mais Antiquus, ayant trouvé quelques portraits à faire, gagna assez d'argent pour que lui et son frère pussent continuer leurs études et gagner Florence. Le grand-duc de Toscane, François II, les accueillit très-bien et accorda une pension à Jean, qui fut admis à l'Académie de Peinture et y peignit *la Chute des Géants*. Jean fit aussi une belle copie du *Martyre de saint Étienne* d'après le Cigoli, qu'il vendit cent ducats. A son retour dans sa patrie, le prince d'Orange lui fit peindre la coupole de son salon d'été, le logea à Breda, et le pensionna. On admire encore, de lui dans les appartements du palais de Breda, *Mars déshabillé par les Grâces*; *Coriolan et Scipion l'Africain*. En 1747, il peignit pour Landsheer *le Parnasse* sur un plafond de dix-huit pieds.

Van Gool, *Nieuwe Schouburg der Nederlandsche Kunstschilders*; — Descamps, *Vie des Peintres hollandais*.

ANTISTATE et non *Autistate* (comme le dit la *Biographie universelle*), architecte grec, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il jeta, sur l'ordre de Pisistrate, les fondements du fameux temple de Jupiter Olympien, à Athènes. La construction de ce beau et magnifique monument, commencée dans le style dorique, et interrompue par les troubles de la république, ne fut continuée que dans le second siècle avant J.-C., sous le règne d'Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, par le Romain Cossutius, qui adopta le style corinthien. Enfin, cette construction ne fut achevée que sous le règne d'Adrien : on y voyait cent vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, en marbre pentélique; il n'en reste plus que seize. Le temple lui-même avait deux cent cinquante-neuf pieds de long sur quatre-vingt-seize pieds de large. H.

Vitruve, VII, *præfat*. — Stuart, *Antiquities of Athens*.

ANTISTHÈNE (Ἀντισθένης), philosophe grec d'Athènes, fondateur de la secte des *cyniques*, vivait 400 ans avant J.-C. Dans sa jeunesse il combattit à Tanagra. Il suivit d'abord les leçons de Gorgias, et devint ensuite un des plus zélés disciples de Socrate, à la mort duquel il assista : jamais il ne l'avait quitté. Il fut le maître de Diogène le Cynique; on ignore la date de sa mort. Le nom de son école vient du *Cynosarge*, gymnase situé près de sa ville natale. Ses doctrines ayant été exagérées par ses disciples, on affecta de faire dériver le nom de *cynyque* de κύων, *chien*; et un ancien commentateur d'Aristote dit à cette occasion · « Les cyniques sont ainsi nommés, à cause de la liberté de leurs paroles et de leur amour pour la vérité; car on trouve que le chien a, dans son instinct, quelque chose de philosophique et qui lui apprend à distinguer les personnes; en effet, il aboie à la vue des étrangers, et flatte les maîtres de la maison : de même les cyniques accueillent et chérissent la vertu et ceux qui la pratiquent, tandis qu'ils repoussent et blâment les passions et ceux qui s'y abandonnent, quand même ils seraient assis sur le trône. » Cicéron nous a transmis le dogme d'Antisthène sur l'existence des dieux : *Populares deos multos, naturalem unum esse*. Il enseignait que, pour être heureux, il faut être libre, indépendant, et avoir l'âme tranquille, que pour cela il faut obéir aux lois de la nature; que les passions sont incompatibles avec la liberté; qu'elle naissent des besoins; que, par conséquent, pour n'être pas l'esclave de ses besoins, il faut savoir vivre avec le strict nécessaire (τὸ ζῆν κατὰ φύσιν).

La vie d'Antisthène était conforme à ce système. Cependant sa simplicité et sa sobriété ne

furent pas exemptes du reproche d'affectation. Il aimait à porter le pallium, et paraissait en public la besace au dos, un bâton à la main. C'est ce qui fit dire à Socrate : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » Antisthène fut un citoyen vertueux, conformément à sa maxime : « Rien n'est beau que la vertu ; rien n'est laid que le vice (Τἀ γαθα καλὰ, τὰ κακὰ αἰσχρά). Il osa le premier élever la voix contre les accusateurs de Socrate. Au lit de mort, comme il souffrait beaucoup : « Qui me délivrera de mes maux ? » s'écria-t-il. « Ce fer, » lui répondit Diogène en lui présentant un poignard. « C'est de mes maux et non de ma vie que je voudrais me délivrer, » repartit Antisthène.

Il avait écrit des dialogues et des discours formant un recueil de dix livres : tout cela est perdu, à l'exception de quelques lettres et de deux discours ou déclamations qui lui sont attribués, et qui portent les titres d'*Ajax* et *Ulysse*. Le grammairien Phrynique le classe parmi les modèles du pur atticisme. Voici quelques-unes des sentences attribuées à Antisthène : — Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer est rongé par la rouille qui s'y met. — Le moyen de s'immortaliser est de vivre pieusement et justement. — Quand on ne peut plus discerner les honnêtes gens d'avec les vicieux, c'est alors qu'un pays est perdu. — Une société de frères qui sont unis est la meilleure de toutes les forteresses. — Il faut principalement se munir de biens qu'on puisse, dans un naufrage, sauver avec soi. — Il est absurde, tandis qu'on prend tant de soin de séparer le froment de l'ivraie, et de purger une armée de gens inutiles, de ne pas prendre le même soin de purger la société des méchants qui la corrompent.

Les *lettres* attribuées à Antisthène se trouvent dans les *Collections épistolaires ;* les deux *discours*, dans le recueil d'*Alde* et dans le volume VIII des *Orateurs* de Reiske.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, I, 13. — Ammonius, *Comment. in Categ. Aristot.* — Xénophon, *le Banquet.* — Laërce, Aristote, *Metaph.*, VIII, 3. — Richter, *Dissert. de Vita moribus et placitis Antisthenis cynici.* — L.-Ch. Crell, *Program. de Antisthene cynico ;* Lips., 1728, in-8°. — Diogène Laërce.

*ANTISTIUS, médecin romain, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il examina le corps de Jules César, assassiné le 15 mars de l'an 44 avant J.-C., et constata les vingt-trois coups de poignards reçus par ce grand homme, et dont il n'y en avait eu qu'un de mortel, celui qui avait pénétré dans la poitrine. Comme quelques manuscrits de Suétone donnent *Antius* au lieu d'*Antistius*, Fabricius a supposé que ce médecin était le même qu'*Antæus* ou *Anthæus*.

Suétone, *Jules César*, cap. 4, 82. — Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, 73. — Plutarque, *César*, cap. 2.

ANTOINE, en latin *Antonius* (1), nom commun à un grand nombre d'hommes célèbres. Nous les avons rangés ici, autant que possible, par ordre chronologique.

ANTOINE (*Marc*), *Marcus-Antonius*, surnommé *Orator*, orateur romain, était né 143 ans avant J.-C. Il s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie en 113, préteur en 104, proconsul en Cilicie avec mission de détruire les pirates, consul à Rome en 99, où il se signala par sa résistance au parti de Saturninus ; et enfin censeur en 97. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il commanda une partie de l'armée romaine dans la guerre contre les Marses : comme aristocrate, il adopta le parti de Sylla. Il excellait surtout dans le genre pathétique. Ainsi, dans la cause qu'il plaida pour Aquillius, il se mit à pleurer en découvrant la poitrine de son client couverte de cicatrices, et parvint ainsi à le faire acquitter. Proscrit par Marius, et massacré (en 87 avant J.-C.) pendant les guerres civiles entre Marius et Sylla, sa tête fut exposée sur la tribune qu'il avait illustrée. Il avait écrit un traité *De ratione dicendi*, dont parlent Cicéron et Quintilien, mais qui ne nous est pas parvenu.

Cicéron, *De Oratore.* — Plutarque, *Marius.* — Drumann, *Geschichte Roms.*

ANTOINE (*Marc*), *Marcus-Antonius*, surnommé *Creticus*, fils aîné du précédent, vivait vers l'an 80 avant J.-C. Il obtint du sénat, par le crédit des consuls Cotta et Céthégus, la direction des blés sur les côtes maritimes, et se déshonora en pillant la Sicile et d'autres provinces pour s'enrichir. Il fut surnommé *le Crétique* à cause de la guerre de Crète, dans laquelle il échoua. Il en mourut de chagrin, et laissa de Julia, sa seconde femme, Marc-Antoine, le célèbre triumvir.

De sa première femme il eut *Caius Antoine*, qui fut consul avec Cicéron, qu'il haïssait. Caius favorisa la conjuration de Catilina, parce qu'il était lui-même accablé de dettes. Cicéron parvint à le gagner en lui cédant le gouvernement de la Macédoine, qui lui était échu. Quelques années après, ayant reçu un échec des Dardaniens, il fut accusé par Marcus Lælius, et envoyé en exil.

Velleius Paterculus, liv. II. — Florus, liv. III.

ANTOINE (*Caïus*), second fils de l'*Orateur*, surnommé *Hybrida*, fut un des lieutenants de Sylla vers l'an 82 avant J.-C. Ayant détaché quelques escadrons de l'armée de son général, il s'en servit pour piller l'Achaïe. Les Grecs l'accusèrent devant le préteur Lucullus, qui laissa ce crime impuni ; mais, six ans après, les censeurs Gellius et Lentulus le chassèrent du sénat pour ce fait et plusieurs autres aussi condamnables. Cicéron, dans ses *Verrines*, l'appelle « le brigand de l'armée de Sylla, gladiateur et constructeur de quadriges. »

Le nom d'Hybrida lui fut donné (dit Drumann, *Gesch. Roms*, I, p. 531) parce qu'il était un homme à demi féroce, *homo semiferus*.

(1) Presque tous les *Antonius* se trouvent ici au mot *Antoine*.

Ernesti, *Clavis Ciceroniana*. — Baiter, *Onomasticon Tullianum*. — Appien, *Bell. civ.* — Cæsar, *Bellum Gallicum*, III, 4, 10, 67. — Florus, IV, 2, § 3.

ANTOINE (*Marc*), *Marcus-Antonius*, le *Triumvir*, né en 83 avant J.-C., mort en 30 avant J.-C., fils de Marc-Antoine Creticus et de Julia, fille de Lucius-Julius César, qui fut consul en 90 avant J.-C. Il reçut une éducation soignée, et eut pour maître Épidius le rhéteur. Il perdit son père en bas âge, et fut élevé dans la maison de Cornélius Lentulus, qui épousa sa mère Julie, et fut plus tard mis à mort par Cicéron dans la conspiration de Catilina. Après avoir été poursuivi par ses créanciers, il se retira en Grèce, où il se perfectionna dans l'art de la parole et de la guerre. Ses études furent interrompues par l'arrivée de Gabinius, proconsul de Syrie, qui allait combattre Aristobule, fils d'Alexandre Jannée. Il donna (en 57 avant J.-C.) le commandement de la cavalerie au jeune Antoine, qui signala son courage dans cette guerre. Celui-ci se distingua l'année suivante (56-55) en Égypte, où il aida Gabinius à rétablir sur le trône Ptolémée-Aulète. Revenu à Rome (en 54), il devint tribun et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour ce consul absent le rendit odieux au sénat. Il échappa aux poursuites dirigées contre lui, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César dans les Gaules, où il servit sous ses ordres pendant les années 52-51. Ce fut par son conseil que le vainqueur des Gaules se détermina à porter la guerre en Italie; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine, qui lui amena des renforts en Grèce. Il se distingua à Dyrrachium, et à la bataille de Pharsale (9 août 48) il commandait l'aile gauche de l'armée de César, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, quarante-sept ans avant J.-C., César, élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine. Pendant l'absence de César, Antoine gouverna l'Italie, et se livra à des débauches relevées par Cicéron dans sa seconde Philippique : il répudia Antonia pour épouser Fadia, et se montra en public avec sa maîtresse l'actrice Cythéris.

Antoine ayant acquis une grande partie des biens de Pompée, qui avaient été confisqués, espérait que César n'en exigerait pas le payement; il se trompa, et quelque froideur entre eux s'ensuivit. Il épousa ensuite Fulvia, veuve de Clodius. En l'an 44, César le fit son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête des Lupercales, assis sur une chaise d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu, concerté, dit-on, entre eux, hâta la mort de Jules César. Après le meurtre de ce dictateur, il feignit de se réconcilier avec ses assassins, et leur donna ses fils comme otages. Cassius vint souper chez lui le même soir. Antoine lui demanda, d'un air railleur, s'il portait toujours un poignard sur lui? — « Oui, répondit Cassius, pour te percer le sein, si tu songes à t'emparer de la souveraine puissance. »

Antoine, qui vit sa fortune dérangée par la mort de César, en conçut la douleur la plus vive. Il voulait d'abord la comprimer, mais elle éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre le sénat qui allait le déclarer tyran, et prononça son éloge funèbre, où, en excitant le peuple à punir les assassins de ce grand homme, il exalta ses vertus, ses conquêtes, ses actions immortelles, ses dignités, son titre de *Père de la patrie*, le décret qui avait ordonné que sa personne serait sacrée. Il montra ensuite au peuple la robe sanglante de César, ce grand homme si cher aux dieux et l'objet de l'adoration des mortels, et lut son testament en faveur du peuple romain. Le peuple, excité par l'éloquence d'Antoine, devint furieux; et les vieux soldats qui avaient servi sous César, voyant mettre le feu à son bûcher, y jetèrent leurs couronnes, leurs bracelets, et les autres ornements récompenses de leur valeur. La populace, voulant à leur exemple signaler son zèle, brisa les bancs des magistrats, et prit des tisons du bûcher pour incendier les maisons des assassins. C'est alors que le parti d'Antoine devint plus considérable de jour en jour : il aurait pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Le nom de ce jeune homme, la douceur et la noblesse de sa physionomie, ses adroites insinuations, tout concourait à lui faire des partisans parmi le sénat et le peuple. La haine d'Antoine contre cet héritier de César le rendit odieux aux Romains, auxquels le nom de ce héros restait cher. Pour se laver du reproche d'ingratitude envers la mémoire du dictateur, auquel il devait son élévation et sa fortune, il lui érigea une statue dans la tribune aux harangues, avec cette inscription : *Au père et au bienfaiteur de la patrie*. Mais le sénat était déjà dans les intérêts d'Octave. Antoine, déclaré ennemi de la république, se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés, se donna la bataille de Modène : quoique Antoine y combattît en héros, il fut vaincu, et réduit à se retirer auprès de Lépide. Pansa fut blessé mortellement dans cette journée; il conseilla, en mourant, à Octave de se réconcilier avec Antoine. Cet avis fut suivi quelque temps après, lorsque Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec dix-sept légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que se forma le triumvirat entre Lépide, Octave et Antoine (l'an 43 avant J.-C.). La Gaule échut à Antoine, l'Espagne à Lépide; Octave eut l'Afrique, la Sardaigne, et la Sicile. Un des pre-

miers fruits de cette alliance fut la mort de Cicéron; sa tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Cependant il aurait été le moins cruel des trois triumvirs, s'il n'avait été excité par les fureurs de sa femme Fulvie. Souvent même il ignorait les vengeances exercées en son nom. Ses soldats lui ayant un jour apporté la tête d'un proscrit qui lui avait été fort recommandé, il leur dit : « Je ne le connais pas; c'est une affaire qui regarde ma femme. »

Les triumvirs ayant cimenté leur puissance par le sang des plus illustres citoyens, se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César; Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille, et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome se partagèrent entre eux l'empire. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie, et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il n'obtint contre eux aucun succès marqué. Il acquit néanmoins quelque gloire dans une retraite de cent lieues, où il eut à lutter sans cesse contre un ennemi supérieur en forces. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui craignait les armes de ce guerrier, tenta de se l'assujettir par la force. Antoine avait plié sous les caprices de Fulvie; il fut l'esclave de ceux de Cléopâtre. Son sort fut de commander à l'univers et d'obéir à deux femmes. La reine d'Égypte l'enivra de plaisirs, et, dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, de Cœlésyrie, d'une portion de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle, il les proclama rois, et les fit entourer de tout le faste du pouvoir suprême. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et des princes étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. A ce motif vint s'en ajouter un autre : Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait délaissé son épouse et ses enfants pour Cléopâtre. Il avait pris pour prétexte de sa retraite de Rome « qu'il perdait toujours à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. » Celui-ci marcha contre Antoine. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Au plus fort de la mêlée, Cléopâtre s'enfuit avec soixante de ses navires. Antoine, perdant la tête, ne tarda pas à suivre la fugitive, qu'il atteignit au moment où il apprit la défection de son armée de terre. Cette dernière nouvelle l'accabla au point de le priver presque de toute sa raison : tantôt il recherchait la solitude, tantôt il s'abandonnait aux excès les plus extravagants. L'année suivante, Auguste entra en Égypte, et se rendit maître de Péluse. Antoine, revenu un moment à lui-même, attaqua son ennemi et le mit en déroute : ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat singulier; Octave répondit froidement qu'Antoine avait, pour sortir de la vie, d'autres moyens que celui d'un duel.

Cléopâtre, craignant tout d'un amant qu'elle venait de trahir, s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Celui-ci, toujours abusé, le crut : honteux d'avoir été prévenu par une femme dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, il s'adressa à l'un de ses affranchis, nommé Éros, pour le prier de terminer d'un même coup sa vie et ses tourments. Mais Éros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, l'arme aux pieds de son maître. « Est-il possible, s'écria Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi ? » — En prononçant ces mots, il se frappa lui-même. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré le sang qu'il perdait à flots, il se fit porter à la tour où était la reine. Cléopâtre ne voulut point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise; mais elle parut à une fenêtre d'où elle jeta des cordes; et aidée de deux de ses femmes, elle hissa Antoine jusqu'à elle. Un instant avant de mourir, il dit à Cléopâtre, qui tenait son visage collé sur le sien : « Je meurs content, puisque je meurs entre tes bras; et je ne rougis point de ma défaite, puisque moi, Romain, je suis vaincu par des Romains. » Il expira peu après, âgé de cinquante-trois ans.

Antoine eut le courage de César et son amour pour les plaisirs; mais il poussa plus loin que lui cette dernière passion. Elle le déshonora dans l'esprit des Romains, causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, sa clémence, et son zèle pour ses amis. Il avait les talents d'un général et les goûts d'un soldat. Après avoir paru en conquérant sur la scène du monde, il allait se mêler à des troupes de libertins qui mettaient leur gloire à des débauches ou aventures nocturnes. Il était libéral jusqu'à la profusion. Il donna 50,000 drachmes d'argent à l'un de ses domestiques, qui ne lui avait cependant rendu aucun service important. Un souper bien apprêté valut une ville à un de ses cuisiniers. Les préparatifs d'un de ses repas auraient pu nourrir mille hommes. Ce fut en partie son goût pour la volupté et la bonne chère qui lui procura l'amitié de César. — « Je ne redoute point, » disait celui-ci en parlant d'Antoine, « ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leurs mains cueillent des fleurs et n'aiguisent pas de poignards. » — La figure d'Antoine était pleine de noblesse et de dignité; on lui trouvait de la ressemblance avec les statues d'Hercule. C'était une ancienne tradition, fondée sans doute sur une mauvaise étymologie, que les *Antonius* descendaient d'*Antéon*, fils d'Hercule; et Antoine, pour confirmer cette fable, s'habillait quelquefois comme ce demi-dieu : une tunique ceinte fort bas, une

large épée au côté, et par-dessus une cape grossière.

Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie, sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou de MARC-ANTOINE : il fut consul avec Paulus-Fabius-Maximus (*voy.* l'article ci-dessous). — Le second fils du triumvir, appelé JULES-ANTOINE, encourut la disgrâce d'Auguste, qui le fit assassiner, selon Dion et Tacite; selon Velleius Paterculus, il se tua lui-même. Son crime était d'avoir été, comme bien d'autres, l'amant de la fameuse Julie, fille de l'empereur. C'est lui que Cicéron raille dans la 6ᵉ philippique, pour s'être fait adopter par les trente-cinq tribus (*voy.* ANTOINE (*Jules*). — Il nous reste de Marc-Antoine un grand nombre de médailles. Il y a, entre autres, une médaille en or qui représente, d'un côté, la tête d'Antoine, avec la légende : *Antonius imperator;* et, de l'autre, la tête d'Octavien, avec la légende : *Cæsar imperator*. Sur quelques médailles d'argent, on voit, d'un côté, la tête d'Antoine, et, de l'autre, celle de Cléopâtre, avec cette légende grecque : Θεὰ νεωτέρα. Sur toutes ces médailles, Marc-Antoine est caractérisé par son nez fortement aquilin, dont parle Plutarque.

Plutarque, *Vie de Marc-Antoine*. — Cicéron, *Epist. et Orat.* — Appien, *Bell. civil.* — Dion Cassius. — Ernesti, *Clavis Ciceroniana*. — Balter, *Onomasticon Tullianum*. — *Dictionnaire historique et critique*.

ANTOINE (*Marcus*), fils aîné des deux enfants du triumvir et de Fulvie. Les Grecs le nommaient Antyllus (Ἀντύλλος), nom diminutif d'Antoine. En l'an 36 avant J.-C., il fut fiancé très-jeune à Julie, fille d'Octave. Après la bataille d'Actium, Antoine lui fit prendre la toge virile, afin qu'il pût le remplacer en cas de mort. Il l'envoya proposer la paix à César, qui la refusa, et peu de temps après le fit mettre à mort.

Dion Cassius, XLVIII. — Suét. — Plut., *Ant.*, 71, 81-87.

***ANTOINE** (*Jules*), second fils du triumvir et de Fulvie, fut conduit par sa belle-mère Octavie à Rome, et après la mort de son père obtint la faveur d'Auguste par l'influence d'Octavie. Auguste le maria à Marcella, fille d'Octavie et de son premier mari C. Marcellus, lui conféra la charge de préteur en l'an 13 avant J.-C., et le consulat trois ans après. Mais l'empereur le condamna à mort pour avoir participé au dérèglement de Julie, et à cause de ses prétentions à l'empire. Il paraît qu'il prévint volontairement cet arrêt en se tuant. Antoine était poëte, comme on le voit par la seconde ode du livre IV d'Horace, qui lui est adressée.

Vell., *Sat.*, II, 100. — Dio Cass., I. XV. — Senec., *De brevit. vit.*, 5. — Tac., *Ann.*, IV, 44; III, 18.

ANTOINE (*Lucius*), surnommé le *Gladiateur asiatique*, vivait vers l'an 45 avant J.-C. Il était frère cadet du triumvir. Élu en 44 tribun du peuple, il fit porter une loi qui autorisait Jules César à nommer, même pendant son absence de Rome, les principaux fonctionnaires de la république. Après le meurtre du dictateur, il servit puissamment son frère Marc-Antoine dans la réalisation de ses desseins. Il proposa une loi agraire en faveur du peuple et des vétérans de l'armée. L'exécution de cette loi fut confiée à une commission de sept, *les Septemvirs*, dont Lucius était le chef, et qui excita toute l'indignation de Cicéron. Les tribuns du peuple, qu'il avait en partie privés du droit de vote, lui érigèrent une statue équestre sur le Forum; l'ordre équestre et les tribuns militaires les imitèrent.

Lucius Antoine assista, avec une légion, le triumvir Antoine au siége de Mutina (Modène), le 15 avril 43. Il y fut battu et refoulé jusqu'aux Alpes par Munatius Plancus. En 41, il fut consul avec P. Servilius l'Isaurien, et demanda les honneurs du triomphe pour une victoire insignifiante qu'il avait remportée sur les montagnards des Alpes. Après la guerre de Pérouse (depuis l'été de 41 jusqu'au printemps de 40 av. J.-C.), suscitée en partie par les intrigues de Fulvie, femme de son frère aîné, l'histoire ne fait plus mention de ce personnage.

Velleius Paterculus, II, 74. — Sénèque, *De Clementia*. — Ernesti, *Clavis Ciceroniana*. — Balter, *Onomasticon Tullianum*.

***ANTOINE** (*Marcus-Gripho*), grammairien, Gaulois d'origine, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il compta parmi ses élèves des Romains illustres, tels que Jules César et Cicéron. Il ne nous reste aucun de ses ouvrages. Schütz (*Prolegomena ad Ciceronis Rhetorica*, p. LVIII) lui attribue les *Libri quatuor rhetoricorum ad C. Herennium*, qu'on trouve d'ordinaire imprimés en tête des ouvrages de rhétorique de Cicéron. Cette opinion a été réfutée par Orelli et d'autres critiques.

Suétone, *De illustribus grammaticis*. — Macrobe *Saturnalia*, III, 12.

***ANTOINE** (*Primus-Marcus*), surnommé *Becco* (mot celtique), c'est-à-dire *à nez crochu*, Gaulois, chef d'armée romaine, né à Toulouse vers l'an 20 de J.-C., servit sous Galba et Othon, et remporta, pour Vespasien, une victoire signalée sur Vitellius, près de Crémone, en 69 de J.-C. La ville de Crémone fut rasée, et les habitants passés au fil de l'épée.

Suétone, *Vitellius*, 18. — Tacite, *Annales*, XIV, 40 — Dion Cassius, LXV, 9. — Martial, *Epigram.*, IX, 100.

***ANTOINE DIOGÈNE** (Ἀντώνιος Διογένης), écrivain grec, vivait probablement au second siècle de J.-C. Il fut l'auteur d'un voyage imaginaire, qu'il a intitulé *Des choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé* (Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα), en vingt-quatre livres, dont on trouve un extrait dans la bibliothèque de Photius. C'est une espèce de roman, rempli de notions géographiques et astronomiques absurdes, autant qu'on peut en juger par l'extrait assez maigre que Photius nous a laissé. Ce dernier fait vivre Antoine Diogène peu de temps après Alexandre de Macédoine, et l'indique comme l'une des sources où a puisé Lucien. Mais cette opinion a été ré-

futée par Meiners, qui a montré que des passages entiers de la *Vie de Pythagore* par Jamblique sont empruntés presque textuellement au roman de Diogène, et que celui-ci a, de son côté, copié Nicomaque de Gérase pour ce qui concerne Pythagore.

Photius, *Codex*, CLXVI, édit. de Bekker. — Porphyre, *Vita Pythagoræ*; Amsterdam, 1707, in-4°. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 307 et 360. — Meiners, *Gesch. der Künste und Wissenschaften in Griechenland und Rom*, vol. I, p. 276.

* **ANTOINE** ou **ANTONIUS** (*Pollio*), sophiste et rhéteur, natif de Laodicée, vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère. Il fut comblé de faveurs par les empereurs Adrien et Antonin le Pieux.

Philostrate, *Vies des Sophistes*, I, 25; t. II, 25. — Suidas, Πολέμων.

ANTOINE (saint), surnommé *Abbas* et *le Grand*, né l'an 251 à Côme, près d'Héraclée, dans la haute Égypte, mort en 356. Ses parents, distingués par leurs richesses et plus encore par leur piété, lui donnèrent une éducation très-religieuse et très-soignée, mais ne l'initièrent point à la connaissance des belles-lettres, et il ne sut jamais que la langue égyptienne. Il n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'il entendit un jour dans une église ces paroles de l'Évangile : *Allez; vendez ce que vous avez, donnez-en la valeur aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel;* il se les appliqua, distribua une partie des biens qu'il avait hérités de ses parents, vendit tout le reste, en donna le prix aux indigents, et ne se réserva que ce qui était nécessaire à sa propre existence et à celle de sa sœur, dont le soin lui avait été confié. Très-peu de temps après, ayant entendu ces paroles de saint Matthieu, *Ne soyez point en peine du lendemain*, il se défit de ce qu'il s'était réservé, mit sa sœur dans un monastère de filles, et s'enfonça dans le désert (l'an 285 après J.-C.), où il pratiqua, sous la conduite d'un vieillard, toutes les austérités qui lui ont acquis une si grande réputation, et se livra à tous les exercices de piété qui ont servi de modèle à la vie ascétique.

Quelque éloigné qu'il fût du tumulte du monde, Antoine s'en croyait encore trop près. A l'âge de trente-cinq ans il passa le bras oriental du Nil, se retira dans un vieux château situé sur le sommet d'une montagne, et y vécut dans une retraite si rigoureuse pendant vingt ans, qu'il n'avait de communication qu'avec celui qui lui apportait du pain de temps en temps. En 305 il descendit de sa montagne, à la prière d'une multitude de solitaires qui désiraient vivre sous sa direction, et fonda le monastère de *Faïoum*, qui n'était guère d'abord qu'un amas de cellules éparses, près de Memphis et d'Arsinoé. On voit dans sa Vie, composée par saint Athanase, quelles étaient ses occupations journalières, et quelles maximes il s'efforçait de graver dans le cœur de ses disciples.

La persécution suscitée à l'Église par Maximin, en 311, obligea Antoine de sortir de son monastère, et de se rendre à Alexandrie pour encourager les chrétiens, et plus encore dans l'espérance d'obtenir la couronne du martyre. Au bout d'un an la persécution cessa, et Antoine reprit le chemin de la solitude. Cependant il ne tarda pas à en sortir pour aller fixer sa demeure sur le mont Colzin (Kholsoun, l'ancienne *Heroopolis*), qu'on a depuis appelé de son nom, à une journée de la mer Rouge et à trois journées de son premier monastère. Il se logea, en arrivant au pied de la montagne, dans une cellule très-étroite, se réservant les deux cellules qui étaient taillées dans le roc, au sommet de Colzin, pour se mettre à l'abri de l'importunité des visitants. Il ne put cependant les éviter : ses anciens disciples découvrirent son asile; ils s'empressèrent de lui apporter des aliments, et de recevoir de sa bouche ces ferventes instructions qui les avaient si longtemps portés à la vertu. Il les suivit même dans leur monastère, où il fit passer dans l'âme des nouveaux venus, par ses discours et par ses exemples, toute l'ardeur dont il était embrasé. Il alla voir aussi sa sœur, qui l'accueillit cordialement. De retour à Colzin, il devint l'oracle des solitaires désignés sous le nom de *Hierosolymitains*, et même des Égyptiens qu'attirait au désert l'éclat de sa renommée. Ce concours donna naissance au monastère de Pispir ou Pispiri, d'abord habité par des cénobites qui tous désiraient se former sur un si parfait modèle. Ceux qui ne pouvaient le voir et l'entendre le consultaient par des messagers; ceux qui le visitaient ne trouvaient pas seulement auprès de lui des conseils, ils en recevaient encore des rafraîchissements que lui fournissaient le travail de ses mains et la culture d'un petit jardin.

En 355 saint Antoine fit le voyage d'Alexandrie pour disputer avec les ariens, et les ramener à la croyance du concile de Nicée. Il y trouva saint Athanase, avec lequel il se lia étroitement, et le célèbre Didyme, qu'il tâcha de consoler de sa cécité par la considération de son étonnante pénétration et des vastes connaissances qu'il avait amassées. On rapporte que, dans ses entretiens avec les philosophes, il leur parlait souvent de la raison comme supérieure à la science, et comme nécessaire avant tout. On dit aussi que quelques-uns d'entre eux lui ayant demandé à quoi il pouvait s'occuper dans son désert, puisqu'il était privé du plaisir de la lecture, il répondit : *La nature est pour moi un livre qui me tient lieu de tous les autres.* Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il visita, pour la dernière fois, les monastères qu'il avait fondés, et où vivaient quinze mille cénobites. Il se retira ensuite sur le mont Colzin avec ses disciples bien-aimés, Macaire et Amathas. Il leur renouvela la défense qu'il leur avait faite si souvent d'embaumer son corps, suivant la coutume des Égyptiens.

Macaire et Amathas l'embrassèrent; puis il étendit ses pieds, et expira l'an 356, à l'âge de cent cinq ans, sans avoir éprouvé aucune des infirmités de la vieillesse. L'Église a placé sa fête au 17 janvier. On peut voir dans les *Tablettes romaines*, pages 87 et 177, la manière dont on la célèbre à Rome. On prétend que son corps fut découvert en 561 et transféré à Alexandrie, et qu'en 635 on le transporta à Constantinople, d'où il fut porté à Vienne vers l'an 980. La croyance de la possession de ce corps fit instituer, près de cette dernière ville, un ordre de *chanoines réguliers-hospitaliers*, qui depuis a été réuni à l'ordre de Malte par bulles du 17 décembre 1776 et du 7 mai 1777. Les reliques de saint Antoine furent transférées, sur la fin du quatorzième siècle, de Vienne à l'abbaye de Montmajeur-lez-Arles, et le 9 janvier 1491 à Saint-Julien d'Arles, où l'on croyait qu'elles étaient encore à l'époque de la révolution. Partout, dit-on, elles guérissaient toutes sortes de maladies, et principalement celle qui était connue sous le nom de *feu sacré* ou *feu Saint-Antoine*.

La règle qu'on attribue à saint Antoine n'est pas de ce patriarche des cénobites, et les religieux qui portent son nom suivent les pratiques recommandées par saint Basile.

Saint Athanase nous a conservé une lettre de saint Antoine, en réponse à celle que lui écrivit l'empereur Constantin, de concert avec ses fils Constance et Constant. Le patriarche d'Alexandrie Abraham Ecchellensis a publié vingt lettres sous le nom de saint Antoine; Paris, 1641, in-12; mais il n'y en a que sept qui paraissent être de lui. La principale est celle qui est adressée aux solitaires dits les *arsinoïtes*. Il les écrivit en langue égyptienne (copte). On les traduisit en grec, et Valère Sarrazius les a mises en latin. Les Bollandistes en ont publié une adressée à saint Théodore, abbé de Tabenne. On en trouve deux, en langue copte, dans les *Ægyptiorum Codicum Reliquiæ* du père Mingarelli, Venise, 1785; et on présume qu'il en existe plusieurs autres dans les monastères d'Égypte. Gérard Vossius a publié sous le nom de ce saint un petit discours sur la vanité du monde et la résurrection des morts, qu'on trouve dans le t. IV de la *Bibliotheca Patrum*, édit. de Cologne.

La légende ne borne pas ses récits aux faits authentiques de la vie de ce saint. Le porc qu'on lui a donné pour compagnon, la légion de diables qui venait le tenter au désert et qu'il faisait fuir en leur « jetant de l'eau bénite par le nez, » ont plaisamment exercé le crayon de Callot et le pinceau grotesque de plusieurs peintres flamands. Ils sont le sujet d'un joli *pot-pourri* de Sedaine, et de l'opéra de *la Tentation*. Il n'est pas de saint plus populaire que saint Antoine, et son singulier compagnon est devenu proverbial. [*Encyc. des g. du m.*, avec addit.]

Saint Athanase, *Vie de saint Antoine* traduite en latin par Evagre). — Saint Jérôme, *de Scriptor. eccles.* — Saint Augustin, *Confess.*, VIII, 6. — Sozomène, lib. II. — Rufin, lib. I. — Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 21; — Tritheim et Bellarmin, *de Script. eccles.* — Baronius, *Annal.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — *Acta Sanctorum.*

***ANTOINE** (saint), *de Lérins*, appelé aussi *Antonius Cyrus*, natif de la Pannonie, mort en 521 de J.-C. L'invasion des barbares le força à se réfugier dans la Valteline. Il mena une vie d'ermite, dans le voisinage de la tombe du martyr saint Félix, sur une montagne près du lac de Côme (*lacus Larius*), et mourut dans le monastère de Lérins à l'âge de quarante-huit ans.

Ennodius, *Vita beati Antonii monachi.*

***ANTOINE DE PARME**, en latin *Antonius de Parma* ou *Parmensis*, vivait vers la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. On ne sait rien de sa vie. Il paraît avoir été général des camaldules et évêque de Ferrare vers 1419. On lui attribue un volume de sermons *super Evangelia Dominicalia quæ leguntur per circulum anni;* Cologne, 1482, in-fol.; Paris, 1515, in-8°.

Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum.*

ANTOINE ou **ANTONIO** (saint), dit *de Padoue* ou *de Portugal*, né à Lisbonne le 15 août 1195, mort le 13 juin 1231. Fils d'un officier, il étudia à Coïmbre et entra dans l'ordre de Saint-François, qui vivait encore. Poussé par le désir du martyre, il s'embarqua pour l'Afrique; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'adonna à la théologie et à la prédication. « Ce qui contri« bua à ses succès, dit Baillet, fut l'opinion que « Dieu avait rendu son serviteur aussi puissant « en œuvres qu'en paroles, et que, pour lui « donner créance sur les esprits, il l'avait favo« risé du don des miracles et de celui de pro« phétie. » — Plusieurs pécheurs embrassèrent la pénitence. On dit que les confréries des flagellants, qui se contenaient alors dans de certaines bornes, durent en partie leur origine à ses sermons. Grégoire XI, qui l'entendit quelquefois, l'appelait « l'arche d'alliance, le secret dépositaire des Lettres saintes. » Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, où il mourut âgé de trente-six ans. L'année suivante, il fut canonisé par Grégoire XI. Trente-deux ans après sa mort, on éleva à Padoue une superbe église où son corps fut déposé dans un tombeau qui est un chef-d'œuvre de sculpture. — Ses sermons (*Sermones Dominicales, Adventus, Quadragesimales*, etc.) sont écrits dans le goût de son siècle : le sens littéral de l'Écriture y est sacrifié à des subtilités mystiques. Ils ont été imprimés, avec ses *Concordantiæ morales sacræ Scripturæ*, à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-folio. Le père Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons* de saint Antoine, avec l'*Exposition des livres divins*. — Azzoguidi les a fait imprimer avec des notes, à Bologne, en 1757, in-4°. — Parmi les miracles de saint Antoine on cite le discours qu'il adressa un jour aux poissons, qui l'écoutaient, dit-on, attentivement.

Possevin, *Apparatus sacer.* — Tritheim et Bellarmin, *de Script eccles.* — Wadding, *in Annal. et Bibl. minor.* — Nicol. Antonio, *Bibl. hisp. vetus*, VIII.

***ANTOINE** (saint), martyr, mis à mort à Wilna en 1328 par Olgar, grand-duc de Lithuanie. Il avait, avec son frère Jean, abjuré le paganisme pour embrasser la religion chrétienne. Le grand-duc de Lithuanie, ayant fait de vains efforts pour leur faire abjurer la nouvelle foi, fit pendre les deux frères, après les avoir cruellement torturés. La fête de ces saints et martyrs se célèbre le 14 avril.

Bollandus, *Acta Sanctorum*, 14 *aprilis*.

***ANTOINE** (Ἀντώνιος), surnommé *l'Abeille* (Μέλισσα), moine grec, vivait probablement vers la fin du huitième siècle. Il est l'auteur d'un recueil de sentences tirées des classiques grecs et des Pères de l'Église. Cet ouvrage, qui ressemble à celui de Stobée, est divisé en deux livres, et les matériaux sont rangés sous cent soixante-seize titres. Il a été pour la première fois imprimé par Conrad Gesner; Zurich, 1546, in-fol. On le trouve aussi à la fin des éditions de Stobée, Francf., 1581, et Genève, 1609, ainsi que dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. V, edit. Paris. H.

Cave, *Scriptor. ecclesiast. Historia litteraria*, I, 666. — Fabricius, *Biblioth. græca*, IX, 744, 757.

ANTOINE, dit *le Bâtard de Bourgogne*, fils naturel de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Prasles, né en 1421, mort en 1504. Il donna tant de preuves de bravoure, qu'il fut surnommé *le Grand*. Il passa avec Baudouin, son frère, en Afrique, et délivra Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne contre les Liégeois et contre les Suisses. Il commandait l'avant-garde en 1476 au combat de Granson, et fut fait prisonnier à la bataille de Nancy. Il se distingua depuis au service de France : Louis XI lui donna le duché de Château-Thierry en 1478; et Charles VIII lui accorda, en 1486, des lettres de légitimation. Antoine de Bourgogne eut un fils naturel, chef de la branche des seigneurs de Walken.

Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne.* — Philippe de Comines.

ANTOINE ou **ANTONIO DE LEBRIXA**, en latin *Antonius Nebrissensis*, historien espagnol, né en Andalousie en 1444, mort en 1532. Il étudia à Salamanque, et fut nommé par le cardinal Ximenès professeur d'éloquence latine à l'université nouvellement fondée à Alcala-de-Henarès. On a de lui : *Dictionarium latino-hispanum et hispano-latinum;* Alcala, 1532, in-fol.; — *Gramatica sobre la lengua castellana*, 1492, in-4°; Alcala, 1517, in-4°; — *Aulii Persii Satyræ, cum interpretatione hispana;* Logrono, 1529, in-8°; — *Aurelii Prudentii Clementis Libelli cum commento;* Logrono, 1512, in-8°; — *De profectione regum ad Compostellam;* Grenade, 1534 : c'est le récit du voyage de Ferdinand et d'Isabelle à Saint-Jacques de Compostelle; — *Artis Rhetoricæ compendiosa coaptatio ex Aristotele, Cicerone et Quintiliano;* Alcala, 1529, in-8°. Mais son principal ouvrage est une chronique intitulée *Rerum in Hispania gestarum Decades;* Grenade, 1545, in-fol. Vingt ans après, on découvrit que cet ouvrage n'était que la traduction latine de la Chronique espagnole de Pulgar, qui fut publiée à Saragosse en 1567.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. vetus*, II, 132. — Prescott, *Ferdinand and Isabella of Spain*, vol. I, p. 186.

***ANTOINE** *de Carthagène*, en latin *Antonius Carthaginensis*, médecin espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut professeur à Alcala-de-Henarès, et médecin du Dauphin de France (Henri II), que François I[er] laissa en otage à Madrid. On a de lui : *Libellus de Fascinatione; de Febre pestilentiali; de Signis Febrium*, etc.; Alcala-de-Henarès, 1530, in-fol.

ANTOINE *de Aguilera*, médecin à Guadalaxara, a laissé : *Præclaræ rudimentorum medicinæ Libri octo;* Alcala-de-Henarès, 1571, in-fol.; — *Exposition sobre las Preparaciones de Mesue;* Alcala-de-Henarès, 1569, in-8°.

ANTOINE *de Viana*, chirurgien espagnol attaché à l'hôpital de Séville, a publié : *Espejo de Chirurgia;* Lisbonne, 1631, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

***ANTOINE** (*Louis*), ou *Antonius Ludovicus*, médecin portugais, natif de Lisbonne, mort en 1547. Nommé professeur de médecine à Coïmbre, il fit en 1547 des lectures sur Galien, Aristote et autres. On a de lui : *de Occultis proprietatibus libri quinque;* Lisbonne, 1540, in-fol., — *de Re medica opera;* Lisbonne, 1540, in-fol. : ce dernier ouvrage contient neuf chapitres consacrés à un commentaire relatif à ce que Galien a écrit sur les crises, sur l'âme et sur le fœtus; on y trouve d'autres commentaires sur Hippocrate et Avicenne, le redressement des erreurs de Pietro di Abano dans son *Exposé des problèmes d'Aristote;* et enfin, quelques essais sur la respiration, le cœur, et l'asthme.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, né en 1518, mort le 17 novembre 1562. Fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, il épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en dot la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. Ce prince était d'un caractère faible et irrésolu. Après la conspiration de 1560, sept ou huit cents gentilshommes lui offrirent leurs services, dans le cas où la cour, à laquelle il était suspect, voudrait l'inquiéter. Antoine les remercia, en ajoutant qu'il demanderait leur grâce si l'on voulait procéder contre eux. — « Notre grâce! » s'écria un des gentilshommes, « elle est au bout de nos épées! Vous serez bien heureux si vous obtenez la vôtre en la demandant avec humilité. » — Cependant, après la mort de François II, il voulut avoir la régence; mais Catherine de Médicis, aussi hardie

qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant général du royaume. Il se fit alors catholique, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent *le triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, au moment où il satisfaisait à un besoin naturel. Après avoir pris la ville, dans laquelle il entra porté dans son lit, il fut obligé de s'arrêter aux Andelys, où il mourut le trente-cinquième jour de sa blessure, sa plaie étant devenue mortelle par son incontinence. On lui fit cette épitaphe :

Amis François, le prince ici gissant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Antoine de Bourbon montra à sa mort le même esprit d'indécision qui avait dominé sa vie : il ne savait s'il devait mourir en calviniste ou en catholique. Cependant il ne manquait pas de courage. François II avait consenti, sur l'avis du duc de Guise, qu'on se défît du roi de Navarre : Antoine, informé du complot, ne laissa pas d'entrer dans la chambre où le meurtre devait se commettre. — « S'ils me tuent, » dit-il à un de ses gentilshommes, « portez ma chemise toute sanglante à mon fils et à ma femme : ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. » — Antoine fut père de Henri IV et de Catherine de Navarre, mariée à Louis de Lorraine. De M[lle] du Rouet, l'une des sirènes de la cour de Catherine de Médicis, il eut encore Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, mort en 1610. M[lle] du Rouet fut mariée en 1572 à Robert de Gombault, sieur d'Arcis-sur-Aube, maître d'hôtel du roi.

Strada, *Histoire de Flandre*. — D'Avila, *Guerres civiles*. — Mézeray. — *Dictionn. historique*.

ANTOINE ou **ANTONIO** (*don* ou *dom*), prieur de Crato et roi titulaire de Portugal, né en 1531, mort à Paris le 26 août 1595. Il eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il suivit fort jeune la carrière militaire, et fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que dom Louis, son père, avait épousé sa mère secrètement. Mais Philippe II, roi d'Espagne, qui le regardait comme bâtard, irrité de ce que les Portugais l'eussent proclamé leur souverain, leva une armée contre lui. Il la confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80,000 ducats à qui livrerait dom Antoine. Celui-ci, battu par le duc d'Albe et abandonné des siens, demanda le secours de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il s'efforça de soutenir ses droits par un petit écrit fort rare, intitulé *Explanatio veri ac legitimi juris, quo serenissimus Lusitaniæ rex Antonius nititur ad bellum Philippo, regi Castellæ, pro regni recuperatione inferendum una cum historica quadam enarratione rerum eo nomine gestarum usque ad annum* 1583, *ex mandato et ordine superiorum*; Lug. Bat., Plantin., 1585, in-4°, en latin, en français, en hollandais. Struve en a donné un extrait dans sa *Bibliotheca antiqua*, 1705, pag. 289, et déclare qu'on ne trouve nulle part les circonstances de la prétendue succession du roi Antoine aussi bien détaillées. Ce manifeste, remis aux trois puissances, fit donner à Antoine un secours de 6,000 hommes avec soixante petits vaisseaux; mais ils furent dispersés par une flotte espagnole. Dom Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut âgé de soixante-quatre ans. Il céda, dit-on, tous ses droits réels ou prétendus à Henri IV, roi de France. On a imprimé sous son nom, en latin, une *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, traduite par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12, et un *Panégyrique d'Alfonse I[er], roi de Portugal*; Coïmbre, 1550, in-4°. — Antoine eut un fils naturel nommé *Emmanuel*, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles en 1638, à soixante-dix ans. Son petit-fils, *Emmanuel-Eugène*, mourut sans postérité en 1687.

De Souza, *Historia genealogica da casa real Portugueza*, t. III, p. 369. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. I. — *Dict. historique et critique*.

*__ANTOINE__ ou **ANTONIUS** (*Godefroi*), jurisconsulte allemand, né vers le milieu du seizième siècle à Freudenberg en Westphalie, mort en 1618. Il fut chancelier et l'un des fondateurs de l'université de Giessen. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes feudales quindecim*; Marbourg, 1604, in-4°; Halle, 1699, in-4°; — *De Cameræ imperialis Jurisdictione* : cette dissertation l'engagea dans une polémique avec Hermann Vullejus, qui montra plus de modération que son adversaire; — *Disputatio apologetica de potestate Imperatoris legibus soluta*, et *Quatuor Disputationes Antivullejanæ*; Giessen, 1609 et 1610, in-4°. — Son petit-fils J.-G. ANTONIUS, médecin, mort à Giessen, a publié *de Ægro nephretico malo laborante*.

La Hesse savante de Strieder. — Witten, *Memoriæ ictorum*.

ANTOINE ou **ANTON** (*Clément-Théodore*), roi de Saxe, né le 27 décembre 1755, mort le 6 juin 1836. Il était quatrième fils de l'électeur Frédéric-Chrétien, mort en 1763, et de Marie-Antoinette de Bavière, fille de l'empereur Charles VII. On l'avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais l'électeur, son frère aîné, n'ayant pas d'enfants, on maria le jeune prince, pour prévenir l'extinction de la dynastie albertine. Antoine épousa donc, en 1781, la princesse Marie de Sardaigne, âgée alors de dix-sept ans, et qui mourut l'année suivante. Cinq

ans après, il s'unit en secondes noces à la fille aînée de l'empereur Léopold II, Marie-Thérèse, et en eut quatre enfants, qui tous moururent en bas âge. Pendant le règne de Frédéric-Auguste, Antoine ne prit aucune part aux affaires publiques. En 1809 il fut avec la famille royale forcé de s'expatrier, cherchant un asile tantôt à Francfort, tantôt à Prague et à Vienne. Bientôt le rétablissement de la paix le rendit à ses habitudes de vie privée. Quelques voyages en Allemagne et en Italie sont les seuls événements qui marquèrent dans sa vie paisible jusqu'à son avénement, après la mort de son frère Frédéric-Auguste Ier, le 5 mai 1827. Antoine termina, par la convention du 16 septembre 1828, la liquidation difficile à laquelle l'ancienne réunion du grand-duché de Varsovie à la Saxe avait donné lieu; il introduisit quelques améliorations dans l'administration judiciaire, rendit moins onéreuses au peuple les chasses royales, et créa des établissements agricoles. Mais il ne toucha pas aux anciennes institutions saxonnes. La diète de 1830 eut lieu sans qu'aucun changement fût apporté aux formes féodales suivies dans cette assemblée. Le roi resta stationnaire quand le siècle marchait, et il cherchait à arrêter l'essor des esprits après la révolution française de 1830. Un autre reproche qu'on lui adressa, c'est d'avoir opposé des entraves à l'ardeur avec laquelle les Saxons se préparaient à célébrer le troisième jubilé de la confession d'Augsbourg. Encouragées par l'assentiment de la bourgeoisie, exclue de tout contrôle du budget et des affaires municipales, et humiliée dans la diète par le mode de participation qui lui appartenait, les classes inférieures, excitées d'ailleurs par le retentissement que la révolution de juillet avait causé dans toute l'Europe, firent entendre des menaces. Une violente émeute éclata à Dresde le 9 septembre 1830 : le peuple s'empara de l'hôtel-de-ville et le dévasta, et l'indécision des troupes ne fit qu'augmenter le désordre. Mais l'organisation immédiate d'une garde urbaine, et la promesse que le prince Frédéric serait nommé corégent, ramenèrent le calme. Une nouvelle charte constitutionnelle fut rédigée et discutée par les anciens états. Le 4 septembre 1831, Antoine la promulgua, et prêta serment de fidélité. D'autres réformes suivirent; le roi adhéra aussi au *Zollverein*, réseau douanier qui a peu à peu préparé les esprits à l'union germanique. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

ANTOINE (*Jacques-Denys*), architecte français, né à Paris le 6 août 1733, mort le 24 août 1801. Fils d'un menuisier, il fut lui-même d'abord maçon. Mais les talents réels forcent toutes les barrières, et se font jour, malgré les obstacles de la fortune ou de la malveillance. Antoine s'annonça tout à coup par les plans de l'*Hôtel des monnaies de Paris*. Cet hôtel fut commencé en 1768, et terminé en 1775. Antoine avait bien médité son plan; et s'il y a quelques ateliers qui paraissent trop resserrés, c'est la faute du ministre d'Angivilliers, qui retrancha une partie du terrain pour se faire bâtir un hôtel. Antoine a élevé beaucoup d'autres monuments à Madrid, à Berne, à Nancy et à Paris; tels que le *grand escalier du Palais de Justice*, la *restauration des voûtes* et la *construction des archives de ce palais*, etc.

Lussault, *Éloge d'Antoine*, br. in-8°, 1801; *Plans des divers étages et coupes de l'Hôtel des monnaies à Paris*, etc., par J.-D. Antoine; Paris, 1826, in-fol. — Quatremère, *Histoire des plus célèbres architectes*. — Thumeloup, *Leçons élémentaires d'architecture*. — Chaudon et Delandine, *Dict. historique*.

ANTOINE (*Paul-Gabriel*), jésuite, naquit à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé dans cette ville la philosophie et la théologie. Outre plusieurs ouvrages moins importants, publiés d'abord sous le voile de l'anonyme, on a de lui : *Theologia universa dogmatica*; Paris, 1742, 7 vol. in-12; — *Theologia moralis universa*; Paris, 1744, en 4 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois; la 10e édition est de Venise, 1782, en 6 vol. in-4°, fig., avec les commentaires de Mensi. — *La Morale du père Antoine*, dont Benoît XIV ordonna qu'on se servît dans le collége de la Propagande, est plus estimée que sa *Théologie dogmatique*. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de la société de Jésus. On trouve pourtant quelques-unes de ses propositions dans les assertions des jésuites, condamnées en 1762 par le parlement de Paris.

Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dict. historique*.

***ANTOINE** (*Sébastien*), graveur français, né à Nancy dans la première moitié du dix-huitième siècle : il vivait encore en 1761. Il a exécuté quelques planches pour l'ouvrage intitulé *Versailles immortalisé*; Paris, 1720, 2 vol. in-4°. Il en a fait d'autres pour l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

Strutt, *Dictionnaire des Graveurs*. — Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANTOINE (*Pierre-Joseph*), ingénieur français, né le 13 janvier 1730 à Brasey près de Saint-Jean-de-Losne, mort le 2 mars 1814. Au retour d'un voyage à Rome, il fut nommé d'abord sous-ingénieur des états de Bourgogne, puis, en 1790, ingénieur en chef du département de la Côte-d'Or. Il enseigna l'architecture à l'école des beaux-arts de Dijon. — Outre plusieurs opuscules relatifs à des objets d'une utilité locale, on a de lui : *Navigation de Bourgogne, ou mémoires et projets pour augmenter et établir la navigation sur les rivières du duché de Bourgogne*; Amsterdam (Dijon, Frantin), 1774, in-4°, avec un plan; — *Série de colonnes*, Dijon, 1782, in-8°, fig.

Antoine ANTOINE, frère du précédent, né en 1744 à Auxonne, mort à Chenove, près Dijon, au mois de mai 1818, fut également ingénieur des ponts et chaussées. Il publia, entre autres mé-

moires, une *Dissertation critique sur le projet de détruire la digue d'Auxonne*, Amsterdam (Vesoul), 1780, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*. — M. Amanton, *Notice sur Antoine* (Pierre-Joseph), dans le *Journal de la Côte-d'Or*, 14 janvier 1829.

ANTOINE. *Voy.* ANTHOINE.

ANTOINE, prince d'*Anhalt*. *Voy.* ANHALT.

ANTOINE, duc de Brunswick. *Voy.* BRUNSWICK.

ANTOINE (*Jean*), dit de Sodoma. *Voy.* RAZZI.

ANTOINE (*Marc*). *Voy.* RAIMONDI.

ANTOINE, duc de Lorraine. *Voy.* LORRAINE.

ANTOINE, comte de Vaudemont. *Voy.* VAUDEMONT.

ANTOINE *de Palerme*. *Voy.* PANORMITA.

ANTOINETTE *d'Autriche* (*Marie-*). *Voy.* MARIE.

ANTOINETTE *d'Orléans*, née vers le milieu du seizième siècle, morte en 1618. Elle était fille de Léonore d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon. Également belle et vertueuse, elle se fit feuillantine en 1599, après la mort de Charles de Gondi son mari, tué au Mont-Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Elle fut ensuite religieuse coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault. Elle quitta cet ordre pour fonder la congrégation *des Filles du Calvaire*, sous la direction du fameux P. Joseph, capucin, qui en dressa les constitutions suivant les règles de saint Benoît. Le premier monastère fut bâti à Poitiers en 1614. Un soldat qu'elle avait employé à venger la mort de son époux ayant été pendu sans qu'elle pût obtenir sa grâce, elle se dégoûta du monde, et ce fut le premier motif de son entrée dans le cloître.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***ANTOLI**, écrivain juif du treizième siècle. On a de lui : 1° un ouvrage intitulé *Ruach hkan* (l'Esprit de la grâce), imprimé à Bâle en 1629, in-4°; — 2° *Peresch*, ou commentaire sur le *More Hannevochin* de Maimonides : on trouve cet ouvrage dans les manuscrits du Vatican; — 3° *Lettre* à Kambam (Maimonides), avec une réponse du célèbre rabbin au sujet de quelques points de controverse. Elle fait également partie des manuscrits du Vatican.

Wolf, *Bibl. hebr.* — Bartolocci, *Biblioth. magna. rabb.*

***ANTOLI**, *Jacob Bar Samson*, rabbin espagnol, né dans le royaume de Naples, sous le règne de l'empereur Frédéric, dans la première moitié du treizième siècle, et mort en 1232. Il était le gendre de Samuel-Ibn-Tibbou, le célèbre traducteur des ouvrages de Maimonides. Antoli se distingua de la foule des commentateurs rabbiniques en ce qu'il s'appuie sur l'étude de la philosophie; mais cette tendance, considérée comme une innovation dangereuse, trouva de violents adversaires dans la plupart de ses confrères. On a de lui : 1° un ouvrage, non imprimé, faisant partie des manuscrits du Vatican, intitulé *Malmad Mattalmidini*, qui contient des aperçus philosophiques sur le Pentateuque; — 2° *Matzreph Lakeseph*, traduction hébraïque des *Prædicamenta* d'Aristote; — 3° *Sepher Melitna* : c'est une traduction de l'arabe d'Averroës sur Aristote; — 4° une traduction hébraïque de l'ouvrage arabe d'Alfragan, intitulé *Éléments d'Astronomie*. Il a laissé beaucoup d'autres traductions, qu'il a faites de différents traités d'Aristote et de Porphyre, toujours d'après les traductions arabes d'Averroës.

Wolfius, *Biblioth. hebr.*, t. I, 618. — Bartoloccius, *Biblioth. mag. rabb.*, t. III, 867. — De Rossi, *Dizion. storic. degli Autori Ebr.*, t. I, p. 53. — Urus, *Catal. Mss. orient. B. Bodleian.*, t. I, p. 77.

***ANTOLINEZ**, nom de deux peintres espagnols : 1° *Joseph*, paysagiste, né à Séville en 1639, mort en 1676. Outre ses paysages, il a laissé des tableaux de genre et d'histoire. Il fut élève de Ricci; de très-bonne heure il se fit remarquer par le charme de son coloris. Jaloux à l'excès, il se répandait contre ses rivaux en sarcasmes qui n'épargnaient même pas son maître. Il mourut à trente-sept ans, à la suite d'un assaut d'armes où il s'escrima si fort contre son adversaire, qu'il en contracta une fièvre violente qui l'emporta en quelques jours. Il promettait, au surplus, un maître distingué. — 2° *François* (de Sarabia), neveu du précédent, né en 1644, mort en 1700, peintre de paysage dans le genre historique. Il resta quelque temps sous la direction de Murillo, dont il sut imiter le coloris; puis il alla rejoindre son oncle à Madrid. Mais un beau jour il se prit d'amour pour les études littéraires, et alla exercer à Séville la profession d'avocat. Ramené à la peinture par le besoin de vivre, il exécuta de petits tableaux pleins de grâce, dont le sujet était emprunté à la Bible et à la vie de la Vierge. Ayant ensuite perdu sa femme, il retourna à Séville pour entrer dans les ordres; mais il mourut avant d'avoir pu accomplir ce dessein.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Profesores de las Bellas Artes en España*. — Quilliet, *Dict. des Peintres espagnols*.

***ANTOLINI** (*Giovanni*), architecte, né en 1755, mort vers la fin de 1841. Il n'a guère exécuté ou dirigé de travaux considérables; mais ses ouvrages théoriques et ses plans d'édifices témoignent d'une grande connaissance de son art. Napoléon jeta les yeux sur lui pour l'exécution du forum gigantesque qu'on devait élever à Milan, mais qui resta en projet. On a publié trente planches de l'œuvre d'Antolini sur ce projet. Il écrivit ensuite un *traité d'Architecture civile* d'après le style français, qui le fit nommer membre correspondant de l'Institut de France. Enfin, il fit un ouvrage intitulé *le Rovine di Velleja*; Milan, 1819, gr. in-fol.

Nagler, *Künstler-Lexicon*.

***ANTOMMARCHI** (*Francesco*), médecin corse, né dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, mort le 3 avril 1838. Il doit sa célébrité aux soins qu'il donna à l'empereur Napoléon. Lors-

que ce grand homme fut confiné sur le rocher de Sainte-Hélène, le docteur Antommarchi, alors professeur d'anatomie à l'université de Florence, sollicita l'honneur de se consacrer au soulagement d'une si grande infortune. Après avoir été agréé par la famille Bonaparte, il essuya mille tracasseries de la part de la police avant de pouvoir parvenir auprès de l'illustre captif, auquel on venait d'ôter O'Méara, médecin, qui avait mérité son estime et sa confiance. Napoléon, que les vexations dont il était l'objet avaient rendu défiant, reçut d'abord avec froideur le nouveau venu; mais bientôt cette réserve fit place à la plus confiante intimité. Les relations diverses publiées par les personnes qui partagèrent volontairement la captivité de l'empereur, attestent ce fait, qui est encore prouvé par le legs que Napoléon a laissé dans son testament au docteur Antommarchi. Ce médecin éclairé comprit parfaitement la manière dont il devait traiter un malade de cette trempe : au lieu de drogues, il lui prescrivait l'exercice du jardinage, auquel Napoléon se livrait sous la direction d'un de ses domestiques. Lorsqu'une cruelle maladie eut mis fin à la vie de l'illustre prisonnier, Antommarchi, auquel il avait recommandé de faire l'ouverture de son corps, refusa de signer le procès-verbal de l'opération, à laquelle il assista cependant, et qui d'ailleurs ne fut de sa part l'objet d'aucune protestation. Antommarchi, de retour en Europe, se rendit auprès de l'archiduchesse Marie-Louise, à laquelle Napoléon l'avait adressé avant de mourir : mais il ne resta point auprès de cette princesse, et revint en France, qu'il quitta en 1831 pour se rendre en Pologne, où il s'aliéna ses confrères en se déclarant, sans autorité ni modération, généralissime des médecins envoyés par les gouvernements étrangers.

« Peu de temps après la révolution de Juillet, dit le docteur Bourdon, Antommarchi se souvint qu'il avait moulé la tête du héros mourant. Ce fut seulement à cette époque, environ neuf années après son retour de Sainte-Hélène, qu'il se décida à publier le masque de l'empereur; ce qui fit alors beaucoup de bruit, et tira pour un instant Antommarchi de son obscurité, et vraisemblablement de sa quasi-détresse. Mais ce moule fameux fit moralement un tort immense au médecin qui l'avait publié. Comme il ne résultait point, de cette empreinte d'un crâne illustre, que Napoléon offrît les reliefs osseux qui, selon Gall, auraient dû témoigner de ses facultés les plus glorieuses et les moins contestées, les adversaires de la phrénologie s'en firent une arme contre Gall et Spurzheim; et là prirent source des disputes qui durent encore. Le fait est qu'on eut quelques raisons de douter que le masque publié par Antommarchi eût été moulé à Sainte-Hélène après la mort de l'empereur : on trouva qu'il ressemblait à Bonaparte premier consul plutôt qu'à l'illustre exilé, épuisé par six années de chagrins et d'insomnies, amaigri par un squirrhe ou pylore, et déjà ridé comme on l'est à cinquante-deux ans. Ce plâtre d'Antommarchi ne s'accordait nullement avec ce que le docteur O'Méara et le général Montholon ont raconté de la maigreur de Napoléon et de la profonde altération de ses traits dans les derniers temps de son existence.

« On laissa planer des soupçons sur la véracité d'Antommarchi : on affirma qu'il s'était illégitimement arrogé le titre de professeur, et que personne n'avait pu lire deux ouvrages qu'il disait avoir publiés, l'un traitant du choléra, et l'autre concernant la physiologie. On alla, dans l'ardeur italienne et haineuse du début phrénologique, jusqu'à mettre en suspicion l'identité du plâtre envisagé comme matière. « Votre « moule, lui dit-on, est du beau plâtre : c'est un « plâtre blanc et fin, comme on n'en voit qu'à « Lucques, où il sert à former de charmantes « figurines; vous n'auriez pu en trouver de pareil « à Sainte-Hélène. » Fatigué de tant de tourments, Antommarchi, vers 1836, prit le parti désespéré d'aller faire de la médecine homœopathique à la Nouvelle-Orléans, et ensuite à la Havane. »

Il mourut à San-Antonio de Cuba.

Antommarchi a publié la continuation de l'*Anatomie du corps humain*, de Mascagni, avec planches noires et coloriées, et les *Derniers moments de Napoléon*, 2 vol. in-8°, 1823. En lisant ce récit, plein de simplicité et d'abandon, on admire peut-être encore plus le prisonnier de Sainte-Hélène que le grand conquérant; et l'on partage les sentiments affectueux qu'il avait su inspirer à tous ceux qui l'ont entouré. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Isid. Bourdon, dans la nouvelle édit. du *Dict. de la Conversation*, 1852.

ANTON (*Charles-Gottlob*), historien et antiquaire allemand, né le 23 juillet 175. à Lauben, mort à Goerlitz le 17 novembre 1818. Il partagea son temps entre ses fonctions d'avocat et de syndic de Goerlitz et les études historiques et archéologiques. Voici la liste de ses ouvrages principaux, écrits en allemand ou en latin : *De Dato diplomatum regum et imperatorum Germaniæ;* Leipzig, 1774, in-8°; — *Analogie des langues* (en allem.); ibid., 1774, in-8°; — *Documents* (Beytræge) *diplomatiques pour l'histoire et la jurisprudence d'Allemagne;* ibid., 1777, gr. in-8°; — *Essai d'une Histoire de l'ordre des Templiers;* ibid., 1779; nouv. édit., 1781, in-8°; — *Recherches sur la doctrine secrète et sur les usages des Templiers;* Dessau, 1782, in-8°; — Traduction du traité *de Moribus Germanorum*, de Tacite, avec un commentaire; ib., 1781, in-8°; Goerlitz, 1799, in-8°; — *Premières lignes d'un essai sur l'origine des anciens Slaves;* Leipzig, 1783-1789, 2 parties in-8°; — *Sur les langues dans leur rapport avec l'histoire de l'humanité;* Goerlitz, 1799; — *Histoire de l'économie rurale en Allemagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du quinzième*

siècle ; Goerlitz, 1790-1802, 3 vol. On a aussi de lui un grand nombre d'articles dans le *Deutsches Museum* (1776 et ann. suiv.); dans *Historischen Untersuchungen* de Meusel (1779 et ann. suiv.); dans *Provinzial Blaetter* (Dessau, 1781 et ann. suiv.); — dans le *Magasin* d'Adelung, de l'*Allgemeiner liter. Anzeiger;* etc.

Jean-Nicolas ANTON, théologien, parent du précédent, né à Schmiedeberg (Saxe) le 30 décembre 1737, mort en 1814. Il fut archidiacre (luthérien) de sa ville natale, et laissa, outre quelques sermons : *Commentatio de Pædagogis veterum Romanorum, ad illustrandum insignem Epistolæ Pauli ad Galatas locum;* Wittemberg, 1773, in-4°; — *Relation du premier jubilé célébré pour le Formulaire d'alliance* (Concordien Formel) *de l'Église luthérienne évangélique* (en allem.); ibid., 1775, in-4°; — *Histoire du Formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique* (en allem.); Leipzig, 1779, in-8°; — *D. Martin Luther's Zeitverkürzungen* (Passe-temps de Luther); ib., 1804, in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen Nationalliteratur*, t. I, p. 88. — *Allgem. Encyclopædie*, t. IV, p. 3.

ANTON (*Conrad-Gottlob*), philologue allemand, né à Lauban dans la haute Lusace, le 29 novembre 1745, mort à Wittemberg le 3 juillet 1814. Il fut nommé, en 1780, professeur de langues orientales à l'université de Wittemberg. On ne connaît de sa vie que ses travaux, dont voici les principaux (dans l'ordre chronologique) : *Dissertatio de metro Hebræorum antiquo;* Leipzig, 1770, in-4°; — *Vindiciæ Dissertationis de metro Hebræorum antiq. a dubitationibus virorum doctorum;* ibid., 1771-1772, in-8°; — *Petronii Arbitri Satyricon ex recens. P. Burmanni passim refícta, cum supplem. Nodotianis et fragm. Petronianis ; notas criticas aliasque et indicem uberrimum adjecit;* Leipzig, 1781, in-8°; — *Priapeia, sive diversorum poetarum in Priapum Lusus, aliaque incertorum auctorum poemata emendata et explicata; accesserunt Epistolæ de priapismo sive propudiosa Cleopatræ libidine; Jos. Scaligeri versiones græcæ duorum Priapeiorum, et index in omnia carmina ;* ib., 1781, in-8°; — *Essai sur les principales différences entre les langues orientales et occidentales, avec quelques indications sur l'histoire des anciens peuples* (en all.); ib., 1792, in-8°; — *Dissertatio de verisimillima librum Jonæ interpretandi ratione;* ib., 1794, in-4°. — *Salomonis carmen melicum, quod Canticum canticorum dicitur, ad metrum priscum et modos musicos revocatum, recensuit in vernaculam transtulit, notis criticis aliisque illustravit,* etc.; Wittemberg et Leipzig, 1800, in-8°; — *Carmen alphabeticum integrum operationis in hymnis decantandis vel apud Hebræos usitatæ,* etc.; ibid., 1805, in-4°; — *De Lingua russica ex eadem cum samscredamica matre orientali prognata; adjectæ sunt observationes de ejusdem linguæ cum aliis cognatione et de primis Russorum sedibus;* ib., 1809, in-8°; — *Progr. de indolis reliquiis in lingua Melitensium, vel post magnam interpolationem conspicuis, et antiquiorem quam Carthaginiensium dialectus prodit, originem vindicantibus;* ib., 1812, in-8°; — *Phædri, Aug. liberti, Fabularum Æsopic. Libri V, et Publii Syri aliorumque veterum Sententiæ, ex recensione Bentlei passim codd. mss. auctoritate, nec non metri et rhythmi musici ope refícti; præmissa est dissertatio de rhythmo musico a vet. Romanis, nominatim a Phædro et auctoribus Sententiarum a P. Syro collectarum et comparandis versibus observato;* Zittau, 1817, in-8°. Voyez la liste complète des opuscules, mémoires et articles de journaux de ce savant, dans la notice de son fils (*Programm zum Andenken an K.-G. Anton*); Giessen, broch. in-4°, 1816.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

* ANTON (*Godefroy*), professeur de droit romain et féodal, né en 1571, mort en 1618. Il professa dans plusieurs universités de son pays; mais il se fit surtout remarquer à celle de Giessen, fondée en 1604 par le duc de Hesse-Darmstadt, et dont il devint chancelier. Outre de nombreuses dissertations sur toutes les matières du droit, on a de lui une série de quinze traités sur l'ensemble du droit féodal, dont la meilleure édition est celle de Styrkius; Halle, 1699, in-4°. Anton eut avec Vultegus et Martinius de vives discussions sur le pouvoir des empereurs d'Allemagne, question litigieuse sur laquelle il ne s'accordait guère avec ses adversaires; mais ceux-ci, pour avoir la paix, ne lui répondaient pas toujours.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

ANTON ou ANTONIUS (*Paul*), théologien luthérien, né en 1661 à Hirschfeld, dans la haute Lusace, et mort en 1730 à Halle. Surintendant des églises du cercle de la Saale et professeur de théologie à l'université de Halle, il fut l'ami et le coopérateur d'A.-H. Francke, chef des piétistes. Ses principaux ouvrages sont : *De sacris gentilium Processionibus;* Leipzig, 1684, in-4°; — *Concilii Tridentini adeoque et pontificiorum Doctrina publica;* Halle, 1797, in-8°, souvent réimprimé; — *Elementa homiletica,* Halle, 1700, in-8°; — *Collegium antitheticum ;* ibid., 1732.

Heine, *Rochlitzer Chronik*, p. 187. — Walch, *Religions-Streitigkeiten*, t. IV, p. 161. — *Auserlesene Theolog. Bibliothek*, part. 88. — *Theologica selecta*, t. II, p. 735.

ANTONELLE (*Pierre-Antoine*, marquis D'), économiste politique, né à Arles en 1747, mort dans sa ville natale le 26 novembre 1817. La philosophie, la politique, les arts, l'occupaient tout entier, quand la révolution éclata. Il en devint un des plus chauds partisans, et consigna d'abord ses principes dans un écrit intitulé *Ca-*

téchisme du tiers état; Arles, 1789, in-8°. Cet écrit attira sur lui l'attention publique. Il fut nommé maire d'Arles, et le pouvoir exécutif lui confia en 1791 deux missions importantes : l'une à Avignon, dans le but de faciliter la réunion du Comtat à la France; l'autre à Marseille, pour y calmer l'exaspération des partis. Antonelle fit à l'assemblée législative plusieurs rapports sur les troubles du Midi, et parla contre les commissaires civils envoyés dans ces contrées.

Nommé par la commission exécutive, en 1793, l'un des commissaires à Saint-Domingue et aux îles Sous-le-Vent, Antonelle s'embarqua avec ses collègues ; mais les vents contraires le forcèrent de rentrer à Rochefort : là se termina sa mission. De retour à Paris, il refusa les fonctions de maire de Paris. Après ce refus, on a peine à concevoir qu'il ait accepté une fonction d'une responsabilité bien autrement grave, celle de juré au tribunal révolutionnaire. Il fut aussi directeur du jury dans le procès des girondins, et sembla se rapprocher davantage des principes d'humanité qu'il affectait de professer, quand, interpellé par Fouquier-Tainville de faire connaître son opinion sur la culpabilité des accusés, il déclara que sa conscience n'était pas suffisamment éclairée. Un décret de la convention, rendu à l'occasion même du procès des girondins, autorisa le ministère public à faire au jury, après trois jours d'instruction, une interpellation pareille. Antonelle ne sembla s'en prévaloir que pour constater l'indépendance de son opinion, conforme toutefois aux vœux des proscripteurs; vingt-quatre heures après, il déclara, tant en son nom qu'en celui de ses collègues, les prévenus coupables du crime dont ils étaient accusés, de conspiration contre la république : et c'étaient les Gensonné, les Guadet, les Duclos, les Vergniaud !... Il avait opiné en conscience, à en juger par un écrit qu'il publia sur le tribunal révolutionnaire, et où il réclamait la liberté d'opinion dont il avait usé pour le jury. Cette brochure fit oublier ses services. Arrêté par ordre du comité de salut public, il fut détenu au Luxembourg jusqu'après le 9 thermidor. Avant cette disgrâce, Antonelle avait été rayé comme noble de la liste des jacobins, quoiqu'il eût fait tout ce qu'il fallait pour y être conservé. Au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il se rangea sous les drapeaux de la convention, attaquée par les sections. Le Directoire, installé peu de temps après, le chargea de la rédaction d'un journal officiel. Ce genre de travail ne s'accordant pas avec l'indépendance de son caractère, il y renonça bientôt. Mais il publia dans le *Journal des hommes libres* un certain nombre d'articles assez hardis pour inquiéter les gouvernants, qui, dit-on, s'en vengèrent en l'impliquant dans l'affaire de Babeuf.

Antonelle se déroba quelque temps aux recherches des agents de la police; mais bientôt, las de se cacher, il parut tout à coup au Palais-Royal, où il fut arrêté par l'agent Dossonville, et traduit devant la haute cour de Vendôme. Là, dédaignant de se justifier, tournant même en plaisanterie l'accusation dont il était l'objet, il employa toutes les ressources de son esprit à défendre ses coaccusés; bien plus, il défendit d'une manière très-originale l'accusateur public lui-même, qui dans son résumé se crut obligé de rendre justice à cet excès de générosité. Acquitté avec la majeure partie des prévenus, Antonelle revint à Paris, et reprit ses travaux politiques. Après le 18 fructidor an V (9 novembre 1797), Antonelle fut condamné par l'autorité exécutive, comme anarchiste incorrigible, à demeurer détenu dans le département de la Charente-Inférieure. Il était de sa destinée d'être compris dans toutes les proscriptions : aussi fut-il atteint par celle du 3 nivôse. Fouché, imputant aux terroristes à bonnet rouge un crime qui appartenait à des forcenés d'une autre couleur, le fit exiler à quarante-huit lieues de Paris. Antonelle alla plus loin : profitant de l'occasion, il parcourut l'Italie, et dans cette patrie des arts il trouva, au milieu des ruines et des souvenirs de l'antiquité, l'oubli de ses erreurs passées et de ses malheurs présents. Au bout de quelques années il revint en France sans avoir réclamé contre son ban qui n'était pas levé, mais qu'un gouvernement, assez fort pour n'être pas inquiet, s'embarrassait peu de lui voir rompre. Retiré à Arles, il y consacra le reste de ses jours aux bonnes œuvres et aux études philosophiques.

Parmi ses écrits, on remarque : *Observations sur le compte-rendu au roi par M. Debourge, l'un des commissaires civils envoyés à Arles*; 1792, in-8°; — *Quelques-uns des mensonges du commissaire Debourge dans les Observations sur l'affaire d'Arles*; 1792, in-8°; — *le Contraste des sentiments*, ou *le citoyen Delacroix en présence d'un démocrate*, an III (1795), in-8°. Cette brochure a pour épigraphe : « Le peuple est souverain dans « la république, et vous le faites *sujet;* nous « avons la république démocratique, et votre « plan constitue l'aristocratie et conduit à la « monarchie. » — *Motion d'ordre à l'occasion de la brochure de Louvet*, an III (1795), in-8°; brochure dirigée contre les girondins, qu'il appelle des *quarterons révolutionnaires*, des *constitutionnels au bas titre*; — *Sur la prétendue conspiration du 21 floréal*; — *Mon Examen de conscience*, ou *le Détenu à Vendôme*, an V (1797), in-4°.

Biographie des Contemporains.

* ANTONELLI, nom commun à plusieurs architectes et ingénieurs espagnols, d'origine italienne.

Jean-Baptiste ANTONELLI, mort le 17 mars 1588, construisit par ordre de Philippe II plusieurs forteresses en Portugal, et soumit à ce roi, en 1581, un projet pour rendre le Tage, le Guadalquivir, l'Èbre et le Duéro, navigables dans tout leur parcours. — Son frère *Baptiste* ANTONELLI, mort à Madrid le 22 février 1616, fit cinq voyages

que, où il traça le plan de plusieurs forts colonies espagnoles. Son neveu, *Jean-*, fut ingénieur de l'Amérique espagnole, plusieurs travaux importants, et mourut gène en décembre 1649.

, *Noticias de los arquitectos y arquitectura* :.

ONELLI (*Giovanno-Carlo*), évêque ita- en 1690, mort en 1769. Il appartenait à famille de Velletri. Étant entré dans les l s'acquit la faveur d'Alexandre Borgia, protonotaire apostolique vers 1723; il suite auditeur général de la nonciature Revenu à Rome en 1730, il aspira à l'é- Mais les intrigues dont il fut témoin le èrent à se retirer à Velletri. Il y trouva es cabales et des ennemis. Enfin il de- que de cette ville en 1752. Outre des s et des poésies, il a laissé une *Epis-Polyarchum*, à l'occasion d'une fête la suite de l'élection de Clément XII; la date et le lieu de la publication. Ses rits sont restés inédits.

Biografia degli Italiani illustri del secolo Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

NELLI (*Léonard*), cardinal, évêque de t d'Ostie, doyen du sacré collége, né à le 6 novembre 1730, mort dans sa le le 23 janvier 1811. Son attachement ites le mit en opposition avec le pape XIV, qui avait aboli cet ordre; et ce ne ous le pontificat de Pie VI qu'il reçut le de cardinal. On peut dire d'Antonelli au monde quelque cent ans trop tard; ées ne furent jamais à la hauteur de son gissant comme si l'Europe eût été en- se à la domination spirituelle et tempo- ape, il ne cessa de proposer avec insis- moyens inexécutables, et il remplit les de préfet de la Propagande avec toutes ations d'un prélat romain du treizième ndant la révolution française, il fut un de la congrégation d'État, et proposa, t avec le fiscal Barbieri, les mesures les érées. Cependant il appuya le vote du 1791, pour la sanction de la constitu- e du clergé, décrétée par l'Assemblée de France le 12 juillet 1790. Il con- 1800 à l'élection de Pie VII, et ac- ce pontife dans son voyage à Paris Chassé de Rome en 1808 par les Fran- conduit à Spolète, et vint mourir à Sini- ns sa jeunesse, il avait rédigé le bref liction du duc de Parme, qui donna à idée d'une pièce piquante, *le Royaume perdit*. Néanmoins la *lettre d'Antonelli ues d'Irlande* (*Ami de la Religion*, tend à prouver que ce prélat était loin s opinions intolérantes qu'on lui prête.

Religion. — *Biographie des Contemporains*.

ELLI (*da Messina*), ou *Antoine de* peintre italien, né vers 1414, mort en 196. Il est tantôt appelé *Antonello d'Antonio* ou *degli Antoni*, tantôt *Antonello Mamertini*, enfin *Antonello da Messina*. Son père, Salvatore d'Antonio, lui donna les premières notions de l'art. La réputation du Maraccio l'attira ensuite à Rome. De là il vint à Palerme, où il exécuta des travaux qui lui donnèrent quelque réputation. Mais ayant vu à Naples, en 1442, une *Annonciation* peinte à l'huile par J. Van Eyck, il en fut si frappé qu'il alla trouver ce maître à Bruges, et se lia avec lui. Après la mort de J. Van Eyck, et initié au procédé de ce maître, Antonelli revint en Italie. De Venise il alla à Milan, où il se fit remarquer par l'éclat de son coloris et le fini de ses œuvres. Il revint en 1470 à Venise, où il vécut encore vingt ans : il y ouvrit une école, fit des portraits en assez grand nombre, et traita divers sujets religieux. Il peignit pour l'église de San-Cassiano un tableau, perdu en 1646. Un autre tableau, absolument conçu dans le style de Van Eyck, et représentant le Christ entre les deux larrons, est ainsi signé : *Antonellus Messaneus me óo pinxit*, 1475. Les lettres *óo* signifient sans doute *oleo*. Ce tableau appartient aujourd'hui à M. Ertborn, d'Utrecht. Boschini, dans son ouvrage intitulé *Pitture della città di Venezia*, 1733, mentionne son *Christ porté par les anges*. On voit dans le musée impérial de Vienne un tableau traitant le même sujet, et signé *Antonius Messanensis*. Le musée de Berlin possède également trois tableaux de ce maître. Au dire de Grano, on a souvent confondu ses œuvres avec celles des meilleurs peintres de son temps. Il ajoute qu'il n'y a plus à Messine que douze petits tableaux d'Antonellus entourant une ancienne mosaïque de la Madone, au monastère de San-Gregorio. Peut-être ne signait-il pas toutes ses œuvres; ou l'analogie du procédé faisait-elle attribuer à Van Eyck ce qui était d'Antonello. Vasari cite l'épitaphe de ce peintre :

D. O. M.

Antonius pictor, præcipuum Messanæ suæ et Siciliæ totius ornamentum, hac humo contegitur. Non solum suis picturis, in quibus singulare artificium et venustas fuit, sed et quod coloribus oleo miscendis splendorem et perpetuitatem italicæ picturæ contulit, summo semper artificum studio celebratus.

Boschini, *Pitture della città di Venezia*. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*. — Puccini, *Memorie istorico-critiche di Antonello degli Antoni, pittore Messinese*; Florence, 1809; traduit en français par le Bast, *Messager des Sciences*, Gand, 1826; en allemand par Boisserée en 1826. — Passavant, *Kunstreise durch England und Belgien*; Frankfurt, 1833. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*, 1840.

ANTONELLI (*Nicolas-Marie* comte), théologien italien né le 8 juillet 1698, mort le 25 septembre 1767. Il naquit à Pergola; mais il n'était pas comte de Pergola, comme quelques biographes l'ont dit par erreur. Élevé à Rome au collége del Nazareno, il s'adonna surtout à l'étude de l'histoire, de la théologie et des langues orientales. Après être entré dans les ordres, il

devint camérier secret du pape Clément XII, secrétaire de l'Académie des Sciences, fondée par Benoît XIV, secrétaire du consistoire et du conclave, enfin assesseur du saint-office. Clément XIII le fit cardinal en 1759. On a d'Antonnelli : *de Titulis quos J. Evaristus Romanis presbyteris distribuit, Dissertatio;* Rome, 1725, in-8°; — *Ragioni della sede Apostolica sopra il Ducato di Parma e Piacenza, esposata a' sovrani e Principi dell' Europa;* Rome, 1742, 4 vol. in-4°, sans nom d'auteur; — *Sancti Patris nostri Athanasii Archiepiscopi Alexandrini Interpretatio psalmorum;* Rome, 1746, in-fol.; — *Vetus Missale Romanum... cum præfationibus, notis, etc.., nunc primum in lucem eduntur a P. Emanuele de Azevedo;* Rome, 1756, in-4°; — *Sancti Patris Jacobi episcopi Nisibeni sermones cum præfatione notis et dissertatione de Ascetis,* etc., Rome, 1756, in-fol.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

*ANTONELLI (*Sébastien-André*), historien italien, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1644. Il fut protonotaire apostolique; en 1623 il publia la défense d'un de ses concitoyens que son grand savoir et ses aventures extraordinaires avaient fait accuser de magie. On a de lui : *Historiæ Aculanæ libri IV;* Padoue, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

⁑ANTONELLI, cardinal, premier ministre du pape Pie IX, naquit vers la fin du dix-huitième siècle. Il descend d'une famille divisée en plusieurs branches, il étudia au grand séminaire à Rome, où il se fit de bonne heure remarquer par sa capacité. Grégoire XVI l'éleva au rang de prélat, le nomma accesseur au tribunal criminel supérieur, et l'envoya comme délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata; enfin; pour le récompenser de son zèle, il le décora de la pourpre. Après la mort de Grégoire XVI, Antonelli devint le conseiller intime du nouveau pape Pie IX, qui le nomma ministre des finances. Après la mort du comte Rossi, il s'éloigna momentanément des affaires, et accompagna le pape à Gaëte. Depuis la rentrée de Pie IX à Rome, le cardinal Antonelli continue d'administrer avec sagesse et habileté les affaires de la cour de Rome.

Conversation-Lexicon.

ANTONELLO. *Voyez* ANTONELLI.—

ANTONI (*Alessandro-Vittorio-Papacino* D'), tacticien, général d'artillerie piémontais, né le 17 mai 1714 à Villa-Franca, dans le comté de Nice, mort à Turin le 7 décembre 1786. Il entra fort jeune au service militaire, obtint le grade de capitaine d'artillerie, et en 1755 il fut nommé directeur de l'école royale d'artillerie à Turin. En 1784, il reçut le brevet de lieutenant général. Il fit des expériences sur la force de la poudre à canon, et a publié : *Esame del polvere;* Turin, 1765, in-8°; — *Instituzioni fisico-mecchaniche per le regie scuole d'artiglieria*, etc.; ibid., 1773-1774, in-8°; — *Architettura militare per le regie scuole*, etc.; ibid., 1778, 6 vol. in-8°; — *l'Uso dell' armi da fuoco;* ibid., 1780, in-8°; — *il Meneggiamento delle macchine d'artiglieria;* ibid., 1782, in-8°. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en français.

Balbo, *Vie d'Antoni*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Turin*, 1805.

ANTONI (*Vincenzo-Berni degli*), jurisconsulte italien, né le 25 avril 1747 à Bologne, mort vers 1810. Partisan zélé du gouvernement pontifical, il réfusa en 1798 de prêter serment à la république cisalpine, et fut destitué de sa chaire de droit civil à l'université de Bologne, et exilé. Lors de la seconde invasion des Français, il accepta l'emploi de commissaire général des finances, et en 1806 il fut nommé par Napoléon procureur général près le tribunal de cassation. On a de lui quelques poésies et plusieurs ouvrages de jurisprudence.

Carlo Pepoli, *Vie d'Antoni.*

ANTONIA, nom commun à plusieurs dames romaines, dont voici les plus célèbres :

ANTONIA, femme du triumvir Marc-Antoine, vivait vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. Elle était l'aînée des deux filles de Caius Antonius Hybrida, et Marc-Antoine était son cousin. Celui-ci, qui avait divorcé elle depuis trois ans, vint, en 44 avant J.-C. déclarer en plein sénat que le divorce a pour cause les rapports coupables de avec le consul Publius Cornélius [illegible]

Cicéron, *Philippiques*, II, 38. — [illegible] *Antonius*, 9.

ANTONIA (*Major*), l'aînée des deux filles triumvir Marc-Antoine et d'Octavie, sœur César-Auguste, naquit en l'an 49 avant J.-C. Elle eut de Domitius Ahenobarbus trois fants : Cnéius Domitius, Scévole Néron, [illegible] Lépida. L'empereur Néron était fils de Cn. tius : Auguste lui avait laissé, ainsi qu'à sa une portion du patrimoine d'Antoine.

D. Cassius, XLVIII. — Plutarque, *Antonius*. Velleius II, 72. — Suetonius, *Nero* 18.

ANTONIA (*Minor*), la p[illegible] des du triumvir Marc-Antoine et [illegible] vait dans la première moitié du pre[illegible] de notre ère. Elle épousa Drusus, [illegible] et frère de Tibère; et après l'avoir perdu, que dans un âge peu avancé, elle ne v[illegible] mais se remarier. Drusus lui laissa t[illegible] fants : deux fils, Germanicus, père de [illegible] et Claude, depuis empereur; fille [illegible] Livie, fameuse par ses débau[illegible] uniquement à l'éducation de [illegible] illustre Romaine fit de Germanicu[illegible] devint l'idole de l'empire. Mais elle [illegible] leur de se voir enlever ce prince à [illegible] l'âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère [illegible] seins de Séjan, son favori. Antonia [illegible] bord quelque satisfaction de Caligula [illegible] fils, qui lui fit donner, par un déc[illegible] les mêmes honneurs qu'on avait ac[illegible]

ravant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité : on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J.-C. Valère-Maxime fait un bel éloge de sa chasteté et de son amour pour son mari.

Dion Cassius, XLVIII, 84, liv. 19. — Plutarque, *Antonius*, 33, 87.

ANTONIA, fille de l'empereur Claude et de sa première femme Ælia Pétina, naquit vers l'an 35 après J.-C. Elle épousa successivement Pompée, descendant du grand Pompée, et Faustus Cornélius Sylla, qui tous deux périrent de mort violente. Après la mort de Poppéa Sabina, Néron voulut épouser Antonia : elle osa le refuser. Ce fut son arrêt de mort : elle fut, en effet, condamnée comme ayant trempé dans la conspiration de Pison.

Tacitus, *Annal.*, XIV, 57. — Suetonius, *Claudius*, 27; *Nero*, 35. — Dion-Cassius, IX, 4. — Seneca, *Apocolocyntosis de morte Cl. Cæsaris*.

ANTONIANO FERRARESE ou **ANTONIO ALBERTO** *de Ferrare*, peintre italien. Il était de l'école d'Angiolo Gaddi. Au rapport de Vasari, il peignit, pour Saint-François d'Urbin et pour la città di Castello, plusieurs tableaux d'un grand mérite.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*. — Baruffaldi, *le Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*.

ANTONIANO (*Silvio*), cardinal italien, né à Rome le 31 décembre 1540, mort le 15 août 1603. Fils d'un marchand de drap, il se livra d'abord à l'étude des beaux-arts, et obtint le surnom de *il Poetino*. Il gagna par ses talents les bonnes grâces d'Hercule II, duc de Ferrare, qui le nomma à seize ans professeur d'éloquence à Ferrare. Après la mort de son protecteur, il fut appelé à Rome en 1559 par Pie IV, qui le donna pour secrétaire au cardinal Charles Borromée. Il rédigea en cette qualité les actes du concile de Milan, et se fit de nombreux amis et protecteurs. Quelque temps après, il fut nommé professeur de belles-lettres au collége de la Sapience, à Rome. Ses leçons eurent beaucoup d'éclat, et on raconte que, le jour où il commença à expliquer le discours de Cicéron pour Marcellus, il avait vingt-cinq cardinaux pour auditeurs. Il fut un des membres les plus distingués de l'Académie du Vatican, instituée par le cardinal Borromée. Bientôt il quitta la culture des belles-lettres pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie et de la théologie. Ordonné prêtre en 1567, il fut nommé, peu de temps après, secrétaire du sacré collége; les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint lui confièrent plusieurs missions, dont il s'acquitta avec succès. Enfin Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal le 3 mars 1598. Ses ouvrages imprimés sont : *dell' Educazione cristiana de' Figliuoli libri trè*; Vérone, 1584, in-4°, réimprimés à Crémone et ensuite à Naples; — *Orationes tredecim*, publiées pour la première fois après sa mort, Rome, 1610, in-4°, par Joseph Castiglione. La *Vie d'Antoniano* est jointe à ce dernier ouvrage.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. I, p. 884. — Tiraboschi, *Storia della letteratura d'Italia*; édition de 1779, t. VII, part. 3, p. 192. — Scrassi, *Vita del Tasso*; édit. de 1790, t. I, p. 219. — Strada, *Prolusiones academicæ*, édit. de 1631, p. 166. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*, et *Histoire littéraire de l'Italie*.

ANTONIANUS (*Jean*), dominicain de Nimègue, né dans la première moitié du seizième siècle, mort en 1588. On a de lui plusieurs éditions estimées des Pères de l'Église, dont voici les principales : *Liber Gregorii, episc. Nysseni, de Creatione hominis; Supplementum Hexaemeri Basilii Magni, interprete Dionysio Romano exiguo, nunc primum typis excusum*; Cologne, 1537, in-fol.; — *Paulini Nolani quotquot exstant Opera omnia, H. Grævii studio restituta et illustrata*; Cologne, 1560, in-8°; — *Epistolarum D. Hieronymi Decas I, ab Henrico Grævio priore quondam suo recensita et illustrata*; Anvers, 1568, in-8°.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 189.

***ANTONIASSO**, peintre italien, vivait au commencement du seizième siècle. Il fit plusieurs tableaux estimés pour le cardinal Caraffa.

Vasari, *Vite de' Pittori*.

ANTONIDES (*Jean Van der Goes*), poëte hollandais, né à Goès en Zélande le 3 mai 1647, mort en 1684. Ses poésies se distinguent par leur verve et leur hardiesse; on y remarque *Trazet* ou *la Chine envahie*, et *Ystroom*, poëme où il chante la rivière d'*Y*, sur laquelle la ville d'Amsterdam est bâtie. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Amsterdam en 1714, in-4°.

Ypey, *Histoire de la langue hollandaise*. — Geysbeek, *Biographisch-anthologisch Woordenboek*.

ANTONIDES NERDENUS (*Henri*), plus connu sous le nom de *Henricus Antonius van der Linden*, savant hollandais, né à Naerden, près d'Amsterdam, en 1546, mort en 1604. On a de lui : *Systema Theologiæ*; Franekeræ, 1613, in-4°; — *Initia Academiæ Franekerensis*; ib., 1613, in-4°. La préface du *Systema Theologiæ* contient des renseignements intéressants sur l'histoire de la réformation dans les Pays-Bas.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

ANTONIDES (*Jean*) *van der Linden*. *Voy.* LINDEN.

***ANTONIDES** (*Jean*), surnommé *Alckmarianus*, c'est-à-dire natif d'Alckmar, savant orientaliste, vivait au commencement du dix-septième siècle. On lui doit : *Epistola Pauli ad Titum, arabice, cum Jo. Anton. interlineari versione latina ad verbum*; Antverpiæ, 1612, in-4°.

Jöcher, *Lexicon*, avec le Supplém. d'Adelung.

ANTONIDES (*Théodore*), théologien hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On lui doit des commentaires (en hollandais) sur les Épîtres de saint Jacques, saint Pierre et saint Jude, et sur le Livre de Job.

Walch, *Biblioth. theolog.*, t. IV, p. 743 et suiv.

ANTONILES (*Joseph*). *Voy.* ANTOLINEZ.

ANTONIN (*Antoninus*, Ἀντωνῖνος), nom donné sur les médailles à six Césars ou empe-

devint camérier secret du pape Clément XII, secrétaire de l'Académie des Sciences, fondée par Benoît XIV, secrétaire du consistoire et du conclave, enfin assesseur du saint-office. Clément XIII le fit cardinal en 1759. On a d'Antonnelli : *de Titulis quos J. Evaristus Romanis presbyteris distribuit, Dissertatio;* Rome, 1725, in-8°; — *Ragioni della sede Apostolica sopra il Ducato di Parma e Piacenza, esposata a' sovrani e Principi dell' Europa;* Rome, 1742, 4 vol. in-4°, sans nom d'auteur; — *Sancti Patris nostri Athanasii Archiepiscopi Alexandrini Interpretatio psalmorum;* Rome, 1746, in-fol.; — *Vetus Missale Romanum... cum præfationibus, notis, etc.., nunc primum in lucem eduntur a P. Emanuele de Azevedo;* Rome, 1756, in-4°; — *Sancti Patris Jacobi episcopi Nisibeni sermones cum præfatione notis et dissertatione de Ascetis*, etc., Rome, 1756, in-fol.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

*ANTONELLI (*Sébastien-André*), historien italien, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1644. Il fut protonotaire apostolique; en 1623 il publia la défense d'un de ses concitoyens que son grand savoir et ses aventures extraordinaires avaient fait accuser de magie. On a de lui : *Historiæ Aculanæ libri IV*; Padoue, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

⁂ANTONELLI, cardinal, premier ministre du pape Pie IX, naquit vers la fin du dix-huitième siècle. Il descend d'une famille divisée en plusieurs branches, il étudia au grand séminaire à Rome, où il se fit de bonne heure remarquer par sa capacité. Grégoire XVI l'éleva au rang de prélat, le nomma accesseur au tribunal criminel supérieur, et l'envoya comme délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata; enfin; pour le récompenser de son zèle, il le décora de la pourpre. Après la mort de Grégoire XVI, Antonelli devint le conseiller intime du nouveau pape Pie IX, qui le nomma ministre des finances. Après la mort du comte Rossi, il s'éloigna momentanément des affaires, et accompagna le pape à Gaëte. Depuis la rentrée de Pie IX à Rome, le cardinal Antonelli continue d'administrer avec sagesse et habileté les affaires de la cour de Rome.

Conversation-Lexicon.

ANTONELLO. Voyez ANTONELLI.—

ANTONI (*Alessandro-Vittorio-Papacino* D'), tacticien, général d'artillerie piémontais, né le 17 mai 1714 à Villa-Franca, dans le comté de Nice, mort à Turin le 7 décembre 1786. Il entra fort jeune au service militaire, obtint le grade de capitaine d'artillerie, et en 1755 il fut nommé directeur de l'école royale d'artillerie à Turin. En 1784, il reçut le brevet de lieutenant général. Il fit des expériences sur la force de la poudre à canon, et a publié : *Esame del polvere;* Turin, 1765, in-8°; — *Instituzioni fisico-mecchaniche per le regie scuole d'artiglieria*, etc.; ibid., 1773-1774, in-8°; — *Architettura militare per le regie scuole*, etc.; ibid., 1778, 6 vol. in-8°; — *l'Uso dell' armi da fuoco;* ibid., 1780, in-8°; — *il Meneggiamento delle macchine d'artiglieria;* ibid., 1782, in-8°. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en français.

Balbo, *Vie d'Antoni*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Turin*, 1808.

ANTONI (*Vincenzo-Berni degli*), jurisconsulte italien, né le 25 avril 1747 à Bologne, mort vers 1810. Partisan zélé du gouvernement pontifical, il refusa en 1798 de prêter serment à la république cisalpine, et fut destitué de sa chaire de droit civil à l'université de Bologne, et exilé. Lors de la seconde invasion des Français, il accepta l'emploi de commissaire général des finances, et en 1806 il fut nommé par Napoléon procureur général près le tribunal de cassation. On a de lui quelques poésies et plusieurs ouvrages de jurisprudence.

Carlo Pepoli, *Vie d'Antoni.*

ANTONIA, nom commun à plusieurs dames romaines, dont voici les plus célèbres :

ANTONIA, femme du triumvir Marc-Antoine, vivait vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. Elle était l'aînée des deux filles de Caius Antonius Hybrida, et Marc-Antoine était son cousin. Celui-ci, qui avait divorcé avec elle depuis trois ans, vint, en 44 avant J.-C., déclarer en plein sénat que le divorce avait eu pour cause les rapports coupables de sa femme avec le consul Publius Cornélius Dolabella.

Cicéron, *Philippiques*, II, 38. — Plutarque, *Antonius*, 9.

ANTONIA (*Major*), l'aînée des deux filles du triumvir Marc-Antoine et d'Octavie, sœur de César-Auguste, naquit en l'an 49 avant J.-C. Elle eut de Domitius Ahenobarbus trois enfants : Cnéius Domitius, Scévole Néron, Domitia Lépida. L'empereur Néron était fils de Cn. Domitius : Auguste lui avait laissé, ainsi qu'à sa sœur, une portion du patrimoine d'Antoine.

D. Cassius, XLVIII. — Plutarque, *Antonius Velleius*, II, 72. — Suetonius, *Nero* 18.

ANTONIA (*Minor*), la plus jeune des filles du triumvir Marc-Antoine et d'Octavie Ire, vivait dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère; et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfants : deux fils, Germanicus, père de Caligula, et Claude, depuis empereur; une fille nommée Livie, fameuse par ses débauches. — Attachée uniquement à l'éducation de ses enfants, cette illustre Romaine fit de Germanicus un héros qui devint l'idole de l'empire. Mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de l'âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan, son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula son petit-fils, qui lui fit donner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés aupa-

ravant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité : on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J.-C. Valère-Maxime fait un bel éloge de sa chasteté et de son amour pour son mari.

Dion Cassius, XLVIII, 84, liv. 19. — Plutarque, *Antonius*, 33, 87.

ANTONIA, fille de l'empereur Claude et de sa première femme Ælia Pétina, naquit vers l'an 35 après J.-C. Elle épousa successivement Pompée, descendant du grand Pompée, et Faustus Cornélius Sylla, qui tous deux périrent de mort violente. Après la mort de Poppéa Sabina, Néron voulut épouser Antonia : elle osa le refuser. Ce fut son arrêt de mort : elle fut, en effet, condamnée comme ayant trempé dans la conspiration de Pison.

Tacitus, *Annal.*, XIV, 57. — Suetonius, *Claudius*, 27; *Nero*, 35. — Dion-Cassius, IX, 4. — Seneca, *Apocolocyntosis de morte Cl. Cæsaris*.

ANTONIANO FERRARESE ou **ANTONIO ALBERTO** *de Ferrare*, peintre italien. Il était de l'école d'Angiolo Gaddi. Au rapport de Vasari, il peignit, pour Saint-François d'Urbin et pour la città di Castello, plusieurs tableaux d'un grand mérite.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori*. — Baruffaldi, *le Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*.

ANTONIANO (*Silvio*), cardinal italien, né à Rome le 31 décembre 1540, mort le 15 août 1603. Fils d'un marchand de drap, il se livra d'abord à l'étude des beaux-arts, et obtint le surnom de *il Poetino*. Il gagna par ses talents les bonnes grâces d'Hercule II, duc de Ferrare, qui le nomma à seize ans professeur d'éloquence à Ferrare. Après la mort de son protecteur, il fut appelé à Rome en 1559 par Pie IV, qui le donna pour secrétaire au cardinal Charles Borromée. Il rédigea en cette qualité les actes du concile de Milan, et se fit de nombreux amis et protecteurs. Quelque temps après, il fut nommé professeur de belles-lettres au collége de la Sapience, à Rome. Ses leçons eurent beaucoup d'éclat, et on raconte que, le jour où il commença à expliquer le discours de Cicéron pour Marcellus, il avait vingt-cinq cardinaux pour auditeurs. Il fut un des membres les plus distingués de l'Académie du Vatican, instituée par le cardinal Borromée. Bientôt il quitta la culture des belles-lettres pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie et de la théologie. Ordonné prêtre en 1567, il fut nommé, peu de temps après, secrétaire du sacré collége; les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint lui confièrent plusieurs missions, dont il s'acquitta avec succès. Enfin Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal le 3 mars 1598. Ses ouvrages imprimes sont : *dell' Educazione cristiana de' Figliuoli libri trè*; Vérone, 1584, in-4°, réimprimés à Crémone et ensuite à Naples; — *Orationes tredecim*, publiées pour la première fois après sa mort, Rome, 1610, in-4°, par Joseph Castiglione. La *Vie d'Antoniano* est jointe à ce dernier ouvrage.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. I, p. 884. — Tiraboschi, *Storia della letteratura d'Italia*; édition de 1779, t. VII, part. 3, p. 192. — Scrassi, *Vita del Tasso*; édit. de 1790, t. I, p. 219. — Strada, *Prolusiones academicæ*, édit. de 1631, p. 168. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*, et *Histoire littéraire de l'Italie*.

ANTONIANUS (*Jean*), dominicain de Nimègue, né dans la première moitié du seizième siècle, mort en 1588. On a de lui plusieurs éditions estimées des Pères de l'Église, dont voici les principales : *Liber Gregorii, episc. Nysseni, de Creatione hominis; Supplementum Hexaemeri Basilii Magni, interprete Dionysio Romano exiguo, nunc primum typis excusum*; Cologne, 1537, in-fol.; — *Paulini Nolani quotquot exstant Opera omnia, H. Grævii studio restituta et illustrata*; Cologne, 1560, in-8°; — *Epistolarum D. Hieronymi Decas I, ab Henrico Grævio priore quondam suo recensita et illustrata*; Anvers, 1568, in-8°.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 189.

***ANTONIASSO**, peintre italien, vivait au commencement du seizième siècle. Il fit plusieurs tableaux estimés pour le cardinal Caraffa.

Vasari, *Vite de' Pittori*.

ANTONIDES (*Jean Van der Goes*), poëte hollandais, né à Goès en Zélande le 3 mai 1647, mort en 1684. Ses poésies se distinguent par leur verve et leur hardiesse; on y remarque *Trazet* ou *la Chine envahie*, et *Ystroom*, poëme où il chante la rivière d'*Y*, sur laquelle la ville d'Amsterdam est bâtie. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Amsterdam en 1714, in-4°.

Ypey, *Histoire de la langue hollandaise*. — Geysbeek, *Biographisch-anthologisch Woordenboek*.

ANTONIDES NERDENUS (*Henri*), plus connu sous le nom de *Henricus Antonius van der Linden*, savant hollandais, né à Naerden, près d'Amsterdam, en 1546, mort en 1604. On a de lui : *Systema Theologiæ*; Franekeræ, 1613, in-4°; — *Initia Academiæ Franekerensis*; ib., 1613, in-4°. La préface du *Systema Theologiæ* contient des renseignements intéressants sur l'histoire de la réformation dans les Pays-Bas.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

ANTONIDES (*Jean*) *van der Linden*. *Voy.* LINDEN.

***ANTONIDES** (*Jean*), surnommé *Alckmarianus*, c'est-à-dire natif d'Alckmar, savant orientaliste, vivait au commencement du dix-septième siècle. On lui doit : *Epistola Pauli ad Titum, arabice, cum Jo. Anton. interlineari versione latina ad verbum*; Antverpiæ, 1612, in-4°.

Jöcher, *Lexicon*, avec le Supplém. d'Adelung.

ANTONIDES (*Théodore*), théologien hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On lui doit des commentaires (en hollandais) sur les Épîtres de saint Jacques, saint Pierre et saint Jude, et sur le Livre de Job.

Walch, *Biblioth. theolog.*, t. IV, p. 743 et suiv.

ANTONILES (*Joseph*). *Voy.* ANTOLINEZ.

ANTONIN (*Antoninus*, Ἀντωνῖνος), nom donné sur les médailles à six Césars ou empe-

reurs romains : *Antonin le Pieux* (Voy. l'article ci-dessous), *Marc-Aurèle*, *L. Commode*, *Caracalla*, *Diadumenianus*, et *Élagabal*. Rasche, dans son *Lexicon Rei nummariæ*, a indiqué les règles propres à distinguer entre elles les médailles de ces empereurs. *Lucius Verus* et *Geta* sont aussi mentionnés (Capitolin, *Macrin*) comme ayant porté le nom d'*Antonin;* mais on ne le trouve pas sur leurs médailles.

ANTONIN LE PIEUX, empereur romain, né à Lanuvium (Cività-Lavinia) le 19 septembre de l'an de J.-C. 86, mort à Lorium (Castel-di-Guido) le 7 mars 161. Voici, dans la série des empereurs romains, un prince sous le règne duquel les arts et les lettres brillèrent d'un dernier éclat; qui fut aimé, qui méritait de l'être à ce point de donner son nom à son siècle; qui laissa une mémoire si vénérée, que ses successeurs ne crurent pouvoir mieux assurer leurs droits qu'en se faisant appeler *Antonins* comme lui; et, par une inconcevable fatalité, l'histoire est presque muette sur son compte. Tibère, Néron avaient trouvé un Tacite pour stigmatiser leurs vices; et le vertueux Antonin ne nous est connu que par quelques pages de Jules Capitolin, chroniqueur incomplet, sans talents et sans critique. Faudrait-il dire des souverains ce qu'on a dit des peuples : Heureux les princes qui n'ont pas d'histoire? Un véritable historien cependant, Dion Cassius, qui naquit peut-être vers la fin du règne d'Antonin, en avait enregistré les actes; et non-seulement son récit est perdu pour nous, mais il l'était déjà du temps de Xiphilin, son abréviateur; de telle sorte que parvenu là, dans son œuvre qui supplée pour nous les nombreuses et regrettables lacunes de Dion, il est obligé de garder le silence. C'est donc à l'aide des monuments, des médailles et surtout des inscriptions, cette mine si riche de documents relatifs à l'histoire de l'empire romain, qu'il nous faut rechercher les faits, et les distribuer selon l'ordre chronologique auquel ils appartiennent.

Titus Aurélius Fulvius Boionius Arrius Antonin, fils d'Aurélius Fulvius, personnage consulaire et d'Arria Fadilla, naquit, le 13 des calendes d'octobre de l'an de Rome 839 (19 septembre 86 de notre ère), dans une villa que possédait sa famille près du temple de Junon Sospita à Lanuvium, sous le deuxième consulat de Domitien, qui avait alors Dolabella pour collègue. Titus Aurélius Fulvius, son grand-père, originaire de Nîmes, et qui avait exercé deux fois le consulat, avait été préfet de Rome. Quant à sa mère Arria Fadilla, elle était fille de Boionia Procilla et d'Arrius Antoninus, homme aussi intègre que modeste, qui avait exercé les grandes charges de l'État, et qui, ami de Nerva, l'avait plaint sincèrement, lorsqu'il parvint au trône, d'avoir à supporter le faix de la souveraine puissance. C'est à lui que Pline a adressé des lettres parvenues jusqu'à nous, lettres par lesquelles il le félicite de s'être montré à la fois, dans le gouvernement d'Asie dont il était chargé, magistrat éminent et littérateur habile dans cette langue grecque qui le rapprochait plus intimement des populations auxquelles son action bienfaisante devait se faire sentir (1). Le jeune Antonin ayant perdu de bonne heure son père et son aïeul paternel, ce fut Arrius Antoninus, son aïeul maternel, qui protégea son enfance, et l'éleva dans ses propriétés de Lorium (2). A l'époque où Antonin atteignait l'âge de raison, le despotisme qui avait si cruellement pesé sur le monde romain, sous le règne des premiers successeurs d'Auguste, faisait place à une ère de justice, de modération, de tolérance; trêve que la Providence accordait à l'humanité, et qui devait préparer la grande émancipation du genre humain par le christianisme. Avec le vieux Nerva et son fils adoptif Trajan, montèrent sur le trône les vertus stoïques qui y brillèrent pendant près d'un siècle; et Antonin, que son rang appelait à Rome, y trouva les bons renseignements que son heureuse nature devait accueillir avec l'empressement le plus vif. Il avait en effet, selon Jules Capitolin, l'esprit brillant, des goûts modérés, de la noblesse dans les traits du visage, beaucoup d'aménité dans le caractère, une grande éloquence, une vaste instruction. Sans ambition, sans envie, indulgent pour les autres, sévère pour lui-même, il se montrait en toute occasion généreux avec mesure et sans ostentation. Ce fut surtout pendant la questure et la préture dont il fut successivement revêtu, qu'il se fit remarquer par la libéralité de son caractère et ses manières avenantes. En l'an de Rome 873, il parvint au consulat, dans lequel il eut pour collègue Catilius Severus; et lorsque l'expiration du temps dévolu à cette magistrature le rendit à la vie privée, il retourna avec bonheur à la campagne; car il aimait l'agriculture, dont il favorisait les progrès en profitant de ses grands biens pour prêter à un intérêt minime, aux cultivateurs, l'argent dont ils avaient besoin. Cependant Adrien l'enleva bientôt à cette vie modeste qu'il préférait à toute autre, et l'admit au nombre des quatre personnages consulaires auxquels il confia l'administration de l'Italie. Ce fut plus tard, comme proconsul en Asie, qu'il accrut encore sa réputation de justice et de générosité : il surpassa dans l'exercice de cette charge, nous dit Capitolin, la gloire de son aïeul, demeurée jusqu'à lui sans rivale. Deux monuments nous ont conservé le souvenir de ce proconsulat : l'un est le témoignage du Digeste, où sont cités quelques édits promulgués par Antonin, proconsul d'Asie (3); l'autre est une peinture antique où Antonin est représenté revêtu de la toge, un rameau de chêne

(1) Pline le Jeune, Ép., IV, 3, 18.

(2) Station de la via Aurelia, dont on voit encore les ruines à douze milles de Rome, non loin du relais de poste appelé maintenant Castel-di-Guido, sur la route de Cività-Vecchia.

(3) Lib. XLVIII, tit. III.

à la main, debout sur un char tiré par quatre éléphants; circonstance qu'on a supposé faire allusion à la gloire qu'il avait acquise pendant son proconsulat d'Orient, puisque nous savons que comme empereur il ne jouit jamais des honneurs du triomphe (1). Ce furent donc des talents justifiés par une longue pratique, et une modestie compagne habituelle du vrai mérite, qui attirèrent le regard perçant d'Adrien, et fixèrent son choix sur l'homme qui seul peut-être, parmi les sénateurs, ne prétendait pas à l'empire. Aussi, lorsqu'après la mort d'Ælius César, Adrien eut proclamé son nouvel héritier devant le sénat, il ajouta, selon ce que nous apprend Dion : « La nature m'avait refusé un fils; j'ai dû m'en choisir un qui fût à la fois noble, doux, clément, sage; qui réunît, en un mot, les qualités de l'âme et de l'esprit. Vous n'aurez à craindre de lui ni l'emportement de la jeunesse, ni la lenteur d'une maturité trop grande. Dès son enfance on lui a inspiré le respect pour les lois, et les charges qu'il a exercées il a su les remplir d'une manière digne de la noble race dont il descend. A ces traits vous reconnaissez Aurèle Antonin. En lui imposant l'empire, je ne le consulte pas; je ne consulte que l'intérêt de l'État. Il acceptera par dévouement la mission que sa modestie aurait refusée (2). »

C'est en l'an de Rome 891 (de J.-C. 138), le 25 février, qu'Antonin fut adopté par Adrien, recevant à la fois le titre de César, la puissance proconsulaire et la puissance tribunitienne. Il prit dès ce moment les noms d'*Ælius Hadrianus Antoninus*, qu'il porte le plus souvent sur les monnaies et les inscriptions. Agé de cinquante-deux ans, il était marié depuis plusieurs années à Annia Galeria Faustina, dont il avait eu deux fils morts avant son adoption (3), et deux filles, dont l'une (Aurélia Fadilla) n'existait déjà plus lorsqu'il fut nommé proconsul en Asie, et dont l'autre (Annia Faustina, dite *Junior*) épousa plus tard Marc-Aurèle. L'adoption de ce dernier et de Lucius Verus, fils d'Ælius César, fut la condition du choix d'Adrien, auquel revient ainsi l'honneur d'avoir assuré pendant un demi-siècle le repos de l'humanité. L'avénement d'Antonin au rang de César fut célébré, selon l'usage, par de grandes largesses qu'il fit aux soldats et au peuple, largesses prises sur son propre patrimoine; et comme Faustine, sa femme, blâmait cette prodigalité : « Sachez, lui répondit-il, que depuis que nous sommes destinés à l'empire, nos biens ne sont plus à nous. » Or, non-seulement il se dépouilla ainsi en faveur du peuple romain de ses immenses richesses, mais il refusa le présent appelé *aurum coronarium* que lui offrait l'Italie, et remit aux provinces la moitié de ce tribut volontaire. C'est à cette conduite généreuse que semble se rapporter une série de médailles romaines sur lesquelles on lit des noms de province; médailles qui portent presque toutes la date du deuxième consulat d'Antonin, et ne peuvent par conséquent avoir trait qu'à l'année qui suivit son adoption (de J.-C. 139), puisque dès l'année suivante 140 il prenait pour la troisième fois le titre de consul. En effet, leurs types, quoique différant quelque peu, ont cela de commun que les figures qui personnifient les provinces portent les unes des couronnes, les autres des vases ou corbeilles propres à contenir des présents. On en peut conclure avec grande probabilité que les provinces reconnaissantes avaient voulu exprimer ainsi leur gratitude, et perpétuer le souvenir du bienfait (1).

A la mort d'Adrien (10 juillet 138), Antonin, qui pendant les quatre mois écoulés depuis son adoption s'était montré fils soumis et dévoué, devint maître de l'empire, et reçut du sénat le surnom de *Pieux*, auquel les historiens donnent un des sens différents qu'a le mot *pius* en latin, selon l'origine qu'ils attribuent au nouveau titre acclamé par les sénateurs : « Les Romains lui donnèrent le surnom de *Pieux*, dit Pausanias, parce qu'il montra toujours la plus grande piété envers les dieux; mais il mériterait bien, à mon avis, celui de *Père du genre humain*, qu'on avait donné à Cyrus (2). » — « Il fut surnommé *Pius* par le sénat, dit à son tour Capitolin, soit parce qu'un jour, en présence de cette assemblée, il soutint les pas de son beau-père affaibli par l'âge, soit parce qu'Adrien ayant voulu se donner la mort, il sut à force de soins l'empêcher d'accomplir cette funeste résolution, soit parce qu'après la mort de ce prince il lui fit rendre les honneurs divins qu'on lui refusait unanimement; soit enfin (et c'est là ce qu'il y a de plus probable) à cause de son immense bonté, et du bonheur sans mélange dont on jouit sous son règne (3). » — Ce règne, en effet, commençait sous les plus heureux auspices. Une amnistie générale avait atteint les condamnés politiques; et si ceux qu'Adrien avait frappés dans sa colère souvent injuste étaient préservés du supplice, les dernières volontés du défunt empereur étaient fidèlement observées dans tout ce qu'elles avaient de grand et de généreux. Les travaux publics qu'il avait ordonnés étaient continués avec suite, et promptement achevés. Les hommes qu'il avait choisis pour lieutenants étaient maintenus dans leurs charges : « Antonin parvenu à l'em-

(1) Voy. MM. Borghesi et Braun, *Adriano ed Antonino Pio sopra tensa trionfale*; *Ann. dell Istit. d Archeol.*, [illegible], p. [illegible]

(2) Dion Cassius, l. LXIX, § 20.

(3) Voy. le mémoire de M. de Boze, où il cherche à prouver que M. Galerius Antoninus, fils d'Antonin, vivait encore quand son père parvint à l'empire (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XV, p. [illegible] et suiv.); et Eckhel, qui combat cette opinion, *D. N. V.*, t. VII, p. 43.

(1) Les provinces ainsi représentées sont l'Afrique, l'Égypte, la Cappadoce, la Dacie, l'Espagne, la Mauritanie, la Phénicie, la Sicile, la Syrie. *Voy.* Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 5 et suiv.

(2) *Arcadie*, ch. XLVII.

(3) *Vita d'Ant.*, § II.

pire, dit Jules Capitolin, ne donna de successeur à aucun de ceux qui avaient été promus par Adrien (1). » Non-seulement le nouveau souverain rendait ainsi justice à la perspicacité qui fut l'une des qualités les plus remarquables de son prédécesseur, mais il reconnaissait ce principe de tout bon gouvernement, que l'intérêt public trouve sa véritable garantie dans la stabilité (2). Une inscription nouvellement découverte en Algérie (3) confirme, par un exemple remarquable, l'assertion de Capitolin. Nous y voyons que Publius Pactuméius Clémens, légat en Cilicie à la fin du règne d'Adrien, revint à Rome vers le commencement du règne d'Antonin, pour y exercer le consulat qu'il avait mérité par ses services, et retourna ensuite dans la même province pour l'administrer de nouveau à l'expiration de sa charge, bien que l'usage et la hiérarchie voulussent qu'il fût envoyé dans une autre contrée, c'est-à-dire dans une province proconsulaire. L'empereur préféra, dans ce cas, élever la Cilicie au rang des régions qui devaient avoir à leur tête un ancien consul, plutôt que de ne pas faire profiter le pays de l'expérience déjà acquise par l'homme qui en avait étudié les ressources et les besoins. Il est digne d'observation que cette persévérance à conserver aux provinces les mêmes gouverneurs se fasse remarquer chez deux princes du caractère le plus opposé. Tibère ne changeait point les administrateurs qu'il avait placés à la tête d'un pays, et fermait les yeux sur les malversations qu'ils pouvaient commettre, jugeant que mieux valait abandonner une province aux exactions d'un homme déjà gorgé de richesses, plutôt que de la livrer à l'avidité d'un nouveau gouverneur qui eût sa fortune à faire (4). Ainsi le meilleur et le plus cruel des empereurs romains arrivaient au même but, l'un par estime pour les hommes qu'il avait su choisir, l'autre par mépris pour l'humanité. Une autre inscription, datée du second consulat d'Antonin (an de J.-C. 139), vient encore prouver avec quelle fidélité ce prince cherchait à répondre aux intentions qu'avait pu manifester son père adoptif : c'est un rescrit adressé à Sextilius Acutianus, qui réclamait l'exécution d'une sentence prononcée par Adrien : « Si cette sentence, répondit l'empereur, a été prononcée, ou si mon père a fait connaître, de quelque manière que ce soit, quelle était son intention à ce sujet, que cette intention soit ponctuellement exécutée (1) ! »

Le culte qu'Antonin rendait à la mémoire de son père adoptif lui fit combattre l'opinion unanime du sénat, qui voulait flétrir cette mémoire en refusant à Adrien les honneurs de l'apothéose : « Si vous annulez ainsi, par une condamnation publique, les actes de mon prédécesseur, leur dit Antonin, mon adoption devient illégitime ; je ne puis plus vous commander. » Toute opposition cessa devant l'énergie de ces paroles, puis encore, ajoute Dion, devant la crainte qu'inspirait l'armée. Adrien fut admis parmi les dieux ; il eut un temple, un collége de prêtres. Antonin lui fit rendre les plus grands honneurs, lui consacra un bouclier magnifique, continua d'obéir à sa pensée, et conserva à la tête des diverses branches de l'administration les hommes qu'il y avait placés. Aussi les provinces, sous un gouvernement stable, sous un prince libéral qui continuait les grands travaux de son prédécesseur sans leur imposer les charges de ses continuels voyages, furent-elles plus florissantes que jamais. Il s'était fait rendre un compte exact de leurs impositions comme de leurs revenus. Il y entretint à ses frais des écoles d'éloquence et de philosophie, dépenses auxquelles il trouvait le moyen de suffire par le soin qu'il avait eu de retrancher à des favoris ou des poëtes de cour les pensions qui n'étaient pas méritées par des services réels. Sa vie d'ailleurs était aussi simple que possible : il voulait que sa maison fût tenue avec une aisance sans faste et une économie sans avarice. Ses propres esclaves, chasseurs, oiseleurs ou pêcheurs, pourvoyaient aux besoins de sa table. Il avait fait vendre ceux des biens de la couronne dont la conservation lui paraissait onéreuse, et selon la saison de l'année il habitait quelques-unes de ses terres : celles qu'il avait dans la Campanie formaient la limite de ses plus longs voyages. « Quelque économe que puisse être un souverain, disait-il, la suite nombreuse qu'il entraîne après lui devient une charge pesante pour les provinces qu'il visite (2). » C'était la Campanie qu'Antonin avait administrée lorsque Adrien, antérieurement à son adoption, l'avait nommé l'un des quatre consulaires chargés du gouvernement de l'Italie ; et nous voyons, par plusieurs passages de la correspondance récemment retrouvée de Fronton avec Marc-Aurèle alors César, que, depuis son avénement à l'empire, il avait conservé l'habitude de résider souvent dans cette belle province. Tantôt c'est le jeune Marc-Aurèle qui écrit à Fronton : « Le climat de Naples, toujours

(1) *Vita d'Ant.*, § v.

(2) Gavius Maximus fut préfet du prétoire pendant vingt ans, sous le règne d'Antonin, qui, d'après Capitolin, ne donna jamais de successeur à un bon juge à moins que ce ne fût sur sa demande, comme il arriva pour Orphitus, préfet de Rome.

(3) J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. Léon Renier.

(4) Il citait à ce propos l'apologue d'un vieux renard tombé dans un fossé, où il est assailli par des myriades d'insectes qui le dévorent. Un passant l'exhorte à les secouer : « Je m'en garderais bien, répond-il. Mes ennemis dorment rassasiés de mon sang ; d'autres viendraient qui me feraient de nouvelles blessures. »

(1) « Imp. Cæsar T. Ælius Hadrianus Antoninus Pius Sextilio Acutiano. Sententiam divi patris mei (vel) si quid pro sententia dixit describere tibi permitto. Rescripsi. Recogn. Undevicesimus. Act. VI Idus April. Romæ Cæs. Antonino II et Præsente II. Cos. » Spon, *Miscell.*, p. 352 ; et Bœckh, *Corp. Inscr. Græcar.*, pars XIV, Inscr. Lydiæ, sect. IV. Smyrna.

(2) J. Capitolin, *Vie d'Ant.*, § VII

délicieux, est bien variable (1). » Tantôt Fronton lui annonce son désir d'aller le rejoindre : « Quand j'aurai quitté le consulat, lui dit-il, je monterai en voiture et je volerai vers vous; car toutes mes joies sont à Naples (2). » Une autre fois, Marc-Aurèle rend compte d'un détour qu'il a fait pour aller visiter Anagni, non loin de la voie Latine, qui conduisait de Rome en Campanie par Férentinum (3); puis, dans une autre occasion, il invite Fronton à venir l'attendre à Gaëte (4). Les inscriptions nous fournissent aussi la preuve que, dès le commencement de son règne, Antonin usait de la puissance souveraine pour doter l'Italie méridionale de monuments importants ou d'institutions utiles. C'est le môle de Pouzzoles, que les tempêtes avaient détruit en partie, et qu'il fait relever (5); puis des combats d'athlètes qu'il établit dans la même ville (6). C'est l'amphithéâtre de Capoue, qu'il orne de colonnes et de statues (7); un pont écroulé, qu'il reconstruit sur le Lyris (8); un aqueduc, qu'il établit à Scylaceum (9). Jules Capitolin nous parle, à son tour, du phare de Caïète, du port de Terracine.

C'est ainsi qu'Antonin employait ses biens immenses, dont il avait abandonné la possession à sa fille Faustine, ne s'en réservant que les revenus. Cette fille unique, il la maria à son fils adoptif Marc-Aurèle, pour l'éducation duquel il ne négligeait aucuns soins. Hérode-Atticus était son maître de littérature grecque; Fronton, son professeur d'éloquence latine. Pour l'initier à l'étude de la philosophie, Antonin avait fait venir de Chalcis Apollonius, et le manda au palais dès qu'il apprit son arrivée. Le vaniteux philosophe répondit à l'envoyé de l'empereur que ce n'était pas au maître d'aller trouver le disciple, mais au disciple à venir trouver le maître. En apprenant cette impertinence, Antonin se contenta de dire en riant : « Il a été plus facile à Apollonius de venir de Chalcis à Rome, que de sa maison au Palatin. » Le mariage de Marc-Aurèle avec Faustine fut l'occasion de fêtes magnifiques. Non-seulement dans les jeux que fit célébrer l'empereur on vit paraître des éléphants, des tigres, des crocodiles, des hippopotames, mais aussi des animaux qu'on n'avait pas encore vus figurer dans les arènes, et dont personne avant Pline n'avait parlé chez les Latins : le crocuta et le strepsiceros; ce dernier serait, d'après Pallas, l'antilope condôma de l'Afrique méridionale, remarquable par ses cornes à triple courbure. Dans le crocuta plusieurs naturalistes (et M. Cuvier est du nombre) ont cru reconnaître l'hyène grise tâchetée de noir, qu'au Cap on appelle loup-tigre.

Peu de temps après ce mariage, et dès la troisième année de son règne, Antonin avait perdu sa femme Faustine, qui mourût à l'âge de trente-six ans, ainsi que nous l'apprend une ancienne inscription (1). Sa conduite légère et la facilité de ses mœurs avaient causé souvent de vifs chagrins à l'empereur, chagrins qu'il cachait avec le plus grand soin sous l'apparence d'une tendre affection : nous pouvons en juger par ce passage d'une lettre d'Antonin à Fronton : « Dans cette partie de ton discours que tu as consacrée à la mémoire de Faustine, j'ai vu encore plus de vérité que d'éloquence. Oui, j'en jure par les dieux, j'aimerais mieux vivre avec elle en exil, que sans elle dans le palais des empereurs (2). » Ce fut dans la même intention qu'il fit placer Faustine dans cet Olympe élevé aux Augustes par l'adulation des Romains, et qu'il lui décerna des jeux dans le cirque, un temple, des prêtresses, des statues d'or ou d'argent. Ce qu'il accordait à la bienséance, Antonin voulut aussi le faire tourner au profit des classes souffrantes. Il institua en l'honneur de Faustine un fonds destiné à élever de jeunes filles, bienfait dont une médaille nous a conservé le souvenir. On y voit d'un côté la tête de Faustine; au revers, l'empereur assis sur une estrade, et accueillant de jeunes enfants qui s'avancent vers lui : on lit à l'exergue, PUELLÆ FAUSTINIANÆ (3). Antonin se plaisait d'ailleurs à donner cette direction à ses intentions charitables; et nous en avons des preuves dans tout le cours de son règne. Sarti (*De antiqua civitate Cupra Montana*) nous a conservé une inscription où de jeunes enfants des deux sexes rendent grâces à l'empereur Antonin des soins qu'il a pris d'eux (4) : elle est datée de la douzième puissance tribunitienne de l'empereur, c'est-à-dire de l'an de J.-C. 149. Dès l'année suivante, un autre monument du même genre constate la reconnaissance des enfants de la ville d'Urbino pour un bienfait semblable (5); enfin, des médailles frappées à la fin du règne, en 151, en 160, en 161, attestent le retour des mêmes libéralités (6). Nous insistons sur cette institution philanthropique, l'une des plus remarquables de l'empire. La législation romaine, conforme sous la république à la rudesse des mœurs, en admettant la puissance paternelle sans contrôle avait consacré le droit des parents

(1) *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, liv. II, lettre 2.

(2) *Ibid.*, liv. II, lettre 13.

(3) *Ibid.*, liv. IV, lettre 4.

(4) *Ibid.*, liv. V, lettre 5.

(5) Mommsen, *Inscriptiones regni Neapolitani latinæ*, 2490. L'inscription est de l'an de J.-C. 139.

(6) Mommsen, 104. L'inscription trouvée à Amalfi est de l'an de J.-C. 142.

(7) Mommsen, 3593.

(8) Mommsen, 6252. Inscription trouvée près de Ceprano; elle est de l'an de J.-C. 141.

(9) Donati, II, p. 349, 8; Mommsen, 68, de l'an de J.-C. 143.

(1) Memoriæ divæ Faustinæ Aug. Pisq. clarissimæ relicta matre infelicissima. vix ann. XXXVI mens. III, dieb. XI. (Gruter. 261, 8; Orelli, 880.)

(2) Liv. I, lettre.

(3) Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 40.

(4) Pueri et Puellæ Alimentarii Cupresses Montani Antonino Pio. trib. pot. XII. imp. II. cos. IIII. *Voy.* aussi Donat, p. 354, 2; et Henzen, *de Tabula alimentaria Bæbianorum*, p. 19.

(5) Murat., p. 238; 3.

(6) Eckhel, t. VII, p. 22; 40.

d'exposer leurs enfants nouveau-nés, si la misère ne leur permettait pas de les élever. Plusieurs passages de Plaute, de Térence, de Pline, ne nous en offrent que trop d'exemples. Auguste, voulant remédier à la dépopulation de l'Italie, avait déjà offert une prime d'encouragement aux pères de famille, en accordant des droits ou des secours à ceux qui avaient élevé une nombreuse descendance; mais ce furent Nerva et Trajan, ainsi que leurs successeurs Adrien et Antonin, qui, sous l'influence de cette philosophie stoïcienne dont le christianisme, par un travail secret, épurait déjà les maximes, inspirèrent aux plébéiens, en fondant l'institution permanente des *pueri alimentarii*, la résolution d'élever désormais tous leurs enfants, puisque cette institution leur donnait la certitude d'un secours durable, qui ne dépendait plus d'un caprice du prince.

Occupé à gouverner ses sujets avec un soin aussi vigilant, nous dit Jules Capitolin, que si eux et leurs biens lui eussent appartenu, Antonin n'avait nul projet de conquête. Cependant personne n'eut autant d'ascendant, ajoute le même chroniqueur, sur les nations étrangères, qui terminaient à sa voix les différends qu'elles avaient entre elles, et recevaient des rois de sa main. Pharasmane, roi des Ibères, vint le trouver à Rome comme il était venu y trouver Adrien, et lui fit encore plus de présents ou de caresses. L'Hircanie, la Bactriane, les Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Pris pour juge des prétentions qui s'élevaient entre Rhimétalce, prince du Bosphore cimmérien et son tuteur, il fit remonter le premier sur le trône dont son rival l'avait forcé de descendre. Les Lades, peuple de la Colchide, reçurent également de sa main un roi nommé Pacorus. Une de ses lettres avait suffi pour arrêter les Parthes, prêts à envahir l'Arménie; et, d'après un simple vœu qu'il avait exprimé, le prince d'Édesse, nommé Abgare, avait quitté l'Orient. Enfin, deux médailles, l'une représentant l'empereur posant la tiare sur la tête du roi d'Arménie, avec l'exergue REX ARMENIIS DATVS, l'autre nous offrant la figure d'Antonin donnant au roi des Quades la main droite, avec l'exergue REX QVADIS DATVS, nous apprennent, à défaut du témoignage des historiens, qu'aux deux extrémités de l'empire, les Quades et les Armeniens avaient dû accepter de la volonté impériale le prince qui allait régner sur eux (1). Ce sont ces conquêtes pacifiques qui lui valurent sans doute le titre de *subjugator orbis terrarum*, que nous lisons dans une inscription faite en son honneur (2). Cependant il eut à réprimer quelques tentatives de révolte dans des provinces qui semblaient soumises, en Afrique, par exemple, en Bretagne, en Germanie, en Dacie, en Palestine : « Les Maures, dit brièvement Capitolin, furent réduits à demander la paix (1). » Pausanias est plus explicite : « Antonin, nous dit-il, n'engagea jamais de son propre mouvement les Romains dans aucune guerre; mais l'empire fut attaqué par les Maures, peuplade la plus considérable des Libyens indépendants. Antonin les ayant chassés de tout le pays soumis aux Romains, les repoussa aux extrémités de la Libye, vers la chaîne du mont Atlas et les peuples qui y habitent (2). » Ce passage, toutefois, ne saurait nous éclairer sur l'époque à laquelle eut lieu cette guerre d'Afrique : une inscription récemment découverte dans la province de Constantine, et encore inédite, semblerait pouvoir fournir sur ce point quelque lumière. Elle est relative à la construction d'une route taillée dans les montagnes de l'Aurès par les vexillaires de la sixième légion, sous la direction de Prastina Messalinus, légat d'Auguste, propréteur, lorsque Antonin était consul pour la quatrième fois et Marc-Aurèle pour la seconde. Cette date consulaire se rapporte à l'an de J.-C. 145 : or les inscriptions de l'Afrique romaine, dont nous possédons maintenant un grand nombre, grâce au zèle éclairé du savant chargé dernièrement de les recueillir (3), nous apprennent que la troisième légion avait été jusqu'alors préposée seule à la garde du pays (4). L'apparition d'une légion nouvelle, ordinairement cantonnée en Syrie, pourrait se justifier par la révolte des Maures; puis, cette révolte une fois apaisée, on aurait profité du concours de ces forces supplémentaires pour tracer dans la montagne une route militaire qui rendit désormais plus difficile toute tentative d'insurrection. Dès lors il faudrait supposer que l'expédition d'Afrique, dont nous parlent si brièvement les historiens, eut lieu vers l'an de J.-C. 144, pendant la septième année du règne d'Antonin, sous la conduite de son légat Prastina Messalinus. Cependant la numismatique nous offre un monument d'une assez haute valeur qui paraît reporter le triomphe des armes romaines en Afrique aux dernières années du règne d'Antonin : c'est un médaillon portant d'un côté la tête de ce prince, son nom, et la date de sa vingt-troisième puissance tribunitienne. (de J.-C. 160). Au revers, l'empereur, revêtu du paludamentum ou habit de guerre, une lance à la main, regarde à ses pieds une figure symbolique de l'Afrique, qui, prosternée, lui tend la main droite : derrière, une Victoire élevant un trophée. Buonarotti et Eckhel ont rapporté ce médaillon à la défaite des Maures; et l'habitude où l'on était de frapper dans

(1) Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 15.

(2) Inscription trouvée à Mirabella. *Voy.* Lupuli, *Iter Venusinum*, p. 108.

(1) J. Capit., *Vita Anton.*, § v.

(2) Pausanias, *Arcadie*, ch. 43.

(3) M. Léon Renier, à l'obligeance duquel je dois la communication de l'inscription de Prastina Messalinus.

(4) « Jusqu'ici, disait en 1847 M. Letronne, on n'a pas trouvé en Algérie d'inscription où soit citée, comme y résidant, une autre légion que la troisième. Les auteurs et les monuments épigraphiques sont d'accord pour établir qu'il n'y a eu dans la Numidie qu'une seule légion. » *Journal des savants*, octobre 1847.

les circonstances importantes des médailles de grands modules qui devaient rappeler les faits glorieux pour l'empire, semble justifier leur opinion. Peut-être l'Afrique, explorée par nos savants, offrira-t-elle bientôt quelque inscription où la question se trouvera résolue par un témoignage moins vague que ceux que nous venons de citer.

Quant à l'expédition de Bretagne, elle est également relatée par Capitolin et Pausanias, qui nous laissent aussi tous deux dans l'incertitude sur l'époque où elle eut lieu : « Sous Antonin, dit Capitolin, Lollius Urbicus vainquit les Bretons, et fit élever un second mur revêtu de gazon, après avoir repoussé ces barbares. » D'après Pausanias, c'était la nation des *Brigantes*, peuple de la grande Césarienne, qui avait fait irruption dans le pays appelé par Pausanias Genunia, que Cambden identifie avec le mot *Gwinedh*, en latin Gwinethia, c'est-à-dire Galles du Nord. Une inscription trouvée sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, et conservée maintenant dans la bibliothèque de l'université à Édimbourg (1), nous donne l'époque de la guerre de Bretagne, en constatant qu'une partie de la grande muraille élevée, à la suite de cette expédition, au nord de celle qui avait été entreprise par Adrien, et reportée entre les grands estuaires de la Clyde et du Forth, fut construite par la cohorte première des Lugernes (peuple de la Gaule belgique) (2), lorsque Antonin était consul pour la troisième fois. Or ce troisième consulat lui fut décerné en l'an de J.-C. 140, et ce fut en 145 qu'il prit le quatrième : c'est donc dans cet espace de temps qu'il faut placer les événements de la guerre, et la construction du rempart qui, reliant les deux mers, fermait désormais l'Angleterre aux incursions des habitants de l'Écosse. D'autre part, tout porte à croire que ce fut ce succès des armes romaines, préparé, dit Fronton, par la sagesse du prince donnant ses instructions du fond de son palais, comme le pilote assis au gouvernail règle la course du navire (3), qui valut à Antonin le titre d'*Imperator* pour la seconde fois, titre qu'il a porté dès l'an 140, peut-être même dès l'an 139; en sorte que ce fut dans l'une de ces deux années qu'eut lieu l'expédition militaire, bien que la construction du rempart ait pu avoir lieu dans les années suivantes. Il est, en effet, conforme aux précédents de l'histoire impériale, de voir l'avénement d'un nouveau règne signalé par les efforts des peuples conquis pour recouvrer leur indépendance. Des détachements de trois légions différentes, la vingtième, la seconde et la sixième, furent employés à la construction de la muraille nouvelle, comme le prouvent les inscriptions trouvées dans les ruines du travail gigantesque entrepris par les ordres d'Antonin (1).

A part les deux guerres de Bretagne et d'Afrique, sur lesquelles, à défaut d'historiens, les monuments nous donnent quelques renseignements, nous ne savons rien de l'ordre chronologique des mouvements qui eurent lieu parmi les Daces, les Germains, les Alains, les Achéens, les Égyptiens, les Juifs : partout la rébellion fut réprimée par les lieutenants de l'empereur. Voilà tout ce que nous dit Capitolin (2). M. Letronne, dont la critique historique est ordinairement si juste, si éclairée, nous paraît attacher trop d'importance au témoignage de Malala lorsqu'il admet, d'après ce géographe, qu'Antonin se rendit, vers la fin de son règne, en Égypte, pour réprimer une sédition du peuple, qui avait massacré le préfet du pays; qu'après avoir vaincu les rebelles, il embellit Alexandrie de plusieurs édifices, et se rendit à Antioche, où il fit exécuter plusieurs grands travaux à ses frais (3). Cette assertion d'un chroniqueur du Bas-Empire ne paraît pas pouvoir balancer le témoignage formel de Capitolin, qui dit, ainsi que nous l'avons rappelé au commencement de cet article : *Nullas expeditiones obiit, nisi quod ad agros suos profectus est ad Campaniam.* Les voyages des empereurs étaient des événements trop importants dans les provinces pour qu'elles n'en consacrassent pas le souvenir par quelque monument, et dans la série des médailles d'Antonin on n'en voit pas figurer une seule qui, comme pour tant d'autres princes, constate le départ ou l'arrivée : ADVENTVS ou PROFECTIO. Il est vrai qu'Orelli paraît attribuer à Antonin le Pieux, dans son recueil, une inscription trouvée à Ostie, et consacrée à Isis en l'honneur de l'heureux retour d'Antonin et de Faustine; mais c'est de Marc-Aurèle qu'il s'agit sur ce monument épigraphique, puisqu'on y parle des enfants de l'empereur, et qu'Antonin n'avait qu'une fille portant le nom de sa mère, cette même Faustine mentionnée par l'inscription (4). Nous devons donc croire que l'Égypte, qui saisissait avec tant d'empressement l'occasion de témoigner son dévouement aux empereurs, aurait consigné sur quelques médailles le voyage d'Antonin, s'il eût fait ainsi en sa faveur une exception à la règle qu'il s'était imposée de ne pas quitter l'Italie. On peut juger de cet empressement par l'existence de plusieurs médailles frappées dans la huitième année du règne d'Antonin. Elles représentent, d'un côté, la tête de l'empereur, de l'autre, les sept planètes, caractérisées par une tête de divinité et une étoile, et accompagnées d'un des signes du zodiaque, celui avec

(1) Voy. *Britannia Romana*, par Horsley; *Scotland, Insc. XXV.*

(2) *Voy.* Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 17, et Tacite, *Hist.*, l. V, c. 16, 18.

(3) *Voy.* le panégyrique adressé par Eumène au César Constant.

(1) *Britannia Romana*, par Jones Horsley; *Scotland, Insc. I, II, IV*, etc.

(2) Rebellantes contudit per præsides et legatos. J. Capit. c. 5, *Vita Anton.*

(3) *Recueil des inscriptions de l'Égypte*, t. I, p. 133.

(4) PRO SALVTE ET REDITV IMP. ANTONINI AVG. FAVSTINÆ AVG. LIBERORVMQUE EORVM. *Orell.*, 1866.

d'exposer leurs enfants nouveau-nés, si la misère ne leur permettait pas de les élever. Plusieurs passages de Plaute, de Térence, de Pline, ne nous en offrent que trop d'exemples. Auguste, voulant remédier à la dépopulation de l'Italie, avait déjà offert une prime d'encouragement aux pères de famille, en accordant des droits ou des secours à ceux qui avaient élevé une nombreuse descendance; mais ce furent Nerva et Trajan, ainsi que leurs successeurs Adrien et Antonin, qui, sous l'influence de cette philosophie stoïcienne dont le christianisme, par un travail secret, épurait déjà les maximes, inspirèrent aux plébéiens, en fondant l'institution permanente des *pueri alimentarii*, la résolution d'élever désormais tous leurs enfants, puisque cette institution leur donnait la certitude d'un secours durable, qui ne dépendait plus d'un caprice du prince.

Occupé à gouverner ses sujets avec un soin aussi vigilant, nous dit Jules Capitolin, que si eux et leurs biens lui eussent appartenu, Antonin n'avait nul projet de conquête. Cependant personne n'eut autant d'ascendant, ajoute le même chroniqueur, sur les nations étrangères, qui terminaient à sa voix les différends qu'elles avaient entre elles, et recevaient des rois de sa main. Pharasmane, roi des Ibères, vint le trouver à Rome comme il était venu y trouver Adrien, et lui fit encore plus de présents ou de caresses. L'Hircanie, la Bactriane, les Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Pris pour juge des prétentions qui s'élevaient entre Rhimétalce, prince du Bosphore cimmérien et son tuteur, il fit remonter le premier sur le trône dont son rival l'avait forcé de descendre. Les Lades, peuple de la Colchide, reçurent également de sa main un roi nommé Pacorus. Une de ses lettres avait suffi pour arrêter les Parthes, prêts à envahir l'Arménie; et, d'après un simple vœu qu'il avait exprimé, le prince d'Édesse, nommé Abgare, avait quitté l'Orient. Enfin, deux médailles, l'une représentant l'empereur posant la tiare sur la tête du roi d'Arménie, avec l'exergue REX ARMENIIS DATVS, l'autre nous offrant la figure d'Antonin donnant au roi des Quades la main droite, avec l'exergue REX QVADIS DATVS, nous apprennent, à défaut du témoignage des historiens, qu'aux deux extrémités de l'empire, les Quades et les Arméniens avaient dû accepter de la volonté impériale le prince qui allait régner sur eux (1). Ce sont ces conquêtes pacifiques qui lui valurent sans doute le titre de *subjugator orbis terrarum*, que nous lisons dans une inscription faite en son honneur (2). Cependant il eut à réprimer quelques tentatives de révolte dans des provinces qui semblaient soumises, en Afrique, par exemple, en Bretagne, en Germanie, en Dacie, en Palestine : « Les Maures, dit brièvement Capitolin, furent réduits à demander la

(1) Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 15.
(2) Inscription trouvée à Mirabella. *Voy.* Lupuli, *Iter Venusinum*, p. 108.

paix (1). » Pausanias est plus explicite : « Antonin, nous dit-il, n'engagea jamais de son propre mouvement les Romains dans aucune guerre; mais l'empire fut attaqué par les Maures, peuplade la plus considérable des Libyens indépendants. Antonin les ayant chassés de tout le pays soumis aux Romains, les repoussa aux extrémités de la Libye, vers la chaîne du mont Atlas et les peuples qui y habitent (2). » Ce passage, toutefois, ne saurait nous éclairer sur l'époque à laquelle eut lieu cette guerre d'Afrique : une inscription récemment découverte dans la province de Constantine, et encore inédite, semblerait pouvoir fournir sur ce point quelque lumière. Elle est relative à la construction d'une route taillée dans les montagnes de l'Aurès par les vexillaires de la sixième légion, sous la direction de Prastina Messalinus, légat d'Auguste, propréteur, lorsque Antonin était consul pour la quatrième fois et Marc-Aurèle pour la seconde. Cette date consulaire se rapporte à l'an de J.-C. 145 : or les inscriptions de l'Afrique romaine, dont nous possédons maintenant un grand nombre, grâce au zèle éclairé du savant chargé dernièrement de les recueillir (3), nous apprennent que la troisième légion avait été jusqu'alors préposée seule à la garde du pays (4). L'apparition d'une légion nouvelle, ordinairement cantonnée en Syrie, pourrait se justifier par la révolte des Maures; puis, cette révolte une fois apaisée, on aurait profité du concours de ces forces supplémentaires pour tracer dans la montagne une route militaire qui rendit désormais plus difficile toute tentative d'insurrection. Dès lors il faudrait supposer que l'expédition d'Afrique, dont nous parlent si brièvement les historiens, eut lieu vers l'an de J.-C. 144, pendant la septième année du règne d'Antonin, sous la conduite de son légat Prastina Messalinus. Cependant la numismatique nous offre un monument d'une assez haute valeur qui paraît reporter le triomphe des armes romaines en Afrique aux dernières années du règne d'Antonin : c'est un médaillon portant d'un côté la tête de ce prince, son nom, et la date de sa vingt-troisième puissance tribunitienne (de J.-C. 160). Au revers, l'empereur, revêtu du paludamentum ou habit de guerre, une lance à la main, regarde à ses pieds une figure symbolique de l'Afrique, qui, prosternée, lui tend la main droite : derrière, une Victoire élevant un trophée. Buonarotti et Eckhel ont rapporté ce médaillon à la défaite des Maures; et l'habitude où l'on était de frapper dans

(1) J. Capit., *Vita Anton.*, § v.
(2) Pausanias, *Arcadie*, ch. 43.
(3) M. Léon Renier, à l'obligeance duquel je dois la communication de l'inscription de Prastina Messalinus.
(4) « Jusqu'ici, disait en 1847 M. Letronne, on n'a pas trouvé en Algérie d'inscription où soit citée, comme y résidant, une autre légion que la troisième. Les auteurs et les monuments épigraphiques sont d'accord pour établir qu'il n'y a eu dans la Numidie qu'une seule légion. » *Journal des savants*, octobre 1847.

les circonstances importantes des médailles de grands modules qui devaient rappeler les faits glorieux pour l'empire, semble justifier leur opinion. Peut-être l'Afrique, explorée par nos savants, offrira-t-elle bientôt quelque inscription où la question se trouvera résolue par un témoignage moins vague que ceux que nous venons de citer.

Quant à l'expédition de Bretagne, elle est également relatée par Capitolin et Pausanias, qui nous laissent aussi tous deux dans l'incertitude sur l'époque où elle eut lieu : « Sous Antonin, dit Capitolin, Lollius Urbicus vainquit les Bretons, et fit élever un second mur revêtu de gazon, après avoir repoussé ces barbares. » D'après Pausanias, c'était la nation des *Brigantes*, peuple de la grande Césarienne, qui avait fait irruption dans le pays appelé par Pausanias Genunia, que Cambden identifie avec le mot *Gwinedh*, en latin Gwinethia, c'est-à-dire Galles du Nord. Une inscription trouvée sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, et conservée maintenant dans la bibliothèque de l'université à Édimbourg (1), nous donne l'époque de la guerre de Bretagne, en constatant qu'une partie de la grande muraille élevée, à la suite de cette expédition, au nord de celle qui avait été entreprise par Adrien, et reportée entre les grands estuaires de la Clyde et du Forth, fut construite par la cohorte première des Lugernes (peuple de la Gaule belgique) (2), lorsque Antonin était consul pour la troisième fois. Or ce troisième consulat lui fut decerné en l'an de J.-C. 140, et ce fut en 145 qu'il prit le quatrième : c'est donc dans cet espace de temps qu'il faut placer les événements de la guerre, et la construction du rempart qui, reliant les deux mers, fermait désormais l'Angleterre aux incursions des habitants de l'Écosse. D'autre part, tout porte à croire que ce fut ce succès des armes romaines, préparé, dit Fronton, par la sagesse du prince donnant ses instructions du fond de son palais, comme le pilote assis au gouvernail règle la course du navire (3), qui valut à Antonin le titre d'*Imperator* pour la seconde fois, titre qu'il a porte dès l'an 140, peut-être même dès l'an 139; en sorte que ce fut dans l'une de ces deux années qu'eut lieu l'expédition militaire, bien que la construction du rempart ait pu avoir lieu dans les années suivantes. Il est, en effet, conforme aux précédents de l'histoire impériale, de voir l'avénement d'un nouveau règne signalé par les efforts des peuples conquis pour recouvrer leur indépendance. Des détachements de trois légions différentes, la vingtième, la seconde et la sixième, furent employés à la construction de la muraille nouvelle, comme le prouvent les inscriptions trouvées dans les ruines du travail gigantesque entrepris par les ordres d'Antonin (1).

A part les deux guerres de Bretagne et d'Afrique, sur lesquelles, à défaut d'historiens, les monuments nous donnent quelques renseignements, nous ne savons rien de l'ordre chronologique des mouvements qui eurent lieu parmi les Daces, les Germains, les Alains, les Achéens, les Égyptiens, les Juifs : partout la rébellion fut réprimée par les lieutenants de l'empereur. Voilà tout ce que nous dit Capitolin (2). M. Letronne, dont la critique historique est ordinairement si juste, si éclairée, nous paraît attacher trop d'importance au témoignage de Malala lorsqu'il admet, d'après ce géographe, qu'Antonin se rendit, vers la fin de son règne, en Égypte, pour réprimer une sédition du peuple, qui avait massacré le préfet du pays; qu'après avoir vaincu les rebelles, il embellit Alexandrie de plusieurs édifices, et se rendit à Antioche, où il fit exécuter plusieurs grands travaux à ses frais (3). Cette assertion d'un chroniqueur du Bas-Empire ne paraît pas pouvoir balancer le témoignage formel de Capitolin, qui dit, ainsi que nous l'avons rappelé au commencement de cet article : *Nullas expeditiones obiit, nisi quod ad agros suos profectus est ad Campaniam.* Les voyages des empereurs étaient des événements trop importants dans les provinces pour qu'elles n'en consacrassent pas le souvenir par quelque monument, et dans la série des médailles d'Antonin on n'en voit pas figurer une seule qui, comme pour tant d'autres princes, constate le départ ou l'arrivée : ADVENTVS ou PROFECTIO. Il est vrai qu'Orelli paraît attribuer à Antonin le Pieux, dans son recueil, une inscription trouvée à Ostie, et consacrée à Isis en l'honneur de l'heureux retour d'Antonin et de Faustine; mais c'est de Marc-Aurèle qu'il s'agit sur ce monument épigraphique, puisqu'on y parle des enfants de l'empereur, et qu'Antonin n'avait qu'une fille portant le nom de sa mère, cette même Faustine mentionnée par l'inscription (4). Nous devons donc croire que l'Égypte, qui saisissait avec tant d'empressement l'occasion de témoigner son dévouement aux empereurs, aurait consigné sur quelques médailles le voyage d'Antonin, s'il eût fait ainsi en sa faveur une exception à la règle qu'il s'était imposée de ne pas quitter l'Italie. On peut juger de cet empressement par l'existence de plusieurs médailles frappées dans la huitième année du règne d'Antonin. Elles représentent, d'un côté, la tête de l'empereur, de l'autre, les sept planètes, caractérisées par une tête de divinité et une étoile, et accompagnées d'un des signes du zodiaque, celui avec

(1) Voy. *Britannia Romana*, par Horsley; *Scotland*, *Insc.* *XXV*.

(2) *Voy.* Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 17, et Tacite, *Hist.*, l. V, c. 16-18.

(3) *Voy.* le panégyrique adressé par Eumene au César Constant.

(1) *Britannia Romana*, par Jones Horsley; *Scotland*, *Insc. I, II, IV*, etc.

(2) Rebellantes contudit per præsides et legatos. J. Capit. c. 5, *Vita Anton.*

(3) *Recueil des inscriptions de l'Égypte*, t. I, p. 138.

(4) PRO SALVTE ET REDITV IMP. ANTONINI AVG. FAVSTINÆ AVG. LIBERORVMQUE EORVM. *Orell.*, 1866.

lequel, suivant la croyance des anciens, elles se levèrent successivement à l'horizon lors de la naissance du monde. M. l'abbé Barthélemy (1) pense qu'on avait voulu exprimer ainsi le bonheur qu'Antonin procurait à ses peuples et rappeler l'âge d'or, d'autant plus que son élévation à l'empire avait concouru, à quelques jours près, avec la naissance anniversaire du monde, que les Égyptiens plaçaient au 20 juillet, et avec le retour d'un nouveau cycle ou nouvelle révolution de quatorze cent soixante et une années égyptiennes. Quant à l'époque où ces médailles furent frappées, elle paraît concorder avec un fait dont Capitolin, dans sa *Vie de Macrin* (2), nous a conservé le souvenir. Le proconsul d'Afrique ayant consulté la déesse Uranie à Carthage, dans les premiers temps du règne d'Antonin, sur la durée de l'empire, elle prononça huit fois le nom d'Antonin Auguste; d'où on avait conclu que ce prince ne régnerait que huit ans. Il est donc possible que, pour écarter ce funeste présage, on eût consacré aux astres, dont on implorait ainsi la bénigne influence, cette suite de médailles (3). Nous pouvons encore emprunter un autre ordre de faits à la numismatique, faits omis par les historiens. Nul empereur n'eut plus qu'Antonin, ainsi que le prouvent les médailles, le désir de réveiller dans l'esprit du peuple les glorieuses origines du peuple romain : la fuite d'Énée, son arrivée en Italie, la fondation d'Albe; Mars s'approchant de Rhéa endormie; Romulus portant les premières dépouilles opimes; Horatius Coclès; l'arrivée d'Esculape dans l'île du Tibre, figurent sur les monnaies frappées sous son règne. Ce prince comprenait que le culte des souvenirs est essentiel à la vie des nations, et que l'avenir ne leur appartient qu'à la condition d'avoir la religion du passé.

Sous un règne où les guerres furent si rares, et n'engagèrent jamais qu'une bien faible partie des forces du pays, les institutions pacifiques, la législation, la jurisprudence devaient s'enrichir de cette foule d'édits, de rescrits, d'améliorations dans le droit civil que nous trouvons, en effet, cités dans les *Pandectes*, et qui placent Antonin au premier rang des législateurs. Aidé des lumières de Vinidius Vérus, de Salvius Valens, de Volusius Mœcianus, d'Ulpius Marcellus, de Iabolenus, il développa le droit romain dans le sens de l'équité naturelle, qui, sous l'influence du christianisme naissant, apprenait enfin aux hommes qu'ils sont frères. C'est ainsi que, voulant prévenir les persécutions incessantes que semblait, dans l'ancien droit, autoriser l'esclavage, il ordonna par un édit de vendre à de justes conditions l'esclave réfugié aux autels ou devant les statues de l'empereur, si la cruauté du maître paraissait excessive (4). Si l'esclave avait été mis à mort, le maître qui s'était fait ainsi justice à lui-même était soumis à la peine de l'homicide comme le meurtrier d'un esclave étranger (1). Enfin, quand la liberté de l'esclave était rattachée à quelque condition encore pendante, bien que son état ne fût pas changé en fait, l'empereur décida que dans les châtiments il serait traité en homme libre. C'est aux institutions d'Antonin que se rattache le *sénatus-consulte Tertullien* relatif au droit de succession des mères sur les biens de leurs enfants : faisant suite à la loi Julia et Poppæa, il déclarait la mère qui avait obtenu le *jus liberorum* apte à hériter de ses enfants par intestat, lors même qu'elle n'était pas consanguine avec eux (2). La *quarte Antonine* établie en faveur des adoptés sur les biens des adoptants, l'extension de la loi Falcidia aux héritiers *ab intestat* chargés d'acquitter des fidéicommis, et plusieurs dispositions importantes sur les legs et donations, sont également datées du règne de ce prince (3). Des lois somptuaires sur la dépense à faire dans les combats de gladiateurs, des règlements sur les inhumations interdites dans l'enceinte des villes, l'établissement de médecins publics à Rome et dans les grands centres de population, la grande modération apportée dans l'exercice du droit qu'avait l'État de faire transporter ses agents dans tout l'empire aux frais des municipes, l'abolition de la confiscation, la recherche sérieuse que l'on faisait des délateurs, l'indulgence qui exempta du supplice plusieurs conspirateurs (4), justifient les louanges accordées au prince dont tous ses successeurs voulaient porter le nom sans avoir le courage d'imiter ses vertus : « J'ai loué souvent Adrien dans le sénat, écrit Fronton à Marc-Aurèle : or, je t'avouerai, sans vouloir offenser ta piété filiale, que le désir de lui plaire et de le rendre favorable à nos vœux avait plus de part à mes éloges que l'affection. Je le respectais sans l'aimer. Antonin, au contraire, je l'aime comme l'astre du jour, comme le souffle qui anime la vie. Si je le loue, son éloge ne doit pas demeurer enfoui dans les actes du sénat : c'est aux grands jeux du cirque

(1) *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XLI, p. 501 et suiv.

(2) Chap. 3.

(3) *Voy.* encore sur ce sujet Eckhel, *D. N. V.*, *numi Alexandrini*, t. IV, p. 70-71.

(4) *Voy.* le rescrit d'Antonin cité par Ulpien, L. 2, D., l. VI, De his qui sui... *Voy.* aussi l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, par M. H. Wallon, t. III.

(1) Gaius, D. I, VI.

(2) *Voy.* le *Digeste*, titre XXXVIII, 17. Antonin voulut encore que le mari qui n'aurait pas été chaste ne pût accuser sa femme d'adultère. *Voy.* saint Augustin.

(3) *Voy.* Ch. Giraud, *Hist. du droit romain*, 263, et Wenck, *Dissert.* I, II; *Divus Pius, sive ad leges imp. Anton. Pii a comment.*; Lips., 1804, 1806, in-4°.

(4) Un seul citoyen, Attilius Tatien, coupable d'avoir aspiré à la tyrannie, vit mettre ses biens en vente; et ce fut le sénat qui lui infligea cette peine. L'empereur ne voulut pas qu'on recherchât ses complices, et il aida son fils dans toutes les occasions. Convaincu du même crime, Priscien périt, mais par une mort volontaire; et Antonin fit défense d'approfondir cette conjuration. (J. Cap., ch. VII.) Vulcatius Gallicanus nous apprend aussi qu'Avidius Cassius, descendant du meurtrier de César, avait essayé dans sa jeunesse de détrôner Antonin. (*Vita Av. Cassii*, § 1.) Si Antonin, dit aussi J. Capitolin, condamna quelques citoyens pour crime de concussions, il rendit leur patrimoine à leurs enfants, à la charge de restituer aux provinces ce qui leur avait été extorqué.

que je le prononcerai, c'est avec mon âme toute entière que je l'aurai écrit (1). »

L'empereur philosophe qui méritait ce panégyrique, qui ne voulait régner que pour le bonheur de ses sujets, qui répétait souvent le mot de Scipion, « Il vaut mieux sauver un citoyen que détruire mille ennemis, » ne pouvait persécuter cette religion divine qui venait éclairer les meilleurs esprits et saper en silence le polythéisme, avili par ses excès. Tertullien dit positivement que l'Église ne fut pas persécutée par l'ordre d'Antonin (2). Si les anciens édits contre les chrétiens furent exécutés par quelques gouverneurs, l'apologie de saint Justin, qui réclamait en termes si dignes la liberté de conscience en faveur du christianisme naissant (3), fut favorablement accueillie par le prince auquel elle s'adressait; de telle sorte que Sulpice Sévère a pu dire justement: *Antonino Pio imperante, pax ecclesiis fuit* (4). La paix régnait donc dans l'État: pas d'ennemis au dehors, pas de troubles à l'intérieur : de son palais du Palatin ou de ses villas du Latium et de la Campanie, Antonin dotait Rome et les provinces de riches monuments et d'institutions utiles. A Rome, c'était le temple d'Adrien sur le Forum, le Græcostasis rebâti après un incendie qui avait consumé trois cent quarante maisons; le tombeau d'Adrien achevé; le Panthéon réparé, ainsi que le pont Sublicius (5). A Lavinium, où il était né, à Lorium, où il avait passé sa jeunesse, c'étaient des temples, des villas dont on voit encore de nombreux vestiges; à Antium, des aqueducs; à Pallentium en Arcadie, d'où Évandre était venu le premier avec une colonie sur le mont Palatin, des institutions en l'honneur des origines de la gloire romaine; en Lycie, dans la Carie, à Cos, à Rhodes, plusieurs villes qui avaient été renversées par des tremblements de terre étaient entièrement rétablies. Pausanias, qui nous a conservé le souvenir de ces généreuses entreprises (6), en cite encore d'autres exemples en Grèce, en Ionie, en Syrie, à Carthage. Jusque dans l'oasis de Thèbes, une inscription nous atteste la reconstruction du temple d'Aménébis, sous le règne d'Antonin (7). Jean Malala, de son côté, nous parle de nombreux édifices élevés par ses ordres à Alexandrie, d'un temple de Jupiter à Héliopolis, du forum de Laodicée, de thermes à Antioche qui fut en outre entièrement pavée aux frais de l'empereur, libéralité dont une inscription consacrait la mémoire (1). De nombreux témoignages épigraphiques, qu'il serait trop long de rapporter, viennent encore ajouter bien des noms à cette liste (2).

Ce fut au milieu de ces soins incessants pour la prospérité de son empire, qu'après vingt-trois ans de règne Antonin mourut le 7 mars 161, âgé de près de soixante-quinze ans, aussi regretté, dit Capitolin, que s'il eût été enlevé à la fleur de son âge. Un soir qu'il avait fait, en soupant dans sa villa de Lorium, quelque excès de laitage, il fut pris de la fièvre; et sentant, dès le troisième jour, que la maladie devait avoir une funeste issue (3), il fit porter chez Marc-Aurèle la statue d'or de la Fortune, qui ne quittait jamais le chevet des empereurs : puis il fit appeler ce fils adoptif qu'il avait élevé pour le bonheur des Romains, et lui donna, en présence des préfets de Rome et du prétoire, ses dernières instructions. Le tribun de service vint ensuite lui demander, comme c'était la coutume le mot d'ordre pour la nuit : « Égalité d'âme, répondit-il, *Æquanimitas*. » Ce fût sa dernière parole; elle résumait la doctrine du stoïcisme; un chrétien aurait dit : Charité.

NOEL DES VERGERS.

J. Capitolin, *Vita Antonini*. — Xiphilin, ap. Dion., l. LXX. — Aurelius-Victor, *Epitom. et de Cæsar*. — *Divus Pius, sive ad leges imp. Tit. Æl. Anton. Pii a. Comment.*, Car.-Chr.-Frid. Wenck; Lips., 1804-1805, in-4°. — *Vie d'Antonin*, par M. Gautier de Sibert, in-12.

ANTONIN ou **ANTONINUS** *Liberalis*, mythographe grec, vivait probablement vers le milieu du second siècle de notre ère, sous le règne des Antonins. On a de lui une *collec-*

(1) *Lettres de Marc-Aurèle et de Fronton*, liv. II, lettre IV.

(2) *Apolog. V*. Xiphilin dit également qu'Antonin ne fut nullement hostile aux chrétiens.

(3) *Voy*. la belle appréciation de cette apologie par M. Villemain dans ses *Mélanges*, t. III, p. 287.

(4) *Sacr. hist.*, II, 46.

(5) Nous ne comprenons pas, au nombre des monuments élevés à Rome sous le règne d'Antonin, la colonne de granit qui portait sa statue, parce que, contrairement à l'opinion de Vignole (*Joannis Vignoli de Columna imperatoris Antonini Pii dissertatio*), nous croyons qu'elle fut élevée après sa mort et probablement sur l'emplacement du *bustum*, c'est-à-dire du lieu où son corps avait été brûlé dans le champ de Mars.

(6) *Arcadie*, ch. XLIII.

(7) M. Letronne, *Recueil des inscriptions de l'Égypte*, t. I, p. 124 et suiv.

(1) J. Malalæ, *Chronographia*; Venetiis; in-f°, p. 119.

(2) *Voy*., sans parler ici de l'Italie, l'aqueduc d'Athènes, Orelli, 511; Bœckh, *Insc. Atticæ*, cl. VII, 338, 348. — Dans le Péloponnèse, Donati, 140, 1; Bœckh. *Insc. Pelopon.*, 1313, 1314 et 1315. — En Béotie, id., 1617. — En Asie Mineure, id., *passim*; Murat., MLXXVIII, 7. — En Cilicie, Gruter, CCLV, 4. — En Afrique, près de Tunis, Donati, 139, 17; près de Bougie, id., 140, 4; à Lambèse, insc. dédiée à Antonin par L. Novius Crispinus, son légat en Afrique (M. L. Renier, *Recherches sur la ville de Lambèse*, p. 81); puis plusieurs monuments de la ville de Lambèse élevés ou achevés sous le règne d'Antonin, ainsi qu'il résulte du rapprochement d'inscriptions citées par M. Renier (*Rapports adressés à M. le ministre de l'instruct. publ.*, p. 32 et 33); à Verecunda, les habitants rendant grâces à Antonin, qui leur avait fait amener l'eau par des aqueducs (*Rapports de M. Renier*, p. 13). — A Nîmes, dans les Gaules, Gruter, CXC, 11; au bourg Lucrétius, près d'Aix en Provence, thermes cédés aux habitants, Orelli, 202; à Narbonne, thermes reconstruits, Murat., MXXXII, 4. — En Espagne, les habitants d'Égara à Antonin, Finestres, cl. II, n° 15 : Médina, Gruter, CCLIV, 6 : Carthagène, Orelli, 3663. — A Trèves, Lersch, *Central Museum Rheinländischer Inschriften*, III, 2 : à Augsbourg (Aug. Vindelic.), Antonin fait rétablir la route et les ponts, *ibid.*, etc.

(3) On pourrait supposer que la santé d'Antonin donnait depuis quelque temps des inquiétudes, puisqu'il existe à Lyon un autel commémoratif d'un sacrifice taurobolique offert pour la santé de ce prince à la date du 9 décembre 160, c'est-à-dire trois mois environ avant sa mort. *Voy*. les *Inscriptions antiques de Lyon*, par M. de Boissieu, p. 24.

tion de Métamorphoses (Μεταμορφώσεων συναγωγή), en quarante et un chapitres, ouvrage intéressant pour le philologue, parce qu'on y trouve des fragments d'anciens poëtes. On ne connaît qu'un seul manuscrit d'Antonius Liberalis, qui se conserve à la bibliothèque de Heidelberg. Berkel publia cet ouvrage séparément; Leyde, 1674, in-12. La meilleure édition jusqu'à présent est celle de Leipzig, 1832, in-8° : elle contient les commentaires de Henri Verkeyk et d'autres.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V p. 44. — Bast, *Epistola critica ad Boissonade super Antonino Liberali Parthenio et Aristæneto*; Leipzig, 1809, in-8°.

* **ANTONIN**, sénateur romain, contemporain de Pausanias, vivait vers le milieu du second siècle. Il construisit plusieurs édifices à Épidaure : les bains d'Esculape, le temple du dieu, celui de la Santé (Ὑγιεία), enfin un réservoir (ἔλυτρον).

Pausanias, II, 27.

ANTONIN, philosophe, né en Égypte, mort en 391. Il ouvrit dans le voisinage de Canopée une école de philosophie qui eut de nombreux disciples. Le fond de son enseignement était le retour au paganisme. Toutefois, il ne se dissimulait pas que l'édifice des anciennes croyances menaçait ruine.

Eunapius, *Vita Œdesii*, p. 68, éd. d'Anvers; 1568.

ANTONIN-HONORAT ou **ANTONIUS HONORATUS**, évêque de Constantinople, vivait vers l'an 435. Il est surtout connu par une lettre adressée à Arcadius, évêque espagnol, alors envoyé en exil par Genséric, roi des Vandales. Antonin l'exhorte à souffrir patiemment pour la foi, lui rappelle l'exemple de plusieurs saints, et l'encourage à persévérer afin d'obtenir la couronne du martyre. A la fin de sa lettre Antonin, donne des comparaisons pour expliquer le mystère de la Trinité. Cette lettre est courte, mais pleine de pensées édifiantes. On la trouve dans la *Bibliotheca Patrum*.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du cinquième siècle*. — Cave, *Script. Eccles.* — Fabricius, *Biblioth. lat. et med. ætat.*

ANTONIN. *Voy.* MARC-AURÈLE.

ANTONIN de *Forciglioni* (saint), théologien italien, né à Florence en 1389, mort dans la même ville en 1459. Il se fit, de bonne heure, dominicain, et entra au couvent de Fiesole, qui venait d'être fondé. Son savoir en droit canon, et en histoire ecclésiastique le désignèrent aux premières charges de son ordre : il fut prieur de plusieurs couvents, auditeur de la Rota à Rome, vicaire général des Dominicains en Toscane et à Naples. Le pape Eugène IV le nomma archevêque de Florence en 1445, et Antonin n'accepta qu'après une année d'hésitations. Il prit part au concile de Florence en 1458, et prononça un discours qu'il nous a conservé dans sa *Summa historialis*. Il fut enterré à Florence dans l'église de Saint-Marc, où l'on voit encore la magnifique chapelle qui fut élevée en son honneur, en 1588, sur les dessins de Jean de Bologne. Il fut canonisé en 1523 par le pape Adrien VI. Les principaux ouvrages d'Antonin sont : *Defecerunt, sive Summa confessionalis*; Rome, 1472, in-4°; livre souvent réimprimé, et traduit en italien sous le titre : *Istruzione de' sacerdoti, ovvero Somma, Antonina composta volgarmente;* Bologne, 1472, in-4°; — *Summa Summarum, sive Summa theologica, in quatuor partes distributa;* Nuremberg, 1478, 4 vol., in-fol.; Vérone 1740, 4 vol. in-fol; — *De Excommunicationibus, Suspensionibus et Interdictis, Irregularitatibus et Pœnis*; Venise, 1474, in-4°; 1481, in-4°; — *Annotationes de Donatione Constantini*; Cologne, 1535; — *de Septem Sacramentis*, sans indication de lieu ni de date; — *Sermones de Laudibus Beatæ Virginis*, dans la *Bibliotheca Mariana*, de Alva; Madrid, 1648, in-fol.; cinq de ces traités, *de Usuris, de Interdicto Ecclesiæ, de Suspensione, de Excommunicatione, de Irregularitatibus*, se trouvent dans les vol. VII et XIV de la grande collection de Ziletti; — *Tractatus universi juris in unum congesti*; Venise, 1584, 18 vol. in-fol; — *Summa Historialis, sive Chronica tribus partibus distincta, ab orbe condito ad annum* 1459; Venise, 1480; Nuremberg, 1484, 3 vol. in-fol.; Bâle 1491; Strasbourg, 1496; Paris, 1512. Les œuvres complètes (*opera omnia*) de saint Antonin ont été publiées par T. Mamachi et Remadelli, d'après les manuscrits autographes de l'auteur; Florence, 1741, 8 vol. in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Negri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini*, 1722, p. 40. — *Acta Sanctorum*.

ANTONIN (*Jean*), médecin polonais, né à Kasrow, en Gallicie, à la fin du quinzième siècle; mort vers 1550. Il étudia à Cracovie et à Padoue. En revenant d'Italie, il se lia à Bâle avec Érasme. Il exerça la médecine sans négliger la culture des lettres. Outre quelques vers sur la mort de l'amiral Tomicki et sur celle d'Érasme, on a de lui : *Concilium animalium Joannis Dubravii*; Cracovie, 1535, in-4°; — *De tuenda bona Valetudine*; ibid., 1535, in-4°.

Haller, *Bibl. med. pract.* — *Biograph. medicale.*

ANTONINA, femme de Bélisaire, vivait dans la première et une partie de la deuxième moitié du sixième siècle, Fille d'un cocher du cirque et d'une comédienne, elle eut un caractère et des mœurs dépravés. En 527, elle parvint à se faire épouser de Bélisaire, et se lia, par l'intrigue et la débauche, avec l'infâme Théodora, épouse de Justinien. Ces deux femmes ternirent l'éclat du règne de Justinien et des talents de Bélisaire : elles se jouaient de l'honneur et du sang pour assouvir leurs passions haineuses et lubriques. Antonina fit punir sévèrement son propre fils Photius, qui avait dénoncé les débauches de sa mère avec Théodose, jeune officier thrace. Elle contribua à la déposition du pape Sylvestre pendant le siége de Rome par Witigès, roi des Goths. Après la mort de Bélisaire en 565, elle

se fit religieuse du couvent qu'elle avait fondé.

Procope, *Anecdota* et *De Bello Gothico*. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. VII, ch. 41, p. 263.

ANTONINI (*Annibal*), littérateur et lexicographe italien, né près de Salerne, en 1702, mort en 1755, près de Naples. Après avoir enseigné, pendant plus de vingt-cinq ans, la langue et la littérature italienne à Paris, il rentra dans sa patrie où il passa le reste de ses jours. Son principal ouvrage est son *Dizionario italiano-latino-francese, et francese-latino-italiano*, de 1735, 2 vol. in-4°. On a encore de lui : *Grammaire italienne à l'usage des Français*; Paris, 1726, in-12; — une édition de *Prose e Rime di Giovanni delle Casa*, p. 1729, in-12; — une édition de Trissin *Italia Liberata*; ibid., 1729, 3 vol. in-8°; — un recueil sous le titre *Rime scelte de' più illustri poeti italiani*; ibid., 1731, 2 vol. in-12; — une édition d'Arioste *Orlando furioso*; ibid., 1746, 4 vol. in-12. On lui attribue entre autres : *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, qui s'est retiré du monde*; Paris, 1728, 2 vol.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

ANTONINI (*Joseph*), antiquaire et jurisconsulte italien, baron de Saint-Blaise près de Falerne, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était contemporain, et, à ce qu'on suppose, frère aîné de l'abbé Annibal Antonini. Tout en faisant son droit à Naples, et en exerçant des charges importantes dans la magistrature napolitaine, sous l'empereur Charles VI, il se livra à l'étude des antiquités de son pays. Les ouvrages d'Antonini sont : *La Lucania*, Naples, 1749, in-4°; c'est un traité sur l'histoire et les antiquités de la province dont il porte le nom; — Deux lettres, contenant des observations sur divers points de la géographie napolitaine, adressées à Matteo d'Egizio, Naples, 1750, in-8°.

L. J.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

ANTONINI (*Philippe*), archéologue italien, né vers le milieu du seizième siècle à Sarsina, dans la Romagne, mort vers 1630. Il fut prêtre et chanoine, et étudia spécialement les monuments de sa ville natale. Il publia ses recherches sous le titre : *Discorsi dell' antichità di Sarsina e de' costumi romani*; Sarsina, 1607, in-4°; la 2e édition; Faenza, 1769, in-4°, contenait des dissertations de J.-Ant. Azailli et un mémoire de Jos. Fantini. La traduction latine de l'ouvrage d'Antonini, qui renferme un grand nombre d'inscriptions latines, a été insérée dans Burmann, *Thesaurus antiquitatum ital.*, t. VII. La chronique de Verruchio (bourg voisin de Rimini), dont Antonini a donné le supplément, est de l'historien Giannetasi (*Supplemento della chronica di Verruchio*; Bologne. 1621, in-4°).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. -- Grævius, *Thesaurus Italiæ*.

ANTONINUS. *Voyez* ANTONIN.

*__ANTONIO__, nom commun à plusieurs artistes italiens, dont voici les principaux :

ANTONIO DI LOCATE, sculpteur italien, vivait au quinzième siècle. Il fut employé à la construction de la célèbre façade de la *Certosa di Pavia*, commencée en 1473 ; mais on ignore la partie spéciale qui lui était assignée dans cette contruction.

ANTONIO DI FAENZA, orfèvre de la fin du seizième siècle. Il exécuta la riche croix et les deux candélabres en argent offerts par Alexandre Farnèse à l'église Saint-Pierre du Vatican. On voit plusieurs de ses œuvres dans d'autres églises et palais de Rome. Il imagina aussi des moyens d'embellir les fontaines publiques.

ANTONIO DI FEDERICO, vivait à Sienne vers le milieu du seizième siècle. Il fit trois statues pour la cathédrale de cette ville. Il contribua à l'embellissement extérieur du même édifice.

ANTONIO DEL MEZZANO, orfèvre du seizième siècle. On ne connaît de lui qu'une croix d'argent doré, conservée dans la cathédrale de Piacenza jusqu'en 1798; elle fut réduite alors en lingots. Les registres de la cathédrale portent qu'Antonio reçut pour son œuvre cent trente onces d'argent; l'inscription que portait cette croix dit qu'elle fut achevée vingt-huit ans plus tard.

ANTONIO DI NICOLO, sculpteur vénitien du quinzième siècle. On voit dans la cathédrale de Vicence, datée de 1448, une statue qui est son œuvre. Cicognara lui en attribue deux autres qui se trouvent à San-Lorenzo-de-Vicence, avec cette inscription : *Hoc opus fecit magister Antonius de Venetis.*

ANTONIO DI NICOLO, sculpteur florentin du quinzième siècle. Il travailla à Ferrare, et sculpta pour la cathédrale de cette ville plusieurs statues en bois, placées dans la sacristie.

ANTONIO DI CHRISTOFORO, sculpteur florentin du quinzième siècle. Il travailla en 1451 pour la cathédrale de Ferrare; et on voit encore de lui une gracieuse Vierge en terre cuite, avec l'enfant Jésus sur ses genoux.

ANTONIO DA VEGU ou DA VEGGIA, sculpteur. Il vivait dans la première moitié du seizième siècle, et fut employé à divers travaux pour la cathédrale de Milan : c'était un artiste de grand mérite.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc. — Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon*.

*__ANTONIO MARGARITA, MALGARITA__, ou **MARGALITHA**, rabbin, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Son père administrait la synagogue de Ratisbonne. Antonio Margarita se convertit au christianisme en 1522; puis il devint successivement professeur d'hébreu à Augsbourg, à Leipzig, à Vienne, et enfin, d'après Schlegel, à Meissen; ses œuvres paraissent toutes postérieures à sa conversion. Suivant Wagenseil, Antonio parlait du Talmud sans l'avoir lu. On a de lui, entre autres ouvrages : *Exposition vraie de la religion juive, de ses institutions, de ses rites et cérémonies* (en langue allemande); Augsbourg, 1530 et 1531, in-8°; Franc-

fort, 1544-1561 et 1689 : Luther cite cet ouvrage avec éloge ; — *les Prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, comparées*; Vienne, 1534 ; — *Psautier en hébreu, avec la prosodie*, sans date ni lieu.

Wolfius, *Bibl. hebr.*, 202; III, 129; IV, 789. — Bartoloccius, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 378. — Conr. Gesnerus, *Biblioth. a Simlero.* — Wagenseil, *Sota*, p. 1105.

ANTONIO MOROSINI, poëte italien. Il vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il passa du judaïsme au christianisme, résida à la cour de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, et publia un volume de poésies diverses, entre autres l'épithalame de Cosme III et de Julia Spada ; Florence, 1692, in-4°.

Wolfius, *Biblioth. hebr.*, 111, 129.

ANTONIO ou **ANTONIUS** (*Nicolas*), célèbre bibliographe espagnol, né à Séville le 28 juillet 1617, mort à Madrid le 13 avril 1684. Sa famille était originaire d'Anvers. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Salamanque, où il eut pour maître Francisco Ramos del Manzano, professeur renommé de jurisprudence. En 1649, il commença son grand ouvrage de bibliographie espagnole; il y travailla successivement à Séville, à Madrid et surtout à Rome, où Philippe IV l'avait nommé, en 1659, son agent général pour l'inquisition. Il ne publia, de son vivant, que cette partie de la *Bibliotheca Hispana*, qui fut plus tard intitulée *Bibliotheca Nova*, comprenant les noms des auteurs espagnols, avec la liste de leurs ouvrages, depuis l'an 1500 jusqu'en 1672 (date de la publication); Rome, 1672, 2 vol. in-fol. C'est le complément de la *Bibliotheca Vetus*, qui parut douze ans après la mort d'Antonio, et qui comprend les auteurs espagnols et même portugais depuis le premier siècle jusqu'à l'an 1500 de notre ère; Rome, 1696, 2 vol. in-folio, publiés par les soins d'Emmanuel Marti, doyen d'Alicante, et aux frais du cardinal Saenz de Aguirre, élève et ami d'Antonio. Au dernier siècle, ce grand ouvrage était devenu si rare, que l'on crut nécessaire d'en donner une nouvelle édition. On vit ainsi paraître en même temps à Madrid, 1788, la *Bibliotheca Hispana Nova*, 2 vol. in-fol. (Sanchez, Pellicer et Casalbon, éditeurs), et la *Bibliotheca Hispana Vetus*, 2 vol. in-fol. (Perez Bayer). Le titre du premier volume de la *Bibl. Nova* porte, par une erreur typographique, la date de 1783 au lieu de 1788 (1). L'une et l'autre *Bibliothèques* ont été faites sur des plans différents. Dans la *Bibliotheca Vetus*, les auteurs sont indiqués par ordre chronologique, et dans la *Bibliotheca Nova* (simple réimpression de l'ancienne édition de Rome avec ses fautes et ses lacunes) ils le sont par ordre alphabétique des prénoms, ce qui ne facilite guère les recherches. Malgré ses imperfections, c'est un ouvrage que les bibliographes et même les biographes (on y trouve de courtes notices biographiques) ne peuvent se dispenser de consulter.

(1) Nous insistons sur tous ces détails bibliographiques, parce qu'ils ont été jusqu'ici ou ignorés ou mal compris, ce qui a donné lieu à de nombreuses erreurs.

Les autres écrits d'Antonio ont pour titres : *De exilio sive de exilii pœna exulumque conditione et juribus*; Anvers, 1659, in-fol.; — *Censura de Historias fabulosas*, ouvrage posthume; Valence, 1742, in-fol.; c'est un livre de critique, sur des chroniques espagnoles (Flavius Dexter, Marcus Maximus, Luitprand et Julien Perez) que le P. Jérôme Roman de la Higuera prétendait avoir découvertes vers la fin du seizième siècle. On y trouve aussi quelques lettres (*cartas*) intéressantes de M. Antonio, que Grég. Mayans avait déjà publiées à Lyon, en 1733, et qui furent réimprimées dans ses *Cartas de varios autores españoles* (1).

F. H.

Mayans, *Vie de M. Antonio*, dans la préface de *Censura de Hist. fabulosas.* — Arana de Varflora. *Hijos de Sevilla*, t. IV, 48. — Seelen, *Selecta litteraria.* — Meusel, *Bibliotheca historica.*

ANTONIO DE PAPHIA, médecin. Son origine et sa vie sont inconnues. On trouve dans les manuscrits de quelques bibliothèques un *Traité des fièvres*, traduit du latin d'Antonio de Paphia en hébreu, par Salomon ben Moses.

Wolfius, *Biblioth. hebr.*, III, 130.

ANTONIO (*Pascal-François-Jean-Népomucène-Aniello-Raymond-Silvestre de Bourbon*), infant d'Espagne, né le 21 décembre 1755, mort en avril 1817. Frère de Charles IV, il se maria avec sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, qui mourut le 27 juillet 1798. Il vécut longtemps étranger aux affaires politiques, et s'occupait, comme Louis XVI, de serrurerie. Ferdinand, à son départ pour Burgos en avril 1808, le nomma président de la junte suprême du gouvernement. La position d'Antonio devint très-difficile par les intrigues de Manuel Godoi, prince de la Paix, soutenu par le maréchal Murat. Une lettre que son frère Charles IV lui adressa, et dans laquelle ce prince protestait contre son abdication arrachée par les circonstances, vint augmenter ses embarras. Antonio quitta Madrid, à la nouvelle que Ferdinand, son neveu, était au pouvoir de Napoléon, et que Joseph Bonaparte était destiné à la couronne d'Espagne. En partant, il laissa à don Francisco Gil de Lemus le billet suivant : « Je fais savoir à la junte, pour sa règle, que je suis parti pour Bayonne par ordre du roi; et je préviens ladite junte qu'elle ait à se maintenir sur le même pied que si j'étais au milieu d'elle. Dieu nous soit en aide! Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Josaphat. » Don Antonio rejoignit sa famille à Bayonne, et partit avec elle pour Valençay, où il se livra de nouveau à son goût pour les arts mécaniques, au mois d'avril

(1) Le mot espagnol *cartas*, qui signifie *lettres*, a donné lieu à une singulière méprise : il a fait dire à quelques biographes que l'ouvrage de M. Antonio (*Censura de Historias fabulosas, con cartas*, etc.) était orné de *cartes*, et même de *planches*.

1814 ; il rentra à Madrid avec Ferdinand, qui le nomma grand-amiral de Castille.

Biographie des Contemporains.

ANTONIO (*Pedro*), peintre espagnol, né en 1614, mort en 1675. Élève d'Antonio del Castillo, il fit pour la ville de Cordoue des tableaux remarquables par la fraîcheur du coloris. On cite, parmi les plus recherchés, une *Sainte Rose de Lima* et un *Saint Thomas d'Aquin*, pour le couvent de Saint-Paul.

Bermudez, *Diccionario historico.*

* **ANTONIO** *le Vénitien* (*Veneziano*), célèbre peintre de fresque, né à Venise en 1310, mort à Florence en 1384. Il étudia à Florence, et fit, pour plusieurs édifices de cette ville et de Pise, un grand nombre de fresques, aujourd'hui pour la plupart perdues. Vers la fin de sa vie, il étudia la médecine, où il se distingua comme dans la peinture.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANTONIOTTI (*Giorgio*), musicien italien, né dans le Milanais en 1692, et mort à Milan en 1776. Il résida quelque temps en Hollande, et y publia en 1736 *Douze Sonates* pour le violoncelle, ou *viola di gamba*. Il alla ensuite à Londres, et y séjourna plus de vingt ans. Johnson traduisit et publia en 1761 un ouvrage d'Antoniotti, intitulé *l'Arte armonica*. Ce livre eut peu de succès : l'auteur n'était pas, ce semble, assez versé dans les matières qu'il prétendait traiter. De retour à Milan vers 1770, il présenta au P. Giovani Sacchi, qui l'approuva, son problème sur la possibilité de faire entendre à la fois, et sans blesser l'oreille, toutes les notes de la gamme.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Antoniotti, *l'Arte armonica* ; Londres, 1760.

* **ANTONISZE** (*Cornélius*), peintre et dessinateur hollandais, natif d'Amsterdam, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui, entre autres, une vue d'Amsterdam en une série de gravures sur bois, dédiée à l'empereur Charles-Quint. Son nom s'écrit quelquefois TEUNISSEN.

Houbraken, *Groote Schouburgh der Nederlandsche konstschilders.*

* **ANTONIUS**, nom d'un ou de plusieurs médecins cités par Galien. Ils ont probablement tous vécu vers le second siècle de notre ère. L'un est qualifié d'*herboriste* ; un autre, de *droguiste* ; et un troisième a reçu la dédicace du traité sur le Pouls (dans le 19e vol. des œuvres de Galien, édit. de Kuhn). A cette liste Fabricius ajoute un philosophe épicurien, auteur d'un ouvrage perdu, Περὶ τῆς ἐπὶ τοῖς ἰδίοις πάθεσιν ἐφεδρείας.

Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. XIII, p. 68.

ANTONIUS MUSA. *Voyez* MUSA.

ANTONIUS. *Voy.* ANTOINE.

ANTONIUS PRIMUS. *Voy.* PRIMUS.

ANTRACINO (*Jean*), médecin italien, né dans le quinzième siècle à Macerata, mort vers 1530. Il fut premier médecin ou archiâtre des papes Adrien VI et Clément VII. L'exercice de son art ne l'empêcha pas de cultiver les lettres et surtout la poésie. Ses vers latins ont été recueillis par Bl. Palladio dans *Coryciana* ; Rome, 1524, in-4°.

Lancelotti, *Memorie di Ang. Colocci.* — Prosp. Mandosio, *Theatrum archiatrum.* — Marini, *Vite degli archiatri pontefici*, I, 323.

ANTRAIGUES (*Emmanuel-Louis-Henri de Launay*, comte D'), député aux états généraux de 1789, naquit à Ville-Neuve-de-Berg en Vivarais vers 1755, fut assassiné le 22 juillet 1812 au village de Baine près de Londres. Il était neveu du comte de Saint-Priest, ministre sous Louis XVI. Partisan enthousiaste des réformes, il débuta en 1788 par la publication d'un *Mémoire sur les états généraux, leurs droits, et la manière de les convoquer*. Cet écrit, qui produisit une grande sensation, était le développement de l'épigraphe suivante, empruntée à la formule qu'employait le justicier d'Aragon lorsqu'il prêtait serment au roi d'Espagne au nom des cortès : « Nous qui valons autant que vous et qui sommes plus puissants que vous, nous promettons de vous obéir si vous maintenez nos droits et nos priviléges; sinon, non. » L'auteur y justifiait l'insurrection, déclarait la guerre aux ministres de tous les rois, appelait la noblesse héréditaire *le présent le plus funeste que le ciel irrité ait fait au genre humain*, et montrait enfin une prédilection marquée pour le gouvernement républicain. Cependant il changea tout à coup d'opinion après avoir été élu, par la sénéchaussée de sa ville natale, député aux états généraux de 1789. Alors il défendit avec chaleur une doctrine tout opposée. Il quitta même la France au commencement de 1790, et se rendit successivement en Suisse et à Vienne. Des cours étrangères lui payèrent pendant quelque temps une pension de trente-six mille francs, à lui qui avait attaqué jadis tous les gouvernements de l'Europe. Il est vrai de dire qu'invariable dans ses nouveaux principes, il ne cessa depuis, dans les écrits qu'il publia à l'étranger, d'appeler sur sa patrie tous les fléaux d'une contre-révolution, et d'employer tous ses efforts pour la cause des Bourbons. Ses correspondances et ses mémoires vinrent sans relâche solliciter les révolutionnaires les plus marquants; et ils ne réussirent que trop bien auprès de Pichegru. En 1797 il était, à Venise, l'âme de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. A la veille de la ruine de l'Autriche, il prit la fuite, tomba dans un avant-poste de l'armée de Bonaparte, et fut arrêté avec tous ses papiers, où l'on trouva les preuves de la conspiration de Pichegru. L'adresse de sa femme lui ayant fourni les moyens de s'évader, Antraigues retourna en Russie, y embrassa la religion grecque, et reçut une pension de l'empereur, avec lequel il entretenait une correspondance secrète. Nommé conseiller de la légation

russe à Dresde, il y publia un écrit violent contre Bonaparte, qui obligea le gouvernement saxon à le renvoyer. Cependant il trouva bientôt une nouvelle source de fortune. Ayant eu connaissance des articles secrets du traité de Tilsit, il se rendit à Londres et les communiqua au ministère anglais, en échange d'une forte pension.

Les relations qu'il entretenait à Paris avec de grands personnages contribuèrent à replacer la maison de Bourbon sur le trône; mais il ne devait pas voir accomplir l'œuvre qu'il avait préparée. Deux émissaires de la police de l'empereur envoyés à Londres obtinrent, par l'intermédiaire de Lorenzo son domestique, copie des dépêches et des notes destinées à lord Canning. Le 22 juillet 1812, d'Antraigues annonça son intention d'aller chez le ministre, pour avoir son avis sur un mémoire important. Lorenzo, qui n'avait pas encore retiré cette pièce des mains des agents français, comprit que son infidélité allait être découverte. Dans son désespoir, il tua le comte et la comtesse d'Antraigues, et se brûla la cervelle aussitôt après. Telles sont les explications données sur un événement qui n'eut pour témoin que le cocher du comte; on n'en fut informé que par les journaux anglais, et les circonstances n'en furent jamais recherchées avec assez de soin. Ce qui a pu faire croire qu'on l'avait assassiné pour s'assurer son silence, c'est que le gouvernement anglais s'empara de tous ses papiers. Le comte d'Antraigues, en épousant madame de Saint-Huberty, légitima un fils qu'il avait eu d'une autre femme, et qui devint héritier de son nom, qui s'écrit d'*Antraigues* et non d'*Entreigues*. Outre les écrits déjà cités, on a de lui : *Quelle est la situation de l'Assemblée nationale?* 1790, in-8°; — *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8°; — *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc*; — *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1793, in-8°; — *Lettre à M. de L. C. sur l'état de la France*, 1796, in-8°; — *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8°; publiée sous le pseudonyme de *Henri-Alexandre Audainel*; — *Discours d'un membre de l'Assemblée nationale à ses codéputés*, 1789, gr. in-8°; — *Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1795, in-8°.

Biographie des Contemporains.

* ANTYLLUS. *Voy.* ANTOINE, fils du triumvir.

* **ANTYLLUS** ou **ANTILLUS** (Ἄντυλλος ou Ἄντιλλος), chirurgien, que l'on présume avoir vécu vers le deuxième ou le quatrième siècle. Il ne reste que des fragments de ses œuvres. Paul d'Égine nous en a conservé un, extrêmement précieux, qui décrit l'opération de la trachéotomie. On a lieu de supposer qu'Antyllus a beaucoup écrit; car il est souvent cité par Oribase et Rhazès. Le premier de ces écrivains parle surtout d'un traité d'Antyllus sur la chirurgie (χειρουργούμενα). Kurt Sprengel a publié les fragments d'Antyllus sous le titre : *Antylli, veteris chirurgi*, τὰ λείψανα, etc.; Halle, 1799, in-4° (dissertation inaugurale).

Angelo Mai, *Classici auctores e Vaticanis codicibus editi*; Rome, 1831, in-8°. — Cramer, *Anecdota græca Parisiensia*, 4° vol. — Freind, *Histoire de la Médecine*. Haller, *Bibl. chirurg. et Biblioth. med. pract.* — Sprengel, *Histoire de la Médecine*.

ANUND ou **AMUND**, roi de Suède, surnommé *Braut*, vivait dans le septième siècle avant J.-C. Il joignit à sa couronne la Gothie et le Danemark, conquis par son père Inguar. Son règne est très-peu connu. Il fit, dit-on, ouvrir des routes, et brûler une partie des forêts qui couvraient la Suède. Il périt par un éboulement de terre, et eut pour successeur son fils Ingiald.

Dalin, *Svea rikes historia*, I, 324.

ANUND II (*Jacob*), roi de Suède, surnommé *le Charbonnier*, succéda en 1024 à son père Olaüs, premier roi chrétien. Il fit, dit-on, une loi portant que celui qui ferait tort à son prochain aurait sa maison condamnée aux flammes. Selon J. Gothus et Loccenius, il fit la guerre à Canut le Riche, roi de Danemark et d'Angleterre, et périt en 1035. Il eut pour successeur Emund le Vieux, son frère.

Snorro Sturleson, *Heimskringla saga af Olafi hinum Helga*, ch. CXLI, t. II, p. 216. — Joannes Magnus, *De omnibus Gothorum Sueonumque regibus*, p. 576. — Dalin, *Svearikes Historia*, t. I, p. 648.

ANVARI, poëte persan. *Voy.* ANWÉRY.

ANVERSA, surnom donné par Vasari et quelques autres écrivains italiens à plusieurs artistes flamands :

ANVERSA ou D'ANVERS (*Hugues* D'), peintre du quatorzième siècle. On voyait au temps de Baldinucci, à Santa-Maria-Nuova, une peinture attribuée à Hugues d'Anvers. Peut-être est-ce le même personnage que Hugues van der Goes. C'est l'opinion de van Mander.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Morelli, *Notizia d'opere di disegno, scritta da un anonimo*; Bassano, 1800.

ANVERSA (*Lievin* D'), peintre au quinzième siècle, a laissé des miniatures que l'on trouve dans un gracieux manuscrit conservé dans la bibliothèque Saint-Marc, à Venise.

Morelli, *Notizia d'opere di disegno, scritta da un anonimo*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ANVILLE (*Jean-Baptiste* BOURGUIGNON D'), un des plus célèbres géographes français, né à Paris en 1697, mort en 1782. Il consacra toute sa vie à la géographie, au milieu d'une collection de cartes extrêmement nombreuse qu'il avait recueillies, et qui fut acquise par Louis XVI en 1779. Tel fut son goût naturel pour l'art métrique du dessin, que la lecture d'auteurs anciens lui fit publier, dès l'âge de quinze ans, une carte de la Grèce sous le titre de *Græcia vetus*. Ses rares dispositions le firent accueillir de l'abbé de Longuerue, chez lequel il puisa des instructions qui furent la source des connaissances étendues

et profondes qu'il acquit dans la science géographique, et surtout dans l'étude de la géographie ancienne. Il s'occupa de lire les historiens et les philosophes, ainsi que les poëtes grecs et latins, et s'attachant surtout aux noms et aux positions des villes et des peuples. Mais ses idées s'étendant, malgré sa prédilection pour la géographie ancienne, il dut, pour l'expliquer, s'occuper de la géographie moderne et conséquemment de celle du moyen âge, qui devait éclaircir les difficultés de l'ancienne. Il fut, par cela même, porté, en comparant les temps et les lieux pour déterminer les positions, à recourir aux mesures itinéraires et aux observations astronomiques. C'est ainsi qu'il rectifia les erreurs des géographes Sanson et Delisle, qui l'avaient précédé, comme celles de Cluver et d'autres auteurs. Il fit ainsi doublement avancer la géographie, non-seulement par le vaste champ de la science qu'il embrassa, et qu'il retraça en particulier dans le grand nombre de ses dessins et de ses cartes, dont le possesseur, M. de Manne, a donné la notice en 1806, mais dans les mémoires pleins d'érudition et de détails historiques et critiques, où il discute les divers points de géographie et les mesures des différents peuples anciens et modernes. Quoiqu'il soit parti des évaluations du pied chez les anciens pour en déduire de grandes mesures, et qu'il en soit résulté des erreurs particulières qui ont été relevées par le savant Gosselin et M. Letronne, il n'en est pas moins le plus grand géographe dont s'honore la France. D'après la connaissance que les anciens avaient acquise sur l'Afrique, et que Ptolémée avait transmise en partie, d'Anville sut donner des renseignements qui ont été des plus utiles à nos célèbres voyageurs, étonnés de la justesse des positions désignées par lui : aussi c'est toujours de ses données que l'on part. Il suffit de citer la carte tracée par l'historien des croissades, M. Michaud, et l'*Itinéraire d'Antonin*, mis au jour par M. de Fortia, et accompagné de cartes de M. Lapie. Les œuvres de d'Anville, annoncées par M. de Manne, conservateur à la Bibliothèque de Paris, devaient contenir six volumes, accompagnés de cartes publiées d'après les propres dessins du géographe. Une partie principale en a paru chez Levrault en 1834. L'édition in-4°, interrompue par la mort. de M. de Manne en 1832, s'était arrêtée vers la fin du deuxième volume, auquel manquait l'Afrique, dont le texte a été ajouté avec des notes rédigées d'après les nouvelles observations faites sur cette contrée. Outre la notice de Dacier et une préface sur l'édition, que distinguent les notes philologiques et critiques de M. de Manne, l'on y trouve jointe une table analytique des matières, qui est en grande partie l'ouvrage de M. Gence. D'Anville a laissé deux cent onze cartes et plans, et soixante-dix-huit mémoires, la plupart insérés dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Sa meilleure carte est celle de l'ancienne Égypte. On ne peut étudier avec fruit l'histoire ancienne sans le secours de son *Orbis veteribus notus* et de son *Orbis romanus*. On en peut dire autant de ses cartes des Gaules, de l'Italie et de la Grèce, et de celles des mêmes contrées dans le moyen âge. Ses cartes modernes renferment toutes les notions que l'on avait de son temps. D'Anville était simple et modeste, mais un peu trop sensible à la critique. La faiblesse naturelle de sa complexion ne l'empêchait pas de donner quinze heures par jour à l'étude. L'ouvrage intitulé *Géographie de d'Anville* n'est pas de ce géographe, mais de M. Barentin de Montchal. [M. GENCE, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Il est désirable que le gouvernement français, qui a publié à ses frais les œuvres de Laplace, de Fermat, de Lagrange, fasse le même honneur à d'Anville, cet homme étonnant qui, sans sortir de son cabinet, connaissait mieux le monde que ceux qui l'avaient parcouru. La science ayant fait des progrès par la suite de découvertes et d'études spéciales, ses travaux ont sans doute été dépassés ou complétés : c'est ce qui a empêché des imprimeurs pleins de respect pour sa mémoire de les pouvoir reproduire. Dans les fastes de la science il est des époques signalées par des hommes tellement éminents, qu'il convient aux gouvernements, gardiens de la gloire de leur pays, d'en conserver le souvenir en constatant ce qui appartient à chacun par la publication gratuite de leurs chefs-d'œuvre. A. F. D.

Dacier, *Éloge de M. d'Anville*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, vol. XIV. — Condorcet, *Éloge de M. d'Anville*, dans l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, année 1782. — *Notice des ouvrages de M. d'Anville, précédée de son éloge*; Paris, 1802.

ANVILLE (*Nicolas de la Rochefaucauld*, duc D'), général de marine, né au commencement du dix-huitième siècle, mort vers 1750. En 1745 il fut envoyé avec quatorze vaisseaux de ligne pour ruiner la colonie anglaise d'Annapolis; mais sa flotte périt en partie dans une tempête; quelques vaisseaux tombèrent au pouvoir de l'ennemi; et d'Anville mourut, accablé de chagrins, sur la plage inhospitalière de Chibouctou, près d'Halifax (Nouvelle-Écosse).

Haliburton, *Account of Nova Scotia*, t. I, p. 126.

* **ANWANDER** (*Jena*), peintre allemand, natif de Landsberg, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il passa plusieurs années à Bamberg, où il fit plusieurs travaux. Ses fresques sont supérieures à ses tableaux à l'huile.

Jack, *Leben und Werke der Künstler Bambergs*.

ANWÉRI ou **ANWARI**, célèbre poëte persan, né à Bednech, dans le Khorassan, mort à Balkh en 1200 de J.-C. (596 de l'hégire). Il étudia à Thous et s'appelait, dit-on, originairement *Nacoveri* (celui qui n'a rien), nom que son maître lui fit remplacer par l'anagramme d'*Anwéri* (Illustre). Voici ce qu'on raconte sur l'origine de sa fortune : Le sultan seldjoukide Sandjar, pendant un voyage à Radécan, passa devant le collége de

Tions. La vue de la suite brillante du prince, accompagné de son poëte favori, bien monté et bien équipé, inspira à Anwéri l'idée de composer un poeme en l'honneur de Sandjar, et de le lui présenter dès le lendemain. Le sultan fut si satisfait de l'œuvre du jeune poëte, qu'il l'attacha immédiatement à sa cour. Anwéri consacra ses loisirs à la culture de l'astronomie; et il composa plusieurs traités sur cette science, à laquelle il dut sa disgrâce. Il avait prédit qu'au mois de septembre de l'année de l'hégire 581 ou 582 (1185 ou 1186 de notre ère), année dans laquelle devait avoir lieu la grande conjonction des sept planètes dans le troisième degré de la Balance, un ouragan éclaterait le jour même de cette conjonction, s'étendrait sur toute l'Asie, renverserait les plus solides constructions, et ébranlerait même les montagnes. Mais rien de tout cela n'arriva, et, par un hasard singulier, pendant toute l'année, le calme le plus parfait régna dans l'air. Pour sauver la réputation d'Anwéri, quelques historiens ont donné à sa prédiction un sens métaphorique, en l'appliquant à la tempête suscitée par Dchinghis-Khan, qui, comme on sait, ébranla le monde ancien. Anwéri, ne pouvant plus supporter les reproches du sultan Togroul-ben-Arslan, ni les railleries des courtisans, quitta Mervé, siége de la cour, pour s'établir à Balkh, où il eut pour protecteur le cadi Amid-Eddin. Anwéri fut, dit-on, le premier, qui rendit plus correcte la poésie persane. C'était aussi l'opinion de son émule Rachidi. On raconte que les deux poëtes rivaux se faisaient la guerre à leur manière, s'envoyant des vers attachés au bout de leurs flèches, pendant que leurs maîtres, le sultan Sandjar, et le sultan khowaresmien Atsis, s'assiégeaient dans leurs forteresses. On a d'Anwéri les traités d'astronomie, des éloges, des élégies, les satires ou cacydèh, (supérieures a celles de Nizami, de Djami et Saadi) et des ghazels, ou poesies érotiques, inférieures à celles de Hafiz. Son *Elegie sur la captivite de Sandjar pris par les Ghourides* a été publiée, avec une traduction anglaise du capitaine Kirkpatrik, dans le 1er vol. des *Asiatic Miscellanies*; Calcutta, 1785, in-4°, et une traduction en octaves allemandes (par Me Chézy) de son *Éloge de Mau-d-ud-ben-Zenghi*, se trouve dans les *Fundgruben des Morgenlands*; Vienne (sans date).

Daulatchah, *Poëtes persans*. — d'Herbelot, *Bibl. Orient*.

ANYSIS, roi d'Égypte, né à Anysis, mort en 951 avant J.-C. Quoiqu'il fût privé de la vue, les prêtres d'Égypte le placèrent sur le trône, devenu vacant par la mort d'Asychis l'an 1812 avant J.-C. Six ans apres, il fut chassé de ses États par Sabacon ou Sabacus, roi d'Éthiopie, et dut se retirer dans une île de la basse Égypte, où il vécut dans l'obscurité durant cinquante ans. Ce temps expiré, Sabacon, qui avait gouverné avec une grande sagesse, remit, sur l'ordre d'un oracle, l'Égypte florissante à son légitime souverain. Anysis régna encore sept ans, et mourut en paix.

Hérodote, II, 137-140. — Jules l'Africain. — Eusèbe, *Chronic*. — Georges le Syncelle. *Chronographie*. — *Art de vérifier les dates*.

*ANYTE (Ἀνύτη) *de Tégée*, femme poëte grecque, qui florissait vers la 120e olympiade (300 ans avant J.-C.). Elle exerçait l'état de χρησμοποιός, *faiseuse d'oracles*, c'est-à-dire qu'elle vérifiait les oracles d'Esculape à Épidaure. Nous n'avons qu'un petit nombre de fragments des poésies de cette femme, qui se distinguent par une grande simplicité. Elle est citée par Méléagre parmi les poëtes lyriques, et au même rang que Praxilla, Myro et Sapho. Antipater (*Anth.* Jacob, II, 101) l'appelle même l'Homère femelle, θῆλυν Ὅμηρον.

Pausanias, X, 38. — Julius Pollux. — Tatien, *Adversus Græcos*, p. 114, édit. Paris. — Jacobs, *Ad Anthologiam græcam*, t. XIII, 852.

ANYTUS (Ἄνυτος), fils d'Anthémion, l'un des accusateurs de Socrate, vivait vers 410 avant J.-C. D'abord tanneur de profession, il ne commence à paraître dans l'histoire d'Athènes que vers la fin de la guerre du Péloponèse. Bien qu'il ait eu, comme démagogue, un assez grand pouvoir, sa vie mériterait à peine un souvenir de l'histoire, s'il n'eût attaché son nom au jugement de Socrate. Après avoir été dans sa jeunesse un des favoris d'Alcibiade, Anytus fut chargé, en 409 avant J.-C., de secourir, avec trente vaisseaux, Pylos assiégée par les Lacédémoniens. Une tempête l'empêcha de doubler le cap Malée, et il revint à Athènes sans avoir rien tenté. Le peuple, indigné, l'accusa de trahison, et le mit en jugement. Anytus se tira d'affaire en corrompant ses juges; et, selon Plutarque, ce fut à Athènes le premier exemple de corruption judiciaire. Pendant la tyrannie des Trente en 404, il fut exilé, et se joignit aux autres bannis qui occupaient Philé. Il devint ensuite avec Thrasybule un des chefs du parti démocratique. Au rapport de Lysias, il montra beaucoup de prudence et de modé[illegible] et empêcha ses compagnons d'exil de com[illegible] aucune violence, en leur conseill[illegible] le[illegible] leurs vengeances pour un m[illegible] tun. Après son rappel à Ath[illegible] plus violents accusateurs du [illegible] dont il avait été l'ami et peut-être le [illegible] sa haine eut pour cause des dissentime[illegible] ques et plus encore une offense personn[illegible] conversation rapportée dans le *Ménon* [illegible] est authentique. Après la mort de Socrate, les Athéniens se repentirent de leur injustice; litus, un des accusateurs du philosophe, mis à mort, et les deux autres, Lycon [illegible] furent envoyés en exil. On raconte qu'An[illegible] retira dans le Pont à Héraclée, et [illegible] chassé par les habitants. Themistius [illegible] qu'ils le lapidèrent; mais, cette t[illegible] pentir des Athéniens et de la puni[illegible] sateurs de Socrate ne repose pas sur [illegible] gnages suffisamment authentiques.

Plutarque, *Alcibiade*, *Coriolan*. — Diodore, XIII, 64.

-- Platon, *Menon*. — Xénophon, *Hellenica*, *Memorabilia*, *Apologia*. — Lysias, *Contre Agoras*. — Diogène de Laerte. — Themistius, *Discours II*.

AOD, en hébreu ÉHUD, 2ᵉ juge des Israélites vers l'an 1456 avant J.-C. (1), à l'époque où les Juifs guerroyaient encore dans la terre promise contre les peuplades qui les environnaient. Entre leurs ennemis les plus intraitables se dintinguaient les Moabites, à qui même ils payaient un tribut annuel depuis dix-huit ans. Aod, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, choisi pour porter à Églon, roi des Moabites, la redevance accoutumée, feint d'avoir un grand secret à lui communiquer; et, quand ils sont seuls, il lui enfonce un couteau dans le cœur et se retire tranquillement, en refermant la porte derrière lui. Quant il est sur le haut de la montagne d'Éphraïm, en vue d'Israël, il sonne à grand bruit la trompette, appelle aux armes tous les Hébreux, raconte la merveille que Dieu a permise, marche aux Moabites, leur ferme toutes les issues, et en immole dix mille. Une paix de quatre-vingt-dix ans fut le prix de cette victoire. [*Enc. des g. du m.*]

Judic, c. III,

AOUST (*Jean-Marie*, marquis D'), né à Douai vers 1740, mort à Quincy vers 1812. Député aux états généraux en 1789, il vota la réunion de la noblesse au tiers état, et se joignit au petit nombre de nobles qui préféraient les intérêts nationaux aux leurs propres. Député à la convention en septembre 1792, il suivit et quelquefois devança l'impulsion de cette époque. En novembre 1792 il dénonça la commune de Saint-Amand, qui s'était livrée sans résistance à une faible troupe autrichienne. Envoyé en mission, après le siége de Lille, dans les départements du Pas-de-Calais et du Nord, il revint siéger à la convention, et se vit exclu des Jacobins comme ex-marquis. Le Directoire le choisit pour commissaire près l'administration centrale du département du Nord; et enfin, après le 18 brumaire an VIII, le premier consul le nomma maire de la commune de Quincy, où se trouvaient ses propriétés.

Biographie des Contemporains.

AOUST (*Eustache* D'), général français, fils aîné du précédent, né à Douai en 1763, exécuté à Paris le 2 juillet 1794. Étant avant la révolution lieutenant d'infanterie, il fut nommé en 1790 aide de camp du maréchal de Rochambeau. Promu successivement aux grades de général de brigade et de général de division, il fut employé en cette dernière qualité à l'armée des Pyrénées orientales en 1793. Il concourut avec le général Gogué à l'enlèvement du camp retranché espagnol des Peyrestortes le 8 septembre, où l'on s'empara de quarante-six bouches à feu et de cinq cents prisonniers. Ce général, accusé de malveillance et d'incapacité à la suite de quelques revers qu'il essuya en avant de Perpignan, fut traduit devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort.

Moniteur. — *Annales du temps*.

APACZAÏ ou **APATZAI-TZERE** (*Jean*), théologien calviniste, né à Apatza (Transylvanie) le 8 juin 1621, mort à Clausenbourg le 18 septembre 1659. Après avoir achevé ses études aux gymnases académiques de Clausenbourg et de Carlsbourg, il devint professeur de langues orientales et de philosophie à l'université d'Utrecht. Ayant embrassé le cartésianisme, il se fit beaucoup d'ennemis en Hollande par son humeur agressive, et fut plus tard contraint de rentrer dans sa patrie. Il avait gagné la faveur de la famille de Bethlen Gabor, et allait obtenir une chaire à l'académie de Clausenbourg, quand il mourut. On a de lui : *Disputatio de Introductione ad philologiam sacram*, avec des lettres à *Leusden*, *Glandorps*, *Gelder*, etc., Utrecht, 1650; — *Magyar Entsiklopædiat, azaz minden igaz és haszaos böttséséguek egybe togla làsat* (Encyclopédie magyare, etc.), ib., 1653 ; — *Oratio de Studio sapientiæ*, etc., ib., 1655; — *Magyar Logika*, Stuhlweissembourg, 1656; — *Disputatio de Politica ecclesiastica*; Clausenbourg, 1658 ; —*Catechesis secundum dogmata Calvini concinnata*; Amsterdam, in-12, (sans date).

Horanyi, *Memoria Hungarorum*; — Benko, *Transsylvania*, *II*, 256 ; — Wallaszky, *Conspectus Reipublicæ litterariæ in Hungaria*, 33, 206, 211. — Czvittinger, *Specimen Hungariæ litteratæ*; 17.

APAFFI. *Voy*. ABAFFI.

APAMÉ ('Απάμα ou 'Απάμη), femme de Séleucus Nicator, mère d'Antiochus Soter, épousa Séleucus en 325, avant J.-C., à l'époque où Alexandre donnait à ses généraux des femmes asiatiques. Elle était, selon Arrien, fille de Spitamène, satrape de Bactriane ; et Strabon la confond avec Apamé ou Artacama, fille d'Artabaze, et femme de Ptolémée Iᵉʳ. — On compte encore dans l'antiquité deux princesses du nom d'Apamé : 1° Apamé, fille d'Antiochus-Soter, et femme de Magas ; 2° Apamé, fille d'Alexandre de Mégalopolis, et femme d'Amynandei, roi des Athamanes, vers 208 avant J.-C.

Arrien VII, 4. — Strabon XII. -- Appien, *Syriaca*. 18, 57. — Pausanias, 1, 7.

***APARICIO**, sculpteur espagnol, né en Castille dans la première moitié du onzième siècle. Il sculpta par ordre de D. Sanche l'ancien, roi de Navarre et de Castille, le tombeau destiné aux reliques d[illegible] Millon, mort en 564. Ce monument existait encore au temps de Jean Bermudez, qui en fait la description comme l'avant vu au monastère de Yuzo, où il fut transféré en 1052.

Jean Bermudez, *Dictionario historico*. — Fiorillo, *Geschichte der Malerei*

(1) Cette date est très-incertaine, comme toutes celles de l'histoire des Juges. Suivant quelques historiens, l'événement en question se rapporterait à l'année 133[illegible] avant J.-C. ; cela dépend de la date qu'on assigne à la mort de Josué. L'histoire d'Éhud est rapportée dans le livre des *Juges*, III, 12 et suivants,

***APARICIO** (*Joseph*), peintre espagnol, né en 1780. Il fut élève de David. Son tableau de la *Peste en Espagne,* peint en 1804, eut presque autant de succès que le *Déluge* de Girodet. On remarque partout dans l'œuvre du peintre espagnol sa manière poétique et la perfection du dessin. Aparicio fit aussi une *Athalie,* où se retrouvent les principes de l'école française. Il vivait encore dans son pays en 1822.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***APARICIO** (*don Manuel Moreno*), peintre sur verre espagnol, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. C'est à Tolède et à Léon qu'il se fit remarquer par ses travaux.

Cean Bermudez, *Diccionario historico.*

***APATURIUS**, peintre en décor de théâtre, natif d'Alabanda dans l'Asie Mineure. On ne sait de cet artiste que ce qu'en raconte Vitruve. Au rapport de cet auteur, Apaturius peignit pour la ville de Tralle, en Lydie, un décor bizarre, où il introduisit des statues et des centaures, en guise de colonnes avec des lions surmontant les corniches de l'édifice; le tout couronné de dômes et de portiques. Le public applaudit d'abord cette étrange composition; mais le mathématicien Licinius étant venu démontrer aux spectateurs qu'ils admiraient une sottise, le peintre fut obligé de corriger son œuvre.

Vitruve, VII, 5. — Pauly, *Real-Encyclopædie.*

APCHON (*Claude-Marc-Antoine* D'), prélat français, né à Montbrison vers 1723, mort à Paris en 1783. Il suivit dans sa jeunesse la carrière des armes, qu'il quitta ensuite pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Dijon, puis archevêque d'Auch, il consacra sa vie entière à la bienfaisance et à la pratique de toutes les autres vertus. On cite de lui un trait touchant, et qui donne la mesure de toute sa charité chrétienne. Dans un incendie qui éclata à Dijon, deux enfants étaient sur le point de périr dans les flammes. Le prélat survient, promet deux cents écus à celui qui les sauvera. Personne n'osant s'y exposer, l'évêque fait apporter une échelle, s'enveloppe d'un drap mouillé, passe lui-même par une fenêtre presque à travers les flammes, et reparait avec les deux enfants sur ses épaules; et tout aussitot la maison s'écroule. Quant à la somme promise, c'est aux deux petits êtres qu'il vient de sauver qu'il la remet. Dans une autre circonstance, une émeute populaire occasionnée par la famine qui sévissait à Dijon, la multitude menaçait de se porter à des excès contre lesquels la sévérité des lois et la force des armes devaient être impuissantes. La seule présence de l'evêque calma tous les esprits, et tout rentra bientôt dans l'ordre. On a de ce prélat si vénérable d'excellentes *Instructions pastorales.*

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XXIII, p. 111.

APEL (*Jean*), théologien et jurisconsulte allemand, né à Nuremberg en 1486, mort vers 1540, professeur de l'université de Wittemberg, devint un des plus zélés partisans de Luther, et coopéra de tout son pouvoir à la réformation. Prêchant à la fois de précepte et d'exemple, il ne craignit pas, quoique chanoine du chapitre de Wurzbourg, d'épouser une religieuse; mais son évêque, fort peu édifié d'une semblable innovation, lui enleva sa liberté, qui ne lui fut ensuite rendue qu'au prix de tous ses emplois. Cependant, lorsqu'il mourut à Nuremberg, il jouissait du titre de jurisconsulte de la république et de conseiller de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : 1° *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio; cum præf. Lutheri, ad Jo. Crojum;* Vitteb., 1523, in-4°; — 2° *Methodica dialectices ratio ad jurisprudentiam accommodata;* Nuremberg, 1535, in-4°; — 3° *Brachylogus juris civilis, sive corpus legum*, ouvrage fort estimé, et qui a été longtemps attribué à l'empereur Justinien. [*Enc. des g. du m.*]

Will, *Dict. des savants de Nuremberg*; et Freherus. *Supplém. au Nouveau Dict. historico-biogr.* de Grabmann. — *Defensio Johannis Apelli ad episcopum Herbipolensem, pro suo conjugio apud Regiomontanos.*

APEL (*Jean-Auguste*), littérateur allemand, né à Leipzig en 1771, et mort en 1816 dans la même ville, où il était conseiller municipal, s'est fait un nom surtout par sa *Métrique* (Leipzig, 1814-1816). On a encore de lui des contes populaires fort remarquables, et des tragédies composées à l'imitation des trois grands tragiques grecs. Parmi les sujets modernes ou du moyen âge qu'Apel a traités, on cite *Kunz von Kaufungen* et *Faust*. Le philologue Hermann entra en contestation avec lui sur plusieurs points de sa *Métrique*; mais Apel ne répondit point. [*Enc. des g. du m.*]

Conversat.-Lexicon.

APEL (*Frédéric-Auguste-Ferdinand*), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Leipzig le 8 juillet 1768, mort vers 1830. On a de lui : 1° *Dissertatio sistens histor. et jura suffragii electoralis saxonici et archimareschallatus S. Imp. rom.*; Leipzig, 1789, in-4°; — 2° *Diss. inaug. de juribus singularibus clericor. in Saxonia;* ibid., 1791, in-4°; — 3° *Uber künstliche Bienenfütterungen* (sur la Nourriture artificielle des abeilles); ibid., 1803, in-8°.

Conversat.-Lexicon.

***APELLAS** ou **APOLLAS** (Ἀπελλᾶς ou Ἀπολλᾶς), géographe grec, natif de Cyrène, que l'on présume avoir vécu dans la première moitié du troisième siècle. Il est probablement le même que celui qui, au rapport d'Athénée, aurait écrit un ouvrage sur les villes du Péloponnèse. Quintilien parle également d'un Apollas dont il complète le nom en y ajoutant celui de *Callimachus*, et c'est sans doute celui dont il est question ici; il est aussi mentionné par Marcien d'Héraclée. Mais il n'y a pas lieu de supposer qu'il soit le même qu'un Apellas dont parle C d'Alexandrie, et qui aurait écrit un ouv

Delphes, cité par Suidas, qui l'appelle Apellas du Pont.

Marcien, *Heracl.*, p. 63, éd. Hudson. — Athénée, II, 63; IX, 369. — Quintilien, XI, 2, § 14. — Clém. d'Alex., *Protrept.*, p. 42, éd. Potter.

APELLAS (Ἀπελλᾶς), sculpteur grec, vivait vers le quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Au rapport de Pline, il exécuta diverses statues de bronze représentant des femmes dans l'attitude de la prière et de l'adoration. Pausanias parle d'une statue de Cynisca, sœur d'Agésilas II, roi de Sparte, et qui aurait été faite par un artiste du nom d'Apellas.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19. — Pausanias, VI, 1. — Sillig, *Cat. artif.*

APELLE ou **APELLES**, célèbre peintre grec, fils de Pythias, naquit à Cos, ou, selon d'autres, à Colophon ou à Éphèse, vers 360 av. J.-C. Il eut dans cette dernière ville le droit de cité; aussi est-il souvent désigné par le nom d'*Éphésien*. Éphore d'Éphèse fut son premier maître. De là il se rendit à Sicyone, dont l'école était alors célèbre dans toute la Grèce; et quoique déjà il eût lui-même un nom comme artiste, il y reçut les leçons de Pamphile, qu'il ne tarda point à surpasser. C'est ainsi qu'il réunit la sévérité de l'école de Sicyone à l'élégance de celle d'Ionie. Plus tard, Apelle se rendit en Macédoine; il y reçut l'accueil le plus flatteur et de Philippe et d'Alexandre. C'est probablement dès cette époque que se formèrent entre le conquérant et le peintre ces relations amicales qui donnèrent matière à tant d'anecdotes remarquables; grand nombre d'entre elles cependant se rapportent à une seconde série de conférences qu'il eut à Éphèse avec Alexandre. C'est à lui seul qu'Alexandre permit de peindre sa figure. Pendant le court séjour qu'il avait fait à Rhodes, il était allé visiter l'atelier de Protogène, absent en cet instant. Invité par une vieille femme à dire son nom, il traça sur une petite table un contour au pinceau. A la délicatesse de ce contour, Protogène, en revenant, reconnut la main d'Apelle. Cependant il entreprit de le surpasser en traçant dans l'intérieur du premier contour un autre contour encore plus beau et plus léger. Apelle revient: on lui montre le dessin de Protogène; alors au milieu des deux contours il en fait passer un troisième encore plus délié; le peintre rhodien finit par s'avouer vaincu. Dans la suite cette table fut portée à Rome et orna le palais des Césars, jusqu'à ce qu'elle eût été consumée par un incendie.

L'ouvrage le plus célèbre d'Apelle était son *Alexandre tenant la foudre;* ce tableau était placé dans le temple d'Éphèse. Par l'effet d'un heureux raccourci et d'un magnifique clair-obscur, la main et l'éclair semblaient sortir hors du tableau. Le talent et la gloire d'Apelle furent à leur apogée vers la cent douzième olympiade (328-324 avant J.-C.). Cependant, après la mort d'Alexandre le Grand il fit plusieurs portraits du roi Antiochus (cent dix-huitième olympiade, 304-300 avant J.-C.). Il paraît que cet artiste fut surpris par la mort à Cos, où l'on montrait de lui une Vénus commencée, que personne n'osa terminer. Une tradition assez peu authentique fait mention d'un autre peintre nommé aussi Apelle, mais qui vivait à la cour de Ptolémée. Accusé par Antiphile d'avoir pris part à un parjure, et ne pouvant faire reconnaître son innocence, il se vengea de son rival et du roi en faisant le portrait de la Calomnie. Longtemps on avait attribué cette particularité au grand Apelle. Tœlken, dans sa dissertation sur *Apelle et Antiphile* (3[e] vol. de l'*Amalthée*), a prouvé que l'artiste dont il est question ici devait vivre entre les olympiades 139 et 134, et par conséquent cent ans plus tard que le contemporain d'Alexandre. Le mérite inimitable d'Apelle était la grâce. Pline dit expressément que ses tableaux n'étaient point peints sur mur, et il nous en a donné la liste. Leur prix était de vingt talents. Il ne passait pas un seul jour sans travailler à la peinture, d'où est venu le proverbe: *Nulla dies sine linea.* Il écoutait volontiers la critique, et même la recherchait. Caché derrière un rideau, il entendit un savetier trouver à redire à un soulier. Apelle trouva la critique juste, et corrigea le soulier. Mais le lendemain le savetier ayant voulu étendre ses critiques à la jambe, Apelle apparut tout à coup, et lui dit de borner ses critiques à la chaussure: *Ne sutor ultra crepidam*, qui est aussi devenu proverbe. Au rapport de Pline, il n'employait ordinairement que quatre couleurs, qu'il trouvait moyen d'harmoniser à l'aide d'un vernis dont lui-même était l'inventeur. Apelle ne mit son nom qu'à trois de ses tableaux: l'*Alexandre tonnant*, ci-dessus indiqué, la *Vénus endormie*, et la *Vénus Anadyomène:* c'était son chef-d'œuvre. Ce tableau, destiné pour le temple d'Esculape à Cos, avait coûté cent talents. Auguste le fit transporter dans le temple qu'il avait dédié à Jules César. La partie inférieure ayant été endommagée, personne ne fut capable de la réparer. La détérioration allant toujours croissant, Néron, nous disent Pline et Strabon, en fit faire une copie par Dorothée. En l'honneur d'Apelle, la peinture fut appelée *ars apellea*. [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des gens du m.*]

Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 10-12. — Sui[illegible] Ἀπελλῆς. — Quintilien, *Inst. or.*, XII, 10, [illegible] — Plu[illegible]que, *Aratus*, 12; *Alexander*, 4; *Fort. Ale*[illegible] — Cicéron, *De Nat. Deor.*, I, 27. — L[illegible] Toelken, l'*Amalthée*, recueil périodiqu[illegible]

APELLES *d'Épi*[illegible] dans le troi[illegible] En grande[illegible] métor, il [illegible] accusé [illegible] d'avoir trempé [illegible] conspir[illegible] de Tyr. Mais Ptolémée recon[illegible] lui fit présent de cent talents, [illegible] calomniateur à devenir l'esclave [illegible] Celui-ci ne se contenta pas de [illegible] revenu à Éphèse, il fit ce ta[illegible] ou la [illegible]

dont parle Lucien comme l'ayant vu, et que l'on attribue à tort au grand peintre Apelles.

Lucien, Περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν Διαβολῇ, et la note de l'édition d'Hemsterhuis, III, 27.

***APELLES** (Ἀπελλῆς), médecin grec vers ou avant le premier siècle de l'ère chrétienne. Il était de l'île de Thase : c'est tout ce qu'on sait de sa vie. Mais ses prescriptions médicales paraissent plus connues. Au jugement de Pline, elles étaient empreintes de barbarie et de superstition. On peut supposer encore que ce sont ses formules dont il est question dans Galien.

Galien, *De Compos. medic. sec.*, Gen., V, 14, XIII, 853; *De Antid.*, II, 8; XIV, 148. — Pline, *Hist. nat.*, XXX, 16.

APELLES (Ἀπελλῆς), hérésiarque, fondateur de la secte des Apellistes, vivait vers 146, et mourut très-âgé. Il était disciple de Marcion, et admettait comme lui deux dieux, l'un bon l'autre méchant, celui-ci, auteur du monde et de la loi, celui-là, auteur de l'Évangile et Rédempteur de l'univers. Il fut chassé de l'école de Marcion pour avoir séduit Philumena, jeune fille qu'il faisait passer pour inspirée de l'Esprit-Saint, c'est du moins le reproche que lui adresse Tertullien (*Præscript. hæret.*, 30). Mais il est probable que cet écrivain s'est laissé entraîner à l'exagération et à sa passion ardente contre les hérétiques, car Rhodon parle d'Appelles, quoiqu'il fût au nombre de ses plus violents adversaires, comme d'un homme fort respectable par ses mœurs (Eusèbe., *Pr.*, *Ev.* 13). Apelles professa une autre hérésie dans laquelle il n'admettait plus qu'un Dieu, composé de parties infinies; rejetant toutes les doctrines adoptées, il ne donnait à Jésus-Christ qu'un corps aérien, dont, en remontant au ciel, le Sauveur aurait rendu à chaque élément sa portion. Il niait la résurrection du corps, et considérait les différences de religion comme sans importance, puisque, disait-il, tous ceux qui croient en Notre-Seigneur crucifié seront sauvés, s'ils prouvent seulement leur foi par de bonnes-œuvres.

Appelles avait écrit des *Révélations* (Φανερώσεις), contenant le récit des visions de Philoména, et un ouvrage intitulé *Syllogismus*, dans lequel, selon Eusèbe, il prétendait prouver la fausseté des écrits de Moïse. Il paraît avoir aussi composé une vie de Jésus-Christ; car saint Jérôme, dans son Commentaire sur saint Matthieu, cite l'*Évangile* d'Apelles comme ayant été la source de beaucoup d'hérésies. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu.

Tertullien, *De Præscriptionibus Hæreticorum*. — *Adversus Marcionem*. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, t. V, p. 13. — Épiphane, *Hæres.*, 44. — Hieronymus, *De Viris illustribus*. — Origène, *Contra Celsum*, IV, c. 57. — Lardner, *History of Heretics*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

APELLICON (Ἀπελλικῶν), de Téos, bibliophile et philosophe grec, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Citoyen d'Athènes et grand collectionneur de livres, il possédait une grande fortune, qu'il [illegible] à enrichir sa bibliothèque; mais il n'achetait pas toujours, dit-on, les livres qu'il y portait; il en dérobait encore des archives de la capitale de l'Attique et d'autres villes. Cette manière de satisfaire sa bibliomanie ayant enfin été dévoilée, il dut prendre la fuite pour se soustraire à la vindicte de ses concitoyens. Il revint dans sa patrie à l'époque de la tyrannie d'Aristion, partisan comme lui des doctrines péripatéticiennes, et qui, pour cette raison, le protégea et lui confia le commandement d'une expédition contre l'île de Délos. Commencée sous d'heureux auspices, cette expédition manqua ensuite par la négligence d'Apellicon : les Romains, sous les ordres d'Orobius, s'emparèrent de Délos; et le général grec s'échappa à grand'-peine, après avoir perdu son armée. Il mourut bientôt après. Sylla, s'étant emparé d'Athènes, s'appropria la collection d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. C'est dans ce dépôt que se trouvaient les manuscrits d'Aristote légués par ce grand homme à Théophraste, qui, à son tour, les avait laissés à Nelée, et de ce dernier ils avaient passé en la possession de ses héritiers, qui habitaient à Scepsis dans la Troade. Leur postérité, gens idiots et simples (ἰδιῶται ἄνθρωποι), dit Strabon, et par conséquent peu soucieux de doter le monde du trésor scientifique et philosophique que recélaient ces autographes, les avait laissés enfouis au fond d'une caverne. C'est de là, qu'endommagés par le temps et l'humidité, ils étaient sortis enfin pour devenir la propriété d'Apellicon, qui essaya, assez maladroitement de les mettre en ordre. A l'arrivée à Rome de ces écrits précieux du philosophe qu'un savant moderne a appelé avec raison l'esprit le plus encyclopédique de l'antiquité, la révision en fut confiée au grammairien Tyrannion, chef de l'école péripatéticienne de Rome, qui en remit une copie à Andronicus de Rhodes, à qui elle servit pour son édition des œuvres d'Aristote. (Voy. *Aristote*.) V. R.

Athénée, V, 214. — Strabon, XIII, 60. — Bayle, *Dictionnaire critique*.

APER (*Marcus*), orateur latin, Gaulois de naissance, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Il vint dans sa jeunesse à Rome, et s'y acquit un grand renom d'orateur. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. Dans le dialogue *de Oratoribus* il est l'un des interlocuteurs, et ce *Dialogue des orateurs*, ou *de la Corruption de l'Éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres, est peut-être d'Aper lui-même. Giry en donna une traduction française; Paris, 1626, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. M. Dureau de la Malle en donna une nouvelle traduction dans la 2e édition de la traduction de Tacite; Paris, 1805, 5 vol. in-8°.

Ruperti, dans son édit. de Tacite, t. I, p. LXXVII. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

***APER**, grammairien grec, vivait vers la pre-

mière moitié au premier siècle de l'ère chrétienne. Il adopta les principes d'Aristarque, et s'attaqua plus d'une fois au grammairien Didyme; à son tour il eut pour disciple Héraclide de Pont, qui occupe une si grande place dans l'histoire de la philosophie.

Suidas, *sub voce* Ἡρακλείδης, II, 71. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

APER (*Arius*). *Voy*. DIOCLÉTIEN.

***APERBACH** (*Gottschalk*), mathématicien allemand du seizième siècle. Il publia *Eclipseos lunaris anno* 1573 *futuræ epilogismus et typus*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***APEZTEGUIA** (*don Juan-Felisse*), sculpteur espagnol, mort en 1785. Il commença par l'étude et la pratique du chant, et fut même attaché à la chapelle de Madrid. Mais instinctivement attiré vers les arts du dessin, il travailla sous la direction du sculpteur Salvador Carmona, puis sous celle de Francisco Gutierrez. Enfin il devint maître à son tour, et exécuta quelques œuvres remarquables, en particulier pour l'église San-Cajetano de Madrid. L'Académie de Saint-Ferdinand admit ce sculpteur dans son sein en 1777.

Jean Bermudez, *Diccionario historico*.

***APHARÉE** ou **APHAREUS** (Ἀφαρεύς), poëte et orateur grec, vivait dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Adopté par Isocrate, il se fit également entendre dans les tribunaux et les assemblées publiques, et présenta même avec succès la défense de son père adoptif, lorsque celui-ci fut accusé par Mégaclides : toutefois, il fut moins grand orateur que poëte tragique d'une grande fécondité. On dit qu'il composa trente-sept tragédies, à partir de l'an 369 avant J.-C. Rien ne nous est parvenu de ces compositions, pas même les titres. Il remporta quatre prix destinés aux meilleures tragédies, deux aux fêtes Dionysiaques, et deux aux Lénéennes.

Plutarque, *Vita Decem Oratorum*. — Denis d'Halicar., *Isocrate*, 18. — Suidas. — Photius.

APHERDIANUS (*Petrus*), poëte et grammairien hollandais, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il devint recteur à Amsterdam, et publia d'assez nombreux écrits, entre autres : *Carmina*; *Epigrammata moralia*; enfin *Methodum legendi et discendi formulas latinæ linguæ*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

***APHRODAS** (Ἀφροδᾶς), médecin grec, vivait probablement vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Galien en fait mention. On trouve une de ses prescriptions médicales dans un manuscrit de la bibliothèque de Paris, dont Cramer donne le titre.

Cramer, *Anecdota Græca parisiensia*, vol. I, p. 398. — Galien, *De Compos. medic. sec. locos*, lib. III, *in fine*; t. XII, lib. VIII, cap. 12; t. XIII, *passim*.

***APHRODISIANUS** (Ἀφροδισιανός), écrivain persan, qui a fait en grec une description de l'Orient, citée par le géographe anonyme de Ravenne, et dans la Chronique d'Hippolyte de Thèbes. Du Cange en donne un fragment dans sa note sur Zonaras. La Bibliothèque impériale de Vienne renferme des *manuscrits*, extraits de l'œuvre d'Aphrodisianus, où se trouvent des détails sur la naissance, les habitudes et la figure de la vierge Marie.

Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 384, ed. Westermann. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 378.

***APHRODISIUS**, sculpteur, natif de Tralles en Lydie, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Pline le cite au nombre des artistes qui ont fait des statues décorant le palais des Césars sur le mont Palatin.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5.

APHTHONIUS, rhéteur grec, natif d'Antioche, vivait dans le troisième ou quatrième siècle. Il composa des exercices de Rhétorique (*Progymnasmata*) extraits d'Hermogène; mais les douze exercices de celui-ci sont portés par Aphthonius à quatorze. A la suite de chaque définition se trouve un exemple qui l'appuie. Son ouvrage renferme les principes de la rhétorique, tels qu'ils étaient enseignés aux enfants pour les préparer à profiter des leçons du rhéteur. Sous ce rapport les *Progymnasmata* sont un ouvrage estimable; mais on leur fait trop d'honneur, surtout en Allemagne, où durant les seizième et dix-septième siècles on les prit pour base de l'instruction des écoles. Aphthonius a fait aussi un recueil de quarante *fables* à la manière d'Ésope. Les *Progymnasmata* ont été imprimés pour la première fois, en grec, dans le recueil intitulé *Rhetores græci*; Venetiis, Alde, 1508, in-fol. Quant à l'ouvrage d'Aphthonius, comme il a été longtemps en usage dans les écoles, il y en a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont : *Aphthonius, Hermogenes et Longinus, græce, cura Am. Porti*; Genevæ, Crispin, 1570, in-8°; *Aphthonii Progymnasmata, gr.-lat., Fr. Scobario interprete*; Commelin, 1597, in-8° (ses fables y sont jointes); *gr.-lat., cura D. Heinsii*, Lug. Bat., 1626, in-8°; *ejusdem et Theonis Progymnasmata gr.-lat., cum notis J.-S. Cheffer*; Upsaliæ, 1670, in-8°. Les fables d'Aphthonius se trouvent souvent à la suite de celles d'Ésope; Venise, Alde, 1505, in-fol. Elles ont été traduites en français par M. Pillot; Douai et Paris, 1815, in-8°.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VI, p. 94. — Bellin de Ballu, *Histoire de l'éloquence chez les Grecs*. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit in Griechenland und Rom*; 1833, p. I, 230. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 385.

***APHTROD** (*David*), rabbin allemand. On ignore le temps où il vivait. Il fit un commentaire sur le *Sepher Chasidim* (Livre des Saints), imprimé avec l'œuvre commentée à Francfort-sur-le-Mein, en 1724.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, IV, 868

APIANUS, nom latinisé de **BIENEWITZ** (*Biene*, en allemand, signifie *apis*) (*Pierre*), astronome et géographe allemand, né en 1495 à

Leipzig près de Misnie, mort le 21 avril 1552. Il fut, depuis 1520, professeur de mathématiques à l'Université d'Ingolstadt, qu'il ne quitta plus, malgré les offres les plus séduisantes de l'empereur Charles-Quint, qui l'anoblit. Apianus proposa le premier la méthode, employée encore aujourd'hui pour les longitudes terrestres, et qui consiste à observer d'abord la distance de la lune à quelque étoile fixe près de l'écliptique, et de suivre les mouvements ultérieurs de la lune par rapport à cette étoile. Il avait aussi proposé un instrument pour résoudre, sans calculs, tous les triangles sphériques. Ce moyen fut rejeté par Kepler. Les ouvrages d'Apianus sont : *Cosmographia ;* Landshut, 1524, in-4°, réimprimée *cum Observationibus multarum eclipsium ;* Ingolstadt, 1530, in-4°, trad., en français ; Anvers 1544, et Paris, 1551 ; — *Quadrans astronomicus ;* Ingolstadt, 1532 ; — *Horoscopion generale ;* Ingolstadt, 1533 ; — *Folium populi ;* ibid., 1533, in-fol. : c'est la description d'une éclipse du soleil ; — *Introductio geographica in Verneri annotationes, adjuncto radio astronomico ;* ib., 1533, in-fol. ; ouvrage qui contient, en outre, la traduction latine du premier livre de la géographie de Ptolémée, et une lettre de Regiomontanus ; — *Instrumentum primi mobilis ;* Nuremberg, 1534, in-fol. : on y trouve, outre le traité d'astronomie de Geber, une table des sinus pour chaque minute, la première qui ait été publiée en Europe ; — *Inscriptiones SS. Vetustatis, non illæ quidem Romæ, sed totius fere urbis ;* Ingolstadt, 1534 ; — *Antiquitates et Descriptiones Europæ*, rédigé avec Barthélemy Amantius ; Ingolstadt, 1534 ; — *Astronomicon Cæsareum ;* ib. 1540, in-fol., avec atlas ; c'est son principal ouvrage, pour lequel l'auteur reçut de Charles-Quint un présent de 3,000 livres en or. Apianus y donne des obervations nouvelles sur la comète de 1531, nommée depuis comète de Halley, et sa réapparition en 1607 et 1682. On prétend aussi qu'il a le premier remarqué que les queues des comètes sont toujours à l'opposite du soleil et sur la ligne de prolongement des deux centres ; mais cette remarque se trouve déjà consignée dans Fracastor : *Traité des Homocentries*, qui avait paru à Venise cinq ans auparavant. Apianus avait encore annoncé comme devant paraître, des *Éphémérides de* 1534 à 1570 ; — des *Almanachs avec prédictions ;* et une édition des *Œuvres de l'astrologue Azoph.*

Teissier, *Éloge des Savants.* — Lipenius, *Bibliotheca philosophica.* — *Biographical Dictionary.*

APIAN ou **APIANUS** (*Philippe*), mathématicien allemand, fils du précédent, né à Ingolstadt le 14 septembre 1531, mort en 1589. En 1549, il visita Strasbourg, et les années suivantes il vint s'instruire dans les universités françaises. A la mort de son père en 1552, il lui succéda dans sa chaire de mathématiques. Mais il cultiva bientôt une autre branche dans le domaine des sciences : étant d'une très-faible santé, il se livra à l'étude de la médecine ; pour s'y perfectionner, il se rendit par deux fois, en 1557 et en 1564, en Italie, où il se mit en rapport avec les maîtres de l'art. De retour en Allemagne, il y publia en 1567 une description de la Bavière, qui lui valut de la part du duc Albert une gratification de 2,500 ducats. Mais, ayant osé, en 1568, se proclamer ouvertement luthérien, il dut quitter Ingolstadt et se rendre à Vienne, où Maximilien II lui fit le plus bienveillant accueil. Après trois mois de séjour dans la ville impériale, il fut nommé professeur de mathématiques à Tubingue, où il mourut. Il publia plusieurs écrits, dont quelques-uns seulement furent imprimés, entre autres : *Philippi Apiani Bavaria in libri formam redacta, in tabulis XXIV ;* Ingolstadt, 1570 ; — *De cylindri utilitate ;* Tubingue, 1588 ; — *De usu Trientis instrumenti astronomici novi ;* Tubingue, 1580 ; — *De umbris.* On trouve dans les *Progymnasmes* de Tycho une lettre de Philippe Apianus au landgrave de Hesse-Cassel sur l'étoile nouvelle de Cassiopée, apparue en 1572.

V.-R. Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — *Œsterreichisches biographisches Lexicon.* — Lalande, *Bibliog. astron.* — Lipenius, *Biblioth. Philosoph.* — Delambre, *Astronomie du moyen âge.*

APICATA. *Voy.* SÉJAN.

APICIUS. C'est le nom que portèrent trois Romains, renommés en leur temps par leurs connaissances dans l'art gastronomique. Voici dans quel ordre ils se succédèrent :

APICIUS, Ier du nom, vivait vers la dernière moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Athénée l'appelle assez dédaigneusement un *certain Apicius*, et ajoute qu'il fut cause de l'exil de Lentilius Rufus en l'an 92 (av. J.-C.). Cet Apicius se fit remarquer par sa luxure et son intempérance.

Athenée, IV, c. 66, p. 166. — Posidonius, *Reliquiæ Doctrinæ*, éd. Bake ; Leyde, 1810.

APICIUS, IIe du nom, *Marcus Gabius* ou *Gavius*, le plus célèbre des trois, vivait à Rome, au commencement de l'ère chrétienne, sous Auguste et sous Tibère. Il est cité par plusieurs auteurs anciens qui nous ont conservé de nombreuses anecdotes sur sa gourmandise, ses prodigalités et son esprit inventif pour découvrir de nouvelles préparations culinaires. Il dépensa des sommes immenses pour faire venir les mets les plus délicats de toutes les parties du monde, inventa certaines sauces, nommées *apiciennes*, et fit de la gastronomie une science. Apion le Grammairien écrivit un livre intitulé Περὶ τῆς Ἀπικίου τρυφῆς, *sur la gourmandise d'Apicius.* Au rapport de Sénèque, Apicius s'empoisonna, parce qu'il ne lui restait plus que dix millions de sesterces (365,125 fr.) pour vivre. Cette histoire est rappelée aussi par Dion Cassius, et Martial en a fait le sujet d'une épigramme.

APICIUS, le IIIe du nom, est cité par Athénée et par Suidas pour avoir envoyé à l'empereur Trajan, pendant la guerre des Parthes (114-116

après J.-C.), des huîtres conservées fraîches par un moyen de son invention. On pense que c'est à ce troisième Apicius, que se rapporte l'anecdote suivante « Apicius, dit Athénée, passait une grande partie de son temps à Minturnes, à cause d'une espèce particulière de crevettes (καρίδες), qui s'y trouvait en abondance. Ayant appris qu'il en existait de plus belles en Libye, il s'embarqua pour ce pays. Des pêcheurs libyens, informés du but de son voyage, vinrent au-devant de son vaisseau lui apporter des crevettes de leurs côtes. Il les trouva inférieurs à celles de Minturnes, et repartit aussitôt pour l'Italie.

Nous avons sous le nom de Cælius Apicius un traité de l'Art culinaire (*de Opsoniis et Condimentis, sive de re culinaria, libri decem*), attribué généralement à un des trois Apicius cités plus haut; mais cet ouvrage, plein de solécismes, paraît avoir été compilé à une époque postérieure au siècle des Antonins; il est divisé en dix livres, dont chacun porte un titre grec. C'est un recueil de recettes à l'usage des cuisiniers. Il fut découvert par Énoch d'Ascoli, vers 1454, sous le pontificat de Nicolas V, et publié pour la première fois à Milan, 1498. L'édition la plus estimée est celle de de J. M. Bernhold, d'après le texte de Lister et d'Almeloveen; Lubeck, 1791, in-8°; J. H. Dierbach a publié un petit volume intitulé *Flora Apiciana;* Heidelberg, 1831, in-8°.

Athénée, I, 13, IV, 66. — Suidas, *Sub voc.* Ὄστρεα. — Dio Cassius, VII, 19 — Seneca, *Consol. ad Helv.*, 10. — Martial, *Epig.*, III, ep. 22.

APIN ou **APINUS** (*Jean-Louis*), médecin allemand, né le 20 novembre 1668 dans le comté de Hohenlohe en Franconie, mort le 28 octobre 1703. Il étudia la médecine. Pour subvenir à ses frais, il donna des répétitions et se fit correcteur d'imprimerie. Reçu docteur en 1691, il fut nommé médecin inspecteur (*physicus*) de la ville d'Herspruck en Bavière, et en 1694 il fut agrégé au collége médical de Nuremberg. En 1702, il obtint la chaire de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf, et mourut un an après. Apinus se fit une grande renommée par l'emploi de l'extrait de cascarille dans le traitement des fièvres malignes épidémiques. On a de lui : *Febris epidemicæ, annis* 1694 et 1695, *in Noricæ ditionis oppido Herspruchensi grassari deprehensæ, historica relatio;* Norimbergæ, 1697, in-8°; — *Fasciculus dissertationum academicarum;* Altorfii, 1718, in-8°; — un grand nombre d'observations insérées dans les Éphémérides de l'Académie léopoldine, dont il était membre sous le nom de *Nonus*. Haller attribue le recueil des dissertations académiques à *Sigismond-Jacques Apinus*.

Eloy, *Dictionnaire de Médecine.* — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten Lexicon.* — Manget, *Biblioth.* [illegible]

APIN ou **APINUS** (*Sigismond-Jacques*), philologue allemand, fils du précédent, naquit à Herspruck, près de Nuremberg, en 1693, et mourut en 1732. Il fut recteur de l'école de Saint-Gilles, à Brunswick. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Dissertationes de Intellectu puro, de Regula Lesbia;* Altdorf, 1715, in-4°; — *de Variis discendi Methodis memoriæ causa inventis; Observationes de loricis linteis veterum;* ibid., 1719, in-4°; — *Vitæ Professorum philosophiæ Altorfinorum;* Nuremberg, 1728 in-4°; — *Meditationes epist., de Incremento physices per medicos facto;* 1720, in-fol. Il édita aussi les lettres de Grynæus; Nuremb., 1718, in-8°.

Diction. des Savants de Nuremberg. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 308. — Jöcher, *Allg. Gelehrt-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

APION, grammairien grec, surnommé, on ne sait pourquoi, *Plistonicus*, mais appelé en réalité *Alexandrin*, parce qu'il habita longtemps Alexandrie, était natif d'Oasis en Égypte, et vivait au commencement du premier siècle. Après avoir parcouru la Grèce, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude d'Homère, il se rendit à Rome avec l'ambassade envoyée à Caligula par les habitants d'Alexandrie, qui se plaignaient des Juifs de leur ville; tandis que les Juifs envoyaient une contre-ambassade en tête de laquelle se trouvait Philon. On ignore le résultat de cette double démarche. Seulement il paraît que les Juifs eurent en Apion un adversaire déterminé, qui leur reprochait notamment de ne point jurer sur l'image de l'empereur; et cet empereur était Caligula. Josèphe nous a conservé le mémoire écrit en cette occasion par Apion; et il ne lui épargne ni la critique ni le sarcasme. Apion succéda à Rome au grammairien Théon, et il professait encore sous l'empereur Claude : son ardeur infatigable au travail lui valut le surnom de Μόχθος; on l'appelait encore Περιεργότατος γραμματικῶν. Tibère l'appelait *Cymbalum mundi*, autant pour sa loquacité que son outrecuidance. Il était au surplus plein de lui-même, se proclamant sérieusement l'égal de Socrate, de Zénon. Il écrivit un lexique et des notes sur Homère; un ouvrage sur l'idiome romain : Περὶ τῆς Ῥωμαϊκῆς διαλέκτου; — un autre intitulé : Αἰγυπτιακά, en cinq livres; — le pamphlet contre les Juifs, κατὰ Ἰουδαίων βίβλος, qui se trouve dans Josèphe; enfin un traité mentionné par Pline, intitulé *De Metallica disciplina*. C'est du livre sur l'Égypte qu'Aulu-Gelle a tiré l'histoire du lion d'Androclès, et du dauphin amoureux d'un jeune homme. Sauf ces fragments et quelques passages sur Homère, recueillis dans le lexique homérique d'Apollonius, imprimés dans l'*Etymologicum Gudianum*, publié par Sturz, il ne nous est rien resté d'Apion.

Pline, *Hist. natur.*, XXX, 2, et *Epist.* CXXXVIII, vers la fin. — Aulu-Gelle. — De Burigny, *sur Apion*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVIII, 171. — Vossius, *De historicis græcis*, p. [illegible] — Fabricius, *Bibliotheca græca.* — Josèphe, *Antiq. Jud.* — Pauly, *Real Encyclopædie.* — Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 1[illegible]

APOCAUQUE ou **APOCHAUCUS** (Ἀπόκαυκος),

protovestiaire de l'empire d'Orient, né vers la fin du treizième siècle, mort le 11 juin 1345. D'une naissance obscure, il s'éleva aux premières dignités de l'empire de Constantinople sous Andronic le Jeune et Andronic l'Ancien. Il commença par être commis subalterne dans les finances, et bientôt, à force d'habileté, il parvint à affermer lui-même quelques branches du revenu public; puis, s'insinuant de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il devint successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, enfin grand-duc : il semblait qu'il n'eût plus qu'à aspirer au trône. Toutefois, le prince qui l'éleva si haut ne le regardait guère que comme un être vil et méprisable. Apocauque abusa de son crédit : on fit remonter jusqu'à lui la misère publique. Pour se venger de ses ennemis, il fit bâtir de nouvelles prisons; ce fut sa perte. Étant allé visiter un jour un de ces lieux de détention, il trouva les prisonniers révoltés contre lui : « Il est temps, s'écria leur chef Raoul, que le ciel venge les crimes que tu as commis, et qu'il prévienne ceux que tu peux commettre; je vais périr avec toi, ou devenir le libérateur de l'empire. » Ce disant, il se précipita sur lui et le frappa à mort. Son fils, qui gouvernait Thessalonique, n'eut pas un sort plus heureux que son père : une sédition ayant éclaté à Thessalonique, il fut jeté du haut des remparts, et un matelot lui coupa la tête, qu'on promena par toutes les rues.

Cantacuzène. — Nicéphore Gregoras, VIII-XIV.

* **APŒMANTES** (Ἀποιμάντης), médecin grec, vivait probablement au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Il adopta les principes d'Érasistrate; mais on ne sait rien de sa vie. Galien parle de lui en même temps que de Straton, et rappelle les ridicules objections d'Apœmantès contre la saignée.

Galien, *De Venæ sect. adv. Erasistr.*, cap II, t. XI, éd. Kühn.

* **APOLLINAIRE** (*Aurelius*), poëte latin du troisième siècle, composa un poëme en vers iambiques sur l'empereur Carus. Cet ouvrage n'est point venu jusqu'à nous.

Vopiscus, *Numerianus*, c. II. — *Hist. lit. de la Fr.*, I, 418.

APOLLINAIRE (*C. Sulpicius*), grammairien, natif de Carthage, vivait vers le milieu du second siècle de J.-C. Il eut pour élève Helvius Pertinax, qui de grammairien devint empereur. Cet Apollinaire passe pour l'auteur des Sommaires en vers placés en tête des comédies de Térence. On a de lui des vers sur l'ordre que Virgile avait donné de brûler l'*Eneide* : en voici les deux premiers :

Infelix alio cecidit prope Pergamon igne,
Et pæne est alio Troja cremata roge, etc.

Aulu-Gelle, qui étudia sous Apollinaire, fit un bel éloge du savoir et de la modestie de son maître.

Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, lib. XVIII, c. 4. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Tillemont, *Histoire*, t. II, p. 331.

APOLLINAIRE (*Apollinarius*, Ἀπολλινάριος), *Claudius* (saint), évêque d'Hiérapolis en Phrygie, dans le second siècle de l'ère chrétienne. Les historiens ecclésiastiques parlent de lui avec éloge; Théodoret l'appelle « un homme qui joignait à la science profane la connaissance des choses sacrées; » et selon saint Jérôme, il montra l'origine d'un grand nombre d'hérésies. Sa vie est presque inconnue; on sait seulement qu'il vivait sous Marc-Aurèle, qu'il combattit l'hérésie des Encratites, et celle des Montanistes, et qu'il assembla à Hiérapolis un concile de vingt-six évêques, où furent excommuniés Montanus et ses principaux adhérents. Il ne reste d'Apollinaire que de rares fragments d'une authenticité douteuse, et les titres de cinq de ses ouvrages, parmi lesquels une *Apologie du christianisme*, qu'il présenta à Marc-Aurèle. L'époque où cette Apologie fut composée n'est pas exactement connue; Eusèbe la cite avec l'Apologie de Melito, présentée au même empereur; on en peut conclure que les deux ouvrage furent écrits vers 170, 175 ou 177. Cette date paraît assez probables; car Eusèbe assure qu'Apollinaire mentionnait dans ses écrits la *victoire miraculeuse* de Marc-Aurèle en 174. Les fragments d'Apollinaire ont été recueillis par Routh dans le premier volume de ses *Reliquiæ sacræ*, Oxford, 1814.

Théodoret, *Hær. Fab.*, I, 21; III, 2. — Saint Jérôme, *De Vir. Illus.*, 26; *Epit.* 84. *ad Magnum*. — *Hist. Eccl.*, IV, 26, 27; V, 5; *Chronique*. — Photius, *Bibliothec. Cod.*, XIV. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. VII. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. Eccl.* vol. II.

APOLLINAIRE ou **APOLLINARIS** *l'Ancien*, rhéteur et grammairien, natif d'Alexandrie, vivait dans la première moitié du quatrième siècle de J.-C. Il étudia à Béryte, puis à Laodicée, où il se maria, et fut plus tard ordonné prêtre. Il eut un fils, appelé aussi Apollinaire, qui a été souvent confondu avec le père. Ce fils devint dans la suite évêque de Laodicée; c'est lui qui passe généralement pour l'auteur de l'hérésie des apollinaristes, quoique Socrate l'attribue également aux deux Apollinaire. Selon cet historien, ils furent excommuniés par George, évêque de Laodicée vers 335, à cause de leur liaison avec le sophiste païen Epiphanius. D'après Sozomène, au contraire, qui ne parle que du fils, l'évêque George était demi-arien, et excommunia Apollinaire le jeune, parce qu'il s'était uni avec Athanase, le grand adversaire des ariens. Parmi les ouvrages qui sont attribués aux deux Apollinaire, il est impossible de discerner avec certitude ceux qui appartiennent au père. L'empereur Julien publia, en 362, un édit qui défendait aux chrétiens d'étudier les livres grecs. « Alors, dit Socrate, les deux Apollinaire furent très-utiles aux chrétiens : l'ancien écrivit une grammaire dans une forme chrétienne, mit les livres de Moïse en vers heroïques, et les autres livres de l'Ancien Testament, en vers de différentes mesures; le jeune, qui était un excellent écrivain, mit les évangiles et

les doctrines apostoliques en dialogues à la manière de Platon. » Selon Sozomène, Apollinaire de Syrie (qui paraît être Apollinaire le jeune), mit en vers, à l'occasion de l'édit de Julien, les Antiquités Juives jusqu'au règne de Saül, en vingt-quatre livres, et donna à chaque livre le nom d'une lettre de l'alphabet, à l'exemple, non pas d'Homère, comme on l'a dit, mais des critiques alexandrins, qui divisèrent chacun des poëmes d'Homère en vingt-quatre chants, et désignèrent chaque chant par une lettre de l'alphabet. Il écrivit aussi des comédies, à l'imitation de Ménandre, des tragédies à l'imitation d'Euripide, et des poëmes lyriques à la manière de Pindare, prenant tous ses sujets dans l'Écriture sainte. Parmi les poëmes de Grégoire de Nazianze on trouve une tragédie intitulée : *La Passion du Christ* (Χρίστος πάσχων). Cette imitation d'Euripide a paru si peu digne de l'évêque de Nazianze, qu'on l'a attribué, mais sans aucune preuve à un des deux Apollinaire.

Socrate, *Hist. eccl.*, II, 46 ; III, 16. — Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 25 ; V, 18. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VIII, p. 587, éd. Harles. — Tillemont, *Mémoires*, etc., VII, part. III, p. 1067.

APOLLINAIRE ou **APOLLINARIS** *le Jeune*, fils du précédent, professait la rhétorique à Laodicée, pendant que Théodote était évêque de cette ville, c'est-à-dire avant 335. On a mis en question si lui-même avait été évêque de Laodicée. Les témoignages de saint Jérôme et de Rufin permettent de répondre affirmativement, malgré le silence de Socrate, Sozomène et Théodoret, qui l'appellent simplement *Apollinaire de Laodicée*. Il mourut sous le règne de Théodose le Grand, probablement peu après 381, et certainement avant 392. Il s'écarta de l'orthodoxie, en soutenant que le Christ en se faisant chair avait pris seulement le corps et l'âme sensible (ψυχή), mais non l'âme raisonnable (νοῦς) de l'homme. Ses ennemis l'accusaient encore d'avancer que le corps du Christ était de la même substance (ὁμοούσια) que la divinité, ce qui pouvait conduire à nier l'incarnation et la passion ; mais on voit dans les fragments qui nous restent d'Apollinaire qu'il repoussait avec vivacité cette imputation. Les apollinaristes furent condamnés par un concile d'Alexandrie en 362, par deux conciles de Rome, 375, 378, et par le concile œcuménique de Constantinople, en 389. Un édit du 3 septembre 383, leur défendit de tenir des assemblées, et d'élire des évêques ; enfin, par un ordre de Théodose du 21 janvier 384, leurs évêques et leurs prêtres furent bannis de Constantinople, aussi bien que les ariens. Apollinaire avait publié de nombreux traités sur l'Écriture sainte ; il ne nous reste qu'une paraphrase des Psaumes en vers grecs hexamètres : *Psalmorum Davidicorum Metaphrasis*, publiée pour la première fois par Adrien Turnèbe, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris ; Paris, 1552, in-8° ; réimprimée dans la *Bibliotheca Patrum* ; Paris, 1644, t. XIV ; et des fragments d'un commentaire sur Saint-Luc, publiés par Angelo Maï dans ses *Classici Auctores* ; Rome, 1827, t. X, et dans sa *Scriptorum veterum nova Collectio* ; Rome, 1825, t. I. L. J.

Sozomène, *Histor. eccl.*, l. VI, c. 25. — Tillemont, *Mémoires*, etc., t. VII, p. 2, p. 1055. — Basnage, *Thesaurus monumentorum eccles.* ; vol. I, p. 226. — Walchius, *Historia Hæres.*, t. III, p. 120. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VIII, p. 584, édition Harles.

***APOLLINAIRE** ou **APOLLINARIS** (saint), en latin *Apollinarius*, évêque de Valence sur le Rhône. Il assista aux deux conciles tenus l'un à Espaonne, dans le voisinage de Vienne, le 15 septembre 517, l'autre à Lyon, quelque temps après. Les fonctions épiscopales d'Apollinaire durèrent plus de trente-quatre ans. On dit que nombre de miracles s'opérèrent sur sa tombe. Un écrivain anonyme, dont l'œuvre se trouve dans Labbe, raconte la vie de l'évêque de Valence ; elle n'offre d'intérêt que pour les détails qui ont trait au troisième concile de Lyon.

Hist. litt. de la France, III, 91, 148. — Labbe, *Nova Biblioth. Manuscriptor.*, I, 689-692. — Martène, *Veterum Scriptor. et Monumentor. Amplissima Collectio*, VI, 779-783.

APOLLINAIRE (*Sidoine*). *Voy.* SIDOINE.

APOLLODORE, nom commun à plusieurs Grecs célèbres. Ils sont rangés ci-dessous par ordre chronologique, à commencer par ceux dont la date est incertaine.

***APOLLODORE**, surnommé Λογιστικός ou Logistique, mathématicien grec. On ignore l'époque où il vivait. Seulement c'est de lui que l'on tient le théorème de Pythagore sur la propriété des côtés du triangle. C'est sans doute cet Apollodore qu'Athénée appelle l'arithméticien (ἀριθμητικός), et, comme Diogène Laërce, Athénée le cite également à propos de cette question de mathématique.

Diogène Laërce, I, 25 ; VIII, 12. — Athénée, X, 418. — Plutarque, *Non posse vivi secundum Epicur.*, 1094, édit. Francfort.

***APOLLODORE**, poëte tragique, natif de Tarse. On ne sait de lui qu'une chose : c'est qu'il écrivit six tragédies, dont Suidas donne les titres.

Il est question d'un autre Apollodore de Tarse qui commenta quelques-unes des pièces d'Euripide et d'Aristophane.

Scoliaste, *ad Eurip. Medeam* ; *ad Aristoph. Ran.*, 328 ; *ad Plutarch.*

***APOLLODORE** *de Phalère*, philosophe grec, vivait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Il fut ami de Socrate ; et il est question de lui dans le *Symposium* de Platon et dans Xénophon. Il s'abandonna à un profond désespoir au moment de la mort de Socrate.

Xénophon, *Memorabilia*, III, 11, § 17 ; *Apolog. Socr.*, § 28. — Platon, *Phædr.*, p. 117, 173, et *Symposium*, édit. de Wolf, *Préface*.

***APOLLODORE** (Ἀπολλόδωρος), poëte comique grec, de Caryste en Eubée, vivait, selon toute probabilité, dans la dernière moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il écrivit à Alexandrie, où ses pièces furent singulièrement estimées ; et il est à peu près constant aujourd'hui que l'*Hécyre* et le *Phormion* de Térence sont empruntées aux comédies d'Apollodore. Il

qui, suivant l'expression de Spartien, élevait des édifices par toute la terre (*orbem terrarum ædificans*).

Énonçons sommairement les principaux monuments attribués à Apollodore : 1° A Rome, un gymnase, un collége, un odéum, des thermes qu'on croit être ceux dont les restes subsistaient encore du temps de Palladio, qui en a donné le plan en les attribuant à Vespasien; et surtout le forum de Trajan, qui comprenait : deux bibliothèques, grecque et latine; la basilique *Ulpienne*, d'un des noms de l'empereur; des portiques, etc. Suivant Pausanias, ces bâtiments étaient couverts par une charpente en bronze. De beaux et nombreux tronçons de colonne qui en ont fait partie, longtemps enfouis sous terre, se voient maintenant établis à leur place primitive. Au centre, entre les emplacements des deux bibliothèques, s'élève encore, presque intacte, la colonne Trajane, premier exemple connu de cette sorte de monuments honorifiques, imités depuis à Rome, à Alexandrie, à Londres, à Paris, à Boulogne, à Saint-Pétersbourg, etc. L'inscription placée sur la face principale du piédestal fait connaître que cette colonne avait été votée, par le sénat et par le peuple, en mémoire des victoires de Trajan sur les Daces, ainsi que pour attester la hauteur de la montagne qui existait antérieurement en cet endroit (144 pieds suivant une partie des manuscrits d'Eutrope, 140 pieds suivant d'autres) : cette variante est malheureusement restée indécise, la statue de Trajan qui couronnait la colonne ayant été détruite ainsi que son soubassement, et remplacée par la statue de saint Pierre. Un arc de triomphe faisait également partie du forum, et l'on a longtemps pensé que c'était de cet arc que provenaient les bas-reliefs représentant les victoires de Trajan, qui, sur l'arc dit de Constantin, sont mêlés à d'autres beaucoup moins parfaits sous le rapport de l'art; mais, dans son grand ouvrage (*Architettura antica*), M. Canina émet l'opinion que ce dernier arc avait été également commencé sous Trajan, sans doute dès lors par Apollodore, et que, resté inachevé, il a été terminé par Constantin.

2° A Bénévent et à Ancône, les deux beaux arcs de triomphe qu'on y admire encore; peut-être même le pont a l'extrémité duquel est élevé l'arc d'Ancône, et le port dont Trajan dota également cette ville.

3° Enfin le pont colossal sur le Danube, ordonné par Trajan pour faciliter ses mouvements militaires. On croit qu'Apollodore en avait écrit la description. Dion Cassius et Procope en donnent des détails inexacts et exagérés, suivant la description des restes qui en subsistent par Marsigli, tome II de son *Danubius perlustratus*.

Un jour que Trajan entretenait Apollodore des grands travaux qu'il lui faisait exécuter, Adrien, présent à l'entretien, y prit part. « Vous n'y en« tendez rien, » lui dit Apollodore; « allez-vous-en peindre vos citrouilles; » genre de peinture dont s'occupait alors le futur empereur : quelques-uns parlent même de sujets obscènes.

Cependant, après avoir succédé à Trajan, Adrien avait chargé Apollodore d'élever, en l'honneur de la Lune, un colosse destiné à servir de pendant à celui de Néron. Mais bientôt il l'exila, par ressentiment ou par jalousie contre lui, peut-être aussi contre la mémoire de Trajan. Il fit détruire, au grand regret des Romains, l'odéum construit par Apollodore. Il en fut de même du pont sur le Danube, ce qu'on peut attribuer du reste à la politique d'Adrien envers les Daces toute différente de celle de Trajan. Dans son exil, Apollodore écrivit un *Traité des machines de guerre* (Πολιορκητικά) : en tête est une préface par laquelle il l'adresse à Adrien, en même temps qu'à des ouvriers qu'il avait instruits, s'excusant des fautes qu'il a pu y commettre, regrettant les temps heureux où il avait sous les yeux tant d'hommes et de machines de guerre, et en référant aux lumières et à l'indulgence de l'empereur.

A son tour, Adrien ayant seulement alors composé le projet ou même achevé l'exécution du double temple de Vénus à Rome (qui existe encore en grande partie), il en envoya le dessin à Apollodore, soit pour lui faire voir qu'il pouvait se passer de lui, soit pour lui demander son avis. Apollodore critiqua les dimensions du temple, et ajouta : « Si les déesses voulaient se lever et sortir, elles ne le pourraient pas. »

Peut-être cette critique n'était-elle pas d'accord avec les idées des anciens; car on a fait à Phidias un mérite d'avoir donné à son Jupiter Olympien une stature telle, que, debout, elle aurait dépassé la hauteur intérieure du temple; et quand même le temple eût été exécuté, il semble qu'il aurait été facile de diminuer la grandeur des déesses. Quoi qu'il en soit, Adrien fut d'autant plus affligé du reproche, qu'il ne lui semblait pas possible d'en faire disparaître le motif; et bientôt il fit mourir Apollodore, sous le prétexte de crimes imaginaires CH. GOURLIER.

Pausanias, I. V, c. 12. — Dion, Spartien et Eutrope, sur Trajan et Adrien. — *Veteres Mathematici* (Πολιορκητικα), in-fol. — Pour la représentation des œuvres d'Apollodore, voir principalement : Bartolo, Palladio, Serlio, Piranesi, Marsigli, Gauthey (*Traité des ponts*), Canina; et les restaurations de MM. Percier, Lesueur Morey et Ballu.

APOLLODORE, fils d'Asclépiade, poëte, grammairien et mythographe grec, né à Athènes, vivait vers l'an 140 avant J.-C. Disciple d'Aristarque, de Panétius et de Diogène le Babylonien, il écrivit des ouvrages nombreux et variés, en vers et en prose. Il composa entre autres une *Chronique* en vers iambiques (Χρονικά) divisée en quatre livres, dédiée à Attale II Philadelphe, roi de Pergame, et une *Description de la terre* (Γῆς περίοδος ou περὶ γῆς), également en vers. Les ouvrages en prose, dont il nous reste quelques fragments, sont un traité *des Dieux* (Περὶ Θεῶν), ouvrage de grammaire et de mythologie

en vingt-quatre livres, qui renfermait une interprétation allégorique et étymologique des fables, ainsi que beaucoup de notions sur les antiquités sacrées, les fêtes religieuses et les sacrifices; — sur le Dénombrement des vaisseaux Περὶ τοῦ νεῶν καταλόγου) : il s'agit du dénombrement des navires des Grecs dans Homère (*Voy.* le 2e chant de l'Iliade); — *sur Sophron* (Τὰ περὶ Σώφρονος), commentaire sur les mimes de Sophron; — *sur Épicharme* (Περὶ Ἐπιχάρμου), commentaire en dix livres sur les comédies; — *de l'Étymologie* ou *des Locutions attiques* (Περὶ Ἐτυμολογιῶν (ἐτυμολογουμένων) Γλῶσσαι Ἀττικαί); ouvrages fréquemment cités par Athénée, les lexicographes et les scoliastiques; — *des Courtisanes d'Athènes*, Περὶ τῶν Ἀθήνησιν ἑταιρίδων; — *des Bêtes*, Περὶ Θηρίων. Le seul ouvrage sauvé des ruines de l'antiquité est un recueil de fables mythologiques, intitulé *Bibliothèque mythologique* (Βιβλιοθήκη μυθολογική), en trois livres. Selon quelques critiques, ce que nous en possédons ne serait qu'un extrait de la *Bibliothèque* d'Apollodore. D'après Clavier, Apollodore n'aurait jamais écrit une bibliothèque mythologique; et l'ouvrage qui nous est parvenu sous ce titre serait un mauvais extrait d'un grand ouvrage de ce grammairien sur les dieux. La première édition est celle qu'Argine de Spolète en a donnée avec sa traduction latine et des notes; Rome, 1550, in-8°. Commelin réimprima ce volume, 1599, in-8°; et Tannegui le Fèvre celui du texte de Commelin, Saumur, 1661, in-8°. Les meilleures éditions sont celles de Heyne, la première en 4 vol. in-12, Goettingue, 1782-1783; la seconde dans la même ville, en 1803, in-8°, 2 vol. Le professeur Sommer, de Rudolstadt, a donné en 1819 une édition abrégée de celle de Heyne. M. Westerman a publié Apollodore dans ses *Mythographes grecs*. Clavier a traduit en français la *Bibliothèque* d'Apollodore, avec des notes; Paris, 1805, 2 vol. in-8°.

Stobée, *Ecl.*, I, c. 52, éd. Heeren, vol. I, p. 1004. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, 287-299. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 36. — Müller, *Fragmenta historicorum Græcorum*, p. 38, éd. F. Didot. On y trouve des fragments inédits.

APOLLODORE DE CYRÈNE, le même sans doute que le fils d'Asclépiade. (*Voy.* ce nom.)

APOLLODORE, philosophe épicurien, maître de Zénon le Sidonien, vivait 80 ans avant J.-C. Il avait reçu le surnom de *Képotyran* ou *tyran du jardin* (Κηποτύραννος), à cause de l'autorité absolue qu'il exerçait sur le Jardin, c'est-à-dire l'école d'Épicure. Diogène Laërce lui attribue plus de quatre cents écrits, dont une biographie d'Épicure (περὶ τοῦ Ἐπικούρου βίου).

Diogène Laërce, X, 2, 13, 25.

***APOLLODORE DE PERGAME**, rhéteur grec, né au commencement du premier siècle avant l'ère chrétienne, mort vers l'an 22 avant J.-C. Strabon, son contemporain, en parle comme d'un homme tout à fait remarquable. Il professa la rhétorique à Rome, où il fonda une école connue sous son nom, et qui rivalisait avec celle de Théodore de Gadara. Plus tard, il compta parmi ses élèves Octave, depuis empereur. Lorsque celui-ci vint en l'an 44 à Apollonie, Apollodore, alors avancé en âge, eut plusieurs entretiens avec son ancien élève. Il suivit Octave à Rome, et y fut toujours l'objet de l'estime particulière du futur empereur. Apollodore mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il ne composa qu'un très-petit nombre d'ouvrages; et encore, même après Strabon et Quintilien, qui en font mention, ne sait-on pas trop ce qu'il lui faut attribuer.

Strabon, XIII, 625. — Suétone, *Auguste*. — Quintilien, *passim*. — Tacite, *De clar. Orator.*

***APOLLODORE** (Ἀπολλόδωρος), jurisconsulte, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il fut un de ceux que Théodore le Jeune chargea de la rédaction du code qui porte son nom. En 429, Apollodore reçut le titre de *comes*; puis, celui de *magister memoriæ*; enfin, celui de *comes sacri consistorii*. On a supposé que ce fut à ce jurisconsulte que Symmaque, proconsul d'Afrique en 399, adressa quelques lettres.

Codex Theodosianus, I, tit. 1 et tit. 36. — *Corpus Juris Antejustinianei*, *preface*, éd. Bonn. — Symmaque, *Epist.*, VIII, 4; IX, 1418.

APOLLODORE, nom commun à plusieurs médecins grecs, dont l'un était, suivant Pline, natif de Citium en Chypre, et l'autre, de Tarente dans la Pouille. L'un de ces médecins, qui vivait 100 ou 200 ans avant J.-C., adressa au roi d'Égypte (Ptolémée) un traité sur les vins. Comme à cette époque on ne cultivait pas encore la vigne en Italie, Apollodore recommandait dans son livre, comme les meilleurs pour la santé, les vins de Naspercènes dans le Pont, d'Orée en Eubée, de Leucas en Acarnanie, d'Ambracie dans l'Épire, et surtout le vin de l'île Péparéthos.

Un autre Apollodore, cité par le scoliaste de Nicandre, avait écrit un ouvrage sur les plantes (Περὶ βοτανῶν). Athénée attribue aussi à un Apollodore un traité sur les onguents et les couronnes (Περὶ μύρων καὶ στεφάνων). Selon Pline, Apollodore a vanté le suc des choux et des raiforts, comme un remède contre les champignons vénéneux; il a aussi écrit sur l'ortie et l'éryngium, et probablement sur les animaux venimeux. On suppose que c'est de là que Galien a tiré la composition d'un antidote contre la vipère.

Fabricius, *Bibl. græca*, IV, 299. — Schweighæuser, notes à Athénée. — Hardouin, notes à Pline.

***APOLLODORE** (*Francesco*), surnommé *il Porcia*, peintre italien, natif du Frioul, vivait à Padoue dans la première moitié du dix-septième siècle. Il excella dans le portrait, et peignit en particulier les gens de lettres ses compatriotes et contemporains.

Rudolfi, *le Maraviglie del Arte*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

APOLLONIA. *Voy.* APOLLONIS.

APOLLONIDES (Ἀπολλωνίδης), médecin grec, natif de l'île de Cos, vécut longtemps à la cour

d'Artaxerxès-Longuemain vers 425 avant J.-C. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui fit croire qu'elle ne guérirait d'une indisposition dont elle se plaignait qu'en se donnant tout entière à l'amour ; et il fut un de ses amants. Les excès de la princesse lui ayant causé une maladie grave, et le médecin craignant d'en être lui-même atteint, s'éloigna d'elle. Mais Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides : elle lui fit souffrir pendant deux mois d'horribles supplices, et finit par le faire enterrer vif le jour même de la mort de sa fille.

Ctésias, *De rebus Persicis*, p. 71, 74, édition de Bähr.

***APOLLONIDES DE CHIO**, citoyen influent de cette île au temps de l'expédition d'Alexandre en Perse, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Lorsque, en l'an 332, les lieutenants d'Alexandre, Hégéloque et Amphotère, vinrent s'emparer de l'île, Apollonides fut puni de son opposition à la cause macédonienne : Hégéloque le conduisit vers Alexandre, qui se trouvait alors occupé à jeter les fondements d'Alexandrie : le conquérant fit mettre à mort quelques-uns des prisonniers, et commua la peine d'Apollonides en celle de la détention à Éléphantis, dans la haute Égypte. A partir de ce moment, on perd la trace de ce personnage.

Arrien, *Anabasis*, III, 2. — Quinte-Curce, IV, 5.

***APOLLONIDES**, gouverneur d'Argos, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Cassandre le fit gouverneur d'Argos vers l'an 315 avant J.-C. Il envahit alors l'Arcadie, surprit la nuit une ville du nom de Stymphale, et s'en empara. Les Argiens, ennemis de Cassandre, profitèrent de l'absence de son lieutenant pour inviter Alexandre, fils de Polysperchon, à s'emparer d'Argos. Informé du fait, Apollonides revient dans cette ville, et se rend au sénat, où il trouve cinq cents de ses adversaires réunis. Aussitôt il fait fermer toutes les issues, et ordonne de mettre le feu au lieu de réunion. Tous les assistants périrent. D'autres Argiens, également opposés à Cassandre, furent ou exilés, ou mis à mort. C'est tout ce qu'on sait d'Apollonides.

Diodore de Sicile, XIX, 63.

***APOLLONIDES** ou **APOLLONIDAS** *de Sicyone* vivait dans la dernière moitié du deuxième siècle avant l'ère chretienne. Il assista en l'an 186 à l'assemblée des Achéens à Mégalopolis, au moment même où, pour avoir leur alliance, Eumènes, roi de Pergame, leur faisait offrir une somme considérable. Mais Apollonides fit si bien ressortir l'indignité d'une telle offre de la part d'un roi étranger, qu'elle fut unanimement refusée. Dans une autre occasion, il défendit à Rome la cause des Achéens, accusés devant le sénat par les Spartiates. Cette mission eut encore un plein succès. Lorsque plus tard, en 169 avant J.-C., la guerre éclata entre Persée et les Romains, les Achéens eurent à examiner la conduite qu'ils auraient à tenir dans cette conjoncture. Apollonides conseilla à ses concitoyens de ne se pas prononcer immédiatement à cet avis ; on se tint en observation et sur la défensive.

Polybe, XXIII et XXVIII.

APOLLONIDES DE NICÉE, grammairien grec, vivait dans la première partie du premier siècle avant l'ère chrétienne. Il écrivit sur les Silles de Timon un commentaire en plusieurs livres qu'il dédia à Tibère, et dont il ne reste que quelques fragments, ainsi que de ses autres œuvres en assez grand nombre, dont voici l'énumération : un *commentaire* du discours de Démosthène sur l'ambassade (Περὶ παραπρεσβείας), commentaire attribué à tort à un autre Apollonides : Ammonius, au mot ὀφλεῖν, mentionne cet ouvrage ; — Περὶ παροιμιῶν : cet écrit sur les Proverbes est cité par Étienne de Byzance ; — Περὶ κατεψευσμένων ou Περὶ κατεψευσμένης Ἱστορίας : ce traité des fictions en matière historique est encore cité par *Ammonius* et par l'écrivain anonyme d'une Vie d'Aratus ; — une œuvre sans titre, où il est question d'un écrit d'Ion appelé Τριαγμοί.

Il y eut un autre Apollonides, géographe et historien, qui décrivit le Pont et l'Arménie, et que cite Strabon ; Pline en parle également. Enfin il est question, dans le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, d'un périple d'Europe par un Apollonides.

Diogène Laërce, IX, 109. — Harpocration, au mot Ἴων. — Strabon, VIII, 309 et *passim*. — Le scoliaste sur Apollonius de Rhodes, II et IV.

APOLLONII (*Guillelmus*). *Voy.* APOLLONIUS.

APOLLONIO ou **APOLLONIUS**, surnommé *le Grec*, et peintre, vivait au commencement du treizième siècle. Il a fait quelques mosaïques dans l'église de Saint-Jean de Florence. Andrea Tafi fut son élève, et Vasari parle de lui à propos du premier de ces artistes.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*.

***APOLLONIO** (*Jacopo*), peintre, né en 1584 ou 1586. Il fut un des meilleurs élèves des Bassan, mais il n'atteignit pas ses maîtres. Toutefois, il excella dans le paysage. Il a peint avec supériorité un *Saint Sébastien* pour l'église de ce nom à Bassano, puis un *Saint François* et une *Madeleine* pour la cathédrale de la même ville.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

APOLLONIS ou **APOLLONIA**, femme d'Attale I[er], roi de Pergame, naquit à Cyzique vers 220 av. J.-C. Elle eut quatre fils, Eumènes, Attale, Philétère et Athénée, qui vécurent dans une telle union, que, lorsque l'aîné fut monté sur le trône, les trois autres lui servirent de gardes. Ils conservèrent pour leur mère un attachement invariable ; et lorsqu'ils allèrent la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son mari, ils la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, ils la conduisirent ainsi dans les temples, et la promenèrent dans la

ville, au milieu d'un nombreux cortége. Après sa mort ils lui érigèrent un temple à Cyzique, sur les colonnes duquel étaient placées dix-neuf tablettes, sculptées en bas-relief, qui retraçaient les traits les plus touchants de l'histoire et de la mythologie relatifs à l'amour filial. Au bas de ces tablettes étaient des inscriptions en vers, qui nous ont été conservées dans le manuscrit de l'*Anthologie* du Vatican. Elles ont été publiées par Frédéric Jacobs, dans le 2ᵉ volume de l'ouvrage intitulé *Exercitationes criticæ in Scriptores veteres*; Leipsiæ, 1797, in-8°; et par Chardon de la Rochette, *Magasin encyclopédique*, 5ᵉ année, t. VI, p. 139; etc.

Polybe. — Pausanias. — Strabon. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

APOLLONIUS (Ἀπολλώνιος), nom commun à un grand nombre de médecins grecs, dont les principaux sont :

I. APOLLONIUS STRATONIUS (ὁ Στράτωνος) vivait vers le troisième siècle avant J.-C. Il était de l'école d'Érasistrate. Galien nous a transmis de lui, d'après un ouvrage qu'il écrivit sur cette matière, une triple définition du pouls. Toutefois, on suppose avec quelque raison qu'il est le même qu'un Apollonius surnommé *Memphites*.

Galien, *De Differ. Puls.*, lib. IV, cap. 17, 2; XIII, p 848; éd. Kühn.

II. APOLLONIUS *l'Hérophilien* (ὁ Ἡροφίλειος) vivait vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Disciple d'Herophile, il vint à Alexandrie sous les Ptolémées, et s'y fit, comme médecin, une grande réputation. On n'a point d'autres détails sur sa vie. Athenée nous a conservé un extrait de son ouvrage Περὶ μύρων : l'auteur y fait connaître les pays qui excellaient dans la preparation de certains parfums; il y est parlé aussi d'une Stratonice fille ou femme d'Eumènes II, roi de Pergame, de 197 à 159 avant J.-C. Mais le principal ouvrage d'Apollonius fut un traité intitulé Εὐπόριστα φάρμακα ou βοηθήματα : Galien le cite souvent; il ajoute même qu'on y trouve très-bien résumées les observations d'Archigènes sur le même sujet. C'est de ce traité qu'il est sans doute question dans Oribase. Il en existe dans la bibliothèque de Paris un fragment manuscrit mentionné par Cramer.

Cælius Aurelianus, *De morb. Acut.* lib. II, cap 28, p. 139, éd. Amman. — Athenee, lib. XV, cap. 38.— Cramer, *Anecd. græc.*, vol. I, p. 395, édit. Paris. — Oribase, *Eupor. ad Eunap.*, lib. I, *procem.*— Galien, *De compos. Medic. sec. loc.*, lib. II, cap. 1 et 2; lib. V, cap. 5; lib. VI, cap. 9.

III. APOLLONIUS L'EMPIRIQUE (ὁ Ἐμπειρικός), médecin, vivait, selon toute probabilité, vers le deuxième siècle avant l'ère chretienne. Au rapport de Celse, il succéda à Sérapion d'Alexandrie, et précéda Héraclides de Tarente. Il appartenait à la secte des *empiriques*; et c'est de lui sans doute qu'il est question dans un passage altéré, reproduit dans l'ouvrage de Cramer : *Anecdota Græca Parisiensia*. Il écrivit d'ailleurs, pour combattre l'ouvrage de Zenon sur les χαρακτῆρες dans Hippocrate, un livre qui lui valut une réplique du philosophe, et qu'il ne faut pas confondre avec une réfutation publiée par Apollonius Byblas.

Celse, *De Medic.* lib. I, *præf.* — Galien, *De Meth. med.* lib. II, cap. 7; *Comment. II in Hippocr. Epid.*, III, 6 & t. XVII, éd. Kühn.— Cramer, *Anecd. græc.*, vol. I, p. 5... 122, édit. Paris.

IV. APOLLONIUS (*Glaucus*) vivait probablement vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il fut l'auteur d'un traité *de Interioribus* en plusieurs livres, dont Cœlius Aurelianus cite un passage.

V. APOLLONIUS (Ὀργανικός) vivait vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Galien cite quelques-unes de ses formules. Peut-être cet Apollonius est-il identique avec Apollonius Hérophilien.

Galien, *De compos. Medicam. sec. gen.* lib. V, cap. 13, t. XIII, p. 856, éd. Kühn.

VI. APOLLONIUS DE PRUSE (ὁ Προυσιεύς) vivait vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne; Soranus en parle à propos de la meilleure manière d'extraire le *placenta* après l'accouchement.

Soranus, *De Arte obstetr.*, p. 98, éd. Dietz.

VII. APOLLONIUS *l'Animal* (ὁ Θήρ) vivait vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Érotien cite un passage de l'ouvrage d'Apollonius sur certaines difficultés grammaticales du temps d'Hippocrate, et Oribase emprunte à son traité de chirurgie un procédé de traitement dans le cas de fracture de la mâchoire.

Érotien, *Gloss. Hippocr.*, p. 86, éd. Franzius. — Oribase, *Collect. Medic.* lib. XLVIII, cap. 40, in Mai, *Class. Auct. e Vatic. Codic.*, Rome, § 8, t. IV, p. 105.

VIII. APOLLONIUS *le Serpent* (Ὄφις) vivait probablement dans le premier siècle avant J.-C. Il a résumé le traité de Bacchius sur les expressions surannées qui se trouvent dans Hippocrate, mais il n'existe rien de son livre.

Érotien, *Gloss. Hippocr.*, p. 8, éd. Franz.

IX. APOLLONIUS DE TARSE (ὁ Ταρσεύς), vivait vers le premier siècle avant l'ère chretienne. Galien cite quelques-unes de ses prescriptions. On ne sait rien de la vie d'Apollonius.

Galien, *De compos. Medic. sec. Locos*, lib. V, cap. 13, t. XIII, p. 843; éd. Kühn.

X. APOLLONIUS DE PERGAME (ὁ Περγαμηνός) vivait vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il paraît avoir écrit sur la chirurgie ou la médecine un ouvrage dont on n'a même plus le titre; mais on en trouve un extrait dans Oribase. Apollonius y conseille l'emploi, dans certains cas, de la scarification des jambes, de préférence à la saignée. Un autre passage est relatif à l'hydrophobie : l'auteur cité prétend qu'il est impossible qu'on en guérisse lorsqu'elle résulte de la morsure d'un chien enragé. Apollonius est encore mentionné dans Varron, Columelle et Pline.

Varro, *De Re rustica*, lib. I, cap. 8. — Colum., *De Re rust.*, lib. I, cap. 1, § 9. — Pline, *Hist. nat.*, Index, lib. X. — Oribase, *Synops.*, lib. I, cap. 16, p. 10, lib. VIII, cap. 13. — *Veterum et clar. medic. græcor. var. opusc.*; Moscou, 1808.

XI. Apollonius Citiensis ou *de Citium*, dans l'île de Chypre, vers l'an 70 avant J.-C. Il était disciple de Zopyre, chirurgien d'Alexandrie, et se trouve plusieurs fois cite par Érotien et par Cœlius Aurélianus, qui lui attribue un livre *De epilepticis*. Il serait difficile de le reconnaître au milieu de nombreux médecins cités par Galien, et qui tous portent le nom d'*Apollonius*. Il ne nous reste d'Apollonius de Citium qu'un Commentaire sur le *Traité des articulations d'Hippocrate*, publié par Dietz dans les *Schol. in Hippocrat. et Galen.*, t. I, p. 1-50.

Kühn, *Addit. ad Elench. medic. veter.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. XIII, p. 17 et suiv. — Ch.-F. Harless. *Anal. hist. de Archigene medico et de Apollonus medicis*, etc.; Bamberg, 1816, in-4°. — Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande*.

APOLLONIUS (Ἀπολλώνιος), nom commun à plusieurs sculpteurs grecs, dont le principal est *Apollonius d'Athènes*, fils de Nestor, auteur d'une magnifique statue d'*Hercule*, dont il ne reste plus qu'un fragment admirable, connu des artistes sous le nom de *Torse du Belvedère*. Jules II le fit placer au jardin du Vatican, avec l'*Apollon* et le *Laocoon*. Il y a servi longtemps aux études des plus grands maîtres, tels que Michel-Ange, Raphaël, Carache. Ce précieux reste a été découvert, vers la fin du quinzième siècle, près du théâtre de Pompée, aujourd'hui *Campo-di-Fiore*. A en juger par la forme de l'inscription gravée sur le marbre, Apollonius florissait au premier siècle de l'ère chrétienne.

Apollonius d'Athènes, fils d'Archias, est l'auteur d'une statue de bronze représentant un jeune héros. La tête de cette statue a été trouvée dans les ruines d'Herculanum.

Pline *Hist. nat.*, XXXVI, 5. — Sillig, *Catalog. Artificum.* — Winckelmann, *Histoire des arts*.

APOLLONIUS *de Rhodes*, architecte grec, a fait, de concert avec *Tauriscus de Tralles*, fils d'Artémidore, le fameux groupe d'*Amphion et Zethus attachant Dircé aux cornes d'un taureau sauvage* qu'on appelle *le taureau de Farnèse*, nom du palais ou ce groupe avait été conservé. Selon Pline, il avait été apporté de Rhodes à Rome par Asinius Pollio, et était sculpté en un seul bloc de marbre. Il n'y a d'antique que la moitie inférieure de la figure de Dirce, les deux troncs et une jambe de Zéthus et d'Amphion; le reste a été médiocrement restauré par B. Bianchi, de Milan. Les figures sont élégantes et parfaitement posées, mais elles sont trop isolées, en sorte que les masses de lumière et d'ombre ne sont pas assez liées par les demi-teintes. Il paraîtrait par là que les statuaires anciens ne s'attachaient pas assez à combiner les effets de lumière. Ce beau groupe, que l'on croit contemporain de celui de Laocoon, et dont les débris furent trouvés au seizième siecle dans les bains de Caracalla, se conserve aujourd'hui dans la cour du musée Bourbonien à Naples. Apollonius et son frère Tauriscus paraissent avoir vécu 200 ans avant J.-C. Winckelmann a signalé les parties anciennes et celles qui ont été retouchées postérieurement.

Pline, XXXVI, 4, 10. — Winckelmann. — Müller, *Archæol. der Kunst*.

APOLLONIUS *de Rhodes* (Ἀπολλώνιος ὁ Ῥόδιος), poëte grec, naquit à Alexandrie ou à Naucratès, sous le règne de Ptolémee-Evergète, environ 237 ans avant l'ère vulgaire, et mourut dans la 15e année du règne de Ptolémée-Épiphane (186 avant J.-C.). Il était fils de Sillée ou Illée, et disciple du poëte Callimaque. Apollonius avait pris pour modèle Homère, et conçut fort jeune le plan de son poëme épique sur l'Expédition des Argonautes (Ἀργοναυτικά). Cette production excita contre lui l'envie de ses rivaux. De ce nombre fut son maître Callimaque, qui ne borna pas sa jalousie à des traits satiriques : il persécuta Apollonius, qui se vit forcé à quitter sa patrie et à chercher un asile dans l'île de Rhodes, où il professa la littérature, retoucha son poëme, et reçut des habitants le titre de *Citoyen de Rhodes*, surnom qu'il a conservé. Il avait passé dans cette île une grande partie de sa vie, lorsque les habitants d'Alexandrie, sans doute après la mort de Callimaque, le rappelèrent dans sa ville natale. Après la mort d'Ératosthène, il le remplaça comme bibliothécaire du musée d'Alexandrie.

Le style des *Argonautiques* est élégant et harmonieux, mais il porte déjà le cachet de la décadence. Le caractère de Jason, qui est le héros du poëme, n'est point assez développé. L'épisode de l'amour de Médée se fait remarquer par son énergie croissante. En général, l'auteur affecte l'érudition dans le récit des aventures qui composent ce poëme, où se trouvent cependant quelques descriptions heureuses. Il fut l'objet de plusieurs commentaires de ses contemporains, et les scolies qui nous restent sont un abrégé de Lucillus de Tharra, de Sophocle, de Théon et d'autres. Il fut traduit en latin par P. Terentius Varro Atacinus. Le poëme des *Argonautiques* de Valérius Flaccus est une imitation de celui d'Apollonius. Les manuscrits qui nous sont parvenus de ce poëme épique en quatre chants étaient remplis de fautes qui ont été en partie corrigées dans l'édition *princeps*, publiée à Florence en 1496, in-4°, par J. Lascaris, avec les scolies. (Laurent-F. Alopa), ainsi que dans celle de Leyde en 1641, avec des commentaires, et dans celle de Fr.-Phil. Brunck; Strasbourg, 1780, in-8°. L'édition la plus récente, soigneusement collationnée sur les manuscrits, est de M. Wellauer; Leipzig, 1828, 2 vol. in-8°. Caussin, professeur au collége de France, a donné en 1802 une traduction française d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *l'Expédition des Argonautes, ou Conquête de la Toison d'or*; Paris, 1802; elle a été reproduite dans le *Panthéon littéraire*. Parmi les poëmes d'Apollonius qui ont

été perdus, on regrette particulièrement celui qui concernait l'origine des villes (κτίσεις).

M. Welchert, *Uber das Leben und Gedicht des Apollonius* (sur la vie et le poëme d'Apollonius); Meissen, 1821. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 115. — E. Gerhard, *Lectiones Apollonianæ*.

APOLLONIUS *le Pergéen* (Ἀπολλώνιος Περγαῖος), ou *de Perga* en Pamphylie, mathématicien grec, disciple d'Archimède, vivait, sous le règne de Ptolémée-Philopator (222 à 205 de J.-C.), à Alexandrie, où, d'après Pappus, il avait été attiré par la réputation d'Aristarque de Samos : on ne sait rien de sa vie. Apollonius de Perga est l'auteur d'un ouvrage sur les *Sections coniques*, Κωνικὰ Στοιχεῖα, en huit livres, dont il ne nous reste que les quatre premiers dans le texte original, avec les commentaires d'Eutocius. Les livres cinq et sept ne se trouvent que dans une traduction arabe, et le huitième a été rétabli par Ed. Halley, d'après les arguments conservés dans les *Lemmes* de Pappus. Cet ouvrage d'Apollonius fait époque dans l'histoire des mathématiques, et les quatre premiers livres paraissent contenir plus de choses que n'en avaient encore exposées les géomètres qui l'avaient précédé. Ces livres traitent des définitions, des propriétés élémentaires des sections coniques, de leurs diamètres, tangentes, asymptotes, intersections réciproques. Tandis que les anciens géomètres supposaient le plan coupant perpendiculairement un côté du cône, et employaient par conséquent trois cônes distincts pour obtenir ce que depuis Apollonius on nomme ellipse, parabole et hyperbole, celui-ci tira toutes les sections du cône oblique à base circulaire, et leur assigna les noms qu'elles portent aujourd'hui.

Deux autres ouvrages de ce mathématicien, Περὶ Ἐπαφῶν, ou du *Contact des lignes droites et des cercles*, et Ἐπίπεδοι τόποι, *des Plans*, ne nous sont parvenus que mutilés, et nous n'avons presque rien de celui des *Inclinaisons*, περὶ Νεύσεων, et absolument rien des deux livres intitulés Περὶ Χωρίου Ἀποτομῆς. Enfin l'ouvrage Περὶ Λόγου ἀποτομῆς, *de Sectione rationis*, en deux livres, s'est conservé en arabe. Apollonius est un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères des sciences mathématiques.

La seule édition grecque des *Sections coniques* est celle d'Oxford, 1710, in-fol., que Dav. Gregory avait commencée et qu'Edmond Halley a achevée. Elle renferme : 1° en grec, les quatre premiers livres, d'après deux manuscrits avec la traduction latine de Fred. Commandini, qui avait paru à Bologne, 1566, in-fol., mais que Halley a corrigée ; et avec les Lemmes de Pappus et les commentaires d'Eutocius ; — 2° les livres cinq à sept en latin, d'après deux traductions faites sur deux traductions arabes : la première traduction latine, rédigée par Abr. Echellensis, avait été publiée par J.-Alph. Borelli ; Florence, 1661, in-fol. ; la seconde, par Ch. Ravius, avait paru à Kiel, 1669, in-8° ; — 3° le livre huitième, rétabli par Halley ; — 4° l'ouvrage de Sérénus. La restitution de l'ouvrage *de Tactionibus* avait été tentée d'abord par Fr. Viéta, mathématicien français, dans son *Apollonius Gallus*, qui parut en 1600, et par Marin Ghetaldus, dans son *Apollonius redivivus* ; Venet., 1607, in-4°. J. Lawson publia à Londres, 1775, in-4°, *The two books of Apollonius concerning tangents, as they have been restaured by Fr. Vieta and Marin Ghetaldus.* Cette restitution fut faite avec plus de succès, et en grec, par G. Camerer, qui la publia à Gotha, 1795, in-8°. Edmond Halley, avant de faire paraître son édition des Sections coniques, publia une traduction latine de l'ouvrage *De sectione rationis*, faite sur l'arabe, avec la restitution, par pure conjecture, du traité *De sectione spatii*. Ce volume fut publié à Oxford, 1706, in-8°.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 363-366. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Viviani, *Praef. op. de Max. et Min.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV. — Montucla, *Hist. des Mathématiques*.

APOLLONIUS, surnommé *Molon*, orateur et rhéteur, vivait vers la dernière moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Envoyé en ambassade à Rome par les Rhodiens, il fut le premier Grec qui sut s'exprimer devant le sénat sans interprète. Cicéron devint son disciple ; et lorsque le grand orateur vint séjourner à Rhodes, il alla redemander à Apollonius de nouvelles leçons. Jules César se l'attacha comme interprète. Les écrits d'Apollonius ne nous sont point parvenus. Phæbammon cite la définition qu'il a donnée d'une figure de rhétorique (Walz, *Rhetores Græci*, vers 494). L'historien Josèphe (*contre Apion.*, lib. II) reproche à Apollonius d'avoir parlé injustement de Moïse.

Cicéron, *De Oratore*, I, 7, 28, avec les notes de Müller, 1819 ; *Brutus*, 89, 90, 91. — Denys d'Halicarnasse, cap. 8. — Suétone, *Julius Cæsar*, cap. 4, annoté par Casaubon. — Val.-Max., II, cap. 3. — Quintilien, *Inst. Orat.*, III, cap. 1, avec les notes de Spalding, XII, cap. 6. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit in Griechenland*, 1833.

*** APOLLONIUS**, surnommé *le Sophiste*, pour le distinguer des autres littérateurs de ce nom, était le plus ancien des lexicographes, et vivait à Alexandrie du temps d'Auguste. Il était fils du grammairien Archibius. Il est auteur d'un *Lexique des mots dont Homère s'est servi* (Λέξεις Ὁμηρικαί), ouvrage d'une grande utilité, quoiqu'il soit fortement interpolé. D'Ansse de Villoison en a donné la première édition ; Paris, 1773, en 2 vol. in-4° ; Hermann Tollius la fit réimprimer à Leyde, 1788, in-8°.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 43, et t. V, p. 3.

APOLLONIUS *de Tyane* (Τυανεύς), célèbre philosophe mystique, né à Tyane, bourg de la Cappadoce, environ quatre ans avant J.-C. ; mort à Éphèse vers l'an 97, sous le règne de Néron. Il faisait remonter son origine aux anciens fondateurs de Tyane. Nous ne discuterons pas sur sa prétendue incarnation avec Protée, que Tillemont attribue au pouvoir du démon. Placé à

l'âge de quatorze ans sous la direction d'Euthydème, professeur de rhétorique à Tarse, il fut tellement choqué du désordre des habitants de cette ville, qu'il obtint de son père de la quitter pour se rendre à Ægé, ville voisine. A l'exemple de Pythagore, dont il avait adopté les doctrines, il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, apaisait les séditions, et instruisait les hommes. Par son genre de vie, par son langage sententieux et obscur, il fit impression sur le vulgaire, et se fit de nombreux disciples. Les artisans quittaient leurs métiers; les villes même lui envoyaient des députés; les Arabes chantaient ses louanges. Il conversa, dit-on, avec les brahmanes des Indes, avec les mages des Perses, les prêtres de l'Égypte, et s'en fit admirer. A Hiérapolis, ville de Syrie située, dit-on, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en précepteur du genre humain, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. Il ne put d'abord être admis aux mystères d'Éleusis, dont il fut exclu comme magicien; ce fut seulement à la fin de sa carrière que cet interdit fut levé. Le même motif le fit exclure de l'antre de Trophonius, où il entra de force. A Rome, où il était venu pour voir de près, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran, il parla contre l'usage des bains publics et fit même des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, la toucha, prononça quelques paroles mystiques, et la fille qu'on croyait morte s'éveilla, et retourna à la maison de son père. Ses parents lui offrirent une grande somme; mais l'opérateur du miracle la refusa, et la donna en dot à la jeune fille. Un jour la multitude était consternée à la vue d'une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre. Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique : « Quelque chose de grand arrivera, et n'arrivera pas. » Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe que ce tyran portait à sa bouche. Le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en fallait peu que l'empereur ne pérît.

Vespasien, qui l'avait connu à Alexandrie, le regardait comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Apollonius lui en donnait avec toute la liberté que pouvait permettre son immense renommée. Il avait déjà usé de cette liberté dans d'autres cours. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre dans les jeux publics, Tigellin demanda à Apollonius ce qu'il pensait de Néron : « J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répondit-il; vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire. » — Le roi de Babylone lui demandait un moyen de régner sûrement; Apollonius lui répondit : « Ayez beaucoup d'amis, et peu de confidents. » Un eunuque ayant été surpris avec une concubine du même roi, le prince voulut savoir d'Apollonius comment il devait punir le coupable : « En lui laissant la vie, » dit Apollonius. Et comme le roi paraissait surpris de cette réponse, il ajouta : « S'il vit, son amour fera son supplice. » — Apollonius fut accusé de magie sous Domitien. Ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe : « Je n'attendais pas, dit Apollonius en riant, que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir quelques risques dans cette affaire. » L'empereur, irrité de cette raillerie, commanda qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le menât en prison : « Si je suis magicien, ajouta Apollonius, comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner? » Un espion du prince étant venu le trouver en prison, et feignant de plaindre son sort, lui demanda comment ses jambes pouvaient supporter les entraves qui les serraient? « Je n'en sais rien, répondit Apollonius; mon esprit est ailleurs. » Il mourut quelque temps après. On lui érigea des statues, et on lui rendit les honneurs divins; il fut respecté par Néron, honoré par Vespasien. Éphèse, Rhodes et la Crète prétendent avoir droit à sa tombe, comme étant le lieu où il mourut. Le bourg de Tyane, qui lui dédia un temple, obtint en son honneur le droit de cité sacrée, ce qui lui donnait le droit d'élire ses magistrats.

Lampridus atteste que l'empereur Alexandre Sévère avait dans son oratoire, parmi les portraits du Christ, d'Abraham et d'Orphée, placé celui d'Apollonius. Selon Vopiscus (*Vie d'Aurélien*), Aurélien ayant projeté la destruction de la ville de Tyane, en fut détourné par Apollonius, qui lui apparut et lui donna des conseils salutaires. Cet historien en parle avec la plus grande vénération : « Ancien philosophe, dit-il, vrai ami des dieux; sa doctrine, sa sagesse, lui ont acquis la plus grande célébrité; on devrait l'honorer comme un être supérieur à l'humanité...... Fut-il jamais un mortel plus vénérable, plus saint, plus sublime, plus divin? Il a rendu la vie à des mortels; il a fait et dit des choses qui passent les bornes des facultés humaines. Qui voudra les connaître, doit lire les écrivains grecs qui les ont consignées dans sa vie. Pour moi, si je prolonge ma carrière, je publierai, sous les auspices d'un homme aussi grand, les actions qui l'ont illustré : non que sa mémoire, pour être plus vénérée, ait besoin de ma plume; mais afin de contribuer à répandre parmi les hommes la connaissance de ce qui est digne de leur admiration. » Jusqu'au cinquième siècle, même chez les chrétiens, la réputation d'Apollonius fut soutenue. Léon, ministre du roi des Visigoths, invita Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, à lui traduire la vie du philosophe Apollonius, écrite par Philostrate. L'évêque choisit l'exemplaire le plus correct, sur lequel il fit sa traduction et l'envoya au ministre, par une lettre dans laquelle

il fait l'éloge le plus honorable de ce philosophe, et parle de ses actions et de ses vertus avec admiration, ajoutant qu'il ne lui manquait, pour être parfait, que d'être chrétien. Il paraît que ses disciples, voulant rehausser son mérite, l'ont dégradé, et lui ont attiré les titres d'*imposteur* et de *fourbe*, en lui attribuant faussement des prophéties et des miracles. Hiéroclès compara les miracles d'Apollonius avec ceux de Jésus-Christ. Un nommé Damis, le fidèle compagnon d'Apollonius, écrivit sa vie, ce que fit postérieurement Philostrate, qui vivait deux cents ans après lui. Elle fait partie des œuvres de Philostrate, ainsi que quelques lettres qu'il attribue à son héros : *Philostrati quæ supersunt omnia; Apollonii Tyanensis epistolæ, græc.-lat.*; Lipsiæ, 1709, in-fol. Eusèbe de Césarée, dans la réfutation de cet écrit, rejette les miracles attribués à Apollonius, mais pour le reste paraît à peu près d'accord avec Philostrate. Des écrits authentiques d'Apollonius, l'*Apologie* est le seul qui soit resté; il nous a été conservé par Philostrate (VIII, 7). La vie d'Apollonius par Philostrate, avec les commentaires donnés en anglais par Ch. Blount, a été traduite en français; Berlin, 1774, 4 vol. in-12. L. Dupin, sous le pseudonyme de M. de Cl[illegible], a publié *l'Histoire d'Apollonius de Tyane*; Paris, 1705, in-12.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 88. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Brucker, *Hist. crit. Phil.*, vol. II, p. 98. — Tiedemann, *Geist der speculativen Philos.*, vol. III, p. 108. — Ritter, *Gesch. der Phil.*, vol. IV, p. 523.

APOLLONIUS DYSCOLE (Ἀπολλώνιος ὁ Δύσκολος), célèbre grammairien grec, fleurit dans la première moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était natif d'Alexandrie, où il passa, dit-on, sa vie dans la plus grande pauvreté, mais du moins dans le voisinage de cette riche bibliothèque où depuis quatre siècles, malgré bien des désastres, restaient accumulés tant de trésors d'érudition. Il profita largement d'un si utile voisinage, en se livrant avec une égale curiosité aux recherches d'histoire et de grammaire. On cite de lui un ouvrage « sur l'Histoire mensongère, » ou plutôt « sur les Mensonges des historiens, » dont la perte est fort regrettable, car le titre seul indique un de ces travaux de pure critique si rares dans l'antiquité, et dont il reste si peu de traces dans ce qui nous est parvenu des anciens annalistes. Ce n'est malheureusement pas par ce même genre de mérite que se distingue le petit recueil de *Narrations merveilleuses* que nous possédons sous le nom d'Apollonius, et qui a été plusieurs fois réimprimé (1568, 1620, 1792), et tout récemment dans les *Paradoxographi* de M. Westermann; Brunswick, 1839). Mais Apollonius d[illegible] sa renommée à ses livres de Gram[illegible], dans lesquels il embrassa véritablement [illegible] de cette science, telle du moins [illegible] de son temps, [illegible] faire entrer l'étude comparative des langues. En effet, quoiqu'on eût dès lors songé à rapprocher le grec du latin (il y avait des ouvrages d'Apion et de Claudius Didymus sur ce sujet); quoique le Grec Chérémon eût publié un livre sur l'interprétation des hiéroglyphes, cependant la théorie générale du langage ne cherchait pas à s'éclairer par ces recherches nouvelles : c'est dans le grec seul qu'elle étudiait la nature des parties du discours et le rapport de ces parties entre elles. Apollonius paraît n'avoir su ni la langue des maîtres du monde, ni celle de l'Égypte. Mais, à part cette regrettable lacune, il est difficile d'imaginer une science plus complète que la sienne sur tout ce qui tient à la philosophie du langage, à la constitution et à l'histoire de la langue grecque et de ses dialectes.

Voici, dans leur ordre méthodique et le plus vraisemblable, les titres de ses principaux traités : I, *sur les Éléments du discours*, c'est-à-dire sur les sons élémentaires et sur les lettres qui les expriment dans l'écriture; — II, *sur la Distinction et la Division des parties du discours*, en quatre livres, qu'il faut distinguer des huit livres suivants, subdivisés eux-mêmes en longs chapitres que nous n'essaierons pas d'énumérer ici; — III, 1° *sur le Nom*, — 2° *sur le Verbe*, — 3° *sur le Participe*, — 4° *sur l'Article*, — 5° *sur le Pronom*, — 6° *sur la Préposition*, — 7° *sur l'Adverbe*, — 8° *sur la Conjonction*, c'est-à-dire, comme on voit, sur les huit parties du discours reconnues et consacrées dans l'école depuis le temps d'Aristarque, division qui, avec des modifications peu considérables, a passé des écoles grecques aux écoles romaines, et de celles-ci dans l'enseignement classique de tout l'Occident; — IV, *Traité de la Syntaxe*, en quatre livres; — V, *sur la Formation des mots composés*; — VI, *sur les Affections* (des mots), c'est-à-dire sur les figures de grammaire qui affectent la forme des mots; — VII, *sur les Figures*, probablement sur les figures de grammaire qui affectent la syntaxe et la construction; — VIII, *sur l'Orthographe*, comprenant au moins cinq livres : 1° sur l'usage des lettres (dont le titre même n'est plus cité nulle part), — 2° *sur les Accents*, — 3° *sur la Quantité*, — 4° *sur l'Aspiration*, — 5° *sur la Ponctuation*; — IX, *sur les quatre Dialectes, dorien, ionien, éolien, attique*; — X, enfin *sur l'ouvrage de Didyme, intitulé Vraisemblances*, c'était probablement quelque écrit de polémique. On trouve encore, chez les grammairiens du moyen âge (Bekker, *Anecdota Græca*, p. 798, 1283, 1289, 1290), des traces d'un ouvrage où Apollonius semble discuter, sur des points fort délicats de grammaire particulière, avec son fils Hérodien, devenu, lui aussi, un grammairien illustre. De tous ces ouvrages, souvent lus, souvent cités et compilés par les successeurs d'Apollonius, quatre seulement nous sont parvenus, [illegible] sans lacunes et sans altération, mais du moins dans un état qui permet d'y chercher

les caractères généraux de la théorie de leur auteur et quelques-unes des richesses de son érudition. Ce sont : le traité du Pronom, publié par M. Bekker en 1813; les traités de la Conjonction et de l'Adverbe, publiés par le même en 1816, dans le 2e volume de ses *Anecdota Græca* (ces trois ouvrages, d'après un manuscrit unique, qui est à la Bibliothèque nationale de Paris); les quatre livres de la Syntaxe, dont le quatrième reste encore incomplet, même si l'on y rétablit quelques pages placées, par l'erreur d'anciens copistes, à la fin du livre sur l'Adverbe. Ces quatre livres, publiés pour la première fois par les Aldes en 1495, réimprimés en 1515 par les Juntes, puis en 1590, avec une traduction latine, des notes et une table fort utiles, par F. Sylburg, n'existent nulle part plus corrects que dans l'édition qu'en a donnée M. Bekker en 1817. Les scoliastes de Denys le Thrace et le grammairien latin Priscien fournissent, en outre, d'utiles renseignements pour recomposer et pour apprécier les doctrines du maître, auquel ils se réfèrent avec une vénération presque religieuse. Ces doctrines, en effet, méritent, à beaucoup d'égards, l'admiration qu'elles ont excitée. Considérer la grammaire comme un ensemble de lois attestées par la pluralité des exemples, mais conformes à la nature et aux principes de la raison humaine; chercher les exemples surtout chez les prosateurs, où la langue se développe avec plus de logique et moins de licence que chez les poetes; fonder la classification des parties du discours sur le rôle des mots beaucoup plus que sur leurs formes, sans méconnaître toutefois dans ces formes mêmes un indice utile de leur rôle et de leur valeur; après avoir défini chaque espèce de mots, analyser en détail ses divers usages, en expliquer l'étymologie et les transformations; au-dessus de la théorie des mots placer celle de leurs rapports, ou la syntaxe; dans l'art de parler et d'écrire, observer avec soin depuis les premiers éléments de la parole jusqu'aux procédés les plus délicats de la ponctuation : telle est, pour la caractériser brièvement et par ses traits les plus généraux, la méthode de notre grammairien philosophe. On la pourrait dire parfaite, si elle ne laissait en dehors de la theorie tout ce qui tient, dans le langage, à la beauté oratoire et poétique. Mais Apollonius, digne héritier d'ailleurs d'Aristote, se montre encore plus dédaigneux que lui pour les ornements du style; et ce dédain lui a porté malheur. Son langage, souvent obscur, hérissé de néologismes et d'expressions techniques, fait tort à de analyses d'une subtilité et quelquefois d'une justesse merveilleuse pour le temps où elles furent écrites. La rigueur du raisonnement n'y rachète pas entièrement la rudesse incivile des critiques qu'il érige contre les opinions de ses devanciers; et cette rudesse explique trop bien le [illegible] de [illegible], le [illegible] donné au savant homme par ses contemporains. Mais ceux qui ont le courage de le lire y reconnaissent avec surprise une foule d'idées ingénieuses et profondes sur les parties du discours et sur les principes du langage; ils admirent même parfois comment, faute de l'avoir lu, les grammairiens modernes se sont fatigués à refaire des théories qu'il avait déjà trouvées et exposées avec la dernière précision, par exemple la théorie de l'*article*, qui est, en son genre, un chef-d'œuvre. Singulier privilége d'un esprit original, d'avoir prévenu ainsi le progrès des temps, et d'avoir, par l'observation d'une seule langue, la grecque, découvert et démontré des principes qui aujourd'hui s'appliquent sans peine à des langues nées dix siècles plus tard! E. EGGER.

Suidas; la biographie anonyme publiée en tête de la *Syntaxe*. — Fabricius, t. VI, p. 338, éd. Harles. — K. Lehrs, dans le *Rhein. Museum*, 1842, t. II. — Schneider, *ibid.*, 1844, t. III — Frohne, *Observationes in Apollonii Syntaxin*; Bonn, 1844. On annonce depuis longtemps une grande édition de la Syntaxe par J. Muetzell.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome, à la prière d'Antonin le Pieux, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius répondit insolemment « que c'était au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au-devant du disciple. » Antonin répondit en souriant « qu'il était bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome. » Et sur-le-champ ce prince lui envoya Marc-Aurèle.

Dion Cassius, LXXI, 35. — J. Capitolinus, *Antoninus Pius*, 10. — Lucien, *Demonax*, 31. — Brucker, *Hist. Philosoph.* — Ritter, *Dict. hist.*

***APOLLONIUS** (Ἀπολλώνιος), martyr, vivait dans la dernière moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Traduit devant le sénat romain dont il était membre, pour avoir embrassé le christianisme, il présenta une éloquente défense de cette religion. Son discours fut traduit en grec et reproduit en entier dans son *Histoire des Martyrs*, qui n'est point venue jusqu'à nous. Nicéphore confond cet Apollonius avec l'évêque d'Éphèse du même nom.

St. Jérôme, *Epist.*, 83. *Catalog. Script. eccles.*, 42, 53. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, V, 21. — Nicephore IV, 2. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VII, 168.

APOLLONIUS, évêque d'Éphèse vers l'an 19[illegible] après J.-C. Il écrivit contre diverses sectes chrétiennes, les montanistes notamment. Tertullien prit la défense de ces derniers contre lui et contre Soter, évêque de Rome. Il paraît que son livre *sur l'Extase*, aujourd'hui perdu, était particulièrement dirigé contre Apollonius.

Anonyme, *Prædestinatus*, 26, 27, 68. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, V, 18, 21. — St. Jérôme, *Catalog. script. eccles.*, 40. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VII, 1[illegible].

APOLLONIUS (*J*[illegible]), voyageur hollandais [illegible] vers l'an [illegible] dans un bourg près

de Bruges, et mourut aux îles Canaries, dans sa traversée au Pérou. On a de lui deux ouvrages fort curieux : *Libri quinque de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eadem gestis*; Anvers, 1567, in-8°; — *de Navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade an.* 1565 *ab Hispanis accepta*; ib., 1568, in-8°.

Jöcher, *Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

APOLLONIUS ou **APOLLONII** (*Guillaume*), théologien réformé, né à Veere, dans la Zélande, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1657. Il a publié *Disputationes de lege Dei*; Middelbourg, 1655, in-12. Mais il est surtout connu pour sa controverse avec Nic. Vedel sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques : *Jus majestatis circa sacra, seu de jure magistratus circa res ecclesiasticas, contra Nic. Vedelii tractatum de episcopatu Constantini Magni*; Middelbourg, 1642, in-8°; controverse dont Chr. Thomasius a rendu compte dans son *Historia contentionis inter Imperium et sacerdotium*; Halle, 1722, in-8°.

Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 302.

APOLLONIUS COLLATIUS. *Voy.* COLLATIUS.

***APOLLOPHANES** (Ἀπολλοφάνης), poète comique, vivait vers l'an 400 avant J.-C. Suidas lui attribue cinq comédies : il existe quelques fragments de trois de ces pièces, mais rien des deux autres.

Meineke, *Historia Comicorum græcorum*, p. 266. — Bode, *Geschichte der Hellenischen Komik*, I, 290. — Harpocration, sub voce Ἀδελφίζειν. — Fabric., *Bibl. græc.* — Pauly, *Real-Encycl.*

APOLLOPHANES (Ἀπολλοφάνης), médecin d'Antiochus Soter, vivait vers le milieu du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Outre qu'il se distingua dans son art, il fit encore, dans une circonstance importante, preuve d'un grand dévouement pour la chose publique. Le premier ministre d'Antiochus faisait peser sur les populations un joug de fer; les victimes de ses violences et de ses concussions, osant à peine faire entendre quelques plaintes, Apollophanes eut le courage de parler, et de faire connaître à Antiochus la vérité tout entière; il lui montra en même temps qu'il avait tout à craindre de son ambitieux ministre : l'avis fut écouté, et le ministre Hermias, attiré dans une promenade, fut mis à mort, sur un ordre du monarque. Les conseils de son médecin furent encore utilement suivis dans une autre occasion : ce fut pendant une expédition contre la Cœlésyrie qu'on s'empara, suivant son avis, de la ville de Séleucie. A la mort d'Antiochus, Apollophanes fonda à Smyrne une école où s'enseignaient les doctrines d'Érasistrate.

Strabon, *Geog.* — Polybe, *Hist.*, V, 56. — Cœlius Aurel., *De Morb. acut.*, II, 33. — Pauly, *Real-Encyclopædie.*

***APONTE** (*Sebastien* D'), sculpteur espagnol. Il serait difficile de préciser l'époque où il vivait. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il sculpta les stalles du chœur de l'église de Medina del Campo.

Ponz, *Viage in España.* — Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

***APONTE** (*Vascus Ægidius*), histor[illegible] généalogiste espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça les fonctions de *notarius* à Grenade. Il a laissé manuscrit un ouvrage intitulé *Lucero de nobleça*, ou *Lucifer hispanicæ nobilitatis*, augmenté ens[illegible] par Villegay, évêque d'Avila.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — G. Ernest de Franckenau, *Biblioth. hispanica.*

***APONTE** (*Pierre*), évêque de Majorque et théologien, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut d'abord inquisiteur apostolique dans la province d'Aragon et aux îles Baléares, d'où il s'éleva aux honneurs épiscopaux. En 1519 il écrivit, sur l'invitation de Léon X, un *Breviarium ordinis Redemptorum SS. Trinitatis.* D'Aponte avait lui-même fait partie de cet ordre monastique.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

APONUS (*Petrus*). *Voy.* ABANO (*Pierre*).

***APOSTOLI** (*Giovanni-Francesco*), poète italien, natif de Montferrat, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il professa les humanités à Casale, et devint membre de l'Académie *degl' Illustrati* de la même ville. Il se fit surtout connaître comme poëte latin. Tiraboschi lui accorde de la facilité, et Vallauri vante la délicatesse de pensées qui règne dans quelques-uns de ses vers. La satire est le genre qu'il cultiva de préférence.

On a de lui : *Succisivæ Horæ*, poëme latin, publié à Milan en 1580; à Pavie, en 1588; à Asti, en 1597. Ces éditions successives peuvent surprendre; car le poëme d'Apostoli avait occasionné les plaintes les plus vives de la part de certains contemporains, qui se prétendaient attaqués par l'auteur. Les choses en vinrent même à ce point, que l'évêque d'Alexandrie et l'inquisiteur de cette ville exigèrent la suppression de l'ouvrage. Mais il paraît que la décision fut purement comminatoire. Gruter cite quelques vers des *Succisivæ Horæ*. On en trouve d'autres dans un recueil intitulé *Carmina illustrium poetarum italorum*; Florence, 1719, vol. I, p. 307-326. Les autres ouvrages d'Apostoli sont : *Epigrammata varia in funere Margueritæ Valesiæ, ducissæ Subaudiæ*; Pavie, 1589, in-8°; — *Ode dicolos distrophos ad Franciscum Becium, Montisferrati senatorem*; — *Epigramma*, insérée dans le premier volume de l'ouvrage intitulé *Consiliorum Becii*; — des vers latins, insérés dans le *Pœdarchidion* de Surnia de Asti; Turin, 1581, 8 vol.

Gruter, *Deliciæ Italorum Poetarum*, 1608, I, [illegible]. — Vallauri, *Storia della Poesia in Piemonte*; Torino, [illegible], I, *passim.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***APOSTOLI** (*Pietro-Francesco degli*), théologien, natif de Novare, mort vers 1650. Il étudia le droit canon sous Marc-Antonio Ottelio de

Padoue. Il se fit ensuite remarquer comme prédicateur à Palerme, Gênes, Rome, Malte, et ailleurs; et devint successivement chapelain du cardinal Orsini, conseiller de l'inquisition, enfin abbé de Grazie di Novara, où il se composa une bibliothèque choisie. On a de lui : *Delle lodi di S. Carlo Borromeo panegirico;* Rome, 1617; — *Plura ad quinque libros decretalium;* — *Ad loca selecta sacræ Scripturæ;* — *De immunitate ecclesiastica*, dans Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum elogia*, et dans Cotta, *Museo Novarese*, 253-254.

Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum Elogia*, n° 162. — Cotta, *Museo Novarese*, 253-254. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

APOSTOLI (*Francesco*), littérateur italien, né à Venise vers 1746, mort au mois de février 1816. Employé fort jeune à la secrétairerie d'État, il quitta bientôt cette place pour se livrer à une vie vagabonde qui le réduisit enfin à la misère, et à la triste nécessité de servir comme agent de police. Outre quelques pièces de théâtre (*È Tutto Momento; la Merenda alla zecca*), on a de lui : *Lettres et Contes sentimentaux de George Wanderson;* Augsbourg, 1777, publiés en collaboration avec le Roy de Lozembrunn; — *Saggio per servire alla storia de' viaggi filosofici e de' principi viaggiatori;* Venise, 1782; — *Lettere sirmiensi :* ces lettres contiennent l'histoire de la déportation d'Apostoli aux bouches du Cattaro; — *Rappresentazione del secolo decimottavo;* Milan, 3 vol.; — *Storia delli Galli, Franchi e Francesi;* il ne parut que le premier volume de cet ouvrage, qui fut mal accueilli du public.

Le P. Moschini, *Biografia universale italiana*. — M. de Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, t. I.

***APOSTOLI** (*Petrus ab* ou *Pedro de los Apostolos*), théologien italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une *Vie d'André Corsini*, évêque de Fiesole; Florence, 1603; — *Kalendarium perpetuum ordinis Carmelitarum;* Venise, 1588, in-8°; — *Cæremoniale ordinis Carmelitarum*, sans nom d'auteur; Rome, 1616, in-4°.

Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*, n° 848. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, n° 172. — Arana de Varflora, *Hijos de Sevilla*.

APOSTOLIUS ou **APOSTOLE** (*Michel*), rhéteur et théologien grec, natif de Constantinople, mort vers l'an 1480. Lorsque les Turcs s'emparèrent en 1453 de la capitale de l'empire grec, Apostole se réfugia en Italie, où il fut accueilli par le cardinal Bessarion. Pour complaire à ce protecteur, il écrivit contre Théodore de Gaza; mais en défendant Platon il injuria Aristote. Le cardinal désapprouva alors hautement un ouvrage qui faisait tort à la cause qu'il soutenait; et Apostole, obligé de quitter Rome, se rendit en Crète, où il gagna sa vie à copier des livres et à instruire les enfants. Sa pénurie fut telle, qu'il se qualifia lui-même « le roi des pauvres. » On trouve dans la bibliothèque de Bologne un manuscrit des Icones de Philostrate, copié par Apostole, avec cette épigraphe : « Le roi des pauvres de ce monde a écrit ce livre pour gagner sa vie. » Il fit d'autres ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés; en voici la liste : Παροιμίαι ou *Proverbes*, en grec; Bâle, 1538, in-8°; il ne contient que des extraits d'un ouvrage plus considérable qui fut d'abord publié par D. Heinsius en 1619, Leyde, in-4°. La meilleure édition est celle qu'en a donnée P. Pantinus Toletanus avec trad. lat. et comment., Amsterd. (Elzevir), 1653, in-4°. On trouve encore ce livre dans la *Clavis Homerica*, publiée à Rotterdam en 1655, in-4°. Dans la préface de sa *Galéomyomachie*, Aristobule Apostole distribue les Παροιμίαι en deux parties : la première contient de simples dictons; l'autre, intitulée Ἰωνία, *Parterre de violettes*, est consacrée aux proverbes; — *Oratio panegyrica ad Fridericum III, ex versione Barth. Keckermanni*, dans les *Inscript. Rer. German.;* Francf., 1624; — Georgii Gemisthii Plethonis et Mich. Apostolii *Orationes funebres duæ, in quibus de Immort. animæ exponitur;* ed. Fülleborn, Leipz., 1793; — un écrit contre l'Église latine et le concile de Florence, inséré dans le Moine, *Varia sacra*. Il y a des manuscrits de Michel Apostolius dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. III. 2514, 2519. — Bœrner, *De doctis hominibus græcis litterarum græcarum in Italia instauratoribus;* Lips., 1761, p. 158-163. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. XI, p. 189. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 298; et t. VII, p. 389.

APOSTOLIUS (*Aristobule*), fils de Michel, poëte grec, vivait, comme son père, au quinzième siècle. Il donna, avec une préface écrite en grec, une première édition de la *Galeomyomachie*, ou *bataille des chats et des rats*, titre et poëme imités, comme on voit, de la *Batrachomyomachie* d'Homère. L'ouvrage d'Aristobule Apostolius fut imprimé par Alde vers 1494. D'après Ébert, qui s'appuie sur Villoison, Aristobule et Arsenius sont une seule et même personne. Une épigramme grecque, imprimée par Alde en 1496, l'appelle Aristobule *Apostolides*.

Fabricius, *Bibliotheca græca*. — Ébert, *Répertoire bibliographique*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

APOSTOOL (*Samuel*), théologien anabaptiste, né en 1638, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. En mars 1662, il fut nommé ministre des flamings (et non des waterlandiens), branche de la congrégation des anabaptistes d'Amsterdam. Le 15 octobre de la même année, il prononça un sermon qui fut réfuté le même jour (au prône du soir) par Galenus, un de ses collègues. Ce dernier soutenait que la religion chrétienne était bien moins un corps de dogmes qui commande la foi, qu'un code moral qui impose l'obéissance. La dispute s'envenima, et il se forma deux sectes : les galénistes et les apostoliens. Ceux-ci, fanatiques

the North of England; London, 1838; — *Sporting by Nimrod*, 1840, in-4°, en société avec d'autres écrivains; — *The horse and the hound*; Edimbourg, 1842, in-8°; — *Nimrod abroad*; London. — *The life of sportsman*; 1842, in-8°. La plupart de ces ouvrages sont tirés du *Sporting Magazine* et d'autres recueils.

Sporting Magazine, [illegible], et juillet 1842. — *Fraser's Magazine*, 1842.

* APPERT (*Benjamin-Nicolas-Marie*), philanthrope français, né à Paris en 1797. A peine âgé de seize ans, il fut nommé adjoint sous-professeur à l'école de dessin. C'est en 1815 que son désir de se rendre utile aux classes pauvres fit penser à M. Appert à propager l'enseignement mutuel dans le département du Nord. En 1816, il eut l'idée d'appliquer cette méthode aux écoles régimentaires. Le succès en fut si grand, que les armées ennemies, cantonnées alors dans ce pays, voulurent aussi profiter de ses leçons. Huit écoles régimentaires furent formées par ses soins en moins d'un an. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui venait d'arriver au ministère, ayant eu connaissance des travaux de M. Appert, le nomma professeur du cours normal institué pour les officiers et sous-officiers qui devaient à leur tour diriger les écoles régimentaires. M. Appert ouvrit son cours le 24 novembre 1818. Trois mois après, 163 écoles suivies par 20,000 hommes furent en pleine activité; et, pendant la durée des fonctions du jeune professeur, plus de 100,000 hommes apprirent à lire et à écrire, et fournirent à l'armée d'excellents sous-officiers. Le 24 juin 1819, M. Appert ouvrit une école d'enseignement mutuel pour les détenus militaires : son intention était d'étendre ce bienfait à toutes les maisons de détention et aux hôpitaux d'orphelins ; mais le ministère changea, et avec lui tous les projets de M. Appert furent renversés. Cependant il n'abandonna pas l'école de Montaigu, dont sa persévérance empêcha la fermeture. Cette circonstance le fit connaître du duc d'Angoulême, qui lui accorda une protection toute particulière. M. Appert venait de publier un *Manuel à l'usage des écoles régimentaires*, lorsqu'il fut accusé, en 1822, d'avoir favorisé l'évasion de deux prisonniers politiques. Emprisonné à la Force, il conçut le projet de ne plus s'occuper désormais que du soin d'améliorer l'état des prisons. Il publia bientôt un *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers, les orphelins et les adultes*; puis il conçut l'idée de fonder un journal des prisons, destiné à rendre un compte exact de ses fréquents voyages aux bagnes et aux prisons de France. C'est dans une de ses excursions à Rochefort que, pour mieux juger des souffrances des malheureux condamnés, il porta pendant vingt-quatre heures le boulet d'un galérien. Après la révolution de 1830, il occupa la place de secrétaire des commandements de la reine et celle de secrétaire général de la Société de la Morale chrétienne.

En 1846, il visita les établissements philanthropiques et les prisons de la Belgique, de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière, de l'Autriche, et publia les résultats de ses voyages dans différents écrits (*Voyage en Belgique*; Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8°; — *Voyage en Prusse*; Berlin, in-8°; — *Hambourg, ses prisons et hospices*; Hambourg, 1850; — *les Prisons, hôpitaux, écoles, en Autriche, en Bavière*, etc.; Leipzig, 1851). Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Dix ans à la cour du roi Louis-Philippe*; Bruxelles, en 1846. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

François APPERT, frère du précédent, a donné son nom à un procédé célèbre pour la conservation des matières alimentaires, particulièrement des viandes. La base de ce procédé consiste à mettre les matières alimentaires à l'abri de l'oxygène, qui tend à les corrompre. A cet effet, il faut les chauffer au bain-marie dans des boîtes de fer-blanc, que l'on ferme hermétiquement. Appert a publié les détails de son procédé dans l'*Art de conserver toutes les substances animales et végétales*; Paris, 1831, in-8°, 4e édit.

APPIAN. *Voy.* APIAN.

APPIANI (*Andrea*), peintre italien, né en 1754 dans le haut Milanais, mort en 1818. Il était d'une famille noble, mais pauvre. Il étudia la peinture sous le meilleur professeur de Milan, le chevalier Gindel; et, pour s'assurer des moyens d'existence, il se mit aux ordres des décorateurs de théâtre. Un voyage qu'il fit dans les principales villes d'Italie lui facilita l'étude des plus beaux modèles; et l'anatomie, dont il reçut à cette époque les premières leçons, acheva de perfectionner son talent. Il excellait dans les *fresques*. Ses plus beaux travaux sont ceux de la coupole du chœur de Sainte-Marie, près de Saint-Celse, à Milan; un tableau magnifique qu'il avait peint pour le palais Busca, et les plafonds du château de Monza. A son entrée en Italie, Napoléon lui continua la faveur dont l'avait honoré l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie. Il le nomma membre de l'Institut, peintre du roi, et le décora des ordres de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Appiani fit les portraits de presque toute la famille Bonaparte; et ce qui lui valut surtout les bonnes grâces de l'empereur, ce sont les fresques du palais royal à Milan, qui sont autant de monuments à la gloire du conquérant. Mais, au mois d'avril 1813, une attaque d'apoplexie le força à suspendre ses travaux, qui restèrent inachevés, et qui cependant sont encore aujourd'hui l'ornement du palais du vice-roi autrichien. On voit aussi au palais du prince Eugène, la *villa Buonaparte*, un plafond où Appiani représenta, d'une manière admirable, Apollon et les Muses.

Parmi ses tableaux à l'huile on distingue : l'*Olympe*, la *Toilette de Junon* servie par les

de joindre à son nom celui d'Aragon. A partir de cet arrangement (1465), il se fit appeler Jacopo III d'Appiano d'Aragona, comte et seigneur de Piombino et dépendances.

* APPIANO D'ARAGONA (*Jacopo IV* D'), fils du précédent, souverain de Piombino, mort en 1511. Il rendit au peuple les priviléges que son père lui avait ravis, et qui furent imprimés en 1706 sous le titre de *Statuto de Piombino*. Il épousa ensuite Vittoria, fille du roi Ferdinand de Naples, et prit un commandement dans l'armée dirigée par ce prince et par Sixte IV contre Laurent de Médicis. Les Florentins le firent prisonnier, et ne lui rendirent la liberté que contre une rançon. En 1501, César Borgia s'empara de Piombino : en vain Jacopo s'adressa-t-il alors à Louis XII et même à l'empereur Maximilien, qui l'écouta favorablement; il ne rentra en possession qu'en 1503, et à la suite d'une insurrection du peuple contre les troupes de Borgia. Maximilien le confirma alors de nouveau dans sá souveraineté.

* APPIANO D'ARAGONA (*Jacopo V* D'), fils du précédent, seigneur de Piombino, mort en 1545. Il obtint en 1520, de l'empereur Charles V, le renouvellement de l'investiture de sa principauté, avec le droit de placer l'aigle impériale dans ses armes. En 1539, lorsque les flottes française et anglaise, combinées, menaçaient l'Italie d'une invasion, le duc Cosme de Florence, chargé par l'empereur de la garde des côtes de Toscane, voulut mettre garnison dans Piombino. Jacopo, qui suspectait les intentions de Cosme, ne consentit à recevoir ses troupes qu'en 1543, et lorsque Barberousse se fut présenté en vue de l'Italie. Plus tard, Cosme demanda à Charles V la souveraineté de Piombino, en offrant d'indemniser Jacopo. Les négociations étaient entamées à ce sujet, lorsque ce prince mourut.

* APPIANO D'ARAGONA (*Jacopo VI* D'), seigneur de Piombino, mort en 1585. Les prétentions de Cosme, duc de Florence, firent d'abord obstacle à la prise de possession de la souveraineté par Appiano. Mais le traité de 1557 ayant fait justice des réclamations de Cosme, Jacopo VI rentra dans ses États héréditaires en 1559; mais il dut laisser au duc de Toscane l'île d'Elbe, pour le couvrir des dépenses qu'il avait faites en s'opposant à l'invasion gallo-turque. Le peuple de Piombino, impatient de la domination étrangère, accueillit son souverain avec enthousiasme; et l'empereur Ferdinand Ier confirma à Jacopo l'investiture accordée à ses ancêtres. Toutefois, il y eut toujours garnison espagnole, en petit nombre, il est vrai, dans la citadelle de Piombino.

APPIANO (*Alexandre* D'), souverain de Piombino et fils du précédent, mort le 28 septembre 1589. Son caractère tyrannique et ses mœurs désordonnées amenèrent un soulèvement du peuple, où il fut assassiné. Mais il paraît que les intrigues de sa femme Isabelle de Mendoça, d'accord avec le commandant espagnol qu'elle aimait, ne furent pas étrangères à cet événement tragique. Quoi qu'il en soit, les anciens de Piombino déclarèrent le peuple délié de son serment envers les d'Appiano, et, de leur consentement, le commandant espagnol prit possession de la principauté au nom du roi d'Espagne. De son côté, le grand-duc de Toscane, Ferdinand Ier, prit le jeune fils d'Alexandre sous sa protection; et, en 1591, la cour d'Espagne consentit à rétablir ce prince dans sa souveraineté, sous la tutelle de son oncle Alfonse d'Appiano.

APPIANO (*Jacopo VII* D'), dernier souverain de Piombino de la famille d'Appiano. Il avait obtenu de l'empereur Rodolphe II une nouvelle investiture de ses États, mais il mourut sans postérité; en lui s'éteignit la race. Après un assez long séquestre sous la domination espagnole, la principauté fut réclamée par plusieurs prétendus parents des Appiano, et notamment par un Charles Sforze d'Appiano. Il y eut même un arrêt rendu en sa faveur, en 1624, par la chambre aulique de Vienne. Mais on exigeait de lui une somme de 800,000 florins, que ce prétendant ne put pas se procurer. En conséquence, il fut déclaré déchu de ses prétentions; et, en 1634, Piombino fut vendu à Nicolas Ludovisi, prince de Venosa, sujet espagnol, à la condition de verser à la chambre aulique un million de florins. Mais cette seigneurie s'arrêta encore à la troisième génération pour passer aux Buoncompagni, alliés aux Venosa par les femmes. Ils gardèrent cette principauté jusqu'en 1801, époque à laquelle le premier consul Bonaparte s'empara de Piombino en même temps que de l'île d'Elbe.

Tronci, *Memorie istoriche della città di Pisa.* — Rapetti, *Dizionario geografico storico della Toscana.* — Pignotti, *Storia della Toscana.* — Litta, *Famiglie celebri Italiane.* — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, II, 247; III, 78.

APPIANO (*Nicolas*), peintre italien, vivait au quinzième siècle. Il fut élève de Léonard de Vinci, et on lui attribue la fresque qui surmonte l'église *della Pasce* à Milan.

Latuada, *Descrizione di Milano.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*APPIANO (*Paolo-Antonio*), prédicateur de la société de Jésus et historien, né à Ascoli en 1639, mort à Rome en 1709. Devenu membre de la Société Arcadienne, il se lia avec le savant Magliabecchi et le poëte Jean-Baptiste Saginoli. Il fut ensuite nommé assesseur de l'inquisition. Mais il se fit surtout remarquer comme prédicateur et comme historien. On a de lui, entre autres ouvrages, les suivants : *Vita di san Emidio, primo vescovo d'Ascoli, con una descrizione della Juddetta città;* Rome, 1702 et 1704 : le journal de Trévoux fait mention de cet ouvrage; — *Vita di Cecco d'Ascoli*, poëte et philosophe du quatorzième siècle, brûlé comme hérétique; — *il Frumento che produce le palme,*

*APPIANI (*Joseph*), peintre milanais, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il obtint le titre de peintre de la cour de l'électeur de Mayence (*Mainzischer Hofmaler*). Il fit de nombreuses peintures à l'huile, assez médiocres.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

APPIANO, nom commun à plusieurs princes qui régnèrent sur Pise et sur Piombino, du quatorzième au dix-septième siècle. Leur histoire ne manque pas d'intérêt : nous allons la résumer dans l'ordre suivant :

*APPIANO (*Vanni* D'), chef de la race des souverains de ce nom qui régnèrent sur Pise, mort en 1355 (1). Né dans le village d'Appiano, et d'humble condition, il vint s'établir à Pise, et s'y attacha à la faction guelfe des Bergolini, devenue depuis celle des Gambacorti, du nom de leur chef, et qui avait pour adversaires les Raspanti, du parti gibelin. L'empereur Charles IV étant venu, en mai 1355, passer quelque temps

avant d'avoir eu le temps d
raineté. Son père Gérard avai
Emmanuel pour lui succéde
Paola refusa son assentimen
tion. Elle eut recours au prot
maria sa fille à un citoyen co
ville, du nom de Rinaldo O
assurer aux époux le gouve
bino.

* APPIANO (*Emmanuel*), s
bino, mort en 1457. Il fut app
raineté par le choix des ancie
appuyé en cette occasion par
Les Orsini essayèrent en vain
teresse : la force et la cor
firent tomber cette position i
voir d'Emmanuel Appiano.

* APPIANO (*Jacopo III* D'
dent, seigneur de Piombino,
procédés violents et sa condu
fectionnèrent tout d'abord ses

de joindre à son nom celui d'Aragon. A partir de cet arrangement (1465), il se fit appeler Jacopo III d'Appiano d'Aragona, comte et seigneur de Piombino et dépendances.

* APPIANO D'ARAGONA (*Jacopo IV* D'), fils du précédent, souverain de Piombino, mort en 1511. Il rendit au peuple les priviléges que son père lui avait ravis, et qui furent imprimés en 1706 sous le titre de *Statuto de Piombino*. Il épousa ensuite Vittoria, fille du roi Ferdinand de Naples, et prit un commandement dans l'armée dirigée par ce prince et par Sixte IV contre Laurent de Médicis. Les Florentins le firent prisonnier, et ne lui rendirent la liberté que contre une rançon. En 1501, César Borgia s'empara de Piombino : en vain Jacopo s'adressa-t-il alors à Louis XII et même à l'empereur Maximilien, qui l'écouta favorablement; il ne rentra en possession qu'en 1503, et à la suite d'une insurrection du peuple contre les troupes de Borgia. Maximilien le confirma alors de nouveau dans sá souveraineté.

* APPIANO D'ARAGONA (*Jacopo V* D'), fils du précédent, seigneur de Piombino, mort en 1545. Il obtint en 1520, de l'empereur Charles V, le renouvellement de l'investiture de sa principauté, avec le droit de placer l'aigle impériale dans ses armes. En 1539, lorsque les flottes française et anglaise, combinées, menaçaient l'Italie d'une invasion, le duc Cosme de Florence, chargé par l'empereur de la garde des côtes de Toscane, voulut mettre garnison dans Piombino. Jacopo, qui suspectait les intentions de Cosme, ne consentit à recevoir ses troupes qu'en 1543, et lorsque Barberousse se fut présenté en vue de l'Italie. Plus tard, Cosme demanda à Charles V la souveraineté de Piombino, en offrant d'indemniser Jacopo. Les négociations étaient entamées à ce sujet, lorsque ce prince mourut.

* APPIANO D'ARAGONA (*Jacopo VI* D'), seigneur de Piombino, mort en 1585. Les prétentions de Cosme, duc de Florence, firent d'abord obstacle à la prise de possession de la souveraineté par Appiano. Mais le traité de 1557 ayant fait justice des réclamations de Cosme, Jacopo VI rentra dans ses États héréditaires en 1559; mais il dut laisser au duc de Toscane l'île d'Elbe, pour le couvrir des dépenses qu'il avait faites en s'opposant à l'invasion gallo-turque. Le peuple de Piombino, impatient de la domination étrangère, accueillit son souverain avec enthousiasme; et l'empereur Ferdinand Ier confirma à Jacopo l'investiture accordée à ses ancêtres. Toutefois, il y eut toujours garnison espagnole, en petit nombre, il est vrai, dans la citadelle de Piombino.

APPIANO (*Alexandre* D'), souverain de Piombino et fils du précédent, mort le 28 septembre 1589. Son caractère tyrannique et ses mœurs désordonnées amenèrent un soulèvement du peuple, où il fut assassiné. Mais il paraît que les intrigues de sa femme Isabelle de Mendoça, d'accord avec le commandant espagnol qu'elle aimait, ne furent pas étrangères à cet événement tragique. Quoi qu'il en soit, les anciens de Piombino déclarèrent le peuple délié de son serment envers les d'Appiano, et, de leur consentement, le commandant espagnol prit possession de la principauté au nom du roi d'Espagne. De son côté, le grand-duc de Toscane, Ferdinand Ier, prit le jeune fils d'Alexandre sous sa protection; et, en 1591, la cour d'Espagne consentit à rétablir ce prince dans sa souveraineté, sous la tutelle de son oncle Alfonse d'Appiano.

APPIANO (*Jacopo VII* D'), dernier souverain de Piombino de la famille d'Appiano. Il avait obtenu de l'empereur Rodolphe II une nouvelle investiture de ses États, mais il mourut sans postérité; en lui s'éteignit la race. Après un assez long séquestre sous la domination espagnole, la principauté fut réclamée par plusieurs prétendus parents des Appiano, et notamment par un Charles Sforze d'Appiano. Il y eut même un arrêt rendu en sa faveur, en 1624, par la chambre aulique de Vienne. Mais on exigeait de lui une somme de 800,000 florins, que ce prétendant ne put pas se procurer. En conséquence, il fut déclaré déchu de ses prétentions; et, en 1634, Piombino fut vendu à Nicolas Ludovisi, prince de Venosa, sujet espagnol, à la condition de verser à la chambre aulique un million de florins. Mais cette seigneurie s'arrêta encore à la troisième génération pour passer aux Buoncompagni, alliés aux Venosa par les femmes. Ils gardèrent cette principauté jusqu'en 1801, époque à laquelle le premier consul Bonaparte s'empara de Piombino en même temps que de l'île d'Elbe.

Tronci, *Memorie istoriche della città di Pisa*. — Rapetti, *Dizionario geografico storico della Toscana*. — Pignotti, *Storia della Toscana*. — Litta, *Famiglie celebri Italiane*. — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, II, 257; III, 78.

APPIANO (*Nicolas*), peintre italien, vivait au quinzième siècle. Il fut élève de Léonard de Vinci, et on lui attribue la fresque qui surmonte l'église *della Pasce* à Milan.

Latuada, *Descrizione di Milano*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*APPIANO (*Paolo-Antonio*), prédicateur de la société de Jésus et historien, né à Ascoli en 1639, mort à Rome en 1709. Devenu membre de la Société Arcadienne, il se lia avec le savant Magliabecchi et le poëte Jean-Baptiste Saginoli. Il fut ensuite nommé assesseur de l'inquisition. Mais il se fit surtout remarquer comme prédicateur et comme historien. On a de lui, entre autres ouvrages, les suivants : *Vita di san Emidio, primo vescovo d'Ascoli, con una descrizione della Juddetta città*; Rome, 1702 et 1704 : le journal de Trévoux fait mention de cet ouvrage; — *Vita di Cecco d'Ascoli*, poëte et philosophe du quatorzième siècle, brûlé comme hérétique; — *il Frumento che produce le palme*,

les caractères généraux de la théorie de leur auteur et quelques-unes des richesses de son érudition. Ce sont : le traité du Pronom, publié par M. Bekker en 1813; les traités de la Conjonction et de l'Adverbe, publiés par le même en 1816, dans le 2e volume de ses *Anecdota Græca* (ces trois ouvrages, d'après un manuscrit unique, qui est à la Bibliothèque nationale de Paris); les quatre livres de la Syntaxe, dont le quatrième reste encore incomplet, même si l'on y rétablit quelques pages placées, par l'erreur d'anciens copistes, à la fin du livre sur l'Adverbe. Ces quatre livres, publiés pour la première fois par les Aldes en 1495, réimprimés en 1515 par les Juntes, puis en 1590, avec une traduction latine, des notes et une table fort utiles, par F. Sylburg, n'existent nulle part plus corrects que dans l'édition qu'en a donnée M. Bekker en 1817. Les scoliastes de Denys le Thrace et le grammairien latin Priscien fournissent, en outre, d'utiles renseignements pour recomposer et pour apprécier les doctrines du maître, auquel ils se réfèrent avec une vénération presque religieuse. Ces doctrines, en effet, méritent, à beaucoup d'égards, l'admiration qu'elles ont excitée. Considérer la grammaire comme un ensemble de lois attestées par la pluralité des exemples, mais conformes à la nature et aux principes de la raison humaine; chercher les exemples surtout chez les prosateurs, où la langue se développe avec plus de logique et moins de licence que chez les poëtes; fonder la classification des parties du discours sur le rôle des mots beaucoup plus que sur leurs formes, sans méconnaître toutefois dans ces formes mêmes un indice utile de leur rôle et de leur valeur; après avoir défini chaque espèce de mots, analyser en détail ses divers usages, en expliquer l'étymologie et les transformations; au-dessus de la théorie des mots placer celle de leurs rapports, ou la syntaxe; dans l'art de parler et d'écrire, observer avec soin depuis les premiers éléments de la parole jusqu'aux procédés les plus délicats de la ponctuation : telle est, pour la caractériser brièvement et par ses traits les plus généraux, la méthode de notre grammairien philosophe. On la pourrait dire parfaite, si elle ne laissait en dehors de la théorie tout ce qui tient, dans le langage, à la beauté oratoire et poétique. Mais Apollonius, digne héritier d'ailleurs d'Aristote, se montre encore plus dédaigneux que lui pour les ornements du style; et ce dédain lui a porté malheur. Son langage, souvent obscur, hérissé de néologismes et d'expressions techniques, fait tort à des analyses d'une subtilité et quelquefois d'une justesse merveilleuse pour le temps où elles furent écrites. La rigueur du raisonnement n'y rachète pas entièrement la rudesse incivile des critiques qu'il dirige contre les opinions de ses devanciers; et cette rudesse explique trop bien le surnom de *Dyscole* (le difficile, le bourru) donné au savant homme par ses contemporains. Mais ceux qui ont le courage de le lire y reconnaissent avec surprise une foule d'idées ingénieuses et profondes sur les parties du discours et sur les principes du langage; ils admirent même parfois comment, faute de l'avoir lu, les grammairiens modernes se sont fatigués à refaire des théories qu'il avait déjà trouvées et exposées avec la dernière précision, par exemple la théorie de l'*article*, qui est, en son genre, un chef-d'œuvre. Singulier privilége d'un esprit original, d'avoir prévenu ainsi le progrès des temps, et d'avoir, par l'observation d'une seule langue, la grecque, découvert et démontré des principes qui aujourd'hui s'appliquent sans peine à des langues nées dix siècles plus tard ! E. EGGER.

Suidas; la biographie anonyme publiée en tête de la *Syntaxe*. — Fabricius, t. VI, p. 336, éd. Harles. — K. Lehrs, dans le *Rhein. Museum*, 1842, t. II. — Schneider, *ibid.*, 1844, t. III. — Frohne, *Observationes in Apollonii Syntaxin*; Bonn, 1844. On annonce depuis longtemps une grande édition de la Syntaxe par J. Muetzell.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome, à la prière d'Antonin le Pieux, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius répondit insolemment « que c'était au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au-devant du disciple. » Antonin répondit en souriant « qu'il était bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome. » Et sur-le-champ ce prince lui envoya Marc-Aurèle.

Dion Cassius, LXXI, 35. — J. Capitolinus, *Antonius Pius*, 10. — Lucien, *Demonax*, 31. — Brucker, *Hist. Philosoph.* — Ritter, *Dict. hist.*

***APOLLONIUS** (Ἀπολλώνιος), martyr, vivait dans la dernière moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Traduit devant le sénat romain dont il était membre, pour avoir embrassé le christianisme, il présenta une éloquente défense de cette religion. Son discours fut traduit en grec et reproduit en entier dans son *Histoire des Martyrs*, qui n'est point venue jusqu'à nous. Nicéphore confond cet Apollonius avec l'évêque d'Éphèse du même nom.

St. Jérôme, *Epist.*, 84. *Catalog. Script. eccles.*, 42, 53. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, V, 21. — Nicephore, IV, 26. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VII, 168.

APOLLONIUS, évêque d'Éphèse vers l'an 190 après J.-C. Il écrivit contre diverses sectes chrétiennes, les montanistes notamment. Tertullien prit la défense de ces derniers contre lui et contre Soter, évêque de Rome. Il paraît que son livre *sur l'Extase*, aujourd'hui perdu, était particulièrement dirigé contre Apollonius.

Anonyme, *Prædestinatus*, 26, 27, 68. — Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, V, 18, 21. — St. Jérôme, *Catalog. script. eccles.*, 40. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VII, 164.

APOLLONIUS (*Lævinus*), voyageur hollandais naquit vers l'an 1510 dans un bourg près

Padoue. Il se fit ensuite remarquer comme prédicateur à Palerme, Gênes, Rome, Malte, et ailleurs; et devint successivement chapelain du cardinal Orsini, conseiller de l'inquisition, enfin abbé de Grazie di Novara, où il se composa une bibliothèque choisie. On a de lui : *Delle lodi di S. Carlo Borromeo panegirico;* Rome, 1617; — *Plura ad quinque libros decretalium;* — *Ad loca selecta sacræ Scripturæ;* — *De immunitate ecclesiastica*, dans Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum elogia*, et dans Cotta, *Museo Novarese*, 253-254.

Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum Elogia*, n° 162. — Cotta, *Museo Novarese*, 253-254. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

APOSTOLI (*Francesco*), littérateur italien, né à Venise vers 1746, mort au mois de février 1816. Employé fort jeune à la secrétairerie d'État, il quitta bientôt cette place pour se livrer à une vie vagabonde qui le réduisit enfin à la misère, et à la triste nécessité de servir comme agent de police. Outre quelques pièces de théâtre (*È Tutto Momento; la Merenda alla zecca*), on a de lui : *Lettres et Contes sentimentaux de George Wanderson;* Augsbourg, 1777, publiés en collaboration avec le Roy de Lozembrunn; — *Saggio per servire alla storia de' viaggi filosofici e de' principi viaggiatori;* Venise, 1782; — *Lettere sirmiensi :* ces lettres contiennent l'histoire de la déportation d'Apostoli aux bouches du Cattaro; — *Rappresentazione del secolo decimottavo;* Milan, 3 vol.; — *Storia delli Galli, Franchi e Francesi;* il ne parut que le premier volume de cet ouvrage, qui fut mal accueilli du public.

Le P. Moschini, *Biografia universale italiana*. — M. de Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, t. I.

***APOSTOLI** (*Petrus ab* ou *Pedro de los Apostolos*), théologien italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une *Vie d'André Corsini*, évêque de Fiesole; Florence, 1603; — *Kalendarium perpetuum ordinis Carmelitarum;* Venise, 1588, in-8°; — *Carremoniale ordinis Carmelitarum*, sans nom d'auteur; Rome, 1616, in-4°.

Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*, n° 548. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, n° 172. — Arana de Varflora, *Hijos de Sevilla*.

APOSTOLIUS ou **APOSTOLE** (*Michel*), rhéteur et théologien grec, natif de Constantinople, mort vers l'an 1480. Lorsque les Turcs s'emparèrent en 1453 de la capitale de l'empire grec, Apostole se réfugia en Italie, où il fut accueilli par le cardinal Bessarion. Pour complaire à ce protecteur, il écrivit contre Théodore de Gaza; mais en défendant Platon il injuria Aristote. Le cardinal désapprouva alors hautement un ouvrage qui faisait tort à la cause qu'il soutenait; et Apostole, obligé de quitter Rome, se rendit en Crète, où il gagna sa vie à copier des livres et à instruire les enfants. Sa pénurie fut telle, qu'il se qualifia lui-même « le roi des pauvres. » On trouve dans la bibliothèque de Bologne un manuscrit des Icones de Philostrate, copié par Apostole, avec cette épigraphe : « Le roi des pauvres de ce monde a écrit ce livre pour gagner sa vie. » Il fit d'autres ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés; en voici la liste : Παροιμίαι ou *Proverbes*, en grec; Bâle, 1538, in-8°; il ne contient que des extraits d'un ouvrage plus considérable qui fut d'abord publié par D. Heinsius en 1619, Leyde, in-4°. La meilleure édition est celle qu'en a donnée P. Pantinus Toletanus avec trad. lat. et comment., Amsterd. (Elzevir), 1653, in-4°. On trouve encore ce livre dans la *Clavis Homerica*, publiée à Rotterdam en 1655, in-4°. Dans la préface de sa *Galéomyomachie*, Aristobule Apostole distribue les Παροιμίαι en deux parties : la première contient de simples dictons; l'autre, intitulée Ἰωνία, *Parterre de violettes*, est consacrée aux proverbes; — *Oratio panegyrica ad Fridericum III, ex versione Barth. Keckermanni*, dans les *Inscript. Rer. German.;* Francf., 1624; — Georgii Gemisthii Plethonis et Mich. Apostolii *Orationes funebres duæ, in quibus de Immort. animæ exponitur;* ed. Fülleborn, Leipz., 1793; — un écrit contre l'Église latine et le concile de Florence, inséré dans le Moine, *Varia sacra*. Il y a des manuscrits de Michel Apostolius dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, 2516, 2519. — Bœrner, *De doctis hominibus græcis litterarum græcarum in Italia instauratoribus;* Lips., 1701, p. 152-163. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. XI, p. 189. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 298; et t. VII, p. 329.

APOSTOLIUS (*Aristobule*), fils de Michel, poëte grec, vivait, comme son père, au quinzième siècle. Il donna, avec une préface écrite en grec, une première édition de la *Galeomyomachie*, ou *bataille des chats et des rats*, titre et poëme imités, comme on voit, de la *Batrachomyomachie* d'Homère. L'ouvrage d'Aristobule Apostolius fut imprimé par Alde vers 1494. D'après Ébert, qui s'appuie sur Villoison, Aristobule et Arsenius sont une seule et même personne. Une épigramme grecque, imprimée par Alde en 1496, l'appelle Aristobule *Apostolides*.

Fabricius, *Bibliotheca græca*. — Ébert, *Répertoire bibliographique*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

APOSTOOL (*Samuel*), théologien anabaptiste, né en 1638, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. En mars 1662, il fut nommé ministre des flamings (et non des waterlandiens), branche de la congrégation des anabaptistes d'Amsterdam. Le 15 octobre de la même année, il prononça un sermon qui fut réfuté le même jour (au prône du soir) par Galenus, un de ses collègues. Ce dernier soutenait que la religion chrétienne était bien moins un corps de dogmes qui commande la foi, qu'un code moral qui impose l'obéissance. La dispute s'envenima, et il se forma deux sectes : les galénistes et les apostoliens. Ceux-ci, fanatiques

Padoue. Il se fit ensuite remarquer comme prédicateur à Palerme, Gênes, Rome, Malte, et ailleurs; et devint successivement chapelain du cardinal Orsini, conseiller de l'inquisition, enfin abbé de Grazie di Novara, où il se composa une bibliothèque choisie. On a de lui : *Delle lodi di S. Carlo Borromeo panegirico;* Rome, 1617; — *Plura ad quinque libros decretalium;* — *Ad loca selecta sacræ Scripturæ;* — *De immunitate ecclesiastica*, dans Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum elogia*, et dans Cotta, *Museo Novarese*, 253-254.

Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum Elogia*, n° 162. — Cotta, *Museo Novarese*, 253-254. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

APOSTOLI (*Francesco*), littérateur italien, né à Venise vers 1746, mort au mois de février 1816. Employé fort jeune à la secrétairerie d'État, il quitta bientôt cette place pour se livrer à une vie vagabonde qui le réduisit enfin à la misère, et à la triste nécessité de servir comme agent de police. Outre quelques pièces de théâtre (*È Tutto Momento; la Merenda alla zecca*), on a de lui : *Lettres et Contes sentimentaux de George Wanderson;* Augsbourg, 1777, publiés en collaboration avec le Roy de Lozembrunn; — *Saggio per servire alla storia de' viaggi filosofici e de' principi viaggiatori;* Venise, 1782; — *Lettere sirmiensi :* ces lettres contiennent l'histoire de la déportation d'Apostoli aux bouches du Cattaro; — *Rappresentazione del secolo decimottavo;* Milan, 3 vol.; — *Storia delli Galli, Franchi e Francesi;* il ne parut que le premier volume de cet ouvrage, qui fut mal accueilli du public.

Le P. Moschini, *Biografia universale italiana.* — M. de Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, t. I.

***APOSTOLI** (*Petrus ab* ou *Pedro de los Apostolos*), théologien italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une *Vie d'André Corsini*, évêque de Fiesole; Florence, 1603; — *Kalendarium perpetuum ordinis Carmelitarum;* Venise, 1588, in-8°; — *Cæremoniale ordinis Carmelitarum*, sans nom d'auteur; Rome, 1616, in-4°.

Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*, n° 848. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, n° 172. — Arana de Varflora, *Hijos de Sevilla.*

APOSTOLIUS ou **APOSTOLE** (*Michel*), rhéteur et théologien grec, natif de Constantinople, mort vers l'an 1480. Lorsque les Turcs s'emparèrent en 1453 de la capitale de l'empire grec, Apostole se réfugia en Italie, où il fut accueilli par le cardinal Bessarion. Pour complaire à ce protecteur, il écrivit contre Théodore de Gaza; mais en défendant Platon il injuria Aristote. Le cardinal désapprouva alors hautement un ouvrage qui faisait tort à la cause qu'il soutenait; et Apostole, obligé de quitter Rome, se rendit en Crète, où il gagna sa vie à copier des livres et à instruire les enfants. Sa pénurie fut telle, qu'il se qualifia lui-même « le roi des pauvres. » On trouve dans la bibliothèque de Bologne un manuscrit des Icones de Philostrate, copié par Apostole, avec cette épigraphe : « Le roi des pauvres de ce monde a écrit ce livre pour gagner sa vie. » Il fit d'autres ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés; en voici la liste : Παροιμίαι ou *Proverbes*, en grec; Bâle, 1538, in-8°; il ne contient que des extraits d'un ouvrage plus considérable qui fut d'abord publié par D. Heinsius en 1619, Leyde, in-4°. La meilleure édition est celle qu'en a donnée P. Pantinus Toletanus avec trad. lat. et comment., Amsterd. (Elzevir), 1653, in-4°. On trouve encore ce livre dans la *Clavis Homerica*, publiée à Rotterdam en 1655, in-4°. Dans la préface de sa *Galéomyomachie*, Aristobule Apostole distribue les Παροιμίαι en deux parties : la première contient de simples dictons; l'autre, intitulée Ἰωνία, *Parterre de violettes*, est consacrée aux proverbes; — *Oratio panegyrica ad Fridericum III, ex versione Barth. Keckermanni*, dans les *Inscript. Rer. German.;* Francf., 1624; — Georgii Gemisthii Plethonis et Mich. Apostolii *Orationes funebres duæ, in quibus de Immort. animæ exponitur;* ed. Fülleborn, Leipz., 1793; — un écrit contre l'Église latine et le concile de Florence, inséré dans le Moine, *Varia sacra.* Il y a des manuscrits de Michel Apostolius dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, 2514, 2519. — Bœrner, *De doctis hominibus græcis litterarum græcarum in Italia instauratoribus;* Lips., 1701, p. 152-163. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. XI, p. 189. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 293; et t. VII, p. 329.

APOSTOLIUS (*Aristobule*), fils de Michel, poëte grec, vivait, comme son père, au quinzième siècle. Il donna, avec une préface écrite en grec, une première édition de la *Galeomyomachie*, ou *bataille des chats et des rats*, titre et poëme imités, comme on voit, de la *Batrachomyomachie* d'Homère. L'ouvrage d'Aristobule Apostolius fut imprimé par Alde vers 1494. D'après Ébert, qui s'appuie sur Villoison, Aristobule et Arsenius sont une seule et même personne. Une épigramme grecque, imprimée par Alde en 1496, l'appelle Aristobule *Apostolides.*

Fabricius, *Bibliotheca græca.* — Ébert, *Répertoire bibliographique.*—Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

APOSTOOL (*Samuel*), théologien anabaptiste, né en 1638, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. En mars 1662, il fut nommé ministre des flamings (et non des waterlandiens), branche de la congrégation des anabaptistes d'Amsterdam. Le 15 octobre de la même année, il prononça un sermon qui fut réfuté le même jour (au prône du soir) par Galenus, un de ses collègues. Ce dernier soutenait que la religion chrétienne était bien moins un corps de dogmes qui commande la foi, qu'un code moral qui impose l'obéissance. La dispute s'envenima, et il se forma deux sectes : les galénistes et les apostoliens. Ceux-ci, fanatiques

the North of England; London, 1838; — *Sporting by Nimrod*, 1840, in-4°, en société avec d'autres écrivains; — *The horse and the hound ;* Edimbourg, 1842, in-8°; — *Nimrod abroad ;* London. — *The life of sportsman;* 1842, in-8°. La plupart de ces ouvrages sont tirés du *Sporting Magazine* et d'autres recueils.

Sporting Magazine, 1822-1828, et juillet 1843. — *Fraser's Magazine*, 1842.

*APPERT (*Benjamin-Nicolas-Marie*), philanthrope français, né à Paris en 1797. A peine âgé de seize ans, il fut nommé adjoint sous-professeur à l'école de dessin. C'est en 1815 que son désir de se rendre utile aux classes pauvres fit penser à M. Appert à propager l'enseignement mutuel dans le département du Nord. En 1816, il eut l'idée d'appliquer cette méthode aux écoles régimentaires. Le succès en fut si grand, que les armées ennemies, cantonnées alors dans ce pays, voulurent aussi profiter de ses leçons. Huit écoles régimentaires furent formées par ses soins en moins d'un an. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui venait d'arriver au ministère, ayant eu connaissance des travaux de M. Appert, le nomma professeur du cours normal institué pour les officiers et sous-officiers qui devaient à leur tour diriger les écoles régimentaires. M. Appert ouvrit son cours le 24 novembre 1818. Trois mois après, 163 écoles suivies par 20,000 hommes furent en pleine activité; et, pendant la durée des fonctions du jeune professeur, plus de 100,000 hommes apprirent à lire et à écrire, et fournirent à l'armée d'excellents sous-officiers. Le 24 juin 1819, M. Appert ouvrit une école d'enseignement mutuel pour les détenus militaires : son intention était d'étendre ce bienfait à toutes les maisons de détention et aux hôpitaux d'orphelins ; mais le ministère changea, et avec lui tous les projets de M. Appert furent renversés. Cependant il n'abandonna pas l'école de Montaigu, dont sa persévérance empêcha la fermeture. Cette circonstance le fit connaître du duc d'Angoulême, qui lui accorda une protection toute particulière. M. Appert venait de publier un *Manuel à l'usage des écoles régimentaires*, lorsqu'il fut accusé, en 1822, d'avoir favorisé l'évasion de deux prisonniers politiques. Emprisonné à la Force, il conçut le projet de ne plus s'occuper désormais que du soin d'améliorer l'état des prisons. Il publia bientôt un *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers, les orphelins et les adultes ;* puis il conçut l'idée de fonder un journal des prisons, destiné à rendre un compte exact de ses fréquents voyages aux bagnes et aux prisons de France. C'est dans une de ses excursions à Rochefort que, pour mieux juger des souffrances des malheureux condamnés, il porta pendant vingt-quatre heures le boulet d'un galérien. Après la révolution de 1830, il occupa la place de secrétaire des commandements de la reine et celle de secrétaire général de la Société de la Morale chrétienne.

En 1846, il visita les établissements philanthropiques et les prisons de la Belgique, de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière, de l'Autriche, et publia les résultats de ses voyages dans différents écrits (*Voyage en Belgique;* Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8°; — *Voyage en Prusse;* Berlin, in-8°; — *Hambourg, ses prisons et hospices;* Hambourg, 1850; — *les Prisons, hôpitaux, écoles, en Autriche, en Bavière*, etc.; Leipzig, 1851). Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Dix ans à la cour du roi Louis-Philippe;* Bruxelles, en 1846. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

François APPERT, frère du précédent, a donné son nom à un procédé célèbre pour la conservation des matières alimentaires, particulièrement des viandes. La base de ce procédé consiste à mettre les matières alimentaires à l'abri de l'oxygène, qui tend à les corrompre. A cet effet, il faut les chauffer au bain-marie dans des boîtes de fer-blanc, que l'on ferme hermétiquement. Appert a publié les détails de son procédé dans l'*Art de conserver toutes les substances animales et végétales;* Paris, 1831, in-8°, 4e édit.

APPIAN. *Voy.* APIAN.

APPIANI (*Andrea*), peintre italien, né en 1754 dans le haut Milanais, mort en 1818. Il était d'une famille noble, mais pauvre. Il étudia la peinture sous le meilleur professeur de Milan, le chevalier Giudei; et, pour s'assurer des moyens d'existence, il se mit aux ordres des décorateurs de théâtre. Un voyage qu'il fit dans les principales villes d'Italie lui facilita l'étude des plus beaux modèles; et l'anatomie, dont il reçut à cette époque les premières leçons, acheva de perfectionner son talent. Il excellait dans les *fresques*. Ses plus beaux travaux sont ceux de la coupole du chœur de Sainte-Marie, près de Saint-Celse, à Milan; un tableau magnifique qu'il avait peint pour le palais Busca, et les plafonds du château de Monza. A son entrée en Italie, Napoléon lui continua la faveur dont l'avait honoré l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie. Il le nomma membre de l'Institut, peintre du roi, et le décora des ordres de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Appiani fit les portraits de presque toute la famille Bonaparte; et ce qui lui valut surtout les bonnes grâces de l'empereur, ce sont les fresques du palais royal à Milan, qui sont autant de monuments à la gloire du conquérant. Mais, au mois d'avril 1813, une attaque d'apoplexie le força à suspendre ses travaux, qui restèrent inachevés, et qui cependant sont encore aujourd'hui l'ornement du palais du vice-roi autrichien. On voit aussi au palais du prince Eugène, la *villa Buonaparte*, un plafond où Appiani représenta, d'une manière admirable, Apollon et les Muses.

Parmi ses tableaux à l'huile on distingue : *l'Olympe*, la *Toilette de Junon* servie par les

de joindre à son nom celui d'Aragon. A partir de cet arrangement (1465), il se fit appeler Jacopo III d'Appiano d'Aragona, comte et seigneur de Piombino et dépendances.

* Appiano d'Aragona (*Jacopo IV* d'), fils du précédent, souverain de Piombino, mort en 1511. Il rendit au peuple les priviléges que son père lui avait ravis, et qui furent imprimés en 1706 sous le titre de *Statuto de Piombino*. Il épousa ensuite Vittoria, fille du roi Ferdinand de Naples, et prit un commandement dans l'armée dirigée par ce prince et par Sixte IV contre Laurent de Médicis. Les Florentins le firent prisonnier, et ne lui rendirent la liberté que contre une rançon. En 1501, César Borgia s'empara de Piombino : en vain Jacopo s'adressa-t-il alors à Louis XII et même à l'empereur Maximilien, qui l'écouta favorablement; il ne rentra en possession qu'en 1503, et à la suite d'une insurrection du peuple contre les troupes de Borgia. Maximilien le confirma alors de nouveau dans sa souveraineté.

* Appiano d'Aragona (*Jacopo V* d'), fils du précédent, seigneur de Piombino, mort en 1545. Il obtint en 1520, de l'empereur Charles V, le renouvellement de l'investiture de sa principauté, avec le droit de placer l'aigle impériale dans ses armes. En 1539, lorsque les flottes française et anglaise, combinées, menaçaient l'Italie d'une invasion, le duc Cosme de Florence, chargé par l'empereur de la garde des côtes de Toscane, voulut mettre garnison dans Piombino. Jacopo, qui suspectait les intentions de Cosme, ne consentit à recevoir ses troupes qu'en 1543, et lorsque Barberousse se fut présenté en vue de l'Italie. Plus tard, Cosme demanda à Charles V la souveraineté de Piombino, en offrant d'indemniser Jacopo. Les négociations étaient entamées à ce sujet, lorsque ce prince mourut.

* Appiano d'Aragona (*Jacopo VI* d'), seigneur de Piombino, mort en 1585. Les prétentions de Cosme, duc de Florence, firent d'abord obstacle à la prise de possession de la souveraineté par Appiano. Mais le traité de 1557 ayant fait justice des réclamations de Cosme, Jacopo VI rentra dans ses États héréditaires en 1559; mais il dut laisser au duc de Toscane l'île d'Elbe, pour le couvrir des dépenses qu'il avait faites en s'opposant à l'invasion gallo-turque. Le peuple de Piombino, impatient de la domination étrangère, accueillit son souverain avec enthousiasme; et l'empereur Ferdinand Ier confirma à Jacopo l'investiture accordée à ses ancêtres. Toutefois, il y eut toujours garnison espagnole, en petit nombre, il est vrai, dans la citadelle de Piombino.

Appiano (*Alexandre* d'), souverain de Piombino et fils du précédent, mort le 28 septembre 1589. Son caractère tyrannique et ses mœurs désordonnées amenèrent un soulèvement du peuple, où il fut assassiné. Mais il paraît que les intrigues de sa femme Isabelle de Mendoça, d'accord avec le commandant espagnol qu'elle aimait, ne furent pas étrangères à cet événement tragique. Quoi qu'il en soit, les anciens de Piombino déclarèrent le peuple délié de son serment envers les d'Appiano, et, de leur consentement, le commandant espagnol prit possession de la principauté au nom du roi d'Espagne. De son côté, le grand-duc de Toscane, Ferdinand Ier, prit le jeune fils d'Alexandre sous sa protection; et, en 1591, la cour d'Espagne consentit à rétablir ce prince dans sa souveraineté, sous la tutelle de son oncle Alfonse d'Appiano.

Appiano (*Jacopo VII* d'), dernier souverain de Piombino de la famille d'Appiano. Il avait obtenu de l'empereur Rodolphe II une nouvelle investiture de ses États, mais il mourut sans postérité; en lui s'éteignit la race. Après un assez long séquestre sous la domination espagnole, la principauté fut réclamée par plusieurs prétendus parents des Appiano, et notamment par un Charles Sforze d'Appiano. Il y eut même un arrêt rendu en sa faveur, en 1624, par la chambre aulique de Vienne. Mais on exigeait de lui une somme de 800,000 florins, que ce prétendant ne put pas se procurer. En conséquence, il fut déclaré déchu de ses prétentions; et, en 1634, Piombino fut vendu à Nicolas Ludovisi, prince de Venosa, sujet espagnol, à la condition de verser à la chambre aulique un million de florins. Mais cette seigneurie s'arrêta encore à la troisième génération pour passer aux Buoncompagni, alliés aux Venosa par les femmes. Ils gardèrent cette principauté jusqu'en 1801, époque à laquelle le premier consul Bonaparte s'empara de Piombino en même temps que de l'île d'Elbe.

Tronci, *Memorie istoriche della città di Pisa*. — Repetti, *Dizionario geografico storico della Toscana*. — Pignotti, *Storia della Toscana*. — Litta, *Famiglie celebri Italiane*. — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, II, 247; III, 78.

APPIANO (*Nicolas*), peintre italien, vivait au quinzième siècle. Il fut élève de Léonard de Vinci, et on lui attribue la fresque qui surmonte l'église *della Pasce* à Milan.

Latuada, *Descrizione di Milano*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **APPIANO** (*Paolo-Antonio*), prédicateur de la société de Jésus et historien, né à Ascoli en 1639, mort à Rome en 1709. Devenu membre de la Société Arcadienne, il se lia avec le savant Magliabecchi et le poëte Jean-Baptiste Saginoli. Il fut ensuite nommé assesseur de l'inquisition. Mais il se fit surtout remarquer comme prédicateur et comme historien. On a de lui, entre autres ouvrages, les suivants : *Vita di san Emidio, primo vescovo d'Ascoli, con una descrizione della Juddetta città*; Rome, 1702 et 1704 : le journal de Trévoux fait mention de cet ouvrage; — *Vita di Cecco d'Ascoli*, poëte et philosophe du quatorzième siècle, brûlé comme hérétique; — *il Frumento che produce le palme*,

ce sujet qu'il n'a pu complétement éclaircir : par exemple, à propos du changement survenu dans l'élection des tribuns du peuple, il avoue qu'il ne sait pas depuis quand cette élection a passé du peuple au sénat. En général, l'esprit de sa narration est impartial; le ton en est grave, le style clair et facile, rarement relevé par quelques traits oratoires, et d'une élégance suspecte aux bons juges. Contemporain des atticistes, et entre autres de Lucien, Appien n'a pas réussi comme eux dans cette imitation des modèles classiques; il paraît même ne l'avoir pas curieusement recherchée. Les harangues dont il orne son histoire sont, comme presque toutes celles qu'on trouve chez les anciens annalistes, des morceaux de sa façon, plus ou moins vraisemblables selon les documents que l'auteur a pu consulter, ou selon le soin qu'il a mis à s'en servir : du moins sont-elles d'une sobriété sensée. Appien n'a pas les habitudes déclamatoires de quelques-uns de ses confrères, dont Lucien s'est agréablement moqué dans son charmant petit livre *De la manière d'écrire l'histoire;* mais il n'a pas non plus ce vif sentiment de la beauté morale, cette chaleur d'admiration ou de colère; il n'a pas surtout les élans de patriotisme qui animent les récits d'un Thucydide, d'un Tite-Live ou d'un Tacite. L'histoire entière de Rome était pour lui une trop lourde tâche; il s'en acquitte avec zèle et avec décence, mais non avec la suprême aisance que peuvent seuls donner le talent et le génie.

Appien avait écrit des mémoires sur sa propre vie, qui sont perdus. Quant aux *Parthica* qui portent aujourd'hui son nom, Schweighaeuser a démontré que ce livre n'est qu'une compilation des Vies d'Antoine et de Crassus, par Plutarque. Schweighaeuser a donné une édition estimée d'Appien; Leipz., 1785, 3 vol. in-8°. L'édition la plus complète et la plus correcte est celle qui fait partie de la *Bibliothèque grecque* de A. Firmin Didot; elle contient les nouveaux fragments découverts par Angelo Mai.

E. EGGER.

Appien, *Iberica*, c. 38; *Emphylia*, II, 86, 90, etc. — *Correspondance de Fronton*, publiée par Ang. Mai. — *Bibliothèque* de Photius, cod. 57, et parmi les modernes : Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. V, p. 244. — Schweighaeuser, *Opuscules acad.* (1806), tome Ier. — La traduction des *Guerres Civiles*, par Combes Dounous (1808). — Notre *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (1844).

*APPION (Ἀππίων), écrivain grec qui vivait vers la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il fit des commentaires, aujourd'hui perdus, sur les six jours de la Création.

Eusèbe, *Hist. Eccl.*, V, 27. — Cave, *Hist. litterar.*, I, 95, [illegible], 1741.

APPION. *Voy.* APION PLISTONICUS.

APPIUS CLAUDIUS, nom d'une famille patricienne célèbre dans les fastes de l'ancienne Rome.

APPIUS (*Claudius Sabinus Regillensis*), chef et auteur de cette famille Claudia qui fit une si longue opposition aux plébéiens, vivait au commencement du sixième siècle avant J.-C. Sabin d'origine, il vint à Rome en l'an 250 de sa fondation, avec cinq mille familles placées sous son patronage; des terres leur furent distribuées sur le bord de l'Anio, et une tribu nouvelle, nommée Claudia, fut formée. Appius fut classé parmi les patriciens, admis au nombre des sénateurs, et élevé au consulat en l'an 259 de Rome (482 avant J.-C.). Dès ce moment, il se montra toujours et partout l'adversaire prononcé des plébéiens. Il fut surtout inflexible pour les débiteurs. Pendant que le collègue d'Appius, Servilius, était occupé à faire la guerre aux Volsques, le peuple se révolta contre Appius, à la vue d'un vieillard blessé dans vingt batailles, et qui, chargé de fers, montrait ses cicatrices et les marques des verges dont il venait d'être frappé. Appius ne se réfugia dans sa maison que pour se rendre aussitôt au sénat, et l'engager à ne point céder.

Il ne fut pas moins terrible à l'ennemi : trois cents Volsques, livrés en otage, eurent, par son ordre, la tête tranchée. Lors de la retraite du peuple sur le mont Sacré, Appius fut le seul qui conseilla à ses collègues de ne pas entrer en négociation avec des rebelles. Dans une autre occasion, lorsque Coriolan se trouvait poursuivi, il soutint de même que donner cours à cette affaire, c'était attenter à la majesté du sénat. Un dernier fait donne la mesure de la terreur qu'Appius inspirait : On faisait la guerre aux Véiens, et le peuple refusait de s'enrôler. La seule menace de déférer la dictature à Appius fit tomber toutes les résistances. Enfin, ses conseils firent adopter au sénat cette politique habile vis-à-vis des tribuns du peuple, de gagner toujours à la cause patricienne un de ces fougueux magistrats plébéiens. Pline dit qu'il fut le premier qui plaça l'image de ses ancêtres dans un temple public (celui de Bellone).

APPIUS (*Claudius Sabinus Regillensis*), fils du précédent, vivait vers la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut élu consul en 471 avant J.-C., et continua l'opposition aux plébéiens, dont son père lui avait donné l'exemple. Le peuple lui rendait cette haine : obligées de marcher contre les Volsques, les troupes romaines se laissèrent battre, pour que l'homme qu'elles appelaient *le tyran de l'armée* n'eût pas les honneurs de la victoire. Dans sa colère, il cita l'armée tout entière à son tribunal. On le fit renoncer à cette étrange action. Mais il se vengea d'une défaite de son arrière-garde en décimant une partie des troupes, et en faisant battre de verges l'autre. Accusé devant le peuple, auquel il avait refusé le partage des terres, il déploya une telle énergie dans sa défense, que les tribuns firent ajourner le jugement. Dans l'intervalle, Appius mourut de sa mort naturelle, au rapport des uns; de ses propres mains, selon d'autres.

Son frère *Caius Claudius Appius* fut nommé consul en 460 avant J.-C., lorsque Appius Her-

ce sujet qu'il n'a pu complétement éclaircir : par exemple, à propos du changement survenu dans l'élection des tribuns du peuple, il avoue qu'il ne sait pas depuis quand cette élection a passé du peuple au sénat. En général, l'esprit de sa narration est impartial; le ton en est grave, le style clair et facile, rarement relevé par quelques traits oratoires, et d'une élégance suspecte aux bons juges. Contemporain des atticistes, et entre autres de Lucien, Appien n'a pas réussi comme eux dans cette imitation des modèles classiques; il paraît même ne l'avoir pas curieusement recherchée. Les harangues dont il orne son histoire sont, comme presque toutes celles qu'on trouve chez les anciens annalistes, des morceaux de sa façon, plus ou moins vraisemblables selon les documents que l'auteur a pu consulter, ou selon le soin qu'il a mis à s'en servir : du moins sont-elles d'une sobriété sensée. Appien n'a pas les habitudes déclamatoires de quelques-uns de ses confrères, dont Lucien s'est agréablement moqué dans son charmant petit livre *De la manière d'écrire l'histoire;* mais il n'a pas non plus ce vif sentiment de la beauté morale, cette chaleur d'admiration ou de colère; il n'a pas surtout les élans de patriotisme qui animent les récits d'un Thucydide, d'un Tite-Live ou d'un Tacite. L'histoire entière de Rome était pour lui une trop lourde tâche; il s'en acquitte avec zèle et avec décence, mais non avec la suprême aisance que peuvent seuls donner le talent et le génie.

Appien avait écrit des mémoires sur sa propre vie, qui sont perdus. Quant aux *Parthica* qui portent aujourd'hui son nom, Schweighaeuser a démontré que ce livre n'est qu'une compilation des Vies d'Antoine et de Crassus, par Plutarque. Schweighaeuser a donné une édition estimée d'Appien; Leipz., 1785, 3 vol. in-8°. L'édition la plus complète et la plus correcte est celle qui fait partie de la *Bibliothèque grecque* de A. Firmin Didot; elle contient les nouveaux fragments découverts par Angelo Mai.

E. Egger.

Appien, *Persica*, c. 38; *Emphylia*, II, 86, 90, etc. — *Correspondance de Fronton*, publiée par Ang. Mai. — *Bibliothèque* de Photius, cod. 57; et parmi les modernes : Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. V, p. 244. — Schweighaeuser, *Opuscules acad.* (1806), tome Ier. — La traduction des *Guerres Civiles*, par Combes Dounous (1808). — Notre *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (1844).

*__APPION__ (Ἀππίων), écrivain grec qui vivait vers la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il fit des commentaires, aujourd'hui perdus, sur les six jours de la Création.

Eusèbe, *Hist. Eccl.*, V, 27. — Cave, *Hist. litterar.*, I, 95, [illegible], 1741.

APPION. *Voy.* Apion Plistonicus.

APPIUS CLAUDIUS, nom d'une famille patricienne célèbre dans les fastes de l'ancienne Rome.

Appius (*Claudius Sabinus Regillensis*), chef et auteur de cette famille Claudia qui fit une si longue opposition aux plébéiens, vivait au commencement du sixième siècle avant J.-C. Sabin d'origine, il vint à Rome en l'an 250 de sa fondation, avec cinq mille familles placées sous son patronage; des terres leur furent distribuées sur le bord de l'Anio, et une tribu nouvelle, nommée Claudia, fut formée. Appius fut classé parmi les patriciens, admis au nombre des sénateurs, et élevé au consulat en l'an 259 de Rome (482 avant J.-C.). Dès ce moment, il se montra toujours et partout l'adversaire prononcé des plébéiens. Il fut surtout inflexible pour les débiteurs. Pendant que le collègue d'Appius, Servilius, était occupé à faire la guerre aux Volsques, le peuple se révolta contre Appius, à la vue d'un vieillard blessé dans vingt batailles, et qui, chargé de fers, montrait ses cicatrices et les marques des verges dont il venait d'être frappé. Appius ne se réfugia dans sa maison que pour se rendre aussitôt au sénat, et l'engager à ne point céder.

Il ne fut pas moins terrible à l'ennemi : trois cents Volsques, livrés en otage, eurent, par son ordre, la tête tranchée. Lors de la retraite du peuple sur le mont Sacré, Appius fut le seul qui conseilla à ses collègues de ne pas entrer en négociation avec des rebelles. Dans une autre occasion, lorsque Coriolan se trouvait poursuivi, il soutint de même que donner cours à cette affaire, c'était attenter à la majesté du sénat. Un dernier fait donne la mesure de la terreur qu'Appius inspirait : On faisait la guerre aux Véiens, et le peuple refusait de s'enrôler. La seule menace de déférer la dictature à Appius fit tomber toutes les résistances. Enfin, ses conseils firent adopter au sénat cette politique habile vis-à-vis des tribuns du peuple, de gagner toujours à la cause patricienne un de ces fougueux magistrats plébéiens. Pline dit qu'il fut le premier qui plaça l'image de ses ancêtres dans un temple public (celui de Bellone).

Appius (*Claudius Sabinus Regillensis*), fils du précédent, vivait vers la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut élu consul en 471 avant J.-C., et continua l'opposition aux plébéiens, dont son père lui avait donné l'exemple. Le peuple lui rendait cette haine : obligées de marcher contre les Volsques, les troupes romaines se laissèrent battre, pour que l'homme qu'elles appelaient *le tyran de l'armée* n'eût pas les honneurs de la victoire. Dans sa colère, il cita l'armée tout entière à son tribunal. On le fit renoncer à cette étrange action. Mais il se vengea d'une défaite de son arrière-garde en décimant une partie des troupes, et en faisant battre de verges l'autre. Accusé devant le peuple, auquel il avait refusé le partage des terres, il déploya une telle énergie dans sa défense, que les tribuns firent ajourner le jugement. Dans l'intervalle, Appius mourut de sa mort naturelle, au rapport des uns; de ses propres mains, selon d'autres.

Son frère *Caius Claudius Appius* fut nommé consul en 460 avant J.-C., lorsque Appius Her-

Tite-Live, l. IX, X et XIII. — Cicéron, *Tuscul.*, *Disp.* — Plut., *Pyrrh.* — Diod., XX. — Appian, *Samnit.* — Frontin, *De Aquæd.*, V.

*APPLETON, commodore de la marine anglaise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il livra le 2 mars 1652, à une escadre hollandaise commandée par Van Galen, une bataille désespérée, dans laquelle le commandant ennemi fut blessé à mort. Un bâtiment contesté, dont Van Galen s'était emparé dans le voisinage de l'île d'Elbe, fut la cause de ce différend, le commodore ayant voulu reprendre ce qu'il prétendait appartenir à la marine anglaise. Il ne remporta pas la victoire. Le grand-duc de Toscane obtint du gouvernement anglais le rappel d'Appleton, dont il avait dénoncé le procédé. Mais il ne fut pas moins obligé d'indemniser la république britannique du dommage causé par la retraite forcée du commodore, vaincu par Van Galen, et comme ayant lui-même violé la neutralité avant la bataille, en exigeant la restitution du bâtiment en litige.

Colliber, *Columna rostrata, or A History of the English Sea Affairs*, 2e éd., p. 119-122. — Campbell, *Lives of the British admiral;* Ed. Berkenhout, II, 27-30. — Wagenaer, *Vatterlandsche Historie*, XII, 287.

*APPLETON (*Jesse*), théologien américain, né le 17 novembre 1772, mort en 1819. Devenu pasteur en 1797, il prit la direction du collége Bowdoin, dans le comté du Maine. Il prononça des sermons, et, dans son collége, des discours, imprimés en 1820 et 1822.

Allen, *American Biographical and Historical Dictionary*, sec. éd., p. 47. — *Historical sketch of Bowdoin college*, in *Edward's American Quarterly Register*, VIII, 110.

APPONCOURT. *Voy.* GRAFFIGNY.

*APPONY (le comte *Antoine-Rodolphe* D'), diplomate autrichien, né le 7 septembre 1782. La famille d'Appony ou Apponyi, très-ancienne dans la Hongrie, tire son nom d'un village du comitat de Neutra ou Nitra, qui lui fut conféré en 1392, et où elle possède un château. Le comte Rodolphe, encore très-jeune, voyagea en Italie, où il épousa la fille du comte Nogarota de Vésone, général au service de Bavière. M. d'Appony fut ensuite envoyé par l'Autriche comme plénipotentiaire près d'une petite cour d'Allemagne, puis il fut nommé ministre à Florence; et enfin, malgré son jeune âge, et grâce à son attachement au prince de Metternich, il obtint l'ambassade d'Autriche à Rome, où il succéda au baron de Lebzeltern. M. d'Appony remplit ces fonctions jusqu'en mai 1824, époque où il fut appelé à l'ambassade de Londres, qu'il échangea bientôt contre celle de Paris. Il occupa ce poste pendant plus de vingt ans, jusqu'en 1849.

Conversations-Lexicon.

APPULEIA ou APULEIA GENS. Nom d'une famille plébéienne, mentionnée dans certains manuscrits ou inscriptions; les Pansa, les Décius et les Saturninus forment les trois branches de cette *gens*. En l'an 300 avant J.-C., un Appuleius Pansa obtint les honneurs du consulat.

*APPULEIUS, membre de la *gens Apuleia*, fut proscrit, en l'an 43 avant J.-C., par les triumvirs; mais il parvint, ainsi que sa femme, à gagner la Sicile. On ignore son prénom et son surnom. Cicéron parle d'un Appuleius, et il adressa trois lettres à un Appuleius nommé proquesteur.

Cicero, *Ad Atticum*, XII, 14, 17; *ad Familiares*, XIII, 45-46.

*APPULEIUS (*Lucius*), tribun du peuple en l'an 371 avant J.-C. Il empêcha M. Furius Camillus de s'approprier une partie des dépouilles de Véies.

Titus Livius, 22. — Plutarque, *Camille*, 12.

*APPULEIUS (*Lucius*) vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. Il fut envoyé en Asie en l'an 156, pour s'enquérir des causes de l'hostilité qui régnait entre les deux rois Attale et Prusias.

APPULEIUS (*Marcus*) vivait vers la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. En l'an 45, il devint membre du collége des augures : Cicéron écrivit alors à Atticus, pour s'excuser de n'avoir pu, à cause de sa mauvaise santé, assister aux fêtes données à cette occasion. Appuleius fut appelé à la questure en l'an 44 avant J.-C. Brutus trouva en lui un appui, lorsque, après le meurtre de César, il se rendit en Grèce et en Asie : il en obtint des troupes et de l'argent. Proscrit en l'an 43, sous le triumvirat d'Antoine, Lépide et Octave, il parvint à se réfugier en Asie, et fut chargé par Brutus de gouverner la Bithynie. Il y demeura jusqu'à la mort de ce Romain célèbre.

*APPULEIUS (*Pansa*). *Voy.* PANSA.

*APPULEIUS (*Saturninus*). *Voy.* SATURNINUS.

*APPULEIUS (*Sextus*), consul, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il devint consul en l'an 29. Il alla ensuite en Espagne en qualité de proconsul, et y remporta des victoires, sur lesquelles on n'a point de détails, mais qui lui valurent le triomphe en l'an 26 avant J.-C.

*APPULEIUS (*Sextus*), consul, vivait dans le premier siècle de notre ère. Il fut élevé au consulat dans l'année de la mort d'Auguste; et il fut le premier, avec son collègue Sextus Pompée, à prêter serment à Tibère. Dion Cassius lui donne le titre de parent d'Auguste.

Polybe, XXXII, 26. — T.-Live, V, 22. — Cicéron ad Attic., XII, 13. — Appien, *De Bello Civili*. — Dion Cassius, liv. XXX, l. VI, 22. — Suétone, *Auguste*, 100. — Tacite, *Annales*, I, 7. — Velleius-Paterculus, II, 123.

APRAXINE, famille noble et ancienne de Russie. Son illustration date de FŒDOR MATVÉIEVITCH, comte Apraxine, chef du collége de l'amirauté, et amiral général de Russie, l'un des sénateurs de l'empire de la première nomination; depuis 1700, l'un des principaux collaborateurs de Pierre le Grand dans l'accomplissement de ses vastes projets, surtout dans la création d'une marine. Né en 1671, il fut élevé en 1710 à la dignité de comte de l'empire russe et de conseiller privé, en récompense des grands ser-

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Burney, *Present State of Music in Italy*.

APRONIA (*Gens*), nom d'une *gens* romaine. plébéienne, qui commença à se faire connaître vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et dont voici les membres les plus célèbres :

APRONIA, femme de Plautius Silvanus et fille de Lucius Apronius, vivait sous Tibère au premier siècle de l'ère chrétienne. S'il en faut croire un passage de Tacite, son mari la fit périr en la précipitant par la fenêtre. Les causes de cet acte, dont Plautius se défendit en répondant à Tibère qu'Apronia s'était suicidée, sont restées inconnues. Voici, au surplus, cette partie du texte de Tacite : *Per idem tempus Plautius Silvanus, prætor, incertis caussis, Aproniam conjugem in præceps jecit : tractusque ad Cæsarem ab L. Apronio socero, turbata mente respondit, tanquam ipse somno gravis, atque eo ignarus, et uxor sponte mortem sumpsisset*. Il est aussi question de cette fin tragique d'Apronia dans Quintilien.

Tacite, *Ann.*, lib. IV, 22. — Quintilien, liv. VII, c. 8.

APRONIANUS (*Vipsanius*), consul, vivait vers la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il devint consul en 59, sous Néron, dans l'année même où cet empereur fit tuer sa mère Agrippine.

Dion Cassius, p. 783.

APRONIANUS (*Lucius-Asturius-Secundus*), préfet de Rome en l'an 339 de J.-C. Il fut appelé à cette dignité sous l'empereur Julien. Un des faits de son administration, c'est la rigueur qu'il déploya contre les enchanteurs.

***APRONIUS** (*Caius*), tribun du peuple vers le cinquième siècle avant J.-C. Il fut appelé au tribunat, après l'abolition du décemvirat.

APRONIUS (*Quintus*), Sicilien, vivait vers la seconde moitié du premier siècle. Au rapport de Cicéron, il fut le seul de tous les habitants de la Sicile qui se rendit complice des exactions de Verrès.

Cicéron, *In Verrem*, l. III, c. 22 et seq.

APRONIUS (*Lucius*), consul romain avec Aulus Vibius Habitus, l'an de Rome 761 (de J.-C. 8). Il servit sous Drusus contre les légions soulevées en Pannonie. Lieutenant de Germanicus en l'an 14 et 15, il obtint à cette occasion les honneurs du triomphe, et fut chargé en l'an 20 d'administrer l'Afrique : il introduisit alors parmi ses soldats une sévère discipline, et fit avec succès la guerre contre Tacfarinas. Mais il fut moins heureux contre les Frisons, qui le battirent lorsqu'il passa en Germanie en qualité de propréteur. On perd sa trace à partir de cette époque.

— *Lucius* APRONIUS CÆSIANUS, son fils, fut élu consul avec Caligula l'an de Rome 792 (de J.-C. 39); ses deux sœurs *Apronia* furent mariées, l'une à *Lentulus Getulicus*, commandant des légions de la haute Germanie, et l'autre à Plautius Silvanus, préteur de Rome en 24 de J.-C. (*Voy.* APRONIA). Pour échapper à une juste condamnation, Apronius s'ouvrit les veines. On a des médailles de la famille Apronia en grand, moyen et petit bronze.

Mionnet, *De la rareté et du prix des médailles romaines*. — Tacite, *Ann.*, I, 29; I, 56, I, 72; III, 21; IV, 13. IV, 73; XI, 19.

APROSIO (*Luigi*, puis *Angelico*), connu aussi sous le nom de *père Vintimille*, né à Vintimille le 19 octobre 1607, mort le 23 février 1681. A l'âge de quinze ans il entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, et, après avoir habité successivement les couvents de Gênes, Sienne, Monte San-Savino, Pise, Trévise, Feltre, Lesina en Dalmatie, Venise, Murano et Rapalla, il vint s'établir en 1648, dans sa ville natale, où il fonda une bibliothèque qui porte son nom. Aprosio écrivit tous ses ouvrages sous des noms supposés ; les plus connus se rapportent à sa *Polemique* contre le poëte Stigliani a propos de l'*Adone* de Marini; ce sont : *Il Vaglio* (le crible), *critico di Masotto Galistoni da Terama sopra il Mondo Nuovo del Cav. Tommaso Stigliani da Matera;* Rostock (Trévise), 1637, in-12, c'est une critique du premier chant du *Mondo Nuovo*, du poëte Stigliani, et le nom de *Masotto Galistoni da Terama*, que prend ici Aprosio, est l'anagramme de *Tommaso Stigliani de Matera*. Stigliani ou son fils, ayant répondu au *Vaglio critico*, par *Il Molino* (le Moulin), Aprosio répliqua par *Il Buratto* (le Bluttoir), *replica di Carlo Galistoni al Molino del sig. Carlo Stigliani;* Venise, 1642, in-12, et par *Il Batto, ovvero pietra di Paragone, che mostra i furti de cav. Stigliani nel Mondo Nuovo, di Sapricio Saprici*, qui paraît n'avoir jamais été publié ; — *L'Occhiale stritolato* (la Lunette brisée) *di Scipio Glareano, per risposta al sig. cav. Tommaso Stigliani;* Venise, 1641, in-12 : c'est une réponse à l'ouvrage de Stigliani contre l'*Adone*, intitulé l'*Occhiale*; — *La Sferza poetica* (le Fouet poétique) *di Sapricio Saprici, lo Scantonato Accademico Eteroclito, per risposta alla prima censura dell' Adone del cav. Marino, fatta dal cav. Tommaso Stigliani;* Venise, 1643, in-12; — *Il Veratro* (l'Ellébore) *Apologia di Sapricio Saprici per risposta alla seconda censura dell' Adone*, etc., 2 part.; Venise, 1645-1647, in-12. Aprosio, a donné le catalogue (incomplet) de sa bibliothèque (*Bibliotheca Aprosiana*; Bologne, 1673, in-12, et quelques poésies italiennes, dans les *Poesie degli Accademici infecondi di Roma*; Venise, 1678, in-12.

Giustiniani, *Scrittori Liguri*. — Soprani, *Scrittori della Liguria*. — Oldoini, *Athenæum ligusticum*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia* etc.

***APSHOVEN** ou **ABSHOVEN** (*Théodore Van*), peintre hollandais du dix-septième siècle. Il imita la manière de Teniers, sans atteindre néanmoins sa fermeté de pinceau, et réussit dans les sujets d'intérieur. Le musée de Dresde possède un tableau d'Apshoven où sont représentés des œufs, des fruits et du vin. Houbraken ou Van Gool ne disent rien de ce peintre.

(II, 20) : *Assem para et accipe auream fabulam*. C'est dans ce livre que l'auteur nous apprend le nom de son père *Thésée* et celui de sa mère *Salvia*, parente de Plutarque, ainsi que plusieurs particularités peu probables de sa vie, entre autres qu'il ne savait pas encore le latin quand il vint à Rome, et qu'il était si pauvre qu'il mit en gage ses vêtements pour payer les frais d'initiation aux mystères d'Osiris. Le principal personnage de l'*Ane d'or* est un nommé *Lucius*, qui, plongé dans tous les vices, est changé, par punition, en un âne; puis il arrive à résipiscence, et redevient homme. C'est un tableau piquant des mœurs du second siècle de J.-C., et un exemple de ce qu'étaient les *fables milésiennes*. L'épisode d'Amour et de Psyché, qu'on trouve dans l'*Ane d'or*, a été imité par l'inimitable La Fontaine; Herder le regarde comme un chef-d'œuvre de romancier. On prétend, sans motifs valables, qu'Apulée a emprunté le canevas de son roman à un écrit de Lucien (Λούκιος ἢ Ὄνος), ou à un livre plus ancien de Lucien de Patras (Μεταμορφώσεων λόγοι).

Les autres ouvrages d'Apulée sont : 1° *Apologia, seu Oratio de Magia;* c'est la défense que l'auteur avait prononcée pour se laver du reproche de magicien; on y trouve des renseignements curieux sur la magie et la religion des anciens : cette apologie se distingue des autres écrits d'Apulée par la pureté de son style; saint Augustin (*De civitate Dei*, VIII, 20) l'appelle *copiosissima et dissertissima oratio;* — 2° *Florides*, ou recueil de morceaux choisis ou d'extraits des discours d'Apulée; — 3° *De deo Socratis*, dissertation remarquable sur les différentes classes de divinités et leur communication avec les hommes; l'auteur place les *démons* des Grecs dans la région la plus élevée de l'éther, séjour intermédiaire entre les habitants célestes et les habitants terrestes : « Ils sont chargés, dit-il, de transmettre des prières aux uns et des dons aux autres, en échange de ses prières; chaque homme est entouré d'un démon, génie ou gardien invisible de ses actes et de ses pensées. » Ce traité a été violemment attaqué par saint Augustin; — 4° *De dogmate* (*De habitudine doctrinarum*) *Platonis, libri tres*, espèce d'introduction à la philosophie de Platon. Le troisième livre, intitulé Περὶ Ἑρμηνείας, *Seu de Syllogismo categorico*, a passé, quoi qu'à tort, pour l'œuvre d'un grammairien du troisième ou quatrième siècle de J.-C.; — 5° *De mundo;* c'est une paraphrase du traité Περὶ κόσμου, attribué à Aristote; — 6° quelques épigrammes recueillies dans l'*Anthologie latine* (Burmann, III, 99, 174, 229, 230, 231).

Apulée était un écrivain très-fécond. La moitié peut-être de ses ouvrages ne nous est pas parvenue. Au nombre de ses écrits perdus, on cite : *De republica; De musica; De arithmetica; De proverbiis naturales quæstiones*, et une traduction du *Phédon* de Platon. Quant aux traités : *Sive De virtutibus herbarum* (1); *De arboribus; De betonica; De re rustica; Ludicra Medicinalia; Hermetis Trismegisti Asclepius, sive De natura Deorum dialogus; Ratio sphæræ Pythagoricæ* (publié dans Barthius, *Adversaria*, VII, 30); *Anechomenos*, petit poëme érotique, imité de Ménandre (dans Baudius, *Amores* avec les *Priapeia* de G. Scioppi; Francfort, 1606, in-12); *De notis aspirationis et diphthongis; De ponderibus, mensuris ac signis* (dans le supplément des œuvres de Mesue; Venise, 1558, in-fol.), ils appartiennent à des auteurs homonymes. *Voy.* Apulée (*L. Cæcilius Minutianus* et *Platonicus*).

La première édition d'Apulée fut publiée à Rome par Sewynheym et Pannartz, 1469, in-fol.; la meilleure est celle d'Oudendorp, Leyde, 1785, vol. 1, continuée par J. Bosscha, ibid., 1823, vol. 2 et 3; et la plus récente est celle de G.-F. Hildebrand; Leipzig, 1842, in-8°. — L'*Ane d'or* a été traduit dans presque toutes les langues modernes; la dernière traduction française est celle de V. Bétolaud, Paris, 1835, in-8°, dans la collection de Panckoucke. H.

Bayle, *Diction*. — Fr. Hildebrand, *Comm. de vita et scriptis Apul.*; Halle, 1835, in-8°. — Bétolaud, *Notice sur la vie et les ouvrages d'Apulée*; Paris, 1835, in-8°. — Pauly, *Hist. de la litt. rom.* — Pauly, *Real-Encyclopädie der Classischen Alterthumswissenschaft*. — Madvig, *De Apuleii fragmentis*; Hafniæ, 1826.

APULEIUS (*Celsus*). *Voy.* Celsus.

APULEIUS. *Voy.* Lucius Barbarus.

APULÉE, APULEIUS (*L. Cæcilius Minutianus*), grammairien latin, confondu quelquefois avec Apulée de Madaure, est l'auteur d'un ouvrage *De orthographia*, publié pour la première fois par A. Mai; Rome, 1823, in-8°. On lui attribue aussi : *De nota aspirationis*, et *De diphthongis*, deux opuscules publiés par Osann, d'après un manuscrit de Wolfenbüttel; Darmstadt, 1826, in-8°. Selon Madvig, le Traité de l'orthographe est d'un auteur du quinzième siècle. H.

Madvig, *Opuscula academica*. — Osann, dans Jahn, *Jahrb. der Philologie*, 1830.

* **APULÉE, APULEIUS**, naturaliste latin, surnommé *Platonicus*, appelé aussi *Lucius Apuleius Barbarus*, quelquefois confondu avec le précédent, paraît avoir vécu au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il est l'auteur d'un ouvrage sur les plantes, intitulé *Herbarium* ou *De medicaminibus herbarum*. Cet ouvrage, en partie extrait de Dioscoride et de Pline, est divisé en cent vingt-huit chapitres, dont chacun donne la description succincte d'une plante, avec l'indication des synonymes et de ses propriétés médicales. Il a été imprimé pour la première fois à Rome, petit in-4°, sans date, par

(1) Le traité *De Virt. Herbarum* a été publié, avec quelques autres écrits de botanique, par J.-Ch.-G. Ackermann; Nuremberg et Altorf, 1788, in-8°, ainsi que dans *Parabilium medicamentorum Scriptores antiqui*; Nuremberg 1788, in-8°.

(II, 20) : *Assem para et accipe auream fabulam*. C'est dans ce livre que l'auteur nous apprend le nom de son père *Thésée* et celui de sa mère *Salvia*, parente de Plutarque, ainsi que plusieurs particularités peu probables de sa vie, entre autres qu'il ne savait pas encore le latin quand il vint à Rome, et qu'il était si pauvre qu'il mit en gage ses vêtements pour payer les frais d'initiation aux mystères d'Osiris. Le principal personnage de l'*Ane d'or* est un nommé *Lucius*, qui, plongé dans tous les vices, est changé, par punition, en un âne; puis il arrive à résipiscence, et redevient homme. C'est un tableau piquant des mœurs du second siècle de J.-C., et un exemple de ce qu'étaient les *fables milésiennes*. L'épisode d'Amour et de Psyché, qu'on trouve dans l'*Ane d'or*, a été imité par l'inimitable La Fontaine; Herder le regarde comme un chef-d'œuvre de romancier. On prétend, sans motifs valables, qu'Apulée a emprunté le canevas de son roman à un écrit de Lucien (Λούκιος ἢ Ὄνος), ou à un livre plus ancien de Lucien de Patras (Μεταμορφώσεων λόγοι).

Les autres ouvrages d'Apulée sont : 1° *Apologia, seu Oratio de Magia*; c'est la défense que l'auteur avait prononcée pour se laver du reproche de magicien; on y trouve des renseignements curieux sur la magie et la religion des anciens : cette apologie se distingue des autres écrits d'Apulée par la pureté de son style; saint Augustin (*De civitate Dei*, VIII, 20) l'appelle *copiosissima et dissertissima oratio*; — 2° *Florides*, ou recueil de morceaux choisis ou d'extraits des discours d'Apulée; — 3° *De deo Socratis*, dissertation remarquable sur les différentes classes de divinités et leur communication avec les hommes; l'auteur place les *démons* des Grecs dans la région la plus élevée de l'éther, séjour intermédiaire entre les habitants célestes et les habitants terrestes : « Ils sont chargés, dit-il, de transmettre des prières aux uns et des dons aux autres, en échange de ses prières; chaque homme est entouré d'un démon, génie ou gardien invisible de ses actes et de ses pensées. » Ce traité a été violemment attaqué par saint Augustin; — 4° *De dogmate* (*De habitudine doctrinarum*) *Platonis*, *libri tres*, espèce d'introduction à la philosophie de Platon. Le troisième livre, intitulé Περὶ Ἑρμηνείας, *Seu de Syllogismo categorico*, a passé, quoi qu'à tort, pour l'œuvre d'un grammairien du troisième ou quatrième siècle de J.-C.; — 5° *De mundo*; c'est une paraphrase du traité Περὶ κόσμου, attribué à Aristote; — 6° quelques épigrammes recueillies dans l'*Anthologie latine* (Burmann, III, 99, 174, 229, 230, 231).

Apulée était un écrivain très-fécond. La moitié peut-être de ses ouvrages ne nous est pas parvenue. Au nombre de ses écrits perdus, on cite : *De republica*; *De musica*; *De arithmetica*; *De proverbiis naturales quæstiones*, et une traduction du *Phédon* de Platon. Quant aux traités : *Sive De virtutibus herbarum* (1); *De arboribus*; *De betonica*; *De re rustica*; *Ludicra Medicinalia*; *Hermetis Trismegisti Asclepius, sive De natura Deorum dialogus*; *Ratio sphæræ Pythagoricæ* (publié dans Barthius, *Adversaria*, VII, 30); *Anechomenos*, petit poëme érotique, imité de Ménandre (dans Baudius, *Amores* avec les *Priapeia* de G. Scioppi; Francfort, 1606, in-12); *De notis aspirationis et diphthongis*; *De ponderibus, mensuris ac signis* (dans le supplément des œuvres de Mesue; Venise, 1558, in-fol.), ils appartiennent à des auteurs homonymes. *Voy.* APULÉE (*L. Cæcilius Minutianus* et *Platonicus*).

La première édition d'Apulée fut publiée à Rome par Sewynheym et Pannartz, 1469, in-fol.; la meilleure est celle d'Oudendorp, Leyde, 1785, vol. 1, continuée par J. Bosscha, ibid., 1823, vol. 2 et 3; et la plus récente est celle de G.-F. Hildebrand; Leipzig, 1842, in-8°. — L'*Ane d'or* a été traduit dans presque toutes les langues modernes; la dernière traduction française est celle de V. Bétolaud, Paris, 1835, in-8°, dans la collection de Panckoucke. H.

Bayle, *Diction*. — Fr. Hildebrand, *Comm. de vita et scriptis Apul.*; Halle, 1835, in-8°. — Bétolaud, *Notice sur la vie et les ouvrages d'Apulée*; Paris, 1835, in-8°. — Pauly, *Hist. de la litt. rom.* — Pauly, *Real-Encyclopädie der Classischen Alterthumswissenschaft*. — Madvig, *De Apuleii fragmentis*; Hafniæ, 1829.

APULEIUS (*Celsus*). *Voy.* CELSUS.

APULEIUS. *Voy.* LUCIUS BARBARUS.

APULÉE, APULEIUS (*L. Cæcilius Minutianus*), grammairien latin, confondu quelquefois avec Apulée de Madaure, est l'auteur d'un ouvrage *De orthographia*, publié pour la première fois par A. Mai; Rome, 1823, in-8°. On lui attribue aussi : *De nota aspirationis*, et *De diphthongis*, deux opuscules publiés par Osann, d'après un manuscrit de Wolfenbüttel; Darmstadt, 1826, in-8°. Selon Madvig, le Traité de l'orthographe est d'un auteur du quinzième siècle.

H.

Madvig, *Opuscula academica*. — Osann, dans Jahn, *Jahrb. der Philologie*, 1830.

*APULÉE, APULEIUS, naturaliste latin, surnommé *Platonicus*, appelé aussi *Lucius Apuleius Barbarus*, quelquefois confondu avec le précédent, paraît avoir vécu au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il est l'auteur d'un ouvrage sur les plantes, intitulé *Herbarium* ou *De medicaminibus herbarum*. Cet ouvrage, en partie extrait de Dioscoride et de Pline, est divisé en cent vingt-huit chapitres, dont chacun donne la description succincte d'une plante, avec l'indication des synonymes et de ses propriétés médicales. Il a été imprimé pour la première fois à Rome, petit in-4°, sans date, par

(1) Le traité *De Virt. Herbarum* a été publié, avec quelques autres écrits de botanique, par J.-Ch.-G. Ackermann; Nuremberg et Altorf, 1788, in-8°, ainsi que dans *Parabilium medicamentorum Scriptores antiqui*; Nuremberg 1788, in-8°.

thumswissenschaft. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit.*

AQUILA (*Julius*), jurisconsulte romain, vivait vers le cinquième siècle. Il a fait un *Liber responsorum*, dont on trouve quelques fragments dans les Pandectes.

Bach, *Hist. Jurisp. Rom.*, III, 2, sect. IV et VI. — Pauly, *Real-Encyclopädie der Classischen Alterthumswissenschaft.*

* **AQUILA** (*Caspar*), nom latin de l'allemand *Adler*, célèbre théologien, né le 7 août 1488 à Augsbourg, mort à Saalfeld le 12 novembre 1560. Il étudia d'abord au gymnase de sa ville natale, et passa ensuite plusieurs années en Italie pour se perfectionner dans ses études. A son retour, il s'arrêta quelque temps à Berne (en 1514). De là il se rendit à Leipzig, s'attacha, en 1515, comme chapelain à François de Sickingen, et devint, l'année suivante, curé de Jengen, village près d'Augsbourg. Ce fut là qu'il apprit les doctrines de Luther, et s'enflamma pour la cause du protestantisme naissant. Ses sermons attirèrent bientôt l'attention de ses supérieurs, et l'évêque d'Augsbourg, Christophe de Stadion, ordonna l'arrestation du hardi prédicateur. Aquila passa l'hiver de 1519 à 1520 dans la prison de Dillingen, et ne fut relâché que par l'intervention de la reine Isabelle de Danemark, sœur de l'empereur Charles-Quint. De Dillingen il se rendit à Wittemberg, où il se lia d'amitié avec Luther, et fit l'éducation des fils de François de Sickingen au château d'Ebernbourg. Là il faillit périr d'une manière fort singulière : la garnison du château voulait lui faire baptiser un canon; comme il s'y refusait, les soldats le mirent dans un gros mortier, et ils l'auraient lancé en guise de boulet, sans l'intercession d'un officier. D'autres racontent que la poudre ne prit pas feu, et qu'il fut sauvé comme par miracle.

Après un court séjour à Eisenach, Aquila fut nommé en 1524 professeur d'hébreu à Wittemberg, et aida Luther, également professeur de cette université, dans la traduction du Vieux Testament. En 1527, il devint pasteur, puis l'année suivante surintendant ecclésiastique (évêque protestant) à Saalfeldt. Par son opposition opiniâtre à l'*Interim* (edit de 1548) de l'empereur Charles-Quint, il fut déclaré hors la loi, et sa tête mise à prix. Il dut quitter Saalfeldt en fugitif, n'emportant avec lui qu'un psautier hébreu. La comtesse Catherine de Schwarzbourg lui donna un asile hospitalier à son château de Rudolstadt; et lorsque la querelle relative à l'*Interim* fut calmée, la généreuse comtesse lui procura en 1550 le doyenné de Schmalkalden, où il poursuivit le cours de ses prédications en faveur des doctrines de Luther. Après la conclusion du traité de Passau en 1552, il fut rétabli dans son poste de surintendant à Saalfeldt, où il passa le reste de sa vie. Quelques instants avant sa mort, il signa, avec quarante-cinq théologiens protestants, un manifeste qui parut sous le titre : *Supplicatio quorundam theologorum qui post Lutheri obitum voce aut scriptoris exortis noviter sectis et corruptelis contradixerunt, pro christiana libera et legitima, ad Johannem Fredericum II, ducem Saxoniæ, ejusque fratres ac alios principes et status Augsburgensem confessionem amplectentes*; Saalfeldt, 1560, in-4°.

Aquila a laissé un grand nombre de sermons et d'écrits de controverse, dont les principaux sont : *Christlich Bedenken auf das Interim*, 1548 et 1549, in-4°; — *Tractat über den schnöden Teufel, der sich itzt abermal in einen Engel des Lichtes verkleidet hat, das ist wider das neue Interim* (Traité sur le diable, etc., ou contre l'*Interim*); Augsbourg, 1548, in-4° : cet ouvrage, qui valut à l'auteur l'exil, parut sous le pseudonyme de *Carolus Azoria*; — *Kurze aber zu unserer Seligkeit hochst nöthige Erklärung der gantzen christlichen Lehre*, exposé succinct de la doctrine chrétienne; Augsbourg, 1547, in-8°; — *Christliche Erklarung des kleinen Catechismi, mit schonen Episteln und gewaltigen Sprüchen bestätigt*; Augsbourg, 1538, in-8° : c'est un recueil de onze sermons sous forme de commentaire sur le petit catéchisme de Luther. H.

W. Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*, vol. I, p. 96. — J. Avenarius, *Kurze lebensbeschreibung Casparis Aquilæ*; Meiningen, 1718, in-8°. — Chr. Schlege, *Bericht vom Leben und Tode C. Aquilæ*; Leipzig, 1737, in-4°. — J.-G. Hillinger, *Lebensbeschreibung von C. Aquila*; Iena, 1731, in-8°.

AQUILA (*Jean dell'*), médecin italien, né à Lamiano, dans le royaume de Naples, vers le commencement du quinzième siècle, mort en 1510. Il enseigna, pendant quarante-trois ans, d'abord à Pise, puis à Padoue. On a de lui : *De sanguinis missione in pleuritide*; Venitiis, 1520. Haller cite de lui un poëme *De phlebotomia*, en manuscrit à la Bibliothèque nationale.

Toppi, *Bibliothequc napolitaine.* — Haller, *Bibliotheca chirurgica*, I, 170.

AQUILANO (*Séraphin*), ou d'*Aquila*, poëte italien, né en 1466 à Aquila dans les Abruzzes, d'où le nom d'*Aquilano*; mort à Rome le 10 août 1500. Il fut placé, dès son enfance, à la cour du comte de Potenza; il y apprit la musique de Guillaume Flamand, et étudia pendant trois ans les œuvres de Pétrarque et de Dante. Il alla ensuite à Rome, où il se fit une grande réputation par ses poésies, qu'il improvisait souvent, et qu'il chantait sur des airs de sa composition. Il fut attaché pendant plusieurs années au cardinal Ascagne Sforce, ensuite à Ferdinand II, alors duc de Calabre, et, après la chute de cette famille, à François de Gonzague, marquis de Mantoue. Son dernier patron fut le fameux duc de Valentinois, César Borgia, qui le traitait avec générosité. Séraphin Aquilano, mort à l'âge de trente-cinq ans, fut enterré à Sainte-Marie du Peuple, à Rome. On grava sur son tombeau ces

d'Aquilius dut attirer l'animadversion d'un prince tel qu'Élagabale. Il ordonna donc de le faire périr. Heureusement que l'officier chargé d'exécuter l'ordre entendit mal (il était presque sourd), et se contenta de faire sortir Aquilius de Rome, comme il avait entendu l'empereur lui commander d'agir à l'égard du sénat. Plusieurs écrivains ont pensé que cet Aquilius était parent de l'Aquilia Severa qu'Élagabale épousa de force. Les ouvrages d'Aquilius ne sont point venus jusqu'à nous.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop.*

AQUILIUS (*Henri*), écrivain polygraphe, Belge, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Epitome Historiæ Geldriæ*; Cologne, 1567, in-8°; Leyde, 1609 et 1611, in-4°, annoté par P. Scriver; — *Moralium Libri Tres*; — *Progymnasmatum de Passione Hominis Libri Tres*; — *Paraphrasis in orationem Dominicam*; — *Duces Geldriæ*, poëme élégiaque. Ces quatre ouvrages furent imprimés à Cologne, 1566.

Peter Scriver, *Batavia illustrata*; Leyde, 1609-1611. — Swertius, *Athenæ Belgicæ*, p. 332. — Andreæ, *Bibliotheca Belgica*.

AQUIN (*Louis-Claude* D'), organiste français, né à Paris au mois de juillet 1698, mort le 15 juin 1772. Il annonça de bonne heure des dispositions extraordinaires. A six ans il se fit entendre sur le clavecin devant Louis XIV, et à huit ans il put, après avoir reçu les leçons de Bernier, composer un *Beatus vir* à grand chœur et à symphonie, qu'il exécuta après avoir été hissé sur une table. « Messieurs, aurait dit son maître après l'avoir entendu, je n'ai plus rien à lui apprendre. » A douze ans, il devint organiste du petit Saint-Antoine. Il obtint ensuite, dans un concours où il l'emporta sur Rameau, l'orgue de Saint-Paul. Ici encore il eut l'occasion de se faire remarquer. Une des particularités de son talent, c'était d'avoir les deux mains également exercées; de pouvoir cadencer en même temps avec la main droite et la main gauche. Le célèbre Haendel vint en France pour l'entendre, et il admira son talent. Ses œuvres, parmi lesquelles est la cantate de *Circé* de J.-B. Rousseau, sont restées manuscrites, à l'exception d'un livre de pièces de clavecin, 1735; d'un livre de Noëls, et d'une cantate intitulée *la Rose*.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

AQUIN DE CHATEAU-LYON (*Pierre-Louis*), fils du précédent, littérateur, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1797. Ses principaux ouvrages, tous fort médiocres, sont : *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12; réimprim. en 1753, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV*; — *Observations sur les Œuvres poetiques de M. de Caux de Cappeval*, 1754, in-12; — *la Pleyade française, ou l'Esprit des sept plus grands poëtes*, 1754, 2 vol. in-12; — *Semaine littéraire*, 1759, 4 vol. in-12 (en société avec de Caux); — *Almanach littéraire, ou Étrennes d'Apollon*, recueil périodique commencé en 1777, et continué pendant dix-sept ans; — *A ses vrais auteurs*, in-12, sans date. Ces *vrais auteurs* sont : Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu, et un sixième dont l'article est intitulé *Auteur à deviner*.

Quérard, *la France littéraire*. — Rabbe, *Biographie des Contemporains*.

AQUIN (*Thomas* D'). *Voy.* THOMAS.

AQUIN ou **AQUINO** (*Philippe* D'), savant rabbin, né à Carpentras vers la fin du seizième siècle, mort à Paris en 1650. Son véritable nom était MARDOKHAI ou MARDOCHÉE. Il se convertit au christianisme dans le royaume de Naples, à *Aquino*, dont il prit le nom. Il vint ensuite se fixer à Paris, où il soutenait sa famille en donnant des leçons d'hébreu. Louis XIII le nomma professeur au collége de France. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionarium hebræo-chaldæo-talmudico-rabbinicum*; Paris, 1629, in-fol.; — *Radices breves linguæ sanctæ*; Paris, 1620, in-16, petit volume très-rare; — *Veterum rabbinorum in exponendo Pentateucho libri tredecim, cum octo eruditorum rabbin. in Psalm. CXIX commentariis*; Paris (Cramoisy), 1620, in-4°; — *Lacrymæ in obitum illustr. card. de Bérulle*; Paris, 1629, in-8°: son bienfaiteur le cardinal de Bérulle lui avait fait obtenir une pension sur la caisse du clergé; — *Discours du Tabernacle et du Camp des Israélites*; Paris, 1623, in-4°; — *Discours des Sacrifices de la Loi mosaïque*; Paris, 1624, in-4°; — *Interpretatio arboris cabbalistica cum ejusdem figura, ex antiquis scriptoribus*; Paris, 1625, in-4°; — *Voces primigeniæ, seu Radices græcæ*; Paris, 1620, in-16. — Son fils, *Louis* D'AQUIN, né à Avignon en 1600, traduisit en latin le commentaire de Levi Ben Gerson sur Job, Paris, 1622, in-4°, et le commentaire sur Esther, avec des notes. — Son petit-fils *Antoine* D'AQUIN, mort en 1696, fut premier médecin de Louis XIV.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, IV, 847. — Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 977. — Bayle, *Dictionn. critique*.

AQUINO (*Carlo* D'), écrivain italien, né à Naples en 1654, mort à Rome le 11 mai 1737. Il était fils du prince de Caramanico, et entra, à quinze ans, dans l'ordre des Jésuites. Il fut longtemps professeur de rhétorique à Rome. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Carmina*, 3 vol. in-8°; Rome, 1701-1703; — *Anacreon recantatus*, recueil d'odes édifiantes traduites en italien; Rome, 1726, in-12, sous le titre : *Palinodie anacreontiche*, par Alcon-Sirio; — *Orationes*; Rome, 1704, 2 vol. in-8°; — *Lexicon militare*; Rome, 1724, 2 vol. in-fol., avec un vol. de supplément in-8°, 1727; — *Fragmenta historiæ de bello Hungariæ*; Rome, 1726, in-12, ouvrages restés inachevés; — une traduction en vers latins de la *Divine Comédie* de Dante; Naples, 1728, in-8°; — *Vocabula-*

river par le calcul au résultat définitif, partit pour Paris; M. Arago allait seul achever les travaux commencés, lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France. Là se présente un épisode romanesque que nous raconterons, en abrégé, d'après le spirituel auteur de la *Galerie des Contemporains*.

Pris pour un espion par les Majorquains soulevés, M. Arago n'eut que le temps de se déguiser en paysan, et d'emporter les papiers contenant ses observations. Grâce à son accent catalan, il traversa inconnu la foule ameutée, se réfugia, à Palma, sur le vaisseau espagnol qui l'avait conduit dans l'île, et parvint à sauver ses instruments. Il passa plusieurs semaines, absorbé dans ses calculs, dans la citadelle de Belver, où l'avait enfermé le capitaine du vaisseau, pour le soustraire à la fureur populaire. Enfin, il obtint sa liberté et la permission de se rendre à Alger. « Là, le consul de France l'embarque sur une frégate algérienne faisant voile pour Marseille. On était déjà en vue des côtes de France, lorsqu'un corsaire espagnol joint la frégate et s'en empare; M. Arago est fait prisonnier, conduit au fort de Rosas, jeté sur les pontons de Palamos et accablé de mauvais traitements. Cependant le dey, à la nouvelle de l'insulte faite à son pavillon, exige et finit par obtenir qu'on rende la liberté à tout l'équipage. On reprend le chemin de Marseille, on arrive. Le jeune savant se croyait au bout de ses infortunes; tout à coup une affreuse tempête du nord-ouest repousse le vaisseau, le chasse et le jette sur les côtes de la Sardaigne. Autre péril : les Sardes et les Algériens sont en guerre; aborder, c'est retomber dans une nouvelle captivité. Pour surcroît de malheur, une voie d'eau considérable se déclare on se décide alors à se réfugier vers la côte d'Afrique. Le vaisseau, à moitié désemparé, et prêt à couler bas, toucha enfin à Bougie, à trois journées d'Alger. » — Déguisé en Bédouin, et sous la conduite d'un marabout, M. Arago se rendit à Alger auprès du nouveau dey, qui ne l'accueillit pas aussi gracieusement que son prédécesseur, tué dans une émeute. Mais, grâce aux instances multipliées du consul, il parvint à recouvrer ses instruments et sa liberté, et se dirigea pour la troisième fois vers Marseille. Le bâtiment de guerre sur lequel il se trouvait n'échappa à une croisière anglaise qu'à force de voiles.

Le jeune et intrépide savant revit le sol natal en été 1809. Pour le récompenser de tant de labeurs, l'Académie, contrairement à ses règlements, le reçut dans son sein à vingt-trois ans, et l'empereur le nomma professeur à l'École polytechnique. Ce fut là que le collègue de Laplace et de Monge enseigna l'analyse et la géodésie pendant plus de vingt ans.

Dès 1830, M. Arago devint homme politique; il entra à la chambre comme député des Pyrénées-Orientales, et s'assit à l'extrême gauche, entre Laffitte et Dupont de l'Eure. Dans les journées de Juillet, il essaya d'arrêter l'effusion du sang, par son intervention auprès du maréchal Marmont, avec lequel il avait entretenu des relations d'amitié. Comme député, il prit souvent la parole dans des questions d'enseignement public, de marine, de canaux, de chemins de fer; il adhéra à la manifestation du compte-rendu de 1832. Chef de l'extrême gauche, il prononça le premier ces mots : *Réforme et droit au travail*. C'est lui qui dirigea les attaques les plus redoutables contre les forts détachés autour de Paris. Enfin à ses travaux législatifs il joignit les fonctions de membre du conseil général du département de la Seine, qu'il presida longtemps.

Vers le déclin d'une vie si agitée, M. Arago fut rejeté subitement, par la grande secousse de 1848, au milieu des orages d'une révolution. Membre du gouvernement provisoire, ministre de la guerre et de la marine, il se prononça, dès le premier jour, contre le parti qui voulait arborer le drapeau rouge. Il fut choisi par l'assemblée constituante pour faire partie de la commission exécutive; et, aux sanglantes journées de juin, il marcha aux barricades à la tête des troupes. Brisé physiquement et moralement, le vieux lutteur resta muet sur les bancs de l'assemblée législative, et, depuis la fin de 1848, les traits altérés de sa physionomie trahissent une grande lassitude des hommes et des choses.

Comme savant, M. Arago a rendu de grands services à la science, moins peut-être par ses découvertes que par l'admirable talent avec lequel il a su la populariser dans ses cours d'astronomie à l'Observatoire, dans ses comptes-rendus académiques, et dans ses notices de l'Annuaire du Bureau des longitudes. Plusieurs branches

pour unité de mesure *invariable*, est une des plus belles idées de la revolution. Pour arriver à déterminer la grandeur du quart du méridien, des académiciens mesurèrent, en 1740, l'arc qui traverse la France depuis Dunkerque jusqu'aux Pyrénées. Mais, pour donner plus d'autorité au nouveau système metrique, Delambre et Méchain furent chargés de mesurer l'arc du méridien terrestre compris entre Dunkerque et Barcelone. Les operations de ces deux savants donnèrent au quart du méridien 5,130,740 toises. On en prit la dix-millionième (1/10 000 000) partie pour former le mètre. La decimale au-dessus eût éte trop grande, la décimale au-dessous trop petite; et le mètre, dont la longueur est de 0,513074 toises ou 3 pieds 11,295937 lignes, se trouva à peu près de la même longueur que l'aune et la demi-toise. On ne tarda pas à signaler quelques erreurs qui s'etaient glissées dans les mesures des deux géomètres; Méchain s'était lui-même aperçu d'une inexactitude qu'il n'osa malheureusement pas avouer. Ce fut alors que MM. Arago et Biot furent chargés de continuer la mesure de l'arc terrestre depuis Barcelone (où Delambre et Méchain s'etaient arrêtés) jusqu'aux îles Baleares. Embrassant ainsi une plus grande étendue de l'arc méridien, ils ont trouvé, pour la dix-millionième partie du quart de la circonférence terrestre, 443,31 lignes, et des travaux plus récents l'ont portée à 443,39 lignes. Cette erreur est insignifiante, puisqu'elle se réduit au plus à un dixième de ligne, elle n'ôte rien d'ailleurs à la beauté du système. En attendant que la distance du pôle à l'equateur soit appréciée d'une manière incontestable, la valeur du mètre actuel se trouve invariablement établie par sa comparaison avec la longueur du pendule; celui qui oscille chaque seconde sous le 45° de latitude représente 0 m. 993577.

de la physique, particulièrement l'optique et l'électro-magnétisme, lui doivent de notables progrès. Il adopta avec ardeur la théorie de l'ondulation, d'après laquelle le phénomène de la vision est produit, non par une émanation directe des rayons lumineux (théorie de l'émission), mais par le mouvement d'un fluide insaisissable, l'éther, qui transmet à la vue les ondes lumineuses, comme l'air transmet les sons à l'oreille; il élargit la voie ouverte par Malus, qui, en observant les modifications subies par la lumière à son passage à travers un milieu transparent, cristallisé, découvrit le phénomène de la polarisation. La double réfraction de la tourmaline, c'est-à-dire la propriété de scinder en deux parties tous les rayons lumineux qui la traversent, conduisit M. Arago à l'invention d'un instrument ingénieux, le *polariscope*. Il s'aperçut que toutes les fois que la lumière passe par la tourmaline, espèce de verre minéral, elle était identique dans le double rayonnement produit par cette même tourmaline; tandis que la lumière, envoyée par un corps gazeux, se réfléchissait, en traversant ce minéral, sous deux couleurs différentes. En soumettant ainsi à l'action de cette substance minérale les rayons émanés des corps célestes, M. Arago fut conduit à des données fort intéressantes sur la constitution physique du soleil et des comètes. — On doit encore à M. Arago l'invention de plusieurs appareils ingénieux pour déterminer, avec toute la précision possible, les diamètres des planètes, en obviant aux causes d'erreur produites par l'irradiation, c'est-à-dire par l'écartement des rayons que lance le corps lumineux. Entrant dans la voie ouverte par Œrstedt et Ampère, il ajouta de nouveaux faits aux connaissances sur l'électro-magnétisme. Il découvrit ainsi qu'on peut aimanter une verge d'acier en la plaçant au centre d'un courant électrique convenablement dirigé; il observa aussi le premier l'action exercée par un barreau de cuivre mû circulairement sur l'aiguille aimantée, observation qui doit faire rejeter le cuivre dans la construction des boussoles. Pour cette découverte du magnétisme par rotation, M. Arago reçut en 1829, de la Société royale de Londres, la médaille de Copley; distinction d'autant plus flatteuse qu'elle n'avait jamais été accordée à aucun Français, et qu'il avait contesté aux Anglais plusieurs inventions dont ils se glorifient, entre autres celle de la machine à vapeur. Nous passons sous silence les travaux de M. Arago sur les réfractions comparatives de l'air sec et de l'air humide, sur la scintillation et la vitesse des rayons des étoiles, sur la météorologie, sur divers points de l'histoire des sciences, etc. La plupart de ces travaux ne furent connus que par suite de comunications verbales faites à l'Académie, ou à des savants qui les ont consignés dans leurs ouvrages.

M. Arago succéda, en 1830, à Fourier, comme secrétaire perpétuel (classe des sciences mathématiques) de l'Académie des sciences, et en cette qualité il a prononcé des Éloges qui peuvent être cités comme des modèles de style et de narration.

Il est à regretter que M. Arago n'ait pas réuni ses travaux en un corps d'ouvrage; il les a disséminés dans divers recueils, sous forme de notices, de rapports et de mémoires, dont voici les principaux : *Mémoires sur les affinités des corps par la lumière, et particulièrement sur les forces réfringentes des différents gaz*, faits en commun avec M. Biot; Paris, 1806, in-4°; — *Mémoire sur une modification remarquable qu'éprouvent les rayons lumineux dans leur passage à travers certains corps diaphanes, et sur quelques autres nouveaux phénomènes d'optique, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. XII (année 1811); — *Mémoire sur l'action que les rayons de lumière polarisés exercent les uns sur les autres* (mém. fait en commun avec M. Fresnel), dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1819, p. 288; — *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques, exécutées par ordre du Bureau des longitudes en Espagne, en France, en Angleterre et en Écosse, pour determiner la variation de la pesanteur et des degrés terrestres sur le prolongement du méridien de Paris* (avec M. Biot); Paris, 1821, in-4°. — Parmi les nombreuses notices insérées dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, on remarque : *Sur les chronomètres* (année 1824, p. 152); — *Sur les quantités de pluie qui tombent à diverses hauteurs au-dessus du sol* (ibid., p. 159); — *Table des températures extrêmes observées à Paris et dans d'autres lieux* (année 1825, p. 164); — *Sur la lune rousse* (année 1827, p. 162, année 1828, p. 177); — *De la Rosée* (ibid., p. 165 et année 1828, p. 153); — *Sur les explosions des machines à vapeur* (année 1830, p. 137); — *Sur les étoiles multiples* (année 1833, p. 241); — *Notice historique sur le pôle voltaïque* (ibid., p. 311); — *Sur les puits forés, connus sous le nom de puits artésiens* (année 1835, p. 181); — *Sur la dernière apparition de la comète de Halley* (année 1836, p. 189); — *Notice sur les machines à vapeur* (ibid., p. 310); — *Sur les hiéroglyphes égyptiens* (ibid., p. 235); — *Sur le tonnerre* (année 1838, p. 221); — *Notice sur Herschel*; — *Sur l'éclipse totale de soleil du 8 juillet 1842* (année 1845, p. 271. — Parmi ses *Éloges historiques*, on remarque ceux du docteur Young, de Fourier, de James Watt, de Gambey, de Carnot, d'Ampère, de Condorcet, etc.

M. Arago est membre de toutes les académies savantes de l'Europe, et l'ami particulier des Humboldt, des Faraday, des Brewster, des Melloni, etc., comme il vient de le rappeler lui-même dans sa lettre (mai 1852) au ministre de l'instruction publique, à l'occasion du serment qu'il devait prêter comme directeur de l'Obser-

vatoire, et dont il a été dispensé par une exception honorable et unique.

M. Biot, dans le *Mercure* de 1809. — M. de Loménie, *Galerie des Contemporains*, t. II, p. 1, 36. — *Dictionnaire de la Conversation*, 2e édition, 1852. — Quérard, *la France littéraire* (Supplément).

*ARAGO (*Emmanuel*), fils du précédent, avocat, né à Paris le 6 août 1812, débuta dans la carrière du barreau en 1836, où il se distingua. A peine âgé de trente-quatre ans, il fut élu par ses confrères membre du conseil de l'ordre, et ce titre honorable lui fut confirmé dans l'élection suivante. Dans le grand nombre de causes politiques et de procès de presse qu'il plaida, c'est à ses convictions de démocrate, et souvent à ses sympathies pour les accusés dont il avait accepté la défense, qu'il dut ses plus belles inspirations. Sans entreprendre la longue énumération des affaires dans lesquelles il justifia la confiance de son parti, il suffit de rappeler qu'il fut choisi, en 1839, pour défendre, devant la cour des pairs, Barbès et Martin-Bernard. En février 1848, il prit une part active au mouvement révolutionnaire. Le matin du 24, lorsqu'on annonçait publiquement l'abdication de Louis-Philippe, c'est lui qui, du haut du balcon de l'hôtel de la rue Lepelletier, occupé par les bureaux du *National*, et où s'étaient réunis les délégués républicains de tous les quartiers, protesta contre cette abdication, en proclamant la déchéance de la monarchie et la nécessité d'un gouvernement provisoire. Choisi par cette réunion pour s'opposer à la proclamation de la régence dans la chambre des députés, il courut au Palais-Bourbon avec MM. Sarrans jeune, Chaix et Duméril, chargés de la même mission. Après avoir traversé la place de la Concorde, toute couverte de troupes, les délégués arrivèrent à la grille de la chambre, et parvinrent à se la faire ouvrir au moment précis où survenaient de leur côté la duchesse d'Orléans, ses fils, et les ducs de Nemours et de Montpensier. Ils pénétrèrent jusque dans la salle des séances en même temps que la princesse désignée comme régente de France; et tandis que M. Dupin lisait à la tribune l'acte d'abdication, M. Emmanuel Arago, se tenant sur les marches mêmes de la tribune, protestait à haute voix, en revendiquant les droits de la nation. Des députés de l'extrême gauche, MM. Ledru-Rollin, Marie, Crémieux, puis M. de Lamartine, renouvelèrent, comme représentants, cette protestation venue du dehors. Puis le peuple arrivant en foule, les princes et la duchesse disparurent, non sans périls, et le gouvernement provisoire fut décrété séance tenante.

Quelques jours après, le 27, M. Emmanuel Arago reçut mission de se rendre à Lyon, en qualité de commissaire général de la république. On représentait cette grande ville, avec ses cinquante mille ouvriers, comme un foyer certain de désordres sanglants, et l'on dut laisser à l'initiative du commissaire général la plus complète latitude. Dans ces graves circonstances, ses actes, toujours empreints de l'esprit démocratique, ont servi de prétexte aux plus violentes attaques (1).

Élu représentant du peuple par le département des Pyrénées-Orientales, M. Emmanuel Arago siégea sur les bancs de la gauche, et ne prit part qu'aux premières discussions; car, le 25 mai, il se rendit à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire, envoyé extraordinaire près de la cour de Prusse. Resté en fonctions jusqu'au mois de décembre, il donna sa démission le jour même que lui parvint la nouvelle de l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, et vint reprendre son siége à la constituante, où il ne cessa de combattre la politique du gouvernement nouveau, surtout dans les questions de politique extérieure.

Réélu par le département des Pyrénées-Orientales pour l'assemblée législative, il fit partie de la réunion dite *Réunion de la Montagne*, et se mêla très-activement, comme membre de l'opposition la plus vive, aux travaux de cette assemblée. J.-F. DESTIGNY (de Caen).

*ARAGO (*Jean*), général au service du Mexique, né en 1788 à Estagel en France, mort le 9 juillet 1836. Destitué en 1815, sur une fausse dénonciation, de sa place de caissier de la monnaie de Perpignan, il s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans, se joignit à l'expédition de Mina le jeune, et rendit de grands services dans la guerre de l'indépendance du Mexique. Santa-Anna lui dut une grande partie de ses premiers succès. Il mourut à la suite de l'expédition du Texas.

*ARAGO (*Jacques-Étienne-Victor*), homme de lettres et voyageur, né à Estagel en mars 1790. Le troisième des frères Arago se livra de bonne heure au culte des arts. A peine avait-il achevé ses études et échappé aux premiers entraînements d'une jeunesse fougueuse, qu'il se mit à courir le monde, et à visiter successivement la Corse, la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, une partie de l'Orient, et les rivages de l'Afrique. Il avait alors vingt ans, et, le sac sur le dos, le crayon à la main, il amassa, dans ces voyages, une ample moisson de connaissances curieuses. En 1817, il obtint du gouvernement la per-

(1) Il résulte d'explications et de preuves incontestables fournies à la tribune de l'assemblée nationale le 15 février 1849, et sanctionnées par un vote (voir le *Moniteur* du 16), que M. Emmanuel Arago, en donnant l'ordre au receveur général du département du Rhône de prendre momentanément et d'urgence, sur un fonds de 500,000 f. destiné au comptoir national de Lyon, la somme nécessaire au payement des bordereaux des ingénieurs et conducteurs des ateliers nationaux, payement qui allait être subitement arrêté par suite de l'épuisement des souscriptions volontaires et des allocations spéciales, avait sauvé la seconde ville de France d'une agitation désastreuse. Cet ordre donné, en présence et de l'aveu du maire de Lyon, du receveur général, du général commandant la place, du directeur du comptoir d'escompte, et d'un *inspecteur général des finances de passage à Lyon*, fut approuvé et ratifié par le gouvernement provisoire, en raison du motif impérieux qui l'avait dicté... Ces faits établis, peut-on reprocher encore à M. Emmanuel Arago *d'avoir détourné* 500,000 *francs?* J.-F. D.

vatoire, et dont il a été dispensé par une exception honorable et unique.

M. Biot, dans le *Mercure* de 1809. — M. de Loménie, *Galerie des Contemporains*, t. II, p. 1, 36. — *Dictionnaire de la Conversation*, 2e édition, 1852. — Quérard, *la France littéraire* (Supplément).

*Arago (*Emmanuel*), fils du précédent, avocat, né à Paris le 6 août 1812, débuta dans la carrière du barreau en 1836, où il se distingua. A peine âgé de trente-quatre ans, il fut élu par ses confrères membre du conseil de l'ordre, et ce titre honorable lui fut confirmé dans l'élection suivante. Dans le grand nombre de causes politiques et de procès de presse qu'il plaida, c'est à ses convictions de démocrate, et souvent à ses sympathies pour les accusés dont il avait accepté la défense, qu'il dut ses plus belles inspirations. Sans entreprendre la longue énumération des affaires dans lesquelles il justifia la confiance de son parti, il suffit de rappeler qu'il fut choisi, en 1839, pour défendre, devant la cour des pairs, Barbès et Martin-Bernard. En février 1848, il prit une part active au mouvement révolutionnaire. Le matin du 24, lorsqu'on annonçait publiquement l'abdication de Louis-Philippe, c'est lui qui, du haut du balcon de l'hôtel de la rue Lepelletier, occupé par les bureaux du *National*, et où s'étaient réunis les délégués républicains de tous les quartiers, protesta contre cette abdication, en proclamant la déchéance de la monarchie et la nécessité d'un gouvernement provisoire. Choisi par cette réunion pour s'opposer à la proclamation de la régence dans la chambre des députés, il courut au Palais-Bourbon avec MM. Sarrans jeune, Chaix et Duméril, chargés de la même mission. Après avoir traversé la place de la Concorde, toute couverte de troupes, les délégués arrivèrent à la grille de la chambre, et parvinrent à se la faire ouvrir au moment précis où survenaient de leur côté la duchesse d'Orléans, ses fils, et les ducs de Nemours et de Montpensier. Ils pénétrèrent jusque dans la salle des séances en même temps que la princesse désignée comme régente de France; et tandis que M. Dupin lisait à la tribune l'acte d'abdication, M. Emmanuel Arago, se tenant sur les marches mêmes de la tribune, protestait à haute voix, en revendiquant les droits de la nation. Des députés de l'extrême gauche, MM. Ledru-Rollin, Marie, Crémieux, puis M. de Lamartine, renouvelèrent, comme représentants, cette protestation venue du dehors. Puis le peuple arrivant en foule, les princes et la duchesse disparurent, non sans périls, et le gouvernement provisoire fut décrété séance tenante.

Quelques jours après, le 27, M. Emmanuel Arago reçut mission de se rendre à Lyon, en qualité de commissaire général de la république. On représentait cette grande ville, avec ses cinquante mille ouvriers, comme un foyer certain de désordres sanglants, et l'on dut laisser à l'initiative du commissaire général la plus complète latitude. Dans ces graves circonstances, ses actes, toujours empreints de l'esprit démocratique, ont servi de prétexte aux plus violentes attaques (1).

Élu représentant du peuple par le département des Pyrénées-Orientales, M. Emmanuel Arago siégea sur les bancs de la gauche, et ne prit part qu'aux premières discussions; car, le 25 mai, il se rendit à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire, envoyé extraordinaire près de la cour de Prusse. Resté en fonctions jusqu'au mois de décembre, il donna sa démission le jour même que lui parvint la nouvelle de l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, et vint reprendre son siége à la constituante, où il ne cessa de combattre la politique du gouvernement nouveau, surtout dans les questions de politique extérieure.

Réélu par le département des Pyrénées-Orientales pour l'assemblée législative, il fit partie de la réunion dite *Réunion de la Montagne*, et se mêla très-activement, comme membre de l'opposition la plus vive, aux travaux de cette assemblée. J.-F. Destigny (de Caen).

*Arago (*Jean*), général au service du Mexique, né en 1788 à Estagel en France, mort le 9 juillet 1836. Destitué en 1815, sur une fausse dénonciation, de sa place de caissier de la monnaie de Perpignan, il s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans, se joignit à l'expédition de Mina le jeune, et rendit de grands services dans la guerre de l'indépendance du Mexique. Santa-Anna lui dut une grande partie de ses premiers succès. Il mourut à la suite de l'expédition du Texas.

*Arago (*Jacques-Étienne-Victor*), homme de lettres et voyageur, né à Estagel en mars 1790. Le troisième des frères Arago se livra de bonne heure au culte des arts. A peine avait-il achevé ses études et échappé aux premiers entraînements d'une jeunesse fougueuse, qu'il se mit à courir le monde, et à visiter successivement la Corse, la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, une partie de l'Orient, et les rivages de l'Afrique. Il avait alors vingt ans, et, le sac sur le dos, le crayon à la main, il amassa, dans ces voyages, une ample moisson de connaissances curieuses. En 1817, il obtint du gouvernement la per-

(1) Il résulte d'explications et de preuves incontestables fournies à la tribune de l'assemblée nationale le 15 février 1849, et sanctionnées par un vote (voir le *Moniteur* du 16), que M. Emmanuel Arago, en donnant l'ordre au receveur général du département du Rhône de prendre momentanément et d'urgence, sur un fonds de 800,000 f. destiné au comptoir national de Lyon, la somme nécessaire au payement des bordereaux des ingénieurs et conducteurs des ateliers nationaux, payement qui allait être subitement arrêté par suite de l'épuisement des souscriptions volontaires et des allocations spéciales, avait sauvé la seconde ville de France d'une agitation désastreuse. Cet ordre donné, en présence et de l'aveu du maire de Lyon, du receveur général, du général commandant la place, du directeur du comptoir d'escompte, et d'un *inspecteur général des finances de passage à Lyon*, fut approuvé et ratifié par le gouvernement provisoire, en raison du motif impérieux qui l'avait dicté... Ces faits établis, peut-on reprocher encore à M. Emmanuel Arago *d'avoir détourné 800,000 francs?* J.-F. D.

Entraîné par la fougue de ses opinions, il prit part aux insurrections de juin 1832 et d'avril 1834, parvint à se soustraire aux condamnations qui les suivirent, et contribua plus tard à la délivrance de ceux de ses amis que le gouvernement tenait sous les verrous de Sainte-Pélagie. Tous ces actes hostiles au pouvoir déterminèrent, en 1840, le retrait de son privilege de théâtre. — M. Étienne Arago devint alors rédacteur d'articles politiques et de feuilletons de théâtre dans les journaux *le Siècle* et *le National*, où il a publié des *nouvelles* et des *romans*. En 1834, enfin, il fut l'un des fondateurs du journal *la Réforme*, dont il rédigea longtemps les articles *Spectacles*.

A la révolution de février 1848, il se mit en possession de la direction des postes, et fut bientôt confirmé dans ces fonctions éminentes par le gouvernement provisoire. Il assura dès le 24, et durant tout le temps de son administration, la régularité et l'intégrité d'un service auquel étaient confiés des intérêts de tout genre.

M. Étienne Arago représenta le département des Pyrénées-Orientales à la constituante. Il prit une part assidue aux travaux de cette assemblée, et vota constamment avec la gauche républicaine.

Mais le 13 juin 1849 le vit prendre part à la manifestation qui, partie du Château-d'Eau, fut dispersée par les troupes du général Changarnier sur le boulevard des Capucines, et aboutit par suite à l'échauffourée du Conservatoire des arts et métiers (*voir* LEDRU-ROLLIN); c'est ce dernier acte insurrectionnel qu'il expie aujourd'hui dans l'exil. J.-F. DESTIGNY (de Caen).

Biographie parlementaire des représentants du peuple. — *Dictionnaire de la Conversation*, 2e édit., 1852. — *Journal de la Librairie*, depuis 1822. — *Moniteur*, etc.

*ARAGON (*Alphonse* D'), jésuite et grammairien espagnol, né en 1585, mort le 10 juin 1629. Il se rendit en mission au Paraguay en 1616, et pendant deux ans se consacra tout entier à l'instruction de la jeunesse. En 1629 il entreprit la conversion des sauvages; mais il puisa dans cette tâche, toute de dévouement, le germe d'une maladie qui l'entraîna dans la tombe. Il laissa les ouvrages suivants : *Vocabularium ingens*, en deux parties; — *De linguæ Guaranæ particulis*; — *Præcepta syntaxeos*; — *Sermones ad populum*; — *Dialogi de sacramentis et aliis fidei mysteriis*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGON ou BORIA (*Alph.*), prédicateur de l'ordre des Augustins et théologien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui *Vida de la Bienaventura da Ritta de Casia*, 1618, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARAGON (*Ferdinand* D'), archevêque de Saragosse, historien espagnol, mort le 20 janvier 1575. Il eut pour père un fils naturel de Ferdinand V, roi de Castille et d'Aragon, et devint archevêque en 1539. Il a laissé en manuscrits *Une historia de los reyes de Aragon*, et quelques autres ouvrages.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARAGON (*Jean*), peintre espagnol, vivait à Grenade dans la seconde moitié du seizième siècle. Il peignit avec talent des tableaux d'histoire, destinés au couvent de Saint-Jérôme de Grenade.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*ARAGON (*Martin* D'), duc de Hermola, numismate espagnol, vivait au seizième siècle. Il écrivit sous forme de dialogues un ouvrage intitulé *De medulla*, ou *De numismatibus antiquis*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGON (*Jeanne* D'), princesse de Tagliacozzo, et femme d'Ascagne Colonne, morte vers l'an 1577. Elle ne se distingua pas moins par sa beauté que par son esprit et son courage. Elle fit surtout preuve de cette dernière qualité dans les différends de Colonne avec le pape Paul IV. Elle courut même alors quelques dangers, et sa personne se trouva menacée. Pour la punir de l'appui qu'elle prêtait à ceux qu'il regardait comme ses ennemis, le souverain pontife défendit à Jeanne de marier ses filles sans la permission du Vatican, déclarant nulle toute union contractée en dehors de ce consentement.

Les contemporains de la princesse de Tagliacozzo l'entourèrent de leurs hommages. Le *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona, fabricata da tutti i più gentili spiriti e in tutte le lingue*. Venise, 1588, contient les poésies qui lui furent adressées.

Fra Paolo, *Hist. du conc. de Trente*. — Bayle, *Dictionnaire historique*.

*ARAGON (*Pierre* D'), moine augustin et théologien, natif de Salamanque, vivait vers la fin du seizième siècle. Il professa la théologie, et laissa les ouvrages suivants : *In secundam secundæ Thomæ de justitia et jure*; — *In tertiam Thomæ de mysteriis vitæ Christi et utriusque adventus*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ARAGON (*Jo.-Pizarre*), philosophe espagnol, natif de Calatrava, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discursos de la Raçon*; Madrid, 1629; — *Erudicion de Reies y privados*, ouvrage auquel il travaillait encore à l'époque de la publication du premier.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGON (*Tullie*), Napolitaine, née vers l'an 1510, morte en 1565. Elle était fille de l'archevêque de Palerme Tagliavia, et d'une dame de Ferrare appelée Julie, et renommée pour sa beauté. Tullie fut élevée à Rome par les soins de son père, qui lui donna en outre les moyens de vivre indépendante. Elle justifia au surplus la sollicitude paternelle, en cultivant avec succès, et même avec distinction, la musique, et sur-

Entraîné par la fougue de ses opinions, il prit part aux insurrections de juin 1832 et d'avril 1834, parvint à se soustraire aux condamnations qui les suivirent, et contribua plus tard à la délivrance de ceux de ses amis que le gouvernement tenait sous les verrous de Sainte-Pélagie. Tous ces actes hostiles au pouvoir déterminèrent, en 1840, le retrait de son privilege de théâtre. — M. Étienne Arago devint alors rédacteur d'articles politiques et de feuilletons de théâtre dans les journaux *le Siècle* et *le National*, où il a publié des *nouvelles* et des *romans*. En 1834, enfin, il fut l'un des fondateurs du journal *la Réforme*, dont il rédigea longtemps les articles *Spectacles*.

A la révolution de février 1848, il se mit en possession de la direction des postes, et fut bientôt confirmé dans ces fonctions éminentes par le gouvernement provisoire. Il assura dès le 24, et durant tout le temps de son administration, la régularité et l'intégrité d'un service auquel étaient confiés des intérêts de tout genre.

M. Étienne Arago représenta le département des Pyrénées-Orientales à la constituante. Il prit une part assidue aux travaux de cette assemblée, et vota constamment avec la gauche républicaine.

Mais le 13 juin 1849 le vit prendre part à la manifestation qui, partie du Château-d'Eau, fut dispersée par les troupes du général Changarnier sur le boulevard des Capucines, et aboutit par suite à l'échauffourée du Conservatoire des arts et métiers (*voir* LEDRU-ROLLIN); c'est ce dernier acte insurrectionnel qu'il expie aujourd'hui dans l'exil. J.-F. DESTIGNY (de Caen).

Biographie parlementaire des représentants du peuple. — *Dictionnaire de la Conversation*, 2[e] édit., 1852. — *Journal de la Librairie*, depuis 1822. — *Moniteur*, etc.

* **ARAGON** (*Alphonse* D'), jésuite et grammairien espagnol, né en 1585, mort le 10 juin 1629. Il se rendit en mission au Paraguay en 1616, et pendant deux ans se consacra tout entier à l'instruction de la jeunesse. En 1629 il entreprit la conversion des sauvages; mais il puisa dans cette tâche, toute de dévouement, le germe d'une maladie qui l'entraîna dans la tombe. Il laissa les ouvrages suivants : *Vocabularium ingens*, en deux parties; — *De linguæ Guaranæ particulis*; — *Præcepta syntaxeos*; — *Sermones ad populum*; — *Dialogi de sacramentis et aliis fidei mysteriis*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGON ou **BORIA** (*Alph.*), prédicateur de l'ordre des Augustins et théologien espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui *Vida de la Bienaventura da Ritta de Casia*, 1618, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **ARAGON** (*Ferdinand* D'), archevêque de Saragosse, historien espagnol, mort le 20 janvier 1575. Il eut pour père un fils naturel de Ferdinand V, roi de Castille et d'Aragon, et devint archevêque en 1539. Il a laissé en manuscrits *Une historia de los reyes de Aragon*, et quelques autres ouvrages.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **ARAGON** (*Jean*), peintre espagnol, vivait à Grenade dans la seconde moitié du seizième siècle. Il peignit avec talent des tableaux d'histoire, destinés au couvent de Saint-Jérôme de Grenade.

Cean Bermudez, *Diccionario historico*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **ARAGON** (*Martin* D'), duc de Hermola, numismate espagnol, vivait au seizième siècle. Il écrivit sous forme de dialogues un ouvrage intitulé *De medulla*, ou *De numismatibus antiquis*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGON (*Jeanne* D'), princesse de Tagliacozzo, et femme d'Ascagne Colonne, morte vers l'an 1577. Elle ne se distingua pas moins par sa beauté que par son esprit et son courage. Elle fit surtout preuve de cette dernière qualité dans les différends de Colonne avec le pape Paul IV. Elle courut même alors quelques dangers, et sa personne se trouva menacée. Pour la punir de l'appui qu'elle prêtait à ceux qu'il regardait comme ses ennemis, le souverain pontife défendit à Jeanne de marier ses filles sans la permission du Vatican, déclarant nulle toute union contractée en dehors de ce consentement.

Les contemporains de la princesse de Tagliacozzo l'entourèrent de leurs hommages. Le *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona, fabricata da tutti i più gentili spiriti e in tutte le lingue*, Venise, 1588, contient les poésies qui lui furent adressées.

Fra Paolo, *Hist. du conc. de Trente*. — Bayle, *Dictionnaire historique*.

* **ARAGON** (*Pierre* D'), moine augustin et théologien, natif de Salamanque, vivait vers la fin du seizième siècle. Il professa la théologie, et laissa les ouvrages suivants : *In secundam secundæ Thomæ de justitia et jure*; — *In tertiam Thomæ de mysteriis vitæ Christi et utriusque adventus*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

* **ARAGON** (*Jo.-Pizarre*), philosophe espagnol, natif de Calatrava, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discursos de la Raçon*; Madrid, 1629; — *Erudicion de Reies y privados*, ouvrage auquel il travaillait encore à l'époque de la publication du premier.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGON (*Tullie*), Napolitaine, née vers l'an 1510, morte en 1565. Elle était fille de l'archevêque de Palerme Tagliavia, et d'une dame de Ferrare appelée Julie, et renommée pour sa beauté. Tullie fut élevée à Rome par les soins de son père, qui lui donna en outre les moyens de vivre indépendante. Elle justifia au surplus la sollicitude paternelle, en cultivant avec succès, et même avec distinction, la musique, et sur-

